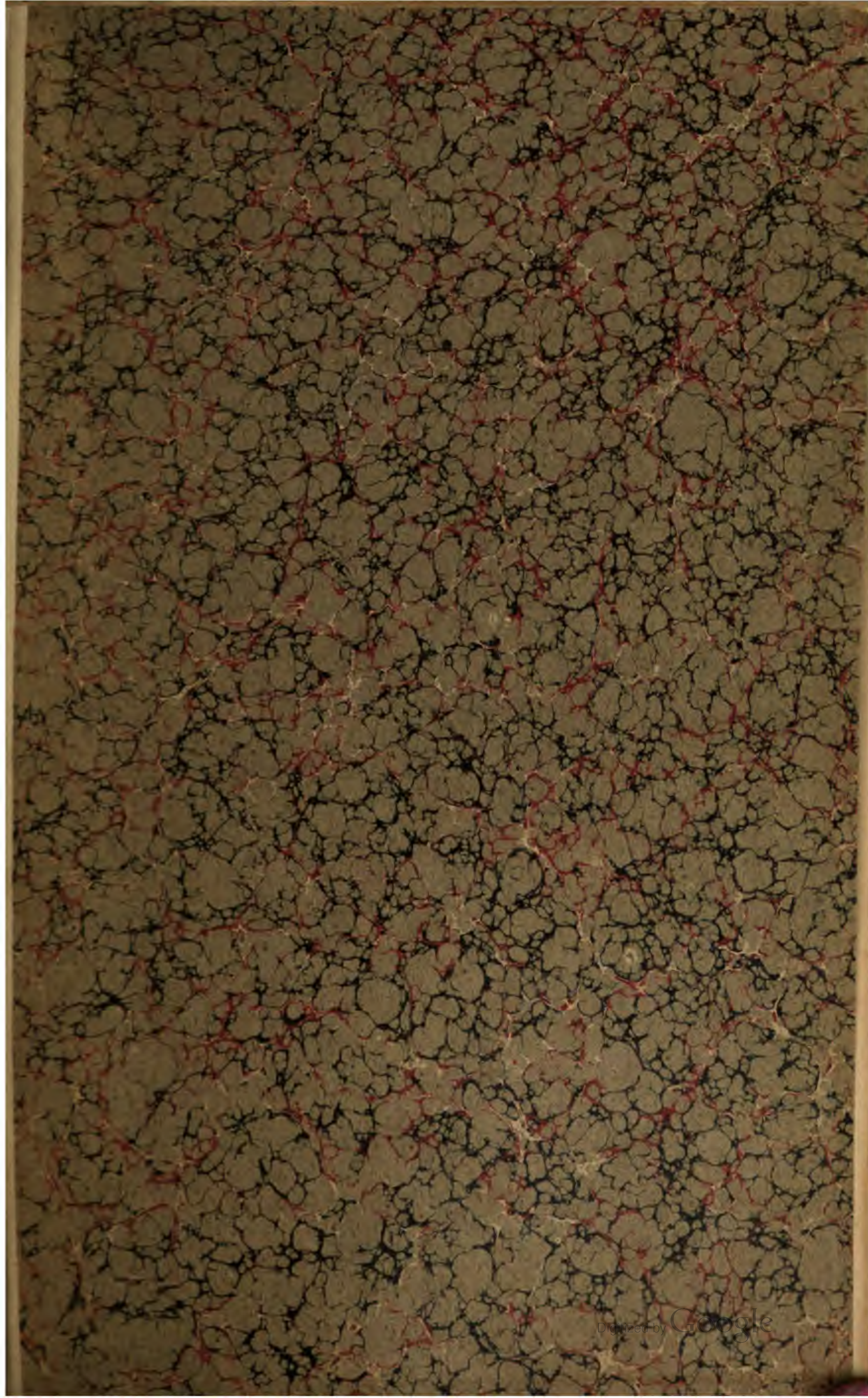


DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

NOUVELLE ÉDITION

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

CONTENANT

1° L'HISTOIRE PROPREMENT DITE :

Résumé de l'histoire de tous les peuples, anciens et modernes,
avec la série chronologique des souverains de chaque État;
Notices sur les institutions publiques, les ordres monastiques, les ordres de chevalerie, civils et militaires,
sur les sectes religieuses, politiques, philosophiques;
sur les grands événements : guerres, batailles, traités de paix, conciles, etc. (avec leur date);
Explication des titres de dignités, de fonctions, et de tous les termes historiques;

2° LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE :

Vie des personnages historiques de tous les pays et de tous les temps,
avec la généalogie des maisons souveraines et des grandes familles;
Saints et martyrs, avec le jour de leur fête;
Savants, artistes, écrivains, avec l'indication de leurs découvertes, de leurs opinions, de leurs écrits,
ainsi que des meilleures éditions et traductions qui ont été faites de leurs ouvrages;

3° LA MYTHOLOGIE :

Notices sur les divinités, les héros et les personnages fabuleux de tous les peuples,
avec les diverses interprétations données aux principaux mythes et traditions mythologiques;
Notices sur les religions et les cultes divers,
sur les fêtes, jeux, cérémonies publiques, mystères, ainsi que sur les livres sacrés de chaque nation;

4° LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE :

Géographie comparée, faisant connaître l'état et les noms divers de chaque pays aux différentes époques;
Géographie physique et politique, avec la population telle qu'elle résulte des relevés les plus récents;
Géographie industrielle et commerciale, indiquant les produits de chaque contrée;
Géographie historique, mentionnant les événements principaux
qui se rattachent à chaque localité;

PAR M.-N. BOUILLET,

CONSEILLER HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, CHEVALIER DE L'ORDRE DE CHARLES III D'ESPAGNE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, DE L'ACADÉMIE DE CAEN,
DE L'INSTITUT HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DU BRÉSIL, DE L'INSTITUT NATIONAL DE WASHINGTON;
AUTEUR DU *Dictionnaire universel des Sciences, des Lettres et des Arts.*

**Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Université
et par Mgr l'Archevêque de Paris.**

NOUVELLE ÉDITION,

(QUATORZIÈME)

REVUE, CORRIGÉE, ET AUTORISÉE PAR LE SAINT-SIÉGE,

ET AUGMENTÉE D'UN NOUVEAU SUPPLÉMENT.

Deuxième Partie

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Près de l'École de médecine)

1858

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

I

(N. B. *Cherchez aux lettres J et Y les mots qui ne seraient pas ici.*)

I, dans les abréviations, signifiait *Julius*, *Junius*, *Jupiter*; — **ID**. *Idus*.

IABLONOI, montagnes de la Russie d'Asie. *Voy.* STANOVOI.

IACCA, ville d'Hispanie, capit. des *Iaccetani*.

IACCETANI ou **LACETANI**, peuple d'Hispanie, dans la Tarraconaise, au N. de l'Ebre, et près des Pyrénées, entre les *Vascones* à l'O., les *Ceretani* à l'E., avait pour ville principale *Iacca* (auj. *Jaca*), à 50 kil. N. d'*Osca*.

IACCHUS, nom que l'on donnait à Bacchus dans les chants Eleusiniaques. *Voy.* BACCHUS.

IACOUB. *Voy.* JACOB.

IADERA, auj. *Zara*, ville de Dalmatie, capitale des Liburnes, à l'O. de *Metula*, au N. O. de *Scardona*.

IÆMTLAND, préfecture de Suède, dans le Norrland, par 61° 38'-65° 7' lat. N., et 9° 35'-14° 36' long. E., est bornée par les préfectures de Botnie occidentale au N. E., de Wester Norrland et de Gefleborg à l'E., de Stora Kopparberg au S., et par la Norwége à l'O. : 390 kil. sur 270 ; 40,000 hab. Ch.-l., Œstersund. Cette contrée est remplie de montagnes dont les sommets sont toujours couverts de neiges, et qui recèlent de nombreuses mines, surtout de cuivre et de fer ; forêts immenses qui fournissent en abondance des bois de chauffage et de construction. Malgré la rigueur du climat on récolte quelques grains.

IAGO. *Voy.* SANTIAGO.

IAIK. riv. de Russie. *Voy.* OURAL.

IAKOUTES ou **ZOKHI**, peuple de Sibérie, habite dans la province d'Iakoutsk, sur les deux rives de la Lena, depuis la Vitime jusqu'à l'embouchure de la Lena, et depuis l'Anabara jusqu'au golfe de Penjin, puis au N. jusqu'à la Kolima. Les Iakoutes sont forts, courageux, idolâtres, polygames et très hospitaliers.

IAKOUTSK, ville de la Russie d'Asie, sur la Lena par 126° 53' long. E., 62° 1' lat. N.; env. 4,000 hab. Ch.-l. de la prov. d'Iakoutsk; principal entrepôt de commerce avec Okhotsk et le Kamtchatka (pelleteries, rhubarbe, denrées chinoises). — La province d'Iakoutsk, une des huit grandes divisions de la Sibérie, est bornée au N. par la mer Glaciale arctique, à l'E. par la prov. d'Okhotsk, à l'O. par le gouvernement de Tomsk, au S. par la Mongolie : 2,800 kil. sur 1,700 : 145,000 hab. Elle se divise en cinq cercles (Iakoutsk, Olekminsk, Olinsk, Selinginsk, Sachiversk). Le climat y est extraordinairement froid et le sol peu fertile.

IALYSE, ville de l'île de Rhodes. *Voy.* JALYSE.

IAMA, riv. de la Russie d'Asie (Okhotsk), descend des monts Stanovoï, coule au S. E., et se jette dans la baie d'Iamsk, après 140 kil. de cours.

IAMA, un des huit Vaçous dans la religion de Brahma, est le dieu de la nuit et des morts; il habite la région dite du Sud, où se trouvent les 21 enfers, compris sous le nom général de Nakara ou Gehennam. C'est lui qui juge les âmes au sortir de leur enveloppe terrestre.

IAMBLICHUS. *Voy.* JAMBLIQUE.

IAMBO, ville d'Arabie. *Voy.* JAMBO.

IAMBOURG, ville de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), à 110 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg, sur la Longa ; 2,000 hab. Drap, batiste, bas de soie. Grande place octogone. Cette ville appartenait jadis à l'Ingrie : les Suédois la prirent en 1612, et Pierre-le-Grand en 1703. Catherine l'embellit beaucoup.

IAMSK (baie d'), baie de la Russie d'Asie, formée par la mer d'Okhotsk, par 58° 5' lat. N., et 172° long. E. : 80 kil. sur 35. Elle reçoit l'Iama.

IANA, rivière de Sibérie (Iakoutsk), naît dans les monts Stanovoï, se dirige du S. au N., et tombe dans la mer Glaciale arctique, par 71° 30' lat. N., et 134° long. E., après un cours de 900 kil.

IANINA, ville de Turquie. *Voy.* JANINA.

IAPODES ou **IAPYDES**, peuples d'Illyrie, sur la côte de l'Adriatique, entre Signia et Métule. Ils furent soumis aux Romains par Sempronius Tuditanus et Pandusius l'an 129 av. J.-C. *Métule* et *Avendo* étaient leurs villes principales.

IAPYGIE, *Iapygia*, auj. partie méridionale de la *Terre d'Otrante*, contrée d'Italie, dans l'Apulie, au S. de la Messapie, formait l'extrémité orientale de la Péninsule italique, et, s'étendant entre la mer Ionienne et le golfe de Tarente, se terminait par le *promontorium Iapygium*. *Hydronte*, *Callipolis*, *Leuca*, *Uxente*, *Valentium* étaient ses villes principales. On étendait quelquefois le nom d'Iapygie à toute la partie de l'Apulie habitée par les Grecs. Souvent on confond la Messapie et l'Iapygie.

IAR, mot russe qui commence un grand nombre de noms géographiques, signifie *hauteur*.

IARBAS, roi de Gétulie, vendit à Didon le terrain où elle fonda Carthage; il voulut épouser cette

princesse : mais celle-ci aima mieux se donner la mort que d'y consentir. Virgile, dans son Enéide, a supposé qu'Iarbas avait été vaincu par Enée, son rival, et que Didon ne s'était donné la mort que lorsqu'elle se vit abandonnée par Enée.

IARENSK, ville de la Russie d'Europe (Vologda), sur un affluent de la Vietka, à 600 kil. N. E. de Vologda ; 4,800 hab. Tissus de coton ; pelleteries, miel, etc.

IAR-IAKCHI, riv. de la Russie d'Asie, naît dans le gouvernement d'Omsk, par 49° lat. N., et 74° long. E., entre dans le Turkestan et tombe dans le Kara-sou, après un cours de 400 kil.

IARLSBERG, ville de Norwége (Aggerhuus), ch.-l. de comté, sur le golfe de Christiania, à 60 kil. S. de Christiania. Pêche active.

IAROPOLK, nom de deux grands-ducs de Russie, qui régnèrent à Kiev, le 1er de 973 à 980, le 2e de 1132 à 1137. Ce dernier tomba dans une embuscade que lui avait dressée Boleslas, roi de Pologne, et resta quelque temps prisonnier.

IAROSLAV (George), grand-duc de Russie, fils de Vladimir I, détrôna son frère Swiatopolk en 1019, et régna jusqu'en 1054. Il eut à étouffer plusieurs révoltes, et combattit avec succès Boleslas roi de Pologne et les empereurs de Constantinople. Il s'appliqua aussi aux arts de la paix, encouragea l'architecture et la peinture, éleva des écoles, fit des lois sages, et rendit l'église russe indépend. Henri I, roi de France, épousa Anne de Russie, sa fille. Iaroslav fonda la ville qui porte son nom.

IAROSLAV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement d'Iaroslav, sur le Volga, rive droite, à 260 kil. N. E. de Moscou ; 20,000 hab. Archevêché, 84 églises avant l'incendie de 1768. Grand séminaire ecclésiastique (1,200 élèves) ; école des hautes sciences qui jouit du rang d'université. Industrie active (toiles, surtout pour le service de table, soieries, chapeaux de feutre, orfèvrerie, etc.). Grand commerce avec Moscou, Saint-Pétersbourg, etc. — Iaroslav fut fondée en 1026 par Iaroslav, fils de Vladimir-le-Grand. Elle fit d'abord partie de la principauté de Rostov, appartint ensuite à celles de Vladimir, puis de Smolensk ; elle reconnut la suzeraineté des ducs de Moscovie en 1426. — Le gouvernement d'Iaroslav est borné au N. par celui de Vologda, à l'E. par celui de Kostroma, au S. par ceux de Moscou et de Vladimir, à l'O. par ceux de Tver et de Novogorod : 270 kilomètres sur 240 ; 840,000 hab. Peu de fertilité, assez d'industrie.

IAROSLAW, ville des États autrichiens (Galicie), à 100 kil. N. O. de Léopol, sur la San ; 7,000 hab. Toiles, draps, bougies, rosoglio, etc.

IASIQUE ou IASSIQUE (golfe), *Iassicus sinus*, auj. *Golfe d'Assem-kalessie*, dans l'Asie-Mineure, sur la côte de la Carie, entre les golfes de Milet au N., de Cnide au S., devait son nom à l'île et à la ville d'Iasos.

IASLO. *Voy.* JASLO.

IASOS, *Assem-kalessie*, île de la mer Égée, sur la côte de la Carie, à l'O. et au fond du golfe Iasique, avait pour ch.-l. une petite ville de même nom.

IASSAKTCHI, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Bulgarie, à 150 kil. N. E. de Silistri. Bien peuplée. Château-fort. Les Russes l'ont prise en 1790 et 1828.

IASSY, *Jasch* des Moldaves, *Iassorum municipium*, capitale de la Moldavie, par 25° 10' long. E., 47° 8' lat. N., sur le Bachlui, à 17 kil. du Pruth, à 700 kil. N. de Constantinople ; 40,000 hab. (avant 1827), auj. de 25 à 30,000. Archevêché grec ; résidence de l'hospodar. Maisons à un étage, planches en guise de pavés, séjour malsain. Fréquents incendies, entre autres en 1783 et 1827 (il y en eut deux dans cette dernière année, ce qui a dépeuplé la ville) ; celui de 1783 a détruit la cour des Princes (monument attribué à Trajan) : avant 1827 on citait le palais de l'archevêque, l'église métropolitaine, l'imprimerie valaque et quelques couvents. Petit gymnase dit lycée (3 professeurs). Peu d'industrie. Commerce assez actif. — Iassy était très-importante du temps des Romains. Elle a été souvent prise par les Russes. Le 9 janvier 1792 un traité de paix y fut signé entre la Russie et la Porte.

IASTROW, ville de Prusse. *Voy.* JASTROW.

IATREB, ville d'Arabie. *Voy.* MÉDINE.

IAXARTE, *Iaxartes*, dit aussi *Tanaïs d'Asie* et *Silis* par les compagnons d'Alexandre, auj. le *Si-houn* ou *Sir-Daria* ; grand fleuve de l'Asie intérieure, sortait de l'Imaüs, coulait de l'E. à l'O., rasait la Sogdiane au N. et allait tomber dans le lac Chorasmique (mer d'Aral), ou peut-être dans la mer Caspienne (car on pense que le cours de ce fleuve a changé). C'était le cours d'eau le plus septentrional que les anciens connussent en Asie. Alexandre le franchit en 328. Il éleva sur ses bords des autels à Bacchus, à Hercule, à Sémiramis, à Cyrus et à lui-même, se faisant honorer comme dieu.

IAXT (cercle de l'), une des divisions du roy. de Wurtemberg, est borné au N. et à l'E. par la Bavière, au S. par le cercle du Danube, à l'O. par celui du Neckar, et au N. O. par le grand-duché de Bade : 130 kil. sur 80 ; 327,000 hab. Ch.-l., Elwangen. Ce cercle prend son nom de la rivière d'Iaxt, qui tombe dans le Neckar près de Wimpfen, après un cours de 140 kil.

IAZYGES, peuple de l'Europe barbare, habitait sur les bords du Tanaïs et du Palus Méotide ; mais, au commencement du IVe siècle, vaincus par les Goths, ils se divisèrent en trois corps, qui s'établirent : l'un sur le Tanaïs, un autre sur le Borysthène (entre ce grand fleuve et le Danaster), et le troisième dans la région marécageuse entre le Tibisque et le Danube. Les deux premiers furent tributaires des Goths ; le troisième, à cause de sa position entre la Pannonie et la Dacie trajane, vécut sous la protection romaine. On lui donnait le nom d'Iazyges Métanastes ou *transplantés*. — Aujourd'hui on donne le nom d'*Iazygie* ou de district *des Iazyges* à un district particulier des États autrichiens, dans le royaume de Hongrie, entre le comitat de Pesth à l'O. et celui de Hevesch à l'E. Il a pour ch.-l. Iaz ou Iasz-Bereny et compte 55,000 hab. (descendants des anciens Iazyges).

IBABA, ville d'Abyssinie, dans le roy. de Gondar, sur la côte S. du lac de Dembea, à 240 kil. S. de Gondar : jadis une des places les plus importantes de l'Abyssinie. — Une des îles Philippines. *Voy.* PHILIPPINES.

IBARRA (SAN-MIGUEL-DE-), ville de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Équateur, par 0° 20' lat. S. et 80° 15' long. O., à 77 kil. N. E. de Quito, au pied d'un volcan ; 12,000 hab. Climat doux et salubre ; rues larges et droites. Culture du sucre et du coton. Assez grand commerce. — Cette ville fut fondée en 1597.

IBARRA (Joachim), imprimeur espagnol, né à Saragosse en 1725, mort à Madrid en 1785, a publié plusieurs éditions que l'on regarde comme des chefs-d'œuvre de typographie, entre autres une édition de *don Quichotte*, 1780, 4 vol. in-4.

IBBAS, Syrien, évêque d'Édesse en Mésopotamie au Ve siècle, défendit avec ardeur le Nestorianisme. Accusé en 446 d'avoir voulu propager les doctrines de Théodore de Mopsueste, il fut absous aux conciles tenus à Tyr et à Beryte ; mais le concile d'Éphèse le condamna en 449 et le déposa. Il fut rétabli toutefois en 451, et mourut en 457.

IBEBIRI, dit aussi *Focones* ou *Confuso*, riv. du gouvernement de Buénos-Ayres (Paraguay), coule du N. O. au S. E. et se jette dans le Paraguay, à 130 kil. N. E. de l'Assomption ; 380 kil. de cours.

IBERA, ville importante de l'Hispanie, dans la Tarraconaise, au S. de l'Ibère (Ebre), fut détruite par les Romains pendant la 2e guerre punique.

IBÈRE, *Iberus*, auj. l'*Ebre*, fleuve d'Hispanie, le plus grand de ceux que ce pays envoie à la Méditerranée, prenait sa source sur le versant sept. des monts *Idubeda*, coulait au S. O. et passait à *Juliobriga*, *Calagurris*, *Tulonium*, *Celsa*, *Octogesa*, *Dertosa*.

IBÈRES. *Voy.* IBÉRIE.

IBERIE, *Iberia*, auj. l'*Iméréthie*, la *Géorgie* et une partie du *Chirvan*, contrée de l'Asie ancienne au S. du Caucase, entre la Colchide à l'O., l'Albanie à l'E., les Taoques au S., était répartie entre les XVIIe et XVIIIe satrapies de l'empire des Perses, puis fut comprise dans celui d'Alexandre. Ravagée par Pompée, mais redevenue libre après Auguste, cette contrée vécut le plus souvent sous la protection romaine. Trajan la réunit à l'empire romain, mais elle en fut détachée après sa mort. Les principaux peuples de l'Ibérie étaient les Moschiques, les Saccaséniens, les Cambyséniens, les Ossaréniens, les Moténiens et les Sapires. *Voy.* PHARASMANE.

IBÉRIE, *Iberia*, nom vague donné d'abord à la contrée de l'Hispanie qu'arrose l'Ebre (*Iberus*), puis à la péninsule tout entière. Les habitants de l'Hispanie étaient par suite nommés *Ibères*; on retrouve ce nom dans les Celtibères, les Cantabres, etc. — On suppose que les Ibères d'Hispanie sont les restes d'un grand peuple anciennement répandu dans les Gaules (d'où il fut expulsé par les Celtes ou Galls), et qui était originaire des régions caucasiques, notamment de l'Ibérie asiatique. Dans cette hypothèse les Ibères auraient donné leur nom à l'Iberus au lieu de l'avoir reçu de ce fleuve.

IBÉRIQUE (système). On donne quelquefois ce nom à plusieurs chaînes de montagnes de la péninsule Hispanique, qui commencent vers les sources de l'Ebre, s'étendent le long de ses rives, puis à l'O. de ce fleuve, le long de la Méditerranée et se terminent aux caps d'Oropesa, de Martino, de Palos et de Gata. Ce système comprend, entre autres chaînes principales, la sierra de Oca, la sierra de Moncayo, la sierra d'Albarracin, la sierra de Molina, la sierra d'Alcaraz, la sierra Sagra, etc.

IBERVILLE, YBERVILLE, bras du Mississipi, se sépare de la rive gauche du fl. dans la Louisiane, au S. E. du lieu dit Bâton-Rouge, et va se joindre à l'Amite. Reconnu en 1698 par Lemoyne d'Yberville.

IBI, ville d'Espagne (Valence), à 28 kil. N. O. d'Alicante: 2,900 hab. Château-fort sur une montagne. Préparation de laines. Commerce de vin, d'huile d'amandes, de miel, etc.

IBICUY, riv. de l'Amérique du Sud, dans l'état de Buénos-Ayres, se forme près de San-Luis, du Rio Boropi uni au Rio Santa-Maria, coule à l'O. N. O. et se jette dans l'Uruguay, vis-à-vis d'Yapegu. Cours, 400 kil.

IBIS, oiseau aquatique de l'Égypte, était fort révéré des Égyptiens, parce que, se nourrissant de serpents, il en détruisait une grande quantité: on l'avait même mis au nombre des divinités ainsi que l'ichneumon, petit quadrupède qui se nourrit aussi d'animaux malfaisants et d'œufs de crocodile.

IBN. Ce mot, le même que *aben*, *ebn*, ou *ben*, veut dire *fils*, et forme le commencement du nom d'un grand nombre de personnages arabes.

IBN-AL-ATSYR, né en Mésopotamie l'an 1160 de J.-C., mort à Mossoul vers 1233, a laissé entre autres ouvrages historiques une *Chronique* qui va depuis le commencement du monde jusqu'en 1158.

IBN-AL-KHATIB, écrivain arabe d'Espagne, né à Grenade en 1313, mort en 1374, est auteur d'une *Histoire de Grenade*, d'une *Chronologie* des califes et des rois d'Afrique et d'Espagne.

IBN-AL-MOKAFFA, écrivain arabe du VIIIe siècle, persan d'origine, est auteur de la première traduction persane du livre de *Calilah et Dimnah*, attribué à Bidpaï. S'étant attiré par ses sarcasmes la haine de Mansor, neveu d'Abdallah, il fut jeté par ce prince dans une fournaise ardente (757).

IBN-KHALDOUN, né à Tunis en 1332, mort au Caire en 1406, remplit les plus hautes magistratures à Tunis, à Fez et en Égypte auprès du sultan Barkok. Il a laissé une *Histoire des Arabes et des Berbères*, regardée par les Orientaux comme la meilleure école de politique; deux manuscrits précieux de cette histoire ont été récemment découverts à Constantinople et à Constantine (1840). Elle a été publiée en arabe et en français, avec notes, par MM. de Slane et Noël Desvergers, 1841-43.

IBN-KHILCAN, historien et biographe, né à Arbil l'an 1211 de J.-C., mort en 1282, remplit les fonctions de grand-cadi à Damas. Il a laissé une *Biographie* très estimée sous le titre de *Décès des personnages éminents et histoire des hommes de ce s.*, par ordre alph., trad. en fr. par de Slane, 1838-42.

IBRAHIM. Ce nom, qui n'est qu'une forme du nom d'Abraham, est fort commun chez les Arabes et les Turcs; il n'est le plus souvent qu'un prénom.

IBRAHIM (Abou-Abdallah), fondateur de la dynastie des Aglabites. *Voy.* AGLABITES.

IBRAHIM, sultan turc, frère d'Amurat IV, fut appelé au trône en 1640. Craignant les effets de la jalousie de son frère, il avait, avant son avènement, contrefait l'imbécile, d'où le surnom lui en resta. Il se livra à tous les excès de la débauche et de la cruauté, excita un soulèvement général, et se vit forcé d'abdiquer (1649). Il fut relégué dans le sérail, et on l'y étrangla quelques jours après. Le siége d'Azov (1641) et la guerre de Candie, entreprise contre les Vénitiens, eurent lieu sous son règne.

IBRAHIM-BEY, fameux chef de Mamelouks, né en Circassie vers 1735, fut chargé en 1776 du gouvernement du Caire; il se vit obligé, pendant quelque temps, de partager l'autorité avec Mourad-bey; mais il finit par rester seul maître, et exerça pendant longtemps une influence toute puissante sur les Mamelouks. Lors de l'expédition des Français en Égypte, il n'opposa qu'une faible résistance, et fut vaincu en 1799 près d'Al-Arich par Kléber et Reynier. Il fut dépouillé du pouvoir en 1805, par Méhémet-Ali, actuellement pacha d'Egypte, et n'échappa au massacre de ses compagnons qu'en refusant de se rendre aux pressantes invitations du pacha, qui voulait l'attirer au Caire. Il mourut en 1816 à Dongola en Nubie, où il s'était réfugié.

IBRAHIM (NAHR-), *Adonis*, rivière de Syrie, dans la partie S. O. du pachalik de Tripoli, se jette dans la Méditerranée au S. de Djébaïl, après un cours de 22 kil. *Voy.* ADONIS.

IBRAHIM-ROUD, dit aussi *Kerman* ou *Sirdjan*, riv. d'Iran (Kerman), naît près de Kars, sur les limites du Beloutchistan, et tombe dans le golfe Persique, à 53 kil. S. E. de l'île d'Ormus, après un cours de 450 kil.

IBROS DEL REY, *Iberi*, ville d'Espagne (Jaen), à 30 kil. N. E. de Jaen: 3,900 hab. Savon blanc.

IBYCUS, poëte lyrique de Rhégium, florissait vers l'an 540 av. J.-C. On conte qu'assassiné par des voleurs sur une grande route, il prit à témoin de sa mort une troupe de grues qui volaient au-dessus de sa tête. Quelque temps après, un de ses meurtriers voyant passer des grues, dit à ses compagnons sur une place de Corinthe: Voilà les témoins d'Ibycus. Ces paroles furent rapportées aux magistrats, qui firent mettre les voleurs à la question. Ils avouèrent leur crime, et furent punis. Il nous reste quelques fragments d'un poëme d'Ibycus intitulé: *De l'enlèvement de Ganymède*, que l'on trouve à la suite des *Carmina illustrium feminarum* de Fulvius Ursinus, Anvers, 1568.

IÇA ou **PUTUMAJO**, riv. de l'Amérique mérid.,

naît dans le Paramo-de-Guanacas sous le nom de San-Miguel, coule au S. E., reçoit le Yebincto, le Sotoya, le Jacay, et tombe dans l'Amazone, après un cours de 1,000 kil. environ.

IÇA (SAN-GERONIMO-DE-), ville du Pérou, à 250 kil. S. E. de Lima, ch.-l. de province; 6,000 hab. Verrerie; commerce de vin et d'eau-de-vie. Cette ville a été fondée en 1563. — La province d'Iça, située dans l'intendance de Lima, a 20,000 hab.

IÇANA, riv. du Brésil (Para), naît dans les monts Tunuhy, coule à l'E. S. E., et tombe dans le Rio-Negro, près de Nossa-Senhora-da-Guia, après 450 kil. de cours.

ICARE, fils de Dedale, s'enfuit de l'île de Crète avec son père, au moyen d'ailes attachées avec de la cire. Mais s'étant trop approché du soleil, la cire se fondit, ses ailes se détachèrent, et il tomba dans la mer Egée, près de l'île qu'on appela depuis Icarie. Ce personnage est devenu le symbole de la témérité. On explique le mythe d'Icare par l'imprudence de quelque navigateur qui fit naufrage pour avoir voulu, à l'exemple de Dédale, se servir de la voile que celui-ci venait d'inventer.

ICARIE, auj. *Nikaria*, île de la mer Egée, entre Samos et Pathmos, fut ainsi nommée en mémoire d'Icare, qui tomba près de là dans cette partie de la mer qui prit le nom de *mer Icarienne*.

ICARIENNE (MER), *Icarium mare*. *Voy.* ICARIE et ICARE.

ICAUNA, riv. de la Gaule transalpine (Lyonnaise 1re), auj. l'YONNE.

ICCIUS PORTUS, port de Gaule. *Voy.* ITIUS.

ICÈNES, *Iceni*, peuple de la Bretagne romaine (Flavie Césarienne), au N., avait pour villes principales : *Venta Icenorum* (auj. Caster près de Norwich), et *Icenorum oppidum* (auj. Ixworth). Ce peuple se mit sous la protection romaine au temps de Claude, et s'insurgea sous Néron. *Voy.* BOADICÉE.

ICHIME, riv. de Russie d'Asie (Tobolsk), naît dans les steppes des Kirghiz-Kaisaks, et tombe dans l'Irtich par 58° lat. N. Elle a sur ses bords une ville de même nom, située par 66° 34' long. E., 53° 3' lat. N. — On nomme *ligne d'Ichime* une chaîne de forts en bois de 400 kil. de long, qui s'étend sur la limite méridionale de la Sibérie, commençant au fort Stanovoï et se terminant au fort Omsk.

ICHNEUMON. *Voy.* IBIS.

ICHNUSA, un des noms anciens de la Sardaigne, lui fut donné parce qu'elle a la forme d'un pied humain (*ichnos*, trace du pied, en grec).

ICHTHYOPHAGES, nom donné par les anciens à plusieurs peuples qui se nourrissaient de poisson; on en connaissait en Ethiopie, dans l'Arabie-Heureuse, sur la côte du golfe Persique, dans la Gédrosie, sur les bords de la mer Erythrée, etc.

ICIDMAGUS, ville de Gaule, auj. ISSENGEAUX.

ICILIUS (SPURIUS), l'un des cinq premiers tribuns de Rome, fit adopter l'an 493 av. J.-C. la loi *Icilia*, qui défendait d'interrompre un tribun dans l'exercice de ses fonctions.

ICILIUS (LUCIUS), Romain, fiancé à Virginie, avait été tribun l'an 456 av. J.-C. Lors de l'enlèvement de Virginie par le décemvir Appius Claudius, il s'opposa courageusement à son ravisseur et fit soulever l'armée contre les décemvirs. Il fut, après leur chute, créé tribun du peuple pour la seconde fois, 449 av. J.-C.

ICIODURUM, ville de Gaule, auj. ISSOIRE.

ICOD-DE-LOS-VINOS, ville de l'île Ténériffe, une des Canaries, à 53 kil. S. O. de Sainte-Croix et près du pic de Ténériffe; 3,900 hab. Excellent vin.

ICOLMKILL, une des Hébrides. *Voy.* IONA.

ICONIUM, auj. *Konieh*, ville de l'Asie-Mineure, en Phrygie, sur les confins de la Cilicie, fut au IVe siècle le ch.-l. de la Lycaonie (prov. du diocèse d'Asie), et devint plus tard la résidence d'une dynastie de sultans turcs.

ICONIUM (sultanie d') ou de ROUM. *Voy.* KONIEH.

ICONOCLASTES, c.-à-d. *Briseurs d'images*, secte religieuse qui paraît avoir pris naissance au Ve siècle, sous l'empereur Zénon, vers 485, regardait comme une idolâtrie l'adoration des images et poursuivait ce culte avec acharnement et fanatisme. Cette secte fut surtout puissante au VIIIe siècle, sous Léon-l'Isaurien, qui la fit approuver par un conciliabule tenu à Constantinople en 730; elle fut condamnée par plusieurs conciles en 787, 842, etc., et disparut peu après, malgré les efforts de quelques empereurs au IXe siècle. Cependant on en retrouve l'esprit chez les Vaudois, les Albigeois, les Hussites et les Réformés. Les Iconoclastes ont détruit une foule de monum. religieux et d'obj. d'art des plus précieux.

ICOSIUM, ville de la Mauritanie Césarienne, paraît avoir été située sur l'emplacement de la ville actuelle d'*Alger*, et non pas à *Cherchell* (*Julia Cæsarea*), ni à Oran (*Oranum*), comme on l'a quelquefois prétendu.

ICULISMA, *Ecolisma* ou *Inculisma*, ville de la Gaule, dans l'Aquitaine 2e, aujourd'hui ANGOULÊME.

IDA, auj. *Kas-dagh*, petite chaîne de montagnes dans l'Asie-Mineure, en Mysie, s'étendait du S. au N. depuis le golfe d'Adramytte jusque près de la Propontide. De l'Ida sortaient le Scamandre, le Rhésus, le Granique. Troie était située au pied de l'Ida. C'est sur ce mont qu'eut lieu le cél. jugement de Pâris (*Voy.* PARIS).—Mont de Crète (auj. *Psiloriti* ou *Monte-Giovio*), habité par les Dactyles dits de là Idéens, qui élevèrent Jupiter. Miel fort estimé.

IDA OU IDE (sainte), comtesse de Boulogne, fille de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, née en 1040, épousa Eustache II, comte de Boulogne, dont elle eut Godefroy de Bouillon et Baudoin. Elle m. en 1113. On l'hon. le 13 avril.—Autre sainte, veuve d'un seigneur de la cour de Charlem., est hon. le 4 sept.

IDACE, évêque espagnol du IVe siècle, est auteur d'une *Chronique* qui va de l'an 381 jusqu'à 461. Le P. Sirmond en a donné une édition, Paris, 1619, in-8. On lui attribue des *Fastes consulaires* qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères.

IDALIE, *Idalium* et *Idalia*, ville de l'île de Cypre, au N. de Citium, dans un site enchanteur, était consacrée à Vénus. Elle n'existait déjà plus du temps de Pline; on trouve une trace de son nom dans le bourg de *Dalin*, au centre de l'île.

IDANHA-A-NOVA, ville de Portugal (Beira), sur le Ponsul, à 60 kil. S. de Guarda : 2,200 hab.

IDANHA-A-VELHA, *Egiditania* ou *Igædita*, bourg muré du royaume de Portugal, à 13 kil. de la précédente, sur le Ponsul, est la patrie du roi Wamba. Elle fut prise en 1704 par le duc d'Anjou, Son séjour est très malsain: aussi n'a-t-elle auj. qu'une centaine d'hab.

IDANUS, fleuve de la Gaule, auj. l'AIN.

IDÉALISME. On nomme ainsi dans l'histoire de la philosophie deux doctrines différentes : 1° celle qui attache une importance exclusive aux idées générales, aux notions nécessaires et absolues conçues par la raison, et qui leur applique spécialement le nom d'*idées*; 2° celle qui nie la réalité du monde matériel et ne voit dans ce qu'on appelle objets extérieurs que nos propres idées, auxquelles, par illusion, nous accordons une existence indépendante de notre esprit. Le premier *Idéalisme*, que l'on nomme aussi *Rationalisme*, a pour chef Platon, et a eu dans toutes les époques de nombreux partisans: il a de tout temps combattu avec force le sensualisme. (*Voy.* PLATON, LEIBNITZ, KANT.). Le second *Idéalisme* a été professé par Berkeley et Fichte: on en trouve le germe dans Descartes, Malebranche et Hume; on le nomme aussi *Spiritualisme* (*Voy.* BERKELEY).

IDÉENS (DACTYLES). *Voy.* DACTYLES et IDA.

IDISTAVISUS CAMPUS, auj. *plaine de Hastenbeck*, vaste plaine de Germanie, chez les Chérusques, sur les bords du *Visurgis* (Wéser), est célèbre par l'éclatante victoire que Germanicus y remporta sur Arminius l'an 16 de J.-C.

IDOMÉNÉE, roi de Crète, petit-fils de Minos II, et fils d'un Deucalion, roi de Crète, fut un des héros qui se distinguèrent le plus au siége de Troie. Assailli par la tempête à son retour, il fit vœu, s'il échappait, de sacrifier à Neptune le premier être vivant qui s'offrirait à ses regards au moment où il débarquerait en Crète. A peine fut-il descendu sur le rivage que son fils vint pour le féliciter. Idoménée, esclave de son serment, l'immola ; mais ce meurtre le rendit si odieux à ses sujets qu'il fut forcé de s'expatrier. Il alla s'établir à Salente dans la Calabre, et y mourut dans un âge avancé. Crébillon a mis sur la scène le sacrifice d'Idoménée.

IDRIA, ville des États autrichiens (Illyrie), à 49 kil. O. de Laybach, sur la rivière d'Idria ; 3,500 hab. Dentelles, chapeaux de paille, cinabre. Très riches mines de mercure aux environs.

IDRO, *Edrinus lacus*, lac du royaume Lombard-Vénitien (Brescia) : 11 kil. sur 4 ; il est traversé par la Chiese, tributaire du Pô. Sur la rive mérid. du lac d'Idro, on trouve deux petits villages qui portent le même nom (Idro-Alto et Idro-Basso) ; leur population est de 1,800 hab.

IDSTEIN, ville du duché de Nassau, à 9 kil. N. de Mayence ; 2,000 hab. Maroquin, etc. Cette ville était jadis le ch.-l. d'une seigneurie de la Wettéravie ; elle passa à la maison de Nassau en 1721.

IDUBEDA, auj. *Sierra d'Oca*, chaîne de mont. d'Hispanie, se détachait des Pyrénées Cantabriques au S. E. de la source de l'Èbre et au N. E. de celle du Duero, courait du N. O. au S. E., depuis Segisamon jusqu'à Bilbilis, se liant à une 2e chaîne, l'*Orospeda*, à la hauteur des sources du Tage.

IDUMÉENS ou **ÉDOMITES**, ancien peuple de la Palestine, prétendait descendre d'Ésaü, que l'on surnommait *Edom* (c.-à-d. *le Rouge*). Ils s'établirent d'abord au N. de la mer Rouge, au S. de la mer Morte et des monts Séir, qui les séparaient du pays qui forma, depuis, la tribu de Juda, et s'étendirent ensuite dans l'Arabie Pétrée et dans les pays voisins ; ils possédaient sur la mer Rouge les ports d'Elath et d'Asiongaber. On donnait le nom d'*Idumée orientale* au pays situé à l'E. de la tribu de Gad et de la demi-tribu orientale de Manassé. On y voyait la v. de *Bosra* ou *Bostra*. David soumit les Iduméens qui habitaient au S. de la Palestine, et leur prit les villes d'Elath et d'Asiongaber. Plus tard, Hyrcan I conquit aussi l'Idumée, et la réunit à la Judée. Hérode, qui régna sur la Judée au temps d'Auguste, était Iduméen, et l'empereur Philippe, dit l'*Arabe*, naquit à Bosra. — On donnait quelquefois le nom de mer d'*Idumée* ou d'*Edom* à la mer Rouge.

IÉDO, ville du Japon. *Voy.* YEDDO.

IÉKATHERINENBOURG, ville de la Russie d'Asie (Perm), à 290 kil. S. E. de Perm ; 6,000 hab. Centre de toutes les forges et mines de la Sibérie (sauf celles qui dépendent du cabinet impérial). Place forte, chancellerie, douane, arsenal, hôtel des monnaies. Immenses forges, grande fonderie de canons. Fabriques d'armes, coutellerie, etc. Aux environs, mine d'or et lavages d'or.

IEKATHÉRINODAR, autrefois *Tmoutarakane*, ville de la Russie méridionale, ch.-l. des Cosaques de la mer Noire, sur le Kouban, à 230 kil. N. O. de Stavropol. Au moyen âge, Tmoutarakane fut souvent une principauté presque indépendante, apanage de quelque grand-duc. Catherine II l'agrandit et lui donna son nom en 1792.

IÉKATHERINOGRAD, v. forte de Russie d'Europe mérid. (Caucase), à 26 kil. O. de Mosdok, sur le Térek. Fondée en 1777 par Potemkin. Arc de triomphe élevé à la gloire de Potemkin par Cath. II.

IÉKATHÉRINOSLAV, ville de la Russie d'Europe mérid., ch.-l. du gouvernement d'Iékatherinoslav, sur le Dniepr, par 32° 50' long. E., 48° 20' lat. N. ; 5,000 hab. C'est là que commencent les cataractes du Dniepr. Fondée par Catherine II, en 1787, pendant son voyage en Crimée. — Le gouvernement d'Iékathérinoslav, situé entre ceux de Pultawa, Kharkhov, Voronèje, au N., Kherson à l'O., Tauride et la mer d'Azov au S., les Cosaques du Don à l'E., a 460 kil. sur 170 ; 550,000 hab. Très fertile au N. (grains, fruits, chanvre ; un peu de vin, très peu de bois). Lacs et sources salées ; moutons et haras nombreux ; abeilles, etc.

IELATMA ou **IELATOM**, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* ELATMA.

IELETZ, ville de Russie. *Voy.* ELETZ.

IELISAVETGRAD, ville de la Russie d'Europe (Kherson), par 48° 30' lat. N., 30° 7' long. E. ; 12,000 hab. Marché fréquenté et commerce actif. Fondée par l'impératrice Elisabeth.

IELISAVETPOL, ville de Russie. *Voy.* KANDSAG.

IÉNA, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, à 19 kil. E. de Weimar, au confluent de la Leutra et de la Saale ; 6,000 hab. Ruines de l'ancien château de Kirchberg. Université renommée, fondée en 1558. Bibliothèque, observatoire, jardin botanique, nombreuses sociétés scientifiques et littéraires. Industrie fort active. — Cette ville est devenue célèbre par l'éclatante victoire que Napoléon remporta dans ses environs sur l'armée prussienne le 14 octobre 1806. Cette victoire, jointe à celle que Davoust remportait le même jour à Auerstædt, lui ouvrit les portes de Berlin et lui assura la soumission de la Prusse.

IENI. Ce mot, qui veut dire *nouveau*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms turcs.

IÉNI-CHEHER, nom de plusieurs villages de la Turquie d'Asie, construits sur les ruines de villes anciennes, telles qu'*Antiochia* et *Magnesia*, dites *du Méandre*. Le plus important est situé dans l'Anatolie, à 110 kil. S. O. de Biga, non loin de l'emplacement de l'antique Troie, et tout près du *Promontorium Sigæum*. *Voy.* aussi LARISSE.

IENIDJÉ-KARASOU, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 44 kil. N. E. de la Cavalle ; 2,500 hab. ; sur les bords de la mer, à 9 kil. de là, se voient les ruines de l'antique Abdère.

IÉNIDJÉ-KIZILAGHADI, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Toundja, à 44 kil. N d'Andrinople ; 2,500 hab.

IÉNIDJÉ-VARDAR, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 43 kil. E. de Saloniki, sur le bord N. du lac d'Iénidjé ; 6,000 hab. Aux environs, beaucoup de tabac. Lainages. Près de là se trouvent les ruines de l'antique *Pella*.

IENI-HISSAR. *Hermæum prom.*, cap de la Turquie d'Europe, dans le détroit des Dardanelles.

IÉNI-KALEH, c.-à-d. *Chateauneuf*, v. de Russie (Tauride), dans la Crimée, sur le détroit qui joint les mers Noire et d'Azov, par 45° 23' lat. N., et 34° 6' long. E. Château-fort. Aux environs, puits de naphte. Commerce de poisson, caviar, suif, laine. — Les Turcs bâtirent cette ville en 1703 pour fermer l'entrée de la mer Noire aux Russes ; mais ceux-ci la prirent en 1771.

IENIKALEH (détroit d'), dit aussi de *Caffa*, de *Taman* ou de *Kertch*, jadis *Bosphore Cimmérien*, détroit qui unit la mer Noire à la mer d'Azov, et qui sépare la partie orientale de la Crimée de la province du Caucase. Sa longueur du N. au S. est de 40 kil. Il a 3 kil. de large.

IENI-SOU, le *Gallus* des anciens, rivière de la Turquie d'Asie, naît dans le mont Olympe, forme un

lac près d'Amegheal, et tombe dans le Sakaria. Cours, 80 kil. C'est dans ces parages que l'on place et les aventures et le culte de Cybèle et d'Atys.

IÉNISSÉÏ, riv. de la Russie d'Asie, naît, suivant l'opinion vulgaire, dans le pays des Ouriangkaï, par 51° lat. N., 96° 30' long. E.; elle se forme par la réunion de l'Oulou-Kem et du Bei-Kem, passe à Krasnoïarsk et à Touroukhansk, traverse les gouvernements ou provinces d'Irkoutsk, Iakoutsk, Iénisséisk, reçoit à gauche le Sym et le Touroukhan, à droite les trois Toungouska (la plus au sud ou Haute-Toungouska, dite aussi Angara ou Sélenga, est le véritable point de départ de l'Iénisséï), et tombe dans l'Océan Glacial arctique, où elle forme le golfe de l'Iénisséï. Cours, 3,000 kil. environ.

IÉNISSÉISK, la ville la plus importante, mais non le ch.-l. du gouvernement d'Iénisséisk, dans la Russie d'Asie, sur l'Iénisséï, à 680 kil. N. E. de Tomsk, par 58° 27' lat. N., 89° 38' long. E.: 6 kil. de tour; 6,000 hab. Commerce actif. Grande foire au mois d'août.

IÉNISSÉISK (gouvernement de), dans la Russie d'Asie, entre ceux de Tomsk et d'Iakoutsk: il a été formé de la portion orient. de l'ancien gouvernement de Tomsk. Ch.-l., Krasnoïarsk. On a découvert dans ce gouvernement en 1839, à 153 werstes au N. du lac Baïkal, une mine d'or fort riche et d'une exploitation facile.

IERMAK, hetman des Cosaques du Don à la fin du XVIe siècle, entreprit en 1580, à la tête de 6,000 hommes la conquête de la Sibérie. Après de sanglants combats et des fatigues inouïes, il parvint avec 500 h. à Sibir, capitale, dont il s'empara. Bientôt les khans des nations voisines reconnurent son autorité, et la Sibérie entière lui fut soumise. Craignant cependant de ne pouvoir conserver sa conquête, il sollicita l'intervention de la Russie, et fit au czar hommage de ses états. Ivan IV accepta cette offre et lui envoya des renforts. Iermak périt en 1583, dans une embuscade où l'avait attiré un chef tartare.

IERNIS. Voy. HIBERNIE et CASHEL.

IESI. Voy. JESI. — IESO. Voy. YESO.

IEZDEDJERD, roi de Perse. Voy. YEZDEDJERD.

IÉZID, calife. Voy. YÉZID.

IF, *Hypæa* ou *Sphia*, petite île de France (Bouches-du-Rhône), dans la Méditerranée, vis-à-vis du port de Marseille. Château-fort bâti par François I, en 1529. Cette île a pris son nom des ifs dont elle était converte autrefois.

IFFENDIC, ville du dép. d'Ille-et-Vilaine, à 26 kil. O. de Rennes; 4,251 hab.

IFFLAND (Auguste-Guillaume), auteur et acteur allemand, né dans la ville de Hanovre en 1759, mort en 1814. Il débuta à Gotha en 1777 et obtint de rapides succès; il excella dans presque tous les rôles, et devint le premier comédien de l'Allemagne. Il se mit aussi à écrire, et composa un grand nombre de pièces dans le genre du drame, qui réussirent. Après avoir été pendant plusieurs années directeur du théâtre de Manheim, il se rendit à Weimar, puis à Berlin, où il devint directeur des spectacles de la cour. Il publia une édition de ses *Œuvres*, Leipsick, 1798, 17 vol. in-8.; mais il a encore beaucoup écrit depuis. Iffland a traduit en allemand plusieurs pièces françaises de Picard, de Duval, et les meilleures comédies de Goldoni.

IGEA, bourg d'Espagne (Soria), à 7 kil. de Cervera; 2,200 hab.

IGILGILIS, auj. *Djigelli*, ville de la Mauritanie *Sitifensis*, au S. O., vers l'embouchure de l'*Ampsagas*.

IGILIUM, nom latin de GIGLIO.

IGLAU, en bohémien *Gihlawa*, en latin *Iglavia* ou *Giglovia*, ville des États autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, à 77 kil. N. O. de Brunn, sur l'Iglawa; 12,000 hab. Draps, potasse, teintureries, etc. Aux environs, mines de plomb, usines, verreries. Elle fut prise en 1742 par les Prussiens, en 1805 par les Français. Il y fut signé en 1434 un traité de paix entre l'emp. Sigismond et les Hussites de Bohême.—Le cercle d'I., entre ceux de Brunn et de Znaym, l'Autriche et la Bohême, a 155,000 hab.

IGLAWA ou IGLA, riv. des États autrichiens, naît en Bohême (Tabor), passe à Iglau (Moravie), tombe dans la Schwarza après un cours de 150 kil.

IGLESIAS, *Ecclesiæ*, ville de l'île de Sardaigne, à 50 kil. O. de Cagliari; 6,000 hab. Beau palais épiscopal. — Il y a un bourg d'Iglesias en Espagne, à 22 kil. S. O. de Burgos.

IGNACE (saint), un des premiers Pères de l'Église, disciple de saint Pierre, fut fait par lui évêque d'Antioche en 68, et souffrit le martyre sous Trajan, l'an 107 ou 116. On célèbre sa fête le 1er février. On a de lui 7 lettres, dans les *Patres apostolici*, Amst., 1608, trad. par le P. Legras, 1717. C'est un des plus précieux monum. de la primitive Église.

IGNACE (saint), patriarche de Constantinople, était fils de l'empereur Michel Curopalate; il fut élu en 846, mais se fit exiler en 857 pour avoir courageusement blâmé les vices de Bardas, frère de l'impératrice Théodora, et fut remplacé par le célèbre Photius, qui voulut en vain le faire renoncer à son titre. Il fut rétabli sur son siége en 867 par l'empereur Basile, et mourut en 877. On le fête le 23 octobre.

IGNACE DE LOYOLA (saint), fondateur de l'ordre des Jésuites, né en 1491, d'une famille noble d'Espagne, au château de Loyola en Biscaye, suivit d'abord la carrière des armes et mena quelque temps une vie dissipée; ayant été blessé en 1521 au siége de Pampelune, il lut pendant sa convalescence quelques livres pieux que le hasard fit tomber entre ses mains, entre autres une *Vie des Saints* et *de J.-C.* Il se sentit aussitôt converti, fit vœu de se consacrer tout entier à la religion, et ne se livra plus désormais qu'aux exercices d'une dévotion ardente. Après avoir été visiter les saints lieux (1524), il se mit, à l'âge de 33 ans, à étudier la théologie afin de travailler plus efficacement au salut des âmes, et vint dans ce but s'enfermer au collége de Sainte-Barbe à Paris. S'étant ainsi préparé, il fonda en 1534, avec quelques disciples français et espagnols qu'il s'était attachés, un nouvel institut dont les membres s'engageaient à aller prêcher l'Évangile en tous lieux, à combattre partout l'hérésie et à instruire la jeunesse. Le nouvel ordre fut approuvé par Paul III en 1540 sous le nom de *Clercs de la Compagnie de Jésus*, et élut Ignace pour son général. Celui-ci vit son ordre prospérer rapidement, mais il mourut de bonne heure, épuisé par les austérités (1556). On a de lui les *Constitutions des Jésuites* en espagnol, traduites en latin, Rome, 1588 (ces constitutions sont un chef-d'œuvre de gouvernement), et des *Exercices spirituels*, en espagnol, traduits en latin, Rome, 1548. Le père Bouhours a donné en 1679 la *Vie de S. Ignace*, en 1688 ses *Maximes*. Le fondateur des Jésuites a été canonisé par Grégoire XV; on célèbre sa fête le 31 juillet. (*Voy.* JÉSUITES.)

IGNORANTINS (Frères). *V.* Doctrine chrétienne.

IGOR I, grand-duc de Russie (913-945), fils de Rurik, était mineur à la mort de son père et ne régna qu'après Oleg, son parent. Il attaqua Constantinople, et obtint de l'emp. Romain-Lécapène un traité de commerce avantageux. Il périt en combatt. les Drevliens.

IGOR II, grand-prince de Russie, 3e fils d'Oleg Sviatoslavitch, succéda en 1146 à son frère Vsévolod, et fut six semaines après renversé du trône par la rébellion d'Isiaslav. Il régnait à Kiev et m. vers 1202.

IGUALA (Plan d'). On nomme ainsi un projet de constitution du Mexique formé par Iturbide et signé à Iguala le 21 mai 1821. Cette convention, dite

aussi des *Trois garanties*, portait : 1° que le Mexique serait indépendant de l'Espagne, tout en restant gouverné par un prince de la maison royale d'Espagne; 2° que la religion catholique serait la religion du nouvel état; 3° que les Européens et les Mexicains seraient égaux pour tous droits ou privilèges. Iturbide viola bientôt lui-même cette convention en se faisant proclamer empereur.

IGUALADA, *Aquæ Latæ*, ville d'Espagne (Barcelone), sur la Noya, à 28 kil. S. E. de Cervera; 12,000 hab. Lainages, tissus de coton, armes à feu, eau-de-vie, corroieries, etc.

IGUAPE, riv. du Brésil, naît sur le versant S. E. des monts Cubatao et se jette dans l'Atlantique par 24° 35' lat. S., 49° 46' long. O., après un cours d'environ 270 kil.

IGUASSU, riv. du Brésil, naît près d'Alto, dans la prov. de Saint-Paul, coule au N. O., puis à l'O., et tombe dans le Parana, après un cours de 670 kil.

IGUVIUM, ville d'Ombrie. *Voy.* EUGUBIUM.

IHANSI ou **JANSI**, ville de l'Hindoustan (Allahabad), à 138 kil. N. O. de Tchatterpour, sur le Pahoudje; résidence d'un chef hindou, tributaire des Anglais.

IHOLDY, bourg de France, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), à 27 kil. N. O. de Mauléon; 1,000 hab.

IK, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement d'Orenbourg, reçoit le Margriche, le Chichimache, le Pchalé, le Chilantchen, et va grossir la Kama, après un cours de 400 kil. — Une autre rivière de même nom se trouve dans le gouvernement d'Orenbourg; elle se jette dans la Samara.

IKCHID (Aboubekr-Mohammed), enleva en 933 l'Égypte aux califes, y régna jusqu'en 946, et fonda une dynastie dite des *Ikchidites*, qui fut quelques années après (968) remplacée par celle des Fatimites.

IKCHIDITES. *Voy.* IKCHID.

IKE-ARAL-NOOR, lac de Chine, au pied du Grand-Altaï, près de la frontière de la Dzoungarie, par 47°-49° lat. N., 87°-89° long. E.: 80 kil. sur 55.

ILANZ, village de Suisse (Grisons), ch.-l. de juridiction, à 40 kil. S. O. de Coire; 500 hab. Murs. Ilanz est alternativement avec Tusis et Trons le siége de la Ligue Grise. On y conserve les archives. Mines aux environs. Ce lieu souffrit beaucoup en 1796, lors de la retraite de Souvarow devant Masséna.

ILARGUS, rivière de Vindélicie, auj. L'ILLER.

ILCHESTER, *Iscalis* ou *Ischalis*, ville d'Angleterre (Somerset), à 49 kil. S. de Bristol; 1,000 hab. Soieries, dentelles; un peu de commerce. Jadis une des principales stations romaines dans la Bretagne. Patrie du célèbre moine Roger Bacon.

ILDEFONSE ou ALPHONSE (S.), arch. de Tolède, né dans cette ville en 607, mort en 667 ou 669, a laissé: *De illibata ac perpetua virginitate sanctæ Mariæ*, Valence, 1556; *Liber de scriptoribus ecclesiasticis*, et plusieurs autres écrits insérés dans les recueils de D. Luc d'Achery, de Mabillon et de Baluze. Il fut canonisé. L'Église célèbre sa fête le 23 janvier.

ILE-ADAM, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 6 kil. S. O. de Beaumont-sur-Oise, à 31 kil. N. O. de Paris; 1,380 h. Porcel., farine. — *V.* VILLIERS DE L'I.-A.

ILE-BARBE (L'), dans la Saône, à 2 kil. N. de Lyon. Ruines antiques, dites *les Masures*. Elle fut en 203 l'asile des Chrétiens persécutés à Lyon. On y bâtit une abbaye de Bénédictins qui fut brûlée en 1562; c'est auj. un rendez-vous de promenade pour les habitants de Lyon.

ILE-BOUCHARD (L'), ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), dans une île de la Vienne, à l'embouchure de la Manse, à 15 kil. S. E. de Chinon: 2,000 hab. Vin, eau-de-vie, huile de noix, cire, amandes concassées.

ILE-DE-FRANCE, ancienne prov. et grand-gouvernement de France, avait pour bornes au N. la Picardie, à l'O. la Normandie, au S. l'Orléanais et le Nivernais, et à l'E. la Champagne. Elle comprenait : l'Ile-de-France proprement dite (composée elle-même des pays de France au N. O., de Parisis au S., et de Goëlle à l'E.), la Brie française, le Gâtinais français, le Hurepoix, le Mantais, le Vexin français, le Thimerais, le Beauvaisis, le Valois, le Soissonnais, le Noyonnais et le Laonnais. Elle a formé le département de la Seine, la plus grande partie de ceux de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Aisne, et une petite portion de ceux du Loiret et de la Nièvre. Cette province fut ainsi nommée parce que primitivement elle était comprise entre la Seine, la Marne, l'Ourcq, l'Aisne et l'Oise, et formait presque une île. L'Ile-de-France a presque toujours fait partie des domaines de la couronne, excepté à la fin de la dynastie carlovingienne, époque où les ducs de France en possédaient la plus grande partie.

ILE DE FRANCE, auj. ILE MAURICE. *Voy.* FRANCE (île de).

ILE-DE-LÉON. *Voy.* LÉON et FERNANDO.

ILE-EN-DODON (L'), ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), sur la Save, à 33 kil. N. E. de Saint-Gaudens; 1,736 hab.

ILE-JOURDAIN (L'), ch.-l. de cant. (Gers), à 40 kil. E. d'Auch; 4,912 hab. Tanneries, tuileries et briqueteries. Cette ville appartenait à Jourdain de l'Ile, sur lequel Charles-le-Bel la confisqua en 1324.

ILE JOURDAIN (L'), ch.-l. de cant. (Vienne), à 26 kil. S. O. de Montmorillon; 500 hab.

ILE-MADAME, îlot fortifié à l'embouchure de la Charente et à 12 kil. de Marennes (Charente-Inf.).

ILE-ROUSSE (L'), ville forte de l'île de Corse, sur la mer, à 15 kil. N. E. de Calvi; 1,000 habitants.

ILE-SUR-LE-DOUBS (l'), ch.-l. de cant. (Doubs), à 22 kil. N. E. de Baume, sur le Doubs et le canal du Rhône au Rhin; 650 hab.

ILE-SUR-LE-SEREIN (L'), ch.-l. de cant. (Yonne), à 13 kil. N. E. d'Avallon; 660 hab.

ILEK, riv. de la Russie d'Asie, affluent de l'Oural, naît dans le pays des Kirghiz, par 50° 20' lat. N. et 54° 50' long. E. Ses bords sont couverts de sel gemme qu'on exporte au loin.

ILEK-KHAN ou **ILKHANI**. *Voy.* ILKHANIENS.

ILEKSKOI-GORODOK, ville de la Russie d'Asie (Orenbourg), au confluent de l'Oural et de l'Ilek, à 130 kil. S. O. d'Orenbourg; 2,000 hab. Grandes salines (elles produisent 66,000,000 de kilog. de sel par an). École des mines, etc. On y envoie les sujets russes condamnés aux travaux forcés.

ILERCAONES, peuple d'Hispanie, sur les deux rives du Bas-Ibère, entre les *Laletani* et *Valentia*, avait pour ville principale *Dertosa* (Tortose), leur ch.-l., et *Ilercao* ou *Illarco* (*Alarcon*).

ILERDA, auj. *Lérida*, ville d'Hispanie, ch.-l. des Ilergètes, qui habitaient entre l'Ebre et le *Sicoris*, principalement sur ce dernier fleuve.

ILERGÈTES. *Voy.* ILERDA.

ILES (pachalik ou eyalet des), en arabe *Al-Djézaïr*, une des grandes divisions de l'Empire ottoman, comprend en même temps des îles et de la terre-ferme, des pays en Europe et des pays en Asie. Son étendue et ses divisions ont varié très souvent, et changent encore tous les jours. Il comprend actuellement : les îles situées le long de la côte occidentale de l'Asie-Mineure (Sporades, etc.), celle de Candie au sud de l'Archipel, les villes de Gallipoli (sur la côte de Thrace) et de Biga (sur la côte de l'Anatolie). Avant la déclaration d'indépendance de la Grèce (1821), ce pachalik possédait en outre les Cyclades, l'île de Négrepont (avec le continent voisin, c.-à-d. l'Attique et la Béotie ancienne), et la Morée. Les principales localités éparses qui font encore partie de ce pachalik sont les villes asiatiques d'Isnikmid, de Smyrne et le château des Dardanelles.

— Le pacha des Iles a le titre de capitan-pacha; il est censé être le chef de la marine turque.

ILES (province des), formée par Vespasien, comprenait les îles entre l'Europe et l'Asie avec la Crète, et avait pour métropole Rhodes.

ILES (baie des), grande baie formée par le golfe St-Laurent, sur la côte occidentale de la Terre-Neuve, au N. de la baie de St-George, par 49° lat. N., 55° 60' long. O. Elle reçoit l'Humber.

ILFRACOMBE, ville d'Angleterre (Devon), à l'embouchure du canal de Bristol, à 12 kil. N. de Barnstable; 3,200 hab. Port excellent; grand commerce, armements pour la pêche du hareng; bains de mer fréquentés.

ILHA-GRANDE, île du Brésil. *Voy.* GRANDE (ILHA).

ILHAVO, ville de Portugal (Beira), à 47 kil. N. O. de Coimbre, à 9 kil. de la mer; 4,200 hab. Salines. Grand commerce de poisson.

ILHEOS (Rio dos), ou RIO DA CACHOEIRA, riv. du Brésil (Bahia), prend sa source sur les limites de la prov. de Minas-Geraës et tombe dans l'Océan Atlantique, par 41° 47' long. O., 14° 37' lat. S. Elle donne son nom à une comarque de la prov. de Bahia qui a pour ch.-l. San-Jorge-dos-Ilheos.

ILI, riv. de l'Empire chinois (Dzoungarie), formée de la jonction du Tekes avec le Khounghes et le Kach, qui naissent dans le versant N. des Thian-chan-nan-lou, court au N. E. et tombe dans le lac Baïkal après un cours de 650 kil. — Elle donne son nom à une division de la Dzoungarie. *Voy.* DZOUNGARIE.

ILI, ville de Dzoungarie. *Voy.* HOËÏ-YUAN-TCHING.

ILIA, fille de Numitor, la même que Rhéa Sylvia.

ILION. *Voy.* ILIUM.

ILISSUS, ruisseau qui sort du mont Hymette, au S. E. d'Athènes, coule à l'O. et tombe dans le golfe d'Egine sous Athènes. Cours, 18 kil.

ILITHYIE, fille de Junon était une déesse qui chez les Grecs présidait aux accouchements. On la confond avec Latone (*Lito* en grec). Le mot Ilithyie semble dériver d'*éleuthô* (venir, arriver); on le fait aussi venir de *Lilith* ou *Milytta*, déités babyloniennes qui présidaient à la nuit et à l'enfantement.

ILIUM, un des noms de Troie, avait été donné à cette ville en souvenir d'un de ses plus anciens rois, Ilus, fils de Tros. — On connaît aussi sous le nom d'*Ilium* une petite ville de l'Asie-Mineure voisine de la célèbre Troie, mais située plus près de la côte, auprès de la jonction de l'Hellespont et de la mer Egée; elle fut bâtie par Alexandre, ruinée par Sylla, reconstruite par César et depuis détruite de nouveau; on en voit encore les ruines près du village de *Tchiblak*. Pour distinguer les deux *Ilium*, on appelait la première *Vetus* (la vieille), et la seconde *Recens* (la neuve).

IL-KHANIENS, dynastie mongole de Perse, a pour chef et pour fondateur Hassan-Bouzrouk-Ilkani ou Ilek-khan, qui descendait d'Arghoun-Il-Khan, et qui en 1336, à la mort d'Abou-Saïd, dernier prince de la branche des Gengiskhanides en Perse, s'empara de tout le pays situé entre le golfe Persique et le Caucase, la mer Caspienne et le Taurus, et établit le siége de son empire à Bagdad. Ses successeurs Avéis I, et Ahmed Gésaïr ou Avéis II, eurent à combattre les dynasties rivales des Djoubaniens et des Modhaffériens, qui leur disputaient les débris de l'empire de Gengiskhan, et finirent par être renversés en 1390, par Timour ou Tamerlan. Ahmed-Gésaïr fut un moment rétabli à Bagdad en 1402; mais il succomba bientôt.

ILL ou Eil, *Elsus*, rivière de France, prend sa source à 17 kil. S. d'Altkirch, dans le dép. du Haut-Rhin, arrose ce dép. et celui du Bas-Rhin, baigne Altkirch, Muhlhausen, Ensisheim, Andolsheim, Schelestadt, Benfelden, Erstein, Strasbourg, et se jette dans le Rhin (rive gauche), à 8 kil. au-dessous de cette dernière ville, après 200 kil. de cours. Elle reçoit le Lauch, le Faecht, le Giesen et l'Andlau. Elle reçoit aussi le canal de Mousieur. L'Ill donne son nom à l'Alsace (*Elsass*).

ILLE, ville du dép. des Pyrénées-Orientales, sur la Tet, à 6 kil. N. E. de Vinça; 3,200 hab.

ILLE, riv. de France, dans le dép. d'Ille-et-Vilaine, prend sa source auprès de Montreuil et se jette dans la Vilaine à Rennes, après un cours de 45 kil.

ILLE-ET-VILAINE (dép. d'), dép. de la France, borné au N. par la Manche, à l'E. par le dép. de la Mayenne, au S. par celui de la Loire-Inférieure, à l'O. par ceux du Morbihan et des Côtes-du-Nord : 115 kil. sur 90 : 6,820 kil. carrés; 547,249 hab. Ch.-l., Rennes. Il est un des cinq dép. formés de l'ancienne Bretagne. Ce dép. est arrosé par l'Ille et par la Vilaine (d'où il prend son nom), par le Cuson, la Sèche, le Cher et le Couesnon. Sol peu fertile, couvert en partie de forêts, de landes et de bruyères; on y récolte assez de blé; châtaigniers et pommiers en très-grand nombre; peu de vignes. Culture active du lin et du chanvre. Bêtes à cornes et chevaux. Grès, granit, ardoises, terre à crayon, cailloux dits *de Rennes*, mines de fer et de plomb argentifère. Fabrication de liqueurs et de cidre, filatures de lin et de chanvre : toiles; tanneries, métallurgie. Commerce en bestiaux, moutons, poulardes, beurre, cidre, fromages; armements pour la pêche et pour le commerce. — Ce dép. se divise en 6 arrondissements (Fougères, Montfort, Redon, Rennes, Saint-Malo, Vitré), 43 cantons et 349 communes. Il fait partie de la 16° division militaire, a un évêché et une cour impér. à Rennes.

ILLER, *Ilargus*, riv. du Tyrol et de la Bavière, prend sa source dans le N. O. du Tyrol, tombe dans le Danube à 2 kil. au-dessus d'Ulm, en Wurtemberg, après avoir reçu l'Aurach et l'Ach. Son cours est de 140 kil. Il a donné, de 1810 à 1815, son nom à un cercle de la Bavière.

ILLIBERRIS, ensuite HELENA, auj. *Elne*, ville de Gaule en Narbonnaise 1re, chez les *Sardones*, non loin de la mer, reçut son second nom en l'honneur de la mère de Constantin. — *Voy.* GRENADE.

ILLIERS, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 24 kil. S. O. de Chartres, sur le Loir; 3,069 hab. Draps, serges, bonneterie.

ILLIMANI (NEVADA DE), un des plus hauts sommets des Andes. *Voy.* ANDES.

ILLINOIS, riv. des États-Unis, naît dans l'état d'Indiana, où elle se forme du Theakiki et du Plein, par 91° 2' long. O., 40° 48' lat. N.; arrose du N. E. au S. O. l'état d'Illinois, auquel elle donne son nom et se jette dans le Mississipi, après 680 kil. de cours. — Autre riv., affl. de gauche de l'Arkansas.

ILLINOIS, un des États-Unis de l'Amérique septentrionale, par 87°-91° 42' long. O., 36° 58'-42° 30' lat. N., est borné par les territoires de Missouri à l'O., du Nord-Ouest au N., et par les états d'Indiana à l'E., de Kentucky au S. : 580 kil. sur 220; 851,470 hab.; ch.-l. Vandalia, puis Springfield (1837). Riv. Illinois, Ohio, Wabash, Mississipi, Kaskaskia, etc. Sol plat, bois, prairies, marais : grande fertilité au bord des riv.; climat sain et agréable : grains, lin, tabac. Fer, cuivre, houille, sources salées. — Ce sont les Français qui ont fondé les premiers établissements européens dans l'Illinois (1693). Ils donnaient surtout ce nom à la contrée située à l'E. du Mississipi, entre l'Ohio et l'Illinois. La France céda ce territoire à la Grande-Bretagne par le traité de 1763; mais celle-ci fut obligée, en 1783, de renoncer à ses prétentions sur ce territoire comme sur le reste des États-Unis. En 1809 l'Illinois, qui avait jusqu'alors été compris dans le territoire d'Indiana, en fut détaché, et forma un territoire particulier. En 1818 ce territoire, s'étant considérablement agrandi, fut érigé en état.

ILLITURGIS, ville d'Hispanie, dans la Bétique, au N., chez les *Turduli*, sur le *Bœtis*, fut détruite par Scipion l'Africain. On la place, les uns près d'*Andujar del Vejo*, les autres à *Arjona* ou *Baëza*.

ILLOK ou **SLOK**, *Bononia*, ville des Etats autrichiens (Esclavonie), à 40 kil. O. de Péterwaradin. Tombeau du dernier duc de Syrmie, mort en 1525. Jadis fortifiée.

ILLORA, ville d'Espagne (Grenade), à 32 kil. N. O. de Grenade; 6,600 hab. Ferdinand, roi de Léon, enleva cette ville aux Maures en 1242.

ILLUCCA, ville d'Espagne (Saragosse), à 19 kil. N. de Calatayud; 2,550 hab. Patrie de don Alvaro de Luna.

ILLUMINÉS, société secrète fondée en 1776 par Adam Weishaupt, professeur en droit à Ingoldstadt; son but déclaré était de porter les hommes à s'assister mutuellement sans distinction de religion; mais elle tomba bientôt dans le mysticisme, en même temps qu'elle formait des projets ambitieux. Cette soc. compta jusqu'à 2,000 membres; sa constitution tenait à la fois de celle des Jésuites et de celle des Francs-Maçons. Le gouvernement bavarois, redoutant le caractère politique que prenait cette société, ordonna sa dissolution en 1784. *Voy.* WEISHAUPT.

ILLYRICUS FLACIUS. *Voy.* FLACIUS.

ILLYRIE, *Illyria*, contrée de l'Europe ancienne, dont les bornes étaient un peu vagues; elle embrassait, suivant les Grecs, les contrées montagneuses au N. O. de l'Hellade; selon les Romains, les pays placés à l'E. de l'Italie et de la Rhétie et au S. du Danube. On la divisait en *Illyrie grecque* (au S., s'étendant de l'Epire au mont Scodrus), et *Illyrie barbare* (au N. O., habitée par les Dalmates, les Iapodes, les Liburnes). — L'Illyrie grecque formait un royaume souvent en guerre avec la Macédoine. Les Romains le soumirent par deux guerres heureuses (229, 219 av. J.-C.), sous le règne de la reine Teuta, veuve d'Agron. L'Illyrie barbare ne fut soumise que plus tard (*Voy.* DALMATES, IAPODES), et même ne fut complétement assujettie que sous Auguste. Gentius, roi d'Illyrie en 168, et allié de Persée, roi de Macédoine, avait longtemps fait la guerre aux Romains. Au IIe et surtout aux IIIe et IVe siècles de J.-C., les Romains étendirent le nom d'Illyrie à toute la région comprise au S. du Danube, de l'*Œnus* (Inn) jusqu'au *Drilo*; on y comprit même la Macédoine, la Thessalie et la Grèce proprement dite. De là, lors de l'organisation de l'empire en diocèses et provinces, il y eut dans l'empire d'Occident un *diocèse d'Illyrie* ou *Illyrie occidentale*; dans l'empire d'Orient une *préfecture d'Illyrie* ou *Illyrie orientale*. La première se composait de six provinces : Norique riverain, Norique intérieur, Pannonie 1re, Pannonie 2e, Savie, Dalmatie; chefs-lieux, *Lauriacum*, *Virunum*, *Sabaria*, *Bregetio*, *Siscia*, *Salone* (qui était aussi ch.-l. de tout le diocèse). L'Illyrie orientale était formée de deux diocèses : Dacie, Achaïe (*Voy.* ces mots). Au VIe siècle, des colonies slaves vinrent s'établir dans la plus grande partie de l'Illyrie, et ne tardèrent point à s'affranchir du joug byzantin. Le nom d'Illyrie commença alors à disparaître, et l'on vit s'élever les royaumes de Dalmatie et de Croatie. En 1090 les Vénitiens et les Hongrois s'établirent dans diverses parties de ce territoire, et un siècle après (1170) se forma le royaume de Rascian (depuis appelé Bosnie). Au XVe siècle, les Turcs envahirent une partie de cette contrée (Bosnie, Servie, Albanie); les Vénitiens ne conservèrent plus alors du territoire illyrien que la Dalmatie, et les Hongrois que l'Esclavonie et la Croatie. Ces deux dernières provinces passèrent avec la Hongrie sous la domination de l'Autriche en 1558. Cet état de choses dura à peu près jusqu'au commencement du XIXe siècle. A cette époque, Napoléon, vainqueur de l'Autriche et de Venise, fit revivre le nom d'Illyrie en créant le gouvernement des prov. illyriennes (*Voy.* ci-après). En 1815, le congrès de Vienne rendit à l'Autriche ce gouvernement dont la partie N. O. forma le royaume d'Illyrie.

ILLYRIE (royaume d'), en allem. *Illyrien*, gouv. des États autrichiens, est borné au N. par l'archiduché d'Autriche et la Styrie, à l'E. par la Styrie, la Croatie civile et le Littoral hongrois, au S. par la mer Adriatique, et à l'O. par le royaume Lombard-Vénitien et le Tyrol : 270 kil. sur 220; 1,050,000 hab. (Slaves, Wendes, Italiens, Croates et Grecs); ch.-l., Laybach. Le royaume d'Illyrie est partagé actuellement en deux gouvernements (Laybach et Trieste), qui se subdivisent eux-mêmes, celui de Laybach en cinq cercles (Laybach, Neustædtl, Adelsberg, Villach et Klagenfurth), et celui de Trieste en deux cercles (Goritz et Istrie), plus la ville et le port de Trieste. L'Illyrie est traversée par les Alpes Noriques et Juliennes et par la chaîne du Karst; on y trouve plusieurs lacs importants, entre autres celui de Czernitz. Ses principales rivières sont la Drave, la Save, la Laybach, le Quieto, l'Isonzo, etc. La température, froide au N., est généralement douce; les côtes sont néanmoins exposées à un vent très dangereux. L'Illyrie renferme des mines d'argent, de mercure, de plomb, de fer, de zinc, de houille, etc. Elle produit des vins, des fruits, des olives, du lin, de la soie, etc. On y fabrique des toiles, des draps, des ouvrages de paille et des ustensiles de fer. Sur les côtes on se livre à la pêche et à la construction des navires.

ILLYRIENNES (Provinces), ancien gouvernement de l'Empire français, sur la côte orientale de l'Adriatique, au S. O. de l'empire d'Autriche, dont il est séparé par la Save, et à l'O. de la province turque de Bosnie. Ce gouvernement, formé en 1809, ne comprit d'abord que la Haute-Carinthie, la Carniole, l'Istrie et le Frioul autrichien, le Littoral hongrois et la Croatie méridionale; en 1810, il s'augmenta de l'Istrie et de la Dalmatie vénitiennes, de Raguse et de Cattaro. On le divisa alors en 7 provinces : Carinthie, Carniole, Istrie, Croatie civile, Croatie militaire, Dalmatie, Raguse-et-Cattaro. En 1815 ces pays furent rendus à l'Autriche. Ils forment auj. presque tout le royaume d'Illyrie, la Croatie militaire, une grande partie de la Croatie civile, le Littoral hongrois et le roy. de Dalmatie.

ILLYRIENNES (îles), îles situées dans la mer Adriatique, le long des côtes de l'Illyrie et de la Dalmatie, par 42° 19'-45° 7' lat. N. et 12°-16° long. E. Les plus considérables sont Veglia, Cherso, Brazza, Lesina, Sabioncello, Meleda, Curzola.

ILMEN, jadis *Moïsk*, lac de la Russie d'Europe (Novogorod), communique par la Volkhova avec le lac Ladoga, et a sur sa rive septent. la ville de Novogorod : 50 kil. sur 40. Des tempêtes fréquentes en rendent la navigation dangereuse. — Ce lac était sacré dans l'opinion des anciens Slaves.

ILMENAU, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, ch.-l. de bailliage, à 8 kil. E. de Schmalkalden; 2,200 hab. Faïence, lainages, têtes de poupées, papiers, clous, etc. Aux environs, mines de fer. — Le bailliage d'Ilmenau forme une enclave entre le duché de Saxe-Cobourg-Gotha, la principauté de Schwarzbourg et la régence prussienne d'Erfurt.

ILMINSTER, ville d'Angleterre (Somerset), à 17 kil. S. O. d'Ilchester; 3 500 hab. Fabriques de draps; école gratuite instituée par Edouard VI en 1550. — Jadis importante et industrieuse; antérieure à la conquête normande.

ILORCIS, *Lorca*, ville de l'Hispanie, dans la Carthaginoise, à l'O. de *Carthago nova*.

ILOTES, esclaves des Lacédémoniens. On nommait ainsi originairement les habitants d'Hélos, ville dont les Lacédémoniens avaient réduit les ha-

ritants en esclavage (*Voy.* ILOTES); mais dans la suite on étendit ce nom à tous les esclaves indistinctement. On les traitait avec la dernière dureté, et on les entretenait soigneusement dans l'état le plus abject. Ceux qui se distinguaient par la beauté ou le courage étaient impitoyablement mis à mort. Quelquefois même, dit-on, quand ils devenaient trop nombreux, on envoyait des hommes armés pour les exterminer. Ils tentèrent plusieurs fois de se rendre libres, et faillirent s'emparer de Sparte après un tremblement de terre, l'an 469 av. J.-C.; mais ils ne purent réussir à secouer le joug. Cependant on leur accorda la liberté après la guerre du Péloponèse en récompense des services qu'ils avaient rendus.

ILUNUM, ville d'Hispanie, auj. HELLIN.

ILURO, ville de Gaule, dans la Novempopulanie, chez les *Osquidates*, auj. *Oleron*.

ILUS, fils de Tros et de Callirhoé, fille de Scamandre, bâtit Ilion, et chassa Tantale de sor roy. Le feu ayant pris au temple de Minerve, Ilus y courut, saisit le Palladium, et le sauva des flammes. Il lui en coûta la vue, mais les dieux lui en rendirent l'usage. On le fait régner de 1402 à 1347 avant J.-C.

ILVA ou **ÆTHALIA**, auj. l'île d'*Elbe*, île de la mer Supérieure, entre l'Etrurie et la Corse, vis-à-vis de *Populonium* (Piombino), était connue des anciens pour l'excellence et l'abondance de son fer.

ILVATES ou **ELEATES**, peuple ligure, qui fut soumis par Fulvius (l'an 58 av. J.-C.), habitait au S. de Tortone, entre les rivières de Scrivia et de Staffora.

IMAD-EDDAULAH (Ali), chef de la dynastie des Bouïdes, usurpa le trône de Perse vers 932, après le meurtre de Mardawydj; s'empara de Chyraz, de Bagdad et de la personne du calife; régna sur le Kerman, l'Irak et la Perse, et mourut en 949.

IMAD-EDDYN (Mohammed), surnommé *El-Kateb*, né à Ispahan en 1125, mort en 1201, fut secrétaire de Noureddin et de Saladin, et quitta la cour pour cultiver les lettres. On a de lui : *Histoire des expéditions de Saladin en Syrie; Histoire de la conquête de Jérusalem par Saladin; Histoire des poètes musulmans du VIe siècle de l'hégire;* un *Divan*, recueil de lettres et de poésies.

IMAM ou **IMAN**, nom donné dans l'origine par les Musulmans au chef suprême de leur religion. Pour les *Sunnites* ou orthodoxes, le titre d'*imam* se confond avec celui de calife, et la puissance spirituelle n'est pas séparée de la puissance temporelle. Mais la secte des *Chyites*, opposée à celle des *Sunnites*, ne reconnaît pour véritable *imam*, après Mahomet, qu'Ali, son gendre, et les descendants d'Ali; en outre, les Chyites se divisent entre eux sur le nombre et la succession des *imams*. Les uns en admettent douze, dont le dernier, enlevé à l'âge de 12 ans, doit reparaître un jour pour faire régner la vraie religion; ils le nomment le *Mahdi* (le Dirigé), et en font une espèce de Messie, dont ils attendent encore le retour. Les autres n'admettent que sept *imams*, savoir: Ali, gendre de Mahomet, Hassan et Hussein, tous deux fils d'Ali, et martyrs, Ali-Seinolabiddin, Mohammed-Bakir, Giafar-el-Sadic, Ismaël; après ce dernier, ils refusent d'admettre comme imam légitime Mouça, son frère, qu'admettent les autres Chyites, et lui substituent la postérité d'Ismaël; on les a nommés de là *Ismaéliens*. Ceux-ci prétendaient qu'après Ismaël, le caractère d'*imam* était passé à son fils Mohammed, puis à des personnages inconnus qui se manifesteraient dans leur temps.—Le sultan, qui, aux yeux de tous les Ottomans, est le chef légitime de la religion, reçoit à ce titre depuis Selim I (1516) le nom d'*imam*. — On étend le nom d'*imam* à des ministres ordinaires du culte; dans ce sens, l'*imam* est celui qui, à la mosquée, fait la prière à la tête du peuple, qui préside aux cérémonies de la circoncision, aux enterrements; c'est à peu près notre curé. — En Arabie, on appelle *imams* certains chefs qui ont à la fois le pouvoir politique et religieux : tels sont les imams de l'Yémen ou de Saana, et celui de Maskate.

IMAM-ALI, **IMAM-HUSSEIN**, villes de la Turquie d'Asie. *Voy.* MESCHED-ALI, MESCHED-HUSSEIN.

IMAMAT, état régi par un imam. *Voy.* IMAM.

IMAM-MOUÇA, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 22 kil. N. O. de Bagdad, renferme le tombeau de l'imam Mouça, mis à mort en 799. Les Chyites y ont transporté leurs trésors et les restes de l'imam Ali depuis la prise de Mesched-Ali par les Wahabites en 1806. Elle est hab. par des Tadjicks.

IMAN. *Voy.* IMAM.

IMAUS ou **EMODI** MONTES, auj. les *monts Bélour* et l'*Himalaya*, grande chaîne de montagnes de l'Asie supérieure ancienne, s'étendait depuis le mont Caucase et le Paropamisus jusqu'aux limites septentrionales de l'Inde. Elle séparait la Scythie d'Asie en deux régions appelées, celle du nord, Scythie au-delà de l'Imaüs (*Scythia extra Imaum*); celle du sud, Scythie en-deçà de l'Imaüs (*Scythia intra Imaum*).

IMBERT (Barthélemy), poëte distingué, né à Nîmes en 1747, mort dans l'indigence à Paris en 1790, a composé des fables et des vers légers pleins d'esprit; il s'est aussi essayé, mais avec moins de succès, dans la tragédie et la comédie. Il rédigea pendant plusieurs années les articles de spectacle dans le *Mercure*. On a de lui : *le Jugement de Pâris*, poëme en 4 chants, Paris, 1772; *Fables nouvelles*, 1773; *Historiettes* ou *Nouvelles* en vers, 1774; *Lectures du matin et du soir*, *ou Nouvelles historiettes*, en prose, Paris, 1782: *Choix de fabliaux*, en vers, 1788; *le Jaloux sans amour*, comédie en 5 actes et en vers libres; *le Jaloux malgré lui*, comédie en 3 actes et en vers: *Marie de Brabant*, tragédie, etc. On a donné ses *Œuvres choisies*, 1797, 4 vol. in-8.

IMBROS, *Imbrus*, auj. *Imbro*, île de la mer Egée, au S. de la Samothrace, était jadis comme cette dernière le siége (mais non le sanctuaire) du culte mystérieux des Cabires. Aujourd'hui elle fait partie de l'eyalet de Roumélie et ne renferme que 4,000 hab., qui habitent les bourgs de Flio et Castro.

IMERÉTHIE ou **IMIRÉTIE**, province de la Russie méridionale, entre 41° 50' et 42° 7' lat. N., et entre 39° 55' et 41° 18' long. E., est bornée au N. par le Caucase, qui la sépare de la Circassie, à l'E. par la Géorgie, au S. par l'Arménie, au S. O. par la Gourie et à l'O. par la Mingrélie; 140 kil. sur 110; 80,000 hab. (Iméréthiens, Arméniens et Juifs); ch.-l. Kotatis ou Koutaïs. Elle est div. en 4 districts (Kotatis, Radcha, Choropano et Vacca). L'Iméréthie est arrosée par le Rioni (le *Phase* des anciens) et par ses affluents; au N. E. elle est bornée par de hautes montagnes qui renferment beaucoup de richesses minérales que l'on n'exploite pas (à l'exception du fer), et qui sont couvertes de forêts. Le sol est très fertile, et produit en abondance du millet, du maïs, du vin, du tabac excellent, du coton, du blé, du seigle et de l'orge. Tous les arbres fruitiers de l'Europe y sont cultivés; les forêts nourrissent beaucoup de gibier. Les principales exportations consistent en cuirs, fourrures, miel, cire et bois. Le gouvernement russe a fait tous ses efforts pour y abolir le commerce des esclaves, et surtout des femmes destinées aux harems des Turcs et des Persans.— Jusqu'au XIVe siècle, l'Iméréthie fit partie de la Géorgie; au commencement du XVe siècle, le roi géorgien Alexandre I, ayant partagé ses États entre ses trois fils, donna l'Iméréthie à l'aîné; cette contrée eut alors pendant quelque temps des souverains indépendants, mais elle

devint bientôt tributaire des Ottomans. En 1804, Salomon II, qui gouvernait l'Iméréthie, se soumit volontairement à la Russie, et reçut une pension en échange de la cession de son royaume.

IMHOF (Jacques-Guillaume), savant généalogiste allemand, né à Nuremberg en 1651, mort dans la même ville en 1728, a composé la généalogie des principales familles de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, etc.

IMMÆ, v. de Syrie, entre Émèse et Antioche. Macrin y fut défait par les partisans d'Héliogabale en 218.

IMMONDE (golfe), *Immundus sinus*, enfoncement que forme la mer Rouge sur les confins de la Nubie et de l'Égypte, par 22° 52'-24° lat. N.

IMOLA, *Forum Cornelii*, ville forte des États de l'Église (Ravenne), à 39 kil. S. O. de Ravenne; 9,000 hab. Évêché. Château-fort, églises, palais; académie littéraire dite *de' Industriosi*. Fabriques de tartre dit de *Bologne*. Commerce. Les Français défirent les Autrichiens aux environs de cette ville en 1797. — Pie VII avait été évêque d'Imola.

IMPERATOR. Nom que les soldats romains décernaient à leur général victorieux, et qui, après Auguste, devint synonyme de celui de souverain. Le dernier général romain qui reçut ce titre du temps de l'empire fut Junius Blésus, sous le règne de Tibère. *Voy.* EMPEREUR.

IMPERIAL (canal), en Chine. *Voy.* IU-HO.

IMPERIAL (parlement). On nomma ainsi, depuis l'union définitive de l'Irlande à l'Angleterre (1801), le parlement de l'*empire* britannique, qui réunissait des représentants des trois royaumes.

IMPÉRIALES (villes). On appelait ainsi dans l'ancien empire d'Allemagne certaines villes libres qui avaient leur administration particulière et ne relevaient que de l'empereur.—Dans les diètes de l'Empire ces villes formaient le *Banc du Rhin* et le *Banc de Souabe*. Les villes du *Banc du Rhin* étaient: Cologne, Aix-la-Chapelle, Mayence, Lubeck, Worms, Francfort, Goslar, Brême, Muhlhausen, Nordhausen, Dortmund, Wetzlar et Geinhausen. Les villes du *Banc de Souabe* étaient: Ratisbonne, Augsbourg, Nuremberg, Eslingen, Ulm, Reutlingen, Nordlingen, Rotenbourg, Halle, Rothweil, Uberlingen, Heilbronn, Gemünd, Memmingen, Lindau, Ravensbourg, Schweinfurt, Kempten, Windsheim, Kauffbeuren, Weil, Wangen, Pfullendorf, Offenbourg, Leutkirch, Wimpfen, Weissembourg, Zell, Buchorn, Aalen, Buchau et Donawerth. Ces deux bancs représentaient: le premier, la *Confédération du Rhin*, formée originairement entre les villes de Mayence, Cologne, Worms et Strasbourg (1247), et accrue depuis par l'accession de plus de 60 villes situées sur les deux rives du Rhin, depuis Zurich jusqu'à Cologne; le second, la *Grande Ligue* ou *Ligue de Souabe*, formée en 1380 par les villes de Souabe, et dans laquelle entrèrent celles de Franconie.

IMPERIALI (Jean-Vincent), homme d'état et poëte génois, duc de Saint-Ange (dans le royaume de Naples), fut envoyé en ambassade auprès du roi d'Espagne, du duc de Mantoue et du pape, et fut en 1625 chargé du gouvernement du Milanais. Il mourut à Gênes en 1645. Il cultiva la poésie avec succès. On lui doit: *Lo Stato rustico* (poëme sur l'agriculture); *La Santa Teresa*; *Gli Argomenti della Gerusalemme conquistata del Tasso*; *I Funerali del cardinal Orazio Spinola Suasio*; *Cento Discorsi politici*, etc.

IMPERIALI (Joseph-René), cardinal, né à Gênes en 1651, mort en 1737, était gouverneur de Ferrare, et fut sur le point d'être élu pape à la mort d'Innocent XI (1730). Il protégeait les lettres et forma une riche bibliothèque qu'il ouvrit au public.

IMPERIALI-LERCARI (François-Marie), doge de Gênes, eut des démêlés avec Louis XIV, qui, voulant le punir d'avoir pris parti pour l'Espagne, fit bombarder Gênes (1684), et le força à venir à Versailles lui offrir sa soumission.

IMPÉRIAUX, nom sous lequel on désignait depuis le XVI[e] siècle les forces de l'empire d'Allemagne.

IMPORTANTS (les), faction politique qui se forma à la mort de Louis XIII, se composait des hommes qui, après avoir été proscrits par Richelieu, croyaient avoir droit sous le nouveau gouvernement à toutes les faveurs; elle avait pour chefs les Guise, les Vendôme, le duc d'Épernon, la duchesse de Chevreuse, la duchesse de Montbazon; on y vit aussi figurer Augustin Potier, évêque de Beauvais, ministre de la régente, jaloux du crédit de Mazarin, ainsi que le duc de Beaufort, gouverneur des enfants d'Anne d'Autriche: ce dernier avait été entraîné par la duchesse de Montbazon, qu'il aimait. La régente, pour briser cette cabale, exila plusieurs des seigneurs qui y étaient entrés, fit enfermer le duc de Beaufort à Vincennes, renvoya l'évêque de Beauvais dans son diocèse, et donna désormais toute sa confiance à Mazarin. La plupart des *Importants* prirent part quelques années après aux troubles de la Fronde.

IMUS PYRENÆUS, auj. *Saint-Jean-Pied-de-Port*, ville de la Gaule Transalpine, dans la Novempopulanie, chez les *Tarbelli*, au pied des Pyrénées; d'où son nom.

INA, roi de Wessex, un des royaumes de l'Heptarchie saxonne, régna de 689 à 726, et fit rédiger un code qui servit de base à celui d'Alfred-le-Grand; il fit aussi un pèlerinage à Rome, et institua à son retour la taxe connue sous le nom de *denier de saint Pierre*.

INACHUS, fondateur du royaume d'Argos, était originaire de Phénicie. Après avoir séjourné quelque temps en Égypte, il vint, à la tête d'une troupe de pasteurs phéniciens, égyptiens et arabes, s'établir dans la partie du Péloponèse nommée depuis Argolide (1986, ou, selon d'autres, 1850 ans av. J.-C.), et y régna 60 ans. Il fut père de Phoronée, qui lui succéda, ainsi que d'Io et d'Égialée.

INACHUS, auj. *Najo* ou *Planizza*, riv. de l'Argolide, coulait du N. au S., et, après avoir traversé Argos, se jetait dans le golfe Argolique.

INAGUA-GRANDE, une des Lucayes, par 75° 7' long. O., 21° 3' lat. N.; 80 kil. sur 20; peu peuplée. Abords dangereux. Marais salants.

INAGUA-CHICA (c.-à-d. *Petite Inagua*), une des Lucayes, au N. O. de la précédente, par 75° 21' long. O., 21° 29' lat. N.: elle est déserte.

INAMBARI, riv. de l'Amérique du Sud, naît en Bolivie (dép. de la Paz), reçoit la Cuchoa et tombe dans le Beni par 74° long. O., 12° lat. S. Cours, 450 kil.

INARIME, île de la Méditerranée. *Voy.* ENARIA.

INARUS, fils de Psammétique, régna d'abord en Libye. Élu roi d'Égypte, 463 av. J.-C., il s'allia aux Athéniens et battit Achémène, général des Perses; mais, quelque temps après, il fut défait à son tour par Mégabyse, et tomba entre les mains d'Artaxerce, qui le fit mettre en croix, 456 av. J.-C.

INCA, ville d'Espagne, dans l'île Majorque, à 24 kil. N. E. de Palma; 8,350 hab.

INCAS, nom de la dynastie qui régnait au Pérou avant la conquête de ce pays par l'Espagnol Pizarre en 1533. Les Incas se prétendaient issus du soleil, et après leur mort ils étaient adorés comme dieux. Le 1[er] de cette dynastie est Manco-Capac, au XI[e] s. de J.-C. Ses descendants occupèrent le trône près de 500 ans; Atabaliba, qui régnait au moment de l'invasion esp., fut tué par trahison. Un dernier rejeton, Tupac-Amaru, fut décapité en 1571.

INCHBALD (Elisabeth SIMPSON, connue sous le nom de mistriss), actrice anglaise et femme-auteur,

née en 1753 au bourg de Standingfield, dans le Suffolk, morte en 1821, était fille de pauvres fermiers, et quitta à 18 ans la maison paternelle pour chercher à soulager l'infortune de sa famille; elle vint à Londres pour entrer au théâtre, et y épousa en 1772 l'acteur Inchbald, qui la laissa veuve dès 1777. Née bègue, elle n'obtint que de médiocres succès sur la scène. En 1789, elle la quitta pour les lettres. On a d'elle plusieurs comédies qui ont réussi, et deux romans que l'on met au nombre des plus jolies productions échappées à la plume d'une femme: ce sont : *Simple Histoire* (1791), *Nature et Art* (1796), traduits en français par Deschamps. On lui doit aussi une collection du théâtre anglais, avec des préfaces biographiques et critiques, qui la font rechercher. Mistriss Inchbald avait rédigé d'intéressants mémoires, qui n'ont paru que d'une manière fort incomplète, Londres, 1824.

INCHOFER (Melchior), jésuite hongrois, né en 1584, mort en 1648, étudia chez les Jésuites à Rome, fut envoyé par ses supérieurs à Messine pour y enseigner les mathématiques, puis à Macerata et à Milan. On a de lui : *Tractatus syllepticus*, Rome, 1633 (il y combat le système de Copernic et de Galilée); *Annales ecclesiastici regni Hungariæ*, Rome, 1644. On lui a attribué à tort la *Monarchie des Solipses* (satire contre les Jésuites).

INCITATUS, nom que l'empereur Caligula donnait à son cheval, parce qu'il était vif et ardent. Il voulut le nommer consul avec lui.

INCOLISMA, nom latin d'ANGOULÊME.

INDE ou INDES ORIENTALES, nom donné vulgairement à deux grandes péninsules de l'Asie méridionale, séparées par le Gange, et qui sont dites *Inde en-deçà du Gange* ou *Inde Cisgangétique*, *Inde au-delà du Gange* ou *Inde Transgangétique*, termes auxquels plusieurs géographes modernes ont substitué ceux d'*Hindoustan* (*Voy.* ce mot) et d'*Indo-Chine*, à cause de la position de celle-ci entre l'Inde proprement dite et l'Empire chinois.

I. INDE CISGANGÉTIQUE, grande presqu'île de l'Asie méridionale, s'étend de 7° 27' à 31° 40' lat. N., et de 65° à 90° long. E. Elle a la forme d'un triangle dont la pointe est au S., la base au N. : le côté occidental est baigné par la mer des Indes, celui de l'E. par le golfe de Bengale; au N. il a pour limite les monts Himalaya, qui le séparent du Thibet. Sa longueur est de plus de 3,000 kil. du Nord au Sud.; sa largeur est de 2,500 kil. de l'E. à l'O.: sa surface excède 3,160,000 kil. carrés, et sa population monte, dit-on, à 134,000,000 d'hab. Les divisions de l'Hindoustan ont beaucoup varié. D'après M. Balbi, l'Inde en-deçà du Gange peut se partager géographiquement en quatre régions, l'*Hindoustan septentrional*, comprenant les contrées montueuses à l'E. du Setledje jusqu'aux frontières du Boutan, plus la vallée de Cachemire; l'*Hindoustan méridional*, comprenant la plus grande partie de l'ancien empire mongol; le *Décan septentrional*, s'étendant depuis la Nerboudda au N. jusqu'à la Toumbedra et la Krichna au S.; le *Décan méridional*, terminant le continent et s'étendant jusqu'au cap Comorin. Quant aux contrées renfermées dans ces quatre grandes divisions, en voici le tableau :

Hindoustan septentr.	Cachemire. Gheroual. Népal.
Hindoustan mérid.	Lahore. Moultan. Sind. Katch. Guzzerat. Malwa. Adjemir. Delhi. Agrah. Aoude. Allahabad. Behar. Bengale.
Décan septentrional.	Kandeich. Aurengabad. Bedjapour. Haïderabad. Bider. Bérar. Gandouana. Orissa. Circars septentrionaux.
Décan méridional.	Kanara. Malabar. Kotchin. Travancor. Coïmbetour. Karnatic. Salem ou Barramahal. Maïssour. Balaghat.

A cette 4e région se joignent les archipels des Laquedives et des Maldives, plus l'île de Ceylan.

Quant à la division politique actuelle, la voici :

Etats indépendants.	Confédération des Seikhs. Principauté du Sindhi ou Sind. Royaume de Sindhia. Royaume de Népal. Royaume des Maldives.
Etats européens.	Inde anglaise ou Empire indo-britannique, comprenant des possessions immédiates et des possessions médiates. *Voy.* ci-après INDE ANGLAISE. Territoires appartenant : Aux Portugais (Goa, Damaun, Diu, dans le Guzzerat et le Bedjapour) ; Aux Français (Pondichéry, Karikal, Yanaon, Chandernagor, Mahé) ; Aux Danois (Tranquebar et Sirampour).

Ces différents états sont fort inégaux entre eux. L'Inde anglaise l'emporte immensément à elle seule sur les huit autres états réunis. Ensuite vient la Confédération des Seikhs.

Les monts Himalaya, qui bornent au N. l'Hindoustan, y étendent de nombreuses ramifications; plus au S. se voient les Gates, les Nilgherri, les monts Vindhia, et enfin, dans l'île de Ceylan, le pic d'Adam ou Hamazel. Parmi les fleuves les plus remarquables, sont d'abord le Gange et le Sind (*Indus*), grossis chacun par une multitude d'affluents (Hougly, Bagirathy, Djemnah, Setledje, etc.) ; ensuite viennent le Brahmapoutre, presque aussi considérable que le Gange; le Godavéri, la Nerboudda, la Krichna, le Tapti, le Kaveri. — Le climat varie selon la hauteur à laquelle on s'élève; mais dès qu'on n'est plus sur les montagnes, il est généralement très chaud. On ne connaît aux Indes que deux saisons, la sèche et la pluvieuse; dans celle-ci, l'eau tombe à torrents, les fleuves couvrent la campagne. Deux moussons se partagent l'année : celle du N. qui souffle de mai en octobre, celle du S. qu'interrompent quelques vents moins constants (entre autres un vent d'ouest ou de terre qui est souvent meurtrier). Les orages sont épouvantables; le vent suffit pour déraciner de vieux arbres. L'air est généralement sain; mais il survient fréquemment des épidémies, surtout le choléra, qui enlèvent beaucoup de monde. Le sol est d'une fertilité incomparable en grains, fruits, riz, coton, plantes tinc-

riales et odoriférantes, sucre, indigo, safran, etc. Forêts remplies d'arbres magnifiques et précieux (sandal, cocotier, manguier, gommier, etc.). Mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de zinc, de sel : beaux diamants (ceux du Bengale et de Bandelkand sont les plus beaux de l'univers), rubis, saphirs, améthystes, tourmalines, etc. Une foule d'oiseaux au riche plumage y peuplent les forêts; la mer, les rivières fournissent une pêche abondante: le mytile à perles est très commun au cap Comorin. Mais aussi les animaux funestes fourmillent dans l'Inde: scorpions, serpents venimeux, moustiques en quantités innombrables, gavials (ou crocodiles d'Asie), lions, hyènes, panthères, tigres (nulle part ils ne sont plus beaux que dans l'Inde). — Les habitants de l'Hindoustan appartiennent à beaucoup de races diverses. Outre les Hindous qui sont les indigènes, on trouve chez eux des Malais, des Mongols, des Chinois, des Guèbres ou Parsis, des Arabes, des Turcs, et en général beaucoup de Mahométans, enfin depuis le dernier siècle un très grand nombre d'Européens, surtout d'Anglais. Les Hindous, qui forment la majorité, sont très doux et peu propres à la guerre; ils sont polygames, vivent presque exclusivement de céréales, et vénèrent, entre autres animaux, le bœuf et l'éléphant. Ils sont organisés en quatre castes : *brahmes* ou prêtres; *chattryas* (ou *shatrias*), guerriers; *waishias* ou marchands; *soudras* ou artisans : on nomme *parias* ou *tchandalas* ceux qui ont perdu leur caste; ils sont méprisés, abhorrés, et comme mis hors la loi. On ne sait si certaines tribus guerrières, telles que les *Mahrattes*, les *Pindaris*, les *Seikhs*, les *Nairs*, sont de race hindoue. Chacune des races qui habitent l'Hindoustan a sa religion propre: les Turcs exercent le mahométisme, les Guèbres le culte de Zoroastre; les Hindous suivent, les uns le brahmanisme, qui lui-même se divise en un grand nombre de sectes, les autres le bouddhisme (*Voy*. ces noms). On parle au moins 20 langues dans l'Hindoustan : les principales sont le bengali, le kanara, le mahratte, le télinga, le malabar, le tamoul : toutes dérivent de deux langues mortes, qu'on nomme langues sacrées, le *sanskrit* et le *pali* : la première est une des plus belles et certainement la plus riche que l'on connaisse : les langues de l'Europe paraissent en dériver. L'Inde possède une des littératures les plus riches et l'une des plus anciennes du monde: elle se compose des *védas*, livres sacrés auxquels se rattachent les *upavedas* et les *puranas*, vastes commentaires qui contiennent toute une encyclopédie; de plusieurs poëmes immenses, tels que le *Mahabarata*, le *Ramayana*; d'un grand nombre de drames; enfin d'ouvrages philosophiques, où l'on trouve représentés tous les systèmes de la Grèce aussi bien que ceux des temps modernes, etc.

L'Inde n'a été totalement explorée que dans le siècle dernier. Dans l'antiquité, les Grecs, jusqu'au temps d'Alexandre, ne la connurent que de nom. Depuis cette époque, diverses expéditions successives la firent de mieux en mieux connaître. Alexandre soumit une partie du Pendjab où régnait Porus (ou Pourava) et descendit le Sind jusqu'à son embouchure. Séleucus I Nicator alla plus loin, pénétra jusqu'au Gange, vainquit Sandrocottus (Chandra-Goupta), et établit des relations commerciales entre ses sujets et les Hindous. Les Lagides, de leur côté, ne tardèrent pas à diriger d'Égypte en Inde des flottes qui revenaient chargées de denrées. La décadence des Séleucides ralentit pour un temps les relations commerciales entre l'Inde et l'Occident : aussi a-t-on peu de détails sur l'Inde à cette époque. Cependant on voit la cour impériale de Byzance recevoir plusieurs ambassades indiennes : au VIe siècle de notre ère, le moine Cosmas Indicopleustes visita une grande partie de l'Inde et en rapporta le ver à soie. Les conquêtes des Musulmans au commencement du VIIIe siècle, et notamment celles de Kotaïbah, général du calife Abd'oul-Melek, qui soumit les rives du Sind vers l'an 707, ajoutèrent aux connaissances que l'Occident possédait déjà sur l'Inde. Jusqu'au XVe siècle, l'Europe ne reçut des notions sur cette contrée que par les écrivains arabes ou par les récits isolés de quelques voyageurs; mais en 1497, Vasco de Gama doubla le cap de Bonne-Espérance, et vint aborder sur les côtes occidentales de la presqu'île cisgangétique. Pendant le XVIe et le XVIIe siècle toutes les côtes de l'Inde furent explorées par les Portugais et les Hollandais; cependant ces deux peuples ne possédèrent jamais que des places maritimes et ne purent point pénétrer au sein du pays; il était réservé aux Anglais d'explorer et de soumettre à leur domination cette vaste contrée; la conquête de l'Inde, commencée par ces derniers au milieu du XVIIIe siècle et continuée jusqu'à nos jours, est aujourd'hui presque entièrement achevée.

Histoire. Les commencements de l'histoire de l'Inde sont entièrement fabuleux; les Hindous font remonter leur origine à une antiquité exagérée; cependant, en réduisant leurs calculs à de justes proportions, on peut placer le commencement de la première dynastie de leurs rois (celle des rois Chandras) à l'an 3200 av. J.-C. Les listes indiennes mentionnent entre autres princes Bardht, qui vivait un siècle après le déluge, et Djadouster, qu'on place 19 siècles av. J.-C. Jusqu'au XIe siècle de notre ère, on ne connait de l'histoire de l'Inde que ce que nous en apprennent les relations que les Grecs et les Arabes purent avoir avec eux. L'histoire vraiment authentique de l'Inde ne commence guère qu'à l'an 1000 de J.-C., époque de la conquête d'une grande partie de l'Inde par les Gaznévides. En 1024, Mahmoud le Ghaznévide avait soumis toute la partie septentrionale et occidentale de l'Inde jusqu'au Bengale : l'Inde était alors partagée entre un nombre infini de radjahs, parmi lesquels les radjahs de Lahore étaient les plus puissants ; ceux-ci restèrent encore quelque temps indépendants. Vint ensuite la dynastie des Ghourides (1185-1289), qui étendit sa domination sur l'Inde entière et y fit régner le mahométisme; les Ghourides cédèrent la place aux Afghans Chilligis, qui devinrent tributaires des Gengiskhanides, puis des Patans et enfin des fils de Tamerlan (1398), et qui s'éteignirent en 1413. Cependant l'empire de l'Inde ne passa aux enfants de Tamerlan qu'après la mort d'un usurpateur, Chizer ou Keser-Khan (1414-1421), et l'extinction de la courte dynastie des Afghans Lodis (1448-1525); alors Baber, un des petits-fils de Tamerlan, vainqueur des Afghans et des Patans, établit le célèbre empire mongol qui finit par embrasser presque tout l'Hindoustan et qui atteignit son apogée sous Aureng-Zeyb. Mais ici, comme dans tous les gouvernements despotiques de l'Asie, la mollesse, le trop de puissance des gouverneurs de provinces, les rivalités des prétendants au trône, affaiblissent bientôt les ressorts de l'état. Le terrible Nadir pille Delhi (1739), et laisse l'empire mongol irrémédiablement affaibli. Les soubabs et nababs mongols, les radjahs et les tribus de race hindoue, surtout les Mahrattes et les Seikhs, se soulèvent. Jusqu'alors les colonies européennes dans l'Inde n'avaient eu que peu d'importance et ne s'éloignaient pas encore des côtes de l'Océan. Les gouverneurs français Labourdonnais et Dupleix profitent de l'affaiblissement des Mongols pour agrandir la France dans l'Inde (1745-1756); mais la cour de Versailles les laisse à eux-mêmes alors les Anglais, sous la conduite de Clive et de Warren Hastings, reprennent le rôle que déserte Louis XV; ils commencent par fonder la dévannie du Bengale, font du nabab d'Aoude leur vassal,

obtiennent Bénarès, et beaucoup d'autres villes importantes, par surprise et par ruse; des guerres heureuses contre les Français, contre les deux rois du Maïssour (Haïder-Ali et Tippou-Saïb), contre les Mahrattes, contre tous les indigènes, finissent, vers 1817, par les rendre maîtres des sept huitièmes de l'Hindoustan, qu'ils possèdent, soit comme provinces, soit comme fiefs sous leur protection; et, malgré la lutte immense qu'ils soutiennent encore actuellement aux divers points de cette vaste contrée, tout fait présager que les Anglais deviendront un jour maîtres absolus de l'Inde entière.

II. INDE TRANSGANGÉTIQUE, INDE AU-DELÀ DU GANGE OU INDO-CHINE, grande péninsule de l'Asie mérid., entre 88° et 107° long. E., 1° et 27° lat. N., a pour bornes au N. l'Empire chinois, à l'E. la mer de Chine, à l'O. le golfe de Bengale, au S. ces deux mêmes mers ou bras de mer, et le détroit de Sincapour. On peut partager l'Inde Transgangétique en six grandes divisions, subdivisées elles-mêmes en de nombreux états, savoir :

Divisions.	*Pays qu'elles comprennent.*
Empire birman.	Birma.
	Pégu.
	Martaban.
	Laos Birman, etc.
Royaume de Siam.	Siam proprement dit.
	Cambodje siamois.
	Laos siamois.
	Presqu'île de Malacca.
Malacca indépendant.	Royaumes de Perak, Salengore, Djohore, Pahang et Roumbo.
Possessions anglaises.	Assam, Djintiah, Katchar, Arakan, etc. (*Voy.* ci-après INDE ANGLAISE).
Empire d'Annam ou de Vietnam.	Cochinchine.
	Tonquin.
	Tsiampa.
	Cambodje annamite.
	Laos annamite.
	Bao.
Iles	Archipel d'Andaman.
	— de Nikobar.

Un golfe profond, le golfe de Siam, découpe la côte sud du pays et en détache une presqu'île fort longue, celle de Malacca. Plusieurs chaînes de montagnes très longues et assez hautes courent parallèlement aux côtes et laissent entre elles passage à de longs fleuves, l'Arakan, l'Iraouaddy, le Zittang, le Salouen, le Menam, le Menam-Kong. Le climat, le sol, offrent un peu moins de variété que dans l'Hindoustan, mais les produits en sont peut-être plus riches encore : soie, coton, étain, bois de tek et de sandal; gomme laque, huile, sucre, ivoire, poivre, nids d'oiseaux, etc., tout y abonde : on y recueille aussi des rubis, des agates, etc. Malheureusement les habitants sont féroces; ils sont sans cesse en guerre entre eux, et les frontières qui les séparent sont comme des déserts. Il en résulte que l'agriculture est négligée, l'industrie et le commerce très peu développés. Les Chinois font depuis cinquante ans tout le commerce de Siam; les Anglais commencent à y prendre part; le port franc de Sincapour est une des places marchandes les plus riches du monde. Au reste on connaît très imparfaitement les peuples de l'Indo-Chine; ils sont peu sociables, et les missionnaires, malgré leur zèle, ne pénètrent chez eux qu'avec la plus grande peine et n'en reviennent que rarement. Ces peuples sont presque tous Bouddhistes. — Les anciens connaissaient fort peu l'Inde Transgangétique. On croit cependant que le pays des *Sines* y était compris et que la presqu'île de Malacca correspond à l'ancienne *Chersonèse-d'Or*. Du reste, les modernes eux-mêmes n'ont que fort peu de notions sur l'histoire de cette contrée (*Voy.* pour plus de détails les articles spéciaux des pays que renferme l'Indo-Chine).

INDE ANGLAISE OU EMPIRE INDO-BRITANNIQUE. On comprend sous ce nom les nombreux territoires que la Grande-Bretagne possède dans les Indes orientales, et dont voici l'énumération.

1° Dans l'*Inde Cisgangétique*. Il y faut distinguer les possessions de la Compagnie des Indes orientales (partagées elles-mêmes en possessions immédiates ou provinces soumises, et possessions médiates ou pays tributaires), et les possessions particulières de la couronne d'Angleterre.

A. *Possessions immédiates de la Compagnie*. Elles sont divisées en trois grandes présidences (Calcutta, Madras et Bombay), subdivisées en districts, et ces districts eux-mêmes en *pergannahs*, administrés directement par des agents de la Compagnie. On trouvera à l'article de chacune des trois présidences le nombre et les noms de chacun de ces districts; voici quels sont les pays compris dans les trois Présidences :

Présidences.	*Pays.*
Calcutta et Agra.	Bengale.
	Behar.
	Allahabad.
	Aoude.
	Agra.
	Delhi.
	Gheround.
	Adjmir.
	Orissa.
	Gandouana.
Madras.	Karnatic.
	Coïmbetour
	Maïssour.
	Malabar.
	Kanara.
	Balaghat.
	Circars septentrionaux.
Bombay.	Aurengabad.
	Bedjapour.
	Kandeich.
	Guzzerat.

B. *Possessions médiates de la Compagnie*. Celles-ci sont gouvernées par leurs princes indigènes respectifs; mais le plus grand nombre de ces princes paient tribut à la Compagnie; quelques-uns sont seulement ses vassaux ou ses alliés. La Compagnie a le droit de tenir des garnisons dans leurs places fortes. Il règne beaucoup de vague dans la délimitation de ces divers états. En voici, d'après Balbi, la liste générale, avec les pays auxquels ils correspondent.

Pays.	*États médiats.*
Adjmir.	Principauté de Djeypour.
	— de Kotah.
	— de Boundy.
	— d'Odeypour ou Mewar.
	— de Djoudpour ou Marwar
	— de Tonk.
	— de Djesselmire.
	— de Bikanir.
	Pays des Bhatties.
Katch.	Principauté de Katch-Bhoudj.
Guzzerat.	Royaume de Baroda.
	Principauté de Banswara.
	— de Therad.
	— de Turrah.
	— de Dubbol.
	— de Noanagur.
	— de Goundul.
	— de Kambaye.

Pays.	États médiats.
Malwa.	Royaume d'Holkar.
	Principauté de Bopal.
	— de Dharra.
Allahabad.	Principauté de Rewah.
	— d'Ihansi.
	— de Tehri.
	— de Pannah.
Agra.	Principauté de Karoli.
	— de Bhartpour.
	— de Dholpour.
	— de Matcherry
Aoude.	Royaume d'Aoude.
Delhi.	Sirhind ou pays des Seikhs.
Bedjapour.	Principauté de Colapour.
	Royaume de Satarah.
Bedjapour. Haiderabad. Bider. Berar. Aurengabad.	Royaume du Décan.
Gandouana.	Royaume de Nagpour.
Maïssour.	Royaume de Maïssour.
Malabar.	Royaume de Travancor.
	— de Kotchin.
Népal.	Royaume de Sikkim.
Laquedives.	Laquedives.

C. *Possessions particulières de la couronne d'Angleterre.* Elles ne se composent que de l'île de Ceylan, qui forme un gouvernement de même nom. *Voy.* CEYLAN.

2° Dans l'*Inde Transgangétique*. Les Anglais ne possèdent encore qu'une partie de cette immense contrée; et même, dans plusieurs endroits, leur domination est purement nominale. Voici les noms des pays principaux qui sont dans leur dépendance; on peut les partager en deux groupes :

Pays à l'O. de l'Iraouaddy.	Royaume d'Assam.
	Pays de Djintiah.
	— de Katchar.
	— des Garrows.
	— des Kouki (Tipperah).
	— des Moïtay.
	Royaume d'Aracan.
Pays à l'E. du Saloen.	Province de Martaban.
	— de Ye.
	— de Tavay.
	— de Tenasserim.
	Ile du Prince-de-Galles.
	— de Sincapour.
	Province de Malacca.

Les trois derniers états sont depuis 1830 compris dans la présidence de Calcutta.

INDE PORTUGAISE, FRANÇAISE, DANOISE. (*Voy.* ci-dessus à l'article de l'INDE CISGANGÉTIQUE la liste des États européens.)

INDÉPENDANCE (guerre de l'). On donne particulièrement ce nom à la guerre que les colonies anglaises de l'Amérique du Nord firent à l'Angleterre de 1773 à 1783, et qui amena l'indépendance de ces colonies et la création de la république des États-Unis. *Voy.* ÉTATS-UNIS.

INDÉPENDANTS. On appelle ainsi une secte qui se forma parmi les Presbytériens d'Angleterre sous le règne de Charles I, et qui, après avoir grandi secrètement sous le masque de la religion, afficha les principes les plus démocratiques. Dans le gouvernement de l'Église, ils n'admettaient ni prêtres, ni symbole, ni discipline, ni cérémonies; dans le gouvernement de l'état, ils voulaient abolir la royauté, la Chambre des Lords, la hiérarchie des rangs et des titres. Ils refusaient de se soumettre aux décisions des synodes généraux, et prétendaient que chaque église ou chaque congrégation avait en elle tout ce qui était nécessaire pour son gouvernement et sa conduite. De là leur était aussi venu le nom de *Congrégationalistes*. Olivier Cromwell était le chef des *Indépendants*.

INDES (mer des), dite aussi *Océan Indien*, division du Grand-Océan, est comprise entre les deux péninsules de l'Inde, la Perse, l'Arabie, la côte E. de l'Afrique, et la côte N. O. de l'Australie.

INDES (Compagnie des GRANDES-), nom sous lequel furent réunies en 1602 toutes les associations formées par les Hollandais pour le comm. des Indes.

INDES (Compagnie française des), association commerciale fondée en 1664 par Colbert, avec un privilége exclusif de 50 ans, qui n'a pas été renouvelé.

INDES (Compagnie anglaise des), association commerciale fondée en 1600, devint plus tard guerrière, chassa les Français de l'Inde (1750-93), et conquit presque tout le pays. Son privilége expire en 1854.

INDES OCCIDENTALES, dénomination appliquée souvent à l'Amérique, à cause de la position de ce continent à l'ouest de l'Europe, et par opposition à l'Inde propre, appelée souvent *Indes orientales*.

INDES ORIENTALES OU GRANDES INDES. *Voy.* INDE.

INDIANA (État d'), un des États-Unis de l'Amérique septentrionale, situé par 37° 47'-41° 43' lat. N. et par 87° 5'-90° 20' long. E., est borné au N. par l'état de Michigan, au S. par l'état de Kentucky, à l'E. par l'état de l'Ohio, à l'O. par l'état des Illinois : 270 kil. sur 240; 988,416 h. en 1856. Ch.-l., Indianapolis. Cet état est arrosé par l'Ohio, la Tippahanoe, la White-River, la Wabash. Le climat y est salubre; le sol, surtout au N., est plat et couvert de bois, de lacs, de prairies et de marécages : orge, avoine, maïs, froment, tabac, pommes de terre, lin et chanvre, quelques vignobles. Commerce peu actif. Beaucoup de tribus indiennes occupent encore la partie septentrionale de cet état. — Des Français s'établirent les premiers au milieu des Indiens de ces contrées vers le milieu du dernier siècle. En 1788, les colons se mirent sous la protection des États-Unis; ils souffrirent beaucoup néanmoins de la guerre qui eut lieu avec les Indiens. En 1801 ce pays prit le titre de territoire d'Indiana; en 1816, il fut érigé en état libre.

INDIANAPOLIS, ville de l'Amérique septentrionale, capitale de l'état d'Indiana, à 178 kil. N. E. de Vincennes, sur la White-River; 1,000 hab. Elle a été fondée tout récemment.

INDIBILIS, *Xert* ou *S.-Mateo*, v. d'Hispanie, dans la Tarraconaise, chez les *Ilercaones*, entre l'Ibère et la Turia.

INDIBILIS, prince des Ilergètes en Espagne, fit alliance avec les Carthaginois et remporta avec leur secours sur P. Scipion, père du grand Scipion, une victoire complète dans laquelle périt le général romain (212 avant J.-C.). Dans la suite, il se rendit au jeune Scipion, et combattit avec lui contre les Carthaginois, espérant que les Romains lui laisseraient son royaume; mais ayant été trompé dans son espérance, il se révolta. Après des succès divers, il perdit la vie dans une bataille, 205 av. J.-C.

INDICTION, période de quinze ans, qui, selon l'opinion la plus probable, commença l'an 312 de J.-C., et fut établie par Constantin, après la victoire qu'il remporta sur Maxence. L'emploi de cette période pour marquer les dates se rencontre fréquemment dans les auteurs ecclésiastiques, et est encore aujourd'hui conservé dans les bulles des papes. En faisant partir les indictions de l'an 312, l'année 1850 tombe l'an 9 de la 103e indiction. Ce mot *indiction* veut dire *édit* : on l'appliqua spécialement à l'édit par lequel l'empereur fixait tous les 15 ans la répartition de l'impôt.

INDIEN (Océan). *Voy.* MER DES INDES.

INDIENS. Ce nom, qui appartient en propre aux habitants de l'Inde, a été étendu aux habitants du nouveau monde, parce que les navigat. qui découvrirent cette contrée crurent avoir rencontré l'Inde

INDIGIRKA, dite aussi *Kolima de l'Ouest*, riv. de la Russie d'Asie (Iakoutsk), sort des monts d'Okhotsk, court d'abord au N., puis au N. E. et tombe dans l'Océan Glacial arctique par 141° 40' long. O., après un cours de 1,350 kil.

INDJE-KARASOU, l'ancien *Haliacmon*, rivière de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît près de Kastoria dans le sandjak de Monastir, court au S. E., puis au N. E., et tombe dans le golfe de Saloniki, à l'O. du Vardari, après un cours de 250 kil.

INDJÉ-SOU, riv. de la Turquie d'Asie (Caramanie), affluent du Kizil-Irmak, a sur ses bords une ville de même nom, qui occupe à ce qu'on croit l'emplacement de l'ancienne *Castabala* de Cataonie.

INDO-CHINE. *Voy.* INDE TRANSGANGÉTIQUE.

INDORE, *Indoor*, ville de l'Hindoustan, capit. de l'état d'Holkar (Malwa), par 22° 43' lat. N., 73° 35' long. E., à 310 kil. N. E. de Surate. Grande et fortifiée. Palais du souverain; maisons mal bâties.

INDOSCYTHES. Les anciens donnaient ce nom à un peuple de l'Inde en-deçà du Gange qui habitait sur la rive gauche de l'Indus près de son confluent avec le Cophène.

INDOSTAN ou **INDOUSTAN**. *Voy.* HINDOUSTAN.

INDRA, le premier des huit Vaçous dans la religion de Brahma, est le dieu de l'éther et du jour. Il est le roi des bons génies, le maître des nuages, de la foudre et de la pluie. Il habite la région dite du Nord dans un palais resplendissant. On le compare au *Diespiter* des Latins. Indra est souvent représenté assis sur l'éléphant Iravat, avec quatre bras, et tenant d'une main une fleur de lotos.

INDRAMAYO, ville de l'île de Java, à 53 kil. N. O. de Cheribon, à 150 kil. S. de Batavia, à l'emb. de l'Indramayo dans la mer. Port fréquenté.

INDRAPOURA, ville de l'île Sumatra, sur la côte S. O., à 270 kil. N. O. de Bencoulen et à l'embouchure d'une rivière dite aussi Indrapoura, résidence d'un sultan possesseur d'un état jadis puissant et indépendant, auj. tributaire des Hollandais.

INDRE, *Inger*, riv. de France, prend sa source dans le dép. de la Creuse, près de Boussac, et se jette dans la Loire, entre les embouchures de la Vienne et du Cher. Elle passe à La Châtre, Châteauroux, Buzançais, Châtillon-sur-Indre, Loches, Beaulieu, Montbazon, Azay-le-Rideau; elle reçoit l'Igneray, l'Indroye et la Vanvre; un de ses bras se jette dans le Cher. Cours, 250 kil. Cette riv. donne son nom à deux dép. (Indre, Indre-et-Loire).

INDRE (dép. de l'), dép. de la France, situé entre les dép. de Loir-et-Cher au N., du Cher à l'E., de la Creuse et de la Haute-Vienne au S., de la Vienne et d'Indre-et-Loire à l'O.: 110 kil. sur 90; 7,017 kil. carrés; 257,350 hab. Ch.-l., Châteauroux. Ce dép. est formé du ci-devant Berry, d'une partie de l'Orléanais et de la Marche. Il est arrosé par l'Indre (qui lui donne son nom), la Claise, l'Anglin, et la Creuse. Sol inégal; plaines et montagnes couvertes de forêts; marais et étangs poissonneux au centre; grains, chanvre, lin, châtaignes; bestiaux, volailles. Mines de fer. Manufactures d'étoffes de laine, de toiles, draps, cuirs, etc. — Ce dép. forme quatre arrond. (Châteauroux, Issoudun, La Châtre et Le Blanc), 23 cant. et 249 communes; il fait partie de la 19e division militaire, appartient à la cour impér. et au diocèse de Bourges.

INDRE-ET-LOIRE (dép. d'), dép. de la France, situé entre ceux de Loir-et-Cher au N. E., de l'Indre au S. E., de la Vienne au S. O., de Maine-et-Loire à l'O., et de la Sarthe au N. O.: 110 kil. sur 90; 6,432 kil. carrés; 304,271 hab. Ch.-l., Tours. Ce dép. est formé de la Touraine, d'une portion de l'Anjou, du Poitou et de l'Orléanais. Il est arrosé par l'Indre et la Loire (qui lui donnent leur nom), et par les affluents de ces deux rivières. Ce dép. a été surnommé le *Jardin de la France*. Le sol en est très fertile; plantes potagères, excellents fruits, maïs, millet, vin, peu de céréales au Nord; grasses prairies et belles forêts au centre. Mines de fer, carrières. Manufactures de grosses draperies, de soieries pour meubles. Fabriques de toiles; rubans, passementeries, bonneterie, filatures de laine et de coton; raffineries de sucre, eaux-de-vie, brasseries; tannerie, papeterie, poterie. Commerce de pruneaux, légumes et fruits secs; vins, melons, chanvre, anis, coriandre, angélique; miel, cire, huile de noix, laines, draps, soie, fer, acier, meules et pierre. Éducation de bestiaux, vers à soie et abeilles. — Le dép. d'Indre-et-Loire se divise en trois arrond. (Tours, Loches et Chinon), 24 cantons et 282 communes. Il appartient à la 18e division militaire, à la cour impér. d'Orléans et à l'archevêché de Tours.

INDRE (BASSE-), petit port de la Loire-Inférieure, à 8 kil. O. de Nantes; 2,745 hab. Forges à l'anglaise pour l'affinage du fer.

INDRET, île de la Loire (Loire-Inf.), à 12 kil. O. de Nantes; 2,000 habitants. On y voyait jadis une fonderie de canons qui a été transférée à Brest; mais on y a formé un vaste établissement pour la confection des machines à vapeur et frégates à vapeur pour le compte de l'Etat.

INDROYE, riv. de France, naît dans le dép. de l'Indre, et tombe dans l'Indre au village d'Azay (Indre-et-Loire). Cours, 45 kil.

INDULGENCES. On nomme ainsi la grâce que l'Église fait aux pénitents en leur remettant en tout ou en partie la peine temporelle due à leurs péchés; d'où on doit distinguer indulgences *partielles* et indulgences *plénières*; le pape seul accorde ces dernières. Tantôt on ne met d'autre condition à cette grâce, outre le repentir qui est toujours exigé, qu'un jeûne, une prière; tantôt on impose l'obligation de faire quelque œuvre pie, comme une aumône, un pèlerinage, la coopération à la construction d'une église, d'un hôpital. Lorsque fut prêchée la 1re croisade, en 1095, au concile de Clermont, le pape Urbain II accorda indulgence *plénière* à tous ceux qui prendraient les armes pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Au XVIe s., Jul. II et Léon X, ayant besoin de sommes considérables pour reconstruire la basilique de St-Pierre, firent publier des indulgences pour ceux qui contribueraient à cette œuvre pie. Luther s'éleva avec force contre cette mesure; bientôt il attaqua le dogme même des indulgences, et prit de là occasion pour prêcher la Réforme (1517). Le concile de Trente déclara le droit d'accorder des indulgences, mais il en empêcha l'abus (session 25)

INDUS ou **SINDUS**, auj. *le Sind*, grand fleuve de l'Asie ancienne, sortait de régions inconnues aux anciens, au N. des monts Emodes, traversait le royaume d'Abissare, passait entre le royaume de Taxile à l'E., les Assacéniens et les Nyséens à l'O., et après avoir reçu l'Acésine grossi de l'Hydaspe, de l'Hydraote et de l'Hyphase (*Voy.* PANDJNAD) baignait le pays des Sogdes, la Prasiane, la Patalène, et tombait dans la mer Erythrée par plusieurs bouches formant un delta. On ne sait si l'Inde a donné son nom à l'Indus ou si l'Indus a donné le sien à l'Inde. Alexandre, après s'être embarqué sur l'Hyphase, fut porté jusqu'à l'Indus, et descendit ce fleuve jusqu'à la mer. *Voy.* SIND.

INDUSTRIA, dite aussi *Bodincomagus*, auj. *Casal*, ville de l'Italie septentrionale, dans la Ligurie, sur le Pô (en latin *Bodincus*).

INÉBOLI, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur la mer Noire, à 130 kil. O. de Sinope; 3,000 hab. Construction de navires.

INÈS DE CASTRO, femme célèbre par sa beauté et ses malheurs, d'une famille illustre de Castille, inspira une violente passion à don Pèdre, fils d'Alphonse IV roi de Portugal, qui l'épousa en secret.

Le roi, instruit de cette union, voulut contraindre son fils à la rompre, et n'ayant pu y réussir, il fit assassiner Inès, 1335. Lorsque don Pèdre fut monté sur le trône, 1357, il vengea cette mort en faisant subir d'horribles supplices aux meurtriers d'Inès; puis il fit exhumer le corps de son amante, la couronna, et enjoignit aux grands du royaume de la saluer comme leur reine. La fin tragique d'Inès a fourni un bel épisode à l'auteur des *Lusiades*, et a été mise sur la scène par le poète portugais A. Ferreira, par Lamothe, Guiraud et plusieurs autres.

INESSA ou ÆTNA URBS. *Voy.* ETNA.

INFANT, titre que portent en Espagne et en Portugal les enfants puînés du roi, l'aîné de ses fils portant le titre de *prince des Asturies*. Il était déjà usité au Xe siècle.

INFANT (l'), duc de Parme. *Voy.* PARME (Ferdinand, duc de).

INFANTADO, seigneurie de Castille, composée des villes d'Alcoçèr, Salmeron et Val-de-olivas, fut ainsi nommée parce qu'elle était jadis l'apanage des *infants* d'Espagne. Elle fut donnée en 1469 à Diégo Hurtado de Mendoza, marquis de Santillane et comte de Réal, en récompense du soin avec lequel il avait gardé l'infante Jeanne; elle fut érigée en duché en 1475, et passa ensuite par mariage dans la maison de Silva.

INFÉRIEURE (mer), *Inferum mare*, mer qui baigne les côtes de la Tyrrhénie ou Étrurie, était ainsi appelée par opposition à la *mer Supérieure* (mer Adriatique). Elle prenait aussi le nom de *mare Tyrrhenum* ou *Tuscum*.

INGÆVONS, une des grandes divisions des peuples de la Germanie ancienne. *Voy.* GERMANIE.

INGAUNES, *Ingauni*, peuplade ligure resserrée entre la Méditerranée et l'origine des Apennins, de Gênes à l'embouchure du *Merula*, avait pour ch.-l. *Albium Ingaunum* (auj. *Albenga*). Vaincus par Appius Claudius Pulcher, l'an 185 av. J.-C., ils prirent les armes en masse contre Paul-Emile en 181, mais ils furent réduits l'année suivante par Posthumius.

INGÉ..... *Voy.* INDJÉ......

INGELBURGE ou ISEMBURGE, reine de France, était fille de Valdemar I; roi de Danemark; elle épousa Philippe-Auguste en 1193; mais ce prince la répudia aussitôt après la célébration du mariage, et ne tarda pas à épouser Agnès, fille du duc de Méranie. Innocent III condamna ce divorce et mit la France en interdit jusqu'à ce que Philippe eût repris sa 1re femme; ce qu'il fut forcé de faire en 1201. Il n'en eut point d'enfants. Après la mort de Philippe-Auguste, Ingelburge se retira à Corbeil, où elle mourut en 1237. Le motif de ce divorce est encore un problème.

INGELFINGEN, ville du roy. de Würtemberg, à 15 kil. N. E. d'Œhringen, sur un rocher; 1,350 hab. Château, saline aux environs. Bijouterie. — Ingelfingen donne son nom à une branche de la maison de Hohenlohe.

INGELHEIM, nom de deux villes du grand-duché de Hesse-Darmstadt. L'une, dite *Nieder Ingelheim*, est à 13 kil. O. de Mayence et à 2 kil. de la rive gauche du Rhin; 1,800 hab. C'était un des principaux séjours de Charlemagne, qui y fit construire de 768 à 774 un palais dont on voit encore quelques ruines. Excellent vin rouge aux environs. Patrie du cosmographe Münster. — L'autre, dite *Ober Ingelheim*, est située à 13 kil. S. O. de Mayence, entre cette ville et Worms : 2,000 hab. Trois églises, dont une très ancienne, avec de beaux vitraux peints. Charlemagne y tint plusieurs diètes, dans l'une desquelles il déposa Tassilon (788). Ad. de Nassau y fut battu et tué par Albert d'Autriche (1298).

INGELMUNSTER, ville de Belgique (Flandre occid.), à 13 kil. N. de Courtray; 4,950 hab. Victoire des Français sur les Anglo-Hanovriens (mai 1794).

INGENA ou ABRINCATUI, ville de la Gaule Transalpine, auj. AVRANCHES.

INGENHOUSZ (Jean), médecin et physicien, né à Bréda (Hollande) en 1730, mort en 1799, alla en Angleterre vers 1767, pour étudier la méthode d'inoculation; passa en 1768 à Vienne en Autriche, où il fut nommé médecin de la famille impériale, puis revint en Angleterre, où il termina sa vie. On a de lui, outre divers ouvrages de médecine · *Expériences sur les végétaux*, en anglais, 1779, in-8; traduit en français par l'auteur, Paris, 1780, in-8; de nombreux *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*, qui roulent sur le magnétisme et l'électricité, sur les électrophores, sur l'emploi des plateaux de verre, etc. Il expliquait par l'action de l'aimant les effets que produisait Mesmer.

INGENUUS (Decimus Lælius), un des généraux qui usurpèrent la pourpre sous Gallien, fut proclamé en 260 par la légion de Mésie; il fut vaincu au bout de quelques mois, et disparut sans qu'on sût s'il avait été tué.

INGERSHEIM, ville du dép. du Haut-Rhin, à 5 kil. N. O. de Colmar; 2,402 hab.

INGHIRAMI (Thomas), surnommé *Fedra*, poète et orateur latin, né à Volterra en Toscane en 1470, vint à Rome en 1483, brilla dans les représentations théâtrales des anciennes pièces latines que le cardinal Riario venait de mettre en honneur, et joua entre autres rôles celui de Phèdre dans la tragédie d'*Hippolyte* de Sénèque avec un tel succès que le surnom de *Fedra* lui en resta. Il fut compté au nombre des hommes les plus éloquents de Rome moderne; les papes, depuis Alexandre VI jusqu'à Léon X, le comblèrent de bienfaits; l'empereur Maximilien lui donna le titre de comte palatin et la couronne de poète lauréat. Le pape Jules II le nomma conservateur de la bibliothèque du Vatican et garde des archives secrètes du château de Saint-Ange; mais il mourut prématurément, en 1515. Il nous reste peu d'écrits de cet homme, qui eut une si grande réputation de son vivant. On trouve dans les *Anecdota romana* d'Amaduzzi cinq de ses discours. Il avait écrit une *Apologie de Cicéron contre ses détracteurs*; un *Abrégé de l'histoire romaine*; un *Commentaire sur l'Art poétique* d'Horace, et des *Notes* sur les comédies de Plaute; mais ces ouvrages sont perdus. — Un autre Inghirami, Curzio, né à Volterra en 1614, mort en 1655, se fit connaître comme antiquaire; il prétendit avoir découvert de précieux monuments qu'il publia sous le titre d'*Etruscarum antiquitatum fragmenta*, Francfort, 1635; mais on reconnut qu'ils étaient fabriqués.

INGODA, riv. de la Russie d'Asie (Irkoutsk), naît près de Doroninsk, arrose le cercle de Nertschinsk, et tombe dans l'Onon avec lequel elle forme la Chilca. Cours, 640 kil.

INGOLSTADT, ville de Bavière (cercle de la Regen), à 65 kil. N. de Munich, sur le Danube et la Schutter; 5,500 hab. Lainages. Commerce peu actif. Elle possédait une université, qui fut fondée en 1472 et transférée à Landshut en 1800. — Gustave-Adolphe assiégea vainement cette ville en 1632. Louis de Bade, général des Autrichiens, la prit en 1704. Elle fut remise en 1800 par la trêve de Parsdorf aux Français, qui en rasèrent les fortific Une forteresse fédér. y a été élevée (termin. en 1844).

INGOUCHES, peuple de la Circassie orientale, au S. de la petite Kabardah : il est divisé en petites tribus régies par des chefs dont l'autorité est très précaire; leur vie est à demi sauvage; ils passent tout leur temps à chasser; les soins de l'agriculture sont abandonnés aux femmes.

INGOUL, riv. de la Russie d'Europe, a sa source dans le gouvernement de Kherson et tombe dans le Boug, près de Nikolaiev, après un cours de 270 kil.

INGOULETZ, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source dans la partie septentrionale du gouvernement de Kherson, tombe dans le Dnieper, près de Kherson, après un cours de 450 kil.

INGOUVILLE, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), au N. du Havre, dont il forme un faubourg; 7,776 hab. Vitriol, raffinerie de sucre, faïenceries, tuileries. Il est bâti en amphithéâtre sur un riche coteau, d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

INGRANDE, bourg du départ. de Maine-et-Loire, sur la Loire, à 28 kil. S. O. d'Angers; 1,200 hab. Grande verrerie. Sucre de betterave.

INGRE, bourg du dép. du Loiret, à 6 kil. N. O. d'Orléans; 2,900 hab. Excellent vin.

INGRIE, ancienne province de la Russie d'Europe, comprenait à peu près le pays qui forme auj. le gouvernement de Saint-Pétersbourg. Ses premiers habitants furent des Slaves qui en 1594 cédèrent plusieurs de leurs villages aux Suédois; ceux-ci s'emparèrent du reste du pays en 1609. En 1703, Pierre-le-Grand s'en rendit maître et le réunit à l'empire russe.

INGULFE, chroniqueur anglais, né à Londres en 1030, mort en 1109, vint en Normandie, où il fut secrétaire du duc Guillaume, fit ensuite le voyage de la Terre-Sainte, et, à son retour, devint prieur du monastère bénédictin de Fontenelle. Guillaume, devenu roi d'Angleterre, donna à Ingulfe l'abbaye de Croyland dans le comté de Lincoln. On a de lui: *Historia monasterii Croylandensis, ab anno 664 ad annum 1091*, impr. à Francfort en 1601, et à Oxford en 1684.

INGWEILER, ville du dép. du Bas-Rhin, à 17 kil. N. E. de Saverne; 2,279 hab. Bonneterie, savon, potasse, amidon, poterie de terre; corderies, tuileries, etc.

INHAMBANE, riv. d'Afrique, dans la capitainerie-générale de Mozambique, court du N. O. au S. E. et se jette dans le canal de Mozambique, au N. O. du cap des Courants, après un cours de 270 kil. Elle a donné son nom à un fort et à un gouvernement de cette capitainerie.

INHAQUEHA, riv. d'Afrique, dans la capitainerie-générale de Mozambique, gouvernement de Sofala, coule à l'E. et se jette dans l'Océan, près de la petite ville d'Inhaqueha, à 40 kil. N. de l'embouchure de la Sofala; 225 kil. de cours.

INKERMANN, bourg de Crimée, à l'extrémité E. de la baie de Sébastopol, et près de l'embouchure de la Tchernaïa, n'est que le reste d'une v. plus importante, dont on voit les ruines dans le voisinage; vastes cavernes ou cryptes creusées dans le roc. On pense qu'Inkermann avait été construite sur l'emplacement d'une anc. ville grecque nommée *Ctenus*, dans le voisinage de l'antique *Eupatoria*. — Les Russes furent battus à Inkermann le 5 nov. 1854 par l'armée anglo-française, que commandaient les généraux Canrobert et Raglan.

INKOEPING, gouvern. de Suède. *V.* JONKOEPING.

INKRANS ou **AKKRAS**, peuple de la Guinée supérieure, tributaire des Achantis, habite sur la côte d'Or, entre les royaumes d'Aquapim au N., de Ningo à l'E., de Fanti à l'O. et le golfe de Guinée au S.; 90 kil. sur 40. Ce peuple faisait jadis un commerce considérable avec les Européens; mais le commerce y est languissant depuis l'abolition de la traite. Les Portugais s'établirent les premiers chez ce peuple en 1452; vinrent ensuite des Anglais, des Hollandais et des Danois, qui y fondèrent les forts de St-James, de Crèvecœur et de Christiansborg.

INN, *Œnus* ou *Ænus*, riv. d'Allemagne, sort du mont Lungin, dans les Alpes Rhétiques, à l'extrémité S. O. de la Haute-Engadine, dans le canton suisse des Grisons; entre dans le Tyrol, sépare quelque temps la Bavière de l'Autriche, et après un cours de 450 kil. au N. E. se jette dans le Danube à Passau. — L'Inn donne son nom à un cercle du gouvernement de la Haute-Autriche, séparé de la Bavière à l'O. par la riv. de l'Inn, au N. par le Danube, borné à l'E. par le cercle de Hausruck et au S. par celui de Salzbourg: 80 kil. sur 26; 185,000 hab. Ch.-l., Ried.

INNIKEN ou **BISCHOFS-INNIKEN**, *Aguntum*, bourg des États autrichiens (Tyrol), à 50 kil. N. E. de Brixen. Gants de peau. Trois sources minérales.

INNOCENT I (saint), pape, successeur d'Anastase, régna de 402 à 417. Il obtint de l'empereur Honorius des lois sévères contre les Donatistes, le pressa de traiter de la paix avec Alaric, et, lorsque Rome eut été prise et dévastée, s'appliqua à réparer ses pertes. Innocent condamna la doctrine de Pélage et poursuivit les Novatiens. On le fête le 28 juillet.

INNOCENT II, *Grég. de Papis*, pape de 1130 à 1143, eut pour compétiteur Pierre de Léon sous le nom d'Anaclet. Innocent fut forcé par son rival de sortir de Rome, et se réfugia auprès du roi de France Louis-le-Gros, qui tenta inutilement de le rétablir. Ce ne fut qu'à la mort d'Anaclet (1138) qu'il reprit son autorité. Il condamna les doctrines d'Abélard et d'Arnaud de Brescia, et eut des démêlés avec Louis-le-Jeune, roi de France, pour la nomination d'un archevêque. Il tint un conc. à Latran en 1139.

INNOCENT III, anti-pape. *Voy.* ALEXANDRE III.

INNOCENT III, *Lothaire Conti*, pape de 1198 à 1216, agrandit les domaines de l'Église, et se rendit maître absolu dans Rome. Il mit la France en interdit, à l'occasion du divorce de Philippe-Auguste avec Ingelburge (1199). Il prit une part active aux démêlés de l'Allemagne après la mort de l'empereur Henri VI, couronna d'abord Othon de Brunswick (1209), mais l'excommunia bientôt pour le punir d'un manque de foi, et reconnut à sa place le jeune Frédéric II. Il excommunia également et déposa le roi d'Angleterre, Jean-sans-Terre, qui avait refusé de reconnaître un archevêque de Cantorbéry nommé par lui, et offrit son royaume à Philippe-Auguste; mais il leva l'interdit dès que Jean se fut soumis. Zélé pour la réformation des mœurs, ce pontife tint dans ce dessein le 4e concile de Latran. Il fut aussi très-zélé pour l'orthodoxie: c'est lui qui fit prêcher la croisade contre les Albigeois, et nomma le premier inquisiteur, le célèbre saint Dominique (1215). Il a laissé des *Discours*, des *Homélies*, des *Lettres* (Cologne, 1552, et Paris, 1682); ses lettres sont fort curieuses par les faits historiques qu'elles contiennent. Innocent III est l'auteur du *Veni, sancte Spiritus*, et il passe pour avoir composé le *Stabat Mater dolorosa*, revendiqué par les Franciscains. L'*Histoire du pape Innocent III* a été écrite en allemand par M. Hurter et traduite en français par MM. de St-Chéron et Haiber, Paris, 1839.

INNOCENT IV, *Sinibalde de Fiesque*, pape de 1243 à 1254. L'Allemagne et l'Italie étaient alors agitées par les querelles de l'empereur Frédéric II et de l'Église; Frédéric, après avoir fait quelques concessions au nouveau pape, recommença la lutte. Innocent IV, menacé dans sa personne, s'enfuit à Lyon, y tint en 1245 un concile, où Frédéric fut excommunié et déclaré déchu; fit élire successivement à sa place Henri, landgrave de Thuringe, Guillaume, comte de Hollande; fit prêcher une croisade contre Frédéric, et, après la mort de ce prince (1250), se prononça également contre son fils Conrad. Cependant, à la mort de ce dernier (1254), Innocent se déclara le protecteur du jeune Conradin contre Mainfroi, son oncle. Innocent IV se mêla à beaucoup d'autres démêlés en Europe, et partout il montra un caractère ferme et même inflexible.

INNOCENT V, *Pierre de Tarentaise*, élu pape le 21 janvier 1276, mourut le 22 juin suivant. Il était dominicain, et s'était déjà fait connaître comme un des plus célèbres théologiens de son ordre; il avait

succédé à saint Thomas d'Aquin dans l'enseignement de la théologie à l'université de Paris, avait été fait archevêque de Lyon en 1272, puis cardinal et évêque d'Ostie.

INNOCENT VI, *Étienne d'Albert*, pape de 1352 à 1362, était né dans le Limousin, et avait d'abord professé le droit civil à Toulouse. Il protégea les gens de lettres et fonda à Toulouse le collége de Saint-Martial.

INNOCENT VII, *Côme de Meliorati*, pape de 1404 à 1406, né à Sulmone dans l'Abruzze, succéda en 1404 à Boniface IX, lorsque déjà l'anti-pape Benoît XIII était en possession de sa dignité usurpée. Les deux compétiteurs firent de vaines démonstrations de conciliation, mais sans arriver à aucun résultat.

INNOCENT VIII, *J.-B.* Cibo, pape de 1484 à 1492, fut élu par l'influence du vice-chancelier Borgia, célèbre depuis sous le nom d'Alexandre VI. Il s'efforça d'exciter le zèle des souverains de l'Europe contre les Turcs, et se fit remettre le jeune prince Zizim, frère et compétiteur de Bajazet (1490), qui après sa défaite s'était réfugié auprès des chev. de Rhodes. Il excommunia Ferdinand, roi de Naples, qui avait exercé des cruautés contre les sujets du pape, et le déclara privé de son royaume au profit de Charles VIII, roi de France; après quelques combats de peu d'importance, la paix fut conclue en 1492.

INNOCENT IX, *J.-A. Facchinetti*, de Bologne, succéda à Grégoire XIV en 1591, et mourut deux mois après son exaltation, regretté des Romains. Il les avait soulagés des impôts onéreux dont ils avaient été grevés par ses prédécesseurs.

INNOCENT X, *J.-B. Pamfili*, pape de 1644 à 1655, Romain de naissance, dépouilla de ses états le duc de Parme, accusé d'avoir fait assassiner l'évêque de Castro; exila les cardinaux Franç. et Ant. Barberini, quoiqu'ils eussent contribué à son élévation, et condamna les cinq fameuses propositions de Jansénius (1653).

INNOCENT XI, *Benoît Odescalchi*, pape de 1676 à 1689, avait d'abord été soldat. Il eut des démêlés avec la France au sujet de la *régale*, des quatre articles arrêtés par l'assemblée du clergé français et rédigés par Bossuet en 1682, et du droit de franchise des ambassadeurs français à Rome (*Voy.* LAVARDIN); il condamna les erreurs de Molinos, premier auteur du quiétisme (1687). Ce pontife avait un caractère sévère et souvent inflexible; mais il s'efforça de faire renaître la discipline, éloigna des emplois les hommes ignorants ou déréglés, et pourvut aux besoins des pauvres.

INNOCENT XII, *Ant. Pignatelli*, pape de 1691 à 1700, eut toutes les qualités d'Innocent XI, et n'eut point ses défauts; il se montra censeur rigoureux des mœurs, n'appela aux emplois que des hommes dignes de les remplir, et fut le père des pauvres; il termina, après quelques concessions faites par Louis XIV, les différends qui s'étaient élevés entre la France et le Saint-Siége sous Innocent XI; il termina aussi l'affaire du quiétisme et condamna l'*Explication des Maximes des saints*, de Fénelon.

INNOCENT XIII, *Mich.-Ang. Conti*, pape de 1721 à 1724, le 8e pape de sa famille, publia en 1723 la bulle *Apostolici ministerii*, sur la discipline, et accorda une pension au prince Édouard, fils de Jacq. II.

INNOCENTS (la fête des). L'église romaine honore sous ce nom la mémoire de tous les enfants qu'Hérode, roi de Judée, fit mettre à mort, l'année où naquit le Sauveur, parce qu'il avait appris qu'il venait de naître un enfant destiné à régner un jour sur la Judée et sur le monde entier. On sait que, malgré cette mesure barbare, Jésus échappa à la mort, ses parents l'ayant emmené en Égypte. La fête des SS. Innocents se célèbre le 28 décembre.

INNSBRUCK (c.-à-d. *pont de l'Inn*), vulg. *Inspruck*, *Veldidena* en latin, ville des États autrichiens, capitale du Tyrol, dans l'Innthal-Inférieur, à 385 kil. S. O. de Vienne, au confluent du Sill et de l'Inn qu'on y passe sur un pont magnifique, est située par 9° 3' long. E., 47° 15' lat. N.; 11,000 hab. Bâtie en amphithéâtre sur une haute colline. Évêché, belle cathédrale, château, jardin, etc. Université ancienne, rétablie depuis 1826. Lycée, gymnase, école normale, société économique. Scieries, gants, draps, cotonnades, rubans de fil, etc.

INNSTADT, *Boiodurum*, faubourg de Passau. *Voy.* PASSAU.

INNTHAL (c.-à-d. *vallée de l'Inn*), région du Tyrol, divisée en Haut et Bas-Innthal (chefs-lieux Imbst et Schwaz). Ces deux divisions forment auj. deux cercles du Tyrol qui ont l'un 89,000 hab.; l'autre 125,000 hab. — La vallée de l'Inn a été en 1797, 1805 et 1809 le théâtre de nombreux combats entre les Français et les Tyroliens.

INO, fille de Cadmus et d'Hermione, et femme d'Athamas, roi de Thèbes. Répudiée pour Néphélé, et reprise ensuite par son époux, elle lui donna deux fils, Mélicerte et Léarque. Jalouse des deux fils de Néphélé, Phryxus et Hellé, elle décida Athamas à les faire périr. Mais les deux victimes, instruites à temps, s'enfuirent en Colchide sur un bélier à toison d'or. Athamas, dans un accès de fureur, écrasa Léarque contre un mur. Ino, au désespoir, se jeta dans la mer avec Mélicerte : tous deux furent changés en dieux marins.

INOWRACLAW, ville murée des États prussiens (Posnanie), à 40 kil. S. E. de Bromberg; 4,000 hab.

INQUISITION, célèbre institution qui avait pour but de rechercher et de punir l'hérésie. On la fait dater du XIIIe siècle, époque à laquelle Innocent III envoya des missionnaires dans le midi de la France pour y convertir les Albigeois (1204). Pierre de Castelnau et les autres moines de Cîteaux qui l'accompagnaient furent de fait les premiers inquisiteurs; mais S. Dominique est le premier qui ait reçu du pape le titre d'inquisiteur général (1215). Introduite en Italie en 1221, l'inquisition reçut en 1229 une organisation plus précise de Grégoire IX, qui l'éleva au rang des tribunaux réguliers. Essayée en France, où elle fut organisée en 1255 par Alexandre III, de concert avec S. Louis, elle n'y fut jamais bien prospère. C'est en Espagne que l'inquisition obtint le plus de puissance : elle fut dans ce pays une institution politique autant que religieuse. Introduite en Catalogne en 1232, elle ne tarda pas à se répandre sur toute la Péninsule; elle y poursuivit surtout les Juifs et les Maures relaps. En 1481, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, l'inquisition reçut une nouvelle organisation; elle fut soumise à des statuts, à des réglements nouveaux, et obtint un nouvel accroissement de pouvoir; elle reçut alors le nom de *Saint-Office*; on créa un grand inquisiteur-général (ce fut le cardinal Torquemada), et on lui adjoignit un conseil, connu sous le nom de la *Suprême*, et quarante-cinq inquisiteurs généraux. Ce nouv. tribunal, établi malgré Sixte IV, qui en trouvait les règlements trop sévères, procéda avec plus de rigueur encore que l'ancien. Il étendit sous Philippe II son action sur les Pays-Bas, et fut une des principales causes de l'insurrection de ces riches provinces, qui furent à jamais perdues pour l'Espagne. Le pouvoir de l'inquisition s'affaiblit avec les progrès des lumières et de la tolérance. Ce tribunal existait encore en Espagne lorsque les Français entrèrent dans ce pays (1808); ils s'empressèrent de l'abolir; rétabli par Ferdinand VII en 1814, il fut définitivement aboli par les Cortès en 1820. L'inquisition devait d'abord employer contre les coupables les peines spirituelles,

si ce moyen ne suffisait pas, elle les livrait au bras séculier. Les coupables étaient, selon la gravité des cas, plongés dans les cachots, appliqués à la torture ou livrés aux flammes; on appelait *auto-da-fe* (acte de foi) ce genre d'exécution. L'*Histoire de l'Inquisition* a été écrite par Limborch, Amst., 1692, et par A. Llorente, Paris, 1815-17 : ces deux ouvrages, entachés de partialité, ont été condamnés à Rome.

INSARA, ville de la Russie d'Europe (Penza), à 90 kil. N. O. de Penza, sur l'Isa; 2,500 hab. Fonderie de fer. — Riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Penza, à 13 kil. N. E. d'Insara, baigne Saransk et se joint à l'Alatyr, dans le gouv. de Nijnéi-Novgorod.

INSER, riv. de la Russie d'Europe (Orenbourg), sort des monts Oural, court au S., puis à l'O., et tombe dans la Bélaïa; cours, 250 kil

INSPRUCK. *Voy.* INNSBRUCK.

INSTERBURG, ville murée des États prussiens (Prusse orientale), à 26 kil. O. de Gumbinnen, sur le Pregel; 5,650 hab. Château. Draps, bière.

INSTITUT (l'). *Voy.* ACADÉMIE.

INSUBRES, INSUBRIENS, en gaulois *Is-Ombra* (c.-à-d. les *hommes forts*), peuple de la Gaule Cisalpine, habitait au N. du Pô, entre l'Adda, le Tésin et les Alpes, dans le pays qui correspond à la légation actuelle de Milan, et avait pour ch.-l. *Mediolanum* (Milan). Les Insubres étaient venus s'établir en Italie lors de la première invasion gauloise, conduite par Bellovèse. Primitivement, ils habitaient la Gaule Transalpine, au pays des Eduens; la petite ville de *Mediolanum* (aujourd'hui *Château-Meillant*) était probablement une de leurs cités. Les Romains attaquèrent les Insubres l'an 223 av. J.-C., et par les victoires de l'Addua et de Clastidium, les rendirent tributaires. Unis aux Boïens, ils se révoltèrent en 218, tandis qu'Annibal passait l'Ebre, et battirent Manlius à Modène, puis se déclarèrent pour Carthage: en 215, ils écrasèrent Posthumius à Litana Sylva; en 204 et 203 ils ouvrirent leur pays à Magon; c'est sur leur territoire que fut vaincu ce général en 203. En 200 ils prirent part à la quadruple alliance gallique contre Rome; mais battus au Mincius par Céthégus en 197, à Côme par Marcellus, 196, à Mediolanum par Valerius Flaccus, 195, ils furent enfin remis sous le joug.

INTAPHERNE, l'un des seigneurs persans qui conspirèrent avec Darius, fils d'Hystaspe, contre le faux Smerdis. Désespéré de n'avoir pu obtenir la couronne, il conspira contre Darius. Celui-ci, averti de ses projets, le fit arrêter et condamner à mort avec tous les individus mâles de sa famille.

INTEMELII, peuplade ligure, dans la Gaule Cisalpine, au S. O. des Ingaunes, et comme elle sur la Méditerranée. Ch.-l., *Albium Intemelium* (auj. VINTIMILLE).

INTÉRAMNE, *Interamna* (c.-à-d. *entre les eaux*), nom de deux villes de l'Italie ancienne : l'une, auj. *Terni*, est en Ombrie, entre deux bras du Nar; c'est la patrie de Tacite; l'autre, auj. *Teramo*, chez les *Prætutii*, au S. du *Picenum*, entre le *Liris* et le *Melpis*.—Une autre Intéramne, *Interamnium*, en Hispanie, chez les Astures, était située entre *Pallantia* et *Asturica*.

INTERAQUÆ, ville de Gaule, auj. ENTRAIGUES.

INTERIM D'AUGSBOURG (l'). On désigne sous ce nom un formulaire ou concordat dressé à Augsbourg par Charles-Quint en 1548, pour apaiser les troubles religieux de l'Allemagne; il fut ainsi nommé parce qu'il n'était établi que provisoirement en attendant la décision définitive du concile général convoqué à Trente. Il faisait des concessions aux Catholiques comme aux Luthériens, et n'en mécontenta pas moins les deux parties.

INTERLAKEN, village et ancienne abbaye de e (Berne), à 42 kil. S. E. de Berne, avec un château et plusieurs hôtels. Il prend son nom de sa position entre deux lacs. — Le bailliage d'Interlaken compte 15,000 hab.

INTERNUM MARE, nom latin de la MÉDITERRANÉE.

INTERRÈGNE. L'histoire de France ne compte que deux interrègnes : l'un après la mort de Thierri IV (737-742), l'autre après la mort de Louis X, le Hutin (1316), et pendant la grossesse de Clémence, sa veuve. Dans l'empire d'Allemagne ainsi que dans toutes les monarchies électives, il y eut de fréquents interrègnes; mais on désigne spécialement sous le nom de *Grand interrègne* l'espace qui s'est écoulé depuis la mort de Conrad IV (1254), dernier prince de la maison de Hohenstaufen, jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg (1273); pendant ce laps de temps, une foule de compétiteurs se disputèrent la couronne impériale, et l'Allemagne fut livrée à l'anarchie.

INTERROI, magistrat à qui les Romains confiaient le gouvernement de l'état après la mort du roi et pendant l'élection de son successeur. Même sous la république on conserva le nom d'*interroi*; on appelait ainsi un magistrat temporaire qui était chargé du gouvernement lorsque les deux consuls étaient absents ou morts, ou bien lorsque, la durée des fonctions de ces magistrats étant révolue, l'élection de leurs successeurs se trouvait retardée par un motif quelconque. L'interroi devait toujours être un sénateur; ses fonctions duraient cinq jours, après lesquels on nommait un autre interroi.

INTERVALLIS, ville de Gaule, auj. ENTREVAUX.

INTORCETTA (Prosper), jésuite de Sicile, missionnaire à la Chine, né à Piazza en 1625, mort en Chine en 1697, coopéra à plusieurs des travaux littéraires de la Société en Chine, entre autres à la publication du *Taï-hio*, du *Tchoung-young*, imprimés en latin avec le titre de *Sinarum scientia politico-moralis*, Canton et Goa, 1667, in-fol., et *Testimonium de cultu sinensi*, Lyon, 1700, in-8.

INTRA, ville des États sardes, à 48 kil. N. de Novare, sur le lac Majeur; 5,000 hab. Blanchisserie.

INTRODACQUA, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), à 7 kil. S. O. de Sulmone; 4,000 habitants.

INVERARY, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté d'Argyle, à 130 kil. N. O. d'Edimbourg, sur une petite baie; 2,000 hab. Pêche du hareng (de temps immémorial) : commerce de laine, bois, etc. Aux environs, château d'Inverary (d'un aspect assez imposant). Charles I l'érigea en bourg en 1648.

INVERKEITHING, bourg d'Écosse (Fife), sur le golfe de Forth, à 14 kil. N. O. d'Edimbourg; 2,200 hab. Port très commode : quatre salines; houille. Ce bourg est très ancien. Sous David I, il devint une résidence royale.

INVERLEITH. *Voy.* LEITH.

INVERNESS, *Innernium* ou *Invernium*, ville d'Écosse, chef-lieu du comté d'Inverness, à 133 kil. N. O. d'Aberdeen, sur la Ness; 14,300 habitants; port sûr et commode; quelques édifices passables; industrie développée, commerce actif. Inverness, dit-on, était jadis la capitale des rois pictes. Après la révolution de 1688 elle commença à déchoir; depuis 1745, diverses améliorations l'ont un peu relevée. — Le comté d'Inverness est situé entre ceux de Ross au N., de Perth et d'Argyle au S., de Nairn, de Murray et d'Aberdeen à l'E.; il est borné par l'Océan à l'O. : 135 kil. sur 90. Sa superficie, en y comprenant plusieurs des îles Hébrides qui en dépendent (North-Uist, Benbecula, South-Uist, Barra, Skye, et la partie méridionale de l'île de Lewis), est de 7,000 kil. carrés; 95,000 hab. Beaucoup de montagnes, parmi lesquelles le Ben-Nevis, la plus haute montagne de la Grande-Bretagne; climat humide, très froid; landes, bruyères, quelques terres fertiles; gibier abondant, aigles, etc.; fer, chaux, cristal de roche. On y trou

beaucoup d'antiquités celtiques, et les célèbres routes parallèles dites routes de Fingal.

INVESTITURES (querelle des). On connaît sous ce nom dans l'histoire la contestation qui s'éleva au XIe siècle entre les papes et les souverains de divers états de l'Europe, notamment de l'Allemagne, au sujet de la collation des bénéfices ecclésiastiques. Depuis longtemps les évêques et les abbés étaient devenus seigneurs féodaux par suite des nombreuses concessions de biens territoriaux que la piété des princes leur avait faites. Ces biens, étant des fiefs, étaient, de même que les autres fiefs, conférés conformément à la coutume féodale: le prélat, après avoir fait entre les mains de son souverain serment de fidélité, recevait à la fois l'investiture du titre ecclésiastique (archevêché, évêché ou abbaye) et celle des domaines attachés à ce titre; le suzerain disposait ainsi à la fois du spirituel et du temporel, donnant, non seulement le sceptre et l'épée, mais la crosse et l'anneau. Les papes ne manquèrent pas de réclamer contre cet état de choses aussitôt qu'ils le connurent. Grégoire VII surtout s'éleva avec force contre l'investiture conférée par les laïques, et réclama pour les papes un droit que les emp. prétendaient exercer seuls (1073): telle fut l'origine de la querelle. La lutte, engagée d'abord entre le pape Grégoire VII et l'empereur Henri IV, se continua sous Henri V et les papes Urbain II, Pascal II, Gélase II; elle se termina en 1122, sous le pape Calixte II, par un compromis que l'on connaît sous le nom de *Concordat de Worms*: le pape reconnut à l'empereur (Henri V) le droit de donner l'investiture temporelle, celle des biens séculiers, en se réservant l'investiture spirituelle, c'est-à-dire le droit de conférer les titres ecclésiastiques; la première se faisait par le sceptre, la seconde par la crosse et l'anneau. La querelle des investitures recommença cependant dans le siècle suivant, mais elle se compliqua de la lutte entre les Guelfes et les Gibelins. Elle ne fut entièrement terminée qu'en 1268 par la mort de Conradin.—L'investiture des fiefs laïques se faisait par l'épée ou le sceptre pour les royaumes; par l'étendard pour les principautés; ou simplement, en France surtout, par le bâton ou la verge pour les fiefs inférieurs.

INZELI ou ZINZILI, port de l'Iran, sur une baie de même nom formée par la mer Caspienne (Ghilan), à 22 kil. N. O. de Recht. Commerce maritime. Cette ville était très florissante avant 1805, époque où les Russes la brûlèrent.

INZINZAC, bourg de France, dép. du Morbihan, à 5 kil. O. d'Hennebon; 2,300 hab.

IO, fille du fleuve Inachus. Jupiter, devenu amoureux de cette princesse, la changea en vache afin de mettre en défaut la jalousie de Junon. La déesse, soupçonnant du mystère, demanda cette vache à Jupiter; et le dieu n'ayant osé la lui refuser, elle la donna en garde à Argus aux cent yeux. Mais le complaisant Mercure endormit le gardien au son de sa flûte, lui coupa la tête et délivra Io. Junon, irritée, envoya un taon qui poursuivit la malheureuse princesse et la força d'errer par toute la terre. Elle s'arrêta enfin sur les bords du Nil, où elle donna le jour à Epaphus. On dit que les Egyptiens adoraient Io sous le nom d'Isis.

IOL, dite aussi *Caesarea*, ville de Mauritanie, auj. CHERCHELL.

IOLAS, fils d'Iphiclès et neveu d'Hercule, aida ce héros à vaincre l'hydre de Lerne en appuyant un fer chaud sur les blessures du monstre pour empêcher ses têtes de renaître. Après la mort d'Hercule, ayant été rajeuni par Jupiter, il se mit à la tête des Héraclides, et combattit Eurysthée.

IOLCOS, ville d'Hémonie, près de la mer, au fond du golfe Pagasétique, était le ch.-l. d'un petit état que se disputèrent Pélias et Eson, le père de Jason. C'est d'Iolcos que partirent les Argonautes pour la conquête de la toison d'or.

IOLE, fille d'Euryte, roi d'OEchalie, fut enlevée, après la prise d'OEchalie, par Hercule qui l'emmena à Trachine. Ce nouvel amour excita la jalousie de Déjanire et causa la mort d'Hercule (*Voy.* HERCULE). Après la mort du héros, Iole épousa son fils Hyllus.

IOLOFS, peuple de la Nigritie. *Voy.* GHIOLOFS.

IOMNIUM, ville de l'Afrique anc., dans la Mauritanie Césarienne, sur la côte, est auj. *Temen* ou *Skurffah*.

IONA ou ICOLMKILL, une des îles Hébrides, au S. de Mull; 400 hab. Belle serpentine jaune, marbre blanc et autres minéraux; beaucoup de ruines antiques. Son premier nom était *I-Columb-Kill*, c.-à-d. cellule de Colomba; elle fut ainsi appelée d'un couvent qui fut fondé en 565 par saint Colomba. Ce couvent fut, aux VIIe, VIII et IXe siècles, l'asile des scienc. Anc. sépult. de rois écoss.

IONIE, *Ionia*, auj. les côtes de *Sivas*, *Sarou-kan* et *Aïdin*. On donnait ce nom à la partie du littoral de l'Asie-Mineure qui s'étend de Phocée à Milet, entre le Méandre et l'Hermus, et qui était comprise dans la Lydie (sauf le sud qui appartenait à la Carie); on la nommait ainsi, à cause des nombreuses cités grecques, d'origine ionienne, qui s'y trouvaient. Parmi ces villes, on en remarquait douze principales, et dont l'ensemble formait une confédération. C'étaient: 1° sur le continent, du N. au S., Phocée, Smyrne, Clazomènes, Erythres, Téos, Lébédos, Colophon, Éphèse, Priène, Milet; 2° dans les îles voisines, Chio et Samos. De bonne heure l'Ionie fut célèbre par son commerce, sa navigation, ses colonies, ses richesses, son luxe et par le développement des beaux-arts. Elle a produit Homère, Archiloque, Anacréon, Pythagore, Thalès de Milet, Héraclite et Bias, Parrhasius, Aspasie, etc. — C'est vers 1140 que commença l'émigration des Ioniens, qui, partis de l'Attique, allèrent s'établir dans l'Asie-Mineure (*Voy.* IONIENS). Les Perses sous Cyrus, après la chute du royaume de Lydie (548 av. J.-C.), assujettirent presque entièrement l'Ionie. Elle se révolta en 504, mais fut vaincue. et resta sous le joug jusqu'à ce que les victoires des Grecs d'Europe, dans la 2e guerre médique (480 et 479), lui rendissent de fait la liberté, et que le traité de Cimon en 449 déclarât en droit l'Ionie indépendante de la Perse. Mais dès lors Athènes s'appropriait Chios, Samos, et attentait à la liberté des autres cités ioniennes; le traité d'Antalcidas (387) les remit pour quelque temps sous la domination du grand roi. L'Ionie, depuis lors, fut alternativement dépendante, soit de la Perse, soit d'Athènes, soit de Sparte, soit des successeurs d'Alexandre, et finit par tomber sous la domination des Romains, qui laissèrent seulement l'autonomie à ses cités. *Voy.* IONIENS.

IONIE (école d'). On nomme ainsi une école, ou plutôt une secte de philosophes qui prit naissance en Ionie, et dont les principaux représentants étaient des Ioniens. Cette école, qui est la plus ancienne des écoles philosophiques de la Grèce, a pour caractères propres d'expliquer le monde par un principe unique dont les transformations diverses produisent tout ce que nous voyons, de chercher ce principe unique dans quelqu'un des éléments du monde matériel, et en général de tendre au matérialisme. Les principaux philosophes ioniens sont: Thalès de Milet, qui florissait environ 600 ans av. J.-C., et qui admettait pour premier principe l'*eau* ou l'élément liquide; Anaximandre, compatriote et contemporain de Thalès, qui admettait une substance unique, l'*infini*; Anaximène, natif aussi de Milet et disciple d'Anaximandre, pour qui l'*air* fut la substance infinie et primordiale; Diogène d'Apollonie, qui professa une doctrine analogue à celle d'Anaximène; Héraclite d'Éphèse, qui florissait vers 500 av. J.-C. et qui enseigna que le *feu* est le substra-

tum de toutes choses et l'agent universel. On joint aussi à ces noms celui d'Anaxagore. Cette secte se fondit plus tard dans celle de Démocrite et d'Épicure.

IONIENNE (mer), *Ionium mare*, portion de la mer Méditerranée, par 36° 50'-40° 30' lat. N., et 12° 50'-21° long. E., est située entre l'Italie à l'O. et la Turquie d'Europe à l'E. Elle continue la mer Adriatique. Cette mer contient les îles Ioniennes et plusieurs autres îles moins importantes.

IONIENNES (îles), groupe d'îles qui forment une république, sous la protection de la Grande-Bretagne, est situé dans la mer Ionienne, au S. O. de la Turquie d'Europe, le long des côtes de l'Albanie et de la Grèce, et s'étend de 35° 50' à 39° 57' lat. N. et de 17° 10' à 20° 50' long. E. Il se compose de sept îles principales : Corfou (*Corcyre*), Paxo (*Ericusa*), Théaki (*Ithaque*), Cérigo (*Cythère*), Céphalonie, Zante (*Zacynthe*) et Sainte-Maure (*Leucade*); elles ont pour chefs-lieux : Corfou, Portogal, Vathi, Capsali, Argostoli, Zante et Amaxichi. Il faut y joindre un grand nombre d'îlots moins importants et dont les principaux sont : Merlera, Fano, Samotraki, Anti-Paxo, Meganisi, Cerigotto, etc. La surface des sept grandes îles peut être évaluée à 3,500 kil. carrés environ. Leur population est de 180,000 hab. Corfou est la ville principale et le siége du gouvernement. Le climat des îles Ioniennes est très doux, le sol montagneux; on y cultive peu les céréales, mais on y récolte du coton, des raisins, de l'huile; on y fait un commerce assez actif de sel et de poisson; néanmoins les habitants sont pauvres en général. Le gouvernement des îles Ioniennes est une république aristocratique représentative, sous le protectorat perpétuel du souverain d'Angleterre qui a le droit de mettre garnison dans les places et de commander les troupes. De plus, un lord haut-commissaire anglais dirige toutes les affaires les plus importantes avec le président du sénat. Ce sénat représente le pouvoir exécutif; il est élu tous les cinq ans par des députés envoyés par chacune des sept îles et se compose d'un président, d'un secrétaire d'état et de cinq sénateurs. — Ces îles furent célèbres dès l'antiquité, et jouèrent un rôle important dans la guerre du Péloponèse (431-404): soumises d'abord par Alexandre-le-Grand, puis par les Romains, elles devinrent en dernier lieu province de l'empire d'Orient. Les empereurs byzantins les ayant négligées, Corfou, la plus considérable d'entre elles, tomba au pouvoir des rois normands de Naples: mais en 1386 les Vénitiens en devinrent maîtres; ils étendirent ensuite leur domination sur les autres îles, et malgré les efforts des Musulmans, ils en restèrent uniques possesseurs jusqu'à la fin du XVIII° siècle. En 1797, les Français, déjà maîtres de Venise, s'emparèrent des îles Ioniennes; en 1799 les Russes et les Turcs réunis les leur enlevèrent, et les constituèrent en un état indépendant sous le nom de république des *Sept-Iles unies* et sous la protection de la Porte et de la Russie. Le traité de Tilsitt (1807) les avait restituées à la France; mais les Anglais s'en emparèrent dès 1809. Depuis 1815, elles ont formé de nouveau un État libre sous la dénomination d'*Et.-Unis des Iles Ioniennes*: elles sont placées sous la protection exclusive de la Grande-Bretagne.

IONIENS, *Ionii*, une des quatre divisions du peuple hellène, descendait, dit-on, d'Hellen par Xuthus son fils, qui lui-même fut père d'Ion et d'Achæus. Vers 1440, les Ioniens envahirent l'Ogygie occidentale et l'Egiale, et donnèrent à ces deux pays (qui furent depuis l'Attique et l'Achaïe) le nom d'Ionie; mais ces deux Ionies n'en restèrent pas moins étrangères l'une à l'autre. Lors de l'invasion des Doriens dans le Péloponèse (1190), les Ioniens de l'Egiale, chassés par les Achéens, se réfugièrent chez leurs frères les Ioniens de l'Attique; mais l'Attique était déjà encombrée d'Eoliens, de Corinthiens, d'Epidauriens : aussi la plupart des Ioniens cherchèrent-ils bientôt un autre séjour. Vers 1140, sous Nélée et d'autres fils de Codrus, ils allèrent en grand nombre fonder des colonies dans les Cyclades et sur la côte O. de l'Asie-Mineure, ainsi que dans les îles voisines. Ils y bâtirent les douze villes d'Ionie et de plus enlevèrent aux Eoliens Magnésie et Smyrne (*Voy.* IONIE). De tous les Hellènes, les Ioniens furent sans contredit les plus prompts à se civiliser. La vie élégante, la poésie, la philosophie, les beaux-arts naquirent chez eux dès le IX° siècle av. J.-C. Homère était Ionien. Le dialecte ionien était le plus doux de la langue hellénique, et le mode ionien (en musique) était le plus efféminé et le plus voluptueux. Les Ioniens ont laissé leur nom à un ordre d'architecture qui se distingue par les doubles volutes qui ornent son chapiteau.

IOS, auj. *Nio*, petite île de l'Archipel grec, une des Cyclades, entre Amorgos et Sicinos. On dit que c'est là que mourut Homère.

IOUDOMA, riv. de la Russie d'Asie (Okhotsk), naît sur le versant occid. des monts Stanovoï, coule à l'O., et grossit la Maïa après un cours de 270 kil.

IOUG, riv. de la Russie d'Europe (Vologda), naît dans le district de Nikolsk, coule d'abord au S. O., puis au N. et au N. O., et tombe dans la Soukhona pour former la Dvina, un peu au-dessous de Veliko-Oustioug. Cours, 360 kil.

IOUGAN (BOLCHOÏ-), riv. de la Russie d'Asie (Tobolsk), coule au N. O., et grossit l'Obi à 31 kil. S. O. de Sourgout. Cours, 360 kil.

IOULIS, ville de l'île de Céos, patrie de Simonide, fut jadis très riche; on voit encore ses ruines, qui attestent son antique splendeur.

IOURBOURG ou GEORGENBURG, ville de la Russie d'Europe (Wilna), à 40 kil. S. O. de Rossieny.

IOWA, état de l'Amérique septentrion. *V.* SIOUX.

IPHIANASSE. *Voy.* IPHIGÉNIE.

IPHICLÈS, fils d'Amphitryon et d'Alcmène et frère utérin d'Hercule, épousa Pyrrha, fille de Créon et sœur de Mégare; il assista à la chasse du sanglier de Calydon, et mourut des blessures qu'il reçut en combattant avec Hercule contre Argée, roi des Éléens. Il eut pour fils Iolas.

IPHICRATE, général athénien, était fils d'un cordonnier. Très jeune encore, il contribua puissamment à délivrer sa patrie du joug des 30 tyrans (403 av. J.-C.). Peu après, il fit la guerre aux Thraces, et rétablit sur le trône Seuthès, allié d'Athènes. Il remporta plusieurs victoires sur les Spartiates (393), et prit une flotte syracusaine, auxiliaire des Lacédémoniens. Il conduisit des secours à Artaxerce, roi de Perse, contre l'Égypte (374), et fut sur le point de s'emparer de Memphis et de tout le pays. Il rétablit sur le trône de Macédoine Eurydice, que l'usurpateur Pausanias en avait chassée. Iphicrate est encore célèbre par les réformes importantes qu'il introduisit dans l'armure des soldats athéniens. Cornelius Nepos a écrit sa vie.

IPHIGÉNIE ou IPHIANASSE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Un calme opiniâtre arrêtant trop longtemps l'armée des Grecs dans l'Aulide, Calchas leur déclara que Diane, irritée contre Agamemnon, ne pouvait être apaisée que par le sang d'une princesse de sa famille. Agamemnon, après avoir lutté longtemps, accorda sa fille aux sollicitations des princes ligués; mais Diane, apaisée, mit à la place d'Iphigénie une biche qui lui fut immolée, et transporta dans la Tauride cette princesse, pour en faire sa prêtresse. Oreste, son frère, que la tempête avait porté sur ces côtes, faillit être immolé par elle à la déesse; mais il se fit reconnaître de sa sœur; et l'ayant enlevée, il quitta avec elle ce pays inhospitalier.

IPHITUS, roi d'Élide. L'an 884 av. J.-C., il rétablit les jeux olympiques qui avaient déjà été insti-

tués par Hercule plusieurs siècles auparavant, et qui étaient depuis longtemps tombés en désuétude.

IPOLI, *Eipel* en allemand, rivière de Hongrie, naît dans la partie septentrionale du comitat de Neograd, passe dans celui de Honth, arrose Ipoli-Sagh, ch.-l. du comitat de Nagy-Honth, et grossit le Danube au-dessous du Gran. Cours, 140 kil.

IPS, *Pons Isis* ou *Isipontum* des anciens, petite ville des États autrichiens (Autriche), sur la petite riv. d'Ips (affluent du Danube), à 65 kil. O. de Saint-Pölten. Maison de prévoyance pour les pauvres de Vienne : école militaire, fabrique de creusets, etc.

IPSARA, *Psyra*, petite île de l'Archipel, au N. O. de Chio, par 38° 30' lat. N., 22° 46' long. E.; 10 kil. sur 5; ch.-l. Ipsara. Bon vin rouge. Les Turcs prirent cette île en 1824, et en massacrèrent les habitants.

IPSERA, *Hispiratis*, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), ch.-l. de sandjak, à 80 kil. N. O. d'Erzeroum. Anc. capit. des Pagratides.

IPSUS, bourg de la Phrygie Salutaire, au N. E. de Célènes, est célèbre par la victoire que Séleucus, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre y remportèrent sur Antigone et Démétrius, son fils, l'an 301 av. *J.-C.* Antigone y perdit la vie, et les quatre vainqueurs partagèrent l'empire d'Alexandre en quatre grandes monarchies, la Macédoine, la Thrace, l'Égypte et la Syrie.

IPSWICH, *Gippevicum*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Suffolk, sur l'Orwell, qui y prend le nom de Gipping, à 60 kil. S. de Norwich; 20,450 hab. Beau pont en fer. Hôtel-de-ville, douane, halle neuve, prison, maison de correction remarquables. On y file beaucoup de lin pour les fabriques de Norwich. Commerce de drèche, grains, houille. Cabotage actif. — Ville très-ancienne, qui porta jadis le nom de *Grippeswich*. Patrie du cardinal Wolsey.

IRA, forteresse de la Messénie, sur une montagne de même nom, au N. de Messène, est célèbre dans l'histoire par un siége que les Messéniens y soutinrent pendant onze ans contre les Lacédémoniens, qui enfin s'en rendirent maîtres l'an 671 av. *J.-C.* Cet événement mit fin à la 2e guerre de Messénie.

IRAK-ADJÉMI (c.-à-d. *Pays barbare*), la plus grande partie de la *Médie* ancienne, prov. de la Perse, bornée au N. O. par l'Aderbaïdjan, au N. par le Ghilan et le Tabaristan, à l'E. par le Kouhistan, au S. par le Kerman et le Farsistan, à l'O. par le Khousistan et le Kurdistan : 900 kil. du N. O. au S. E., sur 400 du S. O. au N. E.; 2,000,000 hab. Le ch.-l. est Téhéran; autres villes principales : Ispahan, Kachan, Hamadan, Kasbin, Sultanieh. Le sol de l'Irak-Adjémi est très élevé et extrêmement montueux; il est traversé par les nombreuses ramifications des monts Elbourz, Demavend, Elvend et Rasmend; entre les chaînes s'étendent de vastes plaines sablonneuses où vont se perdre la plupart des cours d'eau qui arrosent la contrée. Quelques cantons sont néanmoins fertiles et bien cultivés; mais l'arrosement y est indispensable. Le climat est sain et tempéré, excepté deux mois de fortes chaleurs. On y élève beaucoup de bestiaux, des chameaux et des chevaux estimés; l'industrie y est florissante.

IRAK-ARABI, la *Babylonie* des anciens, contrée de la Turquie d'Asie au S. E., est comprise dans la partie méridionale du pachalik de Bagdad et dans le pachalik de Bassora; elle est arrosée par l'Euphrate et le Tigre et composée presque entièrement d'une vaste plaine sèche et aride. On y voyait autrefois les villes de Babylone, de Séleucie et de Ctésiphon; on y trouve encore aujourd'hui celle de Bagdad.

IRAN, nom donné à la région Persique par les habitants de cette contrée. *Voy.* PERSE.

IRANCY, bourg de France (Yonne), à 12 kil. S. d'Auxerre; 1,150 hab. Vin renommé.

IRAOUADDY, grand fleuve de l'Asie, naît probablement dans le Thibet occidental, par 28° ou 30° lat. N., traverse cette contrée de l'O. à l'E., franchit l'Himalaya par le défilé de Singghian-kial, parcourt dans toute sa longueur l'empire birman du N. au S., arrose en passant la province chinoise d'Yun-nan, et aboutit dans la mer des Indes au golfe de Martaban par plusieurs bouches. Son cours est d'environ 3,200 kil. Dans le Thibet, ce fleuve porte le nom de Yarou-dangbo-tchou; les Chinois le nomment Pin-lang-kiang. Il reçoit un très grand nombre d'affluents.

IRASA, canton de l'Afrique ancienne, entre Azyria et Cyrène. C'est là que l'on place le royaume d'Antée.

IRBIT, ville de la Russie d'Asie (Perm), à 400 kil. E. de Perm, au confluent de l'Irbit et de la Neiva; 1,000 hab. Enceinte de palissades. Commerce actif, grande foire où se rendent annuellement, outre les Russes et les Sibériens, des Boukhares, Tartares, Persans, Grecs, Arméniens.

IREGH, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Tolna, à 110 kil. S. O. de Pesth; 5,000 hab. Elle fut ravagée par la peste en 1796. — Ville des États autrichiens (Esclavonie), à 13 kil. S. de Péterwaradin. Vignobles estimés.

IRÈNE, impératrice de Constantinople, née à Athènes, de parents obscurs, avait reçu de la nature une rare beauté jointe à tous les dons de l'esprit. Constantin Copronyme fut tellement frappé de ces qualités qu'il la choisit en 769 pour l'épouse de son fils, depuis l'empereur Léon IV. Elle prit un grand ascendant sur l'esprit de son époux, et celui-ci en mourant lui laissa la tutelle de leur fils, Constantin VI (780). Irène déploya, pendant sa régence, toutes les vertus d'une grande reine, et remporta quelques avantages sur les Sarrasins; mais dans la suite, trahie par la fortune, elle conclut avec le célèbre Haroun-al-Raschid une paix onéreuse, quoique utile. En 787 elle assembla à Nicée un concile qui rétablit le culte des images, et fit cesser le schisme de l'église d'Orient. Son fils, Constantin, arrivé à sa majorité (790), la relégua dans un château-fort; mais au bout de quinze mois, Irène obtint de reparaître à la cour, et, pour s'assurer désormais le pouvoir, elle eut la barbarie de priver son fils de la vue. Elle s'efforça de faire oublier ce crime par de grandes actions. On dit qu'elle envoya des ambassadeurs à Charlemagne pour lui offrir sa main, voulant unir ainsi les deux empires. Mais avant que cette alliance eût pu s'accomplir, elle fut détrônée, en 802, par Nicéphore, son grand-trésorier; on l'exila dans l'île de Lesbos, où elle se vit réduite à filer du lin pour vivre; elle y mourut en 803. Les Grecs, oubliant ses crimes, l'ont mise au nombre de leurs saintes, et célèbrent sa fête le 15 août.

IRÉNÉE (saint), né en Grèce vers l'an 120, ou 140 selon d'autres, eut pour maîtres saint Papias et saint Polycarpe, vint dans la Gaule vers 177 pour y répandre la foi, fut élu évêque de *Lugdunum* (Lyon) après saint Pothin, et subit le martyre, à ce qu'on croit, sous Septime-Sévère, vers 202. Il a écrit en grec; on n'a que des fragments de ses livres *Contre l'hérésie*, mais il en reste une trad. lat. faite de son temps. Il contribua à terminer la dispute sur l'époque de la célébration de la Pâque. Ses œuvres ont été publiées par D. Massuet, Paris, 1710, in-fol., et Venise, 1734, avec des fragments nouveaux, et trad. en français par M. Genoude, 1837-43. On honore ce saint le 28 juin. L'abbé Prot a écrit sa vie, 1843.

IRENOPOLIS ou NERONIAS, v. de Cilicie, sur les confins de la Lycaonie, auj. détruite. — *Voy.* NÉRÉE.

IRETON, général anglais, gendre de Cromwell,

fut un des plus ardents adversaires de Charles I. Fait prisonnier à la bataille de Naseby (1645), il ne recouvra la liberté que parce que le roi ne put emmener ses prisonniers. Il contribua beaucoup à la condamnation de ce malheureux prince. Cromwell, rappelé d'Irlande par le parlement anglais en 1650, laissa son gendre dans cette île, avec le titre de gouverneur et de lord-député. Ireton s'empara, après le départ de Cromwell, des villes de Waterford et de Limerick. Il fut tué à la prise de cette dernière en 1651.

IRGHIZ, nom de deux rivières de la Russie d'Europe (Saratov); l'une naît dans le district de Volsk, coule à l'O. et se perd dans le Volga, vis-à-vis de Volsk après un cours très sinueux de 450 kil.; l'autre naît dans le district de Khvalinsk, et se partage en deux bras qui se jettent tous deux dans le Volga; 200 kil. de cours.

IRI, nom moderne de l'Eurotas. *Voy.* EUROTAS.

IRIA, auj. *Voghera*, ville de l'Italie ancienne, dans la Gaule Cisalpine, chez les Ligures, au N. E. de *Dertona*.

IRIA FLAVIA, auj. *el Padron*, ville d'Hispanie, chez les Astures, au S. O. de *Brigantium*.

IRIARTE. *Voy.* YRIARTE.

IRIS (c.-à-d. en grec *arc-en-ciel*), fille du centaure Thaumas et d'Electre, était la messagère des dieux, et en particulier celle de Junon. Cette déesse la métamorphosa en arc et la plaça au ciel en récompense de ses services.

IRIS, auj. l'*Iékil-Irmak*, fleuve de l'Asie-Mineure, sortait de la Cappadoce, traversait l'O. du roy. de Pont, et tombait dans le Pont-Euxin près d'Amise, entre l'Halys et le Thermodon.

IRKOUT, riv. de la Russie d'Asie (Irkoutsk), sort du lac Itchin, et tombe dans l'Angara ou Haute-Toungouska, près d'Irkoutsk; cours, 400 kil.

IRKOUTSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouvernement d'Irkoutsk, au confluent de l'Irkout et de l'Angara, par 101° 10' long. E., 52° 16' lat. N., à 2,330 kil. S. E. de Tobolsk; 20,000 hab. Archevêché, 33 églises, 2 couvents, gymnase, séminaire, école de navigation, école japonaise, plusieurs bazars. Manufacture royale de draps; toiles, maroquins, savon, chandelles, glaces, eau-de-vie, etc. Commerce avec la Chine et l'intérieur de la Russie, surtout en fourrures. Fondée en 1611.

IRKOUTSK (gouv. d'), une des huit grandes divisions de la Sibérie, par 94°-120° long. E., 51°-74° lat. N., a pour bornes à l'E. la province d'Iakoutsk, à l'O. le gouvernement de Tomsk, au N. ce même gouvernement, au S. la Mongolie. Très vastes forêts, quelques districts fertiles, mines (entre autres argent et plomb à Nertchinsk). Ch.-l., Irkoutsk. Autres places, Kiakhta, Nijnéi-Oudinsk, Nertchinsk, Karensk, Balagansk, Bargouzin, Verknéi-Oudinsk. Les Mongols-Kalkas, les Toungouses, les Bourets habitent ce gouvernement. — On étendait jadis le nom de gouvernement d'Irkoutsk à toute la Sibérie à l'E. du gouvernement de Tomsk, et l'on y distinguait quatre grandes provinces, Irkoutsk, Iakoutsk, Nertchinsk et Okhotsk.

IRLANDE, *Ireland* en anglais, *Erin* en irlandais, *Hibernia*, *Iernis*, *Juvernia*, *Scotia major* des anciens, une des îles Britanniques et l'un des trois royaumes qui composent le royaume-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, est située à l'O. de la Grande-Bretagne, dont elle est séparée par le canal Saint-George ou mer d'Irlande, entre 51° 15'-55° 15' lat. N., et 8° 20'-13° long. O.: 450 kil. du N. au S., sur 280 de l'E. à l'O.; 9,820,000 h. en 1841; 6,500,000 seulement en 1851; capit., Dublin. L'Irlande se divise en quatre grandes prov.: Leinster ou Lagénie à l'E., Ulster ou Ultonie au N., Connaught ou Connacie à l'O., Munster ou Momonie au S.; ces prov. sont subdivisées elles-mêmes en 32 comtés dont voici les noms:

Comtés.	*Capitales.*
	1° *Leinster.*
Dublin,	Dublin.
Louth,	Dundalk.
East-Meath,	Trim.
Wicklow,	Wicklow.
Wexford,	Wexford.
Kilkenny,	Kilkenny.
Carlow,	Carlow.
Kildare,	Kildare.
Queen's County,	Maryborough.
King's County,	Philipstown, Tullamore.
West-Meath,	Mullingar.
Longford,	Longford.
	2° *Ulster.*
Antrim.	Antrim et Belfast.
Down,	Downpatrick.
Armagh,	Armagh.
Tyrone,	Omagh.
Londonderry,	Londonderry.
Donegal,	Donegal.
Fermanagh,	Enniskillen.
Cavan,	Cavan.
Monaghan,	Monaghan.
	3° *Connaught.*
Leitrim,	Carrick-on-Shannon.
Sligo,	Sligo.
Roscommon,	Roscommon.
Mayo,	Castlebar.
Galway,	Galway.
	4° *Munster.*
Clare,	Ennis.
Limerick,	Limerick.
Kerry,	Tralee.
Cork,	Cork.
Waterford,	Waterford.
Tipperary,	Clonmel.

Quatre archev., Armagh, Dublin, Cashell, Tuam.

Cette contrée, généralement plate, est arrosée par un grand nombre de rivières dont les principales sont: le Shannon, le Bandon, la Lee, la Blackwater, la Boyne, la Liffey, la Barrow, la Slane, etc. Il faut y ajouter les trois grands canaux dits: Grand-Canal, canal Royal et canal de Newry. L'Irlande renferme en outre un grand nombre de lacs dont les plus considérables sont ceux de Swilly, de Foyle, Neagh, Erne, Corrib, Lane ou Killarney, etc.; les côtes, extrêmement échancrées, surtout au S. O., offrent un grand nombre de baies utiles pour la navigation et de ports très commodes (Bantry, Cork, Belfast, Dlingle, Sligo, etc.). On trouve en Irlande d'excellents pâturages, mais aussi beaucoup de marécages; les forêts ont presque entièrement disparu. Le climat de l'Irlande est tempéré, mais humide et variable. Les principales productions du sol sont l'avoine, l'orge et surtout les pommes de terre, le lin, le chanvre, etc.; la culture du blé est encore arriérée. On élève en Irlande une grande quantité de bestiaux, de petits chevaux estimés, des porcs et des chèvres; on y exploite des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, de cobalt et de houille, des carrières de granit et de pierres calcaires, des ardoisières, etc. L'industrie est peu développée: elle a pour objets principaux les toiles, mousselines, tissus de coton, l'eau-de-vie, la bière, etc. Le paysan irlandais est réduit à un état de misère, de dégradation et d'abrutissement inouï, fruit d'un gouvernement tyrannique, de l'excessive avarice des propriétaires fonciers, de l'énormité des impôts et du manque d'instruction. Le gouv. de ce pays est confié à un vice-roi ou lord-lieutenant nommé par le souverain de la Grande-Bretagne. L'Irlande est représentée au parlement par 32 pairs pour la Chambre des Lords, et 100 députés pour la Chambre des Communes La religion de

l'état est celle de l'église anglicane; mais les sept huitièmes de la population professent la religion catholique. L'idiome irlandais est un dialecte du celtique, corrompu par le mélange de l'anglais.— L'histoire primitive de l'Irlande est entourée de fables; on sait seulement qu'au IVe siècle de notre ère, saint Patrick y introduisit le christianisme; l'Irlande était alors divisée entre plusieurs chefs indépendants, dont les principaux furent les O'Neil dans le Munster méridional, les O'Brien dans le Thomond ou Munster septentrional, les O'Connor dans le Connaught, etc. Les Danois survinrent au VIe siècle et s'emparèrent de presque toutes les côtes. Au commencement du XIe siècle, Brien-Borom, roi de Munster, devint maître de la plus grande partie de l'île, mais il fut vaincu et tué par le roi de Leinster et les Danois ses alliés (1027). Enfin, en 1160, Henri II, roi d'Angleterre, qui avait fait annexer l'Irlande à ses possessions par une bulle du pape Adrien IV (1155), y envoya une armée et s'y rendit lui-même en personne (1171). Les Irlandais, attaqués par des forces supérieures, furent obligés de se soumettre, et Jean, fils de Henri II, fut le premier vice-roi d'Irlande. Cependant les Anglais n'avaient soumis qu'une petite partie de l'île (les comtés actuels de Dublin, Meath, Louth et Kildare); le reste était encore indépendant. En 1315, Édouard Bruce, frère du roi d'Écosse, y débarqua, et fut reconnu roi à Dundalk par les Irlandais restés libres; mais il fut vaincu et chassé en 1318. Le mariage du duc de Clarence, fils d'Édouard III, avec l'héritière des rois de l'Ulster (1361), acheva la soumission de l'île, sur laquelle les Anglais commencèrent dès lors à faire peser le joug le plus tyrannique. Déjà plusieurs efforts inutiles avaient été tentés par les Irlandais pour secouer la domination anglaise, lorsqu'au XVIe siècle leur refus d'accéder à la réforme introduite en Angleterre par Henri VIII attira sur eux de nouvelles persécutions. Elisabeth dépouilla les Catholiques irlandais de la faculté d'occuper des emplois publics; Jacques I confisqua toutes les terres des insurgés et les biens du clergé catholique. En 1650, l'Irlande, qui avait pris parti dès 1641 pour Charles I, fut mise à feu et à sang par une armée de Cromwell. Lors de la révolution de 1688, les Irlandais, toujours fidèles aux Stuarts parce qu'ils étaient catholiques, se déclarèrent pour Jacques II; mais la victoire de la Boyne, remportée en Irlande même par Guillaume d'Orange (1690), anéantit leurs espérances. En 1782, ils obtinrent un parlement indép.; néanmoins, encouragés par la France, ils s'insurg. en 1796. L'insurr., mal second. par la Républ., fut bientôt comprim., et les échafauds se relevèrent. En 1800, le parlement anglais, dans le but d'abolir la nationalité de l'Irlande, décréta l'union définitive des deux pays et supprima l'ombre de parlement que l'Irlande avait conservée; on laissa, il est vrai, aux Irlandais la faculté d'envoyer des députés au parlement britannique (qui prit, dès lors, le nom de *parlement impérial*), mais les Catholiques furent privés du droit d'élection et de représentation. Depuis cette époque, l'Irlande n'a cessé de réclamer l'émancipation des Catholiques et même le rappel de l'union. L'émancipation, longtemps promise et toujours ajournée, a enfin été accordée en 1829, sous le ministère de Robert Peel. Néanmoins l'Irlande s'agita longtemps encore, et ne cessa, par l'organe de son principal représentant, O'Connell, de protester contre l'union.

IRLANDE (mer d'). On désigne sous ce nom la partie de l'Océan Atlantique située entre l'Angleterre et l'Irlande. Elle communique avec l'Atlantique au N. par le canal du Nord, entre l'Écosse et l'Irlande, et au S. par le canal Saint-George. Elle renferme les îles d'Anglesey et de Man.

IRLANDE (NOUVELLE-), île du Grand-Océan Équinoxial, au N. E. de la Nouvelle-Bretagne et au S. E. du Nouvel-Hanovre, par 2° 30'-4° 59' lat. S., et 148° 18'-150° 50' long. E. Cette île, longue et étroite, a 350 kil. de long sur 35 de large; elle paraît montagneuse et couverte de forêts; on y trouve en abondance des cocotiers et des muscadiers; les bois sont peuplés d'une multitude d'oiseaux de diverses espèces. Les indigènes sont très laids; ils sont moins noirs que les nègres d'Afrique, et leur chevelure est longue et laineuse; ils sont doux, sobres, hospitaliers, mais défiants. Ils confectionnent avec beaucoup d'adresse leurs armes et leurs instruments pour la pêche et la chasse. — Autour de la Nouvelle-Irlande se trouvent plusieurs îles moins importantes, dont les principales sont celles de Saint-Matthieu, de Nouvel-Hanovre et l'île des Pêcheurs.

IRMINSUL, ou colonne d'Irmin (*Hermann*, *Arminius*), idole des anciens Saxons, était placée sur la montagne fortifiée d'Ehresbourg (maintenant *Stadtberg* ou *Marsberg* près de Paderborn). Elle représentait un homme armé à la façon des Germains, tenant un étendard d'une main et une lance de l'autre. C'était le dieu de la guerre, ou selon quelques-uns Arminius déifié. Charlemagne détruisit cette idole en 772, ainsi que la forteresse qui la défendait.

IRNERIUS, *Werner* ou *Garnier*, le réformateur de la jurisprudence au moyen âge, était né, selon les uns, en Allemagne, selon d'autres à Milan, ou plutôt dans le Bolonais, vers 1065. Sa vie est peu connue. Selon une tradition, il avait étudié à Constantinople; mais il est plus probable qu'il se forma seul par la lecture des jurisconsultes anciens. Il fit revivre l'étude du droit romain, depuis longtemps négligée, et enseigna à Bologne, au commencement du XIIe siècle (de 1100 à 1120 environ), avec un si grand éclat que bientôt l'école de cette ville fut aussi célèbre pour la jurisprudence que l'école de Salerne pour la médecine: c'est vers 1110 qu'elle était dans sa plus grande splendeur. La grande-comtesse Mathilde, qui régnait sur la Toscane, et l'empereur Henri I appelèrent Irnerius dans leurs conseils; il fut même, selon une tradition fort douteuse, chancelier de l'empereur Lothaire II. On place sa mort entre 1138 et 1150. On lui attribue l'institution des grades scientifiques et des insignes affectés à chaque grade. On a de lui des *gloses* qui justifient peu sa réputation. Il laissa de savants disciples dont les plus connus sont: Azzon, Jean Bulgare, Martin Gosia, Hugues et Jean de Porta Ravegnana.

IRNIS, bourg de Suisse. *Voy.* GIORNICO.

IROQUOIS ou les SIX NATIONS, confédération d'Indiens de l'Amérique du Nord, qui habitent auj. partie dans les États-Unis (état de New-York), partie dans le Canada. Ces six nations s'appellent les Mohawks, les Onéidas, les Onondagas, les Sénécas, les Cayugas et les Tuscaroras. Les Iroquois ne comptent plus guère auj. que 12,000 individus. Ils sont fiers, guerriers, courageux, hospitaliers, amis fidèles, d'une imagination mélancolique; ils sont passionnés pour le jeu et les liqueurs fortes; l'abus de ces spiritueux (dont ils ignoraient l'usage avant l'arrivée des Européens) les a abrutis et énervés. — En 1603, lorsque les Français arrivèrent au Canada, les Iroquois formaient une ligue puissante, alors en guerre avec les Adiroudaks. Ceux-ci invoquèrent le secours des Français, et, conduits par Champlain, défirent complétement les Iroquois; mais les Hollandais, qui avaient remonté l'Hudson jusqu'à la hauteur de la ville actuelle d'Albany, anéantirent la nation des Adiroudaks. Dans les guerres que se firent les Anglais et les Français, les Iroquois se partagèrent et servirent alternativement les deux peuples. Dans la guerre de l'indépendance, ils étaient alliés de la Grande-Bretagne: aussi, en 1779, les troupes

américaines en massacrèrent un grand nombre et détruisirent leurs villages. Depuis ce temps, ils vivent sur ce qu'on appelle les réserves de l'état; mais ils sont resserrés tous les jours par les colons américains, et leur nombre diminue sensiblement.

IRRAOUADY, fleuve d'Asie. *Voy.* IRAOUADDY.

IRTYCHE ou IRTISCH, grand fleuve de l'Asie septent., sort des monts Altaï, dans la Dzoungarie, par 93° long. E., 45° 25' lat. N., traverse le lac Dzaïssang, baigne le gouvernement de Tomsk (Russie d'Asie), le N. du Turkestan indépendant, le S. du gouvernement de Tobolsk, et après un cours de 6,900 kil. environ, tombe dans l'Obi au-dessous de Samarovo par 60° 45' lat. N. et 66° 15' long. E. Affluents, l'Ishim et le Tobol.

IRUIANE, riv. du Pérou, formée de l'Iacuma et de la Mayussa, coule à l'E. N. E., et tombe dans la Mamoré par 68° 50' long. O., 12° 20' lat. S. Cours, 350 kil.

IRUN, ville frontière d'Espagne (Bilbao), à 13 kil. E. de Saint-Sébastien; 2,300 hab. C'est la première ville espagnole qu'on rencontre en sortant de France par la Bidassoa. Cette ville est fort ancienne et existait du temps des Romains.

IRUS, mendiant d'Ithaque, renommé pour sa grande taille et sa gloutonnerie. Son véritable nom était Arnée; mais les amants de Pénélope l'appelaient Irus, parce qu'il faisait leurs messages (du grec *eirein*, parler). Comme il insultait Ulysse, et voulait, sans le connaître, lui défendre l'entrée de son palais, le héros le tua d'un coup de poing.

IRVINE, ville d'Écosse (Ayr), à 18 kil. N. d'Ayr, près du golfe de la Clyde; 5,200 hab. Tissus de coton, chantiers de construction, *etc.* Cette ville est fort ancienne. Elle dut son importance à un couvent de Carmélites qui y fut fondé en 1412.

IS ou ÆIOPOLIS, auj. *Hit*, ville de la Babylonie, ou de la Mésopotamie méridionale, au confluent de la petite rivière d'Is et de l'Euphrate.

ISA, ancien nom de l'île de LESBOS.

ISAAC, fils d'Abraham et de Sara, naquit vers l'an 2266 av. J.-C. (selon l'*Art de vérifier les dates*) ou 1896, selon la chronologie vulgaire, sa mère étant âgée de 90 ans. Il fut sauvé par un miracle au moment où son père allait l'immoler pour obéir à l'ordre de Dieu (*Voy.* ABRAHAM). Il épousa Rébecca, dont il eut Esaü et Jacob, et mourut à l'âge de 180 ans. Il était devenu aveugle dans sa vieillesse.

ISAAC COMNÈNE, empereur grec, fils d'un préfet de l'Orient, fut proclamé empereur en 1057, à la place de Michel Stratiotique, qui venait d'être renversé du trône. Faible et incapable de gouverner, il abdiqua en faveur de Constantin Ducas, l'an 1059, et se retira dans un monastère où il mourut en 1061.

ISAAC L'ANGE, empereur grec, prit la place d'Andronic Comnène en 1185, et fut porté au trône par le peuple au moment même où Andronic le faisait conduire au supplice. Il se rendit odieux par ses débauches, et fut détrôné par Alexis, son frère, qui lui fit crever les yeux (1195). Isaac remonta sur le trône en 1204 avec le secours des Croisés; mais, six mois après, il fut détrôné de nouveau et mis à mort par Alexis Ducas, à l'âge de 50 ans.

ISABEAU DE BAVIÈRE. *Voy.* ISABELLE.

ISABELLA (port de LA), sur la côte N. d'Haïti, par 73° 26' long. O., 19° 58' lat. N. Colomb y fonda en 1493 le premier établissement espagnol de l'île d'Haïti.

ISABELLE (sainte), sœur de saint Louis, roi de France, fonda le monastère de Longchamp, près de Paris, en 1260, et mourut en 1271. On la fête le 22 février, jour de sa mort, et le 31 août.

ISABELLE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Philippe-le-Bel, épousa en 1308 Édouard II, roi d'Angleterre. Se voyant négligée par son mari, que gouvernaient d'indignes favoris, elle sollicita des secours étrangers, s'empara de la personne du roi, le fit déclarer déchu et se fit proclamer régente de son fils, Edouard III (1326). Elle accorda toute sa confiance à un jeune baron, son amant, Roger Mortimer, qui ne craignit pas de terminer les jours du malheureux Édouard II par un affreux supplice (1327). Le jeune Édouard III, indigné, sortit alors de tutelle, surprit Isabelle et son favori (1330), envoya Mortimer à l'échafaud, et relégua sa mère dans une prison où elle mourut au bout de 28 ans. C'est du chef de cette princesse qu'Edouard III et ses successeurs prétendaient tenir des droits à la couronne de France, droits qui, d'après la loi salique, n'étaient nullement fondés, mais qui n'en furent pas moins le prétexte de longues guerres entre les deux nations.

ISABELLE DE BAVIÈRE, reine de France, fille d'un duc de Bavière, épousa en 1385 Charles VI, roi de France. Ce prince étant tombé en démence (1392), elle fut mise à la tête d'un conseil de régence dont faisaient partie le duc d'Orléans, frère du roi, et Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Il s'éleva bientôt entre ces deux princes une funeste rivalité, d'où naquit la querelle des Bourguignons et des Armagnacs (*Voy.* ces mots). Isabelle favorisa le duc d'Orléans, avec lequel elle entretenait, dit-on, des liaisons criminelles; le duc de Bourgogne, pour se venger, fit assassiner le duc d'Orléans (1407). Malgré son ressentiment, Isabelle consentit à traiter avec le duc de Bourgogne, afin de conserver le pouvoir, et, même après l'assassinat de Jean-sans-Peur (1419), on la vit se liguer avec le successeur de ce duc, Philippe-le-Bon, pour livrer la France à l'étranger et dépouiller son propre fils (Charles VII). Elle signa dans ce but l'infâme traité de Troyes, qui faisait passer la couronne sur la tête d'Henri V, roi d'Angleterre (1420). Après la mort de Charles VI et de Henri V, elle ne joua plus aucun rôle. Elle mourut universellement méprisée, en 1435.

ISABELLE DE CASTILLE, reine d'Espagne, sœur de Henri IV, roi de Castille, née en 1450, épousa en 1469 Ferdinand V, roi d'Aragon, et succéda en 1474, sur le trône de Castille, à son frère Henri IV, au préjudice de Jeanne, fille du feu roi, dont la légitimité était contestée. Elle eut d'abord à défendre la couronne de Castille contre Jeanne, que soutenait le roi de Portugal; mais la victoire de Toro, remportée par Ferdinand en 1476, la rendit maîtresse absolue. Isabelle fit régner dans ses états la justice que des guerres perpétuelles avaient presque anéantie, et créa la milice de la *Sainte-Hermandad*; elle donna une nouvelle organisation à l'Inquisition (1481), enleva aux Maures tout ce qu'ils possédaient encore en Espagne, et mit fin à leur empire par la prise de Grenade en 1492. Après cette conquête, Isabelle et Ferdinand prirent en commun le titre de rois d'Espagne. Leur puissance s'étendit bientôt par les découvertes de Christophe Colomb, qu'Isabelle avait accueilli. Mais au milieu de tant de gloire, son bonheur fut troublé par de grands chagrins domestiques; elle perdit coup sur coup son fils, don Juan, prince des Asturies, et une fille, reine de Portugal, et fut témoin de la folie de son autre fille Jeanne, archiduchesse d'Autriche. Elle mourut de douleur en 1504, après avoir déclaré Jeanne-la-Folle héritière de ses états de Castille, conjointement avec l'archiduc Philippe son époux.

ISABELLE D'AUTRICHE, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Élisabeth de France, fut un instant mise en avant par le cabinet espagnol (comme étant la nièce et la plus proche parente de Henri III), pour occuper le trône de France, au préjudice de Henri de Navarre. Lorsque Philippe II eut perdu l'espoir de placer la couronne de France sur la tête de sa fille, il lui fit épouser Albert, fils de Maximilien II

(1599), et lui donna en dot la souveraineté des Pays-Bas et la Franche-Comté. Isabelle accompagna son époux dans ses guerres contre les Hollandais ; se trouvant au siége d'Ostende, elle jura, dit-on, de ne changer de linge qu'après la prise de cette place. Ostende ayant résisté plus de trois ans, le linge que portait la princesse avait pris une teinte fauve à laquelle on donna le nom de *couleur Isabelle*. Elle fut privée de la souveraineté des Pays-Bas par le roi d'Espagne, Philippe IV, son neveu, qui ne lui laissa que le titre de gouvernante. Elle défendit le Brabant contre les attaques du prince d'Orange, et déjoua une conspiration tramée pour ériger les Pays-Bas catholiques en république (1632). Elle mourut en 1633.

ISAGORAS, Athénien, rival de Clisthène, qui avait établi le gouvernement démocratique à Athènes après l'expulsion des Pisistratides (509), tenta, avec le secours du roi de Sparte Cléomène, de rétablir l'oligarchie, chassa Clisthène, et fit bannir sept cents familles athéniennes ; mais assiégé par le peuple dans la citadelle, il fut forcé de capituler, et fut banni à son tour. Clisthène fut alors rappelé, et le gouvernement démocratique rétabli.

ISAIE, *Isaias*, fils d'Amos, et neveu d'Amasias, roi de Juda, fut le premier des quatre grands prophètes ; il prophétisa sous Osias, Joathan, Achaz et Ezéchias. C'est lui qui annonça à ce dernier prince, de la part de Dieu, d'abord qu'il allait mourir, ensuite que sa vie serait prolongée de quinze ans. Pour confirmer cette promesse, il fit reculer l'ombre du soleil de dix degrés sur le cadran d'Achaz. Il fut mis à mort et scié en deux, sous le règne de l'impie Manassé, fils d'Ézéchias, vers l'an 694 av. J.-C. Il avait alors 130 ans. Isaïe passe pour le plus éloquent des prophètes. Ses idées sont sublimes, ses tableaux énergiques, et son style d'une véhémence extraordinaire. On admire surtout le *Cantique sur la ruine de Babylone*. Ses prophéties ont été traduites par M. E. de Geneude, 1815, in-8.

ISALA, auj. l'*Yssel*, rivière du pays des Bataves. *Voy.* SALA.

ISAR, riv. de Bavière, naît dans les Alpes du Tyrol, à 9 kil. N. E. d'Innsbruck, reçoit la Loisach, l'Ammer, et se perd dans le Danube au-dessus de Deckendorf. Elle baigne Munich, Landshut, et donne son nom à un cercle de la Bavière. Cours, 280 kil.

ISAR (cercle de l'), une des divisions de la Bavière, entre le cercle de la Regen au N., celui du Danube-Inférieur et l'archiduché d'Autriche à l'E., le Tyrol au S. et le cercle du Danube-Supérieur à l'O., a 150 kil. sur 105 et compte 500,000 hab. Ch.-l., Munich. Plusieurs grands lacs, de belles forêts, des plaines fertiles dans le N.

ISARA, nom commun à deux rivières de la Gaule Transalpine : 1° l'*Isère* actuelle, qui prenait sa source dans les Alpes Grecques, traversait la Narbonaise 2ᵉ et la Viennaise, passait à *Gratianopolis* (Grenoble), et se jetait dans le *Rhodanus* (Rhône) au-dessus de *Valentia* ; 2° l'*Oise*, qui naissait sur les confins des *Nervii*, et se perdait dans la *Sequana* (Seine) au-dessous de *Lutetia* (Paris).

ISARDJIK, ville de la Bosnie, à 53 kil. N. O. de Novi-Basar, dans les montagnes, a longtemps été employée comme un lieu d'exil par le gouvernement ottoman ; c'était jadis la résidence des rois de Bosnie.

ISAURE (Clémence), dame illustre et riche de Toulouse, que l'on croit issue des anciens comtes de Toulouse, institua vers l'an 1490 les Jeux Floraux à Toulouse, et laissa à la ville des revenus considérables pour fournir aux frais des concours de poésie (*Voy.* JEUX FLORAUX). Clémence Isaure ne fit, par cette fondation, que renouveler un établissement qui existait déjà à Toulouse au XIIIᵉ siècle sous le titre de *Collége de la gaie science*. Elle mourut vers l'an 1513 à 50 ans ; on ne sait rien de sa vie. Ce que l'on raconte de ses amours est un roman.

ISAURIE, *Isauria*, petit district de l'Asie-Mineure, dans la région des lacs du Taurus, était ainsi nommée de la ville d'Isaure, et était attribuée soit à la Phrygie, soit à la Lycaonie ou à la Pisidie ; ses habitants étaient farouches et braves, mais pillards ; plus tard on étendit beaucoup l'Isaurie à l'E. et au S. E. en y comprenant toute la Trachéotide : elle forma alors une province du diocèse d'Orient, à l'O. de la Cilicie 1ʳᵉ ; cette province avait pour ch.-l. Séleucie-Trachée.

ISAURIEN (LÉON, dit L'). *Voy.* LÉON.

ISBOSETH, fils de Saül, disputa le trône à David à la mort de Saül (1040), régna pendant sept ans sur onze tribus d'Israël, tandis que David régnait sur celle de Juda. Au bout de ce temps, il fut abandonné d'Abner, le meilleur de ses généraux, et périt assassiné par deux Benjamites. Il faisait sa résidence à Mahanaïm au-delà du Jourdain, tandis que David résidait à Hébron.

ISCA, riv. de la Bretagne romaine, auj. EXE.

ISCA DUMNONIORUM, ville de la Bretagne 1ʳᵉ, capit. des *Dumnonii*, auj. EXETER.

ISCA SILURUM, ville de la Bretagne 2ᵉ, chez les *Silures*, au S. O. de *Venta Silurum*, auj. CAERLEON.

ISCALIS ou ISCHALIS, ville de la Bretagne romaine, chez les Belges, auj. ILCHESTER.

ISCANUS (Joseph), poëte latin du XIIᵉ siècle, ainsi nommé, parce qu'il était né à Exeter (en latin *Isca*), dans le comté de Devon ; il embrassa la vie monastique, et mourut vers 1224. Il est connu par un poëme *De bello Trojano*, longtemps attribué à Cornelius Nepos, et qui fut pour la première fois rendu à son véritable auteur par Dresemius dans l'édition de Francfort, 1623, in-4. On le trouve généralement joint à Dyctis et à Darès.

ISCARIOTH, village de Judée, à l'E. de Samarie, fut la patrie de l'apôtre Judas, dit *l'Iscariote*.

ISCHIA, *Ænaria insula*, et plus anciennement, dit-on, *Pithécuse* et *Inarime*, île du roy. de Naples, à l'entrée du golfe de Naples, par 40° 48' lat. N., 11° 34' long. E. : 35 kil. de tour ; 24,000 hab. Baies ; bons fruits, vin excellent ; fer, soufre, eaux thermales. Célèb. mont Epomeo, volcan éteint dont la dernière éruption eut lieu en 1303. L'île a pour ch.-l. Ischia, sur la côte O. : 3,000 hab. Evêché, citadelle, ruines de la forteresse qu'y bâtit au XVᵉ siècle Alphonse d'Aragon. Ville fort ancienne ; fondée, dit-on, par des Chalcidiens d'Eubée. *Voy.* ÆNARIA.

ISCHITELLA, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 5 kil. N. O. de Vico ; 3,000 hab.

ISCHL, v. d'Autriche, sur la Traun. Eaux sulf., sel.

ISDEGERDE, roi de Perse. *Voy.* YESDEDGERD.

ISÉE, *Isæus*, orateur grec, natif de Chalcis en Eubée, vint de bonne heure se fixer à Athènes ; fut disciple de Lysias et d'Isocrate, et maître de Démosthènes. Il nous reste de lui onze discours, dans lesquels on remarque, avec beaucoup d'élégance et d'harmonie, la simplicité et la gravité qui caractérisent l'éloquence de la tribune. Ils se trouvent dans les *Orateurs grecs* de Reiske, Leipsick, 1775, et ont été traduits par l'abbé Auger.

ISEGHEM, ville de Belgique (Flandre occid.), à 35 kil. S. de Bruges ; 7,000 hab.

ISENBOURG (comté d'), *Isenburgensis comitatus*, petite principauté médiatisée de l'Allemagne, dont les possesseurs relèvent du grand-duc et de l'électeur de Hesse. Une partie de cette principauté est située dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt et comprise dans les provinces de la Hesse-Supérieure et de Starkembourg ; une autre partie est dans la Hesse-Electorale et dépend de la province de Hanau ; 48,000 hab. Ville principale, Budingen. Sol montagneux, mais bien cultivé, abondant en céréales, fruits, lin, vin, etc. : bestiaux, mines de fer

Ce comté était jadis plus étendu; il tire son nom d'un ancien château dont on voit les ruines entre Coblentz et Andernach.

ISEO (lac d'), *Sebinus lacus*, dans le roy. Lombard-Vénitien, sur la limite des provinces de Brescia et de Bergame, entre ceux de Côme et d'Idro, est ainsi nommé d'Iseo, bourg situé sur le bord mérid. du lac, à 17 kil. N. O. de Brescia, et qui compte 2,000 hab. Couvertures de laine. Le lac a 22 kil. sur 3. Il est traversé par l'Oglio.

ISER, riv. d'Allemagne. *Voy.* ISAR.

ISER, riv. de Bohême, arrose le cercle de Bunzlau et se jette dans l'Elbe après un cours de 90 kil. du N. E. au S. O.

ISÈRE, *Isara*, riv. de France, naît au pied du mont Iseran dans le Piémont, passe à Moutiers-en-Tarentaise, à Montmeillan, arrose ensuite le dép. de l'Isère, auquel elle donne son nom, passe à Grenoble, et se jette dans le Rhône à 9 kil. au-dessous de Valence (Drôme). Cours, 300 kil. Elle reçoit l'Arly, l'Arc, l'Ozeins, le Drac et la Bourne.

ISÈRE (dép. de l'), dép. frontière de la France, à l'E., est borné au N. par le dép. de l'Ain, à l'E. par le Piémont et le dép. des Hautes-Alpes, au S. E. par ce dernier dép., au S. O. par celui de la Drôme, et à l'O. par celui du Rhône : 150 kil. sur 65; 8,412 kil. carrés; 573,645 hab. Ch.-l., Grenoble. Ce dép. a été formé d'une partie du Dauphiné (le Viennois et le Grésivaudan); il est généralement montagneux et couvert de forêts abondantes en gibier. Il est arrosé par le Rhône, l'Isère, le Drac et la Romanche. Céréales en assez grande quantité, légumes, fourrages, chanvre. Nombreux troupeaux de gros et petit bétail; mulets, porcs, chèvres, etc.; vers à soie. Mines de fer, argent et plomb; carrières de marbre, d'albâtre, de granit, de plâtre. Fabriques de soies moulinées et organsinées, indiennes, draps communs, toiles ordinaires, lainages, ganteries, cuirs, papiers; chaudronnerie, etc. Fromages de Sassenage et d'Oysans. Commerce actif alimenté par les produits des manufactures et des mines. — Ce dép. se divise en 4 arrondissements (Grenoble, La Tour-du-Pin, Saint-Marcellin, Vienne), 45 cantons et 555 communes. Il appartient à la 8e division militaire, a une cour impér. et un évêché à Grenoble.

ISERLOHN, ville des Etats prussiens (Westphalie), ch.-l. de cercle, à 26 kil. O. d'Arensberg; 5,800 hab. Industrie (velours, mouchoirs de soie, etc.). Commerce avec la France, l'Italie, etc.

ISERNIA, *Isernia* ou *Æsernia*, ville du roy. de Naples (Molise), à 38 kil. O. de Campo-Basso; 5,200 hab. Evêché; cathédrale, aqueduc. Ville ancienne.

ISET, riv. de la Russie d'Asie, naît dans le gouvernement de Perm, passe dans celui de Tobolsk, et se jette dans le Tobol par 57° lat. N. après un cours de 450 kil.

ISGAUR ou ISKURIAH, primitiv. *Dioscurias*, puis *Sebastopolis* et *Soteriopolis*, ville ruinée et port de la Russie d'Asie, dans l'Abazie, sur la côte orientale de la mer Noire, à 26 kil. S. E. de Soukgoum-kalé.

ISIAQUE (table), un des monuments les plus précieux de l'antiquité; c'est une table de cuivre sur laquelle on voit représentés la figure et les mystères d'Isis, ainsi que la plupart des divinités égyptiennes, chacune avec ses attributs distinctifs. Elle fut trouvée au sac de Rome en 1527; on la conserve aujourd'hui dans la galerie royale de Turin.

ISIASLAV, nom de trois princes qui ont régné en Russie. Isiaslav I, fils d'Iaroslav I, régna à Kiev de 1054 à 1078; son règne fut un temps de guerres et d'anarchie. Ce prince fut sans cesse en lutte avec les membres de sa famille, notamment avec Igor, son frère, et avec Vseslav, prince de Polotsk; fut deux fois détrôné, et périt dans un combat contre Oleg, son neveu. — Isiaslav II régna à Kiev de 1146 à 1154, après avoir arraché la couronne à Igor, son parent. Il fut lui-même trois fois chassé de ses états; mais trois fois il se fit rétablir, et mourut sur le trône. — Isiaslav III fut reconnu grand-prince de Kiev en 1156, à la mort d'Iourié. Il affaiblit ses états par des partages, et fut tué d'un coup de sabre devant Bielgorod, qu'il assiégeait inutilement (1167).

ISIDORE de Charax, historien et géographe ancien, vivait trois siècles avant J.-C., sous le règne de Ptolémée Lagus. On lui doit divers traités historiques, et une *Description de la Parthie* qui a été publiée par David Hœschelius (dans les *Géographes grecs*, Oxford, 1703), et par B. Fabricius, 1849, 8°.

ISIDORE de Séville (saint), fils d'un gouverneur de Carthagène (Espagne), fut fait évêque de Séville en 601, et mourut en 636. Il se distingua également par son érudition et sa piété. Il a laissé entre autres ouvrages 20 livres d'*Origines* ou *Etymologies*; des *Commentaires* sur l'Ancien Testament; un *Traité des écrivains ecclésiastiques*; une *Chronique depuis Adam jusqu'en* 626. Les meilleures éditions de ces ouvrages sont celles de Paris, in-fol., 1601, et de Rome, 1797-1803. On le fête le 4 avril. L'Eglise hon. en outre: 1° le 15 janv., S. Is., prêtre et hospitalier d'Alexandrie, persécuté pour son attachement à S. Athanase, m. en 414; — 2° le 15 mai, S. Is., patron de Madrid, laboureur de son état, m. en 1170.

ISIGNY, ch.-l. de c. (Manche), près de Mortain.

ISIGNY, ch.-l. de canton (Calvados), sur la Manche, à 27 kil. O. de Bayeux; 2,370 hab. Beurre renommé, bon cidre; commerce de légum. Pet. port.

ISILI, ville de Sardaigne (Cagliari), ch.-l. d'une prov. de même nom, à 53 kil. N. de Cagliari; 2,000 hab. Blé, vin blanc, pâturages, poudre à tirer.

ISIS, une des divinités principales des Égyptiens, était sœur et femme d'Osiris. Elle régna longtemps sur l'Égypte avec son frère, et tous deux firent fleurir l'agriculture. Osiris ayant été, au retour de la conquête des Indes, assassiné par son frère Typhon, Isis leva une armée pour marcher contre celui-ci, en donna le commandement à Horus, son fils, et vainquit l'ennemi en deux batailles rangées. Elle fut mise après sa mort au rang des dieux. On prend Isis tantôt pour la lune, tantôt pour la nature; on la confond aussi quelquefois avec la vache Io. L'Egypte célébrait en son honneur des mystères, qui se répandirent dans la Grèce et l'Italie, et que l'on croit les mêmes que ceux de Cybèle. Elle avait des prêtres nommés *Isiaques*. On voit les mystères d'Isis représentés sur la *table Isiaque* (*Voy.* ce mot).

ISKANDERIEH. *Voy.* ALEXANDRIE et SCUTARI.

ISKANDEROUN. *Voy.* ALEXANDRETTE.

ISKER, *Œsus*, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît dans le sandjak de Sophia, coule au N. E., entre en Bulgarie, et se jette dans le Danube entre Nikopol et Rahova, après un cours de 270 kil.

ISKER, ville de la Russie d'Asie. *Voy.* SIBIR.

ISKURIAH ou ISKOURIA, ville de la Russie d'Asie. *Voy.* ISGAUR.

ISLA (le Père), jésuite espagnol, né en 1703 ou en 1714 à Ségovie, mort en 1783, a composé des ouvrages satiriques dans le genre de Rabelais; le plus remarquable est *Vida de fray Gerundio de Campazas*, Madrid, 1758, 3 vol. in-8, où il critique avec esprit les ridicules et le mauvais goût des prédicateurs de son temps. Il prétendit prouver dans une savante dissertation, intitulée *Gil Blas rendu à sa patrie*, que le roman de *Gil Blas* avait été primitivement composé en espagnol.

ISLAM-ABAD, primitivement *Tchittagong*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), par 22° 22' lat. N., 89° 25' long. E., sur le Tchittagong, à 13 kil. de son embouchure dans la mer. Construction de gros na-

vires; canevas de coton. — Les Portugais connurent cette ville dès le XVe siècle; ils la nommaient Porto-Grande. Elle appartint successivement aux rois afghans du Bengale, aux radjahs d'Arakan, enfin aux Mongols depuis 1666. C'est alors qu'elle prit son nom moderne. Les Anglais essayèrent vainement de la prendre en 1689; elle leur fut cédée en 1760.

ISLAM-ABAD, ville de la confédération des Seikhs (Cachemire), sur le Djelem, à 20 kil. S. E. de Cachemire. Commerce de châles.

ISLAMISME, nom par lequel on désigne la religion de Mahomet; il vient de l'arabe *islam*, qui signifie *soumission à Dieu*. *Voy.* MAHOMÉTISME.

ISLANDE, *Iceland* (c.-à-d. *terre de glace*), grande île de l'Océan arctique, située entre l'Europe et l'Amérique, par 63° 7'-66° 44' lat. N. et 18° 40'-27° 54' long. O., à 700 kil. N. O. de l'Ecosse et à 270 kil. E. du Groënland; elle a 390 kil. de l'E. à l'O. et 310 du N. au S.; 50,000 hab. environ (on en comptait jadis plus de 100,000). Ville principale, Reikiavik. Cette île appartient au Danemark; elle est partagée en trois circonscriptions ou bailliages, Sonder-Amtel, Vester-Amtel et Norder-og-Oster-Amtel (bailliages du S., de l'O., et du N. et de l'E.), qui ont pour chefs-lieux Reikiavik, Stappen et Madruvel. On remarque en outre Skalholt (dans le Sonder-Amtel), ancienne capitale de l'île.—L'Islande contient plusieurs volcans et présente l'étrange contraste de glaces éternelles à sa surface et d'un vaste amas de feu dans son sein. Ses côtes offrent une multitude de caps et de golfes étroits; on distingue, parmi les caps, le cap Nord au N. O., le cap Langoness au N. E., et les caps Hekla, Reikianess et Ouvardaness à l'O.; parmi les golfes, le Skaga-fiord et le Hval-fiord au N., l'Isa-fiord, l'Arnar-fiord, le Tseyde-fiord et le Sona-fiord à l'O. Une vaste chaîne de montagnes semi-circulaire couvre l'île dans presque toute son étendue; on y compte dix volcans, dont le plus connu est l'Hékla (1,736 m.). Les nombreuses éruptions de ces volcans ont bouleversé la surface de l'île; on en connaît 42 depuis l'an 1000 jusqu'en 1783, époque de la dernière (celle du Skapta-Jokull). On trouve dans diverses parties de l'île des jets d'eau bouillante, mêlée de pierres et de boue; les plus importants sont le Grand-Geyser et le Strok. Les principales rivières de l'Islande sont la Laxaa, la Thiorsaa, la Skaptaa, etc.; on y voit aussi un grand nombre de lacs dont quelques-uns exhalent des vapeurs et de la fumée. Le climat de cette île est plus tempéré qu'on ne pourrait le croire; on y récolte un peu de grains, des pommes de terre et du lichen; mais elle est presque entièrement dépourvue de bois. On y élève des bœufs, des vaches, la plupart sans cornes, des moutons qui donnent énormément de laine, de petits chevaux de bonne race, des rennes, etc.; on y chasse des renards dont la fourrure est estimée; la pêche que l'on fait sur les côtes est très productive. Les montagnes renferment des mines de fer, de cuivre, de plomb, et surtout du soufre, du porphyre, du cristal de roche, des onyx, calcédoines, agates, etc.; les prairies fournissent de la tourbe et du bois fossile carbonisé. Les Islandais sont de taille moyenne et peu vigoureux; ils sont probes, fidèles, hospitaliers, et tiennent extrêmement à leur patrie; ils ont peu d'industrie, et ne savent que fabriquer des étoffes grossières et préparer les cuirs. Leur langue est un dialecte norwégien. Ils professent la religion réformée. — Les anciens ne connaissaient probablement pas l'Islande, bien qu'on ait voulu voir en elle l'*Ultima Thule*. En 861 un pirate norwégien découvrit cette île, alors déserte, et lui donna le nom de *Sneeland* (terre de neige), changé bientôt en celui d'*Iceland*. En 866, plus. seigneurs, mécontents de la tyrannie d'Harald, quittèrent la Norwége et vinrent fonder en Islande la première colonie sous la conduite d'Ingolf. En 928 la colonie était déjà florissante et possédait une sorte de gouvernement aristocratique. En 996, le christianisme y fut introduit; elle resta paisible et heureuse jusqu'en 1261; alors une révolution la soumit à la Norwége. L'union de Calmar la fit passer sous la domination des Danois, qui l'opprimèrent. Elle fut en outre désolée par les éruptions volcaniques, par la famine et les attaques des pirates. En 1530 la réforme s'y introduisit. L'Islande appartient encore aujourd'hui au Danemark, qui dans ces derniers temps a tenté les plus grands efforts pour améliorer le sort des habitants.

ISLAY ou ILA, une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle : 40 kil. sur 28; 16,900 hab. Montagnes; cuivre, mercure, plomb, émeri, etc. Peu de grains, gros bétail. Beaucoup de cavernes, entre autres la grotte de Sanegmore. — Cette île appartint d'abord aux Danois et aux Norwégiens, puis aux *seigneurs des Iles*, jusqu'au règne de Jacques III, et aux Macdonald jusqu'à celui de Jacques IV, sous lequel elle passa à la couronne.

ISLE, riv. de France, naît près de Ladignac (Haute-Vienne), à 2 kil. S. E. de Nexon, baigne Excideuil, Périgueux, Astier, Mucidant et Montpont, et se jette dans la Dordogne, à Libourne, après avoir reçu la Haute-Vézère, la Loue et la Dronne. Cours, 225 kil. dont 90 navigables. — ISLE, ch.-l. de c. (Vaucluse), dans une île de la Sorgue, près de la fontaine de Vaucluse, à 22 k. E. d'Avignon: 4,800 h. — *V.* ILE et ILLE.

ISLEBIA, nom latin moderne d'EISLEBEN.

ISLEWORTH, ville d'Angleterre (Middlesex), à 13 kil. S. O. de Londres: 5,590 hab. Site pittoresque; belles maisons de campagne, entre autres Sion-House (au duc de Northumberland).

ISLINGTON, ville d'Angleterre (Middlesex), au N. de Londres, se trouve auj. réunie à cette ville par une suite de bâtiments; 35,000 h. Sources ferrug.

ISLY. *Voy.* ce mot au *Supplément*.

ISMAEL, un des fils d'Abraham, né de l'union de ce patriarche avec Agar, esclave égyptienne qu'il avait prise pour femme du second rang, vint au monde l'an 2280 avant J.-C., selon l'*Art de vérifier les Dates*, ou l'an 1906, selon la chronologie vulgaire. Après la naissance d'Isaac (2266), il fut, sur la demande de Sara, chassé de la maison paternelle ainsi que sa mère; il erra longtemps dans le désert, et se fixa enfin près de Bersabée, à l'extrémité méridionale de la Palestine, sur les frontières de l'Arabie. Ismaël devint un habile chasseur et un vaillant guerrier. Il épousa une femme égyptienne dont il eut un grand nombre d'enfants; les Arabes le regardent comme le père de leur nation et l'auteur de leur langue. Il vécut 137 ans.

ISMAEL, fils de l'imam Giafar-el-Sadic, et 6e descendant d'Ali, mort vers 750, a donné son nom à la secte musulmane des Ismaéliens. *Voy.* ce nom.

ISMAEL I ou CHAH ISMAEL, fondateur de la dynastie des Sophis de Perse, était fils d'un gouverneur du Chirvan, petit-fils de Sophi, et prétendait descendre d'Ali, gendre de Mahomet, par Mouça, le 7e des imams. Sorti de sa province en 1499, il secoua le joug de la dynastie turcomane du Mouton-Blanc, s'empara successivement de Tauris, de l'Irak, du Farsistan, du Kourdistan, du Diarbékir, en un mot de toute la Perse; entra dans Bagdad (en 1509), et fit asseoir sur le trône la secte des Chyites; mais fut arrêté dans ses conquêtes par Sélim I, qui le battit à Tchaldir, en 1514. Il régna jusqu'en 1523, et partagea ses états entre ses enfants. Il est encore aujourd'hui en grande vénération parmi les Persans. — Ismaël II, roi de Perse, petit-fils du précédent, était en prison à la mort de son père Chah-Thahmasp (1576). Il passa de la prison sur le trône, et affermit sa puissance par le meurtre de ses 8 frères; mais il fut empoisonné lui-même par sa sœur après 2 ans de règne.

ISMAÉLIENS, nom d'une secte musulmane dont l'origine remonte au IIe siècle de l'ère musulmane, c.-à-d. au VIIIe siècle de J.-C. Les Ismaéliens sont une branche des Chyites ou partisans d'Ali; au lieu d'admettre après Mahomet une succession de douze *imams* ou souverains pontifes comme le font les autres Chyites, ils n'en admettent que sept, et prétendent qu'à la mort d'Ismaël, fils aîné de Giafar-el-Sadic, c'est à tort que l'on transféra la qualité d'Imam à Mouça, frère cadet d'Ismaël, et que cette dignité appartenait de droit à Mohammed, fils d'Ismaël. Ce Mohammed ayant disparu fort jeune, les Ismaéliens ne voulurent point croire à sa mort, mais ils prétendirent que sa race s'était conservée et qu'elle se perpétuait par une filiation secrète jusqu'à l'arrivée d'un dernier imam, sorte de messie qui ferait triompher leur secte. Les Ismaéliens professaient une doctrine mystérieuse qui expliquait par des allégories les dogmes de l'islamisme, et qui, dispensant ses adeptes de toute obligation, était également contraire à la morale et à la religion. Les Ismaéliens jouent un grand rôle dans l'histoire de l'Orient du VIIIe au XIIe siècle. C'est de cette secte que sont sortis les Karmathes, qui ravagèrent la Perse et la Syrie au VIIIe siècle; les califes fatimites, dont le premier, Obéid-Allah, se prétendait issu d'Ali par Ismaël, et qui régnèrent sur l'Égypte de l'an 909 à 1174; les Assassins, dits aussi *Ismaéliens* de l'Est, qui, pendant près de 200 ans (de 1090 à 1260), répandirent la terreur dans tout l'Orient; les Druzes, qui sont encore aujourd'hui fort nombreux en Syrie (*Voy.* DRUZES); on en fait aussi dériver les Nosaïris et les Wahabites.

ISMAIL ou ISMAILOV, ville de la Russie d'Europe (Bessarabie), sur le Danube, à 180 kil. S. de Bender: 24,000 hab. Port de quarantaine, station d'une partie de la flottille du Danube. Cuirs, peau de chagrin. Commerce en denrées de la Moldavie. Elle était jadis beaucoup plus florissante qu'auj. Elle fut assiégée en 1789 par Souvarow, qui la prit d'assaut et la livra trois jours au pillage. Depuis ce moment elle ne s'est pas relevée. Ce n'est plus qu'un point militaire important pour la Russie.

ISMAILOVO, village de Russie (Moscou), au N. E. de Moscou; 400 hab. Ancien palais des czars.

ISMARE, *Ismarus*, v. et mont. de Thrace, au S., chez les *Cicones*, entre Maronée et Stryma.

ISMÈNE (l'), riv. de Béotie, consacrée à Apollon, naissait au N. de Thèbes, et tombait dans l'*Hylica*.

ISMÈNE, fille d'Œdipe et de Jocaste, fut condamnée à mort par Créon avec sa sœur Antigone, pour avoir rendu les honneurs funèbres à son frère Polynice.

ISMID, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* ISNIKMID.

ISMIR, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* SMYRNE.

ISNALLOZ, ville d'Espagne (Grenade), à 19 kil. N. E. de Grenade; 3,300 hab. Savon blanc.

ISNARD (Maximin), membre de l'Assemblée législative et de la Convention, né à Grasse (Var) en 1755, mort vers 1830. A l'Assemblée législative il ne se fit remarquer que par l'exaltation de ses sentiments patriotiques et par la violence des mesures qu'il proposait; à la Convention, il se montra plus modéré, se rangea parmi les Girondins, et combattit avec courage le parti de la Montagne. Il fut mis hors la loi au mois d'octobre 1793, et n'échappa à la mort qu'en se cachant; il rentra dans la Convention après le 9 thermidor, et fit ensuite partie du Conseil des Cinq-Cents; mais, depuis l'avénement de Bonaparte, il resta éloigné des affaires. On a de lui un beau dithyrambe *sur l'Immortalité* et quelques écrits polit., la *Proscription d'Isnard*, 1795, etc.

ISNIK, l'ancienne *Nicée*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le lac d'Isnik (*Ascanius lacus*), qui communique avec la mer de Marmara, à 80 kil. E. de Brousse; 1,500 hab. Fabriques de faïence, poteries et soieries. Commerce de soie, tabac, tapis, fruits et vin. Elle est tout à fait déchue de son ancienne splendeur. *Voy.* NICÉE.

ISNIKMID ou ISMID, l'anc. *Nicomédie*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de sandjak, à 100 kil. S. E. de Constantinople, au fond du golfe d'Isnikmid (*Astacenus sinus*); 35,000 hab. Siége d'un archevêché arménien et d'un métropolitain grec. Filatures de soie et poteries; eaux minérales. Isnikmid est le rendez-vous d'un grand nombre de caravanes. *Voy.* NICOMÉDIE.

ISOCRATE, célèbre orateur athénien, né l'an 436 av. J.-C., eut pour maîtres Prodicus et Gorgias. Sa timidité naturelle et la faiblesse de sa voix ne lui permettant pas de parler en public, il se voua à l'enseignement de l'éloquence; il composa aussi des plaidoyers pour ceux qui n'étaient pas en état d'en composer eux-mêmes. Aussi recommandable par le caractère que par le talent, il se montra toujours zélé pour la justice et pour le bien de son pays. Il avait du crédit auprès de Philippe, roi de Macédoine, et il en usa longtemps pour empêcher la guerre d'éclater; affligé de la perte de la bataille de Chéronée, il se laissa mourir de faim. Il avait alors près de 100 ans. Isocrate se recommande par l'élégance et l'harmonie; il est le premier qui ait bien connu l'art de cadencer les périodes; mais il manque de feu et d'énergie. Il reste de lui 21 discours, soit harangues politiques, soit éloges, parmi lesquels on connaît surtout les *Panathénaïques* ou éloge d'Athènes; le *Panégyrique*, le *Discours à Nicoclès sur l'art de régner*, le *Disc. à Démonique*, et 10 *Lettres*. Outre l'éd. *princeps* (Mil., 1493), on est. celles de H. Étienne, 1593, gr.-l.; d'Auger, 1782, avec tr. fr.; de Coray, 1807.

ISOLA, ville des États autrichiens (Illyrie), sur le golfe de Trieste, à 9 kil. O. de Capo-d'Istria; 2,800 hab. Excellent vin. Bains sulfureux.

ISOLA, ville des États sardes, à 7 kil. S. d'Asti; 2,350 hab.

ISOLA, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 2e), à 40 kil. E. de Catanzaro; 2,750 hab. Évêché.

ISOLA-BELLA, c.-à-d. *belle île*. *Voy.* BORROMÉES (îles).

ISOLA-DELLA-SCALA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 18 kil. S. de Vérone; 2,600 hab.

ISOLA-DI-SORA, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 5 kil. S. de Sora, dans une île du Garigliano; 2,600 hab. Draps.

ISOLA GROSSA, *Scardona*, île des États autrichiens, dans l'Adriatique, sur la côte de la Dalmatie, au S. O. de Zara: 44 kil. du N. O. au S. E. sur 3 du N. E. au S. O.; 12,000 hab. Lieu principal, Salé.

ISOLA ROSSA (Corse), ch.-l. de c., arr. de Calvi.

ISONZO, dit à tort *Lisonzo*, en latin *Isontius* ou *Sontius*, riv. des États autrichiens (Illyrie), naît au mont Terglou dans le cercle de Göritz, et se jette dans le golfe de Trieste après un cours de 130 kil. Sous l'empire, l'Isonzo limitait l'Italie à l'E.

ISOUARD (Nicolo), compositeur. *Voy.* NICOLO.

ISPAHAN ou ISFAHAN, *Aspadana*, ville de Perse (Irak-Adjémi), jadis capitale de toute la Perse, et auj. ville de second ordre, sur le Zendehroud, par 32° 26' lat. N., 49° 39' long. E.; 100,000 hab. Plusieurs monuments remarquables, mais presque tous en ruine. Fabriques d'étoffes de coton, soie, or et argent; quincaillerie, armurerie, lames de sabre renommées, fruits de toute espèce (et surtout melons et pastèques). Commerce encore considérable. — Ispahan était peu importante dans l'antiquité. Sous les califes de Bagdad elle devint la capitale de l'Irak-Adjémi, et prit alors un immense accroissement. Prise et ravagée par Tamerlan (1387), elle se releva peu à peu sous les Sophis. Chah-Abbas I en fit la capitale de toute la Perse, l'embellit d'édifices magnifiques, y attira les négociants, les ouvriers, les artistes, et en fit l'entrepôt le plus

considérable du commerce de l'Orient. Chardin, qui la visita sous le règne d'Abbas II, évaluait sa population à 600,000 hab. Cette prospérité ne fut qu'éphémère. Les Afghans s'emparèrent d'Ispahan en 1722, et en détruisirent les plus beaux édifices. Nadir-chah la reprit en 1729, mais il ne chercha point à la restaurer. Depuis ce temps, elle n'a fait que décliner jusqu'à Feth-Ali-Chah, qui la releva vers 1798.

ISRAEL (de l'hébreu sara, combattre, el, Dieu), nom qui fut donné, selon la Bible, à Jacob, après sa lutte avec un ange (*Voy.* JACOB). De là ses descendants furent appelés *Israélites*. (*Voy.* JUIFS.)

ISRAEL (roy. d'), un des deux roy. qui se formèrent en Judée après la mort de Salomon (962), était opposé au roy. de Juda. Le roy. d'Israël se composa des 10 tribus suivantes : Aser, Nephtali, Zabulon, Issachar, Manassé, Ephraïm, Dan, Siméon, Gad, Ruben; ou, en d'autres termes, il comprenait la Galilée, la Samarie, la Pérée, plus une partie de la Judée proprement dite, etc. Il était par conséquent beaucoup plus vaste que le roy. de Juda, son rival. Sichem, Thirza, enfin Samarie ou Sébaste en furent successivement la capitale. Le roy. d'Israël dura 244 ans, de 962 à 718 av. J.-C. Il fut sans cesse en guerre avec le roy. de Juda et avec les rois de Syrie et d'Assyrie. Il fut détruit par Salmanasar en 718. Ses rois se succédèrent dans l'ordre suivant :

Jéroboam I,	962-943	Joachas,	832
Nadab,	942	Joas,	817
Baasa,	919	Jéroboam II,	776
Ela,	918	*Interrègne.*	
Zamri,	918	Zacharie,	67-766
Amri,	907	Sellum,	766
Achab,	888	Manahem,	754
Ochosias,	887	Phaceïa,	753
Joram,	876	Phacée,	726
Jéhu,	848	Osée,	718

— On donne parfois le nom de royaume d'Israël à toute la *Judée* sous Saül, David et Salomon.

ISRAELITES. *Voy.* ISRAEL et JUIFS.

ISSA, *Lissa*, île de l'Adriatique, sur les côtes de la Dalmatie, avait une ville de même nom. Bloquée par les troupes de Teuta, reine d'Illyrie, Issa se mit sous la protection romaine : de là la guerre de Rome contre l'Illyrie l'an 229 av. J.-C.

ISSACHAR (tribu d'), une des douze divisions de la Palestine, avait au N. la tribu de Zabulon, au S. la demi-tribu occidentale de Manassé, et s'étendait de la mer au Jourdain. Jezraël en était le ch.-l. Elle devait son nom à Issachar, cinquième fils de Jacob et de Lia.

ISSEDONS, *Issedones*, peuple de Scythie, se divisait en deux groupes qui habitaient, l'un la Sérique (Cachemire et Sirinagur), l'autre la Scythie au-delà de l'Imaüs (Thibet).

ISSENGEAUX ou YSSENGEAUX, *Icidmagus*, ville de France (Haute-Loire), ch.-l. d'arr. et de cant., à 22 kil. N. E. du Puy; 7,821 hab. Tribunal de 1re instance. Fabrique de dentelles, rubans, ustensiles de cuivre, tanneries. Mines de plomb.—L'arr. a 6 cantons (Bas, Saint-Didier, Monistrol, Montfaucon, Tence, plus Issengeaux), et compte 81,785 hab.

ISSIGEAC, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 16 kil. S. E. de Bergerac : 1,000 hab.

ISSINIE, et plus communément **ASSINIE**, pays de la Guinée supérieure, à l'extrémité S. O. de la côte d'Or, sur la limite de celle des Dents. Il est arrosé par une riv. de même nom. Comptoir franç.

ISSOIRE ou YSSOIRE, *Icciodurum*, ville de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. d'arrondissement et de cant., à 28 kil. S. E. de Clermont-Ferrand, près du confluent de la Crouze et de l'Allier; 5,741 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collége communal. Ville petite et mal bâtie; chaudronnerie, ustensiles de cuivre, commerce d'huile de noix, de chanvre et de vin. Patrie du cardinal Duprat.— Du temps des Romains, cette ville avait une école et un temple célèbres ; mais elle fut ravagée par les Vandales. Dans la suite, étant devenue le patrimoine du dauphin, frère aîné du comte d'Auvergne, elle fut un sujet de guerre entre ces princes jusqu'à la réunion de l'Auvergne à la couronne (1531). Elle soutint deux siéges terribles en 1577 et 1590. — L'arr. d'Issoire a neuf cantons (Ardes, Besse, Champeix, Jumeaux, St.-Germain de Lambron, Sauxillanges, Tauves, La Tour, plus Issoire), 116 communes et 100,740 hab.

ISSOUDUN ou YSSOUDUN, *Auxellodunum* ou *Exoldunum*, ville de France (Indre), ch.-l. d'arr., à 27 kil. N. E. de Châteauroux, sur la Théols : 11,654 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collége communal. Rues larges et régulièrement bâties. Fabriques de draps, bas, parchemins, huiles, laine et cuirs. Commerce en blé, vins, laine, bétail, fer et bois. Ruines d'un château-fort. — Elle eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1187; les Anglais s'en emparèrent ensuite et la possédèrent jusqu'en 1220. Philippe-Auguste la réunit à la couronne. Issoudun souffrit d'une peste en 1497, et d'un incendie en 1651. Sous Henri IV, les Ligueurs s'emparèrent de cette ville; mais les habitants les en chassèrent (1589). La révocation de l'édit de Nantes lui enleva beaucoup d'habitants. — L'arr. d'Issoudun a 4 cant. (Saint-Christophe, Vatan, et Issoudun qui en fait deux), 49 communes et 46,638 hab.

IS-SUR-TILLE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 23 k. N. E. de Dijon, près du confluent de la Tille et de l'Ignon : 1,436 h. Draps, étrilles, tuyaux de poêles; filature de coton, fonderie de cuivre; pierre à bâtir.

ISSUS ou ADJACIUM, *Aiazzo*, v. de Cilicie (Cilicie des plaines), sur la mer, au fond du golfe Issique, au N. E. de la Méditerranée, où elle forme un coude vers le sud, est célèbre par deux victoires décisives remportées dans les environs, l'une par Alexandre sur Darius, l'an 333 av. J.-C., l'autre par Septime-Sévère sur Pescennius Niger, l'an 194 après J.-C. Héraclius y battit aussi Chosroës en 622.

ISSY, village du dép. de la Seine, sur un coteau près de la rive gauche de la Seine, à 6 kil. S. O. de Paris ; 1,538 hab. Maisons de campagne; fabrique de produits chimiques. Séminaire, succursale de celui de Saint-Sulpice. Fort constr. en 1842.

ISSY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 38 kil. S. O. d'Autun, sur la Somme ; 1,760 h. Anc. baronie, appartenant aux évêques d'Autun.

ISTÆVONS, une des trois grandes divisions des peuples de la Germanie ancienne. *Voy.* GERMANIE.

ISTAKHAR, ville d'Iran (Fars), sur un rocher, près du Bendemir, à 53 kil. N. E. de Chyraz. Dans la plaine qui environne cette ville on voit les ruines de l'antique Persépolis.

ISTAMBOUL ou STAMBOUL, nom turc de la capitale de l'empire ottoman. *Voy.* CONSTANTINOPLE.

ISTER, fleuve de l'Europe anc., auj. le DANUBE.

ISTHME ou PANAMA, département de la ci-devant république de Colombie, et auj. de la république de la Nouvelle-Grenade, tire son nom de l'isthme de Panama, qu'il comprend, et est borné à l'O. par le Guatimala, au S. E. par le dép. de Cauca, au N. par la mer des Antilles, et au S. par le Grand-Océan équinoxial. Sa longueur est de 700 kil.; sa largeur varie de 220 à 40; 90,900 hab. Ch.-l., Panama. Il est divisé en deux provinces : Panama et Veragua.

ISTHME DE CORINTHE ou DE MORÉE, DE PANAMA, DE SUEZ, etc. *Voy.* MORÉE, PANAMA, etc.

ISTHMIQUES (Jeux), un des quatre jeux solennels que célébrait la Grèce dans l'antiquité. Ils étaient ainsi nommés de l'isthme de Corinthe, où ils se tenaient. Ils furent d'abord institués par Sisyphe, au XIVe siècle av. J.-C., pour honorer la mémoire de Méli-

certe (*Voy.* ce nom). Thésée leur donna une nouvelle organisation et les consacra à Neptune. On les célébrait tous les cinq ans; on y disputait le prix de la lutte, de la course, du saut, du disque, du javelot, de la musique et de la poésie. Les vainqueurs recevaient une guirlande de feuilles de pin. Ces jeux furent abolis l'an 130 de J.-C. sous le règne d'Adrien.

ISTIB, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 90 kil. N. E. de Monastir; 8,000 hab. Château-fort. Petits ouvrages en acier. C'est l'anc. *Stobi.*

ISTIÉE, ISTIÆOTIDE. *Voy.* HISTIÉE, HISTIÆOTIDE.

ISTRES, *Ostrea*, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône), sur le canal de Craponne, à 38 kil. O. d'Aix: 3,036 hab. Commerce d'huile d'olive et de kermès. — Cette ville fut fondée, dit-on, au commencement du VIIIe siècle, et reçut son nom de la quantité d'huîtres fossiles qui composent les collines environnantes. On a cru qu'elle occupait l'emplacement de l'ancienne *Astromela.* Suivant M. Walkenaër, elle aurait remplacé *Cecylistrium.*

ISTRIA (CAPO D'). *Voy.* CAPO-D'ISTRIA.

ISTRIE, *Histria*, province des États autrichiens, formant un cercle du gouvernement de Trieste, se compose d'une péninsule située au fond de l'Adriatique et bornée au N. par le cercle de Goritz et le gouvernement de Laybach, à l'E. par la Croatie civile, le Littoral hongrois et le golfe de Quarnerolo, à l'O. par le golfe de Trieste et le roy. Lombard-Vénitien: 135 kil. sur 100; 193,000 hab. Ch.-l., Pisino; autres villes, Capo d'Istria, Rovigno, Pirano, etc. Le climat est malsain, mais le sol fertile: il produit du vin, de l'huile, du blé (en petite quantité), du miel et des fruits. Mines de houille et d'alun; carrières de marbre. — L'Istrie ancienne avait pour bornes au N. la Liburnie. Ses habitants vivaient de brigandage et de piraterie; ils furent subjugués par les Romains dès 221 av. J.-C., et leur pays fut réduit en province romaine vers l'an 153 av. J.-C. Au moyen âge l'Istrie appartint longtemps au patriarche d'Aquilée. En 1190 les Vénitiens s'emparèrent de la plus grande partie du pays; le reste passa à l'Autriche. En 1797 le traité de Campo-Formio céda à l'Autriche l'Istrie vénitienne. En 1805, l'Istrie tout entière fut comprise dans les provinces Illyriennes et réunie à l'empire français; elle fut rendue à l'Autr. en 1814. *V.* BESSIÈRES.

ISTROPOLIS, ville de la Mésie inférieure, au S. O. de *Salices*, près de l'embouchure de l'Ister (Danube). On a cru la reconnaître dans les villes de *Ghiustandji*, de *Proschloviza* et de *Carahirmen*: c'est plus probablement *Portitza*, sur la mer Noire.

ISUME, ville de la Russie d'Europe (Kharkov), à 130 kil. S. E. de Kharkov, sur le Severnoï-Donetz; 4,500 hab. Commerce de blé, gros bétail, chevaux, moutons.

ITABYRIUS, mont. de la Galilée. *Voy.* THABOR.

ITALICA, dite aussi *Divi Trajani civitas*, auj. *Séville-la-Vieille* ou *Santiponce*, grande ville de la Bétique, au N. E. d'*Hispalis*, fondée par Scipion l'Africain. Patrie de Trajan, d'Adrien et de Théodose I.

ITALICUS (SILIUS). *Voy.* SILIUS ITALICUS.

ITALIE, *Italia.* Nous donnerons successivement: 1° les divisions de l'Italie dans l'état actuel, 2° dans les temps anciens, 3° au moyen âge, 4° dans les temps modernes avant 1815, 5° la description générale du pays, 6° une notice historique.

I. *Italie actuelle*, contrée de l'Europe méridionale, située entre 36° 34'-47° lat. N. et entre 4°-16° long. E., forme une longue presqu'île, ayant la forme d'une botte éperonnée; elle est bornée au N. par la Confédération germanique et la Suisse, au N. O. par la France, à l'O. et au S. O. par la Méditerranée et le détroit de Messine, qui la sépare de la Sicile, au S. E. par la Méditerranée, à l'E. par le golfe Adriatique. Elle a 1,300 kil. de longueur diagonale (du Mont-Blanc au cap Spartivento). Sa largeur varie extrêmement; au N. elle atteint 550 kil. de large; au centre et au S. elle n'a pas plus de 220 kil., et en quelques endroits se rétrécit au point de n'en avoir que 60. On la divise ordinairement en trois parties ou régions géographiques: l'*Italie septentrionale*, de 44° à 47° lat. N., l'*Italie centrale*, de 42° à 44°, et l'*Italie méridionale*, de 38° à 42°. On peut en outre réunir sous le nom d'*Italie insulaire* les 3 grandes îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse, avec les petites îles qui en dépendent. — L'Italie ne forme pas un seul état: on y distingue 11 états divers; en voici la liste:

États.	*Capitales.*
Italie septentrionale.	
Royaume Sarde,	Turin.
Principauté de Monaco,	Monaco.
Royaume Lombard-Vénitien (à l'Autriche),	Milan.
Italie centrale.	
Duché de Modène,	Modène.
— de Parme,	Parme.
— de Lucques,	Lucques.
— de Massa Carrara,	Massa.
Grand-duché de Toscane,	Florence.
États de l'Église,	Rome.
République de Saint-Marin,	Saint-Marin.
Italie méridionale.	
Royaume des Deux-Siciles,	Naples.

II. *Italie ancienne.* 1° *Sous la république romaine.* Dès le VIe siècle av. J.-C., l'Italie était divisée en trois grandes régions: la *Gaule Cisalpine* au N., l'*Italie proprement dite* au milieu, la *Grande-Grèce* au S. L'Italie proprement dite était bornée au N. par la *Macra*, l'Apennin et l'*Utis*, à l'O. par la mer Inférieure, au S. par le *Silarus* et le *Frento*, à l'E. par l'Adriatique, et se divisait en 7 contrées: l'*Étrurie* au N. O., l'*Ombrie* au N. E., le *Picenum* au S. E. de l'Ombrie, la *Sabine* au S. O. du Picenum et au S. de l'Ombrie, le *Latium* au S. de la Sabine, entre le Tibre et le Liris (Rome y était renfermée), la *Campanie* au S. du Latium, et le *Samnium* à l'E. de ces deux dernières. (Pour la Gaule Cisalpine et la Grande-Grèce, *Voy.* ces noms). — 2° *Sous l'empire*, l'Italie fut divisée d'abord en 11 régions: 1° Gaule Cisalpine, 2° Ligurie, 3° Vénétie, 4° Etrurie, 5° Ombrie (avec les *Senones*, etc.), 6° Sabine (avec les *Marsi*, *Peligni*, *Vestini*), 7° Latium (avec la Campanie), 8° Samnium (avec les *Frentani*), 9° Apulie (avec la Peucétie et l'Iapygie), 10° Lucanie, 11° Brutium. — Adrien changea cette division, et l'Italie forma deux provinces, l'une au N., comprenant la Rhétie, la Vindélicie sous le nom de Rhétie 2e, la Cisalpine, l'Etrurie et l'Ombrie; l'autre au S., comprenant le Picenum, la Sabine, le Latium, le Samnium, la Campanie, l'Apulie, la Lucanie, le Brutium et la Sicile. — Dans le partage de l'empire, à la mort de Constantin (337), on donna le nom de *préfecture d'Italie* à l'une des deux grandes divisions de l'empire d'Occident, qui comprenait même des pays situés hors de l'Italie. Cette préfecture était divisée en quatre diocèses et un proconsulat: 1° le *diocèse d'Italie*, comprenant la *Vénétie* avec l'Istrie au N. E., l'*Emilie* au S. O., la *Flaminie* au S. E. de l'Emilie, la *Ligurie* à l'O. de la Vénétie, les *Alpes Cottiennes* au N. E., la *Rhétie 1re* et la *Rhétie 2e* au N.; 2° le *diocèse de Rome*, subdivisé en *Tuscie-et-Ombrie* au S. de l'Emilie; *Picenum* à l'E., *Samnium* au S., *Valérie* à l'O., *Campanie* au S. O. du Samnium, *Apulie-et-Calabre* à l'E., *Brutium-et-Lucanie* au S., plus la Sicile, la Sardaigne et la Corse (le Latium formait un district particulier); 3° le *diocèse d'Illyrie*, composé des deux *Noriques*, des deux *Pannonies*, de la *Savie* et de la *Dalmatie-et-Liburnie*; 4° le *diocèse d'Afrique*, com-

prenant la *Tripolitane* à l'E., la *Byzacène* au N., la *Numidie* au N. O., les deux *Mauritanies* à l'O.; 5° le proconsulat, qui était celui d'*Afrique* propre, et se composait de la *Zeugitane*.

III. *Italie au moyen âge*. — Sous Justin II, empereur d'Orient, en 570, après la chute de l'empire romain d'Occident, l'Italie se trouvait partagée entre l'empire d'Orient et les Lombards. Les *possessions lombardes* comprenaient toute l'Italie septentrionale avec une partie de l'Italie centrale, et se divisaient en 36 duchés dont les principaux étaient ceux de Frioul, de Brescia, d'Ivrée, de Turin et de Pavie au N., de Toscane et de Spolète au centre, de Bénévent au S. L'empire romain d'Orient possédait les côtes septentrionales de l'Adriatique qui formaient l'*Exarchat de Ravenne*; la *Pentapole*, formée des cinq villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia et Ancône; *Tarente* et le *patriciat de Calabre*, les *duchés de Naples* et *de Rome*, les côtes de la *Ligurie* avec Gênes. — Au IX° siècle, Charlemagne constitua en faveur de son second fils Pepin le *royaume d'Italie*, qui comprenait, avec l'Italie lombarde ou Lombardie, la Bavière et l'Alémanie ou Souabe méridionale. Il avait donné au pape l'Exarchat de Ravenne et la Pentapole, qui formèrent depuis le Patrimoine de Saint-Pierre. — A partir du X° siècle, l'Italie, en proie à des révolutions perpétuelles, se partagea en un nombre infini de duchés et de comtés indépendants qu'il est impossible d'énumérer. La plupart des villes maritimes s'érigèrent, du XII° au XIII° siècle, en républiques, entre autres Venise, Gênes, Pise, Amalfi, et Naples ; un grand nombre de villes libres de Lombardie formèrent dans le nord de l'Italie une confédération dite *Ligue Lombarde*, à la tête de laquelle se trouvaient Milan et Pavie. L'agrandissement progressif des Etats de l'Eglise, les conquêtes des Normands dans l'Italie méridionale, la soumission de la Lombardie par les empereurs d'Allemagne changèrent encore plusieurs fois les divisions de l'Italie (*Voy.* ci-après la notice historique).

IV. *Italie moderne*. Avant 1789, l'Italie était à peu près divisée comme elle l'est aujourd'hui. On y distinguait : le royaume de Sardaigne, la république de Gênes, la république de Venise, le duché de Modène, le duché de Parme, le grand-duché de Toscane, les États de l'Église, le royaume de Naples. — Après la révolution de 1789, l'Italie septentrionale, conquise par les Français en 1797, forma la *république Cisalpine* (*Voy.* ce nom), qui comprenait le Milanais, la république de Venise, les duchés de Modène et de Massa-Carrara et trois légations des Etats de l'Église. En 1804, la Savoie, le Piémont et le comté de Nice se trouvaient réunis à l'empire français dont ils formaient sept départements. En 1805, la république Cisalpine prit le nom de *royaume d'Italie*; ce royaume, accru successivement de diverses portions de territoire, finit en 1809 par compter 24 départements, savoir :

	Départements.	*Chefs-lieux.*
Au N. du Pô et à l'ouest.	Agogna,	Novare.
	Olona,	Milan.
	Lario,	Côme.
	Adda,	Sondrio.
	Serio,	Bergame.
	Mella,	Brescia.
	Haut-Pô,	Crémone.
	Mincio,	Mantoue.
Au N. du Pô et à l'est.	Adige,	Vérone.
	Haut-Adige,	Trente.
	Bacchiglione,	Vicence.
	Brenta,	Padoue.
	Adriatique.	Venise.
	Piave,	Bellune.
	Tagliamento,	Trévise.
	Passeriano.	Udine.

	Départements.	*Chefs-lieux.*
Au S. du Pô.	Crostolo,	Reggio.
	Panaro,	Modène.
	Reno,	Bologne.
	Bas-Pô,	Ferrare.
	Rubicone,	Forli.
	Metauro,	Ancône.
	Musone,	Macerata.
	Tronto,	Fermo.

En 1801, le grand-duché de Toscane fut érigé en *royaume d'Étrurie* (*Voy.* ce nom); mais en 1808, il fut compris dans l'empire français, auquel il donna trois départements (Méditerranée, Arno et Ombrone), tandis que les Etats de l'Eglise, déjà absorbés en partie par le royaume d'Italie, donnaient à l'empire français deux départements (Trasimène et Rome). — L'Italie méridionale continua de porter le titre de *royaume de Naples*; elle renfermait les principautés indépendantes de Bénévent et de Ponte-Corvo, récemment créées. Les événements de 1814 changèrent cet état de choses et établirent en Italie les divisions qui subsistent encore actuellement.

V. *Description générale*. Au N. et à l'O. de l'Italie s'étendent les Alpes, auxquelles se lient les Apennins (*Voy.* ALPES et APENNINS); ceux-ci traversent la presqu'île dans toute sa longueur et projettent beaucoup de chaînons secondaires dont fait partie le volcan du Vésuve. En Sicile s'élève une autre chaîne dont l'Etna est le point le plus élevé. L'Italie septentrionale est arrosée par un grand fleuve, le Pô, dans lequel se rendent presque toutes les rivières de cette région (Tésin, Adda, Oglio, Mincio, Trebbia, Taro, etc.). Cependant l'Isonzo, le Tagliamento, la Piave, la Brenta, le Bacchiglione, l'Adige ont leur embouchure dans l'Adriatique. Au centre et au sud coulent une foule de petites rivières côtières qui se rendent à la mer : l'Arno, le Tibre, le Garigliano, le Vulturne sur la côte occidentale; le Pescara et l'Ofanto sur celle du golfe Adriatique. Dans l'Italie septentrionale se voient un assez grand nombre de lacs, tels que les lacs Majeur, de Côme, de Garda, de Lugano, de Lecco, d'Iseo. L'Italie est célèbre pour la douceur et la beauté de son climat : la chaleur y est brûlante en été sur les bords de la Méditerranée et dans les plaines du royaume Lombard-Vénitien ; mais elle est moins forte en général sur la côte orientale; les Apennins, et à plus forte raison les Alpes, présentent beaucoup de points très frais et même froids. Malheureusement le *sirocco*, vent délétère qui souffle dans le royaume de Naples, l'*aria cattiva*, ou air malsain, dont on sent l'influence funeste dans une foule de lieux en Italie (surtout dans les maremmes de l'État romain), et enfin les deux volcans du Vésuve et de l'Etna rendent souvent funeste le séjour de ce pays. Le sol varie, mais généralement il est fertile, surtout en Lombardie, où l'on recueille en abondance du riz et toutes les espèces de céréales; et dans le roy. de Naples, dont les huiles, les vins, les oranges jouissent d'une renommée européenne. Sauf le buffle, qu'on y trouve réduit à l'état de domesticité, les quadrupèdes sont ceux du reste de l'Europe; les reptiles venimeux et les scorpions y sont très nombreux ; on y élève quantité de vers à soie. Les côtes abondent en poissons et en mollusques, dont beaucoup sont excellents. L'or, l'argent, y sont fort rares, mais on y exploite de riches mines de cuivre, de plomb, de fer, de zinc et autres métaux; bancs d'alun et de sel, carrières de pierre à bâtir, d'albâtre, de marbres de toutes sortes (parmi lesquels le beau marbre statuaire de Carrare); plusieurs sources thermales et minérales. L'activité des habitants ne répond pas complétement à tant de ressources, surtout au centre et au midi. En général, l'agriculture est arriérée; le commerce et l'indus-

trie sont peu développés; cependant l'Italie a une réputation universelle pour quelques branches spéciales, telles que les porcelaines et les faïences, les instruments de musique, les cordes d'instruments, la paille dite d'Italie. Venise, Livourne, Trieste, Gênes, sont les villes les plus commerçantes. Les Italiens passent pour être dissimulés, défiants, indolents et superstitieux; ils sont grands amateurs de spectacles et heureusement organisés pour la musique et pour les arts du dessin : aussi les grandes villes d'Italie, Rome surtout, sont-elles célèbres par la multitude des monuments d'architecture, de peinture et de sculpture qu'elles réunissent. — La langue italienne est celle des langues romanes qui se rapproche le plus de l'ancien latin : sa douceur, pour laquelle elle est renommée, est moins remarquable encore que sa richesse et son extrême flexibilité. Chaque région de l'Italie a son dialecte; les principaux sont le vénitien, le bergamasque, le napolitain, le corse. Mais le seul dialecte académique ou classique est celui de la Toscane. Parmi les grands hommes qu'a produits l'Italie et qu'il est impossible de nommer tous, nous rappellerons seulement, laissant à part les anciens, les poëtes Dante, Pétrarque, Arioste, le Tasse, Métastase et Alfieri; les politiques Machiavel, Vico, Beccaria, Filangieri; les grands prosateurs Boccace, Guichardin, Davila; les grands peintres Raphaël, Léonard de Vinci, Titien, Tintoret, Corrége, les Carrache et Salvator Rosa; les grands sculpteurs Michel-Ange et Canova; les compositeurs Porpora et Pergolese; les physiciens Galilée, Torricelli, Volta; les papes Grégoire VII, Sixte-Quint, Léon X, etc. Le XVIe siècle, dans lequel vécurent beaucoup de ces grands hommes, est connu sous le nom de siècle de Léon X, et est compté au nombre des quatre grands siècles littéraires. — Le catholicisme domine en Italie: on y compte 38 archevêchés et un nombre d'év. proportionné. Néanmoins la tolérance y est très-grande.

VI. *Histoire.* L'Italie, suivant les traditions romaines, fut d'abord appelée *Saturnie*, à cause de Saturne, qui, chassé de Crète par son fils Jupiter, y trouva un asile auprès de Janus, roi du pays, à qui il enseigna l'usage des lettres et de l'agriculture. Plus de 400 ans avant la guerre de Troie, une colonie d'Arcadiens vint s'établir en Italie, sous la conduite d'Œnotrus, de qui le pays prit le nom d'*Œnotrie*. Italus, l'un de ses successeurs, lui donna celui d'*Italie*. Peu avant la guerre de Troie, Évandre, obligé de quitter le Péloponèse, y mena une nouvelle colonie d'Arcadiens, et bâtit la petite ville de *Pallanteum*, sur le mont appelé depuis Palatin. Peu de temps après, Énée, à la tête d'une troupe de Troyens qui avaient échappé à la fureur des Grecs, aborda à l'embouchure du Tibre, et ayant épousé Lavinie, fille du roi Latinus, bâtit la ville de *Lavinium*. Quoi qu'il en soit de ces traditions, l'Italie primitive fut peuplée de Pélasges (dits aussi Tyrrhènes et Sicules), d'Aborigènes, de Liburnes, d'*Opici* ou *Osques*; elle reçut ensuite des Hellènes venant du continent grec, puis deux émigrations de conquérants gaulois (les *Cimbres* et ensuite les *Senones* et autres Celtes compagnons de Bellovèse), et, entre ces deux émigrations, les Étrusques ou Rasena, qu'on fait descendre des monts de la Rhétie. Ceux-ci formaient un état fédératif, le plus puissant de l'Italie, quand Bellovèse arriva (VIe siècle av. J.-C.). Dès-lors commença leur décadence. Rome, déjà fondée depuis 753 par les descendants d'Énée, profita de cet affaiblissement pour soumettre la fédération tusque. Mais la révolution par laquelle elle expulsa Tarquin-le-Superbe (509 av. J.-C.) et s'érigea en république, lui fit perdre le fruit de ses travaux et la recula pour 160 ans. Pendant ce temps les Gaulois au N., les Samnites au S., devenaient, avec les Romains, les plus fortes nations de la péninsule. Mais de 391 à 350 av. J.-C., les Gaulois épuisent inutilement leurs forces; puis de 343 à 267, Rome, par sa vaillance et sa ténacité, soumet au joug non seulement les Samnites, mais toute l'Italie du centre et du sud. L'Italie du nord, alors dite Gaule Cisalpine, fut subjuguée pareillement de 221 à 173, sauf quelques districts, et forma une province romaine qui fut comprise dans l'Italie elle-même (42 av. J.-C.). L'histoire de l'Italie entière se confond dès lors avec celle de Rome, dont elle suit les destinées. Après la chute de l'empire romain d'Occident (476), l'Italie appartint successivement aux Hérules (476-491), aux Ostrogoths (491-552), aux Grecs (552-568); puis les Lombards survenant (568), elle fut partagée entre ceux-ci et l'empire d'Orient, de sorte qu'il y eut une *Italie lombarde* ou *barbare*, et une *Italie grecque* ou *romaine*; celle-ci fut gouvernée par un exarque, siégeant à Ravenne. En 726 les violences impolitiques de l'empereur grec Léon III l'Iconoclaste amenèrent un soulèvement; le duché de Rome devint une république sous la présidence des papes. Ceux-ci bientôt se trouvèrent pressés entre les exarques grecs de Ravenne et les rois lombards. Étienne III fut forcé d'appeler Charles Martel et les Francs. Cependant les Lombards s'agrandirent au S., où ils formèrent aux dépens des Grecs (751) le duché de Bénévent; mais leur monarchie fut détruite à son tour par Charlemagne (774), et l'Italie se trouva coupée en trois parties : *Italie franque*, *Italie lombarde* non relevant des Francs (réduite au duché de Bénévent), *Italie grecque*. Les papes, dans cet état de choses, n'étaient point pleinement souverains; ils relevaient de l'empereur. Après la mort de Charlemagne, l'Italie ne tarda point à former un royaume particulier, auquel (en 843) fut jointe la couronne impériale; cette couronne fut toujours portée par un Carlovingien; cependant, après la déposition de Charles-le-Gros en 888, des princes italiens (Bérenger, Gui, etc.), essayèrent d'être soit empereurs, soit rois d'Italie, soit l'un et l'autre à la fois. Après l'extinction des Carlovingiens d'Allemagne (911), ces princes restèrent indépendants; mais Othon I, en 962, rétablit la souveraineté de l'Allemagne sur l'Italie septentrionale; ses successeurs tentèrent même de conquérir l'Italie grecque. Henri III surtout (1039-1056) rendit les papes de plus en plus dépendants de l'empire. Grégoire VII, pape en 1073, rétablit la papauté dans son indépendance, et voulut même l'élever au-dessus des empereurs, en soulevant la querelle des *investitures* (1017-1122). Dans le même temps les Normands s'établissaient dans l'Italie grecque, ravie aux empereurs d'Orient et aux Lombards de Bénévent, et préparaient la création du royaume des Deux-Siciles, qui fut constitué dès 1131, en faveur de Roger I, comme fief du Saint-Siége. Bientôt éclate la guerre des Guelfes et Gibelins d'Italie (1161-1268). Les Guelfes l'emportent, les Allemands sont expulsés d'Italie, les villes lombardes et toscanes qui se sont érigées en républiques n'ont plus à craindre de maître de l'autre côté des Alpes. Mais alors presque toutes ont des tyrans indigènes; plus d'une fois les papes sont chassés de Rome, qui se constitue de nouveau en république. Peu à peu, au milieu de révolutions violentes, le destin de l'Italie s'asseoit. Le roy. des Deux-Siciles s'est séparé en 1282, à la suite des *Vêpres siciliennes*, en deux royaumes (Naples et Sicile), que régissent deux dynasties rivales, état de choses qui dure jusqu'en 1504. Milan, aux mains des Visconti (1277-1447) et des Sforce (1447-1535), devint métropole d'un vaste duché. Le comte Vert (Amédée VI) donne une haute importance à la Savoie (1343-1383). Venise, dès le commencement du XIVe siècle, se fait conquérante en terre-ferme. La maison d'Este règne à Ferrare, les Gonzague à Mantoue; Florence devient décidément l'état prin-

ducal de la Toscane, et les Médicis commencent à y dominer. Les papes, après 70 ans d'exil dans Avignon (1309-1378), reprennent pied en Italie. Albornoz fit reconnaître l'autorité d'Innocent VI par presque tout l'État ecclésiastique, 1360, etc. Cependant l'Italie ne peut se soustraire entièrement au joug de l'étranger. En vain le belliqueux pape Jules II (1503-1513) veut chasser les *Barbares* de l'Italie; la France et l'Espagne se disputent ce beau pays: Charles VIII, Louis XII et François I essaient inutilement de l'asservir; l'Espagne l'emporte: maîtresse du roy. des Deux-Siciles dès 1505, elle fait du duché de Milan une de ses provinces (1540), et, tenant ainsi l'Italie au N. et au S., elle en organise le reste à son gré; Venise seule reste indépendante. Le XVIIe siècle ôte à l'Espagne un peu de cette prépondérance; le XVIIIe la lui ravit presque entièrement: le Milanais et les Deux-Siciles passent entre les mains de l'Autriche (1706-1721); mais, de 1731 à 1735 et 1738, deux lignes cadettes de la maison de Bourbon d'Espagne obtiennent, l'une, Parme, l'autre, les Deux-Siciles, à la condition toutefois que jamais ces états ne seront réunis à la couronne espagnole. Les guerres de la révolution française et surtout de l'empire changent pour quelque temps la face de l'Italie. En 1801, la Savoie et le Piémont sont réunis à la France. Le Milanais, enlevé à l'Autriche, forme la république Cisalpine. L'Autriche est indemnisée par la cession de Venise et de ses états en terre-ferme. Un prince d'Espagne reçoit le royaume d'Étrurie. En 1805, après la bataille d'Austerlitz, et par suite du traité de Presbourg, Venise et la terre-ferme sont réunis à la république Cisalpine, qui porte désormais le nom de royaume d'Italie; Gênes est incorporée à l'empire français; le royaume de Naples, conquis par les armes françaises, échappe au roi Ferdinand IV, qui ne garde que la Sicile, et est donné par Napoléon, d'abord à Joseph son frère (1806), puis à Murat son beau-frère (1808). La reine d'Étrurie abdique (1807), et ses états grossissent l'empire français; en même temps une partie de l'État romain vient accroître le royaume d'Italie, qui s'enrichit encore du Tyrol méridional (1809), tandis que Rome même et tout ce qui reste de l'état romain entrent dans l'empire français. Ainsi, hormis la Sicile qui conservait les Bourbons de Naples, et la Sardaigne qui reste à la maison de Savoie, toute l'Italie obéit à Napoléon à quatre titres différents: tout le nord-ouest jusqu'au Garigliano (moins la principauté de Lucques et de Piombino, qu'il a donnée à sa sœur aînée Élisa) est censé empire français; tout l'est et les légations forment son royaume d'Italie, administré pour lui par Eugène son beau-fils, en qualité de vice-roi: Murat son beau-frère possède le royaume de Naples. Le pape avait été dépossédé comme les autres souverains. Mais après les événements de 1814, l'acte du congrès de Vienne (1815) rend au pape tous ses états; à la maison de Savoie, la Savoie, le Piémont, Nice, plus Gênes; à l'Autriche, le Milanais, plus Venise, qui forment le roy. Lombard-Vénitien, et donne à deux princes autrichiens la Toscane et Modène; à Marie-Louise le duché de Parme. Murat garde Naples un instant; mais on le lui reprend pendant les Cent jours, pour le rendre à Ferdinand IV. En 1848, le royaume Lombardo-Vénitien s'insurge contre l'Autriche, la Sicile se sép. de Naples; Naples et la Sardaigne reçoivent des constitutions; Rome et la Toscane s'érigent en républ.; mais dès 1849 tout rentre dans l'ordre accoutumé.

ITALIQUE (école), nom donné à l'école de Pythagore, parce que ce philosophe enseigna en Italie, surtout à Crotone (vers 540 av. J.-C.). Cette école compte pour principaux disciples Ocellus, Timée, Archytas, Alcméon, Philolaüs, et plus tard Apollonius de Tyane. Le caractère de l'école italique est de s'adonner surtout à la spéculation et à l'abstraction, de tout expliquer par les nombres et les rapports numériques, de professer une morale austère. Elle se fondit dans le platonisme. Nous n'avons presque aucun écrit des philosophes de cette école.

ITALUS, fils de Télégone (que les uns font roi d'Arcadie, les autres fils d'Ulysse et roi d'Ithaque), passa en Italie peu d'années après la prise de Troie, régna sur les Œnotriens, et laissa son nom à toute la contrée.

ITAMARCA ou *Ilha dos cosmos*, île du Brésil (Pernambuco), à 5 kil. de la côte; 17 kil. sur 9; ch.-l., Pillas, sur la côte E. Sucreries, salines; cotiers. Sur la côte S. est située Nossa-Senhora-de-la-Conceiçào-de-Itamarca.

ITAPICURU, riv. du Brésil, naît dans la Serra-de-Maranhào, coule au N. E., puis au N. O., et tombe dans la baie de San-Jozé par 46° 18' long. O., 2° 50' lat. S.; cours, 675 kil. — Une autre riv. du même nom se trouve dans la province de Bahia.

ITATA, riv. du Chili, tombe dans l'Océan par 36° lat. S. — Jadis elle donnait son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Coulemu.

ITCHIL, ancien pachalik de la Turquie d'Asie, était borné au N. par le pachalik de Konieh, au N. E. par celui de Marach, au S. E. par celui d'Alep, à l'O. par l'Anatolie et au S. par la Méditerranée. Il se composait de la partie orientale de l'ancienne *Pamphylie* et de presque toute la *Cilicie*. On le divisait en 5 sandjakats: Itchil, Adana, Lis, Tarsous et Alaïa. Le sandjakat d'Itchil proprement dit correspondait à la *Cilicie Trachée*. — Le pachalik d'Itchil a formé à peu près l'eyalet actuel d'Adana. *Voy.* ce nom.

ITFOU, petit village de la Haute-Égypte, au N. O. d'Esneh, occupe l'emplacement de l'anc. *Aphroditépolis* de Thébaïde, qui était voisine de Latopolis.

ITHAQUE, *Itaca* ou *Théaki*, dite quelquefois *Petite-Céphalonie*, une des sept îles Ioniennes, entre Céphalonie et Sainte-Maure, par 18° 41' long. E., 38° 36' lat. N.: 28 kil. sur 8; 8,000 hab. Lieu principal, Vathi; port excellent sur la côte S. E. Les îlots Kalamo, Kastus et Meganisi sont dans la dépendance d'Ithaque. Montagnes escarpées: blé en petite quantité, huile, bon vin, raisin de Corinthe (on en récolte annuellement 2,000,000 de kilogrammes); porcs et chèvres; beaucoup de poissons. — Ithaque formait jadis avec Dulichium le royaume du célèbre Ulysse. On reconnaît encore auj. plusieurs des sites de cette île décrits par Homère dans son *Odyssée*. Quant à son histoire, Ithaque a subi toutes les vicissitudes des îles Ioniennes.

ITHOME, *Vorcano*, montagne et forteresse de Messénie, au N. O. de Messène, furent longtemps le théâtre de la vigoureuse résistance des Messéniens aux Lacédémoniens, et enfin furent prises l'an 724 avant J.-C., ce qui mit fin à la première guerre de Messénie. — Selon la fable, Jupiter avait été nourri par des nymphes dans les grottes de l'Ithome; on célébrait en mémoire de ce fait les Ithomées à Messène.

ITOROUP ou ITOUROUP, dite aussi *île des États*, une des îles Kouriles, dans la mer d'Okhotsk, par 143° 40' long. E., 44° 35' lat. N.; 250 kil. sur 70. Les Japonais y formèrent un établissement que les Russes détruisirent en 1807.

ITIUS ou ICCIUS PORTUS, port de la Gaule (Belgique 2e), chez les *Morini*, sur la Méditerranée, vis-à-vis de *Dubris* (Douvres), dans la Bretagne. On est incertain sur son emplacement: Walckenaer le place à Wissant; d'autres plus au S., à Ambleteuse, à Boulogne, ou plus au N., à Calais ou même à Mardick.

ITON ou YTON, riv. de France, naît à 9 kil. N. de Mortagne, dans l'ancienne abbaye de la Trappe

(dép. de l'Orne), arrose Evreux, et tombe dans l'Eure près des Planches : cours, 110 kil.

ITOUROUP, une des Kouriles. *Voy.* ITIROUP.

ITRI, *Itrium*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 10 kil. S. E. de Fondi ; 4,600 hab. Gonsalve de Cordoue battit les Français près de cette ville en 1503.

ITUNA, auj. l'*Eden*, riv. de la Bretagne romaine, se jetait dans la mer du Nord où elle formait l'*Itunæ æstuarium* (auj. golfe de *Solway*).

ITURBIDE (don Augustin), général mexicain, né en 1784 à Valladolid de Mechoacan (Mexique), d'une famille distinguée, basque d'origine, combattit d'abord pour le gouvernement espagnol contre les Indépendants et fut chargé du commandement en chef de l'armée du Nord (1816); mais bientôt il fut accusé de concussion, et, bien qu'absous par le vice-roi, il donna sa démission. En 1820, il se mit à la tête du parti des *Indépendants*, prit Mexico, et à la suite de brillants succès obtenus contre le vice-roi espagnol, lui fit signer l'arrangement connu sous le nom de *Plan d'Iguala*. Il se fit bientôt après proclamer empereur du Mexique en 1822, sous le nom d'Augustin I. Sa puissance fut de courte durée ; tombé en 1823, il se réfugia en Italie, puis à Londres ; il repartit incognito en 1824 pour le Mexique, dans l'espoir de ressaisir la couronne ; mais il fut arrêté dès son arrivée, et fusillé à San-Antonio-de-Padilla.

ITURÉE, *Ituræa*, dite aussi *Auranitide*, région de Syrie, au N. E. de la demi-tribu orientale de Manassé en Palestine, à l'E. du pays de Ilus, vers les sources des affluents de l'Hiéromax, avait beaucoup de montagnes. Ses habitants vivaient surtout de brigandages. Elle fut soumise par Aristobule I, et donnée par Auguste à Hérode qui la réunit à la Judée, et la laissa après sa mort à un de ses fils, Hérode-Philippe.

ITYS, fils de Térée, roi de Thrace, et de Progné, fut tué par sa propre mère qui le fit cuire et servir à Térée dans un festin, afin de se venger de ce prince qui lui avait fait infidélité (*Voy.* TÉRÉE). Itys fut métamorphosé en faisan.

ITZEHOE ou ESESFELTH, ville du Danemark (Holstein), chef-lieu de district, à 60 kil. S. O. de Kiel; 5,600 h. Siége des états du Holstein. Comm. maritime.

IUDENBOURG, ville de Styrie. *Voy.* JUDENBOURG.

IU-HO, ou *canal Impérial*, grand canal de l'empire chinois, se dirige du N. au S., depuis Péking jusqu'à la ville de Hang-tcheou, dans le Tche-kiang, en traversant les prov. de Chan-toung et de Kiang-sou, et en unissant l'Hoang-ho et le Yang-tsé-kiang. Son développement est au moins de 1,300 kil.

IULE, fils d'Ascagne et petit-fils d'Énée, né à Lavinium, passait pour la tige de la famille romaine des *Julius*, à laquelle appartenait César. Virgile donne le nom d'Iule à Ascagne lui-même.

IULIS. *Voy.* IOULIS.

IUNG-BUNZLAU, IUNG-FRAU. *Voy.* JUNG-BUNZLAU et JUNG-FRAU.

IUTERBOCK, ville des États prussiens. *Voy.* JUTERBOCK.

IURNA, dite *Tamayacuibo*, puis *Chunchi* dans la partie supérieure de son cours, riv. de l'Amérique méridionale, sort du lac Roguaguado au Pérou, court au N., et grossit l'Amazone. Cours, 1,200 kil.

IUZGHAT, ville de Turquie d'Asie. *Voy.* JUZGHAT.

IVAN I (Danilovitch) succéda en 1328 à Alexandre II dans les principautés de Vladimir, de Moscou et de Novogorod; régna pendant 12 ans avec le titre de *grand-duc de Moscou*, puis entra dans les ordres ecclésiastiques, et mourut en 1340.

IVAN II, 1353-59, était de mœurs pacifiques ; cependant, il est le premier qui ait résisté aux Tartares.

IVAN III (Vasilievitch) régna de 1462 à 1505. Il délivra en 1481 son pays du joug des Tartares, rassembla sous son sceptre toutes les parties de la Russie, soumit Novogorod après un siége de 7 ans, introduisit la civilisat. dans ses États et mérita le nom de *Grand*, mais il ternit sa gloire par des actes de cruauté.— Il épousa en secondes noces la princesse Sophie, nièce du dernier empereur byzantin, et prit le premier le titre de *czar* avec l'aigle à deux têtes de Constantinople.

IVAN IV (Vasilievitch) monta sur le trône à l'âge de 4 ans, en 1533: la régence fut donnée à sa mère, qui eut à soutenir une lutte sanglante contre les grands. Dès 1544, Ivan prit les rênes de l'État : il fit la guerre aux Tartares, à la Pologne, à la Suède, et fut tour à tour vainqueur et vaincu. Il exerça d'horribles cruautés sur les peuples soumis et sur ses propres sujets ; il tua de sa propre main son fils aîné : on le surnommait *le Terrible*. Cependant il avança les progrès du commerce et de la civilisation. Il adopta définitivem. le titre de *czar* et y ajouta celui d'*autocrate*. Il m. en 1584.

IVAN V (Alexiovitch), né en 1661, m. en 1696, était presq. aveugle et privé de la parole; il régna un mom., (1682), mais de nom seulement, av. son frère Pierre I.

IVAN VI (Antounvitch), succéda sur le trône de Russie à sa tante Anne Ivanowna en 1740, à l'âge de trois mois, sous la régence du duc de Biren. Mais, en 1741, une faction puissante porta sur le trône Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand. Le jeune Ivan fut détrôné et mis en prison. Il avait déjà atteint l'âge de 23 ans, lorsqu'il fut massacré par ses gardiens, sous le règne de Catherine II (1762).

IVANOVO, ville de la Russie d'Europe (Vladimir), à 27 kil. N. O. de Chouia ; 5,000 hab. Quatre églises. Toiles fines, toiles peintes.

IVAN-OZERO, c.-à-d. *lac d'Ivan*, lac de la Russie d'Europe (Toula). Le Don y prend naissance. Le canal du Don au Volga, projeté et commencé par Pierre-le-Grand en 1697, mais non achevé, devait partir de ce lac.

IVERDUN, ville de Suisse. *Voy.* YVERDUN.

IVES. *Voy.* YVES.

IVETOT, ville de France. *Voy.* YVETOT.

IVIÇA, *Ibiza* en espagnol, *Ebusus* en latin, île de la Méditerranée, la plus occidentale des trois principales îles Baléares, par 39° lat. N., 0° 53' long. O. : 40 kil. sur 17 ; 21,000 hab. Ch.-l., Iviça. Bon port ; 5,000 hab. Elle est couverte de montagnes et de bois, et arrosée par un grand nombre de ruisseaux. Climat doux et sain ; sol fertile qui produit blé, vin, huile, lin, chanvre, coton, figues, amandes, caroubes, oranges et joncs. Salines considérables. — Cette île suivit le sort des autres Baléares. Les Espagnols l'enlevèrent aux Maures en 1294 ; les Anglais l'occupèrent un instant en 1706.

IVODIUM, nom latin moderne d'EPOISSES.

IVOIRE (côte d'). *Voy.* DENTS (côtes des).

IVRÉE, *Ivrea* des Italiens, *Eporedia* des anciens, ville des États sardes, à 49 kil. N. de Turin, sur la Doire-Baltée, ch.-l. de province ; 8,000 hab. Évêché, place forte. Filature de laine, de coton ; commerce de fromage. — Cette ville est fort ancienne ; elle appartenait jadis à la Gaule Cisalpine et faisait partie du pays des Salasses. Les Romains y conduisirent une colonie sous le consulat de Marius. Au moyen âge, Ivrée fut le titre d'un marquisat célèbre. Au XIII[e] siècle elle fut donnée aux comtes de Savoie par l'empereur Frédéric. Elle fut souvent prise par les Français, notamment en 1641, 1704, 1796 et 1800. Depuis elle fut annexée à l'empire français jusqu'en 1814, et devint le ch.-l. du dép. de la Doire.

IVRÉE (maison D'), maison d'Italie, célèbre au moyen âge, eut pour fondateur Anschaire, sorti des rois d'Arles, qui prit le titre de marquis d'Ivrée vers 870. Parmi ses descendants, on cite surtout Bérenger II, petit-fils d'Anschaire, marquis d'Ivrée, et roi d'Italie, 950-952, ainsi qu'Adelbert, fils de Bérenger, et duc de Lombardie, qui fut roi d'I-

talie avec son père (tous deux détrônés par Othon); Hardouin, qui disputa l'Italie à l'emp. Henri II, 1002.

IVRY, *Iberium* ou *Heriacum*, bourg du dép. de l'Eure, sur l'Eure, à 16 kil. S. E. de Pacy-sur-Eure: 950 hab. Tanneries. Filature de coton. C'est dans les environs que Henri IV battit les Ligueurs en 1590. On a élevé une pyramide en mémoire de cette bataille; elle fut détruite pendant la révolution, mais relevée par Napoléon en 1809. — Un autre Ivry (Seine), arrondissem. de Sceaux, à 5 kil. S. E. de Paris, a des fours à chaux d'un grand produit, une verrerie, une fabrique d'eau-forte et de couperose; 2,900 hab. Fort, construit en 1842.

IWAN. *Voy.* IVAN.

IWUY, bourg du dép. du Nord, à 9 kil. N. E. de Cambray: 3,557 hab. Coutellerie et bonneterie.

IXION, roi des Lapithes, fit périr par surprise Déionée son beau-père, et fut pour ce crime chassé de ses états. Personne ne voulait le purifier de ce crime, et il ne trouva l'hospitalité qu'à la cour de Jupiter. Mais là, il essaya de séduire Junon. Jupiter substitua à sa femme une nue à laquelle il donna, afin d'éprouver Ixion, la forme de cette déesse. S'étant par là convaincu de son crime, il le punit en le précipitant dans les enfers et en le comdamnant à tourner sans relâche attaché sur une roue. Du commerce d'Ixion avec la Nue naquirent les Centaures. De Dia, sa femme, il avait eu Pirithoüs.

IXTEPEXI, ville du Mexique (Mexico), à 32 kil. S. E. de Mexico; 550 familles indiennes, qui cultivent la cochenille.

IXWORTH, *Icenorum oppidum*, ville d'Angleterre (Suffolk), à 12 kil. N. E. de Bury; 1,000 hab. On y a découvert beaucoup de monnaies romaines.

IZARNORE, IZERNORE, b. de l'Ain, près de Nantua, où se voient les vestiges d'une ville ancienne de même nom. Médailles celtiques, ruines.

IZEDS (les), dans la religion de Zoroastre, sont les génies bienfaisants opposés aux *Devs* ou génies du mal. Ils ont été créés par Ormuzd et sont au nombre de 28.

IZIEUX, bourg du dép. de la Loire, à 3 kil. S. de Saint-Chamond; 2,450 hab. Rubans, clouteries.

IZNAJAR, ville d'Espagne (Cordoue), à 70 kil. S. E. de Cordoue; 3,700 hab. Vignobles estimés.

IZNATORAFE, *Anitorgis?* ville d'Espagne (Jaën), à 28 kil. N. E. de Baeza; 2,290 hab. Toiles de lin, chanvre.

J

N. B. *Cherchez par I, G ou Dj les mots qui ne seraient pas ici.*

JABÈS ou JABÈS-GALAAD, ville de Palestine (Manassé), au-delà du Jourdain et au pied des monts Galaad. Elle fut détruite par les Israélites pendant la guerre contre les Benjamites, parce que ses habitants n'avaient pas voulu se déclarer contre ces derniers. Saül y vainquit les Ammonites. Le tombeau de ce roi se voyait aux environs de Jabès.

JABIN, nom de deux rois d'Asor. Le premier fut vaincu et mis à mort, avec tout son peuple, par Josué (vers 1600 av. J.-C.). Le second réduisit les Israélites en captivité, et les tint esclaves pendant 20 ans (1416-1396 av. J.-C.). Au bout de ce temps, les Israélites, conduits par Barac et Débora, secouèrent le joug: Jabin périt dans un combat contre eux.

JABLONKA, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat d'Arva, à 14 kil. N. de Trusztenna; 3,600 hab. On y fabrique beaucoup de toile.

JABLONSKI (Dan.-Ernest), théologien protestant, né à Dantzick en 1660, mort en 1742, était petit-fils de Coménius. Il fut pasteur à Magdebourg, recteur du gymnase de Lissa, devint prédicateur du roi de Prusse, et travailla par ordre de ce prince à la réunion des communions protestantes. On a de lui un catéchisme allemand et hébreu, 1708, des *Sermons*, et une correspondance avec Leibnitz, en latin (publiée par Kappe, Leipsick, 1745), sur la conciliation des sectes protestantes.

JABLONSKI (P.-Ernest), savant orientaliste, fils du précédent, né à Berlin en 1693, mort en 1757, fit en 1714 un voyage dans une grande partie de l'Europe aux frais de son gouvernement, pour faire des recherches sur la langue copte, devint à son retour professeur de théologie et pasteur de la commune calviniste de Francfort-sur-l'Oder. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels: *Disquisitio de lingua lycaonica*, Berlin, 1714, in-4; *Pantheon Ægyptiorum sive de Diis eorum commentarius, cum prolegomenis de religione et theologia Ægyptiorum*, Francfort, 1750-52, 3 vol. in-8; *De Memnone Græcorum et Ægyptiorum hujusque celeberrima in Thebaide statua*, 1753, in-4, et divers opuscules sur la langue et les antiquités égyptiennes, réunis à Leyde, 1804-13, 4 vol. in-8.

JABOK, petite rivière de Palestine, sortait des monts de Galaad, traversait la tribu de Gad et tombait dans le Jourdain.

JACA, *Iacca*, ville murée d'Espagne (Saragosse), ch.-l. d'un district de même nom, à 49 kil. N. d'Huesca, près de la rive gauche de l'Aragon, et du col de Canfran (passage qui communique avec la France); 3,000 hab. Evêché. Cathédrale, ancien château-fort construit en 1592. Beaucoup de lainages. — Cette ville, jadis capit. des *Iaccetani*, fut prise par M.-P. Caton, l'an 195 av. J.-C. Elle fut longtemps la capitale de l'Aragon. Philippe V lui accorda de grands priviléges, parce qu'elle avait pris parti pour lui pendant la guerre de la succession. Les Français s'emparèrent de Jaca en 1808 et la gardèrent jusqu'en 1814. Dans la dernière guerre civile elle a été souvent prise et reprise par les Christinos et les Carlistes. — Le district de Jaca, borné au N. et à l'E. par celui de Barbastro, au S. par celui d'Huesca, et à l'O. par celui de Cinco-villars, est montueux et renferme des pâturages qui nourrissent beaucoup de bêtes à cornes.

JACATRA, petit roy. de l'île de Java, entre les roy. de Bantam et de Chéribon et la mer: 250 kil. sur 200; 500,000 hab. Café, sucre, indigo, nids d'oiseaux, coton, etc. Aux Hollandais depuis 1619. Il tirait son nom d'une v. de Jacatra (auj. Batavia).

JACKSON, nom d'un grand nombre de lieux aux États-Unis de l'Amérique du Nord, entre autres: Jackson, ch.-l. de l'état de Mississipi, à 260 kil. N. de la Nouv.-Orléans, sur le Pearl-River.

JACKSON (PORT-), ville importante de la Nouvelle-Hollande. *Voy.* PORT-JACKSON.

JACMEL, petite ville et port de l'île d'Haïti, dans le dép. de l'Ouest, ch.-l. d'arr., à 44 kil. S. O. du Port-Républicain, sur la côte S. et à l'embouchure d'une petite riv. de même nom; 6,000 hab. Commerce assez actif.

JACOB, patriarche hébreu, né en 2206 av. J.-C. (selon l'*Art de vérifier les dates*), ou en 1836 (selon la chronologie vulgaire), était le second fils d'Isaac et de Rébecca. Il acheta d'Esaü, son frère aîné, son droit d'aînesse, et lui enleva par ruse la bénédiction

paternelle. Craignant ensuite la colère d'Esaü, il se réfugia en Mésopotamie, chez Laban, son oncle, qu'il servit pendant 21 ans, et dont il épousa successivement les deux filles, Lia et Rachel. Il retourna ensuite dans son pays en s'échappant furtivement de chez son beau-père. Au milieu de la route, il rencontra un ange sous une forme humaine, lutta avec lui la nuit entière, et demeura victorieux. Depuis ce temps Jacob porta le surnom d'*Israël* (qui a lutté avec Dieu), que l'ange lui avait donné. Peu après, ayant su qu'Esaü venait l'attaquer suivi de 400 hommes, il alla au-devant de lui et l'apaisa par sa soumission et ses présents. Il s'arrêta d'abord à Sichem, puis se fixa à Béthel, où il eut la douleur de se voir enlever son fils chéri Joseph, que ses frères vendirent par jalousie. Mais quelques années après, il apprit que ce fils vivait en Égypte, et il se rendit près de lui (vers 2076). Pharaon le combla de biens, et lui donna la terre de Gessen, où il s'établit avec ses enfants. Il mourut environ 17 ans après, âgé de 147 ans. Il avait eu 12 enfants : Ruben, Lévi, Dan, Gad, Issachar, Joseph, Siméon, Juda, Nephtali, Aser, Zabulon et Benjamin. Dix d'entre eux donnèrent leur nom à dix des douze tribus. Joseph ne donna point son nom à une tribu; mais ses deux fils, Ephraïm et Manassé, devinrent eux-mêmes chefs de deux tribus. Lévi ne donna pas non plus son nom à une tribu; il fut le chef des Lévites, voués au culte.

JACOB, chef des Pastoureaux qui ravagèrent la France au XIIIe siècle. *Voy.* PASTOUREAUX.

JACOB ZANZALE, hérésiarque. *Voy.* ZANZALE.

JACOB-BEN-LEITH, chef de la dynastie des Soffarides en Perse. *Voy.* YACOUB.

JACOB-DE-SAINT-CHARLES (le père), savant bibliographe, de l'ordre des Carmes, était né à Châlons-sur-Saône en 1608 ; il fut bibliothécaire d'Achille de Harlay, alors procureur général, et depuis premier président, et mourut chez ce magistrat en 1670. Ses principaux ouvrages sont : *Bibliotheca pontificia*, Lyon, 1643, in-4, réimprimé en 1647 (compilation qui va jusqu'à Urbain VIII) ; *Traité des plus belles Bibliothèques*, in-8, Paris, 1644 ; *Bibliotheca Parisina*, in-4 (pour les années 1643-1650) ; *Bibliotheca Gallica universalis* (pour les années 1643 à 1653).

JACOBI (Fréd.-Henri), philosophe allemand, né à Dusseldorf en 1743, mort en 1819, occupa plusieurs places dans l'administration, fut conseiller privé à Dusseldorf, et devint en 1804 conseiller de Bavière et président de l'Académie des Sciences de Munich. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de philosophie et de littérature. Comme philosophe, il fut un des adversaires de Kant, et proposa une doctrine mystique qui fondait toute connaissance philosophique sur le sentiment, sorte d'instinct par lequel l'âme atteint immédiatement les vérités les plus importantes, Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres sur la doctrine de Spinosa*, Breslau, 1785 ; *De Hume et de la foi, ou de l'idéalisme et du réalisme*, 1787 ; *Lettre à Fichte*, 1799. Il est aussi l'auteur du célèbre roman de *Woldemar*, dans lequel il combattit la morale de l'intérêt personnel. Ses *Œuvres* ont été publiées à Leipsick, 1819-20, 6 vol. in-8.

JACOBI (Jean-George), poëte allemand, frère du précédent, né en 1740 à Dusseldorf, mort en 1814, était chanoine d'Halberstadt, et professa successivement l'éloquence à Halle, et les lettres à Fribourg en Brisgau. Il a composé des épîtres en vers, des cantates, des comédies, des fables, etc. Il avait pris pour modèle Gresset, Chapelle et Chaulieu ; on estime son *Voyage d'hiver*, traduit par Armandry, Lausanne, 1796. Ses *Œuvres* forment 5 vol. in-8, Zurich, 1812.

JACOBINA, ville du Brésil (Bahia), ch.-l. d'une comarque de même nom, à 270 kil. N. O. de San-Salvador, par 11° 26' lat. S., 42° 4' long. O. Céréales ; sucre, coton, oranges, raisins. Chevaux estimés.

JACOBINS, nom donné en France à l'ordre des Dominicains parce que leur premier couvent à Paris fut établi rue Saint-Jacques (1219). Ils avaient aussi dans la rue Saint-Honoré un couvent devenu célèbre comme siége du fameux club des Jacobins.

JACOBINS (club des), société populaire, formée dès 1789, à Versailles, fut d'abord connue sous le nom de *club Breton*, parce qu'elle avait été créée par des députés de la Bretagne. Quand l'Assemblée nationale eut été transférée à Paris, le club s'y transporta aussi, et prit alors le titre de *club des Amis de la Constitution*. On lui donna vulgairement le nom de *club des Jacobins*, parce qu'il se réunissait dans l'ancien couvent des Jacobins, rue Saint-Honoré (dans l'emplacement du Marché Saint-Honoré actuel). Ce club avait à sa tête des députés de l'opinion la plus avancée. On s'y occupait de discuter à l'avance les questions qui devaient être proposées à l'Assemblée nationale et de préparer les nominations et les résolutions. Robespierre en fut longtemps le chef. Ce club fut le principal instigateur des mesures les plus sanguinaires, et se signala tellement, surtout sous la Convention, par son exaltation républicaine, que l'on étendit le nom de *Jacobins* à tous les démagogues ; il domina longtemps la Convention ; mais il perdit tout crédit après la chute de Robespierre, et fut fermé le 21 brumaire an III (11 novembre 1794). La plupart de ses membres se réunirent au club du faubourg Saint-Antoine.

JACOBITES, secte religieuse de l'Orient, qui eut pour chef Jacob Zanzale, évêque d'Edesse en 541, et qui s'est continuée jusqu'à nos jours dans différentes parties de l'Asie, particulièrement en Syrie, en Ethiopie et en Arménie ; leur chef réside à Kara-Amid, capitale du Diarbékir. Ces sectaires ne reconnaissent en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature divine, et pour cette raison ils sont encore appelés *Monophysites*. — Le nom de *Jacobites* a aussi été donné aux partisans de Jacques II et de son fils Jacques III en Angleterre, après la révolution de 1688.

JACOPONE DE TODI, vieux poëte ascétique italien, né à Todi au milieu du XIIIe siècle, mort en 1306, exerça d'abord la profession d'avocat. Ayant perdu sa femme, il entra chez les Frères Mineurs. Il reste de lui des *Cantiques spirituels* (Venise, 1617, in-4), parmi lesquels on remarque le *Stabat Mater*.

JACOTOT (Joseph), célèbre instituteur, né à Dijon en 1770, mort à Paris en 1840, était avant la révolution capitaine d'artillerie. Il fut, lors du rétablissement des études, appelé à l'école centrale de Dijon, professa successivement le latin, les mathématiques et le droit ; devint, sous l'Empire, secrétaire du ministre de la guerre, puis sous-directeur de l'Ecole Polytechnique ; fut pendant les Cent-Jours membre de la Chambre des Représentants ; quitta la France lors de la 2e Restauration (1815), se retira en Belgique ; fut nommé professeur de littérature française à l'université de Louvain, enfin directeur de l'Ecole militaire de Belgique, et ne rentra en France qu'après la révolution de 1830. Il attira sur lui l'attention publique en 1818 en annonçant une nouvelle méthode d'enseignement universel par laquelle il se proposait d'*émanciper les intelligences* ; il prétendait que tout homme, tout enfant, est en état de s'instruire seul et sans maître, qu'il suffit pour cela d'apprendre à fond une chose et d'y rapporter tout le reste ; que le rôle du maître doit se borner à diriger ou à soutenir l'attention de l'élève ; en conséquence il proscrivait les *maîtres explicateurs*. Il proclamait comme bases de sa doctrine certaines maximes paradoxales qui ont

été vivement critiquées : *Toutes les intelligences sont égales; Qui veut peut; On peut enseigner ce qu'on ignore; Tout est dans tout*, etc. Jacotot a publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Enseignement universel, Langue maternelle*, Louvain, 1823, in-8 ; *Langue étrangère*, Paris, 1829 (4e édit.), in-8 ; *Mathématiques*, ibid. ; *Musique*, ibid. ; etc. La méthode Jacotot excita une grande sensation lors de sa publication, et donna lieu à une vive polémique ; elle eut des enthousiastes qui tombèrent dans des exagérations ridicules, et des détracteurs qui ne furent pas toujours justes envers elle.

JACQUART (JOS.-MARIE), mécanicien de Lyon, né en 1752, mort en 1834, a révolutionné l'industrie du tissage en simplifiant les machines. Avant lui, les machines, chargées de cordes, de pédales, etc., rendaient nécessaire au tisserand l'adjonction de compagnons servants ; le *métier à la Jacquart* l'en affranchit, lui permit de suffire seul au rouage, et lui épargna des travaux pénibles ou insalubres. Cette invention, qui date de 1801, et qui aujourd'hui est universellement adoptée, ne s'établit pas sans obstacle. Elle donna longtemps une grande supériorité à l'industrie lyonnaise. La ville de Lyon, reconnaissante, a élevé une statue à Jacquart (1840).

JACQUELINE, comtesse de Hollande, fille de Guillaume VI, comte de Hollande, et de Marguerite de Bourgogne, épousa en 1415 Jean de Touraine, resta veuve deux ans après, et succéda en 1417 à son père Guillaume VI ; elle épousa en secondes noces Jean IV, duc de Brabant, son cousin. Sa couronne lui fut enlevée par Jean de Bavière, son oncle, et elle se vit en même temps abandonnée de son époux. Alors elle épousa le duc de Glocester, et revint en Flandre avec une armée ; elle y fut prise, mais elle parvint à s'échapper, et à la mort de Jean de Bavière (1425), elle remonta sur le trône. Elle en fut de nouveau chassée par le duc de Bourgogne, 1433, et m. en 1436, après s'être mariée une quatrième fois.

JACQUEMEL, ville d'Haïti. *Voy.* JACMEL.

JACQUEMONT (Victor), voyageur du Muséum d'histoire naturelle, né à Paris en 1801, fut chargé en 1828 d'explorer l'Inde, parcourut l'Himalaya, le Thibet ; pénétra jusqu'à Lahore, où il fut accueilli par le roi Runjet-Sing ; visita le Cachemire, le Pendjab, et mourut à Bombay en 1832. On a imprimé sa *Correspondance pendant son voyage dans l'Inde*, Paris, 1833, ainsi que son *Voyage dans l'Inde*, 4 vol. in-4, 1834-42. Ces ouvr. offrent un grand intérêt.

JACQUERIE (la), faction qui ravagea la France pendant la captivité du roi Jean en Angleterre (1358), était composée de paysans révoltés contre leurs seigneurs et avait pour chef un certain Guillaume Caillet, surnommé *Jacques Bonhomme*, d'où elle prit son nom. Elle se forma d'abord dans l'Ile-de-France, attaqua les châteaux et exerça contre leurs maîtres toutes sortes de violences ; elle fut détruite au bout de six semaines par le captal de Buch.

JACQUES, *Jacobus*, nom commun à plusieurs saints, rois, princes, etc.

JACQUES (saint), dit *le Majeur* (c.-à-d. le plus âgé, par rapport au suivant), un des douze apôtres, fils de Zébédée et frère de saint Jean l'évangéliste, était d'abord pêcheur. Il s'éloigna de Jérusalem lors de l'arrestation de J.-C., mais il y revint après la mort du Sauveur, et prêcha la foi avec tant de zèle qu'Hérode Agrippa le fit mettre à mort, l'an 44. Les habitants de Compostelle, en Galice, l'ont en grande vénération, et prétendent posséder son corps, qu'ils conservent dans leur cathédrale. L'Église l'honore le 25 juill. S. J. de Compost. est le patron de l'Espagne.

JACQUES (saint), dit *le Mineur* (c.-à-d. *le Jeune*), frère de saint Simon et de saint Jude, fut le premier évêque de Jérusalem. Il périt assommé par le peuple, à l'instigation du grand-prêtre des Juifs, l'an 62. Il était cousin germain de Jésus, ce qui le fait quelquefois appeler, dans le Nouveau-Testament, frère du Seigneur. On a de lui une *Épître aux douze tribus* et un discours au concile de Jérusalem (dans les *Actes des Apôtres*). On le surnommait le Juste. L'Église l'honore le 1er mai avec saint Philippe.

JACQUES (saint) de Compostelle. *Voy.* JACQUES-LE-MAJEUR.

JACQUES ou JAYME I, roi d'Aragon, surnommé *le Conquérant* ou *le Belliqueux*, commença à régner en 1213, battit les Maures, conquit sur eux Majorque, Valence, eut plusieurs querelles avec les papes, et mourut à Xativa en 1276 à 70 ans. Il laissa deux fils qui régnèrent, l'un sur l'Aragon, sous le nom de Pierre III, l'autre sur Majorque, sous le nom de Jacques I.

JACQUES II, roi d'Aragon, 2e fils de Pierre III et petit-fils de Jacques I. Avant de monter sur le trône d'Aragon, il gouverna pour son père la Sicile, que ce prince venait de conquérir sur les princes français de la maison d'Anjou ; il devint lui-même roi de cette île après la mort de son père (1285). Son frère aîné, Alphonse III, roi d'Aragon, étant mort en 1291, il quitta la Sicile, dont il laissa la vice-royauté à Frédéric, son frère puîné, et alla régner sur l'Aragon. Ayant épousé en 1295 une fille de Charles II, de la maison d'Anjou, il céda à ce prince ses prétentions sur la Sicile au préjudice de son propre frère Frédéric. Il confirma en 1325 les privilèges des Aragonais, et mourut en 1327.

JACQUES I, roi de Sicile de 1285 à 1296, le même que Jacques II, roi d'Aragon. *Voy.* ci-dessus JACQUES II.

JACQUES ou JAYME I, roi de Majorque, fils puîné de Jacques I, roi d'Aragon, né à Montpellier en 1248, reçut de son père en 1262, sous le titre de royaume de Majorque, les îles Baléares, le comté de Roussillon et la seigneurie de Montpellier, et força son frère aîné, Pierre III, à lui confirmer cette donation ; mais il fut toujours en guerre avec lui, ainsi qu'avec ses deux neveux, Alphonse III et Jacques II, fils et successeurs de Pierre III. Il mourut en 1311.

JACQUES II, roi de Majorque et prince titulaire d'Achaïe, était petit-fils du précédent, et succéda à D. Sanche son oncle en 1324. Il s'aliéna la France en contestant à Philippe de Valois la suzeraineté de Montpellier. Celui-ci le laissa dépouiller des îles Baléares par Pierre IV d'Aragon et le força à lui vendre le comté de Montpellier, sa dernière possession. Jacques II fut tué en 1349, au moment où il tentait une descente dans l'île de Majorque.

JACQUES III, fils de Jacques II, fut pris dans le combat où périt son père. Il s'échappa de sa prison, obtint la main de Jeanne I, reine de Naples (1362), fit d'inutiles efforts pour reconquérir ses états, et mourut sans postérité en 1379.

JACQUES I, roi d'Écosse, fils de Robert III, était en captivité chez les Anglais quand son père mourut, en 1406. Le royaume fut gouverné par son oncle, le duc d'Albany, qui ne fit rien pour le délivrer. Il ne put recouvrer sa liberté qu'en 1423. Jacques sévit contre les grands qui commettaient impunément toutes sortes d'injustices, mais il se fit par là des ennemis irréconciliables ; les grands conspirèrent contre lui et l'assassinèrent, en 1437. Ce prince cultivait les lettres ; on a de lui des pièces de poésie, dans lesquelles il décrit les occupations et les divertissements des Écossais ; elles ont été publiées sous le titre de *Restes poétiques de Jacques I*, Édimbourg, 1783, in-8.

JACQUES II, roi d'Écosse (1437), fils du précédent, poursuivit les desseins de Jacques I contre la noblesse, ordonna plusieurs exécutions et se souilla lui-même du sang d'un comte de Douglas. Cette conduite excita quelques troubles, mais il sut les apaiser. Il mourut en 1460, au siége de Roxburgh, frappé par les éclats d'un canon qu'il essayait.

JACQUES III, roi d'Écosse (1460), fils du précédent, se laissa gouverner par des favoris, et mécontenta les nobles qui marchèrent contre lui, conduits par son frère. Il parvint une première fois à conjurer l'orage; mais s'étant porté de nouveau aux mêmes excès, les principaux feudataires se révoltèrent une seconde fois, mirent à leur tête son fils aîné (Jacques IV), et lui livrèrent à Bannokburn une bataille dans laquelle il périt (1488).

JACQUES IV, fils du précédent, lui succéda à l'âge de 16 ans, en 1488. Il défit les nobles qui s'étaient révoltés, fit la guerre à Henri VII et Henri VIII, rois d'Angleterre, et se ligua avec Louis XII contre les Anglais. Il fut tué à la bataille de Flodden, livrée contre Henri VIII (1513). Il avait épousé en 1503 Marguerite, fille du roi d'Angleterre, Henri VII; ce mariage donna naissance aux droits de Jacques VI sur la couronne d'Angleterre.

JACQUES V, fils du précédent, n'avait qu'un an à la mort de son père (1513), et prit les rênes du gouvernement à l'âge de 13 ans. Il se ligua avec François I, roi de France, contre Charles-Quint. François lui donna en mariage Madeleine, sa fille aînée (1536), après la mort de laquelle Jacques épousa Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise. Jacques mourut en 1542, laissant la couronne à Marie Stuart, sa fille. C'était un prince vertueux, ami de la paix et de la religion.

JACQUES VI et JACQUES VII, rois d'Écosse. *Voy.* ci-après JACQUES I et JACQUES II, rois d'Angleterre.

JACQUES I, roi d'Angleterre, né en 1566, fils de Marie Stuart, régna d'abord en Écosse sous le nom de Jacques VI, et fut proclamé roi presque en naissant par suite de l'abdication forcée de sa mère (1567). L'Écosse fut gouvernée pendant sa minorité par son oncle le comte de Murray, et son grand-père le comte de Lennox. Jacques avait des droits sur la couronne d'Angleterre par le mariage de Marguerite, fille de Henri VII, avec Jacques IV, un de ses ancêtres, et fut en conséquence reconnu pour roi par les Anglais à la mort d'Élisabeth (1603). Il prit le titre de roi de la Grande-Bretagne et fit tous ses efforts pour opérer la réunion définitive des deux royaumes; mais il se montra fort hostile aux Catholiques. Il se forma contre lui en 1605 un complot, dit *conspiration des Poudres*, qui faillit le faire périr avec le Parlement tout entier. Il bannit par suite de cet événement les Jésuites, qu'on accusait d'y avoir pris part, et fit décréter par le parlement la formule du *serment d'allégeance* qui refusait au pape tout droit de déposer les rois et de délier les sujets du serment de fidélité. D'une humeur très pacifique, il laissa l'Autriche dépouiller de ses États son gendre, Frédéric V (1621-3). Il maria son fils aîné, Charles I, à Henriette de France, fille de Henri IV (1625), et mourut peu après. Ce prince eut d'indignes favoris, parmi lesquels on cite Robert Carr, duc de Somerset, et Villiers, duc de Buckingham, qui prirent sur lui le plus funeste ascendant. Il prétendit au pouv. absolu, et, au mépris de la constitution, voulut gouverner sans le parlement : il prépara ainsi la révolution qui éclata sous son successeur. Il était très versé dans la théologie, et aimait beaucoup trop la controverse. Il possédait une grande instruction, ce qui le fit surnommer par ses flatteurs *le Salomon de l'Angleterre*. Il a laissé qqs écrits, entre autres le *Basilicon dôron* ou *Don royal*, un *Comment. sur l'Apocal.* et des *Médit. sur l'Oraison dom.*, qui sont à l'*Index*.

JACQUES II (JACQUES VII en Écosse), roi d'Angleterre, 2e fils de Charles I. Il fut d'abord connu sous le nom de duc d'York, et fut appelé, malgré une longue et vive opposition, à succéder à Charles II, son frère aîné (1685). Il était catholique, et quoiqu'il eût juré en montant sur le trône de ne rien entreprendre contre la religion de l'état, il fut accusé de partialité pour le catholicisme; ce qui excita un mécontentement universel. Plusieurs conspirations éclatèrent contre lui; il vainquit et mit à mort le duc de Monmouth et le comte d'Argyle, qui s'étaient mis à la tête des rebelles (1685); mais quelques années après, il fut détrôné par son gendre, Guillaume, prince d'Orange et stathouder de Hollande, que les mécontents avaient appelé en Angleterre (1688). Battu sur terre à La Boyne en Irlande, et sur mer à la Hogue, il fut, malgré les secours de Louis XIV, forcé de quitter l'Angleterre; sa famille tenta depuis vainement de remonter sur le trône. Jacques vint se fixer à Saint-Germain, près de Paris; il y tint une petit cour et y mourut en 1701.

JACQUES III. On donne parfois ce nom au prétendant, fils de Jacques II, plus connu sous le nom de chev. de St-George; il n'a jamais régné. *V.* STUART.

JACQUES DE LA MARCHE, mari de la reine Jeanne II de Naples. *Voy.* MARCHE.

JACQUES BONHOMME. *Voy.* JACQUERIE.

JACQUES COEUR. *Voy.* COEUR.

JACQUES COUSIN, auteur. *Voy.* BEFFROY.

JACQUES (BAULOT, dit *Frère*), lithotomiste, né en 1651, près de Lons-le-Saulnier, mort en 1714, perfectionna la taille et inventa un nouveau procédé qu'il appliqua avec le plus grand succès en France, en Allemagne et en Hollande. Sa méthode est celle qu'on appelle à tort *taille anglaise*, *taille de Rau*.

JACQUES DE L'ÉPÉE (ordre de SAINT-), ordre militaire institué v. 1161, par Ferdinand II, roi de Léon et de Castille, pour défendre contre les incursions des Maures les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. C'est le plus considérable des ordres militaires d'Espagne; ses revenus sont immenses, et ses commanderies embrassent deux villes et 118 bourgs. Depuis Charles V, la grande maîtrise de l'ordre a été réunie à la couronne d'Espagne.

JACQUES DU HAUT-PAS (ordre de SAINT-), religieux hospitaliers, institués en Italie, vers 1260, pour faciliter aux pèlerins le passage des rivières, en leur fournissant des bacs. Ils formaient une congrégation dont le chef-lieu était l'hôpital de St-Jacques-du-Haut-Pas, sur l'Arno, dans l'état de Florence. Cet ordre se multiplia surtout en France, où le pape nomma en 1286 un commandeur général qui résidait à l'hôpital de St-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris (rue Saint-Jacques).

JACQUET-DROZ (P.), mécanicien. *Voy.* DROZ.

JACQUIER (François), minime, savant mathématicien, né à Vitry-le-Français en 1711, mort en 1788, alla en Italie, devint professeur d'Écriture Sainte au collége de la Propagande à Rome, puis de physique expérimentale et de mathématiques au collége Romain. Il a laissé les ouvrages suivants : *Is. Newtonii philosophiæ naturalis principia mathematica* (en société avec le P. Th. Leseur), avec de savants commentaires, Genève, 1740-1742, 3 vol. in-4; *Eléments du calcul intégral*, Parme, 1768, 2 vol. in-4; *Trattato intorno la sphera*, 1775.

JACQUIERS. *Voy.* JACQUERIE, PASTOUREAUX.

JACUY, riv. de l'Amérique du Sud (Brésil), sort des monts de Santo-Ignacio, dans la province de Rio-Grande, coule à l'E., et tombe dans la partie N. O. du lac dos Patos, après un cours de 450 kilomètres. Affluents : le Vacuahy, le Pardo et le Tacoary.

JADDUS, grand-prêtre juif qui, au rapport de Josèphe, refusa des secours à Alexandre pendant son expédition en Perse. Alexandre, irrité, marcha sur Jérusalem; mais tout à coup, à la vue de Jaddus qui s'avançait à sa rencontre accompagné de tous les Lévites, il s'arrêta et se prosterna à ses pieds, parce que, dit-il, un homme revêtu des mêmes ornements lui était apparu en songe, et lui avait promis l'empire de l'Asie.

JADELOT (Nicolas), savant médecin, né à Pont-à-Mousson en 1738, mort en 1793, fut professeur

d'anatomie et de physiologie à l'université de Nancy, et pratiqua son art dans cette ville avec succès. On a de lui, outre plusieurs dissertations sur divers sujets de médecine, et sur les moyens de perfectionner l'enseignement : *Tableau de l'économie animale*, Nancy, 1789, in-8 ; *Mémoires sur les causes de la pulsation des artères*, 1771, in-8 ; *Cours complet d'Anatomie*, 1773, in-fol. ; *Physica hominis sani, sive explicatio functionum corporis humani*, 1781, 2 vol. in-12 ; *Pharmacopée des Pauvres*, 1784, in-8.

JADER, auj. *Salone*, fleuve de la Dalmatie anc., passait par Salone et se jetait dans l'Adriatique.

JADON, prophète juif, prédit à Jéroboam que les prêtres de Dan périraient tous. Comme ce prince irrité étendait la main pour le faire arrêter, cette main se sécha subitement, et elle ne fut rétablie dans son premier état qu'à la prière du prophète. Jadon fut tué par un lion, en punition de ce qu'il avait mangé à Béthel, malgré l'expresse défense de Dieu.

JÆGERNDORF, *Carnovia*, ville murée des États autrichiens (Moravie), située dans la Silésie autrichienne et comprise dans le cercle de Troppau, sur l'Oppa (rive gauche), à 28 kil. N. O. de Troppau; 5,000 hab. Château dit de Lobenstein. Draps, toiles, papeterie. — Cette ville a donné son nom à la principauté (jadis souveraine) de Jægerndorf, dont la plus grande partie se trouve auj. enclavée dans la Silésie prussienne (où elle forme le cercle de Léobschütz, dans la régence d'Oppeln), tandis que la ville de Jægerndorf est située dans les États autrichiens. Cette principauté appartient actuellement au prince de Lichstentein. — V. de Prusse, sur la Pregel.

JÆMTLAND, prov. de Suède. *Voy.* IÆMTLAND.

JAEN, *Gienna* ou *Giennum* en latin moderne, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Jaën, à 280 kil. S. de Madrid, à 63 kil. N. de Grenade, près du Rio-de-Jaën, sur une montagne : 19,000 hab. Evêché, château-fort, cathédrale ; plusieurs belles places. Environs très agréables. — La ville de Jaën occupe suivant les uns, la place de *Flavium*, dite aussi *Oningis* ou *Oringis* ; ou, selon d'autres, celle de *Mentessa*. Elle fut très importante dès le temps des Romains, et sa prospérité augmenta encore sous les Maures. Comprise dans le califat de Cordoue, elle devint, après le démembrement de ce califat, la capitale d'un petit état. Alphonse VIII, roi de Castille, battit les Maures à Jaen, 1157. Ferdinand III de Castille la prit en 1246. Les Maures ravagèrent son territoire en 1295, 1368 et 1407. Depuis ce temps sa décadence n'a fait que s'accroître, malgré les efforts tentés pour lui rendre son ancienne splendeur.

JAEN (intendance, jadis roy. de), une des cinq intendances formées en 1822 de l'anc. Andalousie, est bornée au N. par celle de Ciudadréal, au S. par celle de Grenade, à l'O. par celle de Cordoue : 130 kil. sur 110; 266,000 hab. Ch.-l., Jaën. Climat chaud, malsain. Au N. s'étendent plusieurs branches de la Sierra Morena, où l'on a établi des colonies en 1767. Mines nombreuses, mais peu exploitées, pâturages magnifiques ; forêts, gibier, etc. Industrie presque nulle. — Ce pays remplace une partie de la *Bétique*; il fut érigé en royaume lors du démembrement du califat de Cordoue, et fut possédé par les Maures jusqu'au XIIIe siècle : il passa alors sous la domination des rois de Castille.

JAEN (RIO-DE-), riv. d'Espagne, nommée *Guadalbullon* par les Maures, naît sur le versant N. des monts de Grenade, passe près de Jaën, et tombe dans le Guadalquivir, vis-à-vis de Ventosilla, après un cours de 70 kil.

JAEN-DE-BRACAMOROS, ville de la république de l'Equateur (Asuay), à 260 kil. S. E. de Cuença, sur le Chinchipe, à son embouchure dans l'Amazone; 4,000 habitants. Ch.-l. jadis d'une province de la république de la Colombie (Nouvelle-Grenade).

JAFFA, *Joppé*, ville et port de la Syrie, sur la Méditerranée, à 55 kil. N. O. de Jérusalem, à 100 kil. S. O. de St-Jean-d'Acre : 6,000 hab. (la plupart Turcs; 500 Chrétiens catholiques, 6 à 700 Grecs et 100 Arméniens). Jaffa est bâtie en amphithéâtre et dominée par une citadelle en ruines ; les rues en sont étroites et malpropres ; on y voit plusieurs mosquées et trois couvents. Des jardins délicieux remplis d'arbres fruitiers donnent aux environs de Jaffa un aspect charmant. Son port est le rendez-vous des pèlerins qui vont à Jérusalem. Du reste, le commerce y est peu considérable ; il consiste en blé, riz, toile de lin, etc., apportés d'Egypte, et en savon et huiles, qui sont les denrées du pays. — Cette ville est très ancienne ; on prétend même qu'elle existait du temps de Noé. Les Juifs la nommaient *Joppé* (c.-à-d. *belle*, *agréable*). C'est là que s'embarqua Jonas, et que saint Pierre ressuscita la veuve Tabithe. Des auteurs païens placent à Joppé l'aventure de Persée et d'Andromède. Jaffa eut à subir des siéges nombreux ; dans l'antiquité, elle fut prise et reprise par les Égyptiens et les Assyriens ; Judas Macchabée la brûla ; le général romain Cestius la détruisit ensuite, et Vespasien la ravagea. Au VIIe siècle les Sarrasins s'en emparèrent ; au XIIe siècle les Croisés la prirent d'assaut et en firent un comté que posséda Gautier de Brienne ; mais bientôt elle devint la proie des soudans d'Égypte, auxquels les Turcs l'enlevèrent. De ce moment sa décadence commença. En 1799 les Français, commandés par Bonaparte, s'emparèrent de la ville après un long siége et une résistance acharnée ; mais la peste se mit au camp des vainqueurs : c'est alors que le général français, pour relever le courage des soldats démoralisés, osa défier la contagion en touchant de sa main les tumeurs empestées. En 1837 un tremblement de terre détruisit la plus grande partie de la ville et fit périr 13,000 hab. Les Anglais ont pris Jaffa pour les Turcs sur le pacha d'Égypte en 1840.

JAFNA ou **JAFNAPATAM**, presqu'île située à l'extrémité septentrionale de l'île de Ceylan, à laquelle elle est jointe par une langue de terre fort étroite : 70 kil. sur 20. — On y trouve une ville de même nom par 9° 36' lat. N., 77° 30' long. E., à 300 kil. N. de Colombo ; 5,000 hab. Forte citadelle, prise par les Anglais en 1795 ; industrie et commerce. Résidence d'un gouverneur anglais.

JAGAS, peuple d'Afrique. *Voy.* CASSANGES.

JAGELLONS, nom d'une ancienne dynastie du grand-duché de Lithuanie, qui a régné sur la Lithuanie, la Pologne, la Hongrie et la Bohême. Elle doit son nom au grand-duc Jagiel, qui ayant épousé Hedwige, fille de Louis, roi de Hongrie et de Pologne (1386), se convertit au christianisme, et devint lui-même roi de Pologne, sous le nom de Wladislas V. Ses descendants régnèrent, les uns sur la Lithuanie, les autres sur la Pologne. Alexandre Jagellon réunit pour toujours ces deux couronnes en 1501. La mort de Sigismond II Auguste, qui ne laissait point d'enfant, mit fin à la dynastie des Jagellons en Pologne (1572). — Plusieurs Jagellons fournirent des souverains à la Hongrie et à la Bohême. Wladislas VI, déjà roi de Pologne depuis 1434, fut élu roi de Hongrie en 1440, et périt à la bataille de Varna en 1444. — Un autre Wladislas ou Ladislas, fils aîné de Casimir IV, roi de Pologne, fut élu roi de Bohême en 1471, sous le titre de Wladislas II, et roi de Hongrie en 1490, après Matthias Corvin ; mais il ne régna pas en Pologne, où il fut remplacé par son frère Jean I Albert (1492). Après la mort de Ladislas (1516), Louis, son fils, régna sur la Bohême, et sur la Hongrie jusqu'en 1526. *Voy.* WLADISLAS, LADISLAS, CASIMIR, etc.

JAGERNAT, **JAGERNAUT** ou **JAGGERNAT**, ville de l'Inde. *Voy.* DJAGGERNAT.

JAGUAPIRI, riv. du Brésil (Para), dans la partie occid. de la Guyane brésilienne, coule au N. O., et tombe dans le Rio-Negro après 320 kil. de cours.

JAGUARIBE, nom commun : 1° à deux riv. du Brésil ; l'une dans la province de Céara, tombe dans l'Océan Atlantique, à 110 kil. S. E. de Céara, par 4° 24' lat. S., 40° 9' long. O. : cours, 400 kil.; l'autre dans la province de Bahia, se jette dans l'Atlantique, au S. O. de la baie de Tous-les-Saints, après un cours de 110 kil.; —2° à une ville située dans la prov. et la comarque de Bahia, sur la seconde des deux rivières précédentes, à 9 kil. de son embouchure, à 53 kil. S. O. de San-Salvador.

JAGUARY, riv. du Brésil, prend sa source dans le S. de la prov. de Minas-Geraës, coule de l'E. à l'O., et tombe dans la Tibaya après un cours de 270 kil.

JAGUERNAT, ville de l'Inde. *Voy.* DJAGGERNAT.

JAHEL, femme juive, accueillit chez elle Sisara, général de Jabin, roi d'Asor, après sa défaite, et pendant son sommeil le fit périr en lui enfonçant un clou dans la tête.

JAHN (Jean), savant orientaliste allemand, né au milieu du XVIIIe siècle, mort en 1817, chanoine de l'église métropolitaine de Vienne, professeur d'archéologie biblique, de théologie et de langues orientales à l'université de cette ville, a laissé : *Grammaire hébraïque*, en langue allemande ; *Grammaire arabe*, 1796 ; *Grammaire chaldaïque* ; *Archéologie biblique*, 1797-1802 ; *Lexicon arabico-latinum*, 1802 ; *Enchiridion hermeneuticæ*, 1812, ouv. mis à l'*Index*.

JAIR de Galaad, juge des Hébreux de 1283 à 1261. Pendant son administration, les Israélites subirent le joug des Philistins. Ce fut la 5e servitude ; elle dura de 1261 à 1243 av. J.-C.

JAIRE, chef de la synagogue de Capharnaüm, dont Jésus-Christ ressuscita la fille. *Voy. Matth.*, IX, 18 ; *Marc*, V, 21 ; *Luc*, VIII, 43.

JAITZE ou YAITÇA, ville murée de Bosnie, à 49 kil. S. de Bagnalouka ; 4,000 hab. Château-fort, murailles. Tombeau d'un évêque catholique, mis à mort par les Turcs dans le XVIIe siècle et regardé comme un saint par les habitants.

JALAPA, ou XALAPA, ville du Mexique (Vera-Cruz), sur une hauteur, à 60 k. N. O. de Vera-Cruz ; 13,000 h. Bon air. Sucre, café. Elle donne son nom à la racine employée en médecine sous le nom de *jalap*.

JALÈS (le camp de). *Voy.* JALLEZ.

JALIGNY, ch.-l. de cant. (Allier), à 14 kil. N. de La Palisse ; 600 h. Carrières de marbre ; terre à potier.

JALLABERT (Jean), savant genévois, né en 1712, mort en 1768, fut ministre de l'église réformée, professeur de philosophie et de mathématiques à Genève. On lui doit un discours sur *l'Utilité de la philosophie expérimentale* ; des *Expériences sur l'électricité* et les premiers essais de l'application de l'électricité au traitement des maladies.

JALLAIS, ville du dép. de Maine-et-Loire, à 9 kil. E. de Beaupréau ; 3,248 hab.

JALLEZ, bourg et château de l'anc. Languedoc, auj. dans l'Ardèche, au S., entre les Vans et Barjac. Il s'y forma en septembre 1790, sous le nom de *Camp de Jallez*, un rassemblement de nobles, qui tenta de soulever le midi contre les décrets de l'Assemblée constituante. Cette tentative n'eut aucun résultat : le château de Jallez fut brûlé peu après, 1792.

JALOMNITZA, *Naparis*, riv. de la Turquie d'Europe (Valachie), prend sa source dans le district de Dumbovitza, sur les frontières de la Transylvanie, et se jette dans le Danube par la rive gauche, après un cours de 300 kil. — Elle donne son nom à un district de la Valachie inférieure, qui a 120 kil. sur 100, et dont le ch.-l. est Ourzitseni.

JALONKADOU, pays de la Sénégambie. *Voy.* DJIALONKADOU.

JALYSE ou IALYSE, ville de l'île de Rhodes, sur la côte O., une des trois villes principales de cette île dans l'antiquité. Elle devait son nom à Jalyse, fils de Cercaphus, qui régna sur l'île de Rhodes. Protogène avait fait un tableau très célèbre connu dans l'antiquité sous le nom de *Jalyse*.

JAMAÏQUE (la), une des îles anglaises des Grandes-Antilles, au S. de Cuba, et à l'O. d'Haïti, par 21° 45' lat. N., et 80° long. O. ; elle a 260 kil. sur 50, et compte 402,000 habitants, dont 350,000 noirs. Elle a pour ch.-l. Kingston, mais le siége du gouvernement est Spanish-Town ou Santiago-de-la-Vega. On la divise en trois comtés : Cornwall, Surrey et Middlesex. Les montagnes Bleues la traversent. Le climat est chaud et malsain, et le sol, sujet à de fréquents tremblements de terre, est d'une fertilité extraordinaire. On en tire du sucre, du rhum, de l'indigo, des plantes médicinales, des bois de teinture, etc. — L'île de la Jamaïque fut découverte en 1494 par Christophe Colomb. Elle appartint d'abord aux Espagnols jusqu'en 1655. L'amiral W. Penn la leur enleva pour Cromwell, et depuis l'Angleterre l'a toujours gardée. Elle a souvent eu à y réprimer des insurrections, notamment en 1690, 1700, 1795. La Jamaïque a sa propre législature, composée de 43 membres, élus par les francs-tenanciers du pays ; mais le gouverneur anglais a le *veto*, et un conseil de 12 membres, nommé par la couronne, partage avec lui l'administration.

JAMARY, riv. du Brésil, naît dans la prov. de Mato-Grosso, coule au N. O., et tombe dans la Madeira par 65° 20' long. O., 8° 40' lat. S. Cours, 450 kil.

JAMBIE, riv. de l'île de Sumatra, prend sa source dans les montagnes de l'intérieur, coule à l'E. et se jette dans la mer de Chine après 270 kil. de cours. — Sur les bords se trouve une ville de même nom, grande et bien peuplée, à 250 kil. de Palembang. C'est la capitale d'un état jadis puissant. Les Portugais s'en emparèrent en 1629. Commerce de poudre d'or, de roseaux et de poivre.

JAMBLIQUE, *Iamblichus*, philosophe néoplatonicien, né à la fin du IIIe siècle, à Chalcis en Cœlé-syrie, mort en 333, était disciple de Porphyre, et enseignait à Alexandrie. Il professa une philosophie mystique à laquelle il mêla la magie et la théurgie, enseigna les moyens de communiquer avec la divinité ou avec les démons, êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme ; prétendit faire lui-même des prodiges, et fut un des plus dangereux ennemis du christianisme. Il reste de lui une *Exhortation à la philosophie* (publiée grec-latin par Kiessling, Leipsick, 1813, in-8) ; une *Vie de Pythagore*, pleine de fables (publiée grec-latin par Kiessling, Leipsick, 1816, in-8), et une *Lettre sur les Mystères des Égyptiens*, ouvrage rempli d'idées extravagantes (publiée avec une *Lettre* de Porphyre à l'Égyptien Anebon, par Th. Gale, grec-latin, Oxford, 1678, in-fol.). — Un autre Jamblique, Syrien, composa vers la fin du IIe siècle un roman grec intitulé : *les Babyloniques*, ou *Amours de Rhodanès et de Sinonis* ; il n'en reste que des fragments conservés par Photius : c'est le plus ancien roman grec.

JAMBO ou IAMBO, *Charmuthas*, ville murée d'Arabie, dans l'Hedjaz, à 120 kil. S. O. de Médine. Château-fort. Commerce avec l'Egypte.

JAMES, forme anglaise du nom Jacques. (Pour les princes de ce nom, *Voy.* JACQUES.)

JAMES (Thomas), en latin *Jâmesius*, critique et théologien anglais né en 1571 à Newport (île de Wight), mort en 1629, était gardien de la bibliothèque de Bodley à Oxford. Il se signala par son hostilité contre les Catholiques, et chercha, dans ses écrits, à découvrir les falsifications introduites, disait-il, par les Catholiques dans le texte des saints Pères. Ses écrits principaux sont : *Bellum papale*, Londres, 1600, réfuté par Jos. Bianchini ; *le Fleu*

du pape, ou *Tarif des indulgences et des reliques*, Londres, 1617, en latin; l'*Apologie de Jean Wiclef*, Oxford, 1608; *Index librorum prohibitorum a pontificibus*, 1627. — Rich. James, neveu du précédent, né en 1592, mort à Londres en 1638, aida Selden dans la publication des *Marbres d'Arundel*.

JAMES (Thomas), navigateur anglais, fut chargé en 1631, par une compagnie de négociants de Bristol, de chercher un passage au N. O.; il hiverna dans l'île Charlton, navigua au N. jusqu'à 65° 30' de lat., explora la partie S. de la baie d'Hudson (qui garda son nom), et donna à la portion de continent qu'il vit dans l'O. le nom de Nouv.-Galles du Sud. Il nie la possibilité du passage au N. O. Son *Voyage* a été publié à Londres, 1633, 1740.

JAMES (Robert), médecin anglais, né en 1703 dans le comté de Stafford, mort en 1776, exerça son art successivement à Sheffield, à Lichfield, à Birmingham et à Londres, et se rendit particulièrement célèbre par la poudre fébrifuge qui porte son nom et qu'il exploita comme remède secret. On a de lui: *Pratique de la Médecine* (en anglais), 1746, 2 vol. in-8; *Observations sur la cure de la goutte et du rhumatisme* (idem), 1747, in-12; — *sur la rage des chiens* (idem), 1760, in-8; une *Pharmacopée*, etc.

JAMES, en anglais *James-River*, riv. des États-Unis (Virginie), sort des monts Alleghanys sous le nom de Jackson's-River, court de l'E. à l'O., et tombe dans la baie de Chesapeak. Cours, 400 kil.

JAMES, île de l'archipel des Gallapagos, dans le Grand-Océan Equinoxial, par 0° 18' lat. S., 92° 50' long. O.; 53 kil. sur 40. Sol volcanique.

JAMES (baie de), golfe de l'Amérique du Nord, à l'extrémité S. E. de la mer d'Hudson, entre le Labrador, le Canada et la Nouv.-Galles mérid., par 51° 15'-55° 4' lat. N., et 80° 45'-85° 30' long. O.: 440 kil. du N. au S., sur 110 à 250 de large. Beaucoup d'îles: Agomisca, Charlton, etc. — L'Albany, la West-River, se jettent dans cette baie. Elle doit son nom à Thomas James qui l'explora.

JAMESTOWN, ville des États-Unis, dans la Virginie, à 80 kil. S. O. de Richmond, sur la rivière James. C'est la première ville que les Anglais aient fondée aux États-Unis (1608). Les Anglais y défirent les Américains en 1681.

JAMESTOWN, ch.-l. de l'île de Sainte-Hélène. *Voy.* SAINT-JAMES.

JAMETS. *Gemmacum*, village du département de la Meuse, à 9 kil. S. de Montmédy; 800 hab. C'était jadis une ville fortifiée. Elle fut le siége d'une seigneurie cédée à Louis XIII par le duc de Lorraine en 1641, et donnée depuis par Louis XIV à la maison de Condé.

JAMMA ou JAMNO, auj. *Ciudadela*, ville et port de l'île de Minorque, sur la côte occidentale.

JAMOUR, riv. de la Guinée septentrionale, dans le roy. de Biafra, naît par 7° 15' lat. N., et tombe dans le golfe de Guinée après un cours de 500 kil.

JAMUNDA, riv. du Brésil (Para), naît dans la partie orientale de la Guyane brésilienne, coule au S. E., et tombe dans l'Amazone. Cours, 400 kil.

JANEIRO, ville du Brésil. *Voy.* RIO-DE-JANEIRO.

JANICULE (mont), *Janiculus mons*, une des sept collines de Rome, la seule qui se trouvât à la droite du Tibre, fut fortifiée par Ancus Martius pour préserver Rome des incursions étrusques, puis fut jointe à la ville par le pont *Sublicius*. C'est sur le Janicule que se retirèrent, l'an 287 av. J.-C., les plébéiens mécontents du sénat (c'est la troisième *sécession*). Le Janicule était fort peu habité. Le roi Numa et le poëte Stace y furent enterrés.

JANINA, ville de la Turquie d'Europe, dans l'Albanie méridionale, ch.-l. du sandjak ou pachalik de Janina, à 850 kil. S. O. de Constantinople, par 19° 18' long. E., 39° 38' lat. N.; 40,000 hab. sous Ali-Pacha. Belle situation dans une vallée dite Champs-Elysées, sur un lac nommé autrefois Achérusie. Deux citadelles, l'une dans la ville même, l'autre sur la péninsule qui s'avance dans le lac. Deux palais, l'un dans la première citadelle, l'autre dans la Litharitza (ce dernier bâti par Ali). Janina sous la domination d'Ali avait plusieurs écoles élémentaires, un lycée, une bibliothèque publique, et avait pris un aspect tout à fait italien. Cette ville fut, dit-on, fondée vers 1350 par Jean Cantacuzène, parent de l'empereur de ce nom. Elle fut prise par les Turcs en 1425, et depuis ce temps elle leur est restée. On l'a souvent regardée comme la capit. de toute l'Albanie. Elle a joué un grand rôle sous Ali-Pacha (1788-1822), mais elle ne compte auj. que quelques milliers d'hab. — Le sandjak de Janina, formé de l'E. de l'ancienne Epire et du N. O. de l'Acarnanie, est borné au N. E. par le sandjak de Monastir, à l'E. par celui de Tricala, au S. O. par la mer Ionienne et à l'O. par les sandjaks de Delvino et d'Avlone. Il est couvert de montagnes et est arrosé par plusieurs rivières tributaires de la Voïoutza (l'*Aoüs*), par l'Arta et le Mavro-Potamo (l'*Achéron*); il a 250 kil. sur 60 et compte 200,000 hab., la plupart Turcs, les autres Arnautes, Grecs (Souliotes, Filiotes, Sagoriotes, Paramitiotes), Juifs, Arméniens et Bohémiens.

JANISSAIRES (des mots turcs *iéni tchéri*, nouveaux soldats), milice turque, créée par Amurat I en 1362 selon les uns, par Bajazet I en 1389 selon d'autres, était consacrée à la garde du trône et à la défense des frontières. Elle se composait de soldats d'infanterie, et se recrutait principalement parmi les jeunes captifs chrétiens qu'on élevait dans l'islamisme. On ne comptait dans l'origine que 6,000 janissaires, mais le nombre en devint beaucoup plus considérable dans la suite; ils étaient choisis parmi les plus beaux hommes. Cette milice d'élite, parfaitement disciplinée, rendit d'abord de grands services, notamment à Varna, à Cassovie, où ils décidèrent de la victoire; mais bientôt, devenue trop puissante, elle se rendit redoutable par son insubordination, fit ou déposa à son gré les sultans, et résista opiniâtrement à toutes les tentatives de réforme. A l'occasion d'une insurrection que les Janissaires avaient excitée en 1826 à Constantinople, le sultan Mahmoud II prononça leur dissolution: la plupart furent massacrés à Constantinople même, sur la place de l'Atmeïdan; les autres furent poursuivis dans les provinces et exterminés.

JANKAU, dit aussi *Jankowitz* ou *Kœhlen-Janowitz*, bourg des États autrichiens (Bohême), à 42 kil. S. O. de Kaurzim. Les Autrichiens y furent défaits en 1645 par Torstenson.

JANNÉE (ALEXANDRE-), roi de Judée. *Voy.* ALEXANDRE.

JANOWITZ, ville des États autrichiens (Moravie), dans le cercle d'Olmutz, à 45 kil. N. de Bergstadt. Aux environs, fer, martinets, forges, toile, papier, blanchisseries.

JANOWITZ (KOEHLEN-). *Voy.* JANKAU.

JANSÉNISTES. *Voy.* JANSÉNIUS.

JANSÉNIUS (Cornélius), évêque d'Ypres, né en 1585 au village d'Acquoi près de Léerdam en Hollande, étudia la théologie à Louvain et à Paris, où il se lia avec l'abbé de Saint-Cyran; fut placé, sur la recommandation de celui-ci, à la tête d'un collége à Bayonne, et retourna en 1617 à Louvain, où il devint principal du collége de Sainte-Pulchérie. Nommé en 1630 professeur d'Ecriture-Sainte à l'université de cette ville, il y eut de vifs démêlés avec les Jésuites, auxquels il fit défendre d'enseigner la théologie à Louvain. Il devint en 1635 évêque d'Ypres, et mourut en 1638 de la peste, qu'il avait gagnée en visitant ses diocésains. Jansénius avait publié de son vivant quelques écrits théologiques; mais le plus célèbre de ses ouvrages

est un traité intitulé *Augustinus*, qui ne parut qu'après sa mort, en 1640 (Louvain, in-fol.); l'auteur s'était proposé d'y exposer les vraies opinions de saint Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination; il y combattait le jésuite Molina, et établissait une doctrine peu favorable à la liberté de l'homme et à la bonté de Dieu. Cet ouvrage excita de vives disputes parmi les théolog. dans les Pays-Bas et en France, et donna naiss. à la secte des *Jansénistes*. On en tira cinq propositions qui furent condamnées par Innocent X en 1653, et par Alexandre VII en 1656. L'abbé de Saint-Cyran, puis Arnauld, Nicolle, Pascal et un certain nombre de savants théologiens prirent la défense de l'ouvrage incriminé, et nièrent que les propositions condamnées s'y trouvassent réellement ou qu'elles eussent été bien comprises. Les Jésuites se déclarèrent contre les Jansénistes et furent leurs adversaires les plus ardents. Alexandre VII enjoignit aux Jansénistes de signer un formulaire qui contenait une adhésion à la condamnation (1665), et Louis XIV obligea, sous des peines sévères, tous ses sujets à obéir. Au commencement du XVIIIe siècle, la querelle fut ranimée par un ouvrage du père Quesnel, prêtre de l'Oratoire, intitulé : *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, dans lequel étaient reproduits les principes de Jansénius, et qui fut condamné en 1713 par le pape Clément XI dans la fameuse bulle *Unigenitus*. Cette bulle ne fut admise en France qu'après une assez longue opposition, et elle devint l'occasion de nouvelles poursuites contre ceux des Jansénistes qui ne voulaient pas y souscrire (on les nomma les *Appelants*, parce qu'ils en appelaient au futur concile de la décision du pape). Dans leur exaltation ces malheureux se crurent honorés du martyre; ils prétendirent qu'un des leurs, le diacre Pâris, mort, selon eux, en odeur de sainteté, faisait des miracles, et ils accoururent en foule à son tombeau (1727). Ces folies les couvrirent de ridicule, puis ils tombèrent dans l'oubli. Cependant le parti des Jansénistes continua toujours d'exister et se perpétua jusqu'après la Révolution.

JANSI, ville de l'Inde. *Voy.* THANSI.

JANSON (Nicolas), imprimeur. *Voy.* JENSON.

JANSON (Toussaint DE FORBIN-), cardinal. *Voy.* FORBIN.

JANUS, le plus ancien roi de l'Italie, vint s'établir dans le Latium, et reçut dans ses états Saturne qui avait été chassé du ciel. Janus poliça les peuples barbares de l'Italie, et eut un règne si paisible qu'on le regarda depuis comme le dieu de la paix. Romulus lui éleva à Rome un temple dont les portes étaient ouvertes en temps de guerre et fermées en temps de paix. Ce temple ne fut fermé que deux fois jusqu'à Auguste, l'une sous Numa, l'autre après la première guerre punique. Janus présidait à l'année : c'est pour cela qu'on le représente avec une tête à deux faces adossées l'une à l'autre, dont l'une regarde en avant dans l'avenir, l'autre en arrière dans le passé. C'est de lui, dit-on, que le mois de janvier (*januarius*) prit son nom. Janus tenait une clef à la main et présidait aux portes (*janua*). Les chronologistes placent le règne de Janus dans le XVe siècle av. J.-C. (de 1451 à 1415).

JANUS MONS, auj. le mont *Genèvre* (Alpes).

JANVIER (S.), martyr, était évêque de Bénévent et fut décapité près de Pouzzoles en 291 ou 305, après avoir été respecté par les bêtes auxquelles il avait été exposé. Ses reliques ont été transportées à Naples, où on lui a élevé une chapelle fameuse; on y conserve dans un vase du sang de ce saint, qui, selon de graves autorités, se liquéfie et entre en ébullition chaque année le jour de sa fête (19 sept.).

JANVIER (le P.), chanoine d'Autun, publia en 1742 un poëme français *Sur la Conversation*, imité de l'*Ars confabulandi* du P. Tarillon, jésuite. Un sieur Cadot en changea une vingtaine de vers et le publia sous son nom en 1757. Ce plagiat ne fut découvert qu'en 1807. Delille a profité de l'ouvrage de Janvier dans son poëme de *la Conversation*.

JANVIER 1793 (VINGT-ET-UN), jour du supplice de Louis XVI. *Voy.* LOUIS XVI.

JANVILLE, ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), à 41 kil. S. E. de Chartres : 1,800 hab. Patrie de Colardeau.

JANZÉ, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 22 kil. S. E. de Rennes ; 2,000 hab. Poulardes estimées.

JAO, ville de Chine (Kiang-si), ch.-l. de dép., à 90 kil. N. E. de Nan-tchang, par 114° 21' long. E., 28° 59' lat. N. Tissus de soie, de coton. Entrepôt de porcelaines.

JAPARA, ville de l'île de Java, sur la côte N., par 108° 34' long. E., 6° 28' lat. S. Bon port; grand commerce.

JAPET, *Iapetus*, fils d'Uranus et frère de Saturne, régna en Thessalie et eut, entre autres enfants, Atlas, Prométhée et Epiméthée. Les Grecs le regardaient comme l'auteur de leur race, et ne connaissaient rien de plus ancien que lui. Il paraît être le même que le Japhet de la Bible.

JAPHET, un des fils de Noé, peupla l'Europe et une partie de l'Asie occidentale. Les Grecs avaient conservé le souvenir de cette tradition quand ils faisaient Japet (*Iapetus*) père de leur race. Il eut sept fils, Gomer, Magog, Madaï, Javan, Thiras, Tubal et Mosoch. On a fait du premier le père des Cimbres, du deuxième celui des Scythes ou Gètes, du troisième celui des Mèdes, du quatrième celui des Ioniens ou Grecs, et des trois derniers les pères des habitants de la Thrace, de la Cappadoce et du Pont.

JAPON, *Japan* en anglais, *Nipon* ou *Nifon* en japonais, empire d'Asie, entre 30° et 45° lat. N., 125° et 127° long. E., se compose des quatre grandes îles : Yéso, Niphon, Xicoco ou Sikokf, Ximo ou Kiousiou, et de beaucoup d'îles moins vastes. Environ 30,000,000 d'hab.: capitale Yeddo. Autres villes principales; Miyako, Mara, Osaka, Nangasaki, Matsmaï, etc. L'empire japonais se divise en deux parties inégales, l'empire du Japon proprement dit, et le gouvernement de Matsmaï. Ce dernier contient l'île d'Yéso, le sud de celle de Tarrakaï, et les Kouriles méridionales. Le Japon proprement dit est partagé en dix régions ou *do*, subdivisées en provinces ou *kokf*, qui elles-mêmes sont formées de plusieurs districts ou *koris*. Voici les noms des dix régions :

Gokinaï (les 5 provinces intérieures de la cour),
To-kai-do (contrée de la mer orientale),
To-san-do (contrée des monts orientaux),
Fokou-rokou-do (contrée du territoire sept.),
San-in-do (contrée du versant sept. des mont.),
San-yo-do (contrée du versant mérid. des mont.),
Nan-kai-do,
Sai-kai-do (contrée de la mer occid.),
L'île Iki,
L'île Tsou-Sima.

Les six premières régions et une partie du Nankai-do appartiennent à l'île de Niphon.

Le Japon est montagneux; il a des volcans, et est sujet à de fréquents tremblements de terre. Les rivières sont en général assez petites. La chaleur tempérée par les brises de mer ne dépasse jamais 30° ; il fait très froid sur les montagnes. Le sol est naturellement peu fertile, mais il est bien cultivé et donne d'excellent riz, divers grains, des légumes, des épices. On trouve au Japon des mines d'or et d'argent, du fer, mais surtout du cuivre en abondance. — Les Japonais forment comme une race à part : ils ont la tête grosse, le col court, les cheveux noirs, le nez gros, les yeux obliques, le teint jaunâtre ; ils sont fiers, vindicatifs, hardis, robustes

Ils sont très civilisés et fort délicats sur le point d'honneur. Ils ont du goût pour les sciences et les arts, surtout pour la musique et les spectacles ; contrairement aux usages de l'Asie, ils n'enferment point leurs femmes. L'industrie est très avancée chez les Japonais ; ils fabriquent de belles étoffes, surtout de soie ; travaillent habilement le fer et le cuivre, font d'admirables sabres ; leurs ouvrages en bois, leurs vernis, leurs porcelaines sont renommés. Deux religions, le sintoïsme et le bouddhisme, se partagent le Japon ; la doctrine de Confucius y est aussi répandue. Le gouvernement est une monarchie héréditaire, despotique et féodale ; il a pour chef le *koubo* ou *séogoun*, qu'on nomme souvent l'empereur temporel, par opposition au *dairi* ou *mikado*, empereur spirituel, qui est le chef de la religion. On l'adore, on le regarde comme une incarnation divine ; mais il ne jouit d'aucun pouvoir et même d'aucune liberté réelle. Jadis il cumulait les deux puissances temporelle et spirituelle ; mais dès 1158 cette omnipotence avait reçu des atteintes, et en 1586 le *koubo* Taiko-Sama (*V.* ce nom) s'empara de toute l'autorité. Au-dessous du séogoun sont une foule de princes feudataires. — Au XIII[e] siècle Rubruquis et Marco-Paolo apprirent à l'Europe l'existence du Japon. Vers le XVI[e] siècle, les Jésuites portugais parvinrent à s'y introduire et convertirent un grand nombre d'habitants ; mais leurs succès donnèrent de l'ombrage et suscitèrent une perséc. générale ; en 1637 l'emp. ordonna que les Portugais et leurs alliés ou parents japonais seraient déportés à Macao. Les Hollandais surent alors, en se déclarant les adversaires des Jésuites, se concilier l'affection du souverain, et ils obtinrent le droit exclusif de commercer avec le Japon ; mais depuis 1854, plusieurs ports, entre autres Nangasaki, Simoda et Matsmai, ont été ouverts au commerce européen et américain. Engelbert Kæmpfer, qui visita Yeddo en 1690 et 1691, Thunberg, en 1772 et 1776, Siebold, qui séjourna dans le Japon de 1825 à 1830, ont écrit des relations curieuses sur cette contrée.

JAPORE, riv. de Brésil (Minas-Geraës), naît dans la comarque de Paracatu, coule de l'O. à l'E., et se joint au San-Francisco après 150 kil. de cours.

JAQUELOT (Isaac), théologien protestant, né à Vassy en 1647, mort en 1708, quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, se retira d'abord à Heidelberg, puis à La Haye, et enfin à Berlin, où il remplit les fonctions de prédicateur du roi et de pasteur de l'église française. On a de lui un assez grand nombre d'écrits dont les principaux sont : *Dissertation sur l'existence de Dieu*, La Haye, 1697 ; Paris, 1744, 3 vol. in-12 ; *Traité de la vérité et de l'inspiration des livres du Vieux et du Nouveau Testament*, Rotterdam, 1715, in-8. Il eut de vives disputes avec Bayle et Jurieu.

JAQUES, JAQUERIE. *V.* JACQUES, JACQUERIE.

JARANDILLA, ville d'Espagne (Badajoz), à 49 kil. de *Palencia* ; 2,400 hab. On y fabrique de grosses étoffes de laine.

JARCHI (Salomon), savant rabbin, né en 1040, à Troyes (Champagne), mort en 1105, parcourut toute l'Europe et une partie de l'Asie et de l'Egypte pour augmenter son instruction, et revint à Troyes avec un immense recueil d'observations. On a de lui, en hébreu : *Comment. in Pentateuchum ; Comment. in Canticum, Ecclesiasten*, etc., Naples, 1487 ; *Comment. in Talmud*, Venise, 1520.

JARDANE, esclave d'Omphale, fut aimée d'Hercule et en eut un fils, nommé Alcée, qui devint roi de Lydie, et dont les descendants formèrent la dynastie lydienne des Héraclides. *Voy.* ALCÉE.

JARGEAU, *Gargogilum*, ch.-l. de canton (Loiret), à 15 kil. S. E. d'Orléans, sur la Loire, rive gauche. Très long pont. Cette ville était jadis fortifiée. Les Anglais la prirent en 1420 ; mais Jean I, duc d'Alençon, la reprit l'année suivante ; les Anglais s'en rendirent maîtres de nouveau peu après ; elle leur fut enlevée définitivement en 1429 par Jeanne d'Arc.

JARMELLO, bourg de Portugal (Beira), à 17 kil. S. de Guarda ; 2,800 hab. — Il était jadis beaucoup plus florissant ; mais il fut détruit par l'ordre du roi Pèdre I, comme étant la patrie de Pedro Coëllo qui avait contribué à la mort d'Inès de Castro.

JARNAC, ville de France (Charente), sur la Charente, à 11 kil. E. de Cognac ; 2,336 hab. Pont en fil de fer. Commerce de vin, eau-de-vie, bétail, cuirs, etc. Cette ville est célèbre par la victoire que les Catholiques, commandés par le duc d'Anjou (Henri III), y remportèrent sur les Réformés, commandés par le prince de Condé (1569). Un monument récent indique l'endroit où se livra cette bataille. — Jarnac a donné son nom à une branche de la famille des seigneurs de Chabot.

JARNAC (Gui DE CHABOT, seigneur de), gentilhomme de la chambre du roi sous François I et Henri II, eut une querelle d'honneur avec un autre courtisan nommé de La Châteigneraie, et obtint de Henri II la permission de se battre avec lui en champ clos (1547). Jarnac allait succomber, lorsqu'il frappa son adversaire au jarret d'un coup inattendu : on a depuis donné le nom de *coups de Jarnac* aux coups de traître.

JARNAGE, ch.-l. de canton (Creuse), à 15 kil. E. de Guéret ; 800 hab. Beurre, bestiaux, fromage. Foires renommées.

JAROPOLK. *Voy.* IAROPOLK.

JAROSLAV. *Voy.* IAROSLAV.

JARRA, ville d'Afrique. *Voy.* DJARRA.

JARRETIÈRE (ordre de la), ordre de chevalerie institué en Angleterre par Edouard III, roi d'Angleterre, en 1349. On raconte que la comtesse de Salisbury, qui était aimée du roi, ayant laissé tomber dans un bal une jarretière, Édouard la releva ; et comme son empressement donnait à rire aux courtisans, il s'écria, pour témoigner qu'il n'avait point eu de mauvais dessein : *Honni soit qui mal y pense*, et jura que tel qui se moquait de cette jarretière s'estimerait heureux d'en porter une semblable ; peu après il créa le nouvel ordre. L'ordre de la Jarretière a pour chef le souverain de l'Angleterre ; il ne compte que 25 membres, non compris le souverain, les princes du sang et les princes étrangers. Les chevaliers portent entre autres insignes une jarretière bleue à la jambe gauche ; la reine la porte au bras.

JARRIE (LA), ch.-l. de canton (Charente-Inf.), à 11 kil. E. de La Rochelle ; 1,000 hab.

JARROW, paroisse d'Angleterre (Durham), à 24 kil. N. E. de Durham ; 24,200 hab. Ancien monastère. Patrie de Bède.

JARRY (Nicolas), calligraphe, né à Paris vers 1620, mort vers 1670, fut nommé *maître écrivain* par Louis XIV, et exécuta pour ce prince ou pour les seigneurs de la cour plusieurs ouvrages qui passent pour des chefs-d'œuvre, entre autres la *Guirlande de Julie* (pour le duc de Montausier), vol. in-fol. de 30 feuilles, 1641, qui a été acheté, en 1714, pour la somme de 14,502 fr., et les *Heures de Notre-Dame*, 1647, in-8, beau vol. de 120 feuilles.

JARVILLE, village de France (Meurthe), à 3 kil. S. E. de Nancy, sur la Meurthe ; 400 hab. C'est près de là que se livra la bataille dite *de Nancy*, où Charles-le-Téméraire perdit la vie, 5 janvier 1477.

JASLO, ville des États autrichiens (Galicie), à 150 kil. O. de Léopol. Ch.-l. du cercle de Jaslo ; 1550 hab. — Le cercle de Jaslo, situé entre ceux de Tarnow, Rzeszow, Sanok, Sandek et la Hongrie, a 90 kil. sur 53 et compte 196,000 hab.

JASON, chef des Argonautes, était fils d'Eson, roi d'Iolcos en Thessalie, qui avait été détrôné par Pélias, son beau-frère. À l'âge de 20 ans il somma

Pélias de lui restituer l'héritage de son père; mais celui-ci, au lieu de le lui rendre, lui persuada d'entreprendre une expédition lointaine, espérant qu'il y succomberait, et l'envoya en Colchide pour enlever la toison d'or, que Phryxus y avait apportée, et que gardaient un horrible dragon et des taureaux qui vomissaient des flammes. Jason assembla les princes de la Grèce, et fut proclamé leur chef. Tous s'embarquèrent sur le navire *Argo* (d'où ils prirent le nom d'*Argonautes*), et arrivèrent heureusement en Colchide. Jason, aidé de la magicienne Médée, fille du roi Étès, à laquelle il avait inspiré de l'amour, surmonta tous les obstacles et parvint à s'emparer du précieux trésor; puis il retourna dans sa patrie, emmenant Médée, qu'il épousa. De retour à Iolcos, Jason demanda de nouveau le trône à Pélias, et comme celui-ci ne se pressait pas de le restituer, Médée le fit égorger par ses propres filles, sous prétexte de le rajeunir (*Voy.* PÉLIAS). Ce crime ne rendit pas à Jason sa couronne. Acaste, fils de Pélias, s'en empara, et contraignit son rival d'abandonner la Thessalie. Il se retira à Corinthe avec Médée; ils y vécurent dix ans dans la plus parfaite union, jusqu'à ce que leur bonheur fut troublé par l'infidélité de Jason. Ce prince, oubliant les obligations qu'il avait à Médée, devint amoureux de Créuse ou Glaucé, fille de Créon, roi de Corinthe, et l'épousa, après avoir répudié Médée. Celle-ci dans sa fureur fit périr sa rivale (*Voy.* CRÉUSE), ainsi que Créon, père de cette princesse, et égorgea sous les yeux du parjure les deux enfants qu'elle avait eus de lui.

JASON, tyran de Phères en Thessalie, usurpa l'autorité dans sa v. natale vers 375 av. J.-C., soumit presque toute la Thessalie et partie de l'Épire, imposa tribut à la Macédoine, s'allia avec Thèbes et s'interposa entre elle et Sparte après la bat. de Leuctres, menaça Delphes, dont il voulait, dit-on, enlever le trésor pour subvenir aux frais d'une expéd. qu'il médit. contre la Perse. Il périt assassiné au milieu de ses projets, 370.

JASON, grand-prêtre des Juifs, acheta la grande-sacrificature d'Antiochus Épiphane, l'an 175 av. J.-C., et en dépouilla son frère Onias. Il fut supplanté à son tour par Ménélas, et alla mourir en Grèce. Il avait pris un nom grec pour plaire au roi de Syrie.

JASONIUM PROMONT., auj. le *cap Vono*, promontoire de Cappadoce, sur le Pont-Euxin, dans le pays des Tibarènes.

JASSY ou IASCH, ville capitale de la Moldavie. *Voy.* IASSY.

JASTROW, ville des États prussiens (Prusse occidentale), à 135 kil. S. O. de Marienwerder; 2,600 hab. Commerce de grains et de bestiaux.

JASZ-BERENY ou IAZ-BERENY, ville de Hongrie, ch.-l. du district des Iazyges, à 60 kil. E. de Pesth; 13,000 hab. On y remarque le tombeau d'Attila, et l'on prétend que le conquérant habita dans ce bourg.

JATAHY ou JUTAY, riv. de l'Amérique mérid., naît dans la partie orientale du Pérou, entre dans le Brésil par 9° 40' lat. S., et tombe dans l'Amazone par 60° long. O. Cours, 1,300 kil.

JATINUM, la même que *Civitas Meldorum*, ville de Gaule, auj. MEAUX.

JATIVA, ville d'Espagne. *Voy.* SAN-FELIPE.

JAUCOURT (le chevalier DE), littérateur distingué, né à Paris en 1704, mort en 1779, avait étudié la médecine en Hollande sous Boerhaave, mais n'exerça pas cette profession, et préféra se livrer à la culture des sciences et des lettres. Il rédigea pour l'*Encyclopédie* des articles de médecine, de physique, de philosophie et de plusieurs autres genres, et sut toujours se contenir dans les bornes de la modération. On a aussi de lui une *Vie de Leibnitz*, en tête de la *Théodicée* de ce philosophe. Il était de l'Académie de Berlin. On prépare un recueil de ses écrits.

JAUER, *Juravia*, ville des États prussiens (Silésie), à 19 kil. S. de Liegnitz, ch.-l. de cercle; 4,500 hab. Vieux château; plusieurs églises, écoles.

JAUFFRET (Jos.), né en Provence en 1759, m. en 1823, combattit la constitution civile du clergé, fut sous l'Empire évêque de Metz, aumônier de Napoléon, etc. On a de lui : *de la Religion*, 1790; *du Culte public*, 1795; des *Mém.*, etc., 1803. Son frère, L.-F. Jauffret, 1770-1840, a, comme Berquin, travaillé pour l'enfance; on lui doit des *Fables* charmantes (1814).

JAUJA ou XAUXA, ville du Pérou, à 115 kil. N. de Huancavelica sur le Jauja, riv. qui se jette dans le Rio do Sal après un cours de 280 kil.

JAUJAC, bourg de France (Ardèche), sur l'Alignon, à 10 kil. N. de L'Argentière; 1,900 hab. Soieries. Mines de houille. Pat. de Vict. et A. Fabre.

JAULNA, ville de l'Inde. *Voy.* DJALNA.

JAUNAGUR, ville de l'Inde. *Voy.* DJANAGAR.

JAUNAYE (LA), lieu du dép. de la Loire-Infér., à 20 kil. S. O. de Nantes. C'est là qu'eut lieu la première pacification de la Vendée, conclue le 17 février 1795, entre les commissaires de la Convention et Charette, un des principaux chefs royalistes.

JAUNE (fleuve). *Voy.* HOANG-HO.

JAUNE (mer). *Voy.* HOANG-HAI.

JAURÉGUY (Jacq.), fanatique, qui tenta en 1582, à l'instigation de l'Espagne, d'assassiner Guillaume, prince d'Orange; était domestique d'un marchand d'Anvers. Il frappa le prince, mais le coup ne fut pas mortel. Il fut pris et livré au supplice.

JAURÉGUY Y AGUILAR (J. DE), poëte et peintre espagnol, né à Tolède en 1566, mort à Madrid en 1641, séjourna longtemps à Rome et s'y forma sur les bons modèles italiens. De retour dans sa patrie, il combattit le mauvais goût des Gongoristes et donna plusieurs ouvrages estimés, entre autres un poëme d'Orphée, et d'excellentes traductions de l'*Aminta* du Tasse et de la *Pharsale* de Lucain. Comme peintre, Jauréguy se distingue par le coloris, la gradation de la lumière, l'expression des figures et la beauté des chairs. On admire surtout son *Narcisse* et sa *Vénus sortant du bain*.

JAURU, riv. du Brésil (Mato-Grosso), prend sa source à 150 kil. N. de Villa-Bella, coule au S. E., et tombe dans le Paraguay à 40 kil. S. de Villa-Maria. Cours, 280 kil. Au confluent de cette rivière avec le Paraguay s'élève un obélisque de marbre aux armes d'Espagne et de Portugal, dressé en 1754 pour marquer la limite du Brésil et du Paraguay. — Autre rivière, affluent du Cochim, se trouve aussi dans la prov. de Mato-Grosso.

JAVA, la *Jabadice* de Ptolémée? une des îles de la Sonde, par 5° 52'-8° 45' lat. S., et par 102° 40'-112° long. E., est baignée au N. par la mer de Java, au S. par l'Océan Indien, à l'O. par le détroit de la Sonde qui la sépare de Sumatra, à l'E. par celui de Bali qui la sépare de l'île de ce nom, enfin au N. E. par le détroit de Madura; elle a 1,000 kil. environ de l'E. à l'O., et 130 seulement de largeur; elle compte env. 9,500,000 d'hab. (dont 500,000 Chinois, 80,000 Européens, le reste Javanais; un tiers seulement de ces derniers vit indépendant; les autres sont soumis à la domination hollandaise). Capitale, Batavia. Les Hollandais sont possesseurs de cette île. En 1825, les Hollandais ont divisé l'île de Java en vingt régences, ainsi nommées : Batavia, Bantam, Buitenzoorg, Préangers, Krawang, Chéribon, Tagal, Pekkalongang, Kadou, Samarang, Iapara, Rembang, Grissé, Sourabaïa, Passarouang, Besukié, Baniouwangui, Sourakarta, Djocjakarta, Madura-et-Sumanap. — Le climat de l'île de Java est très chaud et très malsain. Des fièvres endémiques déciment fréquemment la population. De hautes montagnes, dont quelques-unes ont été ou sont encore des volcans, traversent l'île. Près des côtes, la chaleur est tempérée par les brises de mer. La saison pluvieuse dure de novembre à mars. La fertilité du sol est extrême : les productions de l'Eu-

rope méridionale et celles des contrées tropicales y abondent. De superbes forêts fournissent les bois les plus précieux, mais aussi elles servent de refuge aux tigres, aux boas, et autres monstres féroces. Les habitants, de race malaise, sont mahométans. Ils ne manquent pas d'industrie. — Les Hollandais ont eu depuis le commencement du XVIIe siècle des établissements à Java. Auj. toute l'île est à eux. C'est une de leurs colonies les plus florissantes. Ils en tirent d'excellent thé.

JAVA (PETITE). *Voy.* BALI.

JAVA (mer de), partie de la mer des Indes comprise entre l'île de Kalémantan au N., celle de Célèbes à l'E., l'île de Java au S., et celle de Sumatra à l'O.

JAVALON, riv. d'Espagne, naît dans la Sierra-Morena, coule à l'O., et se perd dans la Guadiana au-dessous de Ciudadréal; cours, 150 kil.

JAVAN, 4e fils de Japhet, fut père des Ioniens ou Grecs.

JAVARIN, ville de Hongrie. *Voy.* RAAB.

JAVELLE, hameau du dép. de la Seine, à 5 kil. O. de Paris (rive gauche). Produits chimiques; eau dite de Javelle, soude, alun, charbon animal.

JAVOGUES (Charles), conventionnel, né à Bellegarde (Ain) en 1759, était d'abord huissier. Il fut envoyé à Lyon en 1793 pour châtier cette ville rebelle, et y signala son séjour par de nombreuses exécutions qui excitèrent contre lui l'indignation universelle et lui aliénèrent ses collègues même les plus exaltés. Impliqué dans la conspiration du camp de Grenelle, il fut condamné à mort et exécuté, 1796.

JAVOLS ou JAVOULX, *Gaboli*, puis *Anderitum*, bourg du dép. de la Lozère, à 16 kil. N. E. de Marvejols; 1,200 hab. Ancienne capitale des *Gabali*, puis du Gévaudan; ancien évêché. Saccagé au VIe siècle, il ne s'est jamais relevé.

JAXARTE. *Voy.* IAXARTE.

JAYMES, rois d'Aragon, etc. *Voy.* JACQUES.

JAYPOOR, ville de l'Inde. *Voy.* DJEYPOUR.

JAZER, auj. *Szyr* ou *Zira*, ville de la Palestine (tribu de Ruben), au N., était située sur le lac ou mer de Jazer, à l'endroit où il était traversé par la petite riv. de Jazer, affluent du Jourdain.

JAZYGES. *Voy.* IAZYGES et JASZ-BERENY.

JEAN, *Joannes*, nom d'une infinité de personnages historiques. Nous les classerons dans l'ordre suivant : 1° saints; 2° papes; 3° empereurs; 4° rois et princes; 5° personnages divers.

I. *Saints.*

JEAN-BAPTISTE (saint), précurseur de J.-C., fils de Zacharie et d'Elisabeth, naquit quelques mois avant le Sauveur. Il fut rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère, et se retira de bonne heure dans le désert, pour s'y livrer aux rigueurs les plus austères. L'an 29 de J.-C. il sortit de sa solitude et prêcha sur les bords du Jourdain la venue du Messie. Un grand nombre de Juifs touchés par ses paroles lui demandèrent le baptême; c'est ce qui l'a fait surnommer *Baptiste*. Jésus lui-même voulut recevoir le baptême de sa main. Quelque temps après, saint Jean fut mis en prison pour s'être élevé avec force contre l'union incestueuse d'Hérode Antipas avec Hérodiade sa belle-sœur; il fut ensuite mis à mort, sur la demande qui en fut faite à Hérode Antipas par Salomé la danseuse, fille d'Hérodiade, l'an 32 de J.-C. La nativité de saint Jean-Baptiste est célébrée le 24 juin.

JEAN-L'ÉVANGÉLISTE (saint), un des douze apôtres, fils de Zébédée, et frère de saint Jacques-le-Majeur, naquit à Bethsaïde en Galilée et exerça d'abord le métier de pêcheur. Il avait environ 25 ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par J.-C. Il fut témoin de presque tous les miracles du Sauveur; il était son disciple chéri; il l'accompagna au jardin des Oliviers et sur le Calvaire; c'est à lui que Jésus recommanda sa mère en mourant. Il commença à prêcher l'Évangile aussitôt après l'Ascension de J.-C. Il assista au concile de Jérusalem l'an 51, puis il alla prêcher la foi dans l'Asie-Mineure, et jusque chez les Parthes. Il fut le premier évêque d'Éphèse. Arrêté l'an 95, il fut conduit à Rome, où l'emp. Domitien le fit jeter dans l'huile bouillante; mais il n'en ressentit aucun mal. Il fut ensuite relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit l'*Apocalypse* (c.-à-d. Révélation), ouvr. prophétique et allégorique, dont tout le sens n'a pas encore été pénétré. Revenu à Ephèse après la mort de Domitien, il y rédigea son *Evangile* (en grec, à ce qu'on croit). C'est là qu'il m., à 94 ans (101). Il reste de lui, outre l'*Evangile* et l'*Apocalypse*, trois *Épîtres canoniques*. On le fête le 27 déc. Son emblème est l'aigle.

JEAN CHRYSOSTÔME (saint), c'est-à-dire *Bouche d'or*, le plus éloquent des Pères de l'Église grecque, né à Antioche vers l'an 344, était fils d'un général de l'empire. Après avoir étudié la rhétorique avec le plus grand succès sous Libanius, il fréquenta le barreau; mais bientôt il quitta cette carrière pour se vouer tout entier à l'étude des Écritures et à la pratique des austérités chrétiennes. En 374 il se retira sur les montagnes de la Syrie et y vécut plusieurs années en anachorète: mais ayant épuisé sa santé par l'excès des mortifications, il fut obligé de quitter sa solitude et de revenir à Antioche (381). Saint Flavien, évêque d'Antioche, l'ordonna prêtre et le garda quelque temps près de lui comme son vicaire; il se fit dans ces fonctions une telle réputation d'éloquence et de sainteté que l'empereur Arcadius le choisit pour l'élever au siége de Constantinople (398). Il rendit plusieurs services à l'empereur, et apaisa des révoltes par l'ascendant qu'il avait sur la multitude; il se signala par l'abondance de ses aumônes et par son zèle pour la propagation de la foi; mais ayant déplu à l'impératrice Eudoxie, femme avide et corrompue, dont il avait blâmé les rapines et les désordres, il fut déposé et exilé. Contraint, malgré son grand âge, à faire des marches forcées pour se rendre au lieu de son exil, il succomba en route, et mourut à Comane en 407. On le fête le 27 janvier. On a dit de saint Jean Chrysostôme qu'il était *l'Homère des orateurs*. Son éloquence réunit les mérites de Démosthène et de Cicéron : il a l'énergie du premier, la facilité et l'abondance du second. Ce père a laissé plusieurs traités dogmatiques, des commentaires sur différentes parties des livres saints, un très-grand nombre de discours, d'homélies et de panégyriques de saints, et des lettres. Les plus estimés de ses ouvrages sont les *Traités du Sacerdoce, de la Providence, de la Virginité*. Ses œuvres ont été plusieurs fois recueillies: l'édition la plus complète est celle du père Montfaucon, grecque-latine, 13 vol. in-fol., Paris, 1718, reproduite dans la collection de M. Guillon, 13 vol. in-8, 1834, etc. Une grande partie a été traduite en français, savoir: le *Sacerdoce* par Ant. Lemaistre, 1650; la *Providence*, par Hermant; plusieurs *Discours* et *Homélies* par Bellegarde: les *Homélies* et *Lettres choisies*, par Ath. Auger, 1785. On a découvert en 1838 cinq homélies inédites de Chrysostôme qui ont été publiées à Leipsick par le docteur Becker. Une nouvelle édition, en 26 vol. in-8, a été publiée à Paris, 1835-1840, par les frères Gaume. La vie de saint Jean Chrysostôme a été écrite en latin par Erasme, en français par Herment, Ménard et Tillemont.

JEAN DAMASCÈNE (saint). *Voy.* DAMASCÈNE.

JEAN CLIMAQUE (saint). *Voy.* CLIMAQUE.

JEAN DE MATHA (saint), fondateur de l'ordre des Trinitaires, qui se consacrait au rachat des captifs, né en 1161 en Provence, mort en 1213, institua son ordre en 1199 avec Félix de Valois à Cerfroi près de Meaux; obtint la protection de Philippe-

Auguste et fit plusieurs voyages en Afrique, d'où il ramena un grand nombre de captifs. Ses disciples sont nommés les *Mathurins*. Sa fête a lieu le 8 février.

JEAN DE DIEU (Saint), instituteur des Frères de la Charité, né en Portugal en 1495, d'une famille pauvre, fut d'abord soldat, et mena une vie dissipée. Ayant été licencié en 1536, il se convertit et résolut de se consacrer au service des malheureux. Il se fixa dans Grenade, fit de sa maison un hospice pour les indigents et pourvut à leurs besoins par le travail de ses mains; sa charité trouva des imitateurs qui se joignirent à lui pour le seconder: ce fut là le berceau de l'ordre de la Charité. Il mourut en 1550, d'une maladie contractée en sauvant un homme qui se noyait. Jean reçut de l'archevêque de Grenade le nom de *Jean de Dieu* à cause de sa piété; il fut canonisé par Alexandre VIII en 1690. On le fête le 8 mars. La règle de son ordre ne fut rédigée qu'en 1556, et les vœux introduits en 1570.

JEAN DE LA CROIX (saint), fondateur des Carmes déchaussés, né en 1542 à Ontiveros (Vieille-Castille), mort en 1591, entra chez les Carmes à 21 ans et s'associa à sainte Thérèse pour réformer cet ordre. Il accomplit ce projet en 1568, le fit approuver en 1580 par le pape, et donna le nom de Carmes déchaussés à ses disciples parce qu'ils marchaient pieds nus. Il se soumit aux plus dures austérités et mérita d'être canonisé. Il a laissé des ouvrages mystiques, écrits en espagnol, qui ont été réunis en 1619, et dont plusieurs ont été traduits en français par le père Cyprien (1641), et par le père Louis de Sainte-Thérèse (1665), etc. On le surnomma Jean de la Croix parce qu'il avait pour tout ameublement, avec un lit grossier, une croix de jonc. L'Eglise le fête le 14 déc., jour de sa mort, et le 24 nov.

JEAN COLOMBIN (s.), fêté le 31 juill. *V.* JÉSUATES.

II. *Papes.*

Le nom de Jean a été porté par 23 papes qui ont régné dans l'ordre suivant:

Jean I,	523-526	Jean XIII,	965-972
Jean II,	533-535	Jean XIV,	983-985
Jean III,	560-573	Jean XV,	985
Jean IV,	640-642	Jean XVI,	985-996
Jean V,	685-686	Jean XVI (anti-p.),	997
Jean VI,	701-705	Jean XVII,	1003
Jean VII,	705-707	Jean XVIII,	1003-1009
Jean VIII,	872-882	Jean XIX,	1024-1033
Jean IX,	898-900	Jean XX,	1045-1046
Jean X,	914-928	Jean XXI,	1276-1277
Jean XI,	931-936	Jean XXII,	1316-1334
Jean XII,	956-963	Jean XXIII,	1410-1415

Nous ferons connaître ceux de ces papes qui ont une importance historique.

JEAN VIII, pape, était d'abord archidiacre de Rome: il succéda en 872 au pape Adrien II. Attaqué par les Sarrasins, il implora le secours du roi de France, Charles-le-Chauve, mais celui-ci mourut avant d'avoir pu le secourir. Emprisonné par Lambert, duc de Spolète, qui voulait s'emparer de Rome, il s'échappa et se réfugia en France auprès de Louis-le-Bègue, qui lui donna les moyens de se rétablir. Pressé de nouveau par les Sarrasins, il eut recours à l'empereur de Constantinople, Basile, et consentit sur sa demande à reconnaître pour patriarche Photius, qui avait su le tromper: cette conduite le fit accuser de faiblesse; on dit qu'il s'était conduit comme une femme; c'est là, assure-t-on, ce qui donna lieu à la fable de la papesse Jeanne (*Voy.* JEANNE). Ce pape couronna trois empereurs: Charles-le-Chauve (875), Louis-le-Bègue (878), Charles-le-Gros (881); il présida ou convoqua onze conciles.

JEAN XI, fils de Marosie qui le fit nommer pape à 25 ans, l'an 931. Il fut emprisonné avec sa mère au château St-Ange par Albéric, autre fils de Marosie, qui s'était emparé de l'autorité dans Rome, 933, et mourut en prison vers 936. On le croit fils d'Albéric, premier mari de Marosie.

JEAN XII, *Octavien Albéric*, était fils d'Albéric, patrice de Rome, et se fit élire à 18 ans, en 956. Inquiété par Bérenger, roi d'Italie, et par Adalbert son fils, il eut recours à Othon, roi de Germanie, lui donna le titre de roi de l'Italie et le couronna empereur (962). Peu après il trahit ce prince et se ligua contre lui avec Adalbert. L'empereur irrité le fit déposer par un concile qui le déclara coupable de sacriléges de toutes sortes, et Léon VIII fut élu à sa place; mais Jean XII réussit à rentrer dans Rome (964), et y exerça de cruelles vengeances. Ce prince, indigne de la tiare, mourut trois mois après, d'une courte maladie, ou, selon d'autres, assassiné.

JEAN XXI, *Pierre Julien*, nommé aussi *Petrus Hispanus*, élu pape en 1276, était né à Lisbonne et s'était d'abord distingué comme médecin et comme philosophe. Il tâcha d'empêcher la guerre d'éclater entre le roi de France, Philippe-le-Hardi, et Alphonse de Castille, et voulut, mais sans succès, leur faire entreprendre une croisade. Il périt malheureusement à Viterbe, écrasé par les débris du palais qu'il habitait et qui s'écroula (1277). On a de lui des *Summulæ logicales;* on lui attribue aussi le *Trésor des Pauvres*, qui est plus probablement de Jean XXII.

JEAN XXII, se nommait d'abord *Jacques d'Euse*, et était Français, natif de Cahors. Il fut élu en 1316 après Clément V, et fut le second pape qui siégea à Avignon. Il favorisa la France, combattit l'élection de Louis de Bavière comme empereur, et offrit la couronne impériale à Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Louis pour se venger fit élire à sa place dans Rome l'anti-pape Pierre de Corbière (Nicolas V); mais Jean s'empara de la personne de l'anti-pape et le fit jeter en prison. Il livra au bras séculier l'év. de Cahors qu'il accusait d'avoir voulu l'empoisonner. Il mourut en 1334. Ce pape était savant dans la jurisprudence et la médecine. On a de lui plusieurs traités de médecine, entre autres *le Trésor des Pauvres*, *Thesaurus pauperum*, Lyon, 1525; ce fut lui qui publia les *Constitutions de Clément V*, dites *Clémentines*, et qui dressa celles qu'on nomme *Extravagantes*.

JEAN XXIII, *Balthazar Cossa*, fut élu à Bologne en 1410 par 16 cardinaux, à la mort d'Alexandre V, tandis que d'autres reconnaissaient pour pape Pierre de Lune, sous le nom de Benoît XIII. Pressé par l'empereur Sigismond, il assembla un concile à Constance et consentit à s'en remettre à ce concile du choix d'un seul pape; mais à peine s'était-il rendu à Constance, que prévoyant que le choix lui serait peu favorable, il s'enfuit; arrêté dans sa fuite, il fut déposé en 1415 et jeté dans une prison où il resta 3 ans. Martin V le fit élargir et Jean consentit à le reconnaître pour pape légitime; il fut nommé doyen du sacré collége, et mourut peu après, 1419.

III. *Empereurs d'Orient.*

JEAN I, ZIMISCÈS, empereur de Constantinople, né vers 925, était un habile militaire. Chargé par Romain II de tuer Nicéphore Phocas, il lui laissa la vie et le mit sur le trône (963). Quelques années après, il conspira contre Nicéphore avec l'impératrice Théophane, le fit égorger, et prit lui-même le titre d'empereur (969). Il étouffa à l'aide de Bardas Sclérus la révolte de Bardas Phocas (970), fit la guerre au prince russe, Sviatoslav I, remporta sur lui la victoire de Dristra (971), lui enleva la Bulgarie, passa ensuite en Syrie où ses troupes avaient été battues (972), fit deux campagnes brillantes (973-974), et prit beaucoup de villes: mais il tomba malade en Cilicie et y mourut en 975. On accuse l'eunuque Basile de l'avoir empoisonné.

JEAN II, COMNÈNE, empereur de Constantinople de 1118 à 1143, fils d'Alexis Comnène, fit la guerre

avec succès aux Mahométans, aux Serviens et aux Turcs : mais il essaya vainement de reprendre Antioche sur les Français. C'était un prince clément et généreux.

JEAN III, DUCAS-VATACE, régna à Nicée de 1222 à 1255, pendant que les Français étaient maîtres de Constantinople ; il recula les bornes de son empire, et se fit respecter de ses voisins.

JEAN IV, LASCARIS, fils de Théodore-le-Jeune, fut proclamé empereur à Nicée, en 1259, étant encore en bas âge ; Michel Paléologue lui fit crever les yeux la même année, et monta sur le trône. Jean ne mourut cependant qu'en 1284.

JEAN V, PALÉOLOGUE, empereur de 1341 à 1391, monta jeune sur le trône de Constantinople, et ne fut d'abord empereur que de nom, Jean Cantacuzène ayant usurpé toute l'autorité. A l'abdication de ce dernier (1355), Jean V régna seul. Les Turcs envahirent la Thrace sous son règne. Jean Paléologue n'opposa aucune résistance, et traita avec Amurat. Son règne fut aussi long que malheureux.

JEAN VI, CANTACUZÈNE, fut d'abord régent pendant la minorité de Jean Paléologue (1341) ; puis il força ce prince à partager le trône avec lui en 1347 ; mais fatigué des troubles dont ce partage était sans cesse l'occasion, il abdiqua en 1355 et se retira dans un monastère. Il avait battu les Bulgares, les Turcs, les Génois qui étaient venus assiéger Constantinople, et avait rendu quelque calme à l'empire. Jean Cantacuzène était aussi un habile écrivain ; on a de lui, entre autres écrits, une *Histoire de l'empire d'Orient*, de 1320 à 1357 (Paris, 1645, grec-latin), qui fait partie de la Byzantine.

JEAN VII, fils d'Andronic III, et neveu de Manuel Paléologue, força son oncle à l'associer à l'empire, tandis que Bajazet assiégeait Constantinople (1399) ; mais après la défaite de Bajazet à Ancyre (1402), Manuel éloigna son neveu.

JEAN VIII, fils de Manuel Paléologue, fut associé à l'empire par son père en 1419, et régna seul de 1425 à 1448. Attaqué par les Turcs, il demanda des secours aux Latins et consentit, pour les obtenir, à l'union des églises grecque et latine qui fut résolue au concile de Florence en 1439 ; mais ses sujets se refusèrent à l'union, et il n'obtint lui-même que des secours insuffisants.

IV. *Rois et princes.*

JEAN I, dit *le Posthume*, roi de France et de Navarre, fils posthume de Louis X, le Hutin, né en 1316, fut reconnu en naissant roi de France et de Navarre ; mais il mourut peu de jours après, et sa succession fut dévolue à Philippe V, dit le Long, son oncle.

JEAN II, dit *Jean-le-Bon*, roi de France, né en 1319, succéda en 1350 à Philippe de Valois, son père. Le commencement de son règne fut troublé par des discordes intestines. Profitant de cet état de choses, les Anglais firent une invasion en France, commandés par Edouard, dit *le Prince noir*, fils d'Édouard *III* (1355). Jean marcha à leur rencontre ; mais il fut complétement battu à la journée de Poitiers, fut fait prisonnier et conduit à Londres (1356). Cependant une trêve fut conclue avec l'Angleterre, qui était également épuisée ; mais la France, malgré les efforts du dauphin Charles, régent du royaume pendant la captivité du roi, tomba dans la plus déplorable anarchie : Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, aspira ouvertement à la couronne ; il fut secondé par Marcel, prévôt des marchands, qui remplit la capitale de massacres, tandis que les campagnes étaient désolées par la faction dite de la *Jacquerie*. Enfin en 1360 fut conclu entre l'Angleterre et la France le traité désastreux de Brétigny, qui rendit la liberté au roi moyennant une forte rançon et la cession de plusieurs provinces. Jean, en quittant l'Angleterre, y laissa comme otage le duc d'Anjou, un de ses fils ; celui-ci s'étant évadé en 1363, le généreux monarque retourna se constituer prisonnier à Londres, en répondant à ceux qui voulaient l'en dissuader que, *si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait trouver un asile dans le cœur des rois*. Jean mourut peu après son arrivée à Londres (8 avril 1364).

JEAN-SANS-TERRE, roi d'Angleterre, ainsi nommé parce que son père Henri II ne lui avait point laissé d'apanage, usurpa la couronne en 1199, après la mort de Richard Cœur-de-Lion, son frère, sur Arthur de Bretagne, fils de Geoffroi, son frère aîné ; puis il tua de sa propre main ce jeune prince, qui avait amené Philippe-Auguste à se déclarer en sa faveur (1203). Il fut condamné pour ce crime comme félon par la cour des pairs de France, et fut dépouillé des fiefs qu'il possédait en France (Normandie, Anjou, Maine, Touraine, Poitou). En 1213 il eut des différends avec Innocent III au sujet de la nomination d'un archevêque de Cantorbéry, et fut forcé de faire hommage à ce pape de sa couronne. Il se ligua ensuite avec l'empereur Othon IV et le comte de Flandre contre Philippe-Auguste ; mais il fut battu avec ses alliés à la mémorable bataille de Bouvines (1214). Enfin, l'année suivante, il fut contraint, à la suite d'une révolte des barons anglais, de souscrire la *Grande Charte*, base des libertés anglaises (1215) ; mais il ne tarda pas à violer ses serments. Les barons se révoltèrent de nouveau et déférèrent la couronne à Louis, fils de Philippe-Auguste ; il mourut sur ces entrefaites, en 1216. Henri III, son fils, lui succéda.

JEAN DE LUXEMBOURG, dit *l'Aveugle*, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, fut élu en 1310 roi de Bohême par les seigneurs de ce pays, qui s'étaient révoltés contre le duc de Carinthie, leur souverain. Il conquit ensuite la Silésie sur les Polonais (1327). Nommé en 1331 vicaire de l'empereur Louis V en Italie, il s'empara rapidement pour ce prince de Crémone, Parme, Pavie et Modène ; mais il s'arrêta dans sa marche à la sollicitation du pape Jean XXII, qui offrait de le reconnaître lui-même roi d'Italie. L'empereur Louis V, instruit de ce changement, fit soulever la Bohême contre lui. Jean revint précipitamment, battit ses ennemis, et agrandit encore ses états de la Moravie. En 1346 il mena des secours à Philippe de Valois, attaqué par les Anglais, et fut tué à la bataille de Crécy, en combattant vaillamment : depuis quelques années il était aveugle. L'un de ses fils lui succéda en Bohême et devint empereur sous le nom de Charles IV.

JEAN I, roi de Castille et de Léon, succéda à son père, Henri II, en 1379, à l'âge de 21 ans, et mourut en 1390. Il fit sans succès la guerre au Portugal pour placer son fils sur le trône de ce pays auquel il avait droit par sa mère (*Voy.* ci-après JEAN I, roi de Portugal). Il fut surnommé *Père de la patrie* pour sa générosité et sa justice.

JEAN II, roi de Castille et de Léon, fils de Henri III, né en 1404, mort en 1453, fut proclamé roi, à l'âge de 22 mois, sous la régence de Ferdinand, son oncle. Jean fit avec succès la guerre aux rois d'Aragon et de Navarre, et aux Maures de Grenade ; il fut aussi le protecteur des lettres et contribua à la restauration de la littérature espagnole. Il fut père de la célèbre Isabelle et de Henri IV (*l'Impuissant*).

JEAN I, roi d'Aragon, succéda à son père Pierre IV en 1387, et mourut en 1395, à l'âge de 44 ans. Jean fut continuellement en hostilité avec ses sujets et mérita leur haine et leur mépris.

JEAN II, roi d'Aragon et de Navarre, fils de Ferdinand-le-Juste, monta en 1425 sur le trône de Navarre par son mariage avec Blanche, fille de Charles-le-Noble, et en 1458 sur celui d'Aragon, après la mort d'Alphonse-le-Magnanime, son frère. Jean fut longtemps en guerre avec son propre fils,

don Carlos, prince de Viane, à qui Blanche, sa mère, avait laissé en mourant la couronne de Navarre (1441). En 1462 il s'allia avec Louis XI pour dépouiller aussi Blanche, sa fille aînée, qui avait hérité des droits de don Carlos sur la Navarre. Les Catalans, révoltés de la conduite de Jean à l'égard de ses enfants, offrirent successivement la couronne à don Pèdre, infant de Portugal, et à René d'Anjou. Celui-ci fut soutenu par l'astucieux Louis XI, et envoya son fils combattre le roi d'Aragon. La mort des principaux combattants mit fin à la lutte; Jean II mourut en 1479 et transmit sa couronne à son fils Ferdinand-le-Catholique.

JEAN I, roi de Navarre (1316). *Voy.* ci-dessus JEAN I (le posthume), roi de France.

JEAN II, roi de Navarre, 1425-1479. *Voy.* ci-dessus JEAN II, roi d'Aragon.

JEAN III, D'ALBRET, roi de Navarre, fils d'Alain, sire d'Albret, épousa en 1484 Catherine de Navarre, sœur et héritière de François-Phœbus, et fut couronné roi de Navarre en 1494. Mais ce prince n'avait aucune énergie; attaqué en 1510 par Ferdinand-le-Catholique, il s'enfuit lâchement, et perdit la Haute-Navarre, qui fut réunie à la couronne de Castille (1512). Il ne conserva que le Béarn et mourut en France en 1516, laissant un fils, Henri II, roi titulaire de Navarre, dont la fille, Jeanne d'Albret, fut mère d'Henri IV, roi de France.

JEAN I, dit *le Grand*, roi de Portugal, fils naturel de Pierre I, succéda en 1385 à son frère Ferdinand, au préjudice de Béatrix, fille unique de Pierre, qui avait épousé Jean I, roi de Castille. Ce dernier prit les armes contre lui, et fut vaincu à la bataille d'Aljubarrota (1385). En 1415 Jean I fit une expédition contre les Maures d'Afrique, et leur prit Ceuta. Sous son règne les Portugais, exhortés par l'infant don Henri, se livrèrent avec succès à la navigation; ils découvrirent les îles de Madère, des Canaries et du Cap-Vert, les Açores, et les côtes de Guinée. Il mourut en 1433.

JEAN II, roi de Portugal, surnommé *le Parfait*, fils d'Alphonse V, monta sur le trône en 1481, et mourut en 1495. Il fit condamner à mort le duc de Bragance, beau-frère de la reine, et tua de sa main Viseo, frère de la reine, qui tous deux conspiraient, 1483 et 84. Son attention se porta ensuite vers les découvertes: en 1484 Diego Cano découvrit les roy. de Benin et du Congo; en 1486, B. Diaz explora le cap des Tempêtes, auquel Jean II donna le nom de cap de Bonne-Espérance; mais ce prince eut le tort de rejeter les offres de Christophe Colomb.

JEAN III, roi de Portugal en 1521, mort en 1557. Il établit en 1526 l'inquisition à Lisbonne. En 1531 un tremblement de terre fit périr 30,000 personnes, et un débordement du Tage fit d'affreux ravages; il s'efforça de réparer ces calamités. Comme ses prédécesseurs, il favorisa le commerce, et ses navigateurs découvrirent le Japon en 1542. Jean fut aussi le protecteur des lettres; il rétablit l'université de Coïmbre, et appela, pour la diriger, le célèbre André Gouvea.

JEAN IV, roi de Portugal, chef de la dynastie de *Bragance*, était d'abord duc de Bragance, et descendait du roi Jean I, par Alphonse, fils naturel de ce prince. Depuis 1580 les rois d'Espagne étaient maîtres du Portugal; en 1640, à la suite d'une conspiration adroitement conduite par Pinto, secrétaire du duc, et par la duchesse de Bragance, Louise de Guzman, le Portugal recouvra son indépendance et Jean fut proclamé roi. Il déjoua plusieurs conspirations, battit les Espagnols à Badajoz en 1644, et resta maître absolu du Brésil en 1654, ayant vaincu les Hollandais qui le lui disputaient. Il mourut en 1656, laissant la couronne à son fils Alphonse, sous la régence de sa veuve, Louise de Guzman.

JEAN V, roi de Portugal de 1706 à 1750, prit le parti de l'Autriche contre Louis XIV dans la guerre de la succession d'Espagne, et se fit battre par les Français. Après le traité d'Utrecht (1713), il resta paisible dans ses états, qu'il administra sagement.

JEAN VI, roi de Portugal, 2ᵉ fils de Pierre III et de la reine Marie Iʳᵉ, fut nommé régent du royaume en 1799, lorsque sa mère fut tombée en démence. Attaqué en 1807 par les armées françaises, il se retira avec la famille royale au Brésil, colonie portugaise, et y prit le titre d'empereur. Il fut proclamé roi du Portugal en 1816 à la mort de sa mère, mais il ne revint dans ce pays qu'en 1821. Il se vit contraint à son arrivée de sanctionner une constitution proposée par les Cortès; mais il l'abolit deux ans après. Pendant qu'il était en Portugal, le Brésil se déclara indépendant, et ne lui laissa que le vain titre d'empereur. Jean VI mourut en 1826; c'était un prince bon, mais faible, dominé par la reine et le marq. de Chaves. Il laissa 2 fils, don Pedro (Pierre IV), et don Miguel, célèbres par leur inimitié.

JEAN I OU JEAN-ALBERT, roi de Pologne, 2ᵉ fils de Casimir IV, né en 1459, succéda à son père en 1492. Il était ami des lettres et de la paix, et son règne fut peu fécond en grands événements militaires. Il mourut en 1501, et eut pour successeur son fils Alexandre, qui était déjà grand-duc de Lithuanie.

JEAN II OU JEAN-CASIMIR. *Voy.* CASIMIR V.

JEAN III OU JEAN SOBIESKI. *Voy.* SOBIESKI.

JEAN I, roi de Bulgarie. *Voy.* JOANICE.

JEAN I, roi de Suède, de 1216 à 1222, fils de Sverker *le Jeune* et successeur d'Eric X, entreprit avec peu de succès une expédition dans l'Esthonie pour y propager le christianisme. Il mourut à Wisingsoe sans postérité, et en lui s'éteignit la race royale des Sverker.

JEAN II, roi de Suède et de Danemark. *Voy.* ci-après JEAN, roi de Danemark.

JEAN III, roi de Suède, fils de Gustave Wasa, né en 1537, détrôna Eric XIV son frère en 1568. Il termina la guerre commencée sous le règne précédent contre le Danemark, et essaya, mais vainement, d'anéantir le luthéranisme dans ses états (1570-1580). Il fit ensuite la guerre à Ivan Vasiliévitch, remporta sur lui plusieurs avantages et signa la paix en 1583. Il fit nommer Sigismond, son fils, roi de Pologne (1587). La fin de son règne fut troublée par des conspirations. Il mourut en 1592.

JEAN, roi de Danemark et de Suède (nommé Jean II en Suède), succéda en Danemark, dès 1481, à Christian I son père, partagea le duché de Holstein avec Frédéric son frère, et tenta vainement de soumettre les Dithmarses. En Suède il monta sur le trône après Sténon Sture (1497), mais les Suédois se révoltèrent contre lui et chassèrent sa femme de Stockholm (1501). Jean régna en Danemark jusqu'en 1513.

JEAN-SANS-PEUR, duc de Bourgogne et comte de Nevers, succéda à son père Philippe-le-Hardi en 1404, à l'âge de 33 ans, et hérita de sa haine contre la maison d'Orléans, qui disputait à celle de Bourgogne le gouvernement de la France pendant la démence de Charles VI. En 1407 il fit assassiner le duc Louis d'Orléans, et devint par là maître absolu dans Paris; mais aussi il donna par ce meurtre le signal de l'affreuse guerre civile des *Bourguignons* et des *Armagnacs*. Chassé de Paris, il y rentra en 1418, y fit d'horribles massacres, s'empara de la personne du roi, usurpa toute l'autorité, et favorisa, par les troubles qu'il excitait, les conquêtes des Anglais en France (*Voy.* HENRI V). Il fut attiré l'année suivante, par le dauphin, depuis Charles VII, à une conférence sur le pont de Montereau, et y fut assassiné par Tanneguy-Duchâtel, favori du prince, en représailles du meurtre qu'il avait commis lui-même sur le duc d'Orléans (1419). Une bravoure et

une hardiesse à toute épreuve caractérisaient le duc Jean : il dut son surnom au maintien ferme qu'il conserva devant Bajazet, dont il était devenu le prisonnier dans sa jeunesse, à la bataille de Nicopolis, où il combattit sous le roi de Hongrie (1396). Il déploya aussi un grand courage contre les Liégeois (1408).

JEAN DE FRANCE, duc de Berry. *Voy.* BERRY.

JEAN D'ARMAGNAC. *Voy.* ARMAGNAC (Jean V, et Jean, bâtard D').

JEAN, duc de Lorraine. *Voy.* LORRAINE.

JEAN D'AUTRICHE. *Voy.* JUAN.

JEAN, ducs de Bretagne. — Jean I, 1237–1286, et Jean II, 1286–1305, n'ont rien fait de remarquable. — Jean III, dit *le Bon*, régna de 1312 à 1341. N'ayant pas d'enfant, il choisit pour héritier (au préjudice de Jean de Montfort, son frère), Charles de Blois, auquel il avait marié sa nièce, et prépara par là de sanglantes querelles. *Voy.* CHARLES DE BLOIS, JEANNE DE PENTHIÈVRE.

JEAN IV, plus connu sous le nom de *Jean de Montfort*, frère du précédent, eut pour compétiteur Charles de Blois, que Jean III avait nommé son héritier : il s'était déjà assuré par les armes la plus grande partie de la Bretagne, lorsque la cour des pairs de France adjugea ce duché à Charles de Blois, 1341. Jean se rendit au duc de Normandie, que Philippe de Valois avait envoyé contre lui à la tête d'une armée ; il resta quatre ans prisonnier au Louvre. Au bout de ce temps il parvint à s'échapper, et rejoignit Jeanne de Flandre, son épouse, qui continuait la guerre avec un courage héroïque ; mais il mourut quelques mois après (1345), et laissa la Bretagne au pouvoir de son ennemi ; cependant son fils (Jean V) parvint à la reprendre (*Voy.* l'art. suiv.). Quelques historiens ne comptent pas Jean de Montfort au nombre des ducs de Bretagne.

JEAN V, dit *le Vaillant* (nommé Jean IV par ceux qui ne comptent point Jean de Montfort parmi les ducs de Bretagne), était fils du précédent. Il fut élevé à la cour d'Édouard III, roi d'Angleterre, dont il épousa la fille. Il attaqua Charles de Blois qui avait dépossédé son père du duché de Bretagne et le vainquit à Auray (1364). Charles V reconnut alors la légitimité de Jean ; mais peu après, celui-ci ayant traité avec les ennemis de la France, il fit entrer une armée en Bretagne. Jean, après des succès divers, devint de bonne foi ami de la France. Il eut de violentes querelles avec le connétable Olivier de Clisson, qui voulait donner sa fille à l'héritier de Charles de Blois, ce qui semblait cacher des vues ambitieuses sur la Bretagne. Il m. en 1399.

JEAN VI (ou Jean V), fils du précédent, fut déclaré majeur à 15 ans (1414) ; sous Charles VI il entra dans le parti des Armagnacs, puis il fit alliance avec le duc de Bourgogne, accéda ensuite à la *ligue du Bien public*, et favorisa les Anglais dans leurs entreprises contre la France. Charles VII, encore dauphin, se vengea de Jean en favorisant le duc de Penthièvre, son compétiteur, qui l'attira dans un piége (1419), et le retint cinq ans. Il fut délivré par ses barons. Inconstant et faible, il s'allia tour à tour avec Charles VII et avec Henri VI, roi d'Angleterre, qui était maître de presque toute la France. M., 1442.

V. *Personnages divers.*

JEAN DE GISCHALE, Juif célèbre du Ier siècle de notre ère, parcourut d'abord les grands chemins à la tête d'une bande de brigands, puis se retira à Gischale, sa ville natale, qu'il entoura de fortifications, et voulut assassiner Josèphe (l'historien), qui y commandait. Chassé de Gischale, il y revint cependant lorsque cette ville fut assiégée par les Romains, et exhorta les habitants à une défense vigoureuse. Après la prise de la ville il se réfugia à Jérusalem qu'il remplit de troubles. Pendant le siége de cette ville par les Romains, Jean se souilla de crimes. Titus, l'ayant fait prisonnier (70 après J.-C.), le condamna à mourir en prison.

JEAN, secrétaire de l'empereur Honorius, usurpa l'empire d'Occident à la mort de ce prince, 423, se rendit maître de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne. Valentinien III, à qui le trône appartenait, l'attaqua avec des forces considérables. Jean, d'abord vainqueur, fut ensuite assiégé dans Ravenne, pris par trahison, et mis à mort en 425.

JEAN PHILOPON, grammairien d'Alexandrie du VIIe siècle, mort vers 660, avait, dit-on, obtenu d'Amrou, général d'Omar, la conservation de la bibliothèque de cette ville ; mais Omar la fit brûler. Il avait tant de goût pour l'étude qu'on l'appelait l'*ami du travail* (*philos*, ami ; *ponos*, travail). On a de lui un *Traité de la création du monde*. Il a publié quelques ouvrages d'Aristote, notamment les *Analytiques*, la *Physique*, la *Métaphysique*, le *Traité de l'âme*, avec de savants *Commentaires*, Venise, 1534 et 1536.

JEAN SCOT ÉRIGÈNE. *Voy.* SCOT.

JEAN DE SALISBURY, *Joannes Sarisberiensis*, moine anglais du XIIe siècle, né à Salisbury (Wiltshire) vers 1110, vint de bonne heure en France, étudia sous Abélard à Paris, et visita l'Italie où il se lia avec le pape Adrien IV. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, dont il devint le secrétaire. Il accompagna ce prélat dans son exil et chercha un asile en France. Après la fin tragique de Th. Becket, il fut nommé évêque de Chartres par Louis-le-Jeune, 1176. Il mourut dans son diocèse en 1180. Il passait pour être l'homme le plus instruit de son temps. On a de lui : *Policraticus* (Leyde, 1639, traduit en français par Mézeray, 1640), sorte de mélanges où il traite de politique, de morale, de philosophie ; *Metalogicus* (Paris, 1610), où il prouve l'utilité des lettres et des arts ; des *Vies de saint Anselme, de Thomas Becket*, et des *Lettres* fort curieuses.

JEAN DE MILAN, poète lat. du XIe s. *Voy.* SALERNE.

JEAN DUPLAN DE CARPIN, missionnaire. *V.* CARPIN.

JEAN DE PARIS, savant théologien du XIIIe siècle, était dominicain. Dans la dispute entre Philippe-le-Bel et Boniface VIII, il prit parti pour le roi de France contre le pape. Il fut peu après condamné par une commission d'évêques pour quelques propositions malsonnantes sur l'eucharistie, et on lui défendit de prêcher et d'enseigner. Il mourut en 1304. On a de lui : *De regia potestate et papali* ; *De modo existendi corporis Christi*, etc.

JEAN D'ARRAS, secrétaire du duc de Berry, composa en 1387, par l'ordre de Charles V, et pour l'amusement de la duchesse de Bar, le roman de *Mélusine*. Ce roman a été imprimé pour la première fois en 1500 ; et depuis par Nodot, 1698.

JEAN DE BRUGES, dont le vrai nom est *Jean Van-Eyck*, peintre flamand, né à Maeseyk près de Maëstricht en 1370, m. en 1450 à Bruges, où il s'était fixé, est regardé par quelques-uns comme l'inventeur de la peinture à l'huile ; d'autres lui contestent cette invention et l'attribuent à un certain Théophile, peintre du XIIe siècle. Jean de Bruges travailla presque toujours avec son frère Hubert Van-Eyck, en sorte qu'il est difficile d'apprécier le talent qui lui était propre. Les tableaux les plus remarquables de ces deux peintres sont les *Vieillards et les vierges de l'Apocalypse adorant l'Agneau*, tableau qui renferme plus de trois cents figures de douze à quatorze pouces ; une *Vierge au donataire*, une *Adoration des Mages*, *la Vierge couronnée par un ange*, et les *Noces de Cana*. Le musée de Paris possède plusieurs de leurs tableaux. On remarque dans tous une fraîcheur de coloris qui s'est conservée malgré l'intervalle de quatre siècles.

JEAN DE LEYDE, dont le véritable nom est *J. Bockelson*, un des chefs des Anabaptistes, était d'abord

58*

aubergiste à Leyde. Séduit par les prédications des Anabaptistes, il se joignit à eux dans Munster (1533), chassa l'évêque de cette ville, Waldeck, se fit proclamer roi, commit toutes sortes d'excès, établit la polygamie, etc. Il soutint pendant six mois un siége dans Munster et la ville ne fut prise que par trahison. Etant tombé entre les mains de Waldeck, il fut livré au supplice et subit avec courage les plus affreuses tortures, 1535.

JEAN DE CALCAR, peintre, né à Calcar, au duché de Clèves, mort en 1547, fut élève du Titien qu'il prit pour modèle. Il a dessiné les figures anatomiques de Vesal, et les portraits de la *Vie des peintres et sculpteurs* par Vasari. On voit au Musée royal un de ses meilleurs portraits. Il peignit une *Nativité* dont Rubens faisait le plus grand cas.

JEAN *dit* **DE BOLOGNE**, sculpteur français, né à Douai en 1524, mort en 1608, alla de bonne heure à Rome pour étudier les grands maîtres. Ayant présenté à Michel-Ange un modèle où il avait mis tout le fini dont il était capable, celui-ci le brisa en lui disant qu'il fallait apprendre à ébaucher avant que de finir. Touché de cet avis, Jean redoubla d'efforts et devint un des meilleurs sculpteurs de l'Italie. Il se fixa à Bologne et y exécuta un nombre infini de statues ; on remarque surtout le groupe représentant l'*Enlèvement d'une Sabine*, qui se voit encore sur une des places de Florence. On lui doit aussi le cheval de bronze qui portait la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf à Paris.

JEAN DE MEUNG, **JEAN SECOND**, **JEAN D'AUTON** ou **D'AUTHON**, etc. *Voy.* MEUNG, SECOND, AUTHON, etc.

JEAN DE L'AIGUILLE, chef de partisans. *V.* HAWKWOOD.

JEAN MAYEN, navigateur. *Voy.* MAYEN (Jean).

JEAN BART, célèbre marin français. *Voy.* BART.

JEAN-PAUL, écrivain allemand. *Voy.* RICHTER.

JEAN BON SAINT-ANDRÉ. *Voy.* SAINT-ANDRÉ.

JEAN DE JÉRUSALEM (ordre de SAINT-). *Voy.* HOSPITALIERS et MALTE (chevaliers de).

JEANNE (SAINTE). *Voy.* JEANNE DE FRANCE.

JEANNE DE CHANTAL (sainte). *Voy.* CHANTAL.

JEANNE DE NAVARRE, reine de France, fille de Henri I, roi de Navarre et comte de Champagne, épousa en 1284 Philippe-le-Bel, roi de France, et conserva, quoique mariée à ce prince, l'administration particulière de ses états. Elle chassa de la Navarre les Aragonais et les Castillans, et tailla en pièces l'armée du comte de Bar qui avait envahi la Champagne (1297). Elle m. en 1305. — Sa petite-fille, Jeanne II, ép. Phil. d'Evreux, et régna en Navarre (1328-50).

JEANNE DE BOURGOGNE, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, épousa Phil.-le-Long en 1307, fut, ainsi que sa sœur Blanche et sa belle-sœur Marguerite, enfermée pour adultère, 1314, mais fut reprise par son mari. Elle m. à Roye, en 1329. On lui doit le coll. de Bourgogne à Paris. — Une autre Jeanne de Bourgogne épousa en 1313 Philippe de Valois. Elle était fille de Robert II de Bourgogne et d'Agnès de France, dernière fille de saint Louis. Elle mourut en 1348 à 55 ans.

JEANNE DE FLANDRE, femme du comte de Montfort. Après la captivité de son mari, qui disputait le duché de Bretagne à Charles, comte de Blois, elle continua courageusement la guerre avec l'appui des Anglais, et eut à soutenir deux siéges dans Hennebon (1342 et 1343). Elle eut pour adversaire Jeanne de Penthièvre, comtesse de Blois, que soutenait le roi de France. Cette guerre est nommée la *G. des 2 Jeannes*.

JEANNE DE PENTHIÈVRE, femme du comte Charles de Blois, fit la guerre en Bretagne après la captivité de son mari, et obtint quelques avantages sur Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort (*V.* l'art. préc.). Elle était nièce du dernier duc de Bretagne Jean III.

JEANNE DE FRANCE ou **DE VALOIS**, fille de Louis XI, née en 1464, fut mariée en 1476 à Louis, duc d'Orléans (depuis Louis XII), qui ne l'aimait pas. à cause de sa laideur extrême, et qui, devenu roi, la répudia (1498). Cette princesse vertueuse se retira à Bourges où elle fonda l'ordre des Annonciades (1500). Elle y mourut en 1505. On la regarde comme sainte, et on la fête le 4 février.

JEANNE D'ALBRET, mère de Henri IV, fille et héritière de Henri d'Albret, roi de la Basse-Navarre et du Béarn, fut mariée en 1548 à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, mit au monde en 1553 notre célèbre Henri IV, succéda en 1555 avec son mari à son père Henri d'Albret, et resta seule maîtresse de ses états héréditaires en 1562, à la mort du duc de Vendôme. Elle les gouverna avec sagesse et fermeté. Elle y introduisit le calvinisme en 1567, et voua son fils à la défense de la nouvelle doctrine. Attirée à la cour de France sous le prétexte d'un mariage de son fils avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, elle y mourut en 1572, deux mois avant la Saint-Barthélemy : on soupçonna qu'elle avait été empoisonnée. Cette princesse, d'une âme forte et d'un esprit cultivé, avait élevé son fils avec le plus grand soin et l'avait dignement préparé au grand rôle qu'il joua.

JEANNE, comtesse de Hainaut (1206-1244). *Voy.* HAINAUT (Jeanne, comtesse de).

JEANNE HENRIQUEZ, reine de Navarre et d'Aragon, fille de Frédéric Henriquez, amirante de Castille, fut mariée en 1444 à Jean II, roi de Navarre, alors veuf ; elle eut de ce prince Ferdinand (dit *le Catholique*) ; elle fut reconnue en 1458 reine d'Aragon, lorsque Jean II eut succédé dans ce royaume à son frère Alphonse. Jeanne fut pour don Carlos, prince de Viane, enfant du premier lit, une dure marâtre ; elle arma le père contre le fils, et fut même soupçonnée d'avoir empoisonné ce dernier (*Voy.* CARLOS). Les Catalans, qui aimaient ce jeune prince, se révoltèrent, et assiégèrent la reine dans Girone ; elle fut délivrée par le comte de Foix (1463). Elle combattit en 1467 Jean, duc de Lorraine, qui disputait la Catalogne à son mari, et déploya dans cette guerre de l'activité et de la fermeté ; elle mourut l'année suivante au siége de Roses.

JEANNE, dite *la Folle*, reine de Castille, fille de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle, épousa en 1496 Philippe, archiduc d'Autriche, et fut mère de Charles-Quint. Se voyant abandonnée par son mari, qu'elle aimait tendrement, elle tomba dans une mélancolie sombre qui dégénéra en folie. En 1504 elle succéda, conjointement avec Philippe, à Isabelle sa mère comme reine de Castille. Son mari songeait à la faire interdire pour gouverner seul, quand il mourut à la fleur de l'âge. Ferdinand, le père de Jeanne, fut déclaré régent pour son petit-fils Charles-Quint, mais sous cette condition que Jeanne, si elle recouvrait la raison, aurait seule l'autorité. Quand Ferdinand mourut (1516), Charles ne fut déclaré roi que sous la même condition, et dans tous les actes publics son nom était à côté de celui de sa mère. Jeanne mourut à Tordesillas en 1555, dans sa 75e année ; il y en avait près de 50, qu'elle était renfermée.

JEANNE Ire, reine de Naples, succéda en 1343 à Robert d'Anjou, son aïeul, et épousa André de Hongrie son cousin. Deux ans après ce prince périt assassiné, et Jeanne donna sa main à Louis de Tarente, son amant, auteur de l'assassinat. Attaquée en 1347 par Louis, roi de Hongrie, frère et vengeur d'André, elle s'enfuit dans la Provence, qui lui appartenait ; elle ne put revenir dans ses états d'Italie que quand le pape, au jugement de qui on était convenu de s'en remettre, l'eut déclarée innocente du meurtre de son premier époux. Après la mort de Louis de Tarente (1362), elle se maria avec Jacques III, roi de Majorque. Comme elle n'eut d'enfant d'aucune de ses unions, elle adopta Charles de Duras, son cousin. Celui-ci, frustré

par un nouveau mariage, se joignit à ses ennemis pour lui faire la guerre, et, s'étant emparé de sa personne, la fit étouffer (1382), à 67 ans. L'administration de Jeanne fut déplorable. Cependant elle eut une cour brillante et voluptueuse, et attira auprès d'elle des gens de lettres, parmi lesquels on remarque Boccace. Cette princesse était d'une beauté remarquable, mais fort dissolue.

JEANNE II, reine de Naples, fille de Charles de Duras, succéda à Ladislas son frère en 1414. Elle se livra à toutes sortes de débauches, combla d'honneurs Alopo et plusieurs autres de ses favoris. S'étant ensuite mariée à Jacques, comte de la Marche, celui-ci fit décapiter Alopo et tous les complices des désordres de la reine, et la retint elle-même prisonnière. Ses sujets la délivrèrent en 1416; son mari, devenu prisonnier à son tour, s'enfuit en France (1419). Jeanne prit alors un nouveau favori, Caracciolí, qu'elle fit mettre à mort quelques années après. Pour se faire un protecteur, elle adopta Alphonse V d'Aragon. Celui-ci n'eut pas la patience d'attendre l'héritage de Jeanne; il prit les armes contre elle. La reine adopta à sa place Louis d'Anjou (Louis III), qui m. en 1434, puis René, son frère. Elle mourut en 1435, et sa succession, restée indécise par plusieurs adoptions successives, fut enfin dévolue à Alphonse d'Aragon.

JEANNE D'ARC, surnommée *la Pucelle d'Orléans*, héroïne célèbre, naquit en 1410 à Domrémy, près de Vaucouleurs, d'un simple paysan appelé Jacques d'Arc, et fut bergère jusqu'à l'âge de 18 ans. A cette époque de sa vie, Jeanne, touchée des malheurs de la France que désolaient les factions intérieures et que les armées anglaises achevaient de conquérir, frappée aussi de certaines visions surnaturelles qui lui imposaient la mission de sauver sa patrie, partit de son hameau, et vint à travers mille périls trouver Charles VII dans sa petite cour de Chinon en Touraine. Elle fut, après bien des refus, introduite auprès de lui et réussit à le convaincre de sa mission divine. Cependant le roi ne lui confia d'abord qu'en tremblant le commandement de quelques soldats. S'étant mise à la tête de cette petite troupe, Jeanne réussit en huit jours à délivrer la ville d'Orléans qui était assiégée par une nombreuse armée anglaise, et qui était la seule place importante qui restât au roi de France (8 mai 1429). Ayant ainsi rendu la confiance à l'armée et excité son enthousiasme, Jeanne conduisit Charles à Reims au travers d'un pays occupé par les ennemis, prit plusieurs places sur son passage, vainquit Talbot à la bataille de Patay, et fit enfin sacrer le roi (17 juillet 1429). Elle voulut alors se retirer, disant que sa mission était remplie; mais elle fut, malgré sa résistance, retenue par les prières du roi. En 1430 elle se jeta dans Compiègne, qu'assiégeaient les Bourguignons et les Anglais, et fut faite prisonnière, le 24 mai, dans une sortie. Les Anglais, acharnés à sa mort, la firent condamner comme sorcière par un tribunal inique, que présidait Cauchon, évêque de Beauvais, créature du roi d'Angleterre Henri V, et elle fut brûlée vive à Rouen (30 mai 1431). Jeanne n'était pas moins remarquable par ses vertus, par sa piété que par son courage. Après sa mort, sa famille fut anoblie, et le village qui lui avait donné naissance fut exempté de toutes tailles. Orléans, que Jeanne avait miraculeusement délivrée, institua en son honneur une procession solennelle. Jeanne d'Arc a été l'objet d'un grand nombre d'écrits. Le plus complet est l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, etc., par M. Lebrun des Charmettes, Paris, 1817, 4 vol. in-8. Jeanne a fourni à Schiller et à M. Al. Soumet le sujet de belles tragédies; à Casimir Delavigne, celui d'une élégie touchante; à l'Anglais Southey et à M. Ozaneaux, celui de deux beaux poëmes. On connaît la malheureuse tentative de Chapelain. Voltaire a souillé son talent en flétrissant, dans un poëme burlesque et immoral, la mémoire de cette femme héroïque.

JEANNE HACHETTE. *Voy.* HACHETTE.

JEANNE (la papesse). Quelques chroniqueurs ont prétendu qu'après le pape Léon IV (855), et avant l'avénement de Benoît III, le siége pontifical avait été occupé pendant deux ans par une femme du nom de Jeanne, native de Mayence, qui, ayant acquis de grandes connaissances, entra dans les ordres sous le nom de Jean d'Angleterre, réussit à cacher son sexe, parvint aux dignités ecclésiastiques, et fut élue pape sous le nom de Jean VIII; mais que cette femme, étant devenue enceinte, accoucha au milieu d'une procession, et révéla ainsi l'imposture. On a démontré victorieusement que c'était là une fable absurde, et qu'il n'y avait aucun intervalle entre Léon IV et Benoît III son successeur. Pour expliquer l'origine de cette fable, on a dit que le pape Jean VIII (872-882) ayant eu la faiblesse de consentir à reconnaître le patriarche Photius, on l'accusa de s'être conduit comme une femme, et on le surnomma la *papesse Jeanne*.

JEANNIN (le président), homme d'état, né à Autun en 1540, était, dit-on, fils d'un tanneur. Il étudia le droit sous Cujas, s'éleva par son seul mérite, et devint sous Charles IX et Henri III conseiller, puis président au parlement de Bourgogne. Consulté, à l'époque de la Saint-Barthélemy, par le gouverneur de la province au sujet des ordres envoyés par Charles IX, il fut d'avis de différer l'exécution et sauva par là les Protestants. Il fut député aux états de Blois, entra dans le parti des Ligueurs et s'attacha au duc de Mayenne dont il tempéra souvent la fougue. Après l'avénement de Henri IV, il se rallia franchement à ce prince; il fut nommé premier président au parlement de Paris, fut employé dans les négociations les plus importantes, et partagea avec Sully toute la confiance du roi. Il signa en 1609 le traité qui assurait l'indépendance des Provinces-Unies. Après la mort de Henri IV, Marie de Médicis le nomma surintendant des finances; il conserva cette charge jusqu'à sa mort, en 1622. Il a laissé des *Négociations*, Paris, 1656, in-fol., ouvrage très estimé des diplomates.

JEBB (Samuel), savant anglais, né en 1690, mort en 1772, exerça la médecine avec succès, tout en cultivant les lettres par goût. On a de lui des éditions estimées, entre autres celle de l'*Opus majus* de Roger Bacon, Londres, 1733, in-fol., et un recueil des *Écrits publiés sur Marie Stuart*, 1725 (en latin).

JÉBUSÉENS, un des peuples principaux de la terre de Chanaan; ils habitaient à l'O. de la mer Morte et au N. des Héthéens, dans le pays qui fut depuis la partie septentrionale des tribus de Siméon, Juda, Benjamin, et avaient pour capitale *Jébus*, jadis *Salem*, nommée depuis Jérusalem.

JECHONIAS, roi de Juda, succéda en 597 av. J.-C. à Joachim son père, et fût détrôné trois mois après par Nabuchodonosor qui l'emmena captif à Babylone.

JEDBURGH, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Roxburgh, à 60 kil. S. E. d'Edimbourg; 5,600 hab. Hôtel-de-ville remarquable. Sources minérales. Ville ancienne, qui remonte au-delà du xe siècle.

JÉDDO ou JEDO, capitale du Japon. *Voy.* YEDDO.

JEFFERSON (Thomas), troisième président des Etats-Unis, né en 1743, à Shadwell (Virginie). Il commença sa réputation au barreau, entra de bonne heure dans la législature de la Virginie, prit une part glorieuse à l'insurrection des colonies contre la métropole, rédigea la déclaration d'indépendance en 1776, fut envoyé en France en 1784 comme adjoint à Franklin, devint vice-président de la république en 1797, président en 1801; fut réélu en 1805, et resta ainsi huit ans à la tête de l'administration. Il se retira ensuite en refusant une

continuation de pouvoir qui eût été contraire aux lois de son pays. Il employa les dernières années de sa vie à faire fleurir une université qu'il avait fondée, et mourut pauvre en 1826. A la fois diplomate, législateur, philosophe, financier et grand homme d'état, Jefferson a laissé de chers souvenirs à la démocratie américaine. C'est lui qui réunit la Louisiane aux Etats-Unis. Il a publié plusieurs ouvrages philosophiques et politiques, entre autres *Notes sur la Virginie* (1781), trad. par Morellet, 1786, *Mélanges*, tr. p. Conseil, 1823, 2 v. in-8.

JEFFERSON. Une infinité de lieux ont été ainsi nommés aux États-Unis, en souvenir du président Jefferson. Nous nous contenterons de nommer la riv. de Jefferson, une des branches du Missouri.

JEFFRYS, JEFFREYS ou **JEFFERY** (George), magistrat anglais fameux par ses iniquités. Il remplit les premiers emplois de la magistrature sous Charles II et Jacques II, et fut nommé grand-chancelier à l'avénement de ce dernier. Il fut l'instigateur et l'instrument de la plupart des actes arbitraires et tyranniques de Charles II et Jacques II, et poursuivit les adhérents du duc de Monmouth (1685) et le malheureux Sidney avec une cruauté qui a rendu sa mémoire exécrable. A la révolution de 1688, il tenta de s'évader du royaume; mais il fut reconnu par le peuple et conduit à la Tour de Londres où il mourut de chagrin, en 1689. Jeffrys n'était pas moins remarquable par son intempérance que par sa cruauté.

JEGUN, ch.-l. de canton (Gers), à 16 kil. N. O. d'Auch; 2,000 hab.

JEHAN. *Voy.* JEAN.

JEHOVA, un des noms que les Israélites donnent à Dieu. Ils ne prononçaient qu'avec le plus profond respect et fort rarement ce nom mystérieux; il signifiait *celui qui subsiste par lui-même.*

JEHU, roi d'Israël, 876-848 av. J.-C., d'abord officier de Joram. Par ordre d'Élisée, il monta sur le trône de l'impie Joram après avoir tué ce prince d'un coup de flèche. Il fit en outre périr Ochosias, roi de Juda, Jézabel, tous les princes de la maison royale et les prêtres de Baal. S'étant cependant écarté lui-même du vrai culte, il fut battu par Hazaël, roi de Syrie. Il eut pour successeur son fils Joachaz.

JELALABAD, JELALPOOR, JELASSORE, villes de l'Inde. *Voy.* DJELALABAD, etc.

JEMMAPES, village de Belgique (Hainaut), à 5 kil. O. de Mons, sur la Haine; 2,900 hab. Commerce considérable de houille. — Célèbre par la victoire que les Français, commandés par Dumouriez, y remportèrent le 6 novembre 1792 sur les Autrichiens, et qui amena la conquête de la Belgique. — Jemmapes avait donné son nom à un dép. de l'empire français, formé à peu près de l'ancien Hainaut; il avait pour ch.-l. Mons, et pour sous-préfectures Tournay et Charleroy.

JEMSCHID. *Voy.* DJEMCHID.

JÉNA, ville de Saxe. *Voy.* IÉNA.

JENIL. *Voy.* XÉNIL.

JENKINS (H.), homme remarquable par sa longévité, était né vers 1501 à Bolton (Yorkshire), et vécut jusqu'à 169 ans (1670), conservant ses facultés jusqu'à la fin. On voit son tombeau à Bolton.

JENKINSON (Antoine), voyageur anglais du XVI[e] siècle, voyagea de 1546 à 1572, visita la Russie, pénétra un des premiers dans l'intérieur de l'Asie, séjourna chez les Tartares Uzbeks, fut à son retour envoyé en ambassade par la reine d'Angleterre Elisabeth auprès du czar de Russie (1571). On trouve ses voyages dans les recueils de Purchas et de Thévenot. On suspecte sa véracité.

JENKINSON (Charles), comte de Liverpool. *Voy.* LIVERPOOL.

JENNÉ, ville d'Afrique. *Voy.* DJENNY.

JENNER (Edouard), célèbre médecin anglais, né en 1749 à Berkeley (Glocester), mort en 1823, est compté au nombre des bienfaiteurs de l'humanité pour avoir découvert et propagé la vaccine. Il avait fait sa découverte dès 1776, à Berkeley, où il exerçait son art, mais il ne la rendit publique qu'en 1796, après l'avoir confirmée par 20 années d'observations et de recherches. Combattue d'abord par les préjugés, de même que toutes les idées nouvelles, elle fut bientôt appréciée comme elle le méritait, et se répandit rapidement en Angleterre, en France et sur tout le continent. Le Parlement anglais, pour reconnaître le service que Jenner avait rendu à l'humanité en livrant un secret qui eût pu lui être si lucratif, lui décerna une récompense nationale (20,000 liv. sterling, c.-à-d. 500,000 fr.). On a de Jenner: *Inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ (cow-pox)*, 1798, in-4, et d'intéressants travaux sur l'ornithologie. Le D[r] Bousquet a réd. son *Eloge*, 1847.

JENSON (Nicolas), célèbre imprimeur français du XV[e] siècle, était d'abord graveur des monnaies et fut nommé par Charles VII directeur de la monnaie de Tours. Envoyé à Mayence par le roi de France pour y prendre connaissance de la découverte de Guttemberg, il se fit lui-même imprimeur et alla s'établir à Venise, où il imprima un grand nombre de livres de 1470 à 1481. Ses caractères sont encore aujourd'hui très estimés.

JENYNS (Soame), spirituel écrivain anglais, né en 1704, fut membre de la Chambre des Communes depuis 1742 jusqu'en 1780, devint ensuite l'un des lords de la chambre du commerce, et mourut en 1787. On a de lui: *l'Art de la danse*, poëme estimé qu'il publia à 24 ans; des poésies diverses, 1752 et 1778, et un traité de l'*Evidence de la religion chrétienne*, 1774, trad. par Letourneur, 1774, et par Feller, 1779. Ses œuvres complètes forment 4 vol. in-8, Londres, 1790-93.

JEPHTÉ, juge des Hébreux de 1243 à 1237 av. J.-C., sous leq. ils secouèrent le joug des Ammonites. Au moment de livrer aux Ammonites un combat décisif, il fit vœu, s'il était vainqueur, de sacrifier à Dieu le premier être vivant qu'il verrait sortir de sa maison; il remporta la victoire, mais en approchant de sa maison il en vit sortir sa fille Séila, qui venait le complimenter; esclave de son serment, il la sacrifia, tout en détestant son vœu. Quelques-uns pensent qu'il ne s'agit que d'un sacrifice spirituel et que Jephté la consacra au serv. du Seigneur. L'hist. de Jephté se trouve dans les chap. 11 et 12 des *Juges*.

JÉRÉJA, ville de la Sénégambie, cap. d'un État de même nom, sur le Vintam, à 90 kil. N. E. de Cachéo.

JÉRÉMIE, l'un des quatre grands prophètes des Juifs, né vers l'an 630 av. J.-C., fut inspiré dès l'âge de 14 ans, prophétisa sous Josias et ses successeurs, et prédit la ruine de Jérusalem et la captivité de Babylone. Ses prédictions lugubres le rendirent odieux à ses concitoyens, et il fut quelque temps retenu en prison sous Sédécias. Après la prise de Jérusalem (587), il se réfugia en Egypte avec un grand nombre de Juifs. On ne sait comment il mourut. On a de lui des *Prophéties*, où la simplicité n'exclut pas l'énergie, et des *Lamentations* où il déplore éloquemment le sort de sa patrie. Les prophéties de Jérémie ont été écrites par Baruch, qui lui servait de secrétaire.

JÉRÉMIE, ville de l'île d'Haïti, dép. du Sud, sur le golfe de Léogane; 5,000 hab.

JEREZ, ville d'Espagne. *Voy.* XÉREZ.

JERGEAU, ville de France. *Voy.* JARGEAU.

JÉRICHO, auj. *Rikah*, v. antique de la Palestine, à 28 k. N. E. de Jérusalem, sur un affluent du Jourdain. C'était une des villes principales des Jébuséens et de toute la Palestine lors de l'entrée des Israélites en ce pays; ceux-ci, conduits par Josué, la détruisirent miraculeusement (1605 av. J.-C.): il leur suffit de faire le tour de ses murailles avec l'arche sainte et en

sonnant de la trompette; les murs de la ville s'écroulèrent d'eux-mêmes. Elle fut depuis rebâtie et devint florissante. Titus et Vespasien l'assiégèrent et la prirent. Elle subsiste encore aujourd'hui, mais sans aucune importance; elle est dans le pachalik de Damas en Syrie.

JERICHOW, bourg des États prussiens (Saxe), à 11 kil. N. O. de Genthin, près de l'Elbe; 1,100 hab. Il donne son nom à deux cercles de la régence de Magdebourg, dans la Saxe prussienne: l'un a pour ch.-l. Lohburg et compte 39,000 hab.; l'autre a pour ch.-l. Genthin et compte 35,000 hab.

JÉRIM, ville d'Arabie, dans l'Yémen, à 130 kil. S. E. de Sana, par 14° 17' lat. N., 41° 51' long. E. Petit château-fort, sur un rocher escarpé.

JERNINGHAM (Edward), poëte dramatique anglais, né en 1727 d'une famille catholique du comté de Norfolk, mort en 1812, fut élevé au collége anglais de Douay, puis à Paris, et entra dans l'église. Il se fit d'abord connaître par quelques petits poëmes: *le Déserteur*, 1769; *les Funérailles du moine de la Trappe*, 1771; *le Curé suédois*, 1775; fit représenter en 1777 *Marguerite d'Anjou*, en 1794 *le Siége de Berwick*, en 1795 *the Welsh Heiress* (l'Héritière du pays de Galles), comédie. Ses œuvres ont été réunies en 1806, 4 vol. in-8.

JÉROBOAM, auteur du schisme des dix tribus, avait d'abord été au service de Salomon, et avait été disgracié par ce prince. Roboam, fils de Salomon, ayant soulevé le peuple par ses vexations, dix tribus l'abandonnèrent et élurent pour roi Jéroboam, qui fut ainsi le premier roi d'Israël (962 av. J.-C.). Il établit à Sichem le siége de son empire, et fit élever à Béthel et à Dan deux veaux d'or qu'il ordonna d'adorer. Un jour qu'il sacrifiait à ses faux dieux, le prophète Jadon lui prédit la ruine de son culte et la mort de ses prêtres. Le roi, furieux, étendit la main pour le faire arrêter, mais sa main se sécha aussitôt; il n'en reprit l'usage que par l'effet des prières du prophète. Il mourut en 943, laissant le trône à Nadab son fils.

JÉROBOAM II, roi d'Israël de 817 à 776 av. J.-C., reprit sur les Syriens Damas et Hamath, et recula les bornes de son empire au nord et au midi; mais il se déshonora par ses injustices, sa mollesse et ses impiétés.

JÉROME (saint), *Hieronymus*, docteur de l'église latine, né vers 331 à Stridon en Pannonie, d'une famille riche, vint de bonne heure à Rome où il étudia sous Donat et où il se fit baptiser; voyagea dans la Gaule, dans l'Asie; visita les saints lieux et fut ordonné prêtre par Paulin, évêque d'Antioche. De retour à Rome (378), il devint secrétaire du pape Damase; il fut en même temps chargé d'expliquer publiquement et de traduire les Écritures, et opéra un grand nombre de conversions. Après la mort de Damase, il retourna en Palestine et s'enferma dans un monastère à Bethléem. Il en fut chassé par des hérétiques, et mourut peu après, en 420. Saint Jérôme a laissé un grand nombre d'écrits, les uns historiques, les autres polémiques, dans lesquels il combat les hérétiques de son temps, Vigilance, Jovinien, Pélage; mais son plus beau titre est sa traduction latine de la Bible, faite sur l'hébreu, connue sous le nom de *Vulgate* et adoptée comme canonique par le concile de Trente. Saint Jérôme a un style pur et éloquent; mais il se laisse entraîner à de vifs emportements. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Martianay, Paris, 1693-1704, 5 v. in-fol. On le fête le 30 sept. Sa *Vie* a été écrite par Martianay, Dolci et Collombet (1845). S. Jérôme a donné son nom à l'ordre des Hiéronymites.

JÉROME DE PRAGUE, disciple et partisan fanatique de Jean Huss, né à Prague, défendit son maître accusé devant le concile de Constance (1415). La crainte du supplice lui fit un instant abjurer ses opinions; mais il rétracta bientôt cette abjuration et recommença à prêcher avec une nouvelle ferveur. Il fut brûlé à Constance en 1416; comme son maître, il subit le supplice avec courage. Il a laissé des écrits qui se trouvent avec ceux de Jean Huss.

JÉROME EMILIANI (S.), fondateur de l'ordre des Somasques (*V.* SOMASQUES), est honoré le 20 juillet.

JÉRONYMITES. *Voy.* HIÉRONYMITES.

JERSEY, *Cæsarea*, île de la Manche, à 25 kil. O. de la côte du dép. de la Manche. Quoique si voisine de la France et parlant franç., elle app. à l'Angleterre et dépend du comté de Southampton. Elle a 22 kil. sur 15; 40,000 hab. Ch.-l., St-Hélier. On la divise en 12 paroisses. Elle est montagneuse et environnée de rochers qui en rendent l'accès difficile. Climat doux et tempéré, sol fertile dans les parties basses et les vallées. On y cultive les grains et les légumes. Les côtes produisent du varec en abondance. On y trouve une grande quantité de poissons, huîtres, homards, moules, etc. Cidre, bétail, pommes de terre, etc. — Cette île, jadis comprise dans le duché de Normandie, appartient à l'Angleterre depuis le règne de Henri I; cependant elle a toujours été régie par ses propres lois. Les Français ont fait pour la recouvrer de vains efforts.

JERSEY ou **PAULUS-HOOK**, ville des États-Unis (New-Jersey), sur l'Hudson, vis-à-vis de New-York. Verrerie, porcelaine fine, tapis, etc.

JERSEY (NEW-), un des États-Unis de l'Amérique du Nord, par 38° 57'-41° 12' lat. N. et 76° 29'-80° 46' long. O., borné au N. par l'état de New-York, à l'E. par l'Océan et la rivière d'Hudson qui le séparent encore de l'état de New-York, au S. par la baie de Delaware qui le sépare de l'état de ce nom, à l'O. par la rivière de Delaware qui le sépare de la Pensylvanie: 260 kil. sur 90; 490,000 hab. Ch.-l., Trenton. La surface de cet état est montagneuse au N., entrecoupée de vallées et de collines au centre, plate au S. Il est arrosé par le Passaic, le Raritan, l'Egg-Harbour-River, etc. Climat tempéré au S. E., froid, mais sain au N.; sol fertile en grains, pommes de terre, légumes et fruits: nombreuses mines de fer. Forges, fonderies, usines à fer, tanneries, cordonnerie, etc. Commerce extérieur peu important. — Hudson visita le premier la côte du New-Jersey au commencement du XVIIe siècle; les Hollandais y vinrent ensuite. L'Anglais Delaware laissa son nom à la baie de Delaware qu'il découvrit (1610). Jacques I donna l'investiture de ce territoire à la Compagnie anglaise de Virginie, qui néanmoins ne s'y établit pas; les Hollandais y bâtirent le fort Nassau (auj. *Glocester*), et les Suédois colonisèrent une autre partie du New-Jersey, qu'ils nommèrent d'abord Helsingborg, puis *Nouvelle-Suède*; les Hollandais expulsèrent les Suédois, et furent à leur tour expulsés en 1664 par les Anglais, qui donnèrent au pays le nom de New-Jersey, et qui l'ont conservé jusqu'à la déclaration de l'indépendance.

JÉRUSALEM, *Hierosolyma* des Grecs et des Romains, ville antique de la Palestine, capitale de la tribu et du royaume de Juda, était située à peu près à égale distance de la Méditerranée et du lac Asphaltite, vers les sources du torrent de Cédron, par 31° 46' lat. N., 33° 41' long. E. Son enceinte, que l'historien Josèphe évalue à 33 stades de circuit, était entourée de triples murs; on y pénétrait par 13 portes. La ville était construite sur plusieurs collines disposées en amphithéâtre et dont les principales étaient celles de Sion et d'Acra; au S. se trouvaient la vallée de Hinnon et le quartier dit Mespha, à l'E. la vallée de Josaphat et le mont Moriah; la partie de la ville située sur la montagne de Sion était appelée *Haute-Ville* ou *cité de David*; on y voyait le palais de David et plus tard le palais d'Hérode ou citadelle *Anto-*

nie; sur le mont Moriah s'élevait le temple magnifique construit par Salomon. On portait la population de Jérusalem à 120,000 hab. Aujourd'hui Jérusalem n'a plus rien de son ancienne splendeur; toutefois elle est encore le ch.-l. d'un sandjak de Syrie (pachalik de Damas) et le siége d'un patriarche arménien. Elle ne compte plus guère que 15,000 hab. Hautes murailles crenelées et garnies de tours. L'église du Saint-Sépulcre en est le plus beau monument; on remarque aussi la mosquée d'Omar (*el Haram*), et un assez grand nombre de ruines. Peu d'industrie et de commerce.— Jérusalem eut pour premier nom *Jébus*; elle existait sous ce nom lors de l'entrée des Israélites dans la Terre promise. David fit de cette ville la capitale de son royaume, au lieu de Sichem. Salomon y bâtit le célèbre temple qui porte son nom. Sous Ezéchias, elle fut assiégée par Sennachérib, mais elle échappa miraculeusement au danger. Nabuchodonosor la prit trois fois (606, 598, 596), et finit par la détruire (587). Cyrus en permit le rétablissement (536), qui fut très lent. Peu à peu cependant elle refleurit, surtout sous les successeurs d'Alexandre. Mais l'intolérance des Séleucides la remplit de désordre et de sang et amena le soulèvement des Macchabées, qui fut enfin couronné du succès (166-161). Jérusalem fut prise ensuite par Pompée l'an 64 av. J.-C., par Titus l'an 70 de J.-C. (qui la ravagea horriblement et la détruisit presque tout entière), par Julius Severus en 130, sous Adrien; celui-ci l'agrandit, la nomma *Ælia Capitolina*, et défendit à tous les Juifs d'y mettre le pied, 136. Constantin lui rendit son 1er nom. Jérusalem a encore été prise par les Persans en 614, par les Sarrasins en 636, par les Sedjoucides en 1086, puis par les Croisés, qui, en 1099, y fondèrent le roy. de Jérusalem, par Saladin en 1187, enfin par les Turcs en 1217 et 1239. Depuis, elle a suivi le sort de la Syrie. M. Poujoulat a écrit l'*Hist. de Jérusalem* (1842).

JÉRUSALEM (roy. de), fondé en 1099 par Godefroi de Bouillon, lors de la 1re croisade, se composait de la Palestine et avait pour principaux fiefs la principauté de Tibériade, le comté de Tripoli et le comté d'Edesse (la principauté d'Antioche en était indépendante). Le royaume de Jérusalem fut conquis presque entièrement par les Infidèles après la bataille de Tibériade ou d'Hittin, 1187, et Jérusalem même tomba au pouvoir de Saladin. Les troisième, quatrième et cinquième croisades ne changèrent rien à cet état de choses, et Jérusalem n'eut plus que des rois nominaux, jusqu'à ce qu'en 1229 l'empereur Frédéric II, auteur de la 6e croisade, occupa Jérusalem, et se fit céder presque tout l'ancien royaume par Al-Kamel. Mais en 1239 Jérusalem fut reprise par les Infidèles, et les Mamelouks, en 1291, achevèrent de conquérir ce qui restait encore aux Francs de ce royaume. Voici les noms des rois de Jérusalem :

Godefroy de Bouillon,	1099	Henri II de Champagne, époux d'Isabeau, sœur de Sibylle,	1192
Baudouin I,	1100	Amauri de Lusignan,	1197
Baudouin II,	1118	Jean de Brienne, époux de Marie, fille d'Isabeau,	1209
Foulques V, d'Anjou, époux de Mélisente, fille du précédent,	1131	Frédéric II, empereur d'Allemagne, époux d'Iolande, fille du précédent,	1229-1239
Baudouin III,	1144		
Amauri,	1162		
Baudouin IV,	1174		
Sibylle, puis Baudouin V, son fils,	1185		
Guy de Lusignan,	1186		

JÉRUSALEM (concile de), concile tenu l'an 50 de J.-C., par les apôtres, pour fixer les rapports de la nouvelle religion avec l'ancienne alliance. Il déchargea de la circoncision et des pratiques prescrites aux Juifs par la loi de Moïse les Gentils qui embrasseraient le christianisme. Ce fut le premier des conciles œcuméniques.

JÉRUSALEM (J.-Fréd.-Guillaume), théologien et prédicateur luthérien, né en 1709 à Osnabruck, mort en 1789, fut chargé par le duc de Brunswick de l'éducation de son fils, et fut aumônier et prédicateur de la cour. Il s'occupa avec succès de l'éducation de la jeunesse et donna le plan du *Collegium Carolinum*, établi à Brunswick; il fonda aussi dans l'abbaye de Riddagshausen un séminaire dont il eut longtemps la direction. On a de lui des *Lettres sur la religion de Moïse* (1762), des *Considérations sur les vérités de la religion* et un *Recueil* de sermons estimés. — Son fils, Charles-Guillaume, qui donnait de grandes espérances, se tua dans un accès de mélancolie en 1773; c'est ce jeune homme qui fut le type de *Werther*.

JERVIS (lord). *Voy.* SAINT-VINCENT.

JESD, ville de Perse. *Voy.* YESD.

JESDEDGERD, roi de Perse. *Voy.* YESDEDGERD.

JESI, *Æsis*, ville de l'État ecclésiastique, sur l'Esi ou Esino, à 22 kil. S. O. d'Ancône; 5,000 hab. Evêché. Commerce d'huile, vin, grains.

JESO ou JESSO, île du Japon. *Voy.* YÉSO.

JESSELMERE, ville de l'Inde. *Voy.* DJESSALMIRE.

JESSENIUS (Jean), gentilhomme hongrois et savant médecin, né en 1566 à Nagy-Jessen (d'où son nom), enseigna la médecine avec succès à Prague, et fut premier médecin des empereurs Rodolphe et Mathias; mais ayant pris part aux troubles politiques qui agitèrent la Hongrie et la Bohême au commencement du XVIIe siècle, il fut arrêté et condamné à mort avec les chefs de la révolte en 1621. On a de lui: *Zoroaster*, Wittemberg, 1593; *Anatomiæ historia*, 1601; *Institutiones chirurgicæ*, 1601; *Vita et mors Tychonis Brahei*, et des dissertations sur les maladies de la peau, sur les plantes, etc.

JESSORE, district de l'Inde. *Voy.* DJESSORE.

JÉSUATES, ordre religieux institué à Sienne en 1363 par saint Jean Colombino, était ainsi appelé parce que ses fondateurs avaient toujours le nom de Jésus à la bouche. Ils s'occupaient de soigner les malades, et distribuaient des remèdes qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Ils ne s'étendirent guère au-delà de l'Italie et furent supprimés en 1668.

JÉSUITES, dits aussi *Compagnie* ou *Société de Jésus*, ordre religieux fondé en 1534 par Ignace de Loyola (*Voy.* ce nom), et approuvé en 1540 par le pape Paul III, se consacrait à la propagation de la foi, à la conversion des infidèles et des hérétiques, à l'éducation de la jeunesse, et faisait un vœu particulier d'obéissance aux ordres du souverain pontife. Cette compagnie, qui a joué un si grand rôle, est surtout remarquable par sa constitution; son général résidait à Rome, et de là il exerçait un empire absolu sur les membres répandus dans toute la chrétienté. Il avait auprès de lui 5 *assistants*, formant son conseil, et un *admoniteur*, chargé de le surveiller lui-même; et sous ses ordres, dans chaque pays, des *provinciaux*, chargés chacun d'une province. Il y avait dans l'ordre trois degrés : les *profès*, ayant fait leurs vœux, les *coadjuteurs*, divisés en *spirituels* et *temporels*, les *novices* et *scolastiq*. Tous les membres, avant d'être admis dans la société, étaient soumis à de nombreuses épreuves, et chacun était ensuite employé selon sa capacité. L'ordre prit naissance à Paris, où Ignace de Loyola était venu étudier la théologie; il eut pour premiers apôtres, avec Ignace de Loyola, Laynez, Salmeron, Bobadilla, François-Xavier, Rodriguez, tous Espagnols, et Pierre Favre, de Savoie. Il fut institué sous le titre de *Clercs de la Compagnie de Jésus* et s'établit d'abord à Rome. Le pape donna aux Jésuites, dans cette ville, une église qui prit d'eux le nom d'*il Giesu*. La société se répandit rapidement en

Italie, en Espagne, en Portugal; quoique Paris fût son berceau, elle ne fut admise en France qu'après de longs débats; elle éprouva surtout une vive résistance de la part du parlement et de l'université et n'obtint que fort tard la permission d'enseigner (1562). Les Jésuites ont rendu des services incontestables: ils ont obtenu de grands succès dans l'éducation de la jeunesse, dans la prédication; et par leurs courageuses missions ils ont porté la foi jusque dans les contrées les plus éloignées et chez les peuples les plus barbares; ils ont compté dans leurs rangs des hommes éminents dans les genres les plus divers (les P. P. Bourdaloue, Bouhours, André, Sirmond, Petau, Labbe, Bolland, Brumoy, Larue, Porée, Jouvency, Parennin, Duhalde, etc.); mais on leur a reproché de s'être trop mêlés des affaires de ce monde, d'avoir poussé trop loin l'esprit de corps; en outre plusieurs de leurs casuistes les compromirent en enseignant une morale relâchée ou des doctrines dangereuses. Ils ont été impliqués dans plusieurs complots ou attentats, quoique rien n'ait pu être prouvé. Ils ont été bannis pour des causes diverses de la plupart des Etats qui les avaient reçus: d'Angleterre en 1581 et 1601, de France en 1594 et 1762, de Portugal en 1598 et 1759, de Russie en 1717 et 1817, de Chine en 1753, d'Espagne et de Sicile en 1767; enfin la Société fut supprimée en 1773 par Clément XIV. On avait inutilement tenté, pour les sauver, de les déterminer à changer leurs statuts: *Sint ut sunt, aut non sint*, rép., assure-t-on, L. Ricci, leur général. — Les Jésuites continuèrent néanmoins à exister sous d'autres noms dans quelques pays, notamment en Russie où l'impératrice Catherine II leur donna asile (1779). Ils furent solennellement rétablis en 1814 par le pape Pie VII, et bientôt rappelés par plusieurs des Etats qui les avaient bannis. Ils rentrèrent en France à la Restauration sous le nom de *Pères de la Foi*, et eurent pendant quelques années des collèges florissants, qui furent fermés en 1828; plusieurs ont été rouverts depuis 1848. L'*Hist. des Jésuites* a été écrite par P. Wolf, Zurich, 1789, et par Crétineau-Joly, Paris, 1844-46, 6 v. in 8.

JESUITESSES, ordre de religieuses, fondé en 1534 par deux Anglaises, Warda et Tuittia, à l'imitation de l'ordre que venait de fonder Loyola. Elles faisaient vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, mais ne gardaient point la clôture et prêchaient dans les églises. Cet ordre fut aboli en 1631 par Urbain VIII.

JÉSUS, en hébreu *Jehosuah*, c.-à-d. *Sauveur*. Ce nom, assez répandu chez les Juifs, a été porté par neuf personnages différents qui figurent dans la Bible, et que l'on distingue par le nom de leur père. Parmi eux on distingue: Jésus, fils de Josedech, qui fut le premier grand-prêtre des Juifs après le retour de la captivité de Babylone, et qui releva le temple avec Zorobabel (de 535 à 516); — et Jésus, fils de Sirach, homme célèbre par sa sagesse, qui florissait sous le pontificat de Simon I (303-284 av. J.-C.): il est auteur du livre de l'*Ecclésiastique*. Ce livre était originairement écrit en hébreu; il ne nous en reste qu'une traduction grecque.

Employé seul, le nom de Jésus désigne le Sauveur du monde, le fils de Marie, que l'on nomme plutôt Jésus-Christ.

JÉSUS-CHRIST, fondateur de la religion chrétienne, le Messie prédit par les prophètes, fils de Dieu et Dieu lui-même, médiateur entre Dieu et les hommes, rédempteur du genre humain. Il fut conçu dans le sein de Marie, vierge de Nazareth, issue de la race de David, et épouse de Joseph, et naquit à Bethléem, dans une étable, le 25 décembre de l'an du monde 4004, selon l'opinion la plus commune (4963 selon l'*Art de vérifier les dates*), et la trente et unième année du règne d'Auguste. Sa naissance fut annoncée à Marie par l'ange Gabriel, et révélée d'une manière miraculeuse à des bergers ainsi qu'à des mages qui vinrent aussitôt l'adorer. Hérode, roi de Judée, craignant, sur la foi d'anciennes prédictions, la venue du Messie, ordonna d'égorger tous les enfants nouveau-nés; mais Joseph et Marie s'enfuirent en Egypte, et l'enfant divin échappa au massacre. Ils ne revinrent à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. Jésus passa le temps de sa jeunesse auprès de ses parents, partageant leurs travaux d'artisans. Cependant il avait déjà laissé entrevoir ce qu'il serait un jour: dès l'âge de douze ans, il discourut dans le temple avec les docteurs de la loi et les étonna par la sagesse de ses réponses. A trente ans il commença sa mission et s'annonça comme le Messie. Il se fit d'abord baptiser par saint Jean-Baptiste dans les eaux du Jourdain; puis il choisit douze disciples, connus depuis sous le nom d'apôtres, et parcourut avec eux les villes de la Judée, prêchant aux hommes la charité, l'amour de Dieu, l'attente d'une autre vie, donnant l'exemple de toutes les vertus et confirmant ses dogmes par une foule de miracles. Il changea l'eau en vin aux noces de Cana, rendit la santé aux malades, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds; il ressuscita le fils de la veuve de Naïm, ainsi que Lazare. Les nouveaux dogmes qu'il enseignait et les réformes qu'il prescrivait soulevèrent contre lui les Pharisiens et les prêtres juifs. Ils l'accusèrent, devant le gouverneur romain Ponce-Pilate, de se dire roi des Juifs et de vouloir renverser le gouvernement établi; en même temps ils séduisirent un de ses disciples, Judas, afin de se le faire livrer, et ils se saisirent de sa personne pendant qu'il était à Jérusalem, où il était venu pour faire la Pâque. Renvoyé par Pilate devant Caïphe, grand-prêtre des Juifs, il fut jugé par le sanhédrin, composé du prince des prêtres et des principaux magistrats, et fut condamné comme blasphémateur, pour s'être dit le *Fils de Dieu*. Il eut dès lors à subir toutes sortes d'outrages, fut battu de verges, puis attaché à une croix sur le Calvaire, et rendit l'âme après une longue et douloureuse passion, ayant supporté tant de tortures avec une résignation admirable et pardonnant à ses bourreaux. Il était dans la trente-troisième année de sa vie et dans la troisième de sa prédication. Sa mort fut accompagnée de plusieurs prodiges. Jésus ressuscita le troisième jour, comme il l'avait prédit, et quoiqu'on eût mis des gardes auprès du tombeau; il apparut ensuite à ses disciples, qu'il eut grand'peine à convaincre, et les chargea d'aller instruire tous les peuples. Quarante jours après sa résurrection, étant sur le mont des Oliviers, il s'éleva au ciel en présence de ses disciples. Le surnom de *Christ*, que l'on joint au nom de Jésus, est un mot grec qui signifie *oint* ou *sacré*. Les détails de la vie et des prédications de Jésus-Christ nous ont été conservés par les évangélistes. L'Eglise, outre le culte qu'elle rend chaque jour à Jésus-Christ dans le sacrifice de la Messe, a consacré plusieurs fêtes à la commémoration des princ. événements de sa vie mortelle. (*V.* NOEL, PAQUES, etc.)

JÉTHRO, prince ou prêtre du pays de Madian, accueillit Moïse qui fuyait, après le meurtre d'un Egyptien, et lui fit épouser sa fille Séphora. *Voy.* MOÏSE.

JEUPARANA, ou **RIO DE MACHADO**, riv. du Brésil (Mato-Grosso), prend sa source dans la comarque de Juruena, coule au N. O., et va se joindre au Madeira (Para) par 8° 10' lat. S. et 64° 40' long. O.: 450 kil. de cours.

JEUX FLORAUX, fêtes en l'honneur de la déesse Flore, institués ou renouvelés à Rome v. 230 av. J.-C. Ces jeux commençaient avant la fin d'avril et se célébraient la nuit. Il y régnait une grande licence. Ils ne devinrent annuels qu'en 174 av. J.-C.

JEUX FLORAUX, institution littéraire établie à Toulouse, dans le but d'encourager la poésie et de dis-

tribuer des prix aux meilleures pièces de vers; les prix consistent en différentes *fleurs* d'or ou d'argent, telles que la violette, l'églantine, le souci, l'amarante. Cette institution fut fondée en 1322 par plusieurs poëtes qui se réunirent pour former ce qu'on appela le *Collége de la gaie science;* elle fut renouvelée vers 1500 par Clémence Isaure, et fut, en 1695, érigée en académie. Elle subsiste encore aujourd'hui.

JEUX ISTHMIQUES, NÉMÉENS, PYTHIQUES, OLYMPIQUES, etc. *Voy.* ISTHMIQUES, etc.

JEVER, ville du duché d'Oldenbourg, ch.-l. de cercle, à 60 kil. N. O. d'Oldenbourg; 7,000 hab. Ancien château.

JÉZABEL, reine célèbre par son impiété, était fille d'Ithobal, roi de Sidon, et femme d'Achab, roi d'Israël. Elle détourna son mari du culte du vrai Dieu, établit le culte de Baal, et fit mourir un grand nombre de prophètes et de saints personnages. Jéhu, parvenu au trône, la fit jeter par les fenêtres de son propre palais à Jezraël et fouler aux pieds des chevaux, l'an 876 av. J.-C.

JEZRAEL, *Esdrelon*, ville de Palestine, dans la tribu de Zabulon, près des monts Gelboé, non loin des sources d'un ruisseau nommé aussi Jezraël, qui se rend dans le Jourdain. C'est là que périt Jézabel.

JEZZAR, pacha de Séid. *Voy.* DJEZZAR.

JHALAOUAN, province du Béloutchistan. *Voy.* DJALAOUAN.

JICSÉ, ville de l'Empire chinois (Thibet), à 250 kil. O. de L'hassa, ch.-l. de la province de Tsang: 23,000 familles.

JIGA-GOUNGGAR-DZOUNG, ville de l'Empire chinois (Thibet), par 29° 58' lat. N., 89° 8' long. E., à 90 kil. S. O. de L'hassa, dans l'Ouéï, sur l'Yaroudzangbo-tchou (Iraouaddy supér.); 20,000 maisons.

JIHON, fleuve d'Asie. *Voy.* DJIHOUN.

JIJELLI, ville d'Afrique (Algérie). *Voy.* DJIGELLI.

JIMENA, ville d'Espagne. *Voy.* XIMENA.

JIPARANA, riv. du Brésil. *Voy.* JEUPARANA.

JITOMIR, *Zytomierz* en polonais, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), par 26° 10' long. E., 50° 12' lat. N.; à 850 kil. S. O. de Moscou; 12,000 hab. (dont 10,000 Juifs); 2 évêchés, l'un grec, l'autre catholique. Chapeaux, tanneries; draps, soieries, toile, miel, suif, cire, vins, etc.

JIZDRA, ville de la Russie d'Europe (Kalouga), ch.-l. d'un district de même nom, à 130 kil. S. O. de Kalouga, sur la Jizdra (affluent de l'Oca), près de son embouchure: 2,000 hab. Chanvre et huile de chanvre.

JOAB, général des armées de David, était par sa mère neveu de ce prince. Il anéantit le parti d'Isboseth, compétiteur du roi, défit en plusieurs rencontres les Syriens et les Jébuséens; mais il ternit sa gloire en faisant assassiner Abner, dont il craignait la rivalité. Il marcha contre Absalon révolté, le défit et le tua de sa propre main, malgré la défense de David. A la mort du roi, il prit parti pour Adonias contre Salomon; celui-ci, ayant eu le dessus, le fit massacrer, l'an 1001 av. J.-C.

JOACHAZ, roi d'Israël (848-832), était fils de Jéhu. Il signala le commencement de son règne par son impiété; mais ayant été vaincu par Hazaël, roi de Syrie, il s'humilia devant Dieu, et fut sauvé de sa ruine.

JOACHAZ, roi de Juda, fils de Josias, s'empara du trône l'an 608 av. J.-C., au préjudice de son frère aîné Joachim; mais, après trois mois de règne, il fut détrôné par Néchao, roi d'Égypte, qui plaça Joachim sur le trône.

JOACHIM ou ELIACIM, roi de Juda (608-597), et frère aîné de Joachaz, avait été frustré du trône par son frère; mais il y fut rétabli par Néchao, roi d'Egypte. Il se livra à l'impiété, et persécuta le prophète Jérémie, qui ne cessait de lui prédire les plus grands malheurs. Joachim fut en effet détrôné par Nabuchodonosor, contre lequel il s'était révolté. C'est de son règne que date la captivité de Babylone.

JOACHIM II ou JÉCHONIAS. *Voy.* JÉCHONIAS.

JOACHIM (saint), père de la sainte Vierge, a été mis au nombre des saints. On le fête le 20 mars.

JOACHIM, surnommé *le Prophète*, né en 1130 au bourg de Célico, près de Cosenza, voyagea dans la Terre-Sainte. De retour en Calabre, il prit l'habit de Cîteaux, et devint prieur et abbé de l'abbaye de Sambuccino. Joachim quitta cette abbaye vers 1183, et alla demeurer à Flora, où il fonda une abbaye dont il fut le premier abbé. Il eut sous sa dépendance un grand nombre de monastères auxquels il donna des constitutions qui furent approuvées par le pape Célestin III. Il mourut en 1202, à 72 ans, laissant un grand nombre d'*Ouvrages*, Venise, 1516, in-fol. Dom Gervaise a écrit sa *Vie*, 1745.

JOACHIM (George), surnommé *Rhœticus*, parce qu'il était de la Valteline (dans l'ancienne *Rhétie*), enseigna les mathématiques et l'astronomie à Wittemberg. Il avait embrassé le système de Copernic, et ce fut lui qui, après la mort de cet astronome, publia ses ouvrages. Il mourut en 1576, à 62 ans. On a de lui des *Ephémérides* selon les principes de Copernic, et plusieurs autres ouvrages sur la physique, la géométrie et l'astronomie.

JOACHIM, électeurs de Brandebourg. *Voy.* BRANDEBOURG. — Roi de Naples. *Voy.* MURAT.

JOACHIMSTHAL, ville des États autrichiens (Bohême), à 20 kil. N. d'Elnbogen; 4,300 hab. Siége d'une administration et d'un tribunal des mines. Aux environs, mines d'argent, de zinc et de cobalt. Fonderies, tréfileries et autres usines.

JOAD ou JOIADA, grand-prêtre des Juifs sous Ochosias, réussit, avec le secours de Josabeth, son épouse, à soustraire à la fureur d'Athalie le jeune Joas, fils d'Ochosias, et dernier rejeton de la famille royale, et le plaça sur le trône, 870 av. J.-C.

JOANA, ville de l'île de Java, sur la côte N., à 490 kil. E. de Batavia, sur la Joana. Fort, factorerie hollandaise; commerce considérable.

JOANA, une des îles Comores. *Voy.* ANJOUAN.

JOANÈS, peintre espagnol. *Voy.* JUANÈS.

JOANICE ou JEAN, dit aussi *Calojean*, c.-à-d. *le beau Jean*, roi de Bulgarie (1196-1207), usurpa le trône sur les fils de Pierre, son frère. En 1202, ce prince soumit son roy. au pape. L'empereur Baudouin ayant refusé l'alliance de Joanice, celui-ci souleva contre lui les Grecs, le battit et le fit prisonnier à Andrinople, puis l'enferma à Ternove, où il mourut peu après. Joanice marcha ensuite contre Boniface, marquis de Montferrat et roi de Thessalonique: forcé d'abord de renoncer à cette entreprise, il reprit les armes à la mort de ce prince (1207); il allait peut-être entrer dans Thessalonique, lorsqu'il mourut assassiné par un de ses généraux.

JOAS, roi de Juda, était le plus jeune des fils d'Ochosias. Il échappa au massacre qu'Athalie fit faire de la famille royale, et fut élevé dans le temple par le grand-prêtre Joad et par Josabeth, son épouse. Quand il eut 7 ans, Joad le fit reconnaître pour roi (870 av. J.-C.), et renversa du trône Athalie. Joas régna sagement tant que vécut Joad; mais à la mort de ce sage conseiller, il s'adonna à l'idolâtrie, et fit subir un cruel supplice à Zacharie, fils de son bienfaiteur. Il fut battu par Hazaël et tué peu après par ses propres sujets, l'an 831 av. J.-C.

JOAS, roi d'Israël de 832 à 817, fils et successeur de Joachaz, remporta quelques victoires sur Benadad, roi de Syrie, et défit Amasias, roi de Juda.

JOATHAN, roi de Juda, fils d'Osias, exerça d'abord les fonctions de la royauté quand son père fut frappé de la lèpre, puis succéda à son père en 752 et régna jusqu'en 737. Il fit fleurir le culte, battit les Ammonites et les Syriens, et fortifia Jérusalem.

JOB, personnage biblique, célèbre par sa pa-

tience, vivait dans la terre de Hus (que l'on place en Arabie), à une époque incertaine : on le suppose contemporain de Moïse (XVIII° s. av. J.-C.) ou postér. d'un ou deux s. Job se vit en un jour dépouillé de tous ses biens, privé de ses dix enfants, puis fut dévoré par une maladie affreuse : il supporta tous ces maux sans se plaindre. Touché de sa résignation, Dieu, qui n'avait voulu que l'éprouver, lui rendit la santé, doubla ses richesses, lui donna une nouvelle famille, et prolongea sa vie jusqu'à 140 ans. Un des livres de la Bible contient le récit des malheurs de Job, ses conversations avec ses amis sur la justice de Dieu et les paroles que le Seigneur lui adressa : c'est un des plus sublimes morceaux de la poésie hébraïque. Ce livre a été traduit en prose par M. Laurent, 1839, en vers par M. Levavasseur, 1826, et plus récemment par M. Baour-Lormian, 1847.

JOBIE, île de l'Australie, séparée de celle de Schouten par le détroit de même nom : 150 kil. sur 40.

JOCASTE, femme de Laïus, roi de Thèbes, et mère d'Œdipe. Dans la suite, elle épousa sans le connaître son propre fils Œdipe, qui la rendit mère de quatre enfants, Etéocle et Polynice, Antigone et Ismène. Ayant enfin découvert l'inceste qu'elle avait commis sans le savoir, elle se pendit de désespoir.

JOCONDE, *Jocundus. Voy.* GIOCUNDO.

JODAR, ville d'Espagne (Jaën), à 16 kil. S. E. d'Ubeda : 4,000 hab. Sparterie.

JODELLE (Étienne), sieur du Lymodin, auteur dramatique de l'école de Ronsard, né à Paris en 1532, mort en 1573, est le premier qui ait composé des tragédies imitées des Grecs, avec des chœurs : il fit en ce genre *Cléopâtre captive*, *Didon se sacrifiant*; il composa aussi une comédie en cinq actes, *Eugène*, ainsi que divers autres morceaux, et mérita de figurer dans la pléiade poétique de Charles IX. Ses vers sont boursouflés, et remplis de pointes et de jeux de mots. Ses *Œuvres et Mélanges poétiques* ont paru à Paris, 1574, in-4, et 1583, in-12.

JODRUM, nom latin de la ville de JOUARRE.

JŒCHER (Chrétien-Théophile), savant biographe allemand, né à Leipsick en 1694, mort en 1758, étudia d'abord en médecine, puis s'appliqua à la théologie et à l'art oratoire, fit des cours de rhétorique de 1715 à 1730, dirigea le journal littéraire dit *Acta eruditorum* de 1721 à 1739, remplit les chaires de philosophie, puis d'histoire à Leipsick, et devint en 1742 bibliothécaire de l'université de cette ville. Son principal ouvrage est l'*Allgemeines Gelehrten-Lexikon* ou *Dictionnaire universel des Savants*, Leipsick, 1750, 4 vol. in-4, renfermant environ 60,000 articles, ouvrage d'une érudition immense. Ce *Dictionnaire* a depuis été complété par Dunckel, 1753-60; par Adelung, 1784, et par Rotermund, 1810.

JOEL, le 2° des 12 petits prophètes, fit ses prédictions vers l'an 700 avant J.-C., sous le règne d'Ezéchias ou de Manassé. On a de lui trois chapitres dans lesquels il prédit la captivité de Babylone, la descente du St-Esprit et le jugement dernier.

JOEL ou JUHEL, duc de Bretagne. *Voy.* BRETAGNE.

JOFFREDY, GEOFFROI ou JOUFFROY, cardinal, né en Franche-Comté au commencement du XV° siècle, prit de bonne heure l'habit religieux et s'éleva rapidement aux premières dignités de l'Église. Lors de l'avénement de Louis XI (1461), il était déjà évêque d'Arras et sollicitait le chapeau de cardinal : le pape Pie II, qui voulait abolir la *Pragmatique Sanction*, à la rédaction de laq. n'avait point concouru le Saint-Siége, lui promit la pourpre romaine s'il pouvait déterminer Louis XI à supprimer cet acte. Il y parvint en effet et obtint en récompense l'évêché d'Alby, outre le titre de cardinal. Toutefois le parlement s'opposa à cette mesure et refusa d'enregistrer l'arrêt d'abolition. Joffredy mourut en 1473. Investi de la confiance de Louis XI, il avait été chargé par lui de plusieurs missions politiques.

JOGUIS, espèce de religieux ou pèlerins de l'Inde, courent de pays en pays, vivant d'aumônes et se soumettant aux austérités les plus rigoureuses.

JOHANN-GEORGENSTADT, ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 44 kil. S. E. d'Alt-Chemnitz; 2,650 hab. Dentelles, jouets de bois. Aux environs, argent, étain, plomb, fer, cobalt, bismuth.

JOHANNISBERG, bourg du duché de Nassau, à 17 kil. C. de Mayence, sur une montagne; 700 hab. Château. Vignobles célèbres qui produisent le meilleur vin du Rhin. Ces vignobles appartenaient autrefois à l'évêque de Fulde; ils devinrent ensuite la propriété du prince d'Orange, puis du maréchal Kellermann (1807). L'empereur d'Autriche les acheta pour les donner au prince de Metternich, en 1816. — Les environs de Johannisberg ont été le théâtre d'une vic. gagnée par Soubise et L.-Joseph, prince de Condé, pendant la guerre de Sept-Ans, 1762.

JOHANNISBURG, ville des États prussiens (Prusse orientale), ch.-l. de cercle, à 110 kil. S. O. de Gumbinnen; 1,800 hab. — Le cercle de Johannisburg compte 27,000 hab. On y élève beaucoup de bestiaux.

JOHANNOT (Alfred), peintre français, né en 1803, mort en 1837, s'était déjà fait connaître par de beaux ouvrages (entre lesquels en remarque : l'*Arrestation du marquis de Crespière*; *François I prisonnier à Madrid visité par Charles-Quint*), lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée. Il partageait la réputation de son frère Tony Johannot, pour la composition des vignettes.

JOHN, forme anglaise du nom JEAN.

JOHN-BULL (c.-à-d. *Jean Taureau*), surnom sous lequel on désigne familièrement le peuple anglais. Selon les Anglais, ce nom fait allusion à la probité simple et droite qui distingue l'homme du peuple en Angleterre et qui se cache sous des dehors rudes et grossiers.

JOHNSON (Samuel), célèbre littérateur anglais, né en 1709 à Lichfield (Stafford), fils d'un pauvre libraire, eut longtemps à combattre la misère. Il fut d'abord répétiteur dans une école, puis voulut élever lui-même un pensionnat et perdit le peu qu'il avait. Il se fit alors traducteur à gages, et rédigea en même temps dans un journal les séances du Parlement (1740-43). Il commença à se faire remarquer par sa satire de *Londres* (1738), et fut chargé en 1747, par une société de libraires, de rédiger un *Dictionnaire de la langue anglaise*. Ce grand ouvrage, que l'on regarde comme le modèle du genre, ne parut qu'en 1755. En même temps qu'il y travaillait, Johnson publiait le *Rambler* ou *Rôdeur* (1750 et années suivantes), journal littéraire et moral qui eut un grand succès. Il le fit suivre en 1758 d'un autre ouvrage du même genre, l'*Idler* (*le Fainéant*). Il fit paraître en 1759 *Rasselas ou le Prince d'Abyssinie*, roman moral qu'il composa en huit jours afin d'avoir l'argent nécessaire pour faire enterrer sa mère. Il donna en 1762 une édition de Shakespeare fort estimée, et composa à 70 ans, de 1779 à 1781, la *Vie des poëtes anglais*, l'un de ses meilleurs ouvrages. Il mourut en 1784. Il avait obtenu à la fin de sa vie une pension, et il passa ses dernières années dans l'aisance. — Johnson était un homme maladif et morose; ses écrits portent quelquefois l'empreinte de son humeur. C'est du reste un des écrivains les plus purs et les plus élégants de l'Angleterre. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies à Londres par Hawkins, 1787, 11 vol. in-8, et par Murphy, 1796 et 1816, 12 vol. in-8°. On a souv. réimpr. le *Dict.* On a trad. en franç. *Rasselas*, 1768, et des *Morceaux* du *Rambler*, 1785. Boswell a écrit la *Vie de J.*, 1791.

JOHNSON (Thomas), érudit anglais, né dans le

comté d'Oxford vers 1675, mort vers 1750, fut employé à l'école d'Eton, puis tint une école à Brentford. Il a donné de bonnes éditions de *Sophocle*, Oxford, 1705, de *Gratius (De Venatione)*, etc.

JOHNSON (BEN-). *Voy.* JONSON.

JOHNSTOWN, ville d'Ecosse (Renfrew), à 6 kil. O. de Paisley; 4,500 h. Fond. en 1781. Filatures.— Ville des Etats-Unis (New-York), à 55 kil. N. O. d'Albany, ch.-l. d'une commune qui a 7,000 hab.

JOHORE, roy. et ville de la presqu'île de Malacca. *Voy.* DJOHORE.

JOIADA, grand-prêtre des Juifs. *Voy.* JOAD.

JOIGNY, *Jovinium*, *Joviniacum*, ville de France (Yonne), ch.-l. d'arrondissement, dans l'ancienne Champagne, à 24 kil. N. O. d'Auxerre, sur l'Yonne; 5,494 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége communal; château (bâti par le cardinal de Gondi), église Saint-Jean, beau quai. Fabrique d'eaux-de-vie, blanc d'Espagne, tanneries et tuileries. Commerce actif en vins estimés et en charbon. Patrie de Ferrand, peintre en émail. — On attribue la fondation de Joigny à Flavius Jovinus, préfet de la milice romaine en Gaule (369), qui lui aurait donné son nom: elle devint au moyen âge le ch.-l. d'un comté vassal des comtes de Champagne.—L'arr. a 9 cant. (Aillant-sur-Tholon, Bleneau, Brienon, Cerisiers, Charny, Saint-Fargeau, Saint-Julien-du-Sault, Villeneuve-le-Roi, plus Joigny), 110 communes et 90,553 hab.

JOINVILLE, ch.-l. de canton (Haute-Marne), à 15 kil. S. O. de Vassy, sur la Marne; 3,187 hab. Restes d'un célèbre château. Filature de coton, usine à fer, serges, toile, etc. — Un traité fut conclu à Joinville le 2 février 1585 entre le roi d'Espagne et les Ligueurs, portant que si Henri III mourait sans enfant mâle, le cardinal de Bourbon serait appelé à lui succéder à l'exclusion de tout prince hérétique.—Cette ville était le ch.-l. du ci-devant Vallage, dans l'ancienne Champagne; c'était jadis une baronnie qui fut possédée au XIIIe siècle par Jean Geoffroy, sire de Joinville (*Voy.* ci-après). Henri II érigea cette baronnie en principauté en faveur de François, duc de Guise; la principauté échut par succession en 1688 à mademoiselle de Montpensier, qui la donna en mourant à Philippe, duc d'Orléans, dans la famille duquel elle est restée. — Le titre de prince de Joinville est auj. porté par un fils de L.-Philippe.—(Seine). *V.* ST-MAUR.

JOINVILLE (Jean, sire de), historien français, né vers 1223, d'une ancienne famille de Champagne, mort vers 1319, fut d'abord attaché comme sénéchal à Thibaut, comte de Champagne, puis comme ami et conseiller au roi Louis IX. Il accompagna Louis dans sa première croisade, combattit à ses côtés avec courage, partagea sa captivité, et lui inspira par sa franchise et la sagesse de ses conseils une si vive amitié, que ce bon roi ne voulut plus qu'il le quittât. De retour en France, il lui donna une pension, l'admit à sa table, et souvent il le chargeait de l'aider à rendre la justice à ses sujets. Joinville nous a laissé des *Mémoires sur* Louis IX; c'est un ouvrage plein de naïveté et de charme, où nous voyons le saint roi dans toute sa grandeur chrétienne. On estime surtout l'édition qu'en a donnée Ducange, 1668, in-fol. En 1761, il en a paru une nouvelle édition d'après un manuscrit inconnu à Ducange.

JOLOFS, peuple d'Afrique. *Voy.* GHIOLOFS.

JOLY (Claude), né en 1607 à Paris, mort en 1700, fut d'abord avocat, puis chanoine de Notre-Dame. Il suivit le duc de Longueville aux conférences de Munster, et lui fut très utile par ses avis. Ensuite il voyagea à Rome, et de retour en France, il fut official et grand-chantre de l'église de Paris. On distingue parmi ses écrits, outre plusieurs savants ouvrages de théologie, un *Recueil des Maximes véritables et importantes pour l'institution du roi, contre la pernicieuse politique du cardinal Mazarin*, 1652, ouvrage où l'auteur parle hardiment des droits des peuples, et qui fut brûlé par la main du bourreau. Cl. Joly était petit-neveu d'Antoine Loisel, et donna une édition des *Opuscules* de cet auteur.

JOLY (Guy), neveu du précédent, conseiller du roi au Châtelet et syndic des rentiers de l'hôtel-de-ville de Paris, fut longtemps secrétaire et confident du cardinal de Retz; il finit par se brouiller avec lui, et s'attacha au parti de la cour. Il a laissé des *Mémoires historiques* (de 1648 à 1665), qui sont en quelque sorte la contre-partie de ceux du cardinal de Retz (Amsterdam, 1718, 2 vol. in-12).

JOLY DE FLEURY (Guillaume-François), magistrat, né à Paris en 1675, mort en 1756. Il fut pourvu en 1700 de l'office d'avocat-général à la cour des aides, et y réunit en 1704 celui d'avocat-général au parlement de Paris; il remplaça en 1717 d'Aguesseau comme procureur-général au parlement, et se démit de cette charge en 1746. Il déploya dans ces fonctions une capacité, une éloquence, un zèle et une intégrité qui l'ont placé au rang des plus illustres magistrats.

JOLY (Marc-Antoine), auteur comique, né à Paris en 1672, mort en 1753, était fils d'un traiteur. Il sentit son talent se révéler à lui en entendant lire un conte de madame de Murat, pendant qu'il servait à table. On a de lui: *l'École des Amants*, 1718; *la Femme jalouse*, 1726, etc. Il fut nommé en 1753 censeur royal.

JOLY (Philippe-Louis), ecclésiastique, né à Dijon en 1680, mort vers 1755, a publié des *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*, 1748; un *Traité de la versification française*, dans l'édition du *Dictionnaire* de Richelet publiée en 1751.

JOLY (Joseph-Romain), dit *le Père Joly*, capucin, né en 1715 à Saint-Claude en Franche-Comté, mort en 1805, a écrit un grand nombre d'ouvrages médiocres de théologie, d'histoire, de littérature, entre autres: *Histoire de la prédication*, 1767; *Conférences sur les mystères*, 1771; *Dictionnaire de morale*, 1772; *la Géographie sacrée*, 1784; *la Franche-Comté ancienne et moderne*, 1779, et un poëme ridicule en 12 chants, intitulé *l'Egyptiade*, ou *Voyage de saint François d'Assise en Égypte*.

JOMANÈS, auj. *Djomnah*, rivière de l'Inde ancienne, un des grands affluents du Gange, tombait dans ce fl. par la rive dr., à Palibothra, sel. d'Anville.

JOMELLI (Nicolo), compositeur italien, né en 1714 à Aversa (roy. de Naples), mort en 1774, alla successivement à Rome (1740), à Vienne (1749), à Stuttgard (1753), fut applaudi partout et revint dans sa patrie, où il termina ses jours. On a de lui un nombre infini de motets, et plus de 40 opéras, parmi lesquels on admire surtout: *Sémiramis*, *Vologèse*, *Énée*, *Démophoon*, *la Clémence de Titus*, *Alexandre aux Indes*, etc.

JONADAB, fils de Réchab, chef d'une secte qui prit de lui le nom de Réchabites, se distingua par ses austérités, défendit à ses disciples de faire usage du vin, de rien posséder en propre, de cultiver les champs. Il vivait sous Jéhu, vers 860 av. J.-C.

JONAS, l'un des petits prophètes, vivait vers l'an 800 av. J.-C., sous Jéroboam II. Chargé par le Seigneur d'annoncer aux Ninivites la destruction de leur ville, il négligea de s'acquitter de cette mission dangereuse, s'enfuit à Joppé, et s'y embarqua pour Tarse. Mais le vaisseau ayant été assailli par une horrible tempête en punition de sa désobéissance, il se reconnut coupable et fut jeté dans la mer. Une baleine le reçut, le garda trois jours dans son ventre, et le vomit ensuite sur le rivage. Jonas, miraculeusement rendu à la vie, courut à Ninive, et fit entendre ces terribles paroles dans toute la ville: « Encore 40 jours, et Ninive sera détruite. » Cepen-

dant, les Ninivites ayant fait pénitence, Dieu leur pardonna. Jonas murmura contre cette indulgence; mais Dieu lui fit voir l'injustice de ses plaintes, et le consola. On croit qu'il mourut à Geth-eppher, vers l'an 761 av. J.-C.

JONATHAN-BEN-UZIEL, rabbin qui vivait vers le Ier ou le IIe siècle de l'ère chrétienne, est auteur du *Targum*, un des ouvrages les plus savants des Juifs; c'est une version ou une paraphrase chaldaïque de la plupart des livres de l'Écriture. Les Talmudistes le font vivre dans le Ve siècle av. J.-C. La meilleure édition du *Targum* est celle de Buxtorf le père, Bâle, 1620.

JONATHAS, un des fils de Saül, célèbre par son amitié pour David, ainsi que par sa valeur. Pressé par le besoin à la suite d'une bataille contre les Philistins, il mangea d'un rayon de miel que le hasard lui offrit; il fut sur le point d'être mis à mort par son père pour ce fait, parce que ce prince avait juré de faire mourir quiconque mangerait avant la fin du jour; mais le peuple obtint sa grâce. Jonathas fut tué avec son père à la bataille de Gelboé.

JONATHAS MACCHABÉE. *Voy.* MACCHABÉE.

JONCOURT (*Elie* DE), ministre protestant, né vers 1700 à *La Haye*, où il mourut vers 1770, professa longtemps la philosophie. Il a publié un grand nombre de traductions du latin et de l'anglais, entre autres : *Éléments de philosophie* de S' Gravesande, Leyde, 1746, 2 vol. in-4; *Éléments de la philosophie newtonienne* de Pemberton, Amsterdam, 1755, in-8; *Dialogues des morts* de Lyttleton, La Haye, 1760, in-8.

JONES (Inigo), célèbre architecte, surnommé *le Vitruve de l'Angleterre*, né à Londres en 1572, mort en 1651, visita, en compagnie du comte de Pembroke, la France, l'Allemagne et l'Italie pour se perfectionner dans son art, et s'arrêta surtout à Vicence pour étudier les chefs-d'œuvre de Palladio. Il remplit les fonctions de surintendant des bâtiments de la couronne sous Jacques I et Charles I, et resta toujours attaché aux Stuarts. Ses principaux travaux sont : le portique de Saint-Paul à Londres, la Bourse, l'hôpital de Greenwich, la Salle des Banquets de Whitehall. On a publié une collection de dessins de ses ouvrages, Londres, 1776.

JONES (Paul), intrépide marin anglais au service des Américains, né en Écosse en 1727. Révolté, dit-on, des cruautés que commettaient les Anglais contre les prisonniers anglo-américains, il alla prendre du service chez ceux-ci et devint un des plus redoutables adversaires de sa patrie. Il osa faire une descente en Angleterre, à White-Haven (Cumberland), en 1778, s'empara du fort et emmena plusieurs vaisseaux marchands. En 1779, il força avec un seul bâtiment deux frégates anglaises à se rendre. Venu en France après ce combat héroïque, il y fut reçu avec enthousiasme. Il mourut à Paris en 1792. Il a paru en 1798 des *Mém. de P. Jones*, qui sont peu authentiques.

JONES (William), savant orientaliste, né à Londres en 1746, mort à Calcutta en 1794, fils d'un professeur de mathématiques, se fit remarquer à l'école d'Harrow et à Oxford par sa précocité; il conçut dès l'âge de 18 ans le goût des langues orientales en apprenant l'arabe avec un Syrien d'Alep qui se trouvait à Londres. Il fut pendant plusieurs années précepteur du comte Spencer, puis il se fit recevoir avocat (1770), et exerça quelque temps avec succès cette profession, tout en consacrant ses loisirs à la littérature orientale. Il fut nommé en 1783 juge à la cour suprême de Calcutta, ce qui lui permit de concilier ses goûts littéraires avec ses devoirs : il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Il avait fondé en 1784 à Calcutta une société savante qui a puissamment contribué aux progrès des recherches sur l'Asie. D'une érudition prodigieuse, W. Jones savait vingt langues, entre autres l'arabe, le persan et le sanscrit. Il a exécuté de vastes travaux qui semblaient exiger le concours de plusieurs savants. Il a traduit du persan l'*Histoire de Nadir-Chah*, 1770; de l'arabe, les *Moallakats*, recueil des sept plus anciens poëtes arabes, 1782; du sanscrit, *Sacontala* ou *l'Anneau fatal*, drame hindou de Kalidasa, Calcutta, 1789; le *Code de Menou*, qui contient toute la législation des Hindous, Calcutta, 1794. Il avait entrepris une vaste compilation des lois de l'Inde qui a été publiée après sa mort par Colebrooke sous le titre de *Digeste des lois hindoues*, Calcutta, 1800. W. Jones a laissé en outre une foule de dissertations scientifiques et littéraires. Ses œuvres ont été publiées par sa veuve, Londres, 1799, 6 vol. in-4 ou 13 vol. in-8. On a traduit en français une Dissertation de W. Jones sur la littérature orientale, 1771.

JONGHE ou JONGIUS. *Voy.* JUNGIUS et JUNIUS.

JONGLEURS, *Joculatores*. *Voy.* TROUBADOURS.

JONKOEPING ou INKOEPING, ville de Suède (Gothie), ch.-l. de la prov. de même nom, à 31 kil. S. O. de Stockholm; 3,000 h. Paix avec le Danemark, 1800. — La prov., b. au N. par celles de Skaraborg et de Linkœping, à l'E. par cette dernière et la province de Calmar, au S. par celle de Kronoberg, et à l'O. par celles d'Elfsborg et de Halmstad, a 13,800 kil. carrés, et compte 130,000 hab.

JONQUIÈRES, ville de France (Vaucluse), à 9 kil. E. d'Orange; 2,075 hab.

JONSIUS (Jean), savant allemand, né en 1624 dans le Holstein, mort en 1659, enseigna quelque temps à Kœnigsberg et à Francfort-sur-le-Mein. On a de lui : *De scriptoribus historiæ philosophicæ* (tableau de toutes les sectes anciennes et modernes tracé avec exactitude et précision), et des dissertations, *De ordine librorum Aristotelis*, *De historia peripatetica*, etc.

JONSON (Benjamin), dit vulg. *Ben Jonson*, l'un des meilleurs poëtes dramatiques anglais, né à Londres, en 1574, d'un pauvre ecclésiastique protestant, fut successivement dans sa jeunesse maçon, soldat, puis comédien; il eut peu de succès comme acteur, et quitta la scène à 24 ans pour se faire auteur. Encouragé par Shakespeare, il composa un grand nombre de pièces de genres très divers, qui pour la plupart eurent du succès. Il obtint en 1616 le titre de poëte lauréat. Il mourut en 1637, dans un état de misère qu'il devait à son peu de conduite. On écrivit sur son tombeau ce bref panégyrique : *O rare Ben Jonson*. On a de lui des tragédies, entre autres *Séjan*, *Catilina*; des comédies en très grand nombre, parmi lesquelles on remarque *Volpone* (*le Renard*), *la Femme taciturne*, *l'Alchimiste*, des farces, des épigrammes, etc. Il brillait par l'esprit, mais il se fit beaucoup d'ennemis par son humeur satirique. Il publia en 1616 une édition de ses œuvres, 4 vol. in-fol. La plus complète est celle de W. Gifford, Londres, 1816, 9 vol. in-8.

JONSTON (Jean), naturaliste et médecin, né en 1603 à Sambter près de Lissa (Posnanie), d'une famille originaire d'Écosse, mort en 1675 en Silésie, visita toute l'Europe et écrivit des *Histoires des Poissons*, *des Oiseaux*, *des Insectes*, *des Quadrupèdes*, *des Arbres*, etc., en latin, Hambourg, 1650, 2 v. in-fol., et autres ouvr. de genres divers : son *Hist. univ. civile et ecclésiatique* fut condamnée à Rome.

JONZAC, ch.-l. d'arrondissement (Charente-Inférieure), sur la Seugne, à 35 kil. S. E. de Saintes; 2,514 hab. Tribunal de première instance. Fabriques de gros lainages; commerce de grains, eaux-de-vie, bestiaux, volailles estimées. — L'arrondissement de Jonzac a 7 cantons (Archiac, Mirambeau, Montendre, Montguyon, Montlieu, Saint-Genis, plus Jonzac), 120 communes et 82,936 hab.

JOONER, ville de l'Inde. *Voy.* DJOUNIR.

JOPPÉ, ville de Palestine. *Voy.* JAFFA.

JORAM, roi de Juda, de 880 à 877 av. J.-C., fils de Josaphat, ne se signala que par son impiété et ses crimes. Il épousa l'impie Athalie qui l'entraîna au mal, et par ses conseils fit mettre à mort ses frères ainsi que la plupart des grands du royaume. Les Iduméens, les Philistins, les Arabes, l'attaquèrent tous à la fois et mirent ses états à feu et à sang. Il périt d'une maladie horrible.

JORAM, roi d'Israël, de 887 à 876 av. J.-C., fils d'Achab, et frère d'Ochosias, se signala aussi par son impiété. Il fut en guerre avec les Syriens. Assiégé dans Samarie par Benadad, leur roi, il était sur le point de se rendre, lorsque les troupes ennemies, saisies d'une terreur panique, se dispersèrent tout à coup. Il fut blessé au siége de Ramoth de Galaad : pendant qu'il se faisait soigner à Jezraël, Jéhu se déclara contre lui, et le tua d'un coup de flèche.

JORAT, chaîne de montagnes de la Suisse, s'étend dans les cantons de Vaud et de Fribourg, sur une longueur de 65 kil. *Voy.* ALPES.

JORDAENS (Jacques), peintre de l'école flamande, né en 1594 à Anvers, mort dans la même ville en 1678, fut élève de Van Ort et de Rubens. Il avait une grande vigueur de coloris, une entente parfaite du clair-obscur, et beaucoup de facilité pour le travail; mais il se borne le plus souvent à l'imitation servile de la nature et n'a rien d'idéal. On a souvent attribué à Rubens un des plus grands tableaux de Jordaens, *Jésus-Christ au milieu des docteurs*. Le musée du Louvre possède de cet artiste *les Quatre Évangélistes*, *Le Roi boit*, et *le Concert de famille*. Il a gravé lui-même quelques-uns de ses tableaux.

JORDAN (Camille), vertueux citoyen, né à Lyon en 1771, mort en 1821, prit part au soulèvement de Lyon contre le régime de la terreur, et fut forcé d'émigrer jusqu'au 9 thermidor. En 1796 il fut nommé au Conseil des Cinq-Cents, et fit à cette assemblée un rapport célèbre sur la liberté des cultes. Il fut obligé de s'exiler de nouveau au 18 fructidor. Il rentra en France en 1800, et s'y livra à l'étude des lettres et de la philosophie. Sous la restauration, il fut appelé à la Chambre des Députés, puis au Conseil d'état, d'où ses opinions libérales le firent exclure en 1819. Il siégeait sur les bancs de l'opposition, et se montra toujours zélé partisan d'une sage liberté. On a de Camille Jordan : *Histoire de la conversion d'une dame parisienne*, Paris, 1792, in-8; *la Loi et la Religion vengées*, Paris, 1792, in-8; *Vrai sens du vote national sur le consulat à vie*, 1802, in-8; *la Session de 1817*, etc. Paris, 1818, in-8. Il a inséré dans *l'Abeille*, en 1820 et 1821, quelques fragments traduits de Schiller et de Klopstock. Ses *Disc.* ont été publ. en 1826.

JORDANE, peintre italien. *Voy.* GIORDANO (Luc).

JORDANS, peintre d'Anvers. *Voy.* JORDAENS.

JORHAUT, ville de l'Inde. *Voy.* DJORHAT.

JORNACUM, nom latin d'*Irnis* ou *Giornico*, bourg de Suisse. *Voy.* GIORNICO.

JORNANDÈS, historien, Goth de nation, et notaire du roi des Alains, embrassa le christianisme; et devint évêque de Ravenne vers l'an 552. Il est auteur d'une *Histoire des Goths*, *De Gothorum origine et rebus gestis*, qui va jusqu'au règne de Vitigès, et d'un traité *De origine mundi*, abrégé chronologique de l'histoire universelle. L'*Histoire des Goths* a été publiée avec Cassiodore par Guillaume Fournier, Paris, 1558, et trad. en fr. par Drouet de Maupertuis, 1708, et Savagner, 1842. Le *De Orig. mundi* a été publié par B. Rhenanus, Bâle, 1531, in-fol.

JORQUERA, ville d'Espagne (Cuença), à 31 kil. N. E. de Chinchilla ; 3,260 hab. Toiles et fil.

JOSABETH, femme du grand-prêtre Joad, était fille de Joram, roi de Juda. *Voy.* JOAD.

JOSAPHAT, roi de Juda de 904 à 880 av. J.-C., fut un des princes les plus pieux et les plus sages du royaume de Juda, et fut en récompense délivré miraculeusement par le Seigneur de ses ennemis les Ammonites et les Moabites. L'Écriture ne lui reproche que de s'être allié à Achab pour faire la guerre au roi de Syrie, et d'avoir marié Joram, son fils, à Athalie, fille de Jézabel. — On a donné le nom de *vallée de Josaphat* à une vallée voisine de Jérusalem, que l'on place entre cette ville à l'E. et la montagne des Oliviers à l'O. ; elle est arrosée par le torrent de Cédron et a près de 30 k. de long. Selon une tradition populaire, consacrée par un passage du livre de *Joël* (ch III, v. 2), c'est dans cette vallée qu'aura lieu le jugement dernier. On la nomme aussi *vallée de Cédron* ou *de Siloé*.

JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel, était l'objet de la prédilection de son père. Ses frères, jaloux de lui, le livrèrent à des marchands ismaélites, qui eux-mêmes le vendirent à Putiphar, un des principaux officiers de Pharaon, roi d'Egypte. Putiphar le mit à la tête de sa maison, et lui témoigna la plus grande confiance. Mais bientôt Joseph, ayant refusé de répondre aux vœux criminels de l'épouse de Putiphar qui avait conçu pour lui une violente passion, se vit accusé par cette femme d'avoir voulu la séduire, et son maître abusé le fit mettre en prison. Là, Joseph, inspiré par une sagesse divine, expliqua les songes de deux prisonniers qui étaient enfermés avec lui (le pannetier et l'échanson du roi), en leur annonçant leur destinée prochaine, et ses prédictions s'accomplirent. Pharaon, instruit de ces succès, le manda pour lui demander l'interprétation d'un songe effrayant qu'il avait eu lui-même, et que personne ne pouvait expliquer. Joseph lui prédit alors 7 années de disette précédées de 7 années d'abondance. Pharaon, charmé de sa sagesse, le fit son premier ministre, et le chargea de mettre en réserve le superflu des premières années pour l'époque de la disette. Quand ce temps fut venu, Jacob, qui manquait aussi de grains, envoya ses fils en Egypte pour en acheter. Joseph se fit alors reconnaître d'eux, leur pardonna, les appela en Egypte avec leur père, et leur fit donner par Pharaon la terre de Gessen. Il gouverna longtemps l'Egypte, et mourut âgé de 110 ans, laissant deux fils, Manassé et Ephraïm, qui avaient été adoptés par Jacob, et qui chacun donnèrent leur nom à une des douze tribus. Joseph vécut, selon la chronologie vulgaire, de 1745 à 1635 av. J.-C.; selon l'*Art de vérifier les dates*, de 2113 à 2003.

JOSEPH (saint), époux de Marie, et père nourricier de Jésus, était de la race de David. Il vivait à Nazareth dans la pauvreté et exerçait le métier de charpentier. Déjà vieux, il épousa Marie, comme son plus proche parent. Quand elle devint enceinte, il voulut la répudier; mais instruit par un ange du mystère de l'Incarnation, il consentit à la garder et à élever son enfant : il n'eut jamais aucun commerce avec elle. Il sauva Jésus enfant, en l'emmenant en Égypte. L'Église célèbre sa fête le 19 mars.

JOSEPH D'ARIMATHIE, riche habitant de Jérusalem, et disciple zélé du Christ, redemanda son corps à Pilate après la passion et l'ensevelit dans son jardin. Selon des traditions populaires fort répandues au moyen âge, Joseph d'Arimathie serait venu par mer de Judée en Provence, et serait passé de là dans la Grande-Bretagne, où il aurait prêché la foi et apporté le saint Gréal. (*Voy.* GRÉAL). On l'honore surtout à Glastonbury. Fête : 17 mars.

JOSEPH Ier, empereur d'Allemagne, fils de Léopold I, né en 1678, fut proclamé roi de Hongrie en 1689, roi des Romains en 1690, et monta sur le trône impérial en 1705. La guerre de la succession d'Espagne était alors commencée; Joseph soutint avec force les intérêts de son frère Charles, contre Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Ses troupes, commandées par le prince Eugène,

emportèrent de grandes victoires sur les Français, à Turin (1706) et à Malplaquet (1709); mais la mort ne lui permit pas de voir la fin de cette guerre. Joseph I apaisa par les voies de la douceur des révoltes qui avaient éclaté en Hongrie, sut faire choix de bons ministres et de bons généraux, et les récompensa noblement. Il mourut en 1711, et eut pour successeur son frère Charles.

JOSEPH II, empereur d'Allemagne, né en 1741, m. en 1790, fils de l'emp. François I de Lorraine et de Marie-Thérèse d'Autriche. Il fut élu roi des Romains en 1764, et nommé empereur en 1765, à la mort de son père; mais ce ne fut là qu'un titre honorifique; Marie-Thérèse conserva le pouvoir et il ne gouverna réellement qu'à dater de la mort de cette princesse, en 1780. Ami des innovations, il porta coup sur coup des lois qui changeaient la discipline ecclésiastique, supprimaient des couvents, etc. Les prières du pape Pie VI, qui se rendit même près de lui en Allemagne, ne purent l'arrêter dans ces réformes. En 1787 il fit alliance avec l'impératrice Catherine II contre les Turcs; il échoua d'abord devant Belgrade, et vit ses ennemis s'avancer, sous la conduite du grand-visir Youssouf-Pacha, jusque dans le cœur de ses états. Cependant le feld-maréchal Laudon rétablit ses affaires, et força même Belgrade à capituler; mais l'insurrection des Pays-Bas contre son autorité, et la révolution de France, qui menaçait si cruellement sa sœur Marie-Antoinette, le jetèrent dans une tristesse profonde. M. Cam. Paganel a écrit *l'Hist. de Joseph II*, 1843.

JOSEPH ou JOSEPH-EMMANUEL, roi de Portugal, fils et successeur de Jean V, monta sur le trône à 35 ans, en 1750. Un tremblement de terre qui engloutit une partie de Lisbonne (1755), l'expulsion des Jésuites du royaume, à la suite d'une conspiration contre les jours du roi, dans laq. la malveillance impliqua des membres de cet ordre (1759) la publication d'un édit pour abolir l'odieuse distinction des anciens et des nouveaux chrétiens en Portugal (1773), tels furent les principaux événements de ce règne. Joseph eut pour principal ministre le marquis de Pombal. Par les conseils de l'habile ministre, les études furent restaurées, le commerce et l'industrie furent encouragés, et le pouvoir de l'inquisition diminué. Joseph I mourut en 1777.

JOSEPH (François LECLERC DU TREMBLAY, dit *le P.*), confident du cardinal de Richelieu, né à Paris en 1577, servit quelque temps avec distinction dans l'armée, puis tout à coup quitta le monde (1599) pour se faire capucin. Il entreprit des missions en diverses provinces de France, et parvint aux premiers emplois de son ordre. Il eut occasion de se faire remarquer de Richelieu, qui lui confia plusieurs missions du plus haut intérêt, et il lui rendit à son tour de grands services. Lorsque ce ministre fut exilé à Avignon, ce fut le père Joseph qui vint à bout de le faire rappeler, et depuis lors Richelieu en fit son unique confident: il l'emmena avec lui à La Rochelle, le fit entrer au conseil d'état et le chargea des affaires les plus épineuses. Il mourut en 1638. Richelieu le soigna lui-même dans ses derniers moments, et s'écria en apprenant sa mort: « J'ai perdu mon bras droit. » Il avait inutilement tenté de le faire nommer cardinal.

JOSÈPHE, *Josephus*, historien et général juif, issu de la famille des Macchabées, né à Jérusalem l'an 37 de J.-C., était de la secte des Pharisiens. Nommé gouverneur de la Galilée par ses compatriotes insurgés contre les Romains, l'an 67, il soutint dans Jotapate un long siége contre Vespasien et Titus. S'étant enfin rendu au premier, il lui prédit son élévation à l'empire, et se concilia son amitié. Vespasien et Titus l'emmenèrent à Rome et lui firent une pension considérable. On croit qu'il mourut à Rome l'an 95. Josèphe a écrit l'*Histoire de la guerre des Juifs*, ouvrage dont Titus faisait le plus grand cas; cette histoire fut rédigée d'abord en syriaque, puis en grec. On a en outre de lui les *Antiquités judaïques* en vingt livres: c'est l'histoire des Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem; sa propre *Vie*; deux livres *contre Apion*, adversaire des Juifs; un *Éloge des sept Macchabées martyrs*; tous ces ouvrages sont écrits en grec. La clarté et l'élégance du style de Josèphe lui ont fait donner par S. Jérôme le surnom de *Tite-Live de la Grèce*, mais sa véracité est suspectée. On estime l'édit. donnée par Sig. Havercamp, avec la traduction latine de Jean Hudson, Amsterdam, 1726. Elles ont été traduites en français par Arnaud d'Andilly, Amsterdam, 1681, et par le père Joachim Gillet, Paris, 1756, 4 vol. in-4; enfin par l'abbé Glaire, 1846.

JOSÉPHINE (l'impératrice), née en 1768 à la Martinique, était fille du comte Tascher de la Pagerie, et fut mariée, dès l'âge de quinze ans au vicomte de Beauharnais, dont elle eut deux enfants, Eugène et Hortense de Beauharnais. Après avoir vu son mari traîné à l'échafaud, elle fut elle-même incarcérée et ne dut sa liberté qu'à Tallien. Elle ne tarda pas à prendre un grand ascendant sur son libérateur, puis sur le directeur Barras. Amenée devant le général Bonaparte pour lui demander une grâce, elle lui inspira le sentiment le plus tendre et consentit à l'épouser (1796). Elle partagea la haute fortune de son époux, monta sur le trône avec lui et reçut le titre d'impératrice; elle n'usa de son pouvoir que pour faire le bien, et se fit universellement aimer; on lui reproche seulement une prodigalité peu réfléchie. Napoléon n'ayant point d'enfant de son union avec elle, crut devoir divorcer. Joséphine supporta avec résignation cette séparation cruelle (1809). Elle se retira à la Malmaison, où elle m. en 1814, peu après la chute de l'empereur. Cette princesse unissait à la beauté une grâce irrésistible.

JOSEPHINOS, nom donné en Espagne aux Français et aux Espagnols partisans de Joseph, frère de Napoléon, que celui-ci avait fait roi d'Espagne en 1807. On les appelait aussi *Afrancesados*.

JOSEPHSTADT, anciennement *Pless*, ville des Etats autrichiens (Bohême), à 15 kil. N. de Kœnigingrætz; 1,500 hab. Toile de coton; aiguilles. Elle reçut son nouveau nom (1780) en l'honneur de Joseph II.

JOSEPPIN (LE), *Césari Giuseppino*, peintre célèbre, né en 1560 à Arpino, était fils d'un peintre d'enseignes, et fut d'abord au service des peintres qui travaillaient aux embellissements du Vatican. Ceux-ci, s'étant aperçus que souvent le jeune Giuseppino exécutait seul et de lui-même des dessins et des peintures très remarquables, le présentèrent au pape, qui lui fit donner des leçons de peinture. Le Joseppin devint bientôt un des plus habiles artistes de Rome; Clément VIII le nomma directeur de St-Jean-de-Latran. Il avait une facilité prodigieuse; mais, par cette facilité même, il contribua à propager le faux goût. Le Joseppin mourut à Rome en 1640. Parmi ses tableaux on distingue une *Ascension*; une *Madone dans le ciel*; une *Bataille entre les Romains et les Sabins*; *Diane et Actéon*; une *Nativité*; l'*Enlèvement d'Europe*, et *Adam et Eve chassés du paradis terrestre*.

JOSIAS, roi de Juda, frère et successeur d'Amon, monta sur le trône l'an 639 av. J.-C., à l'âge de huit ans. Il régna sagement, renversa les autels des faux dieux, et fit réparer le temple. C'est alors que le grand-prêtre Helcias retrouva dans les décombres l'exemplaire original de la loi de Moïse. Il périt dans une bataille qu'il livrait, à Mageddo, contre Néchao, roi d'Egypte, 608 av. J.-C.

JOSSE (saint), en latin *Jodocus*, était fils de Juthaël, roi de Bretagne, et frère de Judicaël. Il quitta la cour pour la vie religieuse, et alla dans le Pon-

thieu, où il fonda plusieurs monastères. Il mourut vers 668. L'Eglise l'hon. le 13 décembre.

JOSSE, marquis de Moravie, acheta de Wenceslas, son cousin, le duché de Luxembourg, et le revendit au duc d'Orléans, frère de Charles VI. Après la mort de Robert, successeur de Wenceslas (1410), Josse fut élu empereur; il mourut trois mois après.

JOSSELIN, ch.-l. de canton (Morbihan), à 11 kil. N. O. de Ploërmel; 2,879 h. Coll. Cette v. était jadis forte. Château-fort où mourut le connétable de Clisson en 1407. C'est aussi aux environs de Josselin, dans la lande de My-Voie, que se livra en 1351 le comb. des Trente. Anc. ch.-l. du comté de Porrhoet.

JOSSELIN, sire de Courtenay, d'une famille illustre dans l'histoire des croisades, accompagna en Palestine. Baudouin II, son cousin, et reçut de lui le comté d'Edesse, quand Baudouin fut devenu roi de Jérusalem, l'an 1118. Il mourut en 1131, après s'être signalé par une foule d'actions héroïques. — Son fils, Josselin II, lui succéda sur le trône d'Edesse; mais, aussi lâche que son père était brave, il se laissa dépouiller par les Turcs; il fut emmené captif à Alep, et y mourut en 1149. — Josselin III, fils du précédent, fut fait prisonnier par les Turcs en 1165, et ne fut racheté qu'en 1175 par Baudouin IV, son beau-frère.

JOSUÉ, chef du peuple hébreu, né en Égypte, succéda à Moïse dans le commandement, l'an 1605 av. J.-C., et introduisit les Juifs dans la Terre-Promise, dont il fit le partage entre les douze tribus. Il passa le Jourdain à pied sec, s'empara de Jéricho en faisant tomber les murs de la ville au son de la trompette, et vainquit Adonisédec, roi de Jébus, à Gabaon, ainsi que quatre autres souverains qui s'étaient ligués avec ce prince contre lui. Pendant le combat que leur livra Josué, Dieu arrêta le soleil pour prolonger la journée et lui permettre d'achever sa victoire. Josué mit six ans à conquérir le pays de Chanaan, et mourut à 110 ans, l'an 1580 av. J.-C. (ou 1426 suiv. la chronologie vulgaire). On a de lui dans la Bible un livre, qui en est le sixième, et qui renferme son histoire.

JOTAPATE, ville de Palestine, dans la tribu de Nephtali, vers le sud. Josèphe y soutint 47 jours de siége contre les Romains.

JOTAPIEN, général romain, se fit proclamer empereur en Syrie à la mort d'Alexandre-Sévère, dont il se disait parent; mais il fut bientôt défait, et périt l'an 249 de J.-C.

JOUAN (golfe de), golfe de France, dans la Méditerranée, sur la côte S. E. du dép. du Var, est séparé, à l'E., de la rade d'Antibes, par une presqu'île, et à l'O. du golfe de Napoule par le cap de la Croisette. Il n'a que 5 kil. de profondeur sur 7 de largeur à l'entrée.

JOUARRE, *Jovara* ou *Jodrum*, ville du dép. de Seine-et-Marne, à 17 kil. E. de Meaux, et à 2 kil. S. de la Ferté-sous-Jouarre; 2,700 hab. Foires; commerce de grains et de bois. — Village du dép. de Seine-et-Oise, à 17 kil. N. E. de Rambouillet; 1,800 hab.

JOUBERT (Barthélemy-Catherine), général des armées de la République, né à Pont-de-Vaux en 1769, s'enrôla comme volontaire en 1791, et passa par tous les grades. Il servit avec la plus grande distinction en Italie et fut, après des prodiges de valeur, nommé général de brigade sur le champ de bataille en 1795; il seconda puissamment le général en chef Bonaparte, en 1796, à Montenotte, à Millesimo, à Mondovi, à Rivoli; commanda lui-même en Italie comme général en chef en 1798, révolutionna le Piémont, et obtint d'abord de grands succès; mais ayant été attaqué à l'improviste par Souwarow à Novi, il vit son armée en déroute, et fut blessé mortellement en s'efforçant de la rallier (15 août 1799). Il n'avait que 30 ans. Au moment où il mourut, le Directoire songeait à lui confier le pouvoir suprême.

JOUBERT, sire d'Angoulevent. *Voy.* ANGOULEVENT.

JOUÉ, bourg du dép. de la Loire-Inf. à 23 kil. N. O. d'Ancenis; 2,200 hab.

JOUFFROY ou JOFFROY, en latin *Joffredus*, maison noble et ancienne de la Franche-Comté, acquit une grande illustration au XVe siècle par l'élévation à la dignité de cardinal d'un de ses membres, Jean Jouffroy, plus connu dans l'histoire sous le nom de Joffrédy. *Voy.* JOFFRÉDY.

JOURA, île de l'Archipel. *Voy.* GHIOURA.

JOURDAIN, *Jordanes*, auj. *Nahr-el-Arden*, ou *el Charia* en arabe, riv. de Syrie (Damas), dans l'ancienne Palestine, sort du Djebel-el-Cheik (Antiliban), coule au S., traverse le Bahr-Houleh (lac de Marom ou de Séméchon), le lac de Tabarieh (lac de Tibériade), et tombe dans la mer Morte (l'ancien lac Asphaltite), après un cours de 120 kil. Le Jourdain a une grande célébrité dans l'Histoire sainte: les Hébreux sous Josué le passèrent à pied sec, vers 1600 avant J.-C. Jésus fut baptisé dans ses eaux par S. Jean.

JOURDAIN (Alphonse), fils de Raymond IV, comte de Toulouse, fut dépouillé de ses états par Guillaume IX, comte de Poitiers (1114), les recouvra en 1119; fut assiégé dans Toulouse par le roi Louis-le-Jeune, gendre de Guillaume IX; obtint la paix par le mariage de Raymond, son fils, avec Constance, sœur du roi; se croisa, et alla en Terre-Sainte, où il mourut en 1148. On l'avait nommé Jourdain parce qu'il avait été baptisé dans les eaux de ce fleuve.

JOURDAIN (François-Claude), dit *dom Maur*, bénédictin de Saint-Germain, né à Poligny en 1690, mort en 1782, fut prieur de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, puis de celle des Blancs-Manteaux à Paris, et assistant du général des Bénédictins. Il a écrit une *Dissertation sur les voies romaines dans le pays des Séquanais*, couronnée par l'Académie de Besançon, 1755, etc.

JOURDAIN (Anselme-Louis-Bernard BRÉCHILLET-), dentiste et médecin, né à Paris en 1734, mort en 1816, a inventé divers instruments de chirurgie, et a laissé plusieurs ouvrages estimés, entre autres: *Nouveaux Éléments d'Odontalgie*, 1756, in-12; *Essais sur la formation des dents comparée avec celle des os*, 1766, in-12; *Traité des maladies et des opérations chirurgicales de la bouche*, 1778, 2 vol. in-8. Il a en outre pris une part active à la collaboration de *l'Année Littéraire* de Fréron.

JOURDAIN (Amable-Louis-Marie-Michel BRÉCHILLET-), fils du précédent, orientaliste, né à Paris en 1788, mort en 1818, a composé plusieurs mémoires relatifs à l'histoire de l'Orient. On lui doit de plus: *la Perse* ou *Tableau du gouvernement, de la religion, de la littérature de cet empire*, 1814, 5 vol. in-18, et des *Recherches sur l'origine des traductions latines d'Aristote*, 1819 et 1843, ouvr. couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et renfermant des découvertes curieuses sur plusieurs points de l'histoire littéraire du moyen âge.

JOURDAN (Matthieu JOUVE-), dit *Coupe-Tête*, à cause de ses forfaits, né en 1749 à Saint-Just près du Puy. Après avoir fait toutes sortes de métiers, il était marchand de vins à Paris quand éclata la révolution. Il se signala par son exaltation et sa férocité. A la journée du 6 octobre 1789, il massacra les deux gardes-du-corps Varicourt et Deshuttes; plus tard, il se vanta d'avoir arraché le cœur à MM. Foulon et Berthier. Ce scélérat inonda de sang le département de Vaucluse, et présida dans Avignon au massacre de la Glacière. Le comité de salut public le fit enfin arrêter et condamner à mort. Il fut exécuté le 27 mai 1794.

JOURDAN (J.-B.), maréchal de France, né à Limoges en 1762, mort en 1833, servit en Amérique

dès l'âge de seize ans, fut nommé en 1791 commandant d'un bataillon de volontaires, servit sous Dumouriez en Belgique et devint général de division en 1793. Il se signala à la bataille de Hondschoote, et fut nommé deux jours après général en chef. Il venait de remporter de grands avantages sur l'ennemi, lorsqu'il fut destitué pour avoir déplu à quelques membres du Comité de salut public. Cependant on lui donna peu après le commandement de l'armée de la Moselle. Il prit Dinant, Charleroi, et gagna la célèbre bataille de Fleurus (1794). Opposé au prince Charles, il passa deux fois le Rhin, mais il éprouva des revers et fut remplacé par Masséna. Nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, il proposa la loi sur la conscription. Républicain sincère, il s'opposa aux usurpations de Bonaparte, et fut, après le 18 brumaire, exclu du Corps législatif. On l'envoya néanmoins comme ambassadeur extraordinaire dans le Piémont (1800), et il fut président de la *consulta* de ce pays. Napoléon, en 1804, le nomma maréchal de l'empire, mais il le laissa sans commandement important. En 1808, Jourdan suivit Joseph Bonaparte en Espagne et eut peu d'influence. En *1814*, il commanda la 7e division militaire. Il adhéra à la déchéance de l'empereur et devint pair. Après la révolution de juillet, il fut appelé au gouvernement des Invalides qu'il conserva jusqu'à sa mort.

JOURNÉES DES BARRICADES, DES DUPES, DU 14 JUILLET 1789, DU 21 JANVIER 1793, DU 9 THERMIDOR, DU 18 BRUMAIRE, DU 18 FRUCTIDOR, DES 27, 28 ET 29 JUILLET 1830, etc. *Voy.* les mots BARRICADES, DUPES, *etc.*

JOUSSOUF. *Voy.* YOUSSOUF.

JOUVENCE, dite aussi *Saint-Gengoux-le-Royal*, ville de France, ch.-l. de canton, dans le dép. de Saône-et-Loire, à 36 kil. N. O. de Mâcon ; 1,500 hab. Fabrique de chapeaux, tanneries ; grand commerce de vins estimés. On voit dans cette ville une fontaine qu'on a nommée fontaine de *Jouvence*, par allusion à cette source fabuleuse aux eaux de laquelle on attribuait la merveilleuse propriété de rajeunir ceux qui s'y baignaient.

JOUVENCY (Joseph, dit *le Père*), *Juvencius*, jésuite, né à Paris en 1643, enseigna la rhétorique à Caen, à La Flèche et à Paris (dans le collége de Louis-le-Grand), puis fut appelé à Rome en 1699 pour y continuer l'*Histoire des Jésuites*, et mourut dans cette ville en 1719. Le P. Jouvency, profondément versé dans la connaissance des classiques anciens, est un des hommes qui ont rendu le plus de services à l'instruction de la jeunesse. Ses principaux ouvrages sont : *Novus apparatus græco-latinus, cum interpretatione gallica*, 1681 ; des éditions de *Juvénal*, *Perse*, *Térence*, *Horace*, *Martial*, *Ovide*, avec notes : ces éditions, destinées aux classes, sont purgées des passages obscènes que l'on rencontre trop souvent chez les anciens ; *De Ratione discendi et docendi* (1692), petit traité des études dont Rollin fait un grand éloge ; *Appendix de Diis et Heroibus*, abrégé de mythologie employé dans les colléges. Il a aussi composé des discours latins, des poésies, et la cinquième partie de l'*Histoire des Jésuites* (depuis 1571), Rome, 1710. Son style est remarquable par la précision et l'élégance.

JOUVENET (Jean), peintre d'histoire, né en 1647 à Rouen, d'une famille d'artistes distingués, m. en 1717, vint de bonne heure à Paris où Lebrun apprécia son talent et l'employa, fut reçu à l'Académie de Peinture dès 1675 et devint en 1707 un des 4 recteurs de la compagnie. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages tant à fresque que sur toile, et a fait aussi beaucoup de portraits. Ses plus belles compositions sont : *Esther devant Assuérus*, une *Pêche miraculeuse*, une *Descente de Croix*, et surtout la *Résurrection de Lazare*. Devenu paralytique du côté droit, il s'exerça à peindre de la main gauche et y réussit parfaitement ; c'est de cette main qu'il fit, pour le chœur de l'église de la Visitation, le beau tableau appelé *Magnificat*.

JOUX, lac de Suisse (Vaud), dans une vallée de même nom, au pied du Jura, à 1,000m au-dessus du niv. de la mer, a 10 k. de long sur 2 de large ; il reçoit l'Orbe, qui en sort par des canaux souterrains ; il est sujet à des crues subites. Ce lac abonde en poissons.

JOUX (vallée de), formée par la chaîne du Jura, partie en France (arr. de St-Claude), partie en Suisse (canton de Vaud), a 26 kil. de long et renferme les lacs de Joux et des Brenets. La partie française est stérile ; la partie suisse est riche en prairies et en forêts ; elle renferme 4,800 hab. et a pour ch.-l. Le Sentier.— Au XIIe siècle, cette vallée était encore déserte : Frédéric Barberousse la donna en fief à Ebald de la Sana, dont le père y avait fondé un monastère de Prémontrés ; les moines défrichèrent la vallée et y attirèrent des habitants. Elle se peupla surtout de Protestants réfugiés lors de la révocation de l'édit de Nantes. Fabriques d'horlogerie.

JOUX (château de), *Jovium* ou *Juca*, fort élevé sur une montagne dans le dép. du Doubs, près de la rive droite du Doubs, et à 5 kil. S. E. de Pontarlier, a servi de prison à Fouquet, à Mirabeau et à Toussaint Louverture.

JOUX-LA-VILLE, bourg du dép. de l'Yonne, à 15 kil. N. d'Avallon ; 1,200 hab. Grains, vins, bestiaux.

JOUY, village de Seine-et-Oise, sur la Bièvre, à 6 kil. S. E. de Versailles ; 1,800 hab. Beau château. Célèbre manufacture de toiles peintes, fondée en 1760 par Oberkampf, et dont les produits sont renommés dans toute l'Europe.

JOUY-SUR-MORIN, *Gaudiacus*, village du dép. de Seine-et-Marne, à 17 kil. E. de La Ferté-Gaucher ; 1,800 hab. Papeterie ; buffle.

JOVE (Paul), *Paolo Giovio*, célèbre écrivain du XVIe siècle, né à Côme en 1483, mort à Florence en 1559, exerça d'abord la profession de médecin, et fut protégé par les papes Léon X, Adrien VI, Clément VII. P. Jove ayant été ruiné en 1527 lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon, Clément VII lui donna l'évêché de Nocera et se plut à l'enrichir. François I lui faisait une pension que le connétable de Montmorency fit supprimer sous le règne suivant. Les plus importants de ses ouvrages sont : *Historia sui temporis ab anno* 1494 *ad annum* 1547, Paris, 1553, 2 vol. in-fol., traduit en français par Denis Sauvage, Paris, 1579, 2 vol. in-fol. ; *Descriptiones quotquot exstant regionum atque locorum*, Bâle, 1771, in-8 ; et des *Eloges d'écrivains célèbres*. Les ouvrages de P. Jove offrent de l'intérêt ; mais on doit lire cet auteur avec défiance.

et jeté en prison, ne reparut qu'en 1808, à la chute du favori, dev. alors memb. de la *junte suprême*, et fut tué dans une émeute (1812), par le peuple qui le croyait traître. Il a laissé des poés. lyriq. et dramatiq. admirées.

JOVIEN, *Flavius Claudius Jovianus*, né à Singidunum, fut proclamé empereur à la mort de Julien (363) et se vit contraint de faire avec les Perses une paix désastreuse pour sauver les restes d'une armée compromise par Julien. Il se rendait à Constantinople pour se faire couronner, lorsqu'il mourut.

JOVELLANOS, littérateur et homme d'état espagnol, né en 1749, se distingua d'abord comme poëte, obtint la faveur de Charles III, devint ministre de la justice en 1799, fut disgracié par les intrigues de Godoï,

JOVIN, *Jovinus*, de Reims, cons. rom. en 367, commandait la cavalerie dans les Gaules. Il fut proclamé empereur dans sa province à l'avénement de Jovien, mais il refusa la pourpre et apaisa lui-même la révolte ; il repoussa les Allemands et jouit d'un grand crédit sous plus. emp. M. en 379. On lui attr. la fond. de Joigny.—Un autre J. prit la pourpre en 411 sous Honorius et fut tué en 413 par Ataulphe.

JOVINIACUM, nom latin de la ville de JOIGNY.

JOVINIEN, hérésiarque du IVe siècle, moine de Milan, mort en 412, rejetait les jeûnes, la pénitence, la virginité, et niait que Marie fût demeurée vierge après la naissance du Sauveur. Il fut condamné par le pape Sirice et par saint Ambroise au concile de Milan en 390, et fut exilé par Théodose.

JOYEUSE, *Gaudiosa*, ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 12 k. de l'Argentière, à 40 k. S. O. de Privas, sur la Baume et au pied des Cévennes; 1,300 hab. Filature de soie. — Ce bourg a donné son nom à une des plus anciennes maisons de France. Il entra, au XIIIe siècle, dans la maison de Châteauneuf par le mariage de Vierne d'Anduze, dame de Joyeuse, avec Randon de Châteauneuf; fut érigé successivement en baronnie, en vicomté (pour Tanneguy de Joyeuse qui vivait en 1450), en duché-pairie (pour Anne de Joyeuse en 1581); cette pairie, s'étant éteinte en 1675, fut reconstituée en 1714 pour Louis de Melun et ses descendants.

JOYEUSE (Anne DE), favori de Henri III, d'une ancienne maison du Languedoc, fils de Guillaume, vicomte de Joyeuse, maréchal de France, né en 1561 au château de Joyeuse en Vivarais, fut connu d'abord sous le nom de baron d'Arques. Il sut dès sa première jeunesse capter les bonnes grâces de Henri III. Ce prince, ne mettant aucune borne à sa faveur, le créa coup sur coup duc et pair, amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Normandie, et lui donna en mariage Marguerite de Vaudemont-Lorraine, sœur de la reine (1581); il fit lui-même la dépense des noces qui coûtèrent la somme de 1,200,000 livres. Joyeuse fut en 1586 chargé de faire la guerre aux Huguenots en Guyenne; après avoir obtenu quelques avantages, il perdit la bataille et la vie à la journée de Coutras (1587), contre le roi de Navarre (depuis Henri IV).

JOYEUSE (Franç. DE), frère du précédent, né en 1562, fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse, de Rouen, puis cardinal; il présida l'assemblée générale du clergé en 1605, devint légat du pape en France (1606), sacra Marie de Médicis et Louis XIII à Reims, présida les états-généraux (1614), et mourut à Avignon en 1615. C'est lui qui conçut, dit-on, la première idée du canal de Languedoc.

JOYEUSE (Henri DE), frère des précédents, né en 1567, se signala d'abord dans plusieurs combats contre les Protestants. Après la mort d'Anne son frère (tué à Coutras), et la perte de sa femme, il se retira du monde, et se fit capucin sous le nom de frère Ange (1587). Mais cinq ans après, il quitta son couvent, sous prétexte de la mort du dernier de ses frères, se mit à la tête des seigneurs catholiques de Languedoc et devint un des ligueurs les plus fougueux. Il fut un des derniers à faire la paix avec Henri IV, qui lui donna le bâton de maréchal. En 1600, il quitta de nouveau le monde pour rentrer dans son cloître. Il mourut en 1608 en Italie, à Rivoli, pendant un pèlerinage qu'il avait entrepris nu-pieds. C'est de lui que Voltaire a dit dans *la Henriade* :

> Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
> Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

JOYEUSE (J.-Armand DE), d'une ligne collatérale, servit avec distinction sous Louis XIV en Flandre, en Hollande, en Allemagne; fut fait maréchal en 1693, commanda l'aile gauche à Nerwinde et fut blessé dans cette bataille. Il mourut en 1710 sans postérité.

JUAN D'AUTRICHE (don), l'un des héros du XVIe siècle, était fils naturel de Charles-Quint et naquit à Ratisbonne en 1545. Philippe II, fils et successeur de Charles-Quint en Espagne, après avoir en vain essayé de lui faire embrasser la vie religieuse, le chargea en 1570 de comprimer un soulèvement des Maures de Grenade. Il s'acquitta de cette mission avec le plus grand succès, et contraignit les rebelles à abandonner pour jamais l'Espagne. Choisi en 1571 par les princes chrétiens pour commander la flotte qu'ils envoyaient contre les Turcs, il gagna la célèbre bataille de Lépante, où les Turcs perdirent 30,000 hommes et près de 200 bâtiments. En 1576, il fut envoyé par Philippe II dans les Pays-Bas insurgés, et défit les rebelles dans la plaine de Gembloux (1578). Il mourut peu de mois après cette victoire, près de Namur; on a dit qu'il avait été empoisonné. Don Juan joignait la générosité à la bravoure; il ne combattit les insurgés des Pays-Bas qu'après avoir tenté de les soumettre par la douceur. M. Dumesnil a publié une *Histoire de don Juan d'Autriche*, Paris, 1827, in-8; M. Casimir Delavigne a trouvé dans la jeunesse de ce prince le sujet d'un de ses plus beaux drames.

JUAN D'AUTRICHE (don), général espagnol, fils naturel de Philippe IV et d'une comédienne, né à Madrid en 1629, fut reconnu par son père qui le créa grand-prieur de Castille et lui confia, en 1647, le commandement des troupes espagnoles en Italie. Il s'empara de Naples. Rappelé en Catalogne, il soumit Barcelone, dont les habitants s'étaient mis sous la protection de la France (1652). Ensuite il alla en Flandre pour y combattre les Français que commandait Turenne, et perdit la bataille des Dunes (1658); puis, ayant passé dans le Portugal où la conjuration de Pinto venait de faire roi le duc Jean de Bragance, il fut vaincu à Estremos. Disgracié par la régente après la mort de Philippe IV, il fut rappelé à la cour par Charles II dès que ce prince fut majeur, et devint premier ministre; mais il soutint mal cette haute dignité. Il mourut en 1679.

JUAN DE CASTRO, vice-roi des Indes. *Voy.* CASTRO.

JUAN FERNANDEZ, navigateur. *Voy.* FERNANDEZ.

JUANEZ ou JOANÈS (Vincent), peintre espagnol, né près de Valence en 1523, mort en 1581, a fait un grand nombre de tableaux estimés, entre autres: un *Christ mort*, un *Saint François de Paule*, une *Sainte-Cène*. Il avait étudié à Rome.

JUAN-FERNANDEZ (îles de). On donne ce nom à deux îles du Grand-Océan austral, à 660 kil. O. des côtes du Chili. La plus occidentale est appelée Mas-a-Fuera, la plus orientale est nommée Mas-a-Tierra. C'est celle-ci que l'on désigne spécialement sous le nom de Juan-Fernandez; elle est située par 33° 40' lat. S. et 81° 19' long. O. Cette île est de forme irrégulière, et offre plusieurs ports naturels, entre autres le port Anglais au S. E. et le port Juan-Fernandez à l'O. Sol montagneux, pierreux, peu fertile. On n'y cultive guère que le figuier et la vigne. Découverte au XVIe siècle par l'Espagnol Juan Fernandez et longtemps déserte, elle fut pendant plusieurs années le séjour d'Alexandre Selkirk, marin écossais, qui y avait été abandonné, et dont les aventures ont donné à de Foë l'idée du Robinson Crusoë. Les Esp. s'y établir. en 1750; le groupe dép. auj. du Chili.

JUBA, roi de Numidie, fils d'Hiempsal, succéda à ce prince vers l'an 50 av. J.-C., embrassa le parti de Pompée, accueillit, après la bataille de Pharsale, les restes de l'armée vaincue, secourut Caton qui s'était enfermé dans Utique, se joignit à Quintus Métellus Scipion pour livrer à César la bataille de Thapse, y fut vaincu et se fit tuer par Petreius, son compagnon d'infortune, 46. Son roy. fut réduit en province romaine.—Son fils, Juba II, fut, après la bataille de Thapse, amené prisonnier à Rome où César le fit élever avec soin; Auguste, dont il se concilia les bonnes grâces, lui fit épouser Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de la célèbre Cléopâtre, et lui donna, vers l'an 30 av. J.-C., en dédommagement des états de son père, un royaume composé des deux Mauritanies et d'une partie de la Gétulie. Juba mourut après un long règne, l'an 23 de J.-C. Ce prince s'était livré à l'étude de l'histoire et de la nature; il avait composé en grec divers ouvrages auj. perdus (*Hist. d'Arabie*, *Antiq. d'Assyrie*, *Tr. d'Agric.*, etc.).

JUBA ou JUBO, état de l'Afrique orientale, sur la côte de Zanguebar, au N. de celui de Mélinde, est arrosé par une rivière de même nom qui se jette dans l'Océan Atlantique, par 41° 10' long. E., 0° 10' lat. S., et a pour ch.-l. une ville de même nom.

JUBBULPOOR, ville de l'Inde. *Voy.* DJABBALPOUR.

JUBILÉ, nom d'une fête des Juifs et des Chrétiens. Chez les Juifs on appelait *jubilé* ou *année jubilaire* une année qui revenait au bout de sept fois sept années, c'est-à-dire tous les 50 ans, comme le sabbat revenait au bout de sept jours. L'année du jubilé était consacrée au repos; les dettes étaient abolies, les esclaves et les captifs mis en liberté; les biens qui avaient été aliénés revenaient à leurs premiers propriétaires ou aux héritiers de ceux-ci. Le but de cette coutume était, dit-on, de prévenir l'oppression des pauvres et leur asservissement perpétuel. Cet usage paraît n'avoir été observé que jusqu'à la captivité de Babylone. — Chez les Chrétiens, on appelle à la fois *jubilé* certaines époques pendant lesquelles le pape accorde des indulgences plénières, et les cérémonies qui accompagnent ou précèdent l'ouverture du temps du jubilé. Le pape Boniface VIII introduisit cet usage l'an 1300, mais il n'a reçu le nom de *jubilé* qu'en 1473, sous Sixte IV. D'abord les jubilés avaient lieu tous les cent ans; Clément VI en limita le retour à 50 ans, Grégoire XI à 33 ans et Paul II à 25. Outre ces jubilés réguliers, les papes en accordent un au moment de leur exaltation. On fait venir le nom de jubilé du mot hébreu *jobel*, corne de bouc, parce qu'on se servait de cette corne comme trompette pour annoncer au peuple le retour de l'année de jubilé.

JUBLAINS, *Diablintes*, puis *Nœodunum*, village du dép. de la Mayenne, à 10 kil. S. E. de Mayenne; 1,300 hab. Vestiges d'antiquités. Jadis capitale des *Aulerci Diablintes*.

JUDA, le 4e des fils de Jacob, donna son nom à la principale des 12 tribus, et fut père de la race royale des Juifs d'où sortirent David et le Messie.

JUDA HAKKADOSCH (c.-à-d. *le Saint*), rabbin, fondateur de l'école de Tibériade, né, selon le Talmud, à Sepphora l'an 120 de J.-C., mort l'an 194. On le regarde comme l'auteur de la *Mischna*, première partie du Talmud: il y employa 30 ans de sa vie. L'édition la plus complète de la *Mischna* est celle de Surenhusius, Amsterdam, 1698, 6 vol. in-fol., hébreu et latin.

JUDA (LÉON DE), fameux hérésiarque, né en Alsace en 1482, mort en 1542, était ami intime de Zwingle. Il a donné une version de l'Ancien Testament faite sur l'hébreu, et une du Nouveau faite sur le grec, publiées toutes deux à Zurich en 1543, réimpr. par R. Etienne dans la *Bible de Vatable* (1545).

JUDA (tribu de), une des 12 grandes divisions de la Palestine, avait été formée en partie du pays des Jébuséens et de celui des Héthéens, et s'étendait entre la tribu de Siméon à l'O. et le lac Asphaltite à l'E.; au S. était l'Arabie, au N. la tribu de Benjamin. Jérusalem en était le chef-lieu. Après le schisme de Jéroboam, elle resta fidèle au fils de Salomon et donna son nom au royaume de Juda (*Voy.* ci-après).

JUDA (royaume de), formé après le schisme de Jéroboam en 962, se composait de 2 tribus, Juda et Benjamin; il ne comprenait guère que la 6e partie de la Judée et était beaucoup moins étendu que le royaume d'Israël; mais la population de ces deux tribus égalait celle des dix autres. — Les deux royaumes furent sans cesse en lutte, et après s'être affaiblis mutuellement, ils tombèrent sous le joug de l'étranger. Le royaume de Juda, quoique moins étendu, subsista plus longtemps que son rival; il succomba en 587, subjugué par Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui emmena en captivité son dernier roi, Sédécias (*Voy.* JUIFS). Vingt souverains s'y succédèrent comme il suit:

Roboam,	962	Joathan,	752
Abiam,	946	Achas,	737
Asa,	944	Ezéchias,	723
Josaphat,	904	Manassé,	694
Joram (avec Josaphat,		Amon,	640
dès 883); seul,	880	Josias,	639
Ochosias,	877	Joachas,	608
Athalie,	876	Eliakim ou Joachim,	608
Joas,	870	Joachim ou Jécho-	
Amasias,	831	nias,	597
Osias,	803	Sédécias,	597-587

JUDA, roy. de la Guinée sept. *Voy.* OUIDDAH.

JUDAISME, religion des Juifs. *Voy.* JUIFS.

JUDAS ISCARIOTE, l'un des douze apôtres, du bourg d'Iscarioth, dans la tribu d'Ephraïm, trahit Jésus-Christ en le désignant à ses ennemis par un baiser qu'il lui donna au milieu de la foule, et le livra au prince des prêtres pour trente pièces d'argent. Déchiré par ses remords, il alla rendre l'argent et se pendit de désespoir.

JUDAS LEVITA, savant juif, né en Espagne en 1090, mort en 1140, possédait presque toutes les sciences connues de son temps. On dit qu'étant allé en pèlerinage à Jérusalem, il fut écrasé par le cheval d'un musulman. On lui doit le *Cozri*, l'un des meilleurs ouvrages des rabbins: c'est un dialogue sur la religion où il réfute les Gentils, les Philosophes et les Juifs caraïtes. Cet ouvrage paraît avoir été écrit originairement en arabe; il a été traduit en hébreu, en espagnol, en latin. Cette dernière traduction est de Buxtorf, Bâle, 1660, in-4.

JUDAS MACCHABÉE. *Voy.* MACCHABÉE.

JUDE (saint), l'un des douze apôtres, appelé aussi Thadée, frère de saint Jacques *le Mineur*, et cousin germain de Jésus. Après la mort du Sauveur, il alla prêcher l'Evangile dans l'Idumée, l'Arabie, la Syrie et jusque dans la Mésopotamie, et mourut pour la foi, à Béryte selon les uns, en Perse ou en Arménie selon les autres, vers l'an 80. On a de lui une *Épître*, où il prémunit les chrétiens contre les erreurs des Simoniens, des Gnostiques, etc. On a contesté à tort l'authenticité de cette épître. L'Eglise fête saint Jude le 28 octobre, avec saint Simon.

JUDÉE, *Judæa*, région de la Syrie, au S. O. Ce nom se prend tantôt pour toute la Palestine, tantôt seulement pour celle des 4 divisions de la Palestine qui est la plus au S. O. et qui comprend les 4 tribus de Dan, Siméon, Juda, Benjamin. Au temps de Jésus-Christ, la Judée, prise dans toute son étendue, se divisait en six parties: Galilée, Samarie, Judée propre, Trachonite, Iturée ou Pérée, Idumée. La Judée tirait son nom de la tribu de Juda, qui y joua toujours le principal rôle. *Voy.* PALESTINE et JUIFS.

JUDENBURG, *Idunum*, ville de Styrie, à 80 kil. N. O. de Grætz; ch.-l. d'un cercle de la Styrie; 1,500 hab. Château. Brûlée en 1807 et en 1818.

JUDEX (Matthieu), en allemand *Richter*, théologien allemand, né en Misnie l'an 1528, mort en 1564, est un des auteurs de la grande *Histoire ecclésiastique de Magdebourg*, 1562, 13 vol. in-fol.; on lui doit aussi un traité sur l'*Invention de la Typographie*, ainsi que plusieurs autres ouvrages.

JUDICAEL, roi de la Bretagne armorique, céda ses droits à Salomon, son frère, en 612, et se retira dans le monastère de St-Méen; mais il en sortit pour monter sur le trône en 632. Six ans après il rentra dans son monast. où il m. (658). On l'h. le 16 déc.

JUDITH, héroïne juive, veuve de Manassès, riche citoyen juif, habitait Béthulie, lorsque Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, vint assiéger cette ville. Judith, pour sauver son pays, alla trouver le général ennemi; celui-ci, frappé de sa beauté, l'accueillit et l'invita à un repas, dans lequel il s'enivra; Judith lui trancha la tête pendant son sommeil. On place cet événement vers l'an 659 avant J.-C. L'hist. de Judith est rapportée dans un livre de

la Bible qui fait partie des livres canoniques, mais que les Protestants regardent comme apocryphe.

JUDITH, deuxième femme de Louis-le-Débonnaire et fille de Welf, comte de Revensberg ou Altdorf (en Bavière), épousa Louis en 819 et devint mère de Charles-le-Chauve. Elle engagea son époux à faire un nouveau partage de ses états entre ses enfants afin de pouvoir apanager le jeune Charles; mais les autres fils de Louis-le-Débonnaire, se voyant dépouillés en partie, se révoltèrent; Judith s'enfuit dans un monastère près de Noyon. Lorsque Louis remonta sur le trône, elle revint auprès de lui, et excita de nouveaux troubles. Elle mourut vers 843. On reproche à cette femme d'avoir fait le malheur de son époux par son humeur galante et par son ambition.

JUGEMENT DE DIEU, sortes d'épreuves auxquelles on avait recours chez les anciens et dans le moyen âge pour s'assurer de l'innocence ou de la culpabilité d'un accusé. Ces épreuves, dont la nature a souvent varié, consistaient le plus souvent à plonger le bras dans un vase d'eau bouillante ou à prendre avec la main nue une barre de fer rouge; c'était ce que l'on appelait le *jugement par le feu*. Le *jugement par la croix* consistait à tenir pendant un temps donné les bras élevés en croix. On mettait aussi au nombre des jugements de Dieu les combats singuliers. Saint Louis, en n'admettant plus que la preuve par témoins, mit fin à ces sortes de jugements où la raison et la justice étaient obligées de céder aux caprices du hasard ou à la fraude.—On les nomme aussi *Ordalies*.

JUGES, magistrats suprêmes des Hébreux, étaient des chefs électifs qui cumulaient le commandement militaire avec le pouvoir judiciaire : Héli et Samuel y joignirent le pouvoir sacerdotal. Le gouvernement des Juges succéda à celui des Anciens : ils gouvernèrent les Hébreux peu après leur entrée dans la Terre Promise et jusqu'à la création des rois (1554-1080 avant J.-C.). Les Juges d'Israël sont :

Othoniel,	1554-1514	Jephté,	1243-1237
Ahod,	1496-1416	Abésan,	1237-1230
Débora,	1396-1356	Ahialon,	1230-1220
Gédéon,	1349-1309	Abdon,	1220-1212
Abimélech,	1309-1306	Samson,	1172-1152
Thola,	1306-1283	Héli,	1152-1112
Jaïr,	1283-1261	Samuel,	1092-1080

Pendant cette période la série des juges fut plusieurs fois interrompue par l'asservissement momentané des Juifs au joug de l'étranger. Ces interrègnes sont connus dans l'histoire sous le nom de *servitudes*. On en compte cinq, savoir : de 1514 à 1496, de 1416 à 1396, de 1356 à 1349, de 1261 à 1243, de 1212 à 1172. En outre, la souveraineté resta vacante pendant 20 ans (1112-1092), depuis la mort d'Héli jusqu'à l'élection de Samuel.

JUGURTHA, roi de Numidie, fut élevé à la cour de Micipsa, son oncle, qui, en mourant, partagea (119) le roy. entre lui et ses deux fils, Adherbal et Hiempsal. Jugurtha, voulant régner seul, fit périr ses cousins; Rome, alliée de ceux-ci, envoya contre Jugurtha plusieurs généraux qui se laissèrent corrompre par son or. Enfin, après avoir été deux fois battu, par Cæcilius Métellus et par Marius, il fut livré aux Romains par son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, 106 av. J.-C. On le conduisit en triomphe à Rome, où il fut jeté dans un cachot, et mourut de faim. Le récit de la guerre des Romains contre Jugurtha a été écrit par Salluste.

JUHEL, duc de Bretagne. *Voy.* JOEL.

JUIF ERRANT (le), personnage fabuleux, célèbre dans les traditions populaires. On raconte que, pendant que Jésus portait sa croix, pliant sous le faix, il voulut se reposer devant la maison d'un Juif nommé Ahasuérus ou Ashavérus, qui le chassa brutalement, et que, pour le punir, le Seigneur lui dit : « Tu seras errant sur la terre jusqu'à ce que je revienne. » En effet, il se mit aussitôt à marcher, et depuis il erre éternellement sans pouvoir trouver un lieu de repos. Plusieurs écrivains ont pris cette légende pour base d'ingénieuses fictions. — Le Juif errant pourrait bien être un symbole du peuple juif, forcé depuis tant de siècles à errer loin de son pays.

JUIFS, peuple célèbre, qu'on désigne aussi sous les noms d'*Hébreux* ou d'*Israélites*. Le nom d'*Hébreu* (tiré d'*Heber*, un des ancêtres d'Abraham) est le plus ancien; il fut remplacé depuis Jacob par celui d'*Israélites*, du mot *Israël*, surnom de Jacob. Le nom de *Juif* (*Judæus*) ne date que de la captivité de Babylone (606) : il prévalut parce que les hab. du roy. de Juda furent subjugués les derniers.

I. *Histoire*. Le peuple juif reconnaît pour père Abraham, qui, sorti de Chaldée, entra vers l'an 2291 dans la terre de Chanaan. Après Abraham, il eut pour chef son fils Isaac, puis Jacob (ou Israël), fils d'Isaac. Celui-ci eut douze fils, parmi lesquels Juda, l'ancêtre de David et du Christ. La famille de Jacob s'étant considérablement multipliée, fut bientôt divisée en douze tribus dont chacune reconnut pour fondateur un des enfants de Jacob. A la fin de sa vie, Jacob s'était fixé en Egypte, au pays de Gessen, vers 2076. Sa postérité, puissante d'abord, fut ensuite asservie et persécutée par les *Pharaons*. En 1645, Moïse la délivra du joug des Égyptiens, et il se mit à la tête des Israélites pour les ramener dans le pays de Chanaan. Sous sa conduite, les Israélites passèrent la mer Rouge et errèrent 40 ans dans le désert, avant d'atteindre la Terre Promise. Moïse étant mort, Josué lui succéda en 1605 : il établit ses compatriotes dans la Terre-Promise et fit du pays douze parts qu'il distribua aux douze *tribus*. Après Josué, le gouvernement fut confié à un conseil d'anciens (pendant quinze ans), puis à des juges, de 1554 à 1080 (*Voy.* JUGES); il devint ensuite monarchique. Les Juifs eurent pour premier roi Saül (1080), et après lui David (1040) et Salomon (1001-962). Ces trois princes établirent la domination des Hébreux sur tout l'ancien pays de Chanaan; pendant un instant leur royaume eut pour bornes l'Euphrate et la mer Rouge, sur laquelle Salomon possédait le port d'Élath. Mais en 962, à la mort de Salomon, les tribus se divisèrent, et de ce schisme naquirent deux états : le royaume de Juda, qui resta fidèle à la race de ses rois et reconnut l'autorité de Roboam, fils de Salomon; et le royaume d'Israël, qui élut pour roi Jéroboam (*Voy.* JUDA et ISRAEL). Les deux royaumes, affaiblis par de perpétuelles discordes, finirent par être asservis. Le royaume d'Israël fut détruit par Salmanasar, roi d'Assyrie, 718 av. J.-C., et le royaume de Juda par Nabuchodonosor, qui en 606 emmena en captivité à Babylone une partie des habitants, et, en 587, prit Jérusalem d'assaut, détruisit le temple, et réduisit en esclavage le plus grand nombre des Juifs. Après une captivité de 70 ans (606-536), les Juifs obtinrent de Cyrus la permission de rentrer dans Jérusalem; depuis cette époque, ils furent gouvernés par des grands-prêtres ou grands-sacrificateurs. Après la conquête de la Perse, la Judée passa successivement sous la domination d'Alexandre (332), de Ptolémée, roi d'Egypte (320), de Séleucus Nicator, roi de Syrie (300-279); puis elle fut restituée aux rois d'Egypte (279-203), et rentra enfin sous le joug des Séleucides (203-169). Accablés de toutes sortes de vexations par les rois de Syrie, persécutés dans leur culte, les Juifs se soulèvent sous la conduite des Macchabées (169), et se rendent indépendants. Les Macchabées, vainqueurs, reçoivent la souveraineté héréditaire, d'abord sous le titre de grands-pontifes, de 166 à 107, puis sous celui de rois, de 107 à 40 (*Voy.* MACCHABÉES). Des divisions survenues dans la famille royale amènent,

l'an 65 av. J.-C., une intervention des Romains, qui bientôt prennent la plus grande influence. Protégé par eux, Hérode se place sur le trône des Machabées (40 ans av. J.-C.) : c'est sous son règne que naît le Sauveur du monde. Après sa mort, la Palestine est distribuée entre ses fils et divisée en 4 parties dites *tétrarchies* (Judée, Galilée, Batanée, Iturée); mais, au bout de peu d'années, les Romains envoient dans le pays un *procurateur* qui gouverne en leur nom, et bientôt ils sont les seuls maîtres. Les Juifs, supportant impatiemment le joug, se révoltèrent plusieurs fois; l'an 70 de J.-C., Titus s'empara de Jérusalem après une guerre de plusieurs années et un siége meurtrier de sept mois; enfin, à la suite d'une dernière révolte, la ville fut prise de nouveau sous Adrien, l'an 135 : les Juifs furent en grande partie exterminés; ce qui restait fut à jamais chassé de Jérusalem. Depuis, les Juifs n'ont plus formé un corps de nation, et ils se sont répandus sur toute la terre. Lorsque le christianisme fut devenu la religion de l'empire, leur sort ne fit qu'empirer. En 418, le service militaire leur fut interdit et on voulut les contraindre à recevoir le baptême; l'empereur Héraclius, en 610, lança contre eux de nouvelles et terribles ordonnances. Ils furent moins maltraités par l'islamisme. Sous le règne des califes, les Juifs d'Asie, d'Afrique et d'Espagne purent en paix se livrer au commerce et cultiver les lettres et les sciences. Dans l'Europe chrétienne, au contraire, surtout au temps des croisades, ils eurent à subir toutes sortes de persécutions; ils se virent même à différentes époques forcés d'acheter à prix d'or le droit de vivre et de commercer; on leur fit porter des marques distinctives sur leurs habits (depuis le XIIIe siècle), on les relégua dans des quartiers séparés (depuis le XVe). En même temps on les frappait de contributions énormes. Chassés de l'Angleterre en 1290, du midi de la France en 1395, d'Espagne et de Sicile en 1492, ils parvinr. presque toujours à se faire rappeler en payant des sommes immenses. En Allemagne ils étaient la propriété des empereurs ou des seigneurs, qui les imposaient, les vendaient, les mettaient en gage à leur gré. L'établissement de l'inquisition ranima encore contre eux les persécutions, surtout dans les états soumis à la domination espagnole; cependant les Juifs obtinrent quelque repos à dater du XVIe siècle. En France ils furent admis à Bayonne et à Bordeaux dès 1550. En 1784 ils furent exemptés de la capitation à laquelle ils étaient auparavant soumis; en 1791 l'Assemblée constituante, sur la proposition de Grégoire, leur accorda l'égalité des droits; depuis 1831, les ministres de leur culte sont, comme ceux des autres religions, payés par l'état. La plupart des états de l'Europe, suivant l'exemple de la France, ont adouci le sort des Juifs : cependant ils sont encore exclus de l'Espagne, du Portugal, et d'une grande partie de la Russie. — Les Juifs sont répandus dans les quatre parties du monde; ils sont surtout très nombreux en Allemagne, en Pologne, dans le nord de l'Afrique, particulièrement dans l'Algérie. Quoique mêlés depuis dix-huit siècles à tant de nations diverses, ils ont conservé, non seulement leur religion et leurs usages, mais un certain type national, dont les traits les plus saillants sont des cheveux roux et un nez aquilin.

II. *Mœurs, littérature, religion.* Les Juifs appartiennent à la race sémitique, ainsi que le prouve leur langue, qui est voisine de l'arabe, du syriaque et du chaldéen. Leur vie primitive fut patriarcale, pastorale, nomade peut-être (au moins dans le désert, entre la sortie d'Egypte et l'entrée dans la Terre Promise). D'après la Bible, ils avaient beaucoup de vices, et ils y joignaient la superstition, le penchant à l'idolâtrie, l'esprit de discorde, de révolte. Quand ils eurent été fixés en Palestine, l'agriculture devint leur occupation principale; ils avaient peu de goût pour les sciences et pour l'industrie : en revanche, ils sont nés pour le commerce et ont été de tout temps célèbres comme usuriers. — Outre les livres saints, les Juifs possédaient une littérature qui consistait surtout en légendes, chants, sentences, généalogies. Après le retour de la captivité (536), la philosophie, la théologie et l'érudition prirent naissance chez les Juifs, et il se forma parmi eux un grand nombre de sectes (Pharisiens, Sadducéens, Esséniens). Le gnosticisme et la Cabale comptèrent en Judée de nombreux adeptes. Dans le moyen âge, les Juifs ont contribué pour leur part, av. les Arabes, à nous transmettre les connaissances de l'antiquité. De nos jours ils ont produit des écrivains distingués dans tous les genres. L'Allemagne surtout a admiré Mendelsohn et son école. — La religion des Juifs, le *judaïsme* ou *mosaïsme*, est fondée tout entière sur l'Ancien Testament; ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu (*Jéhovah*), nient la divinité de Jésus-Christ, et néanmoins attendent la venue d'un Messie qui relèvera leur nation et fondera un vaste empire. Ils n'admettent d'autre révélation que celle de Moïse et des prophètes; ils observent encore aujourd'hui les pratiques que suivaient les anciens Hébreux, notamment la célébration du jour du *sabbat*, de la Pâque, et l'abstinence des viandes impures. Chez les anciens Juifs tous les prêtres étaient tirés de la seule tribu de Lévi : ils portaient de là le nom de *lévites*; aujourd'hui on les appelle *rabbins*. — Jusqu'à la séparation des 10 tribus, la religion resta une et sans altération; mais alors éclata un schisme qui dura jusqu'à la captivité. De retour, les Samaritains corrompirent la religion par un mélange de superstitions assyriennes; ce qui les sépara profondément du reste des Juifs. La scission fut consommée par la fondation d'un temple distinct de celui de Jérusalem, que les Samaritains élevèrent à Garizim (435 av. J.-C.). Après la dispersion des Juifs, sous Adrien (135), les principaux docteurs se réunirent à Tibériade où ils formèrent un grand conseil appelé *sanhédrin*, et y élevèrent une école qui devint la pépinière de leurs rabbins. Ceux-ci composèrent, sous le nom de *Talmud*, un ouvrage destiné à contenir la loi orale et les traditions des Juifs. Cet ouvrage fut terminé l'an 500 de notre ère; il devint pour la plupart des Juifs la base de la foi; cependant tous ne consentirent pas à l'accepter. De là la division des Juifs en deux sectes rivales, les *Talmudistes* ou *Rabbinistes*, qui suivent le Talmud, et les *Caraïtes*, qui s'attachent à la lettre de la Bible. D'autres sectes moins importantes divisaient encore les Juifs; une des principales est celle des *Réchabites* (*Voy.* ce nom).

JUIGNÉ (Ant.-Eléonore-Léon LECLERC DE), archevêque de Paris, né à Paris en 1728, fut successivement grand-vicaire de Carcassonne, agent du clergé en 1760, évêque de Châlons en 1764, et fut enfin élevé sur le siége archiépiscopal de Paris en 1781. Il fit partie des états-généraux, émigra, revint en France en 1802, et y mourut en 1811. Il se signala par sa charité et par son zèle contre les Jansénistes. On lui doit un *Rituel* et des *Mandements*.

JUILLAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 27 kil. N. O. de Brives; 2,600 hab.

JUILLET 1789 (QUATORZE), première insurrection du peuple de Paris, et prise de la Bastille. L'anniversaire de cet événement fut célébré en 1790 et 1792 par des fêtes connues sous le nom de *Fédération* (*Voy.* ce mot).

JUILLET 1830 (journées des 27, 28 et 29), journées pendant lesquelles le peuple de Paris s'insurgea contre Charles X à la suite de la publication des ordonnances inconstitutionnelles par lesquelles ce prince supprimait la liberté de la Presse et

changeait le mode d'élection ; ces trois jours suffirent pour renverser la dynastie régnante et pour opérer une révolution qui eut pour résultat le rétablissement des libertés publiques et l'avénement au trône de la maison d'Orléans.

JUILLY, village du dép. de Seine-et-Marne, à 13 kil. N. O. de Meaux, dans une petite vallée ; 900 hab. Ancienne abbaye. Collége célèbre, fondé en 1639, et dirigé jusqu'à la révolution de 1789 par les Oratoriens ; il y existe encore un établissement d'instruction dirigé par des ecclésiastiques.

JUJUY, ville de l'Amérique du Sud, ch.-l. d'un état que l'on comprend dans les Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, mais qui est réellement indépendant, à 110 kil. N. de Salta, à 1,300 kil. N. E. de Buénos-Ayres, sur la rive droite du Jujuy.

JUJUY, riv. de l'Amérique du Sud, descend des Andes, coule de l'O. à l'E., arrose la ville de Jujuy, et se jette dans le Vermejo à 270 kil. E. de Salta, après un cours de 700 kil. On donne à la partie supérieure de son cours le nom de *San-Salvador*, et à la partie inférieure celui de *Rio-Grande*.

JULES (saint), soldat romain, subit le martyre dans la Basse-Mésie vers l'an 302. On le fête le 27 mai.

JULES I (saint), pape de 337 à 352, né à Rome, soutint avec zèle saint Athanase contre les partisans d'Arius, et envoya ses légats au concile de Sardique en 347. L'Église l'honore le 12 avril.

JULES II, pape de 1503 à 1513, connu d'abord sous le nom de *Julien de la Rovère*, neveu du pape Sixte IV, né à Abizal près de Savone, fut élu après Pie III qu'il avait lui-même fait élire. Il reprit la Romagne sur le duc Borgia qui s'en était emparé, et fit avec vigueur la guerre aux Vénitiens, qui avaient enlevé au Saint-Siége plusieurs villes dans le nord de l'Italie. Il forma contre les Vénitiens, avec Louis XII, roi de France, Ferdinand, roi d'Espagne, et l'empereur Maximilien, la ligue dite de Cambrai (1508), et réduisit Venise à accepter les conditions les plus désavantageuses. Mais ayant eu à se plaindre de Louis XII, il rompit avec lui et ne songea plus qu'à lui susciter des ennemis. Le roi de France fit aussitôt marcher contre lui une armée et assembla en même temps à Pise un concile particulier pour faire examiner sa conduite : les troupes du pape fur. battues à Bologne et à Ravenne (1511 et 1512), et le concile le suspendit de ses fonctions. Jules II assembla de son côté un conc. général à Rome dans l'église St-Jean-de-Latran, annula les actes du concile de Pise, mit le roy. de France en interdit, délia les sujets du serment de fidélité, et suscita Henri VIII contre la France. Il m. peu après. C'est Jules II qui commença l'égl. de St-Pierre.

JULES III, *Jean-Marie Giocchi*, pape de 1550 à 1555, rouvrit le concile de Trente, interrompu par la mort de Paul III, et fit la guerre à Octave Farnèse, qui voulait usurper le duché de Plaisance.

JULES ROMAIN, *Giulio Pipi*, peintre célèbre, né à Rome en 1492, mort en 1546, fut élève de Raphaël, qui lui voua bientôt la plus tendre amitié et se l'associa dans plusieurs de ses travaux. Les plus remarquables des ouvrages de Jules Romain sont : la *Défaite de Maxence*, l'*Allocution de Constantin à la vue du Labarum*, le *Martyre de saint Étienne*, la *Chute d'Icare* et la *Chute des Titans*, le *Triomphe de Vespasien et de Titus*. Dans ses compositions brillent surtout l'énergie et la vigueur, mais on l'accuse d'avoir quelquefois dépassé le but. Jules Romain ne fut pas seulement un grand peintre, c'était aussi un grand architecte ; on admire plusieurs monuments élevés par lui à Rome et à Mantoue. Cet artiste déshonora son talent en traitant des sujets licencieux sur lesquels l'Arétin fit ses trop célèbres sonnets. Forcé, par suite des disgraces que lui attira cette conduite, de quitter Rome, il alla se fixer à Mantoue.

JULES CÉSAR. *Voy.* CÉSAR.

JULES-L'AFRICAIN. *Voy.* AFRICANUS.

JULIA, nom de plusieurs villes fondées ou restaurées par Jules-César ; voici les principales :

JULIA, dans la Transylvanie actuelle, auj. GYULA.

JULIA CÆSAREA, ville de Mauritanie, auj. CHERCHELL.

JULIA CHRYSOPOLIS, ville d'Italie, auj. BORGO-SAN-DONINO.

JULIA CONCORDIA, ville d'Hispanie, auj. NERTOBRIGA.

JULIA FELIX, ville de la Bretagne ancienne, auj. BERWICK.

JULIA LIBYCA ou LIVIA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), auj. PUYCERDA.

JULIA PAX, et depuis *Pax Augusta*, ville d'Hispanie (Lusitanie), au S. du Tage et à l'O. de l'Anas, auj. BÉJA.

JULIA TRADUCTA ou JOZA, ville d'Hispanie (Bétique), auj. TARIFA.

(Pour celles de ces villes qui ne seraient point ici, cherchez le nom qui suit *Julia*.)

JULIACUM, ville de Germanie, auj. JULIERS.

JULIANESHAAB, district des possessions danoises, à l'extrémité S. du Groënland, s'étend au N. O. jusqu'au cap de la Désolation, et au N. E. jusqu'à l'île des Baleines ; au S. il est borné par le cap Farewell. Colonie fondée en 1775 ; elle compte auj. 2,000 hab. et a pour principaux endroits Julianeshaab et Lichtenau.

JULIANUS (DIDIUS), empereur. *Voy.* DIDIUS.

JULIANUS (Flav. Claudius), empereur. *Voy.* JULIEN

JULIE, *Julia*, fille de Jules César, fut donnée par ce général en mariage à Pompée comme gage de bonne harmonie entre ces deux généraux. Elle empêcha longtemps, par la douceur de son caractère, les discordes du beau-père et du gendre. Sa mort, arrivée l'an 55 av. J.-C., fit disparaître le plus grand obstacle à la guerre civile.

JULIE, fille d'Auguste et de Scribonie, épousa successivement le jeune Marcellus, Agrippa et Tibère. Elle se livra à de tels déportements qu'Auguste, indigné de sa conduite, l'exila dans l'île de Pandatarie. Tibère, devenu empereur, l'y laissa mourir de faim.

JULIE DOMNA, femme de Septime Sévère, mère de Caracalla et Géta, essaya vainement, après la mort de son mari, d'entretenir la bonne intelligence entre ses deux fils, et eut la douleur de voir Géta succomber dans ses bras sous les coups de son frère ; elle se laissa m. en 217, après le meurtre de Caracalla.

JULIE MAMMÉE, MÉSA, SOEMIS. *Voy.* MAMMÉE, etc.

JULIE (sainte), vierge et martyre, née à Carthage, fut emmenée captive en Syrie, et de là en Corse où elle mourut pour la foi v. 439. On la fête le 22 mai. — L'Église fête aussi le 7 septembre une autre Julie.

JULIE D'ANGENNES. *Voy.* MONTAUSIER.

JULIEN, dit *l'Apostat*, *Flavius Claudius Julianus*, fils de Jules Constance, et nev. de Constantin le Grand, né à Constantinople en 331, fut nommé en 355 gouverneur des Gaules avec titre de *césar* par Constance II, et fixa son séjour à Lutèce (Paris). Il se signala dans plusieurs expéditions contre les Germains, et les battit complétement à Argentoratum (Strasbourg) en 357. Quatre ans après, Constance lui ayant ordonné d'envoyer de Gaule en Orient une partie de ses troupes, celles-ci refusèrent de s'y rendre et proclamèrent Julien empereur, l'an 360. Constance marcha aussitôt à sa rencontre, mais il mourut en route, et Julien dev. par là l'unique maître de l'empire, 361. Alors il renonça ouvertement au christianisme dans lequel on l'avait élevé, ce qui lui valut son surnom d'*Apostat*. Arrivé à Constantinople, il fit quelques sages lois et réforma les abus les plus criants. Il marcha ensuite contre les Perses, soumit l'Arménie et la Mésopotamie, franchit le Tigre, prit Ctésiphon et s'avança dans l'Assyrie. Mais, ce pays ayant été dé-

vaté par l'ennemi, il se vit forcé à la retraite. Blessé mortellement dans cette retraite, il expira la nuit suiv. (juin 363). Il avait à peine régné deux ans. — Julien est un assemblage de contradictions : il eut, il est vrai, des qualités brillantes, de l'esprit et de l'instruction, de la tempérance, du courage, quelquefois même de la générosité ; mais ces qualités étaient gâtées par la vanité et l'ostentation. Il portait le manteau de philosophe avec la barbe longue, et en même temps il donnait dans les erreurs du Néo-platon. et les folies de la théurgie. Ennemi juré des Chrétiens, il prit contre eux les mesures les plus vexatoires : s'il n'ordonna pas une persécution sanglante, il leur retira tous leurs priviléges, leur défendit d'enseigner les belles-lettres, dépouilla leurs églises, etc. Pour donner un démenti aux prophéties, il voulut rebâtir le temple de Jérusalem ; mais il en fut miraculeusement empêché. — Il reste de Jul. quelques écrits : la *Satire des Césars*, le *Misopogon*, des *Disc.* et des *Lettres* (rec. par Spanheim, Leips., 1696, trad. en franç. par Tourlet, Par., 1821, 2 v. in-8). Ses attaq. contre le Christianisme ont été réfutées par S. Cyrille, par le cardinal Gerdil, etc. Sa *Vie* a été écrite par l'abbé de la *Bletterie*, 1735, et par Jondot, 1817.

JULIEN (S.), apôtre et premier évêque du Mans, était, dit-on, issu d'une famille noble de Rome. Il m. vers 286. L'Église l'honore le 27 janvier. — Un autre S. Julien, martyr, contemporain du précéd., périt à Brivas (Brioude), chez les Arvernes, lors de la persécution de Dioclétien. On le fête le 28 août.

JULIEN (le comte), gouverneur de l'Andalousie pour les Wisigoths, se défendit avec gloire contre les Maures de 706 à 710, mais ensuite il leur ouvrit lui-même l'entrée de l'Espagne et combattit avec eux à la bataille de Xérès. Selon l'opinion vulgaire, il commit cette trahison pour se venger du roi Roderic qui avait fait violence à sa fille. On ignore comment il mourut.

JULIEN (le cardinal), *Juliano Cesarini*, né en 1398, présida le concile de Bâle, s'opposa au pape Eugène IV qui voulait le dissoudre, et chercha, mais vainement, à ramener les Hussites. Député par le pape au roi de Hongrie, Ladislas, pour lui faire rompre la paix conclue avec Amurat II, il fut l'instigateur d'une guerre malheureuse dans laquelle l'armée chrétienne fut battue à Varna (1444).

JULIEN (Pierre), statuaire français, né en 1731 à Saint-Paulien, près du Puy, mort en 1804, élève de Coustou et membre de l'Académie de Peinture, a fait, entre autres ouvrages, *le Guerrier mourant*, et les statues de *La Fontaine* et du *Poussin*.

JULIEN (Simon), dit *Julien de Parme*, peintre, né en 1736 à Toulon, mort en 1800, étudia longtemps à Rome et s'éloigna du mauvais goût qui régnait de son temps en France. Il fut protégé par le duc de Parme dont il ajouta le nom au sien par reconnaissance. On a de lui : *Jupiter sur le mont Ida*, *l'Aurore sortant des bras de Tithon*, etc.

JULIEN DE LA ROVÈRE. *Voy.* JULES II (pape).

JULIEN (calendrier). On nomme ainsi le calendrier établi par Jules César, l'an de Rome 708 (46 av. J.-C.), d'après les conseils du mathématicien Sosigène. L'année, dont jusque-là la longueur était arbitraire, fut réglée définitiv., et eut 365 jours et 6 heures : pour tenir compte de ces 6 heures, on ajoutait un jour tous les quatre ans. Ce jour intercalaire se plaçait entre le 23 et le 24 février, et comme ce dernier jour était le sixième avant les calendes, le jour intercalaire prenait le nom de *deux fois sixième* (*bis sextus*) : d'où l'année dans laquelle on l'ajoutait a été appelée *bissextile*. Ce calendrier fut en usage dans tout le monde chrétien jusqu'au XVIe siècle, où Grégoire XIII fit une nouvelle réforme et établit le calendrier dit *Grégorien* (1582). *Voy.* GRÉGORIEN.

JULIENNE (sainte), vierge et martyre, mourut pour la foi à Nicomédie en 308. On la fête le 16 février.

JULIENNES (ALPES), monts d'Illyrie. *Voy.* ALPES.

JULIERS, *Juliacum* des anciens, *Julich* en allemand, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 24 kil. N. E. d'Aix-la-Chapelle, près de la Roër ; 2,800 hab. (sans compter la garnison). Citadelle. Draps, savon, coutellerie, vinaigre, etc. Aux environs, mines de houille. — Cette ville est fort ancienne ; on croit, à cause de la similitude des noms, qu'elle a été fondée par Jules-César. Elle fut la résidence des comtes de Juliers. Pendant la guerre de la *succession de Juliers* (*Voy.* ci-après), Maurice de Nassau s'empara de cette ville en 1610 ; les Espagnols la prirent en 1622 et la gardèrent jusqu'en 1659. En 1794, les Français en prirent possession ; elle fut alors incorporée à la France et devint le ch.-l. d'un canton du dép. de la Roër. Elle fut cédée à la Prusse en 1814.

JULIERS (duché de), *Juliacensis ducatus*, principauté de l'empire d'Allemagne, entre la Meuse et le Rhin, était borné au N. par la Gueldre et le pays de Clèves, à l'O. par ce dernier, au S. O. par le duché de Limbourg, et à l'E. par l'électorat de Cologne ; il était traversé par la Roër et a formé sous l'empire français une partie du dép. de la Roër. Ce duché est auj. compris tout entier dans la province Rhénane (appartenant à la Prusse). Il avait pour villes principales : Aix-la-Chapelle, Duren, Aldenhoven, Zulpich, Dalen, etc. — Ce pays appartint, sous les derniers Carlovingiens, à des *comtes impériaux*, qui ne le possédaient d'abord qu'à titre viager. Le comté devint héréditaire au commencement du XIIe siècle en la personne de Guillaume I. Après la mort de Gérard II, quatrième comte (1247), la maison de Juliers se partagea en deux branches, dont l'aînée conserva le titre de *comtes de Juliers* ; la cadette prit celui de *comtes de Berg*. Guillaume IV, comte de Juliers, devint margrave en 1337, et fut fait duc de Juliers en 1356 par l'empereur Charles IV. Guillaume V, son fils, duc de Juliers, devint en outre duc de Gueldre, du chef de sa mère Marie, héritière de ce duché. Renauld, son frère cadet, lui succéda en 1402. Après la mort de Renauld, qui ne laissa point d'enfants (1423), les deux duchés furent séparés : le duché de Gueldre, fief féminin, passa par le mariage d'une des sœurs de Renauld dans la maison d'Egmont ; quant au duché de Juliers, fief masculin, il revint à Adolphe, duc de Berg, de la branche cadette. Cette 2e branche s'éteignit (dans les mâles) en 1510 à la mort de Guillaume, petit-fils d'Adolphe, qui ne laissa qu'une fille unique, Marie. Celle-ci avait épousé en 1505 Jean III de Clèves, de la dynastie de Clèves et La Marck, et ce seigneur finit par posséder à des titres divers, soit de son chef, soit du chef de sa femme, les trois duchés de Juliers, Clèves et Berg, les deux comtés de La Marck et de Ravensberg, et les seigneuries de Ravenstein, Winnenthal et Breskesand. Son fils, Jean-Guillaume, régna de 1592 à 1609 et mourut sans enfants. Alors s'ouvrit ce qu'on appelle la *succession de Juliers*. Jean-Guillaume avait eu cinq sœurs. Toutes ces princesses, ou leurs époux et leurs enfants, prétendirent à sa succession. D'un autre côté, la maison de Saxe réclamait l'héritage, se fondant sur une expectative accordée en 1483 au duc Albert par l'empereur Frédéric III à défaut d'héritiers mâles. Provisoirement les deux princes dont les droits étaient les plus plausibles (si ces fiefs étaient féminins), l'électeur de Brandebourg, gendre de Marie-Éléonore, sœur aînée de Jean-Guillaume, et le comte de Neubourg, époux d'Anne de Juliers, deuxième sœur de ce prince, se mirent en possession des pays contestés, et, par le traité de Dortmund, ils convinrent de les administrer en commun. Mais l'empereur Rodolphe II évoqua l'affaire à son tribunal et voulut d'abord mettre les domaines en séquestre. Alors les deux

princes en appelèrent à l'union protestante d'OEhringen, et firent alliance avec le roi de France Henri IV. Celui-ci se préparait à entrer en Allemagne avec 40,000 hommes lorsqu'il fut assassiné (1610); cet événement fit traîner la guerre en longueur et les deux princes se maintinrent dans les pays qu'ils avaient occupés. En 1612 ils se brouillèrent et se firent quelque temps la guerre. Enfin, par un nouveau traité conclu à Santen, sous la médiation de la France, de l'Angleterre et de quelques états d'Allemagne, on fit de la succession deux lots, qu'on tira au sort. L'électeur de Brandebourg eut le duché de Clèves, les comtés de La Marck et de Ravensberg; le reste passa au comte palatin de Neubourg, 1614.

JULIERS-BERG (prov. de CLÈVES-), prov. de l'ancien duché prussien du Bas-Rhin. *Voy.* CLÈVES-ET-BERG.

JULII FORUM, auj. *Fréjus*. *Voy.* FORUM JULII.

JULIOBONA, auj. *Lillebonne*, ville de Gaule, dans la Lyonnaise 1re, chez les *Calètes*, à l'embouchure de la Seine, était jadis sur la mer, et se trouve auj. à près de 2 kil. dans les terres. —Ville de la Pannonie Supérieure, la même que *Flaviana Castra* ou *Vindobona*, auj. VIENNE (en Autriche).

JULIOBRIGA, auj. *Valdeviejo* ou *Aguilar-del-Campo*, ville de l'Hispanie (Tarraconaise), au N., chez les Cantabres, près des sources de l'Ibère.

JULIODUNUM, ville de Gaule, auj. LOUDUN

JULIOMAGUS, auj. *Angers*, ville de Gaule. *Voy.* ANDECAVI.

JULIOPOLIS, nom de plusieurs villes de l'Asie-Mineure ou de l'Egypte. *Voy.* GORDIUM, TARSUS, NICOPOLIS, etc.

JULIS, ville de l'île de Cos. *Voy.* IOULIS.

JULIUM CARNICUM, auj. *Zuglio*, ville de la Gaule Cisalpine, chez les Carnes, au N. O. d'Aquilée, entre les Alpes et le Tilavemptus.

JULIUS CÆSAR. *Voy.* CÉSAR.

JULIUS NEPOS, emp. d'Occident. *Voy.* NÉPOS.

JULIUS OBSEQUENS, historien. *Voy.* OBSEQUENS.

JULIUS VICUS, ville de Germanie, auj. GERMERSHEIM.

JUMET, ville de Belgique (Hainaut), à 5 kil. N. de Charleroy; 5,420 hab. Mines de houille.

JUMIÉGES, en latin *Gemeticum*, *Gimeiæ*, *Gimegiæ* et *Unnedica*, village de l'anc. Normandie (Seine-Inférieure), à 19 kil. O. de Rouen, dans une presqu'île formée par la Seine; 1,700 hab. Comm. de tourbe. On y voit les ruines d'une célèbre abbaye de Bénédictins, bâtie en 654 par saint Philibert; il est sorti de cette abbaye plusieurs hommes célèbres, saint Hugues, saint Eucher, Guillaume de Jumiéges, etc. Dans l'église du monastère on voyait le tombeau des *Énervés :* c'étaient, suivant quelques historiens, les fils de Clovis II et de Bathilde, que l'on tonsura après leur avoir brûlé les nerfs des jambes, ou, selon d'autres, Tassillon et Théodore, ducs de Bavière, que Charlemagne fit enfermer dans ce couvent.

JUMILLA, *Gemellæ*, ville d'Espagne (Murcie), à 65 kil. N. de Murcie; 8,300 hab. Vieux château-fort. Fabrique d'armes à feu. Savon, poterie, salines, moulins à huile, etc. Houille, basalte aux environs. — Cette ville fut enlevée aux Maures par les Aragonais; les Castillans la prirent sur ces derniers sous Henri de Transtamare.

JUMILLAC-LE-GRAND, ch.-l. de canton (Dordogne), à 31 kil. E. de Nontron; 3,170 hab.

JUMNAH, riv. de l'Hindoustan. *Voy.* DJOMNAH.

JUMONVILLE, brave officier français qui fut tué traîtreusement par les Anglais dans la guerre du Canada en 1753. Thomas a fait un poëme sur sa mort.

JUNG-BUNZLAU, *Boleslai Fanum Novum*, ville royale de Bohême, à 50 kil. N. E. de Prague, sur l'Iser; 4,000 hab. Ville bien bâtie, château, six églises, gymnase. Fabriques de draps, tanneries.

JUNG-FRAU (c.-à-d. *la jeune fille*), haute montagne des Alpes Bernoises (Suisse), sur les limites des cantons de Berne et du Valais, par 46° 32' 14" lat. N. et 5° 37' 44" long. E.; 4,180 mètres de hauteur.

JUNG STILLING, mystique. *Voy.* STILLING.

JUNGIUS, *Joachim Junge*, savant allemand, né à Lubeck en 1587, mort en 1657, enseigna les mathématiques à Rostock, puis devint recteur de l'école de Saint-Jean à Hambourg. Il combattit le péripatétisme, tenta de ramener ses contemporains à l'étude de la nature, et donna lui-même les meilleurs exemples. Il a publié : *Geometria empirica* et *Logica Hamburgensis*, et a laissé un grand nombre de manuscrits dont une partie a péri dans un incendie. J. Vaget, son disciple, en a publié plusieurs qui roulent sur la physique et la botanique. Leibnitz faisait le plus grand cas de Jungius et l'égalait presque à Descartes.

JUNIN, auparavant *los Reyes*, village de la république du Pérou, par 13° 30' lat. S., 70° long. O.; 300 hab. Bolivar y battit les Espagnols le 6 août 1824, et par là prépara la victoire décisive d'Ayacucho. —Junin a donné son nom à l'un des sept départements qui forment la république du Pérou. Ce département a pour chef-lieu Huanuco.

JUNIUS, nom d'une célèbre famille de Rome, qui prétendait descendre d'un des compagnons d'Énée. — Un membre de cette famille, Marcus Junius, s'allia à la famille royale en épousant une fille de Tarquin l'Ancien; il fut le père de Junius Brutus. *Voy.* BRUTUS.

JUNIUS (Adrien), en hollandais *der Jonghe* (le jeune), érudit du XVIe siècle, né à Horn en 1512, se rendit habile dans les langues, les lettres et la médecine. Après avoir exercé longtemps la médecine à Harlem, il fut appelé à Copenhague comme premier médecin du roi; mais ne pouvant s'habituer au climat, il revint à Harlem, y fut nommé recteur des écoles, et mourut en 1575 près de Middelbourg. On a de lui : *Lexicon græco-latinum*, Bâle, 1548, in-fol.; *De anno et mensibus*, Bâle, 1553, in-8; *Nomenclator omnium rerum*, Augsbourg, 1555, in-8, souvent réimprimé; des traductions du grec, des poëmes latins, etc.

JUNIUS, pseudonyme sous lequel se cacha en Angleterre l'auteur de *Lettres politiques* d'une virulence extrême, publiées à Londres de 1769 à 1772 dans le *Public Advertiser*, journal politique, et qui étaient dirigées contre le ministère de lord North. On ne connaît pas encore le véritable auteur de ces lettres : on a nommé Burke, lord Sackville, Hamilton, Ch. Lloyd, Philip Francis, Hugh Boyd, Glover, lord Temple, lord Grenville, W. H. Bentinck, Almon. Les meilleures éditions de ces lettres sont celles de Londres, 1796, 2 vol. in-8, 1812, 3 vol. in-8, et d'Edimbourg, 1822, in-8. Elles ont été traduites en français, 1791, 2 vol. in-8, et en 1823, 2 vol. in-8, par J.-T. Parisot. — On croit auj. que l'auteur est sir Ph. Francis, membre du parl., m. en 1818.

JUNIUS BRUTUS, pseudonyme. *Voy.* LANGUET.

JUNKSEYLON. *Voy.* DJONKSEYLON.

JUNON, reine des dieux, fille de Saturne, sœur et femme de Jupiter, dont elle eut Vulcain, Hébé, auxquels on ajoute quelquefois Lucine. Elle était aussi mère de Mars; mais elle le conçut seule, piquée de ce que Jupiter avait seul produit Minerve. On attribue d'ordinaire à cette déesse un caractère fier et jaloux, et des haines implacables. Irritée de ce que le berger troyen Pâris lui avait préféré Vénus en adjugeant à celle-ci la pomme d'or, elle excita la guerre de Troie et s'acharna à la perte de cette malheureuse ville. Elle persécuta continuellement les nombreuses maîtresses de son époux, ainsi que les fruits de leurs amours. Jupiter, irrité de ses reproches continuels, la fit un jour suspendre avec une chaîne d'or entre le ciel et la terre. Junon était particulièrement honorée à Samos, à Argos, à Olym-

pie, à Carthage et à Rome. On la regardait comme présidant aux mariages et aux accouchements. Le paon, type de la beauté et de l'orgueil, lui était consacré. On la représente assise sur un trône, le diadème sur la tête et le sceptre à la main; un paon est à ses côtés, et, derrière elle, Iris, sa messagère, déploie les couleurs de l'arc-en-ciel. Ses surnoms les plus ordinaires étaient ceux de *Lucina* et *Pronuba*. — On appelait *Junons* des génies particuliers qui étaient comme les anges gardiens des femmes.

JUNONIA, une des îles Fortunées (Canaries), auj. l'île de PALMA.

JUNONIS PROM., en Bétique, auj. le *cap Trafalgar*. — Cap du Péloponèse, au S. O.

JUNOT (Andoche), duc d'Abrantès, général français, né à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or), en 1771, d'une famille aisée, partit comme volontaire à l'époque de la révolution, et fut remarqué par Bonaparte au siége de Toulon en 1793. Ce fut là l'origine de sa fortune. Bonaparte se l'attacha comme aide-de-camp, l'emmena avec lui en Egypte, où il se distingua, surtout au combat de Nazareth, et, de retour en France, le nomma général de division (1801), puis commandant, et enfin gouverneur de Paris (1804). En 1805, il l'envoya comme ambassadeur à la cour de Lisbonne, et deux ans après lui confia le commandement de l'armée dirigée contre le Portugal; Junot s'empara facilement de ce pays et en resta gouverneur. Mais il ne montra point les talents d'un administrateur, et en 1808, après avoir été défait à Vimeiro par Wellesley (depuis lord Wellington), il dut signer la capitulation de Cintra, et abandonner sa conquête. Cet échec lui attira la disgrâce de Napoléon; néanmoins, il prit part à la guerre d'Espagne (1810), à celle de Russie (1812), et fut nommé gouverneur des provinces Illyriennes. Mais sa raison s'égara tout à coup; il fut obligé de revenir en France, et mourut le 28 juillet 1813. — Sa femme, la duchesse d'Abrantès, s'est distinguée par son esprit et a écrit des mémoires anecdotiques sur l'empire, qui sont pleins d'intérêt. *Voy.* ABRANTÈS.

JUNQUIÈRES (J.-B. DE), auteur de poëmes burlesques, né à Paris en 1713, mort en 1786, était lieutenant de la capitainerie des chasses de Senlis. On a de lui : *l'Élève de Minerve ou le Télémaque travesti*, poëme, 1759; *Épître de Grisbourdon à Voltaire*, 1756, in-8; *Caquet-Bonbec ou la Poule à ma tante*, poëme, 1763, etc.

JUNTE, en espagnol *junta* (c.-à-d. *réunion*), haut conseil d'état en Espagne. Le nom de *junte* ne fut donné primitivement qu'au conseil royal du commerce et des mines et au conseil d'administration des tabacs; mais en 1808, Napoléon, après l'abdication de Ferdinand, réunit à Bayonne, sous le titre de *junte*, les notables du royaume au nombre de 150 membres, dont 100 députés civils, et 50 ecclésiastiques. Cette junte, présidée par le ministre des finances d'Azanza, accepta la nouvelle constitution; mais, la même année, dès que le roi Joseph eut quitté Madrid, une nouvelle junte, composée des principaux auteurs de l'insurrection, se réunit sous la présidence du comte de Florida-Blanca. Elle siégea d'abord à Aranjuez, puis à Séville. Outre cette *junte centrale*, il y avait dans toutes les provinces libres du joug étranger des *juntes provinciales* subordonnées à la junte centrale. Depuis la dernière révolution d'Espagne (1840), les juntes provinciales ont acquis de plus en plus de pouvoir.

JUNTE (les), en italien *Giunta* et *Zunta*, famille célèbre d'imprimeurs, qui s'établirent à Florence et à Venise vers le milieu du XVe siècle. Philippe Junte, né à Florence en 1450, y exerça son art de 1497 à 1517. Il obtint le premier du pape Léon X un privilége de 10 ans pour l'impression des auteurs grecs et latins qu'il publierait. Après sa mort ses héritiers paraissent avoir formé une société; car de 1518 à 1530 les livres de cette imprimerie portent cette formule: *Apud Juntas*. Depuis 1531, ils ne portent plus que le nom de Bernard, un des fils de Philippe. — Deux branches de la famille des Junte s'établirent au commencement du XVIe siècle, l'une à Venise, l'autre à Lyon.

JUPILLE, *Jobii Villa* en latin du moyen âge, ville de Belgique (Liége), à 2 kil. E. de Liége; 1,500 hab. Aux environs, mines de houille. C'était le séjour favori de la famille d'Héristall. Pepin d'Héristall y mourut.

JUPIN, nom donné quelquefois par nos vieux poëtes à JUPITER.

JUPITER, en grec *Zeus*, le dieu suprême, le père et le maître des dieux et des hommes dans la religion des Grecs et des Romains, était fils de Saturne et de Rhée. Saturne n'ayant obtenu le trône de son frère Titan qu'à la condition de ne point élever d'enfants mâles, Jupiter devait être dévoré en naissant par son propre père; mais il fut, selon la fable, sauvé par la ruse de Rhée, qui substitua à l'enfant divin une pierre que Saturne dévora. Il fut élevé secrètement dans l'île de Crète où il suça le lait de la chèvre Amalthée, et où les Curètes et les Corybantes prirent soin de son enfance. Instruits de la fraude de Rhée, Titan et ses fils détrônèrent Saturne et le jetèrent dans une prison; mais Jupiter, quoique n'étant encore âgé que d'un an, délivra son père et le replaça sur le trône. Plus tard, Saturne, qui craignait l'ambition d'un fils si puissant, lui dressa des embûches; mais Jupiter, connaissant ses desseins, le chassa de l'Olympe et se rendit maître de tous ses états. Alors il partagea l'empire du monde avec ses frères Neptune et Pluton, donna au premier les mers, au second les enfers, et se réserva la terre et le ciel. Jupiter eut à soutenir une guerre terrible contre les Géants, qui voulurent escalader le ciel pour venger les Titans et pour le détrôner; il s'en défit en les foudroyant. Il épousa Junon sa sœur, qu'il rendit mère de Vulcain, d'Hébé et de Lucine, et dont le caractère altier lui causa bien des ennuis. Il eut en outre une foule de maîtresses : Io, Sémélé, mère de Bacchus; Cérès, mère de Proserpine; Mnémosyne, mère des Muses; Latone, mère d'Apollon et de Diane; Maïa, mère de Mercure; Alcmène, mère d'Hercule, etc. Il enfanta à lui seul Minerve ou la Sagesse, qui sortit tout armée de son cerveau. Il se métamorphosait de mille manières pour satisfaire ses passions : il séduisit Danaé sous la forme d'une pluie d'or, Léda sous celle d'un cygne; il enleva Europe sous la forme d'un taureau. Jupiter est représenté assis sur un trône d'or ou d'ivoire, tenant un sceptre de la main gauche, et de l'autre lançant la foudre : à ses pieds est un aigle, les ailes déployées, et auprès de lui Ganymède, son échanson. Le chêne lui était consacré. Jupiter était adoré par toute la terre; ses temples les plus célèbres étaient ceux de Dodone en Grèce, d'Olympie en Elide, d'Ammon en Libye, et le Capitole à Rome. — Dans les légendes transmises par les anciens sur Jupiter, on trouve à la fois l'idée d'un dieu suprême, qui préside à l'univers et qui se retrouve sous mille formes diverses, et le souvenir d'un prince puissant, mais dissolu, qui régna soit sur la Crète, soit dans quelqu'un des pays où l'on trouve un mont Olympe.

JURA, *Juratus* ou *Jurassus mons*, chaîne de mont. qui se détache des Alpes, s'étend sur la Suisse et la France, se dirige du S. O. au N. E., à travers les cantons de la Suisse occidentale, et couvre les dép. français du Doubs, du Jura et de l'Ain : 310 kil. de long sur 65 de large. Elle forme par ses ramifications un grand nombre de vallées dont les principales sont celles de Joux, de Moutiers-Travers, de Valangin, du Doubs, de l'Ain

du Rhône, etc. Ses plus hauts sommets sont : le Reculet (1,732 mètres), le Mont-Tendre (1,731), la Dôle (1,690).

JURA (dép. du), un des dép. frontières de la France, a pour bornes au N. celui de la Haute-Saône, à l'O. ceux de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or, au S. celui de l'Ain, à l'E. la Suisse : 5,034 kil. carrés; 315,355 hab. Ch.-l., Lons-le-Saulnier. Il est formé d'une partie de l'ancienne Franche-Comté. Montagnes, forêts, surtout vers l'E et le S.; beaucoup de rivières; canal du Rhône au Rhin; grands marais. Salines, houille, albâtre, marbre, etc. Plantes tinctoriales et médicinales, navette, chanvre, maïs, orge, avoine et seigle; bons vignobles, belles masses de forêts et pâturages vers les montagnes. Bestiaux, chevaux, porcs; gibier. Horlogerie ; ustensiles en fer; articles en bois, écaille, corne ; bons fromages. Commerce assez actif. Emigrations annuelles. — Ce dép. a 4 arr. (Dôle, Poligny, St-Claude, plus Lons-le-Saulnier), 32 cant. et 599 comm. ; il appartient à la 7e division militaire et est dans le ressort de la cour impér. de Besançon ; il forme le diocèse de Saint-Claude.

JURA (Bailliages du), *Leberberg-Vogteyen*, contrée de Suisse, qui forme la partie N. O. du cant. de Berne, comprend les anciens domaines du prince-évêque de Bâle et se divise en 5 bailliages : Courtelary, Délémont, Moutiers, Porentruy, Seignelégier.

JURA, une des Hébrides, au N. E. de l'île d'Islay, fait partie du comté écossais d'Argyle : 37 kil. sur 10; 1,300 hab. Mont., parmi lesquelles le Ben-an-Oir (810 mètres). On y trouve une seule ville, nommée aussi Jura, sur la côte E.

JURANÇON, village du dép. des B.-Pyrénées, à 3 kil. O. de Pau; 1,700 hab. Vins excellents.

JURIDICTIONS (ligue des DIX-). *Voy.* GRISONS.

JURIEU (P.), théologien et controversiste protestant, né en 1639 à Mer dans l'Orléanais, fils du pasteur de cette commune, obtint en 1674 une chaire à l'université protestante de Sedan. A la suppression de cette université (1681), il se retira à Rotterdam; il devint pasteur de l'église wallone de cette ville et professeur de théologie, et y mourut en 1713. D'un caractère irascible et emporté, Jurieu passa toute sa vie en disputes; il écrivit avec violence contre Bossuet, Fénelon, Arnauld; n'épargnant pas davantage ses coreligionnaires, il eut des démêlés avec Bayle, Jaquelot, Basnage, Saurin, etc. Les principaux de ses ouvrages sont : *Histoire du Calvinisme et du Papisme mis en parallèle*, Rotterdam, 1682, 2 vol. in-4 (c'est une réfutation de l'*Histoire du Calvinisme* du P. Maimbourg) : *Politique du clergé de France*, etc., Amsterdam, in-12; *Esprit de M. Arnauld*, Deventer, (Rotterdam), 1684, 2 vol. in-12; *Tableau du Socinianisme*, 1691, in-12 ; *Histoire critique des Dogmes et des Cultes*, Amsterdam, 1704.

JURJURA, *Ferratus mons*, chaîne de l'Atlas, dans l'Afrique septentrion., parcourt les provinces d'Alger et de Constantine, s'étend du S. O. au N. E. le long de la rive gauche du Saman, et se rattache vers le S. au Petit-Atlas. Il faut franchir cette chaîne pour passer de la province d'Alger dans celle de Constantine. On la traverse par un défilé nommé *Biban* ou la Porte-de-Fer (*Voy.* BIBAN).

JURUA, rivière de l'Amérique du Sud, naît dans le Pérou et sort probablement du lac Rogagualo; puis vient en Brésil, arrose la partie occidentale de la prov. de Para, et grossit l'Amazone par 68° long. O., 2° 30' lat. S. Cours, 120 kil. environ. Elle donne son nom à une comarque du Brésil, dans la prov. de Para.

JURUENA, riv. du Brésil (Mato-Grosso), forme le Topayos en se réunissant à l'Arinos, par 9° 10' lat. S., 59° 50' long. O. Cours, 600 kil. Elle reçoit de nombreux affluents et donne son nom à une comarque du Brésil dans la prov. de Mato-Grosso.

JUSSEY, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 30 kil. N. O. de Vesoul; 2,785 hab. Quatre belles fontaines. Nombreux vestiges d'antiquités. On y fabrique de l'horlogerie fine. Haras royal.

JUSSIEU (Antoine DE), né à Lyon en 1686, mort en 1758, fut entraîné dès sa première jeunesse par un penchant invincible à l'étude de la botanique. Après avoir étudié plusieurs années à Montpellier, il vint en 1708 à Paris, d'où il ne tarda pas à partir pour un voyage botanique en Normandie et en Bretagne. A son retour, il fut nommé professeur de botanique au Jardin du Roi, en remplacement de Tournefort. Quelque temps après il entra dans la faculté de médecine, et fut reçu à l'Académie des Sciences. Il fit de savantes excursions dans la France méridionale, l'Espagne et le Portugal, et en rapporta de grandes richesses végétales. Les résultats de ses travaux ont paru presque tous dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Il a aussi publié à part quelques petits ouvrages, par exemple, un *Discours sur les progrès de la botanique*, Paris, 1718. On lui doit une édition des *Institutiones rei herbariæ* de Tournefort, augmentées d'un *Appendice* (Lyon, 1719), et la publication des planches botaniques de Barrelier, auxquelles il joignit un texte (*R. P. Barrelieri plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ* (Paris, 1714, in-fol.). En 1772, le docteur Grendoger de Foigny publia, sous le titre de *Traité des vertus des plantes, ouvrage posthume de M. Antoine de Jussieu*, un cours de matière médicale qu'il avait longtemps professé à la faculté de médecine de Paris.

JUSSIEU (Bernard DE), frère du précédent, né à Lyon en 1699, mort à Paris en 1777, accompagna son frère Antoine dans un voyage botanique en Espagne et en Portugal. Ce voyage développa en lui le goût le plus prononcé pour l'histoire naturelle. De retour en France, il se fit recevoir docteur à Montpellier en 1720 ; puis il revint à Paris, et succéda en 1722 à Vaillant dans les fonctions de démonstrateur de botanique au Jardin du Roi. En 1725, il publia en 2 vol. in-12 une édition augmentée de l'*Histoire des plantes des environs de Paris*, de Tournefort. Ce livre, encore estimé aujourd'hui, détermina l'Académie des Sciences à l'admettre dans son sein dès 1725, quoiqu'il fût âgé seulement de 26 ans. L'année suivante, il prit le grade de docteur à la faculté de médecine de Paris. Aucun naturaliste de son temps n'a plus ni mieux su. Cependant il publia peu, et il se borna à donner quelques *Mémoires*, très remarquables à la vérité, dans le recueil de l'Académie des Sciences. Mais cet homme qui écrivait si peu méditait sans cesse sur les lois qui régissent les êtres organisés, et sur les *rapports* par lesquels ils se lient les uns aux autres. En 1758, il eut une occasion de livrer au public un résultat de ses hautes études. Louis XV l'ayant chargé de diriger la plantation d'un jardin botanique à Trianon, Bernard de Jussieu, au lieu de suivre pour cette opération le système de Linné, presque exclusivement adopté à cette époque, distribua les plantes suivant une méthode *naturelle*, basée sur l'ensemble des rapports. Cette méthode, dont Antoine-Laurent de Jussieu nous a conservé le tableau et fait connaître les principes, est la première esquisse de celle qu'Antoine-Laurent lui-même publia par la suite. Bernard de Jussieu est un de ceux qui ont le plus contribué à l'accroissement du Muséum d'histoire naturelle. On remarque au Jardin des Plantes un *cèdre du Liban* qu'il rapporta d'Angleterre dans son chapeau en 1734, et qui est aujourd'hui le plus grand arbre que contienne ce jardin.

JUSSIEU (Joseph DE), frère des précédents, né à Lyon en 1704, mort en 1779, se livra aussi dès sa première jeunesse à l'étude des sciences. A la fois ingénieur, naturaliste et médecin, il fut choisi pour accompagner, en qualité de botaniste, les astronomes de l'Académie des Sciences qui allèrent en 1735 mesurer au Pérou un arc de méridien. Après que ses collègues furent repartis pour l'Europe, il continua de parcourir l'Amérique méridionale pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. Il ne revint en France qu'en 1771, après trente-six ans d'absence. Mais sa santé avait malheureusement reçu de profondes atteintes; il ne fit plus que languir, et il mourut sans avoir pu rédiger les mémoires de ses voyages. Il avait envoyé ou rapporté au Jardin du Roi un grand nombre de graines et d'échantillons de végétaux. On lui doit la découverte de l'*héliotrope du Pérou*, aujourd'hui si répandu dans nos jardins. Depuis 1743, il appartenait à l'Académie des Sciences en qualité de botaniste-adjoint.

JUSSIEU (Antoine-Laurent DE), neveu des précédents, né à Lyon en 1748, mort à Paris en 1836. Il vint à Paris en 1765 pour terminer ses études sous la direction de son oncle Bernard, et prit en 1770 le grade de docteur en médecine à la faculté de Paris. Il fut, peu de temps après, choisi par Lemonnier, professeur de botanique au Jardin du Roi, pour le suppléer, et fut nommé en 1777 démonstrateur de botanique dans le même établissement à la place de son oncle. En 1773, il fut admis à l'Académie des Sciences. En 1789, il publia un ouvrage préparé par de longs travaux: le *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita*, livre admirable, « qui fait, dit Cuvier, dans les sciences d'observation, une époque peut-être aussi importante « que la chimie de Lavoisier dans les sciences d'expérience. » Il y applique à tout le règne végétal une méthode de classification *naturelle*. En 1784, Jussieu fit partie de la commission choisie au sein de la Société royale de Médecine pour l'examen du magnétisme animal. Ne pouvant s'accorder avec ses collègues sur l'appréciation des faits, il refusa de signer leur rapport, et en publia un autre, en son nom particulier, pour expliquer et motiver son refus. Il y reconnaît la réalité des effets singuliers produits par Mesmer, et les attribue à l'action de la chaleur animale. En 1790, il fut nommé membre de la municipalité de Paris, et chargé, à ce titre, de l'administration des hôpitaux et hospices de cette ville, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1792. En 1804, il fut nommé l'un des professeurs de la faculté de médecine de Paris: mais en 1822, il fut arbitrairement privé de sa chaire ainsi que plusieurs de ses collègues. En 1826, l'affaiblissement de sa santé et de sa vue l'engagea à se démettre de ses fonctions de professeur de botanique au Muséum. Malgré les progrès de l'âge, il conserva jusqu'à sa mort, et son amour pour la science et toute la netteté de son esprit. Depuis la publication de son *Genera*, il était sans cesse occupé de perfectionner l'ensemble et les détails de ce grand travail. Les résultats de ses recherches à ce sujet ont été publiés dans une suite de *Mémoires* qui font partie de la collection du Muséum d'histoire naturelle; mais il n'a pu, comme il le voulait, donner une nouvelle édition de son ouvrage. Outre les écrits que nous avons mentionnés, on lui doit encore une suite de notices sur l'histoire du Muséum d'histoire naturelle (dans les *Annales du Muséum*), et un grand nombre d'articles de botanique dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, parmi lesquels on remarque surtout l'article sur la méthode naturelle des végétaux. — M. Adrien de Jussieu, fils de Laurent, né à Paris en 1797, continua l'illustration de cette famille. Il remplaça son père dans sa chaire de botanique au Muséum en 1826, et fut reçu en 1831 membre de l'Académie des Sciences. Il mourut en 1853.

JUSSY-L'ÉVÊQUE, bourg de Suisse (Genève), à 19 kil. S. E. de Genève; 1,200 hab. Château du Crest, qui a longtemps appartenu à Agrippa d'Aubigné. Anc. résid. de l'*évêque* de Genève.

JUST, JUSTE ou JUSTIN (saint), martyr, natif d'Auxerre, confessa la foi et mourut dans le Beauvaisis. L'Église l'honore le 18 octobre.

JUSTE (saint), archevêque de Lyon sur la fin du IVe siècle, assista aux conciles de Valence, 374, d'Aquilée, 381, et y combattit les Ariens. Il quitta son siége pour aller vivre en anachorète dans les déserts de l'Égypte. On le fête le 2 septembre.

JUSTE-LIPSE, *Justus Lipsius*, savant philologue hollandais, né en 1547 près de Louvain, fut d'abord secrétaire du cardinal de Granvelle (1569), qui l'emmena à Rome; enseigna l'histoire avec le plus grand éclat, d'abord à Iéna (1572-74), puis à Leyde (1579-91), et enfin à Louvain, et mourut en 1606. Sa vie fut traversée par les tracasseries que lui suscitèrent ses collègues et par des querelles religieuses. Né catholique, il se fit protestant, puis retourna au catholicisme. On lui reproche d'avoir fait l'apologie de l'intolérance. Parmi ses nombreux écrits on remarque: *Manuductio ad philosophiam stoicam, libri III*; *Physiologiæ stoicæ libri III*; *Politicorum libri IV*; *Poliorceticon libri V*; *De Militia romana libri V*; *Admiranda, sive de magnitudine romana libri IV*; *Monita et exempla politica*, et ses *Commentaires* sur Tacite, Sénèque, etc. La collection complète de ses œuvres a été publiée à Anvers, 1637, 6 vol. in-fol., et Wesel, 1675, 4 vol. in-8. Un des principaux mérites de Juste-Lipse est d'avoir fort bien fait connaître le stoïcisme.

JUSTIN, historien latin, qui florissait sous les Antonins, au IIe siècle, a rédigé un *Abrégé de l'histoire universelle de Trogue-Pompée*, en 44 livres: ouvrage élémentaire, écrit avec simplicité et élégance, et devenu classique. Il fait partie des collections *ad usum Delphini*, *Variorum*, etc., et a été publié par Wetsel, 1806. Il a été traduit en français, notamment par l'abbé Paul, 1774, et par MM. Pierrot et Boitard (dans la collect. Panckoucke), 1827, 2 v. in-8.

JUSTIN (saint), dit *le Philosophe*, docteur de l'Église, né vers l'an 103 à Flavia Neapolis (l'ancienne Sichem) en Palestine, était d'abord païen et avait adopté la secte de Platon. Il reçut le baptême vers l'âge de 30 ans, et vint à Rome où il ouvrit une école de philosophie chrétienne. Calomnié par le philosophe cynique Crescentius, il fut condamné à mort par le préfet de Rome, et subit le martyre vers l'an 167. On le fête le 13 avril. Saint Justin a laissé plusieurs ouvrages, tous écrits en grec, entre autres deux *Apologies de la religion chrétienne*, un traité de la *Monarchie de Dieu*. Ses œuvres ont été publiées, grec-latin, par dom Maran, Paris, 1742, in-fol., et par Otto, Iéna, 1842; et trad. en fr. par les abbés Chanut et Courcy. S. J. pensait que le Verbe avant son incarnation s'était révélé aux sages du paganisme; il mêla avec le christianisme plusieurs dogmes platoniciens. — Un autre saint Justin, martyr en Parisis, est fêté le 8 août.

JUSTIN Ier, dit *le Vieux*, empereur d'Orient, né en 450 en Thrace, fut d'abord berger, puis soldat; il parvint aux premières dignités sous l'empereur Léon, et fut porté sur le trône par une intrigue à la mort d'Anastase, 518. Il régna sagement et apaisa pour un temps les querelles religieuses. Son règne fut troublé par les factions des *Verts* et des *Bleus*. Il mourut en 527 après s'être associé son neveu Justinien.

JUSTIN II, dit *le Jeune*, neveu de Justinien, lui succéda en 565, débuta bien, mais se livra bientôt aux débauches et à la cruauté et abandonna l'autorité à

Sophie, son épouse, qui attira une foule de maux sur l'empire (*V.* NARSÈS). Il perdit la raison à la fin de sa vie, et mourut en 578, après avoir adopté dès 574 Tibère-Constantin, capitaine de ses gardes.

JUSTINE, *Flavia Justina Augusta*, impératrice romaine, était fille de Justus, gouverneur du Picénum. Elle épousa successivement le tyran Magnence, l'empereur Valentinien (368), et, après la mort de ce dernier, fit proclamer empereur Valentinien II, avec qui Gratien consentait à partager l'empire. Elle tenta à diverses reprises d'établir l'arianisme dans ses états; mais saint Ambroise empêcha l'exécution de ce projet. Le tyran Maxime ayant conquis une grande partie de l'Italie en 387, elle fut obligée de se retirer à Thessalonique; elle y mourut en 388.

JUSTINE (sainte), vierge et martyre, patronne de la ville de Padoue, périt dans la persécution de Dioclétien. On la fête le 7 octobre. — Une autre Ste J., martyre à Nicomédie en 304, est h. le 26 sept.

JUSTINIANA, nom de deux villes de l'empire d'Orient, dans la Thrace et la Dacie Méditerranéenne, embellies ou agrandies par Justinien, et distinguées l'une de l'autre par les épithètes de *Prima* et de *Secunda*. On nomme aussi la 1e *Tauresium* et la 2e *Ulpianum*. *Voy.* ces noms.

JUSTINIANI, famille italienne. *Voy.* GIUSTINIANI.

JUSTINIEN I, empereur d'Orient, 527-565, neveu de Justin I, né en 483, à Tauresium en Mésie. Le règne de ce prince est célèbre par les querelles des factions du cirque dites les *Verts* et les *Bleus*, par les exploits de Bélisaire et de l'eunuque Narsès contre les Goths d'Italie et les Vandales d'Afrique, ainsi que par les victoires du premier sur les Perses; il est surtout signalé par la réforme des institutions judiciaires. Justinien fit réviser par une commission de jurisconsultes, à la tête desquels était Tribonien, toutes les constitutions ou ordonnances de ses prédécesseurs, et en forma le code qui porte son nom (529). Le *Code* fut suivi du *Digeste* ou *Pandectes*, des *Institutes* et des *Novelles* (tous ces ouvrages ont été réunis sous le titre de *Corpus juris civilis*). Justinien s'occupa aussi des affaires de religion, mais avec plus de zèle que de lumières. Il avait épousé Théodora, femme célèbre par sa beauté, mais aussi par ses débauches, qui exerça sur lui un empire absolu et déshonora une partie de son règne.

JUSTINIEN II, dit *Rhinotmète* (c'est-à-dire *Nez coupé*), empereur d'Orient, succéda en 685 à Constantin Pogonat, son père. Il se rendit si odieux par sa tyrannie et par ses cruautés, que ses sujets se révoltèrent, lui coupèrent le nez et l'exilèrent dans la Chersonèse de Thrace, en 694. Il resta en exil dix ans, pendant lesquels l'empire fut gouverné par Léonce et Tibère Absimare; mais il se fit replacer sur le trône en 705 par Tribellius, roi des Bulgares. Il périt assassiné en 711.

JUSTINIEN, nom d'une noble famille de Venise. *Voy.* GIUSTINIANI.

JUSTINOPOLIS, auj. *Capo-d'Istria*, ville de la prov. d'Istrie, nommée primitivement *Ægida*, au S. de Tergeste, fondée par Justinien I en l'honneur de Justin I son oncle.

JUTERBOCK, ville des États prussiens (Brandebourg), à 48 kil. S. de Potsdam; 3,250 hab. Vieilles fortifications. Toiles, lainages, eau-de-vie, brasseries. — Victoire des Suédois, commandés par Torstenson, sur le général autrichien Gallas (1644).

JUTES, ancien peuple de la Germanie, qui appartenait à la famille gothique, a donné son nom au Jutland. *Voy.* GOTHS et JUTLAND.

JUTLAND, *Jylland* des Danois, la *Chersonèse Cimbrique* des anciens, *Jutia* ou *Juetlandia* en latin moderne, presqu'île du Danemark, entre 55° 24' et 57° 36' lat. N., et entre 5° 18' et 9° 6' long. E., est bornée au S. par le Sleswig, au N. par le Skager-Rack, et au N. E. par le Cattegat; elle a 280 kil. sur 200, et 440,000 hab. Ch.-l. Viborg. Quelquefois on étend le nom de Jutland au Sleswig, et l'on prolonge la péninsule jusqu'à l'Eider. Le Jutland n'est pas une division administrative du Danemark; il contient dix bailliages et sept duchés (en y comprenant le Sleswig). *Voy.* DANEMARK. — Le climat du Jutland est âpre, froid, humide; le sol est presque partout sablonneux ou marécageux. Dans la partie septentrionale s'étend un vaste golfe appelé *Limfiord* (*Voy.* ce mot). La pêche, l'éducation des chevaux, l'exploitation de quelques houillères et tourbières, occupent surtout les habitants. Le Jutland, jadis habité par les Cimbres, qui lui ont valu le surnom de *Chersonèse Cimbrique*, le fut ensuite par les *Jutes* ou *Iots* (tribu de Goths), d'où son nom actuel.

JUTUNTORUM FORUM, ville d'Italie, auj. CAÎEZE.

JUTURNE, sœur de Turnus, fut aimée de Jupiter qui lui donna l'immortalité. Elle laissa son nom à une fontaine qui coule près du Numicus.

JUVAVUM ou JUVAVIA, auj. *Salzbourg*, ville du diocèse d'Illyrie occidentale, dans la Norique 2e ou Riveraine, au S. O., sur la *Salsa*.

JUVÉNAL, *Decimus Junius Juvenalis*, fameux poëte satirique latin, né à Aquinum vers l'an 42, étudia sous Fronton et sous Quintilien, et fut quelque temps avocat. Il ne composa ses premières satires que sous Domitien, et ne les publia que sous Trajan et Adrien. Elles obtinrent alors l'applaudissement général, mais la 7e (sur la *Misère des gens de lettres*) lui fut nuisible. Un histrion, favori d'Adrien, croyant que le poëte avait voulu le désigner par une allusion, le fit reléguer à Syène, dans la Haute-Égypte, avec le titre de préfet d'une légion. Juvénal mourut, à ce qu'on croit, dans cette espèce d'exil, âgé, dit-on, de plus de 80 ans. Selon d'autres traditions il serait mort à Rome. Nous avons de ce poëte 16 satires; toutes sont remarquables par l'énergie, la hardiesse et la véhémence du style, et surtout par l'accent de conviction avec lequel le poëte exhale son indignation contre les vices de son siècle. Les plus célèbres sont celles sur la *Noblesse*, sur les *Vœux*, sur les *Femmes*, et sur le *Turbot* au sujet duquel délibéra le sénat romain. Les éditions les plus estimées de Juvénal sont celles dites: *Variorum*, 1648; *Ad usum Delphini*, 1684; de Ruperti, Leipsick, 1801; d'Achaintre, Paris, 1810. Les meilleures traductions sont: en prose, celles de Dusaulx, Paris, 1770, revue par M. Pierrot, 1825; de Baillot, 1823, in-8; de M. Courtaud-Diverneresse, 1831, 2 vol. in-32; et en vers, celles de M. Raoul, 1812 et 1826; de Méchin, 1817; de Bouzique, 1843.

JUVÉNAL OU JOUVENEL DES URSINS (Jean), magistrat français, né à Troyes vers 1350, mort en 1431, fut nommé en 1388 prévôt des marchands; eut la confiance de Charles VI, s'opposa au duc de Bourgogne qui l'accusa de sédition et essaya vainement de le faire condamner (1393); sauva le roi des mains de ce prince; devint en 1400 avocat du roi, puis chancelier, et présida le parlement qui siégea à Poitiers. La ville de Paris lui donna, en reconnaissance de ses services, le bel hôtel des Ursins, dont il ajouta le nom au sien propre.

JUVÉNAL DES URSINS (Guillaume), chancelier de France sous Louis XI, fils du précédent, né à Paris en 1400. Également propre à la robe et à l'épée, il fut successivement conseiller au parlement, capitaine des gendarmes, lieutenant-général du Dauphiné, bailli de Sens, et devint enfin chancelier de France en 1445. Déposé et emprisonné en 1461 par le soupçonneux Louis XI, il parvint à faire reconnaître son innocence, et fut rétabli en 1465 d'une manière honorable. Il mourut en 1472. — Son frère, Jean Juvénal des Ursins, fut archevêque de Reims en 1449, sacra Louis XI, fut un des év-

ques qui revirent la sentence prononcée par les Anglais contre la Pucelle d'Orléans, et mourut en 1473, également recommandable par ses vertus épiscopales et par ses connaissances littéraires. Il a laissé une *Histoire du règne de Charles VI depuis 1380 jusqu'en 1422*, imprimée en 1614, in-4.

JUVENCUS (Vettius Aquilinus), poëte chrétien, né en Espagne d'une famille illustre, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et vécut sous le règne de Constantin-le-Grand. Il a composé une Vie de Jésus-Christ en vers latins sous ce titre : *Historiæ evangelicæ libri IV*, imprimée ordinairement dans les éditions de Sédulius, de Fortunat, etc., et publiée séparément par Ehrard Reusch, Francfort, 1710. — Un autre Juvencus, du XIIe siècle, est auteur d'une *Vie d'Attila*, publiée à Ingolstadt, 1604.

JUVENCUS, jésuite. *Voy.* JOUVENCI.

JUVERNIE. *Voy.* HIBERNIE.

JUVIGNÉ-DES-LANDES, ville du dép. de la Mayenne, à 8 kil. O. d'Ernée; 2,500 hab.

JUVIGNY, ch.-l. de canton (Manche), à 7 kil. N. O. de Mortain; 700 hab. *Voy.* RIGOLEY.

JUVIGNY-SOUS-ANDAINE, ch.-l. de canton (Orne), à 11 kil. S. E. de Domfront; 1,900 hab.

JUVISY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 13 kil. N. O. de Corbeil, sur la pente d'une montagne, près des rives de l'Orge et de la Seine: 500 hab. Château et parc magnifique d'après les dessins de Le Nôtre. Il est traversé par un chemin de fer.

JUZGHAT, *Osiana* ou *Soanda* des anciens, ville de la Turquie d'Asie (Sivas), par 39° 42' lat. N., 32° 30' long. E.; 16,000 hab. Ch.-l. du sandjakat de Juzghat. Murailles en briques; palais du pacha; maisons petites, mais bien bâties; mosquée sur le modèle de Sainte-Sophie à Constantinople. Mines de plomb aux environs. — Le sandjakat de Juzghat est situé dans le S. O. du pachalik de Sivas, entre les sandjakats de Tchouroum, d'Amasieh, de Sivas, la Caramanie et le Kizil-Irmak. Il a 200 kil. sur 90. Il est gouverné par un pacha indépendant.

K

N. B. *Cherchez par C, CH, Q, les mots qui ne seraient pas ici.*

K. Cette lettre s'emploie souvent dans les abréviations à la place du C, et signifie *Cæso*, *Caius*, *Cæsus*, *Cæsar*.

KAAB, poëte arabe, contemporain de Mahomet, avait commencé par écrire contre le prophète. Lorsque Mahomet se fut emparé de La Mecque, Kaab, craignant sa vengeance, fit à son éloge un beau poëme qui est au nombre des sept Moallakats (poëmes suspendus au temple de La Mecque). Ce poëme a été publié à Leyde, traduit en latin par Lette, 1748, avec d'autres poésies orientales.

KAABA (la). *Voy.* MECQUE (LA) et KAÇABA.

KAADEN, ville de Bohême, à 25 kil. N. O. de Saatz; 3,500 hab. Draps, lainages, grains. Gymnase.

KAARTA, état de la Sénégambie, entre le Ludamar au N., le Fouladou au S., le Bambara à l'E., le Kasson à l'O. Capitale, jadis Kemmou, auj. Elimané. Bien peuplé. Poudre d'or et ivoire.

KABAILS, *Cabyli*, peuple indigène de l'Afrique, d'orig. berbère, habite les mont. de l'Atlas, dans les états d'Alger et de Maroc; il est à peu près indépendant et vit aux dépens des habitants des plaines. Les Kabaïls sont divisés en tribus nombreuses, parmi lesquelles on distingue les Beni-Abbes, les Couces et les Henneichas. Ce sont probablement les vrais indigènes de la Barbarie intérieure; ils ne doivent être confondus ni avec les Arabes, ni avec les Maures, ni avec les Turcs.

KABAN-MAADEN, ville de la Turquie d'Asie (Diarbékir), à 150 kil. N. O. de Diarbékir, près de l'Euphrate. Aux environs, mines de fer, de cuivre, d'argent, etc.

KABARDAH, contrée de la Russie d'Europe, dans la région caucasienne, forme la Circassie proprement dite, et a pour bornes, au N. le Térek et la Malka, au S. le pays des Ossètes, et à l'O. l'Abascie. Elle se divise en deux régions : Grande-Kabardah, à l'O. (subdivisée elle-même en quatre hordes), et Petite-Kabardah, à l'E. (subdivisée en deux). Cette contrée est arrosée par le Térek et ses affluents. Le sol est fertile et le climat doux, mais les habitants sont peu agriculteurs; ils préfèrent la vie nomade et pastorale, ainsi que le brigandage. (*Voy.* CIRCASSIE.)

KABOU, pays de la Sénégambie occidentale, entre le Rio-Grande et le cours supérieur de la Gambie. Lieu principal, Sumakonda. Il est arrosé au N. O. par le Geba. Climat chaud, humide et malsain. Sol fertile en riz, céréales, indigo et coton. Poudre d'or, ivoire et argent.

KABOUCHAN, ville d'Iran (Khoraçan), à 110 kil. O. de Meschéd. Résidence d'un chef indépendant qui peut mettre 12,000 hommes sur pied.

KABOUL ou CABUL, *Cophès*, riv. d'Asie, prend sa source dans l'Hindou-Kouch, au nord de l'Afghanistan, traverse cette dernière province, ainsi que celles de Kaboul (où il arrose la ville de Kaboul), Loghman, Djelalabad, Pichaver, et se perd dans le Sind au N. d'Attok, après un cours de 350 kil. Ce fleuve est trop rapide pour être navigable.

KABOUL, ville d'Asie, capitale de la province de Kaboul et de tout l'Afghanistan, au milieu d'une plaine délicieuse, à 320 kil. N. E. de Kandahar, par 34° 10' lat. N., 66° 55' long. E. Jadis 80,000 hab., auj. 60,000 au plus. Mur de brique; citadelle dite *Balla-hissar*, résidence du souverain; bazar. — Dès le VIIe siècle, Kaboul était la résidence d'un prince hindou. L'empereur Babour en fit quelque temps sa capitale. En 1739, Nadir-Chah la prit et la pilla. Timour-Chah en fit en 1774 la capitale de l'Afghanistan. Les Anglais l'ont saccagée en 1842.

KABOUL (province de), province de l'Afghanistan ou royaume de Kaboul, bornée au N. O. par le pays de Balkh, au N. par le Turkestan, à l'E. par les provinces de Loughman et de Djelalabad, au S. par celle de Gazna, et à l'O. par le Khoraçan; 200 kil. sur 80; ch.-l. Kaboul. On trouve dans cette province des montagnes, mais peu de rivières; déserts immenses; plaines, plusieurs vallées, divers cantons fertiles. Mines d'or, d'argent, de fer, mais à peine exploitées; un peu d'industrie, tissus de coton, tapis, cuirs. Commerce par caravane, mais gêné par un état de guerre perpétuel.

KABOUL (royaume de), vaste état d'Asie, borné par le roy. de Hérat ou Khoraçan oriental et le Turkestan au N., les Seikhs à l'E., le Béloutchistan au S., l'Iran à l'O.; s'étend de 67° à 70° long. E., de 28° à 36° lat. N. Il se compose de tout l'Afghanistan et du Sistan, et a pour capit. générale Kaboul. — L'histoire du Kaboul se confond avec celle de l'Afghanistan; on donne indifféremment ces deux noms au royaume qui se forma dans ces contrées en 1747, à la mort de Nadir-Chah, et qui eut successivement pour chefs Ahmed-Khan (1747-1773), Timour-Chah, fils d'Ahmed (1773-1792), Zehman-Chah, fils de Ti-

mour (1792-1802), Mahmoud-Chah, frère de Mahmoud (1802-1818). Sous ces derniers règnes la puissance des rois de Kaboul fut détruite par les dissensions des princes et par l'insurrection des chefs des prov., et le pays fut envahi par Runjet-Sing, puis (1839-42) par les Anglais, qui n'ont pu s'y maintenir.

KABR-IBRAHIM ou KHATIL, l'ancienne *Hébron* ou *Kiriath-Arbe* des Juifs, ville de Syrie (Damas), à 40 kil. S. de Jérusalem ; 5,000 hab. Château-fort. Mosquée où l'on montre le tombeau d'Abraham, de Sara et de leurs descendants jusqu'à Joseph.

KABS, ville de l'état de Tunis. *Voy.* CABÈS.

KABYLES. *Voy.* KABAÏLS.

KAÇABA ou KASBA, nom donné par les Arabes, particulièrement dans les régences barbaresques, à la citadelle et au palais du souverain. On connaît surtout la *Kaçaba* ou *Casauba* d'Alger, citadelle située sur une éminence à l'extrémité S. de la ville. Elle était la résidence habituelle du dernier dey d'Alger. C'est dans la Kaçaba que les Français ont trouvé son trésor.—Pour la *Kasba* de la Mecque, *V.* MECQUE.

KACHAN, ville de Perse (Irak-Adjémi), à 150 kil. N. O. d'Ispahan, par 33° 51' lat. N., 48° 51' long. E.; 30,000 hab., jadis 150,000 hab. Trente mosquées, dix médresschs ou colléges, mur en terre, tours. Soieries, tapis, brocarts d'or et d'argent, velours, châles, tissus de coton, ustensiles en cuivre. Bons fruits (surtout les melons d'eau). Multitude de scorpions. — Cette ville fut fondée par Zobéide, femme du calife Haroun-al-Raschid. Sous le règne de Kérim-Khan, elle fut détruite par un tremblement de terre, mais bientôt après rebâtie.

KACHAU ou CASSOVIE, *Kassa* en hongrois, ville forte de Hongrie, ch.-l. du comitat d'Abaujvar, à 28 kil. S. d'Eperies, au confluent du Hernath et de la Tchémel ; 9,000 hab. Évêché. Académie royale, université, gymnase, école normale ; arsenal, deux casernes, fonderie ; moulins à poudre ; draps, tabac, poterie de grès, tanneries. — Kachau fut entourée de murailles sous le règne d'Emeric. En 1270, Etienne V, et plus tard André III l'agrandirent. En 1441 elle soutint un siége contre les Bohémiens.

KACHEMYR. *Voy.* CACHEMIRE.

KACHENAH, ville de la Nigritie centrale, par 15° 18' lat. N., 8° 30' long. E., jadis capitale d'un royaume puissant qui s'étendait au N. O. du lac Tchad et était arrosé au S. par le Niger. Aujourd'hui ce royaume est soumis aux Fellatahs, et Kachenah est bien déchue de son importance.

KACHGAR, riv. du Turkestan chinois, naît dans l'O. de cette contrée, coule à l'E. et grossit l'Yarkand après 880 kil. de cours. — Riv. de l'Afghanistan. *Voy.* KAMEH.

KACHGAR ou KACHKAR, ville du Turkestan chinois (Petite-Boukharie), ch.-l. du khanat de Kachgar, par 39° 25' lat. N., 71° 43' long. E.; 15,000 hab. Commerce d'étoffes de soie et de brocarts, ainsi que de chevaux que les Kirghiz y amènent en grand nombre. — Kachgar était jadis la capitale d'un empire puissant, possédé par des princes gengiskhanides ; aujourd'hui le khanat de Kachgar est nominalement tributaire de l'empire chinois, mais il est réellement indépendant.

KACHINE, ville de la Russie d'Europe (Tver), à 131 kil. N. E. de Tver ; 5,000 hab. Blanc de céruse. Ancien apanage des princes de Tver ; souvent ravagée aux XIIIe et XIVe siècles par les Tartares. — Le district de Kachine nourrit beaucoup de bestiaux et de chevaux ; il compte 80,000 hab.

KACHIRA, ville de la Russie d'Europe (Toula), à 140 kil. S. E. de Moscou ; 5,000 hab. Suif, tanneries, blanchisseries de cire. — Cette ville était jadis sur la rive gauche de l'Oka ; mais la guerre et la peste l'ayant dépeuplée du XVIe au XVIIe siècle, on la rebâtit en 1656 sur la rive droite. Le district de Kachira contient 100,000 hab.

KACHMIR. *Voy.* CACHEMIRE.

KADDALOR, *Cuddalore* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans le district d'Arkot mérid., à 20 kil. S. O. de Pondichéri, entre deux branches du Palaour. Grande, industrieuse, populeuse et bien bâtie. On la nomme aussi *Gondeleur*.

KADDAPA, dite aussi *Coddapa* ou *Cuddapa*, ville de l'Inde anglaise en-deçà du Gange (Madras), ch.-l. du district de ce nom, par 14° 32' lat. N. et 76° 28' long. E. Jadis possédée par un radjah dépendant du souverain de Golconde ; soumise par Aureng-Zeyb, et enfin prise par les Anglais en 1800.

KADDAPA, un des deux districts fournis à l'Inde anglaise immédiate par l'ancienne province de Balaghat, a, entre autres villes, Kaddapa, son ch.-l., Sidout et Gandikotta.

KADER-BILLAH, calife abbasside, régna de l'an 991 à l'an 1031 de J.-C. et se maintint toujours en paix avec les peuples voisins.

KADI. *Voy.* CADI.

KADICHAH, première femme de Mahomet, née l'an 564 de J.-C., était une riche marchande de la tribu arabe des Koraïchites. Elle était déjà veuve de deux maris, et avait 40 ans, lorsqu'elle prit à son service, comme facteur ou intendant, Mahomet, alors âgé de 25 ans, qui lui inspira les sentiments les plus vifs d'amour et d'admiration, et obtint bientôt sa main. Kadichah donna quatre garçons et quatre filles au prophète, entre autres la belle Fatime. Elle mourut en 628, après une union de 24 ans.

KADI-KEUI, l'ancienne *Chalcédoine*, ville de la Turquie d'Asie, sur la mer de Marmara, vis-à-vis de Constantinople, et à 3 kil. S. E. de Scutari.

KADJAAGA ou KAIAGA, petit état de Sénégambie, entre ceux de Gedumа au N., de Bambouk au S., de Feutatoro à l'O., et de Kasson au N. E.; 100,000 hab. Capitale, Galam. Mines d'or, tabac.

KADJARS (dynastie des), dynastie turcomane qui règne actuellement en Perse, a pour chef Mohammed-Haçan-Khan, qui était fils d'un gouverneur du Mazandéran, sous le règne de Chah-Thamasp II, et qui se rendit indépendant vers 1748, à la faveur des troubles occasionnés par la mort de Thamasp-Khouli-Khan. Après avoir régné seulement sur les provinces du Nord (Mazandéran, Ghilan, Asterabad), et avoir eu à combattre divers compétiteurs, notamment Kérim-Khan, les Kadjars s'établirent définitivement sur le trône de Perse en 1794. Les princes de cette dynastie sont : Mohammed-Haçan-Khan (1748-1758), Aga-Mohammed, fils de Mohammed (1794-1797), Baba-Khan, plus connu sous le nom de Feth-Ali-Chah, neveu d'Aga-Mohammed (1797-1834); Mohammed-Mirza, petit-fils de Feth-Ali, et qui règne auj. Le nom de *Kadjars*, qui veut dire en turc *fugitif*, fut d'abord appliqué à des déserteurs de l'armée ottomane auxquels Chah-Abbas I donna un asile à la fin du XVIe siècle ; ils s'établirent en assez grand nombre dans le Mazandéran pour y former une tribu importante.

KADJARS ou GADJARS (monts), chaîne qui termine au Nord le vaste plateau du Kobi, et qui doit être regardée comme la continuation du Thian Chan ou mont Céleste, quoique entre ces deux chaînes s'étende un vaste plateau (le Kobi). Les monts Kadjars se dirigent à l'E., et arrivés près de Barin en Mongolie, ils se confondent avec les cimes neigeuses du Ta-Hang.

KADLUBEK ou KADLUBKO (Vincent), ancien historien polonais, né à Kariwow, était évêque de Cracovie, et mourut en 1223 ou 1233. On a de lui : *Chronicon regni Poloniae*, publié en 1612.

KADOM, ville de la Russie d'Europe (Tambov), à 200 kil. N. de Tambov ; 5,500 hab. — Fondée par les Tartares. Les Russes y battirent les Bulgares en 1209.

KADSAND ou CASSANDRIA (île de), île du roy.

la Hollande (*Zélande*), entre la mer d'Allemagne au N., l'Escaut occidental au N. E., et différents canaux au S. et au S. O. : 16 kil. sur 7. Lieu principal, Kadsand (600 hab.). Céréales, riches pâturages; fromages excellents. — Cette île faisait autrefois partie de la Flandre hollandaise. Dans le XVIe siècle, un grand nombre de protestants français réfugiés s'y établirent. Les Provinces-Unies la prirent en 1604 et les Français en 1794. Elle fit sous l'empire partie du dép. de l'Escaut.

KÆMPFER (Engelbert), voyageur et médecin allemand, né à Lemgo (Lippe) en 1651, mort en 1716, parcourut dès sa première jeunesse les états du Nord, accompagna en 1683 comme secrétaire d'ambassade Louis Fabricius, ambassadeur de Suède, à Moscou et à Ispahan; puis s'embarqua comme médecin sur une flotte hollandaise, visita l'Inde, les îles hollandaises, et pénétra jusqu'au Japon où il fit les plus précieuses observations sur le pays et sur l'histoire naturelle (1690-93). Il revint en Europe en 1693, et se fixa dans sa patrie où il fut nommé médecin du comte de Lippe. Il publia en 1712, à Lemgo, sous le titre d'*Amœnitates exoticæ*, in-4, un livre rempli de détails intéressants sur les pays qu'il avait parcourus, notamment sur le Japon. Il a laissé aussi de précieux manuscrits d'où Hans Sloane tira une *Histoire du Japon*, publiée en anglais, Londres, 1727, et traduite en français par Desmaizeaux, La Haye, 1731 ; ces manuscrits n'ont paru qu'en 1777. K. introd. l'acuponcture en Europe.

KÆSMARKT ou **KAISERSMARKT**, ville de Hongrie (*Zips*), sur la Poprad, à 17 kil. N. O. de Leutschau ; 3,900 hab. Flanelle, toiles; entrepôt de vins et de toiles. — Peuplée par des Saxons qui y furent appelés par les rois de Hongrie. L'empereur Sigismond la fortifia en 1433 pour la mettre à l'abri des incursions des Hussites.

KÆSTNER (Abrah.-Gotthelf), professeur de mathématiques à l'université de Gœttingue, né à Leipsick en 1719, mort en 1800, s'est surtout distingué par son enseignement et par ses livres élémentaires. Il fut un des membres les plus actifs de la société littéraire de Gœttingue et publia plusieurs volumes des Mémoires de cette société. Ses principaux ouvrages, outre ses traités élémentaires, sont une *Histoire des Mathématiques*, 1796-1800, 4 vol. in-8, en allemand, inachevée; *Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme*, en allemand, 1767.

KAFÉRISTAN (c.-à-d. en turc *pays des infidèles*), contrée de l'Asie centrale, au N. de l'Hindou-Kouch, comprend le bassin du Haut-Oxus, et une partie du cours du Kachgar ou Kameh. Outre le Kaféristan proprement dit, qui renferme le district de Tchitral dans la vallée du Kameh, on y remarque le khanat de Kandouz (avec les districts de Khoulloum, de Heïbuck, de Gori, d'Inderab, de Talighan et de Hazzirout-imam), le Badakchan, le Koulab, le *Chaghnan*, le Wakhan et le Derwaz. Les habitants du Kaféristan sont idolâtres ; c'est ce qui leur a fait donner le nom de *Kafres* (c.-à-d. *infidèles*).

KAFER-NIHAN, rivière de la Tartarie, dans l'état d'Hissar ; descend des monts Kachgar-Davan, sur les limites de l'état de Khokhan; coule au S. O., passe près d'un petit bourg de même nom, puis auprès d'Hissar, et se joint au Djihoun après 450 kil. de cours.

KAFFA, ville de Russie. *Voy.* CAFFA.

KAFFER, riv. de Perse, sort du mont Kobil, à l'O. de Chyraz, coule au S. E., et se perd dans la vallée de Kaffer après 200 kil. de cours. — Bourg de Perse, à 90 kil. S. E. de Chyraz, sur la rive gauche, résidence d'un khan.

KAFOUR, souverain de l'Égypte, avait d'abord été esclave. Mohammed-Ikchid en mourant le nomma régent pour Aboul-Cacem, son fils, l'an de J.-C. 946 ; il conserva l'autorité sous Aboul-Haçan, frère d'Aboul-Cacem, et monta lui-même sur le trône à la mort de ce dernier en 966. Il ne régna que deux ans, et fut universellement regretté. Après sa mort, l'Égypte fut envahie par les Fatimites.

KAFSA, ville d'Afrique. *Voy.* CAFSA.

KAHER-BILLAH, calife abbasside, succéda en 932 à son frère Moktader, qu'il avait tenté de détrôner trois années auparavant. Il révolta ses sujets par ses cruautés et son avarice; ils le surprirent une nuit que l'ivresse l'avait plongé dans un sommeil profond (934), lui crevèrent les yeux et le jetèrent dans une prison d'où il ne sortit que pour aller mendier pendant le reste de sa vie. Sous son règne, les Bouides formèrent un empire dans la Mésopotamie, et Mohammed-Ikchid se rendit indépendant en Égypte.

KAHIRAH (EL), ville d'Égypte. *Voy.* CAIRE (LE).

KAHLE (L.-Martin), professeur de droit, né à Magdebourg en 1712, mort en 1775, enseigna le droit à Gœttingue, à Marbourg, et remplit plusieurs emplois à Berlin. On a de lui, entre autres ouvrages, une édition augmentée de la *Bibliotheca philosophica* de Struvius, Gœttingue, 1748 ; un *Examen du livre intitulé Métaphysique de Newton et de Leibnitz*, en allemand, 1740, traduit en français par Gautier de Saint-Blanchard, La Haye, 1744 ; *Corpus juris publici*, 1744.

KAHLENGEBIRGE, *Cetius mons*, chaîne de montagnes d'Autriche, sur la rive droite du Danube, au S. O. de Vienne, a 100 kil. de long ; une partie de cette chaîne forme la forêt de Vienne (Wienerwald). L'extrémité orientale de la chaîne, dite *Kahlenberg* et *Josephsberg*, est très-élevée. — Le Kahlengebirge forme l'extrémité des Alpes noriques.

KAIANIENS ou **KAIANIDES**, nom donné par les Persans à la dynastie qui succéda à celle des Pichdadiens. Le premier des Kaïanides fut Kaï-Kobad (le Déjocès des Grecs ?), qu'on place vers 738 av. J.-C. On connaît surtout parmi ses successeurs : Kaï-Kaous (Astyage) ; Kaï-Kosrou (Cyrus), 536 ; Lohrasp (Cambyse), 530 ; Gouchtasp (Darius, fils d'Hystaspe), 521 ; Xercès, 486 ; Ardechir-Diraz-Dest (Artaxercès-Longuemain), 471 ; Xercès II, Sogdian et Darab (Darius Nothus), 424 ; Artaxercès-Mnémon, 404 ; Artaxercès Ochus, 362 ; Arsès, 338 ; Darab II (Darius Codoman), 336, qui fut détrôné par Alexandre en 331, et en qui finit la dynastie.

KAIEM-BIAMRILLAH, calife abbasside, fils de Kader-Billah, régna de 1031 à 1075. Il se vit pour quelque temps contraint d'abandonner Bagdad, mais il y fut rétabli par le sultan du Khoraçan, Togrul-Beg, dont il avait imploré l'assistance ; il paya ce service par un entier asservissement aux volontés de Togrul-Beg et de ses successeurs.

KAIFFA. *Voy.* CAIFA.

KAI-KAOUS, roi persan de la dynastie des Kaïaniens, est peut-être le même qu'Astyage. (*Voy.* ASTYAGE et KAIANIENS). — Nom de deux princes seldjoucides qui régnèrent à Konieh. On les nomme aussi *Azzeddin*. *Voy.* KONIEH.

KAI-KOBAD, premier prince des Kaïaniens, le même que Déjocès. *Voy.* DÉJOCÈS et KAIANIENS. — Prince seldjoucide de Konieh. *Voy.* KONIEH.

KAI-KOSROU (Gaiatheddin), nom de trois princes seldjoucides de Konieh. *Voy.* KONIEH.

KAIMES ou **KAMES** (lord). *Voy.* HOME.

KAINARDJI (KOUTCHOUK-), ville de la Turquie d'Europe, à 70 k. S. de Silistrie (ancienne Bulgarie), est célèbre par le traité qu'y signèrent en 1774 Abdoul-Hamed et Catherine II : il donnait à la Russie le pays entre le Dniepr et le Bog, lui ouvrait la mer Noire, et assurait l'indépendance aux Tartares de la Crimée et du Kouban.

KAINSK, ville forte de Sibérie (Tomsk), à 420 kil. S. O. de Tomsk ; 3,400 hab. Bâtie pour contenir les Kalmouks et les Kirghiz.

KAIOMARTS, nom du premier homme dans la mythologie du Zend-Avesta. *Voy.* PICHDADIENS.

KAIOR ou CAYOR, état de Nigritie, s'étend le long de la côte jusqu'au-delà du cap Vert. Ch.-l., Ghighis. C'est le plus puissant des états ghiolofs; le roi du Kaior prend le titre de *Damel*.

KAIOUK ou GAIOU-KHAN, 3e grand-khan des Mongols, petit-fils de Gengis-Khan et fils d'Oktaï, né vers 1205, mort en 1248, vécut longtemps en Hongrie; mais après la mort de son père, qui avait étendu sa domination dans l'Asie centrale et l'empire chinois, il revint en Asie (1246). Son neveu avait succédé à Oktaï; il se fit donner la régence et bientôt après la couronne. Kaiouk acheva la conquête de la Chine commencée par Oktaï; mais la mort vint l'arrêter subitement au milieu de ses victoires. Kaïouk est connu dans les listes des souverains de la Chine sous le nom de Ting-Tsoung.

KAIR-EDDYN. *Voy.* BARBEROUSSE.

KAIROUAN ou KAIRWAN, ville importante de Barbarie, dans l'état de Tunis, à 130 kil. S. E. de Tunis, par 7° 37' long. E., 35° 36' lat. N.; 50,000 h.; v. sainte, cél. mosquée. Entrepôt du comm. avec l'intérieur de l'Afrique. — On croit que cette ville occupe l'emplacement de l'ancien *Vicus Augusti*. Elle doit son importance aux Arabes. Elle devint vers l'an 670 la capitale d'une puissante principauté qui fut d'abord soumise aux califes, puis se rendit indépendante sous les Aglabites (780-909). Les Fatimites expulsèrent les Aglabites de Kairouan et y régnèrent jusqu'en 972, époque où Moez Ledinillah, devenu maître de l'Égypte, céda le gouvernement de Kaïrouan à Youssouf-ben-Zeïri, chef de la dynastie des Zeïrites. Les Almohades de Maroc envahirent le Kaïrouan en 1150. Lors de la décadence de cette dynastie au XIIIe siècle, Kaïrouan passa sous la domination des princes de Tunis, et auj. encore cette ville est tributaire du pacha de Tunis.

KAISAKS, nom que se donnent eux-mêmes les Kirghiz. *Voy.* KIRGHIZ.

KAISARIEH, *Cæsarea*, nom commun à plusieurs villes d'Orient. Les deux plus célèbres sont: 1° une ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 220 kil. N. E. de Konieh; 25,000 hab. Ch.-l. de livah. Murs, tours; collége grec. Maroquin, coton. C'est l'ancienne *Césarée de Cappadoce* ou *Mazaca*. Prise et dépeuplée par Sapor, roi de Perse, sous le règne de Valérien. Elle avait alors 400,000 hab. — 2° une ville de Syrie (Acre), à 95 kil. N. O. de Jérusalem (auj. en ruines et presque abandonnée). C'est l'ancienne *Césarée de Straton*, ou *de Drusus*. Elle fut surtout célèbre au temps des croisades. *Voy.* CÉSARÉE.

KAISERSBERG, bourg de France, ch.-l. de canton (H.-Rhin), à 15 kil. S. de Colmar, sur un affluent du Fecht; 3,383 hab. Toiles et fils de coton; excellent vin dans les environs. Patrie du réformateur Mathias Zell et de Joseph Lange. — Fondée par l'empereur Frédéric Barberousse, elle fut ville libre et impériale dès son origine. Avec Münster et Turkheim elle formait ce qu'on nommait la dynastie de Kaisersberg, dépendante de la préfecture d'Haguenau. Rodolphe de Habsbourg s'en empara au XIIIe siècle; elle fut cédée à la France en 1648. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres entre la France et l'Allemagne aux XVIIe et XVIIIe siècles.

KAISERSLAUTERN, ville de la Bavière Rhénane, ch.-l. de district, à 49 kil. N. O. de Spire; 6,200 hab. Murailles, trois églises; séminaire normal et gymnase. Coton, bas, bière. — Cette ville est importante comme position militaire, parce qu'elle domine le passage des Vosges qui conduit de France à Mayence et à Landau. Hoche y livra plus. combats aux Prussiens, mais y fut battu en 1794; Moreau en expulsa les Autrichiens en 1795; elle fut alors réunie à la France et forma jusqu'en 1814 le ch.-l. d'un arr. du dép. de Mont-Tonnerre.

KAISERSTUHL, groupe de montagnes du grand-duché de Bade, entre le Rhin, l'Elz et le Treisam: 50 kil. de circuit environ. Sommet principal, le Todtenkopf. — Ville de Suisse (Argovie), à 31 kil. N. E. d'Aarau; 550 hab. Elle occupe l'emplacement de l'ancien *Forum Tiberii*.

KAKÉTIE ou KAKHETH, prov. de la Géorgie, sur la gauche du Kour et au S. du Caucase, entre le pays des Lesghiz à l'E., la Kartalinie, et la Somkhétie à l'O.: 220 kil. sur 100; 90,000 h. V. princ. Sinak et Télavi. Beaucoup de villages; sol très fertile, vin, blé, garance, fruits, etc. — La Kakétie appartient à la Russie depuis 1802. *Voy.* GÉORGIE.

KAKIG I, roi d'Arménie de 989 à 1020, de la famille des Pagratides, vainquit plusieurs peuples rebelles de l'Arménie orientale (989-992), fit quelques autres guerres, et embellit sa capitale.

KAKIG II, dernier roi pagratide en Arménie, monta sur le trône à 17 ans, et régna de 1042 à 1079. Étant allé à la cour de Constantin Monomaque (1045), il fut retenu par ce prince, qui le contraignit à le désigner pour son successeur au trône d'Arménie, et lui donna en échange une ville de Cappadoce. Ayant fait dans la suite quelques incursions sur les terres des Grecs, il fut pris et massacré, 1079.

KAKONDI, ville de Sénégambie, chez les Nalous, à 280 kil. N. de Sierra-Léone. Le major Peddi et le capitaine Campbell y sont morts.

KAKONGO. *Voy.* CACONGO.

KAKORO, riv. de Sénégambie, dans le Fouladou, naît par 12° 10' lat. N., et grossit le Sénégal par 13° 3'. Cours, 400 kil.

KALAMATA, ville de Grèce. *Voy.* CALAMATA.

KALB, ville du roy. de Wurtemberg. *Voy.* CALW.

KALB (Jean, baron de), général des armées américaines, né en Allemagne, à Nuremberg, en 1732, était entré fort jeune au service de la France. Il se trouvait aux États-Unis pour une mission dont l'avait chargé le ministre Choiseul, lorsqu'éclata la guerre de l'indépendance (1770); il se prononça vivement en faveur des Américains, et après un voyage en France revint accompagné d'un grand nombre d'hommes distingués, parmi lesquels le général La Fayette (1776). Il obtint un des principaux commandements de l'armée et périt glorieusement à la bataille du camp de Clermont en 1780.

KALED. *Voy.* KHALED.

KALENBERG, principauté du roy. de Hanovre, entre celles de Lunebourg et Hildesheim, le duché de Brunswick, la principauté de Lippe-Detmold, la Hesse-Cassel, la Hesse-Electorale, la principauté de Schauenburg-Lippe et la prov. de Hoya: 90 kil. sur 40; 160,000 hab. Ch.-l., Hanovre. Montagnes au S., plaines au N.; marais, sables et bruyères. Ce pays est arrosé par le Weser au S. O. et la Leine au N. O. Il produit en abondance grains, lin, navette, légumes, etc.; fer, houille, sel, chaux, pierre, tourbe, etc. Assez d'industrie. — Cette principauté doit son nom à un vieux château-fort situé à quelques kil. au S. de la ville de Hanovre. Au moyen âge elle appartint d'abord à la maison de Lunebourg; mais elle devint en 1473 la propriété de la branche de Wolfenbüttel, puis revint de nouveau à la branche de Brunswick-Lunebourg en 1634; passa ensuite par partage à la ligne de Zell, et échut par héritage en 1705 à Ernest-Auguste, électeur de Hanovre. A partir de ce moment, elle a toujours appartenu au Hanovre.

KALGOUIEV, île de la Russie d'Europe (Arkhangel), dans l'Océan Glacial Arctique, par 68° 44'-69° 27' lat. N. et 64° 20'-65° 30' long. E.: 90 kil. sur 60. Renards, isatis; peaux de cygne, duvet et plumes d'oies sauvages. Arbres nains.

KALI, riv. de l'Hindoustan, prend sa source sur le versant méridional de l'Himalaya, traverse

la Népal, l'Aoude, et va se joindre à la Gograh (un des principaux affluents du Gange) par 27° 40' lat. N., 79° long. E. Cours, 450 kil.

KALIANI ou CALLIANY, ville de l'Inde anglaise (Bombay), à 49 kil. N. E. de Bombay, sur la rive gauche du Houlas, par 70° 52' long. E., 19° 17' lat. N. Peuplée et commerçante, quoique bien endommagée par les guerres des Mahrattes et des Mahométans.

KALIB TCHELEBI. *Voy.* HADJI-KHALFA.

KALICH ou KALISZ, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 215 kil. O. de Varsovie, sur la Prosna; 15,000 h. Ch.-l. d'une des woiwodies de l'ancienne Pologne. Evêché cath. Gymnase, institution de cadets. Lainages, toiles, draps, gants, tanneries. Près de cette ville les Russes défirent complétement les Suédois en 1706. Il y fut conclu en 1813 un traité d'alliance entre l'empereur de Russie et le roi de Prusse. — La waiwodie de Kalich, située entre celles de Masovie, de Sandomir, de Cracovie et les États prussiens, a 200 kil. sur 90, et compte 590,000 hab. Elle se divise en 5 obwodies.

KALIDASA, célèbre poëte indien, a composé en langue sanscrite des poëmes (un entre autres qui renferme l'histoire de *Raghu*), des drames dont le plus connu est intitulé : *la Reconnaissance de Sacountala*, ou *l'Anneau fatal* (traduit en français par M. Chézy, Paris, 1830, avec le texte sanscrit), et plusieurs poésies lyriques. Ce poëte paraît avoir vécu dans le 1er siècle av. J.-C. Quelques savants le croient beaucoup plus moderne.

KALIFES. *Voy.* CALIFES.

KALIL-ASCHRAF, sultan d'Égypte (1290-93), fils de Kélaoun, saccagea Damas et s'empara de presque toute la Syrie. Il se fit détester de ses sujets et périt assassiné.

KALIL-PACHA, grand-vizir d'Amurat II, remporta en 1444 la bataille de Varna, où périt le roi de Hongrie Ladislas, et contribua beaucoup à la prise de Constantinople par Mahomet II (1453). Néanmoins ce prince l'éloigna peu après des affaires, sous prétexte de trahison.

KALIOUGA ou KALI-YOUGA (c.-à-d. *âge noir*, *âge de fer*), ère en usage chez les Hindous, est importante comme commençant la période où l'histoire de l'Inde acquiert quelque authenticité, les 3 âges précédents étant tout à fait fabuleux. On fait remonter l'ère de Kaliouga à l'an 3101 av. J.-C., époque de la fondation du royaume de Magada ou Bahar.

KALKA (la). *V.* KHALKA. — KALKAR. *V.* CALCAR.

KALKAS, peuple mongol. *Voy.* KHALKAS.

KALKBRENNER (Christian), compositeur, né en 1755 à Munden (Hesse-Cassel), s'établit d'abord à Berlin où il fut attaché à la reine de Prusse et au prince Henri, et vint vers 1796 se fixer à Paris, où il mourut en 1806. On a de lui : *la Veuve de Malabar*, *Olympie*, *Saül*, *Don Juan*, *Œnone*, et des traités de musiq. — Son fils, Frédéric K., m. à Paris du choléra en 1849, s'est acquis une réputation européenne comme pianiste et professeur : il a fait école.

KALLINGER, ville très forte de l'Inde anglaise (Calcutta), à 125 kil. S. O. d'Allahabad, par 78° 5' long. E., 24° 58' lat. N., sur une haute montagne. Prise par les Anglais en 1813. — A 35 kil. au S. sont les célèbres mines de diamants de Pounah.

KALMOUKS ou ELEUTHES, peuple de la famille mongole, habite en grande partie, surtout depuis 1771, dans l'empire chinois où il occupe la Dzoungarie. Ils forment quatre grandes tribus : les Khochot, au nombre de 40,000 familles, dans le Khou-khou-noor; les Dzoungares proprement dits, réduits à 20 ou 30,000 familles ; les Torgoout, moins nombreux, dans l'O. de la Dzoungarie ; et les Durbet, qui sont mêlés, les uns aux Dzoungares, les autres aux Torgoout. Le reste des Kalmouks campe en Russie, sur la rive droite du Volga et sur les deux rives de la Kouma ; ils comptent 15,000 tentes. — Les Kalmouks sont de taille moyenne, maigres, laids; ils ont la tête large et plate, les yeux étroits, les lèvres épaisses, le nez écrasé, les cheveux noirs et le teint basané ; ils sont doux et hospitaliers, mais paresseux, sales et rusés. Ils professent la religion lamaïque, obéissent à un khan électif, élèvent beaucoup de troupeaux, campent sous des tentes de feutre et sont nomades. Les Russes en tirent quelques troupes légères et les emploient à défendre les frontières de l'empire contre les incursions des Kirghiz et des Nogaïs. — Les Kalmouks habitaient primitivement le Turkestan ; au XVIIe siècle, la nation presque tout entière émigra en Russie ; ils campèrent sur les bords de l'Emba, s'étendant jusqu'à l'Oural et l'Iaïk. Mais, en 1771, mécontents du gouvernement russe, les Kalmouks se transportèrent pour la plupart dans la Dzoungarie où l'empereur chinois Khian-loung leur permit de résider.

KALOCZA, ville de Hongrie (Pesth), à 110 kil. S. de Pesth ; 7,400 hab. Archevêché, séminaire.

KALOSKOPI ou BELVEDERE, ville de la Grèce moderne, elle est l'ancienne *Elis*.

KALOUGA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Kalouga, sur l'Oka, à 150 kil S. O. de Moscou ; 27,000 hab. : 10 kil. de tour. Archevêché ; 3,900 maisons ; gymnase, etc. Toiles à voiles, tissus de coton, drap, chapeaux, savon, raffinerie de sucre, etc. Grand commerce d'importation avec l'Allemagne. Cette ville existait dès le XIIIe siècle ; elle a occupé trois emplacements autres que celui sur lequel elle s'élève auj. — Le gouvernement de Kalouga, borné par ceux de Smolensk au N. O., de Moscou au N. E., de Toula à l'E., d'Orel au S. et au S. O., a 270 kil. sur 130 et compte 1,220,000 hab. Culture de grains. Ce gouv. n'a été formé qu'en 1776 ; il faisait autrefois partie de celui de Moscou.

KALPY, ville forte de l'Inde anglaise (Bengale), sur la Djemnah, à 180 kil. S. E. d'Agra. Bien peuplée ; grand commerce en coton. Cette ville appartenait jadis aux Mahrattes, qui y furent battus par les Anglais en 1765 ; en 1806, le roi du Holkar qui la possédait la céda aux Anglais.

KALSI, ville de l'Inde anglaise (Bengale), à 105 kil. N. O. de Sirinagor, au confluent de la Djemnah et de la Tonse. Entrepôt des denrées du Ghéroual et du Bengale.

KAM, province du Thibet, bornée au N. par le pays de Khou-khou-noor, à l'O. par l'Ouei, au S. par la Chine et l'empire birman. Chef-lieu, Bathang. Montagnes. Argent, cuivre, fer, plomb.

KAM (Diégo), navigateur. *V.* CANO (Jacques).

KAMA, rivière de la Russie d'Europe, sort des monts Ourals, coule à l'E., puis au S., et s'unit au Volga à 65 kil. au-dessous de Kazan. Elle arrose les gouvernements de Viatka, de Perm, d'Orenbourg et de Kazan. Cours, 1,500 kil. Affluents : la Vichera, l'Obva, la Silva, la Biélaïa, l'Ik.

KAMA ou KAMADEVA, divinité indienne, correspondait à l'Amour ou Cupidon des Grecs.

KAMAR (DJEBEL-EL-) ou *montagnes de la Lune*, montagnes d'Afrique. *Voy.* LUNE (mont. de la).

KAMEH ou KACHGAR, riv. de l'Asie centrale, naît sur le versant oriental du Belour-tagh, entre dans le Kaferistan, et grossit le Kaboul à 20 kil. N. E. de Djelalabad. Cours, 450 kil.

KAMENETZ ou KAMINIEC, ville de la Russie d'Europe (Podolie), dans l'ancienne Pologne, par 24° 11' long. E., 48° 41' lat. N. ; 5,700 hab. Archevêché grec, évêché catholique ; église arménienne, couvents, etc. Commerce de pelleteries. — Cette ville fut fondée au XVIe siècle, et servit longtemps de boulevard à la Pologne du côté de la Turquie. Les Turcs s'en emparèrent en 1672 ; ils la rendirent par la paix de Carlowitz en 1699.

KAMENSKOI, ville de la Russie d'Europe (Perm), à 70 kil. E. d'Iékaterinenbourg; 2,500 hab. Mines de fer qui appartiennent à la couronne; usines.

KAMENZ, v. du roy. de Saxe. *Voy.* CAMENTZ.

KAMIN, ville des États prussiens. *Voy.* CAMMIN.

KAMIS, divinités indigènes du Japon, ne sont autres que des hommes divinisés, et paraissent analogues aux héros des Grecs et des Romains.

KAMNITZ (BOEHMISCH-), en tchèque *Eeska-Kamnicze*, ville de Bohême, à 36 kil. N. E. de Leitmeritz; 2,000 hab. Château. Verreries; blanchisseries; indiennes, bas au métier et à l'aiguille.

KAMPEN, ville murée de Hollande (Yssel-Supérieur), à 13 kil. N. O. de Zwoll, sur l'Yssel; 7,000 hab. Belle église Saint-Nicolas, hôtel-de-ville, haute tour. Pont sur l'Yssel de 256 mètres. Moulins à huile, à tan; poteries, tuileries, fours à chaux, chantiers de construction, etc. — Cette ville fut fondée en 1286. Elle fut prise par les États en 1578 et se rendit en 1672 aux Munstériens qui l'abandonnèrent l'année suivante.

KAMROUP, prov. du territoire d'Assam (auj. aux Anglais), jadis état indépendant : 220 kil. sur 100. Ch.-l., Gwahatee ou Gohati.

KAMTCHADALES, indigènes du Kamtchatka, sont fort peu nombreux auj. (3,000 au lieu de 15,000 qu'ils étaient jadis).— Il ne faut pas les confondre avec les Aïnos ou Kouriles.

KAMTCHATKA, grande péninsule de la Sibérie orientale, entre la mer d'Okhotsk, l'Océan Glacial arctique, et la mer de Kamtchatka, s'étend de 51° à 33° lat. N., et de 152° 50' à 171° long. E.: 1,350 kil. sur 400. Ch.-l., Pétropavlosk. Beaucoup de mont.; 5 volcans (Klioutchevskoï, Avatcha, etc.). Le pays est arrosé par une riv. nommée aussi Kamtchatka; air sain, grands froids, forte humidité : sol peu fertile, pas d'animaux domestiques, quantité de gibier, poisson en abondance, homards, coquillages exquis; eau-de-vie de jonc; une seule mine de fer. Commerce de fourrures. — Le Kamtchatka appartient aux Russes depuis 1706. Compris d'abord dans l'immense gouvernement d'Irkoutsk, il forme auj. une des huit grandes divisions de la Sibérie.

KAMTCHATKA, riv. de la Russie d'Asie (Kamtchatka), court au N. E., puis à l'E., et se jette dans l'Océan par 56° 30' lat. N.; 500 kil. de cours.

KAMTCHATSK (VERKHNÉI- et NIJNÉI-), deux bourgades du Kamtchatka, l'une près de la source, l'autre à l'embouchure du Kamtchatka (200 et 300 hab.).

KAN, KANAT. *Voy.* KHAN, KHANAT.

KANARA, prov. de l'Inde en-deçà du Gange, dans les possess. angl. (Prés. de Madras), sur la côte occidentale du Décan, par 12° 5'-15° 30' lat. N. et 71° 50'-73° 25' long. E., est située entre le territoire de Goa et le Bedjapour anglais au N., le Maïssour à l'E., le Malabar au S., et la mer d'Oman à l'O. : 400 kil. de long sur une largeur qui varie de 100 à 10 kil.; 660,000 hab. Ch.-l., Mangalore (jadis c'était Haïdernagor). Le Kanara est traversé par les Ghattes occid., et est arrosé par un grand nombre de riv. côtières. Plusieurs ports (Mangalore, Ancola, Onore, Kondapour, etc.). Sol fertile : riz, poivre, cardamome, bois de sandal, tek, noix de bétel. Eléphants et animaux sauvages. Commerce actif. — Le Kanara fut conquis en 1767 par Haïder-Aly, qui enleva une partie de ses habitants pour en peupler le Maïssour. En 1799, il fut cédé aux Anglais.

KANDAHAR, ville de l'Afghanistna, par 63° 20' long. E., 33° lat. N., entre l'Ourgnandab, affluent de l'Hermend, et le Tarnak, à 300 k. S. O. de Kaboul; 100,000 hab. Une des plus belles villes de l'Asie; elle a été capitale du Kaboul (1747-1774); elle est auj. capitale du Kandahar. On y remarque surtout la vaste rotonde nommée *Tchasou*, garnie de riches boutiques.— Près de la ville actuelle de Kandahar on voit les ruines de l'anc. Kand. (*Demetrias?*), qui remonte au temps d'Alexandre, et qui, s'étant révoltée contre Nadir, fut détruite. Le conquér. la remplaça par une v. nouv. qu'il nomma Nadir-Abad; mais elle a repris son anc. nom. Occ. par les Angl. en 1839.

KANDAHAR, prov. de l'Afghanistan, bornée au N. par le roy. de Hérat, au N. E. par la prov. de Gazna, au S. E. par celle de Siwy, au S. par le Béloutchistan, au S. O. par le Sistan, à l'O. par la prov. de Ferrah. Ch.-l., Kandahar.

KANDEICH, dite aussi *Khandesch* ou *Candeish*, prov. de l'Inde anglaise en-deçà du Gange (Bombay), dans le N. O. du Décan, entre le Malwa au N., l'Allahabad et le Bérar à l'E., l'Aurengabad au S. et le Guzzerat à l'O. : 360 kil. sur 162; 2,000,000 d'hab. Ch.-l., Nandode. Division, 3 districts : Galna, Kandeich, Mewar. Elle est traversée par les Ghattes, arrosée par la Nerboudda et le Tapti. Pays boisé, fertile, mais mal cultivé et rempli d'animaux sauvages. — Le Kandeich était gouverné au XVe siècle par des princes afghans; il passa ensuite sous la domination du Grand-Mogol, puis fut conquis par les Mahrattes; en 1818 il était partagé entre les souverains du Sindhya et d'Holkar. Ce dernier fut obligé de céder sa part aux Anglais qui étendirent bientôt leur domination sur tout le Kandeich.

KANDJAM, ancien nom du KOÏMBATOUR.

KANDOUZ ou **KOUNDOUZ**, ville du Turkestan indép., ch.-l. de khanat, à 130 kil. E. de Balk, sur la rive gauche du Benghi; 1,500 hab. Résidence de l'émir Haïder. Environs fertiles. — Le khanat de Kandouz est compris dans la région appelée Kaféristan; il embrasse tous les pays situés dans le bassin du Haut-Oxus et une partie de celui de la Kama, affluent du Kaboul. *Voy.* KAFÉRISTAN.

KANDSAG ou **IELISAVETPOL**, ville de la Russie mérid. (Géorgie), à 150 kil. S. E. de Tiflis, sur un affluent du Kour. Citadelle; ancienne résidence d'un khan, beaux jardins, vignobles.—K. existait dès le temps des Arsacides. Les Seldjoucides la soumirent en 1088; les Mongols la prirent en 1235. Les souverains de Perse s'en rendirent ensuite maîtres; la Russie la leur a enlevée.

KANE, riv. de Sibérie (Tomsk), naît dans le Petit-Altaï, coule au N., tombe dans l'Iénisséi au-dessus de Zavod-Mednoï-Souganskoï. Cours, 450 kil.

KANETI, lieu de la Tartarie indépendante, sur la route de Boukhara à Khokhan. Abdullah-Saheb-Kéran, khan de Boukhara, y défit en 1569 les khans de Tachkend, du Turkestan et du Kaptchak, qui avaient réuni contre lui 400,000 hommes.

KANEV, ville de Russie (Kiev), à 106 kil. S. E. de Kiev, sur le Dniepr; 2,600 hab. Cette ville était jadis une place forte des grands-ducs de Kiev. Batou-Khan la prit en 1239 et y mit des gouverneurs tartares. En 1782 l'impératrice Catherine II y eut une entrevue avec Stanislas-Auguste, roi de Pologne.

KANG-HI, empereur de la Chine, né en 1653, était fils de Choun-tchi, fondateur de la dynastie des Tsing ou Mandchoux; il monta sur le trône à huit ans (1661), et commença à gouverner par lui-même à treize. Son règne, long et glorieux, ne fut troublé que par quelques expéditions contre les Tartares Mongols, dans lesquelles il eut toujours l'avantage. Il encouragea et cultiva lui-même les sciences et les arts, protégea les Jésuites et autorisa l'exercice de la religion chrétienne par un édit (1692). Il mourut en 1722. Kang-hi a composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres des *Maximes pour le gouvernement des états*, et des *Instructions morales pour son fils*.

KANGHRI, ville d'Anatolie. *Voy.* KIANKAR.

KANGOUROUS (île des), île de l'Australie, sur la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, par 135° 38' long. E., 35° 43' lat. N. : 140 kil. sur 30.

On y trouve de nombreux kangourous. Découverte par Flinders; visitée en 1803 par Baudin qui la nomma *île Decrès*, en l'honneur du vice-amiral de ce nom.

KANGRAH, dite aussi *Nagorkote*, ville de la Confédération des Seikhs (Lahore), sur une montagne, près du Ravi. Château-fort dit Kote-Kangrah.

KANITZ, ville de Moravie. *Voy.* KAUNITZ.

KAN-KIANG, riv. de Chine, naît dans la partie mérid. de la prov. de Kian-si, coule à l'E., puis au N., et tombe dans le lac Poyang. Cours, 600 kil.

KANO ou **GHANAT**, ville de Nigritie, capitale de l'état de Haoussa, à 149 kil. S. E. de Cachena, par 12° lat. N., 7° long. E.; 32,000 hab. de population permanente : 25 kil. de tour; 15 portes en bois; maisons en pisé, d'aspect mauresque; marché bien pourvu d'articles d'Europe. Etoffes de coton. Entrepôt du commerce de toute l'Afrique centrale. — Du temps d'Edrisi cette ville était la résidence du plus puissant roi de l'Afrique.

KANOBIN, *Cœnobium* en latin moderne, ville de Syrie (Tripoli), à 44 kil. S. E. de Tripoli, sur le Nahr-Kadés, a été souvent la résidence du patriarche des Maronites.

KANODGE ou **CANOUGE** (*Calinapaxa* de Pline?), ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 191 kil. E. d'Agra, sur le Cally-Neddy, et non loin du Gange, avec lequel elle communique par un canal. Longue rue de 9 kil.; vastes ruines. Kanodge était très importante jadis. Elle se rendit en 1018 à Mahmoud-le-Gaznévide; après le départ du conquérant, les radjahs du Delhy surprirent la ville et la saccagèrent. Elle ne s'est point relevée depuis.

KANSA, prince indien, rival de Krichna, est une incarnation de Siva. *Voy.* KRICHNA et SIVA.

KANSAS, riv. des États-Unis (Missouri), a sa source entre l'Arkansas et la Platte et s'unit au Missouri par la rive droite après un cours de 680 kil. Elle donne son nom à un territoire formé en 1855.

KAN-SOU, prov. de Chine au N. O., formée de la partie occid. du Chen-si, et d'une partie de la Petite-Boukharie : 2,000 kil. sur 900; 6,400,000 hab. Ch.-l., Lan-tcheou. Montagnes qui renferment des mines d'or et de mercure; marbre, sel, etc. Le Hoang-ho traverse cette province. Riz et autres grains. — Le Kan-sou se divise en 9 départements (Lan-tcheou, Koung-tchang, Phing-liang, King-yang, Ning-hia, Kan-tcheou, Liang-tcheou, Si-ning, Tchin-si).

KANSOU ou **KANSOUL-EL-GHAURY**, sultan d'Égypte, l'avant-dernier de la dynastie des Mamelouks bordjites, fut proclamé l'an 1501 de J.-C. à la suite d'une révolte. Il avait d'abord été esclave et était âgé de 60 ans lorsqu'il monta sur le trône; il s'unit à Venise contre l'établissement des Portugais en Inde, apaisa des révoltes intérieures, et régna jusqu'en 1516, époque à laquelle l'empereur des Turcs Sélim I envahit la Syrie. Kansou fut vaincu et tué dans la plaine de Mardj-Dabek près d'Alep (1516).

KANT (Emmanuel), célèbre philosophe allemand, né en 1724 à Kœnigsberg, était fils d'un sellier. Il étudia à l'université de Kœnigsberg et parcourut en peu d'années le cercle presque entier des connaissances humaines; il resta néanmoins longtemps obscur et pauvre, et fut pendant quinze ans simple répétiteur. Il obtint en 1770 la chaire de logique et de métaphysique à l'université de Kœnigsberg, devint en 1786 recteur de cette université, et fut reçu en 1787 à l'Académie de Berlin. Il mourut en 1804 dans sa ville natale, dont il n'était, dit-on, jamais sorti. Kant est l'auteur d'un système qui fait époque et qui a opéré en philosophie une véritable révolution. Il se propose de soumettre à la critique toutes les connaissances humaines : d'où sa doctrine a pris le nom de *criticisme*. Pour cela, il distingue dans les connaissances deux parts, l'une qui appartient aux objets de la pensée et qui nous est donnée par l'expérience : c'est ce qu'il nomme la *matière*, l'*objectif*; l'autre qui appartient au sujet pensant et que l'esprit tire de son propre fond pour l'ajouter aux données de l'expérience : c'est la *forme*, le *subjectif*. La raison applique la forme à la matière comme le cachet donne son empreinte à la cire, puis elle croit voir comme existant dans les choses ce qui n'est réellement qu'en elle-même. Kant fait le dénombrement de ces formes qui sont inhérentes à la raison humaine, et qu'il nomme indifféremment *idées* a priori, *idées pures*, *catégories*; à leur tête il place les idées de temps, d'espace, de substance, de cause, d'unité, d'existence, etc. Se demandant ensuite quelle est la valeur de nos connaissances et si nous pouvons légitimement passer du sujet à l'objet, il déclare que nous ne pouvons connaître directement que ce qui nous est donné par l'expérience, que tout le reste est simplement un objet de *foi* ou de *croyance*, et qu'ainsi nos idées d'âme, d'univers, de Dieu, n'ont aucune certitude objective. Cependant, par une heureuse contradiction, il accorde en morale à la raison humaine une autorité qu'il lui refuse en métaphysique; là il croit à la liberté, à la loi impérative du devoir, à la nécessité d'une harmonie entre le bonheur et la vertu, et il se trouve ainsi conduit à rétablir comme indubitables les vérités qui sont impliquées dans celles-là, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. En morale, ce philosophe enseigne une doctrine rigide, fondée sur l'idée du bien absolu, et qui rappelle le stoïcisme. Kant a laissé un grand nombre d'ouvrages qui se rapportent, les uns à la philosophie, les autres à différentes sciences. Ses ouvrages philosophiques les plus importants sont : *Critique de la raison pure*, Riga, 1781-1787, etc. (c'est là que se trouve exposé son système sur l'origine et la légitimité de nos connaissances); *Prolégomènes ou Traité préliminaire à toute métaphysique*, 1783; *Base d'une métaphysique des mœurs*, 1784; *Principes métaphysiques de la science de la nature*, 1786; *Critique de la raison pratique*, 1787 (c'est là que se trouve son système de morale); *Essai d'anthropologie*, 1788; *Critique du jugement* (où il traite du beau et du sublime), 1790; *la Religion d'accord avec la raison*, 1793; *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*, 1795; *Principes métaphysiques de la science du droit*, 1796; *Principes métaphysiques de la morale*, 1797. On a en outre extrait de ses manuscrits un *Manuel de logique*, 1801, et un *Traité de Pédagogie*, 1803. Ses ouvrages scientifiques sont : *Pensées sur la véritable évaluation des forces vives*, 1746; *Histoire naturelle du monde et théorie du ciel d'après les principes de Newton*, 1755; *Théorie des vents*, 1759; *Nouvelle théorie du mouvement et du repos des corps*, 1758; *Essai sur les quantités négatives en philosophie*, 1763; *Précis de géographie* (posthume), 1802. — On reproche à Kant un langage obscur, une terminologie barbare. Son système offre incontestablement des vues neuves et profondes; mais il a conduit plus. de ses disciples à de déplorables conséquences, au scepticisme, à l'idéalisme ou au panthéisme; la *Critique de la raison pure* est condamnée à Rome. Ses œuvres ont été réunies par Tieftrunck, 4 v. in-8, Halle, 1799-1807, et par Rosenkranz, 10 v. in-8, Berlin, 1838 et ann. suiv. Ses ouvr. philosoph. ont été trad. en lat. par F.-G. Born, Leips., 1796-98, 4 vol. in-4. Ch. Villers a le premier fait connaître son système en France en publiant la *Philosophie de Kant*, 2 vol. in-8, Metz, 1801. M. Tissot a traduit la *Critique de la raison pure*, Paris 1836, 2 vol. in-8; les *Principes métaphysiques de la morale*, 1830; les *Principes métaphysiques du droit*, 1837. M. Weyland a trad. l'*Essai sur le Beau*, 1823. On doit à M. Cousin une exposition de la *Philosophie de Kant*, et à M. J. Barni une trad. compl. de ses *Œuvres*.

KAN-TCHEOU, ville de Chine (Kiang-tcheou), sur le Kan et le Tchan, à 400 kil. S. O. de Nan-tchang; par 39° lat. N., 98° 35' long. E., non loin de la grande muraille. Ch.-l. d'un dép. de même nom; murs avec bastions. Marco Paolo fait mention de cette ville sous le nom de Kampion ou Kan-pian (c.-à-d. *frontière de Kan*).

KAO-LI, nom que les Chinois donnent à la CORÉE.

KAO-TANG, ville murée de Chine (Chan-toung), à 279 kil. N. O. de Yan-tcheou. Tour de onze étages qui domine au loin la campagne.

KAPILA, philosophe indien, est le fondateur d'une philosophie nommée *sankya*, qui incline au matérialisme et à l'athéisme. On l'a comparé pour la tendance et pour la méthode à Aristote et à Bacon. On ne sait rien de positif sur Kapila; les commentateurs du *sankya* en font, selon la secte à laquelle ils appartiennent, un fils de Brahma, une incarnation de Vichnou ou, au contraire, de Siva; on ne sait même si ce n'est pas un personnage purement fictif.

KAPOSVAR, bourg des États autrichiens (Hongrie), sur le Kapos, à 31 kil. S. O. de Koppany; 2,300 hab. Eglise catholique. Les Turcs ont pris ce bourg en 1555, 1654 et 1686.

KAPOULI-DERBENT, *Porta Trajani*, défilé de la Turquie d'Europe, conduit de l'ancienne Thrace dans la Mésie (auj. *Bulgarie*).

KAPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* CANPOUR.

KAPPEL, village de Suisse. *Voy.* CAPPEL.

KAPTCHAK. Les Orientaux appelaient ainsi au moyen âge le pays occupé par les Cumans ou Polovtses, entre l'Oural et l'Aluta (auj. partie S. E. de la Russie d'Europe). Les Mongols ou Tartares y fondèrent vers 1224 un empire qu'ils agrandirent bientôt vers le N. E. aux dépens des Russes, et qui fut gouverné par des khans gengiskhanides. L'empire du Kaptchak, nommé aussi *la horde d'Or*, *la Grande-Horde* ou *la horde du Kaptchak* (du mot mongol *orda* qui signifie *tente*, et par extension *bande*, *armée*), subit plusieurs démembrements successifs dans le cours du XIVe et du XVe siècles. En 1463 il était partagé en cinq khanats particuliers, savoir : celui des *Tartares* ou *Tatars Nogaïs*, établis entre le Don et le Dniestr, sur les côtes septentrionales de la mer Noire et de la mer d'Azov; celui de *Crimée*, dans la presqu'île de ce nom, où l'on remarquait les deux villes importantes de Or ou Pérékop et de Bakhtché-Séraï; le khanat d'*Astrakhan*, entre le Volga, le Don et le Caucase; celui de *Kaptchak* proprement dit, au N. du précédent, entre l'Oural et le Volga, dont la capitale était Saraï ou Seraï, fondée par Batou-khan sur la rive gauche du Volga; et celui de *Kazan*, au N. du précédent, depuis la Samara jusqu'à la ville de Viatka. Ivan III, czar des Russes, qui monta sur le trône en 1462, affranchit son pays du tribut et détruisit le khanat du Kaptchak en 1481, avec l'aide des Tatars Nogaïs. Le khanat de Crimée devint tributaire des Russes en 1474, puis il tomba au pouvoir des Turcs, qui le cédèrent aux Russes en 1784 par le traité de Constantinople. Celui de Kazan, soumis une première fois par Ivan III en 1486, fut réuni définitivement à la Russie en 1552; celui d'Astrakhan fut conquis par cette même puissance en 1554. Enfin le khanat des Tatars Nogaïs fut détruit au XVIIIe siècle. Voici la liste des khans du Kaptchak (sur la succession desquels les chronologistes ne sont pas entièrement d'accord) :

Tchou-tchi-khan,	1224	Tchani-beg,	1342
Batou-khan,	1236	Berdi-beg,	1357
Bereke ou Burga,	1256	Khidir, Mourad, etc.	1359
Mangou-Timour,	1266	Mourouth,	1360
Toudan-Mangou,	1282	Tokhta-Mouich,	1376
Toula-Bouga,	1287	*Invasion de Tamerlan,*	1393
Tokhtagou	1291		
Uzbek	1305	Poulad, sultan,	1406
Timour-khan,	1408	Kitchim,	1489
Troubles,	1430	Ahmed,	1472
Ulug-Mohammed,	1430	*Démembrement,*	1481

KAPYLA. *Voy.* KAPILA.

KARA (c.-à-d. *noir* en langue turque), mot qui entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques et historiques.

KARA, rivière de Russie, qui sert de limite à l'Europe et à l'Asie, naît dans les monts Ourals, coule au N., puis au N. O. et tombe dans la mer de Kara après un cours de 220 kil.

KARA (mer de), grand golfe de l'Océan Glacial arctique, formé d'un côté par la Nouvelle-Zemble, de l'autre par une presqu'île du gouvernement de Tobolsk, reçoit la Kara dont il prend le nom; 650 kil. du N. E. au S. O.

KARA-AMID, v. de la Turquie d'Asie. *Voy.* DIARBEK.

KARABAGH (c.-à-d. *jardin noir*), khanat de la Russie d'Asie (Chirvan), borné au N. par le Kour, à l'E. et au S. par l'Aras, au S. O. et à l'O. par l'Arménie russe, et au N. O. par la Géorgie : 200 kil. du N. au S., et autant de l'E. à l'O. Ch.-l., Chouchi. Ce pays servit pendant un temps de résidence à Tamerlan.

KARABOUSSA, île de la Méditerranée. *Voy.* GRABOUSSA.

KARA-CHEHER (c.-à-d. *ville noire*), ville du Turkestan chinois (Dzoungarie), à 500 kil. N. E. de Kachgar, est habitée par des Eleuths Torgoout, et a une garnison chinoise de 600 hommes.

KARA-DAGH (c.-à-d. *montagnes noires*), district de Perse (Azerbidjan), a pour ch.-l. Ahar, et est très riche en mines de fer.

KARADJA-DAGH, *Masius mons*, chaîne de montagnes de la Turquie d'Asie, sur la limite des pachaliks de Reha et de Diarbékir, se dirige de l'E. à l'O., entre les bassins de l'Euphrate et du Tigre.

KARADJÉ-BOUROUN, *Criou Metôpon*, cap de la Russie d'Europe (Tauride), sur la mer Noire, par 44° 28' lat. N., 31° 30' long. E. C'est la pointe la plus méridionale de la Crimée.

KARA-HISSAR (c.-à-d. *château noir*), sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre ceux d'Angora, Hamid, Kutaïeh et la Caramanie : 200 kil. sur 80; ch.-l., Afioum-Kara-Hissar. Belles vallées et plaines fertiles, surtout en pavots et en tabac.

KARA-HISSAR, *Tyane* des anciens, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 220 kil. N. E. de Konieh, sur un affluent du Kizil-Irmak. Ruines nombreuses.

KARA-HISSAR, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 115 kil. S. O. de Trébizonde, ch.-l. de sandjak; 2,200 maisons.

KARA-HISSAR (AFIOUM-). *Voy.* AFIOUM-KARA-HISSAR.

KARAKALPAK, nomades du Turkestan, le long du Sir-Daria, sont divisés en plusieurs tribus dont quelques-unes obéissent au khan de Khiva.

KARAKORUM ou **KARAKHORIN**, ville ruinée de Mongolie, dans le pays des Khalkas, était la capitale de Gengis-Khan et de ses premiers successeurs. C'est là que Koublaï et Argoun reçurent les ambassadeurs de toute l'Asie. On est encore incertain sur son véritable emplacement. Fisher croit l'avoir retrouvée dans Erdeni-tchao sur l'Orkhon, par 101° 52' long. E., 46° 57' lat. N.; D'Anville la place à Holin, sur la riv. de ce nom, à 300 kil. au S. E. de la précédente.

KARAKORUM, chaîne de montagnes de la Mongolie, parallèle à l'Himalaya, limite au N. le Petit-Thibet.

KARAKOUL, ville du Turkestan, dans le khanat de Boukhara, à l'embouchure du Zer-Afchan dans le lac de Karakoul (*lac Noir*); 30,000 hab. Entrepôt de commerce qui se fait entre le Khiva et la Boukharie.

KARAMAN, **KARAMANIE**, ville et prov. de la Turquie d'Asie. *Voy.* CARAMAN, CARAMANIE.

KARAMOUSSAL, *Pronectus*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur la mer de Marmara, à 40 kil. d'Isnikmid.

KARA-MOUSTAPHA, grand-visir de Mahomet IV, dut sa rapide élévation à la faveur de Koproli. Après avoir passé par les emplois successifs de grand-écuyer, de pacha, d'amiral, etc., il fut nommé grand-visir en 1660. En 1683 il vint mettre le siége devant Vienne; mais il fut battu par Sobiesky et forcé de fuir. Cette défaite fut cause de sa mort: il eut la tête tranchée par ordre de son maître.

KARAMSIN, ville de Perse, capitale du Kourdistan. *Voy.* KERMANCHAH.

KARAMSIN (Nic. Mich.), le père de l'hist. russe, né en 1765 dans le gouvernement de Simbirsk, mort en 1827. Après avoir visité les pays étrangers, il se fixa à Moscou et y publia des ouvrages littéraires qui le mirent au premier rang des gens de lettres de sa nation; puis il rédigea par ordre de l'empereur Alexandre une *Histoire de Russie* qui parut en 1818, 11 vol. in-8, et qui est regardée comme classique. Cet ouvrage a été trad. en franç. par MM. Saint-Thomas, Jauffret et Divoff, 11 vol. in-8, 1819, etc.

KARANSEBES, ville de Hongrie (roy. Valaque-Illyrien), à 80 kil. N. de Vieille-Orsova, sur la Temes. Point militaire important, défend le pas dit la *Porte-de-Fer* qui conduit en Transylvanie. Grand lavage d'or et commerce avec la Turquie.

KARA-SOU (c.-à-d. *rivière noire*), nom commun à beaucoup de riv. de l'Orient, notamment: 1° l'ancien *Nessus*, dans la Turquie d'Europe: il a sa source au mont Doubnitza, et son embouchure dans le golfe de la Cavale; cours, 170 kil.; — 2° l'ancien *Strymon*, nommé encore auj. *Strouma*, aussi dans la Turquie d'Europe; il a sa source dans le Balkan, et son embouchure dans le golfe d'Orfano; cours, 200 kil.; — 3° l'ancien *Mélas*, dans la Turquie d'Asie; il a sa source à 20 kil. de Kaisarieh, et son embouchure dans l'Euphrate, à 24 kil. S. E. de Malatia; cours, 400 kil.; — 4° une rivière de la Russie d'Europe (Tauride) qui réunie au Salgair se jette dans la mer Putride, après avoir passé à Karasou-bazar; — 5° l'ancien *Haliacmon* — 6° le *Cydnus*, etc.

KARA-SOU (INDJÉ-). *Voy.* INDJÉ-KARA-SOU.

KARA-SOU-BAZAR, ville de la Russie d'Europe (Tauride), en Crimée, à 45 kil. N. E. de Simféropol: 15,000 hab.; 18 mosquées, 3 églises, bains publics, marché. Commerce de chevaux et bestiaux. C'était jadis une des résidences des khans de Crimée. C'est là que mourut madame Krudner en 1825.

KARASSI, sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre ceux de Biga, de Khodavenkiar, de Saroukan et l'Archipel. Ch.-l., Balik-Cheher. Autres villes, Adramiti et Pergame. Il est formé d'une partie de l'ancienne *Mysie*.

KARATCHEV, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 85 kil. N. O. d'Orel; 5,000 hab. Commerce de cordages et de graines de pavots.

KARA-VÉRIA, ville de Turquie. *Voy.* VÉRIA.

KARA-YOUSOUF, premier prince de la dynastie des Turcomans, dite du *Mouton noir*, parce qu'ils portaient la figure de cet animal sur leurs enseignes, était maître du Diarbékir et de l'Arménie, lorsque l'arrivée de Tamerlan vint le forcer de fuir en Égypte. Après la mort de Tamerlan, Yousouf revint, et s'empara de l'Irak et d'une partie de la Mésopotamie et de la Géorgie. Il poursuivait ses conquêtes lorsqu'il mourut près de Tauris en 1420.

KARCHI ou **NAKCHEB**, ville de la Tartarie indépendante, dans la Boukharie, sur la riv. de Karchi, à 130 kil. S. E. de Boukhara; 40,000 hab. Ville industrieuse, commerçante; station pour les caravanes qui de Hérat et Kaboul se rendent à Boukhara.

KARCHOUT, *Tripolis*, riv. de la Turquie d'Asie, sort du pachalik d'Erzeroum, traverse le pachalik de Trébizonde, et se jette dans la mer Noire près de la ville de Tireboli, après 200 kil. de cours.

KARDZAG-UJ-SZALLAS, v. de Hongrie (Grande-Cumanie), à 90 kil. S. O. de Debreczin; 11,000 hab.

KAREM. *Voy.* CHARAX.

KARENSK, ville de Russie d'Asie. *Voy.* KIRENSK.

KARGEH, ville de la grande oasis d'Égypte, par 27° 20' long. E., 26° 25' lat. N.; 2,000 hab. Environs très fertiles (riz, dattes). Ruines d'un temple.

KARGOPOL, ville de la Russie d'Europe (Olonets), à 32 kil. S. d'Olonetz; 3,000 hab. Elle est très ancienne et a servi de lieu d'exil à plusieurs personnages célèbres de Russie.

KARIKAL ou KARINKALA, ville de l'Inde française, sur la côte de Coromandel, à 11 kil. S. de Tranquebar, par 77° 55' long. E., 10° 55' lat. N.; 15,000 hab. Comptoir français où l'on commerce surtout en toiles peintes et en riz. La France possède aux environs de Karikal un territoire de 9 kil. sur 4, qui est de tous côtés entouré par les possessions anglaises; il lui fut cédé en 1739 par le radjah de Tandgaour. La ville de Karikal eut de l'importance de 1740 à 1763. Les Anglais s'en emparèrent en 1803; ils la rendirent aux Français en 1814.

KARISM. *Voy.* KHARIZM.

KARKISSA. *Voy.* KERKISIEH.

KARLS... *Cherchez* CARLS...

KARMATH (HAMDAN, dit), fondateur d'une secte musulmane, vivait au IXe siècle; il attaquait les dogmes de l'islamisme, prêchait la communauté des biens, celle des femmes, rejetait toute révélation, les jeûnes, la prière, l'aumône, et n'opposait aucun frein aux passions. On croit qu'il périt vers 900, victime de la vengeance du chef des Ismaéliens, avec lequel il s'était mis en guerre. Il résidait au N. E. de l'Arabie, sur les confins de la Mésopotamie, dans une forteresse qu'il appela *Dar-al-Hidjra*, et il commença à répandre sa doctrine aux environs de Koufah. Ses successeurs étendirent ses conquêtes; l'un d'eux, Abou-Taher, s'empara de Bassora, 923, de Koufah, 924, et soumit tout le pays jusqu'à la Perse. On donne au nom de Karmath des étymologies fort diverses; la plus probable le fait venir de Karmathi, près de Koufah, patrie du fondateur.

KARMATHES, sectaires musulmans, disciples de Karmath (*Voy.* ce nom), n'étaient qu'une branche des Ismaéliens. Ils furent sans cesse en guerre avec les califes de Bagdad, qu'ils regardaient comme illégitimes. Ils dominèrent sur une partie de l'Arabie, et sur les bouches de l'Euphrate. Sous Djafer II (Moktader Billah), La Mecque tomba en leur pouvoir. Ils furent renversés et détruits en 982. On croit que les *Nosaïris*, que l'on trouve aujourd'hui dans quelques parties de la Syrie, sont un reste des Karmathes.

KARNAK, ville de la Haute-Égypte, à 49 kil. N. E. d'Esneh, par 25° 43' lat. N., 30° 19' long. E., sur le Nil, rive droite, occupe une partie de l'emplacement d'un temple de l'anc. Thèbes. Belles ruines.

KARNAL, village de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, à 105 kil. N. O. de Dehly, par 29° 38' lat. N., 74° 26' long. E. Il s'est livré aux environs deux batailles mémorables, l'une en 1739 entre Mohammed-Chah et Nadir-Chah; l'autre en 1761, où les Mahrattes furent défaits par les radjahs musulmans.

KARNATIC (c.-à-d. *pays noir*), ancienne prov. de l'Inde anglaise en-deçà du Gange (Madras), s'étend le long de la côte orientale de cette presqu'île depuis sa pointe jusqu'au cap Gontour, et a 1,050 kil. de long sur 200 de largeur moyenne; 5,000,000 d'hab. Capitale, Madras. Le Karnatic forme auj. dix districts de la présidence de Madras; en voici les chefs-lieux: Madras, Tchinglepet, Nellore, Arkot, Veradatchellam, Tandjaour, Tritchinapali, Madoura, Chivaganga, Tinevelli. Ce pays est fer-

tile et commerçant. Il est traversé par les Ghattes et arrosé par un grand nombre de rivières dont la principale est le Kavery. Ce pays formait jadis le Décan méridional. Il a été soumis par les Anglais de 1801 à 1803 et a été définitivement réuni en 1855.

KARNOUL, v. forte de l'Inde anglaise (Madras), dans le Balaghat, par 15° 44' lat. N., 75° 42' long. E.; 4,000 hab. Jadis ch.-l. d'une principauté indépendante dont les Anglais sont maîtres depuis 1815.

KARNOW, *Carnovia*, ville de Moravie, la même que JÆGENDORF.

KAROLY (NAGY-), ville de Hongrie (Szathmar), à 28 kil. S. O. de Szathmar; 7,500 hab. Château.

KAROLY-FEJERVAR, ville de Transylvanie. *Voy.* CARLSBOURG.

KAROTCHA, ville de la Russie d'Europe (Koursk), à 110 kil. S. E. de Koursk; 7,800 hab. Pommes renommées. Fondée en 1658 par Michel Fédorovitch.

KARPATHES (monts). *Voy.* KRAPACKS.

KARRO ou KAROW, vaste désert de l'Afrique méridionale, au N. de la colonie du Cap-de-Bonne-Espérance, s'étend de 28° à 33° lat. S.

KARS, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* CARS.

KARSOUN, ville de la Russie d'Europe (Simbirsk), à 102 kil. S. O. de Simbirsk; 3,500 hab.

KARTALINIE, prov. de Géorgie. *Voy.* KARTHLI.

KARTCHIN. *Voy.* KHORTCHIN.

KARTHLI ou CARTALINIE, contrée de la Russie caucasienne, et l'une des trois subdivisions de la Géorgie russe, entre l'Iméréthie et le Kaketi, a 152 kil. de l'E. à l'O. sur 129 du S. au N. Le Kour la traverse. Tiflis en est la capitale. *Voy.* GÉORGIE.

KASAN. *Voy.* KAZAN.

KASBA, KASAUBA et KAÇABA. *Voy.* KAÇABA.

KASBIN ou KAZBIN, ville d'Iran (Irak-Adjémi), à quelque distance du Chah-Roud, à 140 kil. S. O. de Téhéran, par 36° 15' lat. N., 47° 17' long. E.; 40,000 hab. Jadis très importante et capitale de la Perse, mais presque ruinée auj. Elle possédait une excellente fabrique d'armes qui n'existe plus; on estime encore ses produits en cuivre. Raisins secs. On croit que Kasbin est l'anc. *Arsacia*, cap. des *Caspii*.

KASCHAU, ville de Hongrie. *Voy.* KACHAU.

KAS-DAGH, l'ancien mont *Ida*. *Voy.* IDA.

KASIMOV, ville de Russie. *Voy.* KASSIMOV.

KASKASKIA, dite aussi *Okaw* ou *Ocoa*, riv. des États-Unis (Illinois), tombe dans le Mississipi, à 200 kil. au-dessus de l'embouchure de l'Ohio. Cours, 380 kil. — On trouve sur ses bords une ville de Kaskaskia, à 17 kil. au-dessus de son embouchure; 630 hab., presque tous français.

KASLOV ou KAZLOW, ville de la Crimée. *Voy.* EUPATORIA et KOSLOV.

KASMARKT, ville de Hongrie. *Voy.* KESMARKT.

KASSAN, ville de Sénégambie, dans l'état d'Yani, sur la Gambie, à 49 kil. N. O. de Pisania; résidence du prince, très peuplée.

KASSEM, KACEM, ou KASSIM, nom de plusieurs califes. *Voy.* CALIFES. — 4e sultan de la race des Seldjoucides, s'échappa des mains de son jeune frère qui lui disputait l'empire et qui s'était emparé de sa personne; fut reconnu sultan à l'aide du gouverneur de Chyraz, et triompha de son oncle Ismaïl qui s'était révolté, du sultan du Khoraçan et de son frère Mohammed qui lui avait enlevé plusieurs provinces. Il mourut l'an 1264.

KASSIMOV, jadis *Gorodets*, ville de la Russie d'Europe (Riaisan), sur l'Oka, à 110 kil. N. E. de Riaisan; 6,500 hab. Bâtie en bois, mais pavée. Ruines d'édifices en pierres (entre autres, palais, mosquée, tour, grand mausolée). Vitriol; tanneries, corderies : commerce actif en pelleteries et étoffes d'Asie. Cette ville fut longtemps la résidence des princes tartares indépendants, dont le premier, nommé Kassim, donna son nom à la ville.

KASSOU, état de Sénégambie, borné au S. par le Fouladou, au N. par le Jafnou; 90 kil. du N. au S. et de l'E. à l'O. Ch.-l. Kouniakary et Médine.

KASSOVO. *Voy.* CASSOVIE.

KASTAMOUNI, *Germanicopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 58 kil. N. O. de Tosia; 12,000 hab. Trente mosquées, six khans, une église grecque. Ch. l. de livah. Cette ville était plus grande jadis qu'aujourd'hui. — Le livah de Kastamouni est formé d'une partie de l'ancienne Paphlagonie, et est borné au N. et au N. E. par la mer Noire, à l'E. et au S. E. par le pachalik d'Erzeroum, au S. par celui de Kiangari et à l'O. par celui de Boli.

KASYNAH, ville d'Afrique. *Voy.* CACHENA.

KATABA (roy. de) ou d'YANI. *Voy.* YANI.

KATADAHIDES, dynastie des chérifs qui régnèrent sur l'Hedjaz. *Voy.* HEDJAZ.

KATAGOUM, ville du roy. de Haoussa, en Nigritie, à 200 kil. N. E. de Kano; 8,000 hab. Murs en terre. Commerce en grains, bétail, esclaves.

KATCH (golfe de), *sinus Canthi* ou *Baraces*, golfe de la mer d'Oman, sur la côte occidentale de l'Hindoustan, entre le Katch-Bhoudj au N., la presqu'île du Guzzerat au S., et près des bouches du Sind : 380 kil. de l'E. à l'O., 65 de large à son entrée et 9 à son extrémité.

KATCH ou KATCH-BHOUDJ, *Cutch-Bhooj* des Anglais, principauté médiate de l'Hindoustan, au N. O., entre le Guzzerat au S. E., l'Adjmir au N. E. et le Sindhy au N., se compose de deux parties distinctes : celle du N., occupée par le vaste marais de Rin, et celle du S., qui forme une île; elle est bornée au N. par le Gony, bras du Sind; au N. E. par le Rin, au S. par le golfe de Katch et au S. O. par la mer d'Oman : 280 kil. sur 150. Ch.-l., Bhoudj, résidence d'un rad jah tributaire; autres villes, Mandavie et Andjar. Pays bas, couvert de marais et de bruyères, fertile dans la partie méridionale; chaleurs excessives et tremblements de terre. Troupeaux de bœufs, de chameaux, de chevaux, d'ânes et d'hémiones; commerce de coton, de fer brut, de sel, de tabac.

KATCH-BAHAR, *Cutch Bahar* des Anglais, principauté de l'Inde anglaise, dans l'ancien Bengale, fait aujourd'hui partie de la présidence de Calcutta et a pour ch.-l. Bahar. *Voy.* ce nom.

KATCH-GANDAVA, *Cutch Gundava*, province du Béloutchistan, bornée au N. et à l'E. par l'Afghanistan, au S. par le Sindhy, à l'O. par les provinces béloutches de Djalaouan et de Saravan; 225 kil. sur 200. Ch.-l., Gandava. Pays plat, arrosé par beaucoup de ruisseaux et extrêmement fertile. Chaleur très forte en été, époque où souffle un vent pestilentiel. Grains en abondance, coton et indigo. La masse des habitants est de race hindoue.

KATCHAL, une des îles Nikobar. *Voy.* NIKOBAR.

KATCHAR, jadis *Hiroumba*, pays de l'Inde au-delà du Gange, borné au N. par l'Assam dont le sépare le Brahmapoutre, à l'O. par le Bengale, a environ 250 kil. du N. au S. sur 180; 500,000 hab. Cap., Khospour. Il est très montueux, mais très boisé et très fertile, bien arrosé par des affluents du Brahmapoutre, riche en mines de fer et de cuivre, en soie, en coton, en cire, etc. La race qui habite le Katchar ressemble aux Chinois : comme les Chinois elle a une langue monosyllabique; mais les affaires publiques se traitent en bengali. On sacrifie des victimes humaines à Dourga ou Kali. Le Katchar a été occupé par les Birmans en 1818; mais presque aussitôt les Anglais le leur ont arraché; il fait partie auj. de l'Inde Transgangétique anglaise.

KATHYPOUR. *Voy.* CATMANDOU.

KATIF (EL), ville d'Arabie (Lahsa), à 80 kil. N. O. de Lahsa, sur le golfe Persique; 6,000 hab. Perles.

KATMANDOU. *Voy.* CATMANDOU.

KATONGA, ville de Nigritie, capit. du royaume d'Yarriba, par 2° 46' long. E., 9° 9' lat. N.

KATRINE (lac), lac d'Ecosse (Perth), formé par la Teith, à 13 kil. sur 3. Il est devenu célèbre par le poème de Walter Scott intitulé *la Dame du lac*.

KATTAK, dite aussi *Ketek* et *Cuttak*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Orissa, ch.-l. de district, sur le Mahanaddi, par 20° 30' lat. N., 83° 41' long E., à 370 kil. de Calcutta, compte 40,000 hab. au moins. Elle était autrefois capitale de tout l'Orissa.

KATTAK ou MAHANADDI, riv. qui sort des mont. du Bandelkand, traverse le Gandouana et l'Orissa, baigne Senepour et Kattak, puis tombe dans la mer du Bengale, après avoir formé un large delta.

KATTYAVAR, district de l'Hindoustan (Guzzerat), forme la partie centrale de la presqu'île de Guzzerat, et tire son nom de la tribu des Kattys qui y sont établis depuis trois siècles.

KATZBACH, riv. des Etats prussiens, dans la Silésie (Liegnitz), naît près de Ketschdorf et grossit l'Oder à 5 kil. au-dessous de Parchwitz, après 60 kil. de cours. Blücher battit les Français sur les bords de la Katzbach, entre Godberg et Liegnitz, le 26 avril 1813.

KATZENELLENBOGEN (comté d'), ancien comté d'Allemagne, s'étendait entre l'Odenwald, la Wettéravie et le Rhin, et comptait 56,000 hab. Il est aujourd'hui compris dans le duché de Nassau. Ce comté, jadis indépendant, entra dans les domaines de la maison de Hesse au XIVe siècle, et passa aux ducs de Nassau en 1815.

KAUFBEUREN, ville murée de Bavière (Haut-Danube), à 80 kil. S. O. d'Augsbourg; 4,200 hab. Futaine, cotonnades, toile; martinets, papeteries.

KAUFMANN (Angélique), femme-peintre, née à Coire, pays des Grisons, en 1741, morte à Rome en 1807, était fille d'un peintre qui l'instruisit de bonne heure dans son art, et peignit le portrait avec talent dès l'âge de 11 ans. Après avoir voyagé en Italie, elle se rendit à Londres (1766), et y acquit une réputation éclatante; mais elle eut le malheur de se laisser abuser par un intrigant qui prenait le titre de comte de Horn, et qu'elle épousa. En 1781 elle repassa en Italie, et y mit le sceau à sa réputation par plusieurs ouvrages très remarquables. Au premier rang des compositions de madame Kaufmann, on place: *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François I;* le *Retour d'Arminius vainqueur de Varus*, et la *Pompe funèbre par laquelle Énée honore la mort de Pallas*. Ses tableaux se distinguent par l'élégance, la grâce et la noblesse; mais le dessin n'en est pas au-dessus de tout reproche.

KAUNITZ ou **KANITZ**, nom commun à deux villes des États autrichiens (Moravie), l'une, dite *Ober-Kaunitz*, à 16 kil. N. E. de Znaym: château et 400 hab.; l'autre, dite *Unter-Kaunitz*, à 26 kil. S. O. de Brunn; 2,100 hab. Beau château. Haras.

KAUNITZ (Venceslas ou Wentzel-Antoine, prince de), comte de Rietberg, ministre autrichien, né à Vienne en 1711, mort en 1794, fut chambellan de l'empereur Charles VI; signa en 1748, au nom de Marie-Thérèse, le traité d'Aix-la-Chapelle; fut ensuite envoyé comme ambassadeur à la cour de France, et parvint, en gagnant les bonnes grâces de madame de Pompadour, à conclure une alliance entre la France et l'Autriche lorsqu'allait s'ouvrir la guerre de *Sept-Ans* (1756). Ce traité, regardé jusque là comme impossible, fit à Kaunitz le plus grand honneur; mais ce diplomate ne soutint pas dans la suite sa haute réputation.

KAURZIM, jadis *Kurim*, et plus anciennement encore *Zlicsko*, ville murée de Bohême, à 40 kil. S. E. de Prague; 2,020 hab. Ch.-l. de cercle. Fondée en 652. — *Le* cercle de Kaurzim est situé entre ceux de Bunzlau et de Bidczow au N., de Czaslau à l'E., de Tabor et de Béraun au S., de Rakonitz à l'O.; il a 90 kil. sur 65, et compte 170,000 hab.

KAVERY, riv. de l'Hindoustan, sort des Ghattes occidentales, arrose le Maïssour, le Koïmbatour, le Karnatic; se partage près de Seringapatam en 2 branches, dont l'une au N. prend le nom de Kolram, tandis que l'autre garde celui de Kavery, et se jette dans le golfe du Bengale. C'est par ce fleuve que se fait presque tout le commerce du Tandjaour.

KAYSERS... *Voy.* KAISERS...

KAZAN ou **CASAN**, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Kazan, au confluent du Volga et de la Kazanka, à 900 kil. E. de Moscou, à 1,656 kil. S. E. de Pétersbourg, par 55° 47' lat. N., 47° long. E.; 45,000 hab. Elle est l'entrepôt du commerce entre la Sibérie, la Boukharie et la Russie d'Europe, et le centre d'une assez grande industrie (draps, cuirs, ancres, tuiles, objets en fer et en acier). Elle possède des chantiers de construction, et jadis elle a eu une foire célèbre (transportée depuis à Makarief). Kazan est le ch.-l. d'un archevêché grec, et le siége d'une université, fondée en 1803, ainsi que d'une académie ecclésiastique (une des quatre de l'empire); elle a plusieurs établissements d'instruction fort remarquables. Les Turcs ou Tartares y sont très nombreux. — Fondée par Sayn, fils de Batou-Khan, en 1257, mais prise et détruite par Vasili-Dimitrievitch en 1397. Rebâtie peu de temps après par les Tartares, elle fut de nouveau prise en 1552 par Ivan IV, après une vigoureuse résistance. Elle fut prise et pillée par Pugatchef en 1774. Incendiée en 1820 et 1842.

KAZAN (gouvernement de), un des gouvernements orientaux de la Russie d'Europe, entre ceux de Viatka, Orenbourg, Simbirsk, Nijnéi-Novogorod et Penza, a 57,461 kil. carrés, et 1,026,000 hab. Le sol en est fertile en grains, légumes, chanvre, houblon, fruits, etc.; on y trouve du fer, du cuivre, de l'albâtre.

KAZAN (khanat de), souvent nommé *royaume de Kazan*, fut fondé vers 1441, aux dépens de l'empire de Kaptchak par Mohammed qui avait chassé son frère Kitchim. Mohammed releva la ville de Kazan qui avait été détruite par les Russes (1397), et la peupla de Bulgares, de Tcheremisses et de Mongols. Ce khanat survécut à celui du Kaptchak, et ne fut détruit qu'en 1552 par Ivan IV. Mais dès 1486 Ivan III y dominait.

KAZBEK, une des plus hautes montagnes du Caucase. *Voy.* MQUINWARI.

KAZBIN, ville de Perse. *Voy.* KASBIN.

KAZEROUN, ville de Perse (Fars), à 95 kil. S. O. de Chyraz; 3,500 hab. Tombeau d'un saint mahométan nommé Chah-Houmsah.

KAZIMIERZ, bourg des États prussiens (Posen), à 24 kil. N. O. de Posen; 700 hab. Patkoul y fut exécuté par ordre du roi de Suède Charles XII, en 1707. — Il y a un autre Kazimierz en Pologne, à 42 kil. N. O. de Lublin.

KAZLOW, ville de la Crimée. *Voy.* EUPATORIE.

KEAN (Edmond), célèbre acteur anglais, né en 1787 d'un pauvre tailleur de Londres, figura sur la scène dès sa première enfance, et fit longtemps partie d'une troupe de saltimbanques. Il s'essaya ensuite dans la tragédie; après avoir obtenu de grands succès en province, il parut en 1814 sur le théâtre de Drury-Lane à Londres, et se plaça dès son début au premier rang. Il devint à la fin de sa vie directeur du théâtre de Richmond en Surrey, et mourut en 1833. Il n'excellait pas moins dans la comédie que dans la tragédie. Kean ternit son talent par son immoralité; il séduisit la femme du directeur de Drury-Lane, son protecteur, ce qui lui fit perdre pour quelque temps les bonnes grâces du public. Sa *Vie* a paru à Londres, 1835.

KEATE (George), littérateur anglais, né vers 1729, mort en 1797, voyagea dans toute l'Europe, puis entra dans la carrière du barreau, et se livra aux lettres avec succès. Il était lié avec Voltaire, qu'il avait vu à Ferney. Ses principaux ouvrages sont : *Rome ancienne et moderne*, poëme, 1760; *Ferney*, épître en vers à M. de Voltaire, 1769; *les Alpes*, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, 1764; *l'Abbaye de Netley*, 1764 et 1769; une traduction de la *Sémiramis* de Voltaire; les *Esquisses d'après nature*, etc., 1779, 2 vol. in-12, heureuse imitation du *Voyage sentimental* de Sterne, et un *Tableau abrégé de l'histoire de la république de Genève*, 1761, 1 vol. in-8.

KÉBIR, mot arabe qui veut dire *grand*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms.

KECH, v. de Boukharie, sur la Kachka, par 39° 21' lat. N., 64° 25' long. E. Patrie de Tamerlan.

KÉCHAN ou **ROUSKOINAN**, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 47 kil. N. de Gallipoli; 5,000 hab. Mur crénelé, flanqué de tours. Ruines.

KECHO, dite aussi *Dong-king* ou *Bac-King*, ville et port de l'empire d'Annam, ch.-l. du roy. de Tonquin, et résidence du vice-roi, à 660 kil. N. de Hué, par 22° 36' lat. N. et 102° 36' long. E.; 40,000 hab. Maisons en terre, en bois, feuilles, pailles ou roseaux pour la plupart (quelques-unes sont en briques); beau palais royal, avec jardins, canaux, etc. Soieries, porcelaine, ouvrages en laque. Les Anglais et les Hollandais y avaient jadis des comptoirs.

KECSKEMET, ville de Hongrie (Pesth), dans la vaste bruyère de Kecskemet, à 100 kil. S. E. de Pesth; 25,000 hab. Savon, tanneries. Commerce de bétail, laine, suif, chevaux, tabac.

KEDAH, ville de la presqu'île de Malacca, sur la côte occid., ch.-l. d'un petit roy., sur le Kedah, à son embouchure, par 98° long. E., 6° 7' lat. N.; 6,000 hab. Petit fort en briques. Commerce jadis très grand. — Le royaume de Kédah, compris entre 96° 15' - 98° 47' long. E., et 5° 30'-8° 35' lat. N., a 400 kil. sur 80, et compte 10,000 familles. Il possède plusieurs îles sur ses côtes. Montagnes, mines d'étain (supérieur à celui d'Angleterre).

KEDJÉ, ville du Béloutchistan, par 60° 10' long. E., 26° 10' lat. N., sur le Doust, à 430 kil. S. O. de Kélat; 3,000 maisons. C'est le ch.-l. du Mékran. Grand commerce avec le Kandahar, Kélat et les ports de l'Inde.

KEF (EL), *Sicca Venerea*, ville de l'état de Tunis, à 130 kil. S. O. de Tunis, au S. de la Mégerdah. Ruines antiques. On a trouvé dans ses fouilles deux belles statues de Vénus et de Marc-Antonin.

KEFA, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* CAFFA.

KEHL, ville du grand-duché de Bade, à 15 kil. N. O. d'Offenbourg, sur le Rhin (rive droite) et la Kinzig; 1,500 hab. Forte tête de pont construite par Vauban en 1688, et rasée en 1815. — Kehl fut cédée par la France au margrave de Bade en 1697. Les Français la prirent en 1703, 1733, 1793, 1796. Les Autrichiens la reprirent cette même année; mais les Français s'en rendirent de nouveau maîtres en 1797; ils la rendirent au duc de Bade en 1814. Cette ville possédait avant la révolution de célèbres imprimeries où l'on publiait beaucoup d'ouvrages prohibés. Beaumarchais y fit imprimer la belle édition des *Œuvres complètes de Voltaire* (*Voy.* VOLTAIRE), dite édition de Kehl. Chemin de fer.

KE-HOA ou **TOHAN-HOA**, ville d'Asie, dans l'empire d'An-nam (Cochinchine), à 400 kil. N. O. de Hué, sur la mer; 30,000 hab. Ch.-l. de la prov. de Tohan-Hoa.

KEICHME, île du golfe Persique. *Voy.* KISCHM.

KEIGHLEY, ville d'Angleterre (York), à 52 kil. O. d'York; 11,200 hab. Lainages, coton, toiles. Belle église.

KEILL (J.), mathématicien écossais, né en 1671 à Edimbourg, mort en 1721, fut nommé en 1700 professeur de philosophie naturelle à l'université d'Oxford, et en 1710 professeur d'astronomie. Il était de la Société royale. On a de lui : *Examen de la théorie de la terre de Burnet*, 1698; *Introductio ad veram physicam*, 1700; *Introductio ad veram astronomiam*, 1718. Il donna naissance à la célèbre dispute qui s'éleva entre Leibnitz et Newton au sujet de l'invention du calcul différentiel, en accusant Leibnitz, dans les *Transactions philosophiques* (1708), d'avoir dérobé à Newton une gloire qui lui appartenait exclusivement.

KEITH, ville d'Ecosse (Banff), à 26 kil. S. O. de Banff. On y file beaucoup de chanvre. Aux environs est le vieux Keith (auj. simple village) : les deux endroits ensemble ont 1,500 hab. L'astronome Ferguson est né à Keith.

KEITH (George), général écossais, connu sous le nom de *milord Maréchal*, parce qu'il était d'une famille dans laquelle le titre de *comte-maréchal* était héréditaire, né en 1685, mort en 1778, servit d'abord avec distinction sous Marlborough. Ayant voulu, après la mort de la reine Anne (1715), faire reconnaître pour roi le Prétendant, fils de Jacques II, à l'exclusion de George I de la maison de Hanovre, il fut condamné à mort par le Parlement. Il alla prendre du service à l'étranger, et finit par se fixer en Prusse. Il devint l'ami de Frédéric II qui lui confia des missions importantes.

KEITH (Jacques), frère du précédent, né en 1696, quitta comme lui l'Angleterre à l'avénement de George I, servit en Espagne, puis en Russie où il se signala contre les Turcs à Otchakov, et fut nommé maréchal (1744). Néanmoins il passa quelque temps après au service du roi de Prusse, Frédéric II : il rendit les plus grands services à ce prince pendant la guerre de Sept-Ans. Il fut tué en 1758 au village d'Hochkirchen en combattant les Autrichiens.

KÉLAOUN (Malek-al-Mansour-Saïf-Eddin), sultan d'Égypte, au XIIIe siècle, avait été esclave. Il devint un des plus puissants émirs, détrôna Malek-al-Saïd, et mit à sa place le frère de ce prince, Selamesch, âgé de 8 ans, se contentant pour lui-même du titre de premier ministre. Mais bientôt il se fit reconnaître sultan d'Egypte et de Syrie, 1279. Il s'affermit sur le trône par sa fermeté et sa justice, et remporta plusieurs avantages sur les Tartares et les Chrétiens. Il mourut en 1290.

KÉLAT (c.-à-d. *forteresse*), ville d'Asie, capitale du Béloutchistan et de la province de Saravan, par 29° 6' lat. N., 63° 21' long. E.; 20,000 hab. Bâtie sur un plateau élevé de 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans un terroir fertile, mais sous un climat très froid. Murs et fortifications; maisons en bois ou en briques, temples, manuf. d'armes, etc.

KELENDRI, *Celenderis*, port de la Turquie d'Asie, à 59 kil. S. O. de Sélefkeh. Nombreuses ruines. Port fréquenté; commerce de bois.

KELLER. *Voy.* CELLARIUS.

KELLERMANN (François-Christophe), duc de Valmy, maréchal de France, né en 1735 à Strasbourg, mort à Paris en 1820, avait servi avec distinction dans la guerre de Sept-Ans, et était déjà parvenu au grade de maréchal-de-camp (1788) lorsqu'éclata la révolution. Appelé en 1792 au commandement en chef de l'armée de la Moselle, il battit à Valmy, de concert avec Dumouriez, une armée prussienne bien supérieure en nombre à la sienne, et força les ennemis à évacuer le territoire français. Il fut cependant incarcéré comme suspect en 1793, et ne fut rendu à la liberté qu'au 9 thermidor. Il prit en 1795 le commandement des armées des Alpes et de l'Italie, et soutint, pendant toute la campagne, avec 47,000 combattants, les attaques multipliées d'une armée de 150,000 hom-

mes. En 1804 il fut nommé par Napoléon maréchal de l'empire, sénateur, duc de Valmy, etc., et fut depuis chargé de divers commandements en chef, qu'il remplit toujours avec distinction. A la Restauration il devint pair de France, et jusqu'à sa mort il vota en faveur des libertés publiques. — Son fils, François-Etienne Kellermann, né à Metz en 1770, mort en 1835, fit avec distinction les campagnes de Prusse, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et de France, et se signala dans les batailles de Marengo, d'Austerlitz, de Vimeiro, de Bautzen et de Waterloo. Il était général de division en 1814, et fut fait pair pendant les Cent-Jours. Exclu de la Chambre par Louis XVIII, il n'y rentra qu'en 1830. —Son fils, Edmond K., né en 1802, diplomate sous la Restauration, fut un des chefs du parti légitimiste.

KELLHEIM, v. de Bavière (cercle de la Regen), à 17 k. S. O. de Ratisbonne, au confl. de l'Altmuhl et du Danube ; 2,600 hab. Entrepôt de commerce entre le Rhin et le Danube. Le duc Louis de Bavière fut assassiné sur le pont de cette ville en 1231.

KELSO, ville d'Écosse (Roxburgh), à 13 kil. E. de Jedburgh, sur la Tweed ; 4,950 hab. Joli hôtel-de-ville ; belle église. Ruines d'une ancienne abbaye. Fondée en 1128 par David I.

KÉLYOUB, ville de la Basse-Egypte, par 28° 54' long. E., 30° 11' lat. N., à 16 kil. N. du Caire ; ch.-l. de la province de Kélyoub, qui a elle-même 553 kil. carrés et compte 178,000 hab.

KEMAON, district de l'Inde anglaise (Calcutta), dans la province de Ghéroual, entre 29°-31° lat. N., et 77°-79° long. E. ; 200 kil. sur 110. Ch.-l., Almora. Montagnes ; rivières nombreuses (Alakananda, Pindar, Kosila, Kali, Ramganga), vallées fertiles, vastes forêts, pâturages.

KEMBLE (J.-Phil.), acteur anglais, né en 1757 à Prescot (Lancastre), mort en 1823, fils du directeur du théâtre de Worcester, débuta en 1782 sur le théâtre de Dublin, puis vint à Londres en 1783, sur le théâtre de Drury-Lane, dont il prit lui-même la direction en 1788, et quitta la scène en 1817. Il eut un succès prodigieux dans la tragédie ; Hamlet était son triomphe. Il a arrangé pour la scène plusieurs anciennes pièces, et a laissé lui-même quelques ouvrages dramatiques. — *V.* SIDDONS (Mme).

KÉMÉNI (Jean), protégé de l'Autriche, fut, grâce à l'appui de l'empereur Léopold I, élu vers 1660 waivode de Transylvanie par la diète du pays, et fut opposé à Michel Abaffi, qui l'emporta sur lui. Il périt dans une bataille contre les Turcs, en 1662.

KEMI, rivière de la Russie d'Europe (Finlande), naît dans les montagnes de Laponie, coule au S., à l'O., au S. O., et tombe dans le golfe de Botnie à Kemi. Cours, 460 kil.

KEMLIK, *Cionte* ou *Cius*, ville et port de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 26 kil. N. de Brousse, sur le golfe de Moudania ; 2,000 hab. Arsenal, chantiers de construction pour la marine.

KEMPELEN (WOLFGANG, baron de), mécanicien hongrois, né à Presbourg en 1734, mort en 1804, composa des chefs-d'œuvre de mécanique dignes de rivaliser avec ceux de Vaucanson ; montra à Paris en 1784 un automate qui exécutait toutes les combinaisons du jeu d'échecs de manière à gagner presque constamment. Il a aussi donné des *Poésies estimées*. Il était référendaire de la chancellerie hongroise à Vienne et directeur des salines de Hongrie.

KEMPEN, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 50 kil. S. de Clèves ; 3,115 hab. Toiles, rubans, eau-de-vie, bière. Cette ville fit jadis partie du diocèse de Cologne. Les Français la prirent en 1642, après une éclatante vict. de Guébriant, et en 1642. Ils battirent les alliés près de là en 1760. Elle fit ensuite partie de la province de Clèves-et-Berg. C'est la patrie de Thomas-A-Kempis.

KEMPEN, ville des États prussiens (Posnanie), à 22 kil. S. d'Ostrzeszow ; 4,800 hab. Drap, tabac, commerce de chevaux.

KEMPER (J.-Melchior), jurisconsulte hollandais, né à Amsterdam en 1776, mort en 1821, enseigna le droit civil et le droit naturel successivement à Harderwick (1799), à l'Athénée d'Amsterdam (1806), à Leyde (1809), et devint en 1813 recteur de l'université de cette dernière ville. Il s'était montré adversaire décidé de l'influence française en Hollande et fut, après le départ des Français, comblé de récompenses par le nouveau gouvernement. Kemper prit une part active à l'organisation des universités et des colléges en Hollande, rédigea le projet de code civil pour le nouveau royaume des Pays-Bas, et fut député aux états-généraux en 1817. On a de lui : *De Jure naturæ immutabili et æterno*, Harderwick, 1799, in-4 ; *De Populorum legibus, optimis increscentis vel decrescentis humanitatis indiciis*, Amsterdam, 1806, in-4, etc.

KEMPIS. *Voy.* A-KEMPIS.

KEMPTEN, *Cambodunum*, ville de Bavière (Haut-Danube), à 101 kil. S. O. de Munich ; 7,000 hab. Divisée en deux parties, la Stifstadt ou Sainte-Hildegarde, sur la montagne, et l'ancienne ville impériale dans la vallée, avec un château. Gymnase, etc. Cotonnades, toiles ; commerce de laines, sel, parfums, marchandises d'Italie et des Pays-Bas.

KEN ou CANE, *Cainas* de Pline?, riv. de l'Inde, naît dans les monts Vindhya, et tombe dans la Djemnah à 26 kil. S. O. de Fettehpour. Cours, 400 kil.

KENDAL ou KIRKBY-IN-KENDAL, ville d'Angleterre (Westmoreland), à 35 kil. N. de Lancastre ; 11,577 hab. Tissus de coton, lainages, flanelles, serges, chapeaux, etc. Canal de Kendal à Lancastre.

KENDI (AL-), philosophe arabe. *Voy.* AL-KENDI.

KÉNEH, ville de la Haute-Egypte, sur le Nil, rive droite, à 580 kil. S. E. du Caire ; ch.-l. d'une prov. de même nom. Bazars bien fournis ; jarres pour clarifier l'eau. Entrepôt de tout le commerce entre Le Caire et Djidda, et rendez-vous des pèlerins qui vont à La Mecque par Cosséir.

KENHAWA, nom de deux rivières des États-Unis : l'une, dite *Great-Kenhawa*, prend sa source par 36° lat. N., dans les monts Alleghany (Caroline du Nord), arrose la Virginie, et se jette dans l'Ohio à Point-Pleasant, après un cours de 450 kil.—L'autre, dite *Little-Kenhawa*, arrose aussi la Virginie, et se jette dans l'Ohio à Parkersburg, après 150 kil. de cours.

KENILWORTH ou KILLINGWORTH, ville d'Angleterre (Warwick), à 7 kil. N. O. de Warwick ; 3,600 hab. Ruines d'un beau château, bâti par Geoffroy Clinton sous le règne de Henri I, donné par Élisabeth au comte de Leicester et détruit sous Cromwell. Ce château a été immortalisé par un roman de Walter Scott.

KENNEBEK, riv. des États-Unis (Maine), formée de deux branches, à 32 kil. au-dessous du lac de Moose-Head, tombe dans l'Océan ; 220 kil. de cours. Elle donne son nom à un comté.

KENNETH, nom de trois rois d'Ecosse, dont le 1er régna de 604 à 605 ; — le 2e de 833 à 857 (il battit les Pictes et les Anglais et fut le premier qui régna sur toute l'Écosse) ; — le 3e de 976 à 984 (il combattit les Danois avec succès : on lui attribue le premier code de lois qui ait été rédigé en Ecosse ; il mourut assassiné).

KENNICOTT (Benjamin), théologien anglais, né en 1718, dans le comté de Devon, mort en 1783, entra en 1744 à l'université d'Oxford, fut successivement professeur au collége d'Exeter, conservateur de la bibliothèque de Radcliffe, chanoine de l'église du Christ et ministre de Culham, dans le comté d'Oxford. On lui doit une magnifique édi-

tion de la *Biblia hebraica*, 2 vol. in-fol., 1776 et 1780, faite sur tous les manuscrits hébreux, chaldaïques et samaritains connus alors, et aux frais de laquelle tous les amis de la religion et tous les princes de l'Europe s'empressèrent de contribuer. Il compulsa lui-même plus de 250 manuscrits, et en fit compulser à ses frais et par les plus habiles hébraïsants de l'époque environ 350.

KENSINGTON, paroisse d'Angleterre (Middlesex), à 5 kil. O. de Londres; 20,900 hab. Château royal avec une galerie de tableaux et un vaste parc; plusieurs maisons de campagne, entre autres Holland-House, où mourut Addison.

KENT, *Cantium*, comté d'Angleterre, au S. E., a pour bornes au N. la Tamise, à l'E. la mer du Nord, au S. E. le Pas-de-Calais et à l'O. le comté de Surrey : 105 kil. sur 44; 426,000 hab. Ch.-l., Cantorbéry et Maidstone. Sol varié : marais près de la Tamise; terres fertiles en prairies; vallées et collines au centre; bois au sud. Peu d'industrie.

KENT (roy. de), le plus ancien des royaumes de l'Heptarchie saxonne (*Voy.* ce nom), fut fondé en 455 par le chef saxon Hengist dans l'ancien *Cantium*. Cantorbéry en était la capitale. Il comprenait, outre le comté actuel de Kent, ceux de Norfolk, Suffolk, Essex, Middlesex et d'autres encore peut-être. La fondation du royaume d'Essex par Erkenwin en 526 le diminua beaucoup; cependant c'est Kent qui, sous Ethelbert (585-615), eut la supériorité sur les trois autres royaumes saxons (Essex, Wessex, Sussex); mais après ce prince, il perdit beaucoup de son influence : les rois de Wessex, Cenwall et Cedwalla le soumirent à leur suprématie de 645 à 687. En 773, il passa au roi de Mercie Offa, et enfin il perdit son existence individuelle en 823, époque à laquelle Baldred, son dernier roi, fut détrôné par le roi de Wessex Egbert, qui réunit toute l'Heptarchie en un seul royaume.

KENT, nom commun à plusieurs comtés des États-Unis dont les deux principaux sont situés, le 1er dans l'état de Delaware, ch.-l., Dover: 25,000 hab.; le 2e dans l'état de Maryland, ch.-l., Chester : 15,000 hab.

KENT (Ed.-Aug., duc de), 4e fils de George III, né en 1767, mort en 1820, fut chargé de divers commandements en Amérique et en Espagne, et se signala par une sévérité telle envers les soldats qu'il excita une émeute sérieuse et qu'on fut obligé de le rappeler (1809). Il épousa en 1818 une fille du duc de Saxe-Cobourg, et eut d'elle la princesse Victoria, qui règne aujourd'hui sur l'Angleterre.

KENTUCKY, riv. des États-Unis, tombe dans l'Ohio par 38° 20' lat. N., après avoir traversé tout l'état de même nom. Cours, 400 kil. Elle est navigable pendant 200 kil.

KENTUCKY, un des États-Unis de l'Amérique du N., situé par 84° 71'-91° 39' long. O., 36° 30'-39° 10' lat. N., entre ceux d'Ohio, Indiana, Illinois, Missouri, Tennessee et Virginie : 650 kil. sur 250; 898,000 hab. Ch.-l., Francfort. Autres villes principales, Lexington et Louisville. Peu d'inégalité de terrain. Climat délicieux. Grande fertilité (grains, arbres forestiers). Bon tabac. Sources salées. Industrie. — James Macbridge explora le premier le Kentucky en 1754. John Finlay et le colonel Daniel Boone le visitèrent ensuite et essayèrent de s'y établir, malgré la résistance des Indiens. Ce ne fut qu'en 1790 que les indigènes cédèrent la place aux colons européens (alors au nombre de 73,677 âmes). Le Kentucky, jusqu'alors compris dans l'état de Virginie, fut dès cette époque déclaré indépendant; il ne fut admis dans l'Union qu'en 1792.

KENZINGEN, ville du grand-duché de Bade, sur l'Elz, à 14 kil. N. O. de Fribourg; 2,125 hab. Aux environs, bains de Kürnbalden.

KÉPLER ou KEPPLER (Jean), célèbre astronome, né en 1571 à Weil (Wurtemberg), d'une famille noble, mais pauvre, étudia à Tubingue, fut nommé en 1594 professeur de mathématiques à Grætz, et attira de bonne heure l'attention des savants par ses ouvrages. S'étant lié avec Tycho-Brahé, il alla en 1600 se fixer auprès de lui en Bohême afin de faire ensemble des observations astronomiques, et obtint de Rodolphe le titre de mathématicien de l'empereur avec un traitement. Il mourut en 1631 à Ratisbonne, où il était allé pour solliciter l'arriéré de sa pension qui lui était fort mal payée. Képler établit sur des bases solides le système de Copernic; il eut la gloire de découvrir les lois sur lesquelles repose l'astronomie moderne, lois qui portent encore son nom, savoir : 1° que les carrés des temps des révolutions planétaires sont proportionnels aux cubes des grands axes; 2° que les orbites planétaires sont des ellipses dont le soleil occupe un des foyers; 3° que le temps employé par une planète à décrire une portion de son orbite est proportionnel à la surface de l'aire décrite pendant ce temps par son rayon vecteur. Ce fut en 1618, après 22 ans de recherches assidues, qu'il fit ces découvertes. Il reconnut aussi la généralité de la loi de l'attraction, la rotation du soleil; devina l'existence de planètes inconnues de son temps, calcula les latitudes et les longitudes avec plus de précision qu'on ne l'avait fait, annonça le passage de Mercure et de Vénus sur le disque du soleil pour 1631, perfectionna les lunettes, dressa une table de logarithmes, etc. Il est à regretter que Kepler ait mêlé à ses grandes découvertes des idées mystiques et une foule d'hypothèses insoutenables. Ses principaux ouvrages sont : *Prodromus seu mysterium cosmographicum*, 1596; *Astronomia nova seu Physica cœlestis*, 1609, le plus important de tous; *Harmonia mundi*, 1619; *Astronomia lunaris*, 1634. Il a aussi rédigé, en partie avec Tycho-Brahé, les tables astronomiques dites *Tabulæ Rudolphinæ*.

KEPPEL, comte d'Albemarle. *Voy.* ALBEMARLE.

KÉRAH ou KERKAH, le *Choaspes* ou *Gyndès*, riv. de Perse, naît dans le Kourdistan septentrional, coule 600 kil. au S., et grossit le Chat-el-Arab à 32 kil. au-dessous de Corna.

KERALIO (L.-Félix GUINEMENT DE), littérateur français, né à Rennes en 1731, mort en 1805, suivit d'abord la profession des armes, prit sa retraite avec le grade de major, et se fixa à Paris où il se fit honorablement connaître par ses écrits. Il fut appelé vers 1756 à Parme pour y diriger comme gouverneur, conjointement avec Condillac, l'éducation de l'infant don Ferdinand. Dans la suite il fut nommé professeur de tactique à l'École militaire de Paris, puis inspecteur des écoles militaires de France. Il était membre de l'Académie des Inscriptions. On a de lui une traduction abrégée du *Voyage de Gmelin en Sibérie*, Paris, 1767; l'*Histoire de la guerre des Turcs et des Russes* (1736-39), Paris, 1777; l'*Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie* (1759), 1773. Il a travaillé au *Journal des Savants* de 1785 à 1792; au *Mercure national*, etc.— Marie-Françoise Abeille, sa femme, née en Bretagne, morte au commencement du XIXe siècle, a traduit de l'anglais les *Fables de Gay*, 1759; les *Succès d'un Fat*, 1762; les *Visites*, 1772, in-8. — Louise-Félicité de Kéralio, dame Robert, fille des précédents, née à Paris en 1758, morte à Bruxelles en 1821, a publié une *Histoire d'Élisabeth, reine d'Angleterre*; une *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes*, 1786-89, plusieurs romans, et des traductions.

KERBELA. *Voy.* MESCHED-HOSSEIN.

KERBOGHA. *Voy.* KORBOUGHA.

KERCOLAN ou TOLOUR, île de la Malaisie, la plus grande de l'archipel Salibabo, par 124° 10' long. E., 4°-5° lat. N., a de 130 à 140 kil. de

tour. Habitée et cultivée. Les Hollandais s'en étaient emparés, mais ils en furent chassés vers 1773 par les habitants de Mindanao.

KEREK ou KARAK, *Charac-Moba*, ville de Syrie (Damas), à 65 kil. S. E. de Jérusalem. Commerce par caravanes. Ch.-l. d'un canton qui correspond en partie à l'ancien pays des Moabites.

KERENSK, ville de la Russie d'Europe (Penza), à 140 kil. N. O. de Penza; 4,400 hab.

KERESOUN ou CÉRASONTE, *Cerasus*, ville de la Turquie d'Asie, dans le pachalik de Trébizonde, à 100 kil. de cette ville, par 40° 57' lat. N., 36° 3' long. E.; 700 maisons. Chantier de construction. Cérasonte avait été fondée par une colonie de Sinope.

KERGUELEN (Yves-Joseph DE), vice-amiral français, né à Quimper en Bretagne en 1745, mort en 1797, fut chargé par le gouvernement de divers voyages d'exploration; parcourut en 1771 les régions australes, et y découvrit en 1772 une île déserte, la *Terre de la Désolation*, qu'on a aussi appelée de son nom *Terre de Kerguelen*. Accusé à son retour par un de ses lieutenants d'avoir abandonné une embarcation, il fut quelque temps enfermé au château de Saumur. On a de lui: *Relation d'un voyage dans la mer du Nord*, Paris, 1771, in-4; *Relation de deux voyages dans les mers australes et les Indes*, 1782, in-8; *Relation des événements de la guerre maritime de 1778 entre la France et l'Angleterre*, 1796, in-8, etc.

KERGUELEN ou DE LA DÉSOLATION (Terre de), île de la mer des Indes, par 67° 10' long. E., 49° 20' lat. S.: 160 kil. sur 80. Elle est stérile, couverte de glaces. Découverte en 1772 par le vice-amiral français Kerguelen; visitée en 1776 par Cook qui lui donna le nom de *la Désolation*.

KERIM-KHAN, souverain de la Perse, né à la fin du XVII[e] siècle, fils d'un chef de partisans, servit d'abord dans l'armée de Nadir, gouverna dès 1750 sous le nom du faible Ismaël, le déposa en 1761, mais ne voulut point prendre le titre de *chah* (roi), et se contenta de celui de *wakil* (gouverneur). Il se fit chérir de ses sujets par la justice et la sagesse de son gouvernement; fit fleurir les arts et le commerce et embellit Chyraz. Il mourut en 1779.

KERKA, riv. qui sépare l'Illyrie de la Dalmatie, se jette dans l'Adriatique.—Riv. de Perse. *Voy.* KERAH.

KERKENI, *Cercina*, île de l'état de Tunis, dans le golfe de Cabès, près de la côte; contient 7 villages.

KERKISIEH ou KARKISSA, *Circesium*, île de la Turquie d'Asie (Diarbékir), au confluent du Khabour et de l'Euphrate, à 380 kil. S. E. de Diarbékir. *Voy.* CIRCESIUM.

KERKOUK, *Corcura*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), ch.-l. de livah, à 125 kil. O. de Souleimanich, sur une hauteur escarpée; 13,000 hab.; douze mosquées. On prétend y conserver le tombeau du Daniel. Entrepôt de farine pour l'approvisionnement de Bagdad et de Bassora. Vict. des Turcs sur les Persans, 1733. Prise par Nadir-Chah en 1741.

KERLON, nom que l'on donne à la riv. d'*Amour*, dans la partie supérieure de son cours.

KERLOUAN, ville du dép. du Finistère, à 13 kil. N. E. de Brest; 3,351 hab.

KERMAN, *Carmania*, province d'Asie, dans la région persique, au S. E., entre 25° 30'-32° lat. N., et 52° 20'-56° 40' long. E.; est bornée par le Kouhistan au N., le Sedjistan et le Mékran à l'E., le golfe Persique et la mer d'Oman au S.: 660 kil. sur 600; 600,000 hab. Ville principale, Kerman. Montagnes; peu de sources; immense désert au nord et dans le centre. Jadis beaucoup de blé, de raisins, et aujourd'hui dattes en abondance; quantité de moutons. Grand commerce de laine; fabriques de beaux châles de poil de chameau et de poil de chèvres semblables à celles d'Angora. Le Kerman forma de 1062 à 1187 un état particulier qui fut gouverné par des princes seldjoucides, et qui fut détruit par les princes salgouriens. — La partie occidentale du Kerman appartient aujourd'hui à la Perse proprement dite ou royaume d'Iran; les côtes sont à l'imam de Mascate; le reste est partagé entre des chefs indépendants. Du reste l'intérieur de la contrée est encore mal connu.

KERMAN ou SIRDJAN, *Carmana*, ville d'Iran, capitale de tout le Kerman, à 580 kil. S. E. d'Ispahan, par 53° 50' long. E., 29° 30' lat. N.; 30,000 hab. Vaste enceinte, vastes ruines. Bazar. Beaux châles, armes à feu, tapis. Commerce avec l'Hindoustan, l'Hérat, la Boukharie. — Ville jadis très grande; dévastée par les guerres civiles à la fin du XVIII[e] siècle, prise et pillée trois mois de suite par Mohammed-Khan en 1794.

KERMANCHAH ou KARAMSIN, ville forte de la Perse, ch.-l. du Kourdistan, par 44° 10' long. E., 34° 20' lat. N., à 378 kil. S. O. de Téhéran; 30,000 hab. Citadelle. Manufactures d'armes. Aux environs, sur le mont Bisountoum, est un fameux monument, dit *le Trône de Roustan*. — Cette ville fut, dit-on, fondée par Behram, fils de Chahpour (Sapor) II. Thahmasp-Kouli-Khan la prit sur les Turcs en 1730 et la fortifia.

KERMEIAN, anc. sandjak de la Turquie d'Asie, au centre de l'Anatolie, avait pour ch.-l. Kutaieh.

KERNOK, ville de Nigritie, capitale du pays de Loggoun en Nigritie, à 280 kil. S. E. de Kouka, par 11° 7' lat. N.; 15,000 hab. Hautes murailles.

KEROULY, ville de l'Hindoustan, dans l'ancien Agra, à 130 kil. S. O. de Bhertpour, ch.-l. d'un petit état qui est tributaire des Anglais depuis 1817.

KERRAPAY ou CREPI, pays de la Guinée sup. (Dahomey), sur la côte des Esclaves, entre le Dahomey proprement dit et le Ouiddah à l'E., l'Anagou au N., l'Aquambou, l'Amina et l'Adampie à l'O., et le golfe de Guinée au S.; 225 kil. sur 140. Ville principale, Quitta.

KERRY, comté d'Irlande (Munster), situé entre l'Océan à l'O. et au S., les comtés de Limerick et de Cork à l'E., le comté de Clare au N.: 105 kil. sur 45; 253,000 hab. (dont 250,000 catholiques). Ch.-l., Tralee. Pays montagneux. Usines de fer, sources minérales. Agriculture arriérée.

KERRY, paroisse de la principauté de Galles, à 9 kil. S. O. de Montgomery; 2,200 hab.

KERTCH, *Panticapée* ou *Bospore* chez les Grecs, puis au moyen âge *Vospro* et *Aspromonte*, ville de la Russie d'Europe (Tauride), dans la Crimée, à 80 kil. N. E. de Caffa, sur le détroit d'Iénikaleh, à 11 kil. S. O. d'Iénikaleh; 10,000 hab. Beau port, construit sous l'empereur Alexandre I. Citadelle; église grecque très ancienne. Commerce de sel, de caviar, de peaux de moutons d'Astracan, de chevaux de Perse, de pelleteries, étain, cire, miel, fruits secs, etc. — Les Milésiens fondèrent, dit-on, cette ville au VI[e] siècle av. J.-C. sous le nom de Panticapée. Elle devint au V[e] siècle capitale du royaume de Bosphore. Mithridate poursuivi par les Romains s'y renferma, et s'y donna la mort. Devenue la proie des Barbares, elle subit depuis le IV[e] siècle toutes sortes de vicissitudes. Les Génois s'en emparèrent au XIV[e] siècle et la nommèrent *Vospro*. Mahomet II la prit aux Génois en 1476, et les Turcs la possédèrent jusqu'en 1774. Elle fut alors cédée à la Russie. Elle a été occupée en 1855 par l'armée anglo-française.

KERTCH (détroit de) ou d'Iénikaleh. *Voy.* IÉNIKALEH.

KESRAOUAN, territoire montagneux de Syrie dans le S. du pachalik de Tripoli, est habité par 120,000 Maronites et Druses, indépendants de la Porte et du pacha d'Égypte.

KESSEL, *Castellum Menapiorum*, petite ville du Limbourg hollandais, sur la Meuse, à 11 kil. N. E. de Ruremonde; 1,300 hab.

KESSEL, peintre hollandais. *Voy.* VAN KESSEL.

KESSELDORF, village du royaume de Saxe (Misnie), à 9 kil. O. de Dresde; 350 hab. Les Saxons y furent défaits par les Prussiens en 1745.

KESWICK, ville d'Angleterre (Cumberland), sur le lac de Derwent-Water, à 31 kil. de Penrith; 2,159 hab. On y exploitait jadis des mines de cuivre.

KESZTHELY, ville de Hongrie (Szalad), sur le lac Balaton, à 60 kil. S. O. de Vesprim; 8,000 hab. Château. Sources thermales et marbres aux environs.

KET, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), naît au S. d'Iénisséisk, et grossit l'Obi près de Narym. Cours, 800 kil.

KETBOGHA, sultan d'Égypte, était Mogol de naissance et avait d'abord été esclave du sultan Kélaoun. Chargé, après la mort de Kélaoun et de Kalil-Aschraf, son fils, de la garde de Naser Mohammed, héritier du trône, il s'empara du sceptre pour lui-même en 1294. Il réussit à apaiser une révolte des Mamelouks bordjites; mais peu après, un de ses lieutenants, Ladjin, se révolta et se fit proclamer, 1296. Ketbogha se vit forcé d'abdiquer.

KETCH-HISSAR, *Tyana?*, ville de la Turquie d'Asie (Konieh), à 130 kil. S. O. de Kaisarieh. Fabrique de poudre à tirer. Ruines antiques, entre autres un aqueduc de granit de 10 kil. de long.

KETEK, district de l'Inde. *Voy.* KATTAK.

KETEL (Corn.), peintre hollandais, né en 1548 à Gouda, mort en 1610, séjourna en France, en Angleterre, en Hollande, et fit une foule de tableaux et de portraits estimés. Il eut cela de singulier qu'il peignait avec les doigts de la main, et même avec ceux des pieds, aussi bien qu'avec des pinceaux.

KETELAER (Nicolas), imprimeur, est avec son associé, Gérard de Leempt, le plus ancien des imprimeurs hollandais. Ils vivaient à Utrecht à la fin du XVe siècle. On leur doit la première édition du *Scholastica historia super Novum Testamentum*, 1473, in-fol. On leur attribue l'édition *princeps* de l'*Historia ecclesiastica* d'Eusèbe, 1474, in-fol.; *Alexandri magni liber de prœliis*, in-fol.; et *Thomæ A-Kempis opera*, in-fol. que l'on croit imprimé en 1474.

KETTENHOF, village des États autrichiens (Autriche), à 10 kil. S. E. de Vienne; 1,100 hab. Château. Grande fabrique d'indienne, qui occupe 14,000 ouvriers. Vinaigre, produits chimiques.

KETTERING, ville d'Angleterre (Northampton), à 22 kil. N. de Northampton; 4,000 hab. Étamines, lustrines, lainages.

KETTLER (Gothard), dernier grand-maître des chevaliers teutoniques de Livonie, embrassa le luthéranisme, et céda en 1561 les droits de son ordre sur la Livonie à Sigismond-Auguste, roi de Pologne; il reçut en échange le titre de duc de Courlande et de Sémigalle, mais à la condition de faire hommage aux rois de Pologne. Il mourut en 1587.

KEUILU-HISSAR, l'ancien *Lycus*, riv. de la Turquie d'Asie, porte d'abord le nom de Kerkif, coule à l'O., passe à Nikar, et tombe dans l'Iékil-Irmak, après un cours de 450 kil. — On trouve sur ses bords une ville de même nom, à 49 kil. O. de Kara-Hissar.

KEW, ville d'Angleterre (Surrey), à 10 kil. O. de Londres, sur la Tamise, rive droite; 700 hab. Château royal avec un magnifique jardin botanique.

KEXHOLM ou KOREL-GOROD, bourg de la Russie d'Europe, dans la Finlande (Viborg), à 80 kil. N. E. de Viborg, sur le lac Ladoga; 400 hab. — Cette ville fut fondée en 1295 par les Suédois, et fit longtemps partie de la Carélie suédoise; mais elle fut cédée à la Russie en 1598. Les Suédois la reprirent en 1611; mais Pierre-le-Grand s'en empara de nouveau en 1710, et la paix de Nystadt en assura la possession à la Russie.

KEY, groupe d'îles du Grand-Océan, fait partie de l'archipel des Moluques et du groupe de Banda.

KEZANLIK, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), au pied du Balkan, à 49 kil. N. de Tchirpan; 10,000 hab. Essence de roses renommée.

KHABOUR ou KABOUR, nom de deux rivières de la Turquie d'Asie : 1° l'ancien *Chaboras*, qui prend sa source dans le N. E. du pachalik de Réha, tombe dans l'Euphrate près de Kerkisieh (jadis *Circesium*), après un cours de 380 kil.; — 2° l'ancien *Nicephorius*, qui sort du pachalik de Van, entre dans celui de Diarbékir, et grossit le Tigre après un cours de 400 kil.

KHAI-FOUNG, ville de Chine (Ho-nan), par 34° 52' lat. N., 112° 12' long. E.; 200,000 hab. Elle est située sur la rive droite du Hoang-ho, mais au-dessous du niveau du fleuve, et serait inondée sans de fortes digues qui la défendent. Avant 1642, elle comptait 500,000 hab.; elle en perdit la moitié dans un siége où les digues furent percées.

KHAI-SANG, dit aussi *Wou-tsoung*, 6e empereur chinois de la dynastie des Mongols, succéda en 1308 à Tamerlan son oncle. Il régna avec gloire jusqu'en 1311, protégea les lettres et réunit en code les lois de ses prédécesseurs.

KHALDOUN. *Voy.* IBN-KHALDOUN.

KHALED, un des plus courageux généraux de Mahomet, avait d'abord pris parti contre lui et avait contribué au gain de la bataille d'Ohod, où les Mecquois battirent le prophète. Il embrassa cependant la nouvelle religion la 8e année de l'hégire (630), et eut par ses exploits la plus grande part à la conquête de la Syrie. Il reçut de Mahomet le surnom d'*Épée de Dieu*. Il mourut l'an 642 de J.-C.

KHALKA, riv. de Russie (Iékaterinoslav), tombe dans le Dnieper, près de son emb. Les Mongols y remportèrent en 1223 sur les Russes une grande vict.

KHALKAS, nation mongole, qui habite dans la partie sept. de l'empire chinois, par 42° 53' lat. N. et 85°-116° long. E., entre la Sibérie au N., le Heloung-kiang à l'E., la Charra-Mongolie au S. et la Dzoungarie à l'O; 2,200 kil. sur 800. Vastes déserts, semés de quelques oasis; plusieurs vallées fertiles arrosées par l'Orkhon, le Selenga, l'Amour et l'Iénissei. Les Khalkas sont un peuple pasteur, qui fut jadis nombreux et puissant; ils furent extrêmement affaiblis au XVIIIe siècle par les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Éleuthes.

KHAMÉFIS, dieux suprêmes de l'Égypte, formaient une trinité semblable à la trinité indienne de Brahma, Vichnou et Siva. Leurs noms sont Knef, Fta, Fré (*Voy.* ces noms). Le mot Khaméfis, selon les mythographes, signifie *gardiens de l'Égypte*, pays appelé originairement pays de Cham.

KHAN, nom qui signifie *seigneur*, était le titre que prenaient au moyen âge les grands chefs de peuples tartares; presque toujours ce mot s'ajoute à la suite du nom du souverain : Gengis-khan, Mohammed-khan, etc. Quelques-uns de ces khans étendirent leur domination sur une grande partie de l'Asie, entre autres Gengis-khan et Tamerlan Aujourd'hui la plupart des khans ne sont plus que de simples gouverneurs de provinces ou des officiers à la solde de la Russie et de la Perse. Les seuls khans indépendants qui subsistent encore habitent au nord du mont Caucase, dans le Turkestan indépendant et le pays des Kirghiz. Les principaux sont auj. les khans de Boukhara, de Khiva, de Balk. Dans le moyen âge, on connaît surtout les khans des Avares, de Kaptchack, de Kazan, d'Astracan, de Crimée, etc. (*Voy.* ces noms). — Les Turcs désignent aussi sous le nom de *khan* leurs caravansérails.

KHANG-HI, empereur de la Chine. *Voy.* KANG-HI.

KHARAN, ville forte du Béloutchistan, ch.-l. de la prov. de Saraouan, à 100 kil. S. de Saraouan. Excellents chameaux. Résidence d'un chef qui peut mettre sur pied 5 à 600 hommes.

KHARGEH (EL-), bourg d'Égypte, ch.-l. de la Grande-Oasis, qui prend quelquefois son nom, par 26° 25' lat. N., 27° 20' long. E.; 2,000 hab. Eau douce, dattes et riz. Lieu de rafraîchissement pour les caravanes.

KHARIZM ou KHOVARESM, pays des *Chorasmiens*, région du Turkestan occid., au sud de la mer d'Aral, sur les deux rives du Djihoun, entre le khanat de Boukhara et la mer Caspienne, contient, entre autres territoires, le khanat de Khiva et le pays des Turcomans. Il est mêlé de steppes et de districts fertiles. — De 994 à 1231, le Kharism forma une principauté indépendante, qui fut fondée par un prince turc aux dépens des Samanides. Les princes du Kharizm envahirent la Perse, y mirent fin en 1193 à la dynastie des Seldjoucides, et s'emparèrent en 1197 de Samarcand; leur puissance fut détruite par Gengis-Khan. — Une dynastie de princes khovaresmiens régna aussi à Delhy dans l'Hindoustan depuis 1213, après avoir renversé la puissance des Gourides; elle fut remplacée à son tour en 1398 par les Patans. — Le Kharizm fut quelque temps compris dans l'empire du Kaptchak. Vers 1481, Ilbars-le-Cheïbani le détacha du Kaptchak et en fit de nouveau un royaume indépendant.

KHARKOV, ville de la Russie d'Europe, à 1,200 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, par 34° 6' long. E., 50° lat. N.; 10,000 hab. Ch.-l. du gouvernement de Kharkov. Univers. (1805). Savon, tanneries et autres industries. Fondée par le czar Alexis en 1650 pour arrêter les Tartares de Crimée. — Le gouvernement de Kharkov, dit aussi *des Slobodes d'Ukraine*, est borné par ceux de Koursk au N., de Voronèje à l'E., d'Iékatérinoslav au S., de Pultawa à l'O.; il a 380 kil. sur 110, et compte 914,000 hab. *Voy.* UKRAINE.

KHASPOUR, capitale du Katchar. *Voy.* KHOSPOUR.

KHATANGA, riv. de la Russie d'Asie, naît dans le gouvernement de Tomsk (cercle de Tourouhansk) par 67° 50' lat. N. et 94° long. E.; coule à l'E., puis au N. et au N. E., et se perd dans l'Océan Glacial arctique par 74° 40' lat. N. et 108° long. E., après 1,000 kil. de cours.

KHAZARES, peuple turc de l'Europe or., était placé au Ve siècle sur les deux rives du Bas-Volga près de la mer Caspienne. S'avançant à l'O. après les grands mouvements des peuples, ils conquirent sur les Avares (634) la Russie actuelle jusqu'au Dniepr et à l'Oka. Leur vaste empire subsista ainsi pendant deux siècles, pendant lesquels ils furent presque toujours alliés avec les Grecs. D'accord avec Héraclius, ils se jetèrent sur la Perse en 626; et c'est chez eux que Justinien II, chassé de ses états, alla chercher un refuge. Ils le ramenèrent en 715, et plus tard une princesse khazare, mariée à Constantin Copronyme, devint impératrice d'Orient, et valut à son fils, Léon IV, le nom de Léon le Khazare. Mais de 862 à 885, les Varègues leur ravirent des territoires considérables; puis les Petchenègues vinrent occuper la partie occid. de la Khazarie (882, etc.): finalement ils ne gardèrent que la Tauride et la Crimée, d'où même ils furent expulsés par Sviatopolk I en 1016. Les Khazares avaient adopté le christianisme en 858. Leur place principale était Sarkel ou Bielavèche, fondée en 834.

KHAZARIE. Ce nom désigne tantôt tout l'empire des Khazares, tantôt la Crimée seulement, dernière possession des Khazares.

KHERSON, ville forte de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Kherson, à 1,500 kil. S. de Saint-Pétersbourg, à l'embouchure du Dniepr dans la mer Noire, par 46° 37' lat. N., 30° 18' long. E.; 12,000 hab. Quatre quartiers: la Forteresse, l'Amirauté, le faubourg des Grecs, le faubourg des Militaires. Port militaire et commercial: chantiers de construction, arsenal, magasins de vivres, casernes, etc., etc. Commerce de bois de construction. Fondée en 1778 par Potemkin, elle fut ainsi nommée en souvenir d'une cél. v. de l'anc. Tauride (*V.* CHERSON) Elle fut d'abord importante; mais la construction d'Odessa et l'accroissem. de Nikolaïev lui ont fait beaucoup de tort. — Le gouv. est borné par ceux de Kiev au N., de Podolie à l'O., d'Iékatérinoslav à l'E., de Tauride au S. E., et au S. par la mer Noire: 375 kil. sur 200; 459,000 hab. Sol en général peu fertile, sauf en approchant des gouvernements de Kiev, Podolie et Iékatérinoslav; mûriers, vigne, nombreux troupeaux de tout genre. Salines. — Ce gouvernement fut formé en 1802 de quelques districts de l'ancien gouvernement d'Iékatérinoslav, d'une partie de la prov. de Kiev et de toute la steppe d'Otchakov, acquise par la Russie en 1791.

KHETA, rivière de la Russie d'Asie (Iénisséisk), naît par 92° long. E., 68° lat. N., et se perd dans la Khatanga, après 450 kil. de cours.

KHIAN-LOUNG ou **KIEN-LONG**, empereur de la Chine, de la dynastie des Mandchoux, monta sur le trône en 1736, réprima en 1755 une révolte des Tartares, soumit à sa domination toute la Tartarie jusqu'à la Perse. Se sentant vieux, il abdiqua en 1795 en faveur de son fils. Khian-Loung défendit en 1753 l'exercice de la religion chrétienne dans ses états. Il cultiva les lettres avec succès et forma une bibliothèque de 600,000 vol. Il avait composé, entre autres écrits, un *Éloge de la ville de Moukden*, que le P. Amiot a traduit en français, Paris, 1770.

KHILCAN, historien arabe. *Voy.* IBN-KHILCAN.

KHILOK, riv. de la Sibérie, tombe dans le Selinga à 35 kil. N. E. de Selinginsk; cours, 650 kil.

KHIMIAROLI (monts) ou **DELLA CHIMERA**, *Ceraunii* ou *Acroceraunii montes*, petite chaîne de mont. de la Turquie d'Europe, s'étend parallèlement au canal d'Otrante, dans le sandjakat de Delvino jusqu'à celui d'Avlone, et se termine par le cap Linguetta: ces monts étaient fameux chez les anciens comme étant souvent frappés de la foudre.

KHIOUNG-TCHEOU, ville et port de Chine (Kouang-tong), dans l'île d'Haïnan, sur un cap, à 250 kil. S. O. de Canton; 103,000 hab. Ch.-l. de l'île d'Haïnan et du dép. de ce nom. Temples nombreux, collèges, bibliothèque. Commerce avec Macao, le Tonquin, la Cochinchine, Sincapour, etc.

KHIU-TCHEOU, ville de Chine (Tche-Kiang), ch.-l. de dép., par 29° 2' lat. N., 116° 42' long. E. Grand commerce avec la prov. de Fou-Kian; le transport seul des marchandises occupe 10,000 bras.

KHIVA, capitale du khanat de Khiva, près du Djihoun, par 57° 4' long. E., 41° 40' lat. N., à 560 kil. N. E. d'Asterabad; environ 10,000 hab. Citadelle, trente mosquées, medresseh ou collège. Commerce assez actif. Grand marché d'esclaves.

KHIVA (khanat de), dans le Turkestan, s'étend de 48° à 62° long. E., et de 36° 15' à 45° lat. N., entre la mer d'Aral et les steppes des Kirghiz au N., le Djihoun à l'E., la Boukharie au S. E., des déserts stériles et sablonneux à l'O. et au N. O.; 350,000 hab. (Araliens, Karakalpaks, Turcomans et Tartares mahométans, parmi lesquels il faut compter au moins 95,000 esclaves). Ce khanat est le plus vaste du Turkestan; mais il est occupé presque tout entier par des déserts. Le climat y est froid. Les habitants font un très grand commerce par caravanes avec Orenbourg, Astrakhan, la Perse et l'Afghanistan. — Pierre-le-Grand voulut en vain conquérir ce pays. Dep. 1802, le khanat de Khiva s'est beaucoup agrandi sous Mohammed-Rachim, père du khan actuel, Rehman-Kouli-Khan. Ce dernier a eu récemment des démêlés avec les Russes; une expédition envoyée contre lui en 1840 échoua; néanmoins, un traité conclu en 1854, à la suite d'une 2e tentative, recula les frontières russes jusqu'aux portes de Khiva.

KHODAVENKIAR, ancien sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre la mer de Marmara au N. et les sandjaks de Kodjah-Ili au N. E., de Sultan-Œni à l'E., de Kerméian et de Saroukan au S., de Karassi et de Biga à l'O. : 200 kil. sur 160. Ch.-l., Brousse. Il répondait à la partie mérid. de l'anc. *Bithynie*, à la partie occid. de la *Phrygie Epictète*, et à une petite portion de la *Mysie* orientale.

KHODJEND, *Alexandria ultima, Alexandreschata?* ville de la Tartarie indépendante, dans l'anc. Sogdiane, ch.-l. du khanat de Khokhan, à 50 kil. N. de Khokhan, sur le Sir-Daria, par 41° 22' lat. N. et 67° long. E. ; 60,000 hab. Commerce avec les Boukhares et les Russes en soie, brocarts, toiles peintes, etc.

KHOI, ville d'Iran (Aserbidjan), à 130 kil. N. O. de Tauris ; 25,000 hab. Fortifiée à l'européenne. Industrie et commerce actifs. On a cru y retrouver l'antique *Artaxate*. Chah Ismaïl fut défait dans les environs de Khoï en 1514 par le sultan Sélim I. La ville moderne ne date que du règne de Kérim-Khan.

KHOKHAN ou **KHOKAND**, ville de la Tartarie indépendante, capit. du khanat de Khokhan, à 270 kil. N. E. de Samarcand, non loin du Sir-Daria, par 40° 45' long. E., 64° 14' lat. N. ; 400 mosquées ; caravansérails ; très vaste château et hautes murailles ; quelques anciens monuments. Drap, toiles de coton, étoffes de soie, brocarts, etc. Gengis-Khan fit de cette ville sa principale résidence, et Tamerlan y donna, pour le mariage de ses petits-fils, une fête magnifique, où se trouvèrent réunis 500 ambassadeurs de peuples soumis.

KHOKHAN (khanat de), partie de la *Scythie endeça de l'Imaüs*, état du Turkestan indépendant, borné au N. par les Kirghiz noirs ultramontains, au S. par les Perses montagnards, à l'E. par le Kachgar : 560 kil. sur 200 ; 3,000,000 d'hab. Il comprend les territoires de Ferganah, de Tounkat, de Tachkend et de Tarez.

KHOLMOGORY, ville de la Russie d'Europe (Arkhangel), à 60 kil. S. E. d'Arkhangel ; 300 maisons. — Jadis capit. du roy. de Biarmie.

KHONSAR, ville de l'Iran (Irak-Adjémi), à 130 kil. N. O. d'Ispahan ; 2,500 familles. Cette ville s'étend l'espace d'environ 9 kil. entre deux montagnes : elle renferme d'immenses vergers.

KHOPER, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le N. du gouvernement de Saratov, traverse ceux de Voronèje et des Cosaques du Don, et tombe dans le Don après un cours de 750 kil.

KHORAÇAN ou **KHORASSAN**, *Parthiène, Margiane* et partie de l'*Arie*, contrée de la Perse, entre le Mazendéran à l'O., le khanat de Balkh à l'E., celui de Boukhara au N., l'Irak-Adjémi et le Sedjistan au S. : 880 kil. sur 450 ; 1,500,000 hab. On distingue : 1° le *Khoraçan persique* ou *Khoraçan occidental*, entre le Turkestan au N., le khanat de Boukhara au N. E., le roy. d'Hérat à l'E., le Kouhistan au S., le Tabaristan et le Mazandéran à l'O. ; places principales : Meschcd, Nichabour, Kélat, Kabouchan ; 2° le *Khoraçan oriental* ou *Afghan*, dit aussi *royaume d'Hérat* (*Voy.* HÉRAT). — Montagnes qui courent du S. E. au N. E. Déserts immenses, lacs ; quelques parties fertiles, pâturages. Habitants : Perses, Afghans, Tartares Uzbeks, Turcomans, diverses peuplades nomades. Soieries, tissus de coton, superbes tapis, armes à feu et sabres renommés. Mines de turquoises et de rubis. Le Khoraçan est exposé aux incursions des hordes pillardes du Nord. — Le Khoraçan était autrefois une des provinces les plus florissantes de la Perse ; mais ayant été pendant plusieurs siècles ravagé par les Tartares, il est devenu presque désert.

KHORAN. *Voy.* CORAN.

KHORKHANDJ, ville des Huns Ephtalites. *Voy.* GORGO.

KHORREMABAD, *Corbiena*, ville de Perse (Khouzistan), ch.-l. du Louristan, près de la Kerkah, à 110 kil. S. O. d'Hamadan. Résidence d'un khan. Château-fort.

KHOSPOUR ou **KOSPOUR**, ville de l'Inde Transgangétique, capit. du Katchar. *Voy.* KATCHAR.

KHOSROU. *Voy.* CHOSROES.

KHOTAIS. *Voy.* KOTATIS.

KHOTAN ou **KHOTIAN**, ville de l'empire chinois (Thian-chan-nan-lou), à 400 kil. S. E. d'Yarkand, par 37° lat. N. et 78° 15' long. E. ; soieries, toiles de lin. Ch.-l. de la principauté de Khotan, jadis indépendante, auj. tributaire de la Chine.

KHOTIN, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* CHOCZIM.

KHOU-KHOU-NOOR (c.-à-d. *lac bleu*), lac de l'empire chinois, situé sur les limites occidentales de la province de Kan-sou, par 37° lat. N., 96° long. E. ; 110 kil. sur 45. Ce lac est entouré de hautes montagnes d'où sortent le Hoang-ho, le Thalouen, le Menam-Kong, etc. ; il a donné son nom au pays environnant, qui est habité par des Mongols et des Kalmouks tributaires de la Chine.

KHOULM ou **KHOULOUM**, ville du Turkestan, capitale du khanat de Khoulm, sur le Khoulm, à 50 kil. E. de Balkh ; 8,000 maisons ; 2 châteaux-forts. Chevaux. Le khan dépend de celui de Kandouz.

KHOURREM, c.-à-d. *Favorite*. *Voy.* ROXELANE.

KHOUZISTAN, *Susiane* et pays voisins, province de la Perse occidentale, entre le Kourdistan au N., l'Irak-Adjémi au N. E., le Fars à l'E., le golfe Persique au S., l'eyalet de Bagdad à l'O., s'étend entre 30° et 34° lat. N. et entre 44° et 48° long. E. : 400 kil. sur 310 ; 900,000 hab. (Kourdes et Loures). Ch.-l., Chouster. Villes principales : Dizfoul, Khorremabad. Le Khouzistan se compose de trois régions principales : le Khouzistan propre (l'anc. *Susiane*), le Louristan (*Elymaïde*), et le territoire d'Ahouaz (pays des *Uxiens*). C'était jadis la province la plus riche et la plus peuplée de la Perse ; aujourd'hui elle est presque déserte.

KHOVARESM ou **KHOWARESM**. *Voy.* KHARIZM.

KHROWATES. *Voy.* CROATES.

KIA-BUZURGOMID. *Voy.* BOZRUKOMID.

KIA-HING, ville de Chine (Tche-kiang), à 65 kil. N. E. d'Hoang-tcheou : grande, commerçante, peuplée ; faubourgs vastes, nombre de canaux, 15 tours de marbre ; portiques, arcs de triomphe.

KIA-KING, empereur de la Chine (1795-1820), était fils de Khian-Loung. Son règne fut troublé par des séditions continuelles. Il eut pour successeur Tao-kouang, son fils, qui régna jusqu'en 1850.

KIAKHTA, ville de la Russie d'Asie (Irkoutsk), à 280 kil. S. O. d'Irkoutsk, sur les frontières de Chine ; 4,200 hab. (sans compter la garnison ni les étrangers). Entrepôt du commerce entre la Russie et la Chine. Fondée en 1728 après un traité de commerce entre les deux empires.

KIAMA, ville de la Nigritie centrale, dans le Borgou, la plus commerçante et la plus peuplée de ce royaume ; 30,000 hab.

KIANG, mot chinois qui veut dire *fleuve*, entre dans un grand nombre de noms géographiques.

KIANGARI, *Gangra*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 100 kil. N. E. d'Angora : ch.-l. d'un livah qui correspond à une partie de l'ancienne *Galatie* et à une petite portion de la *Paphlagonie*.

KIANG-NING, ville de Chine. *Voy.* NAN-KING.

KIANG-SI, province de Chine, au S. E., entre celles de Hou-pe et d'An-hoeï au N., de Tche-kiang au N. E., de Fou-kian à l'E., de Kouang-toung au S., de Hou-nan à l'O. : 660 kil. sur 400 ; 6,700,000 hab. Ch.-l., Nan-tchang. 13 dép. (Cheui-tcheou, Fou-tcheou, Jao-tcheou, Kan-tcheou, Ki-an, Kian-tchang, Kieou-kiang, Kouang-sin, Lin-kiang, Nan-an, Nan-kang, Nan-tchang, et Youan-tcheou). Sol

très-fertile : riz, thé vert, coton, herbes médicinales, etc. Mines d'or, argent, cuivre, plomb, fer, etc.; azur, cristal. Draps communs, toile, papier, encre, objets vernissés, etc.

KIANG-SOU, province de Chine, à l'E., entre celles de Chang-toung au N., d'An-hoeï à l'O., de Tché-kiang au S. et la mer de Chine à l'E. : 520 kil. sur 220 ; 2,500,000 hab. Ch.-l., Nan-king (Kiang-ning). 8 dép. (Hoeï-an, Kiang-ning, Siu-tcheou, Soung-kiang, Sou-tcheou, Tchang-tcheou, Tchin-kiang, et Yang-tcheou). Sol plat, riche et fertile en certains endroits. L'Yang-tsé-kiang et le canal impérial traversent cette province.

KIAYN-DEAYN, dit aussi *Thanlaouaddy* et *Iraouaddy occidental*, rivière de l'empire Birman, dont la source est probablement dans le royaume d'Assam, se jette dans l'Iraouaddy après 650 kil. de cours environ. Il doit son premier nom aux Kiayns, peuplade sauvage qui habite sur ses bords.

KIBOURG. *Voy.* KYBURG.

KICHENEV ou KICHENAU, ville de la Russie d'Europe (Bessarabie), à 53 kil. N. O. de Bender ; 3,500 hab. L'exarque métropolitain de Kichenev et de Khotin et l'évêque de Bender et d'Akkerman y résident. Grand commerce.

KIDDERMINSTER, ville d'Angleterre (Worcester), à 22 kil. N. de Worcester, sur la Stour et le canal du comté de Stafford ; 20,165 hab. Tapis, draps, soieries, étamines, étoffes à fleurs, etc.

KIDONIE ou HAIVALI, *Heraclea*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le golfe d'Adramiti, à 105 kil. N. O. de Smyrne. Collége grec.

KIEL, *Chilonium*, ville murée du roy. de Danemark, ch.-l. du Holstein, sur la mer Baltique, par 7° 48' long. E., 54° 10' lat. N.; 15,000 hab. Port très fréquenté. Université fondée en 1665 par le duc Christian-Albert, bibliothèque, observatoire, cabinet d'histoire naturelle, etc. Chapeaux, amidon, tabac, raffinerie de sucre, chantiers de construction. Commerce consid. Chem. de fer; vapeurs. Gr. foire, qui se tient annuellement les trois jours de la fête des Rois. — Le 14 janvier 1814 fut conclu à Kiel entre la Suède et le Danemark un traité par lequel le Danemark, jusqu'alors allié de Napoléon, entra dans la coalition formée contre la France.

KIELCE, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 102 kil. N. E. de Cracovie ; 2,400 hab. Académie des mines, palais de l'évêque de Cracovie. Aux environs, cuivre, fer, eaux minérales.

KIEN-LONG, emp. de Chine. *Voy.* KHIAN-LOUNG.

KIEOU-KIANG, ville de Chine (Kiang-si), à 140 kil. N. de Nan-tchan ; ch.-l. de département. Murailles ; tour de sept étages, pagode ; rues pavées ; beaucoup de jardins dans l'intérieur de la ville. Grand commerce.

KIERSY-SUR-OISE, v. de France. *Voy.* QUIERZY.

KIEV, KIOW ou KIOVIE, *Kijow* en polonais, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Kiev, sur le Dniepr, à 1,060 kil. S. de Saint-Pétersbourg, par 50° 27' lat. N., 28° 7' long. E. : 30,000 hab. ; trois parties qui font comme trois villes, Petchersk, Kiev, Podol, toutes trois fortifiées. Casernes, magasins, etc. Plusieurs églises, entre autres la cathédrale et l'église de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge : 2 beaux couvents ; palais impérial en bois. Université, archevêché. Tanneries, fonderie de cloches, etc. — Kiev existait dès le ve siècle de notre ère, et appartenait alors aux Khazares. Elle devint ensuite le chef-lieu d'un état indépendant. Rurik, chef varègue, qui la possédait au IXe siècle, en fit la capitale de la Russie méridionale ; elle devint la capitale de toute la Russie sous le grand-duc Iaroslav en 1037, et conserva ce titre pendant le XIe et le XIIe siècle. Depuis, ravagée par les incendies et les guerres, occupée successivement par les Lithuaniens, les Polonais, les Tartares et les khans de Crimée, elle perdit beaucoup de son importance ; elle fut réunie à l'empire de Russie en 1686. Kiev est regardée comme une ville sainte par la plupart des Russes ; il s'y rend annuellement une foule de pèlerins. — Le gouv. de Kiev, entre ceux de Minsk au N., de Kherson au S., a 460 kil. sur 140, et 120,000 h. Très fertile.

KIEVEROVA-HORKA, bourg de Russie (Pskov), près de Porkhov. Et. Battori, roi de Pologne, et Ivan IV, czar de Russie, y conclurent en 1582, sous la médiation du pape Grégoire XIII, un traité par lequel la Russie cédait la Livonie à la Pologne.

KILDARE, ville d'Irlande (Leinster), ch.-l. de comté, à 49 kil. S. O. de Dublin; 180 maisons. Ruines d'une belle tour et d'une cathédrale. Jadis forte et bien peuplée ; aujourd'hui ruinée par suite des guerres civiles de l'Irlande. — Le comté de Kildare est situé entre ceux de Meath au N., de Dublin et de Wicklow à l'E., de Carlow au S., du Roi et de la Reine à l'O. : 65 kil. sur 26 ; 125,000 hab. Terrain marécageux, mais du reste fertile.

KILDARE (comte de). *Voy.* PETTY.

KILIA (NOVA-), ville forte de la Russie d'Europe (Bessarabie), sur le Danube (rive gauche), à 130 kil. S. de Bender; 6,000 hab. Commerce avec la Valachie, la Bulgarie, la Moldavie.

KILIAN (S.), irlandais, fut sacré év. par le pape, passa en Germanie, 685, convertit la Franconie, et subit le martyre à Wurtzbourg, 689. On l'hon. le 8 juill.

KILIAN, famille de graveurs d'Augsbourg, a pour chef Lucas, 1579-1637, qui se forma en Italie, et grava d'après P. Véronèse, Tintoret, Michel-Ange, etc. — G.-Christophe, un de ses descendants, a formé une collection de l'*Œuvre* des K. (à la bib. d'Augsbourg).

KILIDH BAHR (c.-à-d. *Clef de la mer*), dit aussi *Vieux-Château d'Europe*, bourg et fort de la Turquie d'Europe (Roumélie), à l'entrée des Dardanelles et vis-à-vis du fort *Hissar-Sultani*, situé sur la côte d'Asie. Ces deux forts sont destinés à défendre l'entrée du canal des Dardanelles du côté de l'Archipel, mais ils seraient peu propres à soutenir une attaque sérieuse.

KILIDJE-ARSLAN, nom de plusieurs sultans seldjoucides de Konieh : le premier régna de 1092 à 1107; — le deuxième, de 1155 à 1192 (celui-ci fit longtemps la guerre aux Grecs et leur enleva un grand nombre de places ; mais il eut toujours à combattre les révoltes incessantes des princes de sa famille); — le troisième, de 1204 à 1210 (il était enfant et fut détrôné par son oncle Azzeddin).

KILKENNY, ville d'Irlande (Leinster), ch.-l. de comté, à 102 kil. S. O. de Dublin, sur la Nore ; 23,740 hab. Evêché ; château-fort, cathédrale, palais épiscopal ; beaucoup de ruines ; lainages communs, couvertures fines, amidon ; aux environs, scieries hydrauliques. Kilkenny fut souvent le siége des parlements de l'Irlande et donna son nom aux *Constitutions de Kilkenny*, faites sous le règne d'Édouard III, et qui assuraient d'importants priviléges à l'Irlande. Cette ville fut aussi le siége du conseil catholique pendant l'insurrection de 1641. — Le comté de Kilkenny est situé entre ceux de la Reine (*Queen's*) au N., de Carlow à l'E., de Tipperary et de Waterford au S. et à l'O. : 65 kil. sur 30 ; 178,000 hab. Climat sain, peu de marais ; sol fertile ; très riches mines de houille, fer, cuivre, etc. ; marbre, pierres à chaux.

KILLARNEY, ville d'Irlande (Kerry), à 65 kil. O. de Cork, près du lac de Killarney ; 7,000 hab. Aux environs, ruines de la cathédrale d'Aghadoe (évêché auj. réuni à celui d'Ardfert).

KILLARNEY (lac de) ou LOUGH-LANE, lac d'Irlande (Kerry), divisé en lacs Supérieur, Moyen ou Turk, et Inférieur, est remarquable par la belle cascade d'O'Sullivan, qui se précipite à l'O. du lac, et par un écho extraordinaire situé près du roc

appelé le Nid-de-l'Aigle, sur le bord du canal qui unit le lac Turk au lac Supérieur.

KILLIS, ville de la Turquie d'Asie (Syrie), à 55 kil. N. d'Alep; 12,000 hab. Toiles de coton, harnais de chevaux, huile renommée.

KILLY-LEAGH, ville d'Irlande (Down), à 21 kil. S. E. de Belfast. Toile, fils. Patrie de Hans Sloane.

KILMAINE (Ch.-Jos.), général de la république française, né à Dublin en 1754, mort à Paris en 1799, prit du service en France, fit la campagne d'Amérique sous Lafayette, fut employé comme général de brigade à l'armée du Nord et dans la Vendée; se signala en Italie, à Mantoue et à Castiglione, et fut nommé général en chef de l'armée qui devait faire une descente en Irlande; mais l'expédition n'eut pas lieu. Placé ensuite à la tête de l'armée d'Helvétie, il eut peu de succès et fut remplacé dans ce commandement par Masséna.

KILMAINHAM, bourg d'Irlande (Dublin), à l'O. de Dublin, dont on le regarde comme un faubourg. Hospice royal des Invalides.

KILMALLOCK, ville d'Irlande (Limerick), à 6 kil. N. E. de Charleville; importante et belle au XV[e] siècle, auj. presque toute en ruines.

KILMARNOCK ou SAINT-MARNOCH, ville d'Écosse (Ayr), à 17 kil. N. E. d'Ayr; 17,000 hab. Beaucoup de maisons élégantes, hôtel-de-ville, collége. Filatures, tapis, couvertures, etc., etc. Chemin de fer qui mène au port de Troon. A 1 kil. de cette ville, ruines du château de Kilmarnock.

KILONGO, ville de la Guinée mérid., dans l'état de Loango, à 44 kil. O. de Loango. Un chef à peu près indépendant y réside.

KILSYTH, ville d'Écosse (Stirling), à 16 kil. N. E. de Glasgow; 4,260 hab. (presque tous employés dans les tisseranderies de Glasgow). Jadis titre d'une vicomté.

KILWINNING, bourg d'Écosse (Ayr), à 5 kil. N. O. d'Irvine; 3,780 hab. Ruines du fameux monastère de Kilwinning, bâti en 1140. Au XII[e] siècle y fut fondée la 1[re] loge maçonnique d'Écosse.

KIMBOLTON, *Cinnibantum?* ville d'Angleterre (Huntingdon), à 15 kil. S. O. de Huntingdon; 1,600 hab. Jadis importante, mais auj. déchue. Beau château du duc de Manchester.

KIMENGARD. *Voy.* KYMMENEGARD.

KIMITO, île de la Russie d'Europe, par 19° 50' long. E., 60° 24' lat. N.: 17 kil. sur 13; 6,000 hab.

KIMOLO, île de l'Archipel. *Voy.* L'ARGENTIÈRE.

KIMPOLUNG ou LANGENAU, ville de Valachie, à 125 kil. N. O. de Boukharest; 4,000 hab.

KINBOURN, ville et fort de Russie, à l'embouchure du Dnieper, en face et à 15 kil. S. d'Otchakov. Souvarow y battit les Turcs en 1788. Les Français prirent et occupèrent cette place le 15 octobre 1855.

KINCARDINE ou MEARNS, comté d'Écosse, entre ceux d'Aberdeen au N. et à l'O., de Forfar au S. O., et la mer du Nord à l'E.. 22 kil. sur 50; 31,400 hab. Ch.-l., Stone-Haven. Mont. au N.; terres bien cultivées, beaucoup de bruyères. Ce comté doit son nom au petit village de Kincardine (à quelques kil. S. O. de Stone-Haven), qui était jadis ch.-l. du comté et résidence royale; on n'y trouve plus guère que 70 hab. — Plusieurs villes d'Écosse portent aussi le nom de Kincardine, notamment un petit port à l'embouchure du Forth; 2,000 hab.

KIN-CHA-KIANG, riv. de l'empire chinois, naît dans le pays de Khou-khou-noor, baigne en Chine les prov. de Sse-tchouan et d'Yun-nan, et, se joignant au Ya-loung-kiang, forme le Yang-tse-kiang.

KINETON, KYNETON. *Voy.* KINGTON.

KING (William), prélat irlandais, né à Antrim en 1650, mort en 1729, prit parti pour le prince d'Orange, fut fait en 1702 archevêque de Dublin, et remplit pendant plusieurs années les fonctions de lord juge en Irlande. On a de lui, outre plusieurs ouvrages de controverse, un traité célèbre *De origine mali*, 1702, qui l'engagea dans de vives discussions avec Bayle et Leibnitz. Ce traité a été traduit en anglais par Law qui y a joint les objections des adversaires de King.

KING (William), écrivain anglais, remarquable par son esprit, né à Londres en 1663, devint vers 1692 secrétaire du prince George, occupa ensuite quelques places, qu'il quitta pour se livrer aux lettres, et mourut à Londres en 1712. On a de lui des *Dialogues des morts*, 1697; *Voyage à Londres*, 1698; une traduction en vers de *l'Art d'aimer*, d'Ovide, 1708; *l'Art de la cuisine*, poëme, 1708, et des pamphlets politiques. On a donné en 1776 une édition de ses œuvres en 3 vol. in-8.

KING, île d'Australie, dans le détroit de Bass, entre la Nouvelle-Hollande et la Tasmanie: 60 kil. sur 35. Découverte par Head, 1799.

KING-KI-TAO, capit. du roy. de Corée. *Voy.* HAN-YANG.

KINGS, c.-à-d. *livres*, mot chinois qui s'applique en général à tous les livres écrits par les philosophes chinois, désigne plus spécialement cinq ouvrages qui jouissent chez eux d'une autorité sacrée: *Y-King*, cosmogonie; *Chi-King*, chants populaires; *Chou-King*, livre des annales, ouvrage de Confucius; *Li-Ki*, livre des rites et cérém. relig.; *Tchun-Tsieou*, chronique du roy. de Lou, patrie de Confucius. On y joint quelquefois le *Tao-te-King* (de Lao-Tseu).

KING'S COUNTY (c.-à-d. *comté du Roi*), en Irlande, dans le Leinster, entre ceux de Kildare à l'E., de Meath et West-Meath au N., de Roscommon à l'O., de Tipperary au S.; 144,000 hab. Ch.-l., Philipstown, puis Tullamore. Il fut formé sous la reine Marie et reçut son nom en l'honneur du roi d'Espagne, Philippe, époux de cette reine.

KING'S MOUNTAIN, montagne des États-Unis, dans la partie O. de la Caroline du Nord, à 35 kil. O. de Charlottenbourg. Les Anglais, commandés par le major Ferguson, y furent défaits par les Américains sous la conduite des colonels Williams et Cleveland, le 7 octobre 1780.

KINGSTON, dit *Kingston-sur-Tamise*, ville d'Angleterre (Surrey), à 16 kil. S. O. de Londres; 7,257 hab. Grande église, hôtel-de-ville. Station romaine importante, puis forteresse royale et domaine de la couronne.

KINGSTON-UPON-HULL, ville d'Angleterre (York). *Voy.* HULL.

KINGSTON, ville principale et port de la Jamaïque (Antilles), sur la côte S., par 78° 53' long. O., 18° 0' lat. N.; 40 à 50,000 hab. Bon mouillage; belle église, hôpitaux, etc. La ville est exposée à d'horribles inondations. Elle fut fondée en 1693, après la destruction de Port-Royal, mais elle n'a été érigée en ville qu'en 1802. Incendiée en 1843.

KINGSTON, ville de l'Amérique anglaise (Haut-Canada), sur le St-Laurent, à l'extrémité N. E. du lac Ontario, capit. de tout le Canada de 1839 à 1843. 15,000 hab. Port naval, chantiers de construction de marine royale. Entrepôt de tout le commerce entre Montréal et la région des Lacs à l'E.

KINGSTON, nom de diverses villes des États-Unis, dans la Caroline du Nord, dans l'état de New-York, etc.; — d'une ville de la Guinée anglaise (Sierra-Leone), à 310 kil. S. E. de Freetown, fondée en 1809.

KINGSTON (Elisabeth CHUDLEIGH, duchesse de), dame anglaise, célèbre par sa vie aventureuse, née en 1720 dans le Devonshire, fut d'abord fille d'honneur de la princesse de Galles. Elle eut pour amant le duc d'Hamilton, puis épousa secrètement le capitaine Hervey, avec lequel elle ne put vivre. Elle se mit alors à voyager, fut bien accueillie par le grand Frédéric à Berlin, et par l'électrice de Saxe à Dresde; revint en Angleterre, fit rompre son mariage et

épousa le duc de Kingston, qui la laissa veuve et héritière de biens immenses. Les parents du duc la firent condamner comme bigame et lui firent perdre le titre de duchesse; mais ils ne purent faire casser le testament qui lui assurait la fortune de son second mari. Elle fit alors de nouveaux voyages, inspira encore une vive passion en Pologne au prince Radziwil, et mourut en 1788 au château de te-Assise, près de Fontainebleau.

KINGSWINFORD, ville d'Angleterre (Stafford), à 5 kil. N. de Stourbridge; 9,000 hab. Verreries, faienceries.

KING-TCHEOU, ville de Chine (Hou-pe), par 30° 26' lat. N., 109° 43' long. E. Ch.-l. de dép. Ville très forte et regardée comme un des boulevards de l'empire.

KING-TE-TCHING, ville de Chine (Kiang-si), à 150 kil. S. de Nan-king, par 29° 15' lat. N., 114° 55' long. E.; 1,000,000 d'hab. C'est là qu'on fabrique presque toute la porcelaine fine de Chine. Commerce immense.

KINGTON ou **KINETON**, ville d'Angleterre (Hereford), à 32 kil. N. O. d'Hereford; 2,000 hab. Commerce de draps.

KINGTON ou KINETON, bourg d'Angleterre (Warwick), à 13 kil. S. E. de Warwick; 1,000 hab. Résidence royale sous Edouard-le-Confesseur et Guillaume-le-Conquérant.

KINROSS, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Kinross, à 24 kil. S. de Perth, sur le lac Leven; 2,500 hab. Tissus de coton; jadis coutellerie, toiles. — Le comté de Kinross est borné par celui de Perth au N. et à l'O., et par celui de Fife partout ailleurs: 20 kil. sur 16; 31,431 hab. Il appartenait jadis au comté de Fife dont il fut détaché en 1426.

KINSALE, ville d'Irlande, dans la prov. de Munster (Cork), à 22 kil. S. de Cork; 7,070 hab. Bonne rade, beau fort dit Charles-Fort. Bains de mer. Quelques armements pour la pêche. Ville fort ancienne. Jacques II débarqua dans son port à son retour de France en 1689; Marlborough la prit en 1690.

KINTYRE, presqu'île d'Ecosse. *Voy.* CANTYRE.

KINZIG, riv. du grand-duché de Bade, tombe dans le Rhin près de Kehl, après 70 kil. de cours et après avoir donné son nom à un cercle. — Le cercle de la Kinzig, une des six divisions du grand-duché de Bade, est entre les cercles de Murg-et-Pfinz au N., de Treisam au S.: 90 kil. sur 40; 191,000 hab. Ch.-l., Offenbourg.

KIO, ville du Japon. *Voy.* MIYAKO.

KIO-SEU, ville de Chine (Chang-tong), à 32 kil. S. O. de Yen-tcheou. Patrie de Confucius.

KIOUPERLI. *Voy.* KOPROLI.

KIOU-SIOU, île du Japon. *Voy.* XIMO.

KIRCH, **KIRK**. Ces mots, qui signifient *église*, entrent dans la composition d'un grand nombre de mots allemands, écossais et anglais.

KIRCHBERG, nom de plusieurs villes d'Allemagne, dont les deux principales sont: 1° une ville du roy. de Saxe, à 9 kil. S. de Zwickau; 2,100 hab. Draps, papier, bière, etc.; — 2° une ville du roy. de Wurtemberg (Iaxt), sur l'Iaxt, à 35 kil. O. d'Oehringen; 1,300 hab.; elle est le ch.-l. de la seigneurie de Hohenlohe-Kirchberg; château, résidence du prince.

KIRCHDRAUF, *Szepes-Varallya*, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Zips, à 11 kil. S. E. de Leutschau; 3,000 hab. Aux environs, source minérale dite de Baldock.

KIRCHEHER, *Diocæsarea* ou *Andrapa*, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 191 kil. N. E. de Konieh; ch.-l. d'un livah.

KIRCHER (le Père), savant jésuite allemand, né en 1602 à Geysen près de Fulde, enseigna la philosophie et les langues orientales à Wurtzbourg, fut forcé par la guerre de Trente-Ans de quitter l'Allemagne, se retira en France chez les Jésuites d'Avignon, et fut appelé vers 1636 à Rome. Il enseigna les mathématiques au Collége Romain, puis quitta l'enseignement pour se livrer tout entier aux sciences. Il mourut à Rome en 1680. Ce savant infatigable embrassa toutes les connaissances: physique, histoire naturelle, mathématiques, théologie, antiquités, linguistique, etc. En physique, il s'occupa surtout de l'optique, de l'acoustique et du magnétisme, propriété par laquelle il voulait tout expliquer et qu'il appliquait même au traitement des maladies. Il fut un des premiers en Europe à étudier la langue copte, et tenta d'expliquer les hiéroglyphes égyptiens. Il voulut aussi renouveler l'art de Raymond Lulle. Il imagina une pasigraphie ou écriture universelle que chacun pût lire dans sa langue. On lui attribue l'invention de la lanterne magique. Il est à regretter que Kircher ait joint à sa science profonde beaucoup de crédulité et de bizarreries. Ses principaux ouvrages sont: *Magnes*, Rome, 1641; *Magneticum regnum, seu de triplici in natura magnete*, 1667; *Musurgia universalis*, 1650, où il traite du son et de la musique; *Prodromus coptus*, 1636; *Œdipus Ægyptiacus*, 1652; *Polygraphia*, 1663; *China monumentis illustrata*, 1667. Kircher avait formé un cabinet précieux d'objets rares d'histoire naturelle, d'antiquités, d'instruments de physique, de mathématiques, etc., que l'on voit aujourd'hui à Rome au musée du Collége Romain, et dont on a publié la description sous le titre de *Museum Kircherianum*.

KIRCHHEIM ou **KIRCHEN-UNTERTECK**, ville du roy. de Wurtemberg (Danube), à 49 kil. N. O. d'Ulm; 4,300 hab. Toiles, rubans de fil, cire à cacheter. Commerce en laine, orge mondé, etc.

KIRCHHEIM-POLAND, ville de Bavière (Rhin), à 26 kil. N. de Kaiserslautern. Ancienne résidence du prince de Nassau-Weilburg. — Une autre Kirchheim se trouve encore dans la Bavière (Danube supér.), à 36 kil. S. O. d'Augsbourg; 1,500 hab.

KIRENSK ou **KARENSK**, ville de Sibérie (Irkoutsk), sur les bords de la Léna, à 690 kil. N. E. d'Irkoutsk, ch.-l. du district de même nom; 500 hab. Commerce de pelleteries. Fondée en 1655.

KIRGHIZ ou **KAISAKS**, peuple du Turkestan, auj. dépendant des Russes, est divisé en trois hordes: la *Grande* (dans les steppes au S. et à l'E. de l'Oural, entre la mer Caspienne et celle d'Aral); — la *Moyenne* (au N. de la mer d'Aral et à l'E. de la suivante); — la *Petite* (au-delà de la mer d'Aral, sur le Djihoun). Chaque horde est ensuite subdivisée en tribus de 3 à 5,000 tentes, et régies chacune par un sultan. Les Kirghiz sont braves, actifs, vigoureux, toujours à cheval; ils sont pasteurs, chasseurs, et, quand ils le peuvent, exercent le brigandage. Ils professent l'islamisme. Les Kirghiz de la Petite et de la Moyenne horde sont sujets russes depuis 1731; ceux de la Grande horde ne le sont que depuis 1819; encore y en a-t-il une partie qui nominalement est soumise à la Chine et qui de fait est indépendante. Ces derniers errent aux environs du lac Balkachi et du lac Dzaïsang.

KIRIN ou **GHIRIN**, province de la Mandchourie. *Voy.* MANDCHOURIE.

KIRIN-OULA, ville de la Mandchourie, ch.-l. de la province de Kirin, sur le Soungari, par 124° 32' long. E., 43° 46' lat. N. Résidence d'un chef mandchou.

KIRKALDY, ville d'Ecosse (Fife), à 22 kil. S. O. de Cupar, sur le golfe de Forth; 5,034 hab. Filatures de lin; quatre salines; fonderie, chantiers de construction, etc. Bains de mer. — Ville ancienne, florissante avant le XVIe siècle, déchue auj. Patrie de Michel Scott, d'Adam Smith, etc.

KIRKBY, nom de plusieurs villes d'Angleterre,

de trois entre autres, toutes situées dans le comté de Westmoreland : *Kirkby-Lonsdale*, à 17 kil. S. E. de Kendal ; 1,700 hab. Église ; beau pont sur la Loyne. Bas, bonneterie ; — *Kirkby-Stephen*, à 15 kil. S. E. d'Appleby ; 2,000 hab. Ecole gratuite, manufactures ; — *Kirkby-in-Kendal*. Voy. KENDAL.

KIRKCUDBRIGHT, ville d'Ecosse, ch.-l. de comté, sur la Dee, à 127 kil. S. O. d'Edimbourg ; 3,511 hab. Académie, prison (bâtie en 1816), bon port. Ville ancienne. — Le comté de Kirkcudbright, situé entre ceux d'Ayr au N., de Wigton à l'O., de Dumfries à l'E., et borné au S. par la mer d'Irlande, a 65 kil. sur 31 et compte 40,600 hab. Beaucoup de landes, culture arriérée ; grains, pommes de terre, bestiaux en grand nombre ; espèce particulière de chevaux, dits *galloways* ; cuivre, houille. Peu d'industrie.

KIRKDALE, lieu du comté d'York, dans le North-Riding, au fond d'une vallée. On y voit une grande caverne qui est devenue célèbre depuis 1820 par la découverte qu'y fit Buckland d'ossements fossiles.

KIRKHAM, ville d'Angleterre (Lancastre), sur la Ribble, près de son embouchure, à 40 kil. N. de Liverpool ; 11,630 hab. Des canaux facilitent ses communications avec l'intérieur. Toiles, corderies.

KIRKKILISSIA (c.-à-d. *les Quarante églises*), ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 49 k. E. d'Andrinople : 1,500 hab. Ch.-l. d'un livah. Château fort. Commerce de grains, vins, comestibles divers. Amurat II prit cette ville en 1436.

KIRKWALL, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté d'Orkney ou des Orcades, dans l'île de Pomona, par 2° 45' long. O., 58° 33' lat. N. ; 3,500 hab. Bon port, cathédrale, ruines du palais des anciens comtes, palais épiscopal. Toiles de coton, tissus de paille, ouvrages en paille. — Cette ville a longtemps appartenu aux Norwégiens et aux Danois qui la nommaient *Kirkivog*.

KIRWAN (Richard), savant irlandais, né en 1750 dans le comté de Galway, mort en 1812, cultiva avec succès la chimie, la minéralogie et la géologie, vint se fixer à Londres en 1779, et fut membre des sociétés royales de Londres et de Dublin. Ses principaux ouvrages sont des *Éléments de minéralogie*, 1784 ; un *Essai sur le phlogistique et les acides*, 1787 : il défendait dans ce dernier ouvrage la théorie de Priestley ; cependant il se convertit plus tard à la théorie de Lavoisier ; un *Essai de géologie*, 1799 (il veut y concilier la science avec la Genèse). Le 1er, il classa les minéraux d'après leur composit. chimique.

KIS. Ce mot, qui signifie *petit* en hongrois, entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques. Pour ceux qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit *Kis*.

KISAMOS, *Cysamus*, ville de l'île de Candie, sur la côte N. O., à 31 kil. O. de La Canée, au fond du beau golfe de Kisamos.

KISCHM, dite aussi *Kichema* ou *Keichme*, jadis *Oaracta*, île du golfe Persique, dans le détroit d'Ormus qui forme l'entrée de ce golfe, et sur la côte méridionale de la Perse, près du Laristan ; 115 kil. sur 26. Elle appartient à un chef arabe, tributaire de l'imam de Mascate. On y comptait jadis 300 villages ; elle peut renfermer auj. 16,000 hab., dont 4,000 dans la petite ville de Kischm, sur la côte orientale de l'île.

KISIL. Voy. KIZIL.

KISLAR ou KIZLIAR, ville de la Russie méridionale (Caucase), à 300 kil. E. de Géorgievsk, sur le Terek, à 65 kil. de son embouchure ; 9,000 hab. Forteresse, seize églises grecques, une église arménienne ; établissements d'instruction, etc. Jolie ville ; soieries, tissus de coton, de soie et coton, etc. Aux environs, riz, garance, sésame, safran, coton à courte soie, vers à soie.

KISON, fleuve du Paradis terrestre. Voy. EDEN.

KISSENBRUCH, village du duché de Brunswick, sur l'Ocker. C'est là que furent baptisés les Saxons vaincus par Charlemagne en 783.

KISSINGEN, p. v. de Bavière (Bas-Mein), sur la Saale, à 45 k. N. de Wurtzbourg ; 1200 h. Riches salines et sources minérales ; bains très-fréquentés.

KISSOVO, l'ancien *Ossa*, mont. de Grèce. V. OSSA.

KISTES, peuple de Russie (Caucase), se divise en Ingouches, Karaboukales, Touches, Tchetchenzes.

KISTNAH, grand fleuve de l'Inde. Voy. KRICHNA.

KITZINGEN, ville de Bavière (Bas-Mein), à 56 kil. N. d'Anspach, sur le Mein ; 4,000 hab. Murs, tours, fossés. Bas, chapeaux, vinaigre, toiles peintes, etc. Commerce de transit.

KIUPERLI. Voy. KOPROLI.

KIUTAYA, KIVEROVA. — V. KUTAÏEH, KIEVEROVA.

KIZIL. Ce mot, qui veut dire *rouge*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms turcs.

KIZIL-DARIA, riv. du Turkestan indépendant, sort des monts Nourarabas, se dirige au N., puis au N. O., et tombe dans la mer d'Aral ; 600 kil. de cours.

KIZIL-IRMAK, l'*Halys* des anciens, riv. de la Turquie d'Asie, naît au mont Tchicheghi, dans la Caramanie ; court au N. O., à l'O., au N., au N. E., et se jette dans la mer Noire après avoir séparé les eyalets de Sivas et d'Anatolie. Cours, 800 kil. Affluent principal, l'Eusdent.

KIZIL-OUSEN, *Mardus*, riv. de l'Iran, naît près de Senna dans le Kourdistan, coule au N. et à l'E. ; sépare l'Irak-Adjémi de l'Aderbaidjan, et se perd dans la mer Caspienne près de Recht. Cours, 500 kil.

KIZIL-ARSLAN (Othman), souverain de l'Aderbaidjan, de 1166 à 1171, était de la dynastie des Atabeks. Il se souleva contre le sultan seldjoucide Togrul III, au nom duquel il gouvernait l'Aderbaidjan, et régna quelque temps à Hamadan ; mais il fut trahi et mis à mort.

KIZLIAR, ville de Russie. Voy. KISLAR.

KJACHTA, ville de la Russie d'Asie. Voy. KIAKHTA.

KLAARWATER, établissement européen chez les Hottentots. Voy. HOTTENTOTS.

KLAGENFURTH, ville des États autrichiens, dans le roy. d'Illyrie et le gouvernement de Laybach, ch.-l. du cercle de Klagenfurth, à 72 kil. N. O. de Laybach ; 10,000 hab. Château impérial : place ornée des statues de Marie-Thérèse et de Léopold I. Société d'agriculture, lycée, bibliothèque, etc. Draps fins, soieries, mousselines ; céruses, etc. Ruines d'une ville ancienne qu'on suppose être *Tiburnia*. — Klagenfurth était jadis fortifiée ; les Français la prirent en 1797 et 1809 et en rasèrent les fortifications. — Le cercle de Klagenfurth est borné au N. et à l'E. par la Styrie, au S. par le cercle de Laybach, et à l'O. par celui de Villach ; il compte 180,000 hab.

KLAPROTH (Martin-Henri), chimiste, né à Berlin en 1743, mort en 1817, était professeur de chimie à Berlin, membre de l'Académie des Sciences de cette ville. Il a fait faire de grands progrès à la minéralogie par ses découvertes, et surtout par ses moyens particuliers d'analyse. On lui doit la découverte de l'uranium et de la zircone. Outre un grand nombre d'écrits insérés dans le *Journal de physique*, les *Annales de chimie*, le *Journal des mines* et autres collections scientifiques, il a rédigé un système minéralogique basé sur les principes constitutifs des minéraux ; un *Dictionnaire de chimie*, en commun avec Wolff, 4 vol. in-8, traduit en français par Bouillon-Lagrange et Vogel, 1810. Ses *Mémoires sur la chimie* ont été recueillis et traduits en français par Tassaert, 1807.

KLAPROTH (Henri-Jules), orientaliste, fils du précédent, né à Berlin en 1783, mort à Paris en 1835 : se livra d'abord avec succès sous la direction de son père à la chimie et à la physique, puis s'adonna tout entier à l'étude des langues orientales ; accom-

pagna en 1805 l'ambassade envoyée par la Russie en Chine; revint en 1807 avec une ample moisson de livres chinois, mandchoux, mongols et japonais: fut chargé par l'Académie de Saint-Pétersbourg de visiter les montagnes du Caucase (1808-1810), fut nommé en 1812 professeur de langues asiatiques à Vilna, mais se vit empêché par les événements de cette époque de prendre possession de sa chaire, et vint en 1815 se fixer à Paris, dont il fit sa patrie adoptive. On a de lui : *Asia polyglotta* ou *Classification des peuples de l'Asie d'après leurs langues*, Paris, 1823, in-4 ; *Mémoires sur l'Asie*, 1824-28, 3 vol. in-8 ; *Tableau histor. géographique, etc. du Caucase*, 1827; *Tableaux hist. de l'Asie*, avec atlas. Son *Voy. au Caucase*, publ. en allem. dès 1812, à Halle, parut à Paris en franç. en 1823.

KLAR ou **CLARA**, riv. de la péninsule scandinave, naît dans le cercle d'Aggerhuus en Norwége, et tombe dans le lac Wener en Suède ; cours, 270 kil.

KLATTAU ou **KLATOW**, ville de Bohême, à 106 kil. S. O. de Prague, ch.-l. de cercle ; 3,900 hab. Draps, bas. Aux environs, eaux minérales. — Le cercle de Klattau, situé entre ceux de Pilsen et de Prachin, et la Bavière, a 80 kil. sur 49, et compte 150,000 hab.

KLAUSENBOURG. *Voy.* KOLOSVAR.

KLAUSTHAL, ville du roy. de Hanovre, ch.-l. du capitanat particulier de Klausthal, à 70 kil. S. E. de Hanovre; 7,800 hab. Rues plantées d'arbres. Conseil supérieur et école des mines, hôtel des monnaies. Forges, clouteries, taillanderies. Aux environs les plus riches mines d'argent du Harz (entr'autres celles dites *Dorothea*, *Caroline* et *Neue-Benedikte*). — Le capitanat de Klausthal, borné au N. et à l'O. par le duché de Brunswick, à l'E. par ce même duché et la Prusse, au S. par la principauté de Grubenhagen, comprend presque tout le Haut-Harz ; il a 35 kil. sur 12, et 24,000 hab.

KLÉBER (Jean-Baptiste), général français, né à Strasbourg en 1754, d'un ouvrier terrassier, s'engagea en 1792 dans un bataillon de volontaires comme simple grenadier, et s'éleva rapidement aux premiers grades; il se signala au siége de Mayence sous Custine; fut de là envoyé dans la Vendée, avec le titre de général de brigade : résista avec 4,000 hommes à 20,000 Vendéens au combat de Torfou, et décida la victoire à Cholet. Il fut pourtant destitué à la suite de quelques échecs dont on fit peser sur lui la responsabilité; mais le général Marceau le conserva près de lui, et Kléber anéantit l'armée vendéenne à la bataille de Savenay (1793). L'horreur qu'il manifesta alors pour les mesures sanguinaires qui étaient prises contre la Vendée le fit condamner à un exil, d'où il fut bientôt tiré par le besoin qu'on avait de ses talents. Nommé général de division à l'armée de Sambre-et-Meuse, il contribua puissamment à la victoire de Fleurus (1794), battit le prince de Wurtemberg à Altenkirchen, et le prince de Wartensleben à Friedberg (1796). Néanmoins il tomba encore dans la disgrace et quitta l'armée (1797). Tiré de sa retraite par Bonaparte qui partait pour son expédition d'Egypte, il eut la plus grande part aux victoires du mont Thabor et d'Aboukir, et fut jugé digne du commandement en chef lorsque Bonaparte revint en France. Avec une armée réduite à un état de détresse déplorable, il battit au combat d'Héliopolis (1800) une armée turque dix fois plus nombreuse que la sienne, et soumit de nouveau l'Egypte révoltée. Il s'occupa ensuite à consolider sa conquête par les mesures les plus sages, et se fit un allié de Mourad ; il allait conclure la paix avec les Turcs, lorsque (juin 1800), il fut assassiné dans la ville du Caire par un jeune Turc fanatique. L'abandon de l'Egypte, qui suivit bientôt, montra la grandeur de la perte que la France avait faite. Kléber n'était pas moins remarquable par les avantages du corps que par le courage et les qualités de l'âme : il avait une taille élevée, un port majestueux. Son *Éloge funèbre* fut composé par Garat. Strasbourg lui a élevé une statue de bronze en 1840.

KLEEBERG, bourg de France (Bas-Rhin), à 40 kil. S. E. de Deux-Ponts; 800 hab. Château qui a été le berceau de la dynastie des rois de Suède de la maison de Deux-Ponts (Charles-Gustave, Charles XI et Charles XII).

KLEFEKER (Jean), né en 1698 à Hambourg, mort en 1775, magistrat dans sa ville natale, est auteur d'un ouvrage curieux intitulé: *Bibliotheca eruditorum præcocium*, 1717, in-8, et d'une *Collection des lois de Hambourg*, 1765-73, 12 vol. in-8.

KLEIN (Jean-Théodore), naturaliste, né en 1685 à Kœnigsberg, mort en 1759, était secrétaire du sénat de Dantzick. Ses principales œuvres sont: une *Histoire naturelle des poissons*, 1740; — *des Echinodermes* ou *Oursins*, 1734 ; — *des Oiseaux*, 1750. Ce naturaliste manquait de méthode.

KLEIN (Bernard), compositeur, né en 1794 à Cologne, mort en 1832, a composé une foule de *sonates* pour le piano, des chants religieux, des oratorios, l'opéra de *Didon*, etc.

KLEINHARTS. *Voy.* CLÉNART.

KLEIST (Ewald-Christian DE), poëte allemand, né en 1715 à Zeblin en Poméranie, prit du service en Prusse sous Frédéric II, et périt en 1759, par suite des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Kunersdorf. Il ne cultiva les lettres que dans les loisirs que lui laissait la guerre; et cependant il sut acquérir la réputation d'un grand poëte. Il publia en 1756 le recueil de ses poésies. Celui des ouvrages de Kleist dont on fait le plus de cas est *le Printemps*. Ce poëme a été traduit en français par Hubert en 1766, par Nicolas Beguelin, 1781, in-8, et par Adrien Sarrazin, 1802, in-8. On a aussi de lui des idylles, des élégies et des épîtres estimées.

KLEIST (Henri), auteur dramatique, né en 1777 à Francfort-sur-l'Oder, servit quelque temps dans l'armée prussienne, puis fut employé à Berlin dans l'administration. D'un caractère inquiet et mélancolique, il mena une vie vagabonde et finit par se suicider, en même temps qu'une dame qu'il aimait éperdûment, 1811. La plus célèbre de ses pièces est *Catherine de Heilbronn*. Il a aussi laissé des contes et des poésies lyriques.

KLEPHTES (c.-à-d. *brigands*), nom donné à des peuplades grecques dispersées sur tout le territoire, surtout dans l'ancienne Thessalie, et qui pendant des siècles firent la guerre aux Turcs. Après avoir été longtemps combattus par les *Armatoles*, les Klephtes virent ceux-ci s'unir à eux pour assurer l'indépendance de la Grèce en 1821.

KLIAZMA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Moscou, court au N. E., puis à l'E., et tombe dans l'Oka au-dessous de Gorbatov (Nijnéi-Novgorod) ; cours, 570 kil. Elle reçoit la Tcherna, la Pekcha, le Loukh, la Soudogda, etc.

KLIN, ville de la Russie d'Europe (Moscou), à 85 kil. N. O. de Moscou ; 1,100 hab. Ancien patrimoine de la famille Romanov.

KLINGENMUNSTER, ville de Bavière (Rhin), à 7 kil. S. O. de Landau; 1,000 hab. Ruines d'un célèbre monastère fondé par Dagobert.

KLINGENTHAL, bourg de France (Bas-Rhin), sur l'Ehn, à 28 kil. S. O. de Strasbourg; 1,000 hab. Manufacture royale d'armes blanches; outils pour artillerie et marine, instruments aratoires, coutellerie; cuivre rouge, martinets.

KLODWIG, *Voy.* CLOVIS.

KLOPSTOCK (Frédéric-Gottlieb), poëte allemand, né en 1724 à Quedlimbourg (Saxe), mort en 1803; étudia la théologie protestante à Iéna et dev. minist. du culte réformé. Il av. conçu, lorsqu'il n'était

encore qu'étudiant, le projet de donner une épopée à l'Allemagne, et il choisit dès lors le sujet du *Messie*. Les trois premiers chants de son poëme furent publiés en 1748 sans sa participation, par l'indiscrétion d'un ami, et attirèrent sur lui l'attention publique. Encouragé par Bodmer, il vint passer une année auprès de lui à Zurich (1750); puis il alla se fixer à Copenhague, où le comte de Bernstorff lui fit donner par le roi Frédéric V une pension qui assurait son existence. Il quitta Copenhague en 1771 après la disgrâce de son bienfaiteur, et se retira à Hambourg qu'il habita jusqu'à sa mort. Klopstock employa la plus grande partie de sa vie à composer sa *Messiade;* il en publia d'abord cinq chants (1750), puis dix (1755), et il la porta enfin à vingt chants (1769). Il y employa un rhythme nouveau en Allemagne, semblable à celui du vers alexandrin des anciens. Ce poëme fut d'abord reçu avec un enthousiasme universel, mais la ferveur ne tarda pas à diminuer. Il est plein de morceaux sublimes, mais on y trouve aussi de l'obscurité et des longueurs. L'action principale est terminée dès le dixième chant, avec la mort du Rédempteur; et les dix chants qui suivent, quoique offrant de très beaux épisodes, ne sont nullement nécessaires au sujet. Outre la *Messiade*, Klopstock a composé des *Odes*, qui forment peut-être le fondement le plus solide de sa gloire, des *Élégies*, trois tragédies, *la Mort d'Adam*, *Salomon*, *David*, *Hermann*, chant héroïque et patriotique. Il a aussi écrit sur la grammaire allemande, et a fait tous ses efforts pour perfectionner sa langue. Ses œuvres ont été réunies par Gœschen, Leipsick, 1798-1809, 10 vol. in-8, et 1840, 12 vol. in-8. La *Messiade* a été plusieurs fois traduite en français, notamment par d'Horrer, 1825, 3 vol. in-8, et par madame A. de Carlowitz, 1840, un vol. in-12. — Klopstock a immortalisé dans ses vers Marguerite Moller, jeune fille de Hambourg qu'il aima longtemps et qu'il épousa en 1754 : il la désigne dans ses odes sous le nom de *Cidli* et de *Méta*. Elle mourut en 1758. Elle avait elle-même publié quelques écrits : *Lettres de morts à des vivants*, *la Mort d'Abel*, tragédie, etc., qui ont été réunis aux œuvres de Klopstock.

KLOSTERCAMP, ville des Etats prussiens (prov. Rhénane), près de Rheinberg. Le maréchal de Castries y battit les Hanovriens en 1760. *Voy.* ASSAS.

KLOSTERNEUBOURG ou NEUBOURG, ville des États autrichiens (Autriche), à 11 kil. N. de Vienne, sur le Danube, rive droite. Riche monastère d'Augustins, fondé en 1114 par le margrave Léopold IV. Bibliothèque de 25,000 volumes, etc.; maroquins, dentelles, produits chimiques, raffinerie de sucre, etc.

KLOSTERSEVEN, bourg du Hanovre, à 27 kil. S. O. de Stade; 800 hab. Château. Les Français, après y av. vaincu le duc de Cumberland, y signèrent en 1757 une convention par laquelle les Hanovriens furent forcés à garder la neutralité : cette convention fut bientôt rompue.

KLUNDERT, ville de Hollande (Brabant septentr.), à 17 kil. N. O. de Breda; 2,100 hab. Prise par Dumouriez en 1793.

KNARED, bourg de Suède, à 33 kil. S. E. de Hœlmstad. Traité entre le Danemark et la Suède, 1613.

KNARESBOROUGH, ville d'Angleterre (York), à 26 kil. O. d'York; 6,250 hab. Toiles, étoffes de coton. Aux environs, célèbre fontaine pétrifiante. Antiquités romaines.

KNEF, ou Canope, dieu égyptien, le 1er des trois Khaméfis ou dieux suprêmes (*Voy.* ce mot). C'est la première émanation de l'Être incompréhensible, le principe fécondateur, créateur et bienfaiteur. On lui donne la figure d'un homme au teint bleuâtre, tenant un sceptre à la main, la tête couverte d'un plumage magnifique; de sa bouche sort l'œuf primitif, qui a donné naissance à tous les êtres. Knef avait des temples célèbres à Canope et à Syène.

KNELLER (Gottfried), célèbre peintre de portraits, né en 1648 à Lubeck, étudia en Flandre sous Rembrandt et Ferdinand Bol, puis passa en Angleterre où Charles II le nomma son premier peintre. Il conserva ce titre sous les successeurs de ce prince, et mourut à Londres en 1723. Les plus grands personnages de l'époque, Charles II, Louis XIV, Pierre-le-Grand, l'archiduc Charles, etc., voulurent être peints par cet artiste.

KNIPHAUSEN (seigneurie de), le plus petit des états de la Confédération germanique (28 kil. carrés; 3,106 h.), enclavé dans le duché d'Oldenbourg, est au S. de la seigneurie de Jever. Cet état n'a été reconnu immédiat qu'en 1826. Le prince réside à Varel. L'état prend son nom du village de Kniphausen, à 9 kil. S. E. de Jever, par 5° 4' long. E., 53° 33' lat. N. — Dans l'ancien empire d'Allemagne, Kniphausen était aussi une seigneurie immédiate et indépendante. En 1807 la couronne de Hollande en prit possession et l'annexa au dép. d'Ost-Frise. En 1810, elle fut réunie à l'empire français et comprise dans le dép. de l'Ems-Oriental. En 1813, le grand-duc d'Oldenbourg l'incorpora à ses états, malgré la protestation du comte de Bentinck, qui en était propriét. Elle fut restituée en 1826 à celui-ci, qui la céda définitiv. au gr.-duc en 1854.

KNISTENAUX, peuple indigène de l'Amérique du Nord, habite au centre de la Nouv.-Bretagne, à l'O. du lac Ouinipeg et à l'E. des monts Rocheux. Ils sont au nombre de 24,000 environ; les *Crees* sont une de leurs principales tribus.

KNITTLINGEN, ville du Wurtemberg (Neckar), à 30 kil. O. de Heilbronn; 2,140 hab. Patrie de Faust, un des inventeurs de l'imprimerie.

KNOLLES, *Canolle* ou *Knowles*, général anglais sous Édouard III, né vers 1317, dans le comté de Chester, mort vers 1406, porta la guerre en 1349 dans le Berri et l'Auvergne, d'où il fut repoussé; prit part au combat des Trente, commanda en 1364 une division de l'armée qui battit les Français à Auray, fut battu à son tour par Duguesclin, près de Pont-Villain, en 1370. Il se retira après cette défaite dans son château en Bretagne. Il termina sa carrière militaire par la pacification de la Guyenne, dont il était grand-sénéchal.

KNORR DE ROSENROTH (Christian), baron allemand, né à Alt-Rauten, près de Liegnitz, en 1636, mort en 1689, avait une grande érudition, qu'il tourna vers les sciences rabbiniques et cabalistiques. Il est auteur d'un singulier ouvrage intitulé : *Kabbala denudata*, etc., Francfort, 1677-1683, 3 vol. in-4. Il était lié avec Mercure Van-Helmont, et composa en commun avec lui plusieurs de ses ouvrages.

KNOX (J.), un des principaux chefs de la Réforme en Ecosse, né en 1505 à Gifford (Lothian oriental), mort en 1572. Il allait entrer dans les ordres, lorsqu'il embrassa la religion réformée, et se mit à prêcher avec une extrême violence contre le pape et la messe. Après avoir subi diverses poursuites en Écosse, il fut nommé en 1552 chapelain du roi d'Angleterre, Edouard VI. Il se vit forcé de quitter l'Angleterre à l'avénement de la reine Marie, se retira à Genève auprès de Calvin, 1554, puis revint en Écosse où il se signala par sa violente opposition contre la régente Marie de Lorraine. S'étant pendant quelque temps éloigné d'Edimbourg, il fut en son absence condamné à mort comme hérétique et brûlé en effigie. Il publia à Genève un pamphlet virulent, *Contre le gouvernement des femmes* (1557). Revenu en Ecosse à l'avénement d'Elisabeth (1558), il excita dans ce pays une sédition terrible contre le clergé catholique, et fit adopter par le parlement écossais une confession de foi qui abolissait l'exercice de la religion catholique, supprimait les cours ecclésiastiques, et établissait le culte presbytérien

Lors de l'arrivée en Écosse de la reine Marie Stuart (1561), il prêcha ouvertement contre elle ; il traita cette princesse elle-même en toute occasion avec la plus grande dureté, et ne contribua pas peu à ébranler son autorité. Knox avait écrit un grand nombre de pamphlets de circonstance, parmi lesquels on remarque une *Lettre à la reine Marie*. Il laissa une *Histoire de la réforme en Écosse* qui parut peu après sa mort. On trouve une grande analogie pour le caractère et la conduite entre Knox et Luther.

KNOX, nom d'un grand nombre de lieux aux États-Unis, tous fort peu importants.

KNOXVILLE, ville des États-Unis (Tennessee), à 27 kil. S. E. de Clinton ; 3,000 hab. Elle devient chaque jour plus florissante.

KNUT. *Voy.* CANUT.

KNUTSFORD, ville d'Angleterre (Chester), à 45 kil. N. E. de Chester; 3,000 hab. Étoffes de coton, velours plucheux, fil. Ainsi nommée du roi Knut ou Canut, qui remporta une victoire aux environs.

KOBBÉ, capitale du Darfour. *Voy.* COBBÉ.

KOBBI, ville de Nigritie, dans le roy. d'Haoussa, à 100 kil. N. E. de Sakatou.

KOBI ou *GOBI*, autrement *Chamo*, immense steppe de l'Asie centrale, consiste en hauts plateaux qui s'étendent dans la Mongolie, au N. du Thibet et de la Chine, sur une longueur de 3,300 kil. sur plus de 730 de large, du revers des Khangaï aux monts du Thibet. L'air y est très froid, le sol aride ou maigre ; les lacs et les marais y sont très nombreux. Des hordes nomades, mongoles pour la plupart, le parcourent en tous sens.

KOCH (Christ.-Guill. DE), publiciste et historien, né en 1737 à Bouxwiller (Alsace), mort en 1813, étudia le droit à Strasbourg sous Schœpflin, fut nommé en 1766 bibliothécaire de Strasbourg, en 1780 professeur de droit public à l'université de cette ville, en 1791 député à l'Assemblée législative. Emprisonné après le 10 août (1792), il obtint sa liberté au 9 thermidor, et reprit en 1795 sa chaire de droit ; il fut nommé en 1802 membre du Tribunat, et en 1810 recteur honoraire de Strasbourg. On a de lui des *Tables généalogiques des maisons souveraines de l'Europe*, 1782 ; une *Histoire abrégée des traités de paix depuis la paix de Westphalie*, 1796 ; un *Tableau des révolutions de l'Europe*, 1807, réimprimé avec de grandes améliorations en 1813. C'est le plus répandu de ses ouvrages.

KOCKELBURG, *Kukulœvar* en hongrois, bourg de Transylvanie, à 24 kil. N. O. d'Ebesfalva, sur le Petit-Kockel, était jadis ch.-l. du comitat de Kockelburg. Château. — Le comitat de Kockelburg, situé entre les riv. de Maros et du Grand-Kockel, a 90 kil. sur 31 et compte 50,000 hab. Ch.-l., Ebesfalva.

KODAVENKIAR, ancien livah de la Turquie d'Asie. *Voy.* KHODAVENKIAR.

KODIAK (îles), groupe d'îles de l'Amérique russe, sur la côte N. O., par 151° 30'-153° 30' long. O. La principale, nommée aussi Kodiak, a 200 kil. de long sur une largeur qui varie de 24 à 30 kil. ; 1,000 hab. Ch.-l., Alexandria. Les Russes y ont un établissement pour la chasse des phoques.

KODJAH-ILI, livah de la Turquie d'Asie. *Voy.* [illegible].

KŒCHLIN (Jacques), industriel, né à Mulhouse vers 1776, mort en 1834, dirigea avec succès une manufacture d'indiennes qui avait été créée par son grand-père, donna à cet établissement une extension qui contribua à la prospérité de tout le pays, consacra au soulagement des pauvres une partie de sa fortune, remplit avec dévouement les fonctions de maire de Mulhouse dans les temps les plus difficiles, et, nommé député en 1830, siégea avec l'opposition. Il avait été condamné à un an de prison pour avoir provoqué une enquête sur la conspiration du colonel Caron (1822).

KOELLIN. *Voy.* KOLLIN. — **KOELN**. *Voy.* COLOGNE.

KOEMOERN, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Kœmœrn, dans l'île de Schütt, au confluent du Danube et du Waag, à 100 kilomètres S. de Presbourg ; 12,000 hab. Citadelle, la plus forte de la Hongrie ; industrie active ; on y pêche beaucoup d'esturgeons. Détruite en 1783 par un tremblement de terre, elle fut relevée par Joseph II. Ville ancienne ; peu importante jusqu'à Mathias Corvin, elle fut fortifiée par ce prince et plus tard par Ferdinand I et Léopold I. Soliman la prit en 1543 et la brûla ; pillée de nouveau par les Turcs (1594), par les Impériaux (1597) ; ravagée par des incendies (1767 et 1768) et par des tremblements de terre (1763 et 1783) ; restaurée en 1805. Elle capitula en 1849, apr. une longue résistance aux Autrichiens. — Le comitat de Kœmœrn, situé dans le cercle dit *au-delà du Danube*, est pourtant sur l'une et l'autre rive de ce fleuve, entre les comitats de Weszprim et Presbourg à l'O., de Gran à l'E. : 65 kil. sur 44 ; 128,700 hab.

KOENIG (George-Matth.), biographe, né en 1616 à Altdorf, mort en 1699, remplit, à partir de 1647, dans sa ville natale, une chaire d'histoire, et devint bibliothécaire de cette ville. On a de lui : *Bibliotheca vetus et nova*, 1678, catalogue fort étendu des écrivains de toutes les nations ; un *Dictionnaire latin-allemand*, 1668, etc.

KOENIG (Samuel), mathématicien, né en 1712 à Budingen (Hesse), était fils de Samuel-Henri Kœnig, pasteur et professeur à Berne. Il enseigna les mathématiques à la marquise du Châtelet, fut nommé en 1740 membre de l'Académie des Sciences de Paris, devint vers 1745 professeur de philosophie à Franeker, et en 1749 professeur de philosophie et de droit naturel à La Haye, où il mourut en 1757. Il était associé étranger de l'Acad. de Berlin, et eut avec Maupertuis, président de cette société, une dispute célèbre au sujet du principe de la *moindre action*, dont ce géomètre s'attribuait l'invention, et que Kœnig rapportait à Leibnitz. Maupertuis le fit rayer de la liste de l'Académie.

KOENIG (Frédéric), inventeur des presses mécaniques, appliqua pour la première fois cette importante invention à l'impression du *Times*, journal anglais ; on lui doit aussi les *presses à vapeur* de la *Gazette d'Augsbourg*. Il fonda à Oberzell près de Wurtzbourg un établissement pour la fabrication de ces machines. Il mourut à Oberzell en 1833.

KOENIGINGRÆTZ, *Kralowy-Hradecz* en tchèque, ville forte de Bohême, sur l'Elbe et l'Adler, à 102 kil. N. E. de Prague ; 5,700 hab. Evêché. Ch.-l. de cercle. Fonderie de canons, moulin à poudre ; draps, etc. Souvent prise par les Prussiens dans le XVIIIe siècle. — Le cercle de Kœniggrætz, situé entre la Silésie, le comté de Glatz, la Moravie, les cercles de Chrudim et de Bidschow, a 80 kil. sur 53 et compte 275,000 hab.

KOENIGSBERG (ou *mont du roi*), *Regiomontum*, *Regius mons* en lat. mod., v. de Prusse, ch.-l. du gouv. de Kœnigsberg et de toute la prov. de Prusse propre, à 500 kil. E. N. E. de Berlin, sur la Pregel, par 19° 3' long. E., 54° 42' lat. N. ; 72,000 hab. Elle a 18 kil. de tour. Château avec une tour élevée ; nombreux et superbes établissements littéraires et scientifiques (université, sociétés savantes, observatoire, école des arts, etc.), 32 hôpitaux, etc. Industrie active (draps, lainages, bonneterie, toiles de tous genres et tissus de coton, faïence, cuirs maroquinés, distilleries, raffineries, etc.). — Kœnigsberg fut fondée en 1255 par l'Ordre Teutonique et reçut son nom en mémoire de l'aide donnée aux chevaliers par le roi de Bohême, Ottokar II (Prémislas), qui s'était croisé en 1254, et parce qu'elle

fut bâtie sur une colline, celle de Twangste. D'abord capitale de toute la Prusse, elle ne le fut plus, à partir de 1466, que de la Prusse teutonique (dite ensuite ducale, 1525, et orientale, 1774): mais elle le devint en 1618 de tous les états de la maison de Brandebourg, surtout quand le duc Frédéric VI (I comme roi) eut érigé la Prusse en royaume (1700). L'université de cette ville fut fondée en 1544 par Albert de Brandebourg. Patrie de J. Klein, Gottsched, Kant. Prise en 1807 par le maréchal Soult.

KOENIGSBERG, ville des États prussiens (Brandebourg), dans le gouvernement de Francfort, à 51 kil. N. O. de Kustrin; 4,700 hab. Fabriques de drap, de tissus de coton, de chapeaux, etc.

KOENIGSBERG, ville des États autrichiens (Bohême), à 34 kil. S. O. d'Ellnbogen; 2,900 hab. Commerce en grains et houblon.

KOENIGSBERG, ville de Bavière, dans l'anc. Franconie, auj. dans le cercle du Bas-Mein, à 26 kil. N. O. de Bamberg; 800 hab. Elle est la patrie du fameux astronome et mathématicien J. Müller, dit *Regiomontanus*, de Seckendorf.

KOENIGSBERG, ville de Hongrie (Bars), à 41 kil. N. O. de Kremnitz; 3,800 hab. Ses mines d'or et d'argent sont auj. abandonnées.

KOENIGSBERG, montagne de Hongrie, entre les comitats de Zips, Liptau, Gœmœr. Le roi de Hongrie se rend dans cet endroit dès qu'il a été couronné, et, l'épée nue, jure de défendre le royaume.

KOENIGSBRUCK ou KUNSBERG, ville du roy. de Saxe, à 26 kil. N. E. de Dresde, sur le Plaulsnitz; 2,300 hab. Ch.-l. de la seigneurie de Hohenhalich. Château. Toiles, porcelaines, etc.

KOENIGSHOFEN-IM-GRABFELDE, ville de Bavière (Bas-Mein), à 8 kil. S. E. de Bischofsheim; 1,400 hab. Quelques ouvrages de fortifications; château. — Ville du grand-duché de Bade, à 20 kil. S. E. de Wertheim; 1,500 hab. Patrie de Gaspard Schot. Les paysans révoltés y furent battus en 1625.

KOENIGSLUTTER, ville du duché de Brunswick; 2,500 hab. Abbaye célèbre. Tabac, drèche, bougies, bière estimée dite *duckstein*, eau-de-vie; fonderies de caractères, etc.

KOENIGSMARCK (J.-Christophe, comte de), général au service de la Suède, né en Allemagne en 1600, mort à Stockholm en 1662, entra en 1630 dans l'armée de Gustave-Adolphe, continua la guerre avec succès après la mort du roi, battit les Impériaux près de Wolfenbuttel, les poursuivit en Westphalie, en Saxe, en Bohême, et termina la campagne par la prise de Pragne (1648). Il fut comblé d'honneurs par le roi de Suède. — Son fils, Othon Guill. de Kœnigsmarck, né en 1639, mort en 1688, fut aussi un habile général. Après avoir fait avec distinction plusieurs campagnes, il entra au service de Venise, 1686, battit les Turcs en Morée et aux Dardanelles, bombarda et prit Athènes, et fut nommé généralissime. Il m. de la fièvre au siége de Négrepont.

KOENIGSMARCK (Marie-Aurore, comtesse de), femme célèbre par son esprit et sa beauté, née vers 1673 dans le duché de Brême, était fille du gén. J. Christ. Kœnigsmarck, tué en 1673 au siége de Bonn. Dépouillée d'une succession à laquelle elle avait droit, elle était venue à Dresde pour solliciter auprès de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste: elle inspira à ce prince une vive passion à laquelle elle ne tarda pas à répondre, et devint mère du célèbre Maurice de Saxe. Elle se vit abandonnée peu après par son séducteur, et vécut dans la retraite, se consacrant tout entière à l'éducation de son fils. Elle mourut en 1725 dans l'abbaye de Quedlimbourg.

KOENIGSTEIN, ville du roy. de Saxe (Misnie), sur l'Elbe, à 26 kil. S. E. de Dresde; 500 hab. Toiles, coutils, papier, moulins à scie. Sur une montagne à pic, près de Kœnigstein, on remarque une célèbre forteresse et un puits de 300 mètres de profondeur. Célèbre tonneau de 220,000 litres de contenance. Vastes casemates, arsenal.

KOERNER (Théodore), poëte allemand, né en 1788 à Dresde, mort en 1812 près de Leipsick, en combattant contre les Français, a laissé quelques pièces de théâtre qui ont eu du succès, et des poésies pleines d'énergie et de patriotisme; elles ont été recueillies à Vienne en 1814 sous ce titre. *La Lyre et l'Épée*. Kœrner a mérité d'être appelé *le Tyrtée de l'Allemagne*.

KOEROES, riv. de Hongrie (Transylvanie), est formée de trois branches différentes que l'on distingue par les épithètes de *Sebes* (rapide), *Fejer* (blanc), *Fekete* (noir); elles coulent toutes trois à l'O. et se joignent à Bekes; le Kœrœs coule ensuite pendant 110 kil., et tombe dans la Theiss vis-à-vis de Csongrad.

KOEROES (GRAND-), ville de Hongrie (Pesth), à 60 kil. S. E. de Perth; 12,200 hab.

KOEROES-BANYA ou ALTENBURG, bourg de Transylvanie, à 55 kil. N. O. de Carlsbourg, à la source du Kœrœs-Blanc. Mine d'or.

KOEROES, ville et comitat de Croatie. *Voy.* KREUTZ.

KOESFELD, ville murée des États prussiens (Westphalie), à 35 kil. S. O. de Münster; 5,550 hab. Toiles, lainages. Jadis ville hanséatique.

KOESLIN, ville des États prussiens (Poméranie), à 150 kil. O. de Dantzick, à 8 kil. S. de la Baltique; 4,800 hab. Ch.-l. de régence et résidence du gouverneur de la province. Rues larges et bien bâties. Drap, lainages, tabac, etc. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de 1756.— La régence de Kœslin, située entre la mer Baltique au N., la Prusse occid. à l'E. et au S. E., et la régence de Stettin à l'O., a 225 kil. sur 130 et compte 260,000 hab.

KOESTRITZ, ville de la principauté de Reuss, sur l'Elster, à 5 kil. N. de Géra; 1,500 hab. Résidence d'une branche de la maison de Reuss.

KOETHEN, ville d'Allemagne. *Voy.* COETHEN.

KOETVORDEN, ville du roy. de Hollande (Drenthe), à 70 kil. N. E. de Zutphen, au milieu d'un marais; 2,000 hab. Citadelle construite par Cohorn; arsenal, écluses pour inonder les environs en cas de siége. Elle fut prise par les Français en 1795.

KOEUR-LA-PETITE, village de France (Meuse), à 13 kil. N. O. de Commercy; 560 hab. Château qui servit de résidence à René d'Anjou, puis à Marguerite d'Anjou, avec son fils, le prince de Galles, de 1464 à 1470. Charles de Lorraine, évêque de Verdun, y naquit.

KOHISTAN, prov. de Perse. *Voy.* KOUHISTAN.

KOIMBATOUR, dite aussi *Coimbetoor*, et *Coimbetour*, ville de l'Inde anglaise (Madras), par 10° 52' lat. N., 74° 39' long. E.; 2,000 maisons. Mosquée qui sert aujourd'hui de caserne; fort. Commerce en tabac, coton, laine, fil, sucre, plantes médicinales.

KOÏMBATOUR, ancienne province de l'Inde en-deçà du Gange, est comprise aujourd'hui dans l'empire anglo-indien et fournit à la présidence de Madras deux districts: 1° Salem-et-Barramahal, qui a pour ch.-l. Salem; 2° Koïmbatour, ch.-l. Koïmbatour. — Elle formait jadis un état indépendant sous le nom de Kandjam; mais elle tomba au pouvoir des radjahs du Maïssour vers 1650. Les Anglais la prirent en 1783, la rendirent à Tippou-Saïb, la reprirent en 1790; ils l'ont gardée depuis.

KOKONOR. *Voy.* KHOU-KHOU-NOOR.

KOLA, ville de la Russie d'Europe (Arkhangel), sur la rivière de Kola, à son embouchure, par 30° 10' long. E., 68° 52' lat. N.; 2,000 hab. Port sur l'Océan Glacial arctique. Commerce de fourrures et de poisson salé et fumé. C'est la ville la plus septentrionale de la Russie d'Europe.

KOLAPOUR, ville de l'Inde anglaise médiate, ch.-l. de la principauté de Kolapour, dans l'ancien Bedjapour, à 200 kil. S. E. de Pounah. — Le petit

état mahratte de Kolapour a joué un grand rôle dans l'histoire récente de l'Inde par les incursions perpétuelles, les dissensions domestiques et les pirateries de ses habitants.

KOLAR, ville du royaume de Saloum en Sénégambie, par 18° 40' long. O., 13° 50' lat. N.

KOLAR, ville de l'Inde anglaise médiate, est le ch.-l. d'une principauté de même nom, dans le royaume de Maïssour. *Voy.* MAISSOUR.

KOLAU, champ situé à 4 kil. de Varsovie, est le lieu dans lequel se rassemblait la noblesse de Pologne pour l'élection d'un roi.

KOLIMA ou **KOVIMA**, fleuve de la Russie d'Asie, prend sa source dans les monts Iabloneï, coule au N., et se jette dans l'Océan Glacial arctique par 70° lat. N. et 159° long. E. Cours, 1,300 kil.

KOLIMA DE L'OUEST. *Voy.* INDIGIRKA.

KOL-KO-KRO, lac de Sibérie (Kamtchatka); 200 kil. de tour. Quantité de veaux marins : riche pêche. Une riv. de même nom unit le lac à l'Océan.

KOLLIN ou **NEU-KOLLIN**, v. royale de Bohême, sur l'Elbe, à 15 k. N. E. de Kaurzim ; 4,400 h. Toiles peintes, orfèvrerie, bijouterie, etc. — Il se livra près de cette ville en 1757 une grande bataille où les Autrichiens, commandés par le maréchal Daun, défirent complétement le roi de Prusse, Frédéric II.

KOLOKYTHIA (golfe de). *Voy.* LACONIE (golfe de).

KOLOMEA ou **KOLOMIA**, ville des États autrichiens (Galicie), sur le Pruth, à 180 kil. S. E. de Lemberg : 1,970 hab. Ch.-l. d'un cercle de même nom. Salines aux environs.— Le cercle de Kolomea, situé entre ceux de Czortkow, de Czernowicz, de Stanislawow et la Hongrie, a 3,150 kil. carrés et compte 170,000 hab., dont 12,000 juifs.

KOLOMNA, ville de la Russie d'Europe (Moscou), sur la Moskowa, à 140 kil. S. E. de Moscou ; 5,800 hab. Industrie (toiles, étoffes de soie, de coton, briques, etc.). — Ville fort ancienne; en 1117 elle dépendait de la principauté de Riazan ; en 1237 elle fut saccagée par Batou-khan. Vasili-Ivanovitch la releva en 1530.

KOLOS, **KOLOSCH** ou **KLAUSENBOURG**, comitat de la Transylvanie, au N. O., entre ceux de Krasna et de Doboka au N., de Thorenbourg et de Weissembourg inférieur à l'E. et au S., et la Hongrie à l'O. : 150 kil. de long sur une largeur de 22 à 60 kil.; 80,000 hab. Ch.-l., Kolosvar ou Klausenbourg. Pays montagneux. Air frais, mais salubre. Blé, un peu de vin, sources salines, etc.

KOLOSVAR ou **KLAUSENBOURG**, ville des États autrich. (pays des Hongrois), cap. du com. de Klausenbourg et de toute la Transylvanie, sur la petite Szamos, à 555 kil. S. E. de Vienne, par 44° 14' long. E., 46° 44' lat. N.; 20,000 hab. Citadelle, château-fort; cinq faubourgs; cathédrale, bâtie par l'empereur Sigismond. Lycée académique catholique (avec 4 facultés), un gymnase unitaire. Draps, faïence, hydromel, etc. Patrie de Mathias Corvin. V. anc., fortifiée par Trajan, restaurée par Claude-le-Gothique, d'où son nom. Grand incendie en 1798.

KOLYVAN (montagnes de), chaîne de montagnes de la Sibérie, renferme de riches mines d'or, argent, cuivre (auj. abandonnées faute de bois); une ligne de défense de 600 kil. (d'Oust-Kaménogorsk à Bursk), avec 23 fortins, les protégeait.

KOMORN. *Voy.* KOMORN.

KONDA, riv. de Sibérie (Tobolsk), tombe dans l'Irtich, par 67° 5' long. E., 60° 20' lat. N. Cours, 700 kil.

KONDAPILLI, ville de l'Inde anglaise en-deçà du Gange (Madras), dans l'ancienne province des Circars du Nord, par 16° 37' lat. N., 78° 7' long. E., se trouve auj. comprise dans le district de Masulipatam. Mines de diamants, jadis très productives.

KONDAPOUR, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans le Kanara, sur la mer d'Oman, à 100 kil. N. O. de Mangalore, par 13° 33' lat. N., 72° 27' long. E.

KONDATCHY, ville de l'île de Ceylan, sur une baie de même nom, par 78° long. E., 8° 45' lat. N. Riches bancs d'huîtres à perle qui s'étendent jusqu'à 20 kil. de la côte.

KONDEMIR ou **KHONDEMYR** (BEN-HOMAMEDDYN), historien persan du XVe siècle, fils de Mirkhond, vivait à Hérat. Il fut, comme son père, protégé par l'émir Aly-Chyr, qui lui confia la garde d'une bibliothèque. Il composa deux grands ouvrages : *Kholassé-al-Akbar* (quintessence de l'histoire), abrégé chronologique qui va depuis la création jusqu'à l'an 1500, et *Habyb-al-Setar*, etc. (l'ami des biographies), qui s'étend jusqu'à l'an 1523.

KONG, chaîne de montagnes de l'Afrique occidentale, se dirige de l'E. à l'O., entre la Nigritie proprement dite et la Guinée inférieure, et se termine sur l'Atlantique aux caps Sierra-Leone et Verga. On croyait autrefois que les monts Kong se joignaient vers l'E. à ceux d'El-Kamar ou de la Lune; mais il paraît que le cours du Djoliba les sépare.

KONG, ville de la Nigritie centrale, capitale d'un état de même nom, au pied des monts Kong, et à 420 kil. N. de Coumassie. Grande et peuplée.

KONG-FOU-TSEE. *Voy.* CONFUCIUS.

KONGSBERG, ville de Norwége, à 65 kil. S. O. de Christiania ; 6,800 hab. Église belle et vaste. Ecole des mines, hôtel des monnaies. Mine d'argent.

KONG-TCHAN, ville de Chine (Chen-si), sur l'Hoeï, à 400 kil. S. O. de Si-ngan ; ch.-l. de dép. Grande, commerçante, peuplée, très importante au temps où l'empire était exposé aux incursions des Tartares. Aux environs, beaucoup de musc et d'orpiment. Tombeau de Fo-hi (suivant les Chinois).

KONIEH, *Iconium*, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du livah de Konieh et de toute la Karamanie (qui souvent est appelée eyalet de Konieh), à 500 kil. E. de Smyrne, par 38° 30' lat. N., 30° 25' long. E.; 15,000 hab. Évêché grec. Hautes murailles, tours carrées; quelques belles mosquées; palais assez élégant; du reste aspect chétif. Cimetière au milieu de la ville. Fabriques de maroquin, tapis; commerce de soie, noix de galle, gomme adragant, etc. — Konieh au moyen âge fut la capitale de la sultanie de Konieh (*Voy.* ci-dessous), et après le démembrement de cet empire, elle resta celle du royaume de Caramanie, une des dix principautés qui s'établirent sur ses ruines. Konieh fut longtemps la résidence de Djem ou Zizim. La victoire remportée à Konieh en 1832 par Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, sur le sultan, semblait ouvrir au pacha d'Égypte la route de Constantinople, quand l'Europe intervenant rétablit la paix entre Mahmoud II et Méhémet-Ali en faisant accorder au second la Syrie.

KONIEH (Sultanie de), ou *Sultanie de Roum*, un des états formés par les Turcs seldjoucides, fut fondée en 1074, par Soliman, fils de Koutoulmich, sous la suzeraineté du sultan de Perse Mélik-chah, son cousin (*V.* SOLIMAN). Elle comprenait la plus grande partie de l'Asie-Mineure et avait pour bornes au N. le Pont-Euxin et l'empire de Trébizonde ; à l'O. le Sakaria, le Meïnder-Buluk et l'Archipel; au S. la Méditerranée et le Taurus; à l'E. l'Euphrate. Villes principales, Konieh ou Iconium, Nicée, Smyrne, Laodicée, Dorylée ou Eski-Cheher, Ancyre, Kastamouni, Tarse. Cet état fut d'abord affaibli par les attaques des Chrétiens lors des premières croisades; il fut ensuite ravagé par les Mongols et tomba sous leur dépendance au XIIIe siècle : il finit par se démembrer en 1294, après la défaite de Gaiath-eddin-Masoud, vaincu par ses émirs révoltés. Il se divisa alors en dix principautés indépendantes. Voici la liste des sultans seldjoucides de Konieh :

Soliman,	1074-1085	Masoud,	1117
Interrègne,	1085-1092	Kilidje-Arslan II,	1156
Kilidje-Arslan I,	1092	Gaiatheddin. Kai-	
Saïsan,	1107	Kosrou I,	1192

Soliman II,	1198	Azzeddin Kai-Kaous II,	1245
Kilidje-Arslan III,	1204	Rokneddin,	1261
Azzeddin Kai-Kaous I,	1210	Gaiatheddin Kai-Kosrou III,	1267
Alaeddin Kai-Kobad,	1219	Gaiatheddin Masoud,	
Gaiatheddin Kai-Kosrou II,	1237		1283-1294

KONIG. *Voy.* KOENIG.

KONING, famille d'artistes flamands, célèbres aux XVI[e] et XVII[e] siècles, a produit entre autres: Pierre Koning, peintre et orfévre à Anvers, né vers 1590, qui alla s'établir à Amsterdam; il réussit surtout dans le portrait; — Salomon Koning, fils du précédent, né en 1609 à Amsterdam, mort vers 1670, peintre d'histoire et de portrait et graveur à la pointe, à qui on doit *Tarquin et Lucrèce, David et Bethsabée; Joseph expliquant le songe de Pharaon.*

KONKADOU, état de la Sénégambie orientale, entre le Sénégal et la Falémé, a pour capitale Fajemmia; il est tributaire du Bambouk.

KONKAN, contrée de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Bedjapour, s'étend le long de l'Océan Indien, et est borné au N. par l'Aurengabad, à l'E. par les Ghattes occidentales, et au S. par le Kanara; 280 kil. sur 60. Il forme deux districts de la présidence de Bombay, savoir: le *Konkan septentrional*, ch.-l., Tanna; et le *Konkan méridional*, ch.-l., Raïpour. C'est dans le premier que se trouve la fameuse île Elephanta. Le Konkan fut longtemps un repaire de pirates, que les Anglais réunis aux Mahrattes détruisirent en 1756. Depuis 1818, il appartient aux Anglais, à l'exception de Goa qui y est compris et qui appartient aux Portugais.

KONRAT, ville, ou plutôt camp du Turkestan indépendant, à 220 kil. N. O. de Khiva: séjour des Konrat ou Arales, peuple nomade, très nombreux, qui reconnaît la suprématie du khan de Khiva.

KONZ, village des États prussiens. *Voy.* CONSARBRUCK.

KOPAL, forteresse importante de l'Inde anglaise, par 72° 46' long. E., 15° 28' lat. N., sur une montagne presque perpendiculaire. Prise par le Nizam en 1790.

KOPPERVENDJE, ville murée de l'Inde anglaise (Bombay), dans le Guzzerat, à 80 kil. N. O. de Baroda; 10,000 hab. Grand commerce de savon.

KOPREINITZ, *Kaproncza* en croate, ville des États autrichiens, en Croatie, à 26 kil. N. E. de Kreutz; 3,500 hab. Petit château-fort.

KOPROLI ou KIUPERLI (Méhémet), grand-visir pendant la minorité de Mahomet IV, commença à gouverner en 1655, et conserva le pouvoir jusqu'à sa mort, 1661. Non moins habile politique que son contemporain Richelieu, il exerça comme celui-ci un empire absolu sur son souverain. Il remplit le trésor impérial, épuisé par les prodigalités des règnes précédents, et gouverna avec sagesse; mais il se défit avec une cruauté froide et systématique de tous ceux qui pouvaient lui faire ombrage.

KOPROLI (Achmet), fils du précédent, fut après son père nommé grand-visir de Mahomet IV, n'ayant encore que 32 ans, et joignit à la sagesse de son prédécesseur plus de générosité. Il fit la guerre à la Hongrie (1662), et perdit en 1664 la bataille de St-Gothard contre Montécuculli; mais malgré sa défaite il sut conclure à Témesvar une paix avantageuse, 1664. Il s'empara en 1669 de Candie, dont le siége durait depuis 24 ans, et prit Kaminiec en 1672. Il mourut en 1675, ayant gouverné 17 ans.

KOPROLI (Mustapha), fils d'Achmet, grand-visir sous Soliman III (1689); répara par une sage administration les maux causés par la révolution qui avait précipité du trône Mahomet IV. Ayant déclaré la guerre à la Hongrie (1689), il remporta d'abord des succès, prit Widdin, Belgrade, etc., et livra en 1691 la bataille décisive de Salankemen; il se croyait déjà vainqueur lorsqu'il fut tué d'une balle dans la mêlée.

KOPROLI (Niuhman), fils de Mustapha, fut nommé grand-visir par Achmet III (1710); mais il ne conserva cette charge que deux mois parce qu'il ne voulut point être l'instrument de la cupidité et des injustices du sultan, et qu'il s'opposait à la guerre que Charles XII voulait faire faire par la Porte à la Russie. C'est lui qui croyait toujours avoir une mouche sur le nez: un médecin français le guérit en feignant de lui faire une opération et lui montrant ensuite une mouche morte qu'il s'était procurée à l'avance.

KOPTES (les). *Voy.* COPTES.

KOR, rivière de Perse. *Voy.* KOUR.

KORAH ou DJEHAN-ABAD, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), par 26° 6' lat. N., 78° 20' long. E. Grande et florissante. Commerce de grains et de coton. — Cette ville était jadis le ch.-l. d'un district de même nom, dont les Anglais s'emparèrent une première fois en 1763 et qu'ils possèdent définitivement depuis 1801.

KORAICHITES, tribu arabe, était la principale tribu de La Mecque et de tout l'Hedjaz au temps de Mahomet, et fournissait depuis longtemps les administrateurs et les gardiens du temple de La Mecque. Mahomet et Kadichah, sa première femme, app. à cette tribu, qui se prétendait issue d'Ismaël.

KORAN. *Voy.* CORAN.

KORANAS, peuplade hottentote. *Voy.* HOTTENTOTS.

KORASSAN ou KORAÇAN, province de Perse. *Voy.* KHORAÇAN.

KORATCHI, *Kurachee*, ville de l'Inde, dans le royaume de Sindhy, non loin d'un bras du Sind, par 64° 57' long. E., 24° 52' lat. N., sur la mer d'Oman; 18,000 hab. Port barré, fort, murailles en terre flanquées de tours, mosquées et temples hindous, bazars, manuf. de coton. Ville riche et commerçante (salpêtre, riz, coton, huile, chevaux, etc.). — Cette ville est, dit-on, l'ancien *Port-d'Alexandre.*

KORBOUGHA, dit aussi *Kerbogha* et *Corbonas*, sultan de Mossoul, combattit les Chrétiens pendant la première croisade. A peine Antioche avait-elle été prise par les Croisés (1098), qu'il vint mettre le siége devant cette ville; mais les Croisés taillèrent son armée en pièces dans une grande bataille.

KORDOFAN, contrée d'Afrique, à l'O. du Sennaar et de l'Abyssinie, au S. de la Nubie, et à l'E. du Darfour, par 10°-15° lat. N. et 24°-30° long. E., est traversé au S. par le Bahr-el-Abiad. Sol peu fertile en général, sauf sur les bords du Bahr-el-Abiad, et dans quelques oasis. Les habitants sont noirs; ils professent le mahométisme et sont peu civilisés: ils s'occupent surtout de commerce. Ils parlent arabe. — Soumis jadis au Sennaar, puis tributaire du Darfour pendant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, le Kordofan appartient aujourd'hui à Méhémet-Ali qui l'a annexé à l'Égypte en 1820, et qui en tire de bons soldats. Villes princ., Lobéid ou Obéit (12,000 hab.), presque en ruines, et Koldagi.

KOREICHITES. *Voy.* KORAÏCHITES.

KOREN (MOÏSE de). *Voy.* MOÏSE DE KOREN.

KORFA, *Astacus*, petite ville de la Turquie d'Asie, à l'O. d'Isnikmid, et sur la côte septentrionale du golfe de même nom (l'*Astacenus sinus*).

KORIBUTH WISNIOWIECKI (Michel), roi de Pologne après Casimir V (1669-1673), était d'une famille noble: il n'accepta qu'à regret la couronne, eut grand'peine à dissoudre la confédération formée contre lui par Sobieski, ne se soutint que par la protection de l'Autriche, vit la Pologne ravagée à la fois par les Tartares, les Cosaques, les Turcs, et crut se débarrasser de ceux-ci en signant le traité de Buczacz, 1672. Il m. l'année suiv., la veille de la victoire remportée sur les Turcs par Sobieski à Choczim: le vainqueur ne tarda pas à lui succéder.

KORNA, jadis *Apamée. Voy.* CORNA.

KOROS, rivière de Hongrie. *Voy.* KOEROES.

KORRAH, *Curruh*, ville forte de l'Inde anglaise (Bombay), à 60 kil. S. E. de Djounyr, par 18° 45' lat. N., 72° 15' long. E. Prise par les Anglais en 1818.

KORTHOLT (Christ.), théologien protestant, né en 1633 à Burg (Holstein), mort en 1694, enseigna la théologie à l'université de Kiel nouvellement fondée (1664), et contribua beaucoup à la prospérité de cet établissement. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de controverse, entre autres *De tribus impostoribus* (Herbert, Hobbes, Spinosa), 1680.

KORTHOLT (Sébastien), fils du précédent, né à Kiel en 1670, mort en 1740, fut professeur de poésie et bibliothécaire à Kiel. On a de lui : *De Enthusiasmo poetico*, 1696 ; *De poetis episcopis*, 1699 ; *De puellis poetis*, 1700 : *De studio senili*, etc., 1701, etc. Il fut en correspondance avec Bayle et Leibnitz.

KORTHOLT (Christ.), fils de Sébastien, né à Kiel en 1709, mort en 1751, enseigna la philosophie à Leipsick et la théologie à Gœttingue. On lui doit plusieurs dissertations, entre autres : *De Math. Tindalio* (où il combat les arguments de Tindal contre la révélation), *Leipsick*, 1734 ; une collection des lettres de Leibnitz, Leipsick, 1734-42, et un recueil de diverses pièces du même auteur, Hambourg, 1734.

KOSCIUSZKO, héros polonais, né en Lithuanie en 1746, fit d'abord, comme adjudant de Washington, la guerre d'Amérique. Revenu dans sa patrie en 1783, il servit sous le prince Poniatowski, en qualité de général-major, contre les Russes, et se couvrit de gloire au combat de Dubicka, près de Lublin, en 1792. Mais le roi Stanislas Poniatowski ayant lâchement accepté une convention qui livrait la Pologne à ses ennemis, Kosciuszko quitta sa patrie et se retira à Leipsick. En 1794 il fut tiré de sa retraite par les vœux de ses concitoyens opprimés, et fut déclaré chef suprême de toutes les forces nationales. Il battit les Russes à Wraclawice près de Cracovie, mais fut contraint de se retirer à Choczim devant les Prussiens, qui venaient de se joindre aux Russes. Quatre mois plus tard (4 octobre), attaqué à Macijowice par une armée russe très supérieure en nombre, il tomba percé de coups en s'écriant, dit-on : *Finis Poloniæ*. Il fut conduit prisonnier à St-Pétersbourg, où il resta deux ans. Mis en liberté par Paul I, il voyagea en Angleterre, en Amérique, vint à Paris en 1798, vécut retiré, soit dans cette ville, soit dans une maison de campagne près de Fontainebleau, et alla en 1814 s'établir à Soleure en Suisse, où il mourut le 15 octobre 1817. Kosciusko avait été proclamé citoyen français dès 1792. Il créa par testament une école pour l'instruction des noirs en Amérique. Jefferson, entre les mains de qui Kosciusko avait déposé la somme destinée à cette œuvre philanthropique, a réalisé ses intentions en fondant à Newark l'*École Kosciusko*, auj. florissante.

KOSEL, *Kozle* en polonais, ville des États prussiens (Silésie), à 40 kil. S. E. d'Oppeln ; 3,000 hab. Prise par les Français en 1807.

KOSI ou **KOSAH**, *Cossoanus* d'Arrien? riv. de l'Inde, affluent du Gange, prend sa source dans le Népal, et se jette dans le Gange par 84° 50' long. E., 25° 20' lat. N. ; cours, 450 kil.

KOSIE, petit état de la Guinée septentrionale, sur la gauche du Lagos, près de son embouchure, a pour capitale une ville du même nom, aussi grande, dit-on, que Coumassie. On y faisait jadis un grand commerce d'esclaves.

KOSLOV, v. de la Russie d'Europe (Tambov), à 82 k. O. de Tambov ; 6,300 h. — V. de Crimée. *V.* KASLOV.

KOSMO-DEMIANSK, ville de la Russie d'Europe (Kazan), à 200 kil. N. O. de Kazan, sur le Volga, rive droite ; 5,000 hab.

KOSROU. *Voy.* CHOSROÈS.

KOSSEIR, ville de la Hte-Égypte. *Voy.* COSSÉIR.

KOSSOVO. *Voy.* CASSOVIE.

KOSTIANSK, village de la Russie d'Europe (Voronéje), sur la rive droite du Don, n'est remarquable que par des débris d'éléphants fossiles qu'on y a trouvés en 1768.

KOSTROMA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Vologda, l'arrose ainsi que celui de Kostroma, et se joint au Volga à Kostroma, après un cours de 250 kil.

KOSTROMA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. de gouvernement, à 320 kil. N. E. de Moscou, au confluent de la Kostroma et du Volga ; 15,000 hab. Archevêché. Assez d'industrie et de commerce. Kostroma a beaucoup souffert au moyen âge par les guerres civiles et par les incursions des Tartares et des Mongols. Ivan Vasilievitch la réunit définitivement au grand-duché de Moscou. — Le gouvernement de Kostroma, situé entre ceux de Vologda au N., de Nijnéi-Novogorod et de Vladimir au S., d'Iaroslav à l'O., de Viatka à l'E., a 450 kil. sur 200, et compte 1,230,000 hab.

KOTAH, ville de l'Inde anglaise médiate, ch.-l. de l'état de Kotah, dans l'ancien Adjmir, à 35 kil. S. E. de Boundy. Dans la partie N. E. de la ville est un joli lac au milieu duquel s'élève un temple.

KOTAIBAH, général arabe, lieutenant du calife Walid I, fit au 1er siècle de l'hégire de grandes conquêtes dans la Transoxiane, l'Inde, le Kharizm et la Chine, et propagea l'islamisme dans toutes ces contrées. Mais s'étant révolté contre Soliman, successeur de Walid, il fut vaincu et mis à mort, l'an 716 de J.-C.

KOTATIS ou **KOUTAIS**, ville de la Russie méridionale, ch.-l. de l'Iméréthie, sur le Rioni, à 200 kil. N. O. de Tiflis, par 40° 13' long. E., 42° 10 lat. N. ; 1,600 hab. Bazar, caserne, hôpitaux assez remarquables. Cette ville est moderne ; elle semble destinée à prospérer. — Aux environs, ruines de l'ancienne *Cotatis*, jadis capitale de la Colchide.

KOTCH. *Voy.* KATCH.

KOTELNOI, île de la Russie d'Asie, dans l'Océan Glacial arctique, est la plus grande des îles Liakhov ; 195 kil. sur 105. Elle est inhabitée.

KOTHB-EDDYN *Voy.* COTHB-EDDYN.

KOTTBUS, ville des États prussiens (Brandebourg), ch.-l. de cercle, à 105 kil. S. E. de Berlin ; 5,680 hab. Draps, toiles, distill. de grains.

KOTZEBUE (Auguste-Frédéric-Ferdinand DE), écrivain allemand, né à Weimar en 1761, passa en Russie dès l'âge de 20 ans, y fut d'abord secrétaire d'un général, puis remplit divers emplois dans l'administration, et fut nommé par l'impératrice Catherine II gouverneur civil de la province de Revel, en Esthonie. Il quitta cette place au bout de quelques années pour se livrer aux lettres, et accepta la direction du théâtre de Vienne ; mais il la garda peu de temps. Étant rentré sur le territoire de la Russie, il fut arrêté par ordre de Paul I et envoyé en Sibérie (1800) comme accusé, à ce que l'on croit, d'avoir écrit quelque pamphlet contre l'empereur. Il obtint cependant son rappel au bout d'un an, et fut chargé de la direction du théâtre allemand à Saint-Pétersbourg. Il quitta la Russie en 1801 et vint à Weimar ; mais il eut de violentes querelles avec Goethe et ses amis, et fut forcé de s'éloigner. Il voyagea en France, en Italie, et reçut partout l'accueil le plus flatteur ; puis il alla s'établir à Berlin où il rédigea un journal hostile à la France. En 1813 il accompagna l'empereur Alexandre comme secrétaire ou écrivain politique, et rédigea plusieurs des manifestes et des proclamations répandus alors en Europe. Il fut nommé à la paix consul général de Russie en Prusse, et obtint en 1817 la permission de se retirer dans sa patrie. Alexandre lui avait accordé une pension considérable et l'avait chargé de lui rendre compte de l'état de . opinion publique en Allemagne. En s'ac-

quittant de cette mission d'une manière peu favorable à la liberté, Kotzebue souleva contre lui les étudiants; un jeune fanatique, Sand, s'étant introduit chez lui à Manheim, le tua d'un coup de poignard (1819). Kotzebue s'est exercé dans des genres divers, romans, histoire voyages, drames; c'est surtout comme auteur dramatique qu'il est connu en France; il a composé jusqu'à 98 pièces de théâtre; ses chefs-d'œuvre sont : *la Réconciliation*, *ou les Deux Frères*, et *Misanthropie et Repentir*. On estime aussi *Gustave Wasa*, *les Hussites*, *Octavie*, *Rolla*, *Grotius*. Kotzebue était d'un caractère peu honorable; après avoir défendu la liberté en politique et en religion, il devint l'ennemi acharné des idées libérales; après avoir reçu le meilleur accueil en France et en Italie, il dénigra ces deux pays dans ses écrits; il fut aussi perpétuellement en guerre avec tous les écrivains les plus distingués de l'Allemagne. Les œuvres complètes de Kotzebue ont été publiées à Leipsick, 44 vol. in-12, 1827 et années suivantes; ses meilleures pièces ont été trad. en franç. par Weiss et L.-F. Jauffret, 1799, 2 vol. in-8, et dans la collection des *Théâtres étrangers*. On a en outre traduit : *les Aventures de mon père*, 1799; *l'Année la plus remarquable de ma vie*, 1802; *les Bijoux dangereux*, 1802; *Souvenirs de Paris*, 1804 (par Guilbert Pixérécourt), 1805, etc. — Son fils, le capitaine Otto de Kotzebue, 1787-1846, s'est distingué dans la marine russe et a fait diverses découvertes, notamment celle du détroit qui porte son nom. Ses *Voy.* ont paru à Weimar en 1821 et 1830.

KOTZEBUE (détroit de), golfe formé par l'Océan Glacial, sur la côte N. O. de l'Amérique, au S. E. de celui de Behring. Découvert par le capitaine russe Otto de Kotzebue en 1816.

KOUANG-NAN, ville de Chine (Yun-nan), à 230 kil. S. E. d'Yun-nan, par 24° 9' lat. N., 102° 45' long. E.; ch.-l. de dép. Les habitants de Kouang-nan sont regardés par les autres Chinois comme des espèces de barbares.

KOUANG-SI, prov. de Chine, entre celles de Kouéi-tcheou, et de Hou-nan au N., de Kouang-toung à l'E. et au S., d'Yun-nan à l'O., et le Tonquin au S. O. : 800 kil. sur 400; 4,000,000 d'hab. Ch.-l., Kouéi-lin. Elle comprend 11 dép. (Kouéi-lin, Liéou-tcheou, Khing-youang, Se-nguen, Se-tching, Phing-lo, Ou-tcheou, Thsin-tcheou, Nan-ning, Taï-phing, Tchin-ngan).

KOUANG-SIN, ville de Chine (Kiang-si), à 225 kil. E. de Nan-tchang, par 28° 27' lat. N., 115° 21' long. E.; ch.-l. de dép. Beau papier.

KOUANG-TCHEOU, ville de l'empire chinois, appelée par les Européens *Canton*. *Voy.* CANTON.

KOUANG-TOUNG, prov. de Chine, entre celles de Hou-nan et de Kiang-si au N., de Kouang-si à l'O., de Fou-kian à l'E., la mer de Chine au S., et le golfe de Tonquin au S. O.; 1,000 kil. sur 300; 10,000,000 d'hab. Ch.-l., Kouang-tcheou (Canton). Elle comprend dix départ. (Kouang-tcheou, Chao-tcheou, Nan-hioung, Hoéi-tcheou, Tchao-tcheou, Tchao-king, Kao-tcheou, Lian-tcheou, Louï-tcheou, Khioung-tcheou, plus l'île de Haï-nan).

KOUBA, ville de la Russie mérid. (Daghestan), à 98 kil. S. de Derbent; 5,000 hab. Ch.-l. d'une horde de Lesghiz, et d'un khanat qui comptait 60,000 hab.

KOUBAN, l'*Hypanis* de Strabon et le *Vardanes* de Ptolémée, riv. de la Russie mérid., vient du mont Elbourz, dans le Caucase; coule au N., puis au S. O., à l'O., et tombe dans la baie de Kouban, qui ne communique avec la mer Noire que par un étroit passage.

KOUBETCHI, ville de la Russie mérid. (Daghestan), à 49 kil. N. O. de Derbent; douze mosquées. Drap châles, fusils, armes blanches. Beaucoup de commerce. On prétend que cette ville a été originairement peuplée par des ouvriers allemands qui, mandés par un chah de Perse, ne purent parvenir jusque dans les états de ce prince et s'établirent dans le Daghestan; leurs descendants embrassèrent l'islamisme, mais conservèrent les mœurs de leurs pères.

KOUBLAI-KHAN (HOUPILAI-KHAN, dit par corruption), nommé en Chine *Chi-Tsou*, empereur mogol, fondateur de la vingtième dynastie chinoise, celle des *Mongols* ou *Yen*; petit-fils de Gengis-Khan, naquit en 1214, et fut proclamé empereur en 1260, après son frère Mangou-Khan. Il régna d'abord sur toute la Mongolie et sur tous les états conquis par Gengis-Khan, puis envahit la Chine (1267), s'empara en 1279 de la personne de l'empereur, et renversa ainsi la dynastie des *Song*, qui subsistait depuis 319 ans. Il conquit également le Thibet, le Pégu, la Cochinchine, et forma l'empire le plus vaste qu'on connaisse dans l'histoire, embrassant toute l'Asie et partie de l'Europe, dep. le Dniepr jusqu'au Japon. Il fit fleurir les lettres, encouragea l'agriculture, l'industrie et le commerce, et mourut en 1294, après un règne de 24 ans. Marco-Paolo passa 17 ans à sa cour.

KOUBO ou SÉOGOUN, nom que l'on donne au chef temporel du gouvernement au Japon, par opposition au *daïri* ou chef de la religion. *Voy.* JAPON.

KOUÉI-LIN, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Kouang-si, par 120° 23' long. E., 25° 12' lat. N. Grande et forte, construite sur le modèle de nos anciennes places de guerre. Encre de Chine.

KOUÉI-TCHEOU, prov. de Chine, bornée au N. et au N. E. par le Szu-tchouan, à l'E. par le Hounan, au S. et au S. E. par le Kouang-si : 600 kil. sur 280; 3,000,000 d'hab. Ch.-l., Kouéi-yang. Elle comprend treize dép. (Kouéi-yang, Ngan-chun, Phing-youéi, Tou-yun, Tchin-youan, See-nan, Chi-thsian, See-tcheou, Toung-jin, Li-ping, Taï-ting, Nan-loung, Tsun-yi).

KOUÉI-YANG, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Kouéi-tcheou, par 124° 2' long. E., 25° 30' lat. N. Jadis plus florissante qu'elle ne l'est auj.

KOUFA ou KUFA, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Irak-Arabi, à 139 kil. S. de Bagdad, près de la rive droite de l'Euphrate. Fondée en 636 sous Omar, après la destruction de Ctésiphon; elle était avant Bagdad la résidence des califes d'Orient, et fut longtemps une des villes les plus importantes de l'Asie; auj. elle est en ruines. On y voit encore la mosquée où le calife Ali fut assassiné par un fanatique (661). C'est du nom de cette ville que dérive celui de *koufiques* ou *kufiques* que l'on donne aux anciens caractères arabes; cette écriture, qui est celle dont Mahomet se servit pour écrire le Coran, a une ressemblance frappante avec le syriaque écrit ou *estrangelo*.

KOUHISTAN (c.-à-d. *pays montagneux*), nom commun à plusieurs contrées de l'Asie :

KOUHISTAN PERSIQUE, prov. de l'Iran, entre 32°-36° lat. N. et 51°-57° long. E., bornée au N. par le Khoraçan, à l'E. par l'Afghanistan, au S. par le Kerman et le Fars, à l'O. par l'Irak-Adjémi, au N. par le Tabaristan : 600 kil. sur 260; 300,000 hab. Ch.-l., Rabat-Cheheristan. Autres villes : Toun et Tabs ou Tebbes. Il correspond à une partie de l'*Arie* des anciens et à la *Médie* orientale.

KOUHISTAN BÉLOUTCHI, province du Béloutchistan, entre 27° 10'-30° lat. N. et 56° 15'-59° 30' long. E.; borné au N. E. par l'Afghanistan, à l'E. et au S. par le Mékran, à l'O. et au N. O. par la Perse : 310 kil. sur 140. Ch.-l., Poûhra. Autre ville, Sourhoud. Il correspond en partie à la *Carmanie* ancienne.

KOUHISTAN INDIEN, prov. du roy. de Lahore, au N. du Pendjab et dans les vallées de l'Himalaya : il est partagé en un grand nombre de petits états, régis par des princes seikhs, tributaires du roi de Lahore. États principaux : Radjour, Bimbur, Djammoo, Mandi, Koumla, Kangra, Sujannour et Radone.

KOUKA, ville de Nigritie, dans le roy. de Bournou, à 23 kil. N. O. d'Engornou, par 13° 47' long. E., 12° 51' lat. N., sur la rive O. du lac Tchad; 30,000 hab. Résidence d'un cheikh puissant.

KOU-KOU-NOOR, pays et lac de l'empire chinois. *Voy.* KHOU-KHOU-NOOR.

KOULFA, ville murée du roy. d'Yaouri en Nigritie, à 16 kil. N. E. de Tabra; 15,000 hab. Maisons bien bâties.

KOULI-KHAN (THAHMASP). *Voy.* NADIR-CHAH.

KOULLA, pays de Nigritie. *Voy.* DARKOULLA.

KOULON ou **DALAI**, lac de l'empire chinois, sur la limite de la prov. de Heloung-kiang et du pays des Khalkas; 270 kil. de circonférence. Il est formé par les eaux du Kerlon qui vient du S. O., et en sort au N. E. sous le nom d'Argoun, pour prendre bientôt après celui d'Amour.

KOULOUGLIS (de *koul*, serviteur, esclave). On nommait ainsi à Alger les fils et descendants des soldats de la milice turque, parce que cette milice était composée d'hommes qui avaient été esclaves.

KOULOUM, khanat du Turkestan. *Voy.* KHOULM.

KOUM, **KOM** ou **KOOM**, *Choama* des anciens, ville de Perse (Irak-Adjémi), à 200 kil. N. d'Ispahan; 16,000 hab. Célèbre mosquée où l'on voit les tombeaux de Sephi, de Chah-Abbas II, fils de Sophi, et de Fatime, petite-fille de Mahomet. Grand bazar, beaucoup d'industrie.

KOUMA ou **CUMA**, rivière de la Russie mérid. (Caucase), naît dans le Caucase, entre le Terek et le Kouban, court 400 kil. à l'E., se perd dans les sables avant d'arriver à la mer Caspienne. Beaucoup de faisans sur ses bords. *Voy.* CUMANS et CUMANIE.

KOUNACHIR, une des kouriles japonaises, au S. O. de l'île d'Itiroup; 115 kil. sur 76.

KOUNG-FOU-TSEU. *Voy.* CONFUCIUS.

KOUNGOUR, ville de la Russie d'Europe (Perm), à 70 kil. S. E. de Perm; 6,000 hab. Environs fertiles; savon, tanneries; grains; carrière d'albâtre. Fondée en 1047, détruite lors de la rébellion des Bachkirs, et rétablie en 1663.

KOUOPIO, ville de la Russie d'Europe (Finlande), par 25° 12' long. E., 62° 53' lat. N.; ch.-l. de gouv.; 1,150 hab. Ecole de cadets.

KOUR ou **MKVARI**, *Cyrus*, riv. d'Asie, naît dans la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 45 kil. O. de Kars; arrose le pays de Kars, le pachalik d'Akhaltsikhé, la Géorgie, le Chirwan; reçoit l'Aras entre autres affluents, et tombe dans la mer Caspienne au-dessous de Salian, après un cours de 850 kil.

KOUR ou KOR, *Corius*, *Salsos*, riv. de Perse (Farsistan), coule du N. au S., et se jette dans le golfe Persique en face de l'île Kischm, après un cours de 250 kil. On l'appelle aussi *Abi-chor* et *Chor-roud*. — Autre rivière de Perse, dite aussi *Bendemir*, naît sur les confins de l'Irak-Adjémi, coule du N. O. au S. E., et se perd dans le lac Baghteghian, à 95 kil. S. E. de Chyraz, après un cours de 450 kil.

KOURAKIN (le prince Alex.), ministre d'état russe près la cour impériale de France, né en 1752, mort à Weimar en 1818, fut dès sa jeunesse attaché à la personne de Paul I qu'il accompagna dans ses voyages en Prusse et en France; fut nommé en 1796 ministre et vice-chancelier de l'empire, se démit de ses fonctions en 1802, fut peu de temps après appelé à l'ambassade de Vienne, puis chargé en 1807 par l'empereur Alexandre de conclure les négociations entamées à Tilsitt, et signa la paix. Il devint l'année suivante ambassadeur en France, et occupa ce poste jusqu'en 1812, époque de la rupture de la France avec la Russie. Ce diplomate montra dans ses négociations de la droiture et de l'habileté. Il était arrière-petit-fils de Boris K., beau-frère de Pierre-le-Grand, régent de l'empire pendant la campagne de Turquie (1711), ambass. à Londres, à Paris, etc. — La fam. Kourakin descend de Ghédimine.

KOURDES, *Curdi*, *Gordyæi*, *Carduci*, etc., peuple de l'Asie, habite dans les mont. à l'E. du Tigre, au S. des lacs de Van et d'Ourmiagh. Ils sont alertes, braves et pillards. Ils ont toujours été libres; toutefois ils sont nominalement compris dans l'empire turc et dans l'Iran (*Voy.* KOURDISTAN): ils paient le tribut; mais là se borne leur dépendance. Presque tous sont musulmans; cependant il se trouve chez eux 100,000 nestoriens. On les croit descendus des anciens Chaldéens.

KOURDISTAN, région d'Asie froide et montagneuse, ainsi nommée des Kourdes, ses habitants, se divise en *Kourdistan turc* et *Kourdistan persique*:

KOURDISTAN TURC, partie de l'anc. *Assyrie*, avec la *Gordyène* et le pays des *Carduques*, contrée de la Turquie d'Asie, est située entre 35° - 39° lat. N. et 38°-43° 30' long. E. Elle forme les pachaliks de Chehrezour et de Mossoul et une partie de ceux de Bagdad et de Van: 380 kil. sur 400. On y distingue les principautés de Bidlis, Djoulamerk, Amadia, Djezirah, Kara-Djolan, Suleimanieh, etc. Hautes mont. et vallées fertiles; riz, blé, orge, sésame, fruits, tabac, coton, noix de galle, manne en larmes; soufre, orpiment et alun.

KOURDISTAN PERSIQUE, partie de l'anc. *Médie*, prov. de l'Iran, entre l'Aderbaïdjan au N., l'Irak-Adjémi à l'E., le Khousistan au S. et le Kourdistan turc à l'O., par 32° 30'-36° 15' lat. N., et 43° 50'-46° 30' long. E: 380 kil. sur 225; 400,000 hab. Ch.-l., Kirmanchah. Hautes mont.; vallées escarpées et peu fertiles, à l'exception de la plaine de Kirmanchah. Quelques pâturages; beaucoup de gibier.

KOUREN. *Voy.* OURGA.

KOURILES, archipel de 21 îles, situé entre le Grand-Océan et la mer d'Okhotsk, commence au S. du cap Lopatka, pointe mérid. du Kamtchatka, et se prolonge dans la direction du S. O. Ces îles sont comprises entre 43° 40'-51° lat. N. et 142° 30'-154° long. E. Les îles principales sont celles de Paromouchir, Onekotan, Matoua et Ouchichir. Les Kouriles sont en grande partie inhabitées; quelques-unes sont fertiles et boisées; toutes sont sujettes à de fréquents tremblements de terre. Les habitants des îles Kouriles, assez semblables aux Kamtchadales, sont petits, velus, pusillanimes et très peu civilisés. Ils habitent des terriers, commercent en graisse de baleine, fourrures, plumes d'aigle. Ils professent le chamanisme. Presque toutes ces îles paient tribut aux Russes, excepté les trois plus voisines du Japon (Tchikotan, Kounachir et Itiroup), qui sont tributaires de cet empire.

KOURK ou **KOURG**, *Koorg*, district de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Malabar, est borné au N. par le Kanara et le Maïssour, à l'E. par ce dernier, au S. par le district de Wyenaad, à l'O. par ceux de Cotite et de Tcherical: 100 kil. sur 55; ch.-l, Markery ou Merkara. — Ce district était gouverné au XVIe siècle par des radjahs indépendants. En 1632 la dynastie régnante fut renversée par les Naïrs, dont un chef s'établit dans le pays. En 1773, Haïder-Ali s'empara de ce district, mais en 1788 le radjah qui en avait été chassé parvint à s'y rétablir; il se déclara l'allié des Anglais contre Tippou-Saïb, et put ainsi rester indépendant.

KOUROUS. *Voy.* PANDOUS.

KOURSIKA, rivière de la Russie d'Asie, naît dans le gouvernement d'Iénisséisk, et tombe dans l'Iénisséï à 80 kil. N. de Touroukansk; cours, 600 kil

KOURSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Koursk, à 1200 kil. S. S. E. de Saint-Pétersbourg, par 51° 44' lat. N. et 34° 9' long. E.; 23,000 hab. Aux environs, fruits renommés. — C'est une des plus anc. villes de la Russie; elle existait avant le IXe siècle, mais fut ravagée par les Tartares au XIIIe siècle; elle resta déserte 360 ans (1237-1597); elle fut repeuplée par Féodor Iva-

novitch. — Le gouvernement de Koursk est situé entre ceux d'Orel au N., de Voronèje à l'E., de Kharkov au S., de Pultawa au S. O. et de Tchernigov à l'O.: 330 kil. sur 220; 1,649,000 hab. Climat doux; sol fertile, peu de bois, beaucoup de grains; chevaux, abeilles, etc.

KOUS ou QOUS, *Apollinopolis parva*, ville de la Haute-Égypte, sur le Nil, rive droite, à 35 kil. S. de Keneh. Jadis entrepôt de tout le commerce entre l'Arabie, l'Égypte et l'Inde par la mer Rouge.

KOUSOU, v. du roy. d'Yarriba en Nigritie, au pied des monts Kong, à 80 kil. S. de Kiama; 20,000 hab.

KOUTOULMICH ou KOUTLOUMICH, prince seldjoucide, petit-fils de Seldjouk, servit Togrul-Beg, son cousin, et en reçut le gouvernement de la Mésopotamie; mais peu après il se révolta: il fut vaincu, se réfugia en Arménie et en Arabie, reparut après la mort de Togrul (1063) pour disputer le trône à Alp-Arslan, mais périt dans le combat (1064).

KOUTOUSOFF-SMOLENSKOI (Michel), feld-maréchal des armées russes, né en 1745, commença sa réputation militaire dans des guerres contre les Polonais et contre les Turcs. En 1805, il commanda en chef l'armée russe envoyée au secours de l'Autriche contre la France, et vit la déf. d'Austerlitz. En 1812, nommé généralissime des armées russes, il livra à Napoléon la bataille de la Moskowa qu'il perdit encore. Mais lors de la funeste retraite, il accabla par le nombre les Français à Dorogobouj et à Krasnoï près de Smolensk, et mérita de ses concitoyens le titre de sauveur de la Russie. Il mourut en 1813 à Bunzlau en Silésie, étant encore à la tête des troupes russes. C'était un homme de mœurs douces et ami des lettres.

KOUZNETZK, ville de la Russie d'Europe (Saratov), à 200 kil. N. E. de Saratov; 7,000 hab.

KOUZNETZK, ville de la Russie d'Asie (Tomsk), à 310 kil. S. E. de Tomsk; 3,500 hab. Commerce de martres-zibelines estimées.

KOVNO, ville de la Russie d'Europe (Vilna), au confluent du Niémen et de la Vilna, à 95 kil. N. O. de Vilna; 6,000 hab. Commerce de blé, lin, miel. Hydromel renommé. Aux environs, célèbre couvent de Camaldules.

KOZAKS. *Voy.* COSAQUES.

KOZELCK, ville de la Russie d'Europe (Kalouga), à 60 kil. S. O. de Kalouga; 4,000 hab. Jadis fortifiée, elle résista aux Tartares lors de l'invasion de Batou-Khan.

KRAFT (George-Wolfgang), physicien, né en 1701 à Dutlingen (Wurtemberg), mort en 1754, fut professeur de mathématiques et de physique, d'abord à Saint-Pétersbourg, 1728, puis à Tubingue, 1744. On lui doit un grand nombre d'expériences et de découvertes (publiées dans les Mémoires des académies de Berlin et de St-Pétersbourg), des traités de physique (1738), de géométrie (1740); une *Description de la maison de glace construite à Saint-Pétersbourg en* 1740, traduite de l'allemand par P.-L. Leroy, 1741; on estime surtout ses *Expériences sur la végétation des plantes*. — Son fils, Wolfgang-Ludovig Kraft, né à Saint-Pétersbourg en 1743, mort en 1814, fut un astronome distingué, et dressa avec Euler les tables de la lune.

KRAGUJEWATZ, v. de Servie, sur la Lepenitza; à 100 kil. S. de Semendria.

KRAIOVA, v. de Valachie, sur le Chyl, à 200 kil. O. de Bukharest; 8,000 hab. Grande et bien bâtie.

KRAL, titre des anciens rois de Servie.

KRANACH (Lucas), graveur. *Voy.* CRANACH.

KRANENBURG, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 8 kil. O. de Clèves; 2,700 hab. Bière, toiles. Aux environs, tanneries, papeteries. — Fondée en 1388 par Adolphe, comte de Meurs.

KRANICHFELD, ville d'Allemagne, à 17 kil. S. O. de Weimar, sur l'Ilm; 1,411 hab. Par moitié au grand-duché de Saxe-Weimar et au duché de Saxe-Meiningen. — Jadis ch.-l. d'une seigneurie divisée en Haut et Bas-Kranichfeld, et partagée entre des maisons différentes.

KRANTZ (Albert), chroniqueur allemand, né vers le milieu du XVe siècle à Hambourg, mort en 1517, enseigna la philosophie et la théologie à Rostock et à Hambourg; fut chargé de plusieurs missions importantes par les villes hanséatiques, et fut choisi pour médiateur entre les rois de Danemarck et le Holstein en 1500. On a de lui: *Saxonia, sive de saxonicæ gentis vetusta origine*, etc., Francfort, 1575, 1621, in-fol.; *Vandalia, sive Historia Vandalorum*, Francfort, 1575, in-fol., etc.

KRAPACKS ou CARPATHES, grande chaîne de montagnes qui sépare la Hongrie septent. et la Transylvanie orient. de la Galicie et de la Moldavie, se dirige de l'O. à l'E., puis au S. E., et se porte enfin presque directement vers le S. en formant comme un grand arc dont la concavité est tournée au midi. Les monts Krapacks sont très hauts; plusieurs de leurs cimes dépassent 3,100 mètres. Les *Gesenker-Gebirge* (ou *monts abaissés*) les lient aux Sudètes; avec cette chaîne et les Erzgebirge, ils composent le système hercynio-carpathien.

KRASICKI (Ignace), écrivain polonais, prince-évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesne, né en 1735 à Doubiecko (Galicie), mort à Berlin en 1801, a laissé beaucoup d'ouvrages en prose et en vers qui lui ont valu le surnom de *Voltaire de la Pologne*; ils ont été recueillis par Dmochowski, Varsovie, 1803 et suiv., 10 vol. in-8. Les plus estimés sont: *la Michéide*, poëme héroï-comique en 10 chants, 1776, traduit en français par Dubois en 1784, puis par M. J.-B. Lavoisier, sous le titre de *la Souriade*, Paris, 1818; *la Monachomachie ou la Guerre des moines*, 1778, poëme en 6 chants, qui passe pour son chef-d'œuvre; des *Fables*, 1779, des *Satires*, des *Contes*, et la traduction en polonais d'une partie des poésies d'Ossian. Il a été fait à Paris en 1830 une édition compacte de ses œuvres, en 1 vol. grand in-8 à 2 colonnes.

KRASNOI, village de Russie (Smolensk), à 44 kil. S. O. de Smolensk; 500 hab. Les Français y éprouvèrent une grande perte pendant la retraite de Moscou.

KRASNOIARSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouvernement d'Iénisséisk, à 880 kil. N. O. d'Irkoutsk; 4,000 hab. Commerce de fourrures.

KRASNOKOUTSK, ville de la Russie d'Europe (Kharkov), à 65 kil. O. de Kharkov; 5,000 hab.

KRASNOSLOBODSK, ville de la Russie d'Europe (Penza), à 230 kil. N. O. de Penza; 5,000 hab. Commerce de grains.

KRASSO ou KRASSOVA, comitat de Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), entre ceux d'Arad au N., de Temesvar à l'O., la Transylvanie au N. E., l'Illyrie et le Banat militaire à l'E. et au S.: 150 kil. sur 45; 217,000 hab. Ch.-l., Lugos. Climat doux et salubre: sol fertile et bien arrosé; blé, maïs, lin, chanvre, fruits et vin. Mines de fer, de cuivre et de plomb.

KRASZNA, comitat de Transylvanie, au N. O. dans le pays des Hongrois, entre ceux de Szolnok, de Doboka, de Klausenbourg et la Hongrie; 35 kil. de long sur autant de large. Ch.-l., Somlyo. — On y trouve un bourg de Kraszna, qui a donné son nom au comitat.

KRAUSE (Charles-Chrétien-Frédéric), philosophe allemand, né en 1781 à Eisenberg (Altenbourg), mort en 1832, de l'école de Schelling, enseigna la philosophie, le droit et les mathématiques à Iéna en 1802, puis à Dresde, à Berlin (1817), et enfin à Gœttingue. On a de lui des traités sur les rapports des mathématiques et de la philosophie, une *Introduction à la philosophie de la nature*, Iéna, 1804;

les *Esquisses de logique* (1803); — *du Droit naturel* 1803; *Syst. de Morale*, 1810; *Idéal de l'Human.*, 1811. Krause fait du monde de la nature et du monde de la raison deux sphères secondaires; il place au-dessus l'être primitif qui pénètre les deux sphères de la nature et de la raison: c'est une sorte de panthéisme.

KREIG (J.-Fréd.), général au service de la France, né en 1730 à Lahr en Brisgau, mort en 1803, servit en Hanovre sous le maréchal de Saxe, se distingua par sa bravoure à Rosbach, à Minden, puis à Clostercamp, où il fut fait prisonnier. A la révolution, il fut nommé général de division; il défendit Thionville en 1793. Le Directoire le nomma ensuite commandant de Paris, et il remplit ce poste difficile pendant 18 mois.

KREMENETZ ou **KRZEMIENIEC**, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), à 205 kil. O. de Jitomir: 2,600 hab. Château-fort sur un mont escarpé.

KREMENTCHOUG, ville de la Russie d'Europe (Pultawa), sur le Dniepr, à 105 kil. S. O. de Pultawa: 8,000 hab. Chapeaux; liqueurs, savon; bois, tabac, fruits confits, merceries.

KREMLIN. *Voy.* MOSCOU.

KREMNITZ, *Kærmœcz Banya* en madgyar, ville de Hongrie (Bars), à 26 kil. N. de Schemnitz; 10,000 hab. Vieux château-fort; hôtel des monnaies, direction des mines, etc. Aux environs, mines d'or et d'argent (de 700 à 750 mineurs). C'est à Kremnitz que l'on réunit tout l'or et l'argent extrait des mines, pour en faire des lingots et des barres qu'on envoie à Vienne.

KREMS, ville des États autrichiens (Autriche), à 60 kil. N. O. de Vienne; 3,700 hab.: 3 parties, Krems, Stein et le couvent d'Und. Gymnase, écoles diverses. Industrie: velours, alun, quincaillerie, blanc de céruse dit de Krems.

KREMSIER ou **KROMERZIG**, ville des États autrichiens (Moravie), à 36 kil. S. E. d'Olmutz; 5,800 hab. Beau château, où réside l'archevêque d'Olmutz; bibliothèque de 30,000 vol., galerie de peinture, etc. Toiles. Siége de l'Assemblée autrich. en 1848.

KREMSMUNSTER, bourg des États autrichiens (Autriche), à 19 kil. O. de Steyer; 1,000 hab. Célèbre abbaye qui date de plus de mille ans; établissement d'instruction, collection d'instruments de physique et de mathématiques, etc.

KREUTZ, c.-à-d. *Croix*, commence un grand nombre de noms allemands.

KREUTZ, *Kœrœs-Vasarhely*, *Crisium*, ville forte des États autrichiens (Croatie civile), à 33 kil. S. E. de Waradin; 3,000 hab. Ch.-l. d'un comitat de même nom, borné au N. par la Drave, à l'E. par les districts régimentaires de Kreutz et de St-George, au S. et à l'O. par le comitat d'Agram: 60 kil. sur 22; 70,000 hab.

KREUTZ (district de), district régimentaire des États autrichiens (Croatie militaire), dans le généralat de Waradin, est borné au N., à l'O. et au S. par le comitat de Kreutz, au S. E. par l'Esclavonie, et à l'E. par le district de St-George: 70 kil. sur 55; 56,000 hab. Places principales, Ivanich et Chasma.

KREUTZ, bourg de Hongrie. *Voy.* HEILIGEN-KREUTZ.

KREUTZBOURG. *Voy.* CREUTZBOURG.

KREUTZER (Rodolphe), compositeur et joueur de violon, né en 1767 à Versailles, d'un musicien allemand, m. à Genève en 1831, se fit d'abord remarquer, dès l'âge de 13 ans, en exécutant avec une rare perfection un *concerto* qu'il avait composé lui-même; voyagea en Italie, en Allemagne; fut nommé premier violon de la chapelle de Napoléon, professeur au Conservatoire, premier chef d'orchestre à l'Opéra, et membre de l'Académie de Musique. On lui doit la musique des opéras d'*Astyanax*, *Aristippe*, *la Mort d'Abel*, de plusieurs ballets et opéras-comiq. (*Paul et Virginie*, *Lodoïska*, 1791), des symphon., des sonates de violon, etc. — Son frère, Aug. Kreutzer, mort en 1832, se distingua aussi comme violoniste et lui succéda comme professeur au Conservatoire.

KREUTZNACH. *Voy.* CREUTZNACH.

KRICHNA ou **KISTNA**, fleuve de l'Inde en-deçà du Gange, naît dans les Ghattes occidentales; traverse le Bedjapour, le Bider, l'Haïderabad, etc., et entre dans le golfe du Bengale par deux bouches principales: celle du N. se nomme Krichna; celle du S., Sippelek. Cours, 1,200 kil. Il reçoit de nombreux affluents, notamment, à droite, la Malporba, et la Toumbedra grossie du Vadaouatty; à gauche, la Bima et le Mossy. Le Krichna forme la limite entre le Décan septentrional et le Décan méridional. C'est de tous les cours d'eau de l'Inde le plus riche en diamants et en pierres précieuses.

KRICHNA, divinité indienne, fils de Vaçoudéva et de la belle Dévaki, qui régnaient à Mathura, est considéré par les Hindous comme la huitième incarnation de Vichnou. On l'éleva en secret parmi les pasteurs pour le soustraire aux coups de son oncle Kansa (incarnation de Siva), qui voulait faire périr les enfants de sa sœur afin de s'assurer l'empire. Il sut dans son enfance surmonter les obstacles de toute espèce que lui opposait Kansa; et, dès qu'il fut devenu grand, il vainquit et tua cet ennemi acharné. Il se mit ensuite à la tête des Pandous, race opprimée depuis longtemps par les Kourous; prêta le secours de ses armes et de sa prudence au jeune Ardjouna, l'un des chefs des Pandous, et lui donna la victoire (cette guerre est appelée par les Hindous la *Grande-Guerre*, *Maha-Bharata*). Krichna fut tué accidentellement par le chasseur Angada, et à sa mort commença l'âge noir ou de fer, *Kali-Youga* (*Voy.* ce nom). Krichna n'était pas moins remarquable par sa beauté que par sa valeur et sa sagesse. Il inspira de l'amour à seize mille huit cents femmes, qui toutes se brûlèrent sur son bûcher. On trouve une grande analogie entre la légende de Krichna et celles d'Apollon, d'Hercule, et de quelques autres divinités grecques. La vie de Krichna est le sujet d'un poëme célèbre chez les Hindous, le *Bhagavata-Purana*, que l'on attribue à Vopadéva (poëte du XIIIe siècle), et qui a été récemment traduit en français par M. E. Burnouf (1841).

KRIM. *Voy.* CRIM.

KRIOU METOPON, auj. *Karadjé-Bouroun*, cap de la Crimée. *Voy.* CRIOU METOPON.

KRISTENAUX. *Voy.* KNISTENAUX.

KRONACH ou **CRANACH**, ville de Bavière (Mein-Supérieur), à 36 kil. N. O. de Bayreuth; 2,500 hab. Armurerie, brasseries, tisseranderies, verrerie. Patrie du peintre Lucas dit Cranach. Assiégée par les Suédois pendant la guerre de Trente-Ans.

KRONBORG, château-fort du Danemark, dans l'île de Seeland, à 40 kil. E. de Copenhague, est regardé comme la clef de la Baltique. Tout navire qui passe le Sund y paie un droit d'un pour cent.

KRONOBERG, lan ou gouvernement de Suède, entre ceux d'Ionkœping, Calmar, Bleking, Christianstad et Halmstad; 105,000 hab. Ch.-l., Wexio. Il est formé de l'ancien Smeland.

KRONSCHLOT et **KRONSTADT**. *Voy.* CRONSTADT.

KROSNO, ville des États autrichiens (Gallicie), à 22 kil. d'Iaslo; 5,000 hab. Vieux château royal. Commerce de vins de Hongrie.

KROTOSZYN ou **KROTOSCHIN**, ville des États prussiens (Posnanie), à 95 kil. S. E. de Posen; 5,000 hab. Draps, toiles, maroquins, teintureries.

KROTZKA ou **STOLNATZ**, bourg de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 15 kil. O. de Semendria. Il s'y livra en 1739 une bataille où les Turcs batt. les Autrichiens commandés par le comte de Wallis.

KROUCHEVATCH, *Kruschevacz*, *Aladja-Hissar* des Turcs, ville de Servie, au centre, à 54 kil. O. de Nissa, près de la jonction des deux Morava.

Evêché grec; château où ont résidé plusieurs princes de Servie. Jadis ch.-l. d'un livah turc.

KRUDNER (Julie DE WITTINGHOFF, baronne de), femme célèbre par son mysticisme, née à Riga en 1764, était fille du gouverneur de cette ville, et fut mariée dès l'âge de 14 ans au baron de Krudner, ambassadeur de Russie à Berlin. Après avoir longtemps brillé dans le monde, et y avoir mené une vie fort dissipée, elle le quitta tout à coup (vers 1807), se livra à une dévotion exaltée, et crut avoir reçu du ciel mission de régénérer le christianisme. Elle se mit en conséquence à parcourir l'Allemagne, visitant les prisonniers, prêchant en plein air, répandant d'abondantes aumônes, et entraînant à sa suite des milliers d'hommes. En 1814 elle eut de fréquentes relations avec les princes alliés qui venaient d'entrer dans Paris, et exerça surtout un grand ascendant sur l'empereur Alexandre. Elle lui prédit, assure-t-on, le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, et la chute prochaine de ce prince; on lui attribue une grande part dans la formation de la Sainte-Alliance. De Paris elle se rendit en Suisse, puis en Allemagne, et recommença ses prédications; mais on craignait son influence, et elle se vit partout expulsée. Vers 1822, elle se retira en Crimée, afin d'y fonder une maison de refuge pour les pécheurs et les criminels; elle y mourut en 1824 (à Kara-sou-Bazar). Elle avait publié en 1803, à Paris, un roman intitulé *Valérie*, qui parait n'être que sa propre hist. M. Eynard a donné une *Biographie* fort exacte de Mme Kr.

KRUMMAU, ville murée de Bohême, à 20 k. S. S. O. de Budweiss, sur la Moldau; 5,570 h. Beau château. Maison d'éducation pour les enfants de militaires.

KRUNITZ (J.-George), laborieux compilateur, né à Berlin en 1728, mort en 1796, exerça quelque temps la médecine, puis se mit à écrire. On lui doit une *Encyclopédie économico-technologique*, qu'il commença en 1773, et qu'il continua jusqu'à la lettre L (elle fut achevée après sa mort par F.-J. et H.-G. Flœrke); c'est l'*Encyclopédie* d'Yverdun traduite en allemand et complétée. Il a traduit du français et de l'anglais un grand nombre d'ouvrages de science, d'histoire, etc.

KRUSZWICE, bourg des États prussiens (Posnanie), à 36 kil. S. E. d'Inowraclaw. Ancienne résidence des Piasts, qui gouvernèrent pendant un temps la Pologne.

KRZESZOWICE, ville de la république de Cracovie, à 27 kil. N. O. de Cracovie; 3,000 hab. Aux environs, marbre, pierre, houille; sources ferrugineuses et sulfureuses.

KTIMA, ville de l'île de Chypre, par 29° 58' long. E., 34° 48' lat. N.: jadis 30,000 hab., auj. 1,200. Ruines. Evêché. Palais épiscopal remarquable.

KUBBES ou KABIS, ville d'Iran (Kerman), par 32° 20' lat. N., 55° 23' long. E. Jadis florissante, mais auj. déchue et ruinée. Repaire de brigands qui dépouillent les caravanes.

KUBLAI-KHAN. *Voy.* KOUBLAÏ-KHAN.

KUFA, ville d'Asie. *Voy.* KOUFA.

KUKULLOE. *Voy.* KOCKELBOURG.

KULM. *Voy.* CULM.

KULPA, *Colapis*, riv. de Croatie. *Voy.* SAVE.

KUMA, KUMANIE. *Voy.* KOUMA, CUMANIE.

KUMR (EL), montagnes d'Afrique. *Voy.* LUNE (monts de LA).

KUNCKEL (Jean), chimiste allemand, né en 1630 dans le duché de Sleswig, mort en 1702 à Stockholm, où l'avait fixé Charles XI, en lui donnant la charge de conseiller des mines, a fait plusieurs découvertes et trouva de son côté le phosphore (1676), qui était déjà connu de Brandt. Entre autres ouvrages, tous écrits en allemand, nous citerons de lui: *Observations chimiques*, Hambourg, 1677, in-8, traduit en latin par Ramsay, Iéna, 1719, in-12; *l'Art de faire le verre*, 1679, in-4, traduit en français par le baron d'Holbach, Paris, 1752, in-4.

KUNERSDORF. *Voy.* CUNERSDORF.

KUNSBERG. *Voy.* KOENIGSBRUCK.

KUOPIO, ville de Russie. *Voy.* KOUOPIO.

KUPETZKI (Jean), peintre de portraits, né en 1667 à Pessing en Bohême, sur les frontières de Hongrie, mort en 1740, était fils d'un tisserand. Il abandonna dans son enfance la maison paternelle et eut longtemps à lutter contre la misère. Il alla se former à Rome. Là le prince Stanislas Sobieski devina son talent et le tira de l'obscurité. Il résida longtemps à Vienne, où il jouit de la faveur des empereurs Joseph I, Charles VI et François I; puis il quitta cette ville dans la crainte d'être inquiété pour sa foi (il était protestant), et se réfugia à Nuremberg. Il réussissait surtout dans le portrait. On estime de lui *la Famille Kupetzki; le Samaritain plaçant le blessé sur son cheval.*

KUPROLI ou KUPROGLI. *Voy.* KOPROLI.

KUPSELI, ch.-l. de l'île Cérigo. *Voy.* CÉRIGO.

KURDES, KURDISTAN. *Voy.* KOURDES, KOURDISTAN.

KURILES, îles de la Russie d'Asie. *Voy.* KOURILES.

KURIN, mont. *Voy.* TAURUS; — ville. *Voy.* CYRÈNE.

KURISCHE-HAFF et -NEHRUNG. *Voy.* CURISCH.

KURRICHANE, ville de l'Afrique australe (Cafrerie), à 320 kil. N. E. de Litakou; 16,000 hab. Industrie, poterie, travail et fonte de métaux. Les Cafres qui habitent cette ville sont les plus civilisés de toute la Cafrerie.

KUSSNACHT, bourg de Suisse (Schwitz), à 17 kil. N. O. de Schwitz, sur le lac de Lucerne). Aux environs, ruines du château de Gessler; on voit encore sur la route de Kussnacht à Immensee le défilé où ce gouverneur fut tué par Guill. Tell.

KUSTER (Ludolphe), savant philologue, né en 1670 à Blomberg (Westphalie), mort en 1716, fut d'abord précepteur particulier, puis professeur au gymnase de Joachim à Berlin; vint vers 1713 à Paris où il abjura la religion protestante; fut admis à l'Académie des Inscriptions, et reçut du roi une pension de 2,000 livres. On a de lui: *Histoire critique d'Homère*, Francfort, 1696; une édition de *Suidas*, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol.; de la *Vie de Pythagore*, par Jamblique, Amsterdam, 1707; une magnifique édition d'*Aristophane*, Amsterdam, 1710. Il avait pendant quelques années (1697-99) publié à Utrecht la *Bibliotheca librorum novorum*, sous le pseudonyme de *Neocorus* (mot grec qui traduit le mot allemand *kuster*, c.-à-d. sacristain). Kuster eut de vives querelles avec Gronovius.— Un autre Kuster (George-Godefroi), né à Halle en 1695, mort en 1776, remplit diverses fonctions dans l'enseignement à Berlin, et fit de savantes recherches sur l'histoire, notamment sur celle de Brandebourg. On lui doit aussi une savante dissertation, *De Sanchoniatone, philosopho phœnicio.*

KUSTRIN, v. des États prussiens. *Voy.* CUSTRIN.

KUTAIEH ou KIOUTAHIA, *Cotyæum*, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik d'Anatolie et du sandjakat de Kutaieh, par 27° 55' long. E., 39° 24' lat. N., à 389 kil. S. E. de Constantinople; 56,000 hab., dont 10,000 Arméniens et 5,000 Grecs. Elle a quelques jolies promenades, 50 mosquées, plusieurs églises, beaucoup de fontaines, etc. L'industrie et le commerce y sont peu actifs: fabriques de pipes d'écume de mer; poil de chèvre d'Angora.—Peu après la bat. de Konieh, il y fut conclu en 1833, entre la Turquie et le pacha d'Égypte Méhémet-Ali, sous l'influence des puissances européennes, un traité qui arrêtait la marche victorieuse d'Ibrahim-Pacha, et cédait la Syrie à Méhémet-Ali.

KUTAIS. *V.* KOTATIS. — KUTCH. *V.* KATCH.

KUTCHUK-KAINARDJI. *Voy.* KAINARDJI.

KUTCHUK-TCHEKMEDJEH. *Voy.* BUIUK.

KUTHES ou **KUTHÉENS**, nom donné aux Samaritains par les Juifs. *Voy.* SAMARITAINS.

KUTTENBERG, *Hora-Kuttana* en tchèque, ville de Bohême, à 9 kil. N. O. de Czaslau; 6,500 hab. Belle église, palais royal. Industrie. Aux environs, cuivre, plomb, jadis mines d'argent.

KYA-BUZURGOMID (c.-à-d. *Kya de grande espérance*). *Voy.* BUZURGOMID.

KYA-KING. *Voy.* KIA-KING.

KYBOURG, village et château de Suisse (Zurich), à 15 kil. N. E. de Zurich; 850 hab. — Il a donné son nom à une puissante famille de comtes qui s'éteignit en 1264, et dont les domaines passèrent à la maison de Habsbourg; une branche de cette maison prit de là le nom de comtes de Kybourg. — L'empereur Sigismond s'empara du château de Kybourg en 1415; il le céda avec son territoire aux Zurichois en 1424.

KYMMENEGARD, un des sept districts du grand-duché de Finlande, sur la Baltique, entre ceux de Viborg à l'E., de Nyland à l'O., ainsi nommé de la riv. Kymmene; a pour ch.-l. Heinola.

KYMRIS, peuple de l'Europe ancienne, d'origine scythique, qui, sorti des régions situées au N. du Pont-Euxin, vint, à une époque fort reculée, s'établir dans la Gaule septentrionale. Le plus grand nombre des Kymris s'arrêta entre le Rhin et la Seine, d'où ils refoulèrent les Galls ou Celtes; le reste se répandit entre la Seine et la Loire et se mêla à la population indigène. On place cette première invasion kymrique vers le XIII[e] siècle av. J.-C. De 614 à 578 av. J.-C. de nouvelles bandes de Kymris, conduites par un puissant roi nommé OEsus, envahirent la Gaule et déterminèrent les émigrations de Sigovèse et Bellovèse. On croit avec raison que les Kymris sont les mêmes que les Cimbres, que l'on trouve d'abord dans la Chersonèse Taurique sous le nom de *Cimmériens*, puis dans le Jutland ou *Chersonèse cimbrique*, et qui plus tard (101 av. J.-C.) vinrent se briser contre les légions de Marius. *Voy.* CIMBRES. — Les Kymris se distinguaient du reste de la population gauloise par une grande supériorité morale. Ce sont eux qui ont introduit le druidisme dans la Gaule.

KYNOETHE, prov. du royaume actuel de Grèce, a pour ch.-l. Calavitra. *Voy.* GRÈCE.

KYRPOY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 85 kil. O. de Calcutta; 10,500 hab. Tissus de coton.

L

L. signifiait, dans les abréviations des noms propres: *Lucius*, *Lucia*, *Lœlius*, *Lollius*, *Latinus*. — L. s'emploie aussi souvent pour *Ludovicus*, *Louis*.

LA. N.-B. Pour les noms qui se composent avec cet article, et qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit *la*.

LAA, ville des États autrichiens (Autriche), à 42 kil. N. de Korneuburg; 1,800 hab. Rodolphe de Habsbourg battit Ottokar de Bohême près de cette ville en 1278. Cette bat., dite de *Marchfeld*, lui valut la possession de l'Autriche et de la Styrie.

LAACHERSEE, lac des États prussiens (prov. Rhénane), à 23 kil. N. O. de Coblentz. Cratère d'un ancien volcan à 1,835 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ruines d'une abbaye de Bénédictins, fondée en 1093.

LAALAND ou **LOLLAND**, île du Danemark, dans la mer Baltique, entre celles de Falster et Langeland: 58 kil. sur 22; 40,000 hab. Ch.-l., Mariboe. — Jointe à celle de Falster et à quelques autres, cette île forme le bailliage de Laaland: 80 kil. sur 25: 57,000 hab.

LAAR (VAN), peintre. *Voy.* BAMBOCHE (LE).

LABADIE (J.), sectaire, né en 1610 à Bourg en Guyenne, avait d'abord été Jésuite. Hypocrite habile, il prétendit avoir des visions et se donna pour un nouveau Jean-Baptiste, chargé d'annoncer la seconde venue du Messie. Pour accomplir sa mission, il quitta les Jésuites, se mit à prêcher, et fit bientôt un grand nombre de prosélytes. Après une vie fort aventureuse, il abjura le catholicisme à Montauban (1650), et fut pendant huit ans pasteur de l'église de cette ville; puis il passa à Genève, de là à Middelbourg, et fut condamné pour hérésie par le synode de Dordrecht. Il mourut en 1674 à Altona. Il mêlait à ses erreurs une grande licence de mœurs, et prétendait que les actions les plus impures pouvaient être sanctifiées en les rapportant à Dieu. Il composa un grand nombre d'écrits bizarres, tels que *le Héraut du grand roi Jésus*, *le Véritable exorcisme*, etc.

LA BALUE, cardinal. *Voy.* BALUE.

LABAN, fils de Bathuel et petit-fils de Nachor, était père de Lia et de Rachel. Il donna l'une et l'autre en mariage à Jacob. *Voy.* JACOB.

LABARRE (J.-F. LEFEBVRE, chevalier de), jeune étudiant, fut condamné en 1766 par le tribunal d'Abbeville à être brûlé vif pour avoir, en mépris de la religion, mutilé un crucifix. Le parl. de Paris, usant d'indulgence, lui accorda d'être décapité avant d'être jeté sur le bûcher; mais il ordonna en même temps de brûler avec son corps le *Dict. philosophiq.* de Voltaire, source princip. de son impiété. Lab. av. à peine 18 ans.

LABARRE (Étienne), architecte, né en 1764 à Ourscamps (Oise), mort en 1824, fut chargé de faire, sous Chalgrin, la restauration du Luxembourg; fit élever la colonne rostrale de Boulogne, et acheva la Bourse de Paris.

LA BARTHE, ville de France. *Voy.* BARTHE (LA).

LABARUM, étendard qu'on portait à la guerre devant les empereurs romains. C'était une lance traversée d'un bâton, duquel tombait un voile de pourpre où était peint un aigle. Constantin, combattant contre Maxence, vit apparaître dans les airs cet étendard qui représentait une croix, avec ces mots: *Hoc signo vinces* (tu vaincras sous cet étendard).

LABAT (le père), dominicain, né à Paris en 1663, mort en 1738, fut envoyé par son ordre à la Martinique, en 1693; devint supérieur de la mission des Antilles, et visita toutes ces îles avec le plus grand soin. Il fut ensuite chargé d'une négociation à Rome (1706). De retour à Paris en 1716, il s'occupa de publier ses voyages. On a de lui: *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays*, etc., Paris, 1722, 6 vol. in-12; *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, d'après les Mémoires de Brue, Paris, 1728; *Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée*, 1730, 4 vol. in-12; *Voyage en Espagne et en Italie*, Paris, 1730, 8 vol. in-12; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, Paris, 1732, 5 vol. in-12; *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, *contenant ses voyages en Asie*, *en Syrie*, etc., Paris, 1735, 6 vol. in-12. Quoique prolixe dans ses récits, le père Labat sait intéresser. La partie de ses ouvrages consacrée à l'histoire naturelle a peu de valeur.

LABAUME. *Voy.* GRIFFET DE LABAUME.

LABBANA, ville de la Mésopotamie, sur le Tigre, est auj. MOSSOUL.

LABBE (le père), savant jésuite, né à Bourges en 1607, mort à Paris en 1667, professa la rhétorique, la philosophie et la théologie dans différents colléges de son ordre; puis quitta l'enseignement pour se livrer à des travaux historiques. Il a laissé 75 ouvrages dont les plus remarquables sont : *Histoire du Berri*, Paris, 1647, in-12; *Cl. Galeni vita ex propriis operibus collecta*, 1660, in-8; *le Chronologiste français*, *abrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane*, 1666, 5 vol. in-12; *Concordia chronologica*, *technica et historica*, 1670, 5 vol. in-fol. On lui doit encore la *Bibliothèque des Bibliothèques*, 1664, et une *Collection des Conciles*, 18 vol. in-fol., 1671, etc. C'est lui qui commença l'importante collection des historiens byzantins.

LABDACUS, fils de Polydore, roi de Thèbes, fut père de Laïus. Ses descendants, Laïus, Œdipe, Etéocle, Polynice, Thersandre, etc., sont quelquefois appelés, de son nom, *Labdacides*.

LABÉ (Louise), dite *la Belle Cordière*, née à Lyon en 1526, morte en 1566, avait épousé Perrin, marchand cordier fort riche. Ayant reçu une éducation soignée, elle se livra à la littérature et à la poésie. Elle a laissé des poésies dont la première éd. parut à Lyon en 1555, et dont les plus réc. ont été publ. à Lyon en 1824 par Bréghot, avec notice par Cochard, en 1844 p. Boisel, avec notes de Collombet.

LA BEAUMELLE (Laurent ANGLIVIEL DE), né à Valleraugue en 1726, mort en 1773, fut appelé en Danemark en 1751 pour être professeur de littérature française ; puis passa en Prusse, et s'étant arrêté à Berlin, voulut se lier avec Voltaire : mais, tous deux irascibles, ils ne tardèrent pas à se brouiller, et eurent de violentes querelles littéraires. La Beaumelle revint à Paris vers 1770, et obtint une place à la Bibliothèque royale. On a de lui : *Défense de l'Esprit des lois*, 1751; *Mes pensées*, 1751 et 1752, in-12; *Pensées de Sénèque*, en lat. et en fr., 1752, in-12; *Mémoire pour servir à l'hist. de Mme de Maintenon*, 1755-56, 6 vol. in-12; *Lettres à M. de Voltaire*, 1753, 1761, in-12; *Comm. sur la Henriade*, 1775, 1 vol. in-4. Dans ce dernier ouvrage, La Beaumelle donna cours à toute sa haine. Ne se bornant pas à son rôle de critique, il eut la prétention de refaire plusieurs chants du poëme de Voltaire.

LABÉDOYÈRE (HUCHET DE), né à Paris en 1786, avait servi avec distinction sous l'empire et était colonel en 1815 lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe. Il fut le premier colonel qui se rangea sous les drapeaux de l'empereur. Il fut arrêté après le retour des Bourbons, et fusillé comme coupable de trahison. Il n'avait que 29 ans.

LABÉON, *Labeo*, surnom commun à plusieurs familles romaines, et qui exprimait un défaut naturel, soit des taches de rousseur (*labes* tache), soit des lèvres trop épaisses (*labia*, lèvres).

LABÉON (Q. FABIUS), général romain, vainquit Antiochus, roi de Syrie, l'an 188 av. J.-C., et fut nommé consul l'an 182. Il est connu pour sa duplicité. Ayant obligé Antiochus à céder la moitié de sa flotte, il fit, par une insigne fourberie, couper en deux tous les vaisseaux du roi. Labéon fut l'ami de Térence, et l'aida de ses conseils.

LABÉON (C. ANTISTIUS), savant jurisconsulte, disciple de Trébatius, et maître de Sempr. Proculus, refusa, selon quelques historiens, la dignité de consul, qu'Auguste lui offrait. Il eut pour rival M. Ateius Capito.

LABÉRIUS (DECIMUS JUNIUS), chevalier romain, auteur de petites pièces satiriques, appelées *Mimes*, fut contraint par César à paraître sur la scène pour y jouer dans une de ses propres pièces. Il mourut 10 mois après le meurtre de César, l'an 43 av. J.-C. Il ne reste de lui que le prologue de la pièce qu'il joua devant le dictateur (il y déplore avec dignité son abaissement), et quelques autres fragments, recueillis par H. Estienne, Paris, 1564, in-8.

LABIENUS (Tit.), chevalier romain, tribun du peuple l'an 63 av. J.-C., pendant le consulat de Cicéron; servit avec distinction sous César dans les Gaules, mais abandonna ce général comme ennemi de la république dès qu'il eut passé le Rubicon, et se rangea du parti de Pompée ; il combattit à Dyrrachium et à Pharsale, suivit Caton en Afrique, puis passa en Espagne auprès des fils de Pompée, et périt à la bataille de Munda, 45 av. J.-C.

LABIÉNUS (Quint.), fils du précédent, fut envoyé près d'Orode, roi des Parthes, pour en obtenir des secours en faveur de Brutus; se retira chez ce prince après la bataille de Philippes, et commanda quelque temps les Parthes contre les Romains. Il fut vaincu et pris par Ventidius, lieutenant d'Antoine.

LABILLARDIÈRE (Jacques-Julien HOUTON DE), botaniste, né en 1775 à Alençon, suivit d'Entrecasteaux dans son expédition à la recherche de La Pérouse. On lui doit : *Description des plantes de Syrie*, une *Histoire des plantes de la Nouvelle-Hollande; de la Nouvelle-Calédonie*; la *Relation du Voyage à la recherche de La Pérouse*, etc. Il était de l'Académie des Sciences. Mort en 1834.

LABILLE (mademoiselle). *Voy.* GUYARD (Mme).

LABIQUE ou **LAVIQUE**, *Labicum* ou *Lavicum*, ville du Latium, auj. COLONNA.

LA BLETTERIE (J.-Ph. René DE), oratorien, né à Rennes en 1696, mort à Paris en 1772, enseigna l'histoire ecclésiastique au séminaire de Saint-Magloire, puis fut nommé professeur d'éloquence au collége de France, et fut admis à l'Académie des Belles-Lettres en 1742. On lui doit une *Vie de l'empereur Julien*, 1735 ; une *Histoire de Jovien*, 1748, et la traduction des *Césars* et du *Misopogon* de Julien, ainsi que des *Annales* de Tacite, 1708, des *Mœurs des Germains* et de la *Vie d'Agricola*.

LA BOETIE (Etienne DE), écrivain du XVIe siècle, célèbre par l'amitié qui l'unit à Montaigne, né à Sarlat en 1530, se fit remarquer par sa précocité: à seize ans il avait traduit plusieurs ouvrages de Xénophon et de Plutarque. Il fut nommé conseiller au parlement de Bordeaux dès l'âge de 20 ans. Il mourut jeune, en 1563. Montaigne a fait son éloge dans son chapitre *de l'Amitié* (*Essais*, I, 27), et a publié plus. de ses écrits (traductions des *Œconomiq.* d'Aristote, de Xénophon, vers fr. et lat., etc.). La B. écrivit à 18 ans un cél. *Disc. sur la Servitude volontaire*, qui est d'une grande hardiesse. M. L. Feugère a donné ses *Œuv. compl.*, Par., 1846, in-12.

LA BORDE (Jean-Benjamin DE), né en 1734, premier valet de chambre et favori de Louis XV ; devint fermier-général après la mort de ce prince, cultiva les lettres et les beaux-arts, et fit imprimer somptueusement plusieurs ouvrages. On a de lui : *Essai sur la musique ancienne et moderne*; *Essai d'histoire chronologique*; *Voyage pittoresque de la France*; *Histoire abrégée de la mer du Sud*; *Mémoires historiques sur Raoul de Coucy*. Il a mis en musique plusieurs pièces de théâtre. J.-B. de La Borde périt en 1794, victime de la révolution.

LA BORDE (Henri-François, comte de), général distingué, né en 1764, mort en 1833, entra au service en 1783, commanda une division au siége de Toulon (1793), et prit d'assaut les deux plus importantes redoutes. Il fit toutes les campagnes de l'empire : dans celle de Russie il commanda une division de la jeune garde et fut blessé à Dresde. Nommé pair de France dans les Cent-Jours, il fut banni en 1815.

LABOUR (TERRE DE), en italien *Terra di Lavoro*, partie de l'anc. *Campanie*, province du royaume des Deux-Siciles, la plus au N. de celles qui sont le long de la mer de Sicile, a pour bornes au N. l'Abruzze Ultérieure, au N. E. la province de Sannio, à l'E. la Principauté Ultérieure, au S. la Principauté Citérieure et la province de Naples, au S. O. la mer Tyrrhénienne, et au N. O. l'État ecclésias-

tique; elle a 140 kil. sur 65 et 663,000 hab. Ch.-l., Capoue. On y remarque encore Gaète et Nole. Le sol est extrêmement fertile et consiste presque tout entier en plaines; blé, raisin, olives, fruits, lin, chanvre, vigne, oliviers, mûriers. — Le nom de Terre de Labour s'appliquait jadis à un territoire beaucoup plus étendu; Naples y était comprise.

LABOURD, *Lapurdensis tractus* en latin moderne, partie de la Gascogne, dans l'angle S. O. de la France, entre la Navarre française, l'Espagne, les Marennes et l'Océan Atlantique; ch.-l., Bayonne (jadis *Lapurdum*). Autres places, Saint-Jean-de-Luz, Andaye, Guiche. Compris auj. dans le dép. des Basses-Pyrénées. — Le Labourd était jadis plus grand: il s'étendait de l'autre côté de la Bidassoa jusqu'à Saint-Sébastien.

LA BOURDONNAIS (Bertr.-Franç. MAHÉ DE), né en 1699 à Saint-Malo, entra fort jeune au service de la Compagnie franç. des Indes, se signala en plus. occasions, notamment à la prise de Mahé, dont le nom lui fut donné, et devint en 1734 gouverneur-général des îles de France et de Bourbon. Il trouva l'île de France dans un état complet de détresse et d'anarchie. Il eut tout à y créer, justice, police, industrie, commerce, et fit bénir son administration. Dans la guerre de 1743, entre la France et l'Angleterre, il alla au secours de Dupleix, gouverneur de l'Inde, menacé dans Pondichéry: assiégea les Anglais dans Madras et les força à capituler (1746). Aux termes de la capitulation, Madras devait être rendu aux Anglais moyennant une rançon. Dupleix, qui avait Madras sous son commandement, fit casser cette capitulation, et il s'éleva à ce sujet entre lui et La Bourdonnais une collision dont les suites furent fatales pour le dernier. Indigné de la mauvaise foi de Dupleix, La Bourdonnais évacua Madras, et retourna en simple particulier à l'île de France, où déjà aussi siégeait un nouveau gouverneur choisi par l'impérieux Dupleix. Rentré en France en 1748 pour répondre aux accusations d'ennemis puissants suscités par son persécuteur, il fut enfermé à la Bastille, et y resta plusieurs années sans pouvoir seulement faire entendre sa justification. Son innocence fut enfin reconnue, et il fut rendu à la liberté en 1752; mais il était ruiné; il mourut en 1753 après une lente et douloureuse agonie. Il a laissé des *Mémoires* où ses malheurs sont fidèlement retracés, Paris, 1750. L'auteur de *Paul et Virginie* a rendu à La Bourdonnais une éclatante justice et a immortalisé son nom. — Son petit-fils, 1795–1840, est célèbre comme joueur d'échecs.

LABRADOR (Terre de), région de l'Amérique septentrionale, comprise dans la Nouvelle-Bretagne, s'étend entre 50° et 63° lat. N., et entre 57° 40' et 82° long. O.; elle est bornée au N. par le détroit d'Hudson, au N. E. par l'Océan Atlantique, au S. E. par le détroit de Belle-Ile, au S. par le Canada, à l'O. par la mer d'Hudson; 1,500 kil. sur 1,200. Côtes escarpées, rocailleuses, découpées d'un grand nombre de havres et parsemées d'une multitude d'îlots; au N. la baie d'Ungava forme un vaste enfoncement. L'intérieur est presque tout à fait inconnu et habité par des peuples sauvages (la plupart Esquimaux). Les Frères moraves ont formé sur la côte O. l'établissement de Nain dans le but de civiliser les indigènes. — Le Labrador fut découvert en 1496 par Sébastien Cabot; mais le Portugais Cortereal y aborda le premier en 1501; ayant trouvé quelque fertilité sur la côte méridionale, il la nomma *Terra de Laborador* (terre de labeur), d'où par corruption le nom de *Labrador*.

LABRE (Benoît-Joseph), saint personnage, né en 1748 près de Boulogne-sur-Mer, passa toute sa vie dans les mortifications, s'enferma à la Trappe, puis se rendit à Rome où il ne vécut que d'aumônes qu'il obtenait sans les solliciter. Il mourut à Rome en 1783, d'une tumeur qui lui survint aux jambes par suite de l'habitude qu'il avait d'être toujours à genoux. On rapporte qu'il s'est fait des miracles sur son tombeau.

LABRIT ou LEBRET, v. de France. Voy. ALBRET.

LABROSSE (Pierre DE), Tourangeau, fut d'abord barbier de saint Louis, et devint ensuite chambellan et favori de Philippe-le-Hardi. Craignant que l'ascendant de la reine Marie sur le roi ne lui fît perdre son crédit, il accusa cette princesse d'avoir empoisonné Louis, fils aîné de Philippe, né d'un premier lit. On reconnut bientôt la calomnie, et on l'accusa lui-même d'être seul coupable de la mort du prince. Il fut arrêté et pendu en 1276.

LABROSSE (Guy DE), botaniste, médecin de Louis XIII, mort en 1641, a donné au roi le terrain du Jardin des Plantes, et fut nommé lui-même premier intendant de cet établissement (1626). Il est auteur des ouvrages suivants: *Traité de la Peste*, 1623: *De la nature, vertu et utilité des Plantes, et dessin du Jardin royal de médecine*, 1640 in-fol. avec 50 figures en cuivre.

LABRUYÈRE (Jean DE), écrivain français, né vers 1644, près de Dourdan (Seine et Oise), mort en 1696, fut trésorier de France à Caen, enseigna l'hist. au petit-fils du grand Condé, sur la recomm. de Bossuet, et passa le reste de ses jours auprès de ce prince en qualité d'homme de lettres, avec une pension de mille écus. Il fut reçu à l'Académie en 1693. Moraliste et observateur, Labruyère s'attacha, parmi les livres des anciens, aux *Caractères* de Théophraste: il les traduisit du grec; mais bientôt il voulut s'exercer aussi dans le même genre, et il publia en 1688, avec la traduction de l'auteur grec, les *Caractères de notre siècle*, ouvrage dans lequel il s'élève bien au-dessus de son modèle, soit pour l'exactitude et la variété des portraits, soit pour la perfection du style. Ce livre fut lu avec avidité, non seulement à cause de son mérite propre, mais parce que la malignité y chercha des allusions auxquelles l'auteur n'avait nullement pensé, et parce que l'on voulut mettre des noms au-dessous de chaque portrait. Les *Caractères* ont été souvent réimpr., notamm. en 1740, 2 v. in-12, avec les notes de Coste et une *clef*; en 1790, 2 v. in-8, par Belin de Ballu; en 1845 par Walckenaer, en 1855 par M. Hémardinquer, et par M. A. Destailleur. On a de L. des *Dial. posthumes sur le quiétisme*, Paris, 1699: il y prend parti pour Bossuet contre Mme Guyon. V. Fabre a fait l'*Éloge de La Bruyère*, couronné par l'Acad. en 1810.

LABYNIT, roi d'Assyrie. Voy. BALTHAZAR.

LABYRINTHES. On appelait ainsi chez les anciens des salles et galeries souterraines à ramifications innombrables, et plus tard des édifices à l'aide desquels on voulut les imiter. L'antiquité en nomme cinq, savoir: 1° et 2°, deux en Égypte, l'un dans l'île du lac Mœris, dit le *labyrinthe de Mendès*, parce qu'on l'attribue à ce prince; l'autre, dit *labyrinthe des Douze*, parce qu'il fut construit, vers 660, par les douze seigneurs qui se partageaient alors l'empire de l'Égypte: le premier de ces édifices avait un étage inférieur où l'on déposait les momies des rois et des crocodiles; — 3° le *labyrinthe de Crète*, près de Cnosse, construit dans des carrières et destiné aux sépultures de la famille royale: on l'attribuait à Dédale et on y plaçait le Minotaure; — 4° le *labyrinthe de Lemnos*, qui semble avoir été une grotte à stalactites, asile mystérieux du culte des Cabires; — 5° le *labyrinthe de Clusium*, en Italie, qu'on attribuait à Porsena, et qui dut être un de ces hypogées étrusques dont on a découvert un si grand nombre de nos jours. Auj. ces labyrinthes sont tous détruits; on voit encore cependant quelques restes du labyrinthe de Mendès.

LAC-ET-DANUBE (cercle du), en allemand *Seeund-Donau*, un des six cercles du grand-duché de

Bade, borné au N. O. par celui de la Kinzig, au N. E. par le Wurtemberg, au S. E. par le lac de Constance (qui lui donne son nom), au S. par la Suisse, et à l'O. par le cercle de Treisam et Wiesen: 105 kil. sur 35; 157,000 hab. Ch.-L., Constance. Le Danube y prend sa source.

LACAILLE (l'abbé), mathématicien et astronome, né en 1713 à Rumigny en Picardie, se destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais après avoir reçu l'ordre de diacre, il se livra tout entier aux sciences. Il se lia avec J. Cassini et Maraldi, et fut dès 1739 employé à la vérification de la méridienne. Il poussa ce travail avec une activité infatigable, et démontra que les degrés allaient en croissant de l'équateur au pôle. Il fut nommé à 25 ans professeur de mathématiques au collège Mazarin, et ne se distingua pas moins dans cette nouvelle carrière. Lacaille entreprit la vérification des catalogues d'étoiles, et, après avoir décrit notre ciel avec une exactitude admirable, il alla en 1750 au cap de Bonne-Espérance pour observer le ciel austral. De retour en France, il rédigea ses observations, et se livra à de nouveaux travaux avec une ardeur qui finit par abréger sa vie. Il mourut à Paris en 1762. On a de lui des *Leçons de mathématiques*, 1741; — *de mécanique*, 1743; — *d'astronomie*, 1746; des *Éléments d'optique*, 1750; *Astronomiæ fundamenta*, 1757; des *Tables solaires*, 1758; des *Éphémérides* depuis 1745; *Cœlum australe*, 1763, publié après sa mort par Maraldi. Ses ouvrages élémentaires ont été fréquemment réimprimés. Toutes ses observations se font remarquer par une telle précision que les recherches postérieures n'ont fait que les vérifier.

LACALPRENÈDE (Gautier DE COSTES DE), écrivain du XVIIe siècle, né près de Sarlat vers 1610, mort en 1663. Il servit pendant sa jeunesse, puis fut fait gentilhomme de la chambre du roi. Il a composé des romans et des tragédies. Ses romans ont eu beaucoup de vogue, mais sont oubliés aujourd'hui. Il n'est guère connu que par quelques allusions de Boileau et par l'engouement qu'eut pour lui madame de Sévigné. Ses principaux romans sont: *Cassandra*, 1642, 10 vol. in-8, *Cléopâtre*, 1647, 12 v.; *Faramond*, 1661, 7 v. in-8 (inachevé). Ils ne manquent pas d'intérêt, mais sont d'une longueur excessive et d'une afféterie ridicule. Ses tragédies (sauf *Essex*, 1639) sont bien inférieures à ses romans.

LACÉDÉMON, fils de Jupiter et de Taygète, fut le 5e roi de Sparte, qui prit de lui le nom de Lacédémone. Les Lacédémoniens lui attribuaient la gloire d'avoir introduit dans la Grèce le culte des Grâces. On le place dans le XVIe siècle av. J.-C.

LACÉDÉMONE, ville de la Grèce ancienne (Péloponèse), la même que Sparte. *Voy.* SPARTE.

LACEDOGNA, l'ancienne *Aquilonia*, ville du royaume de Naples (Principauté Ultérieure), à 24 kil. N. E. de Sant'-Angelo-dei-Lombardi; 500 hab. Évêché. Elle était jadis plus considérable.

LACÉPÈDE (Étienne DE LAVILLE, comte de), né en 1756 à Agen, d'une famille noble, mort à Paris en 1825, s'appliqua de bonne heure aux sciences naturelles, et se fit connaître avantageusement de Buffon dès l'âge de 18 ans, en lui adressant d'intéressants mémoires. Étant venu à Paris en 1776, il trouva un protecteur dans ce savant, qui le fit nommer sous-démonstrateur au Jardin du Roi, le choisit pour continuer son *Histoire naturelle*, et lui laissa en mourant son héritage scientifique. Lacépède adopta les principes de la révolution, fut député extraordinaire d'Agen à la Constituante, puis dép. de Paris à la Législative, membre du Conseil des Cinq-Cents, sénateur, et devint en 1803 grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. Il se montra en toute occasion dévoué aux volontés de l'empereur Napoléon. Exclu de la Chambre des Pairs à la restauration, il y fut rappelé en 1819. Il avait été nommé en 1793 professeur d'erpétologie au Muséum, et était membre de l'Institut depuis sa fondation. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares et des serpents*, in-4, 1788-89; — *des Poissons*, 5 vol. in-4, 1798-1803; — *des Cétacés*, in-4, 1804. Ces trois ouvrages forment la suite de Buffon, et complètent dignement l'*Histoire naturelle*; on leur reproche cependant de manquer de rigueur scientifique. On les a réimprimés en 1826 et années suivantes avec des additions précieuses. Lacépède était aussi un musicien distingué; il avait été l'élève de Gossec; il composa lui-même quelques écrits sur la musique. Enfin il a laissé une volumineuse *Histoire de l'Europe* (Paris, 1826, 18 vol. in-8), des *Romans*, des *Mémoires*; mais ces divers ouvrages sont éclipsés par ses traités d'histoire naturelle. Le libraire Furne a publié une édition compacte de l'*Histoire naturelle* de Lacépède, Paris, 1839, 2 vol. in-8.

LA CERDA (Ferdinand, dit DE), infant de Castille, né en 1254, était fils aîné d'Alphonse X, roi de Castille et de Léon, et mourut avant son père en 1275, mais laissant des enfants qui furent frustrés du trône par leur oncle Sanche (IV). Il était gendre de saint Louis. — Alphonse de La Cerda, dit *le Déshérité*, fils du précédent, fit de vains efforts pour recouvrer le trône de Castille; il se retira en France (1303), où Charles-le-Bel lui donna la baronnie de Lunel; il y mourut en 1327. — Il eut pour fils Louis et Charles d'Espagne, dont le premier fut amiral, et le second connétable de France (*Voy.* ESPAGNE et LOUIS), et Jean d'Espagne, qui fut tué en 1357 par l'ordre de Pierre-le-Cruel, roi de Castille. — Les autres descendants de Ferdinand portèrent le titre de seigneurs de Vittoria, et s'éteignirent au XVe siècle.

LA CERDA (J.-L. DE), jésuite espagnol, né à Tolède en 1560, mort en 1643, professa pendant plus de 50 ans dans sa patrie la logique, la théologie, la rhétorique et la poésie. On a de lui un *Commentaire sur Virgile*, qui est le plus étendu que l'on connaisse, 3 vol. in-fol., Madrid et Lyon, 1608-17; une édition de *Tertullien* avec des notes, Paris, 1624-30; une grammaire latine en 5 livres (*De Institutione grammatica*, 1613, qui pendant longtemps fut suivie exclusivement en Espagne); et des écrits théologiques. — Plusieurs autres écrivains espagnols ont porté le même nom. Le plus connu est Melchior de La Cerda, mort en 1615, qui professa pendant 30 ans à Séville et à Cordoue, et publia: *Apparatus latini sermonis per topographiam, chronographiam, prosopographiam*, etc., Séville, 1598, in-4.

LA CERDA (dona Bernarda), dame portugaise, née à Porto en 1595, morte en 1644, était mariée à Fern. Correa de Souza. Elle se distingua par son talent pour la poésie, et fut appelée par Philippe III à la cour d'Espagne, où elle enseigna les lettres latines aux infants. On a d'elle: *Espana libertada*, en vers castillans (Lisbonne, 1618), des comédies et des poésies diverses.

LACETANI, peuple d'Hispanie. *Voy.* IACCETANI.

LACHABEAUSSIÈRE (POISSON DE), auteur dramatique, né en 1752 à Paris, mort en 1820, servit quelque temps dans l'armée, fut nommé en 1798 administrateur de l'Opéra, se vit au bout de peu de temps accusé de dilapidation, et réussit à se faire absoudre. On a de lui: *l'Intrigante*, 1776, comédie en 5 actes et en vers; *Gulistan*, opéra; une foule de petites pièces, de poésies diverses publiées dans les journaux du temps, et des imitations d'*Anacréon*, *Bion*, *Moschus*, etc., en vers français, 1803.

LACHAISE (François D'AIX, dit *le Père*), jésuite, né en 1624 au château d'Aix en Forez, mort en 1709; professa longtemps la philosophie à Lyon, et devint provincial de son ordre. En 1675, Louis XIV

le choisit pour son confesseur; et il occupa ce poste jusqu'à sa mort, pendant 34 ans. Le P. Lachaise se trouva mêlé à toutes les intrigues de cour. Placé entre madame de Montespan et madame de Maintenon, il prit parti pour cette dernière et favorisa son mariage avec Louis XIV. Dans les querelles religieuses, il eut part à la révocation de l'édit de Nantes (1685), aux débats sur le quiétisme et à la condamnation de Fénelon, aux poursuites exercées contre les Jansénistes, et fut en toute occasion dévoué aux intérêts de son ordre. C'était un homme médiocre, mais adroit et insinuant, qui sut exercer un grand ascendant sur la conscience du roi. Toutefois on lui accorde un caractère doux et obligeant. Le P. Lachaise a laissé quelques écrits, notamment un *Cours de philosophie* en latin, Lyon, 1661. Il fut membre de l'Académie des Inscriptions. — Louis XIV avait fait bâtir pour son confesseur, à l'E. de Paris, une belle maison de campagne qui fut nommée *Mont-Louis*; l'enclos qui l'entourait a depuis été converti en un cimetière, qui porte encore aujourd'hui le nom du Père-Lachaise.

LACHALOTAIS (Louis-Réné DE CARADEUC DE), procureur-général au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1701, fut un des plus ardents adversaires des Jésuites, les poursuivit devant le parlement de Bretagne, et publia dès 1761 un *Compte rendu des constitutions des Jésuites*, qui leur porta un rude coup, mais s'attira par là de grands embarras. Peu après la suppression de l'ordre (1764), le parlement et les états de Bretagne firent une vive opposition à quelques édits bursaux qui attentaient aux franchises de la province. On accusa Lachalotais d'être l'instigateur de cette opposition, et on lui imputa des faits controuvés; il fut en conséquence arrêté avec son fils, magistrat comme lui, et enfermé à la citadelle de Saint-Malo (1765). Après une longue détention, qui excita une fermentation générale, il fut exilé à Saintes et ne put retourner à Rennes qu'au bout de 10 ans, à l'avénement de Louis XVI (1775). Il reprit ses fonctions au parlement de Rennes, et mourut dans cette ville en 1785. On a de lui, outre les *Constitutions des Jésuites*, un *Essai d'éducation nationale*, 1763, et des *Mémoires* justificatifs, qu'il publia pendant sa détention, 1767, 3 vol. in-4. Ils sont écrits avec éloquence et offrent un vif intérêt.

LACHAMBRE (Martin CUREAU DE), médecin de Louis XIV, né au Mans en 1594, mort à Paris en 1669, avait une telle réputation comme physionomiste que Louis XIV le consultait sur ses choix. On a de lui *l'Art de connaître les hommes*, 1653; les *Caractères des passions*, 5 vol., 1640-62, ouvrage estimé (l'auteur y a inséré une *Dissertation sur les animaux*); *Système de l'âme*, 1664, qui fut attaqué par Petit, et divers écrits sur des questions de physique ou de physiologie. On trouve dans ses ouvrages une grande crédulité : il ajoutait foi aux rêveries de la chiromancie, de l'astrologie, etc. — Un autre de Lachambre, docteur de Sorbonne, né en 1698, mort en 1753, a écrit sur la théologie et a laissé un *Abrégé de philosophie*, 1764 (posthume).

LACHAPELLE (J. DE), auteur dramatique, né à Bourges en 1655, mort à Paris en 1723, était secrétaire du prince de Conti, et fut chargé par Louis XIV d'une mission en Suisse. Il fit représenter plusieurs tragédies, *Zaïde*, *Cléopâtre*, *Téléphonte*, *Ajax*, qui eurent dans le temps quelque succès, grâce au talent de l'acteur Baron, et composa divers romans, entre autres *les Amours de Catulle*, 1680; *les Amours de Tibulle*, 1723; il inséra dans ces deux romans quelques mauvaises traductions de Catulle et de Tibulle. Il remplaça Furetière à l'Académie Française.

LACHAPELLE (BOISBELEAU DE), ministre protestant, né en 1676 à Ozillac près de Jonzac en Saintonge, mort en 1746, passa sa jeunesse en Angleterre, et devint en 1725 pasteur de l'église wallone à La Haye. Il est un des rédacteurs de la *Bibliothèque anglaise* ou *Journal littéraire de la Grande-Bretagne*, Amsterdam, 1729 et années suivantes, 15 vol. in-12; et de la *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe*, ibid., 1728-53, 52 vol. in-12. Il a traduit de l'anglais le *Babillard* de Steele, etc.

LACHAPELLE (madame), sage-femme, née à Paris en 1769, morte en 1821, était fille de la sage-femme en chef de l'Hôtel-Dieu. Elle fut dès 1797 placée à la tête de la *Maison d'accouchement* (hospice de la *Maternité*), fit des cours publics qui firent faire des progrès à son art, et forma par ses leçons un grand nombre d'élèves distinguées. On a d'elle *Pratique des accouchements*, 3 vol. in-8, 1821-25, publiée par son neveu, le docteur Dugès.

LA CHATRE. *Voy.* CHATRE (LA).

LA CHAUSSÉE (P.-Cl. NIVELLE DE), auteur dramatique, né à Paris en 1692, mort en 1754, était neveu d'un fermier-général, et jouissait d'une aisance qui lui permit de se consacrer aux lettres. Il se fit connaître en 1732 par une *Épître à Clio*, dans laquelle il combattait Lamotte, qui voulait bannir la versification de la tragédie, et il ne commença à travailler pour le théâtre qu'à 40 ans. Il y introduisit un genre nouveau, le drame ou comédie larmoyante, et eut en ce genre un grand succès. Ses principales pièces, toutes en vers, sont : *la Fausse antipathie*; *le Préjugé à la mode*; *l'École des amis*; *l'École des mères*; *Mélanide*; *la Gouvernante*; *Amour pour amour*. On a aussi de lui des *Contes* assez libres, dans le *Recueil* dit *de ces Messieurs* (avec Caylus, Duclos, et autres, 1745). Ses œuvres forment 5 vol. in-12, 1762. La Chaussée est, selon Voltaire, un des premiers après ceux qui ont du génie.

LA CHAUX DE FOND, ville de Suisse. *Voy.* CHAUX DE FOND (LA).

LACHÉSIS, une des trois Parques, tenait le fuseau et filait la vie des hommes.

LACHESNAYE (NICOLE DE), écrivain, né vers la fin du XVe siècle, vivait sous Louis XII. On a de lui un ouvrage fort rare : *la Nef de Santé, avec le gouvernement du corps humain, la condamnation des banquets, à la louange de diète et sobriété*, et *Traité des passions de l'âme qui sont contraires à la santé*, Paris, in-4, sans date; réimprimé en 1507 et 1511.

LACHESNAYE-DESBOIS (AUBERT DE), littérateur, né dans le Maine en 1699, mort à Paris en 1784, dans un hospice de vieillards. Il était d'abord capucin; puis il quitta le cloître, se mit à la solde des abbés Desfontaines et Granet, et fit pour ces deux journalistes des articles littéraires. On a aussi de lui un grand nombre de *Dictionnaires* et de *Lettres*, ouvrages en général médiocres; *Dictionnaire d'Agriculture*, 1751; *Dictionnaire militaire*, 1758; — *domestique*, 1762; — *des mœurs et coutumes des Français*, 1767; — *de la Noblesse*, 1770, etc.

LACHMI ou LAKCHMI, déesse indienne, l'épouse préférée de Vichnou, naquit des flots d'un océan lacté. C'est la déesse de l'abondance. Le manglier et le lotos lui sont consacrés. On la représente ordinairement les mamelles chargées de lait, tenant une fleur de lotos ou versant les richesses sur la terre.

LACINIUM PROM., auj. le *cap Colonne*, à la pointe orientale du Bruttium.

LACINIUS, brigand redoutable, ravageait les côtes de la Grande-Grèce, et voulut dérober les bœufs d'Hercule, qui revenait d'Espagne, vainqueur de Géryon. Ce héros le tua, et, en mémoire de sa victoire, bâtit un temple à Junon sous le nom de Lacinienne dans le golfe de Tarente près du cap appelé de là *Lacinium*, auj. *cap Colonne*.

LACKNAU, ville de l'Inde. *Voy.* LUKNOW.

LACLOS (P.-Ambr. CHODERLOS DE), officier d'ar-

tillerie et secrétaire du duc d'Orléans, né à Amiens en 1741, s'était rendu célèbre avant la révolution par un roman plein d'intérêt, mais immoral, *les Liaisons dangereuses*, 1784, 2 vol. in-8. A l'époque de la révolution, il fut un des affidés et des agents les plus actifs du duc d'Orléans, rédigea le *Journal des amis de la Constitution*, fit avec Brissot la fameuse pétition qui provoqua le rassemblement du Champ-de-Mars, et fut nommé en 1792 général de brigade. Il fut jeté en prison à la mort de son protecteur, mais fut rendu à la liberté au 9 thermidor. Il servait avec distinction à l'armée d'Italie, comme général d'artillerie, lorsqu'il mourut à Tarente en 1803. Outre *les Liaisons dangereuses*, Laclos a laissé des *Poésies fugitives* pleines de grâce. On lui doit aussi d'utiles expériences sur de nouveaux projectiles.

LACOBRIGA, ville d'Hispanie (Lusitanie), dans le *Cuneus*. On voit auj. ses ruines près de *Lagos*.

LACOMBE (François), d'Avignon, littérateur, né en 1733, mort vers 1795 à Montpellier, où il était commissaire de police, a traduit de l'anglais plusieurs bons ouvrages, tels que : *Lettres d'Orrery sur Swift*, 1753; *Lettres de Shaftesbury sur l'Enthousiasme*, 1762; a publié des *Lettres choisies de la reine Christine*, 1759, auxquelles il a donné pour suite des *Lettres secrètes de Christine*, 1762, ouvrage controuvé, dont il est le seul véritable auteur.

LACOMBE (J.), de Paris, laborieux compilateur, né en 1724, mort en 1811, fut avocat, puis libraire. On a de lui, entre autres ouvrages : *Abrégé chronologique de l'Histoire ancienne*, 1757; — *de l'Histoire du Nord*, 1762; — *de l'Histoire d'Espagne et de Portugal*, 1759; *Précis de l'art dramatique*, 1808, en société avec Champfort; *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts*, 1752. Il a fourni à l'*Encyclopédie méthodique* les *Dictionnaires des Arts et Métiers*, — *des Chasses*, — *de l'Art oratoire*, — *des Amusements des Sciences*; et a longtemps travaillé au *Mercure*.

LACOMBE DE PREZEL (Honoré), frère du précédent, avocat, né à Paris en 1725, a donné, entre autres ouvrages, *Dictionnaire d'Anecdotes*, 1756 ; — *d'Iconologie*, 1756; — *de Jurisprudence*, 1763 ; et des *Portraits historiques*, 1768.

LA CONDAMINE (Ch.-Marie DE), voyageur, né à Paris en 1701, mort en 1774. Poussé par une infatigable curiosité, il cultiva toutes les sciences et parcourut presque toutes les parties du monde. Il fut choisi en 1736 avec Bouguer pour aller à l'équateur afin de déterminer la grandeur et la figure de la terre ; il parcourut dans ce voyage presque toute l'Amérique du Sud, et ne revint qu'au bout de dix ans, après des fatigues inouïes. Il publia à son retour : 1° *Relation d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745; 2° *La figure de la terre déterminée par les observations de MM. de La Condamine et Bouguer*, 1749; 3° *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, 1751. On a de lui plusieurs autres ouvrages dont quelques-uns en anglais et en espagnol. Il a beaucoup écrit en fav. de l'inoculation, et a fait connaître le caoutchouc (1750). La Condamine fut de l'Académie des Sciences, de l'Acad. Française, de la Société roy. de Londres, etc.

LACONIE, *Laconia*, pays du Péloponèse, à l'angle S. E., était borné à l'E. et au S. par la mer, au N. par l'Arcadie, à l'O. par la Messénie. Ch.-l., Sparte. Il se divisait en 4 territoires : 1° celui de Sparte ou *District politique*, le long de l'Eurotas au N., et au S. de la ville de Sparte ; 2° l'*Egiale*, le long de la côte E.; 3° le *Nome d'Amycles*, à l'O. et près du District politique; 4° au S. les *Périèces* (*Périoicoi*), qui au reste s'étendaient dans la Messénie. La Laconie était très montueuse, très peu fertile et très pauvre; elle était arrosée par l'Eurotas. — Dans le nouvel état de Grèce le nom de Laconie a été donné : 1° à l'un des dix nomes en lesquels la Grèce fut d'abord partagée en 1833 ; il était formé des cantons de Misitra, Monembasia et Maïna, et avait pour ch.-l. Misitra; 2° en 1836 à l'un des 24 gouvernements qui partagent aujourd'hui l'état de Grèce. Ce gouvernement, formé du canton de Maïna seulement, a pour ch.-l. Ariopolis. —Le nom de Laconie fut aussi donné au New-Hampshire par les premiers navigateurs qui le visitèrent, à cause de son aspect aride et peu fertile.

LACONS (ÉLEUTHÉRO-). *Voy.* ÉLEUTHÉRO-LACONS.

LACOUR (dom Didier DE), religieux de l'ordre de Saint-Benoît, né en 1550 près de Verdun, mort en 1623, entra jeune dans l'abbaye de Saint-Vannes, à Verdun, fut nommé en 1600 prieur de cette abbaye et y introduisit la réforme malgré mille obstacles. Il devint ainsi le fondateur des célèbres congrégations des Bénédictins de Saint-Vannes et de Saint-Maur.

LACRETELLE (P.-L.), dit *Lacretelle aîné*, né à Metz en 1751, mort en 1824, était avocat au parlement lors de la révolution ; il en embrassa les doctrines avec modération, siégea à l'Assemblée législative, puis au Corps législatif. Contraire par principes à l'Empire et à la Restauration, il resta sans emploi sous ces deux gouvernements et écrivit dans les journaux de l'opposition, notamment dans *la Minerve*. Il remplaça La Harpe à l'Académie française. On a donné en 1823 et années suivantes une édition complète de ses œuvres qui se divisent en *éloquence*, *philosophie*, *théâtre*, *portraits*, etc. Lacretelle a été longtemps un des rédacteurs du *Mercure*, et a mis en ordre la *Logique*, la *Métaphysique* et la *Morale* dans l'*Encyclopédie méthodique*. — Il ne faut pas le confondre avec Ch.-Jos. Lacretelle, son frère, professeur et historien distingué, que l'on connaît sous le nom de *Lacretelle jeune*.

LACROIX (L.-Ant. NICOLLE DE), géographe, né à Paris en 1704, mort en 1760, embrassa l'état ecclésiastique et se consacra à l'enseignement de la géographie. On a de lui une *Géographie moderne*, 1747, qui a été fréquemment réimprimée et qui est restée longtemps classique. — Il ne faut pas le confondre avec un autre de Lacroix, maître de langues et de géographie à Lyon, mort vers 1715, qui a composé une *Géographie universelle*, 1690, des ouvrages élémentaires, une *Morale*, 1675, une *Poétique*, 1675, 1694.

LACROIX DU MAINE (Fr. GRUDÉ DE), en latin *Crucimanus*, bibliographe, né au Mans en 1552, est auteur d'une *Bibliothèque française*, Paris, 1584, in-fol., qui contient le catalogue de tous les auteurs qui avaient écrit en français jusqu'à cette époque. Il se proposait de composer sur le même plan un catalogue des ouvrages écrits dans toutes les autres langues; mais il périt à 40 ans, assassiné par des fanatiques qui le soupçonnaient d'attachement à la réforme. La *Bibliothèque française* de Lacroix du Maine a été réimprimée avec le *Dictionnaire* de Duverdier, par Rigoley de Juvigny, 1772, 6 vol. in-4. — *Voy.* PÉTIS DE LA CROIX.

LACROZE (Mathurin VEYSSIÈRES DE), orientaliste, né en 1661 à Nantes, mort en 1739, passa jeune en Amérique dans le dessein de se livrer au commerce; de retour à Nantes, il étudia la médecine; bientôt dégoûté de ce nouvel état, il prit l'habit de Saint-Benoît dans la congrégation de Saint-Maur, en 1682. Son caractère indépendant l'empêchant de se plaire dans un cloître, il s'en échappa, se réfugia à Bâle, y embrassa la religion réformée, passa à Berlin, où il devint bibliothécaire du roi de Prusse, précepteur de la princesse royale (depuis margravine de Bayreuth), enfin professeur de philosophie au collége français de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ veterum scriptorum contra Harduinum*, Rotterdam, 1708; *Histoire du christianisme des Indes*, La Haye, 1724; *Histoire du chris-*

ionisme d'Éthiopie et d'Arménie, La Haye, 1739; *Lexicon Ægyptiaco-Latinum, ex veteribus illius linguæ monumentis*, Oxford, 1775, in-4. Ce savant a en outre laissé en manuscrit des *Dictionnaires arménien, slave, syriaque*, etc.

LACRUZ (J. DE), peintre espagnol, né en 1545, mort en 1610, était peintre de Philippe II et fut chargé par ce prince de décorer de peintures les plafonds de l'Escurial. Il excella dans le portrait : on estime ses portraits de Charles-Quint, de Philippe II et de Philippe III.

LACRUZ (Juana-Inès DE), religieuse et poëte espagnole, née en 1614 à Mexico en Amérique, morte en 1696, s'enferma dans un couvent de Mexico par suite d'un amour malheureux, et y partagea son temps entre les exercices de piété et la poésie. Elle a composé de nombreuses poésies, les unes sacrées, les autres profanes, publiées pour la première fois en 1670. Après avoir pris pour modèles les classiques Garcilasso et Boscan, elle se laissa égarer par l'exemple de Gongora et sacrifia au mauvais goût.

LACRUZ Y CANO (Ramon DE), poëte dramatique, né en 1728 à Madrid, mort en 1795. Après avoir été avocat, secrétaire, professeur, il se fit auteur et se consacra tout entier au théâtre. Il y fit représenter un grand nombre de petites pièces en un acte dites *saynètes*, qui eurent beaucoup de succès. Son *Théâtre* a été publié en 1788, 10 vol. in-8.

LACTANCE, *Lactantius*, écrivain chrétien, né vers 250, en Afrique, ou peut-être à *Firmum* en Italie, étudia à Sicca en Numidie où il eut pour maître Arnobe; fut choisi vers 290 par Dioclétien pour enseigner les lettres à Nicomédie; embrassa le christianisme vers 300 et se voua tout entier à la défense de sa nouvelle religion. Constantin l'appela vers 318 dans les Gaules et lui confia l'éducation de son fils Crispus. On croit qu'il mourut à Trèves en 325. Lactance a laissé plusieurs ouvrages, tous en latin : le plus célèbre est son traité des *Institutions divines*, en 7 livres, où il combat le polythéisme et la philosophie païenne, pour élever le christianisme sur leurs ruines. Ses autres ouvrages traitent de l'*Œuvre de Dieu*, de la *Colère de Dieu*; on lui attribue aussi un traité de la *Mort des persécuteurs*, découvert seulement au XVII[e] siècle. Son style élégant l'a fait surnommer à juste titre par saint Jérôme *le Cicéron chrétien*. Son christianisme passe pour n'être pas toujours exact. La meilleure édit. de ses *Œuvres* est celle de Rome, 1654-1659, 14 vol. in-8. Les *Institutions divines* ont été traduites en français par Famé, 1542, et la *Mort des Persécuteurs* par Maucroix, 1680, et Basnage, 1687. Pfaff a retrouvé en 1712, à la bibliothèque de Turin, d'importants fragments des *Institutions divines*.

LAC-TCHOU, pays tributaire de l'An-nam; au N. O., entre le Tonquin à l'E., la Chine au N., le Laos au S., et l'empire Birman à l'O. Grand commerce de coton et de buffles. Il est peu connu : nul Européen ne l'a encore visité.

LACTORA, auj. *Lectoure*, ville de la Novempopulanie, ch.-l. des *Lactorates*.

LACURNE DE SAINTE-PALAYE. *Voy.* SAINTE-PALAYE.

LACYDES, philosophe académicien, natif de Cyrène, florissait vers l'an 241 av. J.-C. et mourut en 215. Il fut disciple d'Arcésilas, dont il poussa les doctrines sceptiques à l'excès, et il lui succéda dans la direction de la deuxième Académie.

LADAK. *Voy.* LÉÏ et THIBET (PETIT-).

LADIGNAC, ville de France (Haute-Vienne), à 10 kil. de St-Yrieix; 2,900 hab. Hauts-fourneaux.

LADIK, LADIKIEH. *Voy.* LATAKIEH.

LADISLAS, nom de plusieurs rois de Hongrie. Ladislas I succéda en 1077 à son frère Geysa, rendit tributaires les Bulgares et les Serviens, réunit, en 1089, la Croatie à ses états, fonda la ville de Grand-Varadin, et mourut en 1095, à l'âge de 54 ans, lorsqu'il se préparait à aller combattre les infidèles en Palestine. Pieux et juste, il fut mis au rang des saints par Célestin III en 1198; on l'honore le 27 juin. — Ladislas II et Ladislas III ne régnèrent qu'un instant (1161-62 et 1204-05); ils n'ont rien fait de remarquable. — Ladislas IV, fils d'Etienne, lui succéda en 1272. Il aida l'empereur Rodolphe à détrôner Ottokar, roi de Bohême, et fut néanmoins abandonné par ce prince lorsqu'il eut à se défendre lui-même contre les agressions des Cumans et des Tartares. Fait prisonnier dans un combat contre les premiers en 1290, il fut égorgé quelques mois après, laissant à André III, son successeur, un roy. pauvre et mutilé.— Ladislas V *bis*, fils de Jagellon, roi de Pologne, fut élu roi de Hongrie en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche, à l'exclusion du fils d'Albert (Ladislas V); il régnait déjà lui-même en Pologne depuis six ans sous le nom de *Wladislas*. Il fut presque aussitôt attaqué par les Turcs, et, après quelques avantages dus au génie de son général, le célèbre Jean Huniade, il fut défait et tué dans une grande bataille près de Varna en 1444. Huniade gouverna la Hongrie après lui. — Ladislas V était fils d'Albert d'Autriche et son légitime héritier; mais son jeune âge l'avait écarté du trône et lui avait fait préférer Ladislas V *bis*. Il s'était réfugié en Autriche, auprès de l'empereur Frédéric III, son tuteur. En 1453, Ladislas V fut rappelé par les Hongrois, et repoussa les Turcs par le bras de Jean Huniade. Cependant à peine ce héros était-il mort, que Ladislas, jaloux de sa renommée, fit périr son fils aîné. Cette exécution le rendit si odieux à ses sujets qu'il fut contraint de quitter la Hongrie; il alla mourir à Prague (1457) à l'âge de 19 ans. Il eut pour successeur Matthias Corvin, 2[e] fils de Jean Huniade. — Ladislas VI ou Wladislas II, fils de Casimir IV, roi de Pologne, fut roi de Bohême (1471), puis roi de Hongrie (1490) après Mathias Corvin, malgré l'opposition du roi de Pologne, Jean-Albert, son frère. Il confia la défense de ses frontières à Etienne Zapoly, digne successeur de Huniade, et ne s'occupa qu'à rendre ses sujets heureux; il mourut en 1516.

N. B. Les chronologistes ne sont pas d'accord sur le nombre des Ladislas. Quelques-uns excluent les rois de Pologne qui ont régné sur la Hongrie. — On confond aussi les Ladislas avec les Wladislas ou Vladislas. *Voy.* VLADISLAS.

LADISLAS OU LANCELOT, roi de Naples, né en 1376, succéda en 1386 à son père Charles III de Duras, sous la régence de sa mère Marguerite. Il eut à défendre sa couronne contre Louis II d'Anjou, qui avait des droits sur Naples par son père Louis I d'Anjou; et ce ne fut qu'en 1399 qu'il se vit seul maître du royaume. Peu après il voulut s'emparer de toute l'Italie, et même enlever la couronne impériale à Wenceslas et à Robert qui se la disputaient. En 1408 il prit Rome et les villes voisines; mais il échoua en Toscane, et fut vaincu en 1411 à Roca-Secca par Louis II. Cependant il s'était relevé de sa défaite et il menaçait encore l'Italie, lorsqu'il mourut à Naples en 1414, des suites d'une vie débauchée. Jeanne II, sa sœur, lui succéda.

LADISLAS, rois de Pologne, de Bohême. *Voy.* VLADISLAS.

LADJYN (Melik-Al-Mansour-Housam-Eddyn), sultan d'Egypte, était un esclave allemand auquel le sultan Kélaoun fit abjurer le christianisme, et qu'il nomma gouverneur du château de Damas. Ladjyn se révolta contre Kélaoun et se fit proclamer sultan; mais Kalil-Aschraf, fils et successeur de Kélaoun, fit déposer Ladjyn, et le condamna à mort (1290). Le cordon ayant cassé dans les mains de exécuteur, le sultan lui fit grâce; cependant Lajyn ne craignit pas d'assassiner celui auquel il devait la vie. Forcé de s'expatrier à la suite de ce meur-

tre, il reparut pendant la minorité de Naser-Mohammed, renversa le régent Ketboga et se mit à sa place en 1296. Il régna pendant trois ans, après lesquels il fut assassiné par les émirs révoltés (1299).

LADMIRAL (Henri), né à Anzelot (Puy-de-Dôme), de parents pauvres, forma en 1794 le projet de délivrer la France de ses tyrans. Il tira sur Collot d'Herbois; mais, ayant manqué son coup, il fut arrêté, et mis à mort avec 52 personnes que l'on prétendit être ses complices.

LADOGA, lac de la Russie d'Europe, entre les gouvernements de St-Pétersbourg, d'Olonetz et le grand-duché de Finlande : 205 kil. sur 140 (c'est le plus grand de l'Europe). Tempêtes fréquentes, navigation périlleuse. Beaucoup de poisson. Il communique avec le lac Ilmen, le lac Onéga, et la mer Baltique, par la Volkhova, le Svir, et la Néva. — Deux villes du même nom sont sur ses bords : l'une dite *Nouveau-Ladoga*, à 105 kil. E. de St-Pétersbourg : 1,200 hab.; fondée en 1704; — l'autre, dite *Vieux-Ladoga*, à 11 kil. S. de la précédente; 50 maisons. Ce fut le premier séjour de Rurik. Elle était jadis beaucoup plus grande.

LADON, rivière du Péloponèse, affluent de l'Alphée, dans lequel il se jette un peu au-dessous d'Hérée (frontières de l'Arcadie et de la Triphylie). — Dans la Fable, le fleuve Ladon est regardé comme le père de Daphné et de Syrinx. Ce fut avec des roseaux de ce fleuve que Pan fit sa flûte à sept tuyaux.

LADRE, corruption de *Lazare*. *Voy.* ce nom.

L'ADVENTUREUX (Robert DE LA MARK, seigneur de Fleuranges, dit). *Voy.* MARK (LA).

LADVOCAT (J.-B.), compilateur, né en 1709 à Vaucouleurs, mort à Paris en 1765, fut d'abord curé à Domrémy, puis professeur d'hébreu et bibliothécaire à la Sorbonne. Il est l'auteur d'un *Dictionnaire géographique* très répandu, fait en collaboration avec Vosgien, écrivain moins connu, sous le nom duq. l'ouv. parut pour la 1re fois à Paris en 1747; d'un *Dictionnaire historique des grands hommes*, 1752, souvent réimprimé avec suppléments, notamment en 1821-1824, 5 vol. in-8; d'une *Grammaire hébraïque* estimée, 1755. Les compilations de Ladvocat, faites à la hâte, offrent beaucoup d'erreurs.

LÆLIUS NÉPOS (C.), Romain célèbre par ses vertus et par son amitié pour Scipion l'Africain, accompagna Scipion en Espagne et en Afrique, eut la plus grande part à ses succès, prit Carthagène, battit Syphax et le fit prisonnier. Il fut élevé au consulat l'an 190 av. J.-C. Il admit Polybe dans son amitié et lui fournit d'utiles renseignements pour son histoire. — Lælius Népos (C.), fils du précédent, fut lié étroitement avec le second Africain comme son père l'était avec le premier. Il l'accompagna au siége de Carthage, fut à son retour chargé de faire la guerre en Lusitanie où il obtint quelques avantages sur Viriathe, et fut nommé consul l'an 140 av. J.-C. Ami des lettres, il cultiva Pacuvius et Térence. Cicéron a donné le nom de *Lælius* à son dialogue sur l'*Amitié*.

LAENNEC (R.-T.-H.), médecin, né en 1781 à Quimper, mort en 1826, médecin en chef de l'hôpital Necker (1816), professeur au Collége de France, a fait plusieurs découvertes en anatomie, et s'est occupé avec le plus grand succès des maladies de poitrine. Il est surtout connu par son *Traité de l'Auscultation médiate* ou *Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur*, Paris, 1819, où il fait connaître le *stéthoscope* (tube servant à l'auscultation). MM. Roger et Barth ont perfect. sa méth., dans leur *Traité d'auscult. et de percussion*, 1841 et 44.

LÆNSBERG (Matthieu), auteur du fameux *Almanach de Liége*, accompagné de pronostications et de prophéties pour tous les mois de l'année. On croit qu'il était chanoine de Saint-Barthélemi à Liége, et qu'il vivait vers 1600 ; mais on ne sait rien de certain sur ce personnage; on ne sait même si c'est un nom réel ou supposé. Quoi qu'il en soit, l'almanach qui porte le nom de *Matthieu Lænsberg* paraît avoir été publié pour la première fois vers 1636.

LAERTE, roi d'Ithaque et époux d'Anticlée, passe pour père d'Ulysse. Cependant Anticlée avait, dit-on, cédé aux vœux de Sisyphe peu avant son mariage, et c'est de ce commerce illégitime que serait né Ulysse. Laërte éleva néanmoins Ulysse comme son fils et lui laissa le trône.

LAERTE (DIOGÈNE). *Voy.* DIOGÈNE.

LÆTUS (Q. Ælius), préfet du prétoire sous le règne de Commode, fit emprisonner et étrangler cet empereur, qui avait résolu sa mort, et lui donna pour successeur Pertinax, qu'il fit massacrer au bout de trois mois de règne. Il fut lui-même tué quelque temps après (193 de J.-C.), par ordre de Didius Julianus qui venait d'être proclamé empereur.

LÆVINUS (P.-Valerius), consul l'an 280 av. J.-C., fit la guerre à Pyrrhus et aux Tarentins. Il fut vaincu à Héraclée, parce que ses troupes furent effrayées par les éléphants de Pyrrhus; mais il répara bientôt cet échec et força le roi d'Épire à demander la paix. — Un autre Lævinus, M. Valerius, préteur en 214, commença la guerre de Macédoine, et battit Philippe, roi de ce pays, à Apollonie. Nommé consul en 210, il acheva de soumettre la Sicile.

LA FARE (Ch.-Aug., marquis de), poëte et militaire, né en 1624 à Valgorge (Vivarais), mort en 1712, servit avec la plus grande distinction, d'abord contre les Turcs dans l'armée autrichienne (1664), puis en Hollande sous Louis XIV (1672); mais il n'est connu aujourd'hui que par ses poésies. Ami de l'épicurien Chaulieu, il s'exerça avec bonheur dans le même genre que lui; on trouve dans ses vers faciles et quelquefois négligés une aimable gaîté et une douce insouciance. La Fare aima madame de Caylus et madame de La Sablière, et leur adressa la plus grande partie de ses poésies. Ses œuvres poétiques sont jointes à celles de Chaulieu dans l'édition de Saint-Marc, 1757. Il a aussi écrit des *Mémoires sur Louis XIV*, 1716, in-8. — Il a laissé un fils qui est devenu maréchal de France.

LA FARE (Henri, cardinal DE), de la même famille que le précédent, né en 1752, à Luçon, mort en 1829, était évêque de Nancy en 1789; député par le clergé aux États-Généraux, il s'opposa dans l'Assemblée Constituante à la vente des biens du clergé, et combattit toutes les innovations. Il émigra en 1791, résida en Autriche, où il fut pendant 20 ans chargé de la correspondance des Bourbons, rentra en France avec eux en 1814, devint aumônier de la duchesse d'Angoulême, puis archevêque de Sens (1821), et cardinal (1823).

LAFAYE (Antoine DE), en latin *Fayus*, ministre protestant, né au XVIe siècle à Châteaudun, mort vers 1618, fut l'ami de Théodore de Bèze, qu'il accompagna au colloque de Montbéliard en 1589, professa la philosophie et la théologie à Genève. On a de lui une traduction de l'*Histoire des Juifs* de Josèphe, Genève, 1560; de l'*Histoire romaine* de Tite-Live, Paris, 1582 : *Geneva liberata*, etc., Genève, 1603; *De vita et obitu Bezæ*, 1606.

LA FAYETTE (Gilbert MOTIER DE), maréchal de France sous Charles VII, s'attacha au dauphin pendant la démence de Charles VI, et fut nommé par lui maréchal en 1418. Il battit les Anglais à Baugé (1421), contribua à délivrer Orléans, et prit une grande part à l'expulsion des ennemis de la France. Il mourut en 1464.

LA FAYETTE (mademoiselle Louise MOTIER DE), femme célèbre par son esprit et sa beauté, était fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Louis XIII conçut pour elle une vive passion, mais mademoiselle de La Fayette sut résister à la séduction et alla, en 1637 s'enfermer dans un cloître

et y prit le nom de sœur *Angélique*. Elle mourut en 1665. Madame de Genlis a fait un roman intitulé : *Mademoiselle de La Fayette*, 1812.

LA FAYETTE (madame DE), née DE LA VERGNE, femme célèbre par l'amabilité de son caractère, l'enjouement de son esprit et par l'amitié qui l'unit à La Rochefoucauld, fille du gouv. du Havre, née en 634, m. en 1693, épousa le c^te de Lafayette (frère de Mlle Louise de Lafay., qui précède). Elle s'est fait un nom dans les lettres par ses romans qui ont eu la plus grande vogue ; les meilleurs sont : *Zaïde ; la Princesse de Clèves ; la Comtesse de Tende ; la Comtesse de Montpensier ;* on lui doit aussi une *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, Amsterdam, 1720, in-8. Ses œuvres, précédées d'une notice par M. Auger, ont été imprimées avec celles de mesdames de Tencin et de Fontaines, Paris, 1814, 5 vol. in-8. Elle réunissait chez elle des gens de lettres, et eut pour amis La Fontaine, Segrais et La Rochefoucauld. Ces deux derniers paraissent avoir eu quelque part aux romans de madame de La Fayette.

LA FAYETTE (Gilbert MOTIER, marquis de), né en 1757, d'une famille noble d'Auvergne, mort à Paris en 1834, s'embarqua à l'âge de vingt ans sur une frégate armée à ses frais pour aller combattre dans les rangs des Américains insurgés contre la domination anglaise. Revenu en France au bout de deux ans, il en repartit bientôt après, portant aux insurgés de nouveaux secours en vaisseaux, en hommes et en argent ; se distingua à la défense de la Virginie, au siége d'York-Town, et contribua puissamment à fonder la république des États-Unis. La renommée qu'il s'était acquise en Amérique le fit élire en 1787 membre de l'Assemblée des notables, et en 1789 député à l'Assemblée nationale. Il y défendit avec chaleur les idées nouvelles et proposa le premier de faire une déclaration des droits de l'homme. Le 15 juillet 1789, il fut nommé commandant de la garde nationale ; il protégea la famille royale dans les journées des 5 et 6 octobre, dispersa par la force le peuple rassemblé au Champ-de-Mars (17 juillet 1791), commanda avec succès en 1792 une des armées destinées à repousser sur la frontière du Nord l'invasion étrangère ; fut mis hors la loi après le 20 juin, pour avoir tenté de faire sortir le roi de Paris, et partit alors avec quelques amis pour un pays neutre (20 août 1792). Arrêté dans sa fuite par les Autrichiens, il fut enfermé, à cause de sa participation à la révolution de France, dans la citadelle d'Olmütz, et y resta prisonnier jusqu'en 1797, époque où un article spécial du traité de Campo-Formio lui rendit la liberté. La Fayette ne voulut prendre aucune part aux affaires publiques sous le consulat et sous l'empire. En 1814, élu membre de la Chambre des Représentants, il parla et vota pour la déchéance. Député sous la Restauration, de 1818 à 1824 et de 1827 à 1830, il fit à la branche aînée des Bourbons une opposition extrêmement vive ; cette lutte ne fut interrompue que par un voyage aux États-Unis en 1825, voyage qui fut pour lui une ovation perpétuelle. Après les journées de juillet 1830, il fut nommé pour la seconde fois chef des gardes nationales du royaume, et dans ces fonctions, qu'il ne conserva d'ailleurs que peu de mois, il contribua beaucoup à la défense de l'ordre et à l'établissement de la nouvelle dynastie. L'avénement de Casimir Périer aux affaires (13 mars 1831) le fit rentrer dans les rangs de l'opposition, avec laquelle il ne cessa plus de voter jusqu'à sa mort. La Fayette a été mêlé aux plus grands événements de son époque, la révolution d'Amérique, celle de 1789, celle de 1830 ; il a porté partout un patriotisme, un désintéressement, une noblesse d'âme admirables ; à ces divers titres, son nom ira à la postérité couvert de respect. Mais peut-être chez lui les qualités du cœur étaient-elles supérieures à celles de l'esprit ; toujours est-il que dans le cours de sa longue carrière, il a manqué plusieurs fois de prévoyance, d'adresse, de décision, et s'est montré en général plus propre à exciter les commotions populaires qu'à les diriger et à en assurer les résultats. La Fayette a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés par sa famille, 1837-1840, 6 vol. in-8.

LA FAYETTE, nom de plusieurs comtés ou communes des États-Unis, ainsi nommés en l'honneur du général La Fayette. Tous sont encore fort peu importants ; nous citerons seulement le comté de La Fayette, dans l'état du Kentucky ; 30,000 hab. ; ch.-l., Lexington. — *Voy.* FAYETTEVILLE.

LA FÈRE. *Voy.* FÈRE.

LA FERTÉ. *Voy.* FERTÉ.

LA FEUILLADE. *Voy.* FEUILLADE.

L'AFFICHARD (Thomas), auteur médiocre, né en Bretagne en 1698, mort à Paris en 1753, a composé un grand nombre de pièces jouées aux Français, aux Italiens, à l'Opéra-Comique, dont plusieurs en société avec Panard, d'Orville et Gallet. On a recueilli quelques-unes de ses pièces sous le titre de *Théâtre de L'Affichard*, 1746, in-12.

LAFFITTE (CHATEAU-). *Voy.* MÉDOC.

LAFITAU (le père), jésuite missionnaire, né à Bordeaux, mort en 1740, fut employé pendant plusieurs années aux missions du Canada. Il a publié : *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, 1723, 2 vol. in-4 ; *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, 1733, 2 vol. in-4. — Un autre L., parent du préc., 1685-1764, fut évêq. de Sisteron, écriv. contre les Jansénistes et publ. la *Vie de Clément XI* et une *Hist. de la constitut. Unigenitus*.

LAFONT (Jos. DE), auteur dramatique médiocre, né à Paris en 1686, mort en 1725, a donné au Théâtre-Français quatre petites pièces : *Danaé ou Jupiter Crispin ; le Naufrage ou la Pompe funèbre de Crispin ; l'Amour vengé ; les Trois frères rivaux*, publiées en 1713, et plusieurs opéras.

LA FONTAINE (Jean), le premier des fabulistes né en 1621 à Château-Thierry, mort en 1695, était fils d'un maître des eaux-et-forêts. Son enfance n'eut rien de remarquable, et ce n'est qu'à l'âge de 22 ans qu'il sentit naître en lui le goût de la poésie, en entendant lire une ode de Malherbe. Son père, voulant lui donner un état, se démit de sa charge en sa faveur ; il le maria en même temps ; mais La Fontaine, d'un caractère insouciant, négligeait sa place et son ménage afin de se livrer à son goût pour le plaisir et pour la poésie. Quelques-uns de ses premiers essais ayant attiré l'attention de la duchesse de Bouillon, qui se trouvait à Château-Thierry, cette dame l'admit près d'elle, l'emmena à Paris et se déclara sa protectrice : elle l'appelait son *Fablier*. Il eut aussi pour protecteurs le surintendant Fouquet, auquel il resta fidèle dans sa disgrâce, Henriette d'Angleterre, le prince de Condé et le duc de Bourgogne ; cependant il n'obtint jamais les faveurs de Louis XIV. Il eut pour amis Racine, Molière, Bernier, la duchesse de Bouillon, Mme de La Fayette, Mme de la Sablière, chez laquelle il vécut vingt ans, dispensé de tout souci, M. et Mme d'Hervart, qui le recueillirent après la mort de madame de La Sablière. Dans ses dernières années, il fut ramené à la religion, qu'il avait fort négligée toute sa vie, et se décida, sur les instances de son confesseur, à supprimer quelques-uns de ses ouvrages. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1684. La Fontaine débuta par des *Contes* (1664) ; ces petits poëmes, dans lesquels la morale et la décence sont trop souvent offensées, étaient pour la plupart imités de l'Arioste, de Boccace et de Machiavel. Il ne commença à publier ses fables qu'en 1668 ; ces fables, que tout le monde sait par cœur,

se font remarquer par un ton de naïveté, de bonhomie et en même temps de finesse qu'on ne trouve nulle autre part, et qui l'ont fait avec raison surnommer *l'Inimitable*. On a aussi de lui des élégies, dont une admirable sur la disgrâce de Fouquet; quelques comédies, deux opéras, un poëme de *Psyché*, des ballades et des rondeaux. Il serait impossible d'énumérer toutes les éditions qu'on a données de ses *Fables*. On a plusieurs éditions des *Œuvres complètes* de La Fontaine: la plus estimée est celle de Walckenaër, avec commentaires, 6 vol. in-8, 1822 et 1827; l'éditeur a publié à part une *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1820 et 1824. Champfort a donné un *Éloge de La Font.* Les *Contes et Nouv.* sont condamnés à Rome.

LA FONTAINE (Auguste), romancier allemand, né à Brunswick en 1756, d'une famille de réfugiés français, mort à Halle en 1833, était fils d'un maître de peinture. Il étudia la théologie à Helmstædt, devint en 1786 précepteur des enfants d'un général prussien, qui le fit nommer aumônier de régiment; vint en cette qualité avec les Prussiens en Champagne (1792), puis alla se fixer à Halle, où le roi de Prusse lui donna un canonicat, et où il se livra tout entier à la littérature. Il fut l'un des plus féconds et des plus aimables romanciers allemands; ses ouvrages offrent une peinture fidèle de la société et une morale pure; mais on trouve dans tous une marche trop uniforme. Parmi ses romans, on remarque: *Blanche et Mina*, *les Systèmes de Morale*, *Raphaël*, *Charles et Emma*, *Émilie*, *Walther*, *l'Homme singulier*, *la Famille de Halden*, *les Tableaux de famille*, etc., la plupart trad. en franç.

LAFORCE, ch.-l. de c. (Dord.), à 11 k. de Bergerac.

LA FORCE (Jacques NOMPAR DE CAUMONT, duc de), pair et maréchal de France, né vers 1559, mort en 1652, était fils de François de Caumont, qui fut massacré à la Saint-Barthélemy. Le jeune La Force, échappé à la mort par une sorte de miracle, resta caché dans sa famille jusqu'au moment où Henri IV se mit à la tête des Protestants. Il se rangea alors sous les drapeaux de ce prince, se signala en diverses occasions, et fut un des premiers à reconnaître Henri pour souverain. A l'avénement de Louis XIII, La Force se joignit aux mécontents, mais bientôt après il rentra en grâce et fut nommé maréchal. Envoyé en Piémont, il prit Saluces en 1630, défit les Espagnols à Carignan, investit Lunéville (1634), s'empara de La Motte et de Spire, et fit prisonnier le général autrichien Colloredo. — Armand de La Force, fils du précédent, fut fait maréchal de France après son père, et m. en 1675, à près de 90 ans. — Tous deux ont laissé des *Mém.* (pub. en 1842, 4 v. in-8).

LA FORCE (Charlotte-Rose DE CAUMONT DE), petite-fille de Jacques de La Force, née en 1650, morte en 1724, à 74 ans, a laissé quelques poésies et des romans ingénieux, où l'histoire se trouve mêlée à la fiction; les principaux sont: *Histoire secrète du duc de Bourgogne*, 1694; *Histoire secrète de Marie de Bourgogne*, 1712; *Histoire de Marguerite de Valois*, 1696; *Histoire secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, avec les intrigues des règnes de Henri III et de Henri IV*, 1703; *Gustave Wasa*, 1698; *les Fées, contes des contes*, 1692.

LA FORCE (PIGANIOL DE). *Voy.* PIGANIOL.

LAFORGE, médecin. *Voy.* DELAFORGE.

LAFOSSE (Charles DE), peintre, né à Paris en 1640, mort en 1716, eut pour maître Lebrun, alla se perfectionner à Rome et à Venise et revint se fixer à Paris. Il a peint à Paris le dôme des Invalides, ainsi que les 4 pendentifs du dôme représentant les quatre évangélistes; à Versailles, la voûte de la chapelle ainsi que les plafonds des salles du Trône et de Diane. Ses plus beaux tableaux sont: *le Mariage d'Adam*, *le Mariage de la Vierge*, *Moïse sauvé des eaux*, *l'Enlèvement de Proserpine*.

LAFOSSE (Antoine DE), poëte dramatique, neveu du peintre Charles Lafosse, né à Paris en 1653, mort en 1708, suivit en qualité de secrétaire le jeune marquis de Créqui, qui fut tué à la bataille de Luzzara (1702); il rapporta son cœur à Paris, et fit sur sa mort des vers qui respirent une douleur profonde. Il fut ensuite attaché à la maison du duc d'Aumont, gouverneur du Boulonnais. On a de lui quatre tragédies: *Polyxène*, *Thésée*, *Corésus et Callirhoé*, *Manlius Capitolinus*; cette dernière est la meilleure: elle est imitée de la *Conjuration de Venise* d'Otway. Les *Œuvres* de Lafosse ont été publiées en 2 vol. in-12, Paris, 1747.

LAFOSSE (Étienne-Guillaume et Philippe-Ét.), nom de deux savants médecins vétérinaires du XVIIIe siècle, père et fils, qui ont écrit sur leur art d'utiles ouvrages, notamment: *Guide du maréchal*, Paris, 1766; *Cours d'hippiatrique*, 1774; *Dictionnaire raisonné d'hippiatrique*, 1785, 2 vol. in-4.

LA GALISSONNIÈRE (le marquis de), lieutenant-général des armées navales de France, né en 1693 à Rochefort, fut nommé en 1745 gouverneur-général du Canada, et sut se concilier l'estime et l'affection de tous les habitants de cette contrée. En 1756 Louis XV lui confia le commandement de l'escadre destinée à agir contre les Anglais dans la Méditerranée; il battit complétement l'amiral Byng devant Minorque; mais la mort l'enleva lui-même le 26 octobre de la même année.

LA GARDE (Antoine ESCALIN DES AIMARS, baron de), né d'une famille obscure au village de La Garde en Dauphiné vers l'an 1498, mort en 1578, avait été d'abord valet de service dans un régiment; il s'éleva par sa bonne conduite, son intelligence et son courage, jusqu'aux premiers grades, et servit avec un égal succès sur terre et sur mer. Il conclut le traité d'alliance offensive et défensive entre François I et la république de Venise contre Charles-Quint. Employé par François I comme ambassadeur à la cour de Soliman II, il s'acquitta de sa mission avec beaucoup d'habileté.

LA GARDIE, famille illustre de Suède, originaire de France. Pontus de La Gardie, né en France, passa au service du Danemark après avoir fait ses premières armes sous nos guerriers les plus renommés du XVIe siècle. En 1565, dans une guerre du Danemark contre la Suède, il fut fait prisonnier. Bien traité par les Suédois, il resta au service de leur roi Eric XIV, et parvint jusqu'au grade de feld-maréchal. — Son fils, Jacques de La Gardie, général des troupes suédoises sous Charles IX, soumit une grande partie de l'empire moscovite. Dans les guerres de Gustave-Adolphe, successeur de Charles IX, Jacq. de La Gardie ne fit qu'accroître sa réputation d'habile général. Il fut, après la mort de Gustave (1633), un des tuteurs de la jeune reine Christine. — Magnus-Gabriel de La Gardie, fils de Jacques, jouit de la plus grande faveur auprès de Christine. Cette princesse l'aurait même épousé, dit-on, sans les vives représentations du chancelier Oxenstiern. Elle le nomma en 1646 ambassadeur en France, et lui composa une suite de 250 personnes. A son retour elle lui fit épouser sa cousine, la princesse Euphrosine, sœur du prince Charles-Gustave (depuis Charles X). Tant de faveurs excitèrent la jalousie; néanmoins La Gardie conserva son crédit sous le règne de Charles X, et devint chancelier. Mais sous Charles XI il tomba dans une disgrâce entière (1680); ses biens furent confisqués; il mourut dans l'indigence en 1682. Il avait conseillé en 1672 de contracter avec la France une alliance qui ne fut pas heureuse; quelques historiens donnent ce fait comme cause de sa disgrâce. La Gardie protégeait les gens de lettres et les savants.

LAGÉNIE, prov. d'Irlande. *Voy.* LEINSTER.

LAGHMAN, prov. d'Afghanistan. *Voy.* LOGHMAN.

LAGIDES, dynastie égyptienne, qui eut pour chef Ptolémée, fils de Lagus, général d'Alexandre, régna sur l'Egypte depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la réduction de ce pays en province romaine (30 ans av. J.-C.), pendant une durée de 293 ans. *Voy.* ÉGYPTE et PTOLÉMÉE.

LAGNIEU, ch.-l. de canton (Ain), à 31 kil. N. de Belley; 2,500 hab. Chapeaux de paille imitant la paille d'Italie. — Cette ville appartenait au XIIIe siècle à la maison de Coligny et dépendait du marquisat de Saint-Sorlin. Elle passa aux ducs de Nemours en 1571.

LAGNY, ch.-l. de c. (S.-et-Marne), sur la Marne, à 15 kil. S. O. de Meaux; 2,029 hab. Commerce actif, surtout en blé. Ancienne abbaye de Bénédictins. Jadis très forte et très importante; elle fut brûlée par les Anglais en 1358, prit parti pour les Armagnacs au XVe siècle; en 1544, s'étant révoltée contre l'autorité royale au sujet d'une querelle survenue entre l'abbé de Lagny et les moines, elle fut horriblement saccagée par le capitaine de Lorges.

LAGOA (baie de). *Voy.* LORENZO MARQUEZ.

LAGONEGRO, ville du roy. de Naples, à 17 kil. E. de *Policastro*; 5,000 hab. Drap, chapeaux.

LAGOR, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), à 14 *kil.* S. E. d'Orthès; 1,700 hab.

LAGOS, *Bistonis palus*, baie formée sur la côte de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans le sandjak de Gallipoli, par 22° 45' long. E., et 41° lat. N.

LAGOS, *Lacobriga*, ville et port de Portugal, une des princ. v. de l'Algarve, ch.-l. de la comarque de Lagos, à 160 kil. S. de Lisbonne, par 37° 6' lat. N. et 10° 58' long. O.; 7,000 hab. Petit port, quelques fortifications. Bien bâtie; édifices remarquables. Pêche; commerce de vin, figues, etc.

LAGOS ou AOUANI, état de la Nigritie maritime, entre les états de Ouidda et de Benin: il est tributaire de ce dernier. — Il a pour capitale une ville de Lagos, située dans une île formée par un fleuve de même nom, et qui compte, dit-on, plus de 20,000 hab. Commerce d'esclaves.

LAGRANGE (Jos. DE CHANCEL DE), dit *Lagrange-Chancel*, poëte dramatique, né près de Périgueux en 1676, mort en 1758, se fit remarquer par sa précocité, fit une comédie à 9 ans, et une tragédie à 16. Il obtint la faveur de la princesse de Conti qui lui fit donner une lieutenance, puis une charge de maître des cérémonies à la cour. Il reçut des encouragements et des conseils de Racine, et fit jouer de 1694 à 1713 plusieurs tragédies qui, sans être d'un mérite supérieur, eurent un véritable succès. Entraîné par une disposition caustique qui lui était naturelle, il écrivit contre Philippe d'Orléans, alors régent, des odes satiriques intitulées *Philippiques*, dans lesquelles il accumulait les imputations les plus odieuses. Il fut pour ce fait enfermé pendant plusieurs années aux îles Marguerites; mais il parvint à s'échapper et se réfugia chez l'étranger; il ne put rentrer en France qu'après la mort du duc d'Orléans. Ses tragédies sont: *Jugurtha*, *Oreste et Pylade*, *Méléagre*, *Athénaïs*, *Amasis*, *Alceste*, *Ino*, *Erigone*, *Cassius*; il a aussi composé quelques opéras, *Méduse*, *Cassandre*, *Orphée*, *Pyrame et Thisbé*. Il a donné lui-même une édition de ses œuvres, 1758, 5 vol. in-12. Ses *Philippiques* sont restées longtemps manuscrites; elles ont été imprimées en 1797 par le fils de l'auteur.

LAGRANGE (N.), traducteur laborieux, né en 1738, à Paris, mort en 1775, était précepteur des enfants du baron d'Holbach et ami de Diderot. On lui doit la traduction des *Antiquités de la Grèce* de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12; — du poëme de Lucrèce *De Natura rerum*, 1768, 2 vol. in-8; — des *Œuvres de Sénèque le philosophe*, Paris, 1778, 7 vol. in-12; cette dernière traduction a été terminée et publiée par Naigeon. Ces traductions sont remarquables par leur élégance et leur fidélité.

LAGRANGE (Jos.-Louis), célèbre mathématicien, né en 1736 à Turin, de parents français d'origine, mort à Paris en 1813, prit rang dès l'âge de 18 ans parmi les premiers savants de l'époque en envoyant à Euler la réponse à des questions dont on cherchait en vain la solution depuis 10 ans. Il fut à 19 ans professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Turin, et fonda peu après dans cette ville, avec quelques amis, une société savante. Il remporta cinq fois (1764 et années suivantes) le prix de mathématiques proposé par l'Académie des Sciences de Paris. En 1766 il fut appelé à Berlin par le grand Frédéric, pour y remplacer Euler comme président de l'Académie, et séjourna 20 ans dans cette ville. A la mort de Frédéric II, il quitta la Prusse et fut fixé en France par les avantages que lui fit Louis XVI. Il échappa à la tourmente révolutionnaire, fut nommé professeur aux écoles normales, puis à l'École Polytechnique. Napoléon le fit entrer au sénat, le combla de dignités, et lui donna en toute occasion les marques de son estime. Lagrange a porté l'analyse pure au plus haut point de perfection; il s'est sans cesse efforcé de la rendre indépendante de toute construction géométrique, et de découvrir les méthodes les plus générales; c'est en suivant cette direction qu'il a trouvé sa *Méthode des variations*, qui suffirait pour l'immortaliser. Ses principaux ouvrages, outre une foule de *Mémoires* qui font partie des recueils des académies de Turin, de Berlin et de Paris, sont: *Mécanique analytique*, Paris, 1787 et 1811-15; *Théorie des fonctions analytiques*, 1797 et 1813; *Résolution des équations numériques*, 1798 et 1808; *Leçons d'arithmétique et d'algèbre aux écoles normales*. Tous ces ouvrages sont des modèles pour la clarté de l'exposition, et l'élégance du style et des démonstrations. Parmi les applications qui sont dues à Lagrange, on estime surtout ses recherches sur les cordes vibrantes et sur la libration de la lune; sa démonstration de la variation périodique des grands axes du système solaire. Après Newton, c'est lui qui a le plus avancé l'explication du système du monde. Son *Éloge* a été prononcé par Delambre, Laplace et Lacépède.

LAGRENÉE (L.-J.-Fr.), peintre, né à Paris en 1724, mort à Rome en 1805, était élève de Carle Vanloo, et fut surnommé *l'Albane français* à cause du coloris et de la grâce de ses figures. Il fut reçu à l'Académie en 1755, passa quelques années en Russie où Elisabeth l'avait appelé, et fut nommé en 1781 directeur de l'Académie française à Rome. Ses principaux tableaux sont: *l'Enlèvement de Déjanire par Nessus*, *la Veuve d'un Indien*, *Alexandre consolant la famille de Darius*. Ce peintre, après avoir été fort en vogue, vit baisser sa réputation à mesure que le goût de l'antique reprit faveur. — Son fils, Anselme Lagrenée, né en 1778, mort en 1832, cultivait aussi la peinture : il a surtout réussi à représenter les chevaux.

LA GUAYRA, ville de Colombie. *Voy.* GUAYRA.

LA GUICHE, ancienne famille de Bourgogne (qu'il ne faut pas confondre avec la maison de Guiche), a fourni plusieurs généraux et hommes d'état distingués, entre autres : Pierre de La Guiche, né en 1464, ambassadeur sous Louis XI, Charles VIII et ses successeurs. — Philibert de La Guiche, bailli de Mâcon, qui refusa d'exécuter le massacre de la Saint-Barthélemi (1572), et qui devint grand-maître de l'artillerie sous Henri III et Henri IV; il mourut à Lyon en 1607. — J.-Franç. de La Guiche, comte de La Palice, seigneur de Saint-Géran, maréchal de France sous Louis XIII, qui fit les siéges de Montauban et de Montpellier. Il mourut en 1632. — Bernard de La Guiche, comte

de Saint-Géran, petit-fils du maréchal; il eut un procès fameux au sujet de son état civil qu'on lui contestait, et il le gagna en 1663. Il mourut en 1698, laissant une fille, qui se fit religieuse.

LAGUNA (SAN CRISTOVAL DE LA), ville de l'île de Ténériffe, sur la côte N. E.; 9,000 hab. Garnison.

LAGUNA (SANT'-ANTONIO DE LA), ville du Brésil. *Voy.* SANTO-ANTONIO.

LAGUNES DE VENISE, marais semés d'îlots au milieu desquels s'élève Venise.

LAGUS, père de Ptolémée Soter, fondateur du royaume grec d'Egypte, était un Macédonien obscur dont la femme fut, dit-on, séduite par Philippe, qui la rendit mère de Ptolémée. Quoi qu'il en soit, Lagus éleva Ptolémée comme son propre fils.

LAHARPE (J.-Franç. DE), critique et polygraphe, né à Paris en 1739, mort en 1803, était, à ce qu'on croit, fils naturel d'un gentilhomme du pays de Vaud, capitaine d'artillerie au service de la France, et d'une mère restée inconnue. Devenu orphelin à 9 ans, il fut recueilli au collége d'Harcourt. Après avoir fait les plus brillantes études, il débuta dans les lettres par des *Héroïdes*, genre alors en honneur, puis s'essaya dans la tragédie. Il fit représenter en 1763 *Warwick*, qui eut un grand succès et lui valut les encouragements de Voltaire. Il donna dans les années suivantes diverses pièces d'un mérite fort inégal: les meilleures sont: *Mélanie*, drame composé en 1770, et qui ne put être représenté qu'en 1793; *les Barmécides* (1778), *Coriolan* (1781), *Philoctète* (1783), *Virginie* (1786). Il concourut en même temps pour les couronnes académiques, et remporta plusieurs fois les prix, soit d'éloquence, soit de poésie; c'est pour ces concours qu'il composa ses *Éloges de Fénelon* (1771), *de Racine* (1772), *de Catinat* (1775). Peu favorisé de la fortune malgré ses triomphes, il entreprit par besoin la publication d'un *Abrégé de l'histoire des voyages* de Prévost (24 v. in-8, 1780, etc.), qui lui fut assez avantageuse. En 1786 il se chargea de faire à l'établissement qu'on venait de fonder sous le nom de *Lycée* (appelé depuis l'*Athénée*) un cours de littérature; il continua ce cours pendant 12 ans, et y obtint le plus grand succès; ses jugements firent autorité, et il mérita par son goût exquis et fin le beau surnom de *Quintilien français*. Laharpe était l'élève des philosophes et avait d'abord embrassé avec ardeur les doctrines de la révolution; mais ayant été, malgré ses démonstrations de patriotisme, emprisonné en 1794, il changea tout à coup d'opinions, se convertit à la religion, attaqua avec violence les philosophes et les révolutionnaires, et ne voulut plus consacrer sa plume qu'à des sujets religieux. Il fut proscrit au 18 fructidor, mais il échappa à la déportation en se cachant. En 1801 il publia une *Correspondance littéraire*, qu'il avait entretenue de 1774 à 1791 avec le grand-duc de Russie (depuis Paul I), et se fit par cette publication de nombreux ennemis. Le principal titre de Laharpe est son *Cours de littérature* professé au *Lycée* (16 vol. in-8, 1799-1805, souvent réimprimé). On reproche cependant à cet ouvrage d'être incomplet dans la partie qui traite des anciens, et de manquer tout à fait de proportion. M. de Saint-Surin a rassemblé les œuvres purement littéraires de Laharpe (16 vol. in-8, 1821, etc.); elles comprennent son théâtre, ses poésies (épîtres, odes, discours, contes, parmi lesquels on remarque *Tangu et Félime*), ses éloges, des mélanges, des traductions de *Suétone*, de *Camoëns*, de *Lucain*, du *Tasse*, et sa correspondance Il faut y joindre, pour avoir ses œuvres complètes, ses *Commentaires sur Racine*, — *sur Voltaire*, et son *Abrégé des voyages*.

LAHARPE (le colonel Frédéric-César), né à Rolle, dans le pays de Vaud, en 1754, mort en 1838, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale, mais il quitta son pays parce qu'il le voyait avec peine soumis à la domination de Berne. Il se rendit à Saint-Pétersbourg en 1782 pour y faire une éducation particulière; il y devint peu après précepteur des grands-ducs Alexandre et Constantin. Après avoir terminé l'éducation de ses élèves, il quitta la Russie avec le titre de colonel (1795), et vint s'établir à Genève; il concourut en 1798 à la révolution de la Suisse, fut élu membre du sénat, et bientôt après un des directeurs de la république helvétique; mais, trompé par ses collègues, il se vit destituer par un coup d'état et fut obligé de s'expatrier de nouveau (1800). Il avait travaillé toute sa vie à rendre le pays de Vaud indépendant du canton de Berne; il y réussit en 1814, à la faveur de l'influence que lui donnait la protection de l'empereur Alexandre.

LA HAYE, en allemand *Haag*, en hollandais *S'gravenhaag*, *Haga Comitum* en latin moderne, capitale du royaume actuel de Hollande, dans la Hollande méridionale, près de la mer, par 1° 56' long. E., 52° 4' lat. N., à 45 kil. S. O. d'Amsterdam; 55,000 hab. C'est une des plus belles villes de l'Europe. Nombreux canaux, places couvertes de belles plantations, rues superbes (parmi lesquelles la *Prinzengracht*); divers édifices, tels que le palais du roi, celui des États-Généraux, la Bourse, etc. Riches établissements de sciences et d'arts, académie de peinture; cour suprême de justice. Industrie assez développée. Patrie de J. Second, Ruysch, Huyghens, Guillaume III. Très près de cette ville on voit le *Bosch* (ou le bois), ainsi qu'une maison de plaisance du roi de Hollande, et au S. E. le château de Ryswyk où fut conclue la paix de 1697. — La Haye n'était au IXe siècle qu'un hameau servant de rendez-vous de chasse. En 1250 Guillaume II de Hollande y fit bâtir un palais. La Haye devint alors le siége du gouvernement de la Hollande. Elle perdit le titre de capitale en 1806, lors de la création du roy. de Hollande par Napoléon, qui transféra le gouv. à Amsterdam; elle l'a repris depuis 1814. La grande alliance contre L. XIV y fut signée en 1700.

LA HAYE-DESCARTES, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 26 kil. S. O. de Loches; 1,200 hab. Patrie du célèbre philosophe Descartes. Jadis baronnie qui appartint à la maison de Rohan, puis passa aux Montbazon, 1588. Stat. de Descartes, érig. en 1849.

LA HAYE-DU-PUITS, ch.-l. de canton (Manche), à 27 kil. N. de Coutances. Jadis ch.-l. de marquisat.

LA HAYE-PAYNEL, ch.-l. de canton (Manche), à 11 kil. N. d'Avranches; 800 hab.

LAHIDJAN, ville d'Iran (Ghilan), à 17 kil. de la mer Caspienne; jadis ch.-l. du Ghilan. Prise par Chah-Abbas, et depuis presque abandonnée.

LAHIRE (Étienne VIGNOLES, connu sous le nom de), l'un des plus vaillants capitaines du roi Charles VII, se signala contre les Bourguignons dès 1418, combattit à côté de Jeanne d'Arc au siége d'Orléans, fit des prodiges de valeur au combat de Jargeau et à la bataille de Patay (1429). Il s'approcha de Rouen en 1431 pour tenter de délivrer l'héroïne qui allait être brûlée, mais il tomba au pouvoir des Anglais. Bientôt échappé des mains de ses ennemis, il reprit plusieurs villes et châteaux, et mourut de ses blessures à Montauban en 1442. Lahire ternit sa réputation de bravoure par sa cruauté et sa cupidité. Du reste, c'était un bon citoyen et un de ceux qui excitèrent Charles VII à repousser les Anglais. Ce prince, faisant les apprêts d'une fête pour Agnès Sorel, demanda à Lahire ce qu'il en pensait: « Je pense, sire, répondit celui-ci, qu'on ne peut perdre plus gaîment son royaume. » Le nom de *la hire* est un vieux mot français qui exprimait le grognement d'un chien en colère: ce surnom fut donné par dérision à ce guerrier par les Bourguignons.

LAHIRE (Philippe DE), mathématicien, né à Paris

en 1640, mort en 1719, professeur d'astronomie et de mathématiques au collége de France, fut reçu à l'Académie des Sciences en 1678, fut employé à dresser la carte de France, et exécuta des nivellements pour amener des eaux à Versailles. Il était à la fois géomètre, mécanicien, astronome, hydrographe. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des Sections coniques*; *Tabulæ astronomicæ*, 1702; un traité de *Mécanique*, 1675; *l'École des Arpenteurs*, 1689.—Son fils, Gabriel-Philippe de Lahire, fut aussi un savant distingué et publia des *Éphémérides*. Il mourut jeune en 1719.

LAHN, riv. d'Allemagne, naît en Prusse (Westphalie), traverse la Hesse, le duché de Nassau; passe à Marburg, Giessen, Wetzlar, Weilburg, Limbourg, Nassau, Niederlahnstein, et tombe dans le Rhin, après un cours de 150 kil. Bords charmants.

LA HONTAN (N..., baron de), gentilhomme gascon, servit dans le Canada en 1783, puis à Terre-Neuve, où il était lieutenant du roi; fut accusé de concussion, s'évada, se retira en Portugal, et de là en Danemark. Il a publié ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, Amsterdam, 2 vol. in-12, 1705.

LAHORA-BENDER, ville de l'Inde. *Voy.* LARI.

LAHORE, ville de la Confédération du Seikhs, *sur le Ravi*, à 2,490 kil. N. O. de Calcutta, par 71° 28' long. E., 31° 50' lat. N., a donné son nom à la province de Lahore, et a été très florissante, mais est aujourd'hui en décadence et n'a qu'un petit fort; env. 94,000 h. Fabr. d'armes de guerre. Aux environs se voit le mausolée de Géangir, 4e empereur mongol de la maison de Baber.—On croit que c'est l'anc. *Sagala*, fondée au temps d'Alexandre; elle fut longtemps la capitale de tout l'empire mongol; après de nombreuses vicissitudes, elle tomba en 1798 au pouvoir des Seikhs. Occ. par les Angl. en 1846.

LAHORE (roy. de), nom donné, tantôt aux possessions des Seikhs occidentaux, comprenant le Lahore proprement dit, le Cachemire, une partie de l'Afghanistan et le Moultan, tantôt à ces possessions diminuées du Moultan, et de tous les pays à l'ouest du Sind; quelquefois même on en ôte encore la province de Cachemire. Le royaume de Lahore ne se distingue plus alors de la province de Lahore.

LAHORE (prov. de), dans le roy. de Lahore, entre 30°-34° lat. N., et 69°-75° 30' long. E., est bornée par le Cachemire au N., le Thibet à l'E., le Kaboul à l'O., et le Moultan au S. : 440 kil. du N. O. au S. E. et du S. O. au N. E.; 10,000,000 d'hab. Ville principale, Amretsyr, capitale de toute la Confédération des Seikhs. Le Lahore se divise en deux régions, le Lahore méridional ou Pendjab, et le Lahore septentrional ou Kouhistan indien, au-delà des mont. (*Voy.* ces noms). Rivières considérables : le Sind qui y reçoit à droite le Kaboul grossi de la Kama; à gauche le Pendjnad, formé par la réunion des cinq rivières, d'où vient au pays le nom de Pendjab. Température chaude et sèche; sol fertile surtout dans le Pendjab, rocailleux dans le Kouhistan. Blé, tabac, coton, sucre, bois et fruits d'Europe. Pâturages nombreux. Ce beau pays a été dévasté et dépeuplé par les guerres. Le Lahore faisait jadis partie des états du célèbre Porus, rival d'Alexandre. Tour à tour indépendant ou soumis aux empereurs afghans ou mongols, ou même aux souverains du Kaboul, il fut au XVIIIe siècle partagé entre un grand nombre de petites principautés indépendantes possédées par les Seikhs. Au commencement de ce siècle, un chef habile, Runjet-Sing, aidé par des officiers européens, surtout par le général Allard, parvint à étendre sa suprématie sur presque tout le roy. de Lahore; mais à sa mort (1840), son empire tomba en dissolution. son fils, Shere-Sing, qui lui avait succédé, fut massacré dès 1843; et à la suite de guerres avec les Angl., le pays recourut, en 1846, à la protection des Angl., qui en 1849 s'en emparèrent définitiv.

LAHOU, v. de Sénégambie, par 2° 45' long. O., 5° 20' lat. N.; 6,000 hab. Commerce d'ivoire et d'or.

LAHR, ville murée du grand-duché de Bade, à 36 kil. N. de Fribourg; 4,800 hab. Fabrique de drap, rubans de soie, toile, tabac, savon, etc.

LAHSA ou HESSE, dit aussi *Bahrain* ou *Hadjar*, vaste région de l'Arabie, s'étend au N. O. du pays d'Oman, le long du golfe Persique, jusque près de l'embouch. de l'Euphrate. Il est partagé en un grand nombre de petits états indépendants, dont la population est évaluée à 150,000 individus; les habitants des côtes vivent des produits de leur pêche et surtout de piraterie. On remarque les villes de Fouf (considérée comme la ville principale du Lahsa), Ras-el-Khyma, El-Katif et Grain ou El-Koueït. Un grand nombre d'îles sont répandues sur les côtes; les plus remarquables forment le groupe dit groupe de Bahraïn ou de Bahra. *Voy.* BAHRAÏN.

L'AIGLE, ville de France. *Voy.* AIGLE (L').

LAIGNES, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), à 15 kil. O. de Châtillon-sur-Seine, sur la riv. de Laignes; 1,800 hab. Toiles, lainages, etc.

LAINEZ (Jacques), jésuite, né en 1512 en Castille, mort à Rome en 1565, fut un des premiers à s'associer à Ignace de Loyola, et rédigea de concert avec lui les fameuses constitutions des Jésuites. Il succéda en 1558 à Ignace comme général de l'ordre, assista au colloque de Poissy et au concile de Trente, et se montra dévoué à la cour de Rome. Aussi modeste que vertueux, il refusa le cardinalat.

LAIRESSE (Gérard DE), peintre et graveur, né à Liége en 1640, mort en 1711, a donné, entre autres tableaux, *Antiochus et Stratonice*. Il est auteur d'ouvrages estimés sur la peinture. Il était doué d'une prodigieuse facilité.

LAÏS, courtisane grecque, célèbre par son esprit et sa beauté, née en Sicile vers 420 av. J.-C. Elle se fixa à Corinthe, attira auprès d'elle tout ce que la Grèce renfermait d'illustre, et fut la maîtresse d'Alcibiade. Le philosophe Xénocrate sut cependant lui résister. On dit qu'ayant quitté Corinthe pour suivre en Thessalie un jeune homme dont elle était éprise, les femmes de cette contrée, jalouses de sa beauté, l'assassinèrent, l'an 380 av. J.-C. — On cite une autre Laïs qui vivait une cinquantaine d'années plus tard. Cette courtisane demandant à Démosthène un prix trop élevé, le célèbre orateur lui répondit : « Je n'achète pas si cher un repentir. »

LAÏS ou LAYS (François), habile chanteur, né en 1758 à La Barthe, près de Bagnères (Hautes-Pyrénées), mort en 1831, débuta à l'Opéra en 1779, et fit pendant 40 ans les délices du public. Il réussissait surtout dans les rôles du marchand de *la Caravane*, du consul dans *Trajan*, de Cinna dans *la Vestale*. Il fut professeur au Conservatoire et à l'école de chant. Laïs avait la plus belle voix de ténor qu'on eût entendue jusque-là.

LAISSAC, ch.-l. de canton (Aveyron), à 27 kil. N. O. de Milhau; 1,600 hab.

LAIUS, roi de Thèbes, fils de Labdacus, était encore au berceau à la mort de son père. Lycus, son oncle, puis Amphion, meurtrier de Lycus, usurp. la couronne; mais, après leur mort, il fut placé sur le trône. Il épousa Jocaste, et en eut Œdipe. Craignant, d'après la prédiction d'un oracle, de périr de la main de son fils, il le fit exposer sur le mont Cithéron. Néanmoins l'enfant fut sauvé, et Laius fut dans la suite tué par ce fils sans en être connu, à la suite d'une rixe qui s'engagea entre eux pour le passage dans un chemin étroit.

LAKNAOUTY, ville de l'Inde. *Voy.* GOUR.

LAKNAU, ville de l'Inde, capit. du roy. d'Aoude. *Voy.* LUKNOW.

LALAIN ou LALAING, village de France (Nord), près de Douai, sur la Scarpe. Jadis titre d'un duché.

LALAIN (Jacques DE), surnommé *le Bon Chevalier*, né vers 1421 dans le château de Lalain en Flandre, d'une famille noble, excellait par son adresse dans les exercices du corps et par sa courtoisie. Il accompagna comme écuyer le duc de Clèves à la cour du duc de Bourgogne, et fut longtemps l'ornement de cette cour; puis il alla faire le coup de lance en Espagne, en Portugal, en Angleterre, etc., et, pour terminer ses prouesses, soutint un *pas* à la *fontaine des Pleurs*, près de St-Laurent-lès-Challon, contre tous les nobles qui se présentèrent. Lalain se signala contre les Gantois révoltés, sous les murs d'Oudenarde, à la bataille de Rupelmonde, et vint mettre le siége devant le fort de Pouckes; il y fut tué en 1453. On a une *Histoire de Jacques de Lalain* (Bruxelles, 1634, in-4), attribuée à G. Châtelain, mais qui est du héraut Charolais.

LALAND, île de Danemark. *Voy.* LAALAND.

LALANDE (Jos.-Jérôme LE FRANÇAIS DE), astronome, né en 1732 à Bourg en Bresse, mort en 1807, étudia l'astronomie sous Messier et Lemonnier au collége de France, fut chargé en 1751 d'aller à Berlin pour y faire des observations sur la distance de la lune à la terre, fut reçu à l'Académie des Sciences à son retour (1753), devint en 1762 professeur d'astronomie au collége de France, et remplit cette chaire pendant quarante-six ans avec le plus grand succès. Nul n'a plus que lui contribué à répandre le goût de l'astronomie. Plein d'amour pour cette science, il forma un grand nombre d'élèves : il prenait en pension à très bas prix ou même gratuitement les jeunes gens qui donnaient quelque espérance, afin de pouvoir les faire mieux étudier. Ses estimables travaux avaient déjà rendu son nom populaire; mais entraîné par un fol amour de la célébrité, il chercha aussi hors de la science les moyens de faire parler de lui, et se singularisa soit par des goûts bizarres (il mangeait, dit-on, des araignées, des chenilles), soit par des opinions impies, et se fit gloire d'être athée (*Voy.* Sylvain MARÉCHAL). On a de lui, outre une foule de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie, l'*Histoire de la comète de* 1759; *Connaissance des temps*, espèce d'almanach astronomique qu'il publia pendant seize ans, 1760-75; *Traité d'astronomie*, 1764, plusieurs fois réimprimé; *Mémoire sur le passage de Vénus observé le* 3 *juin* 1769; *Réflexions sur les éclipses du soleil*, 1778; *Abrégé de navigation, historique, astronomique, etc.*, 1793; *Astronomie des dames*, 1795; *Histoire céleste française*, 1801; *Bibliographie astronomique*, 1802; *Tables de Logarithmes à* 5 *décimales*, 1802; et les articles d'astronomie de l'*Encyclopédie méthodique*. Il fonda par testament une médaille en faveur du meilleur mémoire d'astronomie.

LALBENQUE, ch.-l. de cant. (Lot), à 15 kil. S. E. de Cahors; 2,000 hab.

LALETANI, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), au N. E. sur la côte, entre l'embouchure de la *Blanda* et celle du *Rubricatus*. Ville principale *Barcino* (Barcelone).

LALINDE, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 18 kil. E. de Bergerac; 1,800 hab.

LALITA-PATAM, ville de l'Inde sept. (Népal), à 3 kil. S. de Katmandou; 24,000 hab. Étoffes de coton. Articles en cuivre et en laiton.

LALLEMAND (le général), né à Metz, était maréchal-de-camp dans l'artillerie lors du retour de Napoléon (1815), et se prononça en sa faveur. Il obtint de l'empereur le grade de lieutenant-général, et combattit à Waterloo. Condamné à mort par contumace à la rentrée des Bourbons, il passa en Amérique et tenta de fonder un établissement au Texas sous la dénomination de *Champ d'asile* (1818). La colonie n'ayant pas prospéré, Lallemand alla se fixer aux États-Unis. Il rentra en France après 1830, et m. en 1839 à 65 ans.

LALLEMANT (Rich. CONTERAY), imprimeur, né en 1726 à Rouen, a donné de bonnes éditions des classiques. Il fut échevin, puis maire de Rouen, et mourut dans cette ville en 1807. Parmi les ouvrages dont il a été l'éditeur, on connaît surtout *le Petit apparat royal*, 1760, in-8, souvent réimprimé, revu et augmenté par Boinvilliers en 1818.

LALLY (Thomas-Arthur, comte de), baron de *Tollendal* en Irlande, né à Romans (Dauphiné) en 1702, d'une famille irlandaise qui avait suivi Jacques II en France, entra au service dès l'âge de huit ans dans un régiment commandé par son père, se signala dans plusieurs combats, et contribua puissamment à la victoire de Fontenoy (1745). En 1756, il fut nommé gouverneur des possessions françaises dans l'Inde, où la France était en guerre avec l'Angleterre; en peu de temps il chassa les Anglais des côtes de Coromandel; mais il échoua devant Madras, fut lui-même assiégé dans Pondichéry, et contraint de se rendre; sans vivres, sans argent, avec une garnison de 700 hommes, il avait résisté plusieurs mois à une armée de terre de 22,000 hommes et à une flotte de 14 vaisseaux de ligne (1761). Cependant il fut accusé par de nombreux et puissants ennemis d'avoir trahi les intérêts du roi dans l'Inde, et fut enfermé à la Bastille lorsqu'il venait pour se justifier; au bout de dix-huit mois de détention, et après la violation de toutes les règles de la procédure, il se vit condamné à mort par la grand'chambre de Paris, sans avoir pu se défendre. Il subit le supplice le 9 mai 1766. Voltaire publia un éloquent *factum* en faveur du condamné. En 1778, à la sollicitation du fils de Lally, Louis XVI fit réviser cet inique jugement: l'arrêt fut cassé par les nouveaux juges à l'unanimité, et la mémoire du condamné réhabilitée.

LALLY-TOLLENDAL (Trophime-Gérard, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1751, mort en 1830, se fit connaître dès sa première jeunesse par ses généreux efforts pour obtenir la réhabilitation de son père, et vit enfin ses démarches couronnées du succès. Il fut nommé député de la noblesse de Paris aux États-Généraux, se montra partisan éclairé des réformes, se prononça pour la monarchie avec deux chambres (qu'il ne put faire adopter), et pour le *véto* absolu; quitta l'Assemblée après les tristes journées des 5 et 6 octobre (1789), se retira à Coppet où il publia, sous le nom de *Q. Capitolinus*, quelques écrits de circonstance; rentra en France en 1792 dans l'intention courageuse de combattre les Jacobins, fut arrêté après le 10 août et conduit à l'Abbaye, s'échappa de sa prison par miracle, se réfugia en Angleterre d'où il écrivit à la Convention pour obtenir l'honneur de défendre Louis XVI; revint à Paris sous le consulat, mais resta éloigné des affaires jusqu'à la Restauration, et fut alors créé pair de France (1815). Quoique dévoué à la monarchie, il siégea avec l'opposition libérale et tenta, mais sans succès, de prévenir les malheurs qui menaçaient les Bourbons. On a de Lally : *Mémoires pour la réhabilitation de son père; Lettres à Edmond Burke*, 1791; *Plaidoyer pour Louis XVI*, 1795; *Essai sur la vie de Strafford*, etc. Il était de l'Académie Française.

LALOUBÈRE (Simon DE), né à Toulouse en 1642, mort en 1729, fut quelque temps secrétaire d'ambassade en Suisse; se rendit à Siam en 1687, comme envoyé extraordinaire; revint en France, reçut une mission secrète pour l'Espagne, fut arrêté à Madrid comme suspect, puis relâché; rentra dans sa patrie, fut admis à l'Académie Française par la protection du ministre Pontchartrain (1693), se retira peu après dans sa ville natale, et y restaura les Jeux Floraux. On a de lui, outre quelques poésies assez médiocres, une *Relation de son Voyage à Siam*, Amsterdam (Paris), 1691.

LA LUZERNE (César-Guillaume DE), cardinal, né à Paris en 1738, d'une famille noble de Normandie, mort en 1821, fut nommé en 1770 évêque de Langres, fit partie de l'Assemblée des notables et de l'Assemblée constituante, se retira dans son diocèse après les journées des 5 et 6 octobre 1789; émigra en 1791; habita l'Autriche, puis l'Italie; revint à Paris en 1814, et fut fait cardinal en 1817. On a de lui, outre plusieurs instructions pastorales, des *Dissertations* fort estimées *sur la Liberté*; — *la Loi naturelle*; — *la Spiritualité de l'âme*; — *l'Existence de Dieu* (1808); des *Considérations sur la Morale* (1811); des *Oraisons funèbres de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne* (1773); *de Louis XV* (1774), etc.

LAMA. *Voy.* DALAI-LAMA.

LAMA, ch.-l. de canton (Corse), à 25 kil. S. de Bastia; 500 hab.

LAMACHUS, général athénien, commandait avec Alcibiade et Nicias la malheureuse expédition de Sicile, 415 ans av. J.-C. Il périt en 414, sous les murs de Syracuse, après avoir fait des prodiges de valeur.

LAMALLE. V. DELAMALLE et DUREAU DE LAMALLE.

LAMAR ou COBIJA (Bolivie). *Voy.* COBIJA.

LA MARCHE. *Voy.* MARCHE et DE LAMARCHE.

LAMARCK (J.-B.-P.-Antoine DE MONET, chevalier DE), célèbre naturaliste, né en 1744 à Bazentin (Somme), mort en 1829, servit quelque temps sous le maréchal de Broglie, puis abandonna la carrière des armes pour celle des sciences. Il s'occupa d'abord de botanique et se fit connaître avantageusement de Buffon, qui le protégea; fut admis en 1779 à l'Académie des Sciences, voyagea pour le Muséum, devint en 1794 professeur de zoologie à cet établissement et conserva cette chaire jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont: la *Flore française*, 1778, 3 vol. in-8, où il expose une méthode nouvelle d'analyse botanique dite *dichotomique* (divisant par deux); *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, 7 vol. in-8, 1815-1822, ouvrage capital, rempli de vues profondes. Il rédigea les articles de botanique dans *l'Encyclopédie méthodique*. Lamarck a écrit en outre sur la physique générale et sur la philosophie des sciences; mais il a professé sur ces points des opinions fort paradoxales; il croyait que les êtres les plus compliqués procédaient des êtres les plus simples par des transformations lentes et graduelles.

LA MARCK (comtes de). *Voy.* MARCK (comtes de LA).

LAMARQUE (Maximilien), général français, né à St-Sever (Landes) en 1770, mort en 1832, se signala dans les guerres de la révolution aux armées des Pyrénées et du Rhin, et fut nommé général de brigade après la bataille de Hohenlinden. En Italie, il prit Gaëte et le fort Caprée, que l'on regardait comme inexpugnable (1808). Il se signala encore à Laybach, à Wagram, en Russie, en Espagne, et dans la campagne de France pendant l'invasion (1814). Nommé député sous la Restauration par le département des Landes, il fit toujours partie de l'opposition et acquit une grande popularité. Il fut enlevé par le choléra; son convoi fut accompagné d'une foule immense, et devint l'occasion de graves troubles. Il a laissé des *Mém.* publ. en 1836, 3 v. in-8

LAMARTINIERE (Ant.-Aug. BRUZEN DE), compilateur et géographe, né à Dieppe en 1662, mort en 1746, était neveu de Richard Simon. Il fut nommé en 1709 secrétaire français à la cour du duc de Mecklembourg, puis se fixa à La Haye, où il fit imprimer plusieurs ouvrages qui lui valurent le titre de premier géographe du roi d'Espagne et une pension de 1,200 écus du roi des Deux-Siciles. Il est surtout connu comme auteur d'un grand *Dictionnaire géographique, historique et critique*, La Haye, 1726-1730, 10 vol. in-fol., et Paris, 1768, 6 vol. in-fol., qu'on peut encore consulter utilement. Il a en outre publié : *Essai sur l'origine et les progrès de la géographie*, Amsterdam, 1722; *Histoire de Pologne sous Auguste II*, 1733; — *de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse*, 1741, et a été l'éditeur d'un assez grand nombre d'ouvrages importants, tels que la *Géographie* de Cluvier, 1729, les *Lettres de Richard Simon*, 1730, etc. — Un autre de Lamartinière, P.-Martin, natif de Rouen, est connu comme voyageur. Il se mit au service du roi de Danemark, fit partie en 1653 d'un voyage de découvertes au Nord de l'Europe et en donna la relation, Paris, 1671.

LAMBACH, *Ovilabis*, *Lambacum*, v. d'Autriche à 14 kil. S. O. de Wels; 3,100 hab. Abbaye de bénédictins, bibliothèque, etc. Commerce de sel. — Jadis titre d'un comté. Les Français défirent les Russes aux environs de cette ville en 1805. Un incendie la détruisit presque entièrement en 1809.

LAMBALLE, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 18 kil. S. E. de St-Brieuc; 4,396 hab. Commerce de grains, toiles, fil, chanvre, cuirs. Étalons. Cette ville existait dès le temps des Romains et était, à ce qu'on croit, le ch.-l. des *Ambiliates*. Elle fut fortifiée au moyen âge, et soutint en 1591 un siége remarquable où périt François de Lanoue. C'était avant 1789 le ch.-l. du duché de Penthièvre.

LAMBALLE (Marie-Thérèse DE SAVOIE-CARIGNAN, princesse de), née à Turin en 1749, épousa Louis de Bourbon-Penthièvre, prince de Lamballe, et resta veuve à 19 ans. Elle devint en 1774 surintendante de la maison de la reine de France, Marie-Antoinette, et fut constamment l'amie de cette princesse. Elle fit preuve d'un admirable attachement pour la famille royale à l'époque de la révolution, et partagea sa captivité au Temple. Transférée peu après à la Force, elle fut une des plus déplorables victimes des massacres de septembre (1792). Après qu'elle eut été égorgée, son corps fut insulté et mis en lambeaux, et sa tête portée au bout d'une pique sous les croisées du Temple. La princesse de Lamballe était aussi remarquable par sa beauté que par ses vertus. On a publié, comme rédigés d'après des notes autographes de la princesse de Lamballe, des *Mémoires relatifs à la famille royale de France pendant la révolution*, *par une dame de qualité* (madame Catherine Hyde, marquise Govion-Broglio-Solari), Paris, 1826, 2 vol. in-8. On a contesté l'authenticité de ces *Mémoires*.

LAMBAYÈQUE, ville du Pérou, à 53 kil. N. O. de Sana, sur le Lambayèque, près de son embouchure dans l'Océan Pacifique; 8,000 hab.

LAMBECIUS (Pierre), bibliographe allemand, né l'an 1628 à Hambourg, mort à Vienne en 1680, fut d'abord professeur d'histoire et recteur de l'*École illustre* à Hambourg; puis, ayant abjuré le luthéranisme, quitta sa patrie et alla se fixer à Vienne où il fut nommé historiographe et bibliothécaire de l'empire. On a de lui : *Origines hamburgenses*, Hambourg, 1652; *Prodromus historiæ litterariæ*, 1659; *Commentarii de bibliotheca Cæsarea Vindobonensi*, Vienne, 1665-1679, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage important est malheureusement resté inachevé.

LAMBERT (saint), évêque de Maëstricht en 668, conseiller de Childéric II, roi d'Austras. et de Neustrie, se vit après la mort de ce prince dépouillé de son évêché et de ses fonctions par Ebroïn, puis fut rendu à son évêché et fit un grand nombre de conversions. Il fut assassiné à Liége en 708 par Dodon, beau-frère de Pepin d'Héristal. On éleva une chapelle au lieu où il avait été frappé, et plus tard saint Hubert y transporta le siége de l'évêché. On fête ce saint le 17 septembre.

LAMBERT, empereur, et roi d'Italie, fut associé au pouvoir en 891 par Gui de Spolète, son père; régna seul de 894 à 898; eut pour compétiteurs Bérenger et Arnoul, avec lesquels il fut sans cesse en guerre.

Il périt à la chasse; on croit qu'il y fut assassiné.

LAMBERT, fils d'Adalbert II, duc de Toscane, régna à Spolète dès 917, et en Toscane depuis 929 jusqu'à 931. Il avait contribué à élever sur le trône d'Italie Hugues de Provence, son frère utérin; mais celui-ci ne le paya que d'ingratitude: il prétendit que Lambert était bâtard et n'avait aucun droit au duché de Toscane. Lambert en appela au *jugement de Dieu* et soutint par un combat judiciaire la légitimité de sa naissance: il sortit victorieux de cette épreuve; mais Hugues parvint à s'emparer de sa personne et lui fit crever les yeux.

LAMBERT, chroniqueur allemand, natif d'Aschaffenbourg, était bénédictin et vivait dans le XI[e] siècle. Il est auteur d'une *Histoire universelle*, abrégé d'histoire qui va depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1050; suivie d'une *Histoire de l'Allemagne* assez étendue (depuis 1050 jusqu'à 1077).

LAMBERT-LI-CORS (c.-à-d. *le court* ou *le petit*), poëte franç. du XII[e] s., né à Châteaudun ou, selon M. E. Talbot, à Dinan, fut d'abord clerc, mais se maria plus tard. Il commença le célèbre roman d'*Alexandre*, qui fut continué par Alexand. de Bernay. *Voy.* ALEXANDRE.

LAMBERT (J.), général anglais, l'un des plus ardents ennemis de Charles I, était avocat avant que la révolution éclatât. C'est lui qui avait le plus d'influence après Cromwell, et il conçut le projet de lui succéder dans le protectorat. Lors de la défection de Monk, il marcha contre ce général; mais il fut pris et condamné à mort. On lui fit grâce de la vie, et il fut relégué à Guernesey où il mourut en 1692.

LAMBERT (Michel), musicien célèbre, né vers 1610, à Vivonne près de Poitiers, mort à Paris en 1696, jouissait sous Louis XIV d'une haute réputation; toutefois il se vit dans sa vieillesse éclipsé par Lully, son gendre. On a de lui des *Motets*, des *Leçons pour les Ténèbres*, etc. Le *Recueil* de ses *Œuvres* a été gravé en 1666. C'est ce Lambert que Boileau nomme dans sa 3[e] satire.

LAMBERT (Anne-Thérèse DE MARGUENAT DE COURCELLES, marquise de), née à Paris en 1647, morte en 1733, était fille d'un maître de la Chambre des Comptes. Elle composa, pour l'éducation de ses enfants, deux ouvrages qui sont fort estimés et pour le style et pour les pensées: *Avis d'une mère à son fils* et *Avis d'une mère à sa fille*. On a aussi de cette dame un *Traité de la vieillesse*, un *Traité de l'amitié*, des *Réflexions sur les femmes, sur le goût, sur les richesses*, etc. Elle n'écrivit pas pour le public, et ses ouvrages n'ont été connus que par l'indiscrétion de ses amis. Ses œuvres ont été réunies en 1748, 2 vol. in-12, et 1813, 2 vol. in-18. La marquise de Lambert avait pour amis Fontenelle, Lamotte, Sacy, et réunissait chez elle une société choisie de gens de lettres, surtout à partir de 1710.

LAMBERT (l'abbé), jésuite, compilateur fécond et laborieux, né à Dôle vers 1700, mort en 1765 à Paris, se mit aux gages des libraires, et publia de 1739 à 1764 seize ouvrages, entre autres: *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les arts et les sciences des différents peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1749, 4 vol. in-12; *Histoire générale, civile, naturelle, politique et religieuse de tous les peuples du monde*, 1750, etc., 15 vol. in-12; *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, 1751, 3 vol. in-4.

LAMBERT (Jean-Henri), savant universel, né en 1728 à Mulhouse (qui appartenait alors à la Suisse), mort en 1777, était fils d'un pauvre tailleur. Après avoir suivi quelque temps une école gratuite, il étudia seul et apprit sans maître, outre les langues anciennes et modernes, presque toutes les sciences, la physique, la mécanique, l'astronomie, la philosophie; il s'exerça même dans la poésie et l'éloquence. Il fut successivement précepteur chez le comte de Salis à Coire (1748-1758), professeur à l'Académie électorale de Munich, et fut appelé en 1765 à Berlin par Frédéric-le-Grand. Admis aussitôt à l'Académie de Berlin, il enrichit le recueil de cette société d'une foule de savants mémoires. Il se distingua surtout dans les mathématiques, soit pures, soit appliquées, et dans la métaphysique. Outre une quantité innombrable de mémoires, on a de lui: en physique et en mathématiques, la *Route de la lumière*, 1759; la *Perspective libre*, 1759; *Photometria, de gradibus luminis*, etc., 1760; *Lettres cosmologiques*, en allemand, 1761; *Echelles logarithmiques*, allem., 1761; *Hygrométrie*, 1770; *Pyrométrie*, all., 1779, posthume; — en philosophie, *Novum organum*, all., 1763; *Architectonique*, all., 1771 (il y explique les idées premières de chaque science). Lambert fut au nombre des amis de Kant et entretint correspondance avec lui.

LAMBERT (SAINT-), poëte. *Voy.* SAINT-LAMBERT.

LAMBESC, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône), à 18 kil. N. O. d'Aix; 3,810 hab. Belle église; vaste hôtel-de-ville, hôpital; fabrique de soude et tuileries; commerce d'huiles. Jadis titre de principauté (dans l'ancienne Provence).

LAMBESC (Charles-Eugène DE LORRAINE, duc d'Elbeuf, prince de), né en 1751, était parent de la reine Marie-Antoinette. Il l'accompagna en France et devint colonel-propriétaire du régiment royal-allemand. Ennemi déclaré de la révolution, il fit charger le peuple aux Tuileries, le 12 juillet 1789, et blessa lui-même plusieurs personnes. Mis en accusation pour ce fait, il fut acquitté au Châtelet. Il émigra peu après, servit dans les armées autrichiennes, et devint feld-maréchal-lieutenant, 1796. Il ne quitta point Vienne à la restauration, et y mourut en 1825, sans enfants. En lui s'éteignit une des branches de la maison de Lorraine.

LAMBETH, ville d'Angleterre (Surrey), était jadis une cité à part; elle forme aujourd'hui l'extrémité O. de Londres, sur la rive droite de la Tamise; 154,613 hab. Palais de Lambeth (résidence de l'archevêque de Cantorbéry); établissements de bienfaisance, etc. Belle église St-George (1844).

LAMBEZELLEC, ville du dép. du Finistère, à 5 kil. N. de Brest; 8,163 hab.

LAMBIN (Denis), savant commentateur français, né vers 1516 à Montreuil-sur-Mer (Picardie), mort en 1572, enseigna la langue grecque au collége de France. On lui doit des *Commentaires sur Lucrèce*, 1563, in-4; — *sur Cicéron*, 1566 et 1585, 2 vol.; — *sur Plaute*, 1588; — *sur Horace*, 1605, in-fol.; des *Traductions* latines de la *Politique* et de la *Morale* d'Aristote, de quelques harangues d'*Eschine* et de *Démosthènes*, etc. Son style, lourd et lent, était proverbial, et c'est de là, dit-on, qu'est venu le mot *lambiner*, qui est resté dans la langue.

LAMBRECHTS (Charles-Joseph-Matthieu), magistrat, né en 1753, à Saint-Tron (Belgique), mort en 1823, fut professeur de droit à Louvain. Lors de la réunion de sa patrie à la France, il occupa plusieurs emplois importants, et succéda à Merlin de Douai comme ministre de la justice. Élu sénateur après le 18 brumaire, il se prononça contre la nomination de Bonaparte, et refusa son vote à l'érection du trône impérial. En 1814, il rédigea dans le sénat l'acte de déchéance de l'empereur. En 1819 il fut élu député. Il légua 12,000 fr. pour la fondation d'un hospice pour les aveugles protestants.

LAMECH, patriarche hébreu, descendant de Caïn, vivait avant le déluge. Il épousa deux femmes, Ada et Sella. De la première il eut Jabel, le premier des pasteurs nomades, et Jubal, inventeur des instruments de musique. De la deuxième, il eut Tubalcaïn, le premier qui ait forgé le fer, et Noéma qui inventa le tissage de la toile. — Un autre Lamech, fils de Mathusalem, fut père de Noé et vécut, selon la Bible, 777 ans (de 1090 à 3313

LAMÉGO, *Lamæ*, ville de Portugal (Beira), à 120 kil. N. E. de Coïmbre; 9,000 hab. Évêché. Il s'assembla en 1145, à Lamégo, des *Cortès* qui posèrent les bases de la constitution portugaise lors de l'élection d'Alphonse I au trône de Portugal.

LAMENTIN (LE), ville de l'île de la Martinique, côte S. O., à 5 kil. N. E. de Fort-Royal; 8,300 hab. Environs fertiles, mais malsains.

LAMENTIN (LE), ville de l'île de la Guadeloupe, sur une baie de même nom, à 8 kil. N. E. de Pointe-à-Pitre; 3,500 hab.

LAMÉSANGÈRE (Pierre DE), oratorien, professeur à La Flèche, né à La Flèche en 1761, a publié : *Géographie de la France*, Paris, 1791; *Bibliothèque des Enfants*, 1794; *Dictionnaire des proverbes français*, 1821, etc. Il m. à Paris en 1831.

LAMETH, nom de deux frères, d'une famille noble de Picardie, qui se sont également signalés par leur amour pour une sage liberté. L'aîné, Charles de Lameth, né en 1757, mort en 1832, servit en Amérique pendant la guerre de l'indépendance, et fut en 1789 député de l'Artois aux États-Généraux. Il vota un des premiers pour l'abolition de la noblesse et la liberté de la presse; mais il s'opposa aux violences qu'on voulait exercer contre le roi; il faisait partie du club des Feuillants. En 1792 il commanda une division à l'armée du Nord; mais après le 10 août, il se vit obligé, comme noble, d'abandonner son commandement et de s'expatrier. Il reprit du service sous l'Empire, fut député sous la Restauration, et siégea toujours parmi les amis de la Constitution. — Alexandre de Lameth, né en 1760, mort en 1837, servit aussi en Amérique, fut député en 1789 aux États-Généraux par la noblesse de Péronne, s'y montra un des plus éloquents défenseurs de la liberté, mais sut aussi respecter la prérogative royale, et eut à ce sujet des luttes fréquentes avec Mirabeau. En 1792 il servait sous La Fayette; il émigra avec lui et partagea sa captivité. Sous l'Empire et la Restauration, il administra comme préfet plusieurs départements. Membre de la Chambre des Députés, il resta toujours fidèle aux principes constitutionnels. On a de lui une *Histoire de la Constituante*.

LAMÉTHERIE (J.-Claude DE), naturaliste et physicien, né à Clayette, dans le Mâconnais, en 1743, mort à Paris en 1817, se fit d'abord connaître par quelques recherches sur l'air, et rédigea depuis 1785 jusqu'à sa mort le *Journal de Physique*. Il fut nommé en 1800 adjoint à la chaire d'histoire naturelle au collége de France. On a de lui, outre son journal, *Essai sur la philosophie naturelle*, Genève, 1778; *Vues physiologiques*, 1780; *Essai sur l'air pur*, 1785; *Théorie de la Terre*, 1791; *Leçons de minéralogie données au collége de France*, 1812; *De l'homme considéré moralement*, 1802; *Considérations sur les êtres organisés*, 1804; *Sur la nature des êtres existants*, 1805. Il soutenait que le mouvement est essentiel à la matière; que tous les êtres, même l'homme, ont été formés par une sorte de cristallisation.

LAMETTRIE (Offroy DE), médecin et philosophe, né en 1709 à Saint-Malo, étudia la médecine à Leyde sous Boërhaave, et fut à son retour en 1742 nommé médecin des gardes-françaises. Il publia peu après l'*Histoire naturelle de l'âme* (1745), où il prêchait ouvertement le matérialisme, ce qui lui fit perdre sa place; il se réfugia à Leyde, écrivit des libelles contre les médecins ses confrères, et publia en 1748 *l'Homme-Machine*, où il attaquait sans ménagement les croyances les plus sacrées. Chassé de Hollande pour ce nouvel écrit, il trouva un asile en Prusse auprès de Frédéric II; il fut bientôt admis dans l'intimité de ce prince, qui le fit entrer dans son académie. Il mourut à Berlin en 1751, d'une indigestion. Lamettrie ne manquait ni d'esprit ni d'imagination; mais ses idées étaient tellement étranges et incohérentes, qu'il passait, auprès de ses amis mêmes, pour avoir le cerveau dérangé. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine, des traductions de Boërhaave, de violentes diatribes contre les médecins, entre autres, *la Politique du médecin de Machiavel* (Lyon, 1746), qui fut condamnée au feu par le parlement; mais il est surtout connu par ses ouvrages philosophiques, dont les principaux sont: *Histoire naturelle de l'âme*, La Haye, 1745; *l'Homme-Machine*, Leyde, 1748; *l'Homme-Plante*, Potsdam, 1748; *Sur l'origine des animaux*, Berlin, 1750; *Vénus métaphysique, ou de l'Origine de l'Âme*, ibid., 1751. Frédéric II a composé un *Éloge* de Lamettrie.

LAMI (dom François), bénédictin, né près de Chartres en 1636, mort à l'abbaye de Saint-Denis en 1711, a laissé, entre autres ouvrages estimés, *la Connaissance de soi-même*, 1694-8 et 1700; *la Connaissance et l'amour de Dieu*; *le Nouvel athéisme renversé*, *Réfutation de Spinosa*, 1696, et quelques traités mystiques; il entretint une vive polémique sur divers points de théologie avec Bossuet, Nicole, Arnauld, et il eut avec Malebranche et Leibnitz une correspondance sur l'*Amour désintéressé* qui a été imprimée en 1699.

LAMI (Bernard), oratorien, né au Mans en 1645, mort à Rouen en 1715, enseigna les belles-lettres à Vendôme, puis la philosophie à Angers, s'attira des querelles avec le clergé d'Angers par son attachement à la philosophie de Descartes, devint grand-vicaire de l'évêque de Grenoble, séjourna quelque temps au séminaire de Saint-Magloire à Paris, puis se retira à Rouen, 1689. On a de lui : *l'Art de parler*, 1670, ouvrage bien écrit; *Réflexions sur l'Art poétique*, 1668; *Apparatus biblicus*, 1687 et 1696, des traités de mathém. et des ouvr. de théologie qui excitèrent de vives disputes, entre autres, l'*Harmonia quatuor evangelistarum*, 1689, in-12.

LAMI (Jean), littérateur italien, né en 1697 près de Pise, mort en 1770, enseigna l'histoire ecclésiastique à Florence, et eut de vifs démêlés avec les Jésuites. Il rédigea de 1740 à 1770 les *Nouvelles littéraires*, journal estimé qui paraissait à Florence, et publia entre autres ouvrages *Deliciæ eruditorum*, recueil d'opuscules inédits et intéressants (1736-69).

LAMIA (Ælius), noble famille de Rome. Un membre de cette famille, L. Ælius, fut gouverneur de Syrie sous Tibère. Horace lui a adressé sa 17e ode du 3e livre.

LAMIAQUE (guerre). *Voy.* LAMIE.

LAMIE, *Lamia*, aujourd'hui *Zéitoun*, ville de Thessalie, en Phthiotide, près du Sperchius, a donné son nom à la *guerre Lamiaque* qui s'alluma entre la Macédoine et la Grèce après la mort d'Alexandre (323). Cette guerre, qui ne dura qu'un an, fut entreprise d'après les instigations de Démosthène et d'Hypéride. Léosthène, général des Grecs, défit d'abord Antipater et le contraignit à s'enfermer dans Lamia, où il l'assiégea. Mais sa mort imprévue, et l'arrivée de Léonat, facilitèrent l'évasion d'Antipater, qui bientôt reprit l'offensive et remporta la victoire décisive de Cranon, l'an 322.

LAMIES, spectres que les anciens représentaient avec un visage de femme, et qu'on disait se cacher dans les buissons, près des grands chemins, pour dévorer les passants. On donnait aussi ce nom aux magiciennes.

LAMOIGNON, famille ancienne du Nivernais, s'est surtout distinguée dans la magistrature aux XVIIe et XVIIIe siècles. Elle tire son nom du fief de *Lamoignon* (situé dans un faubourg de Donzy), fief qui resta longtemps dans cette maison.

LAMOIGNON (Guillaume DE), premier président au parlement de Paris, célèbre par son savoir et ses vertus, né en 1617, mort en 1677, était fils

d'un président à mortier. Il fut successivement conseiller au parlement (1635), maître des requêtes (1644), 1er président (1658). Louis XIV, en lui apprenant sa nomination, lui dit ces mots devenus célèbres : « Si j'avais connu un plus homme de bien, un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Il ne voulut pas présider la commission qui devait juger le surintendant Fouquet, avec lequel il était brouillé depuis quelque temps. On a de lui un ouvrage connu sous le titre d'*Arrêtés de Lamoignon* (publiés pour la 1re fois en 1702); il y ébauche un vaste plan qu'il avait conçu pour la réforme de la législation : cet ouvrage prouve une connaissance profonde de la jurisprudence. Lamoignon fut l'ami et le protecteur des hommes de lettres : il était surtout lié avec Boileau ; ce fut à sa demande que ce poëte composa son *Lutrin*. — Son fils aîné, Chrétien-François, fut nommé président à mortier en 1690. Il avait hérité de ses vertus et aimait comme lui à s'entourer d'hommes de lettres. Il fut lié surtout avec Bourdaloue, Boileau, Racine et Regnard. C'est à lui qu'est adressée la 6e épître de Boileau.

LAMOIGNON DE BAVILLE (Nicolas), intendant du Languedoc, 5e fils du 1er président, né en 1648, mort en 1724, exerça d'abord, et avec un grand succès, la profession d'avocat; devint ensuite conseiller au parlement (1670), maître des requêtes (1675), puis suivit la carrière administrative, et fut nommé intendant du Languedoc. Dans ce dernier emploi, il déploya contre les Protestants, lors de la révocation de l'édit de Nantes, un zèle que quelques-uns ont trouvé excessif; on l'a même accusé de cruauté. Cependant il se montre sous un aspect tout différent dans les *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, qu'il composa par ordre du roi pour servir à l'instruction du duc de Bourgogne (1698), et où il déclare que la violence ne peut qu'être funeste au christianisme. Ces Mémoires ont été imprimés à Amsterdam (Marseille) en 1734.

LAMOIGNON (Guillaume II), seigneur de Malesherbes, petit-fils de Guillaume par son fils aîné Chrétien-François, fut chancelier de France de 1750 à 1768. Il résista longtemps aux sollicitations et aux persécutions de M. de Maupeou, qui voulait le supplanter; mais il fut enfin obligé de se démettre de sa charge, qui fut aussitôt confiée à son adversaire (1768). — Il eut pour fils l'illustre Lamoignon de Malesherbes (*Voy.* MALESHERBES).

LAMOIGNON (Chrétien-François), arrière-petit-fils du premier Guillaume, fut président à mortier du parlement de Paris en 1758, partagea l'exil de cette cour en 1772, obtint en 1787 les sceaux de l'état en remplacement de Hue de Miromesnil. Il travailla, avec le ministre Loménie de Brienne, aux édits du timbre et de la subvention territoriale, que le parlement refusa d'enregistrer; donna sa démission en 1788, et mourut en 1789. — La famille des Lamoignon s'est éteinte en la personne de Christian de Lamoignon, fils du précédent, pair de France, mort en 1827.

LAMONNOIE (Bernard DE), littérateur, né en 1641 à Dijon, suivit d'abord le barreau, puis se livra aux lettres, et remporta plusieurs prix de vers à l'Académie Française. Il acheta en 1672 une charge de conseiller à la Cour des comptes; vint en 1707 se fixer à Paris, et fut reçu à l'Académie Française en 1713. Il jouissait d'une fortune honnête que le système de Law lui fit perdre presque entièrement; il vécut néanmoins jusqu'à un âge avancé, et mourut en 1728 à 86 ans. Lamonnoie est à la fois estimé comme poëte, comme critique et philologue; il était surtout versé dans l'histoire littéraire. Parmi ses poésies, on loue beaucoup son discours sur *l'Abolition du duel*, couronné en 1671; ses contes, qui sont pleins d'esprit, et ses Noëls, écrits dans le patois bourguignon (1700). On a encore de lui : *Menagiana*, 1715 *Remarques sur les jugements des savants de Baillet*, etc. Rigoley de Juvigny a donné les *Œuvres choisies de Lamonnoie*, 3 vol. in-8, Dijon, 1770; cette collection est fort incomplète.

LAMORAL. *Voy.* EGMONT.

LA MORLIÈRE (ROCHETTE DE), mauvais écrivain, né à Grenoble en 1701, mort à Paris en 1785, exerça quelque temps sur le théâtre une sorte de tyrannie par ses cabales. Il a composé lui-même quelques mauvaises pièces, entre autres *le Gouverneur*, 1751, et des romans aujourd'hui oubliés.

LA MOTHE (Haute-Marne). *Voy.* LA MOTTE.

LA MOTHE-ACHARD. *Voy.* LA MOTTE-ACHARD.

LA MOTHE-FÉNELON, village du dép. du Lot, à 6 kil. N. O. de Peyrac; 600 hab. Patrie de Fénelon, et domaine de sa famille.

LA MOTHE-SAINT-HÉRAY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 14 kil. N. de Melle; 2,713 hab. Étoffes de laine, tanneries. Commerce de grains et bestiaux.

LA MOTHE-HOUDANCOURT (Philippe DE), duc de Cardone, général français sous Louis XIII, commanda les troupes françaises en Catalogne, 1641, battit plusieurs fois les Espagnols, leur enleva plusieurs places, et fut en récompense nommé maréchal de France, duc de Cardone, et vice-roi de Catalogne ; mais ayant été vaincu devant Lérida, 1644, il fut arrêté, détenu au château de Pierre-Encise à Lyon, et déféré au parlement de Grenoble. On reconnut son innocence (1648), et il se vit peu après rappelé en Catalogne, où il se distingua par sa défense de Barcelone. Il rentra en France en 1657 et y mourut la même année.

LA MOTHE-LE-VAYER. *Voy.* LE VAYER.

LAMOTTE, ville ruinée de France (Haute-Marne), dans l'ancienne Lorraine, arrondissement de Chaumont, près d'Outremécourt. Elle passait jadis pour imprenable par sa position au sommet d'un rocher escarpé; mais elle fut prise en 1634, sur le duc de Lorraine, par le maréchal de La Force; rendue au duc en 1641, elle fut reprise en 1645 p. Nic. de Villeroi et rasée. Au siége de 1634 on fit pour la première fois usage de la bombe.

LA MOTTE-ACHARD, ch.-l. de canton (Vendée), à 17 kil. N. E. des Sables-d'Olonne; 450 hab.

LA MOTTE-BEUVRON, ch.-l. de canton (Loir-et-Cher), à 40 kil. N. E. de Romorantin; 400 hab.

LA MOTTE-CHALANÇON, ch.-l. de canton (Drôme), à 31 kil. S. de Die; 1,200 hab.

LA MOTTE-DU-CAIRE, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 18 kil. N. de Sisteron; 600 hab.

LAMOTTE (Ant. HOUDARD DE), littérateur, né à Paris en 1672, mort en 1731, était fils d'un chapelier. Il débuta par des opéras qui eurent beaucoup de succès (surtout *Issé*, pastorale, et *le Triomphe des Arts*), et prit rang dans ce genre auprès d Quinault; il travailla aussi pour le Théâtre-Fran çais, donna, soit seul, soit avec Boindin, quelqu comédies (les meilleures sont : *le Magnifique* *l'Amant difficile*), et fit représenter plusieurs tr gédies, dont une seule, *Inès de Castro*, est rest à la scène. Il s'est également exercé avec quelqu succès dans l'églogue, dans la fable, dans l'od surtout dans le genre anacréontique. Il a au composé quelques écrits en prose destinés po la plupart à débattre des questions de critiq littéraire. Lamotte donna lieu à une polémiq très vive par ses paradoxes contre les ancien rabaissant le mérite d'Homère, il eut la bizar idée de vouloir corriger l'*Iliade*; il traduisit ce poë en vers, en le réduisant à 12 chants; il s'attira là une violente querelle avec madame Daci Quoiqu'il dût sa réputation à ses poëmes, il attaq aussi la poésie, comme contraire au naturel, comme imposant à l'auteur une gêne inutile. L motte était de l'Académie Française, et remplis

les fonctions de censeur dramatique. Cet écrivain était devenu aveugle vers l'âge de 40 ans, et il était perclus. Ses œuvres forment 10 vol. in-12 1754. La poésie de Lamotte est souvent dure et pleine de constructions embarrassées; sa prose est plus élégante et plus facile.

LA MOTTE-PIQUET (le comte de), brave marin, né à Rennes en 1720, entra dans la marine militaire, et fit 28 campagnes, de 1737 à 1783. Dans la campagne d'Amérique il se signala surtout au combat de Fort-Royal; peu après, il captura 26 vaisseaux de l'escadre de George Rodney, et fut nommé lieutenant-général des armées navales. Il mourut à Brest en 1791.

LAMOTTE (Jeanne DE VALOIS, comtesse de), intrigante qui s'est rendue célèbre par l'affaire du *collier*. Connaissant la ridicule passion du cardinal de Rohan pour la reine Marie-Antoinette, elle suggéra au prélat l'idée d'acheter pour la princesse un magnifique collier de diamants du prix de seize cent mille francs, et se fit livrer le bijou, en faisant croire au cardinal qu'elle lui procurerait une entrevue avec la reine (1785). Convaincue d'imposture et d'escroquerie, elle fut condamnée à faire amende honorable la corde au cou, à être fouettée et marquée, et fut enfermée à la Salpêtrière. Elle trouva moyen de s'évader, se sauva en Angleterre où elle fit imprimer un libelle contre la reine; elle y mourut en 1791. Cette femme se rattachait à la famille royale des Valois par un fils naturel de Henri II, et recevait à ce titre une pension de la cour. Son nom de famille était de Luz de Saint-Remy.

LAMOURETTE (l'abbé), né en 1742 à Frévent (Pas-de-Calais), était vicaire-général à Arras et s'était fait connaître par quelques écrits philosophiques lorsqu'éclata la révolution de 1789. En 1791 il fut député à l'Assemblée législative, et y porta un esprit de concorde et de paix qui se manifesta surtout après la journée du 20 juin 1792. Il y avait alors scission entre les membres de l'Assemblée; Lamourette les exhorta un jour à se réconcilier: persuadés par son discours ils s'embrassèrent les uns les autres; mais cette réconciliation, qui fut ridiculisée sous le nom de *Baiser-Lamourette*, ne dura pas deux jours. Ce député, trop modéré pour ces temps, périt sur l'échafaud en 1794. Il a laissé plusieurs écrits religieux et philosophiq., entre autres des *Prônes civiques*, 1790-91.

LAMOUROUX (J.-V.-Félix), naturaliste, né en 1779 à Agen, mort en 1825, professa l'histoire naturelle à Caen, et donna à cette ville de précieuses collections. Outre plusieurs articles dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, on lui doit les ouvrages suivants: *Dissertation sur plusieurs espèces de fucus*, 1805; *Essai sur les thalassiophytes*, 1813; *Histoire des polypiers coralligènes*, 1816; *Exposition des genres de l'ordre des polypiers, etc.*, 1821.

LAMOV, nom commun à deux villes de la Russie d'Europe (Penza): l'une, dite *Nijnéi-Lamov*, à 102 kil. N. O. de Penza; 3,800 hab.; — l'autre, dite *Verkhéi-Lamov*, à 13 kil. S. O. de Nijnei-Lamov; 4,300 hab.

LAMPEDOUSA, *Lopadusa*, île de la Méditerranée, sur la côte E. de l'État de Tunis; 35 kil. de tour. Bon mouillage. Elle dépend de la Sicile. Occupée qq. temps par les Anglais; recouvrée par la Sicile en 1843.

LAMPOURDAN ou LABOURD. *Voy.* LABOURD.

LAMPRIDE, *Ælius Lampridius*, historien latin qui vivait sous Dioclétien et Constance Chlore, a écrit la *Vie de Commode, d'Héliogabale, d'Alexandre Sévère*, etc. Ce qui nous reste de Lampride se trouve dans les *Historiæ augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8, et a été traduit en français par de Moulines, avec les autres écrivains de l'*Histoire Auguste*. Vossius et Fabricius croient que Lampride et Spartien ne sont qu'un seul et même personnage.

LAMPSAKI ou LEPSEK, ville de la Turquie d'Asie, à 9 kil. S. E. de Gallipoli sur les Dardanelles, non loin de l'emplacement de l'ancienne Lampsaque.

LAMPSAQUE, *Lampsacus* en latin, auj. *Cherdak*, ville de Mysie, sur l'Hellespont, avait pour dieu national Priape. Le vin des environs était délicieux. Le philosophe Anaximène était de Lampsaque: il la sauva de la fureur d'Alexandre.

LAMY. *Voy.* LAMI.

LAN, nom que l'on donne aux principales divisions territoriales du royaume de Suède. On pourrait le traduire par *gouvernement* ou *préfecture*.

LANARK, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Lanark, à 49 kil. O. d'Édimbourg, non loin de la Clyde; 10,000 hab. Mousselines, etc. Kennet III y tint le 1er parlement d'Ecosse en 978. Elle était jadis fortifiée et soutint plusieurs siéges.— A 2 kil. S. de Lanark se voit le village de New-Lanark, remarquable par ses filatures, fondées par R. Owen.

LANARK (comté de), dit aussi *Clydesdale*, c.-à-d. *val de Clyde*, comté d'Écosse, entre ceux d'Ayr et de Renfrew à l'O., de Dumbarton, Stirling, Edimbourg, Linlithgow au N., de Peebles à l'E., de Dumfries au S.: 88 kil. sur 53; 316,800 hab.; ch.-l. Lanark. Montagnes, vallées et plaines fertiles; plusieurs mines, surtout de houille. La culture est peu active dans ce comté, mais il est le premier de l'Écosse pour l'industrie.

LANCASTER ou LANCASTRE, ville, comté et maison d'Angleterre. *Voy.* LANCASTRE.

LANCASTER, nom commun à plusieurs villes des Etats-Unis, dont les principales sont: 1° dans l'état de Pensylvanie, à 105 kil. O. de Philadelphie: 6,000 hab.; industrie et commerce, banques, colléges, etc.; les habitants sont Allemands d'origine; — 2° dans celui de Massachussets, à 49 kil. N.O. de Boston; 2,000 hab.

LANCASTER (NEW-), ville des Etats-Unis (Ohio), à 49 kil. S. E. de Columbus; 2,200 hab.

LANCASTER (DÉTROIT DE BARROW-ET-), détroit du Grand-Océan boréal qui unit la mer Polaire à la mer de Baffin, par 75° 16' lat. N. et 86° 10' long. O.

LANCASTER (James), aventurier anglais, partit de Plymouth en 1591 avec trois vaisseaux armés par deux marchands de Londres, prit trente-neuf vaisseaux portugais, s'empara de Fernambouc dans le Brésil, revint chargé d'un riche butin, et mourut vers 1620. Le récit de ses voyages se trouve dans le 3e vol. du recueil d'Hakluyt. On a donné son nom à un détroit situé à l'entrée de la baie de Baffin, et qu'il avait soupçonné (*Voy.* ci-dessus).

LANCASTER (Joseph), fondateur des *écoles à la Lancastre*, né en 1778 à Southwark, était maître d'école à Londres dès 1798 et appliquait avec succès la méthode d'enseignement mutuel, lorsqu'André Bell, qui avait vu pratiquer cette méthode dans l'Inde, vint lui disputer l'honneur de l'invention. Après avoir eu la vogue pendant quelques années, L. fut desservi par le clergé anglican parce qu'il était *quaker*, vit déserter son école et fut obligé, en 1816, de passer en Amérique, où il eut à lutter contre la misère. Il m. à New-York en 1838. Il avait publié en 1803 un écrit qui a été trad. par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt sous le titre de *Système anglais d'instruction*, 1815.

LANCASTRE ou LANCASTER, *Longovicum* ou *Alaunum* des anciens? ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Lancastre, à 333 kil. N. O. de Londres; 15,100 hab. Église gothique; ancien château, qui sert auj. de prison; hôtel-de-ville, etc. Bibliothèque. Industrie assez active (chapeaux, corderie, toile à voiles, chantiers de construction). Commerce tant intérieur qu'extérieur. Aux environs, *canal de Lancastre* et grand marais salant. — Cette ville est

fort ancienne ; elle était la résidence habituelle des ducs de Lancastre. Elle souffrit pendant la guerre des Deux-Roses ; mais elle s'est relevée depuis.

LANCASTRE (comté de), ou LANCASHIRE, comté d'Angleterre, entre ceux de Cumberland et de Westmoreland au N., d'York à l'E., de Chester au S. et la mer d'Irlande à l'O. : 110 kil. sur 44 ; 1,400,000 hab. Ch.-l., Lancastre. Autres places, Manchester, Liverpool, Preston, Garstang, etc. Nombreuses rivières, deux lacs, sources thermales. Sol très varié. Grains, légumes et pommes de terre ; mines de fer, plomb, cuivre, houille excellente, alun, etc. ; gros bétail, gibier. Industrie et commerce extrêmement actifs. C'est un des comtés les plus riches et les plus industrieux du pays.

LANCASTRE (maison DE), maison royale d'Angleterre, célèbre par sa rivalité avec la maison d'York, descendait d'Édouard III. Ce roi avait eu quatre fils : 1° Édouard, prince de Galles, qui mourut avant son père et qui laissa un fils, Richard, roi sous le nom de Richard II (1377-99) ; 2° Lionel, duc de Clarence, qui laissa une fille, Philippine, mariée au duc de Mortimer et aïeule d'Anne de Mortimer, mariée elle-même à Richard d'York ; 3° Jean de Gand, duc de Lancastre ; 4° Edmond de Langley, duc d'York, chef de la maison d'York. Un prince de la maison de Lancastre, Henri, fils de Jean de Gand, détrôna Richard II, et monta sur le trône à sa place, au préjudice des droits de la 2e branche, représentée par Anne de Mortimer et son mari ; il régna sous le nom de Henri IV (1399-1413), transmit le trône à son fils Henri V (1413-22), et à son petit-fils Henri VI (1422-61). Sous ce dernier, un prince de la maison d'York, Richard, prétendit avoir des droits au trône en vertu de l'alliance contractée par son père, Richard d'York, avec Anne de Mortimer, arr.-p.-fille du duc de Clarence, et légitime héritière du trône après la mort de Richard II. De là une guerre sanglante, dite la *guerre des Deux Roses*, par suite de laquelle la maison de Lancastre fut renversée du trône (1461), et remplacée par la maison d'York qui compta trois rois : Édouard IV (1461-83), Édouard V (1483), Richard III (1483-85). Sous ce dernier, une nouvelle révolution renversa la maison d'York et porta sur le trône Henri Tudor de Richemont qui se rattachait aux Lancastre par les femmes, et qui régna de 1485 à 1509 sous le nom de Henri VII. Celui-ci épousa l'héritière de la maison d'York, et confondant ainsi en sa personne les droits des deux maisons, mit fin à la guerre civile. Dans la querelle des maisons de Lancastre et d'York, les partisans de la maison de Lancastre portaient pour signe de ralliement une rose rouge, et les partisans d'York une rose blanche : ce qui a fait nommer cette guerre la *guerre des Deux-Roses*.

LANCASTRE, instituteur. *Voy.* LANCASTER.

LANCELOT (dom Claude), religieux de Port-Royal, célèbre comme grammairien, né à Paris en 1615, entra à Port-Royal en 1638, y fut chargé de l'enseignement de la grammaire, et composa pour ses élèves plusieurs excellents ouvrages. Il partagea les persécutions dont les religieux de Port-Royal furent l'objet à cause de leur attachement au jansénisme, fut chassé avec eux de son monastère en 1660, et mourut en exil à Quimperlé en 1695. On a de lui : *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine* (connue sous le nom de *Grammaire latine de Port-Royal*), 1644-1656, etc. ; *Nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque* (dite *Grammaire grecque de Port-Royal*), 1655-1673, etc. ; *le Jardin des racines grecques*, 1657 (fait avec de Sacy) ; une *Grammaire italienne*, 1660 ; — *espagnole*, 1660 ; la *Grammaire générale et raisonnée*, 1660-1676 (rédigée d'après les idées d'Arnauld), réimprimée en 1756 avec des notes de Duclos, et en 1800 par Petitot. — Un autre LANCELOT, Ch., 1711-78, a trad. *Longin*, 1775. — Un 3e, L., Ant., 1675-1740, a écrit sur nos antiq., a éd. *Longus* 1731, etc.

LANCELOT, roi de Naples. *Voy.* LADISLAS.

LANCELOT DU LAC, héros d'un roman célèbre au moyen âge, qui fut écrit primitivement en latin par un anonyme, et traduit au XIIe siècle en langue romane par Gautier Mapp, chevalier du roi. Ce paladin était fils de Ban, roi de Bracie, et fut à la mort de son père élevé par la fée Viviane, la dame du Lac. Il fut un des douze chevaliers de la Table Ronde, conçut une vive passion pour la belle Genièvre, femme du roi Arthur, et s'attira toutes sortes de malheurs pour avoir dédaigné la fée Morgane. Chrestien de Troyes a trouvé dans un épisode de ce roman l'idée de son poëme en vers intitulé : *Lancelot de la Charrette*.

LANCEROTE, *Lanzarote* en espagnol, une des îles Canaries, au N. O. de Fortaventura, par 9° long. O., 29° 25' lat. N. (pointe N.) : 58 kil. sur 22 ; 16,000 hab. Ch.-l., Teguise. Sol volcanique, terrible éruption en 1730. Bons ports (Arécife, Naos).

LAN-CHANG ou LAYN-ZAYN, ville du Laos, jadis capitale de l'empire, à 500 kil. N. O. de Hué, par 100° 30' long. E., 18° 37' lat. N. Grand commerce. Aux environs, or, pierres précieuses.

LANCIA OPPIDANA, v. de Lusitanie, chez les Vettons, près de la source du *Munda*, est auj. GUARDA.

LANCIA TRANSCUDANA, ville de Lusitanie, chez les Vettons, auj. CIUDAD-RODRIGO.

LANCIANO, *Anxanum* ou *Lancianum*, ville du roy. de Naples (Abruzze Cit.), à 20 kil. S. E. de Chieti ; 12,600 hab. Cathédrale et autres édifices.

LANCISI (J.-Marie), savant italien, né à Rome en 1654, mort en 1720, étudia avec un égal succès la médecine, la chimie, la botanique et la géométrie ; fut médecin de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome, professeur d'anatomie au collége de la Sapience (1684), médecin des papes Innocent XI et Clément XI. Il a publié des écrits estimés sur la médecine, l'hygiène et l'histoire naturelle (rassemblés à Genève, 1718, 2 vol. in-4), et a légué à l'hôpital du Saint-Esprit une bibliothèque de 20,000 vol., à la condition qu'elle serait publique.

LANDAIS ou LANDOIS (Pierre), grand trésorier de Bretagne, fils d'un tailleur de Vitré, n'était lui-même en 1475 qu'un simple ouvrier. Il se fit remarquer du duc de Bretagne François II, qui l'éleva rapidement aux honneurs. Le favori eut bientôt pour ennemis tous les seigneurs bretons ; il se défit de quelques-uns et fit mourir en prison le chancelier Chauvin ; mais le duc, voyant ses sujets prêts à se révolter, fut obligé de livrer Landais à des juges. Ceux-ci le condamnèrent à être pendu, et l'arrêt fut exécuté en 1485. Le véritable crime de Landais, aux yeux des seigneurs bretons, était d'avoir voulu préparer la réunion de la Bretagne à la France par le mariage du duc d'Orléans avec Anne, héritière de Bretagne.

LANDAK, ville de l'île de Bornéo, à 100 kil. N. E. de Pontiana, ch.-l. d'un petit royaume tributaire des Hollandais. Mines de diamants.

LANDAMMAN (pour *land ammann*, bailli du pays), titre que prenait en Suisse le premier magistrat des cantons d'Uri, Schwitz, Unterwalden, Glaris, Zug, Appenzell, St-Gall, Thurgovie, Tessin, Vaud, ainsi que le président de la diète helvétique. Ce titre a été généralement remplacé par celui de *président*.

LANDAU, ville de Bavière (cercle du Rhin), sur la Queich, à 26 kil. S. O. de Spire ; 5,250 hab. Ville très forte ; citadelle construite par Vauban. Jadis v. impériale. Prise et reprise sous Louis XIV. Cédée à la France en 1680 (le traité de Bade lui en confirma la possession en 1714) ; assiégée vainement en 1793 et 1795 ; enlevée à la France en 1815.

LANDEN, ville de Belgique (Liége), à 36 kil.

N. O. de Liége; 800 hab. Ville ancienne. Elle a donné son nom à Pepin-le-Vieux ou de Landen, de la célèbre maison d'Héristal. Une victoire y fut remportée en 1693 par le maréchal de Luxembourg sur les alliés; cette victoire est plus connue sous le nom de bataille de *Nerwinde*.

LANDENOLFE I, prince de Capoue, de 884 à 887, avait été, avant son avénement, nommé évêque de Capoue en 879, bien qu'il fût marié et que ce siége fût déjà occupé par un prince de sa famille. De là des guerres civiles, que le pape Jean VIII termina en partageant le diocèse et l'autorité épiscopale entre les deux concurrents. Quand Landenolfe fut parvenu à la principauté (par la mort de son frère Pandenolfe), il renonça à l'état ecclésiastique; mais il fut bientôt détrôné par son parent Atenolfe. — Landenolfe II, prince de Bénévent et de Capoue, succéda à son frère Landolfe VI en 982, et fut assassiné en 993 par ordre de son frère Landolfe VII, qui lui succéda.

LANDERNEAU, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 18 kil. N. E. de Brest, sur l'Elorn, nommé aussi Landerneau (rivière qui a son embouchure dans la rade de Brest); 4.953 hab. Papier, toile, etc. Miel estimé, poisson sec. Prise en 1374 par le duc Jean IV.

LANDES ou *LANNES*, *Ager Syrticus* en latin moderne, pays de France, jadis compris dans la Gascogne, à l'E. du pays des Marennes, et à l'O. de la Chalosse et du Marsan, sur l'une et l'autre rive de l'Adour. Il se divisait en quatre vicomtés, Dax, Tartas, Aurte ou Ortevielle et Albret (depuis duché). Ch.-l., Dax. Il forme actuellement une partie du dép. des Landes. — Souvent on étend le nom de Landes à toute la lisière stérile et marécageuse qui s'étend entre Bayonne et Bordeaux. — Souvent aussi on y distingue deux régions : Landes de Gascogne et Landes de Guyenne ou de Bordeaux. Les habitants de ces contrées, étant dans la nécessité de traverser continuellement des sables et des marais, sont presque toujours montés sur des échasses.

LANDES (dép. des), dép. maritime, au S. de celui de la Gironde, au N. de celui des Basses-Pyrénées, à l'O. de ceux du Gers et de Lot-et-Garonne : 9,093 kil. carr.; 294,918 hab. Ch.-l., Mont-de-Marsan. Il est formé du pays des Landes et de portions de la Chalosse, du Condomais, de la Guyenne et du Béarn. Fer, marbre, grès fin et autres, pierres de taille (superfines), pierres meulières, lithographiques; tourbe; terre à porcelaine, pouzzolane, bitume, etc. Le pays est couvert de landes et de bruyères au N. et à l'O. de l'Adour; cependant il est assez fertile au S. et à l'E. de cette rivière : grains, bons vins, safran, etc.; bons chevaux, porcs dits de bois (à chair fine), volaille, gibier. Industrie : exploitation des sapins et chênes-liéges qui couvrent les landes; 2 hauts-fourneaux, verreries, tanneries; toiles; préparation de jambons. Commerce. — Le dép. des Landes se divise en 3 arrond. (Mont-de-Marsan, Dax, St-Sever), 28 cantons et 348 communes; il appartient à la 13[e] division militaire, à la cour impér. de Pau; il a un évêché à Aire.

LANDGRAVE (de l'allemand *land*, terre, et *graf*, juge ou comte), nom donné anciennement à des juges qui rendaient la justice au nom de l'empereur dans l'intérieur du pays, différant en cela des *margraves* qui jugeaient dans les pays frontières. En 1130, Louis III, possesseur de la Thuringe, prit le premier le titre de landgrave comme synonyme de souverain, exemple qui fut suivi par Thierry, comte de Basse-Alsace (1137), par Albert de Habsbourg, comte de Haute-Alsace (1186), et par plusieurs autres. Auj. il n'y a de landgraves que les princes de la maison de Hesse.

LANDIT, *foire célèbre* qui se tenait jadis à Paris et à *Saint-Denis*, le 1[er] lundi après le 11 juin, jour de la Saint-Barnabé. L'origine de cette fête est incertaine, mais elle est toujours fort ancienne (on la fait remonter au temps de Charlemagne). On fait dériver le mot *Landi* ou *Landit* du latin *indictum*, c.-à-d. *lieu* ou *jour indiqué*. Les écoliers de l'Université avaient congé le jour du *Landit*; on explique l'origine de ce congé en disant que c'était à la foire du Landit que se vendait le parchemin, et que les écoliers choisissaient ce jour pour en faire provision. — On donnait encore le nom de *landit* à l'honoraire que les écoliers étaient dans l'usage de donner autrefois à leurs professeurs.

LANDIVI, ch.-l. de canton (Mayenne), à 85 kil. N. O. de Mayenne; 1,900 hab. Bestiaux et toiles.

LANDIVISIAU, ch.-l. de canton (Finisterre), à 18 kil. S. O. de Morlaix; 3,081 hab. Toiles; tanneries. Commerce.

LANDOLFE, nom de plusieurs princes lombards qui régnèrent à Capoue ou à Bénévent de 840 à 1077. Les plus connus sont Landolfe I, prince de Capoue, qui en 840 se révolta contre le prince de Bénévent, et forma à Capoue une principauté indépendante; — Landolfe III (ou selon d'autres I[er] du nom), qui réunit en 910 les duchés de Capoue et de Bénévent, et qui conquit la Pouille sur les Grecs; — Landolfe VIII (ou VI), qui régna sur Capoue dès 1050, fut chassé de cette ville par les Normands en 1062, et régna depuis sur Bénévent. Il mourut en 1077, et en lui s'éteignit la race des princes lombards de Bénévent.

LANDON (C.-P.), peintre et littérateur, conservateur des tableaux du Musée, né vers 1760, mort en 1826. Outre quelques tableaux estimés, on a de lui plusieurs ouvrages : *Annales du Musée et de l'École moderne des Beaux-Arts*, 1801-17, 29 vol. in-8; *Vie et œuvres des peintres les plus célèbres*, 1803-17, 22 vol. in-4; *Description historique de Paris et de ses édifices*, avec un *Précis historique* par Legrand, 1806-9, 12 vol. in-8; *Galerie des hommes les plus célèbres*, contenant des portraits au trait et des notices, 1805-8, 13 vol. in-12; *Recueil des ouvrages de peinture et de sculpture qui ont concouru pour les prix décennaux*, 1816, in-8.

LANDRECY ou LANDRECIES, ville de France, ch.-l. de canton (Nord), sur la Sambre, à 17 kil. O. d'Avesnes; 3,679 hab. Genièvre, chandelles, bouteilles. Commerce : dépôt de charbon de Charleroi et d'ardoises de Fumay. — François I la prit sur les Impériaux. Cédée à la France en 1659, elle fut fortifiée par Vauban. Elle résista au prince Eugène en 1712; fut prise par les Autrichiens en 1794, mais reprise la même année par les Français.

LANDRI ou LANDRY, seigneur de la cour de Chilpéric, roi de Neustrie, était l'amant de la reine Frédégonde, et fut soupçonné d'avoir tué Chilpéric à l'instigation de cette princesse. Il fut maire du palais pendant la minorité de Clotaire II, fils de Chilpéric, et défendit ce prince contre son cousin Childebert, roi d'Austrasie, qu'il battit en 593.

LANDRI (saint), évêque de Paris, signala sa bienfaisance dans la famine de 651, et fonda l'Hôtel-Dieu. On le fête le 10 juin.

LANDRIANO, village du royaume Lombard-Vénitien, à 15 kil. N. E. de Pavie; 1,800 hab. Combat entre les Français et les Impériaux, commandés par Antoine de Lève (1529); ces derniers furent vainqueurs.

LANDSBERG, ville des États prussiens (Brandebourg), à 62 kil. N. E. de Francfort, sur la Wartha; 8,750 hab. Papier, drap, lainages, cotonnades, etc. Navigation active, commerce. — Il y a plusieurs autres Landsberg, entre autres une ville murée de Bavière (Isar), sur le Lech, à 50 kil. S. O. de Munich; 3,000 hab.

LAND'S-END ou CAP FINISTERRE, *Bolerium prom.*, cap d'Angleterre (Cornouailles), forme l'ex-

63*

trémité la plus occidentale de l'Angleterre, par 8° 51' long. O., 50° 6' lat. N.

LANDSER, jadis *Lands-Ehre*, c.-à-d. *honneur du pays*, bourg de France, ch.-l. de canton (Haut-Rhin), à 8 kil. S. E. de Mulhouse; 700 hab. Jadis ch.-l. d'une seigneurie de la maison de Habsbourg.

LANDSHUT, ville murée de Bavière (Isar), à 60 kil. N. E. de Munich; 8,000 hab. Château dit le Bâtiment-Neuf; église de St-Martin dont le clocher a 152 mètres; université long-temps célèbre (transférée en 1826 à Munich); bibliot. de 10,000 vol.; amphithéâtre, laboratoire chimique, etc. Industrie; aux env., vieux château de Trausnitz.— Les Français l'ont prise en 1796, 1800, 1805 et 1809.

LANDSHUT, ville des Etats prussiens (Silésie), à 45 kil. O. de Reichenbach; 3,100 hab. Commerce de toiles, lycée avec bibliothèque.

LANDSKRON, nom commun à 2 villes des Etats autrichiens: l'une en Bohême, à 50 kil. E. de Chrudim; 2,800 hab.; — l'autre en Galicie, à 14 kil. O. de Myslenicze; 2,700 hab. Château.

LANDSKRONA, ville forte de Suède, à 22 kil. S. d'Helsingborg, sur l'OErsund; 3,800 hab. Citadelle, port. Gants, savon, etc. Souvent prise et reprise par les Danois et les Suédois; elle appartient aux derniers depuis 1677.

LANDSTURM. *Voy.* LANDWEHR.

LANDWEHR, c.-à-d. *défense du pays*. On nomme ainsi en Prusse et dans divers états de l'Allemagne une partie de la population qui est armée pour servir d'auxiliaire aux troupes régulières, dans le cas d'une invasion étrangère. On appelle *landsturm* en Suisse et dans quelques pays une levée en masse, qui est plus étendue encore que celle de la *landwehr*, et qui comprend tous les hommes en état de porter les armes.

LANDY. *Voy.* LANDIT.

LANE-END, ville d'Angleterre (Stafford), à 7 kil. S. E. de Newcastle-under-Lyne; 5,000 hab. Poterie. Commerce actif.

LANFRANC, archevêque de Cantorbéry, né à Pavie en 1005. Il enseigna d'abord le droit à Pavie, puis à Avranches; il entra ensuite dans l'abbaye du Bec, 1042, et fit bientôt de cette abbaye une des écoles les plus célèbres de l'Occident pour les lettres et les études théologiques. Devenu conseiller intime du duc de Normandie, Guillaume-le-Bâtard, il en obtint l'abbaye de St-Etienne de Caen, et enfin l'archevêché de Cantorbéry lorsque ce prince eut fait la conquête de l'Angleterre. Lanfranc contribua puissamment à répandre le goût des études dans ce pays encore barbare, bâtit des églises, fonda et dota des hôpitaux, et tint plusieurs conciles. Après la mort de Guillaume I, il couronna son fils Guillaume-le-Roux, alors âgé de 13 ans, et éclaira le jeune prince de ses conseils. Il mourut en 1089, universellement respecté. Lanfranc était fort habile dans la dialectique, et il eut de vives disputes avec Bérenger sur la transsubstantiation. Il a laissé des écrits théologiques. Ses *Œuvres* ont été publiées par dom Luc d'Achery, Paris, 1648.

LANFRANC (Jean), peintre italien, né à Parme en 1581, mort en 1647, élève des Carrache, a excellé à peindre les coupoles. Le Musée possède 4 de ses tableaux: *Agar dans le désert*, *Saint Pierre*, *Saint Paul* et *Saint Augustin*. Il a gravé à l'eau-forte la *Bible de Raphaël*, 1607, in-4.

LANGEAC, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 23 k. S. E. de Brioude; 3,109 hab. Houille, antimoine, pierres meulières, etc. Beau pont sur l'Allier.

LANGEAIS, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 22 kil. N. E. de Chinon, près de la Loire; 2,840 hab. Vieux château. Toiles, tuileries, melons renommés. C'est dans cette ville que furent mariés Charles VIII et Anne de Bretagne.

LANGELAND (c.-à-d. *longue terre*), île du Danemark, dans la Baltique, entre celles de Seeland, Laaland et Fyen: 50 kil. sur 9 environ; 11,500 hab. Ch.-l., Rudkiobing.

LANGENAU, nom d'un grand nombre de villes d'Allemagne, dont les deux principales sont: 1° dans le roy. de Wurtemberg (Danube), à 16 kil. N. E. d'Ulm; 3,800 hab.; 2° dans les Etats autrichiens (Bohême), à 41 kil. N. E. de Biczow; 2,400 hab.

LANGENAU, ville de Valachie. *Voy.* KIMPOLUNG.

LANGENBIELAU, ville des Etats prussiens (Silésie), à 9 kil. S. de Reichenbach, se compose de trois villages très rapprochés; 7,000 hab. Etoffes de laine, mousselines, indiennes, etc.

LANGENBOURG, ville du royaume de Wurtemberg (cercle de l'Iaxt), à 22 kil. N. E. de Hall; 900 hab. Résidence des princes de Hohenlohe-Langenbourg.

LANGENDORF, ville de Transylvanie. *Voy.* HOSZUFALU.

LANGENSALZA, ville des États prussiens (Saxe), à 26 kil. N. O. d'Erfurt, sur la Salza; 6,000 hab. Société d'agriculture, établissement d'instruction: scieries, lainage, etc.; grains, eau-de-vie; commerce de transit avec Lubeck, Hambourg, Brême.— Les Prussiens y défirent en 1760 les Français et les Saxons.

LANGEZWAAG, ville de Hollande (Frise), à 7 kil. N. E. de Heerenveen; 5,100 hab.

LANGHEMARK, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 9 kil. N. O. d'Ypres; 4,700 hab.

LANGHOLM, ville d'Écosse (Dumfries), à 60 kil. N. E. de Dumfries; 2,400 hab. Beau pont sur l'Esk. Sellerie, bas de coton.

LANGLÉ (François-Marie), compositeur, né en 1741 à Monaco, d'une famille originaire de France, mort en 1807, fut l'élève de Caffaro et de Léo (à Naples), vint à Paris en 1764, se fit remarquer par des morceaux composés pour les concerts spirituels, devint en 1784 professeur de chant à l'école royale de chant et de déclamation, et fit la musique de plusieurs opéras dont le plus connu est *Corisandre*, 1791. Il forma des élèves distingués, entre autres Dalayrac. — Son fils, M. Ferdinand Langlé, s'est fait connaître comme un de nos plus spirituels auteurs dramatiques.

LANGLÈS (L.-Matthieu), orientaliste, né en 1763 à Péronne, mort en 1824 à Paris, étudia profondément la plupart des langues de l'Orient, fut nommé professeur de persan et de malais à l'école spéciale des langues, et conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Il a traduit les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, 1787, des *Fables et Contes indiens*, 1790; a publié le *Dictionnaire tartare et français*, rédigé par le père Amiot, 1790; les *Monuments anciens et modernes de l'Indostan*, 1821, 2 vol. in-fol., et une foule d'autres savants ouvrages sur les langues orientales.

LANGLEY (Edmond de). *Voy.* YORK.

LANGNAU, bourg de Suisse (Berne), à 25 kil. E. de Berne; 4,400 hab. Toiles, tanneries, fromages.

LANGOBARDI, peuple ancien. *Voy.* LOMBARDS.

LANGOGNE, ch.-l. de canton (Lozère), à 36 kil. N. E. de Mende; 2,750 hab. Martinets à cuivre.

LANGON, ch.-l. de canton (Gironde), à 14 kil. N. de Bazas; 1,640 h. Charmante position. Industrie. Vins dits de *Grave*. Pont suspendu sur la Garonne.

LANGONNET, ville du dép. du Morbihan, à 40 kil. O. de Pontivy; 3,432 hab. Haras.

LANGRES, *Andomatunum*, puis *Lingones*, ch.-l. d'arr. (H.-Marne), à 31 k. S. S. E. de Chaumont, sur une montagne, près de la Marne. Évêché. Trib. de 1re instance; collége communal. Cathédrale, belle promenade, bibliothèque; coutellerie renommée, vinaigre, bougies. Commerce de meules à émoudre et de pelleteries.— Anc. cap. des *Lingones*. Patrie de Sabinus et d'Éponine, de Diderot, Roger, St-Allais. Prise et brûlée par les Vandales (407), par Attila (451)

ch.-l. d'un comté jusqu'en 1179. Acquise alors par Hugues III, duc de Bourgogne, qui la donna à Gautier, son oncle, évêque de Langres; érigée en duché-pairie par Louis VII, en faveur de celui-ci et des évêques ses successeurs; fortifiée en 1362, et depuis par Louis XI et François I. Ses fortifications, qui étaient en ruines, ont été récemment relevées.— L'arrond. a 10 cantons (Auberive, Bourbonne, Fayl-Billot, La Ferté-sur-Amance, Longeau, Montigny-le-Roi, Neuilly-sur-Suize, Prauthoy, Varennes, plus Langres), 209 communes, et 100,523 hab.

LANGUEDOC, un des grands-gouvernements de la France avant la révolution, et le plus vaste après celui de Guyenne-et-Gascogne, avait pour bornes: au S. E. la Méditerranée, à l'E. le Rhône qui le séparait de la Provence, du Comtat Venaissin, du Dauphiné; au N. le Forez; au S. O. le Roussillon et le comté de Foix (qui le séparaient de l'Espagne); à l'O., l'Auvergne, le Rouergue avec le Quercy, l'Armagnac, le Comminges, le Conserans. Capitale, Toulouse. On y distinguait le Languedoc proprement dit et les provinces annexes. Celles-ci sont: le Vivarais, le Vélay, le Gévaudan, dans la partie N.; l'*Albigeois et le* Quercy languedocien, à l'O. et plus au S. Dans le Languedoc proprement dit, on distinguait: 1° le Bas-Languedoc (diocèses d'Uzès, de Nîmes, d'Alais, de Montpellier); 2° le Haut-Languedoc (diocèses de Toulouse, Comminges languedocien, Lauraguais, Sault, Carcassez, Rasez); 3° *le Littoral* méditerranéen (diocèses d'Agde, de Béziers, de Narbonne). Ce pays forme aujourd'hui les départements de l'Ardèche, de l'Aude, du Gard, de la Haute-Garonne, de l'Hérault, de la Haute-Loire, de la Lozère et du Tarn. Forme très irrégulière. Le pays est traversé par une chaîne de montagnes à peu près parallèle au cours du Rhône et aux côtes de la Méditerranée, qui comprend les *Cévennes* et les monts du Vivarais. Rivières: *partie de* la Loire, du Rhône et de la Garonne; plus l'Ardèche, l'Ouvèze, le Gard, l'Allier, le Lot, le Tarn, l'Aude, l'Orb, l'Hérault. Climat varié suivant les hauteurs, chaud et délicieux en approchant de la mer. Grande fertilité, plantes du midi dans les lieux bas, pâturages et belles forêts dans les montagnes.—*Le* Languedoc correspond en grande partie à la première Narbonnaise des Romains, habitée par les Volces. Vers la fin de l'empire romain, cette province portait le nom de *Septimanie*, à cause des sept villes principales qu'on y remarquait (*Voy.* SEPTIMANIE). Les Wisigoths, qui s'en emparèrent au Ve siècle, lui donnèrent un moment le nom de Gothie. Dans le VIIIe siècle les Sarrasins l'occupèrent un instant; mais ils en furent chassés par Charles Martel, Pépin et Charlemagne. Le Languedoc forma dès lors sous la domination des Francs le duché de Septimanie; ce duché devint bientôt indépendant: au Xe siècle il se confondit avec le comté de Toulouse (*Voy.* TOULOUSE). A l'époque de la croisade contre les Albigeois, le comte Amaury de Montfort, à qui le comté avait *été* dévolu, le céda au roi de France Louis VIII, cession qui fut confirmée en 1229 par un traité entre Raymond VII, héritier des anciens comtes de Toulouse, et saint Louis. Ce dernier mit son frère Alphonse en possession du Languedoc: mais Alphonse étant mort sans enfants, la province fut réunie au domaine de la couronne sous Philippe-le-Hardi (*1271*). C'est à partir de cette époque que l'on employa pour désigner cette province le nom de Languedoc, nom qui s'étendait d'abord à tous les pays où l'on parlait la langue d'*oc* (ou langue toulousaine), par opposition aux pays situés au nord de cette contrée et où l'on parlait la langue d'*oïl* (ces deux mots *oc* et *oïl* sont les deux manières dont s'exprimait le mot *oui* dans les deux langues).

LANGUEDOC (canal du). *Voy.* MIDI (canal du).

LANGUE D'OIL. *Voy.* la fin de l'art. LANGUEDOC.

LANGUET (Hubert), diplomate et publiciste, né en 1518, en Bourgogne, mort en 1581, passa de bonne heure en Allemagne, s'y lia avec Camerarius et Mélanchthon et embrassa la réforme. L'électeur de Saxe l'employa dans plusieurs négociations et l'envoya en France. Il se trouvait à Paris à l'époque de la Saint-Barthélemy, et sauva plusieurs victimes au péril de sa vie. On a de lui, entre autres ouvrages, un traité devenu célèbre à cause de la hardiesse des idées: *Vindiciæ contra tyrannos*, publié sous le nom de *Junius Brutus*, 1579, traduit en français par François Etienne, sous ce titre: *De la puissance légitime du prince*. Il y discute les cas où l'insurrection devient légitime.

LANGUET DE GERGY (J.-B.-Joseph), curé de Saint-Sulpice, né à Dijon en 1675, mort à Paris en 1750, obtint sa cure en 1714 et fit achever l'église de Saint-Sulpice dont la construction, commencée depuis 1646, avait été interrompue pendant plus de 50 ans. Il réussit à rassembler les fonds nécessaires à cette grande entreprise, en stimulant le zèle de ses paroissiens et en employant même quelquefois d'ingénieux subterfuges. Les constructions furent achevées en 1745. Languet se fit chérir par son inépuisable charité et par ses bonnes œuvres. — Son frère, J.-Joseph Languet, évêque de Soissons, puis de Sens, prit une part fort active aux querelles religieuses de l'époque, et fut un grand adversaire des Jansénistes. Il était, on ne sait pourquoi, de l'Académie Française; il eut pour successeur Buffon, qui, à sa réception, ne dit pas un mot de lui.

LANISCAT, ville de France (Côtes-du-Nord), à 5 kil. de Rostrenen; 3,141 hab.

LANJARON, ville d'Espagne (Grenade), à 35 kil. S. E. de Grenade; 3,350 hab.

LANJUINAIS (le comte J.-Denis), député et pair de France, né à Rennes en 1753, mort à Paris en 1827, fut reçu avocat par dispense d'âge à dix-huit ans, obtint au concours la chaire de droit ecclésiastique à Rennes à 21 ans, et joignit pendant quelque temps la pratique du barreau à l'enseignement. Il fut nommé en 1789 par le tiers-état de Rennes député aux États-Généraux, prit une part active aux délibérations de l'assemblée, et travailla surtout à la rédaction de la constitution civile du clergé; cependant il parla contre le décret qui déclarait tous les biens du clergé biens nationaux. Porté à la Convention en 1792, il y lutta courageusement contre les Jacobins; s'éleva avec force contre les massacres de septembre; réclama pour Louis XVI, lors du procès du roi, les garanties dues à tout accusé; fut lui-même décrété d'accusation et mis en état d'arrestation; mais parv. à s'échapper et se réfugia à Rennes, où il resta caché 18 mois. Il fut rappelé à la Convention en 1795 et en fut nommé président. En l'an IV, il fut porté au Conseil des Anciens par 73 départements, et, par une singulière vicissitude, il ne fut pas renommé l'année suivante. Il fut appelé au Sénat en 1800, s'y prononça contre l'établissement du consulat à vie, et n'en fut pas moins créé plus tard comte de l'empire. En 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon, et fut nommé pair par Louis XVIII. — Lanjuinais se montra constamment l'adversaire des priviléges et le défenseur des libertés publiques. On a de lui une foule de disc. et opinions prononcés dans les div. assemblées politiques, et plus. écrits, dont le plus connu est: *Constitutions de la nation franç.*, avec un *Essai historique*, 1819: c'est l'ouvrage le plus complet qui eût paru jusque là sur notre droit constitutionnel. Il s'occupa surtout des affaires ecclésiastiques, et porta dans ces matières l'esprit janséniste dont il était imbu: son *Appréciation des trois Concordats* est à l'*Index*.

LANMEUR, ch.-l. de cant. (Finistère), à 15 kil. N. E. de Morlaix; 2,650 hab. Commerce de grains.

LANMEZAN, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées),

à 19 kil. N. E. de Bagnères de Bigorre, 1,250 hab.

LANNEAU (P.-A.-Victor DE), célèbre instituteur, né en 1758, mort en 1830, entra jeune dans la congrégation des Théatins, fut professeur au collége de Tulle, puis vicaire épiscopal à Autun (1791); il quitta l'état ecclésiastique dès qu'il le put, dev. maire d'Autun et député à l'Assemblée législative, puis vint se fixer à Paris et y fonda en 1798, dans les bâtiments alors abandonnés de l'ancien collége de *Sainte-Barbe*, une institution qui devint bientôt la plus florissante de la capitale. Inquiété sous la Restauration, il se vit obligé de mettre son établissement sous un nom emprunté. Lanneau avait su à la fois se faire chérir et respecter de ses élèves. Les Barbistes ont, après sa mort, formé entre eux une association qui a pour but de continuer son œuvre en faisant prospérer la maison qu'il a fondée.

LANNES (Jean), duc de Montebello, l'un des plus intrépides généraux français, né en 1769 à Lectoure (Guyenne), était fils d'un simple garçon d'écurie, et fit d'abord l'état de teinturier. Il s'enrôla en 1792 comme volontaire, obtint par son courage un avancement rapide, fut nommé colonel dès 1795; se signala surtout en Italie, où il servit sous Bonaparte; fut fait général de brigade en 1797, et eut une part brillante à la prise de Mantoue et à la bataille d'Arcole. Il accompagna Bonaparte en Égypte, revint avec lui et le seconda au 18 brumaire. Envoyé de nouveau en Italie en 1800, il se couvrit de gloire à Montebello (juin 1800), et quelques jours après contribua puissamment à la victoire de Marengo. Dès qu'il fut empereur, Napoléon le créa maréchal de l'empire et duc de Montebello. Dans la campagne d'Allemagne (1805-1806), Lannes commanda l'avant-garde et rendit les plus grands services dans les batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland; mais il fut blessé mortellement à celle d'Essling (22 mai 1809), et expira peu de j. après. Son corps fut transporté au Panthéon. On a surnommé Lannes *le Roland moderne*.

LANNILIS, ch.-l. de cant. (Finistère), à 14 kil. E. de Lesneven; 3,094 hab. Poteries de terre.

LANNION, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 70 kil. N. O. de Saint-Brieuc; 5,461 hab. Grand commerce en grains, bestiaux et chevaux. — L'arr. de Lannion a 7 cant. (Lézardrieux, Perros-Guirec, Plestin, Plouaret, La Roche-Derrien, Tréguier, plus Lannion), 63 communes et 107,229 hab.

LANNOY, ch.-l. de cant. (Nord), à 12 kil. E. de Lille; 1,500 hab. Jadis ville forte. Souvent prise et reprise; appartient à la France depuis 1667.

LANNOY (Charles DE), d'une des plus illustres maisons de Flandre, né vers 1470, se distingua au service de l'Autriche, sous les règnes de Maximilien et de Charles-Quint; fut nommé gouverneur de Tournay en 1521, puis vice-roi de Naples en 1522, et eut le commandement général des armées impériales après la mort de Prosper Colonna en 1523. Lannoy s'immortalisa à la journée de Pavie, où fut vaincu François I, et fit ce prince prisonnier; le roi ne voulut rendre son épée qu'à lui. Lannoy mourut à Gaëte en 1527. — Son fils, Ferdinand de Lannoy, fut à la fois un militaire et un savant distingué: on lui doit de bonnes cartes de la Bourgogne et de la Franche-Comté; on lui attribue l'invention des pièces de montagne.

LA NOUE (François DE), dit *Bras de fer*, fameux capitaine calviniste, né en Bretagne en 1531, entra fort jeune au service; fit d'abord la guerre en Italie et dans les Pays-Bas. Quand les guerres civiles religieuses eurent commencé en France, il se mit à la tête d'un parti de Calvinistes, prit Orléans et d'autres places en 1567, et fut chargé du commandement de La Rochelle. Ayant tenté d'amener les Rochelois à rester en paix avec la cour (1572), il devint suspect à ses coreligionnaires par sa modération, et se vit obligé de passer dans le camp du duc d'Anjou; il préserva ce prince d'un complot formé contre lui par le duc d'Alençon. Mais il se réconcilia bientôt avec le parti réformé, fit de La Rochelle une place redoutable, servit Henri III et le roi de Navarre réunis contre la Ligue, et battit le duc d'Aumale. Envoyé par Henri IV avec le titre de lieutenant-général contre le duc de Mercœur en Bretagne, il périt au siége de Lamballe en 1591. On a de La Noue des *Discours politiques et militaires* Bâle, 1587, in-4, espèce de mémoires qui renferment des faits intéressants; et des *Remarques* sur l'*Histoire* de Guichardin, en marge de la traduction française de Chomedey, Paris, 1568. — Son fils, Odet de La Noue, servit sous Henri IV: c'est à lui que Henri dit un jour: « La Noue, il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes; » et en même temps ce bon roi lui remit de riches pierreries. — P. de L., gentilhomme angevin, a donné un *Dict. de Rimes*, 1596.

LANOUE (Jean SAUVÉ, dit), acteur et auteur, né à Meaux en 1701, mort en 1761, débuta dans la tragédie à Fontainebleau en 1742, fut reçu sur-le-champ au Théâtre-Français; fit représenter en 1746, pour le mariage du dauphin, une comédie-ballet, intitulée *Zélisca*, qui réussit à la cour; obtint la place de répétiteur des spectacles des petits appartements et la direction du théâtre du duc d'Orléans à Saint-Cloud. On a de lui, outre *Zélisca*, *les Deux Bals*, 1734; *le Retour de Mars*, pièce de circonstance, 1735; une tragédie de *Mahomet II*, 1739; *la Coquette corrigée*, 1755, comédie; c'est le meilleur de ses ouvrages. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1765.

LANSDOWN, lieu d'Angleterre, dans le comté de Somerset, à 7 kil. de Bath. Il s'y livra une bataille entre les troupes de Charles I et celles du Parlement.

LANSDOWNE (George GRANVILLE, vicomte de). *Voy.* GRANVILLE.

LANSQUENETS (de l'allemand *landsknecht*, serviteur de la terre). On appelait ainsi dans l'origine les valets d'armée qui accompagnaient les *reîtres* ou cavaliers allemands; ces hommes formèrent dans la suite des bandes de soldats mercenaires, presque tous allemands. Charles VIII et Louis XII ont presque toujours eu des lansquenets dans leurs armées. Henri IV en avait aussi à Ivry en 1590.

LANTA, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 17 kil. N. de Villefranche; 1,550 hab.

LANTARA (Sim.-Mathurin), peintre français, né en 1745, près de Montargis, avait reçu de la nature un grand talent; mais son goût pour la paresse et pour la débauche l'empêcha de le porter aussi haut qu'il l'aurait pu; il vécut dans l'indigence, passant la plus grande partie de son temps au cabaret, et mourut à l'hôpital, à peine âgé de 33 ans (1778). Il peignait le paysage, et excellait surtout à représenter les différentes heures du jour.

LAN-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de la province de Kan-sou, sur le Hoang-ho, par 36° 8' lat. N., 101° 34' long. E.

LANTIER (E.-F. DE), écrivain, né en 1736 à Marseille, mort dans la même ville en 1826, servit d'abord dans la cavalerie, puis quitta les armes pour les lettres, et passa la plus grande partie de sa vie à Paris dans la société des gens de lettres et des femmes d'esprit. On a de lui quelques comédies (*l'Impatient*, *le Flatteur*), de jolis contes en vers et en prose; mais il est surtout connu par son *Voyage d'Anténor en Grèce*, 1798, 3 vol. in-8, souvent réimprimé. Ce roman, qu'on a justement surnommé *l'Anacharsis des boudoirs*, est une espèce de supplément à l'ouvrage de Barthélemy; l'auteur y a traité de la partie galante et licencieuse des mœurs grecques. Il a paru à Paris en 1836 une édition compacte des *Œuvres* de Lantier, 1 vol. in-8, à deux colonnes.

LANUVIUM, auj. *Civita Indovina*, ville du Latium, à 24 kil. S. de Rome, sur la voie Appienne. Junon y était particulièrement adorée. Ses habitants reçurent le droit de cité, mais ils gardèrent en même temps leurs coutumes : ils nommaient enc. du temps de Cicéron un dictateur. Pat. d'Antonin.

LANVOLLON, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 24 kil. N. O. de St-Brieuc ; 1,460 hab.

LANZI (l'abbé Louis), savant jésuite italien, né en 1732 à Monte-del-Olmo, près de Macerata, mort à Florence en 1810, était conservateur de la fameuse galerie de cette ville. C'est un des plus grands archéologues et des plus habiles philologues de l'Italie. On lui doit le *Cabinet étrusque*, qu'il disposa dans un ordre admirable, et 28 ouvrages estimés, dont les principaux sont : *Saggio di lingua etrusca, e di altre antiche d'Italia*, etc., Rome, 1789, 3 vol. in-8 ; *De' vasi antichi dipinti, chiamati etruschi*, etc., Florence, 1806, in-8 ; *Storia pittorica della Italia*, Bassano, 1809, 6 v. in-8 ; trad. en franç., 1824.

LAOCOON, prince de la famille royale de Troie, fils de Priam et d'Hécube, était grand-prêtre d'Apollon. La veille de la ruine de Troie, il s'opposa à ce que le cheval de bois construit par les Grecs fût introduit dans les murs, et même il le frappa d'un javelot. Le jour même, tandis qu'il faisait un sacrifice, il fut étouffé, avec ses deux enfants, par deux énormes serpents. Cette fin tragique passa pour une vengeance de Minerve, à qui le cheval de bois était consacré. La mort affreuse de Laocoon a fourni à Virgile le sujet d'un des plus beaux passages de l'*Énéide* (livre II, 201-227) ; c'est aussi le sujet d'un des plus beaux groupes que nous ait légués l'antiquité. Il est attribué à Lysippe ou à Agésandre, sculpteur de Rhodes ; on l'a retrouvé à Rome en 1506.

LAODICE, femme d'Antiochus, un des lieutenants de Philippe, et mère de Séleucus Nicator, qui fut roi de Syrie après la mort d'Alexandre. Celui-ci fit bâtir en son honneur une ville qu'on nomma *Laodicée* (*Laodicæa ad mare*).

LAODICE, sœur et femme d'Antiochus Théos, dont elle eut Séleucus Callinicus et Antiochus Hiérax. Elle fut répudiée en faveur de Bérénice, princesse égyptienne. Reprise bientôt après par ce prince, elle fit périr et son époux et sa rivale pour assurer la couronne à son fils Séleucus (Callinicus). Ptolémée Evergète, roi d'Égypte, la fit mourir, 240 av. J.-C. Elle a donné son nom à *Laodicæa ad Lycum*.

LAODICÉE, *Laodicæa*, nom commun à plusieurs villes de l'Asie ancienne, qui le prirent de diverses princesses du nom de Laodice, leurs fondatrices ou bienfaitrices. Les principales furent : — 1° *Laodicæa ad Lycum*, d'abord *Diospolis*, puis *Rhoas*, auj. *Eski-Hissar*, en Phrygie, au S. O., sur le Lycus, à sa jonction avec le Méandre, célèbre par ses belles laines et son commerce. Fondée par Laodice, sœur d'Antiochus Théos, renversée par un tremblement de terre l'an 65 de J.-C. Prise par les Turcs l'an 1255 ; ruinée par Tamerlan (1402). — 2° *Laodicæa Combusta*, auj. *Ladik*, en Lycaonie, sur un lac au N. O. d'Iconium, dans un terrain volcanique. — 3° *Laodicæa ad mare*, auj. *Latakieh*, en Syrie (Séleucide), près du mont Bélus et de la mer. Vins exquis. Ruines magnifiques. Fondée par Laodice, mère de Séleucus Nicator. — 4° *Laodicæa Scabiosa* ou *ad Libanum*, auj. *Jouschia*, dans la Syrie méridionale, entre le Liban et Héliopolis ; ch.-l. d'un canton qui prend de cette ville le nom de Laodicène.

LAOMÉDON, roi de Troie, fils d'Ilus, et père de Priam, n'est célèbre que par sa mauvaise foi. Neptune et Apollon, chassés du ciel, avaient consenti, moyennant une somme d'argent, à relever les murs de sa ville ; mais l'ouvrage terminé, le roi refusa de tenir sa parole. Apollon se vengea de sa perfidie par la peste, et Neptune par une inondation. L'oracle consulté répondit que les dieux ne pouvaient être apaisés qu'en exposant à un monstre marin la fille du roi, Hésione. Hercule promit de tuer le monstre et de délivrer Hésione, à condition que Laomédon lui accorderait douze de ses plus beaux chevaux ; mais après la victoire d'Hercule, Laomédon se rétracta encore. Alors le héros indigné fit le siége de Troie, la prit et tua le roi avec tous ses fils, à l'exception de Priam qu'il mit sur le trône à sa place.

LAON, *Bibrax* ou *Lugdunum Clavatum* des anciens, *Laudunum* au moyen âge, ch.-l. du département de l'Aisne, à 180 kil. N. E. de Paris, sur le sommet d'une montagne ; 8,238 hab. Ville murée. Ancienne cathédrale, qui date du XII[e] siècle. Tribunal, collége communal ; bibliothèque, dépôt de mendicité. Quelque industrie et commerce. Patrie de Méchain et de Serrurier. — Jadis évêché. Séjour et dernière possession des derniers Carlovingiens : Louis d'Outre-mer y fut cour. en 936 et enfermé en 944 par Hugues. Plus. fois assiégée pendant les guerres entre les Armagnacs et les Bourguignons ; livrée aux Anglais en 1419 par le duc de Bourgogne ; prise par Henri IV en 1594. Combat sanglant et indécis entre Napoléon et le général Blücher les 9 et 10 mars 1814. — L'arrondissement de Laon a 11 cantons (Anizy-le-Château, Chauny, Coucy-le-Château, Craonne, Crécy-sur-Serre, La Fère, Marle, Neufchâtel, Rozoy, Sissonne, plus Laon), 293 communes et 164,114 hab.

LAONNAIS, pays de l'Ile-de-France, à l'extrémité N. E. de ce grand-gouv. Villes : Laon, Crépy-en-Laonnais, Corbigny, Coucy, Prémontré, Notre-Dame-de-Liesse. Auj. partie du dép. de l'Aisne.

LAOS, ville de l'Italie ancienne, sur la côte de Lucanie, et près de celle du Brutium, à l'embouchure de la petite rivière de Laos dans le golfe du Laos (auj. golfe de *Policastro*).

LAOS (roy. de), ancien roy. de la presqu'île au-delà du Gange, entre 15° et 19° lat. N., borné par le Tonquin et la Cochinchine à l'E., par le pays de Siam à l'O. ; avait 870 kil. du N. au S. sur 365 de l'E. à l'O., était traversé par le Maï-kouang, et avait pour capitale Leng, sur le Menam-taï. — Il est auj. divisé entre trois grandes monarchies : les Birmans, l'An-nam et le Siam. Le *Laos birman*, entre le Birma et le Salouen, est le plus important : c'est là que se trouve Leng. — Le *Laos siamois*, très peu connu, comprend le roy. de Zimé et le N. de celui des Lanjans (chefs-lieux, Zimé, Langione). — Le *Laos annamitique* se décompose en roy. du Petit-Laos, ch.-l., Hannieh ; roy. de Tiem, et roy. des Lanjans méridionaux, ch.-l. Sandapoura.

LAO-TSÉE ou **LAO-TSEU**, philosophe chinois, vers 600 ans av. J.-C., un peu antérieur à Confucius. Il enseignait la métempsycose, et prétendait comme Pythagore se rappeler les différents corps d'hommes et de bêtes dans lesquels son âme avait successivement habité. Il est l'auteur d'un livre célèbre que les Chinois mettent au nombre de leurs livres sacrés, *Tao-te-King* (la Raison primordiale), et le fondateur d'une secte nommée *Tao-Tsée*, rivale de celle de Confucius, et qui compte cent millions d'adeptes. M. Abel Rémusat a traduit en français un des principaux livres de cette secte, intitulé : *Livre des récompenses et des peines*, Paris, 1816, in-8. Le même savant a aussi donné des *Mémoires sur la vie et les opinions* de ce philosophe, Paris, 1823. M. Stanislas Julien publie en ce moment (1841) une édition complète des œuvres de Lao-Tsée en chinois et en français. *V.* TAO.

LAOUDEAH, lac de l'état de Tunis, au S. du golfe de Cabès ; 185 kil. sur 40. Eaux salées.

LA PALICE ou **LA PALISSE**, *Palacia*, ch.-l. d'arr. (Allier), à 42 kil. S. E. de Moulins ; 2,250 hab. Tribunal de première instance. Vieux château. Commerce de chanvre, toiles, etc. Cette ville a donné

son nom aux sires de La Palice.—L'arr. de La Palice a 6 cant. (Cusset, Jaligny, Le Donjon, Le Mayet-de-Montagne, Varenne et La Palice), 78 comm. et 73,614 hab.

LA PALICE (Jacques DE CHABANNES, seigneur de), maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, suivit Charles VIII à la conquête de Naples, prit part aux diverses expéditions de Louis XII en Italie, se signala surtout dans la campagne de 1512 contre les confédérés de la Sainte Ligue; fut pour beaucoup dans le gain de la bataille de Ravenne; évacua les provinces vénitiennes en bon ordre, laissant des garnisons à Peschiera, Legnago, Bergame, Bresse, Crémone; fut pris en 1513 à la 2e bataille de Guinegate, mais eut le bonheur de s'échapper; se trouva en 1515 à la prise de Villefranche et à la bataille de Marignan, en 1522 à la journée de la Bicoque; secourut Fontarabie, fit lever le siége de Marseille, et périt glorieusement en 1525 à la défaite de Pavie.

LA PALICE (J.-Fr. DE LA GUICHE, comte de). *Voy.* LA GUICHE.

LA PAUSE (J. DE PLANTAVIT DE), savant, né en 1576, dans le Gévaudan, d'une famille protestante, mort en 1651, abjura de bonne heure, prit les ordres, voyagea, fut employé par Paul V dans ses relations avec Venise, fut aumônier de Marie de Médicis, puis d'Elisabeth de France; devint évêque de Lodève, prit une part très active à la révolte de Gaston et de Montmorency, mais échappa à la mort et se renferma depuis ce temps dans les travaux littéraires. On lui doit un grand *Dictionnaire hébréo-chaldaico-rabbinique*, 3 vol. in-fol., 1644-45.

LA PÉROUSE (J.-Fr. GALAUP DE), navigateur, né en 1741 à Albi, devint en 1780 capitaine de vaisseau après plusieurs campagnes. Envoyé en 1782 en Amérique pour détruire les établissements anglais de la baie d'Hudson, il réussit dans cette mission périlleuse. Il fut en 1785 chargé par Louis XVI d'un voyage de découverte: il partit de Brest avec les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe;* déjà il avait visité les côtes de la Tartarie, du Japon et de la Nouvelle-Hollande, lorsqu'en 1788 on cessa entièrement d'avoir de ses nouvelles. On fit, mais en vain, plusieurs voyages dans le but de rechercher ses traces, et on désespérait de les découvrir, lorsqu'en septembre 1827 le hasard fit découvrir au capitaine anglais Dillon les débris de ses vaisseaux dans une des îles Vanikoro. En 1828, le capitaine Dumont d'Urville visita les lieux et obtint de nouveaux renseignements sur ce célèbre naufrage: il fut dès lors certain que La Pérouse avait péri sur les récifs qui entourent l'île Vanikoro. La relation du voyage de La Pérouse, par Milet de Mureau, a été publiée en 1797, 4 vol. in-4. — On a proposé de nommer *archipel de La Pérouse* le groupe formé par les îles Vanikoro, Andany ou Santa-Cruz, etc., au S. E. de l'archipel de Salomon.

LA PEYRONIE (Fr. GIGOT DE), chirurgien, né à Montpellier en 1678, mort en 1747, fut nommé premier chirurgien du roi (Louis XV) en 1736, suivit ce prince en Flandre, réforma de nombreux abus dans le service de santé militaire, et fit établir en 1731 l'Académie de Chirurgie. Cet homme bienfaisant avait converti son château de Marigny en une espèce d'hospice. Il légua sa fortune presque entière aux établissements qu'il avait fondés. On a de lui, entre autres écrits, des *Recherches sur le siége de l'âme* (il la place dans le corps calleux), dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1741.

LAPIDEI CAMPI. *Voy.* CRAU (LA).

LAPITHES, anc. peuple de Thessalie (*Perrhébie*), sur les bords du Pénée, eut pour rois Ixion et Pirithoüs. Après une rixe célèbre, ils expulsèrent les Centaures (*V.* ce nom), qui forts sans doute de leur cavalerie, finirent par les expulser à leur tour, malgré les efforts de Thésée, et les forcèrent à se réfugier, les uns à Pholoé en Arcadie, les autres au cap Malée (à l'extrémité du Péloponèse). Rien n'est plus fameux en mythologie que l'inimitié et les combats des Lapithes et des Centaures.

LAPLACE (P.-Simon, marquis de), profond géomètre, né en 1749 à Beaumont-en-Auge (Calvados), mort en 1827, fut dès l'âge de 19 ans professeur de mathématiques dans une école militaire, obtint de bonne heure par de savants mémoires la protection de d'Alembert et du président Saron, devint en 1784 examinateur de l'école d'artillerie, fut professeur aux écoles normales et membre de l'Institut dès sa fondation. Après le 18 brumaire, il fut pendant six semaines ministre de l'intérieur; il entra au sénat dès 1799, devint président de ce corps, fut créé pair à la Restauration et conserva cette dignité jusqu'à sa mort. Laplace eut la gloire de compléter l'œuvre de Newton en levant les difficultés que présentait encore l'explication du système du monde par la gravitation universelle; en outre, il popularisa ce système par des écrits aussi élégants que profonds, et mérita comme écrivain d'être admis à l'Académie Française. Ses ouvrages principaux sont: *Théorie du mouvement et de la figure elliptique des planètes*, 1784, in-4; *Exposition du système du monde*, 1796, souvent réimprimée, notamment en 1824, avec un *Précis de l'histoire de l'astronomie; Mécanique céleste*, 1799-1825; *Théorie analytique des probabilités*, 1812, in-4; *Essai philosophique sur les probabilités*, 1814, in-4; et de nombreux *Mémoires*. Ses *Œuvres* ont été réimpr. aux frais de l'État, 1843, etc., in-4.

LAPLACE (P.-Ant. DE), écrivain du XVIIIe siècle, né à Calais en 1707, mort en 1793, se fit connaître par quelques traductions de l'anglais; obtint en 1762 le privilége du *Mercure de France*, qu'il ne conserva que deux ans. Il a donné, sous le titre de *Théâtre anglais* (1745-48, 8 vol. in-12), la première traduction que l'on ait eue des chefs-d'œuvre de la scène anglaise, et a fait représenter une *Venise sauvée*, tragédie imitée d'Otway, 1747. On a encore de lui des romans, un *Recueil d'Epitaphes*, 1782; des *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire*, etc., 1785-90, 8 vol. in-12.

LAPLACE (Franç.-Marie-Joseph DE), humaniste, né en 1757 à Arras, mort en 1823, fut avant la Révolution professeur d'humanités à Louis-le-Grand, et remplaça Guéroult comme professeur d'éloquence à la faculté des lettres en 1810. Il a publié en commun avec Noël plusieurs ouvrages qui ont été utiles aux progrès des études, entre autres: *Conciones poeticæ; Leçons de littérature française, latine, grecque; Manuel du rhétoricien*, etc.

LAPLACETTE (Jean DE), moraliste, surnommé *le Nicole des Protestants*, né en 1639 à Pontac (Béarn), mort en 1718, fut pasteur de l'église d'Orthes, s'expatria après la révocation de l'édit de Nantes, et devint pasteur à Copenhague. On a de lui de *Nouveaux Essais de morale*, Amst., 1692, estimés des Protestants. Tous ses ouvr. sont condamnés à Rome.

LAPLEAU, ch.-l. de canton (Corrèze), à 41 kil. E. de Tulle; 900 hab.

LAPONIE, *Lappland* en suédois, et *Saméanda* en lapon, contrée d'Europe, de toutes la plus septentrionale, par 64°-71° 20' lat. N., et par 12°-40° long. E., se divise aujourd'hui en *Laponie suédoise* à l'O. (68,600 hab.; lieu principal, Wardehuus), et *Laponie russe* (1,200 familles). La Laponie russe forme elle-même deux cercles, Kola et Kémi, l'un compris dans le gouvernement d'Arkhangel, l'autre annexé au grand-duché de Finlande.—La Laponie, située au-delà du cercle polaire, est glacée pendant neuf mois de l'année, mais elle éprouve en été des chaleurs excessives:

l'Wardehuus, on a un jour de six semaines et une nuit d'égale durée. La végétation est peu variée; cependant les mousses, les lichens, divers arbustes à baies y procurent une nourriture tolérable; on cultive quelques céréales. Le renne est la grande ressource des habitants du pays. Les Lapons appartiennent à la race finnoise, mais ils forment une espèce particulière : ils sont très petits (4 pieds, ou 1 mètre 35 centimètres au plus), d'un caractère égoïste, avares, défiants, perfides et très peu civilisés. On les distingue en pasteurs et pêcheurs : ceux-ci surtout sont très misérables et très abrutis. Tous commercent en fourrures, poissons, fromage de renne, jouets d'enfants, etc. Autrefois on distinguait trois Laponies, dites : norwégienne ou danoise, suédoise et russe. La délimitation des deux premières fut la cause d'une guerre au commencement du XVIIe siècle entre Christian IV et Charles IX.

LA POPELINIÈRE (Lancelot VOISIN, seigneur de), noble du Bas-Poitou, né vers 1540, mort en 1608, joua un rôle dans les guerres civiles religieuses, tailla en pièces les Catholiques dans l'île de Ré, 1574; rédigea la protestation contre la décision des états de Blois en 1576, et laissa : *Vraie et entière histoire des derniers troubles* (depuis 1562), Colog., 1571; *Hist. de France de* 1550 *à* 1577, La Rochelle, 1581. Ces ouvr. se distinguent par une modération qui rendit l'auteur suspect à ses coreligionnaires. Il abjura en effet peu av. sa mort.— V. LA POUPLINIÈRE.

LA PORTE (P. DE), porte-manteau d'Anne d'Autriche, fut longtemps (1621-37) l'intermédiaire secret des relations de cette reine avec l'Espagne, la gouvernante des Pays-Bas et la duchesse de Chevreuse; subit la question et fut mis à la Bastille par ordre de Richelieu, sans faire aucun aveu, et fut envoyé en exil à Saumur, 1638-43. De retour à la cour, il fut nommé premier valet de chambre de Louis XIV, et fut quelque temps en faveur auprès de la reine Anne; mais il eut le malheur de lui déplaire par sa franchise, et fut éloigné en 1653. Il mourut en 1680 à 77 ans. On a de lui des *Mémoires* (dans la 2e série de la *Collection de Mémoires* de Petitot et Montmerqué).

LA PORTE (l'abbé Joseph DE), grand compilateur, né à Béfort en 1713, mort en 1779, a donné le *Calendrier historique et chronologique des théâtres de Paris*, 1751-78, 28 vol. in-24; *le Portefeuille d'un homme de goût*, 1770, 3 vol. in-12; *le Voyageur français*, 1765-95, 42 vol. in-12 (il n'a rédigé que les 26 premiers) : *l'Esprit de l'Encyclopédie*, 1768, 5 vol. in-12; une traduction de *Pope*, etc.

LA PORTE (Arnaud DE), ministre de Louis XVI, né en 1737, fut intendant-général de la marine (1783), passa en Espagne en 1789, mais revint, sur l'invitation de Louis XVI, qui le nomma intendant de la liste civile en 1790; devint ainsi le dépositaire et le confident des correspondances les plus délicates, et fit en toute occasion preuve de fidélité et de fermeté, notamment lors de l'arrestation du roi à Varennes. Il périt sur l'échafaud en 1792.

LA PORTE (Ch. DE). *Voy.* MEILLERAIE.

LA PORTE DU THEIL (Fr.-J.-Gab. DE), né à Paris en 1742, mort en 1815, suivit d'abord la carrière des armes; abandonna le service pour les lettres en 1763, fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions, visita l'Italie comme membre du Comité des chartes établi pour la recherche des monuments historiques, rapporta de ce pays 17 ou 18,000 pièces (imprimées dans les *Recherches des chartes, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France*, 1791, 3 vol. in-fol.), et fut un des conservateurs de la Bibliothèque royale. Il a donné beaucoup de *Mémoires* dans les recueils de l'Académie des Inscriptions et de l'Institut, a traduit les *Hymnes* de Callimaque et les *Tragédies* d'Eschyle, a publié avec Rochefort une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs* de Brumoy (sa traduction d'*Eschyle* est le plus bel ornement de ce recueil), et a laissé plusieurs ouvrages inédits ou incomplets. Il avait traduit Pétrone sans rien retrancher des obscénités de cet auteur; mais, sur les conseils d'un ami, il brûla son ouvrage déjà imprimé.

LAPOSTOLLE (Alex.), physicien, né à Maubeuge en 1749, mort à Paris en 1831, fut professeur de physique et de chimie à Amiens, et consacra sa vie à d'utiles recherches sur les applications des sciences. Il inventa, sous le nom de *paragrêle*, un moyen d'empêcher la formation de la grêle.

LA POUPLINIÈRE (Alexandre-J.-Jos. LE RICHE DE), financier bel-esprit, né à Paris en 1691, mort en 1762, fit grand bruit au XVIIIe siècle par son faste, ses dépenses, et par la protection qu'il accorda aux beaux-arts et aux lettres. On a de lui *Daïra*, histoire orientale, et les *Mœurs du siècle*, ouvrages infâmes, qui ne furent tirés qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Ses flatteurs l'appelaient le *Pollion* du siècle. Il fut le premier protecteur de madame de Genlis.

LAPURDUM, aujourd'hui *Bayonne*, ville de la Novempopulanie, chez les *Tarbelli.*—Le nom de *Lapurdum* se retrouve encore dans celui de *Labourd* ou *Lampourdan* donné au pays environnant.

LAQUEDIVES, groupe d'îles et d'îlots de la mer des Indes, sur la côte occidentale de l'Inde en deçà du Gange, et au N. des Maldives, entre 10°-14° 30' lat. N. et 69° 50'-72° long. E. On en compte 19 principales, entre autres Ameni, Kalpeny, Kittan et Chittac. Elles sont régies par un prince vassal des Anglais. Découvertes par Vasco de Gama (1499).

LA QUINTINIE (J. DE), agronome, né en 1626 à Chabanais (Angoumois), mort en 1688, fut d'abord avocat; voyagea en Italie, où il fit des études profondes sur l'agriculture et le jardinage; puis fut choisi par Louis XIV pour dessiner les jardins du palais de Versailles, et mérita d'être nommé parmi les personnages illustres du grand siècle. On a de lui : *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, avec un *Traité sur les orangers*, 1690.

LAR, ville de Perse, dans le Farsistan, ch.-l. du Laristan, à 290 kil. S. E. de Chyraz; 12,000 hab. Fort. Étoffes de soie, armes à feu. Bazars jadis les plus beaux de la Perse, mais en ruines aujourd'hui. Séjour d'un khan censé vassal du beglerbeg du Kerman.— Lar était jadis très florissante; c'était la capitale d'un royaume arabe qui s'étendait depuis les îles Bahraïn jusqu'à celle d'Ormuz; Chah-Abbas, roi de Perse, s'en empara.

LARA, ville d'Espagne, dans la Vieille-Castille, prov. de Burgos, à 25 kil. S. E. de Burgos, près de Salas de los Infantes, sur l'Arlanza; 1,500 hab. Elle a donné son nom à la maison de Lara.

LARA (maison DE), illustre maison de Castille, issue des comtes de Castille, a pour fondateur Ferdinand Gonzalez, comte de Castille et de Lara, mort en 970, qui lui-même descendait, par son père, de Ramire I, roi des Asturies et de Galice (842-850), et, par sa mère, d'anciens seigneurs de Lara. Ferdinand avait pour frère Gonzales Gustios, seigneur de Salas et de Lara, qui fut père des sept *infants* de Lara (*Voy.* ci-après). Après le massacre des sept infants, Gonzalez, fils aîné de Ferdinand, continua la maison de Lara. Suivant une autre tradition, Mudarra, huitième fils de Gonzalez Gustios, aurait été l'héritier du nom de Lara et l'aurait transmis à ses descendants. Quoi qu'il en soit, en 1130, la branche des Lara se subdivisa en deux rameaux : le 1er, dont la tige fut Manrique de Lara, prit le titre de vicomtes de Narbonne; le 2e, dont la tige fut Nonnio (ou Ordogno) Perez de Lara, conserva le titre de comtes de Lara. Ce rameau s'éteignit dans la seconde moitié du XIVe siècle. Les seigneurs de cette

dernière branche jouèrent un grand rôle dans les guerres civiles qui désolèrent la Castille sous les règnes d'Alphonse X, Sanche IV, Ferdinand IV et Alphonse XI; souvent ils disputèrent la couronne à ces princes, et ils furent presque toujours en guerre avec les maisons de Castro et de Haro, qui manifestaient les mêmes prétentions. *Voy.* URRAQUE.

LARA (les sept infants DE). Une chronique espagnole donne ce nom à sept jeunes seigneurs, fils de Gonzalez Gusties, seigneur de Lara et de Salas, frère de Ferdinand Gonzalez, comte de Castille. Un différend étant survenu entre Gonzalez Gusties et Ruy Vélasquez, sire de Bilaren, son beau-frère, pendant les noces de ce dernier, Ruy Velasquez, pour se venger, livra Gonzalez à Almanzor, gouverneur de Cordoue pour Hescham III, qui le retint en prison; puis il attira les sept infants dans une embuscade, près du pic de Moncayo; ils y périrent tous, après avoir fait des prodiges de valeur. Mais Gonzalez, dans sa prison, avait séduit Zaïde, fille d'Almanzor, et en avait eu un huitième fils, Mudarra. Celui-ci, devenu grand, vengea la mort de ses frères dans le sang de Ruy Vélasquez. On place la mort des infants de Lara vers l'an 993; quant au nom d'*infants* qu'on leur donne, on ne peut l'expliquer que par leur jeunesse (car ils n'étaient ni fils, ni petits-fils de roi). Cette légende a fourni à Lope de Véga le sujet d'un drame, souvent imité; elle a été trad. en français par M. Ferdinand Denis, dans ses *Chroniques chevaleresques d'Espagne*, 1839, et mise en scène par M. Mallefille, 1836.

LARACHE, *El Arich* (c.-à-d. *le jardin de plaisance*), *Lixa* ou *Lixus* des anciens, ville maritime de l'état de Maroc (Fez), à 138 kil. N. O. de Fez: de 4 à 5,000 hab. Port à l'embouchure du Lukos, château-fort. Grand marché, commerce médiocre; mosquées. Environs charmants. Quelques auteurs ont prétendu retrouver dans cette ville l'emplacement du jardin des Hespérides. — Larache fut bombardée par les Français en 1765.

LARAGNE, ch.-l. de canton (H.-Alpes), à 34 kil. S. O. de Gap: 900 hab.

LARCHAMP, ville du dép. de la Mayenne, à 9 kil. N. O. d'Ernée; 2,400 hab.

LARCHE, ch.-l. de canton (Corrèze), à 10 kil. S. O. de Brives: 900 hab.

LARCHER (P.-H.), érudit, né à Dijon en 1726, mort à Paris en 1812, cultiva d'abord avec zèle la littérature anglaise, et donna plusieurs traductions de l'anglais, entre autres celles du *Martinus Scriblerus* de Pope (1755); puis il se consacra spécialement à la littérature grecque, et se fit un nom par une traduction complète d'*Hérodote*, accompagnée d'un savant commentaire. Cet ouvrage fut publié en 1786 (7 vol. in-8, ou 8 vol. in-4), et reparut en 1802 avec des additions et des corrections; il est estimé pour la fidélité, mais il est généralement mal écrit. Larcher est aussi connu par les démêlés qu'il eut avec Voltaire, à l'occasion d'un *Supplément à la Philosophie de l'histoire* qu'il publia en 1767 pour réfuter les erreurs contenues dans la *Philosophie de l'histoire* que Voltaire venait de faire paraître. Larcher entra à l'Académie des Inscriptions en 1778, et fut nommé en 1809 professeur de littérature grecque au collége de France.

LARDNER (Nathaniel), ministre dissident anglais, né en 1684 à Hawkherst (Kent), mort en 1768, a laissé un grand nombre d'écrits théologiques qui ont été publiés avec une *Vie* de l'auteur par Kippis, Londres, 1788, 11 vol. in-8. On y distingue : *The credibility of the gospel history* (*Crédibilité de l'histoire évangélique*); et *Témoignage des Juifs et des Païens*; ouvrages estimables, destinés à établir la vérité du Christianisme.

LARECAJA, district de l'Amérique du Sud (Haut-Pérou), dans le dép. de La Paz : 380 kil. sur 90; 20,000 hab. Ch.-l., Zorata. Plusieurs mines d'or.

LAREDO, ville d'Espagne (Burgos), à 20 kil. S. E. de Santander; 3,200 hab. Port, pêcheries.

LA RENAUDIE (G. de Barré ou Barry, seign. de), dit *La Forest*, gentilhomme périgourdin, embrassa le calvinisme, parcourut le midi de la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, pour préparer des fauteurs à son parti, et fut mis à la tête de la conjuration d'Amboise par Condé qui voulait cacher sa participation au complot; mais il fut trahi par un ami et périt d'un coup de feu au moment où il commençait l'exécution de l'entreprise (17 mars 1560). Son cadavre fut pendu sur le pont d'Amboise.

LARES, dieux ou génies domestiques, étaient chargés de protéger chaque maison et chaque famille; on les faisait naître de Mercure et de la nymphe Lara, fille du fleuve Almo. Leurs statues étaient fort petites; on les plaçait au coin du foyer, et on mettait entre elles un chien, symbole d'attachement et de fidélité. On identifie souvent les Lares avec les Mânes des ancêtres de chaque famille. On les confond aussi avec les Pénates; cependant les Pénates paraissent plutôt chargés de dispenser les richesses, et les Lares de les conserver.

LARÉVEILLÈRE-LEPAUX. *Voy.* RÉVEILLÈRE.

LARGILLIÈRE (Nic.), peintre, né à Paris en 1656, mort en 1746. Après avoir étudié à Anvers sous Ant. Goubeau, il passa en Angleterre où il eut du succès à la cour, et se fixa enfin à Paris. Il devint membre, puis chancelier de l'Académie de Peinture. Il excellait dans le portrait et mérita le nom de *Van-Dyck français*. On cite de lui, outre un grand nombre de portraits : le *Repas donné par la ville de Paris à Louis XIV* (en 1687); le *Mariage du duc de Bourgogne*, 1697.

LARI-BENDER ou LAHORA-BENDER, ville du Sindhy, à 130 k. S. O. de Haiderabad, sur la rive droite du Sind, à 40 k. de son embouchure. Jadis grand commerce, aujourd'hui transféré à Koratchi.

LARINO, *Larinum*, ville du roy. de Naples (Sannio), à 32 kil. N. E. de Campobasso; 4,000 hab.

LARIO, dép. du roy. d'Italie, ch.-l., Côme.

LARISSE, nom d'un grand nombre de villes anciennes, toutes fondées par les Pélasges:

LARISSE, auj. *Ienicheher* ou *Larissa*, ville de Thessalie, sur le Pénée, jadis dans la Pélasgiotide. C'est là que Persée tua involontairement son père Acrisius. C'était la capitale du roy. d'Achille. Philippe, père d'Alexandre, y résida quelque temps. Prise l'an 302 av. J.-C. par Démétrius Poliorcète, et en 192 par Antiochus III. C'est là que Philippe V, l'an 197, signa la trêve honteuse qui suivit la bataille de Cynoscéphales. Pompée s'y réfugia après sa défaite de Pharsale. — Auj. c'est encore une ville riche et florissante; elle compte 25,000 hab. Archevêché grec; grand commerce, surtout en vin. Elle souffrit beaucoup pendant les dernières guerres entre les Grecs et les Turcs.

LARISSE, dite *Crémaste* ou *Pensilis* (c.-à-d. *suspendue*), ville de Thessalie, sur un rocher qui s'avance dans la mer, entre Echinus et Antron.

LARISTAN, prov. de Perse, située au S. E. du Farsistan dont elle est souvent considérée comme faisant partie, est bornée au S. et à l'O. par le golfe Persique; 450 kil. sur 160. Ch.-l., Lar. Peu de grains, beaucoup de dattes, climat très chaud, eau rare. La côte est habitée par des Arabes dont les cheikhs sont indépendants et pirates. *Voy.* LAR.

LARIUS LACUS, dans la Gaule Cisalpine, auj. lac de CÔME.

LARIVEY (Pierre DE), poëte dramatique, né à Troyes vers 1550, mort vers 1612. On a de lui un recueil intitulé : *Comédies facétieuses de Larivey, Champenois*, Paris, 1579; Troyes, 1611, 2 vol. in-12. On y trouve *le Laquais*; *la Veuve*; *les Esprits*; *le Morfondu*; *le Jaloux* et *les Écoliers*; *la*

Constances; *les Tromperies* et *le Fidèle*; toutes ces comédies sont écrites d'un style naturel, mais trivial et même quelquefois ordurier. Molière et Regnard ont puisé dans les comédies de P. Larivey.

LARIVIÈRE (Roch LE BAILLIF, sieur de), médecin empirique et astrologue du XVIe siècle, mort à Paris en 1605, était le premier médecin de Henri IV. Ce prince lui fit tirer l'horoscope de Louis XIII. On a de lui : *Discours sur la signification de la comète apparue en Occident*, Rennes, 1557, in-4; le *Demostérion ou Extraits tirés de Paracelse*, 1578, in-4; *Conformité de l'ancienne et moderne médecine, d'Hippocrate à Paracelse*, Rennes, 1592, in-8.

LARNAKA ou LARNICA, *Citium*, ville de l'île de Chypre, à 34 kil. S. E. de Nicosie, sur la côte mérid.; 5,000 hab. Évêché grec. Consuls et marchands européens; port à peu près franc. Près de la ville se trouve le cap *Chiti*, qui rappelle le nom ancien de *Citium*.

LA ROCHE, petite ville du grand-duché de Luxembourg, à 50 kil. S. de Liége; 1,100 hab. Autrefois fortifiée; titre d'un comté dès le Xe siècle. Prise par Louis XIV en 1680.

LA ROCHE, ville des États sardes (Savoie), district de Faucigny, à 20 kil. S. E. de Genève; 2,600 hab.

LA ROCHE (P.-L. LEFEBVRE DE), littérateur, né en Normandie vers 1740, mort en 1806, avait été bénédictin, puis curé de Gremonville dans le pays de Caux. Il vint se fixer à Paris, et se lia intimement avec Helvétius, qui lui légua ses papiers. On doit à La Roche une belle édition des *Œuvres d'Helvétius*, Paris, 1795, 14 vol. in-18; une édition des *Œuvres de Montesquieu*, 1795, 12 vol. in-18, avec des notes d'Helvétius sur *l'Esprit des lois*.

LA ROCHE (Mad. Soph.), romancière allem., née à Kaufbeuren (Souabe) en 1730, morte en 1807, fille d'un médecin nommé Gutermann, se fit de bonne heure remarquer par l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son goût, et fut liée avec les littérateurs les plus distingués, notamment Wieland. Elle épousa un conseiller de l'électeur de Mayence, nommé Frank Lichtenfels, qui transforma son nom en celui de *La Roche*. On a d'elle un assez grand nombre de romans écrits en allemand : *Mademoiselle de Sternheim*, Leipsick, 1771, 2 vol. in-8 (traduit en français par madame de La Fite, 1773); *Contes moraux*; *les Caprices de l'Amour et de l'Amitié*, 1778; *les Soirées de Mélusine*, 1806, etc.

LA ROCHE-AYMON (Charles-Antoine DE), cardinal et archevêque de Reims, né en 1692 à Mainsac près de Limoges, d'une ancienne famille, mort en 1777, fut évêque de Tarbes, archevêque de Toulouse (1740), puis de Narbonne (1752), et enfin archevêque de Reims (1762), ministre de la feuille des bénéfices, et cardinal en 1771. Il dut toutes ces faveurs à son caractère souple et à son esprit conciliant.

LA ROCHE-BERNARD, ch.-l. de cant. (Morbihan), sur la r. g. de la Vilaine, à 25 kil. S. O. de Redon; 1,200 h. Pont en fer. Blé, bois, miel. Jadis titre d'une baronnie, qui fut érigée en duché-pairie en 1663.

LA ROCHE-CANILLAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 17 kil. S. de Tulle; 620 hab.

LA ROCHE-CHALAIS, bourg du dép. de la Dordogne, sur la Dronne, à 25 kil. S. O. de Riberac; 1,100 h.

LA ROCHE-DERRIEN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 14 kil. O. de Lannion; 1,300 hab. Jadis forte et plusieurs fois assiégée. Charles de Blois fut fait prisonnier sous ses murs en 1347.

LA ROCHEFOUCAULD, ch.-l. de cant. (Charente), dans l'ancien Angoumois, à 20 k. N. E. d'Angoulême; 2,600 hab. Ce lieu a donné son nom à l'illustre maison des La Rochefoucauld.

LA ROCHEFOUCAULD (maison DE), illustre famille de France, d'une antique noblesse, commence à être connue dès le XIe siècle, sous le règne du roi Robert. Elle a produit un grand nombre de personnages distingués. — Un des membres de cette famille, François, comte de La Rochefoucauld, eut l'honneur de tenir le roi François I sur les fonts de baptême et de lui donner son nom (1494); depuis lors, l'aîné de la famille a toujours porté le nom de François.

LA ROCHEFOUCAULD (François DE), cardinal, né à Paris en 1558, mort en 1645, fit un voyage à Rome, fut à son retour nommé évêque de Clermont, en 1585, refusa de reconnaître Henri IV jusqu'à sa conversion, fut nommé cardinal en 1607, à cause du zèle qu'il avait mis à faire recevoir en France les actes du concile de Trente, fut transféré en 1613 au siége de Senlis, et devint en 1622 président du Conseil d'État. Il se démit de ses fonctions en 1624 pour s'occuper tout entier de la réforme des ordres religieux, et fonda la congrégation de Sainte-Geneviève.

LA ROCHEFOUCAULD (François, duc de), d'abord connu sous le nom de prince de Marsillac, célèbre écrivain, né à Paris en 1605 ou 1613, se signala en diverses occasions par son courage, mais se fit surtout remarquer par une profonde connaissance des hommes et par son esprit d'intrigue. Épris de la duchesse de Longueville, il entra, pour lui plaire, dans le parti des Frondeurs. Cependant il n'y joua qu'un rôle fort secondaire. Rentré en grâce, il fut fait par Louis XIV chevalier des ordres du roi (1661), puis gouverneur du Poitou. Il passa sa vieillesse dans l'intimité de madame de La Fayette et de madame de Sévigné, et mourut en 1680. Il a laissé des *Mémoires sur le règne d'Anne d'Autriche*, 1662 (publiés plus complétement par Renouard, 1817), et un livre de *Maximes*, imprimé pour la première fois en 1665 sous le titre de *Réflexions et sentences, ou Maximes morales*. Ce petit ouvrage a fait la réputation de son auteur, tant à cause de la perfection du style que pour la hardiesse des paradoxes : on y prétend que l'amour-propre ou l'amour de soi est le seul mobile de toutes les actions humaines : c'était une opinion assez naturelle chez un homme qui avait vécu dans les cours. Égoïste, ambitieux, intrigant, libertin, Larochefoucauld n'a que trop souvent appliqué ses désolantes maximes. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1825, in-8, en 1844, in-18 (par Aimé Martin), etc.

LA ROCHEFOUCAULD (Louis-Alexandre DE) né en 1735, mort en 1792, protecteur éclairé des sciences et des lettres, fut membre de l'Assemblée des notables et des États-Généraux de 1789, fit partie de la minorité de la noblesse qui se réunit au tiers-état, se montra partisan modéré de la révolution, et n'en fut pas moins victime des Jacobins. Il fut arrêté et massacré à Gisors le 14 septembre 1792.

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (François-Alexandre-Frédéric, duc de), né en 1747, mort en 1827, fut grand-maître de la garderobe sous Louis XV et sous Louis XVI, puis député aux États-Généraux (1789); se montra dévoué au roi, et en même temps zélé pour les intérêts du peuple. Il eut part au rappel de Necker après la prise de la Bastille, défendit le roi après la fuite de Varennes, et fut un des membres les plus actifs du club des Feuillants. Nommé commandant militaire de Rouen après la clôture de l'assemblée, il offrit un asile à Louis XVI, qui le refusa, et fut destitué après le 10 août (1792). Il alla visiter alors les États-Unis. Rentré en France après le 18 brumaire, il s'occupa d'entreprises philanthropiques, fonda beaucoup de manufactures, créa l'école des arts et métiers dont il avait déjà donné un modèle dès 1780, fit faire dans son château de Liancourt les premiers essais de la vaccine, et contribua de tout son pouvoir à la propagation de cette importante découverte; il fut aussi un des protecteurs de l'enseignement mutuel. Il entra à la Chambre des Pairs en 1814. Attaché aux idées libérales, il fut disgracié par Charles X, et

renvoyé de divers postes philanthropiques qu'il remplissait gratuitement. Connu longtemps sous le seul nom de Liancourt, il avait pris le titre de duc de La Rochefoucauld après la mort de son cousin, Louis-Alexandre. On lui doit, entre autres ouvrages : *Voyage dans les États-Unis*, 1800, in-8; *Des Prisons de Philadelphie*, 1796, in-8. Sa vie a été écrite par le comte Frédéric Gaëtan de La Rochefoucauld, 1827.

LA ROCHE-GUILHEM (mademoiselle DE), romancière du XVIIe siècle, morte en 1710, était protestante, et quitta Paris pour se retirer en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes. Elle a écrit nombre de romans dans le genre de ceux de mademoiselle de Scudéry: *Astérie ou Tamerlan*, 1675; *Histoire des guerres civiles de Grenade*, 1683; *le Grand Scanderberg*, 1688; *Histoire des Favorites*, etc.

LA ROCHE-GUYON, petite ville de France, dans l'ancien Vexin français (Seine-et-Oise), à 17 kil. de Mantes, sur la Seine; 900 h. Jadis forte; haute tour. Titre d'un duché-pairie, créé en 1621 en faveur de François de Silly, puis rétabli en 1643 en faveur de Roger Duplessis, seigneur de Liancourt. C'est au château de La Roche-Guyon que Louvois signa, dit-on, la révocation de l'édit de Nantes.

LA ROCHEJAQUELEIN (Henri DE), fameux chef vendéen, né près de Châtillon-sur-Sèvre en 1773, était fils du marquis de La Rochejaquelein, colonel de cavalerie, qui émigra. Il fit partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Après le 10 août 1792, il se retira dans la terre de Clisson, près de son ami Lescure; mais les Vendéens lui ayant offert le commandement de leurs troupes (1793), il l'accepta. Il courut rejoindre Bonchamp et d'Elbée, se signala à la bataille de Fontenay, 24 mai 1793, entra le 9 juin dans Saumur, préserva les Vendéens d'une déroute complète à la bataille de Luçon, vainquit à Chantonnay, et prit part à l'affaire désastreuse de Chollet. Il fut proclamé général en chef après la mort de Lescure, et, bien qu'âgé seulement de 22 ans, il donna les preuves d'un talent supérieur : il battit deux fois les troupes républicaines aux environs d'Antrain; occupa Laval, La Flèche, Le Mans; forcé dans cette dernière ville, il passa la Loire, et se retrancha dans la forêt de Vézin. Il fut tué, le 4 mars 1794, au combat de Nouaillé près de Chollet. On a retenu sa harangue à ses soldats lorsqu'ils lui déférèrent le commandement: « Si je recule, tuez-moi; si j'avance, suivez-moi; si je meurs, vengez-moi. »

LA ROCHEJAQUELEIN (Louis DE), frère puîné du précédent, 1777-1815, émigra à 12 ans, rentra en France en 1801, fut un des premiers à reconnaître les Bourbons en 1814, suivit Louis XVIII à Gand, revint par mer en Vendée où il essaya en vain d'organiser une insurrection contre le gouvernement des Cent-Jours, et périt au combat des Mathes, en 1815. — De la famille de La Rochejaquelein il ne reste plus auj. que le général Auguste, comte de La Rochejaquelein, frère des précédents, et le marquis Henri, créé sénateur le 31 déc. 1852.

LA ROCHE-SERVIÈRE, ch.-l. de canton (Vendée), à 28 kil. N. de Bourbon-Vendée; 500 hab.

LA ROCHE-SUR-YON, ville de France. *Voy.* BOURBON-VENDÉE.

LA ROMANA (le marquis DE), général espagnol, né à Palma en 1761, eut part aux campagnes de 1792 et 1794 contre la France, devint général en 1795, fut envoyé par l'Espagne, en 1807, pour seconder Napoléon en Allemagne, mais l'abandonna et négocia avec les Anglais qui le ramenèrent avec son corps d'armée en Espagne. Il obtint quelques succès contre les troupes françaises, et il allait se joindre à Wellington, quand il mourut, en 1811.

LAROMIGUIÈRE (Pierre), professeur de philosophie, né en 1756 à Lévignac (Rouergue), mort en 1837, entra dans la congrégation de la Doctrine; enseigna les humanités, puis la philosophie dans différents colléges de son ordre, notamment au collége de l'Esquile à Toulouse (1784); vint à Paris en 1795 pour assister aux leçons des écoles normales, se lia étroitement avec Garat, fut associé de l'Institut (classe des sciences morales) dès sa fondation, entra au tribunat, mais renonça bientôt aux fonctions politiques pour se livrer tout entier à ses études, enseigna quelque temps au Prytanée (collége de Louis-le-Grand), et fut en 1811 nommé professeur de philosophie à la Faculté des Lettres Il obtint dans ses cours un grand succès, qu'il devait à la clarté de son style et à la grâce de sa parole; cependant au bout de deux ans il quitta sa chaire pour n'y plus remonter. Il fut nommé bibliothécaire de l'Université. On a de Laromiguière: *Paradoxes de Condillac* (1805), et *Leçons de philosophie sur les principes de l'intelligence ou sur les causes et les origines des idées* (2 vol. in-8, 1815-17, souvent réimprimés); c'est la reproduction d'une partie de son cours. S'éloignant de Condillac, dont il avait d'abord été le disciple pur, Laromiguière nie que tout se réduise dans l'homme à la sensation; outre la sensibilité, il admet l'activité, qui est mise en jeu par le sentiment; il distingue quatre manières de sentir : sensation, sentiment de l'action des facultés de l'âme, sentiment de rapport, sentiment moral, et montre comment l'activité, s'appliquant à ces quatre sortes de sentiments, en tire toutes nos idées. Un anonyme a proposé en 1841 un prix pour le meilleur mémoire sur Laromiguière; M. Saphary a remporté le prix.

LA ROQUE, nom d'un grand nombre de bourgs de France, dont le plus important est *La Roque-Timbaut*, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 7 kil. S. d'Agen; 1,300 hab.

LA ROQUE (Gil-André DE), héraldiste, né près de Caen en 1597, mort en 1687, s'est fait un nom par ses ouvrages sur les généalogies et le blason. Il a laissé entre autres ouvrages : *Histoire généalogique de la maison d'Harcourt*, Paris, 1662, 4 vol. in-fol.; *Traité du blason*, Paris, 1673, 1681, in-12; *le Blason des armes de la maison royale de Bourbon*, 1626, in-fol. (rare).

LA ROQUE (Jean DE), né à Marseille en 1661, mort à Paris en 1745, voyagea dans le Levant, et publia : *Voyage de l'Arabie Heureuse, de* 1708 *à* 1713, Paris, 1716; *Voyage de Syrie*, 1722, etc. On lui doit aussi la publication des *Voyages* de d'Arvieux. — Son frère, Ant. de La Roque, obtint en 1721 le privilége du *Mercure de France*, et publia 321 vol. de ce recueil.

LARREY (Isaac DE), historien, né à Lintot près de Bolbec, en 1638, de parents calvinistes, fut obligé à cause de sa croyance religieuse de passer en Hollande, où il obtint le titre d'historiographe des Etats-Généraux. L'électeur de Brandebourg l'appela ensuite à Berlin, où il mourut en 1719. On a de lui : *Hist. d'Auguste*, Rotterd. (Berl.), 1690, ouvr. instructif; *l'Héritière de Guyenne* ou *Hist. d'Éléonore*, 1691; *Hist. d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 1707-13, ouvr. partial, qui fut mis à l'*Index*; *Hist. de France sous Louis XIV*, 1713-16, peu estimée.

LARRONS (îles des). *Voy.* MARIANNES.

LARROQUE (Matthieu DE), ministre protestant, né en 1619 à Leirac, près d'Agen, mort en 1684, était pasteur de l'église de Rouen. C'était un homme plein d'érudition et de jugement. Il soutint une controverse avec Bossuet. On a de lui : *Histoire de l'Eucharistie*, Amsterdam, 1669; *Réponse au livre de M. de Meaux* (Bossuet) *sur la Communion*, 1683; *Nouveau traité de la régale*, 1685. — Son fils, Daniel de Larroque, 1660-1731, abjura après la révocation de l'édit de Nantes. Il se fit mettre en prison pour avoir imputé à l'impéritie des ministres la famine de 1693. On a de lui quelques écrits, entre autres *Vie de Mézeray*, Amsterdam, 1720.

LARS, mot qui signifiait *roi* chez les Étrusques. *Voy.* PORSENNA et TOLUMNIUS.

LARTIUS FLAVUS (T.), consul l'an 501 av. J.-C., fut fait dictateur l'an 499; il est le premier qui ait été revêtu de cette charge. Il vainquit les Fidénates et se démit du pouvoir avant l'époque prescrite.

LA RUE (Ch. DE), jésuite, né à Paris en 1643, mort en 1725, voulait aller en mission au Canada, mais fut retenu par ses supérieurs; prêcha avec succès dans les provinces, à Paris et devant la cour, et fut employé à la conversion des Calvinistes des Cévennes. Il a composé des vers latins fort estimés (*Carminum libri IV*, Paris, 1668), deux tragédies latines (*Lysimachus*, *Cyrus*), et une tragédie en vers français (*Sylla*); des *Panégyriques* et *Oraisons funèbres*; des *Sermons de morale*, dont les plus estimés sont: *le Pécheur mourant*, *le Pécheur mort*, le sermon sur les *Calamités publiques*. On dit que *l'Andrienne* et *l'Homme à bonnes fortunes*, données sous le nom de Baron, sont du P. de La Rue. On lui doit aussi des éditions estimées de Virgile et d'Horace, avec paraphrase et commentaires.

LARUNS, ch.-l. de canton (B.-Pyrénées), à 26 kil. S. E. d'Oléron: 1,890 hab.

LARVES. *Voy.* LÉMURES.

LASA, dite aussi *Callirhoé*, ville de l'Arabie Pétrée (Perée), au S. E. du lac Asphaltite, formait la limite méridionale de la terre de Chanaan.

LA SABLIÈRE (madame DE), dame distinguée par son esprit et sa bienfaisance, est un des ornements du XVII[e] siècle. Elle savait la physique, l'astronomie, les mathématiques, et possédait plusieurs langues. La meilleure société se rassemblait chez elle; elle s'est immortalisée par la généreuse protection qu'elle accorda au voyageur Bernier (qui en reconnaissance fit pour elle l'*Abrégé de Gassendi*), et surtout par l'hospitalité qu'elle donna à La Fontaine. Elle avait épousé Ant. Rambouillet de La Sablière, fils d'un riche financier, et administrateur des domaines du roi, qui mourut en 1680, à 65 ans. — Son mari était lui-même homme d'esprit: il composa de jolis madrigaux, publiés l'année même de sa mort (1680) par son fils, et réimprimés en 1825, dans la *Collection des petits classiques français* de Ch. Nodier.

LA SALE (Ant. DE), vieux romancier français, né en 1398 à Tours, ou plutôt dans le comté de Bourgogne, mort vers 1462, visita l'Italie, fut secrétaire de Louis III, comte de Provence, et acheva sa carrière à la cour de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. On a de lui: l'*Histoire et plaisante chronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines*, Paris, 1517; la *Chronique et généalogie des comtes d'Anjou de la maison de France*, Paris, 1517, in-fol.; un traité de morale, manuscrit (à la Bibliothèque du roi).

LA SALLE, ch.-l. de canton (Gard), à 8 kil. N. de St-Hippolyte: 2,296 hab.

LASALLE (Robert DE), voyageur, né à Rouen vers 1640, alla chercher fortune au Canada vers 1670, entreprit de découvrir l'embouchure du Mississipi, et obtint du marquis de Seignelay, à cet effet, une commission très étendue. Il descendit le fleuve en partant du Canada, et après avoir surmonté des obstacles de tous genres, il en découvrit l'embouchure dans le golfe du Mexique, 1682. Il prit possession au nom de la France d'une grande partie de la Louisiane, mais il fut assassiné dans le Texas actuel, en 1687, par des scélérats qui faisaient partie de sa troupe. On a publié le journal de son *Voyage*, Paris, 1723.

LASALLE (le père J.-B. DE), instituteur des Frères des Écoles chrétiennes, né à Reims en 1651, mort en 1719, était fils d'un conseiller au présidial de cette ville. Il entra dans les ordres, et fut pourvu d'un canonicat de l'église de Reims. Il commença en 1681 à s'occuper de la fondation des écoles chrétiennes, eut à lutter contre les maîtres d'école qui lui intentèrent de nombreux procès, se vit chasser de Paris, et réussit néanmoins, malgré mille obstacles, à faire adopter les nouvelles écoles à Reims, à Paris et dans les principales villes. Il avait établi le siége du nouvel ordre dans la maison de St-Yon à Rouen, d'où ses religieux sont souvent appelés *Frères Saint-Yon*. On a de J.-B. Lasalle les *Devoirs du chrétien*, et la *Civilité chrétienne*, ouvrages qui sont encore classiques. Il fut canonisé en 1852.

LASALLE (Antoine), né en 1754, mort en 1829, fils naturel d'un Montmorency, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, puis au commerce, et finit par entrer dans la marine. De 1771 à 1778, il visita Terre-Neuve, les îles de l'Amérique, les Indes orientales et la Chine. De retour en France, il publia quelques ouvrages d'une philosophie hardie et originale: le *Désordre régulier* (1786, in-8), la *Balance naturelle* (1788, 2 vol. in-8), la *Mécanique morale* (1789, 2 vol. in-8), et fit paraître de 1800 à 1803 une trad. des *Œuvres de Bacon*, Dijon, 15 vol. in-8. La révolution, en le privant d'une pension qui formait son unique revenu, l'avait réduit au dernier degré de pauvreté et de dénûment, et il finit ses jours à l'Hôtel-Dieu. Lasalle possédait de vastes connaissances et une singulière vivacité de conception; mais au lieu de gouverner son imagination, il s'y abandonna jusqu'à se jeter dans des hypothèses aventureuses, et souvent voisines de l'athéisme. Sa traduction de Bacon n'est ni complète ni fidèle.

LASALLE (Ant.-Ch.-Louis, comte de), général de cavalerie, né à Metz en 1775, était déjà officier lorsqu'éclata la révolution. Il entra comme simple soldat dans un régiment afin de gagner tous ses grades; se signala par sa bravoure en Italie, en Égypte, en Allemagne; fut fait général de brigade à Austerlitz, et périt sur le champ de bataille de Wagram, après avoir été nommé général de division.

LASALLE (Ant. DE), vieux romancier. *Voy.* LA SALE.

LASCA (GRAZZINI, dit IL). *Voy.* GRAZZINI.

LASCARIS, célèbre maison grecque du Bas-Empire, a fourni à l'empire grec de Nicée plusieurs souverains et a produit des savants distingués. La plus grande illustration de cette famille date de l'avénement de Théodore Lascaris. Il existait encore au dernier siècle, dans le comté de Nice, des seigneurs du nom de Lascaris, issus d'une fille de Jean de Lascaris, surnommé Ducas (empereur de Nicée en 1259 et 1260), qui avait été donnée en mariage à un comte de Vintimille à la fin du XIII[e] siècle.

LASCARIS (Théodore DE), empereur de Nicée, était gendre de l'empereur Alexis l'Ange. Après la prise de Constantinople par les Croisés (1204), il alla former dans l'Asie-Mineure un nouvel état qui comprenait la Bithynie, la Lydie, la Phrygie, et dont Nicée devint la capitale. Il eut à combattre à la fois Alexis, son beau-père, et le sultan d'Iconium; mais il sut se délivrer de ses ennemis, et se maintint sur le trône jusqu'à sa m., en 1222. Il avait épousé en 2[es] noces une fille de P. de Courtenay, nommé emp. de Constantinople.—Il eut pour success. son gendre Jean Ducas, dit Vatace (*Voy.* JEAN III), et son petit-fils, Théodore Lascaris, dit *le Jeune*, qui régna de 1255 à 1259. Celui-ci, qui était sujet à des attaques d'épilepsie, tomba dans une mélancolie noire qui lui fit commettre d'horribles cruautés et qui abrégea ses jours. — Il laissa un fils, âgé de 6 ans, Jean de Lascaris, qui porta quelques instants le vain titre d'empereur, mais qui en fut bientôt dépouillé par Michel Paléologue (1260). Il mourut en 1284.

LASCARIS (Constantin), un des savants grecs qui contribuèrent à la renaissance des lettres en Europe, issu de la même famille que les empereurs de même nom, vint de Constantinople en Italie après la chute de l'Empire (1454), enseigna le grec

à Milan où l'avait appelé François Sforze, puis à Rome, où il se lia avec Bessarion, à Naples où l'avait appelé le roi Ferdinand, et mourut à Messine en 1493. Il a laissé une *Grammaire grecque*, écrite en grec, Milan, 1476; c'est le premier livre qui ait été imprimé en caractères grecs.

LASCARIS (Jean), dit *Rhyndacenus* (parce qu'il était né près du Rhyndacus en Phrygie), né vers 1445, mort en 1535, vint de bonne heure en Europe; fut d'abord accueilli à Florence par Laurent de Médicis qui l'envoya en Grèce à la recherche des manuscrits; puis fut appelé en France par Charles VIII, et jouit d'un grand crédit auprès de Louis XII et de François I, qui le chargèrent d'une ambassade à Venise; il eut aussi pour protecteur Léon X. Il enseigna le grec à Budé, à Danès, et ne dédaigna pas de corriger lui-même les épreuves de plusieurs ouvrages grecs (*Callimaque*, Florence, 1492; l'*Anthologie*, Florence, 1494, etc.). Il a laissé des épigrammes, des discours, etc.

LAS CASAS (Barthélemi DE), évêque de Chiapa au Mexique, de l'ordre des Dominicains, né à Séville en 1474, mort à Madrid en 1566, s'est rendu immortel par son zèle infatigable en faveur des malheureux Indiens qu'opprimaient ses compatriotes. Embarqué avec Christophe Colomb, il accompagna dans leurs expéditions les premiers conquérants de l'Amérique, répara autant qu'il le put les maux de la guerre, et ne revint en Espagne qu'après avoir passé 50 ans dans le Nouveau-Monde (1551). On a de ce pieux évêque plusieurs ouvrages, tous dictés par un ardent amour de l'humanité; le principal est : *Brevissima relacion de la destruccion de las Indias*, Séville, 1552, in-4, trad. par Jacques de Miggrode, sous le titre de *Tyrannies et cruautés des Espagnols*, Anvers, 1679, in-4; c'est une réponse à un ouvrage de Sépulvéda qui soutenait que, d'après les lois de l'église, c'était un devoir d'exterminer quiconque refusait d'embrasser la religion chrétienne.

LASCY (Pierre, comte de), général au service de la Russie, né en 1678 en Irlande, mort en 1751, avait d'abord servi en France, en Autriche et en Pologne. Il se distingua sous Pierre-le-Grand à Pultawa, en 1709; ravagea la Finlande (1721), prit Azov sur les Turcs et fut fait maréchal et gouverneur de Livonie par l'impératrice Catherine I. — Son fils, Maurice de Lascy (1725-1801), prit de bonne heure du service en Autriche, se distingua à Breslau (1757), à Hochkirch (1758), fut nommé feld-maréchal par Marie-Thérèse, entra au conseil aulique et jouit de la confiance de Joseph II. Il réforma le système de fortifications adopté en Autriche.

LASERNA DE SANTANDER, bibliographe. *Voy.* SANTANDER.

LASERRE (J. PUGET DE), écrivain médiocre, né vers 1606 à Toulouse, mort en 1665, vint de bonne heure à Paris, écrivit un nombre prodigieux de volumes, s'exerçant dans tous les genres : histoire, théâtre, morale, philosophie; fut bibliothécaire du duc d'Orléans, puis conseiller d'état et historiographe de France. Il fit représenter plusieurs tragédies en prose, dont quelques-unes (*Thomas Morus*, 1641 ; *le Sac de Carthage* ; *Chimène*, etc.), quoique fort ridicules, eurent un succès prodigieux. Laserre n'est guère connu aujourd'hui que par les sarcasmes de Boileau et par la scène comique de *Chapelain décoiffé*, où le satirique feint que Laserre, irrité contre Chapelain qui ne l'avait pas fait pensionner par le roi, lui cherche querelle et lui arrache sa perruque.

LASERRE (J.-L. Ignace DE), seigneur de Langlade, poëte dramatique, né à Cahors en 1662, mort à Paris en 1756, à 94 ans, se fit poëte après avoir perdu au jeu 25,000 livres de rente, et vécut dans la plus étroite intimité avec mademoiselle de Lussan. Il a donné à l'Opéra *Polyxène*, 1706 ; *Dioméde*, 1710; *Polydore*, 1720; *Scanderberg*, 1719, et aux Français une tragédie d'*Artaxare*, 1718.

LASPHRISE (PAPILLON DE), poëte. *Voy.* PAPILLON.

LASSA, ville du Thibet. *Voy.* L'HASSA.

LASSAY, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 17 kil. N. E. de Mayenne ; 2,807 hab. Bestiaux, volailles, fil, laine. — Titre d'un marquisat avant 1789.

LASSEUBE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), sur la Baise, à 10 kil. N. E. d'Oléron ; 3,004 hab.

LASSIGNY, ch.-l. de cant. (Oise), à 18 kil. N. de Compiègne ; 900 hab.

LASSUS (Pierre), médecin, né à Paris en 1741, mort en 1807, chirurgien de Mesdames, filles de Louis XV, puis chirurgien consultant de Napoléon, fut nommé en 1794 professeur d'histoire de la médecine légale, et, plus tard, de pathologie externe. On a de lui, outre des traductions d'ouvrages anglais : *Traité élémentaire de médecine opératoire*, 1795; *Pathologie chirurgicale*, 1806.

LASTIC (J. BONPAR DE), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, élu en 1437, soutint deux fois dans Rhodes les attaques du sultan d'Égypte (1440-1444), et força l'ennemi à lever le siége et à fuir honteusement malgré la supériorité de ses forces. Après la prise de Constantinople, il refusa de payer tribut à Mahomet II. Il mourut l'année suivante, en 1454.

LA SUZE (Henriette DE COLIGNY, comtesse de), petite-fille de l'amiral de Coligny (1618-73), mariée d'abord (1643) à un Écossais, Thomas Hamilton, puis au comte de La Suze (de l'illustre maison des comtes de Champagne), se fit un nom par sa beauté, ses aventures et ses vers. Élevée dans la religion protestante, elle se fit catholique. Elle fut très malheureuse avec son second époux, obtint à force d'argent la cassation de son mariage et finit par être à peu près ruinée. Longtemps sa maison réunit les gens d'esprit et fut comme une succursale de l'hôtel de Rambouillet. On vantait fort ses vers; aujourd'hui ils sont oubliés. On a sous son nom un *Recueil d'œuvres galantes en prose et en vers*, Paris, 1684, 4 petits vol. in-12; mais il s'y trouve beaucoup d'écrits de Pélisson, et les pièces même qu'elle a signées étaient probablement retouchées par d'autres.

LATAKIEH ou LADIKIEH, *Laodicée de Syrie*, *Laodicæa ad mare* en latin, ville de Syrie (Tripoli), sur la Méditerranée, à 133 kil. N. de Tripoli ; 5,000 hab. Jadis le meilleur port de la Syrie; beaucoup de ruines antiques. Évêché grec, résidence de plusieurs consuls étrangers. Aux environs, coton et tabac très recherchés. — Dans l'antiquité, cette ville porta d'abord le nom de *Ramitha*. Séleucus Nicator la nomma *Laodicée*, en l'honneur de sa mère, Laodice. Après les Séleucides, les Romains se plurent à l'embellir; mais au moyen âge, elle fut ravagée par les Tartares, les Mongols et les Turcs. Enfin deux tremblements de terre (1796 et 1822) achevèrent sa ruine.

LATAKIEH ou LADIK, *Laodicæa combusta*, ville de la Turquie d'Asie, dans la Caramanie, à 44 kil. N. O. de Konieh ; 500 hab. Ruines nombreuses.

LATERANUS. *Voy.* SEXTIUS LATERANUS.

LATERZA, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 41 kil. N. O. de Tarente ; 3,250 hab.

LA THORILLIÈRE (LENOIR DE), comédien de la troupe de Molière, puis de l'hôtel de Bourgogne, jouait les rôles de rois et de paysans. Il était gentilhomme et avait été capitaine de cavalerie. Il mourut en 1679.— Son fils, Pierre de La Thorillière, né en 1656, mort en 1731, fut élève de Molière et joua les valets et les comiques avec succès pendant plus de quarante-sept ans. Il créa une foule de rôles depuis *Hector*, dans *le Joueur*, en 1696, jusqu'à *Pasquin*, dans *les Fils ingrats*, en 1728.

LATÉNIE. *Voy.* BRETENAY (Rohe).

LATIMER (Hugues), évêque de Worcester, l'un des premiers auteurs du schisme d'Angleterre, était né dans le comté de Leicester en 1470. Il déclama d'abord avec force contre Mélanchthon et ses innovations; mais bientôt, de catholique zélé, il devint protestant fanatique. Accusé d'avoir tenu des discours offensants sur la cour, il fut conduit à la Tour, et détenu pendant les six dernières années du règne de Henri VIII. L'avénement au trône d'Édouard VI lui rendit la liberté; mais sous le règne de la reine catholique Marie, il fut condamné, avec son ami Ridley, à être brûlé vif, à cause de ses attaques contre le catholicisme, et fut exécuté à Oxford en 1555.

LATIN DE CONSTANTINOPLE (empire). On donne ce nom à l'empire formé par les croisés français et vénitiens pendant la 4e croisade, lorsqu'ils eurent pris Constantinople et renversé du trône Alexis V (Ducas Murtzuphle) en 1204. Cet empire, ainsi nommé parce que tous les croisés étaient de race latine (*Voy.* LATINS), dura peu; en 1261, Michel Paléologue parvint à rentrer dans Constantinople et reconstitua l'empire grec. Voici les noms des empereurs latins qui régnèrent à Constantinople:

Baudouin I, comte de Flandre,	1204
Henri,	1206
Pierre de Courtenay,	1216
Robert de Courtenay,	1219
Baudouin II,	1228-1261
Jean de Brienne, tuteur de Baudouin II, est empereur de	1231 à 1237

LATINE (ÉGLISE). Anciennement on appelait ainsi l'une des deux grandes divisions de l'Église universelle, qui était alors partagée, d'après la différence des peuples et des langues, en *Église latine* ou *d'Occident*, et *Église grecque* ou *d'Orient*. Les églises d'Italie, d'Espagne, d'Afrique, des Gaules et des pays du Nord appartenaient à l'*Égl. latine*, qui n'a jamais été distinguée ni divisée de l'*Égl. romaine*. Auj. on se sert indistinctement de ces deux dénominations. On appelle aussi l'Égl. latine *Égl. catholique*, c.-à-d. *universelle*, parce qu'en effet elle comprend les Catholiques du monde entier, sans distinction de langues. Les conciles de Lyon et de Florence travaillèrent, mais inutilement, à la réunion des Grecs et des Latins.

LATINI (BRUNETTO). *Voy.* BRUNETTO.

LATINS, habitants du Latium. *Voy.* LATIUM. — Au moyen âge, on étendit le nom de *Latins* à tous les peuples de l'Europe occidentale dont le pays avait fait partie de l'ancien empire romain d'Occident; on les nommait ainsi par opposition aux peuples de l'empire grec ou d'Orient: c'est dans ce sens que l'on dit l'*Empire latin*.

LATINUS, roi d'un peuple de l'Italie, fils de Faune et de Marica, régnait vers l'an 1300 av. J.-C. sur le pays qu'on a, de son nom, appelé Latium, et avait pour capitale Laurente. Il accueillit Énée dans ses États et lui donna sa fille Lavinie, que le prince troyen épousa après avoir tué Turnus, prince rutule, à qui elle avait d'abord été promise.

LATISANA, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Tagliamento, à 40 kil. S. O. d'Udine; 4,000 hab.

LATIUM, auj. *Campagne de Rome*, contrée d'Italie, située le long de la mer Inférieure, entre l'Étrurie et la Campanie; on y distinguait: 1° le *Vieux-Latium* ou *Latium* proprement dit, au N.; villes principales: Albe, Préneste, Pedum, Tibur, Aricie, Frégelle, etc., qui formaient une confédération (les Herniques et Rome étaient classés géographiquement dans le Vieux-Latium, quoique n'y appartenant pas); 2° le *Nouveau-Latium*, au S.: peuples principaux: les Èques, les Volsques, les Rutules, les Ausones ou Auronces; villes: Anagnie, Suessa-Pometia, Ecètres, Vélitres, Antium, Anxur, Ardée, Suessa-Aurunca. Ce dernier pays ne faisait pas primitivement partie du Latium, et il ne prit ce nom que lorsqu'il eut été conquis par les Romains. La soumission du Latium fut commencée par les Romains dès Romulus. En 664 av. J.-C., les Romains subjuguèrent Albe. Sous Tarquin-le-Superbe, la confédération latine, sauf Gabies, reconnut la supériorité de Rome. Révoltée en 498, elle fut battue en 496. Les Èques et les Volsques se soumirent en 367; reprirent les armes en 345 et 338, mais ils furent enfin écrasés en 314. Le Latium fut couvert par les Romains de colonies et de municipes. On nomma *droit latin* l'ensemble de divers priviléges qui étaient un acheminement au droit de cité, et qui tenaient le milieu entre ce droit et le droit italique. — Vulgairement on dérive le nom de Latium de *latere* (être caché), parce que, dit-on, Saturne, chassé du ciel, s'y cacha; cette étymologie n'a aucune vraisemblance.

LATMOS, montagne située sur les confins de l'Ionie et de la Carie, près de la côte, entre Milet et Héraclée, était le séjour d'Endymion et est célèbre en mythologie par les visites que Diane venait y faire à son berger favori. — Elle donnait son nom à une ville de Latmos et au golfe Latmique.

LATO. *Voy.* LATOPOLIS.

LATOFAO, dit aussi *Lucofao*, *Leucofao*, lieu que l'on place soit à *Liffol*, à 28 kil. S. E. de Joinville (H.-Marne), soit à *Laffaux*, entre Soissons et Laon, soit même près de Moret (Seine-et-Marne), fut le théâtre d'une bataille gagnée par Ébroïn, maire du palais, sur Pépin d'Héristal et Martin, chefs des Austrasiens, en 680. Frédégonde y av. déjà battu Brunehaut en 596.

LATOMIES, *Latomiæ*, c.-à-d. *carrières*, anciennes carrières aux environs de Syracuse, devinrent ensuite des prisons. Denys-le-Tyran y avait, dit-on, fait ménager des tuyaux souterrains qui conduisaient à une chambre de son palais la voix des prisonniers: c'est ce qu'on appelait l'*Oreille de Denys*. Philoxène y fut enfermé (*Voy.* ce nom). — On y a bâti un couvent dans les temps modernes.

LATONE, fille du Titan Cœus et de Phœbé sa sœur, fut aimée de Jupiter. Junon, par jalousie, força la Terre à lui promettre de ne donner aucune retraite à Latone; mais Neptune, touché de compassion, fit sortir du fond de la mer l'île de Délos, où Latone se réfugia; elle y mit au monde Diane et Apollon, fruits de ses amours avec Jupiter. Un jour que, persécutée par Junon, elle se reposait en Carie au milieu de la campagne, des paysans auxquels elle demandait de l'eau la raillèrent amèrement; Latone, irritée, les fit changer en grenouilles par Jupiter. Les femmes en couche imploraient cette divinité dans leurs douleurs. Latone paraît être la même que la *Bouto* des Égyptiens.

LATOPOLIS, c.-à-d. *ville de Latone*, nom donné par les Grecs à plusieurs villes d'Égypte qui étaient consacrées à *Bouto*, déesse qu'ils identifiaient avec leur Latone. On connaît surtout sous ce nom une ville de la Thébaïde, au S. d'Hermonthis; c'est auj. *Esneh*.

LATOUCHE-TRÉVILLE (Louis LEVASSOR DE), vice-amiral, né à Rochefort en 1745, entra dans la marine à treize ans, fut nommé capitaine de vaisseau en 1780, et soutint en 1781 sur l'*Hermione*, de concert avec l'*Astrée*, que commandait La Pérouse, un combat de plusieurs heures contre quatre frégates et deux corvettes anglaises. En 1789, il fut député aux États-Généraux et fit partie de l'Assemblée constituante. En 1799, il commanda la flottille réunie à Boulogne, qu'attaqua deux fois en vain l'amiral Nelson (1801); en 1804, il fut fait vice-amiral, mais il mourut la même année à Toulon.

LATOUCHE (GUIMOND DE). *Voy.* GUIMOND.

LA TOUR, nom de plusieurs familles nobles, dont la plus connue est la maison des La Tour d'Auvergne, qui tire son nom de la petite ville de La Tour

d'Auvergne dans le Puy-de-Dôme. Les seigneurs de La Tour, connus dès le XIIe siècle, devinrent comtes d'Auvergne à la fin du XIVe (1389), par le mariage de Bertrand de La Tour, 4e du nom, avec Marie, héritière des comtés d'Auvergne et de Boulogne. Cette maison a formé plusieurs branches, entre autres celle des vicomtes de Turenne, des ducs de Bouillon, des barons de Murat (*Voy.* ces noms).— Le nom de La Tour a encore été porté : 1° par une famille de Lombardie, plus connue sous le nom de *della Torre*, qui a longtemps fourni des podestats à Milan (*Voy.* TORRE); —2° par une famille princière d'Allemagne, connue sous le nom de *La Tour et Taxis* (*Thurn und Tassis*), à laquelle l'Allemagne doit l'établissement des postes; — 3° par la famille dauphinoise des La Tour du Pin, issue de la même maison que les derniers dauphins du Viennois, et à laquelle appartiennent les La Tour du Pin-Gouvernet, les La Tour du Pin-Montauban ; les De la Charce, les De Chambly, etc.

LATOUR (Maurice-Quentin DE), peintre, né à Saint-Quentin en 1704, m. en 1788, peignait au pastel et réussissait surtout dans le portrait. Mme Pompadour et tous les seigneurs de la cour voulurent être peints par lui. Il fut reçu à l'Académie en 1746. Il créa une école de peinture à St-Quentin, et fonda un prix de 500 fr. pour le meilleur tableau de perspective. La v. de St-Quentin lui a érigé une statue, 1856.

LA TOUR D'AIGUES, ville de France (Vaucluse), à 19 kil. S. E. d'Apt ; 2,312 hab.

LA TOUR D'AUVERGNE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 47 kil. O. d'Issoire ; 1,900 hab. Aux environs, ruines d'un château qui fut le berceau des La Tour d'Auvergne. *Voy.* ci-dessus LA TOUR.

LA TOUR D'AUVERGNE (Théophile-Malo CORRET DE), surnommé *le Premier grenadier de France*, né en 1743 à Carhaix, issu d'un bâtard de l'illustre maison des La Tour d'Auvergne. Il se voua dès sa jeunesse au métier des armes, se distingua en Espagne, surtout au siége de Mahon, prit sa retraite à la paix ; rentra au service dans les premières guerres de la révolution ; fit, avec le grade de capitaine, la campagne de 1792 à l'armée des Alpes, et y commanda un corps de grenadiers qu'on avait surnommé *la Colonne infernale*; il fut la terreur des ennemis en même temps qu'il était l'idole du soldat. Sans ambition, il ne voulut jamais accepter d'avancement, refusa le grade de général et plus tard le titre de membre du Corps législatif. Il s'était retiré de nouveau du service après la paix de Bâle (1795) et se livrait à des travaux littéraires, lorsqu'il apprit que le dernier fils de son ami Le Brigant était enlevé par la conscription ; il s'offrit pour partir à sa place, et se rendit à l'armée d'Helvétie où il entra comme simple grenadier. Après une 1re campag., qui avait été heureuse, il fut tué à Oberhausen près de Neubourg (27 juin 1800). Son cœur fut confié à la garde de la compagnie qu'il avait adoptée, et son nom resta sur les contrôles ; à tous les appels, un des grenadiers répondait : *Mort au champ d'honneur*. Peu avant sa mort, le premier consul lui avait décerné un sabre d'honneur avec le titre de premier grenadier de France. La Tour d'Auvergne était un savant distingué ; il possédait toutes les langues de l'Europe. On lui doit de profondes recherches linguistiques qu'il consigna dans l'ouvrage intitulé : *Nouvelles recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Bretons*, Bayonne, 1792, réimpr. en 1801 sous le titre d'*Origines gauloises*, etc. (avec un *Éloge de La Tour d'Auvergne* par Mangourit). Un arrêté des consuls avait décidé qu'un monument lui serait élevé : il n'a été exécuté qu'en 1841, à Carhaix. M. Calohar a publié à cette occasion une intéressante *Notice*.

LA TOUR DE FRANCE, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), à 25 kil. N. E. de Perpignan ; 700 hab.

LA TOUR DU PIN, ch.-l. d'arr. (Isère), sur la Bourbre, à 45 kil. N. O. de Grenoble ; 2,484 hab., doit son nom au château de La Tour, bâti sur une éminence voisine (*pen* en celtique signifiait *éminence*), et a donné son nom à une famille noble. — L'arr. de La Tour du Pin a 8 cant. (Bourgouin, Crémieu, Saint-Geoire, Lemps, Morestel, Pont-de-Beauvoisin, Virieu, plus La Tour du Pin), 125 communes et 129,809 hab.

LA TOUR DU PIN-GOUVERNET (René DE), né en 1543 à Gouvernet en Dauphiné, mort en 1619, fut, après Lesdiguières, un des chefs du parti protestant dans le Dauphiné, se signala surtout en Savoie par des actes de bravoure dignes des temps de la chevalerie, fut nommé maréchal-de-camp et conseiller privé par Henri IV dès qu'il fut monté sur le trône, et eut le commandement du Bas-Dauphiné. C'est de lui et de Jacques son frère que sortent toutes les branches de la famille La Tour du Pin qui existent encore.

LA TOUR DU PIN-GOUVERNET (Jean-Fréd.), ministre de la guerre sous Louis XVI, né à Grenoble en 1727, avait brillé dans la guerre de Sept-Ans, était en 1789 lieutenant-général, commandant du Poitou et de la Saintonge, et fut député à l'Assemblée nationale par la noblesse du Poitou. Il embrassa les idées nouvelles et fut néanmoins appelé par Louis XVI au ministère ; il se vit obligé de se retirer en 1790. Appelé en témoignage dans le procès de la reine, il exprima hautement son respect pour l'infortunée princesse; cette marque de courage causa son arrestation et sa mort (1794).

LATOUR-MAUBOURG (Marie-Vict. FAY, marquis de), lieutenant-général, 1756-1850, d'une anc. famille qui tire son nom de La Tour en Velay, émigra en 1792, ne rentra en France qu'après le 18 brumaire, fit partie de l'expédition d'Egypte, combattit en Allemagne, en Espagne, en Russie ; fit une belle retraite à Mojaïsk, 1812 ; se couvrit de gloire à Dresde et à Leipsick où il perdit la cuisse (1813). A la Restauration, il fut appelé à la Chambre des Pairs et fut chargé en 1820 du portef. de la guerre, en 1822 du gouv. des Invalides, se démit en 1830, fut nommé en 1835 gouv. du duc de Bordeaux, mais n'accepta pas.

LATRAN (palais de), palais bâti à Rome par un certain Lateranus Plautius, que Néron fit mourir pour s'emparer de ses biens. Ce palais fut donné par l'empereur Constantin au pape Melchiade et servit de résidence à ses successeurs jusqu'à leur départ pour Avignon (1308). Grégoire XI, à son retour en 1377, occupa le Vatican. — Près de ce palais, Constantin fit construire la basilique de Saint-Jean de Latran, première église patriarcale de l'Occident. Il s'y tint onze conciles, dont 4 œcuméniques ou généraux. Le premier de ceux-ci fut tenu en 1123 s. Calixte II (*V.* Investitures) ; le 2e s. Inn. II, 1139; on y condamna Arnaud de Brescia ; — le troisième sous Alexandre III en 1179 : on y régla l'élection des papes ; — le 4e en 1215 sous Innocent III : on y excommunia les Manichéens, les Vaudois et les Albigeois. — Le dernier des conciles de Latran, tenu en 1512 sous Jules II, est célèbre par l'abolition de la *Pragmatique sanction*.

LATREILLE (P.-André), naturaliste, né à Brive en 1762, mort à Paris en 1833, se consacra à l'étude de l'entomologie et fit faire de grands progrès à cette branche de la science. Après s'être fait connaître par d'excellents ouvrages, il fut nommé en 1820 professeur au Muséum d'histoire naturelle. Il était membre de l'Académie des Sciences. On a de lui : *Histoire naturelle des crustacés et des insectes*, 1802 ; *Histoire naturelle des fourmis*, 1802 ; *Genera crustaceorum et insectorum*, 1808-1809, 4 vol. in-8 ; *Cours d'entomologie*, etc. Latreille a composé la partie entomologique du *Règne animal* de Cuvier.

LA TRÉMOILLE ou LA TRIMOUILLE, illustre famille, ainsi nommée de la terre de La Trémoille

en Poitou : tire son origine de Pierre, seigneur de La Trémoille, qui vivait vers 1040 sous Henri I. Elle acquit un grand nombre de fiefs et forma plusieurs branches : celles des princes de Talmont, des comtes d'Olonne, de Joigny, des ducs de Noirmoutiers, des vicomtes de Thouars, etc. Les La Trémoille avaient des prétentions sur le trône de Naples. Voy. ci-après LA TRÉMOILLE (FRANÇOIS DE).

LA TRÉMOILLE (Gui DE), surnommé *le Vaillant*, servit avec gloire sous Charles V et Charles VI, défendit en 1380 la ville de Troyes contre les Anglais, et reçut des mains de Charles VI, en 1383, l'oriflamme de France ; il se signala dans les tournois et les fêtes galantes comme dans les combats. Il alla en Hongrie combattre les Turcs, et se trouva à la funeste bataille de Nicopolis (1396), où il fut fait prisonnier ; il mourut en 1398, pendant qu'il revenait en France.

LA TRÉMOILLE (Louis II, sire de), vicomte de Thouars, prince de Talmont, né en 1460, gagna pour Charles VIII la bataille de Saint-Aubin (1488), montra du talent dans l'expédition d'Italie, commanda à la journée de Fornoue (1495) ; fut nommé lieutenant-général du Poitou et de l'Angoumois ; conquit le duché de Milan en 1500 pour Louis XII, manqua la conquête du royaume de Naples, plutôt par suite des fausses directions données par la cour que par sa faute (1503) ; eut une grande part à la victoire d'Agnadel (1509) ; perdit la bataille de Novare (1513), se releva par sa belle défense de la Bourgogne (même année), fut un des héros de Marignan (1515), défendit la Picardie presque sans troupes (1522 et 23), et périt glorieusement à Pavie (1525). On l'avait surnommé *le Chevalier sans reproche*. Il avait pour devise une roue avec ce mot : *Sans sortir de l'ornière*.

LA TRÉMOILLE (François DE), petit-fils du précédent, né en 1501, mort en 1541. Il épousa en 1521 Anne de Laval, fille du comte Gui de Laval, qui lui-même avait épousé Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, issue de Frédéric, dernier roi de Naples de la maison d'Aragon, détrôné en 1501 et réfugié en France. Par suite de ce mariage, les La Trémoille ont élevé des prétentions sur le trône de Naples ; ils ont essayé de faire reconnaître leurs droits dans le XVIIe siècle aux congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswyk, mais sans y réussir.

LA TRÉMOILLE (Henri-Charles DE), prince de Tarente, né à Thouars en 1620, mort en 1672, était calviniste. Il fit ses premières armes en Hollande sous le prince d'Orange, entra dans le parti de la Fronde contre Mazarin, fut arrêté et détenu à Amiens, puis relégué dans le Poitou ; il alla servir en Hollande comme général contre l'évêque de Munster (1663) ; peu après il revint en France où il abjura le calvinisme. On a de lui des *Mémoires* publiés en 1767, in-12.

LATRONICO, ville du royaume de Naples (Basilicate), à 22 kil. E. de Lagonegro ; 3,300 hab.

LATTAIGNANT (l'abbé Gabriel-Ch. DE), poëte ; né à Paris en 1697, mort en 1779, fut chanoine de Reims et conseiller au parlement de Paris. Il s'attacha à la poésie légère et se fit un nom par sa facilité à composer et à chanter des couplets. Cet abbé chansonnier se retira sur la fin de ses jours chez les Pères de la Doctrine. Ses *Poésies* ont été recueillies de son vivant en 4 vol. in-12, 1757, et on a donné, après sa mort, ses *Chansons* et ses autres *Œuvres posthumes*. Millevoye a publié en 1810 un *Choix de ses poésies*, 1 vol. in-18.

LATUDE (H. MAZERS DE), né à Montagnac en Languedoc en 1725, fut renfermé à la Bastille sous Louis XV, à l'âge de 24 ans, pour avoir, dit-on, donné de faux avis à madame de Pompadour sur un prétendu complot formé contre sa vie, dans l'espérance d'obtenir, par ce zèle simulé, la protection de la maîtresse du roi. Une longue et cruelle détention fut la punition de cette supercherie. Latude tenta plusieurs fois de s'échapper ; mais ses tentatives ne firent qu'irriter l'autorité. Il fut enfermé successivement à Vincennes, à Bicêtre et à la Bastille pendant 35 ans. Remis enfin en liberté en 1784, il publia des *Mémoires* qui renferment des détails intéressants. Il mourut à Paris en 1805 à 80 ans.

LAUBACH, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 24 kil. S. E. de Giessen ; 2,100 hab. Ch.-l. de la seigneurie de Solms-Laubach ; château.

LAUBAN, ville murée des États prussiens (Silésie), sur la Queiss, à 60 kil. O. de Liegnitz ; 4,400 hab. Lycée. Draps, indiennes, toile, bas, tabac, etc.

LAUBARDEMONT, vill. du dép. de la Gironde, canton de Coutras, sur l'Isle, à 18 kil. N. de Libourne. Moulin à meules.

LAUBARDEMONT (Jacques-Martin DE), conseiller d'état sous Louis XIII, agent dévoué du cardinal de Richelieu. Il fut le principal instrument dont se servit le ministre pour perdre le malheureux Urbain Grandier, curé de Loudun, ainsi que Cinq-Mars et de Thou ; il n'épargna pour parvenir à ses fins ni le mensonge ni l'hypocrisie. — Il laissa un fils qui, après s'être livré à toutes sortes de désordres, entra dans une bande de voleurs, et fut tué en attaquant un carrosse.

LAUCH, rivière de France, prend sa source dans les Vosges, coule à l'E., reçoit le Thann à droite, passe à Guebwiller, Rouffach, Colmar, et tombe dans l'Ill après un cours de 50 kil.

LAUD (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, né en 1573 à Reading (Berks), jouit de la plus grande autorité sous Charles I, et devint premier ministre après la mort de Buckingham. Il forma le projet de réunir les trois royaumes sous une même religion, dont il aurait été le chef, et rédigea dans ce but une liturgie qu'il voulut faire adopter par toutes les sectes dissidentes. Il provoqua par là une violente opposition, surtout de la part des Presbytériens écossais, et excita une haine universelle. Lors de la guerre civile il fut arrêté par ordre du Parlement en 1640, et fut exécuté cinq ans après comme coupable de trahison. Il subit la mort avec courage et fut regardé par ses partisans comme un martyr.

LAUDER, ville d'Ecosse (Berwick), sur la Lauder, à 35 kil. S. E. d'Edimbourg ; 2,000 hab. Le parlement d'Ecosse s'y est souvent réuni jadis. Robert Cochrane, favori de Jacques III, y fut pendu par la noblesse révoltée.

LAUDER (William), critique écossais, attira sur lui l'attention en 1747, en accusant Milton de plagiat. Il s'avisa d'interpoler divers auteurs en y insérant des vers du *Paradis Perdu*, puis il prétendit que Milton leur avait fait des emprunts. Cette ruse réussit assez bien d'abord, mais elle ne tarda pas à être déjouée par le docteur Douglas, et Lauder fut contraint de signer un aveu de son infâme conduite. Il quitta l'Angleterre, et alla se faire maître d'école aux Barbades.

LAUDERDALE (J., duc de), l'un des commissaires chargés par les Covenantaires de traiter avec Charles I. Après la malheureuse issue des conférences, il se rangea sous l'étendard royal ; et quand le roi eut été mis à mort, il rentra à main armée en Angleterre avec Charles II, fut fait prisonnier à la bataille de Worcester, et jeté dans une prison où il demeura 9 ans. Nommé premier ministre en 1670, Lauderdale resta aux affaires pendant 12 ans. Il mourut en 1682.

LAUDON (Gédéon-Ernest, baron de), généralissime des armées autrichiennes, né en 1716 à Tootzen en Livonie, fit ses premières armes avec distinction dans les armées russes, passa au service de l'Autriche en 1740, et y devint le plus ferme soutien du trône

H. 64

de Marie-Thérèse. En 1757, créé général-major, il vainquit le grand Frédéric à Domstadt, et en 1758 il eut la plus grande part à la victoire de Hochkirch remportée sur le même ennemi par le général en chef Daun. En 1759 il battit de nouveau Frédéric à Cunnersdorf, et en 1760 à Landshut; mais, cette même année, il perdit la bataille de Liegnitz. En 1788, sous Joseph II, Laudon repoussa les Turcs, qui s'étaient avancés jusqu'au cœur du royaume, s'empara de Belgrade, et fut nommé généralissime; il mourut peu après en 1790.

LAUDUN, ville du département du Gard, à 8 kil. S. E. de Bagnols; 2,221 hab.

LAUENBOURG, ville de Danemark, ch.-l. du duché de Lauenbourg, à 40 kil. E. de Hambourg, sur l'Elbe; 2,600 hab. Raffinerie de sucre, savon, etc. Traité par lequel le Hanovre fut cédé à la France en 1803. — Il y a un autre Lauenbourg dans les États prussiens (Poméranie), à 105 kil. N. E. de Koslin; 1,700 hab.

LAUENBOURG (duché de), un des plus petits états de la Confédération germanique, auj. possession du Danemark, entre le Holstein à l'O. et au N. O., le Mecklembourg au N. et à l'E., le Hanovre au S., et le territoire de Hambourg au S. O.: 53 kil. sur 40; 45,000 hab. — Ce pays était jadis habité par les Wendes Polabes; il fut conquis par le duc Henri-le-Lion, possédé ensuite par la maison de Saxe et cédé au Hanovre en 1689; conquis par les Français au commencement de ce siècle, il fut compris en 1810 dans le département des Bouches-de-l'Elbe; mais il fut cédé au Danemark en 1815. Le Lauenbourg fait partie de la Confédération germanique: il a trois voix à l'assemblée de la diète, une à l'assemblée ordinaire; il fournit un contingent de 3,600 hommes.

LAUFELD. *Voy.* LAWFELD.

LAUFEN, ville de Bavière (Isar), à 102 kil. S. E. de Munich; 4,700 hab. Château, chantiers de construction; brasseries, etc. Navigation active.

LAUFEN, ville du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 9 kil S. O. de Heilbronn; 3,500 hab. Beau pont. Ulric de Wurt. y batt. les Impériaux en 1534.

LAUFEN, village de Suisse, à 5 kil. S. O. de Schaffouse, sur la rive gauche du Rhin, qui y forme une chute magnifique. Château.

LAUFENBOURG, *Gannodurum*, village de Suisse (Argovie), sur le Rhin, à 35 kil. E. de Bâle; 800 hab. Cascade de 26 mètres; pont qui communique à la ville badoise de Klein-Laufenbourg.

LAUGIER (M. Ant.), littérateur médiocre, né à Manosque en 1713, mort en 1769, a donné, entre autres écrits, une *Histoire de Venise*, Paris, 1759-68, 12 vol. in-12, qui a été bien surpassée depuis par Daru.

LAUGIER (André), chimiste et pharmacien, né en 1770, mort du choléra en 1832, eut pour maître Fourcroy, son parent, qui l'associa à ses travaux; fut directeur de l'école de pharmacie, professeur de chimie au muséum d'histoire naturelle. On a de lui des *Leçons de chimie générale* qui résument son cours, 2 vol. in-8, et des *Mémoires*.

LAUINGEN, ville de Bavière (Haut-Danube), à 40 kil. N. O. d'Augsbourg; 4,000 hab. Château. Lainages. Patrie d'Albert-le-Grand.

LAUJAR-DE-ANDARAX, ville d'Espagne (Grenade), à 26 kil. N. O. d'Almeria; 3,400 hab. Aux environs, mines d'antimoine dans les monts Gador.

LAUJON (P.), poëte, né à Paris en 1727, mort en 1811, fut secrétaire du comte de Clermont, du prince de Condé, et jouit auprès d'eux d'une douce aisance. Il a donné de 1746 à 1806 bon nombre de vaudevilles et d'opéras, mais il réussit surtout dans la chanson et dans la poésie badine. On a de lui un recueil intitulé: *A-propos de société*, 1771. Ses œuvres ont été publiées en 1811, 4 vol. in-8.

LAUNAY. *Voy.* DELAUNAY et STAAL (Mme de).

LAUNCESTON, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cornouailles, à 295 kil. S. O. de Londres; 5,400 hab. Belle église, hôtel-de-ville, deux portes gothiques (restes des murailles de la ville), ruines d'un château-fort. Serges et lainages.

LAUNOY (Jean DE), docteur de Sorbonne, né en 1603 près de Coutances, mort en 1678, visita Rome dans sa jeunesse (1634), et passa le reste de sa vie à Paris, écrivant sur des sujets de théologie ou d'histoire, et portant partout une inépuisable érudition. Il fut particulièrement lié avec le cardinal d'Estrées. L'indépendance de ses opinions lui suscita quelques difficultés. Ayant refusé de souscrire à la condamnation d'Arnauld, il fut exclu de la Sorbonne. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque: *Regia in matrimonium potestas*, 1674; *Tradition de l'Église sur la prédestination et la grâce*, 1702: *De varia Aristotelis in Academia parisina fortuna*; *De scholis seu a Carolo magno seu post Carolum instauratis*, 1672. Appliquant une critique sévère à l'histoire ecclésiastique, il attaqua un grand nombre de légendes, ce qui le fit surnommer plaisamment le *Dénicheur de saints*; mais souvent il se laissa entraîner à d'étranges paradoxes: aussi la plupart de ses écrits sont-ils condamnés à Rome.

LAUPEN, ville de Suisse (Berne), à 17 k. S. O. de Berne; 800 h. Les Bernois, commandés par Rodolphe d'Erlach, y vainquirent les Autrichiens en 1339.

LAURAC-LE-GRAND, place du dép. de l'Aude, à 10 kil. S. E. de Castelnaudary; 600 hab. Jadis forte; démantelée par saint Louis.

LAURAGAIS ou LAURAGUAIS, petit pays de France, avec titre de comté, faisait partie du Bas-Languedoc, et était situé entre l'Albigeois et le Haut-Languedoc; il se divisait en Haut et Bas-Lauragais. Il est aujourd'hui compris dans les dép. de la Haute-Garonne et de l'Aude. Ch.-l., Castelnaudary.

LAURAGAIS (L.-L.-Félicité, duc de Brancas, comte de), issu de la famille des ducs de Villars-Brancas, né à Paris en 1733, cultiva les lettres et les sciences, et sut dépenser honorablement une grande fortune. Accomplissant un vœu formé par Voltaire, il fit supprimer à ses frais les banquettes qui étaient placées sur la scène au Théâtre-Français. Il eut part avec Lavoisier à la découverte de la vraie nature du diamant, et fut admis à l'Académie des Sciences; il contribua à propager l'inoculation. A la restauration il entra à la Chambre des Pairs. Il a laissé quelques pièces de théâtre: (*Clytemnestre*, *Jocaste*, etc.), et des brochures de circonstance. Il mourut à Paris, 1823.

LAURE, dite *la Belle Laure*, femme célèbre pour sa beauté, et immortalisée par Pétrarque, était fille d'Audibert de Noves, seigneur provençal, et avait épousé Hugues de Sade, dont les aïeux exerçaient de père en fils une des premières charges municipales à Avignon. Elle avait 20 ans lorsque le poëte la vit pour la première fois à Avignon en 1327; il conçut pour elle un amour qui resta toujours sans espoir, mais qu'il ne cessa de proclamer et de chanter, même après la mort de celle qui l'avait inspiré. Laure fut enlevée en 1348 par la peste. Elle avait eu 11 enfants. Il existe d'elle beaucoup de portraits, mais l'authenticité en est douteuse.

LAURÉAT (poëte), *Laureatus*. On a donné ce nom dans différents pays, notamment en Italie, en Allemagne, en Angleterre, à des poëtes qui recevaient, soit des princes, soit de corps savants, la couronne de laurier comme signe de leur mérite et de leur supériorité. En Italie, le plus ancien et le plus solennel couronnement de ce genre est celui de Pétrarque, qui eut lieu à Rome en 1341, le jour de Pâques. Le Tasse allait aussi être couronné, mais il mourut la veille même du jour où la cérémonie devait s'accomplir. — En Allemagne,

l'empereur Maximilien I établit en 1504, à Vienne, un *collége poétique* pour décerner la couronne; mais les juges accordèrent le titre de *poëte lauréat* à un si grand nombre de poëtes médiocres que ce titre perdit tout son prix. — En Angleterre, le roi nomme le *poëte lauréat*. Ce poëte est chargé de célébrer tous les ans par deux odes l'anniversaire de la naissance du souverain et le nouvel an. Il reçoit un traitement annuel de 127 livres sterling, dont 27 représentent la valeur d'un quartaut de vin que le poëte recevait jadis en nature. John Kay, au XVe siècle, est le premier poëte lauréat dont parlent les chroniques; on cite plus tard Gower et Chaucer, puis Skelton, sous Henri VIII; Spenser sous Elisabeth. Après la mort de Spenser, ce titre a passé successivement à Samuel-Daniel, 1599; Ben-Jonson, 1619; William Davenant, 1632; John Dryden, 1670; Shadwell, 1688; Nahum Tate, 1692; Nicolas Rowe, 1715; Laurence Eusden, 1718; Colley-Cibber, 1730; Whitehead 1757; Thomas Warton, 1785; J.-Henri Pye, 1790; Rob. Southey, 1813; Th. Campbell, 1843, etc.

LAURENT (saint), martyr, né à Rome dans le IIIe siècle, était diacre et trésorier de l'Eglise sous le pape Sixte II, lorsque l'empereur Valérien publia un *édit* contre les prêtres chrétiens, en 258. *Arrêté* par les ordres du préfet de Rome, Laurent refusa de remettre le trésor dont il était le gardien, et le distribua immédiatement aux pauvres. Il fut déchiré à coups de fouet par les mains du bourreau, et attaché ensuite à un gril de fer sous lequel étaient des charbons ardents. Il souffrit cet affreux supplice avec une constance admirable, affrontant même ses bourreaux et demandant qu'on le retournât sur le gril. L'Eglise célèbre sa fête le 10 août, jour de son martyre. *Voy.* ESCURIAL.

LAURENT JUSTINIEN (saint), *Lorenzo Giustiniani*, premier patriarche de Venise, né en 1380, d'une ancienne famille, fut successivement général de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-George *in Alga*, évêque de Venise en 1433, patriarche en 1451, et mourut en 1455. L'Eglise l'honore le 5 septembre. Il a laissé quelques écrits théologiques, publiés à Venise, 1751. — L'Eglise honore deux autres saints du nom de Laurent, l'un archevêque de Cantorbéry au VIe siècle, l'autre archevêque de Dublin au XIIe siècle.

LAURENT, antipape, opposé à Symmaque. *Voy.* SYMMAQUE.

LAURENT DE MÉDICIS. *Voy.* MÉDICIS.

LAURENTE, *Laurentum*, auj. *Paterno*, ville du Latium, à 16 kil. au S. de Rome, sur la mer, jadis capitale du royaume de Latinus.

LAURENTIENNE (Bibliothèque), célèbre bibliothèque fondée à Rome par Léon X, est ainsi nommée, soit de Laurent de Médicis, père de Léon X, soit de Laurent Parménio, qui en fut le premier bibliothéraire.

LAURENTIUS LYDUS. *Voy.* LYDUS.

LAURENZANA, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 25 kil. S. E. de Potenza; 7,200 hab.

LAURIA, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 12 kil. S. E. de Lagonegro; 7,800 hab. Draps.

LAURIA (Franç.-Laurent DE BRANCATI, connu sous le nom de), cardinal napolitain, mort à Rome en 1693, âgé de 82 ans, était d'abord entré dans l'ordre de Saint-François, et fut revêtu de la pourpre romaine en 1687 par Innocent XI. Après la mort de ce pontife, le cardinal de Lauria obtint 15 voix au conclave où fut élu Alexandre VII.

LAURICOCHA, lac du Pérou, par 78° 50' long. O., 10° 30' lat. S.; 13 kil. sur 5; il donne naissance à la Tunguragua.

LAURIÈRE, ch.-l. de canton (Haute-Vienne), à 22 kil. N. E. de Limoges; 1,400 hab.

LAURIÈRE (Eusèbe-Jacob DE), avocat au parlement de Paris, né en 1659, mort en 1728, s'adonna principalement à la recherche des anciennes lois et coutumes. On a de lui : *Bibliothèque des coutumes de France*, 1699; *Coutumes de la prévôté de Paris; Glossaire du droit français*, 1704; *Ordonnances des rois de la 3e race*, 1723 (continué par Secousse).

LAURISTON (Alexandre-Bernard LAW, marquis de), né à Pondichéry en 1768, mort en 1828, était petit-fils du financier Law. Il entra dans l'artillerie en 1793, fut nommé général de brigade en 1800, commanda en 1804 l'armée embarquée sur l'escadre de Villeneuve, puis servit dans l'armée d'Allemagne et en Italie; s'empara de la république de Raguse, se distingua à l'attaque de Castel-Nuovo (1807), suivit Bonaparte en Espagne (1808), passa en Hongrie avec l'armée d'Italie, et prit une part active aux victoires de Raab et de Wagram. En 1811, il fut ambassadeur en Russie, où il resta jusqu'à la rupture de cette puissance avec la France. Lors de la retraite de Russie (1812), il commanda l'arrière-garde, organisa à Magdebourg le cinquième corps d'armée, combattit à Lutzen et à Bautzen, fut fait prisonnier à Leipsick, et rentra en France sous la Restauration. Après la Restauration, il obtint la faveur de Louis XVIII, fut fait pair de France (1815), ministre de la maison du roi (1820), maréchal de France, et eut un commandement dans la guerre d'Espagne.

LAURIUM, auj. *Legrano*, ville de Grèce (Attique), près de la mer, à l'extrémité de la péninsule, au pied du m. *Laurius*, où l'on exploitait des mines d'argent.

LAUSANNE, *Lausanium*, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Vaud, à 51 kil. N. E. de Genève, près de la rive sept. du lac de Genève; 15,000 hab. Edifices remarquables (l'ancienne cathédrale, construite l'an 1,000; château, hôtel de ville, pont, théâtre, pénitentiaire, etc.). Académie, fondée en 1537; sociétés diverses, bibliothèque, musée, etc. Assez d'industrie, affaires de banque. — Lausanne fut dans l'antiquité une station romaine; elle porta le titre d'évêché jusqu'à la réformation : l'évêque était prince de l'Empire. Prise par les Bernois en 1536, elle fut réunie à leur canton avec tout le pays de Vaud. En 1798 les Français l'affranchirent de la domination bernoise et en firent le ch.-l. d'un canton dit cant. du Léman, puis c. de Vaud.—L. donne son nom à un évêché cathol. dont le titulaire réside à Fribourg.

LAUS POMPEIA, auj. *Lodi Vecchio*, ville d'Italie (Gaule Cisalpine), au S. E. de *Mediolanum*, fut fondée par les *Boii*, ravagée par les Rhètes, et colonisée par Pompeius Strabo, père du grand Pompée.

LAUSUS, fils de Mézence, roi des Tyrrhéniens, accompagna à la cour de Turnus son père chassé de ses états; il fut tué par Enée au moment où il venait de sauver la vie à son père.

LAUTER, riv. qui forme la limite entre le dép. français du B.-Rhin et le cercle bavarois du Rhin, naît à 26 kil. O. de Deux-Ponts, coule à l'E., baigne Weissembourg, Lauterbourg, et tombe dans le Rhin sous Neubourg après un cours de 65 kil.

LAUTERBACH, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 26 kil. N. O. de Fulda; 2,900 hab. Lainages, toile, etc.

LAUTERBERG, ville du roy. de Hanovre, à 20 kil. S. E. d'Osterode; 2,600 hab. Aux environs, mines de cuivre, fer, cobalt. Clouteries, forges, etc.

LAUTERBOURG, ville de France, ch.-l. de canton (B.-Rhin), à 17 kil. S. E. de Weissembourg, sur la Lauter; 2,489 hab.—Jadis ch.-l. d'un comté, indépendant jusqu'en 1254, puis donné à l'église de Spire. Prise par les Impériaux, 1744, par les Prussiens, 1793, et la même année par les Français, qui forcèrent les fam. lignes de Lauterbourg à Weissembourg.

LAUTERN, v. de Bavière. *Voy.* KAISERSLAUTERN.

LAUTREC, ch.-l. de canton (Tarn), à 14 kil. N. O. de Castres; 3,580 hab. Jadis titre de vicomté.

LAUTREC (Odet DE FOIX, vicomte de), maréchal de France, suivit Louis XII dans son expédition d'Italie, se signala à la bataille de Ravenne en 1512, et y reçut tant de blessures qu'il fut laissé pour mort. Nommé par François I lieutenant-général en Italie (1515), il soumit une partie du duché de Milan, mais se fit détester par sa cruauté, et fut chassé du duché (1521); ayant essayé d'y rentrer l'année suivante, il fut battu à la Bicoque, et se vit obligé d'évacuer l'Italie. Il y revint en 1525 avec François I, tenta vainement de détourner ce prince d'attaquer les Espagnols devant Pavie, et combattit vaillamment près de lui. Deux ans après, il s'empara d'Alexandrie et de Pavie, et abandonna cette dernière ville au pillage pour venger l'affront que les armes françaises avaient éprouvé devant ses murs. Il mourut en 1528 au siége de Naples, victime d'une maladie contagieuse qui fit de grands ravages dans ses troupes.

LAUZERTE, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), à 17 kil. N. de Moissac; 3,580 hab. Commerce de grains, vins, bestiaux.

LAUZÈS, ch.-l. de canton (Lot), à 17 kil. E. de Cahors; 500 hab.

LAUZET (LE), ch.-l. de canton (B.-Alpes), à 25 kil. N. O. de Barcelonette; 900 hab.

LAUZUN, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), sur le Drot, à 26 kil. N. E. de Marmande; 1,400 hab. Titre d'un duché-pairie.

LAUZUN (Ant. NOMPAR DE CAUMONT, duc de), seigneur de la cour de Louis XIV, né en Gascogne vers 1632, mort en 1723, fut pendant quelque temps le favori de Louis XIV. Le roi, qui l'avait déjà nommé gouverneur du Berri, et maréchal-de-camp, voulait encore lui donner la charge de grand-maître de l'artillerie; mais le favori ayant eu l'indiscrétion de se vanter de cette promesse, Louis la révoqua et donna la place à un autre. Lauzun irrité s'oublia jusqu'à briser son épée devant le roi, jurant qu'il ne servirait plus sous un prince sans foi. Il fut mis pour cette incartade à la Bastille; mais il en sortit au bout de peu de jours, rentra en faveur, et même obtint l'assurance d'épouser la duchesse de Montpensier, petite-fille de Henri IV: une intrigue de cour fit manquer ce mariage; cependant, selon quelques-uns, il se fit secrètement. Pour le consoler, Louis XIV voulait le nommer maréchal : il lui confia le commandement de l'armée qui l'accompagnait en Flandre (1671); mais Lauzun, ayant offensé Mme de Montespan, alors toute-puissante, se vit tout à coup disgracier; il fut jeté dans la prison de Pignerol où il resta 10 ans, puis fut envoyé en exil. Il passa en 1688 à Londres, et fut chargé par Jacques II de conduire en France la reine d'Angleterre. Il eut alors de nouveau accès à la cour, mais il ne put recouvrer son ancienne faveur. Lauzun ne se maria pas tant que vécut mademoiselle de Montpensier; deux ans après sa mort il épousa mademoiselle de Durfort.

LAUZUN (Armand L. DE GONTAUT DE BIRON, duc de), né en 1747, fut longtemps connu sous le nom de *Lauzun*, et ne prit le titre de duc de Biron qu'après la mort de son père Louis-Antoine (1788). Après une jeunesse orageuse, il entra au service et alla combattre en Amérique en faveur de l'indépendance. Député aux Etats-Généraux en 1789, il entra dans le parti du duc d'Orléans; en 1792, il servit comme général à la tête des armées de la république et se distingua dans plusieurs occasions; cependant il fut accusé devant la Convention, arrêté et mis à mort (31 décembre 1793). On a publié en 1822, sous le nom du duc de Lauzun, des *Mémoires* scandaleux, dont l'authenticité est contestée.

LAVAL, *Vallis Guidonis*, ch.-l. du dép. de la Mayenne, sur la Mayenne, à 65 kil. E. de Rennes: 16,449 h. Evêché depuis 1855. Peu d'édifices (vieux château des comtes de Laval, auj. prison; autre château; église Saint-Vénérand; halle aux toiles). Lycée (dep. 1842). Biblioth, société d'agric. Industrie et commerce : toiles et coutils, basins, calicot, linge damassé, etc. Patrie d'Ambroise Paré. — Bâtie sous le règne de Charles-le-Chauve; ch.-l. d'une baronnie qui fut érigée en comté en 1429 par Charles VII. Emme de Laval, héritière de ce comté, le porta en dot dans la maison de Montmorency; en 1521, François, sire de La Trémoille, l'acquit par mariage. Cette ville a beaucoup souffert pendant les guerres de la Vendée. — L'arrond. de Laval a 9 cant. (Argentré, Chailland, Evron, Loiron, Meslay, Montsurs, Sainte-Suzanne, plus Laval qui en fait deux), 93 communes et 122,755 hab.

LAVAL (MAGNAC-). *Voy.* MAGNAC.

LAVAL, maison noble et ancienne de France, dont l'origine remonte au IXe siècle, tire son nom de la ville de Laval. Le titre de seigneur de Laval, après avoir passé par mariage dans diverses maisons, resta enfin, à partir du XIIIe siècle, dans celle des Montmorency, par suite du mariage du connétable Matthieu de Montmorency avec Emme, héritière de Laval. Cette nouvelle maison forma un grand nombre de branches, celle des Laval-Montmorency, des Chateaubriand, des seigneurs de Retz, de Châtillon, de Loué, de Pezay, de La Faigne, d'Attichy, etc.

LAVAL (Gilles DE), seigneur de Retz, connu sous le nom de *maréchal de Retz*, maréchal de France, né vers l'an 1396, se signala par sa bravoure dans les guerres du règne de Charles VII, notamment au siége d'Orléans. Cependant il doit à ses crimes une bien autre célébrité. Mis en jugement comme coupable envers l'autorité de Jean VI, duc de Bretagne, on reconnut dans le cours de la procédure que, pendant plusieurs années, il avait commis des actions infâmes et des meurtres horribles sur de jeunes garçons et sur de jeunes filles qu'il entretenait dans le but de les faire servir à ses honteux plaisirs, ou de les sacrifier à d'atroces superstitions. Il fut pendu et brûlé (1440) à Nantes. On l'avait surnommé *Barbe-Bleue*. — *Voy.* MONTMORENCY (LAVAL).

LA VALETTE (G. PARISOT DE), 48e grand-maître de l'ordre de Malte, né en 1494, fut élu en 1557. Il s'était signalé par sa bravoure en plusieurs occasions, et dès qu'il fut au pouvoir, il fit avec succès des courses contre les Infidèles. Il fut même sur le point de s'emparer de Tripoli. Soliman II, pour venger ses pertes, dirigea sur l'île de Malte 40,000 hommes et 200 vaisseaux que commandaient Occhiali, Dragut, Piali, Moustapha, 1565. Ces forces assiégèrent l'île 4 mois de suite et ne réussirent qu'à s'emparer momentanément du fort St-Elme : l'héroïsme et l'admirable tactique du grand-maître furent pour beaucoup dans ce succès. Il fit ensuite construire la ville dite la *Cité-Valette*, et rendit l'île imprenable. Il mourut en 1568.

LA VALETTE (J.-L. DE NOGARET DE), duc d'Epernon. *Voy.* ÉPERNON.

LA VALETTE (Bernard DE NOGARET, duc de), fils du duc d'Epernon, 1592-1661, fut envoyé contre les Espagnols qui avaient envahi le Labourd, 1636; puis contre les insurgés de Guyenne dits *Croquants*; joua un rôle équivoque au siége de Fontarabie, siége qu'il paraît avoir fait échouer par jalousie à l'égard de Condé (1638); rallia pourtant après cet échec l'armée française, abandonnée par Condé et Soubise, et la reconduisit à Bayonne; mais il n'en fut pas moins accusé du désastre, se réfugia en Angleterre, et fut condamné à mort par contumace, 1639. A la mort de Louis XIII, La Valette revint, obtint la cassation du jugement, et fut nommé au gouvernement de la Guyenne, puis de

la Bourgogne, où il se fit haïr. — Son frère, Louis de Nogaret, dit le cardinal de La Valette, archevêque de Toulouse, fut toujours le servile adhérent de Richelieu dont il releva le courage lors de la fameuse journée des Dupes; il commanda les troupes françaises en Allemagne, 1635 et 1637, et en Savoie, 1638 et 1639, mais fit preuve de très médiocres talents; il venait pourtant de prendre Chivas et de battre les Espagnols, quand il mourut à Rivoli, 1639. Ses *Mémoires* ont été écrits par Jacques Talon. On l'appelait dérisoirement *le Cardinal-Valet* par opposition au *Cardinal-Ministre*.

LA VALETTE (L.-Thomas DE), supérieur général de l'Oratoire, né à Toulon en 1678, mort en 1772, avait d'abord été directeur de l'institution des Oratoriens à Paris (1710). Il fut élu en 1730, malgré sa résistance, administra sagement, et n'accepta qu'après de longs délais la constitution *Unigenitus*.

LA VALETTE (le Père), jésuite, était depuis 1747 supérieur des missions de la Martinique, lorsqu'il s'associa avec un juif de la Dominique pour faire le commerce exclusif de ces îles. Les habitants ruinés par ce monopole portèrent plainte, et le gouvernement rappela le père La Valette en 1753; il trouva néanmoins moyen de se faire envoyer de nouveau aux Antilles comme visiteur général et préfet apostolique, et recommença ses opérations commerciales. Des vaisseaux qu'il avait équipés étant tombés aux mains des Anglais, il se déclara en faillite et fit banqueroute de trois millions. Le parlement fut saisi de l'affaire, et le père La Valette se vit condamné comme coupable de banqueroute frauduleuse, 1762. Cette fâcheuse affaire fournit des armes contre la Société, qui seize mois après fut proscrite.

LA VALETTE (Marie-Chamans), né à Paris en 1769, d'une famille de commerçants, mort en 1830, se distingua dans les campagnes d'Italie; fut choisi pour aide-de-camp par le général Bonaparte auquel il resta dévoué; l'accompagna en Égypte, en Allemagne, en Prusse; fut fait comte de l'Empire, et s'allia à la famille impériale en épousant une demoiselle Beauharnais, nièce de l'impératrice. Il était directeur des postes en 1814; il perdit cette place au retour des Bourbons, mais il reprit ses fonctions en 1815, dès que les princes eurent quitté Paris, et seconda de tout son pouvoir le retour de Napoléon. Accusé pour cette conduite, après les Cent-Jours, il fut condamné à mort, malgré les capitulations; l'arrêt allait être exécuté, lorsque madame de La Valette, par un généreux dévouement, parvint à l'arracher à la mort en s'introduisant dans sa prison et en changeant de vêtements avec lui; trois officiers anglais (MM. Hutchinson, Wilson et Bruce), qui avaient favorisé l'évasion, le conduisirent hors de France; il se réfugia en Bavière. La Valette obtint en 1820 la permission de rentrer dans son pays; il est depuis resté étranger à la politique.

LA VALLIÈRE (Louise-Françoise DE LA BAUME LE BLANC DE), née en 1644 en Touraine, était fille d'un maître d'hôtel du duc d'Orléans. Elle fut d'abord fille d'honneur de la duchesse d'Orléans (Henriette d'Angleterre). Séduite par Louis XIV, pour lequel elle ressentit elle-même un amour véritable, elle devint sa maîtresse en 1661. Ce commerce criminel, qui avait d'abord été tenu secret, fut rendu public en 1663; le roi donna à sa maîtresse de vastes domaines, et érigea pour elle la terre de La Vallière en duché (1667). Du reste, Mlle de La Vallière n'usa de son influence que pour faire le bien. Pieuse, mais faible, elle rougissait elle-même de ses fautes, et deux fois elle se réfugia dans un couvent; mais Louis XIV l'en fit enlever et la ramena à la cour. Néanmoins, elle se vit au bout de quelques années négligée pour madame de Montespan, et fut comme obligée de subir, pendant un assez long temps, le partage de Louis entre elle et sa rivale; elle se retira définitivement en 1674 aux Carmélites du faubourg St-Jacques, y prit le voile en 1675, et y mourut en 1710, après avoir passé ses dernières années dans les exercices de la plus austère piété. Elle a laissé d'édifiantes *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*. — Deux de ses enf., Mlle de Blois (mariée au prince de Conti) et le comte de Vermandois (m. en 1683) furent légitimés.

LA VALLIÈRE (Louis-César LA BAUME LE BLANC, duc de), petit-neveu de la précédente (1708-80), et grand-fauconnier de la couronne, s'est acquis un nom comme bibliophile par les magnifiques collections qu'il avait réunies à son château de Montrouge, et dont le catalogue seul forme 9 vol., Paris, 1783-88, in-8. Avec lui s'éteignit le nom de La Vallière.

LAVARDAC, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), sur la Baise; à 6 kil. N. O. de Nérac; 1,000 hab.

LAVARDIN (Jean DE BEAUMANOIR, dit le maréchal DE), né dans le Maine en 1551, mort en 1614 à Paris, fut élevé dans la religion protestante auprès d'Henri IV, et combattit dans l'armée des Huguenots au siége de Poitiers en 1569; il embrassa la religion catholique après la Saint-Barthélemy, où avait péri son père; quitta Henri IV en 1578 pour s'attacher à Catherine de Médicis, et commanda en 1587, sous le duc de Joyeuse, à la bataille de Coutras, où, malgré tous ses efforts, les Catholiques furent défaits. En 1589, il suivit le parti de la Ligue, et composa en 1595 avec Henri IV, qui acheta sa fidélité par les titres de gouverneur du Maine et de maréchal de France. Lavardin se trouvait dans le carrosse d'Henri IV quand Ravaillac assassina ce prince.

LAVARDIN (H.-C. DE BEAUMANOIR DE), fut envoyé par Louis XIV en ambassade à Rome au moment où le roi avait avec le pape, Innocent XI, de vifs démêlés au sujet des franchises; le pape refusa de le recevoir. Il entra néanmoins à Rome, malgré les défenses du saint-père. Celui-ci l'excommunia. Louis XIV se préparait à venger son ambassadeur quand Innocent XI mourut.

LAVATER (J.-Gaspar), écrivain suisse, né à Zurich en 1740, entra dans l'état ecclésiastique, et devint premier pasteur de l'église de Saint-Pierre à Zurich. Tout en remplissant consciencieusement les devoirs de son état, il cultiva les lettres et produisit un nombre prodigieux d'ouvrages, soit en prose, soit en vers, la plupart sur des sujets de morale ou de piété. Dès l'âge de 25 ans, Lavater commença à rechercher les rapports des traits du visage avec le caractère et les sentiments de l'âme; il continua ces recherches tout le temps de sa vie, et fut ainsi le créateur d'une science nouvelle, la *physiognomonie*, à laquelle son nom est resté attaché. Lorsque la Suisse ressentit le contre-coup de la révolution française, Lavater se déclara le partisan des idées libérales; mais, à la suite de vives représentations qu'il avait adressées au Directoire, il fut déporté à Bâle. Rappelé bientôt dans sa patrie, il y m. en 1801, par suite d'une blessure que lui fit un soldat à la reprise de Zurich. Lavater offrait le modèle de toutes les vertus; il unissait à une piété exaltée une éloquence douce et persuasive: on lui reproche seulement une grande crédulité et un penchant extrême pour le mysticisme. De tous les ouvrages de Lavater, le seul qui soit connu à l'étranger, ce sont ses *Essais physiognomoniques*, publiés en allemand de 1775 à 1778, 4 vol. in-4, et qui ont paru en français en 1781-1803, 4 vol. in-4, et 1805-9, 10 vol. in-4 et in-8, sous ce titre: *l'Art de connaître les hommes par la physionomie*. M. H. Bacharach en a donné une traduction abrégée, Paris, 1841, 1 vol. gr. in-8. Parmi les œuvres poétiques de Lavater, on remarque ses *Chants suisses*, devenus populaires, et ses *Cantiques sacrés*, qui jouissent aussi d'une grande réputation.

LA VAUGUYON (Ant.-Paul-Jacq. DE QUÉLEN, duc de), lieutenant-général, né à Tonneins en 1706, mort en 1772, se distingua aux siéges de Maestricht, d'Oudenarde, d'Anvers, aux batailles de Fontenoy, Raucoux, Lawfeld, et fut précepteur des quatre petits-fils de Louis XV.

LAVAUR, *Vera* ou *Vaura*, ch.-l. d'arr. (Tarn), sur l'Agout, à 37 kil. S. O. d'Alby ; 7,205 hab. Ancien évêché, suffragant de Toulouse. Éducation en grand de vers à soie ; soieries. Célèbre dans la guerre des Albigeois par l'horrible massacre que Simon de Montfort fit de ses habitants en 1211. — L'arr. de Lavaur a 5 cant. (Cuq-Toulza, Graulhet, Puylaurens, Saint-Paul et Lavaur), 61 communes, et 53,496 hab.

LAVEAUX (J.-Ch. THIBAULT DE), homme de lettres, né à Troyes en 1749, mort à Paris en 1827, fut d'abord maître de langue française à Bâle, à Stuttgard, à Berlin ; revint en France à la révolution, travailla à plusieurs journaux républicains, notamment au *Journal de la Montagne* ; obtint divers emplois dans l'administration, et fut nommé sous l'Empire inspecteur des prisons et hospices du département de la Seine, fonctions qu'il perdit à la Restauration. On a de lui, outre des traductions de l'allemand : *Cours de langue et de littérature française*, Berlin, 1784 ; *Nouveau dictionnaire de la langue française*, Paris, 1820, 2 vol. in-4 ; *Dictionnaire des difficultés de la langue*, 1822, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire synonymique de la langue française*, 1826, ouvrages justement estimés.

LAVEDAN, vallée de France (Hautes-Pyrénées), dans l'arr. d'Argelès, a environ 50 kil. de long. Lourdes en est le lieu principal. Nombreuses ruines.

LAVELANET, ch.-l. de cant. (Ariége), à 19 kil. E. de Foix ; 1,800 hab.

LAVELLO, *Labellum*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 13 kil. N. E. de Melfi ; 2,800 hab. Évêché.

LAVENTIE, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 20 kil. de Béthune ; 4,415 hab.

LAVERNE, *Laverna*, déesse des voleurs et des fourbes chez les Romains.

LA VICOMTERIE (Louis DE), homme de lettres, né en 1732, mort en 1809, adopta avec ardeur les principes de la révolution, fut député à la Convention, vota la mort du roi, fut membre du comité de sûreté générale, se prononça au 9 thermidor contre Robespierre, fut 4 jours après décrété d'accusation, puis amnistié. Il vécut depuis obscur, remplissant un emploi dans la régie du timbre. On a de lui : *le Code de la Nature*, 1788 ; *les Crimes des rois de France*, 1791, réimprimé par Havard, 1833 ; *le Peuple et ses rois*, 1791 ; *les Crimes des papes* ; *Crimes des Reines*, etc., ouvrages empreints de l'esprit du temps.

LAVINIE, fille unique de Latinus, roi des Latins et d'Amate, était fiancée à Turnus, roi des Rutules, et allait l'épouser, lorsqu'Énée arriva en Italie. Énée obtint sa main de son père et l'épousa après avoir tué Turnus. Il bâtit en son honneur la ville de Lavinium. Après la mort de son époux, Lavinie, craignant pour sa vie, alla se cacher dans des forêts, où elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Sylvius. Le peuple força Ascagne, fils et successeur d'Énée, à la rappeler et à lui céder Lavinium.

LAVINIUM, auj. *Patrica*, ville d'Italie (Latium), au S. de Rome et tout près de Laurente, fut bâtie, dit-on, par Énée, qui lui donna le nom de sa femme Lavinie. — Lavinium fournit la colonie qui fonda Albe.

LAVIT-DE-LOMAGNE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 16 kil. S. O. de Castel-Sarrasin ; 800 hab.

LAVOISIER (Antoine-Laurent), né à Paris en 1743, fils d'un commerçant aisé, fut entraîné par le goût le plus vif vers l'étude des sciences naturelles, et mérita dès l'âge de 25 ans d'être admis à l'Académie des Sciences (1768). Peu de mois après il obtint une place de fermier-général, et sut concilier ses recherches scientifiques avec les devoirs de sa place. Il démontra en 1775 que la calcination des métaux, et en général la combustion des corps, est le produit de l'union de *l'air respirable* (oxigène) avec ces corps, et opéra par cette découverte une révolution en chimie : il reconnut en 1784 la composition de l'eau, et la prouva par des expériences directes. De concert avec Guyton de Morveau, il créa pour la chimie une nouvelle nomenclature qui devait changer la face de la science (1787). En même temps il rendait les plus grands services au commerce en faisant des applications utiles de ses connaissances ; il améliorait la fabrication de la poudre, perfectionnait l'agriculture, coopérait à l'établissement des nouvelles mesures, etc. Malgré tant de titres à la reconnaissance publique, il fut traduit en 1793 devant le tribunal révolutionnaire, par le seul motif qu'il appartenait au corps des fermiers-généraux, dont on convoitait les richesses, et fut exécuté le 8 mai 1794 : il n'avait que 51 ans. Lavoisier avait commencé d'importants travaux que sa mort a laissés interrompus ; il demanda en vain un délai de quelques jours pour achever des expériences utiles à l'humanité. On a de lui un *Traité élémentaire de Chimie*, 1789, 2 vol. in-8, et des *Mémoires de Physique et de Chimie*, publiés par sa veuve. L'État publie ses *OEuv. compl.*, 1847.

LAVOULTE, ch.-l. de canton (Ardèche), à 20 kil. N. E. de Privas, sur le Rhône ; 1,600 hab.

LAVOUTE-CHILHAC, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 25 kil. S. de Brioude ; 800 hab.

LAW (*John*), fameux financier, né à Edimbourg vers 1670, était fils d'un riche orfévre. Il ne se fit d'abord remarquer que par son habileté au jeu et ses aventures galantes, et fut forcé de quitter son pays par suite d'un duel. Il parcourut divers états de l'Europe, proposant partout des plans de finances, et vint enfin en France où il sut gagner la confiance du Régent. Il proposa à ce prince un système connu sous le nom de *système de Law*, qui consistait à créer des valeurs fictives et à rembourser ainsi les dettes de l'état. En 1716, il fut autorisé à ouvrir une banque d'escompte, à laquelle on adjoignit bientôt une Compagnie qui eut le privilége du commerce avec le Mississipi, la Chine et les Indes, la propriété du Sénégal, la fabrication des monnaies, etc. ; enfin la banque, d'abord privée, fut érigée en banque royale (1718). Law fut lui-même nommé en 1720 contrôleur-général. La banque de Law créa un nombre prodigieux d'actions, et émit une énorme quantité de billets, qui n'étaient nullement en proportion avec les valeurs réelles qu'elle possédait. Pendant plusieurs années les actions de cette banque furent en grande faveur, et elles furent portées jusqu'à quarante fois leur valeur primitive ; mais bientôt l'illusion cessa, on mit plus d'empressement encore à se défaire de ses actions qu'on n'en avait mis à les acheter, et une foule de familles furent ruinées. Law, devenu l'objet de l'exécration générale, poursuivi par le parlement, fut forcé de sortir de France en 1721. Après avoir erré en différents pays, il mourut à Venise en 1729, dans un état voisin de l'indigence. On a publié les *OEuvres de Law* (traduites de l'anglais), Paris, 1790, in-8. M. Thiers a donné une excellente exposition du système de Law dans l'*Encyclopédie progressive*, 1826.

LAW DE LAURISTON, général français, petit-fils du précédent. *Voy.* LAURISTON.

LAWFELD, village de Belgique, près de Maestricht, célèbre par une victoire remportée en 1747 par les Français que commandait le maréchal de Saxe, sur le duc de Cumberland. Il s'y livra en 1794 un autre combat où les Français furent encore vainqueurs.

LAWRENCE (P.-Thomas), habile peintre de portraits, né à Bristol en 1769, mort en 1830, était fils d'un maître d'auberge. Il montra dès l'âge de six ans des dispositions pour le dessin, se perfectionna sous Hoare et Jos. Reynolds, fut nommé en 1792 peintre du roi (George III), et devint, après West, président de l'Académie royale de Peinture (1820). Il fit les portraits de la plupart des princes de l'Europe et de presque toutes les notabilités de l'époque, et acquit une immense fortune. Au talent de donner à ses portraits une ressemblance frappante, il unissait celui d'embellir les personnes.

LAXENBOURG, bourg des États autrichiens (Autriche), à 18 kil. S. de Vienne, sur la Schwæchat; 680 hab. Château, résidence d'été de l'empereur.

LAY, riv. de France (Vendée), prend sa source à 20 kil. N. de Fontenay-le-Comte, devient navigable à Mareuil, et tombe dans l'anse de l'Aiguillon après un cours de 105 kil.

LAY, ville du dép. de la Loire, à 2 kil. N. E. de Saint-Symphorien-de-Lay; 3,000 hab.

LAYA (J.-Louis), littérateur, né à Paris en 1761, d'une famille originaire d'Espagne, mort en 1833; se fit d'abord connaître comme auteur dramatique. Il fit représenter en 1789 *les Dangers de l'opinion*, drame en vers qui eut du succès, et en 1793 donna *l'Ami des lois*, qui, joué peu de jours avant le supplice de Louis XVI, était une protestation énergique contre le régicide: aussi fut-il jeté dans une prison, d'où il ne sortit qu'au 9 thermidor. Sous l'Empire il entra dans l'université, fut professeur au lycée Napoléon, et enfin professeur de poésie française à la Faculté des Lettres. Outre les ouvrages déjà cités, Laya a composé *les Deux Stuarts*, *Une journée de Néron*, *Falkland*.

LAYBACH, *Lubiana* en italien, *Labacum* au moyen âge, l'*Æmona* des anciens, ville murée des États autrichiens, ch.-l. du gouvernement de Laybach, à 98 kil. N. E. de Trieste; 10,000 hab. Évêché; château-fort qui sert auj. de prison. Lycée, gymnase, séminaire, école normale, observatoire, bibliothèque; société d'agriculture et des arts. Produits chimiques, faïence, soieries et rubans de soie, etc. Grand commerce avec l'Italie, la Croatie, la Bavière. — Ville ancienne qui existait dès le temps des Romains: elle fut agrandie par les Francs au IXe siècle, appartint successivement aux Slaves, aux ducs de Bavière, à des seigneurs particuliers, et finit par se donner à l'Autriche. Il se tint à Laybach en 1821 un célèbre congrès qui avait pour objet la destruction du régime constitutionnel établi dans le roy. de Naples à la suite de l'insurrection de 1820. Laybach fut prise en 1797 par Bernadotte, et en 1809 par Macdonald. — Le gouv. de Laybach, dans le roy. d'Illyrie, comprend la Carniole et la Carinthie anciennes: 300 kil. sur 90; 715,000 hab.; 5 cercles (Laybach, Neustadtl, Adelsberg, Klagenfurth et Villach).

LAYEN ou **LEYEN** (principauté de la), petite principauté médiatisée de la Confédération germanique, dans le grand-duché de Bade, formait jadis, dans l'empire d'Allemagne, avec le comté de Hohengeroldseck, un état indépendant, dont les possesseurs résidaient à Ahrenfels sur le Rhin. En 1806, les princes de la Leyen furent compris parmi les membres de la Confédération du Rhin, et placés dans le collége des princes: mais en 1815 ils ne furent pas admis dans la Confédération germanique, et cessèrent d'exister comme état indépendant.

LAYRAC, ville du dép. de Lot-et-Garonne, à 8 kil. S. E. d'Agen, sur le Gers; 2,400 hab.

LAYS, chanteur. *V.* LAIS. — **LAYSSAC**. *V.* LAISSAC.

LAZARE (saint), frère de Marie et de Marthe, demeurait à Béthanie. Il fut ressuscité par Jésus-Christ 4 jours après avoir été mis dans le tombeau (*S. Jean*, 11). On le fête le 29 juillet et le 2 septembre.

LAZARE, pauvre couvert d'ulcères, implorait en vain la pitié d'un mauvais riche; mais après la mort de tous deux, Lazare alla dans le ciel, et le riche dans l'enfer, où à son tour il implora vainement le secours de Lazare. On ne sait si Lazare, dont l'histoire est racontée dans saint Luc (ch. XVI), est un pauvre véritable ou un personnage purement symbolique.

LAZARE (hospitaliers de SAINT-), ordre religieux et militaire qu'on croit avoir été établi par les Croisés à Jérusalem dès 1119, confirmé par le pape en 1255, avait pour mission spéciale de soigner les lépreux; c'est de leur nom que se sont formés par corruption les mots de *ladres*, pour dire *lépreux*, et de *lazaret*. L'ordre tirait son nom du mendiant Lazare, sous le patronage duquel il était placé. Cet ordre fut introduit en France sous Louis VII. Il perdit son importance à mesure que la lèpre disparut. Il f. réuni, en Italie à l'ordre de Malte (1490), en Savoie à celui de St-Maurice (1572), en France à celui de St-Michel (1693).

LAZARISTES, congr. fond. en 1625 p. S. Vinc. de Paul, connue aussi sous le nom de *Prêtres de la Mission*, est ainsi nommé parce qu'il fut établi dans une maison qui avait appartenu à l'ordre militaire de Saint-Lazare. Les Lazaristes vont en mission dans les pays étrangers pour y répandre le christianisme, et se livrent à l'éducation des jeunes clercs; ils sont encore aujourd'hui chargés de l'enseignement ecclésiastique dans plusieurs diocèses.

LAZIQUE, *Lazica*, auj. *pays des Lesghiz*, portion de la Colchide, entre le Phase au N., et l'Arménie au S., est hérissée de montagnes. Ses habitants étaient appelés *Lazes*. Les Perses et les Grecs se disputèrent vivement la possession de ce pays sous Justinien.

LAZISE, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le lac de Garda, à 21 kil. N. O. de Vérone; 2,200 hab. Murs flanqués de tours. Commerce de transit.

LAZZARO-DEGLI-ARMENI ou **SAINT-LAZARE**, île du roy. Lombard-Vénitien, dans l'Adriatique, à 4 kil. S. E. de Venise; célèbre couvent de Mékhitaristes arméniens, avec une imprimerie arménienne d'où sont sortis beaucoup d'ouvrages savants.

LE. Pour les mots qui se composent avec cet article et qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit LE.

LEADHILLS, ville d'Écosse (Lanark), à 65 kil. S. E. de Glasgow; 1,200 hab. Mines de plomb.

LEAMINGTON-PRIORS, ville d'Angleterre (Warwick), à 5 kil. E. de Warwick; 6,200 hab. Sources minérales; bains, promenades.

LÉANDRE, jeune homme d'Abydos, se noya en traversant l'Hellespont pour aller voir Héro sa maîtresse. *Voy.* HÉRO.

LÉANDRE (saint), archevêque de Séville, né à Carthagène vers 540, mort en 596, était frère de saint Isidore. Il convertit plusieurs princes wisigoths, ce qui le fit exiler par le roi Léovigilde; cependant il fut rappelé et fut même chargé d'instruire dans la foi chrétienne l'héritier du trône, Récarède. On le fête le 27 février et le 13 mars.

LÉBADÉE, *Lebadea*, auj. *Livadie*, ville de Béotie, au S. O., près de Chéronée et de l'Hélicon, s'était primitivement appelée *Midée*. Près de là était le bois de Trophonius, cél. par ses oracles.

LE BAILLEUL, ch.-l. de canton (Oise), à 14 kil. N. E. de Clermont. — Le Bailleul est encore le nom de 2 bourgs: l'un dans le dép. de la Sarthe, à 8 kil. N. O. de La Flèche, patrie de René Chopin; l'autre dans celui de l'Orne, à 8 kil. N. d'Argentan. De ce dernier était sortie la dynastie des Baliol (ou Bailleul) qui régna en Écosse.

LE BAILLY (Antoine-François), fabuliste, né à Caen en 1758, mort à Paris en 1832, fréquenta d'abord le barreau, mais l'abandonna bientôt pour

les lettres On a de lui : des *Fables* estimées, Paris, 1784 ; des opéras, *Corisandre*, 1792 ; *le Choix d'Alcide*, 1811 ; *Œnone*, 1812 ; *Diane et Endymion*, 1814 ; des poésies fugitives, de petits poëmes, entre autres *le Gouvernement des animaux* ou *l'Ours réformateur*, 1816.

LEBARBIER (Jean-Jacques-François), peintre, né en 1738 à Rouen, mort à Paris en 1826, reçut les leçons de Pierre, premier peintre du roi ; fut chargé en 1776 d'aller lever en Suisse des vues et dessins pour l'ouvrage du baron de Zurlauben, intitulé : *Tableaux topographiques, etc., de la Suisse*, 1770-88, 4 vol. in-fol. ; séjourna 4 ans à Rome, où il recueillit une foule de beaux dessins. On doit à cet artiste, outre une quantité prodigieuse de vignettes, plusieurs tableaux : *le Siége de Beauvais*, qui valut à l'auteur le titre de *citoyen de Beauvais ; le Siége de Nancy*, qui se voit à l'hôtel-de-ville de Nancy ; *Jupiter sur le mont Ida ; Aristomène ; l'Apothéose de saint Louis ; Saint Louis prenant l'oriflamme ; Sully aux pieds de Henri IV*.

LE BAS (Phil.), conventionnel, compatriote et ami de Robespierre, né en 1766 à Frévent (Pas-de-Calais), fut commissaire de la Convention aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin, et y rendit d'importants services (1793-94). Il défendit Robespierre au 9 thermidor, et se tua quand il vit sa cause perdue.

LE BATTEUX (l'abbé Charles), né à Allend'huy, près de Reims, en 1713, mort en 1780, professa d'abord la rhétorique à Reims, et fut chanoine de l'église cathédrale de cette ville, puis vint à Paris où il enseigna les humanités aux colléges de Lisieux et de Navarre, et fut ensuite nommé professeur de philosophie grecque et latine au collége de France. Il fut reçu en 1754 à l'Académie des Inscriptions, et en 1761 à l'Académie Française. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de belles-lettres, ou Principes de littérature*, 5 vol. in-12, 1774, qui comprend *les Beaux-Arts réduits à un seul principe* (savoir, l'imitation de la nature), ouvrage qui avait paru à part en 1746 ; une *Traduction d'Horace*, 1750 ; *la Morale d'Épicure*, 1758 ; *les Quatre poétiques* (d'Aristote, Horace, Vida, Boileau), 2 vol. 1771 ; *Histoire des Causes premières*, 1779 ; *Ocellus Lucanus* et *Timée de Locres*, traduits du grec, 1768 ; *De l'arrangement des mots*, traduit de Denys d'Halicarnasse, 1788, posthume. Il a en outre travaillé à quelques compilations, telles que : *Cours élémentaire à l'usage des écoles militaires*, 45 vol. in-12 ; *Mémoires concernant l'histoire des Chinois*, 1776-89, 15 vol. On estime surtout son *Cours de belles-lettres*.

LEBBEKE, ville de Belgique (Flandre orientale), à 5 kil. S. E. de Dendermonde ; 3,300 hab. Tanneries, brasseries, etc.

LEBDA ou LEBEDAH, *Leptis magna*, ville ruinée de l'état de Tripoli, à 140 kil. S. E. de Tripoli. Une grande partie de l'emplacement de la ville ancienne a été envahie par la mer.

LEBÉ (Guillaume), célèbre graveur et fondeur de caractères, né à Troyes en 1525, mort à Paris en 1598, fut chargé par François I de perfectionner les caractères orientaux de Henri Estienne, et par Philippe II de fondre les caractères de la belle Bible polyglotte d'Anvers. — Son fils et son petit-fils soutinrent dignement sa réputation.

LEBEAU (Charles), né à Paris en 1701, mort en 1778, fut successivement professeur de rhétorique aux colléges d'Harcourt et des Grassins, professeur d'éloquence latine au collége de France (1752) ; entra à l'Académie des Inscriptions et devint en 1755 secrétaire de cette académie. On a de lui une *Histoire du Bas-Empire depuis Constantin*, 22 vol. in-8, 1757, et ann. suivantes, compilation peu intéressante et où il montre peu de critique (elle fut terminée par Ameilhon). Lebeau écrivait parfaitement la langue latine, et excellait surtout à faire les vers latins. On a imprimé ses œuvres latines en 1782 sous le titre de *Carmina et orationes*.

LEBÉDIANE, ville de la Russie d'Europe (Tambov), à 190 kil. O. de Tambov, près du Don ; 3,000 hab. Beaux haras. Foires importantes.

LEBEDINE, ville de la Russie d'Europe (Kharkov), à 150 kil. N. O. de Kharkov ; 10,000 hab. Eau-de-vie de fruits.

LEBEDOS, ville d'Asie Mineure, dans l'Ionie, sur la mer Egée, au N. de Colophon. Lysimaque la détruisit et en transféra les habitants à Éphèse.

LEBLANC DE GUILLET (Antoine), littérateur médiocre, né à Marseille en 1730, mort en 1799, était entré dans l'Oratoire, puis rentra dans le monde. On a de lui *Manco-Capac*, tragédie (1763), qui n'est connue aujourd'hui que par un vers ridicule ; *l'Heureux événement*, comédie, 1772, qui eut peu de succès ; un roman intitulé *les Mémoires du comte de Guine*, 1761, et *Lucrèce* trad. en vers.

LEBOEUF ou LEBEUF (l'abbé), chanoine d'Auxerre, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Auxerre en 1687, mort en 1760, a rendu de grands services à l'histoire nationale par ses savantes recherches. Ses ouvrages les plus importants sont : *Discours sur l'état des sciences dans la monarchie française sous Charlemagne*, Paris, 1734 ; *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'hist. de France*, 1738 ; *Hist. d'Auxerre*, 1743 ; — *de la v. et du dioc. de Paris*, 1754, 15 v. in-12.

LEBON (Joseph), conventionnel, né à Arras en 1769, était curé de Neuville, près d'Arras, lorsque la révolution éclata. Plusieurs fois, jusque là, il s'était fait remarquer par son fanatisme religieux ; il ne fut plus connu, depuis 1789, que par son fanatisme révolutionnaire. Il fut en 1792 député à la Convention et se signala par ses violences. Envoyé en 1793, en qualité de commissaire, dans le Pas-de-Calais, il établit dans Arras le régime de la Terreur et institua un tribunal qui, en quelques mois, fit tomber des milliers de têtes. Il marchait dans les rues un sabre nu à la main, deux pistolets à la ceinture, un bonnet rouge sur la tête. Après le 9 thermidor, il fut accusé par une députation des habitants de Cambrai, et monta sur l'échafaud le 13 vendémiaire (9 octobre 1795).

LEBRET, ville de France. *Voy.* ALBRET.

LEBRIGANT (Jacques), avocat breton, né à Pontrieux en 1720, mort en 1804, faisait dériver toutes les langues du celtique. Il a publié : *Dissertation sur une nation celte nommée Brigantes ou Brigants*, 1762, in-12 ; *Éléments de la langue des Celtes-Gomérites ou Bretons ; introduction à cette langue, et, par elle, à celles de tous les peuples*, Strasbourg, 1779, in-8 ; *la Langue primitive conservée*, Paris, 1787, in-4, etc. Lebrigant était l'ami du célèbre La Tour d'Auvergne, qui se dévoua pour sauver son plus jeune fils de la conscription.

LÉBRIXA ou LEBRIJA, *Nebrissa*, ville d'Espagne (Séville), à 42 kil. S. O. de Séville ; 7,000 hab. Forges, poterie vernissée et faïence ; huile excellente. Patrie d'Antoine dit de Lebrixa, et de Juan Diaz de Solis, qui découvrit le Rio de la Plata.

LEBRUN (Charl.), peintre, né à Paris en 1619, mort en 1690, alla se former à Rome, où il eut pour maître le Poussin, et fut un des fondateurs de l'Acad. de Peinture, 1648. Fouquet lui confia les peintures de son château de Vaux, et Louis XIV l'accueillit avec faveur sur la présentation de Mazarin. Il fut en 1662 nommé peintre du roi, directeur de l'Académie de Peinture, et fut pendant longtemps l'arbitre du goût en France ; il porta Louis XIV à fonder l'école française à Rome. A la mort de Colbert, qui l'avait toujours protégé, Louvois lui préféra Mignard ; le chagrin que lui causa cette dis-

grâce abrégea sa vie. Ses principaux tableaux sont : la suite des *Batailles d'Alexandre*, *la Défaite de Maxence*, *le Christ aux Anges*, *la Madeleine*, *la Vierge apprêtant le repas de l'Enfant Jésus*. Il a fait les peintures de la grande galerie de Versailles. On trouve dans ses tableaux de la noblesse, mais on lui reproche de l'affectation et de la monotonie. Lebrun a écrit : *Conférences sur l'expression des différents caractères des passions*, 1667; *Traité de la physionomie, ou Rapport de la physionomie humaine avec celle des animaux*, in-fol., avec 36 planches. Ses plus beaux tableaux ont été gravés par Edelinck, Audran, Séb. Leclerc. Il en a lui-même gravé plusieurs.

LEBRUN (Ponce-Denis ÉCOUCHARD-), poète lyrique, surnommé *le Pindare français*, né à Paris en 1729, mort en 1807, fut élevé par les soins du prince de Conti, au service duquel était son père; devint secrétaire des commandements du prince, et put en même temps se livrer à son goût pour la poésie. A la mort du prince de Conti, il fut quelque temps dans l'indigence, mais le ministre Calonne lui fit obtenir une pension de 2,000 livres. Versatile dans ses opinions, il chanta successivement et avec la même verve Louis XVI, la République et l'Empire, et reçut indistinctement les bienfaits de tous les gouvernements. Enclin à la satire, Lebrun lança des épigrammes contre presque tous ses contemporains et se fit une foule d'ennemis. D'un caractère difficile, il ne put vivre avec sa femme, qui se sépara de lui après quatorze ans de mariage. Lebrun a excellé dans le genre lyrique; on estime surtout son *Ode sur le désastre de Lisbonne* (1755), une *Ode à Voltaire* en faveur d'une petite-nièce de Corneille, une *Ode nationale* sur le projet qu'avait formé Napoléon d'une descente en Angleterre. Ginguené, son ami, a publié ses œuvres en 4 vol. in-8, Paris, 1811 : elles se compos. d'*Odes*, d'*Elégies*, d'*Épîtres*, d'*Épigramm.*, de *Fables*, des *Veillées du Parnasse*, et d'un poëme sur la *Nature*. On a donné en 1821 ses *Œuvres choisies*, 2 vol. in-8.

LEBRUN (Charl.-François), duc de Plaisance, né en 1739 près de Coutances, mort en 1824; fut d'abord secrétaire de Maupeou, et partagea la disgrâce de ce ministre. Député aux États-Généraux, il se distingua par ses travaux sur les finances, puis présida le directoire de Seine-et-Oise. Il fut incarcéré pendant la Terreur, et recouvra la liberté au 9 thermidor. Elu membre du Conseil des Cinq-Cents, il se fit remarquer dans cette assemblée par ses talents administratifs et sa modération. Après le 18 brumaire, il fut nommé troisième consul, et s'occupa exclusivement de finances. Sous l'Empire, Napoléon le créa duc de Plaisance, archi-trésorier et administrateur-général de la Hollande. En 1814, il ne signa point l'acte de déchéance, mais il adhéra au rappel des Bourbons, et fut un instant grand-maître de l'université. Il entra à la Chambre des Pairs sous la Restauration. On a de lui : *la Jérusalem délivrée*, traduite en prose, 1774; *l'Iliade d'Homère*, en prose, 1776, traduction peu fidèle, mais d'un style élégant, refondue en 1809; *l'Odyssée*, 1819. Lebrun était de l'Institut.

LEBRUN. *Voy.* TONDU et VIGÉE (Mme).

LE CAMUS (Antoine), médiocre littérateur, né à Paris en 1722, mort en 1762, a publié : *Médecine de l'esprit*, Paris, 1753; *Abdeker*, ou *l'Art de conserver la beauté*, 1756; *Amphitheatrum medicum*, *poema*, 1745; *les Amours de Daphnis et Chloé*, traduit de Longus, 1757, etc. — Son frère, Nicolas Le Camus de Mezières, 1721-1789, s'est distingué comme architecte. Il a donné les dessins de la Halle au blé de Paris; mais la coupole n'est pas de lui.

LECAPÈNE (ROMAIN), empereur. *Voy.* ROMAIN.

LECARON, jurisconsulte. *Voy.* CHARONDAS.

LE CAT (Claude-Nicolas), chirurgien, né en 1700 à Blérancourt (Aisne), mort à Rouen en 1768, devint chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, remporta plusieurs prix proposés par l'Académie royale de Chirurgie de 1734 à 1738, et fut nommé associé de cette compagnie. Il établit à Rouen des cours publics d'anatomie qui eurent le plus grand succès, et fonda l'Académie royale de Rouen en 1744. Il introduisit en France, en la perfectionnant, la méthode de Cheselden pour l'opération de la taille. On a de lui, entre autres ouvrages : *Lettres sur l'opération de la taille*, 1749; *De l'existence, de la nature du fluide des nerfs*, etc., Berlin, 1765, in-8, fig.; *De la couleur de la peau humaine*, 1765, in-8; *Traité des sensations et des passions en général*, etc., Paris, 1739-1766, 2 vol in-12. Ce dernier traité est le plus recherché de ses ouvrages, mais il renferme beaucoup d'hypothèses hasardées. On a réuni ses plus importants écrits sous le titre d'*Œuvres physiologiques* de Le Cat, Paris, 1767, 3 vol. in-8.

LECCE, *Aletium*, ville murée du roy. de Naples, ch.-l. de la Terre d'Otrante, à 38 kil. N. E. de Gallipoli; 14,000 hab. Evêché. Citadelle, quelques autres édifices remarquables. École royale fondée par Ferd. IV. Colonie grecq. Prise par les Normands au XIIe s. Donnée en apanage au bâtard Tancrède.

LECCO, ville murée du roy. Lombard-Vénitien, sur le lac de Côme, à 24 kil. N. E. de Côme; 2,050 hab. Filature de soie, ustensiles de cuivre.

LECCO (lac de), bras oriental du lac de Côme.

LECH, *Licus*, rivière d'Allemagne, sort de la forêt de Bregenz en Tyrol, entre en Bavière et grossit le Danube au-dessus de Rain, après un cours de 250 kil. Affluents, la Vils et la Wertach.

LECH ou LESZKO, nom de six rois qui ont régné sur la Pologne avant le XIVe siècle.— Lech I, qu'on place vers 500, est regardé comme le premier roi des Polonais, primitivement appelés Lechkes; mais l'histoire ne fournit aucun renseignement certain sur ce prince, non plus que sur les autres rois du même nom. *Voy.* POLOGNE.

LE CHAPELIER (Gui), l'un des membres les plus distingués de l'Assemblée Constituante, né à Rennes en 1754, acquit d'abord de la réputation au barreau de cette ville, fut nommé membre de l'Assemblée nationale en 1789, et y fut longtemps membre du comité de constitution. Il fit décréter l'abolition de la noblesse et eut la plus grande part à l'organisation de la Cour de cassation et de l'ordre judiciaire. Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris en 1794. Il a concouru avec Condorcet à la rédaction d'un ouvrage périodique intitulé : *Bibliothèque d'un homme public*, 1790 à 1792, 28 vol. in-8.

LÉCHÉE, *Lecheum*, petite ville du Péloponèse, sur un enfoncement de la mer de Crissa, dit *golfe de Léchée*, et près d'un cap de même nom, servait de port à Corinthe.

LECHENICH, *Legioniacum*, ville des États prussiens (province Rhénane), ch.-l. de cercle, à 19 kil. S. O. de Cologne; 1,400 hab. Jadis très forte, mais démantelée par suite du traité de Westphalie.

LECHFELD, vaste plaine de Bavière (Danube-Supérieur), arrosée par le Lech, et où se trouve Augsbourg. Pépin y défit en 743 les Bavarois et les Saxons; Charlemagne y battit les Huns en 794; les Hongrois y vainquirent les Francs et les Bavarois en 910, et en 955 les Germains commandés par Othon I y battirent les Hongrois.

LECK, bras du Rhin, se forme près de Wick, dans la province d'Utrecht; baigne Culembourg, Vianen et Nieuwpoort; donne naissance à l'Yssel, et se joint à la Meuse à Krimpen. On croit que le Leck a été ouvert, ou du moins élargi par Civilis.

LECKHES ou POLÉNIENS, ancien peuple slave. *Voy.* POLÉNIENS.

LECKZINSKI. *Voy.* STANISLAS.

LECLERC (Michel), membre de l'Académie Française, né en 1622 à Albi, mort en 1691, exerçait la profession d'avocat. Il est auteur de compositions dramatiques et autres poésies oubliées, notamment d'une tragédie d'*Iphigénie*, qu'il ne craignit pas de faire jouer après celle de Racine (1676). Il n'est guère connu aujourd'hui que par l'épigramme de Racine qui commence ainsi :

Entre Leclerc et son ami Coras, etc.

LECLERC (Sébastien), dessinateur et graveur, né à Metz en 1637, mort en 1714, fut d'abord ingénieur-géographe, attaché à l'armée. S'étant livré avec succès à la gravure, il vint à Paris, et Colbert lui procura une chaire à l'école des Gobelins, qu'il occupa pendant près de trente ans. Il a laissé un œuvre qui monte à près de 4,000 pièces. On y remarque les *Batailles d'Alexandre* (d'après Lebrun); les *Conquêtes de Louis XIV*, en 13 pièces, etc.

LECLERC (Jean), célèbre critique, né à Genève en 1657, mort à Amsterdam en 1736, fut pasteur des Remontrants de cette ville, puis professeur de philosophie, de belles-lettres et d'hébreu. Il a laissé un très grand nombre d'ouvrages, entre autres des *Lettres théologiques*, sous le pseudonyme de *Liberius a Sancto Amore*, Irenopolis (Saumur), 1679, in-8; *Harmonia evangelica*, grec-latin, Amsterdam, 1699, in-fol.; une traduction du *Nouveau Testament*, Amsterdam, 1703; *Parrhasiana*, 1699; *Ars critica*, 1712-1730, 8 vol. in-8; *Bibliothèque universelle et historique*, 1686-93, 26 vol. in-12, en société avec Lacroze; *Bibliothèque choisie*, 1703-13, 28 vol.; *Bibliothèque ancienne et moderne*, 1714-1730, 29 vol. in-12. Ces trois *Bibliothèques* sont des revues littéraires fort estimées: elles renferment des extraits très bien faits des principaux ouvrages qui paraissaient en Europe. Leclerc avait en religion et en philosophie des opinions hardies. Il inclinait au socinianisme; il eut de vives disputes avec les théologiens et les métaphysiciens de son temps, entre autres avec Bayle. Il adopta et propagea les principes de Locke. — Son frère, Daniel Leclerc, médecin distingué, 1652-1728, a composé, entre autres ouvrages, la *Bibliothèque anatomique*, Genève, 1688-99.

LECLERC (le général Victor-Emmanuel), né en 1772, fils d'un marchand de farines de Pontoise, entra au service comme volontaire en 1791. Il était capitaine au siége de Toulon en 1793, et s'y lia d'amitié avec Bonaparte. Il le suivit en Italie, fut promu au grade de général de brigade pour sa brillante conduite aux journées du mont Genis, du Mincio, de Rivoli, et obtint la main de la sœur de Bonaparte, Pauline (depuis princesse Borghèse), 1797. Quand Bonaparte fut revenu d'Égypte, le général Leclerc le seconda d'une manière très-active au 18 brumaire, en chassant de la salle des séances, à la tête d'un peloton de grenadiers, les membres de l'opposition du Conseil des Cinq-Cents. En 1802, il fut chargé du commandement en chef d'une expédition destinée à faire rentrer la colonie de Saint-Domingue sous la domination française, et eut à combattre le général noir Toussaint-Louverture; mais au bout de quelques mois son armée fut décimée par la guerre et les maladies, et il succomba lui-même avant la fin de l'année (2 novembre 1802).

LECLERC DE BUFFON, LECLERC DE SEPTCHÊNES, etc. *Voy.* BUFFON, SEPTCHÊNES, etc.

LÉCLUSE (Ch. DE), en latin *Clusius*, savant botaniste, né à Arras en 1526, mort en 1609, fut reçu docteur à Montpellier; parcourut la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, se livrant à la recherche des plantes rares; se fixa pendant quatorze ans à Vienne, sur l'invitation de l'empereur Maximilien II, qui le nomma directeur de ses jardins; quitta Vienne en 1587; fut nommé en 1589 professeur de botanique à l'Académie de Leyde, et conserva cette chaire jusqu'à sa mort. On a de lui des ouvrages estimés : *Rariorum aliquot stirpium per Hispanias observatarum historia*, Anvers, 1576; *Rariorum stirpium per Pannoniam, Austriam, etc. obs. historia*, 1583; ces deux ouvrages sont refondus dans le suivant: *Rariorum plantarum historia*, etc., 1611, in-fol. (on y trouve une des plus anciennes descriptions connues de la pomme de terre); *Exoticorum lib. X, quibus animalium, plantarum..... historiæ describuntur*, Anvers, 1605, in-fol.

LECOINTE-PUYRAVEAUX (Matthieu), était homme de loi à Saint-Maixent en 1769; il se prononça en faveur de la révolution, fut nommé administrateur des Deux-Sèvres en 1790, puis député à l'Assemblée législative et à la Convention; dénonça Marat comme auteur des massacres de septembre, et entra dans le parti des Girondins. Il fut appelé au Conseil des Cinq-Cents en 1799, s'opposa à la mise en accusation des directeurs Merlin, La Réveillère-Lépaux, Rewbell, et fut envoyé par le premier consul pour négocier une pacification en Vendée. Inquiété sous la Restauration, il se retira à Bruxelles, où il mourut en 1827.

LECOINTRE (Laurent), dit *de Versailles*, était marchand de toiles à Versailles lorsqu'éclata la révolution. Il en adopta les principes avec ferveur, fut nommé député à l'Assemblée législative et à la Convention, et s'y fit remarquer par ses dénonciations perpétuelles, poursuivant également les Girondins et les Terroristes. Il s'opposa courageusement à l'établissement de l'Empire, et mourut exilé en 1805.

LECOMTE (Louis), jésuite, né à Bordeaux vers 1655, mort en 1729, fut un des missionnaires mathématiciens envoyés à la Chine en 1685; resta cinq ans dans cet empire, et parcourut une grande partie du pays. Sous prétexte d'amener les Chinois au Christianisme, il tolérait plusieurs des cérémonies établies chez eux; cette tolérance fut condamnée par des missionnaires moins relâchés, ce qui donna lieu à une très-vive polémique. Lecomte publia à son retour des *Mémoires sur l'état présent de la Chine*, 1696, et une *Lettre sur les cérémonies de la Chine*, 1700, qui furent condamnés à Rome. Il avait fait dans ses voyages plusieurs observations astronomiques.

LECOMTE (Noël). *Voy.* CONTI (Noël).

LECOURBE (Claude-Jos.), général, né à Lons-le-Saulnier en 1759, était colonel à la bataille de Fleurus, et résista avec trois bataillons à 10,000 Autrichiens. Il fut employé comme général de division aux armées du Rhin et du Danube. En 1799, il se montra, dans la campagne de Suisse contre les Russes, tacticien consommé. Ami de Moreau, il se déclara hautement pour lui lors de la mise en jugement de ce général, et fut en conséquence disgracié. Dans les Cent-Jours, il reprit du service sous Napoléon, commanda un corps d'armée dans le département du Haut-Rhin, et livra plusieurs combats à l'archiduc Ferdinand; quoique très inférieur en forces, il se maintint dans un camp retranché sous Béfort. Il mourut de maladie dans cette ville en 1815.

LECOUVREUR (Adrienne), célèbre tragédienne, née en 1690 à Fismes en Champagne, morte en 1730, fut reçue au Théâtre-Français, en 1717, pour les premiers rôles tragiques et comiques. Elle ne s'éleva jamais à une bien grande hauteur dans la comédie; mais dans la tragédie, elle ne cessa, pendant treize ans, d'exciter les applaudissements du public. Elle excellait dans les rôles de *Jocaste*, d'*Athalie*, de *Roxane*, et surtout de *Phèdre*. Cette actrice était d'une taille peu élevée; mais sa démarche, ainsi que les traits de son visage, avaient une expression imposante; son débit était simple et noble; on disait d'elle : C'est une reine parmi des comédiens. Une de ses filles épousa Francœur, direct. de l'Opéra.

LECTOURE, *Lactora*, ch.-l. d'arr. (Gers), près du Gers, à 35 kil. N. d'Auch; 6 355 hab. Ras, bures, serges, etc. Commerce. Vue superbe du haut de la promenade du Bastion. Patrie d'Ant. de Roquelaure, de Lannes. Ancien évêché. — Jadis capitale des *Lactorates* en Novempopulanie, colonie romaine avec titre de république sous l'empereur Gordien; fortifiée au moyen âge et possédée par les comtes d'Armagnac. Jean V d'Armagnac y fut assiégé par Charles VII, puis par Louis XI: la v. fut prise, saccagée et les hab. exterminés (1473). Le duc de Montmorency fut enfermé au château de Lectoure après sa défaite à Castelnaudary (1632).—L'arr. de Lectoure a 5 cantons (Fleurance, Mauvezin, Miradoux, St-Clar, plus Lectoure), 93 comm. et 52,605 h.

LECZINSKI (STANISLAS), roi de Pologne. *Voy.* STANISLAS.

LÉDA, fille de Thestius, roi d'Étolie, et femme de Tyndare, roi de Sparte, fut aimée de Jupiter qui la séduisit sous la forme d'un cygne. Au bout de 9 mois elle accoucha de deux œufs: de l'un sortirent Pollux et Hélène, de l'autre Castor et Clytemnestre. Les deux premiers nés furent regardés comme issus du sang de Jupiter, et les deux autres comme les enfants de Tyndare. On croit que ce qui fit imaginer que Léda avait été séduite par un cygne, c'est la beauté de ses enfants, d'Hélène surtout, qui, comme les cygnes, était remarquable par la longueur de son cou et la blancheur de son teint.

LEDAIN (Olivier), ou *le Diable*, favori de Louis XI, était né en Flandre; il fut d'abord valet de chambre et barbier du roi. Il gagna la confiance de Louis XI, par une grande affectation de dévouement, fut anobli et fait comte de Meulan. Il se rendit ridicule par son faste et son orgueil, et abusa de son pouvoir pour commettre toutes sortes d'injustices. Après la mort de Louis XI il fut jugé et pendu en 1484, sous Charles VIII.

LEDBURY, ville d'Angleterre (Glocester), à 22 kil. S. E. de Hereford; 4,000 hab. Eglise saxonne.

LEDE, ville de Belgique (Flandre orientale), à 11 kil. S. O. de Dendermonde; 3,400 hab.

LEDEGHEM, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 9 kil. N. O. de Courtray; 3,150 hab.

LEDERLIN (J.-Henri), philologue, né en 1672 à Strasbourg, mort en 1737, a donné des éditions estimées de l'*Onomasticon* de Pollux, 1706, de l'*Iliade*, 1707, d'*Élien*, 1713, etc.

LEDESMA, *Bletisa*, ville murée d'Espagne (Salamanque), à 33 kil. N. O. de Salamanque, sur la Tormès; 2,000 hab. Aux environs, eaux thermales. Beau pont sur la Tormès. Restes d'antiquités romaines.

LEDIGNAN, ch.-l. de canton (Gard), à 15 kil. S. d'Alais; 700 hab.

LEDRU (Nicolas-Philippe), physicien connu sous le nom de *Comus*, né en 1781 à Paris, mort en 1807, fut nommé par Louis XV professeur de physique des enfants de France. Alliant l'amusement à la science, il montra le premier en France la *fantasmagorie*, et obtint une renommée populaire par ses séances de physique expérimentale. Il appliqua avec succès l'électricité au traitement des maladies nerveuses.

LEDUCHAT, avocat, né à Metz en 1658, mort en 1735. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira à Berlin où il fut conseiller à la justice supérieure française. Il a donné un *Commentaire* sur les œuvres de Rabelais, 1711, et a publié des éditions de la *Satire Ménippée*, des *Œuvres de Brantôme*, de l'*Apologie pour Hérodote* de H. Estienne, 1735.

LEE (Nathaniel), poëte dramatique anglais, né vers 1648, mort vers 1692, vécut dans la misère et se livra à des excès qui altérèrent sa raison et le firent enfermer quelque temps à Bedlam. On a de lui plusieurs pièces estimées: *Néron*, *Théodose*, *la Force de l'Amour*, *les Reines rivales*; il a aussi fait deux tragédies en commun avec Dryden. Ses œuvres forment 3 vol. in-8, Londres, 1734.

LEE (Sophie), dame anglaise, née à Londres en 1750, morte en 1824, a composé: *the Chapter of accidents* (le Chapitre des accidents), comédie représentée avec grand succès à Londres en 1780; *the Recess*, 1784, roman; *Almeyda*, tragédie, 1796; *the Life of a Lover*, roman, 1803, etc.

LEEDS, ville importante de l'Angleterre (York), à 35 kil. S. O. d'York, sur l'Aire et sur le canal de Leeds-à-Liverpool; 123,393 hab. Belles places et squares, beaux édifices. Entrepôt du commerce des laines et draps de toute l'Angleterre, filatures, tisseranderies, etc.; draps, couvertures, tapis; toiles, indiennes; faïence; fonderies pour machines à vapeur; moulins divers. Aux environs, ardoises et eaux minérales. — Leeds était jadis une place forte et existait du temps d'Édouard-le-Confesseur. Son château servit de prison à Richard II en 1399.

LEEK, ville d'Angleterre (Stafford), à 16 kil. S. O. de Manchester; 10,780 hab. Soieries, moires, rubans, etc., cotonnades.

LEER, ville du roy. de Hanovre, à 24 kil. S. d'Aurich; 6,000 hab. Chantiers de construction; toiles, lainages, bas à l'aiguille, chapeaux, etc.

LEERDAM, ville du roy. de Hollande (Hollande méridionale), à 12 kil. N. de Gorcum; 2,000 hab. Près de là, se trouve le village d'Acquoi, où naquit Jansénius en 1585.

LEEUWARDEN, ville du roy. de Hollande, ch.-l. de la Frise, à 125 kil. N. E. d'Amsterdam; 18,000 hab. Tour de l'église d'Oldenhoven, ancienne chancellerie, ancien hôtel des stathouders de Frise, arsenal, hôtel-de-ville, etc. Savon, chicorée-café, poterie, moulins divers, etc. Commerce de blé, beurre, laines: foires pour les chevaux et le bétail. — Importante seulement depuis le XIIe siècle.

LEEUWIN (Terre de), ou de *la Lionne*, portion du S. O. de la Nouvelle-Hollande, de 31° 43' à 35° 4' lat. S. Découverte en 1622.

LEFEBVRE (TANNEGUI-), *Tanaquillus Faber*, philologue, né en 1615 à Caen, se fit de bonne heure connaître avantageusement de Richelieu qui lui donna l'inspection de l'imprimerie du Louvre, avec une pension de 2,000 francs. Après la mort de Richelieu, il embrassa le protestantisme, et fut nommé professeur à l'Académie réformée de Saumur; il mourut dans cette ville en 1672. Il eut pour fille la célèbre madame Dacier. Lefebvre a donné des éditions estimées de *Longin*, *Phèdre*, *Térence*, *Lucrèce*, *Élien*, *Anacréon*, *Sapho*, *Aristophane*, et a écrit les *Vies des poëtes grecs*, 1665.

LEFEBVRE (mademoiselle). *Voy.* DACIER (madame).

LEFEBVRE DE SAINT-MARC. *Voy.* SAINT-MARC.

LEFEBVRE (Pierre-François-Alexandre), auteur dramatique médiocre, né à Paris en 1741, mort en 1813, débuta en 1767 par *Chosroès*, donna en 1777 *Zuma*, qui réussit, en 1781 *Élisabeth de France*, dont le héros est don Carlos, fils de Philippe II; l'ambassadeur d'Espagne empêcha de représenter cette pièce. Lefebvre fut lecteur du duc d'Orléans, puis professeur de belles-lettres à La Flèche.

LEFEBVRE (François-Joseph), duc de Dantzick, né à Rufach (H.-Rhin) en 1755, était fils d'un meunier. Il était sergent aux gardes-françaises en 1789, et devint général de division dès 1794. Après s'être distingué à Fleurus, au passage du Rhin (1795), aux batailles d'Altenkirchen (1796) et de Stockach (1799), il fut fait maréchal (1804), combattit à Iéna et s'empara de Dantzick qui était réputée imprenable (1807), ce qui lui valut le titre de duc de Dantzick. Il se distingua également en Espagne, en Autriche et dans la campagne de France. Il fut nommé pair en 1819, et mourut à Paris en 1820. Lefebvre était

sincèrement attaché à Bonaparte : il lui fut du plus grand secours à la séance de Saint-Cloud, dans la journée du 18 brumaire : il était alors commandant de la 17e division militaire dont Paris faisait partie.

LEFEBVRE-GINEAU (Louis), physicien, né en 1754 dans les Ardennes, mort en 1829, fut nommé en 1786 professeur de mécanique au collége de France, remplit pendant la révolution des fonctions municipales à Paris, et fut persécuté pour sa modération; entra à l'Institut dès sa création, fut chargé, lors de l'établissement des nouvelles mesures, de fixer l'unité des poids, devint ensuite inspecteur-général et conseiller honoraire de l'université. Membre du Corps législatif, puis de la Chambre des Députés, il se montra toujours libéral : aussi perdit-il sa chaire en 1827. On lui doit une édition estimée des *Infiniment petits* de L'Hôpital, 1780.

LEFORT (François), général et amiral au service de Russie, né à Genève en 1656, servit d'abord en France, quitta ce service par suite d'une affaire d'honneur, et passa en Russie sous le czar Fédor Alexiewitch. Il était capitaine à la mort de ce prince, et contribua puissamment à faire proclamer Pierre I. Il devint dès ce moment le conseiller intime et le confident du czar, qui le nomma général de ses troupes, amiral de ses armées, vice-roi de Novogorod. Lefort inspira à Pierre I de grands projets de réforme, l'accompagna dans ses voyages, l'aida à civiliser les Russes, créa une marine, une armée, battit les Turcs et organisa un système de finances. Il mourut en 1699. Pierre I, en apprenant sa mort, s'écria : « Hélas ! je perds le meilleur de mes amis. »

LEFRANC DE POMPIGNAN. *Voy.* POMPIGNAN.

LE FRANÇOIS (l'abbé), auteur de la géographie dite de *Crozat. Voy.* CROZAT.

LEFSINA, l'ancienne *Eleusis. Voy.* LEPSINA.

LEGALLOIS (J.-César), médecin, né à Cherrueix, près de Dol (Ille-et-Vilaine), vers 1775, se fit recevoir docteur en 1801, et se plaça au premier rang des physiologistes par ses *Expériences sur le principe de la vie, des mouvements du cœur, et sur le siége de ce principe* (la moëlle épinière), Paris, 1812. Il était depuis un an médecin de Bicêtre lorsqu'il mourut en 1814. — Il laissa un fils qui marchait sur ses traces, mais qui périt jeune, en Pologne, victime du choléra qu'il était allé combattre (1831).

LEGANÈS, bourg d'Espagne (Madrid), à 11 kil. S. O. de Madrid ; 2,000 hab. Titre d'un marquisat.

LEGANÈS (le marquis de), général espagnol, fut chargé par l'empereur, à la mort du duc de Savoie Victor-Amédée (1637), de s'opposer à ce que la duchesse Christine de France fût reconnue régente ; assiégea Turin en 1639, et fut forcé de lever le siége ; il fut plus tard employé en Espagne, et força le comte d'Harcourt à lever le siége de Lérida (1646).

LÉGAT. Sous l'empire romain, on donnait ce nom aux délégués de l'empereur. Leurs attributions pouvaient être civiles, militaires, judiciaires et administratives. S'ils étaient membres de la cour impériale, ils prenaient le titre de *missi a latere*. — Dans les pays catholiques, on appelle *légat* un envoyé du pape chargé de le représenter. Les *légats à latere* sont des cardinaux envoyés extraordinairem. avec des pouvoirs très-étendus près des princes étrangers, ou dans des prov. de l'Etat ecclésiastique. Ceux qui sont envoyés dans les divers pays avec des pouvoirs ordinaires s'appellent *nonces*. — On donne le nom de *légats nés, legati nati*, aux vicaires perpétuels qui représentent le pape dans les royaumes éloignés de Rome : tels étaient en France les archevêques d'Arles et de Reims, en Angleterre celui de Cantorbéry.

LÉGATIONS et DÉLÉGATIONS, noms donnés dans plusieurs états d'Italie aux principales divisions territoriales. Ainsi les États de l'Église sont divisés en six légations et treize délégations. Le royaume Lombard-Vénitien est partagé en dix-sept délégations. Il n'y a guère d'autre différence que le nom entre les légations et les délégations.

LEGE, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 37 kil. S. de Nantes ; 3,376 hab.

LEGENDRE (Louis), historien, né à Rouen en 1655, mort en 1734, chanoine de la cathédrale de Paris. On a de lui : *Nouvelle histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, Paris, 1718, 2 vol. in-fol. ; *Mœurs et coutumes des Français*, 1712, in-12 ; *Vie du cardinal d'Amboise*, 1724, 2 vol in-12. On lui doit les fonds avec lesquels furent fondés les prix du concours général des colléges de Paris.—Leg. (Gilbert-Charles), marq. de St-Aubin, m. en 1746, a aussi écrit sur l'histoire de France ; il est en outre auteur d'un *Traité de l'opinion* ou *Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain*, publ. en 1733, et cité honorablement par J.-J. Rousseau.

LEGENDRE (Louis), conventionnel, né à Paris en 1756, était boucher dans cette ville lorsque la révolution éclata. Fougueux démagogue, il prit part à tous les mouvements populaires qui signalèrent cette époque, marcha sur les Tuileries et présenta à Louis XVI le bonnet rouge (20 juin 1792). Il se lia avec Danton, Marat, Camille Desmoulins, et fut avec eux un des fondateurs du club des Cordeliers. Nommé député de Paris à la Convention, il s'y fit remarquer par la violence et la grossièreté de son langage. Du reste sa conduite fut très équivoque : il abandonna Danton et Camille Desmoulins à la vengeance de Robespierre, puis il trahit celui-ci, fut un de ses plus ardents adversaires au 9 thermidor, et ferma lui-même le club des Jacobins. Il entra dans le Conseil des Cinq-Cents sous le Directoire, et parla tour à tour contre les ex-conventionnels et contre les émigrés : toutefois sa conduite, à cette époque, fut en général modérée. Il mourut pauvre, en 1797, léguant son corps à l'École de chirurgie. Son éloquence sauvage l'avait fait surnommer *le Paysan du Danube*.

LEGENDRE (Adr.-Marie), géomètre, de l'Académie des Sciences, né à Toulouse en 1752, mort à Paris en 1834, fit avec Cassini et Méchain des observations pour lier les méridiens de Paris et de Greenwich, et consacra toute sa vie à l'enseignement ou aux travaux scientifiques. On a de lui : des *Éléments de géométrie*, ouvrage classique, treize fois réimprimé de 1794 à 1827 ; *Essai sur la théorie des nombres*, 1798, in-8 ; *Nouvelle méthode pour la détermination de l'orbite des comètes*, 1805 ; *Exercices du calcul intégral*, 1811 à 1819. Il perfectionna la théorie des *transcendantes elliptiques*.

LÉGER (saint), en latin *Leodegarius*, évêque d'Autun, né vers l'an 616, fut appelé en 656 à la cour par la reine de Neustrie, sainte Bathilde, pendant la minorité de son fils, Clotaire III, et la servit utilement de ses conseils. A la mort de Clotaire (669), il contribua puissamment à l'élection de Childéric II, au détriment de Thierry III, que soutenait Ebroïn, et dev. son ministre. Calomnié près du roi, il fut disgracié (673) et se vit condamné à s'enfermer au couvent de Luxeuil. Thierry, successeur de Childéric, l'en fit sortir et le rendit à son diocèse ; mais à peine était-il rentré dans Autun que cette ville fut assiégée par Ebroïn, qui voulait se venger de lui ; le saint évêque, pour éloigner les maux d'un siége, se livra à son ennemi, qui lui fit aussitôt crever les yeux (676), puis trancher la tête, en 678. Saint Léger subit la mort dans un fort de l'Artois qui a gardé son nom. On le considéra comme martyr et comme saint. L'Église le fête le 24 avril et le 2 octobre.

LÉGER (F.-P.-A.), auteur dramatique, né à Paris en 1765, mort en 1823, fut directeur du Vaudeville et du théâtre Louvois, et donna lui-même soit seul, soit avec Barré, Radet ou Désaugiers, plusieurs pièces qui eurent du succès, entre autres

l'Homme sans façon, comédie en 3 actes et en vers; *le Billet de logement*, 1802; *Un dimanche à Passy*, 1820.

LEGIO, dite aussi LEGIO SEPTIMA. *Voy.* LÉON.

LÉGION, corps de la milice romaine, compta le plus souvent 6,000 hommes partagés en 10 cohortes, 30 manipules et 60 centuries. On y distinguait les *hastarii*, les *principes*, les *triarii* et les *leviter armati*.

LÉGION-D'HONNEUR, ordre de chevalerie, institué le 19 mai 1802 par Bonaparte, premier consul, pour récompenser les services militaires et civils. Seize cohortes composèrent primitivement la Légion-d'Honneur; chacune d'elles était de 7 grands-officiers, 20 commandants, 30 officiers et 350 légionnaires, ce qui faisait un total de 6,512 membres; mais ce nombre fut considérablement augmenté dans la suite. La décoration consistait en une étoile à cinq rayons émaillés de blanc; le centre de l'étoile, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, présentait d'un côté la figure de Napoléon, avec cette légende (depuis 1804): *Napoléon, empereur des Français*, et de l'autre un aigle tenant la foudre, avec cette devise: *Honneur et patrie*; l'étoile était suspendue à un ruban moiré rouge. — Louis XVIII, par une ordonnance du 9 juillet 1814, maintint cette institution sous le nom d'*ordre royal de la Légion-d'Honneur*; mais la figure de Napoléon fut remplacée par celle d'Henri IV avec cet exergue: *Henri IV, roi de France et de Navarre*; à l'aigle impériale on substitua trois fleurs de lys. On changea aussi les dénominations des membres de l'ordre; on fixa le nombre des grand'croix à 80; celui des grands-officiers à 160, celui des commandeurs à 400, celui des officiers à 2,000; le nombre des chevaliers demeura illimité.—Deux ordonnances du 23 et du 25 août 1830 ont apporté quelques modifications à la décoration. Les trois fleurs de lys ont été remplacées par deux drapeaux tricolores. — Depuis 1848, l'effigie de Napoléon, fondat. de l'ordre, a été rétablie.

LÉGISLATIVE (Assemblée). *Voy.* ASSEMBLÉE.

LEGNAGO ou **PORTO-LEGNAGO**, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, à 35 kil. S.-E. de Vérone, sur l'Adige; 10,000 h. Riz.—Fondée par les Lombards. Prise par les Français en 1796.

LEGNANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur l'Olona, à 24 kil. N. O. de Milan; 3,000 hab. Vict. des Milanais sur l'emp. Frédéric Barberousse, 1176.

LEGOBIEN (Charles), jésuite, né à Saint-Malo en 1652, mort à Paris en 1708, fut procureur des missions de la Chine. On a de lui: *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, Paris, 1697, in-8; *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*, Paris, 1698, in-12; *Éclaircissements sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*, 1698, in-12; *Lettres de quelques missionnaires de la compagnie de Jésus, écrites de la Chine et des Indes orientales*, 1702, in-12; le succès de ce dernier ouvrage donna l'idée du fameux recueil des *Lettres édifiantes*, dont le père Legobien publia les 8 premiers volumes.

LEGONIDEC (Jean-François), savant linguiste, né vers 1770 à Lannion, mort en 1838, s'occupa avec ardeur de l'étude du celtique, et contribua à la formation de l'académie celtique. On lui doit une *Gramm. celto-bretonne*, Par., 1807, et des *Dict. breton-fr.* (1821, 2e éd. 1850), et *fr.-breton* (1847, posth.).

LEGOUVÉ (J.-B.), poëte, né à Paris en 1764, mort en 1812, était fils d'un avocat distingué; il donna plusieurs tragédies: *la Mort d'Abel*, 1792; *Épicharis*, 1793; *Étéocle*, 1799; *la Mort de Henri IV*, 1806, qui pour la plupart manquent de force; il réussit beaucoup mieux dans la poésie didactique. On a de lui en ce genre: *la Sépulture*, *les Souvenirs*, *la Mélancolie*, 1798; *le Mérite des femmes*, 1801; ces petits poëmes sont remarquables par le charme de la diction et par une sensibilité exquise; le dernier est le plus estimé. Legouvé fut reçu à l'Institut en 1798, et suppléa pendant quelques années Delille au collége de France. Ses œuvres ont été publiées en 3 vol. in-8, Paris, 1826.

LEGRAND (Jacques), *Jacobus Magnus*, religieux augustin, né à Toulouse vers 1350, mort vers 1422, professa la philosophie à Padoue, puis vint à Paris et se fit une grande réputation par ses prédications. Sous Charles VI, il osa blâmer publiquement en chaire les désordres de la reine Isabeau de Bavière, 1405, et fut un des chefs des mécontents. On a de lui *le Livre des bonnes mœurs*, un des plus anciens ouvrages écrits dans la langue vulgaire, imprimé en 1478; *Sophologium*, 1475; recueil de pensées morales extraites de divers auteurs; il a traduit lui-même ce recueil sous ce titre: *l'Archiloge Sophie*, ouvrage resté manuscrit.

LEGRAND (Antoine), religieux franciscain du XVIIe siècle, né à Douai, adopta avec enthousiasme la philosophie cartésienne, publia plusieurs écrits pour la propager, entre autres, *Institutio philosophiæ secundum principia R. Descartes*, Londres, 1672, et mérita le titre d'*Abréviateur de Descartes*.

LEGRAND (M.-Antoine), acteur et auteur dramatique, né à Paris en 1673, mort en 1728, a composé un grand nombre de petites pièces dont l'à-propos faisait presque tout le mérite; les meilleures sont: *l'Aveugle clairvoyant*; *le Galant coureur*; *le Roi de Cocagne*; *Cartouche*, qui fut jouée pendant l'instruction du procès de ce fameux voleur. On a imprimé son *Théâtre*, 1731-1770, 4 vol. in-12.

LEGRAND D'AUSSY (P.-J.-B.), jésuite, né en 1737 à Amiens, mort à Paris en 1800, professa la rhétorique à Caen. Après la dissolution de son ordre, il vint à Paris où il se livra à des recherches littéraires avec Lacurne de Sainte-Palaye, et fut nommé en 1795 conservateur des manuscrits de la Biblioth. nationale. Il a publ. en 1779 et 1781 des *Fabliaux ou contes des* XIIe *et* XIIIe *siècles*, tirés des manuscrits, réimprimés avec des augmentations par A.-A. Renouard, en 5 vol. in-8, 1829. On a aussi de lui une *Histoire de la vie privée des Français*, 1782.

LEGRAS (madame), née DE MARILLAC, épouse d'Antoine Legras, secrétaire de Marie de Médicis, étant restée veuve à 34 ans (1625), se consacra au service des malades et des enfants trouvés; fonda, en 1633, de concert avec Vincent de Paul, la belle institution des *Sœurs de la Charité*, dites aussi *Sœurs grises*, érigée en congrégation en 1655: elle en fut la première supérieure. Elle mourut à Paris en 1662.

LEGRAVEREND (Jean-Marie-Emmanuel), jurisconsulte, né à Rennes en 1776, mort en 1827, était chef de division des affaires criminelles au ministère de la justice, et fut député par le département d'Ille-et-Vilaine aux Chambres de 1815 et 1817. On a de lui: *Traité de la législation criminelle en France*, 1816, 2 vol. in-8; *Des Lacunes de la législation politique et criminelle*, 1824, 2 vol. in-8.

LÉGRIS-DUVAL, prêtre, né en 1765 à Landerneau, mort en 1819, était neveu du jésuite Querbœuf; il resta en France pendant la Terreur, afin de se livrer aux bonnes œuvres, vint s'offrir à la Commune pour prêter son ministère à Louis XVI condamné à mort, forma plusieurs associations charitables et philanthropiques, et refusa l'épiscopat qu'on lui offrit sous la Restauration. Il travailla activement à la conservation et au rétablissement des congrégations religieuses et des Jésuites. On a de lui: *le Mentor chrétien*, 1797, et des *Sermons*, publiés en 1820, 2 vol. in-12.

LEGUEVIN, ch.-l. de canton (Haute-Garonne), à 15 kil. O. de Toulouse; 1,000 hab.

LÉI ou **LADAK**, ville de l'empire chinois, capitale du Petit-Thibet, à 2 kil. du Sampo, à 300 kil. N. E. de Cachemire; 10,000 hab. Commerce de châles et de poil de chèvres du Thibet.

LEIBNITZ, ville de Hongrie (Zips), à 2 kil. S. de Kæsmarkt ; 3,000 hab. Draps communs, mouchoirs; célèbres eaux sulfureuses.

LEIBNITZ, bourg de Styrie, à 28 kil. N. O. de Marburg : 1,100 hab.

LEIBNITZ (Godefroi-Guillaume, baron de), savant universel, né en 1646 à Leipsick, fils d'un professeur de morale à l'université de cette ville, se distingua de bonne heure par son aptitude aux sciences; fut reçu docteur en droit à 20 ans, et se fit connaître dès l'âge de 22 ans par une *Nouvelle méthode pour l'étude du Droit* (1668), et par quelques pamphlets politiques. Le baron de Boinebourg, chancelier de l'électeur de Mayence, l'attacha au service de l'électeur, et le fit conseiller de la chancellerie (1669). Tout en remplissant les fonctions de sa place, Leibnitz se livrait avec ardeur à l'étude des sciences; il rédigea en 1670 la *Théorie du Mouvement concret* et celle du *Mouvement abstrait*. Chargé d'accompagner à Paris, en qualité de gouverneur, le fils de Boinebourg, il resta quatre ans dans cette ville (1672-76), s'occupant surtout de mathématiques et fréquentant les plus grands géomètres : il s'y rencontra avec Huyghens. Il communiqua à l'Académie des Sciences plusieurs découvertes importantes, entre autres celle d'une *Nouvelle machine arithmétique*; l'Académie l'admit dans son sein en 1675. Vers la même époque il visita l'Angleterre où il reçut l'accueil le plus flatteur, et fut nommé membre de la Société royale de Londres. L'électeur de Mayence étant mort, le duc de Brunswick-Hanovre s'empressa de l'attacher à son service, et le nomma son bibliothécaire en lui donnant le titre de conseiller aulique. Leibnitz vint en conséquence se fixer à Hanovre (1676), où le duc l'employa dans plusieurs négociations. On le vit alors faire marcher de front et avec un égal succès la politique, les mathématiques, la philosophie. En 1683 il fonda à Leipsick le fameux recueil intitulé *Acta eruditorum*; l'année suivante il publia dans ce journal la plus importante de ses découvertes, celle du calcul différentiel, dont il avait conçu la première idée pendant son séjour à Paris, dès 1675. En 1687 il entreprit, à la prière du duc, une histoire de la maison de Brunswick; il parcourut à cette occasion l'Allemagne et l'Italie, recueillant dans ses voyages une foule de matériaux précieux pour l'histoire, qui lui fournirent la matière de plusieurs collections importantes, telles sont : le *Codex juris gentium diplomaticus*, 2 vol. in-4, 1698; *Scriptores rerum Brunsvicensium*, 3 vol. in-fol., 1707-11; malheureusement il ne put achever par lui-même l'histoire du Brunswick. En même temps il entretenait correspondance avec les savants de l'Europe, et travaillait avec Pélisson et Bossuet à réunir les cultes catholique et réformé; n'ayant pu réussir dans cette entreprise, il espéra pouvoir au moins concilier les diverses sectes protestantes, mais il n'obtint pas plus de succès. En 1700 Leibnitz détermina le roi de Prusse à fonder une académie à Berlin; il en fut nommé président perpétuel; il tenta inutilement de fermer des établissements du même genre à Dresde et à Vienne. En 1710 il publia ses *Essais de Théodicée*, dans le but de repousser les attaques de Bayle contre la Providence. Il se vit à la fin de sa carrière recherché par le Czar Pierre-le-Grand, qu'il détermina à fonder une académie à Saint-Pétersbourg; par l'empereur Charles VI, qui le créa baron et lui fit une pension; et par Louis XIV qui tâcha, mais vainement, de le fixer en France. Il mourut à Hanovre en 1716, à 70 ans. Leibnitz fut à la fois jurisconsulte, publiciste, théologien, physicien, mathématicien et historien; mais c'est surtout comme mathématicien et comme philosophe qu'il est aujourd'hui célèbre. Il fit en mathématiques de grandes découvertes; mais, par une singulière fatalité, il se trouve que la plupart de ces découvertes se présentaient en même temps à d'autres savants : c'est ainsi que Newton lui disputa la priorité de l'invention du calcul différentiel. En philosophie, Leibnitz introduisit l'éclectisme; il chercha à concilier Platon et Aristote, Descartes et Locke; il imagina aussi un système nouveau : selon lui, tout est composé de *monades*, substances simples, capables d'action et de perception : l'âme est une monade qui a conscience d'elle-même. Dans l'homme, l'âme et le corps n'agissent point l'un sur l'autre, mais il existe entre ces deux substances une harmonie si parfaite, que chacune, tout en ne faisant que se développer selon les lois qui lui sont propres, éprouve des modifications qui correspondent exactement aux modifications de l'autre : c'est ce que Leibnitz appelle *harmonie préétablie*. Dans sa *Théodicée* il professe l'optimisme, enseignant qu'entre tous les mondes possibles, Dieu a choisi le meilleur, ce qui ne veut pas dire celui dans lequel il n'y a aucun mal, mais celui dans lequel il y a la plus grande somme de biens, même au prix de quelques maux partiels. En psychologie, il combattit l'empirisme de Locke, admit des idées innées, et ajouta à la maxime de l'école, *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu*, cette restriction sublime : *nisi ipse intellectus*. Il attribuait une grande influence aux langues, et voulait créer pour l'usage de toutes les sciences une *caractéristique* ou *écriture universelle*. Ses opinions, si neuves pour la plupart, l'engagèrent dans de vives disputes avec Bayle, Arnauld, Foucher, Clarke, etc. Ses œuvres, longtemps éparses, ont été recueillies en 1768 par Dutens, Genève, 6 vol. in-4. Pour compléter cette collection il faut y joindre, outre les collections historiques déjà citées, sa *Correspondance mathématique et philosophique avec Bernouilli*, en lat., Genève, 1745, 2 vol. in-4; un vol. d'*Œuvres philosophiques*, publiées par Raspe, Amsterdam, 1765, in-4 (on y trouve les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, où l'auteur critique le traité de Locke sur le même sujet); et une foule de pièces imprimées à diverses époques en Allemagne ou en France depuis Dutens : le *Systema theologie*, pub. par Émery, 1819, et plus complet par l'abbé Lacroix, avec trad. fr. d'A. de Broglie, 1846; les écrits all. publiés par M. Guhrauer à Berlin, 1838-40, 2 vol. in-8. M. Erdman a donné à Berlin une édition compacte des *Œuvres philosophiques*, 1840, 1 vol. grand in-8, à 2 colonnes. On doit à l'abbé Emery *l'Esprit de Leibnitz*, 1772, réimpr. sous le titre de *Pensées de Leibnitz*; et à Guhrauer sa *Vie* (all.), Breslau, 1842.

LEICESTER, *Ratæ Coritanorum*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Leicester, à 142 kil. N. O. de Londres; 60,000 h. (1840). Beauc. de jolies constructions modernes; belle promenade; filatures de laine, bonneterie de laine. — Jadis capitale des *Coritani*; importante sous l'heptarchie anglo-saxonne; très peuplée lors de la conquête normande. Beaucoup de fragments antiques.

LEICESTER (comté de), un des comtés du centre en Angleterre, entre ceux de Derby au N. O., de Nottingham au N., de Lincoln et de Rutland à l'E., de Warwick au S. O., de Northampton au S., de Stafford à l'O. : 65 kil. sur 35; 197,000 hab. Ch.-l., Leicester. Le canal de l'Union le traverse. Sol argileux, pâturages, gros bétail en quantité; peu de grains, haricots excellents. Grande industrie, nombreuses fabriques de bas de laine.

LEICESTER (comtes de). *Voy.* DUDLEY (Robert), MONTFORT, SIDNEY.

LEIGH, ville d'Angleterre (Lancastre), à 17 kil. O. de Manchester; 20,000 hab. Bons fromages. Grand commerce. Fabriques de cotonnades.

LEIGHTON-BUZZARD, ville d'Angleterre (Be

ford), à 26 kil. S. O. de Bedford, sur l'Ouse et le canal de Great-Junction; 5,000 hab. Commerce.

LEIGNÉ-SUR-USSEAU, ch.-l. de cant. (Vienne), à 12 kil. de Châtellerault: 600 hab.

LEINE, riv. d'Allemagne, prend sa source dans le Harz, au m. Bön (Saxe pruss.), entre dans le roy. de Hanovre, où elle arrose Gœttingue, devient navigable près de Hanovre, et tombe dans l'Aller après un cours de 250 kil.

LEININGEN. *Voy.* LINANGE.

LEINSTER ou LAGÉNIE, une des quatre grandes divisions de l'Irlande, bornée au N. par l'Ulster, à l'E. par la mer d'Irlande, au S. par le canal Saint-George, et à l'O. par les provinces de Munster et de Connaught: 250 kil. sur 100; 1,700,000 hab. Ch.-l., Dublin, capitale de toute l'Irlande. Le Leinster contient 12 comtés. *Voy.* IRLANDE.

LEIPA ou BŒHMISCH-LEIPA, ville de Bohême (Leitmeritz), à 35 kil. N. E. de Leitmeritz; 5,000 hab. Draps, polissage des glaces, etc.

LEIPNIK, ville des États autrichiens (Moravie), à 13 kil. N. O. de Prérau; 4,000 hab. Draps.

LEIPSICK, *Leipzig* en allemand, ville d'Allemagne, dans le roy. de Saxe, ch.-l. d'un cercle de même nom, au confluent de l'Elster blanc et de la Pleisse, à 102 kil. N. O. de Dresde, par 10° 1' long. E., 51° 20' lat. N.; 55,000 h. (1843). Monum. remarquables: le château de Pleissenbourg avec un observatoire, les églises de Saint-Nicolas et de Saint-Thomas, l'hôtel-de-ville, la bourse, le Paulinum, le bâtiment de l'Université, etc. Outre son université, une des plus renommées de l'Allemagne, Leipsick possède 5 bibliothèques, un jardin botanique, etc., des sociétés savantes, d'arts, de bienfaisance, et divers établissements d'instruction. Plusieurs chemins de fer. Commerce actif, principalement la librairie; il s'y tient trois foires célèbres (1er janvier, 3e lundi après Pâques, dimanche après la Saint-Michel; la 2e est particulièrement consacrée à la librairie). Kæstner, Teller, Fabricius, Leibnitz, Thomasius sont nés à Leipsick. — Cette ville est assez ancienne; elle tire son nom d'un mot slave qui veut dire *tilleul*. Les Suédois remportèrent aux environs deux victoires signalées sur les Impériaux en 1631 et 1642. Les Prussiens la prirent en 1745, et Ferdinand de Brunswick en 1756; Davoust s'en empara en 1806 après la bataille d'Iéna. Du 18 au 19 octobre 1813, se livra sous ses murs la célèbre *bataille de Leipsick*, connue en Allemagne sous le nom de *bataille des Nations* (*Vœlkerschlacht*), dans laquelle les Français, fort inférieurs en nombre, furent obligés de battre en retraite devant l'armée des alliés, après une résistance acharnée, et par l'effet de la défection des corps saxons.

LEIRIA, ville murée du Portugal (Estramadure), à 115 kil. N. E. de Lisbonne; 2,500 hab. Château-fort. Évêché. Palais du roi Denis. Commerce. Aux environs, grande verrerie de Marinha-Grande. — Alphonse Henriquez l'enleva aux Maures; mais ceux-ci la reprirent, et elle ne retomba au pouvoir des Chrétiens qu'au XIIe siècle, sous Sanche I. Résidence de plusieurs souverains.

LEIRIA, ville d'Espagne. *Voy.* LERIA.

LEISSNIG, ville de Saxe, à 44 kil. S. E. de Leipsick; 2,600 hab. Drap, flanelles, futaine, etc. Patrie du philosophe et historien Schwarz.

LEITH, jadis *Inverleith*, ville et port d'Écosse (Edimbourg), à 2 kil. N. E. d'Edimbourg, à l'embouchure du Leith dans le Forth; 25,853 hab. C'est en quelque sorte le port d'Edimbourg. Quelques beaux édifices (l'église neuve, bourse, douane, collège, docks, etc.). Toile à voiles, corderies, verreries, forges, tréfilerie, chantiers de construction. Grand commerce extérieur. Leith s'agrandit tous les jours, et ne tardera pas à rejoindre Édimbourg.

LEITHA, riv. des États autrichiens, naît dans l'archiduché d'Autriche (Vienerwald), à 9 kil. S. de Neustadt; entre dans la Hongrie à Neusiedel; s'unit à un bras du Danube, près de Wieselburg, et tombe avec ce bras dans le Danube à Raab, après 183 kil. de cours.

LEITMERITZ, ville des États autrichiens (Bohême), ch.-l. du cercle de même nom, à 53 kil. N. O. de Prague, sur l'Elbe; 3,800 hab. Évêché. Commerce actif. — Le cercle de Leitmeritz, borné par la Saxe et les cercles de Rakonitz et de Bunzlau, a 98 kil. sur 35 et compte 335,112 hab.

LEITRIM, bourg d'Irlande (Leitrim), à 5 kil. N. de Carrick-on-Shannon. Jadis importante.

LEITRIM (comté de), comté d'Irlande, dans le Connaught, entre ceux de Fermanagh à l'E., de Donegal au N., de Longford au S. E., de Roscommon et de Sligo à l'O.: 90 kil. sur 22; 141,303 hab. Ch.-l., Carrick-on-Shannon. Sol varié; vallées fertiles, mais agriculture arriérée.

LEJAY (Guy-Michel), né à Paris en 1588, mort en 1674, fut d'abord avocat au parlement de Paris, puis embrassa l'état ecclésiastique. Il est l'éditeur d'une célèbre *Bible polyglotte* en sept langues (hébraïque, samaritaine, chaldéenne, grecque, syriaque, latine, arabe), qu'il commença en 1628 et n'acheva qu'en 1645, et dont l'exécution consuma toute sa fortune.

LEJAY (Gabriel-François), jésuite, né à Paris vers 1657, mort en 1734, professa la rhétorique avec succès pendant 19 ans au collége Louis-le-Grand, et compta Voltaire au nombre de ses élèves. On a de lui une traduction des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, avec notes, Paris, 1723, 2 vol. in-4; *Bibliotheca rhetorum*, 1725, 2 vol. in-4, et 1809-13, 3 vol. in-8 (édition revue par Amar).

LEJEUNE (Jean), prêtre de l'Oratoire, fils d'un conseiller au parlement de Dôle, né en 1592 à Poligny, mort en 1672 à 80 ans, s'attachait surtout dans ses sermons à détruire les abus et les vices, plutôt qu'à discuter les questions de dogme. Il perdit la vue en 1635; mais cet accident ne lui fit pas suspendre ses travaux apostoliques. On a de lui des *Sermons* imprimés à Toulouse, 1662 et années suivantes, 10 vol. in-8, et réimprimés à Lyon sous ce titre: *le Missionnaire de l'Oratoire*, 1825-27, 15 vol. in-8. Massillon faisait grand cas de ces sermons.

LEKAIN (Henri-Louis), acteur tragique, fils d'un orfévre de Paris, né en 1728, mort en 1778, manifesta de bonne heure un goût prononcé pour le théâtre, et trouva dans Voltaire un protecteur. Il débuta à la Comédie-Française en 1750, et fut très applaudi dès la première représentation; il ne cessa depuis de s'exercer, et arriva dans son art au plus haut degré de perfection. Les rôles qu'il affectionnait étaient ceux d'*Oreste*, de *Néron*, de *Gengis-Khan* et de *Mahomet*. Lekain était d'une taille courte et un peu pesante; il avait une figure commune et la voix voilée; mais par l'étude il corrigea ou fit oublier ces défauts de la nature: sa démarche devint imposante et grave, ses traits et sa voix purent exprimer toutes les passions. Animé d'une sensibilité profonde, il s'identifiait avec ses personnages. Il avait une connaissance parfaite de son art, et on lui doit plusieurs réformes importantes, celle, entre autres, du costume: jusqu'à lui on avait représenté des personnages antiques avec les habits du jour. Son fils a publié: *Mémoires de H.-L. Lekain*, suivis d'une *Correspondance de Voltaire, Garrick, Colardeau*, etc., Paris, 1801, in-8.

LE LABOUREUR (Jean), historien, né à Montmorency en 1623, mort en 1675, était prieur de Juvigné et aumônier du roi. Il est auteur de: *Tombeaux des personnes illustres, avec leurs éloges*, Paris, 1642, in-fol.; *Histoire du maréchal de Guébriant*, 1656, in-fol.; *Histoire et relation d'un voyage*

de la reine de Pologne, 1648, in-4. On lui doit une édition des *Mémoires de Michel de Castelnau*, 1659, et 1721, 3 vol. in-fol.; l'*Histoire du roi Charles VI*, traduit du latin en français sur un manuscrit tiré de la bibliothèque du président de Thou, 1663, 2 vol. in-fol.; l'*Histoire de la pairie et du parlement de Paris*, Londres, 1740, in-12.

LE LABOUREUR (Louis), poëte médiocre, frère aîné du précédent, né vers 1615 à Montmorency, mort en 1679, est auteur de divers poëmes, entre autres : *les Victoires du duc d'Enghien*, 1647, in-4; *Charlemagne*, 1664, in-8, 1687, in-12, etc.

LELAND (John), théologien anglais, né en 1691 à Wigan (Lancastre), mort en 1766, était ministre presbytérien à Dublin. Il combattit dans des écrits pleins de logique les incrédules de son temps, Tindal, Morgan, Dodwell, Bolingbroke; publia en 1754 une *Revue des écrivains déistes de l'Angleterre*, et donna en 1760 un traité *des Avantages et de la Nécessité de la révélation chrétienne*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre.— Un autre John Leland se distingua comme antiquaire au XVIe siècle; on a de lui : *Principum... in Anglia virorum encomia*, Londres, 1589; *Itinerary of Great Britain*, publié en 1710, et réimp. par Hearne en 1744. Il mourut en 1552.

LELAND (Thomas), né à Dublin en 1722, mort en 1785, a publié : *Histoire de Philippe*, Dublin, 1758; *Histoire d'Irlande*, 1773, et a traduit Démosthène.

LÉLÈGES ou LÉLÈGUES, une des populations primitives de la Grèce. Ils partirent, dit-on, de la Carie, passèrent en Crète, de là dans le S. du Péloponèse, puis se répandirent en Mégaride, en Etolie, en Eubée et en Asie-Mineure, aux environs d'Adramytte. — Le premier roi de Lacédémone fut un Lélex (vers 1740 av. J.-C.); un autre Lélex régna aussi à Mégare (vers 1580). Ces princes paraissent n'être que des personnifications du peuple lélège.

LELEX. *Voy.* LÉLÈGES.

LELIO, nom par lequel les Italiens désignent au théâtre l'emploi des amoureux. On connaît particulièrement sous ce nom l'acteur Louis Riccoboni. *Voy.* RICCOBONI.

LÉLIUS. *Voy.* LÆLIUS.

LELONG (le Père Jacq.), oratorien, né à Paris en 1665, m. en 1721, professa les humanités dans plus. colléges de son ordre et fut bibliothécaire de l'Oratoire (rue Saint-Honoré). Il savait l'hébreu, le chaldéen, le grec, l'espagnol, le portugais, l'anglais; avait des connaissances étendues en mathématiques, en philosophie, et surtout en bibliographie. On a de lui : *Bibliotheca sacra*, 1709 et 1723; *Bibliothèque historique de la France*, *contenant le catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits qui traitent de l'histoire de ce royaume*, Paris, 1719, ouvrage très important, réimprimé avec des augmentations considérables en 1768, 5 vol. in-fol. Il avait aussi préparé un recueil des historiens de France qui a été depuis achevé et publié par les Bénédictins.

LE LORRAIN, peintre. *Voy.* LORRAIN.

LELY (Pierre VAN DER FAES, dit *le chevalier*), peintre allemand, né en 1618 à Soest (Westphalie), essaya d'abord le paysage, puis se consacra tout entier au portrait. Étant passé en Angleterre, il devint peintre de Charles I, et fit le dernier portrait de ce monarque dans la prison de Hampton-Court. Lely reproduisit aussi les traits de Cromwell, devint en 1668 peintre du roi Charles II, qui le créa chevalier, et mourut à Londres en 1680.

LEMAIRE (Jean), dit *de Belges*, historien et poëte français du XVe siècle, né à Belges (Bavai) en Hainaut vers 1473, mort vers 1547, était clerc des finances du roi de France et du duc P. de Bourbon. Il fut chargé par Louis XII de diverses missions, soit à Venise, soit à Rome. On a de lui : *le Temple d'honneur et de vertus*, en prose et en vers, Paris, 1503; *la Légende des Vénitiens*, Paris, 1509, in-8; *la Légende du Désiré*, Paris, 1509, in-8; *le Triomphe de l'amant vert* (le perroquet), Paris, 1535, in-16; *Traité de la différence des schismes et des conciles*, etc., Lyon, 1511, in-4; *Promptuaire des conciles de l'Eglise*, etc., Paris, 1512, Lyon, 1532, in-16; *Illustration des Gaules*, etc. (il y fait descendre les Francs de Francus, fils d'Hector), Paris, 1512, in-fol.; *la Couronne margaritique*, Lyon, 1549, in-fol. Dans les démêlés de Louis XII avec Jules II, Jean Lemaire écrivit en faveur du roi.

LEMAIRE (Jacq.), navigateur hollandais, découvrit en 1615 avec le pilote Schouten le détroit qui porte son nom, et qui sépare la Terre de Feu de la Terre des États. Après avoir traversé ce détroit, il navigua dans la mer du Sud, visita la Nouvelle-Guinée, relâcha à Batavia, et mourut pendant son retour en Europe, 1616.

LEMAIRE (Nic.-Éloi), né en 1767 à Triaucourt (Meuse), mort à Paris en 1832, obtint de grands succès dans ses études au collége Ste-Barbe; se distingua surtout par son talent pour la poésie latine; remplaça dès l'âge de 23 ans son ancien professeur, Binet, dans sa chaire de rhétorique; remplit pendant la révolution quelques fonctions judiciaires et administratives; fut nommé sous l'empire professeur de poésie latine, d'abord au Collége de France, puis à la Faculté des lettres de Paris (1811), et devint doyen de cette Faculté (1825). Plein d'enthousiasme pour les grands maîtres, il obtint dans son enseignement de brillants succès. On lui doit la grande entreprise des *Classiques latins*, 154 vol. in-8. Cette belle collection, publiée sous les auspices du gouvernement et imprimée par les Didot, fut commencée en 1818 et ne fut achevée que l'année de la mort de l'éditeur : elle reproduit les éditions les plus correctes, et offre un choix des meilleurs commentaires et plusieurs travaux entièrement originaux.

LEMAIRE (détroit de), à l'extrémité S. de l'Amérique méridionale, entre la Terre de Feu et l'île des États, doit son nom au navigateur hollandais Jacq. Lemaire.

LEMAISTRE (Ant.), d'une famille qui s'était depuis longtemps illustrée dans la magistrature, né à Paris en 1608, mort en 1658, était par sa mère parent des Arnauld de Port-Royal, et fut lui-même un ardent janséniste. Il exerça d'abord la profession d'avocat et s'acquit une grande réputation au barreau; puis il quitta le monde et se retira vers 1636 à Port-Royal où il se livra jusqu'à sa mort à des études et à des exercices de piété. On a de lui un *Recueil de plaidoyers*, Paris, 1654; un traité de l'*Aumône*, 1658, et des brochures de circonstance contre les Jésuites.

LEMAISTRE DE SACY, frère du précédent, plus connu sous le nom de *Sacy*. *Voy.* SACY.

LÉMAN (lac), ou DE GENÈVE, dit quelquefois chez les anciens *Accion palus*. *Voy.* GENÈVE. — Le lac Léman donna son nom à un département de l'empire français, formé de la partie septentrionale de la Savoie, jointe à la ville et au territoire de Genève; il était borné au N. par la Suisse, à l'E. par le départ. du Simplon, au S. par celui du Mont-Blanc, à l'O. par ceux de l'Ain et du Jura, et avait pour ch.-l. Genève. — Le canton de Vaud porta aussi un instant, sous l'Empire, le nom de c. du Léman.

LEMARE (P.-Alex.), grammairien, né en 1766 à Gr.-Rivière (Jura), mort à Paris en 1835, était principal du collége de Saint-Claude en 1789, et remplit pendant la révolution quelques fonctions administratives dans son pays. Franchement républicain, il fut proscrit sous l'Empire : il vint alors à Paris, y enseigna avec succès la langue latine, et fonda l'Athénée de la Jeunesse. Il cultivait à la fois la grammaire, les sciences et l'industrie : il se fit recevoir médecin à 50 ans. On lui doit plusieurs inventions ingénieuses, notamment celle des *caléfac-*

sure. On a de lui : *Cours théorique et pratique de la langue latine*, 1804 ; troisième édition, 1817, in-8; *Cours de langue française*, 1807, in-8 ; *Dictionnaire français par ordre d'analogie*, 1820, etc. Dans ses ouvrages de grammaire, qui sont justement estimés, il procède analytiquement, commençant par citer de nombreux exemples avant de poser la règle.

LEMBAYE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 26 kil. N. E. de Pau ; 1,000 hab.

LEMBERG ou LÉOPOL, ville des États autrichiens, capit. de la Galicie, à 302 kil. E. de Cracovie ; 52,000 hab. (dont 15,000 Juifs). Château. Archevêché arménien-uni. Université, académie, école normale 2 gymnases. Cathédrale catholique et autres édifices remarquables. Draps, toiles, cotonnades, rosoglio; carrosserie; teinturerie, imprimerie. Commerce avec l'Autriche, la Prusse, la Russie, la Moldavie. Patrie de Stan. Leczinsky. Fondée v. 1300 p. le duc Léon. Vainem. assiégée par les Russ. en 1656, L. fut prise par les Turcs en 1671, puis par Charles XII en 1704 ; ce prince y fit couronner roi de Pologne Stanislas Leczinski. — Mines de sel aux environs

LEMERCIER (Jacq.), architecte du roi, né à Pontoise v. 1590, m. à Paris en 1660, construisit plus. édifices remarquables, notamment : à Paris, la Sorbonne (1629-35), *le palais* Cardinal (depuis Palais-Royal), l'égl. de l'Oratoire, l'égl. St-Roch (1653); dans le Poitou, *le château* de Richelieu ; et acheva le Louvre.

LEMERCIER (Népomucène-Louis), littérateur, membre de l'Académie Française, né à Paris en *1772, mort* en 1840, est resté toute sa vie homme de lettres. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, presque tous remarquables, entre autres : les tragédies d'*Agamemnon*, 1797 (c'est son chef-d'œuvre); *Ophis*, 1798 ; *la Démence de Charles VI*, 1820 ; *Frédégonde et Brunehaut*, 1821; les comédies de *Pinto*, 1800; *Christophe Colomb*, 1809; *la Journée des Dupes*, reprise en 1835; *l'Atlantiade*, poëme épique dont Newton est le héros, 1812; la *Panhypocrisiade* ou *Spectacle infernal du XVIe siècle*, sorte de satire, 1817; enfin un *Cours analytique de littérature*, 3 vol. in-8, 1817. Le caractère du talent de Lemercier est une singulière hardiesse de pensées et d'expression, et une véritable originalité; on trouve dans ses écrits des beautés de premier ordre et des bizarreries presque ridicules. Il est un des premiers qui aient entrepris de modifier les habitudes de la scène française, en violant la règle des trois unités prescrite par Boileau. Il a eu pour successeur à l'Académie M. Victor Hugo.

LEMERY (Nic.), chimiste, né à Rouen en 1645, acquit une grande réputation par les cours de chimie qu'il fit à partir de 1672, et compta le grand Condé au nombre de ses disciples. Inquiété comme calviniste, il se réfugia en 1683 en Angleterre, où Charles II l'accueillit fort bien; mais il revint peu après en France, et il y abjura l'hérésie en 1686. Il exerça simultanément la médecine et la pharmacie, et fut nommé membre de l'Académie des Sciences. Il publia en 1675 un *Cours de chimie* qui a eu plusieurs éditions ; en 1697, un *Traité des drogues simples* et une *Pharmacopée*. On lui doit encore plusieurs inventions d'une application journalière. — Il laissa deux fils qui se distinguèrent aussi comme chimistes. Louis, l'aîné (1677-1708), est auteur d'un *Traité des aliments*, 1702.

LEMGO ou LEMGOW, *Lemgovia*, ville d'Allemagne, dans la principauté de Lippe-Detmold, à 11 kil. N de Detmold ; 3,400 hab. Jadis ville hanséatique et impériale. Patrie du médecin Kæmpfer.

LEMIERRE (Ant.-Marin), poëte, né à Paris en 1723, mort en 1793, fut nommé en quittant le collége secrétaire d'un fermier-général qui lui laissa le loisir de se consacrer aux lettres. Il remporta plusieurs fois le prix de poésie à l'Académie (1753-1757), puis s'adonna au théâtre et fit représenter plusieurs tragédies : *Hypermnestre*, 1758 ; *Idoménée*, 1764; *Artaxerce*, 1766; *Guillaume Tell*, 1766; *la Veuve de Malabar*, 1770; *Barnevelt*, 1790; quelques-unes eurent beaucoup de succès. Il composa en même temps deux poëmes didactiques : *la Peinture*, en trois chants, 1769 ; *les Fastes ou les usages de l'année*, 1779. On reproche en général à la versification de Lemierre de l'incorrection et de la dureté; mais on trouve aussi quelquefois dans ses tragédies et dans ses poëmes de grandes beautés. Ses œuvres ont été recueillies par R. Périn, 1810, 3 vol. in-8.

LEMNO, *Myrina*, ville de la Turquie d'Europe, ch.-l. de l'île de Stalimène ou Lemnos, sur la côte O. ; 2,000 hab.

LEMNOS, auj. *Stalimène*, primitivement *Diopolis* et *Hypsipyle*, île de la mer Egée, au S. de celles d'Imbros et de Samothrace, renfermait des volcans : ce qui la fit regarder comme le séjour de Vulcain, qui, dit-on, y tomba quand il eut été précipité du ciel. Elle fut primitivement peuplée par les Pélasges : ceux-ci furent tous massacrés en une seule nuit par leurs femmes qui se voyaient négligées pour des étrangères. Les Argonautes y relâchèrent peu après cet événement, et les Lemniennes s'empressèrent de les accueillir. Vers 1100 av. J.-C., de nouveaux Pélasges, chassés de l'Attique, vinrent occuper l'île. Plus tard, des Cariens s'en emparèrent. Darius I l'occupa en 511. Enfin Miltiade la soumit aux lois d'Athènes vers 495 av. J.-C. Cependant elle se révolta plusieurs fois contre cette république, notamment pendant la guerre sociale (359-356). — Lemnos avait deux villes, Héphestiade et Myrine, et un fameux labyrinthe.

LEMOINE (Jean), cél. cardinal, né au XIIIe siècle, à Cressy dans le Ponthieu, mort à Avignon en 1318. Après avoir été reçu docteur en théologie à l'université de Paris, il se rendit à Rome, y fut nommé auditeur de rote, commenta le 6e livre des *Décrétales*, et reçut le chapeau de cardinal en récompense de ce savant travail, qui obtint l'approbation universelle. Nommé légat en France par Boniface VIII (1302), il chercha à rétablir la paix entre Philippe-le-Bel et le Saint-Siége. Le cardinal Lemoine avait fondé à Paris le collége de son nom (quai S.-Bernard).

LEMOINE (Franç.), peintre, né à Paris en 1688, fut reçu à l'Académie en 1711, devint professeur de l'Académie et premier peintre du roi ; c'est lui qui a peint le salon d'Hercule à Versailles. Victime de quelques injustices, il perdit la raison et se tua, 1737. Lemoine avait été le maître de Natoire et de Boucher.

LEMOINE (Edme-Marie-Joseph), instituteur, né à Essoyes (Champagne) en 1751, mort à Paris en 1816, fréquenta d'abord le barreau, et se consacra ensuite à l'éducation ; il publia plusieurs livres élémentaires qui devinrent classiques, fut nommé professeur de mathématiques et de physique, et fonda à Paris une école connue sous le nom d'*Institution polytechnique*, d'où sont sortis plusieurs bons élèves. On a de lui : *Principes de géographie*, Paris, 1780, 1784 ; *Traité du globe*, etc., mis à la portée des enfants, 1780 ; *Traité élémentaire de mathématiques*, etc., 1778, souvent réimprimé ; *Principes d'arithmétique décimale*, 1801 et 1804.

LEMOINE (Pierre), poëte. *Voy.* LEMOYNE.

LEMONNIER (Pierre), professeur, né à Saint-Sever, près de Vire, en 1675, mort en 1757, enseigna longtemps la philosophie au collége d'Harcourt à Paris, et devint membre de l'Académie des Sciences peu avant sa mort. On a de lui : *Cursus philosophiæ*, 1750, 6 vol. in-12, ouvrage assez bien écrit et qui a été quelque temps classique.

LEMONNIER (P.-Ch.), astronome, fils du précédent, né à Paris en 1715, mort en 1799, professeur de physique au collége de France et membre de

l'Académie des Sciences de Paris. Il détermina les changements des réfractions en hiver et en été, entreprit de réformer les tables du soleil, et calcula l'obliquité de l'écliptique et la hauteur du pôle de Paris. On a de lui : *Institutions astronomiques*, 1746, in-4 ; *Astronomie nautique lunaire*, 1771, in-8 ; etc. Il fut le premier maître de Lalande et eut dans la suite avec son élève de vives discussions.

LEMONNIER (Guill.-Ant.), littérateur, né en 1721, mort en 1797, était curé en 1789. Inquiété un moment en 1793, il fut en 1794 nommé bibliothécaire du Panthéon. On a de lui des traductions de Térence et de Perse, quelques pièces de théâtre, entre autres *le Bon Fils* (1773), des *Fables* et *Contes* qui lui acquirent quelque réputation. — Un autre Lemonnier, Pierre-René, né en 1731, mort en 1796, est auteur de plusieurs comédies : *le Mariage clandestin*, 1775 ; *le Maître en droit*, opéra-comique, 1760 ; *Renaud d'Ast*, 1765, etc.

LEMONTEY (P.-Edouard), littérateur et avocat, né à Lyon en 1762, mort en 1826, se fit connaître comme publiciste à l'époque de la révolution, et fut député du Rhône à l'Assemblée législative. Il prit les armes avec ses compatriotes lors du siége de Lyon, et n'échappa à la mort qu'en se réfugiant en Suisse. Il revint en 1795, fut en 1804 nommé chef de la commission de censure des pièces de théâtre, et entra en 1817 à l'Académie Française. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, et une *Histoire de la régence*, ouvrage posthume, 1832. Ses œuvres ont été publiées en 7 vol. in-8, 1829-31.

LEMOS (Pedro-Juan, comte de), né en Espagne vers 1560, mort en 1634, fut président du conseil des Indes en 1609, vice-roi de Naples en 1611, et se montra constamment le protecteur des gens de lettres. Cervantès lui dédia son roman de *Persilès*.

LEMOT (Franç.-Fréd.), statuaire, né à Lyon en 1773, mort à Paris en 1827, membre de l'Institut, professeur à l'École des beaux-arts, a exécuté de beaux ouvrages qui ornent divers établissements, entre autres : *Lycurgue*, *Léonidas*, *Cicéron*, *Jean Bart* (à Dunkerque), *Henri IV* (sur le terre-plein du Pont-Neuf), *Louis XIV* (à Lyon).

LEMOVICES, *Limousin* et partie de la *Marche*, peuple de la Gaule (Aquitaine 1re), entre les *Bituriges Cubi* au N. et les *Cadurci* au S., avait pour ch.-l. *Augustoritum*, depuis *Lemovices*, auj. *Limoges*. — César fait mention d'un peuple qu'il appelle *Lemovices Armoricani*, qui avait pour ch.-l. *Ratiatum*, dans l'Aquitaine 2e, non loin de l'embouchure de la Loire, entre Nantes et Machecoul ; près de là se trouve un lieu nommé encore aujourd'hui *la Limousinière*.

LEMOYNE (le Père), poëte médiocre, né en 1602 à Chaumont en Bassigny, mort en 1671, entra chez les Jésuites, se livra successivement à l'enseignement et à la prédication, et cultiva en même temps la poésie. On a de lui un poëme épique de *Saint Louis*, en dix-huit chants, 1651-53 ; ce poëme montre de l'imagination, mais manque complétement d'intérêt. Le P. Lemoyne prit part aux querelles théologiques du temps : il publia en 1652 la *Dévotion aisée*, que Pascal a raillée dans sa 11e *Provinciale*.

LEMPRIÈRE (John), écrivain anglais, né à Jersey vers 1775, mort en 1824, dirigea différentes écoles à Abingdon, à Exeter, puis devint en 1811 recteur ou curé de Meeth (comté de Devon). On a de lui un *Dictionnaire classique des noms propres mentionnés dans les auteurs anciens*, in-8, publié pour la première fois en 1788 et souvent réimprimé depuis, et une *Biographie universelle*, 1808 ; le *Dictionnaire classique*, qui n'est qu'un extrait du grand *Dictionnaire des auteurs classiques* de Sabbathier de Châlons, a été traduit en français par M. Christophe, Paris, 1804, et a été refondu d'après un plan nouveau par M. Bouillet dans son *Dictionnaire classique de l'Antiquité*, Paris, 1826, 2 vol. in-8.

LEMPS (LE GRAND-), ch.-l. de cant. (Isère), à 32 kil. N. O. de Grenoble ; 2,000 hab.

LÉMURES ou LARVES, nom donné chez les Étrusques et les Romains aux âmes ou aux ombres des morts, s'appliquait surtout aux âmes tristes et malheureuses. On les regardait comme des divinités malfaisantes, et l'on institua en leur honneur des fêtes nommées *Lémuries*.

LÉNA, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), sort des monts Baïkal, au N. O., par 53° lat. N. et 102° 50' long. E. ; coule au N. E. jusqu'à Iakoutsk, puis au N., et se perd dans l'Océan Glacial arctique par 125° long. E., 73° 4' lat. N. Cours, 2,600 kil.

LENCLOITRE, ch.-l. de cant. (Vienne), à 17 kil. O. de Châtellerault ; 2,000 hab.

LENCLOS (Ninon DE), femme célèbre du XVIIe siècle, née à Paris en 1616, morte en 1706, était fille d'un gentilhomme aisé de la Touraine. Devenue, à l'âge de 15 ans, par la mort de ses parents, maîtresse de ses actions, elle donna un libre cours à son penchant pour le plaisir. Belle, spirituelle, jouissant d'une honnête fortune, elle se fit une philosophie toute épicurienne, renonça au mariage et eut des amants, qu'elle trahissait sans scrupule. Joignant l'incrédulité à la licence des mœurs, elle résista constamment aux efforts de ceux qui voulaient la ramener à la religion et à la vertu. Du reste, elle observa toujours la décence à l'extérieur et se vit recherchée par les dames du plus haut rang, mesdames de Maintenon, de La Sablière, de La Ferté, de La Fayette, etc., qui ne craignaient pas de lui donner le nom d'amie. Sa maison, située rue des Tournelles, fut le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de plus poli, de plus illustre. Ninon conserva ses charmes jusqu'à l'âge le plus avancé. Cette courtisane brillait aussi par son goût en littérature : Molière, Saint-Évremond, Fontenelle, la consultaient sur leurs ouvrages ; elle devina le génie de Voltaire, accueillit le jeune poëte au sortir du collége, et lui légua, en mourant, 2,000 fr. pour acheter des livres. Elle fut toujours fidèle en amitié, fut une sage conseillère pour ses amis et les aida souvent de sa bourse. On a d'elle quelques *Lettres* à Saint-Evremond (dans les *Œuvres* de cet auteur). Les *Correspondances de Ninon avec Villarceaux*, *Sévigné*, etc., sont des ouvrages supposés. Bret a écrit des *Mémoires sur Ninon*, 1751.

LENDINARA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. O. de Rovigo ; 6,000 hab. Ville ancienne.

LENFANT (Jacques), ministre protestant, né à Bazoche (Beauce) en 1661, mort en 1728, passa à Genève, de là à Heidelberg, où il fut pasteur de l'église française, et chapelain de l'électrice douairière. Lors de l'invasion des Français dans le Palatinat (1688), il se retira à Berlin, où il devint prédicateur de la reine de Prusse, et fut reçu à l'Académie des Sciences de cette ville. On a de lui : *Histoire du concile de Constance*, Amsterdam, 1727, — *du concile de Pise*, 1724 ; — *du concile de Bâle*, 1731, etc. Ces ouvrages sont à l'*Index*.

LENFANT (le père), prédicateur, né à Lyon en 1726, mort en 1792, entra chez les Jésuites, quitta la France après la suppression de son ordre ; prêcha avec succès devant Stanislas, roi de Pologne, et Joseph II, empereur d'Allemagne ; revint en France sous Louis XVI, et prêcha à la cour. Incarcéré à l'Abbaye, il fut enveloppé dans les massacres de septembre. Ses sermons avaient obtenu le plus grand succès ; ils font moins d'effet à la lecture ; on les a publiés en 1818, 8 vol. in-12.

LENGERICH, ville des États prussiens (Westphalie), à 27 kil. N. E. de Munster ; 1,676 hab. On y signa les préliminaires du traité de Westphalie.

LENGLET-DUFRESNOY (l'abbé), laborieux compilateur, né à Beauvais en 1674, mort en 1755, fut nommé en 1705 secrétaire pour les langues latine et française de l'électeur de Cologne qui résidait à Lille; revint à Paris sous la régence, et contribua à la découverte de la conspiration de Cellamare. Il fut, sous Louis XV, mis plusieurs fois à la Bastille pour la hardiesse de ses écrits. Il mourut d'accident, à près de 82 ans, étant tombé dans le feu auprès duquel il lisait. Il avait une grande érudition, mais peu de goût et de critique. Ses principaux écrits sont: *Méthode pour étudier l'histoire*, 1713-1729; *Méthode pour étudier la géographie*, 1716-1742, 7 vol. in-12; *De l'usage des romans*, 1734 (sous le nom de Gordon de Percel); *l'Histoire justifiée contre les romans*, 1735, in-12; *Histoire de la philosophie hermétique*, 1742, 3 vol. in-12; *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane*, 1744; *Traité sur les apparitions*, etc., 1751, 2 vol. in-12; *l'Histoire de Jeanne d'Arc*, 1753, 3 parties in-12. On a en outre de lui plusieurs éditions d'auteurs anciens et modernes.

LENGNAU, village de Suisse (Berne), à 6 kil. N. de Buren, au pied du Jura. Combat entre les Français et les Suisses (1798).

LENNAPE (famille), une des nations indigènes de l'Amérique septentrionale, se partageait, avant l'arrivée des Européens, en un grand nombre de peuplades, qui toutes habitaient à l'E. des monts Alleghany, depuis le cap Breton jusqu'au cap Hatteras. Leur nombre a considérablement diminué; les principales tribus de cette famille actuellement existantes sont: les *Sawanou* dans l'état d'Indiana; les *Sakis* et les *Outagamis* le long du Haut-Mississipi; les *Miamis* et les *Illinois* dans les états d'Indiana, d'Illinois et de Michigan; les *Lenni-Lennape* ou *Delawares*, auj. sur les bords de l'Arkansas; les *Micmaks* (*Souriquois*), sur la côte orientale du Canada et les îles voisines; les *Algonquins* et les *Chippeways*, dans le Michigan et le district Huron; les *Knistenaux*, dans le Bas-Canada et le Labrador. Leur langue a de l'analogie avec celle des Samoyèdes.

LENNEP, ville des États prussiens (province Rhénane), à 24 kil. S. E. de Dusseldorf; 5,400 hab. Drap, damoises, etc. Commerce de vins et laines.

LENNEP (J.-Daniel VAN), helléniste, né à Leeuwarden en 1724, mort à Aix-la-Chapelle en 1771, fut professeur de littérature grecque et latine à Groningue, puis à Franeker. On lui doit une édition de *Coluthus*, Leeuwarden, 1747, in-8; des lettres de *Phalaris*, 1777; des *Observations sur l'analogie de la langue grecque et sur les Étymologies grecques*, in-8, Utrecht, 1790, 3 vol., publiées par Scheidius: ce dernier ouvrage est son chef-d'œuvre.

LENNOX (mistriss Charlotte), femme-auteur, née à New-York en 1720, morte en 1804, vint dès l'âge de 15 ans à Londres et y vécut de sa plume. On a d'elle: *Mémoires d'Henriette Stuart*, 1751; *le Don Quichotte femelle*, 1752; *Henriette*, 1758; *Sophie*, 1762, etc.: presque tous ces romans ont été traduits en français.

LENNOX, comté d'Écosse. *Voy.* LENOX.

LENO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 19 kil. S. de Brescia; 3,400 hab.

LENOIR (J.-Ch.), magistrat, né à Paris en 1732, fut longtemps lieutenant-criminel et lieutenant de police de Paris (1774), et se distingua dans l'exercice de ses fonctions par son zèle, son désintéressement et sa philanthropie. Il créa plusieurs établissements utiles, entre autres le Mont-de-Piété; améliora les hôpitaux, les prisons, et fit abolir la torture. Il donna sa démission en 1790, se retira en Suisse et de là à Vienne. Il revint en France en 1802, et obtint de Napoléon une pension de 4,000 francs: c'était son unique ressource. — Un autre Lenoir, J.-J. Lenoir-Laroche, né à Grenoble en 1749, mort à Paris en 1825, fut un instant ministre de la police sous le Direct. — Enfin le chev. Alex. Lenoir, m. en 1839, est cél. comme fondateur du Musée de l'École des Beaux-Arts.

LE NOTRE (André), architecte, célèbre surtout comme dessinateur de jardins, né à Paris en 1613, mort en 1700, avait été destiné par son père à la peinture; mais il préféra se livrer à l'art des jardins et y acquit bientôt un talent supérieur. Louis XIV, qui sut l'apprécier, lui confia le soin de distribuer et d'orner plusieurs jardins royaux. Le Nôtre planta pour ce monarque les jardins de Versailles, des Tuileries, de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, de Saint-Germain et de Fontainebleau. On peut le regarder comme le véritable créateur de son art. Le roi lui accorda des titres de noblesse.

LENOX, *Levina* ou *Elgovia*, ancien pays d'Écosse, au N. de la Clyde, est auj. réparti entre les comtés de Stirling et Dumbarton.—C'était autrefois un comté (érigé plus tard en duché), qui appartenait à une branche de la famille des Stuarts. Matthieu Stuart, comte de Lenox, fut père de Henry Darnley; ce dernier, en épousant Marie Stuart, joignit le comté à la couronne. Il fut depuis donné à un fils naturel de Charles II, qui unit le titre de comte de Lenox à celui de duc de Richmond. *Voy.* RICHMOND.

LENS, *Elenæ*? *Lentium* ou *Lendum*, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 17 kil. S. E. de Béthune; 2,646 hab. Eau-de-vie de grains, genièvre. Saline. Jadis place forte. Le maréchal de Gassion fut tué sous ses murs en 1647 et Condé y remporta une grande victoire sur les Impériaux en 1648.—Il y a un autre *Lens* en Belgique (Hainaut), sur la Dender, à 13 kil. N. O. de Mons; 2,280 hab. Beau château.

LENTAGIO, nom actuel du bourg de *Tagina*, en Ombrie, où Narsès, général de l'empereur Justinien, battit, en 552, Totila, roi des Ostrogoths. *V.* TAGINA.

LENTINI ou LEONTINI, *Leontium*, ville de Sicile (Syracuse), à 22 kil. O. d'Agosta; 4,800 hab Ruinée par un tremblement de terre en 1169.

LENTULUS, nom d'une branche de la famille romaine des Cornélius, qui a fourni plusieurs consuls à la république.

LENTULUS SURA (P. Cornél.), un des principaux complices de Catilina, tenta de faire entrer dans la conspiration les députés des Allobroges, et leur confia des lettres signées de lui et des principaux conjurés. Il fut trahi et périt étranglé dans sa prison. Lentulus avait été consul l'an 71 av. J.-C.

LENTULUS SPINTHER (P. Corn.), consul l'an 58 av. J.-C., était ami de Cicéron et contribua puissamment à son rappel. Dans les guerres civiles, il suivit le parti de Pompée.

LENZBOURG, ville de Suisse (Argovie), à 11 kil. E. d'Aarau, autrefois ch.-l. d'un comté de Lenzbourg; 2,000 hab. Ancien château situé sur une colline, résidence des comtes. Grande blanchisserie.

LEO (Léonard), compositeur italien, né à Naples vers 1694, mort vers 1744, était maître du conservatoire de Santo-Onufrio, et compositeur particulier de la chapelle du roi. Il contribua puissamment à l'illustration de l'école napolitaine, et forma entre autres élèves Traetta et Piccini. Ses principales compositions sont les opéras suivants: *Sophonisbe*, 1718; *Olimpiade*, *Demofonte*, *Caio Gracco*, 1720; *Tamerlane*, 1722; *Timocrate*, 1723; *Catone in Utica*, 1726; *la Clemenza di Tito*, 1735; *Ciro riconosciuto*, 1739; *Achille in Sciro*, 1740; *Vologese*, 1744. On a aussi de lui quelques opéras-comiques, plusieurs *Oratorios*, *Motets* et *Cantates*, et un *Miserere* qui est un chef-d'œuvre.

LEO ALLATIUS. *Voy.* ALLATIUS.

LEOBEN ou LEUBEN, ville des États autrichiens (Styrie), à 12 kil. S. O. de Bruck: 2,000 hab.

Usines à cuivre, à fer. Aux environs, mines de houille. — C'est là que furent signés en 1797, par le général Bonaparte et l'archiduc Charles, les préliminaires de la paix de Campo-Formio.

LEOBSCHUTZ, ville des États prussiens (Silésie), à 49 kil. S. d'Oppeln; 4,500 hab. Ch.-l. de la principauté de Jægerndorf.— Cette ville souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente-Ans.

LEODEGARIUS. *Voy.* LÉGER (saint).

LEODIUM, nom latin de la ville de LIÉGE.

LEOGANE, v. de l'île d'Haïti (dép. de l'Ouest), à 25 k. O. de Port-Républicain; 2,800 hab. — Presque détruite par Dessalines; elle commence à se relever.

LÉOGANE (golfe de), dit aussi *de Gonave*, golfe formé par la mer des Antilles sur la côte occidentale de l'île d'Haïti; 200 kil. de large sur autant de profondeur; il reçoit l'Artibonite, et renferme les îles de Gonave, des Cayemites, etc.

LEOMINSTER, ville d'Angleterre (Hereford), à 18 kil. N. d'Hereford; 6,000 hab. Hôtel-de-ville de construction singulière. Gants, chapeaux, cuirs, peaux, laines.

LÉON, *Legio septima gemina* ou *Germanica*, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Léon et de l'anc. roy. de Léon, à 115 kil. N. O. de Valladolid, sur le Toro et la Bornesga; 5,500 hab. Evêché (le plus ancien de l'Espagne). Belle cathédrale gothique (où sont déposées les cendres de 38 rois). Toiles, gants, bonneterie. — Fondée avant le règne de Galba et nommée d'après la légion qui l'occupait (*Voy.* LEGIO); prise aux Maures par Pélage en 722. Résidence des derniers rois d'Oviédo et Léon, puis des rois de Léon, depuis Ordogno jusqu'à l'extinction de cette dynastie en 1037; enfin d'Alphonse VI, 1065-1085, de Ferdinand II et Alphonse IX (1157-1230).

LÉON (intendance de), province d'Espagne, faisant partie de la capitainerie-générale de la Vieille-Castille, est bornée au N. par les Asturies, à l'E. par les provinces de Toro et de Palencia, au S. par celles de Valladolid et de Zamora, à l'O. par la Galice : 200 kil. sur 90; 250,000 hab. Ch.-l., Léon. Elle est traversée par les monts Cantabres; arrosée par un grand nombre de rivières (Esla, Curueno, Toro, Bornesga, Orbigo, Sil, Boeza, Cabrera, etc.). Climat varié, riches pâturages. Forêts dans les vallées et sur les montagnes. Nombreux troupeaux, beaucoup de gibier: mines et carrières; sources thermales et minérales.

LÉON (royaume de), une des 15 grandes divisions anciennes de l'Espagne, entre 40° 10'-43° 5' lat. N., et 6°-9° 30' long. O., était borné au N. par les Asturies, à l'E. et au S. E. par la Vieille-Castille, au S. par l'Estramadure, à l'O. par la Galice et le Portugal.—Ce pays était jadis habité par les *Vettones;* après avoir obéi aux Romains, aux Wisigoths, aux Maures, il fut enlevé à ces derniers par les rois d'Oviédo ou des Asturies, successeurs de Pélage. En 913, Ordogno II forma, sous le nom de royaume de *Léon-et-Asturies*, un royaume qui, outre ces deux provinces, comprenait la Galice, et étendait sa suzeraineté sur les provinces basques et même en partie sur le comté de Castille. Neuf princes se succédèrent sur le trône après Ordogno II. Mais Bermude III ayant péri en 1037, dans un combat contre Ferdinand I, roi de Castille, celui-ci réunit le royaume de Léon à la couronne de Castille. Après la mort de Ferdinand I (1065), le royaume de Léon fut détaché de la Castille en faveur d'Alphonse VI, troisième fils de ce prince; mais en 1071, Sanche II, le Fort, frère aîné d'Alphonse VI, et qui régnait en Castille, dépossèda son frère; toutefois Alphonse VI reconquit le royaume de Léon l'année suivante, et de plus enleva la Castille à Sanche : les deux royaumes furent alors de nouveau réunis.—Après la mort d'Alphonse VIII, roi de *Castille-et-Léon* (1157), le royaume de Léon fut une seconde fois détaché de la Castille. Ferdinand II et Alphonse IX y régnèrent successivement; mais Ferdinand III, fils d'Alph. IX, qui du chef de sa mère était déjà dev. roi de Castille en 1217, devint aussi roi de Léon après la mort de son père, 1230. Le nom de royaume de Léon disparut alors pour faire place à celui de royaume de Castille, bien que ce fût la branche de Léon qui régnait en Castille.

Rois de Léon.

Ordogno II,	913	Bermude III,	1027
Froïla II,	923	*Réun. à la Castille,*	1037
Alphonse IV,	924	Alphonse VI,	1065
Ramire II,	927	*Réun. à la Castille,*	1072
Ordogno III,	950	Ferdinand II,	1157
Sanche I, *le Gros,*	955	Alphonse IX,	1187
Ramire III,	967	Ferdinand III,	1230
Bermude II,	982	*Réunion définitive*	
Alphonse V,	999	*à la Castille,*	1230

LÉON (île de), *Cotinussa* et *Erythræa*, dans l'Océan, sur la côte S. O. de l'Espagne, dont la sépare un canal de 2 kil. de large, renferme deux villes, Cadix et Isla-de-Leon (qui a 40,000 hab.). La révolution de 1820 prit naissance dans l'île de Léon. Ce point de l'Esp. est le seul qui n'ait pas été conquis par Napoléon; il fut occ. en 1823 par le duc d'Angoulême

LÉON, ville de la Confédération de Guatimala, ch.-l. de l'état de Nicaragua, par 12° 20' lat. N., 88° 36' long. O.; 38,000 hab. Evêché. Cathédrale, université; rues larges et bien bâties, places régulières. Commerce assez étendu. — Fondée en 1523.

LÉON (NOUVEAU-), état de la Confédération mexicaine, borné au N. O. par l'état de Cohahuila, à l'O. par celui de Chihuahua, au S. par ceux de Zacatecas et de San-Luis de Potosi, à l'E. par celui de Tamaulipas : 270 kil. sur 180, et 39,604 hab. Monterey en est le ch.-l.

LÉON (SAINT-POL DE), ville de France. *Voy.* SAINT-POL DE LÉON.

LÉON. Ce nom a été porté par un grand nombre de personnages divers : empereurs, rois, papes, saints, écrivains.

I. *Empereurs d'Orient.*

LÉON I, dit *l'Ancien* et *le Grand*, empereur d'Orient de 457 à 474, était né en Thrace, et parvint à l'empire après Marcien par l'appui du patrice Aspar. Il confirma le concile de Chalcédoine, et rendit la paix à l'empire, après avoir remporté de grands avantages sur les Barbares. Dans la guerre avec les Vandales, il fut trahi par Aspar, et fit mourir ce général avec toute sa famille, malgré les services qu'il en avait reçus (471).

LÉON II ou *le Jeune*, fils de Zénon-l'Isaurien et d'Ariadne, fille de Léon I, succéda en 474 à son aïeul, n'étant âgé que de quatre ans. Il mourut au bout de dix mois. Zénon, son père, régna d'abord sous son nom, et resta après sa mort maître de l'empire.

LÉON III, *l'Isaurien*, originaire d'Isaurie, avait d'abord été général d'Anastase II. Il parvint à l'empire en 717, défendit vaillamment Constantinople assiégée par les Sarrasins, et brûla une partie des vaisseaux ennemis par le moyen du feu grégeois. Ardent iconoclaste, il tyrannisa ses sujets en voulant les forcer à briser les images (726), et chassa du siége de Constantinople le patriarche Germain qui lui résistait. Excommunié par Grégoire II et Grégoire III, il équipa une flotte pour se venger du pape, mais elle fit naufrage dans la mer Adriatique. Il mourut en 741.

LÉON IV, surnommé *le Khazare*, fils de Constantin Copronyme et d'Irène, fille d'un khan des Khazares, emp. de 775 à 780, épousa une autre Irène (la célèbre impératrice de ce nom). Il persécuta aussi les défenseurs des images.

LÉON V, *l'Arménien*. Les troupes le proclamèrent empereur en 813, après avoir destitué Michel. L'

remparts une victoire signalée sur les Bulgares. Sa cruauté envers ses parents et les défenseurs du culte des images le rendit odieux : il fut massacré la nuit de Noël, en 820, victime d'une conspiration formée par Michel dit *le Bègue*, qui le remplaça.

LÉON VI, *le Sage* et *le Philosophe*, fils de Basile-le-Macédonien, monta sur le trône en 886, et mourut en 911. Il commença par déposer le patriarche Photius qui s'était rangé parmi ses ennemis; il voulut ensuite dompter les Hongrois, les Bulgares, les Sarrasins; mais il ne réussit dans aucune de ces expéditions. Il fut appelé *le Sage* et *le Philosophe* à cause de la protection qu'il accorda aux lettres : il les cultivait lui-même, et se plaisait à composer des *Sermons*, au lieu de s'occuper de la défense de l'empire. On a de lui : *les Basiliques* (*Opus Basilicon*), code de lois que les Grecs suivirent jusqu'à la conquête de Constantinople par les Turcs : il a été publié par Fabrot, 1647; *Novellæ constitutiones* (Bâle, 1575); un *Traité de Tactique*, publié par Meursius, Leyde, 1612, trad. en français, 2 vol. in-8 ; et des *Prédictions*, publiées par Rutgersius. Il eut pour successeur son fils Constantin Porphyrogénète.

II. *Rois d'Arménie.*

LÉON, nom de plusieurs princes d'Arménie qui régnèrent dans l'ordre suivant :

Léon I,	1122-1144	Léon IV,	1305-1308
Léon II,	1185-1219	Léon V,	1320-1342
Léon III,	1269-1289	Léon VI,	1365-1375

Ces princes furent sans cesse en guerre, soit avec les Croisés, soit avec les Turcs. Léon VI, issu de la maison des Lusignan de Chypre, fut chassé de ses états par le sultan d'Egypte, et se réfugia en France, où il mourut en 1393.

III. *Papes.*

LÉON I (saint), dit *le Grand*, né à Rome ou en Toscane, fut élu en 440 et mourut en 461. Il condamna dans plusieurs conciles les sectes hérétiques qui troublaient l'unité de l'Eglise, notamment Eutychès et les Manichéens. En 452, il parvint par son éloquence à dissuader Attila d'entrer dans Rome : mais il ne put garantir cette ville des fureurs de Genséric, 455. On a de lui plusieurs écrits publiés à Rome, 1753, 3 vol. in-fol. L'Église le fête le 11 avril à Rome, et le 10 novembre à Paris.

LÉON II (S.), Sicilien, pape de 682 à 683, inst. le *baiser de paix* et l'*asp. de l'eau bénite*. On l'h. le 28 juin.

LÉON III, né à Rome, élu en 795, mort en 816. En 799, il fut victime d'une conspiration ourdie par deux de ses compétiteurs, et fut assailli par une troupe d'assassins qui, après lui avoir fait subir d'horribles traitements, l'enfermèrent dans un monastère. Il parvint à s'en échapper, et se retira en France près de Charlemagne; ce prince le renvoya en Italie avec une escorte, et le rétablit sur son trône. En retour, Léon III mit sur la tête de Charlemagne la couronne impériale (800).

LÉON IV (S.), Romain, élu en 847, mort en 855, répara et embellit Rome, mit les états du Saint-Siège à l'abri des Sarrasins, et éleva près de Rome une ville qu'il nomma *Leopolis;* elle est aujourd'hui comprise dans l'enceinte de Rome. C'est après la mort de ce pape qu'on place la fable de la papesse Jeanne (*Voy.* JEANNE).

LÉON V, élu en 903 après Benoît IV. Mis en prison un mois après, il y mourut de chagrin, au bout de quarante jours de pontificat.

LÉON VI, Romain, élu en 928, mort en 929, n'a rien fait de remarquable.

LÉON VII, Romain, élu en 936, mort en 939, se montra fort zélé pour la discipline ecclésiastique.

LÉON VIII, élu en 963, du vivant même de Jean XII, par l'autorité de l'empereur Othon, mort en 965. Benoît V, qui avait été élu par quelques factieux après la mort de Jean XII (964), lui disputa la tiare. Léon VIII est regardé comme intrus.

LÉON IX (S.), nommé d'abord *Brunon*, parent de l'empereur Henri III, fut élu en 1049, s'occupa de réformer la discipline ecclésiastique, et tint plusieurs conciles. Sous son pontificat éclata définitivement le schisme des Grecs, déjà commencé par Photius. Ayant accompagné, en 1053, les troupes que l'emper. avait envoyées à son secours contre les Normands, il fut battu et pris; remis en liberté au bout de 10 mois, et reconduit à Rome, il y mourut peu après son retour, 1054. Il fut canonisé : l'Eglise l'hon. le 19 avril.

LÉON X, connu d'abord sous le nom de *Jean de Médicis*, fils de Laurent de Médicis, né à Florence en 1475, mort en 1521, fut nommé cardinal dès l'âge de 13 ans, quitta jeune sa patrie par suite des malheurs de sa famille, vint se fixer à Rome, s'attacha à Jules II, et combattit pour lui à Ravenne, où il fut pris. Il fut élu en 1513. Son règne est également remarquable par les événements politiques ou religieux, et par le progrès des arts. Il fit la paix avec Louis XII qu'avait excommunié son prédécesseur; cependant il se déclara bientôt après contre François I, et se ligua, pour le combattre, avec Sforze, duc de Milan, et les Suisses; il se vit forcé de traiter avec ce prince après la victoire de Marignan (1515) et la conquête du Milanais; mais en 1521 il s'unit à Charles-Quint contre lui, et aida l'empereur à le chasser du Milanais. Léon X venait de rétablir sa famille à Florence et d'investir son neveu, Laur. de Médicis, du duché d'Urbin, enlevé à La Rovère, lorsqu'il mourut presque subitement au milieu de ses succès; on prétendit qu'il avait été empoisonné. Ce pape termina le concile de Latran, conclut avec François I (1516) le fameux concordat qui a régi l'église de France pendant trois siècles; fit prêcher dans toute la chrétienté des indulgences (1517), qui furent distribuées à profusion, d'abord dans le but de faire les frais d'une croisade contre les Turcs, puis afin d'achever la basilique de Saint-Pierre; ces distributions donnèrent lieu aux querelles qui amenèrent la Réforme. Il anathématisa Luther et l'excommunia (1520), mais sans pouvoir étouffer l'hérésie. Léon X favorisa les lettres et les sciences, rétablit à Rome l'université et la dota richement, fit rechercher et publia les auteurs anciens, et fonda la bibliothèque Laurentienne. Le règne de ce pape fut tellement illustré par le progrès des lettres et des arts, qu'on a donné le nom de *siècle de Léon X* à l'époque brillante dans laquelle il a vécu; c'est en effet alors que fleurirent l'Arioste, Berni, Accolti, Alamanni, Fracastor, Sannazar, Vida, Bembo, Machiavel, Guichardin, Sadolet, Michel-Ange, Raphaël, André del Sarto, le Caravage, Jules Romain, etc. La vie de Léon X a été écrite par Fabroni, par Paul Jove, par William Roscoë, Londres, 1805 (trad. en français par Henry, 1813); enfin par Audin, 1844, 2 v. in-8.

LÉON XI, de la famille des Médicis, élu en 1605, mourut un mois après son élection.

LÉON XII, *Annibal della Genga*, né en 1760 à Genga, près de Spolète, était vicaire-général du pape lorsqu'il fut élu, en 1823, après Pie VII. Il embellit Rome, encouragea les lettres, enrichit la bibliothèque du Vatican, et fut universellement vénéré. Il mourut en 1829, et eut pour successeur Pie VIII. M. Artaud a écrit son *Histoire*, 1843.

LÉON, anti-pape, sous le nom de Grégoire VI, fut, après la mort du pape Sergius IV, le compétiteur de Benoît VIII, 1012, le contraignit à s'éloigner de Rome, occupa quelque temps la chaire de saint Pierre, et fut chassé à son tour par l'empereur Henri II, dont Benoît avait sollicité le secours. On ne sait pas ce qu'il devint ensuite.

IV. *Personnages divers.*

LÉON-LE-DIACRE, historien, né au bourg de Caloé en Ionie vers 930, suivit l'empereur Basile II dans une guerre contre les Bulgares, et rédigea l'histoire de son temps (959-971). Cet ouvrage, qui est le

complément de la *Byzantine*, a été imprimé à l'Imprimerie royale par les soins de M. Hase, 1819, in-fol.

LÉON-LE-GRAMMAIRIEN, l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, écrivit vers 1013, sous le titre de *Chronographia*, l'histoire des empereurs d'Orient depuis Léon-l'Arménien jusqu'à la mort de Romain Lécapène (813-949), publiée avec traduction latine à la suite de Théophane, Paris, 1655, in-fol. Cette histoire a été trad. en franç. par le président Cousin.

LÉON (Jean), *l'Africain*, géographe arabe, né à Grenade à la fin du XVe siècle, se nommait d'abord Al-Haçan. Après avoir parcouru toute l'Afrique septentrionale, il fut pris par des corsaires chrétiens (1517), et présenté à Léon X qui le fit baptiser sous le nom de Jean-Léon. Il se fixa en Italie, apprit l'italien et le latin, et enseigna l'arabe. On a de lui une *Description de l'Afrique*, écrite d'abord en arabe, mise par l'auteur même en italien (1526), traduite en latin par Florius, Anvers, 1556, et en français dans le recueil de voyages de J. Temporal, Lyon, 1556. Cet ouvrage précieux fait encore aujourd'hui autorité.

LÉONARD (saint) ou LIÉNART, *Leonardus*, ermite du Limousin au VIe siècle, avait été converti par saint Remi. Il vécut quelque temps à la cour d'un des fils de Clovis, et fonda un monastère près de Limoges, au lieu qu'on nomma depuis Saint-Léonard-le-Noblac ou le Noblet. Il mourut vers 559. On le fête le 6 nov. Il est le patron des prisonn.

LÉONARD *d'Udine*, célèbre prédicateur de l'ordre des Dominicains, né à Udine dans le XVe siècle, prêcha en 1435 devant Eugène IV, puis parut avec éclat à Venise, à Rome, à Milan; fut prieur du couvent de Saint-Dominique de Bologne, puis provincial de toute la Lombardie, et mourut vers 1470. On a de lui des *Sermons*, souvent réimprimés dans les XVe et XVIe siècles. Ces sermons, fort estimés de son temps, tiennent beaucoup de ceux de Barletta et de Ménot.

LÉONARD, dit *le Limousin*, peintre émailleur, né à Limoges en 1480, fleurit sous François I et Henri II, obtint de François I la direction de la manufacture d'émaux fondée à Limoges, fit exécuter une grande quantité de coupes, de vases, de plats de forme élégante, et les enrichit de bonnes peintures d'après les dessins de Raphaël, de Jules Romain, de Jean Cousin. Il mourut vers 1550.

LÉONARD ARÉTIN. *Voy.* BRUNI.

LÉONARD DE PISE. *Voy.* FIBONACCI.

LÉONARD DE PISTOIE. *Voy.* PISTOIE.

LÉONARD DE VINCI. *Voy.* VINCI.

LÉONAT, *Leonatus*, un des généraux d'Alexandre, obtint en partage, après la mort de ce prince, la Petite-Phrygie et les côtes de l'Hellespont, et marcha au secours d'Antipater lors de la guerre Lamiaque; mais, battu par les Grecs avant d'entrer en Thessalie, il périt l'an 323 av. J.-C.

LEONCE, usurpa en 695 le trône de Constantinople, sous Justinien II; mais il fut lui-même, trois ans après, détrôné par ses soldats qui proclamèrent Absimare; il fut jeté en prison et eut le nez coupé. Justinien II, étant remonté sur le trône en 705, le fit mettre à mort. — Un autre Léonce, patrice d'Orient, se fit proclamer empereur sous le règne de Zénon en 485, et fut mis à mort trois ans après par Théodoric, envoyé contre lui par l'empereur.

LÉONCE, philosophe athénien, père d'Athénaïs, qui devint impératrice d'Orient.

LEONCLAVIUS. *Voy.* LEUNCLAVIUS.

LÉONDARI, ville de Morée. *Voy.* MÉGALOPOLIS.

LEONESSA, ville du royaume de Naples (Abruzze Ultérieure 1re), à 45 kil. N. O. d'Aquila; 4,700 hab.

LEONFORTE, ville murée de Sicile, à 13 kil. S. de Nicosia; 9,600 hab.

LEONI, ville du roy. de Naples (Principauté Ult.), à 50 kil. S. de Sant'-Angelo-dei-Lombardi; 4,100 hab.

LEONICENUS (OMNIBONUS), en italien *Ognibene*, grammairien, né en 1420 à Lonigo (*Leonicum*), mort vers 1500, étudia sous Victorin de Feltre, puis sous Emmanuel Chrysoloras, et dirigea l'imprimerie de Nic. Jenson à Venise. On a de lui : *De octo partibus orationis*; *De versu heroico*; *Tractatus ad scandendum*, in-4 (réunis sous le titre de *Grammatices rudimenta*, Vicence, 1506); des éditions de *Lucain*, *Valère Maxime*, de divers ouvrages de *Cicéron*, etc. — Un autre Leonicenus, aussi natif de Leonicum, se distingua comme médecin, et vécut 96 ans, 1428-1523. Il a relevé les erreurs de Pline le naturaliste et a traduit quelques ouvrages de Galien.

LEONIDAS I, roi de Sparte, 491-480 av. J.-C., de la race des Agides. Lors de l'invasion de Xerxès en Grèce, il défendit avec environ 4,000 hommes le défilé des Thermopyles qui était la clef de la Grèce; il avait déjà tué près de 20,000 Perses lorsqu'un traître enseigna aux ennemis le moyen de tourner le défilé. Alors il renvoya la plus grande partie de ses troupes, et, ne gardant auprès de lui que 300 soldats déterminés à mourir, il pénétra avec eux au milieu de la nuit dans le camp des Perses et en fit un grand carnage; mais surpris par le jour, ils furent cernés et périrent tous égorgés.

LÉONIDAS II, roi de Sparte, 257-238 av. J.-C., de la race des Agides, s'opposa aux projets d'Agis III qui voulait rétablir la législation de Lycurgue; fut en conséquence banni et remplacé par Cléombrote (243-239), parvint enfin à remonter sur le trône et fit condamner à mort Agis.

LEONIUS, poëte latin du XIIe siècle, était, à ce qu'on croit, chanoine de Saint-Benoît à Paris. Il a mis en vers rimés *l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*. On le regarde à tort comme l'inventeur des vers rimés connus sous le nom de *léonins*; ces vers étaient en vogue dès le VIIIe siècle.

LEONTARI. *Voy.* MÉGALOPOLIS.

LEONTIUM ou LEONTINI, auj. *Lentini*, ville de la Sicile orientale, au N. de Syracuse, à 88 kil. E. de la mer, était une colonie naxienne, et fut fondée v. 650 av. J.-C. Elle disputa la prééminence à Syracuse, mais finit par être soumise. Patrie de Gorgias.

LEONTIUM, courtisane athénienne, fut disciple, ou selon d'autres maîtresse d'Epicure. Elle inspira aussi une vive passion au poëte Hermésianax qui donna le nom de Leontium au recueil de ses élégies. Elle écrivit contre Théophraste.

LEONTOPOLIS ou LEONTON, auj. *Tel-Essabé*, ville d'Egypte (Delta), à l'E. de Busiris. On y adorait sans doute Neith à tête de lion: de là son nom.

LEOPOL, ville de Galicie. *Voy.* LEMBERG.

LEOPOLD (saint), margrave d'Autriche, 1096-1136, fut en concurrence avec Lothaire pour l'empire et lui céda ses droits pour éviter la guerre. Il adoucit les mœurs de son peuple et fonda des monastères. On le fête le 15 novembre.

LÉOPOLD II, duc d'Autriche, 1303-1326, 3e fils d'Albert I, tenta vainement de réduire les Suisses et fut vaincu à Morgarten (1315). Il combattit les prétentions de Louis de Bavière à l'empire, et le força à partager le trône avec son frère, Frédéric d'Autriche (Frédér. III).

LÉOPOLD, duc de Lorraine, hérita en 1690 des droits de son père, Charles IV, qui avait été chassé de ses états par Louis XIV; fut remis en possession de son duché à la paix de Ryswyk, 1697; vécut en paix avec tous ses voisins, et mourut en 1729. Il avait trouvé la Lorraine ruinée et dépeuplée; il la repeupla, l'enrichit, et ne s'occupa que de faire le bonheur de ses sujets. Son fils, le duc François III, épousa Marie-Thérèse, et devint empereur (sous le nom de François I).

LÉOPOLD I, empereur d'Allemagne; né en 1640, mort en 1705, succéda à son père, Ferdinand III, en 1658, et eut presqu'aussitôt à repousser une invasion des Turcs en Hongrie; Montécuculli, se

général, les vainquit à la journée de St-Gothard (1664), et cette victoire fut suivie d'une trêve de 20 ans. En 1674, Léopold eut aussi à soutenir une guerre contre Louis XIV, qui avait envahi le Palatinat; après quelques revers, il adhéra à la paix de Nimègue, offerte par le vainqueur (1679). En 1686, il forma contre la France, avec l'Espagne, la Bavière et la Saxe, la fameuse ligue d'Augsbourg; il ne fut guère plus heureux cette fois, perdit l'Alsace et fut contraint de signer le traité de Ryswyk (1697). Tandis que Léopold employait une partie de ses forces contre la France, la Hongrie, irritée par des mesures tyranniques, se révolta sous la conduite de Tékély, et les Turcs, de concert avec les rebelles, s'avancèrent jusqu'à Vienne (1683). La place ne fut sauvée que par Jean Sobieski, roi de Pologne, qui battit le grand-visir Kara Mustapha, et le contraignit à abandonner précipitamment l'Autriche. Le duc de Lorraine, Louis de Bade et le prince Eugène achevèrent de chasser les Turcs de l'Empire, et la paix fut conclue à Carlowitz en 1699. La Hongrie fut aussi soumise. Lors de la mort de Charles II, roi d'Espagne, Léopold voulut placer sur le trône de ce pays son fils (depuis Charles VI), et s'allia dans ce but avec l'Angleterre et la Hollande (1700), contre Louis XIV qui portait au trône son petit-fils (Philippe V). Les commencements de cette guerre, connue sous le nom de *guerre de la Succession*, furent heureux pour Léopold; mais il ne put en voir la fin : il mourut en 1705. Peu auparavant ses troupes avaient remporté la victoire de Hochstædt.

LÉOPOLD II, empereur d'Allemagne, 2e fils de François I et de Marie-Thérèse, né en 1747, régna dès 1765 comme gr.-duc, en Toscane, où il se montra favorable aux idées philosophiq., et succéda en 1790 à son frère aîné Joseph II, sur le trône impérial. Il trouva l'Empire dans une situation critique : une grande fermentation régnait en Hongrie touchant certains priviléges que cette contrée voulait acquérir; la Bohême et la Basse-Autriche faisaient de vives représentations sur l'établissement de nouveaux impôts; les Pays-Bas étaient insurgés; la révolution venait d'éclater en France. Léopold, par des mesures sages, ramena la tranquillité dans les pays mécontents, et fit rentrer les Pays-Bas sous son autorité. Il eut avec le roi de Prusse des conférences à Pilnitz pour aviser aux moyens de secourir Louis XVI; mais la mort ne lui permit pas de mettre ses projets à exécution. Il fut emporté par la dyssenterie en 1792. Léopold était frère de la reine Marie-Antoinette.

LÉOPOLD (Ch.-Guill. DE), poëte suédois, né à Stockholm en 1756, mort en 1829, fut bibliothécaire d'Upsal, entra en 1786 à l'Académie suédoise, devint en 1788 secrétaire particulier du roi Gustave III, et jouit de toute la confiance de ce prince. Il fut fait sous les règnes suivants conseiller de chancellerie, 1799, et secrétaire d'état, 1818. Il chanta dans de belles odes les exploits de ses compatriotes (la *Victoire d'Hogland*, *le Combat naval de Frederickshamn*, etc.), et fit plusieurs tragédies dont deux, *Odin* et *Virginia*, ont mérité d'être traduites dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*.

LEOPOLDSTADT, ville forte de Hongrie (Neutra), à 24 kil. N. O. de Neutra, au milieu de marais. Fondée par Léopold I.

LÉOSTHÈNES, général athénien, entreprit, à l'instigation de Démosthènes, de secouer le joug de la Macédoine après la mort d'Alexandre, 323 avant J.-C. Il eut d'abord quelques succès en Thessalie et força Antipater à se renfermer dans la ville de Lamia; mais, s'étant trop approché de la place, il fut tué d'un coup de pierre, 322.

LEUTYCHIDE, roi de Sparte, de la race des Proclides, l'an 492 av. J.-C., remplaça sur le trône Démarate qui fut exclu comme illégitime. Il remporta sur les Perses la victoire navale de Mycale, l'an 479 av. J.-C. Envoyé en 469 contre les Thessaliens, il se laissa gagner par l'ennemi et consentit à éloigner ses troupes. Il fut banni, et se retira à Tégée où il mourut en 467.

LÉOVIGILDE ou LEUVIGILDE, roi des Wisigoths, 569-86 (dont trois ans avec Liuva), reprit sur les Grecs Cordoue, Médina-Sidonia et quelques autres villes, soumit les Vascons rebelles, et bâtit Vitoria (auj. *Vittoria*) pour perpétuer le souvenir de sa victoire, réduisit Hermenegilde, son fils, qui s'était ligué avec les Catholiques pour lui faire la guerre, et eut la barbarie de mettre ce fils à mort parce qu'il refusait de se faire arien; il tailla les Suèves en pièces à Braga, 585, conquit sur eux la Galice, fit quelques lois sages et réforma les finances. Il siégeait à Tolède.

LÉPANTE ou AINABACHTI, *Naupactus*, ville de la Grèce (Hellade), à 169 kil. O. d'Athènes, sur un golfe auquel elle donne son nom; 2,000 hab. Ville fortifiée; archevêché, petit port. — Les Vénitiens prirent cette ville au XIIIe siècle; les Turcs l'assiégèrent vainement en 1475, mais s'en emparèrent en 1498; reprise par les Vénitiens en 1687, elle fut encore perdue par eux en 1699.

LÉPANTE (golfe de), *Corinthiacus sinus* des anciens, golfe formé par la mer Ionienne, entre la Grèce proprement dite et la Morée, a 120 kil. de long et 26 seulement de largeur moyenne. C'est dans ce golfe, à l'O. de la ville de Lépante, entre les petites îles Curzolaires et la côte, que don Juan d'Autriche, commandant les forces réunies de Venise, de l'Espagne et du pape, anéantit la flotte ottomane le 7 octobre 1571; Sélim II y perdit, dit-on, 200 galères et 30,000 hommes; cette victoire arrêta les envahissements des Turcs.

LEPAUTE (J.-André), habile horloger, né à Montmédy en 1709, m. en 1789, s'établit de bonne heure à Paris, perfectionna son art, et réussit surtout dans les horloges horizontales publiques, récemment inv. par J. Leroy. Il a laissé un excellent *Traité d'Horlogerie*, 1755.—Sa femme était elle-même fort instruite en horlogerie et en mathématiques; elle l'aida dans ses travaux.—Son frère, J.-B. Lepaute, qui travaillait avec lui, fut aussi un habile horloger; on lui doit l'horloge de l'Hôtel-de-Ville de Paris.—On doit à P.-Bas. Lepaute, son neveu, les horl. des Tuileries, du Luxemb., du Jardin des plantes, du Palais-Nat., et celle de la Bourse, son chef-d'œuvre. Mort en 1849.

LEPAUTRE (Ant.), architecte, né en 1614, mort en 1691, construisit les deux ailes du château de Saint-Cloud, et fut nommé architecte de Monsieur, frère de Louis XIV, et membre de l'Académie de Sculpture dès son institution. Il mourut de chagrin parce que les dessins de Mansard avaient été préférés aux siens pour la construction du château de Clagny. — J. Lepautre, son frère, se distingua comme dessinateur et graveur à l'eau-forte en architecture. — Pierre Lepautre, fils d'Antoine, né en 1659 à Paris, mort en 1744, se fit remarquer comme sculpteur. On admire son groupe d'*Enée et Anchise*, et celui d'*Arria et Pætus* (aux Tuileries).

LEPAYS (René), sieur du Plessis-Villeneuve, poëte et prosateur, né en 1634 à Fougères, mort en 1690, remplit divers emplois dans la finance et fut directeur des gabelles du Dauphiné. On a de lui un recueil de lettres intitulé : *Amitiés, Amours et Amourettes*, Grenoble, 1664; *Nouvelles œuvres*, Paris, 1672; *le Démêlé de l'esprit et du cœur*, 1688. Il brillait par l'esprit et la gaîté. Boileau le traite de *bouffon plaisant* (sat. III). On l'a surn. le *Singe de Voiture*.

L'ÉPÉE (l'abbé DE), fondateur de l'institution des Sourds-Muets, né à Versailles en 1712, mort à Paris en 1789. Touché du sort de deux jeunes filles sourdes et muettes qui vivaient à Paris près de leur mère, il tenta, comme il le dit, de faire en-

trer par les yeux dans leur esprit, au moyen du dessin et de l'alphabet manuel, ce qui est entré dans le nôtre par les oreilles. Il réussit au-delà de ses espérances, et résolut dès lors de se consacrer au soulagement de ce genre d'infortune. Seul, sans appui, avec ses propres deniers, il parvint à fonder une institution de sourds-muets, la première qui ait existé, et se plaça ainsi au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Il sacrifia pour ses élèves sa modique fortune, et dépensa des sommes considérables pour rétablir dans ses droits un jeune sourd-muet, héritier d'une famille opulente, que d'avides parents avaient dépouillé. On a de lui : *Véritable manière d'instruire les sourds-muets*, Paris, 1784, in-12. Il eut pour disciple et pour successeur l'abbé Sicard. Versailles lui a élevé une statue.

LEPELLETIER (Claude), né en 1630 à Paris, se distingua comme prévôt des marchands en 1668, remplaça Colbert comme contrôleur général des finances de 1683 à 1689, et passa le reste de ses jours dans la retraite. C'est lui qui fit construire le quai dit *Pelletier*. On lui doit le *Corps de droit canon*, l'*Ancien Code ecclésiastique*, des *Observations sur le Code et les Novelles*, etc. Il fut le protecteur de Rollin dans sa jeunesse et resta toujours son ami.

LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU (Michel), de la famille du précédent, né à Paris en 1760, avait été avant la Révolution avocat-général et président à mortier au parlement de Paris. Député aux États-Généraux par la noblesse de Paris en 1789, il y défendit d'abord la cour; puis, par une transition brusque qu'on attribua à la peur, il devint un des plus chauds défenseurs du peuple, et fut porté en 1792 à la Convention; il y vota la mort de Louis XVI. Ce vote lui fut fatal : le 20 janvier 1793, veille de l'exécution du roi, il fut assassiné par un ancien garde-du-corps nommé Pâris, chez un restaurateur, au Palais-Royal. Son corps fut porté en pompe au Panthéon, et la Convention adopta sa fille, âgée de 8 ans. — Son frère, Félix Lepelletier, né en 1767, mort en 1837, fut aussi un zélé partisan de la révolution; après le meurtre de Michel Lepelletier, il prononça son oraison funèbre au Panthéon. Impliqué dans la conspiration de Babeuf, il fut sur le point d'être déporté. Il devint membre de la Chambre des Représentants pendant les Cent-Jours, fut banni en 1815, rentra en France en 1820 et vécut depuis dans l'obscurité.

LEPIDUS (M. Æmilius), triumvir avec Octave et Marc-Antoine. Il s'était d'abord attaché à la fortune de César, qui se l'adjoignit dans le consulat (46 av. J.-C.) et le nomma général de la cavalerie pendant sa dictature. Après la mort du dictateur, Lépidus s'unit à Octave et à Marc-Antoine, et partagea l'empire avec eux. Il eut d'abord l'Espagne et la Gaule Narbonaise; puis ses collègues, qui le méprisaient, le réduisirent à l'Afrique. Il ne se montra pas moins cruel que ses collègues, et livra à leur vengeance son propre frère Paulus. Après la défaite de Sextus Pompée en Sicile, Octave séduisit les troupes de Lépidus, lui enleva tout pouvoir, ne lui laissant que le vain titre de grand-pontife, et le relégua à Circeii, où il mourut dans l'obscurité, l'an 13 av. J.-C. C'est Æm. Lepidus qui ouvrit la grande voie dite, de son nom de famille, *voie Emilienne*.

LEPONTIENS, *Lepontii*, peuple ancien établi moitié en Rhétie, moitié dans la Cisalpine, entre les monts nommés auj. Rosa et Bernardino, a donné son nom à cette région des Alpes; il avait pour villes principales : *Oscelum* (Domo d'Ossola), *Summum Penninum* (au N. d'Aoste), *Eudracinum* (Eutranne), etc.

LÉPONTINES (ALPES). *Voy.* ALPES.

LEPORETUM, nom latin de la ville d'ALBRET.

LEPRINCE DE BEAUMONT (Mme), femme-auteur, née à Rouen en 1711, morte en 1780, épousa en premières noces un M. de Beaumont, fit annuler en 1745 ce mariage qui avait fait son malheur, passa en Angleterre, s'y fit connaître par ses écrits, fut chargée de plusieurs éducations, se remaria à Londres, et quitta cette ville en 1764 pour habiter la Suisse. Elle se fixa à Chanavod près d'Annecy et consacra ses dernières années à l'éducation de ses enfants. On a d'elle, entre autres ouvrages, *le Magasin des enfants* ou *Dialogues entre une sage gouvernante et ses élèves*, Londres, 1757, 4 vol. in-12; *le Magasin des adolescents*, qui fait suite à l'ouvrage précédent, 1760; *le Magasin des pauvres*, — *des gens de la campagne*, Lyon, 1768. On trouve dans ces ouvrages une instruction abondante jointe à une saine morale, et présentée avec agrément. — Son frère, Jean Leprince, était un peintre distingué; il réussit surtout dans le paysage.

LEPSINA, l'anc. *Eleusis*, village de Grèce, à 17 kil. N. O. d'Athènes, sur le golfe d'Egine.

LEPTINE, LEPTINES, v. de Belgique. *V.* LESTINES.

LEPTINE, fils d'Hermocrate et frère de Denys l'ancien, fut envoyé contre le Carthaginois Magon, l'an 396 av. J.-C., et perdit par son imprudence la flotte qu'il commandait. Leptine, disgracié d'abord, recouvra cependant la faveur de Denys et épousa sa fille. Il périt à la bataille de Cronium en Sicile (383 av. J.-C.) — Orateur athénien, contemporain de Démosthènes. Il avait proposé, pour flatter le peuple, de supprimer des impôts indispensables. Démosthènes combattit cette proposition.

LEPTIS LA GRANDE, *Leptis major*, auj. *Lebedah*, ville d'Afrique, en Tripolitaine, sur la mer, à l'O. du Cinyps, avait été fondée par les Phéniciens, et fut la patrie de Septime Sévère.

LEPTIS-LA-PETITE, *Leptis minor*, auj. *Lepta*, ville de Byzacène, sur la côte, entre Adrumète et Thapse.

LE RAGOIS (l'abbé), fut nommé, par la protection de Mme de Maintenon, précepteur du duc du Maine, et rédigea pour l'usage du prince : *Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, par demandes et par réponses, 1684, in-12, ouvrage très médiocre et qui pourtant a été très souvent réimprimé.

LERAY ou LÈRE, ch.-l. de cant. (Cher), à 15 kil. N. de Sancerre; 1,400 hab.

LEREBOURS (N.-J), opticien, membre du bureau des longitudes, né à Mortain (Manche) en 1762, mort à Paris en 1840, a exécuté des instruments de mathématiques et d'optique d'une admirable précision. On lui doit les meilleures lunettes de l'Observatoire de Paris, un microscope d'Amici dont le pouvoir amplifiant est de 2,300 fois, etc.

LÉRIDA, *Ilerda*, ville d'Espagne (Barcelone), sur la Sègre, à 20 kil. S. O. de Balaguer; 13,000 hab. Evêché. Murailles, deux châteaux-forts. Peu de commerce.— On croit que cette ville fut fondée par les Carthaginois. Elle était la capitale des Ilergètes; avant la conquête de l'Espagne par les Romains, elle avait des princes particuliers, entre autres Mandonius et Indibilis. Scipion défit près de cette ville le Carthaginois Hannon (216 av. J.-C.), et César battit sous ses murs Afranius et Pétréius, lieutenants du grand Pompée (49). Sous les Romains, elle eut le rang de ville municipe. Elle fut longtemps la résidence des rois d'Aragon (depuis 1149). Prise par les Français sous Louis XIII, puis perdue par le maréchal La Mothe-Houdancourt (1644). Le grand Condé l'assiégea vainement en 1647; le duc d'Orléans la prit en 1707 pour Philippe V; les Français la prirent de nouveau en 1810.

LÉRIN, *Iturisa*, ville d'Espagne (Pampelune), à 14 kil. S. d'Estella; 2,600 hab. Jadis place forte et titre d'un comté. Palais des anciens comtes

LERINS (îles de), *Lerina* et *Planasia*, îles de la Méditerranée, sur la côte du dép. du Var, vis-à-vis

de la pointe qui termine à l'E. le golfe de Napoule. On en compte deux, Sainte-Marguerite et Saint-Honorat. Dans la première est une fameuse citadelle qui sert de prison d'état (le Masque-de-Fer y fut renfermé); dans la seconde, était un célèbre couvent fondé par saint Honorat vers 400. André Doria prit ces îles en 1536, et les Espagnols en 1635.

LERME, *Lerma* en espagnol, ville d'Espagne (Burgos), à 33 kil. S. de Burgos ; 1,400 hab. Jadis ch.-l. d'un duché. Palais des ducs de ce nom.

LERME (François DE ROXAS DE SANDOVAL, duc de), ministre de Philippe III, roi d'Espagne, jouit d'une autorité sans bornes de 1598 à 1618. Il conclut la paix avec l'Angleterre et la Hollande, encouragea l'agriculture en créant pour les laboureurs un ordre de chevalerie ; mais il multiplia les emplois à l'infini, et greva ainsi le trésor. Il se fit nommer cardinal à la mort de sa femme, croyant par là consolider son pouvoir ; ce fut pourtant ce moment même que ses ennemis choisirent pour le renverser (1618). A leur tête était son propre fils, le duc d'Uzeda, qui le supplanta dans la faveur du roi, et l'envoya mourir dans une solitude (1625). Lesage a très bien fait connaître le caractère de ce ministre dans son roman de *Gil Blas* (liv. 8 et 9).

LERNE, canton de l'Argolide, célèbre par un lac ou marais qui se trouvait dans le voisinage. C'est dans ce lac que les Danaïdes jetèrent les têtes de leurs époux après les avoir égorgés ; c'est là aussi que se trouvait l'Hydre tuée par Hercule. *Voy.* HYDRE.

LEROY (Louis), en latin *Regius*, écrivain français, né à Coutances vers 1510, mort à Paris en 1577, est un des premiers qui donnèrent du nombre et de l'harmonie à la prose française. Il fut quelque temps attaché à la chancellerie, puis fut nommé en 1572 professeur de langue grecque au collége de France. On a de lui des traductions de divers ouvrages de Platon, d'Aristote, de Démosthènes, de Xénophon ; on lui doit des traités *de la Vicissitude et variété des choses*, Paris, 1576 ; *de l'Origine et excellence de l'art politique*, etc., Paris, 1567 ; *de l'Excellence du gouvernement royal*, etc., 1576, et quelques écrits latins, entre autres une *Vie de Budée*.

LEROY (Pierre), chanoine de la cathédrale de Rouen et aumônier du jeune cardinal de Bourbon, est, avec P. Pithou, un des principaux auteurs de la *Satire Ménippée*. Il est seul l'auteur de la *Vertu du catholicon d'Espagne* qui parut à Tours en 1593, en sa avant l'*Abrégé de la tenue des états de la Ligue* (*Voy.* MÉNIPPÉE). On sait que cet écrit singulier, en attaquant les Ligueurs avec l'arme du ridicule, fit autant de mal à leur cause que les victoires de Henri IV.

LEROY (Julien), horloger, né à Tours en 1686, mort en 1759, perfectionna les montres à répétition et les pendules, inventa les horloges publiques dites horizontales, et fut nommé en 1739 horloger du roi. — J. Leroy laissa plusieurs fils : Pierre Leroy (1717-85), l'aîné, qui se distingua comme lui dans l'horlogerie et perfectionna les montres marines ; — Charles Leroy (1726-79), médecin, professeur à Montpellier ; — J.-David Leroy (1728-1803), architecte, à qui l'on doit les *Ruines des monuments de la Grèce*, et de belles recherches sur la marine des anciens.

LEROY (Ch.-Georges), lieutenant des chasses du parc de Versailles, né en 1723, mort en 1789, profita de sa position pour étudier les mœurs des animaux et publia sur ce sujet dans divers journaux du temps (1762-1765), sous le pseudonyme d'un physicien de Nuremberg, des lettres qui offrent des observations curieuses ; elles ont été réunies sous le titre de : *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, Paris, 1802. On lui doit aussi plusieurs articles de l'*Encyclopédie* (notamment *Fermier*, *Forêt*, *Garenne*), et une défense du livre *De l'Esprit* d'Helvétius, 1760.

LEROY (Henri), médecin d'Utrecht. *Voy.* REGIUS.

LEROY (Sylvain), cartésien. *Voy.* RÉGIS.

LESAGE (Alain-René), célèbre écrivain, né à Sarzeau près de Vannes en 1668, mort en 1747, étudia chez les Jésuites à Vannes, fut quelque temps employé dans les finances en Bretagne, vint à Paris en 1692, s'y livra tout entier aux lettres, et ne vécut que du produit de sa plume. Il refusa plusieurs propositions avantageuses, afin de conserver sa liberté. Il commença par traduire ou imiter quelques pièces espagnoles ; fit représenter en 1707 *Crispin rival de son maître*, comédie fort gaie et qui est tout entière de son invention ; publia la même année *le Diable boiteux*, roman dont le sujet est tiré de Guevara ; composa en 1708 *Turcaret*, excellente comédie, où il livre au ridicule les traitants ou fermiers, et qui ne fut représentée qu'après une vive opposition ; il mit le sceau à sa réputation par son roman de *Gil Blas*, dont la première partie parut en 1715, et la suite en 1724 et 1735. S'étant brouillé avec les comédiens français, il travailla pour les théâtres de la Foire, et pendant plus de vingt ans (1712-35) il fit pour ces spectacles secondaires une foule de petites pièces et d'opéras-comiques qui eurent une grande vogue, mais qui sont pour la plupart oubliés aujourd'hui (on les trouve dans le *Théâtre de la Foire*, qu'il fit imprimer lui-même, 9 vol. in-12, 1721-37). On a encore de Lesage : les *Aventures de Guzman d'Alfarache*, imité d'Aleman, 1732 ; les *Aventures de Robert, chevalier de Beauchêne*, 1732 ; *Histoire d'Estevanille Gonzalès*, 1734 ; *le Bachelier de Salamanque*, 1736 ; *la Valise trouvée*, 1740 ; mais ces ouvrages, fruits de sa vieillesse, sont bien inférieurs aux premiers. *Gil Blas* est considéré comme le chef-d'œuvre du genre ; outre que d'un bout à l'autre ce roman étincelle d'esprit, et qu'il offre une extrême variété de scènes et un intérêt soutenu, on y trouve la peinture vraie du siècle dans lequel vivait l'auteur, et le tableau fidèle de la vie humaine en général. On a contesté à Lesage l'entière propriété de cet ouvrage (*Voy.* ISLA). Il a été fait de *Gil Blas* mille éditions, illustrations, traductions, imitations. Les éditions les plus complètes des *Œuvres* de Lesage sont celles de 1821-22, 12 vol. in-8, et 1828, 12 vol. in-8. On doit à M. Patin un excellent *Éloge de Lesage* (couronné en 1822). — Lesage eut plusieurs enfants dont l'aîné, connu sous le nom de Montménil, fut acteur et eut la vogue. M. en 1743.

LESAGE (George-Louis), physicien, né à Genève en 1724 de parents français, mort en 1803, étudia d'abord la médecine à Paris, resta plusieurs années dans cette ville comme précepteur, puis retourna dans sa patrie où il se livra à l'enseignement des mathématiques depuis 1750. Il s'occupa toute sa vie à chercher la cause de la pesanteur ; mais il ne paraît pas qu'il ait réussi à la déterminer ; on lui doit aussi une théorie des fluides élastiques. Il fut lié avec les principaux savants de son temps, surtout avec Bonnet. On a de lui : *Lucrèce newtonien*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1782, et de précieux fragments publiés à Genève, 1805, avec une notice sur sa vie par Prévost.

LESBONAX, philosophe et rhéteur de Mitylène, qui florissait du temps d'Auguste, dans le Ier siècle, composa plusieurs ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On lui attribue deux harangues conservées dans le *Recueil des anciens Orateurs*, Venise, Alde, 1513 ; Paris, H. Étienne, 1575.

LESBONAX, grammairien de Constantinople, d'une époque incertaine, est auteur d'un traité *De figuris grammaticis*, publié avec Ammonius, par Walckenaër, Leyde, 1739.

LESBOS, auj. *Mételin*, île de la mer Egée, sur la côte d'Asie, entre Ténédos au N. et Chio au S.,

avait 9 villes, entre autres Mitylène, Méthymne et Lesbos (sur la côte E.). Habitée primitivement par des Pélasges, elle devint ensuite colonie éolienne, et atteignit le plus haut point de prospérité, puis fut subjuguée par Athènes. Elle se révolta au temps de la guerre du Péloponèse (431-404), et dans la *guerre sociale* de 359 à 356. — Lesbos était célèbre par ses vins. Ses habitants étaient renommés pour leur beauté et leur talent dans la musique; mais ils étaient fort corrompus. Cette île a été la patrie d'Arion, de Terpandre, de Sapho, d'Erinne, d'Alcée, de Pittacus, de Théophraste. *Voy.* MÉTELIN.

LESCAR, *Lascura Beneharnum*, ville de France, (B.-Pyrénées), ch.-l. de cant., à 7 kil. N. O. de Pau; 1,800 hab. Toiles de coton. — Fondée, dit-on, en 980 sur les ruines de *Beneharnum*, et sous le nom de *Lescourre*, par Guillaume-Sanche, duc de Gascogne. Prise par le comte de Montgomery en 1569. Jadis évêché.

LESCOT (Pierre), architecte, né à Paris en 1510, mort en 1571, est un des restaurateurs de l'architecture en France. Il donna en 1541 les dessins du Louvre; la façade de l'Horloge, seule partie de son ouvrage qui subsiste encore, est un chef-d'œuvre. On lui doit aussi la fontaine des Innocents.

LESCUN, village du dép. des Basses-Pyrénées, à 29 kil. S. d'Oloron; 1,200 hab. Marbre aux environs. Titre de seigneurie.

LESCUN (Thomas DE FOIX, seigneur de), dit aussi *le maréchal de Foix*, frère puîné de Lautrec, se distingua en Italie sous les yeux de François I, fut fait en 1515 maréchal, et gouverna quelque temps le Milanais en l'absence de Lautrec: mais il s'aliéna les cœurs par sa sévérité, et fut bientôt chassé. Il rentra en Italie en 1522, prit Novare, fit des prodiges de valeur à la malheureuse journée de la Bicoque, combattit courageusement à celle de Pavie (1525), et mourut peu après de ses blessures.

LESCURE, bourg de France (Tarn), à 3 kil. N. E. d'Alby; 500 hab. Titre d'un marquisat.

LESCURE (Louis-Marie, marquis de), général vendéen, né en 1766 dans le Bas-Poitou, commandait une compagnie au moment de la révolution. Il fut un des premiers à organiser l'insurrection vendéenne, combattit avec intrépidité à Bressuire, Thouars, Fontenay, Saumur, Torfou; fut blessé mortellement au combat de la Tremblaye, et mourut peu de jours après (3 novembre 1793).

LESDIGUIÈRES, hameau du dép. des Hautes-Alpes, à 24 kil. N. O. de Gap; fut érigé en duché-pairie, en 1611, pour François de Bonne (*Voy.* l'art. suivant). Château des sires de Lesdiguières.

LESDIGUIÈRES (François DE BONNE, duc de), connétable de France, né à Saint-Bonnet de Champsaur en 1543, fut choisi par les Calvinistes pour être leur chef. Il fit triompher leur parti dans le Dauphiné, et conquit plusieurs places. Il remporta en 1568 une victoire complète sur de Vins, gentilhomme catholique de Provence; combattit avec succès le duc d'Épernon, et contribua puissamment à placer Henri IV sur le trône. Ce prince le fit lieutenant-général de ses armées de Piémont, de Savoie et de Dauphiné. Lesdiguières défit le duc de Savoie aux combats d'Esparron en 1591, de Vigort en 1592, et conquit presque toute la Savoie. Il fut fait maréchal de France en 1608, et duc en 1611. Il servit aussi utilement Louis XIII, qui le fit généralissime de ses armées. Il assiégea en 1621 Saint-Jean d'Angély et Montauban. Lesdiguières abjura le calvinisme à Grenoble en 1622, et reçut les lettres de connétable. Il mourut à Valence en 1626. Sa vie a été écrite par Louis Videl, son secrétaire, 1638. — Le duc de Lesdiguières ne laissa que deux filles; elles furent toutes deux successivement mariées au maréchal de Créqui, qui, après la mort du maréchal, prit, ainsi que ses descendants, le nom de Lesdiguières.

LESEUR (Thomas), savant minime, né à Réthel (Ardennes), en 1703, mort à Rome en 1770, professa les mathématiques au collége de la Sapience à Rome, et la théologie au collége de la Propagande, où il partageait l'enseignement avec le père Jacquier. Il composa en société avec ce savant un *Commentaire sur les principes de Newton* et les *Éléments du calcul intégral*.

LESFARGUES (Bernard), imprimeur et auteur, né à Toulouse vers 1600, a traduit quelques ouvrages latins et composé un poëme intitulé *David*, qui n'est connu que par ce vers de Boileau:

Le David imprimé n'a point vu la lumière.

LESGHIS, peuple tributaire de la Russie méridionale, dans la Géorgie, au N. E., s'étend depuis Belakami jusqu'à Kapitchoi, sur environ 36 kil. de longueur. Il est divisé en 22 tribus et compte environ 300,000 h. Quoiqu'il ait de bonnes terres, il vit de la vie des brigands, les esclaves seuls cultivent les champs. Les Lesghis paient à la Russie 158,000 fr. de tribut; ils sont, les uns musulmans sunnites, les autres fétichistes.

LESINA, l'ancienne *Pharos*, île de la mer Adriatique (États autrichiens), sur la côte de Dalmatie, dans l'Adriatique: 99 kil. sur 10; 15,000 hab. Elle a pour ch.-l. un village du même nom à l'extrémité occidentale; 1,200 hab.; château-fort. — Il y a au royaume de Naples (Capitanate) une ville et un lac de Lesina (*Pontanus lacus* des anciens); évêché.

LESLEY (J.), évêque catholique de Ross en Écosse, issu d'une des plus illustres familles du pays, né en 1527, mort en 1596, fut employé par Marie Stuart dans diverses négociations, fit plusieurs tentatives pour sauver cette princesse de sa prison, fut chassé d'Angleterre, et vint inutilement implorer des secours sur le continent pour la reine captive. Il fut nommé en 1593 évêque de Constance. Il a laissé quelques écrits, entre autres: *De origine, moribus et rebus gestis Scotorum*, Rome, 1578; *De titulo et jure Mariæ Scotorum reginæ*, Reims, 1580. Lesley fonda 3 colléges pour les Écossais: à Paris, à Douai et à Rome.

LESLIE (Charles), théologien controversiste, fils d'un évêque anglican, né vers 1660 en Irlande, mort en 1732, fut nommé en 1687 chancelier de Connor. Il combattit à la fois les Déistes et les Catholiques. Il se montra peu favorable à la révolution de 1688, quoiqu'il eût été persécuté par Jacques II: accompagna le prétendant à Saint-Germain et en Italie, mais revint finir ses jours en Angleterre. Il a composé de nombreux écrits théologiques, entre autres: *Short and easy method with the Deists* (Méthode courte et facile contre les Déistes), 1694; *The snake in the grass* (*Anguis in herba*), 1697, contre les Quakers et Antoinette Bourignon; *The Rehearsal* (les Récits), feuille hebdomadaire (1704-1710); et un grand nombre de pamphlets politiques contre Burnet, Locke, Hoadley.

LESLIE (John), physicien écossais, né en 1766 dans le comté de Fife, mort en 1832, professeur de mathématiques (1805), puis de sciences naturelles (1819) à l'université d'Édimbourg, porta dans les sciences un esprit original et profond. Il inventa un *thermomètre différentiel* (1800), ainsi qu'un nouvel *hygromètre;* trouva le moyen de faire artificiellement de la glace (1810), et fit une foule d'expériences ingénieuses et de découvertes qu'il a consignées dans ses écrits. Les principaux sont: *Essai sur la nature et la propagation du calorique*, 1804; *Éléments de philosophie naturelle; Discours sur l'histoire des sciences mathématiques et physiques au XVIIIe siècle* (pour la 7e édition de l'*Encyclopédie britannique*); *Analyse géométrique*, 1821.

LESNEVEN, ch.-l. de canton (Finistère), à 24 kil. N. E. de Brest: 2,664 hab. Commerce de blé. Fondée en 1096. Collége communal.

LESPARRE, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 61 kil. N. O. de Bordeaux; 1,660 hab. Lainages communs. Commerce de vins de Médoc, sel, grains. — L'arr. de Lesparre a 4 cantons (Pauillac, Saint-Laurent, Saint-Vivien et Lesparre), 30 communes et 37,611 h. Fief appart. jadis à la maison de Foix.

L'ESPINASSE (mademoiselle DE), née en 1732, était fille adultérine d'une femme du grand monde séparée de son mari. Ayant perdu sa mère à 15 ans, elle se vit forcée d'entrer comme gouvernante chez le mari de sa mère qui l'abreuva de dégoûts; elle fut recueillie par madame du Deffant, mais après dix ans d'intimité les deux amies se brouillèrent et se séparèrent. La maison de mademoiselle de L'Espinasse devint alors, comme celle de madame du Deffant, un centre de réunion pour les gens d'esprit; d'Alembert vécut dans une étroite intimité avec elle, et vint habiter sa maison. Malgré son attachement pour le géomètre, mademoiselle de L'Espinasse eut d'autres passions qui troublèrent sa vie (Voy. GUIBERT). Elle mourut en 1776, à 44 ans. On a publié en 1809 des *Lettres de mademoiselle de L'Espinasse au comte de Guibert*, qu'elle avait aimé; ces lettres peignent bien cette âme passionnée.

LESSART (Antoine DE VALDEC DE), ministre de Louis XVI, né en Guyenne en 1742, passait pour fils du président de Gasq. Ami et confident de Necker, il devint lui-même contrôleur-général des finances (1790), puis fut chargé du ministère de l'intérieur (1791) et de celui des affaires étrangères. Ayant tenté de s'opposer à la guerre avec l'Autriche que les républicains voulaient faire déclarer, il fut décrété d'accusation, transféré aussitôt à Orléans, puis à Versailles, où on l'assassina le 9 sept. 1792.

LESSAY, ch.-l. de canton (Manche), à 19 kil. N. de Coutances; 1,800 hab. Salines aux environs.

LESSER (Frédéric-Christophe), théologien et naturaliste, né en 1692 à Nordhausen, mort en 1754, fut pasteur de différentes églises à Nordhausen, à Frankenberg, à Halle, et devint dans cette dernière ville administrateur de l'hospice des Orphelins. Dans plusieurs ouvrages pleins d'intérêt, il a fait servir toutes les branches de la science à prouver l'existence de Dieu et la sagesse de la providence; tels sont: *la Lithothéologie* ou *Théologie des pierres*, 1735; *De sapientia divina ex partibus insectorum cognoscenda*, 1735; *Théologie des Insectes*, 1738; *Théologie des Testacés*, etc.

LESSER (CREUZÉ DE). *Voy.* CREUZÉ.

LESSINES, ville de Belgique (Hainaut), à 41 kil. N. O. de Mons; 3,800 hab. Moulins à tan, à huile; teintureries, savon, clouterie; houille.

LESSING (Gotthold-Ephraïm), littérateur allemand, né en 1729 à Camentz (Lusace), mort en 1781. Après avoir étudié à Leipsick, il alla à Berlin où il se fit d'abord connaître par des *Fables* qui sont devenues classiques (1753), donna des pièces de théâtre d'un genre original, et publia des *Lettres sur la littérature*, qui exercèrent une puissante influence sur le goût de ses compatriotes. Pressé par le besoin, il accepta en 1760 une place de secrétaire du gouverneur de Breslau; mais il quitta bientôt cet emploi, qui lui convenait peu, et revint à Berlin reprendre ses travaux littéraires. Il y publia en 1765 *Laocoon*, ou traité des *Limites de la peinture et de la poésie* (traduit par Vanderbourg, 1802), ouvrage d'une critique supérieure; *Minna de Barnhelm*, comédie (1767). Appelé en 1767 à Hambourg, il y réforma le théâtre par ses judicieuses critiques et composa à cette occasion sa *Dramaturgie*, 1767-1768 (traduite par Mercier et Junker, 1785), ouvrage qui peut être regardé comme la théorie du genre romantique. Il fit l'année suivante une entreprise de librairie, mais il se vit bientôt obligé d'y renoncer. En 1770, il fut nommé bibliothécaire de Wolfenbuttel et donna peu après (1772) la tragédie d'*Emilia Galotti*, qui fit une grande sensation; enfin il publia en 1779 le drame de *Nathan-le-Sage*, son chef-d'œuvre. Lessing s'était beaucoup occupé de religion; il excita de grands troubles parmi les théologiens par ses *Fragments d'un inconnu* (1774), où il exprime des doutes hardis; il prit également place parmi les philosophes par son livre de l'*Éducation du genre humain*. Cet écrivain est en quelque sorte le Diderot de l'Allemagne. Il est un des principaux auteurs du mouvement littéraire imprimé à ce pays depuis 1750. Ses œuvres complètes ont été publiées à Berlin en 30 vol. in-8, 1771-94. Ses meilleures pièces se trouvent traduites dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*, 1822.

LESSIUS (Léonard), casuiste, de l'ordre des Jésuites, né à Brecht près d'Anvers, en 1554, mort en 1623, enseigna la philosophie et la théologie à Douai et à Louvain, et excita de vives disputes par ses opinions sur la prédestination et la grâce. On a de lui: *De Justitia; De licito usu æquivocationum et mentalium restrictionum; De gratia efficaci; De prædestinatione*, etc. Ses œuvres ont été publiées à Anvers, 1625, 2 vol. in-fol.

LESTINES, bourg de Belgique (Hainaut), à 20 kil. S. O. de Charleroi. Résidence de plusieurs rois de France de la 1re race. Concile en 743 pour la réforme du clergé et pour la restitution des biens ecclésiastiques usurpés par Charles-Martel: Carloman et Pépin, fils de Charles, consentirent à cette restitution.

LESTOCQ (HERMANN, comte DE), premier médecin de l'impératrice de Russie, Élisabeth, né dans le Hanovre en 1692, mort en 1767, était fils d'un barbier. Il se rendit à Saint-Pétersbourg avec le titre de chirurgien, et parvint à se faire nommer chirurgien de la princesse Élisabeth (depuis impératrice). Plusieurs fois il eut l'occasion de lui montrer sa fidélité, et il le fit même au péril de sa vie; enfin il réussit à la placer sur le trône, en 1741. Alors il fut nommé premier médecin de l'impératrice, conseiller intime, et jouit d'un grand crédit; mais deux ennemis puissants, Bestucheff et le comte Apraxine, l'ayant calomnié auprès d'Élisabeth, celle-ci le fit arrêter et enfermer dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'à l'avénement de Pierre III.

LESTREM, ville de France (Pas-de-Calais), à 7 kil. S. d'Estaires; 3,504 hab.

LESTRYGONS, *Læstrygones*, peuple mythologique, habitait, dit-on, la Sicile orientale (vers Catane et Léontium). Il était voisin des Cyclopes. On en fait des géants et des anthropophages. D'après l'Odyssée, Ulysse aborda chez ce peuple inhospitalier et y perdit beaucoup de ses compagnons qui furent dévorés par les habitants. On attribue aux Lestrygons la fondation de Formies en Campanie.

LESUEUR (Eustache), surnommé *le Raphaël français*, peintre célèbre, né à Paris en 1617, étudia sous Vouet, et se fit de bonne heure remarquer du Poussin. Il ne chercha point à s'introduire à la cour et ne peignit que pour des particuliers et des couvents. Persécuté par des envieux et dégoûté du monde par la perte de sa femme, il se retira dans un cloître de Chartreux; il y mourut en 1655, n'étant âgé que de 38 ans. Il est le premier peintre de l'école française sous Louis XIV. Lebrun, son rival, est loin de l'égaler pour la grâce, la vigueur, la noblesse et l'art de disposer un sujet. Son *Œuvre*, gravé au trait et publié par Landon (Paris, 1811), se compose de 110 pièces; mais il n'est pas complet. Ses tableaux les plus importants sont: *la Vie de saint Bruno*, en 22 tableaux, pour le couvent des Chartreux; les tableaux de l'*Histoire de saint Martin* et de celle de *saint Benoît; Saint Paul guérissant les malades devant Néron; Saint Paul prêchant à Éphèse; la Salutation angélique; le Martyre de saint Laurent; Saint Gervais et saint Protais; Tobie donnant des instructions à son fils*, etc.

LESUEUR (J.-F.), célèbre compositeur, né près d'Abbeville en 1763, mort en 1837, obtint à 23 ans la maîtrise de la métropole de Paris, et fut plus tard attaché au Conservat. comme prof. et insp. Il donna en 1793 à l'Op.-Comiq. la *Caverne* et *Paul et Virginie*, et en 1804 au gr. Opéra les *Bardes*, son chef-d'œuvre.

LESUIRE (Robert-Martin), littérateur, né en 1737 à Rouen, mort en 1815, fut lecteur de l'infant duc de Parme, professeur de législation à l'école centrale de Moulins, et vint enfin se fixer à Paris. On a de lui des poésies, entre autres : *Epître à Voltaire*, 1761 ; *la Vestale Clodia à Titus*, héroïde, 1767 ; *le Nouveau monde*, poëme en 26 chants, 1782 ; *Isaac et Rébecca*, poëme en prose, 1777 ; et des romans : *l'Aventurier*, 1782, qui eut du succès ; *le Philosophe parvenu*, 1788, etc.

LESURA MONS, auj. le mont LOZÈRE.

LESURQUE (Joseph), né à Douai en 1763, fut condamné à mort en 1796 comme coupable d'un assassinat commis sur la personne du courrier de Lyon. Peu après on découvrit le vrai coupable ; la singulière ressemblance du malheureux Lesurque avec l'assassin avait été cause d'une fatale méprise.

LESZSKO, ducs ou rois de Pologne. *Voy.* LECK.

LETELLIER (Michel), homme d'état, né en 1603, mort en 1685, était fils d'un conseiller à la Cour des Aides, et dut son élévation à Mazarin. Nommé, par le crédit du cardinal, secrétaire d'état au département de la guerre (1643), il contribua puissamment à terminer les troubles de la régence et à rétablir l'autorité royale ; il reçut les sceaux des mains de Louis XIV en 1677. Il avait dès 1666 résigné les fonctions de ministre de la guerre en faveur de son fils aîné, le célèbre Louvois. Malgré son grand âge, Letellier déploya dans les fonctions de chancelier un zèle ardent, qui même parut quelquefois porté à l'excès : il fut un des principaux instigateurs de la révocation de l'édit de Nantes, et scella peu avant sa mort l'ordonnance relative à cette mesure. Bossuet et Fléchier ont prononcé l'oraison funèbre de cet homme d'état. — Son fils puîné, Ch.-Maurice Letellier, fut archevêque de Reims (1671) et présida l'assemblée générale du clergé en 1700. Il se fit détester par ses manières hautaines. Il légua à l'abbaye de Sainte-Geneviève sa bibliothèque, qui contenait 50,000 vol.

LETELLIER (Michel), jésuite, dernier confesseur de Louis XIV, né à Vire (Basse-Normandie) en 1643, entra dans la Société en 1661, professa les humanités et la philosophie, puis fut chargé de la rédaction de plusieurs écrits polémiques, et fut élevé à la dignité de provincial. Letellier fut chargé après le P. Lachaise (1709) de diriger la conscience du roi. Il déploya dans ces fcnctions un zèle âpre et inflexible qui le rendit généralement odieux. Il poursuivit les Jansénistes à outrance et fit détruire l'abbaye de Port-Royal-des-Champs. A la mort de Louis XIV, il fut exilé de la cour ; il mourut en 1719 à La Flèche. Entre autres écrits, on a de lui : *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, 1699, et *Le P. Quesnel séditieux et hérétique*, 1705.

LETELLIER (Constant), né en 1762 à Boulogne, mort à Paris en 1841, tint longtemps un pensionnat florissant à Paris, et publia divers ouvrages élémentaires, qui sont encore classiques ; les plus estimés sont une *Grammaire française*, souvent réimprimée, et un *Traité des participes*.

LÉTHÉ, c.-à-d. l'*oubli*, une des rivières des enfers chez les Païens ; ceux qui s'y désaltéraient oubliaient les événements passés. — Le *Guadalete*, rivière d'Espagne, dans la Bétique, s'appelait anciennement *Léthé*. — Plusieurs autres fleuves portaient aussi ce nom : en Béotie, en Crète, etc.

LETHIERS (Guillaume-Guillon), peintre, né en 1760 à la Guadeloupe, mort en 1832, remporta le grand prix en 1786, fut envoyé comme pensionnaire à Rome, devint en 1807 directeur de l'Académie française de peinture à Rome, et entra en 1818 à l'Institut. On a de lui : *Junius Brutus condamnant ses fils*, *Philoctète gravissant les rochers de Lemnos*, *Homère chantant*, *le Jugement de Pâris*.

LETI (Gregorio), écrivain italien, né à Milan en 1630, mort en 1701, était neveu d'un évêque. Après avoir dissipé sa fortune dans les plaisirs, il abandonna sa relig. pour embrasser le protestantisme, se réfugia à Genève où il enseigna l'italien, se fit chasser de cette ville pour quelques traits satiriques (1679) ; alla en Angleterre, fut forcé de quitter ce pays pour la même cause (1682), et se fixa enfin à Amsterdam, où il reçut le titre d'historiographe. Gregorio Leti a beaucoup écrit ; on a de lui, entre autres ouvrages : *Histoire de Sixte-Quint*, Lausanne, 1669 ; — *de Philippe II*, 1679 ; — *d'Angleterre*, 1682 ; — *de Genève*, 1686 ; — *de Belgique*, 1690 ; — *de Cromwell*, 1692 ; — *d'Elisabeth*, 1693 ; — *de Charles-Quint*, 1700 ; et des libelles pleins de violence. Partial et inexact, cet historien mérite peu de confiance. Tous ses écrits sont condamnés à Rome.

LÉTINES. *Voy.* LESTINES.

L'ÉTOILE (Pierre DE). *Voy.* ÉTOILE.

LETOURNEUR (P.), écrivain, né à Valognes en 1736, mort à Paris en 1788, se voua au genre de la traduction, et y obtint un grand succès. Son style a de l'harmonie, de la facilité, mais n'est pas exempt d'un peu d'emphase et de recherche. Letourneur est le premier qui ait fait connaître Shakspeare à la France ; mais on lui reproche d'avoir professé pour cet auteur un enthousiasme qui le rendit injuste envers notre littérature nationale. On distingue parmi ses traductions : les *Nuits* et *Œuvres diverses d'Young*, Paris, 1769-70 ; *Méditations sur les tombeaux*, par Hervey, 1770 ; *Histoire de Richard Savage*, 1771 ; *Théâtre de Shakspeare*, 1776 et ann. suiv., 20 vol. in-8 ; *Ossian, fils de Fingal*, poésies galliques, 1777 ; *Clarisse Harlowe*, 1784-87, 10 vol. in-8.

LETTERE, ville du royaume de Naples (Naples), à 19 kil. N. O. de Salerne ; 4,000 hab. Évêché. Cathédrale remarquable.

LETTIA, nom latin de la LITHUANIE.

LETTONS, peuple de la Russie Baltique, forme encore le fond de la population en Lithuanie, en Esthonie, en Courlande, en Sémigalle, surtout dans les campagnes. Il appartient à la race lithuanienne. La langue lettonne a 2 dialectes principaux, le letton pur, le sémigall. Les Lettons sont très superstitieux. — On a longtemps nommé *Lettonie* la partie méridionale de la Livonie (où se trouvent Riga et Lutzen).

LETTRE DOMINICALE. Dans le comput ecclésiastique, chacun des 7 jours de la semaine est désigné par une des 7 premières lettres de l'alphabet, le premier jour de l'année portant toujours la lettre A. On appelle lettre dominicale (c.-à-d. du *dimanche*), celle de ces 7 lettres qui tombe sur le dimanche de l'année courante. Elle change nécessairement chaque année. La lettre dominicale forme un cycle de 28 ans, après lesquels tout se retrouve au même point, les dimanches reprenant les mêmes lettres : c'est ce que l'on appelle *cycle solaire*. — Les années bissextiles ont deux lettres dominicales.

LETTRÉS. *Voy.* CHINE et MANDARINS.

LEU (saint) ou LOUP, évêque de Sens, sous le règne de Clotaire II, était d'une maison alliée à la famille royale. Il mourut en 623. On le fête le 1er sept. — Un autre S. Leu, de Bayeux, est h. le 1er août.

LEUBEN, ville d'Allemagne. *Voy.* LEOBEN.

LEUCA, ville de l'Italie ancienne (Iapygie), à l'E., près du cap Iapygium. Détruite au XIe siècle par les Barbares, et remplacée par Alessano. *Voy.* ALESSANO.

LEUCADE, *Leucas*, auj. *Ste-Maure*, île de la mer

leuienne, près de l'Acarnanie dont elle n'était séparée que par un canal (auj. un pont la joint au continent). On y trouve au N. une ville du nom de *Leucade*, qui fut quelque temps capitale de l'Acarnanie. — Au S. de l'île était un cap dont le pied était hérissé de brisants. Les amants malheureux venaient chercher un remède à leurs maux en se précipitant de ce cap dans la mer : c'est ce qu'on appelait le *saut de Leucade*. Ceux qui échappaient à la mort après ce saut périlleux étaient guéris de leur amour. Le poète Nicostrate, puis Artémise, Sapho et une foule d'autres, périrent, dit-on, en recourant à ce terrible remède.

LEUCATE, *Leocata*, bourg du dép. de l'Aude, sur un étang dit aussi *de Leucate*, à 31 kil. S. de Narbonne; 700 hab. Jadis ville assez grande et forte; vainement assiégée par les Ligueurs en 1590; démantelée en 1664. — L'étang a 15 kil. sur 7.

LEUCE, c.-à-d. en grec *Blanche*, auj. *Ile des Serpents*, îlot du Pont-Euxin, en face des bouches de l'*Ister*, était une île sainte chez les Grecs, qui en firent le séjour des âmes heureuses (Ajax, Achille, Patrocle, etc.). Inhabitée et couverte de *serpents*. A la Turquie.

LEUCÉ-COMÉ, c.-à-d. le *bourg blanc*, bourg d'Arabie (Nabathène), sur le golfe Arabique. C'est de là que partit Ælius Gallus pour son expédition d'Arabie.

LEUCHTENBERG, bourg de Bavière (cercle de la Regen), à 36 kil. N. E. de Culmbach; 500 hab. — Il a donné son nom à un duché, jadis landgraviat, situé dans l'ancien Haut-Palatinat (Nordgau), sur les rives du Naab; il ne compte que 5,800 hab. et a pour ch.-l. Pfreimbt. — Ce petit pays, après avoir eu des landgraves, fut en 1817 érigé en duché pour le prince Eugène de Beauharnais, ex-vice-roi d'Italie, et passa après sa mort (1824) à son fils aîné, puis au 2e, gendre de l'emp. Nicolas.

LEUCI, peuple de la Gaule (Belgique 1re), au S. des *Mediomatrices*. Ils habitaient la partie méridionale de la Lorraine actuelle, et avaient pour chef-lieu *Tullum* (Toul) ou *Nasium* (Naix ou Nancy).

LEUCIPPE, *Leucippus*, philosophe grec, né selon quelques-uns à Abdère, mais plus probablement à Milet, florissait vers 500 av. J.-C. Il admettait pour expliquer l'univers le *vide* et les *atomes* en nombre infini, doués d'un *mouvement* éternel; ces atomes, par leurs combinaisons fortuites, ont formé tous les corps. Leucippe eut pour disciple Démocrite. On n'a rien conservé de lui.

LEUCOFAO. *Voy.* LATOFAO.

LEUCOPETRA, c.-à-d. la *roche blanche*, lieu d'Achaïe, près de l'isthme de Corinthe. Les Achéens y furent défaits l'an 146 av. J.-C. — Il y avait près de *Rhegium* un cap de *Leucopetra*, qui forme la pointe la plus méridionale de toute l'Italie.

LEUCOSIE, ville de l'île de Chypre. *Voy.* NICOSIE.

LEUCO-SYRIE ou SYRIE BLANCHE, dénomination vague appliquée par les anciens à la Cilicie orient. et à la Cappadoce mérid., au N. de la Syrie. Les habitants de cette contrée avaient le teint plus blanc que les Syriens propres : de là leur nom.

LEUCTRES, bourg de la Béotie, au S. O. de Thèbes, au S. de Thespies, à 13 kil. env. de la mer, est célèbre par la victoire qu'Épaminondas y remporta sur Cléombrote, roi de Sparte, l'an 371 av. J.-C. Cette victoire détruisit pour jamais la prééminence de Sparte en Grèce. — Il y eut aussi un lieu dit *Leuctres*, sur les confins de la Laconie et de la Messénie, près de la mer (auj. *Istechia*).

LEUDES. Ce nom, dérivé du mot germanique *leute*, en saxon *lude*, qui signifiait *gens* ou *sujets*, désignait chez les Germains les compagnons du chef de la bande guerrière, ses fidèles, ceux qu'il avait attachés à sa personne par des présents d'armes, de chevaux, etc. Après l'établissement des Barbares dans les provinces de l'empire romain, on appela *leudes* les compagnons ou fidèles du roi; on les nommait aussi *antrustions*, du mot *trustis* qui signifie *foi*. Ils avaient le privilége de s'asseoir à la table du roi. La dénomination de *leudes* était le terme général employé pour désigner ceux qui portaient les noms particuliers de *vassaux* en France, de *masnadieri* chez les Lombards, et de *thanes* chez les Anglo-Saxons. Les présents de terres ou fiefs avaient remplacé, depuis la conquête, les présents d'armes, de chevaux, etc. Les leudes n'étaient donc autre chose que les feudataires.

LEUK, dite aussi *Lœsch* ou *Louèche*, bourg de Suisse (Valais), à 24 kil. N. E. de Sion; 540 hab. Sites pittoresques. Eaux thermales.

LEUNCLAVIUS (Jean), en allemand *Lœwenklau*, savant allemand, né à Amelbeuern (Westphalie) en 1533, mort à Vienne en 1593, possédait la jurisprudence, le droit civil, le latin, le grec, le turc et l'histoire. Il s'occupa principalement du Bas-Empire et de l'empire ottoman, et séjourna longtemps en Turquie, afin de mieux connaître ce pays. On a de lui un très grand nombre d'éditions et de traductions d'auteurs grecs (*Xénophon*, *Dion Cassius*, *saint Grégoire de Nazianze*, *Manuel Comnène*, *Manuel Paléologue*, etc.), les *Annales des sultans ottomans*, Francfort, 1596, en latin; les *Pandectes de l'histoire turque* (allant jusqu'en 1588).

LEUTHEN ou LISSA, ville des États prussiens (Silésie), à 7 kil. O. de Breslau; 500 hab. Château. Frédéric II y remporta une victoire signalée sur les Autrichiens en 1757.

LEUTMERITZ, ville de Bohême. *Voy.* LEITMERITZ.

LEUTOMISCHL, ville des États autrichiens (Bohême), dans le cercle de Chrudim, à 60 kil. S. E. de Chrudim; 4,700 hab. Lainages, mousselines, eau-de-vie, etc. Jadis évêché. Prise par les Prussiens en 1758; incendiée en 1775 et 1814.

LEUTSCHAU, *Lœcze*, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le cercle de Zips, à 59 kil. N. O. de Kachau; 4,300 hab. Evêché, cathédrale. Beaux vergers, vignobles. C'est la première ville de Hongrie où l'on ait imprimé.

LEUVIGILDE. *Voy.* LÉOVIGILDE.

LEUWARDEN. *Voy.* LEEUWARDEN.

LEUWENHOECK (Antoine), naturaliste, né à Delft en 1632, mort en 1723, fabriqua des microscopes d'une délicatesse et d'une perfection admirables, s'en servit pour faire des observations curieuses et acquit un grand renom comme physiologiste et anatomiste. Il fit beaucoup de découvertes microscopiques, reconnut la composition du sang, les animalcules spermatiques et la continuité des artères et des veines. Cependant il avait moins de sagacité et de critique que de finesse dans l'organe et d'adresse dans l'art de fabriquer un microscope. Il crut quelquefois voir des choses qui n'ont jamais existé et donna souvent ses hypothèses pour des réalités. On a de lui un grand nombre de mémoires publiés en latin sous le titre d'*Arcana naturæ detecta*, Delft, 1695-99, 4 vol. in-4.

LEUZE, ville de Belgique (Hainaut), sur la Dender, à 15 kil. E. de Tournay; 4,400 hab. Toiles, teintureries. Ancienne abbaye. Victoire du maréchal de Luxembourg sur Guillaume d'Orange (1691). — *Voy.* DELEUZE.

LEVAILLANT (François), voyageur et naturaliste, né en 1753 à Paramaribo (Guyane), d'une famille française, originaire de Metz, mort à Sézanne en 1824, vint de bonne heure en France. Entraîné par la passion des voyages, il s'embarqua en 1780 au Texel pour le cap de Bonne-Espérance, parcourut de 1781 à 1784 le pays des Cafres et des Hottentots, partageant la vie de ces peuples sauvages et ne subsistant le plus souvent que du produit de sa chasse. Il voulait traverser toute l'Afrique du S. au N., mais il ne put y réussir. A son retour il donna des relations de ses courses et

de ses observations, qui sont pleines d'intérêt et d'instruction. On a de lui : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, dans les années* 1781-1783, Paris, 1790; *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique dans les années* 1783-84, Paris, an III (1795); *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, an IV et années suivantes (1797-1812); *Histoire naturelle d'oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes*, Paris, 1801-4; *Histoire naturelle des perroquets*, an IX, etc. (1801 - 05); *Histoire naturelle des oiseaux de paradis*, 1803-16. Ce savant modeste fut peu encouragé; il eut même le chagrin de voir contester la fidélité de ses récits; cependant on s'accorde aujourd'hui à reconnaître les services qu'il a rendus à la science. Il a le premier fait bien connaître la girafe, et a décrit une foule d'oiseaux et d'insectes inconnus jusque-là.

LEVANT, nom vague fréquemment employé pour désigner l'ensemble des pays que baigne la Méditerranée orientale, tels que l'Egypte, la Turquie d'Asie et quelquefois la Turquie d'Europe. Il s'applique plus spécialement à l'Anatolie et même à la partie occidentale de l'Anatolie (c'est là le sens vrai du mot Levant, qui est l'exacte traduction du grec *Anatolè*).

LEVANT (ÉCHELLES DU). *Voy.* ÉCHELLES.

LEVANT OU TITAN, *Hypæa*, une des îles d'Hyères. *Voy.* HYÈRES.

LEVANT (RIVIÈRE DU). *Voy.* RIVIÈRE et GÊNES.

LÉVANTINE, vallée de Suisse, au N. O. du canton du Tessin, forme un district composé de 10,000 âmes et qui a pour ch.-l. Faido.

LEVANTINS, habitants du Levant. *Voy.* LEVANT.

LEVANZO, *Bucoina* ou *Phorbantia*, île de la Méditerranée (royaume de Naples), la plus au N. des îles Égades, par 10° 59' long. E., 38° 5' lat. N. : 7 kil. sur 5; 4,500 hab. Blé, vin, huile, etc.

LEVASSOR (Michel), historien, né à Orléans, était de la congrégation de l'Oratoire. Il la quitta en 1675 et se retira en Hollande, puis en Angleterre (1697). Quoique bon catholique, il était lié avec Bayle, Basnage, Jaquelot et autres chefs du parti protestant. On a de lui une *Histoire générale de l'Europe sous le règne de Louis XIII*, Amsterdam, 1700-1711, 20 vol. in-12, ouvrage diffus, mais savant.

LEVAU, architecte. *Voy.* VAU (LE).

LE VAYER (François DE LA MOTHE-), écrivain et philosophe, né à Paris en 1588, mort en 1672, à 85 ans, était fils d'un magistrat distingué. Il succéda en 1625 à son père comme substitut du procureur-général au parlement, puis renonça à ces fonctions pour se livrer tout entier aux lettres; fut reçu à l'Académie en 1639, devint en 1649 précepteur du duc d'Orléans, frère de Louis XIV, et fut chargé en 1651 de terminer l'éducation du roi lui-même. Il se fit remarquer dans ses écrits et dans sa conduite par une sagesse antique, et mérita d'être appelé par Naudé *le Plutarque de la France*. Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur l'éloquence française*, 1638; *De la vertu des Païens*, 1642; *Jugement sur les historiens grecs et latins*, 1646; *Discours pour montrer que les doutes de la philosophie sceptique sont d'un grand usage dans les sciences*, 1668; *Du peu de certitude qu'il y a dans l'histoire*, 1668. On a aussi de lui des *Dialogues à l'imitation des anciens*, sous le nom d'*Orasius Tubero*. La meilleure édition de ses œuvres est celle de 1756-59, 14 vol. in-8. Cet écrivain professait un scepticisme modéré qui était principalement fondé sur l'étude de l'histoire et sur l'observation des contradictions qu'offrent les opinions et les coutumes. — Il avait eu un fils, homme distingué, qui mourut à 35 ans : c'est à ce fils qu'est adressée la quatrième satire de Boileau.

LÈVE (Antoine DE), capitaine espagnol, né en Navarre, s'éleva du rang de simple soldat aux plus hautes dignités militaires sous Charles-Quint; chassa l'amiral Bonnivet de devant Milan en 1523; se signala à la bataille de Rebec, 1524; défendit Pavie contre le roi François I, et fut ensuite nommé par l'empereur capitaine-général de ses armées en Italie (1529). Il soutint sa réputation en Autriche où il eut à combattre Soliman qui assiégeait Vienne (1529); et en Afrique, où il suivit l'empereur à Tunis en 1535. Il accompagna également Charles-Quint en Provence (1536); mais cette dernière expédition n'ayant pas réussi, l'empereur s'en prit à Lève, qui, dit-on, en mourut de chagrin.

LEVEN, village d'Écosse (Fife), à 15 kil. E. de Kirkaldy, à l'embouchure du Leven dans la mer. Port petit, mais sûr. — Deux petites rivières du nom de Leven sortent du lac Leven (ou Loch-Leven), remarquable par ses bords pittoresques. On trouve dans une île du lac le château de Loch-Leven, ancienne résidence royale, célèbre dans l'histoire d'Écosse. Marie Stuart y fut prisonnière.

LEVES, *Levi*, dits aussi *Libici*, peuple d'Italie, d'origine ligurienne, habitait la Gaule Transpadane, et avait pour ch.-l. *Ticinum* ou *Papia* (Pavie).

LÉVESQUE (P.-C.), historien et traducteur, né à Paris en 1736, mort en 1812, fut appelé en Russie en 1773 par Catherine II, sur la recommandation de Diderot, pour enseigner les belles-lettres à l'école des cadets-nobles; profita de son séjour dans ce pays pour en apprendre la langue et en écrire l'histoire; revint en France en 1780, fut quelques années après nommé professeur au collége de France, puis membre de l'Institut. On a de lui : *Histoire de Russie*, Yverdun, 1782, 8 vol. in-12; *La France sous les cinq premiers Valois*, 1784, 4 vol. in-12; *Histoire critique de la république romaine*, 1807, 3 vol. in-8 (il y professe le scepticisme le plus hardi, principalement sur les rois de Rome); *Études de l'histoire ancienne et de l'histoire grecque*, 1811, 5 vol. in-8. Il a aussi donné plusieurs traductions, qui sont très estimées, surtout celle de *Thucydide*, 1795-97.

LÉVESQUE DE POUILLY (L.-J.), né à Reims en 1691, mort en 1750, cultiva d'abord les sciences avec succès, puis se livra à la littérature, et devint en 1722 membre de l'Académie des Inscriptions. Épuisé par l'excès de l'étude, il se mit à voyager, alla en Angleterre où il se lia avec Bolingbroke, puis revint se fixer dans sa ville natale; fut nommé lieutenant-général à Reims, et créa dans cette ville d'utiles établissements. On a de lui une *Théorie des sentiments agréables*, Genève, 1747, ouvrage estimé, où il prouve que le bonheur est dans la vertu. — Son fils, J.-S. Lévesque de Pouilly, né à Reims (1734-1820), a été aussi membre de l'Académie des Inscriptions. On lui doit une *Vie de L'Hôpital*, 1764, et une *Théorie de l'imagination*, 1803. Il fut longtemps le principal magistrat de la ville de Reims.

LÉVESQUE DE BURIGNY (J.), frère du précédent, né à Reims en 1692, mort en 1785, étudia longtemps avec son frère et acquit une prodigieuse érudition. Il passa quelques années en Hollande, où il travailla avec Saint-Hyacinthe à *l'Europe savante* (1718-20), puis vint à Paris; fut reçu en 1756 à l'Académie des Inscriptions, et employa sa longue vie à la composition d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *De l'autorité du pape*, 1720; *Histoire de la philosophie païenne*, 1724; — *de la Sicile*, 1745; — *de Constantinople*, 1750; on a aussi de lui les *Vies de Grotius*, 1750; — *d'Erasme*, 1757; — *de Bossuet*, 1761; — *de Du Perron*, 1768. On lui attribue l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, ouvrage anti-chrétien, publié sous le pseudonyme de Fréret, et quelques autres écrits philosophiques. Il a trad. en franç. le traité de Porphyre *De l'Abstinence des viandes*, et sa *Vie de Plotin*.

LEVET, ch.-l. de cant. (Cher), à 17 kil. S. de Bourges; 600 hab.

LÉVI, 3e fils de Jacob et de Lia, né en Mésopotamie, vécut de 2117 à 1980 av. J.-C. selon l'*Art de vérifier les dates*, ou de 1748 à 1611, selon la chronologie vulgaire; il fut un des principaux auteurs du massacre des Sichémites (*Voy.* SICHEM). Sa postérité, connue sous le nom de *Lévites*, forma une tribu qui fut consacrée au culte; elle n'eut point comme les autres un territoire à part, mais on lui donna 48 v. dispersées dans toute l'étendue de la Palestine, avec la dîme des biens de la terre. Ces villes étaient dites *lévitiques*. Les plus importantes étaient Cadès, Sichem, Gabaa, Hébron, Ramoth. Six de ces villes servaient de lieu de refuge. — Moïse et Aaron étaient arrière-petits-fils de Lévi.

LÉVIATHAN, animal mystérieux dont il est fait mention dans plusieurs livres de la Bible, par exemple dans le livre de *Job* (chap. 40 et 41). C'est un monstre marin, un *serpent tortueux* qui paraît n'être autre que le crocodile, ou, selon quelques-uns, la baleine. On prend aussi ce nom dans un sens moral pour le démon, *serpent* hostile au genre humain. — *Les* rabbins donnent le nom de Léviathan à un esprit qui, selon eux, préside à l'une des quatre parties du monde, au Midi. — *Hobbes* a donné le titre de *Léviathan* à un de ses ouvrages; il y désigne par ce nom le pouvoir populaire, l'assimilant au serpent de la Bible, monstre dont le prince doit écraser la tête.

LEVIE, bourg de la Corse, ch.-l. de canton, à 20 kil. N. E. de Sartène; 1,600 hab.

LEVIER, ch.-l. de cant. (Doubs), à 18 kil. de Pontarlier; 1,300 hab.

LÉVIS, maison noble et ancienne de France, que quelques chronologistes ont eu l'idée de faire descendre de Lévi, fils de Jacob. Elle tire son nom de la terre de Lévis, dans l'ancien Hurepoix, près de Chevreuse, et figure dans l'histoire dès le XIe siècle. Cette maison a formé plusieurs branches importantes, celles de Mirepoix, de Montbrun, de Pennes, de Lautrec, de Ventadour, de Quélus, etc., et a fourni à la France un grand nombre d'officiers et de magistrats distingués. — Dans la ligne principale de cette famille, celle des Mirepoix, l'aîné portait depuis le XIIIe siècle le titre de *maréchal de la Foi*, parce que Guy de Lévis, premier du nom, seigneur d'une grande piété, fut un des premiers à se croiser contre les Albigeois avec le comte de Montfort, et fut fait maréchal de l'armée des croisés. — Cette famille subsiste encore et est honorablement représentée dans deux de ses branches les plus importantes par M. le duc de Lévis-Mirepoix et M. le duc de Lévis-Ventadour.

LÉVITES, descendants de Lévi. *Voy.* LÉVI.

LÉVITIQUE, un des livres du Pentateuque, traite du culte, qui était confié aux Lévites. Il fut rédigé par Moïse.

LÉVITIQUES (villes). *Voy.* LÉVI.

LÉVIZAC (l'abbé LECOUTZ DE), d'une famille noble d'Alby, émigra et alla se fixer en Angleterre où il enseigna le français; il mourut à Londres en 1813. Il publia de bons ouvrages élémentaires, entre autres: *Grammaire à l'usage des étrangers*, Londres, 1797; *Bibliothèque portative des écrivains français*; *Dictionnaire français et anglais*, 1808; *Dictionnaire des synonymes*, etc.

LEVIZZANO, ville du duché de Modène, à 25 kil. S. E. de Reggio; 2,200 hab.

LEVROUX, *Gabatum* chez les anciens, *Leprosum* au moyen âge, ch.-l. de cant. (Indre), à 19 kil. N. de Châteauroux; 2,101 hab. Murs flanqués de tours, ancien château. Draps: grains, vins, laines.

LEWENHAUPT (Adam-Louis, comte de), général suédois sous Charles XII, fut nommé par ce prince gouverneur de Riga (1706), livra aux Russes en 1708 la bataille indécise de Liesna en Ukraine, fit des prodiges de valeur à Pultawa, se mit après cette funeste journée à la tête des débris de l'armée, mais se vit forcé de signer la capitulation du Borysthène (1709) et fut fait prisonnier. Il mourut en Russie après dix ans de captivité, laissant d'intéressants *Mémoires*, imprimés à Stockholm, 1757.

LEWENHAUPT (Ch.-Emile, comte), de la même famille que le précédent, fut élu maréchal de la diète de Suède en 1734 et 1740; contribua à faire déclarer la guerre à la Russie et fut mis en 1742 à la tête de l'armée envoyée en Finlande; mais ayant été vaincu, malgré sa bravoure, il fut mis en jugement et décapité en 1743.

LEWENZ, *Leva*, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Bars, à 6 kil. E. de Bars; 2,600 hab. Ch.-l. de la seigneurie de Lewenz. Château. Source saline.

LEWES, ville d'Angleterre (Sussex), à 63 kil. E. de Chichester, sur l'Ouse; 6,050 hab. Quelques édifices remarquables. Fonderie de canons, usines à fer, papeteries. Commerce de grains, drèche. Vestiges de murs romains; inscriptions lat. Henri III fut battu à Lewes par Simon de Montfort en 1264.

LEWIS, rivière des États-Unis, sort des montagnes Rocheuses, coule pendant 1,200 kil., et grossit la Columbia par 121° long. O., 46° 15' lat. N.

LEWIS (île), la plus grande et la plus septentrionale des Hébrides, par 57° 54'-58° 28' lat. N.; coupée en 2 parties, dites Lewis et Harris: 100 kil. sur 40; 14,000 hab. Lieu principal, Stornavay. Saumons, truites, hareng, etc. Vestiges druidiques.

LEWIS (Matt.-Grégoire), littérateur anglais, né en 1773, mort en 1818, était fils d'un riche personnage, sous-secrétaire d'état à la guerre. Envoyé fort jeune en Allemagne, il n'y prit qu'un goût extrêmement vif pour les romans et les pièces de théâtre, et il consacra sa vie entière à ce genre d'ouvrages. Le plus connu de ses romans est *le Moine*, 1795, traduit en français, 1797; ce roman monstrueux, qui n'offre que des scènes d'horreur et de libertinage, eut une grande vogue, et attira sur l'auteur de justes poursuites.

LEWISHAM, bourg d'Angleterre (Kent), à 7 kil. E. de Londres; 9,699 h. Riche biblioth., fond. en 1652.

LEXINGTON, nom de plusieurs villes des États-Unis, parmi lesquelles on remarque: une ville de l'état de Kentucky, ch.-l. du comté de La Fayette, à 35 kil. E. de Francfort; 10,000 hab.; bien bâtie; plusieurs édifices remarquables; université; nombreuses fabriques; commerce considérable; — et un bourg de l'état de Massachussets, à 13 kil. N. O. de Boston; 1,200 hab. Victoire des Américains sur le général anglais Gage en 1775.

LEXOVII, peuple de Gaule (Lyonnaise 2e), habitait sur toute la côte de la Normandie actuelle, entre les *Saii* et les *Eburovices*; ch.-l., *Noviomagus* ou *Lexovii* (Lisieux).

LEYDE, *Lugdunum Batavorum* ou *Lugotinum*, en hollandais *Leyden*, ville du royaume de Hollande (Hollande méridionale), sur le Rhin et quatre autres rivières, dans le Rhinland, qu'on regarde comme le jardin de la Hollande, à 27 kil. N. de Rotterdam; 35,000 hab. Divers monuments, parmi lesquels l'église de Saint-Pierre (la plus belle de la Hollande), une université célèbre, fondée en 1575, et grand nombre de sociétés de sciences ou d'arts. Fabriques de drap et autres lainages jadis célèbres; mais presque anéanties aujourd'hui par la concurrence. Patrie des peintres Lucas de Leyde, Rembrandt, Gérard Dow; d'Isaac Vossius, Heinsius, Musschenbroek, Van Swieten; de l'anabaptiste Jean de Leyde. Scaliger, Saumaise, S'Gravesande, Boërhaave, Ruhnkenius, Hemsterhuys, y ont prof. — Leyde n'était encore qu'un village en 1083: son importance date du XIIIe siècle. Elle soutint en 1574

contre les Espagnols un siége célèbre qui fit périr plus de 6,000 de ses habitants; elle fut ravagée par la peste en 1655. L'explosion d'un bateau à poudre en 1807 en a détruit presque entièrement le plus beau quartier. C'est dans cette ville que Musschenbroeck découvrit en 1746 la *bouteille* dite *de Leyde*.

LEYDE (JEAN de), anabaptiste. *Voy.* JEAN DE LEYDE.

LEYDE (LUCAS de), peintre. *Voy.* LUCAS DE LEYDE.

LEYEN, principauté d'Allemagne. *Voy.* LAYEN.

LEYTE, une des îles Philippines, par 121° 55'-122° 55' long. E., 9° 50'-11° 35' lat. N. : 205 kil. sur 60; 40,000 hab. Ch.-l., Leyte. Climat plus tempéré qu'à Manille ; sol extraordinairement fertile.

LEYVA (Antoine, duc de). *Voy.* LÈVE.

LÉZARD (le cap). *Voy.* LIZARD.

LEZARDRIEUX, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 25 kil. N. E. de Lannion; 2,200 hab.

LÉZAT, ville de France (Ariége), sur le Lers, à 27 kil. N. O. de Pamiers; 2,750 hab.

LEZAY-MARNESIA (C.-Fr.-Adrien, marquis de), né à Metz en 1735, mort en 1800, fut député aux États-Généraux, voyagea en Amérique et revint dans sa patrie où il cultiva les lettres. On a de lui : *Plan de lecture pour une jeune dame*, 1784; un poëme sur la *Nature champêtre*, 1787; *Lettres écrites de l'Ohio*, 1792, etc. — Son fils, Adrien, comte de Lezay-Marnesia, fut préfet sous l'Empire et publia quelques écrits politiques et littéraires : *Les Ruines, ou Voyage en France*, 1794; *Pensées choisies du cardinal de Retz*, 1797; une traduction du *Don Carlos* de Schiller, 1799. Il mourut en 1814, d'une chute de voiture.

LEZIGNAN, ch.-l. de canton (Aude), à 19 kil. O. de Narbonne; 1,800 hab.

LÉZIGNEM. *Voy.* LUSIGNAN.

LEZOUX, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), à 13 kil. S. O. de Thiers; 3,757 hab.

LHASSA, que l'on écrit aussi *Lassa* ou *H' Lassa*, ville de l'empire chinois, capitale du Thibet, et ch.-l. de la province d'Ouei, par 30° 43' lat. N., 89° 30' long. E.; 30,000 hab. suivant les uns, 80,000 suivant d'autres. Siége du dalaï-lama, et résidence d'un vice-roi chinois. Magnifique temple, qui attire un nombre immense de pèlerins : vaste bazar, centre du commerce du Thibet. Fondée en 698.

LHÉRITIER (Charles-Louis), botaniste, né à Paris en 1746, d'une famille de commerçants, mort en 1800, fut procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts, puis conseiller à la cour des aides (1775), et quitta ses fonctions pour se livrer à son goût pour l'étude de la nature; mais ruiné par la révolution, il accepta une place au ministère de la justice. Il périt assassiné à quelques pas de sa maison. On a de lui : *Stirpes novæ aut minus cognitæ*, Paris, 1784; *Cornus* (monographie du cornouiller), 1788; *Sertum anglicum* (c'est une flore des jardins anglais, surtout du jardin de Kew), 1788. Il avait entrepris la *Flore du Pérou*, d'après l'herbier de Dombey; mais il n'a pu achever ce travail. Lhéritier possédait la plus riche biblioth. botanique connue.

LHOMOND (Charles-François), un des professeurs les plus recommandables de l'université de Paris, né à Chaulnes en 1727, mort à Paris en 1794, fut quelque temps principal du collége d'Inville à Paris, et de là passa au collége du Cardinal-Lemoine, où il se voua tout entier à l'instruction des commençants. Devenu professeur émérite, il employa ses loisirs à composer des ouvrages élémentaires qui sont presque tous restés classiques. On a de lui : *Éléments de la grammaire française*; *Éléments de la grammaire latine* (connus vulgairement sous le nom de *Rudiment de Lhomond*); *Histoire abrégée de la religion*; *Histoire abrégée de l'Église*; *Doctrine chrétienne*; *Epitome historiæ sacræ*; *De viris illustribus urbis Romæ*.

L'HOPITAL (Michel DE), chancelier, né en 1505 près d'Aigueperse en Auvergne, avait pour père un médecin attaché au connetable de Bourbon et qui avait suivi le prince dans son exil. Après avoir étudié le droit à Milan et à Padoue, il revint en France, suivit quelque temps le barreau, puis obtint une charge de conseiller au parlement. Ses vertus et ses lumières attirèrent sur lui l'attention du chancelier Olivier, qui le fit envoyer comme ambassadeur au concile de Trente (1547). Marguerite de Valois, sœur du roi Henri II, le choisit pour être son chancelier privé et le fit nommer par son frère surintendant des finances; dans ce poste éminent, L'Hôpital réprima une foule d'abus et se signala par son intégrité et sa sévérité. En 1560 il fut élevé par François II à la dignité de chancelier de France ; il conserva ce poste sous Charles IX. Ami de la tolérance, il fit tous ses efforts pour prévenir les querelles religieuses et pour rapprocher les Catholiques et les Protestants; il empêcha l'établissement de l'inquisition en France, et fit proclamer la liberté de conscience; après plusieurs années de lutte, voyant tous ses efforts échouer contre le fanatisme des partis, connaissant d'ailleurs les projets sanguinaires de Catherine de Médicis et de Charles IX, il résigna les sceaux et se retira dans sa terre de Vignay près d'Étampes (1568). Signalé comme favorable aux Protestants, il faillit être atteint dans sa retraite par les massacres de la Saint-Barthélemy (1572); il mourut peu après de douleur (1573). Ce magistrat intègre avait vécu dans une honorable pauvreté; il ne laissa aucune fortune. Pendant sa magistrature il fit rendre de sages ordonnances, qui le placent au nombre de nos premiers législateurs. L'Hôpital était aussi un écrivain distingué; il excellait surtout dans la poésie latine. Il reste de lui un *Traité de la réformation de la justice*, des *Harangues*, des *Poésies latines* et un *Testament* où l'on trouve d'intéressants détails sur sa vie. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1825-26, 5 vol. in-8. Ses vers latins, recueillis par Pibrac, de Thou et Scévole de Sainte-Marthe, ont été publiés dès 1585; ils ont été traduits plusieurs fois en français, et notamment par Coupé, 1778. Sa vie a été écrite par Lévesque de Pouilly, 1764, Bernardi, 1807, et par M. Villemain, 1827 (3° vol. de ses *Mélanges*).

L'HÔPITAL (Guillaume-François-Antoine, marquis de), profond mathématicien, né à Paris en 1661, était d'une famille ancienne, mais différente de celle du chancelier, et avait pour père Anne Alexandre de L'Hôpital, lieutenant-général. Il montra de bonne heure les plus étonnantes dispositions pour la géométrie, et résolut à 15 ans le problème de la cycloïde, dont Pascal seul avait pu trouver la solution. Il servit quelque temps dans la cavalerie, mais il quitta bientôt le service pour se livrer aux sciences. Jean Bernouilli étant venu à Paris en 1692, L'Hôpital s'enferma pendant 4 mois avec lui pour étudier le calcul différentiel que venait d'inventer Leibnitz; bientôt il égala ses maîtres et put résoudre les problèmes les plus difficiles. Il fut reçu dès 1693 à l'Académie des Sciences. En 1696 il publia l'*Analyse des infiniment petits*, ouvrage capital, où il exposait de la manière la plus lucide cette nouvelle branche des mathématiques; il achevait un *Traité analytique des sections coniques* (publié en 1707), lorsqu'épuisé par des travaux excessifs, il fut enlevé par une maladie, à 43 ans (1704). —Nic. et Franç. de L'H. fur. maréch., le 1er en 1617, le 2e en 1643 (il commandait à Renti, à Rocroy, etc.).

L'HOPITAL, v. des Etats-Sardes, ch.-l. de la Haute-Savoie, sur l'Arly, en face de Conflans, a reçu en 1835 le nom d'*Albertville* du roi Charles-Albert.

LIA, fille aînée de Laban, fut substituée par son père à sa sœur Rachel que Jacob avait demandée en mariage, et devint ainsi la femme de Jacob.

Elle en eut six fils, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, et une fille, Dina.

LIAIKHOV, archipel de l'Océan Glacial arctique. Voy. SIBÉRIE (NOUVELLE-).

LIAKOURA, nom moderne du PARNASSE.

LIAMONE, *Cercidius*, rivière de la Corse, sort du mont Rotundo, coule au S. O., et se jette dans la Méditerranée à 17 kil. N. d'Ajaccio, après un cours de 44 kil. En 1793 cette rivière donna son nom à l'un des deux départ. de la Corse ; il en comprenait la partie mérid., et avait pour ch.-l. Ajaccio.

LIANCOURT, ch.-l. de canton (Oise), à 7 kil. S. E. de Clermont; 1,400 hab. Grandes filatures de coton ; faïence, croisés, linge de table. — Titre d'un duché qui appartient à une branche de la maison de La Rochefoucauld. *Voy.* LA ROCHEFOUCAULD.

LIANCOURT (Jeanne DE SCHOMBERG, duchesse de), née en 1600, fille de Henri de Schomberg, maréchal de France, morte en 1674, parlait plusieurs langues et faisait de jolis vers. Elle n'avait pas moins de piété que de talents, et recevait chez elle Arnauld, Pascal et les solitaires de Port-Royal. On a d'elle un opuscule intitulé : *Règlement donné par une dame de haute qualité à madame**** (la princesse de Marsillac) *sa petite-fille, pour sa conduite et celle de sa maison* (posthume), Paris, 1698.

LIAO, riv. de l'empire chinois, naît par 134° 30' long. E., 42° 52' lat. N.; coule à l'O., puis au S. E.; baigne la province de Ching-king, et tombe dans le golfe de *Liao-toung* après un cours de 850 kil.

LIAO-TOUNG, golfe de la mer Jaune, en comprend la région septentrionale presque entière, et baigne une partie des côtes du Pe-tchi-li et celles du Kouang-toung.

LIBAN, *Libanus* en latin (d'un mot hébreu qui veut dire *blanc*), chaîne de montagnes de Syrie, commence dans le S. O. du pachalik d'Alep, près de la rive gauche de l'Aasi (*Orontes*), aux environs d'Antakieh (*Antioche*); sépare les pachaliks de Damas et de Tripoli, traverse le N. du pachalik d'Acre et se termine non loin de Sour (*Tyr*) ; son développement est de 450 kil. Ses plus hauts sommets atteignent 4,800 mètres. Du versant oriental du Liban se détache une chaîne appelée Antiliban, qui court au S. parallèlement à la première, et se prolonge jusqu'à la mer Morte. Les Arabes donnent au Liban le nom de *Djebel* (c.-à-d. le mont), et à l'Antiliban celui de *Djebel-el-Chaik*. Le Liban est habité par les tribus guerrières et presque indépendantes des Maronites et des Druzes. Les anciens nommaient *Cœlésyrie* ou *Syrie creuse* la vallée du Liban, c.-à-d. le pays situé entre les deux chaînes. Le Liban était célèbre autrefois par ses beaux cèdres; on n'y trouve plus guère aujourd'hui que des figuiers, des chênes, des lauriers et des cyprès.

LIBANIUS, sophiste ou rhéteur grec, né à Antioche l'an 314 de J.-C., enseigna avec un grand succès dans les écoles de Constantinople, de Nicomédie, d'Antioche, et compta, quoique païen, S. Basile et S. Jean-Chrysostôme au nombre de ses disciples. Il jouit d'une grande faveur auprès de Julien qui voulut l'élever aux honneurs ; mais il préféra rester dans une condition privée et mourut à Antioche vers 390. Il eut des ennemis et des envieux qui l'accusèrent de magie. On a de lui des *Harangues*, dont la meilleure édition est celle de Reiske, Altenbourg, 1791-97 ; des *Lettres*, publ. à part par J.-Ch. Wolf, Amst., 1738, et des *Fragments*, retrouvés par Siebenkees, Angelo Maï et Boissonade. Eunape a écrit sa vie.

LIBAU, *Lepeja* en lithuanien, ville de la Russie d'Europe (Courlande), à 164 kil. O. de Mittau; 5,000 hab. Port sur la Baltique, petit, mais sûr. Bains de mer. Commerce d'exportation.

LIBAVIUS (André), savant allemand du XVIe siècle, né à Halle, cultiva également les lettres et les sciences, se fit recevoir médecin, devint recteur du gymnase de Cobourg en 1605, et y mourut en 1616. Il est le premier qui ait parlé de la *transfusion du sang*. On a de lui plusieurs ouvrages de chimie, dans lesquels il combat la doctrine de Paracelse. On emploie comme caustique une composition de muriate d'étain, connue sous le nom de *liqueur fumante de Libavius*.

LIBER, un des noms de Bacchus. *Voy.* BACCHUS.

LIBERALITAS JULIA, d'abord *Ebora*, ville de la Lusitanie, auj. EVORA.

LIBÈRE (saint), *Marcellinus Felix Liberius*, pape de 352 à 356, assembla plusieurs conciles pour décider entre Athanase et Arius, et fut exilé de Rome par l'empereur Constance pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation d'Athanase. Ébranlé par les rigueurs de l'exil, il signa la formule du premier concile de Sirmium, qui pouvait favoriser les Ariens : ce qui le fit rappeler; mais il se rapprocha bientôt d'Athanase et mourut saintement. Il est mentionné dans les martyrologes au 24 sept.

LIBERIA, colon. américaine fondée en 1821 dans la Guinée sept., sur la côte du Poivre, à l'E. du cap Mesurado, entre 4° et 7° N. lat., 11° et 14° long. O. Son nom signifie qu'elle ne doit être habitée que par des hommes *libres* : elle est en effet destinée à recevoir les noirs affranchis des États-Unis. Monrovia et Caldwell sont les deux principaux établissements de cette colonie. Indépendante depuis 1847, elle compte déjà 200,000 âmes (1850). Président, Roberts, mulâtre.

LIBERTÉ. Les Romains en faisaient une divinité, fille de Jupiter et de Junon. Tibérius Gracchus lui éleva un temple sur le mont Aventin. Elle était représentée un sceptre dans la main, portant un bonnet phrygien sur la tête, ayant à ses pieds un chat, symbole d'indépendance, et un joug brisé.

LIBES (Antoine), savant physicien, né à Toulouse en 1760, mort en 1832, fut professeur de physique aux écoles centrales et au lycée Charlemagne. On lui doit la découverte de l'*électricité par contact*, qui paraît avoir donné lieu à l'invention de la pile sèche. Il a publié : *Physicæ conjecturalis elementa*, 1788 ; *Physique chimique*, 1796 ; *Théorie de l'élasticité*, 1800 ; *Traité élémentaire de Physique*, 1802 ; *Dictionnaire de Physique*, 1806 ; *Histoire des progrès de la Physique*, 1810, etc.

LIBETHRE, *Libethra*, ville de Macédoine, sur le golfe Thermaïque, près du mont Olympe et de la Thessalie. On y voyait le tombeau d'Orphée. — Fontaine voisine du mont Hélicon, en Béotie, était consacrée aux Muses, d'où leur nom de *Libéthrides*.

LIBIQUES, *Libici* ou *Libui*, peuple d'Italie (Gaule Transpadane), sur les deux rives de la *Sesia*, était, dit-on, d'orig. ligurienne. Ch.-l. *Vercellæ* (Verceil).

LIBISSONIS TURRIS, v. de l'anc. Sardaigne, au N.

LIBITINE, déesse qui présidait aux funérailles, était ainsi nommée, dit-on, parce qu'elle enlève les humains quand il lui plaît, *ad libitum*. — On nommait *porte Libitine* la porte par laquelle on passait pour porter les morts hors de la ville.

LIBOURNE, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 27 kil. E. de Bordeaux, près du confluent de la Dordogne et de l'Isle; 9,714 hab. Port, beau pont. Bibliothèque, athénée, etc. Collège. Haras roy. — Fondée par le roi d'Angleterre Edouard I en 1286, sur les ruines de *Condate*; plusieurs fois prise et reprise. — L'arr. de Libourne a 9 cantons (Brannes, Castillon, Coutras, Fronsac, Guitres, Lussac, Pujols, Sainte-Foy-la-Grande et Libourne), 130 communes et 107,464 hab.

LIBURNIE, *Liburnia*, auj. *Croatie maritime*, partie de l'Illyrie, entre l'*Arsia* (Arsa) et le *Titius* (Kerka), s'étendait le long de l'Adriatique, et était bornée au S. par la Dalmatie ; elle avait pour villes : Arsie, Flanona, Foretani, Senia, Ænona, Scardona, enfin Iadera (capitale). Les Liburnes s'adonnaient à la piraterie ; leurs navires étaient fort légers.

LIBUSSA, fille de Croc, un des premiers princes de la Bohême, hérita de ce pays à la mort de son père, vers 720 ; le gouverna un instant seule, et finit par épouser Przémysl, fondateur de la maison qui porte son nom. Elle passait aux yeux des Bohémiens pour habile dans l'art de prédire. M. v. 735.

LIBYE, *Libya*, nom grec de l'Afrique, s'entendait surtout des pays situés à l'O. de l'Égypte, c.-à-d. le désert de Barca, le beylik de Tripoli actuel et les déserts du Kordofan, du Darfour, etc. Plus tard on fit une distinction, et l'on nomma: *Libye intérieure*, les contrées au S. de l'Atlas (Maroc méridional, Sahara, et la partie de la Nigritie connue des anciens); — et *Libye extérieure*, l'ancienne Libye, notamment le littoral compris entre l'Egypte et la Tripolitaine, littoral qui se subdivisait lui-même en : *Libye supérieure*, entre l'Egypte et la Cyrénaïque; et *Libye inférieure* (ancienne Cyrénaïque ou Pentapole), qui s'étendait de la Libye supérieure à la Tripolitaine.— Climat brûlant; pays mêlé de plages désertes et d'oasis fertiles.

LIBYE (désert de), nom donné encore auj. au désert situé entre le Barca et Siouah au N., la Nigritie à l'E. et au S., l'Egypte à l'O.; s'étend de 15° à 25° long. E., et de 20° à 30° lat. N.

LIBYQUE (mer), *Libycum mare*, grand golfe de la Méditerranée, sur les côtes de l'Afrique, s'étendait de *Parætonium* au cap *Hermæum*, et comprenait les deux Syrtes.

LIBYSSA, auj. *Gebsé*, ville de Bithynie, sur la Propontide, entre Chalcédoine et Nicomédie. Annibal y résida et s'y donna la mort.

LICATA, ville de Sicile. *Voy.* ALICATA.

LICATES, une des principales nations de la Vindélicie, sur les bords du *Licus* (Lech), aux environs d'Augsbourg. *Voy.* VINDÉLICIE.

LICETI (Fortunio), né en 1577 à Rapallo (État de Gênes), mort en 1657, fut successivement professeur de philosophie à Pise, à Padoue (1609), à Bologne, et se montra en toute occasion zélé péripatéticien. On a de lui de curieuses dissertations : *De his qui diù vivunt sine alimento*, Padoue, 1612; *De monstrorum causis*, etc., 1616; *De spontaneo viventium ortu*, 1618, et des *Lettres*, Bologne, 1640.

LICH, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 5 kil. S. E. de Giessen; 3,000 hab. Ch.-l. de la principauté de Solms-Lich; château du prince.

LICHAS, héraut d'Hercule, lui porta de la part de Déjanire la tunique teinte du sang du centaure Nessus. Hercule ne l'eut pas plus tôt revêtue, qu'il devint furieux : il saisit l'infortuné Lichas et le précipita dans la mer d'Eubée. Il fut changé en rocher.

LICHFIELD, ville d'Angleterre (Stafford), à 22 kil. N. de Birmingham ; 6,000 hab. Évêché en commun avec Coventry. Belle cathédrale. Toile à voiles, bière renommée, etc. — Patrie de Sam. Johnson. Garrick a un monument dans l'église de cette ville.

LICHTENAU. Plusieurs villes d'Allemagne portent ce nom, notamment une ville des États prussiens (Westphalie), à 30 kil. S. de Minden; 1,200 hab.; tanneries.

LICHTENBERG (principauté de), petit état de l'Allemagne, au N. E. de la Bavière Rhénane, est à la Prusse depuis 1834 (il dépendait précédemment du duché de Saxe-Cobourg-Gotha) : 44 kil. sur 13; 26,300 hab. Avant 1819 on la nommait seigneurie de Baumholder. — Nom de plusieurs petites villes d'Allemagne et d'une ville de France (Bas-Rhin).

LICHTENBERG (George-Christophe), physicien et moraliste, né en 1742 près de Darmstadt, mort en 1799, était l'ami de Deluc. Il devint en 1771 professeur de physique expérimentale à Gœttingue, et découvrit la diversité des figures que forme la poussière repandue sur la surface des corps électrisés; mais il se fit surtout remarquer par des écrits pleins de ce genre d'esprit qu'on appelle *humour*. Il écrivit contre Bonnet une satire intitulée *Timorus*, 1773; contre Lavater une parodie de son système, sous le titre plaisant de la *Physiognomonie des Queues*, 1778; donna, sous forme d'*Explication des planches d'Hogarth*, des peintures de caractères d'une vérité frappante et d'utiles leçons de morale, et publia des *Observations sur lui-même*, sorte de confessions pleines de franchise.

LICHTENSTEIN, ville du royaume de Saxe, à 12 kil. N. E. de Zwickau; 2,200 hab. Château. Ch.-l. de principauté. Toile, bonneterie, papier. —Ch.-l. d'une 2e principauté, et la même que Vadutz.

LICHTENSTEIN (principauté de). Il y en a deux: l'une qui dépend du royaume de Saxe (*Voy.* ci-dessus); l'autre indépendante et membre de la Confédération germanique : celle-ci est bornée au N. et à l'E. par le Tyrol, au S. et à l'O. par la Suisse; 5,800 hab. Ch.-l., Vadutz. Elle a une voix dans l'assemblée générale de la diète en commun avec cinq autres états. Elle se divise en deux seigneuries, Schellenberg et Vadutz. Le prince de Lichtenstein réside ordinairement à Vienne, et possède de vastes domaines en Autriche.

LICHTENSTEIN (Joseph-Wenceslas, prince de), général autrichien, né à Vienne en 1696, mort en 1772, fit avec distinction les campagnes de 1733 et 1734, fut nommé lieutenant-général, puis feld-maréchal en Italie; remporta sur les Français la victoire de Plaisance, 1746; fut ambassadeur en France de 1738 à 1741, puis directeur de l'artillerie de Vienne. Il forma une galerie de tableaux devenue célèbre.

LICHTERVELDE, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 17 kil. S. de Bruges: 5,300 hab.

LICINIUS STOLO (C.), tribun du peuple en 376 av. J.-C., obtint, au bout de plusieurs années de persévérance et d'efforts, que l'un des 2 consuls serait toujours pris parmi les plébéiens (366). Il recueillit un des premiers le fruit de la loi, et fut nommé lui-même consul, les années 364 et 361. On dit que Stolo ne proposa cette loi que pour satisfaire la vanité de sa femme, jalouse des honneurs qu'on rendait à sa sœur, qui avait épousé un des tribuns militaires. Stolo porta de plus la loi qui défendait d'avoir plus de 500 *jugera*; plus tard, il fut puni pour y avoir contrevenu lui-même.

LICINIUS CALVUS (C.), orateur romain, né l'an 74 av. J.-C., mort à l'âge de 30 ans, se distingua de bonne heure au barreau, en même temps que Cicéron; il joignait à l'éloquence un grand talent pour la poésie. Il avait composé quelques élégies sur la mort de Quintilie sa maîtresse, et une pièce satirique contre César; on a de lui quelques fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

LICINIUS LICINIANUS (C. Flavius), empereur romain, était fils d'un paysan dace et fut d'abord simple soldat. Il s'avança tellement auprès de l'empereur Galerius, son compatriote, que celui-ci finit par l'associer à l'empire, l'an 307. Il eut pour dép. la Pannonie et la Rhétie. Après s'être défait de plusieurs compétiteurs, il resta, avec Constantin, seul maître de l'empire, en 312, et régna sur l'Orient; mais bientôt la guerre s'alluma entre ces deux princes, et Licinius, malgré sa bravoure, fut vaincu à Cibalis, à Andrinople, 313, et accepta une paix onéreuse. Moins heureux encore dans une 2e guerre, il fut battu à Chrysopolis, 323, s'enfuit à Nicomédie et tomba entre les mains de Constantin, qui le relégua à Thessalonique, puis le fit étrangler, 324. L. fut tour à tour favorable et contraire aux chrétiens.

LICORDIA, ville de Sicile (Catane), à 46 kil. S. O. de Catane; 7,000 hab.

LICOSA, cap d'Italie, dans le golfe de Salerne, par 40° 14' lat. N., 12° 3' long. E.

LICTEURS, gardes qui étaient chargés à Rome d'accompagner et de garder les principaux magi-

tais. Vingt-quatre licteurs marchaient devant le dictateur, douze devant les consuls, six devant les préteurs. Ils portaient sur leurs épaules des faisceaux de verges, du milieu desquels sortait une hache. Ils écartaient le peuple, frappaient avec leurs faisceaux à la porte de ceux chez lesquels se rendait le magistrat, et exécutaient les sentences. Dans les condamnations capitales, ils attachaient le criminel à un poteau, le battaient de verges, puis lui tranchaient la tête avec leur hache. On les nommait licteurs, *a ligando*, parce qu'ils *liaient* le coupable.

LICUS, auj. le *Leck*, rivière de Vindélicie, affluent du Danube. *Voy.* LICATES.

LIDDA, ville de Syrie. *Voy.* LYDDA.

LIDI (i), c'est-à-dire *les bords*, chaîne de sept îles du royaume Lombard-Vénitien, qui s'étendent sur les bords de la mer Adriatique, de l'embouchure de la Brenta à celle de la Piave. Elles ont été formées par des atterrissements successifs, et sont aujourd'hui couvertes de jardins charmants.

LIDO-DI-PALESTRINA et LIDO-DI-SOTOMARINA, îles du golfe de Venise, l'une à 16, l'autre à 28 kil. au S. de Venise, chacune avec un bourg ou ville de même nom (2,600 hab. dans la deuxième).

LIEBAULT (Jean), agronome et médecin du XVIe siècle, né à Dijon, mort en 1596, vint de bonne heure à Paris où il épousa la fille de l'imprimeur Ch. Estienne, et exerça la médecine avec succès. Il acheva et mit en français l'ouvrage de Ch. Estienne, intitulé : *Théâtre d'Agriculture et Maison rustique*, Paris, 1570, in-4, et donna lui-même : *Thesaurus sanitatis*, 1577; *De Sanitate et morbis mulierum*, 1582; *De Cosmetica*, 1582, etc.

LIEBENSTEIN, ville du duché de Saxe-Gotha, à 16 kil. S. O. de Gotha; 800 hab. Château. Coutellerie et cadenas. Eaux thermales.

LIÉGE, *Leodium*, *Leodicum*, *Legia* en latin mod., *Lüttich* en allem., *Luik* en holl.; ville de Belgique, ch.-l. de la prov. actuelle de Liége et de l'anc. évêché de Liége, sur la Meuse, au confluent de la Liége et de l'Ourthe, à 100 kil. S. E. de Bruxelles; 78,000 hab. Évêché, université. Mauvaises fortifications; dix faubourgs; trois grands ponts; beaux canaux bordés d'arbres; monuments divers (cathédrale, hôtel-de-ville, bâtiment de l'université, etc.). Société d'émulation pour sciences et arts. Industrie immense (papier, verre, armes à feu, tissus de soie, etc.). Aux environs, riches mines de houille qu'on exploite depuis 1178. Commerce très vaste. Liége doit son importance à saint Hubert, son premier évêque, qui y transporta en 706 le siége épiscopal de Maëstricht. Elle fut longtemps le ch.-l. d'un évêché indépendant (*Voy.* ci-après). En 882, les Normands la saccagèrent. Henri, duc de Brabant, la prit et la pilla en 1212; Jean, duc de Bourgogne, la prit en 1408, après avoir tué 25,000 Liégeois. Charles-le-Téméraire s'en empara à son tour en 1468; Louis XI, qui avait soulevé les Liégeois contre le duc de Bourgogne, fut forcé de l'accompagner à ce siége. Souvent prise par les Français à partir du XVIIe siècle, Liége fit partie de l'emp. franç. de 1793 à 1814 comme ch.-l. du dép. de l'Ourthe. Patrie de Grétry et de Rennequin.

LIÉGE (prov. de), province du roy. de Belgique, entre celles de Limbourg au N., de Namur et du Brabant méridional à l'O., le grand-duché de Luxembourg au S., les États prussiens à l'E.: 100 kil. sur 650: 360,000 hab. Ch.-l., Liége. Montagnes, vallées, forêts; sol varié, en général maigre. Carrières et mines, industrie active. — La province de Liége se compose de la plus grande partie de l'ancien évêché de Liége avec quelques portions des pays environnants; elle répond à peu près au ci-devant dép. de l'Ourthe.

LIÉGE (évêché de), ancien pays souverain de l'empire d'Allemagne, était compris dans le cercle de Westphalie. Il renfermait sept contrées distinctes: la Campine liégeoise, le pays d'Hasbain, les comtés de Hornes et de Loos, et les pays de Condroz, de Franchimont et de Stavelot. — Primitivement ce pays fut habité par les *Eburones* et les *Condrusi*; il fut ensuite compris dans le roy. d'Austrasie. Ce fut au XIe siècle que les évêques de Liége y établirent leur souveraineté; aux XIVe et XVe siècles ils eurent souvent à réprimer des révoltes de la part des bourgeois de Liége. Cependant, malgré ces troubles et les attaques des princes voisins, les évêques parvinrent à se conserver une sorte de souveraineté sur ce pays jusqu'au traité de Lunéville (1801). Après la conquête des Français, il fut réparti entre les dép. de l'Ourthe, de la Meuse-Inférieure et de Sambre-et-Meuse. Auj. il forme la prov. de Liége et une partie de celles de Limbourg et de Namur.

LIEGNITZ, *Lignitia*, ville murée des États prussiens (Silésie), ch.-l. de régence, à 60 kil. O. de Breslau; 10,000 hab. Vieux château des ducs de Liegnitz; belles églises, hôpitaux, lazaret. Établissements d'instruction et collections. Industrie (bleu de Prusse, bas de soie, toile, etc.). Défaite des Polonais par les Tartares (1241); victoire de Frédéric II sur les Autrichiens (1760). — Liegnitz appartint longtemps à des ducs; leur dynastie s'étant éteinte en 1675, le duché revint à l'empereur d'Allemagne, auquel le roi de Prusse l'enleva. Auj. Liegnitz est le titre d'une principauté qui a été donnée par le roi Guillaume IV à sa seconde femme. — La régence de Liegnitz, située entre les prov. de Francfort et de Posen au N., la régence de Breslau à l'E., la Bohême au S., la Saxe au S. O., a 180 kil. sur 130 et 750,000 hab.

LIÉOU-KHIÉOU, groupe d'îles formant un état tributaire de la Chine, dans l'Océan Pacifique, entre le Japon au N., la Chine à l'O. et les îles Madjicosemah au S. O., par 26°-27° 40' lat. N., et 124° 50'-126° 45' long. E. Elles sont au nombre de 36 dont les principales sont: la grande et la petite Liéou-khiéou, Komisang, et Lun-houn. Capitale, Zieuly, dans la grande Liéou-khiéou. Les productions de ces îles, les mœurs, les coutumes, sont celles de la Chine; la religion de Fô y domine. Les Chinois les connurent seulement vers l'an 605 de J.-C.; ils les disputèrent longtemps au Japon, et en restèrent maîtres en 1372. Ouvertes aux Américains en 1853.

LIER ou LIERRE, ville de Belgique (Anvers), à 14 kil. S. E. d'Anvers; 10,600 hab. Bierre renommée, indiennes, moulins à huile, etc.

LIERNAIS, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 45 kil. N. O. de Beaune; 1,100 h. Patrie de Laurent Bureau.

LIESTALL, ch.-l. du canton de Bâle-Campagne, sur l'Ergolz, à 14 kil. S. E. de Bâle; 2,642 h. Gants.

LIEURY, ville de France (Eure), à 13 kil. S. de Pont-Audemer; 2,700 hab. Coutils, sangles, etc.

LIEUTAUD (Joseph), médecin, né à Aix en Provence en 1703, mort à Paris en 1780, était membre de l'Académie des Sciences, et médecin de Louis XVI; il a donné entre autres ouvrages: *Essais anatomiques*, Paris, 1777; *Elementa physiologiæ*, 1749; *Précis de la médecine pratique*, 1776; *Historia anatomico-medica*, 1767.

LIEUTENANT (du latin *locum tenens*, tenant lieu). On donne en général ce nom à des officiers soit militaires, soit civils, qui sont chargés de suppléer ou de seconder des officiers supérieurs. — On nommait: *lieutenant civil* le second magistrat du Châtelet de Paris; c'était le substitut du prévôt de Paris; il jugeait les contestations relatives aux héritages, affaires de mineurs, interdictions, demandes en séparation, levées de scellés, inventaires, etc.; — *lieutenant criminel*, un magistrat du Châtelet de Paris qui prononçait sur tous les crimes et délits commis dans Paris ou ses environs, de quelque nature qu'ils fussent; il jugeait même sans le concours d'aucun conseiller, et assisté seule-

ment d'un avocat du roi, les causes de simple police : il y avait un lieutenant criminel dans toutes les juridictions royales de l'ancienne France ; — *lieutenant général de la police*, un magistrat chargé de veiller à la sûreté et à l'assainissement de la capitale ; cette magistrature fut créée en 1667. Sous Louis XV, les attributions du lieutenant de police acquirent une grande étendue ; il eut le droit de disposer de la liberté de tous les citoyens de Paris et des étrangers ; c'était lui qui signait les *lettres de cachet*. Cette magistrature fut remplacée plus tard par le ministre de la police, et enfin (pour Paris seulement) par le préfet de police.

LIEUVIN, *Lexovii* des anciens, *Lisvinus comitatus* au moyen âge, partie de la Haute-Normandie, entre la Seine, le pays d'Ouche, le Roumois, la campagne de Neubourg, l'Auge : 48 kil. sur 28. Places : Lisieux, Orbec, Honfleur (Calvados).

LIFFOL, 2 bourgs de Lorraine : *L.-le-Grand*, dit aussi *Morvilliers*, dans les Vosges (*V.* MORVILLIERS) ; *L.-le-Petit*, dans la Haute-Marne, à 5 kil. O. du 1er.

LIFFRE, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 17 kil. N. E. de Rennes ; 2,000 hab.

LIGARIUS (Q.), lieutenant du proconsul d'Afrique C. Considius, fut chargé du gouvernement de la province en l'absence du proconsul ; prit parti contre César et combattit avec Metellus Scipion et Caton à la bataille de Thapse, 46 av. J.-C. Accusé pour ce fait devant César lui-même, il devait être condamné ; mais Cicéron plaida sa cause, et il le fit avec une telle éloquence que César, qui avait déjà signé la condamnation de Ligarius, laissa tomber de sa main le papier fatal et pardonna. Ligarius conspira néanmoins avec Brutus contre César.

LIGER ou LIGERIS, auj. la *Loire*, fleuve des Gaules, traversait la Celtique en coulant du S. au N., puis de l'E. à l'O., et tombait dans l'Océan au-dessous de Corbilo (*Couëron*).

LIGERULA, riv. de Gaule, auj. le LOIRET.

LIGNAC (l'abbé DE), oratorien, d'une famille noble de Poitiers, né vers 1710, mort en 1762, est auteur de *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle de Buffon*, 1751, ouvrage où il combat quelques idées hasardées de l'auteur de l'*Histoire naturelle*, et qui eut du succès ; *Métaphysique tirée de l'expérience*, 1753 ; *Examen du livre De l'Esprit* (d'Helvétius), 1759. L'abbé de Lignac suivait les doctrines de Descartes et de Malebranche.

LIGNANO. *Voy.* LEGNANO.

LIGNE, en latin *Lignum*, bourg de Belgique (Hainaut), sur la Dendre, à 5 kil. O. d'Ath, avait titre de principauté et a donné son nom à l'illustre maison des princes de Ligne. Cette maison, connue dès le XIIe siècle, a fourni au Hainaut plusieurs maréchaux et à l'empire des généraux distingués. La terre de Ligne, après avoir été successivement baronnie, comté, fut érigée en 1601 en principauté par l'empereur Rodolphe II. C'est de cette maison que sont sortis les princes et ducs de Barbançon, d'Aremberg, d'Aarschot, de Croy, de Chimay.

LIGNE (Ch.-Jos., prince de), général au service de l'Autriche, célèbre à la fois par son esprit, par les grâces de sa personne et par ses talents militaires, né à Bruxelles en 1735, de la noble famille des princes de Ligne, mort en 1814. Passionné pour l'art militaire, il prit du service dès que l'âge le lui permit (1752), se distingua dans les armées autrichiennes pendant la guerre de Sept-Ans, ainsi que dans les campagnes qui suivirent, et fut nommé en 1771 lieutenant-général. Il jouit de la faveur de Marie-Thérèse et surtout de Joseph II ; fut chargé par ce prince en 1782 d'une mission en Russie auprès de Catherine II, qui l'admit bientôt dans son intimité ; se joignit en 1788 au général russe Potemkin contre les Turcs, et contribua beaucoup à la prise de Belgrade (1789). Injustement soupçonné d'avoir pris part à la révolte des Pays-Bas contre l'Autriche, il fut écarté des affaires par les successeurs de Joseph II ; cependant François II lui donna en 1808 le titre de feld-maréchal. Le prince de Ligne avait à plusieurs reprises séjourné en France et y avait reçu l'accueil le plus flatteur ; aussi conserva-t-il toujours de l'attachement pour notre pays. On citait du prince de Ligne une foule de saillies spirituelles. Il a laissé un grand nombre d'écrits, tous en français, qui brillent par le piquant et l'originalité. Ses œuvres, qui forment plus de 30 vol. in-12, Vienne et Dresde, 1807, se divisent en écrits militaires (parmi lesquels on remarque un *Journal des guerres* auxquelles il prit part, et une *Vie du prince Eugène*) ; et œuvres diverses en prose et en vers (on estime surtout son *Essai sur les jardins*). Mme de Staël a donné un vol. de *Lettres et pensées du prince de Ligne*, 1809, in-8 ; Malte-Brun a publié ses *Œuvres choisies*, 1809, 2 vol. in-8.

LIGNÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 15 kil. N. O. d'Ancenis ; 2,300 hab. Château en ruines.

LIGNIÈRE-LA-DOUCELLE, ville du dép. de la Mayenne, à 40 kil. N. O. de Mayenne ; 2,700 hab. Eaux minérales ferrugineuses.

LIGNIÈRES, ch.-l. de cant. (Cher), sur l'Arnon, à 24 kil. O. de Saint-Amand ; 2,271 hab. Pâtés renommés. Ch.-l. d'une seigneurie considérable qui fut possédée par Colbert.

LIGNON. Plusieurs petites rivières de France portent ce nom. La principale sort des monts du Forez et joint la Loire au-dessus de Feurs, après un cours de 49 kil. de l'O. à l'E. Elle jouit d'une certaine célébrité, qu'elle doit au roman de l'*Astrée*.

LIGNY, ch.-l. de canton (Meuse), à 15 kil. S. de Bar-sur-Ornain ; 3,185 hab. Toiles de coton, sarraux, enclumes. Prise par les Impériaux en 1544.

LIGNY, village de Belgique (Namur), à 20 kil. N. O. de Namur. Napoléon y battit les alliés le 16 juin 1815. Cette victoire est aussi connue sous le nom de bataille de Fleurus.

LIGNY-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (Yonne), à 9 kil. N. de Chablis ; 1,200 hab.

LIGORIO (Pirro), peintre, architecte et antiquaire, né à Naples au XVIe siècle, fut d'abord employé à Rome et succéda à Michel-Ange dans la direction des travaux du Vatican ; mais n'ayant pas consenti à suivre ponctuellement les plans de son prédécesseur, il perdit son emploi en 1568. Il se retira à Ferrare, où le duc Alphonse II le prit pour son architecte. Il y mourut en 1583. Il fit sur les monuments antiques de nombreuses recherches, et en consigna les résultats dans de précieux manuscrits qui se trouvent à la bibliothèque de Turin, et qui sont encore consultés avec fruit.

LIGORISTES, *Voy.* LIGUORI.

LIGUE. On désigne sous ce nom, tantôt une association temporaire formée entre des souverains, des états ou des individus pour atteindre un but commun, soit politique, soit religieux, tantôt une confédération permanente entre diverses villes ou divers pays qui se réunissent pour former un même état ou défendre les mêmes intérêts. Parmi les ligues du 1er genre, on connaît surtout, chez les anciens, la *Ligue Achéenne* et la *Ligue Étolienne* (*Voy.* ACHÉENS et ÉTOLIE) ; chez les modernes, les *ligues* dites d'*Augsbourg*, de *Cambray*, de *Ratisbonne*, de *Smalkalde*, etc. (*Voy.* les noms de ces villes), la *ligue du Bien Public* sous Louis XI, la *Ligue sainte*, sous Louis XII, la *Sainte-Union* ou *Ligue* proprement dite (*Voy.* ci-après). — Parmi les ligues du 2e genre nous citerons les 3 ligues des *Grisons* en Suisse, dites *Ligue Grise*, *Cadée*, *des Dix-Juridictions* (*Voy.* GRISONS), la *ligue des Villes lombardes* (*Voy.* LOMBARDIE), et la *Ligue Hanséatique* (*Voy.* HANSÉATIQUES).

LIGUE (la), dite aussi la *Sainte-Union*, confédération du parti catholique en France, fut formée par Henri,

duc de Guise, à l'instigation du cardinal de Lorraine, en 1576, dans le but de défendre la religion catholique contre les hérétiques, ou plutôt de renverser Henri III. Elle eut pour occasion un édit de pacification que Henri III venait de rendre en faveur des Protestants. Le formulaire qui la constituait fut signé à Péronne le 12 février 1577. Henri III eut la faiblesse d'adhérer à la Ligue et s'en déclara le chef, croyant par là déjouer les projets des Ligueurs: mais toute l'autorité appartenait de fait au duc de Guise; à la tête des Calvinistes étaient le prince de Condé et le roi de Navarre. Henri III tenta vainement de concilier les deux partis : il ne sut que se faire détester des Catholiques, qui dès ce moment voulurent mettre sur le trône le duc de Guise. Celui-ci, encore plus ambitieux que fervent, traita avec Philippe II, roi d'Espagne, avec le pape Grégoire XIII, et s'empara de plusieurs villes, en sorte que le faible roi, pour sauver sa couronne, fut contraint de s'unir plus étroitement à la Ligue; il ordonna aux Protestants de sortir de France, et, d'accord avec le pape Sixte V, il déclara Henri de Navarre, qui était son légitime héritier, mais qui était *calviniste*, déchu de ses droits à la couronne (1585). Henri III n'en fut pas moins l'objet de la haine des Catholiques, et après avoir été battu à *Coutras* (1587) par les Protestants, il se vit chassé de *Paris* en 1588 par le duc de Guise à la tête des Ligueurs, dans la *journée des Barricades*. Les Parisiens avaient pour chefs 40 bourgeois, catholiques fervents, établis par le duc de Guise dans les seize quartiers de la ville, et appelés pour cela les *Seize*. Cependant Henri III feignit encore de se réconcilier avec les Ligueurs, et ayant assemblé les états-généraux à Blois, il y fit assassiner leur chef, le duc de Guise (23 décembre 1588). Ce crime souleva toute la France contre Henri; il fut excommunié par le pape Sixte V, déclaré déchu par la Sorbonne; et Mayenne, frère du duc de Guise, fut proclamé chef de la Ligue avec le titre de lieutenant-général du royaume. Henri III n'eut plus d'autre ressource que de se jeter dans les bras du roi de Navarre : il battit avec lui les Ligueurs dans plusieurs rencontres, et il allait rentrer dans Paris, lorsqu'il fut assassiné par un dominicain fanatique, Jacques Clément (2 août 1589). Henri de Navarre prit alors le titre de roi de France sous le nom de Henri IV; les Ligueurs de leur côté nommèrent un fantôme de roi, le cardinal de Bourbon, qui prit le nom de *Charles X* (janvier 1590). Henri IV eut à la fois à combattre Mayenne, le pape, et le roi d'Espagne (Philippe II), qui convoitait la possession de la France. Après une guerre qui se prolongea encore quelques années (*Voy.* HENRI IV), et dans laquelle Paris eut à soutenir un siége désastreux, Henri mit fin à la Ligue en abjurant le calvinisme (juillet 1593). Parmi les nombreux ouvrages que l'on a écrits sur la Ligue, on distingue : *l'Esprit de la Ligue* par Anquetil, *l'Hist. de la Ligue* par Mignet, les *Procès-verb. des États de la Lig.* La *Henriade* fut d'ab. intit. *la Ligue*.

LIGUE DU BIEN PUBLIC. On appelle ainsi l'alliance que formèrent, en 1465, contre Louis XI, les ducs de Bretagne, de Bourbon, de Calabre, de Nemours, Charles, frère du roi, les comtes de Dunois, d'Armagnac et de Dammartin, et à la tête de laquelle était le comte de Charolais, depuis duc de Bourgogne, et connu sous le nom de Charles-le-Téméraire. Sous le prétexte de réclamer le soulagement des peuples, ces princes voulaient se venger du roi, qui, à son avénement au trône, les avait dépouillés d'une partie de leurs priviléges. Une bataille se livra à Montlhéry; mais les deux armées prirent la fuite, et la victoire resta indécise. Bientôt après, Louis XI mit fin à cette ligue en traitant avec chacun des confédérés en particulier et en leur faisant quelques concessions. Le peuple seul, au nom duquel la ligue s'était formée, fut oublié dans ces traités; aussi les Parisiens appelèrent-ils cette ligue la *ligue du Mal public*.

LIGUE SAINTE, coalition formée en 1511 contre Louis XII par le pape Jules II, Ferdinand-le-Catholique, Henri VIII, les Vénitiens et les Suisses. Gaston de Foix remporta sur les alliés la victoire de Ravenne (1512); mais il périt dans son triomphe, et Louis XII, vaincu à Novare et à Guinegatte, fut obligé de demander la paix (1515).

LIGUEIL, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), sur l'Erve, à 15 kil. S. O. de Loches; 1,900 hab.

LIGUORI (S Alph.-Marie DE), fondateur d'une congrégation de missionnaires connus sous le nom de *Liguoristes*, né à Naples en 1696, mort en 1787 en odeur de sainteté, fonda vers 1722 à Scala (Principauté Citérieure), dans l'ermitage de Sainte-Marie, l'institut du *Très-Saint-Rédempteur*, destiné à fournir des prédicateurs pour l'instruction des paysans. Cet institut fut approuvé par le pape Benoît XIV. Clément XIII nomma L. év. de Ste-Agathe-des-Goths. Il fut canonisé; on le f. le 26 7bre. L. a laissé beauc. d'écrits théologiq. (trad. en franç., 20 v. in-8, 1834, etc.); il prof. le probabilisme. Les Liguoristes sont répandus en Italie, Suisse, Autriche, etc.

LIGURIE, *Liguria*, contrée de l'Italie septentrionale ancienne, formait la partie S. O. de la Gaule Cisalpine; elle s'étendit d'abord du côté du nord jusqu'au Pô, mais fut ensuite restreinte aux pays situés entre la mer et l'Apennin; ses limites étaient à l'E. la *Macra*, à l'O. le *Varus* (Var). Les habitants, dits Ligures (c.-à-d. *montagnards*), étaient divisés en nombreuses peuplades, savoir : 1° au N. les Vagiens, les Venènes, les Statielles, les Cerdiciates, Célélates, Ilvates, Casmonates, Emburiates, Magelles, Vibelles; 2° dans les Apennins, sur le versant méridional, les Hercates, les Lapicins, les Garules, les Friniates; 3° sur la mer, de l'E. à l'O., les Apuans, les Ingaunes, les Intémèles, les Védiantiens. On donne aussi comme Ligures les Taurins, les Libiques et les Lèves, qui habitaient au N. du Pô, et dans le S. E. de la Gaule Transalpine. Les Ligures semblent avoir été de même race que les Ibères. Comme toutes les tribus montagnardes, ils étaient braves et jaloux de leur indépendance. Rome ne les soumit qu'après 38 ans de guerre (200-163 av. J.-C.). Ils furent plus tard (118) compris dans la Province romaine.

LIGURIENNE (République), état créé en 1797, lors de la conquête de l'état de Gênes par les Français, cessa de subsister en 1805 et fut fondu dans l'empire français, auquel il fournit les départements des Apennins, de Gênes et de Montenotte. Aujourd'hui cette république forme à peu près la division de Gênes, dans les États sardes.

LIGUSTIQUE (golfe ou mer), *Ligusticus sinus* ou *Ligusticum mare*, auj. le golfe de GÊNES.

L'ILE-ADAM (VILLIERS DE). *Voy.* VILLIERS.

LILIO (Louis), *Aloysius Lilius*, médecin, né à Ciro (Calabre), mort en 1576, appliqua les épactes au cycle de 19 ans, et en ajoutant un jour à la fin de chaque cycle, parvint à établir une équation à peu près exacte entre les années solaires et lunaires. Son projet, présenté au pape Grégoire XIII, devint la base du calendrier grégorien. *Voy.* GRÉGORIEN. Les *Tables des Épactes* de Lilio se trouvent dans le *Calendarium romanum* de Clavius.

LILIO GREGORIO GIRALDI. *Voy.* GIRALDI.

LILLE, autrefois *l'Isle*, *Insula*, en flamand *Ryssel*, ch.-l. du dép. du Nord, sur le canal de la Sensée à la mer et sur la Moyenne-Deule, à 236 kil. N. N. E. de Paris, par 0° 4' long. E., 50° 38' lat. N.; 75,795 h. Ch.-l. de la 3e divis. milit. Tribunaux de 1re instance et de commerce; faculté des sciences (1855), école second. de médecine, lycée; hôtel des monnaies. Vaste citadelle, chef-d'œuvre de

Vauban. Beau pont, promenade, hôtel de ville, hôtel de la préfecture, bourse, musée, théâtre; statue de Napoléon, etc. Société des sciences et arts; académie de peinture et sculpture, etc.; musée de peinture, bibliothèque, jardin botanique. Industrie très active et riche: toiles, bonneterie et ganterie, couvertures, dentelles et tulles, filatures, blanchisseries, raffineries, distilleries, teintureries, tanneries, corroieries, usines à enclumes, forges hydrauliques; aux environs plus de 200 moulins à huile; porcelaine, verre, faïence. Commerce de tous ces objets et de garance, genièvre, chicorée, denrées coloniales. Chemin de fer. — Lille ne fut d'abord qu'un simple château sous le nom d'*Isla*. Baudouin IV, comte de Flandre, en fut le véritable fondateur (1007). Prise et ravagée par l'empereur Henri III (1053), par Philippe-Auguste (1213), par Philippe-le-Bel (1296); elle appartint ensuite aux maisons de Bourgogne, d'Autriche et enfin d'Espagne. Louis XIV la prit sur cette dernière en 1667, et, après l'avoir perdue en 1708, la garda par la paix d'Utrecht, 1713. Les Autrichiens la bombardèrent en 1792, mais ne purent s'en rendre maîtres. Alain le théolog. et le géogr. Gosselin y naq. — L'arr. a 16 cantons (Armentières, La Bassée, Cysoing, Haubourdin, Lannoi, Pont-à-Marcq, Quesnoy-sur-Deulé, Roubaix, Séclin, Tourcoing qui fait 2 cantons, enfin Lille qui compte pour 6), 135 comm. et 309,349 hab.

LILLEBONNE, *Juliebona*, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), à 30 kil. E. du Havre; 1,900 hab. Ruines d'un château gothique de Guillaume-le-Conquérant; antiquités romaines. — Ch.-l. des *Caleti* au temps des Romains. Nommée *Juliobona* en l'honneur de J. César ou d'une fille de ce conquérant.

LILLERS, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 11 kil. N. O. de Béthune; 4,724 hab. Poterie, tanneries, brasseries, etc. Cédée à la France par le traité des Pyrén. (1659). Puits artés. creusé dès 1126.

LILLO (le fort), bourg et fort de Belgique, sur la rive droite de l'Escaut, à 12 kil. au-dessous d'Anvers, commande l'entrée du fleuve; on a surnommé ce fort *la Bride d'Anvers*; 800 hab.

LILLO (George), auteur dramatique anglais, né à Londres en 1693, mort en 1739, était joaillier de profession, et cultiva les lettres tout en continuant son commerce. Il était étroitement lié avec Fielding. Il créa la tragédie bourgeoise, et précéda en ce genre Diderot. Ses *Œuvres*, publiées par T. Davies, 1775, 2 vol. in-12, contiennent sept drames, savoir: *Sylvia*, 1730; *George Barnwell, ou l'Apprenti de Londres*, 1731, traduit en français par Clément de Genève, 1748; et imité par Saurin; *le Héros chrétien*, 1734; *la Curiosité fatale*, 1737; *Marina*, 1738; *Elmeric*, 1740; *Arden de Feversham*, imprimé en 1762. Toutes ces pièces sont écrites d'un style énergique, et se font lire avec émotion. La plupart sont tirées d'événements réels.

LILLY (William), astrologue anglais, né en 1602, dans le comté de Leicester, mort en 1681, obtint la confiance de Charles I, qui le consultait souvent, et gagna par ses prédictions une fortune considérable. Il a laissé: *Merlinus anglicus junior*, 1644, in-4; *le Messager des Étoiles*, 1645; *Recueil de Prophéties*, 1646.

LILYBÉE, *Lilybæum*, auj. *Marsalla*, ville et port de Sicile, à la pointe N. O. de l'île, près des îles Égates, fut avec Drépane la dernière possession de Carthage en Sicile. A la fin de la 1re guerre punique, elle soutint contre les Romains un siége de 8 ans (250-242); la défaite des Carthaginois aux îles Égates la força de capituler. — Près de la ville était le *Lilybæum promontorium*, auj. *cap Boeo*, un des 3 caps auxquels l'île doit le nom de *Trinacrie*.

LIMA, *Belio* et *Limæa*, riv. d'Espagne et de Portugal, naît en Galice, coule au S. O., entre dans le Portugal par la province de Minho, et se perd dans l'Océan Atlantique, près de Viana. Cours, 200 kil. — C'est une des rivières que les anciens désignaient sous le nom de *Léthé*.

LIMA, jadis *Ciudad de los Reyes*, puis *Rimac*, capitale de la république du Pérou, et ch.-l. du département de son nom, sur le Limac ou Rimac, à 9 kil. du Grand-Océan, par 79° 27' long. O., et par 12° 2' lat. S.; 70,000 hab. (mais sa population a été bien plus considérable). Archevêché, la plus ancien de l'Amérique du Sud. Université et divers établissements scientifiques; 9 journaux (en 1826). Mur d'enceinte avec bastions, citadelle au S. E. Beau pont en pierre; rues larges et droites; superbe place; maisons basses à cause des tremblements de terre (en bois et plâtre peint en pierre), monuments (cathédrale magnifique, le Sagrario, San-Domenico, Santa-Rosa, San-Francisco; palais du gouvernement, bâtiment de l'université; la Monnaie; théâtre, cirque aux taureaux); aux environs très beau cimetière, dit Panthéon. Belles promenades, surtout les deux *Alamedas*. Industrie et commerce. — Fondée par Pizarre en 1535, Lima devint bientôt immensément riche; sa plus haute prospérité correspond au commencement du XVIIIe siècle. Les métaux précieux y étaient encore en abondance en 1820. Les églises et les couvents surtout sont riches; rien n'égale la magnificence du culte à Lima. La fréquence des tremblements de terre a nui pourtant au développement de cette ville; les plus terribles sont ceux de 1586, 1630, 1665, 1678, 1687, 1746, 1764, 1828. Ce dernier a renversé presque toute la ville, qui n'avait déjà que trop souffert de la guerre de l'indépendance. — Le département de Lima, l'un des sept de la république, a pour villes princip., outre Lima, Callao, Pachacamac, Pisco, Canete et Ica.

LIMAGNE, *Alimania*, petit pays de France dans le nord de la Basse-Auvergne, le long de l'Allier, avait pour principaux endroits Clermont-Ferrand, Riom et Billom. Il est aujourd'hui compris dans la partie septentrionale du dép. du Puy-de-Dôme. La Limagne était renommée pour sa fertilité, ses riants aspects, et sa population.

LIMASOL, ou LIMISSO. *Voy.* LIMISSO.

LIMAT ou LIMMAT, rivière de Suisse. *Voy.* LINTH.

LIMAY, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), sur la Seine, vis-à-vis de Mantes; 1,600 hab. Ermitage.

LIMBORCH (Philippe VAN), théologien hollandais, de la secte des Remontrants ou Arminiens, né à Amsterdam en 1633, mort en 1712, exerça les fonctions de pasteur à Gouda (1657), puis à Amsterdam (1668), et enseigna la théologie au séminaire des Remontrants de cette ville. Il se montra toute sa vie grand partisan de la tolérance: c'est à lui que Locke adressa ses *Lettres* sur ce sujet. On a de lui: *Præstantium ac eruditorum epistolæ theologicæ*, etc., Amsterdam, 1660; *Theologia christiana*, Amst., 1686; *Histoire de l'Inquisition*, Amst., 1692: ces ouvrages sont à l'*Index*. Il a aussi donné beaucoup d'éditions, entre autres celle des écrits d'Episcopius.

LIMBOURG, contrée des Pays-Bas, entre 50° 44'-51° 45' lat. N., et 2° 36'-3° 50' long. E., est aujourd'hui divisée en deux parties distinctes: le *Limbourg hollandais* et le *Limbourg belge*. — Le Limbourg hollandais, sur la rive droite de la Meuse, a pour bornes au N. et au N. O. le Brabant septentrional, à l'O. le Limbourg belge (dont il est séparé par la Meuse), au S. la province de Liége, à l'E. la Prusse Rhénane; il possède de plus Maëstricht sur la rive gauche de la Meuse, avec un territoire de 2,400 mètres de rayon. Ch.-l. Maëstricht; autres villes: Ruremonde et Venloo. — Le Limbourg belge est borné au N. par le Brabant septentrional et le Limbourg hollandais, à l'E. par ce dernier, au S. par la province de Liége, à l'O. par le Brabant méridional, au N. O. par la province

d'Anvers. Ch.-l., Hasselt; autres villes: Tongres, Saint-Trond, Maaseyck, Hamont. — La totalité du Limbourg est de 110 kil. sur 55; il compte 300,000 hab. Sol uni, marécageux, surtout au N.; arrosé par la Meuse, le Demer, le Herck, le Neer et le Jaar. Grains et pâturages. Industrie assez active, mais peu de commerce. — Le Limbourg, jadis compris dans le duché de Basse-Lorraine, a eu des ducs particuliers qui sont connus dès le xe siècle; en 1288, les ducs de Brabant s'emparèrent de cette province. Elle passa ensuite avec la Bourgogne aux princes de la maison d'Autriche, puis à l'Espagne, et forma une des 17 provinces des Pays-Bas. Conquise par les Français en 1795, elle forma en grande partie le département de la Meuse-Inférieure. En 1814 elle fut cédée au royaume des Pays-Bas; mais après la séparation de la Hollande et de la Belgique (1831), la possession du Limbourg fut le sujet de longues contestations qui ne furent définitivement terminées que par un traité signé au mois d'avril 1839.

LIMBOURG, ville de Belgique (Liége), à 27 kil. E. de Liége; 2,000 hab. — Jadis capitale du duché de Limbourg; elle ne fait plus partie aujourd'hui d'aucune des deux provinces de Limbourg. Prise par Louis XIV en 1675; rendue en 1678.

LIMBOURG, ville murée du duché de Nassau, sur la Lahn, à 20 kil. N. E. de Nassau; 2,625 hab.; — bourg des États prussiens (Westphalie), à 31 kil. S. O. d'Aremberg; 1,500 hab.

LIME, LIME-REGIS. *Voy.* LYME.

LIMERICK, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Limerick, sur le Shannon, à 178 kil. S. O. de Dublin; 61,375 hab. Évêché. Cathédrale, douane, palais épiscopal. Limerick se compose de trois parties, la ville irlandaise, la ville anglaise, Newtowns-Pery avec citadelle. Industrie active: toiles, dentelles, lainages, etc. — Jadis place de guerre importante; prise par les Anglais en 1174, par les troupes du Parlement en 1651; vainement assiégée par Guillaume III en 1690; mais prise par lui l'année suivante. — Le comté de Limerick, situé dans la province de Munster, entre ceux de Clare au N., de Kerry à l'O., de Tipperary au S., et de Cork à l'E., a 90 kil. sur 40; 233,505 hab. Sol plat, très fertile. Industrie.

LIMFIORD, golfe du Danemark, dans le N. du Jutland, communique au Cattégat à l'E., s'enfonce très avant à l'O., et n'est séparé de la mer du Nord que par un isthme très étroit qui même a été quelque temps envahi par la mer.

LIMISSO, ville de l'île de Chypre, au S. E., sur la côte, à 60 kil. de Baffo. Évêché suffragant de Nicosie. On croit que c'est l'ancienne *Amathonte*.

LIMOGES, *Ratiastum* (Ptol.), *Augustoritum* et *Lemovices*, ch.-l. du dép. de la Hte-Vienne, à 380 kil. S. de Paris, près de la Vienne; 29,700 hab. Cour impériale, tribunaux de 1re instance et de comm. Évêché, suffragant de l'archevêché de Bourges, lycée, séminaire, institution de sourds-muets; hôtel des monnaies. Société d'agriculture, sciences et arts; muséum d'histoire naturelle, arts et antiquités; bibliothèque; pépinière. Industrie: tissus de laine, calicot; porcelaine; bougies; papeteries; filature hydraulique; usines diverses, fonderie, tréfilerie, coutellerie; émaillerie jadis célèbre. Entrepôt du commerce de Toulouse. Courses de chevaux renommées. — Limoges est antérieure à la domination romaine en Gaule. Elle a longtemps été aux mains des Anglais, elle est enfin revenue à la France en 1369. Clément VI, Grégoire XI, d'Aguesseau, le peintre Léonard, J. Daurat, Vergniaud, les maréch. Jourdan et Bugeaud y sont nés. — L'arr. a 10 c. (Aixe, Ambazac, Châteauneuf, Eymoutiers, Laurière, Nieul, Pierre-Buffière, Saint-Léonard, Limoges qui compte pour deux), 80 comm. et 120,476 hab.

LIMONEST, ch.-l. de canton (Rhône), à 9 kil. N. de Lyon; 800 hab.

LIMONUM (*Poitiers*), v. de Gaule. *Voy.* PICTAVI.

LIMOSIN. *Voy.* LIMOUSIN.

LIMOUGNE, ch.-l. de canton (Lot), à 25 kil. S. E. de Cahors; 1,400 hab.

LIMOURS, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 40 kil. S. de Paris, à 17 kil. E. de Rambouillet; 950 hab. Jadis ch.-l. de comté. Anc. château royal.

LIMOUSIN ou LIMOSIN, prov. et grand-gouv. de France avant la révolution, avait pour bornes, au N. la Marche, au S. le Quercy, à l'E. l'Auvergne, à l'O. l'Angoumois et le Périgord: 90 kil. sur 80. Elle se divisait en Haut et Bas. Ch.-l. général, Limoges. Autres places: Pierre-Buffière, Saint-Yrieix, Pompadour, Chalus, Eymoutiers, Tulle, Brives, Uzerche, Turenne, etc. Le Limousin a formé le dép. de la Corrèze et une partie de celui de la Haute-Vienne. Montagnes, air froid, beaucoup de mines, terres maigres et légères, grains en quantité insuffisante, châtaignes et grosses raves, beaucoup de pâturages; chevaux estimés pour la selle; émigrations nombreuses, surtout de maçons. — Cette province, jadis habitée par les *Lemovices*, fut après la conquête réunie par Auguste à la première Aquitaine. Soumise plus tard par les Wisigoths; possédée par les comtes d'Aquitaine ou de Guyenne, le mariage d'Éléonore d'Aquitaine avec Henri II Plantagenet l'apporta à l'Angleterre (1152). Philippe-Auguste s'en empara en 1203, mais saint Louis la remit aux Anglais en 1259. Elle revint à la couronne de France sous Charles V, 1369.

LIMOUX, *Limosum*, ch.-l. d'arr. (Aude), à 19 kil. S. O. de Carcassonne; 7,105 hab. Société d'agriculture. Drap, filature de laine. Commerce. Vin blanc dit blanquette de Limoux. — Limoux existait, dit-on, du temps de César; détruite au commencement du moyen âge, elle fut rebâtie au XIIIe siècle et devint capitale du comté de Razès. Au XVIe siècle elle embrassa le parti de la Ligue; mais se soumit à Henri IV en 1596. — L'arrondissement de Limoux a 8 cantons (Alaigne, Belcaire, Chalabre, Couiza, Quillan, Roquefort, St-Hilaire, Limoux), 151 communes et 75,891 hab.

LIMYRIQUE, contrée de l'Inde ancienne, était située sur la côte occidentale de l'Inde, soit entre le Guzzerat et le Malabar actuels, soit dans le Malabar même. Les Grecs, sous les premiers Séleucides, faisaient un très grand commerce avec ce pays.

LIN (saint), 2e pape, né à Volterra (Toscane), succéda à saint Pierre vers 66, et gouverna l'Église jusqu'en 78, époque à laquelle il subit le martyre. Tertullien nomme S. Clément comme succ. de S. Pierre. On lui attribue quelques écrits qui sont évidemment apocryphes. On n'est pas bien d'accord sur l'époque de son avènement. On l'hon. le 23 sept.

LINACRE (Thom.), en latin *Linacer*, *Lynacer*, savant médecin anglais, né à Cantorbéry en 1460, mort en 1524, médecin ordinaire de Henri VIII, avait été précepteur du prince Arthur, fils de Henri VII. Il eut la principale part à la fondation du collége des Médecins de Londres, et en fut nommé président. Devenu vieux, il reçut les ordres. On a de lui: *De emendanda structura latini sermonis*, Paris, 1552; *le Régime de la diète pour la santé*, etc. Il a traduit du grec en latin la *Sphère* de Proclus, Venise, 1500, in-fol.

LINANGE, *Leiningen*, ancien comté souverain de l'empire d'Allemagne, entre le Bas-Palatinat et les évêchés de Spire et de Worms, avait pour ch.-l., Linange, et comprenait les seigneuries de Landeck, Dabo, Dürkheim, Grünstædt, etc. Aujourd'hui il est compté parmi les états médiatisés de la Confédération germanique, et se trouve partagé entre plusieurs branches: les princes de Linange, dont les possessions correspondent à peu près à l'ancien comté, et sont moitié en Bavière, moitié

dans le grand-duché de Bade (1,200 kil. carr.; 87,000 hab.; le prince réside à Miltenberg ou à Amorbach); les comtes de Linange-Billigheim et Linange-Neidenau, dans le grand-duché de Bade; et ceux de Linange-Westerbourg, dans le duché de Nassau. Cette maison remonte au XIIe siècle.

LINANT (Michel), homme de lettres, né à Louviers en 1708, mort à Paris en 1749, fut, à la recommandation de Voltaire, précepteur du fils de Mme du Châtelet à Cirey. Il remporta trois fois le prix de poésie à l'Académie Française (en 1739, 1741 et 1744), mais sa paresse naturelle l'empêcha de faire des travaux sérieux. On a de lui : des *Odes*, des *Epîtres*, des *Poésies* diverses, et une édition des *Œuvres de Voltaire*, Amst., 1738-39, 3 vol. in-8. — Un autre Linant fut précepteur du fils de Mme d'Epinay; c'est à ce dernier que sont adressées les lettres de Voltaire à Linant.

LINARÈS, *Hellanes*, ville d'Espagne (Jaën), à 33 kil. N. de Jaën; 6,800 hab. Ruines romaines. Aux environs, plomb, fer, cuivre.

LINCELLES, ville de France (Nord), à 11 kil. N. de Lille; 3,681 hab.

LINCOLN, *Lindum Colonia*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Lincoln, à 190 kil. N. O. de Londres; 11,800 hab. Evêché. Belle cathédrale gothique. Peu de manufactures. Commerce. Jadis plus importante qu'aujourd'hui. Ruines et monuments d'architecture saxonne et normande. — Le comté de Lincoln, situé entre ceux d'York au N., de Rutland, de Northampton, de Cambridge au S., et la mer du Nord à l'E., a 130 kil. sur 60, et compte 317,244 hab. Côte plate, peu favorable à la navigation. Sol varié, fertile en général. On distingue dans le comté trois parties principales : Lindsey, Kesteven et Holland. — Primitivement habité par les *Coritani*, ce pays fit partie de la Bretagne 1re sous les Romains, et du royaume de Mercie dans l'Heptarchie.

LINDAU, *Lindavia*, ville forte de Bavière (H.-Danube), à 120 kil. S. O. d'Augsbourg, sur trois îles du lac de Constance, communique à la terre-ferme par un pont; 5,500 hab. Château. Port; chantiers de construction; pêche; commerce. — Jadis ville impériale, et célèbre abbaye de chanoinesses.

LINDE, *Lindus*, auj. *Lindolo*, ville de l'île de Rhodes, sur la côte, au S. E., donna naissance au sage Cléobule, aux statuaires Charès et Lindès, et fonda en Sicile la ville de Géla, qui elle-même porta d'abord le nom de Linde, sa métropole.

LINDEBROG, *Lindenbrogius*, famille de savants qui se sont distingués aux XVIe et XVIIe siècles. On connaît surtout Erpold Lindebrog, né à Brême vers 1540, mort en 1616, chanoine du chapitre luthérien de Hambourg, qui a publié : *Historia compendiosa Daniæ regum*, Leyde, 1595, in-4 (jusqu'à Christian IV); *Scriptores rerum germanicarum septentrionales*, Hambourg, 1595, in-fol., etc.; — et Fréd. Lindebrog, 2e fils d'Erpold Lindebrog, né à Hambourg en 1573, mort en 1647. Il s'appliqua à la jurisprudence et à la critique des anciens auteurs. On a de lui : des éditions d'Ammien Marcellin et de Térence, des *Notes* et des *Catalectes* de Virgile, etc.; un *Mémoire sur les jeux des anciens* (*Commentarius de ludis veterum*), Paris, 1605; *Diversarum gentium historiæ antiquæ scriptores tres*, Hambourg, 1611 (renfermant Jornandès, Isidore de Séville et Paul Diacre); *Codex legum antiquarum*, Francfort, 1613, in-fol., etc.

LINDEN (VAN DER). *Voy.* VAN DER LINDEN.

LINDET (J.-B. Robert), avocat à Bernay avant la révolution, fut successivement procureur-syndic de son district, député à l'Assemblée législative et à la Convention, et prit place parmi les Montagnards. Envoyé en mission dans les départements du Calvados, de l'Eure et du Finistère, il se montra modéré; devint membre du Comité de salut public et fut ministre des finances en l'an VII. Il mourut en 1825. — Son frère, Robert-Thomas, né à Bernay en 1743, mort en 1823, était en 1789 curé de Bernay; fut aussi député à la Convention, accepta la constitution civile du clergé, fut évêque constitutionnel de l'Eure, et se maria (1792).

LINDSAY (David), poëte écossais, né en 1490, mort vers 1557, fut d'abord page du roi d'Écosse, Jacques V, puis héraut d'armes, et fut employé dans plusieurs négociations en 1531 et 1536. On a de lui des poëmes divers : *le Rêve*, 1528; *la Complainte au roi*, 1529; *la Complainte du Papingo*, 1530, *les Trois états*, drame; *Histoire de l'écuyer Meldrum*, etc., et un grand ouvrage intitulé *la Monarchie*, achevé en 1553. Ces diverses productions furent extrêmement estimées quand elles parurent. On regarde Lindsay comme le créateur du drame en Ecosse. Chalmers a rassemblé les œuvres de Lindsay, Edimbourg, 1806, 3 vol. in-8.

LINDSEY. *Voy.* LINCOLN.

LINDSEY (Théoph.), unitaire anglais, né en 1723, mort en 1818, était déjà pourvu de bénéfices lucratifs lorsqu'il abandonna le culte anglican et renonça à tous les avantages dont il était en possession pour fonder, en 1772, une congrégation d'Unitaires à Londres; il fut pendant vingt ans le pasteur de cette association. On a de lui, entre autres écrits, un *Essai historique sur les Unitaires*, Londres, 1783.

LINDUM. *Voy.* LINCOLN.

LINGA, une des îles de la Sonde, par 102° 20 long. E., au N. E. de celle de Sumatra : 125 kil. sur 28; 10,000 Malais (presque tous pirates). Ch.-l., Koualo-Daï. Sol fertile. Commerce avec la Chine. — Linga, Bintang et quelques îles plus petites forment le royaume de Linga, vassal des Hollandais.

LINGAM, dieu hindou, symbole de la puissance créatrice et de la reproduction, ressemble au Priape des Latins. Son culte est principalement répandu dans le roy. de Kanara et aux environs de Goa. On célèbre en son honneur des fêtes où l'image du Lingam est portée en procession.

LINGEN, ville du roy. de Hanovre, à 44 kil. N. O. d'Osnabrück; 1,800 hab. — Jadis ch.-l. du comté de Lingen, qui était compris dans le cercle de Westphalie, et se divisait en Haut et Bas; auj. le Haut-Lingen fait partie de la prov. prussienne de Westphalie, et le Bas-Lingen du gouv. hanovrien d'Osnabrück. — L'ancien comté de Lingen appartint successivement aux comtes de Tecklembourg, à ceux d'Egmont-Buren, et à Charles-Quint.

LINGENDES (J. DE), poëte, né à Moulins vers 1580, m. en 1616, fut lié avec d'Urfé, Colletet, etc. On a de lui des *Stances*; *les Changements d'Iris*, et une trad. en prose des *Epîtres* d'Ovide. — Ses cousins Jean de Ling. (1595-1665), évêque de Mâcon, et Claude de L. (1591-1660), jésuite, sont estimés comme orateurs.

LINGONES, peuple de la Gaule. Ils habitaient entre les Eduens au S., les Sénonais à l'O., les Séquaniens à l'E., dans le pays qui forma depuis la Champagne orientale, et avaient pour ch.-l. *Andomatunum* ou *Lingones* (auj. *Langres*). C'était au temps de César, 57-50 av. J.-C., un des peuples les plus puissants de la Gaule Belgique. Plus tard, ils furent compris dans la Lyonnaise 1re. — Une partie des Lingones avait émigré en Italie et s'était établie vers l'embouchure du Padus (Pô), où ils avaient pour capit. *Spina*. Ils occupaient spécialement le pays appelé depuis Romagne, Ferrarais et Polésine de Rovigo.

LINGUET (Simon-Nicolas-Henri), avocat, né à Reims en 1736, fils d'un ancien sous-principal du collége de Beauvais (à Paris), fut d'abord secrétaire du prince de Beauveau, qu'il accompagna en Es-

pagne; publia quelques ouvrages avec lesquels il se présenta à l'Académie Française; mais échoua, et se vengea en écrivant contre les académiciens des pamphlets virulents. Il entra au barreau vers l'âge de 30 ans et y obtint bientôt les plus brillants succès : il se distingua principalement en plaidant pour le duc d'Aiguillon et pour le comte de Morangiès; mais il se rendit odieux à ses confrères par ses sarcasmes et ses injures, et fut rayé du tableau en 1774. Il se mit alors à rédiger un journal politique qui eut de la vogue, mais qui le fit exiler, puis enfermer à la Bastille (1780). Forcé de quitter la France, il alla à Londres, à Bruxelles, à Vienne, où il obtint la faveur de Joseph II; mais il la perdit bientôt en prenant parti pour les insurgés du Brabant. De retour en France en 1791, il se déclara contre les idées révolutionnaires et fut condamné à mort en 1794. On a de lui une foule d'écrits, presque tous remarquables par l'énergie du style, mais aussi pleins de fiel ou déparés par les paradoxes les plus révoltants. Il ne se faisait aucun scrupule de soutenir alternativement le pour et le contre. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du siècle d'Alexandre*, 1762; *le Fanatisme des philosophes*, 1764; *Histoire des révolutions de l'empire romain*, 1766; *Théorie des lois civiles*, 1767 (il y fait l'éloge de la monarchie absol.); *Hist. impartiale des Jésuites* (il y prend la défense de cet ordre qui venait d'être supprimé), 1768; *Théâtre espagnol* (*Caldéron* et *Lopez de Véga*), 1770; *Théorie du libelle* ou *l'Art de calomnier avec fruit* (contre Morellet), Amsterdam (Paris), 1775; *Annales politiques et littéraires*, de 1777 à 1792; *Examen des ouvrages de Voltaire*, 1788; *Mémoires judiciaires*, renfermant ses plaidoyers, 7 v. in-12. Il s'essaya aussi dans la tragédie.

LINIÈRES (Fr. PAYOT DE), poëte satirique médiocre, né à Paris en 1628, d'une fam. honorable et aisée, servit d'abord, dissipa son bien dans la débauche, et m. dans la misère (1704), retiré à Senlis. On le surn. *l'Athée*, *l'Idiot de Senlis*, à cause de son impiété. Il était lié avec Mme Deshoulières et avec Boileau (qui cependant l'épargne peu). On a de lui des *Poés. diverses*, des épigramm., des chansons (dans les rec. du temps).

LINKOEPING, ville de Suède (Gothie), ch.-l. du lan ou gouvernement de Linkœping, à 178 kil. S. O. de Stockholm; 3,000 hab. Évêché. Vieux château-fort. Bibliothèque, etc. — Le gouvernement de Linkœping, formé de l'ancienne Ostrogothie, est situé entre ceux d'OErebro au N. O., de Nykœping au N. E., la Baltique à l'E., les gouv. de Calmar au S., de Jonkœping au S. O., et le lac Wetter à l'O. : 220 kil. sur 200; 180,000 hab.

LINLITHGOW, ville d'Écosse, à 24 kil. O. d'Édimbourg, ch.-l. du comté de Linlithgow; 4,874 hab. Vieux château où naquit Marie Stuart. En 1569, le régent Murray y fut assassiné.

LINLITHGOW ou WEST-LOTHIAN (comté de), en Écosse, entre le golfe de Forth au N., les comtés d'Édimbourg à l'E., de Lanark au S., de Stirling à l'E. : 35 kil. sur 25; 23,300 hab. Ch.-l., Linlithgow. Plaines et collines. Houille. Bétail. Industrie nulle.

LINNÉ ou LINNÉE (Charles), *Linnæus*, célèbre naturaliste suédois, né en 1707 à Ræshult dans la prov. de Smoland, mort en 1778, était fils d'un pasteur de campagne et eut longtemps à lutter contre la misère. Il était en apprentissage chez un cordonnier, lorsqu'un médecin, ami de sa famille, reconnut ses dispositions et lui fournit les moyens d'étudier. Placé à Upsal auprès d'Olaüs Rudbeck, professeur de botanique, il conçut dès lors (1730) la première idée de son système de classification. Il fut chargé en 1732 par la Société royale d'Upsal de voyager en Laponie pour décrire les plantes de ce pays; puis, ayant éprouvé quelques dégoûts que lui suscitait la jalousie, il alla en Hollande, étudia la médecine à Leyde sous Boërhaave, qui sut l'apprécier, et passa trois ans près de G. Clifford, riche amateur, qui lui confia le soin de son cabinet et de ses jardins : c'est là qu'il publia ses premiers ouvrages (1735-38). Il visita l'Angleterre, la France; connut à Paris Bernard de Jussieu, avec lequel il se lia étroitement; fut à son retour nommé médecin du roi de Suède, et enfin professeur de botanique à l'université d'Upsal (1741). Il occupa cette chaire pendant 37 ans. Linné donna à la botanique une classification méthodique qu'il fonda sur les organes sexuels des plantes; créa pour cette science une langue commode, régulière, uniforme, adaptée aux nouvelles observations qu'il avait faites, et définit chaque genre et chaque espèce par des phrases d'une brièveté et d'une précision admirables. Il étendit sa réforme aux deux autres branches de l'histoire naturelle, la minéralogie et la zoologie, mais avec moins de bonheur. Malgré ses mérites, la classification de Linné a le défaut d'être artificielle et de rompre souvent les vrais rapports naturels des êtres; elle rencontra de puissants adversaires, entre autres, Buffon, Adanson, Haller, et finit par céder le pas à la méthode naturelle de Jussieu. Les principaux ouvrages de Linné sont : *Systema naturæ*, Leyde, 1735, où il pose les bases d'une distribution méthodique des trois règnes de la nature; *Fundamenta botanica*, 1736, où il donne les règles à suivre pour reconstituer la botanique; *Bibliotheca botanica*, 1736, où il fait connaître les ouvrages publiés sur cette science; *Genera plantarum*, 1737; *Classes plantarum*, 1738, où il distribue les plantes d'après leur fructification; *Philosophia botanica*, Stockholm, 1751, où il reproduit, en les coordonnant, tous ses travaux précédents. Chacun de ces ouvrages a obtenu du vivant de l'auteur plusieurs éditions qui toutes présentent des additions et des perfectionnements considérables.

LINNICH, ville des États prussiens (Bas-Rhin), à 30 kil. N. O. d'Aix-la-Chapelle; 1,400 hab. — Girard, duc de Berg-et-Juliers, y remporta sur Egmont, duc de Gueldre, en 1444, le jour de la St-Hubert, une grande victoire, en mémoire de laquelle fut institué l'ordre de St-Hubert.

LINTERNE. *Voy.* LITERNE.

LINTH ou LIMMAT, rivière de Suisse, sort du pays des Grisons, traverse le lac de Wallenstad, et tombe dans celui de Zurich : cours, 60 kil. Ses bords étaient jadis couverts d'immenses marais qui ont été desséchés de 1807 à 1816.

LINTZ ou LINZ, *Lentia*, v. forte des États autrich. (Autriche), ch.-l. du cercle de la Mühl, au confluent du Danube et du Traun, à 65 kil. S. E. de Passau : 23,318 h. (1834). Récemment fortifiée. Château, belle église de St-Ignace, grande place, lycée avec bibliothèque, école pour le génie, institution de sourds-muets. Évêché. Lainages, tapis, miroirs, bleu de Prusse, etc. Gr. commerce. Chemin de fer allant à Budweiss.—Nommée d'abord *Lentia* ou *Aredata*. Possédée jadis par les comtes de Kyrnberg. Incendiée en 1800.

LINTZ, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 32 kil. N. O. de Coblentz; 2,250 hab.

LINUS, musicien et poëte célèbre, était, selon la Fable, fils d'Apollon et de Calliope ou Uranie. Il inventa, dit-on, le rhythme et la mélodie, et eut pour disciples Orphée, Thamyris et Hercule. Ayant un jour donné un coup à celui-ci pour le rendre attentif, Hercule offensé le frappa de sa lyre à la tête et le tua.

LION. Plusieurs peuples ont pris pour emblème cet animal, symbole de la force et de la souveraineté : tels sont, chez les anciens, les Perses; chez les modernes, Venise, qui avait adopté un lion ailé, dit *lion de St-Marc*, et le nouveau royaume de Belgique. — Il existe aussi plusieurs ordres du *Lion* : en Bavière, en Hollande, dans la Hesse, etc.

LION (golfe de), nom donné souvent, mais à tort, au golfe de LYON.

LION-D'ANGERS (LE), ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), à 13 kil. S. E. de Segré; 2,500 hab.

LIONNE (Hug. DE), ministre d'état, d'une famille noble du Dauphiné, né à Grenoble en 1611, mort en 1671, fut, par la protection de Mazarin, nommé secrétaire de la reine-mère, puis ambassadeur à Rome, 1655, et ministre des affaires étrangères, 1661. Il a laissé des *Mémoires* instructifs. C'était un habile négociateur. — On connaît aussi Artus de Lionne, évêque de Gap, frère du précédent; — et un autre Artus de Lionne, fils de Hugues, évêque *in partibus* de Rosalie (Turquie), et missionnaire en Chine; mort en 1713.

LIONS-LA-FORÊT, ch.-l. de cant. (Eure), à 17 kil. N. des Andelys; 1,900 hab. Indiennes, toiles peintes. Belle forêt aux environs. Patrie de Benserade. — Fondée du temps des Romains.

LIPARA. *Voy.* LIPARI.

LIPARI (îles), *Æoliæ* ou *Vulcaniæ insulæ*, dans la mer Tyrrhénienne, au N. de la Sicile, font partie des Etats napolitains. On en compte 13, dont 7 habitées : Lipari (*Lipara*), Stromboli (*Strongyle*), Volcano (*Hiera*), Ustini (*Osteodes*), Felicudi (*Phœnicusa*), Alicudi (*Ericusa*), Salini (*Didyme*). Toutes offrent des traces volcaniques. Stromboli renferme un volcan qui fume encore, mais qui ne vomit plus de laves. Ces volcans leur ont fait donner le nom de *Vulcaniæ*; le nom d'*Æoliæ* est dû aux vents dont elles semblent être le séjour. La Fable faisait de ces îles la demeure d'Eole, dieu des vents.

LIPARI, *Lipara*, et primitivement *Meligunis*, la principale des îles Lipari, par 38° 30' lat. N., 12° 35' long. E., a 8 kil. sur 6, et 18,000 hab. Ch.-l., Lipari. Fertile en fruits, raisins exquis. — Cette île dans l'antiquité formait (avec le reste de l'Archipel) un état puissant sur mer; elle fut asservie par Denys-le-Tyran, tomba ensuite aux mains de Carthage, et finalement passa aux Romains (256 av. J.-C.). — Le ch.-l., *Lipari*, dans une baie, avec un fort, est une ville commerçante, peuplée de 12,500 hab. Evêché. Prise en 1340 par Robert I, roi de Naples; détruite en 1544 par Barberousse (Khaïr-Eddyn), mais bientôt relevée.

LIPENIUS (Mart.), bibliographe allemand, né dans le Brandebourg en 1630, mort en 1692, fut co-recteur du gymnase de Halle, recteur et professeur au gymnase *Carolin* de Stettin (1672-76), corecteur de l'académie de Lubeck. On a de lui *Biblioth. realis theologica*, Francfort, 1685; — *juridica*, 1679; — *philosophica*, 1682; — *medica*, 1679, etc.

LIPETSK, ville de la Russie d'Europe (Tambov), à 130 kil. O. de Tambov; 5,600 hab. Usine à fer.

LI-PING, ville de Chine (Kouéi-tcheou), à 80 kil. N. de Kouéi-yang; ch.-l. de département.

LIPONA (la comtesse de), nom que prit Caroline Bonaparte, sœur de Napoléon et veuve de Murat, roi de Naples. C'est l'anagramme de *Napoli* (Naples).

LIPPE (la), *Luppia*, riv. de la province Rhénane de Prusse, a sa source à Lippspring dans la régence de Minden, passe à Paderborn et tombe dans le Rhin près de Wesel. — Elle a donné son nom à la seigneurie, ensuite comté de la Lippe, fief immédiat d'empire depuis la chute de Henri-le-Lion, et qui, grossi par plusieurs mariages, s'est subdivisé en Lippe-Detmold, Lippe-Bracke et Lippe-Schauenbourg (1613). La seconde branche s'est éteinte en 1709. L'aînée obtint le titre de prince en 1720; la dernière le reçut en 1807 en accédant à la confédération du Rhin. Sous l'empire français la Lippe avait aussi donné son nom à un dép. dont Munster était le chef-lieu.

LIPPE-DETMOLD (principauté de), située entre la régence prussienne de Minden au N. O., à l'O. et au S., une enclave de la Basse-Hesse au N. E., le Hanovre et le comté de Pyrmont à l'E.; elle a 1,025 kil. carrés et 80,000 hab. Capitale, Detmold. La Werra en est la rivière principale. On y trouve du sel, du fer, du plâtre; on exporte des bestiaux. Le prince a la seizième place à la Confédération germanique et a une voix à la diète générale.

LIPPE-SCHAUENBOURG. *Voy.* SCHAUENBOURG-LIPPE.

LIPPI (Filippo), peintre, né vers 1400 à Florence, mort en 1469, fut employé à Naples par le roi Alphonse, et à Florence par Côme de Médicis. Son meilleur ouvrage est un *Couronnement de la Vierge*, fait à Florence. Ce peintre eut les aventures les plus romanesques. — Son fils, nommé aussi Filippo ou Filippino, fut également un peintre distingué. — Un autre Lippi (Lorenzo), de Florence, né en 1606, mort en 1664, fut à la fois bon peintre et bon poëte. On a de lui un poëme héroï-comique: *Il Malmantile racquistato* (Florence, 1676).

LIPPSTADT, ville située dans la principauté de Lippe-Detmold, appartient moitié à cette principauté et moitié à la Prusse, sur la Lippe, à 80 kil. S. O. de Minden; 3,275 hab. Industrie et commerce. Prise par les Français en 1757.

LIPSE (JUSTE-), savant hollandais. *Voy.* JUSTE-LIPSE.

LIPSIA, nom latinisé de LEIPSICK.

LIPTO, *Liptau* en allemand, comitat de Hongrie (cercle en deçà du Danube), entre ceux d'Arva au N., de Zips à l'E., de Sohl au S., de Thurocz à l'O.; 74,500 hab.; ch.-l., Saint-Miklos. Montagnes, bois, or, argent, fer, antimoine, etc.; eaux minérales et thermales. Commerce.

LIRE, bourg de l'ancienne Normandie, dép. de l'Eure, sur la Rille, à 38 kil. S. O. d'Évreux: 1,700 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins.

LIRE ou LIER, ville de Belgique. *Voy.* LIER.

LIRÉ, ville de France (Maine-et-Loire), à 19 kil. N. O. de Beaupréau; 1,500 hab. Patrie de Joachim du Bellay.

LIRIA, *Laurona* ou *Edeta*, ville d'Espagne (Valence), à 31 kil. N. O. de Valence; 10,600 hab. Toile, savon, eau-de-vie, etc. Ruines et inscriptions romaines. — Jadis capitale des *Edetani*; possédée par les Romains, puis par les Goths et les Maures; enlevée à ces derniers par Jacques-le-Conquérant, roi d'Aragon (1252); enfin ch.-l. d'un duché donné par Philippe V au maréchal de Berwick.

LIRIS, auj. le *Garigliano*, rivière du Latium, naissait chez les Marses, passait à Frégelles, et tombait dans la mer Inférieure près de Minturnes, après avoir formé de vastes marais.

LIRON (dom Jean), bénédictin de Saint-Maur, né à Chartres en 1665, mort en 1748, aida Lenourry à terminer l'*Apparatus ad Bibliothecam SS. Patrum*; mit en ordre les archives de l'abbaye de Marmoutiers et fut un des principaux collaborateurs de l'*Histoire littéraire de la France*, Paris, 1733 et années suivantes.

LISBONNE, *Lisboa* des Portugais, *Olisippo*, puis *Felicitas Julia* des anciens, capitale du Portugal et ch.-l. de l'Estramadure portugaise, sur la droite du Tage, près de son embouchure, par 11° 28' long. O., 38° 42' lat. N., à 500 kil. S. O. de Madrid; 260,000 hab. Aspect pittoresque et imposant (elle est bâtie en amphithéâtre): la vieille ville est laide; la nouvelle, qui est plus considérable, offre des rues droites, larges et propres. Le port (qui n'est guère qu'une rade excellente) est le seul port militaire du royaume, le seul qui ait des chantiers. Les ouvrages de fortification sont nombreux, mais la citadelle n'est point armée. On admire les places *du Commerce* (ou *du Palais*) et du *Rocio*, les rues *do Ouro*, *Augusta* et *da Prata*, la cathédrale, les églises St-Roch, St-Antoine, plusieurs couvents, les palais royaux d'Ajuda, de Bemposta, de Necessidades, le théâtre de St-Charles, l'arsenal

etc. Lisbonne eut dès 1290 une université (transférée en 1308 à Coïmbre). Elle possède une Académie des Sciences (célèbre), une Académie royale de Marine avec observatoire, une école royale de construction et d'architecture navale, une Académie royale de fortifications, d'artillerie et de dessin, un collége royal de nobles, 4 bibliothèques dont une très riche (la Bibliothèque royale), 2 cabinets de physique, un jardin botanique, etc. On y trouve 5 théâtres. L'hôpital Saint-Joseph est le plus beau de ses établissements de bienfaisance. L'industrie active et presque toutes les grandes fabriques (armes, canon, poudre, cartes à jouer, porcelaine), sont pour le compte du gouvernement. Mais le commerce se fait très en grand et embrasse toutes les marchandises provenant du Portugal, des Açores, du Brésil, de l'Afrique et de l'Inde portugaise. — Fondée peut-être par les Phéniciens, ou, suivant une tradition vulgaire, par Ulysse qui lui aurait donné son nom. Peu importante sous les Romains, Lisbonne le devint sous les Arabes (716) et surtout sous les Maures, qui s'en emparèrent au VIIIe siècle; elle fut alors la capitale d'un roy. particulier assez petit. Dès 798 Alphonse II r. des Asturies s'avança jusqu'à Lisbonne; Alph. I (de Portug.) l'enleva aux Maures en 1147. Prise par les Franç. en 1807, évacuée en 1808. Sujette aux tremblements de terre : on cite celui de 1531, et surtout celui de 1755 qui la détruisit presque entièrement. Sont nés à Lisbonne le Camoëns, le P. Lobo, Manoel, S. Antoine de Padoue, Barthélemy-des-Martyrs, etc.

LISBURN, ville d'Irlande (Antrim), à 12 kil. S.O. de Belfast; 6,000 hab. Beaucoup de toile. Fondée sous Jacques I; brûlée en 1707. Beau marché.

LISIEUX, *Lexovii*, ch.-l. d'arrondissement (Calvados), sur l'Orbec et la Touques, à 42 kil. E. de Caen; 11,473 hab. Jadis évêché. Bibliothèque, draps, flanelles, toiles; filature hydraulique, blanchisseries, papeter., draps communs (*frocs*). — V. ancienne, jadis capitale des *Lexovii*, puis, sous la seconde race, du comté de Lieuvin. Pillée par les Normands en 877, et brûlée par les Bretons en 1130. Prise par Philippe-Auguste, 1203; par les Anglais, 1415; par Charles VII, 1448; par les Protestants en 1571, et par Henri IV en 1589. — L'arrondissement de Lisieux a 6 cantons (Livarot, Mézidon, Orbec, St-Pierre, plus Lisieux qui fait deux); 158 communes et 69,844 hab.

LISKEARD, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 22 kil. S. O. de Launceston; 4,050 hab. Draps, tanneries.

L'ISLE. *Voy.* ILE (L') et LILLE.

LISMORE, île d'Écosse, une des Hébrides : 13 kil. sur 3. Ruines d'un château-fort et vestiges de camps fortifiés.

LISOLA (François, baron de), né à Salins en 1613, mort en 1677, entra au service de l'empereur en 1639, et fut employé dans les négociations les plus importantes. On a de lui : *le Bouclier d'État et de Justice*, 1667; *la Sauce au Verjus*, Cologne, 1674 (en réponse à Verjus, l'un des plénipotentiaires français en Allemagne, qui avait écrit contre lui); *Lettres et Mémoires*; *Dénouement des Intrigues du temps*, Bruxelles, 1672; *le Politique du temps*, Charleville, 1671.

LISONZO, fleuve d'Italie. *Voy.* ISONZO.

LISSA, *Issa insula*, île des États autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, par 13° 51' long. E., 43° 10' lat. N. : 15 kil. sur 9; 4,300 hab.; sol fertile; pêche de sardines. Ch.-l., Lissa (jadis *Issa oppidum*), ville avec un port et 2,500 hab.

LISSA, *Leszno* en polonais, ville murée des États prussiens (Posen), à 60 kil. S. de Posen; 9,000 hab. Écoles luthériennes, catholiques et juives. Draps en quantité, tabac, chapeaux. Patrie des comtes de Leczinski. Ruinée en 1707 par les Russes.

LISSA, ville de Silésie. *Voy.* LEUTHEN.

LISSUS, ville de l'Illyrie. *Voy.* ALESSIO.

LISTER (Martin), naturaliste anglais, médecin de la reine Anne, né dans le comté de Buckingham en 1638, mort en 1711, a écrit : *Historia animalium Angliæ*, in-4, 1678; *Historia conchyliorum*, Londres, 1685-1693, 1 vol. in-fol.; *De buccinis fluviatilibus et marinis*, 1695, in-8; *De cochleis*, etc., 1694, in-8; *De Obsoniis et condimentis*, 1709, etc.

LISY-SUR-OURCQ, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), sur le canal de l'Ourcq, à 10 kil. N. O. de Meaux; 1,200 hab. Farines, laines, vins en gros.

LIT DE JUSTICE. On désignait généralement par ce nom les séances solennelles du roi au parlement; c'était primitivement le nom que portait le trône préparé pour le roi lorsqu'il se rendait au parlement. Le premier *lit de justice* dont l'histoire fasse mention se tint en 1318, sous Philippe-le-Long. Ce fut dans des *lits de justice* que fut déclarée la majorité des rois Charles IX, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Le roi tenait encore un *lit de justice* lorsqu'il s'agissait de juger un pair de France, de faire enregistrer des édits, ou de créer de nouvelles charges. Le dernier lit de justice fut tenu à Versailles par Louis XVI le 8 mai 1788; le roi y ordonna l'établissement d'une cour plénière et la création de plusieurs grands bailliages.

LITABRUM, auj. *Buytrago*, ville d'Hispanie (Tarraconaise). Prise par C. Flaminius, l'an 192 av. J.-C.

LITAKOU, nom commun à deux villes de la Cafrerie intérieure ou pays des Cafres-Betjouanas : Vieux-Litakou, qui compte 4,000 hab.; Nouveau-Litakou, à 12 kil. N. O. de la précédente, par 24° 39' long. E., 27° 6' lat. S., résidence d'un roi et capitale de la tribu des Matchapins; elle a 6,000 hab.

LITANA SYLVA, auj. *forêt de Lago*, en Italie (Gaule Cispadane), aux environs de *Forum Cornelii* (Imola), sur les confins de la Ligurie et de l'Etrurie, est fameuse par deux défaites que les Gaulois y firent éprouver aux Romains, l'une en 215 avant J.-C., l'autre en 193.

LITANOBRIGA, ville de Gaule, auj. PONT-SAINT-MAXENCE.

LITCHFIELD, ville des États-Unis (Connecticut), à 40 kil. O. d'Hartford; 4,700 hab. Moulins, forges, clouteries, etc.

LITERNE, *Liternum* ou *Linternum*, auj. *Torre di Patria*, v. de Campanie, au N. O. de Naples, près de l'embouchure du Clanis. Scipion-l'Africain y mourut et y fut enterré.

LITHUANIE (grand-duché de), en allemand *Litauen*. On n'appliquait d'abord ce nom qu'à un pays situé au N. E. de la Prusse, sur le Niémen et la Vilia, et qui avait pour toutes villes Kovno, Jurbock, Vilkomirz. Au XIIIe siècle, ce pays s'agrandit et s'étendit au S. au-delà du Pripets, à l'O. à 100 kil. au-delà de Brzesc-Litovski, à l'E. jusque près de Vitebsk et de Smolensk. Au XIVe, il doubla encore et comprit toute la Russie Blanche : sa frontière orientale passait à l'E. des villes de Toropetz, Viazma, Kozelsk, Mtzensk et Siniovka; Kiev et tous les affluents du Dniepr jusqu'à la Vorskla y étaient renfermés. En même temps, le grand-duc Jagellon parvint au trône de Pologne et unit les deux couronnes royale et ducale. Toutefois la Lithuanie fut presque toujours administrée à part, et elle tendait à se séparer de la Pologne (les ducs spéciaux de Lithuanie ne cessèrent qu'en 1444, par l'avénement de Casimir IV). Le XVIe siècle vit enfin déchoir la Lithuanie de son haut rang. D'une part le Russe Ivan III en retrancha par ses conquêtes la Sévérie et Smolensk; de l'autre, la Volhynie, la Podolie, Kiev, furent annexées au royaume de Pologne. Enfin en 1569, la Lithuanie fut incorporée tout entière à la Pologne. Lors du premier démembrement de la monarchie polonaise (1774), elle passa en grande partie à la Russie, qui aux deuxième et

troisième partages obtint le reste du pays (moins pourtant le district de Gumbinnen qui est auj. à la Prusse). La Lithuanie, telle qu'elle était depuis le XVII[e] siècle, forme auj. cinq gouvernements russes : Mohilev, Polotsk, Vilna, Grodno, Minsk, et le district prussien de Gumbinnen. Sa capitale était Vilna, mais plus anciennement Grodno.

Ducs et grands-ducs de Lithuanie :

1° *Avant la réunion à la Pologne*,

Erdivil,	»	Trab,	1280
Ringold,	vers 1230	Narimund,	1280
Mendog,	1238	Troyden,	1282
Troynat,	1263	Witen,	1283-1315
Volstinik,	1265	Gédimin,	1315-1328
Suintorog,	1268	Iavnut,	1328-1330
Ghiermond,	1270	Olgierd,	1330 ou 1341-1381
Giligin,	1275	Kieistut,	1382
Romund,	1278	Jagellon,	1382-1386

2° *Depuis la réunion.*

Skirgell ou Casimir,	1386	Sigismond,	1432
Vitold (Alexandre),	1392	Casimir (IV de Pologne),	1440-1444
Svidrigel (Boleslas),	1430		

LITTLE-RIVER, c.-à-d. *petite rivière*, nom commun à beaucoup de petits cours d'eau des États-Unis. Un d'eux, joint au Shetucket, forme la Thames (au Connecticut).

LITTLE-ROCK ou ARKOPOLIS, petite ville des États-Unis, capitale de l'Arkansas, sur la droite de l'Arkansas, à 500 kil. de la Nouvelle-Orléans; 1,500 hab. Fondée en 1790. Evêché cathol. (1843).

LITTLETON. *Voy.* LYTTLETON.

LITTORAL HONGROIS. *Voy.* HONGROIS (LITTORAL).

LIUTBERT. *Voy.* LUITPERT.

LIUVA I, roi des Wisigoths, fut élu en 567 après la mort d'Athanagilde, dont il épousa la veuve. Il choisit Narbonne pour y fixer sa résidence, ce qui donna aux Wisigoths d'Espagne lieu de se révolter. Il envoya contre eux Léovigilde son frère, qui les soumit, et auquel peu de temps après (569) il abandonna toute la partie de son royaume située au-delà des Pyrénées, se réservant la Gaule Narbonnaise ou Septimanie. Il mourut en 572, et Léovigilde réunit sous ses lois les deux monarchies. — Liuva II, petit-fils de Léovigilde, succéda en 601 à son père Récarède; mais il tomba entre les mains de Witeric, qui le fit mourir en 603.

LIVADIE, *Lebadea*, ville de la Grèce moderne, dans la province de l'Hellade orient., sur une petite rivière de même nom, à 90 kil. O. d'Athènes, à 20 kil. E. des ruines de Delphes. Ancienne capitale de la prov. de Livadie. Ville autrefois peuplée et florissante (environ 10,000 hab. en 1800), presque détruite pendant les guerres de l'indépendance. On voyait près de Lébadée l'*antre de Trophonius*. — La petite rivière de Livadie, jadis *Hercyne* ou *Hercyna*, est formée de deux ruisseaux (le *Léthé* et la *Mnémosyne*), et se perd, après un cours de 24 kil., dans le lac Topoglia (*Copaïs*), qu'on nomme aussi *lac de Livadie*.

LIVADIE, nom donné par les Occidentaux, mais non par les Turcs, à l'ancienne Grèce propre, c'est-à-dire au pays situé au N. de l'isthme de Corinthe et au S. de la Thessalie, au S. E. de l'Epire. La Livadie faisait partie du pachalik des Iles et avait pour capitale la ville de Livadie. Elle forme aujourd'hui les deux prov. dites Hellade occidentale et Hellade orientale.

LIVAH ou SANDJAKAT, noms donnés en Turquie aux subdivisions des pachaliks ou eyalets; chaque livah est gouverné par un beg ou bey.

LIVAROT, ch.-l. de cant. (Calvados), à 15 kil. S. O. de Lisieux; 1,400 hab. Commerce de fromages fort estimés.

LIVENZA, *Liquentia*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, naît près de Polcenigo, et tombe dans l'Adriatique par deux bouches aux ports de Santa-Margarita et de Livenza.

LIVERDUN, petite ville de l'ancienne Lorraine (Meurthe), à 12 kil. N. O. de Nancy; 1,050 hab. Jadis forteresse; résidence des évêques de Toul.

LIVERNON, ch.-l. de cant. (Lot), à 15 kil. N. O. de Figeac; 700 hab.

LIVERPOOL, ville d'Angleterre (Lancastre), à 65 kil. S. de Lancastre, à 286 kil. N. O. de Londres, à 59 kil. O. de Manchester, sur la Mersey, près de son embouchure dans la mer d'Irlande; 205,964 h. en 1831 (la pop. s'accroît sans cesse). Port formé par la Mersey; deux belles églises (Saint-Pierre et Saint-Paul), hôtel-de-ville, bourse, lycée, athénée, nouvelle douane, marché; bains superbes, nouveau casino (*Wellington rooms*). Près de *New-Princes-Dock* commence le canal de Leeds à Liverpool. Un superbe tunnel de 1,500 mètres de long passe sous une partie de la ville. Chemin de fer de Liverpool à Manchester (construit en 1826). Société philosophique médicale, Société d'histoire naturelle; musée d'antiquités égyptiennes, jardin botanique, lycée (avec bibliothèque riche), institution royale de Liverpool, athénée. Commerce immense (et qui ne le cède dans le monde qu'à celui de Londres) : Liverpool est comme le port de Manchester; communications fréquentes et régulières par paquebots avec Dublin, Douglas, New-York, les Antilles et l'Amérique du Sud. L'importation seule du coton dépasse de beaucoup 600,000 balles par an. — Avant le XVI[e] siècle, Liverpool n'était qu'un hameau. En 1700, elle n'avait que 5,000 hab.; en 1800, elle en avait déjà 75,000. Brûlée en partie en 1842.

LIVERPOOL (Ch. JENKINSON, comte de), ministre d'état, né en 1727 dans le comté d'Oxford, mort en 1808, fut successivement secrétaire particulier de lord Bute, 1761; secrétaire de la trésorerie, 1766; lord de l'amirauté, 1766; secrétaire de la guerre, 1778; quitta le ministère en 1782, et y fut rappelé en 1786 par Pitt qui le fit nommer chancelier du Lancastre, baron de Hawkesbury, pair, comte de Liverpool, et lui confia la présidence du conseil de commerce. Liverpool était un homme habile, mais intrigant; son administration fut fort impopulaire. — Son fils, Robert Banks Jenkinson, comte de Liverpool, né en 1770, mort en 1828, devint premier ministre en 1812 après l'assassinat de Perceval; il s'opposa à l'émancipation des Catholiques, et persécuta la reine Caroline. Il fut remplacé en 1827 par Canning.

LIVERTAD, une des provinces actuelles de la république du Pérou, la plus au N., entre la république de l'Equateur au N. E. et à l'E., le département de Junin au S. E., le Grand-Océan au S. O., à l'O. et au N. O. : 500 kil. sur 300. Ch.-l., Truxillo. Villes principales : Caxamarca, Guamachucos, Moyobamba, Payta, etc.

LIVIE, *Livia Drusilla*, épousa en premières noces Tiberius Claudius Nero; elle en avait eu déjà un fils (Tibère), et était enceinte d'un second (Drusus), lorsqu'elle inspira une vive passion à Auguste, qui l'enleva à son mari et la prit pour épouse. Ambitieuse autant qu'adroite, Livie mit tout en usage pour faire arriver à l'empire son fils Tibère. Néanmoins, Tibère, parvenu au trône, ne lui laissa aucune autorité. — Une autre Livie, nommée aussi *Livilla*, petite-fille de la précédente, et fille de Drusus (frère de Tibère), épousa son cousin Drusus, fils de Tibère. On l'a accusée d'avoir empoisonné son mari, d'accord avec Séjan. Après le supplice de ce ministre, elle fut jetée dans un cachot où elle mourut de faim.

LIVINGSTON, illustre famille anglo-américaine, originaire d'Ecosse, a fourni aux États-Unis plusieurs hommes d'état distingués : William Livings-

ton, né en 1723 à New-York, mort en 1790. Il contribua par ses efforts et sa plume à établir l'indépendance de son pays, représenta au congrès l'état de New-York, et fut jusqu'à sa mort gouverneur de cet état. On a de lui, outre divers écrits de circonstance, un poëme intitulé : *Solitude philosophique*. — Robert Livingston, né en 1746 dans la colonie de New-York, mort en 1813. Député au congrès, il fut, avec Franklin, Jefferson et Adams, chargé de rédiger la déclaration d'indépendance, et fit ensuite partie du comité qui organisa le nouvel état (1777). Il remplit pendant 25 ans les fonctions de chancelier, et vint en 1802 à Paris où il négocia pour les États-Unis l'acquisition de la Louisiane. On a de lui un *Examen du gouvernement de l'Angleterre comparé aux constitutions des États-Unis*, traduit en français par Fabre, Paris, 1789. — Edward Livingston, jurisconsulte, né en 1764 dans la colonie de New-York, mort en 1836, se distingua d'abord comme avocat au barreau de New-York, fut nommé en 1794 représentant de cet état au congrès, s'y prononça pour le parti démocratique; fut nommé par le président Jefferson procureur-général de l'état de New-York, et par les habitants maire de la ville. Ruiné par une banqueroute, il alla s'établir comme avocat à la Nouvelle-Orléans, où il refit en peu de temps sa fortune. Nommé membre de l'assemblée de la Louisiane, il fut chargé par ce corps en 1821 de rédiger les lois du nouvel état, et fit paraître au bout de peu d'années 4 codes qui forment un ensemble admirable, et que plusieurs états voisins s'empressèrent d'adopter (*Code des crimes et peines ; — de procédure ; — d'évidence ou de preuves ; — de réforme et de discipline*). Livingston fut nommé secrétaire d'état sous la présidence du général Jackson ; en 1833 il vint en France comme ministre des États-Unis, et poursuivit avec instance le recouvrement des sommes réclamées par son pays.

LIVIUS SALINATOR (M.), consul 219 ans av. J.-C., fit la guerre avec succès en Illyrie. Elevé de nouveau au consulat en 207 avec Claudius Nero, son ennemi personnel, il oublia sa haine pour ne songer qu'au bien de sa patrie, et aida de tout son pouvoir son collègue à vaincre Asdrubal.

LIVIUS SALINATOR (C.), préteur l'an 190 av. J.-C., fut envoyé en Grèce contre la flotte d'Antiochus-le-Grand, et battit Polyxénidas, amiral du roi de Syrie. Il fut fait consul l'an 188.

LIVIUS ANDRONICUS. *Voy.* ANDRONICUS.

LIVIUS (TITUS): *Voy.* TITE-LIVE.

LIVNO, ville de Bosnie, à 90 kil. N. O. de Mostar : 4,000 hab. Château-fort.

LIVNY, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 130 kil. S. E. d'Orel ; 6,000 hab.

LIVON, rois d'Arménie. *Voy.* LÉON.

LIVONIE, *Liefland* en allemand, *Lifliandiia* en russe, région de l'Europe, à l'E. de la mer Baltique, entre l'Esthonie au N., et la Courlande au S., varia souvent d'étendue. Ignorée de l'Europe occidentale jusqu'en 1158, elle fut à cette époque découv. par des marchands de Brême. En 1186, Meinhard, moine augustin de Segeberg, en fut nommé évêque par Urbain III. Un autre évêque, Albert de Brême, y fonda Riga (1200), qui plus tard devint capitale, et il y institua l'ordre des Chevaliers Porte-Glaives. Ceux-ci s'agrandirent d'abord aux dépens des Russes qui possédaient alors la Livonie. Mais, vaincus par les Lithuaniens en 1236, ils furent réduits (1237) à se fondre dans l'Ordre Teutonique. Ces nouveaux chevaliers joignirent à la Livonie l'Esthonie, la Courlande, l'île d'Œsel, etc., et possédèrent cette contrée jusqu'au XVIe siècle, époque où ils furent obligés de l'abandonner. Un instant indépendante, la Livonie fut ensuite démembrée (de 1559 à 1561) : Œsel fut vendue par son évêque au Danemark, l'Esthonie se donna au roi de Suède Eric XIV; Gotthard Kettler garda la Courlande et la Sémigalle comme duché séculier ; le reste devint prov. lithuan. ou polonaise. La Russie prétendit à une part et fit la guerre avec des succès variés (1563-65-70-77). Mais la paix de Kieverova-Horka (1582) rendit à la Lithuanie les conquêtes russes. Cette Livonie lithuanienne ou polonaise passa aux Suédois en 1660 par la paix d'Oliva. Le tout fut cédé à Pierre-le-Grand par la paix de Nystadt (1721) : et comme la Russie a depuis acquis la Courlande (1795) et Œsel, toute la Livonie est russe aujourd'hui. — Elle forme les trois gouvernements russes de Revel (Esthonie), Riga (Livonie propre) et Courlande.

LIVONIE (golfe de). *Voy.* RIGA.

LIVORNO, ville des États sardes, à 20 kil. N. E. de Chivasso ; 3,600 hab. — Nom italien de LIVOURNE.

LIVOURNE, *Liburnicus Portus*, en italien *Livorno*, en anglais *Leghorn*, ville du grand-duché de Toscane (Florence), sur la Méditerranée, à 129 kil. S. O. de Florence, par 7° 56' long. E., 43° 33' lat. N. ; 76,000 hab. Evêché. Bon port, long môle, 4 forts, 2 citadelles : quartier dit *Nouvelle-Venise*, entrecoupé de canaux et très commerçant. Très bien bâtie en général ; belle place, une rue superbe; plusieurs monuments remarquables : théâtre; église des Grecs-Unis ; synagogue, etc. Société des sciences et arts (dite *Academia labronica*, etc.), cabinets d'histoire naturelle, de physique, d'anatomie ; bibliothèque, etc. Industrie active : chantiers de construction ; objets en corail ; soieries, velours, faïence, papier, rosoglio, etc. Grand commerce avec le Levant, la France, l'Angleterre. Chem. de fer allant à Pise. — L. n'était qu'un village au milieu du XIIIe siècle ; elle doit aux grands-ducs sa prospérité; elle fut cepend. la 1re à s'insurger en 1848.

LIVRADAIS, ancien petit pays de France, dans la Basse-Auvergne, compris auj. dans le dép. du Puy-de-Dôme, au S. E., avait pour ch.-l. Ambert.

LIVRON, ville du dép. de la Drôme, à 18 kil. S. de Valence ; 3,457 hab.

LIVRY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 13 kil. E. de Paris, près de la forêt de Bondy ; 900 hab. Aux environs, château du Raincy. Abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, fondée en 1186.

LIXHEIM, ville de France (Meurthe), à 8 kil. N. E. de Sarrebourg ; 1,000 hab. Jadis aux comtes palatins ; cédée en 1622 à Henri, duc de Lorraine, qui l'érigea en principauté en faveur d'un bâtard de Guise.

LIXURI, *Cranii*, ville de l'île de Céphalonie, sur la côte O., à 8 kil. de Céphalonie ; 6,000 hab. Tapis de poil de chèvre, liqueurs.

LIXUS, auj. *Larache*, ville de la Mauritanie Tingitane, sur la côte N. O., près de l'embouchure du Lixus, fut fondée par les Phéniciens.

LIZARD (cap), *Dumnonium prom.*, cap qui forme la pointe S. O. de l'Angleterre, dans le comté de Cornouailles, à 40 kil. S. E. du cap Land's End, par 49° 57' lat. N., 7° 31' long. O. — Il s'y livra le 21 oct. 1707 une bataille navale où Duguay-Trouin anéantit presque entièrement la flotte anglaise.

LIZY-SUR-OURCQ, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 12 kil. N. E. de Meaux ; 1,200 hab.

LLANOS (LOS), c.-à-d. *les plaines*. On désigne spécialement par ce nom une vaste région de la république de Vénézuéla qui s'étend des montagnes de Caraccas aux forêts de la Guyane, et des montagnes de Mérida à l'embouchure de l'Orénoque ; 9,900,000 kil. carrés. Sol plat, aride, inondé pendant la saison des pluies. — On donne le même nom à un département de l'état de Honduras, dans la confédération de Guatimala. — Les habitants des *Llanos* sont nommés *Llaneros*.

LLERENA, *Regiana*, ville murée d'Espagne (Badajoz), à 70 kil. S. E. de Mérida; 6,500 hab. Mines d'argent aux environs.

LLOBREGAT, *Rubricatus*, rivière d'Espagne, sort des Pyrénées, arrose la province de Barcelone, et tombe dans la Méditerranée à 90 kil. au S. O. de cette ville. Cours, 150 kil. — Un autre Llobregat se perd dans le golfe de Rosas.

LLORENTE (Jean-Antoine), savant espagnol, né en 1756, près de Calahorra, reçut les ordres en 1779, devint vicaire-général de Calahorra, puis secrétaire général de l'inquisition, 1789. Il professait des sentiments philosophiques peu conformes à sa position : aussi fut-il disgracié en 1801. En 1808, il s'attacha à la cause de Joseph Bonaparte; entraîné dans sa chute, il fut forcé de s'expatrier, 1814. Il se fixa à Paris, et y publia l'*Histoire de l'Inquisition d'Espagne* (4 v. in-8, 1817), ouvr. qui fut mis à l'index. Ayant, dans un écrit sur les papes, parlé avec peu de respect, il reçut du gouvernement, sous la Restauration, l'ordre de quitter la France; il retourna en Espagne où le triomphe momentané des Cortès lui permettait de rentrer, et y mourut bientôt après son arrivée, en 1823. Outre son *Histoire de l'Inquisition*, Llorente a publié des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolution d'Espagne*, 1815-19, et a donné les *Œuvres complètes de Barthélemy de Las Casas*.

LLORET, *Loryma*, ville d'Espagne (Barcelone), à 40 kil. S. de Girone; 4,700 hab. Bouchons de liége. Chantiers de construction.

LLOYD (William), savant prélat anglais, né en 1627 à Tilehurst (Berks), mort en 1707, fut évêque de Saint-Asaph, de Lichfield, de Worcester. Il s'attira la disgrâce de Jacques II pour s'être opposé à l'*Edit de tolérance*, par lequel ce prince suspendait les lois contre les Catholiques. Il a laissé des ouvrages estimés sur la chronologie et la théologie, entre autres : *Chronologie de la vie de Pythagore et de ses contemporains; la Chronologie olympique; Histoire du gouvernement de l'Église*, etc.

LLOYD (Henri), tacticien, né en 1729 dans le comté de Galles, mort en 1783, prit du service en Autriche, devint aide-de-camp du général autrichien Lascy; fit comme lieutenant-colonel la guerre de Sept-Ans; passa ensuite en Prusse et en Russie, se distingua dans l'armée russe pendant la guerre contre les Turcs, et obtint de Catherine le grade de général-major. On a de lui : *Mémoire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne; Introduction à l'histoire de la guerre en Allemagne*, 1756; *Mémoires politiques et militaires*, 1798.

LLOYD (Robert), poëte anglais, né en 1733, mort en 1764, était fils d'un des directeurs de l'école de Westminster et fut quelque temps lui-même maître dans cet établissement; il le quitta pour se faire auteur, donna quelques pièces de théâtre (entre autres *The Shepherd's Wedding*), et composa de petits poëmes où l'on trouve de la facilité et de l'harmonie. Il était lié avec Churchill et Thomson. Il mena une conduite dissipée qui abrégea sa vie.

LLUCHMAYOR, ville d'Espagne, dans l'île de Majorque, à 27 kil. S. E. de Palma; 8,650 hab. Toile, lainages, chapeaux, eau-de-vie, etc. Fondée en 1300. Jacques II, roi de Majorque, y livra la bataille où il perdit la couronne et la vie (1349).

LLUMERES, port naturel d'Espagne (Oviédo), près et au S. E. du cap de Penas, fut longtemps le meilleur de la province. Auj. il est abandonné.

LO (saint), *Laudus*, évêque de Coutances vers 528, mort entre 563 et 568. On le fête le 21 sept.

LOANDA, île de la Guinée méridionale, par 8° 50' lat. S.; 31 kil. sur 2. Pêche de cauris fins qui sont la monnaie du pays. Chèvres et moutons.

LOANDA (SAN-PAOLO DE). *Voy.* SAN-PAOLO DE LOANDA.

LOANGO, dit aussi *Boualis* ou *Banza-Loango*, ville d'Afrique (Guinée inférieure), capitale du royaume de Loango, dans une plaine fertile, à 5 kil. de la mer Atlantique, par 10° 10' long. E., 4° 40' lat. S., a un port assez profond, et commerce en cuivre, ivoire, bois de teinture; 15,000 hab.

LOANGO (royaume de), état d'Afrique (Guinée inférieure), s'étend depuis le cap Lopez jusqu'au fleuve Zaïre, et peut avoir 360 kil. du N. au S. et 240 de l'E. à l'O. On ne connaît pas ses limites à l'E. Il se compose du royaume de Loango proprement dit et des petits royaumes de Mayomba et de Sainte-Catherine. Sa capitale est Loango. Il est indépendant des Portugais.

LOANO, ville des États sardes, à 8 kil. N. d'Albenga; 3,500 hab. Port fréquenté. Schérer y battit les Austro-Sardes le 23 novembre 1795.

LOARE, l'ancien *Calaguris*, bourg d'Espagne (Saragosse), à 27 kil. N. de Huesca; 1,900 hab.

LOBAU, île de l'archiduché d'Autriche, dans le Danube (cercle inférieur de Manhartsberg), à 9 kil. S. E. de Vienne, fut occupée en 1809 par les Français qui la fortifièrent. Napoléon en fit le titre d'un comté qu'il donna au général Mouton.

LOBAU (George MOUTON, comte de), général français, né à Phalsbourg (Meurthe) en 1770, d'une famille de commerçants, mort en 1838, s'enrôla en 1792; combattit en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Russie; s'éleva de grade en grade par son courage; fut aide-de-camp de Joubert, de Moreau, de Napoléon; devint en 1807 général de division, après la bataille de Friedland; enleva en 1808 à la baïonnette la ville de Médina en Espagne; contribua à la prise de Burgos; se signala en 1809 à Eckmühl, à Essling; sauva par sa bravoure une partie de l'armée française enfermée dans l'île de Lobau, et fut en mémoire de ce dernier fait d'armes créé comte de Lobau (1809). Après la capitulation de Dresde (1813), il fut, malgré les conventions, fait prisonnier et emmené en Angleterre où il resta jusqu'en 1814. Il reprit son service auprès de Napoléon au 20 mars 1815, se battit à Waterloo, fut exilé sous la Restauration, et ne rentra qu'en 1818. Nommé en 1828 député de la Meurthe, il prit part à la révolution de 1830; il fut alors président de la commission provisoire, remplaça La Fayette dans le commandement de la garde nationale (décembre 1830), et reçut en 1831 le bâton de maréchal. Comme chef de la garde nationale, il montra beaucoup de zèle dans la répression des émeutes qui eurent lieu à Paris en 1832 et 1834.

LOBENSTEIN, ville de la principauté de Reuss-Lobenstein, à 60 kil. N. de Bayreuth; résidence du prince; 2,750 hab. Toiles, draps, etc. Elle appartient à la maison de Reuss depuis 1824.

LOBINEAU (le P.), bénédictin, né à Rennes en 1666, mort en 1727, a laissé : *Histoire de Bretagne*, Paris (Rennes), 1707, 2 vol. in-fol.; *Histoire des saints de la Bretagne*, 1724, in-fol.; on lui doit les 3 derniers volumes de l'*Histoire de Paris* commencée par dom Michel Félibien, 1725, 5 vol. in-fol.; on lui attribue, à tort, *les Aventures de Pomponius*, roman licencieux. Cet ouvrage est de D. Labadie.

LOBO (le P.), jésuite missionnaire, né à Lisbonne en 1593, mort en 1678, partit en 1621 pour les Indes, fut envoyé en 1624 dans l'Abyssinie, et devint provincial de son ordre. On a de lui une *Histoire de l'Éthiopie* (Coïmbre, 1659), traduite du portugais en franç. par Joachim Legrand, Paris, 1728.

LOCA (LA), c.-à-d. *la Folle*. *Voy.* JEANNE-LA-FOLLE.

LOCANA, ville des États sardes, à 41 kil. O. de Turin, sur l'Orca; 5,000 hab. Diverses usines.

LOCARNO, en allem. *Luggarus*, un des ch.-l. du canton du Tessin, sur le lac Majeur, à 15 k. O. S. O. de Bellinzona; 2,700 hab. Église de la Madona del Sasso, couvent de Franciscains. Fonderie de cloches.

LOCH (c.-à-d. *lac*), mot écossais qui entre dans la composition de plusieurs noms géographiques. *Voy.* le mot qui suit *Loch*.

LOCHABER, pays d'Écosse, forme la partie S. O. du comté d'Inverness, et est le plus montagneux et le plus aride de toute l'Écosse. Il renferme le Ben-Nevis.

LOCHES, *Lucce*, v. du dép. d'Indre-et-Loire, ch.-l. d'arr., sur l'Indre, à 36 kil. S. E. de Tours; 4,753 hab. Vieux château où séjourna Charles VII et dont Louis XI fit une prison d'état. Mausolée d'Agnès Sorel. Papeterie. — L'arrondissement a 6 cantons (La Haye-Descartes, Ligueil, Montrésor, Le Grand-Pressigny, Preuilly, plus Loches), 74 communes, et 62,641 hab.

LOCHWINNACH, village d'Écosse (Renfrew), à 12 kil. S. O. de Paisley; 4,500 hab. Filatures et manufactures de coton.

LOCKE (Jean), philosophe anglais, né en 1632 à Wrington près de Bristol, était fils d'un greffier de justice de paix, qui servit comme capitaine dans l'armée parlementaire. Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il obtint dans le collége du Christ, qui faisait partie de cette université, un bénéfice ou sinécure qui lui permettait de se livrer à son goût pour l'étude. Il apprit la médecine, mais sans vouloir exercer. En 1666 il se lia avec Ashley Cooper, depuis comte de Shaftesbury, qui lui confia l'éducation de son fils, et qui, devenu ministre, le chargea de rédiger les constitutions de la Caroline, puis le fit nommer secrétaire des présentations aux bénéfices (1672). Locke perdit cette place en 1673, lors de la disgrâce de son protecteur; il suivit Shaftesbury dans son exil en Hollande (1682), fut lui-même accusé en son absence d'avoir pris part à une conspiration contre Charles II, et se vit expulsé du collége du Christ. Il resta en Hollande jusqu'à la révolution de 1688, s'occupant d'études philosophiques, et revint en Angleterre avec le prince d'Orange. Il fut nommé commissaire des appels, puis commissaire du commerce et des colonies (1695), avec un traitement considérable. En 1700, l'affaiblissement de sa santé le détermina à résigner ses fonctions, et il refusa, malgré les instances du roi, de conserver les émoluments d'une place qu'il ne remplissait plus. Il se retira à Oates, auprès de lady Masham, fille du docteur Cudworth, et son amie; c'est là qu'il mourut en 1704. Il mérita par ses vertus et par la modération de ses opinions d'être surnommé *le sage Locke*. Ses principaux ouvrages sont: une *Épître sur la Tolérance à Limborch*, en latin, Gouda, 1689 (il y ajouta depuis trois autres lettres sur le même sujet); *Essai sur l'entendement humain*, en anglais, Londres, 1690, plusieurs fois réimprimé du vivant de l'auteur avec corrections et additions; *Traité sur le gouvernement civil*, Londres, 1690, où il combat les partisans du droit divin; *Pensées sur l'éducat. des enfants*, 1693, où l'on trouve le germe des réformes proposées dans l'*Émile* de Rousseau; *le Christianisme raisonnable*, 1695, qui le fit accuser de socinianisme; et quelques écrits posthumes, parmi lesquels la *Conduite de l'entendement*, la *Vie du comte de Shaftesbury* et un *Recueil de Lettres*. Locke fut pendant sa vie considéré surtout comme l'apôtre de la liberté politique et religieuse; aujourd'hui il est principalement connu comme philosophe; on le regarde comme le père de la métaphysique moderne. Dans son *Essai sur l'entendement humain*, il se propose de rechercher l'origine, la valeur et l'étendue de nos connaissances; il renverse l'hypothèse des idées innées, considère l'âme au moment de la naissance comme une table rase, explique toutes nos idées par l'expérience, d'où elles dérivent par 2 canaux: la *sensation* et la *réflexion*; et n'accorde de valeur qu'aux connaissances qui viennent de cette source. On lui reproche d'avoir adopté un système incomplet, d'avoir trop donné à l'empirisme, d'avoir incliné vers le matérialisme et le fatalisme. Sa philosophie, devenue populaire en Angleterre, fut propagée en Hollande par Leclerc et S'Gravesande, introduite en France par Voltaire, et développée par Condillac. Elle a été combattue en Angleterre par Stillingfleet, en All. par Leibnitz, en Écosse par Reid, en Italie par Gerdil, en France par MM. Royer-Collard et Cousin. On a plusieurs éditions des *Œuvres de Locke*; la plus récente et la plus complète a été publiée à Londres, 1824, 9 vol. in-8. La plupart des ouvrages de ce philosophe ont été trad. en français: l'*Essai sur l'entendement*, par Coste, 1700; l'*Éducation des enfants* et *le Christianisme raisonnable*, par le même, 1695; sa *Lettre sur la tolérance*, ainsi que ses *Œuvres posthumes*, par Leclerc, Rotterdam, 1710. M. Thurot a réuni les *Œuvres philosophiques de Locke* en 7 vol. in-8, Didot, 1821-25. *L'Essai sur l'entendement humain* et *le Christianisme raisonnable* sont condamnés à Rome.

LOCLE (LE), ville de Suisse (Neufchâtel), à 15 kil. N. O. de Neufchâtel, très près de la France; 4,300 hab. Horlogerie. Institution d'orphelines.

LOCMAN, fabuliste. *Voy.* LOKMAN.

LOCMINÉ, ch.-l. de canton (Morbihan), à 19 kil. S. de Quiberon; 1,600 hab.

LOCOROTONDO, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 35 kil. N. E. de Tarente; 4,300 hab.

LOCRES, *Locri epizephyrii* (c.-à-d. *à l'occident*), ville d'Italie, ainsi nommée de sa situation au couchant, était dans la Grande-Grèce, sur la côte E. du Brutium, au S. de l'emb. de la Sagra. Elle reçut diverses colonies de Locriens, dont une conduite par Ajax, fils d'Oïlée, et fut occupée vers 757 av. J.-C. par des Locriens ozoles. Elle eut pour législateur Zaleucus; fut soumise par Denys-le-Tyran, 394-389, servit de refuge à Denys-le-Jeune (357-51), chassé de Syracuse; fut tour à tour libre et dominée par les tyrans siciliens, de 350 à 275; fut quelque temps l'alliée de Rome, embrassa le parti des Carthaginois sous Annibal, tomba en 205 au pouvoir des Romains et fut durement traitée. On croit la retrouver dans *Motta di Bruzzano* ou *Gerace*. Patr. de Timée.

LOCRIDE, pays de la Grèce ancienne, habité par les Locriens. On distinguait plusieurs Locrides: 1° la *Locride épicnémidienne*, au pied du mont Cnémis, au N. E. de la Phocide, sur la mer d'Eubée, au S. du golfe Maliaque; ch.-l., Thronium; — 2° la *Locride opontienne*, bornée au N. O. par la précédente, et située également sur la mer d'Eubée, à l'E. de la Phocide et au N. de la Béotie; ch.-l., Oponte; — 3° la *Locride ozole* (c.-à-d. *puante*), dite aussi *épizéphyrienne* (occidentale), séparée des deux précédentes et située au S. de l'Étolie et de la Phocide, sur la mer de Crissa; ch.-l., Naupacte ou Amphisse; elle était couverte de marais qui exhalaient une odeur méphitique. Les trois Locrides ne jouent presque aucun rôle dans l'histoire. La première envoyait des députés aux Amphictyons. On connaît parmi les rois des Locriens Oïlée et Ajax.

LOCRIENS, habitants de la Locride. *Voy.* LOCRIDE.

LOCUSTE, empoisonneuse de Rome, fournit à Néron le poison qui fit périr le jeune Britannicus. Néron la combla de faveurs, la logea dans son palais, et voulut qu'elle formât des élèves pour son art odieux; mais Locuste ayant, dit-on, tenté de l'empoisonner lui-même, il la fit mettre à mort.

LODÈVE, *Luteva*, ch.-l. d'arr. (Hérault), à 46 kil. N. O. de Montpellier, à 737 kil. S. de Paris, au pied des Cévennes, sur l'Ergue; 11,208 hab. Jolie promenade. Fabriques de draps pour le Levant et pour les troupes; eau-de-vie; tanneries, filature à la mécanique. Elle eut jadis des vicomtes et des évêques souverains. Patrie du cardinal de Fleury. — L'arr. de Lodève a 5 cantons (Le Caylar, Clermont de

Lodève, Gignac, Lunas, Lodève), 75 communes, et 57,730 hab.

LODI, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur l'Adda, à 31 kil. S. E. de Milan, et près de l'anc. *Laus Pompeia;* 18,000 hab. Ch.-l. de la délégation de Lodi. Murs, vieille citadelle. Belle église de l'Incoronata, etc. Évêché. Faïence. Fromages dits *parmesans.* Bâtie en 1158 par l'empereur Frédéric: fortifiée en 1655. Prise par Bonaparte, en 1796, après la célèbre bataille du pont de Lodi.

LODI VECCHIO (c.-à-d. *vieux Lodi*), *Laus Pompeia* des anciens, jadis ville, auj. simple village, à 17 kil. O. de Lodi. Fondé par Pompée, détruit par les Milanais au XIIe siècle.

LODOMÉRIE ou LODOMIRIE (pour *Wladimirie*), anc. contrée de la Pologne occid., fut ainsi nommée de Wladimir ou Wlodimir-le-Grand, qui régnait à la fin du Xe siècle. En 1198, Roman Mstislavitch, prince de Lodomérie, étant devenu maître de Halicz, ses états ne tardèrent point à être désignés sous le nom de *Galicie-et-Lodomérie.* Ce nom subsista pendant longtemps; mais depuis la réunion de cette contrée à l'empire d'Autriche, après le premier partage de la Pologne, en 1772, tout le pays porte le nom de Galicie. *Voy.* GALICIE.

LOEFLING (Pierre), botaniste suédois, un des élèves les plus distingués de Linné, fut employé par le roi d'Espagne, explora la péninsule, puis s'embarqua pour la Nouvelle-Andalousie en Amérique; mais il mourut deux ans après, en 1756, à peine âgé de 27 ans. On a de lui *Gemmæ arborum,* Upsal, 1749.

LOESNITZ, ville murée du roy. de Saxe, à 28 kil. S. E. de Chemnitz; 4,000 hab. Dentelles, cotonnades, draps, satins, etc.

LOEVENSTEIN, ancien château-fort de Hollande, à 28 kil. O. de Bommel. Pris par H. Ruyter en 1571. Grotius y fut détenu. — Lœvenstein a donné son nom à une faction de républicains, qui s'est rendue célèbre par son opposition à la maison d'Orange.

LŒVENSTEIN (principauté de), état médiatisé de l'Allemagne, compris jadis dans la Franconie, et situé auj. dans le N. du roy. de Wurtemberg, avec des enclaves dans le roy. de Bavière et le grand-duché de Bade, est possédé actuellement par les deux branches de Lœvenstein-Wertheim-Freudenberg et Lœvenstein-Wertheim-Rosenberg. Les possessions des deux branches réunies comptent 50,000 h. — La principauté fut médiatisée en 1711.

LOEWENBERG, ville murée des États prussiens (Silésie), à 36 kil. S. O. de Liegnitz; 4,300 hab. Imprimerie sur toile, etc.; carrières de pierres de grès.

LOFFODEN (îles), archipel de l'Océan Glacial arctique, sur la côte occid. de la Norwége, par 67° 30'-68° 45' lat. N.; 5 grandes îles; 3,300 hab. Pêche de morues et de harengs.

LOFTUS (Dudley), érudit et jurisconsulte irlandais, né près de Dublin en 1618, mort en 1695, était fils d'Adam Loftus, archevêque d'Armagh, et remplit les fonctions de juge de la cour des prérogatives et de vicaire-général de l'Irlande. Il avait étudié profondément les langues orientales, surtout l'arménien, et a fait connaître plusieurs ouvrages précieux écrits dans cette langue sur la philosophie ou la religion.

LOGES (LES), ancien couvent de France (Seine-et-Oise), à 2 kil. N. O. de Saint-Germain-en-Laye, dans la forêt de ce nom. Il fut supprimé à la révolution. Napoléon y établit une succursale de la mais. d'éducation de S.-Denis. Il se tient, le 1er dimanche de septembre, sur la route qui conduit de St-Germain aux Loges, une foire très fréquentée.

LOGES (LES) village de France (Seine-Inf.), à 10 kil. S. O. de Fécamp; 2,000 hab.

LOGHMAN, dit aussi *Laghman* ou *Loughman,* contrée de l'Afghanistan ou roy. de Kaboul, entre les provinces de Kaboul à l'E., de Djelalabad et Peichaver au S. E., l'Hindou-Khouch au N.; 900,000 hab. environ. Villes principales, Dir (résidence du khan des Joussoféi), et Batchaour (siége du chef des Rodhiar). Sol fertile; climat chaud dans les vallées, très froid sur les montagnes; forêts remplies de gibier et d'animaux sauvages.

LOGOTHÈTE, c.-à-dire *qui tient les comptes,* officier de l'empire d'Orient, qui était chargé de mettre en ordre les dépêches de l'empereur et qui remplissait les fonctions de garde des sceaux. On en distinguait deux : l'un pour le palais, et l'autre pour l'église, qui tenait le sceau du patriarche.

LOGOUN, état de Nigritie, limitrophe du Baghermé et du Bournou, et traversé par le Chary; ch.-l., Kernok. Sol fertile; bétail.

LOGRONO, *Juliobriga, Lucronium* en latin moderne, ville murée d'Espagne, ch.-l. de la prov. de Logrono, dans la Vieille-Castille, sur l'Èbre, à 49 kil. S. de Vitoria; 8,200 hab. Chaises, canapés, cartes à jouer, chapeaux, eau-de-vie. Patrie du cardinal J. Saenz, du peintre F. Navarette el Mudo, du poëte Fr. Lopez de Zarate, et du jésuite Arriaga. Prise par les Français en 1823. — La prov. de Logrono, située entre celles de Vitoria, de Pampelune, de Soria et de Burgos, a 190,000 hab.

LOGUDORO. *Voy.* SASSARI.

LOHEIA, ville d'Arabie (Yémen), à 300 kil. N. de Moka, sur la mer Rouge. Port presque ensablé. Commerce de café avec Le Caire par Djidda.

LO-HOËI, ville de Chine (Kouang-toung), dans l'île d'Haï-nan, à 130 kil. de Khioung-tcheou, 80,000 hab. Commerce.

LOHR, ville de Bavière (Bas-Mein), à 37 kil. N. O. de Wurtzbourg; 3,600 hab. Construction de bateaux; papeteries, moulins à foulon, miroirs.

LOHRASP, roi de Perse, le 4e de la dynastie des Kaïaniens, est regardé comme le même que le Cambyse des Grecs. Les annales fabuleuses de l'Orient lui donnent un règne de 120 ans.

LOING (le), *Lupia,* riv. de France, naît dans le dép. de l'Yonne, entre dans celui du Loiret où elle arrose l'arrond. de Montargis, puis dans celui de Seine-et-Marne, où elle se joint à la Seine près de Moret, après 130 kil. de cours. Cette riv. n'est pas navigable, mais elle alimente le *canal du Loing,* qui est la continuation de celui de Briare et qui fait communiquer la Loire et la Seine.

LOIR, *Lædus* ou *Lidericus,* riv. de France, naît à Cernay (Eure-et-Loir), traverse les dép. du Loir-et-Cher, de la Sarthe, de Maine-et-Loire; arrose Bonneval, Châteaudun, Cloye, Vendôme, Montoire, La Chartre, Château-du-Loir, Le Lude, La Flèche, Briolay, et se jette près de cette dernière ville dans la Sarthe. Cours, 200 kil. Affluents : 1° à gauche, la Connie; 2° à droite la Thironne, le Fouchard, l'Ozanne, la Braye.

LOIR-ET-CHER (dép. de), un des départem. du centre, entre ceux du Loiret, d'Eure-et-Loir, de la Sarthe, du Cher, etc., arrosé par le Loir et le Cher; 6,397 kil. carr.; 244,943 hab. Ch.-l., Blois. Presque en entier formé de l'Orléanais, avec une petite portion de la Touraine. Collines. Un peu de fer, pierres à fusil. Au N. et au centre, sol fertile (grains, vin, légumes, fruits, chanvre); au S., landes, marais, d'où sortent des exhalaisons nuisibles, et qu'habite une population misérable. Gros bétail, moutons, volaille, gibier, poissons abondants. Quelques usines à fer; draps, papier, cotonnades, gants, sucre de betterave, vinaigre, verre, etc. Commerce médiocre. Ce dép. a 3 arr. (Blois, Vendôme, Romorantin), 24 cant., 309 comm.; il appartient à la 1e division militaire, dépend de la cour impér. d'Orléans, et a un évêché à Blois.

LOIRE, *Liger* et *Ligeris*, riv. de France, prend sa source au mont Gerbier-des-Joncs (Ardèche), coule vers le N. O. jusqu'à Orléans, puis au S. O., et enfin à l'O.; arrose les dép. de la H.-Loire, de la Loire, de l'Allier et de Saône-et-Loire, du Cher et de la Nièvre, du Loiret, de Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire, de Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure; baigne un grand nombre de villes importantes, notamment Roanne, Nevers, La Charité, Châtillon-sur-Loire, Gien, Orléans, Beaugency, Blois, Amboise, Tours, Saumur, Ancenis, Nantes, et se jette dans l'Océan Atlantique au-dessous de Paimbœuf. Elle a pour affluents : à droite la Nièvre, la Mayenne, l'Erdre ; à gauche l'Allier, le Loiret, le Cosson, le Beuvron, le Cher, l'Indre, la Vienne, le Thouet, la Sèvre nantaise. Cours, 1,000 kil. environ (dont 130 de flottage et 760 de navigation). Les rives de la Loire sont agréables et bordées de riantes campagnes, surtout dans sa partie inférieure; mais cette rivière est sujette à de fréquents débordements, et les sables qu'elle charrie y rendent souvent la navigation difficile. Pour parer aux ravages que produisent les débordements, on a creusé un *canal latéral à la Loire* qui longe la rive gauche du fleuve depuis le canal du Centre jusqu'à celui de Briare; ce canal a été commencé en 1822; il a une longueur de 197 kilomètres.

LOIRE (dép. de la), un des dép. de l'intérieur, entre ceux de la H.-Loire au S., de Saône-et-Loire au N., du Puy-de-Dôme à l'O., du Rhône et de l'Isère à l'E.: 4,622 kil. carrés; 412,497 hab. Ch.-l., St-Étienne (Montbrison jusqu'en 1855). Il est formé du Forez et d'une partie du Beaujolais et du Lyonnais. Beaucoup de mont.; fer, plomb, houille en abondance; marbre, pierres à fusil et à aiguiser, etc. Quelques massifs de forêts; peu de grains; vins, chanvre, légumes, fruits, marrons dits de Lyon; sapins, d'où l'on tire d'excellente térébenthine. Gros et menu bétail. Industrie très active et presque rivale de celle de l'Angleterre : usines à fer, acier, armes, limes, serrurerie, etc.; soieries, rubans, gros draps, toiles de coton, etc. Grand commerce. — Ce dép. a 3 arrond. (Saint-Étienne, Montbrison, Roanne), 28 cantons, 318 communes; il appartient à la 8e division militaire, dépend de la cour impériale de Lyon, et du diocèse de Lyon (archevêché).

LOIRE (dép. de la HAUTE-), un des dép. de l'intérieur, entre ceux de la Loire au N., de la Lozère au S., de l'Ardèche à l'E., du Cantal à l'O. : 4,958 kil. carrés; 295,284 hab. Ch.-l., Le Puy. Formé du Languedoc. Marbres statuaires et autres, pierre meulière et pierre de taille, plâtre, etc.; antimoine, houille. Beaucoup de grains, vin, fruits, légumes. Bestiaux, moutons, mulets. Emigration annuelle de 3,000 ouvriers. Peu d'industrie (dentelles, blondes, organsinage de la soie, outres à vin, etc.). Un peu de commerce. — Ce dép. a 3 arr. (Le Puy, Brioude, Yssengeaux), 28 cant., 274 comm.; il appartient à la 20e division militaire, dépend de la cour impér. de Riom et a un évêché au Puy.

LOIRE-INFÉRIEURE (dép. de la), un de nos dép. maritimes, au S. du dép. d'Ille-et-Vilaine, au N. de celui de la Vendée : 7,063 kil. carrés; 470,768 hab. Ch.-l., Nantes. Il est formé de la partie mérid. de la Bretagne. Beaucoup de collines peu hautes ; lac de Grand-Lieu. Fer, antimoine, houille, marbre, granit, quartz vitreux, kaolin, tourbe, etc. Marais salants. Sarrazin et autres grains, lin, fruits à cidre, légumes, vin. Gros et menu bétail. Usines à fer et à cuivre; fonderies, outils de fer, fonte, acier; câbles et chaînes en fer; canons; tissus de fil, de coton de toutes espèces; bonneterie, chapellerie; eaux-de-vie, produits chimiques, verreries; chantiers de construction, etc. Pêche, armement pour Terre-Neuve, etc.; très grand commerce maritime avec l'Amérique, l'Afrique et l'Inde). — Ce dép. a 5 arr. (Nantes, Savenay, Paimbœuf, Ancenis, Châteaubriant), 45 cantons, 207 communes; il appartient à la 15e division militaire, dépend de la cour imp. de Rennes, et a un évêché à Nantes.

LOIRE (dép. d'INDRE-ET-). *Voy.* INDRE-ET-LOIRE.
LOIRE (dép. de MAINE-ET-). *Voy.* MAINE-ET-LOIRE.
LOIRE (dép. de RHÔNE-ET-). *Voy.* RHÔNE-ET-LOIRE.
LOIRE (dép. de SAÔNE-ET-). *Voy.* SAÔNE-ET-LOIRE.

LOIRET, *Ligerulus*, petite riv. de France, naît au château de la Source, dans le dép. du Loiret, passe à Olivet, et se jette dans la Loire sous St-Mesmin. Cours, 12 kil. Elle communique souterrainement avec la Loire.

LOIRET (dép. du), un des dép. du centre, borné par ceux de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne au N., Eure-et-Loir à l'O., Loir-et-Cher, Cher au S., Yonne à l'E. : 7,051 kil. carrés; 316,189 hab. Ch.-l., Orléans. Formé de l'Orléanais et d'un fragment du Berry. Plaines et quelques collines qui forment la ligne de partage des eaux entre la Loire et la Seine (l'Essonne, le Loing y prennent leur source); canaux de Briare, d'Orléans; canal latéral à la Loire. Sol gras et riche, sauf au S. O., où commence la Sologne. Belles forêts à l'E. et au S.; grains, fruits, légumes, vins, safran, etc. Gros et menu bétail. Industrie : lainages, bonneterie, brûlerie d'eau-de-vie, raffinerie de sucre; poterie, tannerie, parcheminerie, papeterie, etc. Grand commerce de transit et autres. — Ce dép. a 4 arr. (Orléans, Gien, Montargis, Pithiviers), 31 cantons, 361 communes; il fait partie de la 1re division militaire et a une cour impér. et un évêché à Orléans.

LOIRON, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 12 kil. O. de Laval; 1,350 hab.

LOISEL (Ant.), jurisconsulte, né à Beauvais en 1536, mort à Paris en 1617, étudia sous Cujas, dont il resta l'ami ; fut quelque temps avocat au parlement de Paris, puis remplit diverses fonctions dans la magistrature et fut en même temps avocat de Catherine de Médicis et de plusieurs princes. On a de lui, outre un recueil de *Discours* et des brochures de circonstance, des *Institutes coutumières*, Paris, 1607, 1656, etc., ouvrage estimé, *Dialogue des avocats*, réimpr. en 1818 par M. Dupin.

LOJA ou LOXA, ville d'Espagne (Grenade), à 45 kil. O. de Grenade, sur le Xenil; 13,900 hab. Lainages communs, papier. — Une autre Loja, dans la Nouvelle-Grenade (naguère ch.-l. d'une prov. de Loja), compte 10,000 hab. Fondée en 1544.

LOKE, génie du mal chez les Scandinaves.

LOKEREN, ville de Belgique (Flandre orient.), à 23 kil. N. E. de Gand; 16,600 hab. Draps, cotonnades, couvertures, chapeaux, etc. Commerce.

LOKMAN, fabuliste arabe fort ancien, dont on ne sait rien de précis, était de la tribu d'Ad. On le croit le même qu'un Lokman-le-Sage dont il est parlé dans l'Alcoran, et qui aurait vécu vers le temps de David, ou même d'Abraham. On lui attribue une très longue vie, ainsi que diverses aventures singulières fort analogues à celles de l'Ésope des Grecs. Plusieurs des fables qu'on a sous le nom de Lokman se retrouvent dans celles d'Ésope : M. de Sacy pensait qu'elles sont fort récentes et qu'elles ne sont qu'une imitation du fabuliste grec. Les fables de Lokman ont été publiées pour la première fois par Erpenius, Leyde, 1615, arabe-latin. Elles ont été éditées avec une traduction française par M. Marcel, au Caire, 1799, par M. Caussin, Paris, 1818, et par M. Cherbonneau, Alger, 1850.

LOLLAND, île du Danemark. *Voy.* LAALAND.

LOLLARD (Walter), hérésiarque du XIVe siècle, né en Angleterre, prêcha ses erreurs en Allemagne, fut condamné par l'inquisition et brûlé à Cologne en 1322. Il soutenait que l'intervention des saints n'est, ainsi que toutes les cérémonies de l'Église qu'une invention des prêtres, supprimait les sacrements, dispensait du mariage. Il compta jusqu'à

80,000 disciples. Il en choisit 12 qu'il nomma ses apôtres, et les chargea de répandre ses doctrines en Bohême et en Autriche. Il prépara, par ses prédications, celles de Jean Huss en Bohême et de Wicleff en Angleterre.

LOLLARDS, partisans de Lollard. *Voy.* LOLLARD.

LOLLIUS (M.), fut consul l'an 21 av. J.-C., et se fit battre en Germanie; puis fut envoyé par Auguste en Orient avec le jeune Caïus Agrippa, qui devait faire sous lui l'apprentissage de la guerre; mais craignant d'être accusé par le jeune prince d'avoir trahi les Romains et de s'être vendu aux Parthes, il le fit, dit-on, périr. On croit que c'est ce Lollius dont Horace vante assez mal à propos les vertus (Od. IV, 8). — Il fut le grand-père de Lollia Paulina, épouse de C. Memmius Régulus: Caligula la fit divorcer pour l'épouser; Agrippine la fit tuer parce qu'elle avait prétendu à la main de Claude.

LOMAGNE ou **LAUMAGNE**, *Leomania*, ancien petit pays de France, dans la Gascogne, faisait partie du Bas-Armagnac et avait pour lieux principaux Saint-Car, Lavit et Beaumont. Il fait aujourd'hui partie des dép. du Gers et de Tarn-et-Garonne.

LOMAZZO (J.-P.), peintre italien, né en 1538 à Milan, mort vers 1592, s'était déjà fait une grande réputation lorsqu'il devint aveugle à 33 ans. Faisant tourner cette infirmité au profit de son art, il se mit à écrire et composa un excellent *Traité de peinture* en 7 livres, Milan, 1584; le 1er livre a été traduit en français sous le titre de *Traité de la proportion naturelle*, Toulouse, 1649, in-fol., avec fig. Lomazzo fut longtemps garde de la galerie de Cosme de Médicis à Florence.

LOMBARD (Pierre), théologien scolastique, dit le *Maître des sentences* (*Magister sententiarum*), né vers 1100, près de Novare en Lombardie, mort en 1164, vint de bonne heure en France; étudia à Reims, à Paris; fut reçu docteur par l'université de cette ville, occupa plusieurs années avec grand succès une chaire de théologie, et fut nommé en 1159 évêque de Paris. On a de lui un cours de théologie très célèbre sous le titre de *Sententiarum libri IV* (Nuremberg, 1474, Venise, 1480, etc.); il y rassemble les diverses opinions des Pères sur chaque point de théologie, le plus souvent sans donner de décision. Ce livre a fourni un aliment inépuisable aux disputes de l'école, et a eu une foule de commentateurs, parmi lesquels on distingue saint Thomas d'Aquin.

LOMBARDIE. Au moyen âge on donnait ce nom à la partie de l'Italie occupée par les Lombards; elle se composait de toute l'Italie septentr., d'une partie de l'Italie centrale et de presque toute l'Italie mérid. On la divisait en 36 duchés, dont les principaux étaient ceux de Frioul, de Spolète et de Bénévent. La capitale générale était Pavie. On partageait aussi la Lombardie en huit régions: 1° Austrie, au N. E.; 2° Neustrie, au N. O.; 3° Flaminie et partie de l'Emilie; 4° Tuscie lombarde; 5° duché de Spolète; 6° duchés de Bénévent et de Salerne; 7° Istrie; 8° Exarchat et Pentapole (les Lombards ne possédèrent ce dernier pays qu'un instant). — Dans les temps modernes, malgré la destruction de l'empire des Lombards, le nom de Lombardie continua de subsister, mais désigna spécialement l'Italie septentrionale, l'anc. Gaule Cisalpine. — Cette partie de l'Italie, après avoir été occupée successivement par les Gaulois et les Romains, fut conquise par les Lombards en 568; elle leur fut enlevée par Charlemagne en 774, et passa ensuite à ses successeurs, sous le nom de *royaume d'Italie*. Pendant les guerres des Guelfes et des Gibelins, elle se rendit indépendante, et il s'y forma une foule de petites républiques (Milan, Pavie, Crémone, Venise, Modène, Padoue, Plaisance, Ferrare, etc.), qui figurèrent pour la plupart dans le parti guelfe; le plus souvent elles se faisaient la guerre, mais au XIIe siècle elles se réunirent pour opposer une digue à la puissance des empereurs et formèrent à Puntido (1167) la 1re *Ligue lombarde* qui vainquit Fréd. Barberousse (1176-83); il s'en forma une 2e contre Fréd. II (1225); Milan fut l'âme de toutes deux. Après la victoire, des tyrans surgirent partout; enfin au XIVe siècle, toute la Lombardie du Pô fut soumise aux ducs de Milan et à Venise. Les états restés libres étaient Mantoue, Modène et Ferrare, Gênes, le Piémont, et plus tard Parme. La France et l'Autriche se disputèrent le Milanais (*Voy.* duché de MILAN); il finit par rester à la branche espagnole de la maison d'Autriche, qui le conserva jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. En 1714, après la guerre de succession, il fut donné à l'Autriche qui se fit confirmer dans sa possession au congrès d'Aix-la-Chapelle (1748). Les Autrichiens perdirent pendant quelques années la Lombardie, d'abord par suite de la création de la *République Cisalpine* (1797), puis de la formation du nouveau *Roy. d'Italie* (1805); mais ils se la firent rendre en 1815. En 1848, la L., aidée du Piémont, tenta de s'affranchir; mais, ap. la défaite de Novare (23 mars 1849), elle retomba sous le joug. *V.* LOMBARD-VÉNITIEN (roy.).

LOMBARDS, *Longobardi* ou *Langobardi*, peuple d'origine germanique ou scandinave, habitèrent d'abord entre l'Aller (affluent du Weser) et l'Elbe (sous Tibère); puis sur l'Aller, la Leine et jusqu'au Weser, et entre ce fleuve et le Rhin. Après avoir disparu environ deux siècles, ils vinrent occuper en 518 l'ancienne Rugie, dont ils dépossédèrent les Hérules, se firent admettre en 548 au S. du Danube et devinrent ainsi voisins des Gépides dont la Theiss les séparait. Bientôt ils détruisirent, de concert avec les Avares, le royaume gépide (567); puis ils passèrent en Italie sous la conduite d'Alboin, et, dit-on, sur l'invitation de Narsès (568). Ils conquirent rapidement la plus grande partie de ce pays (568-72). Astolfe voulut achever la conquête de l'Italie en s'emparant de l'Exarchat et de la Pentapole (752): mais le roi de France, Pépin, que le pape appela à son secours, lui reprit ce pays, et en fit don au pape (754). Enfin en 774, Charlemagne détruisit la monarchie lombarde centrale, et en 776 il soumit le Frioul qui en dépendait. Il ne resta de la puissance lombarde que les duchés de Bénévent et de Salerne, auxquels les Normands mirent fin en 1077. — Les Lombards étaient d'abord régis monarchiquement; un instant ils formèrent une république aristocratique de 30 ou 36 ducs (575-84): mais bien qu'ayant ensuite rétabli la monarchie élective, ils organisèrent une sorte de gouvernement féodal et fédéral. Voici les noms des rois lombards:

Audoin,	526	Garibald,	671
Alboin,	561	Pertharite (rétabli),	671
Clef,	573	Cunibert, ass. en 678,	686
Les 30 ducs,	575	Luitpert,	700
Autharis,	584	*Ragimbert*,	701
Agilulf,	591	Aribert II,	701
Adaloald,	615	Ansprand,	712
Ariovald,	625	Luitprand,	712
Rotharis,	636	Hildebrand,	744
Rodoald,	652	Ratchis,	744
Aribert I,	653	Astolfe,	749
Gondibert et Pertharite,	661	Didier,	756
Grimoald,	662	*Adalgise*, associé dès 767,	774-788

LOMBARDS. On nommait ainsi en France au moyen âge les usuriers ou prêteurs sur gage, parce qu'un grand nombre de marchands de Lombardie étaient venus, à la fin du XIIe siècle, établir des maisons de prêt à Paris dans la rue dite encore aujourd'hui *rue des Lombards*. On les nommait aussi *cahorsins*, d'une banque qu'ils avaient à Cahors

LOMBARD-VÉNITIEN (royaume), partie italienne de la monarchie autrichienne, s'étend de 6° 12' à 11° 20' long. E., de 44° 50' à 46° 40' lat. N. et a pour bornes au N. la Suisse et le Tyrol, à l'E. le royaume d'Illyrie, au S. les États sardes, les duchés de Parme et de Modène, l'Etat ecclésiastique : 380 kil. de l'E. à l'O. sur 140 du N. au S.; 4,300,000 hab. Capitale, Milan. Un vice-roi, qui siége à Milan, régit tout le royaume, qui est divisé en deux gouvernements, Venise et Milan, et est subdivisé en dix-sept délégations qui ont toutes pour ch.-lieux des villes de même nom :

Gouvernement de Milan, ou prov. lombardes.	*Gouvernement de Venise, ou prov. vénitiennes.*
Milan.	Venise.
Côme.	Padoue.
Sondrio.	Vicence.
Pavie.	Vérone.
Lodi.	Rovigo.
Bergame.	Trévise.
Brescia.	Bellune.
Crémone.	Udine.
Mantoue.	

Ses principales rivières sont : le Pô, l'Adige, la Piave, la Brenta, l'Adda, l'Isonzo, le Tagliamento, et la Livenza; ses lacs sont ceux de Côme, Garda, Maggiore, Idro, Iseo et Mantoue. Il possède en outre un grand nombre de canaux. Climat froid dans les montagnes, chaud dans les plaines; air en général salubre. Presque tout le territoire est uni, fertile, et soigneusement cultivé : grains, riz, maïs, citrons, oranges, grenades, olives, chanvre, lin, soie, huile, miel et vin. On y trouve aussi du fer, du cuivre, de l'alun et du marbre. Riches pâturages, gros et menu bétail, chevaux; beaucoup de poisson. — Le royaume Lombard-Vénitien comprend à peu près le duché de Milan tel qu'il existait depuis 1748 (par le traité d'Aix-la-Chapelle), et Venise, avec ses états de terre-ferme en Italie. C'est le royaume d'Italie de Napoléon, moins les départements de l'Agogna, du Haut-Adige et les 8 départements au S. du Pô. Il est contigu au reste de la monarchie autrichienne, avantage que n'avait point le duché de Milan, isolé par la Valteline et les États vénitiens. — Pour l'historique, *Voy.* LOMBARDIE.

LOMBEZ, *Lombaria*, ch.-l. d'arr. (Gers), à 33 kil. S. E. d'Auch, sur la Save; 1,650 hab. Jadis abbaye et évêché. Les états de Comminges s'y assemblaient autrefois. — L'arrondissement de Lombez est divisé en 4 cantons (Cologne, L'Ile-Jourdain, Samatan et Lombez), 99 communes et 41,823 hab.

LOMBOK, île de la Sonde. *Voy.* SONDE.

LOMELLINE, prov. des États sardes (Novare), à l'O. du Tésin et au N. du Pô. Ch.-l. Mortara.

LOMÉNIE, famille d'origine peu ancienne, a donné à la France plusieurs hommes d'état dans les deux derniers siècles : Antoine de Loménie, ambassadeur de Henri IV à Londres, mort en 1638; il laissa à la Bibliothèque royale un précieux recueil de pièces historiques connu sous le nom de *Fonds de Brienne;* — Henri-Auguste de Loménie, comte de Brienne, fils du précédent, ministre sous Louis XIII et pendant la régence, mort en 1661; on lui doit des *Mémoires sur les règnes de Louis XIII et Louis XIV*, 1661; — L.-Henri de Loménie, comte de Brienne, fils du précédent; il fut quelques mois secrétaire d'état sous Louis XIV (1663); mais il quitta tout à coup les affaires pour s'enfermer à l'Oratoire; puis il rentra dans le monde, conçut une violente passion qui lui fit perdre la raison, et fut pendant 18 ans enfermé à St-Lazare; il recouvra au bout de ce temps sa raison, et mourut en 1698. Il a laissé quelques écrits en prose et en vers. — Étienne-Charles Loménie, comte de Brienne, né en 1727 : il fut successivement évêque de Condom, archevêque de Toulouse, puis de Sens, ministre de Louis XVI, et cardinal. Nommé en 1787 contrôleur général des finances à la place de Calonne, et bientôt après premier ministre, il ne montra que de l'incapacité; il fut souvent en querelle avec les parlements : il voulut les contraindre à enregistrer les édits du timbre et de la subvention territoriale, les exila, puis les rappela, et se vit enfin forcé d'assembler les États-Généraux (15 juillet 1788). Peu après (25 août), il quitta le ministère et fut remplacé par Necker. Il fut arrêté en 1794 et mourut en prison. Pendant qu'il était archevêque de Toulouse, il réunit la Garonne au canal de Caraman par un canal qui a reçu de lui le nom de canal de Brienne. Loménie de Brienne était membre de l'Académie Française et passait pour avoir des liaisons avec les philosophes, notamment avec d'Alembert.

LOMOND (lac), lac d'Écosse, dans le comté de Dumbarton; 45 kil. sur 15; il contient près de 30 îles. Lors du tremblement de terre qui engloutit Lisbonne en 1755, les eaux de ce lac s'élevèrent tout à coup et furent agitées pendant plusieurs heures.

LONATO, ville du royaume Lombard-Vénitien (Brescia), à 22 kil. S. E. de Brescia; 5,600 hab. Bonaparte y vainquit les Autrichiens le 3 août 1796.

LONDERZEELE, ville de Belgique, à 16 kil. N. O. de Bruxelles; 3,300 hab. Tanneries et brasseries.

LONDINIÈRES, ch.-l. de canton (Seine-Inf.), à 11 kil. N. de Neufchâtel; 1,000 hab.

LONDINUM, nom latin de la ville de LONDRES.

LONDON, forme anglaise du nom de LONDRES.

LONDON (NEW-), ville des États-Unis (Connecticut), à 60 kil. S. E. de Connecticut; 5,250 hab. Port, deux forts. Commerce.

LONDONDERRY, *Londino-Deria*, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Londonderry, à 200 kil. N. O. de Dublin, sur la Foyle; 14,000 hab. Port, fort, plusieurs châteaux. Évêché. Commerce. Pêche, armements pour celle du hareng et de la morue. Restaurée par Jacques I; elle soutint plusieurs siéges célèbres, notamment en 1688. Patrie de Toland. — Le comté, situé dans l'Ulster, entre ceux d'Antrim, de Donegal, de Tyrone et l'Océan, a 65 kil. sur 35 et 222,416 hab. (dont 120,000 catholiques). Fer, pierre à chaux; jadis très riches tourbières. Quelque industrie.

LONDONDERRY (lord). *Voy.* CASTLEREAGH.

LONDRES, *Augusta Trinobantium* et *Londinum*, en anglais *London*, capitale de l'Angleterre et de toute la monarchie britannique, dans le comté de Middlesex, sur la Tamise, à 69 kil. de l'emb. de ce fleuve, à 379 kil. N. O. de Paris, par 2° 26' long. O. et 51° 30' lat. N. Londres est la ville la plus grande et la plus populeuse de l'Europe. On lui donne une surface de près de 100 kil. carrés et une popul. de 2,362,236 h. (en 1856); mais il faut dire que la ville n'est pas entourée de murs et qu'on y comprend de vastes faubourgs et même des villages contigus à la ville. On y compte 165,000 maisons, 9,000 rues, 125 églises paroissiales, 120 chapelles anglicanes, 40 temples d'autres cultes chrétiens, 6 synagogues, 41 cours de justice, 13 théâtres, 14 prisons. L'usage y distingue 6 parties principales : au centre la *Cité* (*City*), partie ancienne de la ville, siége de tout le commerce; à l'O. *Westminster* et *West-End*, quartier de la cour, du beau monde, des administrations, du Parlement et des gens de justice; à l'E., *East-End*, bâti depuis la moitié du siècle dernier et consacré surtout au commerce maritime; au S., *Southwark*, quartier de la marine comme le précédent, ainsi que des manufactures; au N., le *quartier du Nord*, tout moderne et qui englobe plusieurs villages. La ville est régulière et bien bâtie; presque toutes les rues ont des trottoirs et sont éclairées au gaz; les plus belles rues sont celles de Piccadilly, Oxford, Re-

gent's-Street, Pall-Mall, Portland, Tottenham-Court-Road, le Strand, Holborn, New-Bond, etc. On y remarque de nombreux *squares* (places avec jardins au centre), notamment ceux de Grosvenor, Portman, Berkeley, Saint-James, Hanover, Manchester, Cavendish, etc.; les ponts de Waterloo, Westminster, Black-Friars, Southwark et le nouveau pont de Londres; le tunnel, galerie souterraine construite sous la Tamise; des *docks* magnifiques pour recevoir les vaisseaux et les marchandises, surtout les docks dits de Londres, des Indes-Occid., des Indes-Orient.; plusieurs jardins publics ou parcs, le parc Saint-James, Hyde-Park, Regent's-Park, Green-Park, Pall-Mall, le Vauxhall, le jardin zoologique; un grand nombre de monuments publics : la cathédrale de Saint-Paul, l'abbaye de Westminster, les églises de Saint-Etienne, Saint-Martin, Saint-George, Saint-Jean l'Evangéliste; le palais de l'archevêque de Cantorbéry; les palais de Saint-James, de Buckingham, de Carlton-House, Whitehall, la Tour de Londres (brûlée en 1841), la Banque, la Bourse, Guildhall, le Trésor, la Nouv.-Monnaie, l'Hôtel des Douanes (*Custom house*), l'Excise, Somerset-House, l'hôtel de la Compagnie des Indes orient.; le *Colosseum*, le *Pantheon*; les beaux bâtiments de l'Institut de Londres, du Musée anglais, de l'Université, du King's-college, de l'Athenæum-Club, etc.; l'Opéra-Italien, les théâtres de Drury-Lane, de Covent-Garden, de Hay-Market, le Diorama; les hôpitaux de Bedlam, Saint-Barthelemy, New-Foundling et Guy, les deux prisons de Coldbathfield et de Newgate, le pénitencier de Millbank. — Evêché anglican; nombreux établ. d'instruction : université (fond. en 1836), King's-college, qui est presque une seconde université; séminaire anglican; Gresham-college pour les sciences; 6 autres colléges dits *schools*; 16 écoles de droit dites *inns*; des écoles médicales, militaires, de dessin et peinture, d'arts et métiers, etc.; une foule de sociétés savantes, entre autres la Société royale de Londres, l'Académie royale de peinture, le nouvel institut de Londres, les Sociétés Linnéenne, de minéralogie, d'entomologie, zoologique, d'horticulture, d'astronomie, de mathématiques, de géographie, asiatique, etc.; 18 bibliothèques (*Cottoniana*, *Regis*, etc.); des musées, galeries, collections en tout genre, notamment le *British Museum*. On y imprime plus de 40 journaux quotidiens, environ 50 feuilles hebdomadaires et 240 recueils périodiques. L'industrie, extraordinairement développée, consiste principalement en soieries, lainages, cotonnades, indiennes, limes, aiguilles; horlogerie, ustensiles d'acier, de fer et d'étain, coutellerie, chapellerie, faïencerie, miroiterie, carosserie, sellerie, meubles, tapis, papiers de tenture, toiles à voiles et autres, armes à feu, instruments de chirurgie, de mathématiques, de physique et d'astronomie; produits chimiques, vinaigre, savon, amidon, plomb à giboyer; imprimeries, distilleries, brasseries, fonderies, teintureries. Quant au commerce de Londres, il embrasse le globe entier, et aucune place marchande n'en approche. Dès 1825, Londres possédait 4,921 navires jaugeant 876,400 tonneaux, et surpassait d'un tiers à elle seule le tonnage de toute la France. — Londres n'était qu'une petite ville sous les Romains. Erkenwin, en fondant le royaume d'Essex (526), fit de Londres sa résidence et lui donna ainsi le rang de capitale. Sous Alfred, elle devint la capitale de toute l'Angleterre. Londres a éprouvé à diverses reprises de grands désastres, une famine extraordinaire en 1258, une épidémie qui enleva 100,000 personnes en 1665, et l'année suivante un incendie terrible (30,000 maisons furent brûlées). A la suite de ces deux calamités, la ville fut presque entièrement reconstruite, et c'est de cette époq. que date sa beauté et sa régularité. Lond. a vu naître Bacon, Milton, Chaucer, Spenser, Prior, Pope, Halley, Th. More, Temple, Shaftesbury, Chesterfield, Th. Browne, Inigo Jones, Hogarth, Pitt, Fox, etc.

LONGCHAMPS, ancienne abbaye de religieuses de Saint-François, à 7 kil. O. de Paris, sur la lisière O. du bois de Boulogne, était célèbre par les concerts spirituels qu'on y donnait jadis les mercredi, jeudi, et vendredi saints, et qui ont été l'occasion de la promenade que les Parisiens font encore ces trois jours-là le long des Champs-Élysées et sur la route de Longchamps; cette promenade n'a plus aucun but religieux, mais on vient y étaler les nouvelles parures et prendre les modes.

LONGEAU, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 9 kil. S. de Langres; 400 hab.

LONGEPIERRE (Hil.-Bern. DE REQUELEYNE, baron de), poëte médiocre, né à Dijon en 1659, mort à Paris en 1721, fut précepteur du duc de Chartres, qui depuis fut régent, puis secrétaire des commandements et gentilhomme ordinaire de ce prince. Il débuta par traduire en vers Anacréon, Sapho, Théocrite; puis s'essaya lui-même dans l'idylle (1690), et fit représenter trois tragédies: *Médée*, *Sésostris*, *Electre*. La première seule eut quelque succès.

LONGFORD (comté de), comté d'Irlande (Leinster), entre ceux de Leitrim et de Cavan au N., de Westmeath à l'E. et au S., de Roscommon à l'O.: 45 kil. sur 22; 112,000 hab. (dont 102,000 catholiques). Ch.-l., Longford (à 100 kil. N. O. de Dublin). Pâturages, très peu d'agriculture, toiles. Le peuple y est très malheureux.

LONGIN, *Cassius Longinus*, rhéteur grec, né vers 210; sa patrie est inconnue. Après de longs voyages, il s'établit à Athènes, y ouvrit une école de rhétorique ou de philosophie, et attira par son éloquence et son goût de nombreux disciples. Sa renommée étant parvenue jusqu'à Zénobie, reine de Palmyre, cette princesse l'appela auprès d'elle pour lui enseigner la littérature grecque; il devint bientôt son principal conseiller. Il fut mis à mort en 273 par ordre d'Aurélien, comme ayant été l'instigateur de la guerre que Zénobie avait soutenue contre l'empereur. Longin avait composé un grand nombre d'ouvrages qui pour la plupart ne nous sont pas parvenus. On lui attribue le *Traité du sublime*, un des meilleurs morceaux de critique que nous aient laissés les anciens; mais de nouvelles recherches donnent lieu de douter fortement qu'il en soit l'auteur. Parmi les manuscrits, les uns donnent l'ouvrage comme anonyme, les autres l'attribuent à un certain Denys; on a soupçonné que ce Denys pouvait être Denys d'Halicarnasse. Quoi qu'il en soit, il a été fait de nombreuses éditions du *Traité du sublime*, par Morus (1769), avec trad. latine; par Toup (1778) avec commentaire; par Weiske (1809), et tout récemment par M. Egger, Paris, 1837, avec de nouveaux fragments, trad. par Boileau, 1674, Lancelot, 1775, Pujol, 1854.

LONGIN, exarque d'Italie pour Justin II (568-84), fut nommé par ce prince en remplacement de Narsès, et eut à combattre les Lombards, que Narsès avait appelés en Italie; il s'empara des trésors d'Alboin, roi des Lombards, que Rosemonde, veuve de ce prince, lui livra en cherchant un refuge auprès de lui (*Voy.* ROSEMONDE).

LONGINUS, historien polonais. *Voy.* DLUGOSZ.

LONG-ISLAND, c.-à-d. *l'île longue*, nom donné à une partie des Hébrides, séparée de la côte d'Écosse et de l'île de Skye par le détroit appelé Minsh; elle comprend les îles Lewis, Benbecula, North-Uist, et South-Uist (280 kil. de long; 25,500 hab. en 1808); — Ile des États-Unis, sur la côte du Connecticut; appartient à l'état de New-York : 200 kil. sur 30; 5,800 hab. Ch.-l., Jamaïca.

LONGJUMEAU. *Voy.* LONJUMEAU.

LONGNY, ch.-l. de canton (Orne), à 16 kil. E. de Mortagne; 2,850 hab. Haut-fourneau, forges.

LONGOBARDI, peuple. *Voy.* LOMBARDS.

LONGOBARDI, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 18 kil. S. O. de Cosenza; 3,000 hab.

LONGOBARDI (le père), jésuite, né en 1565 en Sicile, mort en 1655, fut envoyé en Chine comme missionnaire en 1596, obtint dans sa mission le plus grand succès, et devint, après Ricci, supérieur général des missions à la Chine. Il savait à fond la langue chinoise, et prétendait que les lettrés chinois étaient matérialistes et athées. On a de lui des *Lettres écrites de Chine en* 1598, en latin; un traité intitulé *Confucius et sa doctrine*, en latin, traduit en français, et publié à Paris, 1701.

LONGOBUCCO, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 34 kil. N. E. de Cosenza; 9,000 hab.

LONGOLIUS. *Voy.* LONGUEIL.

LONGOMONTANUS (Christian), astronome, né en 1562 à Longsberg (Jutland), d'où son nom de *Longomontanus*, fut disciple de Tycho-Brahé; devint recteur du gymnase de Viborg, enseigna les mathématiques à Copenhague, et mourut dans cette ville en 1647. On a de lui *Astronomia danica*, Amsterdam, 1622. Il cherche à concilier Tycho-Brahé avec Copernic, et admet pour cela le mouvement diurne de la terre, tout en rejetant le mouvement annuel. Il croyait avoir trouvé la quadrature du cercle.

LONGPORT, ville d'Angleterre (Stafford), contiguë à Newcastle-under-Line, près du canal de Stafford. Poterie.

LONGUÉ, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), sur le Lathan, à 18 kil. S. de Baugé; 4,377 hab. Grains, fruits, chanvre, toiles, sangsues.

LONGUEIL (Richard-Olivier DE), cardinal, évêque de Coutances, fut promu à ce siége en 1453. Chargé par le pape de revoir le procès de Jeanne d'Arc, il reconnut toute l'illégalité de la procédure. Charles VII l'appela à son conseil, l'employa avec succès dans plusieurs négociations, et lui procura en récompense le chapeau de cardinal. A l'avénement de Louis XI, il se retira en Italie, où il mourut en 1470.

LONGUEIL (Christophe DE), *Longolius*, né à Malines en 1490, fils naturel d'Antoine de Longueil, chancelier d'Anne de Bretagne, fut professeur de droit à Bourges dès l'âge de 19 ans; quitta le droit pour les lettres, entreprit un commentaire sur Pline (qui n'a pas vu le jour), voyagea en Italie où il se lia avec Bembo, se fixa à Padoue et y mourut en 1522, à 32 ans. On a de lui des *Discours* et des *Lettres*, réunis à Florence, 1524; ses écrits sont remarquables par l'affectation qu'il mettait à n'employer que des expressions de Cicéron. — Un autre Longueil, Gilbert, né à Utrecht en 1507, mort en 1543, médecin de l'archevêque de Cologne, a donné des éditions de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, du *Lexique grec*, des notes sur *Plaute*, *Ovide*, et sur divers ouvrages de Laurent Valla, d'Erasme, etc.

LONGUEMARE (GOUYE DE), avocat, puis greffier au bailliage de Versailles, né à Dieppe en 1715, mort en 1763, a fait paraître : *Dissertation pour servir à l'histoire des enfants de Clovis*, 1744; *Sur la Chronologie des rois mérovingiens depuis la mort de Dagobert I*, 1748, etc.

LONGUERUE (Louis DUFOUR, abbé de), né en 1652, mort en 1733, est auteur de plusieurs savants ouvrages, tels que : *Description historique et géographique de la France* (avec les cartes de Danville), 1719; *Annales des Arsacides*, latin, 1732, et d'intéressantes dissertations sur Tatien, sur Justin, sur les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens.

LONGUEVILLE, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), à 25 kil. S. de Dieppe; 460 hab. Il fut érigé en comté par Charles VII en 1453 pour Dunois, bâtard d'Orléans, et donna son nom à la célèbre maison de Longueville, issue de ce guerrier.

LONGUEVILLE, famille noble, issue du célèbre Dunois, bâtard d'Orléans, avait pour chef un fils de Dunois, François d'Orléans, comte de Longueville; le fils de celui-ci échangea en 1505 le titre de comte contre celui de duc; ses descendants obtinrent en 1571 le titre de princes du sang. Cette famille avait joint à ses domaines le duché de Neufchâtel vers 1515. — Les ducs de Longueville figurent honorablement dans l'armée sous Louis XII, François I, Henri IV; le plus connu d'entre eux est Henri, duc de Longueville, mari de la célèbre duchesse de Longueville, qui joua un si grand rôle dans la Fronde. Après avoir servi sous Louis XIII, il avait été nommé membre du conseil de régence pendant la minorité de Louis XIV, et plénipotentiaire à Munster (1645). Il prit parti contre la cour à l'instigation de sa femme, et fut emprisonné avec les princes de Condé et de Conti (1650); remis en liberté, il renonça aux affaires. Il m. en 1663.

LONGUEVILLE (Anne-Geneviève DE BOURBON-CONDÉ, duchesse de), sœur du grand Condé et du prince de Conti, femme du duc H. de Longueville, née en 1619, était remarquable par sa beauté et son esprit, et joua un des premiers rôles dans la guerre de la Fronde. Née pour l'intrigue et la faction, elle jeta son mari dans le parti des princes de Condé et de Conti, opposé à la cour; après l'emprisonnement de ses frères et de son mari (1650), elle se réfugia en Hollande et sut amener Turenne, de qui elle était aimée, à diriger contre la cour l'armée qu'il commandait en son nom; elle courut enfin les provinces pour les soulever contre l'autorité royale. Mais la prudence du ministre Mazarin déjoua tous les complots, et la duchesse, réduite à l'impuissance, se retira du monde et alla vivre dans une solitude presque entière, habitant tantôt Port-Royal-des-Champs, tantôt les Carmélites du faubourg St-Jacq., où elle m. en 1679. Elle avait embrassé le jansénisme avec ardeur et s'était liée avec les solitaires de Port-Royal.— Pleine de grâce et de beauté, elle exerça un grand ascendant sur ceux qui l'entouraient: c'est pour elle que le pr. de Marsillac (La Rochefoucauld), égaré par un fol amour, fit ces vers impies :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux Dieux.

Villefore a pub. sa *Vie*, 1739, et M. Cousin ses *Lett.*, 1848.

LONGUS, écrivain grec, que l'on place au IVᵉ ou au Vᵉ siècle de notre ère, et dont on ne connaît pas la patrie, est auteur du cél. roman de *Daphnis et Chloé*, pastorale naïve, mais licencieuse. Ce roman a été souvent imprimé, notamment par Bodin, Leipsick, 1777; par Coray, Paris, 1802; enfin par Courier, Rome, 1810, avec un fragment précieux retrouvé par l'éditeur à Florence et qui manquait dans toutes les éditions. Longus a été mis en français par Amyot, dont la traduction a été revue par Courier (1813), et traduit en latin par Villoison.

LONGUYON, ch.-l. de canton (Moselle), sur le Chiers, à 33 kil. N. O. de Briey; 1,700 hab. Fonderie de fer (à Vezin), haut-fourneau, martinet, feux d'affinerie.

LONGWOOD. *Voy.* SAINTE-HÉLÈNE.

LONGWY, ch.-l. de canton (Moselle), sur le Chiers, à 38 kil. N. O. de Briey; 2,358 hab. Divisé en Longwy-Bas et Longwy-Haut (sur un rocher). Fortifié par Vauban. Chapeaux, toile, tissus de coton, etc. Commerce de lard et jambons. Patrie du général Fr. de Mercy. — Cette ville fut fondée au IIIᵉ siècle, puis réunie au comté de Bar au XIIIᵉ siècle; jadis ch.-l. de comté. Prise par les Français au XVIIᵉ siècle et cédée à la France en 1678. Prise par les Prussiens en 1792 et en 1815 après un siége opiniâtre. Près Longwy, h.-fourneau d'Herserange.

LONICER (Jean), littérateur et controversiste, né en 1499 à Orthern, dans le comté de Mansfeld, mort en 1569, professa la langue hébraïque dans plusieurs villes d'Allemagne, notamment à Marbourg. On a de lui une *Grammaire grecque*, une *Rhétorique*, un *Abrégé de la Philosophie d'Aristote*, une traduction de *Pindare*, des *Notes sur Catulle*, *Tibulle*, etc.

LONIGO, *Leonicenum*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. S. O. de Vicence; 5,800 hab.

LONJUMEAU, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), sur l'Yvette, à 20 kil. N. O. de Corbeil; 2,050 hab. Il y fut signé en 1568 entre les catholiques et les calvinistes une paix qui prépara celle de St-Germain; on la nomma la *paix fourrée* ou la *petite paix*.

LONLAY-L'ABBAYE, ville de France (Orne), à 8 kil. N. E. de Domfront; 3,688 hab. Abbaye de Bénédictins.

LONS-LE-SAUNIER, *Ledo Salinarius*, ch.-l. du département du Jura, sur la Vallière et le Solvau, au fond d'un bassin formé par des monts de 3 à 400 m., à 411 kil. S. E. de Paris; 8,417 hab. On y remarque le collége, l'hospice, l'église des Cordeliers (bâtie en 1250), l'église Saint-Désiré (plus vieille encore), et ses salines qui produisent 20,000 quintaux de sel par an. — Prise par d'Ossonville (1392). Lons se révolta en 1500 pour se donner à l'Autriche et fut reprise d'assaut par les Français en 1637. Lecourbe y naquit. — L'arr. de Lons-le-Saunier a 11 cantons (Arinthod, Beaufort, Bletterans, Clairvaux-les-Vaux-Dain, Conliége, Orgelet, Sellières, St-Amour, St-Julien, Voiteur, plus Lons-le-Saunier), 299 communes et 107,690 hab.

LONZAC (LE), ville de France (Corrèze), à 8 kil. S. O. d'Uzerche; 2,000 hab.

LOO, ville de Belgique (Flandre occident.), à 10 kil. S. E. de Furnes; 1,500 hab.

LOOCHRISTY, ville de Belgique (Flandre orientale), à 8 kil. N. E. de Gand; 3,060 hab. Draps.

LOOS, b. de France (Nord), à 4 kil. S. O. de Lille; 1,500 h. Anc. abbaye, auj. maison centrale de détention : on y fabr. des toiles, du linge, du calicot.

LOOZ, v. de Belgique (Limbourg), à 4 k. S. de Hasselt; 1,400 h. Anc. comté joint au Liégeois en 1367.

LOPE DE VÉGA (Félix), célèbre poëte espagnol, né à Madrid en 1562, fit des vers dès son enfance. A peine sorti des écoles, il eut un duel avec un gentilhomme qui s'était trouvé offensé par une de ses satires; l'ayant blessé dangereusement, il se vit obligé de s'éloigner de Madrid pour plusieurs années. Il perdit de bonne heure une femme qu'il aimait, et alors embrassa l'état militaire; il se trouvait à bord de la fameuse *Armada* dite *l'Invincible*; mais en 1590, il quitta le service, se remaria et se mit à faire des pièces pour le théâtre. Ayant perdu au bout de peu de temps sa seconde femme, Lope entra dans l'état ecclésiastique; il devint membre et chapelain de la confrérie de Saint-François. Toutefois, il ne cessa pas de cultiver la poésie et de travailler pour le théâtre; il se plaça bientôt au premier rang des auteurs espagnols, obtint une vogue extraordinaire, se vit comblé de biens et d'honneurs par les princes, et acquit une fortune assez considérable. A la fin de sa vie il se tourna entièrement vers la dévotion, et il se livra à des rigueurs qui, dit-on, abrégèrent ses jours. Il m. en 1635. Lope de Véga était d'une fécondité incroyable; on dit qu'il fit 1,800 pièces (tragédies, comédies, tragi-comédies, *autos sacramentales*); toutes sont en vers. Quelques heures lui suffisaient pour composer ses pièces. On trouve dans toutes une imagination inépuisable, mais déréglée : les règles de l'art y sont sans cesse violées, et l'auteur n'a d'autre but que de faire impression sur la multitude. On les considère comme les premiers essais du genre romantique. On n'en a imprimé que le plus petit nombre, et elles forment 25 vol. in-4 (Madrid, 1609-1647). Lope de Véga a aussi composé un grand nombre d'autres poésies de genres très divers, des poëmes pour la plupart inconnus aujourd'hui, tels que *l'Arcadie*, fruit de sa jeunesse: *la Belle Angélique*, pour faire suite à l'Arioste; *Jérusalem conquise*, pour faire suite au poëme du Tasse; des satires, odes, églogues, épîtres, etc.; elles remplissent 21 v. in-4, Madr., 1776-79. Parmi ses pièces on rem.: *La Esclava de su galan*, *El castigo sin venganza*, *Las almenas de Toro*, *El gran-duque de Moscovia*, *Nicolas de Tolentino*. Quelques-unes ont été trad. dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

LOPE DE RUEDA, poëte dramatique, né à Séville vers 1500, mort en 1564, fut d'abord batteur d'or, puis se mit à parcourir l'Espagne avec une troupe de comédiens qui représentaient des pièces de sa composition. Ses meilleures pièces sont : *la Caratula; el Rufian Cobarde; Eufemia; los Enganos; Cornudo y contento; Pagar y no pagar*.

LOPEZ, cap d'Afrique, sur l'Océan Atlantique, par 0° 30' lat. S., 6° 20' long. E., forme la limite entre la Guinée inférieure et la Guinée supérieure.

LOPEZ DE VEGA, etc. *Voy.* LOPE DE VEGA, etc.

LORA-DEL-RIO, *Axati*, ville d'Espagne (Séville), à 43 kil. N. E. de Séville; 5,000 hab. Chapeaux, corroieries, lainages, etc.

LORCA, *Eliocroca* ou *Ilorcis*, ville d'Espagne (Murcie), sur la Sangonera, à 60 kil. S. O. de Murcie; 18,000 hab. Château-fort en ruines. Évêché, belle église. Salpêtre, lainages, toile, savon. Grande inondation en 1802, par la rupture d'un bassin formé en 1792 pour l'irrigation de la campagne. Prise en 1823 par les Français.

LORCH ou **LAURACH**, *Lauriacum*, ville des États autrichiens (Autriche), à 22 kil. N. de Steyer. Jadis archevêché. (*Voy.* PASSAU). — Il y a plusieurs autres Lorch en Allemagne.

LORD, titre usité en Angleterre, désignait dans l'origine le seigneur d'un domaine, par opposition à ses vassaux; il est depuis devenu synonyme de noble. Il s'applique plus particulièrement aux membres de la chambre des pairs. — Il est quelquefois simplement ajouté au titre d'un office, comme quand on dit *le lord avocat*, *le lord maire* (le maire de Londres).

LOREDANO, maison noble de Venise, a fourni plusieurs doges. L'un d'eux, Leonardo Loredano, doge en 1501, institua les inquisiteurs d'état, qui usurpèrent bientôt tout le pouvoir. M. en 1521.

LORENZO-MARQUEZ, rivière d'Afrique, dans la capitainerie-générale de Mozambique, tombe dans la baie de Lagoa : cours, 600 kil. — Elle donne son nom à un gouvernement de la capitainerie de Mozambique.

LOREO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 43 kil. S. O. de Venise; 3,800 hab.

LORETO, ville du royaume de Naples (Abruzzes Ultérieure 1re), à 16 kil. N. O. de Chieti; 4,200 hab. Papeterie, teinturerie de drap.

LORETO, ville du Mexique, ch.-l. de la Basse-Californie, à 360 kil. N. O. de Cinaloa.

LORETTE, *Loretto*, v. de l'État de l'Église, ch.-l. de commissariat, à 21 kil. S. E. d'Ancône, à 2 kil. de l'Adriatique; 6,800 h. Évêché. On croit y posséder la *Santa Casa* ou maison de la Vierge : les anges auraient transporté cette maison à travers les airs de Galilée en Dalmatie en 1291, et de Dalmatie à Lorette quelques années plus tard. Lorette est devenue en conséquence le but d'un pèlerinage fameux. On y a élevé une église magnifique, la célèbre *Notre-Dame de Lorette*. La statue de la Vierge est de bois de cèdre, et passe pour avoir été taillée par saint Luc. L'église était immensément riche, et avait reçu d'un grand nombre de princes les dons les plus précieux; les Français ont tout enlevé en 1800. Ces pertes sont en partie réparées aujourd'hui.

LORGES, bourg de France, dans l'ancien Orléanais (Loir-et-Cher), à 28 kil. N. E. de Blois; 520 hab. A donné son nom aux seigneurs de Lorges.

LORGES (Jacq. DE MONTGOMERY, seigneur de), servit avec distinction sous François I, ravitailla Mézières où Bayard était renfermé, et fut nommé en 1545 capitaine de la garde écossaise du roi. Il saccagea en 1544 la ville de Lagny, pour la punir d'avoir désobéi à un ordre du roi. Depuis cet événement, on ne pouvait sans offenser les habitants de Lagny leur demander : combien vaut l'orge (*Lorges*)? Jacques de Lorges acheta en 1543 la terre de Montgomery et porta depuis le nom de cette seigneurie; il se prétendait d'ailleurs issu de l'antique maison écossaise de ce nom. Il fut père du célèbre Montgomery, qui tua Henri II dans un tournoi : il avait lui-même en 1521 blessé François I à la tête en jouant avec ce prince.

LORGES (Gui-Aldonce DE DURFORT DE DURAS, duc de), maréchal de France, frère puîné du maréchal J.-H. de Duras, et neveu de Turenne, était lieutenant-général dans l'armée de son oncle lorsque ce grand homme fut tué (1675). Il sauva l'armée et fit une habile retraite ; il obtint en récompense le bâton de maréchal (1676). En 1692, il gagna la *bataille de Pfortzheim* et fit prisonnier le duc de Wurtemberg; en 1693, il emporta Heidelberg, mais fut repoussé par le prince de Bade. Mort en 1703.

LORGUES, ch.-l. de cant. (Var), à 11 kil. S. O. de Draguignan ; 5.028 hab. Huile d'olives.

LORIENT, v. forte du Morbihan, ch.-l. d'arr., l'un des cinq ports militaires de France, au confluent du Scorff et du Blavet, à leur embouchure dans l'Océan, à 490 kil. O. S. O. de Paris, à 60 kil. O. N. O. de Vannes. Assez belle ville : on y remarque le port, l'arsenal, la place d'armes, les promenades, les quais, le collége (préparatoire à la marine), l'observatoire, etc.— Fabrique de sucre de betterave. Le comm., jadis considérable, a encore de l'importance. On exporte surtout pour l'Inde et la Chine. — Lorient a été bâtie en 1709 par la Compagnie des Indes, qui y possédait un établissement depuis 1666. Le brave Bisson (né à Guémené) y a une statue. — L'arr. a 11 c. (Auray, Belle-Ile-en-Mer, Belz, Hennebon, Plouay, Pluvigner, Pontscorff, Port-Louis, Quiberon, plus Lorient qui compte pour 2), 52 comm. et 133,307 hab.

LORIOL, ch.-l. de cant. (Drôme), à 18 kil. S. O. de Valence, sur la Drôme; 2,500 hab.

LORITI, dit *Glareanus*. *Voy.* GLAREANUS.

LORMES, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 28 kil. S. E. de Clamecy ; 3,017 hab.

LOROUX-BOTTEREAU (LE), ch.-l. de canton (Loire-Infér.), à 15 kil. N. de Nantes ; 5,335 hab.

LORQUIN, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 9 kil. S. O. de Sarrebourg ; 1,400 hab.

LORRAIN (Claude GELÉE, dit LE), peintre, né en 1600 à Château-de-Chamagne en Lorraine, mort à Rome en 1682, excella surtout dans le paysage et les marines. Il alla se former en Italie, revint en 1625 dans son pays, embellit de ses ouvrages l'église des Carmélites de Nancy, et retourna bientôt à Rome où il passa le reste de sa vie. Il y dirigea pendant plus de vingt ans une école d'où sont sortis des peintres distingués. On admire surtout dans ses compositions la richesse du style et la beauté du coloris. Les principales sont : *le Sacre de David*, *le Débarquement de Cléopâtre*, *la Fête villageoise*, la *Vue d'un port de mer au soleil couchant*. Il était aussi habile graveur : on a de lui une suite de 28 paysages qui est fort recherchée.

LORRAIN (Robert LE), sculpteur, né à Paris en 1666, mort en 1743, élève de Girardon, a orné de statues le parc de Versailles. Il forma Lemoine et Pigale.— Un autre Le Lorrain (L.-Joseph), né à Paris en 1715, mort à Saint-Pétersbourg en 1760, est surtout connu comme graveur. Il alla se fixer en Russie et devint directeur de l'Académie des Arts de Saint-Pétersbourg. On lui doit *le Jugement de Salomon; Esther devant Assuérus;* la *Mort de Cléopâtre*, etc.

LORRAINE, *Lotharingia*. On a désigné sous ce nom : 1° le *royaume de Lorraine* ou *Lotharingie;* 2° le *duché de Lorraine* ou *Lorraine* proprement dite ; 3° le *grand-gouvernement de Lorraine-et-Barrois*.

I. *Royaume de Lorraine* ou *de Lotharingie*, royaume formé en 855 (après l'abdication de Lothaire I) en faveur de son second fils Lothaire II, qui lui donna son nom. Il s'étendait entre la Meuse, l'Escaut et le Rhin jusqu'à la mer, et avait pour bornes au N. la Frise, au N. E. le duché de Saxe, à l'E. la Franconie et la Souabe, au S. la Bourgogne Transjurane, au S. O. la Champagne, à l'O. le Vermandois et la Flandre, au N. O. la mer du Nord. Lothaire II étant mort sans enfants légitimes (869), le roy. de Lorraine fut partagé entre ses oncles, Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve, puis entre Louis-le-Jeune et Charles-le-Gros. Charles-le-Gros réunit à ses états la Lorraine tout entière ; après la déposition de ce prince (887), elle devint la possession d'Arnoul de Carinthie, qui en 895 en investit son fils Zwentibold. Après la mort de celui-ci (900), elle fut définitivement réunie à l'empire de Germanie et gouvernée par des ducs. En 954, l'empereur Othon-le-Grand, contre lequel Conrad, duc de Lorraine, s'était révolté, donna le duché de L. à son propre frère Brunon ; celui-ci, en 959, le divisa en haute et basse Lorraine, qui eurent chacune des ducs particuliers.

La *Haute-Lorraine* ou *Lorraine Mosellane* était au S., entre les Vosges, la Bourgogne, la Champagne et la Franconie Transrhénane ; ce pays était parcouru par la chaîne des Vosges et arrosé par la Moselle ; c'est ce pays qui forma ce qu'on a depuis appelé spécialement Lorraine. *Voy.* ci-après LORRAINE (duché de).

La *Basse-Lorraine* ou *Lorraine Ripuaire*, dite aussi *duché de Lothier*, était au N., entre le Rhin, la Meuse et la Moselle (d'où le nom de *Ripuaire*); elle avait la Saxe à l'E., la Lorraine Mosellane au S., le Vermandois et la Flandre à l'O., la Frise au N.; c'est à peu près la Belgique actuelle. Othon II donna le duché de B.-Lorraine à Charles de France, fils puîné de Louis IV d'Outremer, qui lui en fit hommage. Othon, fils de Charles, étant mort sans enfants, l'an 1004, le duché fut donné à Godefroi, comte de Verdun, à qui succédèrent Gothelon, son frère, et Godefroi II, le Bossu, fils de Gothelon. Celui-ci n'ayant point laissé de postérité, Godefroi de Bouillon, son neveu, devint duc de Basse-Lorraine (1089). Ce dernier se croisa peu après ; alors la Basse-Lorraine fut possédée par Henri de Limbourg, puis par Godefroy-le-Barbu, comte de Louvain, qui en fut investi en 1106. Ce prince fut la tige des ducs de Brabant. *Voy.* BRABANT.

II. *Duché de Lorraine*, ancienne province de France, était comprise entre l'Allemagne Cisrhénane au N., l'Alsace à l'E., la Franche-Comté au S., la Champagne au S. O. et à l'O. Elle avait pour capit. Nancy, et se divisait en trois bailliages généraux : le bailliage de Nancy ou bailliage français, le bailliage des Vosges, et le bailliage de Vaudrevange ou bailliage allemand. La Lorraine est arrosée par un grand nombre de rivières, la Moselle, la Meuse, la Sarre, la Meurthe, etc. A l'E., au S. et à l'O., montagnes riches en bois et en pâturages ; au centre et au N. vastes plaines fertiles en grains. Beaucoup de sel-gemme. — Le duché de Lorraine, qui n'est autre chose que la Haute-Lorraine ou Lorraine Mosellane (moins quelques districts qui en furent détachés), eut pour premier duc Frédéric, frère d'Adalbéron, évêque de Metz, et beau-frère de Hugues

Capet (959) : il fut nommé par l'empereur Othon. Frédéric II, son petit-fils, étant mort sans enfants (1033), Gothelon, déjà duc de Basse-Lorraine, lui succéda. Après la mort d'Albert, successeur de Gothelon (1048), l'empereur Henri III donna le duché de Haute-Lorraine à Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire et tige de l'illustre maison de Lorraine. Ses descendants possédèrent la Lorraine jusqu'en 1737. Mais sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, leurs états avaient été un perpétuel sujet de guerre, et même les ducs en furent quelque temps dépossédés (notamment de 1661 à 1697). En 1737, le duché de Lorraine fut, d'après un arrangement fait avec la France, cédé au roi de Pologne Stanislas Leczinski, par le duc François III, qui reçut en échange le grand-duché de Toscane ; après la mort de Stanislas, la Lorraine fut définitivement réunie à la France (1766). Elle forma alors avec le duché de Bar le grand-gouvernement de Lorraine-et-Barrois (*Voy.* ci-après).

Ducs de Lorraine.

Frédéric I,	959	Jean I,	1346
Thierry,	984	Charles I (ou II),	1391
Frédéric II,	1026	René I et Isabelle,	1431
Gothelon,	1033	Jean II,	1453
Albert,	1046	Nicolas,	1470
Gérard (premier duc héréditaire),	1048	René II et Yolande,	1473
Thierry II,	1070	Antoine,	1508
Simon I,	1115	François I.	1544
Matthieu I,	1139	Charles II (ou III),	1545
Simon II,	1176	Henri,	1608
Ferri I,	1205	François II,	1624
Ferri II,	1206	Charles III (ou IV), et Nicole,	1624
Thibault I,	1213		
Matthieu II,	1220	Charles IV (ou V),	1675
Ferri III,	1251	Léopold,	1690
Thibault II,	1304	François III,	1729
Ferri IV,	1312	Stanislas Leczinski,	1737-1766
Raoul,	1328		

III. *Lorraine-et-Barrois*, grand-gouvernement de l'ancienne France, formé en 1766 après la réunion du duché de Lorraine à la France, était situé entre l'Allemagne, l'Alsace, la Franche-Comté, la Champagne et la Flandre, et avait deux parties distinctes, le duché de Lorraine et le duché de Bar ; il comprenait en outre les trois évêchés (Metz, Toul et Verdun), qui formaient deux *petits gouvernements* enclavés dans le grand. Le grand-gouv. de Lorraine-et-Barrois a formé quatre dép. français, Moselle, Meurthe, Meuse, Vosges, plus une partie de la H.-Marne et du Luxembourg dans les Pays-Bas.

LORRAINE (maison DE), une des plus anciennes et des plus illustres maisons souveraines de l'Europe, a pour chef Gérard, issu des ducs d'Alsace, et qui fut nommé duc héréditaire de Haute-Lorraine en 1048 par l'empereur Henri III. Cette maison posséda la Lorraine pendant près de 700 ans, et produisit un grand nombre de princes distingués. (*Voy.* ci-dessus la série des ducs de Lorraine ; *Voy.* en outre, aux mots CHARLES, LÉOPOLD, RENÉ, etc. des articles particuliers sur chacun d'eux). Elle subsiste encore aujourd'hui et règne sur l'empire d'Autriche par le mariage de François III, duc de Lorraine, avec Marie-Thérèse (1745). La maison de Lorraine était partagée en un nombre infini de branches dont les principales sont celles de Vaudemont, de Mercœur, de Guise, de Joyeuse, de Chevreuse, de Mayenne, d'Aumale, d'Elbeuf, d'Harcourt (*Voy.* ces noms). Elle s'est alliée à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe, notamment avec celles de France et d'Ecosse (*Voy.* MARIE DE LORRAINE, MARIE STUART, LOUISE etc.).

LORRAINE (Claude, François, Henri I et II, Charles DE), ducs de Guise. *Voy.* GUISE (ducs de).

LORRAINE (Charles DE GUISE, dit *le cardinal de*), fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, et frère de François, duc de Guise, était né en 1525. Il fut aussi nommé archevêque de Reims à 15 ans, et devint cardinal en 1555. Il fut le principal ministre du roi François II, à qui il avait fait épouser sa nièce, la célèbre Marie Stuart. Il rétablit les finances et soulagea le peuple en supprimant une partie des pensions. Pendant les querelles religieuses, il se montra rigoureux envers les Protestants, surt. après la conspiration d'Amboise (1560), qui avait été tramée par les Protestants et qui avait en grande partie pour but de lui enlever l'autorité ainsi qu'à son frère, le duc de Guise. Il essaya d'établir en France l'inquisition ; mais la constante opposition du chancelier L'Hôpital et du parlement l'en empêcha. Il assista en 1561 au colloque de Poissy, et y lutta avec éloquence contre Théodore de Bèze. Il ne parut pas avec moins d'éclat, l'année suivante, au concile de Trente. Plusieurs fois depuis il prêcha avec un grand talent contre les Calvinistes dans les principales églises de Paris. Il mourut à Avignon en 1574. On a du cardinal de Lorraine des *Harangues*, *Sermons*, *Lettres*, etc. M. Guillemin a écrit sa *Vie*, 1852.— Il ne faut pas confondre le cardinal de Lorraine avec le cardinal de Guise, mis à mort en 1588, qui était son neveu.

LORRAINE (Charles DE FRANCE, duc de BASSE-). *Voy.* CHARLES DE LORRAINE.

LORREZ-LE-BOCCAGE, ch.-l. de cant (Seine-et-Marne), à 27 kil. S. E. de Fontainebleau ; 800 hab.

LORRIS, *Lauriacum*, ch.-l. de cant. (Loiret), à 19 kil. S. O. de Montargis ; 1,700 hab. Patrie de Guillaume de Lorris. *Voy.* GUILLAUME.

LOS ou LESA, contrée du Béloutchistan, entre le Djalaouan au N. et le Sindh au S. : 200 kil. sur 100 ; de hautes montagnes, que traversent cinq défilés, environnent ce pays. Ch.-l., Béla.

LOS ou LOOZ, ville de Belgique. *Voy.* LOOZ.

LOSSOLO, ville des États sardes, à 31 kil. N. de Verceil ; 6,200 hab.

LOT, *Oltis*, riv. de France, naît près de Bleymard dans les Cévennes, arrose les dép. de la Lozère, de l'Aveyron, du Lot et de Lot-et-Garonne ; reçoit la Truyère, le Sellé, l'Almance, etc. ; tombe dans la Garonne (rive droite) au-dessous d'Aiguillon, après 400 k. de cours, et donne son nom à 2 dép.

LOT (dép. du), entre ceux de la Corrèze, du Cantal, de l'Aveyron, du Tarn, de la H.-Garonne, de Lot-et-Garonne, de la Dordogne : 3,984 kil. carrés ; 287,003 hab. Ch.-l., Cahors. Formé d'une partie de la Guyenne avec le Quercy. Montagnes ; quelques plaines et belles vallées. Marbres, pierres meulières, pierres lithographiques, argile à creusets, etc. Commerce actif. — Ce dép. a 3 arr. (Cahors, Figeac, Gourdon), 29 cant., 300 comm. ; il dépend de la 12e division militaire, de la cour imp. d'Agen, et a un évêché à Cahors.

LOT-ET-GARONNE (dép. de), entre ceux de la Dordogne, du Lot, de la H.-Garonne, du Gers, des Landes, de la Gironde : 4,797 kil. carrés ; 346,400 hab. Ch.-l., Agen. Il est formé d'une partie de la Guyenne. Coteaux assez considérables ; quelques marais et landes. Climat tempéré. Fer, pierre à chaux. Grains, vins, chanvre, lin, tabac, fruits (surtout des prunes) ; chênes-lièges, pins (dans les landes). Gros bétail, mulets, abeilles, etc. Forges à la catalane, toiles à voiles et autres, ganterie, faïence, verre, eau-de-vie, papier, biscuit pour la marine. Commerce.— Ce dép. a 4 arr. (Villeneuve d'Agen, Marmande, Nérac, et Agen), 35 cant., 354 comm. ; il appartient à la 12e division militaire, a une cour imp. et un évêché à Agen.

LOTH, neveu d'Abraham, le suivit dans la terre de Chanaan, puis le quitta pour se fixer à Sodome. Il fut battu et pris par un roi voisin, mais Abraham vint le délivrer. Lorsque le Seigneur voulut

détruire Sodome, il avertit Loth de s'en éloigner avec sa famille, mais en leur défendant de regarder derrière eux. La femme de Loth, ayant enfreint cette défense, fut changée en statue de sel. Loth devint par un inceste père de Moab et d'Ammon, chefs des Moabites et des Ammonites.

LOTHAIRE I, empereur d'Occident, fils aîné de Louis-le-Débonnaire, naquit vers l'an 795, fut associé par son père au titre d'empereur dès 817, fut reconnu en même temps roi de France, et prit en 820 le titre de roi des Lombards. Louis ayant voulu dans la suite faire de nouvelles dispositions afin de pourvoir son plus jeune fils, Charles (dit *le Chauve*), né depuis le partage qu'il avait fait de ses états, Lothaire se ligua contre son père avec ses deux frères Louis (*le Germanique*) et Pepin, et le détrôna 2 fois (830 et 33); mais 2 fois lui rendit forcément sa couronne. Resté seul empereur à la mort de Louis-le-Débonnaire (840), Lothaire voulut envahir les états de ses deux frères, Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique; mais ceux-ci se liguèrent contre lui et le battirent à Fontenay (ou Fontanet) dans l'Auxerrois (841). Par un traité que les trois frères conclurent à Verdun (843), Lothaire conserva le titre d'empereur, avec l'Italie, la Bourgogne et les provinces orientales de la France. Sa capitale était Aix-la-Chapelle. Peu de jours avant sa mort il avait abdiqué l'empire, et avait partagé ses états entre ses trois fils : Louis (II), qui eut le royaume d'Italie avec le titre d'empereur; Charles, qui eut la Provence jusqu'à Lyon; Lothaire (II), qui eut le pays nommé depuis royaume de Lorraine. Il mourut en 855, dans l'abbaye de Prum en Ardennes. — Lothaire II, roi de Lorraine, deuxième fils de Lothaire I, eut en partage le pays situé entre le Rhin et la Meuse, pays qui prit de lui le nom de *Lotharingia* (d'où Lorraine). Il s'allia successivement avec son frère Louis II de Germanie contre son oncle Charles-le-Chauve, et avec celui-ci contre Louis. Il répudia sa femme Teutberge (862), pour épouser Valdrade, qui depuis longtemps était sa concubine; mais le pape le força, sous peine d'excommunication, de reprendre sa première femme. Il mourut en 869, en revenant de Rome où il était allé pour fléchir le pape.

LOTHAIRE II, de Supplinbourg, empereur d'Allemagne, 1125-1137, était duc de Saxe et fut élu au préjudice de Frédéric, duc de Souabe, et de Conrad, duc de Franconie. Il eut longtemps à combattre ses compétiteurs, et n'en triompha qu'avec l'appui du pape et du duc de Bavière Henri le Superbe. Il mourut en Italie au retour d'une expédition entreprise contre Roger, roi de Sicile, en faveur du pape Innocent II.

LOTHAIRE, roi d'Italie, fils de Hugues de Provence, fut associé au trône par son père en 931 et fut détrôné avec lui en 945 par Bérenger, marquis d'Ivrée; celui-ci fut contraint, dans une assemblée tenue à Milan, de lui rendre la couronne; mais au bout de 5 ans il se défit de Lothaire par le poison (950). Lothaire avait épousé Adélaïde, qui, après sa mort, épousa Othon-le-Grand.

LOTHAIRE, roi de France, fils de Louis IV d'Outre-mer et de Gerberge, sœur de l'empereur Othon I, né en 941, mort en 986, fut associé au trône en 952, succ. à son père en 954, sous la tutelle d'Hugues, lutta sans cesse contre les grands, fit la guerre à l'empereur Othon II, envahit la Lorraine, mais fut bientôt forcé d'évacuer cette province, dont son frère, Charles (de Lorraine), fut investi par Othon (977).

LOTHARINGIE. *Voy.* LORRAINE (royaume de).

LOTHIAN, contrée d'Écosse, forme actuellement les trois comtés d'Haddington, de Linlithgow et d'Edimbourg, désignés aussi sous les noms d'East-Lothian, West-Lothian et Mid-Lothian.— Ce dernier (*Lothian du milieu*) est situé entre Haddington à l'E., Berwick, Peebles et Lanark au S., Linlithgow et la mer au N.; il a 50 kil. sur 28 et compte 195,000 hab. Ch.-l., Edimbourg. Sol montagneux et peu fertile; mines nombreuses.— Pour les deux autres comtés, *Voy.* HADDINGTON et LINLITHGOW.

LOTHIER (duché de). *Voy.* LORRAINE (royaume de) et BRABANT.

LOTOPHAGES, ancien peuple de l'Afrique occidentale, habitait sans doute du côté de la Tripolitaine, vers les côtes de laquelle se trouve une île dite des Lotophages, autrement *Menynx* (auj. *Zerbi*). Ce peuple était ainsi nommé, dit-on, parce qu'il se nourrissait du fruit du lotos, qu'on croit être une espèce de jujubier (*Ziziphus lotus*). L'effet de ce fruit était de faire oublier la patrie aux étrangers, et de les attacher invinciblement au pays du lotos.

LOUARGAT, ville de France (Côtes-du-Nord), à 6 kil. N. E. de Belle-Ile-en-Terre; 3,833 hab.

LOUBNI, ville de la Russie d'Europe (Pultava), à 200 kil. O. de Pultava; 5,000 hab. Pharmacie.

LOUDÉAC, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 50 kil. S. de Saint-Brieuc; 6,865 hab. Tribunal de première instance. Fabriques de toiles et de fil. — L'arr. de Loudéac se divise en 9 cant. (La Chèze, Collinée, Corlay, Goareo, Merdrignac, Mur, Plouguenast, Uzel, plus Loudéac), compte 55 comm. et 95,102 hab.

LOUDES, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 12 kil. N. O. de Le Puy; 1,350 hab.

LOUDUN, *Juliodunum*, ch.-l. d'arr. (Vienne), à 44 kil. N. O. de Poitiers; 5,032 hab. Société d'agriculture. Commerce de grains, cire, vins blancs, truffes, dentelles communes, eau-de-vie, etc. Célèbre couvent d'Ursulines dont les religieuses se prétendirent ensorcelées par le curé Urbain Grandier: ce qui fit condamner au feu ce malheureux prêtre. Patrie des frères Ste-Marthe.—L'arr. a 4 cantons : (Moncontour, Monts-sur-Guesne, les Trois-Moutiers, plus Loudun), 67 communes et 35,240 hab.

LOUÉ, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 25 kil. O. du Mans; 1,600 hab. Papeterie. Patr. de Germ. Pilon.

LOUÈCHE, ville de Suisse. *Voy.* LEUK.

LOUET (George), avocat, puis conseiller au parlement de Paris (1584), a publié en 1602 un précieux *Recueil d'arrêts*, 20 fois réimprimé. Brodeau y fit d'importantes additions (1636).

LOUGH. Pour les mots qui commencent ainsi, et qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit LOUGH.

LOUGHBOROUGH, ville d'Angleterre (Leicester), à 15 kil. N. de Leicester; 10,800 hab. Cotonnades, filature de coton. Houille.

LOUGH-LANE, lac d'Irlande. *Voy.* KILLARNEY.

LOUGHMAN. *Voy.* LOCHMAN.

LOUHANS, ch.-l. d'arr. (Saône-et-Loire) sur la Seille, à 42 kil. N. E. de Mâcon; 3,674 hab. Forges et autres usines. Grand passage des marchandises de Lyon en Suisse. — L'arr. de Louhans a 8 cantons (Beaurepaire, Cuiseaux, Cuisery, Montret, Montpont, Pierre, St-Germain-du-Bois, plus Louhans), 83 communes et 85,382 hab.

LOUIS, *Ludovicus*, *Lodoix* en latin, *Ludwig* en allemand, nom d'un grand nombre de personnages historiques que nous distribuerons ainsi : *Empereurs et rois de Germanie*, *Rois et princes français*, *Rois et princes étrangers*, *Personnages divers*.

I. *Empereurs et rois de Germanie.*

LOUIS I, dit *le Débonnaire*, empereur d'Occident et roi de France, fils de Charlemagne et d'Hildegarde, né en 778, fut nommé roi d'Aquitaine dès l'âge de trois ans, fut associé à l'empire en 813, et succéda à son père l'année suivante. Dès son avénement, il permit aux Saxons, transplantés par Charlemagne dans des pays étrangers, de retourner dans leur patrie. Bernard, petit-fils de Charlemagne et roi d'Italie, ayant pris les armes contre

lui (818), il le punit de la manière la plus barbare, en lui faisant crever les yeux; Bernard mourut à la suite de ce traitement, et Louis, pour expier cette mort, fit en 822, dans Attigny, une pénitence publique. En 817, il avait donné à ses trois fils une partie de ses états : à Pépin l'Aquitaine, à Louis la Bavière, à Lothaire l'Italie; mais s'étant depuis remarié, et ayant eu de sa seconde femme un quatrième fils, Charles-le-Chauve, il voulut, pour doter ce prince, revenir sur le 1er partage (823); les trois enfants du premier lit se révoltèrent et le reléguèrent dans un monastère. Louis fut rétabli la même année, mais ses fils le firent de nouveau déposer en 833; il fut rétabli une seconde fois en 834. Il mourut en 840, près de Mayence, du chagrin que lui causa une nouvelle révolte de son fils Louis (le Germanique), contre lequel il s'était vu obligé de marcher. Louis était un prince pieux et bon, mais d'un caractère faible et irrésolu; il fut sans cesse dominé, soit par ses fils, soit par sa femme, et laissa croître la puissance féodale. Il eut pour successeur à l'empire son fils aîné Lothaire, et au trône de France Charles-le-Chauve.

LOUIS-LE-GERMANIQUE, 3e fils de Louis-le-Débonnaire, obtint la Bavière et toute la partie orientale de l'empire des Francs (dite Germanie) dans le partage que son père fit de ses états entre ses fils (817). Il se révolta plusieurs fois contre son père, dont il hâta la mort par une dernière révolte (840); il battit son frère Lothaire à la bataille de Fontenay (841), et se composa un royaume qui renfermait, outre l'ancienne France sur la rive droite du Rhin, la Saxe, la Thuringe, la Bavière, les Grisons et la Lorraine; il acquit ces deux derniers pays en 870. Il m. en 876 laissant 3 fils, Carloman, Louis et Charles. — Louis, dit *le Saxon*, roi de Germanie, 2e fils et successeur du précédent, battit près d'Andernach (876) son oncle Charles-le-Chauve, qui était entré en Allemagne pour le dépouiller; après la mort de ce prince, il envahit lui-même la France pour revendiquer son héritage, mais sans y réussir. Vainqueur des Normands en 881, il fut vaincu à son tour et mourut de chagrin en 882.

LOUIS II, dit *le Jeune*, fils de Lothaire I, né vers l'an 822, roi d'Italie en 844, associé à l'empire en 849, succéda à son père comme empereur en 855, se fit céder en 858, par son frère Charles de Provence, le pays situé entre le Jura et les Alpes; puis, ce même Charles étant mort sans enfants, en 863, il partagea la Provence, qui avait formé son domaine, avec le roi de Lorraine, Lothaire II, son autre frère. En 866, il marcha contre les Sarrasins qui s'étaient établis dans le duché de Bénévent et la Calabre, et les combattit avec avantage pendant cinq ans. En 871, il fut pris par Adelgise, prince de Bénévent; il essaya en vain, une fois libre, de se venger, et mourut en 875, ne laissant qu'une fille (Hermengarde), qui épousa Boson, roi de la Bourgogne Cisjurane.

LOUIS III, dit *l'Aveugle*, petit-fils du précédent, fils de Boson et d'Hermengarde, né en 880, succéda à son père dans le royaume d'Arles (887), passa en Italie pour y faire la guerre à Bérenger (899), et l'ayant vaincu, fut couronné empereur à Rome en 900. Surpris peu après dans Vérone par ce même Bérenger, il eut les yeux crevés, fut dépouillé de l'empire (905), et retourna dans ses états héréditaires, où il mourut vers 928.

LOUIS IV, dit *l'Enfant*, dernier empereur carlovingien, fils d'Arnoul de Carinthie, était né en 893; il fut reconnu roi de Germanie à la mort de son père (899), et empereur en 908. Trop faible pour chasser les Huns qui envahissaient l'Allemagne, pour s'opposer aux prétentions d'Othon, duc de Saxe, et de Conrad, duc de Franconie, qui se disputaient ses états, il abandonna son trône, et s'enfuit à Ratisbonne, où il mourut en 911.

LOUIS V, de Bavière, fils de Louis-le-Sévère, duc de Bavière, né en 1284, fut élu empereur en 1314 par une partie des électeurs, tandis que les autres nommaient Frédéric-le-Bel. Louis vainqueur à Muhldorf (1322) le tint pris. jusqu'en 1325, et ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il renoncerait à l'empire. Le pape Jean XXII s'opposa à cet accord, ordonna à Louis d'abdiquer, et, sur son refus, l'excommunia. Louis fit alors élire l'anti-pape Pierre de Corbière (Nicolas V), et se fit couronner par lui en 1328; il fut excommunié de nouveau, en 1346, par Clément VI, qui fit nommer à sa place Charles de Luxembourg (Charles IV). Louis mourut l'année suivante, d'une chute de cheval.

II. Rois de France et princes français.

LOUIS I, dit *le Débonnaire*. *Voy.* ci-dessus LOUIS I, empereur.

LOUIS II, *le Bègue*, fils de Charles-le-Chauve, né en 846, fut fait roi d'Aquitaine par son père en 867, lui succéda, dix ans après, au trône de France, et mourut à Compiègne en 879. Incapable de résister aux grands vassaux, il prépara par ses concessions le triomphe de la féodalité.

LOUIS III, fils du précédent, lui succéda en 879 conjointement avec son frère Carloman, battit les Normands à Saucourt (Ponthieu), et mourut d'accident l'année suivante (882), à l'âge de 22 ans.

LOUIS IV, *d'Outre-Mer*, fils de Charles-le-Simple, fut élevé en Angleterre où sa mère l'avait emmené pour le soustraire aux factieux (d'où son surnom), et succéda en 936 à Raoul qui l'avait longtemps privé de sa couronne; il s'empara de la Normandie sur Richard, fils du duc Guillaume I; mais il fut défait et pris par Harald, roi de Danemark, qui le livra à Hugues le Blanc, comte de Paris, en 944. Enfermé à Laon, il ne recouvra la liberté que l'année suivante, après avoir été obligé de remettre la Normandie à Richard, et de céder le comté de Laon à Hugues; mais il reconquit peu après ce dernier comté. Il mourut à Reims, en 954.

LOUIS V, *le Fainéant*, fils de Lothaire, à qui il succéda en 986, se rendit maître, la même année, de la ville de Reims, au siége de laquelle il montra beaucoup de valeur, et mourut l'année suivante, à l'âge de 20 ans, sans postérité; il avait été empoisonné, dit-on, par la reine Blanche, sa femme, à l'instigation de Hugues-Capet. Louis V termina la dynastie carlovingienne en France.

LOUIS VI, *le Gros*, fils de Philippe I et de Berthe, né en 1078, fut associé au gouvernement en 1100, et devint seul roi en 1108. Il fit la guerre à un grand nombre de seigneurs qui avaient secoué le joug de l'autorité royale; puis à l'Angleterre, à laquelle il voulait enlever la Normandie, alors possédée par Henri I, pour la donner à Guillaume Cliton, neveu de ce prince; mais il fut battu à Brenneville près d'Andely (1119) et fit la paix. Il repoussa ensuite l'empereur Henri V que le roi d'Angleterre avait suscité contre lui (1124): c'est dans cette guerre que pour la première fois fut arborée l'*oriflamme*. Il vengea (1127) la mort de Charles-le-Bon, comte de Flandre, et donna ses états à Cliton; convoqua (1130) un concile à Étampes au sujet de la rivalité d'Innocent II et d'Anaclet, et se prononça pour le premier. En 1131 il perdit son fils aîné, Philippe, qu'il avait fait sacrer à Reims trois ans auparavant, et nomma, pour le remplacer, Louis, son deuxième fils. Il mourut en 1137. Louis-le-Gros combattit de tout son pouvoir le système féodal et favorisa dans ce but l'institution des *communes*, qui devinrent un puissant auxiliaire pour la royauté contre les prétentions de la noblesse.

LOUIS VII, dit *le Jeune*, fils du précédent, né en 1120, succéda à son père en 1137, fit la guerre au comte de Champagne, Thibaut; saccagea Vitry (dit

depuis *le Brûlé*), qui était à ce seigneur, et y brûla 1,300 personnes qui s'étaient réfugiées dans une église. Pour expier ce crime, il se croisa, malgré les remontrances de Suger, son ministre (1147). Il fit dans cette expédition des prodiges de valeur, mais perdit une partie de son armée dans les plaines de l'Asie-Mineure et devant Antioche, assiégea vainement Damas, et fut obligé de revenir en France, 1149. Peu après (1152), il répudia Éléonore, qu'il soupçonnait d'adultère; par ce divorce impolitique il perdit la Guyenne, qui fut livrée aux Anglais; ce qui l'entraîna dans des guerres perpétuelles. Il m. en 1180.

LOUIS VIII, dit *Cœur-de-Lion*, fils et successeur de Philippe-Auguste, né en 1187, roi en 1223, prit aux Anglais le Poitou, le Limousin, le Périgord, l'Aunis, malgré les excommunications du pape; fit la guerre aux Albigeois, soumit tout le Languedoc, à l'exception de la capitale, qu'il se préparait à assiéger quand il mourut à Montpensier (Auvergne), en 1226. On soupçonna Thibaut, comte de Champagne, de l'avoir empoisonné. Avant son avénement, Louis avait été appelé en Angleterre par les nobles qui combattaient Jean-sans-Terre et il avait été un instant reconnu *roi* de ce pays; mais à la mort de Jean-sans-Terre (1216), il fut abandonné des Anglais qui se rallièrent au fils de Jean, Henri III.

LOUIS IX ou SAINT LOUIS, fils du précédent et de Blanche de Castille, né à Poissy en 1215, roi en 1226, fut élevé avec le plus grand soin par sa mère qui gouverna le royaume en qualité de régente pendant sa minorité. Déclaré majeur en 1236, il s'appliqua d'abord à faire régner la justice dans ses États, et à établir la plus grande économie dans l'administration de ses domaines; mais il eut à combattre les révoltes de ses grands vassaux. Il fit la guerre au comte de la Marche, qui lui refusait l'hommage, et à Henri III, roi d'Angleterre, allié du comte; remporta sur celui-ci les victoires de Taillebourg et de Saintes (1242); accorda au comte la paix avec le pardon de ses fautes, et au roi d'Angleterre une trêve de 5 ans. Atteint d'une maladie dangereuse en 1244, Louis IX avait fait le vœu d'aller combattre les Infidèles en Palestine : il partit d'Aigues-Mortes en 1248, entra en Égypte, prit Damiette (1249) et même vainquit à Mansourah (1250); mais, contraint à la retraite par la disette et par les maladies, il tomba avec deux de ses frères entre les mains de l'ennemi. Il fut obligé, pour obtenir sa liberté, de payer 8,000 besants d'or (environ 7 millions de francs), et d'abandonner Damiette. D'Égypte il passa en Palestine, et y resta 4 ans, malgré les sollicitations de sa mère, qu'il avait instituée régente en son absence. La prise de Tyr et de Césarée fut le seul fruit de cette aventureuse expédition. De retour dans son royaume, après la mort de Blanche de Castille, il s'appliqua à faire disparaître les abus, rendit lui-même la justice, donna les lois les plus sages, abolit les combats judiciaires, les guerres privées; fonda les Quinze-Vingts, et commença la construction de la Sorbonne; en même temps, il déployait toute sa sévérité contre les restes des Albigeois et les Vaudois. Il s'embarqua une seconde fois en 1270 pour une nouvelle guerre sainte, débarqua près de Tunis et remporta d'abord quelques avantages; mais la peste s'étant mise dans son armée, il en mourut lui-même, peu après son arrivée. Saint Louis avait une telle réputation de justice que deux fois il fut pris pour médiateur, d'abord entre le pape Grégoire IX et l'emp. Frédéric II, puis entre le roi d'Angleterre Henri III et ses barons. Il était d'un tel désintéressement qu'il rendit au roi d'Angleterre des provinces que Philippe-Auguste avait confisquées sur Jean-sans-Terre et qui étaient depuis longtemps réunies à la couronne. Il brillait surtout par la piété et fut de son vivant même regardé comme saint. Il publ. en 1269 une célèbre *Pragmatique sanction*, qui avait pour but de conserver les anciens droits des églises cathédrales et la liberté des élections (l'authenticité de cet acte a été contestée). Louis IX fit beauc. pour la puissance royale, soit par l'autorité morale dont il entoura la royauté, soit en soumettant les vassaux révoltés, et en affranchissant les communes. On a publié en 1786, sous le titre d'*Établissements de saint Louis*, le recueil des lois et ordonnances qu'avait rendues ce prince. Saint Louis fut canonisé en 1297; on le fête le 25 août. Sa vie a été écrite par Joinville, Guillaume de Nangis, et plus récemment par Choisy, Tillemont, Filleau. Le P. Lemoyne a fait un long poëme de *Saint Louis*. Avant la révolution, l'Académie Française faisait prononcer tous les ans au 25 août un panégyrique du saint roi.

LOUIS X, surnommé *le Hutin*, fils aîné et successeur de Philippe-le-Bel, né à Paris en 1289, roi de Navarre en 1305, roi de France en 1314, fut couronné en 1315 à Reims. Comme il résidait en Navarre au moment de la mort de son père, Charles de Valois, son oncle, se mit à la tête du gouvernement jusqu'à son arrivée, et fit pendre, sans de justes motifs, le contrôleur des finances, Enguerrand de Marigny, son ennemi personnel. Louis ne sut pas résister à la réaction féodale qui suivit la mort de Philippe IV; cependant il parvint à repousser le comte de Flandre, qui voulait reprendre ce qu'il avait perdu sous le règne précédent; pour soutenir cette guerre, il accabla le peuple d'impôts, et força tous les serfs à acheter leur liberté. Il mourut en 1316. Le surnom de *Hutin* lui fut donné, selon les uns, parce qu'il était mutin, querelleur; selon d'autres parce qu'il réduisit les *Hutins*, séditieux de Navarre. Il avait épousé Marguerite de Bourgogne.

LOUIS XI, fils de Charles VII, né à Bourges en 1423, prit part dès l'âge de 17 ans à la révolte connue sous le nom de *la Praguerie*, se révolta de nouveau en 1456, et s'enfuit, pour éviter le châtiment qu'il méritait, chez le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, à la cour duquel il resta jusqu'à la mort du roi. En montant sur le trône (1461), il fit de belles promesses qu'il ne tarda pas à violer en augmentant les impôts, et il effraya par des supplices les villes qui en témoignaient leur mécontentement (Reims, Angers, etc.). En même temps il éloigna des hauts emplois les hommes de la plus illustre naissance, et donna toute sa confiance à des gens obscurs tirés de la lie du peuple, tels qu'Olivier Le Dain, son barbier; le prévôt Tristan, qu'il nommait son compère. En 1465, les seigneurs mécontents, ayant à leur tête Charles, duc de Berri, frère du roi, Charles (*le Tém.*), fils du duc de Bourgogne, et le duc de Bretagne, formèrent contre lui une ligue redoutable, la ligue du *Bien public*; il leur livra la bataille de Montlhéry (1465) dont le succès resta douteux; mais il sut dissoudre la ligue en traitant avec chacun de ses ennemis en particulier : il donna la Normandie à son frère, quelques places de la Picardie au duc de Bourgogne, et au comte de Saint-Pol l'épée de connétable; mais aussitôt la ligue dissoute, il les attaqua chacun séparément. Il reprit à son frère la Normandie, mais il ne fut pas aussi heureux avec le duc de Bourgogne : celui-ci, irrité de la révolte de Liége que Louis XI avait excitée, le retint prisonnier à Péronne, où il s'était rendu pour une conférence, et Louis fut contraint, pour obtenir sa liberté, d'accompagner le duc de Bourgogne au siége de la ville révoltée (1468). Se croyant trahi par le card. La Balue, son ministre, il le fit emprisonner et le tint, dit-on, pendant 11 ans enfermé dans une cage de fer. On le soupçonne d'avoir fait empoisonner en 1472 son frère le duc de Berri, qui s'était révolté de nouveau; puis il recommença la guerre

avec le duc de Bourgogne qui voulait venger cette mort. Une nouvelle coalition s'était formée contre lui entre les ducs de Bourgogne et de Bretagne et le roi d'Angleterre; mais il sut la rompre, et obtint une paix avantageuse par le traité de Picquigny (1475). S'étant fait livrer le connétable de St-Pol et le comte d'Armagnac, tous deux rebelles, il leur fit trancher la tête, et il ajouta au supplice du dernier d'horribles cruautés (*Voy.* ARMAGNAC). A la mort du duc de Bourgogne (1477), il tenta d'enlever cette riche succession à Marie, fille du duc; malgré les efforts de Maximilien d'Autriche, qui avait épousé cette princesse, et qui obtint sur lui un avantage à Guinegatte (1479), il s'empara de la Picardie, de l'Artois et du duché de Bourgogne comme étant des fiefs masculins, et par conséquent réversibles à la couronne. Il réunit aussi au domaine royal la Provence, le Maine, l'Anjou, ainsi que le comté de Bar, comme héritier de René d'Anjou. Louis XI mourut peu après, au château du Plessis-lès-Tours, où il se tenait depuis longtemps enfermé, livré, dans l'appréhension de la mort, aux pratiq. d'une dévotion superstitieuse. Il laissa le trône à Charles VIII, sous la régence d'Anne de Beaujeu. Louis XI était perfide, cruel, vindicatif, superstitieux, défiant, et surtout dissimulé: il avait pour maxime: *Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner*. Malgré tous ses vices, on doit reconnaître qu'il rendit des services à la France : il agrandit le royaume, affaiblit les grands vassaux et releva l'autorité royale ; ce qui a fait dire qu'il avait mis les rois *hors de page*. On lui a reproché d'avoir aboli la *Pragmat. sanction*, regardée comme le boulev. des libert. de l'Église gallicane. Il favorisa les bourgeois, institua les postes (1464), fit venir des imprimeurs de Mayence, établit des manufactures de soie et d'étoffes d'or et d'argent (1470). On lui attribue les *Cent nouvelles Nouvelles*, imitées de Boccace, et *le Rosier des Guerres*. On peut consulter sur ce roi les *Mémoires de Comines* et l'*Histoire de Louis XI* de Duclos.

LOUIS XII, dit *le Père du peuple*, né à Blois en 1462, de Charles, duc d'Orléans, petit-fils de Charles V, se trouva le premier prince du sang à l'avénement de Charles VIII, et fut d'abord connu sous le nom de duc d'Orléans. Il disputa la régence à Anne de Beaujeu pendant la minorité de Charles VIII, marcha contre les troupes du jeune roi à la tête d'une armée, fut vaincu et pris à Saint-Aubin par la Trémoille (1488), et enfermé à Bourges où il resta trois ans (on le tenait la nuit dans une cage de fer). Rendu à la liberté par Charles VIII, il sut réparer sa faute par une belle conduite jusqu'au jour où il monta sur le trône (1498). Il commença son règne en pardonnant à tous ses ennemis, disant que le roi de France devait oublier les injures faites au duc d'Orléans, diminua les impôts d'un tiers, rendit les juges inamovibles. En 1499, il répudia sa première femme, Jeanne de France, fille de Louis XI, pour épouser Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII; il s'empara du Milanais, sur lequel il avait des droits comme petit-fils de Valentine Visconti; puis conquit le royaume de Naples, conjointement avec Ferdinand-le-Catholique (1501). Mais quand il fallut partager, les deux conquérants se brouillèrent: Louis fut vaincu à Seminara et à Cérignole par Gonsalve de Cordoue, et chassé du royaume de Naples (1503). Etant entré dans la ligue formée par Jules II contre les Vénitiens (*Ligue de Cambrai*), Louis XII envahit leur territoire et les défit à Agnadel (1509); mais bientôt Jules II, qui avait obtenu de Louis ce qu'il voulait, l'abandonna pour s'unir contre lui avec Ferdinand, Henri VIII, les Vénitiens et les Suisses, formant ainsi la coalition appelée *Sainte Ligue*. Le jeune Gaston de Foix gagna sur eux la bataille de Ravenne (1512), mais il y perdit la vie; et Louis, vaincu, malgré le génie de La Trémoille, à Novare par les Suisses, et à Guinegatte (dans la *journée des Éperons*) par les Impériaux (1513), fut obligé d'offrir la paix. Il mourut en 1515, regretté de ses sujets et loué de l'étranger même. Il venait d'ép. en 3e noces Marie d'Angleterre. L. XII ne laissa pas d'enfant mâle, et la couronne passa à François I. Rœderer a écrit l'*Hist. de Louis XII*.

LOUIS XIII, dit *le Juste*, fils de Henri IV et de Marie de Médicis, né à Fontainebleau en 1601, devint roi en 1610 sous la tutelle et la régence de sa mère, vit son règne commencer au milieu de troubles auxquels le traité de Sainte-Menehould (1614) mit à peine fin, fut déclaré majeur à 14 ans, et épousa Anne d'Autriche l'année suivante. Il se laissa d'abord gouverner par Concini, maréchal d'Ancre, favori de la reine-mère; ce qui excita parmi les seigneurs une sédition dont Concini fut victime (1617). Il donna alors toute sa confiance au duc de Luynes: les seigneurs jaloux prirent les armes pour faire éloigner le nouveau favori; mais ils furent vaincus complétement aux Ponts-de-Cé. De Luynes mourut en 1621 au siége de Montauban; deux ans après, Richelieu le remplaça. Avec ce nouveau ministre, Louis est partout vainqueur: il enlève aux Protestants La Rochelle (1628); il bat le duc de Savoie qui attaquait le duc de Mantoue, allié de la France; prend Pignerol, et rétablit son allié dans ses états. En 1630, Louis, ayant eu de nouveau à combattre en Italie les Allemands et les Espagnols, les battit encore, et leur imposa la paix de Quérasque. En 1632, Gaston, frère du roi, mécontent de Richelieu, forma une conspiration dans laquelle entrèrent le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, l'empereur et le roi d'Espagne; mais le complot fut déjoué : Montmorency, pris les armes à la main, eut la tête tranchée (1632). Après la mort de Gustave-Adolphe, chef des Protestants en Allemagne, Louis XIII, qui avait été l'allié de ce prince, déclara la guerre à l'Autriche et à l'Espagne : Nancy, la Lorraine, la ville d'Heidelberg, furent conquis sur les Allemands (1634); le duc de Rohan défit sur les bords du lac de Côme les Espagnols, qui, après avoir obtenu quelques succès en Picardie, furent obligés de repasser la Somme; Schomberg les battit aussi dans le Roussillon, le duc de Savoie et le maréchal de Créqui en Italie. Richelieu allait conclure une paix avantageuse quand il mourut en 1642. Le roi le suivit au tombeau un an après (1643). Louis XIII était un prince faible et incapable; tout l'éclat de ce règne est dû à Richelieu; tremblant devant son ministre, le roi ne fut guère que le servile instrument de ses volontés et souvent même de ses inimitiés. Louis XIII eut pour successeur Louis XIV, son fils. L'*Histoire de France sous Louis XIII* a été écrite par M. Bazin, Paris, 1840, 4 vol. in-8.

LOUIS XIV, dit *le Grand*, roi de France, né en 1638, de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, fut reconnu roi en 1643, à 5 ans, et devint majeur en 1651, à 13 ans. La régence fut confiée à sa mère Anne d Autriche, qui prit Mazarin pour principal conseiller. La minorité de Louis XIV fut agitée au-dedans par les troubles de la Fronde (*Voy.* FRONDE, ANNE, MAZARIN), au dehors par des guerres continuelles avec l'Empire et l'Espagne, qui ne furent terminées que par le traité conclu avec l'Empire à Munster (1648), et par la paix des Pyrénées, conclue avec l'Espagne (1659). Par ce dernier traité, Louis XIV épousa l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille du roi d'Espagne. Mazarin étant mort en 1661, Louis commença à régner par lui-même. Profitant de la paix et secondé par Colbert, il rétablit le commerce, diminua les impôts, fit fleurir les arts,

rendit de sages lois. En 1665, Philippe IV, père de la reine, étant mort, Louis demanda la Flandre et la Franche-Comté, comme indemnité de la dot de sa femme, qui n'avait jamais été payée ; sur le refus qu'on fit de les lui livrer, il marcha sur la Flandre dont il prit toutes les villes en une campagne ; il conquit plus rapidement encore, l'année suivante, la Franche-Comté. La Hollande étant venue alors au secours de l'Espagne, Louis se vit obligé de conclure avec cette dernière puissance la paix d'Aix-la-Chapelle (1668) ; par ce traité, il abandonnait la Franche-Comté. Pendant le temps de repos qui suivit, les Invalides furent bâtis, et le roi fonda les manufactures des Gobelins et de la Savonnerie. En 1672, la guerre fut déclarée aux Hollandais, qui s'étaient précédemment joints aux ennemis de la France, et la campagne fut ouverte avec succès par le roi en personne, suivi de Turenne et de Condé. C'est au début de cette campagne qu'eut lieu le célèbre passage du Rhin. L'Espagne, l'empereur et l'électeur de Brandebourg, que la puissance du monarque français épouvantait, se liguèrent contre lui. Louis s'empara de nouveau de la Franche-Comté ; Turenne entra dans le Palatinat qu'il mit à *feu et à sang* ; Schomberg battit les Espagnols dans le Roussillon ; Condé défit le prince d'Orange à *Senef* ; Duquesne gagna deux batailles *navales contre* Ruyter, qui périt dans la dernière. *Louis* XIV offrit alors la paix et signa le traité de Nimègue (1678). Alger fut bombardé en 1682, pour avoir insulté le pavillon français, et Gênes dut également s'humilier devant le grand roi (1685). Mais la révocation de l'édit de Nantes (1685) vint interrompre *le cours de* tant de prospérités : cet acte de rigueur fit sortir de France une foule de familles qui portèrent chez l'étranger leur industrie. Peu après se *forma* la ligue d'Augsbourg, par laquelle l'Empire, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande se coalisèrent contre la France. La campagne s'ouvrit par des succès que contrebalança la perte de la *bataille* navale de la Hogue. Les années 1692, 93 et 94 furent signalées par la prise de Namur et les victoires de Steinkerque, de Nerwinde et de la Marsaille ; mais Namur fut reprise par Guillaume à la fin de 1694, et lasses d'hostilités inutiles, les puissances belligérantes conclurent le traité de Ryswyk (1697), qui fit rentrer la France dans ses anciennes limites. La mort de Charles II, roi d'Espagne, qui laissait sa couronne à Philippe de France, duc d'Anjou, alluma une nouvelle guerre, dite de *la Succession* (1700). Les premières années furent mêlées de revers et de succès ; mais en 1704, les Français furent battus à Hochstett, en 1706 à Ramillies. La France était à deux doigts de sa perte. Enfin, en 1707, Berwick gagna en Espagne la victoire signalée d'Almanza, et Duguay-Trouin battit les flottes ennemies dans plusieurs rencontres. Cependant Louis XIV, ayant éprouvé quelques revers l'année suivante, demanda la paix ; on ne lui fit que des réponses dures et humiliantes, et il se vit forcé de continuer la guerre ; elle ne fut pas heureuse : Marlborough et le prince Eugène battirent Villars à Malplaquet (1709). Tout semblait perdu lorsque Vendôme gagna la victoire de Villaviciosa, qui rendit le trône d'Espagne à Philippe (1710), et peu après, Villars, prenant sa revanche, remporta celle de Denain qui amena la paix d'Utrecht (1713). Louis mourut deux ans après, le 1er septembre 1715, laissant la couronne à son arrière-petit-fils, Louis XV, qui n'était âgé que de cinq ans. Il avait perdu peu auparavant son fils, dit le Grand-Dauphin, et son petit-fils, le duc de Bourgogne. — Le règne de Louis XIV est l'époque la plus brillante de la monarchie ; sous ce prince, la gloire des lettres, des arts et du commerce s'unit à la gloire des armes. C'est alors qu'ont brillé Condé, Turenne et Vauban, Duquesne et Duguay-Trouin, Colbert et Louvois ; Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Bossuet et Fénelon ; Lebrun, Lesueur, Girardon, Puget et Perrault. C'est alors que s'élevèrent le palais de Versailles (1661), l'hôtel des Invalides (1670), etc. Louis XIV avait toutes les qualités d'un grand roi : noble, généreux, brave, ferme, ami des lettres et des arts, il joignait à ces qualités une figure belle et majestueuse ; mais il aima trop la guerre, le faste et les plaisirs ; il eut un grand nombre de maîtresses dont les plus célèb sont Mmes de La Vallière, de Montespan, Fontanges. Quant à Mme de Maintenon, il s'était uni à elle par un mariage secret. L. XIV prit une gr. part aux aff. ecclésiast. de son temps : il révoqua l'édit de Nantes (1685), et exerça contre les Protestants de grandes rigueurs ; les jansénistes ne furent pas non plus épargnés. Entre les ouvrages qui ont été écrits sur ce règne, on distingue surtout : *le Siècle de Louis XIV*, par Voltaire ; l'*Histoire de Louis XIV*, par Pélisson ; l'*Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, par Lémontey. On a de ce roi quelques écrits, qui ont été publiés en 1806, sous le titre d'*Œuvres de Louis XIV* ; on y remarque les *Instructions* qu'il rédigea pour le dauphin et le roi d'Espagne.

LOUIS XV, arrière-petit-fils de Louis XIV et fils du duc de Bourgogne, né à Fontainebleau en 1710 fut déclaré roi en 1715, sous la régence de Philippe, duc d'Orléans, et eut Fleury pour précepteur. Devenu majeur en 1723, Louis conserva le régent pour premier ministre et reçut de lui pendant quelques mois d'utiles leçons de gouvernement. Philippe étant mort subitement à la fin de 1723, le duc de Bourbon lui succéda au pouvoir ; ce prince ne signala son ministère de deux ans que par un édit impolitique qui proscrivait de nouveau les Protestants, et par le mariage du jeune roi avec Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne. Le cardinal de Fleury fut appelé aux affaires en 1726, et parvint un instant, par une sage économie, à rétablir l'ordre dans les finances. Stanislas ayant été en 1735 forcé, malgré les secours donnés par la France, d'abandonner son trône de Pologne, Fleury fit céder à ce prince par l'Autriche le duché de Lorraine, en stipulant qu'à la mort de Stanislas cette province reviendrait à la France. Après la mort de l'empereur Charles VI (1740), sa succession fut vivement disputée. Louis XV se déclara pour Charles-Albert, électeur de Bavière, contre la fille de l'empereur, Marie-Thérèse, et parvint même à le faire nommer empereur sous le nom de Charles VII ; mais la perte de la bataille de Dettingen détruisit toutes les espérances du protégé et du protecteur (1743). Cependant, Louis, animé, dit-on, par les conseils de la duchesse de Châteauroux, sa maîtresse, va attaquer en personne les possessions autrichiennes dans les Pays-Bas, prend plusieurs places fortes, et court en Alsace s'opposer au duc Charles de Lorraine ; mais il tombe gravement malade à Metz. Cette maladie excita les alarmes universelles, et lorsque le roi eut été sauvé, comme par miracle, il reçut de son peuple le beau nom de *Bien-Aimé*. Les batailles de Fontenoy (1745), de Raucoux (1746), remportées en Flandre sur les Impériaux et les alliés, ajoutèrent à la supériorité de nos armes ; mais dans le même temps nos affaires étaient dans le plus mauvais état en Italie. La bataille de Plaisance, perdue par le maréchal de Maillebois (1746), força les Français à repasser les Alpes. Alors fut signée la seconde paix d'Aix-la-Chapelle (1748), par laquelle la France rendit toutes ses conquêtes. En 1756 commença la fameuse guerre de Sept-Ans (*Voy.* ce mot), guerre si désastreuse pour la France, et dont le principal événement est la sanglante défaite essuyée par les Français à Rosbach, en 1757. La guerre continua jusqu'à l'année

1763, époque où fut signé le traité de Paris, qui abandonna à l'Angleterre le Canada, la Nouvelle-Écosse et plusieurs autres possessions coloniales. Le reste du règne de Louis ne fut signalé que par la suppression des Jésuites (1762) et l'abolition des parlements, que provoqua le chancelier Maupeou (1771). Louis XV mourut en 1774 de la petite vérole; en 1757, il avait été frappé par un assassin, Damiens; mais la blessure n'avait eu aucune gravité. On lui doit entre autres monuments l'École militaire (de Paris) et l'église de Sainte-Geneviève (Panthéon). Louis XV eût pu être un grand roi, il ne fut qu'un prince faible, débauché, insouciant; il amassa les orages qui éclatèrent sur son successeur. Les principaux ministres de Louis XV, après Fleury, furent le duc de Choiseul, l'abbé Terray et Maupeou. Deux femmes surtout firent le malheur et la honte de ce règne: la marquise de Pompadour et Mme Dubarry: elles exercèrent sur le roi un pouvoir absolu. La *Vie privée de Louis XV* a été écrite par d'Angerville, 1781, 4 vol. in-12; l'histoire de son règne se trouve dans l'*Histoire du dix-huitième siècle*, de Lacretelle. Voltaire a laissé un *Précis du règne de Louis XV*, ouvrage bien inférieur au *Siècle de Louis XIV*.

LOUIS XVI, roi de France, petit-fils et successeur de Louis XV, né en 1754, fut d'abord connu sous le nom de duc de Berry. Il monta sur le trône en 1774, et signala les commencements de son règne par des actes qui obtinrent l'approbation universelle. Il renonça au droit onéreux de joyeux avénement, rétablit les parlements, qui avaient été supprimés à la fin du règne précédent; abolit la question, créa le *Mont-de-Piété*, la *Caisse d'escompte;* appela au ministère les hommes qui étaient désignés par l'opinion publique, Maurepas, Turgot, Malesherbes, Necker; donna des secours aux Américains insurgés contre l'Angleterre (1778-1783), et assura leur indépendance par le traité conclu à Versailles (1783). Les finances, dilapidées sous les règnes précédents, étant réduites à un état déplorable, le roi convoqua pour chercher un remède deux assemblées de Notables (22 février 1787, et 6 novembre 1788); mais ces assemblées se séparèrent sans remédier à rien, et Louis se vit obligé de recourir aux États-Généraux. Ces états furent ouverts à Versailles, le 5 mai 1789, et les discussions qui s'y élevèrent dès le principe entre les trois ordres firent naître une fermentation générale. Peu de jours après, le roi, alarmé par plusieurs démonstrations populaires, fait approcher des troupes de Versailles et de Paris; en même temps il congédie le ministre Necker qui jouissait de la faveur publique (11 juillet); le peuple de Paris court aussitôt aux armes et s'empare de la Bastille (14 juillet): bientôt il se porte en masse à Versailles et force le roi et sa famille à venir s'établir à Paris (5 et 6 octobre). Dès ce moment Louis XVI cesse d'être libre; il se voit contraint de sanctionner une foule de décrets de l'Assemblée nationale qui froissaient ses sentiments les plus chers; enfin, ne se croyant plus en sûreté, encouragé d'ailleurs par les offres des puissances étrangères, il résolut de fuir (20 juin 1791), et se dirigea vers Montmédy, où un serviteur dévoué, M. de Bouillé, avait réuni des troupes sûres; mais reconnu par le maître de poste Drouet, il fut arrêté à Varennes et ramené à Paris; de ce moment il fut gardé à vue et ne régna plus que de nom. Le 14 septembre 1791, Louis accepta la constitution que venait de rédiger l'Assemblée nationale; cette constitution, qui ne lui laissait guère d'autre droit que celui d'apposer son *veto* aux décrets des corps législatifs, ne pouvait que le rendre odieux. Les déclarations de guerre des puissances étrangères qui, sollicitées par les princes émigrés, venaient d'entrer en France, aggravèrent encore la position du roi. Après avoir été insulté jusque dans son palais dans les journées des 20 juin et 10 août (1792), et avoir vu massacrer ses plus fidèles serviteurs, il se trouva réduit à chercher un refuge au sein de l'Assemblée législative, qui avait remplacé l'Assemblée nationale; mais au lieu de le protéger, cette assemblée le suspend de ses fonctions, le fait enfermer au Temple et juger par la Convention. La Convention, réunie le 21 septembre 1792, commence par décréter l'abolition de la royauté, et se donne mission de juger Louis XVI. Après un simulacre de procès, le malheureux roi, déclaré coupable de conspiration et de haute trahison, est condamné à la peine capitale à une majorité de cinq voix (366 contre 355). Tout sursis ayant été rejeté, la cruelle sentence reçut son exécution, le 21 janvier 1793, sur la place de la Révolution; l'infortuné monarque subit le dernier supplice avec une résignation qui lui a mérité le surnom de *roi martyr*. Peu de jours auparavant il avait rédigé un testament qui est également remarquable par une touchante simplicité et par la générosité de la victime envers ses bourreaux. Louis XVI avait épousé Marie-Antoinette d'Autriche; il laissa deux enfants: Louis (*Voy.* ci-après LOUIS XVII) et Marie-Thérèse-Charlotte de France (depuis duchesse d'Angoulême). Louis XVI eut toutes les vertus de l'homme privé; mais il manqua de fermeté, de résolution, peut-être même quelquefois de franchise. Il avait de l'instruction, surtout en histoire et en géographie; on lui attribue quelques ouvrages; il rédigea de sa propre main les instructions données à La Pérouse (1785). Il aimait les arts mécaniques et excellait lui-même dans la serrurerie. On peut consulter sur ce prince les *Mémoires* de Cléry, Hue, Edgeworth (*Voy.* ces noms), et la collection des *Mémoires sur la Révolution*.

LOUIS XVII, 2e fils de Louis XVI, né le 27 mars 1785, porta d'abord le titre de duc de Normandie, et prit celui de dauphin à la mort de son frère aîné Louis-Joseph (4 juin 1789). Enfermé au Temple avec sa famille, il fut, après la mort de son père (1793), reconnu roi par les émigrés et les puissances étrangères. La Bretagne, la Vendée et Toulon prirent les armes en son nom: mais il était gardé à vue, on ne put l'enlever. Un cordonnier, nommé Simon, officier de la Commune, lui fut donné pour geôlier, avec le titre dérisoire d'instituteur. Le prince mourut le 8 juin 1795. On soupçonna qu'il avait été empoisonné, mais il est plus probable que sa vie fut abrégée par les mauvais traitements qu'il eut à subir dans sa prison. Plusieurs imposteurs ont voulu se faire passer pour Louis XVII, mais ils n'ont fait qu'un petit nombre de dupes.

LOUIS XVIII, frère de Louis XVI, né à Versailles le 17 novembre 1755, porta jusqu'en 1795 le titre de comte de Provence. Il fit d'abord de l'opposition au gouvernement de son frère, soit dans l'Assemblée des Notables, soit aux États-Généraux, et vota pour que le tiers-état envoyât aux États-Généraux autant de membres que les deux autres ordres réunis; mais à la vue des excès de la révolution, il se décida à quitter la France et partit le 20 juin 1791, peu d'instants après le départ de Louis XVI pour Montmédy. Plus heureux que son frère, il atteignit Bruxelles, d'où il provoqua la déclaration du congrès de Pilnitz. L'année suivante (1792), il vint, à la tête de 6,000 hommes, se réunir à l'armée prussienne qui marchait sur la France; mais la défaite de Valmy détruisit ses espérances. Le 8 juin 1795, Louis XVII étant mort, le comte de Provence prit le titre de roi avec le nom de Louis XVIII, et fut reconnu comme tel par les puissances étrangères. L'armée de Condé, dans les rangs de laquelle il s'était réfugié, ayant été repoussée par Moreau, il chercha un asile à Blankenbourg, puis à Mitau, 1798;

il repoussa les propositions que lui faisait Bonaparte pour le déterminer à renoncer à ses prétentions, 1803, et même il protesta en 1804 contre l'élévation de Napoléon sur le trône. En 1807 il se rendit en Angleterre ; il séjourna à Hartwell dep. 1811 jusqu'aux événements de 1814. Il rentra en France après la chute de Napoléon (3 mai 1814), et fut placé sur le trône par les alliés. A son avénement il donna une *Charte constitutionnelle* (4 juin), qui devint la base de notre droit politique. Le retour de Napoléon (mars 1815) le força à s'éloigner précipitamment et à se réfugier à Gand; mais il rentra en France après la bataille de Waterloo (juill. 1815), et depuis il conserva le trône jusqu'à sa mort (1824). Il allégea autant qu'il le put les charges imposées par l'occupation, et obtint, par l'influence du duc de Richelieu, son premier ministre, la retraite des troupes étrangères avant l'époque stipulée. Son règne ne fut guère rempli que par des discussions parlementaires qui ont eu pour effet d'asseoir en France le gouvernement constitutionnel; le seul événement militaire qui ait eu lieu est l'expédition d'Espagne, faite en 1823, dans le but de replacer Ferdinand VII sur son trône. Louis XVIII était un prince éclairé, assez favorable aux idées libérales; mais il eut sans cesse à lutter contre le parti des émigrés, à la tête duquel était son propre frère. Il avait de l'esprit et cultivait les lettres; on lui attribue quelques ouvrages; il fonda l'école des Chartes. Il ne laissa point d'enfants et eut pour successeur son frère *Charles X*. Sa vie a été écrite par Alph. de Beauchamp et par Barbet du Bertrand, 1825. Lamothe-Langon a publié les *Mémoires de Louis XVIII*, Paris, 1831-33, ouvrage apocryphe. Louis XVIII a été surnommé par les royalistes *Louis-le-Désiré*.

LOUIS, dauphin, communément appelé *Monseigneur* ou *le Grand-Dauphin*, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, né en 1661, mort en 1711. Il eut pour gouverneur le duc de Montausier et pour précepteur Bossuet. En 1688, il se signala à la tête de l'armée du Rhin, et en 1694 dans la Flandre. Depuis il vécut dans une espèce de retraite à Meudon, et n'eut aucune influence politique. Il eut trois fils : Louis, duc de Bourgogne; Philippe, duc d'Anjou (roi d'Espagne), et Charles, duc de Berry. C'est pour lui que fut entreprise la belle collection d'auteurs latins dite *ad usum Delphini*.

LOUIS, duc de Bourgogne, fils du précédent. *Voy.* BOURGOGNE (LOUIS, duc de).

LOUIS, dauphin, fils de Louis XV et de Marie Leczinska, né en 1729 et mort en 1765, n'a joué pendant sa vie aucun rôle important. Il fut le père de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

LOUIS, duc de Bourbon. *Voy.* BOURBON.

LOUIS, duc d'Orléans. *Voy.* ORLÉANS.

III. *Rois et princes étrangers.*

LOUIS I, dit *le Grand*, roi de Hongrie et de Pologne, fils et successeur de Charobert, né en 1326, monta sur le trône de Hongrie en 1342, fit la guerre avec succès aux Transylvaniens, aux Croates, aux Valaques et aux Vénitiens; vengea le meurtre d'André, son frère, roi de Naples, mis à mort en 1345 par Louis de Tarente, et fut élu roi de Pologne après Casimir III, son oncle (1370). Il m. en 1382, laissant 2 filles, Marie et Hedwige, qui portèrent l'une la Hongrie à Sigismond, l'autre la Pologne à Jagellon.

LOUIS II, roi de Hongrie et de Bohême, succéda à Ladislas VI, son père, en 1516, et fut tué à la bataille de Mohacz, gagnée par Soliman II (1526).

LOUIS D'ARAGON (don), roi de Sicile, fils et successeur de Pierre II, fut reconnu roi en 1342 sous la tutelle de son oncle le duc de Randazzo, qui gouverna avec sagesse jusqu'à sa mort (1348). Son règne fut troublé par la rivalité des Clermont et des Palizzi. Il mourut en 1355, laissant la couronne à son frère, Frédéric-le-Simple.

LOUIS DE TARENTE, deuxième fils de Philippe prince de Tarente, épousa en secondes noces (1347) Jeanne, reine de Naples, sa cousine, après la mort d'André, premier mari de cette princesse, mort à laquelle il avait contribué. Contraint de sortir du royaume par Louis I, roi de Hongrie, il se réfugia en Provence avec la reine son épouse; là le pape Clément VI les déclara innocents du crime qu'on leur imputait. Rappelés par les Napolitains, ils se firent couronner à Naples en 1352. Louis mourut en 1362, sans laisser d'enfants.

LOUIS I, duc d'Anjou, 2ᵉ fils de Jean II, roi de France, né en 1339, remplaça son père, en qualité d'otage, dans la prison de Londres, d'où il s'échappa bientôt après; fut nommé régent pendant la minorité de Charles VI, et ne s'occupa que du soin de remplir ses coffres pour se mettre en état d'aller prendre possession du trône de Naples, que la reine Jeanne lui avait légué, en 1380. Ce prince se rendit en effet en Italie, après s'être fait couronner roi de Sicile par le pape Clément VII (1382), mais il trouva le trône occupé par Charles de Duras. Il fit de vains efforts pour l'en chasser, et mourut en 1384.

LOUIS II, duc d'Anjou, fils du précédent, né en 1377, fut couronné roi de Naples par Clément VII, en 1390, et mourut en 1417, sans avoir pu se mettre en possession de ce royaume. Il avait pour compétiteur Ladislas, par qui il fut battu, et qu'il battit à son tour, mais sans profiter de sa victoire.

LOUIS III, duc d'Anjou, fils du précédent, né en 1403, succéda aux prétentions de son père sur le royaume de Naples et fut adopté par Jeanne II. Ce prince fit de vains efforts pour soutenir ses droits contre Alphonse, roi d'Aragon, et après une alternative de revers et de succès, il mourut près de Tarente, à Cosenza, en 1434.

LOUIS I, roi d'Espagne, fils aîné de Philippe V, né en 1707, monta sur le trône en 1724, lors de l'abdication de son père; mais il mourut au bout de 7 mois de règne, et son père reprit les rênes du gouvernement.

LOUIS, dit *le Sévère*, duc de Bavière, comte palatin, succéda à son père Othon *l'Illustre*, en 1253, et céda la Basse-Bavière à son frère Henri XIII. Il contribua à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, qui en retour lui donna la lieutenance de l'Empire dans les duchés d'Autriche et de Styrie, avec une partie de l'héritage du malheureux Conradin. Mais à la mort de Rodolphe et à l'avénement de son fils Albert à l'empire, il prit parti contre celui-ci pour Adolphe de Nassau, son compétiteur. Il mourut en 1294, ayant partagé ses états entre ses deux fils, Rodolphe et Louis dit *le Bavarois*. Ce dernier réunit depuis toute la Bavière (1312), et fut empereur sous le nom de Louis V (1314).

LOUIS DE PRUSSE, appelé communément *Louis-Ferdinand*, né en 1772, était fils du prince Ferdinand de Prusse, frère du grand Frédéric; il fit ses premières armes lors de l'expédition prussienne en Champagne (1792), contribua en 1806 à faire déclarer la guerre à la France, commanda dans cette guerre un corps de 9,000 hommes, et se fit tuer à Saalfeld, où il avait attaqué un corps français supérieur en forces (1806).

LOUIS-GUILLAUME DE BADE. *Voy.* BADE.

IV. *Personnages divers.*

LOUIS DE GRENADE, dominicain, un des plus fameux prédicateurs et des plus célèbres écrivains ascétiques de l'Espagne, né à Grenade en 1505, mort en 1588, fut le directeur de Catherine, veuve de Jean III et régente de Portugal, et refusa l'archevêché de Braga, ainsi que le chapeau de cardinal. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages publiés à Anvers, 1572, et à Madrid, 1679, 3 vol. in-f.

LOUIS DE GONZAGUE (S.). *Voy.* GONZAGUE.

LOUIS D'ESPAGNE, amiral de France en 1341.

du sang royal de Castille, fils aîné d'Alph. de la Cerda le *Déshérité*, servit en France, soutint Charles de Blois, et prit Guérande aux Anglais, 1342. Il reçut du pape le vain titre de roi des îles Fortunées, 1344.

LOUIS (Antoine), chirurgien, né à Metz en 1723, fut substitut du chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité (1757), puis chirurgien-major consultant de l'armée du Haut-Rhin (1761). Il a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés, entre autres : *Chirurgie pratique sur les plaies d'armes à feu*, Paris, 1746, in-4 ; *Positiones anatomicæ et chirurgicæ de vulneribus capitis*, 1749, in-4 ; *Lettres sur la certitude des signes de la mort*, 1753, in-12. Il rédigea la chirurgie dans l'*Encyclop*. M. en 1792. *V.* GUILLOTIN.

LOUIS (le baron), ministre des finances, né à Toul vers 1755, mort en 1837, avait reçu les ordres. Il se prononça pour les idées nouvelles et assista l'évêque d'Autun en qualité de diacre à la fête de la Fédération (1790). Il émigra néanmoins et employa le temps de l'exil à étudier le système financier de l'Angleterre. Il fut chargé plusieurs fois du portefeuille des finances (1816, 1818, 1831), siégea comme député dans presque toutes les assemblées législatives depuis 1815, s'y fit remarquer par sa modération et la sagesse de ses vues, et posa les vraies bases du crédit public. C'est lui qui créa les *petits-grands-livres* qui firent participer les départements aux avantages des placements sur l'Etat.

LOUIS (SAINT-), ordre royal et militaire, institué par Louis XIV en 1693, était destiné à récompenser le mérite militaire. On ne comptait d'abord que 8 grand'croix et 24 commandeurs ; Louis XVI, en 1779, porta le nombre des grand'croix à 40, et celui des commandeurs à 80. Le roi était le chef souverain et le grand-maître de l'ordre. Le titre de chevalier de Saint-Louis appartenait de droit aux princes du sang, maréchaux de France et amiraux. Pour être admis dans l'ordre il fallait être catholique et avoir servi 20 ans. La croix de l'ordre était à 8 pointes, cantonnée de fleurs de lys d'or ; on y voyait d'un côté un saint Louis tenant d'une main une couronne de lauriers, et de l'autre une couronne d'épines, avec cette devise : *Ludovicus Magnus instituit*, 1693 ; et de l'autre côté une épée nue passée dans une couronne de lauriers liée de l'écharpe blanche avec ces mots : *Bellicæ virtutis præmium*. Le ruban était d'un rouge couleur de feu. Cet ordre, supprimé comme tous les autres à la révolution, fut rétabli par les Bourbons en 1815 ; depuis 1830, les membres de cet ordre ont cessé d'en porter les marques distinctives.

LOUISBOURG, ville de l'Amérique du Nord, ch.-l. de l'île du Cap-Breton, par 62° 15' long. O., 45° 53' lat. N., au fond d'une magnifique rade de 16 kil. de tour, mais qui gèle chaque hiver ; 10,000 hab. — D'abord aux Français ; prise par les Anglais en 1745 et 58. Comb. naval entre les Fr. et les Angl., 1781.

LOUISBOURG, ville du roy. de Wurtemberg, sur le Neckar, à 13 kil. N. de Stuttgardt ; 5,000 hab. Bien bâtie. Situation délicieuse ; assez d'industrie. Fondée en 1705 ; résidence de la cour de 1727 à 1733.

LOUISE DE SAVOIE, duchesse d'Angoulême, fille de Philippe, duc de Savoie, né en 1476, épousa en 1488 Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, dont elle eut François I. Elle fut régente pendant l'expédition de son fils dans le Milanais, 1515, et pendant la captivité du roi ; elle gouverna avec assez d'habileté, et conclut avec Marguerite d'Autriche en 1529 le traité de Cambrai (dit *la paix des Dames*) ; mais elle souilla son administration par son avarice excessive. Elle mourut en 1531. Elle a laissé un *Journal* qui contient des faits historiques assez curieux, des détails domestiques, et des particularités sur sa vie et sur celle de ses enfants (tome XVIe des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*). Cette princesse étant veuve et déjà âgée, avait offert sa main au connétable de Bourbon ; mais elle n'en reçut qu'un refus injurieux. Outrée de dépit, elle changea son amour en une haine violente, et en cherchant à dépouiller le connétable d'une partie de ses biens, elle le força à quitter la France, dont il devint l'ennemi acharné.

LOUISE DE LORRAINE, reine de France, fille de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, née en 1554, épousa Henri III, roi de France, en 1575. L'empire que la jeune reine sembla prendre sur son époux alarma Catherine de Médicis, qui conseilla perfidement à Louise de faire au roi de continuelles remontrances sur sa conduite. Ces remontrances eurent l'effet qu'attendait Catherine : elles fatiguèrent bientôt Henri, et son amour se changea en indifférence. Après la mort de ce prince, Louise se retira à Moulins, où elle mourut en 1601 par suite d'austérités excessives.

LOUISE-AUGUSTE-WILHELMINE-AMÉLIE, reine de Prusse, fille du duc de Mecklembourg-Strélitz et de Caroline de Hesse-Darmstadt, née en 1776, épousa en 1793 le prince héréditaire de Prusse (depuis Frédéric-Guillaume III), et lui inspira le plus tendre attachement. Son courage et sa résignation soutinrent le malheureux roi après le désastre d'Iéna, 1806. Elle mourut en 1810.

LOUISE-MARGUERITE, princesse de Conti. *Voy.* CONTI.

LOUISE DE GUZMAN. *Voy.* GUZMAN.

LOUISE (MARIE-). *V.* MARIE-LOUISE, au *Supplément*.

LOUISIADE (archipel de la), groupe d'îles du Grand Océan équinoxial, à l'E. de la Papouasie, par 148° 20'-152° 10' long. E., 8°-12° lat. S. Découvert par Bougainville en 1769, visité par les Français en 1792.

LOUISIANE, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, par 91° 13'-96° 28' long. O., et par 29°-33° lat. N., a pour bornes au S. le golfe du Mexique, à l'E. l'état du Mississipi, à l'O. le Texas : 2,200 kil. sur 1,350 ; env. 420,000 hab. Ch.-l., la Nouvelle-Orléans (à laquelle on devait substituer Bâton-Rouge). Le bas Mississipi traverse la Louisiane et y reçoit beaucoup d'affluents ; il s'y trouve des mines de zinc, cuivre, fer, houille, mais qu'on n'exploite pas ; le sol est fertile (surtout en coton, riz, sucre) ; riches pâturages ; on y élève de gros et menu bétail en grande quantité ; mais on y redoute les ours, notamment le *grizzly*. — Par Louisiane on entendait jadis, outre la Louisiane actuelle, l'immense région qui s'étend au nord, et comprend l'état de Missouri, les districts des Mandanes, des Sioux, des Osages, et le territoire de l'Arkansas. — La Louisiane fut découverte par l'Espagnol Fernand de Soto, et vue ensuite par le Français Thomas Albert, 1504. Sous Louis XIV, en l'honn. de qui elle reçut son nom, elle fut l'objet de quelq. tentatives de colonis. (La Salle en 1682, Yberville en 1698, Crozat en 1712) ; fut donnée lors de la minorité de Louis XV à la compagnie d'Occident ou du Mississipi, et servit de base aux spéculations du trop fameux Law (1717-1720), puis fut concédée à la compagnie française des Indes. La Nouvelle-Orléans avait été fondée en 1717. Cependant la Louisiane, toujours peuplée de tribus sauvages, n'offrait encore que quelques comptoirs sur les côtes, et restait nulle entre les mains de la France. Louis XV céda à l'Angleterre en 1763 la partie de la Louisiane située à l'E. du Mississipi, et à l'Espagne la partie occidentale ; celle-ci fut retrocédée à la France en 1800, par le traité de Saint-Ildefonse ; mais Bonaparte, désespérant de la défendre contre les Anglais, la vendit en 1803 aux États-Unis, moyennant une somme de 80 millions. La Louisiane fut envahie par les Anglais pendant la guerre de 1812 ; elle fut défendue par le général Jackson, qui remporta en 1815 à la Nouvelle-Orléans une grande victoire sur les Anglais. L'intérieur de la Louisiane

présente encore beaucoup de peuplades indigènes. Sur la côte la population est en grande partie d'origine française. La Lousiane a rang d'état depuis 1812.

LOUIS-PHILIPPE (Terre de), terre située dans l'Océan Atlantique austral, par 63°-64° lat. S. et 59°-61° long. O., a été découverte en 1840 par le capitaine Dumont d'Urville, commandant de *l'Astrolabe*, qui la nomma ainsi en l'honneur du roi régnant. Cette terre est inhabitable et couverte de glaces.

LOUISVILLE, ville des États-Unis (Kentucky), sur l'Ohio, à 80 kil. O. de Francfort; 4,000 hab. en 1820; 21,210 en 1840. Evêché cathol. (dep. 1843). Industrie et commerce très actifs. Fondée en 1780. — V. de Géorgie, ch.-l. du comté de Jefferson.

LOUI-TCHEOU, ville et port de Chine (Kouang-toung), ch.-l. de dép., par 20° 51' lat. N., 107° 19' long. E., à 440 kil. S. O. de Canton.

LOULAY, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 12 kil. N. de St-Jean-d'Angely; 500 hab.

LOULÉ, ville murée du Portugal (Algarve), à 14 kil. N. de Faro; 8,250 hab. Vieux château. Titre d'un marquisat. Mines d'argent aux environs.

LOUNG-KIANG, rivière de Chine, naît au N. O. du Kouang-si, et grossit le Houng-Kiang près de Tsin-tcheou : cours, 450 kil.

LOUNG-TCHOUAN-KIANG, rivière d'Asie, naît dans le *Thibet* par 93° 30' long. E., 31° lat. N.; coule dans *l'empire birman*, arrose en passant la province chinoise d'Yun-nan, rentre dans l'empire birman, et se perd dans l'Iraouaddy au N. E. d'*Oumérapoura* : cours, 900 kil.

LOUP (saint), en latin *Lupus*, né à Toul, fut élevé sur le siége épiscopal de Troyes en 427, et alla peu après, avec saint Germain d'Auxerre, dans la Grande-Bretagne, pour y combattre les erreurs des Pélagiens : de retour à Troyes, il sauva cette ville de la fureur d'Attila, qu'il désarma par ses prières, 451. Il m. en 479. On le fête le 29 juillet. — Un autre saint Loup fut évêque de Lyon et mourut vers 540; on le fête le 25 septembre.

LOUP (saint), évêque de Sens. *Voy.* LEU (saint).

LOUP, abbé de Ferrières en Gâtinais, l'un des meilleurs écrivains du IXe siècle, jouit de la faveur de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, assista au concile de Verneuil en 844, et au deuxième concile de Soissons en 853. On a de lui 134 *Lettres* sur différents sujets; un traité : *Des trois questions, contre Gotescalc*. Baluze a recueilli ces différents écrits en 1664, in-4, et les a enrichis de notes curieuses. Il fonda à Ferrières une belle bibliothèque, et recueillit beaucoup de manuscrits.

LOUPPE (LA), ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), à 22 kil. N. E. de Nogent-le-Rotrou; 1,200 hab.

LOUQSOR, village de Haute-Égypte, à 69 kil. S. de Keneh, occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne *Thèbes*, à la droite du Nil; ce lieu est remarquable par ses superbes débris. C'est de Louqsor que vient le bel obélisque qui décore la place de la Concorde (dep. 1836); il paraît dater de Sésostris.

LOURDES, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), à 12 kil. N. E. d'Argelès; 3,712 hab. Château-fort qui domine la ville. Toile de lin, mouchoirs, crépons, bas rayés, etc. — Jadis place forte, existait dès le temps de César. Capitale du Lavedan en Bigorre au moyen âge.

LOURDET DE SANTERRE (Jean-Baptiste), ancien maître des comptes, né en 1752, mort à Paris en 1815, est auteur de : *Colinette à la cour*, opéra en 3 actes, musique de Grétry, 1782; *l'Embarras des richesses*, musique de Grétry, 1782; *le Savetier et le Financier*, comédie en 2 actes et en prose, 1778; *Zméo*, opéra en 3 actes, musique de Martini, 1800.

LOURISTAN, *Elymaïs*, contrée de la Perse actuelle, dans le Khousistan, à l'E. du Kourdistan, ainsi nommée des Loures, ses habitants. Place principale, Khorremabad.

LOUROUX-BÉCONNAIS (LE), ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 25 kil. N. O. d'Angers; 2,200 hab.

LOUTH, ville d'Angleterre (Lincoln), à 35 kil. N. E. de Lincoln; 6,927 hab. Jolie église St-James, hôtel-de-ville, etc. Grande manufacture de tapis et couvertures. Papeterie, savon.

LOUTH (comté de), en Irlande (Leinster), entre ceux d'Armagh au N., de Down au N. E., la mer d'Irlande à l'E., le comté de Meath au S., celui de Monaghan à l'O.: 45 kil. sur 18; 112,000 hab. (dont 108,500 catholiques). Ch.-l., Dundalk. Sol plat, fertile et bien cultivé. Ardoisières, tourbières. Toile et tissus de coton. Nombreux fragments d'antiquités. Ce comté doit son nom à la petite ville de Louth, à 11 kil. S. O. de Dundalk.

LOUTHERBOURG, (Philippe-Jacques), peintre, né à Strasbourg en 1740, mort à Londres en 1814, élève de Tichsbein et de Casa-Nova, membre de l'Académie de peinture de Paris (1768), composa plusieurs tableaux pour les gouvernements anglais et russe. Il s'occupa aussi avec succès de la gravure à l'eau-forte. On voit de lui dans le château de Rambouillet une *Bataille* dans le genre de Wouvermans. C'est à cet artiste que l'on attribue l'invention du *théâtre pittoresque et mécanique*, perfectionné depuis par Pierre.

LOUTHF-ALY-KHAN, fils de Djaafar-Khan, et l'un des prétendants au trône de Perse, de la famille de Zend, naquit vers l'an 1770, remporta, à l'âge de 19 ans, une victoire signalée sur Aga-Mohammed, compétiteur de son père; succéda aux prétentions de Djaafar, mais fut battu et pris par Mohammed, qui le fit mettre à mort avec toute sa famille en 1794. En lui finit la dynastie de Zend qui fut remplacée par celle des Kadjars.

LOUVAIN, *Lovanium*, en flamand *Leuven*, ville du royaume de Belgique (Brabant méridional), sur la Dyle, à 30 k. E. de Bruxelles; 27,000 hab. Université catholiq. Bel hôtel-de-v. Bière renommée. Commerce de grains. — Quoique ancienne, Louvain ne paraît dans l'histoire qu'à dater de l'invasion normande de 884; elle a subi à diverses reprises des inondations terribles, et a souffert également du feu, de la peste et de la famine. Souvent prise et ravagée. Sous l'Empire français, elle fut le ch.-l. d'un arrondissement du dép. de la Dyle.

LOUVECIENNES. *Voy.* LUCIENNES.

LOUVEL (L.-Pierre), ouvrier sellier, né à Paris en 1783, assassina en 1820, à la sortie de l'Opéra, le duc de Berry, neveu de Louis XVIII; il avait été poussé au crime par le fanatisme politique, et voulait, en frappant le seul prince qui pût perpétuer la famille royale, mettre fin à la branche aînée des Bourbons. Il fut condamné à mort par la cour des pairs, et subit le supplice avec fermeté, assurant qu'il n'avait pas de complices.

L'OUVERTURE (TOUSSAINT-), nègre, né à St-Domingue en 1743, avait reçu quelq. instruction. Il accepta avec reconn. le décret qui proclamait la liberté des noirs, aida le gén. fr. Laveaux à chasser de l'île les Espagnols et les Anglais, et à réprimer une révolte de mulâtres (1795), fut en récompense nommé successivement gén. de brigade, gén. de divis., enfin gén. en chef des arm. de St.-Dom., rétablit l'ordre et la disc.; mais ne tarda pas à se rendre indép. et se fit procl. prés. à vie (1800). Il refusa de reconn. le gén. Leclerc, envoyé pour rétablir l'autor. franç. (1801); mais se vit forcé de capituler, puis fut arrêté comme conspirat., transp. en Fr. et enf. au fort de Joux, où il m. en 1803.

LOUVET (J.-B.), conventionnel, né à Paris en 1764. Il fut d'abord commis d'un libraire, puis se fit connaître par un roman licencieux, *les Amours de Faublas*, 1787. Partisan de la révolution, il fut nommé en 1792 député du Loiret à la Convention nationale, prit place parmi les Girondins, et se prononça contre Robespierre. Proscrit avec

les Girondins, et mis hors la loi, il erra quelque temps en Bretagne, puis dans la Gironde, et se tint caché jusqu'à la mort de Robespierre. Il rentra à la Convention en 1795, puis devint membre du Conseil des Cinq-Cents; il en sortit en mai 1797, et mourut le 25 août suivant. Il rédigeait *la Sentinelle*, journal destiné à répandre parmi le peuple les idées révolutionnaires. Louvet a composé, outre *Faublas*, quelques romans moins connus et des *Mémoires*.

LOUVIERS, *Luparia*, ch.-l. d'arr. (Eure), sur l'Eure, à 22 kil. N. d'Évreux; 9,927 hab. Draps fins très renommés et apprêts pour les draps; presses hydrauliques; filatures de laines, blanchisseries, teintureries en bleu, etc.—Ville jadis forte; Henri V, roi d'Angleterre, en fit raser en 1418 les fortifications. En 1196 Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion y conclurent un traité de paix. Louviers porta longtemps le titre de comté. La première fabrique de draps qui y fut établie date de 1681.—L'arr. de Louviers a 5 cantons (Louviers, Gaillon, Neufbourg, Pont-de-l'Arche, Amfreville), 120 communes et 69,402 hab.

LOUVIGNÉ-DU-DÉSERT, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 15 kil. N. E. de Fougères; 3,412 hab.

LOUVOIS, village de France (Marne), à 13 kil. N. E. d'Epernay, érigé en marquisat en faveur du chancelier Letellier, père du célèbre Louvois.

LOUVOIS (Franç.-Michel LETELLIER, marquis de), ministre de Louis XIV, fils du chancelier Letellier, né en 1641 à Paris, obtint en 1654 la survivance de la charge de secrétaire d'état au département de la guerre qu'occupait son père, et parvint en 1666 au ministère. Plein de prévoyance et d'activité, ses sages mesures assurèrent le succès des campagnes de Flandre en 1667, et de Franche-Comté en 1668. Mais, d'un autre côté, on lui reproche des torts graves: il rompit par son arrogance les négociations entamées avec la Hollande en 1672, abreuva de mépris le doge de Gênes (1685), fit incendier deux fois le Palatinat (1674 et 1689); il eut une grande part à la révocation de l'édit de Nantes, et déploya une sévérité excessive contre les Calvinistes (1686). Ces cruautés et son orgueil finirent par révolter Louis XIV lui-même, et Louvois allait, dit-on, tomber en disgrâce, lorsqu'il mourut subitement en 1691. On le crut empoisonné. Louvois est un de ces hommes dont on est forcé d'admirer les talents, mais que l'on ne peut aimer. On lui doit, entre autres établissements utiles, la fondation des Invalides. Sandras de Courtilz a publié le *Testament politique de Louvois*, Paris, 1695.

LOUVRE, *Lupara*, un des plus beaux monum. de Paris, sur la rive droite de la Seine, fut longtemps la demeure des rois. Ce n'était d'abord qu'une tour qui fut construite en 1204 par Philippe-Auguste pour servir de prison d'état, et où plus tard les rois placèrent leur bibliothèque. Les successeurs de Philippe élevèrent autour de cet édifice des galeries qui s'étendirent peu à peu et qui finirent par rejoindre les Tuileries. Charles V le premier fixa sa résidence au Louvre, et après lui les rois l'ont habité pour la plupart jusqu'à Louis XIV, qui préféra Versailles. Depuis cette époque, on affecta le Louvre aux réunions des diverses académies, et à l'Imprimerie royale. Sous l'Empire, le Louvre devint un musée; il a depuis conservé cette destination. Les princes qui ont le plus contribué à l'agrandissement et à l'embellissement du Louvre sont Charles V, Louis XII, François I, Henri II, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Napoléon. Les plus grands artistes y ont appliqué leur talent, entre autres Pierre Lescot, Jean Goujon, Philibert Delorme, Claude Perrault, Soufflot; et de nos jours, Fontaine, Percier, Visconti. Napoléon III a eu la gloire de le terminer (1855).

LOUZA, ville du Portugal (Beira), à 26 kil. S. E. de Coimbre, au pied du mont Louza, où l'on recueille de la neige et de la glace pour Lisbonne, 3,200 hab.

LOVANIA, LOVANIUM. *Voy.* LOUVAIN.

LOVAT (Simon FRAZER, lord), Écossais, né en 1657, embrassa d'abord le parti du prétendant Jacques III, qu'il abandonna après la bataille d'Inverness (1715) pour se déclarer en faveur du roi George I, fut comblé d'honneurs par ce dernier prince, qui lui donna le gouvernement d'Inverness et le titre de lord Lovat; mais ayant trahi son succ. (George II) en 1746, pour prendre part à des intrigues en faveur des Stuarts, il eut la tête tranchée, 1747: il av. 80 ans. Il subit le suppl. avec fermeté.

LOVEIRA (VASCO), premier auteur du roman d'*Amadis de Gaule*, né en Portugal vers 1270, se distingua au service de Ferdinand IV, roi de Castille, et mourut en 1325. Son *Amadis* n'avait d'abord que 4 livres; les continuateurs l'ont porté à 24. Ce roman a été traduit dans toutes les langues; la meilleure traduction française est celle du comte de Tressan, Amsterdam et Paris, 1779.

LOVELACE (Richard), poëte anglais, né en 1618 à Woolwich (Kent), d'une famille riche, brilla quelque temps à la cour de Charles I par sa beauté, sa galanterie et son esprit; sacrifia toute sa fortune pour la cause royale, fut quelque temps emprisonné à Londres, puis entra au service de la France avec le grade de colonel, revint à Londres vers 1648, et y mourut dans la misère, 1658. Il a chanté, sous le nom de *Lucasta*, une femme qu'il aimait, miss Lucy Sacheverell; cette femme s'étant mariée pendant son exil, il en conçut un vif chagrin. Il a aussi composé quelques pièces de théâtre. — Ce Lovelace n'a de commun que le nom avec le Lovelace dont Richardson a fait, dans sa *Clarisse*, le type du séducteur de bon ton; celui-ci est un personnage tout imaginaire.

LOVERE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. N. E. de Bergame; 4,000 hab. Draps, soieries, usines à fer.

LOWELL, ville manufacturière des États-Unis, sur les confins du Massachusetts et du New-Hampshire, à 40 kil. N. de Boston, sur le Merrimack, près d'une chute de cette rivière qui alimente un grand nombre d'usines; 21,000 hab. environ (en 1840). Filatures de coton. Chemin de fer de Lowell à Boston. Cette ville ne date que de 1813; elle a pris son nom d'un des négociants qui ont les premiers établi des manufactures de coton aux États-Unis.

LOWENDAHL (Woldemar, comte de), maréchal de France, issu d'un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemark, était né à Hambourg en 1700. Il servit successivement en Autriche, en Pologne, en Russie et en France; il se signala dans les armées impériales, à la bataille de Peterwaradin, et aux siéges de Temeswar et de Belgrade; dans les armées polonaises, à la défense de Cracovie en 1733 et pendant les campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin; dans les armées russes, au siége d'Otchakof, et à la bataille de Choczim; enfin, dans les armées fran[çaises], à la bataille de Fontenoy et au siége d[e] Berg-op-Zoom, qu'il prit d'assaut en 1747; cet[te] ville était regardée comme imprenable. Le bâton d[e] maréchal de France fut la récompense de Lowen[-]dahl. Ce général mourut en 1755.

LOWESTEIN, ville et fort de Hollande. *Vo[y.]* LOEWESTEIN.

LOWESTOFT, ville d'Angleterre (Suffolk), s[ur] la mer du Nord, à 60 kil. N. E. d'Ipswich; 4,2[…] hab. Deux fanaux; pêche; bains de mer très fr[é]quentés. Bataille navale entre les Anglais et l[es] Hollandais, 1665.

LOWICS, ville murée de la Russie d'Euro[pe]

(Pologne), à 51 kil. O. de Varsovie; 2,400 hab.

LOWLANDS (c.-à-d. *basses terres*), nom que l'on donne à l'Écosse méridionale, par opposition aux Highlands (*hautes terres*). *Voy.* ce nom.

LOWOSITZ, village de Bohême (Leitmeritz), à 8 kil. S. O. de Leitmeritz; 800 hab. Victoire de Frédéric II, roi de Prusse, sur les Autrichiens en 1756.

LOWTH (le docteur Robert), critique anglais, né à Winchester (Hampshire), en 1710, entra dans la carrière ecclésiastique, fut nommé en 1741 professeur de poésie à Oxford, devint successivement évêque de Saint-David, d'Oxford et de Londres, et mourut en 1787. On a du docteur Lowth : *De sacra poesi Hebræorum prælectiones*, Oxford, 1753, ouvrage classique sur cette matière, et dans lequel le mérite littéraire des Écritures est parfaitement apprécié; il a été traduit en français par M. Sicard de Montpellier, Lyon, 1812, et par M. Roger, de l'Académie Française, Paris, 1813. Lowth a encore composé, entre autres ouvrages, une *Introduction à la grammaire anglaise*, 1762.

LOXA, ville d'Espagne. *Voy.* LOJA.

LOYALISTES, nom donné en Angleterre à ceux qui, après l'expulsion des Stuarts, se montrèrent dévoués à la nouvelle dynastie; — et en Amérique, dans la guerre de l'indépendance américaine, à ceux qui prirent parti pour le gouvernement britannique, et se prononcèrent contre l'insurrection des colonies.

LO-YANG, ville de Chine (Ho-nan), a été longtemps la capitale de l'empire.

LOYOLA, village et monastère d'Espagne (Guipuscoa), à 22 kil. S. O. de Saint-Sébastien. Patrie d'Ignace de Loyola, qui est lui-même appelé quelquefois Loyola. *Voy.* IGNACE.

LOYOLA, ville de la république de l'Équateur, à 128 kil. N. O. de Jaen de Bracamoro, au pied des Andes; fondée en 1542. Mines d'or aux env.

LOYSEAU (Charles), jurisconsulte, né en 1566 à Nogent-le-Roy, mort à Paris en 1627, a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence très estimés (Lyon, 1701, in-fol.), entre autres : *Des Seigneuries*; *Des Ordres de la noblesse*; *Du Déguerpissement*, etc.

LOYSEAU (Alex.-Jérôme), de Mauléon, avocat au parlement de Paris, né en 1728, mort en 1771, se fit une réputation par son éloquence et son désintéressement; fut lié avec J.-J. Rousseau et Voltaire, et concourut avec ce dernier à faire réhabiliter Calas. On a publié ses *Plaidoyers* (1760), et ses *Mémoires* (1781).

LOYSEAU (J.-Simon), jurisconsulte, né en Franche-Comté vers 1776, mort à Paris en 1822, avocat à la cour de cassation, a publié : *Jurisprudence du Code civil*, ouvrage périodique, 1804-1812, 19 vol.; *Dictionnaire des Arrêts modernes*, 1809, 2 vol. in-8; *Traité des Enfants naturels*, etc., 1811, in-8, etc.

LOYSON (Olivier), lieutenant-général, né vers 1765 à Damvilliers, mort en 1816, se distingua dans plusieurs circonstances, notamment à Wertingen, Guntzbourg et Austerlitz (1805). Il commanda au 13 vendémiaire an IV, sous les ordres de Bonaparte, les troupes qui défendirent la Convention nationale contre les sections de Paris.

LOYSON (Charles), maître de conférences à l'École normale et chef de bureau au ministère de la justice, né à Château-Gonthier en 1791, s'était déjà fait connaître par des poésies pleines de talent lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée en 1820. On a de lui, outre divers écrits de circonstance, un recueil d'*Épîtres* et d'*Élégies*, Paris, 1819, in-12.

LOZÈRE (mont), *Lesura mons*, montagne de la chaîne des Cévennes, dans le dép. de la Lozère, auquel elle donne son nom, au S. E. de Mende, sur la limite des arrond. de Florac et de Mende; hauteur d'environ 1,700 mètres.

LOZÈRE (dép. de la), dép. de la France, entre ceux de la H.-Loire au N., du Gard au S., de l'Aveyron, du Cantal à l'O., de l'Ardèche à l'E.; 5,094 kil. carr.; 141,733 hab. Ch.-l., Mende. Il est formé d'une partie du Languedoc (Gévaudan). Ce dép. est traversé par la chaîne des Cévennes, dont fait partie le mont Lozère; ces montagnes y donnent naissance à beaucoup de rivières, et forment le partage des eaux entre la Garonne, la Loire et le Rhône; quatre lacs. Climat humide et froid. Argent, cuivre, plomb, antimoine, etc. Fertilité médiocre : peu de grains, très peu de vin; châtaignes, lin, chanvre. Moutons et mulets. Peu d'industrie (cadis, serges, etc.) et de commerce. Emigrations annuelles. — Ce dép. a 3 arr. (Mende, Marvejols, Florac), 24 cantons, 190 communes; il appartient à la 8ᵉ division militaire, dépend de la cour royale de Nîmes, et a un évêché à Mende.

LUBBEN, ville des États prussiens (Brandebourg), à 60 kil. S. O. de Francfort-sur-l'Oder; 3,600 hab. Eau-de-vie de grains, bière, drap.

LUBECK, *Lubeca*, *Lubecum*, ville d'Allemagne, une des 4 républiques de la Confédération germanique, sur la gauche de la Trave, à 844 kil. N. E. de Paris, par 6° 7' long. E., 53° 50' lat. N.; 27,500 hab. Travemünde lui sert de port. Évêché. Cour d'appel pour les 4 républiques. Lubeck offre beaucoup de traces de l'architecture du moyen âge : on y remarque surtout la cathédrale, l'église Ste-Marie, l'Hôtel-de-Ville, la Bourse, l'Opéra, la machine hydraulique, etc. — Industrie active : savon, chapeaux, toile à voiles, objets en ambre, velours et soieries, cuirs façon Cordoue, raffineries de sucre, etc.; grand commerce, surtout avec Hambourg, les pays scandinaves, le Portugal et la France. Elle n'a qu'une société savante, une société de bienfaisance, un gymnase, une école de commerce, une école d'industrie. — Lubeck fut fondée en 1144 par Adolphe de Holstein; puis possédée (à partir de 1148) par les ducs de Saxe, Henri-le-Superbe et Henri-le-Lion, conquise en 1192 par Alphonse de Holstein, et en 1203 par Woldemar, duc de Sleswig : elle se mit sous la protection de l'emp. Frédéric II, et fut déclarée ville libre et impériale en 1226. De plus en plus florissante par son immense commerce, elle devint la capitale de la Ligue hanséatique. Elle se soutint encore après le déclin de la Hanse (XVIᵉ siècle), mais elle déclina elle-même au XVIIᵉ. En 1806 elle fut prise de vive force par les Français qui rasèrent ses murs. De 1810 à 1814, elle fit partie du dép. des Bouches-de-l'Elbe, le plus septentrional de tous ceux de l'Empire français; mais elle ne fut que chef-lieu d'arrondissement. Jungius, Mosheim, Meibomius, Gottfr. Kneller naquirent à Lubeck. — Le territoire de la république de Lubeck n'a que 380 kil. carr., et se compose de plusieurs morceaux séparés. Il compte 50,000 hab. Son gouvernement est démocratique; la bourgeoisie et un sénat de 30 membres se partagent l'exercice de la puissance souveraine. Son contingent est de 406 hommes, son revenu de plus d'un million, sa dette d'environ 8 millions. Religion réformée.

LUBERSAC, ch.-l. de canton (Corrèze), à 12 kil. O. d'Uzerche; 3,882 hab.

LUBIN (saint), *Leobinus*, natif de Poitiers, évêque de Chartres en 554, mort en 556. On le fête le 14 mars.

LUBITZ, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 11 kil. S. E. de Schwérin; 2,425 hab. Toile, drap, potasse, tabac, distilleries.

LUBLIN, ville de l'anc. Pologne, auj. à la Russie, jadis ch.-l. d'un palatinat, auj. d'une woïwodie, à 151 kil. S. E. de Varsovie, sur la Bistricza; 10,300 hab. (dont un grand nombre de juifs). Évêché. Citadelle, faubourgs, cathédrale, palais

de Sobieski, etc. Commerce de draps, grains, vin de Hongrie.— La woïvodie de Lublin, formée du ci-devant palatinat de Lublin et de portions de ceux de Chelm et de Belzk, est située entre les woïvodies de Siedlec et de Sandomir, la Galicie et la Volhynie : 200 kil. sur 130; 460,000 hab. Lacs nombreux, forêts, terres à bruyères, quelques endroits fertiles; pâturages.

LUC, village de France (B.-Pyrénées), à 11 kil. N. O. de Vic; 2,600 h.—(Calvados), au N. de Caen.

LUC-EN-DIOIS, *Lucus Augusti Vocontiorum*, ch.-l. de cant. (Drôme), à 15 kil. S. E. de Die; 500 hab.

LUC (LE), ch.-l. de canton (Var), à 19 kil. S. O. de Draguignan; 3,562 hab. Drap, sel de saturne, bouchons de liége, etc.

LUC (saint), *Lucas*, évangéliste, était d'Antioche et avait été médecin. Il fut, à ce qu'on croit, converti par saint Paul après la mort de J.-C., accompagna cet apôtre dans son voyage de Troade, en Macédoine, l'an 51; alla prêcher seul à Corinthe, l'an 56, partagea en 61 la captivité de saint Paul à Rome, parcourut ensuite plusieurs pays, et fut, dit-on, mis à mort en Achaïe à l'âge de 84 ans. On doit à saint Luc l'évangile qui est ordinairement placé le 3e, et les *Actes des Apôtres;* ces deux ouvrages ont été écrits originairement en grec, et sont remarquables par la pureté du style. Une tradition erronée attribue à saint Luc le talent de la peinture (*Voy.* LUCA). On l'hon. le 18 oct. Il a pour emblème le bœuf.

LUC (Ch.-Fr., comte du), de la maison de Vintimille, né en 1643, m. en 1740, ambass. de France en Suisse, puis en Autriche, accueillit J.-B. Rousseau banni de France, 1712, et lui conserva sa protection jusqu'à sa mort, 1740. Le poëte, en reconnaissance, lui a dédié une ode qui est un des chefs-d'œuvre de la poésie lyrique. *Voy.* DELUC.

LUCA, ville d'Italie. *Voy.* LUCQUES.

LUCA, dit *il Santo Luca*, peintre florentin du IXe siècle, embrassa la vie religieuse et se distingua par sa piété. Il est l'auteur des tableaux de la *Vierge avec l'enfant Jésus* que l'on voit à Bologne et à Rome, et que quelques-uns, trompés par la ressemblance du nom, ont attribués à saint Luc l'évangéliste.

LUCAIN, *Marcus Annæus Lucanus*, poëte latin, né à Cordoue l'an 38 de J.-C., vint de bonne heure à Rome, près de son oncle Sénèque le philosophe. Néron combla d'abord d'honneurs le jeune poëte; mais, comme il prétendait lui-même à la poésie, il devint bientôt jaloux de ce rival, et fit succéder aux faveurs les mauvais traitements. Lucain, pour se venger, entra dans la conjuration de Pison; il fut découvert et avoua tout. Laissé libre sur le choix du supplice, il se fit ouvrir les veines dans un bain, l'an 65 de J.-C.; il n'avait pas encore 30 ans. Lucain a laissé un poëme célèbre, la *Pharsale*, espèce d'épopée historique où il raconte la guerre civile de César et Pompée; on y trouve des beautés sublimes, mais elles sont déparées par l'enflure et le mauvais goût. Au reste, le poëte n'eut le temps ni de polir ni de terminer son œuvre. On a un grand nombre d'éditions de la *Pharsale*; les plus estimées sont celles d'Oudendorp, Leyde, 1728; de Rich. Bentley, Strawberry-Hill, 1760; de Weber, Leipsick, 1824-30. Elle a été traduite en vers par Brébeuf, 1658; en prose, par Marmontel, 1766; M. D. Nisard en a donné une nouvelle édition dans sa *Collection des classiques latins* avec traduction française. Th. May a fait un supplément à la *Pharsale* qui se trouve dans les principales éditions.

LUCANIE, partie de la *Calabre citérieure*, de la *Principauté citérieure* et de la *Basilicate*, contrée d'Italie, entre le Brutium au S. et le Samnium au N., sur la mer Inférieure à l'O. et sur le golfe de Tarente à l'E., avait pour villes principales : 1° sur le golfe de Tarente, Sybaris, Héraclée, Métaponte; 2° sur la mer Inférieure, Pæstum, Vélie, Buxente; 3° dans les terres, Potentie, Grumente, Numistre. Les villes situées sur la côte étaient toutes des colonies grecques; mais l'intérieur des terres était primitivement habité par des indigènes de race pélasgique. Les vrais Lucaniens étaient des aventuriers samnites qui avaient soumis la population indigène. Ils entrèrent dans la ligue formée en 327 contre les Romains, et subirent diverses défaites; ils s'attirèrent par leur attaque sur Thurium, 286, une guerre spéciale avec les Romains, 283, et furent soumis de 276 à 273.

LUCAR (CYRILLE), patriarche grec. *Voy.* CYRILLE.

LUCAS, saint. *Voy.* LUC (saint).

LUCAS DE LEYDE, dont le vrai nom est *Lucas Dammesz*, graveur et peintre hollandais, né à Leyde en 1494, était dès l'âge de 9 ans familier avec tous les genres de peinture. A 12 ans il peignit en détrempe l'*Histoire de saint Hubert;* à 18 il était regardé comme le premier peintre de l'école flamande et comme le plus habile graveur de son temps. Il voyagea afin de se perfectionner dans son art; mais il fut, dit-on, empoisonné en route par des rivaux jaloux, et mourut à 39 ans, en 1533. Ses plus belles compositions sont : un *Ecce homo*, 1510, *le Retour de l'Enfant prodigue*, id.; *l'Adoration des Mages*, 1513; *la Danse de la Madeleine*, 1519.

LUCAS (Paul), voyageur, né à Rouen en 1664, parcourut plusieurs fois le Levant, l'Egypte, la Turquie et différents autres pays, d'où il rapporta un grand nombre de médailles et de curiosités pour le cabinet du roi. Louis XIV le nomma son antiquaire en 1714. Parti de nouveau pour le Levant en 1723, Lucas en revint avec 40 manuscrits précieux. En 1736, il alla en Espagne, où il fut bien accueilli par Philippe V; il mourut à Madrid en 1737. Les relations de ce voyageur sont souvent inexactes, mais elles offrent des détails curieux, surtout pour ce qui regarde la Haute-Egypte; elles ont paru sous le titre de : *Voyage au Levant*, Paris, 1704; *Voyage dans la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Afrique*, 1710; *Voyage dans la Turquie, l'Asie*, etc., 1719; il se fit aider dans la rédaction, pour le 1er ouvrage, par Baudelot de Dairval, pour le 2e par Fourmont, pour le 3e par l'abbé Banier.

LUCAS DE CRANACH, peintre. *Voy.* CRANACH.

LUCAYES ou BAHAMA, archipel de l'Océan Atlantique, près de l'Amérique septentrionale, par 20°-28° lat. N., 72°-82° long. O., est séparé des côtes de la Floride par le canal de la Floride ou de Bahama; il s'étend sur une longueur de 1,300 kil. au moins, et compte près de 500 îles, îlots ou rochers; les plus considérables sont : Grande-Bahama, Abaco, Eleuthera, Nouvelle-Providence, Guanahani (île du Chat ou San-Salvador), île Longue, etc. Leur population peut s'élever à 14,000 hab., dont 11,000 noirs. Les hab. sont bons marins et bons nageurs, et servent de pilotes côtiers.

LUCE I, *Lucius*, pape en 252, ne régna que 5 mois. Il fut canonisé. On le fête le 4 mars.

LUCE II, pape en 1144, régna 11 mois.

LUCE III, pape de 1181 à 1185, né à Lucques; élu au milieu des troubles, et par les cardinaux seuls, à l'exclusion du reste du clergé et du peuple, il fut obligé de quitter Rome. Il se retira à Vérone et y assembla un concile qui condamna les Patarins, secte de Manichéens, 1184.

LUCE (sainte). *Voy.* LUCIE.

LUCE DE LANCIVAL, professeur et poëte, né en 1766 à Saint-Gobin (Picardie), fit des études brillantes à Paris, et fut nommé dès l'âge de 22 ans professeur de rhétorique au collége de Navarre. Il passa la révolution dans la retraite, livré à des travaux littéraires, et fut au rétablissement des études nommé professeur de rhétorique au Lycée impérial (collége de *Louis-le-Grand*). Il mourut en

1810, n'étant âgé que de 44 ans. Sa vie fut abrégée par son goût excessif pour le plaisir. Il a laissé plusieurs tragédies dont la meilleure est *Hector*, 1805; des poésies diverses, un poëme d'*Achille à Scyros*, imité de Stace : *Folliculus*, satire fort spirituelle contre le journaliste Geoffroy, etc. Collin de Plancy a publié ses œuvres en 1826, 2 vol. in-8.

LUCÉ (LE GRAND-). *Voy.* GRAND-LUCÉ.

LUCENA, *Elisana*, ville d'Espagne (Cordoue), à 49 kil. S. E. de Cordoue; 19,800 hab. Environs fertiles. Bons chevaux, industrie.

LUCENAY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 14 kil. N. d'Autun; 900 hab.

LUCENTE, *Lucentum*, auj. *Alicante*, ville d'Hispanie (Carthaginoise), sur la mer, chez les *Contestani*, au S. O. du *promontorium Dianium*.

LUCERA, *Luceria* ou *Nuceria Apulorum*, ville murée du royaume de Naples (Capitanate), à 20 kil. O. de Foggia. Evêché, forte citadelle, belle cathédrale gothique. Fondée, dit-on, par Diomède. — L'ancienne Lucérie faisait partie de l'Apulie, et était fameuse par la beauté de ses laines. Les Romains la détachèrent de la ligue samnite en 323; la reprirent en 320. Détruite au IVe siècle par Constance; rebâtie au temps de l'empereur Frédéric II par des Sarrasins.

LUCERNE, v. de Suisse, ch.-l. du cant. de Lucerne, et, jusqu'en 1848, l'une des trois capitales de la Confédération, sur le lac de Lucerne et la Reuss, à 94 k. S. E. de Bâle, par 5° 28' long. E., 47° 3' lat. N.; 10,000 hab. Rues droites et larges en général; jolie église de St-Leodegar (Saint-Léger); bibliothèque, lycée, gymnase, séminaire ecclésiastique. Industrie assez active. Commerce de grains, etc. Aux environs sites délicieux. — Lucerne, doit, dit-on, son nom à un fanal (*lucerna*) élevé jadis sur son emplacement pour servir de guide aux voyageurs. La ville date du VIIIe siècle; elle appartint d'abord aux abbés de Murbach, qui au XIIIe siècle la vendirent à la maison de Habsbourg; en 1332 les Lucernois se rendirent indépend. Le gouvernem. y fut oligarchique jusqu'à la fin du XVIIIe s.: une tentative de révolut. démocrat. faite en 1764 avait avorté. Prise par les Français en 1798, Lucerne fut un instant capitale de toute l'Helvétie. En 1802 elle fut le principal foyer de la guerre civile qui éclata en Suisse. — Le canton de Lucerne est entre ceux de Zug, Schwitz, Underwald, Berne, Argovie; il a 61 kil. sur 52, et 133,000 hab. (tous catholiques). Il s'y fait un grand commerce de transit. Il entra dans la confédération en 1332; c'était le 4e. — Le lac de Lucerne n'est proprement qu'un golfe du lac des Quatre-Cantons, au N. O.; cependant on étend souvent le nom de Lucerne au lac tout entier.

LUCHÉ, ville de France (Sarthe), à 10 kil. E. de La Flèche, au confluent de l'Orne et du Loir; 2,300 hab.

LUCHON (BAGNÈRES-DE-). *Voy.* BAGNÈRES.

LUCIE (sainte), vierge et martyre, mise à mort l'an 304 à Syracuse. On la fête le 13 décembre.

LUCIEN, *Lucianus*, écrivain grec, né à Samosate vers l'an 120, vécut sous les Antonins. Il fut d'abord avocat et suivit le barreau d'Antioche, mais il abandonna bientôt cette carrière pour la profession de rhéteur et de sophiste; parcourut l'Asie, la Grèce, la Gaule, l'Italie, récitant partout ses discours et ses déclamations. Vers l'âge de 40 ans il renonça à cet art frivole pour se consacrer à la philosophie : il combattit dans ses écrits les vices, les travers et les préjugés de ses contemporains. Commode lui confia vers l'an 180 une place importante dans l'administration de l'Égypte; il mourut dans un âge avancé vers l'an 200. Lucien a laissé un grand nombre d'écrits : les plus connus sont les *Dialogues des Dieux*, les *Dialogues des Morts*, *le Songe ou le Coq*, *Timon*, *les Sectes à l'encan*, *Pérégrinus*, *l'Ane* (abrégé de Lucius de Patras), *De la Manière d'écrire l'histoire*. Lucien s'y montre moraliste enjoué, satirique plein de sel; mais il semble aussi professer un scepticisme universel et affiche un cynisme révoltant; il n'épargne dans ses attaques ni les dieux du paganisme, ni les croyances des Chrétiens, ni les doctrines et les prétentions des philosophes. Les meilleures éditions des *Œuvres de Lucien* sont celles d'Hemsterhuys et Reitz, avec traduction latine, Amsterdam, 1743-46, 4 vol. in-4; des Deux-Ponts, 1789-93, 10 vol. in-8; de Lehman, Leipsick, 1821-31, 10 vol. in-8; celle de M. G. Dindorf, dans la *Bibliothèque des auteurs grecs* de MM. Firmin Didot, Paris, 1840, 1 vol. en 2 parties grand in-8. Lucien a été trad. en franç. par d'Ablancourt, 1708, et par Belin de Ballu, 1788, 6 v. in-8. M. Talbot en prépare une traduction nouvelle.

LUCIEN (saint), martyr, né à Samosate, subit le martyre sous le règne de Dioclétien (312), et mourut en adressant à ses juges, pour toute défense, une apologie de sa religion. Il reste de saint Lucien un fragment de lettre écrite de sa prison aux fidèles d'Antioche; il avait donné une édition grecque de la *Bible*, dans laquelle il avait corrigé de nombreuses inexactitudes. On l'hon. les 7 janv. et 15 oct. —Un autre saint Lucien, apôtre de Beauvais, est fêté le 8 janvier. Il subit le martyre à Beauvais en 290.

LUCIEN BONAPARTE, prince de Canino, frère puîné de Napoléon, né en 1775 à Ajaccio, mort en 1840, à Viterbe, vint en 1793 habiter la Provence avec sa famille exilée de Corse, et remplit d'abord des fonctions subalternes dans l'intendance militaire. Nommé en 1797 membre du Conseil des Cinq-Cents, il se fit remarquer par son éloquence, et devint président de l'assemblée. Il prépara avec son frère le renversement du Directoire, et assura le succès du 18 brumaire. Bonaparte, premier consul, l'appela au ministère de l'intérieur (1799); mais, d'un caractère trop indépendant, Lucien ne tarda pas à tomber en disgrâce. Il fut néanmoins envoyé comme ambassadeur en Espagne : il y fit prévaloir l'influence française contre le parti anglais, et regagna par là les bonnes grâces du premier consul; mais s'étant marié contre la volonté de son frère (il avait épousé Mme Jouberthon, veuve d'un agent de change), il fut de nouveau disgracié (1804). Il se retira à Rome auprès du pape Pie VII dont il s'était concilié l'amitié dès 1801 en défendant le Concordat; puis se fixa près de Viterbe, dans la terre de Canino, que le pape érigea pour lui en principauté; il se décida plus tard (1810), pour éviter tout contact avec Napoléon, à s'embarquer pour les États-Unis; mais il fut pris en mer par les Anglais, qui le gardèrent prisonnier jusqu'en 1814. Dans les Cent Jours, il revint en France pour solliciter l'évacuation des États du Pape, que Murat avait envahis, et fut retenu par son frère, qui l'obligea à siéger à la Chambre des Pairs. Il fut un des premiers à proposer l'abdication de l'empereur en faveur du roi de Rome. Après le départ de Napoléon pour Sainte-Hélène, il retourna en Italie, où il vécut en simple particulier. Lucien est le seul des frères de Napoléon qui ne se soit pas assis sur un trône et qui ait refusé d'être l'instrument docile des volontés de son frère. Il cultivait les lettres et composa deux poëmes épiques : *Charlemagne* et *la Cyrnéide* ou *la Corse sauvée*. Il avait été admis à l'Institut dès 1803. *V.* BONAPARTE, au *Supplément*.

LUCIENNES ou LOUVECIENNES, village de France (Seine-et-Oise), à 7 kil. N. de Versailles, près de la grande route de Paris à Saint-Germain-en-Laye; 1,100 hab. Plusieurs belles maisons de campagne, entre autres le château construit par Louis XV en 1772 pour la comtesse Dubarry, et d'où l'on jouit d'une vue délicieuse.

LUCIFER, c.-à-d. *qui apporte la lumière*, nom

donné par les poëtes à la planète de Vénus ou étoile du matin ; les païens en faisaient un dieu, fils de Jupiter et de l'Aurore. — Dans les Écritures saintes, Lucifer est le nom du premier ange rebelle, qui fut précipité du ciel aux enfers ; c'était le plus brillant, mais aussi le plus orgueilleux des anges. Son nom est devenu synonyme du démon.

LUCIFER, évêque schismatique de Caralis (*Cagliari*), en Sardaigne, soutint la cause de saint Athanase avec tant de véhémence au concile de Milan, en 354, que l'empereur Constance l'envoya en exil. Rappelé sous Julien, Lucifer se rendit à Antioche, alors déchirée par le schisme des Eustathiens et des Méléciens, et se déclara pour les premiers. D'un rigorisme excessif, il interdisait toute espèce de communication avec les schismatiques. Il mourut dans son diocèse, l'an 370. Ses disciples, appelés Lucifériens, continuèrent le schisme, surtout en Sardaigne. Lucifer a laissé des écrits (en latin).

LUCIFÉRIENS, disciples de l'évêque Lucifer.

LUCILE, poëte romain. *Voy.* LUCILIUS.

LUCILIBURGUM, nom latin de LUXEMBOURG.

LUCILIUS (C.), le plus ancien des poëtes satiriques latins, né à Suessa dans le Latium l'an 149 av. J.-C., d'une famille de chevaliers fut l'ami de P. Scipion Émilien, accompagna ce héros au siége de Numance, et mourut à Naples l'an 103 av. J.-C, à l'âge de 46 ans. Il avait écrit 30 satires ; il n'en reste que quelques fragments. Son style, au jugement d'Horace, était encore dur et grossier, mais il ne manquait pas de force. Les fragments de Lucilius ont été réunis par Douza, Leyde, 1597, et par Corpet, avec trad., dans la collect. Panckoucke.

LUCINE (de *lux*, lumière), déesse qui présidait aux accouchements des femmes et à la naissance des enfants. On la confond tantôt avec Junon, tantôt avec Diane. On la fait aussi fille de Junon.

LUCIUS, prénom très fréquent chez les Romains, s'écrivait en abrégé L. — On connaît surtout sous ce nom le 2e fils d'Agrippa. *Voy.* AGRIPPA.

LUCIUS de Patras, écrivain grec, natif de Patras en Achaïe, vivait sous Antonin. On le regarde comme l'auteur du conte de *l'Ane d'or*, dont on trouve un extrait dans Lucien, sous le titre de *Lucius, ou la Métamorphose*. *Voy.* COURIER.

LUCIUS, papes. *Voy.* LUCE.

LUCK ou LOUTSK, ville de la Russie (Volhynie), à 44 kil. N. O. de Doubno ; 2,500 hab. (la plupart Juifs). Evêché grec-uni. Importante sous le gouvernement polonais ; elle était le siége d'une diète. Brûlée en 1752.

LUCKENWALD, ville des États prussiens (Brandebourg), sur le Nuthe, à 33 kil. S. de Potsdam ; 4,200 hab. Bière, papier, eau-de-vie de grains.

LUCKNAU ou LUCKNOW. *Voy.* LUKNOW.

LUCKNER (Nic.), maréchal de France, né en 1722 à Campen (Hanovre), fut d'abord au service du roi de Prusse et se distingua pendant la guerre de Sept-Ans. Quelque temps avant la paix de 1763, il passa en France où il obtint le grade de lieutenant-général. Il adopta les principes de la révolution, fut nommé maréchal en 1791, et commanda quelque temps l'armée de Flandre et celle de la Moselle ; mais ayant excité quelques soupçons, il fut suspendu de ses fonctions, puis traduit devant le tribunal révolutionnaire, et décapité en 1794.

LUÇON ou MANILLE, dite quelquefois *Nouvelle-Castille*, la plus grande et la plus septentrionale des îles Philippines, par 117° 30'-121° 50' long. E., 12°-19° lat. N., a 800 kil. de long sur une largeur qui varie de 50 à 420 ; 1,400,000 hab. Capitale, Manille. Luçon se divise en partie espagnole et partie indépendante ; la première forme 16 provinces. Ses côtes, profondément échancrées en quatre endroits, en font comme quatre presqu'îles, et présentent de bonnes rades. Le climat est chaud, sec vers le centre et sur les hauteurs, très humide ailleurs. Air très pur. Sol éminemment fertile en produits coloniaux (café, sucre, coton, coco, bétel, etc.), et en produits de l'Europe méridionale. Superbes forêts. Mines d'or. — Luçon, comme les Philippines, fut découverte en 1521 par Magellan ; elle fut conquise par Michel Lopez en 1571. *Voy.* PHILIPPINES et MANILLE.

LUÇON, ville de France, ch.-l. de cant. (Vendée), à 26 kil. O. de Fontenay, à 8 kil. de la mer, avec laquelle elle communique par un canal ; 3,761 hab. Évêché (Richelieu en fut évêque). Petit port. Cathédrale gothique. Elle a beaucoup souffert pendant les guerres religieuses du XVIe siècle.

LUCQUES, *Luca* en latin, *Lucca* en italien, ville d'Italie dans la région toscane, capitale du duché naguère indépendant de ce nom, sur l'Ozorra (bras du Serchio), à 55 kil. N. O. de Florence, par 8° 15' long. E., 43° 49' lat. N. ; 22,000 hab. Archevêché. Cathédrale gothique, palais public. La ville est pavée en dalles. Très industrieuse et commerçante (draps, soieries, etc.). — Lucques est très ancienne ; on croit qu'elle fut fondée par les Tyrrhéniens ou les Lydiens ; elle devint colonie romaine l'an 178 av. J.-C. Au moyen âge elle fut une des républiques guelfes de la Toscane. En proie ensuite aux querelles des Blancs et des Noirs, elle eut une foule de maîtres, entre autres Castruccio Castracani (1314-1328) ; fut vendue à Mastino della Scala, 1335, puis aux Florentins, 1341 ; subit le joug de Pise en 1342 ; fut rendue à la liberté par l'empereur Charles IV, 1365, mais ne demeura en républi que que jusqu'en 1400. Paul Guinigi la gouvern 29 ans avec gloire (1400-1429). A sa mort, Lucque eut avec Florence une longue guerre, à la suite d laquelle son indépendance fut reconnue. Elle l' toujours gardée depuis, même sous l'Empire fran çais. Elle fut donnée par Napoléon à sa sœur Elis comme état indépendant, sous le titre de grand duché de Lucques et de Piombino. En 1815, l gr.-duché, redevenu duché, fut attribué à l'anc. rei d'Étrurie, Marie-Louise d'Esp. Son fils, Ch.-Loui y régna de 1824 à 1847, puis le céda à la Toscan

LUCQUES (duché de), sur le golfe de Gênes, ent le duché de Modène, le grand-duché de Toscane le duché de Massa : 40 kil. sur 32 ; 1,120 kil. carré 145,000 hab. Pour l'historique, *Voy.* LUCQUES.

LUCQUES-ET-PIOMBINO (grand-duché de). Vo LUCQUES.

LUCRÈCE, *Lucretia*, fille de Sp. Lucrétius, pré de Rome, et épouse de Tarquin Collatin, aya été déshonorée par Sextus, fils de Tarquin- Superbe, fit l'aveu de son malheur à son mari présence de son père, de Brutus, et de quelq amis, et se donna la mort sous leurs yeux en leur mandant vengeance (509 av. J.-C.). Ce fut là l' casion du renversement de la royauté et de l'é blissem. de la république. Arnault en 1792, M. P sard en 1843 ont mis en scène le malheur de Lucr

LUCRÈCE, *T. Lucretius Carus*, poëte latin, né l'an 95 av. J.-C., d'une famille de chevaliers, contemporain et ami d'Atticus, de Cicéron, Catulle, de Memmius. Il s'attacha à la philoso épicurienne et la chanta dans un poëme célè *De natura rerum* (*De la nature des choses*), en chants. On ne sait rien de certain sur sa vie se donna la mort à 44 ans ; on dit qu'il se p à cet acte de désespoir dans un accès de frén maladie à laquelle il était sujet et qui prove d'un philtre que lui avait donné une maîtr jalouse. Lucrèce est loin de Virgile pour l'élég et la pureté du style ; on croirait même q long intervalle de temps s'est écoulé entre poëtes qui ne sont guère séparés que par génération ; mais Lucrèce a plus d'énergie.

poëme offre des beautés du premier ordre; il est à regretter que tant de génie ne soit consacré qu'à soutenir les doctrines désolantes du matérialisme et de l'athéisme. Les meilleures éditions de Lucrèce sont celles d'Havercamp, *cum notis variorum*, Leyde, 1725, in-4; de Bentley et Wakefield, Londres, 1796; de M. A. Lemaire, Paris, 1835, 2 vol. in-8. Il a été traduit en prose par Lagrange, 1768, et en vers par Pongerville, 1828. Le cardinal de Polignac a réfuté les doctrines impies de Lucrèce dans un poëme latin célèbre, *l'Anti-Lucrèce*.

LUCRÉTILE (mont), *Lucretilis mons*, auj. *monte Corgnaleto* ou *Pennecchio*, montagne de l'Italie anc., dans le pays des Sabins, au N. de l'Anio, voisine de Tibur et d'Ustica, où se trouvait la campagne d'Horace.

LUCRIN (lac), *Lucrinus*, en Campanie, au N. O. de Naples, près de Putéoles, communiquait avec la mer, et était célèbre par ses parcs d'huîtres. Un tremblement de terre (30 septembre 1538) a remplacé le lac par une mont. de 350 mètres de haut, au sommet de laquelle se voit un cratère; ce n'est plus guère auj. qu'un étang.

LUCULLUS (L. Licinius), Romain aussi célèbre par sa magnificence et son luxe que par ses talents militaires, né l'an 115 av. J.-C., fut d'abord questeur en Asie, puis préteur en Afrique par la protection de Sylla et remporta sur Amilcar, dans cette dernière province, deux victoires navales. Consul en l'an 74, et chargé de faire la guerre à Mithridate, il le battit soit par lui-même, soit par ses lieutenants, dans plusieurs rencontres, entre autres sur le Granique, à Cyzique, à Lemnos, le força en 71 à se retirer chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre. L'année suivante, il passa en Arménie, après avoir subjugué le Pont, remporta une victoire mémorable sur Tigrane, prit Tigranocerte, capitale de son royaume, et Nisibe. En 68, Lucullus, que son inflexible sévérité avait rendu odieux aux soldats, se vit obligé de céder à Pompée la facile gloire d'achever la soumission de l'Asie. De retour à Rome, il y obtint les honneurs du triomphe. Il passa le reste de ses jours dans un faste et un luxe jusqu'alors sans exemple, et mourut l'an 49 av. J.-C. Lucullus cultivait les lettres; il fut un des premiers à introduire à Rome la philosophie grecque. Ammien Marcellin dit que ce fut Lucullus qui apporta de Cérasonte à Rome le premier cerisier.

LUCUMON, mot étrusque qui paraît avoir été synonyme de *chef* ou *prince*, désigne spécialement: 1° un guerrier étrusque qui vint secourir Romulus dans la guerre contre les Sabins; 2° le père de Tarquin l'Ancien (*Voy.* TARQUIN). — On donnait aussi le nom de *Lucumonies* aux douze cités qui formaient la confédération étrusque.

LUCUS ASTURUM, auj. *Oviedo*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), capitale des Astures.

LUCUS AUGUSTI, auj. *Lugo*, ville d'Hispanie (Galicie), sur le Minius. — Ville de la Gaule Narbonnaise, chez les Voconces, auj. LUC-EN-DIOIS.

LUCUS ou FORUM AUGUSTI, ville d'Italie, auj. LUCO.

LUDAMAR, contrée d'Afrique, habitée par des Foulahs, est bornée au N. par le grand désert du Sahara, au S. par le Kaarta et le Bambara. Ch.-l., Benown. C'est dans ce pays que Mungo-Park fut captif et que le major Houghton succomba.

LUDE (LE), ch.-l. de canton (Sarthe), sur le Loir, à 17 kil. S. E. de La Flèche; 3,335 hab. Beau château. Tanneries.

LUDE (Jacques DE DAILLON, sieur du), né dans le XVe siècle, fut conseiller et chambellan de Louis XII et de François I, sénéchal d'Anjou, puis gouverneur de Brescia; il se distingua dans les campagnes d'Italie, soutint 13 mois un siége contre les Espagnols dans Fontarabie, et mourut en 1522.

LUDE (Henri DE DAILLON, duc du), né vers 1640, premier gentilhomme de la chambre, gouverneur des châteaux de St-Germain et de Versailles, grand-maître de l'artillerie, lieutenant-général, duc et pair. Il se distingua aux siéges de Tournai, Douai et Lille en 1669; aux siéges de Maëstricht, Besançon, Dôle, Limbourg, Cambrai et Gand, et mourut à Paris en 1685, sans postérité. Madame de Sévigné parle souvent de lui dans ses lettres, et Ménage le cite comme bel-esprit.

LUDEWIG (Jean-Pierre DE), jurisconsulte et publiciste allemand, né dans la Souabe en 1668, fut successivement professeur de philosophie et d'histoire, chancelier de l'université de Halle et du duché de Magdebourg, et mourut en 1743, laissant entre autres ouvrages: *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi diplomatum ac monumentorum ineditorum*, Halle, Francfort et Leipsick, 1720-1740, 12 vol. in-8; *Vitæ Justiniani atque Theodoræ, nec non Triboniani*, etc., Halle, 1730, in-4.

LUDGER (saint), premier évêque de Munster, en 802, mourut en 809. On le fête le 26 mars.

LUDIUS, peintre romain, du temps d'Auguste, substitua la fresque à l'encaustique et obtint par là une grande vogue, en mettant les peintures de luxe, qui jusque-là avaient été très dispendieuses, à la portée du plus grand nombre.

LUDLOW, *Bravinum*, ville d'Angleterre (Shrop), à 41 kil. S. de Shrewsbury; 5,250 hab. Belle église, hôtel-de-ville, halle. Murs flanqués de tours, ancien château-fort.

LUDLOW (Edmond), un des principaux chefs du parti républicain dans les guerres civiles du règne de Charles I, né en Angleterre, dans le comté de Wilts, vers 1620, fut un des juges qui condamnèrent Charles I, et s'opposa de tout son pouvoir à Cromwell dès qu'il entrevit ses projets ambitieux; mais le rusé Protecteur sut toujours l'écarter. A l'époque de la Restauration, Ludlow quitta son pays, et se retira d'abord à Genève, puis à Vevay, où il mourut en 1693. Il a laissé des *Mémoires* qui ont paru à Vevay en 1698-99, 3 vol. in-8; et à Londres, 1751, in-fol. Ils ont été traduits en français dès 1699 et se trouvent dans les *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, par M. Guizot.

LUDOLF (Job), orientaliste, né à Erfurt en 1624, mort en 1704, s'est surtout distingué par ses travaux sur la langue éthiopienne. Il fut précepteur des fils de l'ambassadeur de Suède en France, puis des enfants du duc de Saxe-Gotha; fut nommé par ce duc conseiller aulique, puis résident de Saxe-Gotha à Francfort-sur-le-Mein. On a de lui: *Historia æthiopica*, Francfort, 1681-93, dont on a donné un extrait en français, Paris, 1693; *Grammatica linguæ æthiopicæ*, 1704; *Lexicon æthiopico-latinum*, 1699. Il avait voyagé dans presque toute l'Europe et était en relation avec les principaux savants: sa correspondance avec Leibnitz a été publiée par Michaëlis, Gœttingue, 1755, et dans les *Œuvres* de Leibnitz, tome VI. — Son neveu, Henri-Guillaume Ludolf, 1655-1710, a donné, entre autres ouvrages, une *Grammatica russica*, Oxford, 1693.

LUDOLPHE, dit *de Saxe*, chartreux, prieur de la Chartreuse de Strasbourg, né en Saxe vers 1300, mort à Mayence en 1370, a écrit en latin une *Explication des Psaumes*, et une *Vie du Christ*, souvent imprimée et trad. en franç. par Le Menand, cordelier, dès 1490. Quelques auteurs lui attribuent l'*Imitation de J.-C.*

LUDOVIC LE MAURE ou LE MORE, duc de Milan. *Voy.* SFORZE (Ludovic).

LUDOVICI (Charles GUNTHER), *Ludovicus*, né à Leipsick en 1707, professa la philosophie dans sa ville natale de 1734 jusqu'à sa mort (1778); il était aussi archiviste de l'université, et bibliothécaire de la société de langue allemande et des beaux-arts établie à Leipsick. Il eut beaucoup de part à la rédaction de l'*Encyclopédie allemande*. Ses principaux ouvrages

sont : *Plan d'une Histoire de la philosophie de Wolf*, Leipsick, 1735; *Plan d'une Histoire de la philosophie de Leibnitz*, 1737; *Remarques sur la philosophie de Leibnitz et de Wolf*, 1738. — Un autre Ludovici, de Baruth en Lusace, 1670-1724, est auteur de divers ouvrages historiques et théologiques.

LUDOVICUS, traduction latine de *Louis*. *Voy.* LOUIS, et aussi LUDEWIG, LUDWIG, LUDOVICI.

LUDOVISI. *Voy.* GRÉGOIRE XV.

LUDWIG (Chrétien-Théophile), botaniste, né en Silésie en 1709, mort en 1773, s'occupa presque en même temps que Linnée de réformer la botanique, et rendit aussi des services à la science. Il fit un voyage scientifique en Afrique, 1732, et fut nommé en 1747 professeur de médecine à Dresde. On a de lui : *De sexu plantarum*, Leipsick, 1737; *Aphorismi botanici*, 1738; *Definitiones plantarum*, 1747; *Institutiones regni vegetabilis*, 1747 et 1767, ouvrage loué par J.-J. Rousseau.

LUDWIG, jurisconsulte. *Voy.* LUDEWIG.

LUDWIGSBURG, ville du Wurtemberg. *Voy.* LOUISBOURG.

LUDWIGSLUST, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 35 kil. S. E. de Schwérin, 3,400 hab. Résidence ordinaire du grand-duc.

LUGANO, *Lauis* ou *Lavis* en allemand, ville de Suisse (Tessin), à 22 kil. S. de Bellinzona, sur le lac de Lugano; 5,100 hab. Un des trois ch.-l. du canton. Chapeaux, soieries, tabac, etc. Grand commerce de transit par le St-Gothard.

LUGANO (lac de), dit jadis *Lago Seresio, Ceresius lacus* en latin, en partie dans le canton suisse du Tessin, en partie dans le royaume Lombard-Vénitien : 22 kil. sur 3.

LUGDUNENSIS, province de Gaule. *Voy.* LYONNAISE et GAULE.

LUGDUNUM, *Lyon*, ville de Gaule, ch.-l. d'abord de toute la Lyonnaise, qui lui doit son nom, puis de la Lyonnaise 1re. *Voy.* LYON.

LUGDUNUM BATAVORUM, nom latin de LEYDE.

LUGDUNUM CLAVATUM, ville de Gaule, auj. LAON.

LUGDUNUM CONVENARUM ou simplement CONVENÆ, auj. *Comminges*. *Voy.* CONVENÆ.

LUGENFELD ou CHAMP DU MENSONGE, lieu célèbre dans l'histoire du moyen âge, où Louis-le-Débonnaire, attaqué par ses fils, se vit abandonné par son armée, 833. Ce lieu était en Alsace, aux env. de Colmar, soit au N., près d'Ostheim, soit au S. O., entre Thann et Cernay, dans la plaine d'Ochsfeld.

LUGNY, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 18 kil. N. de Mâcon; 1,200 hab.

LUGO, *Lucus Augusti*, ville d'Espagne (Galice), ch.-l. de prov., à 80 kil. E. de Santiago; 7,200 hab. Cathédrale gothique, hôtel des Invalides. Quelque industrie (maroquin, lainages, etc.). Aux environs, eaux thermales.—Fondée par les Romains en l'honneur d'Auguste. Enlevée aux Maures par Alphonse I en 742; prise par les Français en 1809. — La prov. de Lugo, formée de la partie N. E. de la Galice, est située entre l'Atlantique et les provinces d'Oviedo, de Léon, d'Orense, de Vigo et de la Corogne : 150 kil. sur 60; 270,000 hab.

LUGO, *Lucus* et *Forum Lucium*, ville de l'État ecclésiastique, à 50 kil. S. E. de Ferrare; 3,000 hab. Jadis forte. Prise par les Français en 1796.

LUGO (Jean DE), cardinal, né à Madrid en 1583, mort en 1660, se fit jésuite en 1603, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges, notamment à Rome, et reçut la pourpre en 1643. Ses ouvrages forment 7 vol. in-fol., Lyon, 1633-1660. La partie la plus estimée est le *Traité de la Pénitence*. Non moins versé dans les sciences naturelles que dans la théologie, il fut un des premiers à répandre l'usage du quinquina, qui fut longtemps appelé *poudre de Lugo*.

LUGOSCH, en hongrois *Nemet-Lugos*, bourg des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Krasso, à 45 kil. E. de Temesvar, sur la rive gauche du Temes. On le nomme *Deutsch Lugosch* pour le distinguer de *Wallachisch Lugosch*, situé en Valachie, sur la rive opposée du Temes. Les deux Lugosch réunis comptent 6,200 hab.

LUGUVALLIS, ville de Britannie (Grande-Césarienne), auj. CARLISLE.

LUITPERT, roi des Lombards, monta sur le trône en 700 après la mort de Cunibert, son père, et fut placé sous la tutelle d'Ansprand; mais il tomba entre les mains d'Aribert II, son compétiteur, qui le fit mourir et s'empara de la couronne.

LUITPRAND, roi des Lombards, régna de 712 à 744. Profitant des dissensions qui s'étaient élevées entre l'empereur Léon l'Isaurien et le pape Grégoire II, il enleva aux Grecs, en 728, Ravenne, la Pentapole et tout ce qu'ils possédaient au N. de Rome. En 739, il vint au secours de Charles-Martel, vivement pressé par les Sarrasins, et contraignit ces derniers d'évacuer la Provence; en 740, il soumit les ducs de Spolète et de Bénévent, révoltés contre lui; il allait recommencer la guerre contre les Grecs, lorsqu'il mourut.

LUITPRAND, évêque de Crémone, au Xe siècle, fut envoyé deux fois à Constantinople en qualité d'ambassadeur, l'une en 948, au nom de l'empereur Othon. C'est un des hommes les plus érudits de son siècle; il a laissé une *Histoire de l'Allemagne de* 862 *à* 964, et un *Récit de son ambassade auprès de Nicéphore Phocas*. Ses *Œuvres* ont paru à Anvers, 1640.

LUKNOW ou LAKNAU, ville de l'Inde anglaise médiate, capitale du royaume d'Aoude, sur la rive droite du Goumty, à 300 kil. S. E. d'Agra, par 26° 51' lat. N., 78° 24' long. E.; 300,000 hab. Trois grands quartiers; monuments magnifiques, mosquées, bazars, palais (*Constancia*, anc. résid. du major-général Martin), bibliothèques, jardins, etc. Manufactures de coton, de soie, de cuir et de salpêtre; commerce très actif et très étendu. On remarque à Luknow une grande quantité d'éléphants. Elle est capitale depuis 1775.

LULÉA, riv. de Suède (Botnie orientale), sort du lac Luléa-Wainen, coule 210 kil. au S. E., tombe dans le golfe de Botnie. — Ville de la Botnie orientale, dans le golfe de Botnie, près de l'emb. de la Luléa, à 92 kil. au S. O. de Turnéa; à 8 kil. E. de cette ville est Gamla-Luléa ou Luléa-la-Vieille.

LULEA-LAPPMARK, subdivision de la Laponie russe, ainsi nommée de la riv. Lulea qui la traverse.

LULLE (Raymond), né vers 1235 à Palma dans l'île Majorque, d'une famille noble et riche, passa sa jeunesse à la cour de Jacques I, roi d'Aragon; fut quelque temps sénéchal du palais, et mena d'abord une vie fort dissipée; mais vers l'âge de 30 ans, il quitta le monde et prit l'habit de Saint-François, quoiqu'il fût marié et eût des enfants. Tandis que les princes de l'Europe ne songeaient à combattre les infidèles que par les armes, il conçut l'idée d'une croisade spirituelle, et voulut former une espèce de milice de théologiens destinés à convertir les infidèles par la raison. Il se mit dans ce but à apprendre les langues orientales, à lire les livres arabes, et surtout à étudier les philosophes afin de s'armer de tous les moyens de convaincre; il se trouva conduit par ses études à inventer un art nouveau qu'il nomma l'*Art universel, le grand art* : cet art consistait à combiner ensemble les idées les plus abstraites et les plus générales d'après certains procédés mécaniques, afin de juger par là de la justesse des propositions, ou même de découvrir des vérités nouvelles. Il parcourut les principaux états de l'Europe afin d'intéresser les rois et le pape à son entreprise; il enseigna ses doctrines à Montpellier (1276), à Rome (1285), à Paris (1287), à Gênes (1289), et fit créer en France

en Italie, en Espagne, plusieurs colléges pour l'étude des langues orientales et du grand art; mais, n'obtenant pas des souverains les moyens d'accomplir la croisade pacifique qu'il avait méditée, il résolut d'aller travailler seul à la conversion des infidèles. Il fit dans ce but trois voyages : il alla dans le premier à Tunis (1292), dans le second à Bone et à Alger (1305); dans le troisième, il retourna à Tunis (1315), étant âgé de 80 ans. Il avait déjà obtenu quelques succès, mais en courant les plus grands dangers; à son dernier voyage, il fut lapidé par les habitants de Tunis et laissé pour mort sur la place; un vaisseau génois le recueillit expirant, et le conduisit à Majorque où il fut inhumé. Ses compatriotes lui décernèrent la couronne de martyr. Les uns regardent R. Lulle comme un saint et un inspiré; d'autres, comme un insensé et un hérétique. Cet auteur a laissé un nombre prodigieux d'ouvrages, que quelques-uns portent à plus de 1,000. Les principaux sont : *Ars generalis sive magna quarumcumque artium et scientiarum assecatrix et clavigera*, comprenant : *Ars demonstrativa, Ars inventiva, Ars expositiva ; Arbor scientiæ ; Ars brevis ; Libri XII contra Averroïstas ; Logica nova.* Lulle a en outre écrit sur la théologie, la grammaire, la mnémonique, les mathématiques, la physique; on lui attribue aussi des écrits sur la cabale et la magie. Le recueil le plus complet de ses œuvres a été publié par Bucholius et Salzinger à Mayence, 1721, 10 vol. in-fol. L'art de Lulle, après avoir régné pendant près de quatre siècles, a été condamné, depuis la régénération de la philosophie, par les esprits les plus sages, comme substituant les mots aux choses, et ne servant qu'à faire discourir sans jugement de ce qu'on ne savait pas. M. de Gérando a lu en 1814 et 1819 à l'Académie des Inscriptions trois notices excellentes sur la vie, les écrits et le grand art de Raymond Lulle.

LULLI (J.-B.), célèbre musicien du siècle de Louis XIV, né à Florence en 1633, mort en 1687, vint à Paris dès l'âge de 13 ans et y resta jusqu'à sa mort. Il se fit d'abord remarquer par son talent sur le violon, puis se livra avec le plus grand succès à la composition; fut nommé en 1661 surintendant de la musique du roi, et obtint en 1672 le privilége de l'Académie royale de musique : c'est de cette époque que date la prospérité de cet établissement. Lulli composa en quinze ans dix-neuf grands opéras, dont les paroles étaient le plus souvent fournies par Quinault (*Voy.* ce nom). C'est lui qui composait la musique des ballets et intermèdes qu'on jouait à la cour; on lui doit la partie chantante et dansante de plusieurs des pièces de Molière, *le Bourgeois gentilhomme*, *le Malade imaginaire*, *etc.* Il excellait également dans la musique religieuse. La musique de Lulli, qui eut tant de succès dans son temps, paraît aujourd'hui froide et sans caractère.

LUMBRES, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 11 kil. S. O. de Saint-Omer; 800 hab.

LUMELLO, ville des États sardes (Novare), à 24 kil. N. O. de Voghera; 3,500 hab.

LUNA, auj. *Lunegiano*, ville maritime de l'anc. Étrurie, au N., sur la Macra, le meilleur port et le plus riche marché du pays. Aux env., vins excellents, beaux marbres. Prise en 867 par le Normand Hasting qui, en y entrant, s'imaginait avoir pris Rome.

LUNA, bourg d'Espagne (Saragosse), à 50 kil. N. de Saragosse; 1,300 hab. Patrie de l'anti-pape Pierre de Lune (Benoît XIII).

LUNA (don ALVAREZ DE), ministre et favori de Jean II, roi de Castille, fut nommé connétable par ce prince en 1423. Il se rendit odieux au peuple par ses exactions, et aux grands par sa hauteur. Ceux-ci le firent chasser deux fois de la cour, et deux fois il fut rappelé. Enfin le grand-trésorier de Castille, don Alphonse de Vivars, ayant été assassiné, les ennemis d'Alvarez de Luna vinrent à bout de le faire condamner comme auteur de ce meurtre; on l'accusait aussi de plusieurs autres crimes, entre autres d'avoir reçu de l'argent des Maures pour empêcher le siége de Grenade. Il fut décapité à Valladolid en 1453.

LUNAS, ch.-l. de cant. (Hérault), à 10 kil. S. O. de Lodève; 1,000 hab. Mines de cuivre et de plomb argentifère.

LUND ou LUNDEN, ville de Suède (Malmœhus), à 58 kil. S. O. de Christianstad, par 10° 52' long. E., 55° 42' lat. N.; 3,250 hab. Évêché. Université. Cathédrale. Bibliothèque, jardin botanique, musée, collection de médailles, minéraux, etc. Société physiographique. Assez d'industrie. — Bataille sanglante entre les Danois et les Suédois en 1675.

LUNE (montagnes de la), en arabe *el-Kamar* ou *al-Kumr*, chaîne de mont. de l'Afrique centrale, au S. E. de la Nigritie, au S. du Darfour, s'étend de l'E. à l'O., sur un espace considérable et dans des pays totalement inconnus. Ces montagnes se rattachent probablement vers l'E. aux monts d'Abyssinie; mais on ignore si à l'O. elles vont rejoindre les monts Kong. C'est de leur versant septentrional que descend le Bahr-el-Abiad, une des branches qui forment le Nil.

LUNE, ville d'Italie; — d'Espagne. *Voy.* LUNA.

LUNE (PIERRE DE), antipape. *Voy.* BENOÎT XIII.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, né en 1732 à Issoudun, mort en 1801, entra d'abord chez les Jésuites, les quitta pour se livrer à l'enseignement, et fit à Paris des cours de grammaire, d'histoire et de géographie qui réussirent. Il se mit ensuite à faire des livres et les vendit lui-même, ce qui lui suscita avec les libraires un procès dans lequel il succomba. On a de lui une édition de Racine avec une *Vie* et un *Commentaire* estimé, 1768, 7 vol. in-8; des *Cours de langues italienne, anglaise, latine* (1783-89), qui se composent de versions interlinéaires d'après la méthode de Dumarsais et de Radonvilliers.

LUNEBOURG, ville murée de Hanovre, sur l'Ilmenau, ch.-l. de la principauté de Lunebourg, à 105 kil. N. E. d'Hanovre; 12,000 hab. Château royal. Académie, gymnase. Industrie, commerce, surtout en sel et en chevaux. — Jadis ville hanséatique et impériale; ch.-l. du dép. de l'Elbe-Inférieur, dans l'anc. royaume (français) de Westphalie.

LUNEBOURG (principauté de), un des gouvernements du roy. de Hanovre, borné au N. par le Holstein, le Lauenbourg et le territoire de Hambourg, à l'E. par le Mecklembourg-Schwérin et la Saxe prussienne, au S. par le duché de Brunswick et le gouvernement d'Hildesheim, à l'O. par les gouvernements de Hanovre et de Stade : 130 kil. sur 90; 270,000 hab. Ch.-l., Lunebourg. Sol plat et marécageux. Beaucoup de rivières, blé, sarrazin, houblon, chanvre; pâturages; abeilles, etc. Lainages et toiles. — La principauté de Lunebourg portait jadis le titre de duché et eut longtemps des ducs particuliers, de la maison de Brunswick; mais elle fut réunie au Hanovre en 1692, lorsque Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg, eut été nommé électeur de Hanovre. De 1807 à 1810, elle fut comprise dans le roy. (français) de Westphalie et y fut répartie entre les dép. de l'Aller, de l'Elbe inférieur, et du Nord; en 1810, elle fut réunie à l'empire français et fit partie des dép. des Bouches-de-l'Elbe et des Bouches-du-Weser. En 1814, elle entra dans le roy. de Hanovre, et reçut le titre de gouvernement en 1823.

LUNÉGIANE, contrée d'Italie, longtemps à la Toscane, au duc de Modène depuis 1847, enclavée entre les États Sardes, les duchés de Parme et de Modène, comprend les vicariats de Pontre-

moli, Bagnone et Fivizzano, et tire son nom de l'ancienne ville de *Luna* (aujourd. ruinée). Ce pays fut longtemps possédé par la famille des Malaspina.

LUNEL, *Lunate*, ch.-l. de cant. (Hérault), à 24 kil. N. E. de Montpellier; 6,220 hab. Esprits et eaux-de-vie. Aux environs, vins blancs muscats excellents. Petit canal dit *de Lunel*. — Prise et fortifiée par les Protestants au XVIe siècle; reprise sur eux par Louis XIII.

LUNÉVILLE, ville de l'anc. Lorraine (Meurthe), ch.-l. d'arr., à 25 k. S. E. de Nancy, sur la Vezouze et près de la Meurthe; 12,798 h. Château des ducs de Lorraine (bâti en 1707); Champ-de-Mars, église St-Jacques, etc. Épingles, gants, draps, bonneterie, broderies, faïence, etc. Commerce actif. — Jadis place forte; prise par les Français et démantelée en 1638. Stanislas Leczinski, devenu duc de Lorraine, y tenait sa cour. La république française et l'Autriche y signèrent le 9 février 1801 le célèbre traité de paix dit de Lunéville, qui, confirmant et étendant celui de Campo-Formio, donnait à la France le Rhin pour limite, cédait à l'Autriche les États de Venise, sécularisait les États ecclésiastiques de l'Allemagne pour indemniser de leurs pertes les princes séculiers; reconnaissait les républiques italienne, ligurienne, etc. Patrie du chev. de Boufflers, de l'act. Monvel, etc. — L'arr. de Lunéville contient 6 cantons (Baccarat, Bayon, Blamont, Gerbévillers, plus Lunéville qui compte pour 2), 150 communes et 84,698 hab.

LUNGOBARDI. *Voy.* LOMBARDS.

LUPATA ou l'*Épine du monde*, chaîne de mont. de l'Afrique, au S. E., s'étend sur la limite occid. de la capitainerie-générale de Mozambique; elle commence vers les sources de la Sofala, au S. du Monomotapa, et se dirige généralement au N. E.; on croit qu'elle se termine près du Zanguebar.

LUPERCALES, fêtes que l'on célébrait à Rome le 15 février en l'honneur du dieu Pan, destructeur des loups, ou en mém. de la louve qui allaita Rémus et Romulus. On y sacrifiait deux chèvres et un chien; avec les peaux des victimes, on faisait des fouets, et de jeunes garçons, nus jusqu'à la ceinture, parcouraient les rues de Rome, armés de ces fouets, en frappant ceux qu'ils rencontraient. Les préposés à la célébration des Lupercales se nommaient Luperques (*luperci*).

LUPIA, *Lecce*, v. de Calabre. — *Loing*, riv. de Gaule.

LUPICIN (S.), frère de S. Romain. *V.* ROMAIN (S.)

LUPPIA, auj. la *Lippe*, rivière de Germanie, affluent du Rhin, naissait chez les *Dulgibini*, séparait les Bructères, au N., des Marses, Tubantes et Sicambres, au S., et se jetait ensuite dans le Rhin.

LUPUS. *Voy.* LOUP et WOLF.

LUQUE, *Aglaminor*, ville d'Espagne (Cordoue), à 49 kil. S. E. de Cordoue; 4,400 hab.

LURCY-LÉVY ou *le Sauvage*, ch.-l. de canton (Allier), à 35 kil. N. O. de Moulins; 2,966 hab. Aux environs, houille. Porcelaine, poterie. Troupeau de chèvres-cachemire.

LURE, ch.-l. d'arr. (H.-Saône), près de l'Ognon, à 26 kil. de Vesoul; 2,950 hab. Très beaux bâtiments, jadis à l'abbé de Lure, et qui forment auj. la sous-préfecture. Il s'y trouvait une célèbre abbaye fondée par saint Déicole (compagnon de saint Colomban), unie depuis à celle de Murbach. L'abbé était prince d'Empire. — L'arr. de Lure a 10 cant. (Champagney, Faucogney, Héricourt, Luxeuil, Melisey, Saulx, Saint-Loup, Vauvilliers, Villers-Sexel et Lure), 212 communes et 139,381 hab.

LURI, ch.-l. de cant. (Corse), à 23 kil. N. de Bastia; 1,300 hab.

LURY, ch.-l. de cant. (Cher), à 28 kil. N. O. de Bourges; 500 hab. Jadis forte, mais rasée par Richard I, roi d'Angleterre, en 1196.

LUS, bourg de France. *Voy.* LUZ.

LUSACE, *Lusatia* en latin moderne, *Lausitz* en allemand, ancien margraviat de l'Allemagne, entre l'Elbe et l'Oder, au N. de la Bohême, au S. du Brandebourg, à l'O. de la Silésie, se divisait en Haute et Basse, formant chacune un margraviat, et contenait entre autres villes: Gœrlitz, Bautzen, Zittau, Kamientz (ou Camentz), dans la Haute; Luckau, Lubben, Guben, dans la Basse. — Les premiers habitants connus de la Lusace furent les Semnons; puis vinrent les Vénèdes, et après eux les Sorabes. En 931 fut instituée par Henri l'Oiseleur la *Marche des Serabes* (ou de Basse-Lusace). La Haute-Lusace faisait presque entièrement partie du royaume de Bohême. Ottokar la donna en dot à sa fille, qui venait d'épouser le margrave de Brandebourg (1231); et l'électeur Waldemar, successeur du margrave, réunit toute la Lusace. Mais la Haute-Lusace revint à la Bohême de 1319 à 1355 et la Basse en 1370. Après divers événements, tout le pays passa à l'électeur de Saxe Jean-George (1623-35); depuis ce temps jusqu'en 1815, la Lusace est restée à la branche cadette (soit électorale, soit royale) de la maison de Saxe. Enfin, après la chute de Napoléon, le congrès de Vienne priva le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, dernier ami du conquérant, de toute la Basse-Lusace et d'une grande partie de la Haute, qui furent données à la Prusse et réparties entre les régences de Francfort (Brandebourg) et de Liegnitz (Silésie). Le reste (Bautzen, Zittau et Camentz) fut laissé au roi de Saxe; il forme auj. le cercle de Lusace, l'un des 5 cercles du roy. de Saxe; c'est le plus au N. E. de tous.

LUSIGNAN ou LEZIGNEM (c.-à-d. *le signal*), ch.-l. de c. (Vienne), à 23 kil. S. O. de Poitiers; 2,350 hab. Grosses étoffes. Cette ville possédait un célèbre château-fort bâti au XIIIe siècle par Hugues II, sire de Lusignan, et rasé en 1574 par le duc de Montpensier; une vieille tradition en attribuait la fondation à la fée Mélusine. Ce château a donné son nom à la célèbre maison de Lusignan.

LUSIGNAN, ancienne et noble maison de Poitou qui a fourni des rois à Jérusalem et à Chypre, eut pour chef Hugues Ier, dit *le Veneur*, qui vivait au Xe siècle. Ses descendants directs jusqu'à Hugues XIII, mort sans postérité en 1303, prirent le titre de *sires de Lusignan*. Ils possédèrent longtemps les comtés de la Marche et d'Angoulême. — Gui de Lusignan, 4e fils de Hugues VIII, dit *le Brun*, fut le chef des Lusignan d'Outremer, qui régnèrent sur les royaumes de Jérusalem et de Chypre, depuis 1186 jusqu'en 1489. *Voy.* ci-après Guy DE LUSIGNAN. Après cette époque, la famille de Lusignan cesse d'être connue. On cite cependant Étienne de Lusignan, né à Nicosie en 1537, mort en 1590, qui fut évêque de Limisso; on lui doit, entre autres ouvrages, une *Histoire des royaumes de Jérusalem, Chypre*, etc., jusqu'en 1572, Paris, 1579; — et le marquis de Lusignan, député de la noblesse de Gascogne aux États-Généraux en 1789, qui émigra en 1792, rentra en France en 1800 et mourut dans l'obscurité en 1813.

LUSIGNAN (Gui DE), dernier roi de Jérusalem, d'abord comte de Jaffa et d'Ascalon, fut appelé au trône en 1186 par suite de son mariage avec Sibylle, fille d'Amaury Ier. L'année suivante, il fut vaincu à la bataille de Tibériade, et fait prisonnier par Saladin, qui le força à renoncer au titre de roi de Jérusalem. Néanmoins, dès qu'il fut rendu à la liberté, il reprit ce titre qui n'était plus qu'un vain nom, et le céda en 1192 à Richard, roi d'Angleterre, qui lui donna en échange le royaume de Chypre. Gui régna sur cette île jusqu'en 1194, et la transmit à ses descendants (*Voy.* CHYPRE).

LUSIGNY, ch.-l. de canton (Aube), à 14 kil. E. de Troyes; 1,600 hab.

LUSITANI, peuple d'Hispanie, sur la côte O.,

entre les embouchures du *Durius* et du *Tage*, voisin à l'E. des *Vettones*, donna plus tard son nom à l'une des grandes divisions de l'Espagne. *Olisippo* en était la capitale. Les Romains entrèrent en guerre avec eux l'an 195 av. J.-C., et les battirent à *Ilipa* (auj. *Alcolea*); de 190 à 178 se forma la grande ligue lusitano-vaccéenne contre les Romains, mais les Lusitaniens furent encore vaincus; de 153 à 137 ils reprirent les armes sous Viriathe et tombèrent enfin sous le joug.

LUSITANIE, *Lusitania*, le *Portugal* actuel (moins les deux provinces de *Minho* et de *Tras-os-Montes* et un peu de l'*Estramadure portugaise*, mais augmenté d'une partie de l'*Estramadure espagnole*), une des divisions de l'Hispanie devenue romaine; était bornée au N. par le *Durius*, à l'E. par la Bétique et la Tarraconaise, à l'E. et au S. par la mer. Elle fut divisée sous Auguste en 3 *conventus juridici*: *Lucus Augusti* (Lugo), *Pax Julia* (Beja), *Scalabis* (Santarem). *Voy.* LUSITANI.

LUSIUS ou **GORTYNIUS**, fleuve d'Arcadie, affluent de l'Alphée, arrosait Gortyne (*Voy.* ce nom).

LUSSAC, ch.-l. de canton (Gironde), à 12 kil. de Libourne; 2,400 hab.

LUSSAC-LES-CHATEAUX, ch.-l. de canton (Vienne), à 10 kil. de Montmorillon; 1,500 hab.

LUSSAN, ch.-l. de canton (Gard), à 17 kil. d'Uzès: 1,000 hab. — *Voy.* d'ESPARBÈS, au *Supplément.*

LUSSAN (Marguerite DE), femme célèbre par ses écrits, née à Paris en 1682, morte en 1758, était, à ce qu'on écrit, fille naturelle du prince Thomas de Savoie, comte de Clermont; elle fut élevée par ce prince qui l'introduisit dans les premières maisons de Paris. Elle se lia avec des gens de lettres et composa des romans qui obtinrent un grand succès. Les principaux sont: *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1733; *Mémoires secrets et intrigues de la cour de France sous Charles VIII*, 1741; *Anecdotes de la cour de François I*, 1748; *Annales galantes de la cour de Henri II*, 1749. Elle s'essaya aussi, mais avec moins de succès, dans le genre historique, et composa des *Histoires de Marie d'Angleterre*, 1749; — *de Charles VI*, 1753; — *de Louis XI*, 1755; — *de Crillon*, 1757. On attribue plusieurs de ses ouvrages à divers gens de lettres, entre autres à l'abbé Baudot. D'une âme sensible et ardente, mademoiselle de Lussan eut quelques faiblesses: elle vécut longtemps dans l'intimité avec Laserre, auteur de quelques pièces de théâtre.

LUSTRE, *lustrum*, cérémonie religieuse qui avait lieu à Rome tous les cinq ans, après le dénombrement du peuple et la répartition de l'impôt. On appelait aussi *lustre* et le dénombrement même et l'intervalle de cinq ans qui s'écoulait entre chaque dénombrement. La cérémonie du *lustre* fut instituée sous Servius Tullius, l'an de Rome 189 (565 av. J.-C.): elle consistait en purifications.

LUTATIUS CATULUS, consul romain l'an 242 av. J.-C., commandait la flotte de la république dans le combat livré aux Carthaginois entre Drépane et les îles *Ægates*: il leur coula à fond cinquante navires et en prit soixante-dix. Cette victoire mit fin à la 1re guerre punique.

LUTATIUS CATULUS (Q.), consul l'an 102 av. J.-C., vainquit les Cimbres à Verceil en 101, avec Marius, son collègue; néanmoins il se déclara plus tard contre Marius; celui-ci, devenu maître de Rome, le mit au nombre des proscrits et le fit périr. — Q. Lutatius Catulus, son fils, consul avec Lépidus l'an 78 av. J.-C., s'opposa aux efforts de son collègue qui voulait, après la mort de Sylla, renouveler la guerre civile. Il fit rebâtir le Capitole qui avait été brûlé.

LUTÈCE, *Lutetia Parisiorum*, auj. PARIS.

LUTEVA ou **FORUM NERONIS**, ville de Gaule (Narbonaise 1re), chez les *Volces arecomici*, auj. LODÈVE.

LUTHER (Martin), célèb. chef de secte, né en 1483 à Eisleben (Saxe), était fils d'un pauvre ouvrier mineur. Il étudia à Eisenach, entra en 1505 chez les Augustins à Erfurt, devint peu après professeur à l'université de Wittemberg, et fut en 1510 envoyé à Rome pour les affaires de son ordre. En 1517, le pape Léon X ayant publié des indulgences, et ayant chargé les Dominicains de les distribuer en Allem., les Augustins furent, dit-on, jaloux de ce choix, et Luther, qu'ils prirent pour organe, en vint à attaquer le dogme même des indulgences: il publia à cette occasion un programme contenant 95 propositions et qui trouva bientôt de nombreux approbateurs. Tetzel, chef des Dominicains, fit brûler ce programme; et le pape, après avoir vainement cité l'auteur à Rome, renvoya l'affaire devant le cardinal Cajetan, son légat à la diète d'Augsbourg. Cajetan tenta, mais inutilement, de faire rétracter Luther: il voulut alors le faire arrêter; mais celui-ci, instruit à temps, réussit à s'évader. Protégé par l'électeur de Saxe, il professe ouvertement des doctrines de plus en plus audacieuses. Ne reconnaiss. plus d'autre autorité que celle des livres saints, il attaqua le pape et l'Église romaine, les vœux monastiques, le célibat des prêtres, la hiérarchie ecclésiastique, la possession des biens temporels par le clergé; rejeta le culte des saints, le purgatoire, les commandements de l'Église, la confession, le dogme de la transsubstantiation, la messe et la communion sous une seule espèce, et ne conserva d'autres sacrements que le baptême et l'eucharistie sous les deux espèces. Léon X lança contre lui en 1520 une bulle d'excommunication, et en même temps il faisait brûler ses écrits comme hérétiques; Luther, usant de représailles, livra aux flammes à Wittemberg la bulle du pape avec toutes les décisions émanées du Saint-Siége. Cité en 1521 devant la diète de Worms, il s'y rendit muni d'un sauf-conduit de l'empereur (Charles-Quint); mais là il refusa encore de se rétracter et fut mis au ban de l'empire. Il trouva un asile dans le château de Wartbourg près d'Eisenach, où l'élect. de Saxe, son protecteur, le cacha pendant plus de neuf mois. Luther employa ce loisir à composer divers ouvrages pour répandre ses doctrines, et y entreprit en 1522 une trad. de la Bible en allemand, qui ne fut achevée que 12 ans plus tard. Rentré à Wittemberg, il y recommença ses prédicat., fit de nombreux prosélytes, attira dans son parti des princes puissants, entre autres ceux de Suède, de Danemark, de Franconie, de Hesse, du Palatinat, du Brandebourg, et réussit ainsi à faire accorder à ses sectateurs la liberté de conscience dans les diètes de Nuremberg (1523-1524) et de Spire (1526). Après de nombreuses vicissitudes, dans lesquelles cette liberté fut alternativement restreinte ou étendue (*Voy.* ci-après LUTHÉRIENS), il vit signer en 1532, entre les princes protestants et Charles-Quint, la paix de Nuremberg, qui accorda aux réformés la liberté de conscience jusqu'au prochain concile. Luther employa le reste de sa vie à répandre ses doctrines par ses écrits et ses prédications, et à lutter contre les nombreuses sectes qui s'étaient formées au sein de la réforme (*Voy.* ZWINGLE, CALVIN, etc.). Il mourut en 1546, peu après la convocation du concile de Trente. Dès 1525, il s'était marié et avait épousé une jeune religieuse, Catherine de Bohren ou Bora, qui lui donna plusieurs enfants. Ce réformateur était d'un caractère fougueux, irascible, indomptable; il employait souvent un langage trivial, et n'épargnait pas à ses adversaires les injures les plus grossières; mais il avait une éloquence impétueuse qui exerçait une influence toute puissante sur la multitude. Luther a laissé un grand nombre d'écrits, dont plus. sont des pamphlets suggérés par

les circonstances. Les princip. sont : sa traduction allemande de la Bible ; son *Catéchisme*, qui contient les principes de la réforme ; des *Sermons*, des *Commentaires bibliques* ; le traité *De servo arbitrio*, contre Érasme (il y nie le libre arbitre), et ses *Lettres*. On a plusieurs éditions de ses œuvres, entre autres celles de Bœrner, Leipsick, 1728-40, 23 vol. in-fol. ; de Walch, Halle, 1737-53, 24 vol. in-4. Sa vie a été écrite par Mélanchthon et par plusieurs autres auteurs (tout récemment M. V. Audin a publié une *Histoire de la vie, des écrits et des doctrines de Luther*, Paris, 1840). M. Michelet a donné sous le titre de *Mémoires de Luther*, 1835, 2 vol. in-8, des fragments de ses ouvrages relatifs à l'histoire de sa vie. Les doctrines de Luther ont été exposées et réfutées par Bossuet (*Histoire des variations*).

LUTHÉRIENS, partisans des doctrines de Luther (pour ces doctrines, *Voy.* LUTHER). Le luthéranisme date de 1517, époque à laquelle Luther commence à s'élever ouvertement contre l'autorité du Saint-Siége. Après avoir longtemps lutté contre les légats du pape et contre l'empereur Charles-Quint, les Luthériens, soutenus dès l'origine par des princes puissants (notamment l'électeur de Saxe et le comte palatin), obtinrent quelques concessions aux diètes de Nuremberg (1523) et de Spire (1526) ; mais ces concessions ayant été retirées dans une nouvelle diète tenue à Spire en 1529, ils protestèrent contre les résolutions de cette diète (d'où le nom de *Protestants* qu'on leur donne fréquemment), et présentèrent en 1530 à la diète d'Augsbourg leur confession de foi. Cette confession ayant encore été rejetée, les princes luthériens, dont le nombre s'était considérablement accru et auxquels s'étaient joints le roi de Suède (Gustave-Wasa), le roi de Danemark (Frédéric), le landgrave de Hesse, etc., forment entre eux la fameuse ligue de Smalkalde (1530) : ils obtiennent de nouveau la liberté de conscience par un traité signé à Nuremberg (1532) ; mais au bout de peu d'années, Charles-Quint leur déclare la guerre. Il remporte sur eux la victoire de Mühlberg en 1547, et les oblige, par l'édit temporaire connu sous le nom d'*intérim d'Augsbourg*, à se soumettre aux décisions du concile de Trente ; néanmoins, l'empereur se voit obligé en 1552 de signer le traité de Passau qui permettait l'exercice libre du luthéranisme dans tout l'empire. Cependant, les nouvelles doctrines eurent encore à lutter pendant près d'un siècle, et les contestations auxquelles elles donnaient lieu ne furent définitivement terminées qu'à la paix de Westphalie, en 1648. Aujourd'hui les Luthériens composent la majorité des populations en Suède, en Danemark, en Prusse et dans tout le nord de l'Allemagne. Le luthéranisme se distingue du calvinisme en ce qu'il admet la présence réelle, et rejette la prédest. absolue, en ce qu'il tolère les ornements religieux et conserve une sorte de hiérarchie. Cependant, depuis quelques années, ces deux sectes tendent à se fondre en une seule. *Voy.* ÉVANGÉLIQUE (Église).

LUTTER, bourg du duché de Brunswick, à 27 kil. S. O. de Wolfenbuttel ; 1,200 hab. Victoire de Tilly, général de l'armée bavaroise et catholique, sur Christian IV, roi de Danemark, en 1626.

LUTTERWORTH, ville d'Angleterre (Leicester), à 22 kil. S. de Leicester ; 2,262 hab. Tissus, bonneterie. Patrie de Wiclef, qui y fut curé.

LUTTICH, nom allemand de la ville de LIÉGE.

LUTZELSTEIN, v. de France. *Voy.* PETITE-PIERRE.

LUTZEN, *Lucena*, v. des États pruss. (Saxe), entre Merseboarg et l'Elster, à 19 kil. S. O. de Leipsick (1,300 hab.), est célèbre par 2 batailles : l'une où Gustave-Adolphe vainquit les Impériaux et périt, le 16 novembre 1632 ; l'autre où Napoléon battit les Russes et les Prussiens réunis, le 2 mai 1813.

LUXEMBOURG, *Luciliburgum* en latin moderne, en allemand *Lutzelburg*, capitale du grand-duché de Luxembourg (partie holland.), sur l'Alzette, à 85 kil. S. E. de Bruxelles, par 3° 49' long. E., 49° 37' lat. N. ; 12,000 hab. Une des plus fortes places de l'Europe (c'est une des 3 grandes forteresses féd.). La v. est div. en haute et basse ; celle-ci, traversée par l'Alzette. Athénée. Industrie et commerce, surtout de viandes salées et jambons. — Souvent prise et reprise, notamment par les Français, 1542, 1543, 1684 et 1702, Luxembourg a généralement suivi le sort des Pays-Bas catholiques. Reprise en 1795, elle fut sous la République et l'Empire le ch.-l. du dép. (français) des Forêts.

LUXEMBOURG (grand-duché de), ancienne province des Pays-Bas, aujourd'hui possession particulière du roi (mais non du royaume) de Hollande, et en même temps partie de la Confédération germanique, bornée par la France au S., par la Belgique à l'O. et au N., par la province Rhénane de Prusse à l'E. : 116 kil. de l'E. à l'O. sur 112 ; 5,850 kil. carr. Ch.-l., Luxembourg. Le pays est arrosé par plusieurs rivières (Moselle, Alzette, Ourthe, Semoy, Chiers), et couvert de montagnes et de vastes forêts (les Ardennes). Climat froid, sain. Sol assez fertile. Gibier et poisson. Fer, cuivre, houille, marbre, pierre à bâtir, etc. Toiles, lainages, tabac ; papeteries, distilleries, etc. — Le Luxembourg, compris autrefois dans la B.-Lorraine, eut d'abord le titre de seigneurie, puis de comté ; une 1re maison de Luxembourg s'étant éteinte en 1136, Henri I, comte de Namur, hérita du comté et le transmit à sa fille Ermesinde, femme de Waleran de Limbourg, qui fut la tige d'une 2e maison de Luxembourg (*Voy.* ci-après), sous laquelle le comté devint duché, en 1354. Élisabeth, fille du duc Jean, et nièce des empereurs Wenceslas et Sigismond, le fit entrer dans une branche cadette de la 2e maison de Bourgogne en épousant Antoine de Bourgogne, duc de Brabant (1409), qui mourut en 1415. N'ayant point d'héritiers et craignant de se voir enlever le duché de Luxembourg par Guillaume de Saxe, landgrave de Thuringe, Élisabeth vendit ce duché à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne (1444). Le mariage de Marie de Bourgogne (1477) le fit échoir à Maximilien d'Autriche : Charles-Quint le comprit dans les 17 provinces qui formaient le cercle de Bourgogne. La rébellion des provinces du Nord le laissa à l'Espagne (1592-1609). Louis XIV s'en fit céder quelques districts, dits Luxembourg français (Thionville, Damvilliers, Marville, Montmédy), qui furent annexés au gouvernement de Metz. La guerre de la succession d'Espagne fit passer le reste à l'Autriche. La France l'occupa presque constamment depuis 1793, et en fit le département des Forêts. En 1815, le congrès de Vienne le rendit à l'Allemagne comme état de la Confédération germanique, mais en l'annexant au royaume des Pays-Bas. Après 1831, il devint un sujet de graves débats entre la Belgique et la Hollande ; ces débats n'ont été définitivement terminés que par le traité du mois d'avril 1839. Aujourd'hui toute la partie orientale, qui comprend Luxembourg, Diekirch, Echternach, etc., appart. au roi de Hollande ; le reste, où se trouvent les villes d'Arlon, Bastogne, Houfalise, Neufchâteau, Bouillon, a été laissé à la Belgique, qui s'était d'abord emparée du tout ; Arlon en est le ch.-l.

LUXEMBOURG (maison DE), une des plus illustres maisons souveraines de l'Europe, a pour fondateur Waleran de Limbourg, qui épousa au XIIe siècle Ermesinde, héritière du Luxembourg. Elle a fourni à l'Allemagne 5 empereurs, savoir : Henri VII (1308-13), Charles IV (1347-78), Wenceslas (1378-1400), Josse (1410), Sigismond (1411-37) ; des rois à la Bohême, et à la France 2 connétables et maréchaux. Ses principales branches

sont, après la branche aînée, dite de Luxembourg, celles des Luxembourg-Ligny, L.-Saint-Pol, L.-Brienne, L.-Piney, etc.—A partir de 1422, la branche aînée se fondit dans la maison d'Autriche par le mariage d'Elisabeth, fille et héritière de l'empereur Sigismond (de Luxembourg) avec Albert II, archiduc d'Autriche, puis empereur. La 2e branche s'éteignit dès 1415; la 3e, en 1482 (ses domaines passèrent par mariage dans la maison de Bourbon-Vendôme); la 4e en 1608; la 5e ou branche des Luxembourg-Piney se fondit vers 1661 dans celle des Montmorency par le mariage de la dernière héritière, Madeleine, duchesse de Luxembourg, avec François-Henri de Montmorency, maréchal de France (1661), plus connu depuis ce mariage sous le nom de maréchal de Luxembourg (*Voy.* ci-après).

LUXEMBOURG (François-Henri DE MONTMORENCY-BOUTEVILLE, duc de), maréchal de France, né en 1628, était fils du fameux Bouteville, décapité pour s'être battu en duel. D'abord aide-de-camp de Condé, il se distingua près de lui à la bataille de Lens (1648), et gagna le grade de maréchal-de-camp à 20 ans. Il suivit constamment la fortune de Condé dans les troubles de la Fronde, se mit comme *lui* au service de l'Espagne pour combattre Mazarin, fut quelque temps enfermé à Vincennes, puis fit sa paix (1660). Les troubles apaisés, il reparut avec gloire dans les armées françaises : il se signala en 1668 à la conquête de la Franche-Comté, où il servait en qualité de lieutenant-général : en 1672, il commanda en chef pendant la campagne de Hollande, prit Grool, Deventer, Campen, etc.; défit les armées des Etats près de Bodegrave et de Woërden; fit en 1673 une belle retraite qui fut admirée des ennemis mêmes, et devint en 1675 maréchal de France. S'étant brouillé avec Louvois, il resta quelque temps sans emploi, et fut impliqué par la haine du ministre dans un procès ridicule : on l'accusait d'entretenir commerce avec des empoisonneuses et d'avoir fait pacte avec le diable; il fut déclaré innocent, mais il n'en avait pas moins subi une longue captivité (1680). Remis après dix ans d'inaction à la tête des armées, il gagna les batailles de Fleurus en 1690, de Steinkerque en 1692, et de Nerwinde en 1693. Le duc de Luxembourg mourut à Versailles en 1695. Issu de la famille des Montmorency, il avait épousé, vers l'année 1661, l'héritière de la maison de Luxembourg-Piney, et avait depuis joint à son nom et à ses armes les armes et le nom de Luxembourg. — Un de ses fils, Christian-Louis de Montmorency-Luxembourg (1675-1746), fut fait maréchal par Louis XV en 1734, après s'être distingué à Oudenarde, à Lille, à Malplaquet, à Bouchain. — Son neveu, Ch.-Fr.-Fréd. de Montmorency-Luxembourg (1702-64), devint aussi maréchal sous Louis XV, mais il ne commanda jamais en chef. Retiré dans sa terre de Montmorency, il y accueillit avec une extrême bienveillance J.-J. Rousseau, qui s'est plu dans ses écrits à faire l'éloge de son protecteur. La femme du maréchal, connue d'abord sous le nom de duchesse de Boufflers, jouit sous Louis XV d'une grande célébrité par sa beauté et son esprit.

LUXEUIL, *Luxovium*, ch.-l. de c. (H.-Saône), à 16 k. N. O. de Lure; 3,628 h. Kirschwasser, jambons, chapeaux de paille, forges, etc. Eaux thermales, salines. On y voyait jadis un fam. monast. fondé par S. Colomban, et où furent enfermés Ebroïn et saint Léger (673). Luxeuil fut ravagé par les Sarrasins dans le VIIIe siècle, mais relevé par Charlemagne.

LUXOR. *Voy.* LOUQSOR.

LUYA ou CHILLOAS, ville du Pérou, à 44 kil. S. O. de Chachapoyas; jadis ch.-l. de la prov. de Luya-et-Chilloas. auj. dans le dép. de Livertad.

LUYNES, nommée d'abord *Maillé* et *Roches-sur-Loire*, p. v. du dép. d'I.-et-L., à 9 k. O. de Tours; 2,000 hab. Château. Passementerie, rubans noirs, etc. Séjour de Paul-Louis Courier. Elle a reçu son nom du connét. d'Alb. de Luynes. Érigée en duché en 1627.

LUYNES (maison D'ALBERT DE), famille originaire de Toscane, que l'on fait remonter à Thomas Alberti, frère du pape Innocent VI, et qui vint s'établir en France au commencement du XVe siècle dans la ville de Pont-Saint-Esprit. Léon d'Albert, un de ses descendants, qui le premier donna à son nom une forme française, possédait la seigneurie de Luynes à titre de comté en 1540. Cette seigneurie fut érigée en duché-pairie en faveur de Charles d'Albert, favori de Louis XIII.

LUYNES (Charles D'ALBERT, duc de), favori de Louis XIII, né au Pont-Saint-Esprit en 1578, fut d'abord page de Henri IV, qui le plaça auprès de son fils (depuis Louis XIII). Il sut se concilier l'affection de son jeune maître, et dès que ce prince fut monté sur le trône (1610), il le combla de faveurs et de dignités. De Luynes hâta la perte du maréchal d'Ancre (1617), s'empara, après le meurtre du favori, de toute l'autorité, et fit exiler la reine-mère afin de régner sous le nom du roi. Il ne tarda pas à se rendre odieux par son ambition et son avidité, et excita quelques révoltes; mais il réussit à comprimer les mécontents, et profita des avantages qu'il avait obtenus sur eux pour se faire nommer connétable (1621); il fit déclarer la guerre aux protestants et leur enleva quelques places; mais il échoua honteusement devant Montauban. Il succomba peu après (1621), d'une fièvre pourprée. Il était sur le point d'être disgracié. — Son fils, Louis-Charles, duc de Luynes et duc de Chevreuse, né en 1620, se distingua d'abord dans les armes, puis se lia avec Port-Royal; il publia divers ouvr. de piété, et trad. les *Méditations* de Descartes (1647). M. 1690.

LUZ-EN-BARÈGES, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), à 40 kil. S. de Tarbes; 2,678 hab. Eaux minérales près de là (à St-Sauveur)

LUZARA. *Voy.* LUZZARA.

LUZARCHES, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 24 kil. N. E. de Pontoise; 1,400 hab. Blondes, boutons de métal. Ancienne abbaye, fondée par saint Louis; ancien château royal. Envir. délicieux.

LUZECH, ch.-l. de canton (Lot) à 13 kil. O. de Cahors; 2,500 hab.

LUZERNE (le cardinal LA). *Voy.* LA LUZERNE.

LUZY, ch.-l. de canton (Nièvre), à 30 kil. S. de Château-Chinon; 2,000 hab. Commerce de bois et houille.

LUZZARA, ville du duché de Parme, à 7 kil. N. E. de Guastalla; 1,500 hab. Les Français y battirent les Autrichiens en 1702; le marquis de Créqui, fils du maréchal, célèbre par son esprit, périt dans cette action.

LYÆUS, surnom de Bacchus. *Voy.* BACCHUS.

LYCAMBE. *Voy.* ARCHILOQUE.

LYCAON, fils de Pélasgus et roi d'Arcadie, fonda Lycosure, la ville la plus ancienne de cette contrée, réunit les habitants sauvages et leur donna des lois. Il vivait du temps de Cécrops. Selon la fable, il fut changé en loup pour avoir essayé d'assassiner pendant son sommeil Jupiter qui, sous la forme d'un simple mortel, était venu lui demander l'hospitalité. D'après une autre tradition, il avait offensé le dieu en servant sur la table les membres d'un jeune enfant qu'il avait égorgé, ou plutôt en lui sacrifiant des victimes humaines.

LYCAONIE, *Lycaonia*, région de l'Asie-Mineure (et plus tard province du diocèse d'Asie), dans les mont. au N. de la Pisidie et de l'Isaurie, avait pour villes principales *Iconium* (Konieh) et Larande.

LYCÉE (mont), *Lycæus mons*, auj. *mont Mintha*, montagne d'Arcadie, au S., s'unissait au mont Taygète. Il était consacré à Pan. Son nom venait du grand nombre de loups qu'on y rencontrait.

LYCÉE (le), *Lycæum*, portique et promenade d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus, où Aristote donnait ses leçons en se promenant avec ses disciples. — Par suite le *Lycée* a désigné l'école et la doctrine d'Aristote. *Voy.* ARISTOTE et PÉRIPATÉTICIENS.

LYCHNIDE, *Lychnidus*, ville de l'Europe ancienne, ch.-l. des Dassarètes, sur la côte E. d'un lac nommé aussi Lychnide (auj. lac d'*Ochrida*), et sur la voie *Egnatia*, appartint d'abord à l'Illyrie, puis à la Macédoine, revint à l'Illyrie, et finit par devenir romaine en 167 av. J.-C.

LYCHNIDE (lac de), auj. lac d'OCHRIDA.

LYCIE, *Lycia*, auj. livah de *Tekke* et partie de celui de *Mentech*; région de l'Asie-Mineure, au S. de la Phrygie, entre la Carie et la Pamphylie, avait pour villes principales Myra et Patare. On y adorait surtout Apollon. — La Lycie appartint successivement à Crésus, aux Perses, à Alexandre, à Antigone, aux Séleucides, aux Rhodiens (190-168), à qui les Romains la firent céder par Antiochus-le-Grand ; redevint libre nominalement sous l'alliance de Rome, et enfin fut annexée à l'empire sous Claude. — Très anciennement la Lycie avait été habitée par les Termiles et les Milyes, et avait porté le nom de Milyade.

LYCK, *Œlck* en polonais, ville des Etats prussiens (Posen), à 98 kil. S. de Gumbinnen ; 3,250 hab. Toiles, tanneries.

LYCOMÈDE, roi de Scyros, et père de Déidamie. Achille fut envoyé chez lui, déguisé en fille, pour se soustraire à ceux qui voulaient l'emmener au siége de Troie, et séduisit sa fille.

LYCOPHRON, poëte du IIIe siècle av. J.-C., cél. par l'obscurité de son style, né à Chalcis en Eubée, vécut en Egypte, à la cour de Ptolémée Philadelphe; fit un grand nombre de tragédies et de poésies diverses, et prit place, avec Aratus, Théocrite, etc., dans la Pléiade poétique. Il ne reste de lui qu'un poëme fort singulier, intitulé : *Alexandra* (Cassandre, fille de Priam) ; c'est une longue prédiction des malheurs réservés à Troie ; elle est écrite dans un style énigmatique et peu intelligible. Ce morceau a été longuement commenté chez les anciens par Tzetzès, et chez les modernes par Canter, Bâle, 1566 ; Meursius, 1597 ; Potter, Oxford, 1697, Reichard, Leipsick, 1788 ; Muller, *ib.*, 1811 ; Bachmann, *ib.*, 1830. M. Dehèque l'a édité, trad. et commenté en 1853. — Fils de Périandre. *V.* PÉRIANDRE.

LYCOPOLIS, auj. *Syout*, ville de Thébaïde, vers le N., au N. O. d'*Apollinopolis minor*, sur la gauche du Nil, donnait son nom au nome *Lycopolite*. On y honorait le loup, ou plutôt le chakal, que les anciens prenaient pour le loup. Patrie de Plotin.

LYCORTAS, l'ami et le disciple de Philopœmen, devint, après ce général, chef de la ligue Achéenne, vengea sa mort en pillant Messène, et força les Spartiates à entrer dans la ligue, l'an 182 av. J.-C. L'historien Polybe était son fils.

LYCOSTHÈNE. *Voy.* WOLFFHART.

LYCOSURE, *Lycosura*, ville d'Arcadie, chez les Parrhasiens, au pied du mont Lycée et au S. O. de Mégalopolis. Une des plus anciennes villes de la Grèce, fondée par Lycaon, fils de Pelasgus.

LYCURGUE, roi fabuleux de la Thrace, s'opposa au culte de Bacchus, et poursuivit les Ménades pendant qu'elles célébraient les Orgies ; il fut puni de *cécité*, et fut saisi d'un transport de fureur dans lequel il se mutila ; ses sujets se révoltèrent contre lui et il périt de mort violente, crucifié selon les uns, ou selon d'autres déchiré par des chevaux sauvages. Il est probable que ce prince proscrivit l'usage du vin et qu'il excita par là une insurrection dans laquelle il périt.

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens, était fils d'Eunome, roi de Sparte. Son frère aîné Polydecte, qui avait occupé le trône après Eunome, étant mort fort jeune, l'an 898 av. J.-C., sans laisser d'autre enfant que celui dont sa femme était enceinte, celle-ci offrit la couronne à Lycurgue, s'engageant à faire périr son enfant s'il voulait l'épouser. Lycurgue repoussa ces offres coupables, et après la naissance du prince, qu'on nomma Charilaüs, il se contenta du titre de tuteur de son neveu ; il gouverna en cette qualité jusqu'à la majorité du jeune Charilaüs. Des désordres sans cesse renaissants dans Sparte ayant fait sentir à Lycurgue le besoin d'une bonne législation pour sa patrie, il partit pour la Crète, l'Egypte et l'Asie, dans le but d'étudier les lois de ces pays. De retour à Sparte, il donna à sa patrie une législation qui fit longtemps sa gloire (884). On dit qu'après avoir fait jurer à ses concitoyens de ne rien changer à ses lois pendant son absence, Lycurgue partit pour un long voyage et ne revint jamais. Au reste rien n'est moins certain que tout ce que l'on raconte de ce personnage qui est antérieur aux temps vraiment historiques. La législation de Lycurgue avait principalement pour but d'établir l'égalité entre tous et de former un état guerrier sans esprit de conquête. Pour atteindre ce premier but, les terres avaient été partagées en portions égales ; une loi interdisait l'aliénation, la diminution et l'augmentation des portions attribuées à chaque famille ; les monnaies d'or et d'argent avaient été remplacées par du fer ; les repas étaient communs, l'éducation donnée en public. Pour atteindre le second but, l'éducation était toute martiale : des exercices continuels développaient les forces et l'adresse des jeunes gens. Il était défendu de s'appliquer aux arts et aux métiers : tout cela était abandonné aux esclaves. Le gouvernement se composait de deux rois, qui présidaient aux cérémonies religieuses, avaient l'initiative des lois et commandaient les armées ; d'un sénat de 28 membres élus par le peuple, chargé d'ordonner tout ce qui concernait la guerre, la paix, les alliances, etc. ; d'une assemblée du peuple, qui choisissait tous les magistrats, fixait la répartition des contributions à fournir, admettait ou rejetait les lois. Sparte dut sa grandeur à cette législation ; la république commença à décliner du moment où elle abolit les institutions de Lycurgue. *Voy.* SPARTE.

LYCURGUE, tyran de Sparte, se fit placer sur le trône l'an 219 av. J.-C., en corrompant les éphores, mais il fut déposé peu après.

LYCURGUE, orateur athénien, intendant du trésor public, chargé du soin de la police, se fit autant remarquer par son éloquence que par la probité avec laquelle il remplit les fonctions publiques. Il était un des trente orateurs qu'Alexandre voulait se faire livrer par les Athéniens, et que ceux-ci lui refusèrent. Il mourut vers l'an 325 av. J.-C. Il ne reste de lui qu'un discours, qui se trouve dans le *Recueil des orateurs grecs* de Reiske, Leipsick, 1770, et que l'abbé Auger a traduit en français.

LYCUS, nom d'un grand nombre de rivières chez les anciens, en Asie-Mineure, en Syrie, etc. la plupart peu importantes : *V.* ZAB, RHYNDACUS, etc.

LYCUS, roi de Thèbes. *Voy.* ANTIOPE et DIRCÉ.

LYDD, ville d'Angleterre (Kent), à 44 kil. S. O. de Maidstone ; 1,450 hab., est conjointement avec Romney un des Cinq-Ports. Phare.

LYDDA, auj. *Ludd* ou *Lodde*, *Diospolis* des Grecs ; ville de la Palestine, auj. en Syrie (Damas), à 5 kil. N. E. de Ramleh ; 2,000 hab. Évêché grec. Eglise magnifique, construite par Justinien, et consacrée à saint George, qui, selon la tradition, souffrit le martyre à Lydda. Saint Pierre guérit un paralytique dans cette ville.

LYDGATE, vieux poëte anglais, né en 1380, mort vers 1460, était moine de l'ordre des Bénédictins. Il imita Chaucer avec assez de succès ; il a laissé : des *Églogues*, des *Odes*, des *Satires*, un poëme intitulé : *la Chute des Princes*, imprimé en 1494 ; une

Histoire de Thébes; La vie et la mort d'Hector, etc.

LYDIAT (Thomas), chronologiste anglais, né en 1572, dans le comté d'Oxford, mort en 1646, se lia avec le savant Usher qui le fit nommer professeur à l'université de Dublin, puis fut principal du collége d'Oxford. On a de lui des traités : *De variis annorum formis*, Londres, 1605; *Emendatio temporum, contra Scaligerum*, 1609; des *Notes sur la Chronique de Paros*, etc.

LYDIE, partie occidentale de l'Anatolie (*Saroukan*, etc.), région de l'Asie-Mineure, sur la côte orientale, entre la Mysie et la Carie, avait pour ch.-l. Sardes. Sur la côte de la Lydie étaient presque toutes les cités grecques qui formaient la confédération ionienne (*Voy.* IONIE). — La Lydie, primitivement dite Méonie, forma de 1579 à 548 av. J.-C. un royaume indépendant dont les limites varièrent, mais qui, sous Crésus, allait de la mer Égée à l'Halys. Conquise par Cyrus, elle fut comprise dans la deuxième satrapie de l'empire perse. Alexandre s'en empara facilement; après lui elle fut le partage d'Antigone, et après la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), passa aux Séleucides : mais Eumène I la joignit à son petit royaume de Pergame, vers 260, et Attale III la légua avec le reste de ses états, en 132, aux Romains qui s'en mirent en possession en 129. — L'ancien royaume de Lydie eut trois dynasties de rois, les Atyades (1579-1292 av. J.-C.), les Héraclides (1292-708), les Mermnades (708-547).

Atyades.		*Héraclides.*	
Meon ou Manès,	v. 1579	Alcée, Bélus, Ninus	
Cotys,		Argon,	1292-1219
Atys,		*Dix-huit rois inconnus*,	
Lydus,			1219-797
Akiasmus,	v. 1480	Ardys I,	797
Hermon ou Adramis,		Alyatte I,	761
Alcimus,		Mélès,	747
Camblès,		Candaule,	735
Tmolus,		*Mermnades.*	
Théoclymène,		Gygès,	708
Marsyas,		Ardys II,	670
Jardanus,		Sadyattes,	621
Omphale,	v. 1350	Alyatte II,	610
Pylémène,	v. 1292	Crésus,	559-547

LYDUS (Joannes LAURENTIUS), écrivain grec, né en 490 à Philadelphie en Lydie, remplit diverses fonctions administratives à la cour de Justinien, et mourut vers 560. Il avait composé des traités des Mois, dont il ne reste que des fragments, publiés par Nic. Schow, Leips., 1794; *Des magistratures romaines*, publié par J. Fuss, Paris, 1812; *Des présages* (*De Ostentis*), publié par M. Hase, Paris, 1823.

LYGIENS, *Lygii*, peuple puissant de la Germanie orientale, à l'E. des Suèves, entre le *Viadrus* et la Vistule, se divisait en plusieurs peuplades (*Arii, Helvecones, Manimi, Elysii, Naharvali, Burii*).

LYME-REGIS, *Lemanis Portus*, ville d'Angleterre (Dorset), sur la Manche, à 40 kil. O. de Dorchester; 2,625 hab. Bon port. Bains de mer. Le duc de Monmouth y débarqua en 1685, pour disputer le trône à Jacques II; il fut pris peu après.

LYMINGTON, ville d'Angleterre (Southampton), à 21 kil. S. O. de Southampton; 5,500 hab. On en tirait jadis beaucoup de sel. Bains de mer.

LYNAR (le comte de), homme d'état, né en 1708 en Lusace, mort en 1781, entra au service du Danemark, fut ambassadeur en Suède, en Russie, gouverneur du duché d'Oldenbourg, et fit signer la convention de Closter-Seven (1757). Ses *Œuvres politiques* (Leipsick, 1806, 4 vol. in-8) offrent des renseignements importants sur l'histoire du temps.

LYNCÉE, un des fils d'Égyptus, épousa Hypermnestre, une des 50 Danaïdes, et fut seul épargné par sa femme (*Voy.* DANAÏDES). Il succéda à Danaüs sur le trône d'Argos (1520 av. J.-C.).

LYNCÉE, un des Argonautes, fils d'Apharée, roi de Messénie, et frère jumeau d'Idas, avait la vue si perçante qu'il voyait, dit-on, au fond des mers et même à travers les murs. Lyncée et Idas eurent querelle avec Castor et Pollux; Lyncée tua Castor et fut tué par Pollux.

LYNCÉE, de Samos, écrivain grec du IIIe siècle av. J.-C., frère de l'historien Duris, étudia à Athènes sous Théophraste, et s'y lia avec Ménandre. Il avait écrit sur la *Gastronomie*. M. Rossignol prépare un recueil des *Fragments* de Lyncée.

LYNCESTIDE, *Lyncestis*, région de Macédoine, à l'O., bornée au N. par la Pélagonie, et par l'Élymiotide au S., et traversée par l'Érigon.

LYNCHBURG, ville des États-Unis (Virginie), à 140 kil. O. de Richmond; 6,000 hab. Industrie et grand commerce avec les états de Virginie, Caroline sept., Tennessee, Kentucky, Ohio.

LYNN, ville des États-Unis (Massachussets), à 16 kil. N. E. de Boston; 5,000 hab. Banque. On y confectionne beaucoup de souliers de femmes pour l'Amérique du Sud; teinturerie; chocolat.

LYNN-REGIS OU KING'S LYNN, ville d'Angleterre (Norfolk), à 60 kil. N. O. de Norwich; 13,370 hab. Bon port à 16 kil. de la mer du Nord : grand commerce d'exportation et d'importation.

LYON, *Lugdunum*, ch.-l. du dép. du Rhône, et la 2e ville de France pour la grandeur et la population, au confluent du Rhône et de la Saône, à 466 kil. S. E. de Paris, par 2° 29' long. E., 45° 46' lat. N.; 292,721 h. en 1857. Magnifiq. aspect, belle situation. Au N. les monts Fourvières et Saint-Sébastien dominent la ville. Archevêché, cour royale, académie univ., facultés; ch.-l. de la 7e division militaire. Belles promenades, grands faubourgs (la Guillotière, les Brotteaux, la Croix-Rousse, Vaise, etc.); places Bellecour, des Terreaux, etc.; beaux quais, plusieurs ports; ponts Saint-Jean ou de l'Archevêché, Morand, des Cordeliers; pont en fil de fer conduisant à l'île Barbe. Monuments principaux : hôtel-de-ville, hôpital général, cathédrale, église Saint-Nizier, palais archiépiscopal, le Grand-Théâtre, la douane. Nombreux établissements d'instruction : facultés de théol., de lettres, de sc.; lycée, séminaire, école secondaire de médecine, école impériale d'économie rurale et vétérinaire, école des arts et métiers, école des sourds-muets, école de dessin et peinture; académie des sciences, belles-lettres et arts; société d'agriculture, société de médecine; riche bibliothèque, musée de peinture, jardin botanique, riche pépinière, conservatoire des arts. Industrie active, très prospère autrefois; soieries en tout genre et longtemps sans rivales dans le monde, tulles, tissus de coton, couvertures, chapellerie, passementerie, dentelles d'or et d'argent; produits chimiques, drogueries, liqueurs, faïenceries, teintureries, fonderies, etc. Commerce très vaste, tant des produits de Lyon même et de ceux des env. (rubans et armes de St-Étienne, vins) que de commission. Lyon est l'entrepôt de la Suisse et de tout l'Est de la France méridionale, et expédie énormément à l'étranger. Elle communique par ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer avec les princip. villes de France.—Fondée ou agrandie vers 41 av. J.-C. par L. Munatius Plancus; elle donna son nom à toute la Gaule celtiq. (*V.* LYONNAISE). Détruite en une nuit par un terrible incendie, en 59, elle fut relevée par Néron et embellie par Trajan. Elle brilla sous les Rom. par ses écoles d'éloquence. Au Ve siècle Lyon fut, sous les fils de Gundioc, la capitale d'un des démembrements du royaume de Bourgogne : mais sa prospérité date surtout des XIe et XIIe siècles, après la réunion du roy. des Deux-Bourgognes à l'empire. Elle devint alors à peu près ville libre, bien que les seigneurs du Lyonnais et les archevêques de Lyon y prétendissent toujours à la souveraineté. Pour leur échapper, elle se mit sous la protection de Philippe-le-Bel, qui

la réunit à la France en 1307. Ce prince érigea la seigneurie de Lyon en comté et le laissa en partage à l'archevêque et au chapitre de St-Jean. Lyon comptait plus de 200,000 hab. en 1793, lorsqu'elle se révolta contre la Convention : elle eut alors à subir un siége terrible, dont le résultat fut la destruction presque entière de la ville ; elle fut ensuite décimée par les commissaires de la Convention, Collot-d'Herbois, Couthon, Fouché ; le nom même de Lyon fut effacé, et remplacé par celui de *Commune-Affranchie*. Elle se releva sous l'Empire; mais les révoltes d'ouvriers qui eurent lieu en 1832, 1848 et 1849, et l'inondation de 1840 l'ont encore cruellement fait souffrir ; en outre, les fabriques de soie fondées depuis le commencement du XIXe siècle en Suisse, en Allemagne, en Italie, ont commencé à lui ravir d'importants débouchés. L'église de Lyon fut une des plus florissantes des Gaules ; elle eut pour fondateurs saint Pothin et saint Irénée. Il se tint à Lyon plusieurs conciles, notamment deux œcuméniques, en 1245 et 1274 ; dans le dernier on s'occupa de la réforme du clergé et de la réunion des églises grecque et latine. Lyon possédait un chapitre célèbre où l'on ne recevait que des nobles, et dont les membres portaient le titre de *comtes de Lyon*. Cette v. a vu naître les empereurs Claude, Caracalla et Géta: Sidoine-Apollinaire; Louise Labé, Ph. Delorme, Coustou, Coysevox, Audran : Spon, Terrasson, Montucla, Sonnerat, les Jussieu, C. Jordan, de Gérando, J.-B. Say, Jacquart, le major Martin, Suchet, etc.—L'arr. a 16 c. (L'Arbresle, Condrieu, Givors, Limonest, Mornant, Neuville-l'Archevêque, Saint-Genis-Laval, Saint-Laurent de Chamousset, Saint-Symphorien-sur-Coise, Vaugneray, plus Lyon qui compte pour 6), 128 communes, 330,044 hab.

LYON (le golfe de), *Gallicus sinus*. On nomme ainsi cette partie de la Méditerranée qui s'étend depuis la côte N. E. de l'Espagne jusqu'aux embouchures du Rhône, baignant les côtes de la Catalogne et des départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault et des Bouches-du-Rhône. On écrit aussi quelquefois *golfe de Lion*, et l'on explique ce nom par l'agitation des eaux du golfe dont on compare la violence à la fureur du lion.

LYONNAIS, grand-gouvernement de France avant la révolution, avait pour bornes au N. la Bourgogne, au S. le Vélay et le Vivarais, à l'E. la Bresse et le Dauphiné, à l'O. le Bourbonnais et l'Auvergne, et se composait de trois parties : le Lyonnais proprement dit, le Beaujolais, le Forez. Ch.-l. général, Lyon. Montagnes et forêts au centre ; plaines fertiles à l'E., vers le Rhône et la Saône, et à l'O. vers la Loire. — Jadis habité par les Ségusiens, il fit sous les Romains partie de la Lyonnaise 1re, puis du roy. de Bourgogne ; enfin devint un comté particulier qui fut réuni à la couronne (le Lyonnais en 1307 sous Philippe-le-Bel, le Beaujolais et le Forez sous François I). Il forme auj. les dép. de la Loire et du Rhône.

LYONNAIS proprement dit, dans l'E. du grand-gouvernement de Lyonnais. Places : Lyon, Anse, Tarare, l'Arbresle, Condrieu, Saint-Symphorien, Charlieu. Auj. dép. du Rhône.

LYONNAISE, *Lugdunensis*, nom donné par Auguste à la partie de la Gaule comprise entre la Belgique, l'Aquitaine et la Grande-Séquanaise, c.-à-d. à la Celtique proprement dite, diminuée de quelques peuples situés au S. de la Loire (qu'il joignit à l'Aquitaine), et augmentée des *Lingones*. Elle formait au IVe siècle 4 provinces, savoir : 1° la *Lyonnaise* 1re, au S. E. (auj. *Bourgogne, Nivernais, Forez*), comprenant les *Segusiani*, *Mandubii*, *Ædui*, *Lingones* ; ch.-l., *Lugdunum* (Lyon) ; — 2° la *Lyonnaise* 2e au N. (*Normandie*), comprenant les *Caletes, Veliocasses, Lexovii, Eburovices, Viducasses, Bajocasses, Abrincatui, Veneli, Saii* ; ch.-l., *Juliobona* (Lillebonne), ou *Rotomagus* (Rouen) ; — 3° la *Lyonnaise* 3e, à l'O. (*Bretagne, Maine, Anjou*), comprenant les *Turones*, *Diablintes*, *Cenomani*, *Andecavi, Arvii, Namnetes, Redones, Veneti, Curiosolites, Corisopites, Osismii* ; ch.-l. *Turones* (Tours) ; — 4° la *Lyonnaise* 4e, au centre (*Orléanais, Ile-de-France* et partie de la *Bourgogne*), comprenant les *Meldi, Tricasses, Senones, Carnutes, Parisii, Aureliani* ; ch.-l., *Senones* (Sens). On joint souvent à la Lyonnaise la *Grande-Séquanaise* ou pays des Séquanes et des Helvètes (*Voy.* GAULE).

LYONNET (Pierre), naturaliste, né en 1707 à Maëstricht, d'une famille originaire de Lorraine, mort en 1789, remplissait à La Haye, auprès des Etats-Généraux, les fonctions de secrétaire des chiffres et de traducteur-juré. Il consacra ses loisirs aux sciences ; il s'occupa surtout des insectes, et acquit le talent de graveur afin de pouvoir représenter plus fidèlement ses découvertes. Il donna en 1742 une traduction française de la *Théologie des insectes* de Lesser ; assista Trembley dans la publication de son *Mémoire sur les polypes*, 1744, et publia lui-même en 1760 l'*Anatomie de la chenille qui ronge le saule*, monographie qui est un chef-d'œuvre de patience et d'exactitude.

LYONS-LA-FORÊT. *Voy.* LIONS.

LYRE, bourg et abbaye. *Voy.* LIRE.

LYRNESSE, *Lyrnessus*, ville de Mysie, près d'Adramytte, était, au temps de la guerre de Troie, capitale d'un petit royaume, et fut pillée par Achille qui y fit prisonnière la belle Briséis.

LYS (la), *Lye* ou *Leye* en allemand, *Legia* en latin, riv. de France et de Belgique, prend sa source en France, à 15 kil. S. O. de Béthune (Pas-de-Calais); traverse le dép. du Nord, entre en Belgique près de Menin, arrose la Flandre occidentale et la Flandre orientale en passant par Courtray, et se jette dans l'Escaut à Gand; 200 kil. de cours. Elle communique avec un grand nombre de canaux. Cette riv. a donné son nom à un dép. de l'empire français, qui avait pour ch.-l. Bruges.

LYS (Jean), peintre, né à Oldenbourg en 1570, mort en 1629, séjourna à Rome et à Venise, suivit de préférence l'école vénitienne et prit pour modèles Titien, Paul Véronèse et le Tintoret. Ses tableaux les plus estimés sont : la *Chute de Phaéton, St Jérôme dans le désert entendant la trompette du jugement dernier ; Adam et Ève pleurant sur le corps d'Abel.*

LYS (Jacques D'ARC DU), père de la Pucelle d'Orléans. *Voy.* JEANNE D'ARC.

LYSANDRE, général lacédémonien, est surtout célèbre par la victoire navale qu'il remporta à Ægos-Potamos sur les Athéniens (405 av. J.-C.), victoire qui mit fin à la guerre du Péloponèse, et à la suite de laquelle il s'empara d'Athènes, 404 : il y établit le gouvernement des Trente-Tyrans. Lysandre, tout puissant alors dans sa patrie, se préparait, dit-on, à l'asservir, lorsqu'il fut tué dans un combat livré par les troupes spartiates contre les troupes thébaines, devant Haliarte, 394 av. J.-C.

LYSANIÆ (ABILA-). *Voy.* ABEL.

LYSIAS, célèbre orateur athénien, né l'an 459 av. J.-C., mort en 378, aida Thrasybule à chasser les Trente-Tyrans. Il nous reste de lui 32 discours, avec des fragments de quelques autres. Une de ses harangues les plus éloquentes est celle contre Eratosthène, qui avait fait mettre son frère à mort pendant le gouvernement des Trente. Les meilleures éditions de Lysias sont celles de Taylor, Londres, 1739, in-8, et Cambridge, 1740, in-8. L'abbé Auger l'a traduit en franç. Paris, 1783, in-8.

LYSIAS, général d'Antiochus Epiphanes, roi de Syrie, fut envoyé contre Judas Macchabée, se laissa surprendre par ce général, perdit 5,000 hommes et fut mis en fuite. Après la mort d'Epiphanes (164 av. J.-C.), il s'empara du pouvoir au nom du jeune

Antiochus Eupator. Il assiégeait Jérusalem lorsqu'il apprit que Philippe, qui lui disputait la régence, s'était emparé de la capitale de la Syrie ; il leva le siége, marcha contre son compétiteur et le défit; mais Démétrius Soter étant subitement apparu, Lysias et Eupator se virent abandonnés de leurs partisans, et furent massacrés par leurs propres gardes (162 ans av. J.-C.).

LYSIMACHIE, *Lysimachia*, dite aussi *Hexamilium*, ville de la Thrace (Chersonèse), sur le golfe Mélane, fut fondée par Lysimaque l'an 309 av. J.-C.

LYSIMAQUE, *Lysimachus*, un des meilleurs capitaines d'Alexandre, eut la Thrace en partage après la mort du conquérant (323 av. J.-C.), et y bâtit la ville de Lysimachie, capitale de son royaume. Ligué avec Séleucus et Cassandre contre Antigone et Démétrius, Lysimaque contribua à la victoire d'Ipsus (301). A la fin de sa vie, il fit deux expéditions en Macédoine (295 et 286), et resta maître de ce pays. Il régnait depuis 25 ans en Thrace, depuis 4 en Macédoine, lorsqu'il fut tué dans un combat contre Séleucus (282 av. J.-C.). Il avait alors 80 ans. Lysimaque s'était rendu odieux par ses cruautés : il n'épargnait pas même les siens, et mit à mort Agathocle, un de ses fils, sur de légers soupçons.

LYSIPPE, statuaire grec, natif de Sicyone, florissait vers 350 av. J.-C. Il obtint seul, avec Apelles et Pyrgotèle, l'honneur de représenter les traits d'Alexandre. Il ne nous reste de lui aucun ouvrage. Les plus connus étaient une statue de *Socrate*, un *Hercule*, qu'on voyait encore à Constantinople au commencement du XIIIe siècle, une statue de l'*Occasion*, regardée par les anciens comme son chef-d'œuvre. Winckelmann lui attribue le *Laocoon*.

LYSIS, philosophe grec, né à Tarente, fut disciple de Pythagore et échappa avec peine à la fureur de Cylon de Crotone. Lysis est regardé comme l'auteur des *Vers dorés*; on les attribue aussi à Empédocles et à Philolaüs. On a de lui une *Lettre à Hipparque* (dans les *Opuscula mythologica et philosophica* de Th. Gale), dans laquelle il reproche à Hipparque de divulguer les secrets de la philosophie de leur maître. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Lysis qui fut précepteur d'Epaminondas.

LYSTRA, auj. *Latik*, ville de Lycaonie, au N. O. d'Iconium. S. Paul y fut lapidé. Patrie de S. Timothée.

LYTTLETON (lord George), littérateur anglais, né en 1709 à Hagley (Worcester), mort en 1773, se fit connaître, encore fort jeune, par des productions littéraires, telles que des *Pastorales* et des *Lettres persanes*, faites à l'imitation de celles de Montesquieu, ouvrage médiocre, qu'il condamna lui-même. Au retour d'un voyage en France et en Italie, il fut élu député à la Chambre des Communes, où il se montra l'adversaire du ministère Walpole, quoique son père fût lord de l'amirauté dans ce ministère. Après la chute de Walpole (1744), il fut successivement secrétaire du prince de Galles, lord-commissaire de la trésorerie, trésorier de l'épargne du roi, chancelier de l'échiquier. Tombé en 1757 avec le ministère dont il faisait partie, il fut créé pair et baron de Frankley. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il s'occupa uniquement de littérature. Ses ouvrages les plus remarquables sont les *Dialogues des morts* (1760), et l'*Histoire de Henri II*, précédée de l'*Histoire des révolutions d'Angleterre*, 1767-1771. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par son neveu George Ayscough, Londres, 1774, in-4. On a publié sous son nom des *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, qui sont de Goldsmith. Lyttleton est surtout estimé pour l'élégance et la pureté de son style. Il fut l'ami et le protecteur des gens de lettres.

M

M. Dans les abréviations des noms propres, cette lettre se prenait pour *Marcus*; avec une apostrophe, M', pour *Manius*.

MAADEN (c.-à-d. *mines*). *Voy.* MADEN et ALMADEN.

MAALSTROM. *Voy.* MAELSTROM.

MAAS, nom de la *Meuse* en flamand, entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques.

MAASEYCK, ville de Belgique (Limbourg), sur la Meuse, à 26 kil. N. E. de Maëstricht; 3,400 hab. Patrie de Jean et Hubert Van Eyck, inventeurs de la peinture à l'huile. — Jadis fortifiée. Prise par les Français en 1675 et 1803.

MAASLAND, dép. du roy. de Hollande (1805-1809), avait pour ch.-l. La Haye. Réparti d'abord entre les départements français des Deux-Nèthes, des Bouches-du-Rhin et des Bouches-de-la-Meuse, il est auj. compris dans la Hollande méridionale.

MAASLUIS, ville du royaume de Hollande (Hollande méridionale), à 15 kil. O. de Rotterdam, sur un bras de la Meuse; 4,500 hab. Toile à voiles, huile de merluche, chantiers de construction; armements pour la pêche de la morue.

MAB, la fée des songes et la sage-femme des autres fées dans les traditions du moyen âge. Quelques-uns en font la reine des fées et lui donnent pour époux Obéron. Chaucer, et Shakspeare (dans *Roméo et Juliette*, acte I, scène 4), ont donné de cette fée et de sa cour des descriptions fort poétiques.

MABILLON (Jean), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, l'un des hommes les plus savants de son ordre, né à St-Pierremont, près de Vouziers, en 1632, m. à Paris en 1707, vint en 1664 à Paris, et aida d'Achéry à rédiger son *Spicilège*. En 1683, Colbert l'envoya en Allemagne pour y chercher tout ce qui pourrait servir à l'histoire de la France. Il alla également en Italie en 1689 aux dépens du roi, et en revint avec une ample moisson. Il passa le reste de sa vie dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Acta Sanctorum S. Benedicti in sæculorum classes distributa*, Paris, 1668-1702, 9 vol. in-fol., auquel il joignit plus tard *Annales ordinis S. Benedicti*, 1713-39, 6 vol. in-fol.; *Analecta*, Paris, 1723, in-fol. (ce sont des pièces recueillies dans diverses bibliothèques); *De re diplomatica libri VI*, 1681, in-fol., ouvrage capital, où il explique tout ce qui regarde l'écriture, le style, l'origine des chartes et diplômes; *De liturgia gallicana*, 1689 et 1729, in-4, *S. Bernardi opera*, 1690, 2 vol. in-fol.; *Traité des études monastiques*, 1691; *Musæum italicum*, 1687-1689, 2 vol. in-4. Sa *Vie* a été écrite par D. Ruinart.

MABLY (Gabriel BONNOT DE), écrivain français, frère de Condillac, né à Grenoble en 1709, mort en 1785, fut placé au séminaire de St-Sulpice par le cardinal de Tencin, son oncle. Plus jaloux de conserver son indépendance que d'obtenir les dignités de l'église, il se contenta de recevoir le sous-diaconat, et s'occupa tout entier d'études sur l'histoire et la politique. Il fut quelque temps employé comme secrétaire par le cardinal de Tencin, qui faisait partie du ministère, et fut chargé par lui

de quelques missions diplomatiques; mais vers 1746, il rompit avec le cardinal, et renonçant aux affaires, il s'adonna exclusivement à ses études de prédilection. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire, la morale et la politique; on y remarque en général un esprit austère, morose; une opposition vive aux institutions existantes et un grand enthousiasme pour les républiques de l'antiquité, surtout pour Lacédémone. Ses principaux écrits sont : *Parallèle des Romains et des Français*, 1740; *Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*, 1748, dont la publication fut défendue en France; *Observations sur les Grecs*, 1749; *Observations sur les Romains*, 1751; *les Principes des négociations*, 1757; *Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*, 1763; *Observations sur l'histoire de France*, 1765; *De l'Étude de l'histoire*, 1778; *Manière d'écrire l'histoire*, 1782; *Principes de Morale*, 1784; *Doutes sur les sociétés*, etc. Ses Œuv. ont été réun. par l'abbé Arnoux, 10 v. in-8, 1794-95.

MAC, mot qui veut dire *fils*, précède un grand nombre de noms propres en Écosse et en Irlande.

MACABRE (danse). On a nommé ainsi une ronde infernale dansée par des morts de toutes conditions et de tous les âges, rois ou sujets, riches ou pauvres, vieillards ou enfants; c'est une allégorie ingénieuse figurant la fatalité qui condamne tous les humains à la mort. Cette ronde se trouve représentée au moyen âge dans un grand nombre de cimetières, et est décrite dans un ouvrage fort singulier intitulé lui-même : *Danse macabre*, ou *Miroir de la mort*, ou *Danse des morts*. Cet ouvrage paraît avoir été d'abord écrit en allemand, puis traduit en latin, en français, etc. Les plus anciennes éditions qu'on en connaisse en français remontent à l'an 1485; M. Champollion-Figeac l'a exhumé en 1811 de la bibliothèque de Grenoble. Le nom de *Macabre* ne serait, selon quelques savants, que le nom même de l'auteur de cette invention poétique; selon d'autres, ce serait une corruption de l'arabe *magbarah*, cimetière. La *danse des Morts* a été aussi souvent reproduite par les peintres et les graveurs des XVe et XVIe siècles; on connaît surtout celle de Bâle, peinte dans le couvent des Dominicains.

MACAIRE (saint), *l'Ancien*, né dans la Haute-Égypte vers l'an 300, de parents pauvres, se retira dans le désert de Scété (Thébaïde) à l'âge de 30 ans, en fut tiré malgré lui pour être revêtu du sacerdoce, fut persécuté à cause de son attachement à la doctrine du concile de Nicée, et fut relégué par ordre de l'empereur Valens dans une île du Nil; mais le mécontentement que le peuple fit éclater à l'occasion de son exil obligea le préfet à rappeler Macaire. Il retourna dans le désert de Scété, où il mourut vers l'an 390. On le fête le 15 janvier. On lui attribue 50 *homélies*, publiées en grec à Paris, 1559, in-8, et plusieurs *Opuscules ascétiques*, dans le *Thesaurus asceticus* du père Possines.

MACAIRE (saint), *le Jeune*, né à Alexandrie (Égypte), contemporain du précédent, se retira vers 335 dans la solitude de Nitrie en Egypte (vallée de Natron), y devint célèbre par ses vertus, mais fut persécuté pour son zèle contre les Ariens. Il mourut en 394. On le fête le 2 janvier. On le regarde comme l'auteur de la *Règle de saint Macaire*, imprimée dans le *Codex regularum*, Rome, 1661, 2 vol. in-4.

MACALO, lieu de Lombardie, non loin de Bergame et de Brescia, où Carmagnola, commandant les troupes vénitiennes, remporta en 1427 une victoire éclatante sur les généraux du duc de Milan.

MACAO, *Ngao-men* en chinois, ville de Chine (Kouang-toung), assez petite, mais très commerçante, dans une presqu'île de la baie de Canton, à 118 k. S. de Canton, par 111° 75' long. E., 22° 12' lat. N.; elle appartient de nom aux Portugais, mais un mandarin chinois y exerce une surveillance générale. Des agents de la Compagnie anglaise des Indes orientales y résident aussi 8 mois. L'évêque exerce une influence décisive dans l'administration. — Macao est aux Portugais depuis 1580. Bien qu'assez florissante, c'est aujourd'hui une ville en décadence : on y compte encore 34,500 hab. (30,000 Chinois, 4,000 Portugais et 500 autres Européens). On y a établi un musée d'histoire naturelle et d'objets de sciences et d'arts. Il s'y publie une *Gazette* portugaise. Le port est franc depuis 1846.

MACARONIQUE (poésie), genre de poésie burlesque, dans lequel on mêle à dessein les mots de plusieurs langues ou dans lequel on fait entrer des mots de la langue vulgaire en leur donnant une terminaison étrangère, surtout latine. *Voy.* FOLENGO. Genthe a écrit l'*Hist.* de ce genre, Leips., 1829.

MACARTNEY (George, comte de), diplomate anglais, né en Irlande en 1737, mort en 1806, fut successivement ambassadeur en Russie (1764), gouverneur de la Grenade et de Tabago (1775), gouverneur de Madras (1780), et enfin ambassadeur en Chine (1792). Il avait pour mission d'obtenir un traité de commerce avec les peuples de cette contrée; mais ses efforts furent tout à fait infructueux. G. Staunton, secrétaire d'ambassade de Macartney en Chine, a publié la relation de ce voyage, et son ouvrage a donné lieu à plusieurs autres écrits.

MACAS. *Voy.* QUIXOS-ET-MACAS.

MACASSAR, ancienne ville de l'île de Célèbes, capitale de l'anc. roy. de Macassar, par 117° 28' long. E., 5° 9' lat. S. Elle n'existe plus, mais près de son emplacement se voient auj. Vlaardingen et le fort de Rotterdam. — Le *royaume de Macassar* était jadis florissant et occupait toute la côte S. O. de l'île; il est auj. vassal de la Hollande; sa capitale actuelle est Goak. — Les Hollandais nomment *Gouvernement de Macassar* l'ensemble de leurs possessions dans l'île de Célèbes. — Les Portugais mirent pied les premiers dans ce pays en 1615; les Hollandais les en chassèrent en 1667. — On donne le nom de *rade de Macassar* à une rade belle et sûre située près de Vlaardingen; port franc depuis 1847.

MACAULEY (Catherine SAWBRIDGE, mistriss), dame anglaise, célèbre par ses écrits, née en 1733 dans le comté de Kent, épousa en 1760 le docteur Macauley, médecin de Londres, et se remaria en 1778 à un M. Graham. Elle se fit remarquer par ses idées républicaines, fit en 1785 un voyage en Amérique où elle fut fort bien accueillie de Washington, et défendit la révolution française contre Burke. On a d'elle une *Histoire d'Angleterre depuis Jacques I jusqu'à l'avènement de la maison de Hanovre*, 8 vol. in-4, 1763-83, qui a été fort exaltée, et divers ouvrages de politique, entre autres une réfutation de Hobbes. Morte en 1791.

MACBETH, prince écossais, cousin germain du roi Duncan qui régnait au XIe siècle. Selon les chroniques, une sorcière lui avait prédit qu'il serait roi; pour accomplir la prédiction, il assassina Duncan près d'Inverness et se fit couronner à sa place (1040). Il se rendit odieux par ses cruautés, et fut renversé du trône en 1047 par Malcolm, fils de Duncan, qui avait obtenu des secours du roi d'Angleterre, Édouard-le-Confesseur. Le crime de Macbeth a fourni à Shakespeare le sujet d'une de ses plus belles tragédies qui a été imitée par Ducis.

MACCHABÉE (MATATHIAS), vaillant guerrier juif, de la famille des Asmonéens, s'opposa avec courage aux ordres tyranniques donnés par Antiochus Épiphane pour contraindre le peuple juif à sacrifier aux idoles. Nommé général par ses concitoyens insurgés, il chassa les Syriens et releva les autels du vrai Dieu. Il mourut, au milieu de ses succès, l'an 167 av. J.-C., laissant cinq fils, Judas, Simon Jonathas, Jean et Eléazar; les trois premiers sur tout sont célèbres.

MACCHABÉE (JUDAS), fils de Matathias, lui succéda dans le commandement des armées juives l'an 167 av. J.-C., battit les généraux d'Antiochus Épiphane, Apollonius, Nicanor, Gorgias, Ptolémée et Lysias; rentra en triomphe dans Jérusalem, et purifia le temple (164). Antiochus ayant envoyé contre lui de nouvelles troupes, il les défit également. Le roi lui-même allait marcher contre lui, à la tête d'une armée formidable, lorsque ce prince fut enlevé par une maladie terrible. Antiochus Eupator, son successeur, se vit contraint d'accorder aux Juifs une paix avantageuse; mais cette paix fut rompue par un nouveau roi de Syrie, Démétrius Soter, et Judas, après avoir remporté plusieurs avantages, périt enfin dans un combat, l'an 161 av. J.-C.

MACCHABÉE (JONATHAS), frère du précédent, lui succéda dans le commandement, l'an 161 av. J.-C., chassa Bacchidas de la Judée (158), s'allia avec Alexandre Bala, usurpateur du trône de Syrie, puis, après la mort de ce dernier, embrassa le parti de Démétrius Nicator; il quitta celui-ci pour se déclarer en faveur du jeune Antiochus, fils d'Alexandre Bala, et le soutint fidèlement. Tryphon, qui voulait usurper le trône sur ce jeune prince, se défit de Jonathas par trahison, 143 av. J.-C.

MACCHABÉE (SIMON), frère des précédents, succéda à Jonathas comme prince des Juifs et grand-sacrificateur, s'empara de Gaza et s'allia avec Démétrius Nicator, roi de Syrie, par lequel il fit reconnaître l'indépendance de la Judée. Il eut ensuite à soutenir la guerre contre Antiochus Sidétès, et força les généraux de ce prince à quitter la Judée. Simon fut assassiné, après une administration glorieuse de dix ans, par Ptolémée son gendre.

MACCHABÉES (les), nom de sept frères qui souffrirent le martyre avec leur mère, sous Antiochus Épiphane, l'an 168 av. J.-C. Ils n'appartenaient point à la famille des précédents.

MACCLESFIELD, ville d'Angleterre (Chester), à 53 kil. N. E. de Chester; 23,130 hab. On y remarque l'église paroissiale, bâtie en 1278, et celle du Christ en 1775. Tissus de coton, filatures hydrauliques de soie. Aux environs, houille, ardoises.

MACDONALD (Ét.-Jacq.-Jos.-Alexandre), duc de Tarente, maréchal de France, né à Sédan en 1765 d'une famille irlandaise, mort en 1840, servit d'abord dans le régiment irlandais de Dillon, se distingua à la bataille de Jemmapes, après laquelle il fut fait colonel (1792), et défit le duc d'York en plusieurs rencontres. En 1795, il traversa le Wahal sur la glace, s'empara de la flotte hollandaise à la tête de son infanterie, et fut aussitôt nommé gén. de division. Envoyé en Italie en 1798, il remplaça Championnet dans le commandement de Naples, réduisit la Calabre; puis disputa opiniâtrément à Souwarow le passage de la Trébie avec une armée fort infér., 1799. Disgracié pour avoir défendu Moreau, il reprit du service en 1809, fut créé maréchal à Wagram, puis duc de Tarente. En 1812, il commanda le 10e corps en Russie, combattit à Lutzen, à Bautzen et à Leipsick (1813), et pendant la campagne de 1814 commanda l'aile gauche de l'armée. Après l'abdication de Napoléon, Macdonald fut nommé membre de la Chambre des Pairs et fut chargé de licencier l'armée de la Loire. En 1816, il devint grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, et conserva cette dignité jusqu'en 1831.

MACDUFF. *Voy* FIFE.

MACEDO, dit *François de Saint-Augustin*, cordelier portugais, né à Coïmbre en 1596, mort en 1681 à Padoue, fut chargé de plusieurs missions politiques à la cour de France par le roi de Portugal, Jean IV, et professa la philosophie à Padoue. Il a publié une quantité innombrable d'ouvrages, entre autres : *Propugnaculum lusitano-gallicum*, Paris, 1647, in-fol., où il défend les droits du duc de Bragance à la couronne de Portugal; *Encyclopœdia in agonem litteratorum producta* (thèse *de omni re scibili*, qu'il soutint à Rome en 1657 pendant trois jours, et dont il sortit avec honneur); *Schema congregationis Sancti Officii romani*, Padoue, 1676; c'est une histoire de l'Inquisition.

MACÉDOINE, *Macedonia*, partie occid. de la Roumélie, roy. de la Grèce ancienne, au N. de la Thessalie, à l'O. de la Thrace, à l'E. de l'Illyrie. Elle avait pour bornes naturelles les monts Cambuniens et Olympe au S., Bermiens et Pinde à l'O., Scardus au N., et le Strymon à l'E.; mais elle finit par s'étendre à l'E. jusqu'au Nestus. On y distinguait 5 régions principales, la B.-Macédoine, la H.-Macédoine, la Macédoine occident. ou Illyrie macédon., la Macédoine orient. ou Thrace macédonienne, la Chalcidique. A la première appartenaient l'Emathie (berceau et centre de la monarchie), la Mygdonie, l'Anthémasie, la Bottiée, la Piérie. La seconde comprenait la Deuriopie, l'Almopie, la Péonie et la Pélagonie. Dans la troisième étaient (du S. au N.) la Stymphalie, l'Elymiotide, l'Orestide, la Dassarétie, la Lyncestide, la Pénestie. La quatrième se composait de 7 prov., Bisaltique, Sintique, Odomantique, Médique, Edonie, Diée, Dersé. La Chalcidique enfin se subdivisait en Chalcidique propre, Crossée, Acté, Sithonie, Pallène. Les villes d'Edesse et de Pella furent successivement capitales de toute la Macédoine. L'Haliacmon, le Ludias, l'Axius, le Strymon, en étaient les principales rivières. Beaucoup de ports; mines d'or (à Philippes). Les habitants étaient très braves, mais peu civilisés, du moins avant Philippe; aussi les Grecs regardaient-ils les Macédoniens comme des barbares. Cependant la famille royale se disait héraclide.—Le roy. de Macédoine fut fondé vers 1300 av. J.-C. par quinze tribus de Pélasges chassées de l'Histiéotide. Pélagon, un de leurs rois, défendit Priam contre les Grecs. En 796, l'Héraclide Caranus, suivi de Grecs et d'Argiens, usurpa l'Emathie et fonda une dynastie nouvelle qui, sous ses trois successeurs (796-647), réunit la Haute et la Basse Macédoine, ainsi que la Chalcidique. En 492, la Macédoine, envahie par les généraux de Darius, fut contrainte de subir l'alliance des Perses; mais elle revint à l'alliance grecque dès 479. Le pays était depuis 401 livré à une anarchie complète, lorsque Philippe II monta sur le trône, 360 av. J.-C. Ce prince rendit le calme à la Macédoine, reconquit les anciennes provinces, en ajouta de nouvelles, et soumit la Grèce entière à sa domination; il se préparait à entamer la guerre contre les Perses, lorsqu'il mourut assassiné, en 336. Alexandre réalisa ses projets; mais à sa mort, 323, son empire fut démembré, et la Macédoine, après diverses révolutions, devint le lot de la famille d'Antigone, 279. Elle comprit alors, outre la Macédoine propre, la Thessalie; elle dominait en même temps sur l'Épire, et exerçait une influence contestée, mais réelle, sur la plus grande partie de la Grèce méridionale. Les Romains, après trois guerres contre la Macédoine (212-205 av. J.-C., 200-197 et 170-168), réduisirent complétement ce pays sous leur dépendance, et en 147, après une quatrième guerre, ils la déclarèrent province romaine. La Macédoine fut, lors du partage de l'empire, comprise dans l'empire d'Orient; au XIIIe siècle, les Croisés y formèrent en faveur de Boniface de Montferrat un royaume particulier qui avait Thessalonique pour capitale et qui est plus connu sous le nom de roy. de Thessalonique (*Voy.* THESSALONIQUE); la Macédoine tomba au XVe siècle, avec les autres provinces de la Grèce, sous le joug des Turcs ottomans, qui la possèdent encore.

69*

Rois de Macédoine depuis 796 av. J.-C.

Caranus,	796	Alexandre Aigus,	317
Cœnus,	766	(*Régents : Perdiccas*,	
Tyrimmas,	738	322 ; *Pithon*, 320;	
Perdiccas I,	695	*Antipater*, 320; *Poly-*	
Argeus I,	647	*sperchon*, 320–311.)	
Philippe I,	609	Cassandre,	311
Ajeropas,	576	Philippe IV,	298
Alcétas,	556	Antipater,	298
Amyntas I,	538	Alexandre,	298
Alexandre I,	496	Démétrius I	295
Perdiccas II,	452	Pyrrhus, d'Epire,	287-86
Archelaüs I,	429	Lysimaque, de Thra-	
Orestes,	405	ce,	287-82
Archelaüs II,	402	Séleucus, de Syrie,	282
Amyntas II,	398	Ptolémée Céraunus,	281
Pausanias,	397	Méléagre,	279
Amyntas III,	396	Antipater (*de nouv.*)	278
Argeus II,	390	Antigone Gonatas,	278
Amyntas III (*rétabli*),	388	Pyrrhus (*de nouv.*)	274
Alexandre II,	370	Antigone (*de nouv.*)	273-42
Ptolémée,	369	(Alexandre, fils de	
Perdiccas III,	366	Pyrrhus),	267-66
Amyntas IV,	360	Démétrius II,	242
Philippe II,	359	Antigone Doson,	232
Alexandre III, dit le		Philippe V,	221
Grand,	336	Persée,	178–168
Philippe III Arrhidée,	323	Andriscus,	152–148

MACÉDOINE (prov. romaine de), formée en 148 av. J.-C., comprenait le royaume de Macédoine, l'Illyrie grecque, l'Epire, la Thessalie. Therma en fut la capit. Sous l'empire, la Macédoine fut d'abord province sénatoriale, puis forma un des deux diocèses de la préfecture d'Illyrie ; elle se composait alors de six provinces : Macédoine propre ou Petite-Macédoine, Thessalie, Ancienne-Epire, Nouvelle-Epire, Achaïe, Crète, et elle avait pour ch.-l. Thessalonique.

MACÉDOINE (PETITE-) ; on nomma ainsi sous l'empire l'ancienne Macédoine, ou Macédoine propre. *Voy.* l'article précédent.

MACÉDOINE SALUTAIRE, nom donné pendant un temps (dans les IIIe et IVe siècles de J.-C.) au N. O. de l'ancien roy. de Macédoine ; elle fut répartie ensuite entre la Prévalitane et la Nouvelle-Epire.

MACÉDONIENS, secte religieuse, avait pour chef le patriarche Macédonius (*Voy.* ce nom).

MACÉDONIUS, patriarche de Constantinople, était attaché au parti des Semi-Ariens lorsqu'il parvint au patriarcat (vers 351). Sa nomination déplut vivement aux Catholiques, et le jour de son installation il s'engagea une rixe dans laquelle périrent plus de 3,000 personnes. A la suite d'autres troubles, l'empereur Constance le fit déposer en 360 dans un concile tenu à Constantinople. Après cette déposition, Macédonius se fit le chef d'une hérésie nouvelle, en niant la divinité du Saint-Esprit.

MACER (CLODIUS), préteur en Afrique sous Néron, voulut, à l'avénement de Galba, se rendre indépendant et affamer l'Italie. Galba le fit tuer, en 68.

MACERATA, ville de l'Etat ecclésiastique, sur une mont., à 178 kil. N. E. de Rome ; 12,000 hab. Ch.-l. d'une délégation. Evêché. Cathédrale, porte Pie, etc. Elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Helvia Ricina*, détruite par les Goths. Dans le roy. (français) d'Italie, elle fut le ch.-l. du dép. du Musone. — La délégation de Macerata, située entre celles d'Ancône, Urbin, Pérouse, Camerino, Fermo et l'Adriatique, a 80 kil. sur 45, et 230,000 hab. Elle est traversée par l'Apennin ; beaucoup de rivières (Musone, Esino, Potenza, etc.) ; blé, vin, chanvre, cire, huile, bestiaux.

MACFARLANE (Robert), écrivain politique, né en Écosse en 1734, mort en 1804, écrivit quelque temps en faveur de l'opposition, et fut, pendant plusieurs années, éditeur des journaux le *Morning-Chronicle*, et le *London Packet*. Admirateur enthousiaste d'Ossian, il aida Macpherson dans son travail de révision, et entreprit lui-même une traduction en vers latins des poésies du barde écossais. On a aussi de lui un *Essai sur l'authenticité d'Ossian et de ses poëmes*, Londres, 1804.

MACHABÉE. *Voy.* MACCHABÉE.

MACHADO (Rio de). *Voy.* JEUPARANA.

MACHADOU, capitale de l'île d'Anjouan (une des Comores) ; 5,000 hab. Port, forteresse, palais.

MACHANIDAS, tyran de Lacédémone, usurpa l'autorité l'an 210 av. J.-C. Il voulait assujettir tout le Péloponèse, lorsqu'il fut vaincu et tué à Mantinée par Philopœmen, 206 av. J.-C.

MACHAO, anc. ville de France. *Voy.* MENERBES.

MACHAON et PODALIRE, fils d'Esculape et d'Epione ou d'Arsinoë, célèbres médecins et habiles chasseurs, guidèrent les guerriers d'OEchalie au siége de Troie. Machaon y guérit Ménélas, blessé d'un coup de flèche, et fut tué par Eurypyle, fils de Télèphe. Podalire, après la prise de Troie, fit naufrage et aborda en Carie, où il épousa la fille du roi. Les 2 frères furent adorés après leur mort.

MACHARÈS, un des fils de Mithridate, était roi du Bosphore. Il abandonna son père pour se rendre à Lucullus, l'an 70 av. J.-C. Dans la suite, craignant la vengeance de Mithridate, il se tua.

MACHAULT, ch.-l. de canton (Ardennes), à 15 kil. S. O. de Vouziers ; 600 hab.

MACHAULT D'ARNOUVILLE (Jean-Bapt.), contrôleur général des finances en 1745, attaqua vivement les priviléges du clergé en faisant rendre (1747) un édit fameux connu sous le nom d'*édit de main-morte*, qui « défendait tout nouvel établissement de chapitre, collége, séminaire, maison religieuse, sans une permission expresse du roi, et révoquait tous les établissements de ce genre faits sans autorisation juridique. » Nommé en 1749 ministre d'état, Machault établit un impôt d'un vingtième, gradué sur le prix de ferme des terres, et dont personne n'était exempt. L'année suivante, il succéda à d'Aguesseau dans la charge de garde des sceaux, tout en conservant le contrôle-général ; mais attaqué de toutes parts, surtout par le clergé, il fut enfin disgracié, par les intrigues de Mme de Pompadour (1754). Il mourut en 1794 à la prison des Madelonettes, où il avait été enfermé comme suspect.

MACHECOUL, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), à 32 kil. S. O. de Nantes ; 3,497 hab. Jadis ch.-l. du duché de Retz.

MACHIAVEL, *Niccolo Macchiavelli*, né à Florence en 1469, d'une famille noble, mais pauvre, mort en 1527, fut pendant 14 ans, de 1499 à 1512, secrétaire de la république florentine, office qui consistait à recueillir les délibérations du conseil des dix magistrats suprêmes, à rédiger les traités, la correspondance. Il exerça en cette qualité une grande influence sur les affaires, et fut chargé de plusieurs missions en France, en Allemagne, à Rome. A la suite d'une révolution qui rappela les Médicis dans Florence (1512), il perdit son office. Impliqué peu après dans une accusation contre le cardinal de Médicis (depuis Léon X), il fut mis à la torture, puis exilé ; cependant il réussit au bout de quelques années à obtenir la confiance des Médicis, et fut employé de nouveau (1521). Il avait consacré aux lettres le temps de sa disgrâce, et c'est dans cet intervalle qu'il a composé la plupart de ses ouvrages. Les principaux sont : *le Prince*, où il enseigne aux tyrans les moyens de réussir, même au mépris de la justice et de l'humanité, et où il expose cette détestable politique qui a reçu depuis le nom de *machiavélique* : il adressa ce traité manuscrit en 1514 à Laurent de Médicis, devenu depuis peu maître de Florence, afin d'obtenir sa protection ; *Discours sur Tite-Live*, écrits vers 1516

où il se montre profond penseur, mais où l'on retrouve des doctrines politiques non moins perverses; *Histoire de Florence* (de 1205 à 1424), écrite vers 1524; *Legazioni*, ou relation de ses ambassades; *De l'Art de la guerre*. On a aussi de lui quelques comédies dont la plus connue est *la Mandragore*, pièce très licencieuse, et plusieurs nouvelles, parmi lesquelles on remarque *Belphégor*, qui a été imitée, ainsi que la comédie précédente, par La Fontaine. Les œuvres de Machiavel n'ont été imprimées qu'après sa mort. Les éditions les plus estimées de ses *Œuvres complètes* sont celles de Florence, 1818, 8 vol. in-8, et 1818, 10 vol. in-8. Elles ont été traduites par Guiraudet, 1799, 10 vol. in-8, et par M. Périès, 1823-26, 12 vol. in-8. *Le Prince* a été réfuté par Frédéric II, sous le titre d'*Anti-Machiavel*. Quelque opinion qu'on ait de la moralité de cet homme célèbre, on ne peut lui contester le titre de grand écrivain. On l'a souvent rapproché de Tacite. Sous le titre de *Machiavel, son génie et ses erreurs* (1833, 2 v. in-8), M. Artaud de Montor a donné une juste appréciat. de son caractère et de ses écrits. Toutes les œuvres de Machiavel sont condamnées à Rome.

MACHIDAS, rivière d'Afrique, naît par 37° 50' long. E., 7° 50' lat. N., coule au N. O. et tombe dans la Oaelbe; cours, 900 kil.

MACHINE (LA), bourg de France (Nièvre), à 6 kil. N. O. de Decize; 760 hab. Houille; forges.

MACHINE INFERNALE. On connaît spécialement sous ce nom une machine meurtrière qui fut dirigée contre le premier consul Bonaparte, le 3 nivôse an IX (24 décemb. 1800); elle consistait en un tonneau rempli d'artifices et de projectiles, et qui devait éclater au moment du passage du consul par la rue Saint-Nicaise près des Tuileries; elle était placée sur une charrette à l'entrée de la rue. L'explosion eut lieu quelques instants après le passage de Bonaparte; quarante-six maisons furent ébranlées et endommagées; il y eut huit personnes tuées et 28 blessées grièvement. On accusa d'abord les Jacobins, mais il fut reconnu que c'était l'œuvre de royalistes: Carbon, St-Réjant, agents de Georges, furent exécutés; Limoëlan, leur complice, échappa. On a aussi appliqué le nom de machine infernale à l'appareil employé par Fieschi pour exterminer d'un seul coup toute la famille royale. *Voy.* FIESCHI.

MACIN ou MACINE (George LE), historien arabe. *Voy.* EL-MACIN.

MACK (Charles, baron de), général autrichien, né en 1752 en Franconie, mort à Vienne en 1828, avait déjà fait avec distinction plusieurs campagnes, notamment celles des Pays-Bas contre la France en 1792 et 93, lorsqu'il fut envoyé en 1798 à Naples par l'empereur d'Autriche, pour commander comme généralissime l'armée napolitaine qui marchait contre les Français maîtres de Rome. Il se fit battre honteusement par Macdonald et Championnet, puis tomba entre les mains des Français; prisonnier sur parole à Paris, il s'échappa et retourna en Autriche. On le chargea d'un nouveau commandement en Bavière en 1805, mais il se laissa cerner par Napoléon et enfermer dans Ulm, et fut forcé de se rendre à discrétion avec 30,000 hommes. Il fut condamné à mort; sa peine ayant été commuée, il fut détenu au Spielberg, et relâché au bout de 2 ans.

MACKENZIE (George), jurisconsulte écossais, né en 1636 dans le comté d'Angus, mort en 1691, vint en France étudier la jurisprudence à l'université de Bourges, acquit une grande réputation dans le barreau d'Édimbourg, et fut choisi comme défenseur par le marquis d'Argyle, accusé de trahison (1661). Il devint ensuite juge d'une cour criminelle, avocat du roi, et enfin l'un des lords du conseil privé en Écosse; il montra dans ses fonctions un tel zèle pour la cause du roi que les *Covenantaires* l'appelaient *l'Avocat sanguinaire*. Après la révolution de 1688, Mackenzie quitta l'Écosse et se retira en Angleterre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, de théologie et de morale, imprimés à Édimbourg, 1716, 2 vol. in-fol.; on y remarque *l'Arétin*; *Religio stoici*; *Moral gallantry*. Il avait fondé à Édimbourg la bibliothèque des avocats.

MACKENZIE (Henri), écrivain écossais, né à Édimbourg en 1745, mort en 1831, fut avocat-général à la cour de l'échiquier d'Édimbourg, puis contrôleur des taxes en Écosse. On lui doit plusieurs compositions pleines de grâce et de délicatesse, entre autres, *l'Homme sentimental* (*The Man of feeling*), nouvelle, 1778; *l'Homme du monde*, qui fait suite à *l'Homme sentimental*; *Julia de Roubigné*, roman en forme de lettres. Il publia deux journaux dans le genre du *Spectateur* qui eurent un grand succès: *le Miroir* (the Mirror), et *l'Oisif* (the Lounger). Il s'essaya aussi, mais avec moins de bonheur, dans le genre dramatique. Henri Mackenzie donna lui-même une édit. de ses œuvres, 8 vol. in-8, Édimb., 1808.

MACKENZIE (Alexandre), voyageur anglais, né vers 1760, alla de bonne heure au Canada pour y faire le commerce des pelleteries, découvrit en faisant ses excursions le fleuve qui depuis a conservé son nom (1789), entreprit le premier de traverser l'Amérique septentrionale dans toute sa largeur, exécuta ce hardi projet en 1792 et 1793: il parvint en juillet 1793 sur les côtes du Grand-Océan, par 52° 21' lat. N. La relation de son voyage fut publiée à Londres en 1801, et traduite en français dès 1802, par Castéra, 3 vol. in-8.

MACKENZIE, fleuve de l'Amérique septentrionale, sort du lac de l'Esclave à l'O., arrose le pays des Grands Esquimaux en coulant au N. O., et tombe dans l'Océan Glacial arctique par 136° long. O., 69° 14' lat. N.; cours, 1,200 kil. Exploré en 1789 par le voyageur anglais Al. Mackenzie.

MACKINTOSH (sir James), écrivain écossais, né à Dores (Inverness) en 1765, mort en 1832, étudia d'abord la médecine, puis s'adonna à l'étude des lois. Il défendit la révolution française contre les attaques de Burke, dans un livre intitulé: *Vindiciæ gallicanæ* (1791), qui eut un grand succès et lui valut l'amitié de Fox; puis il se produisit au barreau où il eut à plaider une cause célèbre, celle de Peltier, auteur d'un libelle contre le premier consul (Bonaparte). En 1804, Mackintosh fut envoyé aux Indes avec le titre de juge au tribunal de Bombay; il revint en 1811 en Angleterre, entra au Parlement l'année suivante, s'y fit remarquer par ses idées libérales et fut un des promoteurs de la réforme. On a de lui: une *Histoire de la révolution de 1688* (ouvrage posthume publié en 1834); une *Histoire d'Angleterre*; des *Mélanges philosophiques*, traduits par L. Simon; un *Essai sur les progrès de la philosophie morale*, qui fait partie de la 7e édit. de l'*Encyclopédie Britannique*, et qui a été trad. en français par M. Poret, Paris, 1836; dans ce dernier ouvrage, il rapporte l'approbation morale, non à un jugement de la raison, mais à un simple sentiment, à une *émotion* toute spéciale.

MAC-LAURIN (Colin), célèbre mathématicien écossais, né en 1698, à Kilmoddan près d'Inverary, mort en 1746, publia à 22 ans un traité sur les courbes, qui étonna Newton lui-même, et partagea en 1740, avec Daniel Bernouilli et Euler, le prix proposé par l'Académie des Sciences de Paris pour un mémoire sur *le flux et le reflux de la mer*. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Geometria organica*, Londres, 1720; *Traité des fluxions* (en anglais), Édimbourg, 1742, trad. en franç. par le P. Pézenas, Paris, 1749; *Traité d'algèbre*, traduit en français par Lecozic, Paris, 1753; *Exposition des découvertes philosophiques de Newton* (en anglais), Londres, 1748, trad. en franç. par Lavirotte, Paris, 1749.

MAC-LEOD, lac de l'Amérique du Nord, dans

la Nouvelle-Calédonie, par 124° long. O. et 55° lat. N., s'écoule dans la rivière de la Paix; on a établi sur ses bords un fort de même nom. — Rivière de l'Amérique du Nord, entre le Mexique et le territoire d'Oregon, se jette dans le Grand-Océan par 43° lat. N. et 125° 50' long. O.

MACLOU ou **MALO** (saint), né au pays de Galles à la fin du v° siècle, vint vers l'an 520 prêcher la foi dans l'Armorique (Bretagne), près de la ville nommée à cette époque Aleth, et qui depuis reçut de lui le nom de Saint-Malo. Après avoir éprouvé quelques persécutions de la part du roi Hoël, il fut reconnu évêque d'Aleth; il se démit ensuite de ses fonctions pastorales pour aller faire de nouvelles conversions, et mourut à Saintes en 565. On le fête le 14 novembre.

MACON, *Matisco*, ch.-l. du dép. de Saône-et-Loire, sur la rive droite de la Saône, à 60 kil. N. de Lyon et à 394 kil. S. E. de Paris; 11,944 hab. Jadis évêché; tribunaux de 1re instance et de commerce, lycée impérial. Ancien palais de Montrevel, église de Saint-Vincent, hôtel-de-ville, Hôtel-Dieu; beau quai, arc de triomphe. Bibliothèque; Société des sciences, arts et lettres et d'agriculture. Fabriques d'étoffes de laine. Grand commerce de vins (Torrelas, Pouilly et autres); raisiné dit de Cotignac, etc. Patrie de Senecay, Dombey, Lamartine. — Ville fort ancienne, existait du temps de César, et appartenait aux Eduens; souvent ravagée par les Barbares, notamment par Attila; elle eut des comtes particuliers à partir du x° siècle. Alix, héritière de ce comté, épousa Robert de Dreux qui le vendit à saint Louis en 1238. En 1435, Charles VII céda le comté de Mâcon à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne; mais Louis XI le réunit à la couronne après la mort de Charles-le-Téméraire (1477). Mâcon eut à souffrir pendant les guerres de religion. Le 11 mars 1814 un combat s'y livra entre les Français et les alliés. — L'arrondissement de Mâcon a 9 cantons (La Chapelle de Guinchay, Cluny, Lugny, Matour, Saint-Gengoux-le-Royal, Tournus, Tramayes, et Mâcon qui compte pour 2), 135 communes et 115,777 hab.

MACON (comté de) ou MACONNAIS, un des 4 comtés annexes du duché de Bourgogne, entre le Châlonnais au N., la Bresse à l'E., le Lyonnais au S., le Brionnais, le Charolais à l'O. Places principales: Mâcon, Saint-Gengoux, Tournus, Cluny. Il forme aujourd'hui l'arrondissement de Mâcon.

MACORABA, nom latinisé de LA MECQUE.

MACOUBA (LE), ville de l'île de la Martinique, sur la côte N. à 20 kil. N. de Saint-Pierre; 2,150 hab. Sucre, cacao, café, tabac fort renommés.

MACOUD. *Voy.* MAS'OUD.

MACPHERSON (Jacques), écrivain anglais, né en Écosse en 1738, mort en 1796, publia en 1760 les *Poésies d'Ossian*, ancien barde écossais, traduites de l'ancienne langue gaélique. Ces poésies eurent un succès prodigieux, mais il s'éleva sur leur authenticité une vive controverse; il paraît cependant que l'existence de poésies gaéliques est incontestable; Macpherson n'eut d'autre tort que d'adoucir quelquefois la rudesse de l'original, et de remplir les lacunes par des passages de son invention (*Voy.* OSSIAN). Macpherson a aussi composé une traduction de l'*Iliade* qui a eu peu de succès, une *Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, et une *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la restauration jusqu'à l'avénement de la maison de Hanovre*; ces deux ouvrages sont estimés. En 1780 il fut élu député à la Chambre des Communes, mais il y garda presque constamment le silence.

MACQUARIE, riv. de Nouvelle-Hollande (Nouvelle-Galles méridionale), formée de la jonction du Fish-River et du Campbell's-River, par 147° 15' long. E., 33° 30' lat. S. On ne connaît point sa source; mais on a remonté le fleuve l'espace de 450 kil. — Il y a un port du nom de Macquarie dans la Tasmanie, sur la côte O., par 42° 18' lat. S.

MACQUER (Pierre-Joseph), chimiste, né à Paris en 1718, mort en 1784, était professeur de pharmacie à Paris, et membre de l'Académie des Sciences. Il a fait des découvertes importantes en chimie, et a laissé plusieurs ouvrages qui ont été longtemps classiques. Ses principaux ouvrages sont: *Éléments de chimie théorique et pratique*, Paris, 1756, 3 vol. in-12; *Dictionnaire de chimie*, Paris, 1778, 2 vol. in-4. Macquer a rédigé dans le *Journal des Savants* tout ce qui concerne les sciences naturelles, de 1768 à 1776.

MACRA, auj. la *Magra*, petite rivière d'Italie, formait la limite entre la Ligurie et l'Étrurie.

MACRI, *Telmessus*, v. de Turquie d'Asie (Anat.), à 270 kil. S. E. de Smyrne, par 36° 35' lat. N., 26° 50' long. E. sur le golfe de Macri (*Glaucus sinus*), dans la Méditerranée. Bon port. — *Voy.* MAKRI.

MACRIEN, *M. Fulvius Macrianus*, un des 30 tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, s'était élevé par son mérite aux premiers rangs de la milice, et avait été chargé par Valérien de l'administration de la Syrie pendant son expédition contre les Perses. Lors de la captivité de Valérien, il prit la pourpre en Syrie (260), passa la mer et s'avança jusqu'en Illyrie; mais là il fut battu par Auréole (261) et se fit tuer par ses officiers. Il s'était associé ses deux fils Macrien le jeune et Quiétus. Le premier périt avec lui; le second fut tué dans Émèse où l'assiégeait Odenat.

MACRIN, *M. Opilius Macrinus*, successeur de Caracalla à l'empire, né à Césarée en Numidie, fut d'abord préfet du prétoire sous Caracalla. Un devin lui ayant prédit qu'il était destiné à porter la couronne, il assassina l'empereur (217), afin d'assurer l'effet de la prédiction. Proclamé quelques jours après, il signala son avénement par de sages mesures; mais son extrême sévérité souleva contre lui une partie des soldats. Une légion d'Émèse salua Héliogabale empereur, et Macrin fut tué par ses propres soldats près d'Archélaïde, en Cappadoce, l'an 218. Il s'était associé Diaduménien, son fils, qui périt avec lui.

MACRIS, un des noms de l'Eubée. *Voy.* EUBÉE.

MACROBE, *Aurelius Macrobius*, philosophe platonicien et grammairien latin du commencement du v° siècle, était en 422 grand-maître de la garde-robe (*præfectus cubiculi*) de Théodose-le-Jeune. C'est tout ce que l'on sait sur sa vie. On a de lui un *Commentaire sur le Songe de Scipion* de Cicéron, les *Saturnales*, en 7 livres, ouvrage sous forme d'entretiens, qui offre un mélange curieux de critique et d'antiquités. Un 3° ouvrage de Macrobe: *Des différences et des associations des mots grecs et latins* ne nous est pas parvenu tel qu'il l'avait compos[é]. Les meilleures éditions de cet auteur sont cell[es] de Leyde, 1670; *Variorum*, Leips., 1774; de L. [Ja]nus, Leips. 1848-52. Ses œuv. ont été trad. par Ch. [de] Rozoy, 1827, et dans les collect. Panckoucke et Nis[ard].

MACROBIENS (c.-à-d. *qui a une longue vie*), n[om] donné par les anciens à plusieurs peuples éloig[nés] sur lesquels ils n'avaient que des données inco[m]plètes ou fabuleuses, tels que les habitants de l'[île] imaginaire de Méroé, et un peuple de l'Éthiopie, [sur] les bords de l'Atlantique, auquel on donnait [une] origine phénicienne.

MACRON, *Nævius Sertorius Macro*, favori [de] Tibère, présida à l'arrestation et au supplice [de] Séjan, et fut récompensé de son zèle par la dig[nité] de préfet du prétoire. Lorsque Tibère approch[a de] sa fin, Macron fit sa cour à Caligula, et l'eng[agea] à prendre possession du gouvernement pen[dant] l'agonie même de l'empereur; et voyant que Ti[bère] revenait à la vie, il le fit étouffer. Son crédit ne

pas de longue durée. Caligula l'obligea, ainsi que sa femme, à se donner la mort, l'an 38 de J.-C.

MADAGASCAR, *Menuthias?* grande île de la mer des Indes, à 600 kil. de la côte orient. de l'Afrique australe, dont la sépare le canal de Mozambique, a 1,700 kil. du N. E. au S. O., sur 580 de large, et près de 5,000,000 d'hab. Capitale, Tarancoa (avec 50,000 hab. environ). Les monts Ambostémènes et Bétanimènes la parcourent et s'élèvent à 4,000 et 6,000 mètres. Beaucoup de rivières. Climat beau, très chaud, mais meurtrier sur bien des points pour les Européens. Sol d'une fertilité admirable, et qui donne des produits particuliers à l'île, mais très mal cultivé; mines de cuivre, plomb, étain, mercure, fer, etc. (non exploitées, sauf celles de fer). Les habitants, divisés en peuplades et tribus nombreuses, se nomment en général Madécasses ou Malgaches : on les croit de race malaise. Leur langue est riche et douce, leur culte très simple. Bien que noirs, ils ont de beaux traits; les Ovas, les Séclaves, les Antavars, les Betimsaras, les Antacimes, les Bétanimènes en sont les nations les plus remarquables. — Longtemps divisée en une foule de petits états, Madagascar, au commencement du XIXe siècle, est devenue à peu près un royaume unique, grâce au génie du chef Radama. Le pays d'Anosi et quelques districts échappèrent seuls à sa domination. Tananarive ou Tennarive était sa résidence. Sous sa veuve Ranavalo, qui lui succéda en 1828, après l'avoir fait assassiner, son empire déclina. Au reste Radama était soutenu par les Anglais, et les pays qu'il avait soumis n'étaient que ses tributaires.—Connue dessme., citée au 13e s. par Marco Polo, visitée en 1506 par les Portugais. Personne n'a pu s'y établir. La France y eut quelques comptoirs depuis 1642; mais le comte Beniowski, qu'elle y envoya en 1774, ayant voulu se rendre indépendant, fut combattu par la France même, et son établiss. détruit, 1786. Depuis 1815, les Franç. ont occupé de nouveau quelques points (Tintingue, Tamatave, Foulpointe), mais ils les ont abandonnés en 1831, après une guerre malheureuse contre les Ovas, suscitée par les Anglais.

MADAIN, ville de Turquie. *Voy.* MODAIN.

MADAME, nom que l'on donnait jadis dans la cour de France à l'aînée des filles du roi, ou à la princesse du sang la plus rapprochée du trône, sans ajouter à ce titre le nom propre. On connaît surtout sous ce nom Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, petite-fille de Henri IV et fille de Charles I, roi d'Angleterre. Bossuet a prononcé l'oraison funèbre de cette princesse.

MADAPOLLAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans le pays des Circars septentr., à 49 kil. N. E. de Masulipatnam. Etoffes de laine et de coton. On a par suite nommé *madapollam* les tissus de coton fabriqués dans cette ville; ils sont plus fermes et plus lisses que le calicot.

MADAURE, *Madaurus*, ville d'Afrique propre, au centre, sur le Bagradas. Patrie d'Apulée.

MADDALONI, *Suessula*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 16 kil. S. O. de Capoue; 11,000 hab. Aux environs, bel aqueduc.

MADÉCASSES, habitants de MADAGASCAR.

MADEIRA (c.-à-d. *bois*), rivière de l'Amérique du Sud, le plus grand affluent de l'Amazone, se forme en Bolivia de la réunion du Guaporé et du Mamoré, coule d'abord au N., entre dans le Brésil, tourne vers le N.-E., reçoit le Guapey, le Sara, le Jamary, le Jaguarana, l'Axia, le Capana, etc., et se joint à l'Amazone par plusieurs branches. Cours, 1,780 kil.

MADEIRA. *Voy.* MADÈRE.

MADELEINE (sainte MARIE-), *Maria Magdalena*, femme galiléenne, née à Magdalum, sur les bords du lac de Génésareth, s'était longtemps souillée de débauches; mais, à la vue des miracles de Jésus, elle se convertit et obtint son pardon. Depuis cette époque, elle suivit assidument Jésus et assista à sa passion; elle apprit sa résurrection au moment où elle portait des parfums pour embaumer son corps, et l'annonça à S. Pierre et à S. Jean. On croit en Provence qu'elle finit sa vie à la *Ste-Baume*. On la fête le 22 juill.—Quelques-uns en distinguent deux : l'une la pécheresse, et l'autre le témoin des derniers moments du Christ et de sa résurrection.

MADELEINE DE PAZZI (sainte), carmélite, née à Florence en 1566, de l'illustre famille des Pazzi, morte en 1607, se distingua par son humilité, ses mortifications et son ardent amour pour Dieu. Sa *Vie* écrite en italien par le P. Puchini, a été traduite en français par Brochaud, Paris, 1670. Elle a laissé des *Œuvres spirituelles* qui ont été recueillies par le P. Salvi, Venise, 1739. On l'hon. le 25 mai.

MADELEY, ville d'Angleterre (Shrop), à 22 kil. S. E. de Shrewsbury; 5,400 hab. Marché. Commerce de fer. A 3 kil. se voit le pont de fer de Coalbrook-Dale, sur la Saverne. — Charles II, après sa défaite à Worcester, se réfugia dans cette ville.

MADELONNETTES, maison religieuse, fondée à Paris, sous Louis XIII, en 1618, pour servir d'asile aux filles repentantes, et placée sous l'invocation de sainte Madeleine. Sous la République, elle servit de prison politique. C'est aujourd'hui une maison de détention pour les filles de mauvaise vie; elle est entre la rue du Temple et la rue St-Martin.

MADEMOISELLE, nom par lequel on désignait en France la fille aînée de Monsieur, frère du roi. On connaît surtout sous ce nom la duchesse de Montpensier, fille de Gaston, duc d'Orléans, et frère de Louis XIII.

MADEN ou MAADEN (c.-à-d. *mine*), mot arabe qui entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques. *Voy.* ALMADEN.

MADÈRE, *Madeira* (c.-à-d. *bois*), île d'Afrique, dans l'Atlantique, à 690 kil. de la côte occidentale de l'Afrique sept., par 12° 37' long. O., 32° 45' lat. N., forme avec quelques autres îles plus petites le groupe de Madère : elle a 45 kil. sur 22 et env. 1,000 kil. carr.; 150,000 hab. Capitale, Funchal. Division, deux capitaineries : Funchal et Machico. Elle est hérissée de montagnes (parmi lesquelles le pic Ruivo). Climat chaud, sain; sol fertile; vins célèbres (madère sec, madère-malvoisie, sercial, tinta). Tremblements de terre. — Vue dès 1344, dit-on, par un marin anglais, elle fut véritablement découv. par les Portug. J. Gonzalès Zarco, Texeira et Perestrello, en 1419, et resta depuis au Portugal. Ce n'était alors qu'une immense forêt (d'où son nom) : on y mit le feu (1421), et l'incendie dura 7 ans. La vigne et la canne à sucre plantées sur les cendres réussirent au-delà de toute espérance. Aujourd'hui, bien qu'appartenant nominalement au Portugal, Madère diffère peu d'une possession anglaise. Les Anglais s'en sont emparés en 1801, sous prétexte qu'elle pouvait être occupée par la France; ils l'ont aussi possédée de 1807 à 1814.

MADERNO (Charles), architecte, né en 1556 à Bissona en Lombardie, mort à Rome en 1629, termina l'église de *Saint-Jacques-des-Incurables* à Rome, que Voltera avait laissée imparfaite; construisit le dôme et le chœur de *Saint-Jean-des-Florentins*, fit la façade de *Sainte-Suzanne*, obtint le titre d'architecte de Saint-Pierre, et fut chargé par le pape Paul V de l'achèvement de cette célèbre basilique. Maderno construisit une foule d'autres bâtiments à Rome, parmi lesquels on remarque le palais Maffei.

MADFOUNEH (c.-à-d. *la ville enterrée*), village de la Haute-Égypte, sur un canal à la gauche du Nil, par 26° 20' lat. N., 29° 40' long. E. On y voit les ruines de l'antique *Abydos*.

MADGYARS, une des tribus hongroises conduites par Arpad en Hongrie, était probablement la principale. Son nom devint celui de toute la nation.

C'est encore ainsi que les Hongrois se désignent eux-mêmes aujourd'hui. *Voy.* HONGRIE.

MADIAN, auj. *Midian*, ville ancienne de l'Arabie, au N. E. de la mer Rouge et sur les bords du golfe le plus oriental de cette mer, était la capitale d'une peuplade de Madianites bien distincte de celle qui habitait à l'E. du lac Asphaltite. C'est à Madian qu'habitait Jéthro, beau-père de Moïse, et c'est là aussi que se réfugia le prophète.

MADIANITES, *Madianitæ*, peuple arabe, au S. des Moabites, à l'E. du lac Asphaltite, descendait de Madian (fils d'Abraham et de Céthura), et menait la vie nomade et pastorale. Les Madianites étaient idolâtres; leurs filles, envoyées par eux auprès des Hébreux pour les séduire, y réussirent un moment. Les Madianites tinrent sept ans les Hébreux sous le joug (1356-49), mais ils furent défaits par Gédéon. Ils eurent tantôt des rois, tantôt une organisation républicaine. Leur nom ne disparaît de l'histoire qu'au IIIe siècle av. J.-C. — Une autre peuplade de Madianites habitait au N. E. de la mer Rouge et avait pour capitale Madian (*Voy.* ce mot).

MADIEH (lac), ou lac d'*Aboukir*, lac de la Basse-Égypte, entre Alexandrie et Aboukir : 17 kil. de long sur autant de large. Il communique avec la mer et le lac Maréotis.

MADISON (James), président des États-Unis, né à Montpellier (Virginie) en 1758, mort en 1836, se destina d'abord au barreau. Il se fit connaître en 1784 en combattant le bill qui voulait établir une religion dominante aux États-Unis et qui fut remplacé par la *Déclaration de liberté religieuse;* il participa en 1786 à la rédaction de la constitution. Élu, presque à l'unanimité, président en 1809, il fit déclarer par le congrès, en 1812, la guerre à l'Angleterre; réélu en 1813, il continua la guerre avec succès, et par le traité du 24 décembre 1814 fixa la limite septentrionale des Etats-Unis au lac Hudson et au lac Supérieur. Il protégea les sciences; on lui doit l'érection de l'université de Virginie. En 1817, il quitta la présidence et se retira dans son pays natal. — Plus de vingt villes ou comtés des États-Unis ont pris le nom de Madison en l'honneur de l'ancien président. On connaît surtout sous ce nom le ch-l. du comté de Jefferson, dans l'état d'Indiana, sur la rive droite de l'Ohio, entre Indianopolis et Vincennes.

MADJARI, ancienne ville du Kaptchak, près de la Kouma, sur le chemin d'Astrakhan à Mozdok (dans le gouvernement russe du Caucase), était florissante au XIVe siècle, et servait d'entrepôt pour les marchandises qu'on transportait de l'embouchure du Terek à celle du Don. Aujourd'hui ruinée.

MADJD-EDDAULAH (Abou-Taleb Roustem), le dernier prince de la branche de la famille des Bouïdes qui régnait sur la Perse centrale, succéda, sous la tutelle de sa mère Seïdah, à son père Fakhr-Eddaulah en 997. Madjd-Eddaulah dépouilla dans la suite sa mère de toute autorité et prit pour ministre le fameux Avicenne. Il fut sans cesse attaqué par Mahmoud, sultan de Ghazna, qui finit par s'emparer de sa personne et de ses états en 1029.

MADJICOSEMAH, groupe d'îles de l'Empire chinois, entre la mer Orientale et le Grand-Océan Equinoxial, au S. O. de l'archipel de Liéou-Khiéou, et à l'E. de l'île de Formose. On y récolte du thé, des cannes à sucre et du poivre; on y trouve des arbres à vernis et de l'encens.

MADJOULI, île de l'Inde anglaise, dans le Brahmapoutre, par 94° 15' long. E., 27° 5' lat. N. : 162 kil. sur 19. Elle appartient au roy. d'Assam.

MADRAS, ville de l'Inde Cisgangétique anglaise, ch.-l. de la présidence de Madras, sur la côte de Coromandel, à 103 kil. N. de Pondichéri, à 1,630 kil. S. O. de Calcutta, par 77° 56' long. E., 13° 4' lat. N.: 462,000 hab. (en 1840). Sa situation est peu favorable au commerce : le terrain aux environs est sablonneux, aride et sans eau. On y distingue la *Ville-Blanche*, au milieu de laquelle s'élève le fort *Saint-George* (une des plus fortes places de l'Inde; et la *Ville-Noire* (Tchenappapatam), infiniment plus grande et plus populeuse. Un canal la joint à l'Ennore. Beaucoup de pagodes, minarets, mosquées, maisons à toits plats (qui lui donnent un aspect bizarre). Quelques monuments : palais du gouvernement, douane, cour de justice, église Saint-George, collége fondé en 1812, observatoire, jardin botanique, Société asiatique, trois journaux (en 1825). Industrie active pour tous les tissus de coton, notamment pour les étoffes de couleur connues sous le nom de *madras;* très grand commerce (inférieur pourtant à celui de Calcutta et de Bombay). — Madras était jadis la capitale du Karnatik. Les Anglais s'y fixèrent vers 1639, et en firent le ch.-l. de leurs possessions dans l'Inde. Labourdonnais la leur prit en 1746, mais la paix d'Aix-la-Chapelle la leur rendit (1748). Lally voulut la reconquérir en 1759, mais il y échoua. Madras, depuis ce temps, n'a pas cessé d'appartenir à l'Angleterre.

MADRAS (présidence de), une des trois grandes divisions de l'Inde anglaise immédiate. Elle correspond surtout aux parties E. et S. de la péninsule, comprend, outre le Karnatik et le pays des Circars du Nord, des portions considérables du Koïmbatour, du Maïssour, du Malabar, du Kanara et du Balaghat, et compte environ 15 millions d'hab. Elle est subdivisée en 22 districts. En voici le tableau :

Districts.	*Chefs-lieux.*
Madras,	Madras.
Tchinglepet,	Tchinglepet.
Nellore,	Nellore.
Arkot septentrional,	Arkot.
Arkot méridional,	Veradatchellam.
Tandjaour,	Tandjaour.
Tritchinapali,	Tritchinapali.
Madura,	Madura.
Chevaganga,	Chevaganga.
Tinevelli,	Tinevelli.
Koïmbatour,	Koïmbatour.
Salem et Barramahal,	Salem.
Seringapatam,	Seringapatam.
Malabar,	Calicut ou Cochin.
Kanara,	Mangalore.
Bellary,	Bellary.
Kaddapa,	Kaddapa.
Gantour,	Gantour.
Mazulipatam,	Mazulipatam.
Radjamandri,	Radjamandri.
Vizagapatam,	Vizagapatam.
Gandjam,	Gandjam.

MADRE (lac), en Mexique (Tamaulipas), à 36 kil. E. de Sotto-la-Marina : 100 kil. sur 28 ; communique avec le golfe du Mexique.

MADRE (Isola). *Voy.* BORROMÉES (îles).

MADRE-DE-DIOS (île), dans l'Amérique du Sud, près de la côte O. de la Patagonie, par 77° 10' long. O., 50° 15' lat. S. : 130 kil. sur 80.

MADRID, *Mantua Carpetanorum*, puis *Majoritum* et *Madritum*, capitale de l'Espagne, dans la Nouvelle-Castille, sur la rive gauche du Mançanarez, à 1,296 kil. S. O. de Paris, par 5° 53' long. O., 40° 35' lat. N.: 240,000 hab. Mur d'enceinte. Rues larges, propres, régulières, mais mal pavées (les plus belles sont celles d'Alcala, d'Atocha, de San-Bernardino, de Toledo, de Fuencarral): 42 places (entre autres la Plaza-Mayor, celle du Palais-Royal, celle du Soleil). Monuments remarquables (nouveau palais du Roi, palais de Buen-Retiro, palais des Conseils, musée royal, musée des sciences naturelles, hôtel des postes, douane, Buenavista, arsenal, monnaie, etc.): pont de Ségovie sur le Mançanarez, arc-de-triom-

phe d'Alcala ; 3 théâtres, églises assez belles, 3 promenades (le Prado, la Florida, les Délices, Campo-Grande). Acad. des sciences (f. en 1849), des beaux-arts, de la langue espagn., de l'hist. d'Esp., d'économ., de médecine ; 7 bibliothèques (la bibliothèque royale est une des plus riches de l'Europe). Collection de tableaux, observatoire, jardin botanique. Musées des sciences naturelles, d'artillerie ; conservatoire des arts et métiers ; collége de chirurgie, écoles de médecine, de pharmacie, des ingénieurs ; institut de Saint-Isidore (espèce d'université), etc. Manufactures royales de salpêtre, porcelaine, tapisseries, cartes à jouer ; fabriques de chapeaux, étoffes de soie, broderies, imprimeries, etc. Commerce médiocre. — Madrid n'était encore qu'un petit village au temps des Romains : en 1109, elle fut prise par les Maures qui la fortifièrent et lui donnèrent son nom actuel. Henri III, roi de Castille, la répara et l'agrandit vers 1400. Enfin elle devint capitale de tout le royaume sous Philippe II, en 1563. N'étant point place de guerre, elle a été souvent occupée, sans pouvoir opposer de résistance. Les Français y entrèrent en 1808. Lope de Vega, Calderon, Quevedo, Moratin, etc., sont nés à Madrid. Il s'y forma une célèbre école de peinture.

MADRID (intendance de), une des cinq intendances de la Nouvelle-Castille, au N. de celle de Tolède; villes princ., Madrid, ch.-l.; Léganès, Gétafe.

MADRID (traité de). *Voy.* FRANÇOIS I.

MADRIDEJOS, ville d'Espagne (Tolède), à 26 kil. O. d'Alcazar ; 7,000 hab. Etamines.

MADRIGAL, ville d'Espagne (Avila), à 55 kil. N. O. d'Avila ; 2,000 hab. Patrie de la reine Isabelle de Castille, de G. Quiroga, archevêque de Tolède.

MADRIGALEJO, ville d'Espagne (Badajoz), à 98 k. E. de Badajoz ; 1,200 h. Couvent des moines de Guadalupe. Ferdinand-le-Catholique y m. en 1516.

MADRITUM, nom latinisé de MADRID.

MADURA ou MADURÉ, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 130 kil. S. O. de Tritchinapali ; 10,000 hab. Célèbre temple dit Pahlari : toiles de coton. Démantelée par les Anglais en 1801.

MADURA, une des îles de la Sonde, à l'O. et près de Java : 150 kil. sur 40 ; 118,600 hab. (dont 13,000 Chinois). Ch.-l., Madura, sur la côte E. Bon port. Belle végétation, riz, etc.—Aux Hollandais dep. 1747.

MÆLAR (lac), en Suède, au N. O. de Stockholm et de Nikœping, communique avec la mer Baltique et le lac de Hiælmar : 90 kil. sur 40 ; il renferme environ 1,500 petites îles.

MAEL-CARHAIX, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 40 kil. S. O. de Guingamp, à 13 kil. E. de Carhaix ; 1,800 hab.

MAELSTROM ou MOKOESTROM (c.-à-d. *courant qui moud*), gouffre de l'Océan Glacial arctique, par 9° 20' long. E., 67° 20' lat. N., près de l'île Moskœ, une des Loffoden : très dangereux et très vaste : il a beaucoup augmenté dans ces dernières années.

MAESTRICHT, *Maastricht* en flamand, *Trajectum ad Mosam* des anciens, ville forte du roy. de Hollande, ch.-l. du Limbourg hollandais, sur la gauche de la Meuse, à 90 kil. E. de Bruxelles : 29,000 hab. Ville belle et bien bâtie. Citadelle. Hôtel-de-ville, église de St-Servais, arsenal, pont de 100 mètres de long, etc. Aux environs, jolies promenades. Société d'agriculture, athénée, bibliothèque. Etablissements de bienfaisance. Tanneries ; drap, flanelle, raffineries, papeterie, etc. Près de la porte Saint-Pierre commence une vaste carrière qui s'étend jusqu'à Liége, et qui en cas de siége, dit-on, donnerait asile à toute la population. — Maëstricht fut bâtie sur l'un des points où l'on passait la Meuse (Maas) dans un bac. Elle existait dès le IVe siècle. Elle soutint nombre de siéges, fut prise en 1632 par le prince H. Fréd. de Nassau qui la céda aux États de Hollande ; en 1673 par Louis XIV ; en 1748 encore par les Français. Joseph II en revendiqua la possession en 1784 et fit cession de ses droits à la Hollande moyennant une somme de 9,500,000 livres. Bombardée par les Français en 1793, prise par Kléber en 1794. Réunie à la France en 1795 et dès lors ch.-l. du dép. de la Meuse-Inférieure jusqu'en 1814 ; comprise en 1815 dans le roy. des Pays-Bas, elle fut, après la séparation de la Hollande et de la Belgique, l'objet de longues contestations ; enfin en 1839 elle fut rendue au roi de Hollande.

MAFFEI (Raphaël), surnommé *Volterran*, *Volaterranus*, savant compilateur, né en 1452, à Volterra en Toscane, mort en 1522, a laissé sous le titre de *Commentarii urbani*, en 38 livres, une espèce d'encyclopédie dont les 12 premiers livres traitent de la géographie, les 11 suivants de l'histoire des hommes célèbres anciens et modernes, et les derniers offrent un sommaire de toutes les sciences cultivées alors. Ses œuvres, publiées pour la première fois en 1506, in-fol., ont été réimprimées à Paris en 1526. — Un autre Maffei, Paul-Alexandre, né aussi à Volterra en 1653, mort en 1716, fut un antiquaire distingué.

MAFFEI (J.-Pierre), savant jésuite, né à Bergame en 1535, mort en 1603, entra dans l'ordre des Jésuites en 1565, après avoir été professeur d'éloquence à Gênes et secrétaire de la république. Vers 1570, il fut appelé à Lisbonne par le cardinal Henri de Portugal, pour travailler à l'*Histoire générale des Indes*, sur les documents conservés dans les archives publiques. L'ouvrage parut à Cologne en 1593, in-fol., sous ce titre : *Historiarum Indicarum libri XVI*. L'Histoire des Indes a été traduite en français par Arnaud de la Borie et par l'abbé de Pure.

MAFFEI (François-Scipion, marquis de), littérateur, né à Vérone en 1675, mort en 1755, fit avec distinction la campagne de 1704, au service de la Bavière, puis revint en Italie pour se consacrer aux lettres. Il composa en 1713 sa tragédie de *Mérope*, qui fit époque dans l'histoire de l'art dramatique et commença une utile réforme en Italie. Un autre écrit, l'*Histoire de Vérone*, acheva de répandre sa réputation dans toute l'Europe. Maffei vint en France en 1732, et y fut accueilli avec la plus grande distinction. De France il alla en Angleterre, puis en Hollande, en Autriche, et reçut partout le même accueil. De retour à Vérone, il y forma une collection fort riche d'inscriptions antiques, et en publia des copies exactes dans un recueil intitulé *Musæum Veronense*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Venise, 1790, 28 vol. in-8. Elles contiennent divers recueils de poésies italiennes et latines. La *Mérope* fut traduite en français par Fréret et imitée par Voltaire.

MAFFEO VEGIO, *Maphæus Vegius*, poète latin moderne, né en 1406 à Lodi, mort en 1458, professa les belles-lettres à Pavie, et composa divers ouvrages dont les plus célèbres sont : l'*Antoniade*, poëme en l'honneur de saint Antoine, 1490 ; *Astyanax*, la *Toison d'Or* (*Vellus aureum*), 1475, et un *Supplément à l'Énéide* en 12 livres, Cologne, 1471.

MAFRA, ville de Portugal (Estramadure), à 26 kil. N. O. de Lisbonne ; 2,700 hab. Grand palais avec couvent, parc de 20 kil. d'étendue.

MAFUMO, riv. de l'Afrique S. E., dans la Cafrerie, sur la côte de Natal, tombe dans la baie de Lagoa, après un cours de 700 kil.

MAGADA, ancien nom du BÉHAR.

MAGADOXO, roy. de l'Afrique, sur la côte orientale, borné au N. E. par le territoire d'Ajan, au N. O. par le pays des Machidas, au S. O. par le roy. de Juba et au S. E. par la mer des Indes ; 400 kil. de long. Lieu principal, Magadoxo, par 2° 5' lat. N., 43° long. E. Habitants inhospitaliers, mélangés d'Abyssins, de Nègres et d'Arabes. L'intérieur du pays est inconnu ; il paraît renfermer des mines d'or et d'argent. Commerce d'ivoire, grains, bé-

tail, etc. Les Portugais comprennent nominalement ce royaume dans leurs possessions d'Afrique ; il paraît appartenir de fait à l'imam de Mascate.

MAGALHAENS. *Voy.* MAGELLAN.

MAGDALENA, fl. de l'Amérique méridionale, dans la Nouvelle-Grenade, sort du lac Pampas, par 1° 5' lat. N., coule au N., tombe dans la mer des Antilles par plusieurs embouchures sous 11° 8' lat. N., après un cours de 1,300 kil., et a pour affluents : le Bogota, le Sogamoso, la Cauca. — Il donnait son nom à un des 12 départements de la Colombie (divisé en 3 provinces, Carthagène, Sainte-Marthe, Rio-de-la-Hacha) ; ch.-l. Carthagène.

MAGDEBOURG, en latin moderne *Magedoburgum* ou *Parthenopolis*, ville des États prussiens (Saxe), ch.-l. de la régence de Magdebourg et de la province de Saxe, sur la gauche de l'Elbe, à 158 kil. S. O. de Berlin, par 9° 18' long. E., 52° 8' lat. N.; 39,000 hab. Divisée en 5 parties, Neumarkt, Altstadt ou la forteresse, Neustadt, Sudenburg, Friedrichstadt. Assez bien percée et bien bâtie, très bien pavée. Une des plus fortes places de l'Europe. La citadelle est dans une île de l'Elbe. Cathédrale magnifique, hôtel du gouvernement, hôtel-de-ville, arsenal, machine hydraulique, établissements scientifiques et littéraires, institutions de bienfaisance. Industrie active : soieries, cotonnades, lainages, tulles, bonneterie, dentelles ; savon vert ; gants ; porcelaine, etc. Grand commerce de commission et de transit ; Grandes foires. Chemin de fer. — Anc. archev., érigé en 967. Ville hanséatique. Magdebourg prit part à la ligue de Smalkalde, et fut mise au ban de l'empire ; elle tint encore après la bataille de Mühlberg (1547), et n'admit pas l'*interim*. Elle fut assiégée en 1550 par Maurice de Saxe, qui enfin la prit en 1551. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente-Ans, ayant été bloquée 7 mois en 1629 par les Impériaux, sous Wallenstein ; prise d'assaut par Tilly, qui la réduisit en cendres, en 1631 (10 mai) ; assiégée encore en 1635 et livrée par capitulation aux Impériaux, 1636. Les Français y entrèrent en 1806, et l'annexèrent au royaume de Westphalie ; elle devint alors ch.-l. du dép. de l'Elbe. En 1813 les Français, pour étendre leurs moyens de défense, démolirent les faubourgs de Neustadt et de Sudenburg (ils sont auj. rebâtis). Otto de Guéricke, et le poëte F. Schulz, naquirent dans cette ville. On connaît sous le nom d'*hémisphères de Magdebourg* un appareil de physique imaginé par Otto de Guéricke, pour démontrer la puissance de compression de l'air. On appelle *Centuries de Magdebourg* une histoire ecclésiastique rédigée à Magdebourg dès les premières années de la Réforme ; elle eut pour principal auteur Flacius.

MAGDEBOURG (archevêché, puis duché de), état d'empire, formé d'abord aux dépens de l'évêché d'Halberstadt, et auquel plus tard fut ajouté le canton compris entre le lac salé de Mansfeld, l'Unstrutt, la Saale, l'Helme, etc. — L'archevêché lui-même dérivait d'un couvent de Bénédictins fondé par Othon I en 937, érigé en archevêché 30 ans après. Il avait pour suffragants : Havelberg, Brandebourg, Cammin, Lebus, et pendant longtemps Merseboug et Naumbourg. Il fut sécularisé lors de la paix de Westphalie (1648), prit le titre de duché, et fut donné à l'électeur de Brandebourg, qui toutefois n'en prit possession qu'en 1680. Il se divisait en 4 cercles : Holzkreis, Jérichow, la Saale, Luckenwald, dont les villes principales étaient : Magdebourg, Calbe, OEbsfeld, Halle, Neumarkt, Alsleben, Luckenwald, Jutterbock, etc.

MAGDEBOURG (régence de), une des trois régences de la province prussienne de Saxe ; 11,100 kil. carr. ; 564,000 hab. ; ch.-l. Magdebourg. Autres villes : Calbe, Quedlinbourg, Tangermunde, les 2 Haldensleben, Burg, etc. Le comté médiatisé de Stolberg-Wernigerode y est compris. Pays plat et fertile, traversé du N. au S. par l'Elbe, arrosé par la Bode, la Saale, la Havel, le canal de Planen, etc. Céréales, légumes, fruits, chanvre, lin, tabac, etc. Mines de sel, fer, houille ; chaux, tourbières. Raffineries de sucre, distilleries, soieries, bonneterie.

MAGEDDO, ville de Palestine, dans la demi-tribu occidentale de Manassé, près de la mer. Josias, roi de Juda, y fut battu et tué par Néchao, roi d'Égypte, l'an 608 av. J.-C.

MAGELLAN (Fernand), en portugais *Magalhaens*, célèbre navigateur portugais du XVIe siècle, servit d'abord le roi de Portugal dans l'Inde sous Albuquerque ; mais ayant eu à se plaindre d'une injustice, il quitta sa patrie et passa en 1517 au service de l'Espagne, sous Charles-Quint. Chargé de diriger une expédition contre les Moluques, il conçut le projet de se rendre à ces îles en prenant par l'ouest et en passant au sud de l'Amérique méridionale, tandis que jusque-là on n'y était allé que par la route de l'est, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il obtint le commandement d'une petite flotte de cinq vaisseaux, et exécuta son projet à travers mille difficultés ; parti le 20 septembre 1519, il découvrit, le 21 octobre 1520, le détroit qui porte son nom, entre l'Amérique méridionale et la Terre-de-Feu, traversa l'Océan Pacifique, et aborda en mars 1521 aux Philippines. Il périt peu après à Zébu, l'une des Philippines, dans une expédition contre les naturels du pays, avant d'avoir abordé aux Moluques. Burck a écrit sa vie, Leips., 1843.

MAGELLAN (détroit de), bras de mer qui sépare la Patagonie (extrémité S. de l'Amérique méridionale) de la Terre-de-Feu, par 52° 46' lat. S. et 70° 38'-77° 14' long. O. : 500 kil. sur 50 (à l'endroit le plus resserré). Découvert par Magellan en 1520 ; la navigation y est très dangereuse.

MAGELLAN (archipel de), dans le Gr.-Océan boréal, est le même que l'archipel BONIN. *V.* ce nom. — On a aussi donné ce nom à l'archipel situé à l'extrém. S. de l'Amér., conten. les Terres de Feu, des États, etc.

MAGES, prêtres de la religion de Zoroastre, chez les anciens Perses, formaient une corporation vouée à la fois au culte et aux sciences ; ils cultivaient surtout l'astronomie, l'astrologie, et d'autres sciences occultes, ce qui leur a fait attribuer une puissance surnaturelle dont le souvenir se conserve encore parmi nous dans notre mot *magie*. Ils étaient surtout chargés d'entretenir le feu sacré. On retrouve les successeurs des mages dans les prêtres actuels des *Guèbres*, répandus dans la Perse et l'Inde, surtout à Surate et à Bombay. — Selon saint Matthieu, des mages sortis de l'Orient, et conduits par une étoile, vinrent à Bethléem, lors de la naissance de *Jésus*, pour adorer l'enfant divin. La tradition en a fait des rois. *Voy.* ÉPIPHANIE.

MAGETOBRIGA. *Voy.* AMAGETOBRIA.

MAGHREB (le), c.-à-d. le *couchant*, nom donné par les Arabes à la partie de l'Afrique comprise entre la Méditerranée au N. et à l'E., le Grand-Atlas au S. et l'Atlantique à l'O. Elle renferme les états barbaresques (Maroc, Algérie, Tunis, Tripoli, Sidy-Hescham et Biledulgérid).

MAGINDANAO. *Voy.* MINDANAO.

MAGISDROS (Grégoire). *Voy.* GRÉGOIRE.

MAGISTÈRE (LA), bourg de France (Tarn-et-Garonne), sur la Garonne, à 19 kil. O. de Moissac ; 1,900 hab. Grains et pruneaux.

MAGISTÈRE (le). On désignait souvent ainsi la dignité de grand-maître de l'ordre de Malte.

MAGLIABECCHI (Antoine), savant bibliophile, né à Florence en 1633, de parents pauvres, mort en 1714, se fit remarquer dès son enfance par une mémoire extraordinaire et par son goût pour l'étude ; il s'attacha surtout aux langues et aux antiquités, et fut nommé par le duc Cosme III conservateur d'une biblioth. que ce prince venait d'établi

dans son palais. Il possédait la connaissance la plus complète des principales collections de l'Europe. Magliabecchi n'a laissé d'autre ouvrage qu'un *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque Médicis*, mais il a rendu de grands services aux savants en publiant de précieux manuscrits cachés dans sa bibliothèque *Laurentienne* à Florence. On a imprimé diverses parties de sa correspondance avec les savants étrangers, Florence, 1745. Il légua en mourant sa propre bibliothèque à la ville de Florence; elle y est connue sous le nom de *Magliabecchiana*.

MAGLOIRE (saint), né au pays de Galles, vivait au VIe siècle. Il embrassa la vie monastique dans son pays, puis se fixa en France, et devint évêque en Bretagne. Il fonda un monastère à Jersey et y mourut en 575, à 80 ans. On le fête le 24 octobre.

MAGNAC-LAVAL, ch.-l. de canton (H.-Vienne), à 6 kil. N. E. de Bellac; 3,435 hab. Jadis ch.-l. d'une baronnie.

MAGNATS, nom donné en Hongrie (et quelquefois en Pologne) à la haute noblesse, tels que : les barons du St-Empire ou comtes palatins, les conseillers auliques, les gouverneurs de Croatie, de Dalmatie, d'Esclavonie, le trésorier et les principaux fonctionnaires de la cour. Autrefois la dignité de magnat représentait une puissance réelle; aujourd'hui ce n'est plus qu'un titre honorifique.

MAGNE, pays de Grèce. *Voy.* MAÏNA.

MAGNEN (Jean-Chrysostôme), *Magnenus*, médecin, né à *Luxeuil* (Bourgogne) au commencement du XVIIe siècle, se rendit en Italie, et obtint une chaire de médecine à Pavie; il y professa aussi la philosophie. Magnen est mort vers 1661 à Paris, où il était venu à la suite d'un ambassadeur étranger. On lui reproche d'avoir trop accordé à l'astrologie. Ses écrits sont : *Democritus reviviscens, sive de Atomis*, etc., Pavie, 1646, in-4; *De Tabaco*, Pavie, 1648, in-4; *De Manna*, Pavie, 1648, in-8.

MAGNENCE, *Flavius Magnentius*, tyran, né en Germanie; fait prisonnier fort jeune, il prit du service chez les Romains, et devint capitaine des gardes de l'empereur Constant. Profitant de l'indolence de ce prince, il revêtit la pourpre à Augustodunum (Autun) en 349, et battit Constant qui périt dans sa fuite (350) : marchant de là sur Rome, il y défit et tua Népotien, autre usurpateur, et proposa à Constance II de le reconnaître emp. d'Occident. Celui-ci pour toute réponse marcha contre lui, le battit à Mursa sur la Drave en Illyrie et le contraignit à prendre la fuite. Magnence, voyant ses affaires désespérées, se donna la mort à Lyon en 353.

MAGNÉSIE, *Magnesia*, contrée de Thessalie, au S. E., entre le golfe Pagasétique et la mer de Thrace, se terminait par une presqu'île qui s'avançait dans la mer Egée, vers l'Eubée; ch.-l., Démétriade. Le pays tirait son nom d'une ville de Magnésie, située sur la côte E.

MAGNÉSIE, nom commun à plusieurs villes de l'antiquité, parmi lesquelles : 1° *Magnesia ad Mæandrum*, aujourd'hui *Ghuzel Hissar* ou *Ienibazar*, en Lydie, à l'O. de Tralles, colonie des Magnésiens de Thessalie; 2° *Magnesia ad Sipylum*, aujourd'hui *Manika* ou *Manser*, aussi en Lydie, au pied du Sipyle, et sur l'Hermus, colonie magnésienne comme la première; elle est célèbre par la victoire de Scipion l'Asiatique sur Antiochus, l'an 190 av. J.-C. — On trouvait de l'aimant auprès de ces villes : c'est de là, dit-on, que l'aimant a été nommé *magnes*; selon d'autres, au contraire, ces villes auraient pris leur nom du mot *magnes*, nom grec de l'aimant.

MAGNOL (P.), médecin et botaniste français, né à Montpellier en 1638, mort en 1715, fut professeur au jardin royal de sa ville natale. On a de lui : *Botanicum Monspeliense, sive Plantarum... index*, Lyon, 1676; *Prodromus historiæ generalis plantarum*, 1689; *Hortus regius Monspeliensis*, 1697, *Novus Character plantarum*, 1720, ouvrage posthume. Plumier avait appelé *Magnolia* un genre de plantes que Jussieu a nommé depuis *Talauma*; Linné a donné le nom de *Magnolia* à un genre d'arbres de l'Amérique qui fait auj. l'ornement de nos jardins. C'est à M. qu'on doit la 1re idée des familles botaniq.

MAGNUM PROM. (c.-à-d. *grand cap*), nom de plusieurs caps chez les anciens, notamment le cap *Patoni* ou cap de *Bragu* actuel, prom. de l'Inde au-delà du Gange; il formait l'entrée occidentale du *Magnus sinus*; — le cap *Bocca di Sintra*, en Lusitanie, au N. O. d'Olisippo (Lisbonne).

MAGNUS I, surnommé *Ladulos*, roi de Suède, né en 1240, mort en 1290, était le deuxième fils de Birger, et monta sur le trône au préjudice de son frère aîné, qu'il condamna à une prison perpét., 1275. Il fit des lois contre les voleurs et assura si bien le respect des propriétés qu'on le surnomma *la Serrure des granges* (c'est ce que veut dire *ladulos*).

MAGNUS II, surnommé *Smek* (*le Trompé*), roi de Suède, fils du duc Eric, né en 1316, succ. dès 1319 à Birger, fils de *Ladulos*, à l'âge de 4 ans, et fut obligé de céder ses états, en 1363, au duc Albert de Mecklembourg. Il mourut en Norwége en 1374.

MAGNUS, dit *le Bon*, roi de Norwége et de Danemark, fils de saint Olaüs, remplaça Suénon sur le trône de Norwége en 1036, et succéda en 1042 à Canut III, roi de Danemark. Il mourut en 1047, laissant le Danemark à Suénon et la Norwége à Harald. Magnus avait composé pour la Norwége un *Code de lois* qui n'existe plus. — Après lui, cinq autres princes du nom de Magnus régnèrent sur la Norwége (*Voy.* NORWÉGE); le plus connu est :

MAGNUS VII, surnommé *le Législateur*, fils de Haquin VI, lui succéda en 1263, et eut un règne glorieux et paisible. Il mourut en 1280.

MAGNUS, fils de Christian III, roi de Danemark, né en 1540, fut proclamé roi par les Livoniens, fatigués du joug oppresseur des chevaliers teutoniques (1570). Il fut dépouillé par les Polonais de ses possessions les plus importantes, et mourut abandonné et méprisé de ses sujets, en 1583.

MAGNUS (Jean), archevêque d'Upsal, né à Linkœping en 1488, mort à Rome en 1544, s'opposa au projet conçu par Gustave Wasa d'introduire la réforme en Suède; mais n'ayant pu réussir, il se retira à Rome. On a de lui : *Gothorum Suenonumque Historia*, etc., Rome, 1554, in-fol.; Bâle, 1558, in-8; et *Historia metropolitanæ ecclesiæ Upsalensis*, etc.

MAGNUS (Olaüs), frère du précédent, fut nommé archevêque d'Upsal sans pouvoir prendre possession de cette dignité, et mourut au monastère de Sainte-Brigitte à Rome en 1568. On lui doit : *Historia de gentibus septentrionalibus*, etc., Rome, 1555, in-fol.; *Tabula terrarum septentrionalium*, 1639.

MAGNUS (Jacobus), écrivain. *Voy.* LEGRAND.

MAGNUS PORTUS (*Grand port*), ville de la Bretagne romaine, chez les Belges, auj. *Portsmouth*; — ville de la Mauritanie Césarienne, la même qu'*Arsenaria*, auj. *Arzew*, au S. O. de Cartenna, sur la mer; — ville et port d'Hispanie, auj. *La Corogne*.

MAGNY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 18 kil. N. de Mantes; 1,500 hab. Tanneries.

MAGON, illustre famille carthaginoise, qui faisait partie de la faction barcine et de laquelle sortit Annibal. Plusieurs Magon furent suffètes, généraux ou amiraux; l'un d'eux conquit les îles Baléares vers l'an 702 av. J.-C., et y fonda le port qui est encore appelé de son nom Port-Mahon (*Portus Magonis*). — Un autre, surnommé *Barcée*, conquit une partie de la Sicile et battit Denys-le-Tyran à Cronium l'an 382; il fut sur le point de s'emparer de Syracuse; mais il se laissa battre honteusement par Timoléon, et prit la fuite (344); il allait être condamné à mort pour ce fait lorsqu'il se tua. — Le plus célèbre personnage de ce nom est un frère

d'Annibal qui eut une grande part au gain de la bataille de Cannes, 216 av. J.-C.; il se soutint quelque temps en Espagne contre Scipion, s'empara de l'île Minorque et y fortifia le *Portus Magonis*, qu'avait fondé un de ses ancêtres. Il fut battu dans l'Insubrie par Quintilius Varus, et périt peu après d'une blessure reçue dans la bataille, 203 av. J.-C.

MAGONIS PORTUS. *Voy.* MAHON (PORT).

MAGRA, riv. d'Italie, anciennement la MACRA.

MAGRADA, fleuve d'Hispanie, auj. la BIDASSOA, ou peut-être l'URUMEA.

MAGUELONE, *Magalona*, petite île de France (Hérault), dans l'étang de Thau, à 6 kil. S. de Montpellier, avec un village (jadis ville épiscopale; ruinée en 737 par Charles-Martel). L'évêché, longtemps célèbre, a été transféré à Montpellier.

MAGUNTIA, auj. *Mayence*. *Voy.* MOGUNTIACUM.

MAHABHARATA, grande épopée indienne, composée en langue sanscrite par le poëte Vyasa (*Voy.* ce nom). Le poëte y raconte les guerres de Kourous (ou Koravas) et des Pandous (ou Pandavas), et les exploits de Krichna et d'Ardjouna. Elle se compose de 18 livres et renferme plus de 200,000 stances. Plusieurs épisodes de ce poëme ont été traduits à part: le *Bhagavad-Gita* par Schlegel, le *Nalus* par Bopp (1820). L'ouv. entier a été publ. en sanscrit à Calcutta en 1834 et trad. par la Soc. asiatiq. de cette ville.

MAHANADA, rivière de l'Inde septentr. (Nepal), tombe dans le Gange à Nababgonge. Cours, 400 kil.

MAHANADDI, riv. de l'Inde. *Voy.* KATTAK.

MAHAUT, ancienne forme du nom de MATHILDE.

MAHDI ou MAHADI (LE), c.-à-d. *le dirigé*, nom donné par certaines sectes de musulmans, notamment par les Chyites et les Ismaéliens, à une espèce de Messie dont ils attendent la venue. Les Druzes voient le *Mahdi* dans le sultan d'Égypte Hakem-Biamrillah (*Voy.* IMAM et MOHAMMED-AL-MAHDI).

MAHDYA (AL-), ville d'Afrique. *Voy.* AL-MAHDYA.

MAHÉ, ville de l'Inde française, sur la côte de Malabar, à 40 kil. N. de Calicut; 3,000 hab. Bon port. Poivre, cannelle, sandal, etc. Acquise par les Franç. en 1727; occ. par les Anglais de 1761 à 1785, et de 1795 à 1815. Son territoire n'a que 9 k. de rayon.

MAHÉ (îles), dans la mer des Indes, au N. de l'île de France, forment, avec les Amirantes, l'archipel des Seychelles : on en compte 30, dont les principales sont Mahé, 6,000 hab. (ch.-l., Mahé); et Praslin. Elles appartiennent aux Anglais.

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS. *V.* LA BOURDONNAIS.

MAHERBAL, général carthaginois, suivit Annibal en Italie, décida les Gaulois Cisalpins à secouer le joug de Rome, remporta en Étrurie une victoire sur les Romains, et commanda la cavalerie à Cannes. Il conseillait à Annibal de marcher sur Rome immédiatement après le gain de cette bataille. L'avis contraire ayant prévalu, il s'écria: « Annibal, tu sais vaincre, mais tu ne sais pas profiter de la victoire! »

MAHIM, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'Aurengabad, à 9 kil. N. O. de Bombay; 15,600 h.

MAHMORAH. *Voy.* MAMORÈ.

MAHMOUD (Aboul Cacem Yemin-ed-Daulah), prince gaznévide, contribua puissamment à étendre la puissance de sa famille, et obtint d'Ilek-Khan, souverain du Turkestan, l'empire du Koraçan, l'an 999; il augmenta ses domaines par ses conquêtes et forma un vaste état qui s'étendait depuis les bords du Gange jusqu'à ceux de la mer Caspienne. Ce prince tenait sa cour à Balkh et à Gazna. Il m. en 1028 ou 1030. Il est le premier qui ait pris le titre de *sultan* (empereur), au lieu de celui d'*émir* (commandant) qu'avaient porté ses prédécesseurs.

MAHMOUD I, sultan des Turcs ottomans, né en 1696, fils de Mustapha II, fut placé sur le trône de Constantinople en 1730 par le visir Patrona Khalil, se plongea dans la mollesse, et mourut en 1754.

MAHMOUD II, né en 1785, mort en 1839, fut élevé au trône en 1808 par Mustapha Beïraktar, chef des janissaires, à la place de Mustapha IV. Sous ce règne, la décadence de la Turquie continue malgré les efforts de Mahmoud. En 1812, la paix de Bukharest cède aux Russes la Bessarabie. De 1812 à 1817, la Servie, la Moldavie, la Valachie sont abandonnées, et l'indépendance des îles Ioniennes reconnue (1819). Mahmoud voit en 1820 éclater l'insurrection de la Grèce, et après 8 ans d'une guerre désastreuse il est contraint de laisser la Grèce libre (1828). Une nouv. guerre éclate alors avec la Russie; l'intervention des autres puissances européennes empêche seule les Russes d'entrer à Constantinople, et la paix est signée à Andrinople (1829). Pendant ce temps, Ali, pacha de Janina, avait longtemps bravé le sultan (1819-22); Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, s'était rendu indépendant. L'extermination des Janissaires (1826) et l'introduction de quelques détails de civilisation européenne froissèrent plus les Musulmans qu'ils ne servirent Mahmoud. Aussi, en 1833, défait 3 fois par les Égyptiens, Mahmoud se met, par le traité d'Unkiar-Skelessi, à la merci de la Russie. Il venait d'entamer une nouv. guerre avec Méhémet lorsqu'il mourut. Peu de jours avant sa mort son armée avait été détruite à Nézib par Ibrahim.

MAHMOUD-GHAH, *Voy.* MIR-MAHMOUD. — Le nom de Mahmoud a encore été porté par deux sultans de la dynastie des Gaurides, dont l'un, fils de Mohammed, régna de 1118 à 1131 sur la Perse occidentale; et l'autre, fils de Galat-eddyn Mohammed, régna quelques années à Gazna et à Firouz-Kouh (1202-1209); — par un empereur musulman de l'Indostan, qui régna à Delhy de 1246 à 1266, etc.

MAHMOUD-ABAD, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans le Guzzerat, à 9 kil. N. E. de Kaïra, fondée vers la fin du XIV[e] siècle, avait des édifices superbes et des murs de plus de 22 kil. d'étendue; elle est auj. ruinée et ses débris ont servi à bâtir la ville de Kaïra.

MAHOMED-KHAN-TANDA, ville de l'Inde (Sindhy), à 50 kil. S. d'Haïderabad; grande et florissante. Grand marché de chevaux.

MAHOMET, en arabe *Mohammed*, fondateur de la religion musulmane, né à La Mecque vers 570 de J.-C., appartenait à la puissante tribu des Koraïchites. Il perdit à cinq ans son père, Abdallah, fut élevé auprès de son oncle, Abou-Taleb, prince de La Mecque, jusqu'à l'âge de 14 ans, puis s'enrôla dans une caravane et alla faire la guerre sur la frontière de Syrie. De retour à La Mecque, il y épousa, à l'âge de 25 ans, une riche veuve nommée Kadichah. Il s'était déjà fait remarquer par son esprit et par la régularité de sa conduite; mais depuis son mariage jusqu'à l'âge de 40 ans il mena une vie toute de retraite et d'étude, pendant laquelle il conçut le projet de réformer la religion de son pays, d'y faire adorer un seul Dieu, et de réunir en un seul culte les diverses religions qui divisaient alors l'Arabie, savoir : l'idolâtrie, le sabéisme et le judaïsme. Il commença sa mission en 610. Il prétendait que l'archange Gabriel lui apparaissait et lui dictait les vérités qu'il devait révéler aux hommes. Après avoir converti sa famille et quelques amis puissants, parmi lesquels on compte Ali, Abou-Bekr et Othman, qui furent tous les trois califes, il prêcha publiquement, se disant prophète et envoyé de Dieu. Mais il éprouva dans La Mecque une forte opposition, et fut contraint en 622 de s'enfuir à Yatreb; cette ville l'accueillit avec transport et reçut de là le nom de *Médine* (*Medinet-al-Nabi*) ou *ville du Prophète*. C'est de cet événement que date l'ère des Mahométans, appelée *hégire* ou fuite. Mahomet persécuté donna l'ordre à ses sectateurs d'employer les armes à la propagation de la nouvelle religion

Il parvint lui-même à soumettre plusieurs tribus de l'Arabie, et en 630 il s'empara de La Mecque, dont il renversa les idoles. Il allait étendre au loin ses conquêtes, lorsqu'il mourut à Médine en 632, laissant ce soin à ses généraux, dont les plus célèbres sont Abou-Bekr, Khaled, Omar, Amrou. Abou-Bekr lui succéda avec le titre de *calife* (lieutenant). Les dogmes et les préceptes de la religion de Mahomet sont consignés dans le *Koran*. Les principaux dogmes sont l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, un paradis avec des jouissances toutes sensuelles, le jugement dernier et la prédestination; le fatalisme, qui ne saurait s'accorder avec la justice de Dieu, fut adapté par Mahomet à sa doctrine pour en faire un auxiliaire de l'esprit de conquête en inspirant le mépris de la mort. Les préceptes sont la circoncision, la prière, l'aumône, les ablutions, le jeûne (surtout pendant le Ramadan), les sacrifices dans quelques occasions solennelles, et l'abstinence du vin et de toute liqueur fermentée. La polygamie est permise par cette religion toute sensuelle; cependant on ne peut avoir plus de 4 femmes légitimes. De nombreux ouvrages ont été publiés sur Mahomet: Aboul-Féda est la principale source à consulter. L'ouvrage le plus complet en français est la *Vie de Mahomet*, par Gagnier, Amst., 1732; en allemand, celui de G. Weil, Stuttgard, 1843. M. A. Noël Desvergers a publié le texte arabe de la *Vie de Mahomet*, d'Aboul-Féda, avec traduction française et notes, Paris, 1838, chez F. Didot.

MAHOMET I, empereur des Turcs ottomans, fils de Bajazet I, succéda en 1413 à son frère Mouça, qu'il avait vaincu, avec l'aide de l'emp. Manuel. Il releva et raffermit l'empire, ébranlé par Tamerlan, délivra Bagdad, assiégée par le prince de Caramanie, vainquit un imposteur, Mustapha, qui se disait son frère, soumit les Serviens, les Bosniaques, et rendit les Valaques ses tributaires. Il est le premier sultan qui ait eu une armée navale: il disputa l'empire de la mer à la république de Venise, jusqu'alors toute-puissante. Il mourut en 1421, à 47 ans.

MAHOMET II, succéda en 1451, âgé de 21 ans, à son père, Amurat II. En 1453, à la tête d'une armée formidable, il attaqua Constantinople, défendue par l'empereur Constantin Dracosès, emporta cette ville d'assaut et en fit la capitale de son empire. Ses généraux subjuguaient pendant ce temps la Thrace et la Macédoine; mais ils échouèrent en Albanie contre le fameux Scander-Beg. Étant venu lui-même assiéger Belgrade en 1456, il fut complétement défait par Jean Hunyade, et se vit contraint de s'enfuir après avoir perdu 40,000 hommes. Mais il soumit ensuite la Grèce centrale, où régnaient deux frères de Constantin Dracosès, ainsi que la Servie (1459); mit fin en 1461 à l'empire de Trébizonde, que gouvernaient les Comnène depuis 1204; subjugua en 1462 l'île de Lesbos; vainquit et déposséda le woïwode de Valachie qui refusait de payer tribut; s'empara de la Bosnie (1463), de la Caramanie (1464), et de l'île de Négrepont qu'il enleva aux Vénitiens (1470). Deux ans après, il battit en Cappadoce le roi de Perse qui avait fait invasion dans l'Anatolie; il enleva en 1475 Caffa aux Génois, rendit la Géorgie et la Circassie tributaires, soumit la Moldavie, l'Albanie et les îles de l'Adriatique; envahit le Frioul et la Dalmatie; força en 1478 les Vénitiens à acheter une paix humiliante, entra en 1480 en Italie et s'empara d'Otrante. Mais il échoua devant l'île de Rhodes, défendue par les chevaliers de St-Jean de Jérusalem. Il mourut en 1481, lorsqu'il menaçait à la fois Rome, la Perse et l'Égypte. A la gloire des armes, il joignit celle des lettres; l'histoire lui reproche cependant des actes d'une cruauté révoltante. Guillet a donné une *Histoire de Mahomet II*, Paris, 1681, in-12.

MAHOMET III, succéda à son père, Amurat III, en 1595, à l'âge de 27 ans, et commença par faire étrangler 19 de ses frères et noyer 10 femmes de son père que ce prince avait laissées enceintes. L'empereur Rodolphe II, et les princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie se liguèrent contre lui, et lui disputèrent la Hongrie. Il vint assiéger Agria en 1596, et y entra par composition; un mois après, son lieutenant, Cicala-Pacha, vainquit les Impériaux à Careste. Mais cette victoire n'empêcha pas Mahomet de perdre diverses places fortes en Hongrie; plusieurs révoltes qui éclatèrent en Asie vinrent ajouter à ses embarras. Il mourut de la peste en 1603.

MAHOMET IV, fut placé sur le trône en 1649, à l'âge de sept ans, après le meurtre d'Ibrahim, son père. Il eut pour ministres les deux Koproli (père et fils), qui jetèrent de l'éclat sur la première partie de son règne. Les îles de Mételin et Lemnos furent conquises sur les Vénitiens (1660); Peterwaradin fut enlevé aux Autrichiens (1661); la capitale de l'île de Candie fut prise d'assaut (1669); le sultan lui-même prit Kaminiets sur les Polonais (1672). Cependant Mahomet IV avait, dès 1664, perdu la bataille de Saint-Gothard et avait été obligé de signer la paix de Temeswar; la fin de son règne fut remplie par des désastres. Ses troupes furent vaincues en 1673 à Choczim par les Polonais, et en 1683 sous les murs de Vienne par le roi de Pologne Sobieski, uni aux troupes de l'empereur. Les Impériaux enlevèrent ensuite à la Turquie les villes de Wivar (1685) et de Bude (1686), tandis que les Vénitiens s'emparaient de Corinthe et d'Athènes. Tant de revers amenèrent le soulèvement de l'armée de Hongrie, qui déposa Mahomet IV et mit à sa place Soliman II, son frère. Il vécut encore cinq après sa disgrâce. C'était un prince faible, ennemi de toute occupation sérieuse; il passait sa vie à la chasse. — Pour les autres princes du nom de Mahomet, *Voy.* MOHAMMED, MÉHÉMET ou MAHMOUD.

MAHOMÉTISME ou ISLAMISME, religion de Mahomet, fut fondée en Arabie vers l'an 611 de J.-C., mais ne date que de l'an 622, époque de l'*hégyre* ou fuite de Mahomet à Médine (*Voy.* MAHOMET). Après s'être établie dans l'Arabie, cette religion fut propagée par les armes des Arabes dans toute l'Asie, l'Afrique, et même dans une partie de l'Europe, l'Espagne, la Sicile, etc. (*Voy.* ARABES). Chassée d'Espagne avec les Maures aux XIVe et XVe siècles, elle règne encore aujourd'hui sur une grande partie du globe: l'Asie occidentale, l'Afrique septentrionale, la Turquie; et quoiqu'elle soit en décadence, elle compte environ 100 millions de sectateurs. Les Mahométans reconnurent longtemps pour chefs les califes, vicaires de Mahomet (*Voy.* CALIFES); depuis la destruction du califat, ils n'ont plus de chef véritable, bien que le sultan de Turquie ait la prétention de posséder l'étendard du prophète. Les Mahométans se divisent en un grand nombre de sectes dont les principales sont celles des *Sunnites*, des *Chyites*, des *Druses*, des *Ismaéliens*.

MAHON ou PORT-MAHON, *Portus Magonis*, ville et port de l'île de Minorque, ch.-l. de l'île, au S., sur un golfe, par 1° 36' long. O., 39° 50' lat. N.; 20,000 hab. Évêché. Port sûr et commode. Fort Saint-Philippe, arsenal, lazaret. Cathédrale. Un peu de commerce; cabotage. — Fondée, dit-on, par le Carthaginois Magon dès l'an 702 av. J.-C.; fortifiée plus tard par un autre Magon, frère d'Annibal (de là par corruption le nom que cette ville porte encore actuellement). Prise par les Anglais en 1708. Les Français, commandés par le maréchal de Richelieu, la leur enlevèrent en 1756, mais ils la leur rendirent en 1763. Les Espagnols, aidés des Français, s'en emparèrent en 1782 après un siége mémorable; ils l'ont conservée depuis.

MAHRATTES, peuple de l'Hindoustan, qui pri-

mitivement habitaient au N. O. du Décan, dans les monts Vindhya et les Ghattes occid., mais qui après la mort d'Aureng-Zeb et surtout pendant le règne de Mohammed-Chah (1718-1747), assujettirent la plus grande partie de l'Inde moyenne (ou Décan sept.), entre la prov. d'Agra au N. et la Kistnah au S., et s'étendirent d'une mer à l'autre. Leurs possessions se divisèrent en plusieurs états, mais tous unis par une espèce de fédération ; le ch.-l. général des Mahrattes orientaux qui possédaient le Gandouana et l'Orissa, était Nagpour ; celui des Mahrattes occidentaux, qui possédaient le Malwa, une partie du Kandeich, de l'Aurengabad, du Daouletabad, était Pounah. — Les Mahrattes, après le premier pillage de Delhi par Nadir-Chah, marchèrent aussi contre le Gr.-Mogol. Ils prirent sa capitale (1760), et tentèrent de substituer leur domination à celle du Grand-Mogol dans l'Inde : la victoire remportée sur eux à Panipet (1761) par les Afghans les refoula dans leurs possessions. De 1774 à 1782, ils furent sans cesse en guerre soit avec les Afghans, soit entre eux. Après la chute de Tippou-Saëb (1799) et la conquête du Maïssour par les Anglais, ils eurent avec ceux-ci de fréquentes collisions : le dernier coup leur fut porté en 1818 ; depuis ce temps, ils ont perdu toute existence politique. Leur dernier prince est prisonnier et pensionnaire de la Compagnie anglaise des Indes.

MAHY, *Mahi* ou *Goaris*, riv. de l'Inde, naît au S. O. du Malwa, coule au N. O., puis au S. O., et tombe dans le golfe de Cambaye ; 500 kil.

MAI (journée du 31). *Voy.* GIRONDE.

MAI (CHAMPS DE). *Voy.* CHAMPS DE MAI.

MAIA, riv. de la Russie d'Asie (Iakoutsk), sort des monts Okhotsk, reçoit l'Ioudoma, et grossit l'Aldan vis-à-vis de Maïskaïa ; cours, 950 kil.

MAIA, une des Pléiades, fille d'Atlas et de Pléione, fut aimée de Jupiter et devint mère de Mercure.

MAIA, déesse indienne, est alternativement la même que Sakti ou Parasakti, épouse de Brahm, et que Lackhmi ou Bhavani, épouse de Siva. Elle est la nature divinisée, la mère universelle de tous les êtres, le principe fécondateur féminin et passif ; et comme le monde, dans les croyances des Hindous, n'est qu'apparence et illusion, Maïa, mère du monde, est encore la mère des illusions, ou l'illusion personnifiée.

MAICHE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 7 kil. de Saint-Hippolyte ; 900 hab.

MAIDSTONE, ch.-l. actuel du comté de Kent, sur la Medway, à 54 k. S. E. de Londres ; 15,387 hab. Quelques édifices remarquables. Genièvre ; fonderie de fer, papeterie. Marché à houblon, le premier de l'Angleterre. Il se livra sous ses murs en 1648 une bataille sanglante où les parlementaires, commandés par Fairfax, défirent les royalistes.

MAIENNE. *Voy.* MAYENNE.

MAIER (Michel), fameux chimiste allemand, né en 1568 dans le Holstein, mort en 1622, exerça la médecine à Rostock et à Magdebourg. Il prétendait faire de l'or. Parmi ses ouvrages, les adeptes recherchent : *Arcana arcanissima, hoc est hieroglyphica ægyptio-græca, vulgo necdum cognita*, 1614, in-4 ; *Septimana philosophica*, 1620, in-4 ; *Jocus severus*, Francfort, 1617, in-4 ; *De rosea cruce*, 1618, in-4 ; *Atalanta fugiens*, Oppenheim, 1618 ; *Cantilenæ intellectuales de phœnice redivivo*, Rome, 1622, in-12 ; *Musæum chymicum*, 1708, in-4. — Astronome. *Voy.* MAYER.

MAIEUL ou MAYEUL (saint), abbé de Cluny, né dans le diocèse de Riez, vers 906, établit la réforme dans l'abbaye de Saint-Denis et mourut au prieuré de Souvigny en 994. Il est regardé comme le second fondateur de Cluny. On le fête le 11 mai.

MAIEUL (clercs réguliers de SAINT-). *Voy.* SOMASQUES.

MAIGNELAY, ch.-l. de cant. (Oise), à 20 kil. N. E. de Clermont ; 1,000 hab. Taillanderie, tanneries, corderies. Ruines d'un vieux château-fort.

MAIGRET. *Voy.* MEIGRET.

MAILCOTTAH, ville de l'Inde, dans le Maïssour, à 26 kil. N. de Seringapatam, par 12° 38' lat. N., 74° 32' long. E., a surtout pour habitants des Brahmines, et possède un temple où viennent de nombreux pèlerins. — Victoire des Mahrattes sur Haïder-Ali (1772).

MAILLA ou MAILLAC (le P. MOYRIA DE), jésuite missionnaire, né en 1679 au château de Maillac dans le Bugey, mort en 1748, fut envoyé en Chine en 1702, leva pour l'empereur Kang-hi la carte de la Chine et de la Tartarie, et traduisit du chinois un des ouvrages les plus importants des grandes annales chinoises ; cet ouvrage a été publié de 1777 à 1784, sous le titre d'*Histoire générale de la Chine*, par l'abbé Grosier et par Deshauterayes.

MAILLARD (Jean et Simon), nom de deux frères, bourgeois de Paris, qui, lors de la sédition soulevée par le prévôt Étienne Marcel, s'opposèrent aux intrigues de ce perturbateur. Ce fut Jean Maillard, suivant Mézeray, qui tua le prévôt au moment où ce traître allait ouvrir la porte Saint-Antoine à l'armée du roi de Navarre, Charles-le-Mauvais (1358).

MAILLARD (Olivier), prédicateur, né en Bretagne vers 1440, mort en 1502, de l'ordre des Frères-Mineurs, fut prédicateur de Louis XI. On a de lui des sermons en langage macaronique, c.-à-d. mêlé de latin et de français, monument curieux de l'enfance de l'art. Ils ont été publiés en différentes parties à Lyon, 1498-1521. On a aussi la *Confession générale du frère Olivier Maillard*, Lyon, 1526.

MAILLARD DESFORGES, poëte. *Voy.* DESFORGES.

MAILLÉ, village du dép. de la Vendée, à 14 kil. S. E. de Fontenay-le-Comte ; 700 hab.

MAILLÉ-BRÉZÉ, illustre et ancienne maison de la Touraine, remonte au XIe siècle, et a fourni plusieurs hommes distingués ; on connaît surtout : Urbain de Maillé-Brézé, capitaine des gardes du roi, maréchal de France, ambassadeur en Suède (1631), en Hollande, et gouverneur de l'Anjou (1636), vice-roi de Catalogne en 1642, mort en 1650. Il avait épousé une sœur du cardinal de Richelieu. — Son fils, Armand de Maillé-Brézé, duc de Fronsac et de Caumont, commanda une escadre au siége de Cadix en 1640, et fut tué d'un coup de canon au siége d'Orbitello en 1646, à l'âge de 27 ans. — *Voy.* BRÉZÉ.

MAILLEBOIS, bourg du dép. d'Eure-et-Loir, à 1[illegible] kil. S. O. de Dreux ; 800 hab. Draps communs.

MAILLEBOIS (J.-B.-François DESMARETS, marquis de), maréchal de France, fils du contrôleur-général Desmarets et petit-fils de Colbert, né en 1682 mort en 1762, apprit l'art de la guerre sous Villars se distingua au siége de Lille (1708), command[illegible] comme lieutenant-général une division en Itali[illegible] 1733, soumit en moins de trois semaines l'île [illegible] Corse, 1739, et fut créé maréchal en 1741. Envo[illegible] de nouveau en Italie en 1745, pour soutenir l'i[illegible] fant don Philippe, il battit les Autrichiens ; m[illegible] accablé par des forces supérieures, il ne put g[illegible] der le Milanais, et fut battu sous Plaisance (174[illegible]

MAILLERAYE (LA). *Voy.* MEILLERAIE (LA).

MAILLET (Benoît DE), né à Saint-Mihiel, [illegible] 1656, fut successivement consul de France [illegible] Égypte, 1692, et à Livourne, 1702 ; puis inspect[illegible] des établissements français dans le Levant e[illegible] Barbarie, et mourut à Marseille en 1738 à 82 [illegible] Il avait fait une étude approfondie de la langue a[illegible] et des coutumes des Orientaux ; on lui doit d[illegible] ouvrages estimés sur l'Égypte : *Description de l'[illegible]gypte*, 1736 ; *Idée du gouvernement ancien et [illegible]derne de l'Égypte*, 1743 ; mais il est surtout co[illegible] par un ouvrage fort singulier, *Telliamed* ([illegible] gramme de son nom), ou *Entretiens d'un phil[illegible]*

phie indien avec un missionnaire français, Amsterdam, 1748; il y explique la formation des continents par la retraite des eaux de la mer, et fait sortir tous les animaux, même l'homme, du sein des eaux, expliquant leur état actuel par des transformations successives. Ces divers ouvrages ont été publiés par l'abbé Lemascrier.

MAILLEZAIS, ch.-l. de canton (Vendée), à 12 kil. E. de Fontenay; 1,200 hab. Château (qui appartint aux comtes de Poitou), abbaye de Bénédictins supprimée en 1648.

MAILLOTINS. On nomma ainsi des hommes du peuple qui, en 1381, s'insurgèrent à Paris pour s'opposer à la perception de nouvelles taxes établies par le duc d'Anjou, régent de France pendant la minorité de Charles VI; ils se portèrent en masse sur l'arsenal, s'y armèrent de petits maillets de fer dits *maillotins* (d'où leur nom), massacrèrent les percepteurs et élargirent les prisonniers. Cette révolte attira sur le peuple de longues et cruelles punitions.

MAILLY, noble et ancienne famille de Picardie, qui tire son nom de la terre de Mailly, près d'Amiens, a produit un grand nombre d'hommes marquants: guerriers, prélats, hommes d'Etat, écrivains, etc. Elle possédait le marquisat de Nesle, ce qui valait au chef de la famille le titre de 1er *marquis de France*.

On connaît surtout: François de M. (1658-1721), card.-archev. de Reims, qui se prononça énergiquement contre le Jansénisme, soutint la bulle *Unigenitus* et tint tête au Régent et au Parlement; — le chevalier de M., filleul de Louis XIV, auteur d'une *Hist. de la république de Gênes*, d'un *Éloge de la Chasse* et de plusieurs autres écrits, singuliers pour la plupart; m. vers 1724; — J.-Auguste, comte de Mailly-d'Haucourt, maréchal de France, qui fit avec distinction toutes les campagnes de Louis XV, gouverna le Roussillon où il fit fleurir l'agric., le comm. et les arts, et se signala au 10 août 1792 par son dévouement chevaleresque pour le roi: arrêté par ordre de Lebon, il périt sur l'échafaud à Arras en 1794, à 86 ans.

Quatre sœurs appartenant à cette famille, les comtesses de Mailly, de Vintimille, la duch. de Lauraguais, la marq. de la Tournelle (depuis duch. de Châteauroux), acquirent à la cour de Louis XV une fâcheuse célébrité et ternirent l'honn. de leur maison.

MAIMADCHAN, bourg de l'Empire chinois (Mongolie), contigu au bourg russe de Kiakhta. Grand entrepôt du commerce de la Chine avec la Russie.

MAIMBOURG (L.), historien ecclésiastique, né en 1620 à Nancy, mort en 1686, entra jeune chez les Jésuites, enseigna les humanités à Rouen, puis se livra à la prédication avec quelque succès, et enfin se consacra tout entier à la composition d'ouvrages hist. qui l'ont rendu célèbre. En parlant des libertés de l'égl. gallic., il se permit des attaques contre le Saint-Siége et mécontenta Innocent XI, qui, en 1682, le fit exclure de l'ordre des Jésuites. Louis XIV lui donna une pension et une retraite à l'abbaye de Saint-Victor de Paris. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1686-87, 14 vol. in-4 ou 26 vol. in-12; elles comprennent les *Histoires de l'Arianisme*, — *des Iconoclastes*, — *du schisme des Grecs*, — *des Croisades*, — *de la décadence de l'empire depuis Charlemagne*, — *du grand schisme d'Occident*, — *du Luthéranisme*, — *du Calvinisme*, — *de la Ligue*, — *de l'église de Rome*, — *de Grégoire-le-Grand*, — *de saint Léon*. Maimbourg ne manque ni d'érudition ni d'agrément, mais on ne peut toujours se fier à son exactitude ni à son jugement.

MAIMON (Salomon), philosophe juif allemand, né en 1753 à Neschwitz (Lithuanie), mort en 1800, était fils d'un rabbin et cultiva d'abord la science talmudique et cabalistique; puis il se livra à la philosophie et obtint la protection de son co-religionnaire Mendelssohn; mais il s'en rendit bientôt indigne par son inconduite, et tomba dans un tel état de misère qu'il fut réduit quelque temps à mendier. On a de lui: *Histoire des progrès de la métaphysique en Allemagne depuis Leibnitz*, 1793; *Recherches critiques sur l'esprit humain*, Leipsick, 1797; il a surtout excellé dans la réfutation du système de Kant.

MAIMONIDE (Moses), ou Moïse, fils de Maïmon, célèbre rabbin, né à Cordoue vers 1136, mort en 1204, étudia la philosophie et la médecine sous Tophail et Averrhoès, passa de bonne heure en Égypte, et devint premier médecin de Saladin et de ses successeurs. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la religion juive, sur la philosophie et la médecine; les plus connus sont: un *Commentaire sur la Mischna*; *la Main forte*, abrégé du *Talmud*; *le Docteur des Perplexes* (en hébreu *More Nevokim*), où il explique les passages ambigus de l'Écriture, et qui excita de vives contestations parmi les Juifs. La plupart de ses ouvrages sont écrits en arabe. Les Juifs le regardent comme leur premier écrivain.

MAIN ou **MAYN**, riv. d'Allemagne. *Voy.* MEIN.

MAINA ou **MAGNE**, pays de Grèce (Morée), comprend la partie S. E. de l'ancienne Laconie, entre les golfes de Coron et de Kolokythia; on y compte environ 42,000 hab. dits Maïnotes; ils sont très braves, mais indisciplinables et pirates déterminés. Le Maïna se divisait en Maïna du S. (ch.-l. Chimava), et Maïna oriental (ch.-l. Marathonisi). Sol montagneux et inaccessible en beaucoup d'endroits, cependant fertile. Forêts et pâturages. Bons ports. — Le Maïna était jadis habité par les *Éleuthéro-Lacons*, dont les Maïnotes actuels prétendent descendre, et qui, comme ces derniers, se sont rendus célèbres par leur ardent amour pour l'indépendance. Ils luttèrent sans cesse contre la domination des Turcs, qui n'obtinrent jamais d'eux qu'un léger tribut; ils ont puissamment contribué à conquérir l'indépendance de la Grèce. Les Maïnotes étaient régis par des chefs de leur choix dits *gérondes*; leur chef suprême se nomme *protogéronde*. Cette dignité a été jusqu'au XVIIe siècle héréditaire dans une branche de la famille Comnène issue de David Comnène, dernier empereur de Trébizonde.

MAINE, un des États de l'Union de l'Amérique du Nord, entre 67° 20'-71° 10' long. O., et 43°-46° 15' lat. N., a pour bornes, au N. le B.-Canada, à l'E. le Nouv.-Brunswick, à l'O. le New-Hampshire, au S. et au S. E. l'Atlantique; 450 kil. sur 200; 584,000 hab. Ch.-l. Augusta; autre ville, Portland. Sol plat, ingrat le long des côtes, fertile dans l'intérieur. On y cultiva jadis le tabac et l'indigo; auj. le coton est la principale culture. — Découvert en 1497, ce pays ne commença à recevoir des colonies européennes que de 1635 à 1654; les Français et les Anglais y fondèrent à la fois plusieurs établissements, mais ils ne purent s'y fixer d'une manière durable par l'effet d'hostilités continuelles avec les indigènes. En 1759, la colonie ne comptait encore que 13,000 individus européens; depuis ce temps, elle s'est considérablement augmentée. Dès l'année 1652, le Maine s'était mis sous la protection de l'État de Massachusetts; il en fut détaché en 1820, et prit le titre d'*état*. Les limites du Maine, qui est contigu au N., à l'E. et à l'O. avec les possessions anglaises, sont encore un objet de contestations entre les Américains et les Anglais.

MAINE ORIENTAL ou **MAIN** (EAST-). *Voy.* EAST-MAIN.

MAINE, ancienne province de France, vers l'O., bornée au N. par la Normandie, à l'E. par l'Orléanais, au S. par l'Anjou et la Touraine, et à l'O. par la Bretagne, formait, avec le Perche, le grand-gouvernement de *Maine-et-Perche*. On le divisait en Haut et Bas-Maine, auxquels on joignait le pays ou comté de Laval. Capitale, le Mans. Ce pays forme aujourd'hui les départements de la

Sarthe et de la Mayenne. Sol ondulé, généralement fertile; volailles estimées. — Le Maine tire son nom des *Cenomani* qui l'habitaient autrefois, ou bien de la Maine ou Mayenne, qui l'arrose. Sous les Romains, il fit partie de la troisième Lyonnaise. Au moyen âge, il était compris dans les possessions des comtes d'Anjou; il passa sous la domination anglaise lorsque Henri Plantagenet, comte d'Anjou, devint roi d'Angleterre. Philippe-Auguste l'enleva à Jean-sans-Terre en 1203. Saint Louis le donna avec l'Anjou à son frère Charles, dont les descendants le possédèrent jusqu'en 1481; Louis XI le réunit alors à la couronne. Henri II le donna de nouveau en apanage à son 3e fils Henri (depuis Henri III); celui-ci le céda à François, duc d'Alençon, son frère, et ce dernier étant mort sans enfants en 1584, le Maine fut réuni définitivement à la couronne.—Louis XIV donna le titre de duc du Maine à l'un des fils qu'il avait eus de Mme de Montespan (*Voy.* ci-après).

MAINE OU MAYNE (LA), rivière. *Voy.* MAYENNE.

MAINE (Louis-Aug. DE BOURBON, duc du), fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, né en 1670, fut élevé par Mme de Maintenon et jouit de l'affection particulière du roi, qui, après l'avoir légitimé, lui donna le rang de prince du sang, et le déclara en 1714 habile à succéder; mais, à la mort du roi, le duc d'Orléans, à qui il avait disputé sans succès la régence, le dépouilla de ses prérogatives. La duchesse du Maine, irritée, fit alors entrer son mari dans la conspiration de Cellamare; mais l'intrigue ayant été découverte, il fut pris et enfermé à la citadelle de Doullens (1718). Cependant il se réconcilia bientôt avec le Régent, et fut revêtu de plusieurs hautes dignités qu'il conserva jusqu'à sa mort (1736). Ce prince avait les plus belles qualités de l'esprit et du cœur; mais il avait une apathie et une timidité qui le rendaient incapable des grandes choses. —Il avait épousé Anne-Louise de Bourbon, petite-fille du grand Condé, morte en 1753, à l'âge de 77 ans. C'était une femme vive et ambitieuse; elle conspira pour son mari avec Cellamare; elle fut comme lui mise en prison, mais ne vit point avec le même calme que ce prince la couronne lui échapper. Elle habitait Sceaux, dont elle fit un séjour charmant.

MAINE-ET-LOIRE (départ. de), entre ceux de la Mayenne au N., d'I.-et-L. à l'E., de la Vienne au S.-E., des Deux-Sèvres au S., de la Vendée au S. O., de la Loire-Inférieure à l'O., et d'Ille-et-Vilaine au N. O.: 7,188 kil. carr.; 477,270 hab. Ch.-l., Angers. Formé en grande partie de l'Anjou. Arrosé par la Loire qui le traverse de l'E. à l'O., et y reçoit l'Authion, la Maine (formée de la Mayenne et de la Sarthe) qui lui donne son nom, le Thoué, le Layon et l'Èvre. Collines et plaines. Fer, houille, ardoisières immenses, marbres, granit, grès, pierres de taille, pierres à chaux, etc. Sarrazin et autres grains, légumes secs, fruits, lin, chanvre, vin assez estimé; excellents pâturages. Gros bétail, chevaux, moutons. Hauts-fourneaux; toiles, mouchoirs dits de Chollet, tissus de coton, teintureries. Commerce actif. — Ce dép. a 5 arrond. (Angers, Segré, Baugé, Saumur, Beaupréau), 34 cantons, 384 communes; il appartient à la 15e division militaire, a une cour impér. et un évêché à Angers.

MAINE DE BIRAN, philosophe, né vers 1770 à Chanteloup, près de Bergerac (Dordogne), mort à Paris en 1824, fut au temps de l'Empire sous-préfet de Bergerac, puis membre du Corps législatif; fit partie avec Lainé de la fameuse commission qui dès 1813 protesta contre la tyrannie impériale, siégea à la Chambre des Députés sous la Restauration, et fut nommé conseiller d'état. Il cultiva avec succès la philosophie, et fut peut-être le métaphysicien le plus profond de son temps. D'abord disciple de Condillac et de Cabanis, il s'éloigna bientôt de cette école, et s'attacha surtout à rétablir les droits de la *puissance active et volontaire*, méconnue par ses maîtres. Il débuta par un *Mémoire sur l'influence de l'habitude*, qui fut couronné par l'Institut en 1802; donna en 1805 un mémoire sur la *Décomposition de la pensée*, également couronné; envoya aux académies de Copenhague et de Berlin des travaux non moins remarquables; rédigea pour la *Biographie universelle* l'article *Leibnitz*, et composa peu avant sa mort (1821) ses *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral*, ouvrage qui renferme son dernier mot. M. Cousin a publié les *Œuvres philosophiques de Maine de Biran*, Paris, 1841, 4 vol. in-8. M. Naville, de Genève, va publier son *Essai sur les fondements de la psychologie*, resté Mss. (1847).

MAINFROI ou MANFRED, roi de Naples et de Sicile, fils naturel de l'empereur Frédéric II, fut, à la mort de son frère Conrad, en 1254, chargé d'administrer le royaume pendant la minorité du fils de ce prince, Conradin. Il fut un instant forcé de céder à une révolte et aux efforts du pape Innocent IV, qui prétendait aussi à la tutelle du jeune prince; néanmoins, il parvint l'année suivante à reconquérir le royaume, et s'en fit couronner roi en 1258, au préjudice du jeune Conradin, son neveu. Le pape Urbain IV l'excommunia, prêcha une croisade contre lui et donna ses états à Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Mainfroi périt en combattant contre ce prince, dans la plaine de Grandella, près de Bénévent, en 1266. On lui impute la mort de son père et de son frère Conrad.

MAINLAND, la plus grande des îles Shetland, dans l'Océan Atlantique, par 59° 45'-60° 55' lat. N., et 3° 30'-4° 26' long. O.: 138 kil. sur 55: 16,000 hab. Ch.-l., Lerwick. Montagnes. Fer, cuivre.

MAINLAND, une des îles Orcades. *Voy.* POMONA.

MAINOTES. *Voy.* MAINA.

MAINTENON, ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), à 9 kil. O. d'Epernon; 1,800 h. Chât. et domaine donné en 1674 par Louis XIV à la veuve de Scarron. Collin-d'Harville naquit près de là (à Mévoisins).

MAINTENON (Françoise D'AUBIGNÉ, marquise de), petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, ami de Henri IV et chaud partisan de la réforme, naquit en 1635 dans la prison de Niort, où ses parents étaient détenus et y fut baptisée; elle resta de bonne heure orpheline. Après avoir été successivement catholique et protestante, elle s'attacha définitivement au catholicisme et se fit remarquer par une grande dévotion. Elle vécut dans un état voisin de la misère jusqu'en 1652, époque où le poëte Scarron, touché de ses infortunes, l'épousa, quoique vieux et infirme, dans le seul but de lui servir de protecteur. Sa maison fut pendant quelque temps le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus spirituel dans Paris. Devenue veuve dès 1660, elle allait retomber dans la misère quand la cour, instruite de ses malheurs, lui assura une pension de 2,000 francs. Chargée par Louis XIV d'élever secrètement les enfants nés de son commerce avec madame de Montespan (1669), elle s'acquitta de ce soin avec zèle et succès, et acquit de jour en jour plus de crédit auprès du roi, qu'elle charmait surtout par l'agrément et la solidité de sa conversation; elle finit par faire oublier madame de Montespan. Le roi lui donna dès 1674 la terre de Maintenon, qu'il érigea pour elle en marquisat. Après la mort de la reine (1683), Louis XIV s'unit avec Mme de Maintenon par un mariage secret: on rapporte ce mariage à l'année 1684 ou 85. Madame de Maintenon fonda en 1685, à St-Cyr, une maison religieuse pour l'éducation des jeunes filles nobles et pauvres; Racine, à sa prière, composa pour cet établissement *Esther* et *Athalie*. A la mort de Louis XIV (1715), elle se retira à St-Cyr, et elle y resta jusqu'à sa mort (1719), livrée aux exercices d'une piétié austère. Madame de Maintenon eut

longtemps une grande part aux affaires : on lui reproche d'avoir conseillé de mauvais choix, tels que ceux de Chamillard et de Villeroi, et d'avoir appuyé des mesures impolitiq. On a d'elle qq. écrits (*Esprit de l'Institut des filles de St-Louis*, 1699, des *Proverbes*, publiés par Monmerqué, 1849), des *Lettres*, publ. par Labeaumelle, 1752, par Auger, 1807, par Th. Lavallée, 1856, et une *Corresp. avec Mme des Ursins*, 1826, 4 v. in-8. On doit à Labeaumelle de curieux *Mémoires sur Mme de Maintenon*, 1756, 6 vol. in-12, et au duc de Noailles une *Hist.* estimée *de Mme de M.*, 1848, 2 v. 8°.

MAIPO, lieu du Chili, à 70 kil. S. O. de Santiago, près du fleuve Maipo. San-Martino, chef des indépendants, y battit les royalistes, le 15 avril 1818.

MAIRAN (J.-J. DORTOUS DE), physicien, mathématicien et littérateur, né à Beziers en 1678, mort en 1771, était membre de l'Académie des Sciences depuis 1718, et devint après Fontenelle secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il fut chargé avec Varignon de proposer un procédé de jaugeage pour les vaisseaux qui prévînt les fraudes et les réclamations : ils visitèrent ensemble les principaux ports de la Méditerranée ; leur projet fut accueilli par l'Académie, et sanctionné par le roi. On a de lui : *Dissertation sur la glace*, Paris, 1749 ; *Traité de l'aurore boréale*, 1731 ; *Lettres au P. Parennin*, Paris, 1770 ; *Eloges des membres de l'Académie des Sciences*, Paris, 1747 ; *Lettres à Malebranche*. *Voy.* MALEBRANCHE.

MAIRES DU PALAIS, *Majores domus*, officiers de la couronne, sous la première race, étaient primitivement chargés du gouvernement intérieur du palais. En 575, Gogon, m. d'Austrasie, fut chargé du gouv. du pays ; en 614, Warnachaire, m. de Bourg. obtint de Clotaire II que cette charge fût inamovible et que l'élection des maires appartînt non plus au roi, mais aux grands vassaux. Sous les successeurs de Dagobert on remarque Erchinoald, Ebroïn, saint Léger, Pépin d'Héristal, Charles-Martel qui ajoutèrent de plus en plus au pouvoir des maires. En Austrasie, dès 687, il n'y eut plus de rois, et le gouvernement appartint tout entier aux maires sous le titre de ducs ou princes des Francs. Enfin Pépin-le-Bref, maire des trois royaumes, non content d'exercer le pouvoir d'un véritable roi, voulut en avoir le titre ; il déposa en 752 le faible Childéric III, et se fit proclamer roi à sa place par le pape Zacharie et par les grands du royaume. La charge de maire du palais eut peu d'importance sous la deuxième race ; elle a été définitivement abolie sous Hugues Capet.

MAIRET (Jean), poëte tragique, né à Besançon en 1604, mort en 1686, est le premier qui ait donné sur notre théâtre des tragédies régulières ; il jouit d'une grande réputation jusqu'au moment où parut Corneille qui ne tarda pas à l'éclipser. Il fut employé par ses compatriotes comme résident de la Franche-Comté auprès de la France, et conclut un traité de neutralité, qui fut utile à son pays. A la paix des Pyrénées, il présenta à la reine-mère un sonnet sur la paix qui lui valut mille louis. Il se retira de bonne heure du théâtre, ne pouvant lutter contre le grand Corneille. La meilleure de ses tragédies est *Sophonisbe*, 1629 ; on estime aussi sa *Cléopâtre*, 1630.

MAISON (Nicolas-Joseph), maréchal de France, né à Epinay (S. et O.) en 1771, m. en 1840, fit avec distinction les guerres de la république et de l'empire, prit Lubeck en 1806, fut fait général de division en Russie après la victoire d'Oboyarzova (1812), protégea pendant la retraite le passage de la Bérésina, fit des prodiges de valeur à Leipsick, fut, après cette bataille, chargé du commandement en chef de l'armée du Nord, et lutta longtemps en Belgique contre des forces supérieures. Après l'abdication de l'empereur il se rallia au nouveau gouvernement qui le combla de faveurs ; déjà créé comte sous l'Empire, il fut pair et marquis. Il observa néanm. son indépendance, et refusa de juger le maréchal Ney. Il fut chargé en 1828 du commandement de l'expédition de Morée, et y obtint un plein succès (*Voy.* MORÉE) ; il fut en récompense créé maréchal de France (1829). En 1830, il fut un des commissaires qui accompagnèrent Charles X à Cherbourg ; il fut depuis appelé au ministère des affaires étrangères (1835), et envoyé comme ambassadeur à Venise et en Russie.

MAISON DE DIEU (Ligue de la) ou **LIGUE CADÉE**, petite république de Suisse, formant la partie S. E. du canton des Grisons. Ch.-l., Coire.

MAISONNEUVE (J.-B. SIMONNET DE), né à Saint-Cloud en 1750, mort en 1819, est auteur de plusieurs pièces de théâtre dont la meilleure est la tragédie de *Roxelane et Mustapha*, représentée avec succès en 1785, et de plusieurs autres poésies ; ses *Œuvres* ont été publiées par Chéron, 1824, in-8.

MAISONS-ALFORT. *Voy.* ALFORT.

MAISONS-SUR-SEINE, village du dép. de Seine-et-Oise, à 7 kil. N. de Saint-Germain ; 1,100 hab. Superbe château, bâti par Mansard ; parc magnifique.

MAISSOUR (écrit *Mysore* par les Anglais), primitivement *Porragherry*, ville de l'Inde, capitale du royaume actuel de Maïssour, à 15 kil. S. de Seringapatam, par 12° 19' lat. N., 74° 21' long. E. Citadelle. Fort ancienne ; fortifiée au XVIe siècle, souvent prise ; rasée en 1787 par Tippou-Saëb, qui transporta le siége du gouvernement à Seringapatam.

MAÏSSOUR (royaume de), un des états médiats de l'Inde anglaise, au S. du Balaghat, au N. du Koïmbatour, au N. E. du Malabar et du Kanara, peut avoir 390 kil. en tous sens, 69,000 kil. carrés de surface, et 3,000,000 d'hab. Capitale, Maïssour. C'est un vaste plateau, élevé de 1,000 mètres au-dessus de la mer, entouré des Ghattes tant occidentales qu'orientales, et d'où descendent la Kaveri, la Toumbedra, la Bhadri, etc. On y recueille du riz et toutes les productions des régions chaudes. On y exploite des mines de fer. Les Anglais occupent les places fortes et perçoivent la moitié des revenus. — Le Maïssour avait depuis plusieurs siècles des radjahs héréditaires, lorsque le pouvoir fut usurpé par Haïder-Ali (1760) ; sous ce prince et sous son fils Tippou-Saëb, ce royaume devint avec l'empire des Mahrattes l'état le plus puissant du Décan. La capitale était alors Seringapatam. Outre le Maïssour, il comprenait le Koïmbatour, le Kanara, une partie du Malabar, Bednor, Colar, Sera, Anantpour, le Balaghat, le Kaddapa. Tous ces pays font aujourd'hui partie de l'Inde anglaise immédiate et sont compris dans la présidence de Madras. Le royaume de Maïssour a cessé d'exister avec Tippou-Saëb en 1799. Depuis ce temps les Anglais ont placé sur le trône un descendant des anciens radjahs du pays, qui n'a qu'une autorité nominale : ils sont les maîtres de fait.

MAISTRE (le comte Joseph DE), célèbre écrivain, né en 1753 à Chambéry, d'une famille d'origine française, mort en 1821, fut chargé par le gouvernement sarde de plusieurs négociations, accompagna dans l'île de Sardaigne le roi Charles-Emmanuel lors de l'invasion de ses états par les Français, et se rendit à Saint-Pétersbourg en 1803 comme ministre plénipotentiaire de ce prince. Forcé en 1817 de quitter la Russie lors de l'expulsion des Jésuites, parce qu'il avait embrassé la cause de l'ordre proscrit, il fut nommé dans sa patrie régent de la chancellerie, et reçut toutes sortes de distinctions honorifiques. Il s'est fait un nom en combattant les doctr. subversives de quelques philos. du XVIIIe s. en soutenant la suprématie temporelle du pape et la théocratie. Ses principaux écrits sont : *Considérations sur la France*, Lausanne, 1796 ; *Du Pape*, Lyon, 1809 ; *De l'Église gallicane*, Paris, 1821, où il attaque les libertés de l'église de France ; *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, ouvrage posthume, Pa-

ris, 1821 : il y règne un singulier mysticisme. On a publié en 1826 un *Examen de la philosophie de Bacon*, par M. de Maistre, 2 vol. in-8 ; le philosophe anglais y est jugé avec une excessive sévérité. Du reste, M. de Maistre n'est pas moins remarquable par la vigueur de son style que par la singularité de ses doctrines. Il a été publié à Paris, en 1851, un recueil des *Lettres et Opuscules* de Jos. de Maistre.

MAISTRE (Xavier DE), frère du précédent. *Voy.* cet article au *Supplément*.

MAITRE DE LA CAVALERIE, *magister equitum*, magistrat romain, qui commandait la cavalerie sous les ordres du dictateur ; on nommait un maître de la cavalerie pendant chaque dictature ; c'était la première dignité après celle de dictateur. Le maître de la cavalerie était, comme celui-ci, choisi par le sénat et le peuple ; il était précédé de deux licteurs. — Sous l'empire romain, on donna le nom de *maîtres* à divers officiers publics : le *maître du cens*, institué sous Auguste, remplissait les fonctions de *censeur* ; le *maître de la milice*, institué par Constantin, avait à peu près l'autorité du préfet du prétoire. — Dans les temps modernes, on a donné les noms de *maîtres* et de *grands-maîtres* aux chefs de différents corps ou ordres : grand-maître des Templiers, des Hospitaliers, etc. (*Voy.* ces noms);—et aux chefs de différents services : maître de l'artillerie, de l'infanterie, de la cavalerie, etc. Le 1er, créé dès 1473, fut érigé en office de la couronne en 1600 par Henri IV pour Sully ; c'était une des premières dignités ; elle allait de pair avec celle de maréchal.

MAITTAIRE (Michel), célèbre philologue, né en France en 1668, de parents protestants qui se réfugièrent en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes, mort en 1747, occupait une chaire à l'école de Westminster. Outre un grand nombre d'éditions fort correctes des auteurs classiques grecs et latins avec *index*, il a publié : *Græcæ linguæ Dialecti*, Londres, 1706 ; *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum*, Londres, 1713 ; *Stephanorum historia*, Londres, 1709 ; *Historia typographorum parisiensium*, Londres, 1717 ; *Annales typographici*, La Haye, 1719-41 ; *Miscellanea græcorum aliquot scriptorum carmina, cum versione lat. et notis*, Londres, 1722 ; *Marmora Oxoniensia*, grec et latin, 1732. La *Collection des classiques latins* publiée par Maittaire, Londres, 1713-22, forme 27 vol. in-12.

MAIZEROY (JOLY DE), écrivain militaire, né à Metz en 1719, mort en 1780, servit sous le comte de Saxe, et fit comme lieutenant-colonel les campagnes de 1756 à 63. A la paix, il consacra ses loisirs à des recherches sur l'art militaire chez les anciens, et fut reçu à l'Académie des Inscriptions. On lui doit, outre plusieurs traités originaux sur la tactique, un *Traité des stratagèmes ou Remarques sur Polyen et Frontin*, Metz, 1765, et une traduction française des *Institutions militaires de l'empereur Léon*, 1770.

MAIZIÈRES (Philippe DE), né en 1312 au château de Maizières, près de Montdidier (Somme), mort en 1405, détermina Hugues de Lusignan, roi de Chypre, et le successeur de ce prince, Pierre I, à faire la guerre aux Musulmans (1343-65), puis vint à la cour de Charles V qui l'employa utilement. Il se retira chez les Célestins. On a de lui, outre plusieurs écrits de piété, un ouvrage curieux, le *Songe du Vieil pèlerin*, recueil de conseils adressés à Charles VI, écrit vers 1382, resté Mss. On lui attribue aussi le *Songe du Vergier* (1376), donné par d'autres à R. de Presles.

MAJEUR (lac), *lago Maggiore* des Italiens, *Langensee* des Allemands, *Verbanus lacus* des anciens, sur les confins du roy. Lombard-Vénitien, des États sardes et de la Suisse ; 60 kil. sur 7. C'est le plus occid. des lacs de la Haute-Italie : le Tessin le traverse. Bords charmants, îles délicieuses, entre autres les îles Borromées.

MAJORAGIUS (Ant.-Marie CONTI, dit), savant du XVIe siècle, né en 1514 dans le Milanais, à Mariaga, d'où il se donna le nom de *Majoragius*, mort en 1555, fut nommé à 26 ans professeur d'éloquence à Milan, et se fit admirer par l'élégance de sa latinité. Il eut de violents démêlés avec Nizolius au sujet des *Paradoxes* de Cicéron, qu'il s'était permis de critiquer sévèrement. Il a laissé des commentaires estimés sur Cicéron et sur Virgile ainsi que des poésies latines et des harangues, Leipsick, 1628, in-8.

MAJORIEN, *Flavius Julius Valerius Majorianus*, empereur d'Occident, servit d'abord avec distinction sous Aétius, et fut placé sur le trône en 457 par Ricimer. Il battit dans la Gaule Théodoric II, roi des Wisigoths, et alla attaquer en Afrique Genséric, roi des Vandales. Il allait délivrer l'empire de ce terrible ennemi, lorsque Ricimer, redoutant la puissance d'un empereur si belliqueux, excita contre lui une révolte ; le malheureux prince fut déposé et mis à mort en 461.

MAJORQUE ou MAIORQUE, *Mallorca* en espagnol, *Balearis major* des anciens, la plus grande des îles Baléares, par 0°-1° long. O., 39°-40° lat. N., a environ 70 kil. du N. au S. sur 57 de l'E. à l'O., 3,460 kil. carr. et 185,000 hab. Ch.-l., Palma, qui est aussi le ch.-l. de toute la capitainerie-générale des Baléares. Climat délicieux, chaud, mais tempéré par des brises. Excellents fruits (oranges, dattes, limons et citrons) ; vins, huiles renommées : on y élève beaucoup de porcs. Pêche du corail. — L'île a été possédée successivement par les Carthaginois, les Romains, les Pisans, les Sarrasins ; elle fut enlevée à ces derniers vers 1230 par les Aragonais, fut érigée en un roy. particulier (d'où dépendaient toutes les îles Baléares, le comté de Montpellier, etc.) par Jacques I, roi d'Aragon, en faveur de son fils Jacques en 1262 (*Voy.* JACQUES), puis fut réunie avec l'Aragon à la couronne d'Espagne. Majorque est la patrie de Raymond Lulle.

MAKARIEV, ville de la Russie d'Europe (Kostroma), à 180 kil. E. de Kostroma ; 2,900 hab. Constructions de bateaux. Soufre, vitriol. — Ville du gouvernement de Nijnéi-Novogorod ; il s'y tient une foire célèbre qui dure tout le mois de juillet : il s'y rend des Cosaques, des Boukhares, des Persans et des Indiens.

MAKO, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Csanad, à 9 kil. N. O. de Csanad ; 7,000 hab.

MAKRI, ville et port de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 100 kil. N. O. de Gallipoli ; 3,000 hab. Commerce d'huile. — *Voy.* MACRI.

MAKRIZI, écrivain arabe, né vers 1360 au Caire, mort en 1442, remplit au Caire plusieurs emplois, soit dans l'administration, soit dans le culte. On a de lui : une *Description historique et topographique de l'Egypte*, ouvrage qui contient des détails intéressants sur les mœurs, les préjugés, l'histoire religieuse, politique et commerciale de ce pays (depuis 638), une *Hist. des sultans ayoubites et mamelouks* (trad. par Quatremère, Par., 1842) ; un *Traité des monnaies musulmanes*, un autre *des poids et mesures des Musulmans* : ces deux derniers ont été traduits en français par Sylvestre de Sacy (dans le *Magasin encyclopédique*) ; une *Histoire des expéditions des Grecs et des Francs contre Damyatha* (*Damiette*), publié en arabe avec trad. lat. par Hamaker, Amsterdam, 1824, in-4.

MALABAR (côte de), *Malayaba* en langue indigène, partie de la côte occidentale de l'Inde en-deçà du Gange (Décan), au S. de celle du Kanara, s'étend de 10° à 13° lat. N., à l'O. de la chaîne des Ghattes ; elle est fort étroite et n'a guère que 120 kil. de large, de 72° 40' à 73° 50' long. E. ; population 156,000 hab. On y parle un idiôme particulier. Le Malabar se divise en plat pays (le long et p

de la mer) et pentes ou montagnes : celles-ci sont très fertiles en riz, poivre noir, bétel, fruits, bois de tek, etc.; le littoral est stérile. Très riche jadis en métaux précieux; il n'a plus maintenant que quelques mines de fer exploitées. Le Malabar forme aujourd'hui un district de la présidence de Madras (dans l'Inde anglaise immédiate) et a pour ch.-l. Calicut ou Cochin.— C'est au Malabar qu'aborda Vasco de Gama (1498) et que les Portugais firent leurs premières conquêtes. Les Français y possèdent Mahé. Les habitants des montagnes ont résisté plus longtemps à la conquête, et ont conservé les mœurs antiques des Hindous. Haïder-Ali soumit le premier ce pays en 1766. Les Naïrs unis aux Anglais l'enlevèrent à Tippou-Saëb en 1790; mais bientôt les Anglais restèrent seuls maîtres.—Les veuves du Malabar se brûlent sur le corps de leur mari.

MALACA, ville de Bétique, auj. MALAGA.

MALACCA, *Malaya*, ville de l'Inde Transgangétique anglaise, ch.-l. de la province de Malacca, à l'extrémité S. de la péninsule de même nom, par 2° 10' lat. N., 99° 45' long. E.; population : vers 1820, 12,000 habitants; auj., 5,000. Elle a un bon port, et se divise en 3 parties : le *fort*, la *ville*, la *ville chinoise*. Evêché catholique. Siége d'une mission anglaise. Fondée vers 1252 par les Malais, Malacca reçut en 1510 et 1511 les Portugais, qui peu après s'en emparèrent violemment et qui la gardèrent jusqu'en 1641. Les Hollandais la prirent alors; elle a été aux Anglais de 1795 à 1818, après avoir été rétrocédée un moment aux Pays-Bas; elle fait encore aujourd'hui partie de l'Inde Transgangétique anglaise. Elle a été très commerçante en ivoire, camphre, poudre d'or, bois, etc.; mais la fondation de Poulo-Penang lui a fait un tort immense. — La province (jadis royaume) de Malacca, dans le S. O. de la presqu'île de même nom, est à l'O. du Pahang, au S. du Salengore; elle produit surtout du poivre.

MALACCA (presqu'île de), partie de l'Inde Transgangétique, entre les mers de Bengale et de Chine, a environ 1,190 kil. de long sur 196 de largeur moyenne, et s'étend de 1° 15' à 10° 35' lat. N.; elle tient au continent par l'isthme de Tenasserim; population, 222,000 hab. Montagnes; climat beau et chaud, mais malsain; riche végétation, pauvre agriculture; forêts d'aloès, sandal, tek, etc. Beaucoup d'animaux féroces. Diamants et autres pierres précieuses. Elle a pour principaux habitants les Malais (*Voy.* ce nom) et plusieurs autres races indigènes. On y trouve aussi des Hindous Telinga, et des Européens, les uns Anglais, les autres d'origine portugaise.— Toute la presqu'île a fait partie du royaume de Siam ; mais vers la fin du XVIII° siècle la partie méridionale secoua le joug. Aujourd'hui le pays se divise en 3 parts : 1° Malacca indépendant lequel contient tout le sud, moins la province anglaise, et se subdivise en royaumes de Perak, Salengore, Djohore, Pahang et Roumbo); 2° Malacca siamois au N. (royaumes de Ligor, Bondelon, Patani, Kiantan, Tringanou, Kedah); 3° Malacca anglais.

MALACCA (détroit de), bras de mer qui sépare la presqu'île de Malacca de l'île de Sumatra, fait communiquer le golfe du Bengale avec la mer de Chine, par 0°-6° lat. N., 98°-102° long. E.

MALACHIE, le 12° des petits prophètes, contemporain de Néhémie, prophétisa, à ce qu'on croit, de 412 à 408 av. J.-C. Quelques-uns ont pensé que c'est le même qu'Esdras. On a de lui 3 chapitres : il reproche aux Juifs leur corruption et annonce le Messie qui viendra sauver les Gentils aussi bien que les Juifs.

MALACHIE (saint), prélat irlandais, né à Armagh en 1094, devint archevêque d'Armagh en 1127, se démit en 1135, alla à Rome pour les besoins de son église, et mourut à son retour à Clairvaux entre les bras de saint Bernard (1148). Il mérita par la sainteté de sa vie d'être canonisé. Sa fête est le 3 nov. S. Bernard a écrit sa vie. On lui attribue un livre de prédictions sur les papes, fabriqué en 1590.

MALADETTA (LA). *Voy.* PYRÉNÉES.

MALAGA, *Malaca*, ville et port d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Malaga, sur la Méditerranée, à 314 kil. au S. de Madrid, par 5° 45' long. O., 36° 43' lat. N.; 70,000 hab. Evêché. Port fermé par un môle; phare à fanal tournant. Double mur, tours, vieux château-fort dit *Gibralfaro*. Vaste cathédrale, palais épiscopal, douane, salle de spectacle; l'Alameda, promenade délicieuse (qui donne son nom au plus beau quartier de la ville); aqueduc; aux environs, belle maison de plaisance dite *El-Retiro*. Grand commerce des produits du territoire environnant. — Fondée par les Phéniciens. Prise par les Arabes en 714, elle ne fut conquise par les Espagnols qu'en 1487.— L'intendance de Malaga, située dans la capitainerie-générale de Grenade, entre celles de Cadix à l'O. et de Grenade à l'E., a 136 kil. de l'E. à l'O. sur 66, et 4,560 kil. carr.; elle est très fertile en vins renommés, en fruits exquis, surtout en raisins, que l'on fait sécher : on y a acclimaté la canne à sucre et la cochenille. La fameuse *Vega* ou plaine de Malaga (qui a 35 kil. sur 18) et le district de Velez-Malaga produisent immensément. La pêche est très active sur les côtes.

MALAGRIDA (Gabriel), jésuite, né en 1689 dans le Milanais, passa en Portugal, fut envoyé en mission au Brésil, et parcourut toutes les parties soumises au Portugal. Rentré en Europe, il fut accusé d'avoir pris part à une conspiration contre le roi de Portugal, qui éclata en 1758; comme on ne put rien prouver contre lui, on le livra à l'inquisition comme faux prophète et comme auteur des 2 écrits suivants, qui étaient entachés d'hérésie : *Vie héroïque et admirable de la glorieuse sainte Anne, mère de la sainte Vierge* (en portugais); et *De la vie et de l'empire de l'Antéchrist*. Il fut condamné au feu et exécuté en 1761. Il devait plutôt être considéré comme fou que comme criminel.

MALAGUETTE (côte de). *Voy.* CÔTE DES GRAINES.

MALAIN (seigneurie de). *Voy.* MARLE.

MALAIS, grande variété de l'espèce humaine, que l'on fait sortir de la presqu'île de Malacca (d'où son nom), est surtout répandue dans l'Océanie occidentale, qui en a pris le nom de *Malaisie*, et dans les îles de la Sonde. Les Malais ont le teint brun foncé, les cheveux longs, lisses, noirs, un gros nez plat, les yeux grands et étincelants : ils sont robustes, nerveux, violents, rusés, féroces, voleurs, souvent indolents et même lâches. On les redoute surtout comme pirates. Il se trouve aussi beaucoup de Malais en Australie (dans la Nouvelle-Zélande), et en Polynésie (aux archipels de Tonga, Viti, Taïti, etc.); ceux-là sont moins civilisés. On a nommé Négro-Malais des peuplades métis, nombreuses surtout en Papouasie, et qui tiennent, pour le physique, pour la langue et pour la religion, des deux grandes familles malaisienne et nègre océanienne. — On croit enfin que les indigènes de l'île de Madagascar sont malais.

MALAISIE, nom que l'on donne quelquefois à l'Océanie occidentale, à cause des Malais qui en sont la race dominante; on la nomme aussi quelquefois *Notasie*. *Voy.* OCÉANIE.

MALALA (Jean), écrivain grec, natif d'Antioche, est auteur d'une *Chronique* (en grec) depuis la création du monde jusqu'à la mort de Justinien I en 566, dont les deux premiers livres sont perdus. Elle a été publiée sur un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, avec version latine et notes, Oxford, 1691, in-8, par Edm. Chilmead, et se trouve dans la collection de la Byzantine, Venise, 1733.

MALARTIC (Anne-Joseph, comte de), né à Mon-

tauban en 1736, mort en 1800, fut nommé en 1792 gouverneur des établissements français à l'E. du cap de Bonne-Espérance. Il réussit à la fois à préserver les colonies des troubles qui agitaient la mère-patrie, et à repousser les attaques des Anglais. A sa mort, les habitants de l'île de France lui élevèrent un monument avec cette inscription : *Au sauveur de la colonie*.

MALASPINA ou **MALESPINE**, illustre famille d'Italie, feudataire immédiate de l'empire, souveraine de la Lunégiane à partir du XIVe siècle, possédait en outre Massa-Carrara à titre de marquisat. Elle figura dans les rangs des Guelfes et fit alliance avec les villes lombardes pour défendre la liberté de l'Italie contre les invasions de Fréd. Barberousse. Spinetta Malaspina fut dépouillé vers 1320 de ses fiefs dans la Lunégiane par Castruccio-Castracani, mais il les recouvra en 1328. Cette possession est restée à la branche cadette jusqu'à nos jours.

MALASPINA (Ricordano), historien, né à Florence au commencement du XIIIe siècle, composa l'histoire de sa patrie depuis sa fondation jusqu'à l'an 1281.— Giachetta Malaspina, son neveu, la continua jusqu'en 1286. Cette histoire a été publiée à Florence de 1568 à 1598.

MALASSISE, négociateur. *Voy.* MESMES (H. de).

MALATESTA et **MALATESTI**, famille noble d'Italie, régna en souveraine sur Rimini et sur une partie de la Romagne, aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Elle était issue, ainsi que les Montefeltro, de la maison des comtes de Carpagna, et avait pour chef un seigneur de Verruchio, surnommé *Malatesta* (mauvaise tête), qui fut choisi en 1275 par les Guelfes de Bologne pour combattre les Gibelins de la Romagne; il leur enleva la ville de Rimini et s'en fit déclarer souverain. Ses descendants conquirent les villes de Césène, Pesaro, Fano, Fossombrone, etc.; mais ils furent peu à peu dépouillés de leurs états par les papes. Le dernier prince de cette famille, Pandolfe IV, fut chassé de Rimini par César Borgia; il y rentra après la mort de son ennemi; mais depuis 1528, Rimini resta définitivement aux papes.

MALATIA, *Melitène*, ville de la Turquie d'Asie (Marach), ch.-l. d'un livah, à 133 kil. N. O. de Diarbekir, sur un affluent du Kara-sou; 6,000 hab.

MALAUCÈNE, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 26 kil. N. E. d'Orange; 3,225 hab. Papeterie, huile.

MALAVALLE ou **MALEVAL** (Guillaume DE). *Voy.* GUILLAUME DE MALAVALLE.

MALAVILLE. *Voy.* SEMLIN.

MALBROUGH. *Voy.* MARLBOROUGH.

MALCHIN, ville du duché de Mecklembourg-Schwérin, à 90 kil. N. E. de Schwérin; 3,370 hab. Drap, toile, savon, eau-de-vie.

MALCHUS, serviteur du grand-prêtre Caïphe, portait la main sur Jésus pour l'arrêter, au jardin des Oliviers, lorsque saint Pierre lui coupa l'oreille droite. Jésus le guérit aussitôt.

MALCOLM, nom de quatre rois d'Ecosse qui régnèrent du Xe au XIIe siècle (*Voy.* ÉCOSSE). Le plus célèbre est Malcolm III, fils du malheureux Duncan, assassiné en 1040 par Macbeth. Il se réfugia en Angleterre après le meurtre de son père, et ne recouvra la couronne qu'en 1047, en faisant périr Macbeth. Il eut à soutenir la guerre contre les rois d'Angleterre Guillaume-le-Conquérant et Guillaume-le-Roux, et fut tué dans une bataille contre ce dernier (1093).

MALCOLM (sir John), officier écossais, né en 1769 près de Langholm, mort en 1833, passa dans l'Inde dès 1782, y fut nommé successivement colonel, agent principal du gouverneur-général, major-général, gouverneur de Bombay. Il avait été envoyé en 1808 à la cour de Perse pour y balancer l'influence française. Il retourna en Angleterre en 1831 et fut élu membre de la Chambre des Communes. On lui doit un *Essai sur les Seyks*, une *Histoire de la Perse*, et de précieux *Mémoires sur l'Inde*.

MALCONTENTS. *Voy.* POLITIQUES.

MALDA, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, à 140 kil. N. O. de Mourchedabad; 20,000 hab. Soieries, tissus de coton. Commerce.

MALDEGHEM, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 24 kil. N. O. de Gand; 5,150 hab.

MALDIVES, c.-à-d. *îles de Male*, groupes innombrables d'îles, d'îlots et d'écueils (on en a compté jusqu'à 12,000), dans la mer des Indes, par 70° 30' et 72° 20' long. E., 1° et 7° 30' lat. N. On les divise en 17 attolons ou groupes. La plus grande est Male ou Male-dive (*Voy.* MALE). Toutes ensemble forment un petit royaume dont le chef s'intitule sultan. Sol fertile; climat charmant, quoique très chaud : on y trouve un arbre, dit *candou*, dont le bois est aussi léger que le liége. Le commerce d'île à île est très actif. On s'y sert de cauris (espèce de coquillage) comme de monnaie.

MALDON ou **MALDEN-WATER**, ville d'Angleterre (Essex), à 32 kil. N. O. de Colchester; 4,895 hab.

MALDONADO (Laurent FERRER), navigateur espagnol du XVIe siècle, écrivit la relation d'un voyage fait en 1588 de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique par le N. O., à travers un prétendu détroit d'Anian. Cette relation, longtemps ignorée, a été retrouvée à Milan par Amoretti, et traduite en italien, Milan, 1811, puis en français, Plaisance, 1812. On a douté, mais peut-être à tort, de la réalité de ce voyage.

MALDONAT (J.), jésuite esp., né en 1534 dans l'Estramadure, mort en 1583, enseigna la philosophie et la théologie avec le plus grand succès au collége dit de Clermont, à Paris (1564), puis à l'université de Pont-à-Mousson (1572); mais voyant attaquer quelques-unes de ses doctrines, il quitta la France (1575) et se retira à Rome où le pape lui confia divers travaux. On l'acc. à tort de pencher vers le socinianisme. On a de lui des *Commentaires sur les Evangiles*, Pont-à-Mousson, 1596, 1597, 2 vol. in-fol.; des *Commentaires sur Jérémie, Ezéchiel et Daniel*, 1609, in-4; des *Traités des sacrements*, — *de la grâce*, — *du péché originel*, — *des Anges et des Démons*, Paris, 1617, in-12.

MALE, île de la mer des Indes, la plus grande des Maldives, par 71° 55' long. E., 4° 20' lat. N. : 8 kil. de tour. Elle a pour ch.-l. une ville de même nom, résidence du sultan des Maldives; 2,000 hab. Cette ville occupe l'île tout entière. *Voy.* MALDIVES.

MALE ou **MALAIN** (seigneurie de). *Voy.* MARLE.

MALEBRANCHE (Nicolas), philosophe et théologien, né à Paris en 1638, mort en 1715, était fils d'un secrétaire du roi. Contrefait et d'une complexion délicate, il désira vivre dans la retraite, et s'enferma dès 1660 dans la congrégation de l'Oratoire. Après avoir commencé des études d'histoire, qui avaient peu d'attrait pour lui, il rencontra par hasard le *Traité de l'homme* de Descartes; il éprouva de tels transports à cette lecture qu'il se voua désormais à la philosophie; il devint bientôt le plus illustre des disciples de Descartes. Il conserva les doctrines de son maître sur la méthode, sur la nature de l'âme, sur l'automatisme des animaux; mais au lieu d'admettre comme lui des idées innées, il disait que nous voyons tout en Dieu et que ce n'est que par notre union avec l'être qui sait tout que nous connaissons quoi que ce soit : il prouvait l'existence des corps, non par la véracité divine (comme Descartes), mais par la révélation : il niait l'action de l'âme sur le corps et même toute action des substances corporelles les unes sur les autres, attribuant leur commerce à l'assistance ou intervention divine; il professait l'optimisme et expliquait le mal en disant que Dieu n'agit que comme cause universelle; il fondait la

morale sur l'idée d'ordre. Les opinions paradoxales que Malebranche soutenait sur plusieurs points de théologie ou de philosophie rencontrèrent une forte opposition. Il eut de vives disputes avec Arnauld sur la nature des *idées* et sur la grâce; avec Régis sur le mouvement; avec le P. Lamy sur l'amour de Dieu. Quelques-uns de ses écrits sont à l'*Index*. Ses principaux ouvrages sont: *la Recherche de la vérité*, 1674 et 1712 : c'est son œuvre capitale; *Conversations chrétiennes*, 1677, composées à la prière de M. de Chevreuse; *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, 1679; *Traité de morale*, 1680; *De la Nature et de la Grâce*, 1680; *Entretiens sur la Métaphysique et la Religion*, 1687 : il y résume tout son système. On a aussi de lui : un *Traité de l'Amour de Dieu*; *Entretiens d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence de Dieu*; des écrits polémiques composés dans sa dispute avec Arnauld, et qui ont été réunis en 4 vol. in-12, 1709. La plupart des écrits de Malebranche ont été rassemblés en deux vol. grand in-8, à 2 colonnes, par M. de Genoude, Paris, 1837. M. Feuillet de Conches a fait paraître en 1841 : *Méditations métaphysiques de N. Malebranche et sa Correspondance avec de Mairan*, publiées pour la 1re fois sur les manuscrits originaux. Malebranche est peu lu aujourd'hui; son système est tombé dans le discrédit; cependant ses ouvrages restent toujours comme un modèle de style, et font preuve d'un génie supérieur; on trouve en outre dans sa *Recherche de la Vérité* des observations et des préceptes qui n'ont rien perdu de leur valeur.

MALÉE, général carthaginois, conquit la plus grande partie de la Sicile en 536 av. J.-C., mais échoua devant la Sardaigne, ce qui le fit exiler. Pour se venger de ses compatriotes, il vint avec son armée assiéger Carthage, s'en empara et mit à mort tous ceux qui lui étaient contraires. Il périt peu après dans une émeute.

MALÉE (cap), *Malea prom.*, auj. cap *Saint-Ange*, promontoire du Péloponèse, entre les golfes Laconique et Argolique; passage dangereux. — Un cap du même nom se trouvait à Lesbos, près de Mitylène.

MALEG ou **TOUMAT**, riv. d'Afrique, naît dans l'Abyssinie, coule au N. O., traverse les royaumes de Dar-Foq, Bertat, Dinka, et tombe dans le Bahr-el-Abiad.

MALEK, MALEK-ADEL. *Voy.* MÉLIK.

MALEKITES, secte musulmane, ainsi nommée d'un certain Malek ou Mélik, son fondateur, n'est qu'une branche des *Sunnites* et suit un des quatre rites orthodoxes de l'islamisme.

MALEMBA, ville de la Guinée méridionale, dans le Loango ou le Cacongo, sur la mer, au fond d'une baie, à 90 kil. S. de Loango. Air malsain. — On donne aussi le nom de Malemba à tout le Cacongo.

MALEPEYRE (Gabriel VENDANGES DE), né à Toulouse dans le XVIIe siècle, d'une famille noble, mort en 1702, était conseiller au présidial de Toulouse. Il cultiva la poésie avec quelque succès et se distingua par ses connaissances en peinture, sculpture et architecture. Il contribua au rétablissement de l'académie des Jeux floraux, et fonda un prix consistant en un lis d'argent pour l'auteur du meilleur sonnet à la louange de la Vierge.

MALESHERBES, ch.-l. de cant. (Loiret), dans l'ancien Gâtinais, à 17 kil. N. E. de Pithiviers; 1,300 hab. Château. Jadis titre d'une seigneurie qui appartenait à la maison de Lamoignon.

MALESHERBES (Chrétien-Guillaume LAMOIGNON DE), ministre sous Louis XVI, né à Paris en 1721, fils du chancelier Guill. de Lamoignon, fut successivement substitut du procureur-général, conseiller au parlement, président de la cour des aides et directeur de la librairie, et se montra dans ces fonctions diverses ferme et éclairé. En 1770 et en 1771, il adressa à Louis XV de sévères *Remontrances* sur l'établissement de nouveaux impôts et pour la défense des prérogatives parlementaires; comme directeur de la librairie, il favorisa la liberté de la presse. La Cour des aides ayant été supprimée avec les anciens parlements (1771), Malesherbes, qui était président de cette cour, fut exilé; mais il reprit ses fonctions à l'avénement de Louis XVI; son retour fut un triomphe, et il jouit alors de la plus grande popularité. Le roi l'appela au ministère avec Turgot, son ami (1775), et lui confia le département de l'intérieur. Il voulut faire abolir les lettres de cachet, et s'éleva contre les dépenses excessives de la cour; mais ses conseils ne furent point écoutés, et il se retira du ministère avec Turgot (1776). Il y fut rappelé en 1787, mais se vit bientôt obligé de se retirer de nouveau, et alla vivre dans la solitude. Il y cultivait en paix les lettres, lorsque Louis XVI fut traduit devant la Convention. Bien qu'âgé alors de 72 ans, il demanda et obtint le dangereux honneur d'assister le roi comme conseil. Il s'acquitta de ce soin de la manière la plus courageuse et la plus touchante; mais tous ses efforts étaient inutiles. En 1794, des envoyés du comité révolutionnaire vinrent l'arracher de sa solitude et le conduisirent, avec toute sa famille, à l'échafaud. La postérité a placé Malesherbes au nombre des citoyens les plus vertueux et des plus grands magistrats. Outre ses *Remontrances*, Malesherbes a laissé : *Mémoire sur le mariage des Protestants*, 1785 et 87; *Mémoires sur les moyens d'accélérer les progrès de l'économie rurale en France*, 1790; *Mémoires pour Louis XVI*, 1792; *Mémoires sur la librairie et sur la liberté de la presse*, publiés par M. Barbier, 1809. On a donné à Paris en 1809, sous le titre d'*Œuvres choisies de Malesherbes*, un extrait de ses *Remontrances*. La *Vie de Malesherbes* a été écrite par Gaillard, 1805, et par Boissy-d'Anglas, 1818.

MALESTROIT, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 15 kil. S. de Ploërmel; 1,800 hab.

MALET (Claude-François DE), général français, né à Dôle en 1754, fit avec distinction les campagnes de la révolution, devint général de brigade en 1799, et fut nommé par Masséna gouverneur de Pavie en 1805; mais il était républicain et par conséquent suspect aux yeux de Napoléon, qui le fit incarcérer à Paris en 1808 par mesure de sûreté. Profitant des facilités que lui laissait sa translat. dans une maison de santé, il organisa contre l'Emp. une conspiration qui avait pour but de le renverser du trône, et dans laquelle entrèrent avec lui les généraux Guidal et Lahorie. Il s'échappa de sa prison dans la nuit du 23 au 24 octobre 1812, parcourut les casernes de Paris en répandant le bruit de la mort de Napoléon, et surprit les autorités en leur présentant des ordres fabriqués; il était sur le point de réussir, lorsque la résistance du général Hulin, qui commandait l'état-major de la place, fit tout échouer. Malet fut traduit devant une commission militaire et fusillé le 29 octobre 1812; il subit la mort avec courage.

MALEVILLE, bourg de France (Aveyron), à 8 kil. N. E. de Villefranche; 2,300 hab.

MALEVILLE (Jacques DE), jurisconsulte, né en 1741 à Domne (Périgord), mort en 1824, plaida d'abord comme avocat à Bordeaux, siégea en 1796 au Conseil des Cinq-Cents, fut longtemps membre du tribunal de cassation, et coopéra à la rédaction du Code civil. Il devint sénateur en 1806, et pair en 1814. On a de lui : une *Analyse raisonnée de la discussion du Code civil au conseil d'État*, 1804-5, et un traité du *Divorce*, 1801 et 1816. — Son fils, P.-Joseph, marquis de Maleville, né en 1778, mort en 1832, fut membre de la Chambre des Représentants (1815), puis de la Chambre des Députés où il se signala par son royalisme; fut nommé pré-

sident de la cour royale, conseiller à la cour de cassation, pair de France. On a de lui quelques écrits, entre autres : un *Discours sur la réformation de Luther*, mentionné par l'Institut en 1805.

MALEZIEU (Nic. DE), né à Paris en 1650, mort en 1727, fut précepteur du duc du Maine, et resta toute sa vie auprès de lui. Il devint membre de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences. On a de lui des *Éléments de géométrie*, rédigés pour le duc de Bourgogne, 1715, et des *Poésies*.

MALFILATRE (Jacq.-Ch.-L. DE CLINCHAMP DE), poëte français, né à Caen en 1733, d'une famille pauvre, fit de brillantes études chez les Jésuites de sa ville natale, et vint ensuite à Paris. Il ne tarda pas à se faire remarquer par son talent poétique; mais peu rangé et fort imprévoyant dans sa conduite, il tomba bientôt dans la misère. Il mourut à 34 ans, à la suite d'une maladie douloureuse due à son inconduite, et après avoir ressenti, au dire de Gilbert, les angoisses de la faim. On a de lui quatre odes, qui furent couronnées par l'Académie de Rouen; un poëme intitulé : *Narcisse dans l'île de Vénus;* une belle imitation du psaume *Super flumina*, et quelques fragments d'une traduction de Virgile, qu'on a réunis sous le titre de *Génie de Virgile*, 1810. Ses œuvres poétiques ont été publiées en 1825, in-8, et en 1826, in-32. Ses poésies pèchent dans l'ensemble; mais on y trouve parfois la facilité d'Ovide, avec l'harmonie et le sentiment de Virgile.

MALGACHES, hab. aborigènes de Madagascar.

MALHERBE (François DE), poëte français, né à Caen vers 1555, mort à Paris en 1628, servit dans les troupes de la Ligue, et n'en fut pas moins, au retour de la paix, bien accueilli par Henri IV, qui lui accorda une pension. Il se fit connaître par des pièces de poésie où l'on trouvait une harmonie et une pureté de style jusqu'alors inconnues; il porta si loin la sévérité de son goût qu'il fut appelé le *tyran des mots et des syllabes*. Il parvint ainsi à épurer notre langue et mérita les éloges que lui donne Boileau :

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir, etc.

Malheureusement ses poésies, si remarquables par le style, brillent beaucoup moins du côté de l'invention. Elles consistent en odes, paraphrases de psaumes, stances, épigr. Il en a été fait de nombr. éd. (par Chevreau, 1723, S.-Marc, 1727, Querlon, 1764, Lefèbvre, 1825, Delatour, 1841). Racan a écrit sa vie. Malherbe avait plus. enfants: il eut le malheur de leur survivre; le dern. fut tué en duel par de Piles, 1627.

MALHERBE (dom Joseph-François-Marie), ancien bénédictin, né en 1733 à Rennes, mort en 1827, professa d'abord la philosophie à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés de Paris (1774), puis fut successivement bibliothécaire de la cour de cassation, et censeur de la librairie (1812). Il fut chargé de revoir la dernière édition des *Œuvres de saint Ambroise* donnée par les Bénédictins, et de continuer l'*Histoire du Languedoc*. Il cultivait aussi la chimie avec succès. En 1772, il remporta un prix comme ayant inventé un procédé pour fabriquer la soude au moyen de la décomposition du sel marin.

MALIA, ville de Thessalie (Phthiotide), voisine du mont OEta et des Thermopyles, sur le golfe Maliaque.

MALIAQUE (golfe), *Maliacus sinus*, auj. *golfe de Zeitoun*, enfoncement de la mer Egée, sur les côtes de la Thessalie, près des Thermopyles et vis-à-vis de l'Eubée, tirait son nom de la ville de *Malia*.

MALIBRAN (Marie-Félicité), célèbre cantatrice, née à Séville en 1809, morte en 1836 à 27 ans, était fille de Manuel Garcia. Elle débuta en 1825 à l'Opéra italien de Londres, et fut accueillie par des applaudissements unanimes. Elle suivit ensuite son père à Mexico et à New-York, où elle épousa un banquier français nommé Malibran; cette union, qui fut pour elle une source de chagrins, ayant été rompue en 1828, madame Malibran vint à Paris où elle se fit entendre pour la première fois dans *la Sémiramide;* elle y obtint un triomphe éclatant; elle excita le même enthousiasme à Naples, à Milan, à Venise, à Florence, etc. Elle se trouvait à Manchester lorsqu'elle fut emportée par une fièvre nerveuse. Elle excellait autant comme tragédienne que comme cantatrice.—Sa sœur cadette, Pauline Garcia, paraît avoir hérité de son beau talent.

MALICORNE, ch.-l. de canton (Sarthe), à 13 kil. N. de La Flèche; 2,000 hab. Poterie, faïence.

MALINES, *Mechlinia* ou *Malinæ* au moyen âge, *Mechelen* en flamand, ville de Belgique (Anvers), à 20 kil. N. E. de Bruxelles, par 2° 8' long. E., 51° 1' lat. N.; 25,000 hab. Un archevêque (primat de la Belgique) y réside depuis 1559; elle avait jadis un parlement, une commanderie teutonique. Cathédrale magnifique. Les dentelles de Malines, les plus belles connues, s'exportent par toute l'Europe. Fabriques de toiles, lainages, couvertures, chapeaux, aiguilles, etc.; fonderie de canons. Grand commerce d'huiles et autres objets de ses fabriques. — Fondée au VIe siècle; détruite par les Normands en 884, reconstruite en 897 et fortifiée en 930. Elle souffrit plusieurs incendies (notamment en 1546 par l'explosion d'un magasin à poudre), ainsi que la peste. Saccagée par les Espagnols en 1572, par le prince d'Orange en 1578, par les Anglais en 1580. Souvent prise et reprise par les Français aux XVIIe et XVIIIe siècles. Elle fut ch.-l. d'arr. dans le dép. des Deux-Nèthes, jusqu'en 1814.

MALINES (seigneurie de), petite principauté qui se composait de la ville de Malines avec le territoire environnant, existait dès le VIIIe siècle, et fut donnée en 754 par Pépin-le-Bref au comte Aden, son parent. Cette seigneurie fut conférée par Charles-le-Chauve à l'évêché de Liége, passa ensuite à diverses maisons, appartint en commun aux deux maisons de Brabant et de Flandre à partir du milieu du XIVe siècle, et finit par être possédée tout entière par Marguerite de Brabant, femme de Louis II de Mâle, comte de Flandre. Le mariage de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, avec Marguerite, fille de Louis II (1369), fit entrer la seigneurie de Malines dans la maison de Bourgogne (1384). Elle a depuis suivi les destinées de cette maison.

MALLE ou MALL, *mallum*, assemblée des Francs dans laquelle les procès les plus importants étaient portés devant les rachimbourgs. V. CHAMPS DE MAI.

MALLEOLUS, traduction latine d'*Hemmerlein*, nom de famille d'A-Kempis. *Voy.* A-KEMPIS.

MALLET (David), écrivain anglais, dont le vrai nom était *Malloch*, né en Écosse en 1700, mort en 1765, fut chargé de l'éducation des fils du duc de Montrose qu'il accompagna sur le continent; puis devint sous-secrétaire du prince de Galles, père de George III. On a de lui des pièces de théâtre, des *Poésies*, une *Vie de Bacon* (en tête de l'édition de ce philosophe de 1740, et traduite en français, 1755). Ses *Œuvres poétiques* ont été recueillies en 3 vol. in-12, Londres, 1769, et traduites en français par M. Lécuy, 1798. Il était lié avec Bolingbroke et fut l'éditeur des œuvres de cet écrivain, 1753-54.

MALLET (Edme), littérateur français, né à Melun en 1713, mort à Paris en 1755, professa la théologie au collége de Navarre. On a de lui : *Essai sur l'étude des belles-lettres*, Paris, 1747; *Principes pour la lecture des poëtes*, 1745; *Essai sur les bienséances oratoires*, 1753; *Principes pour la lecture des orateurs*, 1753, ouvrage où les préceptes sont appuyés d'exemples bien choisis. Il a traduit l'*Histoire des guerres civiles de France* de Davila, 1757, et donné des articles de théolog. et de littér. à l'*Encyclopédie*.

MALLET (Paul-Henri), historien génevois, né en 1730, mort en 1807, enseigna les belles-lettres

Copenhague et l'histoire à Genève; puis fut résident de la Hesse-Cassel près les républiques de Genève et Berne. Il a laissé des ouvrages historiques estimés: *Histoire du Danemark*, 1788, 8 vol. in-12; — *de la Suède*, 1756; — *des Suisses*, 1803; — *de la Hesse*; — *de Brunswick*; — *de la Ligue hanséatique*, 1805, etc.

MALLET-DUPAN (Jacques), publiciste génevois, parent du précédent, né à Genève en 1749, mort à Londres en 1800, obtint par la protection de Voltaire une chaire de littérature dans la Hesse-Cassel; vint en 1782 à Paris où il rédigea divers journaux politiques qui eurent du succès, surtout *le Mercure historique et politique de Genève*, 1783-92, qui fut réuni au *Mercure de France*. Défenseur des doctrines monarchiques, il se vit forcé de quitter la France en 1792: il se retira d'abord à Genève où il entretint correspondance dans l'intérêt de la cause royaliste avec plusieurs cours de l'Europe; puis se fixa en Angleterre, où il publia *le Mercure britannique* (1799). On a de lui en outre des *Considérations sur la Révolution franç.*, des *Mém.* et une *Correspondance*, qui ont été publ. à Paris en 1851. — *V.* MALET.

MALLICOLO, île du Grand-Océan Equinoxial, par 15° 50'-15° 38' lat. S., et 164° 47'-165° 26' long. E.: 90 kil. sur 35. Habitants sauvages et d'une laideur excessive. Visitée par Bougainville et par Cook. — Il ne faut pas confondre cette île avec une *autre* Mallicolo, connue par Quiros dès 1606, qui parait être la même que Vanikoro. *Voy.* VANIKORO.

MALLIUS (C.), un des principaux complices de Catilina, leva pour ce conspirateur une armée en Etrurie, et commanda l'aile gauche dans la bataille où périrent Catilina et tous ses partisans.

MALLOW, ville d'Irlande (Cork), à 24 kil. N. de Cork; 7,888 hab. Beau pont. Établissement thermal.

MALMAISON (LA), *Mala Domus*, terre et château dans la commune de Rueil (Seine-et-Oise), à 8 kil. N. E. de Versailles, fut la demeure de l'impératrice Joséphine qui y mourut le 30 mai 1814. Le domaine est auj. détruit, mais le château subsiste encore.

MALMEDY, *Malmundarium*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 37 kil. S. d'Aix-la-Chapelle; 4,000 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins. Drap, dentelles noires, savon, filatures de coton, tanneries. — Réunie un instant à la France par le traité de Lunéville, elle fut jusqu'en 1815 ch.-l. d'arr. dans le dép. de l'Ourthe.

MALMESBURY ou MALMSBURY, ville d'Angleterre (Wilts), à 40 kil. N. E. de Bath; 6,185 hab. Lainages. Jadis grande et forte. Ruines d'une ancienne abbaye. Patrie de Hobbes.

MALMESBURY (William SOMERSET), religieux bénédictin, et historien anglais du XII° siècle, surnommé *le Bibliothécaire*, a écrit: *Regalium, sive de rebus gestis regum Anglorum libri V* (de 449 à 1127); *De Historia novella libri II* (de 1127 à 1143); *De Gestis pontificum Anglorum*, etc.

MALMESBURY (John HARRIS, comte de), habile diplomate, né à Salisbury en 1746, mort en 1820, était fils du célèbre James Harris. Il fut ministre plénipotentiaire près de Frédéric II, 1772, puis en Russie, enfin près des Provinces-Unies pendant les troubles (1783); il s'opposa aux patriotes et contribua à rétablir le stathouder. Il vint à Paris en 1797 pour traiter avec le Directoire, mais sans succès. On a de lui une *Histoire de la révolution de Hollande*, 1777, in-8, et des *Mém.*, Lond., 1844.

MALMOE, ville et port de Suède (Gothie), ch.-l. du lan de Malmœhus, par 55° 36' lat. N., 10° 41' long. E., sur le Sund, presque vis-à-vis de Copenhague; 8,000 hab. (calvinistes et luthériens). Comm. de céréales, raffineries; manuf. de draps, tapisseries, tabac, savon, etc. A Malmoe fut conclue en 1523, entre Gustave Wasa et Frédéric I (de Danemark) une paix par laquelle ils se reconnaissaient mutuellement, au préjudice de Christiern II, et brisaient de fait l'union de Calmar (la Norwége resta seule unie au Danemark). — Le lan de Malmœhus a pour bornes le Cattegat au N., le lan de Christianstad à l'E., la Baltique au S., le Sund à l'O.; il a été formé d'une partie de la Scanie (Gothie), et contient entre autres villes, outre Malmœ, Lund, Landskrona, Helsingborg.

MALO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. N. O. de Vicence; 4,000 hab.

MALO (saint). *Voy.* MACLOU (saint).

MALOUAH. *Voy.* MALWA.

MALOUET (Pierre-Victor), homme d'état, né à Riom en 1740, mort en 1814, servit dans l'administration de la marine jusqu'en 1789; fut envoyé aux États-Généraux, y défendit les principes de la monarchie tempérée, et fut appelé au conseil intime de Louis XVI. Forcé d'émigrer après les massacres de septembre, il rentra en France en 1801; il fut nommé en 1803 par le consul Bonaparte commissaire-général de la marine, et fit exécuter de beaux travaux à Anvers. Disgracié en 1812, il ne revint aux affaires qu'en 1814, et fut appelé par Louis XVIII au ministère de la marine; mais il mourut peu de mois après. On a de lui, outre des discours remarquables prononcés à l'Assemblée constituante, de précieux mémoires sur l'administration de la marine et des colonies. Dans sa jeunesse, il avait cultivé la poésie avec quelque succès.

MALOUINES (îles), îles *Falkland* selon les Anglais, archipel de l'Océan Atlantique, près de la pointe méridionale de l'Amérique du Sud, et à l'est du détroit de Magellan, par 60° 10'-64° 35' long. O., et par 51°-52° 45' lat. S., consiste en 2 îles principales (Falkland ou Hawkin's Maiden-Land, et Soledad ou l'île Conti, dite aussi l'Orientale), et 9 autres îlots qui les entourent. Plusieurs bons ports; climat tempéré, neige, tourbières inépuisables. Phoques, pingouins, beaucoup de bestiaux. — Am. Vespuce semble avoir vu les Malouines; Hawkins, Sebald (1599), Strong (1689) les visitèrent ensuite: c'est ce dernier qui les nomma Falkland. Bougainville y fonda en 1763 un établissement dont les préparatifs avaient eu lieu à Saint-Malo (de là le nom de Malouines). Cédées en 1767 à l'Espagne, qui les abandonna à l'Anglet., 1771. Occupées en 1820 par la conféd. de la Plata; reprises en 1833 par les Anglais.

MALPIGHI (Marcel), savant médecin, né à Crémone en 1628, mort à Rome en 1694, enseigna à Bologne, à Pise, à Messine, et fut nommé en 1691 premier médecin du pape Innocent XII. Il se fit une grande réputation par ses recherches anatomiques; appliqua un des premiers à l'anatomie les observations microscopiques, fit plusieurs découvertes sur l'organisation de l'homme, des animaux et des plantes, entre autres celle du corps muqueux qui entre dans la composition de la peau et qui a retenu son nom. On a de lui des Mémoires, tous rédigés en latin: *Sur les poumons*, Bologne, 1661; *sur la langue, le cerveau*, etc., 1661-65; *sur la structure des viscères* (qu'il fait tous glanduleux), 1666; *sur la formation du poulet dans l'œuf*, 1666-73. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1686; on a complété cette édition en donnant ses *Œuvres posthumes*, Londres, 1697.

MALPLAQUET, village de France (Nord), à 24 kil. N. O. d'Avesnes; 400 hab. Les Français, commandés par le maréchal de Villars, y perdirent une grande bataille contre les alliés sous la conduite du prince Eugène et de Marlborough, 1709; cependant les pertes de l'ennemi furent plus considérables que celles des Français. Les alliés la nommèrent bataille de Tanières ou Téniers.

MALSTROM. *Voy.* MAELSTROM.

MALTE, *Melita* des anciens, *Malta* en italien, île de la Méditerranée, une des possessions anglaises, à 100 kil. S. de la Sicile, à 250 de la côte d'A-

frique, par 12° long. E., 36° lat. N. Elle a 28 kil. de long sur 16 de large ; 103,000 hab. Ch.-l., Cité-Valette. Ce n'est qu'un rocher couvert d'un peu de terre végétale, mais admirablement cultivé (coton, oranges, miel, soude, etc.); le gibier, le poisson y abondent. Sa position, presque au centre de la Méditerranée, à mi-chemin de l'Afrique et de l'Europe, la rend précieuse; l'Angleterre y a un gouverneur et 4,000 hommes de garnison. C'est la grande station des flottes britanniques dans la Méditerranée. — Malte fut possédée successivement par les Phéniciens, les Carthaginois, les rois ou tyrans de Sicile, par les Romains (218 av. J.-C.-445 après J.-C.), par les Vandales, auxquels les empereurs grecs l'enlevèrent (534); par les Arabes (870), par les Normands de Sicile (1090), par les Hohenstaufen, en conséquence du mariage de Constance, héritière de Sicile, avec Henri VI; par la maison d'Anjou (1266), puis par celle d'Aragon (1282), qui la conserva jusqu'en 1530. A cette époque Charles-Quint, héritier de cette maison, céda Malte au Frères-Hospitaliers (*Voy.* HOSPITALIERS), chassés de Rhodes par Soliman II, et qui prirent depuis ce moment le nom de *chevaliers de Malte*. Entre les mains de l'ordre, Malte forma un petit état souverain électif, qui pendant plusieurs siècles rendit les plus grands services à la chrétienté et fut la terreur des pirates musulmans. Bonaparte s'empara de l'île en 1798, avant de se rendre en Egypte, et mit ainsi fin à l'ordre de Malte comme état. Les Anglais enlevèrent Malte aux Français en 1800; ils devaient la rendre par le traité d'Amiens, mais ils n'en firent rien, et ils furent confirmés dans cette possession en 1815. — L'ordre de Malte se partageait en huit langues ou nations : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Castille, Anglo-Bavière : cette dernière remplaça, au XVIIIe siècle, la langue d'Angleterre (la 6e de l'ordre), qui n'existait plus depuis la réforme.—Auj. l'*Ordre de Malte* n'est plus qu'une institution charitable et purement honorifique. Son chef réside à Rome; il y entretient 2 hôpitaux. — La croix de Malte est en émail blanc à 8 pointes ayant des fleurs de lys dans les angles, et suspendue à un ruban noir. Pour l'obtenir, il faut 200 ans de noblesse.—Vertot a écrit l'*Hist. de l'ordre de Malte*, et M. Miége l'*Hist. de l'île de Malte*, 1840.

MALTE-BRUN (Conrad), savant danois, né en 1775 dans le Jutland, mort à Paris en 1826, se fit d'abord connaître dans sa patrie comme poëte et comme écrivain politique; fut contraint en 1796 de quitter le Danemark pour avoir écrit en faveur de la liberté; se réfugia en Suède, puis vint se fixer en France (1800). Il rédigea dans le *Journal des Débats* les articles de politique étrangère, et publia en même temps de savants ouvrages de géographie qui ont fait faire un grand pas à la science. On a de lui : *Géographie mathématique, physique, politique* (en société avec Mentelle), 16 vol. in-8, Paris, 1803-7; *Précis de la géographie universelle*, 7 vol. in-8, 1820-27; il a rédigé, avec M. Eyriès, les *Annales des Voyages*, de 1808 à 1826. Le *Précis de géographie* a été plusieurs fois réimprimé : M. J.-J.-N. Huot, en 1841, M. Th. Lavallée, en 1856, en ont donné des éditions refondues et considérablement améliorées, 6 vol. gr. in-8.

MALTHUS (Thomas-Robert), économiste anglais, né en 1766 à Rookery (Surrey), mort en 1834, était professeur d'histoire et d'économie politique au collége de la Compagnie des Indes orientales, dans le comté de Hartford. Il a publié de savants écrits d'économie et de statistique; les principaux sont : *Essai sur le principe de population*, Londres, 1798, réimprimé pour la cinquième fois en 1817, traduit en français par M. Prévost de Genève; *Recherches sur la nature et les progrès du revenu*, 1815. Effrayé de l'accroissement de la population qui, selon lui, s'augmente dans une proportion géométrique, Malthus rechercha les moyens de prévenir cet accroissement : il recommandait par-dessus tout la plus grande *prudence dans les mariages*. Malthus était membre de la Société Royale de Londres et associé étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques de France. M. Mignet a lu une excellente notice sur Malthus à l'Académie des Sciences morales.

MALTON, ville d'Angleterre (York), à 28 kil. N. E. d'York; 6,802 hab. Gants, chapeaux, fonderies de fer, tanneries, etc.

MALUS (Et.-Louis), physicien français, membre de l'Institut, né à Paris en 1775, mort en 1812, était fils d'un trésorier de France. Il entra dès l'âge de 17 ans à l'école du génie militaire, fut un des premiers élèves de l'Ecole Polytechnique, servit avec distinction dans le génie à l'armée de Sambre-et-Meuse et en Egypte, exécuta des constructions importantes à Anvers, à Strasbourg, et fut enfin fixé à Paris comme examinateur à l'École Polytechnique. Malus s'est immortalisé par ses travaux sur la lumière; il remporta en 1808 le prix proposé par l'Institut sur les phénomènes de la double réfraction, et découvrit à cette même époque la polarisation de la lumière. Il fut enlevé en 1812 par une mort prématurée qui l'empêcha de compléter ses recherches.

MALVA, riv. d'Afrique. *Voy.* MOLOKATH.

MALVERN, chaîne de collines d'Angleterre, dans les comtés de Worcester et de Hereford, offre des sites très pittoresques.

MALVINA. *Voy.* OSSIAN.

MALVOISIE. *Voy.* NAUPLIE et TÉNÉRIFFE.

MALWA ou MALOUAH, ancienne province de l'Hindoustan, bornée par celles d'Adjmir et d'Agra au N., de Gandouana et de Kandeich au S., d'Allahabad à l'E., a environ 140 kil. de l'E. à l'O. sur 200 de large, et contient au moins 4,000,000 d'hab. Elle se divise auj. en Malwa indépendant (prov. du roy. de Sindhia; ch.-l., Oudjein), et Malwa tributaire des Anglais, lequel se subdivise à son tour en trois roy., Bopal, Dara, Holkar (capit., Bopal, Dara, Indore). Région assez élevée, d'une fertilité extrême : le tabac surtout y est parfait. Belles toiles. On exporte du coton, de l'opium, etc.

MALZIEU (LE), ch.-l. de canton (Lozère), à 6 kil. N. O. de Saint-Chély; 1,100 hab. Couvertures de laine, tanneries.

MAMBRÉ, vallée de la Palestine, située entre Hébron et Jérusalem, fut longtemps la résidence d'Abraham.

MAMELOUKS (d'un mot arabe qui veut dire *esclave*), nom donné en Égypte à une sorte de milice dont l'origine remonte aux invasions de Gengis-Khan; elle se composa d'abord des jeunes gens esclaves (surtout Circassiens et Mingréliens) que les Mongols avaient enlevés dans leurs diverses excursions, et dont les sultans ayoubites d'Egypte achetèrent un grand nombre vers l'an 1230. Dans la suite, elle se recruta par les mêmes moyens qui avaient servi à l'établir. Les Mamelouks formèrent une légion des plus beaux et des meilleurs soldats de l'Asie; mais la puissance de cette nouvelle milice devint bientôt redoutable aux sultans, et dès l'an 1254 Noureddin-Ali, leur chef, fut placé par ses compagnons sur le trône d'Egypte. Depuis cette époque jusqu'à 1517, l'Egypte fut gouvernée par les Mamelouks; ils formèrent deux séries de sultans, les *Baharites* (1254-1382) et les *Bordjites* (1382-1517); mais ce ne fut qu'une longue anarchie, et, à l'exception de Noureddin, tous les chefs que se donna cette milice turbulente furent déposés ou périrent de mort violente (*Voy.* ÉGYPTE). Enfin en 1517 Sélim, sultan des Ottomans, ayant vaincu et fait pendre Touman-Bey, leur dernier chef, dépouilla les Mamelouks de l'autorité su-

prême, et ne leur laissa que le gouvernement des provinces sous le commandement d'un pacha nommé par la Porte. Cependant les Mamelouks conservèrent une grande influence, et à la fin du dernier siècle ils avaient presque reconquis leur ancienne puissance en Egypte. L'expédition française les affaiblit considérablement; ils avaient alors pour principaux chefs Mourad-Bey et Ibrahim-Bey. Enfin Méhémet-Ali, alors pacha d'Egypte, leur porta le dernier coup; las de leurs exigences, il les fit réunir le 1er mars 1811 sous prétexte d'une expédition, et fit massacrer sous ses yeux tous ceux qui s'étaient rendus à cette convocation.—Pendant l'occupation de l'Egypte par les Français, le général Bonaparte prit à son service plusieurs cavaliers mamelouks; ils le suivirent en France, et ils formèrent en 1804 une compagnie de la garde de l'Empereur.

MAMERCUS (L.-Æmilius), consul en 484 et 478 av. J.-C., battit les Eques et les Véiens. Nommé de nouveau consul en 473, il eut à réprimer des troubles intérieurs. Il exaspéra le peuple en faisant battre de verges le plébéien Voléron, qui fut presque aussitôt nommé tribun du peuple.

MAMERCUS (L. *Æmilius*), consul en 438 av. J.-C., et dictateur en 437, 433 et 426, défit, avec l'aide de L. *Cincinnatus*, maître de la cavalerie, les Fidénates et les Véiens, et obtint les honneurs du triomphe. L'an 434 avant J.-C., il fit réduire à 18 mois la durée de la censure, qui était d'abord de 5 ans.

MAMERS, *Mamerciæ*, ch.-l. d'arr. (Sarthe), à 40 kil. N. E. du Mans, sur la Dive; 5,704 hab. Tribunal de première instance: commerce en bestiaux et en toiles.—L'arr. de Mamers a 10 cant. (Beaumont, Bonnétable, Fresnay, La Ferté-Bernard, La Fresnaye, Marolles, Montmirail, Saint-Pater, Tuffé, plus Mamers), 145 communes et 133,444 hab.

MAMERT (saint), *Mamertus*, archevêque de Vienne en Dauphiné en 463, mort vers 477, eut de vives querelles avec le roi de Bourgogne Gundioc, qui était arien. Ce prélat institua dans son diocèse, vers 468, les *Rogations*, pour remercier Dieu d'avoir délivré la ville de Vienne des fléaux qui la désolaient. Elles se sont depuis répandues dans toute la France. On l'hon. le 11 mai.

MAMERT (Claudien), écrivain, frère du précédent, reçut les ordres, et partagea avec son frère le gouvernement de l'église de Vienne. Il fixa la liturgie, régla les fêtes, les offices, les cérémonies, et composa l'office des *Rogations*. Il mourut quelques années avant son frère, vers 474. Il aimait et cultivait avec succès la littérature. Sidoine Apollinaire, qui fut son ami, le regardait comme le plus beau génie de son siècle. On lui attribue quelques hymnes, entre autres le *Pange lingua;* mais son principal ouvrage est un *Traité de la nature de l'âme* (Venise, 1482; Anvers, 1607); il y combat Fauste de Riez, qui soutenait que les âmes des hommes et même celle de J.-C. sont corporelles; il établit, par des raisons solides, la spiritualité pure.

MAMERTE, *Mamertium*, auj. *Oppido*, ville d'Italie (Brutium), à 48 kil. S. d'Hipponium, en face de Messine en Sicile. *Voy.* MAMERTINS.

MAMERTIN (Claude), orateur de Trèves, est auteur de deux *Panégyriques* de l'empereur Maximien Hercule, prononcés, le premier en 289, le second en 292; ils sont imprimés dans le recueil des *Panegyrici veteres*. — Un autre Claude Mamertin, que l'on croit fils du précédent, fut consul en 362, puis préfet du trésor en Italie et en Illyrie; il fut destitué par Valentinien en 365. On lui attribue un *Panégyrique* de Julien.

MAMERTINS, célèbre corps de mercenaires recrutés dans l'origine à Mamerte, mais qui s'adjoignirent des hommes de tous pays. Ils finirent, après avoir servi Agathocle et ses successeurs, par faire la guerre pour leur compte, et s'emparèrent perfidement de Messine. Pressés par les Carthaginois auxiliaires des Siciliens, ils appelèrent les Romains en Sicile, 265 et 264 av. J.-C., et devinrent ainsi l'occasion de la première guerre punique. Rome leur accorda son alliance et leur laissa de grands priviléges. Les Mamertins favorisèrent les brigandages de Verrès.

MAMMÉE (Julie), mère d'Alexandre Sévère, dirigea avec le plus grand soin l'éducation de son fils, et sut le soustraire aux coups d'Héliogabale, son cousin, qui cherchait à le faire périr. Elle contribua à élever son fils à l'empire. Malgré ses grandes qualités, elle se rendit odieuse par son orgueil et son avarice, et fut massacrée avec son fils par les soldats, à l'instigation de Maximin, l'an 235 de J.-C. Origène l'avait instruite des principes de la foi, et elle se montra favorable aux Chrétiens.

MAMMOLA, ville du roy. de Naples (Calabre ultér. 2e), à 12 kil. N. de Gérace; 4,800 hab.

MAMMON, dieu de la richesse chez les Syriens.

MAMORÉ, rivière de Bolivie, coule au N., sépare le Pérou du Brésil, et tombe dans la Madeira; cours, 900 kil. Affluents principaux, le Guaporé et le Guapey.

MAMORÉ, *Banasa*, port de l'état de Maroc (Fez).

MAMOUN. *Voy.* AL-MAMOUN.

MAMURRA, chevalier romain, d'une illustre famille de Formies, accompagna César dans les Gaules, y acquit de grandes richesses, et fit à son retour bâtir sur le mont Cœlius un palais magnifique qu'il fit revêtir de marbre. C'était la première fois que l'on voyait à Rome cet excès de luxe.

MAN (île de), *Monabia* ou *Menavia*, dans la mer d'Irlande, par 7° long. O., et 54° 4'-54° 27' lat. N.: 49 kil. sur 22; 42,000 hab. Ch.-l., Castleton. Montagnes, plomb, fer, cuivre, granit, ardoises, chaux. Grains, légumes, fruits, chanvre; pâturages. Pêche au hareng.— Possédée longtemps par les comtes de Derby, puis par les ducs d'Athol; achetée en 1765 par le gouvernement anglais, qui chassa les contrebandiers dont elle était infestée. — Une autre île de Man, découverte par Carteret en 1767, est située dans l'Océanie, entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande, par 149° 0' long. E., 4° lat. S.

MANABI, prov. de Colombie. *Voy.* GUAYAQUIL.

MANACOR, ville de l'île de Minorque, à 36 kil. E. de Palma; 8,900 hab. Ancien palais.

MANADO, ville de l'île de Célèbes, sur la côte nord, par 122° 12' long. E., 1° 28' lat. N. Son territoire renferme 20 villages et 70,000 hab.

MANAHEM, roi d'Israël, monta sur le trône en faisant mourir Sellum qui avait usurpé le trône. Il régna 8 ans (766-754 av. J.-C.), et eut pour successeur Phacéia. Il fut cruel et impie.

MANAIA, île principale de l'archipel Mangeea. *Voy.* MANGEEA.

MANAMA, ville murée d'Arabie (Lahsa), sur la côte N. E. de l'île Bahraïn, à 90 kil. E. d'El-Katif; 5,000 hab. Bon port.

MANAR, île de la mer des Indes, à l'O. et près de Ceylan; 7 kil. sur 2. Ch.-l., Manar, sur la côte E. Petit port. Prise par les Portugais (1560), par les Hollandais (1658). Lieu d'exil pour les Hollandais.

MANASSÉ, fils aîné de Joseph, fut adopté par Jacob son grand-père, et devint chef d'une des 12 tribus.

MANASSÉ (tribu de), la plus grande des 12 tribus de la Judée, à droite et à gauche du Jourdain, se divisait en demi-tribu occid. et demi-tribu orient. Les 2 demi-tribus n'étaient point absolument contiguës: la 1re était placée entre les tribus d'Issachar au N., d'Ephraïm au S. et de Gad à l'O. (ch.-l., Thersa; autres villes: Samarie, Césarée); la 2e était située entre l'Iturée, la Trachonitide, l'Idumée, les tribus de Gad, d'Issachar, de Zabulon et de Nephtali (ch.-l., Gessur; autres villes, Gadara, Gamala, etc.); elle répondait à l'Auranitide et à la Gaulonitide.

MANASSÈS, roi de Juda, fils et successeur d'Ézéchias, monta sur le trône l'an 694 av. J.-C., n'ayant que 12 ans. Les vingt-deux premières années de son règne ne furent marquées que par des crimes et des sacriléges. Il fit bâtir des temples aux idoles, persécuta les prophètes et eut la cruauté de faire scier en deux le prophète Isaïe, qui était venu lui reprocher son impiété. Quelque temps après, Assar-Haddon, roi d'Assyrie, vint mettre le siége devant Jérusalem (672), prit la ville, fit le roi prisonnier et l'emmena à Babylone avec presque tout son peuple. Pendant cette captivité qui dura trois ans, Manassès reconnut ses fautes, et s'humilia devant Dieu. Assar-Haddon étant mort, Saosduchéus, qui le remplaça, permit au roi juif de remonter sur le trône de ses pères. Manassès ne s'occupa plus que d'anéantir l'idolâtrie dans son royaume, fortifia Jérusalem et organisa de grandes forces militaires. Il mourut en 640 av. J.-C., après 55 ans de règne.

MANASSÈS (Constantin), écrivain grec du XIIe siècle, est auteur d'une *Chronique* en vers, qui va depuis la création jusqu'à l'an 1081 de J.-C., et qui est dédiée à Irène, sœur d'Alexis Comnène (on trouve cette *Chronique* dans la collection des *Byzantins*); et d'un roman intitulé : *Amours d'Aristandre et de Callisthée;* M. Boissonade a publié les fragments qui nous en restent dans son édition de *Nicétas Eugenianus*.

MANÇANAREZ, petite riv. d'Espagne, naît dans la Sierra de Guadarrama, passe à Madrid, et tombe dans le Jarama après un cours de 95 kil. — Ville d'Espagne (Manche), près des bords de l'Azuer, à 41 kil. N. E. de Ciudadréal; 9,100 hab. Drap, lainages. Patrie de l'helléniste Diaz de Mayorga.

MANCEAU, habitant de l'ancien Maine.

MANCHA-REAL, ville d'Espagne (Jaën), à 8 kil. E. de Jaën; 4,950 hab. Draps, toile, briqueterie.

MANCHE, *Oceanus Britannicus*, partie de l'Océan Atlantique qui baigne la côte N. de France depuis l'île d'Ouessant jusqu'à Calais, et la côte S. de l'Angleterre, depuis le cap Lizard jusqu'à Douvres, et qui communique par le Pas-de-Calais avec la mer du Nord. Les anglais le nomment *canal Britannique* (*British channel*). — Le nom de *Manche* est devenu générique pour désigner les bras de mer qui vont s'étrécissant entre deux côtes et se terminant à un détroit. C'est ainsi qu'on appelle *Manche de Tartarie*, un golfe ouvert de l'Océan Boréal, entre l'île Tchoka et la Mantchourie; 400 kil. de long sur 120 (dans sa grande largeur).

MANCHE (dép. de la), dép. maritime de France, le plus à l'O. des 5 formés de l'ancienne Normandie, borné à l'E. par le dép. du Calvados, au S. E. par celui de l'Orne, au S. par ceux d'Ille-et-Vilaine et de la Mayenne, partout ailleurs par la mer: 6,757 kil. carrés; 594,382 hab. Ch.-l., Saint-Lô. Sol plat, climat humide. Granit, ardoise, kaolin, etc. Peu de forêts, excellents pâturages; grain, lin, chanvre, fruits à cidre. Bons chevaux; bœufs, moutons, volailles. Pêche. Draps et serges; toile, dentelle, fil de coton; papier, parchemin; chaudrons, quincaillerie et coutellerie commune. — Ce dép. a 6 arrondissements (Saint-Lô, Cherbourg, Valogne, Coutances, Avranches, Mortain), 48 cantons, 644 communes; il appartient à la 16e division militaire, à la cour impér. de Caen et a un évêché à Coutances.

MANCHE, pays d'Espagne, une des 5 intendances de la capitainerie-générale de la Nouvelle-Castille, au S. de l'intendance de Tolède, a 277 kil. du N. au S., 223 de l'E. à l'O.; 2,696 kil. carrés, et 380,000 hab. Ch.-l., Ciudadreal. C'est un vaste plateau, assez élevé, stérile sur quelques points, fertile sur d'autres; il fournit de bons vins, du safran, de la soie, de la soude, du gros bétail, des mulets. On y trouve du mercure à Almaden.

MANCHESTER, *Mancunium* et *Manducessedum*, ville d'Angleterre (Lancastre), au confluent de l'Irk et de la Medlok avec l'Irwell, à 54 kil. E. de Liverpool (qui lui sert de port), à 295 kil. N. O. de Londres; 271,000 hab. en 1831 (au commenc. de ce siècle elle n'avait pas 80,000 hab.; en 1757 elle n'en avait que 19,800). On remarque la place Portland, la rue Mosely, plusieurs églises, le collége, la bourse, le musée, l'hôtel-de-ville, le grand-hôpital, le marché couvert (construit en 1824). La Nouvelle Rue de Londres et la Nouvelle Rue du Marché sont magnifiques. Parmi les établissements d'instruction, se distinguent le nouveau collége (fondé en 1520) avec une bibliothèque publique, la Société philosophique et médicale de Manchester, celles de littérature, de philologie, d'histoire naturelle, d'agriculture, des antiquaires du comté de Lancastre. L'industrie de Manchester est immense, on y travaille surtout le coton; 300 machines à vapeur, 30,000 métiers dont 6,000 à la vapeur, y sont toujours en activité. On y fabrique aussi des draps, velours, futaines, mousselines, batistes, soieries, etc. Les houilles, les forges, les usines de toute espèce dont est environné Manchester sont pour beaucoup dans ce développement prodigieux qui date presque en entier d'une soixantaine d'années. A Manchester se rendent : 1° le canal de Rochdale qui part d'Halifax et se réunit à celui de Bridgewater; 2° le canal de Bridgewater, qui va des houillères de Worsley à Runcorn sur la Mersey; 3° celui d'Ashton-et-Oldham. Superbe chemin de fer allant de Manchester à Liverpool (1 heure 28 minutes suffisent pour se rendre d'une de ces villes à l'autre). Aux environs de Manchester est le beau collége de Stonyhurst, principal établissement catholique d'instruction publique en Angleterre.

MANCINI. On connaît sous ce nom cinq nièces de Mazarin; elles étaient filles d'une sœur du cardinal et de Laurent Mancini, baron romain, petit-fils de Paul Mancini, fondateur de l'académie des *Umoristi*. Toutes étaient remarquables par leur beauté et leur esprit; toutes firent de brillantes alliances. La première, nommée Laure, épousa le duc de Vendôme : la deuxième, Olympe, épousa Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons (*V.* ce nom); la 3e, Marie, le prince Laurent de Colonna, connétable de Naples; la quatrième, Hortense, M. de la Meilleraie, qui fut fait duc Mazarin; la cinquième, Marie-Anne, le duc de Bouillon; toutes les cinq apportèrent à leur époux de grands biens et jouèrent un rôle assez important. Les plus connues sont les trois dernières. — Marie Mancini, née à Rome en 1639, fut élevée en France auprès de son oncle. Vivant dans la familiarité de Louis XIV encore enfant, elle lui inspira un tendre attachement, et ce prince, dit-on, songea un instant à l'épouser. Mariée en 1661 au prince de Colonna, connétable de Naples, elle l'accompagna en Italie; mais elle ne put vivre avec son mari, et se sauva en France où elle espérait être bien reçue de Louis XIV; le roi, qui était marié depuis peu, ne voulut pas la voir et la fit confiner dans un couvent. Elle ne tarda pas à en sortir, courut l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Espagne, et après plusieurs aventures vint mourir en France dans l'obscurité, en 1714. On a publié sous son nom des *Mémoires*, Leyde, 1678. — Hortense Mancini, née en 1646, épousa en 1661 le duc de La Meilleraie, qui prit alors le titre de duc Mazarin. Cet homme d'un caractère triste était peu fait pour une femme enjouée et amie du plaisir : Hortense le quitta furtivement en 1668; elle se retira d'abord à Rome, puis à Chambéry, et enfin à Londres : là, elle se vit entourée d'admirateurs, au nombre desquels on comptait Charles II; sa maison devint le rendez-vous des hommes les plus aimables et les plus spirituels, parmi lesquels on remarquait Saint-Évremont, S-Réal, Gregorio Leti, Vossius. Elle mourut à Londres en 1699. On a sous son nom des *Mémoires*

qui sont l'ouvrage de Saint-Réal. — Marie-Anne Mancini, née en 1649, épousa en 1662 le duc de Bouillon, et mena une vie plus réglée que ses sœurs. Cependant, lors du procès de la Brinvilliers, elle fut accusée devant la Chambre ardente (1680), mais son innocence fut prouvée. La duchesse de Bouillon aima les lettres, accueillit La Fontaine et fut la première protectrice de ce poëte : elle l'appelait son *fablier*. Elle m. en 1714. M. Am. Renée a pub. *Les nièces de Mazarin* (Paris, 1856), piquante hist. des 5 sœurs.

MANCINI (LOUIS), duc de Nivernais. *Voy.* NIVERNAIS.

MANCINUS (C. HOSTILIUS), consul à Rome, l'an 137 av. J.-C., fut, cette même année, envoyé en Espagne contre les Numantins à la tête de 30,000 hommes : se laissa battre par un corps de 4,000 ennemis et n'échappa à une ruine totale qu'à la faveur d'une paix honteuse. Le sénat refusa de confirmer le traité, rappela Mancinus, puis le livra pieds et poings liés aux ennemis. Ceux-ci, loin de l'exposer aux tortures, le renvoyèrent sain et sauf. Mancinus avait appuyé lui-même la proposition de le livrer aux ennemis.

MANCO-CAPAC, fondateur de l'empire du Pérou et chef de la race des Incas, était fils du soleil, selon la tradition du pays. Il réunit sur les bords du lac de Cusco des peuplades sauvages, les civilisa, leur fit connaître un Dieu, institua le culte du soleil, et bâtit la ville de Cusco. On place son avénem. en 1025 de J.-C. ; sa race régna 500 ans jusqu'à la conquête du Pérou par Pizarre. — Un de ses descendants, Manco II, monta sur le trône en 1533, après son frère Atahualpa, mis à mort par Pizarre. Il ne tarda pas lui-même à être victime des Espagnols ; il s'évada en 1535 de sa capitale où il était retenu prisonnier, licencia ses troupes et se retira dans les Andes pour y vivre caché ; mais il périt peu après, assassiné par un Espagnol auquel il avait donné asile.

MANDANE, fille d'Astyage, roi des Mèdes, épousa Cambyse, prince perse, et devint mère de Cyrus.

MANDAR (Théophile), né en 1759 à Marines (Seine-et-Oise), mort en 1823, fut commissaire du pouvoir exécutif, refusa tout emploi sous l'Empire et vécut dans l'indigence. On a de lui un écrit de circonstance : *Des insurrections*, 1793 ; il a traduit de l'anglais les voyages de Coxe, de Paterson, etc.

MANDARA, roy. de Nigritie, entre le Bournou au N., le Bagherme à l'E., l'empire des Fellatahs à l'O. Les habitants sont Mahométans. Assez d'industrie.

MANDARIN (du latin *mandare*, commander), mot de la langue portugaise, est adopté par tous les Européens pour désigner les gens en place de la Chine, et particulièrement les magistrats qui rendent la justice. Le véritable nom chinois est *ko han* (ministre). On distingue les *mandarins civils* ou *lettrés*, et les *mandarins militaires*. Les mandarins ne forment point un corps ; leurs fonctions ne sont ni héréditaires, ni inamovibles.

MANDAT (GALIOT DE), commandant de la garde nationale de Paris en 1792, fut assassiné par les factieux le matin du 10 août, au moment où il se disposait à défendre les Tuileries et à repousser la force par la force. Son corps fut jeté dans la rivière. — Sa nièce, mariée à M. Thomassin de Bienville, fut traduite en 1794 devant le tribunal révolutionnaire ; l'accusateur public Fouquier-Tinville reconnut qu'il n'y avait aucune charge contre elle, « mais, ajouta-t-il, elle s'appelle Mandat ; je conclus à la mort. » Et en effet, elle fut exécutée.

MANDAVI, ville de l'Inde anglaise médiate, dans la principauté de Katch, sur le golfe de Katch, à 46 kil. S. de Bhoudj ; elle a un bon port et commerce avec le Malabar et l'Arabie.

MANDCHOURIE ou MANTCHOURIE, grande région de l'Asie centrale comprise dans l'empire chinois, a pour bornes au N. et à l'O. la Sibérie, au S. la Corée, au S. O. la Mongolie, à l'E. la Manche de Tartarie. Division : 3 provinces, Ching-king, Kirin, Saghalien-Oula (ch.-l., Ching-yang ou Moukden, Kirin, Saghalien-Oula-Khoton). Elle a de 1,600 à 1,800 kil. du N. au S., 1,000 de l'E. à l'O., et 1,500,000 hab. Les monts Hingan, Blancs et de la Daourie la traversent. Elle est arrosée par le grand fleuve Amour et par le Tchikiri-Oula, le Tondun, le Nonnin, etc. Climat froid, peu de grains (sauf l'avoine et le millet) ; on y recueille du ginseng et de la rhubarbe qui sont renommés. Les Mandchoux, qui ont donné leur nom au pays, sont de la même famille que les Toungouses. Ils occupent la Mandchourie, et une moitié du Liao-toung en Chine. Ils ont la figure moins plate que les Mongols, les yeux petits, le nez camus, la taille moyenne, le teint jaunâtre, les cheveux noirs. Leur civilisation est assez avancée ; ils ont longtemps professé le chamanisme, puis sont devenus bouddhistes ; mais l'ancienne croyance n'est pas complétement éteinte. Leur langue diffère du chinois, du coréen et du mongol. Les Mandchoux ont fait la conquête de la Chine en 1644, et la dynastie auj. régnante en Chine est une dynastie mandchoue.

MANDEURE, *Epamanduodurum*, ville de France (Doubs), à 7 kil. S. E. de Montbéliard ; 1,000 hab. Forges. Ruines antiques. Ancienne principauté qui appartenait aux archevêques de Besançon.

MANDEVILLE (JEAN DE), en latin *Magno-Villanus*, voyageur anglais, né à Saint-Albans en 1300, mort en 1372, quitta son pays à 23 ans, parcourut la Terre-Sainte, l'Égypte, l'Asie, séjourna plusieurs années en Chine, et ne revint en Europe qu'après 33 ans d'absence. Il a laissé une relation de son voyage, qui est remplie de récits merveilleux ; elle a été publiée à Londres en 1725.

MANDEVILLE (Bernard DE), écrivain anglais, né vers 1670 à Dordrecht en Hollande, mort en 1733, exerça la médecine à Londres. Il est connu par quelques ouvrages philosophiques écrits en anglais où il soutient les paradoxes les plus révoltants. Il publia en 1709 *la Vierge démasquée*, dialogue satirique, et en 1714, *la Ruche bourdonnante ou les Fripons devenus honnêtes gens*, poëme en 550 vers, où il attaque tous les états et encourage ouvertement le vice. Il donna en 1723 l'ouvrage intitulé : *la Fable des abeilles* ou *Les vices privés font la fortune publique*, dans lequel il commente le précédent, soutenant que les vices des particuliers font la fortune de l'État et que tout ce qu'en appelle vertu, dévouement, n'est que l'effet de l'intérêt et de la vanité. Attaqué par les tribunaux et par les écrivains contemporains, il prétendit n'avoir écrit que pour se jouer, et publia en 1732 des *Recherches sur l'Honneur* et *Sur l'utilité du Christianisme*, où il chantait la palinodie ; mais on ne vit là qu'un acte d'hypocrisie. *La Fable des Abeilles* a été trad. en franç. par Bertrand, Amster., 1740.

MANDINGUES ou MANDINGOS, famille de peuples africains appartenant à la race nègre, est répandue à la fois dans les pays situés entre la Gambie, la Geba et les côtes qu'arrose le Kissi, dans plusieurs des roy. de la Sénégambie ou Nigritie occid., et dans la moitié du Soudan ou Nigritie centrale. Ils sont assez policés, mais très voleurs. Ils pratiquent quelques opérations chirurgicales, travaillent le fer, préparent le cuir, tissent des étoffes à leur usage, entendent bien le commerce et ont une langue abondante et agréable dont on fait très grand usage dans cette partie de l'Afrique. Rarement, ils vivent plus de 40 ans. On les croit de race malaie.

MANDOU, en grec *Mendès*, un des huit grands dieux de l'Égypte, est représenté par un bouc à tête de bélier. Ce dieu, que les Grecs ont comparé à Pan, est comme lui le symbole du principe fécondateur universel. Il était adoré principalement à Panopolis et à Mendès.

MANDRIN (Louis), fameux brigand, né vers 1725 près de Romans dans le Dauphiné, fils d'un maréchal ferrant, servit d'abord dans l'armée, puis déserta, se mit à faire la contrebande et devint bientôt chef d'une troupe assez nombreuse. Après avoir pillé les caisses des fermiers (ou receveurs d'impôts), il en vint à attaquer des villes (entre autres Beaune et Autun), et mit en déroute plusieurs détachements envoyés contre lui. Il fut surpris en 1755 au château de Rochefort en Savoie et subit le supplice de la roue.

MANDUBIENS, *Mandubii*, peuple de Gaule (Lyonnaise 1re), entre les Eduens au S. et les Lingones au N. E., avait pour ch.-l. *Alesia* (auj. *Alise*).

MANES (les dieux), *dii Manes*, étaient, dans la mythologie des Étrusques et des Romains, les âmes des morts considérées comme divinités infernales. On leur rendait un culte. On distinguait les *manes* en bons et méchants; on rapportait à la première classe les dieux Lares et les Pénates, à la seconde les Larves et les Lémures.

MANÈS, **MANY** ou **MANICHÉE**, hérésiarque, fondateur de la secte des Manichéens, né en Perse au commencement du IIIe siècle, fut acheté dans son enfance comme esclave par une riche veuve de Ctésiphon qui l'éleva et l'affranchit; il eut pour maître l'hérétique Térébinthe, et fut lui-même l'auteur d'une nouvelle hérésie, empruntée en partie à la religion de Zoroastre. Pour expliquer le mélange du bien et du mal, il attribuait la création à deux principes, l'un essentiellement bon, qui est Dieu, l'esprit ou la lumière; l'autre, essentiellement mauvais, le diable, la matière ou les ténèbres. Il rejetait l'ancien Testament, regardait Jésus-Christ comme étant seul entre les prophètes sorti du sein de la lumière, et disait être lui-même le divin Paraclet annoncé par J.-C. Il trouva un grand nombre de partisans, répandit sa doctrine jusque dans l'Inde et la Chine, et la vit même adoptée par le roi de Perse, Sapor I. Mais n'ayant pu guérir le fils de ce prince, il fut exilé. Il rentra en Perse sous Hormisdas; mais Behram, successeur d'Hormisdas, prince zélé pour l'ancien culte, le fit écorcher vif en 274 et s'efforça d'exterminer sa secte. Manès était, dit-on, habile dans la peinture. Beausobre a écrit une *Hist. des Manichée et de Manichéens*, Amst., 1734; ouvrage partial, condamné à Rome.

MANÉTHON, prêtre égyptien, originaire de Sébennyte, vivait sous le règne de Ptolémée Philadelphe vers l'an 263 av. J.-C., et était garde des archives sacrées dans le temple d'Héliopolis. Il avait composé une *Histoire universelle de l'Égypte*, qui s'est malheureusement perdue; il n'en reste que quelques fragments, cités par Josèphe, Eusèbe, Jule l'Africain et George de Syncelle. L'*Hist. d'Égypte*, qu'Annius de Viterbe a publiée sous le nom de Manéthon, est l'œuvre d'un faussaire. On attribue encore à Manéthon un poëme grec intitulé : *Apotelesmatica, sive de viribus et effectis astrorum*, publié par Gronovius, Leyde, 1698; mais ce poëme paraît n'être qu'une production des temps de la décadence. Axte et Rigler ont donné une éd. des fragm. de Manéthon, avec comment., Cologne, 1832, in-8; et J. Fruin, une dissert. *De Manethone*, Leyde, 1848.

MANFALOUT, ville de la H.-Égypte, sur le Nil, rive gauche, à 24 kil. N. O. de Syout. Drap, toile; commerce de grains.

MANFRED, roi de Naples. *Voy.* MAINFROI.

MANFREDI, maison souveraine de Faënza, jouit d'un grand crédit aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Elle avait pour chef Ricciardo Manfredi, qui, en 1334, se mit à la tête des Gibelins de la Romagne, enleva la ville de Faënza à la domination du pape et s'en fit proclamer seigneur. Le dernier prince de cette famille fut Astorre III, qui en 1500 fut dépouillé de la souveraineté et mis à mort par César Borgia.

MANFREDONIA, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 35 kil. N. E. de Foggia, sur le golfe de Manfredonia; 5,000 hab. Commerce de grains. Archevêché, port. — Bâtie en 1251 par Manfred ou Mainfroi, fils naturel de Frédéric II, non loin des ruines de l'ancienne *Sipontum*. Brûlée par les Turcs en 1620.

MANFREDONIA (golfe de), *sinus Urias*, golfe de l'Adriatique, sur la côte N. E. du roy. de Naples; son entrée est déterminée au N. par l'extrémité E. du mont Gargano, et au S. par une pointe de terre qui s'avance près de Barletta; 60 kil. sur 35.

MANGALORE, dite aussi *Koryal*, ville de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. du district de Kanara, à 745 kil. S. O. de Bombay, par 72° 25' long. E., 12° 49' lat. N., près de la mer des Indes; 20,000 hab. Port. Commerce de sel, riz, bétel, poivre, bois de sandal, safran.—Jadis ch.-l. de tout le Kanara et une des principales villes du Maïssour. Tippou-Saëb y signa le 11 mars 1784 la paix avec l'Angleterre. Les Anglais la possèdent depuis 1799.

MANGEEA (archipel de), ou *îles Harvey*, dans le Grand-Océan équinoxial, par 18° 45'-21° 26' lat. S. et 159° 45'-162° 15' long. O., à l'E. de l'archipel des Amis, et au S. O. de celui de la Société. Ile principale, Manaïa ou Mangeea. Découvert par Cook; visité par Dibbs en 1823.

MANGOU-KHAN, grand-khan des Mogols, fils aîné de Touli, qui était le 4e fils de Gengis-Khan, se fit couronner en 1250. Tout occupé d'étendre son vaste empire, il envoya à la fois ses armées en Chine, dans le Thibet, en Perse et en Syrie. L'un de ses frères, Houlagou, s'empara de la Perse et détruisit l'empire des califes. Un autre de ses frères, Koublaï-Khan, conquit la plus grande partie de la Chine. Mangou-Khan périt en 1259 au siége d'une ville de la Chine. Louis IX, le croyant chrétien, sur le faux bruit qui s'en était répandu, lui envoya une ambassade qui n'eut aucun résultat. *Voy.* RUBRUQUIS et DUPLAN DE CARPIN.

MANHARTSBERG, chaîne de montagnes de l'archiduché d'Autriche, qui se dirigeant du N. au S. s'étend de la Moravie au Danube, et divise le territoire au-dessous de l'Ens en deux cercles : 1° celui de *Manhartsberg inférieur* (entre la Moravie au N. et à l'E., le Danube au S. et le Haut-Manhartsberg à l'O. : 110 kil. sur 49; 260,000 hab.; ch.-l., Korneubourg) ; — 2° celui de *Manhartsberg supérieur* (entre la Bohême au N. et au N. O., le cercle de la Mühl à l'O., le Danube au S. et le Bas-Manhartsberg à l'E. : 102 kil. sur 95; 220,000 hab. Ch.-l., Krems).

MANHEIM, ville du grand-duché de Bade, ch.-l. du cercle du Neckar, au confluent du Neckar et du Rhin, à 65 kil. N. de Carlsruhe; 23,000 hab. C'est la plus grande du duché et la plus régulièrement bâtie de l'Allemagne. Beau palais ducal, jolie promenade, arsenal, théâtre, observatoire, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique, lycée, académie de commerce. Beaucoup d'industrie, surtout en orfévrerie (les bijoux en similor s'appellent *or de Manheim*). Commerce très actif. — Manheim appartint longtemps au Palatinat; en 1606, ce n'était encore qu'un petit village; Frédéric IV, comte palatin du Rhin, la fit fortifier. Saccagée par les Bavarois en 1622, par les Français en 1688, Manheim se releva à la paix de Ryswyk; en 1777, elle fut réunie à la Bavière. Manheim fut prise de nouveau par les Français en 1795, et sa citadelle rasée. Le traité de Lunéville défendit d'en relever les fortifications et donna la ville au grand-duc de Bade.

MANICA, province ou royaume de l'Afrique orient., entre ceux de Sofala et de Sabia à l'E., d'Inhanbane au S., de Mocarangua à l'O. et au N.; ch.-l., Manica, petite ville à 264 kil. N. O. de Sofala. Ce pays était censé compris dans la capitainerie-générale portugaise de Mozambique, mais il

est probablement indépendant aujourd'hui. On en tirait beaucoup d'or.

MANICHÉENS, disciples de Manès. — On a par suite étendu ce nom à tous les partisans de la doctrine de deux principes opposés, le principe du bien et le principe du mal : en ce sens, on retrouve le manichéisme dans une foule de sectes postérieures, les Pauliciens, les Bogomiles, les Albigeois, les Patarins, etc. Le manichéisme fut condamné par plusieurs conciles et proscrit par les empereurs.

MANIKA ou MANSA, *Magnesia ad Sipylum*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de l'ancien sandjak de Saroukan, à 35 kil. N. E. de Smyrne; 12,000 hab. *Voy.* MAGNÉSIE.

MANILIUS (C.), tribun du peuple l'an 68 av. J.-C., partisan de Pompée, proposa une loi qui donnait à ce général la direction de la guerre contre Mithridate, avec des pouvoirs immenses. Cette loi fut fortement appuyée par Cicéron dans un discours qui nous a été conservé, le *Pro lege Manilia*.

MANILIUS (M.), poëte latin, vivait vers la fin du règne d'Auguste. On ne sait rien de lui. On a sous son nom un poëme en 5 chants sur l'astronomie, qui paraît n'avoir pas été achevé. Julius Firmicus en donna un commentaire vers le temps de Constantin. L'*Astronomicon* de Manilius ne manque ni d'élégance ni d'agrément, mais il décèle peu de connaissances astronomiques. Il a été publié par Rich. Bentley, Londres, 1739, avec notes, et trad. par Pingré, 1786, et par M. Lorain, 1844.

MANILLE, ville espagnole, ch.-l. de toute l'île de Luçon, et par conséquent des Philippines, sur la baie de *Manille*, par 118° 31' long. E., 14° 36' lat. N.; elle a 138,000 hab. Douze faubourgs, un port défendu par un fort; rues tirées au cordeau. La belle rivière de Passig coupe la ville en deux, la ville de guerre, la ville marchande. Les maisons, toutes d'un étage seulement, ont au lieu de vitres des coquillages transparents. Commerce très actif avec l'Europe et la Chine surtout. Des centaines de bâtiments mouillent ou manœuvrent sans cesse dans la baie. On remarque le palais du capitaine-général, le théâtre, le collége, la cathédrale. Les maisons religieuses sont si nombreuses qu'elles occupent un tiers de la surface de la ville. Manille est archevêché. — Elle fut occupée en 1571 par les Espagnols; les Anglais la prirent en 1762, et elle ne se racheta de sa destruction qu'en payant 25 millions. Sujette aux tremblements de terre, elle a surtout souffert de ceux de 1645 et de 1824.

MANITCHE, riv. de Russie, naît dans le gouvernement d'Astrakhan et grossit le Don à Manitzkaïa-Stanitza; cours, 500 kil.

MANITOUS, esprits ou divinités tutélaires, qu'adorent les sauvages de l'Amérique septentrionale, et surtout les Illinois. Au-dessus de ces dieux est le *Grand-Manitou* ou le Grand-Esprit.

MANLIUS (les), famille patricienne de Rome, descendant d'Octavius Mamilius ou Manlius, gendre de Tarquin le Superbe. Elle se divisa en plusieurs branches: les Vulso, les Capitolinus, les Torquatus, et produisit beaucoup de personnages célèbres.

MANLIUS CAPITOLINUS (M.), consul l'an 392 av. J.-C., puis tribun militaire. Après la bataille d'Allia (390), voyant Rome au pouvoir des Gaulois, il se jeta dans le Capitole avec 1,000 hommes d'élite. Cette forteresse allait tomber entre les mains des barbares qui en escaladaient les murs, lorsque Manlius, réveillé par les cris des oies sacrées que l'on nourrissait au Capitole, prit aussitôt les armes et renversa les Gaulois du haut des murailles: cet exploit lui valut le surnom de *Capitolinus*. Dans la suite, ayant affecté la tyrannie, il fut accusé devant le peuple; il sut se faire absoudre en montrant le Capitole qu'il avait sauvé; mais l'assemblée s'étant réunie une seconde fois dans un autre lieu, il fut condamné à être précipité du haut de la roche Tarpéienne. Il subit sa sentence l'an 384 av. J.-C. Cet événement est le sujet du *Manlius* de Lafosse.

MANLIUS IMPERIOSUS (T.), dictateur l'an 373 av. J.-C., fit la guerre aux Herniques. Il était d'un caractère hautain, ce qui lui fit donner le surnom d'*Imperiosus*. Il allait être accusé en sortant de charge, quand son fils, Manlius Torquatus, le sauva par son courage. *Voy.* ci-après.

MANLIUS TORQUATUS (L.), fils du précédent, fut pendant sa jeunesse relégué par son père à la campagne, parce qu'il avait une grande difficulté à parler. Malgré ce traitement, ayant appris que son père était cité en justice par le tribun T. Pomponius, il quitta sa retraite, vint à Rome et força l'accusateur à se désister de sa poursuite. Le peuple, touché de cette conduite, le nomma l'année suivante (362 av. J.-C.) tribun militaire dans la guerre contre les Gaulois. Il tua, dans cette campagne, un Gaulois d'une taille gigantesque qui défiait les Romains au combat, et lui enleva son collier d'or qu'il porta depuis en mémoire de ce triomphe. C'est de là que lui vint le surnom de *Torquatus* (de *torques*, collier). Consul dans la guerre contre les Latins, l'an 340 av. J.-C., il fit trancher la tête à son fils pour avoir combattu contre sa défense.

MANLIUS TORQUATUS (L.), consul en 224 av. J.-C., soumit la Sardaigne; Rome n'ayant plus alors d'ennemis, il ferma le temple de Janus, ce qui n'était pas encore arrivé depuis Numa. Il s'opposa au rachat des prisonniers faits par Annibal à Cannes.

MANLIUS, complice de Catilina. *Voy.* MALLIUS.

MANNERT (Conrad), historien et géographe allemand, né à Altdorf (Bavière) en 1756, mort à Munich en 1836, fut professeur à l'école de Saint-Sébastien à Nuremberg, professeur de philosophie (1797), puis d'histoire à Altdorf (1808), et fut appelé en 1826 à Munich pour y remplir les mêmes fonctions. On lui doit: *Histoire des Vandales*, Leipsick, 1785; *Histoire des successeurs d'Alexandre*, 1803; *Géographie des Grecs et des Romains*, Nuremberg, et Leipsick, 1788-1825, 15 vol. in-8.

MANOEL (Francisco DO NACIMENTO), poëte portugais, né à Lisbonne en 1734, d'une famille riche et distinguée, s'était déjà fait connaître dans son pays par des poésies pleines de talent et de goût, mais aussi par la hardiesse de ses opinions religieuses, lorsqu'il fut déféré au Saint-Office (1778). Il n'échappa que par la fuite à une condamnation et fut contraint de s'exiler. Il passa le reste de ses jours alternativement en Hollande et en France, et mourut à Versailles en 1821. Il employa le temps de son exil à composer des ouvrages qui l'ont placé à la tête des poëtes portugais. Il excella surtout dans le genre lyrique; cependant on a de lui, outre ses odes, des pastorales, des romances, des sonnets, des épîtres, des satires. Il traduisit notre La Fontaine et Châteaubriand et imita plus. poëmes anglais et allemands. M. Sané a donne en 1808, sous le titre de *Poésies lyriques portugaises*, un choix de ses odes traduites en français.

MANOSQUE, *Manuesca*, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 13 kil. S. de Forcalquier; 4,995 hab. Tribunal de commerce et collége communal. Sirop de raisin, eaux-de-vie, amandes, olives, truffes, etc. Ancien château, jadis résidence des comtes de Forcalquier. Manosque fut donnée par ceux-ci à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem.

MANOU. *Voy.* MENOU.

MANRESA, *Minorissa*, ville murée d'Espagne (Barcelone), à 47 kil. N. O. de Barcelone; 13,000 hab. Château-fort. Tissus de soie, de coton; ouvrages d'or et d'argent, rubans, draps fins, eau-de-vie. Aux environs, mercure, houille.

MANRIQUE, ancienne et illustre maison d'Espagne, issue des comtes de Castille par Ferdinand

Gonzalès, comte de Castille, mort en 970, a formé plusieurs branches importantes, celles des comtes de Lara, des vicomtes de Narbonne, des seigneurs de Molina, d'Amusco, des marquis d'Aguilar, des comtes de Morata, de Parèdes, etc., et s'est souvent alliée aux rois d'Aragon et de Castille. *Voy.* LARA.

MANS (LE), *Suindinum*, puis *Cenomani*, ch.-l. du dép. de la Sarthe, sur la Sarthe, à 2 kil. de sa jonction avec l'Huisne, à 212 kil. S. O. de Paris; 23,164 hab. Evêché, lycée. On remarque la cathédrale, 2 belles églises, les deux séminaires, l'anc. abbaye de la Couture (où sont auj. la préfecture, la bibliothèque, le muséum). Chemin de fer (1854). Société des arts. Industrie : toiles, étamines, mouchoirs, siamoises, cire, etc. Cire, miel, bestiaux, volailles; les poulardes du Mans surtout sont renommées. Patr. de Tressan; Germ. Pilon et Mersenne naquirent auprès. Bataille gagnée en 1793 par le général Marceau sur les Vendéens. — Jadis ch.-l. des *Aulerci Cenomani*; considérable sous les Romains et au temps de Charlemagne; mais saccagée par les Normands aux IXe et Xe siècles, et ravagée depuis par la guerre, la peste et par des incendies, elle perdit beaucoup de son importance. Jusqu'à 1790, Le Mans fut la capit. du grand-gouvernement de Maine-et-Perche. — 10 cant. (Ballon, Conlie, Ecommoy, Loué, Montfort-le-Rotrou, Sillé-le-Guillaume, La Suze, plus Le Mans qui compte pour 3), 128 communes et 164,667 hab.

MANSALLA, ville d'Afrique. *Voy.* CHELLA.

MANSART (François), né en 1598 à Aix, suivant les uns, et suivant d'autres à Paris, d'une famille originaire d'Italie, mort à Paris en 1666, fut élève de son oncle, Germain Gautier, architecte du roi, et fit des progrès rapides dans son art. Ses premiers ouvrages furent la restauration de l'hôtel de Toulouse, le château de Berny et le château de Blois. La reine Anne d'Autriche lui confia l'érection du Val-de-Grâce; mais d'autres que lui furent chargés de le terminer. Il bâtit ensuite l'église de Sainte-Marie de Chaillot, le château de Maisons près Saint-Germain-en-Laye, etc. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture brisée, qu'on a appelée de son nom *mansarde*. On reproche à son architecture d'être trop massive.

MANSART (Jules HARDOUIN, dit), neveu du précédent, premier architecte et surintendant des bâtiments du roi, né à Paris en 1646, était fils de J. Hardouin, premier peintre du cabinet du roi, qui avait épousé une sœur de Fr. Mansart. Placé sous la direction de son oncle, il sut profiter habilement des leçons de ce maître, et voulut porter son nom pour lui témoigner sa reconnaissance. Ayant eu le bonheur de plaire à Louis XIV par ses talents et par son esprit, J.-H. Mansart fut chargé des travaux d'architecture les plus importants du règne de ce grand prince. Il éleva les châteaux de Marly et du Grand-Trianon, celui de Clagny, la maison de Saint-Cyr; fit la place Vendôme, celle des Victoires, etc. Il mit le sceau à sa réputation par la construction du château de Versailles et du dôme des Invalides à Paris. Tous ces travaux et la faveur constante de Louis XIV lui procurèrent une fortune très considérable. Il mourut subitement à Marly en 1708.

MANSFELD, ville des États prussiens (Saxe), à 44 kil. N. O. de Merseburg; 1,300 hab. Jadis capitale d'un comté de même nom, et auj. ch.-l. du cercle dit des *Montagnes de Mansfeld*. — Un autre cercle, dit du *Lac de Mansfeld*, est aussi dans la Saxe prussienne (ch.-l., Eisleben).

MANSFELD (comté de), ancien comté d'empire, dans la H.-Saxe, entre les principautés d'Anhalt, d'Halberstadt, de Saxe-Eisenach, le comté de Stolberg, l'évêché de Merseburg et la Saxe électorale : 540 kil. carr.; env. 60,000 hab. Il se composait de 2 parties, dont l'une reconnaissait la supériorité territoriale de la Saxe électorale, et l'autre celle de l'archevêché (depuis duché) de Magdebourg. La 1re portion comprenait Eisleben, Bornstedt, Arnstedt, Wippra, Artern; dans la 2e se trouvaient Mansfeld, Wœlfelsholz, Leimbach, etc. Pays montagneux et rempli de mines fort riches. — La maison de Mansfeld fut surtout florissante aux XIIIe et XIVe siècles; elle possédait le droit régalien des mines du pays et siégeait à la diète. — On distingue 2 maisons de Mansfeld : la 1re, issue de Riddag (qui mourut en 685) et terminée en 1230 à Burkhard VIII; la 2e, qui commence par Burkhard IX, gendre du précédent, seigneur de Querfurt et burgrave de Magdebourg, et qui ne finit qu'en 1780. A la mort de Burkhard X, cette 2e maison se divisa en deux lignes, les comtes de Mansfeld et les seigneurs de Querfurt. La 1re ligne se subdivisa elle-même en un grand nombre de rameaux; ce qui causa sa ruine par le partage multiplié des domaines. Dès 1464, la maison de Mansfeld avait cessé d'être puissance immédiate, et avait concédé le domaine direct des mines à la maison de Saxe; qui depuis paya une pension aux comtes de Mansfeld. Cette maison a produit plusieurs hommes remarquables (*Voy.* ci-après). Auj. le comté de Mansfeld se trouve encore divisé entre la Prusse et le roy. de Saxe.

MANSFELD (P.-Ernest, comte de), général allemand, né en 1517, servit dans les Pays-Bas sous Charles-Quint, fut gouverneur du Luxembourg, puis de tous les Pays-Bas (1592). Il prit Stenay en 1551, mais fut fait prisonnier dans Ivoy par Henri II en 1553, et ne recouvra sa liberté qu'en 1557.

MANSFELD (Ernest DE), fils naturel du comte Pierre-Ernest, né en 1585, servit d'abord l'Autriche; mais n'obtenant pas l'avancement qu'il croyait avoir mérité, il embrassa la religion réformée, se joignit aux révoltés de Bohême et se fit élire leur général. Il força le comte de Bucquoi, général autrichien, d'évacuer la Bohême. Contraint de se retirer devant des forces supérieures, il ravagea l'Alsace, attaqua et défit les Bavarois et les Hessois, alliés de l'Autriche. Sa tête ayant été mise à prix en Allemagne, il passa dans les Pays-Bas, et, en 1622, de concert avec Christian de Brunswick, il battit les Espagnols à Fleurus. En 1625, il rentra en Allemagne à la tête d'une foule d'aventuriers; mais il fut défait par le fameux Wallenstein, au pont de Dessau, 1626. Peu de mois après, il mourut presque subitement, à Vranovitz en Bosnie.

MANSFIELD, ville d'Angleterre (Nottingham), à 22 kil. N. de Nottingham; 9,426 hab. Cotonnades, brasseries, fonderies de fer; commerce de drèche, grains, coton, bonneterie, etc.

MANSLE, ch.-l. de canton (Charente), à 16 kil. S. de Ruffec; 1,300 hab. Commerce actif : grains, vins, eau-de-vie.

MANSO (J.-B., marquis de LA VILLA), littérateur napolitain, né en 1570, mort en 1645, fut l'ami du Tasse et écrivit la vie de ce poëte (Rome, 1634). Riche et puissant, il protégea les lettres et fonda le *Coll. des Nobles* à Naples. Il a laissé des poésies médiocr.

MANSOUR, c.-à-d. *vainqueur*. *Voy.* AL-MANZOR.

MANSOURAH (c.-à-d. *champ de la victoire*), vulgairement *la Massoure*, autrefois *Tanis?* ville de la Basse-Égypte, sur la branche orientale du Nil, à 59 kil. S. O. de Damiette. Ch.-l. d'une province de même nom. Six mosquées, église. Riz, toile, ammoniac. S. Louis y remporta sur les Sarrasins, en 1250 une victoire meurtrière, mais fut pris peu après. En 1798, la garnison franç. qui occupait cette place fu massacrée par les Arabes. — La province de Mansourah, située entre celles de Damiette au N., de Charquieh à l'E., de Garbieh au S. et à l'O., a 9 kil. sur 35 et compte 200,000 hab.

MANTAILLE (château de), château célèbre, pr et au N. E. de Saint-Vallier (Drôme). Il s'y tint

en 879, un concile dans lequel *Boson* dépouilla les enfants de Louis-le-Bègue de la couronne de Bourgogne, et se fit proclamer roi à leur place.

MANTCHOURIE. *Voy.* MANDCHOURIE.

MANTEGNA (André), peintre et graveur, né à Padoue en 1430, mort en 1505, a composé un grand nombre de tableaux et de fresques dans le genre historique, où l'on remarque de la beauté dans les formes, de la suavité dans le coloris, mais aussi une grande négligence dans l'expression. Il a gravé lui-même plusieurs de ses compositions. Le musée de Paris possède quatre de ses plus beaux tableaux : *la Vierge sur un trône, avec l'enfant Jésus sur ses genoux*; *le Parnasse*; *les Vices chassés par la vertu*, et un *Calvaire*. Quelques-uns attribuent à Mantegna l'invention de la gravure au burin.

MANTES, dite *la Jolie*, *Medunta*, ch.-l. d'arrondissement (Seine-et-Oise), à 42 kil. N. O. de Versailles, sur la rive gauche de la Seine; 3,818 hab. Position salubre et charmante. Bien bâtie; église Notre-Dame; tour de St-Maclou; hôpitaux; bibliothèque. Salpêtrière royale, tanneries renommées; grosses toiles. Commerce de blé. — Fondée, dit-on, par les Druides; saccagée par Guillaume-le-Conquérant en 1087. Philippe-Auguste y mourut en 1223. Charles V la prit en 1364; mais les Anglais s'en emparèrent en 1418; elle ne fut reprise sur eux qu'en 1449. — L'arrondissement de Mantes a 5 cantons (Bonnières, Houdan, Limay, Magny et Mantes), 127 communes et 60,290 hab. *Voy.* MANTOIS.

MANTINÉE, *Mantinæa*, auj. *Gritsa* ou *Goritza*, ou *Paléopoli*, ville d'Arcadie, près de l'Argolide, à égale distance de Tégée et d'Orchomène, était, avant la fondation de *Mégalopolis*, la première cité de l'Arcadie; elle fut démantelée en 385 par les Spartiates, et se releva en 370. Célèbre par 4 batailles: la 1re en 418, où les Lacédémoniens défirent l'armée d'Argos et d'Athènes; la 2e en 363, où Epaminondas vainquit les Spartiates, mais périt dans l'action; la 3e en 296, où Démétrius Poliorcète battit le roi de Lacédémone, Archidame IV; la 4e en 206, gagnée par Philopémen sur Machanidas.

MANTINORUM OPPID., v. de Corse, auj. BASTIA.

MANTO, prophétesse, fille de Tirésias. Thèbes ayant été prise par les Épigones, Manto fut emmenée captive à Claros en Asie, où elle établit un oracle d'Apollon. — Prophétesse d'Italie, mère d'Ocnus, fondateur de Mantoue, est peut-être la même que la précédente.

MANTOIS, petit pays de l'Ile-de-France, au S. E. et S. O. du Vexin français, le long de la rive gauche de la Seine, eut pour ch.-l. d'abord Mantes, puis Versailles. Autres lieux, Meulan, Anet, Rueil, Montfort-l'Amaury, Dreux, Poissy, St-Germain-en-Laye. Il était parfois regardé comme faisant partie de la Beauce. Aujourd'hui en grande partie dans le département de Seine-et-Oise; le reste est compris dans le département d'Eure-et-Loir.

MANTOUAN (le), province d'Italie. *Voy.* MANTOUE (duché de).

MANTOUAN (J.-B. Bortano GHISI, dit LE), peintre, sculpteur et graveur de Mantoue, né vers 1500, eut Jules Romain pour maître. Il est surtout connu aujourd'hui comme graveur; son dessin est correct, mais son burin manque de douceur. — Il transmit son talent à son fils, George Ghisi, dit aussi *le Mantouan*, né à Mantoue en 1524, qui grava surtout d'après Michel-Ange, Lucas Penni, Perin del Vaga; — et à sa fille, *Diana Mantuana*, qui s'attacha principalement à reproduire les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Jules Romain.

MANTOUAN (Battista SPAGNUOLI, dit LE), poëte latin. *Voy.* BATTISTA.

MANTOUE, *Mantua*, en italien *Mantova*, ville des États autrichiens, dans le royaume Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de Mantoue, au milieu de marais dans une île du Mincio, à 124 kil. S. E. de Milan. Elle est tant par sa position que par les ouvrages de l'art une des places les plus fortes de l'Europe. Quoique fort grande, elle compte à peine 30,000 hab. (sa population au temps de ses ducs atteignait 50,000 âmes). C'est un évêché. On y remarque le palais dit *du Té*, chef-d'œuvre de Jules Romain, et résidence des anciens ducs, le ci-devant palais National, la cathédrale, l'église de Saint-André, le palais de justice, l'arsenal, etc., plusieurs belles rues et places (entre autres la place Virgile), et le canal qui coupe la ville en deux parties. Académie des sciences, arts, peinture et sculpture; Académie dite virgilienne, galerie de peinture et antiquités, bibliothèque, université, lycée, gymnase. Malgré les dépenses faites par le gouvernement autrichien pour assainir la ville, elle est encore insalubre. Virgile était natif d'Andes, village des environs. Pomponat, le poëte Battista Spagnuoli et les Ghisi, artistes célèbres, étaient de Mantoue. — Mantoue fut bâtie, suivant les uns, au XVe siècle av. J.-C., selon les autres au XIe, par Ocnus et Bianor, et reçut le nom de Mantoue en l'honneur de la prophétesse Manto, mère d'Ocnus. Les Rasena, s'en étant emparés, en firent une des 12 lucumonies de leur confédération septentrionale. Les Gaulois la prirent ensuite, et elle devint une des métropoles des Cénomans. Les Romains en devinrent maîtres après la victoire du Mincio (197 av. J.-C.), ou peut-être dès l'an 222, à la suite de celle de Clastidium. Après la bataille de Philippes (42), son territoire fut confisqué en partie pour être distribué aux soldats des triumvirs; c'est cet événement qui amena Virgile à Rome (*Voy.* VIRGILE); elle eut encore à souffrir après la bataille de Bédriac (69 de J.-C.). Mantoue tomba au pouvoir des Marcomans en 269, de Radagaise (406), d'Alaric (403, 408); elle passa ensuite aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Grecs, aux Lombards, aux Francs, au royaume d'Italie; puis fut donnée par Othon II à Thibaut, comte de Canosse; fut conquise par Mathilde en 1114, et devint une des républiques lombardes au milieu du XIIe siècle. Comme toutes les petites républiques, elle eut à subir des tyrannies locales: elle eut pour maîtres les comtes de San-Bonifacio, les Buonacossi et les Gonzague, qui se disputaient sans cesse le pouvoir. Finalement, en 1328, Louis I de Gonzague s'empara du pouvoir, se fit reconnaître vicaire de l'empire, et fonda une dynastie qui régna près de quatre siècles (jusqu'en 1708); sous cette dynastie, la ville et le territoire de Mantoue furent érigés en margraviat (1433), puis en duché (1530). Après l'extinction de la famille des Gonzague (1708), le duché de Mantoue fut possédé par la maison d'Autriche. Mantoue fut prise et saccagée par les Autrichiens en 1630. Les Français l'occupèrent en 1701, mais se la laissèrent reprendre en 1707 par les Impériaux. Prise par Bonaparte en 1797 sur Wurmser, Mantoue fut jusqu'en 1814 le ch.-l. du département du Mincio. Elle fut à cette époque restituée à l'Autriche. — A Mantoue se tinrent : 1° le congrès de 1392 où fut signée une confédération (entre Florence, Bologne, les seigneurs de Padoue, Ferrare, Mantoue, etc.), pour le maintien de l'équilibre en Italie; 2° le congrès de 1459, où Pie II prêcha vainement la croisade contre les Turcs qui venaient de se rendre maîtres de Constantinople; 3° le congrès de 1511 où Jules II, Maximilien et Ferdinand décidèrent du sort du duché de Milan enlevé à Louis XII; 4° le congrès de 1791, où Léopold II et les princes émigrés de la maison de Bourbon organisèrent une coalition contre la révolution française.

MANTOUE (margraviat, puis duché de), comprenait le Mantouan et, depuis 1533, le Montferrat, dévolu par héritage au duc de Mantoue. Le pur Mantouan,

vrai duché de Mantoue, était situé entre celui de Milan à l'O., celui de Modène et l'État ecclésiastique au S., la Terre-Ferme vénitienne à l'E. et avait entre autres villes, outre Mantoue, Pizzighitone, Luzzara, Caneto, Guito, Quistello. Pour l'histoire, *Voy.* MANTOUE (ci-dessus) et GONZAGUE.

MANTOUE (délégation de), une des 9 du gouvernement de Milan, dans le royaume Lombard-Vénitien, répond à peu près à l'ancien Mantouan; elle a 97 kil. sur 70, 150 kil. carrés et 250,000 hab.

MANTUA, ville de la Cisalpine, auj. MANTOUE.

MANUCE, famille d'imprimeurs italiens, que l'on désigne aussi sous le nom des *Aldes*, a pour chef :

MANUCE (ALDE), dit *l'Ancien*, né en 1447 dans l'Etat romain, mort à Venise en 1515. Après avoir fait une étude profonde de la littérature latine et grecque, il fonda à Venise en 1488 une imprimerie destinée à reproduire les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et fut secondé dans cette noble entreprise par Pic de la Mirandole et le prince de Carpi. Il se plaça bientôt au premier rang des imprimeurs. Ruiné par la guerre en 1506, il rétablit ses affaires en s'associant avec son beau-père, André Turisan d'Asola, qui lui-même était un imprimeur distingué. La plus importante des publications d'Alde Manuce est l'édition *princeps* des œuvres d'*Aristote;* on lui doit aussi des éditions de *Théocrite*, des *Grammaires de Lascaris*, de *Théodore de Gaza*, etc. Ses éditions ont l'autorité des manuscrits. Alde Manuce est lui-même auteur de plusieurs savants ouvrages, tels qu'une *Grammaire latine*, Venise, 1501; une *Grammaire grecque*, 1515; un *Dictionnaire latin-grec*, 1497. La marque de son imprimerie est un dauphin enlacé autour d'une ancre.

MANUCE (Paul), fils d'Alde-l'Ancien, né à Venise en 1512, mort en 1574, se mit en 1533 à la tête de l'imprimerie de son père, et joignit comme lui une érudition profonde à une grande habileté dans l'art typographique. Il éprouva toutes sortes de traverses, eut à lutter contre des parents qui lui disputaient la succession de son père, puis contre ses associés. Trouvant peu d'encouragement à Venise, il quitta cette ville en 1562 pour se rendre à Rome, où Pie IV lui confia la direction d'une imprimerie placée au Capitole, et le chargea d'imprimer les œuvres des SS. Pères. Il fut moins bien traité par le successeur de Pie IV; mais il éprouva la libéralité de Grégoire XIII. Il était passionné pour Cicéron et donna une excellente édition de ses œuvres, accompagnée de commentaires fort estimés. Il publia en outre divers traités pour faciliter l'intelligence des anciens : *Antiquitatum romanarum liber de legibus*, 1557; *De senatu romano*, 1581; *De comitiis romanorum*, 1585; *De civitate romana*, 1585.

MANUCE (ALDE), dit *le Jeune*, fils aîné de Paul, né à Venise en 1547, mort en 1597, fut auteur dès l'âge de 11 ans. Il suivit d'abord son père à Rome; mais il revint à Venise en 1565 pour se mettre à la tête de l'imprimerie Aldine. Abandonnant la typographie pour les lettres, il remit en 1555 son imprimerie à l'un de ses ouvriers, Nic. Manassi, et alla remplir une chaire d'éloquence, d'abord à Bologne, puis à Pise, et enfin à Rome (1589). Clément VIII lui confia la direction de l'imprimerie du Vatican en 1592. Il mourut avant l'âge, d'une suite de débauche. Il a composé, entre autres ouvrages, *Orthographiæ ratio*, où il fixe l'orthographe latine d'après les manuscrits et les inscriptions, 1561 (il n'avait alors que 14 ans); on lui doit des explications (en italien) des *Locutions des Lettres de Cicéron*, 1575, ainsi que des *Comédies de Térence*, 1585; des *Commentaires sur Cicéron*, des *Discours politiques sur Tite-Live*, etc. M. Ant.-Aug. Renouard a publié les *Annales de l'imprimerie des Alde* ou *Histoire des trois Manuce*, 1803, 3ᵉ édit., 1834.

MANUEL (L.-Pierre), procureur-général de la Commune de Paris en 1790 et 1792, né à Montargis en 1751, avait d'abord été doctrinaire. Il concourut puissamment aux insurrections du 20 juin et du 10 août 1792, et fut nommé député à la Convention par les électeurs de Paris. Il demanda la déchéance de Louis XVI, et fit transférer au Temple le malheureux roi avec la famille royale. Cependant il se laissa attendrir à la vue des malheurs de ses augustes prisonniers, et dans le procès de Louis XVI il vota l'appel au peuple, disant qu'il ne voyait dans la Convention que des législateurs et non des juges. Il excita dès lors les soupçons de ses anciens amis, et fut obligé de donner sa démission; traduit peu après devant le Tribunal révolutionnaire, il fut décapité le 15 nov. 1793. Il a publié quelques écrits de circonstance.

MANUEL (Jacq.-Ant.), orateur constitutionnel, né en 1775 à Barcelonnette (Basses-Alpes), mort en 1827, s'enrôla comme volontaire en 1793, servit avec distinction jusqu'à la paix de Campo-Formio, puis entra au barreau, et y acquit une grande réputation. Nommé représentant dans les Cent-Jours (1815), il se fit remarquer par son patriotisme. Élu député par le département de la Vendée en 1817, il combattit avec énergie la réaction royaliste, et irrita tellement par son opposition le parti dominant, qu'il fut violemment expulsé de la Chambre, en 1823. Son convoi donna lieu à une éclatante manifestation de l'opinion publique, et fut suivi par plus de 100,000 personnes.

MANUEL COMNÈNE, empereur grec, fils de Jean Comnène, succéda en 1143 à son père, au détriment de son frère aîné Isaac. En 1147, il trahit les Croisés, conduits par Conrad, empereur d'Allemagne, et Louis-le-Jeune, roi de France, et ne contribua pas peu, par des intelligences qu'il entretenait avec les Turcs, à faire échouer l'entreprise. Il en fut puni par Roger, roi de Sicile, allié des princes croisés, qui pénétra en Grèce et pilla Thèbes et Corinthe. Cependant il prit Corfou sur Roger, soumit les Hongrois et les Serviens révoltés. En 1175, dans une guerre contre Azeddyn, sultan d'Iconium, il vit son armée exterminée dans des défilés près de Myriocéphales en Asie-Mineure : peu après il remporta à son tour une victoire sur Azeddyn près du Méandre. Il mourut en 1180, avec la réputation d'un bon guerrier, mais d'un prince sans mœurs et sans probité.

MANUEL PALÉOLOGUE, empereur grec, succéda en 1391 à son père Jean Paléologue, après s'être évadé de la cour du sultan Bajazet, où il était en otage. Deux fois, sous son règne, Constantinople fut assiégée, la première, par Bajazet, qui se retira pour faire face à Tamerlan; la seconde, par Amurat, qui dut aussi s'éloigner pour combattre un compétiteur au trône. Manuel mourut en 1425, à l'âge de 77 ans. Il fut père de Jean Paléologue II, qui lui succéda, et de Constantin Dracosès, dernier empereur de Constantinople.

MANZANARÈS, rivière d'Espagne. *Voy.* MANÇANAREZ.

MANZANEDA-DE-TRIBES, ville d'Espagne (Galicie), à 60 kil. E. d'Orense; 3,250 hab.

MANZAT, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), à 15 kil. N. O. de Riom; 1,500 hab.

MANZO. *Voy.* MANSO.

MANZOLLI (P.-Ange), poëte latin, né à Stellata, près de Ferrare, au commencement du XVIᵉ siècle, vivait, à ce qu'on croit, à la cour du duc de Ferrare Hercule II. Il est auteur d'un poëme latin fort curieux intitulé : *Zodiacus vitæ, hoc est de hominis vita, studio ac moribus*, qui parut pour la première fois à Bâle en 1537 : c'est une espèce

de satire où il passe en revue toutes les professions, s'exprimant fort librement, surtout au sujet du clergé. Pour échapper aux persécutions, il le publia sous le pseudonyme de *Marcellus Palingenius*, anagramme de ses noms; ce n'est qu'en 1725 que Facciolati fit connaître le vrai nom de l'auteur du *Zodiacus*. Du reste, on ne sait rien de sa vie ni de l'époque de sa mort. La meilleure édition de ce poëme est celle de Rotterdam, 1722. Il a été traduit en français par Lamonnerie, 1731.

MANZORA ou **ARVANHA**, riv. d'Afrique, forme la limite du Monomotapa et du Sofala; elle a sa source aux monts Beth, et son embouchure dans le Zambèze; cours, 500 kil. au N. E.

MAOUNA, une des îles des Navigateurs, par 186° 41' long. E., 14° 20' lat. S.—Visitée en 1787 par La Pérouse; onze de ses compagnons y furent massacrés.

MAOUT, *Philadelphia*, ville de la Turquie d'Asie (Selefkeh); à 49 kil. N. de Selefkeh. Belles ruines.

MAPHÆUS. *Voy.* MAFFEI et MAFFEO.

MARABOUTS (de l'arabe *marbouth*, cénobite), prêtres mahométans, principalement répandus en Afrique, et qui sont en grande vénération chez les Maures et les Arabes; la qualité de marabout se transmet de père en fils.—Au moyen âge on donnait le nom de *Marabouts* à une tribu d'Arabes qui étaient allés s'établir dans le désert de Sahara pour s'isoler des autres tribus musulmanes et observer avec plus d'exactitude les pratiques les plus minutieuses du Coran; dans la suite, leurs chefs devinrent souverains du Maghreb et régnèrent même sur une grande partie de l'Afrique et de l'Espagne. Ils sont plus connus sous le nom d'*Almoravides*.

MARACAIBO. *Voy.* MARACAYBO.

MARACANDA, auj. *Samarcand*, ville de la Sogdiane, sur le Polytimète, fut détruite par Alexandre, mais se releva depuis. *Voy.* SAMARCAND.

MARACAY, ville de la république de Venezuéla, à 80 kil. S. O. de Caracas, sur le lac de Valencia; 8,400 hab. Environs fertiles en sucre, indigo, etc.

MARACAYBO, ville de l'Amérique du Sud (Venezuéla), ch.-l. du dép. de Zulia, sur le bord O. du lac de Maracaybo, par 74° 6' long. O., 10° 40' lat. N.; 20,000 hab.; à 560 kil. de Caracas. Port fermé par une barre; deux forts. Café, cacao, copahu, salsepareille, cuirs, bois jaunes, etc.

MARACAYBO (golfe de), ou de VENEZUÉLA, dans la mer des Antilles, le long de la côte de la Colombie, entre 10° 42'-12° lat. N., 72° 15'-74° 30' long. O.; 190 kil. de profondeur; sa largeur varie de 100 à 250 kil. Il renferme quelques îles et reçoit les eaux du lac Maracaybo.

MARACAYBO (lac de), dans le Venezuéla, entre 9°-10° 40' lat. N. et 73° 15'-74° 45' long. O; 220 kil. sur 200; communique par un détroit de 36 kil. de long avec la mer des Antilles, et reçoit les rivières de Zulia, Chama, Motatan, etc.

MARACAYBO (prov. de), une des 4 prov. du dép. de Zulia, dans la république de Venezuéla, a pour villes principales, outre Maracaybo, Perija, Alta-Gracia, Gibraltar.

MARACH, *Germanica Cæsarea*, ville murée de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de Marach, à 140 kil. N. O. d'Alep. Château, vieilles mosquées.

MARACH (pachalik de), dans la Turquie d'Asie, entre les pachaliks de Roum au N., de Diarbékir à l'E., d'Alep au S., d'Adana à l'O.: 310 kil. sur 220; 250,000 hab. Traversé par le Taurus, arrosé par l'Euphrate. Climat et sol varié, fruits délicieux, industrie nulle; 5 livahs: Marach, Aintab, Kars, Semisat, Malatia, qui tous ont pour ch.-l. des villes de même nom. Ce pachalik occupe une partie de l'ancienne Comagène et de la Petite-Arménie.

MARADEH-EL-HAMOUD, oasis de l'état de Tripoli (vue en 1825 par Pacho, qui crut y retrouver le jardin des Hespérides dont parle Strabon); à 300 kil. S. de Bengazi.

MARAGHA, ville de Perse (Aderbaïdjan), à 80 kil. S. de Tauris; 15,000 hab. Place forte. Bazar, bains publics, tombeau d'Houlagou. — Houlagou y avait fait construire un observatoire.

MARAGNON, fleuve d'Amérique. *Voy.* AMAZONE.

MARAIS (le), dit aussi *la Plaine*. On nomma ainsi en 1793 la partie la moins élevée de la salle de la Convention, où siégeaient les membres du parti modéré; la faction démagogique occupait la partie la plus élevée, désignée sous le nom de *la Montagne*. — On appelle aussi *Marais* un quartier de Paris (le quartier du Temple).

MARAIS PONTINS. *Voy.* PONTINS.

MARAJO ou **JOANNES**, île et comarque du Brésil (Para), entre les embouchures de l'Amazone et du Tocantin; 310 kil. sur 260. Marais; climat chaud; sol fertile. Ch.-l., Marajo, sur la côte E.

MARAKAH, ville d'Afrique. *Voy.* DONGOLA (NOUV.).

MARALDI (Jacq.-Philippe), savant mathématicien et astronome de l'Académie des Sciences, né dans le comté de Nice en 1665, mort en 1729, était neveu du célèbre Cassini. Son oncle le fit venir en France en 1687. Il travailla en 1700 et en 1718 à la fameuse méridienne. Il a laissé un *Catalogue manuscrit des étoiles fixes*, et un grand nombre d'*Observations*, qu'on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

MARALDI (J.-Dominique), célèbre astronome, neveu du précédent, membre de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1709, mort en 1788, fut, de 1732 à 1740, associé à son cousin, Cassini de Thury, pour la description trigonométrique des côtes et des frontières de la France, et pour préparer la grande carte générale de la France (en 180 feuilles). En 1735, il fut chargé de rédiger la *Connaissance des temps*, tâche pénible et ingrate, dont il s'acquitta pendant vingt-cinq ans. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Sciences.

MARANA (J.-P.), écrivain italien, né à Gênes en 1642, mort en 1693, fut emprisonné pendant quatre ans à Gênes pour n'avoir pas révélé la conjuration du comte della Torre, qui avait voulu livrer Savone au duc de Savoie; pendant sa captivité, il écrivit l'histoire de cette conjuration. Il se réfugia en France et obtint une pension de Louis XIV. Outre l'*Histoire de la conjuration du comte della Torre*, Lyon, 1682, il a publié en français *l'Espion du grand seigneur*, Paris, 1684 et années suivantes, espèce de revue qui obtint quelque succès, et qui suggéra à Montesquieu l'idée des *Lettres persanes*.

MARANHAO ou **MARANHAM** (île), île du Brésil, dans l'Atlantique (prov. de Maranhao), entre les baies de San Marcos à l'O. et de San Jose à l'E.; 60 kil. sur 35. Fertile et bien peuplée.—Les Français s'en emparèrent en 1612 et y bâtirent une ville.

MARANHAO, ou *San-Luis de Maranhao*, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Maranhao, dans l'île de ce nom, par 41° 20' long. O., 2° 32' lat. S.; 15,000 hab., trois forts. Evêché. Commerce de riz, coton, peaux crues et tannées, bois de teinture. Bâtie par les Français.

MARANHAO (prov. de), prov. de l'empire du Brésil, entre l'Océan Atlantique au N. E., les prov. de Para au N. O., de Goyaz au S. O., de Piauhy à l'E.: 1,000 kil. sur 700; 183,000 hab. Ch.-l. Maranhao. Le pays est arrosé par le fleuve Maranhao, qui se jette dans l'Atlantique, vis-à-vis de l'île de même nom. Sol plat au N., montagnes au S. Climat agréable; sol fertile. Mines d'or, d'argent, de fer.

MARANO, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 8 kil. N. O. de Naples; 6,500 hab.

MARANS, v. et port de la Char.-Inf., ch.-l. de c., à 19 kil. N. E. de La Rochelle; 4,557 hab. Aux environs, marais salants. Commerce de blé, légumes

secs, lin, eau-de-vie, merrains. — Plusieurs siéges (notamment en 1583, époque à laquelle elle fut prise par Henri IV). Son château fut rasé en 1638.

MARAT, ville de France (Puy-de-Dôme), à 5 kil. S. E. d'Olliergues; 2,500 hab.

MARAT (Jean-Paul), fameux démagogue, né en 1744 à Genève ou à Boudry, près de Neufchâtel, vint à Paris exercer la profession de médecin, fut attaché en cette qualité aux écuries du comte d'Artois, et se fit un certain nom par des écrits sur les sciences naturelles. D'un caractère violent, d'une imagination ardente, il embrassa avec exaltation les principes et les idées révolutionnaires et publia à partir de 1789 un journal politique qui porta successivement les titres de *Publiciste parisien*, d'*Ami du peuple*, de *Journal de la République*, où il prêchait les doctrines anarchiques et conseillait les mesures les plus sanguinaires. Il devint par là l'idole du peuple, s'immisça dans le Comité de salut public, quoiqu'il n'eût pas de titre légal, et eut la plus grande part aux massacres des 2 et 3 septembre 1792, ainsi qu'à la condamnation de Louis XVI. Nommé député à la Convention par un collége des électeurs de Paris, il y siégea à la tête du parti de la *Montagne*, fit décréter la création du Tribunal révolutionnaire, et la formation d'un Comité de sûreté générale chargé spécialement d'arrêter les *suspects*, attaqua avec fureur les Girondins, et en fit proscrire 22 au 2 juin 1793. La veille de cette journée, il avait provoqué ouvertement le peuple à l'insurrection: livré pour ce fait au Tribunal révolutionnaire par la Convention elle-même, il avait été ramené en triomphe dans la salle des séances par la populace ameutée. Un mois après (13 juillet), Marat fut assassiné dans son bain par Charlotte Corday (*Voy.* ce nom), qui croyait par là délivrer la patrie d'une odieuse tyrannie. Sa mort fut pour les terroristes le prétexte de nouveaux massacres. On lui fit des funérailles magnifiques et une sorte d'apothéose; son corps fut déposé au Panthéon, mais il ne tarda pas à en être tiré. Marat a publié (outre son journal) divers écrits, les uns politiques, entre autres, *les Chaînes de l'esclavage*, d'abord en anglais, Edimbourg, 1774; puis en français, Paris, 1792 (réimprimé en 1833); *Profession de foi de Marat, l'Ami du peuple, adressée aux Français*, etc.; — les autres scientifiques, tels que *De l'homme ou de l'influence de l'âme et du corps*, Amsterdam, 1775; *Recherches sur la lumière, l'électricité*, etc., 1779-84; une traduction de l'*Optique* de Newton, 1787.

MARATEA, ville du royaume de Naples (Basilicate), à 13 kil. S. O. de Lagonegro; 3,900 hab. Deux obélisques en marbre.

MARATHON, bourg de l'Attique, à 31 kil. N. E. d'Athènes. Dans la première guerre médique, Miltiade y remporta sur les Perses une victoire décisive, l'an 490 av. J.-C.. — Cette ville est encore célèbre dans la fable par un taureau monstrueux dont Thésée délivra la contrée.

MARATHONISI, *Gythium?* v. forte de la Grèce, (Laconie), dans le pays des Mainotes, sur le golfe de Kolokythia, à 40 kil. S. de Mistra; 600 hab.

MARATTES (les). *Voy.* MAHRATTES.

MARATTI (Carlo), peintre italien, né à Camerino en 1625, mort en 1713, élève de Sacchi, travailla pour le pape Alexandre VII et ses successeurs, et fut pendant longtemps le peintre le plus renommé de Rome. Il excellait surtout dans les tableaux d'autel et dans la peinture des Vierges. On voit de lui au Louvre quatre tableaux: une *Nativité*, une *Vierge avec l'enfant Jésus; Saint Jean dans le désert;* le *Mariage mystique de sainte Catherine*. Il réussissait aussi dans la gravure.

MARBACH, ville du royaume de Wurtemberg (Neckar), à 20 kil. N. de Stuttgart, sur le Neckar; 2,350 hab. Patrie de Schiller.

MARBELLA, *Barbesola*, ville d'Espagne, à 43 kil. S. O. de Malaga, sur la mer; 4,300 hab. Rues larges; belles places, édifices d'architecture mauresque. Aux environs, salines; mines de fer, de plomb et d'antimoine; pêche active.

MARBLEHEAD, ville des États-Unis (Massachusets), à 7 kil. S. E. de Salem; 6,000 hab. Bon port; fort. Pêche de la morue; commerce de poisson.

MARBOURG, *Mattium* ou *Mattiacum*, ville de la Hesse-Electorale, à 80 kil. S. O. de Hesse-Cassel, sur la Lahn; 8,000 hab. Jolie église de Sainte-Elisabeth, consistoire luthérien; château-fort, université, bibliothèque, etc. Ancienne résidence des landgraves de Thuringe. Il s'y tint un colloque en 1529.

MARBOURG, ville des États autrichiens (Styrie), sur la Drave, à 60 kil. S. de Grætz; 7,000 hab. Ch.-l. de cercle; commerce en blé et en vin.

MARBOZ, ville de France (Ain), à 15 kil. N. de Bourg; 2,500 hab.

MARBRE (île de), *Marble Island* en anglais, dans la baie d'Hudson, a son centre par 92° long. O., 62° 50' lat. N.; 40 kil. sur 24; port sur la côte S. E. Le sol de l'île est tout formé de marbre à peine revêtu d'un peu de terre végétale.

MARBRES D'ARUNDEL. *Voy.* ARUNDEL et PAROS.

MARC (saint), un des quatre évangélistes, né, à ce qu'on croit, dans la Cyrénaïque, s'attacha de bonne heure à saint Pierre, l'accompagna dans ses travaux, le suivit à Rome, où il lui servit d'interprète; alla prêcher l'évangile dans la Pentapole (ou Cyrénaïque), et en Egypte, où il fonda l'église d'Alexandrie. L'an 68 de J.-C., il fut pris et mis à mort par les idolâtres. On célèbre sa fête le 25 avril. Il écrivit son évangile en grec, selon les uns, en latin, selon d'autres; il le rédigea 10 ans après l'Ascension de J.-C., d'après les conversations qu'il avait eues avec S. Pierre: cet évang. n'est souv. qu'un abrégé de celui de S. Matthieu. Les Vénitiens croient posséder le corps de saint Marc qui aurait été transporté chez eux en 815; ils vouent à ce saint un culte particulier. S. Marc a pour emblème le *lion*.

MARC (S.), pape en 336, est fêté le 7 octobre.

MARC, hérésiarque du II[e] siècle, disciple de Valentin et issu de Basilide, substituait à la Trinité une *Quaternité* de son invention (il admettait en Dieu l'*Ineffable*, le *Silence*, le *Père*, la *Vérité*), rejetait les sacrements et même le baptême. Il s'attira un grand nombre de partisans par des prestiges et de prétendues prophéties.

MARC-ANTOINE. *Voy.* ANTOINE et RAIMONDI.

MARC-AURÈLE. *Voy.* AURÈLE.

MARCEAU (François-Séverin MARCEAU-DESGRAVIERS-), général français, né en 1769 à Chartres, d'un procureur au bailliage de cette ville, s'engagea à 16 ans fut nommé en 1791 chef du premier bataillon de volontaires d'Eure-et-Loir, alla en 1793 en Vendée avec le grade de capitaine, et fut nommé à 24 ans, sur la recommandation de Kléber, général en chef de l'armée de l'Ouest. Il gagna sur les Vendéens la sanglante bataille du Mans (12 déc. 1793). Employé en 1794 à l'armée de Sambre-et-Meuse comme général de division, il contribua puissamment au gain de la bataille de Fleurus. Il protégea en 1796 la retraite de l'armée de Jourdan; déjà il avait plusieurs fois repoussé l'ennemi lorsqu'il fut blessé mortellement près d'Altenkirchen; il n'avait que 27 ans. Les ennemis s'unirent aux Français pour lui rendre les honneurs militaires. Marceau ne s'était pas moins fait remarquer par son humanité et son désintéressement que par son courage et ses talents stratégiques. Chartres lui a érigé une statue (1850). — (S.) *Voy.* MARCEL (S.

MARCEL I (saint), pape, 308-309, succéda à saint Marcellin. Il fut banni par l'empereur Maxence sous prétexte qu'il causait des troubles par sa sévérité envers les *Tombés*. On le fête le 16 janvier.

MARCEL II, pape, élu en 1555, ne régna que 21 jours ; il eut pour successeur Paul IV.

MARCEL (saint), évêque de Paris, célèbre par sa piété, fut élevé sur ce siége épiscopal à la fin du IVe siècle, et l'occupa jusqu'à sa mort, vers 440. Il fut enterré près de Paris dans un village qui forme auj. le faubourg Saint-Marcel. Sa fête se célèbre le 3 novembre. Selon la légende, le saint évêque avait délivré le pays d'un serpent monstrueux qui l'infestait.

MARCEL (Étienne), prévôt des marchands de Paris, se signala par son audace pendant la captivité du roi Jean ; souleva le peuple contre l'autorité du dauphin (depuis Charles V), et contre la noblesse ; porta le trouble dans les états-généraux, convoqués en 1356, en engageant les députés du Tiers à refuser des subsides et à réclamer au contraire des réformes exagérées ; fit assassiner sous les yeux du dauphin Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de Conflans, maréchal de Champagne ; enfin il se préparait à ouvrir les portes de Paris à Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui assiégeait cette ville (1358), lorsque deux courageux citoyens, Jean et Simon Maillart, le tuèrent à coups de hache. M. Naudet a écrit l'histoire de la *Conjuration d'Étienne Marcel*, Paris, 1815, in-8.

MARCEL, fameux maître de danse du XVIIIe siècle, mort vers 1757, a composé quelques ballets oubliés aujourd'hui. C'est lui qui s'écriait : « Que de choses dans un menuet ! » En voyant danser un Anglais, il dit : « On saute dans les autres pays, on ne danse qu'à Paris. »

MARCELLIN (saint), pape de 296 à 304. C'est sous son pontificat qu'eut lieu la persécution de Dioclétien. Il est honoré comme martyr ; sa fête tombe le 26 avril.

MARCELLIN (AMMIEN), historien. *Voy.* AMMIEN.

MARCELLUS (M. Claudius), général romain, fut cinq fois consul. En 222 av. J.-C., il battit les Gaulois à Clastidium, tua de sa main leur roi Viridomare, remportant ainsi les troisièmes dépouilles opimes, prit Milan et réduisit la Gaule Cisalpine en province romaine. Envoyé contre Annibal après la bataille de Cannes, il releva les affaires des Romains, et remporta sur le général carthaginois deux avantages à Nole (216-215), puis transporta en Sicile le théâtre de la guerre ; il s'empara de Syracuse après trois ans de siége (212) ; c'est au sac de la ville que périt Archimède, quoique le général romain eût donné ordre de l'épargner. Il vainquit encore Annibal en 210, à Canusium ; mais il périt deux ans après, étant tombé dans une embuscade. On l'avait surnommé l'*Épée de Rome*, comme Fabius Cunctator en était dit *le Bouclier*.

MARCELLUS (M. Claudius), de la famille du précédent, consul l'an 51 av. J.-C., fut le premier à proposer au sénat de retirer à César le gouvernement des Gaules, et prit parti pour Pompée dans la guerre civile. César, vainqueur à Pharsale, l'exila à Mitylène ; mais dans la suite il le rappela à la prière du sénat : ce fut à cette occasion que Cicéron prononça le discours de remerciments intitulé : *Pro Marcello*. Marcellus ne put jouir du bienfait de César, il fut tué par un de ses esclaves au moment de s'embarquer.

MARCELLUS (M. Claudius), fils d'Octavie, sœur d'Auguste, et de M. Claudius Marcellus Æserninus (consul l'an 22 avant J.-C.), fut adopté par Auguste, son oncle, qui lui donna en mariage sa fille Julie, et le désigna pour son successeur. Ce jeune prince, qui donnait les plus grandes espérances, mourut à 20 ans, 23 av. J.-C. Livie fut soupçonnée de l'avoir fait empoisonner. Virgile a déploré dans de beaux vers (au 6e livre de l'*Énéide*) la mort prématurée de Marcellus, et a fait de lui un éloge pompeux. On raconte qu'Octavie s'évanouit à la lecture de ce passage, et qu'elle récompensa l'auteur en lui faisant compter 10,000 sesterces (environ 2,000 fr.) pour chacun de ses vers.

MARCELLUS (Ulpius), jurisconsulte romain, contemporain des Antonins, de la secte des Proculéiens, jouit dans son temps de la plus grande autorité. On trouve dans les Pandectes des frag. de M.

MARCELLUS PALINGENIUS. *Voy.* MANZOLLI.

MARCENAT, ch.-l. de canton (Cantal), à 16 kil. N. O. de Murat : 2,100 hab.

MARC-EN-BAROEUL, ville de France (Nord), à 5 kil. N. de Lille ; 3,848 hab.

MARCH ou MORAVA, *Marchus* ou *Marus*, riv. des États autrichiens (Moravie), sort du mont Schneeberg, court au S., baigne Olmutz, arrose les comitats de Presan, de Hradisch, sépare l'archiduché d'Autriche de la Hongrie, et tombe dans le Danube, par la rive droite, à 12 kil. au-dessus de Presbourg. Cours, 270 k. Affluent principal, la Taya.

MARCHAND (Prosper), bibliographe, né vers 1675 à Guise, en Picardie, mort en 1756, ouvrit à Paris en 1698 un magasin de librairie qui devint le rendez-vous des bibliophiles ; passa en Hollande pour y professer plus librement la religion réformée qu'il avait embrassée, et s'établit à Amsterdam comme libraire ; il renonça plus tard au commerce pour se livrer uniquement à l'étude. On lui doit des éditions d'ouvrages rares ou importants, tels que le *Dictionnaire de Bayle*, Rotterdam, 1720, 4 vol. in-fol. ; les *Voyages de Chardin*, les *Œuvres de Brantôme* ; mais il est surtout connu par un *Dictionnaire historique* (La Haye, 1758-9, 1 vol. in-fol.), qui complète les *Dictionnaires* de Bayle et Chauffepié. Ce Dictionnaire fut publié après sa mort, sur ses notes, par Allamand.

MARCHAND (Étienne), capitaine de la marine marchande, fit de 1790 à 1792, pour le compte d'une maison de Marseille, un voyage autour du monde, et découvrit en 1791 le groupe N. O. des îles Marquises, qu'il nomma *îles de la Révolution* ; l'une d'elles porta son nom. L'histoire de son voyage a été écrite par Fleurieu. M. en 1793.

MARCHANGY (Louis-Antoine DE), né dans la Nièvre vers 1780, mort à Paris en 1826, se fit connaître par un ouvrage intitulé *la Gaule poétique*, 6 vol. in-8, Paris, 1813 et 1826, où il envisageait l'histoire nationale dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les arts, et publia en 1826 *Tristan le Voyageur* ou *la France au XIVe siècle*, qui est comme le complément de l'ouvrage précédent. Il entra en 1815 dans le ministère public, et s'éleva par degrés jusqu'aux fonctions d'av. gén. près la cour de cassation. Il acquit une fâcheuse célébrité par des réquisitoires qu'on accusait d'être trop passionnés.

MARCHAUX, ch.-l. de canton (Doubs), à 15 kil. N. E. de Besançon : 400 hab.

MARCHE, nom qui dans le moyen âge, surtout depuis Charlemagne, servit à désigner les provinces *frontières* d'un empire ; elles étaient gouvernées par des commandants militaires nommés margraves (de *mark*, marche, et *graff*, comte), ou marquis (en latin *marchio*), et qui étaient chargés de défendre les frontières. La plupart de ces contrées ont reçu dans la suite d'autres titres, tels que ceux de comtés, duchés, etc. ; cependant le nom de *marche* a été conservé dans les temps modernes par quelques-unes d'entre elles, comme le comté de la Marche, en France, les Marches d'Italie, la Marche de Brandebourg (*Voy.* ci-après).

MARCHE (LA), par abréviation pour la *Marche limousine*, province et grand-gouvernement de l'ancienne France, ainsi nommée parce qu'elle était sur la frontière de France du côté du Limousin, dont elle avait fait longtemps partie ; bornée au N. par le Berri et le Bourbonnais, au S. par le Limousin, à l'O. par le Poitou, à l'E. par l'Auvergne. Capit.,

Guéret. Elle se divisait en Haute-Marche (ch.-l., Guéret), et Basse-Marche (ch.-l., Bellac). Air froid; peu de fertilité; pâturages, chevaux; industrie chétive. La Vienne, la Creuse, l'Anglin, la Gartempe, le Cher y ont leur source. La Marche forme auj. le dép. de la Creuse et une forte partie de celui de la Haute-Vienne. — Du temps des Romains, ce pays était compris dans l'Aquitaine et faisait partie du territoire des *Lemovices*, et de celui des *Bituriges Cubi* et des *Pictavi*. Au VIII[e] siècle, Guillaume III, duc d'Aquitaine, détacha la Marche de ses domaines et l'érigea en comté en faveur de Boson I, petit-fils de Roger, comte de Limoges et de Charroux. Depuis ce temps, la Marche eut des comtes souverains, parmi lesquels on remarque les seigneurs de Lusignan. Philippe-le-Bel l'acquit par confiscation (1309) et la légua à Charles-le-Bel, son 3[e] fils; ce prince l'échangea en 1327 contre le comté de Clermont qui appartenait à Louis I de Bourbon. Jacques, 2[e] fils de ce dernier (*Voy.* ci-après l'art. historique), lui succéda dans la possession du comté de la Marche; ce comté passa ensuite dans la maison d'Armagnac, puis dans celles de Bourbon-Beaujeu et de Bourbon-Montpensier, et fut confisqué en 1525 sur le connétable de Bourbon par François I.

MARCHE, *Marca*, ancienne prov. des États de l'Église, au N. E., se divisait en *Marche d'Ancône* au N. et *Marche de Fermo* au S. Elle forme auj. les délégations d'Ancône, Macerata, Fermo et Ascoli.

MARCHE D'ESPAGNE, nom donné par Charlemagne aux pays qu'il avait conquis au-delà des Pyrénées; cette *marche* était comprise entre les Pyrénées au N. et le cours de l'Ebre au S.; elle confinait ainsi au roy. des Asturies à l'O. et au califat de Cordoue au S. Elle se divisait en *marche de Gascogne*, qui avait pour capitale Pampelune, et *marche de Gothie* ou *Septimanie*, qui avait pour capitale Barcelone. Cette contrée forma depuis une partie de la Navarre et le comté de Barcelone.

MARCHE (BASSE et HAUTE-). *Voy.* ci-dessus MARCHE (LA) et ROUERGUE.

MARCHE (VIEILLE-, NOUVELLE-, et MOYENNE-), — MARCHE DE L'UCKER, — M. DE PRIEGNITZ OU ANTÉRIEURE. *Voy.* BRANDEBOURG.

MARCHE DE SAXE, — DE STADE, — TRÉVISANE, etc. *Voy.* SAXE, STADE, TRÉVISE, etc.

MARCHE (LA), ch.-l. de cant. (Vosges), à 32 kil. S. de Neufchâteau; 1,600 hab. Fers; huiles de grains. Patrie de Guill. de La Marche (fond. du coll. La Marche), du mar. Victor. Instit. de la Trinité.

MARCHE-EN-FAMÈNE, *Marca*, ville du duché de Luxembourg, à 53 kil. S. O. de Liége; 1,500 hab. Cette ville existait dès le VII[e] siècle, et était le ch.-l. d'un petit pays appelé *Famène* (*pagus Falmiensis*), dans le territoire des *Condrusi*. En 1577, il y fut conclu un traité entre le roi d'Espagne et les Provinces-Unies.

MARCHE-SUR-SAONE (LA), village du dép. de la Côte-d'Or, dans l'ancien duché de Bourgogne, à 26 kil. S. E. de Dijon; 1,100 hab.

MARCHE (Jacques II DE BOURBON, comte de la), petit-fils de Jacques I de Bourbon, tige des comtes de la Marche de la maison de Bourbon (qui fut tué en 1361 en combattant les *Grandes Compagnies*), fut pris par les Turcs à la bataille de Nicopolis (1396), paya une forte rançon et revint en France; prit parti pour les Bourguignons contre les Armagnacs, fut fait de nouveau prisonnier et détenu jusqu'en 1412. Devenu veuf de Béatrix de Navarre, qu'il avait épousée en 1406, il épousa en 1415 Jeanne II, reine de Naples et de Sicile; mais ne reçut de cette princesse que le titre de duc de Calabre. Il fit mettre à mort plusieurs des favoris de Jeanne et la tint elle-même en captivité; mais le peuple se souleva contre lui, et il fut forcé de fuir (1419). De retour en France, il se retira chez les Franciscains de Besançon, où il mourut (1438).

MARCHE (Olivier DE LA), chroniqueur, né en 1426 dans la terre de La Marche en Bourgogne, vécut à la cour des ducs de Bourgogne et s'attira la haine de Louis XI pour avoir fait échouer son projet d'enlever le duc de Charolais (Charles-le-Téméraire). Ce prince, devenu duc de Bourgogne, le nomma capitaine de ses gardes et le récompensa largement. On a de La Marche des *Mémoires* (Bruxelles, 1616, Louvain, 1645), qui sont précieux pour l'histoire du temps, et quelques ouvrages en vers, tels que *le Chevalier délibéré*; *Traité des duels*; *le Triomphe des dames d'honneur*, etc.

MARCHECK, ville des États autrichiens (Autriche), sur la March, à 44 kil. E. de Korneubourg; 1,500 hab. Entre Marchek et Laa, est la plaine de *Marchfeld*, où Ottokar fut vaincu (1278). *Voy.* LAA.

MARCHENA, *Marcia*, ville d'Espagne (Séville), à 40 kil. E. de Séville; 13,200 hab. Palais des ducs d'Arcos. Antiquités romaines. Lainages fins, couvertures de laine. Bains sulfureux.

MARCHENOIR, chef-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 26 kil. N. de Blois; 600 hab.

MARCHES (LES), ancien petit pays de France, dans le S. de la Basse-Normandie, auj. dans le dép. de l'Orne. Places: Alençon, Séez, Argentan.

MARCHIENNES, ch.-l. de canton (Nord), sur la Scarpe, à 14 kil. E. de Douai; 2,614 hab. Filature de laine et tanneries. Commerce de lin, asperges, etc. Patrie des braves Corbineau.

MARCHIENNES-AU-PONT, ville de Belgique (Hainaut), à 12 kil. S. O. de Namur; 1,200 hab. Aux environs, beaucoup de houille. Victoire des Français sur les Impériaux en 1794.

MARCIAC, ch.-l. de canton (Gers), à 24 kil. O. de Mirande; 1,500 hab.

MARCIANISI, ville du royaume de Naples (Terre de Labour), à 12 kil. S. E. de Capoue; 7,000 hab.

MARCIEN, *Marcianus*, empereur d'Orient, né vers 391 dans la Thrace, d'une famille obscure, s'enrôla fort jeune dans la milice, et s'éleva jusqu'au rang de sénateur. Théodose-le-Jeune étant mort, Pulchérie, sa sœur, qui avait été proclamée impératrice, épousa Marcien. Ce guerrier brava les menaces d'Attila, et par son énergie le força à s'éloigner de l'Orient. Marcien avait été couronné vers 450, étant déja sexagénaire; il mourut en 457.

MARCIEN, géographe grec, né à Héraclée, sur le Pont-Euxin, dans le IV[e] siècle, écrivit un *Périple* dont il ne reste plus que des fragments. Il a été publié en 1600 dans les *Geogr. vet. scriptores Græci minores*, et en 1839, par E. Miller, Paris, in-8

MARCIGNY-LES-NONNAINS, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 24 kil. S. O. de Charolles; 2,665 hab.

MARCILLAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 16 kil. N. O. de Rhodez; 1,450 hab. Commerce de bestiaux.

MARCILLAT, ch.-l. de cant. (Allier), à 19 kil. S. de Montluçon; 1,500 hab. Houille aux environs.

MARCILLY-LE-HAYER, ch.-l. de cant. (Aube), à 19 kil. S. E. de Nogent-sur-Seine; 600 hab.

MARCION, hérésiarque du II[e] siècle, né à Sinope en Paphlagonie, avait été ordonné prêtre. Chassé de l'église pour avoir séduit une vierge, se lia avec l'hérétique Cerdon, et se mit à dogmatiser; il enseignait qu'il y avait deux principes, l'un auteur du bien, l'autre du mal; attribuait l'ancienne loi au mauvais principe, et la nouvelle au bon; rejetait la plus grande partie du Nouv. Testament et des épîtres de S. Paul, etc. Il eut en Italie, en Égypte, en Syrie, en Perse, un grand nombre de partisans fanatiq., connus sous le nom de *Marcionites*.

MARCIUS. *Voy.* le surnom qui suit ce nom.

MARCK (comté de LA), ancien état de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie, entre le duché de Berg au S. et à l'O., le duché de Clèves à l'O., le duché de Westphalie à l'E., le comté

Recklinghausen et l'évêché de Münster au N. C'était le plus vaste comté du cercle. Le comté de Limbourg y était enclavé. Ch.-l., Hamm. Il se divisait en quatre quartiers (Hamm, Hœrde, Altena, Wetter). En 1806, le comté de La Marck forma la plus grande partie du dép. de la Roër, dans le grand-duché de Berg. En 1814, il fut concédé à la Prusse; il forme auj. la plus grande partie de la régence d'Arensberg, dans la province de Westphalie.

MARCK (comtes de LA), maison noble et ancienne, issue de la maison d'Altena, est connue dans l'histoire depuis le XIII° siècle. Engilbert, fils d'Alphonse IV, comte d'Altena, mort en 1251, fut le premier comte de La Marck. Cette maison acquit, outre le comté de La Marck, de vastes domaines, tels que ceux de Clèves, de Berg et Juliers, et donna naissance à un grand nombre de branches : les ducs de Clèves et de Nevers, les seigneurs d'Aremberg, de Sédan, de Fleuranges, de Lumain, les ducs de Bouillon, etc. Elle s'éteignit en 1610, et le partage de sa succession donna naissance à de longues querelles (*Voy.* JULIERS). Presque toujours les membres de cette maison se mirent au service de la France, à laquelle ils fournirent plusieurs maréchaux et généraux distingués; nous citerons :

MARCK (Guillaume DE LA), chef de la branche des barons de Lumain, né vers 1446. Il se signala dans les troubles des Pays-Bas et mérita le nom de *Sanglier des Ardennes*. Chassé de Liége pour le meurtre de l'évêque de cette ville, il se réfugia auprès de Louis XI, et de concert avec ce prince fit révolter les Liégeois et ravagea le Brabant; mais il tomba entre les mains de l'archiduc Maximilien, qui lui fit trancher la tête en 1485.

MARCK (Robert II, comte de LA), né vers 1460, mort en 1535. Il possédait une partie du Liégeois, le duché de Bouillon, la principauté de Sédan. Il servit le roi Louis XII et assista à la bataille de Novare, où il sauva la vie à ses deux fils (1513). Pendant les guerres de Charles-Quint et de François I, il prit successivement parti pour la France et pour l'Autriche; il fut chassé de ses états par Charles-Quint, mais François I le fit rétablir par le traité de Madrid. Il avait épousé Catherine de Croy, fille du comte de Chimay. Brantôme lui a consacré un article dans les *Vies des Capitaines français*.

MARCK (Évrard DE LA), cardinal, évêque de Liége, frère du précédent, connu sous le nom de *cardinal de Bouillon*, fut pourvu par Louis XII de l'évêché de Chartres, et reçut toutes sortes de bienfaits de François I; il trahit pourtant ce prince pour Charles-Quint en 1518, et concourut puissamment à faire élire empereur ce dernier en 1519. Il fut nommé en récompense archevêque de Valence, et reçut le chapeau de cardinal en 1520; il aida ensuite Charles-Quint à chasser de ses états son propre frère Robert, et mourut à Liége, dont il possédait l'évêché, en 1538.

MARCK (Robert III DE LA), seigneur de Fleuranges, dit *l'Adventureux*, né à Sédan vers 1490, était fils de Robert II qui lui sauva la vie à la bataille de Novare en 1513. Il s'était déjà distingué par la défense de Vérone contre les Vénitiens (1510), et avait puissamment contribué à la prise de la Mirandole (1512). Il suivit François I en Italie, commanda l'avant-garde à Marignan (1515), et fut fait prisonnier avec le roi à Pavie (1525). En 1519, il avait été envoyé en Allemagne auprès des électeurs pour les engager à donner leurs voix à François I, mais il ne put réussir. Nommé maréchal de France pendant sa captivité, il fut à son retour chargé de la défense de Péronne et repoussa les Impériaux (1536). Il mourut l'année suiv. à Lonjumeau. Il a laissé des *Mémoires* intéressants, qui s'étendent de 1499 à 1521; il les avait écrits pendant sa captivité.

MARCK (Robert DE LA), connu aussi sous le nom de *maréchal de Bouillon*, fils du précédent, chevalier de l'ordre du Roi et capitaine des Cent-Suisses de sa garde, né vers 1520, fut fait maréchal de France en 1547, puis duc et commandant militaire de la Bourgogne, de la Champagne et de la Brie, enfin lieutenant-général de la Normandie. Il reprit aux Impériaux Metz en 1552, le château de Bouillon et toutes les places de son ancien duché, 30 ans après l'usurpation de Charles-Quint. A la défense d'Hesdin en 1553, il fut fait prisonnier et conduit en Flandre où il mourut en 1556.—*Voy.* AREMBERG.

MARCKOLSHEIM, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), à 12 kil. S. E. de Schelestadt; 1,500 hab. Tabac, chanvre. Poterie.

MARCODURUM, ville de Germanie, auj. DUREN.

MARCOING, ch.-l. de canton (Nord), à 8 kil. S.O. de Cambray; 1,301 hab.

MARCOMANS, *Marcomanni*, peuple de Germanie, habitait au temps d'Auguste sur les deux rives de l'*Albis* (Elbe), dans les monts Hercyniens; puis chassa les *Boii* de la Bohême actuelle et eut alors les Quades pour voisins à l'E. Unis à ces derniers, ainsi qu'aux Iaziges et aux Vandales, ils envahirent l'Italie de 167 à 174, mais ils furent repoussés.

MARCOMIR, nom de plusieurs princes que l'on fait régner sur les Francs bien avant Pharamond. Marcomir I serait le fils du Troyen Anténor et aurait conduit les Francs de la Troade en Germanie; — Marcomir III est placé sous le règne de Claude; — Marcomir V est supposé le père de Pharamond. L'histoire de ces princes imaginaires est racontée par l'abbé Trithême : *De Origine Francorum*.

MARCO-PAOLO ou POLO. *Voy.* POLO.

MARCOUSSIS, b. de Seine-et-Oise, à 25 kil. E. de Rambouillet. Château où Condé fut enfermé en 1650.

MARCULFE, moine français, que l'on présume avoir vécu dans le VII° siècle, a réuni dans un recueil les formules des contrats et des actes publics les plus usités de son temps. Cette précieuse collection a été publiée par J. Bignon, Paris, 1613.

MARCUS, prénom très commun chez les Romains; on l'écrit *M.* par abréviation.

MARCUS GRÆCUS, auteur d'un livre intitulé : *Liber ignium ad comburendos hostes* (publié en 1804 par Laporte du Theil); on y trouve, entre cent recettes ridicules, quelque chose d'analogue à la composition de la poudre, et de curieux détails sur le feu grégeois. On ne sait rien de cet auteur; on conjecture qu'il vécut vers le XIII° siècle.

MARDAITES, petite peuplade de Syrie que l'on a confondue à tort avec les Maronites et qui, unie à ceux-ci, fit à partir de 679 beaucoup de mal aux Arabes qui avaient envahi leur pays. On ne parle plus d'eux après le X° siècle.

MARDES, peuple de l'Asie ancienne (Médie), sur le bord méridional de la mer Caspienne, entre les *Gelæ* à l'O. et les *Tapyres* à l'E., par 48° et 49° long. E., fit partie de l'empire Médo-Perse, de celui d'Alexandre, etc. Leur pays est à peu près le Mazendéran actuel (entre le Ghilan et le Taberistan). Pauvres, belliqueux et adonnés au brigandage, les Mardes n'étaient que nominalement sujets.

MARDICK, village de l'anc. prov. de Flandre (Nord), à 8 kil. O. de Dunkerque, sur la mer; 250 hab.; a donné son nom à un petit canal. C'est à Mardick que Chifflet place l'*Itius Portus* des anciens. Prise par Turenne en 1657; démantelée en 1664.

MARDIN, *Marde* ou *Miride*, ville de la Turquie d'Asie, à 81 kil. S. E. de Diarbekir; 27,000 hab. Elle a quelques fortifications, plusieurs mosquées et des églises chrétiennes, une medresseh ou collége musulman. Maroquin estimé. — Ville fort ancienne, et longtemps très importante; mais elle souffrit beaucoup des invasions des Tartares au XIII° siècle.

MARDOCENTÈS, roi arabe, s'empara de l'empire de Babylone sur les descendants de Nemrod, vers l'an 2218 av. J.-C., et y fonda une dynastie qui régna 225 ans, jusqu'au renversement de Nabonad par Bélus, roi d'Assyrie (1993).

MARDOCHÉE, Juif célèbre, issu de ceux qui avaient été emmenés en captivité à Babylone par Nabuchodonosor, fit épouser Esther, sa nièce, au roi Assuérus (Artaxerxès I ?), et découvrit une conspiration tramée contre ce prince. Mardochée ayant refusé de s'agenouiller devant l'Amalécite Aman, favori du roi, ce ministre voulut le faire mourir ainsi que tout son peuple ; mais la protection d'Esther le sauva, et Aman, convaincu de conspirer, subit à sa place le dernier supplice. On place cet événement vers 453 av. J.-C.

MARDONIUS, général des Perses, gendre de Darius, conduisit, en 492 av. J.-C., à travers la Thrace, une armée perse destinée à envahir la Grèce, soumit la Macédoine, combattit aux Thermopyles et à Salamine, 390, et fut complétement défait par Pausanias à Platée, 479 : il périt dans la bataille.

MAREB, riv. d'Afrique, naît en Abyssinie, coule au S. O., puis au N. O.; entre en Nubie, se perd dans les sables, puis reparaît et se jette dans l'Atbarah après un cours de 700 kil. — *Voy.* SABA.

MARÉCHAL, *marescallus*, mot dont l'origine n'est pas bien connue, se rencontre dès les premiers temps de la monarchie. Il a désigné d'abord un officier supérieur placé sous les ordres du connétable ou du général en chef, et que l'on nommait *maréchal de l'host* (c.-à-d. de l'armée), *maréchal de camp*. Les maréchaux-de-camp de l'armée du roi étaient appelés *maréchaux de France*, pour les distinguer des maréchaux-de-camp des autres seigneurs féodaux. Les maréchaux de France furent dès 1185 élevés au-dessus de tous les autres maréchaux-de-camp; ils acquirent une importance de plus en plus grande, surtout après la suppression de la dignité de connétable, en 1627 ; depuis cette époque, la dignité de maréchal de France est la plus élevée de l'armée. Un bâton, appelé bâton de maréchal, est la marque distinctive de cette haute dignité. — Avant François I, les fonctions de maréchal étaient purement temporaires ; ce fut ce prince qui le premier nomma des maréchaux à vie. Il en fixa le nombre à quatre ; ce nombre a beaucoup varié depuis ; il y en eut vingt sous Louis XIV ; il est aujourd'hui fixé à douze. — Chez les étrangers le titre de *maréchal* est porté par plusieurs grands officiers; tels sont : le *grand-maréchal* de l'Empire; le *maréchal* de l'Eglise ; le *grand-maréchal* de Pologne, le *maréchal* de la diète ; les *feld-maréchaux*. — Dans la guerre des Albigeois, on donna le titre de *maréchal de la Foi* à Gui de Lévis, qui accompagna Simon de Montfort, et ce titre resta héréditaire dans sa famille.

MARÉCHAL (lord), titre qui était héréditaire dans une noble famille d'Écosse, celle des comtes de Keith. Un membre de cette famille fonda en 1593 le collége *Maréchal* à Aberdeen ; et deux autres, George et Jacques Keith, se sont illustrés au dernier siècle dans la carrière militaire (*Voy.* KEITH).

MARÉCHAL (P.-Sylvain), écrivain, né à Paris en 1750, mort en 1803, commença à se faire connaître par des poésies pastorales dans lesquelles il prenait le nom de *Berger Sylvain;* fut quelque temps bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, mais perdit sa place pour avoir publié des écrits irréligieux. Chaud partisan de la révolution, il fut un des chantres de la liberté et de la déesse *Raison;* il affichait un grossier athéisme, et fut particulièrement lié avec l'astronome Lalande qui partageait ses opinions désolantes. On a de lui des *Bergeries*, 1770 ; *le Pibrac moderne*, 1781 ; *Fragment d'un poëme sur Dieu, ou le Lucrèce moderne*, 1781 ; *Code d'une société d'hommes sans Dieu*, 1797 ; *Voyage de Pythagore*, 1799 ; *Dictionnaire des Athées*, 1800, avec un supplément de Lalande. Dans ce *Dictionnaire*, œuvre de folie, on voit figurer Bossuet, Fénelon, Leibnitz, parmi les athées, à côté d'Epicure et du baron d'Holbach.

MAREMME (la) ou **MAREMMES** (les), *la Maremma* ou *le Maremme* en italien (c.-à-d. le *Littoral*), territoire de la Toscane, entre Livourne et Piombino, le long de la mer, très fertile, mais marécageux, malsain et peu peuplé ; on n'y trouve que quelques pasteurs nomades qui y conduisent des troupeaux de buffles. Ruines de plusieurs villes étrusques. On a fait ces dernières années de grands efforts pour assainir ce pays.

MARENGO, *Maricus vicus*, village des États sardes (Alexandrie), à 4 k. S. E. d'Alexandrie, près du confluent du Fontanone et du Tanaro, est célèbre par la victoire que Bonaparte, premier consul, y remporta sur Mélas et les Autrichiens (14 juin 1800). La soumission de l'Italie, la fin de la seconde coalition et la paix de Lunéville en furent les résultats. — Sous l'Empire, on donna le nom de Marengo à un dép. de l'empire français, qui avait pour ch.-l. Alexandrie. Ce dép. a formé à peu près les provinces actuelles d'Alexandrie, d'Asti et de Casale. — L'Italie a d'autres villages moins connus, du nom de Marengo. — Aux Etats-Unis se trouvent aussi des localités de ce nom, entre autres le comté de Marengo (dans l'Alabama), et la ville de Marengo, ch.-l. de ce comté, sur la Tombekbée, à 63 kil. O. de Cahawba.

MARENNES, ville de France, ch.-l. d'arr. (Charente-Inférieure), à 37 kil. S. de La Rochelle; 4,542 hab. Tribunaux de première instance et de commerce. Bien bâtie, mais peu salubre; grand commerce de sel et de vins. Bonnes huîtres. — L'arr. a 6 cant. (Le Château, Royan, Saint-Pierre, La Tremblade, Saint-Agnan, plus Marennes), 34 comm. et 49,626 hab.

MARENNES (pays de), ou MARENSIN, petite subdivision de la Gascogne, le long de la côte, entre l'Adour jusqu'aux environs de Dax, et l'Océan. Pays couvert de marais ; pins dont on tire de la résine et de la poix. Lieux princip. Cap-breton et Mageso[...]. Ce pays est compris auj. dans le dép. des Landes.

MAREOTIS (lac), auj. *Mariout*, dans l'Égypte Infér., à l'O. du Delta, près d'Alexandrie, communiquait à la Méditerranée par le bras Canopique du Nil. Ses environs produisaient des vins exqu[...]

MARESCOT (Armand-Samuel), général du temps de l'empire, né à Tours en 1758, mort à Vend[...] en 1832, entra dans le corps du génie; prit [...] comme chef de bataillon au siége de Toulon, e[...] eut de vives contestations avec Bonaparte; défe[...] Maubeuge en 1794; prit Charleroi, après avoir [es]suyé un échec devant cette ville; s'empara de [...]drecies, de Maëstricht (novembre 1794); dé[...] Landau (1796), rendit en 1797 et 98 les plus g[...] services dans les armées de Rhin-et-Moselle et [...]lemagne, et fut nommé en 1799 inspecteur-gé[néral] du génie. Il accompagna le général Dupo[nt en] Espagne, et eut le malheur de signer la cap[itula]tion de Baylen. Il fut pour ce fait destitué et [in]carcéré pendant trois ans, puis exilé à Tours. [...] sous la Restauration réintégré dans son grade, [...] pair et marquis. On a de lui une *Relation des [prin]cipaux siéges faits en Europe par les armées [fran]çaises depuis* 1790, Paris, 1806, in-8.

MARET (Hugues), duc de Bassano, né à Di[jon] 1763, mort en 1839, publia en 1789 les bulle[tins de] l'Assemblée nationale, et jeta ainsi les fonde[ments] du *Moniteur universel*. Envoyé comme am[bassa]deur à Naples en 1792, il fut enlevé en route p[ar les] Autrichiens : il ne recouvra la liberté qu'en [...] et fut échangé contre la fille de Louis XVI. [...] le 18 brumaire, Bonaparte, qui avait reçu [...]

de nombreux services lorsqu'il n'était encore que simple lieutenant, le nomma secrétaire-général des consuls, puis ministre secrétaire d'État, 1804. Ce fut à ce titre que Maret accompagna l'Empereur dans toutes ses campagnes, fut admis à ses plus secrètes délibérations et chargé de la rédaction de ses instructions et de ses bulletins. Nommé en 1811 duc de Bassano, il prit le portefeuille des affaires étrangères, et en 1813 celui de la guerre. Il fut exilé après 1815, et ne revint en France qu'en 1820. Il fut un instant ministre (10-18 nov. 1834). Maret était un homme infatigable au travail.

MARETIMO, *Hiera*, île de la Méditerranée, à 32 kil. de la côte O. de la Sicile, sert de prison d'état. C'est une des anciennes îles Egades.

MAREUIL, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 36 kil. N. O. de Périgueux; 850 hab. Bonneterie, filatures.

MAREUIL, ch.-l. de cant. (Vendée), sur le Lay, à 22 kil. S. E. de Bourbon-Vendée; 600 hab.

MARFÉE (bois de LA), en Champagne, dans le dép. des Ardennes et non loin de Sédan. Il s'y livra un combat en 1641 entre les troupes royales, commandées par le maréchal de Châtillon, et plusieurs princes français coalisés contre le cardinal de Richelieu. Les rebelles furent vainqueurs; mais le comte de Soissons, l'un d'eux, y fut tué.

MARGARITA. *Voy.* MARGUERITE.

MARGARITI, *Gythanæ*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 100 kil. S. O. de Ianina; 6,000 hab.

MARGATE, ville d'Angleterre (Kent), à 120 kil. S. E. de *Londres*, à l'embouchure de la Tamise; 10,239 hab. Maisons élégantes et jolis édifices dans la partie moderne de la ville. Grand commerce de grains. Bains de mer.

MARGAUX, village du dép. de la Gironde, à 10 kil. à l'E. de Castelnau-de-Médoc; 900 hab. Vin renommé, dit de Château-Margaux.

MARGERIDES (monts), branche des Cévennes, dans le N. du département de la Lozère, sur la limite de ce département et de celui de la Haute-Loire, et entre ce dernier et celui du Cantal; elle se détache des Cévennes près de la source du Chapeau-Roux, affluent de l'Allier; court au N. O., et va se lier au Plomb du Cantal. Sa plus haute cime ne dépasse pas 1,560 mètres.

MARGHILAN ou **MARGHINAN**, ville du Turkestan indépendant (khanat de Khokhan), à 80 kil. S. E. de Khokhan, sur un affluent du Sir-Daria; 20,000 familles; fort, espèce de temple où l'on conserve un drapeau rouge qui appartint, dit-on, à l'armée d'Alexandre-le-Grand. Draps d'or et d'argent, velours, étoffes diverses. Grand commerce avec le Kachgar, surtout en thé, damas, porcelaine, etc.

MARGIANE, *Margiana*, contrée d'Asie, au N. de la Bactriane, était parfois comprise dans la Bactriane même. Son ch.-l. était *Marginie* ou *Antioche-sur-Marg*. Son territoire produisait de superbes raisins et de bons vins. Elle était arrosée par le *Margus*.

MARGINIE. *Voy.* MARGUS et MARGIANE.

MARGRAFF (George), médecin et voyageur, né en 1610 à Liebstædt (Misnie), s'attacha au comte de Nassau, gouverneur des établissements hollandais au Brésil, et visita tout ce pays par ordre de ce prince (1636-42). Il mourut en 1644 dans un voyage à la Guinée. Il a laissé une excellente *Histoire naturelle du Brésil*, en lat., publiée en 1648 par J. de Laët.

MARGRAFF (André-Sigismond), chimiste, né à Berlin en 1709, mort en 1782, fut membre de l'Académie royale de cette ville, directeur de la classe de physique, associé de l'Académie des Sciences de Paris. On lui doit des découvertes précieuses en chimie et en métallurgie; c'est lui qui le premier a extrait la potasse du tartre et du sel d'oseille, qui a retiré du sucre de la betterave, et a trouvé l'acide formique. Ses opuscules, presque tous en français, se trouvent, soit dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, soit dans les *Miscellanea berolinensia*. Ils ont été réunis à Berlin, 1761-67.

MARGRAVE (de l'allemand *marck*, marche, frontière, et *graff*, comte), titre donné autrefois par les empereurs aux seigneurs qu'ils chargeaient de la défense des provinces-frontières ou *marches*. Aujourd'hui plusieurs princes d'Allemagne ont conservé ce titre, parce que leurs principautés étaient primitivement des *marches*. On compte actuellement quatre margraviats en Allemagne : celui de Brandebourg (au roi de Prusse), celui de Misnie (au roi de Saxe), celui de Bade (au grand-duché de Bade), et celui de Moravie (à l'empereur d'Autriche).— Le nom de *marquis* a la même origine

MARGUARITES, ville de Candie, à 20 kil. de Retimo; 10,000 hab. Huile (la meilleure de l'île).

MARGUERITE (sainte), *Margarita*, vierge et martyre, patronne de Crémone, née, à ce qu'on croit, dans le IIIe siècle, à Antioche en Pisidie. On ne sait rien de certain sur elle. On la fête le 20 juillet.

MARGUERITE (sainte), reine d'Ecosse, fille d'Edouard, prince anglais, et d'une princesse de Hongrie, née en Hongrie en 1046, épousa en 1070 Malcolm III, roi d'Écosse. Par sa beauté et ses vertus, elle prit un grand ascendant sur l'esprit de ce prince. Elle s'en servit pour faire du bien et adoucir le sort du peuple. Son époux et son fils ayant été tués en 1093 sur le même champ de bataille, elle en mourut de chagrin trois jours après. On la fête le 10 juin.

MARGUERITE, reine de France, fille de Raymond Bérenger IV, comte de Provence, née en 1219, morte en 1295, fut mariée en 1234 à Louis IX, et se montra par ses vertus digne de son époux. Elle l'accompagna dans sa première croisade, et déploya le plus grand courage lorsqu'il eut été fait prisonnier : ce fut elle qui détermina les Croisés à résister dans Damiette aux Infidèles. Elle empêcha saint Louis de renoncer au trône. Après la mort du roi elle se retira dans un couvent.

MARGUERITE DE BOURGOGNE, fille de Robert II, duc de Bourgogne, épousa en 1305 Louis-le-Hutin, qui n'était pas encore roi de France. Elle était jeune, belle et spirituelle; mais son goût effréné pour le plaisir l'entraîna aux plus coupables déportements : en 1314, cette princesse, et sa belle-sœur, Blanche de la Marche, furent convaincues d'adultère avec les deux frères, Philippe et Pierre Gaultier d'Aulnay, gentilshommes normands. On les enferma au Château-Gaillard d'Andely; M. y fut, quelques mois après, étranglée par l'ordre de son mari, à l'âge de 25 ans (1315).

MARGUERITE D'ÉCOSSE, fille de Jacques I, roi d'Ecosse, fut mariée dès son enfance au dauphin (Louis XI), en 1428, mais ne se réunit à lui qu'en 1436 Elle aimait les lettres et avait plaisir à entendre Alain Chartier (*Voy.* ALAIN CHARTIER). Louis la rendit si malheureuse qu'elle dit en mourant : *Fi de la vie! qu'on ne m'en parle plus!* Elle m. en 1445.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre, sœur de François I, née en 1492, morte en 1549. Elle épousa en 1509 le duc d'Alençon. Devenue veuve, elle fut mariée en 1527 au roi de Navarre, Henri d'Albret, dont elle eut Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. Elle aimait beaucoup François I, qui avait aussi pour elle un grand attachement et qui la surnommait *la Marguerite des Marguerites*; elle alla le trouver à Madrid pendant sa captivité et travailla de tout son pouvoir à lui faire rendre la liberté. Dans son roy. de Navarre, Marguerite fit fleurir le commerce, favorisa les lettres et les cultiva elle-même avec succès. On lui reproche d'avoir incliné vers la réforme; elle accueillit dans ses états Dolet, Calvin, et fit tous ses efforts pour réconcilier les Catholiques et les Protestants. On a d'elle *l'Heptaméron ou Nouvelles de la reine de Navarre* (imprimé en 1559), recueil de con-

tes imités de Boccace; on y trouve beaucoup d'imagination et d'esprit, mais parfois aussi la licence de l'époque. M. a encore laissé des poésies (publ. en 1547 sous ce titre : *Marguerites* (perles) *de la Marguerite des princesses*) et des *Lettres* (pub. en 1841 par M. Génin).

MARGUERITE DE FRANCE, duchesse de Berry, puis duchesse de Savoie, fille de François I, née en 1523, morte en 1574, cultiva les lettres, fut, à l'exemple de son père, la protectrice des savants, notamment de L'Hôpital, Ronsard, Dorat, et fit fleurir l'université de Bourges, capitale de son duché. Elle épousa en 1559 Emmanuel-Philibert, duc de Savoie; elle attira à l'université de Turin les jurisconsultes les plus fameux, et se fit tellement chérir de ses sujets par sa douceur et par sa charité, qu'ils la nommèrent *la Mère des peuples*.

MARGUERITE DE FRANCE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de France, née en 1552, épousa en 1572 le prince de Béarn, depuis Henri IV. Mais cette union, faite par la cour dans le but de tromper les Protestants à la veille de la Saint-Barthélemy, ne fut point heureuse. Les deux époux ne sentaient l'un pour l'autre aucun penchant; bientôt l'un et l'autre cherchèrent de leur côté de nouveaux objets d'affection, et Henri, éclairé sur les infidélités de sa femme, se vit obligé de la faire enfermer au château d'Usson en Auvergne. Lorsqu'il fut devenu roi de France, il sollicita du pape et obtint l'annulation de ce mariage. Depuis ce temps cette princesse vécut à Paris dans un palais séparé; néanmoins le bon roi fournissait à ses dépenses, et allait même lui faire de fréquentes visites. Elle mourut en 1615, laissant des *Mémoires* très curieux sur les événements qui se sont passés de 1565 à 1587, Paris (Hollande), 1658, Liége, 1713.

MARGUERITE, surnommée *la Sémiramis du Nord*, reine de Norwége, de Danemark et de Suède, fille de Waldemar, roi de Danemark, née en 1353, épousa en 1363 Haquin, roi de Norwége. A la mort de Waldemar, 1376, elle fit proclamer son fils Olaüs roi de Danemark sous sa tutelle; son mari étant mort en 1380, elle devint également régente de la Norwége; profitant d'une révolte des Suédois contre leur roi Albert de Mecklembourg, elle se fit proclamer reine de Suède en 1387, battit Albert à Falkœping en Vestrogothie, et le contraignit à abdiquer. Ayant perdu son fils la même année, elle choisit pour lui succéder Eric, son petit-neveu, le fit reconnaître roi par les trois pays, et convoqua en 1397 à Calmar une assemblée des députés de tous ses états qui rédigea le célèbre acte d'*union* par lequel les roy. de Danemark, de Suède et de Norwége étaient unis à perpétuité. Elle mourut en 1412. Cette princesse joignait l'énergie d'un grand homme aux grâces et aux qualités de son sexe.

MARGUERITE D'ANJOU, reine d'Angleterre, fille de René, dit *le Bon*, roi titulaire de Sicile, avait été élevée à la cour de France, et mariée en 1445 à Henri VI, roi d'Angleterre. Elle prit bientôt un empire absolu sur ce roi imbécile, gouverna pour lui, et lorsqu'éclata la guerre des Deux-Roses, elle se mit à la tête du parti de Lancastre (Rose-Rouge). Battue deux fois par le duc d'York, à Saint-Alban (1455), et à Northampton (1460), elle remporta à Wackefield une éclatante victoire. Le duc d'York y perdit la vie, mais son fils le remplaça, se fit proclamer roi, sous le nom d'Edouard IV, battit les troupes de Marguerite à Towton, et la força à fuir en France (1461). Elle vit ses affaires un instant relevées par Warwick, qui avait abandonné le parti d'York pour celui de Lancastre; mais elle perdit tout espoir après la bataille de Tewkesbury (1471). Elle tomba alors avec son fils au pouvoir de l'ennemi, fut enfermée à la Tour, et ne recouvra sa liberté qu'en 1475, par la médiation de Louis XI. Elle mourut en France en 1482.

MARGUERITE D'AUTRICHE, fille de l'empereur Maximilien I et de Marie de Bourgogne, née en 1480, morte en 1530, fut fiancée en 1483 au dauphin, depuis Charles VIII, qui la renvoya à son père en 1491, pour épouser Anne de Bretagne; en 1497, à l'infant d'Espagne, fils de Ferdinand et d'Isabelle, qui mourut peu après; et fut enfin mariée en 1501 à Philibert-le-Beau, duc de Savoie, qu'elle perdit après quatre ans d'une union heureuse. En 1506, Marguerite fut nommée par Maximilien gouvernante des Pays-Bas. Elle assista, en qualité de plénipotentiaire, aux conférences de Cambray, et conclut le traité de 1508 avec le cardinal d'Amboise, ce qui ne l'empêcha pas en 1515 de déterminer le roi d'Angleterre à entrer dans une nouvelle ligue contre la France. En 1529, elle conclut avec la duchesse d'Angoulême, Louise de Savoie, le traité de Cambray, dit *paix des Dames*, traité fort avantageux à l'Autriche. Pendant son administration, l'agriculture et les arts firent des progrès remarquables dans les Pays-Bas.

MARGUERITE DE PARME, duchesse de Florence, de Parme et de Plaisance, puis gouvernante des Pays-Bas, était fille naturelle de l'empereur Charles-Quint, et petite-nièce de Marguerite d'Autriche. Elle épousa Alexandre de Médicis, duc de Florence; puis, en 1538, Octave Farnèse petit-fils du pape Paul III, et duc de Parme et de Plaisance. Nommée par Philippe II gouvernante des Pays-Bas (1559), elle montra beaucoup de prudence et tâcha de ramener les insurgés par la douceur; mais elle fut au bout de peu de temps (1567) remplacée par le duc d'Albe, dont les cruautés la firent vivement regretter. Elle se retira en Italie où elle mourut en 1586. Elle eut pour fils Alexandre Farnèse, duc de Parme, qui fut aussi gouverneur des Pays-Bas (1578).

MARGUERITE (île), *Margarita*, île de la mer des Antilles (îles Sous-le-Vent), par 66° 47' long. O., 11° 3' lat. N., séparée du continent par un canal de 24 kil. de large, fait partie du département de l'Orénoque dans la république de Venezuela : 62 kil. sur 35; 12,000 hab. Ch.-l., L'Assomption. Fortifications nombreuses et redoutables. Sol fertile (fruits, maïs). Pêcherie de perles (*margarita*), d'où le nom de l'île.—Colomb la découvrit en 1498. Les Espagnols y fondèrent plusieurs établissements; mais les Hollandais les ruinèrent en 1662. Il s'y livra plusieurs combats dans la guerre de l'Indépendance.

MARGUERITTES, ch.-l. de canton (Gard), à 9 kil. N. E. de Nîmes; 1,750 hab.

MARGUS, *Margab*, fl. de la Margiane (haute Asie), sortait des monts Paropamise, et se jetait dans l'Oxus. —*Morava*, fl. de Mœsie, sortait du m. *Orbelus*, et se jetait dans le *Danube*, à *Margum* (Passarovitz).

MARIAMNE, princesse juive, du sang royal, fut épousée par Hérode-le-Grand. Ce prince avait pour elle une violente passion; cependant dans un accès de jalousie il la fit mettre à mort sur de faux soupçons (30 av. J.-C.). A peine l'ordre était-il exécuté, qu'il en éprouva le plus vif regret, et tomba dans une sorte de délire pendant lequel il croyait encore voir et entendre Mariamne. Ce sujet tragique a été mis sur la scène par Voltaire et par plusieurs autres poëtes.

MARIANA (J.), célèbre jésuite, né à Talavera en 1537, mort à Tolède en 1624, à 87 ans, enseigna la théologie à Rome, puis à Paris (1569), et se retira depuis 1574 à Tolède dans la maison des Jésuites, où il consacra le reste de sa vie à la composition de ses ouvrages. On a de lui : 1° une *Histoire d'Espagne* qui jouit d'une grande réputation; elle fut d'abord écrite en latin sous ce titre : *Historiæ de rebus Hispaniæ libri XXX*, Tolède, 1592-95; l'auteur la mit lui-même en espagnol (elle a été traduite en français par le Père Charenton, 1725); 2° un traité célèbre, *De rege et regis institutione*, Tolède, 1599, où il examine si l'on peut tuer un

tyran et se décide pour l'affirmative. On prétendit que la lecture de ce traité avait déterminé Ravaillac à commettre son crime, et ce livre fut en conséquence brûlé à Paris en 1610 par arrêt du parlement.

MARIANI MONTES, auj. la SIERRA MORENA.

MARIANIQUE (système), nom donné aux chaînes des montagnes qui s'étendent en Espagne et en Portugal, limitant au S. le bassin de la Guadiana. Il se compose de la Sierra-Morena (*Mariani montes*), à l'E., et de montagnes moins hautes qui la continuent au S. O. jusque près de la mer.

MARIANNA, ville du Brésil (Minas-Geraës), ch.-l. de la province, à 225 kil. N. de Rio-Janeiro, sur le Ribeiro-do-Carmo; 7,000 hab. Évêché. Mines d'or.

MARIANNE. *Voy.* MARIAMNE.

MARIANNES ou **DES LARRONS** (îles), dites aussi *Archipel de Saint-Lazare*, chaîne de 17 îles du Grand-Océan (Polynésie), au N. E. des Philippines, au S. de l'archipel Mounin-Volcanique, par 141°-143° long. E., 12° 30'-20° 13' lat. N. : 3,110 kil. carrés; 5,400 hab. (jadis on y comptait 44,000 hab.). Climat assez tempéré. Arbre à pain, citrons, oranges, cocos, bananes, etc. Les 5 îles les plus mérid. sont seules habitées : ce sont Guam (ch.-l., Agana), Tinian, Saypan ou St-Joseph, Agrigan, l'Assomption.—Les compagnons de Magellan les découvrirent en 1521; et Legaspi en prit possession au nom de Philippe II en 1565. Sous Philippe IV, on les nomma *Mariannes* en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, mère de Charles II, qui y envoya des missionnaires. La cruauté des Espagnols envers les indigènes a presque complétement dépeuplé cet archipel; on n'y compte plus guère que 2,000 naturels environ.

MARIANUM, ville de l'anc. Corse. *Voy.* BONIFACIO.

MARIBOE, ville de Danemark, dans l'île de Laaland, ch.-l. du diocèse de Laaland; 700 hab.

MARIDUNUM, ville de la Bretagne romaine, chez les Démètes, auj. CAERMARTHEN.

MARIE (sainte), la sainte Vierge, mère de Jésus-Christ, était issue du sang royal de David et eut pour mère *Ste* Anne. Fiancée vers l'âge de 15 ans à S. Joseph, déjà âgé, elle habita Nazareth avec son ép., qui ne fut que le gardien de sa virginité. Peu après son mariage l'ange Gabriel lui apparut, lui annonça qu'elle concevrait par la vertu du saint Esprit, et sans cesser d'être vierge; il lui dit de nommer son fils Jésus. Neuf mois après naquit en effet le Sauveur. Marie l'emmena avec elle en Égypte pour le soustraire à la fureur d'Hérode qui, inquiet de certaines prophéties, voulait le faire périr. Le danger passé, elle revint avec S. Joseph s'établir à Nazareth, où elle mena pendant plusieurs années une vie obscure et cachée. Elle accompagna Jésus pendant ses prédications et fut présente à son crucifiement. Marie est honorée, comme mère de Dieu, d'un culte particulier, et invoquée comme intercédant d'une manière toute-puissante auprès de son fils. L'Église célèbre sous le nom d'*Assomption*, le 15 août, l'anniversaire de sa mort et de son élévation au ciel; elle fête en outre la *Conception de la Vierge* le 8 décembre, l'*Annonciation* le 25 mars, la *Visitation* le 2 juillet, la *Nativité de la Vierge* le 8 septembre, la *Purification* le 2 février, la *Présentation* le 21 novembre.

MARIE DE BÉTHANIE, sœur de Marthe et de Lazare, se fit remarquer de Jésus par sa foi et son dévouement. C'est à sa prière qu'il ressuscita Lazare; c'est elle aussi qui six jours avant la Pâque versa des parfums sur les pieds de Jésus. On la fête le 19 janv.

MARIE MADELEINE. *Voy.* MADELEINE.

Reines de France.

MARIE DE BRABANT, fille de Henri, duc de Brabant, épousa en 1274 Philippe-le-Hardi, roi de France. Deux ans après, elle fut accusée par Labrosse, favori du roi, d'avoir empoisonné l'aîné des fils que Philippe avait eus d'une première femme; son innocence fut reconnue, et Labrosse pendu. M., 1321.

MARIE D'ANGLETERRE, fille de Henri VII, roi d'Angleterre, épousa Louis XII en 1514, devint veuve l'année suiv., et s'unit peu après au duc de Suffolk.

MARIE DE MÉDICIS, fille du grand-duc de Toscane, François I, née à Florence en 1573, épousa Henri IV en 1600 et fut mère de Louis XIII. D'un caractère altier et opiniâtre, elle fit le malheur de son époux et fut soupçonnée de n'avoir pas été étrangère au crime qui abrégea sa vie. Nommée régente après la mort de Henri IV, 1610, elle ne s'occupa qu'à détruire l'ouvrage de ce grand roi, donna sa confiance à d'indignes favoris, surtout à Concini, et se rendit tellement odieuse à son propre fils que celui-ci fut obligé de l'éloigner de la cour dès qu'il fut majeur, 1617. Elle prit les armes contre lui, mais sans succès, et malgré un raccommodement momentané, ménagé par Richelieu, qui était alors son conseil (1620), elle fut quelques années plus tard contrainte par Richelieu lui-même à quitter la France (1631). Elle passa le reste de sa vie dans l'exil, séjournant successivement à Bruxelles, à Londres, et enfin à Cologne; elle mourut dans cette dernière ville en 1642, manquant presque du nécessaire, et après avoir en vain sollicité de rentrer en France. Marie de Médicis avait protégé les arts; on lui doit le palais du Luxembourg et une collection de tableaux de Rubens. On peut consulter sur cette reine : *Histoire de la mère et du fils*, Amsterdam, 1730, 2 vol. in-12, ouvrage qui porte le nom de Mézeray, mais qui est probablement de Richelieu lui-même; *Vie de Marie de Médicis*, par Mme d'Arconville, Paris, 1774, 3 volumes in-8.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, épousa Louis XIV en 1660, et mourut en 1683. Elle se fit remarquer par sa douceur ainsi que par sa piété, et supporta sans murmurer les nombreuses infidélités du roi. Bossuet et Fléchier ont prononcé son oraison funèbre. Il ne faut pas la confondre avec l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche.

MARIE LECZINSKA, fille de Stanislas, roi de Pologne, épousa Louis XV en 1725, et mourut en 1768. Son père était dépouillé de son royaume et dans la détresse lorsqu'eut lieu ce mariage inespéré.

MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, fille de l'impératrice Marie-Thérèse, née en 1755, épousa en 1770 Louis XVI, alors duc de Berry. Les fêtes de ce mariage furent troublées par de graves accidents. A peine montée sur le trône (1774), cette princesse, à laquelle on pouvait tout au plus reprocher un peu de légèreté et trop de fierté, fut en butte à toutes sortes d'attaques; au moment de la Révolution, elle devint l'objet de violentes préventions à cause de ses liaisons avec les ennemis des nouvelles institutions. Marie-Antoinette voulut partager tous les malheurs de son époux : elle se vit comme lui insultée et menacée aux 5 et 6 octobre 1789; l'accompagna dans sa fuite et fut ramenée à Paris avec lui après l'arrestation de Varennes (1791); fut renfermée au Temple, puis transférée à la Conciergerie, après avoir été séparée de ses enfants; et se vit enfin condamnée à mort, sous les imputations les plus infâmes et les plus calomnieuses; elle monta sur l'échafaud le 16 oct. 1793. Cette princesse subit ses malheurs avec une héroïque résignation, que la religion seule pouvait inspirer. Une *Histoire de la captivité de Louis XVI et de la famille royale* a été publiée en 1817, in-8. Dès 1793, il avait paru des *Réflexions sur le procès de la reine, par une femme* (Mme de Staël).

Princesses étrangères.

MARIE DE BOURGOGNE, fille unique de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, née à Bruxelles en 1457, morte à Bruges en 1482, n'était âgée que de 21 ans lorsqu'elle hérita des vastes états de son père. Exposée aux attaques de Louis XI et aux révoltes de ses propres sujets, elle chercha un époux qui pût lui servir de protecteur, et choisit en 1477

l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III. Cette union transmit à la maison d'Autriche les états et les droits des ducs de Bourgogne, et établit ainsi entre cette maison et la France une rivalité qui dura plusieurs siècles.

MARIE D'AUTRICHE, petite-fille de Marie de Bourgogne, fille de l'archiduc Philippe et sœur de Charles-Quint, née à Bruxelles en 1503, épousa en 1521 Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, qui fut tué à la bataille de Mohacz en 1526. En 1531 Charles-Quint lui confia le gouvernement des Pays-Bas, et elle l'exerça avec fermeté jusqu'en 1555. Elle se retira ensuite en Espagne, où elle mourut en 1558.

MARIE I TUDOR, reine d'Angleterre, née en 1515, de Henri VIII et de Catherine d'Aragon. Elle avait été élevée loin du trône, dans une sorte d'exil. A la mort de son frère Édouard VI, 1553, Jeanne Grey voulut, à l'instigation du duc de Northumberland, lui disputer la couronne, mais elle trouva peu de partisans et tomba entre les mains de sa rivale qui lui fit trancher la tête. Marie rétablit en Angleterre le catholicisme, poursuivit les Réformateurs et en fit périr un grand nombre sur les échafauds et les bûchers. Elle avait épousé en 1554 Philippe II, fils de Charles-Quint; mais elle fut délaissée par ce prince dès qu'il fut monté sur le trône d'Esp. Elle m. sans enfants, en 1558.

MARIE II, reine d'Angleterre, fille aînée de Jacques II et de sa première femme, Anne Hyde, née en 1662, épousa à l'âge de 15 ans le prince d'Orange, depuis Guillaume III, et lui montra un tel dévouement, qu'elle apprit avec des transports de joie la chute de son propre père, que son époux venait remplacer sur le trône (1688). Fille d'un père catholique, elle fut protestante fanatique. Elle mourut de la petite-vérole en 1695, à l'âge de 33 ans.

MARIE DE LORRAINE, reine d'Écosse, fille de Claude, duc de Guise, fut mariée en 1534 à Louis II d'Orléans, duc de Longueville, qui mourut après 3 ans de mariage; elle épousa en 1538 le roi d'Écosse Jacques V, et devint mère de l'infortunée Marie Stuart. Restée veuve de bonne heure (1542), elle fut nommée régente du royaume. Marie se laissa dominer par les Guise, ses frères, et par leur conseil combattit les progrès de la Réforme, dont l'établissement causa les malheurs de sa fille. Elle mourut en 1560.

MARIE STUART, reine d'Écosse et de France, fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, naquit en 1542, perdit son père huit jours après sa naissance, et fut aussitôt reconnue reine sous la tutelle de sa mère, Marie de Lorraine. Elle épousa en 1558 le dauphin de France, qui l'année suivante devint roi sous le nom de François II. Veuve après 18 mois de mariage, elle retourna en Écosse; mais son attachement à la religion catholique y souleva contre elle ses sujets, qui avaient embrassé la réforme avec fanatisme. Dominée par une folle passion, elle épousa en 1565 le jeune Henri Darnley, son cousin, qui n'avait pour lui que sa beauté; cette union ne fut pas heureuse. H. Darnley, jaloux d'un Italien nommé David Rizzio, secrétaire et confident de la reine, le fit assassiner sous les yeux mêmes de Marie. Ce prince périt lui-même peu après (1567), d'une manière tragique, et l'on accusa Marie-Stuart de n'être pas étrangère à sa mort. Trois mois après la catastrophe, elle se vit contrainte d'épouser celui-là même qu'on soupçonnait d'avoir consommé le meurtre de Darnley, le comte de Bothwell. Les Écossais, soulevés par Murray, son frère naturel, s'arment alors contre elle, s'emparent de sa personne, et veulent la forcer d'abdiquer et d'abjurer sa religion. Elle parvient à s'échapper du château de Lochleven où elle était retenue, et se réfugie en Angleterre (1568), espérant trouver protection auprès de la reine Elisabeth, sa cousine; mais cette princesse, qui était sa rivale et son ennemie jurée, après avoir feint de s'intéresser à ses malheurs, la jeta dans une étroite prison et la retint captive durant 18 ans. Plusieurs tentatives furent faites pour la délivrer, notamment par Norfolk (V. Th. HOWARD, 4e duc de N.) et Babington; toutes échouèrent. Babington ayant consp. contre Élisabeth, l'artificieuse reine saisit ce prétexte pour accuser Marie d'avoir trempé dans le complot, et la fit condamner à mort (1587). Elle subit le supplice avec une héroïque résignation, en protestant de son innocence. Marie Stuart passait pour la plus belle femme de son temps; elle avait en même temps l'esprit très cultivé; on a conservé d'elle quelques poésies pleines de grâce et de sensibilité, entre autres ses adieux à la France, son pays de prédilection. La mémoire de cette princesse, qui peut être regardée comme un martyr de la religion catholique, est chère à toutes les âmes sensibles; toutefois, malgré le vif intérêt qu'elle excite, on ne peut dissimuler qu'elle s'attira par ses imprudences une partie de ses malheurs. Elle eut, du reste, à lutter contre les ennemis les plus redoutables, notamment contre Murray, son frère, qui aspirait au trône, et contre Knox, audacieux réformateur, et adversaire fougueux du catholicisme. Buchanan a écrit contre elle des libelles diffamatoires. De son mariage avec H. Darnley, Marie avait eu un fils qui régna depuis sur l'Écosse sous le nom de Jacques VI, et sur l'Angleterre sous celui de Jacques Ier. Schiller a pris Marie Stuart pour sujet d'une de ses plus belles tragédies; cette pièce a été imitée avec succès par M. Lebrun. Il a paru en 1844 des *Lettres inédites de Marie Stuart*, publiées par le prince de Labanoff, Paris, 7 v. in-8. L'*Hist. de M. Stuart* a été écrite en 1819 par Sévelinges, et en 1852 par M. Mignet.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, impératrice, née en 1717, fille de l'empereur Charles VI, épousa en 1736 le duc de Lorraine, François. Son père, n'ayant pas d'enfant mâle, lui assura sa succession par l'acte célèbre connu sous le nom de *Pragmatique-Sanction*; mais à la mort de ce prince, en 1740, il s'éleva plusieurs compétiteurs, et Marie-Thérèse se vit attaquée de tous côtés: le roi de Prusse, Frédéric II, envahit la Silésie: l'électeur de Bavière, soutenu par la France, se fit couronner empereur sous le nom de Charles VII. Marie-Thérèse tint tête à tous ses ennemis; obligée de quitter Vienne, elle se réfugia en Hongrie, rassembla les nobles de ce pays, leur présenta son fils au berceau, et les intéressa si vivement à sa cause, que tous d'une commune voix s'écrièrent: *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa*. Secourue par l'Angleterre, elle battit l'électeur de Bavière à Dettingen en 1743; ce prince étant mort en 1745, elle rentra dans toutes ses possessions, et parvint à faire élire son mari, qui fut couronné empereur sous le nom de François I. Une paix générale fut signée à Aix-la-Chapelle en 1748, et Marie-Thérèse put s'occuper de réparer les maux de la guerre. Elle protégea les arts et le commerce, et fonda des universités. Son règne ne fut plus guère troublé que par une nouvelle lutte avec la Prusse, connue sous le nom de guerre de Sept-Ans (1756-63): elle eut cette fois la France pour alliée, mais elle n'en fut pas moins forcée de céder la Silésie à Frédéric II par le traité d'Hubertsbourg. Marie-Thérèse trempa, en 1772, avec l'impératrice de Russie et le roi de Prusse, dans l'inique partage de la Pologne. Elle mourut en 1780, laissant ses états héréditaires à son fils Joseph II, qui avait été couronné empereur dès l'an 1765.

MARIE DE MOLINA, reine de Castille et de Léon, fille d'Alphonse de Molina, issue du sang royal, épousa en 1282 Sanche IV, son cousin germain; fut nommée en 1295 régente de Castille pendant la minorité de son fils Ferdinand, et gouverna avec sagesse. Nommée de nouveau régente en 1312, à la mort de son fils Ferdinand, elle résigna l'autorité pour pré-

venir des discordes, et mourut respectée en 1822.

MARIE-CAROLINE, reine de Naples, née à Vienne en 1752, fille cadette de l'emp. François-I et de Marie-Thérèse, mariée en 1768 à Ferdinand I, roi de Naples, domina son faible époux, mais se laissa dominer elle-même par un indigne favori, J. Acton, et une femme dépravée, lady Hamilton; ne gouverna que d'après l'impuls. de l'Angl. et en haine de la France, fut forcée par l'invas. franç. de se réfugier 2 fois en Sicile (1799 et 1806), quitta l'île quand les Angl. y eurent établi le gouv. constitut., 1812, et alla m. à Schœnbrünn, 1814.

Personnages divers.

MARIE DE FRANCE, femme poëte du XIII[e] siècle, est auteur d'un recueil de fables qu'elle avait intitulé *Ysopet* (petit Ésope), et de quelques contes. On trouve dans ses œuvres un style simple et quelquefois élégant. Legrand d'Aussy a mis en français moderne quelques-unes de ses fables, dans son recueil de *Fabliaux*; M. de Roquefort a donné les *Œuvres de Marie de France*, 2 vol. in-8, Paris, 1832.

MARIE D'AGREDA, visionnaire espagnole, née en 1602 dans la ville d'Agreda (Vieille-Castille), d'une famille pieuse du nom de Coronel, fit ses vœux en 1620 dans le couvent de l'*Immaculée-Conception*, fondé par sa famille dans sa ville natale, en devint abbesse en 1627, et crut avoir reçu de Dieu et de *la sainte Vierge* l'ordre d'écrire la vie de la mère de Dieu; elle obéit et publia en 1655 le recueil des visitations dont elle avait été honorée: ce n'est qu'un tissu de visions ridicules et quelquefois indécentes. Elle mourut en 1665. *La Vie de la sainte Vierge* a été traduite en français par le père Thomas Crozet, sous ce titre: *la Mystique cité de Dieu, histoire divine de la vie de la très sainte Vierge*, 3 vol. in-4, Marseille, 1696. L'ouvrage a été censuré à Rome, mis à l'index, et condamné par la Sorbonne.

MARIE ALACOQUE. *Voy.* ALACOQUE.

MARIE-GALANTE, une des Antilles françaises, par 16° lat. N., 63° 20' long. O.: 17 kil. sur 15; 11,780 h. Ch.-l., Grand-Bourg ou Le Marigot; autres lieux: la Capesterre à l'E., le Vieux-Fort au N. O. Hautes falaises à pic sur toutes les côtes, excepté au S. E.; abords dangereux. Montagnes et forêts au centre. Bois de campêche; café, canne à sucre, cotes, cacao; bestiaux, chevaux, mulets. — Découverte par Christophe Colomb en 1493. Les Français y envoyèrent la première colonie; elle leur fut longtemps disputée par les Holland. et les Anglais. Elle a suivi le sort de la Guadeloupe, dont elle dépend.

MARIENBAD, village de Bohême, cercle de Pilsen; 334 h. Sources minérales, salines et acidules; bains.

MARIENBERG, ville du roy. de Saxe, à 60 k. O. de Dresde; 3,000 h. Toile, tissus de coton. Aux environs mines d'argent et d'étain; fabriques de vitriol; alun.

MARIENBOURG, ville murée des États prussiens (Prusse), à 50 kil. S. E. de Dantzick; 5,000 hab. Vieux château; jadis résidence des grands-maîtres de l'Ordre Teutonique. Église *Sainte-Marie*. Lainages, toiles, cotonnades, etc. Prise par Casimir IV en 1460, par les Suédois en 1626 et 1655. Elle avait titre de palatinat. — V. forte de Belgique (Namur), à 10 k. S. de Philippeville; 690 h. Forges aux env. Bâtie en 1542 par *Marie* de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas. Prise en 1554 par les Français; rendue en 1559 aux Espagnols qui la cédèrent à Louis XIV en 1659. Enlevée à la France en 1815.

MARIENDAL ou MARIENTHAL. *V.* MERGENTHEIM.

MARIENWERDER, *Kwidzin* en polonais, ville des États prussiens (Prusse), ch.-l. de régence et de cercle, à 60 kil. S. E. de Dantzick; 5,000 hab. Draps, toile, savon, etc. — La régence de Marienwerder, située entre la Poméranie et la régence de Dantzick au N., la Prusse orient. à l'E., la Pologne et la Posnanie au S., le Brandebourg à l'O., a 200 kil. sur 70, et 360,000 hab.

MARIENZELL (c.-à-d. *cellule de Marie*), ville des États autrichiens (Styrie), à 16 kil. N. E. de Brück, sur la Salza. Eaux minérales; fonderie de canons, boulets et bombes; pèlerinage annuel qui attire plus de 100,000 âmes.

MARIESTAD, ville de Suède (Gothie), ch.-l. du lan ou gouvernement de Skaraborg, à 260 kil. S. O. de Stockholm; 1,200 hab.

MARIGLIANO, v. murée du roy. de Naples (Terre de Labour), à 19 kil. N. E. de Naples; 3,400 hab.

MARIGNAN, *Marignano* ou *Melegnano* en italien, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Lambro, à 14 kil. S. E. de Milan; 4,000 hab. Vieux château. — Les Guelfes et les Gibelins y conclurent la paix en 1279. François I y remporta en 1515 sur les Suisses et le duc de Milan une victoire mémorable, connue sous le nom de *bataille des Géants*.

MARIGNY, ch.-l. de cant. (Manche), à 11 kil. O. de Saint-Lô; 1,300 hab.

MARIGNY (Enguerrand DE), premier ministre de Philippe-le-Bel, né vers 1260 en Normandie, jouit pendant tout le règne de Philippe d'un pouvoir absolu. Ce prince le nomma successivement chambellan, comte de Longueville, châtelain du Louvre, surintendant des finances, premier ministre, et enfin *son coadjuteur au gouvernement du royaume*. Sa fortune avait excité contre lui beaucoup d'envieux, à la tête desquels était le comte de Valois, frère du roi, et dès que Philippe fut mort, ils l'accusèrent auprès de son fils, Louis-le-Hutin, d'avoir dilapidé les finances. Marigny fut condamné sans être entendu, et fut exécuté en 1315 au gibet de Montfaucon qu'il venait lui-même de faire construire.

MARIGNY (CARPENTIER de), ardent *Frondeur*, publia div. pamphlets contre Mazarin. On lui attribue le fameux traité: *Tuer un tyran n'est pas un crime*, 1658.

MARIGOT (LE), b. de la Martinique, sur la côte N. E., à 11 k. N. O. de la Trinité; 1,290 h.—V. de Marie-Galante (*V.* GRANDBOURG);—de Guadeloupe, etc.

MARILLAC (Charles DE), habile négociateur, né en Auvergne en 1510, mort en 1560, entra dans les ordres et n'en donna pas moins tout son temps aux affaires politiques. Il fut chargé de missions importantes en Turquie, en Angleterre, et fut envoyé à la diète d'Augsbourg en 1552, pour maintenir la bonne intelligence entre l'empereur Ferdinand et le roi de France Henri II. En 1560, à l'assemblée des notables, tenue à Fontainebleau, il s'éleva avec force contre les désordres de l'état. Il était lié étroitement avec le chancelier L'Hôpital.

MARILLAC (Michel DE), neveu du précédent, né en 1563, fut nommé en 1624 garde des sceaux par Richelieu, après avoir rempli avec distinction les charges de maître des requêtes, de conseiller d'État et de surintendant des finances. Lorsque Richelieu se brouilla avec Marie de Médicis, il prit parti pour celle-ci; mais Richelieu ayant ressaisi son autorité à la célèbre *journée des Dupes* (11 novembre 1630), Marillac se vit enlever les sceaux et fut jeté dans une prison, où il mourut en 1632, emportant la réputation d'un magistrat vertueux.

MARILLAC (Louis DE), maréchal de France, frère du précédent. Il servit d'abord sous Henri IV, et assista pendant la minorité de Louis XIII au siége de La Rochelle, où il était chargé des travaux de la digue; fut ensuite nommé commandant de l'armée de Champagne, et enfin maréchal en 1629. Dévoué, ainsi que son frère, à la reine-mère, il entra dans le complot qui avait pour but d'éloigner Richelieu du gouvernement pour y ramener Marie de Médicis; Richelieu, ayant déjoué ce complot (11 nov. 1630), le fit arrêter à la tête de son armée, l'accusa de concussion, et le fit condamner à mort (1632).

MARILLAC (Louise DE). *Voy.* LEGRAS (M[me]).

MARIN (LE), bourg de la Martinique, au S. O., à 20 kil. de Port-Royal; 200 hab. Ch.-l. d'arrond. Église, magasins, douanes. Commerce actif et sol

fertile. — L'arrond. du Marin contient 13,000 habitants, dont 11,500 esclaves.

MARIN de Tyr, géographe grec, vivait probablement vers la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne. On croit qu'il était Romain d'origine, mais établi à Tyr. Ses écrits ne nous sont point parvenus. Gosselin a essayé d'établir le système de Marin de Tyr, d'après Ptolémée, dans un de ses *Mémoires* sur la géographie ancienne.

MARIN (saint), ermite, né en Dalmatie au IVe siècle, avait été d'abord employé comme ouvrier aux travaux du port de Rimini; il fut ensuite ordonné diacre et se retira sur le mont Titano, près de Rimini, se livrant tout entier à des pratiques de piété. La cellule qu'il avait habitée attira après sa mort beaucoup de pieux solitaires qui s'établirent auprès: ce fut là l'origine de la v. de S-Marin. On l'h. le 4 sept.

MARIN (Franç.-Louis-Claude), né à La Ciotat en Provence en 1721, mort en 1809, avocat au parlement de Paris, censeur royal, rédacteur de la *Gazette de France*, enfin lieutenant-général au siége de l'amirauté à La Ciotat, a publié : *Histoire de Saladin*, Paris, 1758; quelques pièces qui eurent peu de succès; un grand nombre de brochures en prose et en vers, etc. Il eut des démêlés avec Beaumarchais qui se plut à le couvrir de ridicule.

MARIN (le cavalier). *Voy.* MARINI.

MARIN, philosophe platonicien. *Voy.* MARINUS.

MARINES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 13 kil. N. O. de Pontoise; 1,350 hab. Ancien château.

MARINGUES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 17 kil. N. O. de Thiers; 4,262 hab. Grains, tanneries.

MARINO (J.-B.), dit *le cavalier Marin*, poëte, né à Naples en 1569, mort en 1625, fut secrétaire du grand-amiral de Naples, puis passa à Rome où il se lia avec le Poussin; il entra chez le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, et l'accompagna dans son ambassade en Savoie; à Turin, il se fit un ennemi du poëte Murtola, contre lequel il avait lancé quelques traits satiriques, et qui, pour se venger, tira sur lui un coup de pistolet; mais le coup porta à faux. Il fut ensuite (1615) appelé en France par la reine Marie de Médicis, qui lui fit une pension. Il publia à Paris *l'Adonis*, poëme qui eut un grand succès lors de son apparition. Il passa ses dernières années à Naples. Ce poëte a de l'imagination, mais il abuse de son esprit et prodigue les *concetti*. En outre, ses poésies sont souvent licencieuses : ce qui les a fait mettre à l'*Index*. Ses principaux ouvrages sont: *Rime amorose*, *varie*, etc., 1602; *l'Adone* (Adonis), en 20 chants, 1623; *la Murtoléide* (recueil de sonnets contre Murtola), 1626; *Strage degli Innocenti*, 1633.

MARINO FALIERO. *Voy.* FALIERO.

MARINUS, philosophe platonicien du Ve siècle, né en Syrie, étudia la philosophie à Athènes sous Proclus, lui succéda en 485, et mourut dans un âge peu avancé. Il avait composé des *Commentaires sur le Traité de l'âme* (d'Aristote), sur les *Dialogues* de Platon, etc.; mais de tous ces écrits, il ne nous est parvenu que la *Vie de Proclus*, publiée par J.-Alb. Fabricius, avec version lat. et notes, Hambourg, 1700, in-4; et par M. Boissonade, Leipsick, 1814, in-8. — Géographe grec. *Voy.* MARIN DE TYR.

MARION DELORME. *Voy.* DELORME.

MARIOTTE (Edme), physicien distingué, né en Bourgogne vers 1620, mort en 1684, membre de l'Académie des Sciences, a confirmé par ses expériences la théorie du mouvement des corps, trouvée par Galilée, et a surtout perfectionné l'hydrostatique. On lui doit la loi qui porte son nom et qui consiste en ce que le volume d'une masse de gaz à une température constante varie en raison inverse de la pression qu'elle supporte. Le *Recueil* de ses ouvrages a paru à La Haye, 1740, 2 tomes in-4. Son *Traité du mouvement des eaux* a été publié par Ph. de La Hire, Paris, 1786. Mariotte était abbé et possédait le prieuré de Saint-Martin-sous-Beaune.

MARIOUPOL, *Cremnæ*, ville de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), à 250 kil. S. E. d'Iékatérinoslav, sur la mer d'Azov. Commerce de blé.

MARIOUT, *Mareotis*, lac de la Basse-Egypte, s'étend 60 kil. le long de la Méditerranée, d'Alexandrie à la Tour des Arabes, et communique avec le Nil par le canal d'Asarah. *Voy.* MAREOTIS.

MARIQUITA, ville d'Amérique (Nouv.-Grenade), à 105 kil. N. E. de Bogota; de 4 à 500 hab. Jadis plus grande: elle a été ch.-l. de la prov. de Mariquita, située dans le dép. de Cundinamarca en Colombie, au S. de celle d'Antioquia (225 kil. sur 100; 45,000 hab.).

MARITZA, l'*Hèbre* des anciens, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît à 16 kil. S. E. d'Iktiman, dans le versant N. E. du Despoto-Dagh; coule à l'E. puis au S., et tombe dans l'Archipel après un cours de 380 kil. *Voy.* HÈBRE.

MARIUS (Caius), général romain, né vers l'an 153 av. J.-C. près d'Arpinum, d'une famille plébéienne et obscure, se distingua au siége de Numance (134), fut tribun (119), puis préteur (116), et accompagna Métellus envoyé en Afrique contre Jugurtha. Il se fit bientôt un parti dans l'armée, réussit à rendre odieux et à supplanter Métellus, qui était son bienfaiteur, et se fit charger à sa place de la conduite de la guerre de Numidie avec le titre de consul (107 av. J.-C.). La personne de Jugurtha lui ayant été livrée, il mit ainsi fin à la guerre (106). Devenu l'idole du peuple, Marius fut nommé consul 5 années de suite. Il tailla en pièces l'an 102, auprès d'Aix, les Teutons, qui allaient envahir l'Italie, puis extermina (101) les Cimbres à Verceil. De retour, Marius soutint d'abord Saturninus (100), puis, voyant le parti populaire vaincu, il se retira en Asie. Pendant la guerre sociale (90-88), Marius joua un rôle faux; bientôt après, il entra en lutte avec Sylla. Le peuple l'ayant chargé (88) de la guerre contre Mithridate que le sénat avait confiée à Sylla, celui-ci marcha sur Rome, et en chassa Marius. Ce dern., poursuivi par les soldats de Sylla, fut réduit à se cacher dans les marais de Minturnes. Ayant été découvert dans sa retraite, il fut jeté dans les prisons de la ville; on raconte que l'on envoya un esclave cimbre pour le tuer, et que Marius, le voyant approcher, lui cria : « Malheureux, oseras-tu bien tuer Marius ? » A ces mots, l'esclave effrayé laissa tomber ses armes. Marius, rendu à la liberté, s'enfuit en Afrique, où il erra quelque temps sur les ruines de Carthage. Là ayant appris que Cinna tentait à Rome une révolution en sa faveur, il revint en Italie (87) avec 1,000 hommes seulement. Il vit bientôt grossir sa troupe, entra dans Rome, s'y fit nommer consul pour la 7e fois, et assouvit sa vengeance par les plus cruelles proscriptions (86 av. J.-C.). Environ quinze jours après son retour, il mourut d'un excès de vin. Quelques historiens pensent que, déchiré par ses remords, il s'ôta lui-même la vie. Marius dut toute sa puissance au parti démocratique, dont il était le chef et le représentant. La *Vie de Marius* a été écrite par Plutarque. On doit à M. Arnault une tragédie de *Marius à Minturnes*. — Marius laissait un fils adoptif, dit *le Jeune Marius*, qui partagea sa fortune, et qui, après sa mort, se fit nommer consul, l'an 82 av. J.-C. avec Carbon. Il renouvela la guerre contre Sylla; mais ayant été battu près de Préneste, il se tua de désespoir. Il était aussi beau que brave.

MARIVAUX (P. CARLET DE CHAMBLAIN DE), écrivain, né à Paris en 1688, mort en 1763, était fils du directeur de la monnaie à Riom. Admis de bonne heure dans la société la plus brillante de Paris, il s'y fit remarquer comme bel-esprit. Il travailla surtout pour le théâtre, et donna, soit au Théâtre-Italien, soit au Théâtre-Français (1720 à 1746), un grand nombre de comédies qui eurent pour la

plupart du succès, et dont les plus connues sont : *la Surprise de l'Amour* (il donna deux pièces sous ce titre, l'une aux Italiens (1722), l'autre aux Français (1727), *les Jeux de l'amour et du hasard*, 1730; *le Legs*, 1736; *les fausses Confidences*, 1736; *l'Épreuve nouvelle*, 1740. On a aussi de lui plusieurs romans : *le Don Quichotte moderne*, *Marianne*, *le Paysan parvenu*, où l'on trouve trop souvent des peintures offensantes pour les mœurs. M. fut reçu à l'Ac. en 1743. C'est un écriv. spirituel, délicat, original; ses écrits prouvent une étude profonde du cœur humain et surtout du caractère de la femme; mais il tombe souvent dans une métaphysique alambiquée pour laquelle on a créé le nom de *marivaudage*. Ses œuvres ont été réunies en 12 vol. in-8, Paris, 1781; M. Duviquet en a donné une édit. nouvelle, avec notice biographique et littéraire, 1826-30, 10 vol. in-8.

MARK (comtes de LA). *Voy.* MARCK.

MARKERY, ville de l'Inde. *Voy.* MERCARA.

MARKLAND (Jérémie), philologue anglais, né en 1693, mort en 1776, a publié une bonne édition des *Silves* de Stace, Londres, 1728; in-8, *Remarques sur les lettres de Cicéron à Brutus et de Brutus à Cicéron*, 1745, dans lesquelles il conteste l'authenticité de ces lettres; une édition des deux *Iphigénies* d'Euripide, 1771.

MARLBOROUGH, *Cunetio*, v. d'Angleterre (Wilt), sur la Kennet, à 124 kil. O. de Londres; 3,050 hab.

MARLBOROUGH (John CHURCHILL, duc de), général anglais, né en 1650 à Ash dans le Devonshire, fit son apprentissage sous Condé et Turenne, dans un corps d'armée anglais que le roi d'Angleterre Charles II fournit à Louis XIV en Flandre, et se signala aux siéges de Nimègue et de Maëstricht. Lorsque le duc d'York parvint au trône (sous le nom de Jacques II), Churchill, qui avait eu ce prince pour premier protecteur, fut comblé d'honneurs. Cependant on le vit un des premiers abandonner sa cause lors de la révolution de 1688. En 1702, dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut nommé par la reine Anne, qui venait de succéder à Guillaume, généralissime des troupes unies de l'Angleterre et de la Hollande contre la France, et força les Français à évacuer la Gueldre espagnole : à son retour en Angleterre, il fut créé duc de Marlborough. Dans l'année 1704 il battit l'électeur de Bavière à Schellenberg, incendia plus de 300 villes de la Bavière, et remporta, de concert avec le prince Eugène, la célèbre victoire de Hochstett sur le général français Tallard et l'électeur de Bavière. En 1706 il défit Villeroi à Ramillies et s'empara d'Ostende, de Dendermonde et d'Ath; en 1709, avec le prince Eugène, il gagna sur Villars, à Malplaquet, une victoire plus glorieuse encore que les deux premières. Mais ce fut là le terme de ses succès. Il tomba peu après (1712) dans une disgrâce complète auprès de la reine Anne, comme étant partisan des Whigs: on l'accusait aussi de se plaire à prolonger une guerre dont la fin était également désirée par les vaincus et par les vainqueurs, et de s'être rendu coupable de péculat. En 1714, à l'avénement de Georges I, il fut réintégré dans toutes ses dignités. Il mourut en 1722. Marlborough eut les qualités guerrières de Condé et de Turenne, mais il n'eut point leurs vertus; son ambition était excessive, et la soif des richesses lui fit commettre de nombreuses déprédations. Il a été publié des *Mémoires du duc de Marlborough*, par W. Coxe, 3 vol. in-4, avec portraits, cartes et plans, Londres, 1818 (en anglais). — La femme du duc de Marlborough jouit longtemps d'un très grand crédit auprès de la reine Anne; mais elle finit par se rendre odieuse à cette princesse par son caractère hautain et impérieux, et partagea la disgrâce du duc. Lady Masham la remplaça.

MARLE ou **MALE**, ch.-l. de canton (Aisne), à 22 kil. N. E. de Laon; 1,500 hab. A eu jadis les titres de seigneurie, puis de comté. Ce comté appartint aux maisons de Coucy, de Bar, de Saint-Pol, de Luxembourg, enfin de Bourbon. Il fut dans la suite aliéné en faveur de la maison de Mazarin.

MARLIANI (Barthélemi), antiquaire, né à Milan à la fin du XVe siècle, mort vers 1560 dans un âge avancé, a laissé les ouvrages suivants : *Romæ topographiæ libri V*, Lyon, 1534, souvent réimprimé; *Consulum, dictatorum, censorumque Romanorum series*, etc., Rome, 1549; *In annales consulum et triumphos commentaria*, Rome, 1560.

MARLOW (GREAT-), ville d'Angleterre (Buckingham), sur la Tamise, à 50 kil. N. O. de Londres; 6,162 hab. Tulle de soie noire, papier, usines diverses. Commerce de houille, etc.

MARLOWE (Christophe), poëte anglais, mort vers 1593, a fait 6 trag., dont les meilleures sont *Faust* et *Edouard II*. Il a traduit du grec l'*Enlèvement d'Hélène* de Coluthus, *Héro et Léandre* de Musée, et du latin quelques *Élégies* d'Ovide et le 1er livre de *la Pharsale*. Ses OEuv. ont été rec. à Londr., 1826.

MARLY, dit aussi *Marly-le-Roi*, *Marly-la-Machine*, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), près de la rive gauche de la Seine, à 18 kil. O. de Paris, à 7 kil. N. de Versailles; 1,500 hab. Filature de coton, draps, produits chimiques. Jadis superbe château, ancienne résidence royale; le château fut détruit pendant la révolution. On voyait à Marly une fameuse machine hydraulique qui conduisait l'eau à Versailles après l'avoir élevée à une hauteur de 162 mètres; elle avait été construite sous le règne de Louis XIV, par Rennequin-Sualem (de 1675 à 1682); elle était depuis longtemps hors de service, lorsqu'on l'a remplacée, en 1826, par une machine à vapeur aussi simple qu'admirable, due à M. Cécile.

MARMANDE, ch.-l. d'arr. (Lot-et-Garonne), à 49 k. N. O. d'Agen; 7,527 h. Collége, bibliothèq. Fabriques d'étoffes de laine, toile, cordages, chapeaux, esprits et eau-de-vie. — Ville très ancienne; déjà considérable au VIIIe siècle; elle fut alors détruite par les Sarrasins; reconstruite en 1185 par Richard-Cœur-de-Lion, puis ravagée en 1219 par Amaury de Montfort; assiégée vainement par Henri IV en 1577 et par Condé en 1652. — L'arr. de Marmande a 9 cantons (Bouglon, Castelmoron, Duras, Lauzun, le Mas-d'Agénois, Meilhan, Seyches, Tonneins et Marmande), 115 communes et 104,172 hab.

MARMARA ou **MARMORA** (mer de), *Propontis*, petite mer située entre la Méditerranée et la mer Noire, unie à celle-ci par le détroit de Constantinople, à l'Archipel par celui des Dardanelles; elle n'a que 260 kil. sur 85 : elle doit son nom aux quatre petites îles de Marmara (ou de Marbre), dont la plus grande a 25 kil. sur 8 et a pour ch.-l. Marmara, l'ancienne *Proconèse*. — La mer de Marmara sert d'écoulement à la mer Noire, dont les eaux se vident par ce moyen dans la Méditerranée.

MARMARIQUE, *Marmarica*, partie N. E. du désert de *Barca*, contrée de l'Afrique anc., entre l'Égypte et la Cyrénaïque, était médiocrement peuplée et peu fertile, mais pourtant avait au Ier siècle de notre ère 27 villes ou bourgades, dont 11 près de la côte.

MARMAROSCH, comitat du royaume de Hongrie, dans le cercle au-delà de la Theiss, est borné au N. et au N. E. par la Gallicie, au S. par la Transylvanie, etc.; 200 kil. sur 100; 115,000 hab. Ch.-l., Szigeth; autres villes, Rhonaszek, Huszt. Il est traversé par les monts Krapacks; et l'on en tire de l'argent, du fer, du cristal de roche (*dit* diamant de Hongrie); beauc. de sel. Industrie peu active.

MARMELADE, ville d'Haïti, à 40 kil. S. O. du Cap.

MARMOL (Louis), écrivain espagnol, né à Grenade vers 1520, fit partie de l'expédition de Charles-Quint en Afrique, fut fait prisonnier par les Maures et parcourut une grande partie de l'Afrique septentrionale. Après son retour, il donna une curieuse

relation de ses voyages (en espagnol), sous ce titre : *Description générale de l'Afrique et Histoire des guerres entre les Infidèles et les Chrétiens ;* elle a été traduite en français par Perrot d'Ablancourt, 1667. On lui doit aussi une *Histoire de la révolte des Maures de Grenade*, Malaga, 1600.

MARMONTEL (J.-François), littérateur, né en 1723 à Bort, dans le Limousin (Corrèze), d'une famille pauvre, était destiné à l'état ecclésiastique; il préféra se consacrer aux lettres, obtint d'abord quelques succès à l'Académie des Jeux Floraux, vint en 1745 à Paris, où il se lia avec Voltaire et les principaux écrivains de l'époque ; remporta plusieurs prix à l'Académie Française, et fit représenter quelques tragédies médiocres, *Denys le tyran*, 1748 ; *Aristomène*, 1749 ; *Cléopâtre*, 1750 ; *les Héraclides*, 1752 ; il fournissait en même temps à l'*Encyclopédie* des articles de littérature, et au *Mercure* des *Contes moraux* qui donnèrent une très grande vogue à ce journal. Protégé par madame de Pompadour, il fut nommé en 1753 secrétaire des bâtiments, et obtint en 1758 le brevet du *Mercure*, ce qui lui procura un revenu considérable ; mais il fut privé deux ans après de ce brevet pour avoir offensé un courtisan, et fut même un moment enfermé à la Bastille. Il fit paraître en 1763 une *Poétique française*, en 1766 une traduction de la *Pharsale* de Lucain, et en 1767 *Bélisaire*, roman philosophique, empreint de l'esprit du temps, qui attira sur lui les condamnations de la Sorbonne. Il n'en fut pas moins nommé en 1771 historiographe de France. Marmontel donna vers la même époque plusieurs opéras-comiques, composés avec Grétry, qui eurent beaucoup de succès : *le Huron*, 1768 ; *Sylvain*, 1770 ; *l'Ami de la maison*, 1771 ; *Zémire et Azor*, 1771 ; *la Fausse Magie*, 1775 ; s'exerçant ensuite dans la tragédie lyrique, il refondit, avec Piccini, plusieurs opéras de Quinault, et donna lui-même *Didon*, 1783, et *Pénélope*, 1785. On a encore de Marmontel *les Incas*, 1777, poëme en prose où il expose les effets du fanatisme ; une *Histoire de la Régence du duc d'Orléans*, 1788 ; de *Nouveaux Contes moraux*, 1789-92 ; *Leçons d'un père à ses enfants* (c'est un cours destiné à l'éducation de ses fils, qui comprend des *Traités de Langue française, de Logique, de Métaphysique et de Morale*). Il s'éloigna de Paris pendant les troubles de la révolution ; en 1797 il fut nommé député au Conseil des Anciens, mais il en fut exclu au 18 fructidor, et mourut peu après, 1799. Marmontel ne fut supérieur en aucun genre, mais il fut un écrivain pur, agréable, élégant. Ses *Contes moraux* offrent un vif intérêt, mais souvent ils sont bien peu dignes de leur titre ; du reste ils eurent une grande vogue. Il avait été admis à l'Académie Française en 1763, et devint en 1784 secrétaire perpétuel de cette compagnie. Marmontel a laissé des *Mémoires sur sa vie*, composés pour l'instruction de ses enfants. Il a publié lui-même la collection de ses *Œuvres*, en 17 vol. in-8, 1786. On y trouve, sous le titre d'*Éléments de littérature*, les articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie*. Il a paru une édition plus complète de ses *Œuvres* chez Verdière, 1818, 18 vol. in-8. M. de Saint-Surin a donné les *Œuvres choisies de Marmontel*, 1824, 10 vol. in-8.

MARMORICE, *Marmorizza* ou *Marmora*, *Physcus* des anciens, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie) au S. O., sur la mer Méditerranée, à 120 kil. S. E. de Ghuzel-Hissar. Port très sûr au fond de la baie de Marmorice. Château-fort.

MARMOUTIER, *Martini monasterium*, abbaye de Bénédictins, à 2 kil. de Tours et de l'autre côté de la Loire, fondée par saint Martin, alors évêque de Tours, fut longtemps si florissante, qu'on nommait son supérieur *l'abbé des abbés*. Les moines s'y occupaient surtout à transcrire les livres. Quelq. ruin.

MARMOUTIER, *Mauri monasterium*, *Mauersmünster* en allemand, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), à 7 kil S. E. de Saverne ; 2,743 hab. Comm. de bestiaux.

MARNAY, ch.-l. de canton (Haute-Saône), à 20 kil. S. de Gray ; 1,200 hab.

MARNE, *Matrona*, riv. de France, naît à 5 kil. S. de Langres (Haute-Marne), arrose les villes de Chaumont, Joinville, Saint-Dizier (où elle devient navigable), Vitry, Châlons-sur-Marne, Épernay, Dormans, Château-Thierry, La Ferté-sous-Jouarre, Meaux, Lagny, Alfort, et tombe dans la Seine à Charenton, ayant parcouru les 5 départements de la Marne, de l'Aisne, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de Seine ; ses principaux affluents sont : le Rognon, l'Ornain, l'Ourcq, la Blaise, le Petit et le Grand-Morin.

MARNE (dép. de la), un des dép. de la France, entre ceux des Ardennes au N., de l'Aube au S., de Seine-et-Marne, de l'Aisne à l'O., de la Meuse à l'E. ; 8,098 kil. carr. ; 345,245 hab. ; ch.-l., Châlons-sur-Marne. Formé d'une partie de la Champagne. Montagnes à l'O., pierres meulières, cendres fossiles, sulfureuses, tourbières ; marais (à Saint-Gond). Sol peu fertile ; grains, plantes potagères, fruits, melons renommés ; excellents vins, dits de Champagne, et divisés en vins de rivière et vins de montagne. Mérinos et métis ; gibier, poisson. Industrie active ; lainages nombreux et variés ; bonneterie, papeterie, mégisserie, verreries, etc. Commerce considérable, surtout en vins. — Ce dép. a 5 arrondissements (Châlons, Reims, Épernay, Sainte-Menehould, Vitry-sur-Marne), 32 cantons, 688 communes ; il appartient à la 3e division militaire, dépend de la cour impér. de Paris, et a un archevêché à Reims et un évêché à Châlons.

MARNE (dép. de la HAUTE-), entre ceux de la Meuse au N., de la Côte-d'Or au S., de l'Aube à l'O., des Vosges à l'E. ; 6,229 kil. carrés ; 255,969 hab. ; ch.-l., Chaumont. Formé d'une partie de la Champagne et d'un fragment de la Bourgogne. Mont., vallées, plaines ; beaucoup de sources ; fer, marbre ; faux albâtre, pierre de taille, grès, etc. Sol léger, pierreux, mais bonne culture ; toutes sortes de grains ; fruits, légumes, navette, gaude, moutarde, chanvre ; bois ; gros et menu bétail, dindons, abeilles. Grande industrie métallurgique, coutellerie renommée ; bonneterie etc. Commerce actif. — Ce dép. a 3 arr. (Chaumont, Langres, Vassy), 28 cantons, 550 communes ; il appartient à la 7e division militaire, dépend de la cour impér. de Dijon et a un évêché à Langres.

MARNE (dép. de SEINE-ET-). *Voy.* SEINE-ET-MARNE.

MAROBODUUS, prince marcoman, conquit une grande partie de la Germanie, et combattit avec succès contre Tibère. Dans la suite il s'allia avec les Romains contre Arminius ; mais ayant été abandonné de ses sujets, il se retira chez les Romains.

MAROC, *Merakach* en langue indigène, ville de l'Afrique septentrionale, capitale de l'empire de Maroc, sur la gauche du Tensift, dans une belle plaine couverte de palmiers, par 31° 37' lat. N., 9° 55' long. O. ; de 50 à 60,000 hab. Très bel aspect de loin, mais au dedans les rues sont étroites, sales et hideuses. On y remarque le palais impérial et ses jardins, le *Kaisseria* (ou bazar), trois mosquées (dont une, l'*El-Koutoubia*, a une tour de toute beauté), le *Bel-Abbes* (où est un hôpital pour 1,500 malades), le *Méchouar* ou place d'audience. Célèbres fabriques de maroquins. — Maroc fut fondée en 1072 par les Almoravides, et parvint bientôt à une haute prospérité. Suivant les Maures, on y comptait 1,000,000 d'habitants, ce qu'il faut sans doute réduire au tiers. Auj. l'empereur réside au moins aussi souvent à Méquinez qu'à Maroc.

MAROC (empire de), état de l'Afrique septentrionale, le plus vaste de tout le Maghreb, et proba-

lément de toute l'Afrique, est borné à l'O. par l'Algérie, au S. par le Sahara, des deux autres côtés par la mer (Méditerranée et Atlantique). On y distingue les royaumes de Maroc, de Fez, de Sous, de Tafilet, et le pays de Darah. Population, 8,000,000 d'hab. environ. Capit., Maroc. Villes princ. Méquinez, Fez, Tétouan, Tanger, Larache, Masagan, Mogador, Agadir. Ce pays est traversé par l'Atlas qui y atteint sa plus grande hauteur. La cime la plus élevée est le Miltsin (3,500 m). Cours d'eau assez nombreux, mais qui se dessèchent l'été. Climat très chaud, que tempèrent pourtant les vents de mer et les montagnes. Grande fertilité. Mines de fer, étain, cuivre, antimoine. Beaux chevaux, maroquins très estimés, surtout ceux qui sont teints en jaune (le nom même de maroquin vient, comme on le voit, de Maroc). — L'empire de Maroc occupe l'emplacement de l'ancienne Mauritanie Tingitane et d'une faible partie de la Mauritanie Césarienne. Cette contrée obéit successivement aux Romains, aux Vandales, aux Grecs, puis aux Arabes (dès le VIIIe siècle). Le Maroc fut en 1051 enlevé aux califes fatimites par les Almoravides qui étendirent leur domination sur tout le Maghreb et sur l'Espagne. Les Almoravides y furent remplacés successivement par les Almohades (1129), par les Mérinites (127^), et enfin (1516) par les *Chérifs*, qui se prétendaient issus de Mahomet; cette dernière dynastie règne encore aujourd'hui sur le Maroc; le souverain actuel est Muléi-Abderrahman, qui monta sur le trône en 1822. Les souverains de Maroc prennent le titre de *sultan* ou d'*empereur*. Souvent attaqué par les Portugais aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, le Maroc cessa de l'être après la sanglante défaite d'Alcaçar-Quivir (1578). Au commencement du siècle dernier, le Maroc étendait encore son autorité jusqu'à Tombouctou, mais il déchoit tous les jours : il a récem. perdu une *gr.* partie du roy. de Sous (*Voy.* SIDI-HESCHAM). Hostiles à la Fr. dep. la conquête d'Alger, les Marocains nous ont attaqués à l'improv. en 1844 : ils ont aussitôt été sévèrement châtiés à Isly (*V.* ce m. au *Suppl.*). Les Esp. conservent sur les côtes du Maroc plusieurs villes, conquises dès le XVIe siècle, dont ils ont fait des *présides* ou lieux de déportation : telles sont Ceuta, Penon-de-Velez, Alhucemas, Melilla.

MAROLLES, ville du dép. du Nord, 6 kil. N. E. de Landrecies; 2,000 hab. Chicorée-café. Fromages renommés.

MAROLLES-LES-BRAUX, ch.-l. de canton (Sarthe), à 12 kil. S. O. de Mamers; 2,000 hab.

MAROLLES (l'abbé DE), traducteur infatigable né en Touraine en 1600, mort en 1681, embrassa l'état ecclésiastique, et refusa les dignités pour se livrer aux lettres. Il a traduit en français presque tous les classiques latins, Plaute, Lucrèce, Térence, Catulle, Virgile (en prose, puis en vers), Horace, Ovide, Sénèque le tragique, Lucain, Juvénal, Perse, Martial (en vers), Stace, Aurelius Victor, Ammien Marcellin, etc.; ces traductions ne sont guère remarquables que par leur platitude. Il a aussi traduit du grec Athénée. Marolles a en outre laissé plusieurs ouvrages historiques, notamment des *Mémoires* qui sont instructifs.

MAROMME, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), à 5 kil. N. O. de Rouen; 2,300 hab. Blanchisserie, poudrerie, raffinerie, indiennes, filat. de coton, etc.

MARON (saint), pieux solitaire qui vivait en Syrie au Ve siècle, fut ordonné prêtre en 405, et mourut en 433. Il habitait sur une montagne près de Cyr, et attira près de lui un grand nombre de disciples qui formèrent plusieurs monastères. On l'hon. le 9 et le 14 févr. — Un autre Maron, Jean, patriarche de Syrie, qui vivait au VIIe siècle, est regardé comme le chef de l'église des Maronites (*V.* MARONITES).

MARONÉE, *Maronea*, ville de Thrace, chez les Cicones. Ses environs produisaient de très bons vins

MARONI, riv. de la Guyane française, sort des monts Tumacumaque, coule au N. E., puis au N., sépare les Guyanes hollandaise et française, tombe dans l'Océan Atlantique; cours, 600 kil. On trouve sur ses bords des cailloux semblables au diamant.

MARONITES. On nomme ainsi à la fois une peuplade de la Syrie, et une église particulière formée de cette peuplade. La peuplade des Maronites habite le pachalik de Tripoli et le Liban, entre les Nosaïris au N. et les Druzes au S.; ils occupent presque tout le Kesraouan. On en compte environ 150,000. Ils reconnaissent deux chefs principaux : le petit-émir, qui réside à Djébaïl (Byblos), et le grand-émir, à Kanobin. Ils vivent presque entièrement indépendants. On fait remonter leur existence à l'année 634; les Arabes ayant alors envahi la Syrie, un certain Joseph, prince de Byblos, se réfugia avec ses sujets dans les montagnes du Liban, où ils se sont maintenus. Ils furent depuis soumis par les Turcs. Ils ont obtenu en 1842 un che de leur nation. — Les Maronites professèrent d'abord le *Monothélisme*; ils se soumirent depuis à l'Église romaine, tout en conservant le rit syrien; leur chef prend le titre de patriarche d'Antioche et réside à Kanobin : il étend sa juridiction sur Tyr, Damas, Tripoli, Alep et Nicosie. On donne pour fondateur à cette secte un certain Jean Maron, moine, qui aurait vécu, selon les uns au Ve siècle, selon les autres au VIIe, et qui aurait donné son nom à ses disciples. D'autres font dériver leur nom d'un ancien bourg de *Maronia*, aujourd'hui détruit. Les Maronites sont toujours restés attachés à l'Eglise romaine : ils en différaient jadis par quelques détails du culte, mais ils ont fini par s'y rallier entièrement sous Grégoire XIII. Ce pape établit à Rome un séminaire de Maronites d'où sont sortis un grand nombre d'hommes distingués, notamment Abraham Ecchellensis, Gabriel Sionita, les Assemani. En 1736 le pape Clément XII leur fit adopter les décisions du concile de Trente : aussi les nomme-t-on les *Catholiques du Liban*.

MAROS, *Marisus*, riv. de Transylvanie et de Hongrie, devient navigable à Karlsburg, et tombe dans la Theiss vis-à-vis de Szegedin; cours, 600 kil. Elle roule de l'or dans ses eaux.

MAROS, district de Transylvanie, dans le pays des Szkélers, a pour ch.-l. Maros-Vasarhely.

MAROS-VASARHELY, en allemand *Markstadt* ou *Neumarkt*, en latin mod. *Agropolis*, ville de Transylvanie, ch.-l. du district de Maros, à 42 kil. N. de Schæssburg; 9,500 hab. Palais de Tekely, bibliothèque, collége, collections, etc.

MAROSIE, dame romaine, fille de la 1re Théodora, épousa vers 906 Albéric, comte de Tusculum et marquis de Camerino, et resta veuve de bonne heure. Par sa beauté et son esprit d'intrigues, elle acquit un grand crédit sur les principaux seigneurs de Rome et put pendant plusieurs années nommer ou destituer les papes à sa fantaisie : elle se rendit maîtresse de la ville, fit élire Sergius III (904), Anastase III (911), Landon (913), fit déposer en 928 Jean X, qui avait été élu par l'influence de Théodora, sa sœur et sa rivale, et le fit périr avec le secours de Guido, duc de Toscane, son 2e époux; puis, en 931, fit asseoir sur le siége pontif., sous le nom de Jean XI, l'un de ses fils encore fort jeune (JEAN XI). En 932, elle épousa en 3e noces Hugues de Provence, devenu roi d'Italie; mais ce dernier ayant donné un soufflet au fils aîné de Marosie, nommé Albéric, le jeune homme pour s'en venger réunit la jeunesse romaine, massacra les gardes de son beau-père, le força à prendre la fuite, et renferma Marosie dans le château Saint-Ange où elle mourut.

MAROT (Clément), poëte, né à Cahors en 1495, était fils d'un valet de chambre de François I, et fut d'abord placé lui-même en qualité de valet de

chambre, auprès de Marguerite de Valois, sœur du roi. Il suivit François I dans son expédition d'Italie, et fut avec lui fait prisonnier à la bataille de Pavie (1525). De retour en France, il y mena une vie scandaleuse, et fut enfermé dans les prisons du Châtelet, sous l'accusation d'hérésie ; il en sortit en 1526, mais fut bientôt après contraint de fuir, et se réfugia dans le Béarn (1535), puis à la cour de Ferrare et à Venise (1536) ; il parvint à rentrer en France pour quelques années, mais ayant excité de nouvelles plaintes par la publication de ses *Psaumes*, il se retira à Genève (1543), et enfin à Turin, où il mourut dans l'indigence en 1544. Marot avait l'esprit enjoué et plein de saillies ; son style a un charme particulier qui tient surtout à la naïveté de l'expression et à la délicatesse des sentiments. Personne n'a mieux connu le ton qui convient à l'épigramme ; mais, avec son genre d'esprit, il ne pouvait qu'échouer dans la tentative de mettre les *Psaumes* en vers. Ses meilleures poésies consistent en épigrammes, épîtres, rondeaux, ballades. Il en donna une édit. à Lyon, 1538. On les a publiés de nouv. en 1824. —Son père Jean M., né à Mathieu, près Caen, était lui-même assez bon poëte ; il fut successivement attaché à Anne de Bretagne, à Louis XII et à François I, comme valet de chambre et comme secrétaire. Il avait accompagné Louis XII dans son expédition d'Italie, et avait célébré cet événement dans deux poëmes (*Voyage de Gênes*, *Voyage de Venise*). Il fit aussi des vers en l'honneur de François I, composa des épîtres, des rondeaux, etc. On trouve ses *Œuvres* à la suite de celles de Clément Marot, notamment dans l'édition de La Haye, 1731.

MAROZIA. *Voy.* MAROSIE.

MARPESSUS, auj. *Marpeso*, mont. de l'île de Paros, célèbre par ses superbes marbres statuaires.

MARQUION, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 32 kil. S. E. d'Arras ; 500 hab.

MARQUIS. Dans l'origine on appelait ainsi des officiers chargés de la garde des *marches* ou provinces frontières (*Voy.* MARCHE). On trouve le nom de marquis employé pour la première fois sous Louis-le-Débonnaire. Ce titre n'a point tardé à devenir purement honorifique. Les marquis ont rang après les princes, les ducs et les comtes ; quelques-uns prétendent cependant qu'ils venaient avant les comtes. En Allemagne on les nommait *margraves*.

MARQUISE, *Marci*, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 12 kil. N. E. de Boulogne ; 2,060 hab.

MARQUISES (îles), groupe d'îles du grand Océan, formant la partie S. E. de l'archipel Mendana, offre les îles Fatouiva ou Magdalena, Tahouata ou Christina, Ohivaoa ou Dominica, etc. On étend quelquefois ce nom au groupe N. O., où se trouve Noukahiva. Les habitants des deux groupes, au nombre de 25,000 environ, sont beaux et forts, mais voluptueux et anthropophages. Découvertes en 1595 par Mendana, et nommées *Marquises* en l'honneur du marquis de Mendoce, vice-roi du Pérou. Occupées en 1842 pour la France par l'amiral Dupetit-Thouars.

MARRON (P.-Henri), ministre protestant, né à Leyde en 1754, mort à Paris en 1832, issu de réfugiés français, vint à Paris en 1782 avec l'ambassadeur de Hollande ; fut pasteur de l'église de Paris en 1788, se lia avec Mirabeau, et prit part à la rédaction de l'ouvrage intitulé : *Aux Bataves sur le stathoudérat*. Ami des Girondins, il fut deux fois incarcéré. Il prit part à la rédaction de quelques feuilles publiques, et fut attaché au ministère des affaires étrangères. En 1802, lors de la réorganisation des cultes, il fut nommé président du consistoire. Il a donné à la *Biographie universelle* de nombreux articles, principalement sur la littérature hollandaise.

MARRONS, nom que l'on donne en Amérique aux Nègres esclaves révoltés et fugitifs. On fait dériver ce nom de celui du fleuve Maroni, qui sépare les Guyanes française et hollandaise, ou plutôt d'un mot espagnol (*Marrano*) qui veut dire *cochon sauvage*.

MARRUBIUM, auj. *San-Benedetto*, ville de l'Italie anc. capitale des Marses, sur le bord E. du lac Fucin.

MARRUCINS, *Marrucini*, peuple de l'Italie ancienne, de la famille sabellique, entre les Péligns au S., les Marses à l'O., les Vestins au N., avaient pour villes principales Aterne, Réate, Corfinium. Ils prirent part à la ligue samnite contre Rome en 309, mais furent réduits en 305.

MARS, dieu de la guerre, fils de Jupiter et de Junon, ou de Junon seule, suivant Ovide. On le représente armé de pied en cap, ayant à ses pieds un coq, symbole de la vigilance et de l'ardeur au combat. Mars était particulièrement adoré chez les Romains, qui le regardaient comme le père de Romulus et de Rémus, et qui avaient donné son nom au premier mois de leur année. Mars fut, selon la Fable, l'amant heureux de Vénus, et fut surpris avec elle par Vulcain qui les enveloppa dans un filet. A la guerre de Troie, il fut blessé par Diomède.

MARS (CHAMP-DE-). *Voy.* CHAMP-DE-MARS.

MARS (VINGT) 1815, jour de l'arrivée à Paris de l'empereur Napoléon après son retour de l'île d'Elbe.

MARS (SAINT-). *V.* SAINT-MARS et CINQ-MARS.

MARSAC, bourg de France (Puy-de-Dôme), arr. et à 8 k. S. d'Ambert, sur la Dore ; 3,185 h. Rubans, lacets et autres merceries. — Bourg de la Dordogne, à 4 kil. O. de Périgueux ; 500 h. Fontaine intermittente.

MARSAILLE, *Marsaglia*, bourg des États sardes, sur la route de Pignerol à Turin. Catinat y battit, le 4 oct. 1693, V.-Amédée et le pr. Eugène.—On l'a confondu à tort avec un autre M., à 15 k. N.E. de Mondovi.

MARSAL, *Budatium* ou *Marsallum*, ville de France (Meurthe), à 4 kil. E. de Moyenvic, sur la Seille ; 1,000 hab. Bonneterie, chapellerie. Jadis forte. Aux environs, salines auj. abandonnées.

MARSALA, l'anc. *Lilybée*, v. de Sicile (Trapani), près de la mer, à 150 kil. S. O. de Palerme ; 10,000 hab. Aux env., grains, coton, huile, vin délicieux. — Jadis beau port, le premier de la Sicile au temps des Romains ; il fut détruit par Charles-Quint en 1532 de peur qu'il ne tombât aux mains des Turcs.

MARSALQUIVIR ou MERS-EL-KÉBIR (c.-à-d. *le grand port*), *Portus Magnus* des anciens, ville de l'Algérie occid., sur la mer, à 8 kil. E. d'Oran ; 4,000 hab. Château-fort. Prise par les Espagnols en 1506 ; reprise en 1732 ; occupée auj. par la France.

MARSAN, petit pays de la Gascogne, à l'E. des Landes et à l'O. du Gabaret et de l'Armagnac : 40 kil. sur 32. Rivières, le Midou et la Douze. Capit., Mont-de-Marsan. Il formait le N. de la Chalosse, et est auj. compris dans le dép. des Landes. — Il portait d'abord le titre de vicomté et appartenait au xe siècle aux ducs de Gascogne ; en 1118 il passa par mariage dans la maison des comtes de Bigorre : il fut acquis depuis par la maison de Lorraine et a donné son nom à l'une des branches de cette famille.

MARSANNE, ch.-l. de cant. (Drôme), à 14 kil. N. E. de Montelimart ; 1,160 hab. Jadis plus importante.

MARSEILLAN, ville de France (Hérault), à 26 kil. E. de Béziers ; 3,691 hab. Salines ; pêcheries.

MARSEILLE, *Massilia*, ville de France, ch.-l. du département des Bouches-du-Rhône, sur la Méditerranée, à 813 kil. de Paris, par 3° 2' long. E., 43° 17' lat. N. ; 233,817 hab. Évêché ; ch.-l. de division militaire. Très beau port, qui peut contenir 1,200 vaisseaux, fortifications. On distingue la vieille ville et la neuve : celle-ci, régulière et superbe, est située près de la mer. On y remarque : le Cours, les rues d'Aix, de Rome et de la Cannebière ; les places Royale, Castellane, Saint-Ferréol, les allées Meilhan, la promenade autour du port ; puis la cathédrale, l'hôtel-de-ville, le Grand-Théâtre, le Lazaret (le plus beau de l'Europe), l'Observatoire (dans une belle position), la statue de Belsunce, etc. Aux env. se

trouvent plus de 5,000 *bastides* ou maisons de campagne. Fac. des sc. (1855), lycée, école imp. de navigation, école secondaire de médecine, école de musique, école d'industrie et de commerce; athénée; académie des sciences, belles-lettres et arts; société de médecine, société de statistique; jardin botanique, jardin de naturalisation, bibliothèque, superbe musée, cabinet d'histoire naturelle; diverses institutions de bienf.; banque. Industrie très-active : savon, bonneterie, calottes façon Tunis, chapeaux, maroquin, céruse, soufre, bougies, raffineries, teinturerie, verrerie, etc. Immense commerce d'importation et d'exportation avec le Levant, l'Afrique septentrionale, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, la Baltique, les Antilles, l'Amérique. Chantiers. Service de paquebots. Chem. de fer.—Colonie des Phocéens; elle fut fondée vers l'an 599 av. J.-C., fonda elle-même beaucoup de villes aux environs (Agde, Antibes, Nice, etc.), partagea le commerce de la Méditerranée avec Carthage : ses flottes allaient jusque dans l'Océan, et quelques-unes dans la Baltique. Alliée à Rome de bonne heure, c'est elle qui lui ouvrit le chemin de la conquête de la Gaule en appelant les Romains à son secours contre les Ligures (153), puis contre les Cavares (125). Lors de la formation de la Province romaine de Gaule, Marseille n'y fut pas comprise et resta ville libre alliée de Rome. Quand la guerre entre Pompée et César éclata, elle voulut garder la neutralité, subit un siége et fut prise par les troupes de César (49 et 48 av. J.-C.). Elle redevint bientôt florissante, et eut des écoles fameuses sous l'empire. Au VIIIe siècle, les Arabes la ruinèrent; elle ne se releva que lentement. Marseille devint de fait république lors de l'absorption du roy. d'Arles dans l'empire, mais fut soumise au XIIIe siècle par Charles d'Anjou, comte de Provence. Elle conservait encore quelques priviléges; Louis XIV, en 1660, les lui ôta. En 1720 et 1721 elle fut ravagée par une peste terrible qui fit éclater le dévouement de son évêque (Belzunce) et de son corps municipal. A Marseille sont nés : parmi les anciens, Euthymène, Pythéas, Pétrone; parmi les modernes, H. d'Urfé, Puget, Plumier, Mascaron, Dumarsais, Th. Barthe, Barbaroux.—L'arr. a 3 cant. (Aubagne, La Ciotat, Roquevaire, plus Marseille, qui compte pour 6), 16 comm. et 180,127 hab.

MARSEILLE, ch.-l. de canton (Oise), à 18 kil. N. O. de Beauvais; 800 hab. Mégisseries, tanneries.

MARSES, *Marsi*, peuple de l'Italie ancienne, de la famille sabellique, habitaient au S. O. des Vestins et des Marrucins, dans les montagnes qui entourent le lac Fucin, et touchaient le Latium au S.; ch.-l., Marrubium. Ils passaient pour les plus braves guerriers de l'Italie, d'où le proverbe : *Nec de Marsis, nec sine Marsis posse triumphari*. Ils eurent la plus grande part à la guerre sociale qu'on nomme aussi quelquefois *guerre Marsique*. *Voy.* GUERRE SOCIALE. —Le nom de Marses était encore porté par une tribu germaine, appartenant à la famille des Istævons et comprise dans la ligue chérusque; ils habitaient les bords de la Lippe.

MARSHAM (Thomas), savant anglais, né à Londres en 1602, mort en 1683, fut quelque temps secrétaire de la chancellerie, et perdit cette place à cause de son attachement à Charles I. On a de lui, sous le titre de *Canon chronicus ægyptiacus, hebraicus, græcus*, Londres, 1662, un savant ouvrage où il réduit de beaucoup l'antiquité que s'attribuaient les Égyptiens : il suppose que les dynasties de leurs rois sont contemporaines et non successives. Il prétendait aussi que les rites judaïques sont empruntés aux Égyptiens, ce qui l'entraîna dans de vives disputes.

MARSICO-NUOVO, ville du roy. de Naples (Principauté citér.), à 46 kil. N. E. de Policastro; 5,600 hab. Évêché.

MARSICO-VETERE, *Abellinum marsicum*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 31 kil. S. O. de Potenza; 3,100 hab.

MARSIGLI (le comte de), géographe et naturaliste, né à Bologne en 1658, mort en 1730, se mit au service de l'Autriche, fit avec distinction plusieurs campagnes contre les Turcs, et fut pris par les Tartares en 1683; ayant recouvré sa liberté, il fut employé à la défense de Brisach (1703), et fut dégradé pour avoir laissé prendre cette place. Il consacra le reste de sa vie aux sciences, fit de riches collections qu'il légua à l'institut de Bologne, et publia plusieurs ouvrages estimés, entre autres une *Histoire de la mer*, en italien, Venise, 1711; une *Description géographique, historique, etc., du Danube*, en latin, 1726; *État militaire de l'Empire ottoman*, en français, 1732.

MARSILE FICIN. *Voy.* FICIN.

MARSILLAC (le prince de). *Voy.* LA ROCHEFOUCAULD.

MARSILLARGUES. *Voy.* MASSILLARGUES.

MARSILLE, général musulman, célèbre dans les chroniques, n'est autre qu'Abdel-Mélik-ben-Omar. *Voy.* ce nom.

MARSIQUE (guerre). *Voy.* GUERRE SOCIALE.

MARSIVAN, *Euchaïtes*, puis *Theodoropolis*, ville de la Turquie d'Asie (Roum), à 180 kil. N. O. de Sivas; 2,000 hab. Toile de coton. Victoire de Jean Zimiscès sur les Bulgares.

MARSOLLIER (Jacques), chanoine régulier de Ste-Geneviève, né à Paris en 1647, m. à Uzès en 1724, a laissé : *Histoire de l'origine des dîmes et autres biens temporels de l'église*, 1689; *Histoire du cardinal Ximénès*, 1693; *Histoire de Henri VII, roi d'Angleterre*, 1697; *Histoire de l'inquisition et de son origine*, 1693; *Vie de l'abbé de Rancé, abbé et réformateur de la Trappe*, 1702; *Histoire de Henri de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon*, 1718; *Vie de S. Franç. de Sales*, 1700; *de Me Chantal*, 1715.

MARSOLLIER DE VIVETIÈRES (Benoît-Joseph), littérateur et auteur dramatique, né à Paris en 1750, mort en 1817. On a de lui de charmants opéras-comiques : *Nina ou la Folle par amour*, 1786; *les Deux petits Savoyards*, 1789; *Camille ou le souterrain*; *Alexis ou l'erreur d'un bon père*; *Adolphe et Clara*; *Cange*, et *la Pauvre Femme*; des comédies en prose : *le Connaisseur*; *la Maison isolée*, etc. Ces pièces obtinrent pour la plupart un grand succès. Marsollier s'associa pour la musique de ses opéras Méhul, Gaveaux et le plus souvent Dalayrac.

MARSON, ch.-l. de cant. (Marne), à 15 kil. E. de Châlons-sur-Marne; 500 hab.

MARSTON-MOOR, lieu du comté d'York en Anglet., au N. O. d'York, près de Tockwith, cél. par la bat. qui s'y livra en 1644 entre les troupes de Charles I, commandées par le prince Rupert, et celles du Parlement conduites par le comte de Manchester, lord Fairfax et le général Leslie; ces dernières furent victorieuses.

MARSY (Balthazar et Gaspard), habiles sculpteurs du XVIIe siècle, étaient frères. Ils se distinguèrent surtout dans les travaux qu'ils furent chargés d'exécuter pour Versailles. On leur doit les figures en bronze qui décorent les bassins du *Dragon*, de *Bacchus* et de *Latone*, les *deux Tritons abreuvant les chevaux du soleil*, au bassin d'Apollon. Balthazar, né à Cambray en 1624, mourut en 1674, professeur à l'Académie de Peinture; Gaspard, né en 1628, mourut en 1681.

MARSY (François-Marie, abbé DE), littérateur, né à Paris en 1713, mort en 1763, fut admis chez les Jésuites et se fit connaître par deux poëmes latins sur la tragédie et sur la peinture. Rentré ensuite dans le monde, il fut forcé par le défaut de fortune de se mettre aux gages des libraires, et publia plusieurs ouvrages qui n'ajoutèrent rien à sa réputa-

tion. Un de ses écrits, *l'Analyse de Bayle*, qui contenait des attaques contre la religion, le fit enfermer à la Bastille et condamner à Rome. On a de lui : *Templum tragœdiæ, carmen*, Paris, 1734 ; *Pictura, carmen*, 1736 ; *Histoire de Marie Stuart*, 1742 ; *Dictionnaire abrégé de peinture et d'architecture*, 1746 ; *Histoire moderne des Chinois, des Japonais*, etc., 1754-78, 30 vol. in-12 ; *Analyse des œuvres de Bayle*, 1755, 8 vol. in-12. Il a donné aussi en 1752 *le Rabelais moderne*, nouvelle édition de Rabelais dans laquelle il a rajeuni le style de cet écrivain, au risque de lui faire perdre sa naïveté.

MARSY (SAUTEREAU DE), né à Paris en 1740, mort en 1815, publia de 1765 à 1793 l'*Almanach des Muses*, et donna diverses collections utiles, entre autres les *Annales poétiques*, 1778-88, 40 vol. in-12.

MARSYAS, riv. de Phrygie, tombait près de Célènes dans le Méandre.

MARSYAS, Phrygien, natif de Célènes, habile à jouer de la flûte, osa défier Apollon sur cet instrument ; le dieu, l'ayant vaincu, l'écorcha vif pour le punir de sa témérité. Il donna son nom au fleuve.

MARTABAN, ville de l'empire birman, ch.-l. du Martaban, sur le Thaleayn, à 54 kil. de son embouchure, à 163 kil. S. E. de Pégou ; très grande pagode. Ville jadis très florissante, auj. réduite à 6,000 hab. — Le Martaban est situé entre l'empire de Siam, le royaume birman proprement dit, la prov. d'Ye et le golfe de Martaban ; c'était jadis un roy. indépendant ; il est auj. partagé entre l'empire birman et les Anglais ; la province birmane a pour ch.-l. Martaban (jadis capit. de tout le roy.) ; le ch.-l. du Martaban anglais est Amherst-Town. Étendue, 270 kil. sur 195. Montagnes au N. et à l'E. Climat salubre. Sol très fertile. Étoffes de soie et de coton.

MARTAINVILLE (Alphonse), homme de lettres, né en Espagne en 1777, de parents français, mort en 1832, fut traduit à 17 ans devant le tribunal révolutionnaire, et échappa avec peine à la mort. Sous l'empire, il travailla surtout pour le théâtre. Il accueillit avec empressement le retour des Bourbons, écrivit pour soutenir leur cause dans plusieurs journaux (le *Journal de Paris, la Gazette, la Quotidienne*), et fonda *le Drapeau blanc*, qui se signalait par l'exagération de son royalisme ; aussi eut-il de fréquents démêlés avec les personnes de l'opinion opposée. Il a fait représenter sur les théâtres secondaires un grand nombre de pièces qui attirèrent la foule, notamment *les Suspects et les fédéralistes ; le Pied de mouton ; la Queue du diable ; M. Crédule ; Pataquès*.

MARTEL, ch.-l. de cant. (Lot), à 28 kil. E. de Gourdon ; 3,000 hab.

MARTÈNE (dom Edmond), laborieux écrivain de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Jean-de-Lône en 1654, mort en 1739, étudia la diplomatique, d'après les conseils de Mabillon ; visita les archives de la France et des pays voisins pour recueillir les monuments relatifs à l'histoire de France. On lui doit : *De antiquis monachorum ritibus libri V*, Lyon, 1690, 2 vol. in-4 ; *De antiquis ecclesiæ ritibus libri III*, Rouen, 1700-02, 3 vol. in-4 ; *De antiqua ecclesiæ disciplina in divinis celebrandis officiis*, Lyon, 1706, in-4 ; *Thesaurus novus anecdotorum*, avec dom Ursin Durand, Paris, 1717, 5 vol. in-fol. ; *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum et moralium collectio*, Paris, 1724-29-33, 9 vol. in-fol.

MARTENS (Thierry), célèbre imprimeur, surnommé *l'Alde des Pays-Bas*, né vers 1450 à Alost, près de Bruxelles, mort en 1534, s'est fait remarquer par ses belles éditions, notamment d'auteurs grecs. La marque de cet imprimeur est un double écusson renfermant les lettres initiales T. M., et suspendu à un arbre soutenu par 2 lions, ou qqf. la double ancre. Alost lui a récemm. érigé une statue.

MARTHE, sœur de Lazare et de Marie de Béthanie, recevait ordinairement Jésus lorsqu'il venait à Béthanie. Après la mort de son frère, elle alla au-devant du Sauveur pour le prier de le ressusciter. On ignore ce qu'elle devint dans la suite. Les légendes la font aborder en Provence avec Lazare et Marie. On la fête le 29 juillet.

MARTHE (SCÉVOLE DE SAINTE-). *Voy.* SAINTE-MARTHE.

MARTIAL, *M. Valerius Martialis*, poëte latin, né à Bilbilis en Espagne vers l'an 40, vint à Rome vers l'âge de 23 ans, s'y fit remarquer par son talent poétique, obtint par ses flatteries les bonnes grâces de Titus et surtout de Domitien, et compta au nombre de ses amis Pline-le-Jeune, Quintilien, Juvénal. Après un séjour de 35 ans à Rome, il retourna dans sa patrie et y mourut vers l'an 103. On a de Martial 15 livres d'*Épigrammes* (ce sont de petites pièces fugitives sur toutes sortes de sujets) ; le 1er intitulé : *Des spectacles*, est consacré à célébrer les spectacles magnifiques donnés par Titus vers 80 de J.-C. On trouve dans les poésies de Martial beaucoup d'esprit, mais souvent aussi une licence excessive et une basse adulation. L'auteur lui-même en a porté ce jugement :

Sunt quædam bona, sunt mala, sunt mediocria plura.

Les meilleures éditions de Martial sont celles : *cum notis variorum*, Amsterd., 1670 ; *ad usum Delphini*, Paris, 1680, par Vinc. Collesson, et celle qu'a donnée M. V. Parisot dans la collection Lemaire, Paris, 1825. Il a été traduit par E.-T. Simon, Paris, 1819, 3 vol. in-8, avec le texte latin et les imitations, et mis en vers par M. C. Dubos, 1841.

MARTIAL (saint), premier évêque de Limoges, vivait vers la fin du Ier siècle. On le fête le 1er juillet.

MARTIAL D'AUVERGNE, procureur au parlement et notaire au Châtelet de Paris, né à Paris vers 1440, mort en 1508, était originaire d'Auvergne. On a de lui : les *Arrêts d'amour*, où il recueille et commente les arrêts rendus par les *cours d'amour* ; les *Vigiles de la mort du roi Charles VII*, qui contient 6 ou 7,000 vers ; les *Dévotes louanges à la vierge Marie*. Ses poésies ont été recueillies en 1724, 2 vol. in-8.

MARTIALE (loi). On connaît sous ce nom diverses lois rendues contre les attroupements, notamment la loi du 21 octobre 1789. Quand il était nécessaire d'appliquer cette loi, on arborait le drapeau rouge et on tirait le canon d'alarme ; trois sommations devaient précéder l'emploi de la force. La Fayette fut obligé d'appliquer la loi martiale le 17 juillet 1791.

MARTIANAY (Dom), bénédictin, né en 1647, mort en 1717, a publié : une édition de *saint Jérôme*, 1693-1706, 5 vol. in-fol. ; une *Vie de saint Jérôme*, 1706 ; une traduction du *Nouveau Testament*, 1709, etc.

MARTIANUS CAPELLA. *Voy.* CAPELLA.

MARTIGNAC (GAGE DE), ministre d'état, né à Bordeaux en 1776, mort en 1832, se fit d'abord connaître par des vaudevilles. Au retour des Bourbons (1814), il entra dans la magistrature, fut procureur-général à Limoges, se fit nommer député en 1821, se distingua par son éloquence et ses vues élevées, et fut appelé au ministère de l'intérieur en 1827. Il s'y montra libéral et conciliant. Il travaillait avec succès à rapprocher les partis, lorsqu'il fut renversé par le ministère de M. de Polignac qui amena la révolution de 1830.

MARTIGNÉ-BRIANT, ville de France (Maine-et-Loire), à 12 kil. de Doué ; 2,100 hab. Eaux minérales.

MARTIGNÉ-FER-CHAUD, ville de France (Ille-et-Vilaine), à 13 kil. de Mayenne ; 3,600 hab. Forges.

MARTIGNY, *Martinach* en allemand, *Octodurus* des anciens, ville de Suisse (Valais), sur la Dranse, à 28 kil. O. de Sion ; 1,000 hab. Com-

merce de transit. Elle a beaucoup souffert de l'inondation de 1818. — Siége de l'évêché du Valais jusqu'au VIe siècle; il fut depuis transféré à Sion.

MARTIGUES (LES), ch.-l. de canton (B.-du-Rhône), à 36 kil. S. O. d'Aix; 7,299 hab. Divisée en 3 parties : l'*Ile*, *Ferrières*, *Jonquières*. Chantiers de construction, huile de 1re qualité, vins, thons, etc. — On croit que cette ville est l'anc. *Maritima Colonia*, capitale des *Anatilii*. Réunie au comté de Provence en 1382; érigée en vicomté par le roi René, en principauté par Henri IV en faveur de Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur.

MARTIN (saint), évêque de Tours, né vers 316 à Sabarie (auj. Stein-am-Anger), en Pannonie, mort vers 397 ou 400, était fils d'un tribun militaire, et fut d'abord soldat. Il fut ordonné prêtre par saint Hilaire, vécut quelque temps en ermite, et fut nommé évêque de Tours en 374. Il bâtit près de Tours le monastère connu depuis sous le nom de Marmoutier (*Martini monasterium*). Il se signala par sa charité, et fit de nombreux miracles. Sa fête se célèbre le 11 novembre.

MARTIN Ier, pape de 649 à 654, condamna l'hérésie des Monothélites, et par là encourut la colère de l'empereur Constant II, qui le fit enlever de Rome et traîner à Constantinople, puis l'envoya mourir en exil, 655.

MARTIN II et III, papes, de 882 à 884, et de 942 à 946, n'ont rien fait de remarquable.

MARTIN IV, pape français, nommé d'abord *Simon de Brione*, régna de 1281 à 1285. Il soutint les droits de Charles d'Anjou, roi de Sicile, contre Pierre d'Aragon, et condamna sévèrement les auteurs des *Vêpres Siciliennes* (1282).

MARTIN V, *Othon Colonna*, success. de Jean XXIII, déposé par le concile de Constance, fut élu en 1417, et mit fin au grand schisme d'Occident. Il présida le concile de Constance jusqu'à ce qu'il fût terminé (22 avril 1418), fit anathématiser par ce concile les partisans de Jean Hus, et mourut en 1431, à l'instant où allait s'ouvrir le concile de Bâle.

MARTIN (J.-B.), dit des *Batailles*, peintre, né à Paris en 1659, mort en 1735, peignit une grande partie des victoires de Louis XIV pour le château de Versailles. Il fut nommé directeur des Gobelins.

MARTIN (François), gouverneur de Pondichéry, fonda, pour les Français, cette colonie en 1683, eut à combattre les Hollandais, et après une belle défense capitula en 1693. La France ayant recouvré cet établissement à la paix de Ryswyk, 1697, il fut nommé président du conseil supérieur de la colonie. Martin mourut vers 1726.

MARTIN (Claude), major-général au service de la Compagnie anglaise des Indes, né à Lyon en 1732, était fils d'un tonnelier sans fortune. Il s'embarqua jeune pour l'Inde (1756) avec Lally; dégoûté par la sévérité de ce général, il déserta, prit du service dans l'armée anglaise de la Compagnie des Indes, se signala par sa bravoure, devint successivement capitaine, colonel (1790), major-général (1796); combattit Tippou-Saëb et obtint la faveur du nabab d'Aoude à la cour duquel il fit une immense fortune. Il mourut en 1800, laissant environ 12 millions, et léguant aux villes de Luknow, Calcutta et Lyon des sommes considérables, afin qu'on y créât des établissements d'éducation pour les pauvres, et de bienfaisance. Il a été fondé à Lyon, sur ces fonds, une école de commerce et d'industrie, qui a été nommée *la Martinière*, en mémoire du major Martin, et qui est aujourd'hui en pleine prospérité.

MARTIN (LE BEAU), graveur. *Voy.* SCHOEN.

MARTINACH. *Voy.* MARTIGNY.

MARTINENGO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 17 kil. S. E. de Bergame; 3,200 hab.

MARTINEZ, nom de plusieurs peintres espagnols, dont le plus célèbre est Sébastien Martinez, l'un des plus grands maîtres de l'école de Séville, né à Jaën en 1602, mort à Madrid en 1667. Il se distingua également dans l'histoire et dans le paysage, par la pureté de son dessin et par son coloris plein de grâce et d'harmonie. Il reçut en 1660 le titre de peintre de Philippe IV. On cite de lui : la *Nativité de saint Jérôme*, *Saint François*, la *Conception* et le *Christ*, qu'il fit pour les religieuses du Sacré-Corps à Cordoue; la *Conception* et le célèbre tableau de *Saint Sébastien* qui ornent la cathédrale de Jaën.

MARTINEZ PASQUALIS, chef de la secte dite des Martinistes. On présume qu'il était Portugais et Juif. Il institua en 1754 un rite cabalistique qu'il introduisit dans quelques loges maçonniques de France, notamment à Marseille, à Toulouse et à Bordeaux. Après avoir prêché aussi sa doctrine à Paris, il quitta soudain cette ville, s'embarqua vers 1778 pour Saint-Domingue, et termina au Port-au-Prince, en 1779, sa carrière théurgique. Il eut entre autres disciples le célèbre Saint-Martin.

MARTIN-GARCIA, petite île de l'Amérique méridionale, située à l'embouchure de l'Uruguay dans le Rio de la Plata, sur la rive gauche, a été occupée en 1838 par les Français, pendant leur différend avec la république de Buénos-Ayres, et a été évacuée en 1840.

MARTINI (J.-B.), religieux franciscain, né à Bologne en 1706, mort en 1784, fit faire de grands progrès à l'enseignement de la musique. On a de lui une excellente *Histoire de la musique*, 1757-81.

MARTINI (J.-Egide), compositeur, né à Freystadt, dans le Haut-Palatinat, 1741, mort à Paris en 1816, vint de bonne heure se fixer en France, et servit quelque temps dans les hussards. On a de lui des marches militaires, des morceaux d'harmonie, de la musique d'église, et plusieurs opéras: *l'Amoureux de quinze ans*, 1771; *la Bataille d'Ivry*, 1774; *le Droit du seigneur*, 1783; *Annette et Lubin*, 1800; *Sapho*, 1794. Il a aussi publié une *Mélopée*.

MARTINIÈRE. *Voy.* LAMARTINIÈRE et MARTIN (Cl.).

MARTINIQUE (LA), une des Petites-Antilles françaises, par 63° 11'-63° 38' long. O., 14° 28'-14° 52' lat. N.: 94 kil. sur 35; 74,900 hect.; 117,569 hab. (en 1838), dont 76,569 noirs. Ch.-l., Fort-Royal. Quatre arrondissements, Fort-Royal, le Marin, la Trinité, St-Pierre. Beaucoup de mornes, ou mont. volcaniques, d'où coulent des ruisseaux qui au temps des pluies deviennent des torrents dangereux. Côtes très découpées; de là une multitude d'anses, rades et petits ports. Climat très chaud et malsain; fréquentes invasions de la fièvre jaune. Plusieurs sources minérales, mais point de mines. Les bois occupent la plus grande partie de l'intérieur de l'île: on ne cultive guère que les côtes. L'île produit en grande quantité du sucre (environ 28 millions de kilogrammes), du rhum, du café fort estimé, du cacao, du coton, etc.; mais depuis plusieurs années la culture, surtout de la canne à sucre, est en décadence. La Martinique est très sujette aux tremblements de terre; les plus funestes ont été ceux de 1776, 79, 80, 88, 1813, 17, 23 et 39. — Découverte par les Espagnols en 1493. Occupée au nom de la France par L'Olive et Duplessis en 1635; colonisée un mois après par D'Enambuc, gouverneur de Saint-Christophe. Les Hollandais attaquèrent vainement la Martinique en 1674. Les Anglais la prirent en 1762, 1802 et 1809; mais ils l'ont toujours rendue à la France.

MARTINISTES, secte d'Illuminés, qui avait pour chef Martinez Pasqualis, et pour principal adepte Saint-Martin. (*Voy.* ces noms.)

MARTIRES (RIO DE LOS), riv. du Mexique, naît par 114° 30' long. O., sous le nom de Rio de los Piramides, coule au S. O., tombe dans le Grand-Océan à San-Luis-de-Rey. Cours, 700 kil.

MARTIUS. *Voy.* le surnom qui suit ce nom.

MARTOS, *Augusta Gemella*, *Tuccitana*, ville d'Espagne (Jaën), à 17 kil. S. O. de Jaën, sur une montagne; 10,800 hab. Inscriptions et antiquités romaines. Evêché avant l'invasion des Maures. Ferdinand III la céda aux chevaliers de Calatrava.

MARTRES-DE-VEYRE, ville de France (Puy-de-Dôme), à 12 kil. S. E. de Clermont-Ferrand; 2,500 hab. Commerce actif en vins.

MARTYRS (ère des), ère qui date du 29 août 284. Elle fut établie par les Égyptiens à l'avénement de Dioclétien, et fut d'abord nommée *ère de Dioclétien*. On la nomma *ère des Martyrs*, à cause de la persécution que les Chrétiens subirent sous ce prince.

MARTYRS (Riv. des). *Voy.* MARTIRES (RIO DE LOS).

MARV-CHAHIDJAN, *Antiochia Margiana*, ville de la Tartarie indépendante (Boukharie), à 380 kil. S. O. de Boukhara, près des frontières de la Perse; 3,000 hab. —Fondée par Alexandre, et longtemps la résidence des Seldjoucides. Ravagée par les Uzbeks en 1786, elle ne s'est point relevée depuis.

MARVEJOLS, ch.-l. d'arr. (Lozère), à 17 kil. N. O. de Mende; 4,025 hab. Filat. de laines; serges, lainages, etc. Aux environs beaucoup de fruits. — Ville ancienne; a beaucoup souffert pendant les guerres de religion: fut prise et ruinée par le duc de Joyeuse en 1586, et rebâtie par Henri IV en 1592. — L'arr. de Marvejols a 10 cantons (Aumont, Chanac, Fournels, La Canourgue, Malzieu, Nasbinals, Saint-Chély, Saint-Germain-du-Teil, Serverette, plus Marvejols), 76 communes et 54,102 hab.

MARWAR ou **DJOUDPOUR**, principauté de l'Inde médiate, dans l'ancien Adjmir, a pour ch.-l. Djoudpour (par 70° 39' long. E., 26° 18' lat. N., au S. O. d'Adjmir), et a compté, dit-on, 500,000 hab.

MARYANDINES, *Maryandini*, une des populations primitives de la Bithynie, habitait entre le *Sangarius* et les *Caucones*.

MARYBOROUGH ou **QUEEN'STOWN**, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de la Reine (Queen's county), à 80 kil. S. O. de Dublin; 2,200 hab. Lainages.

MARYLAND, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, sur l'Atlantique, dans la région du centre, et l'un des plus petits (318 kil. sur 195), entre 37° 58'-39° 44' lat. N., et 77° 22'-81° 52' long. O., a pour bornes la Pensylvanie au N., le Delaware à l'E., la Virginie à l'O., et la mer au S. E. et au S. Ch.-l., Annapolis; 546,886 hab. (dont 127,000 esclaves). Au N. O. monts Alleghany. Rivières, le Potomak, la Severn. Canaux. Chaleur très forte, surtout dans les vallons. Tabac très estimé; froment en quantité; coton de qualité inférieure, lin, chanvre, etc. Houille et fer. — Le Maryland fut colonisé en 1633 et ann. suiv. par des catholiq. anglais, qui lui donnèrent le nom de *Maryland* (terre de Marie), en l'honneur de Henriette-Marie, femme de Charles I. Il n'entra dans la confédération qu'en 1781; en 1790 il céda à l'Union une petite partie de son territoire sur la rive g. du Potomak, pour former le district Fédéral ou de Colombie, siége du gouvernement.

MARYPORT, ville d'Angleterre (Cumberland), à 11 kil. N. O. de Cockermouth; 3,877 hab. Tissus de coton, fonderie de fer; manufacture de glaces (une des plus belles d'Angleterre). Houille.

MARZA-SOUZA, *Sozusa*, puis *Apollonia*, port de la régence de Tripoli (Barca), à 80 kil. O. de Derne. Ruines nombreuses.

MARZA-MUSCIETTE, ville de l'île de Malte. *Voy.* VALETTE (CITÉ-).

MASACCIO, dit aussi *Thomas Guidi di San Giovanni*, peintre, né près de Florence en 1401, mort vers 1443, fut un des premiers réformateurs de l'art, et connut les *raccourcis*. On admire ses peintures dans une chapelle des Carmes à Florence, et dans la chapelle de Sainte-Catherine de l'église de Saint-Clément à Rome, surtout le groupe d'*Adam et Ève*, *le Baptême de saint Pierre*.

MAS-A-FUERA et **MAS A TIERRA**, îles du Grand-Océan austral. *Voy.* JUAN-FERNANDEZ.

MASANIELLO (pour *Tommaso Aniello*), pêcheur de Naples, né en 1622 dans Amalfi, se mit en 1647 à la tête du peuple insurgé contre les receveurs des impôts, assiégea le vice-roi (duc d'Arcos) dans son palais, et le força à le reconnaître comme gouverneur. Pendant sept jours il fut maître de Naples qu'il remplit de massacres; mais des émissaires du vice-roi l'assassinèrent dans un mouvement populaire. Il est le héros des deux opéras intitulés *Masaniello* et *la Muette de Portici*.

MASBATE (île), une des Philippines, au S. de celle de Luçon, par 11° 52'-12° 37' lat. N. et 120° 40' long. E.: 100 kil. sur 60; 1,200 hab. Or, sel, ambre, cire, riz, etc. Aux environs, écueils.

MAS-CABARDÈS (LE), ch.-l. de cant. (Aude), sur l'Orbiel, à 17 kil. N. de Carcassonne; 750 hab.

MASCAGNI (Paul), anatomiste, né en Toscane en 1732, mort en 1815, enseigna l'anatomie et la physiologie à Sienne, à Pise, à Florence, et fut associé de l'Institut de France. Il compléta la belle collection de pièces anatomiques du *Muséum* de Florence. On lui doit de savants ouvrages, entre autres: *Anatomie universelle*, qui parut après sa mort, à Pise, 1823-32, avec de magnifiques planches; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre qui existent.

MASCALI-NUOVO, ville de Sicile (Catane), à 28 kil. N. E. de Catane, non loin de la mer; 4,000 hab. Coton, pistaches, noix de galle, esprit de vin.

MASCALUCIA, ville de Sicile (Catane), à 7 kil. N. de Catane; 1,800 hab. Détruite presque en totalité par l'éruption de l'Etna en 1669 et par le tremblement de terre de 1818.

MASCARA, *Victoria*, ville de l'Algérie (prov. d'Oran), à 70 kil. S.-S.-E. d'Oran; environ 6,000 hab. Ch.-l. de prov.; 5 faubourgs; palais des beys, mosquées. Prise par les Français après un combat sanglant en 1835; cédée à Abd-el-Kader par le traité de la Tafna, et occupée de nouveau en 1841. — L'anc. prov. de Mascara, auj. prov. d'Oran, la plus occidentale de l'Algérie, est entre la Méditerranée au N., le Maroc à l'O., le Bilédulgérid au S., les prov. d'Alger et de Titterie à l'E., et a 380 kil. sur 190. Fruits, coton, raisin, grains, etc. Tlemcen et Mascara en sont les plus grandes villes.

MASCAREIGNES (îles). On donne ce nom à plusieurs îles de la mer des Indes, situées à l'E. de Madagascar (les îles de France, Bourbon, Rodriguez, etc.). On nomme plus spécialement ainsi l'île Bourbon. Ce nom vient du Portugais Mascarenhas qui la découvrit en 1545.

MASCARON (Jules), célèbre prédicateur, né à Marseille en 1634, entra en 1650 dans la congrégation de l'Oratoire, débuta en 1663 à Angers dans la carrière de la prédication, et s'y fit aussitôt une brillante réputation. Plusieurs grandes villes voulurent l'entendre; il prêcha devant la cour l'avent de 1666, ainsi que le carême de 1669; il plut extrêmement à Louis XIV, malgré la franchise avec laquelle il reprocha aux grands et au roi lui-même leurs mœurs corrompues. En 1670, il fut chargé de l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre et de celle du duc de Beaufort, et devint en 1671 évêque de Tulle. En 1679, il prononça l'oraison funèbre de Turenne, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. Transféré en 1679 à l'évêché d'Agen, où l'on comptait 30,000 calvinistes, il sut en convertir un grand nombre par sa douceur et par son éloquence. Il remplit encore des stations d'avent et de carême à la cour en 1683, 84 et 94, et mourut en 1703, pleuré de tout son diocèse. Mascaron se distingue surtout, comme prédicateur, par la force, la rapidité, le mouvement; mais on lui reproche l'emploi d'hyperboles outrées, des rapprochements bizarres, un fatigant mélange de subtilité mé-

taphysique et d'enflure. Le recueil de ses oraisons funèbres a été publié en 1704; on les trouve ordinairement réunies avec celles de Bossuet et Fléchier.

MASCATE ou **MASKAT**, *Moscha*, ville d'Arabie, capit. de l'imamat de Mascate, à 2,000 kil. E. de La Mecque, par 59° 20' long. E., et par 23° 38' lat. N., sur une baie du golfe Persique; 60,000 hab. Port sûr et fortifié. Climat brûlant et malsain. Mascate est l'entrepôt de toutes les marchandises qui de l'Inde sont amenées dans le golfe Persique, et le centre du grand commerce des perles d'Ormuz. — Prise par Albuquerque en 1507 et possédée par les Portugais jusqu'en 1648.

MASCATE (imamat de), un des principaux états de l'Arabie, dans l'Oman, par 53°-57° 50' long. E. et 22°-27° lat. N., a 540 kil. sur 280, et 850,000 hab., dont un tiers esclaves. Ch.-l., Mascate. Il est gouverné par un imam, qui réunit les pouvoirs spirituel et temporel. L'imam possède, outre l'imamat, une partie du Moghistan et les îles de Kischm et d'Ormuz, sous la souveraineté de la Perse, plus l'île de Zanzibar et toute la côte E. d'Afrique, du cap Gardafui à Quérimbe, étendant ainsi son autorité sur plusieurs millions d'hommes. Le sol de l'imamat est bon et les côtes poissonneuses. — De 1507 à 1648, l'imamat de Mascate appartint aux Portugais; une révolution les en chassa. Les Wahabites, au commencement de notre siècle, ont mis son indépendance en péril; mais l'intervention anglaise le préserva.

MASCLEF (François), savant hébraïsant, né en 1662 à Amiens, mort en 1738, était chanoine d'Amiens. Il est connu par le système de lecture de l'hébreu sans points-voyelles, à l'appui duquel il publia: *Grammatica hebraica, a punctis aliisque inventis massorethicis libera*, Paris, 1716, in-12. Il appliqua ce système aux langues chaldéenne, syrienne et samaritaine dans une grammaire de ces langues, imprimée à Paris, 1731.

MAS-D'AGÉNOIS (LE), ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), sur la Garonne, à 11 kil. S. E. de Marmande; 2,600 hab.

MAS-D'AZIL (LE), ch.-l. de cant. (Ariége), sur l'Arise, à 19 kil. S. O. de Pamiers; 2,900 hab.

MASENIUS (Jacob), jésuite allemand, né à Dalen (duché de Juliers) en 1606, mort à Cologne en 1681, professa les belles-lettres à Cologne. Il a composé un grand nombre d'ouvrages ascétiques, historiques ou littéraires; le plus connu aujourd'hui est un poëme intitulé *Sarcotis* ou *Sarcothès* (c.-à-d. *la Chair*), divisé en 5 livres, et renfermant l'histoire de la désobéissance d'Adam et d'Eve, de leur expulsion du paradis terrestre, et des malheurs du genre humain causés par l'orgueil. Ce poëme doit une grande partie de sa célébrité à Guillaume Lauder, critique écossais, qui prétendit faussement que Milton y avait puisé l'idée du *Paradis perdu*, et en avait imité les plus beaux passages. Ce poëme a été imprimé par Barbou, Paris, 1771.

MASERS DE LATUDE. *Voy.* LATUDE.

MASHAM, ville d'Angleterre (York), à 19 kil. S. E. de Richmond; 2,800 hab.

MASHAM (Abigaïl), favorite de la reine Anne, avait été placée auprès de cette princesse par lady Marlborough, sa cousine. Abigaïl supplanta sa protectrice, obtint une grande influence et dirigea en 1714 les négociations secrètes entamées avec la France, du consentement de la reine, pour faire remonter le prétendant sur le trône. A la mort de la reine, lady Masham se retira de la cour, et elle mourut oubliée. Elle était fille de M. Hill, riche marchand de Londres, et avait épousé en 1707 M. Masham, qu'elle fit nommer pair d'Angleterre, ce qui excita la jalousie de lady Marlborough et amena la brouillerie des deux amies.

MASINA, état de Nigritie, au S. E. de celui de Tombouctou, sur la gauche du Djoliba et près du lac Dibbie, a pour ch.-l. une ville de même nom, par 6° 15' long. O., 14° 30' lat. N.

MASINISSA, roi de Massylie en Numidie, suivit d'abord le parti des Carthaginois. Scipion lui ayant renvoyé sans rançon un de ses neveux, il fut tellement touché de cette générosité qu'il s'attacha désormais aux Romains. Il resta toujours depuis leur allié fidèle, et les aida puissamment à battre Syphax (203 av. J.-C.). Il avait, après la victoire, épousé Sophonisbe, fille d'Asdrubal et femme du roi vaincu; mais Scipion ayant désapprouvé ce mariage parce qu'il voulait faire paraître Sophonisbe à son triomphe à Rome, Masinissa, pour épargner cette honte à la princesse numide, lui envoya du poison. Il n'en resta pas moins attaché à la cause des Romains et contribua beaucoup au gain de la bataille de Zama (202); il reçut en récompense les états de Syphax et une partie du territoire de Carthage. Il mourut l'an 149 av. J.-C., dans une extrême vieillesse, laissant un grand nombre de fils, entre autres Micipsa, Gulussa et Manastabal.

MASIUS MONS, auj. le *Karadja-dagh*, chaîne de montagnes de la Mésopotamie septentr., sur les limites de la Mygdonie, au N. de Nisibis, se détachait du Taurus et s'étendait depuis l'Euphrate, au S. E. de la Mélitène, jusqu'au Tigre.

MASKAT. *Voy.* MASCATE.

MASKELEYNE (Nevil), astronome royal, né à Londres en 1732, mort en 1811, alla en 1761 à Sainte-Hélène pour observer le passage de Vénus, avança l'astronomie en perfectionnant les instruments, fit adopter dans sa patrie l'almanach nautique proposé par Lacaille, et fit un grand nombre d'observations qu'il publia chaque année par cahiers. On a de lui en anglais *le Guide du marin*, 1763; l'*Almanach nautique, avec des tables*, 1781.

MASON (William), poëte anglais, né en 1725 dans l'Yorkshire, mort en 1797, était chapelain du roi et chef des chantres de la cathédrale d'York. Il a composé des poëmes dramatiques à l'imitation des anciens avec des chœurs (*Elfrida*, *Caractacus*); des odes, les unes philosophiques (*la Mémoire*, *la Mélancolie*), les autres politiques (*la Tyrannie*, *Ode à la marine de l'Angleterre*; *A William Pitt*, etc.); des élégies; un *Essai sur la musique des cathédrales*; l'*Art de peindre*, poëme imité de Dufresnoy; *le Jardin anglais*, poëme didactique. Il était intimement lié avec le poëte Gray. Ses œuvres ont été publiées à Londres, 1811, 4 vol. in-8.

MAS'OUD. Ce nom a été porté par plusieurs princes musulmans. Les plus connus sont: Abou-saïd-Mas'oud, de la dynastie des Gaznévides, fils du fameux Mahmoud. Ce prince en mourant (1028) avait partagé ses états entre Mas'oud et son second fils Mohammed; mais Mas'oud déclara la guerre à son frère, s'empara de sa personne, lui creva les yeux et régna seul sur tout l'empire qui comprenait l'Inde et la Perse (1030). Il se laissa enlever le Khoraçan par les Turcs Seldjoucides, et périt assassiné par un fils de Mohammed (1042). — Galath-Eddin-Mas'oud, de la dynastie des Seldjoucides, se fit proclamer sultan de la Perse à Hamadan en 1134, déposa le calife Raëchid pour mettre à sa place Moctafy (1136), et mourut en 1152, après avoir porté au plus haut point la puissance des Seldjoucides. — Deux autres Mas'oud, issus aussi de la race des Seldjoucides, occupèrent le trône d'Iconium: le premier de 1117 à 1156; il fut en guerre avec l'empereur grec Jean Comnène, avec les Croisés que commandaient Conrad III et Louis-le-Jeune, et avec Josselin, comte d'Édesse, et fut heureux dans presque toutes ses expéditions; le second, de 1283 à 1294; il fut en guerre avec Amer-Khan, émir turc, le fit égorger, et fut lui-même tué dans une bataille que lui livra le fils d'Amer. Avec lui finit l'empire seldjoucide d'Iconium.

MAS'OUDY, historien arabe, issu d'une famille de Médine, né à Bagdad vers 900, mort en 956, avait le titre de docteur et passa la plus grande partie de sa vie en voyages pour augmenter son instruction. On a de lui : *Hist. des siècles passés* ; *Prairies d'or et mines de pierres précieuses*, encyclopédie fort curieuse.

MASPHAT, c.-à-d. *lieu élevé*, nom de plus. lieux de Palestine, entre autres d'une v. de la tribu de Juda, entre Hébron et Jérusalem, où le peuple assemblé élut Saül pour roi ; — et du quartier O. de Jérusalem.

MASQUE DE FER (l'Homme au), personnage mystérieux qui fut détenu prisonnier en France plus de 40 ans et qui portait sans cesse sur la figure un masque noir, qui était en fer selon les uns, en velours noir selon les autres. Mis sous la garde de Saint-Mars, il fut conduit au château de Pignerol en 1666, puis transféré en 1686 à l'île Sainte-Marguerite, et en 1698 à la Bastille, où il mourut en 1703. Il fut enterré sous le nom de Marchiali. L'autorité a toujours gardé le secret sur ce prisonnier, ce qui a donné lieu à mille suppositions. On a dit que c'était le comte de Vermandois, fils de La Vallière, qui fut enfermé pour avoir donné un soufflet au grand dauphin ; le duc de Beaufort, disparu au siége de Candie en 1669 ; le duc de Monmouth, neveu de Jacques II, que la France aurait soustrait au supplice ; le comte Girolamo Magni ou Matthioli, ministre du duc de Mantoue, qui aurait été enlevé de Turin en 1679 ou 1685, pour avoir empêché son maître de vendre sa capitale au roi de France ; ou Jean de Gonzague, secrétaire de Matthioli, et enlevé avec lui ; ou un fils adultérin d'Anne d'Autriche et de Buckingham ; ou enfin un frère jumeau de Louis XIV, qu'on aurait fait disparaître pour prévenir la rivalité des deux frères. Cette dernière opinion, qui est celle de Voltaire, est la plus vraisemblable : elle est appuyée par les *Mém. du duc de Richelieu* (publ. en 1790), et par un ms. de St-Mars même, que l'on conserve aux Affaires étr. : ce ms. a été publ. en 1835, dans les *Mém. de Toua.*

MASSA, ville d'Italie, ch.-l. du duché de Massa-Carrara, à 96 kil. N. O. de Florence, près de la mer ; 10,000 hab. Château-fort. Beau palais ducal en marbre. Académie de sculpture et architecture. Commerce de marbre statuaire. — Il y a une autre ville de Massa, qui est dans le royaume Lombard-Vénitien, sur la gauche du Pô, à 35 kil. O. de Rovigo ; 2,600 hab.

MASSA-CARRARA (duché de), principauté d'Italie, sur le versant S. des Apennins, entre le duché de Toscane au N. et à l'E., la principauté de Lucques au S., les États sardes à l'O. : 44 kil. sur 17 ; 29,000 hab. : 500,000 francs de revenu. Huile, vin, soie, chanvre, etc. ; superbes marbres. — Ce duché est formé du ci-devant duché de Massa et de la ci-devant principauté de Carrara. Tout ce pays appartenait primitivement à titre de marquisat à la famille des Malaspina, d'où il passa dans celle de Cibo pour qui il fut érigé en duché. En 1743, la maison de Modène l'acquit par mariage. Sous la République, il forma en partie le département du Crostolo. Napoléon le donna à sa sœur Elisa en 1806 ; en 1809, il conféra au grand-juge Régnier le titre de duc de Massa-Carrara. En 1814, ce duché a été restitué à Marie-Béatrix, héritière des maisons d'Este et de Cibo, pour retourner après sa mort au duc de Modène, qui en effet en a pris possession dès 1829.

MASSA-LOMBARDA, ville des états de l'Église (Ferrare), à 28 kil. O. de Ravenne ; 4,000 hab.

MASSA-LUBRENSE, ville du roy. de Naples (Naples), à 4 kil. S. O. de Sorrente ; 2,800 hab. ; évêché. On la nomme aussi *Massa di Sorrento*.

MASSACHUSSETS, un des États-Unis de l'Amérique du N., sur l'Atlantique, dans la région du N., entre 41° 12'-42° 52' lat. N. et entre 72° 15'-75° 50' long. O., a pour bornes ceux de Vermont et de New-Hampshire au N. celui de Rhode-Island au S., celui de New-York à l'O., et l'Océan à l'E. : 96 kil. du N au S., 200 de l'E. à l'O. ; 20,000 kil. carrés ; 994,614 hab. Ch.-l., Boston. On le divise en 14 comtés. Montagnes à l'O. ; rivières, le Connecticut, le Merrimack, etc. Climat agréable et sain, très froid l'hiver. Le sol, aride sur les côtes, est fertile à l'intérieur. Marbres, granit, fer. Tissus de soie, de coton, de laine ; verreries, distilleries, chantiers, etc. ; commerce très prospère ; on pêche beaucoup le long des côtes. — Le Massachussets est du nombre des colonies anglaises qui se formèrent de 1621 à 1635 dans ce qu'on appelait Virginie septentrionale ou Nouvelle-Angleterre. C'est du Massachussets (Boston) que partit le signal de la révolte des États-Unis, et cet état fut plusieurs fois le théâtre de la guerre. En 1820, le Maine, jusque-là annexé au Massachussets comme district, en fut détaché pour former un état particulier.

MASSADA, la plus forte place de la Judée, à l'E. de Jérusalem et près de la mer Morte. Hérode y fit faire d'immenses travaux pour la rendre inexpugnable ; ce prince y avait un magnifique palais.

MASSAFRA, ville du royaume de Naples (Terre d'Otrante), à 15 kil. N. O. de Tarente ; 10,000 hab. Belle église collégiale.

MASSAGA, ville de l'Inde ancienne, chez les Assacènes, au N. de *Peucela* (Peichaver), et au N. O. de *Taxila* (Attok), fut saccagée par les Macédoniens d'Alexandre. Elle occupait probablement l'emplacement de la ville actuelle d'*Achnagar* ou celui d'*Atora*.

MASSAGÈTES, *Massagetæ*, peuple scythe, à l'E. et au N. de la mer Caspienne, entre l'Iaxarte et l'Imaüs. Ils étaient nomades, pasteurs et ichthyophages, buvaient le lait de leurs cavales, et combattaient tantôt à pied, tantôt à cheval. On prétend qu'ils tuaient leurs vieillards et se nourrissaient de leur chair. Cyrus ne put les soumettre (*Voy.* THOMYRIS). Il est croyable que le nom de Massagètes désigne collectivement un grand nombre de tribus scythes différentes ; il paraît signifier *grands Gètes*.

MAS-SAINTES-PUELLES (LE), ville de France (Aude), à 6 kil. S. de Castelnaudary ; 1,200 hab. Patrie de P. de Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci. — Cette ville, nommée jadis *Recaudum*, prit son nom de deux saintes filles qui y furent enterrées. Prise et brûlée par les Anglais (1355), et par Louis XIII (1623). Elle avait été vainement assiégée par le duc de Joyeuse (1586).

MASSAT, ch.-l. de canton (Ariége), à 18 kil. S. E. de Saint-Girons ; 7,180 hab. Mines de fer aux environs, forges.

MASSÉNA (André), prince d'Essling, maréchal de France, né à Nice en 1758, s'enrôla fort jeune dans un régiment français, se distingua dans les premières guerres de la révolution à l'armée du Midi, fut en 1795 promu au grade de général de division, et prit la part la plus glorieuse à la conquête de l'Italie par Bonaparte : c'est lui qui décida le gain de la bataille de Rivoli (1797). En 1798, il fut mis à la tête du corps d'armée chargé d'établir un gouvernement républicain dans l'état de l'Église ; mais il fut accusé de dilapidations par sa propre armée, qui s'insurgea et le contraignit à se retirer. En 1799 il reparut à l'armée d'Helvétie, et se couvrit de gloire en battant à Zurich les Russes, qui menaçaient la France d'une invasion. Envoyé ensuite en Italie pour s'opposer aux Autrichiens qui reprenaient les pays conquis, il se jeta dans Gênes avec une poignée de soldats, et parvint à retenir le général autrichien Mélas assez longtemps pour favoriser l'irruption de Bonaparte en Italie et préparer la victoire de Marengo. En 1804, il fut nommé maréchal et duc de Rivoli. En 1805 il reçut le commandement en chef de l'armée d'Italie et poursuivit avec vigueur le prince Charles, qui fut contraint

de se retirer en Allemagne; en 1806 il accompagna Joseph Bonaparte, qui allait prendre possession du royaume de Naples, et battit plusieurs fois les rebelles de la Calabre; en 1809 il commanda en Autriche le cinquième corps de la grande armée, et décida la victoire à Essling; Napoléon, en récompense, le créa prince d'Essling. Il fut moins heureux en Portugal (1810), et ne put chasser de ce pays les Anglais commandés par Wellington. Depuis il n'a rien fait de remarquable. Il m. à Paris en 1817. Masséna avait été surnommé l'*Enfant chéri de la Victoire*. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés par le général Koch, 7 vol. in-8, avec atlas, 1849-50.

MASSERANO, ville des États sardes, à 33 kil. N. O. de Novare; 3,550 hab. Jadis ch.-l. d'une principauté.

MASSESSYLES, *Massæsyli*, peuple de la côte sept. d'Afrique, entre les Massyles à l'O. et la Mauritanie à l'E. *Voy.* NUMIDIE.

MASSEUBE, ch.-l. de cant. (Gers), sur le Gers; à 17 kil. S. E. de Mirande; 1,500 hab. Grand commerce de mulets.

MASSEVAUX, *Masmunster* en allemand, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 18 kil. N. E. de Belfort, sur la Dolleren; 3,256 hab. Tissus de coton; forges. Il doit son nom à une célèbre abbaye de chanoinesses augustines nobles, qui est auj. une filature.

MASSIAC, ch.-l. de cant. (Cantal), sur l'Alagnon, à 28 kil. N. de Saint-Flour; 1,600 hab. Toiles en quantité. Beau château.

MASSILIE, ville de Gaule. *Voy.* MARSEILLE.

MASSILLARGUES, ville de France (Hérault), à 5 kil. S. E. de Lunel, sur la Vidourle; 3,382 hab.

MASSILLON (J.-B.), célèbre orateur catholique, né en 1663 à Hyères en Provence, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, professa les belles-lettres et la théologie à Pézenas, à Montbrison, à Vienne; vint à Paris en 1696 pour être un des directeurs du séminaire de Saint-Magloire; fut chargé en 1698 par le roi d'une mission à Montpellier, dans laquelle il commença sa réputation; prêcha en 1699 le carême dans l'église de l'Oratoire et l'avent à Versailles, et se plaça dès lors au premier rang des orateurs de la chaire. Louis XIV se plaisait à l'entendre, mais il ne fit rien pour son avancement; le Régent fut plus juste et le nomma en 1717 évêque de Clermont. Il fut reçu à l'Académie en 1719. Il passa le reste de sa vie dans son diocèse, et s'y fit bénir par sa charité et ses vertus évangéliques. Il mourut en 1742. On a de Massillon: 1° des *Sermons*, au nombre de près de 100, parmi lesquels on remarque surtout les sermons réunis sous le titre de *Petit Carême*, prononcés en 1717 devant le jeune roi Louis XV, et où il traite des devoirs des grands; le sermon sur l'*Aumône*, et celui sur le *Petit nombre des élus*; on trouve dans celui-ci une prosopopée célèbre sur le jugement dernier qui fit tressaillir tout son auditoire d'un mouvement commun d'effroi; 2° des *Mystères* et des *Panégyriques de saints*; 3° des *Oraisons funèbres*, dont la plus belle est celle de Louis XIV; 4° des *Conférences ecclésiastiques*, *Mandements*, *Discours synodaux*; 5° des *Paraphrases de psaumes*. Le genre de Massillon est une éloquence douce, insinuante, souvent pathétique, harmonieuse et abondante en développements. Vivant dans un siècle de philosophie, il s'adressa le plus souvent à la raison. Il avait fait une étude profonde du cœur humain, et il en suit avec une admirable pénétration tous les replis. Ses œuvres ont été réunies par son neveu, Joseph Massillon, 1745-48; elles ont été souvent réimprimées depuis avec des additions, notamment par Renouard, 1810, 13 vol. in-8; Méquignon, 1818, 15 vol. in-12. M. Renouard a donné pour l'usage des maisons d'éducation des *Morceaux choisis de Massillon*, 1812.

MASSINISSA. *Voy.* MASINISSA.

MASSIQUE (mont), *Massicus mons*, auj. *Mondragone*, montagne d'Italie (Campanie), près de Sinuesse et très près de Falerne, était renommée par ses vins.

MASSIVA, prince numide, parent de Masinissa. Lorsque Jugurtha fut mandé à Rome pour rendre compte de sa conduite, Massiva sollicita du sénat le royaume de Numidie; Jugurtha, craignant l'effet de sa démarche, le fit assassiner.

MASSON (Jean-Papire), historien, né en 1544 dans le Forez, mort en 1611, remplit à Paris les fonctions de substitut du procureur général. Ses principaux ouvrages sont: *Annalium libri IV, quibus res gestæ Francorum explicantur*, Paris, 1577, 1598, in-4; *Notitia episcopatuum Galliæ quæ Francia est*, ibid., 1606, 1610, in-8; *Historia calamitatum Galliæ*, etc., *a Constantino Cæsare usque ad Majorianum*. — Son frère, Jean Masson, aumônier du roi, a aussi laissé quelques écrits historiques, entre autres une *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1612.

MASSON (Charles-François-Philibert), né en 1762, à Blamont, mort en 1807, associé de l'Institut de France, passa très jeune au service de la Russie, fut major en premier, et secrétaire des commandements du grand-duc Alexandre. Paul I l'expulsa de la Russie, comme partisan de la révolution. On a de lui: *Cours mémorial de géographie, à l'usage du corps d'artillerie des cadets*, Berlin, 1787; *Elmine ou la fleur qui ne se flétrit jamais*, Berlin, 1790; *Mémoires secrets sur la Russie*, Paris, 1802; *les Helvétiens*, poëme en 10 chants, 1800; des *Odes*, et *la Nouvelle Astrée*, roman, Paris, 1802.

MASSON DE MORVILLIERS, né en 1740, mort en 1789, a publié: *Abrégé de la Géographie de la France*, 1774; — *de l'Italie*, 1774; — *de l'Espagne et du Portugal*, 1776, in-12; *Œuvres mêlées*, en vers et en prose, Paris, 1789, in-8.

MASSORÈTES (du mot hébreu *massera*, tradition), docteurs juifs qui aidèrent à fixer d'après les manuscrits et la tradition orale la leçon du texte sacré en y ajoutant les points-voyelles pour remplacer les voyelles, que l'on n'écrit point en hébreu. L'origine de ces points-voyelles est fort incertaine: elle a été attribuée aux docteurs de l'école de Tibériade, à Esdras, et même à Moïse; mais elle ne paraît pas remonter plus haut que le IXe siècle. Plusieurs savants hébraïsants ont combattu cette innovation, notamment Cappel et Masclef.

MASSOUAH ou MATZOU, ville d'Abyssinie, dans le Samara, par 37° 17' long. E., 15° 34' lat. N., dans une île de la mer Rouge. Bon port; 2,000 cabanes. Commerce maritime actif; consul français.

MASSOURE (LA). *Voy.* MANSOURAH.

MASSYAD ou MASSIATE, ville et forteresse de Syrie, aux environs de Baïrout, peut être regardée comme le ch.-l. des célèbres Assassins ou Ismaéliens de Syrie. Elle fut prise et détruite par les Turcs.

MASSYLES ou MASSYLIENS, nation numide qui habitait toute la partie orientale de la Numidie, eut pour roi Masinissa. C'est à tort qu'on les confond avec les Massæsyles. *Voy.* NUMIDIE.

MASTRE (LA), ch.-l. de canton (Ardèche), à 22 kil. S. O. de Tournon; 2,218 hab.

MASTRICHT. *Voy.* MAESTRICHT.

MASULIPATAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans un îlot, à 20 kil. N. de l'embouchure de la Kistnah, par 78° 55' long. E., 16° 10' lat. N.; 60,000 hab. Bon port, forteresse importante. Beaux tissus dits *chints*, toile de coton, tabac, etc. Grand commerce avec la Chine, les Birmans, la Perse, l'Arabie. — Masulipatam a été successivement aux Mongols, aux Mahométans, aux Français (1751) qui la fortifièrent, aux Anglais (1759) qui l'ont gardée depuis ce temps.

MASURIUS SABINUS. *Voy.* SABINUS.

MATAMORAS, ville de l'Amérique septentrio-

nale (Mexique), dans l'anc. province de Tamaulipas, sur le Rio Bravo del Norte, à 60 kil. environ de son embouchure. Elle fut enlevée aux Mexicains par les Texiens en 1839; occ. par les Amér. en 1846.

MATAN, ville de l'île de Bornéo, ch.-l. du roy. de Matan, sur une rivière de même nom, à 900 kil. S. O. de Bornéo; 10,000 hab. Séjour du radjah. — Le roy. de Matan, dit jadis *roy. de Soukadanah*, est sur la côte occidentale de Bornéo. Il est moins puissant qu'il ne l'a été, et fait partie des pays vassaux des Hollandais. Le roi de Matan possédait encore en 1815 un diamant brut de 367 carats, lequel, réduit à 183 par la taille, serait de tous ceux qu'on connaît le troisième en grosseur.

MATANZAS, ville de l'île de Cuba, sur la côte N., à 80 kil. E. de la Havane; 10,000 hab. Bon port, commerce considérable. La flotte hollandaise défit la flotte portugaise en vue de cette ville en 1627.

MATAPAN (cap), *Tænarium prom.*, cap de Grèce, à l'extrémité S. de la Morée, par 36° 23' lat. N., 20° 9' long. E. C'est le point le plus méridional du continent européen.

MATAREM (empire de), grand état de l'île de Java, comprenait à peu près l'île entière au XVe siècle, mais avait pour noyau les deux provinces de Sourakarta et de Djocjakarta. Les Hollandais ont soumis ce pays et l'ont divisé, depuis 1775, en deux états, Matarem (ou Sourakarta) et Djocjakarta. Ils ont établi dans chaque état une branche de princes, vassaux et tributaires de la Hollande.

MATARIEH, ville de la Basse-Egypte, près des ruines de l'ancienne *Héliopolis* ou *On*, à 9 kil. N. E. du Caire. Kléber y défit les Turcs, 20 mars 1800.

MATARO, *Iluro*, ville d'Espagne (Barcelone), à 27 kil. N. E. de Barcelone, sur la Méditerranée; 13,000 hab. Divisée en ville vieille et ville neuve, la 1re très ancienne, la 2e plus moderne; celle-ci est assez jolie; il s'y trouve beaucoup de peintures à fresque. Industrie active (velours, soieries, bas, blondes, dentelles, verreries, chantiers de construction). Source thermale. Antiquités. Chemin de fer.

MATATHIAS, juif, père des Macchabées, de la race des Asmonéens, commanda les Juifs soulevés contre les rois de Syrie vers l'an 166 av. J.-C., et eut pour successeur son fils Judas Macchabée. *Voy.* MACCHABÉES.

MATCHERRY ou MEWAT, principauté de l'Inde médiate, dans l'ancien Agra, à l'O. (pays des Radjepoutes). Lieu principal, Alvar. Autres villes, Tedjarah, Alinagor ou Ghosauly. Habitants sauvages et pillards.

MATELLES (LES), ch.-l. de canton (Hérault), à 14 kil. N. de Montpellier; 400 hab.

MATERA, *Mateola*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 67 kil. E. de Potenza; 12,000 hab. Archevêché (avec Acerenza). Cathédrale remarquable. Ville anc., fondée 8 siècles av. J.-C. C'est là que Guillaume-Bras-de-Fer fut créé comte de Pouille, en 1043.

MATHA, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 17 kil. S. E. de St-Jean-d'Angely; 900 hab.

MATHA (saint JEAN DE). *Voy.* JEAN.

MATHAN, prêtre de Baal et conseiller d'Athalie, fut tué devant l'autel de son dieu par les ordres du grand-prêtre Joïada ou Joad, 876 av. J.-C.

MATHES (LES), village du dép. de la Vendée, sur la côte, près de St-Gilles-sur-Vic. L. La Rochejaquelein y fut tué aux Cent-Jours (1815), à la tête des Vendéens.

MATHIAS, MATHIEU. *Voy.* MATTHIAS, MATTHIEU.

MATHILDE (sainte), fille d'un seigneur saxon. Elle fut mariée fort jeune au roi de Germanie, Henri I, dit l'*Oiseleur*, et en eut deux fils, Othon et Henri. Elle se montra sur le trône douce, pieuse, charitable; elle fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Quedlinbourg, et mourut en 968, avec une grande réputation de piété. On la fête le 14 mars.

MATHILDE, fille de Baudoin V, comte de Flandre, ép. en 1056 Guill. de Norm. (le Conq.), dep. roi d'Angl. La célèb. *tapiss. de Bayeux* (*V.* ce mot) est son ouvr.

MATHILDE (sainte), reine d'Angleterre, fille de Malcolm, roi d'Écosse, fut mariée en 1100 à Henri I, roi d'Angleterre, et donna sur le trône l'exemple de toutes les vertus. Elle mourut en 1118, le 30 avril, jour où on la fête. On la surn. la *bonne reine*.

MATHILDE, reine d'Angleterre, fille de la précéd. et du roi d'Angl. Henri I, fut mariée en 1114 à l'empereur Henri V; resta veuve en 1125; épousa, deux ans après, Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, et se vit appelée au trône d'Angleterre en 1135, à la mort de son père. La couronne lui fut disputée par Etienne, comte de Boulogne et neveu de Henri, qui l'emporta pour quelque temps; mais l'armée de ce prince ayant été défaite en 1141 par le comte de Glocester, frère naturel de Mathilde, cette princesse fut alors solennellement couronnée. Elle s'aliéna ses sujets par un caractère altier, et Glocester, son principal appui, étant mort en 1147, elle fut contrainte d'abandonner le trône à son rival, et de se sauver en France, où elle mourut en 1167.

MATHILDE (la comtesse), souveraine de la Toscane et d'une partie de la Lombardie, née en 1046, était fille de Boniface II, marq. de Toscane, et de Béatrix, et ne régna qu'après sa mère, 1076. Mariée deux fois, la 1re avec Godefroy *le Bossu* en 1063, la 2e avec Guelfe V, duc de Bavière, en 1089, elle se sépara successivement de ces deux époux. Elle se montra constamment dévouée au Saint-Siége: dans la querelle des investitures, elle secourut le pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV, et reçut le pontife dans sa forteresse de Canossa, près de Reggio, où Henri vint se soumettre à une humiliante pénitence (1077). Elle fit longtemps la guerre aux empereurs, perdit et reprit tour à tour plusieurs places fortes au nord du Pô, et fit donation de tous ses états au pape, au détriment de son 2e mari, en 1102 (elle avait fait une première donation dès 1077). Elle m. en 1115.

MATHILDE (Caroline), reine de Danemark, neuvième et dernier enfant de Frédéric-Louis, prince de Galles, père de George III, roi d'Angleterre, fut mariée en 1766, à l'âge de 15 ans, à Christian VII, roi de Danemark. Cette princesse, belle, jeune, sans expérience, se laissa compromettre dans des intrigues avec le ministre Struensée, et fut condamnée comme adultère au divorce et à l'exil. Elle mourut à Zell en Hanovre en 1775, à l'âge de 24 ans, au moment, dit-on, où son époux, reconnaissant son innocence, allait la rappeler auprès de lui.

MATHOURA ou MATHURA, ville de l'Inde, célèbre par la naissance de Krichna. *Voy.* MOTTRA.

MATHURIN (saint), prêtre et confesseur qui vivait dans le Gâtinais au IVe ou au Ve siècle, est fêté le 9 novembre.

MATHURINS, ordre religieux institué pour racheter les esclaves des mains des infidèles avec le produit des aumônes, fut fondé en 1199 par saint Jean de Matha et Félix de Valois. On les nommait aussi *Religieux de la Trinité* ou *Trinitaires*. La réforme fit disparaître cet ordre en Allemagne; il fut suppr. en France en 1789. Il tire son nom de l'égl de St-Mathurin à Paris, qui lui fut donnée en 1228.

MATHUSALEM, patriarche célèbre par sa longévité, était fils d'Énoch et fut père de Lamech et grand-père de Noé. Il vécut 969 ans selon la Bible, de l'an 4277 à l'an 3308 av. J.-C.

MATIFOU (le cap), *Ras-el-Temendfus*, cap de Barbarie, à 13 kil. E. d'Alger, par 36° 45' lat. N., 0° 52' long. E. Il ferme à l'E. la rade d'Alger et a un fort. Charles-Quint y débarqua en 1541.

MATIGNON, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), dans l'ancienne Bretagne, à 30 kil. N. O. de Dinan; 1,000 hab. Commerce de grains.

MATIGNON (Jacques GOYON DE), maréchal de France, d'une ancienne famille de Bretagne, né en

1525, mort en 1597, se signala en 1552 aux siéges de Montmédy et d'Ivoy : fut fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin (1557), et ne recouvra sa liberté qu'à la paix de Cateau-Cambrésis en 1559. Devenu lieutenant-général, il battit les Anglais en 1563 devant le château de Falaise, et se distingua aux combats de Jarnac et de Moncontour. Non moins généreux que brave, il ne fit point exécuter dans Alençon et Saint-Lô, dont il était gouverneur, les ordres barbares de Charles IX lors de la Saint-Barthélemy (1572). En 1574, il fit prisonnier le malheureux Montgomery dans Domfront, et tenta vainement d'adoucir la reine à son égard. En 1579 il fut élevé à la dignité de maréchal de France, et fut nommé en 1585 lieutenant-général de la Guyenne. Il prit plusieurs places aux Protestants, et battit à Nérac, en 1588, le roi de Navarre lui-même ; il n'en fut pas moins un des premiers à reconnaître ce prince pour roi de France après la mort de Henri III (1589).

MATILLA, bourg d'Espagne (Salamanque), à 20 kil. N. E. de San-Munoz ; 909 hab. Château des ducs de Frias. Aux environs célèbre forêt infestée par des brigands et des guérillas.

MATISCO, ville de la Lyonnaise 1re, auj. MACON.

MATLOCK, bourg d'Angleterre (Derby), sur la Derwent, à 22 kil. N. de Derby ; 3,000 hab. Eaux thermales.

MATO-GROSSO, prov. du Brésil, entre 60° et 69° long. O., 7° et 25° lat. S., est bornée au N. par celle de Para, vers l'E. par le Paraguay, à l'O. et au S. par la Bolivie et le Pérou ; elle a 1,700 kil. de l'E. à l'O., 1,600 du N. au S., et environ 300,000 hab. (dont beaucoup de tribus indigènes, notamment les Payaguas, les Guaycurus, les Bororos). Ch.-l., Cidade de Mato-Grosso ou Villabella ; 6,000 h.). Elle est très montagneuse, sauf au N. ; plusieurs fleuves, l'Uraguay, le Paraguay, le Parana, la Madeira. Sol très fertile, mais peu cultivé ; forêts immenses. Elle est célèbre par ses riches mines tant de métaux précieux que de diamants. C'est dans le Mato-Grosso que se trouve le fameux district Diamantin.

MATOUR, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 26 kil. O. de Mâcon ; 1,300 hab.

MATRONA, riv. de Gaule, auj. la MARNE.

MATSMAI, ville du Japon, capitale de l'île d'Yéso, à l'extrémité S. E. de l'île ; env. 50,000 h. Bon port, ouvert aux Américains en 1855. Commerce considérable.

MATTERSDORF, *Nagy Martony* en madgyar, ville de Hongrie (Œdenbourg), à 13 kil. O. d'Œdenbourg ; 3,050 hab.

MATTHÆI (Christian-Frédéric), helléniste, élève d'Ernesti, né en 1744 à Grost en Thuringe, mort en 1811, fut successivement professeur de littérature classique à Moscou, directeur de l'école princière de Meissen (1785), professeur de philosophie à Wittemberg. Ses ouvrages principaux sont : *Chrestomathia græca*, Moscou, 1773 ; *Glossaria græca minora*, ibid., 1774-1775 ; *Xiphilini et Basilii orationes ineditæ*, 1775, in-4 ; *Isocratis Epistolæ*, 1776 ; *Gregorii Thessalonicensis orationes*, 1776, in-8 ; *Notitia codicum mss. græcorum bibliothecæ Mosquensis*, 1776 ; *Animadversiones ad Origenis Hexapla*, 1779 ; *Scholia inedita ad Iliados T*, Dresde, 1786 ; *Nemesius, de natura hominis*, grec et latin, Magdebourg, 1802. Il fit de nombreuses recherches dans les bibliothèques de Russie et d'Allemagne et y découvrit plusieurs morceaux restés inconnus, entre autres une *Hymne à Cérès* attribuée à Homère. Elle a été publiée par Ruhnkenius, Leyde, 1782.

MATTHIÆ (Auguste-Henri), érudit, né à Gœttingue en 1769, mort à Altenbourg en 1835, fut professeur de littérature grecque et latine à Weimar, 1798, puis, en 1801, directeur du gymnase d'Altenbourg. On a de lui : *Ausführliche griechische grammatik*, Leipsick, 1825-27, ouvrage qui fut traduit en français par MM. Gail et Longueville, sous le titre de *Grammaire raisonnée de la langue grecque*, 1831, in-8 ; *Esquisses de littérature ancienne*, Iéna, 1815 ; *Manuel élémentaire de philosophie*, Leipsick, 1823 (traduit en français par M. Porret) ; des éditions des *Hymnes* d'Homère et des *Tragédies* d'Euripide, ainsi que des *Miscellanea philologica*, 1803, etc.

MATTHIAS (saint), disciple de J.-C., fut élu en remplacement de Judas Iscariote au nombre des douze apôtres. Selon la tradition, il prêcha en Cappadoce, et subit le martyre en Colchide. On lui attribue un Évangile apocryphe. Sa fête se célèbre le 24 février.

MATTHIAS, empereur d'Allemagne, fils de Maximilien II, né en 1557, succéda en 1612 à son frère Rodolphe II, qu'il avait déjà forcé précédemment d'abdiquer en sa faveur la couronne de Bohême. L'Empire était alors en guerre avec les Turcs ; il termina cette guerre par un traité, en 1615. N'ayant pas d'enfant, il choisit pour lui succéder son cousin Ferdinand, et le fit couronner à Prague en 1617. Mais l'intolérance de ce dernier fit révolter ses sujets de Bohême, et Matthias mourut en 1619 sans avoir vu la fin de ces troubles.

MATTHIAS CORVIN. *Voy.* CORVIN.

MATTHIEU (saint), *Matthæus*, nommé aussi *Lévi*, évangéliste, l'un des douze apôtres, né en Galilée, était d'abord publicain, c'est-à-dire receveur de tribut pour les Romains. Il exerçait sa profession sur les bords du lac Génésareth, lorsque Jésus-Christ l'appela et lui ordonna de le suivre. Après avoir prêché dans la Judée, il alla dans l'Ethiopie et dans la Perse, où l'on croit qu'il souffrit le martyre. Sa fête est célébrée le 21 septembre. L'Evangile de Saint Matthieu est le plus ancien des quatre ; on croit qu'il le rédigea huit ans après l'Ascension ; qu'il l'écrivit d'abord en langue syro-chaldaïque, d'où il fut traduit en grec, puis en chaldéen. On n'a plus l'original syro-chaldaïque ; la version grecque en tient lieu.

MATTHIEU (Pierre), historien et poëte, né en 1563 à Pesmes en Franche-Comté, mort en 1621, fut d'abord avocat à Lyon et grand partisan de la Ligue ; mais ayant été député par les Lyonnais près de Henri IV en 1593, après la soumission de leur ville, il s'attacha à ce prince qui le nomma son historiographe. Il avait commencé par faire des vers ; on a de lui plusieurs tragédies fort médiocres : *Esther*, 1585 ; *la Guisiade* ou *le Massacre du duc de Guise*, 1589 ; et des *Quatrains moraux*. On lui doit plusieurs histoires qui renferment d'utiles renseignements, mais qui, en général, sont mal écrites : *Histoire des troubles de France sous Henri III et Henri IV*, Lyon, 1594 ; *Histoire de France* (de 1598 à 1604), Paris, 1606 ; *Histoire de Louis XI*, 1610 ; *Histoire de la mort de Henri-le-Grand*, 1611 ; *Histoire de France, de François I à Louis XIII*, 1631.

MATTHIEU PARIS, chroniqueur anglais. *Voy.* PARIS.

MATTHIOLUS. *Voy.* MATTIOLI.

MATTIACI, peuple de Germanie, près du Rhin, à l'O. des Marses et des Sicambres, occupait une partie de la Hesse et du duché de Nassau, et avait pour ch.-l. *Mattium* (auj. *Marbourg*). *Mattiacæ aquæ*, une de ses bourgades, est auj. *Wiesbaden*.

MATTIOLI (Pierre-André), *Matthiolus*, médecin et naturaliste, né à Sienne en 1500, mort en 1577, exerça son art à Sienne et à Rome. Il est auteur de *Commentaires sur Dioscoride*, publiés d'abord en italien, Venise, 1544, puis en latin, 1554, qui offrent comme l'encyclopédie de son époque ; ils ont été trad. en franç. par A. du Pinet et J. Desmoulins.

MATTIOLI (le comte Girolamo MAGNI ou), ministre du duc de Mantoue, fut, dit-on, enlevé de Turin par ordre du cabinet de Versailles, en 1679 ou en 1685, parce qu'on craignait qu'il n'entravât les négociations entamées avec le duc son maître ; il fut conduit à Pignerol, et y mourut peu après. On

a prétendu que Mattioli était l'*Homme au masque de fer.*

MATURIN, dép. de la ci-devant république de Colombie, et auj. de la république de l'Equateur, est situé par 1° 20'-11° lat. N. et 61°-71° long. O.; il a pour bornes, au N. la mer des Antilles, au N. E. l'Atlantique, à l'E. la Guyane anglaise, au S. la Guyane brésilienne, à l'O. les dép. de l'Orénoque et de Vénézuéla; 1,100 kil. sur 900. Ch.-l., Cumana. Rivières importantes: Orénoque, Cassiquiare, Caroni, Rio-Negro, Cuyuni. Climat très chaud; sol très fertile, mais marécageux; immenses pâturages. Vastes forêts. Habitants sauvages et indépendants.

MATURIN (Ch.-Robert), écrivain irlandais, curé de Saint-Pierre à Dublin, né en 1782, mort en 1824. Il avait déjà publié quelques *nouvelles* (*Montorie, la Jeune Irlandaise, le Chef milésien*), qui n'avaient pas obtenu un grand succès, lorsqu'il fit représenter sur le théâtre de Drury-Lane à Londres, en 1816, la tragédie de *Bertram*, qui eut une vogue extraordinaire. On a encore de lui quelques romans (*Pour et Contre, Melmoth, les Albigeois*). *Bertram* a été traduit par MM. Taylor et Ch. Nodier, 1821.

MAUBERT DE GOUVEST, littérateur, né à Rouen en 1721, mort en 1767, fut d'abord capucin, s'enfuit de son couvent en 1745, et se réfugia en pays étranger. Il mena la vie la plus agitée, fut militaire, précepteur, directeur d'une troupe de comédiens, et se fit successivement chasser de Hollande, d'Allemagne, d'Angleterre pour ses pamphlets. Il a publié le *Testament du duc d'Alberoni*, Lausanne, 1752; *Histoire politique du siècle*, 1754, etc.

MAUBEUGE, *Malbodium*, ville forte de France, ch.-l. de canton (Nord), à 17 kil. N. d'Avesnes, sur la Sambre; 6,363 h. Anc. manuf. d'armes, auj. supprimée; broches et cylindres pour filatures; clous et ferblanterie, etc. Commerce de marbre, ardoises, vins. — Fondée au VIIe siècle, longtemps capitale du Hainaut. Souvent prise et reprise par les Français et les Espagnols. Enfin Louis XIV la prit en 1649, et le traité de Nimègue (1678) lui en confirma la possession; fortifiée par Vauban en 1680; assiégée en 1793 par le prince de Cobourg et délivrée par Jourdan.

MAUBOURGUET, ch.-l. de canton (H.-Pyrénées), à 26 kil. N. de Tarbes; 1,500 hab.

MAUCROIX (l'abbé François DE), littérateur, né en 1619 à Noyon, mort à Reims en 1708, fut d'abord avocat et homme du monde, et se lia étroitement avec La Fontaine; puis il embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat à Reims et se fixa dans cette ville. On lui doit un grand nombre de traductions estimées, celle entre autres de plusieurs *Homélies* de saint Chrysostôme, des *Philippiques* de Démosthènes, de quelques *Dialogues* de Platon, des *Catilinaires* de Cicéron, etc. Il cultiva aussi la poésie, et fit quelques pièces de vers en commun avec La Fontaine. Elles furent réunies en 2 vol. in-12, Paris, 1685. M. Walkenaër a publié ses *Poés.* en 1820 à la suite de *La Fontaine*. M. L. Paris a donné à part ses *Œuv. diverses* en 1854, 2 v. in-12.

MAUDOUD (Aboul-Fathah), sultan de la dynastie des Gaznévides (1041-49), fils de Mas'oud, fit la guerre à Mohammed-l'Aveugle, son oncle, qu'il accusait d'être l'auteur de la mort de son père; remporta sur lui, près des bords du Sind, une grande victoire, à la suite de laquelle il le fit périr, et bâtit en mémoire de sa victoire la ville de Feth-Abad. Il eut à réprimer plusieurs révoltes, et périt après neuf ans de règne, en 1049.

MAUDOUD, roi de Mossoul (1106-1114), était d'abord général de Mohammed, sultan de Perse. Il combattit en 1111 les Francs maîtres de Jérusalem, ravagea la Mésopotamie, assiégea Edesse, Antioche, battit Josselin, comte d'Edesse, et Baudouin, roi de Jérusalem, près de Tibériade en 1113. Il fut assassiné peu après par un fanatique ismaélien. On le connaît dans l'histoire des croisades sous les noms corrompus de *Mendue, Menduyn, Malduc*, etc.

MAUGARD (Ant.), né près de Metz en 1739, mort en 1817, fut d'abord chargé de recherches relatives aux anciens monuments de droit et d'histoire, puis s'occupa avec zèle d'instruction publique. On a de lui, outre quelques ouvrages de circonstance, un *Cours de langues française et latine comparées*, 1815 et ann. suiv., qui contient des principes de grammaire suivis d'applications, avec des traductions de Cornélius Népos et de Phèdre.

MAUGRABIN ou MOGRABIN, habitant des états barbaresques dits *Mahgreb* ou *Mograb*.

MAUGUIO, ch.-l. de canton (Hérault), à 11 kil. E. de Montpellier, sur l'étang de Mauguio, lagune liée à la Méditerranée; 1,750 hab.

MAULE, rivière de Chili, sort des Andes, coule à l'O., et tombe dans l'Océan Pacifique par 35° 50' lat. S.; cours, 225 kil. — Un des dép. du Chili se nomme dép. de la Maule, et a pour ch.-l. Chauquenès.

MAULÉON, *Malleo* ou *Malus Leo*, ch.-l. d'arr. (B.-Pyrénées), à 43 kil. S. O. de Pau, sur le Saison ou Gave de Mauléon; 1,259 hab. Jadis capitale du pays de Soule. — L'arrondissement de Mauléon a six cantons (Iholdy, Saint-Etienne de Baigorry, Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Palais, Tardets et Mauléon), 147 communes et 75,704 hab.

MAULÉON, *Mons Leonis*, bourg du département des Deux-Sèvres. *Voy.* CHATILLON-SUR-SÈVRE.

MAULÉON-BAROUSSE, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 23 kil. E. de Bagnères-de-Bigorre; 850 hab.

MAULÉON (LOYSEAU DE). *Voy.* LOYSEAU.

MAULTROT (Gabriel-Nicolas), né à Paris en 1714, mort en 1803, fut avocat au parlement de Paris. Il a beaucoup écrit sur le droit canonique; c'était un ardent janséniste. On a de lui: *Maximes du droit public français*, 1772; *Mémoires sur la nature et l'autorité des assemblées du clergé de France*, 1777; *De l'Usure relativement au droit naturel*, 1787, 2 vol.; *Origine et étendue de la puissance temporelle, suivant les livres saints*, 1789; *Discipline de l'Eglise sur le mariage des prêtres*, 1790, etc.

MAUPEOU (René-Charles DE), premier président, père du célèbre ministre Maupeou, devint en 1743 premier président du parlement de Paris, se trouva mêlé aux disputes du parlement et du clergé, ne se fit remarquer que par la faiblesse de son caractère, et fut obligé de se démettre en 1757. Il fut néanmoins rappelé en 1763 pour remplacer Lamoignon, et eut les sceaux avec le titre de vice-chancelier. Il fut nommé chancelier en 1768, et céda 24 heures après sa place à son fils. Il mourut en 1775 à 87 ans. Sa famille était en hostilité ouverte avec la famille Lamoignon.

MAUPEOU (René-Nicolas), chancelier de France, fils du précédent, né à Paris en 1714, s'éleva par la faveur de Mme Dubarry et succéda en 1768 à son père, René-Charles Maupeou, dans la dignité de chancelier. Le parlement était alors en querelle avec l'autorité royale et apportait sans cesse des entraves aux volontés de Louis XV par ses remontrances et ses refus d'enregistrer les édits; Maupeou voulut, par un coup d'état, débarrasser le roi de ces entraves. Le parlement fut exilé (1771), et à sa place on installa le conseil du roi, auquel le public donna par dérision le nom de *parlement Maupeou*. Cette mesure violente contre un corps respecté et aimé du peuple souleva l'opinion publique. Les avocats refusèrent de plaider; d'innombrables pamphlets furent lancés contre la cour et son chancelier; le parlement Maupeou tomba dans le mépris. La mort de Louis XV mit un terme à cet état de

deau; Louis XVI rappela l'ancien parlement (1774) et Maupeou fut exilé dans ses terres, à Thuit en Normandie. Il y mourut en 1792, faisant à la nation un legs de 800,000 francs.

MAUPERTUIS, village du département de Seine-et-Marne, à 7 kil. S. de Coulommiers; 350 hab. On y voyait jadis un château délicieux, auj. détruit.

MAUPERTUIS (champ de), vaste plaine à 15 k. N. de Poitiers, où se livra la fameuse bat. dite *de Poitiers*.

MAUPERTUIS (P.-L. MOREAU DE), géomètre, né en 1698 à St-Malo, mort en 1759, fit sous la direct. du géom. Fr. Nicole de rapides progrès, entra à l'Académie des Sciences à 25 ans (1723), voyagea pour s'instruire et se lia avec les hommes les plus distingués, tels que Voltaire, Bernouilli, La Condamine, etc. Il fut nommé en 1736 par Maurepas chef de l'expédition envoyée au pôle pour y mesurer un degré; à son retour il devint l'objet de l'attention générale, et fut reçu en 1743 à l'Académie Française. Le roi de Prusse, Frédéric II, le nomma président de l'Académie de Berlin; il alla peu après se fixer en Prusse (1745). Là il eut de violents démêlés, d'abord avec König, membre de l'Académie, qui lui disputait la découverte du *principe de la moindre action* sur lequel Maupertuis fondait toute la mécanique, et par suite avec Voltaire, qui l'accabla de ses plaisanteries. Il mourut en 1759, à Bâle, dans la famille des Bernouilli. On a de lui des ouvrages de genres fort divers: *Statistique arithmétique*, 1731; *Commentaires sur les principes de Newton*, 1732; *Discours sur la figure des astres*, 1732; *Voyage au cercle polaire*, 1738; *Mémoire sur la moindre action*, 1744; *Essai de cosmologie*, 1748; *Essai de philosophie morale*, *Système de la nature*, 1751; des *Lettres philosophiques*, etc. Ses œuvres ont été publiées à Lyon, 1768, 4 vol. in-8. Maupertuis était un savant distingué et un bon écrivain; cependant il n'occupe nulle part le premier rang. Il avait un orgueil et une susceptibilité extrêmes. Sa *Vie*, écrite par Labeaumelle, n'a été publiée qu'en 1856, in-12.

MAUR (saint), *Maurus*, disciple de saint Benoît, le suivit aux monastères de Subiaco et du Mont-Cassin. Il fut, à ce qu'on croit, envoyé en France dans le VIe siècle par saint Benoît, pour y établir des monastères de sa règle; mais rien n'est moins certain. On fête saint Maur le 15 janvier. — Un S. Maur, cité dans les écrits du temps comme abbé de Glanfeuil en Anjou, paraît n'être pas autre que le précédent. — Une célèbre congrégation de Bénédictins prit, au commencement du XVIIe siècle, le nom de Saint-Maur; c'était une réforme de l'ordre de Saint-Benoît, qui fut accomplie en 1618 par quelques pieux religieux de Saint-Vannes; le pape Grégoire XV l'approuva en 1621. Cette congrégation compta bientôt un grand nombre de maisons florissantes: St-Maur, St-Denis, St-Germain-des-Prés, Saint-Remi de Reims, Marmoutier, Saint-Pierre de Corbie, Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire, Fécamp, la Trinité de Vendôme, etc. Elle a produit un grand nombre de personnages distingués par leur piété, et surtout par leur érudition. L'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur* a été écrite par dom Tassin, Bruxelles (Paris), 1770, in-4.

MAUR (RABAN). *Voy.* RABAN-MAUR.

MAUR (dom). *Voy.* JOURDAIN (François-Claude).

MAURE, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 28 k. N. de Redon; 3,955 hab.

MAUREPAS (Jean-Frédéric PHÉLIPPEAUX, comte DE), ministre de Louis XV, né en 1701, mort en 1781, petit-fils du chancelier de Pontchartrain, eut, dès l'âge de 24 ans, le département de la marine, et celui de la maison du roi, qui embrassait Paris et la cour. Pendant son administration, il embellit beaucoup Paris, fit fermer les maisons de jeu, envoya des savants, La Condamine, Maupertuis, etc., sous l'équateur et près du pôle boréal, pour mesurer deux degrés du méridien; fit partir des officiers pour examiner les côtes et dresser des cartes, chargea Sévin et Fourmont de visiter la Grèce et l'Orient; Jussieu, d'aller étudier les plantes du Pérou. Il fut exilé en 1749 pour avoir fait une épigramme contre madame de Pompadour, et resta 25 ans éloigné des affaires. Il fut rappelé par Louis XVI à son avénement (1774), et, sans avoir de portefeuille, présida le conseil d'état. Il fit réintégrer les parlements exilés par Louis XV (*Voy.* MAUPEOU); amena le roi à signer un traité d'union avec les insurgés d'Amérique; fit confier le ministère des finances à Turgot, puis à Necker; mais les fit disgracier l'un et l'autre lorsqu'il vit en eux des rivaux redoutables. Il mourut six mois après la disgrâce du dernier (octobre 1781). Maurepas avait de la pénétration et de la finesse; mais il était léger, insouciant et frivole; ce ministre était peu capable de conjurer l'orage qui menaçait le trône.

MAURES, *Mauri*, *Mauritani*, nom restreint d'abord chez les anciens aux habitants de la Mauritanie, à l'O. du *Mulucha* (Molokath), étendu ensuite aux habitants de cette portion de la Numidie qui forma depuis les Mauritanies césarienne et sitifine, est appliqué de nos jours à une forte partie des indigènes de l'Algérie, du royaume de Maroc, du Biledulgérid, de l'état de Sidy-Hescham et du Sahara. Ce qui les distingue surtout des Kabaïls, c'est que la plupart d'entre eux habitent les villes, et que chez eux l'organisation en tribus est moins marquée. On a dit que les Maures provenaient du mélange des Berbers et des Arabes avec la race européenne ou nègre; mais le nom de Maures existait longtemps avant ce mélange. — Les Maures forment la majeure partie de la famille atlantique; ils sont basanés, très forts et de complexion sèche; ils ont de beaux yeux et de belles dents. Avides, cruels et fourbes, ils se livrent volontiers au brigandage et à la piraterie. Leur religion est un mahométisme mêlé de fétichisme. Dans l'histoire d'Espagne il ne faut pas confondre les Arabes et les Maures. La période de la conquête de l'Espagne et du califat de Cordoue est arabe; celle des Almoravides, Almohades et Alhamarides (de Grenade) est maure. Les Maures furent bannis d'Espagne en 1609. — Leur nom vient de l'arabe *Maghreb* (pays occidental).

MAURIAC, ch.-l. d'arr. (Cantal), à 32 kil. N. O. d'Aurillac; 3,420 hab. Tribunal de 1re instance, collége communal, commerce de chevaux, mulets, bestiaux; étoffes de laine, cuirs, marais, fromages. — L'arrondissement de Mauriac a 6 cantons (Champs, Pleaux, Riom, Saignes, Salers et Mauriac), 64 communes et 63,829 hab.

MAURICE (saint), chef de la légion thébéenne (c.-à-d. levée en Thébaïde), composée de chrétiens, reçut la couronne du martyre, avec ses compagnons en 286 (ou 303), pour avoir refusé d'obéir à l'empereur Maximien qui leur ordonnait de sacrifier aux faux dieux. Cet événem. eut lieu entre *Agaunum* (St-Maurice) et *Octodurus* (Martigny), dans le Valais actuel. On fête S. Maurice et ses compagnons le 22 sept. — Sigismond, roi de Bourgogne, fit bâtir au VIe s. sur le lieu où leurs corps avaient été miraculeusement retrouvés, une abbaye devenue cél. (*V.* ST-MAURICE). En 1434, Amédée VIII, duc de Savoie, créa sous le nom de S. Maurice un ordre militaire, qui fut renouvelé en 1572 par le duc Emm.-Philibert, et qui existe encore.

MAURICE, *Mauritius Tiberius*, empereur d'Orient, né en 539 à Arabisse en Cappadoce, fut proclamé en 582, rétablit Chosroès II, roi de Perse, expulsé par ses sujets; secourut l'Italie contre les Lombards, mais eut lui-même à se défendre contre les attaques et les perfidies du roi des Avares. Phocas se révolta contre lui, et, l'ayant fait prisonnier, le fit tuer avec ses six fils, 602.

MAURICE DE NASSAU, DE SAXE, etc. *V.* NASSAU, SAXE.

MAURICE (île). *Voy.* France (île de).

MAURIENNE (vallée de), en italien *Moriana*, en latin *Garocelia vallis*, et *comitatus Maurianœ*, prov. des États sardes (Savoie), entre les provinces de Savoie supérieure et de Tarentaise au N., la division de Turin au S., la France au S. O., et la Savoie propre à l'O.; 90 kil. sur 26; ch.-l., Saint-Jean-de-Maurienne. C'est une vallée encaissée entre les Alpes Cottienn. et les A. Grecq., arr. par l'Arc et ses affl. On y trouve beauc. de goitreux.—Ce pays a porté depuis le XIe siècle le titre de comté: il est regardé comme le premier héritage des comtes de Savoie.

MAURIENNE (SAINT-JEAN-DE-). *Voy.* SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE.

MAURITANIE, *Mauritania* (auj. roy. de *Fez* dans l'empire de Maroc, et partie de l'Algérie), contrée de l'Afrique ancienne, au N. O., entre la Numidie à l'E., l'Atlantique à l'O., la Méditerranée au N.; ses limites au S. étaient vagues; à l'E., elles varièrent souvent. Jusqu'en 108 av. J.-C. la Mauritanie s'arrêta au *Muluchas* (Molokath); depuis 107 elle alla jusqu'à l'*Ampsagas* (Oued-el-Kébir). De là 2 Mauritanies, l'une dite *Orientale*, l'autre *Occidentale*, séparées par le *Muluchas*. — Sous Claude, quand la Mauritanie fut réduite en province romaine, la 1re fut dite *Mauritanie Césarienne*, la 2e *Mauritanie Tingitane;* enfin la 1re fut subdivisée en *Césarienne* propre et *Sitifine*. Les ch.-l. de ces 3 Mauritanies étaient Césarée, Sitifi, Tingis.—Lors de la division de l'empire en diocèses, les 2 Mauritanies, Césarienne et Sitifine, furent comprises dans le diocèse d'Afrique; la Tingitane dans celui d'Hispanie. — La Mauritanie, malgré sa fertilité et sa belle position, n'était pas riche et était fort peu civilisée; les côtes seules offraient bon nombre de villes; à l'intérieur habitaient comme de nos jours des tribus féroces et qui n'étaient soumises qu'imparfaitement. — La Mauritanie fut gouvernée par des rois dès les temps les plus anciens, mais son histoire n'existe que depuis la guerre de Jugurtha. La trahison de Bocchus, qui livra aux Romains son gendre Jugurtha, fut récompensée par le don de la Numidie occidentale (du Muluchas à l'Ampsagas), laquelle devint la Mauritanie orientale. L'an 30 av. J.-C., Auguste créa pour Juba II, fils de Juba I (anc. roi de Numidie, dont les États avaient été réduits en prov. rom.), un nouv. royaume composé des 2 Mauritanies et de la Gétulie; ce roy. eut des princes indigènes jusqu'en 42 après J.-C., époque à laquelle Suetonius Paulinus en fit la conquête. Voici les noms des rois de Mauritanie que l'on connaît:

Ammon, vers l'an	1000	Bogud,	46
Sésac,	973	Bocchus II,	38
Neptune et Antée ou Atlas,	950	Juba, de 30 av. J.-C. à 23 ap. J.-C.	
Bocchus I,	107	Ptolémée,	38
Ascalis,	85	Edémon,	38-42

MAURO (Fra), religieux de l'ordre des Camaldules au XVe siècle, habile cosmographe, exécuta, de 1457 à 1459, une belle mappemonde qu'on voit encore aujourd'hui dans un monastère de Venise. M. Zurla, religieux camaldule, a publié en 1806 une description de cette mappemonde.

MAUROCORDATO ou **MAVROCORDATO**, famille de Fanariotes, originaire de Scio, a fourni à la Grèce plusieurs personnages distingués: Alexandre, médecin et interprète du grand-seigneur, qui fut chargé par la Porte de diverses négociations auprès de la cour d'Autriche, et qui fit conclure la paix de Carlowitz (1699); il fut anobli; — Nicolas, fils d'Alexandre, qui fut aussi interprète de la Porte, et devint en 1707 hospodar de la Moldavie, puis de la Valachie; — Constantin, frère de Nicolas, qui devint hospodar de Valachie en 1735; il abolit l'esclavage dans ses états, et donna à la Valachie des lois et d'utiles institutions; après avoir été plusieurs fois déposé et réintégré, il fut définitivement disgracié en 1763, et sa famille eut depuis à subir toutes sortes de persécutions; — le prince Alexandre, né en 1787, qui fut un des chefs les plus éclairés et les plus actifs de l'insurrection grecque de 1821, et fut quelque temps président du conseil administratif (1823); il se retira devant l'influence de Capo-d'Istria et des Russes; mais il rentra depuis aux affaires: il était en 1841 président du conseil.

MAURON, ch.-l. de canton (Morbihan), à 18 kil. N. E. de Ploërmel; 4,101 hab.

MAURS, ch.-l. de canton (Cantal), à 31 kil. S. O. d'Aurillac; 1,500 hab. Porcs; jambons renommés, cire et toiles grises.

MAURUS (TERENTIANUS). *Voy.* TERENTIANUS.

MAURY (J. SIFFREIN-), cardinal, né en 1746 à Valréas, dans le comtat Venaissin, d'une famille pauvre et obscure, vint de bonne heure à Paris, prêcha avec succès dans quelques églises de la capitale, publia des morceaux oratoires qui furent goûtés du public (*Panégyrique de saint Louis*, *de saint Augustin*, *Éloge de Fénelon*, etc.), entra à l'Académie en 1785, et fut élu en 1789 député du clergé aux États-Généraux. Il porta la parole dans toutes les grandes questions, soit qu'il s'agît d'administration, de finances ou d'affaires ecclésiastiques; il défendit constamment l'Église et le clergé; protesta contre les décrets qui constituaient prisonniers le roi et la famille royale après leur fuite de Paris, et lutta souvent avec avantage contre Mirabeau. Après la clôture de la session de l'Assemblée constituante, il quitta la France et se retira en Italie. Il fut nommé par le pape Pie VI cardinal et évêque de Montefiascone, et par Monsieur (Louis XVIII) son ambassadeur près du Saint-Siége (1799). Cependant en 1804 il demanda et obtint la permission de rentrer en France, et, depuis cette époque, il parut dévoué à l'Empereur. En 1810, il fut nommé par celui-ci archevêque de Paris à la place du cardinal Fesch, et conserva cette dignité, malgré les défenses du pape, jusqu'en 1814. Il fut alors contraint de quitter l'archevêché, et retourna en Italie; le pape le retint plusieurs mois en prison. Il mourut à Rome dans la retraite en 1817. L'abbé Maury était orateur abondant, habile logicien, écrivain correct; mais il était loin d'avoir l'énergie et l'éloq. de Mirabeau. Comme prêtre, il passait pour avoir des mœurs peu édifiantes. Ses œuvr. divers. ont été publiées sous le titre d'*Œuvres choisies du cardinal Maury*, etc., Paris, 1827, 5 vol. in-8. Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Essai sur l'Éloquence de la chaire*, qui parut pour la première fois en 1810.

MAUSOLE, roi de Carie, au IVe siècle av. J.-C., époux de la célèbre Artémise, est connu par son opulence et par le magnifique tombeau que lui fit élever son épouse à Halicarnasse (353 av. J.-C.). Ce tombeau fut mis au nombre des sept merveilles du monde, et depuis on donna le nom de *mausolée* aux monuments de cette espèce.

MAUTERN, ville des États autrichiens (Autriche), sur le Danube, vis-à-vis de Stein, à 60 kil. N. O. de Vienne; 700 hab.—Victoire de Matthias Corvin roi de Hongrie, sur les Autrichiens, en 1484.

MAUVESIN, ch.-l. de canton (Gers), à 31 kil. S. E. de Lectoure; 1,800 hab. Jadis ch.-l. de la vicomté de Fezensaguet dans le Bas-Armagnac.

MAUZÉ, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), 22 kil. S. O. de Niort; 1,800 hab. Commerce actif (vins, eau-de-vie). Baudets estimés. — Il y a un autre Mauzé dans le même département, à 15 k de Thouars.

MAVROCORDATO. *Voy.* MAUROCORDATO.

MAVROMATI, village de l'état de Grèce (Messénie), sur les ruines de l'ancienne Messène.

MAVROMICHALI, assassin de Capo-d'Istr *Voy.* CAPO-D'ISTRIA.

MAWARANNAHAR, contrée d'Asie. *Voy.* TRANSOXIANE.

MAXENCE, *Maxentius*, fils de Maximien-Hercule, prit le titre d'auguste en Italie à la mort de Constance-Chlore (306), et engagea ensuite son père, qui avait abdiqué, à reprendre la pourpre ; il assiégea Sévère dans Ravenne, et le fit mourir ; il combattit et repoussa Galerius, puis se brouilla avec son père Maximien-Hercule, qu'il força à fuir dans les Gaules (307) ; il porta ensuite la guerre dans l'Afrique, dont le gouverneur s'était révolté, et la mit à feu et à sang. De retour à Rome, il se rendit odieux par sa cruauté et sa tyrannie et persécuta cruellement les Chrétiens. Constantin marcha contre lui et le vainquit sous les murs de Rome (312). Maxence se noya dans sa fuite, le pont Milvius s'étant écroulé sous lui. C'était un prince avare et débauché.

MAXIMA CÆSARIENSIS, MAXIMA SEQUANORUM. *Voy.* GRANDE-CÉSARIENNE, GRANDE-SÉQUANAISE.

MAXIME ou **PUPIEN**, *Claudius Pupienus Maximus*, emp. après Gordien, était général et préfet de Rome lorsque le Sénat l'éleva à l'empire avec Balbin, l'an 237 de J.-C., pour l'opposer à Maximin. Celui-ci étant mort peu après, les deux empereurs régnèrent en paix pendant quelques mois ; mais ayant voulu rétablir la discipline, Maxime fut, ainsi que Balbin, massacré par les gardes prétoriennes.

MAXIME, *Magnus Maximus*, tyran des Gaules, avait d'abord servi sous Théodose et s'était distingué en Bretagne. Il se fit proclamer empereur, en 381 selon les uns, 383 selon d'autres ; s'empara de la personne de Gratien qui régnait sur l'Occident, et établit à Trèves le siége de son empire. Il se fit reconnaître de la Gaule, de l'Espagne, de la Grande-Bretagne, et il allait s'emparer de l'Italie, lorsque Théodose marcha contre lui et le battit en Pannonie (388). Il fut livré au vainqueur et massacré.

MAXIME (PÉTRONE-), *Petronius Maximus*, empereur d'Occident, renversa du trône en 455 Valentinien III, qui avait insulté sa femme, et contraignit la veuve de ce prince, Eudoxie, à l'accepter pour époux. Celle-ci, pour se venger, appela en Italie Genséric, roi des Vandales, et lui livra Rome. Maxime ne songea qu'à fuir, et le peuple indigné le lapida (455).

MAXIME DE TYR, philosophe platonicien du IIe siècle, né à Tyr, vint à Rome, sous Commode ; parcourut l'Arabie, la Phrygie, et termina sa vie en Grèce. On a cru à tort qu'il avait été un des instituteurs de Marc-Aurèle. On a de lui 41 discours ou dissertations sur des questions de philosophie. Daniel Heinsius en a donné une édit. estimée avec traduction latine, Leyde, 1614 ; Combe-Dounous les a traduits en français, Paris, 1802.

MAXIME (VALÈRE-). *Voy.* VALÈRE-MAXIME.

MAXIME (saint), évêque de Turin au Ve siècle, prêcha avec succès dans la Lombardie, et assista au concile de Milan en 451. Il a laissé des homélies et autres écrits qui ont été imprimés à Rome en 1784, in-fol. On le fête le 25 juin. — Un autre saint Maxime, qui vivait vers le même temps, était abbé de Lerins et évêque de Riez. Il mourut vers 460. On le fête le 27 nov. La cath. de Riez garde son corps.

MAXIME (saint), abbé de Constantinople, mort en 662, combattit les Monothélites et fut exilé pour la défense de la foi. On le fête le 13 août.

MAXIMIANOPOLIS, ville de Palestine. *Voy.* ADAD-REMMON.

MAXIMIANUS, poëte latin du Ve ou VIe siècle, est le véritable auteur de six élégies que l'on met vulgairement sous le nom de Gallus. Contemporain et ami de Boèce, il remplit quelques fonctions administratives, et fit partie d'une ambassade envoyée par Théodoric, roi des Goths, à l'empereur Anastase.

MAXIMIEN HERCULE, *M. Aurelius Maximianus Herculius*, empereur romain, né près de Sirmium en Pannonie, vers l'an 250, servit d'abord comme simple soldat, s'éleva successivement aux premiers grades, et fut enfin (286) associé à l'empire par Dioclétien dont il était le compagnon d'armes et l'ami. Il fut chargé par lui du gouvernement de tout l'Occident (286-96) ; il avait sous ses ordres le césar Constance, qui commandait dans la préfecture des Gaules. Maximien avait remporté dans les Gaules et dans l'Afrique (286) plusieurs avantages ; mais il éprouva quelques revers dans la Bretagne. L'an 305, il abdiqua en même temps que Dioclétien ; mais il ne le fit qu'à contre-cœur, et reprit bientôt la pourpre (306) avec le secours de son fils Maxence, qui, lui-même, venait de se faire proclamer auguste. Maximien ayant voulu dans la suite (307) dépouiller ce fils, à qui il devait la couronne, ses troupes se révoltèrent contre lui ; il fut obligé de se réfugier dans la Gaule, auprès de Constantin, qui avait épousé sa fille Fausta ; mais bientôt, trahissant aussi son gendre, il voulut le faire assassiner, afin de régner à sa place (309). Le complot fut découvert, et Maximien se vit réduit à s'étrangler. Il périt à Marseille, en 310. Ce prince avait persécuté les Chrétiens.

MAXIMILIEN (S.), subit le martyre en Numidie (295), pour av. refusé le serv. milit. Hon. le 13 mars.

MAXIMILIEN I, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Frédéric III, né en 1459. Avant de monter sur le trône impérial, il avait épousé en 1477 Marie de Bourgogne, héritière des états de Charles-le-Téméraire, son père : ce qui l'engagea dans une longue guerre avec Louis XI, roi de France, qui prétendait à la succession de Bourgogne. Il fut élu en 1486 roi des Romains, et fut reconnu empereur à la mort de son père, en 1493. Il fit en 1496 la guerre à Charles VIII, et contribua à lui faire abandonner la conquête du royaume de Naples et d'Italie. En 1508, il s'allia avec le roi de France, Louis XII, et avec le pape, pour former la ligue dite de Cambray, contre les Vénitiens ; mais il ne tarda pas à s'en retirer, excita le roi d'Angleterre à faire la guerre à la France, servit lui-même comme volontaire dans l'armée de ce prince, et eut la plus grande part à la victoire de Guinegate ou Journée des Éperons (1513). Il s'opposa aussi à la conquête du Milanais par François I, délivra Brescia assiégée par les Français, et investit Milan (1516) ; mais il ne put s'emparer de cette ville, et fut peu après obligé de mettre bas les armes. Il mourut en 1519. Ce prince avait de grandes qualités, mais son caractère était bizarre et singulier ; Maximilien fit entrer dans sa famille, par d'habiles alliances, outre la riche succession de Bourgogne, les couronnes d'Espagne et de Bohême. Il eut pour successeur son petit-fils Charles-Quint.

MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Ferdinand I, né en 1527, fut élu roi des Romains en 1558, et succéda à son père sur le trône impérial en 1564. Il fut en guerre avec Jean Sigismond, prince de Transylvanie, avec les sultans Soliman II et Sélim II, et finit par conclure une paix avantageuse avec les Turcs (1568). Lorsque le duc d'Anjou, roi de France sous le nom de Henri III, eut quitté le trône de Pologne pour celui de France, Maximilien fut appelé par un parti à lui succéder ; mais Etienne Bathori lui ravit cette couronne. Il se préparait à soutenir ses droits par les armes, lorsqu'il mourut (1576). Maximilien était un prince sage et équitable, évitant la guerre autant qu'il le pouvait, cultivant et encourageant les sciences et les lettres. Il était fort tolérant, et même inclinait, dit-on, vers le protestantisme.

MAXIMILIEN, dit *le Grand*, duc de Bavière, fils du duc Guillaume, lui succéda en 1598, devint très puissant sous l'empereur Matthias, et fut chef de la ligue catholique qui avait pour but de résister à l'Union de Hall, formée par les Protestants. En

1619, il refusa l'empire qu'on lui offrait. Il défendit Ferdinand contre son rival Frédéric, électeur palatin; gagna sur ce dernier la bataille de Prague (1620), fut nommé élect. en 1623, et vit peu après ses États envahis par Gust.-Adolphe. M. en 1651, à 70 ans.

MAXIMILIEN-EMMANUEL, électeur de Bavière, né en 1662, entra d'abord au service de l'Autriche, se signala au siége de Neuhæusel en 1685, à celui de Bude (1686), à la bataille de Mohacz (1687), et emporta Belgrade le 6 septembre 1688. En 1692, il alla gouverner les Pays-Bas pour le roi d'Espagne. Ayant pris le parti de la France dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut mis au ban de l'empire et privé de ses états (1706), mais il y fut rétabli à la paix. Il mourut à Munich en 1726.

MAXIMILIEN-JOSEPH, roi de Bavière, né en 1756, succéda à son oncle, Charles-Théodore, comme électeur, en 1799; il s'attacha à la fortune de Napoléon, donna sa fille à Eugène Beauharnais (1806), et vit la même année ériger son duché en royaume. Cependant en 1813, il consentit à entrer dans la ligue formée contre la France, et dut à cette conduite de conserver son trône après la chute de Napoléon. Maximilien mourut en 1825, laissant le trône à son fils Louis. Il avait consacré son règne à introduire dans l'administration une foule d'améliorations.

MAXIMIN, empereur romain, né en Thrace de parents goths, avait d'abord été pâtre. S'étant enrôlé dans la milice, il s'éleva par son courage aux plus hauts grades, et se fit proclamer empereur l'an 235, après la mort d'Alexandre-Sévère. Il remporta des avantages sur les Germains, les Sarmates et les Daces, qui ravageaient l'empire; mais il se rendit odieux par sa férocité. Il fit périr plusieurs milliers de personnes soupçonnées d'avoir conspiré contre lui, et persécuta cruellement les Chrétiens. Le sénat lui opposa en 236 les deux Gordiens; mais ils furent bientôt battus et mis à mort par ses généraux. On nomma alors deux nouveaux empereurs, Maxime Pupien et Balbin. A cette nouvelle, Maximin, transporté de fureur, quitta la Germanie où il faisait la guerre, et marcha contre l'Italie. Mais s'étant arrêté pour assiéger Aquilée, il fut assassiné dans cette ville, en 238, par ses propres soldats, honteux de servir un tel tyran. Maximin était d'une taille colossale (de 7 à 8 pieds), d'une force et d'une voracité extraord.

MAXIMIN-DAÏA, neveu de Galérius, était fils d'un berger de Thrace, et fut d'abord berger lui-même. Galérius le fit nommer césar par Dioclétien en 305, au moment où ce prince abdiquait; il fut proclamé auguste en 307. Après la mort de Galérius (311), il partagea l'empire avec Constantin et Licinius; mais il ne tarda pas à se brouiller avec eux. Il fut défait par Licinius à Andrinople, et se vit réduit à fuir déguisé. Il mourut peu de temps après à Tarse. Fort adonné au vin, Maximin avait eu la sage précaution d'exiger qu'on n'exécutât que le lendemain les ordres qu'il donnerait dans l'ivresse.

MAXIMIN (saint), évêque de Trèves, élu vers 332, mort vers 350. On le fête le 29 mai.

MAY (LE), ville du dép. de Maine-et-Loire, sur la Mure, à 9 kil. N. O. de Chollet; 3,215 hab. Elle a beaucoup souffert pendant la guerre de la Vendée.

MAY (Thomas), écrivain anglais, né dans le comté de Sussex vers 1594, mort en 1650, fut d'abord en faveur auprès de Charles I, puis embrassa le parti du Parlement et devint secrétaire et historiographe de cette assemblée. On a de lui divers ouvrages historiques, entre autres, l'*Histoire du Parlement de* 1640 à 1643, des tragédies et des traductions en vers des *Géorgiques* de Virgile et de la *Pharsale* de Lucain. Il a en outre donné une continuation de la *Pharsale* jusqu'à la mort de César, d'abord en anglais, 1639, puis en latin, 1640.

MAYAGUEZ, riv. de l'île de Porto-Rico. — Ville commerçante, sur la gauche de la riv., à 117 kil. S. O. de Porto-Rico. Cette ville a été brûlée en 1841.

MAYBOLE, ville d'Ecosse (Ayr), à 13 kil. S. d'Ayr; 5,200 hab. Couvertures.

MAYEN, ville des États prussiens. Voy. MAYENNE.

MAYEN (île JEAN-), île de l'Océan Glacial arctique, par 71° lat. N. et 12° 24' long. O., au N. E. de l'Islande et au S. O. du Spitzberg. Sol volcanique; haut volcan (le Beerenberg, qui fit éruption en 1818); immenses amas de glaces sur les côtes. — Découverte en 1611 par le navigateur hollandais Jean Mayen; souvent visitée par les navires baleiniers.

MAYENCE, *Mainz* en allemand, *Moguntia* ou *Moguntiacum* en latin, ch.-l. de la Hesse Rhénane, une des 3 prov. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la gauche du Rhin, près de l'emboucb. du Mayn ou Mein, à 554 kil. N. E. de Paris, par 5° 29' long. E., 50° lat. N.; 25,600 hab. Évêché. Forte citadelle. Mayence est une des trois grandes forteresses fédérales de l'Allemagne. Des Prussiens et des Autrichiens y forment la garnison avec les Hessois. La ville est formée de deux quartiers, celui du Rhin, et celui du N. O. (ce dernier élégant et spacieux). Grand pont de bateaux communiquant avec Cassel (long de 650 mètres); cathédrale gothique renommée, églises de Saint-Ignace, Saint-Jacques, Saint-Etienne; arsenal et hôtel de l'ordre Teutonique; divers restes d'antiquités. Lycée, école royale, séminaire, bibliothèque, galerie de peinture, cabinet de monnaies et médailles, cabinet d'histoire naturelle, musée d'antiquités romaines, etc. Industrie: faïence, meubles, cartes à jouer, tissus de coton, imprimeries; grand commerce de vins et de jambons renommés. Aux environs, très belle Chartreuse; maison de plaisance d'été, dite la Favorite. — Fondée par Drusus 10 ans av. J.-C.; place imp. sous les Romains; détruite lors de l'invasion des barbares (406), elle fut rebâtie par les rois francs, et embellie par Charlemagne; elle avait été érigée en archevêché pour saint Boniface dès 751; elle eut longtemps une université, fondée au XVe siècle et détruite auj. Après avoir été ville libre et impériale pendant longtemps, elle fut soumise à l'archevêché depuis 1462. Souvent assiégée: par les Suédois en 1631, par les Français en 1644, 1688; prise par eux en 1792, remise aux Prussiens par capitul. après une belle défense, 1793; rendue à la France par la paix de Campo-Formio (1797), elle fut le ch.-l. du dép. du Mont-Tonnerre jusqu'en 1814. Les alliés l'occupèrent alors: le congrès de Vienne la donna à la Hesse. Patr. de Guttemberg, qui y a une statue (1837).

MAYENCE (archevêché et électorat de), un des éta[ts] de l'empire d'Allemagne, dans le cercle du Ba[s-]Rhin, comprenait une multitude de pays épars fo[r]mant 3 masses: 1° vidamie de Mayence avec a[n]nexes (Mayence, Cassel, Hœchst, Kronberg, Elfe[ld] avec le Rhingau, Lohnstein, Steinheim, Biber, Di[e]bourg, Orb, Aschaffenbourg, Seligenstadt, Mitte[n]berg, Amorbach, Bischoffsheim, Gernsheim, Am[ö]nenbourg, Fritzlar, Bingen, Hochheim); 2° Erfu[rt] et son territoire; 3° le Haut et Bas-Eichsfeld. Pr[es]que tous ces pays sont auj. à la Bavière; quelqu[es] uns, y compris Mayence elle-même, sont à la Hes[se]; Nassau et d'autres états en ont aussi quelques [dé]membrements. — L'archevêché de Mayence [eut] longtemps une grande importance qu'il dut s[ur]tout au souvenir de saint Boniface, apôtre [des] Saxons; à la chute de Henri-le-Lion, il s'agran[dit] en partageant les dépouilles du seigneur prosc[rit]. La dignité archiépiscopale était donnée par le c[ha]pitre. L'archevêque était électeur et avait le t[itre] d'archi-chancelier de Germanie; il tenait le prem[ier] rang parmi les sept électeurs. Lors des interrèg[nes] il avait le vicariat de l'empire; il nommait le v[ice-]chancelier pour le conseil aulique, et avai[t une] chancellerie particulière à la cour impériale. [Sa] province ecclésiastique, après d'énormes réduct[ions]

(sur elle s'était étendue jadis à presque toute l'Allemagne), avait encore pour suffragants dans les derniers temps Worms, Spire, Strasbourg, Constance, Augsbourg, Coire, Wurtzbourg, Eichstædt, Paderborn, Hildesheim, Fulde. Le dernier archevêque de Mayence a été Ch.-Théodore de Dalberg.

MAYENNE, *Meduana*, riv. de France, naît au village de Maine (Orne), passe à Mayenne, Laval, Château-Gonthier; reçoit la Varenne, l'Ernée, la Sarthe grossie du Loir, et tombe dans la Loire à Bouche-Maine près des Ponts-de-Cé. Cours, 175 kil. dont 10 flottables, 95 navigables. On lui donne le nom de Maine ou Mayne, après qu'elle a reçu la Sarthe.

MAYENNE (dép. de la), dép. de la France, dans l'intérieur, entre ceux d'Ille-et-Vilaine à l'O., de la Sarthe à l'E., de Maine-et-Loire au S., de l'Orne au N.: 5,181 kil. carr.; 361,765 hab. Ch.-l., Laval. Formé en partie du Maine et de l'Anjou. Montagneux et boisé, surtout au N.; beaucoup de landes. Fer, marbre, pierres de taille, ardoises. Grains, lin, chanvre, fruits à cidre, peu de vin. Bestiaux, chevaux, porcs, moutons, abeilles. Toiles en quantité, linge de table, siamoises, mouchoirs, filatures de coton, blanchisseries, hauts-fourneaux, feux d'affinerie. — Ce dép. a 3 arr. (Laval, Mayenne, Château-Gonthier), 27 cantons et 276 communes; il appartient à la 16e division militaire, dépend de la cour impér. d'Angers, et de l'évêché du Mans.

MAYENNE, *Meduanum*, ville de France, ch.-l. d'arr. (Mayenne), à 28 kil. N. E. de Laval; 9,762 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collége communal. Rues étroites et tortueuses, maisons mal bâties. Hôtel-de-ville; château des ducs de Mayenne. Fabriques de toiles, de calicots. Patr. du card. Cheverus. — M. doit son origine à un château-fort construit par Juhel, duc de Bretagne, au VIIIe siècle. Ce château fut pris par les Anglais en 1424. Charles IX érigea cette ville en duché-pairie en 1573 en faveur de Charles de Lorraine, connu sous le nom de duc de Mayenne. Le cardinal Mazarin acheta ce duché et le donna en 1661 à Charles de la Porte, duc Mazarin, qui avait épousé Hortense Mancini, sa nièce.

MAYENNE, *Magniacum* en latin, *Mayen* en allemand, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 30 kil. O. de Coblentz; 3,013 hab. Drap, poterie, papeterie, etc. Source thermale, dite Salzbrunn.

MAYENNE (Ch. DE LORRAINE, duc de), 2e fils du duc de Guise François, né en 1554, se distingua d'abord dans les guerres de religion, à Poitiers, au siége de La Rochelle, à Moncontour. A la nouvelle du meurtre de ses deux frères (le duc de Guise et le cardinal de Lorraine), il se déclara chef de la Ligue (1589), prit le titre de lieutenant-général de la couronne de France, et fit la guerre à Henri III et au roi de Navarre (Henri IV); mais il fut battu par ce dernier à Arques et à Ivry. A la mort de Henri III, il proclama un fantôme de roi en la personne du cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles X. Ce prince étant mort en 1590, il convoqua les états-généraux à Paris, dans l'espoir sans doute de se faire élire, mais il ne put y réussir. Il finit par négocier avec Henri IV, fit sa paix en 1596 et fut nommé gouverneur de l'Ile-de-France. Il m. en 1611. — Son fils, Henri, duc de Mayenne, périt en 1621, au siége de Montauban, sans postérité.

MAYER (Tobie), astronome allemand, né dans le Wurtemberg en 1723, mort en 1762, professa les mathématiques à l'université de Gœttingue depuis 1750. Il imagina des instruments utiles, réforma plusieurs erreurs dans la géométrie pratique, calcula les mouvements de la lune avec une admirable précision, et mérita le grand prix décerné par le bureau des longitudes de Londres. Il perfectionna aussi la méthode de mesurer les triangles pour les opérations géodésiques. Ses principaux ouvrages sont: *Traité des courbes pour la construction des problèmes de géométrie*, en allemand, Augsbourg, 1735; *Atlas mathématique*, en allemand, Augsbourg, 1745; *Tables du mouvement du soleil et de la lune*, dans le 2e vol. des *Mémoires* de la Société royale de Gœttingue. — Un autre Mayer, Christian, jésuite, né en 1719 en Moravie, mort en 1783, s'est aussi fait connaître comme astronome; il était directeur de l'observatoire de Manheim.

MAYET, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 26 kil. N. E. de La Flèche; 3,630 hab. Grosses étoffes.

MAYET-DE-MONTAGNE (LE), ch.-l. de cant. (Allier), à 19 kil. S. E. de Cusset; 1,700 hab.

MAYEUL (saint). *Voy.* MAIEUL.

MAY-KANG, riv. d'Asie. *Voy.* MEI-KONG.

MAYN, riv. d'Allemagne. *Voy.* MEIN.

MAYNARD (François), poëte français et l'un des premiers membres de l'Académie Française, né à Toulouse en 1582, était président à Aurillac. Il fit pendant longtemps la cour au cardinal de Richelieu, ainsi qu'à la reine Anne d'Autriche, mais ne put rien en obtenir, et se retira dans sa province, où il mourut en 1646. Il avait eu Malherbe pour maître et écrivait avec pureté, mais ses vers manquaient de force. Ses *Œuvres*, contenant des sonnets, des épigrammes, des odes, des chansons, ont été publiées à Paris en 1646, et ses *Lettres* en 1655.

MAYO (comté de), en Irlande (Connaught), entre ceux de Sligo et Roscommon à l'E., de Galway au S., l'Océan au N. et à l'O.: 102 kil. sur 50; 350,000 hab. (347,200 catholiques). Ch.-l. Castlebar. Montagnes, pâturages, grains; beaucoup de marais, mines riches; agriculture arriérée; peu d'industrie.

MAYO, une des îles du Cap-Vert, à l'E. de celle de Santiago, par 15° 10' lat. N., 25° 25' long. O.: 36 kil. de tour. Sol fertile; étang salé. Ch.-l., Pinosa.

MAYO, riv. du Mexique, naît dans la Sierra Madre, et se perd dans le golfe de Californie, par 27° 30' lat. N. Cours, 400 kil.

MAYOMBA, ville de Guinée, capit. du roy. dit aussi de Mayomba, à l'embouchure de la Mayomba dans l'Océan Atlantique, par 1° 59' long. E., 3° 45' lat. N. Commerce d'ivoire, cuivre, gomme. On y faisait aussi un grand commerce d'esclaves.

MAYOR (ISLA-), île d'Espagne (Séville), formée par le Guadalquivir au-dessous de Séville: 44 kil. sur 57. Beaucoup de fruits.

MAYORGA, ville d'Espagne (Valladolid), à 65 kil. N. O. de Valladolid, sur la Cea; 2,000 hab. Entrepôt des vins de Médine et de Rueda.

MAYOTTE, une des îles Comores, au S. E., par 42° 59' long. E., 12° 50' lat. S.: 50 kil. sur 32.: 6,000 h. (avec les îlots Pamanzi et Zaoudzi). Belle rade. Cédée à la France en 1843. — MAYPO. *Voy.* MAIPO.

MAZACA, ville de Cappadoce. *Voy.* CÉSARÉE.

MAZAFRAN ou OUDJER, *Savus*, riv. de l'Algérie (province d'Alger), a sa source à l'E. de Milianah, coule au N.-E. et se jette dans la Méditerranée, à l'E. de Coléah et à 26 kil. S. O. d'Alger. Elle reçoit la Chiffa. Cours, 150 kil.

MAZAGAN, ville de l'état de Maroc, à 225 kil. N. de Maroc, sur la mer Atlantique, près de l'embouchure de la Morbéa; 7,000 hab. Petit port. — Bâtie en 1500 par les Portugais qui la nommèrent *Castroreale*. Prise par les Marocains en 1769.

MAZAGRAN, village fortifié de l'Algérie occid. (prov. d'Oran), à 12 kil. de Mostaganem, est célèbre par la valeur avec laquelle s'y défendirent, en février 1840, 123 Français contre 12,000 Arabes.

MAZAMET, ch.-l. de cant. (Tarn), à 17 kil. S. E. de Castres; 8,151 hab. Grande fabrique de draps.

MAZAN, ville de France (Vaucluse), à 7 kil. E. de Carpentras; 4,050 hab.

MAZANDERAN, *Hyrcania*, prov. de l'Iran, le

long de la mer Caspienne, au N. de l'Irak-Adjémi, et à l'E. du Ghilan : 350 kil. sur 100 ; 700,000 hab. Ch.-l., Sari; autres villes, Asterabad (jadis ch.-l.), Balfrouch, Aschraf, etc. Contrée très montueuse; neiges perpétuelles sur quelques sommets. Les habitants sont grands, forts, très braves, mais peu hospitaliers. Sol fertile, bétail, côtes poissonneuses. Dans les guerres que se livrèrent les Turcs Gaznévides et Seldjoucides pour la possession de la Perse, ce pays fut le théâtre de guerres continuelles.

MAZANIELLO. *Voy.* MASANIELLO.

MAZARIN (Jules), cardinal, ministre de France, né en 1602 à Pescina dans l'Abruzze, d'un noble sicilien, fut appelé en France en 1639 par le cardinal de Richelieu, et fut en 1641 créé cardinal. A la mort de Richelieu (1642), il hérita de tout son pouvoir auprès de Louis XIII, et ce prince, en mourant (1643), le nomma membre du conseil de régence, dont la présidence était confiée à la reine-mère Anne d'Autriche; la reine elle-même l'investit d'un pouvoir absolu, avec le titre de premier ministre. Les premières années de son ministère furent signalées par les victoires des Français sur les Espagnols à Rocroy (1643), à Nordlingue (1645), à Lens (1648), vict. qui amenèrent la paix de Westphalie. Mais en cette dernière année éclata la guerre civile de la *Fronde*, pendant laquelle la cour, dirigée par Mazarin, eut à lutter, et contre les grands du royaume mécontents, et contre les ennemis du dehors. Mazarin se vit deux fois obligé de céder, et de quitter la France; mais enfin, tant par adresse que par force, il sortit vainqueur de la lutte (*Voy.* FRONDE). En 1659, Mazarin conclut la paix des Pyrénées, qui mettait un terme aux guerres de la France et de l'Espagne, et préparait la grandeur de Louis XIV. Il mourut deux ans après. Ce ministre a été diversement jugé: c'était un homme d'état très distingué selon les uns, très médiocre selon d'autres. Mazarin n'eut point sans doute le vaste génie et l'énergie de Richelieu; mais il y suppléait par la ruse, la souplesse et l'habileté diplomatique. Ce ministre protégea aussi les lettres; on lui doit la bibliothèque publique qui porte son nom. Cependant on lui reproche d'avoir négligé le commerce, la marine et les finances. Il amassa une fortune colossale qu'il laissa à ses nièces (*Voy.* MANCINI). Des lettres écrites par Mazarin pendant la négociation du traité des Pyrénées ont été publiées à Amsterdam en 1693, sous le titre de *Négociations secrètes des Pyrénées*, 2 vol. in-12; réimprimées en 1745, avec 50 autres lettres. On a impr. en 1836 ses *Lettres* à la reine Anne, in-8. L'*Hist. de Mazarin* a été écrite par Aubery, 1688, et par M. Bazin, 1842.

MAZATLAN, v. et port du Mexique, à 280 k. S. de Cinaloa, à l'entrée du golfe de Californie. Consul franç.

MAZÉ, v. de France (Maine-et-Loire), à 17 kil. S. O. de Baugé, près de l'Authion; 3,778 hab.

MAZEIRA, île de la mer d'Oman, près de l'Arabie, par 56° 20' long. E., 20° 35' lat. N.; 95 k. sur 14.

MAZENDÉRAN. *Voy.* MAZANDÉRAN.

MAZEPPA, hetman ou prince des Cosaques, né en Podolie vers le milieu du XVIIe siècle, d'une famille noble, mais pauvre, était au service d'un seigneur polonais, lorsque celui-ci découvrit entre lui et sa femme une intrigue amoureuse. Il le fit lier tout nu sur le dos d'un cheval sauvage, et l'abandonna à la course de cet animal, qui, élevé dans l'Ukraine, le porta jusque dans cette contrée. Là, Mazeppa fut recueilli par quelques paysans, dont les soins le rappelèrent à la vie. Il se fixa parmi eux, se fit remarquer par son énergie et ses talents, devint secrétaire de l'hetman des Cosaques de l'Ukraine, et après sa mort fut élu à sa place en 1687. Dans ce poste, Mazeppa sut se concilier l'affection du czar Pierre I, qui le nomma prince de l'Ukraine; mais voulant se rendre indépendant, il trahit le czar à l'époque de ses guerres avec Charles XII, et combattit pour celui-ci à Pultawa. Après la défaite du roi de Suède, il se réfugia en Valachie, puis à Bender, où il mourut en 1709. Mazeppa est le héros d'un des poëmes de lord Byron.

MAZÈRES, ville de France (Ariége), à 8 kil. N. E. de Saverdun; 3,318 hab. — Résidence des comtes de Foix. Possédée longtemps par les Huguenots aux XVIe et XVIIe siècles.

MAZICS ou MAZIGS, peuple de la Numidie méridionale, sur les confins de la Gétulie, étaient archers habiles et légers coureurs. Leur nom est le même que celui des *Amazighs* ou *Berbers* qui désigne toute la famille maure.

MAZIÈRES, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 14 kil. S. O. de Parthenay; 600 hab.

MAZOVIE, *Masau* en allemand, *Massovia* en latin, jadis un des 12 palatinats de la Grande-Pologne et le plus grand de tous, se composait de 10 cantons dits, du nom de leurs chefs-lieux, Varsovie, Czersk, Wyszograd, Zakroczym, Ciechanow, Lomza, Wizka, Rozan, Nur, et Liw. Très agrandie aujourd'hui, la Mazovie forme une des huit volvodies de la Pologne russe (au S. de celle d'Augustowo, au N. de celles de Sandomir et de Kalisz). Varsovie est son ch.-l. et on la divise en 7 obvodies, Varsovie, Stanislawow, Lowicz, Rawa, Lenczy, Kutno et Wrotlawec. On appelait souvent l'évêque de Varsovie, évêque de Mazovie. — La Mazovie a été de 1138 à 1529 un duché particulier, appartenant à une ligne de la maison royale des Piast, et vassal le plus souvent de la Pologne (de 1329 à 1370 il le fut de la Bohême). Cette ligne s'étant éteinte en 1529, Sigismond I la réunit à la couronne. Deux fois depuis elle servit de douaire à des reines. Etienne Bathori l'érigea en palatinat, 1576.

MAZURE (F.-A.-J.), littérateur, né en 1776 à Paris, mort en 1828, fut attaché en 1796 à l'école centrale de Niort, y fit quelques essais de poésie, fut nommé inspecteur de l'académie d'Angers, puis inspecteur général des études, en 1817; il consentit à faire partie de la commission de censure des journaux en 1820. Il a écrit : *Vie de Voltaire*, Paris, 1821; *Histoire de la révolution de* 1688 *en Angleterre*, 1825.

MAZZARA, *Masaris*, ville de Sicile (Trapani), sur la côte S. O., à 40 kil. S. de Trapani; 8,400 hab. Évêché. Bon port. Château-fort. Commerce de vins, eau-de-vie, huile, etc.

MAZZARA (VAL DI), était jadis la plus occidentale des trois provinces de la Sicile; elle en a depuis formé trois autres, Palerme, Trapani, Girgenti.

MAZZUCHELLI (Jean-Marie, comte de), biographe, né à Brescia en 1707, mort en 1765, entreprit de rédiger par ordre alphabétique la vie de tous les écrivains de l'Italie depuis les temps les plus reculés; il ne put accomplir que la plus petite partie de ce travail immense. On a de lui : *Gli scrittori d'Italia*, 1753-63, 6 vol. in-fol. Ce recueil estimé ne contient malheureusement que les de premières lettres de l'alphabet.

MAZZUOLI (François), dit *le Parmesan*, pein italien, ainsi nommé de sa patrie, né à Parme 1503, mort en 1540, se forma par l'étude des che d'œuvre du Corrège, de Jules Romain, de Mich Ange et de Raphaël; mais sut, en empruntant beautés à ces grands maîtres, se créer un genr part, dont le principal caractère est la grâce d le dessin et la douceur dans le coloris. Parmi tableaux on distingue : la *Circoncision* et le *riage de sainte Catherine*, qui sont à Rome; *S Roch*, à Bologne; *Moïse*, à Parme; *la Vierge long cou*, à Florence; et enfin la *Mort de Lucr* son chef-d'œuvre. Le Parmesan fut aussi un des p habiles graveurs de son temps; il passe même p l'inventeur de la gravure à l'eau-forte.

MÉACO, île du Japon. *Voy.* MIYAKO.

MEAD (Richard), médecin anglais, né près de Londres en 1673, mort en 1754, médecin de George II, vice-président de la Société royale, fut un des premiers à pratiquer l'inoculation de la petite vérole. Il a fait de savantes recherches sur les poisons et sur les maladies pestilentielles; il croyait à la contagion et recommandait un isolement absolu. Ses œuvres ont été traduites en français, Paris, 1774, 2 vol. in-8. Ses *Medica sacra* sont à l'*Index*.

MÉADIA, bourg des États autrichiens (Croatie), à 24 kil. N. d'Orsova. Château en ruines. A 5 kil., eaux thermales sulfureuses; bains dits *d'Hercule*.

MÉANDRE, auj. le *Buiuk-Meinder*, riv. de l'Asie-Mineure, naissait en Phrygie, coulait de l'E. vers l'O., et se perdait dans la mer Egée entre Héraclée et Priène. Ses sinuosités l'ont rendue célèbre. On voyait sur ses bords les villes d'Apamée, de Colosses, d'Antioche, de Pyrrha, de Milet, etc.

MEARNS, comté d'Ecosse. *Voy.* KINCARDINE.

MEATH ou **EAST-MEATH**, c.-à-d. *Meath oriental*, comté d'Irlande (Leinster), sur la mer d'Irlande), entre ceux de Cavan au N., de Kildare au S., de Louth à l'E. et de West-Meath à l'O. et au S. O. 70 kil. sur 58: 2,450 kil. carr.; 176,000 hab. Ch.-l., Trim. Sol fertile, bons pâturages. Toiles.

MEATH (WEST-), c.-à-d. *Meath occidental*, comté d'Irlande (Leinster), borné au N. E. et à l'E. par le précédent, au S. par le King's county, et à l'O. par les comtés de Roscommon et de Longford. 49 kil. sur 38: 1,500 kil. carr.; 178,000 hab. Ch.-l., Mullingar. Beaucoup de blé.

MEAUX, *Meldi* ou *Jatinum*, ville de France, ancienne capitale de la Brie, auj. ch.-l. d'arr. du dép. de Seine-et-Marne, sur la Marne, près du canal de l'Ourcq, à 51 kil. N. de Melun, à 43 kil. N. E. de Paris; 7,809 hab. Evêché (fondé en 375: Bossuet l'occupa); église calviniste; collége. Soc. d'agricult., sc. et arts; soc. biblique protestante. Tissus de coton, etc. Commerce de grains, bestiaux et fromages de Brie. — Ville très ancienne; sous les Romains, elle fit partie de la Gaule Belgique, puis de la Gaule Lyonnaise. Les Normands la brûlèrent au IXe siècle. Meaux fut dès le Xe siècle la possession des comtes de Champagne qui s'appelaient aussi comtes de Meaux; elle revint à la couronne sous Philippe-le-Bel, fut possédée par les Anglais de 1421 à 1436, puis réunie définitivement à la couronne. Meaux compta au commencement du XVIe s. de nombreux protestants; mais l'hérésie y fut bientôt étouffée. Cette v. fut des premières à quitter le parti de la Ligue pour se soumettre à Henri IV. — L'arr. de Meaux a 7 cant. (Claye, Crécy-sur-Morin, Dammartin, La Ferté-sous-Jouarre, Lagny-sur-Marne, Lizy-sur-Ourcq, Meaux), 161 comm. et 99,965 hab.

MEBARREZ (EL-), ville murée d'Arabie (Lahsa), à 53 kil. S. de Hedjer; 10,000 hab.

MECCA. *Voy.* MECQUE (LA).

MÉCÈNE, *C. Cilnius Mecœnas*, favori d'Auguste, issu des anciens rois d'Etrurie. Il s'était lié avec Octave pendant qu'il étudiait en Grèce; il l'accompagna dans toutes ses guerres; lorsqu'il fut devenu empereur, il se contenta d'être son ami et refusa les honneurs publics. Cependant il fut souvent chargé de l'administration de l'empire en l'absence d'Auguste. Plein de sens et fin politique, Mécène préférait la monarchie à la république, et il détermina Auguste à conserver le souverain pouvoir qu'il voulait abdiquer. Il ne se servit de son crédit que pour porter l'empereur à la clémence et surtout pour favoriser les gens de lettres. Virgile, Horace, Properce étaient ses amis et ses protégés. Il mourut vers l'an 8 av. J.-C. Il avait épousé Terentia, femme d'une grande beauté, mais altière et acariâtre, qu'il quitta et reprit plusieurs fois, ne pouvant vivre ni avec elle, ni sans elle. Mécène avait composé des poésies dont on trouve quelques fragments dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire.

MÉCHAIN (P.-F.-André), astronome, né à Laon en 1744, mort en 1805, fut d'abord attaché au dépôt des cartes de la marine. Il découvrit plusieurs comètes, calcula leurs orbites et mérita par là d'entrer à l'Académie des Sciences. Il rédigea de 1785 à 1792 la *Connaissance des temps*, et fut chargé en 1792 de mesurer l'espace contenu entre Barcelone et Rhodez. Il passa plusieurs années en Espagne pour ce travail, qu'il exécuta à travers mille obstacles; mais il commit dans la détermination de la position de Barcelone une erreur qu'il eut le tort de dissimuler: ce fut pour lui un vif chagrin, qui abrégea ses jours.

MÉCHED. *Voy.* MESCHED.

MECHELEN ou **MECHLIN**, ville de Belgique. *Voy.* MALINES.

MÉCHITAR, **MÉCHITARISTES**. *Voy.* MEKHITAR, MEKHITARISTES.

MECHOACAN, un des états de la Confédération mexicaine, a pour bornes au N. l'état de Guanaxuato, au S. celui de Mexico, au S. O. le Grand-Océan, au N. O. l'état de Xalisco; 448 kil. sur 195; 6,760 kil. carr.; 420,000 hab. Ch.-l., Valladolid. Autres villes, Pascuaro, Zintzonzant, Zamora, etc. Montagnes, volcans, entre autres le volcan le Jorullo. Climat tempéré, généralement sain. Peu d'industrie; cependant les Indiens de Mechoacan sont les plus industrieux du Mexique; ils réussissent dans la sculpture en bois.

MECKEL, famille de savants médecins et anatomistes, qui depuis plusieurs générations ont bien mérité de la science. Jean-Fréd. Meckel, né à Wetzlær en 1714, mort en 1774, se fixa à Berlin et devint membre de l'Académie des Sciences de cette ville. On lui doit des recherches sur les nerfs, les veines, les vaisseaux lymphatiques; il commença à former un muséum anatomique, que son fils et son petit-fils ont successivement agrandi; c'est le plus beau qu'ait jamais possédé un particulier. — Philippe-Fréd. Meckel, fils de J.-Fréd., né à Berlin en 1756, mort à Moscou en 1803, enseigna l'anatomie et la chirurgie à Halle, à Strasbourg; fut appelé en 1795 à Saint-Pétersbourg par Paul I qui le nomma médecin de l'impératrice et inspecteur des hôpitaux. On lui doit entre autres écrits: *Nouvelles archives de médecine pratique*, Leipsick, 1789-95. — Jean-Fréd. Meckel, dit *le Jeune*, fils de Philippe, né à Halle en 1781, mort en 1833, est le plus célèbre de ceux qui ont porté ce nom. Il se distingua dès sa jeunesse par sa thèse inaugurale, *De conditionibus cordis abnormibus*; voyagea en Allemagne, en France, en Italie pour se perfectionner; devint professeur d'anatomie et de physiologie à Halle, et se voua surtout à l'étude de l'anatomie comparée. Il commença par traduire Cuvier (Leipsick, 1809-10), et donna lui-même quelques années après son *Système d'anatomie comparée*, en allemand, 6 vol., Halle, 1821-23, ouvrage qui fit époque dans la science. On lui doit encore: *Manuel de l'anatomie de l'homme*, Leipsick, 1812-18; *Tabulæ anatomico-pathologicæ*, 1817; *Descriptio monstrorum*, 1826. Il fut un des premiers à expliquer les monstruosités, qu'il attribuait à un arrêt dans le développement normal. Il prétendait aussi que le fœtus, en s'organisant, revêt successivement la forme des animaux d'espèces inférieures, s'élevant graduellement jusqu'à une forme plus parfaite.

MECKELBOURG, même nom que MECKLEMBOURG.

MECKLEMBOURG (grands-duchés de), nom de deux grands-duchés d'Allemagne: l'un à l'O., beaucoup plus grand (Mecklembourg-Schwérin); l'autre à l'E. et beaucoup moindre (Mecklembourg-Strélitz). Tous deux ensemble forment une contrée bornée au N. par la Baltique, au S. par la préfecture

hanovrienne de Lunebourg, à l'E. par la Poméranie et le Brandebourg, et à l'O. par le duché de Lauenbourg, Lubeck, et la principauté d'Eutin ; 14,070 kil. carr. environ. Cette contrée fut primitivement habitée par les Hérules, les Vandales et les Wendes. Sous l'ancien empire d'Allemagne, elle formait une principauté comprise dans le cercle de Basse-Saxe ; auj. elle est indépendante. — Le Mecklembourg-Schwérin a 12,120 kil. carr. : 450,000 hab. ; il a pour capitale Schwérin, bien que le grand-duc réside à Ludwigslust. Il se décompose en cinq parties : 1° cercle de Mecklembourg (ch.-l., Schwérin) ; 2° cercle Wendique (ch.-l., Güstrow) ; 3° principauté de Schwérin (ch.-l., Butzow) ; 4° seigneurie de Wismar (ch.-l., Wismar) ; 5° seigneurie ou territoire de Rostock (ch.-l., Rostock). — Le Mecklembourg-Strélitz a 1,950 kil. carr. ; 80,000 hab. Il se compose de deux parties détachées l'une de l'autre, la seigneurie de Stargard et la principauté de Ratzebourg ; capitale, Strélitz, ou Neu-Strélitz. — Le Mecklembourg, quoique sablonneux en quelques endroits, est assez fertile. Ses chevaux surtout sont renommés. L'industrie n'y consiste qu'en quelques fabriques d'objets de première nécessité. La religion dominante est la luthérienne. Le gouvernement est représentatif en partie : une assemblée d'états a part depuis 1792 à la création des lois et à la fixation de l'impôt. — La maison de Mecklembourg est la plus ancienne maison régnante de l'Europe. On en fait remonter la filiation jusqu'à 320. Genséric, roi des Vandales émigrés au midi de l'Europe, était de cette famille ; Fredobald, son frère, régna sur les Wendes qui restèrent près de la mer Baltique. Aribert, son descendant au 7e degré, ne reconnut la suprématie franque que sous Charlemagne ; après sa mort le royaume wende redevint indépendant. Henri-le-Lion en 1161 le détruisit, puis le rendit à Pribislav, qui devint son gendre et prit le nom de prince. Au XIVe siècle la principauté se partagea, mais Henri-le-Gros en réunit toutes les possessions en 1474. Nouvelle division en 1592 et formation de deux lignes : Mecklembourg-Schwérin et Mecklembourg-Güstrow. Celle-ci s'éteignit en 1695 ; mais l'autre se subdivisa en trois branches : Schwérin-Schwérin, Schwérin-Grabow et Schwérin-Strélitz ; la deuxième ayant disparu en 1692, les deux branches restantes, après un long débat, firent en 1701 un partage dont les effets subsistent encore. Les princes régnants étaient appelés ducs ; le congrès de Vienne les nomma grands-ducs (1815). Les ducs de Mecklembourg prennent encore auj. le titre de princes des Vandales.

MECKLEMBOURG, village du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 8 kil. S. de Wismar ; 500 hab. Jadis ville importante, était la capitale du Mecklembourg au temps de Henri-le-Lion et beaucoup plus tard.

MECKLEMBOURG (Albert DE), roi de Suède. *Voy.* ALBERT.

MECKLEMBOURG (Adolphe-Frédéric DE), fils aîné de Jean, duc de Mecklembourg, lui succéda dans le duché de Schwérin en 1592, tandis que son frère, Jean-Albert, reçut pour sa part le comté de Güstrow. Les deux frères, à l'exemple des autres princes protestants de l'Allemagne, se déclarèrent pour Frédéric, électeur palatin, élevé au trône de Bohême ; mais ils furent mis au ban de l'empire, et chassés de leurs états par Wallenstein. Ils venaient d'être rétablis par Gustave-Adolphe, roi de Suède, quand le frère cadet mourut, ne laissant qu'un fils en bas âge, le duc Adolphe. Adolphe-Frédéric, après avoir réclamé vainement la tutelle de son neveu, le fit enlever pour qu'on ne l'élevât pas dans la religion catholique. Il mit le plus grand ordre dans le comté de Güstrow, qu'il rendit à son pupille lors de sa majorité et s'occupa de faire fleurir dans ses propres états l'agriculture et l'industrie, afin de réparer les calamités de la guerre de Trente-Ans. Il mourut en 1658, à l'âge de 90 ans, laissant un fils, Christian, qui ne se fit remarquer que par son caractère bizarre et sa vie aventureuse.

MECQUE (LA), *Macoraba*, v. d'Arabie, cap. du gr.-chérifat de La Mecque, à 46 kil. E. de la mer Rouge, par 37° 54' long. E., 21° 28' lat. N. La population, qui s'est élevée jadis à plus de 100,000 hab., était réduite, au commencement de ce siècle, à 18,000. Elle est aujourd'hui de 40 à 50,000 hab. Rues belles et régulières, jolies maisons ; 3 citadelles ; célèbre mosquée dite *Beith-Allah* (la maison de Dieu), où se voit la *Kaaba* (le carré), maison de 10 m. env. en tous sens, qui, d'après la tradition musulmane, fut construite miracul. par Adam ou Abraham, ou même par les anges. Aux env. est le *puits de Zemzem*. — La Mecque est le berceau des traditions musulmanes. Mahomet, dit-on, y naquit. Tout fidèle musulman doit y faire un pèlerinage une fois en sa vie. Cette obligation y attirait jadis des milliers de pèlerins : le nombre en a beaucoup diminué. Cette affluence enrichissait les habitants : les Wahabites leur firent un tort irréparable, soit en pillant, soit en écartant les pèlerins effrayés. La Mecque forme avec Médine les deux *villes saintes*, dont la garde est confiée au grand-seigneur.

MECQUE (grand-chérifat de LA), partie de l'Hedjas, comprend ce que les Arabes nomment le *Belad-el-Haram* (pays sacré). Ch.-l., La Mecque ; autres villes, Médine, Akaba, Voukeh. Ce pays est gouverné par des chérifs, qui y exercent une autorité modérée. Du reste, c'est à tort qu'on croirait y trouver des descendants des Koraïchites, fondateurs de l'islamisme. Le Belad-el-Haram, comme toute l'Arabie, fut de bonne heure perdu pour le califat et passa sous diverses dominations locales. Il resta néanmoins soumis, mais de nom seulement, à des puissances lointaines, parmi lesquelles : 1° les Karmathes ou Ismaéliens occidentaux, 2° les Fatimites, 3° les Turcs à partir de Soliman II (1523 ou 1524). Ce pays fut conquis en 1803 par les Wahabites ; ils en furent chassés en 1818 par le pacha d'Egypte, qui en resta maître pendant quelques années, mais qui l'a évacué en 1841. *Voy.* HEDJAZ.

MÉDARD (saint), né en 457 à Salency (Picardie), mort en 545, devint en 530 évêque de Vermand (auj. *Saint-Quentin*), puis de Noyon, et fut en même temps chargé d'administrer l'évêché de Tournay. Il jouit d'une grande considération auprès des rois Chilpéric I et Clotaire I. On lui attribue l'institution des rosières de Salency. Sa fête se célèbre le 8 juin, avec celle de S. Godard (*V.* ce nom).

MEDEA ou MADHYA. *Voy.* AL-MAHDYA.

MEDEAH, *Lamida*, ville d'Algérie (prov. d'Alger), anc. cap. du beylik de Titterie, à 60 kil. S. O. d'Alger, près de Mouzaïa. Prise p. les Fr. dès 1830 ; occ. en 1840.

MÉDÉE, célèbre magicienne, fille d'Æétès, roi de Colchide, et de la magicienne Hypsée, hérita de la science de sa mère. Lorsque Jason vint avec les Argonautes pour enlever la Toison-d'Or que possédait Æétès, elle conçut un vif amour pour le héros, lui fournit par son art les moyens de surmonter les obstacles qui s'opposaient au succès de son entreprise, et s'enfuit avec lui de la Colchide. Arrivée à Iolcos, patrie de Jason, elle rajeunit, par le pouvoir de son art, Eson, père de son époux ; et, pour se venger de Pélias, qui avait usurpé sur Jason le trône d'Iolcos, elle persuada aux filles de ce prince de l'égorger, leur disant que c'était le moyen de le rajeunir aussi. Après ce crime, elle fut contrainte de quitter la ville, et se réfugia avec Jason à Corinthe. Là elle se vit abandonnée par Jason, qui épousa Glaucé ou Créuse, fille de Créon, roi de cette ville. Médée, irritée de cette infidélité, se vengea en faisant périr Glaucé avec son père.

et en égorgeant les enfants qu'elle avait eus de Jason; puis elle se réfugia à Athènes, portée à travers les airs sur un char ailé. Elle épousa Égée, roi de la contrée, et en eut un fils nommé Médus. Voulant assurer le trône à ce fils, au préjudice de Thésée, fils d'Égée et d'Æthra, elle essaya d'empoisonner ce prince; ce qui la fit aussi chasser d'Athènes. Elle retourna alors dans sa patrie, où, selon les uns, elle rétablit sur le trône Æétès, son père, qui en avait été chassé, et où, selon les autres, elle fit régner Jason, avec lequel elle s'était réconciliée. Médée a fourni aux anciens et aux modernes le sujet de plusieurs trag. (*V.* Euripide, Sénèque, Corneille) : celle de Longepierre est restée au théâtre.

MEDELIN. *Voy.* MÉTELIN.

MEDELLIN, *Metallinum* ou *Metellinum*, ville d'Espagne (Badajoz), à 24 kil. à l'E. de Mérida; 1,700 hab. Pont sur la Guadiana. Ruines romaines. Patrie de Fernand Cortez. Victoire des Français sur les Espagnols (28 mars 1809).

MEDELLIN, ville de la Nouvelle-Grenade, à 225 kil. N. O. de Bogota; 14,200 hab. Position élevée et pittoresque; climat fort doux. Café aux environs.

MEDELPAD, ancienne division de la Suède, dans le Norrland, se partageait en Medelpad septentrional (ch.-l., Sundwall), et Medelpad méridional (ch.-l., Tousa); il forme auj., réuni à l'Angermanland, le gouvernement de Westernorrland. Pays vaste, mais peu peuplé. Environ 30,000 hab.

MEDEMBLICK, ville murée de Hollande (Hollande septentr.), sur le Zuyderzée, à 49 kil. N. E. d'Amsterdam; 2,500 hab. Bon port, hôtel-de-ville, hôtel de la marine, arsenaux, chantiers. Commerce.

MÉDÉRIC (saint). *Voy.* MERRY.

MÈDES. *Voy.* MÉDIE, MÉDIQUES (Guerres), PERSE.

MEDIASCH. *Voy.* MEGYES.

MEDICINA, ville de l'État ecclésiastique, à 23 kil. E. de Bologne; 3,200 hab.

MÉDICIS, famille illustre de Florence, que les généalogistes font remonter jusqu'à Charlemagne, a pour véritable chef Evrard, gonfalonier ou chef de la république de Florence en 1314. En 1378, Sylvestre de Médicis, qui était aussi gonfalonier, bouleversa la république pour abaisser la famille des Albizzi, contre laquelle il déchaîna une populace furieuse. Mais en 1381, il succomba à son tour, et fut relégué à Modène. Cependant les Médicis redevinrent bientôt puissants dans Florence par leurs richesses, qu'ils devaient au commerce, et ils reparurent à la tête des affaires en 1421 dans la personne de Jean de Médicis, qui fut nommé gonfalonier. Jean mourut en 1429, laissant deux fils, Cosme et Laurent, qui ont eu une postérité illustre. De Cosme sont descendus Laurent-le-Magnifique, les ducs de Nemours et d'Urbin, les papes Léon X et Clément VII, Catherine de Médicis, reine de France, et Alexandre, duc de Florence, en qui cette ligne finit en 1537. De Laurent sont descendus Lorenzino de Médicis, qui assassina Alexandre en 1537, Cosme I, grand-duc de Toscane, six autres grands-ducs, et la reine de France Marie de Médicis. Cette seconde branche s'éteignit en 1737 dans la personne de la princesse palatine Anne, sœur de Jean-Gaston de Médicis, dernier grand-duc.

MÉDICIS (Cosme DE), surnommé *l'Ancien* et *le Père de la patrie*, né en 1389 de Jean de Médicis, et mort en 1464, succéda à son père en 1429 dans la charge de gonfalonier, et exerça dans Florence jusqu'à sa mort une autorité absolue. Il ne s'en servit que pour la gloire de sa patrie. Il fit alliance avec François Sforze, les Vénitiens et le pape, fit fleurir le commerce et protégea les lettres et les arts; il fonda une académie pour l'enseignement de la philosophie platonicienne, commença la bibliothèque connue depuis sous le nom de *Laurentiana*, et embellit Florence de plusieurs beaux monuments.

MÉDICIS (Pierre I DE), né en 1414, succéda à son père Cosme l'Ancien en 1464 dans l'administration de Florence. Il protégea comme lui les lettres et les arts, mais il ne fut point aussi habile politique; il mécontenta les Florentins en exigeant des sommes que son père avait prêtées à un grand nombre de citoyens. En 1466, il se forma une conspiration contre lui; il réussit à la déjouer, mais ses amis usèrent insolemment de la victoire. Il allait rappeler les exilés dans leur patrie, lorsqu'il mourut en 1469.

MÉDICIS (Laurent DE), dit *le Magnifique*, né en 1448, mort en 1492, succéda à son père Pierre I conjointement avec son frère Julien, 1469. Il assura bientôt son empire sur tous les cœurs par son éloquence entraînante, par la noblesse, la franchise de ses manières, et par une générosité sans bornes qui lui valut le surnom de *Magnifique*. Le pape Sixte IV, enn. des Médicis, forma contre Florence, avec Ferd., roi de Naples, le comte d'Urbin et les Siennois, une ligue qui mit l'État en péril; en même temps les puissantes fam. des Pazzi et des Salviati conspiraient : Julien fut assassiné par les Pazzi, et Laurent blessé (1478); l'armée florentine fut défaite à Poggibonzi; mais en 1480 une invasion imprévue des Turcs en Italie fit conclure la paix, en appelant de ce côté toutes les forces de ses ennemis. Depuis ce temps, Laurent de Médicis jouit paisiblement de son pouvoir. Laurent aima les lettres, les cultiva même, et fut le protecteur des savants et des grands artistes de cette époque, tels que Ange Politien, Pic de la Mirandole, Michel-Ange. L'abbé Serassi a donné une édition des *Poesie del Magnifico Lorenzo de' Medici*, Bergame, 1763, in-8. La vie de Laurent de Médicis a été écrite en anglais par W. Roscoë, et traduite en français par M. Thurot, 1799. — Il a laissé plusieurs enfants : Pierre II et Julien qui régnèrent après lui; Jean, pape sous le nom de Léon X, et un neveu, Jules, aussi pape sous le nom de Clément VII.

MÉDICIS (Pierre II DE), fils de Laurent-le-Magnifique, lui succéda en 1492; mais il ne montra que de l'incapacité. En 1494, le roi de France, Charles VIII, qui marchait sur Naples, s'étant emparé de plusieurs places qui appartenaient à la république, Médicis se rendit au camp de Charles VIII pour traiter avec lui; mais au lieu de défendre les intérêts qui lui étaient confiés, il céda au roi dès la première demande les forteresses dont la conservation était l'objet de sa démarche, et il y ajouta bientôt les villes de Pise et de Livourne. Les Florentins indignés le chassèrent de leurs murs. Il se réfugia successivement à Bologne et à Venise, et tenta plusieurs fois, mais en vain, de ressaisir le pouvoir; il suivit les armées françaises en 1503 dans le roy. de Naples, et périt cette même année dans un naufrage en vue de Gaëte.

MÉDICIS (Julien DE), 3e fils de Laurent-le-Magnifique, né en 1478, partagea l'exil de son frère, Pierre II, fut ramené à Florence et placé à la tête du gouvernement par le pape Jules II en 1512, et se démit l'année suiv. en faveur de son neveu Laurent II. Il épousa en 1515 une tante du roi de France, François I, et reçut à cette occasion le titre de duc de Nemours. Il mourut en 1516, ne laissant qu'un bâtard, le cardinal Hippolyte de Médicis (*V.* ci-après).

MÉDICIS (Laurent II DE), fils de Pierre II, suivit son père en exil, revint en 1512 avec son oncle Julien, et devint en 1513 chef de la république florentine par l'abdication de son oncle Julien. Il se laissa entièrement diriger par le pape Léon X, son oncle, et fut investi par lui en 1516 du duché d'Urbin, enlevé par le pape à la maison de la Rovère. Il gouverna despotiquement et se rendit odieux par sa hauteur et sa tyrannie. Il mourut en 1519. Il fut père de Catherine de Méd. et du duc Alexandre de M.

MÉDICIS (Jean DE), surnommé *le Grand-Diable*, descendant de Laurent, frère de Cosme-l'Ancien, né en 1498, fut d'abord employé par le pape Léon X à soumettre les petits tyrans de la marche d'Ancône; combattit en 1524 les Français dans la Lombardie, et prit d'assaut les villes de Caravaggio et de Biagrasso, dans lesquelles il commit d'horribles cruautés: c'est là ce qui lui valut le surnom de *Grand-Diable*. A la fin de 1524, il entra au service de la France, et fut blessé mortellement en 1526 près de Mantoue. Ses soldats prirent le deuil, ce qui leur fit donner le nom de *Bandes noires*.

MÉDICIS (Alexandre DE), fils naturel de Laurent II de Médicis, ou, suivant d'autres, de Jules de Méd. (depuis Clément VII), fut imposé comme chef à Florence en 1530, après un siége meurtrier soutenu par les Florentins contre les troupes réunies du pape Clément VII et de l'empereur Charles-Quint, ses alliés, et fut fait par le pape duc de Civita-di-Penne. Il se conduisit en tyran, désarma le peuple, éleva une forteresse pour commander la ville, multiplia les sentences d'exil et de confiscation, fit empoisonner son cousin Hippolyte de Médicis, et s'adonna aux plus honteuses débauches. Il fut assassiné en 1537 par Lorenzino de Médicis, son parent.

MÉDICIS (Cosme I DE), 1er grand-duc de Toscane, né en 1519, mort en 1574, descendait de Laurent, frère de Cosme-l'Ancien. Il devint chef de la république florentine en 1537, après le meurtre d'Alexandre, avec l'appui de l'empereur Charles-Quint, qui, pour prix de sa protection, mit garnison dans les forteresses de Florence, Pise et Livourne. Comme son prédécesseur, Cosme fut un odieux tyran: il s'allia avec Philippe II, et, comme ce prince, sévit cruellement contre les Réformés; il s'allia aussi avec le pape Pie V, qui lui conféra en 1569 le titre de gr.-duc de Toscane. Cosme I est soupç. d'avoir fait périr plus. personnes de sa fam.; on lui imputa même la mort de 2 de ses fils, emportés par la fièvre, à Pise.

MÉDICIS (François DE), 2e grand-duc de Toscane, fils et successeur de Cosme I, régna de 1574 à 1587, et surpassa en tyrannie son père lui-même. Il ruina par des confiscations les premières familles de ses états, se livra aux plus honteuses débauches, et se montra tout dévoué à Philippe II, roi d'Espagne. Après la mort de la grande-duchesse, sa femme, il avait épousé la Vénitienne Blanche Capello (*Voy.* CAPELLO), qui eut sur les affaires une funeste influence. François de Médicis tient néanmoins un rang distingué parmi les princes protecteurs des lettres et des arts. Il fonda en 1580 la superbe galerie de Florence. C'est sous son règne que fut fondée l'académie della Crusca. Il fut père de Marie de Médicis.

MÉDICIS (Ferdinand I DE), grand-duc de Toscane, fils de Cosme I, né en 1551, mort en 1609, avait reçu les ordres et était cardinal lorsqu'il fut appelé à succéder à son frère François en 1587. Il était généreux, affable dans ses manières, noble et fier dans les affaires politiques, plein de zèle pour la prospérité publique. Il remit les lois en vigueur, fit fleurir le commerce, l'agriculture et les beaux-arts; Jean de Bologne, Jules Romain, Galilée eurent en lui un protecteur. Il aida Henri IV à conquérir son royaume en lui faisant passer de forts subsides, et secourut de la même manière l'empereur Rodolphe II, attaqué par les Turcs. Cependant il finit par s'éloigner de Henri IV, qui avait fait la paix avec le duc de Savoie, ennemi de Florence, et conclut lui-même une alliance avec l'Espagne, ennemie de la France.

MÉDICIS (Cosme II DE), né en 1590, mort en 1621, succéda à son père Ferdinand I en 1609, et comme lui fit fleurir le commerce, l'agriculture et les arts. Sa marine, entretenue par des prises continuelles sur les Turcs, fit redouter le pavillon toscan dans toute la Méditerranée.

MÉDICIS (Ferdinand II DE), grand-duc de Toscane, succéda en 1621, à l'âge de 11 ans, à Cosme II, son père, sous la tutelle de sa mère et de son aïeule, et régna jusqu'en 1670. Il se montra bon et généreux, mais faible; il laissa le pape s'emparer du duché d'Urbin, qui était l'héritage du duc d'Urbin à l'héritière duquel il était fiancé. Du reste, il encouragea les sciences, les lettres et les arts; il fut l'ami de Galilée, de Toricelli, Redi et Viviani; cependant il ne put soustraire le premier de ces savants aux rigueurs de l'Inquisition.

MÉDICIS (Cosme III DE), grand-duc de Toscane, succéda en 1670, à l'âge de 27 ans, à son père Ferdinand II, mais n'hérita point de ses vertus. Il accabla le peuple d'impôts, ruina le commerce et l'agriculture, persécuta les savants et n'encouragea que les poëtes disposés à le flatter. Il avait épousé en 1661 Marguerite-Louise d'Orléans, cousine de Louis XIV, qui montra toujours pour lui le plus grand éloignement; il en eut néanmoins deux fils, Ferdinand et Jean Gaston, et une fille, la princesse Anne, mariée à Guillaume, prince palatin. Ses deux fils n'ayant point eu d'enfants, Cosme III fit déclarer par le sénat que sa fille, contrairement aux lois, qui excluaient les femmes du trône, régnerait après le dernier mâle de sa famille. Mais en 1718 la France, l'Empire, l'Angleterre et la Hollande, ayant par un traité solennel partagé l'Italie entre les maisons de Bourbon et d'Autriche, réservèrent la succession de la Toscane à un infant d'Espagne, à l'exclusion de la princesse palatine. Cosme III mourut en 1723.

MÉDICIS (Jean-Gaston DE), dernier grand-duc de Toscane de la maison de Médicis, succéda en 1723, âgé de 53 ans, à son père Cosme III. Il diminua les impôts, supprima divers monopoles, abolit quelques supplices atroces. Comme il n'avait point d'enfants, les puissances européennes disposèrent de sa succession, d'abord en faveur de l'infant don Carlos, puis de François III, duc de Lorraine. Jean-Gaston se vit obligé malgré lui de reconnaître l'héritier qu'on lui imposait. Il mourut en 1737. Sa sœur, la princesse palatine Anne, mourut en 1743, et avec elle s'éteignit la maison de Médicis.

MÉDICIS (Hippolyte DE), connu sous le nom du *cardinal Hippolyte*, fils naturel de Julien de Médicis, duc de Nemours, né en 1511, fut revêtu de la pourpre en 1529. Il était en concurrence avec Alexandre de Médicis, son cousin, pour le gouvernement de Florence; mais Alexandre fut préféré par le pape Clément VII. Le cardinal Hippolyte vécut à Rome, où sa maison devint le centre des Florentins mécontents. Il fut empoisonné en 1535 à Itri, par ordre d'Alexandre qui le craignait.

MÉDICIS (Lorenzino DE), issu de la seconde branche des Médicis, tua en 1537 Alexandre de Médicis, tyran de Florence, espérant rendre ainsi la liberté à sa patrie; mais il ne put y réussir et périt lui-même, en 1548, assassiné par ordre de Cosme I de Médicis, après avoir longtemps erré de ville en ville.

MÉDICIS (Jules, Jean, etc.). *Voy.* les papes CLÉMENT VII, LÉON X, LÉON XI.

MÉDICIS (Catherine et Marie DE), reines de France. *Voy.* CATHERINE et MARIE.

MÉDIE, *Media*, auj. l'*Aderbaïdjan* et l'*Irak-Adjemi*, contrée d'Asie, entre l'Assyrie à l'O., les monts qui entourent la mer Caspienne au N., la Susiane au S., l'Hyrcanie et la Parétacène à l'E.; se divisait en Atropatène au N., Médie propre au S., désert médique à l'E. Quelquefois on y comprenait quelques tribus errantes, les *Sapuri*, *Gelæ*, *Mardi*, *Pausici*, resserrés entre les monts et la mer Caspienne. Du reste ses limites varièrent souvent. Ecbatane était le ch.-l. de la Médie propre; Gaza, de l'Atropatène. — Le sol des deux premières Médies était fertile, le climat délicieux; ce pays réu-

missait des montagnes, de riches plaines, des rivières, une situation favorable pour le commerce de transit. De bonne heure la civilisation s'y développa, et la Médie devint le plus puissant royaume parmi ceux qui se formèrent aux dépens du premier empire d'Assyrie. Arbacès en fut le premier roi (759); la mort de ce prince amena une longue anarchie, à laquelle Déjocès mit un terme (vers 733 ou 710). Après lui régnèrent Phraorte (690 ou 657), Cyaxare I (655 ou 634), Astyage (595), et Cyaxare II (560-536). Le roy. des Mèdes fut alors englobé dans la Perse sous Cyrus (536). Toutefois les noms de *Mèdes, Médiques*, furent aussi fréquemment employés que ceux de *Perses* et *Persiques* (par exemple, on nomma *guerres Médiques* les guerres entre la Perse et les Grecs). C'est probablement de Médie que sortit Zoroastre.— Au IIIe siècle av. J.-C. il y eut de nouveau, par l'effet de la décadence des Séleucides, des rois de Médie et même des rois d'Atropatène. On cite parmi ces rois : Atropate vers 330 : Timarque vers 162 ; Mithridate, 89 ; Darius, Artavasde, 36-31. La Médie Atropatène fut soumise par les Parthes l'an 31 av. J.-C.

MÉDINA ou MÉDINET (c.-à-d. *ville*, en arabe), nom commun à un grand nombre de villes, soit en Arabie, soit ailleurs, mais qui toutes ont été fondées par les Arabes. Voici les principales :

MEDINA ou MEDINET-EL-NABI, v. d'Arabie. *V.* MÉDINE.

MEDINA ou MANAMA, ville d'Arabie (Oman), à 48 kil. N. E. de Lahsa, dans l'île de Bahrain ; 5,000 hab. Bon port, commerce.

MEDINA, ville de Sénégambie, dans l'état de Kasson, à 40 kil. N. O. de Kounia-Kari.

MEDINA, ville de Sénégambie, capitale de l'état d'Oulli, à 400 kil. S. E. de Saint-Louis; 1,000 maisons.

MEDINA-CELI, *Arbobriga, Methymna Celia*, ville d'Espagne (Soria), sur le Xalon, à 23 kil. N. E. de Siguenza; 1,700 hab. Palais des ducs de Medina-Celi. C'est là que m. Almanzor après sa déf. à Calatanazor.

MEDINA-DE-LAS-TORRES, *Contributa*, ville d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. N. O. de Llerena; 3,600 hab. Antiquités romaines.

MEDINA-DEL-CAMPO, *Methymna campestris*, ville d'Espagne (Valladolid), sur le Zapardiel, à 44 kil. S. O. de Valladolid; 3,000 hab. Ancien séjour de plusieurs rois. Bons vins aux environs.

MEDINA-DE-RIO-SECO, ville d'Espagne (Valladolid), sur le Seco, à 31 kil. N. O. de Valladolid; 4,800 hab. Etamines, étoffes diverses, laines, papeteries. On y faisait au XVIIe siècle un commerce si considérable, qu'elle en avait reçu le surnom d'*India Chica* (Petite-Inde). Victoire du maréchal Bessières sur les Espagnols (1808).

MEDINA-SIDONIA, *Methymna Asindo*, v. d'Esp. (Cadix), à 32 kil. S. E. de Cadix, ch.-l. du duché de Medina-Sidonia; 9,400 hab. Ruines romaines.

MEDINA-SIDONIA (Gaspar-Alonzo-Perez DE GUZMAN, duc de), était gouverneur de l'Andalousie lorsque le duc de Bragance, son beau-frère, secoua le joug de l'Espagne et releva le trône de Portugal (1640); il voulut, à son exemple, soulever l'Andalousie et s'y rendre indépendant; mais la conspiration ayant été découverte, il fut mandé à Madrid, confessa sa faute, et consentit, sur l'ordre de la cour d'Espagne, à provoquer en duel le duc de Bragance. Cette ridicule provocation ne fut pas acceptée.

MÉDINE, en arabe *Medinet-el-Nabi* (c.-à-d. *la ville du prophète*), primit. *Yatreb, Athrulla* ou *Jatrepa* en latin, v. du grand-chérifat de La Mecque, dans une plaine, à 350 kil. N. O. de La Mecque, par 37° 3' long. E., 25° 20' lat. N.; env. 1,200 familles. Elle est célèbre comme ayant été le refuge et la première possession de Mahomet, qui partit de là pour conquérir l'Arabie, et comme étant le lieu de sa sépulture. Les pèlerins y visitent son tombeau. Elle a trente écoles. Médine fut quelque temps la capit. de l'empire des califes; mais quand Mohaviah eut renversé Ali, Damas la remplaça. Elle est avec La Mecque une des villes saintes. *Voy.* LA MECQUE.

MÉDINET-EL-FAYOUM. *Voy.* FAYOUM.

MEDINET-EL-NABI. *Voy.* MÉDINE.

MEDINET-EL-QASR. *Voy.* CAZAR (EL).

MEDIOLANUM, nom commun à beaucoup de villes gauloises, entre autres : 1° *Mediolanum Insubrum*, dans la Gaule Cisalpine, ch.-l. des Insubres, auj. *Milan* (*Voy.* ce nom) ; — 2° *Mediolanum Eburovicum*, ch.-l. des *Aulerci Eburovices*, dans la Gaule Transalpine (Lyonnaise 3e), auj. *Evreux* ; — 3° *Mediolanum Santonum*, ch.-l. des *Santones* (Aquitaine 2e), auj. *Saintes* ; — *Mediolanum Cuborum*, ville des *Bituriges Cubi*, dans la Lyonnaise 1re, auj. *Château-Meillant* (ou *Meylieu*, suivant M. Walkenaër).

MEDIOMATRICES, peuple de la Gaule Transalpine (Belgique 1re), entre les *Treviri* au N. et les *Leuci* au S. ; avait pour ch.-l. *Mediomatrices*, d'abord *Divodurum* (auj. *Metz*), sur la Moselle; leur pays correspondait aux Trois-Evêchés, au duché des Deux-Ponts et à une partie de l'Alsace.

MÉDIQUES (guerres), nom donné aux guerres que les rois de Perse firent aux Grecs dans le Ve siècle av. J.-C. Ces guerres sont au nombre de trois. La première eut lieu en 490, à l'occasion des secours fournis par Athènes aux villes grecques d'Ionie révoltées contre le roi de Perse Darius, fils d'Hystaspe. Datis et Artapherne, généraux de ce monarque, conduisirent 300,000 hommes jusque dans l'Attique, mais ils furent repoussés par Miltiade qui les mit dans une déroute complète à Marathon.— La 2e eut lieu dix ans après (480) : Xerxès, fils de Darius, conduisit contre la Grèce une armée innombrable; mais la valeur de Léonidas, les victoires de Thémistocle à Salamine (480), de Léotychide et Xantippe à Mycale, sur la flotte du grand roi et de Pausanias à Platée sur Mardonius (479), de Cimon sur l'Eurymédon (470), le forcèrent à la paix. —La 3e guerre commence en 450. Cimon s'empare de l'île de Chypre : mais meurt au siége de Cittium. Toutefois avant de mourir, il a signé avec Artaxerxe une paix glorieuse pour Athènes (449), et qui met fin aux guerres médiques. Athènes promet de ne plus secourir les insurgés contre le grand roi; et celui-ci abandonne toute prétention sur les villes grecques d'Europe et d'Asie; il s'engage en outre à tenir toujours ses flottes à trois jours de distance des côtes occidentales de l'Asie.

MÉDITERRANÉE (mer), *Mediterraneum mare* ou *Internum mare*, immense golfe de l'Océan Atlantique, se lie à cette mer par le détroit de Gibraltar, et s'étend de l'O. à l'E. entre l'Europe au N. et l'Afrique au S., jusqu'à l'Asie antérieure. Le littoral septentrional offre une foule de sinuosités qui forment trois grands golfes : 1° le golfe occidental, entre l'Espagne et l'Italie; 2° le golfe du milieu, vulgairement *mer Adriatique*, entre l'Italie et la péninsule turque : 3° le golfe oriental, avec les mers de Marmara, Noire et d'Azov, entre la péninsule turque et la Russie d'une part, et l'Asie de l'autre. La longueur des côtes sept. et mérid. (à vol d'oiseau) est d'env. 3,300 kil., la largeur moyenne de 480 kil. La Sardaigne, la Corse et les Baléares à l'O., Candie et Chypre à l'E., la Sicile vers le centre, sont les îles principales de la Méditerranée ; elle contient en outre un riche archipel. Beaucoup de grands fleuves s'y écoulent : l'Èbre, le Rhône, le Pô, le Nil, etc.

MÉDITERRANÉE ARCTIQUE, nom donné par quelques modernes à l'ensemble que forment la mer d'Hudson, la mer de Baffin et leur entrée commune.

MÉDITERRANÉE COLOMBIENNE, nom donné à la réunion de la mer des Antilles et du golfe du Mexique.

MEDJERDA, *Bagradas*, rivière de l'Algérie et de l'état de Tunis, naît dans le S. E. de la prov. de

Constantine, coule au N. E. et tombe dans la Méditerranée à Porto-Farino. Cours, 380 kil. Il reçoit l'Hamise.

MEDJERDA, port de l'Algérie, à 70 kil. O. de Tlemsen.

MEDJIBOJ, ville de la Russie d'Europe (Podolie), à 100 kil. N. E. de Kamenetz; 4,300 hab.

MEDNOI-OSTROV. *Voy.* CUIVRE (île de).

MEDOACUS, nom commun à deux rivières de Vénétie, la 1re *Medoacus major*, auj. la *Brenta;* la 2e *Medoacus minor*, auj. le *Bacchiglione*. La 1re venait du pays des *Medoaci* en Rhétie; la 2e naissait chez les *Euganei*, et toutes deux se jetaient dans l'Adriatique. *Voy.* BRENTA et BACCHIGLIONE.

MÉDOC (le), pays des *Meduli*, subdivision du Bordelais (gouvernement de Guyenne), au N., dans l'espèce de presqu'île formée par la Gironde et l'Océan. Ch.-l., Lesparre. Auj. dans le dép. de la Gironde. Ce pays est célèbre par ses vins.

MÉDON, fils de Codrus, roi d'Athènes, fut le 1er archonte (1132), et cette dignité resta dans sa famille pendant 12 générations (1132-754).

MEDUANA, riv. de Gaule, auj. la MAYENNE.

MÉDULI, peuple de Gaule, auj. le pays de MÉDOC.

MÉDUSE, l'une des trois Gorgones, était seule mortelle. Elle était d'abord remarquable par la beauté de ses traits et surtout de sa chevelure; mais ayant osé le disputer à Minerve, cette déesse irritée changea ses beaux cheveux en affreux serpents, et voulut que sa tête effrayante eût le pouvoir de changer en pierre celui qui la regardait. Persée, guidé par les conseils de Minerve, coupa la tête de Méduse à l'aide d'un miroir dans lequel il la voyait sans la regarder en face, et s'en servit contre ses ennemis. Selon quelques-uns, le sang de la Gorgone produisit le cheval Pégase.

MEDVIEDITSA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Saratov, entre dans celui des Cosaques du Don, et grossit le Don. Cours, 480 kil. — Un affluent du Volga se nomme aussi Medvieditsa.

MEDWAY, rivière d'Angleterre, a sa source dans le comté de Surrey; arrose Maidstone, Rochester, Chatam, et se jette dans la Tamise à Nore.

MEDWISCH, v. de Transylvanie. *Voy.* MEGYES.

MÉEL (Jean), peintre flamand, connu en France sous le nom de *Miel*, né en 1619, mort à Turin en 1664, excellait dans les tableaux de chevalet: ses compositions se recommandent par la couleur et l'expression, mais pèchent par le dessin, la grâce et la noblesse. Le musée du Louvre possède quatre de ses tableaux: *un Pauvre demandant l'aumône à des paysans, le Barbier napolitain, une Halte militaire, la Dinée des voyageurs*. Il a aussi gravé à l'eau-forte.

MEERBECKE, v. de Belgique. *Voy.* MOERBEKA.

MEERHOUT, ville de Belgique (Anvers), à 25 kil. S. O. de Turnhout; 2,900 hab. Draps, toiles, liqueurs, eau-de-vie.

MÉES (LES), ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 22 kil. S. O. de Digne; 2,000 hab. Bon vin.

MÉGABYZE, l'un des sept satrapes perses qui renversèrent du trône le faux Smerdis (521 av. J.-C.), fut un des serviteurs les plus zélés de Darius, et subjugua pour lui la Thrace dès l'an 506 av. J.-C. Il fut père de Zopyre. — Petit-fils du préc., réduisit Inarus insurgé en Égypte contre Artaxerce (456). Battu par Cimon en Cilicie (450), il fut disgracié.

MÉGACLÈS, Alcméonide, archonte d'Athènes en 598 av. J.-C., déjoua la conspiration de Cylon, mais se rendit odieux en massacrant les conjurés qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve. Ce sacrilége ayant été suivi de la peste, il fut banni avec tous les Alcméonides. — Chef du parti de la Côte, de la même fam., chassa en 560 l'usurpateur Pisistrate, puis, lui ayant donné sa fille, s'unit à lui pour le rétablir.

MÉGALOPOLIS (*Grande ville*), *Leontari?* v. d'Arcadie, sur l'Hélisson, fut bâtie vers 370 av. J.-C. par le conseil d'Épaminondas, pour servir de capitale à l'Arcadie, et devint la rivale de Lacédémone. Cléomène, roi des Spartiates, la fit piller et incendier par ses troupes; mais elle se releva, entra dans la ligue Achéenne l'an 232 av. J.-C., et y joua un grand rôle sous Philopœmen dont elle était la patrie. Mégalopolis eut deux tyrans, Aristodème en 336, Lysiade en 266 av. J.-C.

MÉGARE, fille de Créon, roi de Thèbes, et femme d'Hercule. Pendant la descente de ce héros aux enfers, Lycus voulut s'emparer de Thèbes et forcer Mégare à l'épouser; mais Hercule revint et tua Lycus. Junon, pour venger la mort de Lycus, inspira à Hercule un accès de fureur dans lequel il tua Mégare et les trois enfants qu'il avait eus d'elle.

MÉGARE, *Megara*, ville de l'ancienne Grèce, capitale de la Mégaride, entre Athènes et Corinthe, à quelque distance du golfe de Corinthe, avait pour port Nisée. Dorienne et voisine d'Athènes, qui la soumit même durant le VIIIe siècle av. J.-C., elle détestait cette ville, qui s'en vengea en diffamant ses citoyens par toute la Grèce. — Euclide et Stilpon étaient de Mégare; ils fondèrent l'école philosophique mégarienne, dite aussi école éristique (c.-à-d. *disputeuse*), qui s'adonna surtout à la logique.

MÉGARE-L'HYBLÉENNE, ville de la Sicile orientale, sur la côte, près du mont Hybla, colonie de Mégare, fut fondée vers 728 av. J.-C., fut détruite par Gélon (480), et prise (214) par les Romains; elle avait cessé d'exister sous Auguste.

MÉGARIDE, *Megaris*, très petit état de la Grèce, se composait de Mégare et d'un faible territoire, mais avait de l'importance par sa position aux portes de l'isthme de Corinthe et du Péloponèse.

MÉGASTHÈNES, historien et géographe grec, remplit pour Séleucus Nicator (vers 295 av. J.-C.) une mission auprès d'un roi de l'Inde, Sandrocottus, et publia à son retour une *Histoire des Indes*, qui est citée avec éloge par les anciens, mais qui ne nous est point parvenue. Celle qui existe aujourd'hui sous son nom a été fabriquée par Annius de Viterbe; on croit toutefois qu'elle renferme des fragments du livre de Mégasthènes.

MÉGÈRE, une des Furies. *Voy.* FURIES.

MÉGLIN (J.-A.), médecin, né à Sultz (Alsace) en 1756, et mort à Colmar en 1824, a publié: *Traité sur la Névralgie faciale*, *Dissertation sur l'usage des bains dans le tétanos*, *Analyse des eaux de Sultzmat*, 1779, in-8. On lui doit les pilules anti-névralgiques qui portent son nom.

MEGNA, fleuve de l'Inde. *Voy.* BRAHMAPOUTRE.

MEGYES, dit aussi *Mediasch* et *Medwisch*, ville de Transylvanie, ch.-l. d'un siége, sur le Kockel, à 44 kil. N. E. de Hermanstadt; 4,300 hab. Établissement d'instruction. — Le siége de Megyes a 80 kil. sur 26, et compte 40,000 hab.

MEHADIA, ville de Hongrie. *Voy.* MEADIA.

MEHALLET-EL-KÉBIR, *Cynopolis*, ville de la Basse-Égypte, ch.-l. de la province de Garbieh, sur un bras du Nil, à 100 kil. N. du Caire.

MÉHÉDI ou MAHADI. *Voy.* MAHADI.

MÉHÉGAN (le chevalier DE), littérateur français, né à Lasalle, près d'Alais, en 1721, mort à Paris en 1766, enseigna quelque temps la littérature française à Copenhague dans une chaire fondée par Frédéric V, puis revint en France où il rédigea le *Journal encyclopédique*. Il donna dans les exagérations philosophiques de l'époque, ce qui le fit enfermer à la Bastille. Ses principaux ouvrages sont: *Zoroastre*, 1751; *Origine des Guèbres ou la religion naturelle en action*, 1751; *Origine, progrès et décadence de l'idolâtrie*, 1756 (ce sont ces deux ouvrages qui le firent poursuivre); *Tableau de l'histoire moderne depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie*, 1766: c'est le plus estimé; *l'Hist. vis-à vis de la Religion, de l'Etat*, etc., 1767.

MÉHÉMED, MÉHÉMET, ou **MOHAMMED I**, roi de Cordoue, de la dynastie des Ommiades, succéda à son père Abd-er-Rahman II en 852. Son règne fut une suite de guerres civiles et étrangères; il déploya souvent avec un grand courage une rare habileté; cependant il fut battu plusieurs fois par Alphonse-le-Grand, et laissa Omar-Ibn-Afsoun fonder dans l'Aragon une principauté qui résista 79 ans aux Ommiades. Méhémed mourut en 885.

MÉHÉMED ou MÉHÉMET-EL-NASSER, roi d'Afrique et d'Espagne en 1199, fils d'Yacoub-al-Mansour, de la dynastie des Almohades, acheva de ruiner en Afrique le parti des Almoravides, puis passa en Espagne, combattit les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon qui s'étaient ligués contre les Musulmans, fut battu en 1212 près de Tolosa, et s'enfuit dans son royaume d'Afrique. Il se préparait à reconquérir ses états d'Espagne lorsqu'il mourut en 1213.

MÉHÉMED I (Aben-Abdallah), premier roi de Grenade, de la dynastie des Nasserides, servit d'abord avec distinction sous les rois almohades d'Espagne; se joignit, après la chute de cette dynastie, à Motawakkel, maître d'une partie de l'Espagne; se révolta contre lui en 1232, et s'étant emparé de Jaën, de Guadix, de Lorca et de Grenade, se forma un état indépendant dont Grenade devint la capitale, et prit le titre de roi (1235). Il fut moins heureux contre les Chrétiens, fut forcé de se reconnaître vassal de Ferdinand, roi de Castille, 1245, et de payer tribut. Il mourut en 1273. Méhémed I encouragea le commerce, les lettres et les arts; il bâtit l'Alhambra.

MÉHÉMED II, surnommé *Al Fakih*, roi de Grenade, fils et successeur du précédent, régna 30 ans avec autant de gloire que de bonheur, de 1273 à 1302. Il déjoua plusieurs complots, se fit de nombreux amis par ses manières nobles et libérales, fit fleurir le commerce, remporta en 1275 une brillante victoire sur Alphonse X, et agrandit son royaume aux dépens des Chrétiens. Versé lui-même dans l'art oratoire et dans la poésie, il protégea les lettres, les sciences et les arts.

MÉHÉMED III, dit *Al Amasch*, troisième roi de Grenade, fils du précédent, lui succéda en 1302. Il s'empara de Ceuta, dans le royaume de Fez, en 1306, mais ne put résister aux rois de Castille et d'Aragon, et acheta la paix par quelques sacrifices. Ce traité avec des princes chrétiens fut le prétexte d'une sédition qui ôta le trône à Méhémed pour le donner à son frère Nasser (1314). Peu après, il fut mis à mort par les ordres de celui-ci.

MÉHÉMED IV, sixième roi de Grenade, fils et successeur d'Ismaël-ben-Féragh, fut proclamé, à l'âge de 12 ans, en 1324, après la mort violente de son père. Le commencement de son règne fut troublé par des dissensions intestines; et les Castillans, profitant de ces divisions, l'attaquèrent et le défirent deux fois. Mais peu après il parvint à rétablir sa fortune et reprit plusieurs places sur les Chrétiens. Il périt assassiné en 1334.

MÉHÉMED V (Aboul-Walid), 8e roi de Grenade en 1354, fut renversé du trône en 1360 par ses frères Soleiman et Ismaël, mais y fut replacé dès 1362 par Pierre-le-Cruel. Méhémed, reconnaissant, fut toujours l'allié du roi de Castille, et lui amena de puissants secours dans ses guerres contre Pierre d'Aragon et Henri de Transtamare. Il mourut en 1379.

MÉHÉMED VI, roi de Grenade, succéda à son père, Méhémed V, en 1379, et mourut après un règne pacifique, pendant lequel il encouragea le commerce, l'agriculture et les beaux-arts (1392).

MÉHÉMED VII, surnommé *El Aicar* (*le Gaucher*), roi de Grenade en 1423, gouverna ses états en tyran, fut détrôné par son cousin Méhémed-el-Soghair en 1427, rétabli deux ans après par le secours du roi de Castille, détrôné de nouveau pour avoir refusé de payer tribut à son protecteur, proclamé encore une fois en 1432, et enfin dépouillé pour toujours de son royaume par son neveu Méhémed-el-Aradi, 1445. Celui-ci fut à son tour renversé du trône par une nouvelle révolution en 1454.

MÉHÉMED BALTADJY, grand-vizir sous Achmet III, avait été d'abord fendeur de bois (*baltadjy*). En 1710, il marcha contre le czar Pierre-le-Grand à la tête de 200,000 hommes, et l'enferma avec toute son armée sur les bords du Pruth (1711). Il se contenta de lui faire souscrire une paix honteuse; accusé de lâcheté et de trahison auprès du sultan par le roi de Suède Charles XII, il fut envoyé en exil à Lemnos et y mourut en 1713.

MÉHÉMED-RIZA-BEYG, le premier ambassadeur de Perse qu'on ait vu en France (1714). Il était chargé de déterminer Louis XIV à envoyer une escadre française dans le golfe Persique pour faire la guerre aux Arabes de Mascate, qui infestaient les côtes de Perse. Louis XIV éluda cette proposition et n'en obtint pas moins, par un traité, les plus grands avantages. Méhémed, prévoyant le châtiment qui l'attendait pour avoir si mal réussi dans ses négociations, se donna la mort au moment de rentrer en Perse.

MEHENEDDY, rivière de l'Inde. *Voy.* KATTAK.

MEHUL (Etienne-Henri), célèbre compositeur, né à Givet en 1763, mort à Paris en 1817, vint en 1779 à Paris, et y connut Glück qui prit plaisir à cultiver ses heureuses dispositions. En 1790, Méhul donna à l'Opéra-Comique *Euphrosine et Coradin*, qui eut un succès prodigieux, et bientôt après: *Stratonice*, 1792, *Phrosine et Mélidor*, 1794, le *Jeune Henri*, 1797, l'*Irato*, dans le genre italien; *Joseph*, remarquable par la couleur antique et l'onction religieuse (1807). Indépendamment de ses ouvrag. de théâtre, Méhul a composé des *sonates*, des *symphonies*, des *hymnes* et des *cantates*. C'est lui qui, sous la république, a mis en musique le *Chant du départ*, le *Chant de victoire*, le *Chant du retour*. On a reproché à ce compositeur d'avoir abusé des moyens d'effet jusqu'à confondre le bruit avec l'énergie. Méhul était de l'Institut depuis 1796.

MEHUN-SUR-YEVRE, ch.-l. de cant. (Cher), à 15 kil. N. O. de Bourges; 3,557 hab. Jadis seigneurie. Ruines d'un château où mourut Charles VII.

MEHUN-SUR-LOIRE. *Voy.* MEUNG.

MEHUN (Jean DE). *Voy.* MEUNG.

MEIBOM, *Meibomius*, famille allemande, a produit plusieurs savants: Henri Meibom, dit *l'Ancien*, né en 1555 à Lemgow (Lippe), mort en 1625; il fut professeur d'histoire et de poésie à Helmstædt, et publia des chroniques relatives à l'histoire de l'Allemagne, et surtout de la Saxe. — J. Henri Meibom, fils du précédent, né à Helmstædt en 1590, mort à Lubeck en 1655; on a de lui une *Vie de Mécène*, en latin, Leyde, 1658, et plusieurs autres écrits curieux, mais oubliés auj.—Henri Meibom, dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Lubeck en 1638, mort en 1700; il professa la médecine, la poésie et l'histoire à Helmstædt. On lui doit une dissertation *De incubatione in fanis*, Helmstædt, 1659; *Scriptores rerum germanicarum*, 1688, etc. Il découvrit les glandes qui portent son nom.— Marc Meibom, philologue, de la même famille, né vers 1630 dans le Sleswig, mort en 1710 à Utrecht; il se fit connaître de bonne heure par d'intéressantes recherches sur la musique des anciens; séjourna quelque temps à la cour de Christine, puis en Danemark où il fut bibliothécaire de Frédéric III, et enfin à Amsterdam où il professa les belles-lettres. On a de lui: *Antiquæ musicæ auctores*, gréco-latin, Amsterdam, 1652; une édition estimée de *Diogène Laërce*, Amsterdam, 1692; des *Recherches sur la poésie des Hébreux*, etc.

MEIDLING, bourg des Etats autrichiens (Autriche), à 3 kil. S. O. de Vienne, près de Schœnbrunn; 4,000 hab. Eaux thermales; théâtre. Cotonnades, tanneries. Maisons de campagne.

MEIGRET (Louis), grammairien, né à Lyon vers 1510, vint vers 1540 à Paris et y publia plusieurs ouvrages qui avaient pour but de réformer l'orthographe française, savoir : *Traité touchant le commun usage de l'écriture*, etc., 1542; *Trètté de la Grammère françoèse* (*sic*), 1550. Plusieurs des réformes qu'il proposait ont été adoptées depuis.

MEI-KONG, dit aussi *Mékon*, *Maykaouang*, *Menam-kong*, grand fleuve de l'Inde Transgangétique, naît dans la province thibétaine de Kam, sous le nom de Dza-Tchou; traverse le Yun-Nan sous celui de Lan-Thsan-Kiang; baigne le Laos, traverse le Cambodge annamite, et se jette dans la mer de Chine sous le nom de rivière de Cambodge.

MEILEN, bourg de Suisse (Zurich), sur le lac de Zurich, à 13 kil. S. E. de Zurich; 2,400 hab. Vins.

MEILHAN, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 14 k. O. de Marmande; 3,500 h. — *V.* SENAC DE MEILHAN.

MEILLANT (CHATEAU-), ville de France. *Voy.* CHATEAU-MEILLANT.

MEILLERAIE ou MELLERAY, village de France (Loire-Inférieure), à 17 kil. S. de Châteaubriant; 800 hab. Célèbre couvent de Trappistes.

MEILLERAIE (LA), village de France (Vendée), à 31 kil. N. de Fontenay-le-Comte; 600 hab. Mines de fer.

MEILLERAIE (Charles DE LA PORTE, duc de LA), pair et maréchal de France, né en 1602, mort en 1664, était cousin-germain du cardinal de Richelieu. Dans les guerres du Piémont, il se signala à l'attaque du Pas-de-Suze, 1629, et au combat de Marignan, 1630. Nommé grand-maître de l'artillerie, il servit en cette qualité dans les guerres de Bourgogne et des Pays-Bas, et reçut en 1639, des mains de Louis XIII, sur la brèche même de Hesdin, le bâton de maréchal. En 1641 il prit sur les Espagnols Aire, La Bassée et Bapaume; conquit en 1642 presque tout le Roussillon; s'empara en Italie, en 1646, de Porto-Longone et de Piombino. En 1648, après la conclusion de la paix, il fut nommé surintendant des finances; mais il ne réussit pas dans ce nouveau poste, et l'abandonna en 1649. Le duc de La M. était considéré comme le meilleur général du temps pour les siéges. — Son fils épousa en 1661 une nièce de Mazarin et prit le titre de duc Mazarin.

MEILLERIE, village des Etats sardes (Chablais), à 19 k. N.E. de Thonou, sur le bord S. du lac de Genève. Près de là sont des rochers célébrés par J.-J. Rousseau.

MEIMAC, ch.-l. de canton (Corrèze), à 13 kil. O. d'Ussel; 3,237 hab. Mines de houille.

MEIN, MAYN ou MAIN, *Manus* ou *Maganus*, riv. d'Allemagne, formée du Mein rouge et du Mein blanc qui prennent leur source en Bavière, coule à l'O. en faisant beaucoup de détours, et tombe dans le Rhin vis-à-vis de Mayence : cours, 448 kil.

MEIN (HAUT-), un des 8 cercles de la Bavière, a au S. le roy. de Wurtemberg et le grand-duché de Bade, à l'O. les grands-duchés de Hesse. 144 kil. sur 125 : 8,000 kil. carr.; 450,000 hab. Ch.-l., Bayreuth.

MEIN (BAS-), aussi un des 8 cercles de la Bavière, à l'O. de celui du Haut-Mein: 148 kil. sur 105 : 8,000 kil. carrés; 499,000 hab. Plus fertile que le précédent. Ch.-l., Wurtzbourg.

MEIN-ET-TAUBER (cercle de), un des 6 cercles du grand-duché de Bade, à l'E. du cercle du Neckar, au N. E., entre la Bavière et le Wurtemberg. 51 kil. en tous sens : 1,380 kil. carrés; 96,000 hab. Montueux et boisé, mais peu fertile. Basalte, marbres, pierres à bâtir. Ch.-l., Wertheim.

MEINAM ou MENAM, fleuve de l'Empire birman. *Voy.* MENAM.

MEINDER (BUIUK-), jadis le *Méandre*, petite riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), sort des monts de Kutayeh et tombe dans l'Archipel vis-à-vis de Samos, à 270 kil. O. de sa source. Cours très sinueux.

MEINDER (KUTCHUK-), riv. de la Turquie d'Asie. *Voy.* CAYSTRE.

MEINERS (Christophe), philosophe et historien, né en 1747 à Warstade près d'Otterndorf (Hanovre), mort en 1810, se forma presque seul, par la lecture; devint en 1771 professeur de philosophie à l'université de Gœttingue, puis remplit les fonctions de prorecteur. L'empereur de Russie, Alexandre, le consulta sur l'organisation des universités dans son empire. Admis à l'académie de Gœttingue, il fut un des membres les plus laborieux de cette compagnie. Meiners a composé un très grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : l'*Histoire des progrès et de la décadence des sciences chez les Grecs et les Romains*, 1781 (traduite par Lavaux, 1799); *Histoire de la religion des plus anciens peuples*, 1775; *Histoire de l'Humanité*, 1786 et 1811; *Histoire de la décadence des mœurs et des institutions politiques chez les Romains*, 1782 (traduit par Binet, 1796); *Tableau comparatif des siècles du moyen âge et du nôtre*, 1793; *Histoire des universités de l'Europe*, 1802; *Histoire des doctrines morales*, 1801; il y attaque la philosophie de Kant. On a en outre de lui : une *Histoire* et une *Théorie des beaux-arts*, 1787; des *Éléments d'esthétique*, des *Principes de morale*, 1801, et un grand nombre de dissertations dans les Mémoires de l'Académie de Gœttingue, entre autres, *De realium et nominalium initiis*, etc., 1793. Meiners est plus remarquable comme érudit et comme critique que comme philosophe original.

MEININGEN ou MEINUNGEN, capitale du duché de Saxe-Meiningen, sur la Werra, à 44 kil. S. O. de Gotha; 5,500 hab. Deux beaux châteaux, deux bibliothèques; gymnase, etc. Drap, toile, futaines; filatures de coton, de fil, tanneries, etc.

MEININGEN (duché de SAXE-). *Voy.* SAXE.

MÉIS, *Telmesse*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de livah, à 270 kil. S. E. de Smyrne Bon port sur le golfe de Macri; commerce actif avec l'Egypte et Rhodes (bois, goudron, sel, etc.). Ruines nombreuses, entre autres un mausolée que le docteur Clarke prétend être les restes de celui de Mausole.

MEISSAC, ch.-l. de canton (Corrèze), à 16 kil. S. E. de Brives; 2,540 hab.

MEISSEN, ville murée du royaume de Saxe (Misnie), à 23 kil. N. O. de Dresde, sur l'Elbe; 6,500 hab. Cathédrale et château remarquables. Belle manufacture de porcelaine; draps, chapeaux, bonneterie, couleurs, cartes à jouer, etc. Patrie d'Él. Schlegel et d'Hahnemann. Anc. ch.-l. de la Misnie.

MEISSENHEIM, ville du landgraviat de Hesse-Hombourg, à 90 kil. S. O. de Hombourg; 1,800 hab. Verrerie, usines diverses. Aux environs, mercure, houille. — Ch.-l. de la seigneurie de Meissenheim, qui forme une enclave entre la principauté de Birkenfeld (appartenant au duc d'Oldenbourg), celle de Lichtenberg (à la Saxe), la Bavière et la Prusse (Rhénane); 1,300 hab.

MEISSNER (Auguste-Théophile), littérateur allemand, né en 1753 à Bautzen en Lusace, mort en 1807, a composé des romans, des histoires, des contes, dans lesquels on trouve de l'esprit, de l'imagination, un style agréable, une composition habile, et qui eurent un grand succès. Ses principaux ouvrages sont : *Alcibiade*, 1781-1788, 4 vol.; *Masaniello*, 1784; *Bianca Capello*, 1785. Il a donné un *Destouches allemand*, 1779, et un *Molière allemand*, 1780. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français par Lieutaud.

MEISTER (Léonard), écrivain suisse, né en 1741 à Cappel (Zurich), m. en 1811, fut nommé en 1773 professeur d'histoire et de morale à l'école de Zu-

rich, et exerça depuis 1795 jusqu'à sa mort les fonctions évangéliques. Il a laissé un grand nombre d'écrits dont les principaux sont : *Essais sur l'histoire de la langue et de la littérature allemande; Mémoires sur l'histoire des arts et métiers*, Heidelberg, 1780 ; *les Hommes célèbres de l'Helvétie*, Zurich, 1781 ; *Dictionnaire historique et géographique de la Suisse*, 1796. Il a aussi composé des poésies, mais elles ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre.

MEISTERSÆNGERS (c.-à-d. *maîtres-chanteurs*), corporation de poëtes et de musiciens allemands qui remplacèrent les minnesingers vers la fin du XIVe siècle. Le plus célèbre d'entre eux est Hans Sachs. En 1378 l'empereur Charles IV leur donna des lettres de franchise et des armes particulières.

MÉJANAH, v. de l'Algérie (Constantine), à 150 kil. S. E. d'Alger, et à 160 S. O. de Constantine, dans une vaste plaine à laquelle elle donne son nom.

MEKHITAR, nom de plusieurs savants arméniens dont le plus connu est Pierre Mekhitar, fondateur du couvent arménien de Venise, né à Sébaste, dans la Cappadoce, en 1676, mort en 1749. Il se rendit à Constantinople en 1700, et s'efforça de réunir les Arméniens de cette ville, divisés alors en deux partis ; mais n'ayant pu y réussir, il se tourna vers l'église romaine, prêcha la soumission au pape, et s'exposa ainsi à toute la fureur du clergé de sa nation. Il se vit obligé de quitter Constantinople, et se réfugia à Smyrne, puis dans la Morée, qui appartenait alors aux Vénitiens. Lorsque ceux-ci perdirent cette province, en 1717, il chercha un asile à Venise, et obtint la concession de l'île de Saint-Lazare, où il fonda un couvent de religieux arméniens qui de son nom furent appelés *Mékhitaristes*. On distingue parmi ses ouvrages : une *Bible arménienne*, 1733, in-fol. ; une *Grammaire de l'arménien vulgaire*, une *Grammaire de l'arménien littéral*, un *Dictionnaire* en 2 vol., 1749-1769.

MÉKHITARISTES, sav. bénédictins arméniens établis dans la petite île de Saint-Lazare, au milieu des lagunes de Venise, tirent leur nom de Pierre Mékhitar (*Voy.* ci-dessus). Ils ont un collége et une typographie, et rendent de grands services à la littérature arménienne par leurs publications. On cite notamment leurs éditions de la *Chronique d'Eusèbe*, en arménien et en latin, avec les parties grecques correspondantes, conservées par le Syncelle ; la *Chronique arménienne*, de Moïse de Khorène ; les *Œuvres de saint Narsès*, etc. — Il y a aussi à Vienne et à Trieste des sociétés de Mékhitaristes ; ils ont un collége à Paris (rue de Monsieur) depuis 1846.

MÉKIANG, MAY-KANG, MEI-KONG ou **CAMBODJE**, fleuve d'Asie. *Voy.* MEI-KONG.

MÉKRAN, l'ancienne *Gédrosie*, province du Béloutchistan, entre le Kaboul et la mer des Indes ; environ 770 kil. de l'E. à l'O., sur 385 du S. au N. Quelques vallées bien arrosées, mais presque partout d'horribles déserts. Climat sain ; dattes renommées. Ch.-l., Kedjè. Division, 14 districts, gouvernés par des serdars indépendants depuis la fin du dernier siècle, et qui réunis peuvent mettre 2,500 hommes sous les armes. — La côte du Mékran, qui répond à l'ancienne Gédrosie, était habitée jadis par un peuple ichthyophage.

MELA (Pomponius), géographe romain, vivait, à ce qu'on croit, en Espagne sous Tibère et Claude ; quelques-uns conjecturent qu'il était de la famille des Sénèque. Il écrivit vers l'an 43 un traité de géographie, *De situ orbis*, en 3 livres, qui nous est parvenu, et qui est une des sources les plus précieuses pour la géographie ancienne. Il y a employé la plupart des travaux faits par ses prédécesseurs, mais il ne les a pas toujours fondus avec assez de discernement. Les meilleures éditions de Pomponius Méla sont celles de Jacques et Abraham Gronovius, 1696 et 1722, *cum notis variorum*, et de Tzschucke, 7 vol. in-8, Leipsick, 1806. Il a été publié avec trad. fr. par M. Fradin, 1806, 3 v. in-8, et par M. Baudet, 1843.

MÉLAMPE, fameux devin et médecin grec de l'époque fabuleuse, de la famille royale de Pylos, vivait à Pylos, dans le Péloponèse. Il guérit avec de l'ellébore les filles de Prœtus, roi d'Argos, que Junon avait rendues folles, et obtint l'aînée d'entre elles en mariage. Persécuté par Nélée, roi de Pylos, il se retira auprès de son beau-père, qui lui donna une partie de ses états. Ses descendants régnèrent pendant plusieurs générations. Mélampe prétendait comprendre le langage des animaux.

MÉLANCHTHON (Philippe) ; en all. *Schwartz-Erde* (*terre noire*), un des chefs de la Réforme, né en 1497 à Bretten, dans le Bas-Palatinat, mort en 1560, était en 1518 professeur de grec à l'académie de Wittemberg, où Luther enseignait la théologie. Autant Luther était fougueux, autant Mélanchthon était doux et modéré : néanmoins ces deux hommes se lièrent étroitement et se réunirent pour tenter une réforme dans l'Église. Mais ils ne suivirent pas la même ligne de conduite : Luther joua jusqu'au bout le rôle d'ardent novateur, tandis que Mélanchthon essaya toujours de concilier les partis. Il rédigea en 1530 la fameuse *Confession d'Augsbourg*, et y inséra quelques articles tendant à amener un rapprochement : mais les articles n'en furent pas acceptés. Il envoya encore au roi de France, François I, un mémoire conciliatif, dont tout le résultat fut de déchaîner contre lui les fanatiques de son parti. Pendant la guerre qui suivit la ligue de Smalcalde, il erra dans divers lieux de l'Allemagne, fuyant le théâtre des discordes qu'il aurait voulu empêcher. Il assista en 1541 aux conférences de Ratisbonne, et rédigea en 1548 l'acte dit *Interim d'Augsbourg*, qui procura quelques moments de paix aux partisans de la réforme. Les controverses au milieu desquelles il était condamné à passer sa vie le rendaient perpétuellement malheureux. Mélanchthon n'est pas seulement connu par la part qu'il prit à la Réforme ; il est aussi un des savants les plus distingués de l'Allemagne. Il a laissé une foule d'écrits théologiques et littéraires, qui ont été publiés à Wittemberg, 1680-83, 4 vol. in-fol. On remarque entre autres une *Grammaire latine* (Nuremberg, 1547), qui fut longtemps classique, et une *Vie de Luther*, 1548. On peut consulter la *Vie de Mélanchthon* en latin, par Camerarius, très estimée, et l'*Histoire des Variations*, où Bossuet a porté sur lui le jugement le plus vrai.

MÉLANE (golfe), *Melanes sinus*, auj. *golfe de Mégarisse*, sur les côtes de Thrace, au S. O. de la Chersonèse, recevait le Mélas.

MÉLANÉSIE, *Iles Noires*, nom donné à la partie de l'Océanie habitée par des indigènes de race noire ; elle comprend la Nouvelle-Guinée avec les îles qui l'avoisinent, ainsi que toutes celles qui s'étendent à l'E. et au S., telles que : les îles Salomon, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Bretagne du Sud, Diéménie, Nouvelle-Calédonie, Mallicolo, etc.

MÉLANIE (sainte), fille de sainte Albine, aussi illustre par sa piété que par sa naissance, avait été mariée à 13 ans à Pinien, fils de Sévère, préfet de Rome, et était parente de saint Paulin. Ayant perdu de bonne heure ses enfants, elle embrassa en 417 la vie monastique et fit élever sur le mont des Oliviers un couvent où elle mourut en 439. L'Église la fête le 31 déc. — Son aïeule, Mélanie l'anc., m. en 410 à 78 ans, est aussi regardée comme sainte.

MÉLANOGÉTULES, c.-à-d. *Gétules noirs*, nation de l'Afrique ancienne, entre la Mauritanie, la Numidie et la Libye inférieure, semble avoir habité le Sedjelmesse actuel.

MÉLANOSYRIENS, c.-à-d. *Syriens noirs*, nom donné aux habitants de la Syrie propre. *Voy.* SYRIE.

MÉLANTIAS, auj. *Buiuk*, petite ville de la Thrace.

sur la Propontide, entre Rhegium et Sélymbrie.

MÉLAR (le lac), en Suède. *Voy.* MÆLAR.

MELAS, c.-à-d. *Noir*, nom de plusieurs rivières chez les anciens, entre autres : 1° le *Suldeth* ou *Géri*, en Thrace, au S. E. (il tombait dans le golfe Mélane); — 2° le *Kara-sou*, en Cappadoce (sorti du Taurus, il s'unissait à l'Euphrate près de Mélitène); — le *Menavgat*, en Pamphylie; il se jetait dans la mer près de Side.

MELAS, général autrichien, eut le commandement en chef de l'armée autrichienne contre l'armée française d'Italie en 1796. Il battit Championnet à Genola près de Saluces en 1799, et s'empara de Coni; mais l'année suivante il perdit contre Bonaparte la bataille de Marengo. Après cette défaite il fut nommé commandant de la Bohême. Il mourut en 1807.

MELASSO, *Mylassa*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 140 kil. S. E. de Smyrne. Tabac, coton; commerce de cire, miel, etc.; ruines aux env.

MELAY, ch.-l. de canton (Mayenne), à 20 kil. S. E. de Laval; 1,300 hab. Etamines.

MELAZZO, *Mylæ*, ville de Sicile (Messine), à 35 kil. O. de Messine, sur une baie de même nom (*Basilicus sinus*); 6,300 hab. Ville forte. Pêche de thons; commerce en vins et huile; manne. Les Espagnols l'assiégèrent vainement en 1719. *Voy.* MYLES.

MELCHIADE ou MILTIADE (saint), pape de 311 à 314, était Africain d'origine. Il combattit l'hérésie des Donatistes. On le fête le 10 décembre.

MELCHISÉDECH, roi de Salem (que l'on croit la même que Jérusalem), et prêtre du Très-Haut, vint féliciter Abraham, vainqueur de Chodorlahomor, roi des Elamites, et offrit en sacrifice le pain et le vin au Seigneur. Abraham lui donna la dîme des dépouilles prises sur l'ennemi. L'Écriture (Psaume CIX, 4) qualifie le Messie de pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, faisant allusion sans doute au sacrifice de Melchisédech, et par opposition à cette expression : prêtre selon l'ordre d'Aaron. Du reste, beaucoup d'opinions diverses ont été émises au sujet de ce saint personnage; elles ont donné naissance à plusieurs hérésies.

MELCHITES. On nomme ainsi dans le Levant une classe de Chrétiens qui n'ont embrassé ni la doctrine de Nestorius, ni celle d'Eutychès. Ils ont un patriarche particulier, résidant à Damas, et qui se fait appeler patriarche d'Antioche. Ils n'ont été nommés Melchites, mot qui sign. Impérialistes, que parce qu'ils adoptent les canons du concile de Chalcédoine, convoqué en 451 par l'empereur Marcien, et qu'ils sont par conséquent de la religion de l'*empereur*. En Egypte, ils sont opposés aux Jacobites.

MELCHTHAL, vallée de Suisse, dans le S. du canton d'Unterwald; 9 kil. sur 4; est arrosée par le Melch, affluent de l'Aa. C'est là que demeurait Arnold de Melchthal. *Voy.* ci-après.

MELCHTHAL (Arnold DE), l'un des trois fondateurs de la liberté suisse, né dans le canton d'Unterwald, conçut le projet d'arracher son pays à la domination autrichienne, à l'occasion d'un supplice affreux que le gouverneur autrichien avait fait endurer à son père. Il se concerta avec ses amis, Furst et Stauffacher; ils s'adjoignirent chacun dix hommes déterminés, et avec eux s'engagèrent par un serment solennel à rendre la liberté à la Suisse en chassant le gouverneur et en appelant tous leurs concitoyens aux armes (1307). L'aventure de Guillaume Tell hâta l'exécution de ces mesures.

MELCOMBE REGIS, ville d'Angleterre (Dorset), à 13 kil. S. O. de Dorchester, sur la Wey, vis-à-vis de Weymouth; 5,126 hab.

MELDI, peuple de la Gaule (Lyonnaise 4e), vers le N., entre les *Parisii* à l'O., les *Aureliani* au S., et les *Senones* à l'E., avaient pour capitale *Iatinum*, nommée depuis *Meldi* (Meaux).

MÉLÉAGRE, fils d'OEnée, roi de Calydon. Les destins ayant décidé qu'il vivrait tant que durerait un tison qui brûlait dans le foyer au moment de sa naissance, Althée, sa mère, éteignit aussitôt ce tison et le garda soigneusement. Méléagre se distingua de bonne heure par son courage; il prit part à l'expédition des Argonautes, et tua le terrible sanglier de Calydon. Une rixe s'étant élevée entre lui et ses oncles sur la possession de la hure de ce sanglier, il les frappa d'un coup mortel, dans la chaleur de la dispute. Althée, irritée du meurtre de ses frères, jeta au feu le tison fatal, et son fils expira presque aussitôt.

MÉLÉAGRE, un des généraux d'Alexandre, se prononça fortement pour Arrhidée après la mort du roi, et obtint la Lydie dans le partage des provinces. Perdiccas, voyant en lui un obstacle à son ambition, le fit périr (323).

MÉLÉAGRE, poëte grec, natif de Gadara en Syrie, est le premier qui ait formé une anthologie; il vivait environ 150 ou, selon d'autres, 60 ans av. J.-C. On le croit le même qu'un Méléagre, cynique, auteur de satires en prose. L'*Anthologie* de Méléagre ne nous est pas parvenue, mais on a conservé dans les recueils postérieurs nombre de pièces de lui : elles se trouvent dans les *Analecta* de Brunck, dans l'*Anthologie* de Jacobs, et ont été imprimées à part par Græfe, Leipsick, 1811.

MÉLÈCE (saint), *Meletius*, né dans la Mélitène, prov. d'Arménie, fut élu évêque de Sébaste en 357, et patriarche d'Antioche en 361. Adversaire déclaré des Ariens, il fut successivement déposé par eux, rappelé par Julien-l'Apostat, qui, au commencement de son règne, affecta la tolérance; exilé par ce même Julien, qui voulut ensuite relever l'idolâtrie; rappelé par Jovien en 363; de nouveau exilé par Valens en 364; et enfin rétabli sur son siége en 378, sous Gratien. Il mourut l'année suivante pendant la tenue du concile d'Antioche, qu'il présidait. Les deux Églises d'Orient et d'Occident l'ont placé parmi leurs saints. Sa fête se célèbre le 12 février. Saint Chrysostôme prononça son panégyrique. — Un autre Mélèce (*Melicius*), évêque de Lycopolis, qui vivait au commencement du IVe siècle, fut déposé comme ayant sacrifié aux idoles (326); ses disciples, connus sous le nom de *Méléciens*, se sont confondus avec les Ariens.

MÉLÈCE SYRIQUE, théologien de l'Église grecque, né dans l'île de Candie en 1586, mort à Galata en 1664, fut d'abord abbé d'un monastère de Candie, et fut ensuite appelé à Constantinople par le patriarche Cyrille Lucar, qui le nomma protosyncelle de son église. Mélèce assista néanmoins aux synodes de 1638 et 1642, où fut condamnée la doctrine de Cyrille Lucar. Il fut même chargé de réfuter la *Confession de foi* du patriarche, et il rédigea à cet effet un écrit devenu fameux (Paris, 1687), dont on trouve un extrait en français à la fin du tome III de la *Perpétuité de la foi* d'Arnauld.

MELEDA, *Melita*, île des Etats autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, par 15° 38' long. E., 43° 5' lat. N., n'est séparée de la presqu'île de Sabioncello que par le canal de Curzola : 48 kil. sur 6; 1,000 hab. Sol peu fertile, bois, un grand lac, 5 bons ports. Le vill. de Babinopoglie en est le lieu principal.

MELEDIN. *Voy.* MELIK-EL-KAMEL.

MELEGNANO, ville d'Italie. *Voy.* MARIGNAN.

MÉLEK. *Voy.* MÉLIK.

MELENDA, ville de l'Inde ancienne, auj. COCHIN.

MELENDEZ VALDEZ, poëte espagnol, né en 1754 à Ribera (Estramadure), mort à Montpellier en 1817, occupa une chaire de belles-lettres à Salamanque, fut nommé en 1789 juge au tribunal de Saragosse, et en 1797 procureur du roi à Madrid. Lors de l'invasion des Français, il s'attacha à Joseph Bonaparte qui le nomma directeur de l'instruction publique. Il se réfugia à Montpellier après l'expulsion des Français. Ses poésies, qui consistent

en odes, élégies, églogues, épîtres, sont surtout remarquables par la pureté et l'élégance. Elles ont été publiées à Valladolid (1796), et d'une manière plus complète à Madrid (1821).

MÉLÈS, auj. *rivière de Smyrne*, petite rivière de Lydie et Ionie, naissait près du Sipyle et tombait dans le golfe de Smyrne. On donnait Homère comme fils du fleuve Mélès, d'où son nom de Mélésigène.

MELEZGERD, *Mauricastrum*, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), ch.-l. de livah, à 133 kil. S. E. d'Erzeroum, sur l'Euphrate et le Melesgerd.

MELFI, *Aufidus*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 42 kil. N. O. de Potenza; 7,000 hab. Évêché. Citadelle, cathédrale et plusieurs autres édifices.

MELGIG, grand marais de l'Algérie (Zab); 44 kil. sur 32; il reçoit le Djiddi.

MELIAPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* SAN-THOMÉ.

MÉLICERTE, fils d'Athamas et d'Ino, fuyant avec sa mère les fureurs de son père, se précipita dans la mer. Il devint une divinité marine sous le nom de Palémon, et l'on institua en sa faveur les jeux isthmiques. Mélicerte était surtout honoré dans l'île de Ténédos.

MELIK ou MALEK, mot turc qui signifie *roi*, a été porté par un grand nombre de princes que l'on distingue entre eux par leurs surnoms.

MÉLIK-CHAH, surnommé *Djelal-Eddyn* (gloire de la religion), sultan seldjoucide de Perse, 1072-1093, succéda à son père Alp-Arslan, dont l'empire s'étendait du Djihoun à l'Euphrate, et agrandit tellement ses états qu'ils finirent par embrasser presque toute l'Asie mérid., depuis la Méditerranée jusqu'à la Chine, et depuis le Caucase jusqu'à l'Yémen. Il éleva au califat Moktady Biamrillah (1075), chassa les Grecs de l'Asie-Mineure et de la Syrie septentrionale (1075), soumit quelques petits tyrans qui ravageaient la Mésopotamie; s'empara d'Edesse, d'Alep, d'Antioche, et joignit l'Arménie à ses états. Il dut longtemps la prospérité de son règne à son visir Nizam-el-Molouk; mais à la fin, trompé par des intrigues qui avaient été ourdies contre ce fidèle ministre, il le déposa en 1092 et le laissa assassiner par le nouveau vizir. Il ne lui survécut que dix-huit jours, et mourut à Bagdad d'une maladie aiguë, à l'âge de 38 ans. Ce prince, le plus illustre de sa dynastie, unissait à tous les avantages physiques les qualités les plus brillantes et les plus solides. Il fonda en 1074 à Bagdad un observatoire, y rassembla des astronomes, fit réformer par eux le calendrier en fixant le premier jour du printemps auquel devait commencer l'année, et créa une nouvelle ère datant du 14 mars 1079 et dite *ère djélaléenne* (de son surnom de *Djelal-Eddyn*). On lui doit aussi la création d'un grand nombre de villes, de palais, de mosquées, de colléges. Il laissa trois fils, Barkiarec, Mohammed et Sandjar, qui régnèrent après lui.

MÉLIK-CHAH II, petit-fils du précédent, succéda en 1152 à son oncle Mas'oud, eut à lutter contre plusieurs compétiteurs, et finit par établir son autorité dans Hamadan et Ispahan. Il mourut en 1160.

MÉLIK-ARSLAN, sultan seldjoucide, fils de Togrul II, régna avec gloire sur la Perse occid., de 1160 à 1175. Il eut pour compétiteur son cousin Mohammed, fils de Seldjouk-Chah, mais il le battit à Kazwin ou Kazbin. Il dépouilla les chrétiens de la Géorgie qui avaient envahi ses états.

MÉLIK-EL-AFDAHL, fils aîné du grand Saladin, se signala dès l'âge de dix-sept ans par son courage dans une expédition contre les Chrétiens, et tailla en pièces un corps de Templiers près de Tibériade (1187). A la mort de son père (1193), il hérita des royaumes de Damas et de Jérusalem, tandis que ses frères Mélik-el-Aziz-Othman et Mélik-ed-Dhaher-Ghazy recevaient, le premier l'Égypte, le second Alep; mais il ne sut pas se maintenir dans ses états et fut dépouillé d'abord par ses frères, puis par son oncle Mélik-el-Adel (1199). Ce prince cultivait la poésie avec succès.

MÉLIK-EL-ADEL (Saïf-Eddyn-Aboubekr-Mohammed), connu sous le nom de *Malek-Adel* et de *Saphadin*, sultan d'Égypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubites, était frère puîné du grand Saladin. Il contribua puissamment à établir la puissance de son frère, et obtint successivement les gouvernements de l'Égypte, d'Alep et de Damas. Pendant la troisième croisade, il enleva aux Chrétiens plusieurs places importantes en Palestine. Chargé par Saladin d'entrer en négociation avec Richard-Cœur-de-Lion, il conclut une paix avantageuse: il devait, comme condition de la paix, épouser Jeanne, sœur du roi d'Angleterre, et être couronné avec elle roi de Jérusalem; mais cette princesse refusa de donner sa main à un infidèle. Après la mort de Saladin en 1193, ses fils se partagèrent son vaste royaume; mais Mélik-el-Adel sut, en semant la division parmi eux, les affaiblir tous et s'emparer des contrées qu'ils gouvernaient. En 1203, il était maître de l'Égypte, de Damas, de Jérusalem et de la plus grande partie de la Mésopotamie. Il tourna alors ses armes contre les Chrétiens; mais il ne fut pas toujours heureux dans ses expéditions. En 1217, une armée de Croisés, sous les ordres d'André II, roi de Hongrie, ravagea ses états et lui enleva Damiette. Il mourut en 1218, à l'âge de 76 ans. On ne peut reprocher à ce prince que sa conduite envers les enfants de Saladin. — *V.* aussi NOUREDDYN.

MÉLIK-EL-KAMEL-NASER-EDDYN, connu chez les historiens occidentaux sous les noms de *Mélédin* et de *Mélek-el-Quemel*, fils aîné de Mélik-el-Adel, succéda à son père sur le trône d'Egypte en 1218. Une armée de 400,000 Croisés venait de s'emparer du port de Damiette lorsque son père vivait encore; le nouveau sultan ne put rentrer dans cette ville qu'en 1221, lorsque les Chrétiens, pressés par la disette, évacuèrent le port. En 1229, une querelle s'étant élevée entre ses deux frères, qui régnaient, l'un en Syrie, l'autre en Palestine, il prit le parti du premier, et, pour affaiblir le second, il invita l'empereur Frédéric II à envahir la Palestine; mais il se repentit bientôt d'avoir appelé un allié aussi redoutable, et fut obligé, pour s'en débarrasser, de lui céder Jérusalem. En 1238, son frère Aschraf étant mort, il s'empara des états de ce prince sur son autre frère, Mélik-el-Saleh. Il mourut peu après, à l'âge de 70 ans. Mélik-el-Kamel protégea les arts et les sciences, les cultiva lui-même avec succès, et fonda plusieurs édifices somptueux, entre autres un grand collége au Caire. Il fut tolérant envers les Juifs et les Chrétiens.—Il eut pour fils: 1° un second Mélik-el-Adel, qui lui succéda en Égypte, mais qui, s'étant rendu méprisable par ses débauches et son incapacité, fut déposé en 1240 et confiné dans une prison où il mourut huit ans après; — 2° Mélik-el-Saleh-Nedjm-Eddyn, qui régna d'abord sur la Mésopotamie, et qui fut ensuite mis sur le trône d'Egypte à la place de Mélik-el-Adel II (1240).

MÉLIK-EL-MOADHAM-CHÉRIF-EDDYN, nommé par corruption *Coradin* dans les relations des croisades, fils de Mélik-el-Adel, s'empara de Damas après la mort de son père, en 1218, et régna dix ans sur la Syrie. Il alla au secours de Damiette, assiégée par les Chrétiens, leur fit la guerre avec succès dans la Palestine, prit Césarée, et contribua ensuite à faire rentrer Damiette sous la domination des Musulmans. Il se brouilla avec ses frères Mélik-el-Aschraf et Mélik-el-Kamel; cette division eut pour résultat principal l'expédition de l'empereur Frédéric II en Palestine (*Voy.* MÉLIK-EL-KAMEL), et l'affaiblissement des Musulmans. Il mourut en 1227, âgé de 49 ans, laissant le trône de Damas à son fils Mélik-el-Nasir, qui fut bientôt dépouillé de son héritage par ses

oncles Mélik-el-Kamel et Mélik-el-Aschraf, et qui, plusieurs fois rétabli et renversé, fut enfin réduit à se réfugier dans le désert d'Arabie, où il mena la vie des nomades.

MÉLIK-EL-MOADHAM-GAIATH-EDDYN-TOURAN-CHAH, sultan d'Égypte, de la dynastie des Ayoubites, fils de Mélik-Nedjm-Eddyn, et petit-fils de Mélik-el-Kamel, régna d'abord sur la Mésopotamie, et monta sur le trône d'Égypte en 1249, après avoir assassiné son frère Adel-Chah. Il coupa les vivres à l'armée de saint Louis, et la força ainsi à cette funeste retraite qui coûta la vie ou la liberté à plus de 30,000 Français; il fit massacrer ses prisonniers et ne respecta que saint Louis. Sa conduite envers ses propres sujets, ses débauches, son ingratitude envers les Mamelouks Baharites, à qui il devait ses succès, causèrent sa perte. Il fut détrôné et mis à mort par ceux-ci en 1250, après cinq mois de règne. En lui s'éteignit la dynastie des Ayoubites, qui fut remplacée par celle des Mamelouks Baharites. Cependant Mélik-el-Aschraf et Ibegh disputèrent encore le pouvoir aux Mamelouks jusqu'en 1254.

MELILLA, *Rusadir*, ville d'Afrique (Maroc), à 225 kil. N. E. de Fez, sur la mer, par 35° 8' lat. N. et 5° 16' long. O.; 2,500 hab. C'est une des *présides* espagnoles. Petit port. Prise par les Espagnols en 1496. Elle doit, dit-on, son nom au miel qu'on recueille dans ses environs.

MÉLINDE, ville d'Afrique, sur la côte de Zanguebar, capit. du roy. de Mélinde, à l'embouchure du Quilimancy, sur la droite du fleuve, par 38° 42' long. E., 3° lat. S. Cette ville a été très florissante et a compté, dit-on, 200,000 hab. Ce n'est auj. qu'une triste solitude. Il s'y fait encore un peu de commerce avec la Perse, l'Arabie et l'Inde. Mélinde fut prise par les Portugais au XVIe siècle; mais les Arabes la leur enlevèrent en 1698. — Le roy. de Mélinde, un des principaux états de la côte de Zanguebar (Afrique orient.), s'étend le long de la mer, entre les roy. de Juba au N., de Zanzibar au S.; il était censé possession portugaise et faisait partie de la capitainerie-générale de Sofala-et-Mozambique.

MELIPILLA, district du Chili, entre ceux de Quillota, Mapocha, Raucagua, Maypo, et l'Océan; 110 kil. sur 65. Ch.-l., Valparaiso.

MELISEY, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 10 kil. N. de Lure; 2,000 hab. Fromages.

MÉLISSUS, philosophe éléatique, natif de Samos, disciple de Parménide, florissait vers 450 av. J.-C. Homme d'état et général habile en même temps que philosophe, il commanda la flotte des Samiens contre les Athéniens, et remporta quelques avantages sur Périclès; mais il ne put empêcher sa patrie de succomber, 440 av. J.-C. Il professait l'idéalisme, et soutenait que l'univers est un être unique et indivisible, que les formes diverses des êtres ne sont que des apparences, que le mouvement n'a rien de réel, etc. Il ne reste rien de lui: il n'est connu que par les écrits de quelques auteurs grecs, notamment d'Aristote.

MELITE, *Melita*, nom donné par les anciens à deux îles de la Méditerranée, auj. MALTE et MELEDA.

MELITÈNE, auj. *Meledni*, petit pays entre la Cappadoce et l'Euphrate, avait jadis appartenu à l'Arménie; fut annexé à la Cappadoce, et plus tard, lors de la formation de la province dite Petite-Arménie, fut une des 5 préfectures de cette province. Son ch.-l. était Mélite, nommée aussi Mélitène (auj. *Malatia*), sur l'Euphrate, près de son confluent avec le Mélas. Cette ville avait été fondée par Trajan, et fut la capitale de la Petite-Arménie. Elle fut longtemps le siége d'une légion dite *la Mélitine* et surnommée *la Foudroyante;* cette légion, toute composée de chrétiens, n'était pas moins célèbre par sa piété que par son courage; on attribue à ses prières une pluie miraculeuse qui sauva l'armée de Marc-Aurèle au moment où elle allait périr de soif dans les déserts de la Germanie (174). Il se livra à Mélitène en 576 une bat. où Chosroès I, roi de Perse, fut déf. par le gén. Justinien, cousin de Justin II.

MELITON (saint), évêque de Sardes sous Marc-Aurèle, présenta à cet empereur vers 172 une *Apologie de la religion chrétienne*. Il avait composé un grand nombre d'écrits, entre autres un *Traité de la fête de Pâques* (il fixe cette fête au 14e jour de la lune de mars), mais aucun ne nous est parvenu. On le fête le 1er avril.

MÉLITUS, un des accusateurs de Socrate, était orateur et assez mauvais poëte. On dit que les Athéniens ayant reconnu l'innocence de Socrate, le firent mourir comme calomniateur (400 av. J.-C.); cependant Platon et Xénophon ne disent rien de ce fait.

MÉLIUS (Spurius), chevalier romain, fut accusé d'aspirer à la tyrannie. Ayant refusé de comparaître devant le dictateur Cincinnatus pour répondre à cette accusation, il fut tué au milieu du Forum par le maître de la cavalerie, Caius Servilius Ahala, 438 av. J.-C.

MELKART (c.-à-d. *le roi de la ville*, ou plutôt *le roi fort*), l'Hercule phénicien ou l'Hercule de Tyr, était considéré, de même que l'Hercule grec, comme l'image du soleil; une flamme éternelle brûlait dans son temple: tous les ans on élevait en son honneur un immense bûcher des flammes duquel les prêtres faisaient échapper un aigle, symbole de l'année qui renaît de ses cendres. Melkart était adoré non-seulement à Tyr, mais dans toutes les colonies phéniciennes, à Gadès, à Malte, à Carthage.

MELLA, affluent de l'Oglio, a donné son nom à un dép. du roy. français d'Italie (ch.-l. Brescia).

MELLE, *Mellusum*, ch.-l. d'arr. (Deux-Sèvres), à 27 kil. E. de Niort, près de la Béronne; 2,724 hab. Toile, serge, lainages divers. Commerce de grains, mulets, etc. Environs charmants; eaux sulfureuses. — L'arrond. de Melle a 7 cant. (Brioux, Celles, Chef-Boutonne, Lezay, La-Mothe-Saint-Héray, Sauzé-Vaussais, plus Melle), 99 communes et 75,580 hab.

MELLERAY, bourg de France. *Voy.* MEILLERAIE.

MELLO ou MERLOU, bourg du dép. de l'Oise, à 35 kil. S. E. de Beauvais; 600 hab. Jadis titre d'une seigneurie. *Voy.* CADAVAL.

MELLO, bourg de Portugal (Beira), à 26 kil. N. O. de Guarda; 800 hab. Il a donné son nom à une branche de la maison de Bragance.

MELLO-FREIRE-DOS-REIS (José DE), jurisconsulte portugais, grand-vicaire de Crato, membre du conseil du roi et de la cour souveraine de justice, né en 1738, à Ancião (Portugal), fut nommé, par le marquis de Pombal, professeur de droit portugais à Coïmbre, 1772. En 1783 la reine Marie lui confia la rédaction d'un nouveau Code. Il mourut en 1798, laissant inédits un *Code de droit public* et un *Code de droit pénal* (le deuxième a été publié en 1823). On a de lui, en outre, plusieurs savants traités de droit, réunis à Coïmbre, 1815. On remarque surtout les *Institutions de droit public, privé et criminel du Portugal*, et son *Histoire du droit civil*, tous deux en latin. On place Mello auprès des Montesquieu et des Blackstone.

MELLOBAUDES, roi franc, le premier dont l'histoire fasse mention, servait dans l'armée romaine vers 354; fut commandant des gardes sous Constance, Julien, Jovien et Valentinien; et sous Gratien remporta une grande victoire sur les Allemands, en 378.

MELLORIA ou MELORIA (la), *Mœnaria*, île de la Médit., sur la côte de Toscane, au S. O. de Livourne. Vict. des Pis. sur les Gén., 1241; des G. sur les P., 1284.

MELODUNUM, ville de Gaule (Lyonnaise 4e), chez les *Senones*, est auj. MELUN.

MELOS, auj. *Milo*, une des îles Cyclades, la plus

au S. O., à égale distance du cap *Scyllæum* en Hermionide et du cap *Dictynnæum* en Crète. — Les Phéniciens vinrent s'y établir les premiers; Sparte y envoya ensuite une colonie (vers 1116 av. J.-C.). Mélos resta fidèle à Sparte pendant la guerre du Péloponèse; les Athéniens la prirent en 416, après sept mois de blocus et massacrèrent toute la population mâle. Patrie de l'athée Diagoras.

MELPOMÈNE (du grec *melpô*, chanter des vers héroïques), une des 9 Muses, présidait à la tragédie. On la représente sous la figure d'une femme jeune encore, avec un visage imposant, richement vêtue, chaussée du cothurne, tenant un poignard d'une main, un sceptre de l'autre, et portant une couronne sur la tête.

MELROSE ou **MELROSS**, ville d'Ecosse (Roxburgh), à 56 kil. S. d'Edimbourg; 4,339 hab. Aux environs, ruines de la célèbre abbaye de Melrose.

MELSUNGEN, ville de la Hesse électorale, à 19 kil. S. E. de Cassel: 3,000 hab. Château. Drap, toiles. Commerce de bois.

MELTON-MOWBRAY, ville d'Angleterre (Leicester), à 23 kil. S. E. de Nottingham; 3,500 hab.

MELUN, *Melodunum*, ville de France, ch.-l. du département de Seine-et-Marne, sur la Seine, à 39 kil. S. E. de Paris; 6,846 h. Coll.; soc. d'agriculture. Bibliothèque. Maison centrale de détention. *Comm.* de blés, vins, etc. Fabr. de calicots, percale, faïence, verrerie, etc. Patrie d'Amyot. — Ville très anc. Résidence des premiers Capétiens. Plusieurs fois prise par les Normands et les Anglais (notamment en 1419); Charles VII la reprit en 1430. Longtemps elle eut le titre de vicomté; elle fut érigée en duché-pairie (1709), en faveur de Louis-Hector de Villars. — L'arrond. de Melun a 6 cantons (Brie-Comte-Robert, le Châtelet, Mormant, Tournan, plus Melun qui compte pour 2), 108 comm. et 57,821 hab.

MELUN (maison DE), maison noble et ancienne, dont la descendance est connue depuis le xe siècle, était alliée à la race royale des Capétiens, et a fourni à l'état et à l'église, dès le temps de Hugues Capet, un grand nombre de personnages distingués.

MELUN (Guillaume DE), dit *le Charpentier*, fut un des principaux chevaliers français qui aidèrent Godefroi de Bouillon à conquérir la Terre-Sainte. Le surnom de *Charpentier* lui fut donné parce que rien ne pouvait résister aux coups de sa hache d'armes. Les chroniques le disent parent de Hugues-le-Grand, comte de Vermandois.

MELUN (Adam, vicomte de), général de Philippe-Auguste, fut envoyé en 1208 dans le Poitou contre Amery VII, vicomte de Thouars, commandant les troupes de Jean, roi d'Angleterre, et contre Savary de Mauléon, qui avaient fait tous deux une incursion sur les terres du roi de France. Il les mit en pleine déroute, et fit le vicomte de Thouars prisonnier. Il eut une grande part à la victoire de Bouvines (1214). En 1216, il passa en Angleterre avec Louis de France, depuis Louis VIII, que les barons anglais demandaient pour roi, et y mourut en 1220.

MELUN (Charles DE), baron des Landes et de Normanville, parvint, au commencement du règne de Louis XI, au plus haut degré de faveur, fut grand-maître de France et lieutenant-général du royaume. Sa conduite équivoque lors de la guerre du *Bien public* lui fit perdre la confiance du roi, qui se contenta d'abord de le priver de ses emplois, et qui ensuite le fit condamner à mort (1468), comme ayant eu des relations avec les chefs de la ligue, notamment avec le duc de Bretagne. Il fut réhabilité sous le règne suivant. Il avait déployé, pendant qu'il était en faveur, un faste qui le fit surnommer le *Sardanapale* de son temps.

MELUN (Louis DE), marquis de Maupertuis, puis duc de Joyeuse, lieutenant-général des armées du roi, né en 1634, mort en 1721, se signala en 1677 au siége de Valenciennes, où il emporta les retranchements à la tête d'une compagnie de mousquetaires, et fut fait brigadier par le roi sur les retranchements mêmes. Il ne montra pas moins de bravoure à la bataille de Cassel et au siége d'Ypres; fut successivement nommé maréchal-de-camp et lieutenant-général, et fut envoyé vers 1694 au Havre-de-Grâce, qu'il défendit contre les Anglais, et qui dut, en grande partie, aux mesures qu'il sut prendre le bonheur de n'être point réduit en cendres comme Dieppe. Louis XIV rétablit pour lui en 1714 le duché-pairie de Joyeuse, dont les titulaires venaient de s'éteindre.

MÉLUSINE, magicienne ou fée célèbre dans nos romans de chevalerie et dans les traditions du Poitou, descendait d'un certain Élénas, roi d'Albanie; elle épousa Raymondin, comte de Poitou, et devint la tige des maisons de Lusignan (et par suite de Jérusalem et de Chypre), de Luxembourg et de Bohême. Elle était, dit-on, tous les samedis changée en serpent, pour avoir donné elle-même la mort à son père. Son mari, l'ayant un jour aperçue dans sa métamorphose, l'enferma dans un souterrain de son château de Lusignan, où elle est depuis restée emprisonnée: elle y doit vivre encore.

MELVIL (sir James), seigneur écossais, né dans le comté de Fife en 1530, mort en 1606, fut attaché au connétable de Montmorency en France pendant neuf ans, et fut rappelé en 1561 en Ecosse par la reine Marie Stuart, qui le nomma conseiller privé. Il servit sa souveraine avec autant d'intelligence que de fidélité, et ne craignit pas de lui adresser les remontrances les plus énergiques lorsqu'il découvrit son funeste attachement pour Bothwell; il fut même obligé de s'enfuir pour échapper à la vengeance de ce dernier. Il fut rappelé au conseil par les régents qui gouvernèrent après Marie Stuart et par le roi Jacques VI. Melvil a laissé sur les événements de son temps des *Mémoires historiques* qui ont été publiés à Londres en 1683, in-fol., et traduits par l'abbé Marsy, Paris, 1745. Ces Mémoires sont condamnés à Rome.

MELVILLE (Henri DUNDAS, vicomte de), homme d'état, né vers 1741, mort en 1811, issu d'une famille illustre d'Écosse, fut envoyé au Parlement comme représentant de la ville d'Édimbourg; se rangea parmi les plus zélés défenseurs du ministère de lord North pendant la guerre d'Amérique; combattit le ministère éphémère dit de la *coalition* (composé des partisans de Fox et de ceux de lord North); s'opposa au fameux bill de l'Inde; soutint ensuite le système de Pitt, et fut nommé successivement par ce ministre président du contrôle pour l'Inde (1783), secrétaire d'état de l'intérieur (1791), puis de la guerre, lord du sceau privé, gouverneur de la banque d'Écosse, et enfin premier lord de l'amirauté (1804). Il exerçait un pouvoir presque souverain en Écosse. En 1806, il fut accusé de malversation dans l'emploi des deniers publics, et bien qu'acquitté par la Chambre des Lords il ne prit plus qu'une faible part aux affaires. Melville est auteur de plusieurs brochures politiques fort remarquables.

MELVILLE, nom de 2 îles ainsi nommées en l'honneur de lord Melville: l'une dans l'Australie, sur la côte N. de la Nouvelle-Hollande; 120 kil. sur 70: les Anglais y avaient formé un établissement qu'ils ont abandonné; l'autre dans l'Océan Glacial arctique, par 108°-116° long. O., 74°-76° 50' lat. N.; 850 kil. sur 300; froid extrême. Découverte par le capitaine Parry.

MEMBRILLA (LA), ville murée d'Espagne (Manche), à 42 kil. E. de Ciudad-Réal; 8,100 hab. Château-fort. Fabrique de savon blanc.

MEMEL, ville des États prussiens (Prusse), à l'embouchure de la Dange dans le Kurische-Haff, à 115 kil. N. E. de Kœnigsberg; 8,400 hab. Port. Comptoir de banque provinciale. Industrie, toile, gants, savon, eau-de-vie, bière; commerce actif.

MEMEL, nom donné parfois au Niémen. *Voy.* ce nom.

MEMINI, petit peuple de la Gaule Narbonnaise, au S. E. des *Tricastini*, dans le pays des *Salyes*, avait pour villes principales *Forum Neronis* (Forcalquier), et *Carpentoracte* (Carpentras).

MEMMINGEN, ville de Bavière (Danube supérieur), à 44 kil. S. E. d'Ulm; 6,500 hab. Bibliothèque, gymnase, etc. Arsenal, fonderie de cloches, cotonnades, toile, bonneterie, martinets à fer et à cuivre. Commerce avec la Suisse et l'Italie.

MEMMIUS, maison plébéienne de Rome, a fourni plusieurs tribuns sous la république et plusieurs consuls sous l'empire.

MEMMIUS (T.), tribun du peuple l'an 112 av. J.-C., se montra constamment opposé à Jugurtha, et parvint à déjouer ses intrigues et à le faire amener de la Numidie à Rome pour être jugé. C'était un des orateurs les plus célèbres de son temps. Salluste met dans sa bouche une fort belle harangue.

MEMMIUS GEMELLUS (C.), fut successivement tribun du peuple, préteur et gouverneur de la Bithynie; mais il fut exilé à Patras en Achaïe comme concussionnaire. Il cultivait avec succès l'éloquence et la poésie et protégeait Lucrèce; c'est à lui que ce poëte dédia son poëme *De Natura rerum*.

MEMNON, personnage fabuleux, fils du beau Tithon (frère de Priam) et de l'Aurore, régnait sur l'Egypte et l'Ethiopie, selon les uns, sur la Perse et la Susiane, selon les autres; ou enfin, selon les syncrétistes, sur l'Egypte et la Perse à la fois; il vint, dans la dixième année du siége de Troie, amener à Priam un secours de dix mille (ou vingt mille) combattants; se distingua par sa bravoure, tua Antiloque, fils de Nestor, combattit Ajax, et fut tué lui-même par Achille. Quand il eut été placé sur le bûcher, on vit sortir de ses cendres une troupe d'oiseaux, qui, pour honorer ses funérailles, se partagèrent en deux bandes et se combattirent avec fureur. L'Aurore au désespoir versa des larmes abondantes qui se transformèrent en rosée. On érigea en l'honneur de Memnon dans plusieurs villes, notamment à Suse, à Ecbatane, à Thèbes en Egypte, des monuments dits *memnonium*. Il existait à Thèbes une statue colossale de Memnon qui, dit-on, rendait un son harmonieux lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil levant; on en voit encore les débris. On a fait mille conjectures sur la fable de Memnon : les uns voient en lui un prince réel, qui aurait régné sur les régions orientales, ce qui le fit nommer fils de l'Aurore; ou le prennent pour un roi puissant de l'Egypte qu'ils identifient tantôt avec Osymandias, tantôt avec Aménophis III (nom dont celui de Memnon serait une corruption), ou enfin, comme Hérodote, avec le conquérant Sésostris; d'autres en font la personnification de la lumière solaire. Quant au son rendu par sa statue, si ce n'est une pure invention, on l'expliquerait par une cause physique ignorée du vulgaire et analogue à celle qui produit le singulier phénomène d'acoustique connu sous le nom de *harpe éolienne*.

MEMNON, général perse, frère de Mentor de Rhodes, s'était révolté dans sa jeunesse contre Artaxerce Ochus; mais ayant obtenu son pardon, il était devenu le plus fidèle serviteur de ce prince; il servit avec le même zèle son successeur Darius. Lorsque Alexandre envahit la Perse, Memnon donna à Darius le conseil de ravager l'Asie-Mineure; quoique ce sage avis n'eût pas été adopté, il ne combattit pas avec moins de dévouement pendant la guerre contre Alexandre. Il se distingua au passage du Granique, défendit la ville de Milet et s'empara de Chios et de Lesbos. Mais il mourut de maladie au milieu de ses succès, l'an 333 av. J.-C., dev. Mitylène. Alexandre épousa sa veuve, Barsine.

MEMNON, historien d'Héraclée (dans le Pont), qui florissait vers le II[e] siècle de J.-C., avait composé une histoire d'Héraclée, dont il ne nous reste que des fragments insérés par Photius dans sa *Bibliothèque*. Ces fragments ont été récemment recueillis par Conrad Orellius, sous ce titre : *Memnonis historiarum excerpta, cum versione latina Laur. Rhodomani*, Leipsick, 1816. L'abbé Gédoyn a donné une traduction de l'*Histoire d'Héraclée*, par Memnon, dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, tom. IV.

MEMPHIS, *Moph* des Hébreux, ville de l'Egypte, ch.-l. de l'Heptanomide, sur le Nil, par 29° long. E., 29° 58' lat. N., à quelques kil. au-dessus de la bifurcation du fleuve. Bâtie par Ménès, agrandie ou restaurée par Uchorée, elle fut longtemps la capitale d'un vaste état; et quand l'Egypte entière fut réunie en un seul empire, elle en fut pendant un temps la capitale. Elle avait beaucoup de temples magnifiques et était environnée de canaux pour l'écoulement des eaux du Nil. A 8 kil. au N. E. se trouvaient les fameuses pyramides. La conquête de l'Egypte par Cambyse, mais plus encore la fondation d'Alexandrie, portèrent des coups mortels à Memphis. On n'en voit plus que les ruines qui sont encore un objet d'admiration (à Sakkarah).

MEMPHRAMAGOG, lac de l'Amérique du N., dans le Canada et l'état de Vermont, a 54 kil. sur 5, et communique au St-Laurent par le St-François.

MENADES, nom des Bacchantes (du grec *mai-nesthai*, être en fureur). Ce surnom leur fut donn[é] parce que, dans la célébration des orgies, elles s[e] livraient à des transports furieux.

MÉNAGE (Gilles), savant et bel-esprit, né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692, abandonna l[e] barreau pour se donner tout entier à la littératur[e] et s'engagea dans l'état ecclésiastique pour obten[ir] des bénéfices qui lui permissent de cultiver libre-ment les lettres. Il fut lié avec Balzac, Benserad[e] Pélisson, Scudéry et Chapelain, fut protégé par [le] cardinal Mazarin, honoré de l'amitié de la reine [de] Suède Christine, et exerça pendant quelque tem[ps] une sorte d'empire parmi les gens de lettres. M[ais] sa réputation, fondée principalement sur l'affect[a]tion de bel esprit, pâlit devant l'influence de B[oi]leau, et plus encore devant celle de Molière, q[ui] l'immola sous le nom de *Vadius* dans *les Femm[es] savantes*. Il s'était attiré par sa causticité un as[sez] grand nombre d'ennemis et ne put entrer à l'Ac[a]démie. On a de lui : *les Origines de la langue fr[an]çaise*, Paris, 1650, in-4 (dont la meilleure édit[ion] est celle de 1750, 2 vol. in-fol., avec les étymo[lo]gies de Huet et Leduchat); *Observations sur la l[an]gue française*, 1672-76; *Origines de la langue [ita]lienne*, 1669, en italien; *Diogène Laërce*, gr[ec-]latin, avec un ample commentaire, Londres, 16[..] in-fol., Amsterdam, Wetstein, 1692, 2 vol. in[-4]; *Mulierum philosopharum historia*, Lyon, 1690 ([...] suite du *Diogène Laërce*); des poésies latines et fr[an]çaises assez médiocres, 1656 et 1687. On a do[nné] après sa mort un *Menagiana*, recueil de traits d[e] conversation, Paris, 1693 et 1715, in-12. Mé[nage] avait une connaissance profonde de la langue [ita]lienne, et était membre de l'Académie della Cr[usca].

MENALE, *Mænalus mons*, auj. *mont Reino*, [en] Arcadie, vers le centre, continuait à l'E. la ch[aîne] des monts Hypsonte et Phalante. Consacré à Pa[n].

MENAM ou **MEINAM**, dite aussi *rivière de S[iam]*, fleuve d'Asie, naît dans la prov. chinoise d'[Yun]nan, au S. E.; traverse ensuite l'empire Birma[n du] N. au S., et se jette dans le golfe de Siam [par] 13° 30' lat. N. et 99° long. E.; 1,400 kil. de c[ours].

MENAM-KONG. *Voy.* MEI-KONG.

MENANDRE, poëte comique d'Athènes, n[é]

342 av. J.-C., mort en 290, avait composé un grand nombre de pièces dans le genre de la *nouvelle comédie*, qui différait de l'*ancienne* en ce qu'au lieu de personnalités elle présentait le tableau des vices et des ridicules ; il mérita d'être appelé *le prince de la nouvelle comédie*. Il servit de modèle à Plaute et surtout à Térence. Il ne reste de lui que quelques fragments qui ont été publiés par Leclerc, Amsterdam, 1709, et par Aug. Meineke, Berlin, 1823; ils ont été trad. en français par M. Raoul Rochette dans son *Théâtre des Grecs*. M. Mai a retrouvé de nouveaux fragments de ce poëte (Rome, 1827).

MENANGKABOU, ville de l'île de Sumatra, capit. de l'état de Menangkabou, sur un petit affluent de l'Indrageri, à 48 kil. S. E. de Pandjarrachung, est encore regardée par les Musulmans de Sumatra comme un des principaux sanctuaires de l'islamisme. — L'état de Menangkabou était très vaste et s'étendait sur presque toute l'île de Sumatra. Il est auj. vassal des Hollandais.

MENAPIENS, *Menapii*, peuple de la Gaule (Germanique 2e), entre l'Escaut et la Meuse. Très pauvres et presque sauvages, ils n'habitaient que des cabanes. Ils av. pour cap. *Castellum Menap*. (Kessel).

MENARS-LA-VILLE ou MER. *Voy.* MER.

MENARS-LE-CHATEAU, village de France (Loir-et-Cher), sur la Loire, à 9 kil. N. E. de Blois; 790 hab. Jadis ch.-l. d'un marquisat érigé en 1677. Beau château. Le prince de Chimay y forma, en 1832, sous le nom de *Prytanée*, un important établissement d'éducation (auj. Ecole d'agr., d'arts et mét.).

MENAS (Sextus), lieutenant du jeune Pompée, commandait sa flotte. Il la livra à Octave, puis trahit Octave pour revenir au parti pompéien, et retourna encore une fois auprès d'Octave. Il périt en combattant les Illyriens.

MENAS-ALVAS, ville d'Espagne (Tolède), à 37 kil. S. O. de Tolède; 3,500 hab. Faïence, étamines, poteries, tuileries, teintureries.

MENAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 28 kil. N. O. de Riom; 1,390 hab.

MENAI (île de), îlot entre l'île d'Anglesey et la côte de Caernarvon (en Angleterre). Un superbe pont en chaînes de fer unit les deux îles au continent depuis 1819; les navires passent dessous; il est traversé par un chemin de fer-tube, achevé en 1850.

MENCHUS. *Voy.* MENG-TSEU.

MENCKE (Othon), savant allemand, né à Oldenbourg en 1644, mort en 1707, professeur de morale à l'académie de Leipsick, fonda en 1682 les *Acta eruditorum Lipsiensium*, journal littéraire qui obtint un succès européen. On lui doit quelques ouvrages sur la politique ou le droit public, et des éditions de l'*Historia Pelagiana* du cardinal Noris, et de l'*Historia universalis* de Boxhorn.

MENCKE (J.-Burchhard), fils du précédent, né à Leipsick en 1674, mort en 1732, remplit la chaire d'histoire dans sa ville natale, fonda une académie pour le perfectionnement de la poésie allemande, et continua les *Acta eruditorum* de 1707 à 1732. On lui doit le premier *Dictionnaire* (biographique) *des Savants*, une curieuse dissertation *De Charlataneria eruditorum*, 1715, in-8, traduite en français (par Durand), La Haye, 1721; *Scriptores rerum saxonicarum*, 3 vol. in-fol., 1728-32, etc. — Mencke (Fréd.-Othon), fils du précédent, né à Leipsick en 1708, mort en 1754, continua les *Acta eruditorum* depuis l'année 1732, et publia *Bibliotheca virorum militia eque ac scriptis illustrium*, Leipsick, 1734, in-8; *Historia Angeli Politiani*, 1736, in-4; *Miscellanea Lipsiensia nova*, 1742-54, 10 vol. in-8, etc.

MENDANA DE NEYRA (Alvaro), navigateur espagnol du XVIe siècle, partit du Pérou en 1568, et fit la découverte des îles de Salomon. Dans un voyage qu'il fit avec Quiros, en 1595, dans le Grand-Océan Equinoxial, il découvrit le groupe d'îles qui porte son nom. Il périt en retournant aux Philippines.

MENDANA, archipel du Grand-Océan Equinoxial, entre 7° 50'-10° 3' lat. S., et entre 140°-143° long. O. Il se compose de deux groupes: les îles Marquises au S. E. et les îles Washington au N. O Découvert au XVIe siècle par l'Espagnol Alvaro Mendana, qui ne vit toutefois que la partie S. E. (îles Marquises). Le groupe N. O. (îles Washington) fut vu en 1791 par le capitaine Marchand. Krusenstern réunit le premier ces deux groupes sous le nom de Mendana (1804). *Voy.* MARQUISES.

MENDE, *Mimate* ou *Mimmate*, ville de France, ch.-l. du dép. de la Lozère, à 570 kil. S. de Paris, sur le Lot; 5,909 hab. Evêché. Tribunal de première instance; collége communal. Cathédrale. Société d'agriculture, sciences et arts; galerie de tableaux, papeterie. Mende est le principal entrepôt des serges et cadis nommés *serges de Mende*, qu'on exporte en quantité. Ville très ancienne. Longtemps capitale du Gévaudan. — L'arr. de Mende a 7 cant. (Mende, Bleymard, Grandrieu, Châteauneuf, Langogne, Saint-Amans, Villefort), 62 communes et 46,192 hab.

MENDELSSOHN (Moses), savant israélite, né à Dessau en 1729, mort à Berlin en 1786, montra, dès sa plus tendre enfance, des dispositions extraordinaires. Après avoir reçu de son père, qui était écrivain public et maître d'école, les premières leçons, il eut le bonheur de faire la connaissance du célèbre Lessing, qui le dirigea dans ses études et avec lequel il resta lié toute sa vie. Il devint lui-même un des premiers écrivains de l'Allemagne. La plupart de ses écrits traitent de sujets philosophiques; plusieurs aussi roulent sur la religion judaïque. Mendelssohn s'efforça toute sa vie de rapprocher les Juifs et les Chrétiens, et d'élever les premiers à la civilisation des seconds. Parmi ses ouvrages les plus importants, nous citerons : *Lettres sur les sentiments*, Berlin, 1755; *Lettre au diacre Lavater*, Zurich, 1770 (traduite en français sous le titre de *Lettres juives*, Francfort, 1771); *Phædon, ou de l'immortalité de l'âme* (traduit en français par J.-A. Junker, Paris, 1774). Mirabeau a publié un petit écrit intitulé : *Moses Mendelssohn*, Londres, 1787.

MENDEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 19 kil. O. d'Arensberg. Manuf. d'étoffes de soie et d'aiguilles. — Il ne faut pas la confondre avec Minden, autre v. de Westphalie. *Voy.* ce nom.

MENDÉRÉ-SOU, nom moderne de l'anc. SIMOÏS.

MENDÈS, dieu égyptien. *Voy.* MANDOU.

MENDÈS, ville de l'Egypte ancienne (Delta), vers le N. O., près de la bouche du Nil appelée de là *Mendésienne*, au N. E. de Diospolis et de Sébennyte, et au N. O. de Tanis. On y adorait un bouc, symbole du dieu Mendès ou Mandou. Elle donnait son nom au nome *Mendésien*.

MENDÈS, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* MENTECH.

MENDIANTS (ordres). On donne ce nom aux religieux qui font vœu de pauvreté et qui vivent d'aumônes. Les plus anciens sont les Franciscains, les Dominicains, les Carmes et les Augustins.

MENDOCE. *Voy.* MENDOZA.

MENDOZA, ville de l'Amérique méridionale (Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata), près du lac de Laguna Grande, par 72° 7' long. O., 33° 25' lat. S.; 20,000 hab. Rues larges, canal, ruisseaux d'eau vive; églises assez belles, jolie promenade; commerce actif. — Il y a dans le même pays une riv. de Mendoza qui coule 380 kil., se dirige d'abord au N. E., puis au S. E., traverse ensuite le lac de Guanacache, et mêle ses eaux au Rio-Colorado.

MENDOZA ou MENDOCE (Pierre GONZALÈS DE), connu aussi sous le nom de *cardinal d'Espagne*, né en 1428 mort à Guadalaxara en 1495, fut suc-

cessivement archevêque de Séville et de Tolède, reçut la pourpre romaine en 1473, et rendit d'importants services à Ferdinand et à Isabelle pendant la guerre contre les Maures de Grenade. Il fonda un collége magnifique à Valladolid, et un hôpital à Tolède.

MENDOZA (DIEGO HURTADO DE), né à Grenade en 1503, mort en 1575, fut tout ensemble guerrier, négociateur, géographe, historien et poëte. Il fut chargé par Charles-Quint de plusieurs missions importantes, et fut pendant six ans commandant de la Toscane. Non content de cultiver les lettres, il en fut aussi le protecteur, et s'occupa de rassembler un grand nombre de manuscrits grecs dont il céda la collection au roi d'Espagne pour la bibliothèque de l'Escurial. On a de lui : *Guerra de Granada hecha por el rey de Espana, Felipe II, contra los Moriscos*, Madrid, 1610, in-4, ouvrage classique; des poésies et œuvr. diverses publ. à Madrid, 1610, in-4, et d'autres ouvrages restés inédits. On lui a attribué le roman comique de *Lazarillo de Tormes*, attribué aussi à J. de Ortega, et qui a été plusieurs fois trad. en franç. (1561, 1801, et 1842, par M. Viardot).

MENÉAC, ville de France (Morbihan), canton de la Trinité, à 33 kil. N. de Ploërmel ; 3,527 hab.

MENÉCRATE, médecin grec, natif de Syracuse, qui vivait vers 360 av. J.-C., est célèbre par son orgueil et sa vanité. Il écrivit à Philippe, roi de Macédoine : *Ménécrate Jupiter à Philippe, salut.* Philippe lui répondit : *Philippe à Ménécrate, santé et bon sens.* Le même roi l'ayant un jour invité à sa table ne lui fit servir que de l'encens, tandis que les autres convives faisaient la meilleure chère. Ménécrate avait écrit plusieurs ouvrages qui ne nous sont point parvenus.

MENEDÈME, philosophe d'Erétrie, né vers la fin du IVe siècle av. J.-C., exerça d'abord dans sa ville natale l'état d'architecte. Ayant été envoyé à Mégare, il entendit Stilpon et s'adonna à la philosophie. Revenu dans sa patrie, il y ouvrit une école et acquit tant de réputation qu'il fut élevé aux premières charges. Il mourut de douleur de voir sa patrie soumise au joug d'Antigone et de Démétrius Poliorcète. Comme philosophe, il enseignait une logique subtile et n'attribuait la vérité absolue qu'aux propositions identiques.

MENELAS, roi de Sparte, fils de Plisthène (fils d'Atrée) et frère d'Agamemnon, régna après Tyndare. Il avait épousé la belle Hélène. Cette princesse lui ayant été enlevée par Pâris, fils de Priam, roi de Troie, tous les Grecs s'armèrent pour forcer le ravisseur à la lui restituer, et vinrent avec lui mettre le siége devant Troie. Ménélas se signala plusieurs fois par ses exploits durant le cours de la guerre, combattit corps à corps le traître Pâris et le força à fuir. Après la prise de la ville, Hélène lui fut rendue, et il la ramena à Sparte. Il mourut peu après son retour.

MÉNÉLAS, géomètre d'Alexandrie, qui vivait à la fin du Ier siècle de notre ère, avait composé entre autres ouvrages un traité intitulé *Sphériques*. On en a perdu le texte, mais il en restait une traduction arabe et une autre hébraïque, sur lesquelles on a fait une traduction latine, imprimée à Oxford, 1707, avec un ouvrage de Théodose sur le même sujet.

MÉNÉNIUS AGRIPPA, consul l'an 503 av. J.-C., obtint le premier le petit triomphe dit *ovation*. Dix ans après, le peuple s'étant retiré sur le mont Sacré, il parvint, dit-on, à ramener les mécontents en leur racontant la fable si connue des *Membres et de l'Estomac* ; il fit accorder au peuple, pour prix de sa soumission, la création de deux tribuns.

MENERBES, *Machao*, ville de France (Vaucluse), à 32 kil. S. E. d'Avignon ; 1,600 hab. Possédée par les Lombards au VIe siècle.

MENES, ville de Hongrie (Arad), à 19 kil. S. E d'Arad. Vins délicieux.

MENÈS, premier roi et fondateur de l'empire des Égyptiens, fit bâtir Memphis. Il arrêta le Nil près de cette ville, par une chaussée de 100 stades de large, et lui fit prendre un nouveau cours, en le faisant passer entre les montagnes par où ce fleuve passe à présent. On le fait régner vers 2450 av. J.-C. Menès était sorti de This.

MENESTRIER (Claude-François), savant jésuite, né à Lyon en 1631, mort en 1705, professa les humanités et la rhétorique dans plusieurs colléges de son ordre. Ses principaux ouvrages sont : *la Nouvelle méthode raisonnée du blason*, 1754; *de la Chevalerie ancienne et moderne*, Paris, 1683; *Traité des tournois, joûtes et autres spectacles publics*, Lyon, 1669; *Histoire de la ville de Lyon*, Lyon, 1696; *Histoire du règne de Louis-le-Grand par les médailles, emblèmes, devises, jetons*, etc., Paris, 1693.

MENETOU-SALON, ville du dép. du Cher, à 17 kil. N. E. de Bourges ; 2,000 hab. Distilleries.

MENETOU-SUR-CHER, ch.-l. de canton (Loir-et-Cher), à 13 kil. S. E. de Romorantin; 800 hab.

MENGS (Antoine-Raphaël), peintre célèbre, surnommé *le Raphaël de l'Allemagne*, né à Aussig (Bohême) en 1728, mort à Rome en 1779, eut pour maître son père Ismaël Mengs, peintre du roi de Pologne, et montra dès son enfance les plus rares dispositions pour la peinture. En 1746 il fut nommé premier peintre du roi de Bohême, en 1754 professeur à l'Académie de peinture fondée au Capitole par le pape Benoît XIV, en 1761 premier peintre du roi d'Espagne, et en 1769 prince de l'académie de Saint-Luc à Florence. Sa santé l'obligea à séjourner presque toujours en Italie. Il se lia étroitement à Rome avec le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne. Parmi ses principaux tableaux on cite : une *Madeleine*, un *Cupidon aiguisant une flèche*, et un grand tableau de l'*Ascension*, à Dresde; *Apollon sur le Parnasse*, à Rome : cet ouvrage passe pour son chef-d'œuvre. On place au second rang différents tableaux de la *Passion*, la *Naissance de l'Aurore*, l'*Apothéose d'Hercule*, à Madrid, enfin une *Sainte Famille*, au Louvre. Mengs avait fait une étude approfondie des compositions des grands maîtres, et dans ses tableaux il tend à réunir l'expression de Raphaël, le coloris du Titien, et le clair-obscur du Corrège. On a de lui, entre autres écrits, des *Considérations sur la beauté et le goût en peinture*. H. Jansen a donné une bonne édition de ses œuvres trad. en franç., Paris, 1786, 2 vol. in-4. Azara a écrit sa vie.

MENG-TSEU, philosophe chinois, nommé par nos anciens missionnaires *Mencius*, né vers 400 av. J.-C., dans la ville de Tseou, mort à 84 ans, suivit les leçons de Tseu-sse, petit-fils de Confucius, et est regardé comme le premier des philosophes de sa nation, après Confucius. Longtemps il étudia les *Kings* ou se contenta de commenter et de mettre en ordre ces livres sacrés; il voulut enfin écrire lui-même afin d'éclairer et d'améliorer ses semblables. Son plus beau titre de gloire est un traité de morale qui porte son nom, le *Meng-tseu*, et que l'on joint à ceux de Confucius. Il y parle aux princes avec une grande hardiesse. Le style est en général fleuri et élégant. Le Meng-tseu a eu des milliers d'éditions; il a été traduit en latin par le père Noël (Prague, 1711), et plus récemment en latin par M. Stanislas Julien, 1824-29. M. G. Pauthier l'a traduit en français, 1841, in-12.

MENIGOUTTE, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 22 kil. S. E. de Parthenay ; 850 hab.

MENILMONTANT, village du département de la Seine, contigu à la ville de Paris au N. E., et faisant partie de la commune de Belleville ; 1,800 hab. Il s'étend sur une côte assez rapide.

MENIN, *Meenden* en flamand, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 11 kil. S. O. de Courtrai;

4,000 hab. Flanelle, siamoises et autres lainages; apprêt de draps, etc. — Cette ville n'était encore qu'un bourg en 1350; elle fut fortifiée en 1578, prise par les Français en 1658 et 1667, et de nouveau fortifiée en 1685 par Vauban. Prise par les alliés en 1706, et cédée à l'Autriche par le traité d'Utrecht, 1713; reprise en 1744 par Louis XV, et en 1792 et 1793 par les armées de la République. Rendue en 1814.

MENIN (de l'espagnol *menino*, petit, mignon), nom donné, en Espagne, aux jeunes nobles destinés à être les compagnons des enfants de la famille royale; et, en France, à chacun des six gentilshommes qui étaient attachés à la personne du dauphin.

MENINSKI (François MESGNIEN, dit), orientaliste, né en Lorraine vers 1623, mort à Vienne en 1698, fut longtemps interprète du gouvernement polonais à Constantinople, et passa, en la même qualité, au service de l'Autriche, 1661. On a de lui : *Thesaurus linguarum orientalium* (dictionnaire arabe, persan et turc), avec une trad. latine, 3 vol. in-fol., Vienne, 1680; refondu en 4 vol. in-fol., Vienne, 1780-1802); ouvrage qui sert encore de base à l'étude des langues orientales, surtout pour le turc.

MENINX ou GIRBA, dite aussi *île des Lotophages*, auj. *Zerbi*, île de la Méditerranée, près de la côte N. E. de la Numidie, dans la Petite-Syrte, produisait beaucoup de lotos. C'est dans cette île que se retira Marius chassé de l'Afrique.

MÉNIPPE, philosophe cynique et poëte, natif de Gadara en Phénicie, s'établit à Thèbes, où, selon Diogène-Laërce, il amassa par l'usure des biens considérables. Lucien, dans ses Dialogues, le représente comme très désintéressé et comme méprisant tous les biens que le vulgaire estime le plus. Ménippe avait composé treize livres de satires en prose mêlée de vers, qui ne nous sont point parvenus.

MÉNIPPÉE (SATIRE), célèbre pamphlet politique écrit du temps de la Ligue, moitié en vers et moitié en prose, à l'exemple des satires du poëte Ménippe, et publié peu de temps après la mort de Henri III, dévoilait les intentions perfides de la cour d'Espagne contre la France, et l'ambition coupable des Guise. Cette satire se divise en deux parties : la 1re, intitulée *Catholicon d'Espagne*, fut écrite par Leroy, et flétrit tous ceux qui se laissaient corrompre par l'or de Philippe II; elle parut en 1593; la 2e, qui fut publiée l'année suivante, fut l'ouvrage du conseiller au parlement Gillot, du savant P. Pithou et des deux poëtes Rapin et Passerat; elle est intitulée *Abrégé des États de la Ligue* : c'est une critique ingénieuse de ce qui se passa aux états-généraux de 1593. La Satire Menippée a été réimprimée par Leduchat (1730), par Ch. Nodier (1825), et par Labitte (1841 et 1856). — Varron, chez les Latins, avait aussi écrit des *Satires ménippées*.

MENNA ou MENNON, appelé *Simonis*, c.-à-d. *fils de Simon*, né vers 1496, à Witmaarsum en Frise, et mort en 1561, est le fondateur d'une secte qui a pris de lui le nom de Mennonites. D'abord prêtre catholique, il se sépara de l'Eglise en 1537 pour embrasser les erreurs des Anabaptistes en ce qui concerne le baptême. Proscrit par Charles-Quint en 1540, il mena depuis une vie errante et agitée qui ne ralentit point son zèle et ne diminua point le nombre de ses prosélytes. Ses œuvres ont été publiées à Amsterdam, en 1651.

MENNO (COHORN, baron de). *Voy.* COHORN.

MENNONITES, nom donné aux disciples de Mennon; issus des fameux Anabaptistes, ils en désavouent les crimes, bien qu'ils en professent les doctrines, ce qui leur a fait donner le nom d'*Anabaptistes pacifiques*. Ils ne reconnaissent aucune autorité en matière de croyance, et se contentent de l'interprétation individuelle de la Bible. Ils n'administrent le baptême qu'aux adultes et se donnent pour cela le nom de *Baptistes*. Ils sont nombreux dans les contrées méridionales des États-Unis : on en trouve encore en Hollande, en Prusse en Russie, en France même (en Alsace, en Lorraine).

MENOBA, ville d'Hispanie (Bétique), chez les *Bastuli Pœni*, auj. VELEZ.

MENOR (ISLA-), c.-à-d. *île moindre*, une des 2 îles que forme le Guadalquivir au-dessous de Séville : 22 kil. sur 12. On l'oppose à l'Isla-Mayor.

MENOT (Michel), prédicateur, né vers 1450, vécut sous Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I. Il appartenait à l'ordre des Cordeliers, et mourut dans leur maison à Paris en 1518. Il affectionnait le genre macaronique (mélange de mauvais latin et de français), et remplissait ses sermons de bouffonneries et de grossièretés : il fut cependant surnommé de son temps *la Langue d'or*. Ses sermons ont été publiés sous le titre de *Sermones quadragesimales*, Paris, 1519 et 1525.

MENOU, législateur indien, est l'auteur supposé d'un code célèbre de lois, l'un des plus anciens que l'on connaisse; il est intitulé : *Manava-Dharma-Sastra* (Code des lois de Menou); c'est un traité complet de morale autant que de législation. Ce vaste code, que l'on possède encore, est écrit en langue sanscrite et en vers. Will. Jones en a donné une traduction en anglais (Calcutta, 1794, et Londres, 1796); Loiseleur-Delongchamps l'a traduit en français (Par., 1832-1833). Menou passe pour être fils de Brama; on en fait aussi le premier homme. Rien de plus incertain que l'époque à laquelle il vivait. Cependant le code qui lui est attribué est bien postérieur aux Védas; on le place vers le XIe ou le XIIe siècle av. J.-C. — L'analogie des noms a fait rapprocher le Menou des Indiens de Ménès, premier roi d'Egypte, et de Minos, roi des Crétois.

MENOU (Jacques-François, baron de), général français, né en 1750 en Touraine, d'une ancienne famille, était parvenu au grade de maréchal-de-camp avant la révolution. Député aux états-généraux en 1789 par la noblesse de Touraine, il se réunit au tiers-état, fit adopter plusieurs mesures énergiques pour la défense du pays, et pressa la réunion du comtat Venaissin à la France. Après la clôture de la session, il commanda en second le camp formé près de Paris, fut ensuite envoyé en Vendée, mais s'y fit battre et fut rappelé. Au 2 prairial an III (mai 1795), il marcha contre le faubourg St-Antoine insurgé, et sauva la Convention. Il fit partie de l'expédition d'Égypte, et fut, après la mort de Kléber (1800), chargé du commandement en chef de l'armée : pour plaire aux Musulmans, il embrassa l'islamisme; il épousa même une musulmane. Il se laissa battre près d'Alexandrie par le général anglais Abercromby (21 mars 1801), et fut obligé de repasser en France. Il fut néanmoins bien reçu de Bonaparte, qui le nomma gouverneur du Piémont, et l'envoya ensuite, en la même qualité, à Venise; il mourut dans cette ville en 1810.

MENOUF, province de la Basse-Egypte, entre celles de Garbieh, Kelyoub et Bahireh : 95 kil. sur 26; 230,000 hab. Ch.-l., Menouf (*Momemphis* des anciens). Sol uni et fertile. Beaucoup de canaux, entre autres celui de Menouf.

MENOVGHAT ou MINOUGAT, *Aspendus*, ville de la Turquie d'Asie (Selefkeh), à 24 kil. N. O. de Selefkeh, à l'emb. du Menovghat (ancien Mélas).

MENS, ch.-l. de canton (Isère), à 42 kil. S. de Grenoble; 1,900 hab. Consistoire, école protestante.

MENSONGE (champ du). *Voy.* LUGENFELD.

MENTECH, v. d'Anatolie, à 12 k. N. de Bodroun. Elle donne son nom au sandjak de Mentech (ch.-l Moglah), qui est formé en grande partie de la *Carie* et de la *Lycie* anciennes. C'est la *Myndus* des anciens

MENTELLE (Edme), géographe, né à Paris en 1730, mort en 1815, fut professeur à l'école mili-

taire (1780), puis aux écoles centrales, et fut membre de l'Institut dès sa fondation. On a de lui : *Géographie comparée*, 1778, 7 vol. in-8 (cet ouvrage est demeuré incomplet); *Cosmographie élémentaire*, 1781, in-8; *Choix de lectures géographiques et historiques*, 1783-84, 6 vol. in-8; *la Géographie enseignée par une méthode nouvelle*, ou *Application de la synthèse à l'étude de la géographie*, 1795, in-8; *Cours complet de Cosmographie, de Chronologie, de Géographie et d'Histoire*, 1801, 3 vol. in-8; *Géographie mathématique, physique, politique*, etc. (avec Malte-Brun), 16 vol. in-8, avec atlas, 1803-1807.

MENTONE, ville d'Italie (principauté de Monaco), à 8 kil. N. E. de Monaco, près du golfe de Gênes; 3,000 h. Essences, huile de senteur. Aux princes de Monaco depuis 1346; indépendant depuis 1848.

MENTOR, ami d'Ulysse, à qui ce prince confia le soin de sa maison et l'éducation de son fils pendant qu'il était au siége de Troie, était célèbre par sa sagesse. Selon la Fable, Minerve prit sa figure pour instruire le fils d'Ulysse; cette tradition a été adoptée par Fénelon dans son *Télémaque*.

MENTOR, ciseleur grec du siècle de Périclès, excellait dans l'art de sculpter le bronze, l'argent et l'or. Parmi ses chefs-d'œuvre on distinguait 4 vases placés dans le temple de Diane à Éphèse et au Capitole. Les ouvrages de Mentor devinrent très rares, et cette rareté, jointe à l'habileté de l'artiste, les fit monter à un prix exorbitant.

MENTOR, de Rhodes, commandait les Grecs soudoyés par Artaxerce-Ochus, roi de Perse; il soumit à ce prince l'Égypte, la Syrie et l'Asie-Mineure. Il était frère du célèbre général Memnon.

MENTZER (J. FISCHART, dit), c.-à-d. *de Mayence*, le *Rabelais de l'Allemagne*, né vers 1550, m. en 1614, s'adonna au genre burlesque et satirique; on connaît de lui plus de 37 ouvrages, prose et vers, où l'on trouve, avec des plaisanteries grossièr., des traits d'un haut comique. Il a donné une traduct. libre de *Gargantua*. Ses *Œuvres* ont été publ. à Leips. en 1854 par Weller.

MENUTHIAS INSULA, île de la mer Erythrée, auj. probablement l'île *Comore*. On a cru aussi que c'était *Zanzibar* et même *Madagascar*.

MENZALEH, grand lac de la Basse-Égypte, qui communique avec la Méditerranée par trois embouchures; 80 kil. sur 30. Beaucoup de poissons; plusieurs îles; eau salée qui devient douce lors de l'inondation du Nil. — Sur son bord septentrional se trouve une ville de Menzaleh qui a 2,000 hab.

MENZIKOFF ou **MENTSCHIKOFF** (le prince Alexandre-Danilovitch), 1er ministre et favori du czar Pierre-le-Grand et de Catherine, né à Moscou en 1674, était fils d'un pâtissier ou d'un valet de chambre. Il plut au prince par sa physionomie ouverte et par la vivacité de ses reparties, et fut formé par lui aux affaires et aux armes. En 1704 il fut élevé au grade de général-major, décoré du titre de prince, et nommé gouverneur de l'Ingrie. En 1706 il défit les Suédois près de Kalicz, et en 1709 eut la plus grande part à la victoire de Pultawa. Après la mort de Pierre-le-Grand, il fit reconnaître Catherine, son épouse, pour impératrice, et conserva sous elle toute son influence. A l'avénement de Pierre II, il fut nommé tuteur du jeune empereur et lui fiança sa fille; mais ayant voulu tenir le prince sous une rigoureuse tutelle, et s'étant d'ailleurs rendu odieux par ses violences et ses exactions, il fut subitement disgracié; Pierre II l'exila à Bérézof, sous un des plus durs climats de la Sibérie. Il y mourut en 1729, après avoir supporté l'adversité avec un rare courage. Le principal artisan de sa ruine fut Jean Dolgorouki, sous-gouverneur du prince. Les malheurs de Menzikoff ont été le sujet de plusieurs tragédies, dont la plus connue est celle de La Harpe.

MENZINI (Benoît), poëte italien, né en 1646 à Florence, de parents pauvres, mort en 1704, embrassa l'état ecclésiastique; se rendit à Rome, où il fut accueilli par la reine Christine de Suède, qui l'admit dans son académie. Après la mort de Christine il tomba dans le dénûment; Clément XI lui donna un canonicat. Il y a peu de genres de poésie dans lesquels il ne se soit exercé avec succès. On a de lui des odes, des poésies légères dans le genre anacréontique, des sonnets, des élégies, des hymnes sacrées, des satires, un *Arte poetica*, qui est un des meilleurs ouvrages de la langue italienne pour le style et les préceptes. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Nice en 1783. Ses fables sont condamnées.

MÉON (Dominique-Martin), un des conservateurs de la Bibliothèque royale, né en 1748 à Saint-Nicolas (Meurthe), mort en 1829, s'est livré à d'intéressantes recherches sur le moyen âge, et a publié : *Blasons et poésies des XVe et XVIe siècles*, 1807; *Fabliaux et contes des poëtes français du XIe au XVe siècle*, 1808; *le Roman de la Rose*, 1813; *Nouveau recueil de fabliaux*, 1823; *le Roman du Renard*, avec un glossaire, 1826.

MÉONIE, nom donné par les poëtes à la Lydie, est tiré de celui de Méon, le plus ancien roi du pays. — On donne le nom de *Mæonius senex*, *Mæonius vates*, c'est-à-dire vieillard de Méonie, poëte de Méonie, à Homère, que l'on croyait natif de Lydie. — On nommait aussi les Muses *Mæonides*, à cause du culte qu'on leur rendait en Méonie.

MEOTES, peuple de la Scythie mérid., sur les bords du Palus-Méotide, qui en a pris son nom.

MEOTIDE (PALUS-), *Mæotis Palus*, auj. mer d'*Azov*, golfe qui terminait au N. le Pont-Euxin, communiquait avec cette mer par le Bosphore Cimmérien. Il recevait les eaux du Tanaïs. *Voy.* AZOV.

MEPPEL, ville de Hollande (Drenthe), à 42 kil. S. O. d'Assen; 4,600 hab. Société d'histoire naturelle; chantiers de construction. Commerce.

MEPPEN, *Meppia*, ville murée de Hanovre, à 90 kil. S. O. d'Oldenbourg; 1,800 hab. Gymnase. Toile, savon, chicorée-café. — Jadis il y avait dans le Hanovre un cercle de Meppen.

MEQUINENZA, *Octogesa*, ville d'Espagne (Saragosse), à 100 kil. S. E. de Saragosse, au confluent de l'Èbre et de la Sègre; 1,500 hab. Château-fort sur une hauteur. — Prise par les Français en 1810.

MEQUINEZ, ville de l'empire de Maroc (Fez), à 310 kil. N. E. de Maroc; 100,000 hab. (dit-on). Triple ligne de hauts murs flanqués de tours; palais de l'empereur (qui y réside une partie de l'année), maisons à toits plats. Cuirs. V. fondée v. 940.

MER ou **MENARS-LA-VILLE**, ch.-l. de canton (Loir-et-Cher), à 17 kil. N. E. de Blois; 3,878 hab. Tanneries. Vins, eaux-de-vie, vinaigre. Patrie du ministre protestant Jurieu.

MER D'ALLEMAGNE, etc. *Voy.* le mot qui suit MER.

MERAN, ville des États autrichiens (Tyrol), à 20 kil. N. O. de Botzen; 2,200 hab. Elle a donné son nom au duché de Méranie. Aux environs, ruines d'un chât.-f.; belle cascade de l'Adige. — Anc. cap. du Tyrol. En 1406, elle fut entourée de murs.

MÉRANIE (duché de), état de l'empire d'Allemagne, n'exista que de 1180 à 1248. Les seigneurs de Méranie possédaient la plus grande partie du Tyrol et même de l'Istrie, mais comme vassaux de la Bavière. A la chute de Henri-le-Lion (1180), leurs possessions furent déclarées fiefs immédiats de l'empire. En outre, ayant hérité du dernier comte de Dachau en Bavière, qui avait porté le titre de duc de Dalmatie, ils prirent le titre ducal, que Frédéric I leur confirma. Othon I acquit encore en 1208 le comté palatin de Bourgogne en Franche-Comté, en épousant Béatrix II, héritière de ce pays. Une fille de Berthold V, Agnès de Méranie, fut la troisième femme de Philippe-Auguste. Mais dès 1248, la maison de Méranie s'éteignit dans les mâles par la mort d'Othon II, et ses possessions furent di-

visées entre la maison de Châtillon, celle de Gorz, la Bavière, Venise, etc. Les Méran étaient la ligne principale de la maison d'Andechs ou Zæringen.

MERAT ou **MIRAT**, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 90 kil. N. O. de Delhi, sur le Calinaddi.

MERCADAL, ville de l'île de Minorque, à 17 kil. N. de Mahon ; 4,000 hab.

MERCARA ou **MARKERY**, ville de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. du district de Kourk, à 402 kil. O. de Seringapatam. Fondée par Hayder-Ali (1773) ; auj. possédée par un radjah tributaire.

MERCATOR (Gérard), géographe, né à Rupelmonde ou à Ruremonde en 1512, mort à Duisbourg en 1594, fut honoré de l'estime de Charles-Quint qui l'attacha à sa maison, et eut le titre de cosmographe du duc de Juliers. On a de lui : *Chronologia a mundi exordio ex eclipsibus et observationibus*, etc., Cologne, 1568, in-fol. ; *Tabulæ geographicæ ad mentem Ptolemæi restitutæ et emendatæ*, Cologne, 1578, in-fol. ; un *Atlas*, précédé d'une dissertation *De creatione ac fabrica mundi*, 1595, in-4 (oblong). Mercator a donné son nom à la projection employée dans les cartes marines où les parallèles coupent les méridiens à angle droit, et où les uns et les autres sont des lignes droites : c'est en 1569 qu'il publia la 1re carte de ce genre. Sa *Chronologie* et son *Atlas* sont à l'*Index*.

MERCENAIRES (guerre des), on nomme ainsi la guerre terrible que Carthage eut à soutenir en Afrique contre ses mercenaires révoltés, pendant l'intervalle de la 1re à la 2e guerre punique (241-38). Mathos et Spendius furent les principaux chefs des rebelles ; Amilcar commandait les troupes de la république. Carthage sortit victorieuse de la lutte, mais épuisée d'hommes et d'argent. On nomma aussi cette guerre la guerre *inexpiable*, à cause des fureurs auxquelles elle donna lieu de part et d'autre.

MERCHTEM, ville de Belgique (Brabant méridional), à 16 kil. N. O. de Bruxelles ; 3,500 hab.

MERCI (ordre de la), ordre religieux institué en 1223 à Barcelone en Espagne, par Pierre de Nolasque, gentilhomme français, pour la rédemption des chrétiens réduits en esclavage par les infidèles ; cet ordre fut approuvé par Grégoire IX (1235) ; il suivait la règle de Saint-Augustin. Les membres prirent le nom de *Confrères de la Congrégation de Notre-Dame-de-Miséricorde*. Primitivement les religieux de la Merci étaient généralement laïques : ce n'est que tard qu'ils ont suivi l'usage adopté par les autres ordres religieux de se faire ordonner prêtres.

MERCIE, un des sept royaumes de l'Heptarchie anglo-saxonne, et le seul qui n'eût pas la mer pour frontière, était situé au centre de la Grande-Bretagne et comprenait les comtés actuels de Glocester, Worcester, Leicester, Northampton, Bedford, Buckingham, Derby, Nottingham, Hereford, Warwick, Chester, Lincoln, etc. Lincoln en était le ch.-l. Il fut fondé en 584 (le dernier de l'Heptarchie) par Crida. C'était un royaume angle. — Ses principaux princes furent : le violent et turbulent Penda (625-655) ; Ethelred, qui réunit le comté de Lincoln (680) ; Kenred, qui se fit moine à Rome (709) ; Offa, (757-796), qui fut sur le point de régner sur presque tous les sept royaumes. — Mercie vient de *mark* (frontière) : ce royaume était en effet le plus méridional des trois royaumes angles.

MERCIER (L.-Sébastien), écrivain, né à Paris en 1740, mort en 1814, débuta par des héroïdes et par des pièces de théâtre qui eurent peu de succès ; il se mit alors à déclamer contre nos poëtes classiques, et composa un *Essai sur l'art dramatique*, où il recommandait un genre fort analogue à celui qu'on a depuis nommé *romantique*. En 1771, il publia *l'An 2440, ou Rêve s'il en fut jamais*, ouvrage singulier, dans lequel il annonce des changements qui devaient bientôt se réaliser en partie ; il fit paraître en 1781 le *Tableau de Paris*, composition indigeste et volumineuse, qui néanmoins obtint la vogue, grâce à d'excellentes remarques sur les mœurs et sur des réformes utiles ; poursuivi pour cet ouvrage, il se réfugia en Suisse, où il en acheva la publication. De retour en France au moment de la Révolution, il rédigea les *Annales patriotiques*, journal libéral, mais modéré ; fut député à la Convention, puis entra au Conseil des Cinq-Cents. Il fut nommé membre de l'Institut et professeur d'histoire à l'École centrale lors de la création de ces établissements. Mercier avait la manie du paradoxe ; non content d'attaquer Boileau, Corneille, Racine, Voltaire, il voulut aussi réfuter le système de Newton qu'il ne comprenait pas ; il déclama contre la philosophie et les sciences, et fut pour cela surnommé *le Singe de Jean-Jacques*. On trouve dans ses écrits un néologisme révoltant. Outre les ouvrages cités, on a de lui, son *Théâtre* (dans lequel on remarque *l'Habitant de la Guadeloupe*, *la Brouette du Vinaigrier*, *Jean Hennuyer*), 4 vol. in-8, 1778-84 ; *Néologie ou Vocabulaire de mots nouveaux*, 2 vol. in-8, 1801, etc.

MERCIER DE SAINT-LÉGER (l'abbé), bibliographe, né à Lyon en 1734, mort à Paris en 1799, entra chez les Génovéfains, fut nommé en 1760 bibliothécaire à Sainte-Geneviève, quitta cette place en 1772 et tomba dans l'indigence par suite de la révolution. On a de lui : *Supplément à l'histoire de l'Imprim. de Prosper Marchand*, Paris, 1775 ; *Lettres au baron de Heiss sur des éditions rares du XVe siècle*, 1783 ; il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux*, à *l'Année littéraire*, au *Journal des Savants*, etc.

MERCOEUR, petite ville de l'ancienne Auvergne, auj. ch.-l. de canton du département de la Corrèze, à 31 kil. S. E. de Tulle ; 1,000 hab. — Elle a donné son nom à une ancienne maison d'Auvergne qui remonte au Xe siècle, dont les biens finirent par passer dans la maison de Bourbon. Confisqué sur le connétable de Bourbon, ce domaine fut donné par François I à Antoine, duc de Lorraine, qui avait épousé Renée de Bourbon (sœur cadette du connétable) ; il fut érigé en duché par Charles IX en faveur de Nicolas de Lorraine, fils d'Antoine (1569). Ce duché était possédé en 1789 par le prince de Conti.

MERCOEUR (Phil.-Emm. DE LORRAINE, duc de), l'un des plus vaillants capitaines de son siècle, fils de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont et 1er duc de Mercœur (*Voy.* l'article précédent), né à Nomeny en 1558, épousa Marie, unique héritière de Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, et fut nommé peu de temps après gouverneur de la Bretagne. Il entra dans la Ligue, et, après l'assassinat des Guise (1588), se déclara le chef des Ligueurs en Bretagne. Il traita directement avec les Espagnols, leur livra le port de Blavet, et fit la guerre aux royalistes. Il signa une trêve avec Henri IV en 1595, et se soumit entièrement en 1598. En 1601, il alla prendre en Hongrie le commandement de l'armée de Rodolphe II, attaqué par les Turcs, et obtint quelques succès. Il mourut à son retour, à Nuremberg, en 1602. Il avait marié sa fille unique au duc de Vendôme, bâtard du roi.

MERCURE, *Mercurius*, fils de Jupiter et de Maia, est le dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs ; il remplissait aussi les fonctions de messager des dieux et conduisait les âmes des morts aux enfers. Dès son enfance, il se signala par son adresse, déroba le trident de Neptune, l'épée de Mars, la ceinture de Vénus ; fut pour ces méfaits exilé sur la terre, et garda, avec Apollon, les troupeaux d'Admète. Il changea Battus en pierre de touche, déroba les armes et la lyre d'Apollon, et se servit de cette dernière pour endormir Argus ; il délivra Mars de la prison où Vulcain

l'avait renfermé, et attacha Prométhée sur le mont Caucase, etc. On le représente sous la figure d'un beau jeune homme, avec des ailes à la tête et aux talons, et tenant un caducée à la main. Les Grecs donnaient à ce dieu le nom d'Hermès.

MERCURE TRISMÉGISTE. *Voy.* HERMÈS TRISMÉGISTE.

MERCUREY, village de Fr. (Saône-et-Loire), à 13 kil. N. O. de Châlons; 500 hab. Bons vins.

MERCURIALIS (Jérôme), médecin, né à Forli en 1530, mort en 1606, enseigna et exerça son art à Padoue, à Bologne, à Pise, et fut appelé à Vienne par l'empereur Maximilien II. Principaux ouvrages: *De arte gymnastica*, Venise, 1587; *De morbis mulierum*, 1601; *De morbis puerorum*, Francf., 1584; *Medicina practica*, Venise, 1620. On lui doit une édition estimée d'*Hippocrate*, Venise, 1588.

MERCY (François DE), l'un des plus grands généraux du XVIIe siècle, né à Longwy en Lorraine, se mit au service de l'électeur de Bavière. Il se signala dans les guerres d'Allemagne contre les Français, prit Rothweil, Uerlingen, Fribourg; mais il se laissa reprendre cette ville par Condé, après trois jours d'un combat opiniâtre, 1644. Il opéra sa retraite devant Turenne avec une rare habileté, et battit ce grand capitaine à Marienthal en 1645; mais la même année il fut vaincu par Condé dans les plaines de Nordlingue. Il mourut de ses blessures le lendemain de cette affaire, et fut enterré près du champ de bataille. On grava sur sa tombe cette épitaphe: « *Sta, viator, heroem calcas.* »

MERCY (Florimond, comte de), petit-fils du précédent, né en Lorraine en 1666, se mit au service de l'empereur Léopold, devint feld-maréchal en 1704; força les lignes de Pfaffenhofen (1705), mais fut vaincu en Alsace (1709); il se signala dans les guerres de l'empereur contre les Turcs, et fut tué à la bataille de Parme (1734).

MERDRIGNAC, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 25 kil. E. de Loudéac; 2,800 hab.

MÉRÉ (Georges BROSSIN, chevalier de), né au commencement du XVIIe siècle, d'une ancienne famille du Poitou, mort en 1685, fit d'abord quelques campagnes en qualité de volontaire, et se consacra ensuite tout entier au commerce du beau monde et à la culture des lettres. Pascal le consultait sur des questions relatives aux sciences exactes, Ménage et Balzac recherchaient son entretien, et mademoiselle d'Aubigné (Mme de Maintenon) le choisit pour guide à son entrée dans le monde. On a de lui: *Conversations de M. de Clérembault et du chevalier de Méré*, 1669; des *Lettres*, 1689; *Maximes, Sentences et Réflexions morales et politiques*, Paris, 1687; *Traité de la vraie honnêteté, de l'éloquence et de l'entretien*, 1701. Son style était déparé par l'affectation et par la manie de se singulariser.

MÉRÉ (J. POLTROT DE). *Voy.* POLTROT.

MÉRÉ (la baronne de). *Voy.* GUÉNARD.

MEREND, ville d'Iran (Aderbaïdjan), à 53 kil. N. O. de Tauris; formée de 4 villages; 10,000 hab.

MÉRÉVILLE, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 19 kil. S. d'Étampes; 1,800 hab. Joli château dit *Folie-Méréville;* on voit dans le parc une colonne magnifique.

MERGENTHEIM, dite aussi *Mergenthal* ou *Marienthal*, ville du royaume de Wurtemberg (Iaxt), dans l'ancienne Franconie, sur la Tauber, à 65 kil. N. O. d'Ellwangen; 2,400 hab. Beau château. Bonneterie, horlogerie. Victoire de Mercy sur Turenne en 1645. Aux environs, château de Neuhaus, jadis résidence des grands-maîtres de l'ordre Teutonique.

MERGHEIM. *Voy.* MERVILLE.

MERGUI ou **BRIECK**, ville de l'Inde Transgangétique anglaise, ch.-l. de la province de Tenassérim, à 400 kil. S. O. de Siam, par 12° 12' lat. N., 96° 2' long. E.; 8,000 hab. Port sûr et commode. Commerce de perles, d'ivoire, de riz, etc.— Cette ville appartint jadis aux Siamois; les Birmans la leur enlevèrent et la cédèrent aux Anglais; les Français y ont eu un comptoir.

MERGUI (archipel), groupe d'îles, situé dans la partie orientale du golfe de Bengale, entre 7°-14° lat. N., et 94°-96° long. E. Iles principales: Muscos, Tavaï, Tenasserim, du Roi, Domel, St-Matthieu, etc. Elles sont habitées par les Tchalomés et les Pasés. — Ces îles faisaient jadis partie de l'Empire birman: elles ont été récemment cédées aux Anglais.

MERIADEC. *Voy.* CONAN.

MERIAN (J.-Bernard), philosophe, né en 1723 près de Bâle en Suisse, mort à Berlin en 1807, entra dans la carrière ecclésiastique. En 1750 il quitta sa patrie pour se fixer à Berlin, où Maupertuis le fit nommer membre de l'Académie. Il a inséré dans les Mémoires de cette société d'excellentes dissertations sur la philosophie spéculative. En 1770, il fut nommé directeur de la classe des belles-lettres dans la même Académie. Il était en même temps directeur des études du collége français. Ses ouvrages sont écrits en français; les principaux sont: *Mémoires sur l'apperception de notre propre existence*; *Sur l'existence des idées dans l'âme; Sur le problème de Molyneux*; *Sur l'action, la puissance et la liberté*; *Sur le premier principe de Leibnitz et celui de Locke*; une traduction des *Essais de Hume*, Amsterdam, 1784; *Système du monde*, d'après Lambert, Paris, 1784. En général il combat Leibnitz et Wolff, et se montre favorable à l'empirisme et à la méthode analytique. L'Eloge de Mérian a été prononcé par François Ancillon à l'Académie de Berlin en 1810.

MÉRIDA, *Emerita Augusta*, ville de l'Estramadure espagnole, sur la Guadiana, à 51 kil. E. de Badajoz; 5,000 hab. Superbe pont romain de 66 arches; ancien et vaste château-fort. — Fondée par Auguste qui en fit une colonie romaine; ch.-l. de la Lusitanie sous les empereurs romains, elle était très grande et très riche et avait, dit-on, 90 kil. carrés de surface. Aussi a-t-elle de très belles ruines. Les Maures la prirent en 713 et ne la perdirent qu'en 1230; Alphonse IX, roi de Léon, s'en rendit alors maître. Les Français l'occupèrent en 1811.

MÉRIDA, ville de l'Amérique du centre, ch.-l. de l'état d'Yucatan (au Mexique), à 187 kil. N. E. de Campêche; 10,000 hab. Évêché. Cour de justice pour les états de Chiapa, Tabasco et Yucatan.

MÉRIDA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Vénézuéla, ch.-l. de la province de Mérida, sur le Chama, à 360 kil. N. E. de Bogota, par 73° 10' long. O., 8° 10' lat. N.; 3,000 hab. Évêché. — Jadis grande et mieux peuplée, mais détruite en partie par le tremblement de terre de 1812. — La prov. de Mérida fait partie du dép. de Zulia, et a env. 350 kil. sur 135 et 50,000 hab. Sol fertile.

MÉRIGNAC, village du département de la Charente, à 8 kil. N. E. de Jarnac; 1,400 hab. Aux environs, bons vins blancs et rouges. Il donne son nom au petit canal de Mérignac.

MERINDOL, bourg de France (Vaucluse), à 13 kil. O. de Cadenet; 625 hab. Sous le règne de François I, ce village, qui avait pour habitants des sectaires des anciens Vaudois, fut détruit, en 1545, par d'Oppède; il s'est relevé de ses ruines et est encore peuplé de protestants.

MÉRINITES, nom d'une dynastie arabe qui régna sur l'Afrique septent., principalement dans le royaume de Maroc, depuis la chute des Almohades, du XIIIe au XVe siècle. Elle a pour chef et pour fondateur un certain Abdallah, chef de la tribu guerrière des Ebn-Mérinis. *Voy.* MAROC.

MÉRION, héros grec, était un des amants d'Hélène. Il conduisit au siége de Troie, avec Idoménée, les vaisseaux des Crétois.

MÉRIONETH, *Mervinia*, comté d'Angleterre dans le pays de Galles, entre ceux de Denbigh au N. E.,

de Montgomery à l'E., de Cardigan au S., de Caernarvon au N. O., et la mer d'Irlande à l'O.: 90 kil. sur 44; 36,000 hab. Ch.-l., Bala ou Dolgelly. Montagnes, sites pittoresques, sol varié; peu d'industrie.

MÉRITE (ordre du), ordre institué par Louis XV en 1759 pour récompenser les services des officiers étrangers employés dans l'armée française, et qui, en leur qualité de protestants, ne pouvaient être chevaliers de St-Louis. *Voy.* aussi FERDINAND.

MERLERAULT (LE), ch.-l. de canton (Orne), à 24 kil. E. d'Argentan; 1,200 hab. Fer aux environs.

MERLIN, surnommé *Ambrosius*, personnage fameux dans les romans de chevalerie, naquit, à ce qu'on croit, au Ve siècle, dans les montagnes de la Calédonie (Écosse), vécut à la cour du roi Arthur, et s'éleva tellement au-dessus de ses contemporains par ses connaissances et son génie, qu'on le considéra comme un magicien et un enchanteur. Il m. en Bretagne, dans la for. de Bréchéliant, victime d'un charme auquel il ne sut pas se soustraire. On lui attribue un livre de *Prophéties* qui a été traduit et commenté dans toutes les langues, notamment en latin par Geoffroy de Monmouth, et en français, dès 1498, par Robert de Borron. Th. Heywood a donné une *Vie de Merlin*, Londres, 1641. Il existe un vieux roman intitulé: *Merlin l'Enchanteur*, qui a été mis en français mod. par Boulard, Paris, 1797.

MERLIN (de Douay), jurisconsulte, né en 1754 à Arleux en Cambrésis, mort en 1838, occupait le premier rang au barreau de Douay en 1789. Nommé député aux États-Généraux, il fut un des membres les plus laborieux de l'Assemblée constituante, mais il ne paraissait guère que dans les comités. Il siégea ensuite à la Convention, prit place à la Montagne, vota la mort du roi, eut une grande part à la loi des *suspects* et à l'organisation du Tribunal révolutionnaire (1793). On lui doit la loi sur les successions, ainsi que le Code des délits et des peines, qui fit loi jusqu'à la promulgation du Code pénal (1811). Sous le Directoire, il fut ministre de la justice (1795), puis de la police générale, et devint lui-même un des cinq directeurs après la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797), à laquelle il avait contribué. Il eut peu d'influence et quitta le Directoire au 30 prairial (18 juin 1799). Il consentit après le 18 brumaire à accepter des fonctions subalternes dans la magistrature, fut successivement substitut, puis procureur-général à la Cour de cassation. Il conserva ces fonctions sous l'Empire et jusqu'en 1815. Exilé à cette époque, il alla se fixer à Bruxelles, et ne rentra en France qu'après 1830. On doit à Merlin de savants ouvrages qui le placent à la tête de nos jurisconsultes; les principaux sont: *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence* (dont la 4e édit. parut en 1812, 17 vol. in-4); *Recueil alphabétique des Questions de droit* (dont une 13e édit. a été publiée en 1819-20, 6 vol. in-4). Il a mérité par ses grands travaux d'être surnommé *le Papinien moderne*. — On le nommait Merlin de Douay pour le distinguer d'un autre Merlin, dit *de Thionville*, conventionnel, qui se signala par ses violences et sa bravoure, mais qui ne put, malgré ses efforts, empêcher la reddition de Mayence, 22 juill. 1793. S'étant opposé au consulat à vie, il fut laissé dans l'oubli; cependant, en 1814, il fut env. en miss. par Napoléon. Il m. en 1833.

MERLINO COCCAIO. *Voy.* FOLENGO.

MER MAUVAISE (archipel de la), dit aussi *Archipel Dangereux*, *Méridional*, *des Iles basses*, *Paumotou*, entre 14° et 23° lat. S., 152° et 140° long. O., se divise en plusieurs groupes, notamment ceux de Lazaref, des Mouches, du Roi-George (ou Inder-Grond), de Wittgenstein, de Philipps, d'Osnabrück et du Désappointement. Les habitants ressemblent à ceux des îles d'Otaïti, mais sont moins doux et moins civilisés.

MERMNADES, 3e dynastie des rois de Lydie, ainsi nommée de Gygès, fils de Mermnas, qui en fut le premier roi; régna sur la Lydie de 708 à 545 av. J.-C. Le dernier prince de cette dynastie fut Crésus, détrôné par Cyrus. *Voy.* LYDIE.

MÉROÉ, auj. *pays de Chendi*, contrée d'Éthiopie, entre le Nil et l'*Astaboras* (Atbarah), s'étendait indéfiniment au S. Les anciens, qui n'en connaissaient que le N., en faisaient une île. Ce pays fut dès la plus haute antiquité un état puissant, et semble avoir précédé l'Égypte elle-même dans la civilisation. On croit que Thèbes n'était qu'une de ses colonies. Les monuments du Méroé sont aussi nombreux que ceux de l'Égypte et offrent le même caractère colossal: ce sont comme en Égypte des temples, de vastes tombeaux couverts de sculptures remarquables. — Probablement le Méroé donna des maîtres à quelques parties de l'Égypte; on pense que la 25e dynastie d'Égypte, ou dynastie éthiopienne, était sortie du Méroé; mais il est indubitable que Sésostris (Ramsès III) en fit la conquête. Le gouvernement du Méroé fut longtemps entièrement théocratique: il y avait un roi, mais au-dessus de lui s'élevait le prêtre, qui pouvait le mettre à mort au nom de la divinité. Un certain Ergamène, roi du Méroé au IIIe siècle av. J.-C. (du temps de Ptolémée II), opéra une révolution et massacra tous les prêtres dans leur temple. — Le pays de Méroé n'a été exploré par des Européens que dans le dernier siècle. Cailliaud, qui a visité cette contrée de 1819 à 1822, est celui à qui l'on doit les renseignements les plus positifs.

MÉROÉ, capitale du Méroé, était située probablement près du village actuel d'*Assour*, au N. E. de Chendi: elle était remarquable par son commerce, ses monuments, son oracle d'Amoun ou Ammon, son collége de prêtres. Il en reste de belles ruines. Aux environs se voient beaucoup de pyramides.

MÉROPE, fille de Cypsélus, roi d'Arcadie, épousa (v. 1190 av. J.-C.) Cresphonte, un des Héraclides, et roi de Messénie, dont elle eut 3 enfants. Polyphonte réussit, à la faveur d'une attaque nocturne, à tuer son mari et deux de ses fils, et il allait la contraindre à l'accepter pour époux et à lui donner la couronne, quand Épytus (autrement Téléphonte), son 3e fils, reparut et tua l'assassin de son père. Les malheurs de M. ont été plusieurs fois mis sur la scène, notamment par Maffei et par Voltaire, à qui ils ont inspiré un de ses ch.-d'œuvre.

MÉROVÉE, roi franc, que l'on considère comme le 3e de nos rois, fils ou gendre de Clodion-le-Chevelu. Il naquit vers 411, vint à Rome dans sa jeunesse afin de faire confirmer par Valentinien III la paix qu'Aétius avait conclue avec les Francs, et resta depuis l'ami des Romains. Il fut associé au trône par son père, lui succ. en 448 ou 451, et m. en 457. Uni en 451 au général romain Aétius contre Attila, roi des Huns, il remporta sur ce roi barbare une victoire sanglante dans les plaines Catalauniques, en Champagne, entre Châl.-sur-Marne et Méry-sur-Seine. On a donné d'après lui le nom de Mérovingiens aux rois de la 1re race.

MÉROVÉE, fils de Chilpéric I, fut séduit par les charmes de Brunehaut, sa tante, et l'épousa à Rouen en 576, malgré son père. Poursuivi par Chilpéric, à l'instigation de Frédégonde, il se réfugia dans une église; mais il tomba peu après entre les mains de son père qui l'enferma dans un monastère; il y fut tué par un émissaire de Frédégonde.

MÉROVINGIENS, nom donné aux rois de France de la première race, est tiré de Mérovée, fils de Clodion et aïeul de Clovis. Pharamond, que l'on suppose le premier roi de cette dynastie, commença à régner en 418, et Childéric III, le dernier, fut déposé en 752. Ils furent remplacés par les Carlovingiens. Pour la série de ces princes, *Voy.* FRANCE.

MERRIMACK, riv. des États-Unis (New-Hamp-

shire et Massachussets), sort des White-Mountains, coule au S., puis au N. E., et tombe dans l'Océan Atlantique à Newbury-Port. Cours, 280 kil. — Il y a aussi une autre Merrimack, tributaire du Mississipi.

MERRITCH, ville de l'Inde (Sattarah), sur la Kistnah, à 105 kil. O. de Bedjapour; 10,000 hab.

MERRY ou MÉDERIC (saint), en latin *Mederícus*, né près d'Autun au VIIe siècle, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, y fut élevé à la dignité d'abbé malgré ses refus. Il quitta son couvent par humilité; mais il fut rappelé par les instances de ses religieux et des autres fidèles. Dans sa vieillesse il voulut visiter le tombeau de saint Denis; mais, surpris à Paris par une maladie, et ne pouvant aller plus loin, il s'arrêta dans une caverne près d'une chapelle de Saint-Pierre et y mourut. On le fête le 29 août.

MERSEBOURG, ville des États prussiens, ch.-l. de la régence de même nom, sur la Saale, à 156 kil. S. E. de Berlin; 9,000 hab. Cathédrale (avec un jeu d'orgues le plus grand de l'Allemagne, et quatre tours très belles); palais épiscopal, gymnase. Institutions de bienfaisance. Poudre, amidon, vinaigre, etc. Henri l'Oiseleur y battit les Hongrois en 933. Aux env. est Molsen, fameuse par la bat. où fut tué Rodolphe de Rheinfelden en 1080. — La régence de Merseburg, une des trois régences de la province de Saxe, appartenant au royaume de Prusse, a 196 kil. sur 106, et environ 600,000 hab. Le sol en est fertile. On y exploite des mines d'argent, fer, cuivre, houille, etc., et des carrières.

MERS-EL-KEBIR. *Voy.* MARSALQUIVIR.

MERSEN, ville d'Austrasie, à 26 kil. N. O. d'Aix-la-Chapelle. Les trois fils de Louis-le-Débonnaire y avaient conclu en 847 un traité d'alliance offensive et défensive. Par un 2e traité conclu en 870 Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, au mépris de leurs engagements, se partagèrent la Lorraine, qui, par la mort du roi Lothaire-le-Jeune, devait revenir à Louis II, son frère. M. est auj. dans le Limbourg holl.

MERSENNE (le père Marin), savant religieux de l'ordre des Minimes, né en 1588 dans le Maine, mort à Paris en 1648, fut au collége de La Flèche le condisciple de Descartes, et resta jusqu'à sa mort l'ami de ce grand homme. Il était lui-même très versé dans les sciences, mais il est surtout connu par ses liaisons avec les principaux savants; il entretenait correspondance avec eux et était leur intermédiaire. Outre plusieurs ouvrages de théologie, on a du père Mersenne: les *Méchaniques de Galilée*, traduites de l'italien, 1634; *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique*, etc., 1636; *la Vérité des sciences, contre les Sceptiques et les Pyrrhoniens*, 1638; *Cogitata physico-mathematica*, 1644; *Universæ geometriæ mixtæque mathematicæ synopsis*, 1644; *Novæ observationes physico-mathematicæ, quibus accessit Aristarchus Samius*, 1647.

MERSEY, riv. d'Angleterre, sépare les comtés de Chester et de Lancastre, et tombe dans la mer d'Irlande au-dessous de Liverpool, après un cours de 100 kil. — Il y a sur la côte du comté d'Essex, à 68 kil. S. de Colchester, une île de Mersey où se fait la pêche des huîtres.

MERTHYR-TIDVIL, ville d'Angleterre (Glamorgan), dans le pays de Galles, à 37 kil. N. O. de Cardiff; 24,500 hab. Aux environs, mines de fer, houille, très grandes usines; agriculture florissante.

MÉRU, ch.-l. de canton (Oise), à 22 kil. de Beauvais; 2,000 hab. Tabletterie; mégisserie, etc.

MÉRULA (c.-à-d. *merle*), surnom d'une branche de la famille *Cornelia*, a fourni à la république romaine plusieurs magistrats distingués, notamment L. Cornelius Merula, consul l'an 193 av. J.-C., qui battit les Boïens près de Mutine (Modène); et un autre L. Cornelius Merula, nommé consul l'an 87 av. J.-C. en remplacement de Cinna. Il fut obligé de se démettre en faveur de son adversaire, et se vit contraint de se donner la mort.

MÉRULA (George), l'un des restaurateurs des études en Italie, né vers 1424 à Alexandrie-de-la-Paille, mort en 1494, vint en 1482 se fixer à Milan sur l'invitation du duc Ludovic Sforce, qui le chargea d'écrire l'histoire de cette ville. Il a rendu de grands services aux lettres par ses publications des auteurs anciens, et par ses corrections. On lui doit la première édition des *Epigrammes* de Martial (Venise, 1470-72), gr. in-4, des *Rei rusticæ Scriptores*, ibid. 1472, Reggio, 1482, in-fol., et des *Comédies* de Plaute. On a de lui: *Bellum Scodrense*, Venise, 1474, in-4; *Antiquitatis vicecomitum mediolanensium libri X*, in-fol., etc.

MÉRULA (Paul), né à Dort en Hollande, mort à Rostock en 1607. On a de lui: *Cosmographia generalis* et *Geographia particularis*, Leyde, 1605, in-4; *Urbis Romæ delineatio*, Leyde, 1599; *Histoire universelle*, depuis la naissance de J.-C. jusqu'à l'an 1200, continuée par son fils jusqu'en 1614, etc., Leyde, 1627, in-fol.

MERVE-CHAH-JEHAN, ville du Turkestan. *Voy.* MARV-CHAHIDJAN.

MERVEILLES (les SEPT) DU MONDE, nom donné par les anciens à des ouvrages admirables d'architecture ou de sculpture, sur l'énumération desquels on n'est nullement d'accord. On nomme communément: 1° les jardins suspendus et les murs de Babylone; 2° les pyramides de l'Egypte; 3° le Phare d'Alexandrie; 4° le colosse de Rhodes; 5° le Jupiter Olympien de Phidias; 6° le temple de Diane à Ephèse; 7° le tombeau de Mausole.

MERVILLE ou MERGHEIM, ch.-l. de canton (Nord), à 11 kil. S. E. d'Hazebrouck; 6,258 hab.

MERVILLE (Michel GUYOT DE), auteur dramatique, né à Versailles en 1696, mort en 1755, composa plusieurs tragédies qui ne purent être représentées, et plusieurs comédies qui eurent quelque succès: la meilleure est *le Consentement forcé*. S'étant brouillé avec les comédiens, il tomba dans la misère et mit fin à ses jours. Il avait quelque temps coopéré aux feuilles de Desfontaines et avait écrit contre Voltaire. Son *Théâtre* a été publié en 1766, 4 vol. in-12.

MERWAN I, calife, neuvième successeur de Mahomet, était de la race des Ommiades. Il se fit élire calife à La Mecque l'an 684 de J.-C., battit Abdallah, son compétiteur, et soumit toute la Syrie. Quoiqu'il eût promis de remettre le califat à Khaled, fils du dernier calife, il désigna pour son successeur son propre fils Abd-el-Mélek; mais la mère de Khaled, qu'il avait épousée, le fit mourir en l'étouffant pendant son sommeil, 685.

MERWAN II, dernier calife de la race des Ommiades en Orient, petit-fils du précédent, se fit proclamer en 744 calife à Harran en Mésopotamie, et vainquit plusieurs compétiteurs; mais il fut vaincu à son tour et renversé par Aboul-Abbas, chef de la dynastie des Abbassides, 750.

MÉRY-SUR-SEINE, ch.-l. de canton (Aube), à 19 kil. O. d'Arcis; 1,200 h. Bataille sanglante livrée le 22 février 1814 entre les Français et les Prussiens, qui furent repoussés; la ville fut presque incendiée. Quelques-uns placent dans le voisinage de cette ville la grande défaite d'Attila en 451.

MÉRY (saint). *Voy.* MERRY.

MERZIG, ville des État prussiens (province Rhénane), à 15 kil. N. O. de Sarrelouis; 2,800 hab.

MESA (Julie), sœur de l'impératrice Julie Domna, femme de Septime-Sévère, fut mariée à Julien Avitus, consul en 209, et eut de lui Julie Soemis qui fut mère d'Héliogabale, et Julie Mammée, mère d'Alexandre Sévère. Elle fit proclamer Héliogabale empereur à Emèse, gouverna sous son nom au commencement de son règne, et retarda de quel-

quelques temps la chute de son prince en lui donnant l'utile conseil d'adopter son cousin Alexien, depuis Alexandre-Sévère. Elle fut massacrée par les soldats avec sa petite-fille.

MESAGNE, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 15 kil. S. O. de Brindisi; 5,000 hab.

MESCHACÉBÉ. Voy. MISSISSIPI.

MESCHED, MECHEHED ou MECHED (c.-à-d. tombeau), ville capitale du Khoraçan persan, par 55° 40' long. E., 37° 25' lat. N.; 50,000 hab. Beaucoup de mosquées, de medresseh, de bazars, etc.; superbe mausolée de l'Imam Riza, mausolée d'Aroun-al-Raschid. Très grand commerce par caravanes. Mesched pourtant semble en décadence. Patrie de l'astronome Nassir-Eddyn, etc. Près de là se voient les ruines de *Thous*.

MESCHED-ALI, dite aussi *Imam-Ali*, *Alexandria* ou *Hira*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad); à 133 kil. S. de Bagdad; 6,000 hab. Murs flanqués de tours; tombeau d'Ali (gendre de Mahomet), où se rendent de nombreux pèlerins, et monument qui passe pour le tombeau d'Ezéchiel. Aux environs, lac salé de 180 kilomètres de tour. — Fondée par Alexandre, dont elle porta longtemps le nom; puis capitale d'une principauté arabe sous le nom d'Hira; possédée ensuite par des chrétiens jusqu'en 632, et enfin par les Sarrasins. Prise en 1806 par les Wahabites, que pourtant ses habitants parvinrent à chasser. Mais depuis toutes les richesses qui ornaient le tombeau d'Ali ont été transportées à Imam-Mouça.

MESCHED-HOSSEIN, dite aussi *Imam-Hossein* et *Kerbela*, Vologesia ou *Bagalarus*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 98 kil. S. O. de Bagdad, sur un bras de l'Euphrate; 8,000 hab. Tombeau de l'imam Hossein, fils d'Ali, qui fut tué dans ce lieu; ce tombeau attire un grand concours de pèlerins chiites. Bazar et caravansérails.

MESEMBRIA, auj. *Misivri*, nom commun à deux villes de Thrace, l'une sur le Pont-Euxin au S. de l'Hæmus et au N. d'Apollonie, l'autre sur la mer Egée, entre Maronée et le lac de Stentor.

MÉSENGUY (François-Philippe), né à Beauvais en 1677, mort en 1763, reçut les ordres mineurs et occupa divers emplois au collège dit de Beauvais, où il fut le collaborateur et l'ami de Rollin et de Coffin, prit parti pour le jansénisme, s'opposa à la bulle *Unigen.*, et fut forcé en 1728 à quitter son collége. On a de lui: *Abr. de l'Hist. et de la Morale de l'Ancien Test.*, 1728; *Vies des Saints*, 1730; *Abr. de l'Hist. de l'Anc. Test., avec éclairc.*, 1735-53; *Expos. de la doct. chrét.*, 1744, condamnée par Clém. XIII en 1761.

MESERITSCH, ville des États prussiens (Posen), à 90 kil. O. de Posen, sur l'Obra; 4,000 hab.

MESERITSCH (GROSS-), ville de Moravie, à 28 kil. S. E. d'Iglau; 3,400 hab.

MÉSIE, *Mœsia*, auj. partie de la *Bosnie*, de la *Servie* et de la *Bulgarie* actuelles; grande région de l'Europe anc., comprise entre la Save et le Danube au N., les monts Scardus, Orbelus, Hæmus au S., le Drin septentrional à l'O., le Pont-Euxin à l'E., était beaucoup plus large que longue (900 kil. sur 280). Son nom voulait dire *marécages*, et en effet le Danube y formait de très vastes marais. Ses peuples les plus connus étaient les Mèses, les Dardanes, les Scordisques, les Picenses; beaucoup de tribus slaves et finnoises se mêlaient à ces peuples. Les Grecs jusqu'au temps d'Alexandre placèrent leurs monts Hyperborées dans la Mésie et ne connurent que très mal cette contrée. Ce ne fut guère qu'après la quatrième guerre de Macédoine (147 av. J.-C.), et quand les Romains franchirent le Scardus et l'Orbelus, qu'on connut la Mésie. La conquête commença par la défaite des Scordisques (135 av. J.-C.). Elle ne fut achevée que sous Auguste. La Mésie fut postérieurement partagée en deux provinces:

MÉSIE SUPÉRIEURE, ou 1re MÉSIE, à l'O., s'étendant du Drin au Ciabros (Zibritz); plus tard elle fut comprise dans le diocèse de Dacie. Ch.-l., Sardique (*Voy.* DACIE).

MÉSIE INFÉRIEURE ou 2e MÉSIE, à l'E., s'étendant du Ciabros au Pont-Euxin, ayant pour ch.-l. Marcianopolis: elle fut plus tard comprise dans le diocèse de Thrace (*Voy.* THRACE).

MESLAY, ville de France. *Voy.* MÉLAY.

MESLE (LE), ch.-l. de canton (Orne), à 22 kil. N. E. d'Alençon, sur la Sarthe; 810 hab.

MESLIER (Jean), curé d'Etrépigny en Champagne, né en 1678 dans le Rhételois, mort en 1733, s'est rendu fameux par un testament dans lequel il déclarait que depuis longtemps il ne croyait point aux dogmes du christianisme, quoiqu'il les eût enseignés toute sa vie. Ses sentim. sont consignés dans un écrit qui fut trouvé chez lui après sa mort, et dont la 1re partie fut publiée par Voltaire en 1762, sous le titre de *Testament de Jean Meslier*: c'est une déclamation violente contre le christianisme. — Le *Bon sens du curé Meslier*, écrit athée, publié en 1772, est de d'Holbach.

MESMER (F.-A.), médecin allemand, auteur de la doctrine du magnétisme animal, né en 1734 à Itzmang (Haute-Souabe), commença à se faire connaître en 1766 par une thèse *De planetarum influxu*, où il soutenait l'existence d'un fluide subtil, répandu partout, et par l'intermédiaire duquel les corps célestes influent sur les corps animés. Peu après il s'établit à Vienne, tenta de guérir par le magnétisme minéral en appliquant des aimants sur les parties malades; mais bientôt il crut reconnaître que la seule application des mains sur le corps produisait le même effet que l'aimant, et il proclama dès lors l'existence d'un magnétisme propre aux êtres animés, qu'il nomma *magnétisme animal*; prétendit avoir trouvé le secret de s'emparer de ce fluide et de réparer la santé en l'accumulant dans le corps des malades. Ayant éprouvé quelques difficultés dans son pays, il vint à Paris en 1778, annonça d'une manière pompeuse sa découverte, réunit chez lui autour d'un baquet ou cuve magnétisée un grand nombre de malades, excita la curiosité universelle, et trouva bon nombre de partisans auxquels il vendit chèrement son secret. En 1784, le gouvernement nomma, pour examiner la nouvelle doctrine, une commission de savants, au nombre desquels figuraient Darcet, Franklin, Bailly, Lavoisier, A. L. de Jussieu. Les commissaires, par l'organe de Bailly, déclarèrent que Mesmer produisait des effets surprenants, mais ils les attribuèrent à l'imagination ou à l'imitation: toutefois un des membres de la commission, Jussieu, ne partagea pas l'opinion de ses confrères, et fit à part un rapport plus favorable. A la suite de ce jugement Mesmer quitta la France: il passa quelque temps en Angleterre, puis retourna en Allemagne, et mourut dans sa ville natale en 1815. Mesmer a été considéré par les uns comme un imposteur, par les autres comme un bienfaiteur de l'humanité: on ne peut contester qu'il eut trop souvent recours au charlatanisme et qu'il s'est montré fort avide. L'importance de sa découverte est encore aujourd'hui mise en doute: personne ne croit plus du reste à l'échafaudage systématique dont il l'entourait. On a de lui: *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779; *Précis historique des faits relatifs au magnétisme*, 1781; *Mémoire de Mesmer sur ses découvertes*, 1799; *Mesmerismus*, Berlin, 1815.

MESMES (J.-J. DE), seigneur de Roissy, né en 1490 d'une ancienne famille du Béarn, mort en 1559, fut envoyé par Catherine de Foix, reine de Navarre, à l'assemblée de Noyon, pour y revendiquer la partie de la Navarre dont les Espagnols s'étaient emparés. François I le fit lieutenant civil du Châtelet et premier président de Normandie. Henri II le retint dans son conseil.

MESMES (Henri DE), fils aîné du précédent, né en 1532, mort en 1596, chancelier de la reine Louise, veuve de Henri III. Aussi habile comme militaire que comme politique, il reprit plusieurs places aux Espagnols. Il négocia en 1570 à St-Germain, avec les Protestants, la paix dite *Boiteuse et Mal-Assise*, ainsi nommée parce qu'elle fut signée par Biron, qui était *boiteux*, et par de Mesmes, qui était seigneur de *Malassise*. H. de Mesmes était aussi un érudit distingué; il fut l'ami et le protecteur des Turnèbe, des Lambin, des Pibrac, etc. Il a laissé des *Mémoires* que Rollin cite dans son *Traité des Études* (liv. I, ch. 2).

MESMES (Claude DE), connu sous le nom de comte d'*Avaux*, petit-fils du précéd., fut chargé de plusieurs ambassades, et fut conseiller d'état en 1623, ensuite plénipotentiaire aux traités de Munster et d'Osnabruck (1648). Il mourut en 1650.

MESMES (J.-Ant. DE), comte d'Avaux et marquis de Givry, petit neveu du précéd., fut ambassadeur extraordinaire à Venise, plénipotentiaire à la paix de Nimègue, puis ambassadeur en Hollande, en Angleterre et en Suède; il mourut en 1709, à 69 ans. On a publié ses *Lettres* et ses *Négociations*, 1752.

MESMES (J.-Antoine DE), né à Paris en 1661, mort en 1723, premier président au parlement de Paris, défendit d'abord les droits du duc du Maine, bâtard de Louis XIV, à la régence, mais les abandonna bientôt. On l'accusa d'avoir été gagné par Philippe d'Orléans. Sous la régence de ce prince, il ne craignit pas de lui adresser de sages remontrances au nom du parlement, notamment à l'occasion du système de Law et de la nomination de Dubois à l'archevêché de Cambray; ce qui le fit exiler. Il était de l'Académie Française.

MESMIN (saint), *Maximinus*, 2e abbé de Mici, près d'Orléans. On le fête le 15 décembre.

MESNA, ville d'Afrique. *Voy.* BAGHERMÉ.

MESNAGER (Nic.), diplomate, né à Rouen en 1658, mort en 1714, fut employé par Louis XIV dans plusieurs négociations; signa à Londres les articles qui servirent de base à la paix générale, en 1711; fut ensuite nommé plénipotentiaire avec le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, pour terminer les négociations au congrès d'Utrecht, en 1713.

MÉSOPOTAMIE, *Mesopotamia* (c.-à-d. *entre les fleuves*), auj. l'*Aldjezireh* moins le livah de *Diarbekir*, contrée d'Asie entre l'Euphrate et le Tigre, était bornée au N. par les monts Masius, au S. par la Chaldée et la Babylonie, et se divisait en *Mésopotamie supérieure*, au N., s'étendant du Mygdonius jusqu'au Tigre, et en *Mésopotamie inférieure*, dite aussi *Arabia Transeuphratensis*, au S. de l'Euphrate. La première était fertile, peuplée et riche; la seconde était à peu près déserte. Dans la première, on distinguait surtout la *Syrie des Rivières* (portion de la Syrie à l'E. de l'Euphrate jusqu'au *Chaboras*), et la *Mygdonie* (du Chaboras au Tigre); la seconde était parcourue par des Arabes nomades et pillards. La première avait, entre autres villes, Nisibis, Edesse, Haran ou Carrhes, Amid; la seconde, Atra, Neharda et Cunaxa. — La Mésopotamie ne semble pas avoir été une division officielle en usage chez les Orientaux. Au IVe siècle, il y eut une Mésopotamie, province du diocèse d'Orient (ch.-l., Amid), mais qui ne comprenait que le N. E. de la Mésopotamie supérieure : le N. O. de cette même Mésopotamie formait l'Osroène (ch.-l., Edesse), qui était aussi une province du diocèse d'Orient; la Mésopotamie inférieure était possédée par des hordes arabes ou relevait des Sassanides. — La Mésopotamie n'a pas d'histoire propre. Ce pays figure fréquemment dans la Bible : c'est là qu'étaient nés Nachor, Tharé, et plusieurs autres patriarches. Elle fut successivement soumise aux rois d'Assyrie, de Babylone, de Perse, de Macédoine, aux Séleucides, aux Parthes, enfin aux Romains. Lucullus et Pompée en commencèrent la conquête; mais ce pays fut sans cesse disputé par les Parthes, et les empereurs finirent par y renoncer, donnant l'Euphrate pour limite à leurs états d'Orient.

MESSALA, nom d'une branche de la famille romaine Valeria, qui a fourni à la république plusieurs personnages consulaires, a pour chef M. Valérius, consul l'an 491 av. J.-C., qui prit *Messana* (Messine), et reçut de là le surnom de *Messala*. C'est de cette famille qu'était issue la fameuse Messaline.

MESSALA (M. VALÉRIUS CORVINUS), orateur romain, suivit d'abord le parti de Brutus, et fut proscrit par les triumvirs l'an 43 av. J.-C. Mais après la bataille de Philippes, voyant le parti républicain anéanti, il s'attacha à Octave, qui l'éleva au consulat (31 av. J.-C.), le chargea de réduire l'Aquitaine (27) et le créa préfet de Rome (26). Il m. à 70 ans (11 après J.-C.) : il avait perdu la mémoire depuis 2 ans. Messala cultivait les lettres; il fut le Mécène de Tibulle.

MESSALINE (VALÉRIE), impératrice romaine, fameuse par ses débauches, était issue de la noble famille des Messala. Elle épousa l'empereur Claude, sur lequel elle exerça longtemps un empire absolu et souilla le trône en donnant l'exemple de l'adultère et en s'abandonnant sans réserve à la luxure la plus effrénée : elle alla jusqu'à épouser publiquement, et du vivant de son époux, Silius, jeune homme qu'elle aimait éperdûment. Claude, à cette nouvelle, la fit mettre à mort avec ses complices, l'an 48 de J.-C. A l'impudicité, Messaline joignait l'avarice et la cruauté; elle sacrifia à sa jalousie et à ses vengeances Julie, fille de Germanicus, Valérius Asiaticus, Poppée, mère de l'impératrice de ce nom, Appius Silanus, et plusieurs autres Romains distingués. — Une autre Messaline, petite-fille du consul Statilius Taurus, se signala aussi par ses galanteries; elle n'en plut pas moins à Néron, qui l'épousa l'an 65 de J.-C. Elle survécut à ce prince, et passa le reste de sa vie dans le commerce des lettres.

MESSANE, *Messana*, d'abord *Zanclé*, ville de Sicile, auj. MESSINE.

MESSAPIE, *Messapia*, auj. *Terre d'Otrante*, contrée d'Italie, sur la mer Adriatique, entre l'Apulie et l'Iapygie, avait pour habitants, au N. les Peucètes ou Pédicules, au S. les Calabres et les Messapes proprement dits. Achérontie, Sturnes, Matéoles, étaient les villes principales de ses subdivisions. Les colonies grecques de Brindes et Tarente en étaient indépendantes. — La Messapie fut comprise sous Auguste dans la 2e région de l'Italie.

MESSÈNE, *Messene*, auj. *Mavromati*, ville du Péloponèse, capit. de la Messénie, vers le centre, au S. du mont Ithome et à l'O. du Pamise, fut fondée par Epaminondas l'an 370 av. J.-C., après la victoire de Leuctres; c'était la plus grande ville du Péloponèse. Les Eléens et les Achéens, alliés des Romains, battirent près de là Philippe V de Macédoine.

MESSÉNIE, *Messenia*, contrée du Péloponèse, bornée au N. par la Triphylie et l'Arcadie, à l'E. par la Laconie, au S. et à l'O. par la mer, était une des plus pittoresques et des plus fertiles de la Grèce. Elle formait un petit royaume qui, au retour des Héraclides, échut à Cresphonte (1190 av. J.-C.). Elle eut à soutenir contre Sparte 3 guerres terribles. Les hostilités commencèrent en 744. La guerre dura 19 ans et finit par la prise d'Ithome et la soumission des Messéniens. *Voy.* ARISTODÈME. — L'an 684 av. J.-C, ils reprirent les armes, et ayant été vaincus en bataille rangée, ils se renfermèrent dans la citadelle d'Ira où ils se défendirent pendant 11 ans (*Voy.* ARISTOMÈNE). — Enfin ils se révoltèrent de nouveau l'an 465 av. J.-C., et furent encore 8 ans après forcés de se soumettre. Epaminondas les délivra en 370. Ils en-

trèrent dans la Ligue achéenne ; mais ils s'en séparèrent bientôt (*Voy.* DINOCRATE). — Des Messéniens épargnés par les vainqueurs, les uns trouvèrent un refuge à Naupacte (d'où en 426 les Athéniens les établirent à Pylos), et en Sicile, où ils agrandirent Zanclé qu'ils nommèrent *Messine*; les autres furent attachés à la glèbe, ou même réduits à la condition d'ilotes. Les Messéniens avaient pour villes principales Cyparissie, Andanie, Pylos, Sténycl are ; la plupart de ces villes furent ruinées, mais Pylos se releva, 426; et Epaminondas donna un centre aux Messéniens en bâtissant Mégalopolis et Messène, 370. — Dans le roy. actuel de Grèce on a donné le nom de Messénie à l'un des 30 gouvernements qui forment la division actuelle; ch.-l., Calamata.

MESSÉNIE (golfe de), *Messeniacus sinus*, auj. golfe de *Calamata*, dans la Méditerranée, sur la côte méridionale du Péloponèse, à l'O. du golfe Laconique, entre la Messénie et la Laconie, depuis le promontoire Acritas jusqu'au promontoire Ténare.

MESSEY, ch.-l. de canton (Orne), à 17 kil. N. de Domfront; 1,520 hab.

MESSIE (de l'hébreu *meschiah*, oint), en grec *Christos*, le Christ, nom sous lequel les prophètes ont désigné le Fils de Dieu destiné à sauver le genre humain. Les Juifs refusent à Jésus le caractère de Messie, et attendent encore le divin libérateur de leur nation. — Les Mahométans attendent aussi un Messie (*Voy.* MAHDI, IMAM et ISMAÉLIENS).

MESSIER (Charles), astronome, né en 1730 en Lorraine, mort à Paris en 1817, occupa longtemps des fonctions secondaires chez le géographe Delisle, fut ensuite nommé commis au dépôt de la marine, et parvint à se faire une réputation européenne par son habileté à découvrir et à observer les comètes. Il entra à l'Académie en 1770. Lalande donna en son honneur le nom de *Messier* ou *Garde-Moisson* à une constellat. entre Cassiopée, Céphée et la Girafe.

MESSIN (pays), *Metensis pagus*, la ville et le territoire de Metz. *Voy.* METZ (gouvernement de).

MESSINE, primitivement *Zanclé*, puis *Messana*, ville et port du royaume des Deux-Siciles, ch.-l. d'intendance, à la pointe N. E. de la Sicile, en face de la côte de l'Italie (dont elle n'est séparée que par le détroit dit Phare de Messine), à 195 kil. E. de Palerme; 70,000 hab. Archevêché; tribunal d'appel; vastes fortifications, citadelle, arsenal; port superbe. Monuments remarquables : le *Senatorio* ou hôtel-de-ville, le palais archiépiscopal, la cathédrale, le grand-hôpital. Beau quai, promenade dite le Corso. Collége royal, séminaire, 4 bibliothèques. Phare célèbre qui donne son nom au détroit. Les env. de Messine sont très beaux et très fertiles; on y élève beaucoup de vers à soie. Comm. assez actif en soie écrue, blé, huile, vins, corail. — M. fut fondée, sous le nom de Zanclé, par une colonie de Cumes; ensuite vinrent des Messéniens fugitifs (667) après la 2e guerre de Messénie; ils l'augmentèrent, et l'appelèrent *Messana*. Anaxilas, tyran de Rhégium, la prit en 495, et y établit de nouveaux Messéniens. Deux siècles après, Messine, prise par les Mamertins, devint le repaire de ces brigands. Hiéron II ayant résolu de les détruire avec l'aide des Carthaginois, ils se donnèrent à Rome; ce qui amena la première guerre punique, et l'assujettissement de la Sicile aux Romains. Messine était très attachée au préteur Verrès; c'est là que fut crucifié Gavius. Dans les temps modernes Messine soutint un long siége contre Charles d'Anjou après le massacre des Vêpres siciliennes (1282); en 1674 elle fut assiégée par les Espagnols; le duc de Vivonne et Duquesne la délivrèrent. Elle fut ravagée en 1743 par la peste, et en 1783 par un trembl. de terre. Insurgée et bombardée en 1848. — L'intendance a au S. celle de Catane, à l'O. celle de Palerme : 135 kil. sur 39; 260,000 hab.

MESSINE (détroit de), dit aussi *Phare de Messine*, jadis *Siculum fretum*, détroit entre la Sicile et l'Italie, doit son nom à un phare célèbre qui y existe depuis longtemps; sa largeur varie de 3 à 7,000 mètres. Le flux et le reflux s'y font sentir notablement et le courant est très rapide ; ce qui rend la navigation dangereuse. De là les fables de Charybde et de Scylla. Auj. l'on redoute beaucoup moins cette traversée.

MESSIS, ville de la Turquie d'Asie, à 31 kil. E d'Adana, est l'ancienne MOPSUESTE.

MESTRE, ville du royaume Lombard-Vénitien, à 9 kil. O. de Venise; 6,500 hab.

MESUÉ (JEAN ou JAHIA, fils de Masouiah, appelé vulgairement), médecin arabe, né au bourg de Khouz, près de l'antique Ninive, mort sous le règne de Motawakkel vers 855, à l'âge d'environ 80 ans, fut successivement attaché à la personne du calife Haroun-al-Raschid et à celle d'Al-Mamoun, et jouit de la faveur de ces princes. Il a laissé beaucoup de traités sur son art, fort estimés chez les Orientaux : une *Pharmacopée*, un livre d'*anatomie*, des traités sur les fièvres, les aliments, les catarrhes, les bains, etc. Parmi les éditions latines des œuvres de Mésué, on cite celles de Venise, 1471, 3 part. in-fol.; de Lyon, 1478, in-fol.

MESURADO ou MONTSERADO, riv. de la Guinée sept., sort du pays des Mandings, coule au S. O., et tombe dans l'Océan au N. E. du cap Mesurado.

MESURADO, cap de la Guinée supérieure, sur la côte des Graines, par 6° 20' lat. N., 13° long. O. — Il a donné son nom à la colonie américaine du cap Mesurado, dite aussi *Liberia*.

MESURATA, ville d'Afrique (Tripoli), à 17 kil. E. de Tripoli, près de la Méditerranée. Commerce considérable avec l'intérieur et avec l'Egypte.

MESVRES, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 12 kil. S. d'Autun; 1,200 hab.

META, riv. de l'Amérique du Sud, naît dans les Andes, au district de San-Juan-de-los-Llanos, coule au N. E., tombe dans l'Orénoque par 70° 5' long. O., 6° 10' lat. N. Cours, 800 kil.

METAGONIUM, auj. *capo de Tres Forças*, cap d'Afrique, sur la côte de Numidie, a la forme d'une fourche à trois pointes.

METALLINUM. *Voy.* MEDELLIN.

MÉTAPHRASTE (SIMÉON le), hagiographe, né à Constantinople au Xe siècle, fut successivement protosecrétaire de l'empereur Léon, grand-logothète, puis maître du palais. Il a rassemblé 122 vies de saints, restées jusqu'alors éparses dans les archives des églises et des monastères; mais il accueille sans discernement les fables les plus ridicules, et, d'un autre côté, il supprime des faits qui sont d'ailleurs rapportés par les contemporains; de sorte que sa compilation ne jouit pas d'une grande autorité. Un moine, nommé Agapius, en a fait un extrait publié sous ce titre : *Liber dictus Paradisus, seu illustrium sanctorum vitæ, desumptæ ex Simeone Metaphraste, græcè*, Venise, 1541, in-4. Les principales *vies* écrites par Métaphraste ont été insérées en grec et en latin dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes.

MÉTAPONTE, *Metapus* ou *Metapontum*, auj. *Torre di Mare*, ville d'Italie, sur la côte orientale de la Lucanie, près des embouchures du Bradane et du Casuente, avait été, disait-on, fondée par Nestor ou par Epéus; Sybaris y avait envoyé une colonie. Métaponte était puissante et riche; elle fut pendant un temps indépendante, et s'illustra par l'hospitalité qu'elle accorda à Pythagore qui y fonda son institut-modèle et qui y mourut. — Métaponte fut prise par les Romains avant 270; elle se déclara pour Annibal en 215, mais fut reconquise vers 207.

MÉTASTASE (Pierre-Bonaventure TRAPASSI, dit) l'un des plus grands poëtes de l'Italie, né à Rome en 1698 d'une famille pauvre, mort à Vienne en 1782, eut pour protecteur le célèbre jurisconsulte

Gravina, qui le fit instruire avec le plus grand soin dans les lettres grecques et latines, et qui à sa mort lui légua sa fortune (1718). Il avait composé une tragédie dès l'âge de 14 ans, mais il ne commença à se faire apprécier qu'en 1724, par sa tragédie lyrique de *Didone abbandonata*, qui fut représentée à Naples et qui excita un enthousiasme universel. En 1730 il se rendit à Vienne sur l'invitation de l'empereur Charles VI, qui lui donna le titre de *poeta cesareo*; et là il fit paraître successivement le *Giuseppe riconosciuto*, le *Demofonte*, la *Clemenza di Tito*, et cette *Olimpiade*, que toute l'Italie surnomma la *Divine*. La mort de Charles VI, son protecteur, et les guerres qui en furent la suite, interrompirent ses travaux dramatiques, et il ne fit plus guère que des poésies légères. Les œuvres poétiques de Métastase consistent en : 63 *tragédies lyriques* et *opéras* de divers genres, 12 *oratorios*, 48 *cantates*, une foule d'*élégies*, *idylles*, *sonnets*; parmi ses ouvrages en prose, on remarque les *Analyses des Poétiques d'Aristote et d'Horace*, des *Observations sur le théâtre grec*, et une *Correspondance*, souvent intéressante. La diction de Métastase est d'une pureté parfaite, d'une grâce et d'une élégance soutenues; il a surtout une douceur ravissante dans les vers destinés au chant; mais ses pièces ne sont pas en général fortement conçues et ses caractères manquent de vigueur. Les éditions les plus estimées des ses œuvres sont celles de Turin, 1757, 14 vol. in-4; Paris, 1780, 12 vol. grand in-8; Gênes; 1802, 6 vol. in-8; Florence, 1819-23. On doit à Richelet une traduction anonyme de quelques-unes des pièces de Métastase, Paris, 1751-61, 12 vol.

MÉTAURE, *Metaurus*, auj. *Metro* ou *Metaro*, riv. de l'Italie (Ombrie), passait à *Forum Sempronii* et se jetait dans l'Adriatique à *Fanum Fortunæ*. Sur ses bords eut lieu en 207 une célèbre bataille où fut défait et tué Asdrubal, frère d'Annibal. — Le Métaure a donné son nom à un département du roy. d'Italie qui avait pour ch.-l. Ancône; il est auj. réparti entre les délégations d'Urbin et d'Ancône.

MÉTELIN ou MÉDELIN, *Lesbos*, île de la Turquie d'Asie, dans l'Archipel, par 39° 10' lat. N., 24° long. E. : 65 kil. sur 44. Ch.-l., Castro ou Métélin. Montagnes au centre; bois, sources nombreuses. Commerce d'olives, de fruits, de figues, de coton et de mastic. Vin renommé. Célèbre dans l'antiquité (*Voy.* LESBOS). Elle souffrit beaucoup du tremblement de terre de 1755. C'est la patrie des deux frères Barberousse.

MÉTELIN ou CASTRO, *Mitylène*, capitale de l'île de Métélin, sur la côte orientale : 7,000 hab. Château fort, mosquées, égl. grecq. Al'O., ruines de Mitylène, une des villes les plus florissantes de l'antiquité.

METELLUS (famille des), branche de la famille plébéienne des Cécilius, fournit depuis l'an 288 av. J.-C. un grand nombre de généraux distingués, à qui leurs exploits méritèrent les surnoms de Macédonique, Baléarique, Numidique, Dalmatique et Crétique, etc. Dans l'espace de 250 années, 29 consulats, 17 censures, 2 dictatures, 4 grands-pontificats illustrèrent cette famille.

MÉTELLUS (L. CÆC.), consul l'an 251, battit les Carthaginois à Panorme. Il perdit la vue en sauvant le Palladium au milieu d'un incendie.

MÉTELLUS (Q. CÆC.) MACEDONICUS, préteur en 148 av. J.-C., battit Andriscus, ainsi qu'Alexandre, et réduisit la Macédoine en province romaine (147). La même année, il battit les Achéens à la bataille de la Scarphée, et s'empara de plusieurs villes importantes de la Grèce. Il fut dans la suite consul, puis censeur, parvint à une extrême vieillesse, et vit ses quatre fils élevés aux plus hautes dignités.

MÉTELLUS (Q. CÆCILIUS) NUMIDICUS, consul l'an 109 av. J.-C., fit la guerre à Jugurtha, qui jusque-là n'avait pu être vaincu, et remporta sur lui de grands avantages. Il allait mettre fin à la guerre en s'emparant de sa personne, quand il fut supplanté par Marius, son lieutenant. Il fut dans la suite exilé par les intrigues de Marius et de Saturninus, et ne put revenir à Rome qu'après la défaite de leur parti.

MÉTELLUS (Q. CÆC.), cons. en 69 av. J.-C., soumit les Crétois en 66, et prit de là le surn. de *Creticus*.

MÉTELLUS (Q. CÆCILIUS) PIUS SCIPIO, petit-fils de Scipion Nasica, l'adversaire des Gracques, fut adopté par Q. Cæcilius Métellus Pius, et prit le nom de sa nouvelle famille. Créé consul l'an 52 av. J.-C., il suivit pendant les guerres civiles le parti de Pompée qui avait épousé sa fille Cornélie. Il passa en Afrique après la bataille de Pharsale, réunit ses efforts à ceux de Caton et de Juba, et rassembla une armée avec laquelle il livra bataille à César près de Thapsus, l'an 46 av. J.-C. Il y fut battu complétement, et se perça de son épée pour ne pas être livré au vainqueur.

MÉTHODISTES, secte protestante. On nomma d'abord ainsi de jeunes théologiens de l'université d'Oxford, qui en 1720 s'étaient réunis sous la conduite de John et Charles Wesley dans le but d'observer ponctuellement tous les préceptes de l'Evangile. Wesley accepta cette dénomination, et en 1735, s'étant adjoint George Whitefield, ils travaillèrent ensemble à propager leurs doctrines. Ils firent des prédications publiques qui attirèrent bientôt des milliers d'auditeurs. Les adeptes se réunissaient matin et soir, et souvent en plein air, pour prier. Quelques-uns se livraient dans ces assemblées à des extravagances que les enthousiastes prenaient pour de l'inspiration. Les Méthodistes forment deux branches : les *adhérents de Wesley*, qui s'interdisent le jeu, les spectacles, les bals, les parures, les liqueurs et le tabac, et qui ont adopté les doctrines d'Arminius; ceux de *Whitefield*, moins nombreux que les précédents, et qui ne sont guère que des Calvinistes purs. Les Méthodistes sont fort répandus en Angleterre (surtout dans le comté de Cornouailles), et aux Etats-Unis; on en trouve jusqu'à Calcutta et dans les îles Sandwich. Malgré leurs bizarreries, les Méthodistes se distinguent par la pureté de leurs mœurs; ils ont beaucoup contribué à l'amélior. du peuple.

MÉTHODISTES (Médec.). *V.* ÉRASISTRATE et THÉMISON.

METHODIUS (saint), surnommé *Eubulius*, fut successivement évêque d'Olympe, de Patare, de Tyr; fut exilé par les intrigues des Ariens, et subit le martyre en 312. On a de lui : un *Poëme* de 10,000 vers contre Porphyre, un *Traité du libre arbitre*, etc. On le fête le 18 septembre.

METHODIUS, moine et peintre, né à Thessalonique, florissait vers le milieu du IXe siècle. Il se trouvait à Constantinople en 853, lorsque Bogoris, roi des Bulgares, l'appela à Nicopolis, pour lui faire peindre une salle de festins dans son palais. Il y représenta le jugement dernier, et produisit un tel effet sur l'âme du roi barbare, que celui-ci se fit chrétien et décida toute son armée à embrasser la même croyance. De concert avec saint Cyrille ou Constantin, Methodius alla prêcher l'Evangile aux Moraves et à d'autres peuples slaves. L'Eglise l'a canonisé; on le fête le 9 mars.

MÉTHONE, v. de Messénie, au S. O., auj. MODON. — v. de Thrace, sur le golfe Thermaïque, au N. O. Philippe, roi de Macéd., perdit un œil en l'assiégeant, 353.

METHUEN (John), ambass. anglais, fit signer en 1703 au roi de Portugal Pierre II un traité par lequel l'Anglet. s'empara du commerce du Portugal.

METHYMNA. *Voy.* MÉTHYMNE. — METHYMNA ASIDONIA, nom latin de *Medina Sidonia*; — CAMPESTRIS de *M. del Campo*; — CELIA, de *M. Celi*; — SICCA, de *M. del Rio Secco*; — TURRIUM, de *M. de las Torres*.

MÉTHYMNE, *Methymna*, auj. *Mollevah*, ville de l'île de Lesbos, sur la côte S., fut la seule qui resta fidèle à Athènes pendant la guerre sociale (358-356). Arion était de Méthymne.

METHAM. Voy. MEHEMAN.

METIUS SUFFETIUS, dictateur de la ville d'Albe, sous le règne de Tullus Hostilius, 3e roi de Rome, combattit d'abord contre les Romains, puis devint leur allié; mais les ayant trahis dans un combat, où il croyait par sa défection assurer leur défaite, Tullus s'empara de sa personne et le fit tirer par quatre chevaux (668 av. J.-C.).

METIUS (Jacq.), Hollandais, né à Alkmaar vers 1575, passe généralement pour être l'inventeur du télescope par réfraction; il fit cette découverte vers 1609, et la dut au hasard. — Son frère aîné, Adrien Metius, fut un géomètre et un astronome distingué.

METON, astronome athénien du Ve siècle av. J.-C., forma, vers l'an 432 av. J.-C., un cycle de 19 ans dans le but de faire concorder l'année lunaire avec l'année solaire; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui le *Nombre d'or*.

METRA, fille d'Erésichthon. Voy. ce nom.

METTERNICH, village des États prussiens (Bas-Rhin), à 5 kil. O. de Coblentz; 600 hab. Berceau de la famille du même nom, à laquelle appartient le célèbre diplomate M. le prince de Metternich.

METTRAY, village du dép. d'Indre-et-Loire, à 6 kil. N. de Tours; 1,300 hab. On y a formé tout récemment un établissement agricole et industriel en faveur des jeunes détenus libérés.

METULE, *Metulum*, auj. *Mottling*, ville des Iapodes, sur le *Savus*. Auguste fut blessé au siége de cette ville.

METZ, *Divodurum*, puis *Mediomatrices*, et au moyen âge *Mettis* ou *Metae*, ville de France, ch.-l. du dép. de la Moselle, sur la Moselle et la Seille, à 317 k. E. N. E. de Paris; 57,713 h. Fortifications; cathédrale gothiq., belle église St-Vincent, arsenal d'artillerie, casernes, théâtre, hôtel de la préf., hôpital, pl. Napoléon, statue de Fabert. Évêché, suffragant de l'arch. de Besançon, église consistoriale calviniste, synagogue. Cour imp., ch.-l. de div. milit.; lycée, écoles d'artill. et de génie, de comm. et de dessin. Acad. des lettres et arts, des sciences médicales, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle, conservatoire des arts et métiers, bibliothèque. Industrie très active: tissus de fil, laine, coton, crin, velours, soieries; filature, passementerie, chapeaux, fleurs, instruments à vent et à cordes, tanneries, etc.; poudrerie royale, fonderies de fer; pépinière qui expédie en Allemagne et même en Russie. Commerce de fer en barres, tôle, fonte, fer-blanc, bois de construction, liqueurs, grains, vins, huile, etc. Patrie de Fabert, Ancillon, Le Duchat, Pilatre de Rosier, Custines, Bouchotte, Lacretelle. — Metz était ch.-l. des *Mediomatrices*. Les Romains l'embellirent, mais Attila la ravagea en 452. En 511 (après Clovis), elle devint capitale du royaume de Metz, qui plus tard fut dit royaume d'Austrasie (Voy. AUSTRASIE). En 923 Henri l'Oiseleur, empereur d'Allemagne, s'en empara, et depuis elle resta aux successeurs de ce prince. Ses évêques étaient puissants et riches: aussi, à partir de la dynastie des Hohenstauffen, furent-ils les véritables souverains de Metz; toutefois la ville était impériale et ne relevait point d'eux. Metz, l'un des Trois-Évêchés (Metz, Toul et Verdun), passa sous la domination française en 1552, et devint alors ch.-l. d'un gouvernement particulier auquel elle donna son nom. Charles-Quint tenta vainement de la reprendre, 1553; le duc de Guise se distingua en cette occasion par sa belle défense. Les évêques de Metz continuèrent cependant à se reconnaître vassaux des empereurs jusqu'en 1633. A dater de l'occupation française, Metz perdit le titre de ville libre, et sa population se réduisit considérablement. — L'arr. de Metz a 9 cantons (Boulay, Faulquemont, Gorze, Pange, Verny, Vigy, plus Metz qui compte pour 3), 276 communes, et 150,811 hab.

METZ (gouvernement de), un des 8 petits gouvernements de France avant la révolution, entre les gouvernements de Sedan, de Champagne-et-Brie, de Lorraine, d'Alsace, confinait par le N. au duché de Luxembourg et à l'électorat de Trèves, et se composait: 1° de la ville et du territoire de Metz, de l'évêché de Metz, des 4 prévôtés de Longwy, Jametz, Dun et Stenay; 2° du Luxembourg français (ch.-l., Thionville); 3° du duché de Carignan, 4° du pays de la Sarre (ch.-l. Sarrelouis). Vers les derniers temps de la monarchie le petit gouvernement de Verdun fut joint à celui de Metz, qu'on nomma alors gouvernement général de Metz.

METZ (royaume de). Voy. AUSTRASIE.

METZU (Gabriel), peintre hollandais, né à Leyde en 1615, mort vers 1659, a laissé un grand nombre de tableaux qui sont tous recherchés. Moins fini que Gérard Dow, plus vrai que Miéris, il se distingue par un meilleur goût de dessin. Le Musée du Louvre possède de lui: un *Portrait de l'amiral Tromp*; un *Chimiste lisant près d'une fenêtre*; le *Marché aux herbes d'Amsterdam*, etc.

MEUDON, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 9 kil. S. O. de Paris; 3,233 h. Château roy. Haras. Bouteilles, poterie. Rabelais fut curé de Meudon.

MEULAN, *Mellentum*, ch.-l. de c. (S.-et-Oise), à 35 kil. N. O. de Paris; 1,941 hab. Cartes à jouer, bonneterie, tanneries. — Ville jadis forte; réunie à la couronne par Henri I. Prise par les Anglais en 1346, par Duguesclin en 1363, et par le duc de Bourgogne en 1417. Vainement assiégée par le duc de Mayenne pendant les troubles de la Ligue.

MEULEN (VAN DER), peintre. Voy. VAN DER MEULEN.

MEUNG ou MEHUN-SUR-LOIRE, ch.-l. de canton (Loiret), sur la Loire, rive droite, à 17 kil. S. O. d'Orléans; 4,653 hab. Feutre, tanneries; commerce. Patrie de Jehan de Meung dit *Clopinel*.

MEUNG (Jehan DE), poëte français, surnommé *Clopinel* parce qu'il était boiteux, né vers 1260 à Meung-sur-Loire près d'Orléans, d'une famille noble et aisée, mort à Paris vers 1320, étudia les sciences cultivées de son temps, et réussit surtout dans la poésie. Sur la demande de Philippe-le-Bel, il entreprit de continuer le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris; ayant supprimé les vers qui forment le dénouement de ce poëme, il y ajouta plusieurs chants nouveaux qui contiennent 18,000 vers. Il s'exprimait avec une grande liberté sur les prêtres et sur les femmes, ce qui lui fit beaucoup d'ennemis. Il obtint de ses contemporains le titre de *Père de l'Éloquence*. Les meill. édit. du *Roman de la Rose*, avec la *Continuation*, sont celle de l'abbé Lenglet-Dufresnoy, Paris, 1735, 3 v. in-12, et celle de M. Méon, Paris, 1814, 4 v. in-8. On a encore de Jehan de Meung quelques autres poëmes moins importants.

MEURS, *Mœrs*, ville des États prussiens (Province Rhénane), à 50 kil. S. E. de Clèves; 2,000 hab. — Jadis ch.-l. d'une principauté de même nom. Ses fortifications furent rasées en 1764. Sous l'Empire français, elle fut ch.-l. de canton dans le dép. de la Roër. Près de là, ruines d'*Asciburgium*.

MEURSAULT, bourg de France (Côte-d'Or), à 8 kil. S. O. de Beaune; 2,000 hab. Vins renommés.

MEURSBOURG, *Mœrsburg*, ville murée du grand-duché de Bade (Lac-et-Danube), à 12 kil. N. E. de Constance; 1,400 hab. Résid. de l'évêque de Constance; 2 châteaux. Commerce de transit.

MEURSIUS (Jean), philologue et historien, né en 1579 à Losdun près de La Haye, se fit remarquer dès sa jeunesse par un savant commentaire sur Lycophron; obtint la protection du grand-pensionnaire Barneveldt; accompagna pendant quelques années son fils comme gouverneur dans ses voyages en Europe; fut nommé à son retour professeur d'histoire à Leyde (1610), puis de langue grecque (1611). Persécuté en Hollande après le supplice de Barneveldt, il se retira en Danemark, où le roi lui avait offert la chaire d'histoire de

Soræ (1626), et mourut dans cette ville en 1639. On a de lui des éditions très estimées de divers ouvrages, de Lycophron, de l'empereur Léon, d'Hésychius, d'Aristoxène, de Philostrate, de Pallade, etc.; il a en outre composé un *Glossarium græco-barbarum*, de savants traités d'archéologie, des *Hist. de la Belgique*, 1612; — de l'Université de Leyde (*Athenæ batavæ*, 1625, ouvrage mis à l'*Index*); — *du Danemark*, 1630, etc. — Son fils, nommé aussi J. Meursius, 1613-1653, s'est également distingué comme érudit. — On a mis sous le nom d'un des Meursius un ouvrage obscène et condamné (*Elegantiæ lat. serm.*), auquel ils n'eurent aucune part, et qui est de Chorier.

MEURTHE, rivière de France, sort des Vosges, à 5 kil. S. E. de Saint-Diey; traverse le département de la Meurthe, devient navigable un peu au-dessous de Nancy, et joint la Moselle au-dessus de Frouard; cours, 140 kil.

MEURTHE (dép. de la), dép. de la France, entre ceux de la Moselle au N., du Bas-Rhin à l'E., des Vosges au S., de la Meuse à l'O.; 6,089 kil. carr.; 424,366 hab. Ch.-l., Nancy. Formé de la Lorraine propre et du Toulois. Montagnes, collines et plaines. Marbre, albâtre, pierres lithographiques, de taille et autres; grès rouge et gris, tourbe, etc.; sources salées (à Vic) et immense banc de sel. Eaux minérales et thermales. Forêts à l'E. et à l'O.; grains, fruits, légumes; pommes de terre, betteraves, lin, chanvre, navette, vin. Chevaux, bestiaux, moutons. Industrie active et variée; métallurgie, verres et faïence, papiers et cartes à jouer, draps et toiles; acides minéraux, teintureries, hongroieries. — Ce dép. a 5 arr. (Nancy, Lunéville, Toul, Château-Salins, Sarrebourg), 29 cantons, 714 communes; il appartient à la 5e division militaire, a une cour impér. et un évêché à Nancy.

MEUSE, *Maas* en hollandais, *Mosa* en latin, rivière qui prend sa source en France (Haute-Marne), au N. E. de Langres; arrose les départements de Haute-Marne, Vosges, Meuse (auquel elle donne son nom), Ardennes; entre en Belgique un peu au-dessous de Givet, traverse les provinces de Namur et de Liége, sépare le Limbourg belge du Limbourg hollandais, pénètre en Hollande, sépare le Brabant septentrional des provinces de Gueldre et de Hollande méridionale, se divise alors en un grand nombre de bras, et se perd dans la mer du Nord après un cours de 900 kil. environ. Les principales villes que baigne la Meuse sont : Verdun, Stenay, Sedan, Mézières, Charleville, Givet, Dinant, Namur, Liége, Maëstricht, Ruremonde, Gorcum, Dordrecht, Rotterdam, etc. Affluents principaux : à droite, le Chiers, le Semoy, l'Ourthe, la Roër, le Wahal et le Leck (tous deux bras du Rhin) et l'Yssel inférieur; à gauche, le Bar, la Sambre, la Mehaigne, la Dommel, etc.

MEUSE (dép. de la), dép. de la France, entre ceux des Ardennes au N. O., de la Moselle au N. E., de la Meurthe à l'E., des Vosges et de la Haute-Marne au S., de la Marne à l'O., et la Belgique au N.: 6,103 kil. carr.; 317,701 hab. Ch.-l., Bar-le-Duc. Formé d'une partie de la Lorraine (Barrois, Verdunois, Clermontois). Montagnes, collines et plaines. Beaucoup de fer; pierres de taille, marne, terre à potier. Céréales, lin, chanvre, navette, graines oléagineuses, vin (entre autres celui de Bar); belles prairies le long de la Meuse; belles forêts. Chevaux petits; beaucoup de bétail, porcs, chèvres. Nombreuses usines à fer, verreries, faïenceries, papeteries; bonneterie, draps, tissus de laine, de coton, etc.; huiles, confitures (surtout celles de Bar) et dragées. — Ce dép. a 4 arr. (Bar, Verdun, Commercy, Montmédy), 28 cantons, 588 communes; il appartient à la 5e division militaire, est dans le ressort de la cour impér. de Nancy, et forme le diocèse de Verdun.

MEUSE (dép. de SAMBRE-ET-). *Voy.* SAMBRE-ET-MEUSE.

MEUSE (dép. des BOUCHES-DE-LA-). *Voy.* BOUCHES-DE-LA-MEUSE.

MEUSE-INFÉRIEURE (dép. de la), formé pendant la première époque de la Révolution et qui dura jusqu'en 1814, avait pour ch.-l. Maëstricht et pour arrondissements Hasselt et Ruremonde. Il forme à peu près le Limbourg actuel.

MEUSEL (George), bibliographe, né en 1743 en Franconie, mort en 1820, fut professeur d'histoire aux universités d'Erfurt et d'Erlang, puis conseiller aulique de la principauté de Quedlinbourg et du roi de Prusse. On a de lui : *De præcipuis commerciorum in Germania epochis*, Erlang, 1780, in-4; *Bibliotheca historica*, Leipsick, 1782-1804, 22 vol. in-8; *l'Allemagne littéraire* (Gelehrte Deutschland), Lemgo, 1796 et années suiv., 16 vol. in-8; *Introduction à l'histoire des états de l'Europe*, Leips., 1775, in-8; *Dictionnaire des artistes allemands vivants*, Lemgo, 1770-89, 2 vol. in-8, 1808-9, avec un 3e vol. publié en 1814; *Bibliographie de la Statistique*, Leips., 1790, in-8; *Dictionnaire des écrivains allemands morts de 1750 à 1800*, Leips., 1802 et années suiv., 15 vol. in-8.

MEVANIA, *Mevania*, auj. *Bevagna*, ville d'Italie, à 80 k. au N. de Rome, sur la voie Flaminienne, aux confins de l'Étrurie et de l'Ombrie. Patrie de Properce.

MEWAR ou MEYWAR, principauté de l'Inde. *Voy.* ODEYPOUR.

MEWAT, princip. de l'Inde. *Voy.* MATCHERRY.

MEXICO, ville de l'Amérique du Nord, ch.-l. du district fédéral de la Confédération mexicaine et capitale de toute cette confédération, sur l'emplacement de l'ancienne *Tenochtitlan*, dans une vallée, entre les lacs de Tezcuco et de Xochimilco, par 101° 25' long. O., 19° 26' lat. N.; 180,000 hab. Archevêché. Ville belle et régulière; rues larges, droites et en général très longues; maisons bâties uniformément, la plupart à 3 étages, assez souvent peintes à fresque ou bien revêtues de toiles vernissées. Grand mur d'enceinte. Superbe place dite Plaza Mayor; rues de la Plateria, de Sainte-Augustine, de Tabaca, d'Aquila; cathédrale immense et remarquable pour la profusion des métaux précieux qu'elle renferme; très belles églises et sept superbes couvents; palais du gouvernement (jadis palais du vice-roi); école des mines avec un observatoire; hôtel de la monnaie, etc. Trois belles promenades (le Jardin botanique, le Paseo, l'Alameda). Université, école des mines, colléges de Saint-Ildefonse et Saint-Grégoire, séminaire, école-modèle lancastérienne, société des arts industriels et de l'agriculture; deux bibliothèques, musée d'antiquités mexicaines, cabinet de minéralogie, collections de l'académie des beaux-arts. Commerce actif, surtout en orfévrerie, bijouterie, sellerie, passementerie et ouvrages en bois. — Tenochtitlan fut fondée par les Aztèques en 1325; elle avait au moins 300,000 hab. lors de l'invasion de Cortez (on a même dit 1,500,000 hab.). Cortez la prit le 30 août 1521. Elle fut constamment la capitale et la résidence des vice-rois pendant la domination espagnole. Il y éclata le 30 novembre 1828 une insurrection terrible qui fit beaucoup de victimes.

MEXICO (prov. de), un des états de la Confédération mexicaine, entre 16° 30'-20° lat. N. et 100° 30'-105° long. O., est bornée par les états de Queretaro au N., de la Puebla à l'E., de Mechoacan au N. O., et par le Grand-Océan Equinoxial au S. et au S. O.: 520 kil. sur 210; 1,000,000 d'hab. Ch.-l., Tlalpan (jadis San-Agostino de las Cuevas). Sol varié : montagnes au centre (la Cordillère d'Anahuac), mines d'argent; vallées fertiles et magnifiques, notamment celle de Mexico; lacs nombreux : Chalco, Xochimilco, Tezcuco, San-

Cristoval. Plaines stériles et couvertes de sel; côtes sablonneuses. Industrie presque nulle.

MEXIMIEUX, ch.-l. de canton (Ain), à 40 kil. O. de Trévoux; 1,900 hab. Vin.

MEXIQUE, ou plus exactement auj. **CONFÉDÉRATION MEXICAINE**, grande république fédérative de l'Amérique du Nord, bornée au N. par les Etats-Unis anglo-américains, au S. par ceux de Guatimala, à l'E. par l'Atlantique, à l'O. par la mer Pacifique. Position astronomique, 88° 55'-126° 25' long. O., 15° 55'-42° lat. N.; 3,800 kil. du N. O. au S. O.; 2,500 de plus grande longueur de l'E. à l'O.; env. 8,000,000 d'hab., dont plus de moitié indigènes, et deux tiers de l'autre moitié mulâtres ou métis; presque tout le reste blancs; tous catholiques. Capitale générale, Mexico. Division : 18 états, 4 territoires et le district fédéral. En voici le tableau :

Etats, Territoires, District.	*Chefs-Lieux.*
District fédéral,	Mexico.
Mexico,	Tlalpan.
Queretaro,	Queretaro.
Guanaxuato,	Guanaxuato.
Mechoacan,	Valladolid.
Xalisco,	Guadalaxara.
Zacatecas,	Zacatecas.
Sonora-et-Cinaloa,	Villa-del-Fuerte.
Chihuahua,	Chihuahua.
Durango,	Durango.
Cohahuila,	Monclova.
Nouveau-Léon,	Monterey.
Tamaulipas,	Aguayo.
San-Luis-Potosi,	San-Luis-Potosi.
Vera-Cruz,	Vera-Cruz.
Puebla,	Puebla.
Oaxaca,	Oaxaca.
Chiapa,	Ciudadreal.
Tabasco,	Santiago-de-Tabasco.
Yucatan,	Mérida.
Californie	San-Carlos de Monterey.
Tlascala,	Tlascala
Colima,	Colima.

Le N. Mexiq. et la Nlle Calif. furent perdus en 1848.

Le Mexique est parcouru par de très hautes montagnes qui font suite aux Cordillères de l'Amérique du Sud, prolongées par celles de Veragua et de Guatimala (dans la confédération de l'Amérique centrale), et qui au N. se lient aux montagnes Rocheuses. Cette chaîne, dans le Mexique, prend successivement les noms de Cordillère d'Oaxaca, Cordillère d'Anahuac, Sierra-Madre (en passant dans le Guanaxuato), Sierra de Acha, S. de los Mimbres, S. de las Gruellas, S. Verde. Les sommets les plus hauts sont le Popocatepetl (5,258 m.), le Citlaltepetl (5,308 m.), le Cofre-de-Perote (4,927 m.), etc. Le Popocatepetl est un volcan en activité; on en compte encore 4 autres (Orizaba, Tustla, Jorullo, Colima). — Le Mexique est très mal arrosé, sauf vers le N.; le Bravo-del-Norte, le Colorado, le Grande, le Verde, en sont les fleuves princip. Il a un grand nombre de lacs. Ses mines d'or et surtout d'argent sont très riches, on y trouve aussi beaucoup d'étain, plomb, cuivre, fer, zinc, antimoine, arsenic, mercure, sel gemme, houille, etc. Quant à la fertilité du sol et au produit, il faut distinguer 3 zones, les terres torrides au bord des deux mers, et jusqu'à la hauteur de 300 m., les tempérées (à mi-côte et jusqu'à env. 2,000 m.), et les froides (à partir de cette dernière hauteur). Les premières fournissent toutes les denrées tropicales, mais sont extrêmement malsaines; les 2es, chaudes encore, sont très-fertiles, et il y règne un printemps presque perpétuel; mais c'est la région des nuages: le ciel y est toujours brumeux; les troisièmes produisent encore, mais bien moins. Les principales plantes particulières au Mexique sont: l'igame, le cactus à cochenille, le maguey, la vanille, le sassafras, divers arbres à teinture ou à résine, parmi lesquels le *copaifera officinalis* et le *toluifera balsamum*. Il était défendu jadis de cultiver la vigne et l'olivier. On élève de grands troupeaux de bétail de toute race, et une grande quantité de chevaux; il s'en trouve aussi beaucoup à l'état sauvage. Dans les forêts se voient le jaguar et le couguar, l'ours mexicain, le bison, le bœuf musqué, l'apaxa, etc. Peu d'industrie et de commerce. Quatre races habitent auj. le Mexique (blancs, indiens, noirs et sang mêlé). On y parle 20 langues au moins, dont 14 ont des dictionnaires et des grammaires. — L'histoire du Mexique renferme trois grandes périodes: 1° la période antérieure à la conquête du Mexique par Cortes; 2° la période coloniale; 3° la période d'indépendance. Pendant la première, qui a duré jusqu'en 1521, probablement beaucoup de peuples se sont succédé sur le vaste territoire du Mexique; les principaux furent les Toltèques, les Chichimèques et les Aztèques: ces derniers avaient pour capitale Tenochtitlan ou Mexico, et étendaient leur suzeraineté sur presque tous les autres peuples du Mexique; les Chapanèques, qui avaient soumis les Zoques, les Tzendanes, les Quelènes (capit., Chiapa); les Totonaques, puissants dans le Mechoacan (capit., Zintzontzan), les Zapotèques (capit., Oaxaca). A côté de l'empire de Mexico s'élevaient néanmoins deux empires rivaux, bien que moins puissants, ceux de Tezcuco et de Tlacopan. Tous ces peuples étaient arrivés à un degré de civilisation remarquable, surtout les Aztèques; ils connaissaient l'architecture, la peinture, la sculpture, l'astronomie; faisaient des routes et des canaux, et avaient une écriture hiéroglyphique. Les antiquités mexicaines, restes de cette époque, sont encore nombreuses malgré la grande destruction qu'en firent les Espagnols, et sont très-curieuses (*V.* PALENQUE). — La 2e période s'ouvre par le débarquement de Cortez à Cempoallan (1519), et la rapide conquête qu'il fit d'abord de l'état même de Mexico; Montézuma y régnait alors depuis 1503. Cette conquête fut bientôt suivie de celle de tout le reste du pays. L'Espagne en fit un royaume dans lequel fut compris aussi Guatimala, et que gouvernait un vice-roi. Le Mexique a fourni immensément d'or et d'argent à l'Espagne. Acapulco, sur l'Océan Pacifique, était le lieu où venaient se rendre toutes les richesses, qu'on expédiait ensuite en Europe sur des galions. — La troisième période commence en 1810. Il y eut d'abord trois tentatives inutiles d'indépendance: sous Hidalgo, 1810; sous Morelos 1815; sous Mina, 1816; en 1821 Iturbide se fit proclamer *empereur*, mais il fut bientôt renversé; enfin, en 1824, le Mexique se constitua en république fédérative: la vict. de Tampico, gagnée en 1829 sur les troupes de Ferdinand VII, assura son indépendance. Le Mexique a eu depuis des démêlés avec la France, qui en 1838 prit le fort d'Ulloa, avec le Texas et les Etats-Unis (*V.* le *Suppl.*). — Le pouvoir est confié à deux chambres (sénateurs et députés), et à un président élu tous les quatre ans.

MEXIQUE (NOUVEAU-), territoire de la Confédération mexicaine, au N. de l'état de Durango, et à l'E. des Californies; 850 k. du N. au S., sur 156 de largeur moyenne; 61,547 hab.; chef-lieu, Santa-Fé. Sol fertile, mais très longtemps négligé et presque inculte. Innombrables troupeaux de bœufs et de chevaux. On exporte tabac, peaux de daims, chèvres et bisons, fourrures. Cédé aux États-Unis en 1848.

MEXIQUE (golfe du), portion la plus occidentale de l'Océan Atlantique, entre la côte méridionale de l'Union anglo-américaine au N., et l'Yucatan au S., communique à l'E. avec l'Atlantique par le canal de Bahama, et tire son nom de ce qu'il baigne à l'O. les états de la Confédération mexicaine. Position, 83° 30'-100° 40' long. O., 18°-30° 30' lat. N.

MEYER. *Voy.* MAYER.

MEYMAC, ville de France. *Voy.* MEIMAC.

MEYRUEIS, ch.-l. de canton (Lozère), à 21 kil. S. O. de Florac; 2,300 hab.

MEYZIEU, ch.-l. de cant. (Isère), à 12 kil. E. de Lyon; 950 hab.

MEZDJERDA, riv. d'Algérie. *Voy.* MEDJERDA.

MÈZE, ch.-l. de cant. (Hérault), à 31 kil. S. O. de Montpellier; 4,516 hab. Eau-de-vie, verdet.

MEZEL, ch.-l. de canton (B.-Alpes), à 12 kil. S. O. de Digne; 800 hab.

MEZEN (le), la plus haute mont. des Cévennes, entre l'Ard. et la H.-Loire, à 16 k. O. du Cheylard; 1,766 m.

MEZEN, riv. de Russie, arrose les gouv. de Vologda et d'Arkhangel, coule au N. O., traverse la v. de Mezen (située à 250 k. N. E. d'Arkhangel; 2,000 h.), et se jette dans la mer Blanche, après un cours d'env. 650 kil.

MÉZENCE, *Mezentius*, roi des Tyrrhéniens, célèbre par son impiété et ses cruautés, se fit chasser par ses sujets, se réfugia auprès de Turnus, roi des Rutules, et combattit avec lui contre Énée. Il perdit son fils Lausus qu'il chérissait, et fut tué lui-même par Énée en voulant le venger. M. se plaisait à faire mourir ses victimes en les attach. à des cadavres.

MEZERAY ou MEZERETS, hameau du dép. de l'Orne, au N. d'Argentan, près de Ry, a donné son nom à la famille de l'historien Mézeray.

MÉZERAY (François EUDES de), historien, né en 1610 à Ry, près d'Argentan, mort en 1683, était fils d'un chirurgien de village. Il fut quelque temps commissaire des guerres, et suivit en cette qualité l'armée de Flandre; puis il se fit homme de lettres et prit le nom du hameau de *Mézeray*, voisin du lieu de sa naissance. Il débuta par des pamphlets politiques, dont la composition le conduisit aux études historiques. Il conçut alors le projet d'écrire notre histoire, et s'enferma au collége de Sainte-Barbe où il travailla avec une ardeur qui mit sa vie en danger. Après plusieurs années d'un travail assidu, il publia sa grande *Histoire de France* (jusqu'à Louis XIII); elle parut en 3 vol. in-fol., à des époques assez éloignées, 1643, 1646 et 1651. Cet ouvrage lui fit bientôt une grande réputation: il fut nommé historiographe du roi, fut admis à l'Académie Française dès 1649, et devint, après la mort de Conrart, secrétaire perpétuel de cette compagnie. Pendant les troubles de la Fronde, Mézeray se signala parmi les adversaires de Mazarin et écrivit contre le ministre nombre de pamphlets. A la paix, il revint à ses études historiques et rédigea un *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, qui mit le sceau à sa réputation: cet ouvrage, publié en 1668, en 3 volumes in-4, a été plusieurs fois réimprimé, notamment à Amsterdam, 1755, en 14 volumes in-12, avec une *Continuation* par Limiers, contenant les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Quoique historiographe du roi, Mézeray écrivait avec une indépendance qui lui devint funeste: Colbert, choqué de la manière dont il s'exprimait au sujet de l'origine des impôts, fit supprimer une pension de 4,000 livres qu'il recevait de la cour. Dans ses dernières années, il se lia étroitement avec un cabaretier de La Chapelle, près de Paris, et le nomma son légataire universel. Mézeray a le style clair, facile et nerveux; il mêle à ses récits des jugements libres et sévères; mais le plus souvent il n'a pas pris la peine de recourir aux sources; il ne peut par conséquent faire autorité.

MEZETLU, *Solis*, puis *Pompeiopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Adana), à 32 kil. S. O. de Tarsous, sur la Méditerranée. Môles magnifiques.

MEZIDON, ch.-l. de canton (Calvados), à 22 kil. S. O. de Lisieux; 600 hab.

MEZIER-EN-BRENNE ou MEZIÈRES, ch.-l. de cant. (Indre), à 24 kil. N. du Blanc; 1,500 hab.

MEZIÈRES, *Maceriæ*, ville de France, ch.-l. du dép. des Ardennes, sur la Meuse, vis-à-vis de Charleville, à 223 kil. N. E. de Paris; 4,083 hab. Citadelle, bibliothèque publique. Industrie assez active, surtout aux environs. — L'armée de Charles-Quint, commandée par le comte de Nassau, l'assiégea en 1521, mais ne put la prendre: Bayard alors la défendait. Les Prussiens la bombardèrent en 1815. — L'arrond. de Mezières a 7 cantons (Mezières, Charleville, Flize, Monthermé, Omont, Renwez, Signy-le-Grand), 110 communes, et 69,294 hab.

MEZIÈRES, ch.-l. de canton (H.-Vienne), à 12 kil. O. de Bellac; 1,400 hab.

MEZIN, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne) sur la Gelize, à 11 k. S. O. de Nérac; 1,959 h. — *Voy.* MEZIN.

MÉZIRIAC (BACHET DE). *Voy.* BACHET.

MEZOE-BERENY, ville de Hongrie (Bekes), à 22 kil. N. O. de Gyula; 4,900 hab.

MEZOE-HEGYES, ville de Hongrie (Csanad), à 10 kil. N. de Csanad. Très grand haras.

MEZOE-TUR, ville de Hongrie (Heves), à 80 kil. S. d'Heves; 4,000 hab. Poterie.

MEZZOVO, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 37 kil. N. O. de Janina, a donné son nom aux monts *Mezzovo* (l'anc. *Pinde*), qui s'étendent sur la limite des sandjaks de Monastir et de Janina, et dans l'état de Grèce jusqu'à Tricala. *Voy.* PINDE.

MGLINE, ville de la Russie d'Europe (Tchernigov), à 200 kil. N. E. de Tchernigov; 5,100 hab. Commerce de chanvre.

MIAJADAS, ville d'Espagne (Badajoz), à 39 kil. N. E. de Mérida; 4,300 hab. Vieux château-fort.

MIAKO, île du Japon. *Voy.* MIYAKO.

MIAMI (GREAT-) ou MAUMEE, dite aussi *Rocky-River*, rivière des États-Unis, naît dans l'état d'Ohio, arrose Troy, Dayton, et se jette par la rive droite dans l'Ohio à 31 kil. au-dessous de Cincinnati. Cours 270 kil. au S. O. — Une autre rivière de même nom naît aussi dans l'état d'Indiana, et se jette dans le lac Erié, à son extrémité occidentale, après 160 kil. de cours.

MIAMI (LITTLE-), riv. des États-Unis (Ohio), se jette dans l'Ohio à Columbia, à 9 kil. au-dessus de Cincinnati, après 140 kil. de cours.

MIANEH, ville d'Iran (Aderbaidjan), à 115 kil. S. E. de Tauris; 2,000 hab. Tapis de poils de chameau. Thévenot y est mort.

MIARIM ou MEARY, riv. du Brésil (Maranhao), sort des monts Itapicuru, et tombe dans l'Océan par 2° 50' lat. S., 46° 40' long. O. Cours, 660 kil.

MIAVA, ville de Hongrie (Neutra), à 65 kil. N. de Neutra; 10,000 hab. Lainages, étamines, toi[les], bière, eau-de-vie de grains. Commerce.

MICHAELIS (Jean-Henri), savant orientaliste [al]lemand, né dans le comté de Hohenstein en 16[68], professa d'abord la langue hébraïque à Leip[zig], puis se fixa à Halle, et y ouvrit des cours de g[rec], de chaldaïque, d'hébreu, de syriaque, de samarit[ain], d'arabe et de rabbinisme. En 1698, il alla étu[dier] l'éthiopien à Francfort, sous la direction de Lud[olf], et occupa, l'année suivante, la chaire de grec à [l'u]niversité de la même ville. Il devint ensuite ins[pec]teur de la bibliothèque de l'université de H[alle], professeur de théologie, inspecteur du séminai[re], mourut en 1738. On a de lui: *De accentibus [H]bræorum prosaicis*, Halle, 1695, in-8; *De pecul[iari]bus Hebræorum loquendi modis*, 1702; *De n[...] linguæ arabicæ*, 1706; *De Isaia propheta*, 171[?]; [De] *rege Ezechia*, 1717; *Biblia hebraica*, 1720, in[...]

MICHAELIS (J.-David), célèbre orientaliste et [théo]logien protestant, fils d'un prof. de théologie et neveu du précédent, né à Halle en 1717, mo[rt en] 1791, fut appelé en 1745 à l'université de Gœtt[ingue] par Munch-Hausen, fondateur de cet établissem[ent], y professa la philosophie jusqu'à sa mort, fut [nommé] en 1751 à l'Académie royale de Gœttingue, et [en fut] secrétaire, puis directeur de cette société; il fut chargé des fonctions de secrétaire et de dir[...]

du séminaire philologique. Il s'est surtout distingué en appliquant une immense érudition à l'explication des livres saints et en faisant servir à l'interprétation de la langue sainte des Hébreux les langues chaldaïque, syriaque et arabe. Il a laissé de nombreux ouvrages dont les principaux sont : *Jugement sur les moyens dont on se sert pour entendre l'hébreu*, Gœttingue, 1757; *Grammaire chaldaïque*, 1771, *syriaque*, 1784; *Spicilegium geographiæ Hebræorum*, 1769-80; *De Chronologia Mosis*, 1769; *Droit mosaïque*, 1770-75; *Introduction au Nouveau Testament*, 1750, 1787, etc. (mise à l'*Index*); *Introd. à l'Ancien Testament*, 1787 (resté incomplet); *Traduction de l'Ancien Testament*, 1769-85, 13 vol. in-4; *du Nouveau Testament*, 1790-92, 2 vol. in-4; *Compendium theologiæ*, 1760. Il a aussi composé quelques ouvrages philosophiques, entre autres : *De l'influence des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions*, en allemand, Brême, 1762, trad. en français par Mérian; *Morale philosophique*, Gœtt., 1792.

MICHALLON (Claude), sculpteur, né à Lyon en 1751, élève de Coustou, remporta le grand prix de sculpture, alla à Rome, y exécuta en marbre le tombeau de Drouais, peintre d'histoire, son ami, et fut chargé pendant la révolution d'exécuter les statues colossales qui servaient aux fêtes nationales. Son dernier ouvrage fut le modèle d'une statue de Caton d'Utique. Il a fait aussi le buste de Jean Goujon. Il mourut en 1799, à l'âge de 48 ans.

MICHALLON (Achille-Etna), fils du précédent, né à Paris, 1796, peintre-paysagiste, élève de David, se distingua dès l'enfance, remporta plusieurs prix. Il mourut à 26 ans en 1822. Ses principaux tableaux sont : *Démocrite et les Abdéritains*; *Combat des Lapithes et des Centaures*; *les Ruines du Cirque*; *Vue des environs de Naples*.

MICHAUD (Joseph), littérateur, membre de l'Académie Française, né en 1767 à Albens (Savoie), mort en 1839, vint à Paris en 1791 et écrivit dans plusieurs journaux monarchiques; forcé de se cacher en 1792, il reparut bientôt après; mais il fut arrêté en 1795 (an 13 vendémiaire), et condamné à mort pour avoir professé des doctrines royalistes dans le journal *la Quotidienne*, dont il était le fondateur. Il parvint à se dérober à l'exécution de ce jugement, qui fut révoqué l'année suivante. Sous l'Empire, il fut élu membre de l'Institut, et célébra par ses vers le mariage de l'empereur et la naissance du roi de Rome. Sous la Restauration, Michaud fut nommé censeur des journaux et devint directeur-propriétaire de *la Quotidienne*. On doit à cet écrivain plusieurs ouvrages d'histoire, qui sont très estimés, notamment : l'*Histoire des Croisades*, 1811-22, 5 vol. in-8; 5ᵉ édit., 1838, 6 vol. in-8; l'*Histoire des progrès et de la chute de l'Empire de Mysore*, 1801, 2 vol. in-8; quelques poëmes, dont le meilleur est *le Printemps d'un proscrit*, 1803; et plusieurs brochures politiques, entre autres l'*Histoire des quinze semaines ou les Cent Jours*, 1815, qui eut un grand succès. Il a en outre publ. une collection de *Mémoires pour servir à l'hist. de France*, depuis le XIIIᵉ s. (avec Poujoulat, 32 v. in-8, 1836, etc.); *Correspond. d'Orient* (7 v. in-8, 1833-35). Il fonda la *Biographie univ.* (avec son frère) et l'Institut historique.

MICHAULT (P.), poëte du XVᵉ siècle, né, à ce qu'on croit, en Franche-Comté, fut attaché au duc de Charolais (depuis Charles-le-Téméraire), et mourut vers 1467. On a de lui : *le Doctrinal du temps présent*, Bruges, sans date, réimprimé sous le titre de : *Doctrinal de court, par lequel on peut estre clerc sans aller à l'escole*, Genève, 1522 (ouvrage en prose, mêlé de vers de 8 ou 10 syllabes); *la Danse des aveugles*, Paris, 1506.

MICHAUX (André), voyageur et botaniste, né à Satory, près de Versailles, en 1746, parcourut d'abord l'Angleterre, visita l'Auvergne avec Lamarck et Thouin, voyagea ensuite deux ans en Perse (1782-84) et en rapporta de magnifiques collections. L'année suivante il fut envoyé aux États-Unis, en explora la partie méridionale, ainsi que les îles Lucayes, la baie d'Hudson et le Canada. Il revint en France en 1796, mais s'embarqua de nouveau en 1800, explora l'Île de France et les côtes de l'île de Madagascar; il mourut dans cette dernière île en 1802. On a de lui : *Histoire des chênes de l'Amérique septentrionale*, Paris, 1801, in-fol., avec 36 pl. dessinées par Redouté; *Flora boreali-americana*, ibid., 2 vol. in-8, avec 52 fig., également de Redouté.

MICHÉE, dit *l'Ancien*, prophète juif, vivait à Samarie dans le IXᵉ siècle av. J.-C. Achab, roi d'Israël, voulant décider le roi de Juda, Josaphat, son beau-père, à s'unir à lui pour faire la guerre à Ramoth de Galaad, l'engagea à consulter Michée sur ce dessein. Le prophète prédit la dispersion de l'armée d'Israël et la mort d'Achab, et ces événements s'accomplirent. — Michée, l'un des petits prophètes, né dans une bourgade de la tribu de Juda, prophétisa sous les règnes de Jonathan, d'Achaz et d'Ézéchias, c.-à-d. depuis l'an 752 jusqu'à 694 av. J.-C., et annonça que le Sauveur naîtrait à Bethléem.

MICHEL (saint), archange, dont le nom signifie *Quis ut Deus?* Il est le chef des bons anges qui forment la milice céleste : c'est lui qui précipita dans l'abîme les anges rebelles. Les peintres le représentent allégoriquement avec un casque éclatant, une lance d'or à la main. L'Église le fête le 29 sept. — La France a voulu avoir S. Michel pour protecteur : Louis XI créa en son honneur l'ordre célèbre de St-Michel. Il est aussi en grande vénération en Russie.

MICHEL I (RANGABÉ), dit *Curopalate*, empereur d'Orient, était gendre de l'empereur Nicéphore, et avait, par sa conduite dans plusieurs emplois élevés, conquis l'affection des Grecs, lorsque Nicéphore mourut en 811. Il fut appelé d'une voix unanime à lui succéder. Il commença par secourir les veuves et les enfants des soldats moissonnés dans les guerres des Sarrasins et des Bulgares, et réprima les excès des Iconoclastes qui, sous le règne précédent, avaient cruellement persécuté les Chrétiens; mais il fut attaqué peu après et défait par les Bulgares. Rappelé dans Constantinople par de nouveaux troubles qu'excitaient les Iconoclastes, il laissa le commandement de l'armée à Léon l'Arménien; mais celui-ci se fit proclamer empereur (813), et relégua Michel dans l'île de Proté, où il prit l'habit religieux; il vécut jusqu'en 846.

MICHEL II, dit *le Bègue*, né à Amorium en Phrygie, était le favori de Léon l'Arménien, qui le fit patricien. Accusé d'avoir conjuré contre l'empereur, il fut mis en prison; mais l'empereur ayant été assassiné, Michel sortit de prison pour monter sur le trône (820). Il fut cruel et lâche envers les ennemis de son pouvoir; il se laissa enlever la Crète, la Pouille et la Calabre. Il mourut par suite d'excès (829).

MICHEL III, dit *l'Ivrogne*, né en 836, succéda en 842 à son père Théophile, sous la régence de sa mère Théodora. Bardas, son oncle, qu'il avait nommé césar, s'empara de son esprit, et lui fit persécuter sa mère; mais il fut peu après disgracié, et mis à mort (866). Basile-le-Macédonien, associé à l'empire, fit périr Michel, qui était exécré pour ses cruautés (867). Sous le règne de ce prince, commença le schisme des églises grecque et latine, par la nomination du patriarche Photius en 858.

MICHEL IV, dit *le Paphlagonien*, né en Paphlagonie, fut d'abord un obscur commerçant. Il monta sur le trône d'Orient (1034) par les intrigues de l'impératrice Zoé, qui l'aimait, et qui avec son secours se défit de l'empereur Romain, son époux. Incapable de gouverner, il abandonna le soin des affaires à l'eunuque Jean, son frère; il fit la guerre avec succès contre les Sarrasins et contre les Bul-

gares. En 1041, poursuivi par ses remords, il prit l'habit religieux et mourut la même année.

MICHEL V, dit *Calfate*, fils d'un calfateur de vaisseaux, succéda en 1041 à Michel IV, son oncle; craignant les intrigues de l'impératrice Zoé, il l'exila; le peuple se souleva contre lui, on lui creva les yeux, et on l'enferma dans un monastère (1042).

MICHEL VI, dit *Stratiotique*, c.-à-d. *guerrier*, régna après l'impératrice Théodora (1056). Pour acquérir l'appui du sénat et du peuple, il choisit dans leur sein les gouverneurs et les principaux officiers de l'empire. Les officiers de l'armée, irrités de cette préférence, se révoltèrent et prirent pour chef Isaac Comnène. Michel abdiqua (1057), et mourut dans l'obscurité.

MICHEL VII, dit *Parapinace*, ainsi nommé d'un impôt mis par lui sur le blé, fils aîné de Constantin Ducas, fut proclamé en 1067; Eudoxie, sa mère, ayant épousé Romain Diogène, celui-ci se fit nommer empereur; mais Romain ayant été fait prisonnier par les Turcs en 1071, Michel remonta sur le trône; il le perdit encore en 1078 et fut chassé de Constantinople par Nicéphore Botoniate, le meilleur de ses généraux, qu'il avait outragé. Il fut enfermé dans le monastère de Stude, puis nommé archevêque d'Ephèse.

MICHEL VIII, dit *Paléologue*, d'une des plus illustres familles d'Orient. Nommé régent de l'empire durant la minorité de Jean Lascaris, il se fit proclamer lui-même en 1260 et fit crever les yeux à son pupille. Il ne régna d'abord qu'à Nicée, mais il réussit (1261) à reprendre Constantinople sur Baudouin II et y établit le siége de son empire. Il fit plusieurs expéditions heureuses en Grèce et dans l'Archipel, traita avec les Turcs, les Bulgares, et employa tous ses efforts pour faire cesser le schisme qui séparait l'église d'Orient de celle d'Occident. Il m. en 1282, dans une expédit. contre la Thrace. Il eut pour successeur son fils Andronic II et pour ministre George Acropolite. — MICHEL ROMANOV. *V.* ROMANOV.

MICHEL-ANGE BUONAROTTI, peintre, sculpteur et architecte du premier ordre, né en 1474 au château de Caprèse en Toscane, d'une ancienne famille, annonça dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour les arts; fut placé chez Dominique et David Ghirlandajo, les artistes les plus célèbres de l'époque, et les quitta à l'âge de 15 ans, étant déjà supérieur à ses maîtres. Laurent de Médicis, dit *le Magnifique*, lui assigna peu de temps après un logement dans son palais, et le traita comme son fils. La mort le priva bientôt de ce digne protecteur; mais déjà sa réputation était établie; parmi ses morceaux de sculpture, on admirait à Mantoue le *Cupidon endormi*, à Rome le *Bacchus*, que plus tard Raphaël attribua, à cause de son extrême perfection, à Phidias ou à Praxitèle, et *Notre-Dame de pitié*, groupe fameux qu'on voit à Saint-Pierre; parmi ses tableaux, la *Sainte Famille* et le grand carton de la *Guerre de Pise*. Jules II fixa Michel-Ange à Rome; il y sculpta le mausolée de ce pontife, monument magnifique, quoique inachevé, et peignit à fresque la grande voûte de la chapelle Sixtine, composition non moins admirable que la première. Il jouit également de la faveur des papes Léon X, Paul III et Jules III. Il ne commença que vers 40 ans à s'adonner à l'architecture, et ne tarda pas à surpasser tous ses rivaux en construisant le plus bel ouvrage de l'architecture moderne, la *coupole de Saint-Pierre*. Il y travaillait encore lorsqu'il mourut en 1563. Le génie de Michel-Ange n'a jamais été contesté; tous le placent au premier rang comme peintre, sculpteur et architecte; on ne se lasse pas d'admirer la belle fresque du *Jugement dernier* dans la chapelle Sixtine, sa statue de *Moïse* pour le mausolée de Jules II, et enfin la magnifique coupole de Saint-Pierre. On trouve des beautés de tous les genres dans ces ouvrages; cependant ce qui s'y fait remarquer surtout, c'est le grandiose, l'austérité, la fermeté, la noblesse. Le grand tableau du *Jugement dernier* a été copié par le peintre Sigalon; cette copie se voit à l'Ecole des Beaux-Arts à Paris. Michel-Ange a aussi laissé des *Poésies légères* (stances, sonnets, etc.), publiées en 1623 par son petit-neveu, Michel-Ange Buonarotti, dit *le Jeune* (1558-1646), poète lui-même, aut. de *la Fiera*, de *la Tancia*, coméd. estimées. La *Vie de M.-A.* a été écrite par Vasari (*Vies des peintres*) et par Condivi, Rome, 1533; trad. par Hauchecorne, 1783, et p. Quatremère de Quincy, 1835.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES OU DES BAMBOCHES (M.-A. CERQUOZZI, plus connu sous le nom de), peintre, né à Rome en 1600, mort en 1660, se fit remarquer dès l'âge de 13 ans par son talent pour le dessin. Il s'appliqua d'abord à peindre des batailles, des naufrages, des sujets historiques, etc.; mais la renommée que s'était acquise Pierre de Laar, dit le Bamboche, le décida à suivre la manière de cet artiste, ce qui lui fit donner alors le surnom de Michel-Ange des Bamboches. On cite parmi ses nombreux ouvrages les tableaux qu'il exécuta pour le cloître de Saint-André delle Grotte à Rome, où il a retracé quelques traits de la vie de saint François de Paule; *le Départ d'un courrier de l'armée; Saint Jean prêchant dans le désert*; *la Place du marché de Naples*, où l'on voit un rassemblement de lazzaroni applaudissant à une harangue de Masaniello.

MICHEL (ordre de SAINT-), ordre militaire institué par Louis XI le 1er aout 1469, en l'honneur de saint Michel, patron de la France. Le nombre des chevaliers de cet ordre fut d'abord limité à 36: ils devaient être gentilshommes; le roi en était le chef et le grand-maître; ils portaient un collier formé de coquilles d'or, d'où pendait une médaille représentant l'archange saint Michel, avec cette devise : *Immensi tremor Oceani*. Henri III joignit cet ordre à celui du Saint-Esprit (*Voy.* SAINT-ESPRIT); sous Louis XIV, le nombre des chevaliers fut élevé à 100. Cet ordre, destiné primitivement à la haute noblesse, finit par être accordé aux gens de lettres, de robe, de finance, et aux artistes célèbres. Il existait encore du temps de la Restauration, mais fut aboli en 1830.

MICHIGAN, lac des Etats-Unis (Michigan), entre 41° 30'-45° lat. N. et 87° 30'-89° 50' long. O., n'a pas moins de 415 kil. sur 85, et les plus gros vaisseaux y naviguent : la rivière de Michillimackina l'unit au lac Huron.

MICHIGAN, un des états de l'Union de l'Amérique du Nord, sur la frontière septentrionale, au S. du la Supérieur, au S. O. du lac Huron, à l'O. des lac Saint-Clair et Erié, au N. des deux états d'Ohio e d'Indiana, et à l'E. de l'immense territoire du Nord Ouest, a 580 kil. sur 310 et compte 397,654 hab. I doit son nom au lac Michigan qu'il renferme. Ch.-l Détroit. Div., 7 comtés. Lacs et rivières. Clim tempéré, salubre, quoique humide et un peu froi Gibier et poisson en abondance. — Les Hurons occu paient jadis cette contrée; ils en furent chassés p les Iroquois. Pendant les guerres du Canada entre l'A gleterre et la France, les Anglais en devinrent ma tres, en 1763, par l'abandon des Français. Ils fure obligés de la céder aux Etats-Unis en 1796. I 1812, le Michigan a beaucoup souffert de la guer avec l'Angleterre. D'abord *territoire*; *état* dep. 183

MICHILLIMACKINAC ou MACKINAW, île situ dans le détroit qui unit les lacs Huron et Michiga son nom, qui signifie *grande tortue*, lui a été don à cause de sa forme.

MICHILLIMACKINAC (PETITE-), riv. des Etats-U (Illinois), coule au N. O. et tombe dans l'Illinoi cours, 225 kil.

MICIPSA, fils de Massinissa, roi des Numide

hérita des états de son père avec ses deux frères, qui moururent avant lui et le laissèrent seul maître. Il gouverna sous la protection de Rome, et partagea en mourant son empire entre ses fils Hiempsal et Adherbal, et Jugurtha, son neveu, qu'il avait adopté. Il avait régné 30 ans, de 149 à 119 av. J.-C.

MICRONESIE (c.-à-d. *petites îles*), nom sous lequel plusieurs géographes désignent la réunion des plus petites îles de l'Océanie. *Voy.* OCÉANIE.

MICUIPAMPA, ville du Pérou (Livertad), à 150 kil. N. O. de Truxillo. Aux environs, riches mines d'argent, dites *de Chota*.

MIDAI, ville de l'empire Birman (Ava), à 2 kil. N. d'Amarapoura, sur l'Iraouaddy; un des grands entrepôts entre l'empire Birman et la Chine.

MIDAS, roi de la partie de la Phrygie où coule le Pactole. Bacchus, qu'il avait accueilli dans ses états, promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Midas demanda le pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucherait; son vœu fut exaucé; mais bientôt Midas, voyant se transformer ainsi, sous sa main, même les mets qu'il portait à sa bouche, reconnut l'imprudence de sa demande. Le dieu, pour le délivrer de ce funeste don, le fit baigner dans le Pactole, qui depuis, dit-on, roula de l'or dans ses flots. On raconte aussi qu'ayant préféré Pan à Apollon pour l'art de jouer de la flûte, Apollon irrité lui donna des oreilles d'âne.

MIDDELBOURG, ville du roy. de Hollande (Zélande), dans l'île de Walcheren, à 136 kil. S. O. d'Amsterdam; 18,000 hab. Un canal de 2 kil., au bout duquel se trouve le petit port de Ramkens, la met en communication avec l'Escaut. Quelques belles rues, places spacieuses, 5 ou 6 monuments (l'hôtel-de-ville, celui du gouvernement, celui des ci-devant compagnies des Indes occidentales et orientales, l'arsenal, la fonderie, la bourse, etc.). Académie de peinture, sculpture et architecture; bibliothèque, musée, cabinet d'histoire naturelle; industrie: savon, vinaigre; fonderies en cuivre; tanneries, passementeries, etc. Commerce actif de sel et de grains. — Middelbourg tire son nom de sa situation au milieu de l'île de Walcheren; son importance ne date que du XIIe siècle; elle eut le titre d'évêché pendant 13 ans (1561-74). Prise aux Espagnols par les confédérés en 1574; par les Français en 1795. Comprise d'abord dans le dép. de l'Escaut, puis ch.-l. de celui des Bouches-de-l'Escaut. Les Anglais l'occupèrent un instant en 1809.

MIDDELBOURG, île du Grand-Océan. *Voy.* EOUA.

MIDDLESEX, comté d'Angleterre, entre ceux d'Hertford au N., d'Essex à l'E., de Buckingham à l'O. et de Surrey au S.: 40 kil. sur 27; 1,576,616 h. en 1841; chef-lieu, Londres. Quelques petites collines; sol argileux ou maigre, mais bien cultivé, belle horticulture (les jardins des environs de Londres rapportent près de 30,000,000 de francs). Industrie extraordinairement active. *Voy.* LONDRES. — Il y a dans l'île de la Jamaïque, au centre, un comté dit Middlesex; ch.-l., Spanishtown.

MIDDLETON, ville d'Angleterre (Lancastre), à 7 kil. N. de Manchester; 14,379 hab. Tissus de coton, imprimeries, blanchisseries. Cette ville n'était encore qu'un petit village dans le siècle dernier.

MIDDLETON (CONYERS), écrivain anglais, né à Richmond en 1683, mort en 1750, embrassa l'état ecclésiastique, devint en 1717 docteur de l'université de Cambridge, et eut de vifs démêlés avec Bentley, ainsi qu'avec plusieurs autres théologiens de son temps. Il fut nommé en 1723 bibliothécaire de Cambridge. Son principal ouvrage est une *Vie de Cicéron*, 1741, 2 vol. in-8, qui a obtenu un succès mérité. On a aussi de lui plusieurs dissertations qui l'ont fait soupçonner d'incrédulité; telles sont: *Lettre sur Rome*, 1729 (il veut y démontrer la conformité du catholic. et du paganisme); *Libres recherches sur le don des miracles*, 1748; *Examen d'un discours de Sherlock sur les prophéties*, 1750. — Le nom de Middleton a aussi été porté par plusieurs navigateurs, dont le plus célèbre, Christophe Middleton, fit de vaines tentatives pour trouver un passage en Asie par le N. O. de l'Amérique.

MIDDLETOWN, plusieurs villes des États-Unis, dont la principale est dans l'état de Connecticut, sur le Connecticut, à 24 kil. S. d'Hartford; 3,000 hab. Lainages, armes blanches et à feu, moulins à papier et à poudre, distilleries, etc. Commerce actif.

MIDDLEWICH, ville d'Angleterre (Chester), à 28 kil. E. de Chester; 4,795 hab. Sel et coton.

MIDÉE, v. de la Grèce anc. (Argolide), au N. E. de Tirynthe. Les Spartiates y remportèrent sur les Arcadiens et les Argiens la victoire dite *sans larmes*, parce qu'elle ne coûta pas un homme aux vainqueurs (367).

MIDHURST, *Mida*, ville d'Angleterre (Sussex), à 17 kil. N. de Chester; 5,378 hab. Ancienne église.

MIDI (canal du) ou du LANGUEDOC, canal au S. de la France, qui fait communiquer l'Atlantique à la Méditerranée. Il commence dans le département de la Haute-Garonne, sur la rive droite de la Garonne, à 2 kil. au-dessous de Toulouse; se dirige au S. E., entre dans le département de l'Aude, et, se portant ensuite à l'E., débouche près de Marseillan dans l'étang de Thau (Hérault). Son développement est de 210 kil. — Ce canal, qu'on appelle aussi quelquefois *canal des Deux-Mers*, est de la plus haute importance pour le commerce de la France méridionale. Le projet en fut formé sous François I; mais il ne fut exécuté que sous Louis XIV, de 1666 à 1681, par l'ordre de Colbert, grâce au génie et au dévouement de Riquet, secondé par Andréossi.

MIDI (Pic du), montagne de la chaîne des Pyrénées, en France (Basses-Pyrénées), à 40 kil. S. d'Oloron; 2,986 mètres de hauteur. Il donne naissance au gave d'Ossau. — Une autre montagne des Pyrénées, à 13 kil. S. de Bagnères, porte le même nom; elle a environ 3,000 mètres de hauteur.

MIDIAH ou MIDJEH, l'ancienne *Salmydesse*, ville murée de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 105 kil. N. O. de Constantinople, sur la mer Noire.

MIDIAN. *Voy.* MADIAN.

MIDIE, un des anciens royaumes de l'Irlande, formait d'abord un état particulier, et fut depuis réuni à la *Lagénie* (Leinster); il répond aux deux comtés de *Meath*.

MID-LOTHIAN. *Voy.* LOTHIAN (MID-).

MIDOUZE, rivière de France, formée à Mont-de-Marsan (Landes) par le Midou et la Douze, tombe dans l'Adour.

MIDROE, *Medianum Castellum*, ville de l'Algérie, à 225 kil. S. d'Alger, sur la Midroe (qui sort de l'Atlas et tombe dans le lac Titterie).

MIECISLAS I, duc de Pologne, de la race des Piasts, régna de 962 à 992. Il est le premier duc de Pologne qui ait embrassé le christianisme: il se convertit en 965, à la persuasion de sa femme Dombrowska, fille de Boleslas I, roi de Bohême, et proscrivit l'idolâtrie dans tous ses états.

MIÉCISLAS II, fils de Boleslas Chrobry et petit-fils du précédent, succéda à son père en 1025, et perdit une partie des conquêtes faites par lui. C'est alors que s'établirent aux dépens de ses possessions les principautés de Mecklembourg, de Brandebourg, de Holstein, de Lubeck, etc. Il tomba en démence par suite de ses débauches, et mourut à Posen en 1037, laissant le roy. dans l'anarchie.

MIEDNIKI, ville de la Russie d'Europe (Vilna), à 50 kil. N. O. de Kalouga. Évêché catholique.

MIEL (Jean), peintre. *Voy.* MÉEL.

MIÉLAN, ch.-l. de canton (Gers), à 12 kil. S. de Mirande; 2,000 hab.

MIERIS, famille de peintres hollandais très distingués. — François Miéris, né à Delft en 1635, étu-

dia sous Gérard Dow et ne tarda pas à devenir le meilleur élève de cet artiste. F. Miéris abrégea ses jours en se livrant aux excès du vin, et mourut en 1681, laissant deux fils qui s'illustrèrent dans la même carrière. Cet artiste est surtout remarquable par l'extrême fini de ses ouvrages. Le nombre de ses tableaux est très considérable. Le musée du Louvre possède : une *Femme à sa toilette, servie par une Négresse; Deux Dames prenant le thé dans un salon*, etc. — Guillaume Miéris, 2e fils du précédent, né à Leyde en 1662, fut élève de son père, et annonça dès l'enfance le talent d'un maître. Après s'être livré au genre dans lequel F. Miéris s'était acquis tant de renommée, il étudia le genre de l'histoire, amassa une fortune considérable, et mourut dans sa patrie en 1747. Il savait avec une égale supériorité peindre le paysage, modeler en terre et en cire. Le Musée du Louvre a conservé 3 de ses tableaux : un *Jeune Garçon faisant des bulles de savon; le Marchand de gibier;* une *Cuisinière accrochant une volaille à sa fenêtre*. Parmi les tableaux d'histoire de Guillaume Miéris, on cite : une *Sainte Famille*, un *Triomphe de Bacchus* et un *Jugement de Pâris*. On connaît aussi de lui quatre *Vases*, sur lesquels il avait modelé des *Bacchanales*. — Miéris (François II), fils de Guillaume, peintre et savant antiquaire, né à Leyde en 1689, mort en 1763, ne se borna pas à cultiver la peinture; il forma une collection considérable des archives et des chartres nationales. Il a donné, en hollandais : *Description des Monnaies et des Sceaux des évêques d'Utrecht*, Leyde, 1726, in-8 ; *Histoire des princes des Pays-Bas*, etc., La Haye, 1732-35, 3 vol. in-fol. (c'est l'histoire métallique des Pays-Bas); *Mémoire sur la féodalité du comté de Hollande*, Leyde, 1743 ; *Grand Recueil des Chartres de Hollande, de Zélande et de Frise*, etc., 1753-1756, 3 vol. in-folio.

MIES ou SILBERSTADT, c.-à-d. *ville d'argent*, ville murée de Bohême, à 25 kil. O. de Pilsen ; 2,400 hab. Papeteries. Argent, plomb, calamine.

MIGNARD, nom de deux frères célèbres comme peintres. L'aîné, Nicolas Mignard, né en 1608, à Troyes en Champagne, mort en 1668, visita l'Italie, puis s'établit dans Avignon, où il se maria : ce qui le fait surnommer *Mignard d'Avignon ;* il fut appelé à Paris par Mazarin, et fut chargé par Louis XIV de décorer plusieurs appartements des Tuileries. — Pierre Mignard, le plus célèbre, né en 1610, mort en 1695, est nommé *le Romain* parce qu'il séjourna fort longtemps à Rome. Il fut rappelé d'Italie en France par Louis XIV, et peignit à fresque la coupole du Val-de-Grâce, ainsi qu'une des galeries de Versailles. Il fut nommé, après la mort de Lebrun, premier peintre du roi et directeur de l'Académie de Peinture. Il excellait dans le portrait et était le meilleur coloriste de son temps. Parmi ses nombreux ouvrages, on admire surtout *la Vierge présentant une grappe à l'Enfant Jésus* et une *Sainte Cécile*. Son pinceau est moelleux et a de la grâce: ses tableaux étaient si soignés qu'on a depuis, dit-on, nommé *mignardise* le défaut des ouvrages qui pèchent par excès de soin.

MIGNONS. *V.* Henri III, Joyeuse, Épernon, S.-Luc.

MIGNOT (Jacq.), maître-queux de la maison du roi et pâtissier-traiteur à Paris, rue de la Harpe, est devenu célèbre par un trait satirique de Boileau :

> Car Mignot, c'est tout dire, et, dans le monde entier,
> Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

Pour se venger, il fit imprimer une satire de Cotin contre Boileau, et s'en servit comme d'enveloppe pour ses biscuits : il obtint par là une grande vogue et fit rapidement fortune.

MIGNOT (Vincent), littérateur, neveu de Voltaire, né à Paris en 1730, mort en 1790, embrassa l'état ecclésiastique et occupa une charge de conseiller-clerc au grand conseil. On a de lui : *Histoire de l'impératrice Irène*, 1762; — *de Jeanne I, reine de Naples*, 1764 ; — *des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle*, 1766 ; — *de l'Empire ottoman*, 1771 ; des traductions françaises des traités de Cicéron *Sur l'Amitié* et *Sur la Vieillesse*, 1780, et de *Quinte-Curce*, 1781.

MIJARES, *Udubą*, rivière d'Espagne, naît dans la province de Teruel (Aragon), et tombe dans la Méditerranée à 7 kil. S. E. de Castellon-de-la-Plana ; cours, 110 kil.

MIJAS, ville d'Espagne (Malaga), à 26 kil. S. O. de Malaga ; 6,550 hab. Sparterie, papeteries, etc.

MIJERITCHE, ville de Russie (Slobodes d'Ukraine), à 32 kil. S. O. de Soumi ; 7,000 hab.

MIKHAILOV, ville de la Russie d'Europe (Riazan), à 53 kil. S. O. de Riazan ; 6,500 hab.

MIKHAILOVKA, ville de la Russie d'Europe (Koursk), à 17 kil. O. de Novoï-Oskol ; 6,000 hab. Toile, cire, huile de graine ; eau-de-vie, etc. Commerce actif.

MIKHAILOVKA, ville de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), à 19 kil. N. E. d'Alexandrovsk ; 3,600 hab.

MILAGRO, *Ergavia*, bourg d'Espagne (Navarre), à 40 kil. S. de Pampelune; 1,800 hab. Ancien château-fort. Près de là se trouve la fondrière de Penalen, où Sanche V, roi de Navarre, périt précipité par ses frères.

MILAH, *Milevis*, ville d'Algérie (Constantine), à 35 kil. N. O. de Constantine. Belle fontaine romaine. Ancien évêché. Il s'y tint deux conciles, en 402 et en 416.

MILAN, dite *la Grande*, *Mediolanum* en latin, *Milano* en italien, *Meiland* en allemand, ville d'Italie, capitale du roy. Lombard-Vénitien, dans une plaine sur la gauche de l'Olona, à 835 kil. S. E. de Paris (par Genève et le Simplon); 190,000 hab. (dont environ 6,000 étrangers). Archevêché (dont saint Ambroise fut titulaire); résidence du vice-roi. Rues belles en général, surtout celles qui conduisent aux Corsi. Superbe place du Château (l'ancien *foro Bonaparte*), plantée de plus de 10,000 pieds d'arbre; place d'Armes; arc de triomphe inachevé; cirque (qui peut contenir 30,000 spectateurs) ; vaste cathédrale gothique dite *il Duomo;* belles églises de St-Alexandre, St-Laurent, St-Ambroise, Sainte-Marie de la Passion; palais royal des sciences et arts (jadis palais de Brera), avec observatoire ; galerie de tableaux et statues, musée, collections diverses, etc.; palais archiépiscopal ; palais du gouvernement, palais Marini ; théâtre *della Scala;* superbe caserne, vaste hôpital, lazaret. Académie royale des arts et sciences ; académie de sculpture, d'architecture, des arts et manufactures; université, deux lycées, deux gymnases, etc., célèbre bibliothèque dite *Ambrosienne* qui contient plus de 15,000 manuscrits; musée, cabinet d'histoire naturelle, plus de 30 hôpitaux et hospices. Industrie active et variée : soieries, lainages, coutellerie, chapellerie, faïence, glaces, orfévrerie, coraux, instruments de mathématiques et d'astronomie, ouvrages en ivoire, albâtre, bronze, etc. Patrie du poëte Cæcilius et de Valère-Maxime chez les anciens ; et, chez les modernes, d'Alciat, Cavalieri, Beccaria, Verri, Maria Agnesi, Manzoni, et de plusieurs papes (Alexandre II, Urbain III, Grégoire XIV, etc.). — Milan fut fondée par le Gaulois Bellovèse vers l'an 587 av. J.-C., et fut d'abord la capitale des *Insubres*. Lorsque les Romains s'emparèrent du pays, 196 av. J.-C., son importance fut éclipsée par Modène et Mantoue ; mais au IIe siècle elle redevint la 1re de la prov. Au IIIe, Maximien en fit sa capit.; c'est à Milan que Constantin rendit le célèbre édit en faveur des Chrétiens, 313. Sous les Lombards, elle ne fut que la 2e ville du royaume (Pavie en était la capitale). La destruction de cet état par Charlemagne rendit à Milan le premier rang dans l'Italie septent., et depuis elle le garda toujours. Sous la mai-

san de Franconie elle s'affranchit de l'oppression soit de ses seigneurs, soit des évêques, se constitua de fait en république presque indépendante, et ne releva plus que nominalement du roy. d'Italie. Sous les Hohenstauffen elle fut le centre de la résistance italienne aux prétentions des Allemands et la ville guelfe par excellence. A cette époque (1153) elle asservit plusieurs villes voisines, Lodi, Come, etc. Frédéric I réprima ses empiétements et punit sa rébellion en la détruisant de fond en comble, 1162. Mais dès 1172 elle se relevait. Milan était à la tête de la Ligue lombarde (1167), qui finit par remporter la victoire de Legnano (1176) et dicter la paix de Constance. Dès 1257 elle fut régie par la famille della Torre, que remplaça bientôt celle des Visconti (1277). Celle-ci assujettit plusieurs des cités voisines, et forma ainsi le noyau du futur duché de Milan. Cette ville eut souvent à souffrir pendant les guerres livrées aux XVe et XVIe siècles pour la possession du duché de Milan. Les Français l'occupèrent en 1499 et 1796. En 1800 Milan devint la capitale de la République Cisalpine, et en 1805 du royaume d'Italie. Soumise à l'Autriche depuis 1814 elle fut la cap. du Roy. Lombard-Vénitien. Elle secoua un instant le joug en mars 1848, mais y fut replacée dès 1849.

MILAN ou de LOMBARDIE (gouvernement de), une des deux grandes divisions du royaume Lombard-Vénitien, a pour bornes au N. les Alpes et le lac de Lugano qui le séparent de la Suisse, à l'O. le lac Majeur et le Tessin qui le séparent des États sardes, au S. le Pô, et à l'E. le gouvernement de Venise et le Tyrol; 130 kil. de long et à peu près autant de large. Ch.-l., Milan. Il se divise en 9 délégations (Voy. LOMBARD-VÉNITIEN). — La délégation de Milan, située entre celles de Bergame, de Lodi, de Pavie, et les États sardes, se divise en 16 districts et compte 500,000 hab. Elle forme la partie sept. de l'ancien dép. de l'Olona, dans le roy. d'Italie.

MILAN (duché de) ou MILANEZ, ancienne division de l'Italie septentrionale, ainsi nommée de Milan, sa capitale, était bornée au N. par la Suisse, à l'E. par les possessions vénitiennes et le duché de Mantoue, au S. par le Pô et à l'O. par le Piémont. — Ce pays, après avoir fait successivement partie de la Gaule Transpadane, de la monarchie des Lombards, de celle de Charlemagne, passa dans le Xe siècle aux mains des empereurs d'Allemagne; s'érigea, pendant les guerres entre l'empire et la papauté, en une sorte de république vassale de l'empire; fut régie par plusieurs grandes familles, notamment par les della Torre à partir de 1257, et par les Visconti dès 1277. Sous ces derniers (1395), l'empereur Wenceslas donna au Milanez le titre de duché en faveur de Jean Galéas Visconti. Aux Visconti succédèrent les Sforce (1450), en la personne de François Sforce. De 1499 à 1547 les rois de France, Louis XII et François I, disputèrent aux empereurs la possession du Milanez, sur lequel ils avaient des droits du chef de Valentine Visconti, femme de Louis I d'Orléans, frère de Charles VI. Après la mort du dernier Sforce, 1535, Charles-Quint investit de ce duché son fils, Philippe II (depuis roi d'Espagne), 1540, et les successeurs de ce prince le possédèrent jusqu'en 1700. Dans la guerre de la succession d'Espagne, l'Autriche s'empara du Milanez et des traités lui en confirmèrent la possession. Elle en céda néanmoins au roi de Sardaigne plusieurs parties pour prix de son concours aux deux guerres de succession d'Espagne et d'Autriche, notamment les provinces d'Alexandrie, de Valence, de Lomelline, le val de Sesia, Tortone, Novare, etc. Diminué ainsi d'un grand tiers, le duché de Milan comprenait encore : 1° le Milanez proprement dit (Milan, Monza, Morate, Cassano, Biocca, Marignan); 2° partie du canton d'Anghiera; 3° Come et son territoire; 4° le Pavesan; 5° le Lodesan; 6° le Crémonais, auxquels le Mantouan fut réuni en 1785. Il fut envahi par les Français vers la fin du XVIIIe siècle, et le traité de Campo-Formio (1797) le fit entrer dans la république Cisalpine, d'où il passa dans le roy. d'Italie (1805). En 1815 il forma la plus grande partie du gouvernement de Milan dans le roy. Lombard-Vénitien. — Voici les noms des capitaines, seigneurs et ducs de Milan depuis 1257 :

1. *Della Torre.*		oncle Ludovic,	1494
Martin,	1257	Ludovic ou Louis-Marie (Ludovic-le-Maure),	1494
Philippe,	1263	(*Louis XII*, roi de France),	1500
Napoléon,	1265-1277	Maximilien,	1512
2. *Visconti.*		(*François I*, roi de France),	1515
Othon,	1277	François II,	1521-1535
Matthieu I,	1295	4. *Maison d'Autriche-Espagne.*	
Galéas,	1322	Philippe (roi d'Espagne sous le nom de Philippe II),	1540
Azzon,	1328	Ses 3 successeurs en Espagne,	1598-1700
Luchin,	1339	5. *Empereurs d'Autriche.*	
Jean,	1349	(Occupation par la France, puis par l'Autriche),	1701
Matthieu II,	1354	Charles VI,	1713
Galéas II,	1356-1378	Marie-Thérèse,	1740
Barnabo,	1356-1385	Ses 3 success.,	1780-1801
J.-Galéas (duc en 1395),	1378-1402		
J.-Marie,	1402		
Philip.-Marie,	1412-1447		
3. *Sforces.*			
François I,	1450		
Galéas-Marie,	1466		
J. Galéas-Marie,	1476		
François II, mineur, dépouillé par son			

MILANAIS et MILANEZ. *Voy.* MILAN (duché de).

MILET, *Miletus*, auj. *Palatcha*, ville de l'Asie-Mineure, la plus célèbre des colonies ioniennes, était située sur la côte occidentale de la Carie, près du golfe Latmique, à l'extrémité S. de l'Ionie, au N. et près de la Doride. Fondée d'abord par des Crétois, mais renouvelée par les Ioniens, elle prit le premier rang dans la confédération ionienne par l'industrie, le commerce, la puissance politique, la richesse et le luxe : elle fonda près de 800 colonies, tint jusqu'à 100 vaisseaux de guerre équipés, et fut sans contredit, du VIe au IVe siècle av. J.-C., la première puissance commerciale du monde ancien, après Tyr et Carthage. Ses laines, sa pourpre étaient renommées. On y adorait Apollon Didyméen qui avait aux environs un oracle très en vogue, et Isis. Les *énames* ou magistrats de Milet délibéraient en mer. Thalès vint vers 587 av. J.-C. se fixer à Milet. Les philosophes Anaximandre et Anaximène, les historiens Hécatée et Cadmus, l'orateur Eschine, Aspasie, Aristide le conteur, étaient de Milet : Aristide de Milet est le 1er auteur de ces contes que l'antiquité appelait *Milésiaques*. Milet fut successivement prise et saccagée par les Perses, les Macédoniens et les Romains.

MILETO, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), à 16 kil. N. E. de Nicotera; 2,400 hab. Évêché. Détruite par un trembl. de terre en 1783.

MILETOPOLIS. *Voy.* OLBIA.

MILEVIS. *Voy.* MILAH.

MILFORD-HAVEN, ville d'Angleterre (Pembroke), dans le pays de Galles, à 9 kil. N. O. de Pembroke, sur la baie de Milford-Haven; 6,000 hab. Port vaste et sûr qui est regardé comme le meilleur mouillage de l'Angleterre. Service de paquebots pour l'Irlande. Cette ville s'accroît journellement.

MILHAU ou MILHAUD, *Æmilianum*, ch.-l. d'arr. (Aveyron), dans l'ancien Rouergue, à 49 kil. S. E. de Rhodez, sur le Tarn; 10,450 h. Tribunal de 1re instance et de commerce, collége communal; rues étroites, mais bien bâties; église catholique, consistoire protestant; hôpital, fabriques de draps, serges et gants; tanneries; fromages, etc. — Ville jadis

fortifiée et titre d'une vicomté; longtemps possédée par les Réformés, qui y tinrent en 1574 une célèbre assemblée; prise en 1629 par Louis XIII qui en rasa les fortifications. —9 cant. (Campagnac, Laissac, Milhau, Nant, Peyreleau, St-Bauzely, Salles-Curan, Séverac-le-Château, Vezins), 78 communes et 65,800 hab.

MILHAU-LES-VIGNES, b. du dép. du Gard, à 7 k. S. O. de Nîmes; 1,300 hab. Vignes; eau-de-vie renommée.

MILIANA, *Maliana* ou *Maniana*, ville d'Algérie, au pied du Djebel-Miliana, à 120 k. O. S. O. d'Alger, près du Chélif. Maisons couvertes en tuiles rouges; jardins et vergers. Eau excellente. Nombreuses ruines. On croit que le fils de Pompée mourut dans cette ville. — Occupée par Abd-el-Kader en 1834; par le maréchal Valée en 1840.

MILITAIRES (gouvernement des CONFINS), en allemand *Militair-Bezirke* ou *Grœnze*, nom donné à presque toute la partie des États autrichiens qui est limitrophe de la Turquie; elle est divisée en quatre régions appelées *généralats*, savoir : le généralat réuni de Carlstadt-Varasdin et du banat de Croatie (ch.-l., Agram); celui de Slavonie (Peter-varadin); celui du banat de Hongrie (Temesvar); celui de Transylvanie (Hermannstadt). Ces quatre généralats fournissent ensemble 18 régiments.

MILITELLO, ville de Sicile (Catane), à 32 kil. S. O. de Catane; 7,200 hab.

MILLAS, ch.-l. de canton (Pyrénées-Orientales), à 15 kil. O. de Perpignan; 1,300 hab.

MILLEDGEVILLE, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état de Géorgie, à 260 kil. N. O. de Savannah; 2,100 hab. Fondée en 1806.

MILLÉNAIRES, sectaires chrétiens qui croyaient qu'avant le jugement universel les élus demeureraient mille ans sur la terre pour jouir de toutes sortes de plaisirs. Cette opinion se répandit dès le 1er siècle.

MILLER (Philippe), habile jardinier, né en Écosse en 1691, mort à Chelsea en 1771, a écrit : *Catalogue des plantes officinales de Chelsea*, 1730, in-8; *Dictionnaire des jardiniers*, Londres, 1798, in-fol.; *Calendrier du jardinier*, in-8, etc.

MILLERY, bourg de France (Rhône), à 14 kil. S. de Lyon; 1,600 hab. Vins excellents.

MILLESIMO, bourg des États sardes, sur la Bormida, à 22 kil. N. O. de Savone; 1,200 hab. Bonaparte y remporta une de ses premières victoires en Italie, le 14 avril 1796.

MILLEVOYE (Charles-Hubert), poëte français, né en 1782 à Abbeville, renonça au barreau et au commerce de la librairie pour cultiver la poésie; il commença en 1806 à concourir pour les prix de poésie de l'Acad. Française, et fut couronné pour *l'Indépendance de l'homme de lettres* (1806), *le Voyageur* (1807), *la Mort de Rotrou* (1811), *Belzunce*, etc. Il retourna pour cause de santé dans sa ville natale. Des affaires l'ayant appelé à Paris, il y mourut en 1816. Ses *Œuvres complètes*, précédées d'une *notice* sur sa vie par M. J. Dumas, ont paru en 1822, 4 v. in-8, et en 1833, 2 v. in-8 (par Pongerville). On y remarque *Les Plaisirs du poëte, l'Amour maternel, Emma et Eginard*, et de belles *Élégies*. Ce poëte avait pressenti sa fin et avait chanté lui-même les approches de sa mort dans des vers touchants, tels que l'élégie du *Poëte mourant, la Chute des feuilles*, la romance *Priez pour moi* qu'il composa huit jours avant sa mort.

MILLIN (Aubin-Louis), naturaliste et archéologue, né à Paris en 1759, mort en 1818, apprit la plupart des langues modernes dans le but de se livrer aux lettres, puis étudia les sciences naturelles et fut l'un des fondateurs de la société *Linnéenne*. Arrêté en 1793, il fut sauvé par la révolution du 9 thermidor. Il succéda en 1794 à l'abbé Barthélemy dans la place de conservateur du cabinet des médailles, fut ensuite chef de division dans les bureaux de l'instruction publique, puis professeur d'histoire à l'école centrale du département de la Seine. Il visita en 1811 l'Italie et la Sicile, et en rapporta de riches matériaux. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs se ressentent de la précipitation avec laquelle il les rédigeait. Les principaux sont : *Discours sur l'origine et les progrès de l'histoire naturelle en France*, 1790; *Minéralogie homérique*, 1790; *Antiquités nationales*, 1790-98; *Éléments d'histoire naturelle*, 1794; *Dictionnaire des Beaux-Arts*, 1806 (en partie traduit de Sulzer); *Galerie mythologique*, 1811; *Voyage dans le midi de la France*, 1807; *Voyage dans le Milanez*, etc., 1817. Il a rédigé de 1792 à 1816 le *Magasin encyclopédique*, journal scientifique dont la collection forme 122 vol. in-8.

MILLOT (l'abbé Cl.-Fr.-Xavier), historien, né en 1726, à Ornans en Franche-Comté, entra jeune chez les Jésuites, professa les humanités dans plusieurs de leurs colléges, puis la rhétorique à celui de Lyon. Ayant fait dans un de ses écrits l'éloge de Montesquieu, il encourut la disgrâce de ses supérieurs, et il se décida à quitter la compagnie. L'archevêque de Lyon le nomma un de ses grands-vicaires. Après avoir prêché quelque temps sans grand succès, l'abbé Millot, dans le but d'être utile aux jeunes gens, entreprit des livres élémentaires d'histoire qui le firent avantageusement connaître, et fut appelé en 1768 à une chaire d'histoire au collége de la Noblesse fondé à Parme par le marquis de Felino. En 1778, il fut nommé précepteur du duc d'Enghien. Il mourut en 1785. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1777. Ses principaux ouvrages sont, outre des traductions et des discours académiques : *Éléments de l'Histoire de France*, Paris, 1767-69, 3 vol. in-12; 1806, 4 vol. in-12, avec une continuation de Ch. Millon et Delille de Sales; *Éléments de l'Histoire d'Angleterre*, Paris, 1769, 3 vol. in-12, 1810, augmentés des règnes de George II et de George III, par Ch. Millon; *Éléments d'histoire générale ancienne et moderne*, 1772-83, 9 vol. in-12 (ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de l'abbé Millot*, Paris, 1800, 15 vol. in-8); *Histoire littéraire des Troubadours*, 1774, 3 vol. in-12 (cet ouvrage a été fait sur les matériaux rassemblés par Sainte-Palaye); *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, rédigés sur les manuscrits du duc de Noailles, 1777, 6 vol. in-12; *Extraits de l'Histoire ancienne, de l'Histoire romaine et de l'Histoire de France* (dans le *Cours d'histoire à l'usage de l'école militaire*). Les histoires de Millot sont écrites avec intérêt et lucidité; mais souvent l'auteur y affiche un esprit philosophique bien peu conforme aux principes dans lesquels il avait été élevé. Ses *Éléments d'Histoire générale* sont à l'*Index*.

MILLY, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 22 kil. E. d'Étampes; 1,950 hab. Beau château gothique. Commerce de grains.

MILO, *Melos* des anciens, île de l'état de Grèce, dans l'Archipel, une des Cyclades méridionales, par 22° 5' long. E., 36° 43' lat. N.: 24 kil. sur 16; 7,000 hab. Montagneuse et volcanique, mais fertile. — Cette île, possédée par les Grecs, puis par les Romains et les empereurs d'Orient, fut réunie au duché de Naxos, et enfin soumise par les Turcs; elle était comprise dans le gouvernement du capitan pacha; auj. elle appartient au roy. de Grèce.

MILO, ville capitale de l'île de Milo, au S. E.; 500 hab. Évêchés grec et catholique; superbe port et nombreuses antiquités, notamment son amphithéâtre inachevé, ses murailles cyclopéennes, ses catacombes; on y a trouvé diverses statues, entre autres la célèbre *Vénus de Milo* (1820), auj. au musée du Louvre.

MILON, célèbre athlète grec, natif de Crotone, vivait au VIe siècle av. J.-C.; il fut sept fois vainqueur aux jeux olympiques. Il était d'une force

d'une stature prodigieuses; il portait, dit-on, un bœuf sur ses épaules, et le tuait d'un coup de poing. Dans sa vieillesse, ayant voulu fendre avec ses mains, au milieu d'une forêt, un vieil arbre déjà entr'ouvert, les deux parties du tronc se resserrèrent et le retinrent. Il fut dans cette attitude dévoré par les loups.

MILON (T. ANNIUS), Romain célèbre par sa haine pour Clodius, avait épousé la fille de Sylla. Nommé tribun l'an 57 avant J.-C., il contribua puissamment au rappel de Cicéron, que Clodius avait fait exiler. Il brigua le consulat l'an 51 et il allait l'obtenir, quand, se voyant traversé par Clodius, il fit assassiner son rival par ses esclaves à la suite d'une rixe qui s'éleva sur une grande route où les deux ennemis s'étaient rencontrés. Cet acte de violence le fit exiler de Rome, et ce fut en vain que Cicéron prit sa défense. Il se retira à Marseille et y vécut en paix pendant cinq ans. Irrité de n'avoir pas été rappelé de son exil lors de l'avénement de César à la dictature, il rentra en Italie à main armée; mais il fut frappé mortellement d'un coup de pierre en assiégeant Compsa, 48 av. J.-C.

MILTENBERG, ville du roy. de Bavière (Bas-Mein), à 53 kil. O. de Wurtzbourg; 4,000 hab. Résidence du prince de Linange.

MILTIADE, général athénien, fut chargé par ses compatriotes, vers l'an 512 av. J.-C., de conduire une colonie dans la Chersonèse de Thrace, et réussit parfaitement dans cette difficile mission. Préposé par Darius, lors de son expédition en Scythie (508), à la garde d'un pont que ce prince avait jeté sur le Danube, il voulait rompre ce pont afin de couper la retraite aux ennemis de la Grèce; mais ses collègues s'opposèrent à ce projet, et il se vit obligé de se réfugier à Athènes. Lors de l'invasion de Darius en Grèce, il remporta sur lui, l'an 490 av. J.-C., la victoire décisive de Marathon, qui sauva sa patrie; dans cette bataille il défit, dit-on, 300,000 Perses avec 12,000 Athéniens. Il alla ensuite reprendre plusieurs îles de la mer Egée qui s'étaient soumises aux Perses; mais ayant échoué devant Paros, il se vit accusé de trahison par ses ingrats concitoyens, fut condamné à payer une amende de 50 talents, et, ne pouvant l'acquitter, fut jeté dans une prison où il mourut au bout de peu de temps d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Paros. Il eut pour fils Cimon, qui fut aussi un des plus grands généraux d'Athènes. — Selon Hérodote, Miltiade était neveu d'un Athénien nommé aussi Miltiade, qui était devenu roi des Dolonces en Thrace, et il gouverna lui-même ce peuple après son frère aîné Stésagoras.

MILTIADE, pape. *Voy.* MELCHIADE.

MILTON, ville d'Angleterre (Kent), près de la Medway, à 17 kil. N. E. de Maidstone; 2,000 hab. Huîtres excellentes. Jadis résidence des rois de Kent ainsi que celle d'Alfred.

MILTON (John), célèbre poëte anglais, né à Londres en 1608, mort en 1674, était fils d'un notaire. Il passa sa vie dans l'étude et les voyages jusqu'à la révolution de 1640, à laquelle il prit une part active, surtout comme écrivain. Jusqu'alors Milton ne s'était encore fait connaître que par des poésies latines d'une élégance et d'une harmonie tout à fait antiques, et avait tenté plusieurs essais poétiques remplis d'agrément, l'*Allegro* et le *Penseroso* (publiés en 1645), ainsi que le *Comus* (1634), espèce de comédie féerie; de ce moment, il se livra tout entier à la politique, se jeta avec ardeur dans le parti opposé à la cour, et publia des écrits contre l'*épiscopat* et sur la *réformation ecclésiastique*. Lorsque la défaite du roi Charles I enhardit Cromwell dans ses vues ambitieuses, Milton lança dans le public, sous le titre d'*Areopagetica*, un livre plein de force en faveur de la liberté de la presse que ce général voulait déjà réprimer. Cromwell ne l'en nomma pas moins secrétaire-interprète du conseil d'état pour la langue latine, et le choisit plus tard pour son propre secrétaire. Dans ce poste, il composa quelques autres écrits où il justifiait la mort de Charles I et défendait la révolution : tels furent l'*Iconoclaste* (ou *Briseur de portrait*), en réponse au *Portrait du roi* (*Eikôn Basilikê*), ouvrage attribué au roi Charles I, et les deux *Défenses du peuple anglais*, contre Saumaise. Après la mort de Cromwell, il abandonna la politique, et s'occupa avec ardeur de la composition de ses écrits. Lors du retour des Stuarts, il fut arrêté et emprisonné comme régicide; mais il fut sauvé par le poëte Davenant et mis en liberté deux mois après. Il se retira alors dans la solitude, où il vécut pauvre et oublié; le principal fruit de son loisir est *le Paradis perdu*, dont il avait conçu l'idée pendant un voyage en Italie; il était aveugle lorsqu'il le composa; sa femme et ses deux filles écrivaient sous sa dictée. Il publia ce poëme en 1667 et le vendit à un libraire pour 30 liv. sterl. seulement. *Le Paradis perdu* fut accueilli peu favorablement du public, et Milton mourut sans se douter peut-être de la célébrité que ce poëme devait lui procurer. Ce ne fut guère que 20 ans après sa mort qu'Addison, dans le *Spectateur*, proclama le premier son génie. Milton fit encore paraître plusieurs autres écrits sur des sujets et des genres tout à fait différents : un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, qui ne va que jusqu'à la conquête des Normands; un *Dictionnaire latin*; *le Paradis reconquis*, poëme en 4 chants, qui fait suite au *Paradis perdu*, mais qui tomba bientôt dans l'oubli où il est resté; une logique nouvelle, sous le titre d'*Artis logicæ plenior institutio*; un *Traité de la vraie religion*. Le poëme du *Paradis perdu* est aujourd'hui l'orgueil de l'Angleterre, et les plus savants critiques de tous les pays le regardent comme une des plus sublimes productions du génie de l'homme. Sans doute on trouve dans cet ouvrage des suppositions bizarres, de fastidieux détails de géographie et de mythologie, des subtilités de controverse, quelquefois d'insipides plaisanteries, un trop grand nombre d'expressions techniques; mais ces défauts sont amplement rachetés par des beautés du premier ordre : on y admire des peintures de caractère inimitables, celle de Satan surtout; des discours d'une grande énergie, et même des descript. d'une ravissante douceur. C'est du reste, sous le rapport de la foi, un livre fort peu orthodoxe : il est condamné à Rome. Les meill. éd. sont celles de Londres, 1749, 3 vol. in-4, et 1753, 2 vol. in-4; de Birmingham (par Baskerville), 1760, 2 vol. in-8; de Glascow, 1770, in-fol. Il a été aussi plusieurs fois trad. en français : en prose, par Dupré de Saint-Maur, Boismorand, L. Racine, Luneau de Boisjermain, Salgues, et M. de Châteaubriand, 1836; en vers, par H.-M. Leroy, Beaulaton, Delille : cette dernière traduction est sans contredit la meilleure, bien qu'elle ne rende point encore toutes les beautés de l'original. Les *Œuvres complètes* de Milton ont été publiées par Todd, Londres, 1801, 6 vol. in-8, réimpr. en 1821. La vie de Milton a été écrite par Johnson (trad. par Boulard, 1806). On trouve un *Essai historique* sur Milton dans les *Mélanges littéraires* de M. Villemain.

MILVIUS (pont), auj. *pont de Moli*, sur le Tibre, à 2 kil. de Rome, sur la route d'Etrurie. En avant de ce pont fut donnée la bataille à la suite de laquelle Maxence, vaincu par Constantin, se noya dans le Tibre, l'an de J.-C. 312.

MILYADE, *Milyas*, petit pays de l'Asie-Mineure, ainsi nommé de ses habitants les Milyes, fut plus tard compris dans la Lycie.

MIMANSA, nom des 2 systêmes dits orthodoxes de la philosophie hindoue; ils sont conformes aux

doctrines émises dans les Védas; ce sont le *pourva* et le *védanta*. La philosophie *mimansa* est la philosophie idéaliste de l'Inde; elle est opposée au sensualisme de *Kapila*. (*Voy.* ce nom).

MIMIZAN, ch.-l. de cant. (Landes), à 65 kil. N. O. de Mont-de-Marsan; 500 hab.

MIMNERME, poëte et musicien grec, natif de Colophon, était contemporain de Solon. Il jouait de la flûte et chantait des vers de sa composition. On lui attribue l'invention du vers pentamètre et celle de l'élégie. Il ne reste de ses productions que quelques fragments, dont le plus considérable, qui n'est que de 10 vers, a été conservé par Stobée dans ses extraits. On trouve ces fragments dans les *Analecta* et dans les *Poetæ gnomici* de Brunk.

MINA (EL-), ville de la Guinée supérieure. *Voy.* SAINT-GEORGE-DEL-MINA.

MINA (don Francisco ESPOZ Y), fameux chef de partisans en Espagne, né dans la Navarre en 1781, mort en 1836, se fit chef de guérillas en 1809, au moment de l'invasion française; entrava, pendant cinq années, toutes les opérations de nos généraux, leur fit éprouver des pertes continuelles, et les battit plusieurs fois en bataille rangée. Il avait été successivement élevé aux grades de colonel, de brigadier et de maréchal-de-camp; mais irrité du despotisme de Ferdinand, il quitta l'Espagne en 1814; il y rentra en 1820, reçut des constitutionnels insurgés le titre de capitaine général de la Galice, s'empara de la Catalogne, et tint longtemps en échec l'armée du maréchal Moncey; mais enfin, écrasé par le nombre, il signa, le 1ᵉʳ novembre 1823, une convention honorable avec les Francais, et se retira en Angleterre. Il rentra encore en Espagne en 1834 pour défendre le trône constitutionnel contre don Carlos; mais une maladie, suite de ses blessures, mit un terme à sa vie. — (Xav.). *V.* le *Suppl.*

MINARD (Antoine), magistrat célèbre du XVIᵉ siècle, né dans le Bourbonnais, débuta au barreau de Paris et devint bientôt avocat-général à la cour des comptes, puis président à mortier au parlement de Paris, et en 1553 fut nommé curateur et conseiller de Marie Stuart. Son zèle pour la religion lui faisait approuver toutes les mesures prises contre les Protestants. Chargé de faire le procès au conseiller Anne du Bourg, il continua de siéger malgré les récusations de l'accusé; cette obstination causa sa perte: il fut tué d'un coup de pistolet en sortant du Palais pendant la nuit, le 12 décembre 1559. On attribua ce meurtre à un Écossais nommé Robert Stuart. C'est à cette occasion que le parlement rendit l'ordonnance appelée *la Minarde*, portant qu'à l'avenir les audiences de l'après-midi, depuis la Saint-Martin jusqu'à Pâques, se termineraient avant la nuit.

MINAS ou CONCEPCION DE MINAS, ville de l'Amérique mérid. (Uruguay), à 90 kil. N. O. de Montevideo, sur la Sainte-Lucie, près de sa source.

MINAS-GERAES, prov. du Brésil, entre celles de Pernambouc et Bahia au N., de Saint-Paul et Rio-Janeiro au S., de Goyaz à l'O., de Porto-Seguro et d'Espiritu-Santo à l'E.: 975 kil. sur 700; 655,000 kil. carr.; 940,000 hab. (dont 200,000 esclaves). Ch.-l., Villarica (dite aussi Cidade-de-Ouro-Preto). Division, 6 comarques (Ouro-Preto, as Mortes, as Velhas, Paracatu, San-Francisco, o Serro Frio). Longue chaîne de montagnes du N. au S. (Serras d'Espinaço et das Almas), et de l'E. à l'O. (Serra-Negra). Immenses forêts, sol très fertile. Très riches mines de diamants et de pierres précieuses; or, étain, fer, plomb, mercure, antimoine, etc. — Cette province fut détachée en 1720 de celle de Saint-Paul.

MINCHING-HAMPTON, ville d'Angleterre (Glocester), à 17 kil. S. de Glocester; 7,252 hab. Belle église. Fabriques de draps.

MINCIO, *Mincius*, riv. du roy. Lombard-Vénitien; sort du lac de Garda au S. E., arrose les prov. de Vérone et de Mantoue, et se jette dans le Pô, par la rive gauche, après 65 kil. de cours. Les bords agréables de cette rivière ont été chantés par Virgile. Le prince Eugène de Beauharnais, sous l'Empire, défit les Autrichiens sur ses bords, le 8 février 1814. — Le Mincio a donné son nom à un départ. du roy. d'Italie qui avait pour ch.-l. Mantoue.

MINDANAO ou MAGINDANAO, la plus mérid. des îles Philippines, par 117°-122° long. E., 5°-10° lat. N.; près de 400 kil. de l'E. à l'O.; largeur très variable (de 60 à 450); 1,000,000 d'hab. Forme très irrégulière. Division, 3 parties: l'une aux Espagnols (ch.-l., Samboatan); le roy. de Mindanao (capit., Mindanao); plus la confédération des Illanos et quelques tribus sauvages. Chaleur que tempèrent les brises de terre. Sol très fertile. Bétail et animaux sauvages ou féroces; crocodiles. Les indigènes ont de l'analogie avec les Malais. — Le roy. de Mindanao comprend la plus grande partie de la côte occid.; son chef porte le titre de sultan. Mindanao est la résidence de ce sultan: elle se divise en 2 parties, Mindanao propre et Selamgan, où il y a 3 palais appartenant au prince. Cette ville est construite tout entière sur pilotis.

MINDEN, ville des États prussiens (Westphalie), ch.-l. de régence, sur le Weser, à 370 kil. O. de Berlin; 7,000 hab. Chapitre métropolitain. Société biblique, gymnase, école normale, etc. Industrie active: draps, toile, savon, tabac, chapeaux, etc. Le maréchal de Contades y fut battu par le duc de Brunswick (1759). — La régence de Minden, bornée au N. et à l'E. par le Hanovre, l'électorat de Hesse, etc., a 97 kil. sur 91, et 382,000 hab.

MINDEN (évêché, puis principauté de), formé d'abord par Charlemagne vers 803 de quelques districts de l'Angrie, reçut d'Othon-le-Grand en 961 des droits régaliens qu'étendirent depuis les évêques. A la paix de Westphalie (1648), l'évêché fut sécularisé et donné à la Prusse en remplacement de la Poméranie, abandonnée à la Suède. La principauté de Minden fut occupée en 1757 par l'armée française, mais évacuée dès 1759. Reconquise en 1806 par Napoléon, elle fit trois ans partie du roy. de Westphalie (1807-1810), puis entra presque tout entière dans le dép. des Bouches-du-Weser (1810-1813) qui faisait partie de l'Empire français. Le congrès de Vienne l'a rendue à la Prusse.

MINDORO, une des Philippines, au S. de Manille, par 118° 4' long. E., 13° 10' lat. N.: 200 kil. sur 100; 15,000 hab. Sol fertile, riv. aurifères; peu d'établissements espagnols. — On donne le nom de mer de Mindoro ou des *Philippines* à la partie de la mer des Indes située entre les îles Mindoro, Mindanao, Bornéo, Soulou, Palaouan.

MINE-DE-CUIVRE (riv. de), *Copper-Mine-River*, riv. de l'Amérique du Nord (Nouvelle-Bretagne), sort du lac Providence, par 64° 56' lat. N., 114° 50' long. O.; traverse les montagnes habitées par les Indiens Cuivre, coule pendant 450 kil. au N. O., puis au N., et se jette dans la mer Polaire par 67° 40' lat. N., 118° 30' long. O.

MINÉE. *Voy.* MINÉIDES et MINYENS.

MINÉIDES, filles d'un Thébain, nommé Minée ou Minyas, refusèrent d'assister à la représentation des Orgies, en soutenant que Bacchus n'était pas fils de Jupiter, et continuèrent à travailler pendant la fête; elles furent changées en chauves-souris.

MINEO, *Minæ*, ville de Sicile (Syracuse), à 5 kil. N. O. de Syracuse; 8,000 hab.

MINERBINO, ville du royaume de Naples (Terre de Bari), à 24 kil. S. O. d'Andria; 7,000 hab. Évêché, cathédrale. On a cru, mais à tort, y retrouver l'ancienne ville de *Cannes*.

MINERVE, *Athênê* et *Pallas* des Grecs, déesse de la sagesse, des arts et de la guerre, était fille de Jupiter, et sortit tout armée, selon la fable, d

veau de ce dieu. Lorsque Cécrops bâtit la capitale de son royaume, Neptune et Minerve se disputèrent l'honneur de lui donner un nom; cet honneur était réservé à la divinité qui produirait la chose la plus utile à la ville: la déesse créa l'olivier, symbole de paix et d'abondance, tandis que son rival fit sortir de terre un cheval, symbole de guerre; le prix fut adjugé à Minerve, et elle donna à la ville le nom d'Athènes (qui n'est autre que le propre nom de la déesse en grec). On la représente avec le casque sur la tête, la poitrine défendue par l'égide formée de l'écaille d'un reptile monstrueux dont elle délivra la Libye, le bras armé d'un bouclier argolique portant la tête affreuse de Méduse (on donne aussi, mais à tort, le nom d'égide à ce bouclier), ayant auprès d'elle une chouette, son oiseau favori, et divers instruments de mathématiques. Les anciens célébraient beaucoup de fêtes en l'honneur de cette divinité; les plus remarquables étaient les *Panathénées* (*Voy.* ce nom).

MINERVE, village du dép. de l'Hérault, à 17 kil. S. de Saint-Pons; 300 hab. Jadis forte et florissante. Simon de Montfort y fit brûler 4,000 individus soupçonnés d'hérésie.

MINEURS (Frères). *Voy.* CORDELIERS.

MINGRÉLIE, l'ancienne *Colchide*, *Odéchi* dans la langue des indigènes, région du grand-gouvernement russe du Caucase, entre le Caucase au N., l'Iméréthie à l'E., la mer Noire à l'O., etc.: 93 kil. sur 78; 1,400 familles. Chef-lieu, Redout-Kaleh. Sol plat; rivières, forêts; grande fertilité. On ne sait s'il y eut en Mingrélie des mines d'or ou des rivières charriant l'or, comme on l'a prétendu, d'après la fable de la Toison-d'Or. Les Mingréliens sont de même race que les Circassiens et Géorgiens; leur prince se nomme *dadian*, il est censé vassal des Russes depuis 1803; les habitants sont divisés en trois castes: les princes, les nobles et les bourgeois, et les distinctions de classes y subsistent dans toute leur force. Ils ont un évêché grec-russe.

MINHO, *Minius*, rivière d'Espagne et de Portugal, naît dans la Galice, coule au S. et au S. O., forme depuis Melgaza la limite des deux royaumes, et tombe dans l'Océan Atlantique à la Guardia; à 60 kil. S. O. de Vigo. Cours, 270 kil. Ce fleuve tire, dit-on, son nom du vermillon (*minium*) qu'on trouve sur ses bords.

MINHO (ENTRE-DOURO-E-), prov. de Portugal. *Voy.* ENTRE-DOURO-E-MINHO.

MINIAC-MORVAN, bourg de France (Ille-et-Vilaine), à 6 kil. S. O. de Châteauneuf; 3,065 hab.

MINIMES, ordre religieux fondé en 1435 par François de Paule (*V.* ce nom), faisait un carême perpétuel.

MINIUS, rivière d'Hispanie. *Voy.* MINHO.

MINNESINGER (c.-à-d. *chantre d'amour*), nom usité en Allemagne pendant le moyen âge pour désigner cette sorte de poëtes nommés en France *troubadours* ou *trouvères*. Les *minnesingers* étaient pour la plupart des chevaliers, ou tout au moins des hommes nobles, et vivaient à la cour des princes. L'empereur Frédéric II, l'archiduc d'Autriche Léopold IV, le roi de Bohême Wenceslas, etc., se rendirent célèbres par la protection qu'ils accordèrent aux minnesingers. Parmi les plus anciens de ces poëtes, on cite Henri de Weldek qui florissait vers 1180. Les plus distingués vécurent à la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe. A la fin de ce dernier florissaient Conrad de Wurtzbourg et J. Hadlub. Ils ont été pub. à Leips., 1838-1856, par Von der Hagen, en 5 vol. in-4, édit. capitale.

MINORQUE, *Balearis Minor* des anciens, *Menorca* en espagnol, une des Baléares, la 2e en grandeur; 53 kil. sur 22; de 1° 31' à 2° 8' long. E., et de 39° 47' à 40° 41' lat. N.; 44,000 hab. Ch.-l., Port-Mahon. Division, 4 districts: Mahon, Ciudadela, Mercadal, Almayor. Côtes échancrées (baies, ports, anses). Sol varié; climat plus chaud que celui des autres Baléares. Très peu d'eau douce. Les hab. ont des habitudes anglaises; ils font en grand le commerce de cabotage. — Les Carthaginois fondèrent dans cette île les villes de Mahon et de Jamnon; ensuite Minorque passa successivement sous la domination des Romains, des Vandales, des Maures, des Aragonais et des Castillans. Elle tomba au pouvoir des Anglais en 1708, leur fut reprise par les Français en 1756, et rendue en 1763; elle revint en 1779 aux Espagnols, à qui la paix de Paris en confirma la possession (1783).

MINOS, roi de Crète et législateur des Crétois, passait pour être fils de Jupiter et d'Europe. Il vint d'Asie s'établir en Crète, et gouverna avec tant de sagesse que les poëtes en ont fait un des juges des Enfers. Il épousa Pasiphaé et en eut un fils nommé Androgée, que les Athéniens firent périr. Il vengea la mort de ce prince en ravageant l'Attique, et en imposant à Égée, roi de cette contrée, un tribut annuel de sept jeunes filles et de sept jeunes garçons, qui devaient être dévorés par le Minotaure; il fit aussi construire par Dédale le célèbre labyrinthe de Crète pour y enfermer le Minotaure. — Quelques historiens distinguent deux Minos, dont l'un régna vers 1500 av. J.-C., et l'autre vers 1330. C'est ce dernier qui serait le père d'Androgée et le juge des Enfers: il était frère de Rhadamante. — On a cru trouver de l'analogie entre le Minos crétois, le Menou indien et le Ménès égyptien.

MINOTAURE, monstre de Crète, moitié homme, moitié taureau, né des amours de Pasiphaé avec un taureau, fut enfermé dans un labyrinthe construit par Dédale, où il se nourrissait de chair humaine. Il fut tué par Thésée, conduit par le fil d'Ariane. On pense que le taureau père du Minotaure n'était autre chose qu'un certain Taurus, général de Minos.

MINOUGAT, *Aspendus*, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* MENOVGHAT.

MINSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Minsk, sur la Svisloche, à 1,000 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg; 2,000 hab. Archevêché grec, évêché catholique. Gymnase. Draps, chapeaux. — Minsk a fait partie jadis de la principauté de Polotsk, et beaucoup plus tard de celle de Smolensk. Sous le gouvernement polonais, Minsk fut le ch.-l. d'un palatinat et eut un collége de Jésuites. Les Russes s'en sont emparés en 1656. — Le gouvernement de Minsk a pour bornes ceux de Vitebsk au N., de Volhynie au S., de Mohilev à l'E., de Vilna et de Grodno à l'O.: très long du N. au S. (environ 600 kil.), il n'a que la moitié au plus de largeur moyenne; population, 1,200,000 hab. Ch.-l., Minsk. Sol plat et fertile, mais peu cultivé; beaucoup de forêts, marais; canal Oginski.

MINTURNES, *Minturnæ*, auj. *Trajetto*, ville du Latium méridional, chez les *Aurunci*, entre Sinuesse et Caiète, près de l'embouchure du *Liris* qui y formait de vastes marais. Marius vaincu s'y cacha, mais il fut découvert et jeté dans les prisons de Minturnes; il parvint à s'en échapper, et s'enfuit de là en Afrique.

MINUTIUS FÉLIX (Marcus), orateur latin, né en Afrique sur la fin du IIe ou au commencement du IIIe siècle, vint à Rome et s'y acquit une grande réputation par son éloquence. Il avait été élevé dans le paganisme, mais il embrassa les principes du christianisme, et il en devint un des plus zélés défenseurs. On a de lui un dialogue intitulé *Octavius*, dans lequel un chrétien de ce nom et un païen disputent ensemble. Cet écrit a été longtemps regardé comme le 8e livre du traité *Adversus gentes* d'Arnobe; mais F. Baudouin reconnut l'erreur des premiers éditeurs, et publia l'*Octavius* à part et sous le nom du véritable auteur, Heidelberg, 1560. Cet ouvrage a été trad. par d'Ablancourt,

Paris, 1660, et par M. Antoine Péricaud, Lyon, 1825.

MINYEH ou **MINYEH-EL-KHASIM**, ville de la Moyenne-Égypte, ch.-l. de la province de Minyeh, par 28° 5' lat. N., 28° 29' long. E. Grande et belle. Jardins. Vases en terre pour rafraîchir l'eau. — Elle remplace, dit-on, l'ancienne *Cynopolis*.

MINYEH (prov. de), dans la Moyenne-Égypte, entre celles de Beni-Soueyf au N. et de Syout au S., a 89 kil. de long et 160,000 hab. A l'O. elle confine au désert de Libye, et de ce côté, ainsi qu'à l'E., elle est très montagneuse. Le canal de Joseph s'y joint au Nil. Sol très fertile.

MINYENS, nom commun aux habitants d'Iolcos en Thessalie, et à ceux d'Orchomène en Béotie. Les premiers le reçurent de Minyas, fils de Chrysès, un de leurs anciens rois; les seconds le prirent, soit parce que leur ville possédait le tombeau de Minyas, soit parce qu'elle avait été bâtie par une colonie de Minyens d'Iolcos, sous la conduite d'Orchomène, un des fils de Minyas. — On donne quelquefois le nom de Minyens aux Argonautes, parce que Jason, leur chef, était d'Iolcos.

MIOESEN, lac de Norwège (Nordenfield), à 60 kil. N. de Christiania, s'écoule par le Vermeneif dans la mer: 100 kil. sur 17.

MIOLLIS (Alex.-Franç.), général français, né à Aix en 1759, combattit sous Rochambeau en Amérique, et fut fait capitaine à son retour en France. Il commanda les volontaires des Bouches-du-Rhône en 1792, fut général de brigade en 1795, et se distingua en Italie. Après le traité de Campo-Formio, il fut chargé d'occuper la Toscane. Gouverneur de Mantoue (1806), il fit élever un monument à Virgile. En 1807, il occupa Rome et l'État ecclésiastique, et les gouv. jusqu'en 1814. C'est lui qui, en 1809, fit exécuter les ordres rigoureux de Napoléon contre Pie VII (*Voy.* ce nom). Mort en 1828.

MIOSSENS, *Mille sancti*, village des Basses-Pyrénées, à 26 kil. N. de Pau; 300 hab. Jadis ch.-l. d'un comté possédé par la maison d'Albret. *Voy.* ALBRET.

MIOT DE MELITO (André-Franç.), homme d'état et écrivain, né en 1762, mort en 1841, fut nommé après le 9 thermidor commissaire des relations extérieures, puis ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Toscane et ambassadeur en Sardaigne. Au 18 brumaire, il devint commissaire-ordonnateur des guerres, puis administrateur-général de la Corse. En 1806, il suivit à Naples Joseph Bonaparte, comme ministre de l'intérieur; il l'accompagna aussi en Espagne (1809), et rentra avec lui dans la vie privée (1813). Depuis, il se consacra tout entier aux lettres. En 1822, il publia une traduction d'*Hérodote*, 3 vol. in-8, et en 1838 une traduction complète de *Diodore de Sicile*, 7 vol. in-8. L'Académie des Inscriptions l'avait admis dans son sein en 1835.

MIOUAR, MIOUAT. *Voy.* MEWAR, MEWAT.

MIQUELETS, habitants des Pyrénées, qui font le métier de guides dans les montagnes, et qui jadis servaient dans les troupes espagnoles comme corps irréguliers. En 1808, Napoléon en forma un corps de partisans pour l'opposer aux guérillas espagnoles.

MIQUELON (LE), île du golfe Saint-Laurent, par 58° 15' long. O., 47° 4' lat. N. A la France depuis 1763, sauf pendant les guerres de la révolution. La réunion de cette île et de l'îlot appelé *Petite-Miquelon* (au S. de la première) avec l'île Saint-Pierre forme une colonie soumise à un seul commandant. *Voy.* SAINT-PIERRE.

MIRA, ville de Portugal (Beira), à 31 kil. N. O. de Coimbre, sur l'Océan; 6,100 hab. Petit port.

MIRABAUD (J.-B. DE), littérateur, né à Paris en 1675, mort en 1760, entra dans la congrégation de l'Oratoire, puis en sortit pour faire l'éducation des filles de la duchesse d'Orléans; publia quelques écrits qui le firent recevoir à l'Académie, et devint secrétaire perpétuel de cette compagnie. On a de lui des *Traductions* assez médiocres de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, Paris, 1724, 2 vol. in-12; du *Roland furieux* de l'Arioste, 1741, 4 vol. in-12; *le Monde, son origine et son antiquité*, Londres, 1751, in-8. Le fameux *Système de la Nature* fut publié sous son nom peu après sa mort; mais on sait que cet ouvrage est du baron d'Holbach; ce ne peut être que par dérision qu'on l'a mis sous le nom d'un homme aussi inoffensif.

MIRABEAU, village de France (Vaucluse), à 28 kil. S. E. d'Apt, sur la Durance; 600 hab. Jadis titre d'un marquisat.

MIRABEAU (Victor RIQUETTI, marquis de), économiste, né en 1715 à Perthuis en Provence, mort en 1789, d'une famille originaire de Florence; se fixa de bonne heure à Paris, s'y lia avec le docteur Quesnay, chef de la secte des Économistes, et devint un des plus zélés propagateurs de cette doctrine; il en rassemblait les partisans chez lui tous les mardis. Il publia nombre d'écrits dans lesquels il prêchait la philanthropie et la liberté; il n'en fut pas moins le tyran de sa famille, et se montra mauvais époux et mauvais père. Il eut pour fils le célèbre orateur Mirabeau. Ses principaux écrits sont: *l'Ami des hommes*, 1755; *Théorie de l'impôt*, 1760 (cet ouvrage le fit mettre à la Bastille et lui procura la vogue pendant quelque temps); *Philosophie rurale*, avec Quesnay, 1764; *les Économiques*, 1769; *Lettres économiques*, 1770; *les Droits et les Devoirs de l'homme*, 1774.

MIRABEAU (Honoré-Gabriel RIQUETTI, comte de), le plus grand orateur de la révolution française, fils du précédent, né au Bignon, près de Nemours, en 1749, mena dans sa jeunesse une conduite scandaleuse, et fut enfermé à Vincennes pour rapt et adultère, 1777. Revenu de ses égarements, il commença vers 1784 à s'occuper principalement de politique, visita Londres, puis fut chargé d'une mission secrète en Prusse par le ministre Calonne (1787); publia divers écrits qui le firent assez avantageusement connaître pour que le tiers-état de la ville d'Aix le choisît pour son représentant aux États-Généraux de 1789. Il apporta dans cette assemblée, avec la fougue des passions de la jeunesse, les connaissances profondes de l'âge mûr. Bientôt il domina tous les orateurs, éclipsa toutes les réputations, et fut le centre autour duquel se réunit tout ce qu'il y avait de fort et d'illustre dans le tiers-état. Il prononça une foule de discours qui lui valurent le surnom de *Démosthènes français*; on remarque surtout son adresse au roi pour le renvoi des troupes campées à Versailles, ses discours sur la banqueroute, sur la constitution civile du clergé, sur la sanction royale, sur le droit de paix et de guerre; sa réponse à l'abbé Maury sur les biens ecclésiastiques. Après s'être montré le plus audacieux réformateur, Mirabeau se rapprocha de la royauté: il s'était, dit-on, laissé gagner par l'or de la cour, mais peut-être aussi agissait-il par conviction. Cette conduite lui fit de nombreux ennemis; et déjà sa popularité commençait à être ébranlée, lorsqu'il succomba tout à coup, le 2 avril 1791, aux fatigues de sa vie orageuse. Ses restes furent conduits en grande pompe au Panthéon; deux ans plus tard la populace les exhuma pour les jeter au vent. Mirabeau a composé des ouvrages de genres très divers: les premiers, fruits des écarts de sa jeunesse, ne sont que des écrits licencieux ou des pamphlets de circonstance: on connaît surtout ses *Lettres à Sophie* (marquise Monnier). A son retour de Prusse il pub. en 1788 *la Monarchie prussienne*, 4 volumes in-4; mais son principal titre littéraire se trouve dans ses *Discours*. On a publié en 1819: *Œuvres oratoires*

de Mirabeau, avec une notice par M. Barthe, 3 vol. gr. in-8; et en 1825 une éd. plus compl. en 9 vol. in-8. Ses *Mém. biograph.* ont été publiés par M. Lucas de Montigny, avec notice par V. Hugo, en 8 v. in-8 (2e éd. 1841). Sa *Correspond. avec le comte de La Marck* (de 1789 à 1791) a été publ. par M. Ad. de Bacourt, 1851, 3 vol. in-8°. — Mirabeau eut un frère puîné, le vicomte de M., qui suivit la carrière militaire et fut aussi député aux États-Généraux; mais il n'était guère remarquable que par son excessif embonpoint, ce qui le fit surn. *Mirabeau-Tonneau*. I. suivit le parti de la cour, émigra, et m. en 1792 à Fribourg en Brisgau.

MIRABELLA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 12 kil. E. de Montefusco; 5,400 hab.

MIRADOUX, ch.-l. de canton (Gers), à 13 kil. N. E. de Lectoure; 1,800 hab.

MIRAMBEAU, ch.-l. de canton (Charente-Inf.), à 13 kil. S. O. de Jonzac; 3,000 hab.

MIRAMION (Marie BONNEAU, dame DE), née à Paris en 1629, morte en 1696, fonda la maison de refuge pour les femmes débauchées qu'on enfermait, et la maison de Sainte-Pélagie pour celles qui s'y retiraient de leur plein gré. En 1661, elle établit une communauté de douze filles, dite la *Sainte-Famille*, pour instruire des jeunes personnes, et pour soulager les malades. Cette congrégation prit le nom de *Miramionnes*; elle a laissé son nom à un port de Paris (celui dit vulgairement *du Mail*).

MIRAMOLIN, corruption du mot arabe *emir-al-moslemin*. *Voy.* EMIR.

MIRAN-CHAH (Mirza-Moez-Eddyn), un des fils de Tamerlan, fut nommé en 1380 gouverneur du Khoraçan, acheva de soumettre cette province, se distingua ensuite à la prise de Bagdad, vainquit le sultan Djelaïr, pénétra jusqu'à Bassora, et reçut de son père tous les nouveaux pays qu'il venait de soumettre. Il fut détrôné vers 1406, par son propre fils Mirza Aboubekr, et périt en 1408 à Kara-Yousouf dans une bataille contre ce fils.

MIRANDA ou MIRANDA DE DUERO, *Cambætum Lubicenorum*, ville de Portugal (Tras-os-Montes), sur le Duero, à 52 kil. S. E. de Bragance; 7,000 hab. Jadis évêché.

MIRANDA-DE-EBRO, *Deobriga*, ville d'Espagne (Burgos), à 80 kil. N. E. de Burgos, sur l'Èbre; 2,400 hab. Belle place, beau pont, vieux château-fort.

MIRANDA-DO-CORVO, ville de Portugal (Beira), à 24 kil. S. E. de Coïmbre; 3,950 hab.

MIRANDA (François), général, né à Caracas vers 1750, fut obligé de quitter sa patrie par suite de la découverte d'une conspiration ourdie par lui contre l'autorité du vice-roi espagnol; il vint à Paris en 1791, se lia avec le parti républicain, et prit du service dans l'armée de Dumouriez. Après la défection de ce général, il fut traduit au Tribunal révolutionnaire et acquitté; mais accusé une seconde fois pour ses liaisons avec les Girondins, il fut condamné à la déportation. De retour dans l'Amérique méridionale, il fit insurger la capitainerie espagnole de Vénézuéla contre la métropole, 1811, et organisa un gouvernement républicain à Caracas; mais après quelques succès, il éprouva des revers et fut fait prisonnier par les Espagnols; il mourut en 1816 dans les prisons de Cadix.

MIRANDE, ch.-l. d'arr. (Gers), sur la Baize, à 24 kil. S. O. d'Auch; 2,532 hab. Commerce de blé, vin, eau-de-vie, cuirs, laines. Bâtie en 1289 par Centule, 3e comte d'Astarac; jadis fortifiée. — L'arr. de Mirande a 8 cantons (Mirande, Masseube, Marciac, Miélan, Montesquiou, Aignan, Plaisance, Riscle), 229 communes et 85,385 hab.

MIRANDELLA, *Caladunum*, ville de Portugal (Tras-os-Montes), à 51 kil. N. O. de Moncorvo, sur la Tua; 6,500 hab.

MIRANDOLE (LA), *Mirandola*, ville du duché de Modène, à 28 kil. N. E. de Modène, sur la Burana; 3,200 hab. Évêché. Soieries, toile. Commerce. Jadis capitale d'un duché et ville forte; démantelée après 1746. Plusieurs fois prise et reprise, notamment en 1511 par le pape Jules II. Patrie du fameux Pic de la Mirandole. *Voy.* PIC DE LA MIRANDOLE.

MIREBALAIS, anc. pays de France, dans le petit-gouv. de Saumur; 2 villes, Mirebeau et Moncontour.

MIREBEAU, ch.-l. de canton (Vienne), à 24 kil. N. O. de Poitiers; 1,800 hab. Commerce de vins, laine, grains, etc. — Jadis capitale du Mirebalais, fut bâtie par Foulques Néra, comte d'Anjou, 1030.

MIREBEAU, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), à 22 kil. N. E. de Dijon; 1,200 hab. Serges, droguets, chapellerie, poterie; grains. Vieux château.

MIRECOURT, *Mercurii Curtis*, ch.-l. d'arr. dans le dép. des Vosges, sur la gauche du Madon, à 29 kil. N. d'Épinal, et à 344 kil. S. E. de Paris; 5,684 hab. Bibliothèque. Dentelles, tannerie, chamoiserie, instruments de musique renommés. — Fortifiée au XVe siècle; elle appartenait alors aux comtes de Vaudemont. La Hire s'en empara pour Charles VII. Le maréchal de Créqui en rasa les fortifications en 1670. — L'arrond. de Mirecourt a 6 cantons (Mirecourt, Charmes-sur-Moselle, Darney, Dompaire, Monthureux, Vittel), 131 comm., et 72,343 hab.

MIREMONT, nom de plusieurs communes de France, dont les deux plus importantes sont situées, l'une dans le dép. de Puy-de-Dôme, à 31 kil. O. de Riom; anc. commanderie de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem; 1,300 hab.; — l'autre dans le dép. de la Dordogne, à 24 kil. N. O. de Sarlat; 1,000 hab.

MIREPOIX, ch.-l. de canton (Ariége), à 23 kil. E. de Pamiers, sur la gauche du Lers; 4,060 hab. Jadis évêché. Aux environs, fer, jayet, houille. Fabrique de gros draps, filature hydraulique. — Mirepoix était anciennement capitale du pays de Mirepoix (*Mirapensis pagus*), dans le Haut-Languedoc (auj. compris dans l'O. du dép. de l'Aude, et le N. E. de celui de l'Ariége); elle avait été érigée en marquisat au XIIIe siècle; dans la guerre des Albigeois les Croisés la prirent sur le comte de Foix, et la donnèrent à Guy de Lévis, dans la maison duquel ce marquisat est resté jusqu'en 1789.

MIREPOIX (Guy DE LÉVIS, marquis de), guerrier du XIIe siècle, chef de la famille de Lévis (*Voy.* ce nom). Il accompagna Simon de Montfort, chef de la croisade contre les Albigeois, et reçut lui-même le titre de maréchal de l'armée des Croisés. Ses exploits dans cette guerre déplorable lui valurent la concession de la terre de Mirepoix et de plusieurs autres. Il mourut vers 1230. Le titre de *maréchal de la Foi*, qu'il avait pris, fut transmis à ses descendants.

MIREPOIX (Guy DE LÉVIS III, seigneur de), petit-fils du précédent, suivit Charles d'Anjou dans son expédition de Naples, et se distingua au combat de Bénévent en 1266. De retour en France, il fut maintenu, par arrêt du parlement de Toulouse, dans la prérogative de juger les délits d'hérésie dans l'étendue de ses fiefs.

MIREPOIX (Charles-Pierre-Gaston-François DE LÉVIS, marquis, puis duc de), maréchal de France, né au commencement du XVIIIe siècle, fut nommé ambassadeur à la cour d'Autriche en 1737. Il revint de cette mission l'année suivante, et fut promu successivement aux grades de maréchal-de-camp (1738) et de lieutenant-général (1744), après avoir servi avec distinction en Italie. En 1749 le roi le nomma à l'ambassade de Londres, et lui conféra le titre de duc; deux ans après il reçut le bâton de maréchal. Il remplaça en 1756 le maréchal de Richelieu dans le gouvernement du Languedoc, et mourut à Montpellier en 1757.

MIRGOROD, ville de la Russie d'Europe (Pultawa), à 90 kil. S. E. de Pultawa; 7,400 hab. Évêché.

MIRIBEL, ville de France (Ain), à 10 kil. N. E. de Lyon, sur le Rhône; 2,000 hab.

MIRKHOND (Mohammed), historien persan, né en 1433, mort en 1498, fit dès sa jeunesse une étude profonde de l'histoire. Protégé par Ali-Chyr, visir de Hocéin-Bahadour, souverain du Khoraçan et du Mazandéran, il s'enferma dans un monastère de Hérat, et y rédigea, sous le titre de *Rouzat al safa* (jardin de la pureté), un vaste ouvrage qui est comme l'encyclopédie de l'histoire orientale, et qui, remontant jusqu'à la création, contient l'histoire des patriarches, des prophètes, des anciens rois de Perse, de Mahomet et de ses successeurs, des dynasties turques, tartares, etc. Cet ouvrage n'a pas été traduit en totalité, mais on en a traduit, soit en français, soit en latin, des morceaux importants, entre autres : l'*Histoire des rois de Perse sassanides*, trad. par M. de Sacy (dans ses *Mémoires sur les antiquités de la Perse*, Paris, 1793); l'*Histoire des Thahérides et des Soffarides*, trad. par Iénisch sous ce titre : *Historia priorum regum Persarum post natum islamismum*, Vienne, 1792; l'*Histoire des Samanides*, etc., trad. en latin par Fréd. Wilken, Gœttingue, 1808, in-4; l'*Histoire des Gaznévides*, tr. en lat. par le même, 1832; en fr. par Frémery, 1845; l'*Hist. de Gengis-Khan*, tr. par Langlès (tom. V des *Notices et Extraits*); l'*Histoire des Ismaéliens de Perse ou Assassins*, trad. par Jourdain (tom. IX des *Notices*). Mirkhond eut pour fils Kondemir, qui lui-même fut un grand historien.

MIR-MAHMOUD ou **MAHMOUD-CHAH**, souverain de la Perse, de la dynastie des Afghans, était fils de Mir-Weiss, intendant du Candahar pour les sophis. A l'âge de 18 ans (1716), il poignarda Abd-el-Aziz, son oncle, successeur de son père Mir-Weiss, et se mit à sa place. Profitant de l'anarchie qui régnait en Perse, il détrôna le sophi Hocéin (1722) et prit le titre de *chah*. Il soumit d'abord toute la Perse; mais ayant éprouvé quelques revers, il tomba dans une sorte de folie; les Afghans le déposèrent (1725), et mirent sur le trône Aschraf, fils d'Abd-el-Aziz, qui lui fit trancher la tête.

MIRMIRAN, corruption d'*emir-al-omra*, nom que portent en Turquie les gouverneurs des *sandjakats*, c.-à-d. districts; ils sont sous la dépendance des beglerbegs, gouverneurs généraux des provinces, appelées *eialets*. Voy. BEGLERBEG et EMIR.

MIROMÉNIL (HUE DE), garde des sceaux, né en 1723, mort en 1796, était président du parlement de Rouen lors des persécutions de Maupeou contre la magistrature. Il se lia avec Maurepas, qui, lorsqu'il fut premier ministre, lui fit confier les sceaux (1774); il travailla à la réintégration des parlements, et montra en toute occasion de la sagesse et de la modération. Il fut renversé en 1787 par la cabale de Brienne, pour avoir appuyé les plans de Calonne, et fut remplacé par Lamoignon.

MIRON, famille illustre dans la médecine et la magistrature, a fourni des médecins à plusieurs de nos rois depuis Charles VIII. — François Miron, petit-fils d'un médecin de Charles IX, fut lieutenant civil et prévôt des marchands sous Henri IV, et mourut en 1609. Paris lui doit une partie de ses embellissements, entre autres la façade de l'Hôtel-de-Ville, pour la construction de laquelle il abandonna ses appointements. On y voit auj. sa statue. — Son frère Robert Miron fut aussi prévôt des marchands, présida le tiers-état aux états-généraux de 1614, et se distingua par son éloquence mâle et patriotique. Il fut ensuite ambassadeur en Suisse, intendant en Languedoc, et mourut en 1641.

MIROPOLIE, ville murée de la Russie d'Europe (Koursk), à 95 kil. S. O. de Koursk; 6,000 hab.

MIR-WEISS, chef de la tribu afghane de Khaldeji, était intendant du Candahar pour les sophis de Perse. Il se rendit indépendant en 1709 et se maintint victorieusement contre les troupes envoyées par la cour d'Ispahan. Il mourut en 1715 et eut pour successeur Abd-el-Aziz, son frère, et bientôt après Mir-Mahmoud, son fils.

MIRZAPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Allahabad, ch.-l. d'un district, sur le Gange, rive droite, à 90 kil. S. E. d'Allahabad, par 25° 10' lat. N., 81° 9' long. E.; plus de 200,000 hab. Beaucoup de pagodes. Tapis, forges. Très grand commerce (elle est l'entrepôt de la soie et du coton de toute l'Inde anglaise). — Le district de Mirzapour est très fertile et compte 900,000 hab.

MISCHNA ou **MISNA**, collection des lois civiles et des traditions rabbiniques des Hébreux. Les Juifs prétendent que Moïse, en recevant sur le mont Sinaï les tables de la loi écrites de la main de Dieu, en reçut aussi d'autres, que les docteurs de la synagogue conservèrent par tradition, jusqu'à ce que le rabbin Judas, dit le Saint, craignant de voir la tradition s'altérer par l'effet de la dispersion des Juifs, les écrivit et en fit un code au IIe siècle. Plusieurs savants croient ce recueil plus moderne. La Mischna a servi de fondement au Talmud, et en forme la première partie.

MISÈNE (cap), *Miseno* en italien, *Misenus* des Latins, sur la côte O. de l'Italie, à 15 kil. S. O. de Naples, forme l'extrémité occid. du golfe de Naples et fait saillie vis-à-vis de l'île de Procida. Ruines de l'antique Misène.

MISITHÉE, beau-père de Gordien III, fut préfet du prétoire pendant le règne de ce jeune prince, gouverna avec sagesse et repoussa les Parthes. Il mourut en 243; on soupçonna Philippe-l'Arabe, qui le remplaça, d'avoir abrégé ses jours.

MISITRA ou **MISTRA**, à 4 k. O. de *Lacédémone*, ville du roy. actuel de Grèce (Laconie), à 65 kil. S. de Napoli de Romanie, sur le Vasilipotamo (ancien *Eurotas*); 2,000 hab. (12,000 avant la guerre de l'indépendance). Rues sales et étroites; forte citadelle; cathédrale célèbre par ses miracles. Tout près, en sortant du mur d'enceinte, on voit le Mesochorion et l'Exochorion, qui sont comme deux villes à part. Misitra était sous les Turcs le ch.-l. d'un livah.

MISIVRI, *Mesembria*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 28 kil. N. E. de Bourgas : siége métropolitain.

MISNIE, *Meissen* en allemand, un des cinq cercles du roy. de Saxe, bornée au N. et à l'E. par les Etats prussiens, au S. E. par la Bohême, au S. O. et à l'O. par les cercles de l'Erzgebirge et de Leipsick : 70 kil. de l'E. à l'O., 144 du N. au S.; 336,000 hab. Ch.-l., Dresde (capitale de tout le royaume); places principales, Meissen, Pillnitz, Pyrna, Grossenhayn, Schandau. Le sol est très varié, montueux au S., plat ailleurs; très fertile aux environs de Meissen, aride sur quelques points. Manufactures de draps, lainages, chapeaux, papier, faïences, porcelaine, etc. Mines de fer, houille, vitriol, étain, etc. — La Misnie, dont le nom vient de Meissen, sa capitale primitive, a été originairement un margraviat particulier, et ensuite une des parties intégrantes des possessions de l'électeur de Saxe. Ses limites ont beaucoup varié, et il fut un temps où elle comprenait et l'Osterland et la Thuringe. Dans les trois derniers siècles, elle formait à peu près la totalité du royaume actuel de Saxe et quelques districts de la prov. prussienne de Saxe. On la divisait aussi comme le royaume actuel en cinq cercles, Misnie, Leipsick, Erzgebirge, Voigtland, Neustadt, plus les évêchés de Merseburg et de Naumbourg-Zeitz (auj. à la Prusse). — Le margraviat de Misnie remonte à 980. En 1127 commença la dynastie des margraves héréditaires ou maison de Wettin, ainsi nommée d'un comté qu'elle possédait. Dès lors cette maison s'appela *maison de Misnie*; plus tard, elle changea encore ce titre pour celui de *maison de Saxe*, lorsque, à l'extinction de la branche albertine issue

de la ligne puînée de la maison d'Ascanie; l'électorat de Saxe devint vacant (1422). *Voy.* SAXE.

MISR ou MESR, nom arabe de l'ÉGYPTE.

MISRAIM, fils de Cham et petit-fils de Noé, régna vers l'an 2200 sur l'Égypte, qui dans l'Écriture porte le nom de *Terre de Misraïm*.

MISSI DOMINICI (c.-à-d. *envoyés du maître*). Sous les rois francs de la 2e race, on donnait ce nom à certains commissaires royaux qui étaient envoyés dans les provinces pour inspecter la conduite des ducs et des comtes, et pour juger en dernier ressort les cas d'appel dévolus au roi; leurs pouvoirs étaient très étendus.

MISSINIPI ou RIVIÈRE-ANGLAISE, rivière de l'Amérique du Nord, dans la Nouvelle-Bretagne, sort du lac de l'Île-à-Crosse par 55° 30' lat. N. et 110° long. O., coule à l'E., au N. E., et tombe dans la baie d'Hudson. Cours, 1,200 kil.

MISSION (Prêtres de la). *Voy.* LAZARISTES.

MISSIONNAIRES. En 1622, Grégoire XV voulant régulariser les travaux des missionnaires, qui jusqu'alors n'avaient eu d'autres guides que leur zèle, fonda la congrégation de la Propagande (*de Propaganda fide*); en même temps le Père Bernard de Sainte-Thérèse créait, en 1663, à Paris, le *séminaire des Missions étrangères*. On y recevait des religieux de tous les ordres pour les préparer aux travaux apostoliques. De là sortirent les Pères J.-B. Régis, Parennin, Charlevoix et les Jésuites fondateurs du Paraguay. L'Inde, la Chine, le Japon, les îles de l'Océanie et le Nouveau-Monde, offrirent à leurs travaux un vaste champ; et bien que souvent leur zèle leur ait coûté la vie, leurs efforts furent plus d'une fois couronnés de succès. — Les Protestants, surtout en Angleterre, ont voulu avoir aussi leurs missionnaires; mais ceux-ci n'ont jamais approché du zèle et du dévouement des missionnaires catholiques : leur tâche ne consiste guère qu'à distribuer des Bibles. Un bill de 1647 autorisa en Angleterre la première société de missionnaires protestants.

MISSIONS, nom donné particulièrement à des colonies formées par les missionnaires catholiques de l'Amérique, sur les confins des pays vraiment soumis aux Européens, et des contrées indépendantes. Les plus célèbres ont été : 1° les *Sept-Missions* de la province de San-Pedro au Brésil (XVIIIe siècle); elles soumirent beaucoup de tribus de Guaranis au protectorat du Portugal; 2° le *district des Missions*, à la droite du Parana : il comprit tout le directorat actuel du Paraguay; les Jésuites y étaient presque souverains, et déjà ils étaient parvenus à civiliser les indigènes, quand l'Espagne céda ces établissements au Portugal, 1750 : l'Espagne les recouvra en 1761, mais ils ne se relevèrent qu'incomplétement; 3° enfin, les *Missions péruviennes*, qui ont soumis à la couronne d'Espagne la vaste province de Maynas (auj. dans la Nouvelle-Grenade), limitrophe de la Pampa del Sacramento, et qui s'étendait jusque vers l'Ucayal (XVIIe et XVIIIe siècles). — Il y avait aussi des missions dans la Californie, mais moins importantes.

MISSISSIPI, c.-à-d. *mère des eaux* (dit *Meschacébé* par les Natchez), fleuve de l'Amérique septentrionale, aux États-Unis, sort du lac Leech par 97° 28' long. O. et 47° 40' lat. N., coule au S., arrose le territoire et l'état de Missouri, les territoires du Nord-Ouest et d'Arkansas, les états d'Illinois, de Kentucky, de Tennessee, de la Louisiane, du Missisipi; reçoit entre autres affluents le Missouri (plus grand que lui), l'Arkansas, l'Ohio, la Rivière-Rouge, l'Illinois, le Ouisconsin, etc.; forme ensuite le Delta du Missisipi, et tombe dans la mer du Mexique près de la Nouvelle-Orléans, par 29° 6' lat. N. Largeur ordinaire, depuis qu'il a reçu le Missouri, de 1,600 à 3,200 mètres. Longueur totale, y compris les détours, 6,900 kil. — L'Espagnol Ferdinand de Soto découvrit l'embouchure du Missisipi en 1541; les Français Joliet et Marquette, partis de Québec en 1673, le descendirent jusqu'au confluent de l'Arkansas; La Salle le parcourut tout entier et le nomma *St-Louis*, comme il avait appelé Louisiane le pays que ce fleuve traverse.

MISSISSIPI, un des États-Unis de l'Amérique septentrionale, borné par les états de Tennessee au N., d'Alabama à l'E., l'Arkansas et la Louisiane à l'O., par cette dernière et le golfe du Mexique au S. : 600 kil. sur 250; 482,574 hab. (dont 80,000 esclaves). Ch.-l., Jackson. Plusieurs rivières outre le Missisipi, qui le borne à l'O. et lui donne son nom; lacs au S.; climat doux; sol généralement riche et fertile : céréales, fruits, arbres de toute espèce. Industrie encore peu développée, mais en progrès. — La France possédait jadis cette contrée; en 1763 elle céda à l'Angleterre toutes ses possessions à l'E. du Mississipi; celle-ci, en 1783, céda aux États-Unis toute la partie située au N. du 31e degré parallèle, et le reste à l'Espagne qui, elle-même, vendit ce territoire à l'Union en 1798. Deux ans après, on érigea en territoire, sous le nom de Missisipi, tout le pays compris entre le Missisipi à l'O. et la Géorgie à l'E. Enfin, en 1817, ce territoire, s'étant accru par l'acquisition d'une partie du pays des Chactas, fut partagé en état du Missisipi à l'O., et territoire d'Alabama à l'E.

MISSOLONGHI, ville de l'état de Grèce (Hellade occidentale), à 44 kil. O. de Lépante, à l'entrée du golfe de Patras. Vainement assiégée en 1822 par les Turcs et défendu héroïquement par Marco Botzaris; prise en 1826 après un nouveau siége d'un an (Noto Botzaris, qui commandait, se fit sauter avec la garnison). A. Fabre a écrit l'*Hist. du siége de M.*, 1826.

MISSON (Maximilien), écrivain protestant, était conseiller au parlement lors de la révocation de l'édit de Nantes (1681); il perdit son emploi et se réfugia en Angleterre où il fut chargé de l'éducation d'un jeune seigneur avec lequel il voyagea en Allemagne et en Italie. Il mourut en 1721. On a de lui : *Nouveau voyage d'Italie*, La Haye, 1702, 3 vol. in-12. *le Théâtre sacré des Cévennes*, ou *Récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc*, Londres, 1707, etc. Son *Voy. d'Italie* est à l'*Index*.

MISSOURI, très grande rivière de l'Amérique du Nord, naît vers 46° 10' lat. N., et 112° long. O., dans les monts Rocheux; coule successivement au N. (jusqu'aux *Grandes-Cataractes*, par 111° 12' long. O.), puis à l'E., au S., au S. E.; baigne les districts des Mandanes et des Sioux, puis l'état de Missouri, et va joindre le Missisipi par 38° 52' lat. N. et 92° 20' long. O., après un cours de plus de 7,000 kil. Le Missouri est beaucoup plus long que le Missisipi et roule un plus grand volume d'eau lorsqu'il le rencontre. Les principaux affluents du Missouri sont : à droite, le Yellow-Stone, le Petit-Missouri (qui naît par 46° lat. N., 106° long. O., et coule au N. E.), la Chayenne, le White-River, la Rapide, la Platte, la Kansas et l'Osage; à gauche, la Maria, le Milk-River, le White-Earth-River, le Yankton, le Sioux et la Grande-Rivière.

MISSOURI, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, entre les Sioux, les Mandanes, et les Osages au N. et à l'O., l'Arkansas au S., les états d'Illinois, de Kentucky et de Tennessee à l'E., par 36°-40° 30' lat. N. et 91° 10'-96° 50' long. O. : 700 kil. sur 500; 617,075 hab. Ch.-l., Jefferson. Sol plat ou légèrement ondulé au N., montagneux ailleurs (monts Ozark). Plusieurs rivières, Missouri, et ses affluents, etc.; lacs. Froment, maïs, seigle, avoine, orge, houblon, fruits. Mines de plomb, fer, charbon de terre, antimoine, zinc, arsenic, sel, nitre, craie, plâtre, etc. — Cette contrée, comprise au XVIIe siècle dans la Louisiane, finit par être possédée par les États-Unis, forma en 1803 un district annexé à la Louisiane,

qui en 1811 prit le nom de territoire de Missouri, et en 1821 fut admis dans l'Union à titre d'état.

MISTECK, ville des États autrichiens (Moravie), à 30 kil. N. E. de Korneubourg; 2,500 hab. Archevêché. Beaucoup de draps.

MISTRA. *Voy.* MISITRA.

MISTRETTA, *Amastra* ou *Mytistratus*, ville de Sicile (Palerme), à 88 kil. S. E. de Palerme; 8,000 hab.

MITAU ou MITTAU, *Jelgava* en lithuanien, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Courlande, sur l'Aa, à 580 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg; 12,500 hab. Vaste, mais peu habitée en proportion de son étendue. Gymnase, académie, bibliothèque, observatoire, cinq écoles françaises. Toile, bonneterie, savon; un peu de commerce. — Jadis capitale du duché de Courlande. Prise en 1701 par les Suédois, reprise par les Russes en 1706. Louis XVIII y résida plusieurs années pendant l'émigration.

MITCHAM, ville d'Angleterre (Surrey), à 13 kil. S. O. de Londres; 4,500 hab. Moulins à tabac, imprimeries de calicot, etc.

MITHRAS, divinité ou *ized* des anciens Perses, subordonné à Ormuzd : les Grecs et les Romains l'ont confondu avec le Soleil. C'est une personnification d'Ormuzd, comme principe générateur et comme image de la fécondité qui perpétue et rajeunit le monde. On représente cette divinité sous la forme d'un jeune homme avec un bonnet phrygien, une tunique, et un manteau sur l'épaule gauche; il est armé d'un glaive qu'il plonge dans le cou d'un taureau. Le culte de Mithras s'introduisit à Rome vers l'an 67 av. J.-C., et y obtint une grande faveur, surtout sous le règne de Commode. On célébrait en son honneur des fêtes nommées *Mithriaques* dans lesquelles on immolait, dit-on, des victimes humaines; tout y inspirait la crainte et la terreur, et les épreuves des initiations étaient si rigoureuses, que le récipiendaire y succombait souvent. Ce culte fut détruit au IVe siècle.

MITHRIDATE. Ce nom a été porté par plusieurs rois de divers états de l'Asie: les plus connus sont ceux du Pont, qui se sont succédé dans l'ordre suivant : Mithridate I, 402-363 av. J.-C.: — II, 337-302; — III, 302-266; — IV, 266-222; — V, 222-186; — VI, 157-123; — VII, 123-65. — Le plus célèbre de ces princes est Mithridate VII ou *Eupator*, dit aussi *Mithridate-le-Grand*, l'un des plus terribles ennemis des Romains. Il était fils de Mithridate VI et naquit vers l'an 135 av. J.-C. Il perdit son père à l'âge de 12 ans (123), et resta pendant sa jeunesse en butte à mille intrigues de la part des prétendants à la couronne. Craignant pour sa vie, il se retira plusieurs années dans la solitude, se livrant à la chasse ou à l'étude, et acquit, avec une force et une adresse extraordinaires, une connaissance profonde des poisons et de leurs antidotes. De retour dans ses états après une absence d'environ six ans, il soumit les Scythes, conquit le Bosphore Cimmérien, la Cappadoce et plusieurs autres provinces. Les Romains, appelés au secours des Cappadociens, le forcèrent à renoncer à cette conquête (99); se sentant trop faible pour leur résister, il se soumit, mais dès ce moment il leur voua une haine mortelle. Il détacha plusieurs peuples de leur alliance, s'unit contre eux à Tigrane, roi d'Arménie, rassembla en silence une armée nombreuse, fondit à l'improviste sur les provinces qu'il convoitait, subjugua avec rapidité la Cappadoce et presque toute l'Asie-Mineure, et, pour déclaration de guerre, fit égorger à la fois dans toutes les villes de l'Asie tous les Romains qui s'y trouvaient (88) : il en périt, dit-on, cent mille. Il fit ensuite passer en Grèce son lieutenant Archélaüs, qui fut accueilli comme un libérateur. Celui-ci avait déjà battu plusieurs généraux romains lorsque Sylla fut envoyé contre lui; ce général reprit Athènes (87), battit Archélaüs à Chéronée et à Orchomène, reconquit l'Asie-Mineure, et tua à Mithridate en divers combats plus de 200,000 hommes. Mithridate ayant de plus perdu sa flotte entière par une défaite et une tempête, et inquiet sur la fidélité de ses sujets, demanda la paix (85); il ne l'obtint qu'à des conditions très onéreuses : il livra ses vaisseaux et restitua toutes ses conquêtes. Pendant les deux années suivantes il fit la guerre aux peuples rebelles de la Colchide et du Bosphore. Comme il ne retirait pas assez vite ses garnisons de la Cappadoce, Muréna, lieutenant de Sylla, l'attaqua, et ils se livrèrent quelques combats peu importants (82). Sept ans après (75), le roy. de Bithynie ayant été réduit en province romaine, Mithridate, qui prétendait avoir des droits sur cette contrée, reprit l'offensive, en fit de nouveau la conquête, tailla en pièces à Chalcédoine l'armée de Cotta, et mit le siége devant Cyzique. Mais Lucullus l'assiégea lui-même dans son camp, et le força à partir. Une de ses flottes fut détruite dans deux combats près de Ténédos et de Lemnos. Il se retira alors dans ses états héréditaires; Lucullus l'y poursuivit, et après quelques échecs le battit complétement (69). Mithridate s'enfuit en Arménie auprès de Tigrane, et revint bientôt à la tête d'une armée considérable. Il fut encore vaincu deux fois, et il était sans ressources, quand Lucullus fut rappelé par les Romains. A la faveur de cette absence il reconquit tout son royaume (67); mais deux ans après Pompée le vainquit près de l'Euphrate, dans un combat nocturne. Mithridate s'enfuit alors dans le royaume du Bosphore où régnait Macharès, un de ses fils, et voulut engager ses soldats à porter la guerre au sein même de l'Italie; mais ceux-ci, effrayés d'une telle entreprise, se révoltèrent et proclamèrent roi Pharnace, son fils. Alors Mithridate, voyant qu'il fallait mourir, essaya de s'empoisonner; mais n'ayant pu y parvenir, parce que le poison n'avait plus d'action sur lui, il se fit tuer par un soldat gaulois (64). Mithridate était actif, intrépide, infatigable et fécond en ressources; il eût peut-être à jamais chassé les Romains de l'Asie et de la Grèce s'il n'eût eu à combattre Sylla, Lucullus et Pompée. Mais sa férocité, sa perfidie et son caractère défiant ternirent ses grandes qualités. Il avait une mémoire prodigieuse et savait 22 langues (c'est à cause de cela que quelques savants modernes ont donné son nom à divers recueils polyglottes). Mithridate avait épousé plusieurs femmes : la plus célèbre est Monime, jeune Grecque d'une grande beauté. Mithridate, après sa défaite par Lucullus, se croyant perdu, lui envoya l'ordre de se donner la mort (69).

MITHRIDATE I, roi des Parthes, succéda à Phraate son frère aîné l'an 164 av. J.-C.; subjugua les Mèdes, les Perses, la Babylonie, la Mésopotamie; étendit sa domination depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus, et forma ainsi un empire plus puissant que celui des Séleucides. Il fit prisonnier le roi de Syrie, Démétrius II, qui voulait lui reprendre ses conquêtes (143). Il le traita en souverain, et lui donna en mariage sa fille Rodogune. Mithridate I mourut vers l'an 139 av. J.-C., et eut pour successeur Phraate II. On lui attribue un code de lois très sages.

MITHRIDATE II, fils et success. d'Artaban II, régna de 124 à 90 av. J.-C. (ou de 126 à 88), repoussa les Scythes, soutint en Syrie Philippe, fils d'Antiochus Grypus, contre Démétrius, son frère, vainquit plus. fois les Arméniens, mais fut tué dans une dern. bat. contre eux. Il résid. à Balk. — M. III, fils aîné de Phraate III, monta sur le trône en assass. son père, l'an 61 (ou 58 av. J.-C.), fut chassé et mis à mort par son frère Orode en 53.

MITHRIDATIUM, auj. *Hussein-Abad*, ville de l'Asie-Mineure, chez les Troemes et sur la limite qui séparait la Galatie du royaume de Pont.

MITIDJA, fameuse plaine de l'Algérie, qui s'étend surtout au S. d'Alger. Elle est fertile en grains,

fruits, etc. Il s'y est établi beaucoup de fermiers et autres colons français.

MITLA, ville de la Confédération mexicaine (Oaxaca), à 200 kil. S. E. d'Oaxaca, dans une triste solitude. Nombreuses antiquités mexicaines, parmi lesquelles on remarque surtout les *Tombeaux de Mitla*, dont les appartements intérieurs offrent, pour la structure, de frappants rapports avec celle des monuments de l'Egypte.

MITROWITZ, ville des États autrichiens (Esclavonie), à 35 kil. S. O. de Petervaradin ; 4,000 hab. Commerce de peaux et bestiaux. Cédée à l'Autriche par la Turquie en 1699.

MITTAU. *Voy.* MITAU.

MITYLÈNE, auj. *Médelin*, capitale de l'île de Lesbos, sur la côte E., entre Méthymne et Malée, était une des principales villes de la Grèce, et faisait partie de la ligue éolienne. Soumise à Athènes avec le reste de l'île, elle se révolta contre elle dans la guerre du Péloponèse, et dans la guerre Sociale (de 359 à 356). S'étant déclarée pour Mithridate en 88, elle fut ruinée par les Romains. Pompée la releva et y fit bâtir un superbe théâtre. Ses écoles d'éloquence étaient vantées. Pittacus, Alcée, Sapho, étaient de Mitylène. Conon s'y laissa battre, 406.

MIYAKO ou MÉACO, ville du Japon, dans l'île de *Niphon*, sur la côte méridionale, à 400 kil. S. O. de Yédo, par 35° 21' lat. N., 151° 10' long. E.; 600,000 hab. Résidence du *daïri*, souverain spirituel du Japon. La ville a 30 kil. de long sur 15 de large; citadelle; près de 6,000 temples en l'honneur de Bouddha et de Sinto. — Miyako est le centre de la littérature et des sciences de l'empire du Japon. Imprimeries, manufactures d'étoffes et de porcelaines, ouvrages de verreries et de placage; commerce considérable.

MNÉMOSYNE, déesse de la mémoire, était fille du Ciel; elle fut aimée de Jupiter qui la rendit mère des neuf Muses. Elle les mit au monde sur le mont Piérius, d'où les Muses sont nommées Piérides.

MNEVIS, nom du bœuf consacré au soleil dans la ville d'Héliopolis; on lui rendait le même culte qu'au bœuf Apis; c'était, dit-on, l'emblème d'Osiris.

MOAB, fils de Loth. *Voy.* MOABITES.

MOABITES, *Moabitæ*, peuplade arabe issue de Moab, fils de Loth, habitait au S. E. de la Palestine, à l'E. de la mer Morte, au S. du fleuve Arnon et au N. des Madianites. Leur pays jadis avait été occupé par les Emim, peuple de géants. Dieu défendit aux Israélites de troubler les Moabites dans la possession de leurs terres. Eglon, leur roi, tint 18 ans les Hébreux en captivité (1332-1314 av. J.-C.). Plus tard, vaincus par Saül, assujettis au tribut par David, battus par Joram, roi d'Israël, et par Josaphat, ils finirent par tomber sous le joug de l'Assyrie. Leur cap. était Rabbath-Moab sur l'Arnon.

MOADHAM. *Voy.* MELIK-EL-MOADHAM.

MOALLAKATS (les sept), nom que les Arabes donnent à sept poëmes qu'ils regardent comme sacrés, et dont un exemplaire est suspendu aux voûtes de la Kaaba à La Mecque.

MOAWIAH ou MOHAVIAH, 1er calife ommiade, né à La Mecque au commencement du VIIe siècle de J.-C., était arrière-petit-fils d'Ommiah, cousin-germain du grand-père de Mahomet. Il était gouverneur de Syrie lorsqu'Othman fut assassiné (656). Sous prétexte de venger sa mort, il refusa de reconnaître Ali pour successeur d'Othman, et se fit lui-même proclamer calife. Il fut universellement reconnu après le meurtre d'Ali (661). Il soumit l'Egypte, Médine, La Mecque, l'Yémen, et recula par ses conquêtes les bornes de l'empire musulman. En Occident, ses troupes pénétrèrent jusqu'à l'Océan Atlantique; en Orient, elles traversèrent l'Oxus, envahirent la Sogdiane, s'emparèrent de Samarcande et d'une partie de la Tartarie. Les armes de Moawiah eurent moins de succès contre les Grecs. Son fils Yézid assiégea vainement Constantinople pendant 6 ou 7 ans, et Moawiah se vit contraint, après de grandes pertes, d'acheter la paix. Il mourut à Damas en 680, laissant le trône à son fils Yézid. — Moawiah II, fils d'Yézid, ne régna que quelques mois (683).

MOBILE, ville des États-Unis (Alabama), à 280 kil. N. E. de la Nouvelle-Orléans, à l'emb. de la Mobile, par 30° 40' lat. N., 90° 41' long. O.; commerce de riz, goudron, fourrures, etc.; 8,000 hab.

MOBILE, riv. formée de l'Alabama et du Tombecbée, se jette dans la baie de Mobile, partie du golfe du Mexique, après 90 kil. de cours.

MOBILE-NATCHEZ (famille) ou FLORIDIENNE. *Voy.* FLORIDE.

MOCARANGUA, état de l'Afrique orientale, borné au N. par le Botonga (445 kil. sur 272), est un des plus puissants démembrements de l'empire du Monomotapa, et a, dit-on, pour capitale Zimbaoé, jadis capitale de tout le Monomotapa, et auj. celle du Mocarangua. Climat chaud, sain; grande fertilité. Forêts, et bêtes féroces en grand nombre. Commerce assez actif. Les Portugais ont dans le Mocarangua des comptoirs à Sena, au mont Foura, renommé par ses mines d'or, etc.

MOCENIGO, famille patricienne de Venise qui a fourni plusieurs doges : Thomas, 1414-23; — Pierre, 1474-76; — Jean, frère du précédent; 1475-85; — Louis, 1570-77.

MOCENIGO (André), historien, de la même famille, né à la fin du XVe siècle, remplit plusieurs emplois importants, et fut chargé de négociations dont il s'acquitta avec talent. Il est connu par une histoire de la ligue de Cambrai, intitulée: *Belli memorabilis Cameracensis adversus Venetos historiæ libri VI*, 1525.

MOCHA (LA), ville du Chili. *Voy.* CONCEPTION (LA).

MOCOMOCO, ville de l'île de Sumatra, capitale du roy. d'Anaksungei, à 200 kil. N. O. de Bencoulen. Poudre d'or, poivre, bois de construction.

MOCTADER, MOCTADY, MOCTAFY. *Voy.* MOKTADER, MOKTADY, MOKTAFY.

MODAIN (EL), c.-à-d. *les deux villes*, village de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 35 kil. S. E. de Bagdad, sur l'Euphrate, rive gauche, est bâti sur les ruines de *Séleucie* et de *Ctésiphon*.

MODÈNE, *Mutina*, ville d'Italie, capitale du duché de Modène, entre la Secchia et le Panaro, à 130 kil. S. E. de Milan; 27,000 hab. Ses rues ont des portiques, mais sont mal pavées (la principale s'appelle *strada Maestra*). Monuments: le palais ducal (avec de très belles collections); la cathédrale, dont la tour *Ghirlandina* est une des plus hautes de l'Italie, et où l'on garde le seau de bois qui a été le sujet de la *Secchia rapita* (*Voy.* TASSONI); églises Saint-George et St-Vincent; théâtre, casernes; université; collége de nobles; académie militaire des nobles; bibliothèque; académie des beaux-arts, des sciences, lettres et arts; académie des philharmoniques; société italienne des sciences (qui a produit de très savants mémoires). Patrie de Sigonius, Tassoni, Fallope. — Cette v. fut, à ce qu'on croit, fondée par les Etrusques. Tib. Sempronius Longus battit les *Boii* dans ses env. (194). On nomme *guerre de Modène* le siége que Décimus Brutus soutint dans cette ville contre Marc-Antoine (43). L'armée sénatoriale, aidée des légions du jeune Octave, livra bataille à Antoine sous Modène. Marc-Antoine, vainqueur le matin du consul Pansa, fut vaincu le soir par Hirtius et Octave, et obligé de lever le siége. Ruinée, puis rétablie sous Constantin, Modène fut saccagée par les Goths et les Lombards. Elle était redevenue florissante sous Charlemagne; elle passa alors successivement aux papes, aux Vénitiens, aux ducs de Milan, de Mantoue et de Ferrare, eut, comme toutes les villes lombardes, des tyrans au milieu du XIIIe

siècle, et fut enfin, en 1288, acquise par les princes de la maison d'Este pour lesquels elle fut érigée en duché en 1453. Sous le royaume d'Italie elle fut le ch.-l. du dép. du Panaro.

MODÈNE (duché de), petit état d'Italie, entre le royaume Lombard-Vénitien au N., l'État de l'Église au S., etc.: 98 kil. sur 58; 490,000 hab. Ch.-l., Modène. Autres villes, Reggio, Correggio, Bersello, Canossa, Carpi. On y ajoint en 1847 la Lunégiane cédée par le grand duc de Toscane — Ce pays formait depuis 1288 un petit état monarchique, dont la capitale était Ferrare; mais depuis 1453 Borso d'Este avait pris le titre de duc; Alphonse II d'Este étant mort sans postérité en 1597, Clément VIII reprit le duché de Ferrare comme fief papal, et alors Modène forma un duché isolé dont l'empereur Rodolphe II investit César d'Este, fils naturel d'Alphonse. Cette nouvelle ligne s'est perpétuée jusqu'en 1797, époque à laquelle Hercule III fut dépossédé par les Français. Mais son petit-fils, François IV d'Autriche, dit d'Este, a été réintégré dans le duché par le congrès de Vienne, et y est devenu tige d'une nouv. maison d'Este (1815), le duché restant reversible à l'Autriche. Ce prince se signala, ainsi que Franç. V, son fils, qui lui succ. en 1846, par son oppos. aux idées libérales: Franç. V fut expulsé en 1848.—En 1797, le duché av. été compris dans la Rép. Cisalpine; il fut dep. réparti entre les dép. du Crostolo et du Panaro.

MODER, riv. de France (Bas-Rhin), naît dans l'arrondissement de Saverne, baigne Ingweiller et Haguenau; reçoit à gauche la Rothbach, à droite le Zinsel; cotoie longtemps le Rhin du sud au nord, et s'y joint près de Seltz après 80 kil. de cours.

MODERN, *Modor* en hongrois, ville murée de Hongrie, à 25 kil. N. E. de Presbourg; 4,600 hab.

MODESTE (S.), sicilien, mart. au 3e s., fêté le 15 juin.

MODESTINUS (HERENNIUS), jurisconsulte romain du IIIe siècle, disciple d'Ulpien, fut élevé aux honneurs sous Alexandre Sévère et Maximin, et fut consul avec Probus en 228. Il avait composé un grand nombre d'écrits dont il ne reste que quelques fragments, publiés par Jacques Lect, jurisconsulte génevois, et par Brenkman, Leyde, 1706.

MODHAFFER ou MOUZAFFER-CHAH, dernier souverain musulman du Guzzerat au XVIe siècle, fut dépouillé de ses états par l'empereur mogol Akbar en 1573, qui l'emmena prisonnier. Modhaffer fut chargé plus tard par ce prince (1581) de conquérir le Bengale; et se voyant libre, il souleva le Guzzerat en sa faveur, et reprit la couronne. Attaqué ensuite par les troupes mongoles, il se défendit longtemps avec courage, fut vaincu à diverses reprises, et se tua en 1592. Après sa mort le Guzzerat fut réuni à l'empire du Mogol.

MODHAFFÉRIENS, petite dynastie de princes turcomans qui régnèrent indépendants dans le Farsistan depuis la mort d'Abou-Saïd, dernier souverain gengiskhanide de la Perse (1335), jusqu'à l'invasion de Tamerlan (1394). Elle compte quatre princes: Modhaffer, 1318; Djelal-Eddin, 1365; Zéin-élab-Eddin, 1382; Chah-Mansour, 1394. Ils furent toujours en guerre avec les Ilkhaniens, les Djoubaniens et les Turcomans du Mouton blanc et du Mouton noir.

MODICA, *Motyca*, ville de Sicile (Syracuse), à 33 kil. S. O. de Syracuse; 25,000 hab.

MODLIN, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 65 kil. S. E. de Plock, au confluent de la Narew et de la Vistule; ville très forte.

MODON, *Méthone*, ville de l'état de Grèce (Messénie), ch.-l. de la Haute-Messénie, sur un rocher qui s'avance dans la mer, à 90 kil. S. O. de Tripolitza; 7,000 hab. Petit port; tour octogone sur un îlot: rues sales, mais assez belles maisons. Point d'eau potable. Modon appartint longtemps aux Vénitiens; le traité de Carlowitz (1699) la leur avait rendue avec toute la Morée; mais ils la reperdirent par le traité de Passarovitz (1718). Les Français s'en emparèrent en 1828.

MODUGNO, ville du royaume de Naples (Terre de Bari), à 11 kil. S. O. de Bari; 4,900 hab.

MOELAN, bourg de France (Finistère), à 9 kil. S. O. de Quimperlé; 4,200 hab.

MOELLENDORF (H., comte de), feld-maréchal prussien, né en 1724, mort en 1816, se forma sous le grand Frédéric, fut chargé en 1793 d'effectuer le démembrement de la Pologne; remplaça en 1794 le duc de Brunswik dans le commandement de l'armée prussienne, et gagna sur les Français la bataille de Kaiserslautern. Néanmoins il se montra toujours opposé à la guerre.

MOELSEN. *Voy.* MERSEBOURG.

MOEN, île du Danemark, dans la mer Baltique, près de la côte S. de l'île de Seeland, par 54° 58' lat. N., 9° 55' long. E.: 26 kil. sur 8; 7,000 hab. Ch.-l., Stege.

MOERBEKA ou MEERBECKE, ville de Belgique (Flandre orient.), à 19 kil. N. E. de Gand; 3,200 hab. Patrie de Guillaume de Mœrbeka.

MOERDYK, ville de Hollande (Brabant septent.), à 13 kil. N. de Breda, sur le Hollandsch-Diep, où Guill. de Frise, prince d'Orange, se noya en 1711.

MOERIS, roi d'Égypte (de 2006 à 1990 ou de 1740 à 1724 av. J.-C.?), est surt. connu pour avoir fait creuser le lac qui porte son nom.—Ce lac, situé dans l'Heptanomide, à 10 milles du Nil, était destiné à recevoir le trop plein des eaux du fleuve. Les géographes anciens varient sur sa grandeur: la plupart lui donnent 600 kil. de tour. Pomponius Méla ne lui en donne que 30 environ. C'est auj. le lac Birket-*el-Kéroun*. Le vrai nom de Mœris est Thoutmès IV.

MOERS, MOERSBURG. *Voy.* MEURS, MEURSBOURG.

MOESIE. *Voy.* MÉSIE.

MOESKIRCH, village du grand-duché de Bade, dans le cercle du Lac. Moreau y battit les Autrichiens (5 mai 1800).

MOESSINGEN, ville du roy. de Wurtemberg (Forêt-Noire), à 12 kil. S. E. de Rothenburg; 3,350 hab. Brûleries d'eau-de-vie.

MOEZ-ED-DAULAH (Ahmed), dont le surnom veut dire *la force de l'empire*, le premier de la race des Bouïdes qui ait régné à Bagdad, monta sur le trône après avoir soumis le Kerman, le Kourdistan et plusieurs autres provinces; déposa le calife Mostakfy, le priva de la vue (946), et s'empara de toute l'autorité sous son successeur Mothi. Il m. en 967.

MOEZ-LEDINILLAH, calife fatimite, fut d'abord souverain d'Almahdya depuis l'an 953, soumit à son autorité l'Afrique occidentale, conquit la Sicile (963), puis l'Égypte (968), fonda le Caire et y établit la dynastie des Fatimites qui y régna plus de 200 ans. Il mourut en 975 à 46 ans.

MOGADOR ou SOUEIRAH, ville maritime de l'état de Maroc (Maroc), sur l'Atlantique, à 178 kil. S. O. de Maroc, par 11° 35' long. O., 32° 32' lat. N.; 16,000 hab. Port sûr; résidence de plusieurs consuls européens; citadelle, palais impérial. Commerce actif de mulets, maroquin, ivoire, ébène, etc. Fondée en 1760 par l'empereur Sidy-Mohammed, sur l'emplacement d'un ancien château-fort construit par les Portug. Bombardée en 1844 par les Fr.

MOGHOSTAN (*pays des dattes*), l'ancienne *Carmanie déserte*, contrée d'Iran, dans le S. du Kerman. Ch.-l., Minab. Sol plat, sablonneux, où l'on ne recueille que des dattes. Les côtes sont soumises à l'imam de Mascate.

MOGLAH, *Alinda*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. du livah de Mentech, à 95 kil. S. E. de Ghuzel-Hissar.

MOGOL (le GRAND-). *Voy.* MONGOLS.

MOGOLISTAN. *Voy.* MONGOLIE.

MOGRABIN. *Voy.* MAUGRABIN.

MOGUER, *Ouubs* ou *Lentici*, ville d'Espagne (Séville), à 80 kil. N. O. de Cadix, sur le Tinto; 5,000 hab. Port très petit.

MOGUNTIACUM, auj. *Mayence*, ville de Gaule, ch.-l. des Caracates et de toute la Germanique 1re, sur le Rhin, fut très agrandie par Drusus, frère de Tibère, 10 ans av. J.-C. C'est là que Lollien et Jovin furent proclamés empereurs (267 et 363).

MOHACZ ou **MOHATZ**, ville de Hongrie (Baranya), à 90 kil. O. de Szegedin; 4,000 hab. Siége d'un protopope grec; château-fort. Les Turcs y battirent complétement les Hongrois en 1526; Louis II périt dans cette bataille et les Turcs firent une foule de prisonniers; mais les Hongrois et les Impériaux, commandés par Charles IV de Lorraine, y défirent les Turcs en 1687.

MOHAMMED, vrai nom du prophète que nous nommons Mahomet (*Voy.* MAHOMET). — Le nom de Mohammed a été porté par un grand nombre de princes musulmans qui ont régné dans différents pays. Les plus célèbres sont:

MOHAMMED-AL-MAHDI, calife abbasside, fils d'Al-Mansor. Il régna de 775 à 785 de J.-C. à Bagdad, fit du bien et se montra clément; mais il déploya un faste inouï.

MOHAMMED-AL-MAHDI (Aboul-Casem), dernier imam de la race d'Ali, né en 859. Selon les uns, il fut tué à 11 ans par le calife Motamed; selon les autres, il vécut jusqu'à 75 ans. Quoi qu'il en soit, les Musulmans de la secte des Chyites croient qu'il disparut mystérieusement et ils l'attendent comme un autre Messie.

MOHAMMED-AL-MAHDI, calife ommiade d'Espagne, usurpa le trône de Cordoue sur Hescham II en 1006; fut renversé en 1009 par l'usurpateur Soliman, rétabli en 1010 et définitivement détrôné en 1015.

MOHAMMED II AL-GAURY, empereur de l'Hindoustan, de la dynastie des Gaurides en Perse, fut associé au trône par son frère Gaiath-Eddyn (1171). Il obtint de lui le roy. de Gaznah, fit de nombreuses incursions dans l'Inde, s'empara du Guzzerat, de Lahore, de Dehly, d'Adjmir, de Bénarès; renversa les idoles et établit partout l'islamisme. Il périt assassiné en 1206.

MOHAMMED IX, X, XI, plus connus sous les noms de *Akbar*, *Géangir*, *Chah-Djihan*. *Voy.* ces noms.

MOHAMMED XIV (Aboul-Modhaffer-Nasser-Eddyn), empereur de l'Hindoustan, monta sur le trône en 1717. Sous son règne arriva la dissolution totale de l'empire mogol dans l'Inde. Nadir-Chah, usurpateur du trône de Perse, fit une invasion dans l'Hindoustan, et se fit céder par Mohammed toutes les provinces à l'O. de l'Indus. Mohammed mourut en 1747, et eut pour successeur son fils Ahmed-Chah.

MOHAMMED-GAIATH-EDDYN, sultan seldjoucide de la Perse, et 2e fils de Mélik-Chah; il disputa cinq ans l'empire à son frère et devint maître de toute la Perse en 1105. Il mourut en 1118.

MOHAMMED-KHAN, souverain de la Perse occid. *Voy.* GHAZAN-KHAN.

MOHAMMED-BEN-THAHER, 5e et dernier prince de la dynastie des Thahérides, qui régna sur le Khoraçan de 820 à 872, monta sur le trône en 862, eut à combattre plusieurs compétiteurs, entre autres Iacoub-ben-Laith, de la dynastie des Soffarides, et fut renversé après dix ans d'un règne orageux (872).

MOHAMMED-HAÇAN-KHAN, fondateur de la dynastie des Kadjars, actuellement régnante en Perse, fils d'un gouverneur du Masandéran. Il commanda d'abord plusieurs corps de troupes et fut gouverneur d'Asterabad sous Nadir et son successeur Adel-Chah; il fut un des premiers à se déclarer indépendant à la mort du dernier (1748); s'empara du Masandéran, du Khoraçan, du Ghîlan, prit Ispahan et fut sur le point de se rendre maître de toute la Perse; mais il finit par tomber au pouvoir de Kérim-Khan, son compétiteur, qui lui fit trancher la tête (1758).

MOHAMMED-AGA, fils du précédent, tomba avec son père entre les mains de Kérim qui le fit eunuque et le retint prisonnier; mais il s'évada en 1779, reprit les provinces que son père avait possédées, devint maître de toute la Perse, fit avec succès la guerre aux Géorgiens, et affermit le trône dans sa famille. Il périt assassiné en 1797 et eut pour successeur son neveu, Baba-Khan (Feth-Ali-Chah).

MOHAMMED-BEY, souverain de l'Égypte, qui succéda au fameux Aly-Bey; il entra dans le corps des Mamelouks, devint le gendre d'Aly et son meilleur général; mais il se révolta bientôt contre son bienfaiteur, le chassa du Caire, s'empara de toute l'Égypte (1773), et se fit nommer par le sultan de Constantinople, pacha du Caire. Il mourut de la peste devant Saint-Jean-d'Acre (1776).

MOHAMMED-BEN-ABD-EL-WAHAB. *Voy.* WAHABITES. — Pour les autres personnages de ce nom, *Voy* MAHOMET, MÉHÉMET, MAHMOUD ou leurs surnoms.

MOHARBANDJ, *Mohurbunge* des Anglais, district de la présidence de Calcutta, entre la Soane et la Sobonryka, a été formé aux dépens de l'Orissa et a pour ch.-l. Hariorpour.

MOHAVIAH. *Voy.* MOAWYAH.

MOHAWKS, peuple indigène de l'Amérique sept., est une des six nations que forment les Iroquois, et habite dans le Haut-Canada et l'état de New-York.

MOHIGANS ou **MOHICANS**, Indiens des Etats-Unis, dont on trouve encore quelques restes dans la partie S.-E. de l'état de Connecticut.

MOHILEV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Mohilev, sur la droite du Dniepr, à 800 kil. S. de Saint-Pétersbourg; 21,900 hab. Archevêchés grec et latin. Château-fort. Remparts en terre. Assez belle place et nombreux bâtiments en pierre. Commerce. — Davoust y battit Bagration le 23 juillet 1812. — Le gouv. de Mohilev, situé entre ceux de Vitebsk au N., de Tchernigov et Smolensk à l'E., de Minsk à l'O., a 370 kil. sur 548, et 990,000 hab. Ch.-l., Mohilev. Beaucoup de rivières (Dniepr, Soj, Ipout, etc.), marais, forêts. — Il y a une autre Mohilev dans le gouvernement de Podolie, sur la gauche du Dniestr, à 90 kil. S. E. de Kaminiec; 7,000 hab.

MOHON, ville du département du Morbihan, à 15 kil. N. O. de Ploërmel; 3,593 hab.

MOHRINGEN, ville murée du Hanovre, sur la Mohr, près de son confluent avec la Leine, à 16 kil. N. O. de Gœttingue; 1,800 hab. Château.

MOHRUNGEN, ville des Etats prussiens (Prusse), à 95 kil. S. O. de Kœnigsberg; 1,900 hab. Victoire de Bernadotte sur les Russes, 1807.

MOINES ou **SOLITAIRES**, du grec *monos* (seul), étaient dans l'origine des laïques qui se séparaient volontairement du commerce des hommes, après avoir fait aux pauvres l'abandon de leurs biens, pour partager leur temps entre la prière et le travail. Un grand nombre de ces solitaires s'étaient déjà établis en Égypte lorsque saint Antoine en réunit quelques-uns en communauté monastique (270). La Syrie, le Pont, la Cappadoce, l'Ethiopie, l'empire romain virent bientôt se former de pareilles associations. Quelques-uns restèrent néanmoins tout à fait solitaires: tels étaient les *anachorètes* ou *ascètes*, qui vivaient seuls dans les déserts, et les *sarabaïtes*, qui y habitaient deux ou trois ensemble une case ou cellule; mais la plupart se réunirent en communautés, sous le nom de *cénobites*, et sous la direction d'un supérieur appelé *abbé*: c'est ce qui a donné naissance aux divers ordres religieux (*Voy.* leurs noms).

MOIRA, ville d'Irlande (Down), dans l'Ulster, à 28 kil. S. d'Antrim. Aux env., château de Moira.

MOIRA (François RAWDON, comte de), marquis d'Hastings. *Voy.* HASTINGS.

MOIRANS, ch.-l. de canton (Isère), sur la Morge, à 27 kil. N. E. de St-Marcellin; 2,000 hab. Chapeaux de paille façon de Florence, moulins à huile, forges, etc. — (Jura), à 12 k. N. O. de St-Claude.

MOISDON-LA-RIVIERE, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), sur le Don, à 11 kil. S. de Châteaubriant; 2,400 hab.

MOISE, chef et législateur du peuple hébreu, né en Égypte vers l'an 1725 av. J.-C., fut exposé sur le Nil en vertu des ordres de Pharaon qui voulait faire périr tous les enfants mâles des Hébreux, mais fut sauvé des eaux par la fille même du roi, qui l'éleva et le fit instruire dans les sciences des Égyptiens. Informé de sa naissance, il quitta la cour de Pharaon à l'âge de 40 ans pour aller vivre avec les Hébreux, et ayant vu un Égyptien qui maltraitait l'un d'eux, il le tua de sa propre main. Craignant d'être puni pour ce meurtre, il alla se réfugier dans le désert de Madian et y épousa la fille d'un prêtre nommé Jéthro. Il reçut de Dieu, dans sa retraite, l'ordre de délivrer les Israélites de l'oppression des Égyptiens, et vint sommer Pharaon de laisser ses concitoyens sortir librement de l'Egypte. Il n'éprouva d'abord que des refus; alors pour effrayer le roi, il accabla ses peuples de dix fléaux cruels connus sous le nom de *plaies d'Égypte*; Pharaon se vit forcé de céder à ses demandes. Moïse sortit d'Égypte à la tête des Hébreux, l'an 1645 av. J.-C.: il leur fit traverser à pied sec la mer Rouge, fit engloutir dans les eaux de cette mer Pharaon qui les poursuivait, les conduisit dans le désert où il les nourrit d'une manne tombée du ciel, fit jaillir l'eau d'un rocher en le frappant de sa baguette, reçut de Dieu la loi sacrée sur le mont Sinaï, triompha de plusieurs peuples qui s'opposaient à son passage, et arriva jusque sur les confins de la Terre Promise. Il ne lui fut cependant pas accordé d'y entrer, parce qu'il avait une fois manqué de confiance dans le Seigneur, et il mourut sur le mont Nébo, d'où il pouvait apercevoir la terre de Chanaan, âgé de 120 ans, l'an 1605 av. J.-C. — Moïse est l'auteur du *Pentateuque*, c.-à-d. des cinq premiers livres de l'Ancien Testament (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome), qui renferment l'histoire sacrée depuis la création du monde jusqu'à l'entrée des Hébreux dans la Terre Promise, un code de lois et un recueil de prescriptions religieuses.

MOÏSE DE KHOREN, historien arménien, né vers l'an 370 de J.-C., au bourg de Khoren, fit une étude profonde de la littérature grecque; visita Antioche, Alexandrie, Rome, Constantinople; fut à son retour garde des archives patriarcales, puis archevêque de Pakrévant, et mourut vers 487. Il a laissé une *Histoire de l'Arménie*, imprimée à Londres en 1738, avec trad. lat., et à Venise, 1841, avec une trad. franç., par Le Vaillant de Florival.

MOISK, lac de la Russie d'Europe. *Voy.* ILMEN.

MOISSAC, ch.-l. d'arr. (Tarn-et-Garonne), à 25 kil. N. O. de Montauban, sur le Tarn; 10,618 hab. Tribunaux de première instance et de commerce. Bien bâtie; belle fontaine et pont remarquable. Environs fertiles en blé, fruits et vins. Fondée au Ve siècle et jadis plus importante; elle fut ravagée par les Normands et souffrit pendant la croisade contre les Albigeois et pendant les guerres entre la France et l'Angleterre. — L'arr. de Moissac a 6 cant. (Auvillar, Bourg-de-Visa, Lauzerte, Montaigu, Valence et Moissac), 90 communes et 62,735 hab.

MOITA, ch.-l. de cant. (Corse), à 22 kil. E. de Corte.

MOITTE (J.-Guil.), habile sculpteur, né à Paris en 1747 d'une famille déjà illustrée dans la gravure; étudia sous Pigalle et Lemoine, puis fut envoyé à Rome; entra à l'Académie en 1783, fut chargé sous la république et l'empire de plusieurs travaux importants, tels que le fronton du Panthéon, représentant *la Patrie couronnant les vertus civiques et guerrières* (ce fronton a été supprimé sous la Restauration), le mausolée du général Desaix au mont Saint-Bernard, une statue équestre de Napoléon en bronze. Moitte mourut en 1810.

MOIVRE (Abraham), mathématicien, né en 1667 à Vitry en Champagne, de parents protestants, se retira en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, se lia avec Halley et Newton, fut admis à la Société royale de Londres et à l'Académie des Sciences de Paris, et mourut à Londres en 1754. Moivre s'est surtout occupé du calcul des probabilités. On a de lui: *De mensura sortis*, qu'il reproduisit dans: *The doctrine of chances*, Londres, 1716; *Annuities on life* ou *Des rentes viagères*, 1724; *Miscelanea analytica*, 1730.

MOJACAR, *Murgis*, ville murée d'Espagne (Grenade), à 105 kil S. E. de Murcie et près de la mer; 3,600 hab.

MOJAISK, ville de la Russie d'Europe (Moscou); 4,000 hab. Jadis fortifiée, fit partie de la principauté de Tchernigov, puis de celle de Smolensk, fut réunie au grand-duché de Moscou en 1341; fut plusieurs fois assiégée par les Polonais. Prise par les Français en 1812.

MOKA, ville d'Arabie (Yémen), dans l'imamat de Sana, sur la mer Rouge, à 280 kil. S. O. de Sana, par 41° long. E., 13° 20' lat. N.; 5,000 hab. Port à peu près ouvert, rade, quelques fortifications. De loin, assez bel aspect, mais l'intérieur est laid et hideux. Vents brûlants, chaleur intolérable. Aux environs, contrée sablonneuse et aride. Le café renommé qui porte le nom de cette ville est cultivé dans les vallées de l'intérieur; il est apporté à Moka par des caravanes; on exporte aussi de cette ville de la gomme, du mastic, de l'encens, des cuirs. Le commerce y est encore assez actif, quoique fort déchu. Factoreries française, anglaise, danoise. — Moka était encore sans importance au XVIe siècle. Les Hollandais y établirent un comptoir au XVIIe siècle, et les Français en 1708. Les Anglais les imitèrent ensuite, et ces derniers y exercent auj. une grande influence depuis l'abandon des villes de l'Yémen par le pacha d'Égypte.

MOKCHA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Penza, entre dans celui de Tambov, et tombe dans l'Oka. Cours, 400 kil.

MOKCHANSK, ville de la Russie d'Europe (Penza), à 41 kil. N. O. de Penza, sur la Mokcha; 4,000 hab. Assiégée en 1717 par les Tartares.

MOKTADER-BILLAH, calife abbasside, régna de 908 à 932, se laissa gouverner par ses femmes et ses eunuques, et hâta par sa mollesse la décadence de l'empire. Il fut chassé de Bagdad et massacré par des soldats.

MOKTADY-BIAMRILLAH, calife abbasside, régna de 1075 à 1094, et épousa la fille de Mélik-Chah, par qui il avait été placé sur le trône; il favorisa les sciences, et surtout l'astronomie.

MOKTAFY-BILLAH, calife abbasside, régna de 902 à 908, reprit l'Égypte et la Syrie aux Thoulounides (905), et réduisit les Carmathes ou Ismaëliens.

MOKTAFY LEAMR-ALLAH, régna de 1136 à 1160 et releva un instant le califat depuis longtemps asservi par les Émir-al-Omrah.

MOKTHAR, capitaine arabe, né la première année de l'hégire, l'an 622 de J.-C. fils d'Abou-Obéidah fut le plus ferme appui de la famille des Alides battit le calife Obéid-Allah, ennemi de cette famille, et conquit la Mésopotamie. Vaincu et pris quelques années plus tard par Mosab, général du calife Abdallah, il fut mis à mort l'an 687 de J.-C.

MOLA, *Turris Juliana*, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 22 kil. S. E. de Bari, sur l'Adriatique; 8,400 hab. Port. Savon, tanneries.

MOLA DI GAETA, *Formiae*, ville du royaume de

Naples (Terre de Labour), à 5 kil. N. E. de Gaëte et sur la mer Tyrrhénienne. Port.

MOLANUS (J. VER MEULEN, dit), théologien catholique flamand, né à Lille en 1533, mort en 1585, fut professeur de théologie à Louvain, puis doyen de cette faculté. Il a publié entre autres ouvrages : *Historia sacrarum imaginum*, Louv., 1570 ; *De fide hæreticis servanda*, etc., 1584.

MOLANUS (Gér.-Walter VAN DER MUELEN, dit), abbé de Lokkum, théologien luthérien, né à Hameln en 1633, enseigna les mathématiques, puis la théologie à Rinteln, obtint en 1677 l'abbaye de Lokkum avec la direction des églises protestantes du duché de Lunebourg et du Hanovre, et mourut en 1722. Il eut en 1692 et années suivantes une correspondance avec Bossuet pour travailler à la réunion des églises catholique et protestante, et fut secondé dans ce travail par Leibnitz ; mais il fut impossible d'arriver à un résultat satisfaisant. On a de lui quelques écrits relatifs à la réunion, qui se trouvent dans les *Œuvres de Bossuet*, tome XXV.

MOLAY (Jacques DE), dernier grand-maître des Templiers, entra dans l'ordre vers 1265, et devint grand-maître à la mort de Guillaume de Beaujeu. Il se préparait à réparer les revers éprouvés par les Chrétiens dans l'Orient, lorsqu'il fut, en 1305, rappelé en France sous un prétexte par le pape Clément V, qui, de concert avec Philippe-le-Bel, avait décidé la suppress. de l'ordre. Il reçut d'abord un très-bon accueil ; mais, en 1307, le roi le fit arrêter à l'improviste en accusant tous les Templiers des crimes les plus odieux. Livré à d'horribles tortures, Jacques de Molay fit quelques aveux, qu'il rétracta plus tard ; il n'en fut pas moins condamné à mort. Il fut brûlé vif le 18 mars 1314, à la pointe de l'île de la Cité, sur l'emplacement du terre-plein actuel du Pont-Neuf. Selon une tradition populaire, il cita à jour fixe devant le tribunal de Dieu le pape et le roi, qui, en effet, ne tardèrent pas à y comparaître. Il est probable que les Templiers s'étaient livrés, en effet, à de coupables désordres ; mais leur principal crime était de posséder d'immenses richesses qui excitèrent la cupidité de Philippe-le-Bel. Toutes les formes de la justice furent violées dans leur procès. M. Raynouard a publié : *Monuments historiques, relatifs à la condamnation des Templiers*, 1813, et a tiré de cette catastrophe le sujet de sa belle tragédie des *Templiers*.

MOLD, ville d'Angleterre (Flint), dans le pays de Galles, à 22 k. O. de Chester ; 5,100 hab. Jolie église, tours d'un vieux château ; filatures hydrauliques.

MOLDAU, riv. de Bohême, sort des Bœhmerwald, devient navigable à Hohenfurt, arrose Prague, et tombe dans l'Elbe vis-à-vis de Melnik. Cours, 310 kil. ; affluents, le Beraun, la Suszava, etc.

MOLDAVA, riv. d'Allemagne, qui donne son nom à la Moldavie, naît en Galicie, traverse la Bukovine, entre en Moldavie, arrose Baja et Roman, et tombe dans le Sereth. Cours, 140 kil.

MOLDAVIE, *Moldau* en allemand, *Bogdan* en turc (au moyen âge on l'appelait aussi *Bogdanie*), état vassal de la Turquie d'Europe, au nord du Danube, borné au N. et à l'E. par la Russie, à l'O. par la Transylvanie et la Valachie, au S. par la Turquie : 320 kil. du N. au S., sur 400 de l'E. à l'O. ; 1,600,000 h. Ch.-l., Jassy (c'était jadis Suszava). Au N. s'étendent les monts Krapacks. Rivières : le Danube, le Prouth, le Sereth, la Moldava, la Bistritsa. Climat très variable ; sol très fertile en grains, vins, tabac, légumes, fruits, melons, etc. ; forêts, excellents pâturages. Bétail, abeilles innombrables ; gibier et poisson. Quantité de nitre (nitrate de potasse) et de naphte ; mines d'or, d'argent et de cuivre, riche mine de sel gemme (à Okna). — La Mold. a fait partie de la Dacie Trajane, de l'empire des Goths, de celui des Huns, de celui des Avares ; elle fut occupée, du IXe au XIVe siècle, par les Petchenègues, les Cumans et les Mongols. Après l'expulsion de ces derniers, Bogdan (ou Dragoch) vint vers 1352, avec des Valaques, fonder sur les bords de la Moldava un faible état qui prit le nom de Bogdanie, et qui, en 1432, finit par se reconnaître vassal de la Pologne. Sous Etienne-le-Grand (1458-1504), la Moldavie jouit d'une indépendance temporaire entre la Turquie et la Pologne, qui s'en disputaient la suzeraineté. Mais en 1513, Bogdan II se soumit à Sélim I ; puis Soliman II, en 1538, dépouilla Pierre Rarech, le dernier du sang de Bogdan, et mit à sa place Etienne Laputiet ; de ce moment, la Porte nomma toujours le voïvode de Moldavie, elle le choisissait parmi les Grecs Fanariotes. Depuis le traité de Jassy, en 1792, la Russie est parvenue à exercer sur cet état un droit de protection. En 1812, elle s'en fit même céder une province importante, la Bessarabie (restituée en partie en 1856). Le chef des Moldaves porte indistinctement les noms de *voïvode* et de *hospodar* (*V.* ces mots). La population se distingue en boyards de diverses classes et paysans ; longtemps ceux-ci ne pur. être propriétaires. Bien que monarchique, le gouvernement est tempéré par un divan que le hospodar renouvelle chaque année.

Bogdan I (Dragoch),	1352	Pierre III,	1448
Sas,	1361	Etienne V,	1449
Pierre I ?		Alexandre II,	1450
Etienne II ?		Bogdan III,	
Latsko,	1365	Pierre-Haron (ou Pierre IV),	1456
Bogdan II,	1373		
Pierre II,	1379	Etienne VI,	1458
Etienne III (ou I),	1390	Bogdan IV,	1504
Jaga et Roman I,	1400	Etienne VII,	1517
Alexandre I, le Bon,	1401	Etienne VIII,	1526
Elie et Étienne IV,	1432	Pierre V (Rarech),	
Roman II,	1447		1527-1538

MOLÉ (Edouard), célèbre magistrat, né en 1558 à Paris, mort en 1614, était fils d'un conseiller au parlement, et fut successivement conseiller, procureur-général, puis président à mortier au parlement de Paris. Enveloppé avec toute sa compagnie dans les persécutions qu'eut à subir le parlement en 1589, il fut quelque temps emprisonné à la Bastille par les Ligueurs, puis contraint d'accepter les fonctions de procureur-général et de prêter serment à la Ligue. Quoique exposé à mille dangers, il resta fidèle à la cause royale, négocia en secret l'abjuration de Henri IV, et fit rendre par le Parlement l'arrêt qui lui assura le trône (28 juin 1593). Il fut nommé en 1602 président à mortier, charge qui resta dans sa famille jusqu'à la Révolution.

MOLÉ (Matthieu), fils du précédent, né en 1584, mort en 1656, fut conseiller au parlement en 1606, procureur-général en 1614, premier président, 1641, et enfin garde des sceaux, 1650. Dans sa longue carrière il déploya une fermeté à toute épreuve, et sut concilier les devoirs d'un grand citoyen avec l'obéissance due à l'autorité royale. Pendant les troubles de la Fronde, il alla, à travers les barricades et au risque de sa vie, réclamer à la cour deux conseillers arbitrairement arrêtés (1648) ; il fut également député à Ruel auprès de la reine pour proposer un accommodement entre la cour et les Frondeurs (1649), et parvint par ses efforts à rapprocher les partis. Cependant il avait fait un grand nombre de mécontents. Apprenant que sa présence au ministère était pour quelques-uns un obstacle à la réconciliation, il s'empressa de résigner les sceaux ; mais on fut bientôt obligé de les lui rendre. On cite de Matthieu Molé plusieurs traits qui prouvent que le courage civil ne le cède en rien au courage militaire. C'est de cette famille qu'est issu M. Molé, pair de France, et ancien président du conseil.

MOLÉ (François-René), dont le vrai nom était *Molet*, acteur né à Paris en 1734, débuta à la Co-

médie française en 1760, et ne cessa de jouer jusqu'à sa mort, 1802. Dans une aussi longue carrière il obtint toujours le plus grand succès. Il excellait dans la comédie, et principalement dans les rôles de fats et de petits-maîtres. Il excita un engouement extraordinaire, surtout chez les femmes. Après la mort de Lekain il voulut remplacer ce grand tragique, mais il réussit moins dans ce nouveau genre. Pendant la révolution il n'échappa à la proscription que par une grande affectation de civisme. Molé fut de l'Institut dès sa fondation. Il a laissé d'intér. *Mém.*

MOLÊMES, bourg de France (Côte-d'Or), à 17 kil. N. O. de Châtillon-sur-Seine; 9,000 hab. Célèbre abbaye de Bénédictins, fondée par Robert de Champagne en 1075. *Voy.* ROBERT (S.).

MOLE-SAINT-NICOLAS (LE), ville forte d'Haïti (Nord), sur la baie de même nom, à 120 kil. O. de Cap-Haïti. Bon port.

MOLEVILLE. *Voy.* BERTRAND-MOLEVILLE.

MOLFETTA, ville murée du roy. de Naples (Terre de Bari), à 26 kil. S. E. de Barletta, sur l'Adriatique; 13,000 hab. Évêché. Jadis titre d'un duché qui a appartenu aux Gonzague depuis 1536.

MOLIENS-LE-VIDAME, ch.-l. de cant. (Somme), à 18 kil. O. d'Amiens; 850 hab.

MOLIÈRE (J.-B. POQUELIN, dit), né à Paris en 1622, fils de J. Poquelin, tapissier-valet de chambre du roi, était destiné à la profession de son père; mais ayant de bonne heure conçu du goût pour les lettres, et surtout pour le théâtre, il obtint de sa famille qu'on le fît étudier. Il suivit le collége de Clermont, où il eut pour condisciples le prince de Conti, Chapelle et Bernier qui restèrent ses amis, et reçut les leçons de Gassendi, qui lui inculqua les doctrines d'Epicure. Après avoir terminé ses études, il exerça quelque temps avec son père les fonctions de tapissier du roi; mais entraîné par son goût pour l'art dramatique, il joua d'abord sur des théâtres particuliers, et finit par se faire comédien; il prit alors le nom de Molière. De 1646 à 1658, il parcourut la province avec une troupe qu'il avait formée, jouant de petites pièces qu'il composait lui-même pour la plupart, et dont les plus remarquables sont: *l'Etourdi*, représenté à Lyon en 1653, et *le Dépit amoureux*, à Montpellier, 1654. Ce n'est qu'en 1658 qu'il vint se fixer à Paris; il y ouvrit, d'abord à la salle du Petit-Bourbon, puis au Palais-Royal, un théâtre qui attira bientôt la foule; il y représenta successivement une trentaine d'ouvrages de sa composition, dans lesquels il jouait lui-même le principal rôle; presque toutes ces pièces sont des chefs-d'œuvre. Les principales sont: *les Précieuses ridicules* (1659); *le Cocu imaginaire* (1660); *l'École des Maris* (1661), imitée des *Adelphes* de Térence; *l'École des femmes* (1662); *le Mariage forcé* (1664), tiré de Rabelais; *le Festin de Pierre* (1665), imité de l'espagnol, et dont le principal personnage excita de violents murmures par son impiété; *l'Amour médecin* (1665); *le Misanthrope* (1666), comédie d'un genre sévère, dont la perfection ne fut pas appréciée dès l'origine; *le Médecin malgré lui* (1666); *le Tartuffe* (1667), satire sanglante de l'hypocrisie, contre laquelle il s'éleva une vive opposition, et qui ne put être représentée qu'après de longs délais, et par la protection toute spéciale de Louis XIV; *Amphitryon* et *l'Avare* (1668), toutes deux imitées de Plaute; *Georges Dandin* (1668), *Pourceaugnac* (1669); *le Bourgeois gentilhomme* (1670), *les Fourberies de Scapin* (1671), *les Femmes savantes* (1672), *le Malade imaginaire* (1673). A la quatrième représentation de cette dernière pièce, Molière, dont la santé était depuis longtemps altérée, voulut continuer à jouer malgré les représentations de ses amis, de peur, disait-il, de faire perdre leur journée à tous ceux qu'il employait; mais à la fin de la pièce, au moment où il prononçait le mot *juro*, il fut pris d'une convulsion, et on l'emporta mourant. Il expira le 17 février 1673, à peine âgé de 51 ans. Molière est le premier des comiques; aucun ne l'a surpassé, ni même égalé. Il fut admiré du public, apprécié par Louis XIV et sa cour, et eut pour amis La Fontaine et Boileau. Cependant ce grand homme eut à souffrir de l'envie, et il ne fut pas heureux dans son intérieur; il avait épousé en 1662 une sœur de la Béjart (une des actrices de sa troupe), qui était beaucoup plus jeune que lui, et dont la coquetterie empoisonna ses dernières années. Parmi les nombreuses éditions des *Œuvres de Molière*, on remarque celles de Bret, avec commentaires, 1773, 6 vol. in-8; de M. Auger, 1819-25, 9 vol. in-8; d'Aimé-Martin, 1823-26; *l'Histoire de sa vie et de ses ouvrages* a été écrite par Taschereau, 1825, avec un *Supplément*, 1827. Son *Éloge* fut mis au concours par l'Académie en 1769, et le prix fut décerné à Chamfort. En 1778, l'Académie, qui n'avait pu l'admettre au nombre de ses membres à cause de sa profession, plaça son buste dans la salle de ses séances, avec ce vers de Saurin pour inscription:

Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre.

On a récemment élevé à Paris, en l'honneur de Molière, un monum. près de l'emplacement de la maison qu'il habitait, rue Richelieu (janv. 1844).

MOLIÈRES, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 18 kil. N. de Montauban; 2,200 hab.

MOLIÈRES (Joseph PRIVAT DE), physicien, né en 1677 à Tarascon, mort en 1742, entra chez les Oratoriens, se lia intimement avec Malebranche, fut reçu en 1721 à l'Académie des Sciences, et nommé en 1723 professeur de philosophie au collége de France. Il était un des plus zélés partisans des tourbillons de Descartes. On a de lui des *Leçons de mathématiques*, 1726; — *de Physique*, 1733.

MOLIN ou DUMOULIN (Jacques), médecin, né en 1666 dans le Gévaudan, mort en 1755, fut professeur d'anatomie au Jardin-du-Roi, médecin en chef des armées, médecin de Louis XIV et de Louis XV, fit une foule de cures merveilleuses, et amassa une grande fortune. Il recommandait la saignée, l'eau, la diète et l'exercice. C'est lui (ou le Dr Hecquet) que Lesage a désigné dans son roman de Gil Blas sous le nom de Sangrado.

MOLINA, ville d'Espagne (Murcie), sur la Segura, à 11 kil. N. de Murcie; 3,600 hab.

MOLINA-DE-ARAGON, ville murée d'Espagne (Guadalaxara), à 95 kil. S. E. de Siguenza; 3,650 hab. Savons, lainages. Prise par les Français en *1810*.

MOLINA (Sierra de), petite chaîne de montagnes, en Espagne, sépare la prov. de Guadalaxara de celles de Calatayud et de Teruel; elle se rattache au N. O. à la Sierra Solorio, et au S. à la Sierra de Albarracin.

MOLINA (Louis), jésuite espagnol, né en 1535 à Cuença, enseigna la théologie pendant 20 ans à l'université d'Evora en Portugal, puis revint en Espagne, et mourut à Madrid en 1601. On a de lui un commentaire sur la *Somme* de saint Thomas, 1593; *De liberi arbitrii cum gratiæ donis concordia*, Lisbonne, 1588; *De Justitia et jure*, Mayence, 1659. Dans son traité sur l'accord du libre arbitre avec la grâce, Molina fait une grande part au libre arbitre, au risque même de diminuer celle de la grâce, et suppose en Dieu, relativement aux actes conditionnels, une science d'une nature particulière, qu'il nomme *Science moyenne*. Ces propositions, que l'on a dit être en contradictiou avec la doctrine de S. Thomas, divisèrent les théologiens en deux camps, les Molinistes et les Thomistes, et donnèrent lieu à de longs débats. Les papes Clément VIII et Paul V, auxquels elles furent déférées, ne se prononcèrent pas à leur égard. Quelques-uns reprochent à Molina d'avoir professé une morale relâchée. Les Jansénistes, pour donner le change, affectèrent d'appeler *Molinistes* leurs adversaires.

MOLINA (Marie DE), reine de Castille. *Voy.* MARIE.

MOLINIER (Guillaume), troubadour toulousain du XIVe siècle, chancelier du *Collége du gai savoir*, rédigea en 1356, de concert avec les *sept mainteneurs du gai savoir*, sous le titre de *Leys d'amors*, une poétique, suivie d'une grammaire et d'un traité des figures. M. Raynouard en a publié le commencem. La ville de Toulouse a fait trad. les *Leys*, 1842-44.

MOLINISTES, partisans de Molina. *Voy.* MOLINA.

MOLINOS (Michel), théologien espagnol, né en 1627, près de Saragosse, se fixa à Rome et y fut longtemps directeur de consciences. Il publia en 1675 un livre de piété, *la Guide spirituelle*, où il enseignait un quiétisme qui fut trouvé dangereux; 68 propositions tirées de ce livre furent condamnées par le pape Innocent XI; l'auteur fut jeté dans les prisons de l'Inquisition en 1685, et il y mourut en 1696, après 11 ans de détention. On trouve la traduction de *la Guide* dans un *Recueil de pièces sur le quiétisme*, Amsterdam, 1688. Les 68 propositions de Molinos ont été réfutées par Bossuet.

MOLISE, *Melae*, ville du roy. de Naples (Sannio), à 15 kil. N. O. de Campo-Basso; 600 hab.; donne quelquefois son nom à toute la province.

MOLISE (comté de) ou SANNIO, jadis le *Samnium*, intendance du roy. de Naples, a pour bornes au N. l'Abbruzze, à l'O. la Terre de Labour, au S. la Principauté Ultérieure, etc. Ch.-l., Campo-Basso. Sol assez fertile quoique montueux: grains, vin, maïs, fruits, etc.; brebis, chèvres, gros bétail, abeilles; soie, etc. — Le comté de Molise prit naissance quand le duc de Bénévent, Grimoald, investit le chef bulgare Alsech, un des cinq fils d'Asparouch, des villes d'Isernia, Bojano, etc. En 1229, Frédéric II conféra ce comté aux deux frères Godefroi et Conrad de Hohenlohe. C'est, après l'intendance de Naples, la province la moins vaste du royaume.

MOLITERNO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 44 kil. S. de Potenza; 5,200 hab.

MOLIWA, ville de l'île Mételin. *Voy.* MOLLEVAH.

MOLL, ville de Belgique (Anvers), à 17 kil. S. E. de Turnhout; 3,850 hab. Drap, flanelles, dentelles.

MOLLAHS, nom que portent en Turquie les principaux chefs de la religion musulmane; ils remplissent aussi les fonctions de magistrats, et rendent la justice dans les grandes villes (*Voy.* CADIS).

MOLLENDORF. *Voy.* MOELLENDORF.

MOLLEVAH ou **MOLIWA**, *Methymna*, ville de l'île de Mételin, sur la côte N., à 42 kil. N. O. de Castro; 1,000 maisons.

MOLLIS, bourg de Suisse (Glaris), à 4 kil. N. de Glaris; 1,600 hab. Fromage vert dit *schabziger*.

MOLOCH, idole des Phéniciens et des Carthaginois, ainsi que des Ammonites et des Moabites, est, à ce qu'on croit, le même que Saturne. On lui sacrifiait des victimes humaines, surtout des enfants. On le représentait sous la forme monstrueuse d'un homme, quelquefois à tête de veau ou de taureau. Son nom voulait dire *roi*.

MOLOKATH, *Mulucha* ou *Malva*, rivière de l'Afrique septent., à l'O., venait de l'Atlas, coulait au N., passait à *Herpis*, à *Calaa*, et tombait dans la Méditerranée en séparant la Mauritanie Tingitane de la Mauritanie Césarienne.

MOLOSSES, peuple d'Épire, habitait le pays situé à l'E. de la Thesprotie, depuis Dodone jusqu'au territoire d'Ambracie; ce pays prenait d'eux le nom de Molosside. On y trouvait d'énormes chiens, connus sous le nom de *molosses*.

MOLSHEIM ou **MOLTZEN**, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur la Bruche, à 17 kil. E. de Strasbourg; 3,600 hab. Acier fondu, acier laminé pour ressorts d'horlogerie; faux, fleurets, quincaillerie, etc.

MOLUQUES, grand archipel de la Malaisie, entre la Papouasie et Célèbes, dont les sépare le passage des Moluques, entre 5°30' lat. S. et 3° lat. N., et par 124°-127° long. E., se divise en trois groupes, celui d'Amboine, celui de Banda (*Voy.* ces deux noms) et celui des Moluques proprement dites. Dans ces dernières, on remarque Gilolo, la plus grande des Moluques; Ternate, dont le prince étend sa domination sur une partie de Gilolo et de Célèbes et sur Mortay; Mortay, Tidor, Batchian, Mysol, etc. C'est à Ternate qu'est le centre de l'exploitation des Moluques par la Hollande. Les Moluques sont très fertiles, et la nature de leur végétation les a fait nommer *îles à épices;* deux arbres surtout, le muscadier et le girofier, y croissent en abondance (les Hollandais ont longtemps cherché, mais vainement, à concentrer à leur profit dans les Moluques la culture de ces deux arbres). Les indigènes des Moluques sont des Alfourous et des Malais, la plupart féroces et très guerriers. Ceux de la côte exercent la piraterie.— Les Moluques furent découvertes en 1511 par les Portugais, qui les exploitèrent dans le plus grand secret. Les Espagnols survinrent peu après et en disputèrent d'abord la possession aux Portugais; mais, par le traité de Saragosse (1529), Charles-Quint céda ses prétentions sur les Moluques à Jean III, contre 350,000 ducats d'or. Les Hollandais s'en emparèrent en 1607, et ils les ont toujours gardées depuis, sauf l'intervalle de 1809 à 1814, pendant lequel les Anglais les possédèrent.

MOLWITZ, ville des États prussiens (Silésie), à 37 kil. S. E. de Breslau. Victoire de Frédéric II sur Marie-Thérèse en 1741.

MOLYNEUX (Guillaume), savant irlandais, né à Dublin en 1656, mort en 1698, s'adonna aux mathématiques et à la physique, fonda en 1683 à Dublin une société scientifique qui n'eut qu'une existence éphémère, fut reçu en 1685 à la Société royale de Londres, se retira en Angleterre pendant les troubles de l'Irlande, et fut nommé en 1692 représentant de Dublin au Parlement. Il publia la même année une *Dioptrique* en anglais qui a longtemps servi de manuel aux opticiens. Molyneux était fort lié avec Locke; il lui demanda si un aveugle auquel on rendrait la vue pourrait aussitôt reconnaître la forme des corps. Locke lui fit une réponse négative, qui fut depuis confirmée par les expériences de Cheselden: ce problème est connu sous le nom de *problème de Molyneux*.

MOLZA (Fr.-Marie), poëte italien, né à Modène en 1489, se fit de bonne heure remarquer par des vers pleins d'élégance et de facilité qui lui valurent de puissants protecteurs; mais il se plongea dans la misère par l'irrégularité de sa conduite, et mourut d'une maladie honteuse (1544). Il a laissé des *capitoli*, des *rime*, des nouvelles et des vers latins, parmi lesquels on remarque des élégies qui le placent près de Tibulle. Ses ouvrages ont été publiés par Serassi, Bergame, 1747-54.— Sa petite-fille, Tarquinia Molza, née à Modène en 1542, morte en 1617, se distingua aussi comme poëte et fut louée par le Tasse et Guarini. On a d'elle des sonnets, des madrigaux, etc., impr. avec les *Œuvres* de son grand-père.

MOMBAZA, île de la mer des Indes, sur la côte de Zanguebar, par 37° 20' long. E., 4° 3' lat. S.; 25 kil. de tour; bons ports; grande fertilité; commerce d'ivoire, gomme, etc.; habitants mahométans. Possédée par les Portug. de 1519 à 1720 et par les Angl. en 1824-26. Auj. à l'iman de Mascate.

MOMIERS, c.-à-d. *Comédiens*, nom ironique donné en Suisse aux Méthodistes, et spécialement à une association mystique formée vers 1818 à Genève par H.-L. Empaytaz. MM. Bost et Malan s'y fir. remarquer.

MOMONIE, prov. d'Irlande. *Voy.* MUNSTER.

MOMUS, dieu de la raillerie et des bons mots, fils du Soleil et de la Nuit, tournait en ridicule les dieux et les hommes. On le représente un masque et une marotte à la main.

MONA, île de l'Océan Atlantique, auj. ANGLESEY.

MONABIA, île de l'Océan Atlantique, auj. MAN.

MONACO (jadis en français *Mourges*), *Herculis*

Monœci portus, ch.-l. de la principauté de Monaco, sur un rocher qui s'avance dans la mer, à 11 kil. E. de Nice; 1,200 hab. Port, rade (où mouillent les petits navires). Château, citadelle. Tribunal (dont la cour d'appel siége à Paris). Pêche assez active. Un peu de commerce.—La principauté de Monaco, à l'E. du dép. du Var, bornée ailleurs par la Méditerranée et les États sardes, et qui n'a que 130 kil. carrés et 7,000 hab., est pourtant état souverain; mais le roi de Sardaigne tient garnison à Monaco; l'endroit principal est Mentone (3,000 hab.). Ce fut d'abord une simple seigneurie appartenant, dès le Xe siècle, aux Grimaldi, une des plus puissantes familles de Gênes. Au XVIe, le titulaire avait le titre de prince. En 1605 le tuteur d'Honoré II mit la principauté sous la protection espagnole. Mais Honoré II, en 1641, se mit sous la protection de la France, ce qui lui fit perdre les fiefs qu'il avait en Espagne. La France l'indemnisa par la cession du duché de Valentinois et d'autres fiefs importants. La maison de Grimaldi s'éteignit dans les mâles en 1731; l'héritière porta alors la principauté dans celle de Matignon, qui prit dès lors le nom de Grimaldi. Honoré V, mort à Paris en 1841, eut pour success. son frère Florestan I, m. en 1856. — Patrie du statuaire Bosio et du comp. Langlé.

MONAGHAN, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de même nom, à 100 kil. N. de Dublin.— Le comté de Monaghan (Ulster), entre ceux de Tyrone, Armagh, Louth, East-Meath, a 1,140 kil. carr., et 240,000 hab. Ch.-l., Monaghan. Sol assez fertile. Faible industrie.

MONALDESCHI (Jean DE), issu d'une famille noble d'Orvieto, dans l'État romain, entra jeune au service de Christine, reine de Suède, devint son grand-écuyer, l'accompagna dans ses voyages après son abdication, et vécut avec elle dans une étroite intimité. Pendant son séjour en France, Christine l'accusa de trahison et le fit assassiner au château de Fontainebleau (1657). On attribue ce crime à la jalousie; selon d'autres, M. avait composé un libelle contre sa bienfaitrice.

MONASTIER (LE), ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 14 kil. S. E. du Puy; 3,528 hab.

MONASTIR ou BITOLIA, *Octolophum*, v. de Turquie d'Europe (Roumélie), à 180 kil. S. O. de Salonique; ch.-l. d'un livah; 15,000 hab.; commerce. Ali-Pacha l'a cruellement pillée en 1806.

MONASTIR, ville de l'état de Tunis, à 22 kil. S. E. de Sousa, à l'O. du cap Monastir (*Dionysii prom.*); 12,000 hab.; étoffes de laine, et surtout bournous.

MONBARREY, ch.-l. de cant. (Jura), à 12 kil. S. E. de Dôle; 1,000 hab.

MONBAZENS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 22 kil. N. E. de Villefranche; 1,000 hab.

MONBODDO (Jacq. BURNETT, lord), philosophe écossais, né en 1714 à Monboddo (Kincardine), suivit d'abord le barreau d'Edimbourg, fut en 1767 nommé juge dans cette ville, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort (1799). Cet écrivain professait une admiration excessive pour la philosophie grecque et s'est livré à des recherches curieuses sur l'antiquité, mais trop souvent il s'est laissé entraîner au paradoxe. On a de lui un traité de l'*Origine et des progrès du langage*, en anglais, 6 vol. in-8, 1773-92, et la *Métaphysique des anciens*, 6 v. in-4, 1779-99.

MONCADE, *Moncada*, ville d'Espagne (Valence), à 9 kil. N. O. de Valence; 2,500 hab. *Voy.* BÉARN.

MONCADE (Hugues DE), capitaine espagnol, se mit successivement au service de Charles VIII, roi de France, de César Borgia, de Gonsalve de Cordoue; prit parti pour les Colonne contre le pape Clément VII, s'empara en 1527 du Vatican et le pilla, se fit nommer peu après vice-roi de Naples, et périt en 1528 dans un combat en défendant Naples contre Lautrec et Doria.

MONCAGLIERI, ville des États sardes, à 8 kil. S. de Turin; 7,400 hab. Château royal, b. jardins.

MONCALVO ou MONCAL, ville des États sardes, à 20 kil. S. O. de Casale; 3,500 hab.

MONCAYO, *Caunus*, pic de la chaîne Ibérique (Espagne), sur la limite des provinces de Soria, Calatayud et Saragosse. A sa base sont les plaines d'Araviano, connues par la mort tragique des sept infants de Lara; dans ces mêmes plaines, le comte de Transtamare défit les Castillans en 1539.

MONCEAUX, hameau du dép. de la Seine, au N. de Paris, auj. réuni aux Batignolles. *Voy.* BATIGNOLLES. — Le nom de Monceaux est resté à un beau parc royal auj. dans les murs de Paris.

MONCHABOU ou MOKSOBO, ville de l'Empire birman (Ava), à 100 kil. N. d'Amarapoura; 4,000 hab. Patrie d'Alompra qui en fit sa capitale (1756).

MONCHIQUE, ville de Portugal (Algarve), à 23 kil. N. de Lagos, au pied de la Sierra de Monchique; 2,700 hab. Jambons renommés; oranges (les meilleures des Algarves). Eaux thermales aux environs.

MONCHIQUE (Sierra de), montagnes qui séparent l'Algarve de l'Alentéjo occidental, puis courent au S. O. jusqu'au cap Saint-Vincent.

MONCHY, village du dép. du Pas-de-Calais, à 13 kil. S. O. d'Arras; 1,200 hab.: a donné son nom à la maison de Monchy, d'où sort celle de Hocquincourt.

MONCK, général anglais. *Voy.* MONK.

MONCLAR, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 18 kil. S. E. de Montauban; 2,200 hab.

MONCLAR, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 14 k. N. O. de Villeneuve; 2,173 h.— *V.* RIPERT-MONCLAR.

MONCLOVA ou COHAHUILA, ville du Mexique. *Voy.* MONTELOVEZ.

MONCONTOUR, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 18 kil. S. E. de Saint-Brieuc; 1,800 hab. Toiles.

MONCONTOUR, ch.-l. de cant. (Vienne), à 15 kil. S. O. de Loudun; 700 hab. Henri III (alors duc d'Anjou) y battit l'amiral Coligny en 1569.

MONCOUTANT, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 26 kil. N. O. de Parthenay; 1,900 hab. Grand entrepôt de breluches (étoffes de laine sur fil).

MONCRIF (Paradis DE), écrivain spirituel, né à Paris en 1687, mort en 1770, obtint de bonne heure des succès dans le monde par sa figure, son esprit et ses talents; il était à la fois poëte, musicien, et jouait agréablement la comédie. Il fut d'abord secrétaire du comte d'Argenson, puis du prince-abbé le comte de Clermont, et devint en 1734 lecteur de la reine Marie Leczinska. Il avait été reçu à l'Académie en 1733. On a de lui : *Essais sur la nécessité et les moyens de plaire*, 1738; une *Histoire des chats*, ouvrage frivole sous une forme sérieuse qui l'exposa à bien des sarcasmes; des romans, des poésies chrétiennes, des poésies fugitives, parmi lesquelles on trouve d'excellents morceaux; des chansons. Il excellait surtout dans la romance. Ses œuvres complètes ont été imprimées en 1751, 1768 et 1801.

MONCUQ, ch.-l. de cant. (Lot), à 22 kil. S. O. de Cahors; 1,400 hab.

MONDA, l'ancienne *Munda*, ville d'Espagne (Malaga), à 31 kil. O. de Malaga; 10,250 hab. Inscriptions et antiquités romaines. *Voy.* MUNDA.

MONDEGO, *Munda*, riv. du Portugal (Beira), sort de la Sierra d'Estrello, coule au N., à l'O., au S. O.; passe à Celorico, Coimbre, Montemor-o-Velho, et tombe dans l'Océan après un cours de 200 kil. — Un autre Mondego, dans l'Amérique mérid., tombe dans le Paraguay par 19° 40' lat. S., après avoir séparé le Paraguay du Brésil.

MONDONEDO, *Mindonia*, ville d'Espagne (Galice), jadis ch.-l. de prov., auj. dans la prov. de Lugo 6,000 hab. Evêché. Toiles, corroieries.

MONDONVILLE (CASSANEA DE), musicien compositeur, né à Narbonne en 1715, mort en 1772, se fit remarquer par un talent précoce sur le violon, vint se fixer en 1737 à Paris, composa et publia successivement des *motets*, des *sonates*, des *trios*, de

concertos et des *opéras* qui obtinrent un grand succès, et fut nommé maître de chapelle à Versailles. Ses sonates, ses opéras du *Carnaval du Parnasse*, de *Tithon et l'Aurore*, de *Daphnis et Alcimadure*, quelques-uns de ses motets et *oratorios* eurent la vogue.

MONDOUBLEAU, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 23 kil. N. O. de Vendôme; 1,800 hab. Serges, cotonnades, tanneries. Jadis seigneurie.

MONDOVI, ville des Etats sardes (Coni), à 30 kil. S. E. de Turin, ch.-l. de prov.; 21,600 hab. Evêché. Citadelle. Draps, chapeaux, cotonnades, filatures de soie, etc.— Fondée en 1232. D'abord indépendante, elle fut soumise aux ducs de Savoie en 1396. Aux environs, Bonaparte vainquit les Piémontais, 22 avril 1796; et le général Soult y dispersa 40,000 paysans insurgés, 1799. Patrie du physicien Beccaria. — La prov. de Mondovi, située entre celles d'Alba au N., de Saluces au N. O., de Coni à l'O., l'intendance de Nice au S., et celle de Gênes à l'E., a 70 kil. sur 47, et 120,000 hab.

MONDRAGON, ville d'Espagne (Bilbao), à 20 kil. S. O. de Placencia; 2,500 hab. Forges, martinets, armes, forage de canons. Beaux bains thermaux.

MONEINS, *Monesi*, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 13 kil. N. d'Oloron; 5,500 hab.

MONEMBASIE. *Voy.* NAUPLIE-DE-MALVOISIE.

MONESTIER (LE), ch.-l. de canton (H.-Alpes), à 13 kil. N. O. de Briançon; 2,700 hab. Filatures.

MONESTIER (LE), ville de la Haute-Loire. *Voy.* MONASTIER (LE).

MONESTIER-DE-CLERMONT (LE), ch.-l. de canton (Isère), à 31 kil. S. de Grenoble; 600 hab.

MONESTIÈS, ch.-l. de canton (Tarn), à 15 kil. N. O. d'Alby, sur le Ceron; 1,300 hab.

MONFALOUT, ville d'Égypte. *Voy.* MANFALOUT.

MONFLANQUIN, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), sur la Lède, à 14 kil. N. de Villeneuve-d'Agen; 5,057 hab.

MONFORTE, ville d'Espagne (Valence), à 18 kil. O. d'Alicante; 3,300 hab. Antiquités romaines.

MONFORTE-DE-LEMOS, ville d'Espagne (Santiago), à 44 kil. S. E. de Lugo; 5,000 hab. Toiles, tamis de soie; biscuits renommés.

MONFORTE-DE-RIO-LIBRE, ville de Portugal (Tras-os-Montes), à 12 kil. E. de Chaves; 4,100 hab.

MONGATCH ou **MUNKACS**, ville de Hongrie (Beregh), à 100 kil. N. E. de Tokay; 5,000 hab. Evêché grec-uni. Forges; bonneterie, salpêtre. A 2 kil. de ce lieu, célèbre fort (auj. prison d'état), où la femme de Tékély soutint un siége glorieux (1685-88). Ce fut aussi la place d'armes de Ragotzky, pendant la guerre contre l'Autriche (1703-11).

MONGAULT (l'abbé), né à Paris en 1674, mort en 1746, entra à l'Oratoire, enseigna les humanités à Vendôme, fut quelque temps attaché à l'archevêque de Toulouse, Colbert; fut chargé en 1710 de l'éducation du fils aîné du duc d'Orléans, depuis régent, et entra à l'Académie en 1714. On a de lui des traductions estimées d'*Hérodien*, 1700, et des *Lettres de Cicéron à Atticus*, 1714.

MONGE (Gaspard), géomètre, né à Beaune en 1746, mort en 1818, était fils d'un pauvre marchand forain. Après avoir étudié chez les Oratoriens, il fut quelque temps chargé d'enseigner les mathématiques et la physique à l'école de génie établie à Mézières, et créa pendant son séjour dans cette ville la géométrie descriptive. Il fut nommé en 1780 membre de l'Académie des Sciences, en 1783 examinateur de la marine, et vint alors se fixer à Paris. Il embrassa avec ardeur les doctrines de la révolution, devint en 1792 ministre de la marine, quitta quelques mois après ce poste qui lui convenait peu, consacra pendant les guerres de la république toute sa science à fournir à sa patrie des moyens de défense, fut nommé professeur à l'Ecole normale dès son origine, fut un des fondateurs de l'École Polytechnique, accompagna Bonaparte en Egypte et devint président de l'Institut du Caire. Napoléon le nomma sénateur, comte de Péluse, et le combla d'honneurs. Il perdit tout à la Restauration. On a de Monge: *Traité élémentaire de Statique*, 1786 et 1813; *L'Art de fabriquer les canons*, an II; *Géométrie descriptive*, an III, et 1813; *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces*, 1809, etc. Il a été en outre un des principaux rédacteurs de la *Description de l'Égypte*, et on lui doit une foule de sav. *Mém.* M. Arago a lu son éloge à l'Instit., 1846.

MONGHIR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Gange, à 100 kil. N. E. de Bahar, par 25° 23' lat. N., 84° 6' long. E., dans le district de Boglipour; 30,000 hab. Citadelle, murs en ruines; palais, mosquée en pierre noire. Beaucoup plus importante jadis. Prise par les Anglais en 1763.

MONG-HOA, ville de Chine (Yun-nan), à 250 kil. O. de Yunnan; ch.-l. de dép. Musc aux environs.

MONGLAT. *Voy.* MONTGLAT.

MONGOLHAT, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 31 kil. N. E. de Rangpour. Beaucoup de tissus communs. Commerce considérable avec le Boutan.

MONGOLIE, très vaste région de l'empire chinois, par 88°-122° long. E., et 26°-52° lat. N. (environ 2,600 kil. du S. au N., 2,200 de l'E. à l'O.; 3,000,000 d'hab.); elle communique à la Chine par quatre portes de la grande muraille. C'est un plateau élevé de 2,700 à 3,300 m au-dessus du niveau de la mer, environné partout de très hautes montagnes, et consistant en vastes steppes que coupent de grands lacs (Dalaï, Poulour, Kosogol, Tchahan), et de fortes rivières (Hoang-ho, Amour, Selenga, etc.). Une grande partie du désert de Kobi est comprise dans la Mongolie. Cette contrée se compose de deux parties séparées par la province chinoise de Kang-sou et le Turkestan chinois. La 1re, qui est la plus grande, est située au N. E., et comprend la Charra-Mongolie à l'E., le pays des Khalkas au milieu et la Dzoungarie à l'O.; elle renferme peu de villes (Karakorum, Barinkhoto, etc.); on y trouve les temples de Chakiamouni à Djarout, et de Bouddha à Kou-yuan-mingszu, beaucoup de ruines, etc. La 2e partie, qui forme le pays de Khoukhou-noor, est située au S. O. — Climat varié, tempéré sur quelques points, très froid ailleurs, surtout dans le désert de Kobi; pâturages immenses, maigres la plupart; rhubarbe et ginseng. Beaucoup d'animaux sauvages, dont quelques-uns féroces (tigres, léopards, ours, lynx). Beaucoup d'oiseaux de proie, de bruyère et de marais: beaucoup de poissons. Or, argent, plomb, cuivre, fer. — Les Mongols, que l'on confond quelquefois, mais à tort, avec les Tartares, sont répandus non seulement en Mongolie, mais aussi dans une partie du Thibet et dans l'Asie russe; ils ont la taille moyenne, le teint jaunâtre, l'œil enfoncé, mais vif; les sourcils minces, noirs, peu arqués; le nez large, petit et aplati; les pommettes saillantes, la tête ronde, les lèvres grosses, les oreilles larges et s'écartant de la tête. Ils professent le lamaïsme, sont nomades, habitent sous des tentes de feutre; ils vivent de leurs troupeaux et de la chasse, cherchent le ginseng, dont l'empereur de la Chine a le monopole; font quelque commerce par caravanes, et fabriquent eux-mêmes le peu d'objets dont ils ont besoin. On les distingue en Mongols occidentaux et orientaux. Les premiers comprennent les Khochot, les Dzoungares, les Durbet et les Torgoout; on les désigne plus particulièrement sous les noms de Kalmouks ou d'Eleuths (*Voy.* KALMOUKS). Les seconds se subdivisent en un nombre infini de tribus; les principales sont: les Khalkhas, les Bouriates, les Khortchin, les Naïmans, les Toumet, etc. Chaque peuplade se subdivise en *oulouss* (espèce de grandes tribus), et celles-ci en *ordas* ou tentes (de là le nom de horde donné à une troupe sous un chef). Sou-

vent plusieurs oulouss forment comme une confédération plus ou moins soumise à un chef suprême; Gengis-Khan les réunit (1206), et après avoir conquis sur les Tartares l'Asie centrale, soumit par lui-même ou par ses fils le Kharizm, la Perse, moitié au moins de la Russie d'Europe, et mourut (1227) au moment de s'emparer de la Chine méridionale, que subjuguèrent ses successeurs. L'empire de Gengis-Khan est le plus vaste qui ait jamais existé. Mais dès 1227 il se partagea en 4 grands royaumes, Kaptchak, Iran, Djaggathaï, Mongolie propre ou Chine et Mongolie: les rois des trois premiers états se nommaient khans, celui du dernier était le khan suprême ou grand khan; les 4 états étaient censés former un tout indivis, mais avant même la fin du XIIIe siècle la séparation était complète. On nomme comme grands khans: Gengis, Oktaï (1227-41), Gaïouk (1242-51), Mangou (1251-59), Kublaï (1259-1294), en qui commence la dynastie chinoise.

MONGOLS, peuple d'Asie. *Voy.* MONGOLIE.

MONGOLS (empire des) aux Indes, vulgairement dit *empire du Grand-Mogol*, est censé avoir été fondé par Tamerlan de 1398 à 1405, mais en réalité ne commença qu'en 1505 sous Babour, son petit-fils. Il ne comprit d'abord que l'Hindoustan sept. avec le Kheraçan, mais il s'étendit à partir d'Akbar sur l'Hindoustan entier et sur l'E. de l'empire persan. Cependant beaucoup de districts de l'Inde restèrent sous l'administration de leurs princes nationaux (dits radjahs), vassaux ou tributaires. Les pays plus immédiatement soumis au grand Mogol formaient 12 grandes provinces ou soubabies, subdivisées en provinces secondaires ou nababies. Delhi était la capitale des Mongols de l'Inde. Ce vaste empire fut durant un siècle et demi (1555-1706) le plus brillant et le plus riche de l'Asie; mais sa décadence, dont les germes datent de la 2e partie du règne d'Aureng-Zeyb, marcha rapidement sous les successeurs de ce prince. L'invasion de Nadir-Chah et le premier pillage de Delhi la hâtèrent encore (1739). Les Abdalis, les Mahrattes, les Rohillas, enfin les Français, et surtout les Anglais, se jetèrent sur ce malheureux empire et le démembrèrent. Auj. plus des trois quarts de l'empire mongol sont à l'Angleterre, et le dernier roi, Chah-Alem II, a langui 12 ans prisonnier de la Compagnie (1788-1806).

Liste des grands Mogols.

Babour, 1505
Houmaïoum, pour la 1re fois, 1530-1541
(6 usurpateurs: Chir-Chah, 1541-46; Selim-Chah, 1546-48; Feroz-Chah, Adel-Chah, Ibrahim-Khan, Ahmed-Khan ou Sikander-Chah, 1552-55).
Houmaïoum, pour la 2e fois, 1555
Akbar I, 1555
Géangir, 1605
Chah-Djihan I, 1627
Aureng-Zeyb ou Alemguir I, 1657
Azem-Chah et Chah-Alem I, 1706
Chah-Alem I (seul), 1707
Djihander-Chah, 1712
Faroukstar, 1713
Raflou-der-Djat (3 mois), 1716
Chah-Djihan II, 1716
(Nekossiar, compétiteur)
Mohammed-Chah, 1719
Ahmed-Chah, 1747
Alemguir II, 1753
Chah-Alem II, 1759

MONIME, femme grecque d'une grande beauté, native de Stratonicée, inspira une violente passion à Mithridate, qui l'épousa. Ce prince ayant été quelque temps après vaincu par Lucullus, et se croyant sans ressources, envoya à Monime l'ordre de se donner la mort; elle voulut s'étrangler avec son diadème; mais le bandeau s'étant brisé entre ses mains, elle se fit percer d'une épée.

MONIQUE (sainte), mère de saint Augustin, née en 332, mourut en 384. Elevée dans le christianisme, elle épousa un païen, habitant de Tagaste en Numidie, et le convertit. Restée veuve encore jeune, cette femme, modèle des mères, donna les soins les plus tendres et les plus éclairés à l'éducation de ses enfants, et eut la gloire de former par ses leçons le plus grand des Pères latins. Sa fête se célèbre le 4 mai.

MONISTROL, ch.-l. de canton (H.-Loire), à 14 kil. N. d'Yssengeaux; 3,825 hab. Quincaillerie, dentelles, etc. Teinturerie, mégisserie, papeterie.

MONK (George), général anglais, né en 1608, dans le comté de Devon, fit ses premières armes en Espagne et en Flandre. Lors des guerres civiles, il prit d'abord parti pour le roi, et obtint de Charles I le grade de major-général de la brigade irlandaise; mais ayant été fait prisonnier par Fairfax (1644), il fut forcé, pour recouvrer sa liberté, de prendre du service dans l'armée parlementaire. Il se montra alors tout dévoué à Cromwell, et devint un des adversaires les plus redoutables du parti royaliste; battit les Hollandais sur mer (1653), soumit les Ecossais, et fut nommé gouverneur-général de l'Écosse. Mais après la mort de Cromwell, il se rapprocha des royalistes, entra en Angleterre à la tête de son armée, fit dissoudre le Long-Parlement, et proclama Charles II dans Londres (1660). Il fut comblé d'honneurs et de récompenses par le roi, et créé duc d'Albemarle. Il remporta de nouveaux avantages sur les Hollandais, et mourut en 1670.

MONLÉON-EN-BAROUSSE. *Voy.* MAULÉON.

MONMOUTH, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Monmouth, sur la Monnow et la Wye, à 215 kil. N. O. de Londres; 5,000 hab. Aspect champêtre. Joli hôtel-de-ville: prison de construction moderne. Un peu de commerce. Ville fort ancienne; ce fut d'abord une station romaine. Henri V y naquit. — Le comté de Monmouth est situé entre ceux d'Hereford au N., de Glocester à l'E., de Glamorgan à l'O., et le canal de Bristol au S.: 53 kil. sur 41: 100,000 hab. Ch.-l., Monmouth. Les canaux de Monmouth et de Brecknock le traversent. Pays montueux; le plus haut sommet est le Sugar-Loaf (*pain de sucre*), qui a 551 mètres au-dessus de la mer. Sol fertile: grains, légumes, beaucoup de fruits. Houille, fer, chaux, etc.

MONMOUTH, ville des États-Unis (New-Jersey), à 32 kil. S. E. de New-Brunswick; 4,800 hab. Victoire de Washington sur les Anglais, 1778.

MONMOUTH (Jacques, duc de), fils naturel de Charles II, naquit à Rotterdam en 1649, pendant l'exil de son père. Après la restauration, il rendit quelques services au roi en combattant les Écossais révoltés (1679); mais ayant été éloigné de la cour, sur la demande du duc d'York (Jacques II), à qui il portait ombrage, il conspira. Monmouth obtint son pardon en faisant des révélations et fut exilé en Hollande. A l'avénement de Jacques II, il entra dans une nouvelle conspiration avec le comte d'Argyle, prétendit avoir droit au trône comme fils de Charles II, et prit les armes à la tête de quelques partisans. Il débarqua à Lyme-Regis, mais fut battu et pris à Sedgemoor. Il fut décapité (1685), après avoir inutilement tenté de fléchir Jacques.

MONMOUTH (Geoffroy DE). *Voy.* GALFRID.

MONO-ÉMUGI (roy. de) ou **NINEANAI**, nom d'un empire imaginaire de l'Afrique intérieure qui serait situé, dit-on, entre le Zanguebar, le Monomotapa et le Congo; mais il paraît n'avoir jamais existé.

MONOMOTAPA, empire de l'Afrique australe, s'étendait jadis de la Cafrerie à la côte de Sofala et de Mozambique, par 15°-19° lat. S., 27°-31° long. E., et avait pour bornes au N. le Zambèze, à l'E. la Manzora, au S. et à l'O. des montagnes (monts Foura, monts des Botongas). Capitale, Zimbaoé. Le souverain du Monomotapa portait le titre de *quitevo*. — Cette contrée est montagneuse et a quelques rivières (Zambèze, Maçaras, Manzora, Luanza). Mines de fer et d'or (dont les Portugais ont vainement tenté de s'emparer au XVIe siècle); sol fertile le long des rivières: riz, maïs, millet, céréales. Les habitants sont des Cafres d'un beau noir et bien faits.

A la fin du XVIIIe siècle et au XIXe, l'empire du Monomotapa est tombé en dissolution par l'effet des guerres civiles, et les Maravi, les Cazembes, les Bororos, les Meropua, les Movizas, qui en étaient les principaux peuples, sont devenus indépendants. Un des plus puissants démembrements du Monomotapa est l'état de Mocarangua. *Voy.* ce nom.

MONOPHYSITES (du grec *monos*, seul, et *physis*, nature), hérétiques qui ne reconnaissent qu'une seule nature en Jésus-Christ, la nature divine. Cette erreur fut enseignée au Ve siècle par Eutychès (*Voy.* ce nom), et trouva bientôt un grand nombre de partisans. Les Monophysites, qui ont la prétention de former une Eglise à part, se sont subdivisés en trois sectes, les *Jacobites*, les *Coptes* et les *Arméniens*.

MONOPOLI, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 44 kil. S. E. de Bari, sur l'Adriatique; 15,000 hab. Evêché. Citadelle. Ecole royale de belles-lettres. Près de là, ruines d'*Egnatia*.

MONOTHÉLITES (de *monos*, seul, et *thélein*, vouloir), hérétiques ainsi nommés, parce qu'ils soutenaient qu'il n'y a qu'une seule volonté en Jésus-Christ. Ils s'appuyaient sur le monophysisme, qui n'admet qu'une seule nature en Jésus-Christ, tandis que l'Église reconnaît deux natures et par conséquent deux volontés. Héraclius publia en faveur de cette hérésie un édit célèbre appelé *Ecthèse*. Elle fut en outre approuvée par les patriarches Cyrus et Sergius, mais combattue par Sophrone, évêque de Damas, et condamnée par le pape Martin I. Il en résulta un schisme qui divisa longtemps l'empire et l'Église. Le monothélisme a fini par se fondre dans l'eutychéisme. *Voy.* THÉODORE DE PHARAN.

MONOVAR, ville d'Espagne (Valence), à 31 kil. N. O. d'Alicante; 9,300 hab. Aux environs, source salée et mine de sel gemme.

MONPON, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 80 kil. S. O. de Ribérac; 1,800 hab. Saccagée par les Calvinistes en 1616.

MONPOX, ville de la Nouv.-Grenade, à 200 kil. S. E. de Carthagène, dans une île formée par 3 riv. (Cauca, Uba, San-Jorge); 10,000 hab. Climat brûlant, environs fertiles. Jadis commerce actif.

MONREALE, ville de Sicile (Palerme), à 4 kil. de Palerme, dont on la regarde comme un faubourg; 8,000 hab. Env. pittoresques. Cathédrale gothique.

MONRO (Alexandre), médecin écossais, né à Londres en 1697, mort en 1767, enseigna l'anatomie à Edimbourg. On a de lui : *Anatomie du corps humain*, 1726, traduit en français par Le Bègue de Presle; *Essai sur les injections anatomiques*, traduit en latin, Leyde, 1741, in-8. — Deux de ses fils se sont distingués dans la même carrière. On a de Donald, l'un d'eux, une *Dissertation sur l'hydropisie*, traduite par Savary, Paris, 1760, in-8, et *la Médecine d'armée*, traduite par Le Bègue, 1765.

MONROE (James), président des Etats-Unis, né à Monroe's Creek, en Virginie (1756), mort en 1831. Lors de la révolution, il se rendit à l'armée comme volontaire, se distingua à la bataille de Brandywine, et fut nommé colonel par Washington; à la fin de la guerre, il fut député au congrès, et devint en 1794 ministre plénipotentiaire près de la république française. Pendant la présidence de Jefferson, il fut élu gouverneur de la Virginie, remplit des fonctions diplomatiques auprès des gouvernements français et espagnol, et coopéra au traité par lequel les Etats-Unis obtinrent la Louisiane. Pendant la guerre contre les Anglais (1814), il fut revêtu du commandement en chef des forces américaines. En 1817, il fut élu président, et fut réélu en 1821. Après sa présidence, il se retira dans la Virginie et travailla à la réforme de la constitution de cet état.

MONROE, nom commun à beaucoup de villes des Etats-Unis, ainsi nommée en l'honneur du président Monroë : la principale est située dans l'état de Tennessee, à 180 kil. N. O. de Knoxville; 2,500 hab.

MONROVIA, ville de la Guinée sept., ch.-l. de la colonie américaine de Liberia, par 12° 44' long. O., 6° 16' lat. N., à 400 kil. S. O. de Freetown; bibliothèque, écoles, temples, etc.; 1,000 hab. Fondée en 1821 et ainsi nommée en l'honneur du président Monroë.

MONS, *Bergen* en flamand, *Mons Hannoniæ* ou *Castri locus* au moyen âge, v. du roy. de Belgique, ch.-l. du Hainaut, à 58 k. S. O. de Bruxelles, sur la Trouille et un canal; 23,000 h. Belle citadelle; église de Ste-Waudru, hôtel-de-ville, hôtel du gouvernement, grande place, etc. Industrie : tricot, siamoise, dentelle, draps, porcelaine, poterie, raffineries, etc. Commerce de grains, houille, pierres meulières et à fusil. Aux environs, riches mines de houille renommée. — Mons a souvent été pris et repris, notamment par les Français en 1691, 1701, 1740, 1746, 1792, 1794. Sous la République et l'Empire, cette ville fut le ch.-l. du dép. de Jemmapes.

MONSÉGUR, ch.-l. de cant. (Gironde), à 12 kil. N. E. de La Réole; 1,500 hab.

MONSELICE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. S. O. de Padoue, sur le canal de Monselice ou de Battaglia; 4,500 hab. Toile, drap, chapeaux.

MONS-EN-PUELLE ou **EN-PEWÈLE**, village de France (Nord), à 17 kil. S. de Lille; 1,750 hab. Philippe-le-Bel y battit les Flamands (1304).

MONSERADO. *Voy.* MESURADO.

MONSERRAT. *Voy.* MONTSERRAT.

MONSIEUR. Ce nom pris absolument, c.-à-d. sans être suivi d'un nom propre, servait à désigner le frère ou l'aîné des frères du roi de France. Les deux derniers princes qui aient porté ce titre furent le comte de Provence (Louis XVIII), sous le règne de Louis XVI, et le comte d'Artois (Charles X), sous le règne de Louis XVIII.

MONSIEUR (canal de), dit plutôt auj. *canal du Rhône-au-Rhin*, parcourt 4 dép. (Doubs, Jura, Haut-Rhin, B.-Rhin), joint la Saône au Doubs, longe le Doubs ou se confond avec lui jusqu'au point le plus au N. de cette riv., et tombe peu avant Strasbourg dans l'Ill (affluent du Rhin), après avoir baigné Dôle, Orchamps, Besançon, Baume, Montbéliard, Dannemarie, Neuf-Brisach. Longueur totale, 321 kil. Le canal de Huningue en est un embranchement. — En unissant ainsi la Saône et le Rhin, ce canal met en communication la Méditerranée et la mer du Nord. Il a été commencé en 1804 et terminé sous la Restauration vers 1825; il a pris son nom de Monsieur, comte d'Artois, frère de Louis XVIII.

MONSIGNY (P.-Alex.), compositeur français, né en 1729 en Artois, était commis lorsqu'il sentit naître en lui le goût de la musique à la représentation d'un opéra de Pergolèse. Il fut un des créateurs de l'opéra-comique à ariettes, et donna, à partir de 1753, bon nombre de pièces qui réussirent, entre autres *le Maître en droit*, 1760; *le Cadi dupé*, 1761; *le Roi et le Fermier*, 1762; *le Déserteur*, 1769; *le Faucon*, 1772; *la Belle Arsène*, 1775; *Felix*, 1777 (la plupart avec Sedaine); sa musique se distingue par le naturel et la vérité. Monsigny cessa de travailler pour le théâtre dès l'âge de 48 ans. Il fut nommé en 1800 inspecteur de l'enseignement au Conservatoire, en 1813 membre de l'Institut, et mourut en 1817 à 88 ans. Une rue de Paris porte son nom.

MONSOL, ch.-l. de cant. (Rhône), à 28 kil. N. O. de Villefranche; 1,200 hab.

MONSTRELET (Enguerrand DE), chroniqueur français, né vers 1390 en Flandre, mort en 1453, fut prévôt de Cambrai et de Walincourt, et écrivit une relation des événements arrivés de son temps, principalement des guerres de France, d'Artois et Picardie. Sa chronique commence où finit celle de Froissard, et va de 1400 à 1453; elle est écrite avec la simplicité et la naïveté des auteurs de ce siècle.

On a fait diverses continuations de cet ouvrage. Il existe plusieurs éditions de Monstrelet: la plus récente et la plus estimée est celle de M. Buchon, dans la *Collection des Chroniques*, avec un mémoire de M. Dacier sur Monstrelet, 1826-27.

MONTAGNAC, ch.-l. de cant. (Hérault), à 26 kil. N. E. de Béziers; 3,509 hab. Laines, serges.

MONTAGNANA, ville murée du roy. Lombard-Vénitien (Padoue), à 35 kil. S. O. de Padoue; 8,500 hab. Chapeaux, lainages, soie, tanneries.

MONTAGNE (la), nom qui fut donné à la fraction la plus exaltée du parti révolutionnaire dans la Convention (les Jacobins et les Cordeliers), parce qu'elle siégeait sur les gradins les plus élevés de la salle, était opposé à celui de *Plaine* que l'on donnait aux Girondins placés au centre. Le parti de la *Montagne* domina longtemps dans la Convention, renversa celui des Girondins le 31 mai 1793, et fut renversé à son tour, en même temps que Robespierre, le 9 thermidor an II (1794).

MONTAGNE (pays de la), ancienne petite contrée du duché de Bourgogne, au N., dans les montagnes. Ch.-l., Châtillon-sur-Seine. Il fait auj. partie des dép. de la Côte-d'Or et de l'Aube.

MONTAGRIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 11 kil. E. de Riberac; 800 hab.

MONTAGUE ou MONTAGU (Edouard DE), comte de Sandwich, général et amiral anglais, issu de Drogo de Monte-Acuto, un des guerriers qui accompagnèrent Guillaume dans la conquête de l'Angleterre, était né en 1625. Il servit d'abord dans l'armée parlementaire contre Charles I, devint membre du Parlement, et obtint une place dans la trésorerie sous Cromwell. Après la mort de celui-ci, il travailla au rétablissement des Stuarts, et seconda Monk, sous lequel il commandait. Il fut comblé de faveurs par Charles II, qui le créa baron, puis comte de Sandwich, et enfin amiral. Il remporta plusieurs avantages sur les Hollandais en 1664; mais en 1672, le vaisseau qu'il commandait ayant été abordé par un brûlot ennemi, il périt au milieu des flammes, plutôt que de se rendre.

MONTAGUE (lady Mary WORTLEY), dame anglaise, célèbre par son esprit, son instruction et sa beauté, fille du duc de Kingston, née en 1690 dans le comté de Nottingham, épousa en 1712 lord Wortley-Montague, de la famille du précédent, et l'accompagna en 1716 dans son ambassade à Constantinople. Elle apprit la langue turque, obtint la faveur du sultan Achmet III, put pénétrer dans le sérail, et acquit ainsi une connaissance des mœurs turques plus exacte qu'on ne l'avait eue jusque-là. Pendant son séjour en Turquie, elle eut occasion d'observer l'inoculation de la petite-vérole, et fit connaître ce procédé en Europe après en avoir fait l'application sur son propre fils. De retour en Angleterre après trois ans, sa maison de Twickenham devint le rendez-vous des hommes de lettres et de la société la plus distinguée; mais ayant essuyé quelques désagréments de la part des Tories, dont elle combattait les opinions, elle quitta l'Angleterre (1739) et alla se fixer à Venise où elle séjourna 22 ans. Elle ne revint dans son pays qu'en 1761 pour régler quelques affaires, et y mourut l'année suivante. On a de lady Montague des *Lettres* écrites pendant ses voyages et qui renferment sur les pays qu'elle a visités, principalement sur la Turquie, des renseignements précieux; elles ont été imprimées après sa mort et ont eu un grand succès; les Anglais les placent auprès de celles de madame de Sévigné. Ses œuvres ont été publiées à Londres, 1803, 5 vol. in-12. Il en a été fait tout récemment une édition beaucoup plus complète par lord Wharncliffe, son arrière-petit-fils. Ses lettres ont été traduites en français par Anson, 1805, 2 vol. in-12. Lady Montague était aussi bizarre dans ses manières et sa conduite que remarquable par son esprit: elle avait une grande érudition, était pleine d'ambition et regrettait vivement d'être femme. — Elle a laissé un fils, Edouard Wortley-Montague, 1714-1776, qui s'est fait remarquer par son goût pour les voyages et sa vie aventureuse. Dans son enfance, il s'échappa trois fois de chez ses parents, se fit mousse, puis conducteur d'ânes en Portugal; fut enfermé au Châtelet de Paris pour une accusation d'escroquerie, voyagea en Asie, et finit par se faire musulman. On a sous son nom quelques écrits, entre autres : *Réflexions sur les anciennes républiques*, 1759; *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, 1759; *Voyage au mont Sinaï*.

MONTAGUE (Elisabeth), dame anglaise, née en 1720, morte en 1800, fille de Matthieu Robinson, épousa en 1742 un des descendants du comte de Sandwich, resta veuve de bonne heure et profita de sa fortune pour réunir chez elle les gens de lettres les plus célèbres de l'époque. Elle a écrit des *Dialogues des morts* et un *Essai sur Shakespeare*, 1769, dans lequel elle venge ce grand tragique des sarcasmes de Voltaire.

MONTAGUE (Charles), comte d'Halifax. *Voy.* HALIFAX.

MONTAIGNE (Michel EYQUEM DE), philosophe, né en 1533 au château de Montaigne en Périgord, d'une famille originaire d'Angleterre, fut élevé avec le plus grand soin par son père; il apprit le latin en se jouant, n'ayant été entouré dès sa première enfance que de personnes qui parlaient cette langue. Il acheva ses études au collége de Bordeaux, étudia le droit, et fut pourvu dès 1554 d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Là il eut pour collègue La Boétie, avec lequel il forma la plus étroite amitié. Il quitta de bonne heure les affaires, et se mit, pour se distraire, à écrire et à voyager; il parcourut la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, et reçut à Rome le titre de citoyen. A son retour, il fut nommé maire de Bordeaux; il vint plusieurs fois à la cour, fut très considéré de Henri II, de Catherine de Médicis, de Charles IX, qui le nomma chevalier de St-Michel; il vécut dans l'intimité de Marguerite de France, et fut député aux états de Blois (1577). Ses dernières années furent troublées par les guerres religieuses; il tenta vainement de se porter médiateur entre les Catholiques et les Protestants, et se vit en butte à la haine des deux partis. Il se lia intimement dans sa vieillesse avec mademoiselle de Gournay, que l'admiration avait attirée auprès de lui, et qu'il nomma sa *fille d'alliance*, et avec le théologien Charron, qui se fit son disciple. Il mourut en 1592, d'une esquinancie. Montaigne s'est rendu à jamais célèbre par ses *Essais*. Il commença à les écrire vers l'âge de 39 ans et publia une 1re éd. à Bordeaux en 1580; elle ne se composait que de deux livres. Il en ajouta un troisième dans une nouvelle édition qu'il donna en 1588. Montaigne a traité dans ses *Essais* les sujets les plus divers et s'y est peint lui-même avec une entière sincérité; son ouvrage est, comme il l'appelle, un livre de bonne foi. Il les écrivait sans ordre, sans plan, et à mesure que les occasions lui suggéraient des réflexions. Son style a une facilité, une naïveté que la langue a perdues depuis. Les plus remarquables de ses essais sont ceux sur l'*amitié*, sur l'*institution des enfants*, sur l'*affection des pères*, le chap. 12 du 2e livre qui contient la *Théologie naturelle de Sébonde*. Montaigne était sceptique et avait pris pour devise: *Que sais-je?* Son scepticisme n'est guère que ce doute qu'excite dans un esprit de bonne foi la considération de la faiblesse humaine et de la contradiction des jugements; néanmoins, il peut conduire à de dangereuses conséquences: aussi les *Essais* ont-ils été condamnés à Rome. Parmi les nombreuses éditions des *Essais*, on remarque celle que donna Mlle de Gournay d'après les manuscrits revus par l'auteur, 1595 et 1635; celles d'Amaury-Duval, 1822-26, 6 vol.

in-8, et de M. J.-V. Leclerc, 1826-27, 5 vol. in-8, avec des notes précieuses. M. Villemain a écrit l'*Éloge de Montaigne*, couronné en 1812 par l'Institut.

MONTAIGU, ch.-l. de cant. (Vendée), à 33 kil. N. E. de Bourbon-Vendée; 1,200 hab. Prise en 1578 par les Réformés; en 1588 par le duc de Nevers; en partie brûlée dans les guerres de la Vendée.

MONTAIGU-LES-COMBRAILLES, ville de l'ancienne Auvergne, auj. ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 40 kil. N. O. de Riom; 1,700 hab. Jadis seigneurie.

MONTAIGU (P. GUÉRIN DE), d'une famille noble d'Auvergne, fut élu en 1208 grand-maître des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, secourut les chrétiens d'Arménie, remporta quelques avantages sur Soliman, sultan d'Iconium; engagea en 1228 le pape à rompre une trêve conclue avec les Musulmans, et mourut en 1230.

MONTAIGU (Gilles AYCELIN DE), né en Auvergne, de la même famille que le précédent, fut nommé en 1290 arch. de Narbonne, de Rouen, en 1311; soutint Philippe-le-Bel contre Boniface VIII, eut part à la condamnation des Templiers, et fut, en récompense, élevé à la dignité de chancelier. Il mourut en 1318. Il avait fondé en 1314 à Paris le collége de Montaigu (rue des Sept-Voies), démoli en 1844.

MONTAIGU (Jean), vidame du Laonnais, fut sous Charles VI surintendant des finances, grand-maître de France (1408); mais il se fit de puissants ennemis par son orgueil et son avidité; lors de la démence de Charles VI, le duc de Bourgogne et le roi de Navarre s'unirent pour le perdre, et le firent condamner par des commissaires comme coupable de sortilége et de malversation (1409). Son corps fut attaché au gibet de Montfaucon. Sa mémoire fut réhabilitée trois ans après.

MONTAIGU, famille d'Angleterre. *Voy.* MONTAGU.

MONTAIGUT, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 28 kil. N. de Moissac; 4,172 hab.

MONTALBAN, ville d'Espagne (Saragosse), à 42 kil. N. de Téruel; 3,700 hab. Lainages, chanvre, lin. Houille, couperose, alun; marbres.

MONTALCINO, *Mons Alcinus*, ville d'Italie (Toscane), à 40 kil. S. E. de Sienne; 6,200 hab. Evêché.

MONTALEMBERT, village de France (Deux-Sèvres), à 26 kil. S. E. de Melle; 800 hab.

MONTALEMBERT (Marc-René, marq. de), gén. franç., issu d'une famille noble et ancienne, né à Angoulême en 1714, mort en 1800, servit avec distinction dans la guerre de Sept-Ans, et introduisit d'importants perfectionnements dans l'art des fortifications, malgré l'opposition du corps des ingénieurs. Pendant la révolution, il mit ses talents au service de la république et aida Carnot de ses lumières. On a de lui la *Fortification perpendiculaire* ou l'*Art défensif supérieur à l'offensif*, 1776-96, 11 vol. in-4, ouvrage capital, et des *Mém.* sur ses campagnes. Il avait été admis à l'Acad. des Sc. dès 1747.

MONTALEMBERT (René-Anne-Marie, comte de), né en 1777, mort en 1831, émigra en 1792, et entra comme capitaine dans un corps d'émigrés que commandait son père. Lors du licenciement de l'armée de Condé, 1799, il prit du service dans l'armée anglaise, fit les campagnes d'Egypte, des grandes Indes et d'Espagne, comme attaché à l'état-major, et parvint au grade de colonel. Il rentra en France à la Restauration, fut élevé à la pairie en 1819, fut nommé ministre plénipotentiaire en Suède, 1826, et conserva ce poste jusqu'en 1830. — Il est père de M. le comte Charles de Montalembert, anc. pair, connu par d'éloquents discours et par plusieurs écrits.

MONTALEMBERT (André de), sire d'Essé. *V.* ESSÉ.

MONTALIVET (J.-P. BACHASSON, comte de), homme d'état, né à Sarreguemines en 1766, d'une famille noble du Dauphiné, suivit d'abord la carrière de la magistrature, et fut dès l'âge de 19 ans conseiller au parlement de Grenoble. Il perdit sa charge à la révolution, et pour se soustraire à la proscription s'engagea comme volontaire. De retour dans sa patrie, il fut nommé maire de Valence (an III). Sous le Consulat et l'Empire il fut successivement préfet de la Manche, de Seine-et-Oise, directeur des ponts-et-chaussées (1806), et enfin ministre de l'intérieur (1809-14). Il se montra dévoué à Napoléon et seconda habilement ses grandes vues. Il se retira des affaires à la Restauration; fut cependant appelé en 1819 à la Chambre des Pairs et prit rang parmi les constitutionnels. Il mourut en 1823. — Il est le père de M. de Montalivet, ancien ministre, depuis pair de France et intendant de la liste civile.

MONTALTE, *Montalto* en italien, *Mons altus* en latin, ville des États de l'Église, à 15 kil. N. E. d'Ascoli; 1,500 hab. Evêché. Patrie de Sixte-Quint

MONTAN, hérésiarque. *Voy.* MONTANUS.

MONTANCHES, *Mons Anguis*, ville d'Espagne (Badajoz), à 33 kil. N. de Mérida, sur une montagne; 4,900 hab. Château fort.

MONTANER, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 35 kil. N. E. de Pau; 900 hab.

MONTANSIER (Marguerite BRUNET, dite mademoiselle), directrice de théâtre, née à Bayonne en 1730, morte en 1820, fit d'abord partie d'une troupe qui jouait dans les colonies; revenue en France avec quelque fortune, elle dirigea divers théâtres, au Havre, à Nantes, à Rouen, à Versailles, et enfin à Paris; en 1789 elle acheta au Palais-Royal la salle dite Beaujolais, qui a reçu d'elle le nom de salle Montansier. Elle fit aussi construire à ses frais, en face de la Bibliothèque royale, le beau théâtre où l'on établit depuis l'Opéra: mais à peine était-il terminé (1793), que le gouvernement d'alors s'en empara, prétextant que ce théâtre n'avait été construit que pour incendier la Bibliothèque nationale. Mademoiselle Montansier ne reçut d'indemnité qu'en 1812. Elle releva sa fortune en s'associant au théâtre des Variétés, qui obtint un grand succès.

MONTANUS, hérésiarque du IIe siècle, né en Phrygie, se fit passer pour prophète, et à la faveur de prédictions, de guérisons et de prétendus miracles, se fit un grand nombre de partisans, entre autres deux dames phrygiennes, Priscille et Maximille, Sabellius et le célèbre Tertullien. Il mourut, à ce qu'on croit, sous Caracalla, en 212. Les Montanistes affectaient une grande austérité, et refusaient d'admettre à la communion ceux qui avaient commis quelque crime, condamnaient les secondes noces, et s'imposaient des jeûnes extraordinaires.

MONTARGIS, ch.-l. d'arr. (Loiret), sur le Loing, à la jonction des canaux de Briare, d'Orléans et du Loing, à 66 kil. E. N. E. d'Orléans, et à 78 S. de Paris; 7,757 hab. Ville jadis forte. Filature de coton hydraulique et à vapeur, tanneries, etc. Commerce de grains, cire, miel, cuir, laine, safran, etc. — Jadis ch.-l. du Gâtinais; vainement assiégée par les Anglais en 1427; prise par trahison en 1431, et possédée par eux jusqu'en 1438. Elle a beaucoup souffert pendant les guerres de religion. — L'arr. de Montargis a 7 cant. (Montargis, Bellegarde, Château-Renard, Chatillon-sur-Loing, Courtenay, Ferrières, Lorris), 95 communes et 70,281 hab. — *Voy.* AUBRY DE MONTDIDIER.

MONT-ARMANCE. *Voy.* SAINT-FLORENTIN.

MONTASTRUC, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 17 kil. N. E. de Toulouse; 800 hab.

MONTAUBAN, *Mons Aureolus* et *Mons Albanus*, ville de France, ch.-l. du dép. de Tarn-et-Garonne, sur le Tarn, à 678 kil. S. S. O. de Paris; 23,865 hab. Evêché. Ville propre et bien bâtie. On y remarque le faubourg de Ville-Bourbon, la cathédrale (bâtie en 1739), l'hôtel-de-ville, des portes de ville élégantes; collége, séminaire, école de dessin, petite bibliothèque; société d'agriculture, sciences et arts, faculté de théologie (pour la confession helvé-

tique). Drap, cadis, bonneterie, serges, savon, teintureries, etc. Commerce de ces objets et d'amidon, minots, etc. — Montauban fut fondée en 1114 par le comte de Toulouse Alphonse, au pied du mont Alban, et peuplée par les habitants du bourg de Montauriol; elle embrassa le calvinisme en 1558 et fut une des principales places de sûreté des Huguenots. Vainement assiégée par L. XIII en 1621; Richelieu la prit en 1629 et en fit raser les fortifications. Elle souffrit beauc. des *dragonades*. Pat. de Cahusac, Lefranc de Pompignan, Guibert.—L'arr. a 11 c. (Caussade, Caylus, la Française, Molières, Montclar, Montpezat, Négrepelisse, St-Antonin, Villebrumier, plus Montauban qui fait 2), 90 comm., et 106,799 hab.

MONTAUBAN, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 6 kil. N. O. de Montfort; 2,900 hab.

MONTAUSIER (Charles DE SAINTE-MAURE, duc de), né en 1610, m. en 1690, d'une anc. famille de Touraine, servit avec distinction en Italie et en Allemagne, et obtint à 28 ans le grade de maréchal-de-camp. Il fut successivement gouverneur de l'Alsace, de la Saintonge, de la Normandie; se fit partout estimer pour son intégrité, et resta fidèle au roi pendant la Fronde. Louis XIV le nomma en 1668 gouverneur du dauphin; il s'adjoignit Bossuet et Huet comme précepteurs, et fit faire pour l'usage du prince les éditions connues sous le nom d'*Ad usum Delphini*. Il déploya dans ses fonctions de gouverneur une grande sévérité, et se fit remarquer à la cour par son caractère austère et son amour pour la vérité. Il était né dans la religion protestante et l'avait abjurée. Fléchier a écrit son *Oraison funèbre;* c'est un de ses meilleurs morceaux. — Le duc de Montausier avait épousé en 1645 Julie de Rambouillet, morte en 1671, fille de Catherine de Vivonne, et femme remarquable par son esprit et ses vertus. Elle fut nommée par Louis XIV gouvernante des enfants de France, et chargée de l'éducation du Dauphin (1661) jusqu'au moment où il passa entre les mains de son mari. Le duc de Montausier lui avait adressé avant son mariage, sous le nom de *Guirlande de Julie*, une offrande poétique composée de fleurs dessinées par le peintre Robert et de madrigaux écrits par le calligraphe Jarry; cette guirlande fit beaucoup de bruit dans le temps.

MONTAUT (Philippe DE), sire de Navailles. *Voy.* NAVAILLES.

MONTAZET (Antoine MALVIN DE), né en 1712, dans l'Agénois, mort en 1788, fut d'abord évêque d'Autun, puis archev. de Lyon (1758). Favorable aux Jansénistes, il prit parti, dans les querelles religieuses de l'époque, pour la cour et le parlement, contre le clergé même; agit contre Mgr de Beaumont, arch. de Paris, et supprima l'obligation de signer le formulaire. Il changea les livres liturgiques de son diocèse, et fit rédiger par le P. Valla (*V.* ce nom) plus. ouvr. élément., entre autres la *Philosophie* et la *Théologie* dites *de Lyon*, qui eurent de la vogue, mais qui respir. le jansénisme: la *Théologie* est condamnée à Rome.

MONTBARD, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 15 kil. N. de Semur, sur la Brenne et le canal de Bourgogne; 2,123 hab. Drap, droguets, lacets, tresses, etc. Patrie de Buffon, de Daubenton. Aux env., cél. bergerie.

MONTBARS, dit *l'Exterminateur*, chef de flibustiers au XVIIe siècle, né en Languedoc, se signala par sa haine contre les Espagnols. Parti du Havre en 1667, il alla combattre les Espagnols dans les Antilles et sur les côtes de l'état de Honduras, et en fit un carnage affreux.

MONTBAZENS. *Voy.* MONBAZENS.

MONTBAZON, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur l'Indre, à 12 kil. S. de Tours; 1,200h. Anc. château. Jadis seigneurie qui entra dans les domaines de la maison de Rohan au XVe siècle, et fut érigée en comté, puis en duché (1588), en faveur de Louis VI de Rohan-Guemenée.

MONTBAZON (Marie DE ROHAN-), duchesse de Chevreuse. *Voy.* CHEVREUSE. — *Voy.* aussi RANCÉ.

MONTBELIARD, *Mompelgard*, *mons Pelicardis*, ch. l. d'arr. (Doubs), au confluent de l'Isel, de l'Haleine et du canal de Monsieur, et au pied d'un rocher, à 82 kil. N. E. de Besançon; 5,117 hab. Plusieurs fontaines. Anc. château des comtes de Montbéliard (auj. il sert de caserne et de maison d'arrêt). Jolie église Saint-Martin; bibliothèque. Filature de coton, horlogerie fine, bonneterie, drap, percale. Commerce avec la Suisse. Patrie de Cuvier. —C'était jadis le ch.-l. d'un comté particulier, faisant partie de l'empire d'Allemagne, mais n'appartenant à aucun cercle; il était compris entre la Franche-Comté, la Lorraine, l'évêché de Bâle et le Sundgau. Deux parties le composaient: 1° le comté de Montbéliard proprement dit, 2° les sept seigneuries (Héricourt, Chatelet, Blamont, Clermont, Granges, Clerval, Passavant); ch.-l. général, Montbéliard. Il est réparti auj. entre les arr. de Montbéliard et de Baume (tous deux dans le Doubs), et celui de Lure (Haute-Saône) — La 1re maison des comtes de Montbéliard s'éteignit en 1396, en la personne du comte Henri; Henriette sa fille porta le comté dans la maison ducale de Wurtemberg par son mariage avec Eberhard de Wurtemberg, et divers cadets de cette famille, l'ayant eu en apanage, fondèrent de nouvelles maisons de Montbéliard. La dernière cessa en 1631, et depuis ce temps le comté fut possédé par les ducs de Wurtemberg même, ce qui les fit nommer par abréviation ducs de Montbéliard. En 1723, il passa au duc régnant de Wurtemberg, qui vint faire sa résidence à Montbéliard. Le maréchal de Luxembourg avait surpris cette ville en 1647; Louis XIV la prit en 1674; la France tint ce comté en séquestre de 1723 à 1748. Enfin la république française s'en empara en 1792, et depuis ce temps il n'a cessé de faire partie de la France. — L'arr. de Montbéliard a 7 cantons (Montbéliard, Audincourt, Blamont, Maiche, Pont-de-Roide, Le Russey, Saint-Hippolyte), 160 communes et 57,828 hab.

MONTBÉLIARD (Léopold EBERHART, prince de), né en 1670, mort en 1723, prit d'abord du service en Autriche et se distingua contre les Turcs à la bataille de Tokay; il succéda en 1697 à son père, George de Montbéliard, dans sa principauté, et ne se fit remarquer que par les désordres de sa vie privée; il entretint à la fois plusieurs maîtresses dont il eut plusieurs enfants; il voulut les légitimer et les déclara ses successeurs; mais à sa mort le duc de Wurtemberg les expulsa comme bâtards, et les réduisit à une pension alimentaire.

MONTBÉLIARD ou MONTBEILLARD (GUÉNEAU DE). *Voy.* GUÉNEAU.

MONTBENOIT, ch.-l. de cant. (Doubs), à 13 kil. N. E. de Pontarlier; 154 hab. Près de cette ville se voit le village de Remonot, remarquable par son église qui n'est qu'une grotte.

MONT-BLANC, le plus haut sommet des Alpes Pennines et de toute l'Europe, s'élève entre la vallée de Chamouni et la Vallée-Blanche: il a 4,810 m. au-dessus de la mer. Longtemps avant d'arriver à cette hauteur on rencontre des neiges éternelles. Il faut deux jours pour y monter. Saussure est le premier qui ait fait cette ascension (1787). — Sous l'Empire, le Mont-Blanc donnait son nom à un dép. formé de la Savoie, qui av. pour ch.-l. Chambéry.

MONTBOZON, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 17 kil. S. E. de Vesoul sur l'Oignon; 750 hab.

MONTBRISON, v. du dép. de la Loire, ch.-l. du dép. jusqu'en 1855, auj. ch.-l. d'arr., sur la Vizezi, à 450 kil. S. E. de Paris; 6,266 hab. Un rocher volcanique la domine. Nouveaux boulevards, halle au blé, palais de justice, salle de spectacle. Toile, linons, batistes. Commerce en grains. Aux environs trois sources minérales.—Capit. du Forez depuis 1441. Cette

ville a beaucoup souffert pendant les guerres de religion. — L'arr. de Montbrison a 9 cant. (Montbrison, Boën, Feurs, Noirétable, Saint-Bonnet, Saint-Galmier, Saint-George-en-Couzan, Saint-Jean-Soleymieux, Saint-Rambert-sur-Loire), 139 communes et 124,960 hab.

MONTBRON, ch.-l. de cant. (Charente), à 26 kil. E. de La Rochefoucauld; 3,000 hab. Aux environs plomb. Ch.-l. de baronnie.

MONTBRUN, village de France (Drôme), dans l'anc. Dauphiné, à 32 kil. S. E. de Nions; 1,100 hab.

MONTBRUN (Ch. DUPUY, seigneur de), dit *le Brave*, l'un des plus vaillants chefs protestants, né en 1530 au château de Montbrun, avait été élevé dans la religion catholique. Il fut attiré au protestantisme par Théodore de Bèze, fit embrasser la réforme à ses vassaux, repoussa les lieutenants que le roi envoyait contre lui, se joignit en 1562 au baron des Adrets, chef des Protestants en Dauphiné, et lui succéda dans le commandement. Il fit des prodiges de valeur à Jarnac et à Moncontour, et pilla en 1574 les bagages de Henri III qui faisait le siége de Livron. Le roi irrité envoya contre lui des forces considérables: il fut pris après un combat acharné, s'étant cassé une cuisse en voulant franchir un canal, et fut condamné à mort à Grenoble par une commission. Il eut la tête tranchée en 1575.

MONTCALM DE SAINT-VÉRAN (L.-Joseph, marquis de), général français, né en 1712 au château de Candiac près de Nîmes, d'une ancienne famille du Rouergue, fut chargé en 1756, en qualité de maréchal-de-camp, du commandement en chef des troupes françaises dans l'Amérique septentrionale. Il remporta d'abord plusieurs avantages sur les généraux anglais; mais forcé en 1759 de livrer un combat inégal sous les murs de Québec, il fut dès le commencement de l'action blessé mortellement, et périt deux jours après.

MONTCALM DE CANDIAC (J.-L.-P.-Elisabeth), enfant célèbre, né au chât. de Candiac, près de Nîmes, en 1719, m. en 1726 à l'âge de 7 ans, d'une hydropisie de cerveau. Il avait pu apprendre dans une si courte vie, outre sa langue maternelle, le latin, le grec et l'hébreu, l'arithmétique, la fable, le blason, la géographie et une grande partie de l'histoire sacrée et profane. Dumas, son instituteur, et peut-être son père, avait imaginé pour lui le bureau typographique (*Voy.* DUMAS).

MONT-CASSIN. *Voy.* CASSIN.

MONTCENIS, ch.-l. de cant (Saône-et-Loire), à 19 kil. S. d'Autun; 1,200 hab. Aux environs, mines de houille et célèbres forges du Creuzot.

MONT-CENIS, montagne des Alpes. *Voy.* CENIS.

MONTDAUPHIN, ville forte de France (H.-Alpes), au confluent du Guil et de la Durance, à 15 kil. N. E. d'Embrun; 400 hab. Eaux thermales.

MONT-DE-MARSAN, ville de France, ch.-l. du dép. des Landes, sur la Douze et le Midou, à 355 kil. S. O. de Paris; 4,082 hab. Hôtel de la préfecture, palais de justice, casernes, etc. Aux environs belles avenues, jolies promenades. Société d'agriculture, sciences et arts, petite bibliothèque, pépinière. Commerce (elle est l'entrepôt de Bayonne pour une partie de ses vins et eaux-de-vie). Fondée en 1138. — L'arr. de Mont-de-Marsan a 12 cant. (Arjusanx, Gabarret, Grenade, Labrit, Mimizan, Mont-de-Marsan, Parentis-en-Born, Pissos, Roquefort, Sabres, Sore, Villeneuve), 133 communes et 93,292 hab.

MONTDIDIER, ch.-l. d'arr. (Somme), à 35 kil. S. S. E. d'Amiens; 3,790 hab. Bonneterie, tanneries, filature de coton. Commerce de grains, volailles, bestiaux, etc. Ville jadis forte, et résidence de plus. rois de France au XII[e] siècle. On y remarque le beffroi de l'hôtel de ville. Patrie de Fernel, des Cappeyranier, de Parmentier. Plusieurs fois assiégée par les Espagnols. — L'arr. a 5 cantons (Montdidier, Ailly-sur-Noye, Moreuil, Rosière, Roye), 147 communes, et 69,271 hab.

MONT D'OR. *Voy.* DORE (MONT).

MONTDORGE (Antoine GAUTHIER DE), littérateur, né à Lyon à la fin du XVII[e] siècle, exerça dans cette ville la charge de maître de la chambre aux deniers du roi, et mourut à Paris en 1768. On a de lui: *l'Ile de Paphos*, 1727; *les Fêtes d'Hébé*, ou *les Talents lyriques*, opéra-ballet (musique de Rameau), 1739; *Réflexions d'un peintre sur l'Opéra*, 1741; *l'Art d'imprimer les tableaux en trois couleurs*, 1756; *l'Opéra de société* (musique de Girand), 1762.

MONTEBELLO, village des États sardes, à 9 kil. N. E. de Voghera. Lannes y battit les Autrichiens, 9 juin 1800; ce qui lui valut le titre de duc de Montebello. — Il y a beaucoup d'autres Montebello en Italie, entre autres une ville du roy. Lombard-Vénitien, à 8 kil. N. de Lonigo; 3,100 hab.

MONTEBELLO (LANNES, duc de). *Voy.* LANNES.

MONTEBOURG, ch.-l. de cant. (Manche), à 8 kil. S. E. de Valogne; 2,600 hab. Moutons estimés.

MONTE-CALVO, ville du roy. de Naples (Principauté Ult.), à 16 kil. N. E. de Bénévent; 4,500 hab.

MONTE-CERVOLI, ville de Toscane, à 14 kil. S. de Volterra. Jets de vapeur. Bains thermaux.

MONTECH, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 13 kil. S. E. de Castel-Sarrazin; 2,400 hab.

MONTECHIARO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 19 kil. S. E. de Brescia; 6,600 hab. Filat. de soie.

MONTECORVINO, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 17 kil. E. de Salerne; 4,300 hab. Evêché. Aux environs eau sulfureuse.

MONTECUCCOLO, bourg du duché de Modène, à 40 kil. S. O. de Modène, a donné son nom à la famille des *Montecuculli*, et mieux *Montecuccoli*.

MONTECUCULLI (Sébastien DE), gentilhomme italien, natif de Ferrare, vint en France à la suite de Catherine de Médicis, et fut attaché au dauphin, fils aîné de François I, en qualité d'échanson. Il accompagnait ce jeune prince dans un voyage à Tournon; lui ayant donné à boire de l'eau fraîche pendant qu'il avait très chaud, celui-ci tomba malade, et mourut quatre jours après. Montecuculli fut accusé de l'avoir empoisonné; appliqué à la question, il fit des aveux, et fut en conséquence écartelé, 1536. Rien n'est moins certain cependant que son crime, et il paraît que, pressé par la douleur, il dit tout ce qu'on voulut.

MONTECUCULLI (Raimond, comte de), célèbre général au service de l'Autriche, né en 1608 dans le Modénais, servit d'abord comme volontaire sous un de ses oncles, général d'artillerie de l'armée impériale; il fut fait prisonnier en 1639 à Hofkirch par le général Banier, mais dès qu'il eut recouvré sa liberté (1641), il prit sa revanche en chassant les Suédois de la Bohême. Nommé en 1657 maréchal-de-camp, il secourut contre les Suédois Jean-Casimir, roi de Pologne, et le roi de Danemark; repoussa ensuite les Turcs de la Hongrie et remporta sur eux une victoire signalée à Saint-Gothard, 1664. En 1673 il porta des secours aux Hollandais contre la France, fut opposé en 1675 à Turenne, qui périt au moment où ces deux grands généraux allaient se livrer une bataille décisive (1675), puis vint assiéger Haguenau, dont Condé lui fit lever le siége. Après cette campagne il se retira, et mourut à Lintz en 1681. Il était peu entreprenant et avait pris pour modèle *Fabius Cunctator*; quoiqu'il n'ait pas obtenu de brillants succès contre Turenne et Condé, il s'estimait heureux d'avoir pu leur tenir tête. Il avait fait une étude approfondie de l'art militaire et a laissé des *Mémoires sur la guerre*, en latin (*Commentarii bellici*), Vienne, 1718, in-fol., qui l'ont fait surnommer *le Végèce moderne*. Ces mémoires ont été traduits en français par Jacq. Adam, et commentés par le comte Turpin de Crissé, 1769.

MONTEFALCIONE, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 22 kil. S. E. de Bénévent; 4,000 hab.

MONTEFALCONE, ville du roy. de Naples (Principauté Ult.), à 22 kil. S. O. d'Ariano; 3,700 hab.

MONTEFELTRO (comtes de), ancienne maison italienne, ainsi nommée du château de Montefeltro, dans la Marche d'Ancône, fut à la tête des Gibelins aux XIIIe et XIVe siècles, et eut sous sa domination Pise, Urbin et plusieurs autres villes d'Italie. Les personnages les plus célèbres de cette maison sont: Guido de Montefeltro, que les Pisans mirent à leur tête en 1290 pour combattre les Florentins, les Lucquois et les Génois; il s'empara vers 1294 de la ville d'Urbin qu'il transmit à ses descendants. — Frédéric de Montefeltro, qui régna de 1444 à 1482, et qui le premier porta le titre de duc d'Urbin; il fut élevé à cette dignité par le pape Sixte IV, dont le neveu, Jean de la Rovère, avait épousé sa seconde fille. — Guid'Ubaldo de Montefeltro, fils du précédent, et dernier duc d'Urbin de cette famille. Il fut dépossédé par César Borgia en 1502, rentra en possession la même année, et mourut en 1508, laissant ses états à F.-Marie de la Rovère, son fils adoptif, et neveu de Jules II.

MONTEFIASCONE, *Mons Faliscorum*, ville de l'État ecclésiastique, à 15 kil. N. O. de Viterbe, près du lac Bolsena; 3,000 hab. Evêché établi en 1376, et qui fut occupé par l'abbé Maury. Célèbre vin muscat. Patrie de Casti.

MONTEFORTE, ville du roy. de Naples (Principauté Ult.), à 7 kil. S. O. d'Avellino; 3,500 hab.

MONTE-FORTINO, bourg des États de l'Église, à 40 kil. N. O. de Frosinone, fut rasé en 1557 par ordre du pape Paul IV, parce qu'il n'était qu'un repaire de brigands.

MONTEFRIO, *Hipponova*, ville d'Espagne (Malaga), à 36 kil. N. d'Alhama, près du Xenil; 8,800 hab.

MONTEFUSCO, *Fusculum*, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 15 kil. N. d'Avellino; 3,500 hab. Chancellerie, palais.

MONTEHERMOSO, ville d'Espagne (Badajoz), à 22 kil. S. O. de Plasencia; 3,800 hab. Mine d'or découverte en 1825.

MONTEIL (ADHÉMAR DE). *Voy.* ADHÉMAR.

MONTELEONE, *Vibo Valentia*, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la Calabre Ultérieure 2e, à 5 kil. du golfe de Sainte-Euphémie; 8,000 hab. Evêché. Château-fort. — Fondée par l'empereur Frédéric II. Presque entièrement détruite par le tremblement de terre de 1783. — Il y a beaucoup d'autres Monteleone en Italie.

MONTÉLIMART, *Acusio?* ch.-l. d'arr. (Drôme), à 44 kil. S. de Valence, sur le Roubion et le Jabron; 7,966 hab. Citadelle. Tribunal de première instance. Bibliothèque. Liqueurs, nougats; tanneries. Commerce de soie, huile de noix, miel, etc. Patrie de Faujas de Saint-Fond. Jadis habitée par les *Cavares*, portait au moyen âge le nom de *Mons* ou *Montilium Adhemari*, d'où son nom moderne. — L'arr. de Montélimart a 5 cant. (Dieu-le-fit, Grignan, Marsanne, Pierrelatte et Montélimart), 68 comm. et 64,132 hab.

MONTELLA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 32 kil. S. E. de Montefusco; 5,700 hab. Patrie du médecin Bartoli, inventeur du thermomètre, selon les Italiens (il vivait au XVIIe s., 1635-76).

MONTELOVEZ ou **MONCLOVA**, dite aussi *Cohahuila*, ville du Mexique, ch.-l. de l'état dit auj. Cohahuila, et jadis Cohahuila-et-Texas, à 890 kil. N. de Mexico; 3,600 hab.

MONTEMAGGIORE, ville de Sicile (Palerme), à 46 kil. S. E. de Palerme; 4,000 hab.

MONTEMAYOR, *Ulia*, ville d'Espagne (Cordoue), à 22 kil. S. E. de Cordoue; 3,200 hab.

MONTEMAYOR OU MONTEMOR-O-VELHO, ville de Portugal (Beira), sur le Mondego, à 22 kil. S. O. de Coimbre; 2,550 hab. Murs flanqués de tours, château-fort. Patrie du voyageur Mendez Pinto. — Enlevée au IXe s. par Ramire I, roi d'Oviédo, aux Arabes, qui la reprir. et la ruinèr. Réédifiée en 1080.

MONTEMAYOR (George DE), poëte, né vers 1520 à Montemayor ou Montemor, près de Coimbre, mort à Lisbonne en 1562, fut d'abord attaché comme musicien à Philippe II, et le suivit dans ses voyages. Il avait conçu une vive passion pour une dame espagnole; cette dame s'étant mariée pendant son absence, il en éprouva un vif chagrin. Il chercha une distraction dans la poésie et composa, sous le titre de *Diana*, un roman pastoral dans lequel il exhale les sentiments dont son cœur était agité. Ce poëme eut un grand succès et fut traduit dans toutes les langues, notamment en français par Chapuis, Pavillon, etc. Il fut continué par Gil Polo.

MONTEMBOEUF, ch.-l. de cant. (Charente), à 28 kil. S. O. de Confolens; 1,100 hab.

MONTEMOR-O-NOVO, ville du Portugal (Alemtejo), à 28 kil. N. E. d'Évora; 2,500 hab.

MONTEMOR-O-VELHO. *Voy.* MONTEMAYOR.

MONTEMURLO, bourg de Toscane, à 19 kil. N. O. de Florence. Victoire de Cosme de Médicis sur Philippe Strozzi, chef des républicains florentins, 1538.

MONTEMURRO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 60 kil. S. O. de Matera; 5,000 hab.

MONTENAY, ville de France (Mayenne), à 19 kil. O. de Mayenne; 2,400 hab.

MONTENDRE, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 17 kil. S. de Jonzac; 2,500 hab. Eau thermale.

MONTENEGRO, *Tchernagora* en esclavon, *Mal-Isis* en albanais, *Karatag* en turc, petit état républicain, censé district de la Turquie d'Europe, à l'E. de l'Herzégovine, et de tous les autres côtés enclavé dans l'Albanie, a 98 kil. du N. au S., sur 47 au plus de l'E. à l'O. et compte environ 57,000 hab. Il se compose de deux parties: le Monténégro propre, et les dix villages alliés (5 serviens-grecs, 5 albanais catholiques): ceux-ci comptent environ 19,000 hab. Lieux principaux, Cettigne et le château fortifié de Stagnovich; division, 5 prov., Katounska, Krieska, Piessivaska, Gliesinska, Tcherniska. Montagnes, riv. très poissonneuses; sol peu fertile et très négligemment cultivé (par les femmes, non par les hommes). Très vastes forêts — La Porte n'a qu'une autorité nominale sur le Monténégro: un vladika (ou prince-évêque), un gouverneur et 5 sardars, élu par les knez ou chefs de villages, forment le gouvernement. Les Monténégrins sont braves et hospitaliers, mais sanguinaires, vindicatifs, défiants: il ignorent la civilisation et méprisent le travail. Leu culte est la religion grecque; ils parlent servie — Le Monténégro, jadis partie de l'Illyrie, pu de la Nouvelle-Épire, devint, sous Héraclius, demeure de populations slaves qui, tantôt indépendantes, tantôt soumises faiblement à la Servie, passèrent sous le joug des Vénitiens au XIVe s., des Ottomans au XVe, mais restèrent presque toujours indépendantes de fait. Auj. les Monténégrins sont totalement libres, bien qu'annexés à l'Albanie. Le pays régi depuis 1700 par la famille Petrovisch-Niegos

MONTENOTTE, village des États sardes, à 37 k O. de Gênes, dans les Apennins. Bonaparte y d les Autrichiens en 1796. Sous l'Empire, il don son nom au dép. qui avait Savone pour chef-li

MONTENSIS DUCATUS, nom latin du duché Berg. *Voy.* BERG.

MONTEPELOSO, ville du roy. de Naples (Bas cate), à 37 kil. N. E. de Potenza; 4,000 hab. Évê

MONTEPULCIANO, ville de Toscane, à 40 S. E. de Sienne; 1,900 hab. Évêché. Savon, fonderies de suif, pressoirs à huile; bon vin. Patrie d'A. P tien et du cardinal Bellarmin.

MONTEREAU (Pierre DE), architecte français, mort en 1266, vivait sous le règne de saint Louis. Il construisit la chapelle de Vincennes, le réfectoire de Saint-Martin-des-Champs, le dortoir, la salle capitulaire et la chapelle de l'Abbaye de St-Germ.-des-Prés, la Ste-Chapelle de Paris, son chef-d'œuvre, construite de 1245 à 1248.—On l'a confondu avec Eudes de Montreuil, architecte contemporain, qui suivit le saint roi dans son expédition de Syrie.

MONTEREAU-FAUT-YONNE, *Condate, Monasteriolum*, ch.-l. de c. (S.-et-M.), à 18 k. E. de Fontainebleau, au confluent de la Seine et de l'Yonne; 4,494 hab. Faïence et poterie; commerce. Aux environs, château de Surville. — Sur le pont de Montereau le duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, fut tué par Tanneguy du Châtel, lors de son entrevue avec le dauphin (depuis Charles VII), en 1419. Napoléon y battit les alliés, le 18 fév. 1814. Chem. de fer.

MONTEREY, ville du Mexique, ch.-l. de l'état de Nouveau-Léon, par 102° 12' long. O., 26° 0' lat. N.; 11,000 hab. Beaucoup de mines très riches. Evêché. Prise en 1846 par l'armée des États-Unis.

MONTEREY (SAN-CARLOS DE). *Voy.* SAN-CARLOS.

MONTEROTONDO, *Mons Rotundus*, anc. *Eretum*, ville de l'État ecclésiastique, à 16 kil. N. E. de Rome; 1,000 hab. Beau palais. Jadis titre de duché.

MONTESA, bourg d'Espagne (Valence), à 13 kil. N. O. de San-Felipe. Ruines d'un château. Jadis ch.-l. de l'ordre militaire de *St-Sauveur*, fondé en 1317.

MONTE-SAN-GIULIANO, ville de Sicile (Trapani), à 7 kil. N. de Trapani, sur une montagne (l'*Eryx* des anciens); 6,600 hab. Château-fort.

MONTE-SANT'ANGELO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 11 kil. N. de Manfredonia, sur le mont Gargano; 9,000 hab. Belle église.

MONTE-SANTO, mont. de Turquie *Voy.* ATHOS.

MONTE-SANTO (golfe de), golfe de l'Archipel. *Voy.* SINGITIQUE (golfe).

MONTESARCHIO, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 40 kil. N. E. de Naples; 7,300 hab. Château. Titre d'une principauté qui appartenait à la maison d'Avalos.

MONTESCAGLIOSO, *Severiana?* ville du roy. de Naples (Basilicate), à 12 kil. S. de Matera; 5,600 h.

MONTESPAN, vill. de la H.-Garonne, à 10 kil. S. O. de St-Gaudens; 950 hab. Jadis titre de marquisat.

MONTESPAN (la marquise de), une des maîtresses de Louis XIV, née en 1641, était fille de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart. Elle épousa en 1663 le marquis de Montespan, d'une illustre famille de Gascogne, et fut peu après attachée à la cour comme dame du palais de la reine. Elle ne tarda pas à attirer l'attention du roi par son esprit et sa beauté, et pendant quatorze ans, à partir de 1668, elle régna despotiquement sur le cœur du prince; elle en eut, entre autres enfants, le duc du Maine et le comte de Toulouse, qui ont joué un rôle dans notre histoire; mais à la fin elle fatigua par ses hauteurs Louis XIV, qui d'ailleurs commençait à avoir des scrupules sur leur double adultère, et elle se vit préférer madame de Maintenon, à qui elle avait confié l'éducation de ses enfants. Cependant elle ne quitta définitivement la cour qu'en 1686. Elle consacra ses dernières années à la dévotion, se livrant à de grandes austérités pour expier ses fautes, et mourut en 1707 à Bourbon-l'Archambaut, où elle était allée prendre les bains. D'un caractère altier et ambitieux, Mme de Montespan s'était fait beaucoup d'ennemis; cependant elle était bienfaisante et protégeait les arts et les lettres.

MONTESQUIEU, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 23 kil. S. de Muret; 3,672 hab. Prise et brûlée par Joyeuse en 1586.

MONTESQUIEU-LAURAGAIS, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 9 kil. N. O. de Villefranche; 1,600 hab.

MONTESQUIEU (Ch. DE SECONDAT, baron de), né en 1689 au château de la Brède, près de Bordeaux, montra dès son enfance une grande application à l'étude et fut destiné à la magistrature, dans laquelle sa famille occupait déjà de hauts emplois. Il fut reçu conseiller au parlement de Bordeaux en 1714, et devint en 1716 président à mortier en remplacement d'un de ses oncles. Montesquieu commença à se faire connaître en 1721 par la publication des *Lettres persanes*, ouvrage d'un genre léger et frondeur qui eut un immense succès. Il vendit sa charge en 1726, afin de se livrer tout entier à son goût pour les lettres. Il fut reçu l'année suivante à l'Académie Française, puis se mit à voyager, visita l'Autriche, l'Italie, la Hollande, enfin l'Angleterre où il resta deux ans, étudiant partout les mœurs et les institutions des peuples. De retour en France, il se retira dans son château de la Brède et fit paraître en 1734 les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, qui déjà firent juger de toute la force de son esprit. Enfin en 1748 il publia l'*Esprit des Lois*, auquel il travaillait depuis 20 ans, et qui mit le sceau à sa réputation. Dans cet ouvrage, qui n'avait point de modèle et auquel l'auteur donna à juste titre pour épigraphe : *Prolem sine matre creatam*, il passe en revue les législations connues et en cherche les raisons, soit dans la nature de l'homme en général, soit dans des causes locales et particulières à chaque peuple. Il s'y place en même temps au rang des premiers écrivains, et rivalise avec Tacite par la concision et l'énergie du style. Après avoir achevé ce grand ouvrage, Montesquieu sentit ses forces décliner et ne publia plus rien d'important; il partageait son temps entre le séjour de Paris et son château de la Brède. Il mourut à Paris en 1755. Montesquieu ne fut pas seulement un grand écrivain, c'était un sage et un homme bienfaisant: on cite de lui plusieurs beaux traits, entre autres la conduite qu'il tint à Marseille envers une famille à laquelle, sans vouloir se faire connaître, il rendit son chef qui était esclave à Tétuan. M. était lié avec les philos., mais avait de l'éloignement pour Voltaire. Dans les *Lett. persanes* il n'épargne pas les choses saintes; l'*Esprit des Lois*, bien que respectueux pour la religion, respire le déisme : aussi ces 2 livres sont-ils condamnés. Ses *Œuvres* ont été publ. par Auger, 1816, 6 v. in-8; par Lequien, 1819, 8 v. in-8, etc. On y trouve, outre les ouvr. déjà cités, *le Temple de Gnide*, un *Essai sur le Goût*, estimé des métaphysiciens, des *Lettres* et des discours, et quelques poésies. M. avait, dit-on, écrit une *Histoire de Louis XI*, dont le manuscrit aurait été jeté au feu par son secrétaire; mais cette anecdote paraît controuvée; il avait cependant composé une introduction au règne de Louis XI qu'on a retrouvée dans ses manuscrits. M. Villemain a fait un *Eloge de Montesquieu*, couronné en 1815 par l'Académie Française.

MONTESQUIOU, ch.-l. de cant. (Gers), à 10 kil. N. O. de Mirande; 2,100 hab. — Jadis une des quatre baronnies de l'ancien Armagnac. Il a donné son nom à l'illustre famille des Montesquiou, dont l'origine remonte aux anciens ducs de Gascogne.

MONTESQUIOU (le baron de), capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III), qui, à la bataille de Jarnac (1569), assassina lâchement Louis I, prince de Condé, prisonnier et désarmé.

MONTESQUIOU D'ARTAGNAN (Pierre), maréchal de France sous Louis XIV, né en 1645, commanda l'aile droite à Malplaquet (1709); il mourut en 1725.

MONTESQUIOU-FEZENSAC (Anne-Pierre, marquis de), lieutenant-général, né à Paris en 1741, fut d'abord menin des enfants de France, puis écuyer du comte de Provence (Louis XVIII), membre des Etats-Généraux en 1789, et se réunit un des premiers au tiers-état. Chargé sous la république du commandement de l'armée du Midi, il occupa la Savoie en 1792; mais il fut peu après accusé sous un vain pré-

texte, et se retira en Suisse: il ne put rentrer en France qu'en 1795, et mourut en 1798. Il avait été en 1784 reçu à l'Académie Française.

MONTESQUIOU (François-Xavier, duc et abbé DE), de la branche des Fézensac, né en 1757, près d'Auch; il fut député aux États-Généraux par le clergé de Paris, siégea au côté droit, et obtint assez d'influence. Il quitta la France après le 10 août, et se réfugia en Angleterre ainsi que le comte de Provence (Louis XVIII), avec lequel il se lia étroitement. Il revint après le 9 thermidor pour servir les intérêts des Bourbons, mais il fut exilé par Bonaparte. En 1814, il fut un des membres du gouvernement provisoire, fut nommé peu après par Louis XVIII ministre de l'intérieur, contribua à la rédaction de la Charte, et fut pendant quelque temps à la tête des affaires. Après la seconde restauration, il fut nommé pair, puis duc (1821), mais il ne revint pas au pouvoir. Il mourut dans la retraite et sans fortune en 1832. Il avait été admis à l'Académie Française, quoiqu'il n'eût aucun titre littéraire.

MONTESSON (Jeanne BÉRAUD DE LA HAIE DE RIOU, marquise de), née en 1737, d'une famille distinguée de Bretagne, épousa jeune le lieutenant-général, marquis de Montesson, et resta veuve à 32 ans. Pleine de grâces et de talents, elle inspira une vive passion au duc d'Orléans, petit-fils du régent; ce prince l'épousa en 1772, mais leur mariage dut rester secret. Elle fit le bonheur du prince en lui ménageant les plaisirs les plus variés, et établit chez elle un petit théâtre où elle jouait avec la société du prince des pièces faites en partie par elle-même. Elle redevint veuve en 1785, traversa la république et l'empire, fut fort bien traitée par Bonaparte, et mourut en 1806. Elle imprima ses œuvres en 1782 sous le titre d'*Œuvres anonymes*, 8 vol. in-8, à un très petit nombre d'exemplaires. On y trouve des drames, des comédies, des poésies diverses, des romans, etc.

MONTET-AUX-MOINES (LE), ch.-l. de canton (Allier), à 27 kil. S. O. de Moulins; 400 hab.

MONTEUX, bourg de France (Vaucluse), à 5 kil. S. O. de Carpentras; 4,978 hab. Moulins à garance.

MONTEVERDE, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 12 kil. O. de Melfi, sur l'Ofanto; 2,200 hab. Évêché. Château fort.

MONTEVIDEO ou SAN-FELIPE, ville de l'Amérique méridionale, capitale de la république orientale de l'Uruguay et du dép. de Montévideo, sur la gauche du Rio de la Plata, à 200 kil. de son embouchure dans la baie de Montévideo et à 200 kil. N. E. de Buénos-Ayres, sur une petite péninsule, par 34° 55' lat. S., 58° 35' long. O. Port ouvert aux vents d'ouest, dits *pamperos*. La ville est bâtie en amphithéâtre et assez régulière; mais elle n'est point pavée, ses maisons n'ont en général qu'un étage, on y manque d'eau dans les sécheresses; l'hiver y est souvent très froid, et l'été brûlant, orageux et insupportable. Peu de villes ont plus souffert que Montévideo depuis les guerres de l'indépendance américaine; sa population, de 26,000 hab. qu'elle était jadis, est auj. réduite à 11,000 au plus; son commerce en suif, peaux, bœuf boucané, etc., est presque tombé. Ses fortifications, qui devaient être démolies d'après un traité entre Buénos-Ayres et le Brésil, le sont à peu près auj. — Cette ville a été fondée par une colonie de Buénos-Ayres. Elle souffrit beaucoup des guerres entre cette république et le Brésil. Bloquée par les Buénos-Ayriens de 1842 à 1848. —Le dép. de Montévideo, entre le Paraguay au N. O., le Brésil à l'E., l'Océan au S. E., le Buénos-Ayres au S., et l'Entre-Rios à l'O., est traversé par l'Uruguay et arrosé par le Rio-Negro. Ce pays, enlevé en 1821 à l'état de Buénos-Ayres par les Brésiliens, qui lui donnèrent le nom de province Cisplatine, fut reconnu indépendant en 1828, et forma alors un dép. de la république de l'Uruguay.

MONTÉZUMA, roi du Mexique, régnait depuis 1502, et avait étendu au loin sa domination par ses conquêtes, lorsque les Espagnols, conduits par Cortez, débarquèrent dans ses états, 1519. Après avoir été assez bien accueillis par ce malheureux prince, ils s'emparèrent de sa personne, sous le prétexte d'une trahison; dans une insurrection que ses sujets entreprirent pour le délivrer, il fut blessé au moment où il s'avançait pour les engager à se soumettre. Il refusa de recevoir aucun secours et de prendre aucune nourriture, et se laissa mourir. (1520). Il eut plusieurs enfants, dont le 4e, baptisé sous le nom de don Pédro par les Espagnols, devint la tige des comtes de Montézuma et de Tula. — Un autre Montézuma, dit *le Vieux*, avait déjà régné au Mexique avant l'arrivée des Espagnols, 1445-83.

MONTFAUCON, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 14 kil. S. O. de Baupréau; 600 hab. Il y fut conclu en 1800 un traité avec les chefs vendéens.

MONTFAUCON, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 15 kil. N. E. d'Yssengeaux; 1,500 hab. Rubans, scieries de planches.

MONTFAUCON, ch.-l. de cant. (Meuse), à 31 kil. S. O. de Montmédy; 1,000 h. Anc. abbaye, f. en 650.

MONTFAUCON (gibets et voirie de), éminence voisine de Paris, entre les faubourgs St-Martin et du Temple, à 500 m. du bassin de La Villette et de la barrière du Combat. Sur cette éminence on voyait jadis plusieurs gibets construits au commencement du XIVe siècle, selon les uns, par Enguerrand de Marigny ou par Pierre de la Brosse; selon d'autres, par Pierre Rémi: la tradition ajoute que le fondateur des gibets de Montfaucon y fut le premier pendu. On attachait à ces gibets tous les corps des criminels suppliciés à Paris, et leurs cadavres y restaient fort longtemps suspendus. Dans la suite les gibets furent détruits, et Montfaucon servit de voirie pour les immondices de Paris et l'écarrissage des chevaux. En 1841, ce foyer d'infection, situé aux portes de Paris, en a été retiré et transporté dans la plaine des Vertus.

MONTFAUCON (Bernard DE), savant bénédictin, né en 1655 à Limoux (Aude), d'une famille noble, servit d'abord avec distinction sous Turenne; mais ayant perdu en peu de temps son père et sa mère, il renonça au monde et prit l'habit de Saint-Benoît à Toulouse en 1675. Il se livra avec ardeur à l'étude des langues et aux travaux d'érudition; fut appelé à Paris en 1687, s'y lia avec Ducange; puis visita les principales villes d'Italie, Rome surtout, où il fut fort bien accueilli du pape (1698). De retour dans sa patrie, il mit en ordre les riches matériaux qu'il avait recueillis, et publia plusieurs ouvrages étendus, remarquables par une érudition abondante et solide. Il fut reçu à l'Académie des Inscriptions en 1719, et mourut à l'abbaye de Saint-Germain en 1741, âgé de 87 ans. Ses principaux ouvrages sont: *Diarium italicum, sive monumentorum veterum, bibliothecarum notitiæ singulares*, Paris, 1702, in-4; *Collectio nova patrum græcorum*, 1706, 2 vol. in-fol.; *Palæographia græca, sive de ortu et progressu litterarum græcarum*, 1708, in-fol.; *l'Antiquité expliquée et représentée en figures*, latin et français, 1719-24, 15 vol. in-fol. (ouvrage immense et qui, quoiqu'imparfait, suffirait seul à la gloire de l'auteur); *les Monuments de la monarchie française* (jusqu'à Henri IV), 1729-33, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca manuscriptorum nova*, 1739, 2 vol. in-fol.; d'excellentes éditions de saint Athanase, d'Origène, de saint Jean Chrysostôme; une trad. française des livres grecs de Philon *sur la Vie contemplative*, 1709, in-12, etc.

MONTFERRAND. *Voy.* CLERMONT-FERRAND.

MONTFERRAT, *Monteferrato*, ancien duché d'Italie, était borné au N. et à l'O. par le Piémont, au S. par la république de Gênes, et à l'E. par le Milanais. Ch.-l., Casal. — Ce petit pays porta le titre d

marquisat dès le xe siècle, et fut possédé jusqu'au xvie par des princes particuliers (*Voy.* ci-après les marquis de MONTFERRAT). Il passa ensuite aux ducs de Mantoue (1536), pour lesquels il fut érigé en duché (1573). En 1631 le duc de Mantoue en céda une partie aux ducs de Savoie, qui furent investis du reste du pays par l'empereur en 1708. En 1797 le Montferrat entra dans la république Cisalpine, puis en 1805 dans le roy. d'Italie où il fit partie des dép. de Marengo, Sesia, Pô, Sture, Montenotte et Gênes. En 1815 il fut compris dans les États sardes, et fut réparti entre les divisions d'Alexandrie, Coni, Gênes, Novare et Turin.

MONTFERRAT (marquis de), illustre maison de la Lombardie, célèbre surtout dans l'histoire des croisades, a pour chef Aldérame, qui fut créé marquis de Montferrat par Othon-le-Grand en 967. Cette famille a régné sur le Montferrat pendant près de 600 ans. Les personnages les plus remarquables de ce nom sont: — Guillaume IV, dit *le Vieux*; il accompagna l'empereur Conrad III à la 2e croisade, en 1147, et s'y couvrit de gloire. Dans la suite il prit parti pour Frédéric Barberousse contre les villes libres d'Italie. — Un de ses fils, Renier, épousa une fille de Manuel Comnène, empereur d'Orient, et reçut en dot le roy. de Thessalonique (1179), qu'il transmit en 1183 à son frère Boniface III, et qui resta longtemps dans sa famille.—Guillaume V, fils aîné de Guillaume IV. Il fut un des héros de la 3e croisade, et mérita par son courage le nom de *Longue-Épée*. En récompense de ses services, Baudouin-le-Lépreux, roi de Jérusalem, lui donna la main de sa sœur Sibylle avec le comté de Joppé. Il mourut en 1185. — Conrad de Montferrat, 2e fils de Guillaume IV. S'étant distingué en Orient, surtout en défendant Tyr contre Saladin, il fut fait seigneur de Tyr et régna sur cette ville de 1187 à 1192. Il épousa une fille d'Amaury, roi de Jérusalem, et disputa le trône de Jérusalem à Guy de Lusignan, son beau-frère. Il allait l'emporter, lorsqu'il périt assassiné, 1192. — Boniface III, qui régna à la fois sur le Montferrat et sur le royaume de Thessalonique (1183-1207). Il fut fait prisonnier à la bataille de Tibériade, 1187, et peu après échangé par son frère Conrad. Il fut choisi en 1202 pour chef de la 4e croisade, eut grande part à la prise de Constantinople, et fut fait roi de Thessalie, 1204. Il fut tué en 1207 en combattant les Sarrasins devant Satalieh. — Guillaume VI, dit *le Grand*, 1254-1292. Après avoir été l'allié de Charles d'Anjou et lui avoir facilité la conquête du royaume de Naples, il combattit ce prince dès qu'il voulut asservir la Lombardie. Il ajouta aux possessions de sa famille Verceil, Ivrée, et plusieurs autres villes dont il s'empara par violence, et fit le métier de *condottiere*. Étant tombé entre les mains des habitants d'Alexandrie, qui s'étaient révoltés contre lui, il fut mis dans une cage de fer et y mourut après 17 mois de captivité, 1292. Il laissa un fils, Jean II, qui mourut sans postérité, et une fille, Iolande, qui épousa Andronic Paléologue, empereur d'Orient. Celle-ci hérita du Montferrat, à la mort de son frère en 1305, et le transmit à son 2e fils, Théodore Paléologue. — Théodore Paléologue, chef d'une seconde branche des marquis de Montferrat, régna de 1305 à 1338. Il eut d'abord à disputer son héritage au marquis de Saluces et au roi de Naples, Charles II; mais il se fit reconnaître par Henri VII, et finit par régner sans contestation. — Son fils, Jean Paléologue de Montferrat, et les successeurs de celui-ci furent perpétuellement en guerre avec leurs voisins, surtout avec les Visconti et les Sforce, seigneurs de Milan. La famille de Montferrat déclina graduellement et s'éteignit dans la personne de Jean-George Paléologue, qui mourut sans enfants en 1533. Ses états passèrent alors à Frédéric II de Gonzague, marquis de Mantoue, qui avait épousé une des nièces du dernier Paléologue.

MONTFLEURY (Zacharie-Jacob, dit), comédien, né en Anjou vers 1600, mort en 1667, fut un des meilleurs acteurs de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, rivale de celle de Molière, joua avec succès la comédie et la tragédie, et donna lui-même une tragédie d'*Asdrubal*, 1647. — Son fils, Antoine-Jacob Montfleury, né en 1640, mort en 1685, composa pour l'Hôtel de Bourgogne des comédies qui luttèrent quelque temps avec celles de Molière, entre autres *le Mariage de rien*, *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, opposé à *l'Impromptu de Versailles* de Molière, *la Femme juge et partie*, *l'École des Jaloux*, *la Dame médecin*, *Crispin gentilhomme*; ces pièces ne manquent pas de gaieté, mais elles poussent la licence à l'excès.

MONTFORT, ch.-l. de cant. (Landes), sur le Louts, à 17 kil. E. de Dax; 1,600 hab.

MONTFORT-L'AMAURY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 14 kil. N. de Rambouillet; 1,844 hab. Commerce de blé, avoine, fruits, fromages, etc. — Patrie de Simon de Montfort.

MONTFORT-LE-ROTROU, ch.-l. de cant. (Sarthe), sur l'Huisne, à 15 kil. E. du Mans; 1,000 hab. Fabrique et blanchisserie de toiles. Commerce de grains, chanvre, fil, toile.

MONTFORT-SUR-MEU ou **MONTFORT-LA-CANE**, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 20 kil. O. de Rennes; 1,200 hab. Blanchisseries de toiles, fil, etc. Commerce de bois, bestiaux, lin, etc. Eau minérale ferrugineuse. Ancienne abbaye d'Augustins. — L'arr. de Montfort-sur-Meu a 5 cantons (Bécherel, Saint-Méen, Montauban, Plélan-le-Grand, plus Montfort), 46 communes et 57,554 hab.

MONTFORT-SUR-RILLE, ch.-l. de cant. (Eure), à 13 kil. S. E. de Pont-Audemer; 650 hab.

MONTFORT (Simon, baron, puis comte de), fameux par ses expéditions contre les Albigeois, fit d'abord partie de la croisade prêchée en 1199 par Foulques de Neuilly, et se distingua en Palestine. Après son retour, il fut élu par les barons, en 1208, chef de la croisade formée en France contre les Albigeois, qui avaient à leur tête Raymond, comte de Toulouse. Il se signala dans cette guerre déplorable par son courage, mais aussi par sa cruauté; il s'empara en 1209 de Béziers (où il fit périr, dit-on, près de 60,000 hom.), prit Carcassonne, battit en 1213, devant Muret, Pierre II, allié des Albigeois, qui assiégeait cette ville, dépouilla de ses états le comte de Toulouse, et s'en fit investir par le pape Innocent III. Il fut tué d'un coup de pierre en assiégeant Toulouse qui s'était révoltée, 1218. On l'avait surnommé le *Macchabée* de son siècle.— Son fils aîné, Amaury de Montfort, ne sut pas conserver ses conquêtes, et fut obligé de les céder au roi de France Louis VIII, qui réunit ainsi le comté de Toulouse à la couronne (1226): il fut fait connétable. — Un autre de ses fils, Simon, joua un grand rôle en Angleterre. *Voy.* ci-après.

MONTFORT (Simon DE), comte de Leicester, fils puîné du chef de la croisade et d'une anglaise, hérita de grands biens que sa famille avait acquis en Angleterre par suite de son alliance, et alla s'établir dans ce pays vers 1236 à la suite d'une discussion qu'il avait eue avec Louis IX, roi de France. Il fut fort bien accueilli du roi Henri III, qui lui confia le gouvernement de la Gascogne avec le titre de sénéchal, et lui accorda la main de sa sœur; mais il se rendit odieux dans son gouvernement, et encourut par suite la disgrâce de Henri, qui l'accusa de trahison. Pour se venger il excita les barons anglais à la révolte, se mit à leur tête en 1258, força le roi à convoquer un parlement extraordinaire à Oxford, et lui arracha les concessions connues sous le nom de *Statuts* ou *Provisions d'Oxford*. Pendant plusieurs années il exerça un pouvoir absolu en Angleterre,

et le roi ayant tenté de secouer le joug, il lui livra bataille, le fit prisonnier avec son fils, et le força à souscrire un traité ignominieux (1264). En 1265, après avoir obtenu sur Henri de nouveaux avantages, Simon de Montfort convoqua un parlement dans lequel furent admis, avec le clergé et la noblesse, des représentants des bourgs; ce fut l'origine des *Communes* d'Angleterre. Cependant, ayant excité le mécontentement de plusieurs de ses partisans, il donna à Henri le moyen de relever son autorité; le fils de ce prince, Edouard, qu'il tenait prisonnier, s'étant échappé de ses mains, vint lui livrer bataille à Evesham, et le battit complétement, août 1265. Leicester périt dans l'action avec son fils aîné.

MONTFORT (Jean DE), frère du duc de Bretagne Jean III, et rival de Charles de Blois. *V.* JEAN IV.

MONTFORT (Ant. DE), peintre d'histoire, 1532-83, né à Montfort en Hollande, élève de Franc-Flore, s'établit à Delft. On vantait de lui la *Décollation de S. Jacques*, à Gouda; l'*Assomption*, l'*Annonciation*, la *Nativité*, à Utrecht; la *Passion*, à Dordrecht: ces ouvr. qui se distinguaient par la nobles. des traits et la finesse des profils furent détruits dans les guerres. Plus. sont gravés.

MONTFORT (L. Marie GUIGNION DE), missionnaire, né en 1673 à Montfort (Ile-et-Vilaine), m. en 1716 à St-Laurent-sur-Sèvre, en odeur de sainteté, parcourut l'Ouest de la France pour y ranimer la foi, exerça partout son ardente charité, fonda les missionnaires du *St-Esprit* et les sœurs hospitalières *de la Sagesse*. — Jérôme Bonaparte porta le titre de comte de Montfort.

MONTGAILLARD (Bernard DE PERCIN DE), connu sous le nom de *Petit-Feuillant*, né en 1563 au château de Montgaillard, en Languedoc, vint à Paris vers 1579, entra dans l'ordre des Feuillants, et prêcha avec fureur pour le parti de la Ligue et contre l'autorité royale. Après la prise de Paris, le père Montgaillard se réfugia à Rome, où le pape Clément VIII l'accueillit et le fit passer dans l'ordre de Cîteaux. De Rome, il se rendit dans les Pays-Bas; il y devint prédicateur de l'archiduc Albert, fut fait abbé de Nivelles et d'Orval, et mourut dans cette dernière abbaye en 1628. On a de lui: l'*Oraison funèbre de l'archiduc Albert*, Bruxelles, 1622; *la Réponse* à une lettre que lui avait écrite Henri de Valois (Henri III), *en laquelle il lui remontre chrétiennement et charitablement ses fautes, et l'exhorte à la pénitence*, 1589, in-8; cet écrit est des plus violents.

MONTGAILLARD (Guill. Honoré ROCQUES, dit l'abbé DE), historiographe, né en 1772 au château de Montgaillard (Languedoc), de parents nobles, mort à Paris en 1825, fit jeune encore une chute dont les suites le rendirent impropre à l'état militaire et entra au séminaire. Il en sortit de bonne heure, émigra, rentra en France en 1799, remplit sous le consulat et l'empire un emploi dans l'administration militaire, et s'occupa de travaux littéraires; son caractère morose et misanthropique l'a rendu célèbre. On a de lui: *Revue chronologique de l'histoire de France depuis la convocation des notables*, Paris, 1820; *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en* 1825; ces deux ouvrages sont écrits dans un esprit satirique et dans un sens favorable à la cause royaliste; il n'y épargne aucune occasion de déchirer ses contemporains.— Il avait deux frères: le comte Maurice de Rocques de Montgaillard, né vers 1770, m. en 1841, et le chev. de Rocques, dit le marq. de Montg., que les royalistes accusent de trahison.

MONTGERON, village (Seine-et-Oise), à 11 kil. S. de Villeneuve-Saint-Georges; 1,200 hab. Château.

MONTGERON (L.-Basile CARRÉ DE), conseiller au parlement de Paris, né dans cette ville en 1686, avait mené une jeunesse déréglée et s'était signalé par son incrédulité, lorsqu'il fut témoin en 1731 des merveilles opérées, disait-on, au cimetière Saint-Médard sur le tombeau du diacre janséniste Pâris; frappé d'étonnement à la vue des phénomènes si étranges qu'offraient les Convulsionnaires, il crut y voir la preuve d'une intervention surnaturelle, et publia *la Vérité des miracles de Pâris* (3 v. in-4, 1737-48), volumineux ouvrage où il rapportait les faits qui s'étaient passés sous ses yeux, en les accompagnant de nombreux témoignages. Il alla présenter son livre au roi. Cette publication le fit enfermer à la Bastille, puis exiler, et il mourut en exil à Valence, 1754. Son parti le regarda comme un héros; ses adversaires, comme un fou. Il est à croire que Montgeron rendait hommage à la vérité en racontant ce qu'il avait vu, mais qu'il se trompait en prenant pour miraculeux des faits qui n'étaient que le fruit d'une exaltation morbide du cerveau. Son livre fut condamné à Rome.

MONTGISCARD, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 13 kil. N. O. de Villefranche, près du canal du Midi; 1,000 hab.

MONTGLAT (Fr.-de-Paule DE CLERMONT, marquis de), grand-maître de la garde-robe, et maréchal-de-camp sous Louis XIII et Louis XIV, né vers 1610, mort en 1675, avait été témoin d'un grand nombre d'événements, et laissa des *Mémoires*, publiés en 1727, 4 vol. in-12, qui, à partir de 1635, offrent des renseignements précieux sur les règnes de Louis XIII et Louis XIV, et qui se trouvent dans la *Collection des mémoires sur l'histoire de France* de Petitot.

MONTGOLFIER (Jos.-Michel et Jacques-Etienne), frères célèbres par l'invention des aérostats, nés tous deux à Vidalon-lès-Annonay, le 1er en 1740, le 2e en 1745, étaient fils d'un fabricant de papier. Placés à la tête de la fabrique de leur père, ils y introduisirent des perfectionnements importants. C'est en 1783 qu'ils firent leurs premières expériences sur les ballons aérostatiques; la 1re idée de cette invention paraît appartenir à Etienne; mais ils voulurent en partager l'honneur et firent tous leurs travaux en commun. Après un premier essai fait à Annonay avec un plein succès (5 juin 1783), Etienne vint à Paris pour exposer sa découverte, et répéta l'expérience devant la cour de Versailles (20 septembre). Cette découverte excita un enthousiasme universel; des médailles furent frappées en l'honneur des deux frères; ils furent nommés correspondants de l'Académie des Sciences; leur père fut anobli. La révolution fit bientôt passer cet engouement; cependant, on se souvint de leur invention à la bataille de Fleurus, et on en fit une heureuse application pour observer les mouvements de l'ennemi. Etienne mourut dans son pays en 1799. Joseph, qui lui survécut, vint s'établir à Paris, fut nommé administrateur du Conservatoire des arts et métiers, et entra en 1807 à l'Institut. Il mourut en 1810. Outre l'invention des aérostats, on doit aux frères Montgolfier plusieurs inventions utiles, entre autres celle du *Bélier hydraulique*. On a donné le nom de *montgolfières* au genre d'aérostats qu'ils avaient inventés, et qui étaient gonflés avec de l'air atmosphérique dilaté par la chaleur.

MONTGOMERY, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Montgomery, à 280 kil. O. de Londres; 1,000 hab. Hôtel-de-ville, prison; ruines de l'ancien château-fort de Montgomery.

MONTGOMERY (comté de), comté d'Angleterre, dans le pays de Galles, entre ceux de Radnor au S., de Merioneth à l'O., de Denbigh au N., de Shrop à l'E.: 65 kil. sur 45; 60,000 hab. Ch.-l., Montgomery. Montagnes, forêts, sol presque tout aride (le huitième seulement est cultivé). Plomb, ardoise, bois de construction; bétail. Un peu d'industrie (les plus belles flanelles connues).

MONTGOMERY, ancien comté de France (Normandie), à l'O. de Lisieux, auj. dans le dép. du Calvados, a donné son nom aux Montgomery.

MONTGOMERY, divers lieux des États-Unis, entre

autres : 1° une ville de l'état de Tennessee, à 150 kil. N. O. de Knoxville; — 2° une ville de l'état d'Alabama, à 48 kil. E. de Cahawba.

MONTGOMERY, anc. famille dont l'illustration remonte à Roger de Montgomery, gentilhomme normand, qui accompagna Guillaume-le-Bâtard à la conquête de l'Angleterre et eut un commandement important à la bataille d'Hastings. — Robert, fils de ce Roger, jouit également de la faveur du roi Guillaume; mais ayant embrassé le parti de Robert Courte-Cuisse contre son frère Henri I, il fut banni d'Angleterre et se réfugia en Ecosse où sa famille joua un rôle important. — Un de ses descendants, Hugues de Montgomery, fut créé en 1502, par Jacques IV, comte d'Egland ou d'Eglintoun. — La famille française de Lorges prétendait descendre des Montgomery d'Ecosse, et porta elle-même ce nom depuis que le capitaine de Lorges eut acquis en 1543 le comté de Montgomery en Normandie. *Voy.* LORGES (Jacques DE).

MONTGOMERY (Gabriel DE), fils de Jacques de Lorges, était capitaine de la garde écossaise de Henri II et vivait dans la familiarité de ce prince. Invité par le roi à rompre une lance avec lui dans un tournoi que donnait ce prince en 1559, il le frappa si rudement qu'il lui traversa la tête avec le tronçon de sa lance, et fut ainsi la cause involontaire de sa mort. Il se retira de la cour après ce malheureux événement, emportant la haine de la reine Catherine de Médicis, et se réfugia en Angleterre. Dans sa retraite, il embrassa les opinions des Réformés, et lorsque éclatèrent les guerres de religion (1562), il devint un des chefs les plus redoutables des Protestants. Il défendit Rouen contre l'armée royale, et remporta plusieurs avantages sur les Catholiques, notamment dans le Béarn. Il fut condamné à mort par le parlement de Paris et exécuté en effigie; mais il fut grâcié lors de la paix de Saint-Germain. Il n'échappa que par une prompte fuite au massacre de la Saint-Barthélemy (1572), secourut La Rochelle (1573), fit des prodiges de valeur en Normandie; mais attaqué dans Domfront par le maréchal Matignon avec des forces bien supérieures, il fut forcé de se rendre et stipula qu'il aurait la vie sauve. Au mépris de cette capitulation, Catherine de Médicis, alors régente, le fit juger par des commissaires qui le condamnèrent à mort. Il subit le supplice avec courage en 1574.

MONTGOMERY (Richard), général américain, né en Irlande en 1737, avait d'abord servi comme officier anglais dans la guerre du Canada contre les Français (1756). Il s'établit ensuite à New-York, et lors de la déclaration de l'indépendance prit parti pour les Américains. Il osa tenter de chasser les Anglais du Canada; il y avait déjà réussi en grande partie, lorsqu'il fut tué au siége de Québec (1775).

MONTGUYON, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 7 kil. S. E. de Montlieu; 1,600 hab.

MONTHENAULT D'EGLY. *Voy.* EGLY.

MONTHERMÉ, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 14 kil. N. de Mezières; 1,500 hab. Verrerie à vitres.

MONTHOIS, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 9 kil. S. de Vouziers; 650 hab.

MONTHOLON (François DE), garde des sceaux, s'était d'abord fait une grande réputation comme avocat, et avait été chargé en 1522 de la célèbre cause du duc de Bourbon contre François I et la reine-mère. Il fut nommé avocat-général en 1532, devint garde des sceaux en 1542, et mourut l'année suivante. — Son fils, nommé aussi François (II) de Montholon, et son petit-fils, Jacques de Montholon, furent également des avocats distingués; François II fut aussi garde des sceaux (1588). La probité était héréditaire dans cette famille. — *V.* le *Supplément.*

MONTHOUMET, ch.-l. de cant. (Aude), à 51 kil. S. E. de Carcassonne; 350 hab.

MONTHUREUX, ch.-l. de cant. (Vosges), à 8 kil. S. O. de Darnay, sur la Saône; 1,200 hab.

MONTHYON ou mieux MONTYON (le baron de), né à Paris en 1733, suivit avec honneur la carrière de la magistrature, entra de bonne heure au conseil du roi, fut successivement intendant de la Provence, de l'Auvergne, de l'Aunis; fut nommé en 1775 conseiller d'état, en 1780 chancelier du comte d'Artois (Charles X); passa en Angleterre pendant la révolution, revint en France en 1815, et mourut à Paris en 1820, âgé de 87 ans. Jouissant d'une grande fortune, il voulut la rendre utile à l'humanité; il avait fondé dès 1782 un prix de vertu, ainsi que divers autres prix destinés aux ouvrages et aux travaux les plus utiles, et qui devaient être distribués par l'Académie Française et par l'Académie des Sciences; ces fondations ayant été abolies par la Convention, il les renouvela en 1816 et en ajouta de nouvelles. Par son testament, il augmenta et multiplia ses fondations; il distribua en outre de son vivant des sommes considérables en bienfaits qu'il tenait cachés. Montyon était un écrivain recommandable; il a laissé sur l'hist. et l'écon. politiq. des écrits estimés. Son *Eloge* a été fait en vers par M. A. de Wailly (1826), en prose par M. L. Feugère (1834); tous deux ont été couronnés.

MONTI (Vincent), poëte italien, né en 1754 à Fusignano près de Ferrare, mort en 1828, fut dans sa jeunesse secrétaire du prince Braschi, neveu de Pie VI, puis se livra tout entier à la poésie. Il voulut d'abord rivaliser avec Alfieri, et donna les tragédies de *Caïus Gracchus* et d'*Aristodème*; puis il composa divers poëmes à l'imitation du Dante : *Prométhée*, *la Basvigliana*, etc.; il avait, à l'occasion de l'assassinat du consul français Basville à Rome, publié ce poëme où il déchirait les Français; mais après nos triomphes en Italie, il chanta la palinodie et devint un des adulateurs de Napoléon. Il fut alors nommé professeur d'éloquence à Pavie, de belles-lettres à Milan, et historiographe du nouveau royaume d'Italie. Il célébra la gloire de l'empire dans des odes qui furent admirées, entre autres : *le Barde de la Forêt-Noire; la Vision; l'Épée du grand Frédéric*. A la chute de l'empereur, il se mit aux gages de l'Autriche, et composa pour cette nouvelle puissance *le Retour d'Astrée*. Cette versatilité lui fit perdre l'estime de ses concitoyens. Outre les ouvrages que nous avons cités, Monti a composé une traduction de l'*Iliade* qui est un de ses plus beaux titres, et divers écrits de polémique en prose.

MONTIEL, bourg d'Espagne (Manche), à 10 kil. S. E. de Villanueva-de-los-Infantes; 1,200 hab. Château-fort. Eglise et surtout clocher remarquable. En 1369, Henri de Transtamare y poignarda son frère Pierre-le-Cruel, roi de Castille, qu'il avait vaincu peu de jours auparavant au même endroit.

MONTIER-EN-DER, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 13 kil. O. de Vassy; 1,500 hab. Haras royal.

MONTIER-SUR-SAUX, ch.-l. de cant. (Meuse), à 26 kil. S. de Bar-le-Duc; 1,100 hab. Forges.

MONTIGNAC-LE-COMTE, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 17 kil. N. de Sarlat, sur la Vezère; 3,000 hab.

MONTIGNY-LE-ROI, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 17 kil. N. E. de Langres; 1,000 hab. Jadis forte.

MONTIGNY-SUR-AUBE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 17 kil. N. E. de Châtillon-sur-Seine; 600 hab. Hauts-fourneaux, papeterie.

MONTIJO, ville d'Espagne (Badajoz), à 28 k. O. de Merida; 6,200 h. Vaste église. Tissus de laine. Comté.

MONTILLA, *Montallia* ou *Montulia*, ville d'Espagne (Cordoue), à 40 kil. S. E. de Cordoue; 12,800 hab. Beau palais des ducs de Medina-Celi; greniers publics. Industrie active : drap, toiles communes, corroieries, poteries, moulins à huile. Patrie de Gonzalve, dit *de Cordoue*. Vins estimés.

MONTIVILLIERS, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.),

à 9 kil. N. E. du Havre, sur la Lézarde; 3,843 hab. Jolie église. Blanchiss. de toile. Anc. abbaye, f. en 682.

MONTJOIE ou MONTSCHAU, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 24 kil. S. E. d'Aix-la-Chapelle; 3,000 hab. Ancien château. Draps.

MONTJOIE-SAINT-DENIS, ancien cri de guerre usité dans les armées françaises; on en explique ainsi l'origine. Jadis on appelait *montjoies* les monceaux de pierres entassés sur les chemins pour marquer la route. De même, à la guerre, *montjoie* signifiait la bannière qui indiquait la marche de l'armée. Ainsi ce cri *Montjoie-Saint-Denis* voulait dire qu'il fallait suivre la bannière de Saint-Denis (c.-à-d. l'*oriflamme*). Les Bourguignons se servaient du cri de *Montjoie-Saint-André*, et les ducs de Bourbon de celui de *Montjoie-Notre-Dame*.

MONTJOUY ou MONTJUICH, forteresse d'Espagne, à 3 kil. S. O. de Barcelone, domine la ville et les environs. Chargé de mesurer l'arc du méridien compris entre Montjouy et Formentera, Méchain commit dans son calcul une erreur d'une centaine de mètres. *Voy.* MÉCHAIN.

MONTLHERY, *Mons Letherici*, bourg de France (Seine-et-Oise), à 15 kil. N. O. de Corbeil; 1,500 hab. Près de là ruines d'une tour qui faisait partie du château des seigneurs de Montlhéry. Commerce de blé. — Aux environs se livra au mois de juillet 1465 une bataille indécise entre Louis XI et les confédérés de la ligue du *Bien public*, qui ne purent l'empêcher de se frayer un passage vers Paris.

MONTLIEU, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 26 kil. S. E. de Jonzac; 2,030 hab.

MONTLOSIER (François-Dominique REYNAUD, comte de), né à Clermont-Ferrand en 1755, mort en 1838, fut nommé député de la noblesse de Riom aux États-Généraux. Ardent défenseur des privilèges aristocratiques, et signataire de toutes les protestations de la minorité, il émigra en 1791, et dirigea en Angleterre le *Courrier de Londres*. Rentré en France vers 1800, il y continua son journal, qui fut bientôt supprimé. S'étant rallié depuis à l'Empire, il fut attaché aux Relations extér., et devint même le correspond. polit. de Napol. pendant ses campagnes. Il accueillit avec joie la Restauration, et publia en 1814 la *Monarchie française depuis son établissement*, ouvrage consacré au panégyique des institut. féodales. Opposé néanmoins à toute intervention du clergé dans l'État, il publia en 1826 un *Mémoire à consulter*, où il dénonçait ce qu'il appelait le *Parti-prêtre*; il le fit suivre l'année suiv. d'un 2ᵉ *Mémoire*, intitulé: *les Jésuites, les Congrégations, etc.*; ces écrits, prônés par le parti libéral, le firent disgracier par Charles X et condamner à Rome. A la révolution de 1830, Montlosier fut fait pair de France; il se retira peu après des affaires et passa ses dernières années en Auvergne.

MONT-LOUIS, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), à 26 kil. S. O. de Prades; 1,100 hab. Ville forte; citadelle, casernes. On l'appelait *Mont-Libre* pendant la révolut. Anc. capit. de la Cerdagne franç.

MONT-LOUIS, ville du dép. d'Indre-et-Loire, à 11 kil. E. de Tours, sur la Loire; 2,500 hab.

MONT-LOUIS, auj. le cimetière du Père-Lachaise. *Voy.* LA CHAISE.

MONTLUC (Blaise DE), vaillant capitaine, issu d'une branche de la famille d'Artagnan-Montesquiou, naquit vers 1502 au château de Montluc en Guyenne, et mourut en 1577. Il servit avec courage sous les règnes de François I, Henri II, François II, et prit une part glorieuse aux expéditions d'Italie et défendit 8 mois Sienne contre Charles-Quint. Sous Charles IX, il battit les Huguenots en plusieurs rencontres, notamment à Ver (1562), et fut nommé lieutenant-général de la Guyenne (1564). Dans le but d'extirper l'hérésie, il multipla les exécutions: les Protestants le surnommaient le *Boucher royaliste*. Henri III lui donna le bâton de maréchal de France. Montluc a laissé, sous le titre de *Commentaires*, des mémoires sur sa vie militaire, où il raconte lui-même ses cruautés avec une incroyable naïveté. Publiés pour la première fois à Bordeaux en 1592, ils ont été depuis compris dans la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*.

MONTLUC (Jean DE), frère du précédent, diplomate, entra dans les ordres, fut employé par Henri II et ses successeurs dans plusieurs négociations importantes en Italie, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, en Portugal, et contribua puissamment à faire élire roi de Pologne Henri de France (Henri III). Il fut élevé en 1553 à l'évêché de Valence par le crédit de la reine de Navarre, et m. en 1579. Il penchait vers le calvinisme; ses mœurs étaient d'aill. peu édifiantes.

MONTLUÇON, ch.-l. d'arr. (Allier), à 60 k. S. O. de Moulins et à 292 k. S. de Paris, sur la rive dr. du Cher, qu'on y traverse sur un beau pont: 5,034 h. Collége. Manuf. de glaces, toiles, serges; grains, vins. — L'arr. a 6 cant. (Montluçon, Cérilly, Hérisson, Huriel, Marcillat, Montmarault), 100 comm., et 79,050 hab.

MONTLUEL, ch.-l. de cant. (Ain), à 24 kil. S. E. de Trévoux, sur la Sereine; 2,955 hab. Draps communs, chanvre, fil; grains, colza, etc.

MONTMARAULT, ch.-l. de cant. (Allier), à 27 kil. E. de Montluçon; 1,400 hab. Fabrique de câbles. Commerce de grains, fruits, fromages, etc.

MONTMARTIN-SUR-MER, ch.-l. de cant. (Manche), à 9 kil. S. O. de Coutances; 700 hab.

MONTMARTRE, bourg du dép. de la Seine (cant. de St-Den.), au N. de Paris et contigu aux murs de la ville, sur la *butte Montmartre*, d'où l'on découv. tout Paris; 19,124 h. Châles-cachemires, encre, produits chimiq., toiles cirées, etc. Nombreuses carrières à plâtre. — Le nom de Montmartre vient, suivant les uns, de *mons Martis*, parce qu'il s'y trouvait, dit-on, un temple de Mars: suivant les autres, de *mons Martyrum*, parce que saint Denis y fut martyrisé avec trois de ses compagnons. Les Normands ravagèrent ce bourg en 887. En 1133, Louis-le-Gros y fonda une abbaye de Bénédictins qui subsista jusqu'en 1789. En 1814, il s'y livra un combat long et acharné entre les Parisiens et les alliés qui assiégeaient Paris.

MONTMAUR ou MONTMORT, ch.-l. de cant. (Marne), à 15 kil. S. O. d'Épernay; 650 hab.

MONTMAUR (P. DE), fameux parasite et pédant, né en 1576, mort en 1648, fut nommé en 1623 professeur de grec au collége de France. Il se faisait admettre par ses bons mots à la table des grands et leur disait plaisamment: « Fournissez les viandes et le pain, je me charge de fournir le sel. » Il se fit par ses railleries beaucoup d'ennemis parmi les gens de lettres de son temps, et fut l'objet de leurs sarcasmes. On lui donnait pour emblème un âne au milieu de chardons, avec cette devise: *Pungant dum saturent*. Il n'a presque rien écrit.

MONTMÉDY, *Mons Medius* ou *Mons Maledictus* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Meuse), sur la droite du Chiers, à 86 kil. N. de Bar-sur-Ornain, et à 250 kil. N. E. de Paris (par Reims): 2,250 hab. Trib. de 1ʳᵉ inst., collège. — Montmédy a fait partie du duché de Luxembourg. Prise par les Français en 1541 et 1553; elle appartient à la France depuis 1657. — L'arr. de Montmédy a 6 cant. (Damvillers, Dun, Montfaucon, Spincourt, Stenay, plus Montmédy), 132 comm., et 68,495 hab.

MONTMEILLAN, *Montemigliano* en italien, *Mantala*? ville des États sardes, à 15 kil. S. de Chambéry, sur l'Isère: 1,300 hab. Vins estimés. Prise par Henri IV en 1600, par Catinat en 1691; de nouveau prise par les Français en 1792.

MONTMIRAIL, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 49 kil. S. E. de Mamers, près de la Braye; 800 hab.

MONTMIRAIL, ch.-l. de cant. (Marne), à 75 kil. S. O. d'Épernay, près du Petit-Morin; 1,800 hab. Patrie du card. de Retz. — Napoléon y remporta un

victoire éclatante sur les alliés, le 11 février 1814.

MONTMIREY-LE-CHATEAU ou LES CHARMES, ch.-l. de cant. (Jura), à 15 kil. N. de Dôle ; 430 hab.

MONTMOREAU, ch.-l. de cant. (Charente), à 28 kil. S. d'Angoulême ; 600 hab.

MONTMORENCY ou MONTMORENCY-ENGHIEN, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), près de la forêt de Montmorency, à 15 kil. N. de Paris, sur une éminence ; 1,870 hab. Vallée délicieuse, jolie église gothique. Jadis château seigneurial détruit auj. ; forêt magnifique ; *Ermitage*, qui fut habité par J.-J. Rousseau et Grétry. — Beaux fruits, cerises renommées. — Au pied du coteau de Montmorency s'est formé depuis 1820 le joli village d'Enghien, où l'on trouve un bel étang et des eaux sulfureuses avec un établissement de bains. — Cet endroit formait anciennement un domaine qui donna son nom aux seigneurs de Montmorency ; il portait d'abord le titre de baronnie, et fut érigé en duché-pairie en 1550 en faveur d'Anne de Montmorency, connétable de France. La postérité de celui-ci s'étant éteinte en 1632, le duché fut rétabli en faveur de Henri de Bourbon, prince de Condé, sous le nom d'Enghien-Montmorency.

MONTMORENCY-BEAUFORT, bourg de France (Aube), à 21 kil. N. de Bar-sur-Aube, près d'une forêt de même nom ; 450 hab.

MONTMORENCY (maison DE), une des familles les plus anciennes et les plus illustres de la France, tire son nom de la terre de Montmorency près de Paris, et a pour fondateur Bouchard, sire de Montmorency, qui vivait en 955. Les chefs de cette maison portaient autrefois le nom de *premiers barons chrétiens* et de *premiers barons* de France. Elle a fourni dix connétables, un grand nombre de maréchaux et de généraux distingués. En 1447, après la mort de Jean II, seigneur de Montmorency, 15e descendant de Bouchard, la maison de Montmorency se partagea en plusieurs branches : 1° les seigneurs de Nivelle, puis comtes de Hornes (*Voy.* HORNES) ; 2° les seigneurs de Fosseux, qui devinrent branche aînée au XVIIe siècle ; 3° les ducs de Montmorency, issus d'un second lit, mais qui héritèrent cependant du titre de leur père, au détriment des fils du premier lit qui formèrent les deux premières branches ; cette 3e branche s'éteignit en 1632. — Parmi les autres branches de cette grande maison, nous citerons les seigneurs de Lauresse, d'Hauteville et Bouteville, de Wastines, etc., issus de la branche de Fosseux ; les seigneurs de Croisilles, issus de Jacques, 14e descendant de Bouchard ; les seigneurs de Montlhéry, issus de Thibaut *File-Etoupe*, 2e fils de Bouchard ; ceux de Montmorency-Laval, issus de Gui de Montmorency, fils de Matthieu II, 8e descendant de Bouchard, et d'Emme, héritière de Laval ; les comtes de Montmorency-Luxembourg, issus du mariage de François de Montmorency, seigneur de Bouteville, avec Marie-Madeleine, héritière des comtes de Luxembourg, etc. Aujourd'hui le nom de Montmorency est encore représenté par le prince de Montmorency, le duc de Montmorency, pair de France, le baron Raoul de Montmorency, et le comte de Montmorency-Luxembourg.

MONTMORENCY (Matthieu I DE), descendant de Bouchard à la 4e génération, reçut en 1130 la charge de connétable de France. Sa première alliance avec Aline, fille naturelle de Henri I, roi d'Angleterre, et surtout son second mariage avec Adélaïde de Savoie, veuve du roi Louis VI, dit le Gros, et mère du roi Louis-le-Jeune, commencèrent, dès cette époque reculée, la grandeur des Montmorency. Pendant la croisade entreprise par Louis-le-Jeune, Matthieu de Montmorency partagea avec Suger l'administration du royaume ; il mourut en 1160.

MONTMORENCY (Matthieu II DE), petit-fils du précédent, surnommé *le Grand Connétable*, se signala par sa valeur au siége de Château-Gaillard, et eut une grande part à la victoire de Bouvines. Il reçut la dignité de connétable en 1218. Chargé plus d'une fois du commandement des armées, il joignit pour toujours ce commandement suprême au titre de connétable ; avant lui les connétables n'étaient que de simples officiers de la couronne. A l'approche d'une mort prématurée, Louis VIII plaça son fils encore en bas âge sous la protection du Grand-Connétable. Par ses alliances et celles de ses ancêtres, Matthieu se trouvait grand-oncle, oncle, beau-frère, neveu, petit-fils de deux empereurs, de six rois, et allié de tous les souverains de l'Europe. Il fut marié trois fois : c'est du troisième lit que sont sortis les chefs de la branche des Montmorency-Laval.

MONTMORENCY (Anne DE), né à Chantilly en 1493, mort en 1567, fit ses premières armes à Marignan et fut fait maréchal dès 1522. Il partagea, à la journée de Pavie, la captivité de François I. Rendu à la liberté, il travailla utilement à lever les obstacles que Charles-Quint mettait à l'élargissement du roi de France. Le gouvernement du Languedoc, la charge de grand-maître de France et l'administration des affaires furent les récompenses de ses bons services. Après la reprise des hostilités, il déjoua par sa prudence et par une sage lenteur les espérances de l'empereur, et mérita le titre de *Fabius français*. Il reçut l'épée de connétable en 1538. En 1547, des intrigues de cour le firent exiler dans ses terres ; il supporta cet exil avec grandeur d'âme. L'avènement de Henri II mit fin à sa disgrâce. Battu et pris à St-Quentin par les Espagnols, 1557, il vit son crédit s'affaiblir et fut éloigné des affaires pendant les dix-sept mois du règne de François II ; il ne reparut que sous Charles IX et forma en 1561, pour résister aux Calvinistes, un célèbre *triumvirat* avec le duc de Guise et le maréchal de Saint-André. En 1562, il gagna la bataille de Dreux sur le prince de Condé ; il fut néanmoins fait prisonnier. Rendu à la liberté l'année suivante, il chassa les Anglais du Havre. Il périt en 1567, en combattant les Protestants, à la bataille de Saint-Denis. Anne de Montmorency se fit remarquer par une austérité qui approchait de la rudesse.

MONTMORENCY (François, duc de), fils aîné d'Anne de Montmorency, plus illustre par son père que par lui-même. Compromis au milieu des intrigues de ces temps malheureux, il fut enfermé à la Bastille. Il en sortit sur l'ordre de Catherine de Médicis, cette princesse, ennemie déclarée de sa famille, avait en ce moment besoin de lui pour ramener le duc d'Alençon. Grand-maître de France, il consacra la prééminence de la maison rivale en cédant cette dignité au duc de Guise. Il reçut en échange le bâton de maréchal. Il mourut dans sa 49e année.

MONTMORENCY (Henri I, duc de), 2e fils d'Anne de Montmorency. C'est lui qui prit le prince de Condé à la bataille de Dreux ; il se distingua également à la journée de Saint-Denis où son père reçut le coup mortel (1567). Malgré tous ces services, il était haï de Catherine de Médicis et des Guise. Bien que zélé catholique, il fut forcé, pour échapper au massacre de la Saint-Barthélemy, de se réfugier dans son gouvernement du Languedoc. Il s'y mit à la tête des mécontents appelés *Politiques*, et régna en souverain jusqu'à l'avénement de Henri IV. Ce prince lui envoya l'épée de connétable en 1595. Du vivant de son père, Henri de Montmorency porta le titre de seigneur de Damville. Ce personnage si éminent ne savait pas écrire.

MONTMORENCY (Henri II, duc de), fils du précédent, né à Chantilly en 1595, fut tendrement aimé de Henri IV, son parrain. Louis XIII le fit amiral en 1612, à l'âge de 17 ans. Pendant les guerres de religion dont le Languedoc fut le principal théâtre, de 1620 à 1628, il servit utilement la cour sur terre et sur mer. Nommé lieutenant-général des armées du

roi dans le Piémont, il y obtint des succès dont le bâton de maréchal de France fut la récompense (1629). Mécontent de Richelieu, il se laissa entraîner à la révolte par Gaston, frère de Louis XIII; fit insurger le Bas-Languedoc, et livra bataille aux troupes du roi à Castelnaudary en 1632. Vaincu dans ce combat inégal, il fut couvert de blessures et tomba vivant entre les mains du roi, qui lui fit faire son procès à Toulouse; il fut condamné à mort et subit le supplice avec courage; il n'était âgé que de 38 ans. Le roi avait refusé sa grâce malgré son repentir et les plus pressantes sollicitations. H. de Montm. ne laissa point d'enfants; en lui finit la branche directe de cette maison. Sa veuve lui éleva un magn. mausolée dans une chapelle à Moulins. Un de ses officiers, Sim. Ducros, a écrit son *Histoire*, 1633, in-4.

MONTMORENCY (Matthieu-Jean-Félicité, d'abord vicomte, puis duc de), né à Paris en 1767, servit dans la guerre d'Amérique; embrassa les principes de la révolution; fut appelé aux États-Généraux (1789), s'y montra l'un des défenseurs de la liberté politique, et proposa l'abolition des titres de noblesse. Il quitta la France quand la république y fut proclamée, se retira en Suisse, revint en France après le 9 thermidor, et n'occupa sous l'empire aucune fonction publique. Sous la restauration, il professa des opinions fort différentes de celles qu'il avait défendues dans sa jeunesse, fut appelé à la Chambre des Pairs, puis au ministère des affaires étrangères (1822). En 1825, il entra à l'Académie, et fut nommé gouverneur du duc de Bordeaux. Il mourut en 1826.

MONTMORENCY-BOUTEVILLE. *Voy.* BOUTEVILLE.

MONTMORENCY-LUXEMBOURG. *Voy.* LUXEMBOURG.

MONTMORILLON, ch.-l. d'arr. (Vienne), sur la Gartempe, à 50 kil. S. E. de Poitiers et à 320 kil. S. O. de Paris; 4,157 hab. Vieux monument druidique. Société d'agriculture. Blanchisserie de toiles. Biscuits. Colonie agricole. Anc. collége de Jésuites.—6 cant. (Montmorillon, Chauvigny, L'Ile-Jourdain, Lussac-les-Châteaux, Saint-Savin, La Trémoille), 65 comm., et 57,151 hab.

MONTMORIN, village de France (Puy-de-Dôme), à 23 kil. S. E. de Clermont-Ferrand; 1,200 hab., a donné son nom à une famille illustre.

MONTMORIN-SAINT-HÉREM (Armand-Marc, comte de), d'une ancienne famille d'Auvergne, fut d'abord menin du dauphin (Louis XVI), puis ambassadeur à Madrid, et fut nommé membre de la première assemblée des notables, en 1787. Il était ministre des affaires étrangères lors de l'ouverture des Etats-Généraux. Il fut écarté avec Necker, dont il partageait les principes, 1789, et rappelé après le 14 juillet. Il reçut par *interim*, 1791, le portefeuille de l'intérieur. Sa conduite ayant paru suspecte, il fut forcé de se retirer; mais il resta dans le conseil particulier du roi. Il se cacha au 10 août 1792, fut découvert, mis en prison par ordre de l'assemblée, et massacré en septembre.

MONTMORT. *Voy.* MONTMAUR.

MONTMORT (P.-Rémond DE), mathématicien, né à Paris en 1678, puisa le goût des sciences dans la lecture de Malebranche, et devint le disciple et l'ami de ce philosophe. Il donna en 1704 un *Essai d'analyse sur les jeux de hasard;* il y traitait une question neuve et obtint un grand succès. Il mourut de la petite-vérole en 1719, lorsqu'on pouvait encore beaucoup attendre de lui. Il était associé de l'Académie des Sciences et membre de la Société royale de Londres. Il avait une force d'attention qui lui permettait de résoudre les problèmes les plus difficiles au milieu du bruit de ses enfants.

MONTOIRE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), sur le Loir, à 15 kil. O. de Vendôme; 2,700 hab. Industrie active pour bas, cotonnades, etc. Jadis comté, qui appartint d'abord aux ducs de Vendôme, puis à diverses maisons.

MONTOIRE, ville de France (Loire-Infér.), à 18 kil. O. de Savenay; 4,395 hab. Aux environs, marais d'où l'on extrait beaucoup de mottes de tourbe.

MONTOLIEU, *Castrum Melasti*, et *Mons Oliva*, ville de France (Aude), à 15 kil. N. O. de Carcassonne; 1,400 hab. Draps fins, bonnets. Lazaristes.

MONTOLIEU (Isabelle DE POLIER, baronne de), née en 1751 dans le canton de Vaud, morte en 1833, épousa d'abord M. de Crouzas, et ensuite le baron de Montolieu. Elle s'adonna à la littérature, et traduisit de l'allemand plusieurs ouvrages, entre autres *Ondine;* et de l'anglais le *Roman de Saint-Clair-des-Isles;* elle-même a écrit *Caroline de Lichtfield* et a fait une suite au *Robinson suisse.*

MONTORO, *Epora*, ville d'Espagne (Cordoue), à 13 kil. N. E. de Bujalance, près du Guadalquivir, 12,700 hab. Drap gris, toile, moulins à foulon.

MONTORO, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 17 kil. N. de Salerne; 6,500 hab.

MONTPAZIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 36 kil. S. E. de Bergerac; 1,200 hab.

MONTPELLIER, *Mons Puellarum*, et *Mons Pessulanus* au moyen âge, ch.-l. du dép. de l'Hérault, près de la rive droite du Lez, à 8 kil. de la Méditerranée, à 752 kil. S. de Paris, par Lyon; 35,506 hab. Air pur, beau ciel, vue magnifique; point de belles rues, mais nombre de belles maisons; vaste esplanade, belle promenade de la place du Peyrou (statue équestre de Louis XIV), bel aqueduc, église Saint-Pierre, hôtel de la Préfecture, théâtre, bourse. Evêché, cour impér., académie univers., cél. faculté de médecine; fac. des lettres et des sciences; lycée, école de pharmacie, bibliothèque, observatoire, musée de tableaux, etc., jardin botanique; société d'agric. Banque; industrie active: esprits, eau-de-vie, liqueurs, verdet et autres produits chimiques; soieries, tissus de coton, mousselines, rouenneries, couvertures de laine, draps lissés, ouvrages en paille; confitures; blanchisserie de cire, tanneries, raffineries, etc. Commerce de vins, esprits, huile d'olive, citrons et autres fruits, laine, etc. Chemin de fer. — Montpellier n'était qu'un village, à 2 kil. de Maguelone, au xe siècle. Devenue riche et grande à mesure que Maguelone décroissait, elle forma une seigneurie et passa par mariage aux rois d'Aragon (1204); fit partie du roy. de Majorque (1276), et puis fut cédée à la France par Jayme II (1349); Charles V la céda en 1365 à Charles-le-Mauvais, et elle ne revint à la France que sous Charles VI. L'évêché de Maguelone y fut transféré en 1538. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres de religion, et se soumit à Louis XIII en 1622. Elle avait une université, fondée en 1289 et qui se composait de quatre facultés; elle était célèbre surtout pour l'enseignement de la médecine, et a subsisté jusqu'à la révolution. Il s'y trouvait de plus six colléges, une maison de Jésuites, une commanderie de Malte, etc. Patrie de S. Roch, de Barthez, Broussonnet, Cambacérès, Cambon, Roucher; de Poitevin, astron.; des peintres Séb. Bourdon, Vien. — L'arr. a 14 cant. (Aniane, Castries, Cette, Claret, Frontignan, Ganges, Lunel-la-Ville, les Matelles, Mauguio, Mèze, Saint-Martin-de-Londres, plus Montpellier qui compte pour 3), 129 comm., et 123,656 hab.

MONTPENSIER, village de France (Puy-de-Dôme), à 17 kil. N. E. de Riom; 600 hab. Mine de bitume, carrière. Jadis château-fort qui fut ruiné en 1634. Le roi Louis VIII y mourut en 1226. — Montpensier eut longtemps des seigneurs particuliers; cette seigneurie passa par mariage, d'abord dans la maison de Beaujeu à la fin du XIIe siècle, puis dans celle de Dreux au commencement du XIVe. En 1384, elle fut vendue à Jean de France, duc de Berri; elle avait alors le titre de comté. Marie, sa fille, porta ce comté dans la maison de Bourbon par son mariage avec Jean I, duc de

Bourbon. En 1525, il fut confisqué par François I sur le connétable de Bourbon; mais depuis il fut rendu à la maison de Bourbon en la personne de Louis I (de la branche de Vendôme), qui en 1504 avait épousé Louise de Bourbon, sœur du connétable; et fut érigé pour ce prince en duché-pairie (1539). Cette seconde maison s'étant éteinte en 1608, le comté passa par mariage à la branche d'Orléans, et le titre de duc de Montpensier est auj: porté par le plus jeune des fils de Louis-Philippe.

MONTPENSIER (Catherine-Marie DE LORRAINE, duchesse de), fille du duc de Guise, assassiné devant Orléans, née en 1552, épousa à 18 ans Louis II, duc de Montpensier, et mourut à Paris en 1596. Elle se montra en toute occasion l'ennemie acharnée de Henri III, eut des prédicateurs à ses gages pour faire insulter ce prince, et poussa l'audace jusqu'à tenter de le faire enlever. Elle sauta au cou du premier qui lui annonça que Henri III venait d'être assassiné, et s'écria : « Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas su avant de mourir que c'est moi qui ai fait le coup. » Lorsque plus tard elle apprit que les portes de Paris avaient été ouvertes à Henri IV, elle fut consternée et demanda s'il n'y avait pas quelqu'un qui pût lui donner un coup de poignard dans le sein. Cependant elle se réconcilia. Sa fille épousa Gaston, 2e fils de Henri IV.

MONTPENSIER (la duchesse de), connue sous le nom de *Mademoiselle*, née à Paris en 1627, était fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. L'une des plus riches héritières de l'Europe, elle fut vingt fois sur le point de contracter les alliances les plus brillantes; mais aucune ne put réussir. Elle avait dû dans sa jeunesse épouser Louis XIV; mais elle s'aliéna le cœur du prince en prenant parti contre lui dans les guerres de la Fronde. Enfin, à 42 ans, elle conçut une vive passion pour un simple gentilhomme, le comte de Lauzun, et voulut l'épouser. Louis XIV y consentit d'abord, mais il se rétracta ensuite. On croit cependant que le mariage eut lieu secrètement. Lorsque Lauzun fut jeté en prison (*Voy.* LAUZUN), elle fit de vains efforts pour obtenir sa grâce et ne put lui faire rendre la liberté qu'au bout de dix ans, et au prix des plus grands sacrifices. Elle passa ses dernières années dans la dévotion et mourut en 1693. Elle a laissé des *Mémoires* fort curieux, Amsterdam (Paris), 1755.

MONTPENSIER (Ant.-Philippe D'ORLÉANS, duc de), un des fils du duc d'Orléans Philippe-Joseph, et frère puîné de Louis-Philippe, duc de Chartres (auj. roi), né en 1775, prit les armes à la révolution, servit sous Dumouriez, se distingua à Valmy et à Jemmapes; passa ensuite à l'armée d'Italie. Il y fut arrêté par ordre du Comité de salut public, puis enfermé à Marseille où il subit pendant quarante-trois mois une dure captivité, et ne fut élargi qu'au départ de son frère aîné pour l'Amérique, où il alla le rejoindre en 1797. Il repassa en Angleterre en 1800, et y mourut en 1807 d'une affection de poitrine. On a de lui des *Mémoires*, Paris, 1824, in-8.

MONTPEZAT, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 26 kil. N. E. de Montauban; 2,796 hab.

MONTPEZAT, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 19 kil. N. O. de L'Argentière; 2,612 hab.

MONTPONT, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 9 kil. S. de Louhans; 2,300 hab.

MONTRÉAL D'ALBANO ou **FRA MORIALE**, gentilhomme provençal et chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, au XIVe siècle, servit comme *condottiere* Louis-le-Grand, roi de Hongrie, dans les guerres du royaume de Naples, et resta dans ce royaume après le départ du roi de Hongrie (1351). Vaincu et chassé du pays l'année suivante par Malatesti, seigneur de Rimini, il se mit à la tête d'une foule d'aventuriers, puis alla mettre à contribution Sienne, Florence, Pise. Il engagea ensuite sa bande à la solde d'une ligue formée en Lombardie contre les Visconti, et s'étant rendu à Rome avec une suite peu nombreuse, il fut pris, jugé à mort, et eut la tête tranchée (1354), par ordre de Rienzi.

MONTRÉAL, v. du Bas-Canada, sur la droite du fl Saint-Laurent, sur la côte S. de l'île de ce nom, non loin d'une colline qui lui a valu son nom, par 75° 55' long. O., 45° 31' lat. N. : 56,000 hab. D'abord ch.-l. du Bas-Canada, elle est devenue en 1843 capitale de tout le pays. — Ville assez belle, quoique d'un aspect sombre; cathédrale catholique (finie en 1829), église anglicane, un couvent des Sœurs-Grises, collége, casernes, théâtre, hôpital général, séminaire Saint-Sulpice, maison de ville, nouvelle prison, colonne de Nelson. Ev. cathol., univ. (fondée en 1821), collége français, séminaire catholique, école latine, deux académies classiques. Société d'histoire naturelle, d'agriculture, d'horticulture; institut mécanique, etc. Bibliothèque. Commerce actif et florissant par le Saint-Laurent, surtout en pelleteries. Sa fameuse compagnie du Nord-Ouest (réunie depuis 1821 à la compagnie de la Baie d'Hudson, et qui à cette époque entretenait déjà 3,000 agents et chasseurs), est la plus riche association qui existe pour la traite des pelleteries. — Montréal n'existe que depuis 1640; prise par les Anglais (1760), puis par les Américains (1775), elle fut remise peu après aux premiers, et a pris de rapides accroissements, surtout depuis 1815 (elle n'avait alors que 15,000 h.). Elle est dep. 1843 le siége du gouvern.

MONTRÉAL, ch.-l. de cant. (Aude), à 17 kil. O. de Carcassonne; 3,500 hab. Prise par Simon de Montfort en 1212, par les Anglais en 1355, et par les Protestants en 1594.

MONTRÉAL, ch.-l. de cant. (Gers), à 13 kil. O. de Condom; 2,800 hab.

MONTRÉAL, bourg de France (Yonne), à 12 kil. N. E. d'Avallon; 600 hab. Château, ancien séjour de Brunehaut et qu'habita François I.

MONTREDON, ch.-l. de cant. (Tarn), à 39 kil. N. E. de Castres; 4,910 hab. Étoffes de laine.

MONTREJEAU, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 13 kil. O. de Saint-Gaudens; 3,034 hab. Bougies, chapeaux, etc. Commerce.

MONTRÉSOR, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur l'Indroye, à 14 kil. E. de Loches; 750 hab.

MONTRÉSOR (Claude DE BOURDEILLES, comte de), favori de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, participa avec ce prince à deux complots formés contre Richelieu, fut abandonné par lui et forcé de se réfugier en Angleterre. De retour en France après la mort de Richelieu (1642), il intrigua contre Mazarin, se lia avec le cardinal de Retz et joua un rôle actif dans la Fronde. Il fit sa paix en 1653 et se retira complétement des affaires. Il a laissé des *Mémoires*, Cologne, 1663.

MONTRET, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 9 kil. N. O. de Louhans; 800 hab.

MONTREUIL-BELLAY, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur le Thouet, à 15 kil. S. O. de Saumur. Jadis forte; démantelée au XVe siècle; 1,700 hab.

MONTREUIL-LES-PÊCHES ou SOUS-BOIS, bourg de France (Seine), à 8 kil. E. de Paris, près de Vincennes; 3,546 hab. Château. Cuirs vernis, ruches. Beaux fruits, surtout pêches renommées.

MONTREUIL-SUR-MER, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), à 31 kil. S. de Boulogne, sur la Canche, à 15 kil. de son embouchure; 3,867 hab. Citadelle. Tribunal de première instance; collége communal. Toiles, raffineries de sel. Ville ancienne, souvent assiégée au moyen âge. — L'arr. de Montreuil-sur-Mer a 6 cant. (Campagne, Etaples, Fruges, Hesdin, Hucqueliers, plus Montreuil), 142 comm., et 78,658 hab.

MONTREUIL (Matthieu DE), abbé, né à Paris en 1620, mort en 1692, écrivit des lettres galantes dans le genre de Voiture, et fit paraître dans les recueils

du temps, de petits vers badins qui lui firent encourir la censure de Boileau. Il publia ses *Œuvres* en 1666.

MONTREUIL (Eudes DE), archit. *V.* MONTEREAU (P. DE).

MONTREVAULT, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 11 kil. N. O. de Beaupréau; 600 hab.

MONTREVEL, ch.-l. de cant. (Ain), à 15 kil. N. O. de Bourg; 1,200 hab.

MONTRICHARD, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), sur le Cher, à 26 kil. S. O. de Blois; 2,000 hab. Serges, tanneries. Ville jadis très forte.

MONTROSE ou MONTROSS, ville d'Écosse (Forfar), à 60 kil. S. d'Aberdeen, sur l'Esk mérid., près de la mer; 12,055 hab. Bon port, deux phares; joli collége. Toiles fines et à voiles, tanneries, etc.; pêche du saumon; armements pour la pêche de la baleine.

MONTROSE ou MONTROSS (J. GRAHAM, comte et duc de), l'un des plus intrépides défenseurs de Charles I, né à Edimbourg en 1612, s'était d'abord jeté dans le parti des *Covenantaires*, opposé à la cour; mais ayant été chargé d'une mission auprès de Charles I, il se laissa séduire par les manières affables de ce prince, et dès ce moment se voua à son service. Il se mit en 1645 à la tête des royalistes d'Ecosse et d'Irlande, battit en plusieurs rencontres les généraux de Cromwell, et ne posa les armes que quand le roi le lui ordonna, après s'être imprudemment remis entre les mains des Ecossais. Après l'exécution de Charles I, il revint en Ecosse et fit une nouvelle tentative en faveur du fils de ce prince (1650); mais il fut livré par un traître et condamné à être pendu, puis écartelé. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été traduits par Gaudin.

MONTROUGE, village du dép. de la Seine, à 5 kil. N. de Sceaux, au S. de Paris; 5,995 hab. Carrières de pierres de taille, pépinières; fabrique de bougies, savons, colle-forte, couleurs, vernis, produits chimiques. La partie la plus voisine de Paris s'appelle Petit-Montrouge; on y voit l'entrée des Catacombes. Il y avait à Montrouge, avant 1830, un établissement fondé par les Jésuites. Fort élevé en 1841.

MONTS, ch.-l. de cant. (Vienne), à 15 kil. S. E. de Loudun; 700 hab. Commerce de blé, vin, laine.

MONT-SAINT-JEAN, village de Belgique (Brabant méridional), à 17 kil. S. de Bruxelles et à 2 k. S. E. de Waterloo. Près de là se livra, le 18 juin 1815, la célèbre bataille plus connue sous le nom de Waterloo.

MONT-SAINT-MICHEL, village de France (Manche), à 12 kil. S. O. d'Avranches, au pied d'un m. rocailleux qui à la marée haute forme une île; sur le sommet du roc se trouve un château-fort qui sert de prison d'état; c'est une ancienne abbaye fondée au VIIIe siècle; l'ordre de Saint-Michel y tenait son chapitre.

MONT-SAINT-VINCENT, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 33 kil. O. de Châlons-sur-Saône; 800 hab.

MONTSALVY, ch.-l. de cant. (Cantal), à 25 kil. S. d'Aurillac; 800 hab.

MONTSAUCHE, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 17 kil. N. de Château-Chinon; 1,300 hab.

MONTSERADO. *Voy.* MESURADO.

MONTSERRAT, *Mons Edulius* ou *Serratus*, montagne d'Espagne (Barcelone), à 40 kil. O. de Barcelone, ainsi nommée de ce que ses côtés sont dentelés en forme de scie; hauteur, 1,312 mètres. A mi-côte, se voit une célèbre abbaye où l'on va en pèlerinage; 14 ermitages, etc.

MONTSERRAT, une des Antilles anglaises, par 64° 36' long. O. (pointe N. E.), à 60 kil. N. O. de la Guadeloupe: 13 kil. sur 10; 8,000 hab. Ch.-l., Plymouth. Découverte par Colomb en 1493; elle appartient aux Anglais depuis 1528.

MONTSOREAU, bourg de France (Maine-et-Loire), à 11 kil. S. E. de Saumur, sur la Loire; 800 hab. Jadis ch.-l. de baronnie, puis de comté.

MONTSURS, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 17 kil. N. E. de Laval; 1,100 hab. Toiles.

MONT-TERRIBLE ou TERRI, mont. de Suisse, entre Porentruy et le Doubs, donna son nom à un départem. français formé de l'évêché de Bâle, d'une partie de la principauté de Montbéliard, etc. Ch.-l., Porentruy. En 1801 il fut compris dans le dép. du Haut-Rhin. En 1815 la France en conserva une portion qui fut répartie entre les départ. du H.-Rhin et du Doubs.

MONT-TONNERRE, montagne de Bavière (cercle du Rhin), a donné sous l'Empire son nom à un dép. français qui avait pour ch.-l. Mayence. La plus grande partie de ce dép. forme auj. la Bavière rhénane; le reste appartient au duché de Hesse-Darmstadt.

MONTUCLA (J.-Étienne), savant mathématicien, né à Lyon en 1725, mort en 1799, était fils d'un négociant. Il étudia chez les Jésuites de Lyon, auprès desquels il prit le goût des sciences; vint jeune à Paris où il se lia avec d'Alembert, et publia en 1758 l'*Histoire des mathématiques*, 2 vol. in-4, ouvrage aussi admirable par la clarté de l'exposition que par l'étendue et la profondeur des recherches. Il fut nommé en 1761 secrétaire de l'intendance, à Grenoble; accompagna en 1764 Turgot, chargé de l'établissement d'une colonie à Cayenne; fit dans ce voyage d'utiles observations, et fut à son retour nommé premier commis des bâtiments de la couronne et censeur royal, ce qui le fixa à Paris. Il fut ruiné par la révolution, et employa ses dernières années à une nouvelle édition de l'*Histoire des mathématiques*, qui parut en 4 vol. in-4, 1799-1808, et dont les deux derniers volumes furent imprimés par Lalande. Montucla avait été nommé membre de l'Institut dès sa fondation.

MONTYON. *Voy.* MONTHYON.

MONVEL (Jacques-Marie BOUTET, dit), acteur et auteur, né en 1745 à Lunéville, mort en 1811, débuta à la Comédie-Française en 1770, doubla avec un grand succès les rôles de Molé, et réussit également dans la comédie et la tragédie. Un ordre de la police le fit sortir de France en 1781, on ne sait pas bien pour quel motif; il se retira en Suède où le roi le prit pour son lecteur. De retour à Paris en 1789, il se signala par son ardeur révolutionnaire. Il s'attacha au théâtre des Variétés du Palais-Royal, qui prit le nom de théâtre de la République, et y obtint un nouveau genre de succès dans les *pères nobles*. Monvel était petit, fluet, et avait un organe peu favorable; il compensait ces défauts par une parfaite intelligence de ses rôles. On a de lui des comédies (*l'Amant bourru*, 1777; *les Victimes cloîtrées*, 1791; *la Jeunesse du duc de Richelieu ou le Lovelace français*, 1796, etc.), et des opéras-comiques (*Blaise et Babet*, 1783; *Ambroise ou Voilà ma journée*, 1793, etc.), qui eurent du succès. Monvel fut, sous l'Empire, nommé professeur au Conservatoire et membre de l'Institut. Il a laissé, entre autres enfants, la célèbre Mlle Mars.

MONZA, *Modoetia* ou *Mogontia*, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Lambro, à 12 kil. N. E. de Milan; 16,000 hab. Cathédrale gothique; théâtre, palais. Ancienne prison d'état. On y conserve la couronne de fer des anciens rois lombards.

MOOK ou MOOKER, village de Hollande (Limbourg), à 65 kil. N. de Ruremonde. Combat entre les insurgés et les Espagnols (1574), dans lequel le comte Louis de Nassau fut battu et tué avec le prince Henri son frère.

MOORE (sir John), général anglais, né en 1761, et fils de John Moore, médecin et littérateur écossais (né en 1730, mort en 1806), obtint à 15 ans le grade d'enseigne dans un régiment d'infanterie; fut employé dans la guerre d'Amérique, et réformé à la paix de 1783. Ayant repris du service en 1790, il fit partie de l'expédition de 1794 contre la Corse; reçut l'ordre, en 1796, de conduire une brigade à sir Ralph Abercromble, dans les Indes occid. Il reçut de ce général le gouvernement de Sainte-Lucie; mai

l'insalubrité de cette île le força de retourner en Angleterre (1797), d'où il passa bientôt en Irlande. Ses exploits lui valurent le grade de major-général. Il combattit ensuite en Hollande (1799), et en Égypte (1800), et fut à son retour créé chevalier, et décoré de l'ordre du Bain. En 1808, il mena un corps de 10,000 hommes au secours du roi de Suède, attaqué alors par la Russie, la France et le Danemark; ayant eu à se plaindre de ce monarque, il abandonna sa cause, et fut envoyé en Portugal pour commander en chef les forces anglaises; mais bientôt il se vit dans l'impossibilité de se réunir aux divers corps de sa propre armée; il se retira alors à marches forcées vers la Corogne. Rien n'était préparé pour son embarquement. Le 16 janvier 1809, les Français vinrent lui livrer une bataille, qui lui coûta la vie et força ses troupes à abandonner toute l'Espagne.

MOORSLEDE, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 15 kil. N. E. d'Ypres; 5,000 hab.

MOOSE-RIVER, riv. de la Nouv.-Bretagne, sort du lac Misinaibi, coule 450 kil. N. E., tombe dans la baie d'Hudson par 50° 50' lat. N.

MOOUI (île), une des Sandwich. *Voy.* SANDWICH.

MOPSUCRÈNE (c.-à-d. *fontaine de Mopsus*), ville de la Cilicie des Plaines, auprès de Tarse et au pied du Taurus. C'est là que mourut l'empereur Constance, l'an 361.

MOPSUESTE (c.-à-d. *autel de Mopsus*), auj. *Messis*, ville de la Cilicie des Plaines, sur le Pyrame, entre Malle au S. et Anazarbe au N. Embellie par Adrien; évêché au ve siècle. Patrie de Théodore de Mopsueste.

MOPSUS, fils d'Apollon et de Manto, fille de Tirésias, fameux devin et grand capitaine, fut prêtre d'Apollon à Claros; après sa mort, il fut honoré comme un demi-dieu, et eut un oracle célèbre à Malle en Cilicie, et peut-être à Mopsueste. Il fut le rival de Calchas, qui, vaincu par lui dans l'art de la prédiction, en mourut de chagrin.

MORA, ville d'Espagne (Saragosse), à 30 kil. S. E. de Téruel; 5,100 hab. Lainages.

MORA, ville d'Espagne (Tolède), à 31 kil. S. E. de Tolède; 4,900 hab. Savon et passementerie.

MORA-DE-EBRO, ville d'Espagne (Barcelone), à 24 kil. N. de Tortosa; 2,500 hab. Savon, eau-de-vie.

MORABIN (Jacq.), né à La Flèche vers 1696, mort à Paris en 1762, était docteur de la faculté de Navarre, et remplit les fonctions de secrétaire du lieutenant de police de Paris. Il a traduit plusieurs ouvrages de Cicéron: les *Lois*, 1717; la *Consolation*, 1753. Il a composé l'*Histoire de l'exil de Cicéron*, 1725; l'*Histoire de Cicéron*, 1745; le *Nomenclator ciceronianus*, 1757.

MORABITES, pour *Almoravides*. *Voy.* ce nom.

MORADABAD ou MORABAD, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. d'un district, à 80 kil. N. O. de Bareilly, sur la Ramganga. — Le district est formé de la partie orientale du Delhi, et a 1,400,000 hab.

MORAL-DE-CALATRAVA (EL), ville d'Espagne (Manche), à 32 kil. O. de Villanueva-de-los-Infantes; 5,000 hab.

MORALÈS (Louis), célèbre peintre espagnol, né à Badajoz en 1509, mort en 1586, fut surnommé *le Divin*, parce qu'il ne peignit jamais que des sujets de sainteté. Il a fait pour Philippe II et pour la cour d'Espagne un grand nombre de tableaux qui se font remarquer par une touche hardie: le chef-d'œuvre de ce maître est une *Sainte Véronique*, qui ornait l'église des Trinitaires à Madrid.

MORALÈS (Ambroise), historien espagnol, né à Cordoue en 1513, mort en 1590, embrassa l'état ecclésiastique, devint professeur de belles-lettres à Alcala, et fut nommé historiographe de Philippe II. On lui doit une *Continuation de la Chronique d'Ocampo*, Alcala, 1574-77, et un *Voyage dans le royaume de Léon, Galice et les Asturies*, 1765. Il est un des écrivains qui ont le plus contribué à rétablir le bon goût en Espagne.

MORAND (P. DE), poëte dramatique, né à Arles en 1701, vint à Paris en 1731, se fit recevoir avocat au parlement, mais n'exerça pas et se livra tout entier au théâtre. Il fut admis à la petite cour de la duchesse du Maine et fit quelques pièces pour le théâtre de cette princesse. Ses principales compositions sont: *Téglis*, tragédie, 1734; *Childéric*, tragédie, 1736; *l'Esprit de divorce*, comédie, 1738 (il y peignait au naturel les maux que lui avait fait endurer une belle-mère acariâtre); *Mégare*, tragédie, 1748. Il mourut en 1757. Au milieu des plus grandes tribulations, il avait conservé une inaltérable gaieté. On a publié ses *Œuvres* en 1751.

MORAND (J.-Ant.), architecte, né à Briançon en 1727, se forma sous Servandoni et Soufflot. Entre autres ouvrages, il construisit à Lyon la salle de spectacle, et un pont de bois sur le Rhône, qui porte son nom. Il périt à Lyon sur l'échafaud en 1794, pour avoir pris part à la défense de cette ville.

MORAND (L.-L.-Ch.-A.-A., comte), lieutenant-général, né à Pontarlier en 1770, mort en 1835, partit comme volontaire en 1792 et s'éleva au grade de général de brigade. Il se distingua en cette qualité à Austerlitz, où il fut nommé général de division; à Eylau, à Friedland, à Essling, à Wagram. En 1812, il fit partie de la grande armée, et sauva un corps de troupes à Dennewitz. Pendant les Cent-Jours, il se rallia à Napoléon qui lui confia plusieurs commandements importants. Poursuivi pour cette raison à la seconde restauration, il fut condamné à mort par contumace, mais obtint peu de temps après la révision de son jugement. Après la révolution de 1830, il fut élevé à la pairie.

MORANO, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 16 kil. N. O. de Cassano; 8,580 hab.

MORAS, ville de France (Drôme), à 40 kil. N. de Valence; 3,000 hab. Jadis place forte.

MORAT, *Murten* en allemand, ville de Suisse (Fribourg), sur le lac de Morat, à 13 kil. N. de Fribourg; 1,300 hab. Charles-le-Téméraire y fut complétement battu par les Suisses en 1476, et avec les os des Bourguignons fut élevé le célèbre ossuaire de Morat, détruit par les Français en 1798. On y a érigé un obélisque en pierre en 1822.

MORATALLA, ville d'Espagne (Murcie), à 65 kil. N. O. de Murcie; 8,400 hab. Fort. Château.

MORATIN (Nic.-Fernand DE), poëte espagnol, né à Madrid en 1737, m. en 1780, entreprit de donner à sa nation des pièces régulières et de se rapprocher du théâtre français. Il débuta en 1762 par la comédie de *la Petimetra*; donna en 1770 *Hermesinda*, tragédie qui eut du succès, en 1777 *Guzman-le-Bon*. On a aussi de lui deux poëmes: *Diane*, 1765; *les Vaisseaux de Cortez détruits*, 1785. — Son fils, Léandre-Fernand Moratin, né en 1760, marcha sur ses traces et s'éleva même au-dessus de lui. Il débuta par quelques compositions poétiques qui furent couronnées par l'Académie espagnole. Il eut successivement pour protecteurs Jovellanos, Florida-Blanca, et le prince de la Paix; accompagna en France le comte de Cabarrus, comme secrétaire, et devint directeur de la Bibliothèque royale de Madrid. S'étant attaché aux Français lors de l'invasion de l'Espagne par Napoléon, il fut ensuite obligé de s'expatrier, et se réfugia à Paris où il mourut en 1828. Il a surtout réussi dans la comédie, et a mérité le nom de Molière espagnol. Ses principales pièces sont: *le Vieillard et la Jeune fille*, *la Comédie nouvelle* ou *le Café*, *l'Hypocrite*, *le Oui des jeunes filles*. On a aussi de lui: *Orig. du théât. esp.* Par., 1838.

MORAVA, *Margus*, riv. de Servie, formée de deux branches dites, l'une Morava de l'Ouest, l'autre

Morava de l'Est, et qui se joignent à 5 kil. N. de Kruchovatz, coule 150 kil. au N. après la jonction, et tombe dans le Danube à Kulica, 8 kil. au-dessous de Semendrie.

MORAVA ou MARCH, riv. de Moravie. *Voy.* MARCH.

MORAVES (Frères), association religieuse qui remonte au XVIe siècle; elle fut établie d'abord en Bohême sous la direction du curé Michel Bradacz, qui dès 1457 réunit, sous le nom de *Frères de l'Unité* ou de *Frères Bohêmes*, les débris des anciens Hussites qui refusaient d'accepter les décisions publiées par le concile de Bâle en 1433. Opprimés par l'empereur Ferdinand, un grand nombre se réfugièrent en Pologne et en Prusse, où ils jouirent d'une certaine liberté religieuse. Leurs coreligionnaires restés en Bohême, protégés plus tard par Maximilien II, s'établirent à Fulneck en Moravie, d'où leur vint le nom de *Frères Moraves*. Dispersés après la guerre de Trente-Ans, ils trouvèrent enfin en 1721 un asile à Hernhutt, dans la Haute-Lusace, chez le comte Zinzendorf qui se déclara leur protecteur, et là ils changèrent encore leur nom en celui de *Hernutes* ou *Hernhutters*. Les Hernutes, qui ont beaucoup emprunté aux Piétistes, n'admettent la présence réelle que sous une forme spirituelle; ils prétendent arriver à la perfection par la lumière intérieure et la communication avec Dieu; ils se servent dans leur liturgie de termes mystiques. Leur association est une espèce de république où les intérêts individuels le cèdent aux intérêts généraux. Ils obéissent à des anciens ou chefs ecclésiastiques qui règlent tous les actes de leur vie civile. La surveillance de ces chefs s'étend jusque sur la vie privée. Ils président à l'éducation physique et morale des enfants, infligent les pénitences, prononcent les exclusions, marquent le rang à chacun des frères dans l'une des trois classes qui composent la communauté : les commençants, les progressifs et les parfaits. Cette secte religieuse, qu'on a appelée les Quakers de l'Allemagne, s'est créé aujourd'hui des établissements non seulement en Allemagne, mais en Suisse, en Angleterre, en Hollande, en France, en Russie, aux Indes, dans les colonies danoises d'Afrique et d'Amérique, ainsi qu'aux États-Unis. Le chef-lieu de leur société est à Hernhutt, où réside le collége-directeur.

MORAVIE, *Mæhren* en allemand, *Morava* en langue morave, contrée d'Europe, comprise depuis 1526 dans la monarchie autrichienne, et qui, jointe à la Silésie autrichienne, forme le gouvernement de *Moravie-et-Silésie*, un des quinze gouvernements de la monarchie autrichienne, par 12° 50'-14° 44' long. E., et 48° 41'-50°-25' lat. N., à l'E. de la Bohême, à l'O. de la Hongrie, au S. de la Silésie prussienne et au N. de l'Autriche : 26,080 kil. carrés; 2,000,000 d'hab. Ch.-l., Brünn (jadis Olmütz). Division, 8 cercles : Brünn, Olmütz, Hradisch, Prerau, Iglau, Znaïm, Troppau, Teschen (ces deux derniers appartiennent à la Silésie autrichienne). Beaucoup de montagnes et de bois (les monts de Moravie). Rivières, la March ou Morava (qui donne son nom à la province) et ses nombreux affluents. Climat âpre, sol médiocrement fertile; chevaux assez mauvais, gros bétail, moutons, chèvres, etc.; ours, loups, rysows (espèce de loups-cerviers) et autres bêtes fauves. Argent, fer, cuivre, alun, soufre, vitriol, topazes et autres pierres précieuses, marbre, etc. Industrie active : toile, coton, lainages, papeteries, ustensiles de fer, etc. Commerce de cuirs, beurre, chanvre, fil, etc. — La Moravie, habitée au temps des Romains par les Quades et les Marcomans, devint ensuite la demeure des Rugiens (d'où le nom de Rugiland que porta un instant ce pays), puis des Hérules, chassés d'Italie par Théodoric-le-Grand. En 548, des Slaves vinrent s'établir sur les bords de la Morava et y fondèrent un roy. dit de *Moravie*, s'étendant à l'E. jusqu'au Gran. En 805, les Slaves secouèrent le joug des Avares et des Bohêmes, qui les avaient soumis, et se mirent sous la protection de Charlemagne; en 870, sous le règne de Swatopulk ou Zwentibold, le roy. de Moravie comprenait la Moravie actuelle, la Bohême, le Voigtland, la Misnie, la Lusace, le Brandebourg, la Poméranie, la Silésie, une partie de la Pannonie et de la Dalmatie; après la mort de Zwentibold, il se divisa et finit par être détruit par les Hongrois (908). Mais bientôt les Moraves se soumirent à la Bohême, et, à la fin du XIe siècle, lorsque la Bohême fut érigée en roy., la Moravie prit le titre de margraviat. Depuis ce temps, la Moravie ne fut plus détachée de la Bohême; elle passa avec elle en 1526 sous la domination de l'Autriche.

MORAY, comté d'Ecosse. *Voy.* ELGIN.

MORBECQUE, ville de France (Nord), à 4 kil. S. O. d'Hazebrouck ; 4,127 hab.

MORBECQUE, ville de Belgique. *Voy.* MOERBEKA.

MORBEGNO, v. de Lombardie (Valteline), à 20 k S. E. de Chiavenna, près de l'Adda; 3,000 hab. Cathédrale avec tableaux précieux. Commerce de grains et soie.

MORBIHAN, petit golfe sur la côte du dép. de ce nom, a son entrée par 5° 15' long. O., 47° 33' lat. N.; 18 kil. sur 8; beaucoup d'îles. Vannes est à l'extrémité septentrionale. Morbihan veut dire en breton *petite mer*. C'est ce golfe qui a donné son nom au département; il contient plusieurs îles.

MORBIHAN (dép. du), dép. de la France, occid., sur le golfe de Gascogne, au S. du dép. des Côtes-du-Nord, à l'E. de celui du Finisterre, à l'O. de celui d'Ille-et-Vilaine : 6,996 kil. carrés; 449,743 hab. Ch.-l., Vannes. Il est formé d'une partie de l'anc. Bretagne. Côtes très découpées, basses anses, célèbre péninsule de Quiberon; les îles de Groaix et Belle-Ile font partie de ce département. Fer, plomb, cristal de roche, ardoises, pierres de taille, terre à potier, sable émeri. Grains de toute espèce, millet, lin, chanvre, beaucoup de cidre, un peu de vin. Bétail, chevaux, abeilles. Peu d'industrie. Commerce maritime et de transit. — Ce dép. a 4 arr. (Vannes, Ploërmel, Pontivy, Lorient), 37 cant., 228 comm.; il appartient à la 16e div. militaire, dépend de la cour imp. de Rennes et a un évêché à Vannes.

MORCHANSK, ville de la Russie d'Europe (Tambov), à 95 kil. N. de Tambov ; 5,500 hab.

MORDELLES, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), sur le Meu, à 13 kil. S. O. de Rennes; 2,300 hab.

MORDUANS, peuple de la Russie d'Europe, sur les bords du Volga et de l'Oka, occupe les gouv. de Kazan, Simbirsk, Orenbourg, Nijnéi-Novogorod et Penza; il est d'origine finnoise.

MORE (Thomas), en latin *Morus*, grand-chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1480, fils d'un juge, brilla d'abord au barreau, fut élu membre du Parlement dès qu'il eut l'âge voulu, fut introduit par le cardinal Wolsey auprès de Henri VIII, dont il gagna bientôt la faveur. Ce prince lui donna d'abord entrée au conseil privé, puis, après la disgrâce de Wolsey, le nomma grand-chancelier. Il conserva cette charge pendant deux ans et la remplit avec un zèle, une intégrité et un désintéressement sans égal; mais ne pouvant approuver les réformes que le roi voulait introduire dans l'Église, il résigna les sceaux. Ayant refusé de prêter le serment de suprématie et de se séparer de l'Église romaine, il fut enfermé à la Tour, et, après plusieurs mois d'une dure captivité, il eut la tête tranchée, en 1535. Sa mort fut celle d'un martyr. Thomas More a laissé plusieurs ouvrages, les uns en anglais, les autres en latin; ils sont remarquables par la pureté et l'élégance du style. Le plus connu est son *Utopie*, intitulée : *De optimo reipublicæ statu, deque nova insula Utopia*

Louvain, 1516, ouvrage allégorique dans le goût de la *République* de Platon, où il propose des idées fort singulières sur le partage des biens, le suicide, etc. Il a été traduit en français par Gueudeville, 1715, et Th. Rousseau, 1780. Th. More avait aussi écrit une *Vie de Richard III*, — *d'Edouard V*. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Londres, 1559, et Louvain, 1566. Sa vie a été écrite par son gendre Roper, Oxf., 1716, et par Th. Stapleton.

MORÉAC, ville de France (Morbihan), à 18 kil. S. E. de Pontivy; 3,500 hab.

MOREAU (Jacob-Nicolas), écrivain, né à Saint-Florentin en 1717, mort en 1803, fut d'abord conseiller à la cour des comptes de Provence; vint ensuite à Paris, où il écrivit sur la politique et l'histoire: il défendit les principes monarchiques et religieux, et obtint par là la faveur de la cour: on le chargea de rédiger divers traités d'éducation pour les petits-fils de Louis XV; il fut nommé bibliothécaire de la reine, historiographe de France, et fut, en cette qualité, chargé de former un dépôt de chartes et de législation. Ses principaux écrits sont: *l'Observateur hollandais*, 1755-59, espèce de journal politique en forme de lettres; *Mémoires pour servir à l'histoire des Cacouas*, 1757, ouvrage plaisant où il bafoue les philosophes, et qui lui attira leur haine; *Leçons de politique, de morale et de droit public*, puisées dans l'histoire de notre monarchie, 1773, composées pour l'instruction des enfants du dauphin (Louis XVI, Louis XVIII, Charles X); *les Devoirs d'un prince ou Discours sur la justice*, dédié au roi, 1775, ouvrage justement estimé; *Principes de morale politique*, 21 vol. in-8, 1777-89, ouvrage beaucoup trop étendu; *Exposition et défense de la constitution française*, 1789, etc.

MOREAU (J.-Michel), dessinateur et graveur, né à Paris en 1741, mort en 1814, étudia sous Lebas, obtint par son talent la protection de Caylus, fut nommé en 1770 dessinateur du roi, en 1797 professeur aux écoles centrales de Paris. Il a dessiné et gravé plus de 2,000 pièces, entre autres de nombreuses estampes pour les œuvres de Voltaire, J.-B. Rousseau, Molière, etc.

MOREAU (J.-Victor), l'un des plus grands généraux de la République, né à Morlaix en 1763, fils d'un avocat, suivit d'abord la carrière judiciaire, et était prévôt de droit à Rennes en 1787. En 1792, il devint chef d'un bataillon de volontaires, puis alla servir sous Dumouriez; fut nommé général de brigade en 1793 et général de division en 1794. Il commandait alors sous Pichegru, à l'armée du Nord, dont il prit bientôt le commandement en chef. Il fut ensuite mis à la tête des armées de Rhin-et-Moselle, 1796, repoussa l'ennemi au-delà du Rhin, battit l'archiduc Charles et le força à se replier sur le Danube; mais bientôt il se vit contraint de s'arrêter devant des forces supérieures, et effectua cette belle retraite qui suffirait pour immortaliser son nom. Soupçonné d'entretenir des intelligences avec Pichegru, il fut disgracié par le Directoire et mis à la retraite; mais en 1798 il fut nommé inspecteur-général, et en 1799 envoyé en Italie, où il trouva l'armée dans une position difficile et se vit obligé de se tenir presque toujours sur la défensive. Il sauva l'armée à Novi après la mort de Joubert. Chargé de nouveau du commandement de l'armée du Rhin, il passa le fleuve en 1800, remporta plusieurs victoires sur les Autrichiens, repoussa le général Kray jusqu'au-delà du Danube; là, il gagne encore la vict. décis. de Hochstædt, et signe le 15 juill. l'armistice de Parsdorff. A la reprise des hostilités il remporte la célèbre victoire de Hohenlinden et s'avance sur Vienne. La capitale de l'Autriche n'est sauvée que par l'armistice de Steyer; la paix de Lunéville met fin à cette glorieuse expédition, 1801. A cette époque Moreau, mécontent du premier consul Bonaparte, en qui il ne voyait qu'un rival, commença à s'élever contre lui et noua des relations avec Pichegru et Georges Cadoudal. Il fut arrêté, et, à la suite d'un procès fameux, condamné à une détention de deux années, qui fut commuée en un exil aux États-Unis. Là, des propositions lui furent faites de la part de l'empereur de Russie, Alexandre; Moreau, toujours irrité contre Napoléon, les accepta et consentit à porter les armes contre sa patrie, se flattant, disait-il, de ne combattre que pour rendre la liberté à ses compatriotes. Il débarqua à Gothembourg, le 24 juillet 1813; partout sur son passage on l'accueillit avec les plus grands honneurs; mais à peine fut-il arrivé au quartier-général des alliés, devant Dresde, qu'il eut les deux jambes emportées par un boulet de canon, le 26 août 1813. Il mourut quelques jours après.

MOREAU (Hégésippe), né à Paris en 1810, m. en 1838, était enfant naturel et resta de bonne heure orphelin; un de ses parents l'avait recueilli et mis au séminaire de Fontainebleau; il en sortit à 15 ans et vint à Paris, où il croyait que son talent poétique lui créerait une position brillante. Bientôt déçu dans ses hautes espérances, il tomba dans le découragement et la misère, et mourut de phthisie à l'hôpital de la Charité. Hégésippe Moreau avait un véritable talent; son style est plein de grâce et de fraîcheur. Trois mois avant sa mort il avait publié un volume de poés. intit.: *Myosotis*, dont une 2e éd. a paru en 1851.

MOREAU DE LA SARTHE (Jacques-Louis), médecin et écrivain, né en 1771 près du Mans, mort à Paris en 1826. Forcé par une blessure qu'il reçut à la main droite de renoncer à la pratique de la médecine, il se mit à écrire sur cette science et se fit bientôt un nom célèbre dans le monde savant. On a de lui (outre de nombreux articles dans le *Journal de médecine*), *Essai sur la gangrène humide*, 1776; *Esquisse d'un cours d'hygiène*, 1797; *Traité de la vaccine*, 1801; *Histoire naturelle de la femme*, 1803, 3 vol. in-8; des éditions de plusieurs ouvrages, etc.

MORÉE (l'ancien *Péloponèse*), presqu'île qui termine au sud le roy. de Grèce. Cette presqu'île, située par 18° 43'-21° 12' long. E., et par 36° 30'-38° 18' lat. N., a environ 290 kil. de long sur autant de large; 500,000 hab. (presque tous Grecs); elle est liée à l'Hellade par l'isthme de Corinthe, et a pour bornes la mer Ionienne à l'O., l'Archipel à l'E., la Méditerranée au S., le golfe de Corinthe au N. Elle forme auj. cinq provinces du roy. de Grèce, savoir: 1° l'Argolide, 2° l'Achaïe et Élide, 3° l'Arcadie, 4° la Messénie, 5° la Laconie. Très montagneuse, surtout au centre, elle a une température et un climat très variés; le sol y est en général fertile: grains, vin, huile, fruits et surtout raisins. Abeilles, vers à soie, gros bétail, mouflons, moutons, chèvres, etc., mais aussi beaucoup d'animaux farouches. Pêche lucrative; commerce encore peu actif, mais qui peut le devenir infiniment. — La Morée doit son nom à l'immense quantité de mûriers (*morus*) dont elle se couvrit au VIe siècle. Ce pays, après avoir été indépendant sous le nom de Péloponèse, puis partie de l'empire romain et de l'empire d'Orient, fut après la prise de Constatinople en 1204 occ. par les Franç., puis par les Vénitiens, passa aux Turcs presque en entier de 1463 à 1479, leur fut repris par Venise en 1687, mais fut encore reperdu en 1715, et définitivement cédé à la Porte par la paix de Passarowitz (1718). Les Turcs en firent un éialet ou pachalik, celui de Tripolitza, divisé en 19 cantons régis par des voïvodes, plus le Maina qui de fait était indépendant (*Voy.* ce nom). Pendant la guerre de l'indépendance, la Morée a souffert d'épouvantables ravages de la part des Turcs et des Egyptiens. Enfin en 1828, une expédition française, sous les ordres du général Maison, chassa les Egyptiens de toutes les places du pays et en assura l'indépendance.

MORÉE (château de), fort de Grèce, sur la côte N. de la Morée, à l'entrée du golfe de Lépante, vis-à-vis du château de Roumélie, à 9 kil. N. E. de Patras. Bâti par Bajazet II, 1482. Pris par les Fr., 1828.

MORÉE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 17 kil. N. E. de Vendôme; 1,000 hab.

MOREL, famille d'imprimeurs établis à Paris, s'est distinguée aux XVIe et XVIIe siècles, par le grand nombre d'éditions savantes qu'elle a publiées, et par les progrès qu'elle a fait faire tant à la typographie qu'aux études classiques.

MOREL (Frédéric), un de ses membres les plus distingués, né en 1558 au Teilleul (Manche), mort en 1630, fut savant helléniste en même temps qu'imprimeur. Il remplaça en 1581 son père comme imprimeur du roi, obtint jeune par son érudition l'amitié d'Amyot, et fut, avec l'appui de ce savant, nommé en 1585 professeur d'éloquence au collége de France. En 1600 il s'associa comme imprimeur son frère Claude, et tous deux publièrent d'excellentes éditions; Henri IV les aida souvent de sa bourse dans des entreprises qui furent plus utiles aux lettres que lucratives pour eux. Ses principales publications sont de belles éditions d'*Aristote*, de *Strabon*, de *Dion Chrysostôme*; des traductions en latin de *Libanius*, d'*Hiéroclès*; en français des discours des *Pères grecs*, etc. — Claude Morel, son frère, 1574-1626, a publié: *Saint Basile*, *Saint Cyrille*, *Saint Grégoire de Nazianze*, *Philostrate*, etc.

MORELL (André) savant numismate, né à Berne en 1646, mort en 1703, vint à Paris en 1680, et y fut nommé conservateur-adjoint du cabinet royal des médailles; mais ne touchant point la rétribution que méritaient ses longs travaux, il réclama avec vivacité et se fit incarcérer. Il alla en 1694 se fixer en Thuringe, auprès du comte de Schwartzbourg-Arnstadt, qui le nomma conservateur de son cabinet. On a de lui: *Specimen universæ rei nummariæ antiquæ*, 1683; *Thesaurus Morellianus*, publié par Havercamp, 1734, 2 vol. in-fol.

MORELL (Thomas), savant théologien et lexicographe anglais, né en 1701, mort en 1784, a publié des éditions recherchées du *Dictionnaire latin* d'Ainsworth, et du *Lexicon grec* de Hedericus, et a rédigé lui-même: *Thesaurus græcæ poeseos*, Eton, 1762, ouvrage excellent, fait à l'imitation de nos *Gradus ad Parnassum*.

MORELLA, *Bisgarri*, ville d'Espagne (Valence), à 60 kil. N. de Valence; 6,000 hab. Mur flanqué de tours. Château-fort. Tissus de laine, teintureries. Pendant la dernière guerre civile de l'Espagne elle servit de résidence à Cabrera, général de don Carlos, qui l'avait prise en 1838 et qui portait depuis le titre de comte de Morella. Espartero la lui enleva en 1840.

MORELLET (l'abbé), littérateur, né à Lyon en 1727, fut admis en Sorbonne à sa sortie du séminaire, et, tout en étudiant la théologie, se lia avec les philosophes, notamment avec Turgot, d'Alembert, Diderot. Il fut chargé en 1752 d'une éducation qui lui procura l'occasion de visiter l'Italie; publia en 1762 *le Manuel des inquisiteurs*, et se fit dès lors une réputation de tolérance et d'esprit qui le fit admettre dans la société de Mme Geoffrin. Il était aussi admis dans celle du baron d'Holbach; mais loin de partager les opinions qui y dominaient, il y combattait courageusement l'athéisme. Palissot ayant attaqué les Encyclopédistes dans sa comédie des *Philosophes*, Morellet écrivit contre lui un pamphlet intitulé *la Vision de Ch. Palissot*, qui le fit mettre à la Bastille, mais il en sortit au bout de deux mois. Il donna en 1766 une traduction du *Traité des délits et des peines* de Beccaria, et publia depuis divers morceaux sur la politique et le commerce; il fut admis à l'Académie Française et reçut de Louis XVI une pension de 4,000 livres. Ruiné par la révolution, il vécut en composant des traductions pour les libraires. En même temps il publiait des écrits courageux en faveur des familles dépouillées ou exilées. Il fut appelé en 1807 au Corps législatif, et mourut en 1819 à 92 ans. Il avait donné en 1818 des *Mélanges de littérature et de philosophie*, 4 vol. in-8, qui renferment ses meilleurs morceaux. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés en 1821, 2 vol. in-8. Morellet a fourni à l'*Encyclopédie* un grand nombre d'articles de philosophie et de théologie. Il a été aussi un des rédacteurs les plus actifs du *Dictionnaire de l'Académie*.

MORELLI (l'abbé Jacques), bibliographe, né à Venise en 1745, mort en 1819, fut nommé en 1778 gardien de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et consacra tous ses soins à enrichir cette célèbre bibliothèque. On lui doit la découverte de plusieurs morceaux d'auteurs anciens, entre autres l'*Oraison d'Aristide contre Leptine*, une *Déclamation de Libanius pour Socrate*, des fragments des *Éléments harmoniques d'Aristoxène*, Venise, 1785; des fragments de *Dion Cassius*, 1798; la publication des catalogues des bibliothèques de Venise, et une foule d'éditions et de dissertations savantes.

MORENA (SIERRA-), *Mariani Montes*, chaîne de montagnes en Espagne, entre la Manche et l'intendance de Jaën, se prolonge à l'O. S. O., entre la Manche et l'intendance de Cordoue, entre l'Estramadure et l'intendance de Séville, et enfin entre l'Alentéjo et l'Algarve. Ainsi prolongée, cette chaîne forme ce qu'on appelle le *système marianique* et partage les eaux entre le Tage et le Guadalquivir. La Sierra-Morena est fort âpre, peu fertile, et a de hauts sommets (la Peya, la Cumbre d'Aracena, la Sierra-Sagra, qui s'élèvent à 1,264, à 1,717, et même à 1,815 mètres). Olavidé, sous Charles III (1767, etc.), colonisa la Sierra-Morena en y établissant des étrangers, notamment des Allemands et des Suisses, et tout le district sur lequel on les dissémina prit le nom de colonies de la Sierra-Morena; Carolina et Carlota en sont les villes principales. Bien que négligées, et même vues de mauvais œil après la chute du ministre Aranda, ces colonies ont modifié puissamment l'aspect du pays, jadis désert et en friche.

MORÉRI (L.), savant compilateur, né en 1643 à Bargemont en Provence, mort en 1680, entra dans les ordres à Lyon, et publia dans cette ville en 1673 un *Dictionnaire historique et géographique*, en un vol. in-fol., ouvrage précieux et devenu célèbre. Il en donnait une 2e édition lorsqu'il mourut. Il a été fait depuis plusieurs éditions du *Dictionnaire de Moréri*, avec des suppléments dus en partie à Goujet; enfin il a été entièrement refondu par Drouet, qui le donna en 10 vol. in-fol., Paris, 1759. C'est pour corriger et compléter le *Dictionnaire de Moréri*, que Bayle entreprit son *Dictionnaire critique*.

MORET, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), sur le Loing, à 9 kil. S. E. de Fontainebleau: 1,900 hab. Commerce en blé, vin, bois, pavés, etc. Jadis titre de comté. Concile au VIIIe siècle. Possédée par les Anglais de 1420 à 1430. Fortifiée par Charles VII.

MORET (Antoine DE BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, né en 1607, prit parti pour Gaston, duc d'Orléans, arma pour lui dans le Languedoc, et périt à l'affaire de Castelnaudary, où le duc de Montmorency fut fait prisonnier (1632). Quelques-uns ont cependant prétendu qu'il avait survécu, s'était fait capucin sous le nom de Jean-Baptiste, et avait voulu rester inconnu jusqu'à sa mort.

MORETO Y CABAÑA (Auguste), poëte comique espagnol du XVIIe siècle, contemporain de Caldéron, composa de 1650 à 1676 un grand nombre de pièces qui eurent beaucoup de succès; quelques-unes ont été imitées par Molière, notamment dans la

Princesse d'Élide et *l'École des maris*. Il abandonna d'assez bonne heure le théâtre pour entrer dans l'état ecclésiastique, et fut protégé par Philippe IV. Ses comédies ont été publiées à Valence, 1676 et 1703, 3 vol. in-4, et se trouvent dans le *Trésor du théâtre espagnol*, publié à Paris en 1838 par Baudry (tome IV).

MORETTA, ville des États sardes, à 33 kil. O. de Coni, au confluent du Pô et de la Vraita; 5,200 hab.

MOREUIL, ch.-l. de cant. (Somme), à 15 kil. N. O. de Montdidier; 1,900 hab. Bas, papeterie.

MOREY ou **MOREZ**, ch.-l. de cant. (Jura), à 18 kil. N. E. de Saint-Claude; 1,700 hab. Drap, toile, horlogerie, quincaillerie, teintureries, tanneries.

MORFIL, île de la Sénégambie. *Voy.* ÉLÉPHANT.

MORFONTAINE. *Voy.* MORTEFONTAINE.

MORG-AB, *Margus*, riv. d'Asie, naît sur les limites du Khoraçan et du khanat de Balk; coule à l'O. S. O., puis au N. O.; arrose le Khoraçan, et se jette dans le Djihoun suivant les uns, ou se perd dans le lac Badakandir suivant les autres.

MORGAGNI (J.-B.), savant médecin, né en 1682 à Forli, mort en 1771, eut pour principal maître Valsalva à Bologne, et cultiva avec le plus grand succès l'anatomie pathologiq. Il devint prof. de médecine à Padoue en 1712, et y forma une école qui attirait les étrangers de toutes les parties de l'Europe. Son principal ouvrage est le traité *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*, Venise, 1761, plusieurs fois réimprimé et traduit en français par Desormeaux, 1821. Il y établit la médecine sur l'anatomie, et la fait par là sortir de l'état purement conjectural. On a aussi de lui une riche collection de mémoires sous le titre d'*Adversaria anatomica*, 1706-62, et des *Miscellanea*, 1753.

MORGAN (Henri), chef de flibustiers anglais, était né dans le pays de Galles. Il fut pris en amitié par Mansfield, vieux flibustier, qui le nomma son vice-amiral et mourut peu de temps après, en 1668. Morgan rassembla 12 bâtiments montés de 700 hommes, attaqua d'abord et rançonna une ville de l'île de Cuba, emporta d'assaut Porto-Bello et détruisit le fort de Maracaïbo. Il se retira ensuite à la Jamaïque (1669) avec l'intention d'y jouir paisiblement de sa fortune; mais l'année suivante il se mit de nouveau en course avec une flotte de 37 voiles, ravagea les côtes de l'état de Nicaragua, marcha sur Panama (1671) avec 1,300 hommes, prit cette ville et la brûla, et traita Porto-Bello avec une égale cruauté. Le roi d'Angleterre ayant fait la paix avec l'Espagne, mit fin à tant de ravages. Après un voyage en Europe où il rendit compte de sa conduite, Morgan revint à la Jamaïque, s'y maria, et y finit tranquillement ses jours.

MORGANE (fée), sœur d'Artus et élève de l'enchanteur Merlin, est célèbre dans les romans de chevalerie. Les habitants de Reggio, dans le roy. de Naples, attribuent à cette fée le pouvoir de produire les phénomènes de mirage qui apparaissent fréquemment dans cette partie de la Méditerranée.

MORGARTEN, montagne de Suisse, entre les cant. de Schwitz et de Zug. Dans un défilé voisin, les conjurés suisses, au nombre de 1,300, défirent 20,000 Autrichiens (15 novembre 1315). Les Français y combattirent les Suisses (1798), et les Autrichiens (1799).

MORGES, ville de Suisse (Vaud), à 11 kil. S. O. de Lausanne, sur le lac de Genève; 2,100 hab. Bon port; pont sur le lac; ch. de fer, allant à Salins. Fonderie de canons. Vieux château qui sert d'arsenal.

MORGHAB, riv. d'Asie. *Voy.* MORGAB.

MORGHEN (Raphaël), célèbre graveur, né à Portici, près de Naples, en 1761, mort à Florence en 1833, étudia d'abord sous son père Philippe Morghen, puis sous Volpato qui lui donna sa fille (1781). En 1793, il se rendit à Florence sur les sollicitations du grand-duc Ferdinand II, et y demeura toute sa vie. On lui doit, outre une foule d'excellents portraits, un grand nombre d'estampes estimées: *la Vierge à la Chaise* et *la Transfiguration*, d'après Raphaël; des *Vierges* d'André del Sarto et du Titien; *la Cène* de Léonard de Vinci, *l'Aurore* du Guide, etc.

MORHOF (Dan. George), philologue, né en 1639 à Wismar (Mecklembourg), mort en 1691, fut nommé dès 1660 professeur de poésie latine à Rostock; il devint en 1665 professeur de belles-lettres à l'université de Kiel, en 1673 professeur d'histoire, et en 1680 bibliothécaire à Kiel. Son principal titre est le *Polyhistor, sive notitia auctorum et rerum*, etc., Lubeck, 1688-92, 3 part. in-4, réimprimé en 1695, ouvrage d'une érudition immense, dans lequel il traite de l'histoire littéraire, du choix des livres, et des meilleurs ouvrages sur la grammaire, la rhétorique, la poésie, la philosophie, les mathématiques et l'histoire.

MORIALE (FRA). *Voy.* MONTRÉAL.

MORIGIA (Jacques-Antoine), dit *l'Ancien*, l'un des fondateurs de la congrégation des Barnabites, était né à Milan vers 1493; il mourut en 1545.

MORIGIA (le cardinal Jacques-Antoine), de la même famille que le précédent, et, comme lui, barnabite, né à Milan en 1632, mort en 1708 à Pavie, dont il était évêque, avait occupé les siéges de San-Miniato et de Florence, et refusé l'archevêché de Milan. On a de lui trois *Oraisons funèbres* et des *Lettres pastorales*.

MORILLO (don Pablo), comte de Carthagène, général espagnol, né en 1777 à Fuente de Malva, dans la province de Toro, servit d'abord contre les Français; se distingua en Galice, en Estramadure et en Portugal; contribua à la victoire d'Arroyo de Molinos en 1812. A la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, il fut un des premiers à le reconnaître. En 1814, il fut envoyé contre les insurgés de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade; prit Carthagène après une résistance héroïque des habitants; entra à Santa-Fé, où il se signala par ses rigueurs et son despotisme. Il se préparait à envahir le Pérou et Buénos-Ayres, lorsque Bolivar, secouru par Péthion, recommença la guerre (1817). Morillo fut plusieurs fois battu par Bolivar, mais sut toujours réparer ses défaites. Dans la campagne de 1818, il obtint d'éclatants succès; mais la bataille de Boyaca (1819) le força d'abandonner la Nouvelle-Grenade, et il revint à Madrid après la révolution qui venait d'éclater en Espagne. Dans la campagne de 1823, il joua un rôle équivoque: chargé par les *Cortès* du commandement de la Galice, il favorisa les royalistes, laissa échapper le corps du comte d'Amarante, destitua Quiroga et entrava les efforts de Robert Wilson. Sa conduite ne fut pas récompensée par Ferdinand; il se retira en France en 1824, et y mourut en 1832. Il a laissé des *Mémoires* sur ses campagnes, qui ont été traduits par E. de Blosseville, Paris, 1826.

MORIMOND, abbaye considérable de l'ordre de Cîteaux, en Champagne (Bassigny), dans le diocèse de Langres, avait été fondée en 1115 par un seigneur de Choiseul, et était une des quatre *filles* de l'ordre de Cîteaux (*Voy.* CITEAUX). Elle avait plus de cent monastères sous sa dépendance, et en outre les cinq ordres militaires d'Espagne: ceux de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa, d'Avis et du Christ.

MORIN (GRAND-), rivière de France, naît à l'O. de Sézanne (Marne), et joint la Marne à Condé (Seine-et-Marne); cours, 100 kil.

MORIN (PETIT-), rivière de France, naît près d'Écouy (Marne), passe à Montmirail, tombe dans la Marne à La Ferté-sous-Jouarre; cours, 60 kil.

MORIN (Jean), oratorien, né à Blois en 1591, mort à Paris en 1659, était né de parents protes-

tants, et fut converti au catholicisme par le cardinal Duperron. Il acquit une connaissance profonde des langues hébraïque et samaritaine, ainsi que de tout ce qui a rapport à la discipline des premiers temps de l'Église, et publia sur ces matières des ouvrages qui font encore autorité, entre autres : *De disciplina in administratione sacramenti pœnitentiæ*, 1651 ; *De Ecclesiæ ordinationibus*, 1655.

MORINGEN, ville du Hanovre. *Voy.* MOHRINGEN.

MORINS, *Morini*, peuple de la Gaule (Belgique 2e), sur le *fretum Gallicum*, au N. des *Ambiani* et des *Atrebates*, au S. et à l'O. de la Germanique 2e, s'étendaient à l'O. jusqu'à la mer; ils avaient pour villes principales *Taruenna Gesoriacum*, *Morinorum castellum* (Cassel). Leur pays répondait au N. de l'Artois et à la Flandre.

MORINTAY, une des Moluques. *Voy.* MOLUQUES.

MORISON (Robert), botaniste, né en 1620 à Aberdeen en Écosse, mort en 1683. Il avait dans sa jeunesse embrassé avec ardeur la cause de Charles I, et passa, après la mort de ce prince, en France, où il se fit recevoir docteur en médecine. Gaston, duc d'Orléans, lui confia la direction de son jardin de Blois; pendant les dix ans qu'il occupa cette place, il fit plusieurs voyages dans diverses provinces, et recueillit une grande quantité de plantes. Il fut rappelé en Angleterre par Charles II, qui le nomma son médecin, professeur royal de botanique et surintendant des jardins du roi. Il se fit recevoir docteur à Oxford en 1669, et bientôt après obtint la chaire de botanique à la même université. Il a rendu des services incontestables à la science, et a été un des premiers à classer les plantes d'après les fruits et les autres organes principaux. On a de lui : *Hortus Blesensis*, Londres, 1669; *Plantarum umbelliferarum distributio nova*, Oxford, 1672; *Histoire universelle des plantes*, 1680, in-fol., achevée par J. Bobart, 1699.

MORLAAS, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), à 9 k. N. E. de Pau; 1,700 h. Anc. capitale du Béarn.

MORLAIX, en breton *Montroules*, ch.-l. d'arr. (Finist.), au confl. du Jarlot et du Kesfient, qui y forment un port, à 505 kil. O. de Paris; 9,740 h. Promenades, quais, aqueducs. Château dit Taureau qui défend la rade. Eglise St-Martin, hôtel-de-ville, hôpital. Ecole de navigation. Draps, manufacture de tabac, etc. Commerce actif. Moreau naquit à Morlaix.—Ville très ancienne; longtemps disputée par les princes de Léon et les ducs de Bretagne; prise en 1374 par les Anglais, mais les habitants se délivrèrent eux-mêmes, et en 1381 elle fut rendue au duc de Bretagne. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres de la Ligue, et se rendit à Henri IV en 1594. — L'arr. de Morlaix a 10 cantons (Morlaix, Landivisiau, Lanmur, Plouescat, Plouigneau, Plouzévédé, Sizun, St-Pol-de-Léon, St-Thégonec, Taulé), 59 communes et 136,535 hab.

MORLAQUIE, petit pays d'Europe, sur l'Adriatique, entre la Dalmatie et la Croatie (de 155 kil. env. sur 39), est partagé entre la Turquie et l'Autriche, et a pour habitants les Morlaques (en leur propre langue *Moro-Vlassi* ou *Vlassi*), peuple brave, très guerrier, peu civilisé, et qui vit presque exclusivement de ses troupeaux. Carlopago et Zengg en sont les lieux principaux.

MORMANNO, ville du royaume de Naples (Calabre Citérieure), à 28 kil. N. O. de Cassano: 5,700 hab. Palais épiscopal. Bibliothèque. Industrie.

MORMANT, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 17 kil. N. E. de Melun; 1,000 hab.

MORMOIRON, ch.-l. de canton (Vaucluse), à 11 kil. E. de Carpentras; 1,600 hab.

MORNANT, ch.-l. de canton (Rhône), à 18 kil. S. O. de Lyon; 2,400 hab.

MORNAS, bourg du département du Vaucluse, à 11 kil. N. O. d'Orange; 900 hab. Ruines d'un château jadis habité par le baron des Adrets. On croit que ce bourg occupe l'emplacement de l'ancien *Forum Neronis*, que l'on place aussi à Forcalquier.

MORNAY (Philippe DE), seigneur du Plessis-Marly, né en 1549 à Buhy, dans le Vexin français, d'un père catholique, fut élevé en secret dans la religion réformée par sa mère, et embrassa ouvertement la réforme après la mort de son père (1560). Il fut appelé en 1575 auprès du roi de Navarre (Henri IV), qui lui confia l'administration de ses finances; il fut en outre chargé par lui d'importantes négociations, et alla en Angleterre demander des secours à Elisabeth. Pendant les troubles de la Ligue, il fut nommé surintendant-général de la Navarre, et supporta presque seul dans cette province le poids de la guerre. Lorsque Henri III se rapprocha du roi de Navarre, et que celui-ci se fut fait remettre Saumur comme place de sûreté, le gouvernement de cette ville fut confié à Mornay. En 1589, Mornay enleva le cardinal de Bourbon, qu'on voulait faire roi; en 1592, il fut chargé de traiter avec Mayenne. Il s'opposa de tout son pouvoir à l'abjuration de Henri, et finit par se faire disgracier à cause de son zèle excessif pour le calvinisme. Il conserva néanmoins son gouvernement de Saumur. Après la mort de Henri IV, Louis XIII, résolu à combattre les Protestants, lui ôta son gouv. Il m. en 1623. Mornay fut pendant cinquante ans le véritable chef des Protestants en France; sa grande instruction dans les matières religieuses faisait de lui l'oracle de ses coréligionnaires; on le surnommait *le Pape des Huguenots*. Il a laissé, entre autres ouvrages : un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 1580; *De l'institution de l'Eucharistie*, 1598; cet ouvrage fut vivement attaqué; Henri IV indiqua pour en discuter les points principaux une conférence publique qui eut lieu à Fontainebleau en 1600 : Mornay s'y fit battre par le cardin. Duperron. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés après sa mort (1624-25), et d'une manière plus complète en 1822-25, par Auguis, 12 vol. in-8. Tous ses ouvrages sont condamnés à Rome. J. Ambert a écrit sa *Vie*, Paris, 1847.

MORNE, nom usité en Amérique et dans les colonies françaises pour désigner les montagnes peu élevées.

MORNE-A-L'EAU, bourg de la Guadeloupe, sur la côte N., à 9 kil. N. E. de la Pointe-à-Pitre; 3,200 hab. (dont 2,300 esclaves).

MORNE (LE GROS-), bourg d'Haïti (Nord), à 31 kil. S. du Port-de-Paix.

MORNE (LE GROS-), volcan de l'île Bourbon. *Voy.* BOURBON.

MORO ou MOOR (Antoine), peintre, né à Utrecht en 1512, mort à Anvers en 1568, se distingua surtout dans le genre du portrait. Il fut comblé de faveurs par Charles-Quint et Philippe II; mais une familiarité qu'il se permit avec ce dernier l'obligea de se retirer dans les Pays-Bas, où le duc d'Albe l'accueillit. Le musée du Louvre possède de cet artiste trois beaux portraits.

MOROGUES (BIGOT DE). *Voy.* BIGOT.

MORON, *Arunci*, ville d'Espagne (Séville), à 41 kil. S. E. de Séville; 8,000 hab. Antiquités.

MOROSAGLIA, ch.-l. de cant. (Corse), à 15 kil. de Corte; 950 hab.

MOROSINI (Franç.), doge de Venise, l'un des plus grands capitaines de cette république, né à Venise en 1618, se signala dès l'âge de 20 ans contre les Turcs, fut mis à la tête de la flotte qui les combattait (1651), et nommé bientôt généralissime. Chargé en 1668 de défendre Candie contre les Turcs, il soutint pendant vingt-huit mois un siége qui fit l'admiration de l'Europe; mais il se vit enfin obligé de rendre l'île aux Turcs, et revint à Venise, où il se justifia et reçut la charge de procurateur de Saint-Marc. La guerre s'étant renouvelée, Morosini reprit le commandement, enleva plusieurs îles

et places aux Turcs, et les battit complétement (1687) près des Dardanelles. A son retour, il fut élu doge (1688). Il mourut en 1694.

MOROTOI (île), une des Sandwich. *Voy.* SANDWICH.

MORPETH, ville d'Angleterre (Northumberland), à 20 kil. N. de Newcastle; 6,678 hab. Bien bâtie; grande place, marché; hôtel-de-ville, église, etc.

MORPHÉE, *Morpheus*, dieu du sommeil et des songes, fils de la Nuit, prenait toutes sortes de formes pour tromper les humains, d'où son nom (du grec *morphê*, forme, apparence). On lui donne pour attributs une plante de pavot, avec laquelle il touchait ceux qu'il voulait endormir, et des ailes de papillon.

MORRISTOWN, ville des États-Unis (New-Jersey), à 48 kil. N. O. de New-York; 3,800 hab.

MORTAGNE, ch.-l. d'arr. (Orne), près des sources de l'Huisne, à 36 kil. E. d'Alençon et à 148 kil. S. O. de Paris; 5,692 hab. Toiles, calicot, faïence, grès; charcuterie renommée. Commerce en grains, bestiaux, etc. Tribunal, collège. A 12 kil. au N. célèbre couvent de la Trappe, fondé en 1140. Jadis capitale du Perche; prise par Robert II, roi de France, en 997; elle souffrit beaucoup pendant les guerres de la *Ligue*. — L'arr. de Mortagne a 11 cant. (Mortagne, Bazoche, Bellesme, L'Aigle, Longny, Moulins-la-Marche, Nocé, Pervenchères, Rémalard, *Le Theil*, *Tourouvre*), 170 comm., et 126,267 hab.

MORTAGNE-SUR-SÈVRE, ch.-l. de cant. (Vendée), sur la Sèvre Nantaise, à 14 kil. N. O. de Mauléon; 800 hab. Blanchisserie, teinturerie de toiles de coton, et eaux minérales. Combat entre les Républicains et les Vendéens (1793). — Plusieurs autres villes de France, moins importantes, portent le même nom.

MORTAIN, ch.-l. d'arr. (Manche), à 31 kil. E. d'Avranches; 2,521 hab. Dentelles, toiles communes, basanes. Commerce de bestiaux. Fontaine minérale. Jadis titre d'un comté. — L'arr. de Mortain a 8 cant. (Mortain, Barenton, Isigny, Juvigny, Saint-Hilaire-du-Harcouet, Saint-Pois, Sourdeval-de-la-Barre, *Le Teilleul*), 73 communes, et 74,421 hab.

MORTARA, ville des Etats sardes, à 12 kil. N. de Lumello, sur le canal de l'Agogna au Pô; 4,500 h. Italaine. Prise d'assaut p. les Autr., 21 mars 1849.

MORTAY, une des Moluques. *Voy.* MOLUQUES.

MORTE (mer), lac *Asphaltite* des Grecs et des Romains; en latin, *mare Mortuum*, *lacus Asphaltites*; en arabe *Bahr-el-Loud* (mer de Loth), lac de la Turquie d'Asie (Syrie), dans l'ancienne Palestine, au S. E. de *Jérusalem*, entre 30° 56'-31° 50' lat. N. et 33° 30' long. E.; 100 kil. sur 25. Il reçoit au N. l'El-Charia (Jourdain) et à l'O. le torrent de Cédron. Les eaux de la mer Morte sont limpides, colorées; elles renferment beaucoup de sels, ce qui les rend très pesantes. Le fond du lac est couvert d'une vase noire, épaisse et fétide; on voit flotter à sa surface l'asphalte ou bitume de Judée. et du milieu des eaux s'élèvent souvent des exhalaisons sulfur. Selon la croyance commune, ce lac ne nourrit auc. poisson; c'est ce qui lui a fait donner le nom de mer Morte. La Bible rapporte qu'on voyait jadis sur ses bords cinq villes riches et florissantes: Sodome, Gomorrhe, Adama, Zeboïm et Ségor, mais que le feu du ciel les anéantit en punition des crimes de leurs habitants. — D'après des recherches récentes, le niveau de la mer Morte serait inférieur d'environ 430 mètres à celui de la Méditerranée.

MORTEAU, ch.-l. de cant. (Doubs), à 24 kil. N. E. de Pontarlier; 1,400 hab. Toile, teintureries renommées. Près de là le Doubs forme une belle cascade. On y célèbre la fête dite *fête du Saut-du-Doubs*.

MORTEFONTAINE ou **MORFONTAINE**, vilge du dép. de l'Oise, à 8 kil. S. de Senlis; 400 hab. Magnifique château avec un beau parc remarquable par ses pièces d'eau et ses étangs (d'où le nom de ce lieu). Un traité y fut conclu en 1800 entre la Fr. et les États-Unis. Jadis aux Condé, puis à Joseph.

MORTEMART, village de France (Hte-Vienne), à 10 kil. S. O. de Bellac; 600 hab.

MORTEMART (Gabriel DE ROCHECHOUART, marquis, puis duc de), né en 1600, mort en 1675, gouverneur de Paris, se fit remarquer par son esprit et son instruction. Il était un des seigneurs les plus aimables de la cour. Il est surtout connu par ses enfants, le duc de Vivonne, Mme de Montespan, la marquise de Thianges et l'abbesse de Fontevrault. L'esprit était héréditaire dans cette famille, de sorte que l'*esprit des Mortemart* était devenu presque une expression proverbiale. *Voy.* ROCHECHOUART.

MORTEMER, *Mortuum Mare*, bourg de France (Seine-Infér.), dans l'ancienne Normandie, à 9 kil. E. de Neufchâtel; 300 hab. Jadis abbaye de l'ordre de Citeaux. Bataille entre Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, et Henri I, roi de France (1054); ce dernier y fut vaincu.

MORTIER (Edouard-Adolphe-Casimir-Joseph), duc de Trévise, pair et maréchal de France, né au Câteau en 1768, partit comme volontaire en 1791, fit avec distinction toutes les guerres de la république, s'empara du Hanovre en 1803, et fut nommé maréchal d'empire en 1804. En 1806, il soumit la Hesse-Cassel et entra dans Hambourg. Il passa ensuite à l'armée d'Espagne et eut une gr. part à la victoire mémorable d'Ocana, 19 nov. 1809. Il fit partie de l'expédition de Russie, contribua à sauver les débris de la grande armée, et partagea le commandement de Paris avec Marmont en 1814. A la première restauration, il fut nommé pair de France, mais se rallia à Napoléon pendant les Cent-Jours; en 1815, il refusa de juger le maréchal Ney et fut déchu de la pairie; il siégea à la Chambre des Députés de 1816 à 1819, puis il fut élevé de nouveau à la pairie. En 1834, il accepta le portefeuille de la guerre avec la présidence du conseil; il occupait encore ce poste, lorsque, à l'anniversaire des fêtes de juillet (1835), il fut tué par l'explosion de la machine infernale de Fieschi aux côtés mêmes du roi.

MORTIMER (Roger, comte de), puissant seigneur anglais, né vers 1287, fut pendant quatorze ans un des plus zélés serviteurs d'Edouard II, qui le nomma son lieutenant en Irlande; mais en 1320 il s'unit avec les barons mécontents contre les Spensers, favoris du roi, et leva l'étendard de la révolte. Il fut pris et enfermé à la Tour de Londres; mais il parvint à s'échapper et se réfugia en France, où il rejoignit la reine Isabelle qui s'y était aussi retirée. Il sut se faire aimer de cette princesse et lui fit bientôt oublier ses devoirs. Tous deux résolurent de rentrer en Angleterre de vive force, formèrent une petite armée avec les secours que leur donnait le comte de Hainaut, et débarquèrent à Suffolk en 1326. Ils réussirent à soulever le peuple, s'emparèrent de la personne du roi, que Mortimer fit assassiner dans sa prison (1327), et placèrent sur le trône le jeune Edouard III. Mortimer exerça pendant quelque temps sous le nom de ce prince un pouvoir absolu, sacrifiant tous ceux qui lui faisaient ombrage, même les comtes de Kent et de Lancastre, oncles du roi; mais il finit par se rendre si odieux qu'Edouard, dès qu'il put régner par lui-même, le fit arrêter et juger. Il fut pendu en 1330 près de Smithfield. — Le titre de duc de Mortimer fut plus tard porté par Edmond Mortimer, mort en 1381, qui épousa Philippine de Clarence, fille de Lionel, 2e fils d'Edouard III. — Roger, duc de Mortimer, son fils, fut déclaré héritier de la couronne en 1385; mais il mourut en 1399, ne laissant qu'une fille, Anne de Mortimer, qui en épousant Richard d'York transporta dans cette maison les droits de sa famille au trône d'Angleterre. De là la guerre des Deux-Roses entre les maisons d'York et de Lancastre. Ces der-

niers étaient issus de Jean de Gand, 3ᵉ fils d'Edouard III. *Voy.* LANCASTRE.

MORTIMER'S CROSS, *Croix de Mortimer*, lieu du comté d'Hereford, sur les bords du Lugg, est célèbre par la sanglante bataille qui s'y livra pendant la guerre des Deux-Roses, le 1 février 1461, entre les troupes d'Edouard IV d'York, commandées par Edouard en personne, et celles d'Henri VI de Lancastre, commandées par le comte de Pembroke. Cette victoire fut décisive et assura au roi Edouard la possession du trône d'Angleterre.

MORTON (Jean), archevêque de Cantorbéry, né dans le comté de Dorset en 1410, mort en 1500. Il fut d'abord professeur de droit civil, puis maître des rôles (1473); prit parti pour Henri VI et la maison de Lancastre dans la guerre des Deux-Roses, se soumit cependant à Édouard IV, qui le nomma évêque d'Ely (1477) et conseiller privé. Il fut obligé de quitter l'Angleterre sous le règne de Richard, duc de Glocester. Il y rentra sous Henri VII, devint le confident et le principal conseiller de ce prince, réunit les deux partis par le mariage du roi avec la fille d'Édouard IV, fut nommé premier ministre, archevêque de Canterbéry (1486), grand-chancelier (1487), enfin cardinal (1493).

MORTON (Jacques, comte de), né à Dalkeith en 1530, étudia à Paris, revint en Ecosse en 1554, et y propagea la Réforme. Nommé chancelier par Marie-Stuart, il n'en prit pas moins part au meurtre de Rizzio, favori de la r., et de H. Darnley, son ép.; il renversa Bothwell, nouvel époux de Marie. En 1572, il devint, par la protection d'Elisabeth, régent du royaume; mais il se rendit odieux par ses exactions et fut forcé de se démettre en 1578. Il parvint néanmoins à se ressaisir de l'autorité; mais ayant encore abusé du pouvoir, il se vit en 1581 condamné, pour crime de haute trahison, à être décapité, et fut exécuté à Edimbourg.

MORTRÉE, ch.-l. de cant. (Orne), à 13 kil. S. E. d'Argentan; 1,000 hab. Toiles.

MORUNGEN. *Voy.* MOHRUNGEN.

MORUS (Thomas). *Voy.* MORE.

MORVAN, ancien petit pays de France, dans la Bourgogne et le Nivernais, auj. compris dans le S. O. du dép. de la Côte-d'Or, le N. O. du dép. de Saône-et-Loire et l'E. de celui de la Nièvre (ville principale, Château-Chinon), a donné son nom à une petite chaîne de montagnes qui séparent le bassin de la Seine de celui de la Loire, commence sur le versant occidental de la côte d'Or, vers les sources de l'Arroux, et se termine à l'origine de l'Yonne.

MORVEAU (GUYTON DE), chimiste. *Voy.* GUYTON.

MORVEN, mont d'Ecosse, dans le comté de Caithness. Les poëmes d'Ossian l'ont rendu célèbre, comme théâtre des exploits de Fingal.

MORVIEDRO. *Voy.* MURVIEDRO.

MORVILLIERS ou **LIFFOL**, dit aussi LIFFOL-LE-GRAND, bourg de France (Vosges), à 8 kil. S. O. de Neufchâteau; 1,700 hab. Ville jadis importante. (On a cru y retrouver l'ancien *Latofao*.) Charles IV, duc de Lorraine, y battit Du Hallier en 1641.

MORVILLIERS (Jean DE), chancelier, né en 1506, avait embrassé l'état ecclésiastique. Admis au grand-conseil, puis nommé ambassadeur à Venise, il devint en 1552 évêque d'Orléans. Il assista (1555) aux conférences d'Ardres, et parut avec éclat au concile de Trente (1562). Il conclut l'année suivante un traité entre Charles IX et la reine Elisabeth. A la retraite de L'Hôpital il fut chargé des sceaux. Il mourut en 1577.

MOSA, fleuve de la Gaule, auj. la MEUSE.

MOSCHIQUES (Monts), *Moschici*, auj. *Amasintha*, chaîne de montagnes de l'Asie-Mineure, formait deux branches, l'une qui s'étendait à l'E. de la Colchide, l'autre qui, se prolongeant dans l'Arménie, séparait la Catarzène et la Chorzène au N. de la Basilicène, et de la Caranitide au S.

MOSCHOPULE (Manuel), nom de deux grammairiens grecs. Le plus ancien, né dans l'île de Crète, florissait sous l'empereur Manuel Paléologue vers la fin du XIVᵉ siècle; le 2ᵉ, qui était de Byzance, fut du nombre des Grecs qui, après la prise de Constantinople, cherchèrent un asile en Italie. Moschopule de Crète est auteur d'une *Grammaire*, publiée en 1540 à Bâle, et de *scholies* sur Hésiode qui se trouvent dans l'*Hésiode* de Heinsius. Moschopule de Byzance est auteur d'un *Choix de mots attiques*, Venise, 1524, Paris, 1532, chez Vascosan; on lui attribue aussi un traité de grammaire élémentaire, d'orthographe et de prononciation, connu sous le titre de *Perischedôn*, dont Robert Etienne a donné une magnifique édition en 1545, réimp. à Vienne en 1773 et en 1807. — Titze a donné à Prague, en 1822, les *Opuscula grammatica* de Moschopule de Crète, d'après un nouveau manuscrit, avec une dissertation sur les deux Moschopule.

MOSCHUS, poëte grec, né à Syracuse, florissait vers 280 av. J.-C. Il fut l'élève et l'ami de Bion de Smyrne et excella comme lui dans l'idylle. On ne sait rien de sa vie. Parmi le petit nombre de pièces qui restent de Moschus, on remarque *l'Amour fugitif*, *l'Enlèvement d'Europe*, et surtout l'*Idylle sur la mort de Bion*. Les poésies de Moschus se trouvent avec celles de Bion, Venise, 1746, grec-latin, *cum notis variorum*; Londres, 1795, édition de Bentley. Elles ont été traduites en vers français par Longepierre, 1686, et en prose par Gail, 1795.

MOSCHUS (Jean), moine grec du VIIᵉ siècle, vécut sous les règnes de Tibère II et Maurice, et mourut en 620. Il visita la Palestine, la Syrie, l'Egypte, et laissa, sous le titre de *Leimon* (pré ou verger spirituel), un recueil de vies des saints qu'il avait connus; il a été publié dans diverses collections et traduit en français par Arnauld d'Andilly.

MOSCOU ou **MOSKOV**, *Moskva* en russe, *Mosqua* en latin moderne, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. russe de Moscou et autrefois capitale de toute la Russie, sur la Moskova et 2 autres riv., à 770 kil. S. E. de St Pétersbourg et à 2,945 kil. N. E. de Paris par Vilna, par 35° 12' long. E., 55° 45' lat. N.; 350,000 hab. Archevêché grec, siége du métropolitain. Moscou offrait jadis un aspect asiatique qui s'efface chaque jour; elle est encore auj. remarquable par ses innombrables coupoles dorées ou peintes en vert, ses clochers, ses monuments de tous les âges et de toutes les architectures, et par ses quatre quartiers qui forment 4 cercle[s] concentriques : la ville de Terre, la ville Blanche la ville Chinoise, le Kremlin (citadelle, jadis palai[s] des czars). Autres édifices : le Palais-Anguleux, le[s] Enfants-Trouvés, le Bazar, les palais des Antiquité[s] du Patriarche, du Sénat; la tour d'Ivan-le-Gran[d] (la plus haute de la ville, et où jadis était une cloch[e] pesant 165,000 kilogrammes); l'arsenal, le théâtre, l[a] grande salle pour l'exercice des troupes; la cathé[-] drale, les églises St-Michel, N.-D. de Kasan et d[e] l'Annonciation; magnifiques hôpitaux. Superb[es] places, promenades publiques, canaux et ponts. — Université (auj. la 1ʳᵉ de la Russie); académie eccl[é]siastique, académie médicale; pension des noble[s] école militaire (dite corps des cadets), écoles arm[é]nienne, de commerce, des beaux-arts, vétérinair[e] gymnase; instituts de Lazarev, de Sainte-Catherin[e] d'Alexandre, etc. Société impériale des naturalist[es] des sciences physiques et médicales, d'histoire [et] antiquités russes, de littérature russe, d'économ[ie] rurale; bibliothèque de l'université, jardin bota[ni]que, cabinets de physique et d'histoire naturell[e] musée anatomique. Industrie : velours, satins, ta[f]fetas, rubans; draps, chapeaux, papiers peints, pa[s]sementerie, tanneries, brasseries, etc.; fond[e]rie de canons. Commerce très actif. Moscou [est] comme l'entrepôt entre la Russie occidentale d'u[ne]

part, la Russie d'Asie, l'Asie centrale et la Chine de l'autre. — Moscou n'était qu'un village avant Iouri I (Dolgorouki), qui, dit-on, fonda cette ville vers 1147. La chute du grand-principat de Kiev par l'invasion mongole (1235), et l'occupation de tout le sud de la Russie par la Horde-d'Or, fit prédominer Moscou en même temps que la ligne des princes de Moscou, à partir d'Iaroslav II, 1238, devenait la dynastie des grands-princes de Russie ou czars. Dès 1300, au plus tard, elle seule fut la vraie capitale de la Russie. Plusieurs fois elle fut assiégée ou prise : par Olgierd, 1369-70; par Toktamouich, 1387; par Iédigeï, 1408; par Dmitri-Khemiaka, 1445; par les Tartares, 1451 et 1477; par Otrepief, 1605; par les Polonais, sous la conduite de Ladislas, fils de Sigismond III, 1611; enfin par Napoléon, 1812 : mais Rostopchine qui y commandait avait, par ordre exprès d'Alexandre I, préparé l'incendie de la ville qui fut brûlée presque tout entière; dès 1814 Moscou commença à se relever de ses ruines; elle est auj. plus belle et plus riche que jamais. Pétersbourg, fondée en 1703, lui avait ravi le rang de capitale ; mais Moscou est restée la ville chérie des Russes, leur *ville sainte* : c'est là que les czars se font couronner. — *Paix de Moscou*, traité conclu, en 1686, entre la Russie et la Pologne. Sobieski faisait de grandes concessions à la Russie pour obtenir son appui contre les Tartares et les Turcs.

MOSCOU (gouvernement de), entre ceux de Tver, Vladimir, Riazan, Toula, Kalouga, Smolensk : 235 kil. sur 215 : 25,500 kil. carrés; environ 1,500,000 hab. Beaucoup de riv. (Oka, Moskova, Kliasma, etc.). 109 lacs. Blé, chanvre, houblon, légumes (asperges, etc.), fruits. Gros et menu bétail, poisson, gibier ; au moins 600 manufactures. Ch.-l., Moscou.

MOSCOVIE. *Voy.* RUSSIE.

MOSELLANE (LORRAINE). *Voy.* LORRAINE.

MOSELLE, *Mosel* en allemand, *Mosella* des anciens, riv. de France et d'Allemagne, naît près de Tuy, à 28 kil. S. E. de Remiremont (Vosges); coule au N., au N. O., puis au N. E.; baigne Remiremont, Epinal, Toul, Pont-à-Mousson, Metz, Thionville; puis, quittant la France pour entrer en Allemagne, arrose Trèves, Berncastel, Zell; tombe dans le Rhin à Coblentz. Cours, 480 kil. dont 280 en France. On récolte d'excellent vin sur les côtes qui la bordent.

MOSELLE (dép. de la), dép. de la France, à l'E., borné au S. par celui de la Meurthe, à l'E. par celui du Bas-Rhin, à l'O. par le dép. de la Meuse, au N. par le Luxembourg, la Prusse et la Bavière; 427 250 hab. : 5,327 kil. carrés. Ch.-l., Metz. Il a été formé aux dépens de la Lorraine et des Trois-Évêchés. Montagnes, vallées et plaines ; beaucoup de riv. Fer, houille, manganèse, grès, quartz, plâtre, chaux, belle pierre de taille, terre à potier et à creusets. Grains, vins, fruits, légumes, chanvre, pommes de terre ; quelques bois. Forges et usines à fer (scies, limes, râpes, tôle, acier, etc.); sucre de betteraves, huiles, eaux-de-vie, vinaigre ; acides minéraux ; lainages, toiles, confitures, liqueurs, etc. Grand commerce. — Ce dép. a 4 arr. (Metz, Sarreguemines, Briey, Thionville), 27 cant., et 605 communes; il appartient à la 5e division militaire, a une cour impér. et un évêché à Metz.

MOSELLE (dép. de RHIN-ET-). *Voy.* RHIN-ET-MOSELLE.

MOSER (J.-J.), publiciste allemand, né à Stuttgard en 1701, mort en 1785, professa le droit à Tubingue, puis à Francfort-sur-l'Oder ; fut chargé de diverses missions politiques, et eut avec plusieurs petits princes d'Allemagne de vifs démêlés qui le dégoûtèrent des affaires. Il se livra alors tout entier à l'étude et s'occupa surtout de fixer le droit positif des peuples de l'Europe. Il a publié sur ces matières une foule de volumes : le nombre s'en élève à plus de 400. Les principaux sont : *Ancien Droit public de l'Allemagne*, 1737; *Plan de la constitution moderne de l'Allemagne*, Tubingue, 1731; *Principes du droit des nations européennes en temps de guerre*, 1752. — Son fils, Frédéric Moser, 1723-98, a écrit sur les mêmes matières des ouvrages estimés, entre autres : les *Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, traduit en français par Champigny, 1791.

MOSES. *Voy.* MOÏSE.

MOSHEIM (J.-Laurent DE), savant théologien protestant, né à Lubeck en 1694, mort en 1755, se fit remarquer de bonne heure par une vaste érudition, ce qui le fit rechercher de plusieurs princes de l'Allemagne. Le duc de Brunswick lui donna en 1723 une chaire de théologie à l'université d'Helmstædt, qu'il conserva jusqu'en 1747; puis il fut appelé par l'électeur de Hanovre à Gœttingue, comme professeur de théologie, et avec le titre de chancelier de l'université; il y resta jusqu'à sa mort. Mosheim a rendu d'incontestables services à l'histoire ecclésiastique, mais il l'a aussi travestie plus d'une fois, et s'est montré partial contre les Catholiques : ses ouvrages sont à l'*Index*. Les principaux sont : un *Abrégé d'histoire ecclésiastique*, en latin, 1726 et 1755; un recueil de *Sermons*, Hambourg, 1747, qui sont regardés comme des modèles du genre; *Morale de l'Écriture*, dont une 5e édition parut en 1773, 9 vol. in-8; une traduction latine de l'*Intellectual system* de l'Anglais Cudworth, 1733 et 1773, avec d'importantes additions, et une foule de dissertations particulières sur divers points d'histoire ecclésiastique, notamment sur les rapports du platonisme avec le christianisme.

MOSKENITSA, v. des États autrichiens (Trieste), à 8 kil. S. O. de Fiume, sur le golfe de Quarnerolo ; 2,000 hab.

MOSKOVA ou MOSKVA, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source dans le gouv. de Smolensk, coule à l'E., entre dans le gouv. de Moscou, passe à Mojaïsk, Zvenigorod, Moscou ; puis se dirige au S.E., et se jette dans l'Oka près de Kolomna. Cours, 300 kil. — Sur les bords de cette rivière, près du village de Borodino, les Français remportèrent sur les Russes une éclatante mais sanglante victoire, le 7 septembre 1812. Le maréchal Ney reçut à la suite de cette bataille le titre de prince de la Moskova.

MOSLEMAH, capitaine arabe, l'un des fils du calife Abd-el-Mélek, commanda les armées musulmanes sous le règne de ses frères Walid I, Soliman, Yézid II et Hescham. Ses principaux exploits sont la conquête du Pont et de l'Arménie (705), le siége de Constantinople, qui dura plus de deux ans (717), sa victoire sur Yézid-ibn-Mahleb, et sur les Turcs-Khazars, et la réduction du Chirvan. Mort en 739.

MOSOUL. *Voy.* MOSSOUL.

MOSQUITOS (baie des), vaste baie de l'Amérique du Sud, s'étend le long des côtes de la N.-Grenade, du Guatimala et du territoire des Mosquitos; 660 kil. de large sur 270 de profondeur.

MOSQUITOS (territoire des), contrée du Guatimala oriental, à l'E. de l'état de Honduras, au N. E. de celui de Nicaragua, entre 11°-16° lat. N., 85°-88° long. O., est habité par les Mosquitos, peuple jadis nombreux et puissant, mais auj. faible et fort réduit.

MOSS, ville de Norwége, à 53 kil. S. de Christiania, sur le Skager-Rack ; 3,000 hab. Moulins à scie, fonderie de fer et de canons. Commerce actif.

MOSSOUL, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de même nom, sur la droite du Tigre, à 369 kil. N. O. de Bagdad ; de 40 à 50,000 h., dont env. 10,000 Chrét. (Nestoriens). Murs avec fossés et tours, château dans une île du Tigre ; rues étroites et sales ; maisons en terre pour la plupart ; vingt mosquées, dix églises, etc. Bains nombreux. Industrie et commerce assez actifs, mais en décadence; toiles, cotonnades, mousselines, velours, tapis, sellerie, armes, usines à fer et acier, imprimeries sur

toile, teintureries, etc. — Mossoul occupe, dit-on, en partie l'emplacement de l'ancienne Ninive. Elle eut pendant longtemps des sultans particuliers, soumis aux califes; elle fut, à plusieurs reprises, saccagée par Saladin, par les Mongols et par Tamerlan. Nadir-Chah l'assiégea vainement en 1741. — Le gouvernement de Mossoul est quelquefois regardé comme une dépendance de celui de Bagdad : le plus souvent il forme un pachalik à part; il a 14,250 kil. carrés, et 145,000 hab.; il s'y trouve beaucoup de tribus kourdes et de Yézidis indépendants.

MOSSY, riv. de l'Inde (Haïderabad), naît par 80° long. E., 17° 14' lat. N.; tombe dans la Kistnah, vis-à-vis de Pondigole, après un cours de 280 kil. Elle arrose Haïderabad et Golconde.

MOSTACFY-BILLAH, calife abbasside de Bagdad, monta sur le trône en 944. Trop confiant dans l'émir Moëz-ed-Daulah, il fut après 16 mois de règne déposé par cet audacieux ministre, qui le priva de la vue et le relégua dans une prison, où il mourut au bout de quatre ans (949).

MOSTADHER-BILLAH, calife abbasside de Bagdad, fils et successeur de Moctady, s'assit sur le trône à 16 ans, en 1094, et mourut en 1118, après un règne de 25 ans. Généreux, ami des lettres, Mostadher n'avait cependant point les qualités d'un prince : il subit le joug du turc Barkiaroc. Sous son califat, les Croisés s'emparèrent de Jérusalem (1099).

MOSTADY-BIAMR-ALLAH, calife abbasside, succéda à son père Mostandjed en 1170, et mourut en 1180, après un règne glorieux. Son califat est célèbre par la soumission de l'Egypte, que son lieutenant Saladin affranchit du joug des califes fatimites.

MOSTAGANEM, *Cartenna* ou *Murustoga*, ville murée de l'Algérie française (Tlemcen), à 80 kil. N. E. d'Oran, près de l'embouchure du Chélif, par 1° 55' long. O., 36° 5' lat. N.; 4,000 hab. Bon port; mosquée, château-fort. Occupée en 1833.

MOSTAIN, calife abbasside de Bagdad en 862, s'abandonna aux conseils de ses favoris, et vit ses sujets se soulever plusieurs fois contre son autorité; assiégé dans Bagdad par les rebelles, Mostaïn fut obligé d'abdiquer en faveur de son cousin Motaz, qui le fit périr (866), mais qui ne régna lui-même que 3 ans.

MOSTANDJED, calife abbasside de Bagdad, succéda à son père Moctafy en 1160. Il eut d'abord à réprimer la révolte d'un de ses frères; devenu paisible possesseur du trône, il gouverna ses états avec sagesse. Mostandjed mourut empoisonné en 1170.

MOSTANSER, calife abbasside de Bagdad, succéda en 1226 à son père Dhaher, obtint l'amour de ses sujets par sa générosité et par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres et aux arts, repoussa une invasion des Mongols dans les dernières années de son règne. Il mourut en 1243, à 51 ans.

MOSTANSER (Ahmed), premier calife abbasside d'Egypte, frère du précédent, échappa au massacre de sa famille après la prise de Bagdad par Houlagou, sous Mostasem : se réfugia en Egypte, fut reconnu en 1260 pour calife par Bibars, qui régnait dans ce pays, et en obtint des secours pour reconquérir Bagdad; mais il échoua et périt la même année, en combattant les Tartares.

MOSTANSER, roi de Tunis en 1249, fut attaqué par saint Louis qui mit le siége devant Tunis (1270). Mostanser fut vaincu, et ne fut sauvé que par la peste qui ravagea le camp des Français. Il obtint la paix de Philippe-le-Hardi, et mourut en 1276.

MOSTAR, ville de la Turquie d'Europe (Bosnie), sur la moyenne Narenta, à 80 kil. N. O. de Trébigné; 9,000 hab. Evêché grec. Vieux pont romain. Armes damasquinées. Commerce de blé, vin, etc.

MOSTARCHED, calife abbasside de Bagdad, succéda en 1118 à son père Mostadher. Après avoir réprimé une révolte de son frère, ce prince essaya de s'affranchir de la tyrannie des émirs; mais cette entreprise hardie causa sa perte. Il fut vaincu et pris par un de ses généraux en 1135, et périt peu après assassiné.

MOSTASEM, dernier calife abbasside de Bagdad, fils et successeur de Mostanser, monta sur le trône l'an 1243 de J.-C. Tout entier aux plaisirs, il abandonna le soin des affaires à ses femmes et à ses courtisans. Une querelle religieuse existait alors à Bagdad entre les Sunnites et les Chyites : Mostasem fit piller les propriétés de ces derniers, que protégeait son visir Mowaied-Eddin. Celui-ci, pour se venger, appela Houlagou, frère du khan des Mongols, et lui livra Bagdad. Au milieu du massacre et du pillage, Mostasem se rendit au camp d'Houlagou; mais celui-ci le fit mourir avec ses deux fils (1258); il était âgé de 42 ans et en avait régné 15. En lui s'éteignit la première dynastie des Abbassides, qui avait régné à Bagdad pendant 508 ans.

MOTA-DEL-CUERVO, ville d'Espagne (Manche), à 26 kil. N. E. d'Alcazar; 3,800 hab. Toiles, lainages.

MOTADHED, calife abbasside, succéda à son oncle Motamed l'an 892 de J.-C. Ce prince allia la prudence à la fermeté, maintint les grands dans l'obéissance, diminua les impôts, protégea les savants, et mourut en 902, après un règne de 9 années.

MOTADI-BILLAH, calife abbasside, régna à Bagdad en 869, et fut poignardé au bout de onze mois pour avoir voulu faire des réformes dans les mœurs, la religion et la discipline.

MOTAMED, calife abbasside de Bagdad, succéda à son cousin Motadi l'an 870 de J.-C. Il régna vingt-trois ans, pendant lesquels il ne prit aucune part aux événements, laissant l'autorité à son frère Mowaffek. Il mourut à la suite d'une débauche, en 892, à l'âge de 51 ans. Son neveu Motadhed lui succéda.

MOTASSEM, 4e fils d'Haroun-al-Raschid, et 8e calife abbasside de Bagdad, régna de 833 à 842 de J.-C., se montra intolérant dans les querelles religieuses, et barbare dans ses guerres avec l'empereur Théophile. Il créa la milice turque, qui, dans la suite, détrôna les califes; il fonda la ville de Sermenraï et mit à mort le sectaire Babek, 837.

MOTAWAKKEL, dernier calife abbasside d'Egypte, vivait sous le règne du mameIouk Kansou-al-Ghaury; il combattit avec lui l'empereur des Turcs Sélim I (1516), fut fait prisonnier et forcé de renoncer à tous ses droits. Il resta quatre ans captif à Constantinople, et revint ensuite en Egypte, où il mourut en 1538. En lui s'éteignit le titre de calife que sa famille avait possédé 800 ans.

MOTAZ, calife de 866 à 869. *Voy.* MOSTAÏN.

MOTAZALITES, sectaires mahométans qui se rattachent à la secte d'Ali; ils soutiennent que Dieu ne possède point d'attributs qui soient séparés de son essence, que le Coran n'est point incréé ni éternel, et que la volonté de l'homme est libre.

MOTHE (LA). *Voy.* LA MOTHE.

MOTIERS ou MOTIERS-TRAVERS, village de Suisse (Neuchâtel), à 22 kil. S. O. de Neufchâtel, dans le Val de Travers. J.-J. Rousseau s'y retira de 1762 à 1765, et y écrivit ses *Lettres de la Montagne*.

MOTIN (Pierre), poëte, né à Bourges, mort vers 1615, a laissé quelques pièces de vers que l'on trouve dans les recueils du temps. Boileau a dit de lui, dans son *Art poétique* (IV, v. 39 et 40) :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et se glace.

MOTRIL, *Firmum Julium*, ville d'Espagne (Grenade), à 8 kil. E. de Malaga et non loin de la mer; 12,000 hab. Rhum, salpêtre. Mines de plomb.

MOTTA-SANTA-LUCIA, ville du roy. de Naples (Calabre Cit.), à 20 kil. S. de Cosenza; 3,150 hab.

MOTTEVILLE (Franç. BERTAUT, dame DE), née en Normandie vers 1621, m. en 1689, avait pour mère une Espagnole et pour oncle le poëte Bertaut. Elle s'attacha dès sa jeunesse à Anne d'Autriche, fut disgraciée

par le cardinal de Richelieu, se retira en Normandie où elle épousa en 1639 N. Langlois, seigneur de Motteville, et devint veuve deux ans après. Après la mort du cardinal de Richelieu, Anne d'Autriche, déclarée régente, la rappela à la cour et en fit sa confidente intime. Mme de Motteville a écrit : *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, 1723. Cet ouvrage renferme de précieux renseignements sur la vie privée de la reine et sur la Fronde.

MOTTRA, *Mathoura*, *Mathura* en anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 48 kil. N. O. d'Agrah, sur la Djemnah, par 27° 31' lat. N., 75° 12' long. E., ville forte et ville sainte selon les Hindous, qui y font naître Krichna. Quantité de temples. Jadis grande et riche, mais saccagée par Ahmed-Chah en 1756.

MOUÇA ou MOUSA. *Voy.* IMAM et MAHOMET I.

MOUCHY (Antoine DE), dit *Democharès*, docteur en Sorbonne et chanoine de Noyon, né près de Compiègne, mort à Paris en 1574, se rendit célèbre par son zèle contre les Réformés et fut nommé inquisiteur de la Foi. Les hérétiques qui le haïssaient appelèrent de son nom *Moucharts* ceux qu'il employait à découvrir les sectaires. Il assista au concile de Trente et publia plusieurs écrits théologiques.

MOUCHY (Philippe DE NOAILLES, duc de), maréchal de France, 2e fils d'Adrien-Maurice de N., né en 1715, fit avec distinction toutes les campagnes de L. XV. Gouverneur de Versailles lorsqu'éclata la révolution, il honora sa vieillesse par son courageux attachement à son souverain. Il était près de Louis XVI à la déplorable journée du 20 juin 1792, et son bras, bien qu'affaibli par l'âge, eut encore assez de force pour repousser de son maître les menaces et les outrages. Au 10 août, il voulut encore occuper le poste de l'honneur, mais il ne put parvenir jusqu'au roi. Le 27 juin 1794, sa tête tomba sous la hache révolutionnaire ; il avait 79 ans.

MOUDANIA, *Myrlée* ou *Apamée de Bithynie*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de livah, à 31 kil. N. O. de Brousse, sur le golfe de Moudania (golfe de *Cianus* des anciens) ; 20,000 hab. Petit fort. Environs délicieux.

MOUDON, *Milden* en allemand, *Minidunum* en latin, ville de Suisse (Vaud), à 22 kil. N. E. de Lausanne ; 2,400 hab. Vieille tour carrée ; ruines romaines. Longtemps capitale du pays de Vaud ; mais déchue depuis que ce pays passa sous la domination bernoise, en 1536.

MOUHY (Charles DE FIEUX, chevalier de), romancier, membre de l'académie de Dijon, né à Metz en 1702, mort en 1784, est auteur d'un grand nombre de romans : *la Paysanne parvenue*, 1735 ; *la Mouche, ou les aventures de Bigand*, 1736 ; *Mille et une Faveurs* ; *le Masque de fer*, 1747 ; *Abrégé de l'histoire du théâtre français*, 1780 : *Dictionnaire dramatique*, 1783, 3 vol. in-8, etc.

MOUKDEN ou FOUNG-THIAN, ville de l'empire chinois, capit. de la prov. de Ching-King, dans la Mandchourie. *Voy.* FOUNG-THIAN.

MOULE (LE), bourg et port de la Guadeloupe (Grande-Terre), à 22 kil. N. E. de la Pointe-à-Pître ; 8,000 hab. (dont 7,000 esclaves). Cannes à sucre, coton, manioc, etc.

MOULIN. *Voy.* MOLIN et DUMOULIN.

MOULINES (Guill. DE), né à Berlin en 1728, d'origine française, mort en 1802, remplit d'abord les fonctions de pasteur protestant, puis fut résident du duc de Brunswick à Berlin, enseigna la philosophie au prince royal de Prusse. Il a laissé, entre autres écrits, des traductions d'*Ammien Marcellin*, Berlin, 1775, et de l'*Histoire Auguste*, 1783.

MOULINS, *Molinæ* au moyen âge, ch.-l. du dép. de l'Allier, sur la droite de l'Allier, à 283 kil. S. E. de Paris ; 15,231 hab. Évêché. C'est une assez belle ville, et où l'on remarque surtout les promenades extérieures, plusieurs places plantées d'arbres, le nouvel hôtel-de-ville, la caserne de cavalerie, le pont, le mausolée du mar. Henri II de Montmorency. Lycée, grand séminaire, société d'économie rurale, sciences naturelles et des arts ; bibliothèque, musée, pépinière départementale. Coutellerie renommée, couvertures de laine et autres, etc. Commerce de vins, grains, bois, bétail. Aux environs eaux minérales. — Suivant quelques auteurs, Moulins ne fut fondée qu'en 1370 ; elle occuperait, dit-on, l'emplacement de l'ancienne *Gergovie* des Boïens ; elle doit son nom moderne aux nombreux moulins à eau qu'on y voyait sur les bords de l'Allier. Il s'y tint des États-Généraux en 1566. Résid. des ducs de Bourbon. Pat. des Lingendes, de Villars. — 9 c. (B.-l'Archambault, Chevagne, Dompierre, Lurcy-Lévy ou le Sauvage, Montet-aux-Moines, Neuilly-le-Réal, Souvigny, plus Moulins qui compte pour 2), 93 communes, et 90,582 hab.

MOULINS-ENGILBERT, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 13 kil. S. O. de Château-Chinon ; 3,316 hab. Fortifications auj. en ruines ; église paroissiale. Chapeaux, poteries, tanneries ; aux environs mines de fer, carrières, belles forêts. — Cette ville eut jadis des seigneurs particuliers, fut prise en 1474 par Charles-le-Téméraire, et en 1475 par le duc de Bourbon.

MOULINS-LA-MARCHE, ch.-l. de cant. (Orne), à 15 kil. N. E. de Mortagne ; 900 hab. Source minérale.

MOULTAN, prov. de l'Inde indépendante, partie de la Confédération des Seikhs, à l'E. du Beloutchistan et du Kaboul (836 kil. sur 398), est arrosée par le Sindh, le Setledje, etc. ; très fertile à l'E. et au N., sur les bords du Sindh, aride ailleurs, et divisée en cinq parties principales (Moultan, Leia, Dera-Ismaïl-Khan, Dera-Ghazy-Khan, Bahawalpour). Elle a pour ch.-l. Moultan. Assujettie aux Sheikhs dep. 1818, elle a été annexée en 1849 aux possessions anglaises.

MOULTAN, *Urbs Mallorum*, ch.-l. de la prov. de Moultan, sur la rive gauche du Tchennab, près de sa jonction avec le Ravei, par 69° long. E., 30° 35' lat. N. ; 70,000 hab. (100,000 suivant quelques voyageurs) ; très hautes murailles, citadelles. Quelques bâtiments remarquables : beau temple hindou, etc. Quelques manufactures de soie, tapis fort beaux. Tombeaux de deux saints mahométans. C'est une des plus anciennes villes de l'Inde. Elle a eu longtemps son radjah particulier. Les Mahrattes, les Afghans, les Sheikhs l'ont dévastée ; soumise aux Seikhs depuis 1818 ; prise par les Anglais en 1849.

MOULVIA ou MOULOUIA, *Malva* ou *Malvana*, riv. de l'empire de Maroc (Fez), naît dans l'Atlas, par 31° 54' lat. N., coule au N. E., tombe dans la Méditerranée au S. E. de Melilla. Cours, 460 kil.

MOUNIER (Jean-Joseph), né à Grenoble en 1758, suivit d'abord la carrière du barreau, devint secrétaire des états provinciaux du Dauphiné, puis député aux États-Généraux, 1789. Il y développa l'un des premiers le projet d'une constitution et d'une déclaration des droits de l'homme. Après le 14 juillet, Mounier parut incliner vers la cause royale. Il était président de l'assemblée aux 5 et 6 octobre 1789, et montra dans cette circonstance une grande fermeté, tenant tête aux factieux au péril même de sa vie. En 1790 il quitta la France, se retira en Suisse, puis en Angleterre, et de là à Weimar où il établit une maison d'éducation destinée à préparer les jeunes gens aux carrières publiques. Rentré en France après le 18 brumaire (1799), il devint préfet du dép. d'Ille-et-Vilaine, fut appelé au conseil d'état (1805), et mourut en 1806. On a de lui : *Considérations sur le gouvernement, etc., qui convient à la France*, Paris, 1789 ; *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, 2 vol. in-8, Genève, 1792 ; *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons*, etc., Tubingue, 1801, Paris, etc. Mounier se montra toujours le défenseur du régime constitutionnel et d'une sage liberté.

Son fils, Phil.-Edouard, 1784-1848, fut secrétaire de Napoléon, puis intendant des bâtiments de la couronne, conseiller d'État et pair sous les Bourbons.

MOUNIN-VOLCANIQUE (archipel), en Polynésie, se compose de quatre groupes, dits : groupes de Mounin-Sima, Volcanique, Oriental, Occidental. Dans le dernier se remarquent les îles Kendrick, Dolores, Borodino ; dans l'Oriental, Guadalupa, Malagrida, Lobes, etc. ; dans le Volcanique (exploré par Beechey), l'île de Soufre, celles de Saint-Alexandre et de Saint-Augustin, et le groupe de Peel. Quant au groupe de Mounin-Sima, les Chinois le placent par 139° long. E. et 27° lat. N. ; mais probablement ils se trompent sur la longitude. Ce groupe se compose de 89 îles ou îlots et est habité par des Japonais. — La plus grande partie de l'archipel Mounin-Volcanique répond à l'*archipel de Magellan* de quelques cartes récentes.

MOUNIS, nom donné chez les Indiens aux solitaires et aux savants ; on le donne aussi aux poëtes dont les écrits passent pour inspirés.

MOUNT-SORREL, bourg d'Angleterre (Leicester), à 18 kil. N. de Leicester ; 1,600 hab. Aux environs, carrières. Ancien château très fort.

MOUNT-VERNON, nom de plus. v. des États-Unis, dont 5 sont ch.-l. de comtés dans les États de Missouri, Ohio, Illinois, Kentucky, Géorgie.

MOURA, *Nova civitas Aruccitana*, ville du Portugal (Alentéjo), au confluent de la Guadiana et de l'Ardilla, à 31 kil. N. E. de Béja ; 4,000 hab.

MOURACHKIN, ville de la Russie d'Europe (Nijnéi-Novogorod), à 80 kil. S. E. de Nijnéi-Novogorod ; 6,000 hab. Tanneries de peaux d'agneaux.

MOURAD-BEY, l'un des chefs des mamelouks qui commandaient en Egypte lors de l'expédition des Français, était né en Circassie vers 1750. Il s'empara dès 1776 de toute l'autorité en Egypte, conjointement avec Ibrahim, et tous deux se rendirent indépendants de la Porte. Ils commirent toutes sortes d'extorsions, et le consul français lui-même eut à subir de leur part plusieurs insultes ; ce fut là le prétexte de l'expédition française. A l'arrivée de Bonaparte, Mourad, abandonné d'Ibrahim, eut à supporter seul le fardeau de la guerre. Pendant trois ans il déploya une activité incroyable, toujours vaincu, mais reparaissant toujours avec des forces nouvelles. Enfin il négocia avec Kléber, qui lui laissa le gouvernement de la Haute-Egypte. Mourad dès lors garda une fidélité inviolable aux Français, et leur fournit même des secours. Il mourut de la peste en 1801.

MOURAD, sultan des Ottomans. *Voy.* AMURATH.

MOURADGEA D'OHSSON, diplomate et écrivain, né à Constantinople en 1740, mort à Paris en 1807, était originaire d'Arménie, et possédait également les langues d'Orient et celles de l'Europe. Après avoir été longtemps interprète de l'ambassade de Suède, il devint en 1782 chargé d'affaires, puis ministre de cette puissance près de la Porte. Il entreprit de faire connaître la civilisation des Turcs, et, après avoir amassé dans ce but d'amples matériaux, vint se fixer à Paris pour rédiger son ouvrage ; la première partie parut à Paris sous le titre de *Tableau général de l'empire ottoman*, 2 vol. in-fol., 1787-90 ; une deuxième partie fut publiée en 1804 sous le titre de *Tableau historique de l'Orient*, 2 vol. in-8 ; il a paru en 1821 un 3e vol. du *Tableau général de l'empire ottoman*, par les soins du fils de l'auteur.

MOURAVIEF (Michel Nikititsch), poëte, historien et philosophe russe, né à Smolensk en 1757, mort en 1807, devint officier supérieur dans la garde impériale, puis fut nommé par Catherine II chevalier d'honneur et instituteur de ses enfants. Il composa pour ses élèves : *les Lettres d'Emile* ; *les Dialogues des morts* ; *Essais d'histoire, de morale et de littérature*, 1796. Il devint, sous l'empereur Alexandre, sénateur, conseiller privé, puis adjoint du ministre de l'instruction publique. On a encore de lui une *Géographie de la Russie*.

MOURCHED-ABAD ou **MOURCHID-ABAD**, *Moorshed-Abad* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. de district, par 24° 16' lat. N., 103° 80' long. E. ; 97,818 hab. (en 1840) ; elle était jadis plus peuplée. Rues étroites et sales, quelques mosquées et pagodes. Fabriques de toiles, de châles, d'étoffes de soie ; commerce considérable. — Cette ville, primitivement nommée Mokjous-Abad, reçut son nom actuel du nabab Mourched-Kouly-Khan ; de 1704 à 1757, elle fut la capitale du Bengale. En 1742 cette ville fut pillée par les Mahrattes, et depuis ce temps Mourched-Abad a beaucoup perdu de son importance.

MOUROM, ville de la Russie d'Europe (Vladimir), à 110 kil. S. E. de Vladimir, sur l'Oka ; 6,500 hab. ; 17 églises, etc. Tanneries, commerce de cuirs de Russie. — D'abord possédée par des princes indépendants, elle passa ensuite successivement aux princes de Kiev, de Vladimir et de Rostov. Prise et ruinée par les Bulgares en 1088, et ravagée ensuite par Batou-Khan.

MOURZOUK, ville de l'Afrique septentrionale, capitale du Fezzan, par 13° 32' long. E., 25° 54' lat. N., à 800 kil. S. de Tripoli ; 2,500 hab. Murs hauts, épais ; 7 portes ; château-fort, résidence du sultan ; 16 mosquées, grandes places vides où parquent les chameaux des commerçants. Quelque industrie (forgerons, bijoutiers, tanneurs, tisserands). Mourzouk est le rendez-vous des caravanes qui vont de l'Egypte à Tripoli, et de Bournou à Kachena. Il n'y pleut jamais. Le therm. varie de 56° à 60° cent.

MOUSA, iman. *Voy.* IMAM et IMAM-MOUÇA.

MOUSA-BEN-NASSER, général du calife Walid I, fut nommé par ce prince vice-roi de l'Afrique en 705. Il subjugua, avec son lieutenant Tarik, les plus riches contrées de l'Espagne, franchit les Pyrénées, et s'avança en France jusqu'aux portes de Carcassonne. Il fut au milieu de ses triomphes rappelé à Damas en 715, comme coupable d'injustice envers son lieutenant Tarik, fut condamné à payer une amende de 200,000 dinars d'or, et battu de verges. Il mourut en 718.

MOUSO, ville de l'Afrique australe, capit. du pays des Barolous, en Cafrerie, à 290 kil. N. E. de Litakou ; 12,000 hab.

MOUSSOUR ou **MUSART**, chaîne de montagnes et riv. de l'empire chinois (Turkestan). Les montagnes s'étendent sur la limite de la Dzoungarie et du Turkestan chinois ; la riv. tombe dans le Tarim après 400 kil. de cours au S. E.

MOUSTAG. *Voy.* MUSTAGH.

MOUSTAPHA. *Voy.* MUSTAPHA.

MOUSTIERS. *Voy.* MOUTIERS.

MOUTHE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 24 kil. S. O. de Pontarlier ; 950 hab.

MOUTIER, MOUTIERS, *Monasterium*, n. d'un grand nombre de villes, qui se formèr. autour de monastères.

MOUTIERS, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 26 kil. S. de Digne ; 2,000 hab. Chapelle de N.-D.-de Beau-Vezer. Etoffes de laine, faïence, papeteries.

MOUTIERS-EN-TARENTAISE, *Darantasia* ou *Centronum civitas*, ville des États sardes, à 19 kil. S. E. de Chambéry ; 1,900 h. Ecole de mineurs. Aux env. mines de plomb et salines. Patrie d'Innocent V. Évêché au IVe s. ; archevêché au IXe ; évêché depuis 182[illegible]. Jadis fortifiée ; ses remparts furent détruits en 13[illegible].

MOUTIERS-LES-MAUFAITS (LES), ch.-l. de cant. (Vendée), à 26 kil. E. des Sables-d'Olonne ; 500 hab.

MOUTON-DUVERNET, général, né à Paris, était général de division en 1813. Membre de la Chambre des Députés en 1815, aux Cent-Jours, et gouverneur de Lyon le 2 juillet de la même année, il fut arrêté en mars 1816 ; il périt victime des réactions

politiques qui ensanglantèrent à cette époque le midi de la France : il fut fusillé à Lyon le 19 juillet.

MOUTON, comte de Lobau. *Voy.* LOBAU.

MOUTON-NOIR (dynastie du), en turc *Kara-koin-iu*, dynastie turcomane, ainsi nommée parce qu'elle portait un mouton noir peint sur ses étendards. Les princes du Mouton-Noir régnaient au XIVe siècle dans l'Arménie et le Diarbékir ; en 1407 ils envahirent la Perse où la dynastie des Il-khaniens disputait l'empire aux descendants de Tamerlan ; ils furent chassés du trône en 1468, par les Turcomans du Mouton-Blanc. Voici leurs noms : Tour-Ali-Beg, 1360 ; Kountlubeg ; Kara-Youssouf-Othman, 1380-1406 ; Eskander, 1407-35 ; et enfin Géangir, 1435-68.

MOUTON-BLANC (dynastie du), en turc *Ak-koïn-lu*, appelée aussi *Baïandouriens*, dynastie turcomane, rivale de la précédente, la remplaça en Perse en 1468, et fut renversée en 1499 par celle des Sophis. Les princes de cette dynastie sont : Ussum Cassan, 1468-78 ; Khalil-Beg, 1478-79 ; Yacouf, 1479-85 ; Djoulaver, 1485-88 ; Beïsankour, 1488-90 ; Roustam, 1490-97 ; Alvend ; Mouradbeg, 1497-1499.

MOUTONNET-CLAIRFONS, littérateur, né au Mans en 1740, mort en 1803. On a de lui des traductions estimées des *Baisers* de *Jean Second*, d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus*, etc. ; un poëme sur les chats, intitulé *la Galéide*, 1798.

MOUTYPOLLAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 28 kil. de Kaddalor. Célèbre bataille entre les Anglais et Haïder-Ali, 1781.

MOUY, ch.-l. de cant. (Oise), à 9 kil. S. O. de Clermont ; 2,507 hab. Draps pour les troupes, filature de laine, papeterie. Pierres de taille aux env.

MOUY, ch.-l. de canton (Aisne). *Voy.* MOY.

MOUZAIA, montagne de l'Algérie, située dans la première chaîne de l'Atlas, entre Blida et Médéah (1,500 m. de haut). Au pied de cette montagne est un défilé fort dangereux connu sous le nom de *Teniah de Mouzaïa* ; il s'y est livré plusieurs combats. Forcé par les Franç. en 1840. Mines de fer, de cuivre.

MOUZANGAYE, ville de l'île de Madagascar, sur la côte N. O., par 15° 6' lat. S., 45° 20' long. E., est la capit. du roy. des Séclaves ; 6,000 hab. Étoffes de soie et coton. Grand commerce.

MOUZON, ch.-l. de cant. (Arden.), sur la Meuse, à 14 kil. S. E. de Sedan ; 2,400 hab. Drap, serges, filature de laine, cuir. — Jadis très forte ; souvent prise et reprise. Turenne la prit et la démantela en 1651. Elle avait une riche abbaye de Bénédictins.

MOXOS, peuple indigène de l'Amérique du Sud (Bolivie), dans le dép. de Santa-Cruz de la Sierra, habite les vallées des Andes, par 12° 18' lat. S. et 67° 71' long. O. Il avait donné son nom à un dép. du Haut-Pérou.

MOY ou **MOUY**, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Oise, à 12 kil. S. E. de St-Quentin ; 1,060 hab.

MOYENNEVILLE, ch.-l. de cant. (Somme), à 7 kil. S. O. d'Abbeville ; 900 hab.

MOYEN-RIVER, riv. des États-Unis (Missouri), naît dans la partie S. E. du coteau des Prairies, et tombe dans le Mississipi ; cours, 500 kil. au S. E.

MOYENVIC, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 6 kil. S. E. de Château-Salins, à 2 kil. E. de Vic ; 1,500 hab. Faïence, salines considérables. Jadis place forte.

MOYEUVRE-LA-GRANDE, village de France (Moselle), à 13 kil. S. O. de Thionville ; 1,550 hab. Hauts-fourneaux à l'anglaise, cylindres à cannelure, feux d'affinerie, aciérerie, machines à vapeur, etc.

MOYOBAMBA, ville du Pérou (Livertad), à 400 kil. N. E. de Truxillo, sur le Moyobamba ; 5,000 hab. jadis ; moins auj. Fabrique de *tucuyos* (étoffe de coton grossière). — Le Moyobamba coule à l'E. et tombe dans le Huallaga après 400 kil. de cours.

MOYSE. *Voy.* MOÏSE.

MOZAMBIQUE, capitainerie-générale, comprenant les possessions portugaises dans l'Afrique orientale, de 10° 15' à 25° 15' lat. S., s'étend indéfiniment dans les terres, mais en réalité ne consiste que dans les établissements de la côte, depuis le cap del Gado au N. jusqu'à la baie de Lorenzo-Marquez au S. ; env. 270,000 h. Sept capitaineries : Querimbe ou Porto del Gado, Mozambique, Quilimane, Sena, Sofala, Inhambane, Bahia-de-Lorenzo-Marquez : ch.-l., Ibo (fort), Mozambique, St-Martin de Quilimans, Tête, Sofala, Inhambane, Lorenzo-Marquez. Très vastes forêts pleines d'éléphants (d'où grand commerce d'ivoire). Nombreuses mines d'or, surtout à Zumbo. Sol très fertile (riz, millet, fruits, etc.).

MOZAMBIQUE, ch.-l. de la capit.-particulière, et capitale de la capitainerie-générale de Mozambique, sur la petite île de Mozambique, par 38° 20' long. E., 15° 1' lat. S. ; 8,000 hab. Port et citadelle (mal armée) ; palais du capitaine-général ; évêché. Climat insalubre. Commerce encore actif en ivoire, écaille, piment, médicaments, baume, ambre gris, gomme, peaux de tigre, etc., et, il y a peu de temps encore, en esclaves. — Vasco de Gama aborda sur la côte de Mozambique en 1498 ; mais ce ne fut qu'en 1508 que les Portugais y bâtirent un fort et y établirent un comptoir.

MOZAMBIQUE (canal de), grand bras de la mer des Indes, entre la côte orientale d'Afrique et l'île de Madagascar.

MOZARABES (c.-à-d. *Arabes mélangés* ou *étrangers*), nom que donnèrent les Maures aux chrétiens d'Espagne qui consentirent à vivre sous leur domination, en conservant leur religion et leurs lois. On donnait aussi le nom de *rit mozarabique* à la liturgie en usage chez ces chrétiens ; cette liturgie, arrangée au VIe siècle par saint Léandre, archevêque de Séville, et complétée par saint Isidore, son successeur, avait été formée en partie du rit gallican, mais elle avait aussi beaucoup emprunté aux Orientaux ; on l'appelait encore *rit gothique*. Le rit mozarabique fut remplacé, du XIe au XIIe siècle, par le rit romain, grâce aux efforts des papes et aux ordonnances des rois de Castille et d'Aragon ; mais le peuple n'abandonna qu'avec regret sa liturgie nationale.

MOZART (Wolfgang-Amédée), compositeur allemand, né à Saltzbourg en 1756, mort en 1791. Il n'avait pas encore 8 ans quand il toucha l'orgue à la chapelle de Versailles et se montra, dès lors, l'égal des plus grands maîtres. Il fit successivement l'admiration de l'Angleterre, des Pays-Bas, de la Hollande et de l'Italie. Après avoir fait quelque séjour à Paris, mécontent d'ailleurs du goût des Français, il quitta la France et s'attacha à l'empereur Joseph II. Mozart composa dans tous les genres et excella dans chacun d'eux. Il n'avait pas 36 ans, lorsqu'il mourut, victime de quelques excès. Ses chefs-d'œuvre sont : *Don Juan*, *les Noces de Figaro*, *la Flûte enchantée*, *la Clémence de Titus*, un grand nombre de symphonies, et la célèbre messe de *Requiem*, qui fut pour lui le chant du cygne. Il se persuada, en composant cet admirable morceau, qu'il travaillait pour lui-même, et cette idée fixe hâta, dit-on, sa mort. En 1841 on lui a érigé une statue en bronze dans sa ville natale.

MOZDOK, ville de la Russie méridionale (Caucase), sur le Terek, à 225 kil. S. E. de Stavropol ; 3,000 hab. Elle termine la ligne militaire formée le long du Caucase. Maroquins, eau-de-vie, vers à soie. Commerce avec les montagnards. Les environs de Mozdok sont infestés par des hordes pillardes.

MOZIFFERABAD, ville du roy. de Lahore (Afghanistan), par 70° 2' long. E., 34° 2' lat. N. Jadis au Kaboul et résidence d'un chef qui prend le titre de sultan.

MQUINWARI ou **KAZBEK**, un des plus hauts sommets du Caucase à 115 kil. N. O. de Tiflis par

42° 28' lat. N. et 41° 55' long. E. : 4,800 mètres au-dessus du niveau de la mer Noire.

MSTA, riv. de la Russie d'Europe, sort du lac Mstino (Tver), arrose le gouv. de Novogorod, coule au N. O., à l'O. et au S. O., et tombe, à 12 kil. S. O. de Novogorod, dans le lac Ilmen. Cours, 400 kil.

MSTISLAVL, ville de la Russie d'Europe (Mohilev), à 90 kil. N. E. de Mohilev; 5,000 hab. Beau collége de Jésuites, synagogues. Commerce de chanvre, blé, avec Riga.—Fondée en 1180; souvent prise; réunie à la Russie par Catherine II en 1772.

MTZENSK, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 49 kil. N. E. d'Orel; 6,000 hab. Commerce de blé, chanvre. Environs très fertiles. — Cédée à la Russie en 1509; elle appartenait d'abord aux Lithuaniens.

MUCHAMIEL, ville d'Espagne (Valence), à 11 kil. N. d'Alicante; 4,000 hab. Vin excellent.

MUCIDAN, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 23 kil. S. de Riberac; 1,600 hab. Forges, mines de fer.

MUCIEN, *M. Licinius Crassus Mucianus*, d'une famille issue par adoption de la maison des Mucius, général et ami de Vespasien, aida puissamment ce prince à renverser Vitellius et à monter sur le trône. Vespasien lui laissa en reconnaissance une grande autorité, mais il en abusa quelquefois. Il fut plusieurs fois consul, en 52, 70, 74 après J.-C.

MUCIUS (famille des), célèbre maison plébéienne de Rome, dont les membres portaient le surnom de *Scævola*, en mémoire du fameux guerrier Mucius Scævola, est célèbre surtout par les habiles jurisconsultes qu'elle produisit. Il paraît qu'elle s'éteignit sous les empereurs. *Voy.* SCÆVOLA.

MUCY-L'EVÊQUE. *Voy.* MUSSY.

MUFTI ou MUPHTI, grand pontife de la religion de Mahomet, réside à Constantinople. Il est le souverain interprète du texte et des pensées du Coran: aussi l'appelle-t-on l'oracle du jugement, le bras droit de Mahomet. Il est à la fois le chef suprême des gens de loi et des prêtres, nommés *ulémas;* ses ordonnances, appelées *fetfas*, sont aveuglément exécutées. C'est le mufti qui ceint l'épée au sultan à son avénement. — Chaq. v. a en outre son mufti.

MUGNANO, bourg du roy. de Naples (Terre de Labour), à 11 kil. E. de Nola; 3,700 hab.

MUGNOZ. *Voy.* MUNOZ.

MUGRON, ch.-l. de cant. (Landes), sur l'Adour, à 13 kil. O. de Saint-Séver; 2,400 hab. Commerce actif d'eau-de-vie et vins.

MUHL, riv. de l'archiduché d'Autriche (pays au-dessus de l'Ens), naît sur les frontières de la Bavière et de la Bohême, et se jette dans le Danube près de Neuhaus; cours, 60 kil. — Elle a donné son nom à un cercle de l'archiduché d'Autriche, entre la Bohême au N., le Manhartsberg supérieur à l'E., le Danube au S., la Bavière à l'O.: 100 kil. sur 32; 200,000 hab. Ch.-l., Freystadt.

MUHLBERG, ville murée des États prussiens (Saxe), sur l'Elbe, à 84 k. E. de Mersebourg; 3,000 h. Château. Drap, bonneterie, toile, gants. Commerce de grains, houblon, etc. Près de cette ville, Charles-Quint défit en 1547 l'électeur Jean-Frédéric de Saxe, qui était à la tête du parti protestant.

MUHLDORF, ville murée de Bavière (Isar), sur l'Inn, à 65 kil. N. E. de Munich; 1,350 hab. Ruines d'un château. Près de là fut livrée une célèbre bataille entre les deux compétiteurs à l'empire, Louis V et Fréd. le Beau, 1322; ce dernier y fut battu et pris.

MUHLENBACH, *Szasz-Sebes*, ville de Hongrie (Transylvanie), ch.-l. de siége, à 20 kil. S. de Karlsburg; 4,300 hab. Drap.

MUHLHAUSEN, ville des Etats prussiens (Saxe), sur l'Unstrutt, à 46 kil. N. O. d'Erfurt; 10,000 hab. Etamines, drap de ras, chapeaux, tanneries; bière, eau-de-vie de grains. — Longtemps ville libre; fut cédée à la Prusse en 1802.

MUHLHAUSEN, ville de France. *Voy.* MULHOUSE.

MUHLHEIM, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur le Rhin, à 5 kil. N. E. de Cologne; 3,900 hab. Velours, soie, indiennes, lainages, savon, vinaigre, tabac, tanneries, etc.

MUHLHEIM, ville des Etats prussiens (prov. Rhénane), sur la Roër, à 24 kil. N. E. de Dusseldorf; 5,000 hab. Amidon, papier, savon; ciseaux à tondre le drap. La Roër y devient navigable.

MUHR ou MUR, riv. des États autrichiens, naît en Autriche du versant sept. des Alpes Noriques, arrose la Styrie, entre en Hongrie, et s'unit à la Drave près de Neograd. Cours, 400 kil.

MULA, ville d'Espagne (Murcie), à 31 kil. à l'O. de Murcie; 7,400 hab. Poterie, moulins à farine.

MULCIBER (c.-à-d. *le forgeron*), un des surnoms de Vulcain.

MULDE, riv. d'Allemagne, formée de deux bras qui se joignent à Colditz dans le roy. de Saxe, tombe dans l'Elbe près de Dessau. Cours, 250 kil. au N. O.

MULEY-ABDEL-MÉLEK, roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des chérifs (1576-1578), monta sur le trône en détrônant son neveu Muley-Mohammed, à la jalousie duquel il craignait d'être sacrifié. Le prince détrôné alla implorer le secours du roi de Portugal, don Sébastien, qui vint débarquer sur la côte d'Afrique avec une armée de 20,000 hommes; Muley-Abdel-Mélek, quoique gravement malade, vint lui livrer la bataille et remporta la célèbre victoire d'Alcaçar-Quivir, dans laquelle périt don Sébastien; mais épuisé par ses efforts, il mourut lui-même à la fin de l'action. — Il eut pour successeur son frère Muley-Ahmed, qui régna paisiblement pendant vingt-cinq ans. — Le nom de Muley a été porté par plusieurs autres princes de l'Afrique qui ne sont guère remarquables que par leur cruauté. Les plus connus sont :

MULEY-ISMAEL, empereur de Maroc, de la dynastie des chérifs, monta sur le trône en 1672, enleva Tanger aux Anglais (1684), prit plusieurs villes aux Espagnols, entre autres Larache (1689), et assiégea vainement Ceuta pendant vingt-six ans. Il conclut un traité de commerce avec Louis XIV, tenta une expédition contre les Algériens (1690); mais il fut défait. Il eut dans sa vieillesse à combattre la révolte de plusieurs de ses fils. Il mourut en 1727, à 81 ans. Il signala son règne par d'atroces cruautés.

MULEY-HAÇAN, roi de Tunis en 1533. Il fut attaqué et chassé de Tunis par le général des Turcs, le célèbre Barberousse (Chérédin). Il implora le secours de l'empereur Charles-Quint, qui défit Barberousse, reprit Tunis, et le replaça sur le trône (1535). Mais ses sujets se révoltèrent : il fut battu par son propre fils, Muley-Homaidah, jeté dans une prison, et privé de la vue par ordre de ce prince. Muley-Haçan fut délivré par les Espagnols, et se retira en Italie où il mourut vers 1545. — Son fils Muley-Homaidah fut chassé de Tunis par les Turcs en 1573, et fut le dernier prince de la dynastie des Hafsides.

MULGRAVE (Constantin-John-Phips, lord), navigateur anglais, né en 1734, mort en 1794, fut chargé en 1773 de s'assurer de la possibilité d'un passage au nord de l'Amérique. Il partit avec deux bombardes, et, après un voyage pénible et dangereux, revint sans avoir obtenu un résultat satisfaisant; il s'était élevé au-delà du 80° degré de lat. N. A son retour, Phips fut nommé membre de la Chambre des Communes (1775), et commissaire de l'amirauté en 1777; en 1783, il obtint le rang de pair. La relation de son expédition, publiée par lui-même, a pour titre : *Voyage au pôle boréal*, *entrepris par ordre du roi, en* 1773, Londres, 1774; traduit en français par Fleurieu et Demeunier, Paris, 1775, in-4.

MULGRAVES (îles), dites aussi *îles de Marshall*, *îles de Gilbert*, et pour lesquelles on a proposé le nom d'*Archipel Central*, s'étend à peu près au centre de la Polynésie au S. E. des îles Mariannes.

par 169°-171° long. E., et 1°-10° lat. N. Presque toutes sont petites et basses; leurs habitants, cuivrés ou noirs, sont très misérables. Vulgairement on répartit ces îles en cinq ou six groupes, Browne, Radak, Mulgrave, Ralik, Scarborough et Kingsmill. Le groupe de Mulgrave est situé par 6° 7' lat. N., et 169° 36' long. E.

MULHOUSE, *Mühlhausen*, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), sur l'Ill et le canal de Monsieur, qui en forment une île, à 13 kil. N. E. d'Altkirch. Population 28,142 hab. (en 1851). Collége, école des sciences appliquées. Mousselines, cotonnades, toiles peintes, etc. Les environs fabriquent immensément aussi. Mulhouse, pour tous ces articles, est la ville la plus productive de France (elle fabrique pour 50,000,000 de francs par an), et rivalise avec les grands ateliers d'Angleterre. Banque.—Mulh. devint ville sous l'empereur Frédéric II, ville impériale sous Rodolphe de Habsbourg, puis alliée des treize cantons de la Suisse en 1515. Enfin elle fut réunie à la France en 1798. Turenne défit les Impériaux auprès de Mulhouse en 1674. Mulhouse dispute à Munich l'invention de la lithographie.

MULL (île), jadis *Dréolin*, une des îles Hébrides, par 8° 28' long. O., 56° 30' lat. N. : 49 kil. sur 35; 9,500 hab. Climat humide ; montagnes (dont une, le Benmore, a 1,000 mètres); lacs, cavernes. Sol peu fertile, bétail. Houille, granit, marbre, basalte, etc. Tobermory en est le village principal.

MULLER (Gérard-Fréd.), voyageur et historien, né en 1705 en Westphalie, mort en 1783, alla de bonne heure se fixer en Russie pour y enseigner l'histoire et la géographie, gagna la faveur de l'impératrice Catherine, devint historiographe, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, conservateur des archives; fut chargé de plusieurs voyages scientifiques, et accompagna Gmelin dans son voyage en Sibérie (1733-43). On a de lui : *Recueil pour l'Histoire de Russie*, St-Pétersbourg, 1732-64 ; *Origines gentis et nominis Russorum*, St-Pétersbourg, 1749; *Voyages et découvertes des Russes*, 1766, etc.

MULLER (Othon-Fréd.), naturaliste danois, né à Copenhague en 1730, mort en 1784, est l'un des meilleurs observateurs du XVIIIe siècle. Le gouvernement danois lui conféra plusieurs fois des fonctions publiques; mais il s'en démit en 1772 pour se livrer tout entier à l'étude. Il est surtout connu par ses recherches sur les animaux infusoires ; c'était pour la science un nouveau monde dont il est en quelque sorte le créateur. On a de lui : *Fauna insectorum Friedrichsdaliana*, 1764 ; *Flora Friedrichsdaliana*, 1767; *Vermium terrestrium et fluviatilium Historia*, 1773-4 ; *Hydrachnæ*, 1781; *Entomostraca, seu insecta testacea*, 1785; *Animalcula infusoria, fluviatilia et marina*, 1786. Il a terminé la *Flore du Danemark*, commencée en 1761 par OEder; il avait lui-même commencé une *Zoologie danoise*, lorsqu'il mourut, avant d'avoir pu l'achever.

MULLER (André), savant orientaliste, né en Poméranie vers 1630, mort à Stettin en 1694, fut pasteur à Bernow en Prusse, puis prévôt de l'église de Berlin, 1667. Il renonça en 1687 à toute fonction pour se livrer à l'étude ; il avait séjourné pendant dix ans à Londres pour coopérer à la Bible polyglotte de Walton. A. Muller est surtout connu par ses travaux sur les langues de l'Asie, particulièrement sur le chinois. Il fit graver à ses frais 66 alphabets différents, et publia l'*Oraison dominicale* en langue chinoise, comparée avec cent autres versions en autant de langues, Berlin, 1676. On a de lui un recueil *Opuscula orientalia*, Francfort, 1695.

MULLER (Jean DE), historien suisse, né à Schaffhouse en 1752, mort en 1809, enseigna d'abord le grec à Schaffhouse, puis l'histoire à Genève et à Berne, et commença dès 1780 l'*Histoire de la Confédération helvétique*, qui a fait sa réputation. En 1786, l'électeur de Mayence l'attacha à sa personne comme son conseiller intime; après la prise de Mayence par les Français, au commencement de la révolution, l'empereur Léopold l'accueillit dans ses états, le nomma conseiller, bibliothécaire, et lui conféra des titres de noblesse; mais se plaisant peu à la cour de Vienne, Muller accepta en 1804 une place à l'Académie de Berlin. Napoléon, maître de la Prusse, le nomma secrétaire d'état de la Westphalie, puis directeur de l'instruction publique dans ce royaume. Les principaux ouvrages de Jean de Muller sont : l'*Histoire de la Confédération helvétique* (commencée en 1780, mais qui reparut entièrement fondue et continuée en 1786-95, et qui a été trad., 1794-1803, Lausanne, 13 vol. in-8, et Paris, 1840-45, 16 v. in-8); et une *Hist. universelle* (ouvr. posthume, 1810), traduite en français par Hess, 1814-17, 4 vol. in-8; seconde édition, 1826. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies par son frère à Tubingue, 28 vol. in-8, 1810-20. On a surnommé Jean de Muller *le Thucydide de la Suisse*.

MULLER (Jean), astronome. *Voy.* REGIOMONTANUS.

MULLINGAR, ville de l'Irlande (Leinster), ch.-l. du comté de West-Meath, à 70 kil. N. O. de Dublin; bien bâtie et commerçante.

MULUCHA, rivière d'Afrique. *Voy.* MOLOKATH.

MUMMIUS (L.), général romain; consul l'an 146 av. J.-C., il battit Diæus, général des Achéens, anéantit la Ligue achéenne, prit Corinthe d'assaut, livra cette ville aux flammes, et réduisit toute la Grèce en province romaine sous le nom d'Achaïe. Il reçut les honneurs du triomphe et le surnom d'*Achaïcus*. Mummius fit transporter à Rome la plus grande partie des statues, vases et tableaux qui se trouvaient à Corinthe; mais il connaissait si peu le prix de ces chefs-d'œuvre, qu'il dit à ceux qui étaient chargés de les transporter que s'ils les perdaient ils seraient obligés de les remplacer à leurs dépens.

MUMMOL (Ennius), guerrier bourguignon du VIe siècle, fils de Péonius, comte d'Auxerre, obtint en 561 de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de comte à la place de son père. Nommé ensuite patrice (c.-à-d. généralissime) des troupes bourguignonnes, il battit les Lombards et les Saxons, enleva la Touraine et le Poitou à Chilpéric, roi de Soissons. Mais ayant voulu détrôner Gontran, 585, et mettre sur le trône un aventurier nommé Gundovald, il fut assiégé dans Comminges. Vaincu et se voyant sans ressources, il se donna la mort.

MUNATIUS PLANCUS (L.), orateur et général romain, né à Tibur, suivit d'abord César dans les Gaules, puis s'attacha au parti de Pompée, et revint encore à César. Dans la suite, il servit longtemps Antoine, mais il l'abandonna pour Octave. Ce fut à sa sollicitation que le sénat décerna à ce dernier le titre d'Auguste. Il avait été consul (42) et censeur (22 av. J.-C.), et avait été chargé de commandements importants dans la Gaule et dans l'Asie. Il fonda Lugdunum (*Lyon*) pendant qu'il était proconsul dans les Gaules (41). Horace a adressé à Munatius Plancus la 7e ode de son 1er livre : *Laudabunt alii claram Rhodon*, etc. — *Voy.* PLANCUS.

MUNCER. *Voy.* MUNZER.

MUNCHHAUSEN (le baron de), homme d'état, né dans le Hanovre en 1688, mort en 1770, siégea 37 ans dans le conseil privé de l'électeur, et devint son premier ministre en 1768. Il fonda l'université de Gœttingue et la dirigea pendant 32 ans avec le titre de *curateur*.

MUNDA, auj. *Monda*, ville d'Hispanie (Bétique), chez les *Bastuli Pœni*, est célèbre par la victoire que César y remporta sur les deux fils de Pompée l'an 45 av. J.-C., victoire qui termina la guerre civile. — Fl. d'Hispanie (Lusitanie), auj. le MONDEGO.

MUNDEN, ville du roy. de Hanovre (Hildesheim), à 26 kil. S. O. de Gœttingue, au confluent de la

Fulde et de la Werra; 6,000 hab. Murs flanqués de tours; églises, hôpital. Tabac, savon, faïence, tanneries; commerce de transit. — Prise et pillée par Tilly (1626); occupée par les Français (1756 et 1805).

MUNGO (saint), dit aussi *Kentigern*, évêque de Glasgow au VIe siècle, était disciple de Palladius et descendait d'une famille royale. On lui attribue la fondation du monastère de Saint-Asaph (560), et la création de l'université d'Oxford.

MUNGO-PARK, voyageur écossais, né en 1771 près de Selkirk. Après avoir fait un voyage dans l'Inde, il fut chargé, par la Société africaine de Londres, de faire un voyage d'exploration en Nigritie, 1795; suivit pendant un long espace le cours du Niger (ou Djoliba), revint en Europe, 1797, avec beaucoup de renseignements précieux, se maria et exerça la profession de médecin plusieurs années. Il entreprit en 1803 un second voyage en Afrique; il cessa de donner de ses nouvelles le 16 novembre 1805. Il fut probablement tué près de la ville de Boussa. Le *Premier Voyage* de Mungo-Park, publié d'abord en anglais, Londres, 1799, a été traduit en français par Castera, an VIII (1800), 2 vol. in-8, Paris, et dans presque toutes les langues de l'Europe. Le journal de sa seconde expédition a été publié par le major Rennel, sous le titre de *Dernier voyage dans les contrées de l'Afrique, fait en* 1805, Londres, 1815-16 (traduit en français, Paris, 1820). Mungo-Park joignait à la prudence et à l'intrépidité un rare talent d'observation.

MUNICH, *München* en allemand, *Monaco* en italien, *Monachium* en latin moderne, ville capitale de la Bavière, ch.-l. du cercle de H.-Bav., sur l'Isar, à 760 kil. E. de Paris, par Mayence; 115,000 hab. Archevêché. C'est auj. une des plus belles villes d'Allemagne; belles rues, palais, hôtels et maisons élégantes. Places d'Armes et de Maximilien, ancien palais royal; nouveau palais; palais de Maximilien, des États, etc.; églises Notre-Dame, des Théatins, de St-Michel, de St-Etienne; hôpitaux, hôtel-de-ville, Nouvelle-Monnaie, douane, arsenal; Nouveau-Théâtre, Odéon; glyptothèque, pinacothèque; institut des études (jadis collége des Jésuites). Univ. cath. (jadis à Landshut), lycée, école des Beaux-Arts, académie militaire, école polytechnique, institut royal des études, école vétérinaire, école forestière, école de topographie, etc.; institut des sourds-muets. Académie royale des Sciences, académie des arts; magnifiques collections de médecine, estampes, miniatures, antiquités; galerie Maximilienne, nombreux musées; bibliothèque (de 400,000 vol. et 8,500 manuscrits), observatoire. Presse très active; grands ateliers lithographiques de Senefelder; institut Reichenbach (instruments de mathématiques, etc.), institut géographique (fondé par le libraire Cotta); tapis de haute lisse, soieries, cotonnades, lainages, cartes à jouer, tabac, cordes d'instruments, passementerie, gants, meubles, porcelaine; tanneries, dentelles, brasseries, etc. — Munich fut bâtie en 962 ou en 1175 (non loin de l'ancienne *Campodunum?*), sur un terrain appartenant aux *moines* du couvent de Schæfflaren (d'où lui vint son nom). Elle eut à souffrir d'un grand incendie en 1327, fut presque brûlée en 1448. Elle a été prise quatre fois (par les Suédois en 1632, par les Autrichiens en 1704, 1741, 1743). Les Français l'occupèrent en 1800. — Chemins de fer.

MUNICH ou MUNNICH (Christophe BURCHARD, comte de), général au service de la Russie, né en 1683 dans le comté d'Oldenbourg, se distingua d'abord comme ingénieur, servit sous le prince Eugène dans la guerre de la Succession, puis passa au service de Pierre-le-Grand qui lui confia l'exécution du canal de Ladoga. Ayant terminé avec succès cette grande entreprise, il fut comblé d'honneurs par l'impératrice Anne Iwanowna, qui le nomma feld-maréchal et conseiller privé. Mis à la tête des troupes russes, il battit les Polonais et les Turcs (1736), s'empara de Pérékop, d'Otchakof et de Chokzim. Enfin, il devint premier ministre; mais sa faveur et ses succès avaient excité la jalousie de Biren; il parvint une première fois à triompher de ce rival et le fit exiler en Sibérie; mais il fut renversé lui-même par une intrigue de cour à l'avénement d'Élisabeth, fut banni à son tour, 1742, et alla remplacer Biren dans son exil, où il resta 20 ans. Il fut rappelé par Pierre III, qui lui rendit ses titres, et le combla de faveurs: il avait alors 82 ans. Il mourut en 1767. Halem a écrit sa *Vie*.

MUNICIPES ou MUNICIPALES (villes), *Municipia*. Les Romains donnaient ce nom à celles des villes étrangères soumises à leur domination dont les habitants avaient obtenu de jouir des priviléges de citoyen romain, et qui se gouvernaient par leurs propres lois; elles différaient en cela des colonies, qui restaient dans une étroite dépendance de la métropole. On distingua longtemps deux sortes de villes municipales: celles qui avaient le droit de suffrage, et celles qui en étaient privées. Dans la suite, cette ligne de démarcation disparut.

MUNKACS. *Voy.* MONGATCH.

MUNOZ (Gilles DE), anti-pape sous le nom de Clément VIII, était chanoine de Barcelone; il fut élu par les cardinaux dissidents, après la mort de l'antipape Benoît XIII (1424) et installé à Peniscola. La réconciliation du roi d'Aragon Alphonse V avec le pape Martin V mit fin à la vaine puissance de Munoz; invité par ce prince à se démettre du pontificat, il abdiqua et termina ainsi le schisme qui désolait l'église depuis 51 ans (1429). Munoz reçut l'évêché de Majorque en compensation.

MUNOZ (Sébastien), peintre espagnol, né en 1654, fut élève de Coëllo et marcha avec succès sur les traces de son maître; on lui reproche cependant d'avoir introduit en Espagne le mauvais goût qui, de son temps, régnait dans l'école italienne. Charles II le nomma son peintre. Il mourut en 1690 d'une chute qu'il fit en réparant une voûte peinte par Herrera. Son chef-d'œuvre est le *Martyre de Saint Sébastien;* on cite encore sa composition de *Psyché et l'Amour*, et les sujets tirés de la *Vie de saint Eloi*.

MUNSTER ou MOMONIE, une des quatre grandes divisions de l'Irlande, et la plus au S., entre 51° 19'-53° 8' lat. N., et 9° 20'-12° 50' long. O., a pour bornes au N. le Connaught, à l'E. le Leinster, au S. et à l'O. l'Océan Atlantique. Elle se divise en six comtés. Clare, Cork, Kerry, Limerick, Tipperary et Waterford. *Voy.* IRLANDE.

MUNSTER, *Monasterium* en latin du moyen âge, ville des Etats prussiens, capitale de la Westphalie, sur l'Aa et le canal de Münster; 18,000 hab. Evêché. Nombreuses maisons à portiques; cathédrale, église de Saint-Lambert, hôtel-de-ville, palais épiscopal; 3 gymnases, bibliothèque, jardin botanique, amphithéâtre anatomique, etc. Université anc., transf. à Bonn en 1818, rétablie en 1825. Industrie (toiles, jambons de Westphalie), et un peu de commerce. — Münster était divisée au IXe siècle en deux parties, *Mimigernford* (la plus ancienne) et *Münster* (ou le couvent). Très forte jadis, et même pourvue d'une citadelle, elle fut démantelée en 1765. Les Anabaptistes, sous Jean de Leyde, dit *le roi de Münster*, en firent le centre de leur puissance, 1535 et 36. De 1646 à 1648 y eurent lieu les conférences qui se terminèrent par le traité de Münster ou de Westphalie (*Voy.* WESTPHALIE). Avant 1[illegible] Münster était le ch.-l. de l'évêché de Münster; [illegible] 1806, elle passa au pouvoir des Français, fut comprise en 1809 dans le grand-duché de Berg, [illegible] vint en 1810 ch.-l. du dép. français de la Lippe et en 1815 fut donnée à la Prusse. Elle est [illegible] capit. de la régence de Münster. — La régence

Münster, située entre les Pays-Bas au N., la régence de Minden à l'E., celle d'Arensberg au S., et la Prov. Rhénane au S. O., a 123 kil. sur 95, et 380,000 hab.

MUNSTER (évêché de), état de l'empire germanique, dans le cercle de Westphalie, se composait de 4 quartiers divisés en 13 bailliages, et avait pour villes principales Münster, Ahlen, Werne, Ahaus, Borcholm, Kosfeld et Meppen. — L'évêché fut sécularisé en 1802, et après diverses vicissitudes il fut presque entièrement cédé à la Prusse en 1815; le reste fut partagé entre le roy. de Hanovre et le grand-duché d'Oldenbourg.

MUNSTER, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 17 kil. S. O. de Colmar, sur la Fecht, dans la belle vallée de Saint-Grégoire; 3,953 hab.; papeteries, grande manufacture de toiles peintes. — Münster doit son origine à un célèbre monastère fondé en 660 sous l'invocation de saint Grégoire-le-Grand, puis réuni à la congrégation des Bénédictins de Saint-Vannes; elle fut depuis ville impériale. Louis XIV la prit et la démantela.

MUNSTER (Sébastien), savant hébraïsant, né à Ingelheim en 1489, mort en 1552, avait pris à Tubingue l'habit de cordelier lorsqu'il embrassa avec ardeur les opinions de Luther; il fut appelé à Bâle en 1529, où il enseigna l'hébreu et la théologie. On a de lui des *Traductions* d'Elias Levita, de Josiphon, de Ptolémée. Il a publié une *Bible hébraïque* (avec les commentaires rabbiniques), Bâle, 1534-35, 2 v. in-f., et divers ouvr. théol., qui tous sont à l'*Index*.

MUNSTERBERG, ville des États prussiens (Silésie), à 55 kil. S. O. de Breslau; 2,600 hab. Velours, étoffes de laine, de coton, etc. Jadis duché.

MUNYCHIE, *Munychia*, auj. *Porto*, bourg et port de l'Attique, entre le Pirée et le cap Sunium, était un des 3 ports d'Athènes et un poste extrêmement fort: on y voyait un temple de Diane très célèbre.

MUNZER ou MUNTZER (Thomas), un des chefs des Anabaptistes, né à Zwickau (Misnie) vers la fin du XV[e] siècle, avait reçu les ordres. D'abord sectateur de Luther, il voulut jouer à son tour le rôle de réformateur, en allant beaucoup plus loin que son maître; il parcourut en prêchant la Thuringe, la Souabe et la Franconie, s'attacha un grand nombre de prosélytes, et s'annonça comme un nouveau Gédéon, chargé de rétablir le royaume de J.-C. au moyen de l'épée. Déjà Munzer comptait sous ses ordres 30,000 fanatiques, et s'était emparé de Mühlhausen en Franconie, lorsqu'il se vit attaqué par l'armée des princes confédérés: défait et pris, il fut condamné et mis à mort, 1525. *Voy.* ANABAPTISTES.

MUR D'ADRIEN, *Adriani Vallum*, ligne de 23 châteaux forts, unis par une muraille de 125 kil. de long, entrecoupée de 81 tours et d'une foule de bastions, que l'empereur Adrien fit construire au N. de la Bretagne romaine; elle allait de l'embouchure de la *Tyna* (Tyne) à l'*Ituna aestuarium* (golfe de Solway). Ce mur fut toujours le véritable boulevard de la Bretagne.

MUR DE SÉVÈRE, mur situé à 180 kil. plus au N. que le précédent, n'était qu'un retranchement en terre, bornant au N. la Valentie et allant de la Glota (Clyde) au *Bodotria aestuarium* (golfe de Forth); il fut élevé par Septime-Sévère. Il avait 45 kilom.

MUR DU DIABLE, *Pfahlgraben* en allem. *Voy.* DIABLE.

MUR, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 14 kil. O. de Loudéac; 2,400 hab. Ardoises.

MUR-DE-BARREZ, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 36 kil. N. d'Espalion; 1,800 hab. Cadis, camelots.

MURADAL, lieu d'Espagne dans la Sierra-Morena, à 48 k. N. de Jaen, cél. par la vict. qu'y remp. sur les Maures en 1212 les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon réunis. Cette bataille est aussi connue sous le nom de bataille de las Navas de Tolosa.

MURAILLE (la GRANDE-), immense muraille construite le long des frontières septentrionales de la Chine, commence à l'E. de Péking, sur le bord de la mer; traverse d'abord la province de Tchi-li, en se dirigeant au N.; puis se portant à l'O., parcourt celles de Chan-si, Chen-si et Kan-sou. Le développement de la Grande-Muraille est d'environ 2,500 kil. selon la plupart des voyageurs, ou même de 3,600 kil. selon quelques-uns. Dans plusieurs endroits la Grande-Muraille est en briques; ailleurs elle est en terre; partout elle est assez large pour que six cavaliers puissent y passer de front; sa hauteur ordinaire est de 6 à 8 mètres. Cet immense boulevard fut construit par l'emp. Thsin-chi-hoang-ti de la dynastie des Thsin (vers 247 av. J.-C.) pour arrêter les invasions des Mongols et des Mandchoux; cependant elle ne put empêcher l'asservissement de la Chine par ces deux peuples.

MURANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 2 kil. N. de Venise; 4,400 hab.: 15 églises. Glaces, miroirs, perles fausses, dentelles.

MURAT, ch.-l. d'arr. (Cantal), à 39 kil. N. E. d'Aurillac; 2,503 hab. Tribunal de 1[re] instance. Petite, ancienne et mal bâtie. Gros draps, dentelles et cordonneries; bestiaux, chevaux; fromages, etc. Jadis titre d'une vicomté qui appartenait au roi. — L'arr. de Murat a 3 cant. (Allanche, Marcenat et Murat), 31 communes et 35,801 hab.

MURAT, ch.-l. de cant. (Tarn), à 46 kil. E. de Castres; 2,800 hab. Étoffes de laines, bestiaux.

MURAT (Julie DE CASTELNAU, comtesse de), née à Brest en 1670, morte en 1716, épousa, à l'âge de 16 ans, le comte de Murat; exilée à Loches à la sollicitation de M[me] de Maintenon, qui l'accusait d'avoir coopéré à un libelle injurieux pour la cour de Louis XIV, elle composa, pendant sa retraite, plusieurs romans qui sont pour la plupart remarquables par la grâce et le goût. En 1715, le duc d'Orléans fit cesser son exil. Nous citerons parmi ses écrits: *Mémoires de ma vie*, Paris, 1697; *Nouveaux Contes de fées*, 1698; *le Voyage de campagne*, 1699; *les Lutins du château de Kernosy*, 1710; *Histoires sublimes et allégoriques*, 1699.

MURAT (Joachim), roi de Naples, né en 1771 à La Bastide, près de Cahors, était fils d'un aubergiste. Il s'enrôla au commencement de la révolution, se fit remarquer par ses opinions exaltées, et devint dès 1794 lieutenant-colonel. Destitué ainsi que Bonaparte après le 9 thermidor, il se lia avec ce général, reprit du service en même temps que lui, et le seconda au 13 vendémiaire dans la défense de la Convention. Il l'accompagna depuis en Italie, en Egypte, comme son aide-de-camp de confiance, se signala en toute occasion par une bravoure fougueuse, et fut bientôt nommé général de division. Au 18 brumaire, il commanda les 60 grenadiers qui dispersèrent le Conseil des Cinq-Cents. Bonaparte pour le récompenser lui confia le commandement de la garde consulaire et lui donna la main de sa sœur Caroline. Après la bataille de Marengo, dans laquelle il commandait la cavalerie, il fut nommé gouverneur de la république Cisalpine, puis gouverneur de Paris (1804). Lors de l'avénement de Napoléon à l'empire, il reçut le bâton de maréchal et le titre de prince. Il eut une grande part aux succès de la campagne d'Allemagne en 1805, se distingua surtout à Austerlitz, et fut nommé l'année suivante grand-duc de Berg. Envoyé en Espagne, 1808, il détermina le roi, Charles IV, à se rendre à Bayonne et aspira à s'asseoir sur le trône de ce malheureux prince; mais Napoléon préféra y placer son frère Joseph, et donner à Murat le roy. de Naples: il fut proclamé, le 1[er] août 1808, roi des Deux-Siciles, sous le nom de Joachim-Napoléon; mais jamais il n'étendit sa domination au-delà du détroit. Murat régna paisiblement jusqu'en 1812. A cette époque, il prit part à l'expédition de Russie et y commanda la cavalerie; quand l'empereur eut quitté l'armée,

il dirigea la retraite désastreuse de Smolensk à Wilna. Après le désastre de Leipsick, prévoyant le sort de Napoléon, il s'empressa de retourner en Italie, et noua des négociations avec les puissances coalisées; on consentit en 1814 à le laisser sur le trône, mais à condition qu'il fournirait son contingent contre la France; cependant, dès qu'il eut appris que Napoléon était revenu de l'île d'Elbe, Murat se déclara en sa faveur, envahit la Haute-Italie et marcha contre les Autrichiens. Battu à Tolentino (2 mai 1815), il perdit en un instant son armée et son trône. Il se réfugia dans le midi de la France, puis en Corse où il retrouva quelques partisans; il se mit à leur tête et tenta avec eux de reconquérir son royaume; mais ayant été séparé par une tempête du gros de sa troupe, il fut jeté presque seul sur la plage de Pizzo; il fut pris en débarquant, traduit, par ordre du roi Ferdinand, devant une commiss. milit., condamné à mort, et fusillé le 13 oct. 1815. Il laissa un fils, L.-Nap. Murat, né en 1803.

MURATO, ch.-l. de cant. (Corse), à 17 kil. S. O. de Bastia; 750 hab.

MURATORI (Louis-Antoine), un des savants les plus distingués du XVIIIe siècle, né en 1672 à Vignola (Modénais), mort en 1750. Déjà célèbre à l'âge de 20 ans par son érudition, il fut appelé dès 1694 à Milan pour y occuper une place de conservateur à la bibliothèque Ambrosienne. En 1700, il revint dans sa patrie sur les instances du duc de Modène, qui le nomma son bibliothécaire et lui donna la charge de conservateur des archives de cette ville. Ecrivain infatigable, Muratori a enrichi l'histoire de savantes dissertations, et publié un grand nombre de documents très-importants, entre autres le précieux recueil des *Rerum italicarum Scriptores præcipui ab anno 500 ad annum 1500*, Milan, 1723-51, 29 vol. in-fol.; les *Antiquitates italicæ medii ævi*, Milan, 1738-43, 6 vol. in-fol.; le *Novus Thesaurus veterum inscriptionum*, Milan, 1739-42; les *Annales d'Italie depuis l'ère vulgaire jusqu'en* 1749 (en ital.), Milan, 1744-49, 12 vol. in-4, et dans la Collection des classiques italiens, Milan, 1820, 1821, 18 vol. in-8. Ses *Œuvres* ont été publiées à Arezzo, 1767-80, 36 vol. in-4, et à Venise, 1790-1810, 48 vol. in-8.

MURBACH, célèbre abbaye de Bénédictins (Haut-Rhin), fondée en 727 au pied du ballon de Guebwiller, et sécularisée en 1759 par Louis XV en faveur de la noblesse catholique d'Alsace. Son abbé avait séance et voix à la diète. Le territoire de l'abbaye comprenait les 3 prévôtés de Guebwiller, Wattewiller et St-Amarin.

MURCIE, *Arcilacis* et *Vergilia* en latin du moyen âge, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Murcie, sur la gauche de la Segura, avec un faubourg sur la droite, à 398 kil. S. E. de Madrid; 40,000 hab. Palais épiscopal, cathédrale, beau pont; jardin botanique, beau bâtiment où l'on apprête la soie; cinq colléges. L'évêque de Carthagène réside à Murcie. Aux environs, beaucoup de mûriers; draps, lainages, savon, blanc de céruse, salpêtre; filatures de soie, moulins à huile; un peu de commerce. — Murcie n'apparaît dans l'histoire qu'en 713, mais elle doit être plus ancienne. Elle fit d'abord partie du califat de Cordoue (756), devint au XIe siècle ch.-l. d'un roy. maure particulier, et fut prise par les Chrétiens en 1265. Elle a beaucoup souffert d'un tremblement de terre en 1829. — L'intendance de Murcie, comprise dans la capitainerie-générale de Valence et Murcie, entre les intendances de Valence, Grenade, la Manche, Cuença, et la mer, peut avoir 150 kil. du N. au S. et 148 de l'E. à l'O. Ch.-l., Murcie. Autres villes, Chinchilla, Orihuela, Lorca, etc. C'est une des prov. les plus chaudes et les plus fertiles de l'Espagne; mais on y manque d'eau en quelques endroits. Il s'y trouve des lacs salés et plusieurs mines. — Réunie à la province de Carthagène, qui ne comprend guère que Carthagène, l'intendance de Murcie forme l'ancien roy. maure de Murcie, qui prit naissance en 1056, lors du démembrement du califat de Cordoue, et que conquit Jacques I d'Aragon au profit du roi de Castille, Alfonse X (1266). Il fut donné aux princes de La Cerda en 1281; puis en 1305 se trouva partagé entre la Castille et l'Aragon. Nombre de Catalans, d'Aragonais, de Français, vinrent s'y fixer; mais il y resta beaucoup de Maures, jusqu'aux temps d'Isabelle et de Ferdinand-le-Catholique. Du reste, le pays garda longtemps, et une vieille habitude lui donne encore le nom de roy. de Murcie.

MURE (LA), ch.-l. de c. (Isère), à 32 k. S. de Grenoble; 3,495 h. Toiles, clout., anthracite. Jadis v. forte.— (Rhône), sur l'Azergue, à 21 k. N. O. de Villefranche.

MURENA (L. Licinius), lieutenant de Sylla, contribua au gain de la bataille de Chéronée, l'an 87 av. J.-C. Il fut en l'absence de Sylla chargé de la 2e guerre contre Mithridate, 82 av. J.-C. Il s'empara de Comane, mais il éprouva ensuite quelques échecs et fut contraint de se retirer. — Son fils servit avec distinction sous Lucullus, dans la 3e guerre contre Mithridate, et fut nommé consul l'an 61 av. J.-C. Il fut accusé par Caton d'avoir employé la brigue pour obtenir cette dignité, et fut défendu par Cicéron dans un beau discours qui nous est resté.

MURET, *Varnosol?* ch.-l. d'arr. (Haute-Garonne), à 17 kil. S. O. de Toulouse, sur la Garonne; 3,970 hab. Tribunal de première instance. Faïence blanche, draps communs. Célèbre bataille, où Pierre II, roi d'Aragon, et les Albigeois furent défaits par Simon de Montfort, en 1213; Pierre II y perdit la vie. — L'arr. de Muret a 10 cant. (Auterive, Carbonne, Cazères, Cintegabelle, Fousseret, Montesquieu, Rieumes, Rieux, Saint-Lys, plus Muret); 132 comm., et 88,994 hab.

MURET (M.-Ant.-François), savant littérateur, né à Muret près de Limoges en 1526, mort à Rome en 1585, professa à Auch, à Poitiers, à Bordeaux, où il compta Montaigne au nombre de ses élèves, et enfin au collége du Cardinal-Lemoine, à Paris. Il ouvrit dans cette ville un cours de droit civil, et se fit une réputation prodigieuse. Accusé d'hérésie et d'habitudes dépravées, il fut enfermé au Châtelet. Mis en liberté, il se retira à Toulouse, où il éprouva de nouvelles poursuites; se rendit de là à Rome, où il se fit prêtre; vécut dans l'intimité du cardinal Hippolyte d'Este, et fut pourvu par le pape de riches bénéfices. A Rome, il professa la philosophie, le droit civil et la théologie. Il a laissé des *Notes* sur les auteurs anciens, des *Harangues*, des *Poésies* et des *Epîtres*, des traductions d'auteurs grecs, et un recueil de *Variæ lectiones*, qui a beaucoup contribué à épurer les textes anciens. Ses œuvres ont été réunies à Vérone, 1727-30, 5 vol. in-8, et à Leyde, 1789, 4 vol. in-8, par Ruhnkenius. Il était lié avec Scaliger, Lambin, Turnèbe. On raconte que, pendant qu'il fuyait la France, il tomba gravement malade à son arrivée en Italie et fut conduit à l'hôpital; là deux médecins délibéraient près de lui sur le traitement à suivre à son égard, et le prenant pour un homme du peuple, se disaient en latin : *Faciamus periculum in anima vili*, pensant bien n'être pas compris; mais Muret s'écria aussitôt : *An vili anima pro qua mortuus est Christus?* et il sortit au plus vite de ce lieu pour échapper aux expériences.

MURFREESBOROUGH, ville des États-Unis (Tennessee), siége du gouv. de l'état, à 50 kil. S. E. de Nashville qui en est la capitale; 1,500 hab.

MURG, riv. du grand-duché de Bade, s'unit au Rhin sous Steinmauren, après 60 kil. de cours. — Elle donne son nom au cercle de Murg-et-Pfinz, un des six du grand-duché de Bade, entre ceux de Kinsig au S. et du Neckar au N. Ch.-l., Durbach.

MURGENTIUM, auj. *Ergetio*, ville de la Sicile ancienne, à l'E. Jadis renommée pour ses vins.

MURGIS, ville et port de la Bétique, auj. ALMERIA.

MURILLO (Barth. ESTEBAN), célèbre peintre espagnol, né à Séville en 1608, mort en 1682, reçut les leçons de Moya, élève de Van Dyck, et celles de Vélasquez, qui lui procura des travaux lucratifs à Madrid. Il retourna en 1645 à Séville où il se fixa, et composa un grand nombre de tableaux d'église qui le placèrent à la tête des peintres de sa nation. Il mourut des suites d'une blessure qu'il s'était faite sur un échafaudage où il travaillait. Parmi ses œuvres, on remarque la *Mort de sainte Claire*, *Saint Jacques distribuant les aumônes* (dans le cloître de Saint-François à Séville), une *sainte Elisabeth*, l'*Enfant prodigue*, une *Conception*. Murillo, n'étant jamais sorti d'Espagne, offre dans toute sa pureté le caractère de l'école espagnole; il brille surtout par la fidèle imitation de la nature, par la suavité, l'éclat, la fraîcheur et l'harmonie du coloris. Il réussissait dans le paysage, les fleurs, les marines, comme dans l'histoire.

MURO, *Numistro*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 26 kil. S. O. de Melfi; 7,000 hab. Evêché. — Près de cette ville, se livra jadis un combat entre Marcellus et Annibal. Jeanne I, reine de Naples, fut étouffée dans ce lieu en 1382.

MURO, ville d'Espagne, dans l'île de Majorque, à 30 kil. N. E. de Palma; 4,900 hab. Poterie.

MURO-DI-CARINI, *Hyccara*. *Voy.* CARINI.

MURPHY (Arthur), auteur dramatique anglais, né à Clooniquin, dans le comté de Roscommon, en Irlande, en 1727, mort en 1805, fut tour à tour acteur, journaliste, auteur dramatique, avocat, et remplit dans la dernière année de sa vie un emploi important à la banque de Londres. Murphy a lui-même recueilli ses *Œuvres*, 7 vol. in-8, 1786. La plupart de ses comédies sont restées au théâtre; on cite entre autres: *Connaissez-vous vous-même* (Know your own mind), *l'Ecole des tuteurs*, *Tout le monde a tort*, *le Bourgeois*, *la Vieille fille*, *le Mariage clandestin*, *l'Ile déserte*, etc. Parmi ses tragédies, on remarque *Alzuma*, *Zénobie*, *Arminius*. La plupart de ces pièces sont empruntées à des auteurs français, qu'il n'en dénigre pas moins.

MURR (Christophe-Théophile DE), savant allemand, né à Nuremberg en 1733, mort dans la même ville en 1811, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances dans les langues, la bibliographie et les antiquités. Il a publié un nombre prodigieux d'ouvrages dont il a donné la liste lui-même en 1802 et en 1805; ils sont écrits, les uns en français ou en latin, les autres en allemand; les plus importants sont: *Bibliothèque de peinture, de sculpture et de gravure*, Francfort, 1770, 2 vol. in-8; *Memorabilia bibliothecarum publicarum Norimbergensium et universitatis Altdorfinæ*, 3 vol. in-8, 1786, 1791; *Antiquités d'Herculanum*, Augsbourg, 1777-93, sept parties in-fol; *Mémoires pour la littérature arabe*, Erlang, 1803, in-4. En outre, de Murr a publié: *Journal pour l'histoire des arts et de la littérature*, ib. 1775-89; *Nouveau Journal pour l'histoire de la littérature et des arts*, Leipsick, 1798-1800. De plus, il a enrichi de notes bibliographiques et historiques un grand nombre d'ouvrages dont il s'est fait éditeur.

MURRAY, comté d'Ecosse. *Voy.* ELGIN.

MURRAY (golfe de), sur la côte orient. de l'Ecosse, entre les comtés de Nairn, d'Aberdeen, de Banff, d'Elgin, d'Inverness au S., celui de Ross à l'O., et ceux de Sutherland et de Caithness au N.; 110 kil. de profondeur sur une largeur qui varie de 3 kil. à 100.

MURRAY (îles) en Australie, dans le détroit de Torrès. La plus grande est par 141° 53' long. E., 9° 54' lat. S.

MURRAY (Jacques, comte de), fils naturel de Jacques V, roi d'Ecosse, et frère aîné de Marie Stuart, fut le plus cruel ennemi de sa sœur. Aspirant à monter sur le trône, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour perdre Marie, se mit à la tête du parti protestant en Ecosse; se fit l'espion et l'agent du roi d'Angleterre Edouard VI, puis d'Elisabeth; fut, à ce qu'on croit, l'auteur de la mort d'Henri Darnley, second époux de Marie Stuart; la força, pour l'avilir, à épouser le comte de Bothwell, assassin de Henri; puis souleva le peuple contre elle et la réduisit à se réfugier en Angleterre entre les mains d'Elisabeth, son ennemie jurée; il se fit alors nommer lui-même régent du royaume (1567). Pendant la captivité de Marie, il dénonça à Élisabeth le projet qu'avait conçu le duc de Norfolk de la délivrer, et aggrava ainsi le sort de sa sœur. Il périt en 1570, à Linlithgow, assassiné par un gentilhomme écossais, Jacques Hamilton, dont il avait outragé la femme.

MURRAY (LINDLEY), grammairien, né en Pensylvanie en 1745, mort en 1826, suivit d'abord avec succès le barreau de New-York, puis abandonna cette profession pour se livrer au commerce, et ayant amassé une honnête fortune, se retira en Angleterre, où il se fit connaître par d'utiles écrits. Il publia en 1795 une *Grammaire anglaise*, qui devint bientôt classique, et qu'il compléta par des *Exercices* et une *Clef*. On lui doit aussi un livre de lecture, *The english spelling book*, qui est généralement employé dans les écoles.

MURRE (LA), ville de France. *Voy.* MURE.

MURSA ou *Mursa major*, auj. *Eszek* ou *Osziek*, ville de la Basse-Pannonie, sur la Drave, près de son confluent avec le Danube. L'empereur romain Constance y remporta une victoire signalée sur son compétiteur Magnence, l'an 350. — *Mursa minor*, auj. *Darda*, autre ville de la Basse-Pannonie, à quelque distance au N. de la précédente.

MURTZUPHLE. *Voy.* ALEXIS I.

MURVIEDRO, *Muri veteres*, ville d'Espagne (Valence), à 5 kil. de la mer et à 26 kil. N. E. de Valence, près de l'emplacement de l'ancienne *Sagonte*; 6,250 hab. Vieux château fort. Ruines romaines et mauresques aux environs. Commerce de cabotage.

MURVIEL, ch.-l. de cant. (Hérault), à 13 kil. N. O. de Béziers; 1,400 hab.

MUSA ou MOUSA, *port de Mousa* des Grecs? ville d'Arabie (Yémen), à 35 kil. E. de Moka.

MUSA (Antonius), médecin. *Voy.* ANTONIUS.

MUSÆUS, poëte grec. *Voy.* MUSÉE.

MUSÆUS (J.-Ch.-Aug.), écrivain allemand, né à Iéna en 1735, mort en 1788, fut pasteur à Eisenach, puis précepteur des pages du duc de Saxe-Weimar, et professeur au gymnase de Weimar. Il a publié des romans qui ont eu du succès; on remarque *le Second Grandisson*, Eisenach, 1760-62, 3 vol. in-8; *Voyages physiognomoniques* (satire contre Lavater), Altenbourg, 1778-79, 4 vol. in-8; *Contes populaires*, 5 vol., Gotha, 1782; *Plumes d'autruche*, Berlin, 1787-97, 7 vol. Kotzebue, qui était son neveu, a publié ses *Œuvres posthumes*, Leipsick, 1791, in-8.

MUSCHENBROECK. *Voy.* MUSSCHENBROECK.

MUSÉE, *Musæus*, ancien poëte grec, natif d'Athènes, disciple ou fils d'Orphée, et père d'Eumolpe, vivait vers le XIIIe ou le XIVe s. av. J.-C. Il avait écrit des poëmes sur les *Mystères*, les *Préceptes*, la *Théogonie*, etc.; ils sont tous perdus. — On a sous le nom de Musée un petit poëme intitulé *Héro et Léandre*, mais il est d'un auteur beaucoup plus récent, et probablement d'un grammairien du IVe ou du Ve siècle de J.-C. Ce poëme est rempli de vers heureux et de descriptions élégantes. On le trouve dans le *Corpus poetarum græcorum*. Il a été publié séparément par Heinrich, Hanovre, 1793, traduit en français par Laporte-Dutheil, 1784, Gail, 1796, et mis en vers par Cl. Marot, Mollevaut, Girodet, Denne-Baron, etc.

MUSÉE, *Museum*, édifice d'Alexandrie où les Ptolémées, rois d'Egypte, rassemblaient les savants les plus distingués, pour qu'ils s'y livrassent à la culture et à l'enseignement des lettres et des sciences. On en attribue la fondation à Ptol I. Dans cette espèce

d'académie, on remarque Euclide, Aratus, Théocrite, Apollonius de Rhodes, Erasistrate, Strabon, Diophante. On a depuis donné le nom de Musée, soit à des réunions semblables de savants, soit à des collections d'objets d'arts ou d'antiquités.

MUSES, déesses des sciences et des arts, filles de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de la mémoire, étaient au nombre de neuf, savoir : Clio, qui présidait à l'histoire ; Thalie, à la comédie ; Melpomène, à la tragédie ; Erato, à la poésie érotique et à l'élégie ; Calliope, à l'épopée ; Uranie, à l'astronomie ; Polymnie, à l'éloquence et à la poésie lyrique ; Terpsichore, à la danse ; et Euterpe, à la musique. Apollon présidait à leurs réunions. Elles habitaient avec lui le Parnasse, le Pinde, l'Hélicon ou le mont Piérius ; le Permesse, les fontaines de Castalie et d'Hippocrène, le cheval Pégase leur étaient consacrés. Elles étaient vierges ; on les représente jeunes et modestes.

MUSGRAVE (Guillaume), médecin et antiquaire anglais, né en 1657 à Carlton-Musgrave, dans le comté de Somerset, mort en 1721, était membre du collége des médecins de Londres et de la Société royale, dont il fut élu secrétaire en 1684. On a de lui : *De aquilis romanis epistola*, 1713, in-8 ; *Geta britannicus*, Exeter, 1716, in-8, fig. ; *Belgium britannicum*, 1719, in-8. — Musgrave (Samuel), petit-fils du précédent, mort en 1782, pratiqua la médecine à Exeter, sa ville natale, et cultiva la philologie. Il a laissé : *Exercitationes in Euripidem*, Leyde, 1762, in-8 ; *Animadversiones in Sophoclem*, Oxford, 1800, 3 vol. in-8, et une édition d'*Euripide*, Oxford, 1778, 4 vol. in-4.

MUSKOHGES, peuple indigène de l'Amérique du Nord. *Voy.* CRIKS.

MUSONE, riv. des États de l'Église (Macerata), à 7 kil. S. O. de Cingoli, coule au N. E., et se jette dans l'Adriatique à 5 kil. N. E. de Lorette, après 53 kil. de cours. Sous le roy. d'Italie elle avait donné son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Macerata, et qui est auj. réparti dans les délégations de Macerata, Ancône, Urbin et Camerino. — Une riv. du roy. Lombard-Vénitien, affluent de la Brenta, porte aussi le même nom.

MUSONIUS RUFUS (Caïus), philosophe stoïcien, né sous Tibère à Volsinium, ouvrit à Rome une école très fréquentée ; fut exilé sous Caligula à Gyare, revint sous Vitellius, et se fit tellement estimer, que Vespasien l'excepta seul lorsqu'il chassa de Rome les philosophes.

MUSSATO (Albertin), historien et poëte italien, né à Padoue en 1261, remplit plusieurs missions auprès de l'empereur Henri VII, commanda les troupes de Padoue dans les guerres contre l'empire et contre Vicence, et mourut en exil en 1329. Il a laissé : *De gestis Henrici VII imperatoris ; De gestis Italorum post Henricum*. Ses Œuvres ont été publiées in-fol., Venise, 1636.

MUSSCHENBROEK (Pierre VAN), physicien, né à Leyde en 1692, mort dans cette même ville en 1761, exerça d'abord la médecine, puis fut successivement professeur de philosophie, de mathématiques et de médecine à Duisbourg, 1719 ; à Utrecht, 1723 ; et enfin à Leyde, 1740. Il était l'élève et l'ami de S'Gravesande. Il contribua puissamment, par ses leçons, ses découvertes et ses ouvrages, à introduire en Hollande la philosophie expérimentale et le newtonianisme ; on estime surtout ses recherches sur l'électricité, la cohérence des corps, le magnétisme minéral, la capillarité, le pyromètre ; il eut part à la célèbre expérience de la bouteille de Leyde. On a de lui un discours *De certa methodo philosophiæ experimentalis*, 1723 ; des *Éléments de physique*, en latin, 1726, réimprimés plusieurs fois, notamment après sa mort, sous le titre de *Introductio ad philosophiam naturalem*, Leyde, 1762 (cette dernière édition a été traduite en français par Sigaud de Lafond) ; *Dissertationes physicæ experimentalis et geometricæ*, 1729, in-4 ; un discours *De methodo instituendi experimenta physices*, 1730. Il était correspondant des académies des sciences de Paris, Berlin, Saint-Pétersbourg, Londres, etc.

MUSSELBURG, ville d'Écosse (Edimbourg), à 9 kil. E. d'Edimbourg, 6,000 hab. Amidon, poterie, tanneries. On y fait du sel en quantité. — Elle appartenait jadis à l'abbaye de Dunfermline ; elle fut donnée par Jacques VI au comte de Lauderdale ; passa en 1709 à la duchesse de Monmouth. Près de cette ville, Marie Stuart et Bothwell furent défaits en 1568, et Marie faite prisonnière.

MUSSIDAN, ville de France. *Voy.* MUCIDAN.

MUSSOMELLI, ville de Sicile (Palerme), à 16 kil. N. E. de Castro-Novo ; 9,400 hab.

MUSSY-L'ÉVÊQUE ou MUSSY-SUR-SEINE, ch.-l. de cant. (Aube), à 17 kil. S. E. de Bar-sur-Seine ; 1,800 hab. Beau marbre, vins, eau-de-vie. Patrie du poëte dramatique Boursault. Anc. château des *évêques* de Langres. — *V.* GUENEAU DE MUSSY.

MUSTAGH (*mont de glace*), chaîne de montagnes d'Asie, entre l'Himalaya et l'Altaï, est la continuation occidentale du Thian-chan, et s'étend de 69° 30 à 78° 10′ long. E., sur une longueur d'env. 1,200 kil.

MUSTAPHA I, empereur des Turcs, succéda à son frère Achmet en 1617 ; fut détrôné quatre mois après, et mis en prison par les Janissaires, qui placèrent sur le trône Osman II. En 1622, il fut rappelé et fit périr Osman ; au bout d'un an, il fut déposé de nouveau et étranglé (1623).

MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de Mahomet IV, succéda en 1695 à Achmet II son oncle, battit les troupes de Léopold I devant Témesvar (1696), remporta divers succès sur les Vénitiens, les Polonais, les Moscovites ; mais dans la suite, il essuya des défaites, signa la paix de Carlowitz, et se retira à Andrinople, où il se livra à l'oisiveté. Une révolte éclata alors ; Mustapha fut détrôné et contraint de céder la couronne à son frère (1703). Il mourut six mois après.

MUSTAPHA III, fils d'Achmet III, né en 1716, parvint au trône en 1757, se laissa aller pendant tout son règne à la mollesse et à l'inaction, et abandonna le gouvernement à des ministres qui l'engagèrent dans une guerre funeste avec la Russie. Il perdit Choczim, la Moldavie et une partie de la Valachie (1769-71) ; il répara cependant une partie de ses pertes dans la campagne de 1773. Il mourut en 1774.

MUSTAPHA IV, empereur turc, fut porté au trône en 1807 par la révolution qui en précipita *Sélim III*, son cousin germain. Il abolit toutes les institutions de son prédécesseur, remporta quelques succès sur la flotte russe, repoussa les Anglais qui voulaient s'emparer de l'Égypte, et voulut rabaisser les prétentions des Janissaires ; mais une révolte éclata, et Mustapha fut déposé et étranglé (1808). Il fut remplacé par Mahmoud II, son frère.

MUSTAPHA, fils aîné du sultan Soliman I, devait succéder à son père et promettait à l'empire turc un excellent prince ; mais Roxelane, sa belle-mère, parvint à le perdre en persuadant à Soliman qu'il songeait à le détrôner. Le jeune prince était dans son gouvernement d'Amasie : Soliman se rendit à l'armée ottomane qui campait dans le voisinage, et ordonna à son fils de venir le trouver ; dès qu'il fut arrivé dans sa tente, il le fit étrangler sans vouloir l'entendre (1553). L'année suivante, l'artificieuse Roxelane, voulant précipiter du trône Soliman lui-même, fit paraître un faux Mustapha, qui trompa un grand nombre de Musulmans et fit révolter plusieurs provinces ; mais il fut bientôt pris et jeté à la mer. — La catastrophe de Mustapha a été mise sur la scène française par Belin, 1705 ; Chamfort, 1777 ; Maisonneuve, 1785.

MUSTAPHA-BEÏRACTAR. *Voy.* BEÏRACTAR.

MUSULANI, nation africaine, sur les confins des Mauritanies Césarienne et Sitifine au S., près des déserts. Ce nom ne diffère sans doute pas de celui de Massyles.

MUSULMANS, nom générique donné aux partisans de Mahomet, sans distinction de secte. Il est dérivé, comme le mot *islamisme*, de l'arabe *islam*, s'abandonner à Dieu. *Voy.* MAHOMÉTISME.

MUSURUS (Marc), savant grec, né vers 1470 à Retimo (Candie), mort en 1517, vint jeune en Italie; se lia avec J. Lascaris, Alde Manuce et Ficin; fut nommé professeur de lettres grecques à l'université de Padoue, et remplit ces fonctions avec un zèle et un talent qui lui attirèrent des auditeurs de toutes les parties de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Le pape Léon X l'appela à Rome en 1516, et le nomma archevêque de Malvoisia en Morée. On doit à Musurus la première édition des *Comédies d'Aristophane*, Alde, 1498; celle de l'*Etymologicum magnum*, 1499 (ouvrage que quelques-uns lui attribuent); celle des *Œuvres de Platon*, Alde, 1513, etc. On a de lui, comme poëte, des *Epigrammes grecques* et un *Poëme* grec de 200 vers à la louange de Platon, dans l'édition de *Platon* de 1513. Musurus fut un des Grecs qui contribuèrent le plus à répandre en Europe le goût des lettres grecques.

MUTIEN (LE), peintre. *Voy.* MUZIANO.

MUTINE, *Mutina*, auj. *Modène*, ville d'Italie (Gaule Cisalpine), chez les *Boii*, entre le *Gabellus* et le *Scultenna*, fondée, dit-on, par les Étrusques, et l'une des lucumonies de la confédération étrusque du Nord, devint colonie romaine l'an 183 av. J.-C. *Voy.* MODÈNE.

MUTIS, botaniste espagnol, né à Cadix en 1733, mort à Santa-Fé en 1808, passa en Amérique en 1760 et fut attaché comme médecin au vice-roi. Il se livra à de nombreuses et précieuses recherches sur les richesses végétales du pays, et commença la *Flore de Bogota*, travail qu'il étendit de beaucoup lorsqu'il fut nommé chef de l'expédition botanique de la Nouv.-Grenade. On doit à Mutis de nombreuses découvertes, entre autres celle du quinquina de la Nouv.-Grenade. Linnée faisait le plus grand cas de ce botaniste.

MUTIUS SCÆVOLA. *Voy.* SCÆVOLA.

MUTZIG, ville de France (B.-Rhin), à 3 kil. O. de Molsheim; 3,492 hab. Manufacture d'armes à feu.

MUY (LE), ville de France (Var), à 9 kil. S. E. de Draguignan; 1,600 hab.

MUY (Nic.-Vict. DE FÉLIX, comte du), maréchal de France, né à Marseille en 1711, fut nommé en 1735 menin du dauphin, père de Louis XVI; assista à la bataille de Fontenoy; fut fait lieutenant-général en 1748, et gouverneur de la Flandre en 1762. En 1774, il accepta de Louis XVI le ministère de la guerre, qu'il avait refusé sous Louis XV, et fut promu au grade de maréchal; mais il mourut l'année suivante. Il a laissé plusieurs écrits sur l'administration.

MUYART DE VOUGLANS, criminaliste, membre du grand-conseil, né à Morancé (Franche-Comté) en 1713, mort en 1791, est auteur de : *Institutes au droit criminel*, 1757, in-4; *Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, 1780, in-fol.

MUZIANO ou **LE MUTIEN**, peintre, né vers 1528, dans le Brescian, mort en 1592, vint jeune à Rome, réussit d'abord dans le paysage, puis se livra au genre historique, et orna de ses tableaux plusieurs églises de Rome. Il réussissait à peindre les personnages d'une physionomie grave, les pénitents exténués par l'abstinence. On estime surtout son *Lazare ressuscité*, l'*Incrédulité de saint Thomas*. Il perfectionna l'art de la mosaïque.

MUZILLAC, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 23 kil. S. E de Vannes, près de l'embouchure de la Vilaine; 1,800 hab.

MYCALE (mont), en Ionie, au S., en face de l'île de Samos, entre Panionium et Priène, forme en s'avançant dans la mer le cap *Trogilium*, qu'a rendu célèbre la défaite navale des Perses par Xantippe et Léotychide, l'an 479, le jour même où Pausanias gagnait la bataille de Platée.

MYCÈNES, *Mycenæ* (ruines près de *Karvathi*), ville d'Argolide, au N. d'Argos, près du mont Tretos, fondée, suivant les uns, par Mycène, fille d'Inachus, vers 1920; selon d'autres, par Acrisius ou Persée, de 1462 à 1481; elle était remplie de monuments magnifiques dont auj. il ne reste que des ruines évidemment cyclopéennes. Elle fut de 1431 à 1190 av. J.-C. la capitale du petit roy. de Mycènes, qui disputait à Argos la suprématie sur le Péloponèse. Pendant les guerres médiques elle se montra lente à envoyer des secours contre l'ennemi commun; Argos saisit ce prétexte pour lui déclarer une guerre qui se termina par l'extermination des hab. de Mycènes et la ruine de la v. (425).—Les princip. rois de Mycènes furent : Persée, 1431; Sthénélus, 1397; Eurysthée, 1367; Hercule, vers 1330; Atrée et Thyeste, 1307; Agamemnon, 1280; Égisthe, 1270; Oreste, 1263; Tisamène, 1192; Penthilus et Cometès, 1190.

MYCÉRINUS, roi d'Egypte, fils de Chéops ou de Chemmis, construisit la 3e des trois grandes pyramides, où sa momie a été trouvée en 1837. On le place env. 10 générations avant la guerre de Troie.

MYCONE, *Myconus* auj. *Myconi*, une des îles Cyclades, entre Ténos au N., Paros et Naxos au S., n'était qu'à 15 kil. O. de Délos. On y montrait les tombeaux des Centaures. Fréquemment agitée par des tremblements de terre, Mycone était presque inhabitée et très pauvre. Ses habitants passaient pour très avares. Auj. on y compte 6,000 hab., qui habitent un petit bourg de même nom.

MYDORGE (Claude), savant géomètre, né à Paris en 1585, mort en 1647, fut d'abord conseiller au Châtelet, puis trésorier de la généralité d'Amiens. Il se lia d'une étroite amitié avec Descartes, auquel il rendit d'importants services : il dépensa près de cent mille écus de son bien à faire fabriquer des verres de lunettes et des miroirs ardents, et à tenter divers essais. On a de lui : *Examen des Récréations mathématiques* (du P. Leurechon), Paris, 1630, in-8; *Prodromi catoptricorum et dioptricorum, sive conicorum*, Paris, 1639, in-fol.

MYGDONIE, *Mygdonia*, contrée de la Haute-Asie sur les deux rives du haut *Mygdonius*, entre le Chaboras et le Tigre, est quelquefois comprise dans la Mésopotamie, et au IVe siècle forma la prov. romaine de Mésopotamie du diocèse d'Orient (ch.-l., Amid). — Il y eut encore deux autres Mygdonies : l'une en Macédoine, sur les confins de la Thrace, bornée au N. par la Médique, à l'O. par l'Axius, à l'E. par le Strymon; — l'autre en Bithynie orient., près du mont Olympe, peuplée, dit-on, de colons mygdoniens de la Macédoine.

MYLES, *Mylæ*, auj. *Melazzo*, ville de Sicile, sur la côte N., entre Nauloque et Tyndaris, avait, dit-on, été fondée par les Gètes; est fameuse par deux victoires navales, remportées l'une par les Romains sur les Carthaginois, l'an 260 av. J.-C.; l'autre par Agrippa sur la flotte de Sextus Pompée, 36 av. J.-C.

MYLITTA, déesse assyrienne, analogue à Vénus.

MYLIUS (Christ.), bibliographe allemand, né en 1710 dans la principauté de Weimar, mort en 1757, fut professeur suppléant de philosophie, bibliothécaire de l'université d'Iéna et membre de l'Académie Latine. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels : *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum*, pour faire suite à l'ouvrage de Placcius, Hambourg, 1740, 2 vol. in-8; *Memorabilia bibliothecæ academiæ Jenensis*, ibid., 1746.

MYNDE, *Myndus*, auj. *Mentech*, ville de la Carie occidentale, sur le golfe d'Iassus, au N. O. d'Halic

Parnasse et au S. E. de Caryande, était une colonie trézénienne. Elle se soumit fort tard à Alexandre.

MYONTE, *Myus*, v. d'Ionie, sur la Méandre, près de son emb. Colonie ath., fondée par un fils de Codrus.

MYOS ou APHRODITES HORMOS, *Cosseir*, port de Thébaïde, sur le golfe arabique, était très fréquenté.

MYRA, v. de Lycie, près de la côte. Anc. évêché.

MYRINE, *Myrina*, auj. *Lemno*, ville de l'île de Lemnos, fut ainsi nommée de Myrine, fille de Créthée et femme de Thoas.

MYRIOCÉPHALES, ville d'Asie-Mineure. Aux environs, défilés où l'armée de Manuel Comnène fut taillée en pièces par Azzeddyn, sultan d'Iconium (1175).

MYRMIDONS, peuple de Thessalie, aux environs de la Phthiotide, faisait partie du royaume d'Achille.— Il y avait aussi des Myrmidons à Egine. *Myrmex* en grec signifiant *fourmi*, Jupiter aurait, selon la fable, fait naître les Myrmidons d'Egine d'une métamorphose des fourmis de l'île en hommes après le déluge, et à la requête d'Eaque, son fils. D'autres les font fils de Myrmidon, fils lui-même de Jupiter et d'Euryméduse. Enfin Strabon explique ce nom par l'activité des Myrmidons comme agriculteurs.

MYRMILLONS, gladiateurs qui combattaient contre les Rétiaires (*Voy.* ce mot). On ignore l'étymologie de leur nom. On les appelait aussi Gaulois.

MYRON, sculpteur grec, fréquemment célébré par les poëtes grecs et latins. Il naquit à Eleuthère dans le ve siècle av. J.-C., et fut le condisciple et l'émule de Polyclète. Cet artiste excellait à représenter les animaux et à leur donner l'apparence de la vie. On estimait surtout une *Génisse*, si parfaite qu'elle paraissait vivante.

MYRONIDES, général athénien, s'illustra dans la guerre contre les Lacédémoniens et les Béotiens (457 av. J.-C.), vengea la défaite de Tanagre en battant les Béotiens à OEnophyta (456), prit toutes leurs villes, à l'exception de Thèbes, soumit les Locriens Opuntiens et les Phocidiens, et pénétra jusqu'en Thessalie.

MYRRHA, fille de Cinyras, roi de Cypre. Eprise de son père, elle osa entrer furtivement dans son lit à la faveur de la nuit, et devint ainsi mère d'Adonis. Cinyre, l'ayant reconnue, voulut la tuer; elle s'enfuit dans les déserts de l'Arabie, et y fut changée en l'arbre qui porte la myrrhe.

MYRTILE, écuyer d'OEnomaüs, roi de Pise. Ce prince ayant déclaré qu'il ne donnerait la main d'Hippodamie, sa fille, qu'à celui qui le vaincrait à la course du char, Myrtile, gagné par Pélops, amant d'Hippodamie, donna à OEnomaüs un char dont les roues n'étaient retenues à l'essieu que par des chevilles fragiles, et qui se brisa au milieu de la route et causa sa mort; quand ensuite il demanda au vainqueur le prix de sa perfidie, celui-ci le précipita dans la mer.

MYRTOS, île de la mer Égée, près du cap Capharée en Eubée.

MYRTOS (mer de) *Myrtoum mare*, petite portion de la mer entre le cap Capharée et l'île de Myrto, était fort dangereuse et semée d'écueils. Ainsi nommée de l'amazone Myrto ou de l'écuyer Myrtile.

MYSIE, *Mysia*, auj. livah de *Karassi*, etc., contrée d'Asie-Mineure, sur la côte O., au N. de la Lydie. Ses limites varièrent souvent; ordinairement on lui donne pour bornes, au S. la Lydie, à l'E. la Bithynie, au N. la Propontide, et à l'O. la mer Égée. Prise dans son sens le plus vaste, elle comprenait: 1° des côtes remplies de cités éoliennes ou presque toute l'*Eolide*; 2° la *Troade*; 3° l'*Abrettène*; 4° la *Mysie hellespontique*, pleine aussi de cités grecques maritimes; 5° le *pays des Doliones* et *Cyzique*. La *Mysie hellespontique* se nommait aussi *Petite-Mysie*; la *Mysie intérieure* (Abrettène, pays des Doliones, etc.) était la *Grande-Mysie*. — La Mysie reçut, dit-on, son nom des habitants de la Mésie: l'existence de *Dardanes* dans l'une et l'autre contrée donne de la force à cette idée. Cette population mésienne fut sans doute refoulée dans les terres et assujettie par les villes grecques des côtes ou par les rois barbares des environs, puis par Crésus, et enfin par les Perses. Sous ceux-ci, la Mysie non grecque fut comprise dans la 1re satrapie de l'empire. Pergame, berceau de la puissance des Attalides, était en Mysie, et cette province, enfin étendue jusqu'à l'Hellespont (277), leur appartint en entier, à l'exception de quelques villes grecques du littoral.

MYSON, laboureur du bourg de Chen en Laconie, est mis par Platon (dans son *Protagoras*) au nombre des sept sages de la Grèce, à la place de Périandre. Il était contemporain d'Anacharsis.

MYSORE, contrée de l'Inde. *Voy.* MAÏSSOUR.

MYSTÈRES. Outre les *Saints mystères* de la relig. chrétienne, on désigne par ce nom des cérémon. qui se pratiquaient chez les Païens en l'honneur de certains dieux, et dont le secret n'était connu que des initiés; on n'y était admis qu'après de longues et pénibles épreuves. Il paraît que les systèmes cosmogoniques, les phénomènes astronomiques et des dogmes moraux et religieux, dépouillés des superstitions vulgaires, étaient le fond de la doctrine qu'on y révélait aux initiés. Ces mystères dégénérèrent souvent en infamies que favorisait une obscurité profonde; ils se célébraient souvent dans des grottes plus propres à recéler des crimes qu'à voiler des cérémonies religieuses. Chaque divinité avait ses mystères. *Voy.* CÉRÈS, ISIS, BACCHUS, MITHRAS, etc.

MYSTÈRES DE LA PASSION. *V.* PASSION (Confrères de la)

N

N. On employait cette lettre dans les abréviations pour signifier *Neptunus*, *Numerius*, etc.; pour *nonæ*, *natus*, *nepos*, etc.

NAAB ou NAB, riv. de Bavière, prend sa source sur les limites des cercles de la Regen et du Haut-Mein; court pendant 156 kil. au S. et se joint au Danube au-dessous de Ratisbonne. Affluents, la Wils, la Pfreimt et la Schwarzach.

NAAMAN, lieutenant de Benadab, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre après s'être baigné dans le Jourdain par ordre du prophète Elisée.

NAARDEN ou NIEUW-NAARDEN, ville du roy. de Hollande (Nord-Hollande), à 19 kil. S. E. d'Amsterdam, sur le Zuyderzée; 1,800 hab. Fondée par Guillaume III. Prise et ravagée en 1572 par les Espagnols; prise par les Français en 1672. Fortifiée à la Cohorn (1813); assiégée cinq mois par les alliés, et défendue par les Français (1814). — On voyait jadis une autre Naarden, plus près de la côte; elle fut submergée au XIIe siècle.

NAAS, bourg d'Irlande (Kildare), à 32 kil. S. O. de Dublin; jadis résidence des rois de Leinster.

NAB, riv. de Bavière. *Voy.* NAAB.

NABAB, nom que les Indiens donnent au gouverneur d'une province, ou à un général d'armée. Les *nababs* sont subordonnés aux *soubabs*, espèce

de vice-rois. Après l'invasion de Nadir-Chah dans l'empire Mogol, les nababs se déclarèrent indépendants; mais aujourd'hui, ils sont presque tous soumis à l'Angleterre. — Vulgairement on désigne sous le nom de *nabab* une personne qui a amassé une immense *fortune* dans les Indes ou qui vit dans une opulence fastueuse.

NABAL, ville de l'état de Tunis, près des ruines d'une ville ancienne nommée *Neapolis*, et non loin de la baie d'Hamamet, à 50 kil. S. E. de Tunis.

NABAL, riche Juif de la tribu de Juda, mécontenta David fugitif en lui refusant des vivres pour sa troupe; instruit par sa femme Abigaïl de la colère du monarque, il mourut de frayeur à cette nouvelle.

NABATHÉENS, Arabes nomades, tantôt séjournaient en Arabie Pétrée, tantôt pillaient les caravanes dans les déserts entre la Syrie et l'Euphrate. Jonathas Macchabée tenta en vain de les réduire. Plus tard, ils prirent le nom de Saracènes (Sarrasins).

NABIS, tyran de Sparte, successeur de Machanidas, 205 av. J.-C., devint en 197 l'allié de Philippe qui lui confia la garde d'Argos, puis se déclara pour les Romains dans l'espoir de demeurer maître de cette ville. Mais la guerre de Macédoine finie, Flaminius lui reprit Argos et lui imposa un traité onéreux. Au départ du général romain, Nabis entra en guerre avec la ligue Achéenne; il fut battu par Philopœmen et demanda du secours à l'Etolie; mais Aleximène, le chef des 1,000 hommes qu'on lui envoya, le fit tuer l'an 192 av. J.-C. Nabis était un monstre de cruauté.

NABLOUS, ville de Syrie. *Voy.* NAPLOUSE.

NABONASSAR, roi de Babylone (748-734), peut-être le même que Phul, est cél. par l'ère qui porte son nom, dont le point de départ est le 26 févr. 747 av. J.-C.

NABOPOLASSAR ou NABOLASSAR, roi de Babylone (626-605 av. J.-C.), conquit Ninive, alors régie par Sarac ou Chinaladan, et, réunissant les états de ce prince aux siens, fonda le second empire Assyrio-Babylonien. Cyaxare, roi des Mèdes, était son allié. Nabopolassar eut pour successeur Nabuchodonosor II, que quelquefois on appelle Nabopolassar II.

NABUCHODONOSOR I ou SAOSDUCHÉE, roi de Ninive, régna de 667 à 647 av. J.-C.; vainquit et tua de sa main Arphaxad (le Phraorte des Grecs), roi des Mèdes, à la bataille de Ragau; envoya Holopherne contre la Phénicie et la Syrie; perdit toutes ses conquêtes après la mort de ce général, tué par la juive Judith au siége de Béthulie, et périt lui-même, à ce qu'on croit, en défendant Ninive contre Cyaxare, fils de Phraorte, et contre Nabopolassar.

NABUCHODONOSOR II, dit aussi *Nabopolassar II*, roi de Babylone et de Ninive réunies, monta sur le trône en 605 av. J.-C., battit Néchao à Circésium; prit Jérusalem et emmena le roi Joachim en captivité; fit une deuxième expédition contre cette ville, et s'en étant emparé au bout d'un an de siége, réduisit toute la population en esclavage, avec son roi Sédécias; assiégea treize ans la ville de Tyr, et finit par la soumettre; conquit ensuite l'Égypte et y fit un énorme butin qu'il employa surtout à l'embellissement de Babylone. On a dit qu'il avait porté ses armes jusqu'en Espagne. Fier de tant de succès, il voulut qu'on l'adorât; mais Dieu confondit son orgueil: frappé d'une folie noire, il se crut changé en bœuf et alla vivre dans les forêts: la reine Nitocris gouverna en son absence. Au bout de 7 ans, ayant fait pénitence, il put remonter sur son trône. Il m. l'année suivante, 562, et eut pour successeur Evilmérodac.

NACHITSCHEVAN, v. de Russie. *V.* NAKHITCHEVAN.

NACOGDOCHES, ville de l'Amérique du Nord (Texas), sur la Nana, à 380 kil. N. O. de San-Antonio, par 31° 27' lat. N., 96° 30' long. O.; 1,000 hab. Elle appartint d'abord au Mexique, et s'appelait alors *Assinage*; un *presidio* y avait été établi en 1716: elle fut souvent le théâtre des tentatives faites par les Texiens avant d'avoir conquis leur indépendance (1812, 1819, 1826).

NADAB, roi d'Israël, fils de Jéroboam, monta sur le trône l'an 943 av. J.-C., se livra à tous les excès, et fut tué, après un règne de deux ans, par Baasa, un de ses généraux.

NADAL (l'abbé Augustin), littérateur, né en 1659 à Poitiers, mort en 1741, fut secrétaire d'ambassade au congrès d'Utrecht, et obtint en récompense l'abbaye de Doudeauville. Il a laissé des *Œuvres mêlées*, 3 vol. in-12, Paris, 1738; cinq tragédies fort médiocres, et une parodie de *Zaïre*, qui lui attira les plaisanteries de Voltaire.

NADASI (Jean), jésuite hongrois, né en 1614 à Tyrnau, mort à Vienne en 1679, confesseur de l'impératrice Eléonore, a laissé, entre autres ouvrages, *Reges Hungariæ a sancto Stephano usque ad Ferdinandum*, Presbourg, 1637, in-fol.

NADASTI ou DE NADAZD (François), comte de Forgatsch, fut un des membres les plus actifs de la ligue des nobles hongrois contre la puissance autrichienne en 1666, et employa, à ce que l'on assure, le fer et le poison pour se défaire de Léopold I, mais sans succès. Des papiers découverts en 1671 firent reconnaître sa complicité, et il fut exécuté. On lui doit: *Mausoleum regni... hungarici regum et ducum*, Nuremberg, 1664, in-fol., et *Cynosura juristarum*, 1668. — Thomas Nadasti, aïeul du précédent, se distingua dans les guerres de Ferdinand d'Autriche contre Soliman (surtout en 1529), et dans celles de Charles-Quint. Le fameux duc d'Albe passait pour son élève dans l'art de la guerre.

NADDIA, *Nuddea* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, ch.-l. d'un district; célèbre collége hindou.

NADIR-CHAH, dit aussi THAMASP-KOULI-KHAN, roi de Perse et conquérant célèbre, né en 1688 à Meshed dans le Khoraçan, fut d'abord conducteur de chameaux, ensuite brigand. Il s'appropria le Khoraçan, à la faveur des troubles qui suivirent la chute de Hussein en 1722; entra avec sa bande au service de Thamasp (fils de Hussein) en 1726, prit Ispahan, 1729, et mit les aff. du prince dans l'état le plus florissant, mais en s'emparant de tout le pouvoir, bien qu'il s'intitulât Thamasp-Kouli-Khan, c.-à-d. chef des serviteurs de Thamasp. Tandis qu'il étouffe une révolte dans le Khoraçan, Thamasp, battu plusieurs fois par les Ottomans, leur cède la rive gauche de l'Aras. Nadir revient, s'oppose à l'exécution du traité, fait déposer Thamasp, le remplace par un enfant, Abbas III, âgé de 8 mois, s. le nom duquel il règne, et termine heureusement la guerre contre les Turcs (1734-36). A la mort d'Abbas III, 1736, Nadir se fait proclamer chah de Perse, soumet le Kandahar, attaque l'empire du Grand-Mogol dans l'Hindoustan (1738), prend la v. de Delhi, 1739, en rapporte un butin évalué à plusieurs milliards de fr., et conquiert plusieurs provinces. Mais la Perse opprimée, épuisée, le détestait. Il fut tué par ses généraux, en juin 1747.

NADROVIE, subdivision de la Prusse anc., au N. de la Pyssa jusqu'au Memel, et à l'E. de la Deime.

NÆFELS, bourg de Suisse (Glaris), près de la Linth, à 8 kil. N. de Glaris; 1,300 hab. Célèbre victoire remportée par une poignée de Suisses sur les Autrichiens, 1388.

NÆVIUS (Cn.), poëte campanien, mort vers 202 ans av. J.-C., en Afrique, avait vécu à Rome, mais quelques traits satiriques lancés dans ses pièces contre les grands l'avaient obligé de s'exiler. Ses ouvrages consistaient en tragédies imitées des Grecs, drames nationaux dont un avait pour titre *Alimoniæ Remi et Romuli*, et un poëme épique sur la première guerre entre Rome et Carthage.

NAGARA-BOUROUN, cap de la Turquie d'Asie (livah de Biga), dans l'éyalet des îles, à l'endroit le

plus resserré des Dardanelles. A 7 kil. au S. O., ruines d'*Abydos*.

NAGASAKI, ville du Japon. *Voy.* NANGASAKI.

NAGORKOTE, ville de l'Inde. *Voy.* KANGRAH.

NAGPOUR, ville de l'Inde médiate, capitale du roy. de Nagpour, chez les Mahrattes orientaux, par 77° 25' long. E., 21° 9' lat. N., à 500 kil. N. E. d'Haïder-Abad; 115,000 hab. en 1825. Ville moderne (elle date de 1740), mais laide. — Le roy. de Nagpour est situé dans le Gandouana, par 17° 30'-23° lat. N., 76°-81° long. E.: 500 kil. sur 450; 3,000,000 d'hab.; il était célèbre jadis par ses riches mines de diamants. — Fondé au milieu du XIII° siècle, le roy. de Nagpour s'engagea en 1803 dans la coalition contre les Anglais, et n'obtint la paix qu'en cédant aux Anglais le district de Kattak et se reconnaiss. leur vassal. Ils en ont hérité en 1853.

NAGY, mot hongrois qui veut dire *grand*, entre dans la composition d'un grand nombre de mots géographiques. Cherchez le mot qui suit.

NAGY-BANYA, ville de Hongrie. *Voy.* NEUSTADT.

NAHE, riv. d'Allemagne, prend sa source dans la principauté de Birkenfeld, et tombe dans le Rhin près de Bingen, après 115 kil. de cours à l'E. N. E., dont 40 seulement de navigables.

NAHR-EL-ARDEN, riv. de Syrie. *Voy.* JOURDAIN.

NAHR-EL-KÉBIR, *Eleutheros*, riv. de Syrie (Tripoli), naît dans le Liban et tombe dans la Méditerranée, après 140 kil. de cours.

NAHR-EL-KELB, *Lycus*, riv. de Syrie (Acre), coule au S. O., et se jette dans la Méditerranée à 18 kil. N. E. de Baïrout.

NAHR-IBRAHIM, riv. de Syrie. *Voy.* IBRAHIM (NAHR-).

NAHUM, un des petits prophètes, vécut sous Achab ou Manassé, et prédit la 2° ruine de Ninive.

NAIADES, nymphes qui présidaient aux rivières et aux sources. On les représente couronnées de roseaux et penchées sur une urne versant de l'eau.

NAIGEON (Jacques-André), né à Paris en 1738 et mort dans cette ville en 1810, disciple et ami de Diderot, a laissé la réputation d'un athée fanatique et intolérant, et d'un écrivain tranchant, diffus et lourd. On a de lui: *le Militaire philosophe*, Londres (Amsterdam), 1768; le *Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne*, dans l'*Encyclopédie méthodique*; des *Notes* sur la traduction de Sénèque, par Lagrange; des *Mémoires sur Diderot* (posth., publiés par Brière, 1823, dans son édition de *Diderot*), etc. Il a lui-même publié plusieurs opuscules de d'Holbach.

NAILLOUX, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 9 kil. S. O. de Villefranche; 1,200 hab.

NAIM, ville de Palestine, près du mont Thabor et du torrent de Cison. Jésus ressuscita le fils d'une veuve aux portes de Naïm.

NAIMAN (MONGOLS), tribu mongole qui campe dans la Mongolie orient., sur les bords du Tourghen et de la Lokha, à 300 kil. N. E. de Hi-foungtcheou, sur un territoire de 45 kil. de long sur 90 de large.

NAIN, établissement des Frères Moraves, sur la côte orientale du Labrador, par 56° 24' lat. N., 64° 8' long. O. La température moyenne y est de — 3°, 1 (centig.).

NAIRE, nom que les Indiens (dans le Décan et le Malabar surtout) donnent aux personnages nobles et aux officiers d'un grade supérieur.

NAIRN, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Nairn, sur le Nairn, à 176 kil. N. O. d'Edimbourg; 3,266 hab. Armements pour la pêche de la baleine. — Le comté de Nairn, situé sur le golfe de Murray, est borné à l'E. et au S. par le comté de Murray, à l'O. par celui d'Inverness; il a 35 kil. sur 13 et compte 10,000 hab.

NAISSE, *Naïssus*, auj. *Nissa*, ville de la Mésie supérieure ou de la Dacie méditerranéenne, au S. Constantin y naq.; Claude II y battit les Goths, 269.

NAIX, *Nasium*, village du dép. de la Meuse, à 22 kil. S. E. de Bar-le-Duc; 800 hab. Forges, hauts-fourneaux. Ruines nombreuses. — Fondée sous le règne de Constance par des barbares d'outre-Rhin, elle fut ensuite fortifiée et communiqua avec Ligny par une voie souterraine. Prise en 612 par Thierry, roi de Bourgogne, sur Théodebert, roi d'Austrasie. On y a trouvé récemment une grande quantité de médailles, des bijoux et des effets curieux.

NAJAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), sur l'Aveyron, à 17 kil. S. O. de Villefranche; 2,000 hab. Toiles grossières, serges, etc. Commerce de jambons, etc.

NAJERA, ville d'Espagne (Burgos), sur la Najerilla (petit affluent de l'Èbre), à 24 k. S. O. de Logrono; 3,600 hab. — Jadis résidence des rois de Navarre. Pierre-le-Cruel, aidé du Prince-Noir (*Voy.* EDOUARD), remporta près de là en 1367 une vict. sur Henri de Transtamare, son frère, et sur les Français. Duguesclin y fut fait prisonnier.

NAJERAN ou NEDJERAN, *Nagara* de Ptolémée, ch.-l. d'une petite principauté d'Arabie dans l'Yémen, à 450 kil. N. de Sana.

NAKCHIVAN, *Naxuana*, ville de l'Arménie russe (Erivan), sur l'Aras, à 140 k. E. d'Erivan; env. 1,000 maisons. Archevêché catholique. Ville très-ancienne. Beaucoup de ruines: elle a compté jusqu'à 200,000 hab., et fut très florissante jusqu'à Abbas I, qui transporta ses habitants dans l'intérieur de la Perse. Nakchivan a beaucoup souffert pendant les guerres entre les Perses et les Russes, et ces derniers ont fini par s'en emparer. Tremblement de terre en 1840.

NAKHITCHEVAN, ville de la Russie d'Europe (Iékaterinoslav), à 10 kil. N. E. de Rostov, sur le Don; 12,500 hab. (beaucoup d'Arméniens). Tissus de soie et de coton. — Fondée en 1780 par des Arméniens de Crimée.

NAMAQUOIS ou NAMAQUAS, peuple africain, de la famille hottentote, se divise en grands et petits Namaquas: les premiers, réunis pendant un temps sous l'autorité patriarcale du missionnaire Anderson, ont remonté l'Orange en marchant au N. E.; les seconds demeurent au S. de ce fleuve. Pella est leur endroit principal.

NAMGHAN, ville du Turkestan indépendant, dans le khanat de Khokand, à 270 kil. N. O. de Khokand; 10,000 familles. Château. Fruits en abondance aux environs.

NAMNETES, peuple de la Gaule celtique, puis de la Lyonnaise 3°, sur l'Océan, au S. des *Redones*, au N. des *Pictones*, dont les séparait le *Liger* (Loire), avaient pour ch.-l. *Condivicnum* ou *Namnetes* (auj. *Nantes*).

NAMSLAU, ville murée de Prusse (Silésie), à 46 kil S. E. de Breslau; 3,000 hab. Fil, quincaillerie, etc

NAMUR, *Namurcum* en latin, *Namen* en flamand ville de Belgique, ch.-l. de la prov. de Namur, a confluent de la Meuse et de la Sambre, à 52 ki S. E. de Bruxelles; 20,500 hab. Evêché. Cathédrale, église Saint-Loup; hôtel-de-ville, athéné institut de sourds-muets, école de minéralogi bibliothèque. Coutellerie fine, armes, chapeau savon, amidon, fer, acier; fonderie, raffinerie sel, brasserie, poterie commune. Commerce de cu vre, plomb, fer, marbre. Aux environs, houil pierres bleues, etc. Vastes fortifications. — Nam fut d'abord une forteresse des *Aduatici*; on la v reparaître au VII° siècle; mais son importance date que du commencement du XV°; elle dev évêché en 1559. Prise par Louis XIV en 16 elle lui fut enlevée en 1695: les Français la repri en 1701, la gardèrent (quoique bombardée par alliés en 1704) jusqu'en 1712, et la cédèrent alor l'électeur de Bavière, en 1715, elle devint une places de la Barrière, et n'en fut pas moins rep en 1746. La paix d'Aix-la-Chapelle (1748) la r dit à l'Autriche. En 1793 et 1794 elle passa com la Belgique sous la domination française, et

jusqu'en 1814 le ch.-l. du dép. de Sambre-et-Meuse.

NAMUR (prov. de), une des divisions du royaume de *Belgique*, au S. du Brabant méridional, confine au dép. des Ardennes (en France), et a 86 kil. sur 62; 235,825 hab. (Wallons la plupart, et catholiques). Bruyères en quelques parties; ailleurs, sol assez fertile : houblon, tabac, grains, pommes de terre, etc. Industrie active. Ch.-l., Namur.

NAMUR (comté de), une des 17 provinces du cercle de Bourgogne, était partout enveloppé par l'évêché de *Liége* et le duché de Brabant, sauf une pointe vers l'O. qui touchait au Hainaut; il comprenait (outre son ch.-l. Namur) Charleroi, Bouvines, Fleurus, Moutiers, etc. — Le 1er comte de Namur qu'on connaisse bien est Robert, dont le fils Albert mourut en 998. En 1196, le comté de Namur passa dans la maison de Hainaut. En 1190, Henri VI nomma margrave d'Empire le futur comte de Namur; en 1263, Baudouin, empereur de Constantinople, le vendit au comte de Flandre. Enfin, en 1429, s'éteignit la maison de Namur : le comte Jean III avait d'avance (1421) vendu le comté à Philippe-le-Bon. Namur suivit dès lors le sort de la succession de Bourgogne, à ceci près qu'en 1678 la paix de Nimègue en détacha Charlemont, Givet et quelques villages en faveur de la France.

NANCY, *Nanceium* (mais non *Nasium*) au moyen âge, *ville de France*, ch.-l. du dép. de la Meurthe, sur la gauche de la Meurthe, à 330 kil. E. de Paris; 31,445 hab. Evêché. On la divise en vieille ville et ville neuve (celle-ci renommée pour sa beauté) : 4 portes qui sont autant d'arcs de triomphe, 4 rues principales (aboutissant à la place Stanislas, ornée de fontaines); cathédrale, église de Bon-Secours, palais du gouvernement, préfecture, hôtel-de-ville, bourse, théâtre, quartier de cavalerie, vieux château des ducs de *Lorraine*. Cour imp.; académie universit.; facultés des lettres et des sciences, école second. de médecine, école forestière, lycée, école de sourds-muets. Société des sciences, lettres et arts; bibliothèque, musée de tableaux, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle. Broderies en tout genre (renommées); draps, produits chimiques, pâtes d'Italie, boules de Nancy; filatures, teintureries, tanneries, etc. Commerce de tous ces objets et de vin, grains, huile, cuirs, laine, fer, etc. Chemin de fer. Patrie de J. Callot, de Palissot, de Mme Graffigny, du général Drouot, etc. — Nancy, fond. au XIIe siècle, devint bientôt la capitale de la Lorraine. Charles-le-Téméraire prit Nancy en 1475, la perdit en 1476, et périt sous ses murs (1477). Louis XIII, Louis XIV la prirent en 1633 et 1660, et ce dernier en fit raser les fortifications. Stanislas résidait alternativement à Lunéville et à Nancy : il fut inhumé dans celle-ci (1766). C'est à lui surtout que Nancy doit ses embellissements. — L'arr. de Nancy a 8 cant. (Haroué, Nomeny, Pont-à-Mousson, St-Nicolas-du-Port, Vézelise, plus Nancy, qui compte pour 3), 188 communes, et 129,841 hab.

NANDERE, ville de l'Inde médiate (Décan), dans le Bider, à 140 kil. N. de Bider : ch.-l. de district.

NANDORE, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Guzerat, à 95 kil. N. E. de Surate : ch.-l. du Kandeich.

NANEK, fondateur du Nanékisme ou religion des Seikhs, qui est comme une fusion du brahmanisme et de l'islamisme, et qui reconnaît en même temps les Védas et le Coran, naquit vers 1469 à Talwendy dans le Lahore, suivit quelque temps la carrière des emplois publics, puis l'abandonna pour prêcher par toute l'Inde. Il mourut en 1539. L'*Adi-granth*, son code, resta le manuel de ses successeurs et la source de sa doctrine, jusqu'au pontificat de Gourou-Govind, que les Seikhs regardent comme leur second prophète (*Voy.* ce nom). Amretsyr, dans le Lahore, est le centre du Nanékisme et la résidence du grand pontife de cette religion.

NANGASAKI ou NAGASAKI, ville du Japon, et une des cinq villes impériales de cet empire, dans l'île de Ximo, à l'extrémité O., par 127° 31' long. E., 32° 45' lat. N.; 30,000 hab. Bon port, vaste baie; environ 36 ponts sur de petites rivières; plus de 60 temples, divers palais. Grand mouvement industriel et commerc. Ce fut longtemps la seule ville du Japon où fussent admis les étrangers. Les Chinois et les Hollandais avaient seuls ce privilége : encore étaient-ils confinés, les premiers dans le S. O. de la ville, les seconds dans l'îlot de Desima, et surveillés rigoureusem.

NANGIS, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 22 kil. O. de Provins; 2,015 hab. Joli château. Commerce en laine, bestiaux, etc. — Erigée en ville en 1544 par François I. Combat entre les Français et les Autrichiens (février 1814).

NANGIS (Guillaume DE). *Voy.* GUILLAUME.

NAN-HIOUNG, ville de Chine (Kouang-toung), à 235 kil. N. E. de Canton, par 25° 12' lat. N., et 111° 34' long. E.; ch.-l. de dép. Grand commerce, population nombreuse. Tour à 9 étages.

NANI (J.-B.-Félix-Gaspard), historien vénitien, né à Venise en 1616, de famille patricienne, fut 25 ans ambassadeur de Venise en France, 1643-68, remplit diverses missions en Allemagne, et devint enfin procurateur de Saint-Marc. Il avait aussi les titres d'historiographe, de bibliothécaire et d'archiviste de la république. On a de lui une *Histoire de la république de Venise*, en italien (qui forme les tome VIII et IX de la *Collection des historiens de Venise*, 1720, in-4). Elle a été traduite en français par l'abbé Tallemant, Paris, 1679, 4 vol. in-12, et par Masclary, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12.

NAN-KANG, ville de Chine (Kiang-si), à 100 kil. N. de Nan-tchang, par 29° 32' lat. N., 113° 41' long. E.; ch.-l. de dép. Magnifiques pagodes; digues remarquables.

NANKIN ou NANKING (c.-à-d. *cour du Sud*), *Kiang-ning* ou *Kin-ling* en chinois, ville de Chine, capitale de la prov. de Kiang-sou, près de l'emb. du Yang-tse-kiang, à 900 kil. S. E. de Péking, par 116° 25' long. E., 32° lat. N.; environ 500,000 hab. (on a porté la population de cette ville à 1,500,000 hab. et même plus haut). Elle est plus grande même que Péking, mais moins splendide. Le palais impérial, l'observatoire, les temples, les tombeaux sont en ruines. La célèbre tour de porcelaine (ou plutôt de faïence) et les deux grandes portes subsistent toujours. La tour a 66 mètres de haut; elle est octogone. Nankin est la ville savante de la Chine; elle a une académie de médecine, une bibliothèque publique, des imprimeries, etc. Son industrie et son commerce sont encore très actifs; les soieries, le nankin (qui en tire son nom), la porcelaine, les laques, etc., en sont les objets principaux. — Nankin a été longtemps capitale de la Chine; mais en 1363 la translation des six grands tribunaux à Péking a donné son rang à celle-ci. Les Mings y faisaient leur résidence l'été. Les empereurs mandchoux l'ont complétement négligée. Les Anglais l'ont bombardée en 1842.

NAN-NGAN, v. de Chine (Kiang-si), ch.-l. de dép., sur le Tchang, par 25° 30' lat. N. 111° 89' long. E.

NANNI (Jean). *Voy.* ANNIUS DE VITERBE.

NANNONI (Ange), chirurgien de Florence, né en 1715, mort en 1790, avec la réputation d'un des premiers opérateurs de son temps, perfectionna l'opération de la taille, combattit le système de l'humorisme galénique; mais fut quelquefois trop partial dans les jugements qu'il portait sur ses rivaux. Son ouvrage principal est intitulé : *Della simplicita del medicare*, 3 vol., 1761-67.

NANSOUTY (Etienne-Antoine-Marie CHAMPION, comte de), général français, né à Bordeaux en 1768, entra au service actif en 1785, passa par tous les grades, fit la campagne d'Allemagne avec Moreau,

celle de Portugal avec Leclerc, prit part à la conquête du Hanovre sous Mortier, aux batailles d'Austerlitz, de Wagram, de Friedland; fut blessé à Borodino; s'empara du défilé d'Hanau après le désastre de Leipsick, et fut fait colonel-général des dragons en 1813. Il déploya la plus grande activité pendant la campagne de France, et mourut le 12 février 1815, avec la réputation d'un des meilleurs généraux de cavalerie de l'époque.

NANT, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 24 kil. S. E. de Milhau : 3,419 hab.

NAN-TCHANG, ville de Chine (Kiang-si) à 490 kil. de Nankin, par 113° 10' long. E., 28° 36' lat. N.; ch.-l. de prov. et de dép. Fabriques immenses de porcelaine aux environs; fabrique d'idoles, soieries, fourrures; grand commerce.

NANTERRE, *Nannetodurum* ou *Neptodurum*, b. du dép. de la Seine, au pied du mont Valérien, à 11 kil. N. O. de Paris; 2,260 hab. Gâteaux, etc. Commerce de pierres à bâtir et petit salé. — Patrie de sainte Geneviève. Pris et brûlé plusieurs fois par les Anglais et les Armagnacs.

NANTES, *Condivicnum* ou *Namnetes*, ch.-l. du dép. de la Loire-Infér., à 55 kil. de la mer, sur la droite de la Loire, au confluent de ce fleuve avec la Sèvre nantaise et l'Erdre, à 370 kil. S. O. de Paris; 96,362 hab. Evêché. Les petits vaisseaux y remontent la Loire; les autres s'arrêtent à Paimbœuf. Les vieux quartiers de Nantes sont laids et sales, mais le reste est élégant et régulier (quartier Graslin, île Feydeau, faubourg de la Fosse); belles places, beaux quais; cathédrale, bourse, Grand-Théâtre, halle neuve, préfecture, hôtel-de-ville, hôtel des monnaies, palais épiscopal; les Salorges, restes du palais des ducs de Bretagne, Tribunal de 1re inst. et de comm.; lycée, école préparatoire aux facultés, école sec. de méd.; éc. de commerce, de dessin; beau musée d'antiquités, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique, bibliothèque, observatoire. Société d'horticulture. Banque. Entrepôt de sel. Tissus dits de Nantes, cotons, toiles peintes, flanelle, etc.; chapeaux, bonneterie, coutellerie, faïences, mécaniques, outils aratoires; fonderies en fer et cuivre, verreries, raffineries de sucre, distilleries, tanneries, clouteries, corroieries, etc. Construction de vaisseaux marchands et de corvettes. Très grand commerce maritime : denrées coloniales; grains, biscuits, farine, laines, cuirs, meubles, livres, etc. On y fit longtemps la traite des noirs. Chem. de fer. — Nantes fut une des principales villes armoricaines. Les Normands la brûlèrent en 834, 853, 871, et en 959. Henri IV y rendit le célèbre édit de Nantes, qui accordait aux Protestants et la tolérance et des places de sûreté (1598); Louis XIV, voulant rétablir l'unité de religion, révoqua cet édit en 1685, au risque de priver la France d'un grand nombre de fam. industrieuses. L'armée vendéenne, en juin 1793, marcha sur Nantes, mais ne put la prendre. Nantes souffrit beaucoup pendant la révolution : Carrier surtout y commit des horreurs (les *noyades*, les *mariages républicains*, etc.). La reine Anne de Bretagne, l'architecte Boffrand, le savant Lacroze, etc., étaient de Nantes; Fouché était né près de là. — L'arr. de Nantes a 17 c. (Aigrefeuille, Bouage, Carquefou, Clisson, Chapelle, Légé, Loroux, Machecoul, Saint-Philbert, Vallet, Verton, Nantes, qui fait 6), 66 comm. et 216,418 h.

NANTEUIL, ch.-l. de cant. (Oise), à 19 kil. S. E. de Senlis; 1,600 hab. Ancien prieuré de Bénédictins. Pépinières, grains, corderies, etc. — Clovis avait fait de Nanteuil un fief, avec titre de comté.

NANTEUIL (Robert), célèbre graveur de portraits, né à Reims en 1630, mort à Paris en 1678, avait autant de facilité que de talent. On a de lui au moins 280 portraits dont 8 représentent Louis XIV.

NANTIAT, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 15 kil. S. E. de Bellac; 1,100 hab.

NANTUA, ch.-l. d'arr. (Ain), au bord du petit lac de Nantua, entre deux montagnes, à 31 kil. E. de Bourg; 3,696 hab. Tribunal de première instance, collége communal; abbaye de Bénédictins, fondée en 671; tomb. de Charles-le-Chauve. Percale, calicot, toiles de coton et fil; filature de coton, moulinage hydraulique de soie, sciage de bois, etc. Commerce. — L'arr. de Nantua a 6 cant. (Brenod, Châtillon-de-Michaille, Izarnore, Oyonnax, Poncin et Nantua), 69 comm., et 50,826 hab.

NANTUATES, peuplade gauloise, dans les Alpes Graies-et-Pennines, entre les *Seduni* et les *Veragri*, sur les confins des Allobroges, occupaient le pays qui forme auj. le Chablais et le Bas-Valais. Capitale, *Tarnaia* ou *Tarnadæ* (auj. Saint-Maurice).

NANTUCKET, île du Massachussets, à 48 kil. de la côte, par 41° 15' lat. N., 72° 28' long. O. : 35 kil. sur 9; 7,300 hab. Ch.-l., Nantucket, sur la côte N. O., à 200 kil. E. de Boston: petit port.

NANTWICH, ville d'Angleterre (Chester), à 28 kil. S. E. de Chester; 4,886 hab. On y confectionne beaucoup de souliers pour Londres. Fromages. Aux environs mines de sel.

NAN-YANG, ville de Chine (Ho-nan), à 260 kil. S. O. de Khaï-fong, par 33° 6' lat. N., 100° 18' long. E.; ch.-l. de dép.

NAPARIS, riv. de la Dacie, affluent du Danube, est auj. la *Jalomnitza* suivant les uns, la *Proara* ou même l'*Ardschisch* suivant les autres.

NAPATA, ville d'Ethiopie, sur le Nil, à trois journées du golfe Arabique, était la résidence de la reine Candace. Les Romains, commandés par Petronius, la prirent et la saccagèrent l'an 22 av. J.-C.; mais ils l'abandonnèrent aussitôt.

NAPÉES (de *napos*, vallée ou bosquet), nymphes qui présidaient aux bois, aux montagnes, aux vallons, aux prairies et aux bocages.

NAPIER (Jean), NEPER ou NEPAIR, baron de Markinston, mathématicien écossais, né en 1550, mort en 1617, inventa les logarithmes et laissa deux formules générales pour la solution des triangles sphériques rectangles. Son principal ouvrage est *Logarithmorum canonis descriptio*, suivie de la *Mirifici logarithmorum canonis constructio*, Lyon, 1620, très rare. C'est là qu'il expose sa grande découverte. La base des *logarithmes* dits *népériens*, du nom de l'auteur, est le nombre 2,7182818.

NAPIONE (Ch.-Ant. GALEANI), de Turin, officier distingué, quitta le service du Piémont vers 1800, lorsque sa patrie fut asservie à la France; passa en Portugal, où il devint directeur de l'arsenal de Lisbonne, puis accompagna le prince-régent au Brésil, et y devint lieutenant-général. Il créa une fabrique de poudre à canon à Rio-Janeire, y facilita l'exploitation des mines de fer par l'introduction de procédés nouveaux, et mourut en 1814. C'était un habile minéralogiste; il a beaucoup écrit, tant sur la minéralogie que sur la métallurgie.

NAPIONE (J.-Fr. GALEANI, comte de), frère du précédent, s'est fait une réputation par un *Essai sur la patrie de Colomb*, qu'il fait naître dans le Montferrat; par divers *Mémoires* imprimés dans les vol. de l'Académie royale de Turin; par sa tragédie de *la Griselda*, etc. Ses ouvrages ont été réunis en 16 vol. in-8, Florence.

NAPLES, primitivement *Parthenope*, ensuite *Neapolis*, chez les anciens; en italien *Napoli*; ch.-l. de la prov. de Naples et capit. de tout le roy. des Deux-Siciles, sur le golfe de Naples, à 205 kil. S. E. de Rome, à 1,783 kil. S. E. de Paris (par Viterbe et Rome); 390,000 hab. La basse classe, misérable et fainéante, y fourmille : on nomme ceux qui en font partie *lazzaroni*. Archevêché, résidence royale. La ville est bâtie en amphithéâtre; elle a 16 kil. de tour, 6 faubourgs, 12 quartiers; places en général petites, sauf celle du Palais-Royal; rues étroites, obscures et mon-

tueuses (hormis la belle rue de Tolède), mais pavées en dalles de lave noire et fort propres; beau quai de la Chiaja; magnifiq. promen. de la *Villaréal*; vaste palais royal, palais Capo di-Monte, de Chiatamone, du prince de Salerne, des princes étrangers, archiépiscopal; *Reclusorio* (ou hôpital des pauvres), etc.; arsenal, superbe théâtre Saint-Charles, Archives, Vicaria ou Castel-Capuano (palais de justice), cathédrale (dédiée à saint Janvier), églises de Sainte-Claire, de Jésus-Nouveau, de Saint-François de Paule, de Saint-Dominique, de Saint-Philippe-Néri, etc.; le riche couvent de Sainte-Claire, ceux de Sainte-Marie des Carmes, de la Trinité, de Saint-Dominique-le-Grand, de Mont-Olivet, l'ancien couvent des Chartreux (auj. les Invalides), etc. Dans le N. de la ville sont des catacombes (plus vastes que celles de Rome et de Syracuse); au S. O., le château-fort de l'Œuf et le Château Neuf; au N., le fort Saint-Elme, qui domine la ville de tous côtés. Université fondée en 1224, *Gli studii*, lycée du Sauveur; école de paléographie, institut de peinture, etc.; collége et école militaire, académie de marine, école vétérinaire, deux écoles de musique; quatre grandes bibliothèques (la Borbonica, etc.); cabinets de minéralogie, d'histoire naturelle, etc.; musée des antiques (où se trouvent entre autres objets ceux qu'ont fournis les fouilles d'Herculanum, Pompeia et Stabies); jardin botanique, deux observatoires, bureau topographique, Académie borbonique (divisée en trois sections: 1° *Ercolanense* ou antiques; 2° sciences; 3° beaux-arts); mont-de-piété (très riche). Industrie active: tissus d'or et d'argent, soierie, velours, drap, linge de table, grosses toiles de coton, coraux, rubans, cordes d'instruments, passementeries renommées, instruments de musique, porcelaine, faïence, bougies, jaune de Naples, savon de senteur, essences, fleurs artificielles, confitures et sucreries, macaroni, etc. Commerce; célèbre banque de Saint-Charles et autres banques. Environs délicieux. — Parthénope fut une colonie de Cumes; de nouveaux colons survinrent et bâtirent Neapolis (la ville neuve), d'où le nom de Palépolis (ville vieille) donné à la première. Les deux villes étaient contiguës, et finirent par n'en faire qu'une sous la domination romaine (Rome s'empara de Naples en 327 av. J.-C.); mais sous l'empire de Rome, Naples resta complétement une ville grecque; ce caractère la rendait le séjour favori des riches Romains, qui tous y avaient des maisons de plaisance; elle remplaça aussi Capoue comme capitale de la Campanie. Seule de la Basse-Italie elle résista en 536 à Bélisaire, qui la prit d'assaut sur les Goths et la pilla; Totila la reprit en 541. L'expulsion des Ostrogoths (544) la rendit à l'empire grec qui parvint à la conserver, même lorsque les Lombards eurent soumis l'Italie; elle forma alors avec les villes grecques environnantes le *duché de Naples*, qui confinait au duché de Rome au N. O., et au duché de Calabre à l'E. et au S. E. Peu à peu Naples devint une république presque souveraine; elle resta dans cet état du IX° au XI° siècle sous des ducs héréditaires. Enfin en 1139, Naples se soumit à Roger II, déjà maître de tout ce qu'on nomma depuis royaume des Deux-Siciles. Roger en fit sa capitale, et depuis ce temps elle n'a cessé de l'être, soit des Deux-Siciles, soit du royaume de Naples. Après la mort de Frédéric II (1250), elle se déclara pour le pape Innocent IV contre les Hohenstauffen; Conrad IV et Mainfroi la forcèrent à se rendre et rasèrent ses murs. Le roi de Hongrie Louis-le-Grand l'occupa en 1347, mais Jeanne y rentra dès 1348. Louis I d'Anjou prit Naples en 1383, René d'Anjou en 1438, enfin Alphonse I (V d'Aragon) en 1442. Charles VIII de France conquit et Naples et tout le royaume (1495), et les perdit la même année. Les troupes de Louis XII y entrèrent de même en 1500, après le traité de Grenade. Mais Ferdinand-le-Catholique en resta bientôt maître. Pendant la deuxième guerre entre François I et Charles-Quint, Lautrec aidé de Doria fit le siége de Naples, mais ne la prit point. En 1647 eut lieu à Naples la célèbre insurrection de Masaniello (*Voy.* ce nom), et Naples se déclara république sous le duc de Guise; mais dès le mois d'avril 1648, le comte d'Ognate reprit la ville. Longtemps après Naples fut prise d'assaut et saccagée par Daun (1707) pour Charles III, compétiteur de Philippe V. Naples se soumit sans résistance au duc de Parme don Carlos (plus tard roi des Deux-Siciles et roi d'Espagne). Les Français sous Championnet prirent Naples, 23 janvier 1799, et y établirent la *République parthénopéenne*; mais le cardinal Ruffo y rentra le 13 juin. Enfin Naples subit en 1820 une révol. qui un instant lui donna une constitution, mais qui fut dès 1821 comprimée par l'Autriche. Pat. de Stace, Vell. Paterculus, Sannazar, Marin, Bernin, Salv. Rosa, Filangieri, Pergolese, Gravina, etc.

NAPLES (royaume de), une des deux grandes divisions de la monarchie des Deux-Siciles, occupe la partie méridionale de la péninsule italique, entre les mers Adriatique, Ionienne et Tyrrhénienne, au N. E., à l'E. et à l'O., est bornée au N. O. par les États de l'Eglise, et au S. est séparée de la Sicile par le phare de Messine; d'où le nom de Domaines en deçà du Phare (*Dominj al di quà del Faro*), sous lequel on désigne officiellement le roy. de Naples. Il s'étend entre 37° 50'-42° 54' lat. N., et 10° 30'-16° 9' long. E.: 580 kil. du N. O. au S. E., sur une largeur d'environ 200 kil.; 6,113,259 hab. (en 1840); capitale, Naples. Le roy. de Naples est divisé administrativement en 15 intendances, dont voici les noms avec les chefs-lieux:

Intendances.	*Chefs-lieux*
Naples,	Naples (Napoli).
Terre de Labour,	Caserta.
Principauté Citérieure,	Salerne.
— Ultérieure,	Avellino.
Molise ou Sannio,	Campobasso.
Abruzze Citérieure,	Chieti.
— Ultérieure Ire,	Teramo.
— Ultérieure IIe,	Aquila.
Capitanate,	Foggia.
Bari,	Bari.
Terre d'Otrante,	Lecce.
Basilicate,	Potenza.
Calabre Citérieure,	Cosenza.
— Ultérieure Ire,	Reggio.
— Ultérieure IIe,	Catanzaro.

Le roy. de Naples est traversé dans toute sa longueur par la partie méridionale de la chaîne des Apennins, à laquelle appartient le volcan du Vésuve. Rivières principales: le Basiento, le Garigliano, l'Ofanto, la Pescara et le Volturno (tous peu navigables); lacs, l'Agnano, l'Averno et le Celano. Air sain et chaud; sol extrêmement fertile, mais sujet aux tremblements de terre, qui y ont causé de terribles ravages et renversé des villes entières; il est mal cultivé, et produit néanmoins toutes sortes de grains, fruits exquis, oranges, légumes, huiles, vins excellents, riz, chanvre, lin, coton, manne et safran très estimés; alun, vitriol, soufre, cristal de roche, minéraux, carrières de marbre; bétail abondant, chevaux recherchés, mulets, buffles, etc.; lynx et porcs-épics dans les Apennins; laine fine, soie belle et en grande quantité. Industrie très peu active et qui consiste surtout en tissus de soie et de coton, étoffes et cordonnets d'or et d'argent, mousselines, chapeaux, vernis, savon, cuirs, cordes d'instruments, fleurs artificielles, faïence, etc. — Le roy. de Naples correspond à la Grande-Grèce des anciens (Apulie, Lucanie, Messapie et Brutium), augmentée de la Campanie et du Samnium. Ce pays, successivement soumis aux Romains, aux Lombards, aux

Normands, prit sous ces derniers maîtres le nom de Royaume de Naples, fut réuni dès le XIIe siècle à la Sicile, et dès lors, bien que depuis il en ait été souvent séparé, notamment sous les princes français de la maison d'Anjou, de 1282 à 1442, sous l'Empire français, de 1805 à 1816, et tout récemment en 1848 et 1849, son histoire se confond avec celle de la Sicile. *Voy.* SICILES (roy. des DEUX-).

NAPLES (prov. de), intendance du roy. de Naples, entre la Terre de Labour au N. et au N. E., la Principauté Citérieure à l'E. et au S. E., et la mer Tyrrhénienne à l'O.; 53 kil. sur 13; ch.-l., Naples. Division, 4 districts : Casoria, Castel-a-Mare, Naples et Pouzzoles.

NAPLES (golfe de), *Crater sinus*, dans la mer Tyrrhénienne, sur la côte de la prov. de Naples, entre le cap Misène au N. O. et le cap della Campanella au S. E.; 31 kil. sur 22; aspect imposant et pittoresque. Vers l'entrée sont les îles d'Ischia et de Capri; au N. O. s'avance la petite presqu'île de Baïes, et sur la côte orientale s'élève le mont Vésuve.

NAPLOUSE ou NABLOUS, *Sichem* ou *Mabartha*, puis *Neapolis*, ville de Syrie (Damas), à 50 kil. N. de Jérusalem; 10,000 hab. Savons, etc. On y montre les tombeaux de Josué, de Joseph, et le puits de Jacob, près duquel Jésus-Christ conversa avec la Samaritaine. Cette ville fut la capitale de la Samarie après la ruine de la ville de Samarie par Salmanasar. — Environs délicieux et vues magnifiques.

NAPO (RIO-), riv. de la Nouv.-Grenade, naît dans les Andes, coule à l'E., puis au S. E. et tombe dans l'Amazone par 3° 34' lat. S. Cours : 1,100 kil.

NAPOLÉON (S.), un des grands d'Alexandrie, subit le martyre sous Dioclétien. On l'hon. le 15 août.

NAPOLÉON BONAPARTE, empereur des Français, né à Ajaccio le 15 août 1769, mort à Ste-Hélène le 5 mai 1821, était le 2e fils de Charles Bonaparte, noble Corse, peu fortuné et chargé de famille, et de Letizia Ramolino. Par la protection du comte de Marbeuf, il entra en 1779 à l'éc. de Brienne, d'où en 1784 il passa à l'école mil. de Paris, et fut sous-lieutenant d'artil. dès 1785. Il fit deux voyages en Corse en 1790 et 1792; banni du pays par Paoli, alors allié des Anglais, il vécut assez longtemps à Marseille avec sa mère et ses sœurs dans une gêne extrême; enfin, ayant rejoint son régiment, il fut fait capitaine en 1793 pour avoir canonné les Marseillais fédéralistes. Nommé colonel la même année au siége de Toulon, il eut une part essentielle à la prise de cette ville sur les Anglais, fut récompensé par le grade de général de brigade, et commanda l'artillerie de l'armée d'Italie en 1794. Mais une mission secrète à Gênes, dont le chargea le conventionnel Ricord, le rendit suspect; mandé à Paris, détenu, puis relâché, il finit par être rayé des listes d'activité. Sans ressources en cet instant, il songeait à passer en Turquie pour y organiser l'artillerie, lorsque M. de Pontécoulant l'attacha aux bureaux de la guerre. L'insurrection parisienne du 13 vendémiaire (5 octobre 1795) contre la Convention changea sa situation. Choisi pour second par Barras, il mitrailla les insurgés devant St-Roch, leur tua 1,200 hommes, et obtint en récompense le grade de général de division. L'année suivante il épousa Joséphine, veuve du vicomte de Beauharnais, et reçut le commandement en chef de l'armée d'Italie, alors battue, désorganisée et sans argent. En un an il mit en pleine déroute ou détruisit 5 armées, chacune plus forte que la sienne, savoir l'armée piémontaise à Mondovi, et 4 armées autrichiennes : celle de Beaulieu à Cairo, Montenotte, Millesimo, Dego, et au pont de Lodi; celle de Wurmser à Castiglione, Roveredo, Bassano; celle d'Alvinzi à Arcole, à Rivoli, et sous Mantoue, que rendit Wurmser; enfin celle du prince Charles, qu'il poursuivit en Allemagne et sur la route de Vienne jusqu'à Léoben. Le roi de Sardaigne, le pape, les ducs de Parme, de Modène, de Toscane, avaient signé ou imploraient la paix; l'empereur d'Autriche la demanda aussi; et par le traité de Campo-Formio, suite des préliminaires de Léoben, il céda à la France, en échange des états de Venise, occupés chemin faisant par Bonaparte, les Pays-Bas autrichiens avec toute la rive gauche du Rhin et le Milanais, qui devint alors la république Cisalpine, 1797. De si prodigieux succès, l'enthousiasme public pour le jeune général, son ambition et quelques efforts que dès cette époque il fit pour s'emparer du pouvoir effrayèrent le Directoire. Après avoir proposé à Bonaparte le commandement d'une flotte destinée à l'invasion de l'Anglet., on accepta, pour l'éloigner, l'offre qu'il avait faite de diriger en Égypte une expéd. qui coloniserait ce pays une fois conquis, et serait un point d'appui pour attaquer les Anglais dans l'Inde. Parti en 1798, il s'empara en route, grâce à des intelligences secrètes, de l'inexpugnable Malte, débarqua ensuite en Égypte, prit Alexandrie, gagna sur Mourad-Bey la bataille des Pyramides qui lui ouvrit l'entrée du Caire, et, tandis que Nelson détruisait la flotte française à Aboukir, acheva, par lui-même ou par ses lieutenants (Kléber et Desaix), de soumettre l'Égypte; il organisa ce pays, fonda au Caire un Institut qui a jeté les plus vives lumières sur les antiquités et l'histoire de l'Égypte; mais bientôt il se vit environné de dangers par l'impossibilité de recevoir des renforts. Il essaya pourtant de joindre la Syrie à ses conquêtes (1799), prit El-Arich, Gaza, Jaffa, mais mit en vain le siége devant Saint-Jean-d'Acre avec des troupes minées par la faim et décimées par la peste. De retour en Égypte, il remporta encore la stérile victoire d'Aboukir, puis laissa son armée à Kléber pour revenir en France, échappa comme par miracle aux croisières anglaises, et parut inopinément à Paris à la fin de 1799, sans avoir subi de quarantaine. Le Directoire était tombé dans le discrédit, les factions n'avaient aucun chef capable. Bonaparte devint bientôt le centre d'un parti puissant. Aidé de Sieyès, de son frère Lucien, du général Leclerc, il renversa le Directoire à la fameuse journée du 18 brumaire an VIII (9 nov. 1799), se fit nommer 1er consul pour 10 ans et se donna pour collègues deux hommes prêts à le seconder, Cambacérès et Lebrun. Il se remit aussitôt à la tête de l'armée d'Italie : le pass. des Alpes (1800), la victoire de Marengo, et les succès que, grâce à ces débuts décisifs, remportèrent ensuite ses lieutenants, rendirent aux armes françaises la supériorité en Italie, tandis que Moreau, du côté du Rhin, gagnait la bataille de Hohenlinden. Le traité de Lunéville avec l'Autriche (1801), et bientôt celui d'Amiens avec l'Angleterre (1802), terminèrent la seconde guerre de la révolution. Bonaparte profita de la paix pour fermer les plaies de l'intérieur, mit un terme aux réactions des partis, pacifia la Vendée, rappela les émigrés, rouvrit les églises, conclut avec le pape un nouveau concordat, réorganisa tous les services, institua la banque de France, ouvrit le grand livre de la dette publique, enfin fit achever la rédaction du Code civil. Il déjouait dans le même temps les complots de tous genres formés contre lui, échappait à la Machine infernale et profitait même de ces attentats pour augmenter son pouvoir. Le Sénat, qui déjà l'avait nommé consul à vie en 1802, le proclama empereur en 1804; il fut sacré en cette qualité, sous le nom de Napoléon, par le pape Pie VII, venu à Paris exprès pour cette cérémonie (2 déc.); un an plus tard, il érigea la république Cisalpine en royaume et se fit couronner roi d'Italie à Milan. Cependant, depuis la fin de 1803, l'Angleterre avait recommencé les hostilités; l'Autriche, la Russie, les Deux-Siciles, en firent autant en 1805. Napoléon eut la douleur de voir les flottes combinées de la France et de l'Espagne anéanties par Nelson à Trafalgar; mais sur terre il compensa

cet échec par une suite de victoires éclatantes, et entre autres d'Ulm, de Vienne, il acheva d'écraser les Austro-Russes à la bataille d'Austerlitz (1805). Cette campagne fut terminée par la glorieuse paix de Presbourg, qui ajoutait au royaume d'Italie les États de Venise (cédés en 1798 et 1801 à l'Autriche), et qui créait les royaumes de Wurtemberg et de Bavière en faveur des alliés de Napoléon, le grand-duché de Berg en faveur de Murat, son beau-frère. Le roi des Deux-Siciles, Ferdinand IV, dépouillé du roy. de Naples (1806), céda la place à Joseph Napoléon et alla régner en Sicile. Louis Napoléon devint roi de Hollande. La Confédération du Rhin prit naissance; quatorze princes y accédèrent, l'empire d'Allemagne cessa, et Napoléon, sous le titre de Protecteur, fut officiellement reconnu président perpétuel de cette agglomération de princes, qui tous devaient prendre part à ses guerres, et l'appeler à leur secours en cas d'attaque. Cette création si importante, l'occupation du Hanovre enlevé dès 1803 aux Anglais par la France, les subsides fournis par les Anglais, les promesses des Russes, déterminèrent la Prusse à tenter une contre-confédération, puis à prendre les armes. Napoléon détruisit cette quatrième coalition par ses deux campagnes de 1806 et 1807, l'une en Allemagne, l'autre en Pologne; les victoires d'Iéna et d'Auerstaedt signalèrent la première; les sanglantes batailles d'Eylau, de Friedland, la deuxième; la paix de Tilsitt, signée par Alexandre et Napoléon, mit fin à la guerre, et en ôtant à la monarchie prussienne la moitié de ses provinces, donna à Jérôme Bonaparte le roy. de Westphalie (formé du Hanovre et de quelques autres pays), changea la Saxe en royaume, et de la Prusse polonaise fit le grand-duché de Varsovie, conféré au roi de Saxe. Des articles secrets autorisaient la Russie à s'emparer de la Finlande, la France à s'adjuger l'Espagne, et équivalaient au fond au partage de l'Europe, moins l'Angleterre et la Turquie. Alexandre promit aussi de favoriser le système continental, imaginé en 1806 par Napoléon, qui croyait par là porter le coup mortel à l'Angleterre. Bientôt la Toscane est occupée (1806), le Portugal envahi (1807), Flessingue réuni à l'empire. Vers la même époque, Napoléon institue une noblesse héréditaire; il crée l'Université (17 mars 1808). Cependant à la faveur du traité fallacieux de Fontainebleau, Murat et 80,000 hommes s'étaient introduits en Espagne; ils y excitent des séditions et poussent la famille royale à Bayonne. Charles IV et ses fils prennent Napoléon pour arbitre de leurs querelles, le rendent témoin de honteux débats, abdiquent et restent prisonniers. Napoléon déclare son frère Joseph roi d'Espagne, et donne Naples à Murat. Mais l'Espagne résiste. La défaite et la capitulation de Dupont à Baylen commencent les revers des Français dans la Péninsule. Junot capitule aussi à Cintra, 1808, et deux autres expéditions françaises en Portugal (Soult, 1809; Masséna, 1810 et 11), ne seront pas plus heureuses; l'Espagne, aidée de l'Angleterre, couverte de guérillas, animée par ses juntes et ses moines, lutte opiniâtrement, et cent fois vaincue, dévore en cinq ans (1808-1813) plus de 400,000 Français, Allemands, Italiens et Polonais. Elle eût cédé pourtant, et en 1812 au plus tard Napoléon en eût été le maître, s'il n'eût grossi le nombre de ses ennemis et disséminé ses troupes aux deux extrémités de l'Europe. Oppresseur de l'Allemagne, il est attaqué par une cinquième coalition en 1809; il gagne les batailles d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne; bombarde et prend Vienne, obtient à Essling un avantage chèrem. payé, remp. la vict. décisive de Wagram, que suit l'armistice de Znaym (en Moravie); mais au lieu de diviser la monarchie autrichienne en plusieurs petits états, il se contente de lui prendre les provinces illyriennes (Styrie, Carinthie, Carniole, Frioul autrichien, Dalmatie, Cattaro), et de stipuler son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, sans égard pour Joséphine, qui est forcée de consentir au divorce. Dès ce moment, Fouché, Bernadotte et plusieurs autres, tendent à s'isoler de lui; le pape Pie VII, qu'il veut dépouiller de ses états, l'excommunie, et les violences dont il devient l'objet ne font que susciter de nouvelles difficultés; enfin le système continental ruine le commerce et produit un malaise universel (1809-1811). Malgré cet état de choses, Napoléon ne craint pas de s'engager dans une guerre formidable contre la Russie, sans même s'être assuré de l'appui de la Turquie et de la Suède. A la tête de 450,000 hommes, la plus belle armée qui ait jamais été, il passe le Niémen, s'empare de Vilna, Vitebsk, Smolensk, poursuivant l'ennemi sans l'atteindre; rencontre enfin Koutousov à Borodino, et, resté maître du terrain après une lutte opiniâtre, entre dans Moscou (14 sept. 1812); mais les Russes en le quittant l'avaient incendié. Au bout d'un mois et plus passé à attendre des ouvertures de paix de Saint-Pétersbourg, le froid oblige Napoléon de battre en retraite. Harcelée par des troupes innombrables, privée de tout, l'armée française reste presque tout entière ensevelie dans les neiges, ou périt dans les eaux de la Bérésina, d'où le génie de son chef ne peut sauver que des débris. Pendant ce temps, la conspiration de Malet à Paris révélait de graves dangers à l'intérieur. De retour en France, l'empereur, en un clin d'œil et comme par enchantement, se créa de nouvelles et vastes ressources; il ouvrit la campagne d'Allemagne par de beaux succès, fut vainqueur à Lutzen, Bautzen, Wurtchen; mais la Prusse, alliée douteuse en 1812, était avec les Russes en 1813; la Suède, qui avait porté au trône Bernadotte, en fit autant. L'Autriche elle-même, après le congrès de Prague, prit parti contre Napoléon, et malgré la victoire de Dresde, après les échecs de Vandamme à Kulm, de Ney à Dennevitz, cet exemple fut suivi par la Bavière, le Wurtemberg et les Saxons, que leur vieux roi essaya en vain de retenir dans l'alliance française. La désastreuse bataille de Leipsick (18 et 19 octobre), dite *bataille des Nations*, refoula enfin Napoléon sur le territoire de la France qui fut partout envahi. Dans une dernière et admirable campagne, l'empereur tint encore la fortune en suspens. De brillants succès à Brienne et à la Rothière amenèrent l'inutile congrès de Châtillon, suivi des victoires de Champaubert, Montmirail, etc. Napoléon voulait tourner et envelopper les ennemis pris entre lui et la capitale; mais Paris, après deux jours de combat, ayant ouvert ses portes, les vainqueurs annoncèrent qu'ils rétablissaient les Bourbons (31 mars 1814). Napoléon abdiqua à Fontainebleau (4 avril) et reçut l'île d'Elbe en souveraineté. Il s'y rendit, non sans courir quelques dangers pour sa vie au milieu des populations du midi. Mais il n'y resta que quelques mois : le 1er mars 1815 il reparut en France, et parvint de Cannes à Paris sans trouver de résistance. Aussitôt la coalition qui l'avait détrôné se renoua. Mal secondé par le parti républicain qui exigeait des concessions, mais entouré de troupes braves et enthousiasmées, Napoléon prit l'offensive et battit les Prussiens à Ligny (16 juin); mais, trahi par Bourmont, il fut vaincu par Wellington et Blücher à Waterloo, le 18; après quoi il rentra en France, et s'enferma à l'Élysée-Bourbon où il abdiqua en faveur de son fils, qui devait prendre le nom de Napoléon II (22 juin 1815); ce nouveau règne avait duré *cent jours*. Il se rendit alors au port de Rochefort sur le navire anglais *le Bellérophon*, comptant que l'Angleterre lui accorderait l'hospitalité. Mais le cabinet anglais le déclara prisonnier de la coalition, et fut chargé par les alliés de le garder à Sainte-Hélène. Napoléon y vécut encore cinq ans, abreuvé de dégoûts et d'humiliations, qui probablement avancèrent le terme

de ses jours. Il mourut le 5 mai 1821, et fut enterré à Sainte-Hélène. Ses cendres, ramenées en France en 1840, reposent maintenant sous le dôme des Invalides, au milieu des guerriers témoins de ses victoires. Napoléon est compté, avec Alexandre, César et Charlemagne, au nombre des plus grands hommes que la terre ait produits: il posséda au plus haut degré le génie du guerrier et celui de l'administrateur; il mit un terme à l'anarchie, reconstitua la société, releva les autels, donna le Code, et plaça la France à la tête des nations: cependant, on lui reproche une ambition démesurée et un trop vif amour pour la guerre, qui entraînèrent le pays dans des malheurs incalculables; en outre, il étouffa tous les genres de liberté, régna par l'arbitraire et ne craignit point, pour assurer son pouvoir, d'avoir recours aux mesures les plus violentes: l'exécution du duc d'Enghien, les mauvais traitements exercés contre le pape Pie VII (*V.* ces noms), sont des taches ineffaçables.—Napoléon laissa un fils qui reçut en naissant le titre de roi de Rome (20 mars 1811) et qui fut proclamé empereur en 1815 sous le nom de Napoléon II; transféré en Autriche sous le titre de duc de Reichstadt (*Voy.* ce nom), ce prince y est mort le 22 juillet 1832. — Napoléon écrivit dans sa jeunesse quelques opuscules: *Lettre à Matteo Buttafuoco*, *le Souper de Beaucaire*. Ses *Proclamations* et *Bulletins*, en grande partie rédigés et dictés par lui, figurent parmi les documents les plus remarquables de notre histoire. On a publié sa *Correspondance inédite, officielle et confidentielle*, 1818-20, 7 vol. in-8. Les *Mémoires* de Las-Cases, connus sous le nom de *Mémorial de Sainte-Hélène*, qu'on donne comme écrits sous sa dictée, contiennent beaucoup de lui, mais ont été arrangés et fort souvent interpolés; dans les *Mémoires* de Montholon, dictés de même, les altérations sont moins nombreuses et moins graves. Il a été publié un grand nombre d'*Histoires de Napoléon*, notamment par MM. Arnault, de Norvins, Tissot, Thiers (*Hist. du Cons. et de l'Emp.*, 1845, etc.).

NAPOLEON (Terre de). *Voy.* FREYCINET (Terre de).

NAPOLÉON-VILLE. *Voy.* PONTIVY.

NAPOLÉON-VENDÉE. *Voy.* BOURBON-VENDÉE.

NAPOLI. *Voy.* NAUPLIE et NAPLES.

NAPOULE (LA), *Athenopolis*, village du dép. du Var, près de Draguignan, sur un enfoncement de la mer dit *golfe de Napoule*.

NAPPER-TANDY (Jacq.), un des chefs de l'Union irlandaise, qui en 1796 et 98 voulait soustraire l'Irlande à l'Angleterre, avait été négociant. Il tenta vainement, avec les secours de la France, d'opérer une révolution en Irlande (1796-98); mais il échoua et se réfugia en France, où il fut nommé colonel. Il mourut à Bordeaux en 1803.

NAR, auj. *Nera*, rivière d'Italie, sortait du mont *Fiscellus*, coulait entre l'Ombrie et la Sabine, passait à *Narnia*, et tombait dans le Tibre.

NARAYONGONDGE, ville de l'Inde anglaise (Bengale), sur le Sitol-Lokia (affluent du Brahmapoutre); 15,000 hab. Commerce de sel, grains, tabac, chanvre, etc. Les environs sont presque inondés dans la saison des pluies.

NARBO ou NARBO-MARTIUS, ville de Gaule. *Voy.* NARBONNE.

NARBONAISE, *Narbonensis*, nom donné sous Auguste à l'ancienne prov. romaine de Gaule dont *Narbo* était la capitale. Elle fut au IVe siècle divisée en 5 prov. dites: Narbonaise 1re, Narbonaise 2e, Viennaise, Alpes Graies-et-Pennines, Alpes Maritimes.

NARBONAISE 1re, le *Languedoc*, à l'O. du Rhône, bornée à l'E. par ce fleuve et la Méditerranée, à l'O. par les 3 Aquitaines, au S. par l'Espagne, avait pour ch.-l. *Narbo* et comprenait 6 peuples principaux, les *Tectosages*, les *Arecomici*, les *Sardones*, les *Tolosates*, les *Atacini*, et les *Umbranici*.

NARBONAISE 2e, partie de la *Provence* et du *Dauphiné*, à l'E. du Rhône, mais à quelque distance de ce fleuve, se trouvait entre la Viennaise et la prov. dite Alpes Maritimes, et par conséquent n'était point contiguë à la Narbonaise 1re. Elle comprenait, entre autres peuples, les *Albiœci*, les *Commoni*, les *Salyes*; v. princip. *Aquæ Sextiæ* (Aix).

NARBONNE, *Narbo* ou *Narbo Martius*, dite aussi *Julia Paterna* ou *Colonia Decumanorum*, ch.-l. d'arr. (Aude), sur le canal de Narbonne (qui se lie à la Méditerranée par l'étang de Sigean), à 48 kil. E. de Carcassonne et à 856 kil. S. de Paris (par Carcassonne et Toulouse): 10,782 h. Anc. archevêché. Cathédrale. Société d'agriculture, école de navigation, musée, petit théâtre. Vert-de-gris, sel marin, huiles, esprits, etc. Commerce de blé, vin, soude, riz. Miel renommé. — Narbonne fut fondée par les *Atacini*; Martius y conduisit une colonie romaine l'an 118 av. J.-C., d'où lui vint le nom de *Narbo Martius*. Narbonne fut la principale place d'armes des Romains en Gaule jusqu'au temps d'Auguste; elle fut sous l'empire ch.-l. d'abord de la Narbonaise entière, puis de la Narbonaise 1re, et ne tomba au pouvoir des Wisigoths qu'après une longue résistance (462). Au moyen âge, il y eut des vicomtes de Narbonne, relevant du comté de Toulouse. Le dernier vicomte, Guillaume III, fut tué sous les murs d'Ivry en 1424. Gaston, comte de Foix, ayant acquis cette vicomté, l'échangea avec Louis XII contre le duché de Nemours, et depuis elle est restée réunie à la couronne. On trouve à Narbonne beaucoup d'antiquités romaines. — L'arr. de Narbonne a 6 cant. (Narbonne, Coursan, Durban, Ginestas, Lézignan, Sigean), 70 comm., et 56,965 hab.

NARBONNE (le comte Louis DE), né à Colorno (Parme) en 1755, vint en France en 1769, entra de bonne heure au service, étudia en même temps la diplomatie, et fut chargé, depuis le 6 décembre 1791 jusqu'au 10 mars 1792, du portefeuille de la guerre. Il avait adopté plusieurs des idées nouvelles, et croyait que l'exécution franche de la constitution pouvait seule sauver la monarchie. Décrété d'accusation après le 10 août, il s'enfuit à Londres, et là écrivit en faveur de Louis XVI un *Mémoire* justificatif qu'il envoya à la Convention. De retour à Paris en 1800, il reprit du service en 1809, suivit Napoléon comme aide-de-camp en Russie, fut ambassad. à Vienne en 1813, prit part au congrès de Prague, puis alla négocier à Torgau, où il m. la même ann

NARCISSE, *Narcissus*, fils du fleuve Céphise e de la nymphe Liriope, était d'une beauté admira ble. Il méprisa l'amour de la nymphe Echo, qui e sécha de douleur; peu après il devint amoureu de sa propre image, et de chagrin de ne pouvoi la posséder, se noya dans la source où il l'apercevai

NARCISSE, *Narcissus*, affranchi et favori de Claud devint immensément riche, surtout du produit d confiscations. Il fut pour beaucoup dans la chu de Messaline, et donna l'ordre de sa mort. Agri pine eut l'art de le faire exiler; il se tua de dése poir l'an 54 de J.-C. — Un saint de ce nom, apôt d'Augsbourg, est fêté le 5 août; — un autre, le 29 o

NARDO, *Neritum*, ville du roy. de Naples (Ter d'Otrante), à 24 kil. S. de Lecce; 3,500 hab. Evêc

NAREDA, fils de Brahma et de Saraçouati, l'inventeur de la lyre indienne appelée *vina*, et messager des dieux. C'est le Mercure indien.

NARENTA, *Narona*, ville de la Turquie d'E rope (Bosnie), à 24 kil. S. O. de Mostar, sur Narenta; 500 maisons. Jadis puissante. Habitée au s. par des pirates que les Vénitiens extermin. en 9

NAREW, riv. de Russie, naît dans le gouv. de Gr no, et tombe dans la Vistule après un cours de 500 l

NARINO (Ant.), de Santa-Fé-de-Bogota, prit p à diverses insurrections de la Nouvelle-Gren contre la métropole, de 1794 à 1811; fut nom président de la nouvelle république; mais finit

tomber entre les mains des Espagnols, et fut jeté dans une prison à Cadix où il mourut.

NARNI, *Narnia*, ville des Etats romains (Spolète), sur la Nera (jadis *Nar*), à 65 kil. N. de Rome; 5,000 hab. Evêché, cathédrale; ruines d'un pont romain; aqueduc. Patrie de l'empereur Nerva.

NARO, *Motyum*, v. de Sicile (Girgenti), à 20 kil. E. de Girgenti; 10,800 hab. Agriculture et fabriques.

NARONA. *Voy.* NARENTA.

NARSÈS, célèbre eunuque, natif de Perse, fut chambellan, puis trésorier de Justinien I; remplit avec succès plusieurs missions diplomatiques, et alla en 540 seconder ou plutôt surveiller Bélisaire dans la guerre contre les Goths. Il contribua à faire débloquer Rimini, mais causa la perte de Milan en se séparant de Bélisaire. En 552, il revint en Italie avec le titre de général en chef; remporta sur Totila, à Tagina (552), puis sur son succ. Teïa, à Nocera (553), 2 vict. décisives; battit aussi Leutharis ou Lothaire, et Bucelin, chefs des Germains qui étaient venus au secours des Goths. Maître de l'Italie sous le titre de duc d'Italie, après ces exploits (554), il la réorganisa, rétablit l'ordre, releva des villes, mais se fit haïr par ses mesures fiscales. Rappelé avec insulte par Sophie, femme de Justin II, et remplacé par Longin, il s'en vengea, dit-on, en attirant les Lombards en Italie. Le pape Jean III l'avait cependant fait consentir à reprendre les armes contre les barbares, quand il mourut à Rome, en 567.

NARSÈS, septième roi sassanide de Perse, régna de 296 à 303, battit Maximien-Galère en 301, mais fut bientôt défait à son tour, et se vit forcé de céder à l'empire romain les cinq provinces au delà du Tigre.

NARUSCEWICZ (Adam-Stanislas), historien et poëte polonais, né en 1733 dans le district de Pinsk, mort en 1796, se fit jésuite, voyagea en Italie, en France, en Allemagne. Il plut au roi Poniatowski, qui, après la suppression des Jésuites, le nomma grand-notaire de Lithuanie, coadjuteur de Smolensk, et enfin évêque de Luck. Son principal ouvrage est une excellente *Histoire de la nation polonaise* (17 vol.), qui malheureusement ne va que jusqu'à 1386. On lui doit aussi une *Histoire de la Crimée*, 1797, in-4; des *Traductions de Tacite*, des *Poésies lyriques*, des *Fables*, etc.

NARVA, v. et port de Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), à 140 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg et à 13 kil. de l'emb. de la Narova dans le golfe de Finlande; 3,600 hab. — Brûlée en 1659 et en 1773. En 1700 Charles XII, avec 9,000 Suédois, y battit 60,000 Russes commandés par Pierre-le-Grand.

NARVAEZ (Pamphile DE), né à Valladolid, se signala par sa bravoure en Amérique, et fut chargé par Vélasquez d'aller combattre Fern. Cortez; mais Cortez le vainquit, le fit prisonnier et l'envoya à Cuba. En 1526, il débarqua dans la baie de Pensacola, jusque là inconnue, et s'enfonça imprudemment dans le pays. Les Floridiens l'y massacrèrent.

NASAMONS, *Nasamones*, peuple de l'Afrique, au S. de la grande Syrte, et à quelque distance des côtes, fut soumis par les Romains en même temps que la Cyrénaïque, et fit nominalement partie de l'empire. Les Nasamons se révoltèrent sous Dioclétien.

NASBINALS, ch.-l. de cant. (Lozère), à 23 kil. N. O. de Marvejols; 1,500 hab. Serges.

NASEBY, village d'Angleterre, dans le comté de Northampton, à l'O. de Rothwell. Bataille livrée le 14 juin 1645, et dans laquelle les troupes du parlement, commandées par Fairfax et Cromwell, défirent complétement le roi Charles I.

NASER (ABOU'L HAÇAN), 3e prince de la dynastie des Samanides, qui régnait dans la Perse orientale et la Transoxiane, n'avait que huit ans lorsque son père Ahmed fut assassiné, l'an 914 de J.-C. Son vizir Abou-Abdallah-Mohammed et son général Hamouyah le firent triompher de tous ses ennemis. Lui-même, par sa clémence, sa justice, sa libéralité, son amour pour les lettres et la protection qu'il accorda aux savants, mérita d'être placé au rang des plus grands monarques. Il mourut l'an 943, laissant le trône à son fils Nouh I. *Voy.* NASSER.

NASERIDES. *Voy.* GRENADE.

NASHVILLE, ville des États-Unis (Tennessee), sur le Cumberland, à 260 kil. O. de Lexington; 6,000 h. Ev. catholiq., musée, biblioth., univ.; maison pénitentiaire. Lainages, cotonnades.

NASIUM, ville de la Gaule Belgique, chez les *Leuci*, à l'O., est aujourd. *Naix* (Meuse), près de Bar-le-Duc, dans le canton de Ligny. On a cru à tort que c'était *Nancy*, qui est une v. toute moderne.

NASSAU, ville d'Allemagne (duché de Nassau), sur la Lahn, à 35 kil. N. E. de Wiesbaden; 1,000 hab. Aux environs, ruines du château de Nassauberg, berceau des comtes de Nassau. — Il y a deux autres Nassau: l'une ch.-l. de la Nouvelle-Providence, une des Lucayes (6,200 hab.: port, société d'agriculture); l'autre dans l'île de Banda, côte S. (port, rade, etc.; 1,000 hab.).

NASSAU (duché de), état de la Confédération germanique, presque enveloppé par la prov. Rhénane de Prusse et par le grand-duché de Hesse-Darmstadt: 105 kil. du N. au S. sur 75 de l'E. à l'O.; 385,000 hab. Montagnes (Westerwald, etc.); riv. (Lahn, Mein, Sieg, Rhin). Capitale, Wiesbaden. Gouvernement monarchique constitutionnel, deux chambres; contingent fédéral, 3,028 h. Il a une voix partagée avec Brunswick aux diètes ordinaires et 2 à lui seul à l'assemblee générale. Prince régnant, Adolphe de Nassau (depuis 1829). — La maison de Nassau prétend descendre d'un frère de Conrad I; Walrame I (mort en 1020) et Walrame II (mort en 1068) commencent à proprement parler la famille souveraine de Nassau. A la mort d'Henri-le-Riche (1254), elle se divisa en deux lignes, la Walramienne et l'Ottonienne. Celle-ci règne sur la Hollande: elle hérita en 1530 de la principauté d'Orange qui appartenait à la maison de Châlons, et depuis ce temps les princes de cette branche ont porté le nom d'Orange. La Walramienne, après avoir fourni un empereur, Adolphe de Nassau (1293-1298), se subdivisa en branches nombreuses, qui, toutes, se réduisirent à une seule, en 1605, sous Louis II. Cette dernière se fractionna de nouveau en Nassau-Saarbruck, Nassau-Idstein, Nassau-Weilbourg. La 2e cessa en 1721; de la 1re sortirent deux rameaux, dits Saarbruck et Saarbruck-Usingen, qui s'éteignirent en 1797 et 1816. La 3e branche, Nassau-Weilbourg, représente donc toute la ligne Walramienne depuis 1816, et en réunit toutes les possessions. — Les ducs de Nassau s'agrandirent beaucoup sous les Hohenstauffen. Walrame I et Robert II suivirent Frédéric I à la 3e croisade; l'empereur Adolphe acheta les margraviats de Misnie et de Lusace; mais il s'attira par là des querelles qui finirent par lui coûter l'empire et la vie. Ses descendants durent à des mariages les comtés de Saarbruck et Saarwerden et de nombreuses seigneuries. Un d'eux fut créé par Charles IV prince d'empire, titre qu'on leur confirma en 1688 et en 1737. En 1812, ils obtinrent voix et séance à la diète et une riche indemnité pour ce qu'ils perdaient à l'ouest du Rhin. Les deux Nassau régnants (Nassau-Usingen et Nassau-Weilbourg) furent des premiers à signer la Confédération du Rhin, en 1806. On a vu plus haut que dix ans après les deux rameaux se réduisirent à un seul.

NASSAU (Adolphe DE), empereur. *Voy.* ADOLPHE.

NASSAU (Guillaume I DE), dit *le Taciturne*, fils du comte de Nassau Guillaume-le-Vieux, naquit en 1533, et, dans le partage de sa succession paternelle, obtint les terres des Pays-Bas, auxquelles il joignit la principauté d'Orange (1544), dont il hérita par la mort de son oncle René de Nassau. Stathouder de

Hollande, de Zélande, d'Utrecht, il avait servi avec honneur et rempli diverses missions, lorsque les mesures impolitiques de Philippe II troublèrent les Pays-Bas. Guillaume fomenta en secret les troubles et fut le véritable auteur du compromis de la noblesse, en 1565 ; mais quand le duc d'Albe approcha, en 1567, il se démit de ses charges et se retira à Dillenbourg, d'où bientôt il envahit la Frise. Il venait en même temps de se déclarer protestant. Il ne fit rien d'important sur terre ; mais ayant donné des lettres de marque, il créa ainsi, avec les *Gueux de mer*, une marine qui devint redoutable (1572). Dès lors, les affaires des Espagnols déclinèrent : Guillaume, élu par les insurgés stathouder de quatre provinces, prit Middelbourg, puis fut nommé comte de Hollande et de Zélande (1574). Il fut un instant sur le point d'unir les provinces méridionales ou catholiques à celles du nord, et jouit d'une autorité dictatoriale qui semblait frayer la route à la souveraineté ; mais il vit toute son habileté échouer devant les rivalités provinciales et les intrigues d'Alexandre Farnèse, qui bientôt mit sa tête à prix. Il forma alors l'union d'Utrecht, origine de la république des Provinces-Unies (1579), et par sa politique comme par ses armes maintint pendant plusieurs années l'indépendance de ces pays. Il périt assassiné par le fanatique Balthazar Gérard à Delft en 1584. Guillaume avait épousé une fille de Coligny.

NASSAU (Maurice DE), fils du précédent, né en 1567, faisait ses études à Leyde quand son père fut tué (1584). Il fut aussitôt élu président du conseil d'état de l'Union, et deux ans après, quoique à peine âgé de 20 ans, il fut nommé, par l'influence de Barneveldt, capitaine-général et amiral des provinces de Hollande et de Zélande : celles de Gueldre, d'Utrecht, d'Over-Yssel lui conférèrent les mêmes titres en 1589 et 90. Il justifia cette confiance par les brillantes campagnes de 1590, 91, 92, qui firent bientôt prendre aux affaires un aspect tout nouveau. En 1596, la France et l'Angleterre signèrent avec le nouvel état l'alliance offensive et défensive dite de la Haye. Enfin la victoire de Turnhout en 1597, celle de Nieuport en 1600, les deux prises de Rheinberg en 1597 et 1601, celles de Grave et de l'Ecluse en 1601 et 1604, bien que contrebalancées en partie par quelques avantages obtenus par l'Espagne, concoururent très fortement au triomphe de l'indépendance hollandaise, et amenèrent la trêve d'Anvers de 1609, qui dura douze ans. Maurice alors au comble de la gloire aspira au pouvoir absolu ; il éprouva une vive résistance de la part de Barneveldt et de Grotius ; mais enfin il fit sanctionner, par le synode de Dordrecht de 1618, toutes les mesures favorables à son ambition, et condamner à la mort, à l'exil ou à la perte de leurs biens les chefs de l'opposition (1619), entre autres Barneveldt, qui périt sur l'échafaud. En 1621, il fit rejeter les propositions de l'Espagne pour la réunion des sept provinces aux Pays-Bas catholiques. En 1624, il tenta en vain de faire lever le blocus de Bréda par Spinola, et de prendre Anvers en 1625. Il mourut la même année à la Haye. Maurice était un des premiers capitaines de son époque ; mais les événements de 1619 ont souillé sa mémoire.

NASSAU (Henri-Frédéric DE), prince d'Orange, frère du précédent, lui succéda en 1625 comme chef de la république (stathouder des cinq provinces de l'ouest, capitaine et amiral-général de l'Union), prit Bois-le-Duc en 1629, échoua dans une tentative sur Dunkerque (1631), mais prit Maestricht (1632), Skenk (1635) et Bréda (1637) ; s'empara en 1640 de Gennep et de Sas-de-Gand, en 1645 de Hulst, et accéléra ainsi l'instant auquel l'indépendance des Provinces-Unies allait enfin être reconnue par l'Espagne même (1648). Il mourut en 1647 ; on le regarde comme égal à son frère pour les talents militaires, et comme l'ayant surpassé en prudence et en pénétration.

NASSAU (Guillaume II DE), prince d'Orange, fils du précédent, né en 1626, fut déclaré en 1631 successeur éventuel de son père, et lui succéda en 1647. Après la paix de Westphalie, il entra en querelle avec les Etats d'Amsterdam, qui voulaient la réduction de la force armée, et se fit donner par les Etats-Généraux, à 4 voix contre 3, une autorité dictatoriale ; mais il fut bientôt obligé de la déposer et de signer une transaction. Il se lia ensuite avec Louis XIV pour partager les Pays-Bas catholiques entre les Provinces-Unies et la France, mais il mourut en 1650, avant que ce plan pût être mis à exécution. A sa mort, le parti républicain releva la tête, et le stathoudérat cessa pour quelque temps d'appartenir à la maison de Nassau.

NASSAU (Guillaume III DE), prince d'Orange. Voy. GUILLAUME III (roi d'Angleterre).

NASSAU (Guillaume IV et V DE), princes d'Orange et stathouders de Hollande (1747-51 et 1751-1795), n'ont rien fait de remarquable. Voy. HOLLANDE.

NASSAU-SIEGEN (Jean-Maurice, prince DE), né en 1604, capitaine-général des possessions hollandaises au Brésil en 1636, puis gouverneur de Wesel et général en chef de la cavalerie hollandaise, et enfin gouverneur du duché de Clèves pour le duc de Brandebourg, enleva pendant son séjour au Brésil beaucoup de places aux Portugais. Il a laissé 2 vol. in-fol., représentant les animaux remarquables de l'Amérique du Sud, dessinés et enluminés de sa main. Ces deux vol. sont à la *Bibliothèque royale* de Paris.

NASSAU-SIEGEN (Charles-Henri-Nicolas-Othon, prétendu prince DE), avait pour père Maximilien-Guillaume Adolphe, qui était le fruit d'un adultère, sa mère, Charlotte de Mailly, lui ayant donné le jour longtemps après avoir abandonné son époux, Emmanuel-Ignace de Nassau-Siegen. Le conseil aulique avait en 1746 débouté le père d'Othon de ses prétentions à la succession de Nassau-Siegen, mais le parlement de Paris le reconnut en 1756 prince de Nassau ; il portait ce titre en France et le transmit à son fils. Celui-ci, né en 1745, prit du service en France, fit avec Bougainville le voyage autour du monde (1766), devint colonel d'infanterie française à son retour ; se mit à la solde de l'Espagne lors du siége de Gibraltar (1782), et reçut pour récompense de sa brillante valeur 3,000,000 de fr. en cargaison de vaisseau, la grandesse et le grade de major-général. Il passa de là au service de la Russie, reçut le titre d'amiral, détruisit la flotte turque (1788) près d'Otchakov, commanda la flottille russe contre les Suédois en 1789 et 90, battit ceux-ci à Svenksund (1789), à Borgo (1790), mais fut lui-même complétement défait à la deuxième bataille de Svenksund (1790). Quoique jeune encore, il ne prit point de part aux guerres qui bientôt agitèrent toute l'Europe, et mourut à Paris vers 1805.

NASSER-LEDINILLAH, calife abbasside (1180-1225), recula les frontières de ses états, établit à Bagdad une excellente police, fonda des mosquées, des colléges ; mais on l'accuse d'une avarice extrême ; il laissa d'immenses richesses.

NASSER-MOHAMMED (Melik-al-), 9e sultan mamelouk d'Egypte et de Syrie, de la dynastie des Baharites, régna de 1293 à 1341, mais vit pendant plusieurs années son règne troublé par les usurpations de Ketbogha et de Ladjyn (1295-1299) et par celle de Bibars (1309). Il eut aussi à soutenir des guerres sanglantes à l'extérieur ; mais vainqueur de tous ses ennemis, il étendit sa domination jusqu'à Malatiah et Anah sur l'Euphrate. Dans l'administration de ses états, il se montra actif et éclairé, couvrit l'Egypte de digues, de routes, de canaux, de beaux monuments, et encouragea l'agriculture et les arts. Voy. NASER et [illegible].

NASSIRABAD, ville de l'Inde. Voy. [illegible]

NASSIR-EDDYN, dit *Al-Thoussi*, parce qu'il était de Thous en Khoraçan, astronome persan, naquit en 1201 et mourut en 1274. Il avait étudié toutes les sciences, mais fut surtout un astronome et un mathématicien du premier ordre. Les Arabes le comparent à Ptolémée. Il perfectionna plusieurs instruments de mathématiques et composa les *tables ilkhaniennes*, qui renferment toutes ses observations astronomiques et le résultat de celles qui furent faites avant lui.

NATAL ou CIDADE-DOS-REYS, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Rio-Grande, sur le Rio-Grande, à 2 kil. de son emb.; fort. — Il y a d'autres villes du nom de Natal: 1° dans l'île de Sumatra, côte S. O: établissement anglais; or, poudre d'or, camphre, cire; 2° en Afrique, sur la côte de Natal, à l'emb. du Natal: port; 300 hab. (*Voy.* ci-après.)

NATAL (côte de), partie de l'Afrique orientale, de 32° 15' à 28° 45' lat. S., s'étend indéfiniment à l'intérieur. Son nom lui vient d'une rivière qui se jette dans la mer des Indes par 29° 50', et près de l'emb. de laquelle est Port-Natal. Ce pays, habité par les *Boers*, hollandais d'origine, est auj. sous la domination anglaise. Les Boers ont jusqu'en 1844 opposé une vive résist. aux Anglais. Dents d'hippopotame.

NATALIS COMES. *Voy.* CONTI (Noël).

NATANGIE, une des divisions de l'ancienne Prusse, entre la Warmie (depuis Balga), le Frische-Haff, la Pregel et l'Alle.

NATCHEZ, peuplade indigène des bords du Bas-Mississipi, jadis puissante et assez civilisée, mais presque anéantie par les Français en 1730. M. de Châteaubriand a immortalisé cette peuplade dans son poëme des *Natchez*.—Elle a donné son nom à une ville des États-Unis (Mississipi), sur le Mississipi, à 200 k. N. O. de la Nouvelle-Orléans; par 31° 28' lat. N., 93° 42' long. O.; 9,000 hab. Entrepôt du commerce des établissements de la partie occidentale de l'état. Académie, bibliothèque. Ev. catholiq.

NATCHEZ (famille MOBILE-) ou FLORIDIENNE, nom sous lequel on désigne une des principales familles indigènes de l'Amérique septentrionale; elle se subdivise en plusieurs nations ou branches dont voici les plus importantes: les *Natchez* (*Voy.* ci-dessus); les *Criks* ou *Muskohges*, entre les états d'Alabama et de Géorgie; les *Tchikkasah*, dans le N. de l'état de Mississipi; les *Chaktas* ou *Têtes-Plates*, dans les états de Mississipi, de la Louisiane et l'Arkansas; les *Cherokees*, dans la Géorgie au N. O., l'Alabama au N. E. et le Tennessee au S. E.

NATHAN, prophète juif, reprocha à David le meurtre d'Urie, et lui prédit que l'honneur de construire le temple était réservé à Salomon.

NATHANAEL, un des 72 discip, *V.* BARTHÉLEMY (S.).

NATIOLUM, ville de la Peucétie, auj. GIOVENAZZO.

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE. *Voy.* MARIE.

NATOLIE. *Voy.* ANATOLIE.

NATRON (vallée du), *Nitriotes nomos*, dans la Basse-Égypte, à 69 kil. O. du Caire: on y trouve sept lacs d'où l'on tire du natron (sulfate de soude). La vallée s'étend du N. O. au S. E. pendant 110 kil.

NAU l'OLONNAIS. *Voy.* OLONNAIS (l').

NAUCELLE, ch.-l. de canton (Aveyron), à 34 kil. S. O. de Rhodez; 1,600 hab.

NAUCLERUS (Jean VERGEN, dit), chroniqueur, né vers 1430 en Souabe, et mort vers 1510, chancelier de l'université de Tubingue, a laissé une *Chronique* en latin depuis Adam jusqu'en 1400, Cologne, 1564, 2 vol. in-fol.

NAUCRATIS, auj. *Fouah?* ville de l'Égypte-Inf. sur la branche Canopique du Nil. Son port était célèbre comme le seul auquel, sous les Pharaons, il fût permis aux navires étrangers d'aborder. Patrie de Julius Pollux (auteur de l'*Onomasticon*) et d'Athénée.

NAUDÉ (Gabriel), bibliographe, né à Paris en 1600, mort à Abbeville en 1653, avait été médecin de Louis XIII, puis bibliothécaire de Mazarin. Ses principaux écrits sont: *Avis pour dresser une bibliothèque*, Paris, 1627; *Addition à l'histoire de Louis XI*, Paris, 1630, in-8; *Bibliographia polit.* Venise, 1633; *Considérations politiques sur les coups d'état*, Rome, 1639, in-4. Il existe, sous le titre de *Naudeana*, un recueil d'anecdotes tirées des conversations de Naudé.

NAULOQUE, *Naulochus*, ville de Sicile, au N. E. de Myles, près du cap Pélore. Entre Myles et Nauloque fut livrée, l'an 36 av. J.-C., une bataille navale qui ruina le parti de Sextus Pompée et livra la Sicile et l'empire de la Méditerranée à Auguste.

NAUMANN (J.-Amédée), compositeur, né à Blasewitz, près de Dresde, en 1745, mort en 1801, fut maître de la chapelle de l'électeur de Saxe. On a de lui des *opéras* italiens, allemands, suédois; de la musique religieuse, *la Passion*, et le *Giuseppe riconosciuto* de Métastase.

NAUMBOURG, ville des États prussiens (Mersebourg), sur l'Unstrutt et la Saale, à 27 kil. S. O. de Mersebourg; 9,500 hab. Etablissements de bienfaisance et d'instr.; éc. de *Pforta*; soc. d'antiq. nationales; toiles, bonneterie, amidon, etc. — Jadis capit. de l'évêché souverain de Naumbourg-Zeitz.

NAUPACTE, *Naupactus*, auj. *Lépante*, ville de la Grèce propre, sur la côte de la Locride, avait appartenu aux Ozoles, puis fut prise par Athènes, qui, après la troisième guerre de Messénie, y établit les fugitifs Messéniens, ennemis acharnés de Sparte; tomba après la bataille d'Ægos-Potamos au pouvoir des Spartiates qui la rendirent aux Ozoles; fut conquise ensuite par Philippe et donnée aux Etoliens, sur qui les Romains, commandés par M. Acilius Glabrion, la prirent après un siége acharné (191).

NAUPLIE, nom de deux villes de l'État de Grèce (Morée). La première, dite *Nauplie de Malvoisie* (en italien *Napoli di Malvasia*), et aussi *Monembasie*, est située sur la côte orientale, à 53 kil. S. E. de Misitra, sur la petite île de Minoa, qui est réunie au continent par un pont; 6,000 hab. Évêché grec. Excellent vin de Malvoisie qu'on récolte aux environs. Près de là, ruines d'*Epidaurus Limera* (auj. *Vieille-Malvoisie*); restes d'un temple d'Esculape. — Nauplie devint, lors de la création de l'empire latin, le titre d'une principauté: Michel Paléologue s'en empara bientôt, mais les Vénitiens la lui enlevèrent; Soliman la prit sur eux en 1540; en 1690, ils la reprirent et la gardèrent jusqu'en 1715. — La seconde, dite *Nauplie de Romanie* (*Napoli*, quelquefois *Anaboli*), *Nauplia* en latin, est à 40 kil. S. de Corinthe, sur une langue de terre au fond du golfe de Nauplie; 12,000 hab. Archevêché grec. Citadelle et murailles très fortes. Commerce de blé, huile, vin, soie, coton, laine, miel, cire, tabac, etc. Marais aux environs. Cette ville était jadis le port d'Argos. Les Turcs la prirent en 1715. En 1825, Ibrahim-Pacha l'assiégea vainement. Elle fut jusqu'en 1834 la capit. du nouv. roy. de Grèce.—Le golfe de N., qui doit son nom à la 2e, est l'anc. golfe d'Argos.

NAUPLIUS, roi de l'île d'Eubée, fut un des Argonautes, et père de Palamède. Voulant venger la mort de son fils sur Ulysse et les Grecs, il alluma de grands feux parmi des écueils: beaucoup de vaisseaux grecs y périrent; cependant Ulysse échappa; et, de désespoir, Nauplius se jeta dans la mer.

NAUSICAA, fille d'Alcinoüs, accueillit Ulysse lors de son naufrage dans l'île des Phéaciens, et le conduisit au palais de son père.

NAVA-DEL-REY (LA), ville d'Espagne (Valladolid), à 12 kil. N. O. de Medina-del-Campo; 3,900 h.

NAVA-EL-CARNERO, ville d'Espagne (Madrid), à 31 kil. S. O. de Madrid; 3,210 hab. Bien percée et bien bâtie. Patrie du peintre Sébastien Munoz.

NAVAILLES (Philippe DE MONTAULT DE BENAC, duc de), maréchal de France, né en 1619, mort en

1684, entra au service en 1638, fut colonel en 1641, se signala dans les campagnes d'Italie, combattit les Frondeurs dans l'Orléanais et l'Anjou, remplaça le duc de Modène en 1652 dans le commandement des troupes françaises; fut envoyé au secours de Candie en 1669, mais n'obtint aucun succès et fut même trois ans en disgrâce après son retour; prit une part très active et très glorieuse à la seconde conquête de la Franche-Comté, en 1674; commanda l'aile gauche à la journée de Senef, et fut récompensé par le bâton de maréchal en 1675. L'année suivante, il prit Figuières en Catalogne. Après la paix de Nimègue, il devint gouverneur du duc de Chartres (depuis régent). Il a laissé des *Mémoires* qui vont de 1635 à 1683, Paris, 1701, in-12.

NAVARETTE, *Navarrete*, bourg d'Espagne (Burgos), à 11 kil. O. de Logrono; 2,200 hab. Couvent, hôp. Duguesclin fut pris en 1367 entre Nav. et Najera, dans une bataille que Henri de Transtamare perdit contre son frère Pierre-le-Cruel et le prince Noir.

NAVARETTE (le Père), missionnaire espagnol, né en Castille vers 1620, séjourna en Chine de 1659 à 1672, eut de vifs démêlés avec les Jésuites, fut à son retour nommé archevêque de Saint-Domingue, et mourut en 1689. Il a écrit en espagnol (Madrid, 1676) un *Traité histor., polit. et moral de la Chine*, qui est un des plus propres à faire connaître ce pays.

NAVARETTE (Fern.), peintre esp. V. FERNANDEZ.

NAVARIN, *Neo-Castron* en grec moderne, ville de l'Etat de Grèce (Elide), sur la côte O., à 90 kil. S. O. de Tripolitza; 2,000 hab. Port grand et sûr. La flotte turco-égyptienne y fut détruite en moins de trois heures par les flottes combinées de France, d'Angleterre et de Russie en 1827. En 1825, un combat sanglant avait été livré aux environs de Navarin entre les Grecs et les Turcs, commandés par Ibrahim-Pacha. La foudre fit sauter la poudrière de cette ville en 1829: aussi est-elle presque tout en ruines.—Aux env. et au N. O. est *Vieux-Navarin* ou *Zouchio*, sur l'emplacement de l'anc. *Pylos*.

NAVARRE (roy. de), prov. d'Espagne, entre 41° 54'-43° 18' lat. N., et entre 3°-4° 46' long. O., est bornée au N. par la France, à l'E. et au S. par le roy. d'Aragon, au S. O. par la prov. de Soria, à l'O. par celle d'Alava, et au N. O. par celle de Guipuscoa: 150 kil. sur 130; 230,000 hab. Ch.-l., Pampelune. La chaîne des Pyrénées borne cette province au N.; elle est traversée par l'Ebre et la Bidassoa. Sol assez fertile; blé, maïs, orge, avoine, châtaignes et haricots; industrie active en draps, toiles, étoffes de laine, papier, savon et liqueurs.—La Navarre fut peuplée par les Basques (Vascons, *Vaccéens* de Pline), et son nom lui vient de *Navarros*, qui en basque signifie *habitants des pays plats*. Longtemps fidèles alliés des Romains, les Navarrais résistèrent probablement aux Suèves et aux Wisigoths; mais l'an 778, Charlemagne prit Pampelune et soumit la plus grande partie de la Navarre; le reste devint la proie des Maures. L'an 806 Louis-le-Débonnaire, alors roi d'Aquitaine, donna le gouvernement de la Navarre au comte Aznar. Pépin, roi d'Aquitaine, le confirma dans ce gouvernement (824); mais il s'y rendit indépendant (831). Sanche-Sancion, son frère, lui succéda (837) avec le titre de comte; Garsimine ou Garcie Ximenès, fils de Sanche, et qui succéda à son père en 857, prit le titre de roi en 860. Les successeurs de Garcie possédèrent la Navarre jusqu'en 1076, alors que Sanche IV fut détrôné par Sanche Ramire, son cousin, et roi d'Aragon. Pèdre I et Alphonse-le-Batailleur portèrent également les deux couronnes à la fois. A la mort d'Alph. (1134), la N. redevint un roy. séparé. En 1234, Thibaut de Champagne, fils de l'héritière de N., comm. une nouv. dynastie. Le mariage de Jeanne I, reine de N., avec Phil.-le-Bel (1284) unit ce pays à la Fr. jusqu'en 1328. Sa p.-fille Jeanne, f. de Louis X, ne pouvant régner en France par l'effet de la loi salique, hérita du moins de la Navarre, qui fut alors séparée de la France. Ce roy. passa ensuite à la maison de Foix, puis à celle d'Albret. Ferdinand-le-Catholique, roi de Castille et d'Aragon, enleva à Jean d'Albret (1512) toute la Haute-Navarre, ne lui laissant que la partie de la Navarre située au Nord des Pyrénées ou Basse-Navarre. La H.-Navarre est toujours restée depuis à l'Espagne. Henri III de Bourbon, roi de la Basse-Navarre, étant monté sur le trône de France en 1589, sous le nom de Henri IV, les rois de France ses successeurs ont porté le titre de rois de Navarre jusqu'en 1830.

Souverains de la Navarre.

Rois de Navarre.		*Rois de France et de Navarre.*	
Garcie I Ximenès, ou Garsimine,	857	Philippe-le-Bel,	1284
Fortunio,	880	Louis-le-Hutin,	1305
Sanche I,	905	Jean I,	1316
Garcie II,	926	Philippe-le-Long,	1316
Sanche II,	970	Charles IV (I en Nav.),	1322
Garcie III,	994	*Rois de Navarre.*	
Sanche III, *le Grand*	1001	Jeanne II,	1328
Garcie IV,	1035	Philippe d'Evreux,	1328
Sanche IV,	1054	Charles II le Mauvais,	1349
Rois d'Aragon et de Navarre.		Charles III,	1387
Sanche V,	1076	Jean II,	1425
Pierre I,	1094	Blanche,	1425
Alphonse I,	1104	Eléonore,	1479
Rois de Navarre.		Fr. Phébus de Foix,	1479
Garcie V,	1134	Catherine et Jean d'Albret,	1483
Sanche VI,	1150	Henri II,	1516
Sanche VII,	1194	Jeanne III d'Albret et Ant. de Bourb.	1555
Thibault I (Champagne).	1234	Henri III (depuis Henri IV),	1572
Thibault II,	1253		
Henri I,	1270		
Jeanne I,	1274-1305		

NAVARRE-ET-BÉARN, grand-gouvernement de la France avant la révolution, avait au N. la Chalosse, à l'E. l'Astarac et le Bigorre, à l'O. le Labour et au S. l'Espagne. Il se composait de deux parties distinctes, la Navarre française et le Béarn. Ch.-l. général, Pau. Il a formé le dép. des Basses-Pyrénées.

NAVARRE FRANÇAISE OU BASSE-NAVARRE, partie du grand-gouv. français de Navarre-et-Béarn et démembrement du roy. de Navarre, avait à l'E. le Béarn et la Soule, à l'O. le Labour, etc. Ch.-l., Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle composait tout ce que Jean d'Albret et Catherine de Navarre, sa femme, purent recouvrer des états que Ferdinand-le-Catholique leur avait enlevés en 1512.

NAVARRE (NOUVELLE-), anc. province du Mexique, au N. O., auj. comprise dans l'état de Sonora.

NAVARRE (collége de), un des colléges de l'Université de Paris, fondé en 1304 par Jeanne, reine de Navarre et comtesse de Champagne, femme de Philippe-le-Bel; il avait d'abord porté le titre de collége de Champagne. Il était situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'Ecole Polytechnique.

NAVARRE (Pierre), général espagnol, d'abord simple matelot dans sa patrie, prit du service sous le célèbre Gonzalve, perfectionna le procédé de la mine, emporta par là le château de l'Œuf à Naples (1503), fut fait noble et comte d'Alvetto, et en récompense mis à la tête de l'expédition d'Afrique de Ximenès en 1509; il eut aussi part à celle de 1510 dont il sauva les débris, passa en Italie (1511) et fut pris par les Français à la bataille de Ravenne (1512). Comme Ferdinand ne payait pas sa rançon, il entra au service de la France, et se distingua surtout aux batailles de Marignan et de la Bicoque. Mais étant tombé ensuite aux mains des Espagnols, il fut conduit à Naples et y périt, étranglé, dit-on, par ordre de Ch.-Q., au chât. de l'Œuf, sa prison, 1528.

NAVARREINS, ville forte de France, ch.-l. de canton (B.-Pyrénées), à 17 kil. S. d'Orthez, sur le Gave d'Oléron ; 1,400 hab. Fondée en 1529.

NAVARRETE. *Voy.* NAVARETTE.

NAVAS-DE-TOLOSA. *Voy.* MURADAL. — NAVAS veut dire *plaines*. Aussi ce nom est-il commun à beaucoup d'autres villes d'Espagne, entre autres : *Navas-del-Madrono* (Badajoz), à 36 kil. S. O. de Caceres; 2,800 hab., et *Navas-del-Marques* (Avila), à 19 kil. S. E. d'Avila; 3,100 hab.; grand palais seigneurial; draps, etc.

NAVIA-DE-LUARCA, *Flavionavia*, ville d'Espagne (Oviédo), à 17 kil. O. de Luarca, sur la Navia, à son embouchure dans l'Océan ; 1,200 hab.

NAVIER (Cl.-L.-Marie-H.), ingénieur, neveu de Gauthey, né à Dijon en 1785, mort en 1836, était fils d'un avocat au parlement de cette ville. Il fut nommé ingénieur ordinaire des ponts et chaussées dans le dép. de la Seine en 1807, obtint en 1819 à l'école royale des ponts et chaussées une chaire de mécanique appliquée, devint en 1824 membre de l'Académie des Sciences, commença la même année le pont des Invalides, suspendu à des chaînes de fer, mais commit dans ses calculs des erreurs qui firent échouer l'entreprise. On a de lui divers *Mémoires*, notamment *sur la flexion des lames et des plans élastiques*, etc.

NAVIGATEURS (arch. des), ou arch. d'*Hamoa*, au N. E. des îles Tonga, par 171-175° long. O., 13°-15° lat. S., est très fertile (la canne à sucre y croît spontanément). Habitants très bien faits et fort adroits navigateurs, mais violents et féroces. Les trois plus grandes îles de cet archipel sont : Pola, Oyalava et Maouna ; dans celle-ci furent tués, à la baie du Massacre, neuf des compagnons de Lapérouse. Bougainville en 1768, Lapérouse en 1787, Edward en 1791, ont visité ces îles.

NAXIE, île de l'Archipel. *Voy.* NAXOS.

NAXOS primitivement *Strongyle*, *Dia*, *Dionysiade*, *Callipolis*, auj. *Naxie*, île du roy. de Grèce (Cyclades), dans l'Archipel (276 kil. carrés), montueuse, agréable, très fertile et riche en granit, en serpentin et autres beaux marbres, et surtout en terre d'émeri; elle a une centaine de villages et pour ch.-l. Naxie (par 23° 35' long. E., 37° 7' lat. N.). Port, môle, château-fort ; deux archevêchés, un grec, un catholique. — Naxos était anciennement célèbre par le culte qu'on y rendait à Bacchus ; et c'est à Naxos, déserte alors, que, selon la fable, Ariadne fut abandonnée par Thésée. Colonisée par des Cariens, cette île, après avoir été indépendante, fut soumise par Pisistrate au joug d'Athènes, tomba sous celui de Darius I après la révolte d'Ionie, fit alliance avec Athenes lors de l'invasion de Xerxès, et vit bientôt l'alliance se changer en protectorat. Chabrias vainquit la flotte péloponésienne à Naxos, en 376 av. J.-C. Naxos, ainsi que presque toutes les îles de l'Archipel, fit partie du lot de Venise après la prise de Constantinople en 1204. Avec les îles voisines elle forma le *duché de Naxos et des douze Cyclades*. Les Turcs l'enlevèrent à Venise vers 1478.

NAXOS, ville de Sicile. *Voy.* TAUROMENIUM.

NAXUANA, ville de l'Arménie anc. *V.* NAKCHIVAN.

NAY, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 15 kil. S. E. de Pau, sur le Gave de Pau ; 3,416 hab. Filature.

NAZABATH, riv. d'Afrique. *Voy.* ADOUSE.

NAZARÉENS. On appelait ainsi : 1° ceux des Juifs qui, dans l'ancienne loi, faisaient vœu, soit pour un temps, soit pour la vie, de conserver une pureté parfaite : ils s'engageaient à la chasteté, à l'abstinence des liqueurs et à la conservation de leur chevelure. Samson, Samuel et saint Jean-Baptiste étaient Nazaréens; — 2° les premiers chrétiens, auxquels les Juifs donnaient ce nom, par allusion à Jésus de Nazareth; — 3° une secte hérétique du IIe siècle, qui mêlait les pratiques du mosaïsme avec les dogmes chrétiens, et qui se rapprochait beaucoup des Ebionites. Cette secte disparut vers le IVe siècle.

NAZARETH, *Nasra* en turc, petite ville de Palestine (Galilée), dans la tribu de Zabulon, au N. O., sur une montagne, fut la résidence de Joseph, de la sainte Vierge et de Jésus jusqu'à son baptême. On y compte auj. env. 2,000 hab., plusieurs églises, entre autres celle de la sainte Vierge, et un couvent de Franciscains. En 1799, le général Junot, avec une poignée de braves, y livra un brillant combat dans lequel il mit en fuite un nombre considérable de Turcs.

NAZIANZE, *Nazianzus*, petite ville de Cappadoce, au S., connue par la naissance de saint Grégoire de Nazianze.

NEAGH (LOUGH) lac d'Irlande (Ulster), baignait au N. et à l'E. le comté d'Antrim, au S. celui d'Armagh, à l'O. ceux de Tyrone et de Londonderry; 35 kil. sur 17. Il reçoit plusieurs cours d'eau et communique avec la mer d'Irlande par un canal. Ce lac doit avoir un écoulement souterrain; ses eaux sont pétrifiantes. Il est fameux en Irlande par toutes sortes de traditions superstitieuses.

NEANDER (Mich.), sav. luthér., de Soraw, 1525-95, recteur des gymn. de Northusen et d'Ilfeld (Hanov.), a laissé beaucoup d'ouvrages de grammaire et de philologie, entre autres : *Erotemata græcæ linguæ*, Bâle, 1553, *Gnomologia græco-lat.*, 1557. *V.* le *Supplém.*

NÉAPOLIS, c.-à-d. *ville neuve*, nom commun a plusieurs villes anciennes d'origine grecque. Les principales sont : 1° l'anc. *Parthénope*, auj. *Naples*; 2° l'anc. *Sichem*, auj. *Naplouse* en Palestine (tribu d'Ephraïm). — Un quartier de l'anc. Syracuse portait aussi le nom de *Neapolis*, etc.

NÉARQUE, *Nearchus*, amiral d'Alexandre-le-Grand, était Crétois. Il est connu surtout par le voyage qu'il fit de l'embouchure de l'Hydaspe dans l'Indus jusqu'à Babylone, et dont le but était d'explorer l'océan Indien. Son *Journal* existait encore au temps d'Arrien, qui en a donné des extraits dans ses *Indiques*. W. Vincent a réuni tout ce que les anciens nous ont laissé sur ce sujet dans son *Voyage de Néarque* (en anglais), Londres, 1797, in-4, trad. en français par Billecoq, Paris, 1800, in-4.

NEATH, ville d'Angleterre (Glamorgan), dans le pays de Galles, à 8 kil. S. de Swansea; 4,200 hab. Aux environs, beaucoup de houille. Usines à cuivre.

NEAUPHLE-LE-CHATEAU, bourg de France (Seine-et-Oise), à 17 kil. O. de Versailles; 1,900 hab.

NEAUX, ville des États prussiens. *Voy.* EUPEN.

NEBO, auj. *Attare*, montagne de Palestine (Pérée), chez les Moabites, dans la chaîne des monts Abarim, et à l'E. de la mer Morte. Moïse aperçut la Terre-Promise du haut de cette montagne, et y mourut.

NEBOUZAN, ancien petit pays de France, dans le S. E. de la Gascogne; ch.-l., St-Gaudens. Il est auj. compris dans le S. O. du dép. de la Haute-Garonne et dans l'E. de celui des Hautes-Pyrénées.

NEBRISSENSIS (ANTONIUS). *Voy.* ANTOINE DE LEBRIXA.

NEBRODES ou NEBRIDES, monts de Sicile, s'étendaient de l'O. à l'E. dans le nord de l'île. On les nommait aussi monts Héréens.

NECESSITÉ, *Necessitas*, déesse allégorique, fille de la Fortune, accompagnait toujours sa mère et tenait à la main de longues chevilles, des crampons, des coins de fer. Elle avait un temple à Corinthe.

NECHAO I, roi d'Egypte vers la fin du VIIIe s. av. J.-C., fut tué dans un combat par Sabacon, roi d'Éthiopie. Il laissait un fils au berceau, Psammétique.

NÉCHAO II, fils de Psammétique, r. de 617 à 601 av. J.-C., fut en guerre avec Nabopolassar I, roi d'Assyrie, et Josias, roi des Juifs. Il battit et tua celui-ci à Mageddo; mais fut à Circesi m battu par Nabuchodonosor, qui lui enleva ses conquêtes, 605.

NECKAR ou **NECKER**, *Nicer?* riv. d'Allemagne, naît près de Spaichingen, dans le roy. de Wurtemberg; coule au N., au N. E. et à l'O., traversant le Wurtemberg et le grand-duché de Bade, et joint le Rhin près de Manheim : cours, 172 kil., dans l'un et l'autre pays. — Dans l'un et l'autre pays, il donne le nom de cercle du Neckar à une division territoriale : celui de Wurtemberg a pour ch.-l. Stuttgardt et compte 450,000 hab., celui du grand-duché de Bade a pour ch.-l. Manheim.

NECKER (Jacques), ministre de Louis XVI, né à Genève en 1732, vint jeune à Paris, et y fit fortune comme banquier. Genève alors le nomma son résident à la cour de France, et la compagnie française des Indes un de ses syndics. Quelques opuscules assez remarquables et la recommandation du marquis de Pezay ouvrirent à Necker l'entrée du cabinet, et il fut nommé en 1776 directeur général des finances. Il réalisa fort promptement des emprunts, établit un peu d'ordre dans les finances et prit nombre de mesures pour diminuer les charges publiques et le déficit du trésor. La principale fut l'établissement des administrations provinciales, déjà imaginées par Turgot sous le nom de municipalités. Cinq ans après, Necker publia son *Compte rendu*, le premier ouvrage qui en France ait fait connaître au public les recettes et les dépenses du pays. Mais Necker avait de rudes oppositions à combattre : la routine, l'intérêt, des vanités froissées s'unirent contre lui, et il fut forcé de donner sa démission en 1781. Les fautes de ses successeurs : Joly de Fleury, Calonne, Brienne, forcèrent Louis XVI à le rappeler en 1788. Il était alors l'idole du peuple; mais la cour le détestait, et elle réussit par ses intrigues à le faire renvoyer par le roi, 11 juill. 1789. Son départ fut le signal d'une insurrection terrible; c'est alors que la Bastille fut prise. Louis XVI rappela Necker encore une fois; mais bientôt le ministre, quoique fort libéral, fut dépassé et se vit traité d'apostat dans les clubs. Ne pouvant plus faire de bien, il remit son portefeuille en 1790 et se retira dans sa belle terre de Coppet, en Suisse, où il mourut en 1804. Ses *Œuvres complètes* forment 15 vol. in-8, Paris, 1821; on y remarque, outre ses ouvrages de politique et de finances, un *Cours de morale religieuse*. Il eut pour fille la célèbre Mme de Staël-Holstein, qui portait pour lui l'admiration jusqu'à l'idolâtrie. (*Voy.* STAEL.) — Mme Necker, son épouse, née Suzanne Curchod de la Nasse, fille d'un ministre calviniste de Suisse, possédait les langues anciennes et modernes, et réunissait à la beauté toutes les vertus et surtout une bienfaisance inépuisable. C'est elle qui fonda l'hôpital Necker, à Paris (1778). M. en 1794.

NECKER DE SAUSSURE (Mme). *Voy.* SAUSSURE.

NECTANÉBO, nom de deux rois d'Egypte : le 1er, peu important, régna de 375 à 363 av. J.-C.; le 2e, petit-fils du précédent, monta sur le trône en 363, après Tachos, fit alliance avec Agésilas qui l'aida à punir ses sujets révoltés; il voulut ensuite secouer le joug de la Perse, mais, attaqué par Artaxerce-Ochus en personne, il fut vaincu et obligé de s'enfuir en Ethiopie, où il mourut vers 354 ou 350.

NEDA (SAINT-NICOLAS-DE-), bourg d'Espagne (Galice), à 31 kil. N. E. de la Corogne; 3,060 hab. Métallurgie; fabriques de toiles; boulangeries.

NEDJED, région d'Arabie, entre le Lahsa au N. E., l'Hedjaz à l'O., et les déserts au S.; 300,000 hab. Ch.-l. (jadis), Derreyeh, détruite en 1819. Climat très chaud, mais sain. Peu d'eau, sol aride et sablonneux. Habitants la plupart nomades. Chevaux, chameaux, gros bétail, moutons, etc. Nul grand état; c'est pourtant du Nedjed que sont sortis les Wahabites (*Voy.* ce nom).

NED-ROMA, *Celama* ou *Siga*, v. d'Alg. (Tlemcen), à 53 kil. N. E. de Tlemcen, à 13 kil. de la mer.

NEEDHAM (MARCHAMONT), publiciste anglais, né en 1620, mort en 1678, se signala par son talent et sa versatilité : publia, de 1643 à 1660, un *Mercurius* qui successivement prit les qualifications de *Britannicus*, *Pragmaticus*, *Politicus*, et qui fut successivement libéral, loyaliste et indépendant. Le conseil d'état ayant supprimé ce journal en 1660, Needham se livra à la chirurgie et devint un habile opérateur.

NEEDHAM (Jean TURBERVILLE), savant anglais, né en 1713, mort à Bruxelles en 1781, est célèbre par des observations microscopiques dont il concluait la génération spontanée. Elles sont consignées : 1° dans l'*Histoire naturelle* de Buffon; 2° dans ses *New microscopical discoveries*, Londres, 1745, trad. en français sous le titre de *Découvertes faites avec le microscope*, Leyde, 1747, in-12. Needham était prêtre catholique, et il réfuta quelques-unes des objections de Voltaire contre la religion, ce qui lui attira les sarcasmes de cet écrivain.

NÉEL (Louis-Balthasar), écrivain, né à Rouen, mort en 1754, a laissé : *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, et retour de Saint-Cloud à Paris par terre*, 1751, écrit burlesque souvent réimprimé; *Histoire du maréchal de Saxe*, 1752 ; *Histoire de Louis, duc d'Orléans, fils du Régent*, 1753; etc.

NÉERLANDE, *Neerlands* (c.-à-d. *pays inférieurs*). Avant 1830, on distinguait sous le nom de *Néerlande* ou de *Monarchie néerlandaise* l'ensemble des provinces qui formaient le royaume des Pays-Bas. Depuis 1830, ce nom ne s'applique plus guère qu'au royaume de Hollande.

NEFTÉ, déesse égyptienne, femme de Typhon, était, ainsi que son mari, malfaisante et stérile, et l'opposée en tout d'Osiris et d'Isis. Les Egyptiens voyaient en elle la terre comme opposée au ciel, puis la terre aride, la terre libyque comme opposée au sol fertile, à l'Egypte, enfin la mer; et il est possible que de Nefté les Grecs aient fait Neptune.

NEGAPATAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 260 kil. de Madras, à 90 kil. S. de Pondichéry, par 10° 45' lat. N., 77° 28' long. E. Citadelle; commerce très actif. Bâtie par les Portugais; prise par les Hollandais en 1660, par les Anglais en 1781.

NEGOMBO (*le pays des serpents*), ville de l'île de Ceylan, sur la côte O., à 26 kil. N. de Colombo, par 11° lat. N., 77° 24' long. E. Riz, noix d'arec, bétel, café et poivre noir. Les Anglais la prirent en 1796.

NEGREPELISSE, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), sur l'Aveyron, à 14 kilomètres N. E. de Montauban; 3,142 habitants. Toiles de coton; grains, vin et chanvre. Jadis florissante et l'une des places fortes des Calvinistes, fut prise et brûlée par Louis XIII en 1622.

NEGREPONT, *Eubée* des anciens, *Egribos* suivant les Turcs, île de la Méditerranée (Archipel), très près de la côte N. E. de l'Hellade, dont la sépare l'Euripe. Etroite et longue, elle a 172 kil. de long et de 4 à 32 de large; 60,000 hab. Ch.-l., Négrepont. Montueuse, fertile pourtant, et renommée principalement pour ses pâturages; riche en très beaux marbres. — Cette île, au moyen âge, formait avec Athènes une principauté; auj. c'est une province du roy. de Grèce.

NÉGREPONT, *Egribos* des Turcs, *Chalcis* des anciens, ville capitale de l'île, sur la côte occid., à 57 kil. N. d'Athènes, par 21° 31' long. E.; 16,000 hab. jadis (peut-être davantage auj.). Port où peuvent tenir 400 navires. Pont qui met en communication l'île et le continent. — Prise par les Turcs en 1470; vainement assiégée par les Vénitiens en 1688. C'était sous les Turcs le ch.-l. d'un sandjakat de même nom qui comprenait, outre l'île de Négrepont, le S. E. de la Livadie (c.-à-d. l'anc. Attique, l'anc. Béotie et une partie de la Phocide et de la Thessalie).

NÈGRES ou **NOIRS**, nom donné vulgairement à tous les peuples de race éthiopienne, dont le trait le plus saillant est la couleur noire de la peau. Les Nègres ont de plus l'angle facial moins grand que nous, le crâne comprimé, le front déprimé, le nez épaté, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, les cheveux crépus; ils exhalent une odeur particulière. Au moral, les Nègres sont pour l'ordinaire paresseux, voleurs, cruels, traîtres, vindicatifs. Toutes leurs religions à peu près ont pour base le fétichisme; tous leurs gouvernements en Afrique sont despotiques ou aristocratiques: une espèce de féodalité s'y montre souvent. L'esclavage domestique est chez eux universellement établi; eux-mêmes ils sont les pourvoyeurs complaisants des Européens. On compte que les trois quarts des Nègres sont esclaves. Cette race est regardée généralement comme inférieure à la race blanche ou caucasienne; mais cette opinion a contre elle beaucoup de faits. On trouve auj. des Nègres en grand nombre, non seulement en Afrique, mais aussi dans l'Inde et surtout en Amérique, où pendant longtemps eux seuls ont pu se livrer aux durs travaux de la culture sous le soleil des tropiques. Mêlés aux blancs, ils donnent lieu à ce que l'on nomme des *mulâtres* ou hommes de couleur; mêlés aux cuivrés ou indigènes de l'Amérique, ils produisent des *chinos*; le fils d'un nègre et d'une chinoise est un *zambo*. On distingue dans la race nègre plusieurs grandes familles dont les principales sont, dans l'Afrique centrale, les Ghiolofs, les Mandingues, les Foulahs ou Peuls, les Achantis, ceux de l'Haoussa, du Bournou, du Congo, etc. (*Voy.* NIGRITIE); dans l'Afrique australe, les Hottentots, les Boschimens, les Cafres (*Voy.* ces noms); et dans l'Afrique orientale, les Gallas, ceux du Monomotapa, etc. (*Voy.* aussi ces noms).

NEGRO ou **RIO-NEGRO**, riv. de l'Amérique mérid., prend sa source par 73° 20' long. O., 1° 55' lat. N., dans la Nouvelle-Grenade; arrose cette république et celle de Vénézuéla; entre dans le Brésil, et se jette dans l'Amazone par 30° lat. S., 62° 35' long. O. Cours, 1,300 kil.; affluents, le Rio-Branco, le Jaguapuri, etc. Il communique par l'Orénoque avec le Cassiquiare. — Beaucoup d'autres rivières d'Amérique portent le nom de Rio-Negro, notamment un affluent de l'Uruguay qui traverse l'Uruguay du N. E. au S. O.

NEGROS (île de) ou **BOUGLAS**, une des Philippines, au S. de l'île Luçon, par 9° 5'-11° lat. N., et 120° 8' long. E.: 270 kil. sur 55; 90,000 hab. Riz, cacao, nids d'oiseaux, etc.

NEGUS (le grand), *Negus negash* (c.-à-d. le *roi des rois*), se disait vulgairement du souverain général de l'Abyssinie; mais auj. l'autorité du grand Négus n'est plus guère que nominale, les *ras* (vice-rois) ayant tout le pouvoir. Le Négus réside à Gondar.

NEHARDA ou **NAHARDA**, ville de Babylonie ou de Mésopotamie où les Juifs avaient une école célèbre.

NEHAVEND, ville de Perse (Irak-Adjémi), célèbre par une grande victoire des Arabes sur les Perses en 638, qui ruina l'empire des Sassanides.

NEHEMIE, Juif, captif en Perse dans le v[e] siècle av. J.-C., s'acquit la faveur d'Artaxercès-Longuemain, roi de Perse, dont il était l'échanson; obtint de ce prince la permission d'aller rebâtir les murs de Jérusalem, et termina cette grande entreprise en 454 av. J.-C., malgré l'opposition des ennemis de sa nation. Il gouverna ensuite le peuple hébreu pendant près de vingt-neuf ans, avec une grande sagesse, et mourut en l'an 430. Il est l'auteur du second des livres connus sous le nom d'Esdras.

NEHRUNG (FRISCHE et CURISCHE-). *Voy.* FRISCHE et CURISCHE.

NEILL (O'). *Voy.* O' NEILL.

NEIPPERG (Guill. REINHARDT, comte DE), général autrichien, né en 1684, quitta le service pour diriger l'éducation du duc François de Lorraine (depuis empereur); devint en 1733 feld-maréchal, couvrit en 1739 la retraite des Autrichiens après la défaite de Krotska, et négocia la paix de Belgrade. Dans la guerre de la succession d'Autriche, il eut part aux batailles de Molwitz et de Dettingen (1742), et dans l'intervalle il remplaça un instant le duc d'Arenberg dans les Pays-Bas. En 1743, il se retira dans Luxembourg dont il commandait la forteresse; et dix ans après il fut nommé membre du conseil aulique. Il mourut à Vienne en 1774. — Son fils, le comte Léopold de Neipperg, mort en 1792, à 64 ans, fut chambellan, ambassadeur à Naples, et auteur du recueil intitulé: *Histoire, fondée sur des documents originaux, de toutes les transactions relatives à la paix conclue le* 18 *septembre* 1738, *entre l'empereur Charles VI la Russie et la Porte* (ou paix de Belgrade), Francf., 1790. — *Voy.* NEIPPERG.

NEIRA ou **BANDA-NEIRA**, une des Moluques, dans le groupe de Banda. *Voy.* BANDA.

NEISSE, nom commun à plusieurs riv. d'Allemagne, entre autres deux affluents de l'Oder: l'une a sa source en Bohême, dans le cercle de Bunzlau (cours, 180 kil. au N. O., puis au N.), et se perd dans l'Oder à 31 kil. S. E. de Francfort;—l'autre naît en Silésie, dans la régence de Breslau, coule au N., et a son embouchure près du Schurgast; cours, 160 kil.

NEISSE, ville des États prussiens (Silésie), sur la deuxième Neisse, à 50 kil. S. O. d'Oppeln; 12,000 hab. Évêché. Palais épiscopal. Armes, draps, toile, etc. Prise par Frédéric II en 1741.

NEITH, déesse égyptienne, fille et femme de Knef et mère de Fta, est aussi communément regardée comme femme de Fta et mère de Fré. Quelquefois on l'identifie avec Bouto. On l'adorait surtout à Saïs. On lui donnait tantôt la tête humaine, tantôt celle du lion ou du bélier; souvent elle a des ailes et foule aux pieds le grand serpent Apof: on en faisait enfin la déesse de la sagesse et la protectrice des arts. On croit que les Grecs ont fait de Neith leur Athênê ou Minerve.

NEIVA, riv. de la Russie d'Asie (Perm), naît dans les monts Oural, et tombe dans la Toura après 450 kil. de cours. Affluents, le Rij et l'Irbit. Mines de fer sur ses bords.

NEJIN, ville de Russie (Tchernigov), à 60 kil. S. E. de Tchernigov, sur l'Oster; 16,000 hab. Rempart en pierre. Grand commerce avec la Turquie.

NELÉE, *Neleus*, fils de Neptune et de Tyro et frère de Pélias, aida Pélias à usurper sur Eson le royaume d'Iolcos; puis, chassé par Pélias, il alla bâtir Pylos et Messénie, et épousa Chloris, dont il eut 12 fils, entre autres Nestor. Ayant osé combattre Hercule, il fut tué par ce héros avec tous ses fils, à l'exception de Nestor. On compte Nélée parmi les Argonautes.

NÉLÉE, fils de Codrus, dernier roi d'Athènes, et frère de Médon, fut contraint de céder le pouvoir à son frère et alla en Asie Mineure, à la tête d'une colonie d'Ioniens. On lui attribue la fondation de Milet, d'Éphèse, de Colophon, de Lébédos et de Clazomènes.

NÉLÉE DE SCEPSIS, disciple de Théophraste au III[e] siècle, reçut de lui les manuscrits d'Aristote et les tint, dit-on, si bien cachés qu'ils ne furent retrouvés que longtemps après, au temps de Sylla, par Andronicus de Rhodes.

NELLORE, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Karnatic, ch.-l. de district, à 160 kil. N. O. de Madras, à 17 kil. de la côte de Coromandel: nombreuses salines et grand commerce de sel.

NELSON (Horace), célèbre amiral anglais, né en 1758, dans le comté de Norfolk, entra dans la marine à 12 ans, se distingua de bonne heure, et fut nommé contre-amiral en 1797. Sa 1[re] expédition ne fut pas heureuse: chargé de prendre l'île de Ténériffe, il n'eut aucun succès et perdit un bras. Mais

en 1799, tombant sur la flotte française qui avait porté Bonaparte en Egypte, il l'anéantit dans les eaux d'Aboukir. Il revint ensuite à Naples, où il fut pour beaucoup dans la 1re restauration de Ferdinant IV, mais où il souilla sa gloire en versant des flots de sang. Il conduisit en qualité de vice-amiral et avec Parker la flotte anglaise contre Copenhague en 1801, et eut seul tout l'honneur du combat naval livré devant cette capitale; mais il attaqua infructueusement la flottille française de Boulogne (1801). En 1803, il tint deux ans la flotte française bloquée dans le port de Toulon; puis, quand elle eut trouvé moyen d'échapper et de se joindre à l'escadre espagnole, il atteignit les deux armements à la hauteur du cap Trafalgar et les attaqua (21 octobre 1805). Sa victoire fut complète; mais il la paya de sa vie. Il était alors amiral. Pendant son séjour à Naples, Nelson avait contracté avec lady Hamilton une liaison qui est une tache dans sa vie. L'Angleterre lui rendit les plus grands honneurs. Sa vie a été écrite en anglais par Clarke (1810, 2 vol. in-4), Churchill (1813, in-4), Southey (1813, in-8), trad. en franç., 1820. Ses *Lettres* ont paru à Lond. en 1844.

NEMAUSUS, ville de Gaule, auj. NISMES.

NEMBROD. *Voy.* NEMROD.

NÉMÉE, auj. *Colonna* ou *Tristena*, v. de la Grèce ancienne, dans le territoire de Cléones, entre cette ville et Phlionte, est célèbre par le lion qu'y tua Hercule et par les jeux néméens qu'on célébrait aux environs et qui furent institués, ou par Hercule même en mémoire de cette action, ou par les sept chefs en l'honneur du jeune Ophelte ou Archémore. (*Voy.* ce nom.) Ces jeux étaient consacrés à Jupiter Néméen; ils revenaient tous les trois ou cinq ans, et servaient d'ère aux habitants de l'Argolide.

NEMÉENS (jeux). *Voy.* NÉMÉE.

NEMESIEN, *M. Aurelius Opimius Nemesianus*, poëte latin, né à Carthage au 3e s., et contemporain de l'empereur Numérien; il soutint une lutte poétique contre ce prince, l'emporta sur lui, et n'en trouva pas moins en lui un protecteur et un ami. Il avait composé 3 poëmes didactiques : *les Cynégétiques*, *les Halieutiques*, *le Nautique*, qui roulent, le 1er sur la chasse, le 2e sur la pêche, le 3e sur la navigation. Les fragments que nous en avons sont ordinairement imprimés avec les églogues de Calpurnius. Ils se trouvent aussi dans le tome 1er des *Poetæ latini minores*, de la collection de Lemaire; et ont été trad. par M. S. Delatour, Paris, an VII (1799), in-8, et par M. Cabaret-Dupaty, 1842.

NEMESIS, fille de Jupiter et de la Nécessité, ou de l'Océan et de la Nuit, était la déesse de la vengeance et des représailles. Elle était chargée de punir le crime, de renverser une insolente prospérité. On la représentait ailée, avec des flambeaux et des serpents.—Il y avait des Némésis inférieures qui offrent beaucoup de ressemblance avec les Furies.

NEMESIUS, évêque d'Emèse en Syrie, vivait sur la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve. On a de lui un traité de *la Nature de l'homme*, en grec, imprimé pour la première fois à Anvers, 1565, in-8, avec une version lat., par Nic. Ellebodius Casellianus; et à Hall, 1801, in-8, avec notes de C.-G. Matthæi. M. J.-B. Thibaut l'a trad. en franç., Cambray, 1844.

NEMETACUM, v. de Gaule belgiq., auj. ARRAS.

NEMETES, peuple de Gaule, en Germanique 1re, entre les *Vangiones* au N. et les *Tribocci* au S., avaient pour ch.-l. *Noviomagus* ou *Nemetes* (auj. SPIRE).

NEMETH. *Voy.* à leur ordre alphabétique les noms qui suivent ce mot hongrois.

NEMOSUS, dit aussi *Nemetum* et *Augustonemetum*, ville de Gaule, auj. CLERMONT-FERRAND.

NEMOURS, en latin du moyen âge *Nemus* ou *Nemorosum*, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 17 kil. S. de Fontainebleau et à 70 kil. S. S. E. de Paris; 3,635 hab. Elle est partout environnée par le Loing et le canal du Loing. Eglise paroissiale; anc. château; hôpital; bibliothèque. Chapeaux, vinaigre, etc. Grande marbrerie. Comm. en grains, etc. Patrie du poëte François d'Aubignac. — Nemours doit son nom au voisinage de la forêt de Fontainebleau; son existence ne remonte pas au delà du XIIe siècle. Ce fut d'abord une seigneurie. Philippe-le-Hardi l'acquit en 1276. Charles VI l'érigea en duché-pairie en 1404 et l'échangea avec Charles-le-Noble, roi de Navarre. Le duché de Nemours revint à la couronne en 1425; en 1461 Louis XI le céda à Jacques d'Armagnac, mais il le reprit après sa mort (1477). Son fils Louis, réintégré dans le duché, périt en 1503. Louis XII le donna alors à son neveu Gaston de Foix en échange du comté de Narbonne (1507); mais celui-ci ayant péri cinq ans après à Ravenne, François I fit don de ce duché à un fils de Laurent-le-Magnifique, Julien de Médicis, époux de sa tante Philiberte de Savoie (1515). Il passa de là à la maison de Savoie, qui le posséda 150 ans. Enfin, en 1666, Louis XIV en étant devenu maître, le donna à Philippe d'Orléans, son frère, dont la postérité l'a gardé jusqu'en 1789. Auj. le titre de duc de Nemours est porté par le 2e fils de Louis-Philippe.

NEMOURS (Jean et Louis, ducs de). *V.* ARMAGNAC.

NEMOURS (Gaston de FOIX, duc de). *Voy.* FOIX.

NEMOURS (Jacq. DE SAVOIE, duc de Génevois et de), fils de Ph. de Savoie et de Charlotte d'Orl.-Longueville, neveu du duc Charles III de Savoie et de la mère de François I, qui avait donné à son père le duché de Nemours en 1515, naquit en 1531 en Champagne, se distingua au siége de Lens (1552), à celui de Metz (1553), en Flandre, en Italie, puis dans les deux premières guerres civiles religieuses de France (1562-63 et 1567). Retiré ensuite au duché de Génevois, il mourut à Annecy en 1585. — Son second fils, Henri I de Savoie, marquis de St-Sorlin, puis duc de Nemours, prit le marquisat de Saluces pour le duc de Savoie en 1588, fut gouverneur du Dauphiné pour les Ligueurs en 1591, se rallia à H. IV dès 1594 et se signala au siége d'Amiens (1597). Il ép. la fille unique du duc d'Aumale (1618) et m. en 1632. —Henri II, fils cadet du précéd., né en 1623, avait été destiné à l'archevêché de Reims, mais il rentra dans le monde à la mort de son frère aîné, épousa Marie d'Orléans, fille unique du duc de Longueville (1657), et m. en 1659, sans enfants. Sa veuve fut reconnue en 1694 souveraine de la principauté de Neuchâtel, et mourut en 1707, laissant des *Mémoires*, imprim. ordin. avec ceux de Retz et de Joly. — A sa mort, Neuchâtel fut adjugé au roi de Prusse malgré l'oppos. de la France.

NEMROD, petit-fils de Cham, passe pour le fondateur de Babylone. Il régnait en Babylonie en même temps qu'Assur en Assyrie. Il fut, dit-on, le premier roi et le premier conquérant. L'Écriture l'appelle un *fort chasseur devant le Seigneur*. Quelques historiens l'identifient avec Bélus. On place son règne, fort incertain d'ailleurs, vers 2640 av. J.-C.

NENAGH, ville d'Irlande (Tipperary), à 35 kil. N. E. de Limerick; 6,340 hab.

NÉOCÉSARÉE, *Neocæsarea*, auj. *Niksar*, ville d'Asie-Mineure, dans le Pont, au S., sur l'Iris, fut au IVe siècle la métropole du Pont Polémoniaque. Saint Grégoire le Thaumaturge y naquit.

NEOCHORI, *Dulichium*, bourg de Grèce (Livadie), dans la presqu'île de Zagora, à 28 kil. S. O. de Volo; 300 maisons.

NEODUNUM. *Voy.* NOVIODUNUM.

NEOGRAD (comitat de), prov. de Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube, entre ceux de Sohl, Pesth, Honth, etc.; 113 kil. (du N. au S.) sur 78; 200,000 hab. Montagnes au N.; au S., plaines et sol fertile. Bétail. Vin, fruits, chanvre, tabac. Ch.-l., Balassa-Gyarmath.

NEOMAGUS. *Voy.* NOVIOMAGUS.

NÉOMÉNIE, (c.-à-d., *nouveau mois*), fête qui se célébrait à la nouvelle lune en Égypte et en Grèce. En Egypte, elle consistait surtout à conduire en pompe l'animal sacré avec lequel le mois était en rapport. En Grèce, on sacrifiait à tous les dieux, surtout à Apollon : des jeux, des repas en commun dits *syssities* occupaient le reste du jour.

NÉOPLATONISME ou **NOUVEAU PLATONISME**, secte philosophique qui se forma dans Alexandrie, et qui eut pour caractère de fondre avec la philosophie de Platon des doctrines mystiques empruntées à l'Orient, de donner une réalité chimérique aux idées ou notions abstraites de Platon, de prétendre posséder la connaissance de l'être absolu ou Dieu, et de s'unir avec lui par l'*extase*. Les principaux néoplatoniciens sont le Juif Philon, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, Julien l'Apostat. La plupart furent en lutte avec le christianisme naissant.

NÉOPTOLÈME, r. d'Épire, f. d'Achille. *V.* PYRRHUS

NÉOPTOLÈME I (ou II, en comptant le fils d'Achille pour le 1er), monta sur le trône avec Arymbas en 361 av. J.-C. Il fut père de la fameuse Olympias.

NÉOPTOLÈME II (ou III), usurpa le trône d'Epire pendant l'absence de Pyrrhus-le-Grand, et fut mis à mort par ce prince en 295 av. J.-C.

NÉOROMA, nom donné par quelques auteurs à la ville de CONSTANTINOPLE.

NEPAL ou **NEYPAL**, écrit vulgairement *Népaul*, roy. d'Asie, au N. de l'Hindoustan, dans lequel il est souvent compris, par 26° 20'-30° 20' lat. N., et entre 77° 40'-85° 40' long. E., entre le Kali à l'O., le Konki à l'E., et le Thibet au N. : 780 kil. de l'E. à l'O., 170 au plus du S. au N.; environ 2,000,000 d'hab. Capit., Katmandou. On divise le Népal en :

Népal propre,	Ch.-l., Katmandou.
Pays des 24 radjas,	Gorka.
Pays des 22 radjas,	Chilli.
Makwanpour,	Makwanpour.
Pays des Kirats,	»
Khatang,	Hidang.
Tchayenpour,	Tchayenpour.
Saptal,	Naragari.
Morang,	Vidjayapour.

Très hautes montagnes (d'où coulent la Gogra, le Rapti, le Gandak, la Bagmatti, etc.). Climat tempéré. Sol très fertile dans les vallées : parmi les plantes indigènes se remarque le *tori*, racine très nutritive. Fer, cuivre, ivoire, lin, miel, bois de construction. Habitants de races très diverses : Hindous, Dhenouars, Manjis, Bhoutias, Parbottis (ou paysans des monts). Religion, le brahmanisme. Le Népal a souvent changé de maîtres; auj., quoique indépend. de nom, il est sous le protect. de l'Angl.; dep. 1814 elle entret. à Katmandow un résident qui y dom.

NEPER (J.), auteur des logarithmes. *Voy.* NAPIER.

NEPETUM ou **NEPETE**, auj. *Nepi*, ville de l'Étrurie méridionale, entre Véies et Faléries, devait son origine à une colonie romaine (d'où son nom *Colonia Nepensis*); elle fut prise par Totila, roi des Ostrogoths, mais reprise par Narsès, général de Justinien.

NEPHTALI (tribu de), une des divisions de la Judée, ainsi nommée de Nephtali, 6e fils de Jacob, était la plus au N. des tribus en deçà du Jourdain, et avait pour villes principales Asor, Japhia, Kédès.

NEPHTALITES (HUNS), *Voy.* HUNS.

NEPHTE ou **NEPHTYS**. *Voy.* NEFTÉ.

NEPI, *Nepete*, ville de l'État ecclésiastique, à 42 kil. N. O. de Rome; 1,800 hab. Evêché, ville forte.

NÉPOMUCÈNE (saint JEAN), né à Nepomuck (Bohême) vers 1330, fut chanoine de Prague et aumônier de l'empereur Wénceslas; il refusa de révéler à ce prince la confession de l'impératrice Jeanne, sur la fidélité de laquelle le monarque avait des doutes, et après avoir subi héroïquement la torture fut noyé dans la Moldau en 1383. Benoît XIII le canonisa (f., 16 mai). C'est le patron de la Bohême.

NEPOMUCK, bourg de Bohême, à 22 kil. N. E. de Klattau; 1,000 hab. Patrie de saint Jean Népomucène, patron de la Bohême.

NEPOS (Flavius-Julius), empereur d'Occident de 473 à 475, fut proclamé après Glycérius qu'il avait vaincu, fut ensuite battu par le patrice Oreste, qui donna la pourpre à son propre fils Augustule. Il s'enfuit dans la Dalmatie sa patrie, où il se soutint encore quatre ans. Glycérius le fit tuer. Népos, dans la courte durée de son règne, avait cédé l'Auvergne au roi wisigoth Euric.

NEPOS (CORNELIUS). *Voy.* CORNELIUS NEPOS.

NÉPOTIEN, *Flavius Popilius Nepotianus*, neveu de Constantin et consul en 336, prit la pourpre en 350, vainquit Anicet, préfet du prétoire de Magnence, mais fut battu lui-même sous les murs de Rome, par Marcellin, autre général de l'usurpateur, et fut mis à mort après 23 jours de puissance.

NEPTUNE, *Neptunus* en latin, *Poseidôn* en grec, dieu des mers, fils de Saturne et de Rhée, frère de Jupiter, de Pluton et de Junon, époux d'Amphitrite, seconda Jupiter lorsqu'il détrôna Saturne. Il s'unit ensuite avec Apollon pour renverser Jupiter; mais ayant échoué, ils furent tous deux dépouillés pour un an des attributs de la divinité. Apollon et Neptune bâtirent alors les murs de Troie pour Laomédon. Ce prince ayant refusé le salaire convenu, Neptune envoya un monstre marin ravager la côte. Quand Athènes fut fondée, Neptune voulut donner son nom à la ville, et produisit un cheval, symbole de la guerre; Minerve lui disputa cet honneur et l'emporta en produisant l'olivier, symbole de la paix. Ce dieu prit la forme d'un cheval pour être aimé de Cérès, d'un bélier pour séduire Théophanie, du fleuve Enipée pour triompher de Tyro. On lui donne, entre autres fils, Pélias et Nélée, Phorcus et Polyphème, Otus et Ephialte, Bœotus et Hellen. Il est représenté sur un char en forme de conque que traînent des chevaux marins, entouré de tritons et de nymphes, et armé d'un trident.

NEQUINUM, nom de *Narnia*, ville d'Ombrie.

NERA, *Nar*, riv. de l'Etat ecclés., coule au S. puis à l'O., passe à Terni et à Narni, reçoit le Velino et le Corno, et tombe dans le Tibre; cours, 100 kil.

NÉRAC, ch.-l. d'arr. (Lot-et-Garonne), sur la Baïse, à 23 kil. S. O. d'Agen et à 702 kil. S. O. de Paris; 6,603 hab. Joli pont. Château gothique, halle, belles promenades. Verrerie. Toile, chanvre, lin, grains, etc. — Nérac était la capitale du duché d'Albret, bien que située dans le Condomois. Catherine de Médicis, lors de son voyage, y tint en 1579, avec le roi de Navarre (Henri IV), des conférences qui amenèrent le traité de Fleix, lequel complétait la paix de Poitiers en accordant aux Calvinistes 12 places de sûreté. Révoltée et prise d'assaut sur les Calvinistes par H. de Mayenne en 1621.—L'arr. a 7 cant. (Nérac, Castel-Jaloux, Damazan, Francescas, Houeillès, Lavardac, Mezin), 82 comm. et 60,879 h.

NERBEDDA (*Nerbuddah* des Anglais), ou *Reva*, fleuve de l'Inde en deçà du Gange, naît par 82° 4' long. E., 22° 54' lat. N., coule à l'O., arrosant les prov. de Gandouana, Kandeich, Malwa, Guzzerat; reçoit la Taoua, la Bam, la Kounde, etc., et tombe dans le golfe de Cambaye à 32 kil. au-dessous de Barotche : cours, 1,200 kil.

NERÉE, *Nereus*, dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, époux de Doris, père des Néréides, nymphes de l'Océan, habitait la mer Egée, et, comme Protée, avait le double don de changer souvent de forme et de prédire l'avenir. On le représentait vieux et avec la barbe couleur d'azur.

NÉRÉIDES, déités inférieures de la mer, filles de Nérée et de Doris, étaient au nombre de 50. On les représente jeunes, belles, groupées autour d'Amphitrite, au milieu des tritons, et parées d'algues et de coquillages.

NERI (saint PHILIPPE), fondateur de la congrégation de l'Oratoire en Italie, né à Florence en 1515, se rendit à Rome en 1533, y fit ses études théologiques, et se consacra tout entier au service des malades et des pèlerins. En 1548 il établit à Rome la confrérie de la Sainte-Trinité, destinée à procurer des secours aux étrangers que la dévotion amène dans la capitale du monde chrétien, et fonda peu de temps après l'hospice des Pèlerins. Ayant reçu les ordres en 1551, il se chargea du soin d'instruire les enfants, s'associa quelques jeunes ecclésiastiques, qui furent nommés *Oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière; il en forma bientôt une congrégation, et donna à ses disciples des statuts qui furent approuvés par le pape Grégoire XIII en 1575, et mourut en 1595. On a de lui des *Lettres*, Padoue, 1751 et 1755, et quelques écrits ascétiques. On l'honore le 26 mai. *Voy.* ORATOIRE et BÉRULLE.

NÉRI (Antoine), chimiste florentin du XVI[e] siècle, est un des premiers qui aient écrit sur l'art du verrier. Son *Arte vetraria*, en italien, Florence, 1612, in-4, a été traduite en latin, anglais, allemand, français. Néri était prêtre. Il fit des voyages scientifiques par toute l'Europe.

NÉRICO, cours d'eau de Sénégambie, est formé par le débordement du lac Dendoude-Tiali lors de la saison des pluies, et joint la Gambie au S. O., le Sénégal au N. E. : cours, 400 kil.

NÉRIGLISSOR, roi de Babylone. *Voy.* BABYLONE.

NERIGON, nom de la Norwège chez les anciens.

NERIS ou NERIS-LES-BAINS, *Aquæ Neræ*, bourg de France (Allier), à 9 kil. S. E. de Montluçon, à la prise d'eau du canal du Cher; 1,100 hab. Eaux thermales. Jadis importante; ravagée sous Constant II, sous Clovis et par les Normands. Ruines.

NERJA, ville d'Espagne (Malaga), à 22 kil. S. E. de Velez-Malaga; 5,100 hab. Moulins à sucre.

NÉRON (C. CLAUDIUS), général romain, lieutenant de Marcellus l'an 216, préteur en 214, puis consul en 207. Il eut alors pour collègue Livius Salinator, son ennemi mortel; mais tous deux oubliant leur inimitié résolurent d'agir de concert pour chasser Annibal de l'Italie. Après plusieurs engagements insignifiants dans le Brutium et la Lucanie, Néron, par une marche adroite, se réunit à son collègue et surprit, sur les bords du Métaure, Asdrubal, frère d'Annibal, qui lui amenait des renforts. Après la défaite et la mort d'Asdrubal, Néron retourna promptement en Lucanie et fit jeter la tête du général ennemi dans les retranchements carthaginois, apprenant ainsi à Annibal que tout espoir était perdu pour lui. Néron fut nommé censeur six ans après.

NÉRON (Tib. CLAUDIUS), premier mari de Livie (depuis femme d'Auguste) et père de Tibère, servit sous César en qualité de questeur (47 av. J.-C.); cependant après la mort du dictateur il se déclara pour Brutus et Cassius, et combattit Octave. Forcé de s'enfuir en Sicile, la hauteur du jeune Pompée le détacha du parti républicain. Il revint alors à Rome, où il céda à Octave sa femme, alors enceinte de Drusus, qui fut adopté par l'empereur ainsi que son frère Tibère. Néron mourut quelques années après.

NÉRON, *Lucius Domitius Claudius Nero*, empereur romain, né l'an 37 de J.-C., avait pour père Domitius Ænobarbus, et pour mère Agrippine, fille de Germanicus. Agrippine, devenue veuve, épousa l'empereur Claude; et quoique ce prince eût déjà un fils, Britannicus, elle sut lui faire adopter le jeune Néron, qui fut destiné au trône de préférence à l'héritier naturel; on lui donna en mariage Octavie, fille de Claude. Néron eut pour précepteurs Burrhus et Sénèque. A la mort de Claude, il fut reconnu empereur l'an 54, grâce aux intrigues d'Agrippine. Dans les premiers moments de son règne, il montra ou affecta beaucoup de douceur et laissa sa mère régner sous son nom. Mais bientôt il devint cruel et débauché; il s'entoura de courtisanes, éloigna de la cour Agrippine, et comme elle menaçait de faire rendre le trône au jeune Britannicus, il fit empoisonner ce prince (55). Quelque temps après, ayant feint une réconciliation avec Agrippine, il tenta de la faire périr dans une promenade sur mer; et comme elle échappa, il l'envoya frapper par ses satellites (59). Libre enfin de suivre ses goûts, il appelle autour de lui des histrions, des pantomimes, prend part à leurs jeux, conduit en personne des chars dans le cirque, danse et joue de la flûte en plein théâtre, et se livre en public aux désordres les plus infâmes. Bientôt Octavie est répudiée, et peu après mise à mort. Néron la remplace par Poppée, qui ne tarde pas elle-même à périr, frappée brutalement d'un coup de pied par l'empereur. En 64, un incendie immense dévora la plus grande partie de Rome; on accusait Néron d'en être l'auteur il rejeta l'accusation sur les Chrétiens et les fit périr dans d'atroces tortures. En 65, Pison conspira contre lui, mais la conspiration fut déjouée, et Néron fit à cette occasion périr dans les supplices, entre Pison, son précepteur Sénèque, le poëte Lucain et une foule d'autres. Il fit ensuite un voyage en Grèce (66) pour s'y faire admirer comme musicien et comme poëte, et y recueillit 1,800 couronnes. A son retour, Vindex leva l'étendard de la révolte en Gaule (67); il fut battu; mais Galba fut plus heureux en Espagne (68) : les prétoriens le proclamèrent empereur, et le sénat déclara Néron ennemi public. Proscrit, tremblant, il s'enfuit dans une grotte, et essaya de se poignarder; mais il n'en eut pas la force et il fallut qu'Epaphrodite, son secrétaire, lui poussât la main. Avec Néron finit la maison des Césars.—Un faux Néron, venu d'Arménie, sous Vespasien, troubla un instant les provinces de l'Orient.

NÉRONDE, ch.-l. de cant. (Loire), à 26 kil. S. E. de Roanne; 1,200 hab. Patrie du P. Cotton, jésuite, confesseur de Henri IV et de Louis XIII.

NERONDES, ch.-l. de cant. (Cher), à 40 kil. N. E. de Saint-Amand; 1,500 hab.

NERONIS FORUM, ville de la Narbonnaise, auj. FORCALQUIER.

NERPIO, ville d'Espagne (Murcie), sur le Nerpio (affluent de la Segura), à 40 kil. S. O. de Moratalla; 3,200 hab.

NERTCHINSK, ville de la Russie d'Asie (Irkoutsk), ch.-l. de cercle, à 1,029 kil. E. d'Irkoutsk, par 114° 30' long. E., 51° 5' lat. N.; 3,000 hab. au plus. Commerce de pelleteries. Jadis les caravanes pour la Chine y passaient et y répandaient quelque mouvement. Aux environs, fameuses mines d'argent et de plomb appartenant à la couronne, auxquelles travaillent les condamnés à mort dont la peine a été commuée.

NERTCHINSKOI-ZAVOD, bourg de la Russie d'Asie, près de l'Argoun, à 290 kil. S. E. de Nertchinsk; 1,060 hab. Siége de la direction des mines de Nertchinsk : usines diverses.

NERTOBRIGA, ville d'Hispanie (Bétique), la même que *Valeria*, auj. VALERA-LA-VIEJA.

NERTOBRIGA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Celtibères, auj. FRÉJÉNAL.

NERVA, *Marcus Cocceius Nerva*, emper. romain né vers l'an 25 à Narni, avait pour père un jurisconsulte qui fit école et dont les disciples se nommèrent Coccéiens. Il fut proclamé en 96, après Domitien, et régna de 96 à 98. Son règne fit contraste avec celui de son prédécesseur, par la simplicité, la modération et la justice. Les prétoriens qui regrettaient Domitien se révoltèrent contre lui mais sans succès. Se sentant trop faible pour supporter seul le poids de l'empire, il adopta Trajan qui fut son successeur.

NERVICANUS TRACTUS, la *Manche* ou la partie orientale de la *Manche*, était ainsi nommé de ce qu'il baignait les côtes du pays des Nerviens. On l'appelait aussi *Armoricanus tractus*, et on le prenait pour toute la Manche.

NERVIENS, *Nervii*, peuple de la Gaule, en Belgique 2e, au N., entre les *Menapii* et les *Atrebates* à l'O., les *Morini* à l'E., les *Veromandui* et les *Remi* au S., le long des côtes du *Nervicanus tractus*, avait pour villes principales *Cameracum* (Cambray), *Turnacum* (Tournay), et *Bagacum* (Bavay). Leur pays correspond en partie à la Flandre, au Hainaut et au Cambrésis.

NERWINDE, *Neerwinden*, village du roy. de Belgique (province de Liége), canton de Landen, à 36 kil. N. O. de Liége, à 24 kil. S. E. Louvain, est fameux par la victoire qu'y remporta le maréchal de Luxembourg sur les Hollandais commandés par Guillaume III, le 29 juillet 1693 (l'unique fruit de cette journée pourtant fut la prise de Charleroi). Dumouriez y fut défait par les Autrichiens que commandait le prince de Cobourg, le 18 mars 1793.

NESACTIUM, *Nesactum*, auj. *Castel-Vecchio*, ville de l'Italie ancienne (Istrie), sur l'*Arsia* (Arsa), fut prise par les Romains l'an 221 av. J.-C.

NESLE, ch.-l. de cant. (Somme), à 19 kil. S. de Péronne; 1,650 hab. Sucre de betterave, huiles de colza et d'œillette. Elle donne son nom à une maison noble qui bâtit le fameux hôtel de Nesle, en face du Louvre, et prod. plus. personnages célèb. *V.* MAILLY.

NESSIR-KHAN, souverain du Béloutchistan, suivit Nadir dans l'Inde, et s'y fit une réputation de bravoure et de justice, détrôna et tua son frère Hadji-Mohammed, khan des Béloutchis, qui s'était rendu odieux à ses sujets, rétablit la paix, l'ordre dans le pays, fit d'utiles règlements, favorisa le commerce et devint assez puissant pour proclamer l'indépendance du Béloutchistan et l'augmenter par des conquêtes. Il mourut en 1795.

NESSUS, centaure qui, après avoir transporté Déjanire, femme d'Hercule, au delà de l'Achéloüs, voulut l'enlever. Hercule le tua en le perçant d'une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne. Nessus donna en mourant sa tunique à Déjanire, comme un philtre qui pouvait lui ramener son mari s'il devenait infidèle. Mais cette tunique, imprégnée du sang de Nessus, était empoisonnée, et elle devint fatale au héros. *Voy.* HERCULE.

NESTIER, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 26 kil. E. de Bagnères de Bigorre; 600 hab.

NESTOR, le dernier des douze fils du roi de Pylos, Nélée, et de Chloris, échappa seul de toute sa maison aux coups d'Hercule, qui lui laissa le royaume de son père. Il assista au combat des Lapithes et des Centaures, conduisit les Pyliens et les Messéniens au siége de Troie, et eut la douleur d'y perdre son fils Antiloque. Nestor était alors très vieux: il avait vécu, selon l'expression d'Homère, trois âges d'homme. Nestor est aussi célèbre chez les poëtes par sa sagesse et son éloquence.

NESTOR, le père de l'histoire russe, était un moine de Kiev, et vécut de 1056 à 1116. Son ouvrage principal est une *Chronique* qui va de 862 à 1116, et que diverses continuations mènent jusqu'à 1203; c'est la source la plus précieuse de l'histoire primitive des Slaves. Elle fut publiée à Saint-Pétersbourg en 1767, d'après un Ms. trouvé en 1716 à Kœnigsberg par Pierre-le-Grand. Schlœzer en a donné une excell. édit. avec trad. allem. (Gott., 1802-9, 5 vol. in-8). M. Louis Paris l'a trad. en fr., Par., 1834, 2 v. in-8.

NESTORIANISME, hérésie qui consistait à soutenir qu'il y a en J.-C., non-seulement deux natures, mais deux personnes, eut pour premier auteur Théodore de Mopsueste, mais fut surtout répandue vers 428, par Nestorius, qui avait étudié sous Théodore. Elle fut condamnée par plusieurs conciles (431, 451, 553); néanmoins elle conserva de nombreux partisans en Asie, surtout en Chaldée; elle subsiste encore en Perse, près de Mossoul, et dans quelques parties de l'Inde, où les Nestoriens prirent le nom de *Chrétiens de saint Thomas*. *Voy.* ce nom.

NESTORIUS, hérésiarque célèbre, né à Germanica en Syrie, fut nommé par Théodose-le-Jeune, en 428, patriarche de Constantinople. Il persécuta les Ariens et les Novatiens, mais prêcha lui-même une hérésie nouvelle: il nia l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, et dit qu'il fallait distinguer dans Jésus-Christ deux personnes comme deux natures. Le concile national d'Alexandrie (430), le concile général d'Éphèse (431), condamnèrent ce système; le dernier même déposa Nestorius, qui fut banni, et alla mourir dans une oasis de Libye (v. 439). Ses écrits furent brûlés par ordre de Théodose II. On a de lui quelques *homélies* et des *lettres*. On lui attribue l'*Évangile de l'enfance de J.-C.*

NESTUS, riv. de Thrace, se j. dans la mer Égée.

NÈTHE ou **NEETHE**, nom commun à 2 riv. du roy. de Belgique, dont l'une (la Grande-Nèthe) prend sa source dans le Limbourg, et l'autre (la Petite-Nèthe) dans le Brabant septentrional, et qui s'unissant près de Lierre (dans la prov. d'Anvers), tombent à Rumpst dans la Rupel, après un cours de 14 kil. depuis leur réunion. — Elles ont donné leur nom au dép. des Deux-Nèthes, ancien dép. français; conquis dès 1795, ce dép. se forma en 1801, d'une partie du Brabant septentrional, du marquisat d'Anvers et de la seigneurie de Malines; il avait pour ch.-l. Anvers; 4 arr. (Malines, Turnhout, Bréda, Anvers).

NÉTHOU, un des somm. des Pyrénées. *V.* PYRÉNÉES.

NETSCHER, peintre allemand, né en 1639 à Heidelberg, se fixa de bonne heure à La Haye, et mourut dans cette ville en 1667. Il s'était surtout appliqué au portrait. Le musée du Louvre a de lui: *Une jeune femme recevant une leçon de chant*, et *Une autre jouant de la basse de viole*. — Ses deux fils Théodore et Constantin héritèrent de ses talents.

NETTUNO, l'ancien *Ceno*, port d'*Antium*, ville de l'État ecclésiastique, à 58 kil. S. E. de Rome; port de mer, môle; 2,000 hab.

NEUBOURG, en all. *Neüburg* (nouvelle ville), nom de plusieurs lieux d'Allemagne: le plus important est

NEUBOURG, en Bavière, dans le cercle du Danube supérieur, à 47 kil. N.-N.-E. d'Augsbourg, sur la rive droite du Danube, avec 2 ponts sur le fleuve; 6,000 h. Siége d'un trib. d'appel, gymnase, hôpital. Chât. royal. V. jadis forte, souvent prise et reprise: en 1623, par Tilly à la tête des Bavarois; en 1744, par les Autrichiens. — Neubourg était jadis le ch.-l. d'un comté palatin, qui plus tard devint principauté. — La principauté, comprise dans le cercle de Bavière et le Haut-Palatinat, après avoir longtemps appartenu à diverses branches de la maison de Wittelsbach, devint en 1614 la possession d'un rameau particulier en la personne de Wolfgang Guillaume, connu dans l'histoire de la succession de Juliers sous le nom de comte palatin de Neubourg. En 1742, ce rameau s'étant éteint, la principauté de Neubourg fut réunie avec les autres possessions palatines par Charles-Théodore, comte palatin, du rameau de Neubourg-Sulzbach (et depuis électeur de Bavière, 1777).

NEUBOURG, ville de France. *Voy.* NEUFBOURG.

NEUCHATEL, *Neuenburg* ou *Welsch-Neuenburg* en allemand, *Neocomum*, *Noviocastrum*, *Neoburgum*, en latin du moyen âge, ville de Suisse, ch.-l. du cant. de Neuchâtel, au pied du Jura et à l'embouchure du Seyon dans l'O. du lac de Neuchâtel, à 39 kil. O. de Berne; 8,000 hab. Cathédrale gothique, hôtel-de-ville, bel hôpital (un peu hors de la ville), môle, nouvelle promenade; deux bibliothèques, cabinet d'histoire naturelle, société d'émulation patriotique, collége, etc. — Neuchâtel n'était jadis qu'un couvent, ou plutôt deux couvents;

l'empereur Conrad II, vers 1034, fit commencer la ville, qui eut à souffrir de grands incendies en 1248, 1269, 1450, 1714, 1750, et qu'inonda deux fois le Seyon. En 1406, elle fit avec Berne un traité de combourgeoisie perpétuelle.

NEUCHATEL (canton de), canton suisse, entre ceux de Berne au N. E., de Vaud au S., est borné au S. E. par le lac de Neuchâtel et à l'O. par la France, a ceci de particulier qu'il est sous la souveraineté de la Prusse; 54 kil. sur 10 à 18; ch.-l., Neuchâtel. Autres villes; La-Chaux-de-Fond, Le Locle, Motiers-Travers; 71,000 h., dont 2,200 catholiques. Mont. et vallées, climat varié, mais froid; sol peu fertile en général, mais très-bien cultivé; forêts, pâturages. Fer, gypse, asphalte, marne, etc.; eaux ferrugineuses. Industrie très active. Horlogerie renommée, tissus de coton; pêche et navigation sur le lac de Neuchâtel. Le roi de Prusse y exerce les pouvoirs exécutif et judiciaire, qu'il délègue à un gouverneur; il nomme 10 des députés du Corps législatif, les autres étant élus; il préside, par son gouvr, le Corps législatif et le Conseil d'État. — Ce canton était jadis une principauté, laquelle avait été dite seigneurie, puis comté et enfin principauté de Neuchâtel. Elle comprenait depuis 1579 le comté de Vallangin (*Voy.* ce mot). Ulric de Fénis vers 1032 est le premier seigneur connu de Neuchâtel, et devait son fief à Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne. Sa postérité mâle le posséda jusqu'en 1373 (en l'augmentant beaucoup, mais en l'affaiblissant souvent par des partages); puis vinrent Isabelle (fille de Louis, 1373), Conrad de Fribourg, son neveu (1395), et Jean, fils de Conrad, qui mourut en 1457, dernier mâle de sa race; Rodolphe, Philippe et Jeanne de Hochberg (3e dyn. de Neuch., 1457-1504); enfin, par suite du mariage de Jeanne avec Louis d'Orléans, duc de Longueville, la dynastie neuchâteloise de Longueville (Léon, Henri, etc.). La maison de Châlons (depuis 1396) avait souvent disputé ce comté aux trois dernières dynasties, et finalement Guillaume III (de Nassau), roi d'Angleterre, avait cédé ses prétentions comme descendant de cette maison à Frédéric I, roi de Prusse, à la mort de Marie, duchesse de Nemours (dernière Longueville) en 1707, et une décision de la cour souveraine de Neuchâtel (même année) assura le comté à ce prince; la paix d'Utrecht (1713) le lui garantit. En 1806, Napoléon se fit céder ce pays par la Prusse et le donna au maréch. Berthier: en 1814, il retourna à la Prusse; en 1815, il dev. canton de Suisse, tout en restant au roi de Prusse. Il s'est rendu indépendant en 1848.

NEUCHATEL (lac de), dit quelquefois *lac d'Yverdun*, entre les cantons de Neuchâtel (qu'il borne à l'E.), Vaud, Berne, et Fribourg; 40 kil. sur 8 à 8. Ce lac ne renferme pas d'îles; il offre des sites charmants et nourrit beaucoup de poissons.

NEUCHATEL (France). *Voy.* NEUFCHATEL.

NEUCHATEL (le prince de). *Voy.* BERTHIER.

NEUDORF, *Iglo* en hongrois, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Zips, à 7 kil. S. O. de Leutschau; 5,800 hab. Toiles. Usines à fer et à cuivre. Carrières de pierres et de marbre.

NEUENBURG, nom commun à beaucoup de lieux en Allemagne. Les principaux sont *Neuchâtel* en Suisse (*Voy.* NEUCHATEL) et *Neuenburg* dans les États prussiens (Prusse propre), à 14 kil. S. O. de Marienwerder (2,000 hab.).

NEUENKIRCHEN, bourg des États autrichiens (Autriche), à 16 kil. S. O. de Neustadt; 1,500 hab. École modèle, imprimerie d'indiennes, martinet.

NEUFBOURG (LE), ch.-l. de cant. (Eure), à 19 kil. S. O. de Louviers; 1,800 hab. Molletons. Jadis ch.-l. de la Campagne de Neufbourg.

NEUF-BRISACH, ville de France. *Voy.* BRISACH.

NEUFCHATEAU, ch.-l. d'arr. (Vosges), à 65 kil. N. O. d'Épinal, sur le Mouzon; 3,645 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal, bibliothèque; hôpital. Draps, molletons, cotons. Commerce de grains, vins, bois, fer, etc. François de Neufchâteau naquit à Saffais, près de cette ville. — L'arr. de Neufchâteau a 5 cant. (Bulgneville, Chatenois, Coussey, La Marche et Neufchâteau), 133 communes et 65,069 hab. — On trouve dans le duché de Luxembourg, à 55 kil. E. de Mézières, une ville de même nom, jadis ch.-l. d'une seigneurie. Elle fait auj. un grand commerce de bestiaux; 1,500 hab.

NEUFCHATEAU (Nic.-L.-FRANÇOIS DE). *Voy.* FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

NEUFCHATEL, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Aisne et le Retourne, à 33 kil. S. E. de Laon; 650 hab.

NEUFCHATEL-EN-BRAY, ch.-l. d'arr. (Seine-Inf.), près de la Béthune, à 40 kil. N. E. de Rouen, à 129 kil. N. O. de Paris; 3,463 hab. Bibliothèque, chapeaux, siamoises et verreries. Commerce de *fromages de Neufchâtel* renommés, beurre, farine, vins, eau-de-vie, etc. — Ville jadis forte, fut démantelée en 1596. Elle s'appelait anc. *Driencourt*, et reçut son nom d'un château qu'y fit construire Henri I, roi d'Angleterre, au XIIe siècle. Elle fut souvent prise; c'était la capitale du pays de Bray en 1596. — L'arr. de Neufchâtel-en-Bray a 8 cantons (Argeuil, Aumale, Blangy, Forges-les-Eaux, Gournay, Londinières, Saint-Saens et Neufchâtel), 147 communes et 84,321 hab.

NEUFCHATEL, ville de Suisse. *Voy.* NEUCHATEL.

NEUHAUS, *Gindrzichu-Hradecz* en bohémien, ville de Bohême, à 37 kil. S. E. de Tabor; 5,300 hab. Drap, toile, papier, fonderies de cuivre, etc. — *Neuhaus* veut dire en allemand *maison neuve*, et il y a beaucoup de lieux de ce nom, entre autres un village de l'archiduché d'Autriche, dans le cercle inférieur de Wienerwald, près et au S. O. de Vienne. Superbe manufacture de glaces.

NEUHOF (Théodore-Etienne, baron de), aventurier, né à Metz vers 1690, fut page de la duchesse d'Orléans, lieutenant en France, employé à l'ambassade de Suède, sous Gœrtz, dans l'intrigue qui devait remettre les Stuarts sur le trône. De retour en France, il spécula sur les effets de Law, mais il ne fit que des dettes, prit la fuite, erra longtemps, et finit par être résident de Charles VI à Florence. La Corse luttait alors contre la tyrannie génoise. Neuhof sut persuader aux chefs rebelles qu'il pouvait les sauver, en intéressant à leur cause de grandes puissances, et se fit proclamer roi sous le nom de Théodore I (15 avril 1736); mais il fut forcé de s'enfuir au bout de huit mois; il fit en 1738 et 174[illegible] quelques efforts pour reconquérir l'île, mais ne pu[t] réussir. Il se retira à Londres, où il finit par êtr[e] atteint par ses créanciers, qui le retinrent sept an[s] en prison. Il mourut à Londres en 1755.

NEUILLÉ-PONT-PIERRE, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 19 kil. N. E. de Tours; 1,800 hab.

NEUILLY, ch.-l. de cant. (Seine), sur la Seine à 2 kil. N. O. des murs de Paris (barrière de l'Étoile); 7,654 hab. Beau pont de pierre (constru[it] par Péronnet), château royal, dévasté en 1848. Distilleries, raffineries, produits chimiques. — Neuill[y] doit son origine à un port jadis situé sur l'emplacement actuel du pont; au XIIIe siècle, Neuilly ét[ait] désigné sous le nom de *Portus de Lugliaco* ou *Lu[l]liacum*, d'où est venu le nom moderne par corruption. En 1815 il y eut au pont de Neuilly de tr[ès] vifs engag. avec les Angl. L.-Philippe, après son abdic[ation] prit le titre de comte de N. — 4 autres N. sont ch.-l. [de] cant., savoir: 1° *Neuilly-en-Thel* (Oise), à 22 kil. [de] de Senlis; 1,000 hab.; — 2° *Neuilly-le-Réal* (Allier) à 17 kil. S. E. de Moulins; 1,200 hab.; — 3° *Neuill[y]-lès-Langres* ou *Neuilly-l'Évêque* (Haute-Marne), 11 kil. N. E. de Langres; 1,300 hab.; — 4° *Neuill[y]-St-Front* (Aisne), à 17 kil. N. O. de Château-Thierr[y] 1,900 hab.

NEUMANN (Gaspard), savant allemand, né à Breslau, en 1648, mort en 1715, pasteur et professeur de théologie et d'hébreu, avait des idées originales et profondes, surtout sur le matériel des langues : témoin sa belle *Genesis linguæ sanctæ*, Nuremberg, 1696, in-4, et l'*Exodus linguæ sanctæ*, Nuremberg, 1697, in-4. Son *Noyau* ou *Formulaire de toutes les prières* (*Kern aller Gebete*) a eu plus de 20 édit. en allemand, et a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe et même en quelques langues orientales.

NEUMARKT, ville de Bavière (cercle de la Regen), à 53 kil. N. O. de Ratisbonne ; 2,500 hab. Fabrique de tabac ; brasseries.

NEUMARKT, ville des États prussiens (Silésie), à 29 kil. N. O. de Breslau ; 2,800 hab. Hospice. Draps et brasseries. Victoire des Prussiens sur les Autrichiens en 1757.

NEUMARKT, ville de Transylvanie. *Voy.* MAROS-VASARHELY.

NEUNG-SUR-BEUVRON, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 19 kil. N. de Romorantin ; 1,200 hab.

NEURODE, ville des États prussiens (Silésie), à 65 kil. S. O. de Breslau ; 4,300 hab. Bien bâtie ; église, hospice. Draps, brasseries, etc.

NEU-RUPPIN, ville de Prusse. *Voy.* RUPPIN.

NEUS, *Nissa*, *Nova Castra* ou *Novesium*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 6 kil. S. O. de Dusseldorf ; 8,500 hab. Ville très forte ; murs flanqués de tours. Jadis évêché ; cathédrale de Saint-Quirin. Siamoises, etc. Commerce de planches, pierres meulières et à bâtir, etc.— Cette ville tire son origine d'un camp romain ; déjà florissante au IVe siècle, elle fut ravagée par Attila en 451, par les Normands au IXe siècle. L'empereur Philippe de Souabe s'en empara en 1206 et la donna à l'archevêque de Cologne. En 1254, Neus entra dans la ligue Hanséatique. Charles-le-Téméraire l'assiégea vainement en 1475 ; mais le duc de Parme la prit en 1586. Les Français s'en emparèrent en 1642 et en 1794.

NEUS, ville de Suisse. *Voy.* NYON.

NEUSATZ, *Uj-Bidek* en hongrois, *Neo-Planta* en latin moderne, ville de Hongrie (Bacs), sur le Danube, vis-à-vis de Peterwaradin, à 90 kil. S. de Theresienstadt ; 16,500 hab. Siége de l'évêque non-uni du comitat. Antiquités romaines. Commerce considérable avec la Turquie.

NEUSE, riv. des États-Unis (Caroline sept.), naît à 20 kil. N. O. de Hillsborough, coule au S. E., et joint le Pamlico-Sound après un cours de 450 kil.

NEUSIEDEL, bourg de Hongrie (Wieselburg), à 31 kil. S. O. de Presbourg, sur la rive sept. du lac de Neusiedel.

NEUSIEDEL (lac de), *Ferto* en hongrois, lac de Hongrie, est partagé entre les comitats de Wieselburg et d'Œdenburg ; 35 kil. sur 15. Il n'est pas navigable ; eaux jaunâtres, chargées d'alcali ; beaucoup de poissons ; il est sujet à des débordements.

NEUSOHL, *Besztercze-Banya*, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de même nom, à 35 kil. N. E. de Schemnitz ; 10,000 hab. Siége d'un évêché, d'une surintendance de la confession d'Augsbourg ; direction des mines. Château-fort, églises, collège, gymnase, hôpital. Manuf. d'armes blanches ; forges, fonderies de cuivre ; salpêtre ; toiles, bière, etc.

NEUSTADT, c.-à-d. *ville neuve*, nom de plusieurs villes d'Allemagne dont les principales sont : 1° *Wienerisch-Neustadt*, en Autriche propre (cercle inférieur du Wienerwald), sur la Fischa et le Lehrbach, à 47 kil. S. de Vienne ; 6,000 hab. (plus la garnison et l'école militaire). Château, école militaire, école d'équitation, etc. Velours, étoffes de soie, ustensiles de fer, poterie, etc. ; — 2° *Mæhrisch-Neustadt* ou *Unczow*, en Moravie (Olmütz), à 21 kil. N. d'Olmütz ; 3,600 hab. ; lainages, ras, aiguilles, verreries, salpêtrerie ; — 3° *Neustadt-an-der-Metau* ou *Novymyasto*, en Bohême, à 22 kil. N. E. de Kœniginggrætz ; 5,000 hab. Evêché ; château, trois faubourgs, drap. Aux env. sel gemme ; — 4° *Neustadt* ou *Nagy-Banya*, ou *Uj-Varos*, en Hongrie (cercle au delà de la Theiss), à 77 kil. S. E. de Szathmar ; ch.-l. d'un des 4 arrond. miniers de Hongrie. Aux environs, or, argent, cuivre, eau minérale ; 5,200 hab. ; — 5° *Neustadt-an-der-Harth*, en Bavière (Rhin), au pied du Harth, sur la Rehbach, à 23 kil. N. O. de Spire. Château. Armes, produits chimiques ; commerce de vins et bois. Aux environs, carrières. — 6° *Neustadt-Eberswalde*, en Prusse (Brandebourg), dans le gouv. de Potsdam, sur la Finow et le canal de Finow, à 16 kil. S. O. d'Oderberg ; 3,400 hab. ; formée de 2 petites villes : Neustadt, Eberswalde ; drap, faïence, fer, cuivre jaune, ébène. Aux env., eau minérale, usines à fer et à cuivre.

NEUSTÆDTL, en illyrien *Novumestu*, dite aussi *Rudolphswerth*, ville de l'empire d'Autriche (royaume d'Illyrie), chef-lieu de cercle, près de la Gurck, à 48 kil. S. E. de Laybach ; 2,000 hab. Gymnase ; à 4 kil. est le Tœplitz de Neustædtl (trois sources minérales). — Le cercle de Neustædtl, situé entre la Croatie à l'E. et au S., la Styrie au N., le cercle de Laybach à l'O., a 90 kil. sur 75 et environ 200,000 hab.

NEUSTETTIN, NEUSTRÉLITZ, etc. *Voy.* STETTIN, STRÉLITZ, etc.

NEUSTRIE (de *Neuest reich*, nouv. royaume), un des trois grands royaumes francs, était à l'O. de l'Austrasie, et avait à peu près pour bornes à l'O. la Bretagne, au S. la Loire, à l'E. une ligne passant en Champagne et laissant Reims à l'E., au N. la Meuse, et répondait ainsi aux deux anciens roy. de Soissons et de Paris, tandis que l'Austrasie représentait Metz et la Bourgogne-Orléans. Le nom de Neustrie commence à paraître après la mort de Caribert, pendant les guerres de Chilpéric contre Sigebert. Le triomphe de Clotaire II (613) fut celui de la Neustrie, à laquelle parut alors plus particulièrement annexée l'Aquitaine. Mais après la mort de Clotaire III, la Neustrie reçut un roi imposé par les Austrasiens, et l'Aquitaine se trouva de fait indépendante (670) ; Ebroïn ne releva la Neustrie que pour peu d'instants, et enfin (687) vaincue à Testry, elle ne fut plus qu'un état vassal de l'Austrasie, régie par la maison d'Héristal. Cependant la distinction de Neustrie, Austrasie, Bourgogne subsista, bien que s'effaçant sous les premiers Carlovingiens. Après le traité de Verdun (843), le nom de Neustrie changea de sens, et ne désigna plus que l'ouest de la Basse-Neustrie. Enfin la nouvelle Neustrie elle-même perdit son nom pour prendre celui de *Northmannie* ou *Normandie*, lorsqu'elle eut été cédée au Normand Rollon (912). — Le roy. de Lombardie aussi était divisé en Neustrie et Austrie (non compris les duchés de Spolète et de Bénévent), et la Neustrie comprenait les duchés de Turin, Pavie, Milan, Bergame, etc.

NEUTRA ou NEITRA, *Nyitra* en hongrois, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Neutra, sur la Neutra (affluent du Danube), à 130 kil. N. O. de Bude ; 3,850 hab. Evêché catholique. Château-fort, etc. — Le comitat de Neutra, situé entre la Moravie au N. O., les comitats de Trentsin au N., de Thurotz au N. E., de Bars à l'E., de Kœmœrn au S., de Presbourg à l'O., a 125 kil. sur 100, et 380,500 hab. Grains, vins, légumes.

NEUVE-EGLISE, village de France (Cantal), à 14 kil. S. O. de Saint-Flour ; 2,800 hab.

NEUVE-ÉGLISE, *Nieuwkerke*, village de Belgique (Flandre occid.), à 12 kil. S. d'Ypres ; 2,900 hab.

NEUVIC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 22 kil. S. d'Ussel ; 2,000 hab.

NEUVIC, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 18 kil. S. E de Riberac ; 2,000 hab.

NEUVILLE, ch.-l. de cant. (Vienne), à 13 kil. N. O. de Poitiers ; 2,700 hab.

NEUVILLE-AUX-BOIS, ch.-l. de cant. (Loiret), à 22 kil. N. E. d'Orléans ; 2,560 hab.

NEUVILLE-SUR-SAONE, ch.-l. de cant. (Rhône), à 13 kil. N. de Lyon ; 1,480 hab.

NEUVILLE (Anne-Joseph-Claude FREY de), jésuite, né en 1693 au diocèse de Coutances, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1774, avait professé dix-huit ans et prêché trente ans avec beaucoup d'éclat. Ses *Œuvres*, qui consistent surtout en *Sermons* et *Panégyriques*, ont été publiées en 1776, 8 vol. in-12. — L'on a aussi des *Sermons* de son frère, P.-Ch. Frey de Neuville, pareillement jésuite, né en 1692 et mort en 1773.

NEUVY-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 31 kil. N. O. de Tours ; 1,800 hab. Bataille entre les Angevins et les Champenois en 1044.

NEUVY-SAINT-SÉPULCRE, ch.-l. de cant. (Indre), à 13 kil. N. O. de La Châtre ; 1,800 hab.

NEUWIED, ville de la Prusse Rhénane (Coblentz), sur la droite du Rhin, à 23 kil. N. O. de Coblentz ; 5,000 hab. Ebénisterie, horlogerie, bijouterie, soieries, tissus divers, ustensiles de fer-blanc laqué, etc. Commerce très actif. On attribue la prospérité de cette ville à la tolérance qu'y trouvaient toutes les sectes religieuses. — Neuwied a été le ch.-l. d'une petite principauté qui, médiatisée en 1806, passa au duché de Nassau et de là à la Prusse. Les Français défirent les Autrichiens à Neuwied en 1797.

NEVA, riv. de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), sort du lac Ladoga par l'extrémité S. O., coule au S. O., puis au N. O., et se jette dans le golfe de Finlande, après avoir arrosé Saint-Pétersbourg ; cours, 60 kil. La Néva est rapide et très large ; ses eaux sont limpides et salubres ; elle se couvre de glaces vers la fin d'octobre et ne dégèle qu'au mois d'avril. Ce fleuve est un des plus importants débouchés pour le commerce de la Russie. En effet, il communique avec le Volga par divers canaux.

NEVADA, nom commun à un grand nombre de montagnes en Espagne et en Amérique ; ainsi nommées parce qu'elles sont toujours couvertes de neiges.

NEVADA (SIERRA), chaîne de mont. dans l'Espagne mérid. (Grenade), s'étend d'Alhama à Baza sur une longueur de 150 kil. et fait partie du système bétique. Son sommet le plus haut, le Mulahacen, a 3,254 mètres.

NEVADA-DE-TOLUCO (SIERRA), chaîne de mont. du Mexique (Mexico), s'élève sur un plateau de 2,770 m de haut. Sommet principal, le Frayle (4,750 m).

NEVADA-DE-ILLIMANI, DE SORATA. *Voy.* ANDES.

NEVELE, ville de Belgique (Flandre occid.), à 13 kil. O. de Gand ; 3,000 hab.

NEVERS, *Noviodunum* ou *Nevirnum*, ch.-l. du dép. de la Nièvre, sur la Loire et la Nièvre, à 228 kil. S. E. de Paris ; 16,697 h. Evêché. Rues étroites et tortueuses. Belle cathédr., anc. château des ducs de Nevers ; beau parc. Biblioth., collége communal. Société d'agriculture, manufactures et arts. Porcelaine, faïence, verre à vitres, eau-de-vie et vinaigre, câbles, cordes à violon, fonderie de canons, chaînes en fer, enclumes, ancres pour la ma... e (fabriquées à Guérigny). Patrie d'Adam Bil...t (dit *maître Adam*), de Chaumette, etc. — Nevers existait dès le temps des Romains et eut un évêché dès 506, sous Clovis. Souvent prise sous les Mérovingiens, elle devint au Xe siècle le titre d'un comté qui fut érigé en duché par François I en 1538. Nevers souffrit beaucoup pendant la guerre de Cent-Ans et pendant les guerres de religion ; c'était autrefois la capitale du Nivernais. — L'arr. de Nevers a 8 cant. (Nevers, Decize, Dorne, Fours, Pougues, St-Bénin-d'Azy, St-Pierre-le-Moutier, St-Saulge), 109 communes, et 94,382 hab.

NEVERS (comtes, puis ducs de). Les premiers comtes de Nevers remontent à la fin du IXe siècle ; mais leur origine est diversement racontée. En 1180, la première maison de ces comtes s'étant éteinte dans les mâles, Agnès leur héritière porta le comté de Nevers dans la maison de Courtenay en épousant Pierre II de Courtenay (1184). Ce mariage n'ayant donné naissance qu'à des filles, pendant plusieurs générations, le comté de Nevers passa successivement dans les maisons de Donzy, de Châtillon, de Bourbon, de Bourgogne et de Flandre (1199-1272). Louis I (1280-1322), Louis II, dit de Crécy (1322-1346), Louis III, dit de Mâle (1347-1383), tous trois comtes de Flandre, furent aussi comtes de Nevers. Marguerite de Flandre, héritière du dernier, épousa Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. Jean-sans-Peur, fils de ce prince, porta quelque temps le titre de comte de Nevers ; ce titre passa ensuite à Engilbert, 3e fils de Jean I, duc de Clèves, qui avait épousé une fille de Philippe-le-Hardi. François de Clèves, comte de Nevers, obtint en 1538 de François I l'érection de son comté en duché-pairie. Henriette, sa petite-fille, duchesse héritière de Clèves, épousa en 1565 Louis de Gonzague, tige des derniers ducs de Mantoue : ceux-ci possédèrent le duché de Nevers un siècle environ. Le cardinal Mazarin le leur acheta en 1660, et le laissa en mourant à son neveu, Philippe Mancini-Mazarini, dans la maison duquel il est resté depuis : le dernier duc de ce nom (Louis-Jules Mancini, duc de Nivernais), mourut en 1798.

NEVERS (Louis DE GONZAGUE, duc de), général habile, né vers 1540, mort en 1595, était le 3e fils du duc Frédéric II de Mantoue, et devint duc de Nevers en 1565 par son mariage avec Henriette de Clèves. Il se distingua dans le parti catholique pendant les guerres de religion, prit parti pour la Ligue, et eut beaucoup de succès en combattant les Calvinistes en Poitou (1588). Henri III mort, il se rallia bientôt à Henri IV, fut ambassadeur extraordinaire près du pape pour négocier la réconciliation du roi avec l'Église. Plus tard, il fut envoyé contre le duc de Parme en Picardie. Gomberville et Cusson ont publié ses *Mém.* — Son fils Ch. de N. dev. duc de Mant. en 1627.

NEVERS (Philippe-Julien, MANCINI-MAZARINI, duc de), neveu du cardinal Mazarin, né à Rome en 1641, mort en 1707 à Paris, était un des beaux-esprits de l'hôtel de Rambouillet ; il se prononça pour Pradon contre Racine. Il composait d'assez jolis vers. Mazarin lui légua les domaines de Nevers et de Donzy, qu'il avait acquis en 1660 des ducs de Gonzague et de Clèves.

NEVERS (Louis-Jules, duc de) ou de NIVERNAIS, petit-fils du précédent. *Voy.* NIVERNAIS.

NEVIANSK (NIJNEI-), v. de Russie (Perm), à 53 ki... O. d'Irbit ; 12,000 hab. Fabrique de tôle. — A 16 ki... plus au N. O. est Verkhnéi-Néviansk ; 3,600 hab.

NEVILLE'S CROSS, lieu d'Angleterre, près de Durham, dans le comté de ce nom, où lord Per... défit David Bruce, roi d'Ecosse, en 1346. 15,0... Ecossais périrent dans cette bataille ; le roi fut fa... prisonnier avec toute sa noblesse.

NEVIRNUM, nom latin de NEVERS.

NEVIS, *Nieves* en espagnol, une des Petites-A...tilles anglaises à la pointe S. E. de Saint-Christophe : 13 kil. sur 9 ; 16,000 hab. Ch.-l., Charlesto... C'est une montagne qui s'élève au milieu de la me... et au sommet de laquelle est un cratère étei... — Découverte par Christophe Colomb, qui la nomm... ainsi parce que son sommet était couvert de nei... Aux Anglais depuis 1628 (les Français l'ont pos...dée de 1706 à 1713, et de 1782 à 1783).

NEW, c.-à-d. en anglais nouveau. Pour ... mots anglais commençant ainsi, et qui ne serai... pas ci-après, cherchez le mot qui suit.

NEWARK, ville des États-Unis (New-Jersey), ch.-l. du comté d'Essex, à 32 kil. N. N. E. ... New-Brunswick ; 17,290 h. (1840). Ec. pour l'ins...

tion des noirs de l'Amérique, fondée par Kosciusko. Carrosserie, etc. — Une autre Newark est située à l'embouchure du Niagara. *Voy.* NIAGARA.

NEWARK-UPON-TRENT, ville d'Angleterre (Nottingham), à 25 kil. N. E. de Nottingham; 9,557 hab. Drèche, toile à sacs, etc. Ruines d'un beau château.

NEWBERN, ville des États-Unis (Caroline sept.), à 150 kil. N. E. de Wilmington; grand comm.; 3,700 h.

NEWBURG, ville des États-Unis (New-York), à 90 kil. N. de New-York, sur l'Hudson; 6,000 hab. Bien bâtie; temples; banque; grande école. Manufacture d'étoffes de laine; brasseries.

NEWBURGH, ville d'Écosse (Fife), à 13 kil. S. E. de Perth; 2,500 hab. Port spacieux. Maisons neuves et bien bâties. Commerce.

NEWBURY, *Spinæ?* ville d'Angleterre (Berks), sur le Kennet, à 24 kil. S. O. de Reading; 6,000 hab. — Bien bâtie; hôtel-de-ville; église paroissiale, temples. Draps (jadis célèbres), serge; blé et tourbe. Deux batailles furent livrées aux environs en 1643 et 1644, entre les Parlementaires et les Royalistes.

NEWBURY-PORT, ville des États-Unis (Massachusetts), près de l'embouchure du Merrimack, à 5 kil. de la mer, et à 44 kil. N. de Boston; 7,700 hab. Armements pour la pêche de la baleine. Bon port. Grand incendie en 1811.

NEWCASTLE ou NEWCASTLE-UPON-TYNE, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Northumberland, sur la gauche de la Tyne, à 439 kil. N. O. de Londres; 65,000 hab. Bon port, fort de Clifford, vieux château-fort en ruines. 2 parties: Newcastle proprement dit et Gateshead, faubourg sur la droite de la Tyne; les vieux quartiers sont laids et sales. Églises Saint-Nicolas et de Tous-les-Saints; chapelle Sainte-Anne, hôtel-de-ville, salles d'assemblées, *Casino*, nouvelle cour de justice, bourse, bâtiment de l'école dite Royal-Jubilé, superbe pont (de 9 arches elliptiques), beau quai. Société littéraire et philosophique, société d'antiquaires, société médicale; bibliothèque: gymnase fondé en 1525. Immense commerce de houille; grand commerce d'importation (vins, fruits du Midi, grains, fer, lin, chanvre, etc.), et d'exportation (plomb, sel, beurre, saumon, etc.): la marine marchande de Newcastle jauge plus de 200,000 tonneaux et est la 2e de l'Angleterre. — A Newcastle se terminait le mur de Sévère; mais la ville n'existait pas: elle fut bâtie par Robert, fils de Guillaume-le-Conquérant, et a souvent été prise et perdue par les Écossais.

NEWCASTLE-UNDER-LINE, ville d'Angleterre (Stafford), sur la Line (bras du Trent), à 23 kil. N. O. de Stafford; 8,200 hab. Belle église, place du Marché; chapeaux, objets d'habillement. Porcelaine, faïence, poterie; houille en abondance, etc.

NEWCASTLE (Will., duc de). *Voy.* CAVENDISH.

NEWCOMEN (Thom.), serrurier de Darmouth, inv. vers 1695 la machine qui porte son nom, et qui est la 1re dans laquelle la vapeur ait été employée comme force motrice. Cette machine a été depuis perfectionnée par Watt.

NEW-FOREST, forêt d'Angleterre (Southampton), au S. O. (31 kil. sur 17), entre le Southampton-River à l'E. et la Manche au S.; elle est divisée en 9 promenades, renferme plusieurs bourgs et villages. Guillaume-le-Roux y fut tué d'une flèche tirée par Walter Tyrrel.

NEUWFOUNDLAND. *Voy.* TERRE-NEUVE.

NEW-HAMPSHIRE. *Voy.* HAMPSHIRE.

NEW-HARMONY, v. des États-Unis. *V.* HARMONIE.

NEWHAVEN, petit port d'Angleterre (Sussex), à 10 kil. S. de Lewes, à l'emb. de l'Ouse; 1,900 hab.

NEWHAVEN, ville des États-Unis (Connecticut), à 105 kil. N. E. de New-York, sur une baie du détroit de Long-Island, est ainsi qu'Hartford capitale de l'état: 8,900 hab. Petit port. Jolis monuments. Bibliothèque, musée etc. Fonderie de cuivre, papier, fabrique de fusils.

NEW-JERSEY, un des États-Unis. *Voy.* JERSEY.

NEWMARKET, ville d'Angleterre (Cambridge et Suffolk), à 18 kil. E. de Cambridge; 2,000 hab. Célèbres courses de chevaux, au printemps, en juillet et en octobre. Cafés, hôtelleries, etc.

NEWPORT, nom commun à beaucoup de villes d'Angleterre, notamment: 1° dans le comté de Southampton, au centre de l'île de Wight, dont on peut la regarder comme le ch.-l., à 17 kil. S. O. de Portsmouth; 4,000 hab. Poudre, amidon; — 2° dans celui de Monmouth, à 6 kil. de l'embouchure de l'Usk, à 35 kil. N. O. de Bristol; 2,600 hab. Commerce de houille, fer en barres, fonte; aux environs, forges. — Il y a encore plusieurs villes de ce nom dans les comtés de Shrop, Pembroke et Buckingham; elles sont moins importantes.

NEWPORT, ville des États-Unis (Rhode-Island), à 35 kil. S. E. de Providence, à l'extrémité S. O. de Rhode-Island; 7,350 hab. Port excellent, bon commerce. — Plus florissante avant la guerre de l'Indépendance. Cette ville et celle de Providence forment les 2 ch.-l. du Rhode-Island. — V. NIEUPORT.

NEWRY, ville d'Irlande (Down), à 48 kil. S. O. de Belfast; 10,000 hab. Sur la mer. Toiles. Commerce de beurre. Anc. abbaye, supprimée en 1543.

NEWSTEAD, hameau du Nottingham, à 11 k. N. E. de Nottingham. Anc. abbaye, donnée par Henri VIII aux ancêtres de lord Byron; résidence du cél. poëte.

NEWTON, ville d'Angleterre (Montgomery), à 12 kil. S. O. de Montgomery; 2,200 hab. Lainages. — Il y a d'autres Newton, mais peu importants.

NEWTON, commune des États-Unis. *Voy.* ELMIRA.

NEWTON (Isaac), illustre savant anglais, né en 1642 à la terre de Woolstrop, près de Grantham (comté de Lincoln), s'est placé à la fois au premier rang des mathématiciens, des physiciens et des astronomes. Il montra de bonne heure une étonnante application à l'étude et un goût prononcé pour la mécanique et les mathématiques. Sa mère le destinait à exploiter ses propriétés; mais reconnaissant qu'il était peu propre à cet emploi, elle le laissa libre de suivre son penchant. Il fut envoyé en 1660 à l'université de Cambridge, et eut pour professeur de mathématiques le docteur Barrow. Il ne tarda pas à surpasser son maître, et fit avant 23 ans ses plus grandes découvertes en mathématiques, celle du *binôme* qui porte son nom, et celle du *calcul infinitésimal*, qu'il appela *calcul des fluxions*. En 1665, il quitta Cambridge pour fuir la peste, et se retira à Woolstrop: c'est là que, voyant une pomme tomber devant lui, il conçut, à l'occasion de ce fait si vulgaire, la première idée de la gravitation universelle et du système du monde. Il fut nommé en 1667 associé du collége de la Trinité, à Cambridge, remplaça en 1669 le professeur Barrow, et fit un cours d'optique dans lequel il exposait des idées entièrement neuves sur cette science. En 1672, il fut admis à la Société royale de Londres. Dans les années qui suivirent, il communiqua à cette société une partie de ses travaux; mais les tracasseries qu'il éprouva, surtout de la part de son collègue Hooke, qui, jaloux de ses succès, lui disputait l'honneur de ses découvertes, le déterminèrent pendant longtemps à garder le silence. En 1687, il fut chargé par l'université de Cambridge de défendre ses priviléges, que le roi Jacques II voulait attaquer; il réussit si bien dans cette mission, que l'université le choisit l'année suivante pour la représenter à la Chambre des Communes; il fit partie du Parlement qui exclut Jacques II (1688), et fut élu de nouveau en 1701, mais il ne se fit nullement remarquer dans la carrière politique. Il paraît qu'en 1692 sa raison se troubla un instant, soit par suite d'un incendie qui dévora une partie de ses papiers, soit par l'effet d'une grande contention d'esprit; depuis cette épo-

que, il ne donna plus aucun travail original, et ne fit guère que publier les fruits de ses travaux antérieurs. En 1696, il fut chargé de la refonte des monnaies : il eut d'abord le titre de garde, puis (1699) celui de directeur de la monnaie, place qui lui assura une existence honorable et indépendante. En 1699, l'Académie des Sciences de Paris le nomma associé étranger ; la Société royale le choisit en 1703 pour son président ; il garda ce titre jusqu'à sa mort. Ses dernières années furent troublées par une discussion fort vive qu'il eut à soutenir au sujet de la découverte du calcul infinitésimal avec Leibnitz, qu'il accusait de plagiat : il fut reconnu que Newton avait droit à la priorité, ses premiers travaux datant de 1665, mais que Leibnitz avait fait de son côté la même découverte (1676). Newton mourut en 1727, âgé de 85 ans. Les principaux fondements de sa gloire sont : 1° la décomposition de la lumière et la découverte des principales lois de l'optique ; 2° la connaissance de la gravitation universelle, propriété en vertu de laquelle tous les corps s'attirent en raison directe de leur masse, et en raison inverse du carré des distances ; il expliqua à la fois, par cette loi unique, le mouvement des planètes autour du soleil, celui de la lune autour de la terre, le cours des comètes, le flux et le reflux de la mer. On lui doit en outre une foule de solutions particulières et de théories mathématiques aussi remarquables par l'élégance que par la rigueur. Newton était d'une patience infatigable au travail : on lui demandait comment il avait fait ses grandes découvertes ; il répondit : « En y pensant toujours. » Ses principaux ouvrages sont : les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* (*Philosophiæ naturalis principia mathematica*), publiés pour la première fois en 1687, en latin; réimpr. à Genève en 1739, avec un comment. estimé de Leseur et Jacquier, 3 vol. in-8; trad. en franç. par Mme du Chastelet, 1759, avec des notes estimées qu'on attribue à Clairaut (c'est dans cet ouvrage que se trouve exposé le système du monde); l'*Optique*, publiée en 1704 en anglais; traduite en latin par Clarke, 1706, en français par Coste, 1722, et par le fameux Marat, 1787; *Analysis per quantitatum series, fluxiones*, etc., 1711 (cette dissertation avait été composée vers 1665, et contenait le germe du calcul infinitésimal). On a en outre de lui un *Système de chronologie* (*the Chronology of ancient kingdoms amended*), publié après sa mort, 1728, traduit en français par l'abbé Granet, 1728, et réfuté par Fréret ; et des *Observations sur les prophéties, particulièrement sur Daniel et l'Apocalypse*, imprimées après sa mort : on y trouve les interprétations les plus étranges. Samson Horsley a donné une édition des *Œuvres de Newton*, Londres, 1779-1785, 5 vol. in-4 ; il faut y joindre les *Opuscula mathematica*, etc. publiés à Lausanne en 1744 par Joseph Castillon, 3 vol. in-4. Brewster a donné une *Vie de Newton* fort estimée.

NEW-YORK, ville de l'Amérique du Nord, ch.-l. de l'État de ce nom, à la pointe S. de l'île Manhattan, sur une grande baie, à 350 kil. N. E. de Washington, par 76° 18' long. O., 40° 41' lat. N. ; 640,544 hab. en 1855 (4,302 en 1697, 60,000 en 1800 et 208,000 en 1830). Évêché catholique. Très beau port, forts et batteries. Rues étroites dans les vieux quartiers, fort belles ailleurs, et souvent bordées de peupliers (celle de Broadway a 4 kil. de long et 26 mètres de large) ; elles sont presque toutes droites et parallèles. Cathédrale catholique ; églises Saint-Jean et Saint-Paul, la Trinité ; *City-Hall*, le plus beau de ses édifices, presque tout en marbre blanc ; *Exchange*, brûlée en 1835, reconstruite en marbre, hôpital général et divers autres hospices, 2 arsenaux (l'un de l'état de New-York, l'autre de l'Union), douane, 2 théâtres ; *City-Gaol* et *Penitentiary*; banques, bâtiment du Musée. Société littéraire et philosophique, société linnéenne, société d'agriculture, d'histoire, de médecine ; Académie des beaux-arts ; *Columbia college* (espèce d'université fondée en 1831), école de médecine (jardin botanique, etc.) ; séminaire théologique, institut de sourds-muets, etc., etc. ; 2 bibliothèques, musée américain, ou collection d'armes et instruments indiens ; cabinet d'histoire naturelle, galerie de tableaux, établissement typographique de la Société biblique américaine. Très grand commerce (il jaugeait 304,000 tonneaux dès 1825, et c'est le plus important de l'Amérique). Il embrasse à peu près tous les objets possibles tant d'exportation que d'importation, et notamment la librairie, pour laquelle New-York le dispute à Boston et à Philadelphie. Il y a communication régulière par paquebots entre New-York d'une part, Liverpool, Londres et le Hâvre de l'autre. Patrie de Washington Irving. — Les fondements en furent jetés en 1621 par des Hollandais qui l'appelèrent Nouv.-Amsterdam ; elle a pris son nom actuel de Jacques II lorsqu'il était duc d'York. Sa population va toujours croissant, quoique fréquemment décimée par la fièvre jaune.

NEW-YORK (État de), un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par le lac Ontario, le St-Laurent et le Bas-Canada ; à l'E. par les états de Vermont, Massachusetts et Connecticut ; au S. par l'Océan, les états de New-Jersey et de Pensylvanie : à l'O. par ce dernier, le lac Érié et le Niagara : 460 kil. de long sur 480 ; 3,097,394 hab. Ville principale, New-York. Autres villes, Albany (siége du gouvernement), Schénectady, Troy, Hudson. Il est arrosé par l'Hudson, le Mohawk, la Delaware la Susquehannah, le St-Laurent, par les lacs Ontario, Érié, Champlain, et par plusieurs canaux ; sol montagneux, mais généralement fertile en céréales, grains et légumes. Industrie et commerce immenses.

NEXON, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 17 kil. N. de Saint-Yrieix ; 1,900 hab.

NEY (Michel), maréchal de l'Empire, né à Sarre-Louis en 1769, était fils d'un tonnelier. S'étant engagé à 18 ans (1787), il fit les deux premières campagnes de la révolution comme aide-de-camp, se distingua sous Kléber, devint général de brigade en 1796, général de division en 1799, servit dans les armées du Danube et du Rhin, et prit part à la journée de Hohenlinden. Bonaparte le nomma ambassadeur en Suisse (1801), puis le créa maréchal (1804). En 1805, Ney remporta la victoire d'Elchingen, qui détermina la prise d'Ulm, passa de là dans le Tyrol, se signala dans les campagnes contre la Prusse et la Russie (1806 et 1807), par la capitulation d'Erfurt, par celle de Magdebourg, par le passage de la Vistule et la prise de Thorn, et par sa belle conduite à la journée d'Amskerdorf. En Espagne, il soumit la Galice et les Asturies (1808) ; en Portugal, il prit Castel-Rodrigo, fit capituler Almeida, sauva l'armée française par la belle retraite qu'il lui fit opérer de Lisbonne à Miranda de Douro. Ney mit le comble à sa gloire dans la campagne de Russie en 1812, au combat de Liady, à la prise de Smolensk, à la bataille de la Moskowa, mais plus encore pendant la désastreuse retraite : c'est lui qui commandait l'arrière-garde : il fit effectuer le passage de la Bérésina. En 1813, il eut part aux vict. de Lutzen, de Bautzen, mais fut battu à Dennewitz. En 1814 on le vit à Brienne, Champ-Aubert, Montmirail. Toutefois, il fut un de ceux qui pressèrent le plus énergiquement Napoléon d'abdiquer. Louis XVIII fit bon accueil à Ney, lui donna le titre de pair, et, lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe, en mars 1815, lui confia le commandement du corps principal chargé de le combattre ; mais, arrivé à Lons-le-Saulnier, Ney se prononça en faveur de son ancien maître, et à Auxerre il se joignit à lui avec ses troupes. La convention militaire

du 3 juillet entre les alliés et le gouvernement provisoire semblait lui garantir le pardon de sa conduite; cependant il fut arrêté le 5 août, traduit devant la cour des pairs, et fut, malgré la belle défense de MM. Berryer et Dupin, condamné à mort : il fut fusillé le 7 déc. derrière le Luxembourg. —Napol. l'avait fait duc d'Elchingen en 1807, et prince de la Moskowa en 1812. Ses compagn. le surn. le *Brave des braves*. Un monum. expiatoire lui a été érigé en 1853.

NÉZIB ou NISIBIN, l'ancienne *Nisibis*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), ch.-l. de livah, à 200 kil. N. O. de Mossoul; 1,000 hab. *Voy.* NISIBIS.

NÉZIB, b. et plaine de Syrie, entre Alep et Marach, non loin de l'Euphrate. Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, y remporta le 25 juin 1839 une vict. décisive sur les troupes du sultan Mahmoud.

NGAN-HOEI ou AN-HOEI, prov. de Chine, entre 29°-35° 10' lat. N., et entre 112° 30'-117° 10' long. E., est bornée par les prov. de Chan-toung au N., de Kiang-sou à l'E., de Tche-kiang au S. E., de Kiang-si au S., de Hou-kouang et de Ho-nan à l'O. : 670 kil. sur 220; 8,000,000 d'hab. Ch.-l., Ngan-king.

NGARI. *Voy.* THIBET (PETIT-).

NGO-YOU-KIANG, riv. de Chine (Kiang-si), naît à 24 kil. N. E. de Setchin, coule au S., au S. E., au N. E., et tombe dans la Ta-Kiang, à 8 kil. N. de Sin-tcheou. Cours, 750 kil.

NIAGARA, riv. de l'Amérique du Nord, unit les lacs Érié et Ontario et sert de limite entre le Ht.-Canada et les Etats-Unis (New-York). Cours, 59 kil. Elle a 1 kil. de large à la sortie du lac Erié et 15 kil. près de l'île Grande. A 2 kil. de là se trouve la fameuse cataracte de Niagara : l'eau s'élance d'une hauteur de 46 mètres sur une largeur de 200; mais l'île d'Iris ou Goat's Island la divise en 2 parties.

NIAGARA OU NEWARK, ville et fort des Etats-Unis (New-York), à 190 kil. N. O. de New-York, à l'emb. du Niagara dans le lac Ontario; 800 h. Ev. catholiq.

NIAS, île de l'Océanie (Malaisie), près de la côte occidentale de Sumatra; par 0° 32' lat. N., et 94° 49' long. E. : 80 kil. sur 35; 200,000 hab. Montagnes; sol fertile, bois, riz, sagou, etc. Les femmes y sont fort belles. On y fait le commerce des esclaves.

NIBELUNGEN. *Voy.* NIEBELUNGEN.

NICAISE (S.), év. de Reims au V° s., est fêté le 14 déc.—Martyr dans le Vexin au II° s., fêté le 11 oct.

NICAISE (l'abbé), chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, né à Dijon en 1623, mort en 1701; voyagea en Italie pour étudier les antiquités et les arts, et entretint pendant les 20 dernières années de sa vie un commerce de lettres très étendu avec les principaux savants de l'époque, Leibnitz, Huet, Bayle, etc. On n'a de lui que de courts écrits, consacrés pour la plupart à des points d'antiquité; sa correspondance est conservée manuscrite à la Bibliothèque du Roi, 5 vol. in-4. M. Cousin a imprimé sa *Correspondance* avec Leibnitz sur l'amour de Dieu dans la 2° édit. de ses *Fragments philosophiques*.

NICANDER, médecin grec du 1er siècle av. J.-C., de Colophon, avait composé quantité d'ouv., tous perdus, sauf deux mauvais poëmes intitulés : *Theriaca* et *Alexipharmaca* ou contre-poisons (imprimés dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1806 et 1814).

NICANOR. *Voy.* DÉMÉTRIUS et SÉLEUCUS.

NICARAGUA, ville de l'Amérique centrale, dans l'état de Nicaragua, à 192 kil. S. E. de Léon, sur le bord S. O. du lac de Nicaragua; 13,000 hab. Osier dont on fait de la tabletterie et des meubles; raisins exquis.—Il ne faut pas la confondre avec *San-Juan-de-Nicaragua* ou *Greytown*, v. et port du même état, sur le golfe du Mexique, à l'emb. du fl. San-Juan.

NICARAGUA (État de), un des Etats de la fédération de l'Amérique centrale, entre ceux de Honduras au N., de Costa-Rica au S., le Grand-Océan au S. O. et la mer des Antilles à l'E.; 577 kil. du N. O. au S. O. sur 289. Ch.-l., San-Léon de Nicaragua. Division, 5 districts: Léon, Réalejo, Subtiava, Matagalpa, Nicoya. Montagnes (les Andes), volcans. Climat très chaud, humide, fertile; cacao, indigo, coton, gomme *carana*, fruits exquis. Indépend. depuis 1847.

NICARAGUA (lac de), dans l'Etat de Nicaragua, est lié à la mer des Antilles par le fl. San-Juan, et au Grand-Océan par un canal qui met ainsi cette mer et l'Atlantique en communication (c'est un des cinq plans proposés pour couper l'isthme de Panama); longueur, 193 kil. sur 77.

NICARIE ou NIKARIA, *Icarie* des anciens, *Achikria* en grec moderne, île de l'Archipel. *Voy.* ICARIE.

NICASTRO, *Neocastrum*, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2°), à 24 kil. N. O. de Catanzaro; 10,000 hab. Evêché. Poterie, eaux thermales. Château où fut renfermé le fils de Frédéric II, roi de Naples. Presque détruite par un tremblement de terre en 1638.

NICATOR. *Voy.* DÉMÉTRIUS et SÉLEUCUS.

NICE, *Nicæa* des Romains, *Nizza* des Italiens, ville des États sardes, jadis capitale du comté de Nice, auj. ch.-l. de la prov. ou intendance de Nice, est située à 125 kil. N. de Toulon, à 100 k. à l'O. de Gênes, sur la Méditerranée, à 4 kil. de l'embouchure du Var; 27,000 hab. Evêché, consulat de France. Port franc, mais très petit; superbe faubourg dit de la *Croix de marbre*; terrasse magnifique le long de la mer. Air pur et salubre qui en fait rechercher le séjour aux malades. Commerce de soie, huile, anchois, liqueurs, etc. Carle Vanloo et Cassini naquirent à Nice.— Cette ville fut fondée par les Massiliens, qui, dit-on, la nommèrent Nicée (du grec *niké*, victoire) en mémoire d'une victoire qu'ils avaient remportée sur les Liguriens. Ils la cédèrent aux Romains avant le temps de César, et ces derniers en firent un arsenal maritime. Sous Auguste, l'arsenal ayant été transporté à Fréjus, Nice perdit de son importance et commença à se dépeupler; elle se releva au VIII° siècle, et au XII° elle était la capitale du comté de son nom. En 1388, elle se donna à Amédée VII, duc de Savoie; ce prince et ses success. l'agrandirent et l'embellirent. Siége d'un congrès entre Charles-Quint, Paul III et François I, en 1538; prise par Catinat en 1691 et par Berwick en 1706; réunie à la France en 1792 et ch.-l. du dép. des Alpes maritimes jusqu'en 1814; elle fut alors restituée aux Etats sardes.

NICE (intendance de), prov. des États sardes, entre celle de Coni au N., le duché de Gênes à l'E., la Méditerranée et la principauté de Monaco au S., et le Var qui la sépare de la France à l'O. : 80 kil. sur 60 : 250,000 hab. Ch.-l., Nice. Division, 3 arr. (Nice, Oneille et San-Remo). Climat délicieux; sol presque toujours couvert de verdure; oliviers, orangers, citronniers, lauriers, grenadiers, etc.

NICE DE LA PAILLE. *Voy.* NIZZA.

NICÉE, *Nicæa*, auj. *Isnik*, ville de Bithynie, sur le lac *Ascanius* (lac d'*Isnik*), fut nommée d'abord *Antigonie* par Antigone, son fondateur, et agrandie ensuite par Lysimaque, qui l'appela Nicée du nom de sa femme Nicée. Elle donna le jour à l'astronome Hipparque et à l'historien Dion Cassius. Elle est surtout célèbre par un concile œcuménique (le second de tous), qui s'y tint sous l'empereur Constantin en 325. On y dressa le fameux symbole des apôtres, dit *Symbole de Nicée*, et on y condamna Arius. Le même concile détermina le jour où la Pâque devrait être célébrée. En 787, un second concile œcuménique (le huitième de tous), fut convoqué à Nicée sous l'impératrice Irène et son fils Constantin V; les Iconoclastes y furent anathématisés. On connaît sous le nom de *faux concile de Nicée* le concile réuni dans cette ville sous l'emp. Constance. Prise en 1076 par Soliman, et capit. de la sultanie de Konieh. Occupée en 1097 par les Croisés, et donnée en 1204 à Louis de Blois avec le ti-

tre de *duché de Nicée* ou *de Bithynie;* mais ce duché était à conquérir; il était alors possédé par Théodore Lascaris I, qui sut s'y maintenir, l'agrandit de la Lydie, d'une partie de la Phrygie et des côtes de l'archipel jusqu'à Éphèse. En 1206, Lascaris forma de toutes ces conquêtes l'*empire* dit *de Nicée*, et se fit couronner empereur. Michel Paléologue réunit l'empire de Nicée à l'empire de Constantinople (1261). Il avait eu pour souverains : Théodore Lascaris I (1206-1222), Jean Ducas Vatace (1222-55), Théodore Lascaris II (1255-59), Jean Lascaris (1259-60), Michel Paléologue (1260). Les Turcs s'emparèrent de Nicée en 1333 (*Voy.* ISNIK). — Il y avait encore plusieurs autres Nicée, notamment une ville sur l'Hydaspe (Inde), fondée par Alexandre en mémoire de sa victoire sur Porus, et la ville actuelle de Nice, dans la prov. romaine dite des Alpes maritimes.

NICÉPHORE I, dit *le Logothète*, empereur d'Orient, né en Séleucie, était grand-logothète (c.-à-d. grand-trésorier) lorsqu'il prit la pourpre en 802; il relégua l'impératrice Irène à Lesbos, fit crever les yeux à son compétiteur Bardane, conclut avec Charlemagne un traité pour régler les limites des deux empires, favorisa les Manichéens et les Iconoclastes, et se montra fort avide dans l'administration intérieure. En 811, ayant marché contre les Bulgares, il fut surpris et tué dans sa tente par les ennemis. Staurace, son fils, périt peu après.

NICÉPHORE II, dit *Phocas*, empereur d'Orient, né en 912, fils du patrice Bardas, fut élevé dans les camps, se distingua par ses qualités militaires; fut nommé généralissime des troupes pendant la minorité des fils de Romain. Il et se fit proclamer césar en 963. Il reprit aux Sarrasins la Cilicie, la Syrie, Chypre, mais il mécontenta ses sujets par de nouveaux impôts. Zimiscès, un de ses généraux, amant de sa femme Théophano, le tua en 969 et se fit couronner.

NICÉPHORE III, dit *Botoniate*, empr. d'Orient, général de l'armée d'Asie sous Michel Ducas, parvint au trône en 1078, lors de l'abdication forcée de ce prince, tandis que Nicéphore Bryenne (*Voy.* BRYENNE) était proclamé en Illyrie; il envoya contre ce compétiteur Alexis Comnène, qui s'empara de Bryenne et lui fit crever les yeux. Nicéphore résolut ensuite de faire périr Comnène lui-même, mais Comnène, instruit à temps, se fit proclamer empereur (1081). Nicéphore alla finir ses jours dans un cloître.

NICÉPHORE (saint), patriarche de Constantinople en 806, défendit le culte des images contre l'empereur Léon l'Arménien, fut exilé et mourut en 828. On a de lui un *Breviarium historicum* qui se trouve dans la collection des Byzantins. On l'h. le 13 mars.

NICÉPHORE BLEMMIDAS, abbé du couvent du mont Athos, y établit une belle école, composa lui-même beaucoup d'ouvrages, et refusa en 1256 le patriarchat de Constantinople.

NICÉPHORE CALLISTE, moine et historien grec, mort vers 1350, a laissé, entre autres ouvrages, une *Histoire ecclésiastique* en 23 livres, qui va jusqu'à l'an 610 et qui a été publiée par Fronton du Duc, Paris, 1630, 2 vol. in-fol., avec trad. lat. de Lange.

NICÉPHORE BRYENNE, NICÉPHORE GRÉGORAS. *Voy.* BRYENNE, GRÉGORAS.

NICÉPHORIUM, auj. *Racca*, ville de Mésopotamie (Osroène), au confluent de l'Euphrate et du *Billicha* (auj. *Belès*), s'est nommée successivement *Callinicum*, *Constantinopolis*, *Léontopolis*.

NICÉPHORIUS ou CHABORAS, fleuve d'Asie, auj. le KHABOUR.

NICER, fleuve de Germanie, auj. le NECKAR.

NICERON (J.-Pierre), Barnabite, né en 1685 à Paris, mort en 1738, professa les humanités et la rhétorique dans divers colléges de province, puis vint se fixer à Paris et se livra tout entier à l'histoire littéraire. On lui doit, entre autres ouvrages, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*, Paris, 1727-45, 43 vol. in-12, un des plus utiles recueils que puissent exploiter les biographes.

NICETAS ACOMINATUS CHONIATES, de Chones en Phrygie, remplit divers emplois à la cour de Constantinople, se retira à Nicée en 1204, et y mourut en 1216. Il a laissé entre autres écrits des *Annales* en 21 liv., qui vont de la mort d'Alexis Comnène à celle de Baudouin, et qui ont été publiées avec version latine par Jérôme Wolf, Bâle, 1557, in-fol. On les trouve aussi dans la *Byzantine*. Le président Cousin en a donné une trad. française.

NICÉTAS EUGENIANUS, écrivain du XII[e] siècle, n'est connu que par le roman en vers qui porte pour titre: *Amours de Dorylas et Chariclée*, publié par M. Boissonade, Paris, 1819, 2 vol. in-12.

NICHAPOUR, ville d'Iran (Khoraçan), à 90 kil. S. de Meched; 15,000 hab. Jadis très grande. Riches mines de turquoises, à 60 kil. vers l'O.— Fondée par Sapor I (Chahpour) sur l'emplacement d'une ville ruinée par Alexandre. Prise et ravagée au XV[e] siècle par les Tartares; depuis ce temps, elle ne s'est pas relevée.

NICHOLSON (William), bibliographe anglais, né à Plumland (Cumberland) en 1655, visita les principales bibliothèques de l'Allemagne, fut successivement évêque de Carlisle, archevêque de Londonderry, et venait d'être nommé archevêque de Cashell, lorsqu'il mourut en 1727. On lui doit la *Bibliographie historique de l'Angleterre*, 1690-91 ; *de l'Écosse*, 1702; *de l'Irlande*, 1724 (réunies en 1 vol. in-4, 1776); *Leges Marchiarum*, Londres, 1705 et 1747, in-8 ; *Dissertatio de jure feudali veterum Saxonum* (dans les *Leges anglo-saxonicæ*, de Wilkins), Londres, 1621.

NICHOLSON (William), savant anglais, né à Londres en 1753, mort en cette ville en 1815, quitta la carrière du commerce pour les sciences, et dirigea avec succès une école à Londres, en 1775. Il acquit un grand renom comme physicien et comme chimiste, fut un des premiers à reconnaître l'action chimique de la pile, inventa un aréomètre qui porte son nom ; mais il fut obligé pour faire ses expériences de contracter des dettes qui dérangèrent sa fortune et qui le conduisirent en prison. Il rédigea un *Journal de philosophie naturelle*, *de chimie et des arts*, dit souvent *Journal de Nicholson*, Londres, 1797-1800, 5 vol. in-4. Il traduisit en anglais les *Éléments de chimie* de Fourcroy, ceux de Chaptal, etc., et composa plusieurs ouvrages originaux.

NICHOLSON (PORT-), établissement récemment fondé par les Anglais dans la Nouvelle-Zélande, et leur colonie centrale dans ce pays.

NICIAS, général athénien, prit aux Spartiates l'île de Cythère en 425 av. J.-C. et de là fit des incursions en Laconie; contribua puissamment à la trêve de 50 ans qui, en 421, suspendit la guerre du Péloponèse, et qui est connue sous le nom de paix de Nicias; fut un des trois généraux chargés en 415 de l'expédition de Sicile, eut part aux succès et aux revers de cette expédition, et finit par capituler avec Démosthène, son collègue, en stipulant qu'il aurait la vie sauve. Il n'en fut pas moins tué par les Siciliens l'an 413 av. J.-C.

NICIAS, peintre athénien, florissait vers 332 av J.-C.; on admirait comme ses chefs-d'œuvre : un *Alexandre*, une *Pythonisse*, et un *Hyacinthe*. Il avait inventé un procédé d'encaustique qui rendait les couleurs plus brillantes et plus durables.

NICLASBOURG, v. de Bohême. *Voy.* NIKLASBURG.

NICOBAR (îles), groupe d'îles du golfe de Bengale, entre 92° 30' et 94° long. E., 6° 40' et 9° 15' lat. N., dont 7 grandes (Nicobar, petite Nicobar, Camorta, Terressa, Katchall, Nancowry, Kar-Nicobar). Bois, sources, mouillages commodes. Air malsain. Canne à sucre, arbre à pain, tek, sassafras ; cro-

codiles et autres reptiles très-nombreux. — La grande Nicobar ou Sambeloung a 44 kil. sur 17. Les Danois y avaient formé, de 1756 à 1785, ainsi qu'à Nancowry, des établissements, qu'ils ont abandonnés en 1848.

NICOCLÈS, roi de Paphos, tenait son trône de Ptolémée I, roi d'Égypte, et trahit ce prince pour Antigone. Ptolémée ayant chargé un de ses officiers de le faire périr, il se tua avec ses femmes et ses filles (310 av. J.-C.) — Il ne faut pas le confondre avec le Nicoclès, roi de Salamine en Chypre, fils d'Évagoras, auquel Isocrate adressa deux discours politiques. Celui-ci régnait l'an 374 av. J.-C.

NICODÈME, *Nicodemus*, sénateur juif de la secte des Pharisiens, se déclara disciple de J.-C. et alla avec Joseph d'Arimathie lui rendre les derniers devoirs. On a sous son nom un évangile apocryphe, composé par un Manichéen. On l'h. le 3 août.

NICOLAI, famille longtemps illustre dans la magistrature, originaire du Vivarais, a fourni à la France plusieurs chanceliers. L'un de ses membres les plus distingués, Jean-Aimar de Nicolaï, avait d'abord suivi la carrière des armes et s'était signalé à la prise de Valenciennes en 1677. Il devint ensuite président de la chambre des comptes. Il fut le tuteur de Voltaire. — Son fils, Aimar-Jean de Nicolaï, né en 1709, et premier président, eut deux fils qui périrent sur l'échafaud en 1794. Le second, Aimar-Charles-Marie, né en 1747, avait été depuis 1768 premier président de la cour des Comptes, et depuis 1789 membre de l'Académie française.

NICOLAI (Christophe-Frédéric), libraire allemand de Berlin, né en 1733, mort en 1811, était aussi auteur et avait étudié presque toutes les sciences. Ses ouvrages principaux sont : *Description de Berlin et de Potsdam*, Berlin et Stettin, 1726 (3e édition), 4 vol. ; *Vie et opinions de Nathanker*, roman, Berlin, 1799 ; *Voyage en Allemagne et en Suisse en 1781*, Berlin, 1788-96, 12 vol. in-8, et des *Lettres sur l'état de la Littérature*, qui exercèrent une heureuse influence en Allemagne. Il édita la *Bibliothèque allemande universelle* et la *Biblioth. des belles-lettres.*

NICOLAIEF. *Voy.* NIKOLAÏEF.

NICOLAS (S.), évêq. de Myre en Lycie, selon l'opin. comm., fleurit sous Constantin le Grand, fut persécuté et emprisonné sous Dioclétien et Licinius, et m. v. 342. Il avait une grande sainteté et fit des miracles (il ne faut pas le confondre avec un autre S. Nicolas, évêque de Pinara en Lycie, qui vivait au VIIe siècle). L'évêque de Myre était honoré dès le VIe siècle, et Justinien fit bâtir à Constantinople une église en son honneur. On le fête le 6 décembre. Saint Nicolas est surtout honoré en Orient ; la Russie l'a pris pour patron, il est aussi celui des jeunes garçons.

NICOLAS I, dit *le Grand*, pape de 858 à 867, montra beaucoup de fermeté, anathématisa Photius en 860, lança diverses censures sur des évêques de France, et eut la satisfaction de voir le roi des Bulgares Bogoris embrasser le christianisme et reconnaître la suprématie de l'Église romaine.

NICOLAS II, *Gérard de Bourgogne* (ainsi appelé parce qu'il était né dans la Savoie qui appartenait alors aux rois de Bourgogne), avait été d'abord évêque de Florence ; il fut élu pape par l'appui de l'impératrice Agnès, mère d'Henri IV, régna de 1058 à 1061, fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie son compétiteur, Jean de Velletri (Benoît X), investit les Normands Richard et Robert Guiscard, le 1er de la princip. de Capoue, le 2e de la Pouille et de la Calabre, 1059 (ces princes devinrent ainsi vassaux de l'Église), et régla dans un concile les formalités à suivre pour l'élection des papes.

NICOLAS III, *Jean-Gaëtan Orsini*, pape, succéda à Jean XXI en 1277, fit rendre à l'État ecclésiastique Imola, Bologne, Faenza, etc., par Rodolphe de Habsbourg, força Charles d'Anjou de renoncer au vicariat de l'empire en Toscane et au titre de patrice de Rome, mais ne réussit ni dans ses tentatives pour la réunion des Églises romaine et grecque, ni dans ses essais pour jouer le rôle de médiateur entre le roi de Castille et Philippe-le-Hardi. Mort en 1280.

NICOLAS IV, *Jérôme d'Ascoli*, élu en 1288, malgré sa résistance, avait été général des Frères-Mineurs. Il fit tous ses efforts pour ranimer le zèle des croisades, envoya des missionnaires jusqu'en Chine et fonda en France l'université de Montpellier (1289). M. en 1292.

NICOLAS V, *Thomas Parentucelli* ou *de Sarzane*, fut élu en 1447 après Eugène. Il eut le bonheur de voir abdiquer l'antipape Félix V, 1449, ce qui mit fin à un schisme fâcheux. Après la prise de Constantinople (1453), Nicolas avait conçu le projet d'une croisade de toute la chrétienté contre les Turcs, et il y travaillait activement quand la mort l'enleva en 1455. Rome lui doit plusieurs édifices magnifiques, et on peut le considérer comme le fondateur de la bibliothèque du Vatican, tant il l'augmenta.

NICOLAS V, antipape. *Voy.* CORBIÈRE (Pierre DE).

NICOLAS DE DAMAS OU DAMASCÈNE, écrivain grec, né à Damas vers l'an 74 av. J.-C., composa des tragédies qui eurent du succès, cultiva en même temps la rhétorique, les mathématiques, la philosophie et adopta le système d'Aristote. Il fut en grand crédit auprès d'Hérode, roi de Judée, et à la mort de ce prince, il contribua à décider le partage de la Judée entre Archélaüs et Hérode-Antipas. Outre des traités de philosophie, il avait composé la *Vie d'Hérode*, la *Vie d'Auguste*, et une *Histoire univers.* en 144 liv. Il reste des fragm. de son *Hist. univ.*, pub. p. Coray (*Prodromi biblioth. græcæ*, Par., 1805), et de sa *Vie d'Aug.*, pub. par J.-A. Fabricius (Hamb., 1727) : E. Miller en a déc. un nouv. fragm. à l'Escurial (pub. p. F. Didot, 1849).

NICOLAS DE CUSA, cardinal, fils d'un pêcheur nommé Jean Crebs, né en 1401 à Cusa sur la Moselle, dans le diocèse de Trèves, acquit une profonde connaissance de l'hébreu, du grec, de la philosophie, de la théologie et des mathématiques, assista en 1431, comme archidiacre de Liége, au concile de Bâle, et y défendit l'infaillibilité de l'Église. Eugène IV, Nicolas V et Pie II l'employèrent dans des légations importantes auprès des cours étrangères. Nicolas V le nomma cardinal en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Ayant voulu introduire la réforme dans un couvent de son diocèse, il excita le mécontentement des moines et fut emprisonné par ordre de l'archiduc Sigismond III. Quand il eut recouvré la liberté, il se retira à Todi, en Ombrie, où il mourut en 1464. On a de lui trois vol. in-fol., Bâle, 1565. On y trouve des traités de théologie et de philosophie, parmi lesquels : *De docta ignorantia ; Apologia doctæ ignorantiæ ; De conjecturis ; De sapientia.* Il inclinait vers le mysticisme et renouvela les idées de Pythagore.

NICOLAS (Augustin), né en 1622 et mort en 1695 à Besançon, fit plusieurs campagnes en Italie, devint secrétaire du cardinal Trivulce, passa en Espagne, où il travailla à la délivrance du duc de Lorraine Charles IV, fut ensuite le résident de ce prince à Madrid, puis maître des requêtes au parlement de Dôle (1668), qui après la paix de Nimègue fut transféré à Besançon. Témoin oculaire de la révolte de Mazaniello, il a donné sur ce sujet : 1° *Histoire de la dernière révolution du royaume de Naples*, Amsterdam, 1660, 8 vol. in-8 ; 2° *Parthenope furens*, Lyon, 1668, in-4 (poëme en 5 livres).

NICOLAS DE PISE, architecte. *Voy.* PISANO.

N. DE CLÉMENGES. *V.* CLÉMENGES. — *V.* aussi le *Suppl.*

NICOLAY (Nicolas DE), voyageur français, né en 1517 à la Grave-en-Oysans, mort en 1583, parcourut pendant 16 ans l'Europe et l'Orient, prenant parfois du service dans les états qu'il visitait, fut nommé géographe et valet de chambre de Henri II, puis commissaire d'artillerie. On a de lui : *Navigations et pérégrinations de Nicolas de Nicolay*, Anvers, 1576.

NICOLAY, premier président. *Voy.* NICOLAÏ.

NICOLE (Pierre), célèbre moraliste et théologien, l'un des plus illustres écrivains de Port-Royal, né à Chartres en 1625, enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années dans la maison de Port-Royal-des-Champs, s'y lia avec les Jansénistes, dont cependant il n'adoptait pas toutes les opinions, vint à Paris en 1655 pour travailler avec Arnauld, son ami, fit un voyage en Allemagne en 1658 dans les intérêts du Jansénisme, se vit forcé en 1679, par suite de ces démarch. suspectes, de quitter la France, se retira à Bruxelles, puis à Liége; obtint par l'intervention de M. de Harlay, archevêque de Paris, la permission de revenir à Chartres, puis à Paris, où il mourut en 1695. On a de lui *les Imaginaires et les Visionnaires*, ou *Lettres sur l'Hérésie imaginaire* (celle des Jansénistes), Liége, 1667, 2 vol.; *la Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie*, publié sous le nom d'Arnauld, Paris, 1669-76, 3 vol. in-4 (les tomes IV et V, publiés en 1711 et 1713, sont de l'abbé Renaudot); mais il est surtout connu par ses *Essais de morale et instructions théologiques*, 1671 et années suivantes, 25 vol. in-12: on estime particulièrement l'*Essai sur les moyens de conserver la paix avec les hommes*. Nicole a aussi traduit en latin les *Provinciales*, sous le pseudonyme de Wendrock, et a eu part à la rédaction de la *Logique de Port-Royal*. Cet écrivain est avec Pascal un de ceux qui contribuèrent le plus à former la prose française. On doit à l'abbé Cerveau l'*Esprit de Nicole*, Paris, 1765, in-12. Les *Pensées de Nicole* ont été recueillies par Mersan, Paris, 1806, in-18.

NICOLITES ou NOUVEAUX QUAKERS. *Voy.* QUAKERS.

NICOLO (Nicolas ISOUARD, dit), compositeur, né à Malte en 1777, d'origine française, vint en France en 1790, fut d'abord commis de banque et visita Palerme, Naples, Florence pour le compte de sa maison. Devenu musicien dans ses voyages, il se fixa comme organiste à Malte, puis, après la prise de l'île par Bonaparte (1799), revint en France, et se mit à composer pour l'Opéra-Comique; il donna 29 pièces, remplies de chants gracieux, et qui eurent pour la plupart du succès; tels sont: *le Médecin turc*, *Michel-Ange*, *Joconde*, *Cendrillon*, *Jeannot et Colin*. Il mourut en 1818, ayant déjà fait 3 actes de l'opéra intitulé *Aladin* ou *la Lampe merveilleuse*, qu'acheva Benincori.

NICOLSON. *Voy.* NICHOLSON.

NICOMAQUE, *Nicomachus*, père d'Aristote, fut médecin de Philippe et composa des traités de médecine, auj. perdus. On a sous le titre d'*Éthique à Nicomaque* un traité de morale d'Aristote, qui fut ainsi intitulé parce qu'il était dédié par l'auteur, soit à son père, soit plutôt à son propre fils, qui portait aussi le nom de Nicomaque.

NICOMAQUE, peintre grec, contemporain d'Apelle, fut un des premiers artistes de son siècle. On vantait surtout sa *Cybèle sur un lion*, son *Enlèvement de Proserpine*, sa *Victoire traversant les airs sur un quadrige*, etc.

NICOMÈDE, nom de trois rois de Bithynie. Nicomède I, fils de Zypœtès, régna de 281 à 250 av. J.-C., et débuta par le massacre de tous ses frères hormis un seul. Inquiété par Antiochus I, roi de Syrie, il appela les Gaulois en Asie Mineure, et réussit avec leur secours à repousser l'invasion; mais il fut obligé de céder à ses sauveurs une province de ses états, qui prit d'eux le nom de Galatie. Il fit fleurir les arts et le commerce, et bâtit Nicomédie. — Nicomède II, fils de Prusias, prit les armes contre son père qui voulait le faire périr, à l'instigation d'une seconde épouse (148 av. J.-C.), le mit à mort, et régna 59 ans. Il tenta sans grand succès de s'agrandir, malgré les Romains. — Nicomède III, fils de Nicomède II, régna de 90 à 75 av. J.-C., mais non sans interruption: deux fois Mithridate le chassa de ses états, et chaque fois les Romains le rétablirent. Nicomède en mourant légua son royaume aux Romains. César avait dans sa jeunesse vécu quelque temps à la cour de Nicomède.

NICOMÉDIE, *Nicomedia*; auj. *Isnikmid*, ville d'Asie Mineure, en Bithynie, sur la Propontide, au fond du golfe d'*Astacus*, devait son nom et son origine au roi Nicomède I. Sous l'empire, elle devint le ch.-l. de la province. Dioclétien en affectionnait le séjour et l'orna de superbes bâtiments. Sous Constantin, il fut question un instant de l'ériger en capitale de l'empire. Arrien naquit dans cette ville. Annibal y mourut.

NICON, archevêque de Novogorod, puis patriarche de l'Église de Russie, né en 1613, mort en 1681, avait joui longtemps d'un grand crédit auprès d'Alexis, et fut chargé en 1655 de réviser la liturgie russe; vers 1666, devenu suspect au czar, il se retira dans un couvent de Moscou, et plus tard fut banni de la capitale. On lui doit un *Corps d'histoire de Russie*, formé de la réunion des chroniques depuis Nestor jusqu'en 1630; Schlœzer en a publié 2 vol. in-4, Saint-Pétersbourg, 1767.

NICOPOLIS (c.-à-d., en grec, *ville de la victoire*), nom commun à plusieurs villes anciennes, entre autres: 1° *Nikopoli*, dans la Mésie inférieure, au confluent du Danube et de l'Aluta, fondée par Trajan après ses victoires sur Décébale; cette ville, plus tard comprise dans la Bulgarie, fut prise par Bajazet en 1370, qui remporta aux environs sur les Chrétiens deux victoires décisives, l'une en 1393 sur l'empereur Sigismond, la deuxième en 1396 sur la noblesse française, conduite par Philippe d'Artois, connétable de France, et Jean comte de Nevers (Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne); — 2° *Devriki*, dans le Pont, au S., sur le Lycus; Mithridate y vaincu par Pompée; — 3° *Preveza-Vecchia*, à l'entrée du golfe d'Ambracie, fondée ou agrandie par Auguste, en mémoire de la bataille d'Actium; — 4° une ville de Palestine élevée par Vespasien sur l'emplacement d'Emmaüs (qu'avait brûlée Quintilius Varus, gouverneur de Syrie), et depuis agrandie par Héliogabale et Alexandre Sévère; — 5° une ville de la Basse-Égypte, dite aussi *Juliopolis*, auj. *Kars* ou *Kassiera*; — 6° une ville de Cilicie, la même qu'*Issus* ou *Adjacium*, auj. *Aias* ou *Aiazzo*.

NICOSIE ou LEUCOSIE, *Lefkosia* en grec moderne, capitale de l'île de Chypre, par 31° 6' long. E., 35° 13' lat. N.; 2,000 familles en 1806. Évêché; murs en pierre; mosquée, jadis cathédrale d'Aia-Sofia ou Sainte-Sophie; palais, auj. sérail. Maroquins, petits tapis, toiles de coton bien imprimées. — Construite sur l'emplacement de l'ancien *Tremitus*; importante sous les Lusignans, rois de Chypre; prise aux Vénitiens par Sélim II, en 1570.

NICOSIE, ville de Sicile (intend. de Catane), à 60 kil. N. O. de Catane; 13,000 hab., bâtie sur l'emplacement d'*Erbita*, célèbre dans l'antiquité pour avoir résisté à Denys, tyran de Syracuse.

NICOT (Jean), seigneur de Villemain, né en 1530 à Nîmes, mort en 1600 à Paris, secrétaire de Henri II, et ambassadeur de François II en Portugal, a publié un *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne* (Paris, 1606, in-fol.), qui est le premier dictionnaire français connu, et une bonne édition de l'*Histoire d'Aimoin* (Paris 1656, in-8); mais il est surtout connu pour avoir introduit en France le *tabac*, que lui fit connaître un marchand flamand venu d'Amérique pendant son ambassade à Lisbonne, et qui prit de lui le nom de *Nicotiane*.

NICOTERA, *Nicotera*, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 2°), sur le golfe de Gioja; 6,300 hab. Évêché. Ravagée par un tremblement de terre en 1783.

NIEBELUNGEN (chant des), vieux poëme épique de l'Allemagne, ainsi nommé d'une ancienne et puissante tribu des Burgundes appelée Niebelun-

gen ou Nifungen (on fait aussi dériver ce nom de *Nibelhmen*, qui veut dire *intrépide*). Le sujet du poëme est la lutte des Burgundes et particulièrement de la famille des Niebelungen contre le fameux Etzel ou Attila, et la destruction de cette tribu, victime des passions de Siegfried et de Gunther, deux de ses principaux chefs. Le premier de ces deux guerriers, fils de Sigismond, roi de Santen, sur le Rhin, aime Chriemhild, sœur de Gunther, et celui-ci, de son côté, aime Brunhild, fille d'un roi d'Islande; mais la main de cette dernière ne peut être conquise que par la force. Alors Gunther promet sa sœur à Siegfried, s'il veut l'aider à se rendre maître de Brunhild. Celle-ci est en effet vaincue par Siegfried, qui lui arrache un talisman d'où elle tirait sa force, et qui le donne à sa fiancée Chriemhild. Brunhild, furieuse et jalouse, fait assassiner Siegfried par Hagen, et Gunther n'ose point s'opposer à ce meurtre. Chriemhild, devenue veuve, brûle à son tour de se venger. Elle épouse Etzel (Attila), roi des Huns, et fait inviter les Niebelungen au festin des noces; mais à un signal donné tous sont massacrés par les Huns; Hagen et Gunther sont faits prisonniers et mis à mort par Chriemhild. — Les événements de ce poëme remontent au ve siècle de notre ère et se passent à la fois sur le Rhin et sur les frontières de l'Autriche et de la Hongrie. Il a pour fondement les *sagas* ou traditions germaniques mêlées à celles du Nord. On pense qu'il a été écrit au XIIIe siècle par un minnesinger nommé Henri d'Ofterdingen. Il a été traduit en franç. par Mme Moreau de la Meltière, 1839, 2 v. in-8.

NIEBLA, bourg d'Espagne (Séville), sur le Tinto, à 52 k. O. de Séville; 700 h. Titre d'un comté. On se servit p. la 1re fois du canon au siége de cette v. en 1257.

NIEBUHR (Carsten), voyageur danois, né en 1733 à Ludingworth, dans le Lauenbourg, mort en 1815, est surtout célèbre par le voyage qu'il fit en Arabie avec Forskal, Cramer, Baurenfeind, Van Haven, et qui dura six ans. A son retour, il eut la place d'administrateur à Meldorf (Ditmarsie), puis fut nommé conseiller. Il était associé étranger de l'Institut de France, 3e classe. On a de lui : *Description de l'Arabie, d'après les observations faites dans le pays même et d'autres pays circonvoisins*, Copenhague, 1772, et *Voyage en Arabie*, Copenhague, 1774-78, 2 vol. in-4; ces deux ouvrages sont à juste titre regardés comme des modèles. Ils ont paru aussi en français, le premier en 1773, trad. par Mourier, le second en 1776 et 1780, 2 vol. in-4.

NIEBUHR (Berthold-George), historien, fils du précédent, né en 1776 à Copenhague, suivit d'abord la carrière administrative, fut secrétaire du ministre des finances de Danemark, puis directeur de la Banque; se retira en Prusse lors de l'invasion des Français en Allemagne, y devint directeur du commerce, fut nommé professeur à l'université de Berlin, lors de la fondation de cet établissement, commença en 1811 la publication de l'*Histoire Romaine* qui a fait sa réputation, fut envoyé en 1816 à Rome comme ambassadeur de la Prusse près du Saint-Siége, et profita de son séjour en Italie pour faire des recherches importantes sur l'histoire et la philologie; quitta Rome en 1824, accepta une place à l'université de Bonn, et résida dans cette dernière ville jusqu'à sa mort, en 1831. Son *Histoire Romaine* se compose de plusieurs parties qui ont été publiées à des époques fort éloignées, et n'a pu être achevée; la dernière édition a paru à Berlin, 1828-32, 3 vol. in-8; elle a été traduite en français par M. de Golbéry, 1830 et années suivantes. Dans cet ouvrage, rempli d'érudition et de sagacité, Niebuhr a soumis à la critique la plus sévère les faits des premiers temps de l'histoire de Rome, et a porté le scepticisme plus loin que ses devanciers Beaufort, Lévêque, etc. On doit encore à Niebuhr une *Vie de son père*, une réimpression de *la Byzantine*, Bonn, 1826 et ann. suiv.; la publication (avec Ang. Maï) de la *République de Cicéron*, de fragments de *Fronton*, de *Dion Cassius*, la découverte des *Institutes de Caïus*, etc.

NIEDER, c.-à-d. *inférieur*. Pour tous les noms géographiques qui commencent ainsi, et qu'on ne trouve pas ci-dessous, cherchez le mot qui suit Nieder.

NIEDERBRONN, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 17 kil. S. O. de Weissembourg; 2,500 hab. Eaux minérales ferrugineuses; papier; forges.

NIEDERUNG. *Voy.* NEHRUNG.

NIÉMEN ou MEMEL, fleuve de la Russie occid., naît dans le gouvernement de Minsk, traverse ceux de Vilna et de Grodno, forme la limite entre la Pologne russe et la Courlande, puis, après avoir couru 54 kil. en Prusse, tombe dans le Curische-Haff. Affluent principal, la Vilia. Ce fleuve coule en général de l'E. à l'O. avec beaucoup de détours; 680 kil. — Napoléon eut avec l'empereur Alexandre, le 25 juin 1807, sur le Niémen près de Tilsitt, une entrevue célèbre qui amena la paix de Tilsitt. L'armée française exécuta, le 23 juin 1812, le fameux passage du Niémen pour entrer en Russie.

NIENBURG, ville du Hanovre, sur le Weser, à 46 kil. N. O. de Hanovre; 3,800 hab. Ch.-l. du comté de Hoya. Toiles, vinaigre, etc.

NIEPPERG (Adam-Albert, comte de), feld-maréchal-lieutenant autrichien, chambellan de l'empereur, né à Salzbourg en 1771, fut ministre plénipotentiaire de l'Autriche à Stockholm en 1812 et contribua puissamment à faire entrer Bernadotte dans la coalition contre Napoléon. Envoyé à Naples en 1814, il parvint aussi à faire signer par Murat un traité d'alliance avec l'Autriche; mais à Mantoue il échoua auprès du prince Eugène Beauharnais. Lorsque l'archiduchesse Marie-Louise quitta la France, il fut admis auprès d'elle et sut gagner sa confiance; il défendit ses intérêts au congrès de Vienne et la mit en possession de ses nouveaux états (Parme, Plaisance et Guastalla). Après avoir contribué au renversement de Murat, et passé quelque temps en France en qualité de commandant du département du Gard, il revint à Parme, où un mariage secret l'unit à Marie-Louise. Il mourut en 1828, laissant à Parme la réputation d'un habile administrateur.

NIEUHOF (J.), voyageur, né à Usen (Westphalie), fut successivement au service de la Compagnie hollandaise des Indes occid. et de celle des Indes orient., remplit diverses missions au Brésil (1640), à Batavia, en Chine, sur la côte de Coromandel, et eut le gouvernement de l'île de Ceylan. Ayant pris terre à Madagascar pour faire la traite, il ne reparut plus. On a publié, d'après ses observations : *Ambassade de la Compagnie hollandaise des Indes orientales au grand khan de Tartarie, empereur de la Chine*, Amsterdam, 1665, in-fol.; *Voyage curieux au Brésil par terre et par mer*, Amst., 1682, in-fol.; *Voyage à différents lieux des Indes orientales, avec une description de la ville de Batavia*, Amst., 1688-93, in-fol.

NIEUL, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 10 kil. N. O. de Limoges; 800 hab.

NIEUPORT, *Nieuwpoort* en flamand, ville de Belgique (Flandre occid.), à 16 kil. S. O. d'Ostende 3,600 hab. Climat malsain. Canaux qui communiquent avec Bruges, etc. Petit port de pêcheurs. Pêche de harengs, cabillauds, etc. — Fondée au XIIIe siècle; ruinée par les Anglais en 1383; rebâtie et fortifiée par Philippe-le-Hardi en 1385. Elle soutint plusieurs siéges, notamment contre les Français en 1488. Bataille où Maurice de Nassau défit l'archiduc Albert en 1600. Prise par les Français en 1745, 92 et 94.

NIEUWENTYT (Bernard), médecin et mathématicien, né en 1654 à Wastgraafdyk en Hollande, mort en 1718, exerça les fonctions de bourgmestre de Purmerend, et fit partie de l'assemblée des Etats de sa province. Le plus connu de ses ouvrages est:

le Véritable usage de la contemplation de l'univers pour la conviction des athées et des incrédules, en hollandais, Amst., 1715, in-4, trad. en français par Noguez, Paris, 1725, in-4. C'est un livre estimable, mais diffus et mal écrit. L'auteur du *Génie du christianisme* a donné (Ire partie, liv. 5) un court extrait de ce livre, en le dépouillant de ses formes pédantesques.

NIEUWKERK ou **NYKERK**, ville de Hollande (Gueldre), à 10 kil. N. E. d'Amersfoort; 5,000 hab. Port qu'un beau canal joint au Zuyderzée. Tabac, bétail. — Ville de Belgique. *Voy.* NEUVE-ÉGLISE.

NIÈVRE, petite rivière de France, formée de deux ruisseaux qui se joignent à Guérigny, tombe dans la Loire à Nevers, après 45 kil. de cours, et donne son nom au dép. de la Nièvre.

NIÈVRE (départ. de la), un des départ. du centre de la France, entre ceux du Loiret et de l'Yonne au N., de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire à l'E., de l'Allier au S., et du Cher à l'O. : 6,810 kil. car. ; 297,550 hab. Ch.-l., Nevers. Il est formé du Nivernais et d'une partie de l'Orléanais et du Gatinais. Plaines et mont., beaucoup de sources; partage des eaux entre la Seine et la Loire. Beaucoup de fer, plomb, houille; marbre, granit, grès; eaux minérales. Grains, fruits, légumes; vins; chanvre; beaux pâturages; forêts. Chevaux nombreux, gros et menu bétail. Industrie métallurgique, faïencerie, cordes à violon. Commerce de bois, etc. — Ce dép. a 4 arr. (Nevers, Château-Chinon, Clamecy, Cosne); 25 cant., 317 comm.; il appartient à la 13e div. militaire; a une cour roy. à Bourges et un évêché à Nevers.

NIFFÉ, dit aussi *Tappa*, roy. de la Nigritie centrale, sur la rive gauche du Kouarra. Villes princip. : Tabra, Koulfa, Rabba et Egga.

NIFO, philosophe scolastique. *Voy.* NIPHUS.

NIFON, île du Japon. *Voy.* NIPHON.

NIGER, grand fleuve d'Afrique. *Voy.* DJOLIBA.

NIGER (PESCENNIUS). *Voy.* PESCENNIUS.

NIGIDIUS FIGULUS (Publius), savant romain, ami de Cicéron, préteur l'an 59 av. J.-C., remplit en Asie une mission au retour de laquelle il passa quelque temps à Mitylène, prit parti pour Pompée, fut envoyé en exil par César, et mourut l'an 45 av. J.-C. Il fut un des premiers à introduire la philosophie à Rome. Il avait beaucoup écrit, mais il ne nous reste de lui que des fragments. Burigny a donné un *Mémoire* sur Nigidius (tom. 29 de l'Acad. des Inscript.).

NIGISSAR, ville de Turquie. *Voy.* NIKSAR.

NIGRITIE, une des cinq grandes régions de l'Afrique, entre celles du Maghreb au N., de l'Afrique australe au S., du Nil et de l'Afrique orientale à l'E., et l'Atlantique à l'O. (de 20° O. à 24° E. pour la long., de 17° N. à 18° S. pour la lat.), est divisée vulgairement en 4 parties inégales : 1° Sénégambie, ou Nigritie occidentale du Nord; 2° Guinée, ou Nigritie occidentale du Sud ou Nigritie maritime; 3° Congo, ou Nigritie mérid. (au S. de la Ligne); 4° Soudan, Nigritie intérieure ou Nigritie propre.

NIGRITIE INTÉRIEURE OU CENTRALE OU PROPREMENT DITE, vulg. SOUDAN, a pour bornes à l'O. la Sénégambie et la Guinée, au S. encore la Guinée et les monts Al-Kamar, ou les régions centrales tout à fait inconnues de l'Afrique, au N. le Sahara; elle commence à 7° de long. O.; pour la lat., elle s'arrête à 5° ou 6° N. Elle renferme un nombre infini d'États que nous réunirons en trois masses et dont voici les principaux, avec leurs capitales

Bassin du Tchad	Emp. de Bornou (Bornou propre, Kanem, Loggoun Bornouan, Mandara Bornouan, partie des Mungas),	ch.-l. Kouka.
	Roy. de Baghermé,	Mesna.
	Roy. de Bergou, dit aussi Mobba ou Dar-Szaleh,	Ouarra.
Bassin du Dioliba	Pays de Sangara,	»
	Pays de Bouré,	Bouré.
	Pays de Kankan,	Kankan.
	Pays d'Ouassoulo,	Sigala.
	Roy. de Haut-Bambarra,	Ségo.
	Roy. de Bas-Bambarra,	Djenné.
	Roy. de Massina,	Massina.
	Pays de Banan,	Dihlover.
	Pays des Dirimans,	Alcodia.
	Roy. de Temboucton,	Temboucton.
	Roy. d'Yaouri,	Yaouri.
	Roy. de Niffé ou Tappa,	Tabra et Koulfa.
	Roy. de Borgou,	Boussa.
	Roy. de Yarriba,	Eyeo ou Katunga.
	Roy. de Benin ou Adou,	Benin.
	Roy. de Qua,	Vieux-Calabar.
	Roy. de Kong,	Kong.
	Roy. de Kalanna,	Kalanna.
	Roy. de Dagoumba,	Yahndi.

Pays mi-partie dans les deux bassins.

Empire des Fellahs ou Fellatahs, ch.-l. Sakatou, subdivisé en :

États de Gouber.	États de Kachenah.
— Kobbi.	— Katagoum.
— Guari.	— Aweik.
— Zamfra.	— Kurry-Kurry.
— Zeg-Zeg.	Pays de Djakoba.
— Kano.	—

On ne peut évaluer la population du Soudan. Les habitants sont noirs et forment la race éthiopienne ou nègre (d'où le nom du pays). On les divise en beaucoup de familles (*Voy.* NÈGRES). Pour la religion, les uns sont mahométans; les autres, au moins aussi nombreux, sont fétichistes. Les langues sont très variées. Le climat est généralement brûlant (41° à l'ombre); sur quelques points pourtant on a des hivers très rudes. La saison pluvieuse commence en juin et dure très longtemps : des fièvres endémiques la signalent. Le sol est très fertile vers les rivières; mais celles-ci sont rares (Djoliba, Charry, Yeou, Misselad, etc.); des sables stériles occupent presque tout le pays. Maïs, riz, coton, indigo, tabac, café, dattes et autres fruits, patates, ignames, mangouses, etc. Éléphants, girafes, chameaux, buffles et bétail; volaille, gibier, mais nombre d'animaux féroces, lions, hyènes, panthères, léopards, chakals, etc., reptiles énormes, crocodiles, boas et autres serpents. Mines d'or à Temboucton et ailleurs. — Ces pays furent inconnus aux anciens, qui niaient même la possibilité d'habiter sous la zone torride et qui plaçaient là une mer. La Nigritie a été comme entrevue au moyen âge, et Léon l'Africain en a parlé, mais elle n'a été vraiment explorée par des Européens que depuis quatre-vingts ou cent ans : les principaux voyageurs qui l'ont visitée sont Browne, Hornemann, Mungo-Park, Denham, Clapperton, Oudney, Laing, Ruppel, Caillié.

NIGRITIE MARITIME. Pour la description, *Voy.* GUINÉE. — Nous donnerons seulement ici la liste des princip. États de cette partie de l'Afrique avec leurs chefs-lieux :

Timmanie,	Kamba,
Kouranko,	Kolakonka,
Roy. de Soulimana,	Falaba,
Roy. de Capo-Monte,	Couscea,
Roy. de Sanguin,	Trade-Town,
République de Cavally,	Cavally,
Empire des Achantis,	Coumassie,
Roy. de Dahomey,	Abomey,
Roy. d'Ardrah,	Allada,
Roy. de Lagos,	Lagos, etc.

NIGRITIE MÉRIDIONALE. *Voy.* CONGO.

NIGRITIE OCCIDENTALE. *Voy.* SÉNÉGAMBIE.

NIJNÉI, **NIJNI**, **NIJNAÏA** (c.-à-d. en russe *inferieur*, *inférieure*). Les mots qui commencent ainsi doivent être cherchés au mot qui suit.

NICLASBERG ou **NICLASBOURG**, bourg de Bohême, à 17 kil. N. d'Eger. Un traité de paix y fut conclu en 1622 entre l'empereur Ferdinand et Bethlem-Gabor, qui y renonça à ses prétentions sur la Hongrie.

NIKOLAIEV, ville de Russie (Kherson), à 60 kil. N. E. de Kherson, au confluent du Boug et de l'Ingoul; 12,000 h. Chantiers de constr. Fondée en 1791. Près de là on trouve les ruines de l'ancienne colonie milésienne d'*Olbia*. — On donne quelquefois le nom de *gouvernement de Nikolaiev* au gouvernement de Kherson, à cause de l'immense accroissement que la ville de Nikolaiev a reçu dans ces derniers temps.

NIKOLSBURG, ville des États autrichiens (Moravie), à 40 kil. S. de Brünn; collége; synagogue, gymnase, cabinet d'histoire naturelle.

NIKOPOLI, *Nicopolis ad Istrum*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. du livah de Routchouk, sur le Danube, à 140 kil. S. O. de Bucharest; 10,000 hab. Château-fort. Archevêché grec; évêché catholique; grand commerce. *Voy.* NICOPOLIS. — Il y a un autre Nikopoli, *Nicopolis ad Nestum*, à 200 kil. N. O. de Gallipoli.

NIKSAR ou **NIGISSAR**, *Neocésarée*, ville de la Turquie d'Asie (Roum), ch.-l. de livah, à 36 kil. E. de Tokat; 1,000 hab. Evêché.

NIL, *Nilus* des anciens, quelquefois *Triton*, *Mélas* et *Siris*, célèbre fleuve de l'Afrique, naît au S. du Darfour, dans les monts Al-Kamar, vers 34° 38' long. E., 7° 49' lat. N., coule d'abord sous le nom de Bahr-el-Abiad (ou fleuve Blanc) à l'E. et au N. E., puis prend sa route générale au N., reçoit chemin faisant le Maleg, le Bahr-el-Azrek (ou fleuve Bleu) et le Tacazzé ou Atbarah (ancien *Astaboras*), parcourant ainsi le Donga, le pays des Chelouks, le Denka, et passant entre le Dar-el-Aïze (dans le Sennaar) et le Kordofan; il prend alors le nom de Nil, traverse l'Abyssinie et la Nubie, arrosant les pays de Halfay, de Chendy, de Damer, de Barbar, de Chayqyé, de Dongola, de Mahas, de Sokkot, de Hadjar, de Barabras, et arrive ainsi en Egypte, où il va presque directement du sud au nord, jusqu'à ce que, par 30° 12' lat. N., il se divise en deux branches qui elles-mêmes, par leurs ramifications, donnent lieu à sept bras et à sept bouches, dites chez les anciens: Canopique, Bolbitine, Sébennytique, Phatnitique, Mendésienne, Tanitique et Pélusiaque; on les appelle auj. bouches du lac d'Edkou, de Rosette, du lac Bourlos, de Damiette, de Dibéh, de l'Om-Fareg et de Tinéh. La première et la quatrième sont les plus considérables: les branches qui s'y rendaient portaient les noms d'Agathodemon, et d'Athribitique; l'espace compris entre elles était appelé grand Delta; entre la quatrième et la septième était le petit Delta; le tout ensemble formait le Delta (*Voy.* ce nom). Le cours du Nil est encadré à droite et à gauche par des chaînes de montagnes; les pluies d'été l'enflent démesurément, il déborde peu pourtant dans la Haute-Egypte, parce que là ses rives sont très hautes. Dans la Moyenne et la Basse-Egypte, au contraire, il déborde beaucoup: c'est à ses crues régulières que le sol égyptien doit son extrême fécondité (l'irrigation dans la H.-Egypte est artificielle). La meilleure hauteur des crues du Nil est de huit mètres. Au Caire, des canaux que ferment et ouvrent des écluses reçoivent l'eau excédante et la donnent à l'agriculture quand le fleuve n'atteint pas le niveau requis. L'ancienne Egypte avait construit, pour mesurer la hauteur des eaux du Nil, des échelles remarquables dites *nilomètres*. Six cataractes interrompent le cours du Nil; elles étaient surtout célèbres dans l'antiquité. La seule qui soit vraiment remarquable est celle de l'anc. *Philæ* (auj. El-Birbé), près d'Assouan, sur les limites de l'Egypte, encore n'a-t-elle que seize mètres. Les cinq autres sont en Nubie, vers Ouady-Halfah, Hannech, Guerf-el-Hamdab, El-Soleimanieh et près de l'île de Niertate. Le cours total du Nil est de 5,500 kil. — Les sources de ce fleuve ont été un problème insoluble pour les anciens; les modernes eux-mêmes ne l'ont résolu que tout récemment (1846). Ptolémée les a le premier placées dans les monts Al-Kamar et cette opinion prévaut encore aujourd. Cailliaud, A. d'Abbadie sont ceux à qui on doit le plus: ce dernier découvrit la princ. source du Nil bleu, 1846.

NIL (saint), *Nilus*, moine grec, disciple de saint Chrysostôme, né à Ancyre au IV[e] siècle, avait été préfet de Constantinople; puis, quittant le monde, il alla s'ensevelir au couvent du mont Sinaï avec son fils Théodule. Il a laissé dix-neuf *Opuscules* ascét., des *Lettres* (dans la *Biblioth. Patrum*) et sa propre *Vie* (Paris, 1639). Les Grecs le fêtent le 12 novembre.

NILGHERRI (monts), chaîne de montagnes qui fait partie du système indien ou des Ghattes, s'élève au N. de Koimbatour, et forme comme la jonction des Ghattes occidentales et des Ghattes orientales. Parmi les pics les plus élevés se distinguent le Mourchourti-Bet et l'Outa-Kamoud. Les monts *Nilgherri* sont couverts d'épaisses forêts remplies de bêtes sauvages, et recèlent des mines d'or et de fer.

NIMÈGUE, *Noviomagus* des anciens, *Nymegen* ou *Nimwegen* en hollandais, ville de Hollande (Gueldre), sur le Wahal, à 64 kil. S. E. d'Amsterdam; 15,500 hab. Cathédrale, hôtel-de-ville, arsenal; etc.; belle promenade de Kalverbosch, hors des murs. Industrie (savon; raffinerie de sel, etc.). — Ville très ancienne, existait du temps des Romains et était déjà importante au IV[e] siècle. Charlemagne l'agrandit et l'embellit, mais les Normands la ravagèrent en 881. Au XI[e] siècle, Nimègue devint ville libre et impériale, et fut admise dans la Hanse. Elle entra dans l'alliance d'Utrecht en 1579. Prise par les Franç. en 1672 et 1794. On y signa la *Paix de Nimègue*: la France traita, le 10 août 1678, avec la Hollande, à laq. on rendit les villes conquises; le 17 sept. 1678, avec l'Espagne, qui céda la Franche-Comté et partie de la Flandre; le 5 *févr.* 1679, avec l'Empereur, qui restitua quelques provinces à la Suède, alliée de la France. Le duc de Lorraine, allié de l'Emp., n'accepta pas les conditions mises à la restitution de ses Etats.

NIMES, *Nemausus*, ville de France, ch.-l. du dép. du Gard, à 702 kil. S. E. de Paris; 53,619 h. en 1855. Beaux faubourgs. Nombreuses antiquités rom. (Amphithéâtre dit *les Arènes*, Maison-Carrée, temple et fontaine de Diane, tour Magne, porte de César, *etc.*); palais de justice, nouveau théâtre, hôpital, fontaine de l'Esplanade (1851). Evêché, suffragant de l'archevêché d'Avignon; c. imp.; lycée, éc. de dessin; acad. littéraire du Gard, société de médecine, bibliothèque, musée Marie-Thérèse (dans la Maison-Carrée), cabinet d'hist. nat. Banque. Manufactures nombreuses (tissus de soie et coton: châles, mouchoirs, madras, foulards, galons, eau-de-vie, vinaigre, etc.). Entrepôt des soies du pays. Grand commerce de plantes médicinales et tinctoriales. Chem. de fer pour Montpellier. — Jadis ch.-l. des Volques Arécomiques, avait été colonisée par les Marseillais; florissante sous les Romains, et une des grandes cités de la Gaule; soumise aux Wisigoths (de 465 à 535 environ); enfin aux Francs. Au IX[e] siècle, elle fit partie du comté de Toulouse; mais comprise dans le comté de Maguelone, elle devint possession aragonaise et ne fut rendue à la France qu'en 1259 par le traité de Corbeil. En 1417, elle fut occupée par les Anglais: ce fut alors que l'amphithéâtre fut ruiné. Au XVI[e] siècle elle embrassa le calvinisme: aussi eut-elle beaucoup à souffrir au XVII[e] sous Louis XIII et Louis XIV, et perdit-elle quantité d'habitants et de richesses; jamais pourtant le calvinisme n'y fut déraciné, et il y reparut dès le milieu du XVIII[e] siècle, mais les deux partis catholique et calviniste y semblent toujours à la veille de se combattre par les armes. En 1791 et 1815 y eurent lieu de sanglantes réac-

sions politiques et religieuses. Il s'est tenu à Nîmes des conciles particuliers en 389, 886, 997 et 1096. A Nîmes sont nés Nicot et Rabaut-Saint-Étienne.— L'arr. de Nîmes à 11 cant. (Aigues-Mortes, Aramon, Beaucaire, Marguerites, Saint-Gilles-les-Boucheries, Saint-Mamert, Sommières, Vauvert, plus Nîmes qui compte pour 3), 72 communes et 131,712 hab.

NINÉANAI, roy. d'Afrique. *Voy.* MONOÉMUGI.

NING-HIA-OUEI, ville de Chine (Kan-sou), ch.-l. de dép., sur la frontière de Mongolie, près du Hoang-ho, par 38° 33' lat. N.; 103° 46' long. E. Papier, tapis, serge. Commerce de sel. Forte et peuplée.

NING-PO, *Liam-po* des Européens, ville de Chine (Tche-kiang), par 29° 55' lat. N., 119° 5' long. E.; env. 300,000 h. Port commerçant, mais mal fortifié. Prise par les Angl. en 1841; ouv. aux Europ. en 1842.

NINIVE, *Ninus*, v. de l'Asie anc., capit. du roy. d'Assyrie, dit aussi roy. de Ninive, sur la rive gauche du Tigre, à 400 k. N. de Babylone, par 40° 48' long. E., 36° 10' lat. N., avait, dit-on, 45 kil. de circonférence, des murs hauts de plus de 30 m., des tours de 70, et 600,000 hab.— Fondée d'abord par Assur vers 2640 av. J.-C., puis agrandie vers 1968 par Ninus, qui lui donna son nom; elle fut prise 2 fois, la 1re par Arbacès et Bélésis en 759 (après la bataille de Ninive et la chute de Sardanapale, 762 ou 761); la 2e fois, par Nabopolassar I, roi de Babylone, en 625. La corruption de Ninive égalait sa puissance et son opulence; les prophètes juifs reviennent souvent sur son luxe. On connaît la fameuse mission donnée par Dieu à Jonas, et la crainte qu'elle lui inspirait; il finit cependant par la remplir, criant dans toutes les rues de la ville: « Encore 40 jours, et Ninive sera détruite. » Mais Dieu, touché de la pénitence des Ninivites, leur pardonna cette fois. N. parait avoir subsisté, mais bien déchue, jusqu'au temps de la conquête arabe, au VIIe s.—On en a déc. les ruines à Khorsabad à 20 k. N. E. de Mossoul.

NINIVE (roy. de), nom donné, après la chute de Sardanapale I et le démembrement du grand emp. d'Assyrie (759), au nouv. roy. d'Assyrie, dont Ninive fut la capitale. Ce roy. avait à l'E. la Médie, au S. le roy. de Babylone, au N. l'Arménie. Son histoire peut se diviser en quatre phases: 1° indépendance sans conquêtes, de 759 à 680; 2° indépendance et domination sur Babylone, de 680 à 644; 3° retour à l'état d'indépendance sans conquête, 644-625; 4° absorption dans le roy. de Babylone jusqu'à la conquête de celui-ci par Cyrus et à leur absorption commune dans l'empire persan, 625-538. Voici les rois de Ninive de 759 à 625:

Phul ou Sardanap. II,	759	Assar-Haddon,	707
Téglathphalasar,	742	Saosduchée,	667
Salmanasar,	724	Sarac ou Chinaladan,	647-625
Sennachérib,	712		

NINON DE LENCLOS. *Voy.* LENCLOS.

NINOVE, *Ninoven*, ville de Belgique (Flandre orientale), à 31 k. S. E. d'Oudenarde; 3,700 hab. Jadis abbaye de Prémontrés. Toile, chapeaux, imprimerie sur toile. Patrie de Despautère. — Jadis ville forte; souvent prise et ravagée. Réunie à la France (dép. de l'Escaut) en 1794 et fortifiée.

NINUS, roi d'Assyrie et conquérant célèbre, succéda vers 1968 av. J.-C. à Bélus son père, qui avait réuni le roy. de Babylone à celui de Ninive; fit alliance avec les Arabes, imposa un tribut au roi d'Arménie, soumit la Médie, après avoir défait et mis en croix le roi de ce pays, subjugua l'Égypte, puis envahit la Bactriane, en prit ou fit capituler toutes les villes, sauf Bactres, et s'empara enfin de cette dernière ville à l'aide de Sémiramis, femme d'un de ses généraux. Après la prise de Bactres, il épousa Sémiramis. Il agrandit Ninive et lui donna son nom. Ninus mourut vers 1916 av. J.-C. Sémiramis fut accusée de l'avoir empoisonné. Elle lui succéda.

NINUS II OU NINYAS, était fils du précédent. Sa mère Sémiramis, profitant de son jeune âge, s'empara de la régence et bientôt du trône qu'elle conserva pendant 42 ans. Suivant les uns, Ninus II la mit à mort (1874); selon d'autres, elle expira naturellement ou abdiqua. Nul événement mémorable ne signala du reste le règne de Ninus II, qui commence la longue liste des rois fainéants de l'Assyrie. On place son règne de 1874 à 1836 av. J.-C.

NINYAS. *Voy.* NINUS II.

NIOBÉ, fille de Tantale et femme d'Amphion, roi de Thèbes, avait 7 fils et 7 filles. Fière de cette nombreuse postérité, elle osa insulter à Latone, qui n'avait que deux enfants. Celle-ci, pour se venger, fit tuer toute sa famille à coups de flèches par Apollon et par Diane. Niobé, stupéfiée par la douleur, fut transformée en pierre.

NION, NIONS,. *Voy.* NYON, NYONS.

NIORD, NIORDR, le troisième des dieux scandinaves, préside aux vents, au feu et apaise la mer en furie. Il est le dieu qu'invoquaient les chasseurs, les pêcheurs, les navigateurs et les mineurs. Il a pour épouse la chasseresse Skada. Il est le père de Freyr et de Freya.

NIORT, *Niortum* ou *Novirogus*, appelée *Nyrax* par Ét. de Byzance, ch.-l. du dép. des Deux-Sèvres, sur la Sèvre Niortaise, à 416 k. S. O. de Paris; 17,177 h. en 1851. Église Notre-Dame, remarq. par sa haute flèche, donjon, hôtel-de-ville, hôtel de la préf., pal. de justice, théâtre, château, halle, promenades; machine hydraulique qui amène les eaux de la *fontaine* du Vivier. Collège, biblioth. Papier, vinaigre, angélique, minoterie, ganterie, teinturerie, tannerie, corroierie, etc. Mmes de Maintenon et de Caylus, Beausobre, Fontanes y naquirent. — Niort fut enlevée aux Anglais en 1202; toutefois, ceux-ci la reprirent encore vers 1290 et la gardèrent 18 ans. — L'arr. de Niort a 10 cant. (Beauvoir-sur-Niort, Champdeniers, Coulonges-les-Royaux, Fontenay-l'Abattu, Mauzé-sur-Mignon, Prahecq, Saint-Maixent et Niort qui comptent chacun pour deux), 94 communes et 100,208 hab.

NIPHATE (mont), *mons Niphates*, auj. mont *Nimrod*, chaîne de montagnes en Arménie, au S. E. Le Tigre y prenait sa source.

NIPHON, la plus grande des îles du Japon, entre celles d'Yéso au N., de Kiousiou et de Sikokf au S. est séparée de la Corée par le détroit de Corée, e s'étend de 33° à 41° lat. N., de 129° à 140° long. E. elle est beaucoup plus longue que large (1,300 kil au moins sur 388 au plus), et se courbe en form d'arc de cercle. Les six premières régions du Ja pon (*Voy.* ce nom) et une partie du Nankaïdo sont situées. Yeddo en est la capitale, comme el l'est de tout l'empire. *Voy.* JAPON.

NIPHUS (Augustin), en italien *Nifo*, philosoph scholastique, né en 1473 à Sessa dans la terre Labour ou à Japoli en Calabre, mort en 1538, pr fessa successivement et avec un grand succès à P doue, à Naples, à Rome, à Pise, à Salerne, et se une grande réputation par ses ouvrages. Il co menta Aristote en mêlant aux idées du philosop grec celles d'Averroès sur l'âme ou l'intelligen universelle. Ses principaux ouvrages sont: *De int lectu*, Padoue, 1492, *De immortalitate animæ*, Veni 1518, et des *Opuscula moralia*, parmi lesquels remarque le traité *De pulchro et amore*.

NIRÉE, roi de Naxos, fils de Charopus et d glaïa, était le plus beau des Grecs après Achille.

NISAS (le marquis de). *Voy.* CARRION-NISAS.

NISIBIN. *Voy.* NISIBIS et NÉZIB.

NISIBIS ou *Antioche de Mygdonie*, *Antioc Mygdonia*, auj. *Nisibin* ou *Nézib*, ville de Méso tamie, en Mygdonie, sur le Mygdonius, au p du mont *Masius*. On en attribuait la fondatio Nemrod. Lucullus la prit sur Tigrane, et de les Romains la perdirent et la reconquirent à verses reprises. Depuis Dioclétien jusqu'à Jovi

elle appartint continuellement aux Romains, et elle fut un des boulevards de leur empire. Ce dernier la céda aux Perses. *Voy.* NÉZIB.

NISMES. *Voy.* NIMES.

NISSA ou NICH, *Naïsse*, v. de Servie, sur la Nissava (affluent de la Morava), à 160 kil. S. E. de Sémendrie; 4,000 hab. Insurgée contre la Porte en 1841.

NISUS, roi de Mégare, avait un cheveu de couleur pourpre auquel, suivant l'oracle, était attachée la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, éprise de Minos, qui vint mettre le siége devant Mégare, coupa ce cheveu et le porta à Minos. Ce prince prit la ville, mais il dédaigna l'amour de Scylla et la fit lier au mât de son navire. Les dieux changèrent Nisus en épervier et sa fille en alouette. — Nisus et Euryale, célébrés dans l'*Énéide* (5e et 9e livres) pour leur étroite amitié, sont probablement des personnages de pure imagination.

NITHARD, fils d'Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne, naquit avant 790, fut duc ou comte et devint un des principaux conseillers de Charles-le-Chauve. Il mourut en 858 d'une blessure reçue dans un engagement contre les Normands. On lui doit une *Histoire des divisions entre les fils de Louis-le-Débonnaire* (insérée dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, de D. Bouquet).

NITIOBRIGES, peuple de la Gaule, compris d'abord dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine 2e, habitait au S. E. des *Bituriges Vivisci*, dans l'Agénois actuel, et avait pour ch.-l. *Aginnum* ou *Nitiobriges* (auj. AGEN).

NITOCRIS, reine de Babylone, est célèbre par le pont qu'elle fit construire sur l'Euphrate et par un tombeau dont l'inscription semblait promettre de grands trésors à qui l'ouvrirait; mais Darius I, qui eut cette curiosité, n'y trouva que des ossements avec ces mots: « Si tu n'étais insatiable, tu n'aurais pas violé ma sépulture. » On la croit femme d'Evilmérodach et mère de Balthazar. — Une autre Nit. régna 12 ans à Memphis, peu avant l'invasion des Rois pasteurs.

NITRIOTES NOMOS, contrée d'Égypte. *V.* NATRON.

NITSCH (Fréd.-Achate), savant allemand, né à [illegible] en 1753, mort à Bibra en 1794, était ministre évangélique, et a laissé des compilations assez utiles, entre autres: *Manuel de l'histoire jusqu'à Constantin-le-Grand*, Erfurt, 1784, in-8; *Description de l'état civil, scientifique, moral, ecclésiastique, etc. des Grecs*, 4 vol. in-8, 1806, 2e édition; *Description de l'état civil des Romains*, Altenbourg, [illegible], 2 vol. in-8; *Leçons sur les poëtes classiques latins*, Altenbourg, 1792-3, 2 vol. in-8; *Plan abrégé de la géographie ancienne*, Leipsick, 1798, in-8.

NIVE, petite riv. de France (B.-Pyrénées), naît à [illegible] de Saint-Jean-Pied-de-Port, et se jette dans l'Adour, après 65 kil. de cours; elle arrose Bayonne.

NIVELEURS, faction politique de l'Angleterre, nommée parce qu'elle voulait tout soumettre au niveau de l'égalité la plus absolue, fut un démembrement du parti des Indépendants. Non seulement les niveleurs ne voulaient ni roi ni noblesse, mais ils réclamaient aussi une égale répartition des biens et du pouvoir entre tous les membres de la *société* [illegible]. Cette faction fut comprimée par Cromwell, qui en avait lui-même fait partie quelque temps; il se saisit de ses principaux chefs et en fit exécuter un pour effrayer les autres (1648).

NIVELLE ou NIVELLES, *Niella*, ville de Belgique (Brabant mérid.), ch.-l. d'arr., à 28 kil. S. de Bruxelles: 6,600 hab. Eglise de Sainte-Gertrude, sur la tour de laquelle on voit un homme en fer, qui sonne les heures avec un marteau et que le peuple nomme Jean de Nivelle. Cotonnades, dentelles, chapeaux, etc. — Cette ville doit son origine à un monastère de Bénédictines fondé en 645 par sainte Gertrude, et dont les abbesses portaient le titre de dames de Nivelle. La ville, qui était dans l'ancienne Flandre, devint le ch.-l. d'une baronnie qui relevait des ducs de Bourgogne: en 1422, elle passa dans la maison de Montmorency, par le mariage de Jeanne, héritière des seigneurs de Nivelle, Fosseux, etc., avec Jean II de Montmorency, et devint ainsi l'apanage d'une branche de la famille de Montmorency (*Voy.* l'art. suiv.) — Près de Nivelle se livra en 1674 le célèbre combat connu sous le nom de *Senef* (*Voy.* SENEF); en 1794, les Français y défirent les Autrichiens.

NIVELLE (Jean DE), fils aîné de Jean II de Montmorency, né vers 1423, embrassa le parti du duc de Bourgogne et refusa de marcher contre ce prince, malgré les ordres de Louis XI et les prières de son père. Il s'attira par cette conduite la colère du roi et celle de son père, qui le déshérita; mais il fut, en dédommagement, comblé de biens et d'honneurs par le duc de Bourgogne, qui le nomma son chambellan. Jean de Nivelle était devenu en France un objet de haine et de mépris à cause de sa trahison et du refus qu'il avait fait de répondre à l'appel du roi pour marcher contre le duc de Bourgogne: le peuple lui donna le surnom injurieux de *chien*; de là le proverbe vulgaire, dont la véritable signification fut bientôt oubliée. — Jean de Nivelle, après avoir été déshérité, s'était fixé à Nivelle en Flandre, fief qu'il tenait de sa mère; il y devint la tige d'une branche de la maison de Montmorency, connue sous le nom de Montmorency-Nivelle. Cette branche, après s'être plusieurs fois alliée aux comtes de Hornes, finit par hériter de leurs possessions et prendre leur nom. Le premier comte de Hornes, de la famille de Nivelle, fut Philippe de Nivelle, arrière-petit-fils de Jean de Montmorency-Nivelle, dont la mère, née Anne d'Egmont, mariée d'abord à Joseph de Montmorency-Nivelle, avait épousé en secondes noces Jean, dernier comte de Hornes. Ce Jean de Hornes n'ayant pas d'enfant adopta ceux que sa femme avait eus du premier lit, en leur imposant l'obligation de porter son nom. La nouvelle maison de Hornes ne fut pas heureuse: Philippe de Hornes-Nivelle fut mis à mort par le duc d'Albe avec le comte d'Egmont en 1568, pour avoir favorisé les insurgés de Flandre. Son frère, Floris de Montmorency, fut déporté en Espagne, où il éprouva le même sort en 1570. *Voy.* HORNES.

NIVERNAIS, partie des *Vadicasses* et des *Boii*, jadis prov. et grand gouv. de France, au N. du Bourbonnais et au S. de la Champagne, à l'E. du Berri et à l'O. de la Bourgogne; 80 kil. sur 70. Beaucoup de sources de rivières. Climat peu chaud, humide. Grains, vins, fruits, sauf dans le Morvan. Division: les vaux ou vallées de Nevers, les Amognes, la vallée de Montenoison, les vallées d'Yonne, le Morvan, le Bazois, le pays d'entre la Loire et l'Allier, le Donziois. Villes principales: Nevers (ch.-l. général), Pouilly, Montigny, Clamecy, Vézelay, Château-Chinon, Decize, Donzy, etc. Le Nivernais forme auj. le dép. de la Nièvre. *Voy.* NEVERS.

NIVERNAIS (canal du), canal de France, joint l'Yonne à la Loire, commence près de Decize à l'embouchure de l'Aron dans la Loire, et se réunit à l'Yonne au port de la Chaise: 80 kil. de développement.

NIVERNAIS (ducs de), titre porté par quelques membres de la maison de Nevers. — On connaît surtout sous ce nom L.-Jules MANCINI-MAZARINI, duc de Nivernais, né à Paris en 1716. Il servit de 1734 à 1748, fut ambassadeur à Rome en 1748, à Berlin en 1756, à Londres vers 1761, entra un moment au conseil sous le ministère de Vergennes, perdit presque toute sa fortune à la révolution, fut jeté en prison pendant la terreur et mourut en 1798. Sa vie avait été en grande partie vouée au culte des lettres; il a composé des fables, des poésies légères, des imitations en vers de poëtes tant anciens que modernes (Ovide, Pope, Milton, etc.) et une traduction du *Richar-*

dei de Forteguerri; mais aucun de ses ouvrages, tant en vers qu'en prose, ne s'élève au-dessus du médiocre. Il était de l'Académie Française. Ce seigneur était aussi distingué par son aménité que par son esprit. Ses *Œuvres*, publiées par lui-même, forment 8 vol. in-8, Paris, 1796. Il faut y joindre ses *Œuvres posthumes*, 1807, 2 vol. in-8, publiées par François de Neufchâteau. *Voy.* NEVERS (ducs de).

NIVERNUM ou NOVIODUNUM, ville de Gaule, auj. NEVERS.

NIVILLAC, bourg du dép. du Morbihan, à 37 kil. S. E. de Vannes; 2,500 hab.

NIVILLERS, ch.-l. de cant. (Oise), à 7 kil. N. E. de Beauvais; 300 hab.

NIXDORF ou GROSS-NIKOLSDORF, ville de Bohême (Leutmeritz), à 24 kil. N. O. de Bœhmisch-Kamnitz; 4,030 hab. Toiles, lainages.

NIZAM (c.-à-d. *ordonnateur*), titre donné sous l'empire mogol au gouverneur du Décan; ce titre est auj. porté par le souverain qui règne sur la partie du Décan non comprise dans les possessions anglaises, mais soumise au protectorat des Anglais comme roy. tributaire. *Voy.* DÉCAN et NIZAM-EL-MOLOUK.

NIZAM-EL-MOLOUK (Khodjah-Haçan), né vers 1017 dans le Khoraçan, exerça divers emplois sous Mas'oud, sultan gaznévide, puis fut nommé visir en 1064, à l'avénement d'Alp-Arslan. Pendant 30 ans il déploya dans ce poste une habileté consommée, réprima la révolte du Kerman, diminua les impots, et fonda des colléges. Il finit pourtant par tomber en disgrâce, victime des intrigues de la sultane Terkhan-Khatoun, et périt en 1092, assassiné par ordre de son successeur.

NIZAM-EL-MOLOUK (Tchyn-Qélytch-khan), né à Delhi vers 1648, mort en 1748, jouit d'une immense influence à la cour de Behader, fils d'Aureng-Zeyb, et à celle de ses successeurs, reçut en 1717 de Ferokhser la vice-royauté du Décan avec le titre de *Nizam-el-Molouk* (c.-à-d. *ordonnateur du royaume*) et une puissance extraordinaire, soumit les Mahrattes; puis, disgracié, se révolta contre son souverain, se rendit maître du Guzzerat et du Malwa (1720), et bientôt après parvint à ressaisir le gouvernement du Décan. Mohammed-chah, qui régnait alors, effrayé de la puissance de son vassal, l'appela à sa cour, et, pour le retenir, le nomma son visir (1731). Mais Nizam s'enfuit, et de retour dans le Décan, il ne craignit pas d'achever la ruine de l'empire mogol en y appelant Nadir-chah (1738). Après la retraite des Persans (1744), Nizam gouverna encore en souverain pendant 4 ans et mourut âgé de près de 100 ans ou même, selon qq.-uns, à 104 ans.

NIZAMI, poëte persan, naquit à Candjeh et mourut en 1180. On lui doit un recueil formé de 28,000 distiques, nommé en arabe *Khamseh*, et en persan *Pentch-Gandj* (*les Cinq trésors*), dans lequel se trouve l'*Histoire d'Alexandre* en deux parties; la première a été imprimée à Calcutta, 1812, in-4. Quelques fables ou anecdotes de Nizami ont été impr. dans le tome 2 des *Asiatic Miscellanies*, 1786.

NIZIBIN. *Voy.* NÉZIB et NISIBIS.

NIZOLIUS, en italien *Nizzoli*, savant littérateur et philosophe estimable, né en 1498 dans le Modénais, à Brescello, mort en 1566, fit l'éducation des neveux du comte de Gambara, son bienfaiteur, puis fut chargé d'une chaire à l'université de Parme, et de la direction de l'académie fondée à Sabionetta, par le prince de Gonzague, pour l'enseignement des langues anciennes. On a de lui : *Observationes in M. Tullium Ciceronem*, 1535, in-fol. Une seconde édition de cet ouvrage, préparée par Nizolius, fut publiée par son neveu à Venise, Alde Manuce, 1570, in-fol., sous le titre de *Thesaurus Ciceronianus*, sous lequel il est plus connu; il a été publié de nouveau par Facciolati, avec des augmentations, sous le titre de *Lexicon Ciceronianum*, Padoue, 1734. On doit encore à Nizolius: *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*, Parme, 1553, in-4, dont Leibnitz a donné une nouvelle édition avec une préface, Francfort, 1670, in-4. Il y attaque avec force le langage barbare et les doctrines philosophiques des Scolastiques.

NIZZA, surnommée *della Paglia* (c.-à-d. *de la Paille*) ou *de Montferrat*, ville des États sardes, sur la Nizza et le Belbo, à 12 kil. N. d'Acqui; 5,000 hab.

NOAILLES, *Noviliaca*, ch.-l. de cant. (Oise), à 13 kil. S. E. de Beauvais; 800 hab. Étoffes de laine.

NOAILLES, bourg du dép. de la Corrèze, à 7 kil. S. de Brives; 700 hab., fut érigé en 1663 en duché-pairie en faveur d'Anne de Noailles.

NOAILLES, famille noble et ancienne du Limousin, originaire de Noailles près de Brives, remonte au Xe siècle; elle a fourni à l'état plusieurs hommes distingués; nous citerons:

NOAILLES (Antoine DE), né en 1504, mort en 1562. Il se signala à la bataille de Cérisoles, fut fait amiral de France lors de l'avénement de Henri II, et négocia la trêve de Vaucelles en 1556.

NOAILLES (François DE), son frère, fut successivement envoyé à Venise, à Londres, à Rome, à Constantinople comme ambassadeur, conclut la paix entre Sélim II et les Vénitiens, et mourut en 1585 à Bayonne; c'était le premier diplomate de son temps.

NOAILLES (Louis-Ant. DE), né en 1651, devin[t] archevêque de Paris en 1695 et cardinal en 170[0]. Indécis et faible de caractère, il voulut d'abord êt[re] médiateur entre Bossuet et Fénelon dans la querel[le] du quiétisme, mais il fut bientôt subjugué par l'a[s]cendant du premier. Lors des disputes qu'excitère[nt] les propositions du P. Quesnel, janséniste, il a[p]prouva d'abord les écrits de ce père, puis il se rétra[cta] et donna les mains à la destruction de Port-Royal. [Il] refusa longtemps de signer la bulle *Unigenitus*, [mais] il finit par la signer (1728). Il m. peu après, en 17[29]. Les perpétuelles variations de ce prélat furent p[our] la France une source de dissensions et de troubl[es].

NOAILLES (Anne-Jules DE), son frère, né en 16[..], maréchal de France, se signala d'abord dans [la] campagne de Hollande de 1672, fut envoyé con[tre] les rebelles après la révocation de l'édit de Nan[tes] et dans cette mission montra un rare esprit de co[ncil]liation et de clémence, commanda de 1689 à 1[...] l'armée française destinée à seconder la révolt[e de] Catalogne, prit et démolit Campredon, s'empar[a de] Roses, gagna la bataille du Ter, 1694, et m. en 17[..].

NOAILLES (Adrien-Maurice DE), fils aîné d'An[ne-]Jules, fit ses premières armes en Catalogne, [sous] son père, se distingua dans la guerre de la suc[ces]sion d'Espagne, prit en 1710 l'importante pla[ce de] Girone en plein hiver, reçut de Philippe V le [titre] de grand d'Espagne, de Louis XIV celui de d[uc et] pair, devint président du conseil des finances [sous] la régence (1715), et prit quelques mesures [...] pour empêcher la banqueroute et prévenir le[s dé]sastres que devait attirer le système de Law; [...] éloigné du conseil en 1718. Il reprit du service en [...], assista au siége de Philipsbourg, qui lui valut l[e bâ]ton de maréchal, fit évacuer Worms par les [Alle]mands, 1734. En 1743, il fut battu par le roi Geo[rges] à Dettingen. Quittant alors le service, il al[la en] Espagne comme ambassadeur, 1745, puis fit [partie] du ministère. Il m. à 88 ans, en 1766. Ses *Mém[oires]* ont été publiés par l'abbé Millot en 1777. — Ses fils : Louis de N., 1713-93, et Philippe, d[uc de] Mouchy (*V.* ce nom), furent tous deux maré[chaux].

NOAILLES (le vicomte Louis-Marie DE), second [fils du] maréchal Philippe de Noailles, duc de Mouc[hy, né] en 1756, eut part à l'expédition française aux [États-]Unis, se prononça dans le sens de la révolution e[t, ...] après la réunion de la noblesse au tiers-état, [prêta] serment à la nation après le départ de Louis XV[I pour] Varennes, commanda Sedan, puis les avant-po[stes]

camp de Valenciennes (1792), donna ensuite sa démission et quitta la France, mais il reprit du service sous le consulat et se rendit à Saint-Domingue comme chef de brigade : il y défendit avec bravoure le môle Saint-Nicolas, prit une corvette anglaise, et mourut à La Havane en 1804 des suites de ses blessures.

NOANAGOR, ville de l'Inde médiate (Guzzerat), ch.-l. de principauté, à 120 kil. N. O. de Djounagor, près de la côte, et sur la Nagne, dont les eaux sont très bonnes pour la teinture. Forte muraille flanquée de tours. Draps de toute qualité; pêche de perles.

NOBATES, peuple de l'Éthiopie, le même probablement que les Nubiens modernes. Il y avait des Nobates aux environs de la Grande-Oasis d'Égypte.

NOBILI (Robert), jésuite romain, fut envoyé en 1606 aux Indes par Aquaviva, et pour s'insinuer dans l'esprit des Hindous, prit les habitudes et le costume des Brahmes, se fit passer pour tel, et lorsqu'il eut établi sa réputation de sainteté et de savoir, ouvrit une école de christianisme sans renoncer aux pratiques extérieures du brahmanisme. Il convertit 70 Brahmes. Les Frères-Mineurs dénoncèrent à Rome ce mode de conversion, qu'ils traitaient d'idolâtrie. Grégoire XV fut plus indulgent et toléra quelques-unes des cérémonies dénoncées, moyennant des restrictions. Nobili mourut en 1656 à San-Thome. D'autres jésuites continuèrent ses travaux, et en 1710 ils étaient à la tête d'une communauté de 150,000 âmes.

NOBILIOR (M. FULVIUS). *Voy.* FULVIUS NOBILIOR.

NOCÉ, ch.-l. de cant. (Orne), à 17 kil. S. E. de Mortagne; 1,200 hab.

NOCERA, *Nuceria Camellaria*, ville de l'État ecclésiastique (Pérouse), à 33 kil. E. de Pérouse; 2,000 hab. Bains thermaux.

NOCERA-DE-CASTIGLIONE, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 28 kil. S. O. de Cosenza, non loin de la mer Tyrrhénienne; 2,900 hab.

NOCERA-DE'-PAGANI, *Nuceria Alfaterna*, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), sur le Sarno, à 14 kil. N. O. de Salerne; 9,000 hab. Evêché. Belle église. — Victoire de Narsès sur Téïa, roi des Goths, qui y fut tué (553). Nocera fut surnommée des Païens (*de' Pagani*) à cause des Arabes qu'y établit Frédéric II (1220), ou de ceux qui vinrent s'y établir après la défaite du pape Jean X (915).

NOCI, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 40 kil. E. d'Altamura; 8,000 hab.

NOCLE (LA), bourg de France (Nièvre), à 52 kil. S. E. de Nevers; 750 hab. Titre d'un marquisat.

NOD (terre de), pays où se retira Caïn après son crime. On ne sait pas trop quel était cet endroit. Quelques-uns le placent vers l'Hyrcanie; d'autres traduisent le mot hébreu *Nod* par *fugitif*, *vagabond*, et expliquent ainsi le passage de la Genèse, *Habitavit in terra Nod* (IV, 16) : *il habita sur la terre en fugitif.*

NODJIBABAD, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Delhi, à 140 kil. N. E. de Delhi. Entrepôt de commerce entre le Lahore, le Kaboul, le Cachemire et l'Hindoustan oriental.

NODJY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'anc. Delhi, à 16 kil. S. E. de Nodjibabad; 18,000 h.

NOÉ, patriarche, fils de Lamech, né vers 3908 avant J.-C., mérita par sa piété d'être, seul avec sa famille, sauvé du déluge universel. Dieu lui annonça ce désastre et lui commanda de bâtir une arche, espèce de grand bateau fermé, qui pût lui servir de retraite pendant l'inondation. La catastrophe survenue (3308), il entra dans l'arche avec sa femme, ses 3 fils, Sem, Cham et Japhet, ses 3 brus et 2 couples de chaque espèce d'animaux. Le déluge fini, Dieu fit alliance avec lui et fit paraître l'arc-en-ciel comme gage de sa réconciliation avec les hommes. Noé planta la vigne et fit du vin avec le jus du raisin; mais, ne connaissant pas l'effet de cette liqueur, il s'enivra et s'endormit dans sa tente, le corps découvert; dans cet état, il provoqua les railleries de son fils Cham : pour le punir, Noé en courroux maudit Chanaan, fils de Cham. Ce patriarche vécut jusqu'à l'âge de 950 ans. A sa mort, ses trois fils se séparèrent : leurs descendants peuplèrent les trois parties du monde

NOEL. On nomme ainsi l'anniversaire de la nativité de J.-C. C'est une des plus grandes fêtes des Chrétiens; elle se célèbre le 25 décembre. Le mot *noël* est, suivant les uns, une abréviation d'*Emmanuel* (c.-à-d. *Dieu avec vous*), un des surnoms de J.-C.; selon d'autres, c'est une corruption de *natalis dies* (c.-à-d. *jour natal*). On célèbre trois messes dans cette solennité : la *messe de minuit*, celle du point du jour et celle du matin. Jadis les fidèles chantaient à cette fête des cantiques joyeux appropriés à la circonstance et désignés sous le nom de *noëls*.

NOEL (François), jésuite allemand, né vers 1640 et mort vers 1715, avait été missionnaire à la Chine et a publié : *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ* (de 1684 à 1708), Prague, 1710, in-4; *Sinensis imperii libri classici VI*, Prague, 1711, in-4; *Philosophia sinica*, Prague, 1711, in-4; *Theologiæ summa*, Genève, 1732, 2 vol. in-fol. (abrégé des traités de Suarez), etc.

NOEL CONTI ou LECOMTE. *Voy.* CONTI.

NOEL (François-Joseph), littérateur, né à Saint-Germain-en-Laye en 1755, mort en 1841, fut avant la révolution professeur au collége Louis-le-Grand. Après 1789, il rédigea le journal intitulé *la Chronique*, puis entra dans la carrière administrative. Il fut successivement chef de bureau au ministère des affaires étrangères, et chargé par le gouvernement de plusieurs missions diplomatiques. Après le 18 brumaire, il devint membre du Tribunat, commissaire général de police à Lyon en 1800, puis préfet du Haut-Rhin (1800-2). Lors de la réorganisation de l'Université, M. Noël fut nommé inspect.-gén. des études, puis conseiller ordinaire. Il résigna ces fonctions en 1815 et reçut alors le titre d'inspecteur général honoraire. On doit à M. Noël un grand nombre d'ouvrages utiles à l'enseignement et qui sont entre les mains de tous les élèves; les plus connus sont : les deux *Dictionnaires français-latin* (1807), et *latin-français* (1808); le *Gradus ad Parnassum* (1810); le *Dictionnaire de la Fable*, 1801, 2 vol. in-8; une *Traduction complète de Catulle* avec les *poésies de Gallus*, 1803, 2 vol. in-8; *Conciones poeticæ*, 1804; les *Leçons de littérature françaises* (1804, 2 vol.), — *latines* (1808), — *anglaises* (1817), — *italiennes* (1824), — *grecques* (1825), — *allemandes* (1827); (MM. Delaplace et Chapsal concoururent à la confection de ces derniers ouvrages); le *Nouveau dictionnaire des Origines*, 1827 (avec M. Carpentier); l'*Abrégé de la Grammaire française*, 1826 (avec M. Chapsal), etc., etc.

NOÉMI, femme juive, veuve d'Elimélech, avait suivi son mari dans le pays de Moab, et eut deux fils dont l'un épousa Ruth. *Voy.* RUTH.

NOEODUNUM. *Voy.* DIABLINTES et NOVIODUNUM.

NOEOMAGUS. *Voy.* LEXOVII, TRICASTINI et NOVIOMAGUS.

NOET, hérésiarque monothéiste des premières années du IIIe siècle, maître de Sabellius, confondait les personnes de la Trinité, et niait la divinité de J.-C

NOGAI, petit-fils de Gengis-khan. *Voy.* l'art. sui

NOGAIS, branche des Tartares ou Turkomans, auj. établis dans la Russie méridionale, sont répandus au N. du Caucase, dans le Kouban, dans la steppe de Crimée et jusque vers le Danube (gouvernements de Tauris et d'Ekatérinoslav); 300,000 familles. Ils vivent en tribus, s'adonnent les uns à l'agriculture, les autres à la vie pastorale et nomade, sont tous très grands chasseurs; ils ne s'allient guère qu'entre eux. Ils sont Mahométans et de la

secte des Sunnites. — Les Nogaïs ne sont point une race particulière de Turkomans : ce sont les descendants des Tartares de Nogaï, ainsi nommés de Nogaï leur chef, pet.-fils de Gengis-khan, lequel, vers 1261, se déclara indépendant de la grande horde (ou horde du Kaptchak), et s'établit sur les bords de la mer Noire.

NOGARET (Guill. DE), chancelier de Philippe-le-Bel, né au XIIIe siècle en Lauraguais, d'une famille qui a été la tige des Epernon, avait d'abord été professeur de droit à Montpellier. Il seconda avec la plus grande animosité Philippe-le-Bel dans son démêlé avec Boniface VIII, et fut chargé en 1303, avec Sciarra Colonna, d'aller se saisir de la personne de ce pape : il l'arrêta effectivement dans Anagni, et se porta contre lui aux plus coupables violences; après quelques jours de captiv., le peuple d'Anagni, justem. indigné, prit la défense du pontife et le délivra. Nogaret sollicita du pape son absolution. Il m. misérabl., en 1314.

NOGARET (Fr.-Félix), né à Versailles en 1740, entra en 1761 dans les bureaux de la police et de l'intérieur et y resta jusqu'à la révolution, vécut dans la retraite depuis cette époque jusqu'en 1795, fut alors nommé censeur dramatique, et fut destitué en 1807 par Fouché. C'était un homme d'esprit, mais éminemment frivole; on a de lui : *Le fond du sac*, 1780, 2 vol. in-18; *l'Aristénète français*, 1780, 3 vol. in-18; *Contes en vers*, 1798, 2 vol. in-8. et *Nouveaux contes en vers*, 1814, in-18. M. en 1831.

NOGARET DE LA VALETTE. *Voy.* LA VALETTE.

NOGARO, ch.-l. de cant. (Gers), à 40 kil. S. O. de Condom; 1,900 hab. Mines de houille. — Jadis capitale de l'Armagnac. Conciles en 1290 et 1315.

NOGENT-LE-BERNARD, bourg du dép. de la Sarthe, à 7 kil. N. E. de Bonnétable; 2,913 hab.

NOGENT-LE-ROI, *Novigentum Artaldi*, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 17 kil. S. E. de Chaumont; 2,401 hab. Coutellerie et aiguilles.

NOGENT-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 15 kil. S. E. de Dreux; 1,300 hab. Patrie de Panard. — Cette ville avait le titre de comté. Philippe de Valois y mourut en 1350.

NOGENT-LE-ROTROU, *Novigentum Retrudum*, ch.-l. d'arr. (Eure-et-Loir), à 60 kil. S. O. de Chartres, sur l'Huisne; 6,861 hab. Etamines, etc. Commerce d'écrevisses, etc. Patrie de Remi Belleau.—L'arr. de Nogent-le-Rotrou a 4 cant. (Authon, la Louppe, Thiron-en-Gardais, plus Nogent), 65 comm. et 45,529 h.

NOGENT-SUR-SEINE, *Novigentum* ou *Novientum*, ch.-l. d'arr. (Aube), à 59 kil. N. O. de Troyes; 3,355 hab. Eglise St-Laurent. Commerce de chanvre, sel, vinaigre, ardoises, etc. Près de là, ruines du *Paraclet*. En 1814, il se livra près de Nogent un combat acharné entre les Français et les alliés. Pat. de M. Thénard. — L'arr. a 4 cantons (Romilly, Marcilly, Villenauxe, plus Nogent), 63 comm. et 33,856 h.

NOGUERA, 2 riv. d'Espagne, toutes deux affluents de la Sègre, s'y jettent l'une à 12 kil. S. O. de Lérida, l'autre à 4 kil. S. O. d'Alos : la 1re s'appelle N.-Ribagorzana (cours, 140 kil.), la 2e N.-Pallaresa (cours, 170 kil.).

NOINTEL (Ch.-Franç. OLIER, marquis de), ambassadeur, fils d'un conseiller au parlement de Paris, suivit d'abord la carrière de son père, fut chargé en 1670 d'une mission diplomatique relative aux Échelles du Levant et au commerce de la mer Rouge, et s'en tira si bien qu'il fut nommé ambassadeur près de la Porte. Il garda ce poste jusqu'en 1678, puis revint à Paris, où il mourut en 1685. Il avait fait d'énormes dépenses en acquisitions de médailles, de marbre, et autres objets d'art et d'antiquités.

NOIODUNUM. *Voy.* DIABLINTES et NOVIODUNUM.

NOIR (le Prince), fils d'Édouard III. *Voy.* ÉDOUARD.

NOIRE (Mer), *Pont Euxin*, *Pontus Euxenos* des anciens (c.-à-d. *mer hospitalière*), et auparavant *Pontus Axenos* (ou *mer inhospitalière*), mer interne de l'Europe, au S. E., n'est qu'un golfe de la Méditerranée; elle communique avec cette mer par le détroit de Constantinople, la mer de Marmara et les Dardanelles; au N., elle est liée à la mer d'Azov par le détroit de Zabache ou d'Iénikaleh; elle a 1,080 kil. sur 620, et s'étend entre 25°-39° long. E., 41°-47° lat. N. Elle baigne au N. et à l'O. l'Europe (Russie mérid. et Turquie), au S. et à l'E. l'Asie (Turquie asiatique et Russie d'Asie). Cette mer n'a pour ainsi dire aucune île. Ses eaux, très peu salées, se gèlent aisément et à grande distance des rivages; elle est fort orageuse, d'où son ancien nom d'*Axenos*. Elle reçoit le Danube, le Dniestr, le Dniepr, le Don, le Kouban, etc., puis le Kizil-Irmak, le Sakaria; ces deux derniers appartiennent à l'Asie. — Son nom actuel lui fut donné par des Tartares qui se fixèrent sur ses bords, et qui habitaient le Kaptchak. La clôture de la mer Noire (dont on parle souvent) consisterait à interdire à toute autre nation que la Russie et la Turquie la navigation de cette mer. C'est un des buts que se propose la Russie.

NOIRE (FORÊT). *Voy.* FORÊT.

NOIRÉTABLE, ch.-l. de cant. (Loire), à 33 kil. N. O. de Montbrison; 1,880 hab.

NOIRMOUTIERS, *Nigrum monasterium* au moyen âge, *Her* ou *Heria* des anciens, île de France sur la côte du dép. de la Vendée, dans le golfe de Gascogne : 19 kil. sur 7; 7,500 hab. Ch.-l., Noirmoutiers (ch.-l. de cant., sur la côte E.; bon port, commerce); beaux pâturages, marais salants, digues, fortifications, préparation du varech, pêche d'huîtres. — Cette île doit son nom à un monastère de Bénédictins qui y fut fondé au VIIe siècle par saint Philibert, et qui fut détruit par les Normands au IXe siècle. Elle appartint longtemps aux la Trémoille et fut réunie à la couronne en 1720. Prise par les Hollandais en 1674. Elle a beaucoup souffert pendant la révolution.

NOJA, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 16 kil. S. E. de Bari; 5,000 hab.

NOLASQUE (saint Pierre), fondateur de l'ordre de la Merci, né en 1189 près de Saint-Papoul en Languedoc, mort en 1256, avait suivi Simon de Montfort à la croisade contre les Albigeois; après la mort du roi Pierre II d'Aragon tué à la bataille de Muret (1213), il fut chargé de l'éducation du fils de ce prince alors prisonnier. L'ayant suivi dans ses états en 1215, il se voua à la rédemption des captifs, racheta plus de 400 chrétiens dans le roy. de Valence, visita la côte d'Afrique dans le même but, et fut invité par saint Louis à le suivre en Palestine; mais ses infirmités s'opposèrent à ce qu'il acceptât. L'ordre de la Merci fut fondé par lui en 1228. L'Eglise fête S. Pierre Nolasque le 31 janv

NOLAY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 17 kil S. O. de Beaune, sur la Cuisanne; 2,300 hab. Chapeaux communs, drap, etc. Patrie de Carnot.

NOLE, *Nola* en italien et en latin, ville du roy de Naples (Terre de Labour), à 34 kil. S. E. d Capoue; 9,000 hab. Evêché. Cathédrale gothique —Fondée par les Etrusques vers 801 av. J.-C., ell faisait partie de la Campanie : le consul Petiliu la prit l'an 314 av. J.-C. Dans la seconde guerr punique, elle fut assiégée par Annibal, mais vaillamment défendue par Marcellus, qui battit de fois le général carthaginois devant ses murs (2 et 215). Auguste y mourut l'an 14 après J.-C. C'es dit-on, la première ville où l'on se soit servi cloches : on les appela pour cette raison *æræ campanæ*. Saint Paulin, évêque de Nole, mort l' 431, en aurait été l'inventeur.

NOLLET (l'abbé), physicien, né en 1700 da le Noyonnais, fut aidé dans ses études par Du et Réaumur, se fit un nom par ses cours de ph

sique, entra à l'Académie des Sciences en 1739, répéta son cours à Turin et à Bordeaux, fit en 1749 un voyage scientifique en Italie, fut nommé en 1756 à une chaire de physique expérimentale créée exprès pour lui au collége de Navarre, reçut bientôt après de Louis XV le brevet de maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France, et mourut à Paris en 1770. Son ouvrage le plus connu a pour titre : *Leçons de physique expérimentale*, Paris, 1743, 6 vol. in-12. Nollet peut être regardé comme le premier physicien qui ait traité de toute la science, telle qu'elle existait alors : il le fit avec clarté et d'une manière attrayante. Il s'était surtout occupé de l'électricité.

NOMADES (de *nomeus*, en grec, pasteur), nom générique sous lequel on a désigné les peuplades qui n'ont point de demeure fixe, mais qui errent sans cesse à la recherche de nouveaux pâturages. Tels furent chez les anciens les *Numides* en Afrique, les Scythes en Asie et en Europe, et la plupart des barbares (les Huns, par exemple) ; chez les modernes les Bédouins et les Kabailes de l'Afrique, les Arabes de l'Arabie intérieure, les peuples de l'Asie centrale (Turcomans, Mongols, Eleuths, Mandchoux, etc.), les tribus indigènes de l'Amérique, etc.

NOMBRE-DE-DIOS, ville du Mexique (Durango), dans la Sierra-Madre, à 60 kil. S. E. de Durango ; 6,800 hab. Mines d'argent.

NOMBRE D'OR, nombre dont on se sert dans le comput ecclésiastique pour marquer en quelle année on se trouve du *cycle lunaire*. Ce cycle est une révolution de 19 années au bout desquelles, d'après une supputation erronée, on suppose que les nouvelles et pleines lunes se retrouvent au même jour et à la même heure. On fait partir le premier cycle lun. de l'année qui précède la 1re de l'ère vulgaire. Pour trouver le nombre d'or d'une année donnée, il suffit donc de diviser le chiffre de l'année par 19, et le reste plus 1 représente le nombre d'or. En faisant ce calcul sur 1842, par exemple, on trouvera que le nombre d'or est 19.

NOMBRES (livre des), un des livres de la Bible et le troisième du Pentateuque, renferme l'histoire de ce qui se passa dans les 40 ans que dura le voyage des Israélites dans le désert. On l'appelle ainsi parce que les trois premiers chapitres contiennent le *dénombrement* des Hébreux.

NOMÉNOÉ, comte ou duc de Bretagne en 822 ou 825, essaya sous Charles-le-Chauve de se rendre indépendant, prit le titre de roi et poussa ses conquêtes jusqu'à Vendôme, où il mourut en 851.

NOMENTE, *Nomentum*, auj. *Lamentano*, ville d'Italie, chez les Sabins, sur l'Allia ; Servilius Priscus Fidenas remporta aux environs de cette ville, sur les Véiens et les Fidénates, la victoire qui peu après lui ouvrit les portes de Fidènes, en 335 av. J.-C. Nomente a donné son nom à une des portes de Rome (la *porte Nomentane*) et à la *voie Nomentane*, qui allait se joindre à la voie *Salaria*.

NOMENY, ch.-l. de cant. (Meurthe), sur la Seille, à 22 kil. N. de Nancy ; 1,350 hab. Commerce de grains. — Jadis titre de marquisat ; elle appartint longtemps aux évêques de Metz.

NOMES, division de l'Egypte. *Voy.* ÉGYPTE.

NOMINAUX ou NOMINALISTES, secte scholastique opposée à celle des Réalistes, soutenait que les idées générales n'ont aucune réalité hors de notre esprit, et ne subsistent que par les noms que nous leur donnons. On lui donne pour chef Jean Roscelin, chanoine de Compiègne au XIe siècle, qui fut condamné au concile de Soissons en 1092 ; elle compte parmi ses partisans Abailard, disciple de Roscelin, condamné par les conciles de Soissons (1121) et de Sens (1140), Occam, Buridan, P. d'Ailly, Hobbes, Locke, Berkeley, Condillac, D Stewart, etc.

NOMPAR-DE-CAUMONT. *Voy.* LA FORCE.

NON (le cap), en Afrique. *Voy.* NOUN.

NONA, *Ænona*, ville des États autrichiens (Dalmatie), à 17 kil. N. O. de Zara ; 600 hab. Evêché. Port. Jadis très importante.

NONACRIS, ville d'Arcadie, près du mont Cyllène, ainsi nommée d'une fille de Lycaon. Patrie d'Évandre et d'Atalante (*Nonacrius heros* et *Nonacria virgo*).

NONANCOURT, ch.-l. de cant. (Eure), à 28 kil. S. d'Évreux ; 1,350 hab. Filatures, cartes, etc.

NONCES, *Nuntii*, ambassadeurs du pape près des cours étrangères, différents des légats (*V.* LÉGATS), sont chargés de représenter le St-Siége auprès des différentes puissances et de veiller aux intérêts de la religion. Ceux qui sont revêtus seulement d'un titre provisoire s'appellent *internonces*. En France, les *nonces* n'exercent pas de juridiction. — On donnait aussi le nom de nonces aux députés de la noblesse polonaise dans les diètes. Il y avait deux nonces par chaque palatinat ; on les nommait dans des *diétines* ou petites diètes. Les premiers nonces parurent à la diète de Korczyn en 1404. Cet usage fut régularisé et passa en loi en 1468 sous Casimir IV.

NON-CONFORMISTES, nom donné en Angleterre aux différentes sectes protestantes qui ne professent pas la religion anglicane, surtout aux Puritains. Ils prirent naissance vers 1566, sous Elisabeth, lorsque l'archevêque de Cantorbéry Matthieu Parker voulut forcer les ecclésiastiques à porter un costume particulier. On les nomma aussi *dissenters*.

NONIUS MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien, de Tibur, vivait au IIIe siècle. Il a laissé un traité *De proprietate sermonum* (Paris, 1614), précieux par quelques fragments d'auteurs anciens qui s'y trouvent conservés.

NONNIUS, en espagnol *Nunez*. *Voy.* PINCIANUS.

NONNOTTE (l'abbé), jésuite, né à Besançon en 1711, mort en 1793, entreprit de défendre la religion contre les attaques de Voltaire, et s'attira par là les sarcasmes du philosophe. Il prêcha successivement à Paris, à Versailles et à Turin. Après la suppression de son ordre, il se fixa à Besançon. On a de lui : *les Erreurs de Voltaire*, Avignon, 1762 ; *Dictionnaire philosophique de la religion, en réponse aux objections des incrédules*, Avignon, 1772 ; *les Philosophes des trois premiers siècles de l'Église*, Paris, 1789.

NONNUS, poëte grec, né à Panopolis en Egypte vers 410 de J.-C. est l'auteur des *Dionysiaques*, poëme épique en 48 chants, qui roule sur l'histoire de Bacchus. Ce poëme réunit à un vrai mérite poétique une érudition mythologique immense, mais sa longueur en rend la lecture très fatigante. Les *Dionysiaques* ont été publiées par Falkenberg, à Anvers, 1569, gr. in-8, et par Græfe, 1819 et 1826, Leipsick, 2 vol. in-8, et traduites en français par Boitel, Paris, 1625, in-8, et par le comte de Marcellus, avec introd. et notes, 1856, gr. in-8. On attribue à Nonnus une *Paraphrase en vers de l'Evangile de S. Jean* ; ce qui a fait supposer que, païen d'abord, il aur. plus tard été baptisé ; mais probabl. cet ouvr. n'est pas de lui.

NONTRON, ch.-l. d'arr. (Dordogne), sur le Bandiat, à 40 kil. N. de Périgueux ; 3,573 hab. Coutellerie, tanneries, minéraux, marne, etc. Jadis baronnie. — L'arr. de Nontron a 8 cantons (Bussières-Badil, Champagnac-de-Belair, Jumilhac-le-Grand, Mareuil-le-Jeune, la Nouaille, Saint-Pardoux-la-Rivière, Thiviers, plus Nontron), 80 communes et 83,664 hab.

NONZA, ch.-l. de cant. (Corse), à 13 kil. N. O. de Bastia ; 1,000 hab.

NOODT (Gérard), jurisconsulte et publiciste hollandais, né à Nimègue en 1647, mort en 1725, fut nommé professeur de droit dans sa ville natale en 1671, puis à Franeker, 1679, à Utrecht, 1684, et à Leyde, 1686. On lui doit un grand nombre d'ouvra-

ges; nous citerons: *Probabilium juris libri III*, 1674-79; *De jure summi imperii et lege regia*, 1699 (traduit par Barbeyrac, 1706); *De religione ab imperio, jure gentium, libera*, 1706, etc. Noodt donna une édition complète de ses *Œuvres* à Leyde, 1713. Cette édition fut condamnée à Rome en 1737.

NOR, fondateur du roy. de Norvège dans la tradition scandinave, était fils de Thorron, qui régnait sur la Gothie et la Finlande. Envoyé par son père à la recherche de sa sœur Goe, qui avait été enlevée, il fut conduit par ses courses dans le pays nommé depuis, d'après lui, Norvège, et assujettit les petits princes de cette contrée.

NORA, auj. *Bour?* place forte de Cappadoce, au pied du Taurus, est célèbre par le long siége qu'y soutint Eumène contre Antigone, et qui se termina par son évasion inattendue au milieu d'obstacles de toute espèce (de 321 à 320 av. J.-C.). — Il y avait une autre Nora, auj. *Nori*, en Sardaigne.

NORADIN. *Voy.* NOUR-EDDYN.

NORBA, auj. *Norma*, ville du Latium, chez les Volsques, devint colonie romaine l'an 261 av. J.-C.

NORBA CÆSAREA, ville d'Hispanie, auj. ALCANTARA.

NORBERG (George), chapelain de Charles XII, roi de Suède, né à Stockholm en 1677, mort en 1744, a écrit par ordre de la reine Ulrique-Eléonore la *Vie de Charles XII*, Stockholm, 1740, 2 vol. in-fol. (traduit en français par Warmholz, La Haye, 1742, 3 vol. in-4). Voltaire, dont il avait relevé les erreurs, s'en vengea en le persiflant.

NORBERT (saint), fondateur de l'ordre des Prémontrés, né en 1092 à Santen (duché de Clèves), fut aumônier de Henri V, qu'il suivit en Italie, mena d'abord une vie assez dissipée, se réforma subitement après avoir failli périr dans un orage, reçut la prêtrise en 1116, et se livra dès lors aux travaux de la mission; parcourut l'Allemagne, puis se fixa en France et fonda en 1120, dans le vallon de Prémontré, près de Laon, l'ordre dit de *Prémontré*, qui avait pour objet la réforme des chanoines réguliers de saint Augustin; cet ordre fut confirmé par Honorius II en 1126 et devint très florissant. Nommé archevêque de Magdebourg en 1126, Norbert rendit à l'Église des services signalés pendant le schisme qui s'éleva à la mort d'Honorius II, et reçut en récompense la primatie des Deux-Saxes. Il mourut en 1134 et fut canonisé par Grégoire XIII en 1582. On le fête le 6 juin.

NORBERT (P. PARISOT, dit le *Père*), capucin, né en 1697 à Bar-le-Duc, mort en 1769, se rendit en 1736 à Pondichéry comme procureur général des missions étrangères, et attaqua vivement la conduite des Jésuites aux Indes. De retour à Rome, il mit au jour, en 1744, un livre relatif aux rites malabares (*Mémoires sur les missions des Indes*), où il attaquait violemment les Jésuites, et qui fut condamné. D'un caractère inquiet et tracassier, il déserta son ordre et mena une vie errante. En 1651, il présenta au pape des *Mémoires apologétiques*, qui furent aussi condamnés.

NORCIA, *Nursia*, ville de l'Etat ecclésiastique, à 31 kil. N. E. de Spolète, près de la Nera; 4,000 hab. Patrie de saint Benoît.

NORD (dép. du), le dép. le plus septentr. de la France, sur la mer du Nord, limitrophe de la Belgique au N. E., borné à l'O. par le dép. du Pas-de-Calais, au S. par la Somme, au S. E. par l'Aisne, à l'E. par les Ardennes: 5,679 kil. carrés; 1,026,417 hab. Ch.-l., Lille. Il est formé de la Flandre française, du Hainaut français et du Cambrésis. C'est le dép. le plus peuplé et un des plus riches de la France; il est éminemment agricole et commercial. Rivières: l'Aa, la Lys, la Scarpe, l'Escaut, la Sambre, etc.; 20 canaux navigables. Sol plat, houille et fer (en quantité); marbre, grès à paver, pierre de taille, argile à potier; eaux minérales et thermales. Toutes les espèces de céréales, de légumes, de plantes oléagineuses, etc.; lin dit *de fin*, tabac (le meilleur de France), houblon, pastel. Chevaux estimés, gros et menu bétail. Batistes, dentelles, fils retors; filatures de laines; faïence, verre, porcelaine; bière, savon, genièvre; usines à fer, armes, canons, clous; scieries de marbre; construction de navires, etc. Commerce immense; pêche. — Ce dép. a 7 arr. (Lille, Dunkerque, Hazebrouck, Douay, Valenciennes, Cambray, Avesnes), 60 cantons et 666 communes; il appartient à la 3e div. militaire, a une cour impér. à Douay et un archevêché à Cambray.

NORD (mer du) ou MER D'ALLEMAGNE, *Oceanus Germanicus* des anciens, grand golfe de l'Atlantique à double ouverture, s'enfonce du N. au S. entre les îles Britanniques et la Norvège, baigne les côtes occidentales du Danemark, jette à l'E. entre ces deux pays un bras (le Skaggerrack) qui en descendant et s'élargissant devient la Baltique, et forme à l'O. la Manche, qui va rejoindre l'Océan. La limite mérid. de la mer du Nord est le littoral hollando-belge, et sur quelques kil. de longueur la côte du dép. du Nord (en France).

NORD (cap), promontoire de Norvège dans l'île Mageroë, par 23° 40' long. E., 71° 10' lat. N., est le point le plus septentrional de l'Europe.

NORDALBINGIENS, nom donné au moyen âge à des peuplades saxonnes qui habitaient au nord et sur la rive droite de l'Elbe, vers son embouchure.

NORDBOTTEN. *Voy.* NORDLAND (Suède).

NORDEN, ville du roy. de Hanovre, à 4 kil. de la mer du Nord, à 26 kil. N. d'Embden; 5,400 hab. Savon, lainages, toile, bière, eau-de-vie de grains. Chantiers de construction.

NORDEN (Fréd.-L.), voyageur danois, né à Gluckstadt en 1708, mort à Paris en 1742, était capitaine de la marine royale de Danemark, et avait été envoyé en Italie et en Egypte avec la mission de décrire et de dessiner les monuments antiques. On lui doit un *Voyage d'Egypte et de Nubie* (en français), Copenhague, 1723 et 55, 2 vol. gr. in-fol avec 159 pl. et cartes, et un *Mémoire sur les ruines de Thèbes en Égypte*, en anglais, Londres, 1741.

NORDENFIELD, grande division de la Norvège centrale: 600 kil. sur 200; 380,000 hab. Elle comprend 5 bailliages: Drontheim-Nord et Drontheim-Sud, Romsdal, Bergen-Nord et Bergen-Sud, plus la baronnie de Rosendahl. Pas de mont., sauf vers la mer; côtes très échancrées, baies, îles, etc. Sol aride (peu de grains, pommes de terre, houblon, chanvre), gros bétail, porcs, poisson en abondance; cuivre, fer, marbre, chaux. Exportation de poisson, peaux, marbre, fromage et beurre, etc.

NORD-EST (île du), île de l'océan Arctique, par 17° 25'-21° 15' long. E., et par 79° 5'-81° lat. N.; 400 kil. sur 250. — Dép. d'Haïti. *Voy.* HAÏTI.

NORDGAU, ancien pays d'Allemagne, auj. compris dans le nord de la Bavière, n'avait pas de limites bien fixes. — On a aussi quelquefois donné le nom de *Nordgau* à la Basse-Alsace, en France.

NORDHAUSEN, ville murée des Etats prussiens (Erfurt), à 62 kil. N. d'Erfurt; 10,400 hab. Construite dans le goût du moyen âge. Eau-de-vie, eau forte, huile de vitriol, esprit de sel, acide fumant, dit de Nordhausen, drap, etc.

NORDHEIM, ville murée du Hanovre, à 19 kil. N. E. de Gœttingue; 3,500 hab. Tabac, toile, camelots, flanelle, etc. Bains sulfureux. — Noyau du riche comté de Nordheim, dont les titulaires héritèrent du duché de Brunswick en 1090, mais s'éteignirent dès 1101. Richenza, héritière des comtes de Nordheim, épousa Lothaire de Supplinbourg, depuis duc de Saxe (1106) et empereur; la fille issue de cette union fut donnée en 1128 à Henri le Superbe (qui réunit ainsi les biens des Nordheim, Brunswick, Supplinbourg à sa part des biens Billung et aux deux duchés de Saxe et Bavière).

NORDKŒPING, ville de Suède sur la Baltique, à 150 kil. S. O. de Stockholm; 9,500 hab. Bon port, hôtel-de-ville, temples, etc. Chantier de construction, teintureries, tanneries, lainages, etc.

NORDLAND, prov. de Norvège, la plus sept. de toutes, 65°-71° 35' lat. N., comprend deux bailliages, le Finmark et le Nordland propre: 950 kil. sur 350; 70,000 hab.

NORDLAND ou NORRLAND, une des grandes divisions du roy. de Suède, de toutes la plus septentr., comprend l'ancienne Botnie occidentale ou Westerbotten, le Lappmark et quelques districts de la ci-devant Suède proprement dite (Medelpad, etc.); elle se divise en 4 gouvernements:

Norrbotten ou Botnie septentrionale,	ch.-l. Pitea.
Westerbotten ou Botnie occidentale,	Umea.
Westernorrland ou Norrland occidental,	Hernœsand.
Iemtland,	Ostersund.

Surface, environ 192,000 kil. carrés; 200,000 hab. Climat très froid, sol ingrat. *Voy.* BOTNIE.

NORDLAND OCCIDENTAL ou WESTERNORDLAND, un des 4 gouv. du Nordland, confine du côté du S. au gouv. de Gefleborg (en Suède propre). Il a 308 kil. de long, de 77 à 193 de large, et environ 6,000 kil. carrés: 75,000 hab.; ch.-l., Hernœsand.

NORD-LIBRE, ville de France. *Voy.* CONDÉ.

NORDLINGEN, ville de Bavière (Rezat), à 60 kil. N. O. d'Augsbourg; 7,600 hab. Eglise neuve de la Madeleine (tour de 114 m). Tapis de pied en poil de chèvre, etc. Charcuterie renommée. — Jadis ville libre et impériale; à la Bavière depuis 1802. Bernard de Saxe-Weimar y perdit en 1634 contre les Impériaux une bataille décisive. Condé et Turenne y défirent Merci en 1645. Combats entre les Français et les Autrichiens en 1796 et en 1805.

NORD-OUEST, *North-West*, district des Etats-Unis, compris dans le grand district occidental et dépendant administrativement du territoire du Missouri, entre le Haut-Canada au N. (dont il est séparé par le lac Supérieur), le Missouri à l'O. et au S. O., l'Illinois au S., et à l'E. le Michigan, dont le sépare le lac Michigan: 1,100 kil. sur 450; 24,000 hab., presque tous indigènes (Chippaways, Menomènes, Renards, etc.). Cuivre, plomb. Lieux principaux: Greenbay ou Fort-Howard, Prairie-du-Chien. Cette contrée est encore peu connue. On la nomme aussi *Ouisconsin*. Erigée en état en 1846.

NORDSTRAND, île du Danemark, sur la côte du Slewig, par 6° 40' long. E., 54° 34' lat. N.: 5 kil. de tour; 2,500 hab. Grande inondation en 1634 (6,400 personnes y périrent).

NORFOLK (comté de), en Angleterre, sur la mer du Nord, au N. O., entre les comtés de Suffolk au S. E. et au S., de Cambridge au S. O.: 110 kil. sur 80: 400,000 hab. Ch.-l., Norwich. Bons paturages, sol peu fertile, mais bien cultivé; marais saumâtres, climat froid. Peu d'industrie (sauf à Norwich). Grand commerce maritime.

NORFOLK, ville des Etats-Unis (Virginie), à 140 kil. S. E. de Richmond; 9,800 hab. Bon port, trois forts. Commerce actif. Bel hôpital maritime à 2 kil. de la ville.

NORFOLK (île de), en Australie, entre la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie, par 165° 50' long. E., 29° 1' lat. S.; 22 kil. de tour. Sol très fertile; superbe café, etc. Etablissement anglais pour les criminels relaps de la Nouv.-Galles-méridionale. Découverte par Cook, 1774.

NORFOLK (NOUV.-), *New-Norfolk* en anglais, contrée de l'Amérique-Russe, au N. du Nouveau-Cornouailles, de 56° à 60° 30' lat. N., fait partie du pays des Koluches. Sur la côte sont l'archipel du roi Georges III et les îles de l'Amirauté.

NORFOLK (baie de), sur la côte O. de l'île du roi Georges, par 135° 10' long. O., 56° 46' lat. N. (petite et non loin de la côte du Nouveau-Norfolk).

NORFOLK, illustre et ancienne famille anglaise, descend de la famille royale des Plantagenet (par Thomas Plantagenet de Brotherton, comte de Norfolk, 2e fils du roi Edouard I, et comte-maréchal d'Angleterre). L'héritière des Norfolk, Marguerite, fille aînée de Thomas de Mowbray, duc de Norfolk, ayant épousé au commencement du XVe siècle Robert Heward, le titre de duc de Norfolk passa à celui-ci, qui le transmit à ses descendants. (*Voy.* HOWARD). Les Norfolk occupent en Angleterre le même rang que les Montmorency en France; le chef actuel de cette famille a le titre de premier duc, premier marquis, premier comte et premier baron d'Angleterre, et marche immédiatement après les princes du sang.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), maréchal d'Angleterre, vint en 1245 comme ambassadeur du roi et des barons d'Angleterre au concile général de Lyon, où il combattit les prétentions du pape au titre de souverain de l'Angleterre, et fut un des seigneurs qui forcèrent Henri III à confirmer la *Grande-Charte*, ainsi que la *Charte des Forêts*, et à se conformer aux *Provisions d'Oxford*. Il mourut en 1270 sans postérité. — Son neveu, nommé aussi Roger Bigod, comte de Norfolk, et comme lui maréchal d'Angleterre, fut aussi en lutte avec Edouard I, qu'il contraignit à confirmer les deux chartes, puis à signer la *confirmation des chartes*.

NORFOLK (Jean et Thomas HOWARD, ducs de). *Voy.* HOWARD.

NORIQUE, *Noricum*, auj. *partie de la Bavière, de l'Autriche et de la Styrie*, prov. de l'empire romain, entre la Rhétie à l'O. et la Pannonie à l'E., avait pour bornes au N. le Danube, au S. l'Illyrie; était, surtout au S., hérissée de montagnes, dites *Alpes-Noriques*, et très riches en mines de fer. Les Romains en firent la conquête sous Auguste; *Boiodurum*, *Lauriacum*, *Ovilabis* en étaient alors les villes principales. Au IIIe siècle il fut divisé en *Norique riverain* et *Norique méditerranéen*; plus tard, ces deux provinces furent comprises dans le diocèse d'Illyrie (appartenant à la préfecture d'Italie), et appelées Norique 1re et Norique 2e.

NORIQUES (ALPES), partie N. E. de la chaîne des Alpes, s'étendent depuis le Dreyherrnspitz, à travers la Carinthie, le pays de Salzbourg et l'Autriche, jusqu'aux plaines d'Œdenbourg en Hongrie.

NORIS (le cardinal), célèbre critique italien, né à Vérone en 1631, d'origine irlandaise, entra fort jeune dans l'ordre des Augustins, professa la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, puis l'histoire ecclésiastique à Pise; fut nommé par la reine Christine membre de l'académie qu'elle avait créée dans son palais, et enfin se rendit à Rome sur l'invitation d'Innocent XII, qui le fit bibliothécaire du Vatican et cardinal en 1695. Noris mourut en 1705. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Vérone, 1729-41, 5 vol. in-fol. On y remarque une *Histoire du Pélagianisme*, une *Hist. des Donatistes*, *Epochæ Syro-Macedonum*, *Cenotaphia pisana*, *Parænesis ad P. Harduinum*, où il réfute ce Père, etc.

NORMANDIE, *Normannia* et *Neustria*, ancienne prov. et grand gouv. de France, borné au N. par la mer et la Picardie, au S. par le Maine et le Perche, à l'E. par l'Ile de France, à l'O. par la Manche; 270 kil. de long sur 110 de moyenne largeur. Elle se divisait en Haute et Basse-Normandie. Dans la première, qui avait pour ch.-l. Rouen, capitale de toute la province, on distinguait le pays de Caux, celui de Bray, le Vexin normand, les campagnes de Neubourg et de Saint-André, le Roumois, le Lieuvin, le pays d'Ouche et celui d'Auge. La seconde avait pour ch.-l. Caen et se composait de la campagne

de Caen, du Bessin, du Cotentin, de l'Avranchin, du Bocage, du pays d'Houlme et de la campagne d'Alençon. La Normandie forme aujourd'hui quatre départements, Seine-Inférieure, Eure, Calvados, Manche et une partie du département de l'Orne. Elle est arrosée par un grand nombre de rivières, telles que la Seine (qui vient s'y joindre à la mer); l'Eure, l'Epte, l'Andelle et la Rille; la Touque, la Dive, l'Orne, l'Aure et la Brôme, qui se rendent directement à la mer. — Cette province est une des plus riches et des plus fertiles de la France; les côtes offrent un grand nombre de bains et de ports; elles sont très poissonneuses. Le climat est humide et même un peu froid. Sol excellent pour la culture des grains, lin, chanvre, colza, etc; pâturages magnifiques qui nourrissent des chevaux, des bœufs et des moutons estimés. Pas de vignes, mais des pommiers en abondance (le cidre est la boisson du pays). Houille, fer, cinabre, salines (dans l'Avranchin), granit, kaolin, pétunzé, etc. Eaux minérales. Le Normand est fin, intéressé et intelligent, surtout pour tout ce qui regarde le commerce; on lui attribue (principalement au Bas-Normand) l'amour de la chicane. — La Normandie fut habitée anciennement par un grand nombre de peuples, dont les principaux furent les *Veliocasses*, les *Caleti*, les *Aulerci-Eburovices*, les *Lexovii*, les *Bajocasses* et les *Abrincatui*. Après la conquête romaine, elle fut comprise dans la 2e Lyonnaise. Clovis la conquit. Sous les successeurs de ce prince, elle fit partie d'abord du roy. de Soissons, puis du roy. de Neustrie. A partir de la fin du règne de Charlemagne, cette province fut en proie aux ravages continuels des pirates Normands ou Danois : ceux-ci finirent par s'y établir en 912, pendant le règne de Charles-le-Simple, sous la conduite de Rollon, leur chef, qui épousa Gisèle, fille du roi de France. Le pays prit dès lors le nom des conquérants. Rollon et ses successeurs régnèrent sur la Normandie avec le titre de ducs et comme vassaux du roi de France. En 1066, Guillaume-le-Bâtard, un des descendants de Rollon, ayant conquis l'Angleterre, la Normandie se trouva de la sorte annexée à la Grande-Bretagne, sans toutefois cesser d'être vassale de la France. En 1203, Philippe-Auguste la confisqua sur Jean-sans-Terre, lorsque celui-ci eut assassiné Arthur, son neveu, héritier de la Normandie, et il la réunit à la couronne; mais, en 1346, Edouard III, roi d'Angleterre, l'envahit et s'en empara; elle resta alors entre les mains des Anglais jusqu'au règne de Charles V qui la reprit; Charles VI la perdit de nouveau; mais elle fut reconquise sous Charles VII (1450). — Quatre princes du sang de la maison de France ont porté le titre de ducs de Normandie : *Jean*, fils de Philippe de Valois et depuis roi (1332); *Charles*, fils du roi Jean, depuis Charles-le-Sage (1355); *Charles* de France, frère de Louis XI (1464), et *Louis-Charles*, 2e fils de Louis XVI, connu depuis sous les titres de dauphin et de Louis XVII. Après la mort de ce dernier, plusieurs imposteurs, qui voulaient passer pour le dauphin, ont pris le titre de *duc de Normandie*.

Voici la liste des ducs héréditaires de Normandie :

Rollon ou Raoul (dit Robert apr. son bapt.), 912
Guillaume I, *Longue-Épée*, 920 ou 927
Richard I, *Sans-peur*, 948
Richard II, le *Bon*, 996
Richard III, 1027
Robert I, le *Diable*, 1028
Guillaume I, le *Conquérant*, 1035
Robert II, *Courte-heuse*, 1087 (dépouillé en 1106).
Henri I (roi d'Angl.), 1106
Étienne de Blois, roi d'Angl. 1135
Mathilde et Geoffroy Plantagenet, 1144
Henri II, 1151 (roi d'Angl. en 1154),
Richard IV (I comme roi d'Angleterre), 1189
Arthur et Jean-sans-Terre, 1199-1203

Les sources de leur hist. sont Dudon de St-Quentin, Guillaume de Jumiéges, Orderic Vital, Wace, Benoit.

NORMANDS ou NORTHMANS, c.-à-d. *Hommes du Nord*, nom donné en France et en Espagne aux pirates danois et scandinaves (norvégiens et suédois) à partir du VIIe siècle. En Angleterre, on les nomma plus spécialement Danois. Tous les peuples riverains orientaux de la mer du Nord (Frisons, Saxons, Danois, Jutes, Angles) ont plus ou moins mené la vie de pirates. Dès le Ve siècle, les Saxons ravageaient la Britannie et la Gaule romaine; l'expédition d'Hengist (449), ne fut qu'une course heureuse suivie d'un établissement, et la formation de l'Heptarchie (451-584) ne fut qu'une invasion des mêmes pirates qui dura un siècle et demi. Au VIIe siècle (vers 625), le roi de Leithra, Ivar Vidfamne, se fit chef de tous les petits princes scandinaves, et bientôt des Normands allèrent fonder en Irlande les États ou royaumes de Dublin, d'Ulster, de Connaught. Il y eut aussi un royaume de Man. Vers 777, le célèbre Regner Lodbrog soumit la Biarmie, la Samble et entreprit la conquête de l'Angleterre, mais il échoua dans le Northumberland. Enfin vers 812 ou 813, Charlemagne voyait des barques de Normands tenter des descentes sur les côtes de la France, et fortifiait l'entrée des rivières pour leur en défendre l'approche. Sa mort fut comme le signal d'une invasion générale des pirates. Dès 832 (en Angleterre) ils dévastent l'île de Sheppey, et quoique battus par Egbert (833 et 835), ils reviennent sans cesse à la charge. En France ils avaient pillé les îles Bouin et de Ré en 820, Noirmoutiers en 830. Nouveaux ravages en 836 et 838. Ces nombreuses et terribles expéditions embrassèrent près d'un siècle (de 820 à 911). Elles ravagèrent non seulement l'Angleterre et la France, mais aussi l'Espagne. La tactique des Normands consistait à remonter le cours des grands fleuves et à surprendre les villes. Leur but était le butin ; mais, pour le grossir, ils étaient sans pitié, et tout était mis à feu et à sang sur leur passage. L'impuissance du gouvernement sous les successeurs de Charlemagne secondait admirablement leur audace. Les Normands, n'éprouvant pas de résistance sérieuse, finirent (depuis 850) par garder pour eux les pays dans lesquels ils n'avaient d'abord fait que de courtes invasions ; mais ici il faut distinguer les simples stations (850 à 879) et les établissements proprement dits. Les grandes stations des Normands en France furent au nombre de quatre : la 1re aux Bouches de la Meuse, à Walcheren et à Duerstad (d'où ils se jetaient sur l'Escaut, sur Amiens); la 2e sur la Seine (camp près de Vernon, à l'île d'Oissel et à Jeufosse; pillage de Paris, Melun, Meaux, Troyes, etc.); la 3e sur la Loire ou aux environs (à Nantes, à Angers, à Noirmoutiers, à Saintes; pillages jusqu'à Orléans et Bourges); la 4e dans la Camargue à l'embouchure du Rhône. A peine dans tout l'espace baigné par ces fleuves et leurs affluents resta-t-il un village intact. Souvent pourtant les Normands étaien battus. Charles-le-Chauve chassa d'Angers Hasting et força le roi Weland d'embrasser le christianisme lui et sa famille (862). Robert-le-Fort, tige des Ca pétiens, battit à Brissarthe les Normands de l Loire (866). Quant aux établissements, le premie fut le comté de Chartres donné au même Hastin en 879; ensuite vint la cession faite par Char les-le-Gros du pays entre le Rhin et la Meuse Inférieure au duc Godefroy, vers 882; ma Charles le fit assassiner un peu après. Plus tar (912) Charles-le-Simple abandonna au duc Rol lon la Neustrie, qui prit le nom de Northman nie (depuis Normandie), toutefois en stipulan et la suzeraineté et la conversion des Normand Ainsi commença le duché de Normandie. Les No mands dès lors ne furent plus dangereux. Ma tres de la Manche et de la Seine-Inférieure, i fermèrent l'entrée aux autres pirates. Pendant c temps, d'autres Normands s'étaient signalés au nor

Gamle avait découvert les îles Fœroer, et s'y était établi (861). Nadod et Floke avaient débarqué en Islande, et Ingolf s'y était aussi établi (870–875); Eric-le-Rouge avait atteint le Groënland (982), d'où probablement ses successeurs descendirent au sud, pénétrant aussi en Amérique cinq ou six siècles avant Colomb. D'autres pirates avaient trouvé les îles Shetland, conquis les Orcades (dont ils exterminèrent les habitants primitifs), fondé en Ecosse le roy. de Caithness (qui ne revint aux Écossais qu'en 1196), soumis les Hébrides et la presqu'île de Cantyre (que les Norvégiens ne perdirent qu'en 1166). — Même après leur établissement définitif en France, les Normands se signalèrent encore par de grandes entreprises; les plus célèbres sont leurs expéditions en Italie et en Sicile, où ils formèrent le royaume des Deux-Siciles au milieu du XIe siècle (*Voy.* SICILE, ROBERT GUISCARD, etc.), et la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Bâtard (1066). Les Normands étaient, au physique, grands, forts et bien constitués; au moral, avides, guerriers, cruels, amoureux de voyages et d'aventures. En principe, ils regardaient la piraterie comme noble. Ils professaient la religion barbare d'Odin. Convertis, ils gardèrent en partie leur caractère guerrier et aventureux. On peut lire sur les Normands la *Chronica de gestis Normannorum in Francia*, et surtout *l'Histoire des invasions des Normands*, par M. Depping.

NOROY-LE-BOURG ou L'ARCHEVÊQUE, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 11 kil. E. de Vesoul; 1,047 hab. Houille exploitée, calicot, teintureries.

NORRBOTTEN. *Voy.* BOTNIE et NORRLAND.

NORRENT-FONTÈS, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 17 kil. N. O. de Béthune; 1,000 hab.

NORRIS (Jean), théologien anglais, né en 1657, mort en 1711, occupa diverses cures. Il était grand partisan de Platon et adopta la doctrine de Malebranche sur la *Vision en Dieu*. On a de lui, entre autres écrits: *la Raison et la religion ou les fondements et les mesures de la dévotion*, etc., 1689, in-8; *Discours concernant l'immortalité naturelle de l'âme*, 1708; *Tableau de l'amour sans voile*, 1682; *la Théorie et les lois de l'amour*, essai moral, 1688; *De la lumière divine*, 1692; *Lettres sur l'amour de Dieu*, 1705; *Théorie du monde idéal*, 1701-4: c'est l'ouvrage capital pour ses opinions philosophiques.

NORRKOEPING. *Voy.* NORDKOEPING.

NORRLAND. *Voy.* NORDLAND.

NORT, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), sur l'Erdre, rive droite, à 33 kil. S. de Châteaubriant; 3,634 hab. Commerce de bois, fer, houille, etc.

NORTE (Rio-del-), ou *Rio Bravo del Norte*, riv. du Mexique, sort de la Sierra Verde (Nouv.-Mexique), coule au S., puis au S. E., baigne les états de Durango, Cohahuila, Tamaulipas, faisant auj. la limite (contestée, il est vrai) entre le Texas et le Mexique, reçoit le Puerco et le Conchos, et tombe dans le golfe du Mexique, par 99° long. O., 26° lat. N.; cours, 2,000 kil. environ.

NORTH (Fréd., lord), comte de Guildford, né en 1732, mort en 1792, débuta d'une manière brillante à la Chambre des Communes, fut nommé lord de la chancellerie à 26 ans (1758), succéda comme chancelier de l'échiquier à Ch. Townshend (1767), prit la place du duc de Grafton comme premier lord de la trésorerie en 1770, et fut à la tête du cabinet jusqu'en 1782. Beaucoup de désordres et de malheurs signalèrent cette période de douze ans, entre autres l'insurrection de l'Amérique anglaise. Les fausses mesures de lord North ont souvent été présentées comme la cause de la révolte des Etats-Unis et des revers qu'éprouva la métropole dans la lutte qui suivit. Lord North fut un instant rappelé au ministère en 1783; mais il n'eut le temps de rien faire.

NORTHAMPTON, *Camulodunum?* ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Northampton, à 103 kil. N. O. de Londres, sur la gauche de la Nen; 15,000 hab. Bien percée et bien bâtie; églises d'All-Hallows et de Saint-Pierre; infirmerie générale, hôtel-du-comté; près de la ville, on voit le *Queen's cross* (monument élevé par Édouard I à Éléonore, sa femme). Dentelles, fil, soieries, souliers et bottes (pour l'exportation). Foires de chevaux de trait (jadis les premières de l'Angleterre). — Northampton fut brûlé en 1675 et rebâti avec soin. Aux environs eut lieu en 1460 une des plus célèbres batailles de la guerre des Deux-Roses: la reine Marguerite y fut défaite par Warwick; Henri VI y fut fait prisonnier. Plusieurs conciles et synodes se sont tenus dans cette ville.

NORTHAMPTON (comté de), comté central de l'Angleterre, entre ceux de Huntingdon et de Bedford à l'E., de Buckingham au S. E., d'Oxford au S. et au S. O., de Warwick à l'O., de Leicester et de Rutland au N. O.; 180,000 hab. Ch.-l., Northampton. Grandes forêts, nombreux pâturages. Dentelles de soie et de fil, lainages, chaussures, fouets (à Daventry). Commerce de grains, bétail, légumes, bois de construction, et des objets de ses fabriques.

NORTHAMPTON, ville des États-Unis (Massachusetts), sur le Connecticut, vis-à-vis de Hadley; 3,000 hab. Agréablement située; commerce important. — Plusieurs comtés des États-Unis (dans la Caroline du Nord, la Pensylvanie, la Virginie) portent le même nom.

NORTHAMPTON (Henri HOWARD, comte de). *Voy* HOWARD.

NORTHMANS. *Voy.* NORMANDS.

NORTH-RIVER, fl. des Etats-Unis. *Voy.* HUDSON

NORTHUMBERLAND (comté de), comté le plus septentrional de l'Angleterre, a pour bornes au N. l'Écosse, au S. le comté de Durham, à l'O. celui de Cumberland, à l'E. la mer du Nord: 104 kil. sur 717; 225,000 hab. Ch.-l., Newcastle. Monts Cheviot, à l'O. Climat froid, sol bien cultivé. Beaucoup de bétail. Houille en abondance; plomb, fer; peu d'industrie. Commerce assez considérable. Au Northumberland se terminait la Grande-Césarienne (des Romains), et commençait la Valentie. *Voy.* NORTHUMBRIE. — Il y a aux Etats-Unis, dans la Pensylvanie, un comté de Northumberland (arrosé par la Susquehannah, peuplé de 45,000 hab. et qui a pour ch.-l. Sunbury). — Enfin il y a deux autres comtés de Northumberland appartenant à la Grande-Bretagne, l'un en Australie, dans la partie anglaise de la Nouvelle-Galles du Sud (ch.-l., Newcastle), l'autre dans le B.-Canada, au N. du St-Laurent.

NORTHUMBERLAND (détroit de). Il y en a deux: l'un entre l'île St-Jean et les côtes du Nouv.-Brunswick et de la Nouv.-Ecosse (dans l'Amérique anglaise); l'autre dans l'Océan indien, vers les îles Calamiane.

NORTHUMBERLAND (îles de), sur la côte N. E. de l'Australie, par 21°-22° lat. S. et 147°-148° long. E.

NORTHUMBERLAND (roy. de). *Voy.* NORTHUMBRIE.

NORTHUMBERLAND (ducs de). *Voy.* DUDLEY et PERCY.

NORTHUMBRIE (roy. de), *Northumbria*, un des sept royaumes de l'Heptarchie, ainsi nommé de sa position au N. de l'Humber, fut fondé le 5e de tous dans l'ordre chronologique (de 547 à 559, par Idda et ses 12 fils), et le 1er des 3 roy. angles. Il s'étendait de l'Humber au Forth, et comprenait par conséquent les comtés de Nottingham, York, Durham, Northumberland en Angleterre, de Roxburgh, Selkirk, Peebles, Berwick, Haddington, Edimbourg en Ecosse. Ce pays formait jadis le roy. de Cluyd (ou de la Clyde); les conquêtes du chef angle Idda restreignirent ce roy. sans le détruire. A la mort d'Idda, la Northumbrie forma deux roy., qui quelquefois se réunirent, la Bernicie au N., la Déirie au S.: la Tyne les divisait; Edimbourg devint capitale du 1er, York capitale du 2e et de toute la Northumbrie. Les rois les

plus notables de la Northumbrie furent : Edilfrid, qui l'agrandit aux dépens des Scots, Pictes et Bretons (613, etc.); Edwin-le-Grand (615, etc.), sous qui ce roy. devint le principal de l'Heptarchie; Egfried, qui perdit Lincoln; Eadbert, après la retraite duquel (758) l'état fut 30 ans en proie à l'anarchie. La Northumbrie cependant fut, avec la Mercie, le dernier des états de l'Heptarchie à subir le joug de Wessex, et, après la réunion, le nom de Northumbrie subsista encore longtemps. Les Danois en 870 s'y établirent et trouvèrent souvent dans les Northumbres des auxiliaires contre les Saxons du midi. Après l'expulsion des Danois (1041), presque tout le pays au N. de la Tyne fut envahi par les Scots ou Pictes, et la Northumbrie (privée de Lincoln et Nottingham au S.) fut réduite de moitié : la féodalité, en créant les comtés de Durham et d'York (sous Guillaume), la restreignit encore, et finit par la réduire au comté actuel de Northumberland.

NORTHWICH, *Condate*, ville d'Angleterre (Chester), au confluent du Weaver et du Wheedock, à 26 kil. N. E. de Chester; 1,600 hab.

NORVÉGE ou NORWÉGE, *Norrige* en suédois (c.-à-d. *roy. du Nord*), la *Nerigon* des anciens, une des deux parties qui composent la monarchie norvégiéno-suédoise, entre le roy. de Suède à l'E., la mer du Nord et l'Océan Atlantique à l'O., par 3°-29° long. E. et par 58°-71° lat. N. : 1,980 kil. du N. au S.; 400 de largeur moyenne, dans le S.; de 100 à 30 dans le N.; 1,100,000 hab. Capitale, Christiania. Division, 3 régions (Sœndenfields, Nordenfields et Nordland), subdiv. comme il suit, en 5 diocèses et 17 bailliages :

1° *Sœndenfields.*

Aggerhuus,	Aggerhuus.
	Smaalehnene.
	Hedemarken.
	Christian.
	Buskerud.
	Jarlsberg et Laurvig.
Christianssand,	Bradsberg.
	Nedenes.
	Mandal.
	Stavanger.

2° *Nordenfields.*

Bergen,	Sœndre-Bergenhuus.
	Nœrdre-Bergenhuus.
Drontheim,	Romsdal.
	Sœndre-Drontheim.
	Nœrdre-Drontheim.

3° *Nordland.*

Nordland,	Nordland.
	Finmarken.

Les monts Dofrines, très hauts, couverts de glaces (dont quelques-unes éternelles), séparent la Norvége de la Suède, et courent du S. au N. Côtes extraordinairement découpées (d'où baies, anses, criques, péninsules innombrables). Vallées et belles forêts. Riv. nombreuses, petites la plupart, hérissées de cataractes. Beaucoup de lacs. Climat froid, même au S., et excessivement froid au N. (on a vu 38° au-dessous de zéro à Rœraas en 1820), mais sain. Étés chauds, mais courts sur le versant oriental des Dofrines. Très peu de grains, légumes et fruits; pins, bouleaux, etc. Bétail, porcs, chevaux, rennes, élans, hermines; gloutons, ours, lynx, loups, renards. Riche pêche de poissons, cétacés, crustacés et mollusques (harengs en abondance; homards, etc.); canards à duvet. Argent, plomb, fer, albâtre, jaspe, etc. Industrie faible (potasse, tabac, raffinerie, eau-de-vie de grains), chantiers de construction. La Norvége est tributaire de l'Angleterre pour une foule d'objets. Université à Christiania fondée en 1812; école royale militaire, école de marine. — Les Norvégiens appartiennent à la division scandinave de la famille germanique : on leur croit plus de rapports avec les Danois qu'avec les Suédois. Outre le suédois, on parle dans le pays et même on y écrit la langue *norske* (norvégien moderne), qui est un dialecte du vrai danois et qu'il ne faut pas confondre avec le *norse* des îles Shetland et le *norvégien* des vallées centrales, dialectes de l'*ancien norgien* (ou *norréna*) ou islandais, qui est la langue des Sagas. Les Norvégiens sont blancs, robustes, vifs, durs à la fatigue, simples, hospitaliers et bienveillants. — La Norvége a quelque temps été indépendante, d'abord en formant plusieurs petits états, ensuite unie en une seule monarchie. La dynastie régnante s'étant éteinte en 1314, le roi de Suède, Magnus II (VIII en Norvége), commença une nouvelle maison, mais qui ne fournit que deux rois après lui. Marguerite, veuve de Haquin VIII, et mère d'Olof V, sut bientôt réunir à la couronne de Danemark, qui était son héritage, celle de Norvége (1389), puis celle de Suède (1397), par l'union de Calmar. Quand eut lieu (1521-23) la séparation définitive de la Suède, la Norvége resta unie au Danemark. En 1814 seulement, le congrès de Vienne opéra une séparation et donna la Norvége à la Suède en récompense de la coopération de Bernadotte (Charles-Jean) à la chute de Napoléon et en dédommagement de la Finlande et de la Botnie orientale que garda la Russie.

Rois de la Norvége.

Halfdan le Noir,	824	Sigurd III,	1162
Harald I,	863	Magnus VI,	1163
Eric I,	933	Sverr,	1185
Haquin I,	936	Hingo II, *compétiteur*,	
Harald II,	950		
Haquin II,	962	Haquin IV,	1202
Olof I ou Olaüs,	994	Guttorm,	1204
Suénon (roi de Danemark),	1000	Hingo II (III),	1205
		Haquin V,	1217
Eric II,	1014	Ben,	1218
Olof II, *le S.* ou *le Gros*,	1018	Sigurd IV,	1220
Suénon II (de Danemark),	1030	Haquin VI,	1247
		Magnus VII,	1263
Magnus I, *le Bon*,	1036	Eric II,	1280
Harald III,	1047	Haquin VII,	1299
Magnus II et Olof III,	1066	Magnus VIII (II, comme roi de Suède),	1319
Olof III, seul,	1069		
Magnus III,	1087	Haquin VIII, *associé* dès 1343, puis roi,	1363
Olof IV, Eystein I, et Sigurd I,	1103		
Eystein I et Sigurd I,	1116	Olof V,	1380
Sigurd I, seul,	1122	*Interrègne*, 1387-1389.	
Magnus IV et Harald IV,	1130	Marguerite de Waldemar et Eric III (de Poméranie),	1389
Harald IV, seul,	1135		
Anarchie de 25 ans.		*Union de Calmar*, 1397.	
Hingo,	1136-61	Eric III seul, 1412-39.	
Sigurd II,	1136-55	(Depuis, la Norvége a eu les mêmes rois que le Danemark jusqu'en 1814.)	
Eystein II,	1142-57		
Magnus V,	1142		
Haquin III,	1161		

NORWICH, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Norfolk, sur le Wensum, à 175 k. N. E. de Londres; 72,000 hab. Evêché. Vieux château fort. Enceinte très vaste. Cathédrale magnifique, belle église de St-Peter-Mancroft, palais épiscopal, hôtel-de-ville, etc. Crêpes, bombasines, tissus de laine et de soie (ces industries étaient bien plus florissantes autrefois) : exportations et importations par Yarmouth. — Norwich est très ancien et a été construit près de l'emplacement de *Venta Icenorum*. C'était probablement un port autrefois; auj. il est éloigné de la mer de 25 kil. environ. Norwich a beaucoup souffert à diverses époques de la peste et de l'incendie. — Il y a aux Etats-Unis plusieurs *Norwich*, notamment une dans l'état de Connecticut (à 22 kil. N. de New-London; 4,000 hab.; fonderie de boulets; papier, maroquins, etc.), et une autre dans celui de New-York (à 275 kil. N. O. de New-York; 2,700 hab.).

NOSAIRIS ou NESSERIÉ, peuplade de la Turquie d'Asie (Syrie), dans les pachaliks d'Alep et de Tripoli, est ainsi nommée du village de Nosar, patrie d'Hamdan-el-Ghossaibi, prophète révéré dans le pays. Elle forme une population de 40,000 individus répartis dans 20 à 25 villages, administrés chacun par des chefs appelés *mokaddem*, et qui paient un tribut de 400 bourses aux gouverneurs de Ladikieh. Les Nosaïris sont un reste de la secte des Carmathes et se partagent en quatre sectes; leurs pratiques religieuses sont un mélange du paganisme, du judaïsme, du mahométisme et du christianisme.

NOSE (cap) ou *Ras-el-Enf*, cap de la H.-Egypte, sur le golfe Arabique, en face de l'île des Emeraudes, par 23° 56' lat. N., 33° 27' long. E.

NOSEROY. *Voy.* NOZEROY.

NOSSI-BÉ, île située près de la côte N. O. de Madagascar, a 32 kil. de tour et 6,000 h. (Malgaches). Rade belle et sûre. La France possède cette île dep. 1840.

NOSSIRABAD, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Kandeich, vis-à-vis d'Adjmir; 10,000 h.

NOSTRADAMUS (Michel de NOSTREDAME, connu sous le nom de), astrologue, né en 1503 à Saint-Remi en Provence, d'une famille juive, étudia la médecine à Montpellier, parcourut la Guyenne, le Languedoc, l'Italie, s'établit à Salon après 12 ans de voyages; il combattit heureusement par quelques remèdes secrets des épidémies à Aix et à Lyon, mais il se vit forcé par la jalousie de ses confrères de s'éloigner de la société, s'imagina dans sa retraite être doué de l'esprit de prophétie et publia un recueil de prédictions qui obtint le plus grand succès. Catherine de Médicis voulut le voir, lui fit tirer l'horoscope de ses fils, et le combla de présents; Charles IX le nomma son médecin ordinaire. Le duc de Savoie se rendit à Salon exprès pour le voir; Nostradamus mourut en 1566. Le seul ouvrage de Nostradamus qui ait eu quelque célébrité est le recueil de ses prédictions; elles sont en vers, et distribuées en quatrains qui forment 7 *centuries*: la 1re édition est de Lyon, 1555; les meilleures sont celles de Lyon ou Troyes, 1568, petit in-8, et de J. Jansson, Amsterdam, 1668, petit in-12 (faisant partie de la collection des Elzeviers). Il avait aussi publié de 1550 à 1567 un *Almanach* qui contenait des prédictions sur le temps et les saisons, et qui eut longtemps une grande vogue dans le peuple. — Un de ses fils, Michel dit *le Jeune*, voulut prédire ainsi que son père; mais voyant toujours l'événement démentir ses prophéties, il s'avisa d'annoncer la destruction de la petite ville de Pouzin près de Privas, puis d'y mettre le feu lui-même pour avoir raison au moins cette fois; mais il fut surpris et tué, 1574.

NOTABLES (Assemblée des). *Voy.* ASSEMBLÉE.

NOTASIE (de *Notus*, vent du midi), partie occidentale de l'Océanie, ainsi nommée par plusieurs géographes modernes, parce qu'elle est située au S. E. de l'Asie. Elle est plus connue sous le nom de Malaisie. *Voy.* MALAISIE.

NOTI-CORNU (c.-à-d. *pointe du Notus*), auj. cap *des Basses* ou *Guardafui*, cap d'Afrique, placé par les anciens sur la côte S. E., plus bas que le promontoire des Aromates.

NOTO, ville du Japon, dans l'île de Niphon, à 65 kil. N. O. de Yédo; ch.-l. de province.

NOTO (Val di), jadis une des trois divisions de la Sicile, en occupait la pointe méridionale. Elle forme auj. les deux prov. de Catane et de Syracuse avec partie de celle de Girgenti. Ch.-l., Catane. Elle devait son nom à la ville de Noto-Nuovo.

NOTO-NUOVO, ville de Sicile (Syracuse), à 24 kil. S. O. de Syracuse, à l'embouchure du Noto (*Asinarus*) et très près de l'emplacement de l'anc. *Neetum* ou Noto, qui fut détruite par un tremblement de terre en 1693; 12,000 h. Évêché. Quelq. édif. Commerce de vin, houille, grains, coton, etc.

NOTRE-DAME, expression sous laquelle on désigne ordinairement la vierge Marie, mère de Dieu. Beauc. d'églises ont été consacrées sous ce nom, notamment la cathédrale de Paris: entreprise en 1163 par l'évêque Maurice de Sully, elle ne fut ouverte qu'un siècle plus tard; encore ne reçut-elle ses derniers compléments qu'au XVe s., sous Charles VII.

NOTRE-DAME. Pour les noms géographiques qui, commençant ainsi, ne seraient pas ci-après, cherchez le mot qui suit Notre-Dame.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE, *Lœtitia* ou *Virginis Lœtitiensis Fanum*, bourg du dép. de l'Aisne, dans l'ancienne Picardie (Vermandois), à 13 kil. N. E. de Laon, est célèbre par une chapelle consacrée à la Vierge et qui attire beaucoup de pèlerins.

NOTRE-DAME-DE-LORETTE. *Voy.* LORETTE.

NOTRE-DAME-DES-ERMITES. *Voy.* EINSIEDELN.

NOTRE-DAME-DES-VERTUS. *Voy.* AUBERVILLIERS.

NOTTINGHAM, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Nottingham, sur un roc et sur le canal Great-Trunck (qui la lie à Hull, Liverpool, Londres), à 1 kil. de la rive gauche de la Trent, à 195 kil. N. O. de Londres; 60,000 hab. Bien bâtie, mais rues étroites; beau château (du duc de Newcastle) au sommet du roc; églises Sainte-Marie et Saint-Pierre, nouvelle bourse, hôtel-de-ville, salle du Comté; place du marché. Voûtes et celliers dans le roc. Observatoire, établiss. de bienfais. et d'instruct. publique. Bas (de laine, soie, coton) renommés; fil à voiles, châles, faïence; bière excellente; verrerie.— Ville fort ancienne: elle fut fortifiée par Guillaume-le-Conquérant. Charles II rasa sa forteresse.

NOTTINGHAM (comté de), au S. de celui d'York, à l'O. de celui de Lincoln, a 79 kil. (du N. au S.) sur 41, et plus de 200,000 hab. Ch.-l., Nottingham. Climat sec et tempéré; froment, avoine, houblon, légumes. Jadis immense forêt de Sherwood, aujourd'hui défrichée en grande partie. Industrie prospère. Commerce. Antiquités romaines et saxonnes.

NOTTINGHAM (HOWARD, comte de). *Voy.* HOWARD.

NOUAILLE (LA), ch.-l. de cant. (Dordogne), à 39 kil. S. E. de Nontron; 1,200 hab.

NOUÉE (LA), bourg du dép. du Morbihan, à 15 kil. N. O. de Ploërmel; 3,350 hab. Forges, hauts-fourneaux.

NOUGARET (P.-J.-B.), écrivain français, né à La Rochelle en 1742, et mort à Paris en 1823, a laissé une centaine d'ouvrages dont les plus connus sont: les *Anecdotes de Constantinople* (1799, 5 vol. in-12, réimprimé sous le titre de *Beautés de l'Histoire du Bas-Empire*, 1811, 1814, in-12), et quelques autres compilations qui portent en tête ce titre commun: *Beautés*.

NOUH I, de la dynastie des Samanides et fils de Naser, souverain du Khoraçan et de la Perse, succéda à son père en 943, et mourut en 954. Malgré ses qualités, il vit son règne troublé par de continuelles révoltes.

NOUH II, petit-fils du précédent, régna de 976 à 997 sans rien faire de remarquable.

NOUKAHIVA, île de la Polynésie, la plus grande des Marquises, par 142° 45' long. O., 8° 59' lat. S. (extrémité S.): 31 kil. sur 22; 18,000 hab.; fertile, mais mal cultivée; habitants les plus beaux de la Polynésie. On l'a nommée *Sir Henry-Martin*, etc.

NOUN, riv. de l'empire chinois, en Daourie, naît dans les monts Siolki, par 119° 20' long. E., 51° 20' lat. N., et tombe dans l'Amour après un cours de 800 kil. du N. au S.

NOUN (le cap), cap d'Afrique, dans l'emp. de Maroc (Sous), par 28° 39' lat. N., 13° 35' long. O. C'est l'extrémité occid. de l'Atlas.— A 40 kil. au S. du cap Noun se jette dans l'Atlantique une riv. de même nom. — On donne aussi le nom de riv. de Noun à l'une des branches du Delta que forme le Djoliba en se jetant dans l'Atlantique.

NOUR-DJIHAN, femme de l'empereur mogol Géangir, était fille d'un officier tartare qui de grade en grade était arrivé au rang de grand-trésorier d'Akbar. Nommée sultane en 1611, Nour-Djihan jouit du plus grand ascendant sur son époux, mais n'en usa que pour le bien général; après la mort de Géangir, elle fut reléguée dans le palais de Lahore, où elle mourut à 60 ans en 1645. Son tombeau est un des plus beaux édifices de Lahore. On attribue à Nour-Djihan la découverte de l'essence de roses.

NOUR-EDDYN-MAHMOUD (Mélik-el-Adel), dit *Noradin* par les Européens, sultan de Syrie et d'Égypte, fils aîné d'Omad-Eddyn-Zenghi (dit *Sanguin*), monta sur le trône d'Alep en 1145, tandis que Séif-Eddyn-Ghazy, son frère, prenait le sceptre à Mossoul, s'unit à lui contre les guerriers de la seconde croisade, les vainquit, étendit ses états jusqu'à la Mésopotamie, conquit plusieurs provinces en Syrie, tantôt aux dépens de son frère, tantôt aux dépens des Chrétiens, qui le regardaient comme leur plus redoutable ennemi et le plus puissant monarque musulman. Il mourut à Damas en 1173 à 58 ans. Aux qualités du guerrier Nour-Eddyn joignait toutes les vertus d'un grand prince : il aimait les sciences, il fonda des villes, des colléges, des hôpitaux, des caravansérais, des mosquées. On lui fait honneur de l'invention de la poste aux pigeons, qui probablement était connue en Orient avant lui.

NOUREDDYN-ALI. *Voy.* MAMELOUKS.

NOURRIT (Louis), chanteur de l'Opéra, né à Montpellier en 1780, mort en 1832, fut admis au Conservatoire en 1802, y reçut des leçons de Garat et débuta à l'Opéra en 1805 dans le rôle de *Renaud*. Il devint premier ténor en 1812 et se retira en 1826. Ses principaux rôles étaient ceux d'*Orphée*, d'*Aladin*, de *Harem* dans *la Caravane*, de *Colin* dans le *Devin du Village*.

NOURRIT (Adolphe), fils du précéd., né en 1802, mort en 1839; débuta en 1821, et succéda à son père en 1827. Héritier de sa belle voix et de son talent pour le chant, il lui était supérieur pour le jeu et la déclamation lyrique. Il créa les rôles d'*Arnold* (de Guillaume-Tell), de *Néoclès* (Siége de Corinthe), de *Raoul* (Huguenots), de *Robert* (R.-le-Diable). En 1837 il se retira de la scène française dans tout l'éclat de son talent, à l'arrivée de Duprez, et s'engagea à Naples. Il y conçut un vif chagrin de l'empêchement mis par le roi à la représentation de *Polyeucte*, composé pour lui par Donizetti; une maladie de foie contractée dès sa sortie de l'Opéra s'accrut au point de troubler sa raison et de mettre fin à ses jours. Ses restes fur. ramenés à Paris, où un monument lui fut élevé par souscription.

NOUTKA (baie de), *Nootka-Sound* des Anglais, sur la côte N. O. de l'île Quadra-et-Vancouver, par 128° long. O., 49° 33' lat. N. Comptoir anglais, fondé en 1786. Commerce de pelleteries. La possession de cette baie donna lieu, en 1789, à des différends entre l'Angleterre et l'Espagne. Visitée par Cook en 1778.

NOUVEAU ou NOUVELLE. Pour les mots commençant ainsi, cherchez au mot qui suit cet adjectif.

NOUVION-EN-PORCIEN, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 11 kil. N. E. de Réthel; 1,100 hab.

NOUVION-EN-THIÉRACHE (LE), ch.-l. de cant. (Aisne), à 11 kil. N. O. de Vervins; 3,068 hab. Lainages, cotonnades; fil pour dentelles; calicots, percales gazes, mousselines; boissellerie, etc.

NOVALIS (Frédéric DE HARDENBERG, plus connu sous le nom de), auteur allemand, naquit en 1772 à Weissenfels (cté de Mansfeld, en Saxe). Il av. étudié avec succès la jurisprudence, les mathématiques, les sciences naturelles et la philosophie, mais surtout la poésie. Possesseur d'une grande fortune, lié d'amitié avec les meilleurs littérateurs de l'Allemagne, il fut enlevé tout à coup par une mort prématurée, en 1801. Ses *Œuvres*, imprimées à Berlin, 1816, 2 vol. in-8, renferment un recueil d'*Hymnes à la Nuit*, un roman intitulé les *Disciples de Saïs* et un autre inachevé : *Henri d'Ofterdingen*.

NOVARAIS, *Novarese*, ancien pays d'Italie, dans le Milanais sarde, était divisé en Haut et Bas; il forme auj. les intendances de Pallanza et de Novare.

NOVARE, *Novaria* des anciens, *Novara* en italien, ville des États sardes, ch.-l. d'intendance générale, entre l'Agogna et la Mora, à 42 kil. O. de Turin; 15,000 hab. Evêché, citadelle, quelques édifices; toiles de lin, étoffes de soie, etc. — Jadis ch.-l. du dép. de l'Agogna. Cette ville avait été cédée à la Savoie avec le reste du Milanais sarde par le traité de Vienne de 1736. Les troupes de Louis XII, comm. par La Trémoille, y furent battues par les Suisses en 1513. Ch.-Albert, roi de Sardaigne, y perdit le 23 mars 1849 une bat. décisive contre les Autrich., comm. par Radetzky. — L'intend. a 6 prov. : Domo d'Ossola, Pallanza, Val-di-Sesia, Novare, Lomelline, Verceil.

NOVAT, *Novatus*, hérésiarque du IIIe siècle, était un diacre de l'église de Carthage; il soutenait que les chrétiens que la cruauté des persécutions ferait tomber dans l'idolâtrie devaient être néanmoins admis à la communion sans avoir subi l'épreuve de la pénitence; il fut cité par saint Cyprien devant un synode (249), et s'enfuit à Rome en 251. Là il s'unit à Novatien, bien que les principes de ce dernier fussent tout à fait contraires aux siens, et renouvela avec lui l'hérésie des Montanistes.

NOVATIEN, premier anti-pape. Jaloux de l'élévation au pontificat de saint Corneille, qui avait été prêtre de l'Église romaine ainsi que lui, il chercha à le supplanter. Il affecta un zèle extrême, prétendit que l'Église n'avait pas le pouvoir d'absoudre ceux qui s'étaient laissé entraîner à sacrifier aux dieux; trois évêques, imbus de cette doctrine, le proclamèrent évêque de Rome (251); saint Cyprien rejeta cette élection, et 2 conciles (à Carthage et à Antioche) se prononcèrent dans le même sens.

NOVELDA, ville d'Espagne (Valence), à 22 kil. O. d'Alicante; 7,400 hab. Eau-de-vie; nougat.

NOVELLARA, ville du duché de Modène, à 27 kil. N. O. de Modène; 4,100 hab. Filature de soie, tanneries. Jadis titre d'une principauté qui fut annexée en 1757 au duché de Modène.

NOVEMPOPULANIE, *Novempopulania*, dite aussi *Aquitaine* 3e, depuis *Guyenne*, province du diocèse de Gaule, ainsi nommée des neuf peuples principaux qu'elle contenait, était bornée au N. par l'Aquitaine 2e, à l'E. par la Narbonaise, au S. par l'Hispanie, à l'O. par l'Océan. Les neuf peuples se nommaient *Tarbelli*, *Boii*, *Vasates*, *Ausci*, *Elusates*, *Osquidates*, *Bigerrones*, *Convenæ* et *Consorrani*. *Elimberris* ou *Ausci* (auj. *Auch*) était la ville principale de la province.

NOVENTA, ville du roy. Lombard-Vénitien, près de la Brenta, à 27 kil. S. O. de Vicence; 4,000 hab.

NOVERRE (J.-George), célèbre danseur, né à Paris en 1727, mort en 1807, débuta de bonne heure à Fontainebleau, obtint de grands succès à Berlin revint à Paris en 1749; il entreprit de réformer ou plutôt de créer l'art des ballets; mais, malgré les plus puissantes protections, il ne put triompher immédiatement de la routine et des jalousies. Il quitta l'Opéra pour le théâtre de Lyon, y donna plusieurs ballets d'un genre tout nouveau, et consigna ses principes dans ses *Lettres sur la danse* (1re édition 1767, 2e, 1807, 2 vol. in-8). Il fut ensuite appelé successivement en Wurtemberg, à Vienne, à Milan et fut enfin fixé à Paris par Marie-Antoinette, avec le titre de maître des ballets en chef à l'Opéra. Il était l'ordonnateur de toutes les fêtes du Petit-Trianon. Noverre a donné un grand nombre de ballets qui presque tous eurent du succès, entre autres : *Toilette de Vénus*, *le Jugement de Pâris*, *Psyché*, *Iphigénie en Tauride*, *les Noces de Thétis*, etc.

NOVES, bourg du dép. des Bouches-du-Rhône

près de la Durance, à 31 kil. N. E. d'Arles; 1,100 hab. Filatures de soie, etc.; fortes murailles flanquées de tours. Patrie de la belle Laure de Noves, immortalisée par Pétrarque (*Voy.* LAURE).

NOVESIUM, nom latin de NUYTS.

NOVGOROD. *Voy.* NOVOGOROD.

NOVI, ville des États sardes (Gênes), à 40 kil. N. de Gênes; 5,500 hab. Citadelle. Filature de soie; commerce de transit. Séjour de beaucoup de Génois en été. Il s'y livra un combat acharné entre les Français et les Russes, le 15 août 1799. Joubert y fut tué au commencement de l'action. — L'intendance de Novi a 50 kil. sur 10 et 60,000 hab.

NOVI-BAZAR, *Iénibazar* en turc, ville de Bosnie, ch.-l. de livah, sur la Gradiska, à 210 kil. S. O. de Bosna-Seraï; 8,000 hab. Évêché catholique. Château-fort. Bains thermaux aux environs.

NOVIODUNUM, nom de diverses villes de Gaule, notamment *Nevirnum* (Nevers) et *Suessiones* (Soissons). *Voy.* aussi NEODUNUM.

NOVIOMAGUS, nom commun à diverses villes de la Gaule, entre autres : *Lisieux*, dite aussi *Lexovii*; Spire, ch.-l. des *Nemetes*; *Castelnau de Médoc* ou *Castillon* en Aquitaine; *Nimègue* dans la Germanique 2e; *Noyon*, chez les *Veromandui*; *Nyon* ou *Nyons* (en Suisse), jadis dans la Gaule narbonaise, chez les *Tricastini*.

NOVION, ville de France. *Voy.* NOUVION.

NOVOGOROD, c.-à-d. *ville neuve*, nom commun à trois villes de la Russie d'Europe :

NOVOGOROD-VÉLIKI OU NOVOGOROD-LA-GRANDE, ch.-l. du gouv. de Novogorod, sur la Volkhova, à 193 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg; 10,000 hab.; archevêché, beau port, cathédrale de Sainte-Sophie, palais de l'Archevêché. Consistoire, tribunaux; palais impérial; industrie et commerce chétifs. — Cette ville est une des plus anciennes et des plus illustres de la Russie; elle fut fondée au ve siècle par les Slaves et se gouverna longtemps en république, tour à tour indépendante et tributaire des Varègues et des Russes. Rurik l'agrandit et en fit la capitale de ses états (862); mais son fils Igor l'abandonna pour Kiev (879). Bien que considérée comme dépendante des czars et souvent donnée en apanage à l'un de leurs fils, Novogorod se rendit alors réellement libre. Elle étendit sa domination depuis la Livonie à l'O. jusqu'aux frontières de la Sibérie à l'E., et par son commerce devint la première des villes hanséatiques : elle comptait alors près de 400,000 hab. Enfin, après deux guerres acharnées (1471 et 1477), le grand-duc de Russie Iwan III soumit pour toujours Novogorod. Une dernière révolte (1569-78) amena le siége et l'incendie de la ville, qui fut presque entièrement détruite; les Suédois la prirent ensuite et la pillèrent en 1611; la fondation de Saint-Pétersbourg acheva sa ruine. — Le gouvernement de Novogorod a pour bornes ceux d'Olonetz au N., de Tver et de Pskov au S., de Saint-Pétersbourg à l'O., etc. : 600 kil. sur 295; 1,000,000 d'hab. Beaucoup de lacs. Le Volga y naît. Sol fertile au S., fer, gypse, chaux. Peu d'industrie. Commerce de bois de construction, planches, chaux, fourrages, etc.

NOVOGOROD (NIJNÉI-), c.-à-d. *Novogorod la petite*, par corruption *Nijégorod* et *Nijnéi*, ch.-l. du gouvernement de Nijnéi-Novogorod, au confluent du Volga et de l'Oka, à 414 kil. E. de Moscou, à 1,200 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg; 30,000 hab. Divisée en haute et basse : dans la 1re est le fort ou Kreml. Deux cathédrales; vingt-six églises, dont beaucoup à coupoles dorées, hôtel du gouvernement, belle fontaine, bazar magnifique, corderie, brasseries, distilleries; commerce de blé. Très grande foire, une des principales de l'Europe et qui attire 100,000 individus et plus (jadis elle se tenait à Makariev). — Nijnéi-Novogorod doit sa fondation à Iourié III (1227); les ducs de Souzdal l'eurent pour résidence avant Moscou. Les Tartares la brûlèrent en 1317 et 1378. — Le gouv. de Nijnéi-Novogorod, situé entre ceux de Kostroma et de Viatka au N. et au N. E., de Kazan et Simbirsk à l'E., de Penza et de Tambov au S., de Vladimir à l'O., a 360 kil. sur 225 et 1,400,000 hab., dont beaucoup de Mordouans, Tchouvaches, Tcheremisses, etc. Industrie assez active, toile, etc. Climat tempéré et sain, sol assez fertile. Grand commerce, facilité par 3 riv. (Volga, Oka, Soura).

NOVOGOROD-SEVERSKOÏ ou SIATVERSKOÏ (c.-à-d. *Novogorod la Sévérienne*), ainsi nommée de sa situation dans l'ancienne Sévérie, ch.-l. de district du gouv. de Tchernigov, sur la droite de la Desna, à 135 kil. N. E. de Tchernigov; 8,000 hab. Commerce de chanvre, blé, chaux; beaucoup de fours. — Jadis capit. d'un apanage des princes de Kiev (1044-1523). Souvent prise par les Tartares, les Lithuaniens et les Polonais, à qui le traité de Déoulina l'assura (1618).

NOVOGRODEK, v. de Lithuanie (Grodno), à 125 k. S. O. de Minsk; 1,200 h. Anc. ch.-l. de palatinat.

NOWAIRI (Chehab-Eddyn-Ahmed), historien et jurisconsulte arabe, né vers 1331, a laissé une espèce d'encyclopédie historique, intitulée *Nihayat alarab fi fonoun aladab* (c.-à-d. tout ce qu'on peut désirer de savoir concernant les différentes branches des belles-lettres), divisé en 5 liv. et formant 10 vol.; il s'en trouve un exemplaire complet à la bibliothèque de l'université de Leyde; la partie relative à la Sicile a été publiée en arabe et en latin, par Rosario dans sa *Collezione di cose Arabo-Siciliane* (Palerme, 1790), en français par M. Caussin, Paris, an X, à la suite du *Voyage en Sicile* de Riedesel.

NOYADES DE NANTES. *Voy.* CARRIER et NANTES.

NOYAL-PONTIVY, bourg du dép. du Morbihan, à 7 kil. E. de Pontivy; 7,803 hab. Neuf foires.

NOYAL-SUR-VILAINE, bourg du dép. d'Ille-et-Vilaine, à 10 kil. E. de Rennes; 3,004 hab. Toiles.

NOYANT, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 17 kil. S. E. de Baugé; 1,100 hab.

NOYERS, ch.-l. de cant. (Yonne), sur le Serein, à 17 kil. S. de Tonnerre; 1,900 hab. Serges, toiles de ménage; fabriques de chandelles. — Jadis place forte et titre d'une seigneurie qui appartint au prince de Condé, puis à la maison de Luynes.

NOYERS, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 9 kil. O. de Sisteron; 1,100 hab.

NOYON, *Noviomagus Veromanduorum*, ch.-l. de cant. (Oise), à 22 kil. N. E. de Compiègne; 5,945 hab. Filatures de coton; toiles, couperose, etc. Commerce. Patrie de Calvin et du sculpteur Sarasin, du ministre Tondu-Lebrun, etc. Belle cathédr. goth. — Anc. évêché, créé dès 531 (l'év. était sous Phil.-Auguste un des 12 pairs). Elle fut quelque temps capitale de l'empire de Charlemagne. Hugues Capet y fut élu roi en 987. Un traité d'alliance y fut conclu en 1516 entre François I et Charles-Quint.

NOYONNAIS, petit pays de France, dans la Picardie orient., mais annexé au grand gouv. de l'Ile-de-France. Ch.-l., Noyon. Auj. compris dans le N. E. du dép. de l'Oise.

NOZAY, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 24 kil. S. O. de Châteaubriant; 2,000 h. École agricole à Grandjouan.

NOZEROI, ch.-l. de cant. (Jura), près de l'Ain, à 26 kil. S. E. de Poligny; 800 hab. Tanneries, souliers. Patrie de Gilbert Cousin, secrétaire d'Erasme.

NUBES, peuple d'Éthiopie, le même sans doute que les Nobates des anciens et les Nubiens modernes, habitait, 1° aux environs de la Thébaïde; 2° sur le golfe Avalite, et semble même avoir été soumis aux Avalites. *Voy.* NOBATES.

NUBIE, partie septent. de l'*Éthiopie* des anciens, contrée d'Afrique, entre l'Égypte et l'Abyssinie, par 25°-37° long. E., 10°-25° lat. N. : environ 1,540 kil. (du S. au N.) sur 576; 2,000,000 d'hab. Le Nil arrose cette contrée. Nulle capitale réelle. Division : 1° contrée orientale qui ne comprend que de vastes

déserts, semés de quelques rares oasis; Gilla, Gerredjab, Atbarah en sont les seuls lieux remarquables; 2° contrée occid., où sont les états suivants :

Roy. de Sennaar,	ch.-l. Sennaar.
Pays de Halfay,	Halfay.
Pays de Chendi,	Chendi.
Pays de Damer,	Damer.
Pays de Barbar,	El-Mekheyr?
Pays des Chaykyé,	Korti.
Pays de Dongolah,	Marakah ou N.-Dongolah.
Pays de Mahas,	Tynareh?
Pays de Sokkot,	Amarah.
Ouady-el-Hadjar,	Semneh.
Pays des Barabras ou Basse-Nubie,	Déir ou Derr.

Toute la Nubie à peu près est vassale de Méhémet-Ali depuis la conquête qu'en fit en 1822 Ismaïl-pacha, son fils. Avant ce temps, le nord seul de la Nubie septent. (dite B.-Nubie) était censé obéir et rarement obéissait aux Ottomans. Dans les temps très anciens, la Nubie fut le siége de l'empire de Méroé (*Voy.* ce nom), dont on ne saurait préciser les limites. Les Romains y pénétrèrent assez avant, jusqu'à Napata, mais sans fruit, et ne possédèrent jamais que la lisière septent. du pays; ils l'appelaient *Æthiopia suprà Ægyptum.* Ils connaissaient en outre une tribu de *Nobatæ* ou *Nubæ*, qui, sans doute, en devenant puissante, donna son nom à la contrée. Pour le climat, le sol, la flore et la faune, la Nubie diffère peu de l'Abyssinie (*Voy.* ce nom). — Ce pays est surtout connu par les voyages de Bruce et de Burkhardt.

NUCERIE, *Nuceria Alfaterna*, auj. *Nocera*, ville de Campanie, à l'E. de Pompéi, qui servait de port. *V.* NOCERA. — Il y avait une autre Nucérie en Ombrie, désignée sous le nom de *Nuceria Camellaria.* — Enfin une dernière Nucérie, *Nuceria Apulorum*, est dite aussi *Luceria. Voy.* LUCÉRIE.

NUECES (Rio de las), riv. d'Amérique qui sépare le Mexique du Texas, naît dans les monts Ozark, par 31° lat. N., et 103° long. O., coule au S. E., et tombe dans le golfe du Mexique après un cours de 550 kil.

NUESTRA-SENORA-DE-LA-VEGA, ville d'Espagne (Santander), à 40 kil. de Santander; 4,040 hab.

NUESTRA-SENORA-DE-LOS-DOLORES, ville d'Espagne (Valence), à 16 kil. E. d'Orihuela; 3,050 hab.

NUGENT (Thom.), Irlandais, mort à Londres en 1772, est universellement connu par son *Dictionnaire portatif français-anglais et anglais-français*, qui a eu une multitude d'éditions. On lui doit de plus une *Histoire de la Vandalie*, 1776, 3 vol. in-4, et plusieurs traductions.

NUIT, *Nox*, fille du Chaos, ou selon d'autres du Ciel et de la Terre, eut de l'Erèbe l'Ether et le Jour, et de l'Achéron les Furies. On lui sacrifiait des brebis noires et on la représentait assise sur un char et couverte d'un voile semé d'étoiles.

NUITHONS, *Nuithones*, peuple de la Germanie septentrionale. *Voy.* VINDILES.

NUITS, ville de France. *Voy.* NUYTS.

NUMA POMPILIUS, second roi de Rome, Sabin d'origine, et né à Cures, était, dit-on, gendre de Tatius. Il vivait dans la solit. et avait 40 ans lorsque les Romains l'appelèrent au trône, l'an 714 av. J.-C. Pas une guerre ne troubla son règne, tout entier voué à la législation et aux institutions religieuses. Il fonda des temples, créa les colléges des Saliens, des Vestales, des Pontifes, des Féciaux, donna des lois écrites, régularisa l'année, qui jusqu'alors avait eu dix mois et à laquelle il en donna douze, répartit le peuple en corps de métiers et s'efforça d'abolir toute distinction entre les Sabins et les Romains. Pour faire adopter ses institutions, Numa feignait de recevoir des révélations de la nymphe Égérie, que le peuple croyait sa femme. Il donna douze boucliers échancrés ou anciles, dont un, disait-il, était tombé du ciel, et qui était comme un palladium, gage de la stabilité de l'empire. Numa mourut après un règne de 43 ans, en 671 av. J.-C. Suivant quelques historiens, Ancus Martius, 4° roi de Rome, était son petit-fils. Longtemps après la mort de Numa on prétendit avoir retrouvé son tombeau, qui, entre autres objets, contenait beaucoup de manuscrits en langue grecque. Ces manuscrits, que les commissaires délégués par le sénat pour les examiner déclarèrent dangereux, furent brûlés. Des traditions anciennes faisaient de Numa un contemporain et même un disciple de Pythagore : ce synchronisme est inconciliable avec les récits ordinaires. Selon certains critiques modernes, Numa n'a pas existé, et il ne serait que la personnification de la législation religieuse et civile des Romains (le nom de *Numa* offre en effet une singulière analogie avec le mot grec *nomos*, loi); il est possible aussi qu'il représente la période de la domination sabine. — Plutarque a écrit une vie de Numa. Florian en a fait le héros d'un roman intitulé : *Numa Pompilius.*

NUMANCE, *Numantia*, auj. *Garray*, fameuse ville d'Hispanie, chez les Arévaques, près des sources du *Durius* (Duero), formait à elle seule un petit état. Elle fut le centre de la résistance de l'Espagne aux Romains durant la quatrième série de guerres qu'ils dirigèrent contre ce pays. En 137 av. J.-C., les Numantins imposèrent au consul Mancinus un traité honteux, que Rome s'empressa de violer. Enfin, en 134, Scipion Emilien fut chargé de la guerre contre les Numantins, et en 133 il l'acheva par la prise de Numance, dont presque tous les défenseurs s'étaient entretués après avoir brûlé leurs richesses.

NUMÉNIUS, philosophe grec et chrétien du II° siècle, né à Apamée en Syrie. Il suivait les idées de Pythagore et de Platon, et prétendait que ce dernier avait beaucoup emprunté aux livres de Moïse : aussi qualifiait-il Platon de *Moïse attique.* On trouve des fragments de Numénius dans Eusèbe et Origène.

NUMÉRIEN, *M. Aurelius Numerianus*, empereur romain, fils de Carus, lui succéda en 284 avec son frère Carin; il périt la même année, assassiné par Aper, préfet du prétoire, en revenant de la guerre des Parthes.

NUMIDIE, *Numidia*, auj. prov. de Constantine et partie du beylik de *Tunis*, contrée de l'Afrique anc., entre la Mauritanie à l'O. et les possessions de Carthage à l'E. Agrandie par les conquêtes de Massinissa, la Numidie avait pour bornes à l'O. la Malwa ou Molokath, et s'avançait à l'E. jusqu'à 50 ou 60 kil. de Carthage. Avant la bataille de Zama (202), la Numidie se divisait en deux états, celui des Massyles à l'E., celui des Massæsyles à l'O.; le premier avait pour capit. Cirta : Massinissa fut un de ses rois; Syphax régnait sur le second. Ce dernier prince posséda un instant toute la Numidie, mais en 203 Massinissa devint, à son tour, le maître des deux états. Rome, victorieuse de Carthage, les lui laissa, et lui permit même de s'agrandir. Divers partages eurent lieu après la mort de ce roi (149) et celle de son fils Micipsa (119). Jugurtha, s'étant rendu maître par le crime du roy. entier, en fut dépouillé par les Romains l'an 106 av. J.-C., et alors Rome annexa à la prov. romaine d'Afrique les cantons qu'en avait jadis distraits Massinissa : en même temps, elle fit de l'anc. Massylie ou Numidie orient. un roy. de Numidie qu'elle partagea entre deux petits-fils de Massinissa, Hiempsal II et Mandrestal, et donna la Massæsylie ou Numidie occid. à Bocchus, roi de Mauritanie, pour le récompenser d'avoir livré Jugurtha. Le roy. de Numidie devint prov. romaine l'an 46 av. J.-C., après la bat. de Thapse; Auguste donna la partie occid. à Juba II. Ce roy. fut définitivement réuni à l'empire après la révolte et la mort de Tacfarinas (17-25 de J.-C.). Quant à la Numidie

occid., devenue Mauritanie orient., elle fut divisée en deux prov. : Mauritanie Césarienne et Mauritanie Sitifine. — Les Numides ou habitants de la Numidie sont rangés parmi les peuples nomades (d'où leur nom); les peuplades des côtes dépendaient des Phéniciens et avaient des villes : mais les habitants de l'intérieur étaient à demi sauvages, sans aucune discipline, vivaient sous des tentes et étaient surtout renommés comme excellents cavaliers. Annibal en avait beaucoup dans son armée.

NUMITOR, fils de Procas et roi d'Albe, fut le père de Lausus et de Rhéa Sylvia; son frère Amulius usurpa sur lui le trône et fit périr ses deux enfants; Romulus et Rémus, ses petits-fils, le vengèrent et lui rendirent la couronne.

NUNEATON, ville d'Angleterre (Warwick), à 13 kil. N. E. de Coventry; 5,000 hab. Rubans, etc.

NUNEZ. Quatre peintres espagnols assez remarquables ont porté ce nom : 1° Jean Nunez, né vers la fin du XVe siècle, élève de J. Sanchez de Castro, et auteur de plusieurs tableaux qui ornent la cathédrale de Séville; 2° Pierre Nunez, né à Madrid vers 1614, mort en 1654, élève de J. Soto, et auteur d'une portion des portraits des rois d'Espagne de la salle de comédie du palais de Madrid; 3° Matthieu Nunez de Sepulveda, peintre de Philippe IV en 1640, et célèbre surtout par ses fresques; 4° Nunez de Villavicencio, né à Séville en 1635, mort en 1700, élève de Murillo, et celui des disciples de ce grand peintre qui a le mieux reproduit sa manière.

NUNEZ (Fernand), philologue, dit *Nonnius Pincianus*. *Voy.* PINCIANUS.

NUNEZ DE BALBOA (Vasco). *Voy.* BALBOA.

NUORO, ville de Sardaigne, à 130 kil. N. de Cagliari; 3,350 hab. Évêché. Ch.-l. d'une prov. de même nom qui compte 48,000 hab.

NUOVO, c.-à-d. en italien *nouveau*. Pour les noms commençant ainsi, cherchez le nom qui suit.

NUOVO-MONTE, m. du roy. de Naples, près et au N. O. de Pouzzole, remplaça le lac Lucrin en 1538 par l'effet d'un tremblement de terre. *Voy.* LUCRIN.

NUREMBERG, *Norimberga* en latin du moyen âge, *Nürnberg* en allemand, ville du roy. de Bavière (Rezat), sur la Pegnitz, à 77 kil. S. E. de Wurtzbourg; 40,000 hab. Divisée en deux parties (Sebald, Lorenz), et bâtie sur 12 petites collines. Muraille flanquée de 365 tours. Rues étroites et tortueuses. Hôtel-de-ville, vieux château du Xe siècle, trois belles églises, arsenal, théâtre, banque royale; école des arts, école polytechnique; société d'agriculture et industrie, société de physique, etc., 6 bibliothèques publiques. Laiton, miroirs dits *de Nuremberg*, produits chimiques, instruments de musique et de mathématiques, quincaillerie, porcelaine, faïence, tabletterie, mais surtout jouets d'enfants (en bois, ivoire, métaux, etc.). C'est à N. que les montres furent inventées vers 1500 (par P. Hèle). — Nuremberg existait dès le temps de Charlemagne et fut une des premières villes converties au christianisme. Plusieurs diètes s'y tinrent, entre autres la première de toutes sous Othon I (938). Elle s'accrut beaucoup sous Charles IV, et devint ville impériale du cercle de Franconie. En 1783, elle perdit ce titre, et par la paix de Presbourg (1805) elle fut donnée à la Bavière. Behaim et Albert Durer y naquirent.

NUREMBERG (burgraviat de), un des quatre burgraviats de l'ancien empire d'Allemagne, dans la Franconie. Créé en 1060 par l'empereur Henri IV, il appartint d'abord à la maison de Vohburg; il passa ensuite à la maison de Hohenzollern, qui, depuis Frédéric I (mort en 1218), ne cessa de le posséder jusqu'en 1801; cette maison règne auj. sur la Prusse, mais le burgraviat fait actuellement partie de la Bavière.

NURSIE, *Nursia*, auj. *Norcia*, ville de l'Italie anc., dans le N. de la Sabine, au pied de l'Apennin. C'est la patrie de Sertorius et de saint Benoît.

NUSCO, v. du roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 32 kil. S. E. de Montefusco; 3,500 hab. Évêché.

NUVOLONE (Pamphile), peintre d'histoire, né à Crémone et mort à Milan (1651), fonda en cette ville une école d'où sont sortis de bons peintres. Son chef-d'œuvre est un tableau représentant la *Vierge et l'enfant Jésus qui écrasent la tête du serpent, et apparaissent à S. Charles Borromée et à S. François d'Assise.*

NUYTS ou NUITS, *Nutium*, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 16 kil. N. E. de Beaune; 3,120 hab. Draps, eau-de-vie, kirschwasser, etc. Aux environs, vins renomm. Patr. du capitaine Thurot, intrépide marin.

NUYTS (Terre de), contrée de la Nouvelle-Hollande, le long de la côte mérid., de 114° 20' à 130° long. E. Découverte par Pierre de Nuyts, négociant hollandais, en 1627. Elle est encore peu connue.

NYBORG, ville de Danemark, dans l'île de Fyen, sur le grand Belt, à 31 kil. S. E. d'Odensée; 2,850 hab. Port, ville forte, etc. Eau-de-vie. Patrie de Christian II. C'est à Nyborg que les navires paient le droit de passe pour traverser le Belt.

NYDER (J.), dominicain allemand, mort en 1438, empêcha par ses prédications les Hussites d'avoir beaucoup de succès en Franconie, mais eut le tort de déployer de la barbarie contre eux dans une deuxième mission, dirigée spécialement contre la nuance taborite. Il a laissé beaucoup d'écrits, entre autres le *Formicarium seu dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicæ incitativus* (c'est un recueil de tous les contes sur les revenants, la divination, etc.), Paris, 1519, in-4, et le *Tractatus de visionibus et revelationibus*, Strasbourg, 1517.

NYIREGYHAZA, ville de Hongrie (Zabolcs), à 8 kil. N. O. de Gross-Kallœ; 13,000 hab.

NYKOEPING, ville de Suède (Suède propre), ch.-l. du lan ou gouvernement de Nykœping, sur un golfe de la mer Baltique; à 77 kil. S. O. de Stockholm; 2,500 hab. Fonderie de fer. Commerce de fer, cuivre, planches. — Le gouvernement de Nykœping, situé dans le S. E. de la Suède propre, a été presque tout entier formé de la Sudermanie; il a 100 kil. sur 100, et 110,000 hab. Climat froid, sain. Plomb, fer, cuivre, pierre. Riche pêche sur la côte et dans les lacs Mealar, Hielmar, etc.

NYLAND, prov. de la Russie, dans le grand-duché de Finlande, à l'E. de la prov. d'Abo et sur le golfe de Finlande; 225,000 hab. Ch.-l., Elsingfors. Beaucoup de lacs; bonnes terres, belles forêts.

NYMPHES, *Nymphæ*, déesses des eaux. On distinguait parmi elles les Naïades, les Néréides, les Océanides, etc. Le nom de nymphes s'appliquait plus particulièrement aux déesses des eaux douces : il s'est abusivement étendu à un grand nombre de divinités secondaires préposées à différentes parties de la nature, notamment aux Oréades, Dryades, Napées (*Voy.* ces noms). On les regardait, non comme immortelles, mais comme vivant plusieurs milliers d'années. On leur offrait du miel, du lait, des fruits, de l'huile, quelquefois des chèvres. On les représentait jeunes, belles, nues ou demi-nues, accoudées près des eaux et la main sur une urne, ou bien dansant avec les Satyres.

NYON, *Noiodunum*, *Noviomagus*, ou *Colonia equestris* des anc., *Neus* en allemand, ville de Suisse (Vaud), sur le lac de Genève et sur une colline, à 19 kil. N. de Genève; 2,600 hab. Papeterie, poterie.

NYONS, *Noviomagus*, ch.-l. d'arr. (Drôme), sur l'Aigues, à 90 kil. S. S. E. de Valence; 3,208 hab. Savon, etoffes mélangées, tanneries. Aux env., houille. Beau pont romain et restes d'antiquités romaines. — L'arr. de Nyons a 4 cant. (Nyons, Lebuis, Remusat, Séderon), 74 communes et 35,554 hab.

NYONS, *Neomagus*, ville de Suisse. *Voy.* NYON.

NYSA, lieu célèbre en mythologie comme résidence favorite de Bacchus; on en a fait tantôt un mont, tantôt une ville ou une île; on le place en Éthiopie, en Arabie, et le plus souvent dans l'Inde; on l'identifie aussi avec *Naxos*, ou avec *Parnichada* (monts Paropamisus), etc. — Du reste, il y a eu au moins deux villes de Nysa, l'une dans l'Inde, sur le Cophène, près de son confluent avec l'Indus, l'autre en Lydie, près de la Carie, auj. *Nasli* ou *Nosli*.

NYSSE, *Nyssa*, v. de Cappadoce, sur l'Halys, à l'O. de Mazaca. S. Grégoire (*de Nysse*) en fut évêque.

NYSTAD, ville de Russie (Finlande), sur le golfe de Botnie, à 60 kil. N. O. d'Abo; 1,850 hab. Toile, lainage, bonneterie.— Bâtie en 1617. Célèbre par la paix qui y fut conclue entre la Russie et la Suède en 1721 (celle-ci y cédait la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Carélie). Bombardée en 1855 par les Angl.

NYSTEN (P.-Hubert), médecin, né à Liége en 1771, mort à Paris en 1818, se distingua par de belles expériences électro-médicales, fut chargé de plusieurs missions médicales par le gouvernement, et finit par être nommé médecin de l'Hospice des Enfants. On lui doit un *Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, botanique*, etc., Paris, 1810, in-8; *Nouvelles expériences sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris, 1803, in-8; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, 1808, in-8, etc.

O

O' (c.-à-d. *fils*). Pour les mots irlandais qui commenceraient ainsi (comme O'Brien, O'Neill, etc.) et qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit.

O (Fr., marquis d'), surintendant des finances, né vers 1535, mort en 1594, fut surintendant des finances sous Henri III depuis 1578. Bien que haï universellement pour ses concussions notoires, il garda sa place à l'avènement de Henri IV. Ses prodigalités avaient encore surpassé ses exactions; il mourut dans un complet dénûment.

O (SAINT-MARTIN D'). *Voy.* SAINT-MARTIN.

OAJACA. *Voy.* OAXACA.

OAKHAM, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Rutland, à 28 kil. E. de Leicester; 2,000 hab. Assez bien bâtie. Vieux château; église, vaste maison de ville, hôpital, etc.

OAKHAMPTON, ville d'Angleterre (Rutland), à 31 kil. O. d'Exeter, sur l'Oak; 2,100 hab. Serges. — Cette ville appartenait jadis à la maison de Courtenay.

OANNÈS, dieu chaldéen, civilisateur de l'humanité naissante, était demi-homme, demi-poisson; il sortit de la mer Erythrée pour apprendre aux hommes les arts, l'agriculture, les lois. Bérose nomme quatre êtres monstrueux analogues à Oannès, et qui sont comme quatre Oannès apparaissant à quatre époques différentes de l'année.

OARACTA, île de l'Asie ancienne, dans le golfe Persique, auj. l'île de KISCHM.

OASIS, nom donné à divers lieux qui, au milieu des déserts de sable de l'Afrique ou de l'Asie, offrent de l'eau et de la végétation, et sont comme des îles de verdure. On distingue surtout: 1° la *Grande Oasis* ou *Oasis de Thèbes*, *Oasis magna*, auj. *El-Ouah* ou *El-Khargeh*, à l'O. du Nil et à sept journées de Thèbes et d'Abydos, entre 25° 10'-26° 50' lat. N., et par 28° long. E.; elle a 150 kil. de long, de Kasr-Djebel-el-Sout à Kasr-el-Hadjar; elle est bornée par des mont.; plusieurs petits cours d'eau; palmiers, citronniers, etc.;on y voit des ruines remarquables. On y compte env. 4,000 hab. arabes, et deux endroits principaux, El-Khargeh et Siout; — 2° la *Petite Oasis*, *Oasis parva*, auj. *El-Ouah-el-Bahryeh*, au N. de la précédente, dans la région de l'ancien lac Mœris, par 28° 30' lat. N., et 26° 40' long. E.: 45 kil. sur 13; 2,500 hab. (hardis pillards); pâturages nombreux; cette oasis est exposée à des chaleurs insupportables et souvent ravagée par les sauterelles; ruines antiques; — 3° l'*Oasis d'Ammon*, auj. *Siouah*, à l'O. du Nil, mais en dehors de l'Égypte et dans la partie de la Libye située au S. de la Cyrénaïque (ou désert de Barca). Elle était célèbre comme siége du temple et de l'oracle de Jupiter Ammon (*Voy.* SIOUAH);—4° l'*Oasis intérieure* ou *occidentale*, *Oasis interior*, auj. *Dakhel*, à l'O. de la Grande Oasis. *Voy.* DAKHEL, etc.

OATES (Titus), intrigant anglais, né en 1619, étudia à Cambridge, se fit jésuite, puis apostasia. N'obtenant pas les bénéfices qu'il avait espérés, il imagina, sous l'inspiration du parti du Covenant, une prétendue conspiration des catholiques contre Charles II et la religion protestante, et s'en rendit le délateur. L'opinion publique prit l'affaire au sérieux: plusieurs illustres personnages périrent, et Oates eut une pension. La fraude fut pourtant bientôt connue, et Jacques II le condamna à une prison perpétuelle et à subir une fustigation périodique quatre fois l'an. La révolution de 1688 lui rendit la liberté et sa pension. Il mourut en 1705.

OAXACA ou GUAJACA, ville de l'Amérique du Nord (Mexiq.), cap. de l'Oaxaca, sur le Rio-Verde, par 97° 20' long. O., 17° 45' lat. N., à 360 kil. S. E. de Mexico; 24,000 hab. Evêché. C'est une belle ville; on y remarque la cathédrale, le palais épiscopal, l'hôtel-de-ville, etc. Aux environs, jolis jardins. — Fondée par Nuno del Mercado au temps de F. Cortez; elle doit son nom au grand nombre d'arbres, appelés *guaxes* par les indigènes, qui croissent aux environs. Près d'Oaxaca commence une magnifiq. vallée de 80 kil. de long sur 60 de large; c'est de cette vallée que Fernand Cortez prit le titre de marquis *del Valle*.

OAXACA (État d'), un des États de la confédération mexicaine, a pour bornes les Etats de Puebla au N. et à l'O., de Vera-Cruz au N. E., le Guatemala à l'E., et le Grand-Océan au S.: 40 kil. de l'E. à l'O., sur 292; 600,000 hab.; ch.-l., Oaxaca. Montagnes, climat salubre, sol fertile (coton, sucre, cochenille, etc.); mines d'or, argent, plomb, soufre; porphyre et basalte.

OBDORIE, nom ancien d'une contrée de Sibérie située vers l'embouchure de l'Obi, désignait surtout la presqu'île entre les golfes de Kara et de l'Obi. Elle est gelée presque toute l'année. Ce pays est compris auj. dans le gouv. de Tobolsk. Il appartenait aux grands-ducs de Russie dès le XVe siècle.

OBDORSK, ville de la Russie d'Asie en Sibérie (Tobolsk), sur l'Obi, à 920 kil. de Tobolsk, par 66° 30' long. E., 64° 58' lat. N. C'est la ville la plus septentrionale de la Sibérie.

OBÉDIENCE, terme employé souvent par les théologiens, exprime généralement l'état de dépendance qui soumet un fidèle à son supérieur spirituel. — On désigne spécialement sous le nom de *pays d'obédience*, les états dans lesquels le pape nomme aux bénéfices qui viennent à vaquer. Dans les temps

de schisme où il y avait deux papes à la fois, le mot *obédience* servait à désigner les différents pays qui reconnaissaient l'un ou l'autre pape. Ainsi, au XIVe siècle, pendant le grand schisme d'Occident, on distinguait l'*obédience d'Urbain VI*, comprenant l'Italie septentr., l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Pologne, la Prusse, le Danemark, la Suède, la Norwége et l'Angleterre; et l'*obédience de Clément VII*, qui comprenait le reste de l'Europe.

OBEID-ALLAH-AL-MAHDY, fondateur de la dynastie des califes fatimites, était né vers 882, et prétendait, à tort sans doute, descendre d'Ali et de Fatime, d'où les noms d'Alides ou Fatimites donnés à ses descendants. S'étant placé à la tête des restes des Karmathes, que l'on regardait comme anéantis, il prit en 908 le titre d'*émir-al-moumenim* (commandeur des fidèles), réservé aux seuls califes, fonda Al-Mahdyah, qu'il fit capitale de son empire futur, mit fin à la domination des Aglabites (909), détruisit en 919 l'empire des Edrisites, tenta, mais vainement, la conquête de l'Égypte, et ravagea à diverses reprises les côtes de la Calabre. Sa mort eut lieu en 934, et il eut pour successeur son fils Caïem-Biamr-Allah. Le monde musulman se trouva alors partagé entre trois califes, qui résidaient l'un à Bagdad, l'autre à Cordoue et le 3e à Al-Mahdyah.

OBÉLISQUES, pyramides quadrangulaires très effilées et brusquement terminées par le haut, étaient fort communes chez les Égyptiens. Leur hauteur varie de 20 à 40 mètres. Beaucoup d'obélisques étaient monolithes. Leur place ordinaire était un peu en avant des grands temples et parmi les avenues de sphinx. Du sommet à la base, les obélisques sont couverts d'hiéroglyphes. Auguste et d'autres empereurs firent transporter plusieurs obélisques à Rome. On en compte encore treize auj. dans cette ville. On voit depuis 1836 un magnifique monolithe de cette espèce sur la place de la Concorde à Paris; il a 24 m. de haut et est connu sous le nom d'*Obélisque de Louqsor*. *Voy.* LOUQSOR.

OBER-BERGHEIM. *Voy.* BERGHEIM.

OBERHAUSEN, village de Bavière (Danube sup.), à 5 kil. S. O. de Neubourg, près du Danube. Monument élevé à Latour-d'Auvergne en 1800.

OBERKAMPF (Christophe-Philippe), créateur de la manufacture de toiles peintes de Jouy, né à Weissenbach en 1738, mort en 1815, était fils d'un teinturier. Il se rendit à Paris à 19 ans, et deux ans après, n'ayant pour tout capital que 400 fr., il s'établit dans une chaumière de la vallée de Jouy, se chargeant seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Bientôt son établissement prit une extension prodigieuse et fit la richesse du pays. C'est sur le modèle des ateliers d'Oberkampf que l'industrie des impressions sur tissus, si considérable aujourd'hui en France, a longtemps formé tous ses établissements. Louis XVI donna des lettres de noblesse à Oberkampf; Napoléon lui offrit, dit-on, une place au sénat, mais le manufacturier refusa.

OBERLAND (c.-à-d. *haut pays*), nom donné à qq. contrées montueuses de Suisse et d'Allemagne.

OBERLIN (Jérémie-Jacques), savant français, naquit à Strasbourg en 1735, étudia la théologie et s'attacha spécialement à la partie archéologique des livres saints, fut successivement chargé de diverses chaires, puis de la direction du gymnase de Strasbourg (1787). Il subit une détention de trois mois en 1793, de retour dans sa ville natale, il y fit encore avec succès un cours de bibliographie. Il mourut en 1806. Il avait été nommé associé de l'Académie des Inscriptions, et plus tard correspondant de l'Institut. On lui doit plusieurs *Manuels* élémentaires (en allemand), adoptés dans diverses écoles d'Allemagne, des édit. estimées d'Horace, 1788, de Tacite, 1801, etc. — Son frère, J. Fréd., 1740-1826, pasteur au Ban-de-la-Roche (Vosges), fut le bienfaiteur de la contrée.

OBERNAI, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 24 kil. N. de Schelestadt; 4,920 hab.

OBÉRON, roi des Génies de l'air, dans la mythologie scandinave, avait pour épouse ou pour amante Titania. Quelques-uns lui donnent pour femme la fée Mab (*Voy.* ce nom). Shakspeare en Angleterre, Wieland en Allemagne ont chanté Obéron.

OBI, riv. de Sibérie, sort du lac Altin (Tomsk), arrose le gouv. de Tomsk et la partie septentr. de celui de Tobolsk. Son cours est de 3,200 kil. environ et a deux directions, au N. O. et au N. Affluents, l'Irtich (qu'il faut peut-être regarder comme le cours d'eau principal), la Tom, la Tim, la Vakh, etc.

OBI (golfe de l') dans l'Océan Glacial, par 66°-72° 25' long. E., 65° 42'-70° 18' lat. N.: 700 kil. sur 110.

OBIDOS, ville murée du Portugal (Estramadure), à 35 kil. N. O. d'Alenguer; 4,000 hab. Château-fort, aqueduc. Prise sur les Maures au XIIe siècle. Combat entre les Français et les Anglais en 1808. —V. du Brésil, sur l'Amazone, à 800 k. O. de Para.

OBLATES,—*tæ*, religieuses. *Voy.* FRANÇOISE (Ste).

OBLATS, *Oblati* (c.-à-d. *offerts*). On désignait sous ce nom : 1° des religieux qui, en entrant dans un ordre monastique, faisaient à la communauté l'abandon de tous leurs biens; 2° ceux qui étaient consacrés dès leur enfance à la vie religieuse; 3° des laïques qui, sans entrer dans les ordres, se faisaient vassaux d'une abbaye; 4° enfin, des soldats qui, ne pouvant plus servir à cause de leurs blessures ou de leurs infirmités, étaient logés ou nourris dans une abbaye : ces dern. furent placés aux *Invalides* en 1671.

OBLATS DE SAINT-AMBROISE, congrégation de prêtres séculiers établis à Milan, en 1578, par saint Charles Borromée; ils furent ainsi appelés parce qu'ils s'étaient offerts (*oblati*) volontairement à l'archevêque pour exécuter tout ce qu'il lui plairait de leur ordonner, et qu'ils avaient pris pour patron saint Ambroise. L'ordre des Oblats fut approuvé par Grégoire XIII, qui attribua à ces religieux des revenus considérables et les destina principalement à aller en mission, à desservir des cures et à diriger des colléges et des séminaires.

OBOTRITES, nom d'une tribu slave de la Germanie, qui faisait partie des Wendes ou Venèdes, habitait sur les bords du Haut-Oder, dans la contrée qui forme auj. le Mecklembourg. Ils avaient pour capitale Rereg (auj. Mecklembourg).

OBRECHT (Ulric), savant, né à Strasbourg en 1646, mort en 1701, voyagea en Allemagne et en Italie, succéda à Bœcler dans sa chaire d'éloquence et dans celle d'histoire, abjura le luthéranisme entre les mains de Bossuet (1684), fut nommé par Louis XIV préteur royal de Strasbourg, puis chargé d'une mission diplomatique à Francfort-sur-le-Mein (1698). On a de lui : *Alsaticarum rerum prodromus*, Strasb., 1681, in-4, et des édit. de *Dictys*, de *Quintilien*, de l'*Histoire Auguste*, etc. On lui attribue une dissert. *De legibus agrariis populi romani*, Strasb., 1674 : c'est une thèse d'Hollmann, qui seulement lui est dédiée.

OBREGON (Bernardin), instituteur des frères-infirmiers Minimes qui soignent les malades dans les hopitaux en Espagne, né à Las Huelgas en 1540, mort à Madrid en 1599, avait été d'abord militaire et s'était livré au désordre; il se convertit en 1568.

OBRENOWITCH, princes de Servie. *Voy.* SERVIE.

O'BRIEN. *Voy.* BRIEN.

OBRINCUS ou OBRINCA, auj. l'*Ahr* (Prusse rhénane), riv. de la Gaule, séparait la Germanie supérieure de la Germanie inférieure.

OBRIQUE. *Voy.* OURIQUE.

OBSEQUENS (Julius), auteur latin, vécut vers 388 de J.-C. et n'est connu que par une compilation *De Prodigiis*, tirée surtout de Tite-Live et perdue en grande partie. On l'imprime ordinairement à la suite d'Aurelius Victor. Lycosthène en a donné une

édition à part avec des suppléments de sa façon, Bâle, 1552; Oudendorp en a donné une meill. édit., Leyde, 1720; Hof, 1772, in-8. Il a été trad. en franç par La Bouthière, Lyon, 1547, et par M. Verger, Par., 1843.

OBSERVANCE (Religieux de l'), nom donné dans plusieurs ordres religieux à des communautés qui s'imposaient la loi d'*observer* dans toute leur rigueur les règles monastiques. On distinguait : 1° les *Pères de l'Observance* ou *Observantins*, sortis de l'ordre de Saint François à la suite de la réforme de 1363; 2° les religieux de l'*étroite Observance*, de l'ordre de Cîteaux; 3° ceux de la *grande Observance*, de l'ordre de la Merci; 4° ceux de la *primitive Observance des Frères Prêcheurs*, réforme des Dominicains qui s'introduisit en France dès 1636.

OBSERVANTINS. *Voy.* OBSERVANCE (Pères de l').

OBSOPOEUS. *Voy.* OPSOPOEUS.

OBVODIE, subdiv. d'une voivodie. *Voy.* VOIVODIE.

OC (Langue d'). *Voy.* LANGUEDOC.

OCA (Sierra d'), *Idubeda mons*, partie la plus septentrionale des monts Ibériens en Espagne, se rattache au versant méridional des monts Cantabres, dans la province de Palencia, entre les sources de l'Ebre et de la Pisuerga, se dirige au S. E. dans la province de Burgos, et va se lier à la Sierra de San-Millan; après un parcours de 110 kil.

OCANA, auj. *Althæa* ou *Olcania*, ville d'Espagne (Tolède), à 12 kil. du Tage, à 40 kil. N. E. de Tolède; 5,000 hab. Palais du duc de Frias. Belle place, belle fontaine. Savon, draps, etc. — Cette ville appartint aux chevaliers de Calatrava jusqu'en 1182, puis à ceux de saint Jacques. Les Français y battirent les Espagnols le 19 nov. 1809.

OCANA, bourg de la Nouvelle-Grenade, sur le Rio-de-Oro, à 400 kil. N. E. de Bogota. Aux environs, mines de cuivre. Il s'y tint en 1828 une célèbre Convention nationale colombienne pour modifier la constitution de Cucuta.

OCCAM (Guillaume D'), célèbre scholastique, de l'ordre des Cordeliers, surn. le *Docteur invincible*, était né vers 1270, au village d'Occam (Surrey), et fut disciple de Duns Scot. Après avoir rempli en Angleterre divers emplois ecclésiastiques, il fut banni de l'université d'Oxford, pour avoir excité des troubles par la nouveauté de ses doctrines, vint à Paris où il enseigna la théologie, prit la défense de Philippe-le-Bel contre Boniface VIII, et attaqua avec violence les prétentions temporelles des papes; fut excommunié en 1330, se réfugia à la cour de Louis de Bavière, qu'il soutint dans ses querelles avec le Saint-Siége, et mourut à Munich en 1343 ou 1347. Comme philosophe scholastique, Occam ressuscita le Nominalisme; il combattit les Réalistes, en soutenant qu'on ne doit pas admettre des êtres nouveaux sans nécessité : *entia non sunt multiplicanda præter necessitatem*; il nia l'existence de ces *idées-images* qu'on plaçait entre les objets et la pensée. En morale, il faisait dépendre le bien et le mal de la volonté arbitraire de Dieu. Ses principaux écrits sont : *Super quatuor libros sententiarum*, Lyon, 1495; *Summa logicæ*, Paris, 1488; *Quodlibeta*, Paris, 1487; *Super potestate summi pontificis*, 1496.

OCCASION, divinité allégorique qui présidait au moment le plus favorable pour réussir. On la représentait sous la forme d'une femme nue, chevelue par devant et chauve par derrière, un pied en l'air et l'autre sur une roue.

OCCHIALI (Kilig-Ali, dit vulgairement), renégat calabrais, pris jeune par les Turcs, fut pirate sous Dragut, s'éleva aux plus hauts grades dans la marine ottomane, se distingua en 1571 à la bataille de Lépante, ramena les débris de la flotte turque à Constantinople, fut nommé par Sélim II capitan-pacha, enleva aux Espagnols La Goulette (fort de Tunis) en 1573, et mourut comblé de gloire en 1577. Constantinople lui doit une mosquée, ainsi qu'un collége qui peut recevoir 100 étudiants.

OCCIDENT (Empire d'), un des deux empires formés de l'empire romain par le partage entre Valentinien et Valens en 364, puis par le partage définitif entre Honorius et Arcadius (395). A la première époque, l'empire d'Occident ne comprenait que cinq diocèses (Britannie, Gaules, Hispanie, Italie, Afrique). A la deuxième époque, le diocèse d'Illyrie fut divisé en deux, l'Illyrique et la Dacie, et le premier fut attribué à l'empire d'Occident, qui en compta d'abord six, puis sept, quand l'Italie fut elle-même divisée en diocèse d'Italie et diocèse de Rome. (Pour plus de détails, *Voy.* empire ROMAIN.) — L'empire d'Occident périt après un siècle environ d'existence, sous Romulus Augustulus, en 476. Depuis 408, il allait sans cesse perdant de ses provinces par les invasions des Barbares ou par abandon volontaire. Milan, puis Ravenne, furent après Rome capitales de l'empire d'Occident. — On appelle *second empire d'Occident*, ou *saint empire romain d'Occident*, celui qui fut fondé par Charlemagne en 800, et qui finit en 911 à la mort de Louis IV l'Enfant, le dernier des Carlovingiens; il fut remplacé par l'*empire d'Allemagne*, constitué en 962 par Othon-le-Grand.

OCCIDENT (Eglise d'). On appelle ainsi l'*Eglise latine*, comme on appelle *Église d'Orient* l'*Eglise grecque*. On réunit alors sous cette dénomination toutes les églises qui reconnaissent l'autorité du pape, en Europe, en Amérique, ou même en Afrique.

OCCIDENT (grand schisme d'). *Voy.* SCHISME.

OCCITANIE, nom donné souvent au Languedoc et même à tout le littoral français de la Méditerranée, pendant le moyen âge, surtout par les poëtes, probablement parce qu'on y parlait la langue d'*Oc*. *Voy.* LANGUEDOC.

OCEAN, *Oceanus*, dieu de la mer chez les païens, frère et époux de Téthys, et père des Océanides, n'est que la mer personnifiée.

OCÉAN. On nomme ainsi l'immense étendue d'eau salée qui couvre la plus grande partie du globe; on la divise en cinq grands bassins principaux: 1° le *Grand-Océan* (*Voy.* ci-après), entre l'Amérique, l'Asie et la Nouvelle-Hollande; 2° l'*Océan Atlantique*, entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique (*Voy.* ATLANTIQUE); 3° l'*Océan Indien*, entre les Indes, l'Afrique et la Nouvelle-Hollande (*Voy.* mer des INDES); 4° et 5° l'*Océan glacial Arctique* et l'*Océan glacial Antarctique* vers les deux pôles (*Voy.* mer GLACIALE).

OCÉAN (GRAND-), dit aussi *Océan Pacifique* et improprement *mer du Sud*. Cet immense Océan, borné au N. et au S. par les deux mers polaires, à l'E. par les côtes occid. de l'Amérique, à l'O. par les côtes orient. de l'Asie, se sépare de l'Atlantique au S. E. par une ligne qui, partant du cap Horn, suivrait le méridien de 69° 40' long. O. Au S. O., le méridien de 145° long. E. le sépare de la mer des Indes. Dans sa partie occidentale, où sont répandus les divers archipels de l'Océanie, cet Océan prend divers noms, tels que ceux de *mer des Moluques, de Célèbes, de Mindanao, de Java, de la Sonde*; plus au nord, on distingue la *mer de Chine*, la *mer Jaune*, la *Manche de Tartarie* et la *mer d'Okhotsk*; au N. la *mer de Behring* fait communiquer le Grand-Océan avec l'Océan glacial Arctique; enfin à l'E. se trouve le *golfe de Californie* ou *mer Vermeille*. Dans sa plus grande largeur, le Grand Océan peut avoir 6,650 kil.; il a 9,000 kil. de long. Sa superficie équivaut à 171,800,000 kil. carrés environ.

OCEANIDES ou OCEANITIDES, déesses subalternes des mers, filles de l'Océan et de Téthys, étaient au nombre de plus de 3,000.

OCÉANIE, cinquième partie du monde, est composée d'îles répandues dans le Grand-Océan, et s'étend de 91° long. E. à 105° long. O., de 35° lat. N. à 56° lat. S.; sa longueur est donc d'environ

174 degrés, et diagonalement d'au moins 20,000 kil.; sa largeur va toujours diminuant à mesure qu'on s'avance vers l'est. Généralement on divise l'Océanie en trois régions, subdivisées chacune, comme il suit, en archipels et en groupes :

- **Malaisie ou Notasie (à l'O.)**
  - Archipel de la Sonde,
    - Groupe de Sumatra.
    - Groupe de Java.
    - Arch. de Sumbava-Timor.
  - Archip. des Moluques,
    - Gr. des Moluques.
    - Gr. de Célèbes.
  - Groupe de Bornéo,
  - Archip. des Philippines,
- **Australie (au milieu).**
  - Australie propre, dite aussi Continent austral, ou Nouvelle-Hollande.
  - Archipels,
    - Gr. de la Papouasie.
    - Arch. de la Louisiade.
    - Arch. de la Nouv.-Bretagne.
    - Arch. de Salomon.
    - Arch. de La Pérouse.
    - Arch. de Quiros.
    - Groupe de la Nouv.-Calédonie.
    - Gr. de Norfolk.
    - Gr. de la Tasmanie.
    - Gr. de la Diéménie.
- **Polynésie ou Micronésie (à l'E.).**
  - Polynésie Boréale, dite aussi Micronésie,
    - Arch. de Mounin-Volcanique.
    - Arch. des Mariannes.
    - Arch. de Palaos.
    - Arch. des Carolines.
    - Sporades boréales.
  - Archipel central ou de Mulgrave.
  - Polynésie Australe,
    - Arch. de Viti.
    - Arch. de Tonga ou des Amis.
    - Arch. d'Ooua-Horn.
    - Arch. de Hamoa ou de Bougainville.
    - Arch. de Kermadec.
    - Arch. de Cook.
    - Gr. de Toubouai.
    - Arch. d'Otahiti.
    - Arch. Paumatou.
    - Arch. de Mendana.
    - Arch. de Hawaii ou des îles Sandwich.
    - Sporades australes.

L'Océanie a peu de mont., sauf dans les grandes îles occidentales. Généralement le climat y est chaud et humide. Le sol est très fertile. Le règne végétal y est fort riche. La mer abonde en poissons, en mollusques, en zoophytes. Des bancs de coraux sans cesse croissants hérissent les abords des côtes. Les habitants forment deux masses, peuples malaisiens et peuples nègres; ils sont en général peu civilisés. Il y a des traces de civilisation ancienne à Java, à Sumatra, aux Philippines; les insulaires d'Otahiti, des îles Sandwich, d'Hamoa, de Mendana, de Tonga, ont quitté l'état sauvage depuis les visites des Européens. La plupart des Polynésiens sont intrépides navigateurs, et fendent la mer sur des pirogues d'une construction très heureuse. — Ce n'est guère que depuis le commencement du siècle actuel qu'on a eu l'idée de faire de l'Océanie une partie du monde. On doit principalement la connaissance de ces pays aux découvertes de Cook (1768, etc.), découvertes qui avaient été précédées depuis longtemps par celles de Magellan, Van Diémen, Abel Tasman et Roggeween, et que complétèrent celles de Bougainville, La Pérouse, D'Entrecasteaux, Freycinet et Dumont d'Urville. — On nomme quelquefois *Océanie hollandaise* l'ensemble des îles Java, Sumatra, Moluques et la portion de Bornéo, de Célèbes et de l'archipel de Sumbava-Timor que possèdent les Hollandais; *Océanie espagnole*, les Philippines; *Océanie anglaise* l'Australie et la Tasmanie; *Oc. franç.* les Marquises, Taïti, etc.

OCELLODURUM, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Vaccéens, auj. ZAMORA ou TORO.

OCELLUM ou OCELUM, auj. *Oulx* ou *Usseaux*, ville de la Gaule transpadane, ch.-l. des *Garoceli* (vallée de Maurienne), servait du temps de César de limite à l'Italie et depuis y fut comprise.

OCELLUM DURII, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Vettons, auj. FERMOSELLE.

OCELLUS DE LUCANIE, philosophe grec, né en Lucanie, dans la Grande-Grèce, florissait vers 500 av. J.-C., et appartenait à l'école pythagoricienne. On a sous son nom un petit traité en 4 chap. intitulé : *De la nature de l'Univers*, où il traite du tout, des éléments, de l'homme et de la morale; il y soutient l'éternité de la matière. L'authenticité de ce traité n'est pas entièrement hors de doute. Ocellus a été publié pour la première fois à Paris, 1539, en grec; avec trad. latine de Nogarola, Venise, 1559; la meilleure édition est celle de Rudolphi, Leipsick, 1801. Il a été traduit en français par d'Argens, Berlin, 1762, et par Le Batteux, Paris, 1768.

OCHMIANA, ville de la Russie d'Europe (gouv. de Vilna), à 53 kil. S. E. de Vilna; 4,000 hab.

OCHOSIAS, roi d'Israël en 888, marcha sur les traces de l'impie Achab, son père et son prédécesseur, consulta sur son sort Belzébuth, le dieu d'Accaron, et mourut peu après (887).

OCHOSIAS, roi de Juda, fils cadet de Joram et d'Athalie, monta sur le trône en 877, s'unit à Joram, roi d'Israël, pour faire la guerre au roi de Syrie Hazaël, et fut tué par ordre de son général Jéhu, en 876. On le nomme aussi Azarias. Joas était son fils.

OCHRIDA, *Lychnidus*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, sur le bord N. du lac d'Ochrida, à 180 kil. N. de Janina; 2,500 hab. Evêché grec. Chateau fort, construit par les Bulgares. Le livah d'Ochrida correspond à peu près à la Dassarétie ancienne. — Le lac d'Ochrida, *Lychnidus lacus*, en Roumélie, dans l'ancienne Albanie, est traversé par le Drin.

OCHS (P.), docteur en droit, né à Bâle en 1749, prit parti pour la démocratie en Suisse, entra en liaison avec les agents du Directoire, contribua à la paix de Bâle, puis, de concert avec Brune et le colonel La Harpe, fit la révolution helvétique de 1798, et fut nommé membre du directoire de la république nouvelle, abdiqua en 1799, prit part à la *consulta* helvétique de Paris en 1802, et à la rédaction de la constitution suisse, reçut le titre de conseiller d'Etat, et depuis ce temps vécut à peu près dans l'obscurité. Sa mort eut lieu à Bâle en 1808. Il a laissé une *Histoire de la ville et du territoire de Bâle* (Bâle, 1786-1821, 5 vol. in-8); *l'Inca d'Otahiti*, tragédie, etc.

OCHSFELD ou OCHSENFELD, plaine vaste, et jadis inculte, au moins en partie, entre Thann et Cernay (H.-Rhin), était une espèce de terrain neutre où l'on se battait souvent. Les Suédois y vainquirent en 1634 les Impériaux, que commandait le duc de Lorraine. Il est probable que cette plaine est le fameux Lügenfeld ou Champ-du-Mensonge. *Voy.* LUGENFELD.

OCHUS. *Voy.* ARTAXERXE.

OCKER, riv. d'Allemagne, naît dans le roy. de Hanovre (capitanat de Klausthal), arrose une partie du duché de Brunswick et se jette dans l'Aller par la gauche. Cours, 110 kil. du S. au N. Cette riv. avait donné son nom à un dép. du roy. (français) de Westphalie, dont Brunswick était le ch.-l. — Sur les bords de l'Ocker se trouve un village de même nom qui appartient en commun au Brunswick et au Hanovre.

OCLÂSIR, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans le Guzzerat, à 9 kil. S. O. de Barontch; 8,900 hab.

O' CONNOR, nom d'une dynastie de rois irlandais qui régnait dans le Connaught ou Connacie avant la conquête de l'Irlande par les Anglais. On connaît surtout : Turlogh O' Connor dit *le Grand*, né en 1088, mort en 1156, qui chercha à dominer sur toute l'île et eut pour principal adversaire Mortogh O' Brien : — et Roderik O' Connor, qui régnait vers 1171, époque où Henri II, roi d'Angleterre, s'empara de l'Irlande; il protesta inutilement contre le bref du pape Adrien IV qui concédait au roi d'Angleterre la possession de l'Irlande.

OCTAI-KHAN. *Voy.* OKTAÏ.

OCTAVE. *Voy.* AUGUSTE et OCTAVIEN.

OCTAVIE, sœur d'Auguste, épousa d'abord M. Claudius Marcellus, puis Antoine, dont elle ne put captiver l'affection par ses vertus et sa beauté. La mort du jeune Marcellus, son fils du premier lit, la plongea dans une affliction profonde qui accéléra le terme de ses jours (4 ans av. J.-C.). Octavie protégea Virgile, qui, dans son *Enéide* (liv. VI), célébra en beaux vers la mort de son fils.

OCTAVIE, fille de l'empereur Claude, et sœur de Britannicus, fut donnée en mariage à Néron, qui la répudia pour épouser Poppée. Celle-ci la fit mettre à mort en 62. Octavie n'avait que 20 ans.

OCTAVIEN, *Octavianus*, nom que prit Octave après son adoption par Jules César, changeant la désinence de son nom de famille suivant l'usage consacré à Rome dans les cas d'adoption.

OCTEVILLE, ch.-l. de cant. (Manche), à 3 kil. S. O. de Cherbourg : 1,508 hab.

OCTOBRE 1789 (journées des 5 et 6), grande insurrection à Paris : la populace des faubourgs et une foule de femmes se portent en désordre à Versailles, massacrent les gardes et forcent Louis XVI et la famille royale à venir habiter Paris.

OCTODURUS, ville des Helvétiens, capitale des *Veragri*, auj. *Martigny*.—V. d'Hispanie, auj. *Toro*.

OCTOGESA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Ilergètes, auj. MEQUINENZA.

OCZAKOV, ville de Russie. *Voy.* OTCHAKOV.

ODENAT (Septimius), prince arabe, était fils d'un phylarque ou cheik des tribus sarrasines de la Palmyrène. Il hérita de ce titre et reçut celui de sénateur de la colonie romaine de Palmyre; après la mort de l'usurpateur Jotapien, tandis que divers compétiteurs se disputaient l'Orient, il se maintint à peu près indépendant. Il seconda Sapor dans ses attaques sur la Syrie (256), puis il le harcela dans sa retraite. Il sollicita néanmoins son alliance, quand Valérien fut tombé dans les mains du monarque sassanide; n'ayant reçu qu'un refus injurieux, il devint dès lors pour lui un ennemi acharné, et se jeta dans les bras des Romains; il battit Sapor sur les bords de l'Euphrate, le força de reculer jusqu'à Ctésiphon, et l'assiégea dans cette ville, que toutefois il ne put prendre. Il marcha ensuite contre les tyrans qui avaient pris la pourpre après Macrien, et les écrasa tous. Gallien le récompensa par le titre de général de tout l'Orient (263); mais peu content de ce rang subalterne, Odénat prit la pourpre et força l'empereur à le reconnaître pour collègue. Odénat se signala encore contre les Persans, puis contre les Goths, les Scythes, et excita au plus haut degré la jalousie de Gallien. Il fut assassiné à Emèse par son neveu (267). Odénat avait épousé en secondes noces la célèbre Zénobie, qu'on accuse d'avoir conduit la main de son assassin.

ODENSEE, ville de Danemark, au centre de l'île de Fionie, sur l'Odense, à 140 kil. S. O. de Copenhague; 8,300 hab. Evêché. Cathédrale assez jolie, deux bibliothèques, etc. Gants, drap, savon. Bière estimée, etc. Commerce maritime. — Cette ville est une des plus anciennes du Danemark; on attribue sa fondation à Odin. On y tint en 1528 une diète pour la réformation de l'église danoise.

ODER, *Viadrus* et *Guttalus*, riv. d'Allemagne, naît en Moravie, baigne la Silésie, le Brandebourg, la Poméranie, passe à Ratibor, Oppeln, Brieg, Glogau, Francfort-sur-l'Oder, Custrin, se divise près de Gartz en 4 bras (Oder propre, Parnitz, grand et petit Redlitz), mais les réunit tous ensuite et tombe dans la mer Baltique par 3 embouchures (Peene, Swiene, Dievenow), qui forment les îles Usedom à l'O., et Wollin à l'E. Affluents, l'Oppar, le Bober, la Katzbach, la Wartha, etc. Cours, 900 kil. environ du S. E. au N. O. ou au N. — On trouve dans le Hanovre une riv. de même nom qui tombe dans la Ruhm (affluent de la Leine).

ODERIC. *Voy.* ORDERIC.

ODERZO, *Opitergium*, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Manticano (affluent de la Livenza), à 22 kil. N. E. de Trévise; 4,600 hab. Jadis sur l'Adriatique, elle en est fort loin aujourd'hui.

ODESCALCHI. *Voy.* INNOCENT XI.

ODESSA, ville de la Russie d'Europe (Kherson), à 170 kil. O. S. O. de Kherson, sur la mer Noire; 40,000 hab., dont beaucoup de Grecs. Port franc. Citadelle. Odessa est bien percée et bien bâtie, et a de beaux monuments; on y remarque la cathédrale, le théâtre, le lazaret, la bourse, la banque, le lycée Richelieu. Poudre, soieries, savons, forges, brasseries, chantiers de construction, etc.; grand commerce de grains. — Odessa a été bâtie sur l'emplacement d'une ancienne colonie grecq. voisine d'*Olbia* et d'*Odessus*; mais avant 1792 ce n'était encore qu'un misérable village nommé Hadji-bey. En 1796, Catherine II l'agrandit et lui donna le nom d'Odessa en mémoire de la ville grecque d'*Odessus*, sit. comme elle près de la rive gauche du Dniestr. En 1802 cette ville ayant été déclarée port franc, son commerce s'accrut prodigieusement. Le duc de Richelieu en fut le gouvern. en 1803 et 1804. — Bombardée en 1854 par la flotte anglo-française.

ODESSUS, auj. *Varna?* v. de la Mésie-Infér., sur la côte O. du Pont-Euxin, était une colonie de Milet. — V. de Sarmatie, sur la côte N. du Pont Euxin, à l'emb. de l'Axiacès, à l'O. de l'anc. *Olbia Borysthenis* et près de la ville act. d'Odessa; paraît être *Otchakov*.

ODEYPOUR, ville de l'Inde anglaise médiate, dans l'ancien Adjmir, ch.-l. d'une principauté de même nom, à 380 kil. S. O. d'Adjmir. Odeypour est la résidence du radjah depuis la prise de Tchittour (l'ancienne capitale) par les Anglais. — L'état d'Odeypour, dit aussi *Mewar* ou *Miouar*, occupe la partie S. O. de l'Adjmir, et est environné d'une ceinture de mont.; pays fertile, mais mal cultivé.

ODILE (Ste), patronne d'Alsace, fille d'un duc d'Alsace, abbesse d'Hohenbourg, m. en 690, fêtée le 13 déc.

ODILON (saint), abbé de Cluny, né en Auvergne l'an 962, fut en relation avec l'empereur saint Henri, les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri I, le roi de Bourgogne, Rodolphe, le roi de Pologne, Casimir, qui avaient tous pour lui une grande vénération. Il refusa l'archevêché de Lyon. M. en 1048 (F., 1er janv.). On a de lui des *Vies de saints*, *sermons*, *lettres*, *poëmes*. C'est lui qui établit à Cluny cette discipline qui porta si haut son ordre.

ODIN, *Wodan* en allemand, le plus grand des dieux scandinaves, était censé le père des dieux et du monde, d'où son nom d'*All-fadher* (père de tous). Il était aussi le dieu des combats et animait les guerriers au carnage. Il prit Frigga, fil. de Fiorgvin, pour femme et il en eut Thor, Balder, etc. Il habitait le palais de Valholl ou Valhalla dans la région de l'air ou des nuages, et y recevait les ombres des braves morts dans les batailles. Odin avait en partage la toute-puissance, la science universelle, la [illegible] C'est lui qui donne aux rois la couronne, aux [illegible] le courage, aux poëtes l'inspiration, aux devins

prit prophétique : il est mêlé dans les légendes à une foule d'aventures de guerre et d'amour où il joue un rôle très humain. Une de ces légendes le fait monter volontairement sur un bûcher où il meurt, victime dévouée pour le salut des siens. Il est croyable qu'une partie des événements mythiques attribués à Odin appartiennent à la vie d'un ancien chef qui aura conduit les Scandinaves de l'Asie en Scandinavie, et que quelques-uns font vivre env. 70 ans av. J.-C. ou 250 ans après. On le représente sur un cheval à 8 pattes (Sleipnir), tenant une lance, ayant sur les épaules 2 corbeaux, ses messagers.

ODOACRE, conquérant de l'Italie, était fils d'un ministre d'Attila. Il perdit son père en 465, erra, suivi de quelques compagnons, dans la Norique, vivant de pillage ; se fit admettre avec eux dans la garde impériale à Ravenne, et devint ainsi le chef des Hérules à la solde de l'empire. Il se révolta contre l'empereur Augustule, qu'il détrôna sans peine (476), supprima le titre d'empereur d'Occident, et se contenta de gouverner l'Italie avec celui de patrice. Il distribua à ses compagnons le tiers des terres conquises ; néanmoins, sa modération, ses vertus, son respect pour les lois, ses utiles réformes rendirent sa domination chère à l'Italie : il écarta de ses frontières les peuples barbares de la Gaule et de la Germanie, battit les Rugiens en Norique et soumit la Dalmatie. Mais en 489, Théodoric, suivi de presque toute la nation des Ostrogoths, envahit l'Italie, le battit successivement sur le fl. Isonzo près d'Aquilée (489), à Vérone, et près de l'Adda (490), et le contraignit de s'enfermer dans Ravenne. Odoacre s'y défendit plus de deux ans ; il rendit la ville en 493, en stipulant qu'il régnerait conjointement avec le prince goth. Mais quelques jours après, Théodoric le fit tuer dans un banquet.

ODON (saint), né en Angleterre, vers la fin du IXe siècle, de parents danois d'origine, fut employé par les rois Alfred et Edouard dans les affaires les plus importantes, devint chapelain du roi Athelstan, puis évêque de Wilton et archevêque de Canterbery. Il m. en 961. On l'hon. le 4 juill.—S. Odon de Tours, abbé de Cluny de 927 à 942, hon. le 18 nov.

ODON, frère utérin de Guillaume-le-Conquérant, fut nommé évêque de Bayeux en 1049, à l'âge de 14 ans, équipa 100 navires en 1066 pour seconder Guillaume dans son expédition contre l'Angleterre, gouverna ce royaume tyranniquement pendant l'absence du conquérant, fut le principal auteur des mesures de spoliation étendues par ce prince à tout le pays, eut pour sa part 153 fiefs outre le comté de Kent ; aspirant à la papauté, il commit tant de concussions afin de pouvoir acheter les suffrages, qu'enfin Guillaume le disgracia et le mit en prison à Rouen. Devenu libre à la mort de ce prince, il fut l'âme des conseils de Robert, duc de Normandie, et tenta de faire tomber le sceptre des mains de Guillaume-le-Roux. Il fut dépouillé de tous ses biens en Angleterre et partit avec Robert pour la 1re croisade, mais il mourut en route à Palerme, en 1096.

ODON DE DEUIL, *Odo de Diogilo*, né au commencement du XIIe siècle à Deuil, dans la vallée de Montmorency, mort en 1162, fut le chapelain de Louis-le-Jeune, l'accompagna en Terre-Sainte, et devint, à son retour, abbé de Saint-Denis en remplacement de Suger. On a de lui : *De Ludovici VII, Francorum regis, profectione in Orientem.*

ODRYSES, peuple de Thrace, habitait vers le centre de cette contrée, sur les bords de l'Hèbre, de l'Artiscus et même de l'Agrianes, au S. de l'Hémus. Les poëtes désignent quelquefois la Thrace entière sous le nom d'*Odrysia tellus*.

ŒAGRE, père d'Orphée, régnait sur la Thrace.

ŒASO PROM., auj. cap *Machicaco*, prom. d'Hispanie, près de Fontarabie. Près de là se trouve une île encore nommée auj. *Hea* ou *Ea*.

ŒBALIE, *Œbalia*, nom donné à la Laconie, en l'honneur d'Œbalus, un de ses anciens rois.—Nom d'un canton du territoire de Tarente.

OE-BEGA, riv. de Hongrie. *Voy.* BÉGA.

OECHALIE, *Carpenitza*, v. de Thessalie, près de l'Etolie, était la demeure d'Euryte, père d'Iole ; elle fut prise et saccagée par Hercule, qui enlèva Iole. — Il y avait en Eubée et en Messénie deux autres Œchalie où l'on place aussi cet événement.

OECOLAMPADE (Jean HAUSSCHEIN, qui se fit appeler, en grécisant son nom), un des auteurs de la Réforme, né en 1482 à Weinsberg en Franconie, mort en 1531, avait d'abord été destiné au commerce, puis à la jurisprudence, mais il préféra la théologie. Il prêcha quelque temps dans sa ville natale, puis à Bâle, où il se lia avec Erasme ; se retira quelq. temps au couvent d'Alten près d'Augsbourg, en sortit pour séjourner deux ans dans un château d'Alsace, et obtint une cure à Bâle en 1522. Prenant enfin ouvertement parti pour la réforme, il se maria, et se mêla dans les querelles entre Carlostad et Luther, entre Luther et Zwingle, et finit par s'attacher à ce dernier. On a de lui des *Commentaires* sur divers livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament ; un traité *De vero intellectu verborum : Hoc est corpus meum*, et plusieurs autres ouvrages, presque tous dictés par le fanatisme de secte.

ŒCUMÉNIQUES (Conciles). *Voy.* CONCILES.

ŒDENBURG, *Soprony* en hongrois, *Sempronium* des anciens, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat d'Œdenburg, sur l'Ikva, à 190 kil. O. de Bude, et à 5 kil. O. du lac de Neusiedel ; 13,000 hab. Drap, potasse, coutellerie, poterie, etc. Aux environs, houille, pierre à chaux. — On ignore quel fut le Sempronius fondateur de cette ville ; elle servait de garnison à la 15e légion.

ŒDENBURG (comitat d'), dans la Hongrie, au delà du Danube, entre l'Autriche au N. et à l'O., le comitat de Wieselburg au N. et à l'E, celui d'Eisenburg au S. : 90 kil. sur 40 ; 195,000 hab. Mont., lac de Neusiedel (en partie). Vins, fruits, châtaignes, etc. ; mines de houille.

OEDIPE, roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste, vivait au milieu du XIVe siècle av. J.-C. ; il fut exposé dès sa naissance, parce qu'un oracle avait prédit qu'il serait le meurtrier de son père et l'époux de sa mère, mais il fut sauvé par un berger de Polybe, roi de Corinthe, et élevé à la cour de ce prince comme son propre fils. Devenu grand, il apprit le fatal oracle et s'éloigna de celui qu'il croyait son père ; mais le destin lui fit rencontrer Laïus, et il le tua sans le connaître. Il devina l'énigme du Sphinx, alors le fléau des Thébains, et reçut, en récompense, la main de la reine Jocaste (sa mère) et le trône de Thèbes. Etéocle et Polynice, Antigone et Ismène durent le jour à cette union incestueuse. Instruit, mais longtemps après, de ces fatales méprises, Œdipe se creva les yeux et vécut caché dans son palais ; il en fut chassé par ses fils, mena une vie errante sous la garde d'Antigone, qui ne voulut jamais le quitter, et mourut au bourg de Colone, sur le territoire de l'Attique. Œdipe a été le sujet de quantité de pièces, tant anciennes que modernes ; les plus célèbres sont les trag. de Sophocle et de Voltaire. Ducis a donné *Œ. à Colone* et *Œ. ch. Admète.*

OEFELS (André-Félix D'), en latin *Evelius*, né à Munich en 1706, visita la France, les Pays-Bas, diverses parties de l'Allemagne, fut chargé de l'éducation des princes Maximilien et Clément de Bavière, devint en 1746 chef de la bibliothèque électorale à Munich, et mourut en 1780 membre de l'Académie des Sciences de la même ville. On lui doit, entre autres ouvrages : le *Rerum boïcarum scriptores*, Augsbourg, 1763, 2 vol. in-fol., et d'autres collections sur l'histoire de Bavière.

ŒHRINGEN ville du roy. de Wurtemberg (Iaxt),

à 53 kil. N. E. de Stuttgard ; 3,760 hab. Lycée ; bijouterie. Résidence du prince de Hohenlohe-Œhringen. *Voy.* HOHENLOHE.

OEIRAS, ville du Portugal (Estramadure), sur le Tage, à 17 kil. O. de Lisbonne ; 3,400 hab. Bien bâtie ; château, hôpital. Eaux thermales. Erigée en seigneurie pour le marquis de Pombal.

OEIRAS, ville du Brésil, dans la prov. de Piauhy, par 43° 35' long. O., 6° 5' lat. S. — Fondée en 1718, cette ville se nommait d'abord *Mocha*, et fut appelée Oeiras en l'honneur du comte d'Oeiras (marquis de Pombal), ministre du roi Joseph.

ŒLAND (c.-à-d. *terre du foin*), île de Suède, dans la Baltique, près de la côte de la préfecture de Calmar, dont elle est séparée par le détroit de Calmar : 150 kil. de long sur 13 ; 30,000 h. Ch.-l., Borkholm. Forêts ; pierre calcaire ; grains et bestiaux.

ŒLS, ville des États prussiens (Silésie), sur l'Œls (affluent de l'Oder), à 24 kil. N. E. de Breslau ; 6,000 hab. Gymnase, château ducal, bibliothèque. Ch.-l. d'un très petit duché qui appartient au Brunswick et qui forme enclave dans la Prusse.

ŒNÉE, *Œneus*, roi de Calydon, eut d'Althée, sa première femme, Méléagre et Déjanire ; de Péribée, la seconde, Tydée, père de Diomède.

ŒNOMAUS, roi de Pise, père d'Hippodamie et beau-père de Pélops. *Voy.* HIPPODAMIE et PÉLOPS.

ŒNONE, nymphe du mont Ida, fut maîtresse d'Apollon (dont elle reçut le don de prédire), et ensuite de Pâris, qui l'abandonna. Elle prédit à ce dernier qu'il reviendrait un jour à elle ; il y revint en effet, lorsqu'il fut blessé à mort par Philoctète d'une des flèches d'Hercule. OEnone tenta en vain de le guérir, et elle le suivit de près au tombeau.

ŒNOPHYTA, v. de Béotie. *V.* MYRONIDÈS.

ŒNOPIDES, de Chios, philos. péripatéticien, contemporain d'Anaxagore (ve s. av. J.-C.). On lui attribue plusieurs découvertes mathématiques et astronomiq., notamment celles de l'obliquité de l'écliptique et du mouvement propre du soleil. Il donnait à l'année 365 jours et 8 heures. Il imagina un cycle de 59 ans.

ŒNOTRIE, *Œnotria*, un des anciens noms de l'Italie mérid., ainsi nommée en mémoire de l'émigration d'OEnotrus aux lieux jadis habités par les Ausones. Ceux-ci seraient alors venus se fixer sur les confins de la Campanie et du Latium. On étend parfois le nom d'Œnotrie à l'Italie entière.

ŒNOTRUS, le plus jeune des fils de Lycaon, roi d'Arcadie, s'établit dans l'Italie mérid. vers l'an 1710 av. J.-C., et donna son nom à cette contrée. Quelques-uns prétendent qu'OEnotrus était roi des Sabins, et veulent que ce soit le même que Janus.

ŒNUS, riv. de Rhétie, auj. l'INN.

ŒREBRO, ville de Suède (Suède propre), ch.-l. du lan ou gouv. d'Œrebro, sur le lac d'Hielmar, à 58 kil. O. de Stockholm ; 3,400 hab. Lazaret. Vieux château. Il s'y tint en 1540 une diète qui conféra l'hérédité du trône à la famille Wasa.—Le gouv., formé surtout de l'anc. Néricie, a 136 k. sur 85, et 42,000 hab.

ŒSEL, île de la Russie d'Europe (Riga), dans la mer Baltique, à l'entrée du golfe de Livonie ; 90 kil. sur 50 ; 35,000 hab. Ch.-l., Arensbourg. Grains, lin, etc. Cette île était sainte pour les anciens Livoniens. Lorsque la Livonie tomba au pouvoir des chevaliers teutoniques, elle suivit le même sort. Le czar Ivan s'en empara dans la suite ; mais en 1583, elle passa au Danemark, qui la céda à la Suède ; elle ne revint aux Russes qu'en 1721.

ŒSTERSUND, ville de Suède, ch.-l. de la préfecture d'Iæmtland : 200 hab.

ŒSTRYMNICUS SINUS, golfe de l'océan Atlantique, auj. le golfe de *Gascogne*. — On nommait *Œstrymnides insulæ* les îles *Cassitérides* (*Sorlingues*).

ŒTA, auj. le mont *Commalita* ou le *Katavothra*, mont. située sur les confins de la Grèce propre et de la Thessalie, près du golfe Maliaque et des Thermopyles et au milieu de la Doride. C'est là que, selon la fable, Hercule monta sur le bûcher.

ŒTINGER (Fréd.-Christophe), savant wurtembergeois, né en 1702, mort en 1782, fut pasteur dans plusieurs villes et enfin prélat à Murhard. Il est célèbre comme un des chefs des Piétistes ; il a traduit les *Œuvres mystiques* de Swedenborg (Leipsick, 1765, 2 vol. in-8), et a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart en allemand.

ŒTTINGEN, ville de Bavière (Rezat), à 60 kil. S. O. de Nuremberg ; 2,300 hab. Lainages, toiles, indiennes, etc. Résidence des princes d'Œttingen-Œttingen. Près de là se voit le village de Wallerstein, résidence des comtes d'Œttingen-Wallerstein. — Les Français y défirent les Anglais en 1743.

ŒXMELIN (Alexandre-Olivier), voyageur flamand, fut conduit en 1666 à l'île de la Tortue, et vendu 30 écus, prit parti avec les Flibustiers en 1669, et après avoir été des leurs jusqu'en 1674 revint en Europe sur un vaisseau hollandais. Il fit encore trois autres voyages en Amérique et assista à la prise de Carthagène en 1697. Il a laissé une *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers*, Paris, 1686, ou Trévoux, 1775.

OFANTO, l'anc. *Aufide*, riv. du roy. de Naples, naît dans la Principauté Ultérieure, sépare cette prov. de la Basilicate, et celle-ci de la Capitanate, court à l'E. puis au N. E., passe près de Cannes et tombe dans l'Adriatique entre Barletta et le lac de Salpi. Elle séparait jadis la Terre-de-Bari de la Capitanate ; auj. c'est la Carapella qui fait la limite. Cours, 140 kil. Affluents, l'Olivento et le Locone.

OFEN, nom allemand de BUDE.

OFEN (ALT-) ou Œ-BUDA (c.-à-d. *Vieux-Bude*), bourg de Hongrie (Pesth), au N. de Bude, dont il n'est séparé que par une barrière, est sur la rive droite du Danube ; 8,000 hab. Filatures de soie.

OFFA, roi de Mercie, le plus grand des roy. de l'Heptarchie, régna de 757 à 796, joignit à ses états le roy. d'Est-Anglie, après avoir donné la mort au roi Ethelbert, se rendit ensuite à Rome en 79[illegible] pour implorer son pardon du pape, et fut absous. Il fit recueillir toutes les lois qui régissaient ses états ; on les retrouve en grande partie dans le Code anglo-saxon que publia depuis Alfred-le-Grand.

OFFENBACH, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Mein, à 5 kil. S. E. de Francfort-sur-le-Mein ; 7,000 hab. Toiles, carrosserie, soierie, instruments de musique, passementerie, teinturerie.

OFFENBOURG, ville du grand-duché de Bade (Kintzig), sur la Kintzig, à 65 kil. S. de Carlsruhe ; 3,000 hab. Vins estimés. Jadis ville impériale. — Ville de Transylvanie (Weissembourg) ; près de mines d'or, d'argent et d'antimoine.

OFFICE (le SAINT-). *Voy.* INQUISITION.

OFFRANVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), 15 kil. S. de Dieppe ; 1,700 hab.

OFTERDINGEN (Henri D'), poëte allemand [illegible] XIIIe et du XIVe siècles, vivait à la cour de l'archi[illegible] d'Autriche Léopold VII ; il assista au combat po[illegible] que de Wartbourg et y lutta contre Wolfram d'[illegible]chenbach. On n'a conservé de ce poëte que fort [illegible] de chose ; quelques auteurs le regardent com[illegible] auteur du poëme des Niebelungen ; mais rien [illegible] moins certain. Novalis a donné sous son nom [illegible] roman fort intéressant.

OG, roi de Basan, était de la race des Géa[illegible] il fut attaqué par les Israélites que conduisait Mo[illegible] et fut exterminé lui et tout son peuple.

OGER-LE-DANOIS ou OGIER, dont le vrai [illegible] est *Autcair*, guerrier austrasien, est célèbre [illegible] les romans de chevalerie comme un des plus br[illegible] paladins de Charlemagne ; las de combattre, il [illegible] par se retirer dans l'abbaye de Saint-Faron à Me[illegible] où il mourut après le milieu du IXe siècle. Il a d[illegible]

son nom à l'un des quatre valets de nos jeux de cartes, le valet de pique (on l'écrit aussi *Hogier*).

OGERON DE LA BOUÈRE (Bertin), né vers 1615 en Anjou, s'établit à Léogane (Saint-Domingue) vers 1656, devint administrateur de la côte française de Saint-Domingue, et créa en quelque sorte cette colonie. Il mourut en 1676 à Paris.

OGHAM, en latin *Ogmius*, dieu gaulois, qu'on représentait vieux, chauve, armé de l'arc et du carquois, attirant à lui nombre d'hommes par des filets d'ambre et d'or qui partaient de sa langue. Ce Dieu semble être le symbole de la force de l'éloquence. Les anciens l'ont nommé l'*Hercule gaulois*. Il a aussi beaucoup d'analogie avec l'Hermès des Grecs.

OGIA INSULA, île de l'Atlantique, auj. l'île DIEU.

OGIER. *Voy.* OGER.

OGILBY ou **OGILVY** (J.), écrivain écossais, né à Edimbourg en 1600, mort en 1676 à Londres, fut successivement maître de danse, directeur d'un théâtre à Dublin, homme de lettres, imprimeur, ingénieur, cosmographe et géographe du roi. La rébellion irlandaise de 1641 l'avait ruiné; en 1661, il fut chargé de diriger la partie poétique des fêtes pour le couronnement de Charles II. La fatalité le poursuivit encore; sa maison, à Londres, fut brûlée dans l'incendie de 1666 et sa fortune encore une fois anéantie; mais son activité, son courage le relevèrent toujours. On lui doit de nombreuses traductions en vers, entre autres celles de l'*Enéide*, 1650, de l'*Iliade*, 1660, de l'*Odyssée*, 1665, qui ont eu de la réputation dans le temps. Il a encore composé d'autres ouvrages de genres très divers.

OGINSKI (Michel, comte), noble polonais, né en 1731, fut présenté à Catherine II par l'ambassadeur danois Osten, qui espérait détourner sur le jeune homme les dispositions de la czarine en faveur de Poniatowski (1763 et 64); Catherine effectivement s'éprit de lui, mais elle ne changea rien à ses projets, et Poniatowski devint roi. Oginski fut nommé grand-maréchal de Lithuanie, et pendant ce temps il mena la vie d'un souverain au château de Slonim, sa résidence. En 1771, il prit parti pour les patriotes polonais, battit les Russes à Ianof, et leur enleva Minsk; mais il fut surpris par trahison à Stolowice, et forcé après une déroute complète de se réfugier à Kœnigsberg (1771), et de là à Dantzick. Il revint plus tard en Pologne, et y creusa à ses frais le canal qui porte son nom et qui fait communiquer la Baltique et la mer Noire. Oginski mourut en 1803.

OGLIO, *Ollius*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, naît dans la prov. de Bergame, traverse le lac d'Iseo, reçoit la Mella, le Chiese, et joint le Pô sous Borgoforte (entre l'Adda et le Mincio). Cours, 180 kil.

OGMIUS, dieu gaulois. *Voy.* OGHAM.

OGNATE, ville d'Espagne (Bilbao), en Guipuscoa, à 44 kil. S. O. de Saint-Sébastien; 4,250 h. Anc. maison de jésuites, collége. Draps, toile de lin, ouvrages en fer. Aux environs, eaux minérales, jaspe.

OGYGÈS, roi de l'Attique et de la Béotie au XIXe siècle av. J.-C. (1869-1832), passait pour fils de Neptune: il bâtit la ville d'Eleusis. Sous son règne eut lieu le déluge qui porte son nom et qui inonda tout le pays soumis à ses lois. On place ce déluge environ 250 ans avant celui de Deucalion, vers l'an 1832 av. J.-C. Selon quelques-uns, Ogygès ne serait que le déluge personnifié. Il y eut un temps où la Béotie et une partie de l'Attique étaient occupées par des marécages que plus tard firent disparaître des travaux d'art. C'est cette époque primordiale que représenterait le règne d'Ogygès. — *Ogygius*, chez les poëtes, signifie souvent *très ancien*.

OGYGIE, *Ogygia*, terre fabuleuse où régnait Calypso, et dont on fait ordinairement une île voisine des côtes de l'Italie. — On a donné aussi le nom d'Ogygie au pays où régnait Ogygès, et qui fut depuis l'Attique et la Béotie: il est possible que ce nom indique l'état de submersion ou, dit-on, étaient ces deux pays avant l'époque historique. *Voy.* OGYGÈS.

OHIO, grande rivière des Etats-Unis, est formée par la réunion de l'Alleghany et de la Monongahela à Pittsburg, coule à l'O., au S., à l'O. encore, puis au S. O. et tombe dans le Mississipi, par 91° 18' long. O., 37° lat. N.; cours, 1,500 kil. Affluents la Tennessée, le Cumberland, le Kentucky, etc.

OHIO (état de l') un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, à l'O. de la Pensylvanie et de la Virginie, au S. du lac Erié et de l'Etat de Michigan: 336 k. sur 300; 1,980,427 h. en 1856; le ch.-l. est Columbus; mais la principale ville est Cincinnati. Il se divise en 73 comtés (en 1835). Climat tempéré, humide; sol varié, aride sur beaucoup de points; vastes prairies, marais. Houille en quantité dans l'est, près de l'Ohio; sources salines. Assez d'industrie.—L'Ohio était connu dès 1634; mais ce ne fut qu'en 1763 qu'il commença à être habité. C'est en 1802 que l'Ohio a été érigé en état. On y trouve beaucoup d'antiquités provenant d'un peuple éteint.

OHLAU, ville murée des Etats prussiens (Silésie), à 25 kil. S. E. de Breslau, sur l'Ohlau (affluent de l'Oder); 3,050 h. Château. Vers à soie. Drap, tabac.

OHOD, mont. voisine de Médine, à l'O. Mahomet y fut vaincu par les Mecquois en 625 (3 de l'Hég.).

OHRDRUF, ville murée du grand-duché de Saxe-Gotha, sur l'Ohra (affluent de l'Elbe), à 13 kil. S. E. de Gotha; 4,500 hab. Château. Drap, toile, coutellerie, martinet, etc. Eglise fondée par S. Boniface, 724.

OHSSON (MOURADGEA D'). *Voy.* MOURADGEA.

OIGNON, riv. de France, naît dans le dép. de la Haute-Saône (arr. de Lure), le sépare de ceux du Doubs et du Jura, et tombe dans la Saône au-dessus de Pontaillier; cours, 150 kil.

OIGOURS, peuple tartare de la famille ouralienne, le même peut-être que les Hunigares ou Hounogoures, émigra d'Asie en Europe vers le Ve siècle de notre ère. Les Hongrois Madgyars paraissent en être issus. Ce peuple était célèbre au moyen âge pour sa cruauté, et le mot *ogre*, si fameux dans les contes de fées, en est sans doute dérivé.

OIL (Langue d'). *Voy.* LANGUEDOC.

OILÉE, roi des Locriens, fut le père d'un des deux Ajax; il était un des Argonautes.

OIRSCHOOT, ville de Hollande (Brabant septent.), à 14 kil. N. O. d'Eindhoven; 5,200 hab. Château.

OISE, *Œsis*, *Isara*, naît à Sélogne en Belgique, sur les confins du dép. de l'Aisne, arrose Guise, la Fère, Compiègne, Pontoise, reç. à droite le Thérain qui vient de Beauvais, à gauche l'Aisne qui a baigné Ste-Menehould, et tombe dans la Seine à Conflans-Sainte-Honorine; cours, 200 kil. Elle donne son nom aux dép. de l'Oise et de Seine-et-Oise.

OISE (dép. de L'), entre ceux de la Somme au N., de l'Aisne à l'E., de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise au S., de l'Eure et de la Seine-Infér. à l'O.: 5,825 kil. carrés; 398,641 hab. Ch.-l., Beauvais. Il a été formé de l'Ile-de-France et de la Picardie. Plaines et collines, parfois élevées. Belles pierres de taille et meulières; marbre lumachelle, etc. Sol gras, riche; beaucoup de blé, lin, chanvre, navette; peu de vin; cidre et bière; bons pâturages et belles forêts. Gros et menu bétail; volaille, gibier, poisson. Lainages, tapis de pied, passementerie, toile, dentelle, tabletterie; sulfate de fer, limes, rapes, etc. Commerce. — Ce dép. a 4 arr. (Beauvais, Clermont-en-Beauvoisis, Senlis, Compiègne), 35 cant., 688 communes; il appartient à la 1re div. milit., dépend de la cour imp. d'Amiens et a un évêché (à Beauvais).

OISE (dép. de SEINE-ET-). *Voy.* SEINE-ET-OISE.

OISEMONT. ch.-l. de cant. (Somme), à 40 kil. O. d'Amiens; 1,700 hab. Grains, laines, chevaux.

OISSEAU, ville du dép. de la Mayenne; à 8 kil. N. O. de Mayenne; 3,869 hab.

OISSEL-LA-RIVIÈRE, ville du dép. de la Seine-

82*

Inférieure, à 12 kil. S. de Rouen, sur la rive gauche de la Seine; 3,192 hab. Près de là est une île célèbre comme une des principales stations des Normands sur la Seine.

OJEDA (Alphonse D'), né à Cuença au XVe siècle, fut de la 2e expédition de Colomb, et commanda l'expédition de 1499, dont Améric Vespuce faisait en partie les frais, et qui valut à cet armateur l'honneur de donner son nom au Nouveau-Monde. Ojéda eut une foule d'aventures extraordinaires, et mourut dans la dernière pauvreté.

OJOS-DE-GUADIANA. *Voy.* GUADIANA.

OKA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans les gouvernements d'Orel, et arrose ceux de Toula, Kalouga, Riazan, Tambov, Vladimir. Nijnéi-Novogorod, et se joint au Volga à Nijnéi-Novogorod; cours, 1,300 kil. (affluents: la Moskova, la Kliasma, etc.); — Riv. de la Russie d'Asie (Irkoutsk), affluent de l'Angara, dans laquelle elle se jette à Bratskoï; cours, 700 kil.

OKHOTSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du district d'Okhotsk, par 140° 53' long. E., 59° 20' lat. N. à près de 10,000 kil. E. de Saint-Pétersbourg, sur la mer d'Okhotsk; 2,000 hab. Petit fort; commerce important relativement aux vastes solitudes qui l'entourent. C'est l'entrepôt de la Compagnie américaine (pour les pelleteries, etc.), et le passage ordinaire de ceux qui vont au Kamtchatka ou en Amérique.

OKHOTSK (district d'), une des sept divisions de la Russie d'Asie, à l'E. de la prov. d'Iakoutsk, à l'O. des mers d'Okhotsk et de Behring, et au S. de l'Océan Glacial arctique; assez vaste; 1,700 kil. du S. O. au N. E. (en y comprenant le Kamtchatka et les Tchouktchis), mais presq. désert: env. 19,000 h.. Climat très rude, montagnes (les Stanovoï); chasse et pêche abondantes (phoques, pelleteries). Jaspe, cristal de roche, houille, cuivre, fer, argent.

OKHOTSK (mer d'), vaste golfe du grand océan Boréal, entre le Kamtchatka et le district d'Okhotsk.

OKNA, nom de 2 bourgs, l'un en Moldavie, l'autre en Valachie, qui possèdent de riches mines de sel gemme.

OKTAI, grand khan des Tartares Mongols, 3e fils de Gengis-khan, lui succéda en 1227, conquit le nord de la Chine, l'Arménie, se rendit maître de Moscou, de la Pologne, de la Hongrie, et fit trembler la chrétienté. Il mourut en 1241. Sa mort arrêta ou suspendit les progrès des Mongols. Oktaï avait pour ministre le sage Yé-liu-tchou-tsaï, qui fit fleurir la justice dans son empire, et qui tenta en vain d'adoucir un peu la férocité des Mongols. — Oktaï est connu en Chine sous le nom de *Taï-tsoung*.

OLAFSEN (Magnus), savant pasteur islandais, né en 1573, mort en 1636, a traduit l'*Edda* en latin. — Et. Olafsen, pasteur en Islande, mort en 1688, a traduit en latin l'*Edda* de Snorro Sturleson, et a publié la *Voluspa* (*philosophia antiquissima Norwago-Danica*), en islandais et latin, Copenhague, 1665, in-4; — Eggert Olafsen, naturaliste et voyageur, né en 1721, mort en 1768 en Islande, fit par ordre de l'Académie des Sciences de Copenhague un voyage scientifique en Islande, où plus tard il remplit les fonctions de vice-grand-bailli du Sud et de l'Est; il a laissé, entre autres ouvrages, *Voyage en Islande* (en danois), Sorœ, 1772, 2 vol. in-4 (trad. en franç. par Gauthier de La Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8).

OLAHUS (Nic.), prélat hongrois, né en 1493 à Hermanstadt, mort en 1562 à Presbourg, fut conseiller intime de Marie (veuve de Louis II), gouvernante des Pays-Bas, puis chancelier de Ferdinand, évêque de Zagrab, archevêque de Strigonie, fit obtenir aux Jésuites leur célèbre collége de Tyrnau (1560), et couronna Maximilien II à Presbourg. On a de lui une *Histoire d'Attila* en latin, 1538, etc.

OLAN (mont), mont. de France, entre les dép. de l'Isère et des Hautes-Alpes; hauteur, 4,102 mètres.

OLARGUES, ch.-l. de cant. (Hérault), sur la mer, à 15 kil. N. E. de Saint-Pont; 1,300 hab. Aux environs, mines de houille, sources d'eaux minérales.

OLARSO, ville d'Hispanie, chez les Vascons, au pied des Pyrénées, est auj. *Oyarzo*, village voisin d'Irun et de Fontarabie.

OLAUS ou OLOF, nom commun à 5 rois de Norvége, à 2 rois de Danemark et à un roi de Suède.

OLAUS, roi de Suède, né en 984, mort en 1026, fut le premier prince de ce pays qui prit le titre de roi, et le premier aussi qui adopta le christianisme. Le moine anglais Siegfrid le baptisa en 1008. Il eut des guerres malheureuses avec la Norvége et y perdit plusieurs provinces.

OLAUS I, roi de Danemark, ne régna qu'en Jutie ou Jutland, et périt en 814 dans un combat contre les Francs. — Olaüs II, troisième fils de Suénon II et successeur de son frère Canut IV, régna de 1086 à 1095. Une horrible famine désola le roy. sous son règne, ce qui lui fit donner le nom de Hunger ou l'*Affamé*.

OLAUS I, roi de Norvége, fils de Trygve, avait 19 ans lors de l'assassinat de son père en 974. Il passa chez Wladimir-le-Grand, qui l'accueillit bien, puis voyagea longtemps. Après beaucoup d'aventures, il reparut en Norvége au moment où une révolution détrônait Haquin, et monta sur le trône en 994. C'est lui qui introduisit le christianisme en Norvége ainsi qu'en Islande (996), et dans le Groënland (1000). Battu à Swolde par les rois de Suède et de Danemark, unis aux fils de Haquin *(1000), il se* précipita dans la mer. Après sa mort, la Norvége fut partagée par les vainqueurs. — Olaüs II, dit *le Gros*, ou *le Saint*, eut à disputer son héritage contre Canut-le-Grand, ne put se faire reconnaître roi qu'en 1017 et 1018, fixa sa résidence à Drontheim (1019), travailla de toutes ses forces à la propagation du christianisme, mais froissa si violemment ses sujets, qu'en dépit de la soumission du Groënland (1023), de l'archipel Fœroer (1026), de l'Islande (1029), les intrigues et les armes de Canut le firent tomber du trône (1029-1030). Il tenta d'y remonter à main armée en 1032, mais fut défait et tué à Stiklestad par les habitants de Drontheim. A sa mort, la Norvége devint le partage de Suénon II, fils naturel de Canut. Bientôt les Norvégiens proclamèrent saint le roi qu'ils avaient tué, et couronnèrent son fils Magnus I (1036). — Olaüs III, dit *le Pacifique*, régna avec son frère Magnus II, de 1066 à 1068, et seul de 1068 à 1087. Il ne négligea rien pour vivre en paix avec ses voisins, favorisa le commerce, les arts et le luxe, bâtit Bergen, Stavanger, etc., donna aux Anglais un quartier dans Bergen, au clergé un revenu fixe, organisa des associations religieuses pour étendre la civilisation. — Olaüs IV, fils de Magnus III, régna avec ses deux frères, Sigurd et Eystein, de 1103 à 1116. — Olaüs V, né en 1370, fils de Haquin VIII et petit-fils par sa mère de Waldemar, succéda à son grand-père sur le trône de Danemark en 1376, à son père sur le trône de Norvége en 1380, et acquit en même temps des prétentions sur la Suède. A sa mort, en 1387, sa mère, la célèbre Marguerite de Waldemar réunit les 3 roy. — OLAUS MAGNUS. *Voy.* MAGNUS (O.)

OLAVIDE (Ant.-Joseph), homme d'état espagnol naquit à Lima en 1725, suivit Aranda en France fut nommé par Charles III intendant de Séville, co lonisa et défricha la Sierra-Morena. Ayant trop vi vement proclamé son adhésion aux doctrines philo sophiques qui dominaient en France, il fut accus d'hérésie au tribunal de l'Inquisition, et condamn à huit ans de réclusion dans un couvent. Il trou moyen de s'échapper et se retira en France. A la fi de sa vie, il se convertit, écrivit le *Triomphe de l'É vangile*, et put rentrer en Espagne, où il m. en 180

OLBERS (Guillaume), médecin et astronome a lemand, né près de Brême en 1758, mort en 184 est surtout célèbre pour avoir découvert les no velles planètes de Pallas (1802), et de Vesta (180 ainsi que plusieurs comètes. On lui doit une m

Thode nouvelle analytique et trigonométrique, et une autre pour le calcul des comètes.

OLBIA, dite aussi *Borysthenis* ou *Miletopolis*, auj. Kudac ou *Otchakow?* v. de Scythie européenne, sur le Borysthène, près de sa jonction avec l'*Hypanis*, était colonie de Milet, et fut très florissante par le commerce aux Vᵉ et IVᵉ siècles av. J.-C. — Il y a eu plusieurs autres *Olbia* chez les anciens, notamment en Pamphylie, sur la côte S. O. (auj. *Satalieh*); en Sardaigne, au N. de la côte orientale (auj. *Terra-Nuova*); en Narbonaise 2ᵉ (auj. *Eoube*), etc.

OLDEN-BARNEVELDT. *Voy.* BARNEVELDT.

OLDENBOURG, *Oldenburg*, ville d'Allemagne, capit. du duché d'Oldenbourg, à 28 kil. O. de Brême; 5,300 hab. Château, résidence du duc; aux environs est le château de Rastedt, autre résidence ducale. Archives, hôtel du gouvernement, casernes, école militaire, gymnase. Assez de commerce.— Oldenbourg a été fondée vers 1155 par le comte Christian I; un incendie la détruisit en 1676; le roi Christian VI l'embellit beaucoup (1737). — Il ne faut pas la confondre avec une autre Oldenbourg (ou Stargard), ville du Danemark (Holstein), à 46 kil. E. de Kiel, jadis puissante ville, auj. réduite à 1,600 hab.

OLDENBOURG (duché D'), état de la Confédération germanique, est comme enclavé au S., à l'O. et à l'E. dans le roy. de Hanovre, mais est borné au N. par la mer: 116 kil. sur 75; 266,000 hab. Ch.-l., Oldenbourg. Division, 6 cercles. Le duc a de plus les principautés de Lubeck et de Birkenfeld (celle-ci enclavée dans la Prusse Rhénane). Uni aux ducs d'Anhalt et de Schwartzbourg, il a la 15ᵉ voix à la diète ordinaire: seul, il en a une à l'assemblée générale. Le grand-duc actuel, Auguste (Paul-Frédéric), règne depuis 1829. Sol médiocre, sauf vers les rivières: blé, houblon, légumes, navette; bétail, etc. Tourbières. Industrie assez active. — Le pays d'Oldenbourg n'a formé une seigneurie ou un comté que depuis Christian I (1155); mais on fait remonter la race des comtes jusqu'à Witikind (non sans probabilité). Thierry-le-Fortuné, un des descendants de Christian I, après avoir réuni le comté de Delmenhorst à celui d'Oldenbourg (1435), laissa deux fils: Christian, qui parvint au trône de Danemark en 1448 sous le nom de Christian I et qui y joignit en 1460 le Holstein, et Gérard, tige de la moyenne ligne d'Oldenbourg-et-Delmenhorst; celle-ci finit en 1667. Mais la branche royale, dite maison de Danemark, subsistait toujours. Les deux comtés lui revinrent, et elle les garda jusqu'en 1773. Dès 1534, cette maison avait formé deux lignes, l'aînée ou royale, et la cadette ou Holstein-Gottorp; puis, en 1694, Gottorp avait formé deux branches, celle de Gottorp ou branche ducale, celle de Lubeck ou branche épiscopale, représentée par Christian-Auguste, év. luth. de Lubeck. De ce dernier naquirent 3 fils: Adolphe-Frédéric, Frédéric-Auguste, George-Louis. La branche ducale de Gottorp, formée en 1694, est auj. la maison régnante de Russie (*Voy.* HOLSTEIN); et le rameau aîné de la branche épiscopale a régné sur la Suède de 1751 à 1818. En 1773 eut lieu entre le chef de la branche ducale, Paul, duc de Holstein-Gottorp qui plus tard devait régner en Russie, 1796-1801), et le roi de Danemark, Christian VII, un échange qui, donnant au Danemark le Holstein, laissait à Paul les domaines d'Oldenbourg et Delmenhorst, que l'empereur Joseph II érigea en duché: le duché alors changea de ligne. Paul, en montant sur le trône, abandonna ce duché au rameau puîné de la branche cadette (ou épiscopale), et non au rameau aîné, qui régnait en Suède; le duché cette fois changea de branche. Enfin le duc Pierre-Frédéric-Guillaume, qui depuis longtemps était en tutelle sous son cousin (du 3ᵉ rameau) Pierre-Frédéric-Louis, étant mort en 1823, ce dernier lui succéda, le duché changea de rameau. L'Oldenbourg a fait un moment (1810-1813) partie de l'empire français, et a formé le départ. des Bouches-du-Weser.

OLDENBOURG (Henri), physicien, né à Brême et mort à Charlton en 1678, était secrétaire de la Société royale de Londres, dont il fut un des premiers membres, et entretenait une correspondance active avec les principaux savants de l'époque; il publia les *Transactions philosophiques*, de 1665 à 1677.

OLDENBURGER (Philip.-André), publiciste, né dans le duché de Brunswick, mort en 1678 à Genève, où il avait ouvert une école d'histoire et de droit public, a laissé, entre autres ouvrages: *Manuale principum christianorum; Thesaurus rerum publicarum totius orbis;* qui ont été mis à l'*Index* à Rome.

OLDHAM, ville d'Angleterre (Lancastre), à 9 kil. N. E. de Manchester; 32,000 hab. Futaine, chapeaux, filatures de coton. Mines de houille. Cette ville a atteint une grande prospérité depuis peu.

OLEARIUS (Adam), dont le vrai nom est *Œlschlæger*, savant allemand, né vers 1600 dans le pays d'Anhalt, fut secrétaire de l'ambassade que le duc de Holstein-Gottorp envoya en 1633 au czar de Russie et au chah de Perse, passa six ans dans cette mission, traversa ainsi la Russie, la mer Caspienne, vit Astrakhan, Derbend, Ispahan; fut nommé à son retour conseiller, bibliothécaire et mathématicien du duc de Holstein, et mourut en 1671. On lui doit des *Voyages en Moscovie, Tartarie et Perse*, Sleswig, 1647, trad. en franç. par Wicquefort, Paris, 1656-66.

OLEARIUS (Godef.), né en 1672, mort en 1715 à Leipsick, donna une édition de Philostrate (Leipsick, 1709, in-fol.), traduisit en latin l'*Histoire de la philosophie* de Stanley et composa une *Histoire romaine et d'Allemagne*, Leipsick, 1799, in-8.

OLEG, second grand-duc de Moscovie, de 879 à 913, conquit en 882 Smolensk et Lioubitch, rendit tributaires (885) les Sévériens, Radimitches, Drevliens, etc., conduisit vers Constantinople 2,000 barques et força l'emp. Léon VI à signer un traité de commerce tout à l'avantage de la Russie (911). Cette expédition initia les Russes aux arts et au christianisme. On donne souvent Oleg comme le tuteur d'Igor I, fils de Rurik. — Oleg, fils de Sviatoslav I, eut pour lot, à la mort de son père (973), le pays des Drevliens; mais il fut attaqué par Iaropolk I, son frère, qui remporta sur lui la victoire d'Ovroutch; Oleg y périt (977). — Oleg, fils de Sviatoslav (prince de Wladimir) et petit-fils de Iaroslav I, fut, jeune encore, dépouillé et enfermé par ses oncles, s'échappa, se fit prince de Tmoutarakan, et, uni aux Polovtses, battit Sviatoslav II en 1078, enleva sous Sviatopolk II les villes de Tchernigov, Riazan, Mourom, etc., mit le siége devant Kiev en 1096, mais sans succès, et mourut en 1124 après avoir été pour beaucoup dans les guerres civiles de la Russie. Ses fils, Vsévolod et Igor, dits *Olgovitchs* ou fils d'Oleg, les continuèrent et formèrent un parti puissant à l'aide duquel ils régnèrent enfin (1139-1146).

OLEKMA, riv. de la Russie d'Asie, en Sibérie (Iakoutsk), sort des monts Stanovoï, coule au N., et tombe dans la Léna après 700 kil. de cours.

OLEN, ancien poëte et pontife grec, antérieur à Orphée, était de Lycie, ou, selon d'autres, de Sarmatie. On chantait à Delphes et à Délos, dans les fêtes solennelles, des hymnes composés par lui. On croit aussi que c'est lui qui établit à Delphes l'oracle d'Apollon. On lui attribue l'*Hexamètre*.

OLENUS, ville d'Achaïe, au N. O., sur la mer de Crissa, entre Dymes à l'O et Patras à l'E., avait été bâtie par Olène, fils de Jupiter, et était une des douze villes de la confédération achéenne.

OLÉRON ou CHATEAU D'OLÉRON, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), sur la côte S. E. de l'île d'Oléron, à 10 kil. de Marennes; 2,644 hab. Château-fort. Un peu de commerce, vins, sel, etc.

OLÉRON (île D'), *Uliarus* et *Olario*, île de France,

dans l'Océan, vis-à-vis des embouchures de la Seudre et de la Charente. Elle a 24 kil. sur 8, compte 19,000 hab. et renferme deux petites villes (Oléron et Saint-Pierre d'Oléron); elle forme deux cantons. Grains, vins, eaux-de-vie, légumes, sel blanc renommé.— Cette île appartint longtemps aux comtes d'Anjou et aux ducs d'Aquitaine; elle fut acquise à la France par Charles V; prise ensuite par les Anglais, puis reconquise sous Charles VII. Souvent prise et reprise du temps de la Ligue. Louis XIV la fortifia. *La Coutume d'Oléron* a été longtemps célèbre comme code maritime : elle datait de St Louis.

OLÉRON (SAINT-GEORGE et SAINT-PIERRE D'). *Voy.* SAINT-GEORGE et SAINT-PIERRE.

OLÉRON, ville des Basses-Pyrénées. *Voy.* OLORON.

OLESNIKI (Sbignée), Polonais, né vers 1389, mort en 1455 à Sandomir, avait été secrétaire de Ladislas II (Jagellon), auquel il avait sauvé la vie; il devint évêque de Cracovie, cardinal, ambassadeur. Olesniki fit élire en 1434 Ladislas III à Posen : en 1444 il rompit l'élection de Boleslas (duc de Moscovie), et amena celle de Casimir IV.

OLETTA, ch.-l. de cant. (Corse), à 11 kil. S. O. de Bastia; 900 hab.

OLETTE, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), à 13 kil. S. O. de Prades; 700 hab. Sources minérales sulfureuses.

OLGA, femme du grand-duc de Russie Igor, était de basse extraction, mais fut distinguée par Oleg, qui l'unit à son pupille Igor. Elle devint régente après la mort de son époux (945), vengea sa mort sur les Drevliens (946), puis remit à Sviatoslav I, son fils, les rênes du gouvernement (955). Elle se fit baptiser à Constantinople, où elle prit le nom d'Hélène; de retour en Russie, elle essaya d'y répandre le christianisme, mais ses tentatives n'eurent que peu de succès. Elle mourut en 968. L'église grecque en fait une sainte.

OLGIERD, grand-duc de Lithuanie, de 1330 à 1381, était le fils de Ghédimin. Il détrôna son frère aîné Iavnut, et partagea le pouvoir avec Kieistut, son autre frère, mais porta seul le titre de grand-duc. Il vengea la mort de son père sur l'Ordre teutonique (1330), auquel il reprit les conquêtes faites en Samogitie; enleva aux Tartares du Dniepr la Podolie, fut ensuite battu par les chevaliers teutoniques, se laissa prendre deux fois, échappa par stratagème, et parvint à empêcher l'Ordre de s'établir en Lithuanie; perdit pendant cette lutte la Volhynie, la Podolie, les palatinats de Brzesc et de Belz, que lui ravirent les Polonais; défit en 1362 trois hordes de Mongols nomades en Podolie et sur le Dniepr, puis pilla et détruisit Kherson; dirigea contre la Russie trois expéditions dont deux en 1367 pour soutenir Michel II contre Dmitri; envahit ensuite la Prusse en 1370, mais perdit la sanglante bataille de Rudan et vit les Allemands porter le fer et le feu jusque dans Vilna. Olgierd mourut en 1381. Il laissait douze fils dont le plus célèbre est Iagiel ou Jagellon.

OLIAROS, île de la mer Égée, auj. ANTIPAROS.

OLIBRIUS. *Voy.* OLYBRIUS.

OLIER (J.-J.), curé de Saint-Sulpice, né à Paris en 1608, mort en 1657, établit en 1641 une compagnie de prêtres destinée à l'instruction des jeunes ecclésiastiques, et connue depuis sous le nom de Sulpiciens, fonda dans ce but à Vaugirard un séminaire, fut nommé en 1642 curé de Saint-Sulpice, commença en 1646 la construction de la célèbre église de ce nom (terminée par le curé Languet), ainsi que du séminaire qui en était voisin, et créa dans diverses parties de la France et même au Canada plusieurs séminaires de Sulpiciens. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété estimés, et une *Explication des cérémonies de la grand'messe*, 1655.

OLIERGUES ou OLLIERGUES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 17 kil. N. O. d'Ambert; 1,900 hab.

OLIFERNE (château d'). *Voy.* CONDES.

OLIM. On désigne sous le nom d'*Olim* (c.-à-d. *autrefois*) les plus anciens registres du parlement de Paris. Ils renferment le rapport des enquêtes faites devant le parlement, et des arrêts rendus par cette cour depuis 1254 jusqu'à 1318, et comprennent ainsi les règnes de saint Louis, Philippe-le-Hardi, Philippe-le-Bel, Louis-le-Hutin et Philippe-le-Long. On y trouve de précieux renseignements : 1° sur la hiérarchie féodale et les luttes entre les vassaux et les seigneurs; 2° sur l'administration de la justice et l'organisation du parlement, de la pairie, du conseil privé du roi et des bailliages; 3° sur les grands événements contemporains; 4° enfin sur les coutumes et les mœurs. Les *Olim* ont attiré l'attention des savants les plus célèbres, mais ceux-ci n'ont pu les apprécier qu'imparfaitement; car le parlement les dérobait à tous les yeux. Ce ne fut que sous Louis XVI qu'on parvint à en avoir une copie entière et exacte. M. le comte Beugnot les a publiés dans les *Documents inédits sur l'Histoire de France.*

OLINA, riv. de la Gaule, auj. l'ORNE.

OLINDA, ville du Brésil. *Voy.* PERNAMBOUC.

OLISIPPO, plus tard *Felicitas Julia*, auj. *Lisbonne*, ville de Lusitanie, ainsi nommée, disaient les anciens, parce qu'elle fût fondée par Ulysse.

OLITE, ville d'Espagne (Pampelune), sur le Cidacos, à 40 kil. S. de Pampelune; 2,900 hab. Palais construit par Charles III, roi de Valence; restes de murs. Jadis résidence des rois de Navarre.

OLIVA, village des Etats prussiens (Prusse propre), sur le golfe de Putzig, à 8 kil. N. O. de Dantzick : 600 hab. Ancien couvent de Bénédictins et belle église. Aux environs, beaucoup d'usines.— Une célèbre paix y fut conclue entre la Pologne et la Suède en 1660 (celle-ci acquit l'Esthonie et presque toute la Livonie et devint la puissance prépondérante du Nord).

OLIVA, *ad Statuas*, ville d'Espagne (Valence), à 14 kil. N. O. de Denia, à 5 kil. de la mer; 5,600 hab. Titre d'un ancien comté; palais des comtes.

OLIVA, ville d'Espagne (Estramadure), à 6 kil. O. de Xerès; 4,800 hab. Toiles.

OLIVARÈS, bourg d'Espagne (Valladolid), à 2[illegible] kil. E. de Valladolid, sur le Duero; 600 hab. Il est le titre d'un comté et a donné son nom au ministre de Philippe IV. — Il y a plusieurs autres Olivarès en Espagne, notamment à 17 kil. O. de Séville (2,100 hab.), et à 40 kil. S. O. de Cuença (1,200 hab.).

OLIVARÈS (Gaspar GUZMAN, comte d'), fameux ministre espagnol, naquit à Rome en 1587, gagna la confiance de l'infant, depuis Philippe IV, et quand ce prince fut sur le trône (1621), devint son premier ministre, et reçut le titre de duc de San-Lucar. Il conçut de gigantesques projets pour relever l'Espagne, qui déclinait sensiblement. Il tenta d'encourager l'industrie, fit la guerre aux Provinces-Unies et envoya Spinola pour les attaquer : il noua diverses intrigues avec les Calvinistes français et avec les ennemis de Richelieu, et finit par entamer avec la France la célèbre guerre que devait terminer la paix des Pyrénées (1635–59); mais il n'en vit pas la fin. La lutte, d'abord assez favorable à l'Espagne, tourna contre elle; l'insurrection de la Catalogne, la révolution du Portugal en 1640 lui portèrent encore deux coups terribles; l'insuccès de la conspiration de Cinq-Mars acheva de rendre la chute du ministre inévitable. Accablé par mille ennemis, il fut exilé et peu après mourut de chagrin en 1643. Olivarès était un homme spirituel, mais vain, léger et incapable de jouter avec un rival tel que le cardinal de Richelieu. L'Espagne ne fit que déchoir sous son ministère.

OLIVENÇA, ville forte d'Espagne (Estramadure), à 24 kil. S. de Badajoz; 10,500 hab. Place d'armes remarquable.—Jadis au Portugal; cédée à l'Espagne (1801); prise par les Français en 1811. *Les trai*

de 1815 en ordonnaient la restitution par l'Espagne au Portugal; mais cette clause n'a pas été exécutée.

OLIVET (SAINT-MARTIN D'), ville de France (Loiret), sur le Loiret, à 5 kil. S. d'Orléans; 3,386 hab. Bons fromages. Cristaux dits diamants d'Olivet. Sites charmants. — Célèbre abbaye fondée par Clovis en 510 (auj. détruite). Ce fut à la tête du pont jeté en ce lieu sur le Loiret que le duc de Guise (François) fut assassiné par Poltrot.

OLIVET (Joseph THOULIER, abbé d'), grammairien célèbre, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768, avait été quelque temps jésuite, mais avait quitté l'ordre de bonne heure. Il se voua à l'étude de la grammaire et à la traduction. Il a donné, entre autres ouvrages ou éditions : *Histoire de l'Académie française* (jusqu'en 1700), Paris, 1729, 2 vol. in-4; *Traité de la Prosodie; Essais de grammaire;* des trad. des *Philippiques*, des *Catilinaires*, des *Pensées de Cicéron*, du *De Natura Deorum; Ciceronis opera omnia, cum delectu commentariorum*, Paris, 1740-42, 9 vol. in-4 (excellente édition); *Poemata didascalica*, Paris, 1749, 3 vol. in-12. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1723, et travailla beaucoup au *Dictionnaire* publié par cette compagnie.

OLIVET (FABRE D'). *Voy.* FABRE.

OLIVETO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 42 kil. S. O. de Matera; 6,200 hab.

OLIVIER (François), chancelier de France, né à Paris en 1493, fut successivement avocat, conseiller au grand conseil, maître des requêtes, ambassadeur, chancelier de la reine de Navarre, président à mortier (1543), et enfin chancelier du royaume. Il signala son passage au pouvoir par des ordonnances sages, mais qui ne plurent pas à tous également. Diane de Poitiers surtout blâma ses lois somptuaires, le fit tomber dans la disgrâce du roi, et lui fit enlever les sceaux; néanmoins, il portait toujours le titre de chancelier. Retiré dans sa terre de Montlhéri, Olivier y vécut en sage, et fut souvent visité par L'Hôpital. Le cardinal de Lorraine le rappela en 1559 (sous François II), pour couvrir d'un grand nom les actes des Guises. Après la découverte de la conjuration d'Amboise, d'amers reproches furent adressés par les victimes au vieillard, qui n'avait pu prévenir l'événement; il mourut peu après en proie à une profonde mélancolie (1560).

OLIVIER (Guillaume-Antoine), entomologiste français, né à Fréjus en 1756, reçut en 1792 une mission en Perse, et en revint au bout de 6 ans avec de riches collections sur toutes les branches de l'histoire naturelle (1798); il devint membre de l'Institut en 1800, et mourut à Lyon en 1814. On lui doit, outre des *Mémoires* sur l'entomologie, l'agriculture et la botanique : *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 vol. in-4, 363 planches; *Dictionnaire de l'histoire naturelle des insectes* (dans l'*Encyclopédie méthodique*), 1789-1819, 9 vol. in-4 avec Manduyt, Latreille, Godard); *Voyage dans l'Empire ottoman, l'Egypte, la Perse*, 1802-7, 3 vol. in-4 ou 6 vol. in-8 et atlas.

OLIVIER. *Voy.* LEDAIN, LAMARCHE, etc.

OLIVIERS (le mont des), auj. *Djebel-tor*, montagne située à l'E. de Jérusalem, et séparée de cette ville par le torrent de Cédron et la vallée de Josaphat. Il s'y trouvait un enclos où croissaient beaucoup d'oliviers. C'est là que J.-C. se rendait qq.-fois avec ses disciples; c'est là aussi qu'il fut pris par la trahison de Judas pour être conduit chez Pilate.

OLLERIA, ville d'Espagne (Valence), à 9 kil. S. de San-Felipe; 3,700 hab. Antiquités romaines.

OLLIOULES, ch.-l. de cant. (Var), à 9 kil. O. de Toulon, dans un vallon sauvage, dit *gorges d'Ollioules*; 3,132 hab. Fruits et huile d'olives.

OLMEDO, ville murée d'Espagne (Valladolid), à 24 kil. S E. de Medina-del-Campo; 2,150 hab. Eau-de-vie; commerce de bois de construction.

OLMETO, ch.-l. de cant. (Corse), à 52 kil. N. O. de Sartène; 1,400 hab.

OLMI-E-CAPELLA, ch.-l. de cant. (Corse), à 22 kil. E. de Calvi; 750 hab.

OLMUTZ, *Holomauc* en morave, *Eburum* en latin, ville des États autrichiens (Moravie), sur la March, ch.-l. de cercle, à 65 kil. N. E. de Brünn; 19,000 hab. Archevêché (depuis 1777). Citadelle, cinq faubourgs; quelques édifices remarquables, deux belles fontaines; aspect sombre. Commerce de toile, etc. — Jadis capit. de la Moravie. Université (transférée à Brünn, en 1778). Assiégée vainement par Frédéric II en 1758. Lafayette y a été détenu en 1794. L'empereur d'Autriche, François-Joseph, s'y retira en 1848, après l'insurrection de Vienne; c'est de là qu'il donna une constitution, le 4 mars 1849.

OLNEY, v. d'Angleterre (Buckingham), à 18 kil. S. E. de Northampton; 3,000 h. Dentelles. Beaux sites.

OLONA, affluent du Pô, qui passe à Milan, donnait son nom à un dép. franç. qui avait Milan pour ch.-l.

OLONETZ ou OLONEJE, ville de la Russie d'Europe (Olonetz), sur l'Olonka, à 160 kil. S. de Pétrozavodsk; 8,000 hab. Moulins à scie. C'est là que Pierre-le-Grand fit construire le premier vaisseau destiné à St-Pétersbourg. — Le gouv. d'Olonetz est au S. de celui d'Arkhangel et à l'E. de la Finlande: il est très vaste (660 kil. du N. O. au S. E.), mais très froid et peu fertile; il n'a que 380,000 hab. Ch.-l., Pétrozavodsk. Division, 7 cercles (Kargopol, Vitegra, etc.). Lacs (Ladoga, Onéga, etc.), marais, forêts; marbre, porphyre. Industrie très arriérée.

OLONNAIS (J.-David NAU, dit L'), fameux flibustier, né aux Sables-d'Olonne (XVII[e] siècle), était le chef d'un grand nombre d'aventuriers réunis dans l'île de la Tortue, et fut longtemps le fléau des Espagn. En 1667, il fut pris et mangé par des Indiens.

OLONNE, bourg de France (Vendée), sur la mer, à 5 kil. N. des Sables-d'Olonne; 2,400 hab. Sel, chevaux.—Jadis v. forte et titre d'un comté app. à la maison de La Trémoille. Prise et ruinée en 1570 par La Noue, gén. calviniste.—*V.* SABLES D'OLONNE.

OLONZAC, ch.-l. de cant. (Hérault), à 23 kil. S. de St-Pons; 1,200 hab.

OLORON ou OLERON, *Iluro*, ch.-l. d'arr. (B.-Pyrénées), à 32 kil. S. O. de Pau, sur le gave d'Oloron; 6,620 hab. Drap, bonnets tunisiens, teinturerie, papeterie, charcuterie. Commerce assez actif (laines à lisière, peaux d'agnelins, etc.). Dépôt de bois de mâture. Anc. évêché. — Saccagée en 732 par les Sarrasins, puis entièrement détruite par les Normands. Centule, vicomte de Béarn, la fit rebâtir. — L'arr. d'Oloron a 8 cantons (Oloron, Accous, Aramits, Arudy, Laruns, Lasseube, Monein, Ste-Marie-d'Oleron), 81 communes et 76,312 hab.

OLORON (gave d'), riv. de France, se forme de la réunion des gaves d'Ossau et d'Aspe à Oloron, coule au N. O. et se jette dans le gave de Pau, un peu au-dessus de Peyrehorade; cours, 70 kil.

OLOT, ville d'Espagne (Barcelone), près de la source de la Fluvia, à 22 kil. N. O. de Girone; 13,900 hab. Beaucoup de fontaines. Cotonnades, bonneterie.

OLT, riv. de Transylvanie. *Voy.* ALUTA.

OLTEN, *Ultinum*, ville de Suisse (Soleure), sur l'Aar, à 31 kil. N. E. de Soleure; 1,300 hab.

OLTIS, riv. de Gaule, auj. le LOT.

OLUGH-BEYG, astronome. *Voy.* OULOUG-BEYG.

OLVERA, *Ilipa*, ville d'Espagne (Séville), à 30 kil. S. O. d'Ossuna; 6,000 hab. Vieux château-fort.

OLYBRIUS (Anicius), époux de Placidie, fille de Valentinien III, et général de Léon I, fut envoyé en Occident pour soutenir l'empereur Anthémius contre le rebelle Ricimer; mais il accepta la pourpre des mains de ce dernier, qui, quelque temps après, marcha sur Rome, la prit et mit à mort Anthémius, 472. Olybrius ne régna que peu de mois et mourut la même année. Glycérius lui succéda.

OLYMPE, *Olympus*, nom commun à deux célèbres chaînes de montagnes, l'une entre la Macédoine et la Thessalie (auj. le *Lacha*), l'autre dans la Bithynie occidentale, sur les confins de la Phrygie et de la Mysie (auj. le *Kechich Dagh* ou *montagne du Moine*). — La 1re est la plus élevée, et les anciens en faisaient le séjour de leurs dieux. Son sommet principal, situé par 40° 41' lat. N., 20° 2' long. E., atteint 2,373 m. — La seconde chaîne ne s'élève pas au-dessus de 400 mètres.

OLYMPE ou OLYMPIADE (sainte), née en 368, morte en 410, épousa Nébride, préfet de Constantinople; devenue veuve après 20 mois de mariage, elle vécut dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes; on la fête le 17 décembre. — Une autre sainte du nom d'Olympe est fêtée le 12 janvier.

OLYMPIADE, espace de quatre années qui s'écoulaient entre deux célébrations consécutives de jeux olympiques. Un siècle répond donc à 25 olympiades. La 1re olympiade commence en 776 av. J.-C., année où les jeux furent reconstitués et où Corœbus fut vainqueur; la dern. (293e) va de 392 à 396. Dans ce mode de supputation, on emploie 2 nombres, l'un qui désigne l'olympiade, l'autre qui indique l'année de l'olympiade; d'ordinaire on écrit le 1er en chiffres romains, le 2e en chiffres arabes. Ainsi Ol. LXXI, 3, veut dire 3e année de la 71e olympiade.

OLYMPIAS, fille de Néoptolème, roi d'Épire, femme de Philippe II de Macédoine, mère d'Alexandre-le-Grand, fut répudiée vers 336 av. J.-C., se retira en Epire, et probablement fit agir le bras qui tua Philippe, revint en Macédoine après ce meurtre, fit rendre de grands honneurs à la mémoire du meurtrier, et força Cléopâtre, sa rivale, à se pendre. Elle n'eut presque aucune autorité pendant l'absence d'Alexandre, mais elle n'en fit pas moins beaucoup de mal à Antipater, auquel Alexandre avait confié le gouvernement de la Macédoine. Elle se retira derechef en Epire après la mort de son fils (323); prit part, malgré son éloignement, aux guerres civiles des Macédoniens, s'unit à Roxane qui vint l'y rejoindre, revint en Macédoine après la mort d'Antipater, et, à l'instigation de Polysperchon (319), elle fit mourir Eurydice et Arrhidée (318), que soutenait Cassandre, et donna ainsi l'exemple de verser le sang de la famille d'Alexandre. Peu après, Cassandre vint la bloquer dans Pydna et la força à se rendre. Il lui avait promis la vie; mais il suscita une émeute parmi les parents de ceux qu'elle avait fait massacrer: ceux-ci l'égorgèrent en 317.

OLYMPIE, auj. *Miraka* ou *Longenico*, lieu de l'Elide, sur l'Alphée, à l'O. et près de Pise, était célèbre par les *jeux olympiques* qu'on y donnait tous les 4 ans en l'honneur de *Jupiter olympien*, par le superbe temple consacré à ce dieu, par le bois sacré qui l'environnait, enfin par le nombre extraordinaire de statues qui décoraient le bois, le temple et le stade. *Voy.* OLYMPIADE, OLYMPIQ. (jeux) et PISE.

OLYMPIODORE, philosophe platonicien, qui enseignait à Alexandrie vers le commencement du VIe siècle. On a de lui un *Commentaire sur le premier Alcibiade*, précédé d'une *Vie de Platon*, publié à Francfort par Creuzer, 1821; des *Commentaires sur le Phédon*, *le Gorgias*, *le Philèbe*, *le deuxième Alcibiade*, etc., dont quelques-unes seulement ont été imp. (de 1816 à 1847). — Un autre Olymp. qui vivait vers la fin du VIe siècle, et qui était aussi d'Alexandrie, a laissé des *Commentaires sur les météores* et quelques autres écrits d'Aristote.

OLYMPIQUES (jeux), fêtes célébrées à Olympie en l'honneur de Jupiter olympien, revenaient tous les quatre ans. Ces jeux, les plus magnifiques de la Grèce, avaient été institués ou renouvelés par Hercule (l'Idéen); souvent interrompus depuis, ils furent rétablis successivement par Pélops, puis par Iphitus, législateur de l'Elide, l'an 884 av. J.-C., et reçurent une constitution nouvelle en 776. À partir de cette dernière époque, ils fournirent à la Grèce un point de départ pour supputer les années (*Voy.* OLYMPIADES). Ces jeux avaient lieu au solstice d'été et duraient cinq jours. On y disputait le prix du pentathle, de la double course, de la course avec les chevaux de selle, de la course des chars et du pancrace. Les enfants y combattaient aussi et avaient un concours particulier, mais seulement pour le pentathle. Les athlètes recevaient en récompense une couronne d'olivier, et ils rentraient en triomphe dans leur ville natale. Ces jeux furent supprimés en 394 par Théodose.

OLYNTHE, *Olynthus*, ville de Chalcidiq., n'était qu'un misérable village, quand le roi de Macédoine Perdiccas II la donna aux émigrés des colonies athéniennes de la Chalcidique, vers 433 av. J.-C. (un peu avant la guerre du Péloponèse). Olynthe devint bientôt très puissante, étendit sa domination sur plus de 30 villes environnantes, sut échapper aux Athéniens et aux Spartiates qui la convoitaient, mais fut réduite par Philippe II (père d'Alexandre), et réunie à la Macédoine (348). Démosthène avait tenté de prévenir ce dénoûment et d'ouvrir les yeux au peuple d'Athènes sur les vues de Philippe relativement à Olynthe, dans trois harangues célèbres dites *les Olynthiennes*.

OM, syllabe mystique qui précède toutes les prières et les invocations des Hindous. En langue sanscrite, elle s'écrit AUM, cette langue n'ayant point de voyelle simple pour le son O. Ces trois lettres représentent la trinité indienne: A est Vichnou, U est Siva, et M Brahma.

OM, riv. de la Russie d'Asie en Sibérie (Tomsk), vient de la steppe de Baraba, coule à l'O., et tombe dans l'Irtich à Omsk; cours, 850 kil.

OMA, une des Moluques, par 126° 8' long. E., 9° 40' lat. S.; 17 kil. sur 12: 5,000 hab.; ch.-l., le fort Zélandia. Beaucoup de clous de girofle.

OMAD-EDDYN-ZENGHY. *Voy.* ZENGHY.

OMAGH, ville d'Irlande (Ulster), ch.-l. du comté de Tyrone, à 35 kil. N. E. d'Enniskillen. Ruines d'une abbaye et d'un château-fort. Incendiée en 1743.

OMAGUAS. *Voy.* GUARANIS.

OMAN, une des cinq régions de l'Arabie, la plus au S. E., sur le golfe Persique et sur la mer d'Oman, comprend entre autres états l'imamat de Mascate et l'état de Belaa-Ser, qui jadis dépendait de Mascate (Ser en est la capitale). L'intérieur de l'Oman est très peu connu. Ce pays tire son n. de la v. d'Oman.

OMAN ou SOHAR, ville d'Arabie (Oman), sur la mer d'Oman, à 220 kil. N. O. de Mascate; port, plusieurs chantiers, commerce assez actif.

OMAN (mer D'), partie de la mer des Indes qui baigne les côtes de l'Arabie, entre 54° et 59° long. E., et par 22° et 27° lat. N.; elle communique par le détroit d'Ormus avec le golfe Persique.

OMAR I (Abou-Hafsa-Ibn-al-Khattab), deuxième calife, était cousin au troisième degré de Mahomet. D'abord persécuteur ardent de l'islamisme, il l'embrassa en 615, devint même un des principaux apôtres du prophète, fut chancelier d'Abou-Bèkr (1er calife), lui succéda en 634 et prit le titre d'émir al-moumenim (chef des croyans) avec celui de calife. Il étendit par lui-même et par ses lieutenants les limites de l'empire arabe, conquit la Syrie, la Perse, l'Egypte, poussa jusqu'à Tripoli, et fut tué en 644 par un fanatique arabe. Il avait 63 ans. Il détruisit, dit-on, 40,000 temples chrétiens et éleva 1,400 mosquées; cependant c'est à tort qu'on lui a imputé l'incendie de la bibl. d'Alexandrie (*V.* AMROU). Il introduisit en Orient l'ère de l'hégyre. Sa mémoire est en vénération chez les Musulmans *Sunnites* ou traditionnaires; mais les *Chyites* ou hétérodoxes l'ont en exécration, et, croyant que le califat devait passe

intermédiaire à Ali, traitent Abou-Bekr, Omar, Othman, d'usurpateurs. — Omar II, huitième calife ommiade, arrière-petit-fils par sa mère d'Omar I, succéda en 717 à Soliman, fils de Valid I, fut simple, modeste et juste; néanmoins, il déplut aux princes ommiades et fut empoisonné en 720.

OMAR (Abou-Hafs-al-Galedh-ben-Schoaib), né aux environs de Cordoue, se mit en révolte contre Abdérame II, fut battu, s'enfuit, parcourut la Méditerranée en pirate, conquit la Crète et y bâtit un fort qu'il appela El-Khandak (le retranchement); c'est ce fort qui valut à l'île son nom moderne de Candie.

OMAR-AL-MOTAWAKKEL-AL-ALLAH (Abou-Mohammed), dit *el-Aftas*, dernier roi maure de Badajoz, régna de 1079 à 1094, fut célèbre par ses richesses, sa prospérité, son goût pour les arts; il seconda l'invasion almoravide, mais il en fut victime. Il vit presque toutes ses villes se révolter ou se laisser prendre par les troupes de Ioussouf-ben-Tachfin, et fut livré à Saïd par ses sujets; il eut la tête tranchée avec ses deux fils.

OMBAY, une des îles de la Sonde en Malaisie, au N. de Timor, par 8° 22' lat. S., 122° 47' long. E.: 90 kil. sur 25; habitants braves, mais perfides.

OMBOS, auj. *el-Boueth* ou *Koum-Ombos*, ville d'Égypte, en Thébaïde, sur la rive orientale du Nil, entre Syène et Apollinopolis-la-Grande, était fameuse par le culte qu'elle rendait aux crocodiles et par sa haine pour Tentyra, qui avait ce culte en horreur. — Vis-à-vis d'Ombos, de l'autre côté du Nil, était Contra-Ombos.

OMBRIE, *Umbria*, contrée de l'Italie ancienne, entre l'Étrurie (dont la séparait le Tibre), le *Picenum* et le pays des Sabins. *Fulginium* en était la ville principale. Les *Umbri*, ses habitants (dont le nom dérive d'*Ombra*, homme fort, en celtique), étaient Gaulois d'origine et très braves. Ils prirent part aux grandes guerres des Étrusques et des Samnites contre Rome (311-307 et 297-95 av. J.-C.). Leur soumission eut lieu en 280. — On avait conservé le nom d'Ombrie à une ancienne province des Etats de l'Eglise, qui forme à peu près la délégation actuelle de Spolète.

OMBRIOS ou PLUVIALIA (c.-à-d. *pluvieuse*), une des îles Fortunées, l'*île de Fer* actuelle.

OMBRONE, *Umbro*, riv. du grand-duché de Toscane (Sienne), naît dans les Apennins, à 22 kil. E. de Sienne, tombe au S. et se jette dans la Méditerranée après 110 kil. de cours. Sous l'Empire, elle donnait son nom à un dép. français qui avait pour ch.-l. Sienne.

OMER (saint), *Audomarus*, était moine de Luxeuil et devint évêque de Thérouanne (près de la v. actuelle de Saint-Omer, à laquelle il donna son nom) en 637. Il mourut vers 670; l'Eglise fête ce saint le 9 sept.

OMESSA, bourg de Corse, ch.-l. de cant., à 9 kil. N. E. de Corte; 800 hab.

OMMERAPOURA. *Voy.* AMARAPOURA.

OMMIADES, célèbre dynastie arabe, monta sur le trône de Damas en 661 à la mort d'Ali, en la personne de Moawiah, descendant d'Ommiah, régna sur la totalité de la monarchie arabe jusqu'en 749; détrônée à cette époque par les Abbassides, elle alla régner en Espagne, où, sous le nom de califat de Cordoue, elle forma un empire nouveau, démembrement de l'ancien. Ce 2e califat commença à tomber en dissolution vers l'an 1000; le dernier Ommiade cessa de régner en 1031. *Voy.* CALIFES.

OMMIAH, prince de la tribu des Koraïchites qui dominait à la Mecque, mourut vers le commencement du VIIe siècle, et avant que Mahomet prêchât. Moawiah, le 1er *Ommiade*, était son arr.-petit-fils.

OMONT, ch.-l. de c. (Ard.), à 18 k. S. de Mézières.

OMORCA, déesse chaldéenne, était, selon Bérose, femme de Baal, et coexistait dans l'éternité avec ce dieu: quand le temps de la création venu, elle fut coupée en deux par son mari: la partie supérieure forma le ciel, l'inférieure fut la terre. De la tête d'Omorca naquit la race humaine.

OMPHALE, reine de Lydie, femme de Tmolus, resta maîtresse du trône après la mort de ce prince. Elle acheta Hercule, lorsqu'en expiation des ravages et des massacres dont il s'était souillé pendant sa démence, il fut vendu par Mercure. Elle se plaisait à faire filer ce héros à ses pieds. Elle conçut pour lui de l'amour et en eut un fils, Agélaüs ou Lamon. Au dire de quelques mythologistes, Hercule vit Omphale en passant par la Lydie et devint volontairement son esclave. Une dynastie de rois lydiens prétendait descendre d'Hercule et d'Omphale et prenait le nom d'Héraclides. *Voy.* LYDIE.

OMRA (EMIR-AL-). *Voy.* EMIR.

OMSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouv. d'Omsk, à 480 kil. S. E. de Tobolsk, par 54° 57' lat. N. et 71° 2' long. E.; 11,000 hab. (la garnison se compose de 4,000 hommes). Citadelles, fortifications, églises, etc. Commerce avec les Kirghiz et les Kalmouks. — Le gouv. d'Omsk, situé entre ceux de Tobolsk au N., de Tomsk au N. E., la Dzoungarie au S. E., et le pays des Kirghiz au S. O., a 1,300 kil. sur 500, et se divise en 4 districts (Omsk, Oust-Kaménogorsk, Pétropavlovsk et Semipolatinsk).

ON, ville d'Egypte. *Voy.* HELIOPOLIS.

ONAN, fils de Juda et mari de Thamar, se livra à un vice infâme, et périt subitement, maudit de Dieu.

ONCHESTE, *Onchestus*, ancienne ville de Béotie, sur le lac Copaïs, près d'Haliarte, fut fondée par un fils de Neptune; elle était le siége d'une amphictyonie: dès le temps de Pausanias, elle était en ruines.

ONDA, *Oronda*, ville d'Espagne (Valence), sur le Mijarès, à 24 kil. N. de Ségorbe; 5,200 hab. Tuileries, fours à chaux; mines de fer.

ONDINS, ONDINES, génies élémentaires, imaginés par les cabalistes, et qui, selon eux, habitent les profondeurs des lacs, des fleuves et de l'Océan, dont ils sont les gardiens. On peut les comparer aux naïades et aux dieux fleuves des Grecs et des Romains.

ONEGA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. d'Olonetz, qu'il arrose, ainsi que celui d'Arkhangel, coule au N. E., puis au N. O., pendant 500 kil., et tombe dans le golfe de la mer Blanche dit golfe d'Onéga. On trouve à son embouchure une ville de même nom; elle a 1,800 hab.

ONÉGA (lac), dans la Russie d'Europe (Olonetz), entre le lac Ladoga et la mer Blanche, reçoit la Svir, la Vitegra, la Chouia, etc.: 220 kil. sur 100.

ONEIDA, lac des Etats-Unis (New-York), communique à l'Ontario par l'Oswego: 38 kil. sur 9.

O'NEILL ou O'NIAL, ancien roi d'Irlande, régna sur la Momonie (Munster) de 379 à 402 de J.-C., se réunit aux Pictes et aux Scots contre les Romains, contribua puissamment à chasser ceux-ci de la Bretagne, et envahit l'Armorique en 388. Il périt assassiné par Eocha, prince d'une province de l'Irlande. Les descendants d'O'Neill ont régné 500 ans en Irlande. Ils avaient pour principale résidence la ville de Dungannon dans l'Ultonie. Un des derniers rejetons de cette famille, après avoir passé 20 ans à la cour d'Elisabeth, leva l'étendard de la révolte, se soutint pendant 7 ans, et fut sur le point d'assurer l'indépendance de sa patrie.

ONEILLE, *Oneglia* en italien, ville des Etats sardes (Nice), ch.-l. d'une prov. de même nom, à 60 kil. N. E. de Nice; 5,000 hab. Petit port. Patrie d'André Doria. Prise par les Français en 1792 et 94

ONÉSICRITE, historien grec, d'Egine, suivit Alexandre en Asie comme commandant de trirèmes, et composa une *Histoire de l'expédition* de ce prince, espèce de roman calqué sur la *Cyropédie;* on y trouvait des faits intéressants relatifs à la géographie et à l'histoire naturelle des Indes: Strabon, Élien et Pline le citent souvent. L'ouvrage n'existe plus auj.

ONÉSIME (saint), disciple de saint Paul, était d'abord esclave de Philémon, riche habitant de Colosses, et s'était enfui de chez son maître après l'avoir volé. Saint Paul le convertit, écrivit pour lui à Philémon une lettre que nous avons, le fit rentrer en grâce auprès de son maître, et le retint près de lui pour s'aider de ses services. Onésime subit le martyre en 95. On l'honore le 16 février et le 10 avril.

ONFROI, un des fils de Tancrède de Hauteville. *Voy.* ONFROI.

ONIAS, nom de quatre grands sacrificateurs de Judée. Onias I régna de 321 à 300 av. J.-C.; — Onias II de 241 à 229; — Onias III succéda en 200 av. J.-C. à son père Simon II, régit le pays avec sagesse, mais fut déposé sous Antiochus Épiphane, qui lui donna pour successeurs d'abord Jason, puis Ménélas. Mandé à Antioche par le monarque pour rendre compte de sa conduite, il fut assassiné par Andronic sur l'ordre de Ménélas. — Onias IV, fils d'Onias III, ne régna point en Judée, mais obtint de Ptolémée IV et de Cléopâtre, sa femme, qui l'aimaient beaucoup, l'autorisation de bâtir un temple juif près de Bubastis et d'y vivre en souverain. Autour du temple s'éleva bientôt une ville qui prit le nom d'*Onium*. Devenue veuve, Cléopâtre chargea Onias de faire la guerre à Ptolémée Physcon en faveur de son fils. Onias se laissa prendre par Physcon et fut mis à mort.

ONIHOU, une des îles Sandwich. *Voy.* SANDWICH.

ONIUM, ville d'Égypte. *Voy.* ONIAS IV.

ONKELOS, rabbin auquel on attribue le *Targum* (paraphrase chaldaïque du *Pentateuque*), aurait été, selon les uns, disciple de Gamaliel et condisciple de saint Paul, et serait, suivant les autres, le même qu'Aquila, auteur d'une traduction grecque de l'Ancien-Testament et contemporain d'Adrien. La 1re édition du *Targum* est de Bologne, 1482. Il a été traduit en latin par Alph. de Zamora, par B. Baldi, et par P. Fagius (cette dern. traduction est condamnée).

ONNAING, village du dép. du Nord, à 7 kil. N. E. de Valenciennes; 2,786 hab. C'est le premier endroit où l'on ait cultivé la chicorée-café.

ONOLDINUM, nom latin de la ville d'ANSPACH.

ONOLZBACH, v. de Bavière, la même qu'ANSPACH.

ONOMACRITE, poëte et devin d'Athènes, est regardé comme l'auteur des *Poésies* que l'on attribue à Orphée et à Musée, et surtout de l'*Argonautique*, mise sous le nom d'Orphée; il florissait vers 516 av. J.-C., et fut chassé d'Athènes par Hipparque, fils de Pisistrate.

ONOMARQUE, général phocéen, commanda d'abord, conjointement avec son frère Philomèle, pendant la guerre Sacrée; après la mort de son frère, il devint seul chef de l'armée phocéenne (l'an 353 av. J.-C.) Il prit Thronium, Amphisse et les villes principales de la Doride, envahit la Béotie, et battit deux fois Philippe en Thessalie. Mais ayant été vaincu et pris par ce prince près de Phères, il fut attaché à un gibet (353).

ONORE ou HANAWAR, ville de l'Inde anglaise (Madras), par 14° 16' lat. N., 72° 14' long. E., à 180 kil. de Mangalore, près de la mer d'Oman. Bon ancrage. Commerce avec Goa. — Jadis ch.-l. d'un petit état; à partir du XVe siècle, elle appartint successivement aux Portugais, aux Hollandais, à Haider-Ali (1763) et enfin aux Anglais (1799).

ONOSANDER, écrivain grec, qui vivait, à ce qu'on croit, sous le règne de Claude, dans le Ier siècle de J.-C., est auteur d'un livre intitulé : *Stratégikos logos* ou la *Science du chef d'armée*. Camerarius l'a publié le premier, Nuremberg, 1595, in-8. Rigault en a donné une édition plus correcte, avec traduction latine, Paris, 1599, in-4; celle de Schwebel, la plus complète et la plus soignée, parut à Nuremberg, 1761, in-fol., avec une traduction française de Zurlauben. L'empereur grec Léon et le maréchal de Saxe faisaient grand cas de ce traité

ONTARIO (lac), lac de l'Amérique du Nord, entre les États-Unis et le Canada, est le plus oriental des cinq grands lacs; il est compris entre 43° 15'-44° 10' lat. N., et entre 78° 40'-82° long. O.; 320 kil. sur 110. Il communique par le Niagara avec le lac Érié, par le Saint-Laurent avec la mer. Il reçoit en outre le Black-River, l'Oswego, le Trent, etc. Beaucoup d'îles, mais peu de ports. Poisson excellent et en grande quantité. Les eaux de ce lac sont profondes et supportent les plus gros bâtiments.

ONTENIENTE, ville d'Espagne (Valence), à 22 kil. S. O. de San-Felipe; 12,000 hab. Palais des ducs d'Almodovar. Drap, toile, papiers, eau-de-vie: moulins à foulon et à huile.

ONUPHIS ou OMPHIS, un des trois bœufs sacrés de l'Égypte (les deux autres étaient Apis et Mnévis); c'était une des incarnations animales d'Osiris.

ONUPHIS, ville de la Basse-Égypte, ch.-l. d'un nome dit *Onuphite*, était sur la branche Atarbéchite du Nil, entre Bouto au N. et *Isidis oppidum* au S.

OO.... Cherchez par OU... les mots géographiques anglais qui commencent ainsi.

OOST (J. VAN), peintre flamand. *Voy.* VAN OOST.

OOSTERHOUT, ville de Hollande (Brabant S.), à 9 kil. N. E. de Breda; 6,300 hab. Toile, drap, etc.

OOTMARSUM, ville de Hollande (Over-Yssel), à 17 kil. E. d'Almeloo; 4,500 hab.

OPHIR, pays oriental où les flottes de Salomon allaient chercher de l'or; pour s'y rendre, on s'embarquait au port d'Asiongaber, et l'on descendait le golfe Arabique; les savants ont placé Ophir, les uns le long de l'Afrique orientale (à *Sofala* par exemple, ou aux environs), les autres dans l'Inde ou dans les îles de Sumatra, Java, etc.; quelques-uns ont adopté des points intermédiaires. L'aller et le retour de la flotte duraient trois ans.

OPHIR, mont de l'île de Sumatra, presque sous l'équateur (par 0° 4' lat. N.) : hauteur, 4,000 mètres. — Mont. de la presqu'île de Malacca, au N. de la ville de ce nom.

OPHIUCHUS (du grec *ophis*, serpent, et *ékhein*, tenir), en latin *Anguitenens*, en français le *Serpentaire*, constellation voisine de la grande Ourse. Les poëtes ont dit, les uns que c'était Hercule, les autres que c'était Esculape.

OPHIUSA, *Formentera*, une des Baléares, au S., était infestée de serpents (en grec *Ophis*): d'où son nom.

OPIE (J.), peintre d'histoire anglais, né en 1761 en Cornouailles, mort en 1807, était fils d'un charpentier et fut d'abord destiné à l'état de son père. Il s'est placé au 1er rang pour le coloris, la vérité et la perfection de l'exécution. Il a fait entre autres beaux tableaux : *le Meurtre de Rizzio*, *le Meurtre de Jacques I*, *la Mort de Saphira*. Il devint après Fuessli professeur à l'Académie royale de peinture à Londres et laissa quelques écrits sur son art.

OPIMES (Dépouilles), nom donné à Rome aux dépouilles prises par le général en chef romain sur le général en chef ennemi; elles étaient consacrées à Jupiter Férétrien. L'histoire romaine n'offre que trois exemples de dépouilles opimes; elles furent remportées par Romulus sur Acron, roi des Céniniens, par A. Cornélius Cossus sur Lars Tolumnius, roi des Véiens, et par Marcellus sur Viridomare, roi des Gaulois Gésates.

OPIMIUS (L.), romain fameux par sa lutte contre C. Gracchus, fut élu consul l'an 121 av. J.-C., entreprit de faire casser les lois agraires rendues par les Gracques. Ayant éprouvé quelque résistance il se fit investir par le sénat de pouvoirs illimités cita C. Gracchus devant son tribunal, et comme celui-ci refusait de comparaître, il fit attaquer son cortége par des troupes dont il s'était entouré, mit sa tête à prix, et le réduisit à se donner la mort. Il fit ensuite bâtir un temple à la Concorde. Quelques années après, il fut envoyé en Afrique contre

Jugurtha; mais s'étant laissé corrompre par l'or de ce prince, il fut condamné à l'exil, et il mourut de misère à Dyrrachium. L'année du consulat d'Opimius (633 de Rome, 122 av. J.-C.) fut marquée par une récolte de vins d'une qualité exquise et à laquelle il est souvent fait allusion chez les anciens.

OPIQUE, *Opica*, nom donné à une grande partie de l'Italie du S. et du centre, dans les temps très anciens, mais réservé ensuite au S. du Latium et à la Campanie. *Opica* est l'adjectif d'*ops*, terre (en vieille langue italique), et ne diffère point d'*Apia*, premier nom du Péloponèse. Les habitants de l'Opique se nommaient *Opici*, *Opsci*, *Osci* (ce dernier finit par être le plus usité et devint synonyme d'indigène de la Campanie).

OPIS, déesse scythique, probablement la plus grande de toutes, et celle à laquelle on sacrifiait en Tauride des victimes humaines. Les Grecs l'ont identifiée avec leur Diane.

OPITZ (Martin), *Opitius* en latin, poëte et littérateur allemand, né à Bunzlau en Silésie (1597), mort de la peste à Dantzick en 1639, mena une vie fort vagabonde, voyagea dans presque toute l'Allemagne, fut professeur d'humanités à Weissembourg en Transylvanie (1622), puis s'attacha au duc de Liegnitz, au burgrave de Dohna, et se fixa enfin à Dantzick, où il reçut le titre de secrétaire et historiographe du roi de Pologne. Il a écrit dans tous les genres littéraires, surtout dans la poésie didactique, et a exercé la plus grande influence sur la langue de son pays, dont il a révélé les ressources à ses compatriotes : il a mérité le titre de père de la poésie allemande. Ses *Œuvres complètes* ont eu au moins 12 édit. (la meilleure est celle de Breslau, 1690).

OPITZ (Henri), orientaliste, né en 1642 à Altenbourg (Misnie), mort à Kiel en 1712, professeur d'hébreu et de théologie, était un des plus savants protestants de son temps; mais ses singulières opinions le firent passer pour visionnaire. Il a donné beaucoup d'ouvrages, entre autres une *Bible hébraïque* très estimée (Kiel, 1709, 2 vol. in-4); un *Lexicon hebræo-chaldæo-biblicum*, Leipsick, 1692, etc.

OPONTE, *Opus*, auj. *Talanti*, ville de la Grèce propre, capit. du petit état des Locriens Opontiens, près de la mer d'Eubée. — Ajax, fils d'Oïlée, était roi d'Oponte. Patrocle, l'ami d'Achille, y était né.

OPONTIENNE (LOCRIDE-). *Voy.* LOCRIDE.

OPORIN (J.), dont le vrai nom était HERBST (*herbst* en allemand, *opôra* en grec veulent dire automne), savant imprimeur de Bâle, né à Bâle en 1507, fut correcteur d'épreuves chez Froben, puis directeur du gymnase de Bâle, médecin et professeur de grec à Bâle; il fonda ensuite avec Robert Winter, son parent, une imprimerie célèbre qu'il finit par gérer seul jusqu'à sa mort en 1568. Peu d'imprimeurs ont mieux mérité des lettres. Outre d'excellentes éditions, il a donné des notes estimées sur Solin, Pline, Plutarque. Il avait été secrétaire de Paracelse.

OPORTO, ville du Portugal. *Voy.* PORTO.

OPPA, riv. d'Allemagne, affluent de l'Oder, sépare la Silésie (prussienne) de la Moravie: cours, 90 kil.

OPPEDE (J. Meynier, baron d'), né à Aix en 1495, devint 1er président du parlement de cette ville, provoqua la mise à exécution de l'arrêt rendu en 1540 contre les Vaudois de Mérindol, de Cabrières et des villages environnants, qui couraient le pays en armes, détruisant les églises, menaçant même, disait-on, de surprendre Marseille. Chargé d'exécuter l'arrêt, il s'en acquitta avec une rigueur extrême et extermina les sectaires (1545). A la mort de François I, Henri II fit examiner sa conduite par le Parlement de Paris (1551): après des débats solennels, qui remplirent 50 audiences, il fut absous, et put reprendre son fauteuil, qu'il occupa jusqu'à sa mort (1558).

OPPELN, *Oppolie* en polonais, ville des États prussiens (Silésie), ch.-l. de la régence d'Oppeln, sur la droite de l'Oder, à 45 kil. S. E. de Breslau, à 420 kil. S. E. de Berlin; 5,000 h. Gymnase catholique : quelque industrie et un peu de commerce. — Elle a jadis été ch.-l. d'une des principautés de la Haute-Silésie et fut gouvernée par une branche de la famille des Piast qui s'éteignit en 1532; l'empereur Ferdinand I réunit alors la principauté à ses états. Elle fut cédée à la Prusse en 1742. Les autres villes de la principauté après Oppeln étaient : Rosenberg, Gross-Strelitz, Tost, Ratibor, Kosel, Oberglogau, Falkenberg.

OPPELN (régence d'), partie méridionale de la Silésie prussienne : elle est plus grande que l'ancienne principauté d'Oppeln et a 160 kil. du S. au N., sur 228 de l'E. à l'O. Ch.-l., Oppeln. Division, 16 cercles, qui ont eux-mêmes pour ch.-l. (outre les 7 villes susnommées), Kreuzbourg, Lublinitz, Beuthen, Pless, Rybnik, Leobschutz, Neustadt, Neiss, Grottkau. Bétail, abeilles. Sol pauvre. Riches mines de fer. Industrie médiocre (toile, forges, instruments de fer et bois, etc.).

OPPENHEIM, *Bonconica*, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Rhin, à 16 kil. S. E. de Mayence; 2,450 hab. Tout près, sur une montagne, est le fort Landskron. — Elle a beaucoup souffert pendant la guerre de Trente Ans et a été souvent prise : par les Suédois en 1631, puis par les Français et les Prussiens (1689, 1792 et 1794).

OPPIDO, *Mamertum*, ville du roy. de Naples (Calabre-Ultérieure 1re), à 35 kil. N. E. de Reggio; 8,000 hab. Evêché. Cette ville fut très endommagée par le tremblement de terre de 1783. — Autre ville du roy. de Naples (Basilicate), *Opinum* des anciens, à 22 kil. N.-O. de Potenza; 2,000 hab.

OPPIDOLO, ch.-l. de l'île Pantellaria, à 130 kil. S. O. de Girgenti; 3,500 hab. Port.

OPPIEN, poëte grec, d'Anazarbe en Cilicie, suivit en exil son père, sénateur d'Anazarbe, qui n'avait pas voulu fléchir devant Septime-Sévère. Il consacra son loisir à la poésie et sut plaire à Caracalla, qui, à sa prière, rappela son père de l'exil; mais il fut lui-même, quelque temps après, emporté par une maladie épidémique : il comptait à peine 30 ans. On a sous son nom deux poëmes didactiques la *Pêche* (*Halieutica*) et la *Chasse* (*Cynegetica*). Selon Schneider, le 2e de ces poëmes, qui lui semble fort inférieur au 1er, serait d'un autre Oppien, d'un âge postérieur. La 1re éd. d'Oppien fut publiée par les Juntes à Florence (1515); la meilleure est celle de Schneider, Strasbourg, 1776, in-8. La *Chasse* a été trad. en français par Belin de Ballu, Strasbourg, 1786, et la *Pêche* par Limes, Paris, 1817, in-8. Belin de Ballu combat la supposition de deux Oppien.

OPPIUS (C.), tribun du peuple l'an 215 av. J.-C. A la suite des malheurs causés par les victoires d'Annibal, il fit rendre une loi qui mettait des bornes au luxe des femmes et leur interdisait de porter sur elles plus d'une demi-once d'or. Cette loi excita chez les dames romaines un mécontentement général, et elles parvinrent, 18 ans après, à la faire révoquer, malgré l'opposition de Caton. — Un autre C. Oppius, lieutenant et ami de César, est regardé comme l'auteur des *Guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne*, qu'on attribue à César même. Niebuhr pense que la *G. d'Afrique* seule est d'Oppius.

OPPORTUNE (sainte), était abbesse de Montreuil, dans le diocèse de Séez au VIIIe siècle: elle mourut en 770. On la fête le 22 avril.

OPS, la grande déesse italique des temps primitifs, passait pour femme de Saturne, et a été en conséquence identifiée avec Rhée, Cybèle, et la Terre. Son nom veut dire *terre* en vieille langue italique, et est le même qu'*Opes* (richesses), comme si cette divinité était la richesse par excellence.

OPSLO, v. de Norvège (Aggerhuus), contiguë à Christiania, à l'E., est regardée comme un de ses fau-

bourgs. C'est une ville très ancienne. Elle est la résidence de l'évêque de Christiania. *Voy.* CHRISTIANIA.

OPSOPOEUS (Vincent), philologue, né en Franconie au XVe siècle, mort en 1540, tint une école à Anspach pour l'enseignement des langues anciennes. Il a laissé des corrections et notes sur Démosthène, 1534, des notes sur l'*Anthologie*, un petit poëme *de Arte bibendi*; on lui doit aussi les premières éditions de Polybe, de Diodore de Sicile, des *Lettres* de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze.—Jean Opsopœus, né en 1556 dans le Palatinat, mort à Heidelberg en 1596, était médecin. Il a donné des éditions de divers traités d'Hippocrate, des *Oracles sibyllins*, *magiques*, etc., des notes sur Sénèque, Frontin, etc.

OPTAT (saint), *Optatus*, évêque de Milève en Numidie, au IVe siècle, mort vers 384. On a de lui un traité *De schismate Donatistarum* (1re édit., Mayence, 1549, in-fol.; Paris, 1700, in-fol., édit. Dupin). Ses autres écrits sont perdus. On le f. le 4 juin. *V.* HERSENT.

OPTATIEN, *Publius Porphyrius Optatianus*, poëte latin, vivait sous Constantin. On a de lui un *Panégyrique de Constantin* (morceau bizarre dont les vers forment diverses figures, tel qu'un autel, un orgue, etc.). Ce panégyrique se trouve dans les *Poemata vetera* de Pithou, Paris, 1590, et a été donné à part par Welser, Augsbourg, 1595, in-fol.

OR, riv. de la Russie d'Eur. (Orenbourg), prend sa source chez les Kirghiz, coule au N., puis à l'E., et se jette dans l'Oural après un cours de 120 kil. environ. Elle donne son nom aux villes d'Or (plus connue sous le nom de Pérékop), d'Orenbourg, d'Orskaïa, etc.

OR (CÔTE D'). *Voy.* CÔTE-D'OR.

OR (mont d'). *Voy.* DORE (MONT).

OR ou ORUS, dieu égyptien. *Voy.* HORUS.

ORACLES, *Oracula*, établissements sacrés chez les païens, où l'on venait consulter les dieux sur l'avenir : les réponses qu'on recevait portaient aussi le nom d'oracles. L'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie comptaient beaucoup d'oracles, entre autres ceux de Dodone, de Delphes, de Trophonius, de Cumes, de Préneste : il faut y joindre l'oracle de Jupiter Ammon en Libye. Les réponses s'obtenaient de diverses manières. A Delphes, elles étaient rendues par une prêtresse nommée *pythie*; à Dodone, tantôt par des femmes, tantôt par des colombes ou même par le bruit des arbres; dans l'antre de Trophonius, le dieu parlait en songe au fidèle; à Préneste, on agitait des espèces de dominos; parfois enfin, on prenait pour la réponse de l'oracle le premier mot que l'on entendait au sortir du temple, ou bien on interprétait comme révélation des dieux le moindre bruit, le mouvement fortuit d'un être ou d'un objet appartenant à l'oracle. Les réponses étaient souvent en vers; parfois on les écrivait sur des feuilles de roseaux; elles étaient toujours conçues en termes fort ambigus. Les oracles se turent à mesure que diminua l'idolâtrie et que le christianisme fit des progrès. *Voy.* PYTHIE, SIBYLLES, ZOROASTRE, etc.

ORADOUR-SUR-VAYRES, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 11 kil. S. E. de Rochechouart; 3,348 hab.

ORAISON, île de l'Océanie. *Voy.* CAEN (île de).

ORAN, *Portus magnus*, *Gilba?* v. maritime de l'Afrique française (Algérie), ch.-l. du gouv. d'Oran, à 360 kil. S. O. d'Alger, par 35° 44' lat. N., 2° 60' long. O., au fond d'une baie, entre les caps Falcon et Ferrat; 13,618 h. Port; château fortifié; murailles; plusieurs beaux édifices. — Fondée par les Maures chassés d'Espagne, cette ville fut prise par les Espagnols en 1505; les Maures la reprirent en 1708, et malgré une interruption de 60 ans (1732-92), la possédèrent jusqu'au temps de la conquête française; elle fut occupée par les Français en 1831. Elle avait été presque ruinée par des tremblements de terre en 1790 et 91.—Le gouvern. d'Oran comprend toute la partie occidentale de la régence, de l'embouchure du Tennis jusqu'aux frontières du Maroc.

ORANGE, *Arausio*, ch.-l. d'arr. (Vaucluse), près de l'Aygues, à 22 kil. N. d'Avignon; 8,874 hab. Arc de triomphe dit *de Marius*, érigé, dit-on, en mémoire de la victoire gagnée par Marius à Aix sur les Teutons (102 av. J.-C.); restes d'un cirque ou théâtre. Anc. évêché, université et parlement.—Jadis aux Cavares, et célèbre par la victoire des Teutons sur Manilius et Cépion, en 105 av. J.-C.; colonisée par César, prise ensuite par les Wisigoths, les Bourguignons, puis par les Francs, elle finit par avoir des princes particuliers (*Voy.* ci-après); le dernier étant mort en 1702, Louis XIV s'empara de la ville, qui depuis est restée unie à la France. Orange eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Il s'y tint un grand nombre de conciles. Patrie de Raimbaud, un des héros du Tasse.—L'arr. a 7 c. (Beaumes, Bollène, Malaucène, Vaison, Valréas et Orange qui compte pour deux), 40 comm. et 67,443 hab.

ORANGE (principauté d'), partie du Bas-Dauphiné, enclavée de tous côtés dans le comtat Venaissin; 60 kil. sur 30 au XVIIIe siècle (mais plus considérable jadis). Places principales : Orange (ch.-l.), Courteson, Causans. — Jadis partie du pays des Cavares, dans la Viennaise; comprise ensuite dans le roy. des Burgundes et dans la Bourgogne mérovingienne et carlovingienne, puis dans la Bourgogne cisjurane de Boson, et dans le roy. d'Arles; elle devint seigneurie dès le IXe ou le Xe siècle, et comté au XIe. Quatre maisons ont successivement régné sur cette principauté : 1° celle de Giraud d'Adhémar, éteinte en 1174, à laq. appartient le comte Raimbaud; 2° celle de Baux (1185-1373); 3° celle de Châlons (jusqu'en 1530); 4° celle des Nassau. Ceux-ci s'étant éteints en 1702, Louis XIV réunit (1714) la principauté à la France, malgré les prétentions diverses des Nassau-Dietz, du premier roi de Prusse Frédéric-Guillaume I, qui y prétendait du chef de sa mère, et celles du prince de Conti, héritier des Longueville, qui déjà avaient eux-mêmes contesté cet héritage aux premiers Nassau. La principauté d'Orange fut alors annexée au Dauphiné, et en 1789 elle fut comprise dans le dép. de Vaucluse. Néanmoins la maison de Nassau, qui règne auj. en Holl., donne touj. le titre de *prince d'Orange* à l'héritier présomptif de la couronne.

ORANGE, nom de plusieurs comtés des États-Unis dans les états de la Caroline du Nord, d'Indiana, de Vermont, de Virginie et de New-York; ce dernier, situé dans la partie S. E. de l'état, est le plus important; il compte au moins 50,000 hab., et a pour ch.-l. Goshen et Newburg.

ORANGE OU GARIEP, fleuve de l'Afrique australe (Hottentotie), est formé de deux branches, le *Gariep* ou *Fleuve Jaune* plus au N., qui naît chez les Cafres, et le *Nouveau-Gariep* ou *Fleuve Noir*, dont on ne connaît point exactement la source, mais qui traverse l'Hottentotie; après sa jonction, il coule à l'O. et tombe dans l'Océan Atlantique par une seule embouchure, par 28° 32' lat. S.; cours, 1,650 kil. C'est le principal fleuve de l'Afrique australe. Les hippopotames et les crocodiles y abondent. Ce fleuve croît périodiquement comme le Nil. Son lit contient beaucoup de quartz, des opales, etc.

ORANGE (Philibert DE CHALLON, prince D'), grand capitaine du XVIe siècle, naquit au château de Nozeroy en 1502. François I lui ayant confisqué en 1517 sa principauté parce qu'il ne voulait pas reconnaître la suzeraineté de la France, il se retira auprès de Charles-Quint qui lui donna le comté de Saint-Pol. Pris par les Français en 1525, il resta prisonnier jusqu'au traité de Madrid (1527); il accompagna ensuite le cardinal de Bourbon au siége de Rome et lui succéda dans le commandement de l'armée impériale; il s'empara du château Saint-Ange, et força le pape à accepter les plus dures conditions. Il se rendit ensuite à Naples dont il fut nommé vice-roi, et força les Français à quitter

le royaume (1528), mais il se déshonora dans cette occasion par sa cruauté. Chargé de commander l'armée impériale en Toscane, il assiégeait Florence (1530), lorsqu'il fut tué à l'âge de 28 ans.

ORANGE (Guillaume et Henri-Frédéric DE NASSAU, princes D'). *Voy.* NASSAU et GUILLAUME.

ORANGISTES (*Orangemen*), nom de mépris qui fut donné pour la première fois en 1689 aux Protestants d'Irlande qui reconnaissaient l'usurpation de Guillaume d'Orange, par les Catholiques restés fidèles à la cause de Jacques II. Cette dénomination est restée depuis aux Protestants, dans le courant des luttes qui ont affligé l'Irlande jusqu'à la proclamation du bill d'émancipation catholique en 1829. Aujourd'hui le parti orangiste, à la tête duquel était le duc de Cumberland (depuis roi de Hanovre), et qui a trouvé un adversaire puissant dans le célèbre O'Connell, s'est confondu avec le parti tory. Il s'oppose dans le parlement à toute concession de droits ou de priviléges en faveur du parti catholique d'Irlande. — En Belgique, on appelle aussi *orangistes* ceux qui sont partisans de la maison d'Orange, qui avant 1830 régnait sur tous les Pays-Bas.

ORANIENBAUM (c.-à-d. *oranger*), ville de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), à 31 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg, sur le golfe de Finlande, vis-à-vis de Kronstadt; 1,500 hab. Château impérial, bâti par Menzikov. École des cadets; hôp. de marins.

ORAPOLLON. *Voy.* HORAPOLLON.

ORATOIRE (Pères de l'), congrégation fondée à Rome par saint Philippe Néri en 1550, porta d'abord le nom de *Confrérie de la Trinité*, et fut destinée à donner des secours aux étrangers que la piété amène à Rome, puis à instruire les enfants. Elle n'était composée dans son origine que de 15 hommes du peuple seulement; elle s'accrut bientôt en nombre et en richesses. Son ch.-l. était l'église de Notre-Dame de la Vallicella, dite *Chiesa Nuova*. — En 1611, P. de Bérulle imita cet institut en France en y fondant l'*Oratoire de Jésus*, que confirma Paul V en 1613. Cette dernière institution avait pour but d'honorer l'enfance, la vie et la mort de J.-C., d'instruire la jeunesse, d'élever des clercs pour l'Église dans les séminaires, d'enseigner le peuple par la prédication et les missions; du reste, les Oratoriens ne faisaient point de vœux. Cet ordre a produit beauc. d'hommes distingués (Malebranche, Massillon, Mascaron, Niceron, La Bletterie, Foncemagne, Dotteville, etc.), et a rendu de grands services à l'enseignement : il avait son ch.-l. à Paris, dans l'église de l'*Oratoire* (rue St-Honoré). Supprimé en 1790, l'Orat. a été rétabli à Paris en 1853 par M. l'abbé Petetot, sous le titre d'*O. de l'Immac. Conception*.

ORBA ou ORB, ville de Bavière (Bas-Mein), à 42 kil. N. O. de Wurtzbourg; 3,100 hab. Salines.

ORBE, *Orben* ou *Orbach* en allemand, *Urba* en latin, ville de Suisse (Vaud), sur l'Orbe (qui tombe dans le lac de Neuchâtel), à 24 kil. N. de Lausanne; 2,100 hab. Patrie de Viret et du cardinal Duperron. — Jadis ch.-l. d'une des quatre grandes tribus des Helvétiens, celle des Orbigènes, puis capitale de la Petite-Bourgogne. Conquise par les Suisses en 1475.

ORBE ou ORB, *Orobis*, riv. du dép. de l'Hérault.

ORBEC, ch.-l. de cant. (Calvados), à 18 kil. S. E. de Lisieux, sur l'Orbec (affluent de la Toucque); 3,209 hab. Draps, étoffes de laine, rubans, tanneries.

ORBEGUE, riv. d'Espagne dans le roy. de Léon. Théodoric, roi des Wisigoths, défit sur ses bords Réchiaire, roi des Suèves, en 456.

ORBELUS, auj. l'*Argentaro*, mont. de Macédoine, N. E. de l'Hémus, entre la Macédoine et la Mésie.

ORBEY, bourg du dép. du H.-Rhin, à 15 kil. N.O. de Colmar; 5,200 hab. Toiles imprimées et faïenceries.

ORBITELLO, ville d'Italie, dans le grand-duché de Toscane, à 100 kil. S. de Sienne, sur un petit lac dit *lac d'Orbitello*; 3,000 h. Port commode.

ORCADES, *Orkney* en anglais, *Orcades* en latin, groupe d'îles au nord de la pointe septentrionale de l'Écosse, par 58° 42'-59° 22' lat. N., et par 4° 35'-5° 35' long. O. On en compte 30, dont 26 habitées. (Pomona ou Mainland des Orcades, Hoy, les deux Ronaldshay, Sanday, etc., sont les principales); 28,000 hab. Climat humide, pluies perpétuelles, froid moins vif que n'indiquerait la latitude; sol peu fertile, pâturages, bétail; pêche (la navigation d'île à île est difficile et n'a lieu que l'été). — Les Orcades, jointes au Shetland, forment un des comtés de l'Écosse; Kirkwall en est le ch.-l. — C'est la flotte d'Agricola qui fit connaître ces îles aux Romains vers 83, et qui les soumit. Au Xe siècle, elles furent conquises par des pirates normands qui en exterminèrent les habitants. Plus tard, elles passèrent au Danemark. Jacques VI les acquit par son mariage avec Anne de Danemark.

ORCADES AUSTRALES, dites aussi *Nouvelles-Orcades* et *Powell*, groupe d'îles dans le Grand-Océan Austral, par 60° 46' lat. S., et 47° long. O., au S. E. de l'Amérique, et à l'E. N. E. de l'archipel du Nouv.-Shetland, appartiennent aux terres australes. Elles sont arides et désertes; des pics aigus forment les sommets de la plupart. On vient y pêcher des phoques. La principale se nomme *Pomona* et *Mainland* (ou *Coronation*). Elles ont été découvertes en 1821 par le capitaine Weddel.

ORCAN, sultan. *Voy.* ORKHAN.

ORCHA, ville de la Russie d'Europe (Mohilev), sur le Dniepr, à 75 kil. N. de Mohilev; 1,900 hab. Défaite du czar Wasili IV par les Polonais en 1514.

ORCHIES, *Origiacum*, ch.-l. de cant. (Nord), à 15 kil. N. E. de Douai; 3,484 hab. Huile, bière, etc.

ORCHIMONT, village de Belgique (Luxembourg), sur le Semoy, près de la frontière de France et de celle de la prov. de Namur; 300 hab. Restes d'un château fort, pris et rasé en 1636 par le maréchal de Châtillon. — Cette ville eut le titre de comté dès le Xe siècle, et appartint aux évêques de Liége, aux comtes de Luxembourg et à ceux de Namur.

ORCIÈRES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), sur le Drac, à 19 kil. N. d'Embrun; 1,700 hab.

ORCHOMÈNE, *Orchomenus*, nom de plusieurs villes grecques, dont deux surtout sont célèbres: 1° *Orchomène d'Arcadie*, auj. *Kalpaki*, au N. de Mantinée; — 2° *Orchomène des Minyens* ou *Orchomène de Béotie*, auj. *Scripou*, au N. et près de Lébadée, non loin d'un lac de même nom. Elle fut longtemps le siége d'un petit état fameux dans la mythologie. Sylla y battit Archélaüs (87 av. J.-C.).

ORCUS, nom de Pluton chez les Romains. On le fait dériver du latin *urgeo*, presser; du grec *eirgô*, enfermer; ou enfin d'*orkos*, serment, parce que Pluton était invoqué lors de la prestation des serments, et que l'onde du Styx était le garant le plus terrible de la sainteté des promesses.

ORDALIE ou ORDÉAL, du saxon *ordal*, le même mot qu'*urtheil*, jugement, nom donné quelquefois aux épreuves judiciaires. *Voy.* JUGEMENT DE DIEU.

ORDELAFFI (Cecco), s'empara en 1315 du gouvernement de Forli, qui resta dans sa famille jusqu'en 1480, époque à laquelle la veuve de Pino Ordelaffi le vendit à Jérôme Riario, neveu de Sixte IV.

ORDERIC VITAL, né en 1075 en Angleterre, mort vers 1150, dans l'abbaye de Saint-Evroul en Ouche (Normandie), a laissé une *Histoire ecclésiastique* qui va de la naissance de J.-C. à l'an 1141, et qui est une des sources pour l'histoire de France. On la trouve en entier dans les *Scriptores historiæ normannicæ* de Duchesne, Paris, 1619, dans l'éd. d'A. Leprévost, 1844, et par extrait d. le recueil des *Historiens de France*, t. 12; M. Dubois l'a traduit pour la première fois en français, Paris, 1827, 4 vol. in-8 (dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot).

ORDOGNO, roi de Léon. *Voy.* LÉON.

ORÉADES, nymphes des montagnes, et compagnes de Diane. *Voy.* NYMPHES.

ORÉE, ville d'Eubée. *Voy.* HISTIÉE.

OREGON ou COLUMBIA, fleuve des États-Unis, dans le territoire auquel il donne son nom, prend sa source dans les monts Rocheux, par 50° lat. N. et 118° 50' long. O., coule d'abord au N. O. jusqu'à 52° lat. N., puis retourne au S., et vers 46° lat. N., se dirige à l'O. pour se jeter dans le Grand-Océan par 46° 19' lat. N. et 126° 14' long. O., entre les caps du Désappointement et d'Adam; cours, 2,000 kil.

OREGON, v. et territ. *V.* l'art. OREGON au *Supplém.*

O'REILLY (Alex.), général au service de l'Espagne, né en Irlande en 1735, avait d'abord servi la France avec distinction pendant la guerre de Sept-Ans. Il sauva la vie au roi Charles III, lors d'une émeute suscitée à Madrid en 1766, obtint la faveur de ce prince, alla prendre possession de la Louisiane cédée à l'Espagne par la France, fut chargé en 1774 d'une expédition contre Alger, et échoua dans cette entreprise; il conserva néanmoins sa faveur jusqu'à ce qu'il fût supplanté par Florida-Blanca (1786). Il mourut en 1794, au moment où il allait marcher contre la France.

OREL ou ORLOW, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement d'Orel, sur l'Oka et l'Orlik, à 1,050 k. S. S. E. de St-Pétersbourg; 23,000 hab. Grand entrepôt entre la Russie sept. et la Crimée (grains et chanvres en énorme quantité; vins, miel, suif, etc.). — Cette ville fut détruite presque entièrement au XVII[e] siècle par les Lithuaniens; elle fut depuis plusieurs fois saccagée par les Polonais et les Tartares de Crimée. — Le gouv. d'Orel, situé entre ceux de Kalouga et Toula au N., Smolensk et Tchernigov à l'O., etc., a 420 kil. de l'E. à l'O., 172 du N. au S.; 1,350,000 hab.; ch.-l., Orel. Climat tempéré, sain; sol très fertile (en grains, houblon, chanvre, fruits); un peu de lin; bétail. Fer, albâtre. Industrie assez active. Grande exportation de blé.

ORELLANA, *Aureliana*, ville d'Espagne (Estramadure), à 60 kil. N. de Truxillo; 2,000 hab.

ORELLANA, fl. d'Amérique. *Voy.* AMAZONES (fl. des).

ORELLANA (Fr.), voyageur espagnol, né à Truxillo au commencement du XVI[e] siècle, suivit Pizarre, s'abandonna sur un brigantin au cours du fleuve des Amazones, depuis le lieu où il reçoit le Napo, et parvint ainsi le premier à découvrir l'embouchure de ce fleuve (qui depuis prit son nom). Il obtint de Charles-Quint des lettres-patentes pour établir des colonies dans les régions par lui visitées, repartit en 1549 avec trois vaisseaux, en perdit deux, et peu après mourut de chagrin à Caracas.

ORENBOURG, v. forte de Russie d'Europe, dans le gouv. d'Orenbourg, sur la droite de l'Oural, à 1,900 kil. S. E. de St.-Pétersbourg; 14,000 hab. Cathédrale (sur un rocher de jaspe rouge), hôtel du gouvernement, hôpital, chancellerie, douane, etc. Grand commerce avec les Tartares, Boukhares, etc. (presque tout entier par échange). Caravanes qui en trois mois se rendent aux Indes. On exporte draps, velours, cuirs de Russie, verroterie, etc. On importe sable d'or, lapis-lazuli, rubis, cotons, indiennes, perses, peaux d'agneaux de Boukharie, peaux de tigres et de chats-tigres, etc. Grandes foires de chevaux et de moutons. — Bâtie d'abord en 1734 au confluent de l'Oural et de l'Or sous le nom d'Orsk, puis transférée en 1739 à 200 kil. plus bas sous celui de Krasnogorskaïa, elle fut enfin construite dans son emplacement actuel, et reçut le nom d'Orenbourg en 1742. Cette ville a été quelque temps ch.-l. du gouvernement de son nom.

ORENBOURG ou OUFA (gouvern. D'), un des gouv. orientaux de la Russie d'Europe, confine à l'Asie, et n'a au S. que ceux de Saratov et d'Astrakhan: 900 kil. de l'E. à l'O. sur 580; 1,100,000 hab. environ, dont beaucoup de Cosaques, Baskirs, Tchérémisses. Ch.-l. Oufa (c'était précédemment Orenbourg). Sol généralement très fertile, blé, lin, chanvre. Bétail et animaux sauvages, dont quelques-uns féroces. Or, cuivre, fer, vitriol, marbre, albâtre, cristaux, jaspe, agate, etc. Commerce avec les Asiatiques; bétail, poisson, caviar, ichthyocolle, etc. Toute la frontière est garnie d'une ligne de petits forts en bois pour la défendre contre les Kirghiz.

ORENOQUE, *Orinoco* en espagnol, grand fleuve de l'Amérique du Sud, naît dans les monts de Parime (Vénézuela), par 65° long. O., 5° 5' lat. N., décrit un large quart de circonférence, puis coule au N. à l'E., passe par Esmeralda, Atures, Urbana, Caycara, Angostura, et se jette dans l'Atlantique par 50 bouches (dont 7 navigables, entre autres la Boca de Navios); cours, 2,500 kil. Grands affluents, le Guaviare, le Méta, la Vichara, l'Apure grossi par la Portugueza. Un bras célèbre, le Cassiquiare, l'unit à l'Amazone. Ses cataractes, près d'Atures, sont effrayantes. Ce fleuve nourrit nombre de caïmans, de gros poissons, etc. Profond et large, il déborde dans la saison des pluies jusqu'à 100 kil. de ses rives; à son embouchure, il ressemble à un lac. Colomb, dans son troisième voyage, vit l'Orénoque, et de sa largeur conclut l'existence d'un très vaste continent.

ORÉNOQUE (dép. de l'), dans la république de Vénézuela, jadis partie de la Colombie, est divisé en trois provinces (Varinas, Apure et Guayana), et a pour ch.-l. Varinas. Ce dép. est séparé du Brésil par le fleuve des Amazones; il est très vaste (1,250 kil. sur 1,100), mais n'a que 180,000 hab., et est couvert de vastes forêts.

ORENSE, ville d'Espagne. *Voy.* CALDAS D'ORENSE.

ORESME (Nic.), écrivain français, né vers 1320 en Normandie, mort en 1382, devint en 1355 grand-maître du collége de Navarre, fut chargé en 1360 de l'éducation du dauphin (Charles V), et fut nommé en 1377 évêque de Lisieux. On a de lui, entre autres ouvrages, des traductions françaises de la *Morale* (1488) et de la *Politique* d'Aristote (1489), entreprises par ordre de Charles V.

ORESTE, *Orestes*, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, passa sa jeunesse chez le roi de Phocide, Strophius son oncle, après le meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre et Égisthe, et contracta là cette amitié avec Pylade qui les a rendus si célèbres l'un et l'autre. Il vengea la mort de son père par celle des deux coupables, mais il fut aussitôt poursuivi par les Furies, et depuis il promena partout ses remords et sa démence: en Attique où l'Aréopage et Minerve l'acquittèrent, à Trézène où il se fit expier, en Tauride où il acheva de se purifier en courant risque de la vie, et où il retrouva Iphigénie sa sœur. De retour en Grèce, il donna Électre, sa sœur aînée, en mariage à Pylade, tua Pyrrhus à Delphes, épousa Hermione, et mourut piqué par un serpent à plus de 90 ans.

ORESTE, *Orestes*, père de l'emp. Augustule, était un grand de la cour d'Attila. S'étant fixé en Italie, il y devint tout puissant sous l'empereur Julius Nepos (473); mais bientôt il détrôna ce prince et donna la couronne à son fils (475). Vainqueur de ce dernier, Odoacre fit tuer Oreste (476).

ORESTIDE, contrée de la Macédoine à l'O. *Voy.* MACÉDOINE.

ORETUM, ville de l'Hispanie (Tarraconaise), vers les sources de l'*Anas* (Guadiana), capitale des *Oretani*, auj. CALATRAVA ou NOSTRA-SENORA-DE-ORETO.

ORFA, primitivement *Callirhoé*, l'*Edesse* des Grecs et des Croisés, nommée parfois *Antioche*, v. de la Turquie d'Asie (Diarbekir), ch.-l. de livah, près du lac el-Ibrahim-el-Kalil, à 180 kil. S. O. de Diarbekir; 40,000 hab. Beaucoup de mosquées; églises, caravansérais, bains. Étoffes de coton, cuirs, bijouterie, etc. Commerce par caravanes. Environs dé-

liciens, où l'on a voulu placer le paradis terrestre. *Voy.* EDESSE.

ORFANO, ville de Turquie. *Voy.* CONTESSA.

ORFANO (golfe d'), *Strymonicus sinus*, golfe de l'Archipel, sur la côte du livah de Salonique, par 40° 40' lat. N., 21° 30' long. E.; 26 kil. sur 32. Ainsi nommé de la ville d'Orfano, qui est sur ses bords.

ORFFYRÉE ou ORPHYRREUS (J.-Ernest-Elie BESSLER, dit), né à Zittau (Alsace) en 1680, mort en 1745 à Furstemberg, fut tour à tour frère lai, soldat au service d'Autriche, empirique, horloger, chercheur de trésors, conseiller de commerce à Cassel. A deux reprises différentes (1712 et 1719), il crut ou dit avoir trouvé le mouvement perpétuel: il montra gratis dans diverses villes de Saxe et de Hesse une machine qui, selon lui, résolvait ce problème, et publia le *Mouvement perpétuel triomphant* (allemand et latin, Cassel, 1719, in-4); mais il brisa sa machine après le rapport défavorable qu'en fit S'Gravesande. Se rejetant alors du côté des matières religieuses, il conçut le plan du *Gottesburg* (ou ville de Dieu), grand établissement où l'on recevrait des Chrétiens, des Turcs, des Juifs, etc., pour les initier à la piété, aux sciences, aux arts en même temps, et publia son *Orffyrée orthodoxe*, Cassel, 1723, in-4, plan de réunion de toutes les sectes religieuses.

ORFORD, ville d'Angleterre (Suffolk); à 25 kil. E. d'Ipswich; 1,200 hab. Jadis plus importante.

ORFORD (Edward RUSSEL, comte d'). *Voy.* RUSSEL.

ORGAZ, *Althea*, ville d'Espagne (Tolède), à 22 kil. S. de Tolède; 2,520 hab. Salpêtre, drap, étamines. Mines d'argent.

ORGE, petite riv. de France (Seine-et-Oise), naît dans l'arr. de Rambouillet, près de Dourdan, traverse Arpajon, passe près de Juvisy, reçoit la Remarde, l'Yvette, et se jette dans la Seine, au S. O. de Villeneuve-Saint-Georges; 45 kil. de cours.

ORGELET, ch.-l. de cant. (Jura), à 17 kil. S. de Lons-le-Saulnier; 2,300 hab. Tanneries renommées.

ORGÈRES, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 28 kil. E. de Châteaudun; 400 hab.

ORGÉTORIX, riche helvétien, décida ses compatriotes à se jeter sur la Gaule, l'an 61 av. J.-C., et, pour réussir plus aisément, fit une ligue avec le Séquanais Casticus et l'Eduen Dumnorix, les engageant à se rendre maîtres du pouvoir chacun dans sa république, et promettant d'en faire autant parmi les Helvétiens. Ceux-ci furent avertis de ce plan, et citèrent Orgétorix à comparaître. Orgétorix se déroba au jugement, mais il périt presque aussitôt. On pense qu'il s'était lui-même donné la mort.

ORGIES, *Orgia*, fêtes en l'honneur de Bacchus, étaient les mêmes que les Dionysiaques ou Bacchanales et devaient leur nom à la fureur sacrée (*orgè*) dont étaient transportés les célébrants.

ORGON, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), sur la Durance, à 24 kil. N. E. d'Arles; 2,641 hab.

ORIA ou URITANA, ville du roy. de Naples (Otrante), à 38 k. E. de Tarente; 4,800 h. Evêché. Fondée par des Crétois; reçut au XV° s. des Grecs réfugiés.

ORIA, ville d'Espagne (Grenade), à 22 kil. E. de Baza; 6,200 hab. Lainages. Mines d'argent.

ORIBASE, de Pergame, médecin de l'empereur Julien, suivit ce prince en Gaule, où il facilita son élévation à l'empire, et l'accompagna dans l'expédition de Perse. Julien l'avait nommé questeur du palais; Valentinien et Valens le dépouillèrent de cet emploi et l'exilèrent. Oribase acquit un grand renom parmi les peuples barbares. Il fut enfin rappelé et dédommagé par l'empereur. Il avait composé, entre autres ouvrages, un grand *Recueil*, en 70 livres, de passages importants d'anciens médecins; il nous en reste env. 22 livres, dont 9 seulement en grec, publiés sous le titre de *Collectanea artis medicæ*, Paris, 1556; nous avons de lui un abrégé de cet ouvrage: *Synopseos libri IX*, Paris, 1555, et quelques autres écrits. Ses *OEuv.* ont été publ. et trad. en fr. par MM. Bussemaker et Daremberg. Par., 1851-54, 2 v. in-8.

ORICELLARIUS. *Voy.* RUCCELLAI.

ORICHOVIUS. *Voy.* ORZECHOWSKI.

ORICUM, ville et port d'Epire, sur la mer Adriatique, au fond d'un golfe qui sert de limite à l'Epire et à l'Illyrie. — Fondée, dit-on, par une colonie venue de Colchide. Après la guerre de Troie, elle servit de résidence à Hélénus et à Andromaque.

ORIENT (empire d'), dit ensuite et successivement *Bas-Empire*, *Empire Grec* ou *Byzantin*, *Empire de Constantinople*, nom porté par l'empire dont Constantinople fut sans interruption la capitale, et qui, commençant à la mort de Théodose, finit à la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453. La vraie date du commencement de l'empire d'Orient est 395. Il y avait bien eu précédemment, en 364, un *partage officiel* de l'empire, entre Valentinien I et Valens; la tétrarchie de Dioclétien elle-même avait établi un *partage réel* en empire d'Occident et empire d'Orient; mais ce partage ne fut complet et définitif qu'après la mort de Théodose. L'histoire de l'empire d'Orient se divise en six périodes. Pendant la 1re (395-565), dont Justinien est le personnage principal, l'empire grec, après avoir subi les ravages des Huns et perdu presque toute l'Arménie, vit périr l'empire d'Occident; mais il ne tarda pas à s'annexer quelques-unes de ses dépouilles (Italie, Afrique, Barbarie, un peu de l'Espagne). La 2e période (565-717) commence sa décadence: les Lombards occupent les deux tiers de l'Italie; les Bulgares, Serbes et Croates s'établissent au sud du Danube; les Arabes soumettent la Syrie, l'Égypte, l'Afrique et l'île de Cypre (622-632); Maurice, Héraclius, Pogonat sont les princes les moins nuls de ces 150 ans. Avec la 3e période (717-867), commence la dynastie isaurienne qui se prolongera jusqu'en 802, et dont le zèle iconoclaste amène la perte de presque tout ce qui reste aux Grecs dans l'Italie. Sous les sept princes qui succèdent à Irène, le culte des images est rétabli (842), mais bientôt (858) Photius prépare le schisme d'Orient (*Voy.* ÉGLISE GRECQUE); Candie, presque toute la Sicile, la Cilicie, échappent aux empereurs (822, 827, 832, etc.). Les guerres contre les Bulgares amènent d'affreux désastres. La dynastie macédonienne, qui, souvent interrompue ou annulée par des usurpations, remplit la 4e période (867-1056), ralentit la chute de l'empire et offre quelques princes remarquables; les Bulgares, les Russes, les Petchenègues insultent et ravagent l'empire, mais la Bulgarie est deux fois reprise (971, 1018), avec la Servie (1018); Cypre, la Cilicie, Candie rentrent sous la domination de l'empire (961-964); Alep (962), la Sicile (1038-40), sont momentanément recouvrées. Au commencement de la 5e période (1056-1260), les Seldjoucides s'emparent des deux tiers de l'Asie Mineure. Alexis, Jean et Manuel Comnène ne peuvent reconquérir qu'une faible partie des provinces sur la mer Noire (1081-1180): les Croisés qui traversent l'empire grec ne lui sont d'aucun secours, et même lui sont onéreux et funestes; des guerres contre les Normands, qui ont conquis la Sicile, et contre les Hongrois épuisent les forces des Grecs. A la mort du dernier Comnène, la décadence est de plus en plus sensible; les Serbes et les Bulgares redeviennent indépendants; la 4e croisade se détourne de Jérusalem sur Constantinople, qui est prise (1204), et qui devient le siége d'un empire latin, tandis qu'un démembrement général fait sortir des restes de l'empire d'Orient (outre une douzaine de petits états latins, entre autres le royaume de Thessalonique, la principauté d'Achaïe, le duché d'Athènes, le duché de Naxie, et les provinces vénitiennes en Crète), trois

états grecs, dont un en Europe (le despotat d'Epire), et deux en Asie (l'empire de Nicée, l'empire de Trébizonde). Le 5e empereur de Nicée, Michel Paléologue, reprend enfin Constantinople (1261). Il ouvre la 6e période que remplit la dynastie des Paléologues. Mais ni lui, ni Andronic son fils, ne peuvent recomposer l'empire. Trébizonde, la Servie, la Bulgarie, la Bosnie, les îles et presque tout le sud de la péninsule sont indépendants; le reste passe au pouvoir des Turcs, ainsi que les neuf dixièmes de l'Asie Mineure (XIe siècle). Les guerres civiles (sous Andronic III, Cantacuzène, etc.) achèvent la ruine de l'empire. En vain les empereurs mendient les secours de l'Occident et promettent d'abjurer le schisme, les Turcs redeviennent maîtres de la Bulgarie (1391), font la guerre en Servie, pressent Constantinople de tous côtés, imposent tribut à Jean VII, et sans l'invasion de Tamerlan (1402), l'empire grec était détruit par Bajazet. Enfin Mahomet II s'empare de Constantinople (1453), malgré la défense héroïque du dernier des Constantins; la prise de la capitale est bientôt suivie de la soumission des petits états du Danube, de la Morée et de Trébizonde. — L'empire d'Orient est surtout remarquable par sa longue durée; ses annales n'offrent guère qu'une suite de crimes, de trahisons et de bassesses; tout occupés de querelles théologiques, les empereurs ne savent pas résister aux Barbares, et enfin l'empire, affaibli de jour en jour par les invasions, par les dissensions intestines et par les vices des princes, périt de décrépitude.

Géographie de l'empire d'Orient. Les provinces de l'empire d'Orient, de 395 à 534, sont à peu près celles qui, dans l'empire romain, composaient les deux préfectures d'Illyrie orientale et d'Orient proprement dit. Les conquêtes de Justinien firent ajouter aux 59 ou 60 provinces qui composaient cet empire : 1° l'Afrique, la Numidie, les 3 Mauritanies; 2° 4 districts espagnols en Carthaginoise, en Bétique, en Lusitanie, en Gallécie; 3° l'Italie entière. Dans l'intervalle s'était ajoutée à l'Asie Mineure (où l'on distinguait 4 Arménies), une Arménie romaine, dite Grande Arménie, quoiqu'elle ne fût que la moindre partie de l'Arménie (le reste était aux Perses et s'appelait Persarménie). De 569 à 590, l'Italie grecque se réduisit à l'Exarchat (plus la Pentapole), aux duchés de Gênes, de Mantoue, de Rome, de Naples, aux 2 Calabres, aux 3 grandes îles. En 624, toutes les possessions espagnoles revinrent aux Wisigoths. La Syrie et la Mésopotamie échappèrent en 636, l'Egypte en 640, l'Afrique de 670 à 707, toute la rive du Danube (sur une largeur de 100 à 250 kil.) de 623 à 641, le duché de Rome en 728, l'Exarchat en 752, etc., etc. Au milieu de ces désastres, la division géographique de l'empire avait changé : les prov. prirent au VIIe s. le nom de *Thèmes*. On en compta d'abord 32, dont 15 en Europe (Europe, Dyrrachium, Nicopolis, Strymon, Rhodope, Thrace, Mimonti, Hellade, Péloponèse, Thessalonique, Macédoine, Cherson, Lombardie (qui était alors la *Terre d'Otrante*), Calabre, mer Egée; et 17 en Asie (Samos, Obsequium, les Optimates, les Thracésiens, les Cibyrrhéotes, les Buccellariens, Paphlagonie, Arménie, Chaldie, Colonie, Mésopotamie, Sébaste, Cappadoce, Lycande, Séleucie, Anatolie, Cypre). La conquête des deux roy. de Bulgarie et de Servie étendit ces limites au N. (1018). Mais entre 976 et 1018 le roy. Bulgare (allant de l'Hellade au Danube et longeant toute l'Adriatique jusqu'à Sabioncello) avait absorbé plus de moitié de la Péninsule. Après les succès des Seldjoucides et la fondation du roy. de Konieh, l'empire grec, privé d'ailleurs de la Servie, rempli de camps de barbares (Petchenègues, Comanes, Vlaques), et ayant à sa frontière le désert, dit Forêt des Bulgares, n'eut plus en Asie que deux provinces occid. de l'Asie Mineure (celles d'Héraclée et de Séleucie), plus un long littoral sur la mer Noire (Paphlagonie et Chaldie). En 1261, l'empire ne contenait plus que la Thrace au S. de l'Hémus, la Macédoine et l'Empire oriental en Europe, la Mysie, la Lydie et un peu de la Lycie et de la Carie en Asie : on le divisait en 8 régions : 1° Thrace, Orient, Occident, Grande Vlaquie, Morée grecque; 2° Bithynie, Cilbianum, Mageddo. A l'avènement de Bajazet I ces provinces se réduisaient à 4 districts en Europe (Constantinople, Thessalonique, Zeitoun, Sparte) et quelques échelles sur la mer Noire. Enfin au moment de la prise de Constantinople, toutes les possessions grecques consistaient en cette seule ville, avec 20 ou 30 bourgades voisines et deux districts de la Morée.

Empereurs d'Orient.

1° *Dynastie théodosienne.*
Arcadius, 395
Théodose II, 408
Pulchérie seule, 450
Pulchérie et Marcien, 450
Marcien seul, 453

2° *Dynastie de Thrace.*
Léon I, 457
Léon II, 474
Zénon, 1re fois, 474
Basilisque, 475
Zénon, 2e fois, 477
Anastase I, 491

3° *Dynastie de Justinien et ses annexes.*
Justin I, 518
Justinien I, 527
Justin II, 565
Tibère II, 578
Maurice, 582
Phocas, 602

4° *Dyn. d'Héraclius, etc.*
Héraclius I, 610
Héraclius Constantin, 641
Héracléonas Constantin, 641
Constant II, 641
Constantin III *Pogonat*, 668
Justinien II, 1re fois, 685
Léonce, 695
Tibère III (Absimare), 698
Justinien II, 2e fois, 705
Philépique ou Philippique (Vartan), 711
Anastase II, 713
Théodose III, 716

5° *Dyn. isaurienne et les 3 Michel.*
Léon III *l'Isaurien*, 717
Constantin IV *Copronyme*, 741
Léon IV *le Khazare*, 775
Constantin V *Porphyrogénète I*, 780
Irène (impératrice), 797
Nicéphore I, 802
Staurace, 811
Michel I *le Curopalate*, 811
Léon V *l'Arménien*, 813
Michel II *le Bègue*, 820
Théophile, 829
Michel III *l'Ivrogne*, 842

6° *Dyn. macédonienne.*
Basile I, 867
Constantin VI, avec Basile, son père, 868-878
Léon VI *le Philosophe*, 886
Alexandre, 911
Constantin VII, dit *Porphyrogénète* II, d'abord seul, 912
puis av. Romain I Lécapène, et ses 3 fils, Christophe, Etienne et Constantin VIII, 919
seul de nouveau, 945
Romain II, 959
Basile II et Constantin IX, 963
avec Nicéphore II Phocas, 963
avec Jean I Zimiscès, 969
seuls tous deux, 976
Constantin IX seul, 1025
Romain III *Argyre*, 1028
Michel IV *le Paphlagonien*, 1034
Michel V *le Calfat*, 1041
Zoé avec Constantin X *Monomaque*, 1042
Théodora 1054
Michel VI *Stratioq.*, 1056

7° *Comnènes, Ducas et Anges :*
Avant Alexis,
Isaac I Comnène, 1057
Constantin XI Ducas, 1059
Eudocie avec Michel VII Parapinace, Andronic et Constantin XI *bis* (tous 3 Ducas), 1067
Romain IV (et Eudocie), 1068
Michel VII, 2e fois et seul, 1071
Nicéphore III Botoniate (et Nicéphore IV *Bryenne* compétiteur), 1078
Les cinq Comnènes,
Alexis I, 1081
Jean II (Jean I Comnène), 111
Manuel I, 114
Alexis II, 118
Andronic I (Andronic Comnène), 118
Anges,
Isaac II, 1re fois, 118
Alexis III, 119
Isaac II, 2e f. avec Alexis IV, son fils, 120
Alexis V *Murzuphle*, 120

8° *Les Grecs règnent* [à] *Nicée pendant que le*[s] *Latins règnent à Con*[stantinople]

stantinople, 1204-1261
(*Voy.* NICÉE.)

Empereurs latins.

Baudouin I de Flandre, 1204
Henri de Flandre, 1206
Pierre de Courtenay, 1216
Robert de Courten., 1219
Baudouin II, 1228
Jean de Brienne, tuteur, puis emp. 1231

Anarchie.

9e Dynastie des Paléologues, plus deux Cantacuzènes.

Michel VIII Pal. ou Michel-Andronic I, 1261
Andronic II, seul, 1282
Andronic II et Michel IX (ou Michel-Andronic II), 1295
Andronic II, seul pour la 2e fois, 1320
Andronic III, *le Jeune* (Paléologue), 1328
Jean V Pal. 1341
Jean VI Cantac. et Jean V Paléologue, 1347
Jean VI, Mathieu Cant. et Jean V, 1355
Mathieu Cantacuzène et Jean V, 1355
Jean V, seul, 1356
Manuel II Pal., 1391
Jean VII Pal., co-régent, 1399
Jean VIII Paléologue, 1425
Constantin XII Dracosès Paléol., 1448-53

ORIENT (L'), ville de France. *Voy.* LORIENT.

ORIENT (église D'). *Voy.* GRECQUE (église).

ORIENT (schisme D'). *Voy.* SCHISME.

ORIENTAL (cap), extrémité N. E. de l'Asie, vis-à-vis du cap Occidental dans l'Amérique du Nord, par 172° 10' long. O., 71° 10' lat. E.

ORIENTALE (mer), *Toung-Hai* en chinois, partie de la mer de Chine, entre la Chine, Formose, les îles Lieou-Kieou, et le Japon.

ORIFLAMME, *Auriflamma*, célèbre bannière de France, formée d'un étendard couleur rouge ou de feu et semée de flammes d'or, n'était originairement que la bannière de l'abbaye de Saint-Denis. Comme avoués de l'abbaye, les comtes du Vexin la portaient à la guerre; quand Philippe I, en 1082, réunit le Vexin au domaine de la couronne, il hérita aussi du droit de porter l'oriflamme. C'est Louis VI qui le premier la fit porter officiellement à la tête de l'armée française en 1124, en s'avançant vers le Rhin contre l'empereur Henri V; on ne la voit plus reparaître après la bataille d'Azincourt (1415).

ORIGÈNE, célèbre docteur de l'Eglise, né à Alexandrie en 185, vit trancher la tête, en 202, à son père Léonide, qui était chrétien; enseigna la grammaire pour subvenir aux besoins de sa famille, remplaça saint Clément, son maître, dans la direction de l'école chrétienne d'Alexandrie, se signala dès lors par une rigidité de principes et de mœurs qu'il poussa au point de se mutiler pour se soustraire à la tentation, donna des leçons publiques à Césarée en Syrie, se rendit à Athènes pour secourir les églises d'Achaïe, et reçut les ordres en 230 à Jérusalem. Démétrius, évêque d'Alexandrie, regardant son ordination comme irrégulière, fit assembler un concile contre lui, l'excommunia et lui interdit Alexandrie. Origène n'y rentra effectivement qu'après la mort de Démétrius. Pendant la persécution de Dèce (249), Origène fut mis en prison, chargé de fers et livré à la torture. Il mourut en 253. On a de lui quantité d'écrits (en grec), parmi lesquels on distingue ses *Commentaires sur toute l'Ecriture-Sainte* (édition d'Huet, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol.); ses *Hexaples*, édition de l'Ecriture-Sainte en 6 colonnes qui offraient, avec le texte hébreu, les diverses versions grecques alors en usage (édit. de Montfaucon, Paris, 1713, 2 vol. in-fol.: édition de C.-F. Bahrdt, Leipsick, 1768-70, 2 vol. in-8); l'*Apologie du christianisme contre Celse* (édit. de Guill. Spencer, Cambridge, 1658, in-4). Les *Œuvres complètes* d'Origène ont été publiées à Paris par Delarue, 1733-1759, 4 vol. in-fol., et à Wurtzbourg, 1776-1794. Malgré son zèle pour la religion, Origène est resté entaché d'erreur. Il enseignait, dit-on, une doctrine mystique qui se rapprochait de celle des Gnostiques; il croyait à la préexistence des âmes dans une région supérieure, d'où elles étaient venues animer les corps terrestres; elles pouvaient, pendant la vie, se purifier et s'élever à la félicité suprême par la communication intime avec Dieu. Il soutenait encore que J.-C. n'est fils de Dieu que par adoption; que l'âme de l'homme a péché même avant d'être unie au corps, que les peines de l'enfer ne sont pas éternelles, etc. C'est surtout dans le livre des *Principes*, traduit en latin p. Rufin, que se trouvent ces erreurs, qui ont été cond. en 325 par le concile de Nicée. On lui a attribué les *Philosophoumena*, réfutation des hérésies en 10 livr., dont la plus grande partie a été récemm. retrouvée au mont Athos; mais cet ouvr. paraît être de S. Hippolyte (*V.* ce nom). — Néoplatonicien, condisciple de Plotin et de Longin, confondu à tort avec le doct. de l'Eglise.

ORIGÉNISTES, nom donné aux partisans d'Origène (*Voy.* ORIGÈNE). Ils étaient surtout répandus en Égypte et en Nubie. Leurs erreurs furent condamnées à Alexandrie en 399 et dans le second concile de Constantinople en 553. On interdit même la lecture des livres d'Origène. — D'autres Origénistes, sectateurs d'un autre Origène, parfaitement inconnu, ne ressemblaient aux premiers que par un amour effréné du paradoxe, admettaient divers ouvrages apocryphes, comme les actes de saint André, etc., condamnaient le mariage et se livraient à une foule d'actes impudiques qu'ils regardaient comme parfaitement justifiables ou indifférents.

ORIGINES AQUÆ, ville d'Hispanie, auj. CALDAS D'ORENSE.

ORIHUELA, *Orcelis*, ville d'Espagne (Valence), sur la Segura, à 26 kil. N. E. de Murcie; 26,000 hab. Evêché, collége universitaire, 3 bibliothèques. Beaucoup de vers à soie. Environs charmants et très fertiles. Maltraitée par la peste (1648), par une inondation (1651), et par le tremblement de terre de 1829. — Habitée d'abord par les *Contestani*, soumise successivement aux Carthaginois, aux Romains et aux Goths, qui la nommèrent *Orzuella*. Les Maures la prirent en 715. Jacques I, roi d'Aragon, la leur enleva en 1264.

ORINE, auj. *Dahalac*, île du golfe Arabique (mer Rouge), sur la côte de l'Ethiopie.

ORION, fils d'Hyriée, était, selon la fable, sorti de la peau d'une génisse, sacrifiée par son père aux dieux (Neptune, Mercure et Jupiter). C'était un habile et infatigable chasseur. Il osa défier Diane, ou, suivant d'autres, il méprisa son amour. La déesse pour le punir le fit piquer par un scorpion; puis, inconsolable de sa mort, elle obtint sa translation au ciel, où il forme une des plus brillantes constellations. Les rapports de Diane et d'Orion ont donné lieu de supposer au fils d'Hyriée un goût très vif pour l'astronomie.

ORISSA ou ORIÇAH, ancienne province de l'Hindoustan, auj. aux Anglais, entre le Bengale au N. et les Circars au S., avait 840 kil. (du N. au S.) sur 150 de moyenne largeur, et environ 1,000,000 d'hab. Kattak en était le ch.-l. général. Très montueuse à l'O.; elle est à l'E. baignée par la mer. La chaleur y est extrême et le climat malsain. Le sol, très fertile, n'est pas cultivé partout. Les rivières, très poissonneuses, sont infestées de gavials et de serpents. Les habitants, nommés Ourias, sont braves, fiers, et détestent les Mahrattes. L'Orissa forme actuellement 6 districts de la présidence de Calcutta: Singboum, Kandjar, Balassor, Kattak, Khourdah et Maharbandj (ces 2 derniers ont pour ch.-l. Khourdahgar et Hariorpour). Il y a encore dans l'Orissa, tout soumis qu'il est aux Anglais, beaucoup de petits radjahs qu'on laisse jouir d'une souveraineté nominale. C'est dans l'Orissa que se trouve la fameuse ville de Djaggernat (*Voy.* ce nom).

ORISTANO ou ORISTAGNI, ville des États sardes, dans l'île de Sardaigne (intendance de Busachi), à 78 kil. de Cagliari et de Sassari, près du Tirso; 5,600 hab. Archevêché, cathédrale, palais archiépiscopal,

séminaire. Un peu de commerce maritime, mais surtout grand mouvement entre le N. et le S. de l'île. Aux env., soude et vin dit *Guerraccia.* A 20 k. à l'O., ruines de *Tarras*, aux dépens de laquelle fut élevée Oristano, en 1070. Jadis marquisat. Prise par le c[te] d'Harcourt en 1637. — Oristano donne son nom à une intendance qui fait partie de la grande-intendance de Cagliari, et qu'on nomme aussi *intend. de Busachi.*

ORITHYIE, fille d'Erechthée, roi d'Athènes, fut, selon la Fable, enlevée par Borée. *Voy.* BORÉE.

ORIZABA, ville du Mexique (Vera-Cruz), à 90 kil. S. O. de Vera-Cruz; 8,000 h. Pic volcaniq. Tabac.

ORKHAN, 2e sultan ottoman, fils d'Othman I, venait de s'emparer de Pruse, 1325, quand il fut appelé au trône, 1326. Il choisit pour ministre le sage Ala-Eddyn, conquit Nicomédie (1328), Nicée (1333) et le reste de la Bithynie, soumit la principauté de Karasi (capitale, Pergame), et pilla les faubourgs de Constantinople (1337). Il donna des lois et des institutions à son empire, et forma les Janissaires. Il épousa en 1347 Théodora, fille de J. Cantacuzène, devenu empereur, et envoya à ce prince, 1350, des troupes contre le roi de Servie. Néanmoins, il autorisa dans la suite son fils Soliman à former un établissement en Europe (à Tzymbe, Ipsala, Rodosto, etc., 1356) aux dépens de l'empire grec. Orkhan mourut en 1360 et eut pour successeur Mourad (Amurat I). Sous son règne, Brousse avait remplacé Konieh comme capitale de l'empire ottoman.

ORKHON, riv. de Mongolie, chez les Khalkhas, coule au N. E. et se jette dans la Sélenga, à 65 kil. S. O. de Maïmadchan; 450 kil. de cours. Karakorum, capitale de Gengis-Khan, se trouvait sur ses bords dans la partie supérieure de son cours.

ORKNEY, îles de l'Atlantique. *Voy.* ORCADES.

ORLÉANAIS, ancienne prov. et grand-gouv. de France avant 1789, avait pour bornes : au N., l'île de France; au S., le Berry, la Touraine; à l'O., la Normandie, le Perche, le Maine; à l'E., le Nivernais, la Champagne : 150 kil. sur 160. Division : Orléanais propre, Sologne, Blaisois, Gâtinais, Beauce ou pays Chartrain, Dunois, Vendomois, Perche-Gouet. Ch.-l. général, Orléans.— L'Orléanais propre se partageait en Haut-Orléanais (Beaugency, Meung, Pithiviers, Rouvray-St-Denis, plus Orléans), et Bas-Orléanais (Notre-Dame-de-Cléry, Jargeau, La Ferté, Olivet). Climat tempéré, sol très varié (contraste complet de l'ingrate Sologne et de la fertile Beauce). Plusieurs rivières (Loire, Loiret, Loir, Cher, Beuvron, Cosson, Saudre, Yonne, Essonne, Loing); canaux de Briare et d'Orléans. — L'Orléanais forme auj. le dép. de Loir-et-Cher, presque tout celui d'Eure-et-Loir et la plus grande partie de celui du Loiret. — Ce pays était jadis occupé par les *Aureliani*, les *Carnutes* et les *Senones*. Il fut ensuite compris dans le *Roy. d'Orléans*, puis dans la Neustrie. Il faisait partie des domaines d'Hugues Capet en 987. *Voy.* ORLÉANS.

ORLÉANS, *Aureliani* en latin (et plus anciennement *Genabum*, selon l'opinion vulgaire), ville de France, ch.-l. du dép. du Loiret, sur la droite de la Loire, à 121 k. S. O. de Paris; 47,393 hab. Evêché, suffragant de l'archev. de Paris; cour imp., lycée, séminaires. Long faubourg (3 kil.); beaucoup de belles maisons, quelques belles rues; cathédrale inachevée (de style mauresque perfectionné), beau pont, hôtel-de-ville, théâtre, statue équestre de Jeanne-d'Arc (en bronze); promenade du Mail. Académie des sciences, belles-lettres et arts, bibliothèque, jardin botaniq. Banque; indust. active (draps fins, tissus de laine, de coton, calottes-tunis, chapeaux, dentelles; blanchisserie de cire, raffinerie de sucre, teintureries, etc.) Chemin de fer de Paris à Orléans. Grand commerce par la Loire, le canal d'Orléans et le chemin de fer. Orléans est un point de jonction commercial entre Paris et tout le bassin de la Loire au S. Sa prospérité pourtant a été plus grande qu'aujourd'hui. — Orléans ne devint cité que sous Aurélien, qui lui donna son nom (270-275); Attila en 450, les Anglais en 1428, le duc François de Guise en 1563, l'assiégèrent, et ils l'eussent prise si des incidents inattendus (l'intervention de saint Aignan, de Jeanne d'Arc, l'assassinat de Guise par Poltrot de Méré) n'eussent chaque fois tout changé. Il s'y est tenu plusieurs conciles et synodes (511, 533, 538, 541, 549, 645, etc.). Sous Charles IX, Catherine de Médicis inaugura sa régence par les *états-généraux d'Orléans* de 1560 et 1561, où le tiers-état proposa la réforme du clergé et l'examen des comptes des derniers ministres des finances (de là le Triumvirat de cette époque et la 1re guerre civile religieuse, 1562). Les états au reste ne firent rien : ils furent dissous et transférés à Melun; mais Catherine, par l'*édit d'Orléans* (28 janvier 1561), mit en liberté les Calvinistes, et, en confirmant l'édit de Romorantin, accorda une amnistie pour le passé. A Orléans sont nés Petau, Amelot de la Houssaye, Michel Le Vasser, Bongars, Pothier, etc.—L'arr. d'Orléans a 14 cantons (Artenay, Beaugency, Châteauneuf-sur-Loire, La Ferté-St-Aubin, Cléry-sur-Loire, Jargeau, Meung, Neuville-aux-Bois, Patay, plus Orléans, qui compte pour 5), 106 communes, et 141,637 hab.

ORLÉANS (NOUVELLE-), ville des États-Unis, capit. de l'état de la Louisiane, sur la gauche du Mississipi, dans une île, à 160 kil. de la mer du Mexique, à 2,000 kil. S. O. de Washington; *50,000 h. en 1830*; 102,191 en 1840. Posit. peu saine. Beau et large quai; 11 faubourgs; nouv. palais de l'Etat, palais du gouverneur, arsenal de l'État, palais de justice, douane de l'Union, nouveau marché, cathédrale catholique, deux théâtres. Evêché catholique, collége, bibliothèque, 8 journaux. Forges, pressoirs à coton, moulins à scie, 4 banques. Très grand commerce tant intérieur que maritime (c'est après New-York la 1re place de l'Union pour l'exportation); un chemin de fer de 8 kil. la lie au lac Ponchartrain.— La Nouvelle-Orléans fut fondée en 1717 (au temps de Law) et reçut son nom du duc d'*Orléans*, alors régent; mais elle n'a pris de développement qu'en 1772. Elle a, comme la Louisiane, appartenu successiv. à la France, puis à l'Espagne, 1763, et, dep. 1803, à l'Union. Les Angl. ont vainem. tenté de la prendre en 1814.— Cette capit. a été en 1849 remplacée par Bâton-Rouge.

ORLÉANS (roy. d'), roy. formé à deux reprises de démembrements qui eurent lieu à la mort de Clovis et à celle de Clotaire I. La première fois, sous Clodomir et ses fils (511-533), il comprit le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Berry; la deuxième, sous Gontran (561-593), il fut grossi du roy. de Bourgogne, et la capitale, au lieu d'être Orléans, fut Châlons-sur-Saône. Dans les partages subséquents, le roy. d'Orléans ne fut plus nommé.

ORLÉANS (comté et duché d'), fief français, ne dut d'abord être qu'un comté de l'empire carlovingien. Quand Charles-le-Chauve fit revivre les duchés, il se trouva faire partie du duché de France, et conséquemment être un arrière-fief de la couronne. Mais de très bonne heure il fit retour aux ducs de France, et Robert I (roi en 923 ou du moins compétiteur au trône) était comte de Paris et d'Orléans en même temps que duc de France. Hugues-le-Grand et Hugues Capet en héritèrent. Ainsi le fief et les deux arrière-fiefs étaient au même personnage. Ce furent là les bases solides du domaine royal nouveau, par suite du pouvoir royal. Le comté d'Orléans ne fut point séparé de la couronne sous les Capétiens directs; mais il le fut souvent depuis : 1° Philippe VI l'érigea en duché pour Philippe, son 4e fils, mort en 1375; 2° Charles V en donna le titre à son 2e fils Louis (1392), dont le petit-fils (Louis XII) monta sur le trône en 1498, et réunit Orléans au domaine; 3° Louis XIII l'en détacha derechef pour son frère Gaston, qui n'eut pas d'héritier mâle; 4°

sema alors au frère de Louis XIV, Philippe. Louis-Philippe, 5e descendant de ce dernier, monta sur le trône de France en 1830, et laissa le titre de duc d'Orléans à son fils aîné, Ferdinand-Philippe, précédemment duc de Chartres. Voici la liste généalogique des deux principales maisons d'Orléans :

1re maison.		Philippe II (régent),	1701
Louis I (fils de Ch. V),	1392	Louis I,	1723
Charles,	1407	Louis-Philippe I,	1752
Louis II (depuis roi sous le nom de Louis XII),	1465	Louis-Joseph-Philippe (Philippe-Égalité),	1785
2e maison.		Louis-Philippe II, (roi depuis 1830)	1793
Philippe I (frère de Louis XIV),	1661	Ferdinand-Philip.,	1830

ORLÉANS (Louis I, duc d'), tige de la première maison d'Orléans, était le deuxième fils de Charles V, et le frère cadet de Charles VI. Il joua un des premiers rôles pendant la démence de son frère, eut souvent tout le pouvoir, mais finit par être assassiné à Paris (vieille rue du Temple près la r. Barbette) par ordre de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, son rival d'ambition (1407). Ce meurtre fut l'origine des factions des Armagnacs (partisans d'Orléans) et des Bourguignons, qui ensanglantèrent si longtemps la France. Le duc d'Orléans avait épousé Valentine Visconti, qui lui apporta le comté d'Asti et des droits sur le Milanais. Le célèbre Dunois était son fils naturel.

ORLÉANS (Charles D'), comte d'Angoulême, fils aîné de Louis de France, duc d'Orléans (qui précède), et de Valentine de Milan, né en 1391, prit les armes en 1411, pour venger son père qui avait été assassiné par Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Il s'allia dans ce but avec Bernard d'Armagnac, son beau-père, de là le nom d'Armagnac donné au parti d'Orléans. Il se distingua en 1415, à la bataille d'Azincourt, où il fut blessé et fait prisonnier. Les Anglais le retinrent prisonnier pendant 25 ans. De retour en France, il entreprit vainement de se mettre en possession du duché de Milan, qui lui revenait du chef de sa mère, et ne put se rendre maître que du comté d'Asti. Il mourut en 1465, laissant, entre autres enfants, Louis d'Orléans, depuis Louis XII. Le prince Charles, pour charmer l'ennui de sa captivité, cultiva la poésie et composa des pièces élégantes et gracieuses, dont quelques-unes ont été insérées dans les *Annales poétiques*. L'abbé Sallier est le premier qui les ait fait connaître (*Acad. des Inscr.*). M. A. Champollion et M. Guichard les ont publ. en 1842, sur les Mss.

ORLÉANS (Louis II, duc d'). *Voy.* LOUIS XII (roi de Fr.).

ORLÉANS (Gaston-J.-B., duc d'), né en 1608, fils puîné de Henri IV et frère de Louis XIII, porta le titre de duc d'Anjou jusqu'en 1626, qu'il reçut en apanage le duché d'Orléans. Il passa sa vie dans les intrig. et les révoltes. Marié par force à l'héritière de Montpensier, qui mourut en 1627, il voulut s'unir, malgré sa mère, à Marie de Gonzague (fille de Charles I, duc de Mantoue, 1629), et n'ayant pu réussir, forma un mariage secret avec Marguerite de Lorraine (1632). Il entra dans tous les complots formés contre Richelieu, mais vit périr ses adhérents, Montmorency (1632), Cinq-Mars et de Thou (1642), abandonnés à la veng. de l'implacable ministre. Il n'obtint qu'à force d'humiliations la reconnaissance de son deuxième mariage. Nommé lieutenant du royaume à la mort de Louis XIII, il se réhabilita un peu par ses trois campagnes de 1644, 45, 46, prit Gravelines, Mardick, Courtray, etc.; mais joua un rôle déplorable pendant la Fronde (1649-53). Il mourut en 1660, ne laissant que des filles. V. MONTPENSIER (duchesse de).

ORLÉANS (Philippe I, duc d'), tige de la deuxième maison d'Orléans, auj. régnante, frère unique de Louis XIV, né en 1640, m. en 1701, eut pour précept. Lamothe Levayer, épousa en 1661 Henriette d'Angleterre, connue sous le nom de *Madame*, qu'il perdit de la manière la plus imprévue (*Voy.* HENRIETTE), se remaria en 1671 à Charlotte-Élisabeth de Bavière, fit les campagnes des Pays-Bas (1667), et de Hollande (1672), battit le prince d'Orange en 1677 et inspira par sa valeur quelque inquiétude à Louis XIV, qui depuis ne lui donna plus de commandement. Il protesta contre le testament du roi d'Esp., Charles II, qui avait épousé sa fille, Marie-Louise d'Orl.

ORLÉANS (Philippe II, duc d'), dit le *Régent*, fils du précédent, naquit en 1674, et eut parmi ses précepteurs l'immoral abbé Dubois, qui acquit sur lui un empire funeste. Doué de talents brillants, il se distingua dans les armes dès 1693, au point de faire ombrage à Louis XIV. Éloigné des armées, il se livra avec succès à l'étude des sciences naturelles. Cependant il fut quelques années après chargé d'un commandement en Italie (1706), et en Espagne (1707 et 1708). Témoin de la faiblesse de Philippe V, il conçut la pensée de se placer lui-même sur le trône d'Espagne; Louis XIV, en ayant été instruit, voulut le mettre en jugement; il en fut empêché par l'intervention du duc de Bourgogne, mais depuis il ne vit plus le duc d'Orléans qu'avec répugnance. Toutefois, lorsqu'en 1711 et 1712, des bruits injurieux accusaient Philippe d'avoir causé, par le poison, la mort de plusieurs princes de la famille royale, Louis XIV lui-même repoussa hautement ces horribles imputations. Nommé, par le testament du roi, président d'un conseil de régence (1715), le duc d'Orléans se fit reconnaître par le parlement régent avec un pouvoir absolu. Tout changea aussitôt de face : les Stuarts quittèrent la France; les Jésuites perdirent leur pouvoir; 25,000 soldats reçurent leur congé; des dettes montant à 400,000,000 de livres furent éteintes. Cependant le régent se laissa éblouir par les projets gigantesques de Law, qui amenèrent la ruine d'une foule de familles. Il se forma un parti de mécontents : la duchesse du Maine, unie au duc de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, conspira pour donner la régence à Philippe V; mais la conspiration fut déjouée. Le régent, pour se venger, s'allia à l'Angleterre contre l'Espagne, et fit échouer les vastes plans d'Albéroni. Louis XV étant devenu majeur en 1723 voulut laisser le duc d'Orléans à la tête des affaires; mais ce prince mourut la même année. Les grandes qualités du régent furent ternies par un goût immodéré pour le plaisir, goût qui trouva partout des imitateurs : ce qui fait de la régence une des époques les plus corrompues de notre histoire.

ORLÉANS (Louis, 3e duc d'), fils du précédent (1703-52), donna l'exemple des vertus et de la piété, passa les dix dernières années de sa vie à l'abbaye de Sainte-Geneviève, protégea les savants, et eut lui-même de la réputation comme hébraïsant. Il a laissé des ouvrages d'érudition et de piété, restés manuscrits. On l'a soupçonné de jansénisme, mais sans preuve suffisante. Il avait épousé une princesse de Bade, qu'il perdit après 2 ans d'une heureuse union.

ORLÉANS (Louis-Philippe, 4e duc d'), fils du précédent (1725-85), eut part aux campagnes de 1742, 43, 44, fut lieutenant-général, puis gouverneur-général du Dauphiné, favorisa l'introduction de l'inoculation en France (1756, etc.), et passa ses dernières années dans sa délicieuse maison de Bagnolet, protégeant les gens de lettres et jouant souvent la comédie. Il épousa secrètement en secondes noces madame de Montesson (1773). Il distribuait aux malheureux jusqu'à 240,000 francs par an.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, 5e duc d'), fils du précédent, né en 1747, fit de bonne heure preuve d'indépendance et d'opposition systématique à la cour, en refusant de siéger au *parlement Maupeou*. Il commanda avec succès une escadre au combat d'Ouessant (1778), et sollicita la charge de grand amiral, mais il ne reçut que d'injurieux refus. A partir de 1785, il offrit un centre et un point de ralliement aux

ennemis de la cour, et ne fut étranger ni aux événements qui amenèrent la révolution, ni à ses premiers actes. Chef du 3ᵉ bureau aux assemblées des notables (1787), il déclara que les Etats-Généraux avaient seuls le droit de voter les impôts, et protesta contre les édits bursaux : il fut exilé. En 1789, il fut député aux Etats-Généraux par la noblesse de Paris : il se prononça dans le sens des idées nouvelles et fut du nombre des nobles qui donnèrent l'exemple de se réunir au tiers-état. En 1790, il se rendit avec ses fils à l'armée du Nord, mais bientôt il reçut l'ordre de la quitter. Jeté de plus en plus dans le parti révolutionnaire, il fut nommé membre de la Convention, prit dans cette assemblée le titre de *Philippe-Égalité*, se lia avec le parti dit de la Montagne, et se laissa entraîner à voter la mort du roi. Il n'en fut pas moins mis lui-même en accusation, et eut la tête tranchée le 6 novembre 1793. — Son fils aîné, Louis-Philippe d'Orléans (né en 1773), d'abord duc de Chartres, puis d'Orléans, dev. en 1830 roi des Français. Le titre de duc d'Orléans a été porté dep. 1830 par le fils aîné de ce prince, Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri (né en 1810, mort en 1842). *V.* leur notice au *Supplément.*

ORLÉANS (le Bâtard d'). *Voy.* DUNOIS.

ORLÉANS (le père D'), historien. *Voy.* D'ORLÉANS.

ORLOF (Grég.-Vladimir), né en 1740, était simple aide-de-camp, quand l'éclat d'une aventure galante qu'il eut avec la princesse Kourakin le recommanda à la grande-duchesse Catherine ; elle voulut le voir, et bientôt trama et exécuta avec lui et ses frères cette révolution de palais qui fit périr Pierre III et qui mit Catherine sur le trône. Favori de l'impératrice, grand-maître de l'artillerie, chargé d'honneurs et tout-puissant, Orlof était mécontent. Ses indiscrétions, ses caprices, ses hauteurs, blessèrent au vif Catherine II. Le dédain avec lequel il refusa le mariage secret qu'elle lui offrait acheva de le perdre. Catherine lui donna l'ordre d'aller voyager hors de la Russie ; toutefois, elle lui assura une fortune considérable. De retour à St-Pétersbourg, Orlof ne put supporter l'aspect de la faveur de Potemkin, et mourut en 1783 dans d'horribles accès de démence.—Alexis Orlof, son frère, soldat aux gardes russes, fut un des trois assassins de Pierre III. Il fut récompensé magnifiquement, fut nommé amiral sans avoir jamais servi dans la marine ; il remporta pourtant, avec le secours de l'anglais Elphinstone, la victoire de Tchesmé sur les Turcs, et prit le surnom de Tchesminski. Il alla ensuite à Rome sous un déguisement, se fit aimer de la jeune princesse Tarakanof, fille de l'anc. impératrice Elisabeth, et l'ayant épousée secrètement, il la conduisit en Russie et la livra à Catherine, qui la fit périr dans un cachot. A l'avènement de Paul I, Alexis Orlof fut exilé et se retira en Allemagne. Il ne revint à Saint-Pétersbourg qu'à la mort de Paul, et y mourut en 1808.

ORME (Robert), historien anglais, né en 1728 à Andjinga (Hindoustan), mort en 1801, passa la plus grande partie de sa vie au service de la Compagnie des Indes. En revenant en Europe, il fut pris, conduit à l'île de France, puis à Nantes, obtint enfin sa liberté (1760), et devint historiographe de la Compagnie des Indes. On lui doit : *Histoire de la guerre des Anglais dans l'Hindoustan de* 1745 *à* 1763, Londres, 1763-76, 2 vol. in-4 (trad. en français par Targe, sous le titre d'*Histoire des guerres de l'Inde*, Paris, 1765, 2 vol. in-12).

ORME (de L'), architecte. *Voy.* DELORME.

ORMEA, ville des Etats sardes (Alexandrie), à 28 kil. S. de Mondovi ; 5,230 hab.

ORMESSON, hameau de France (Seine), à 6 kil. N. O. de Saint-Denis. Beau château. Filatures.

ORMESSON (LEFÈVRE d'), famille de robe qui a donné plusieurs illustres magistrats à la France, savoir : 1° Olivier Lefèvre d'Ormesson, né en 1525, intendant et contrôleur général des finances sous Charles IX et Henri III jusqu'en 1577, président de la Chambre des comptes ; il fut un des premiers à reconnaître Henri IV et mourut en 1600 : — 2° Olivier II Lefèvre d'Ormesson, son petit-fils, rapporteur dans le procès de Fouquet, dont il a laissé un *Journal* publ. dans les *Documents hist. sur l'hist. de France*, mort en 1686 ; — 3° Henri-François de Paule Lefèvre d'Ormesson, fils d'André II, mort en 1756, intendant des finances après avoir été membre du conseil de régence lors de la minorité de Louis XV, et avoir rempli diverses missions ; — 4° L.-Fr. de Paule Lefèvre d'Ormesson, fils de Henri-Fr., né en 1748, mort en janvier 1789, neveu de d'Aguesseau, premier président du parlement de Paris, membre honoraire de l'Académie des Inscriptions ; — 5° Anne-L.-Fr. de Paule Lefèvre d'Ormesson de Noyseau, fils du précédent, né en 1753, conseiller au parlement de Paris (1770), président à mortier (1788), député de la noblesse aux Etats-Généraux (1789), bibliothécaire du roi, et condamné à mort le 20 avril 1794. — L.-Fr. de Paule Lefèvre d'Ormesson d'Amboise, cousin-germain d'Anne-L.-Fr., né en 1751, mort en 1807, après avoir été conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, contrôleur général, conseiller d'État. En 1792, il avait été élu maire de Paris, mais il refusa

ORMOND, canton d'Irlande (Munster), dans le comté de Tipperary ; il est montagneux et stérile.

ORMOND (Jacq. BUTLER, duc d'). On en connaît surtout deux : l'un né en 1610, mort en 1688, vice-roi d'Irlande, dernier appui de la cause de Charles I, et un des principaux auteurs de la restauration ; — l'autre, né en 1665 à Dublin, mort en 1747 à Avignon, petit-fils du précédent, très-puissant sous la reine Anne, condamné sous Georges, comme coupable de haute trahison ; mais il se réfugia en France et y devint un des chefs des Jacobites. Les Ormond étaient d'une des plus nobles familles irlandaises.

ORMSKIRK, ville d'Angleterre (Lancastre), à 19 kil. N. E. de Liverpool ; 4,250 hab. Eglise gothique.

ORMUS ou mieux HORMOUZ, *Armuzia*, *Ogyris*, ville et port d'Asie, sur la côte N. E. de l'île d'Ormus, non loin de la côte du Fars, et à l'entrée du golfe Persique que lie à la mer d'Oman le *détroit d'Ormus* ; environ 300 hab., plus 200 soldats de l'iman de Maskate. — L'île d'Ormus était jadis le centre des riches pêcheries de perles des environs, et quoiqu'elle soit stérile, ses pêcheries, et sa position, qui en fait la clef du golfe Persique, l'ont rendue célèbre. Aussi le petit sultan auquel elle appartenait était puissant et opulent au moyen âge, et l'île était défendue par quelques ouvrages qui passaient pour forts. Albuquerque l'attaqua deux fois et la prit en 1514 ; elle devint une des premières stations portugaises en Orient. Mais Chah-Abbas I, aidé des Anglais, la reprit en 1623. Elle est auj. à l'iman de Maskate, sous la suzeraineté de la Perse, mais l'Angleterre semble la convoiter. Du reste, la pêche des perles y produit peu de chose à présent.

ORMUZD, l'*Oromaze* des Grecs, le bon princip chez les Perses, était en tout l'antagoniste d'Ahrimar et venait immédiatement après le dieu suprêm Zervane-Akerène. Ormuzd est la lumière primitiv c'est lui qui a créé le monde, le Soleil (Mithra) et toute l'armée des Etoiles, des Puissances bienfa santes, qui répand la lumière et la chaleur, q lutte contre l'esprit de ténèbres ; c'est lui qui co ronne les rois, qui a armé les Djemchid et les F ridoun, qui a inspiré Zoroastre.

ORNAIN, riv. de France (H.-Marne), naît dans cant. de Sailly, au S. E. de Joinville, baigne Gondr court, Ligny, Bar-le-Duc, dit aussi Bar-sur-Ornai entre dans le dép. de la Marne, reçoit la Saul passe à Vitry-le-Brûlé et se jette dans la Marne,

2 kil. N. de Vitry-le-Français. Cours, 150 kil.

ORNANO, ch.-l. de cant. (Corse), à 13 kil. S. E. d'Ajaccio, a donné son nom à la maison d'Ornano.

ORNANO, famille originaire de Corse, a fourni deux maréchaux de France et plusieurs officiers distingués. Elle s'éteignit en France en 1674; mais une autre branche s'est continuée en Corse, où elle subsiste encore.

ORNANO (Alphonse D'), né en Corse, était fils de Sampiétro; il prit le nom de sa mère, Vanina d'Ornano, fille d'un des plus riches seigneurs de l'île de Corse, fut élevé à la cour de Henri II, revint en Corse à 18 ans, soutint, après la mort de son père, la lutte de la Corse contre les Génois, fit la paix en 1568, passa en France avec 800 hommes et fut nommé par Charles IX colonel-général des Corses au service du roi. Il resta fidèle à Henri III pendant les troubles de la Ligue, fut envoyé en Dauphiné après la mort du duc de Guise, reconnut pour roi et soutint de bonne heure Henri IV, contribua avec Lesdiguières et Montmorency à la soumission de Lyon, Grenoble, Valence, fut envoyé contre d'Epernon en Provence, fut nommé lieutenant-général en Dauphiné, maréchal de France, puis lieutenant-général en Guyenne, et mourut en 1610 comme Henri IV. — J.-B. d'Ornano, son fils, né en 1581, colonel-général des Corses, fut d'abord gouverneur, puis 1er gentilhomme et enfin surintendant-général de la maison de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII; il fut fait maréchal en 1626. Il prit une part active aux intrigues de l'époque et fut l'âme des conseils du jeune duc d'Orléans. Richelieu le fit enfermer à Vincennes (4 mai 1626), et il y mourut (le 2 septembre), étranglé ou empoisonné.

ORNANS, ch.-l. de cant. (Doubs), sur la Loue, à 17 kil. S. E. de Besançon; 3,096 hab. Bibliothèque, sept tanneries, une papeterie, fabrique d'absinthe; près de cette ville est le *puits de la Brême*, puits naturel dont les eaux s'élèvent pendant les pluies et vomissent des poissons. Pat. du card. Granvelle.

ORNE, *Olina*, riv. de France, naît dans le dép. auquel elle donne son nom, coule au N. O., puis presque directement au N. E., et tombe dans la Manche après avoir baigné Argentan et Caen. Cours, 146 kil.

ORNE (*dép. de l'*), entre ceux du Calvados au N., de la Mayenne, de la Sarthe au S., de la Manche à l'O., de l'Eure et d'Eure-et-Loir à l'E.: 6,105 kil. carr.; 443,688 hab. Ch.-l., Alençon. Il est formé d'une partie de la Normandie propre, du Perche et du duché d'Alençon. Une chaîne de collines boisées le traverse dans toute sa longueur. Beaucoup de fer, manganèse, marbre, grains, pierre de taille, kaolin, tourbe, marne. Sol assez fertile; grains, légumes, *fruits*, lin, chanvre, cidre; point de vin; gras pâturages; chevaux renommés. Industrie: toiles, basin, dentelles, coutils, etc.; papier; quincaillerie, verrerie, usines à fer; sucre de betteraves, chapeaux de paille. Commerce en grains, graines, bois, tissus, volaille, etc. — Ce dép. a 4 arr. (Alençon, Argentan, Domfront, Mortagne), 36 cant. et 511 comm. Il appartient à la 2e division militaire, une cour imp. à Caen et un évêché à Séez.

ORO (MONTE D'), mont. de France (Corse), au centre de l'île, à 35 kil. N. d'Ajaccio (2,652m).

ORO (MONTE DELL'), mont. des Alpes Rhétiques, entre le cant. des Grisons et la Valteline (2,590m).

OROBII, peuple de la Gaule cisalp.; ch.-l., Come.

OROBIO (Isaac), écrivain juif, né en Espagne au XVIIe siècle, fut élevé en apparence dans le christianisme, enseigna les mathématiques à Salamanque, exerça la médecine à Séville. Accusé de judaïsme, fut jeté dans les prisons de l'Inquisition: il y resta 3 ans. A sa libération, il passa en France, puis se rendit à Amsterdam, s'y fit circoncire et y m. en 1687. On a de lui: *Certamen philosophicum adversus Bredenborgium et Spinosam*, Amsterdam, 1684, in-4; et plusieurs ouvrages contre la religion chrétienne, qui ont été réfutés par Ph. de Limborch dans le *De veritate religionis christianæ collatio cum Judæâ*, Gouda, 1687, réfutat. qui elle-même est condamnée.

ORODES, roi des Parthes au Ier siècle av. J.-C., fils de Phraate III, fut attaqué par Crassus; mais Suréna, général parthe, vainquit et tua le général romain à la bataille de Carrhes (53 av. J.-C.). Orodes fut à son tour battu par Ventidius, général romain (39 av. J.-C.). Il périt peu après assassiné par un de ses fils (37 av. J.-C.).

OROMAZE ou OROMASDE. *Voy.* ORMUZD.

ORONTE, *Orontes* ou *Axius*, auj. *Aasi*, riv. de Syrie, sort du Liban, arrose Antioche, puis tombe dans la Méditerranée, près de Séleucie.

OROPESA, ville de Bolivie, ch.-l. de la province de Cochabamba, à 13 kil. N. de Cochabamba; 17,000 hab. Commerce. — Il y a en Espagne plusieurs villes d'Oropesa, notamment: 1° dans le gouv. de Tolède, à 36 kil. S. O. de Talaveyra (1,420 hab.; palais vaste; patrie du navig. F. de Maldonado); 2° dans celui de Valence, à 22 kil. N. E. de Castellon-de-la-Plana (château-fort que les Français ont fait sauter en 1813).

OROSE (Paul), historien, né à Tarraco en Catalogne à la fin du IVe siècle de J.-C., fut disciple de saint Augustin, voyagea en Palestine (415), se montra très zélé contre le Pélagianisme, exhorta saint Augustin à combattre cette hérésie, et publia lui-même contre elle l'*Apologeticus de arbitrii libertate*; mais il est bien plus connu par son histoire (*Historiarum adversus paganos libri VII*), qui va d'Adam à l'an 316, et où l'on trouve beaucoup de traditions populaires, que toutefois il faut savoir apprécier (Augsbourg, 1471, in-fol.; Leyde, 1738; trad. fr., anonyme, attribuée à Cl. de Seyssel, 1491, in-fol.). Alfred-le-Grand a donné de cette histoire une traduction anglo-saxonne qui existe encore, et qui a été publiée avec version anglaise, Londres, 1773.

OROSHAZA, ville de Hongrie (Bekes), à 45 kil. S. O. de Bekes; 6,000 hab. Bétail. Vins exquis.

OROSPEDA, chaîne de montagnes d'Hispanie, séparait la Bétique de la Tarraconnaise; le *Bætis* (Guadalquivir) en sortait. C'est la *Sierra d'Alcaraz*.

OROTAVA (VILLA DE LA), jadis *Taoro*, ville de l'île de Ténérife, à 31 kil. O. de Santa-Cruz, à 5 kil. de la mer; 6,800 hab. Un canal la traverse. Aux environs beaucoup de jardins. Jadis capitale d'un des principaux royaumes guanches.

OROTAVA (PUERTO DE LA), ville et port, à 5 kil. de la précédente; 3,800 hab. A mi-chemin des deux villes, grand jardin botanique. Commerce de vins.

ORPHANITES ou ORPHELINS, secte de Hussites, qui, après la mort de Ziska, professant une admiration sans bornes pour sa mémoire, ne voulurent point lui donner de successeurs, et confièrent la direction des affaires à un conseil. Procope-le-Petit obtint parmi eux une influence prédominante. Les Orphanites étaient le parti hussite le plus fort après les Taborites. Après avoir horriblement dévasté l'Allemagne, ils furent enfin anéantis à Lomnicze en 1434, par les Calixtins ou Hussites modérés.

ORPHÉE, *Orpheus*, est, selon la mythologie, un chantre ou poëte thrace, fils du roi Œagre et de la muse Calliope, ou, suivant d'autres, d'Apollon et de Clio; il vécut environ un siècle avant la guerre de Troie (vers 1330 av. J.-C.), fut disciple de Linus, prit part à l'expédition des Argonautes, voyagea en Egypte, où sa femme Eurydice périt blessée au talon par un serpent, osa descendre aux enfers pour la redemander à Pluton, l'obtint en effet, mais à condition qu'il ne la regarderait qu'après avoir quitté les enfers, la regarda malgré la défense, et la reperdit pour toujours. Il revint alors en Thrace, au pays des Cicones, vécut retiré tantôt

dans les bois de l'Hémus ou du Rhodope, tantôt dans ceux de l'Olympe, ne cessant d'exhaler sa douleur par des chants funèbres; au son de sa voix, les animaux farouches accouraient, les arbres agitaient leurs branches en cadence. Les femmes de la Thrace tentèrent en vain de lui faire oublier ses chagrins; furieuses de ses mépris, elles le déchirèrent. Sa lyre et sa tête furent jetées dans l'Hèbre, et le flot les porta jusqu'à Lesbos. On donne Musée pour fils d'Orphée. Quelques traditions présentent Orphée comme foudroyé pour avoir révélé les mystères. — Les Grecs des temps postérieurs prétendirent qu'Orphée avait été un théologien, un hiérophante, et qu'il avait institué des mystères dans lesquels il dévoilait aux initiés des dogmes sublimes sur Dieu, le monde et la cosmogonie. Il reste, sous le titre de *Poëmes orphiques*, des *Hymnes*, des *Poëmes* sur la guerre des Géants, l'enlèvement de Proserpine, le deuil d'Osiris, l'expédition des Argonautes, un poëme *De lapidibus* (sur les vertus occultes des pierres), etc. Ces ouvrages ne sont pas plus les uns que les autres d'Orphée; ils paraissent avoir été fabriqués par les poëtes et les philosophes néoplatoniciens d'Alexandrie; on attribue l'*Argonautique* à Onomacrite. Ils ont été plusieurs fois imprimés; la meilleure édition est celle qu'a publiée God. Hermann sous le titre d'*Orphica*, Leipsick, 1805, in-8. — Les anciens attribuent à Orphée plusieurs découvertes; il poliça ses contemporains, leur enseigna l'astronomie, perfectionna la morale et la poésie. Il inventa les vers hexamètres, ajouta trois cordes à la lyre, etc. Cicéron compte 5 Orphées.

ORPIERRE, ch.-l. de c. (H.-Alp.), 26 k. S. O. de Gap.

ORRERY. *Voy.* BOYLE.

ORSEOLO, nom commun à trois doges de Venise: 1° Pierre Orseolo, successeur de Candiano IV (976-978), qui se fit à la fin de sa vie camaldule, et mourut en 997 en odeur de sainteté; 2° Pierre Orseolo II, doge de 991 à 1009, sous lequel Venise soumit la Dalmatie et l'Istrie; 3° Othon Orseolo, doge de 1009 à 1023; chassé par ses concitoyens en 1023, mort à Constantinople en 1032.

ORSINI ou LES URSINS, célèbre famille des États romains, était rivale de celle des Colonna, tant par la grandeur de ses possessions que comme parti politique. Elle était guelfe et soutenait en général la cause des papes et de l'indépendance italique. Le premier Orsino connu est Jordano Orsino, qui rendit comme général de grands services à la cour de Rome. Il fut fait cardinal en 1145, et envoyé comme légat près de l'empereur Conrad en 1152. — Matth. Orsino, son neveu, fut préfet de Rome en 1153. — J. Gaétan Orsino fut pape en 1277 sous le nom de Nicolas III. — Un autre Orsino fut pape en 1724 sous le nom de Benoît XIII.

ORSINI (FULVIO), *Fulvius Ursinus*, antiquaire et philologue, fils naturel d'un commandeur de l'ordre de Malte, de l'illustre famille de ce nom, né à Rome en 1529, fut abandonné par son père, surmonta tous les obstacles que lui opposait la misère, et devint l'un des hommes les plus érudits de son temps. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé bibliothécaire du cardinal Farnèse et se vit honoré des bienfaits du pape Grégoire XIII. Il consacra toute sa fortune à la fondation d'un magnifique cabinet qu'il légua au cardinal Odoard Farnèse, neveu de son protecteur, et mourut en 1600. On a de lui des éditions des *Poésies de neuf femmes grecq.*, Anv., 1568; de Verrius Flaccus et Festus, *De verborum significatione*, Rome, 1580; *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus*, Anvers, 1568, in-8; Leeuwarden, 1747, in-8 (cette dernière édition est plus estimée que la première); *Familiæ romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus*, etc., Rome, 1577, in-fol.; Paris, 1663, in-fol., corrigé et augmenté; *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditorum ex antiquis lapidibus et numismatibus expressa*, Rome, 1579, in-fol.

ORSKAIA, fort de Russie (Orenbourg), à 60 kil. E. d'Orenbourg; 2,000 hab. Nombreuses caravanes.

ORSOVA, nom de deux villes situées près de l'emb. de la Czerna dans le Danube, l'une dite Vieille-Orsova, sur la rive gauche du Danube, dans le Banat valaque, à 60 kil. S. E. de Weiss-Kirchen (entrepôt des cotons macédoniens; lazaret); l'autre, Nouvelle-Orsova, en Servie, dans une île du Danube; 2,800 h. A l'Autriche (1738-89), puis aux Turcs.

ORSOY, v. de Prusse rhén., à 40 k. S. E. de Clèves, sur la gauche du Rhin; prise par Louis XIV en 1672.

ORTA, *Hortanum*, v. de l'État de l'Église, à 26 k. N. E. de Viterbe, sur le Tibre. Evêché (créé en 330).

ORTA (lac D'), *Cusius lacus*, lac des États sardes (Novare), à l'O. du lac Majeur; 13 kil. sur 3.

ORTEGAL (cap), le cap le plus septentrional de l'Espagne (Galicie), par 10° 14' long. O., 43° 46' lat. N., ainsi nommé par corruption de *Norte de Galicia* (Nord de la Galice).

ORTELIUS (Abraham OERTEL, vulg.), géographe, né à Anvers en 1527, mort en 1598, avait beaucoup voyagé en Europe. Il composa le premier atlas connu, sous le titre de *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, auquel il faut joindre le *Theatri orbis terrarum parergon sive veteris geographiæ tabulæ*, Anvers, 1595, in-fol. On lui doit encore: *Synonymia geographica*, Anvers, 1578, in-4; *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, Anvers, 1584, in-8, etc. Ces savants ouvrages eurent le succès qu'ils méritaient et valurent à leur auteur, en 1575, le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne.

ORTELSPITZE, vulg. *Ortler*, mont. de l'empire d'Autriche, la plus haute des Alpes Rhétiques, sur la limite du Tyrol et du roy. Lombard-Vénitien, près de Bormio; par 46° 30' lat. N., 8° 12' long. E.; 4,820 mètres. Neiges éternelles.

ORTEVIELLE ou ORTHEVIELLE, dite aussi *Aorts*, bourg de France (Landes), dans le cant. de Peyrehorade, à 24 kil. S. de Dax; 900 hab. Jadis une des quatre vicomtés des Landes. *Voy.* LANDES.

ORTHÈS ou ORTHEZ, *Orthesium* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Basses-Pyrénées), près du Gave de Pau, à 40 kil. N. O. de Pau; 7,867 hab. Très beau sel blanc, jambons (dits de Bayonne). Flanelles, teintures, tanneries, mégisserie, etc. Commerce actif. Orthez appartint d'abord aux vicomtes de Dax; elle fut ensuite la capit. du Béarn (avant Pau) sous la maison de Moncade. La reine Jeanne III (d'Albret) y fonda une université calviniste. C'était le titre d'une vicomté. Aux env. eut lieu la bataille d'Orthez (où Wellington vainquit Soult, 1814). — L'arr. d'Orthez a 7 cantons (Orthez, Arthez, Arzac, Lagor, Navarreins, Salies, Sauveterre), 152 comm. et 87,459 hab.

ORTHES (H. D'APREMONT, vicomte d'), gouverneur de Bayonne sous Charles IX. Ayant re[çu] l'ordre d'égorger tous les Calvinistes de son gou[ver]nement le jour de la Saint-Barthélemy (25 [...] 1572), il répondit au roi: « Sire, j'ai commun[iqué] la lettre de votre majesté à la garnison et aux [ha]bitants de cette ville. Je n'y ai trouvé que de br[aves] soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau. »

ORTOCIDES, c.-à-d. *fils d'Ortok*, dynastie [turco]mane du XI° siècle, qui en 1082 s'établit en S[yrie] et en Arménie. Mélik-Chah abandonna Jérus[alem] aux Ortocides; mais ils s'en laissèrent dépo[uiller] par les Fatimites lors de la première croisade. [Les] fils d'Ortok, Soliman et Il-Ghazi, avaient, à la m[ême] époque, fondé deux principautés, l'une à Miafar[ekin], l'autre à Marédin; ils régnèrent aussi à Al[ep de] 1117 à 1126.

ORTONA, deux villes du roy. de Naples: 1° [Or]tona-a-Mare (Abruzze Cit.), à 14 kil. N. de Ch[ieti], entre les embouchures du Sangro et de la Pes[cara]

7,000 hab.; évêché; cathédrale remarquable; 2° Ortona-a-Mare (Abruzze Ult. 2e), à 44 kil. d'Aquila.

ORTYGIE, *Ortygia*, nom célèbre en mythologie; semble avoir été donné à plusieurs îles ou terres à cause de l'abondance des cailles (*ortyges*) qui s'y trouvaient. Délos porta ce nom. C'était aussi celui d'un îlot de la rade de Syracuse où était la fontaine d'Aréthuse (restes de Syracuse); — et d'un lieu voisin d'Éphèse, près du Cenchrius, où se reposa Latone.

ORURO, ville de l'Amérique du Sud (Bolivie), ch.-l. de dép., à 109 kil. S. O. d'Oropesa; 5,000 hab. Mines d'or (abandonnées auj.). — Le dép. d'Oruro est au S. de celui de La Paz et à l'E. du Pérou: 400 kil. sur 320; 82,000 hab. Très hauts plateaux et montagnes; on y remarque le Cerro-d'Oruro; 4,134 mètres. Climat froid, sec. Moutons, lamas. Mines d'argent fort riches, d'or, d'étain, de plomb.

ORUS, dieu égyptien. *Voy.* HORUS.

ORVIÉTAN, anc. prov. de l'État ecclésiastique; avait pour ch.-l. Orviéto, et est auj. comprise dans les délégations d'Orviéto et de Viterbe.

ORVIÉTO, *Urbs vetus* ou *Herbanum*, ville de l'État ecclésiastique (Orviéto), à 35 kil. N. de Viterbe; 4,000 hab. Évêché, belle cathédrale gothique, palais épiscopal. Puits très profond. — Jadis ch.-l. de l'Orviétan, auj. ch.-l. de la légation d'Orviéto. C'est là que fut inventé (par Lupi) la préparation médicinale dite *orviétan*.

ORVILLE (Jacques-Philippe D'), savant, né à Amsterdam en 1696, mort en 1751, avait beaucoup voyagé, et remplit avec succès de 1732 à 1742 la chaire d'humanités à l'Athénée d'Amsterdam. Collaborateur de Burmann pour les *Observationes miscellaneæ*, il en publia 10 vol. avec ce savant, puis il continua seul ce recueil, et donna encore 12 vol. (1732-39). On lui doit de plus un voyage en Sicile intit.: *Sicula*, et publié par Burmann II, des éditions d'auteurs anciens, et l'écrit intit.: *Critica vannus in inanes Corn. J. Pauwis* (de Pauw) *paleas*, 1737.

ORVILLIERS (L. GUILLOUET, comte d'), né à Moulins en 1708, lieutenant-général en 1777, fut chargé du commandement de l'armée navale de France, battit l'amiral anglais Keppel, près de Brest, 27 juillet 1778; mais tenta en vain d'opérer un débarquement en Angleterre; il donna alors sa démission, et quitta la France vers 1783.

ORYÇAH, contrée de l'Hindoustan. *Voy.* ORISSA.

ORZECHOWSKI (Stan.), *Orichovius* en latin, historien polonais du XVIe siècle, fut d'abord chanoine, puis se maria, fut excommunié par son évêque, mais s'amenda et fut relevé des censures ecclés. au synode de Petrikau. Il assista comme nonce à la diète de 1561. Il a laissé des *Annales de Pologne*; (lat.), des *Annales du règne de Sigismond-Auguste* (lat.), 1611, et une *Oraison funèbre* du même roi qui le fit surnommer le *Démosthène de la Pologne*.

ORZI-NUOVI, ville du roy. Lombard-Vénitien, près de l'Oglio, à 26 kil. S. O. de Brescia; 4,800 hab.

OSAGE, riv. des États-Unis (Missouri), naît par 38° 54' lat. N., coule à l'E. N. E., puis à l'E., se perd dans le Missouri à Jefferson après 600 kil. de cours. Elle a donné son nom à un district des États-Unis qui dépend de l'état de Missouri.

OSAGES, peuplade américaine qui fait partie de la famille Sioux-Osage, habite auj. en grande partie le district Osage par 37° lat. N., vers le confluent du Missouri et de l'Osage. Le reste de la nation habite env. 300 kil. plus à l'O. sur des affluents de l'Arkansas et fait une rude guerre aux sauvages occidentaux. Cette peuplade, brave et guerrière était très nombreuse; elle est auj. réduite à 7,000 individus environ. Ils commencent à se civiliser et occupent deux gros villages. — Les Osages, sans être en état d'hostilité avec les Anglo-Américains, se tiennent à leur égard dans une continuelle défiance, et les efforts des missionnaires pour les convertir n'ont eu que de faibles résultats. Dans les guerres de la France et de l'Angleterre, les Osages se sont toujours déclarés pour la première.

OSAKA, v. et port de l'île de Niphon, sur la côte S. O., une des 5 villes impériales, à 40 kil. S. O. de Miyako; env. 80,000 hab. en état de porter les armes.

OSBORNE, château de la reine d'Angleterre, dans l'île de Wight, sur la côte, dit la *Résidence marine*.

OSCA, auj. *Huesca*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Ilergètes, au N. O. de *Cæsarea Augusta* (auj. Saragosse). Mines d'argent.

OSCAR, fils d'Ossian. *Voy.* OSSIAN.

OSCHATZ, ville murée du roy. de Saxe, à 53 kil. N. O. de Dresde; 3,400 hab. Drap, etc. Aux env., mont Culmberg, et ruines des deux vieux châteaux de Burg et d'Osterland.

OSCHERSLEBEN, ville de Prusse (Saxe), ch.-l. de cercle, à 27 kil. S. O. de Magdebourg; 3,100 hab.

OSÉE, le premier des petits prophètes, vécut sous Osias et ses successeurs jusqu'à Ézéchias, et mourut vers 723 av. J.-C., à plus de 80 ans. Sa prophétie se compose de 14 chapitres; elle a principalement pour objet la ruine du roy. de Jérusalem.

OSÉE, dernier roi d'Israël, avait usurpé le trône sur Phacée, qu'il tua. Il régna neuf ans, de 726 à 718, et fut conduit en captivité en Médie par Salmanazar avec les dix tribus.

OSERO, *Apsorus*, île des États autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, au S. O. de Cherso: 40 kil. sur 5; 3,050 hab. Ch.-l., Lussin-Piccolo. Sur sa côte O. est la ville d'Osero. Air malsain.

OSIANA ou SOANDA, ville de la Cappadoce septentrionale, auj. JUZGHAT.

OSIANDER (André), théologien protestant, né en 1498 en Franconie, fut un des premiers à embrasser la réforme de Luther, dont toutefois il s'éloigna sur quelques points, eut part à la profession de foi dite *Confession d'Augsbourg*, et mourut à Kœnigsberg en 1552. De ses nombreux ouvrages, le plus connu est l'*Harmonia evangelica*, Bâle, 1537.

OSIAS, roi de Juda. *Voy.* AZARIAS.

OSILO, *Ericinum* de Ptolémée, ville de Sardaigne (Sassari), à 9 kil. de Sassari; 5,000 hab. Ruines d'un château-fort. Commerce.

OSIMO, *Auximum*, ville de l'État ecclésiastique (Ancône), sur le Musone, à 15 kil. S. d'Ancône; 11,700 hab. Évêché. Assez jolie cathédrale et palais épiscopal remarquable (dans ce dernier, collection d'inscriptions et de vieilles statues). Prise par Bélisaire sur les Goths, après une longue résistance.

OSIRIS, dit aussi *Hysiris*, *Sirius*, *Arsaf*, en égyptien *Ousri* et *Ousirei*, dieu égyptien, naquit de lui-même, eut pour femme Isis, et pour fils Or ou Horus; tous trois ensemble représentent le bon principe ou l'ensemble des influences bienfaisantes, et s'opposent au couple méchant Typhon et Nefté. Osiris eut pourtant sans le vouloir commerce avec Nefté, qui mit alors au monde Anbo ou Anubis. Osiris fut civilisateur et conquérant. Tandis qu'Isis initiait les Égyptiens à l'agriculture, il éleva Thèbes, institua des lois, établit le mariage, fit connaître l'écriture et les arts, puis il se mit en marche vers l'est et soumit tout jusqu'à la mer Érythrée et à l'Inde. Après son retour et au sein de son triomphe, Typhon lui tendit des piéges, le fit périr et abandonna son cadavre au cours du Nil. Isis en deuil le retrouva et l'ensevelit; mais Typhon ouvrit la tombe, coupa le corps d'Osiris en 14 morceaux et les dissémina par toute l'Égypte. Isis pourtant parvint encore à les recueillir tous, sauf un seul, et leur donna de nouveau la sépulture. C'était une idée populaire en Égypte que l'âme d'Osiris était passée dans un bœuf: de là le culte rendu au bœuf Apis, qu'on croyait être Osiris lui-même. Les villes de Busiris et d'Abydos se disputaient la gloire d'avoir le véritable tombeau d'Osiris. Les Grecs firent naître

Osiris de Jupiter et de Niobé, ou bien de Saturne et de Rhéa. On l'identifie aussi avec le Soleil.

OSISMII, peuple de la Gaule Lyonnaise 3e, avait la mer à l'O. et au N., les *Curiosolites* à l'E., les *Corisopites* au S. *Vorganium* (qui paraît être Carhaix), en était la capitale. On retrouve leur nom au moyen âge dans *Osismor*, ville aujourd'hui détruite (près de Saint-Pol-de-Léon).

OSKOL, deux villes de la Russie d'Europe (Koursk), sur la riv. d'Oskol : 1° *Staroï-Oskol* (Vieille-Oskol), à 150 kil. S. E. de Koursk ; 6,000 hab. ; 2° *Novoï-Oskol*, à 180 kil. S. E. de Koursk ; 5,900 hab.

OSMA, ville d'Espagne (Soria), jadis *Uxama*, à 49 kil. S. O. de Soria ; 1,000 hab ; évêché ; antiquités romaines. — Ville très ancienne ; fut prise par Pompée. Alphonse I, roi de Léon, l'enleva en 746 aux Maures, qui la reprirent au xe siècle. Don Sanche de Garcia, comte de Castille, s'en empara en 1019.

OSMAN. *Voy.* OTHMAN.

OSMANLIS, nom souvent donné aux Ottomans, est tiré d'Osman ou Othman-el-Ghazy, fondateur de leur empire. *Voy.* OTTOMANS.

OSMIANA, ville de Russie. *Voy.* OCHMIANA.

OSMOND (saint), fils du comte de Séez, suivit Guillaume-le-Conquérant en Angleterre (1066), devint comte de Dorset et évêque de Salisbury ; il mourut en 1099. On lui doit une liturgie et un rituel qui furent employés dans toute l'Angleterre jusqu'au schisme. Il fut canonisé : on l'hon. le 4 déc.

OSMOND, noble et ancienne maison de Normandie, qui remonte au XIIe siècle, a fourni un grand nombre de personnages distingués ; ses chefs portaient le titre de marquis.

OSNABRUCK, ville du roy. de Hanovre, ch.-l. du gouv. d'Osnabruck, sur la Hase, à 116 kil. O. de Hanovre ; 11,500 hab. Evêché, cathédrale, hôtel-de-ville. Maison d'orphelins, gymnase catholique et luthérien, société biblique ; drap, tabac, papeterie, etc. On y voit quelques vestiges du château de Witikind. C'est Charlemagne qui fonda l'évêché d'Osnabruck. Dans cette ville eurent lieu des conférences pour préparer la paix de Westphalie (*Voy.* WESTPHALIE). Sous l'empire, Osnabruck a été le ch.-l. du dép. de l'Ems supérieur.

OSNABRUCK (gouv. d'), division du roy. de Hanovre, comprend l'ancienne Frise orientale, et a pour bornes à l'O. le roy. de Hollande, au N. le gouv. d'Aurich, etc. : 6,900 kil. carr. ; 240,000 hab. Ch.-l., Osnabruck. Grains, fruits, légumes. Houille, sel, tourbières. Nombreuses toiles. 6 à 7,000 ouvriers s'en expatrient tous les ans et vont en Hollande. Ce gouv. contient le comté médiatisé de Bentheim et partie de ceux d'Aremberg et de Rheina-Wolbeck.

OSORIO (Jérôme), écrivain portugais, né à Lisbonne en 1506, mort en 1580, embrassa l'état ecclésiastique, jouit de la faveur des rois Jean et Sébastien, fut nommé évêque de Silves, s'efforça, mais sans succès, de détourner Sébastien de sa funeste expédition en Afrique (1578), et travailla à maintenir la tranquillité après la mort de ce prince. On a de lui des traités de philosophie : *De nobilitate*, *De gloria*, *De regis institutione*, etc. ; des écrits théologiques, et une histoire fort estimée, intitulée : *De rebus Emmanuelis*, Lisbonne, 1571. Il s'efforce dans tous ses écrits d'imiter le style et l'abondance de Cicéron.

OSQUES, *Osci* (contraction d'*Opsci* pour *Opisici* ou *Opisci*), peuple indigène de la Campanie, et qui, même après les établissements grecs, après la conquête étrusque et l'invasion samnite, forma le fond de la population du pays. Les Osques n'étaient qu'une fraction de la grande population opique qui la première habita l'Italie, et qui, réduite et séparée par les vainqueurs, prit selon les lieux les noms divers d'*Apuli* et *Iapyges*, *Opici* et *Osci*, *Æqui* et *Æquicolæ*, *Aurunci* et *Ausones*. La langue osque fut une des grandes langues primitives de l'Italie ; elle différait beaucoup du vieux latin ainsi que de l'étrusque. L'osque, en Campanie, fut cultivé avant le latin, et ceux qui parlaient cet idiôme eurent de bonne heure une littérature dramatique propre. Les pièces osques, *osci ludi*, connues aussi sous le nom d'Atellanes, étaient des comédies très gaies, et surtout fort libres : aussi dérive-t-on *obscœnus* d'*opscus*. Les tables eugubines présentent des restes de la langue osque ou de la langue ombrienne.

OSQUIDATES, à peu près le *Béarn*, peuple de Gaule, en Novempopulanie au S., avait pour villes principales *Beneharnum* et *Iluro*.

OSROÈNE, contrée d'Asie, bornée au N. par le Taurus, au S. et à l'E. par le Chaboras, à l'O. par l'Euphrate, fut conquise par Trajan. Depuis Caracalla jusqu'à Héraclius, elle ne cessa que rarement d'appartenir aux Romains. Au IVe siècle, elle fut comprise dans le diocèse d'Orient. Jadis elle avait formé un royaume particulier, dont les princes portaient le plus souvent le nom d'Abgar. Edesse en était la capitale.

OSSA, auj. *Kissabo* ou *Kissovo*, petite chaîne de mont. de Thessalie, en Magnésie, le long du golfe Thermaïque, est célèbre en mythologie comme le séjour des Centaures et comme une des montagnes que les géants entassèrent pour escalader les cieux. L'Olympe et l'Ossa, suivant la fable, étaient unis jadis ; Hercule les sépara. Belle vallée de *Tempé*.

OSSAIA, village de Toscane (Florence), à 8 kil. N. E. du lac de Pérouse, à 5 kil. S. E. de *Cortone*, tire son nom de la grande quantité d'ossements humains qu'on y a découverts. C'est là sans doute qu'eut lieu la bataille de Trasimène.

OSSAT (Arnaud D'), cardinal français, né au diocèse d'Auch en 1536, parvint d'un rang très bas à l'évêché de Rennes, fut ambassadeur d'Henri III et d'Henri IV à Rome, obtint pour Henri IV l'absolution pontificale, reçut en récompense l'évêché de Bayeux et le cardinalat, et mourut en 1604. Ses *Lettres* adressées à Villeroi (1624, in-fol., 1697, 2 vol. in-4), sont très renommées ; c'est un ouvrage classique pour les diplomates.

OSSAU (Gave d'), riv. de France (Basses-Pyrénées), dans l'arr. d'Oloron, prend sa source au pic du Midi et se joint au gave d'Aspe à Oloron, après un cours de 65 kil. On donne quelquefois au pic du Midi le nom de pic d'Ossau.

OSSÈTES, peuple de la Russie caucasienne, très grossier, pillard ; habite entre le Rioni, le Térek, l'Oragva et l'Ouroup, depuis Dariel jusqu'à Kaichaour : il compte, dit-on, 10,000 guerriers. Leurs princes, leurs nobles sont très fiers. Le principal chef réside à Kazbek, et moyennant un prix fixé il protége les convois russes contre les attaques des montagnards. Il y a des Ossètes pourtant qui ne reconnaissent ni ce chef ni la domination russe.

OSSIAN, célèbre barde écossais du IIIe siècle, eut pour père Fingal, roi de Morven, pour femme Evirallin, pour fils Oscar ; il allait unir son fils à la belle Malvina, lorsqu'il le vit périr. Pour comble de maux, le vieillard perdit l'usage de la vue ; Malvina restait auprès de lui, mais il eut la douleur de lui survivre et mourut le dernier de sa race. Ossian charmait ses douleurs en chantant ses faits d'armes et les malheurs de sa famille et de ses compatriotes. Il reste encore beaucoup de vers sous le nom d'Ossian. Ces vers, en langue gaélique, se chantaient dans les montagnes d'Ecosse, mais étaient inconnus en Angleterre. Macpherson fit connaître pour la première fois vers 1762 ces poëmes en en donnant une traduction ou imitation en prose poétique (un recueil plus complet fut édité par Smith, Edimbourg, 1780). Ces morceaux sont presque tous lyriques ou épiques. Tels que les ont présentés les éditeurs, ils offrent de vraies beautés, de la grandeur, de la noblesse, mais ils pèchent par la monotonie des images, p

l'enflure du style. On a beaucoup écrit pour et contre l'authenticité de ces poëmes. L'idée admise aujourd'hui, c'est que Macpherson et Smith ont véritablement découvert des poésies d'Ossian, mais qu'ils les ont dénaturées en voulant leur donner une forme et un style qui ne leur appartiennent pas. Le texte primitif des poésies d'Ossian, en langue gaëlique, avec une traduction latine littérale, a été publié à Londres, 1807, 3 vol. in-8. Letourneur a traduit Ossian en prose (Paris, 1771, 2 vol. in-8 ou in-4); Baour-Lormian l'a imité en vers (Paris, 1801, etc.); M. Lacaussade en a fait paraître une traduction complète en vers (1850). L'opéra des *Bardes* de Lesueur et de Jouy, ainsi qu'un beau tableau de Girodet, ont été faits sous l'inspiration d'Ossian.

OSSOLA, prov. des États sardes, dans l'intendance de Novare, entre la Suisse et la prov. de Pallanza, a pour ch.-l. Domo d'Ossola et compte 35,000 hab.

OSSONOBA, auj. *Gibraléon?* ville de Lusitanie, dans le *Cuneus* (Algarve), à l'embouchure du Silvès.

OSSUN, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 10 kil. S. O. de Tarbes ; 1,800 hab.

OSSUNA ou OSSONE (P. TELLEZ Y GIRON, duc d'), homme d'état espagnol, né à Valladolid en 1579, ne se fit d'abord remarquer à la cour que par des bons mots et des sarcasmes qui irritèrent contre lui Philippe II et Philippe III, et se vit forcé de s'éloigner quelque temps de sa patrie : il alla combattre en Flandre contre les ennemis de l'Espagne, à la tête d'un régiment levé à ses frais, et mérita par là d'être rappelé. Il se concilia la faveur du duc de Lerme, devint successivement vice-roi de Sicile (1610-15), et vice-roi de Naples (1618), développa dans ces deux places de grands talents, battit les Vénitiens et refusa d'établir l'inquisition dans le roy. de Naples. Il conçut le plan de cette fameuse conspiration contre Venise, qui avait pour but, suivant les uns, de livrer Venise à l'Espagne, et selon les autres, d'enlever à Philippe III le roy. de Naples et d'en faire un royaume indépendant au profit d'Ossuna lui-même. Le vice-roi avait très habilement trompé la cour de Madrid sur ses vrais desseins par un simulacre de complot; mais il ne put donner le change jusqu'au bout : il fut bientôt remplacé par le cardinal Borgia, et à l'avènement de Philippe IV (1621), on le renferma au château d'Almeida où il mourut en 1624.

OSSUNA, *Urso* ou *Genua Ursorum*, ville d'Espagne (Séville), à 80 kil. E. de Séville ; 16,000 hab. Jadis université (supprimée en 1824). Antiquités et inscriptions romaines. Commerce d'huile, vin, etc.

OSTADE (Adrien VAN). *Voy.* VAN-OSTADE.

OSTAKHOV, ville de la Russie d'Europe (Tver), ch.-l. de district, sur le lac Seligouer, par 57° 10' lat. N., 30° 52' long. E.; 7,000 hab. Commerce de blé, bois, cuirs, suif, salaisons, etc.

OSTENDE (c.-à-d. *extrémité orient.*), v. de Belgique (Flandre occident.), à 19 kil. O. de Bruges, sur la mer du Nord; 11,000 hab. Hôtel-de-ville remarquable. Canaux qui la lient à Bruges, Nieuwport, Gand, Dunkerque. Bains de mer; salines, commerce, grande pêche de morue et harengs, huîtres vertes renommées. — Cette ville ne date que du X° siècle; elle fut fortifiée en 1445 et 1583, et soutint trois siéges célèbres, en 1601 (celui-ci dura trois ans), en 1706 et en 1745. Les Français la prirent encore en 1794.

OSTERMANN (André, comte d'), né dans le comté de La Marck, entra en 1704 dans la marine russe, devint baron et conseiller sous Pierre I, ministre et grand-chancelier sous Anne, fut exilé en Sibérie sous Élisabeth, dont il avait dénoncé la conspiration à Ivan IV, et mourut en 1747. — Son fils, vice-chancelier, puis chancelier sous Catherine II, échoua en 1783 dans le projet de former une quadruple alliance entre les cours de Vienne, Madrid. Versailles et Saint-Pétersbourg, et mourut en disgrâce sous l'empereur Paul I.

OSTERODE, ville murée de Hanovre, dans l'anc. principauté de Grubenhagen et le gouv. actuel d'Hildesheim, à 10 kil. S. O. de Klausthal ; 4,400 hab. Lainages, toiles, bas, céruse, etc. ; commerce. Aux environs, albâtre, pierre à chaux, plâtre. (*Voy.* GRUBENHAGEN.) — Ville murée des États prussiens (Prusse), à 110 kil. S. O. de Kœnigsberg; 2,300 hab. Château sur une mont. ; drap, chapeaux, etc.

OSTFRISE, prov. du Hanovre. *Voy.* FRISE.

OSTHEIM, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, à 100 kil. S. O. de Weimar; 2,400 hab. Drap, toile, fil. — Village de France (Haut-Rhin), près de Colmar ; 1,400 hab. Plaine aux env. où l'on place le célèbre *champ du Mensonge*. *Voy.* LUGENFELD.

OSTIAKS, peuple de Sibérie, forme trois peuplades qui diffèrent par la langue, et qu'on nomme *Ostiaks de l'Obi*, *Ostiaks de l'Ienisséi*, *Ostiaks de Torgoout*. Les premiers sont presque les seuls connus. Ils sont très pauvres, malpropres, ichthyophages, idolâtres, peu nombreux ; ils élèvent des rennes, habitent des *yourtes* ou cabanes portatives et paient le tribut en fourrures. Superstitieux, ils croient fort à leurs sorciers.

OSTIE, *Ostia*, bourg de l'État ecclésiastique, à l'embouchure du Tibre, à 19 kil. S. O. de Rome ; évêché ; port ; salines. Très près de la ville actuelle se voient les ruines de l'anc. Ostie, regardée comme le port de Rome et bâtie par Ancus Martius.

OSTIGLIA, *Hostilia*, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Pô, à 28 kil. S. O. de Mantoue ; 3,150 hab. Rizières nombreuses. — Fondée vers l'an 132 av. J.-C. ; fortifiée au moyen âge; elle comptait alors plus de 10,000 hab.

OSTPHALIE, nom vague donné aux VII° et VIII° s. à la partie de la Saxe située à l'*Est* du Weser ; on l'opposait à la Westphalie, sit. à l'*O.* du même fleuve.

OSTRACISME, genre de jugement en usage à Athènes : il consistait à prononcer par voie de suffrage universel et sans forme de procès sur l'exil d'un citoyen dont on craignait la puissance ou l'ambition ; l'exil devait durer dix ans. Les votants donnaient leur suffrage en écrivant sur une coquille (en grec, *ostracon*) le nom du personnage à bannir. L'ostracisme fut institué en 509 av. J.-C. (après la chute des Pisistratides). Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon en furent victimes ; il fut aboli après la condamnation de l'indigne Hyperbolus, l'an 338.

OSTRASIE. *Voy.* AUSTRASIE.

OSTROG, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), par 50° 20' lat. N., 24° 10' long. E. ; 4,600 hab. Résidence d'un archevêque. C'est là que fut imprimée la première bible esclavonne. — Jadis titre d'un grand-duché de Pologne, puis d'une commanderie de l'ordre de Malte.

OSTROGOJSK, ville de la Russie d'Europe (Voronèje), sur l'Ostrogojsk et la Posna, à 90 kil. S. de Voronèje ; 11,000 hab.

OSTROGOTHIE, prov. de Suède. *Voy.* GOTHIE et LINKŒPING.

OSTROGOTHS, *Ostrogothi*, nom porté par ceux des Goths qui se trouvaient à l'orient des autres. On les voit à diverses époques occuper différents lieux ; ainsi on les trouve : 1° en Scythie avant 376 (les Goths formaient alors trois corps de nation, Wisigoths, Ostrogoths et Gépides) ; ces Ostrogoths-Scythes s'étendaient du Borysthène au Tanaïs ; 2° en Pannonie et en Mésie, lorsqu'après la mort d'Attila (453), les empereurs leur accordèrent des demeures dans l'empire (les Goths d'Alaric et de ses successeurs étaient alors en Hispanie) ; 3° en Italie et aux environs, lorsque, en 493, Théodoric, leur roi, conquit ces régions sur Odoacre. Il y eut alors deux monarchies gothiques, l'une en Hispanie (Wisigoths), l'autre en Italie (Ostrogoths). Celle des

Ostrogoths finit la première (552), après avoir un instant, sous Théodoric, dominé le roy. des Wisigoths et menacé de devenir la puissance prépondérante de l'Occident. En 526, époque de la mort de Théodoric, les Ostrogoths occupaient l'E. de la Rhétie 1re, le diocèse d'Illyrie (deux Noriques, deux Pannonies, Servie, Dalmatie et Liburnie), le diocèse de Dacie (Mésie 1re, deux Dacies, Dardanie et Prévalitane), la Sicile, la prov. d'Arles en Gaule. Ils avaient pour ch.-l. Ravenne ou Narbonne. Mais après la mort de Théodoric, la décadence fut rapide. Bélisaire, général de Justinien, conquit rapidement la Sicile et la plus grande partie de l'Italie (535-40). Le rappel de cet habile général permit un instant à Totila, roi des Ostrogoths, de reconquérir l'Italie; mais la défaite de ce prince à Lentagio par Narsès (552), et celle de Téias, son successeur, qui fut battu et tué sur les bords du Draco, près de Cumes, acheva la ruine des Ostrogoths. Un grand nombre de ces barbares quittèrent alors l'Italie et disparurent pour toujours. Les Ostrogoths n'eurent que huit rois: Théodoric, 493-526; Athalaric, 526-34; Théodat, 534-36; Vitigès, 536-40; Ildebald, 540-541; Erarie, 541; Totila, 541-552; Téias, 552-553.

OSTROLENKA, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 140 kil. N. E. de Plock, sur la Narew; 1,900 hab. Les Russes y furent battus en 1806 par les Français; en 1831, les Polonais, commandés par Skrzynecki, y furent défaits par le gén. russe Diébitsch.

OSTROVSKI (Constantin), fameux général polonais, fut défait et pris par les Russes à la bataille de la Vedrokha en 1500, résista aux offres que lui fit Ivan III pour le déterminer à entrer à son service; défit en 1514 Glinski et les Russes à Orja; remporta de brillantes victoires sur les Moldaves, les Turcs et les Tartares de la Crimée, qui venaient ravager la Pologne, fut pourtant battu par eux à Sokol en Volhynie (1519), mais vainquit à son tour en 1522 à Olchenica, où il délivra 40,000 prisonniers chrétiens.

OSTROVSKI (Thomas-Adam RAWICZ), descendant du précédent, né en 1739, mort en 1817, remplit diverses missions auprès du roi de Prusse, de Louis XV et du pape, devint chambellan de Stanislas Poniatowski, membre de la commission du trésor, se déclara pour la constitution polonaise de 1791, fut nommé ministre des finances de Pologne, mais voulut en vain déterminer Stanislas à résister à la Russie, fut destitué par les confédérés de Targowica, et mis sous la surveillance de la police russe à Kiev. Redevenu libre, il reçut en 1809 le titre de maréchal du grand-duché de Varsovie, et fut de 1811 à 1813 président du sénat polonais.

OSTUNI, *Ostunum*, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 37 kil. N. O. de Brindisi, près de la mer Adriatique; 10,000 hab. Evêché.

OSUNA, ville d'Espagne. *Voy.* OSSUNA.

OSWALD (James), écrivain écossais du XVIIIe siècle, ne fit que suivre la route tracée par Reid et Beattie, et s'appuya sur le sens commun pour combattre les doctrines paradoxales ou dangereuses de Locke, de Berkeley, de Hume: il publia dans ce but un *Appel au sens commun en faveur de la religion*, Edimbourg, 1766.

OSWESTRY, ville d'Angleterre (Shrop), à 26 kil. N. O. de Shrewsbury; 4,000 hab. Grande église.

OSYMANDIAS, roi d'Egypte (qu'on donne quelquefois pour le même que Mémnon ou même pour Sésostris), régnait à Thèbes dans l'intervalle du XXe au XVIe siècle, et précéderait, suivant Diodore, de huit générations le roi Uchoréus. Osymandias porta ses armes jusqu'en Bactriane, mais il est surtout célèbre par sa bibliothèque publique intitulée: *Remèdes de l'âme*, et par son tombeau, autour duquel était placé, disent les anciens, un cercle d'or de 365 coudées. Dans les ruines de Thèbes se voient encore des débris qui portent le nom de palais d'Osymandias. Son nom égyptien est *Semfos*.

OTAHITI ou TAITI, la *Sagittaria* de Quiros, la *Nouvelle-Cythère* de Bougainville, la plus grande des îles de la Société, et une des plus grandes de la Polynésie, par 152° long. O., et 17° lat. S., est formée de deux presqu'îles ayant l'une 136 kil. de tour, l'autre 41; 7,000 h. Bonnes rades (Papeiti, etc.), montag. boisées. Climat délicieux, sol très fertile (coco, pisangs, poivre, canne à sucre, arbre à pain, bois de construction); volaille, gibier, poissons et espèces marines en abondance. Cette île semble être une production volcanique: des récifs de corail l'entourent. L'espèce humaine y est fort belle, mais de couleur olive. — Otahiti, visitée dès 1606 par Quiros, revue ensuite par Wallis (1767), Bougainville (1768), et Cook (1768 et 1776), au temps où elle obéissait à la reine Obéréa, a longtemps été le lieu de la Polynésie le plus fréquenté par les Européens. Les habitudes voluptueuses des indigènes l'avaient rendue fameuse. Des missionnaires anglicans, en s'y établissant, ont donné à l'île un autre aspect, et fait adopter à presque toute la population le vêtement, la religion et les manières européennes. Cependant les montagnes recèlent encore ceux qui sont restés fidèles aux coutumes de leurs pères, ou qui désertent la plaine pour retourner à la vie sauvage. Vers 1822, l'Angleterre a voulu imposer à Otahiti son pavillon et y placer une garnison anglaise. Cette offre a été déclinée. En 1842, l'île accepta le protectorat de la France: l'amiral Dupetit-Thouars voulut y substituer en 1843 l'occupation complète, mais il fut désavoué. — Otahiti a eu plus. souver. du nom de Pomaré.

OTAHITI (archipel de), nom proposé par quelques géographes pour désigner le groupe des îles de la Société (Otahiti et les îles voisines), et le groupe de George.

OTAVALO, ville de la république de l'Équateur, dans le dép. de l'Imbabura, à 53 kil. N. E. de Quito; 15,000 hab. (renommés pour leur beauté).

OTCHAKOV ou OCZACKOV, *Axiaca*, *Odessus?* v. de la Russie d'Europe (Kherson), à l'embouchure du Dniepr, rive droite, à 90 kil. O. de Kherson; 1,000 hab. Jadis grande et forte, auj. presque nulle. Près de cette ville, ruines de l'antique *Olbia*, colonie milésienne. — Otchakov fut prise par le général Munich et les Russes sur les Turcs en 1737, rendue en 1739; prise de nouveau après un siége opiniâtre par Potemkin, et rasée (1788).

OTFRID, théologien alsacien du IXe siècle, est connu par sa traduction de l'Évangile, en vers rimés théotisques ou tudesques, traduction qui est le premier monument de cette langue, publiée à Bâle en 1571, in-8, par Francowitz et Gasser.

OTHE, anc. petit pays de France en Champagne, dans le Sénonais, auj. compris dans le N. E. du dép. de l'Yonne et le S. O. de celui de l'Aube. Lieu principal, Aix-en-Othe. Il a donné son nom à une forêt considérable qui le couvrait en partie.

OTHMAN, 3e calife, régna de 644 à 656. Il était pieux, humain, mais peu capable de gouverner, et fut, au milieu du mécontentement général, poignardé par Mohammed, fils d'Aboubekr. Sous son règne eut lieu la conquête d'une partie de la côte N. de l'Afrique (647), et fut détruit le deuxième empire perse (652).

OTHMAN I, dit *el Ghazi* (le Victorieux), fondateur de l'empire des Turcs Othomans, naquit à Soukout (Bithynie) en 1259, s'établit à Konieh en 1299, s'agrandit aux dépens des petits états voisins formés des débris du roy. des Seldjoucides (renversé en 1294), conquit Kara-Hissar, s'étendit jusqu'à la mer Noire et mourut en 1326. — Othman II, fut placé sur le trône à l'âge de 13 ans (1618), conclut la paix avec la Perse, soutint Bethlem-Gabor en Hongrie contre Ferdinand II (1619); marcha contre les Polonais (1621); mais fut battu à Choczim

fit la paix à des conditions honteuses, et fut étranglé par les Janissaires qu'il accusait de ses revers (1622). Il n'avait que dix-sept ans. — Othman III (1754-57), ne se signala que par son impéritie, ses caprices et sa cruauté. Sa mort subite laissa le trône à Mustapha III son cousin.

OTHON, *Marcus Salvius Otho*, empereur romain, né l'an 32 de J.-C., avait été un des favoris de Néron, et était le premier mari de la célèbre Poppée. Néron le força à lui céder cette femme qu'il chérissait, et l'envoya comme questeur en Lusitanie. Othon fut un des premiers à se déclarer pour Galba, et quelque temps il espéra être adopté par ce vieillard : voyant Pison préféré, il forma un complot, se fit proclamer empereur par quelques prétoriens, et excita une révolte dans laquelle Galba et Pison furent massacrés (janv. 69). Mais presque au même instant l'armée de Germanie élevait à l'empire Vitellius, et marchait sur l'Italie. Othon, renommé jusque là par sa mollesse, son luxe et ses dettes, déploya soudain du talent, de la vigueur; ses mesures habiles lui valurent la supériorité en Ligurie, en Narbonaise, à Plaisance et au combat donné près de Crémone; mais il eut le tort d'en vouloir finir tout d'un coup, livra la bataille de Bédriac et la perdit. Bien que cet échec ne fût point décisif, il se donna la mort, le 15 avril 69.

OTHON OU OTTON I, dit *le Grand*, emp. d'Allemagne, le 2e de la dynastie saxonne, né en 912, fils de Henri l'Oiseleur, fut élu roi de Germanie en 936, battit à plusieurs reprises les Huns et les Hongrois, rendit la Bohême tributaire de la Germanie, fit la guerre à *Louis-d'Outremer*, qui disputait la Lorraine à l'empire, et poussa jusqu'en Champagne; revint en France en 946, mais comme allié de Louis contre Hugues-le-Grand; épousa en 951 Adélaïde, veuve de Lothaire, roi des Lombards, et par suite de ce mariage prit pied en Italie; força Bérenger, marquis d'Ivrée, à se reconnaître son vassal; fut rappelé dans cette contrée par Jean XII en 961, et déposa Bérenger à Milan; fut couronné roi d'Italie en 961, empereur en 962, soumit la Lombardie entière; fit nommer un nouveau pape, Léon VIII, à la place de Jean XII qui s'était déclaré contre lui, et réunit pour jamais le roy. d'Italie à l'empire d'Allemagne. Il étouffa diverses révoltes dans ses états; fonda plusieurs évêchés et mourut comblé de gloire en 973.

OTHON II, dit *le Roux*, fils et successeur d'Othon I, né en 955, proclamé roi de Germanie dès 962, emp. en 973, eut pour compétiteur son cousin Henri de Bavière et le battit; fit la guerre à Lothaire, roi de *France*, qui, voulant régner sur le roy. de Lorraine, avait pris Metz et Aix-la-Chapelle (978); pénétra jusqu'à Paris, et força le monarque français à se désister de ses prétentions (980); entra ensuite en Italie, remit Benoît VII sur le trône pontifical, prit Naples, Salerne, Tarente (981), fut ensuite battu et n'échappa que par miracle aux Grecs qui l'avaient pris; il mourut à Rome en 983, n'ayant que 28 ans et avec la réputation d'un prince cruel.

OTHON III, fils et successeur d'Othon II, né en 980, était mineur à la mort de son père (983). Après une régence agitée, il passa les Alpes en 996; prit Milan, fit élire pape Grégoire V, revint en Allemagne s'opposer aux incursions des Slaves; parut encore deux fois en Italie, fut sur le point d'être pris par la populace à Rome, et mourut à Paterno en 1002, empoisonné, dit-on, par la veuve du consul Crescence, qu'il avait fait mourir.

OTHON IV, de Brunswick, emp., né vers 1175, 3e fils de Henri de Bavière et de Mathilde, fut élu empereur en 1198 en même temps que Philippe de Souabe, resta seul maître en 1208, fut couronné en 1209 par Innocent III, voulut ravir la Pouille à Frédéric II, s'unit à Jean-Sans-Terre pour faire la guerre à Philippe-Auguste, et conduisit 120,000 hommes en Flandre, mais il fut battu à Bouvines, 1214, et m. en 1218 au chât. de Harzbourg.

OTHON DE NORDHEIM, duc de Bavière, prince saxon, fut créé duc de Bavière en 1061 par l'impératrice régente Agnès, mère de l'empereur Henri IV, conspira néanmoins contre sa bienfaitrice, et s'empara du pouvoir impérial. Henri IV, devenu majeur, le dépouilla de son duché, mais il se réconcilia avec lui en 1075, et le fit son lieutenant-général dans la Saxe. Henri ayant été déposé, et Rodolphe de Souabe couronné à Mayence, Othon prit les armes contre ce nouvel empereur, mais il fut défait et tué à la bataille de Volksheim, en 1080.

OTHON DE WITTELSBACH, duc de Bavière, descendant d'Arnoul-le-Mauvais, de l'ancienne maison de Bavière; servit fidèlement et d'une manière brillante, en Italie, Frédéric Barberousse, qui l'en récompensa par le don du duché de Bavière, qu'il venait d'ôter à Henri-le-Lion. Othon le garda jusqu'à 1183 et le laissa à son fils Louis.—*V.* WITTELSBACH.

OTHON DE BRUNSWICK. *Voy.* BRUNSWICK.

OTHON DE FREISINGEN, chroniqueur, fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'une fille de Henri IV, était abbé de Morimond (ordre de Saint-Benoît). Il fut nommé par Conrad III évêque de Freisingen, et mourut en 1158, laissant une *Chronique depuis Adam jusqu'en l'an* 1146, en 7 livres (les 3 derniers se rapportent à l'Allemagne et sont précieux), qui a été publiée par Cuspinianus, Strasbourg, 1515.

OTHONIEL, premier juge des Israélites après Josué, prit Kariat-Sépher, délivra ses compatriotes de l'esclavage (1554 av. J.-C.), les régit 40 ans, et mourut en 1514.

OTRANTE, *Otranto* en italien, *Hydruntum* des anciens, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), sur l'Adriatique, à 35 kil. S. E. de Lecce: 2,500 hab.; murs en ruines, château-fort. Commerce d'huile. Prise par Mahomet II en 1480. — Napoléon donna en 1810 le titre de duc d'Otrante à son ministre de la police Fouché. (*Voy.* ce nom.)

OTRANTE (Terre d'), *Terra di Otranto*, *Iapygie* des anciens (*Salentini*, *Messapii*, *Calabri*), prov. du roy. de Naples, la plus à l'E., sur l'Adriatique et le golfe de Tarente: 190 kil. sur 45; 350,000 hab. Ch.-l., Lecce (jadis Otrante). Le pays n'est arrosé que par quelques ruisseaux; climat doux, sol fertile; vers à soie, mulets, huîtres, etc.—On nomme *canal d'Otrante* le canal qui unit l'Adriatique à la mer Ionienne.

OTREPIEV. *Voy.* DÉMÉTRIUS.

OTRICOLI, *Otriculum*, bourg de l'État ecclésiastique, à 28 kil. N. O. de Rieti; 800 hab. Très près, sur le Tibre, est un beau pont dit *Felice*. Les Français y remportèrent en 1799 une victoire éclatante sur les Napolitains.

OTT (P.-Charles, baron), feld-maréchal autrichien, né en Hongrie, se distingua contre les Turcs en 1789, figura sous Wurmser, Souvarov, Mélas, dans les guerres d'Italie, commanda le siége de Gênes en 1799, fut battu à Montebello en 1800, prit part à la campagne autrichienne de 1805, et mourut à Pesth en 1809.

OTTAWA ou GRANDE RIVIÈRE, *Great-River*, riv. de l'Amérique du Nord, dans le Canada, naît probablement à l'E. du lac Supérieur, et au N. du lac Huron, sépare le Haut et le Bas-Canada, et se joint au Saint-Laurent, vis-à-vis de l'île Montréal, cours, 800 kil. environ, dirigé généralement au S. E. Elle communique avec l'Ontario par le Rideau.

OTTAWAS, peuplade de l'Amérique du Nord, habite dans l'état d'Ohio et le territoire de Michigan, sur le bord occid. du lac Michigan.

OTTERY-SAINT-MARY, ville d'Angleterre (Devon), à 17 kil. E. d'Exeter; 5,000 hab. Grande, mais mal bâtie; église fort ancienne; maison de Walter-Raleigh. Lainages.

OTTO DE GUERICKE. *Voy.* GUERICKE.

OTTOBONI, pape. *Voy.* ALEXANDRE VIII.

OTTOKAR I (PRZÉMYSL), duc de Bohême en 1192, fut déposé en 1193, rétabli en 1197, nommé roi par l'empereur Philippe de Souabe en 1198, puis reconnu comme tel par Othon IV et Innocent III en 1203.

OTTOKAR II, dit *le Victorieux*, successeur de Venceslas III, réunit à la Bohême l'Autriche et la Styrie en 1253, fit en 1254 des conquêtes en Prusse, fonda des villes, favorisa l'exploitation des mines, obtint par testament la Carinthie et la Carniole en 1270, protesta contre l'élection de Rodolphe de Habsbourg, s'allia avec Henri de Bavière et le roi de Hongrie, fut mis au ban de l'empire (1275), et se vit abandonné de ses alliés, privé de l'Autriche (1276), obligé de renoncer à tous ses duchés. Il recommença bientôt la guerre (1277), et périt à la bataille de Laa ou de Marchfeld (1278).

OTTOMAN (empire) ou PORTE OTTOMANE. On désigne sous ces noms l'ensemble des possessions du Grand-Seigneur. Elles comprennent la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie avec les îles de la Méditerranée (Sporades, Candie, Chypre, etc.), l'Egypte, l'Hedjaz, Tunis, Tripoli, etc. Ces dernières provinces ne dépendent plus que nominalement de la Turquie. *Voy.* TURQUIE.

OTTOMANS, nom donné à une branche de la nation turcomane, est tiré d'Othman I, fondateur de l'empire turc.

OTTON. *Voy.* OTHON.

OTTUMBA, ville du Mexique (Mexico), à 45 kil. N. E. de Mexico; 5,000 hab. Cochenille excellente. Beaux aqueducs. — C'était jadis une ville importante : elle a compté jusqu'à 50,000 hab.

OTUS, géant, fils de Neptune et d'Iphimédie, femme d'Aloéus. *Voy.* ALOÏDES.

OTWAY (Thomas), poëte anglais, né en 1651, dans le Sussex, mort en 1685, fut d'abord acteur; mais n'ayant pas obtenu de succès, il quitta le théâtre et se mit à composer des pièces. Il réussit assez bien dans la tragédie et dans la comédie; cependant il vécut et mourut dans la misère. Les Anglais lui donnent la première place après Shakspeare. Ses meilleures pièces sont : *Don Carlos*, *C. Marius*, l'*Orpheline*, *Venise sauvée* (1682). Lafosse a imité *Venise sauvée* dans son *Manlius*. Ses *Œuvres* ont paru à Londres, 1736, 2 vol. in-12, et 1812, 3 vol. in-12.

OUAD-EL-KEBIR. *Voy.* GUADALQUIVIR et RUMMEL.

OUAH (EL) et OUAH-EL-BAHRYEH (EL). *Voy.* OASIS (GRANDE- et PETITE-).

OUAHOU, *Woahou* des Anglais, une des îles Sandwich (Polynésie), au N. O. de celle d'Owhyhee : 90 kil. sur 28; 60,000 hab. Beau port de Honarura; récifs. Sol le plus fertile de l'archipel (palmiers, bananiers, mûriers, acacias, sandal; taro; melon, riz, vigne, tabac). Habitants superstitieux, voleurs, habiles navigateurs : 4 castes (la 4e très méprisée); gouvernement monarchique et féodal (toutes les terres sont censées appartenir aux rois, et les nobles ne les possèdent que comme fiefs).

OUALO, *Whalo* des Anglais, roy. de Sénégambie, sur l'océan Atlantique, entre les Trarzas au N., le Cayor au S. : 140 kil. sur 90; 40,000 hab. Ch.-l., Daghana (jadis Nder). Gouv. monarchique féodal. On trouve dans le Oualo quelques établissements français.

OUANDIPOUR, ville de l'Asie centrale, dans le Boutan, par 87° 30' long. E., 27° 30' lat. N.

OUANGARA, lac d'Afrique. *Voy.* TCHAD.

OUANKARA, division de l'Afrique occidentale d'après les indigènes, comprend les roy. de Nifé, de Yarriba, de Founda, de Benin, de Qua, etc.

OUAOUA, ville de Nigritie, dans le roy. de Borgou, à 90 kil. N. E. de Kiama; 20,000 hab. Visitée par Clapperton en 1826.

OUARA, ville de Nigritie, capit. du roy. de Mobba ou Bergou, par 20° 45' long. E., 15° 40' lat N. Ville grande; maisons en canne et roseaux.

OUARANSENIS, monts de l'Algérie dans le moyen Atlas, au S. E. d'Oran. Le plus haut pic a 2,800 m.

OUARI, ville de Nigritie, capit. du roy. de Ouari, sur le Ouari, à 60 kil. S. de Benin; 3,000 hab. Commerce avec le Benin et le Nouveau-Calabar.

OUARI (roy. de), en Guinée septentrionale, dans le delta du Djoliba, sur le golfe de Benin, à l'O du royaume de Qua : 380 kil. sur 200. Commerce

OUBOUCHA, khan mongol, était le chef de la grande peuplade des Eleuths Torgoouts, qui, en 1770, ne pouvant s'accommoder des institutions régulières que les Russes voulaient introduire chez elle, quitta les steppes entre le Don et le Volga, traversa pendant 8 mois les déserts du Turkestan, arriva sur les bords de l'Ili (1771) et fut accueillie amicalement sur le territoire chinois. Ouboucha reçut beaucoup d'honneurs et de présents à la cour de Pékin, qui probablement avait conseillé cette émigration.

OUCHE (pays d'), *Uticum*, partie de la Haute-Normandie, entre la Rille et la Carentone (ou même la Touques). Villes : Bernay, l'Aigle, Beaumont-le-Roger, la Ferté-Fresnel, Nonant. Auj. partie des dép. de l'Eure et de l'Orne. — Un affluent de la Saône, dans le dép. de la Côte-d'Or, porte aussi le nom d'Ouche, en latin *Oscara*.

OUDDEN, ville d'Yémen en Arabie, résidence d'un cheik, à 48 kil. N. O. de Taas : 600 maisons. On y trouve le meilleur café de l'Arabie.

OUDE, contrée de l'Indoustan. *Voy.* AOUDE.

OUDENARDE ou AUDENARDE, *Aldenardum* en latin, *Oudenaarden* en flamand, ville de Belgique (Flandre orientale), à 29 kil. S. de Gand, sur l'Escaut; 4,600 hab. Nankin, lainages, etc.; jadis tapis renommés. Commerce actif. — Les Impériaux, commandés par le prince Eugène et le duc de Marlborough, y défirent les Français, commandés par le duc de Vendôme (11 juillet 1708).

OUDENDORP (François D'), philologue hollandais, né à Leyde en 1696, mort en 1761, se forma sous J. Gronovius et P. Burmann, fut successivement recteur des écoles de Nimègue (1724), et de Harlem (1726), fut nommé en 1740 professeur d'éloquence et d'histoire à Leyde. On lui doit des éditions estimées de *Julius Obsequens*, Leyde, 1720; *Lucain*, 1728; *Frontin*, 1731; *César*, 1737; *Suétone*, 1751.

OUDIN (Franç.), jésuite, né en Champagne en 1673, mort à Dijon en 1752, savait six langues. Il publia les *Poemata didascalica*, qui parurent sous le nom de d'Olivet, mais est connu surtout par ses travaux pour la *Bibliothèque latine des écrivains de la société de Jésus*; il en acheva les quatre premières lettres ainsi qu'environ 700 notices. — Un autre Oudin, César, qui vivait à la fin du XVIe siècle, et mourut en 1625, fut secrétaire interprète de Henri IV pour les langues étrangères, traduisit *Don Quichotte*, 1639, et donna des *Grammaires* et des *Dictionnaires* des langues italienne et espagnole. — Son fils, Antoine Oudin, mort en 1653, l'avait remplacé comme interprète, et fit lui-même des *Grammaires* et des *Dictionnaires* de langues étrangères. On estime ses *Recherches ital. et franç.* (1640).

OUDINSK (VERKHNÉI), ville de la Russie d'Asie, à 240 kil. S. E. d'Irkoutsk, au confluent de l'Ouda et de la Selinga; 2,800 hab., descendants des Strélitz que Pierre-le-Grand y avait exilés. Forteresse, commerce de pelleteries avec Kiakhta.

OUDJANI, riv. du Turkestan. *Voy.* KIZIL-DARIA.

OUDJEIN, l'*Ozene* des anciens, ville du Sindhia, dans l'ancien Malwa, à 1,600 kil. O. de Calcutta, sur la Serpa, par 75° 51' long. E., et 23° 11' lat. N. 80,000 hab.? Mausolées, temples (de Maha-Kali, de Krichna, de Rama), palais de Rana-Khandi. Ecole célèbre, bel observatoire (par où les géographes indous font passer leur premier méridien). Commerce actif de marchandises européennes et chinoises, d'assa-fœtida, de diamants, de coton, d'o-

pium, etc.—Oudjein était capit. du Sindhia avant 1810: l'élévation de Goualior au rang de capitale et la prospérité d'Indore lui ont beaucoup nui.

OUDJER, riv. de l'Afrique septent. *Voy.* MAZAFRAN.

OUEI ou OUI, une des quatre prov. du Thibet, a pour bornes au N. le Boutan, au S. le Turkestan chinois; 700 kil. (du N. au S.) sur 465. Ch.-l., Lahsa. Autres villes : Botala, Jigagounggar, etc. Mont., lacs, riv. nombreuses (Brahmapoutre, etc.).

OUEI-TCHEOU, ville de Chine (An-hoéi), ch.-l. de dép., par 29° 58' lat. N., 116° 11' long. E., à 220 kil. S. de Nan-king. Encre et vernis de Chine; gravures sur cuivre; thé estimé.

OUEL ou HOEL, dit *le Bon*, roi du pays de Galles de 907 à 948, est connu par un recueil de lois fort sages, et qu'il fit sanctionner par le pape. La première édition en gallois, avec traduction latine et notes, par Wotton, parut en 1730, sous le titre de *Leges Wallicæ*. M. Mangourit en a donné le résumé dans sa *Charte d'Hoel-le-Bon*, Paris, 1819.

OUELBE, riv. de l'Afrique orient., naît chez les Bertouna-Gallas, coule au S. E., et tombe dans la mer des Indes à Brava. Cours, 1,200 kil.

OUEN (saint), *Audoenus*, né vers 609 à Sancy près de Soissons, mort en 686, vécut à la cour de Clotaire II et de Dagobert, et fut étroitement lié avec saint *Eloi*. Dagobert lui confia la garde de son sceau. Il ne fut tonsuré qu'à 30 ans, et fut un an après sacré év. de Rouen (640). Il administra son diocèse avec sagesse, et m. à Clichy, au lieu où fut depuis bâti le village de Saint-Ouen. Son corps fut transporté à Rouen et inhumé dans l'église qui a pris aussi le nom de Saint-Ouen. On l'honore le 24 août, jour de sa mort.

OUEN-TCHEOU, ville de Chine (Tche-kiang), ch.-l. de dép., à l'embouchure du Youn-ho, à 270 kil. de Hang-tcheou, par 28° 2' lat. N., 118° 28' long. E. Bon port.

OUESSANT, *Uxantis* ou *Uxisama*, île de France, sur la côte du dép. du Finistère, dans l'Océan Atlantique, à 22 kil. du continent, par 7° 23' long. O., 48° 28' lat. N.: 8 kil. de long sur 5 de large. 1,700 h. Port de refuge, phare; pêche de sardines. Bat. navale entre les Anglais, commandés par Keppel, et les Français, par d'Orvilliers (1778), indécise.

OUEST (dép. de l'), un des dép. d'Haïti. Ch.-l., Port-au-Prince : 317,600 hab.

OUESTANIEH, nom arabe de la Moyenne-Egypte (l'anc. Heptanomide). *Voy.* EGYPTE.

OUFA, riv. de Russie, sort des monts Ourals dans le gouv. d'Orenbourg, vers 55° 20' lat. N., coule au N., entre dans le gouv. de Perm, se dirige au N. O., puis au S. O., rentre dans le gouv. d'Orenbourg, et tombe dans la Biélaïa à 2 kil. au-dessus d'Oufa; cours, 500 kil.

OUFA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. d'Orenbourg, par 53° 58' long. E., 54° 42' lat. N.; 3,000 hab. Résidence d'un primat dit archevêque d'Orenbourg et d'Oufa. — Fondée en 1573 par Ivan Vasiliévitch pour contenir les Kirghiz.

OUGLI, riv. de l'Hindoustan. *Voy.* HOUGLY.

OUGLITCH, ville de la Russie d'Europe (Iaroslav); 5,500 hab.; deux quartiers, remparts en terre. — Prise et ravagée par les Lithuaniens en 1607. Elle avait été donnée en apanage à Dmitri par Féodor Ivanovitch, son frère, en 1584.

OUIDDAH ou JUDA, petit roy. de Guinée, sur la côte des Esclaves, entre ceux d'Ardra, de Popo, de Dahomey; il est tributaire de ce dernier. Son sol, bien cultivé, fournit beaucoup de maïs, de poivre et de tabac. Il a pour ch.-l. Ouiddah, sur le golfe de Guinée, à 140 kil. S. d'Abomey; 8,000 hab.

OUIGOURS. *Voy.* OIGOURS.

OUINNIPEG ou OUYNIPI (lac), lac de l'Amérique du Nord (Nouv.-Bretagne), par 98°-101° 30' long. O., 50° 30'-54° lat. N. : 460 kil. sur 80. Il communique avec le lac des Bois par la riv. Ouinnipeg, avec la baie d'Hudson par la Severn, reçoit la riv. Rouge et d'autres riv., et offre 31 cataractes de l'aspect le plus grandiose et le plus varié. Entre le lac Ouinnipeg et le lac Supérieur est un désert inhabitable, qui forme une barrière entre les États-Unis et l'Amérique anglaise.

OUISCONSIN ou WISCONSIN, riv. des États-Unis, dans le territoire du Nord-Ouest, coule au S. O. et se jette dans le Mississipi, par 42° 40' lat. N., et 94° long. O., après un cours de 500 kil. — On donne quelquefois le nom de Ouisconsin au territoire du Nord-Ouest. *Voy.* NORD-OUEST.

OULCHY-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Aisne), à 19 kil. S. de Soissons; 600 hab.

OULLI, un des états mandingues de la Nigritie occid. ou Sénégambie, a pour bornes au N. le Foutatoro, à l'E. le Bondou; capit. Medinah (env. 5,000 h.).

OULOUG-BEG, fils de Chah-Rokh et p.-fils de Tamerlan, né en 1394 à Sultanieh, régna sur la Transoxiane dès 1409, sur presque tout l'emp. de Tamerlan dep. 1446, et fut mis à mort en 1449 par un fils révolté. Il résidait à Samarcand et y éleva un bel observatoire. Passionné pour l'astronomie, il dressa des *Tables astronomiques* (en persan) d'une remarquable exactitude. Quelques fragments en ont été publiés par Greaves, dans ses *Tabulæ celebriores*, Lond., 1650 et 52; par Th. Hyde (*Tab. longitud. et latitud. ex observ. Ulug-Beigi*, Oxf., 1665); par le bar. de Zach, dans ses *Éphémérides*. M. L. A. Sédillot a donné en 1847 des *Prolégomènes des Tables astron. d'Ouloug-Beg*, et en 1849 les *Tables* mêmes.

OULOUK-TAG (monts), grande chaîne qui sépare la Sibérie d'avec l'empire chinois et le Turkestan.

OUMI, prov. de l'île de Niphon; ch.-l. Miyako.

OUMMÉRAPOURA, v. de l'Inde. V. AMARAPOURA.

OUNALACHKA, une des Aléoutes. *Voy.* ce mot.

OUNJIGAH, ou *rivière de la Paix*, dans l'Amérique du Nord, sort des monts Rocheux, par 121° long. O., 54° 24' lat. N.; court 1,700 kil., se dirigeant à l'O., au N., à l'E., puis au N. E., et, réunie à la Stone-River, forme la riv. de l'Esclave.

OURAL ou IAIK, *Rhymnus?* grande riv. de la Russie d'Europe, naît dans les monts Ourals (Orenbourg), par 54° 50' lat. N., coule au S., à l'O. et au S., et tombe dans la mer Caspienne par trois embouchures. Cours, 4,600 kil. L'Oural forme la limite de la Russie d'Europe du côté du S. E.

OURALS (monts) ou POYAS (ces deux mots en tartare et en russe veulent dire *ceinture*), chaîne de mont. qui sépare l'Europe d'avec l'Asie (les gouv. d'Arkhangel et de Vologda d'avec celui de Tobolsk), et s'étend de l'océan Glacial Arctique à la mer Caspienne : 2,900 kil. de développement. Des monts Ourals sortent la Kara, la Petchora, la Kama, l'Oural, etc. Riches mines d'or, d'argent, de platine.

OURALSK, ville de Russie (Orenbourg), sur l'Oural, par 51° 11' lat. N., 49° 22' long. E.; 15,000 hab. (Cosaques). Ch.-l. des Cosaques de l'Oural.

OURCQ, riv. de France, naît dans la forêt de Ris (Aisne), à 10 kil. S. E. de la Fère-en-Tardenois, et tombe dans la Marne à Lizy; cours, 80 kil.

OURCQ (canal de l'), canal de dérivation dont la prise d'eau est à Mareuil (Oise), à 16 kil. au-dessus de l'embouchure de l'Ourcq dans la Marne, et qui aboutit à Paris, où il forme le bassin de la Villette et prend ensuite le nom de canal Saint-Martin. Son étendue est de 94 kil. Terminé en 1825.

OUREM, ville de Portugal (Estramadure), à 17 kil. E. de Leiria; 3,100 hab. Fondée en 1148.

OURGA ou KOUREN, ville de l'empire chinois (Mongolie), sur la Toula, par 104° 1' long. E., 47° 54' lat. N.; 7,000 hab. (dont 5,000 prêtres de Lama). Ch.-l. du pays des Kalkhas.

OURGHENDJ ou OURGHANTCHE (NOUV.-), ville

du khanat de Khiva dans le Turkestan indépendant, à 45 kil. N. O. de Khiva ; 5,000 hab. Murs en terre, vingt mosquées. Centre du comm. de tout le pays. A 150 kil. N. O., ruines de Vieil-Ourghantche, abandonné par suite du changement de lit du Djihoun.

OURIQUE, ville de Portugal (Alentéjo), à 44 kil. S. O. de Béja ; 2,400 hab. Alphonse-Henriques y gagna, dans la plaine de Castro-Verde, sur cinq rois maures, en 1139, une victoire éclatante à la suite de laquelle il se fit proclamer roi de Portugal.

OURMIAGH, ville de l'Iran (Aderbaïdjan), sur le bord O. du lac d'Ourmiagh. Jadis importante. On y fait naître Zoroastre.

OURMIAGH (lac d'), dans l'Iran (Aderbaïdjan), à 40 kil. S. O. de Tauris, par 37° 8'-38° 8' lat. N. ; 130 kil. sur 60. Plusieurs îles, entre autres celle de Châhi, qui a 60 kil. de tour. Eau très salée.

OURO (Rio de), riv. de la capitainerie-générale de Mozambique, par 24° 48' lat. S. On ignore sa source. — Riv. du Sahara qui se jette dans l'Atlantique, par 28° 30' lat. N. Cours, 110 kil.

OURO-PRETO, ville du Brésil. *Voy.* VILLA-RICA.

OUROUP ou ALEXANDRE, une des Kouriles russes ; 110 kil. sur 25. Mont., herbages très élevés. Etablissement russe, fondé par l'emp. Alexandre.

OURTHE ou OURT, riv. de Belgique, naît dans le grand-duché de Luxembourg, coule au N., entre dans la prov. de Liége et se jette dans la Meuse à Liége, après un cours sinueux de 110 kil. environ. Affluents : l'Aisne, l'Amblève et la Weese. — Sous l'empire, cette rivière avait donné son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Liége ; ce dép. a depuis formé une grande partie de la prov. de Liége et une partie de la prov. prussienne du Bas-Rhin.

OURVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 15 kil. N. O. d'Yvetot ; 1,400 hab. Toile, bougran.

OUSE, nom de trois riv. d'Angleterre : la 1re, dans le comté d'York, tombe dans l'Humber après un cours de 80 kil. ; — la 2e, dite *Grande Ouse* (*Great Ouse*), naît dans le comté de Northampton, arrose ceux de Buckingham, Bedford, Huntingdon, Cambridge, Norfolk, tombe après 250 kil. de cours dans la mer du Nord à Lynn-Regis ; — la 3e, dite *Petite Ouse* (*Little Ouse*), naît dans le comté de Norfolk et se perd dans la Grande Ouse ; cours, 55 kil. — Une autre Ouse se trouve dans l'Amérique anglaise (Bas-Canada) ; elle naît par 44° 2' lat. N., 80° 25' long. O., et tombe à Sherbrooke dans le lac Erié. Cours, 180 kil.

OUSKOUB, *Scopi*, *Justiniania 1a*, v. de Turquie (Roumélie), ch.-l. de livah, à 180 kil. S. O. de Sofia ; 6,000 hab. Archevêché grec. Plusieurs mosquées, églises grecques, etc. Jadis plus importante. — Le livah d'Ouskoub, formé de l'angle N. O. de l'ancienne Macédoine, est entre ceux d'Aladja-Hissar, Scutari, Ochrida, Monastir, Ghiustendil.

OUST, ch.-l. de cant. (Ariége), à 13 kil. S. de Saint-Girons ; 1,700 hab.

OUSTIOUG-JELEZOPOLSKOI, ville de la Russie d'Europe (Novogorod), sur la Mologa, à 450 kil. E. de Novogorod ; 3,000 hab. Commerce de fer.

OUSTIOUG-VELIKI, c.-à-d. *Oustioug-la-Grande*, ville de la Russie d'Asie (Vologda), sur la Soukonia, à 500 kil. E. de Vologda ; 10,000 hab. ; 9 kil. de tour. Commerce avec la Sibérie, Arkhangel et Kazan. Grande inondation en 1761.

OUSTVOLA, l'anc. *Granique*, riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), dans le livah de Biga.

OUTARVILLE, ch.-l. de cant. (Loiret), à 17 kil. N. O. de Pithiviers ; 500 kil.

OUTCHE, ville du roy. de Lahore (Moultan), à 150 kil. S. de Moultan, près du confluent du Setledje et du Tchennab. Les environs sont l'ancien pays des Oxydraques.

OU-TCHEOU, ville de Chine (Kouang-si), à 200 kil. S. de Kouéi-ling, par 23° 29' lat. N., 108° 30' long. E. ; ch.-l. de dép.

OUTREFURENS, village de France (Loire), sur le Furens à 1 kil. E. de Saint-Etienne ; 3,200 hab.

OUTSES, *Voy.* POLOVTZES.

OUZBEK, OUZBEKS. *Voy.* UZBEK, UZBEKS.

OUZOUER-LE-MARCHÉ, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 49 kil. N. E. de Blois ; 1,000 hab.

OUZOUER-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Loiret), à 14 kil. N. O. de Gien ; 700 hab.

OUZOUN-HAÇAN (Abou-Nasr-Modhaffer-Eddyn), dit vulg. *Uzum Casan*, prince turc de la dynastie de *Mouton blanc*, détrôna et fit périr Géangir, fils de Tamerlan, entra en guerre avec les Turcomans du *Mouton noir*, leur prit toutes leurs possessions (1467-69), tourna ses armes, à la sollicitation des Vénitiens, contre Mahomet II (1476), et envahit l'Asie Mineure, mais fut vaincu en 1477 et mourut en 1478. Sa succession occasionna de sanglantes guerres, à la suite desquelles monta sur le trône de Perse Ismaïl, chef de la dynastie des Sofis, et petit-fils d'Ouzoun-Haçan par sa mère.

OVANDO (Nic.), gouverneur de l'île de Saint-Domingue pour la reine d'Espagne Isabelle (1501-1508), après Bovadilla ; employa les moyens les plus atroces pour maintenir sa domination, réduisit par le massacre de Xaragua et autres mesures de ce genre la population de l'île à 60,000 hab., dépeupla les Lucayes pour compenser le vide ainsi produit dans Saint-Domingue et pour subvenir à l'exploitation des mines. Ovando mourut en Espagne dans une paisible retraite.

OVAR, ville de Portugal (Beira), sur un lac, à 28 kil. S. d'Oporto ; 10,500 hab. Commerce considérable avec les colonies, pêche active.

OVAS, peuple de l'île de Madagascar, habite l'intérieur, au nombre d'1,000,000 environ d'individus et a pour capitale Tananariva. Ils ont le teint olivâtre, les yeux petits et les cheveux plats : ils sont doux et assez civilisés. Radama, un de leurs derniers chefs, mort en 1829, étendait son empire sur presque toute l'île.

OVATION ou *petit triomphe*. L'ovation était en usage à Rome lors de quelque avantage secondaire remporté sur l'ennemi, ou quand on n'avait vaincu que des esclaves, des pirates, des rebelles. Le vainqueur était conduit au Capitole moins solennellement que lors d'un triomphe, et l'on ne sacrifiait qu'une brebis noire.

OVERBEECK (Bonaventure VAN), peintre hollandais (1660-1706), étudia l'antiquité à Rome, revint dans sa patrie avec une riche collection de dessins, et mourut jeune par suite d'excès de travail et de plaisirs. On lui doit *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, Amsterdam, 1709, grand in-fol., avec planches (estimées), trad. en français, 1709, in-

OVERBURY (sir Thomas), fut longtemps l'a[mi] et le confident de Robert Carr, comte de Somer[set], le favori de Jacques I ; mais ayant contra[rié les] projets du favori sur la comtesse d'Essex, cel[ui-ci le] fit emprisonner à la Tour sous une fausse [accusa]tion et l'y fit périr par le poison (1618). S[a mort] donna lieu à la disgrâce de Carr et à un pro[cès cé]lèbre. Overbury était poète ; on a de lui : *la* [...] et le *Remède d'amour*.

OVER-YSSEL, riv. de Hollande. *Voy.* YSSEL.

OVER-YSSEL, prov. du roy. de Hollande, [...] celles de Frise et de Drenthe au N., le r[oy. de] Hanovre à l'E., la Prusse au S. E., la pr[ov. de] Gueldre au S. et au S. O., et le Zuyderzée [...] 106 kil. sur 35 ; 160,000 hab. Ch.-l., [...] Sol uni et bas, quelques collines à l'E. Riv[ières prin]cipales : l'Yssel (qui a donné son nom à la pro[vince]), le Zwarte-water, le Vecht, la Hevelterna, e[t ... Ma]récages, bruyères ; pâturages et forêts ; gibier, [...]les, bêtes à cornes. Toiles et lainages. — Co[n]trée, jadis habitée par les *Usipètes* et les *Cha[maves]*, fut ensuite occupée par les Francs Saliens ; [...]

vint la possession des évêques d'Utrecht dès le XIe siècle, et en 1528 elle passa avec la seigneurie d'Utrecht sous la domination de Charles-Quint. Elle accéda en 1579 à l'union d'Utrecht. En 1798, elle fut comprise dans la république batave; en 1806, dans le roy. de Hollande, et de 1810 à 1814 elle forma le dép. français des Bouches-de-l'Yssel.

OVIDE, *P. Ovidius Naso*, célèbre poëte latin, né à Sulmone l'an 43 av. J.-C., fut envoyé à Rome afin d'y étudier la jurisprudence, mais se voua de préférence à la poésie, s'ouvrit, par ses vers et son urbanité, l'entrée du palais d'Auguste, fut lié avec toutes les notabilités littéraires de son siècle, Virgile, Horace, Tibulle, Properce; s'acquit les bonnes grâces du prince lui-même et mena ainsi longtemps la vie de poëte, de courtisan et d'homme à bonnes fortunes. Mais l'an 9 de J.-C., Auguste le relégua à Tomes, près du Pont-Euxin, tout près des frontières. Le prétexte de cette disgrâce fut la licence de ses poésies, beaucoup moins libres pourtant que celles de plusieurs de ses contemporains; la véritable cause est restée une énigme. On a longtemps supposé qu'Auguste punissait dans Ovide un des amants de sa fille Julie; aujourd'hui on présume que le crime du poëte (crime tout involontaire, il le dit en vingt passages) était plutôt d'avoir appris un secret d'état relatif au jeune Agrippa, l'héritier naturel d'Auguste. Ovide, en dépit de ses sollicitations, de ses bassesses même, ne put obtenir son rappel ni d'Auguste ni de Tibère. Il mourut à Tomes après 8 ans d'exil (17 de J.-C.). On prét. en 1508 avoir trouvé à Stain (Autriche) un tombeau d'Ovide avec une inscription; la découverte était apocryphe. Les ouvrages d'Ovide sont : 1° les *Métamorphoses* en 15 liv.; 2° les *Fastes* (12 liv.); 3° les *Amours* (3 liv.); l'*Art d'aimer* (3 liv.); le *Remède de l'amour* (1 liv.); les *Héroïdes* (2 liv.); 4° les *Tristes* (3 liv.); les *Pontiques*; 5° *Médée*, tragédie. Tous existent encore, sauf la *Médée* et les 6 derniers livres des *Fastes*. Tout ce que nous possédons d'Ovide est en vers élégiaques, excepté les *Métamorphoses*. On reproche à Ovide l'abus de l'esprit, un peu de monotonie : en revanche, son style est pur, léger, gracieux. Les *Métamorphoses* sont, sans contredit, son chef-d'œuvre. Les *Fastes* abondent en détails curieux et pleins de vérité locale; ils sont au nombre des meilleures sources qu'on ait pour la connaissance de l'Italie primordiale. Les *Tristes* et les *Pontiques* sont un recueil d'élégies et d'épîtres écrites pendant son exil; il y règne une monotonie fatigante. Dans ses œuvres érotiques (*l'Art d'aimer*, etc.), le poëte offense trop souvent la morale. Les édit. remarquables d'Ovide sont celles de Rome, 1471, in-fol.; des Alde, Venise, 1502 et 3, 1515 et 16, 3 vol. in-8; de Leyde, *Variorum*, 1661 et 62; de Lyon, *ad usum Delphini*, 1689, 4 vol. in-4; d'Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4, par Burmann; de Paris (dans la Biblioth. classique latine de Lemaire), 1820-25, 10 vol. in-8. On distingue les traductions en prose des *Métamorphoses*, par Banier, par Villenave (1805); des *Fastes*, par Bayeux; des *Tristes* et *Pontiques* par Kervillars. De Saint-Ange a traduit en vers les *Métamorphoses*, les *Fastes*, l'*Art d'aimer*. Il a paru une trad. compl. en prose dans la collect. Panckoucke, par MM. Caresme, Charpentier, Chappuyzi, Gros, etc.

OVIDIOPOL, v. de Russie d'Europe (Kherson), sur la rive gauche du Dniester, à 20 k. de son embouchure dans la mer Noire; 1,600 h. Grand commerce de sel. On rappelle, mais à tort, le lieu d'exil d'Ovide.

OVIÉDO, *Lucus Asturum*, *Ovetum*, ville d'Espagne, capit. des Asturies, ch.-l. de l'intendance d'Oviédo, à 390 kil. N. O. de Madrid; 10,500 hab. Évêché. Cathédrale, aqueduc, arsenal, etc. Toile, faïencerie. V. fond. par Pélage. Université (dep. 1580).

OVIÉDO (ASTURIE D'). *Voy.* ASTURIES.

OVIÉDO (intendance d'), une des divisions administratives de l'Espagne, a la même circonscription que l'ancienne principauté des Asturies. (*Voy.* ce nom.)

OVIÉDO (roy. d'), premier nom du roy. des Asturies, ou roy. des Asturies-et-Léon, se dit surtout de l'époque primitive de la monarchie espagnole, depuis Froïla, 3e successeur de Pélage, qui fit sa résidence à Oviédo (757), jusqu'à Ordogno II, qui s'établit à *Léon* (913). Dix rois se succédèrent sur le trône d'Oviédo. Voici les noms de ces princes :

Froïla,	757	Alphonse (*rétabli*),	791
Aurelio,	768	Ramire I,	842
Silo,	774	Ordogno I,	850
Alph. II, *le Chaste*,	783	Alphonse III *le Gr.*,	866
Maurégat,	783	Garcie I,	910-913.
Bermude,	768	(Pour la suite, *Voy.* LÉON).	

OVIEDO Y VALDEZ (Gonsalve Ferdinand D'), voyageur et historien espagnol, né en 1478, fut intendant des mines d'or de la Darie (1513 et 14), intendant d'Haïti (1535-45), et ne signala son administration que par ses exactions et ses violences. Voulant se justifier aux yeux de Charles-Quint, il calomnia la population indienne dans tous ses rapports. On a de lui : *Histoire générale et naturelle des Indes occidentales*, Tolède, 1535, in-fol., en espagnol.

OVILABIS, ville de Norique, sur le *Traunus* (Traun), est auj. LAMBACH ou WELS.

OWEN (John), *Oenus* ou *Audoenus*, poëte latin moderne, né dans le pays de Galles (Caernarvon), étudia à Oxford (d'où l'épithète d'*Oxoniensis* qu'il se donne quelquefois), tint une école à Monmouth puis à Warwick (1594). Il perdit la faveur d'un riche parent pour avoir attaqué dans ses épigrammes l'Église romaine et vécut dans l'indigence. On lui éleva cependant un superbe tombeau dans l'église de St-Paul de Londres. On a de lui dix livres d'épigrammes, dans lesquelles il imite heureusement Martial (Leyde, 1628, in-24, Amsterdam, 1647, in-12; réimprimés à Paris par Renouard, 1794); elles sont assez souvent spirituelles et piquantes, mais parfois licencieuses et pleines d'âpreté, surtout quand il censure le clergé : aussi sont-elles condamnées à Rome. Voici le jugement qu'il porte lui-même de ses poésies :

*Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.*

Les *Epigrammes* d'Owen ont été traduites en vers français par Kérivalant et autres; on a publié le recueil de ces imitations à Lyon (1819). — On connaît deux autres J. Owen : l'un qui vécut de 1616 à 1683, se signala comme théologien non-conformiste et défendit successivement les doctrines des Presbytériens et des Arméniens; l'autre, né en 1765, mort en 1822, fut curé de Felham, puis chapelain à Chelsea; il eut la plus grande part aux opérations de la société biblique de Londres, et donna, entre autres écrits, *Voyage en différentes parties de l'Europe*, 1796, 2 vol. in-8, et *Histoire de l'origine et des dix premières années de la société biblique britannique*, 1816-20, 3 vol. in-4.

OWEN CAMBRIDGE (Richard), poëte et écrivain distingué, né à Londres en 1714, mort en 1802, écrivit *la Scribleriade*, poëme, 1744, in-8; *Histoire de la guerre de l'Inde de* 1755 *à* 1761, *entre les Anglais et les Français, sur la côte de Coromandel*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres en 1803, 2 vol. in-4, avec sa *Vie*. — Il ne faut pas le confondre avec le célèbre Robert Owen, auteur du système de la *Coopération*, fondateur d'une colonie coopérative à New-Harmony, et qui est encore vivant.

OWHYHEE ou OOUAIHI (on écrit aussi *Ovaihé*, *Oaihé*, *Havaii*), la plus grande des îles Sandwich, et même de toute la Polynésie, par 157° 9'-158° 30' long. O., 18° 53'-20° 19' lat. N. : 170 kil. sur 140; 150,000 hab. Ch.-l., Tiah-Tatoua. Sol éminemment volcanique (57 cratères dont 22 toujours fumants ou lançant des laves); hautes montagnes (de 5 à 6,000 mètres). Sur la côte orientale vient d'être découvert le bon port de Whytea. — C'est dans cette île que

le capitaine Cook fut tué en 1779 par les naturels, qui le pleurèrent ensuite et le regardèrent comme un de leurs dieux; depuis, les habitants ont accepté les missionnaires européens et permis aux Anglais d'élever un monument sur l'endroit où ce navigateur fut assassiné.

OXENSTIERN ou OXENSTIERNA (Axel, comte d'), ministre suédois, naquit dans l'Upland en 1583, étudia en Allemagne, fut employé par Charles IX à diverses missions importantes, devint, lors de l'avènement de Gustave-Adolphe (1611), chancelier et ministre principal, suivit le roi dans ses campagnes contre les Russes, négocia en 1617 la paix de Stolbova, dirigea quelques opérations de la guerre de Pologne, fut le gouverneur-général de la Prusse pendant l'occupation suédoise, apprit, en allant rejoindre son maître, qu'il venait de périr à Lutzen (1632), se mit alors à la tête de la coalition protestante, et par ses sages combinaisons en assura le succès pendant deux ans; vint conférer à Paris avec Richelieu après la bataille de Nordlingen (1634), s'unit avec lui contre l'Autriche, et réussit ainsi à ramener la fortune sous les drapeaux des Suédois; revint à Stockholm rendre compte de son administration, prit place parmi les tuteurs de Christine, fut l'âme du conseil jusqu'à la majorité de la reine, perdit ensuite peu à peu son influence, s'opposa pourtant de toutes ses forces à son abdication (1654), puis se retira des affaires, et mourut la même année. On a une partie de sa correspondance en latin et en suédois, et on lui attribue le deuxième vol. de l'*Historia belli sueco-germanici* (dont le premier est de Philippe Chemnitz).— Benoit Oxenstiern (1623-1702), de la même famille, chancelier de Suède sous Charles XI, s'opposa aux plans belliqueux de Charles XII, et fut un zélé protecteur des sciences et des lettres.— Gabriel Thuresson, comte d'Oxenstiern, arrière-neveu d'Axel (1641-1707), ambassadeur suédois au congrès de Ryswyk et gouverneur du duché de Deux-Ponts pour la Suède, est auteur de *Pensées sur divers sujets*, publ. par Bruzen de la Martinière.

OXFORD (d'*oxen ford*, gué des bœufs), *Oxonium*, ville d'Angleterre, ch.-l. de comté et évêché, entre la Cherwell et l'Isis, à 90 kil. O. de Londres; 21,000 hab.; env. 1,000 étudiants. Evêché. Université célèbre, fondée vers 1200 ou 1249; 24 colléges, entre autres ceux de Saint-John's, Christ-Church, Queen's, Trinity, All-Souls, New-College; 4 *halls* ou édifices pour loger les étudiants; plusieurs bibliothèques, parmi lesquelles la Bodléienne, d'au moins 200,000 volumes et 25,000 manuscrits, et celle de Radcliffe; belle galerie de tableaux, musée dit Ashmoléen, imprimerie Clarendon, observatoire, jardin botanique, salle des marbres d'Arundel. Plusieurs chemins de fer. Peu d'industrie et de commerce. C'était jadis une des résidences des rois. C'est dans cette v. que furent en 1258 rédigées les *Provisions d'Oxford*. Charles I s'y retira pendant la guerre civ.—Le comté d'Ox., entre ceux de Northampton au N. E., Buckingham à l'E., Berks au S. et au S. O., Warwick à l'O. : 80 kil. sur 53; 152,000 hab. Canal qui va d'Oxford aux houillères du comté de Stafford; peu d'industrie (pluche, rubans de fil, gants, dentelles).

— Il y a plusieurs villes du nom d'Oxford aux Etats-Unis; les plus importantes sont dans le New-Jersey, le New-York, le Maryland (cette dernière a un port sur la baie de Chesapeak).

OXFORD (HARLEY, comte d'). *Voy.* HARLEY.

OXONIA ou OXONIUM, nom latinisé d'OXFORD.

OXUS, riv. de l'Asie anc., auj. le DJIHOUN.

OXYDRAQUES, peuple de l'Inde en deçà du Gange, habitait au confluent de l'Hydraote et de l'Acésine. Alexandre manqua de perdre la vie au siége de leur capitale, dans laquelle il s'était jeté presque seul. Ce pays correspond aux environs de la ville actuelle d'Outche. *Voy.* ce nom.

OXYRRHYNQUE, auj. *Behnésé*, ville d'Egypte (Heptanomide), sur le canal de Joseph, à l'O. du Nil. Elle fut ainsi nommée d'un poisson au bec pointu (*oxyrrhynchus*) qui était adoré dans cette ville. Elle était le ch.-l. d'un nome de même nom.

OYAPOK, riv. de la Guyane, naît par 54° 40' long. O., 2° 30' lat. N., coule au N. E., sépare la Guyane française d'avec le Brésil, et tombe dans l'Océan Atlantique après un cours de 310 kil.

OYARZUN, *Œaso*, ville d'Espagne (Guipuscoa), à 9 kil. S. E. de St-Sébastien, sur la petite riv. d'Oyarzun; 3,400 hab. Aux environs, fer, plomb, cuivre.

OYE (comté d'). *Voy.* PAYS RECONQUIS.

OYONNAX, ch.-l. de cant. (Ain), à 13 kil. de Nantua; 1,980 hab. Tabletterie en cornes et buis; articles dits de saint Crépin.

OYSANS (LA GRAVE D'). *Voy.* GRAVE.

OYSEL. *Voy.* OISEL.

OZANAM (Jacques), mathématicien français, né à Bouligneux en Bresse en 1640, mort en 1717, était d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il vécut longtemps de quelques leçons et du jeu, puis se fit une réputation par ses ouvrages de mathématiques. On lui doit : *Traité de Gnomonique*, Paris, 1673, in-12 (réimprimé et augmenté sous le titre de *Méthode générale pour tracer les cadrans*, Paris, 1685, in-12); *Traité des signes de premier genre, de la construction des équateurs*, etc., Paris, 1687, in-8; *Usage du compas de proportion expliqué*, Paris, 1688, in-8 (nouvelle édition, par Garnier, 1794, in-12); *Recréations mathématiques et physiques*, Paris, 1694, 2 vol. in-8 (nouvelle édition, 1778 ou 1790, 4 vol. in-8); *Nouveaux éléments d'algèbre*, Amsterd., 1702, in-8, etc.

OZANNE (Nicolas-Marie), dessinateur, né à Brest en 1728, mort en 1811, enseigna aux enfants de France (Louis XVI et ses frères) la construction des vaisseaux et la tactique navale, et grava, d'après ses dessins, près de 300 planches, qui sont remarquables par la facilité de l'exécution. — P. Ozanne, son frère (1737-1813), ingénieur constructeur de la marine, a laissé une suite de dessins gravés représentant des vaisseaux, des ports de mer, des paysages. — Yves-Marie et J.-Françoise Ozanne, leurs sœurs, ont aussi dessiné et gravé avec succès.

OZARK (monts), dans l'Amérique du Nord, s'étend. dans les Etats d'Arkansas et de Missouri entre le Missouri au N. et la Riv. Rouge au S., sur 700 k. env.

OZENE, ville de l'Inde anc., auj. OUDJEIN.

OZEROV (Wladislas-Alexandrovitch), auteur dramatique russe, né en 1770, près de Tver, mort en 1816, servit d'abord avec distinction, puis entra dans les emplois civils. Il créa en quelque sorte la tragédie en Russie, et s'affranchit de l'imitation servile à laquelle s'étaient condamnés ses compatriotes. On a de lui : *la Mort d'Oleg*, 1798; *Œdipe à Athènes*, 1804 (c'est son chef-d'œuvre); *Fingal*, 1805; *Dmitri Donskoï*, 1807; *Polyxène*, 1809. *Fingal* et *Dmitri* ont été trad. par M. Alexis de Saint-Priest (dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*).

OZIAS, roi de Juda. *Voy.* AZARIAS.

OZIERI, ville de Sardaigne, ch.-l. de la prov. d'Ozieri, sur l'Ozieri ou Coguinas (*Termus* de Ptolémée), à 44 kil. S. E. de Sassari; 8,000 hab. Evêché.

OZÔLES (LOCRIENS). *Voy.* LOCRIDE.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

P

P. Cette lettre, dans les abréviations, se prenait chez les Romains pour Publius, Paulus; P. K. signifiait *Pridiè Calendas*, la veille des Calendes; P. R. *Populus romanus*, le peuple romain. Devant les noms modernes; P. est pour Paul ou Pierre.

PACATIEN, *T. Claudius Marcius Pacatianus*, prit la pourpre dans la Gaule mérid. vers 249, et fut bientôt défait par Dèce.

PACATUS DREPANIUS (Latinus), poëte et orateur latin, né à Bordeaux ou à Agen, fut étroitement lié avec Ausone. Il fut député à Rome en 388 pour féliciter Théodose de la victoire que ce dernier avait remportée sur Maxime, et prononça à cette occasion dans le sénat un panégyrique de l'empereur, qui nous est parvenu (dans les *Panægirici veteres* d'Arntzenius, Amsterdam, 1753). Théodose le nomma proconsul en Afrique, puis intendant du domaine.

PACAUDIERE (la), ch.-l. de cant. (Loire), à 22 kil. N. O. de Roanne; 1,700 hab.

PACCANARI, enthousiaste tyrolien, fonda à Rome, vers la fin du XVIIIe siècle, l'ordre des *Pères de la foi*, rétablissant ainsi sous un autre nom l'ordre des Jésuites qui venait d'être aboli. M. vers 1802.

PACHA ou **BACHA**, nom générique sous lequel on désigne ordinairement les hauts fonctionnaires turcs chargés de l'administration civile, militaire, judiciaire et financière des provinces ou *pachaliks*. On leur donne en outre les noms particuliers de *beglerbegs* (*bey des beys*) ou de *beys* seulement, selon qu'ils commandent dans un *eialet* ou dans un *livah*. On porte devant les pachas, comme insigne de leur dignité, des queues de cheval; on en porte deux devant les uns, trois devant les autres, selon le rang qu'ils occupent dans la hiérarchie; on n'en porte qu'une devant les *sandjaks*, officiers inférieurs aux pachas, et qui n'ont à gouverner qu'un *sandjakat* ou *livah* qui ne sont point administrés par un pacha. On nomme *capitan-pacha* le gouverneur de l'*eialet* des Iles. *Voy.* CAPITAN-PACHA.

PACHALIK. *Voy.* PACHA.

PACHE (J.-Nic.), d'abord précepteur des enfants du duc de Castries, puis employé à la marine, devint ministre de la guerre en 1792, fut forcé de quitter le ministère peu de mois après, et fut alors nommé maire de Paris (2 février 1793). Il montra beaucoup d'animosité contre la Gironde, quitta la municipalité après la chute de Danton, et resta en prison jusqu'à celle de Robespierre. Il fut impliqué fort gratuitement dans l'affaire Babeuf et se retira à Thym-le-Moutiers (Ardennes), ne voulant plus même lire les journaux et travaillant à un grand ouvrage de métaphysique qu'on dit être resté manuscrit. Il mourut en 1823, à 83 ans.

PACHECO, ville d'Espagne (Murcie), à 22 kil. N. O. de Carthagène; 4,400 hab.

PACHECO (Marie), femme de don Juan de Padilla. Après la défaite de Villalar et l'exécution de son mari, elle montra un courage héroïque pour le venger, et soutint un siége dans Tolède contre les troupes de Charles-Quint (1522); n'ayant plus ni munitions ni vivres, elle s'évada de la ville et alla sous un déguisement se réfugier en Portugal, où elle mourut pauvre et obscure.

PACHECO (Fr.), peintre, poëte et écrivain, né à Séville en 1571, m. en 1654, fut le fondateur de l'école sévillane et le maître de Velasquez. Son chef-d'œuvre est le *Jugement universel* (1618). On admire encore son *Saint-Michel*. Il a laissé aussi un *Traité élémentaire de peinture* et quelques poésies. — Christophe Pacheco, bon peintre de l'école de Madrid, vivait en 1568 et travaillait pour le duc d'Albe.

PACHECO DE VILLENA. *Voy.* VILLENA.

PACHINO, *Pachynum*, ville de Sicile (Syracuse), à 22 kil. S. de Noto, près du cap Passaro (jadis *Pachynum prom.*).

PACHO (Jean-Raymond), voyageur, né à Nice en 1794, vint s'établir à Paris en 1816, visita plusieurs fois l'Égypte, pénétra en 1824 dans la Marmarique et la Cyrénaïque pour y explorer les monuments qu'elles renferment et obtint à son retour à Paris le prix proposé par la Société de géographie. Peu de temps après, sa raison s'égara et il se tua (1829). Il venait de publier son *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, Paris, 1827-29, in-4.

PACHYMÈRE (George), historien byzantin, né à Nicée vers 1242, mort vers 1310, remplit les premières dignités sous Michel VIII (Paléologue), et fut chargé de diverses missions. On a de lui une *Histoire d'Orient*, qui fait suite à celles de Nicétas et d'Acropolite, et qui va de 1258 à 1308 (publiée par le P. Poussines, 1666-69, 2 vol. in-fol., avec trad. latine et notes; traduite en franç. par le présid. Cousin); une *Paraphrase des Œuvres de saint Denis l'Aréopagite; De la procession du Saint-Esprit*, etc.

PACHYNUM PROM., auj. le *cap Passaro*, forme la pointe S. E. de la Sicile.

PACIAUDI (Paul-Marie), un des plus savants antiquaires du XVIIIe siècle, né à Turin en 1710, mort en 1785, entra chez les Théatins, s'éleva aux premières dignités de son ordre, fut bibliothécaire du duc de Parme et devint membre correspondant de l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *De sacris christianorum balneis*, Rome, 1758, in-4 ; *De Athletarum cubisteri*, Rome, 1756 ; *Monumenta peloponesiaca*, Rome, 1761, 2 vol. in-4 ; *Mémoires sur les grands-maîtres de l'ordre de Malte* (en italien), Parme, 1780, 3 vol. in-4 ; *De libris eroticis antiquorum* (en tête du *Longus* de Bodoni), 1786 ; etc.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone, au IXe siècle, est regardé comme l'inventeur des horloges à roue et à ressorts. Il fut enterré dans la cathédrale de Vérone, où l'on voit son épitaphe.

PACIFICUS PICENUS, frère Mineur, de la Marche de Fermo (dans l'anc. *Picenum*), s'acquit un grand nom au XIIIe siècle comme trouvère et fut salué par Frédéric II du titre de *Roi des vers*. Il se fit disciple de saint François et mérita par la douceur de ses mœurs l'épithète de *Pacificus*, qui a fait oublier son vrai nom. Il fut le premier provincial de l'ordre des frères Mineurs en France.

PACIFICUS (Maximus), poëte latin, né au commencement du XVe siècle à Ascoli, mort vers 1500, presque centenaire, a laissé des *élégies*, des *invectives*, etc., publiées à Florence, 1489, in-4. On y trouve quelques obscénités.

PACIFIQUE (OCÉAN). *Voy.* OCÉAN (GRAND-).

PACIFIQUE (le Père), de Provins, capucin, fut missionnaire et supérieur de son ordre en Amérique ; il mourut à Paris en 1653. Il a laissé : *Voyage de Perse*, Paris, 1634, in-8 ; *Relation ou Description des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe*, Paris, 1648, in-12 ; etc. — *Voy.* PACIFICUS.

PACIO (Jules), *Pacius* en latin, professa le droit en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en France et à Padoue, et a laissé, entre autres écrits : *De Jure maris adriatici* (qui lui valut le collier de Saint-Marc de la part de la république de Venise) ; *De contractibus*, Lyon, 1606, in-fol., *Synopsis juris*, Lyon, 1616, in-fol. ; *in Decretales libri V*, in-8 ; etc.

PACOME (saint), né dans la Haute-Thébaïde vers 292, mort en 348, fut soldat, se convertit au christianisme, se fit disciple du saint solitaire Palémon ; par son exemple et ses leçons, il exerça tant d'influence, qu'à sa mort la Thébaïde comptait 5,000 cénobites dont il était le chef. On a de lui : *Præcepta, judicia et monita*, traduit en latin par saint Jérôme. On le fête le 14 mai. Sa vie a été écrite en grec par un anonyme, et traduite en français par Arnauld d'Andilly.

PACORUS, dit aussi *Bakour*, fils aîné d'Orode, roi des Parthes, contribua puissamment au gain de la bataille de Carrhes sur Crassus (53 av. J.-C.). L'an 40, il se ligua avec Labiénus, banni de Rome, et défit si complétement Décidius, gouverneur de Syrie pour Antoine, que ce gén., redoutant de tomber entre ses mains, se donna la mort. Ventidius détruisit l'armée de Pacorus l'année suivante.

PACORUS I, dit *Fyrouz*, roi parthe, était fils d'Artaban et monta sur le trône vers l'an 90 de J.-C. Il vécut en paix avec l'empereur Domitien, mais eut à combattre plusieurs révoltes de la part de ses sujets ; il put cependant protéger les arts et les lettres, et embellit Ctésiphon dont il fit sa capitale. Il mourut en 107, laissant le trône à Chosroès son fils. — On trouve encore sous le nom de Pacorus plusieurs autres princes, parthes, mèdes et arméniens, mais qui ont joué un rôle peu important.

PACTA CONVENTA, capitulation que les diètes de Pologne rédigeaient et présentaient à la signature du roi à chaque nouvelle élection. Ces *Pacta Conventa*, de plus en plus chargés de conditions onéreuses, limitaient étroitement la royauté.

PACTE DE FAMILLE. *Voy.* FAMILLE (Pacte de).

PACTOLE, *Pactolus*, auj. riv. de *Sart* ou *Bagouli*, petite riv. de Lydie, sortait du mont Tmolus, passait à Sardes et tombait dans l'Hermus. Elle charriait beaucoup d'or. Suivant la Fable, elle possédait cette propriété depuis que Midas, qui transformait en or tout ce qu'il touchait, s'était baigné dans ses eaux.

PACUVIUS (M.), poëte dramatique latin, né à Brindes vers 218 av. J.-C., était neveu d'Ennius et ami d'Accius. Il mourut à Tarente, nonagénaire. On a quelques fragments de ses tragédies et comédies ; ils ont été recueillis par H. Estienne, Paris, 1564, et insérés dans les div. édit. du *Corpus poëtarum* ; ils sont traduits dans le *Théâtre des Latins* de Levée.

PACUVIUS CALAVIUS, sénateur de Capoue, fit déclarer sa patrie en faveur d'Annibal après la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), et le reçut dans sa maison. Le fils de Pacuvius, Perolla, qui tenait pour les Romains, voulut assassiner, dans la maison même de son père, le général carthaginois ; mais Pacuvius le détourna de ce projet criminel par un beau discours qu'on trouve dans Tite-Live (liv. 23, chap. 2).

PACY, *Paciacum*, ch.-l. de cant. (Eure), à 20 kil. E. d'Evreux ; 1,500 hab. Jadis forte. Commerce. Grains, bestiaux, laines.

PADAMO, riv. du Vénézuela (Maturin), naît non loin des sources de l'Orénoque, et tombe dans l'Orénoque après un cours de 220 kil.

PADANG, établissement fondé au XVIIe siècle par les Hollandais sur la côte S. O. de l'île de Sumatra, à 420 kil. N. O. de Bencoulen. Café, camphre, poivre, benjoin, etc. Grand marché d'or. — Les Anglais ont occupé cet établissement à deux reprises, de 1781 à 1784 et de 1794 à 1814.

PADDINGTON, village d'Angleterre (Middlesex), à l'extrémité O. de Londres, sur un canal de même nom, qui commence à Londres et va s'embrancher sur le canal de Great-Junction ; 8,000 hab. Vastes entrepôts ; commerce considérable en tout genre.

PADERBORN, *Paderbornum* en latin moderne, ville des Etats prussiens (prov. Rhénane), à 70 kil. S. de Minden, sur la Pader, qui a dans la ville même cinq sources (bouillantes en hiver, froides en été) ; 7,000 hab. Evêché. Assez belle cathédrale ; gymnase. Amidon, distilleries d'eau-de-vie, etc. Aux environs est le défilé de Teutberg où périt Varus ; antiquités nombreuses — Paderborn est antérieure à Charlemagne, qui souvent y résida et y tint plusieurs diètes, notamment en 777 ; on y baptisa beaucoup de Saxons. Elle a fait partie de la Hanse, a joui des privilèges de ville impériale et a eu une université qui n'a été supprimée qu'en 1819. Elle a longtemps été ch.-l. de l'évêché de Paderborn.

PADERBORN (l'évêché de), état de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie, entre la Hesse, l'abbaye de Corvey, la principauté de Calemberg, le comté de la Lippe, etc. On y comptait, outre Paderborn, 23 villes, entre autres Salzkotten, Büren, Lichtenau, Brakel, Lippspring, etc. C'est Charlemagne qui fonda l'évêché, mais c'est avec le temps et graduellement que ses évêques devinrent puissants ; plusieurs d'entre eux ont bien mérité des sciences et des lettres. Il fut sécularisé en 1801.

PADICHAH (du turc *pak*, défenseur, et chah, roi ou prince) est le titre que prend le sultan des Ottomans : on porte devant lui sept queues de cheval. — Jadis ce titre n'était accordé par la Porte qu'au roi de France ; auj. il est donné également aux empereurs de Russie et d'Autriche.

PADILLA DE ABAXO, bourg d'Espagne, à 4 kil. N. O. de Burgos, près de la rive gauche de la Pisuerga ; 600 hab. Patrie de Dona Maria de Padilla.

PADILLA (SANT-ANTONIO-DE-), village du Mexique, à 31 kil. O. du Nouveau-Santander. L'ex-empereur

Iturbide y fut fait prisonnier et fusillé en 1824.

PADILLA (Maria DE), favorite de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, usa de ses charmes et de son adresse pour accroître les méfiances et les fureurs de ce prince, et eut grande part au traitement odieux subi par Blanche de Bourbon. Elle eut du roi plusieurs enfants, mourut à Séville en 1361 et fut inhumée avec la même pompe qu'une reine. Pierre déclara bientôt que Marie avait été sa femme et fit porter ses restes dans la sépulture des rois de Castille.

PADILLA (don Juan DE), d'une illustre famille castillane, se déclara en 1520 pour le parti national contre Charles-Quint, organisa la grande ligue des communes à l'assemblée d'Avila, prit Tordesillas et Valladolid. Maître de la personne de Jeanne-la-Folle, il promulgua en son nom les décrets des *Commeneros*, et força ainsi Charles-Quint à des concessions; mais il vit bientôt, par l'effet même de ces concessions, le clergé quitter la ligue, les soldats partir; appelé au commandement général en remplacement de don Giron, il ne répara la pénurie de ses finances qu'en dépouillant la cathédrale de Tolède d'une portion de ses trésors. Il fut vaincu et pris à Villalar (1522). Le lendemain, il périt par la main du bourreau. Sa femme, Marie de Pacheco (*Voy. ce nom*), résista longtemps dans Tolède, mais ne put relever le parti. De cette époque date l'absolutisme de Charles-Quint et des rois d'Espagne.

PADINUM, ville de l'Italie anc., sur le *Padus*, est auj. BONDENO.

PADOUAN (Jean le), graveur. *Voy.* CAVINO.

PADOUE, *Patavium* en latin, *Padova* en italien, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. d'une délégation du gouvernement de Venise, sur le Bacchiglione, à 31 kil. O. de Venise; 50,000 hab. Evêché. Églises Sainte-Justine et Saint-Antoine; superbe place dite *Prato della Valle*; palais-de-Justice, bâtiments de l'Université, amphithéâtre, théâtre, ponts Molino, Ridotto, etc. Université fond. en 1222, augmentée par l'empereur François I; bibliothèque, jardin botanique, musée d'histoire naturelle, observatoire, etc.; académie des sciences, lettres et arts, société d'agriculture, gymnase, sept colléges ou grands pensionnats, séminaire épiscopal. Draps, lainages, soieries, teintureries. Commerce de grains, bétail, huile, etc. — Padoue fut, dit-on, fondée par Anténor après la chute de Troie. Elle dut appartenir à la confédération étrusque du nord, puis elle fit partie de la Vénétie. Elle fut florissante sous les Romains. Ses habitants passaient pour lourds; mais on louait leurs mœurs; le latin qu'on parlait à Padoue n'était pas très pur et l'on accusait Tite-Live lui-même de *patavinité*. Alaric, puis Attila saccagèrent cette ville. Au moyen âge elle redevint florissante, prit part à la ligue lombarde contre Frédéric Barberousse, devint de fait république indépendante (son territoire, dit le Padouan, répondait alors à peu près à la délégation moderne de Padoue), mais fut bientôt en proie aux factions. Les Macaruffi et les Carrare s'y disputaient le pouvoir. Jacques Carrare fut proclamé seigneur de Padoue en 1318, et, à une courte interruption près (1328-1337), pendant laquelle les Della Scala joignirent Padoue à leurs possessions, ses descendants régnèrent jusqu'en 1405. Venise s'en empara en faisant périr les derniers seigneurs de Padoue, François II et François III. Padoue passa au pouvoir de l'Autriche avec les états de Venise en 1797; en 1805 elle devint ch.-l. du dép. de la Brenta. A Padoue sont nés Tite-Live, Asconius Pedianus, Mantegna, Albert le Padouan, Paul le Padouan, J. B. Belzoni, etc. — Napoléon donna le titre de duc de Padoue au général Arrighi (1807).

PADOUE (délégation de), une des huit divisions du gouvernement de Venise, a pour villes principales Abano, Arqua, Monselice, Este, Castelbaldo.

PADRE (PUERTO-DEL), port naturel sur la côte sept. de l'île de Cuba, par 21° 15' lat. N., 78° 42' long. O. On croit que ce port fut le premier de l'île où Christophe Colomb aborda.

PADRON (EL), *Iria Flavia*, ville d'Espagne (Santiago), à 20 kil. S. de Santiago; 3,900 hab.

PADULA, ville du roy. de Naples (Calabre Cit.), à 90 kil. S. E. de Salerne; 6,200 hab.

PADUS, nom latin du PÔ.

PÆAN. *Voy.* PÉAN.

PÆONES. *Voy.* PÉONIE.

PAER (Ferdinand), compositeur et pianiste distingué, né à Parme vers 1774, mort en 1839. A 14 ans il fit représenter à Venise l'opéra de *Circé*, qui eut un grand succès. Après avoir séjourné à Padoue, Milan, Florence, Naples, Rome et Bologne, où il composa plusieurs de ses ouvrages, il se rendit à Vienne et y succéda à Naumann dans la place de maître de la chapelle. Emmené en France en 1806 par Napoléon, il dirigea à plusieurs reprises le théâtre italien. Il fut aussi nommé directeur et compositeur de la musique du roi sous Louis XVIII, et professeur de composition au Conservatoire. Ses princip. ouvrages sont: *la Clemenza di Tito, Cinna, Agnese, Il Principe di Tarente, Idomeneo, Il Morto vivo, la Griselda, Sargine, l'Oriflamme, la Prise de Jéricho.*

PAESIELLO. *Voy.* PAISIELLO.

PÆSTUM, en grec *Posidonia*, auj. *Pesti*, ville de la Grande-Grèce, sur la côte de la Lucanie, avait été très florissante aux VIIe, VIe et Ve siècles av. J.-C., puis tomba en décadence, et finit par devenir colonie romaine. Son climat était délicieux; ses roses surtout étaient célèbres. Les ruines de *Pæstum* sont encore aujourd'hui magnifiques.

PÆTUS (c.-à-d. *un peu louche*), surnom commun à plusieurs familles romaines, surtout à celle des Ælius, des Papirius et des Cecina.

PÆTUS (CECINA), époux de la célèbre Arrie, trempa dans la conspiration de Scribonius contre Claude, et fut condamné à mourir; sa femme se tua avec lui.

PÆTUS (THRASÉAS), sénateur romain, illustre par sa vertu et son courage, parcourut d'abord la carrière des honneurs militaires. Gendre de la célèbre Arrie, stoïcien et républicain, il fut un des représentants de la faible opposition sénatoriale qui osait désapprouver Néron; il sortit du sénat pour ne pas entendre l'apologie du meurtre d'Agrippine par Sénèque. Accusé sous de frivoles prétextes, il fut condamné à mourir; il s'ouvrit les veines l'an 66 de J.-C. Sa femme, imitant l'exemple de sa mère, ne voulut pas lui survivre. Domitien fit mettre à mort Arulenus pour avoir écrit l'éloge de Thraséas.

PÆTUS CATUS (SEXTUS ÆLIUS). *Voy.* ÆLIUS.

PAEZ (Beremond et Ferd.), fils du comte de Transtamare (P. de Lima), furent successivement les amants de la comtesse de Portugal, Thérèse, veuve de Henri de Bourgogne. Cette princesse maria le premier à Urraque, sa fille, et donna au deuxième sa propre main et le titre de comte de Portugal, vers 1124. Quatre ans après, Alfonse Henriquez, fils de Thérèse, parvenu à l'âge de dix-huit ans, battit les troupes de sa mère à San-Mamède, l'enferma et bannit Ferdinand Paez après lui avoir fait jurer de ne jamais remettre le pied en Portugal.

PAGAHM-MIOU, ville de l'Inde transgangétique, jadis capit. de l'empire birman, sur la rive gauche de l'Iraouaddy, à 160 kil. S. O. d'Ava; auj. en ruines.

PAGAN (Blaise-François, comte de), ingénieur et astronome, né à Marseille en 1604, mort en 1665, se distingua dans les guerres d'Italie, de Picardie, de Flandre. On a de lui: *Traité des fortifications*, Paris, 1645, in-fol.; *Théorèmes géométriques*, Paris, 1651; *Relation de la rivière des Amazones*, 1655, in-8; *Théorie des planètes*, 1657, in-4; *Tables astronomiques*, 1658, in-4; *Œuvres posthumes*, 1669, in-12.

PAGANEL (P.), né en 1745 à Villeneuve-d'Agen, mort en 1826, avait été successivement professeur

au coll. d'Agen, procur.-syndic à Villeneuve d'Agen, membre de l'Assemblée législative et de la Convention (où il vota pour la déchéance et le renvoi devant les tribunaux, puis pour surseoir à l'exécut. jusqu'à la paix), secrétaire gén. aux Relations extérieures, chef de division à la Légion d'honneur. Dans toutes ses missions il déploya autant de courage que de désintéressement. Exilé en 1815, il m. à Bruxelles. On lui doit un *Essai historiq. sur la Révol. franç.*, 1810 (mis au pilori sous l'Empire), une *Hist. de Nap. Bonaparte*, 1815, et une trad. estimée des *Animaux parlants* de Casti, 1818.

PAGANI, nom de cinq peintres italiens : le premier, Vincent, de Monte-Rubiano, élève de Raphaël, auteur d'une belle *Assomption* (xve siècle); — le 2e Lactance, de Rimini, fils de Vincent, successeur de Bellini dans diverses entreprises importantes, et devint un des principaux magistrats de Pérouse en 1553 ; — le 3e, François, de Florence, 1531-61, élève de Maturino, imitateur du Caravage, auteur de la belle fresque de *Jupiter et Junon* au palais de Giuliano de' Ricasoli, à Florence ; — le 4e, Grégoire, de Florence, et fils de François, 1558-1601, auteur d'une *Invention de la Croix* (à Pistoie), etc. ; — le 5e Paul, né dans le Milanais, 1661-1716, auteur de beaucoup d'ouvrages qu'on voit à Venise, à Milan ou à Dresde.

PAGANINI (Nicolo), célèbre violoniste, né à Gênes en 1784, d'un père musicien, mort à Nice en 1840, montra un talent précoce. Après avoir pris les leçons de Costa à Gênes, et de Paër à Parme, il fut attaché à la sœur de Napoléon, Elisa Bacciochi, et dirigea à Lucques l'orchestre de cette princesse jusqu'en 1813. Il parcourut ensuite les principales villes de l'Europe, excitant partout l'enthousiasme. Il vint à Paris en 1831, et y donna 15 concerts ; il y reparut en 1835, mais ne joua point en public. Ce qui distinguait Paganini, c'était moins la pureté des sons et le sentiment de l'harmonie que la force et l'adresse d'exécution ; sous ce point de vue, il avait atteint une perfection inimitable : à l'aide de ses doigts, qui étaient excessivement longs, il pouvait jouer des morceaux entiers sur une seule corde de la basse. Le caractère sombre et bizarre, les habitudes originales de cet artiste ont donné lieu de répandre plusieurs anecdotes injurieuses pour sa mémoire. Son testament contient des dispositions singulières.

PAGASES, *Pagasæ*, auj. *Volo*, petite ville de Thessalie, sur un golfe dit *Golfe Pagasétique*, auj. *Golfe de Volo*. C'est là que fut construit le vaisseau des Argonautes dit souvent *Pagasæa ratis*. C'était le port de la ville de Phères.

PAGERIE (JOS. TASCHER DE LA). *Voy.* JOSÉPHINE.

PAGÈS (P.-Marie-François, vicomte de), né à Toulouse en 1748, mort en 1793, visita la Louisiane (1767-71), suivit Kerguelen, servit dans la guerre d'Amérique, et fut égorgé à St-Domingue dans une révolte des Nègres. On lui doit : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles par terre et par mer en* 1767-76, Paris, 1782, 2 vol. in-8 cart. et fig. — Fr.-Xavier Pagès, né à Aurillac en 1745, mort en 1802, a publié : *Tableaux historiques de la révolution française*, Paris, 1791-1800, 3 vol. in-fol., 222 pl. ; *Histoire secrète de la révolution française*, 1796-1801, 6 vol. in-8 ; *Nouveau Voyage autour du Monde*, 1797, 3 vol. in-8 ; *Vie et aventures de J.-L. de Fiesque*, 1802, 4 vol. in-12, etc., etc.

PAGI (Ant.), cordelier, né en 1624 à Rogues en Provence (Gard), m. en 1690, est auteur de la *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticæ card. Baronii* (où il rectifie année par année les erreurs du grand ouvrage de Baronius), 4 vol., 1689-1705, et d'une *Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis*, Lyon, 1682, in-4, etc. — Son neveu, François Pagi, aussi cordelier, 1654-1721, fut son collaborateur pour la critique de Baronius, publia les 3 derniers tomes de cet ouvrage et donna une histoire abrégée des papes, *Breviarium historico chronologico-criticum*, etc., 4 vol. in-4, 1717-1747, que publia et termina son neveu Antoine, aussi de l'ordre des Cordeliers. — Un autre neveu, P. François Pagi, 1690-1740, a donné l'*Histoire de la révolution des Pays-Bas*, Paris, 1727, 2 vol. in-12, et une *Histoire de Cyrus-le-Jeune et de la retraite des Dix-mille*, 1736, in-12.

PAGNINI (Luc-Antoine), carme, né à Pistoie, en 1737, mort en 1814, chanoine à Pistoie, professa la philosophie, la rhétorique, les humanités (à Pise). Il a traduit en vers italiens Théocrite, Bion, Moschus, (Parme, 1780), Hésiode, Anacréon, Callimaque, Epictète, Horace (il obtint de l'Académie della Crusca le prix de poésie pour sa trad. d'Horace), composa des épigrammes latines, grecques et italiennes. Il a laissé aussi des opuscules mathématiques.

PAGO, île des États autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique, sur la côte de Croatie, au S. de l'île d'Arbe : 55 kil. sur 26 ; 4,000 hab. Ch.-l., Pago, à 27 kil. N. O. de Zara. Château-fort.

PAGRATIDES, dynastie des rois arméniens, régna sur l'Arménie de 885 à 1079. *Voy.* ARMÉNIE.

PAHANG, ville de l'Inde transgangétique, sur le Pahang, à 20 kilomètres de la mer, au N. E. de Malacca, ch.-l. du roy. de Pahang. Commerce (jadis très grand) avec la Chine, Bantam, Batavia, le Japon. — Le roy. de Pahang est situé entre ceux de Djohore au S., de Salengore à l'O., de Tringano au N. Il est arrosé par le Pahang, qui roule de l'or.

PAIMBOEUF, ch.-l. d'arr. (Loire-Inf.), sur la gauche de la Loire, près de son embouchure, à 46 kil. O. de Nantes ; 4,000 hab. Port qui reçoit les gros navires, mais qui s'ensable chaque jour. Grand mouvement de Nantes à la mer (par les gabares qui transportent en détail le chargement des grands vaisseaux). Ecole hydrographique, chantiers de construction, corderie. — L'arr. de Paimbœuf a 5 cantons (Paimbœuf, Bourgneuf-en-Retz, le Pellerin, Pornic, Saint-Père), 25 comm. et 42,580 hab.

PAIMPOL, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), sur la Manche, à 39 kil. N. O. de St-Brieuc ; 2,012 hab. Port sûr : armements pour la pêche de la morue ; forges ; eaux minérales.

PAIMPONT, bourg du dép. d'Ille-et-Vilaine, à 7 kil. N. O. de Plélan ; 3,695 hab. Vaste forêt. Usines métallurgiques (forges, feux d'affinerie, fonderie, laminoir double, etc.). Ancienne abbaye.

PAINE (Thomas), publiciste anglais, né à Thetford (Norfolk) en 1737, mort en 1809, fut d'abord fabricant de corsets, puis employé dans l'accise, puis sous-maître d'école à Londres, passa en Amérique, y écrivit dans les journaux en faveur de la liberté des colonies, devint secrétaire aux affaires étrangères, vint en France négocier un emprunt, et de retour aux Etats-Unis y fut comblé de marques d'honneur. Il reparut à Londres et y publia les *Droits de l'homme*, ouvrage qui le fit traduire devant la cour du banc du roi (1791), chercha un refuge en France, y fut accueilli avec enthousiasme, et, quoique étranger, fut élu à la Convention comme représentant du Pas-de-Calais. Ayant voté pour le bannissement de Louis XVI et non pour la mort, il s'attira l'animadversion de Robespierre qui le fit rayer de la liste de la Convention et mettre en prison ; il reprit sa place dans l'Assemblée en 1794, mais vit peu à peu décroître son influence et retourna aux Etats-Unis. Outre les *Droits de l'homme*, on a de lui un pamphlet fameux, *le Sens commun*, 1776 (trad. par Labaume, 1793, in-8), *l'Age de la raison*, écrit déiste, hostile à toute religion (1793), *Discussion sur les premiers principes du gouvernement* (1795) ; etc.

PAIRS DE FRANCE, officiers de la couronne de France, qui formaient une espèce de conseil suprême, étaient les plus hauts dignitaires et les premiers seigneurs du royaume : on les nommait ainsi soit parce qu'ils étaient égaux (*pares*) entre eux ou

pouvoir et en dignité, soit parce qu'ils étaient considérés comme les égaux du roi. On fait remonter l'origine de la pairie à Hugues-Capet et avec plus de certitude à Louis-le-Jeune ; c'est à tort qu'on en attribue quelquefois l'institution à Charlemagne. Philippe-Auguste fixa le nombre des pairs à 12, dont 6 séculiers (les ducs de Normandie, de Bourgogne, de Guyenne, les comtes de Flandre, de Toulouse, de Champagne), et 6 ecclésiastiques (l'archevêque de Reims, les évêques de Laon, Langres, Beauvais, Châlons, Noyon). Plus tard, on en créa beaucoup d'autres et leur nombre devint illimité. — Les pairs furent institués pour assister le roi à son avènement, pour juger avec lui les affaires relatives aux fiefs, pour décider les différends des vassaux, pour donner des conseils dans les affaires importantes. Ils faisaient de droit partie du parlement (depuis 1420), et cette assemblée prenait le nom de *Cour des pairs* quand elle siégeait comme tribunal. Le 1er jugement des pairs est celui qu'ils rendirent en 1203 contre Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, qui était lui-même pair de France comme duc de Normandie. — La pairie, abolie en 1789 avec les parlements, fut rétablie en 1814 à la Restauration, et forma, avec la Chambre des députés, un corps législatif et politique; il y eut alors des pairs héréditaires et des pairs viagers. En 1831, l'hérédité de la pairie fut abolie; depuis cette époque, les pairs fur. nommés par le roi, à des conditions que la loi déterminait. Le grand chancelier présidait leurs réunions. La chambre des pairs a été supprimée en février 1848.—L'Angleterre a aussi des pairs (*peers*); cette dignité est inhérente à la haute noblesse (ducs marquis, comtes, vicomtes et barons) et au haut clergé anglican, et est héréditaire Le souverain peut cependant créer de nouveaux pairs. Les pairs anglais forment un corps politique que l'on nomme la *Chambre des lords* ou la *Chambre haute*, par opposition à la *Chambre des Communes*.

PAISIELLO (J.), célèbre compositeur, naquit à Tarente en 1741, étudia sous Durante, débuta dans la composition dramatique en 1763, reçut bientôt des offres brillantes de Londres, Vienne, St-Pétersbourg, et donna la préférence aux dernières. Après 9 ans de séjour en Russie, il résida successivement Varsovie, à Vienne, à Rome, à Naples, à Paris (1801-4) et enfin se fixa à Naples, où il mourut en 1816. Ses opéras principaux sont : *la Pupilla* (le premier en date), *il re Teodoro, la Molinara, Nina, il Barbiere di Siviglia, la Serva padrona, la Pazza per amore, la Fedra, Catone in Utica*. On lui doit aussi beaucoup de musique d'église.

PAISLEY, ville d'Ecosse (Renfrew), à 12 kil. S. O. de Glasgow, sur la White-Cart et le canal d'Ardrossan ; 50,000 hab. (4,300 en 1753) ; quelques édifices, église de l'Abbaye, nouvelle église, hôtel-de-ville ; plus de 20 écoles publiques ; sociétés diverses. Mousselines, gazes, soie, linons, batistes, distilleries, fonderies, etc. — Cette ville occupe la place d'une ancienne station romaine ; elle doit son origine à un prieuré de l'ordre de Cluny, qui y fut fondé en 1160, et qui en 1588 fut converti en seigneurie. Son importance manufacturière ne date que du dernier siècle.

PAIX. Pour les principaux traités de paix, *Voy.* le nom des lieux où ils ont été conclus.

PAIX (riv. de la). *Voy.* OUNJIGAH.

PAJOU (Augustin), statuaire, né à Paris en 1730, mort en 1809, remporta le grand prix, passa douze ans à Rome, et par sa manière ferme et sûre mérita la qualification de *restaurateur de l'art*. On admire ses statues de *Descartes*, *Bossuet*, *Pascal*, *Turenne*, *Démosthènes*, *Psyché abandonnée de l'Amour*; *Pluton tenant Cerbère enchaîné*, son buste de *Buffon*.

PAKANG, ville de l'Hindoustan (Népal), par 27° 56' lat. N., 85° 32' long. E. Marché considérable, fréquenté par les Thibétains.

PAKENHAM, ville de l'Inde transgangétique (Siam), sur le Meïnam, à 8 kil. de son embouchure, s'étend sur ses bords l'espace de 5 kil.

PALACIOS, c.-à-d. *palais*, nom commun à beaucoup de lieux en Espagne ; le principal est *Palacios-de-Campos* (Valladolid), à 8 kil. N. E. de Médina-de-Rio-Seco ; les Français, commandés par le maréchal Bessières, y battirent les Espagnols en 1808.

PALADIN, nom donné dans les vieux romans aux compagnons de Charlemagne, et par extension à tous les chevaliers errants. Ce nom semble être dérivé de *palatin* (comte du palais).

PALÆOCASTRO, nom de plusieurs endroits de l'État actuel de Grèce, entre autres d'un bourg de l'île de Négrepont, sur l'emplacement de l'ancienne *Erétrie*. *Voy.* aussi POLICASTRO.

PALÆOCHORI, village de Grèce (Laconie), à 7 kil. E. de Misitra, sur l'Iri (Eurotas), occupe l'emplacement de l'ancienne *Sparte ;* — village de Roumélie. *Voy.* APOLLONIE.

PALÆPOLIS, c.-à-d. *vieille ville*, ville de Campanie, sur la côte, près du lieu où fut depuis bâtie Néapolis, était d'origine grecque ; en 328 av. J.-C., elle commença contre les Romains une guerre qui fut le prélude de la 2e guerre samnite ; elle fut prise en 326 et depuis ne put secouer le joug.

PALAFOX (Jean DE), prélat espagnol, né en 1600, dans le roy. d'Aragon, mort en 1659, fut évêque d'Angelopolis en Amérique, puis d'Osma, mit tous ses soins, dans la première de ces places, à rendre moins dure la condition des Indiens, mais fut obligé, à la suite de démêlés fort vifs avec les Jésuites, de revenir en Espagne. On a de lui une *Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, traduite en français par Collé, Paris, 1678, in-8, et une *Histoire du siége de Fontarabie en* 1628, Madr 1629, etc. — (Don José). *Voy.* le *Supplément*.

PALAIS (le), v. et port de Belle-île-en-Mer (Morbihan), au N. ; 8,646 h. Prise par les Angl. en 1762.

PALAIS (le), b. de la Loire-Infér., canton de Vallet, à 20 k. S. E. de Nantes. Patrie d'Abaillard.

PALAISEAU, *Palatiolum*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur l'Yvette, à 13 kil. S. E. de Versailles ; 1,650 hab. Commerce de foin. — Jadis marquisat.

PALAMAS (Grégoire), archev. grec de Thessalonique au XIVe siècle, eut de vives discussions théologiques avec Barlaam, et le fit condamner dans deux conciles, en 1342 et 1347. Il eut aussi des disputes avec Nicéphore Grégoras.

PALAMÈDE, fils de Nauplius, roi d'Eubée, inventa, dit-on, les poids, les mesures, le jeu d'échecs, les 4 lettres ξ, θ, φ, χ, et diverses manœuvres militaires. Il déjoua la ruse d'Ulysse, qui feignait la folie pour ne pas aller à Troie ; celui-ci, pour se venger, l'accusa faussement d'intelligences coupables avec les Troyens, et le fit condamner et lapider.

PALAOS, archip. du Grand-Océan. *Voy.* PELEW.

PALAOUAN ou PARAGOA, une des îles Philippines, entre 8° et 12° lat. N., 115° et 118° long. E. ; 450 kil. sur 60 (c'est une des plus grandes de l'archipel). Très peu connue. Elle est habitée à l'intérieur par des peuplades indépendantes. Les Espagnols n'y ont qu'un petit fort dit Tay-tay, au N. E.

PALAPRAT (J. DE BIGOT), poëte comique né à Toulouse en 1650, mort en 1721, fut capitoul de Toulouse (1675), chef du consistoire (1684), secrétaire du duc de Vendôme. Il est connu surtout par l'étroite amitié qui l'unit à Brueys, et par les pièces qu'ils composèrent en commun : *l'Avocat patelin*, *le Secret révélé*, *le Sot*, *le Grondeur*, *le Muet*, *le Concert ridicule*. Il fit seul *Hercule et Omphale*, etc. Palaprat a donné une éd. de ses œuvres, Paris, 1711, in-12, et l'on a publié le recueil *de Brueys et Palaprat*, Par., 5 v. in-12. La liaison de ces deux auteurs a fourni à M. Étienne le sujet d'une comédie intéressante, *Brueys et Palaprat*, jouée au Théâtre-Français.

PALATCHA, l'ancienne *Milet*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le Buïuk-Meïnder, à 13 kil. de son embouchure. Ruines nombreuses.

PALATIN (mont), *Palatinus mons*, une des sept collines principales de Rome, était très près du Tibre, à l'E. de ce fleuve, et à l'O. des monts Aventin, Esquilin, Viminal, Quirinal. C'est sur le Palatin que fut bâti la Pallantée d'Evandre, et que fut construite la ville naissante de Romulus. Palatin semble venir de *Palès*. Ce mot, à son tour, a formé *palatium*.

PALATIN (comte), grand officier chargé, dans les premiers temps de l'emp. d'Allemagne, de la surintendance des revenus du monarque et d'une partie de sa juridiction. Les comtes palatins étaient, en affaires criminelles, les assesseurs des ducs. Ils étaient nommés par l'emp., et contrôlaient, dans l'intérêt du prince, la puissance des ducs. Leur office finit par être un vrai fief et devint héréditaire. Il y en eut en Lotharingie ou Lorraine, en Saxe, en Bavière, en Souabe, et plus tard en Bourgogne (Franche-Comté). Celui de Lorraine était censé le plus noble de tous, parce qu'il exerçait aussi dans le duché de France; et, quand ce duché cessa, il fut regardé comme le premier prince d'Allemagne. Insensiblement, il prit le nom de palatin du Rhin. Lors de l'extinction de la maison de Châlons (en 1315), à laquelle appartenait le comté palatin de Bourgogne, il ne resta en fait de maison palatine que la ligne ludovicienne de la maison de Wittelsbach, investie du palatinat du Rhin. Son chef était électeur et de là son nom usuel d'électeur-palatin. Les chefs des branches cadettes de la ligne se nommaient comtes palatins, et à ce titre on ajoutait celui de leur petit état, comme de Neubourg, de Birkenfeld, etc. Cette ligne porte auj. la couronne royale de Bavière. *Voy.* ci-après PALATINAT.

PALATIN (Grand-). C'était en Hongrie le premier ministre et le représentant du roi, le général de l'armée, le chef suprême de la justice, le régent en cas d'absence ou de minorité, le médiateur entre les Etats et le monarque. Il n'y en avait qu'un pour toute la Hongrie proprement dite, mais les divisions du territoire, dites comitats ou palatinats, étaient confiées à des palatins spéciaux. Le titre de grand-palatin de Hongrie ne subsiste plus aujourd'hui.

PALATIN, gouverneur d'un palatinat ou voïvodie, dans l'ancienne Pologne (les voïvodies étaient les divisions premières de la Grande-Pologne, de la Petite-Pologne, de la Lithuanie). Les palatins faisaient tous partie du sénat. Ils n'étaient point héréditaires, c'est le roi qui les nommait.

PALATINAT, nom commun à 2 pays de l'anc. empire d'Allemagne, savoir: 1° le *H.-Palatinat* (dans le cercle de Bavière), entre la Bavière, Nuremberg, Bayreuth, Neubourg et la Bohême; 2° le *Bas-Palatinat* ou *Palatinat du Rhin* (dans le cercle du Haut-Rhin), sur l'une et l'autre rive du Rhin, ayant la Lorraine et l'Alsace au S., Trèves, Mayence et Liége à l'O. et au N., Bade et le Wurtemberg de l'autre côté du Rhin. Ce dernier (qui est le vrai Palatinat), avait dans sa plus grande largeur 125 kil., et pour capitale Heidelberg; ensuite venaient Manheim et Frankenthal. Le reste du pays se divisait en 13 grands bailliages. Le palatinat du Rhin formait un électorat (un des sept les plus anciens). L'origine de cet état vient des comtes Palatins qu'établissaient les empereurs dans chaque duché, pour y représenter l'autorité impériale; de tous ces comtes palatins, deux seulement, celui de Bourgogne et celui de Lotharingie, se maintinrent puissants; le domaine de l'un devint la Franche-Comté, celui de l'autre le palatinat du Rhin. Ce palatinat, après avoir passé de famille en famille, fut, en 1215, fixé dans celle de Wittelsbach, qui pendant longtemps a réuni la Bavière et le Palatinat. Mais en 1294, cette famille forma deux maisons, la *Ludovicienne*, qui eut la Bavière et, depuis 1621, le Haut-Palatinat; et la *Rodolphine*, à qui resta le palatinat du Rhin; celle-ci était l'aînée; elle existe encore auj., tandis que sa cadette s'est éteinte en 1777; elle réunit maintenant à peu près la Bavière (très augmentée), et l'ancien Palatinat. La maison palatine, après avoir été 116 ans (1294-1410) sans subdivisions, se partagea ainsi en lignes, branches, rameaux, etc.:

I. Ancienne ligne électorale,	1410-1559
Branche électorale,	1437-1559
Branche du Haut-Palatinat,	1437-1448
II. Ligne de Simmern et Deux-Ponts, depuis 1410 jusqu'à nos jours.	
Branche de Simmern,	1459-1685
Rameau de Heidelberg,	1610-1685
Rameau de Simmern,	1610-1674
Branche de Deux-Ponts,	1459 jusqu'auj.
Rameau de Deux-Ponts,	1514
Subdivision de Neubourg,	1569-1799
Rej. de Neubourg-Neubourg,	1614-1742
Rej. de Neubourg-Sulzbach,	1614-1799
Subdivision de Deux-Ponts,	1569-1731
Rej. de Deux-Ponts-Deux-Ponts,	1604-1661
Rej. de Deux-Ponts-Landsberg,	1604-1681
Rej. de Deux-Ponts-Kleebourg,	1604-1731
Subdivision de Birkenfeld,	1569-....
Rej. de Birkenfeld-Birkenfeld,	
Rej. de Birkenfeld-Bischweiler,	
Rameau de Veldenz,	1514-1694

La famille de Wittelsbach, avant le partage en deux lignes, avait fourni trois électeurs palatins. Après le partage de 1294, la ligne Rodolphine en fournit six: Rodolphe I, Adolphe I, Rodolphe II, Robert I, II et III (ce dernier fut empereur de 1400 à 1410). Après cette époque paraissent, 1° Louis III le Barbu, 2° six électeurs de la branche électorale, primogéniture de l'ancienne ligne électorale (Louis IV, Frédéric I, Philippe-le-Sincère, Louis V, Frédéric II, Othon-Henri). La branche du Haut-Palatinat, éteinte avant la ligne aînée, ne fut jamais en possession de l'électorat. La ligne entière se trouvant éteinte en 1559, avec la branche qui s'étend de Louis IV à Othon-Henri, le titre électoral passa dans la ligne cadette qui réunit les possessions de l'ancienne (moins le Haut-Palatinat); mais cette ligne était déjà subdivisée, et c'est la branche de Simmern qui devint électorale; cette branche fournit six électeurs, dont trois avant la formation du rameau de Heidelberg (Fréd. III, Louis VI, Fréd. IV), et trois appartenant à ce rameau (Frédéric V, Charles-Louis, Charles); Frédéric V est ce fameux électeur palatin, gendre de Jacques I d'Angleterre, qui fut le compétiteur de Ferdinand II au roy. de Bohême, et un des auteurs de la guerre de Trente-Ans. Ap... Charles de Heidelberg, m. en 1685, et dont la succe... sion amena la *guerre du Palatinat*, viennent Ph... Guillaume, J.-Guillaume et Ch.-Philippe (du re... jeton Neubourg-Neubourg), Charles-Théod... (du rejeton Neubourg-Sulzbach), Max.-Joseph ... rejeton Birkenfeld-Bischweiler). Ch.-Théodore r... nit à l'électorat palatin, acquis en 1742, celui... Bavière (1771); Max.-Joseph (qui par suite de l'... tinction des trois rejetons de la subdivision... Deux-Ponts, et du rejeton primogénial Birkenf... Birkenfeld, lui succéda en 1799) échangea son ... tre électoral contre celui de roi de Bavière. 1... —Il n'est pas une des subdivisions, pas un des pri... ci-dessus nommés qui n'ait de l'importance... branche du Haut-Palatinat, dans l'ancienne li... électorale, donna le roi Christophe au Danem... Dans la subdivision de Neubourg, avant le part... en trois rejetons, Philippe-Louis, comte palatin... Neubourg, joua un rôle capital lors de la quer... de Clèves et Juliers, et son petit-fils Philip... Guillaume fut le premier duc de Juliers-et-B...

de la maison palatine. Au rejeton Deux-Ponts-Kleebourg, qui n'eut jamais la dignité électorale, appartiennent les trois illustres rois de Suède, Charles X, Charles XI et Charles XII. — Tous les princes régnants de la maison palatine, qu'ils fussent électeurs ou non, joignaient l'adjectif *palatin* à leurs titres. Ainsi l'on disait: comte palatin de Kleebourg, comte palatin de Simmern, etc.; et les maisons palatines de Kleebourg, de Simmern, etc. — La dignité électorale fut enlevée momentanément à la famille palatine pendant la guerre de Trente-Ans (de 1623 à 1648), après les batailles de Prague et de Wimpfen, et Ferdinand II fit passer ce titre à la ligne ludovicienne des Wittelsbach (ou à la Bavière). A la paix de Westphalie, la Bavière resta électorat, mais le Palatinat le redevint, et il y eut alors huit électeurs (au lieu de sept); l'électeur palatin, anciennement archi-sénéchal de l'empire, devint alors archi-trésorier. — Le Palatinat devint luthérien en 1545, mais en 1560 le Calvinisme y remplaça le Luthéranisme, après de longues querelles. L'avénement de la maison de Neubourg (laquelle était catholique) introduisit un nouvel élément de discorde. Finalement l'édit de Dusseldorf de 1705 établit la coexistence et fixa les rapports des trois religions. — Le Palatinat fut horriblement ravagé à deux fois diff. par Louis XIV (1674 et 1688). Il avait aussi beauc. souffert dans la guerre de Trente ans. — Auj. le B.-Palatinat à l'O. du Rhin, avec les comtés divers de Neubourg, Sulzbach, Simmern, Deux-Ponts, etc., qui ont appartenu à des subdivisions de la ligne Rodolphine des Wittelsbach, forme la Bavière rhénane ou le cercle du Rhin du royaume de Bavière. Uni à Mayence et à divers districts voisins qui l'arrondissent, c'était sous l'empire de Napoléon, et même dès le temps de la république, le département de Mont-Tonnerre, qui avait pour chef-lieu Mayence.

PALAZZOLO, ville du roy. des Deux-Siciles (Sicile), à 36 kil. O. de Syracuse; 8,000 hab.

PALE, nom donné pendant le moyen âge et jusqu'en 1600 à la partie de l'Irlande soumise par les Anglais. C'était environ le tiers oriental de l'île. Le Pale, jusqu'au temps de Henri VII, fut occupé par des Anglais grands propriétaires, et à peu près indépendants de l'autorité anglaise.

PALEARIUS (Aonius), dont le vrai nom est *Antonio della Paglia*, né à Véroli près de Rome, professa le latin et le grec à Sienne, passa ensuite à Lucques, et enfin à Milan. Convaincu de favoriser la réforme, il fut cité à Rome, pendu, puis brûlé, en 1566, sous le pontificat de Pie V. On a de lui un poëme en trois chants: *de Immortalitate animorum*, Lyon, 1536, in-16, et quelq. écrits théol. condamnés par le conc. de Trente.

PALEMBANG, ville de l'île de Sumatra, ch.-l. de la résidence (jadis roy.) de Palembang, sur la Moussi, par 102° 30' long. E., et 2° 58' lat. S., à 100 kil. de la mer; 30,000 hab. (dont beaucoup d'Arabes et d'Européens). Grand commerce, maisons communes, palais de Sousouhounan (assez jolis, mais en briques). Palembang est la ville malaie la plus sûre pour les Européens.

PALEMBANG (royaume de), roy. de l'île de Sumatra, entre ceux de Menangkabou et de Jambie au N., les Lampongs au S., la mer de Chine au N.-E., etc.: 500 kil. sur 330; 100,000 hab. au moins. Climat égal (très peu au-dessus de 30° centigr.); l'agriculture est assez soignée. Les naturels travaillent le bois, l'ivoire, les métaux. Ils sont Musulmans. — Le roy. de Palembang était depuis longtemps soumis à la domination hollandaise lorsque les Anglais s'en emparèrent en 1812, et détrônèrent le sultan Mahmoud-Badr-ed-Dyn; après la restitution de Sumatra aux Hollandais, Mahmoud-Badr se révolta (1820), mais il n'eut qu'un court succès, et le roy. de Palembang fut donné à un de ses frères (1821), et devint tributaire des Hollandais. C'est véritablement auj. une résidence hollandaise.

PALÉMON, dieu marin, époux de Mélicerte. *Voy.* MÉLICERTE.

PALÉMON (Q. Rhemnius), grammairien latin, né à Vicence, d'un esclave, enseigna à Rome sous Tibère et Claude. On a de lui un précieux traité *de Ponderibus et Mensuris*, Leyde, 1587.

PALENCIA, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Palencia, sur la gauche du Carrion, à 227 kil. N. O. de Madrid; 11,000 hab. Evêché, belle cathédrale gothique; lainages (célèbres de temps immémorial); faïence, chapeaux, teintureries, tanneries. Patrie du sculpteur Villalpando. — L'intendance de Palencia est une des cinq du roy. de Léon: elle a au S. l'intendance de Valladolid, à l'E. celle de Burgos: 148 kil. sur 70 ou 72; 120,000 hab. Cuivre, fer, marbre; culture assez florissante. Quelque industrie.

PALENQUE, ou *San Domingo de Palenque*, ville de la confédération mexicaine, dans l'état de Chiapa, à 150 kil. E. de Chiapa. Aux environs se voient les ruines d'une anc. ville, dite aussi, mais improprement, Palenque, et dont le vrai nom fut Culhuacan ou Huehuetlapatlan. Ces ruines, les plus grandioses et les plus remarquables du Nouveau-Monde, n'ont été découvertes qu'en 1787 par Antonio del Rio et José Alonzo de Calderon. Elles consistent en temples, fortifications, pyramides, ponts, aqueducs, maisons, tombeaux, et contiennent nombre d'antiquités (vases, idoles, médailles, instruments de musique, statues, dont plusieurs colossales, et bas-reliefs. Elles semblent indiquer une capitale qui pouvait avoir de 20 à 28 kil. de tour, et un peuple de taille haute, svelte, bien proportionnée. On remarque une étonnante ressemblance entre plusieurs des dessins religieux de Palenque et ceux de l'Egypte: les croix, le serpent, le lotos, le scarabée, le fouet symbolique, le T mystique, etc.; on y trouve en outre des figures qui paraissent être des hiéroglyphes. Cette ville offre aussi des analogies avec l'Inde, mais moins frappantes.

PALEOCASTRO, PALEOCHORI. *Voy.* PALÆO....

PALEOLOGUE, nom d'une célèbre maison byzantine, qui parvint au trône de Constantinople dans la personne de Michel VIII, en 1260, et s'y maintint en alternant ou partageant avec les Cantacuzène jusqu'à la chute de l'empire grec en 1453. Dans cet espace de 193 ans, elle donna huit souverains à l'empire, savoir: Michel VIII, Andronic III, Andronic IV, Jean V, Manuel II, Jean VII, Jean VIII, Constantin XII ou Dracosès. Deux Paléologues régnaient encore à Patras et Argos: Mahomet II les dépouilla, de 1458 à 1461. Enfin un Théodore Paléologue, deuxième fils de l'empereur Andronic II, ayant épousé l'héritière du comté de Montferrat, forma en 1305 une nouvelle maison de Montferrat, qui ne s'éteignit qu'en 1533 avec Jean-George Paléologue II (*Voy.* MONTFERRAT).

PALÉPHATE, *Palæphatus*, écrivain grec, auteur d'un traité *Des choses incroyables* (*De incredibilibus*), en 5 livres, vivait, selon Suidas, vers l'an 472 av. J.-C. sous Artaxerxe-Mnémon, et était natif de Paros ou de Priène. Nous n'avons que le premier livre du traité de Paléphate; il a paru à Amsterdam, avec une trad. latine de Tollius, 1649, et a été trad. en français par Godefroi Potier de Bottens, Lausanne, 1771. — Les anciens mentionnent plusieurs autres écrivains du nom de Paléphate; il n'en reste rien.

PALÉPOLIS. *Voy.* PALÆPOLIS.

PALERME, *Panormus*, ville du roy. des Deux-Siciles, capit. de la Sicile et ch.-l. de l'intendance de Palerme, à 300 kil. S. de Naples, sur la côte N. et au pied de montagnes qui l'environnent des autres côtés: 200,000 hab. Archevêché, port, avec un môle et un château-fort. Tribunal d'appel et cour suprême de cassation pour toute la Sicile: résidence du lieute-

nant ou gouverneur-général de Sicile; 8 kil. de tour, mur d'enceinte, deux grandes rues (*Cassaro* ou *Toledo* et la *Rue Neuve*), sept vastes places, toits plats, balcons, etc. Palais royal, avec un observatoire, palais de justice, cathédrale, églises Jésus, des Capucins, Saint-Joseph, l'Olivella; grand-hôpital, maison d'aliénés, citadelle. Université, lycée, séminaire, collége des Jésuites, bibliothèque, jardin botanique, etc. Académie de médecine, académie du bon goût. Industrie: soieries, gants, passementeries d'or et d'argent, tanneries, etc. Grand commerce. La fête de Ste Rosalie, la patronne, y attire en juill. un concours immense. Aux environs, beaux châteaux royaux de la Favorita et de la Bagheria. — Panorme était une colonie phénicienne (*V.* PANORME). Elle fit partie des possessions carthaginoises en Sicile, fut prise l'an 254 av. J.-C. par les Romains qui en firent une colonie romaine. En 251, L. Cécilius Métellus battit les Carthaginois sous ses murs. Bélisaire la prit aux Goths en 534. Les Arabes la conquirent en 831 et en firent leur capitale en Sicile; Robert Guiscard la leur ravit en 1072. C'est Palerme qui donna en 1282 le signal des *Vêpres sicil.* Ferd. IV y résida de 1806 à 1815. Un instant indépend. en 1848.

PALES, déesse italique, présidait aux bergeries, et semble avoir été la grande déesse primitive des Romains. Rome fut fondée un 21 avril; on célébrait ce jour-là même les fêtes de Palès, dites *Palilies*.

PALESTINE, *Palæstina*, nom donné par les Romains au pays situé entre la Syrie et l'Arabie (moins la Phénicie): c'est la Judée dans sa plus grande extension. Ils la divisaient en 4 parties: Galilée, Samarie, Judée, Pérée. Accrue de plusieurs districts voisins, elle fut divisée au IVe siècle en trois parties: *Palestine 1re*, sur les deux rives du Jourdain: ch.-l., *Scythopolis*; — *Palestine 2e*, la plus septentrionale des 3, le long de la Méditerranée: ch.-l., *Césarée*; — *Palestine 3e* ou *Salutaire*, formée de pays arabes au S. de la véritable Palestine et au N. de l'Arabie Pétrée: ch.-l., *Petra*. — La Palestine correspond à l'ancien pays de Chanaan, et son nom est probablement une corruption de celui des Philistins qui occupaient la partie occid. de cette contrée. L'histoire de la Palestine se confond avec celle des Juifs jusqu'à l'époque de la dispersion de ce peuple, l'an 135 de J.-C. (*Voy.* JUIFS). Depuis la mort du Sauveur, la Palestine devint l'objet d'une vénération religieuse et fut continuellement visitée par un grand nombre de pèlerins. Dès le VIIe siècle les Musulmans s'emparèrent de ce pays; longtemps les califes arabes respectèrent les lieux saints; mais au XIe siècle, les Turcs, devenus maîtres de la Palestine, les profanèrent et commirent toutes sortes de violences sur les pèlerins. De là les croisades, qui mirent pour quelque temps la Palestine au pouvoir des Chrétiens. Après la conquête, on créa un royaume de Jérusalem qui comprenait à peu près l'étendue de la Palestine, mais il ne dura que 88 ans (1099-1187). Saladin, soudan d'Egypte, s'empara de tout le pays, qui depuis resta sous la domination égyptienne jusqu'au XVIe siècle; elle fut alors réunie à l'empire turc, qui la possède encore aujourd'hui.

PALESTRINA, l'anc. *Præneste*, ville de l'Etat ecclésiastique (comarque de Rome), à 13 kil. N. E. de Frascati; 6,500 hab. Evêché célèbre. Tremblement de terre en 1824. *Voy.* PRÉNESTE.

PALESTRINA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 12 kil. S. de Venise, dans une île des lagunes de Venise; 6,000 hab.

PALESTRINA (J.-B.-P. ALOÏS DE), célèbre compositeur italien, surnommé le *Prince de la musique*, né à Palestrina (l'anc. *Préneste*) en 1529, mort en 1594, fit faire un pas immense à la musique en mettant le premier en pratique toute la théorie de l'art, et composa nombre de morceaux religieux (messes, litanies, hymnes, *miserere*, etc.). On admire surtout sa *messe du pape Marcel*, son *Stabat* et son motet *Popule meus*. Baini a écrit sa vie, 1828.

PALEY (Will.), moraliste et théologien anglican, né en 1743 à Péterborough, mort en 1805, fils d'un maître d'école du Yorkshire, fut nommé en 1766 professeur de théologie à l'université de Cambridge, s'attacha au docteur Law, archevêque de Carlisle, qui le nomma son archidiacre, obtint quelques autres bénéfices, mais il ne put arriver à l'épiscopat parce qu'on le soupçonnait de favoriser les Dissidents. Il a laissé plusieurs ouvrages qui sont devenus classiques dans les écoles de l'Angleterre, savoir: *Eléments de morale et de politique*, Londres, 1785, trad. en français par Vincent, Paris, 1817, 2 vol. in-8 (il y fonde la morale sur la volonté de Dieu manifestée par l'utilité générale); *Horæ Paulinæ*, 1787, trad. par Levade, Nîmes, 1809 (il y prouve l'authenticité des Ecritures par les seules épîtres de saint Paul); *Evidence du christianisme*, 1794, trad. en français par Levade, 1808; *Théologie naturelle*, 1802, trad. par Ch. Pictet de Genève, 1815. On a publié après sa mort un choix de ses *Sermons*.

PALFIN (J.), chirurgien, né à Courtray en 1649, mort à Gand en 1730, enseigna longtemps son art à Gand. Il a bien mérité de l'art par diverses réformes dans les procédés d'accouchement et par l'invention d'un forceps dit *tire-tête de Palfin*. On lui doit une *Ostéologie* (Gand, 1702, in-8); une *Anatomie du corps humain* (Leyde, 1718, in-8, traduite en franç. par lui-même, Paris, 1726, 2 vol. in-8).

PALI ou BALI (langue), idiôme savant de l'Inde transgangétique répandu depuis l'empire des Birmans jusqu'aux royaumes de Siam et de Tsiampa. On distingue le pali ancien et le pali moderne; le premier est dérivé du sanscrit, et est un intermédiaire entre cette langue et le prakrit; c'est l'idiome dans lequel ont été écrits presque tous les livres sacrés des Bouddhistes. Le pali s'écrit de gauche à droite.

PALIACATE ou PALICATE, *Palicat* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 35 kil. N. de Madras. Commerce actif; pêche animée. Aux Hollandais de 1609 à 1795; elle fut prise alors par les Anglais qui la rendirent aux Hollandais en 1815; toutefois, le gouvernement des Pays-Bas la rétrocéda aux Anglais en 1823.

PALIBOTHRA, grande v. de l'Inde anc., capit. du roy. de Sandrocottus, était chez les *Prasii*, près du confluent du Gange et de l'Erannoboas (*Gondok?*). Rennel en a trouvé les ruines à *Patelpouter* près de Patna. D'Anville la place à tort plus à l'O., près d'Allahabad, au confl. du Gange et du Jomanes (*Djomnah*).

PALILIES, fêtes de la déesse Palès. *Voy.* PALÈS.

PALINGE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 15 kil. N. O. de Charolles, près de la Bourbince et sur le canal du Centre: 1,200 hab. Hauts-fourneaux.

PALINGENIUS (Marcellus), pseudonyme de Manzolli. *Voy.* MANZOLLI.

PALINURE (cap), *Palinurum prom.*, en ital. *Palinuro*, cap du roy. de Naples (Principauté Citér.), à 80 kil. S. E. de Salerne, par 37° 59' lat. N., 12° 57' long. E. Il doit son nom, selon Virgile, à Palinure, timonier du vaisseau d'Enée, qui tomba dans la mer pendant son sommeil aux environs de ce cap, et y perdit la vie.

PALIQUES, *Palici*, nom des deux frères jumeaux adorés en Sicile, et fils de Jupiter et d'une nymphe. Ils avaient en Sicile un temple célèbre près duquel étaient deux sources d'eau bouillante et sulfureuse sur lesquelles on prêtait serment. Le parjure tombait dans l'eau, et se noyait.

PALISSE (LA). *Voy.* LA PALICE.

PALISSOT DE MONTENOY (Ch.), littérateur, né en 1730 à Nancy, soutint à 13 ans une thèse de théologie, voulut se faire oratorien, changea bientôt d'avis, vint à Paris à 19 ans avec deux tragédies en portefeuille, fit jouer l'une d'elles, *Zarès* ou *N.*

sur II, mais n'obtint aucun succès; se jeta alors dans la polémique, prit parti contre les philosophes, et les attaqua sans relâche, soit dans ses comédies, dont deux, *les Originaux* ou *le Cercle* (1755), *les Philosophes* (1760), firent grand bruit, soit dans des pamphlets (*Petites lettres contre de grands philosophes*), soit dans son poëme de *la Dunciade*, 1764. Il passa obscur le temps de la révolution et mourut en 1814, administrateur de la bibliothèque Mazarine. On a de lui, outre les ouvrages ci-dessus: *Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature française, depuis François I jusqu'à nos jours; Histoire des premiers siècles de Rome jusqu'à la république*, 1806, in-8; *le Génie de Voltaire*, 1806, in-8; des comédies; une édition avec notes des œuvres de Corneille, et une édition (aussi avec notes) de Voltaire, 1792, etc. Les *Œuvres de Palissot* ont été réunies en 1809, Paris, 6 v. in-8, avec les dernières correct. de l'auteur.

PALISSY (Bernard), célèbre potier de terre, né dans l'Agénois vers 1500, s'appliqua dans sa jeunesse à l'arpentage et à la peinture, puis entreprit (1539) de découvrir le secret de l'émail dont on se servait alors en Italie pour faire de beaux ouvrages de faïence; après seize ans d'efforts et de dépenses ruineuses, il réussit enfin (1555), et fabriqua de belles poteries qui furent recherchées par toute la France. Il étudia aussi en savant les monuments de l'antiquité, fit sur les terres, les pierres et les métaux, des observations pleines de justesse, et donna sur ce sujet en 1575 à Paris des cours publics qui furent suivis avec empressement. Ses *figulines* sont encore recherchées. Palissy avait embrassé la réforme: il fut pour ce motif enfermé dans sa vieillesse à la Bastille, où il mourut en 1589. On a de lui: *Moyen de devenir riche par l'agriculture*, et un traité *De la nature des eaux et fontaines, des métaux, des terres, émaux, etc.*, Paris, 1580, in-8, où il fait l'histoire de ses découvertes. Les *Œuvres de Palissy* ont été réunies à Paris, 1777, in-4, avec notes de Faujas de Saint-Fond, et en 1848, par A. Cap, in-18.

PALIZZI, famille sicilienne, fut au XIVe siècle l'âme d'une faction qui gouverna pendant longtemps le roi Pierre II, et abusa du pouvoir; elle fut bannie avec les Chiaramonti, puis fut rappelée par les intrigues de la reine-mère Élisabeth de Carinthie sous le roi Louis, en 1348; de là une longue guerre civile dans laquelle les Palizzi eurent enfin le dessous; ces querelles finirent après la paix de 1372 entre Frédéric II et Jeanne Ire (de Naples).

PALK (détroit de), bras de mer qui sépare l'île de Ceylan de la côte de l'Inde, et unit le golfe du Bengale au golfe de Manaar; 60 kil. de large. Il a reçu son nom d'un Hollandais qui le passa le premier.

PALLADE, *Palladius*, évêque d'Hélénopolis (en Bithynie), né en Galatie vers 368, alla vivre dans la solitude à Nitrie en Égypte, et fut l'ami de saint Jean Chrysostôme. On lui doit une *Histoire des solitaires* dite *Histoire lausiaque*, ainsi nommée parce qu'elle était dédiée au préfet Lausus.

PALLADE, *Rutilius Taurus Æmilianus Palladius*, agronome, fils d'Exsuperantius, préfet des Gaules, né vers 406, avait d'abord étudié le droit en Gaule et à Rome, puis se fixa en Campanie. Il a laissé 14 livres *De re rustica*, Leipsick, 1755, traduits en franç. par Saboureux de la Bonneterie, 1755, in-8.

PALLADINO (Jacques), dit aussi *Jacques de Téramo*, né à Téramo en 1349, étudia le droit à Padoue, prit les ordres, devint chanoine à Téramo, puis fut successivement archidiacre d'Aversa, secrétaire des brefs et de la pénitencerie, évêque de Monopoli (1391), archevêque de Tarente, de Florence (1401), évêque et administrateur de Spolète (1410), enfin légat en Pologne sous Martin V. Il mourut dans ce pays en 1417. On lui doit une espèce de roman ascétique, intitulé *Consolatio peccatorum*, Augsbourg, 1472, in-fol.

PALLADIO (André), célèbre architecte, né à Vicence en 1518, mort en 1580, étudia surtout Vitruve et les monum. antiq. Il orna de ses ouvrages Vicence, Rome, Venise, restaura la *Salle de la Raison* à Vicence, y éleva le *Théâtre olympique*, et commença le célèbre théâtre de Parme, achevé par le Bernin, et laissa un *Traité d'architecture* en 4 livres, Venise, 1570, in-fol., fig.; traduit en français par Dubois, La Haye, 1726, 2 v. in-fol. MM. Chapuy, Al. Corréard et Alb. Lenoir ont donné une nouvelle édition de l'*Œuvre de Palladio*, Paris, 1825-42, 2 vol. in-fol.

PALLADIUM, statue de Pallas (ou Minerve), était la grande idole des Troyens. On la disait tombée du ciel, et on la conservait précieusement à Troie, croyant que le sort de la ville y était attaché. Ulysse et Diomède, ayant pénétré de nuit dans Ilion, allèrent la ravir au sanctuaire même de la déesse, et alors seulement Troie put être prise. Suivant la tradition romaine, les deux héros grecs n'enlevèrent qu'un faux Palladium: le vrai fut porté par Enée en Italie, et passa par suite à Rome, où on le gardait en un lieu secret connu seulement du grand-prêtre et de la grande vestale. — *Voy.* DARDANUS.

PALLADIUS. *Voy.* PALLADE et PALLADIO.

PALLANTÉE, *Pallanteum*, ville d'Arcadie, près de Mantinée, fut bâtie par Pallas, un des fils de Lycaon. Ce fut la patrie d'Evandre. — Ville d'Italie, bâtie par Evandre sur les bords du Tibre, prit son nom, soit de la Pallantée d'Arcadie, soit du mont Palantin ou Palatin sur lequel elle fut bâtie, soit enfin, comme le veut Virgile, du jeune Pallas, fils d'Evandre.

PALLANTIDES, fils de Pallas, frère d'Egée, étaient au nombre de 50. Ayant voulu enlever à Egée le royaume d'Athènes, ils furent tous tués par Thésée, fils d'Egée. Aricie était fille de l'un d'eux.

PALLANZA, ville des États sardes (Novare), ch.-l. d'intendance, sur le lac Majeur, à 54 kil. N. de Novare: 1,500 hab.; port, gymnase. Napoléon y retint prisonnier les évêques d'Italie qui avaient refusé d'accéder au concordat. — L'intendance de Pallanza, entre celles d'Ossola, Val de Sesia, et Novare, le lac Majeur et le canton suisse du Tésin, a 45 kilomètres sur 30, et 70,000 hab.

PALLAS, déesse des Grecs. *Voy.* MINERVE.

PALLAS, fils d'Evandre, roi du Latium, donna son nom au village de Pallanteum ou Palatium, sur la colline qui prit de là le nom de mont Palatin. Suivant le récit de l'Enéide, Pallas fut tué par Turnus, roi des Rutules. Enée lui fit de magnifiques funérailles et vengea sa mort dans le sang de Turnus.

PALLAS, affranchi et favori de Claude, lui fit épouser Agrippine et adopter Néron; il hâta la mort du vieux prince par le poison, de concert avec Agrippine, mais fut lui-même empoisonné, en 60, par Néron, qui confisqua ses biens; ils montaient à une valeur de 60 millions de francs.

PALLAS (P. Simon), voyageur et naturaliste, né en 1741 à Berlin, mort en 1811, fut appelé dès 1767 en Russie par Catherine II, et adjoint aux astronomes qui allaient en Sibérie examiner le passage de Vénus sur le Soleil (1768), visita en détail la Sibérie, la Tauride, diverses parties de la Russie, pénétra jusqu'aux frontières de la Chine, revint à Saint-Pétersbourg publier le résultat de ses observations (1774). On a de lui: *Elenchus zoophytorum*, La Haye, 1766, in-8; *Spicilegia zoologica*, 1767-1780; *Voyage en diverses parties de l'empire russe*, en allemand, 1771-76, 3 vol. in-4, traduit en français par G. de la Peyronie, Paris, 1788-93; *Mémoires sur les peuples Mongols*, en allemand (ouvrage très important), 2 vol. in-4; *Observations sur la formation des montagnes et sur les changements arrivés à notre globe*, Saint-Pétersbourg, 1777, in-8 (ouvrage dans lequel sont posés les vrais fondements de la géologie); *Tableau physique et topographique de la Tau-*

ride, ibid., 1795, en franç.; *Flora rossica*, in-f., 1784-8: *Zoographia rosso-asiatica*, 1831.

PALLAVICINO (OBERTO), capitaine italien du XIIIe siècle, servit Frédéric II contre Grégoire IX et les Génois, forma un corps redoutable de cavalerie, battit Ezzelin Romano, se créa une souveraineté en Lombardie et y fut le chef du parti gibelin; mais il éprouva des revers, quand Charles d'Anjou marcha sur Naples, et mourut de chagrin en 1269. — Pallavicino (Sforza), jésuite, né à Rome en 1607, m. en 1667, fait cardinal en 1657, a écrit l'*Histoire du concile de Trente*, Rome, 1656-57, 2 vol. in-fol., en italien; trad. en latin par Giattino, Anvers, 1672, 3 vol. in-4. — Pallavicino (Ferrante), chanoine et poëte satirique, né à Plaisance en 1618, mort en 1644. La dépravation de ses mœurs, les principes protestants, qu'il puisa en Allemagne où il avait voyagé comme chapelain du duc d'Amalfi, et qu'il ne craignit pas de professer ouvertement, les sanglantes satires qu'il écrivit contre la papauté et contre les Barberini, attirèrent sur lui des colères redoutables. Il les brava pendant plus. années en vivant à Venise; mais ayant eu l'imprudence de pénétrer dans le Comtat, il y fut arrêté, enfermé à Avignon et eut la tête tranchée. Ses œuvres, scandaleuses pour la plup., sont à l'*Index*.

PALLÈNE, auj. *presqu'île de Cassandria*, la plus occidentale des trois petites péninsules qui terminent au S. la Chalcidique. Vill. princip. Potidée, Scione.

PALLET (le). *Voy.* PALAIS (le).

PALLIKARS, nom donné jadis aux Grecs faisant partie des milices nationales reconnues par les Turcs, par opposition aux *Klephtes*, qui existaient en dehors de la loi. Les chefs de ces bandes grecques se nommaient *armatoli*, et l'aide-de-camp ou lieutenant d'un armatoli, *protopallikar*. *Voy.* ARMATOLES.

PALLIUM, ornement archiépiscopal que le pape envoyait aux métropolitains, et par lequel il leur donnait en quelque sorte l'investiture. Cet usage existait déjà depuis longtemps, lorsqu'en 877 le concile de Ravenne en fit une obligation, et déclara que le métropolitain qui n'aurait pas sollicité le *pallium* dans les trois mois de sa consécration ne pourrait exercer aucune fonction.

PALLUAU, *Paludellum*, ch.-l. de cant. (Vendée), à 36 kil. N. E. des Sables d'Olonne; 560 hab. — Un autre Palluau (Indre), est à 12 kil. N. O. de Buzançois, et compte 1,300 hab.

PALMA, ch.-l. des îles Baléares et de l'intendance de Palma, dans l'île de Majorque, sur la côte S., à 204 kil. E. de Barcelone, par 0° 19' long. E.; 36,000 hab. Evêché. Port, avec deux châteaux-forts. Rues étroites et balcons en saillie. Superbe cathédrale gothique; palais du gouverneur, hôtel-de-ville, *Lonja* ou bourse, université, école de navigation, de dessin; société économique; musée d'antiquités, deux bibliothèques. Aux environs, palais de l'Inquisition et Chartreuse. Vins célèbres. — Fondée, dit-on, l'an 123 av. J.-C. par le consul Cécilius Métellus Balearicus. — L'intendance de Palma, de même étendue que la capitainerie-générale de Majorque, embrasse toutes les Baléares.

PALMA OU LA PALMA, une des Canaries, par 20° long. O. et 28° lat. N.: 600 kil. carr.; 30,000 hab. Mont., sol volcanique; côtes très fertiles, pêche abondante; ch.-l., Santa Cruz de la Palma.

PALMA DEL RIO, *Decuma*, ville d'Espagne, au confluent du Guadalquivir et du Xenil, à 50 kil. S. O. de Cordoue; 6,800 hab. Aux environs, moulins à huile.

PALMANOVA, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, sur le canal de Roja et le Natisone, à 18 kil. S. E. d'Udine; 4,500 hab.

PALMAS (CIUDAD-REAL-DE-LAS), capitale de la Grande-Canarie, par 18° 3' long. O., 28° 3' lat. N.; 9,000 hab. Evêché; port, château gothique.

PALMAS (Golfo di), *Sulcitanus sinus*, golfe de la Sardaigne sur la côte S. O., entre cette île et celle de Sant-Antioco, par 39° lat. N. et 6° 10' long. E. Alphonse d'Aragon y débarqua pour s'emparer de la Sardaigne, qui venait d'être cédée à son père Jacques II par le pape Boniface VIII.

PALMELLA, ville de Portugal (Estramadure), à 8 kil. N. E. de Sétubal: 2,750 hab. Colline, ancien château. Titre d'un marquisat. Conquise sur les Maures par Alphonse Henriquez en 1165.

PALMER (J.), célèbre acteur anglais né en 1741, mort en 1784, mourut sur la scène à Drury-Lane, en jouant dans *Misanthropie et Repentir*, de la douleur qu'il sentit à cette question de son interlocuteur: « Comment se portent vos enfants? » Il venait de perdre un fils.

PALMERIUS. *Voy.* PAULMIER.

PALMES (cap des), dans la Guinée sup., à l'extrémité N. O. du golfe de Guinée, par 4° 31' lat. N., 10° 1' long. O.

PALMÉZEAUX-CUBIÈRES. *Voy.* CUBIÈRES.

PALMI, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 1re), à 31 kil. N. E. de Reggio: 6,000 hab. Soieries. Très endommagée par le tremblement de terre de 1783.

PALMOSA, île de l'Archipel. *Voy.* PATMOS.

PALMYRE, *Tadmor* en arabe, fameuse ville du désert d'Arabie, ainsi nommée par les Romains à cause de ses beaux palmiers, située entre la Syrie et l'Euphrate, dut à sa position un grand commerce de transit et des richesses considérables. On en attribue la fondation à Salomon. Elle eut longtemps de petits princes, qui se maintinrent dans une espèce d'indépendance jusqu'au IIIe siècle, mais alors ils devinrent tributaires de Rome. Odénat, l'un d'eux, se rendit célèbre sous Gallien par ses exploits contre les Perses et contre plusieurs des trente tyrans; il en fut récompensé par le titre d'auguste (c.-à-d. d'associé à l'empire). Zénobie, sa veuve, prit après sa mort celui de reine de d'Orient, mais elle attira ainsi sur ses états les armes d'Aurélien (2e successeur de Gallien). Elle succomba, et avec elle périt la principauté de Palmyre qui devint province romaine (272). — Les ruines de la ville de Palmyre sont encore magnifiques: elles sont situées par 34° 25' lat. N., 36° 40' long. E., à 245 kil. S. E. d'Alep, à 268 kil. N. E. de Damas, et ont conservé le nom de Tadmor. Elles ne furent connues des Européens qu'en 1691. Elles ont été éloquemment décrites par Volney.

PALMYRÈNE, territoire de PALMYRE.

PALNATOKE, fameux corsaire danois au Xe siècle, avait formé une espèce d'association de piraterie chevaleresque, dont le fort d'Iomsborg était le ch.-l. (dans l'île Wollin). Il tua en 991 Harald Blaatand. Il est le héros d'une trag. d'Œhlenschlæger.

PALO, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 17 kil. S. O. de Bari; 4,700 hab.

PALO OU PALOU, *Balisbaga?* ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), sur l'Euphrate, à 130 kil. N. O. de Diarbékir; 8,000 hab.

PALOMINO DE CASTRO-Y-VELAS (Acisclo-Antonio), célèbre peintre espagnol, né à Bujalance, près de Cordoue, en 1653, mort en 1725, fut élève de Valdès, et se fit prêtre dans sa vieillesse. Il travailla immensément à Madrid, à Valence, Grenade, Cordoue (on vante surtout sa *Confession de saint Pierre* à Valence et ses fresques du chœur de l'église de Cordoue, ainsi que celles du chœur des Chartreux de Grenade, etc.), et laissa le *Musée de peinture* (en espagnol), Madrid, 1715-24, 3 vol. in-fol., dont le dernier contient l'histoire des peintres espagnols.

PALOS, *Palus Eneph*, ville d'Espagne (Séville), à 6 kil. S. E. de Huelva, et à l'emb. du Tinto dans l'Atlantique; 1,000 hab. C'est de là que partit Christ. Colomb pour la déc. de l'Amériq. (1492).

PALOTA, v. de Hongrie, à 22 kil. N. E. de Vesprim; 4,000 hab. Ravagée par les Turcs en 1603.

PALTE (la), lac du Thibet. *Voy.* YAMBROK.

PALUD (LA), bourg de France (Vaucluse), à 19 kil. N. E. d'Orange : 2,313 hab.

PALUS MÆOTIDES, auj. *mer d'Azov*. *Voy.* MÉOTIDE et AZOV.

PAMBAMARCA, mont. de la Nouvelle-Grenade, à 22 kil. N. de Quito, fut la principale station des académiciens français qui en 1739 mesurèrent un degré du méridien sous l'équateur.

PAMIERS, ville de France, ch.-l. d'arr. et de cant. (Ariége), à 22 kil. N. de Foix, sur l'Ariége ; 6,986 hab. Evêché (érigé en 1296). Cathédrale. Filatures, limes, faux. Aux environs, source minérale (qui guérit les obstructions et la goutte). — Cette ville se nommait primitivement *Fredelas*, en latin *Fredelacum* ou *Fridelacum* ; elle fut la capitale de l'ancien comté de Foix. Roger de Foix, de retour de la première croisade, y bâtit un château qu'il nomma *Apamée* du nom d'une ville de Syrie ; de là, par corruption, le nom moderne de *Pamiers*. — L'arr. de Pamiers a 6 cant. (Pamiers, le Fossat, Mas-d'Azil, Mirepoix, Saverdun et Varilhes), 114 communes, et 77,758 hab. — *Voy.* CAULET, év. de P.

PAMISUS, nom de trois petites rivières de la Grèce ancienne, dont deux en Messénie, qui se jetaient dans le golfe de ce nom, et une en Thessalie, affluent du Pénée.

PAMLICO-SOUND, golfe des États-Unis (Caroline du Nord), entre 35°-35° 40' lat. N. et 77° 50'-79° long. O. ; 110 kil. du N. au S. O. et 45 de large. Trois îles longues et étroites, dont l'une projette le cap Hatteras, le séparent de l'Atlantique. Il reçoit le Tar ou Pamlico-River et la Neuse.

PAMPAS, vastes plaines de l'Amérique du Sud qui s'étendent dans la partie mérid. du gouv. de Buenos-Ayres, depuis le Rio de la Plata jusqu'auprès des Andes. Ces plaines sont couvertes de broussailles et de forêts ; il y règne continuellement des vents violents nommés *pamperos*. On y trouve d'innombrables troupeaux de chevaux et de bœufs sauvages, dont les peaux et les cuirs font la richesse du pays. Ces plaines sont habitées par les Gauchos, d'origine espagnole, qui vivent indépendants et se livrent à la chasse. Dans le sud des *Pampas* habit. des indigènes sauvages et féroces, touj. en guerre avec les Gauchos.

PAMPAS DEL SACRAMENTO, nom donné aux vastes plaines situées dans le N. du Pérou, à l'E. de l'intendance de Truxillo. Découvertes vers 1726 ; elles sont habitées par plusieurs tribus d'Indiens au milieu desquelles on a établi des missions.

PAMPELONNE, ch.-l. de cant. (Tarn), à 24 kil. N. E. d'Alby : 2,000 hab. Toiles.

PAMPELUNE, *Pompeiopolis*, *Pompelo* ; *Pamplona* en espagnol, ville forte d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de ce nom et de la capitainerie-générale de Navarre, sur l'Arga, à 320 kil. N. E. de Madrid ; 15,000 hab. Evêché. Citadelle, fortifications, cathédrale, promenade de la *Taconera*, palais du vice-roi de Navarre. Peu d'industrie et de commerce. Laines, soieries. — Ville très ancienne, fondée ou restaurée par Pompée, dont elle prit le nom. Longtemps capitale de toute la Navarre, elle devint, après la formation des 2 Navarre, franç. et espagnole (1512), la cap. de la Navarre esp. Prise en 778 par Charlemagne ; enlevée en 1521 par André de Foix, seigneur de Lesparre, frère de Lautrec, qui la perdit la même année. C'est au siége de Pampelune par les Franç. qu'Ignace de Loyola, qui défendait la place, fut blessé à la cuisse. Les Français entrèrent encore dans Pampelune en 1808 et 1823. Elle a été souvent prise et reprise dans les dernières guerres civiles d'Espagne (1831-1842). — L'intendance de Pampelune n'est autre que l'ancienne Navarre.

PAMPELUNE (Nouvelle-Grenade). *Voy.* PAMPLONA.

PAMPHUS, un des poëtes de la Grèce primitive, natif d'Athènes, laissa, dit-on, des hymnes qui se chantaient aux mystères d'Eleusis avec ceux d'Olen et d'Orphée. On le place tantôt avant, tantôt après Olen.

PAMPHYLE ou **PAMPHILE**, peintre grec, né en Macédoine, vivait sous Philippe, au IVe siècle av. J.-C. Il fonda l'école sicyonienne et fut le maître d'Apelle. Il était fort bon mathématicien.

PAMPHYLE (saint), de Béryte, remplaça Origène dans la direction de l'école d'Alexandrie, en fonda une à Césarée de Palestine, fut arrêté en 307 comme chrétien, resta deux ans en prison et subit le martyre en 309. On lui doit une bonne édition de la Bible et un savant commentaire sur les Actes des Apôtres. L'Église le fête le 1er juin.

PAMPHYLE (EUSÈBE). *Voy.* EUSÈBE.

PAMPHYLIE, primitivement *Mopsopie*, auj. partie O. du pachalik d'*Itchil* et partie S. E. de l'*Anatolie*, contrée de l'Asie Mineure au S., sur la Méditerranée, entre la Lycie et la Cilicie, était bornée au N. par la Pisidie. La côte y forme un golfe appelé golfe de Pamphylie. Attalée, Olbie, Side, Ptolémaïs en étaient les villes principales. Sous l'empire romain, ce fut une prov. du diocèse d'Asie.

PAMPLONA, ou *Pampelune*, ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), ch.-l. de la prov. de même nom, sur la Zulia, à 460 kil. N. E. de Bogota ; 3,200 h. ; év. (récent). Fondée par Ursua en 1549. — La prov. de Pamplona est une des quatre du dép. de Boyaca : 235 kil. d'E. à l'O. sur 125 ; 78,000 hab. Cacao, tabac, etc. Or, argent, cuivre, plomb.

PAMPLONA, ville d'Espagne. *Voy.* PAMPELUNE.

PAN, dieu grec, fils de Jupiter et de Callisto, présidait aux troupeaux et aux pâturages, et passait pour l'inventeur du chalumeau. Epris de la nymphe Syrinx, il se mit à sa poursuite et eut la douleur de la voir changée en roseau au moment où il allait la saisir. Il ne fut pas plus heureux auprès de la nymphe Echo. On figura Pan d'abord couvert de peaux de bouc, puis ayant les cornes, les pieds et les cuisses velues du bouc. On lui donne pour cortége des êtres de même forme, dits pans, panisques ou égipans, c.-à-d. pans-chèvres (du nom de Pan et du grec *aiges*, chèvres), qui sont peu différents des Satyres. Le Faune des Latins ressemble fort au Pan des Grecs ; cependant on les distingue. C'est en Arcadie surtout que Pan était adoré. Ses fêtes s'y nommaient *Lycées* ; à Rome, elles furent appelées *Lupercales*. Le bas peuple en Grèce croyait que Pan faisait des courses nocturnes, des apparitions subites qui jetaient partout l'effroi ; de là le nom de *terreur panique*. A l'époque de l'invasion des idées orientales en Grèce et à Rome, Pan devint un dieu suprême, créateur et roi du monde, identique à la nature ou à l'universalité des êtres (*pan*, tout). On confondait Pan ainsi envisagé avec l'Osiris des Égyptiens : de là le nom de *Panopolis* donné par les Grecs à une ville de la Haute-Égypte où Osiris était adoré. — Pan est aussi quelquefois identifié avec le dieu Mendès ou Mandou des Egyptiens (*Voy.* MANDOU).

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, né à Rhodes vers l'an 190 av. J.-C., florissait vers l'an 150. Il étudia d'abord à Athènes sous Zénon, auquel il succéda dans la chaire du Portique, puis vint à Rome, et y ouvrit une école, qui fut fréquentée par les jeunes gens les plus distingués. P. Scipion, l'un de ses disciples, voulut que le philosophe s'établît dans sa propre maison, et l'emmena dans les diverses missions dont il fut chargé par la suite. Plus tard, il se retira à Athènes, où il mourut presque nonagénaire. Panætius avait composé divers ouvrages qui ne nous sont pas parvenus, entre autres un traité des *Devoirs* qui a fourni le fond des *Offices* de Cicéron ; un livre des *Sectes*, où il soumettait les doctrines philosophiques à la censure (on en trouve quelques fragments dans Diogène-Laërce) ; des traités *de la Divination* ; *de la Tranquillité d'esprit*, etc. On peut consulter les recherches de l'abbé Sevin sur

Panætius (*Acad. des Inscript.*, tome x), et une dissertation de Van Lynden (*de Panætio*), Leyde, 1802.

PANÆTOLIUM. *Voy.* ETOLIE.

PANAGIOTÈS. *Voy.* PANGOTAKI.

PANAMA, ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), ch.-l. de la prov. de même nom et de tout le dép. de l'Isthme, au fond d'une vaste baie, sur l'Océan Pacifique, par 81° 47' long. O., 8° 58' lat. N.; 12,000 hab. Cathédrale, collége, beaux couvents, hôpital. Bien bâtie. Port peu sûr. Commerce déchu de ce qu'il était jadis, lorsque Panama était l'entrepôt des trésors du Pérou, et qu'on y faisait la pêche des perles, qui est auj. abandonnée. — Il a existé de 1618 à 1670 une première Panama, fondée par Davila et qui fut incendiée par les flibustiers : en la relevant, on choisit un emplacement moins accessible. En 1821 eut lieu, sans grand résultat, sous les auspices de Bolivar, le congrès de Panama, qui dans les idées de ce chef de la Colombie aurait dû être comme l'Amphictyonie de tous les Etats américains indépendants. — La prov. de Panama, une des deux prov. du dép. de l'Isthme, sur les deux Océans, au S. du Guatimala, a 480 kil. sur 200; 60,000 hab. Montagnes, forêts, plantes médicinales. Fertilité médiocre, mais superbe position, qui semble l'appeler à être l'entrepôt du commerce des deux mondes.

PANAMA (isthme de), isthme qui joint les deux Amériques, par 9° 25' lat. N., et 81° long. O., n'a dans certains endroits que 64 kil. de large. Le peu de largeur de l'isthme a fait entreprendre de couper ce passage par un canal qui unirait l'Atlantique à l'Océan Pacifique. Dès à présent, un chem. de fer, ouvert en 1855 et long de 64 k. (d'Aspinwald, sur le golfe du Mexique, à Panama, sur le Pacifique), permet de traverser l'isthme en qq. heures. — On donne le nom de *Golfe de Panama* à l'enfoncem. formé par le G.-Océan sur la côte méridion. de l'isthme de Panama, de 6° 50' à 7° 13' lat. N. et de 80° 10' à 82° 45' long. O.

PANARD (Ch.-Fr.), vaudevilliste et chansonnier, né à Nogent-le-Roi, près de Chartres, en 1691, m. en 1765, avait composé près de 80 pièces, soit seul, soit de société avec Collé, Piron et Gallet; il publia en 1763 un volume qui ne contient que 5 comédies, et 13 opéras-comiques. Les *Œuvres choisies* de Panard (publiées par Armand Gouffé) forment 3 vol. in-18, Paris, 1803.

PANARO, *Scultena*, riv. d'Italie, sort des Apennins, sépare l'État de l'Église du duché de Modène, et se jette dans le Pô, rive droite, après un cours de 125 kil. Elle a donné son nom à un dép. du roy. d'Italie de Napoléon, formé de la partie E. du duché de Modène et qui avait pour ch.-l. Modene.

PANATHENÉES, *Panathenæa* (de *pân*, tout, et *Athenê*, Minerve, ou *Athenæa*, fêtes de Minerve), grande fête athénienne, se célébrait en l'honneur de Minerve. Instituée par Erichthonius vers 1495 av. J.-C., elle reçut un nouveau lustre de Thésée, qui fit de Minerve la déesse de *toute* l'Attique, et de sa fête le rendez-vous et le lien commun des peuples de *tous* les bourgs de cette contrée. On distingua plus tard les *grandes* et les *petites Panathénées*. Les premières se célébraient de 4 ans en 4 ans; les secondes tous les ans. On déployait dans les grandes Panathénées une magnificence extrême : la cérémonie principale était la procession du *peplum* ou voile de Minerve (*Voy.* PEPLUM) ; puis venaient les *lampadodromies* (ou courses avec des flambeaux à la main), des jeux gymnastiques, des représentations dramatiques dans lesquelles les poëtes disputaient le prix, enfin des festins publics.

PANAY, une des îles Philippines, par 120° 10' long. E., 11° 15' lat. N.: 160 kil. sur 130; 296,000 hab. Montagnes, forêts, sol très fertile. Riz, cannes à sucre, poivre, etc.; beaucoup de bétail, chevaux. Les habitants sont des Papous, des Bissayos, peuple très industrieux. Résidence d'un gouverneur espagnol.

PANCHAIE, partie de l'Arabie Heureuse renommée chez les anciens pour la quantité de parfums qu'elle produisait. On la place ordinairement dans la Sabée (à la pointe N. E. de l'Arabie, sur le golfe Persique); d'autres en font une île voisine de l'Arabie (*Voy.* ÉVHÉMÈRE); quelques-uns doutent même de son existence.

PANCIATICI, puissante famille de Toscane, était à la tête des Gibelins de Pistoie. Elle chassa les Tedici, qui avaient vendu cette ville à Castruccio Castracani, et conclut en 1327 avec Florence un traité en vertu duquel Pistoie devenait, avec le titre d'e*mie*, dépendante de Florence, et recevait garnison florentine. Dans la suite, plusieurs Panciatici s'établirent à Florence. Toujours Gibelins, ils figurèrent parmi les ennemis des Médicis; mais quand les Médicis eurent établi leur domination, ils devinrent leurs amis; ils soutinrent même leur parti à Pistoie contre les Strozzi (1437).

PANCIROLI (Gui), né à Reggio, en 1523, mort en 1599, professa avec éclat le droit à Pavie, à Turin, et publia, entre autres écrits importants: *Commentarius in Notitiam de utriusque imperii magistratibus*, Lyon, 1608, in-fol.; *De claris juris interpretibus*, Francfort, 1721, in-4; *De rebus inventis et perditis*, 1599, 2 vol. in-12 (ouvrage écrit originalrement en italien, trad. en latin par Salmuth, 1599 et 1602, 2 vol. in-8; en français par *Lanoue*, Lyon, 1617, in-8); c'est le plus curieux de ses ouvrages. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Venise sous le titre de *Tractatus universi juris*.

PANCKOUCKE (Charles-Joseph), imprimeur-libraire, né à Lille en 1736, mort en 1798, s'établit à Paris à 28 ans, forma une des librairies les plus renommées de l'Europe, éleva le *Mercure de France* à un haut degré de prospérité, publia avec Beaumarchais le *Voltaire*, édit. de Kehl, conçut le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, dont il commença l'exécution, et créa le *Moniteur*. Au milieu de ces vastes entreprises, il trouva le temps de composer lui-même plusieurs ouvrages; il traduisit Lucrèce, 1768, et, en société avec Framery, les poëmes de l'Arioste et du Tasse; publia diverses brochures politiques, des mémoires de mathématiques, une *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfants*, 1795, in-12, etc. — André-Joseph Panckoucke, son père, avait été libraire à Lille et a laissé aussi divers ouvrages: *Art de désopiler la rate*, 1749, in-12 (deuxième édit. 1773, 2 vol. in-12); *Manuel philosophique*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionnaire des Proverbes français*, 1749, etc. — Le fils de Ch.-Joseph, M. Ch.-L.-Fleury Panckoucke, né en 1780, marchant sur les traces de son père, s'est distingué à la fois comme libraire-éditeur et comme auteur. Il a donné comme auteur une traduction complète de Tacite; comme éditeur, le grand *Dictionnaire des sciences médicales*, les *Victoires et conquêtes des Français*, et une magnifique collection des auteurs classiques latins, avec trad. franç., sous le titre de *Bibliothèque latine-française*, Paris, 1825-39, 178 vol. in-8. M. en 1844.

PANDÆMONIUM, nom donné par Milton à l'assemblée des démons et au lieu même de leur assemblée.

PANDARUS, fils du troyen Lycaon et ami de Pâris, était un des plus braves guerriers de l'armée de Priam pendant le siége de Troie. Impatient de combattre, il viola la trêve conclue entre les Troyens et les Grecs, en décochant un trait sur Ménélas. Il fut peu après tué par Diomède, qu'il venait de blesser.

PANDATARIE, *Vendotiene*, îlot de la mer Tyrrhénienne, vis-à-vis du cap de Circé, était un des lieux d'exil sous l'empire. C'est là que furent reléguées et que moururent Julie, fille d'Auguste, Agrippine l'ancienne, et Octavie, fille de Claude.

PANDERPOUR, ville de l'Inde ancienne, sur la Bimah, à 300 kil. S. E. de Pounah; 15,000 hab. Statue de Vichnou-Ouittoba, qui attire les pèlerins.

PANDION, roi d'Athènes qui, dit-on, institua les *Pandies*, fêtes de Jupiter (*Zeus, Dios*), commune à *tous* (*pantes*) les habitants de l'Attique, était fils et successeur d'Erichthonius, et fut père d'Erechthée, de Progné, de Philomèle; il régna de 1556 à 1525 av. J.-C., et vainquit le roi de Thèbes, Labdacus. — Un autre Pandion monta sur le trône d'Athènes en 1405, et en fut chassé après 24 ans de règne par les Métionides, issus du roi Erechthée. Il fut père d'Égée, qui remonta sur le trône d'Athènes.

PANDION (roy. de), *Pandionis regnum*, pays de l'Inde en deçà du Gange, sur la côte occid., probablement dans le Karnatic actuel et aux environs de Mathoura et Marava. Il est à croire que ses limites varièrent, et que pendant un temps le royaume s'étendit très loin à l'intérieur. La renommée du roy. de Pandion se répandit jusqu'en Italie à partir du temps d'Auguste; mais rien de plus vague que les récits répandus sur ce royaume. On croit que ce vague tient surtout à ce que *Pandion*, ou un mot de ce genre, a signifié prince, chef, dans un des dialectes de l'Inde. Il serait possible aussi que ce mot dérivât de Pendjab: il y eut en effet un roy. de Pandion, au N. de l'Inde dans le Pendjab, ou, comme l'indique Strabon, dans une partie de l'ancien roy. de Porus. Strabon appelle le roi du roy. septent. de Pandion, tantôt Porus, tantôt Pandion (ni l'un ni l'autre n'est un nom propre); il lui donne autorité sur cent rois. — Il est aussi question chez les anciens d'un peuple dit *Pandæ*, lequel aurait été, suivant Strabon, régi par des femmes. On a pensé que les *Pandæ* ne différaient pas du royaume de Pandion, et que le gouvernement des femmes doit s'entendre du droit de succession cognatique ou par les femmes, qui y était établi au lieu de la succession agnatique ou par les mâles.

PANDIT, nom indien qui correspond à celui de docteur, est ordinairement porté par les Brahmes qui se destinent à l'enseignement.

PANDJAB. *Voy.* PENDJAB.

PANDJNAD, gros cours d'eau, affluent du Sind, est formé de la réunion des quatre grandes rivières qui, avec le Sind, arrosent le Pendjab. Ces rivières sont, en allant de l'O. à l'E., le Djelam ou Behat (*Hydaspe* des anciens), le Tchennab (*Acesines*), le Ravei (*Hydraote*), le Setledje ou Gharra (*Hyphase*) grossi du Bedjah (*Byas*). On ne sait pas lequel de ces quatre fleuves reçoit vraiment les autres; mais il est certain que le Pandjnad qui les représente tous les quatre (ou tous les cinq en comptant le Bedjah) est tributaire du Sind.

PANDOLFE I, dit *Tête-de-Fer*, prince de Capoue, fils et successeur de Landolfe IV, réunit sous sa domination, grâce à Othon I, les villes de Bénévent, Capoue, Salerne, Camerino, Spolète, fut en guerre avec les Grecs qui le battirent à Bovino (juin 969) et le firent prisonnier, redevint libre en 970, se vengea des attaques que les Napolitains avaient dirigées sur ses états en son absence, et périt en 981. — Quatre autres princes du même nom régnèrent à Capoue.

PANDORE, nom de la 1re femme, selon la mythologie grecque. Elle fut modelée par Vulcain, animée par Minerve, douée de toutes les qualités par les dieux, qui chacun lui firent un don (d'où son nom, dérivé de *pan*, tout; *dôron*, don), puis envoyée par Jupiter à Prométhée, avec une boîte où tous les maux étaient enfermés. Prométhée, soupçonnant un piége, refusa Pandore et ses présents; mais Epiméthée, son frère, la prit pour épouse, ouvrit la boîte et donna ainsi l'essor à tous les maux. Il ne resta au fond de la boîte que l'espérance. L'invasion de tous les maux sur la terre fit naître le siècle de fer. Pandore est l'*Ève* des Grecs.

PANDOSIE, v. d'Epire, au S., sur les confins de la Molosside et de la Thesprotie, sur une riv. nommée Achéron; — ville du Brutium, à l'embouchure du Laüs, était une colonie de la précédente.

PANDOUR, village de Hongrie (Pesth), à 36 kil. S. de Kolotza; ses habitants, d'abord employés à la poursuite des voleurs, puis enrégimentés en corps francs, ont fait donner le nom de *Pandours* aux divers corps francs qu'avait l'Autriche.

PANDOUS ou PANDAVAS, cinq frères célèbres dans la mythologie indienne, qui, suivant le Mahabharata, disputèrent le trône de l'Inde aux Kourous, leurs cousins, et finirent par l'emporter sur eux par la protection de Krichna. La lutte des Kourous et des Pandous a fourni nombre d'épisodes au Mahabharata. Ces récits doivent avoir pour base des faits réels et une lutte qui peut-être eut lieu dans des temps reculés sur les confins de l'Inde septentrionale et de la Bactriane.

PANÉAS. *Voy.* CÉSARÉE DE PALESTINE.

PANEPHYSIS, ville d'Égypte. *Voy.* DIOSPOLIS.

PANETIUS. *Voy.* PANÆTIUS.

PANFILI. *Voy.* INNOCENT X.

PANGÉ, ch.-l. de cant. (Moselle), à 12 kil. S. E. de Metz; 400 hab. Beau château.

PANGÉE, *Pangæus*, auj. monts *Castagnatz*, petite chaîne de mont. en Thrace, joint le Rhodope à l'Hémus. C'est d'elle que sort le Nestus. On y trouvait des mines d'or et d'argent.

PANGOTAKI (Nicosios), vulg. *Panagiotès*, d'une des familles grecques dites Fanariotes, fut premier drogman de la Porte. Il avait étudié la médecine en Italie. Ayant suivi Ahmed Koprold dans son expédition contre Candie, il parvint par son adresse à soustraire les Candiotes à la rage du vainqueur. Pangotaki mourut en 1673. On a de lui une *Confession de foi orthodoxe des églises catholiques d'Orient*, en grec, Amsterdam, 1662, trad. en latin par Normann, Leipsick, 1695.

PANIANY, ville de l'Inde, à l'embouchure du Panlany dans la mer des Indes, à 60 kil. S. E. de Calicut; 40 mosquées. Bois de teck, poivre, riz, etc.

PANIGAROLA (Fr.), prédicateur de Milan, né en 1548, mort en 1594, fut cordelier, suffragant de l'évêque de Ferrare (1586), évêque d'Asti, et vint avec le cardinal Caiétan en France pour appuyer la Ligue. Outre ses *Sermons* (Rome, 1596, in-4), on a de lui un *Traité de l'éloquence de la chaire*, intitulé: *Il predicatore*, Venise, 1609, in-4.

PANIN (Nikita-Ivanovitch, comte), issu des Pagnini de Lucques, né en 1718, mort en 1782, fut chambellan et grand-écuyer d'Elisabeth de Russie, ambassadeur, puis gouverneur du grand-duc Paul (depuis Paul I), enfin ministre de Catherine II. — Son frère, P. Panin, se distingua à la prise de Bender et triompha de l'insurrection de Pougatchev.

PANIONIUM, nom donné à la confédération ionienne et au lieu où s'assemblaient ses députés. On y comptait 12 cités: Éphèse, Milet, Myonte (remplacée par Smyrne), Phocée, Colophon, Téos, Érythres, Clazomènes, Priène, Lébédos, Samos, Chios. Le lieu de la réunion était au S. d'Ephèse, près de Mycale

PANIPOT ou PANIPET, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), à 80 kil. N. O. de Delhi. Grande, jadis murée. Il se livra aux environs de cette ville deux grandes batailles en 1525 et en 1761 (dans la première, les Mongols défirent les Afghans; dans la seconde ceux-ci taillèrent en pièces les Mahrattes).

PANIS, indig. de l'Amérique du N. *Voy.* PAWNEES.

PANISSIÈRES, ville de France (Loire), à 14 kil. N. E. de Feurs; 3,730 hab. Toiles, linge de table.

PANNAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 13 kil. S. E. de Tchatterpour; aux environs, riches mines de diamants.

PANNAR ou PENNAR, riv. de l'Inde, naît à 18 kil. N. de Nondy-Droug, dans le Maïssour, coule au S. E., traverse le Balaghat et le Karnatic, et tombe dans le golfe du Bengale. Cours 450 kil.

PANNONIE, *Pannonia*, auj. partie de l'*Autriche*, de l'*Esclavonie*, de la *Croatie*, région de l'Europe anc., bornée au N. et à l'E. par le Danube, à l'O. par la Norique, dont la séparait le mont Cétius. Ce pays fut dès le IIe siècle divisé en deux prov.: *Pannonie* 1re ou *Haute*, et *Pannonie* 2e ou *Basse*, séparées par l'*Arrabona* (Raab). La 1re était à l'O. et avait pour ch.-l. *Petovio* (auj. Petau); la 2e, à l'E., eut pour capitale d'abord *Aquincum* (Vieux-Bude), ensuite *Sirmium*. Au IVe siècle, on retrancha de la Pannonie 2e le pays entre la Drave et la Save, auquel on donna le nom de Savie; *Sirmium* en fut le chef-l., et *Aquincum* redevint celui de la Pannonie 1re. Les premiers habitants de la Pannonie furent Celtes d'origine. Longtemps indépendants, ils furent soumis par les rois de Macédoine Philippe et Alexandre. Jules César fit pénétrer les Romains dans cette contrée, et sous Tibère la conquête de la Pannonie fut complète.

PANOPOLIS (c.-à-d. *ville de Pan*), primit. *Chemmis*, auj. *Akmym*, ville de la Haute-Égypte, sur la droite du Nil, entre Ptolémaïde et Antæopolis et vis-à-vis Crocodilopolis. Osiris, le Pan des Grecs, y était particulièrement honoré (d'où le nom grec de la ville). Le poëte Nonnus y naquit.

PANORME, auj. *Palerme*, ville de Sicile, sur la côte N., fondée par les Phéniciens, fut la capit. de la Sicile carthaginoise, et fut prise par les Romains en 254 av. J.-C. Gélon y défit, l'an 480 av. J.-C., Amilcar qui commandait une armée de 150,000 Carthaginois. *Voy.* PALERME.

PANSA (C. Vibius), consul en 43 av. J.-C., avec Hirtius, fut vaincu devant Modène par M. Antoine, et périt dans la bataille.

PANTALEON (saint), saint vénéré des Grecs, subit, à ce qu'on croit, le martyre à Nicomédie, sous Galère en 303. Il était médecin. On l'h. le 27 juill.

PANTALÉON (Jacques), pape. *Voy.* URBAIN IV.

PANTALÉON HEBENSTREIT, musicien. *Voy.* HEBENSTREIT.

PANTASMA, riv. du Guatimala (Honduras), coule à l'O. S. E., puis au N. E., et tombe dans la baie de Mosquitos, après un cours de 700 kil.

PANTCHOVA, ville de Hongrie (Banat allemand), sur le Danube et la Temes, à 170 kil. S. E. de Bude; 7,700 hab. Siége d'un protopape. Commerce.

PANTELLARIE ou **PANTALARIE**, jadis *Cossyra*, île de la Méditerranée, par 9° 35' long. E., 36° 55' lat. N., plus près de la côte d'Afrique que de celle de Sicile, et pourtant dépendante de celle-ci : 50 kil. de tour; 5,000 hab. Montagnes, un volcan éteint; vallées très fertiles. On y a trouvé des médailles qui prouvent que cette île, jadis puissante par sa marine, a appartenu aux Phéniciens et aux Carthaginois.

PANTÈNE (saint), stoïcien, se convertit au christianisme, devint en 179 le chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, fut institué par le patriarche Démétrius apôtre des nations orientales, séjourna plusieurs années dans l'Inde, puis revint dans Alexandrie où il vivait encore en 216. Saint Pantène est compté parmi les docteurs de l'Église. Il eut, entre autres disciples, S. Clément d'Alex. On l'hon. le 7 juill.

PANTHÉISTES (de *pan*, tout, et *théos*, dieu), philosophes qui réduis. toutes les existences à un seul être qu'ils appellent Dieu, n'accordant à tous les autres êtres qu'une réalité apparente et les absorbant tous dans la substance divine. On attribue ce système aux plus anciens philosophes de l'Inde; en Grèce, à Xénophane, à Parménide, et en général aux Éléates; dans les temps modernes à Jordano Bruno, à Spinosa, et dans l'Allemagne actuelle à Schelling, à Hegel (*Voy.* ces noms).

PANTHÉON, célèbre édifice de Rome, construit sous Auguste aux frais d'Agrippa, dans le champ de Mars. Bien que consacré à Jupiter Vindicator, il fut destiné à recevoir les statues de tous les dieux (*pan*, *théos*). Il fut restauré par Adrien, après avoir été en partie détruit par la foudre. Il fut dépouillé par les barbares de toutes ses richesses. Le Panthéon est remarquable surtout par son dôme de 46 mètres de diamètre; c'est auj. l'église de *Santa Maria Rotonda*. — Le Panthéon de Paris, commencé en 17[illegible] par Soufflot, fut d'abord destiné à former l'église de Ste-Geneviève; lors de la révolution de 1789, il fut consacré à recevoir les restes des grands hommes de la France et reçut cette inscript.: *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*. Rendu au culte sous la Restauration, il retourna en 1830 à sa précéd. destination; il a été définitivem. restitué au culte par Napoléon III.

PANTICAPÉE, *Panticapæum*, auj. *Kertch*, ville de Tauride, sur le Bosphore Cimmérien, était d'origine milésienne. Elle jouit pendant un temps de l'indépendance, mais finit par devenir sujette des rois du Bosphore, qui en firent leur capitale. C'est là que mourut Mithridate et que régnait Pharnace.

PANTIN, ch.-l. de cant. (Seine), près du canal de l'Ourcq, et du bois de Romainville; 1,280 hab. Aux env., carrières de moellons et de pierre à plâtre.

PANTOJA, peintre espagnol. *Voy.* LA CRUZ.

PANVIN ou **PANVINIO** (Onuphre), savant, né à Vérone en 1529, mort en 1568, fut ermite de saint Augustin, professeur de théologie à Florence (1554), attaché à la bibliothèque du Vatican sous Marcel II, et laissa beaucoup d'ouvrages d'histoire et d'antiquités, entre autres: *Epitome romanorum pontificum usque ad Paulum IV*, Venise, 1567, in-4, Heidelberg, 1588, in-fol.; *Fasti et triumphi Romanorum*, Venise, 1557, in-fol.; *De Triumpho*, Venise, 1573, in-fol.; *De Sibyllis et carminibus sibyllinis*, Venise, 1567, in-8, etc.

PANYASIS, ancien poëte grec d'Halicarnasse, auteur d'un poëme (auj. perdu) sur les 12 travaux d'Hercule, vivait au commencement du Ve siècle av. J.-C. et fut mis à mort par Lygdamis, roi de Carie. Il était oncle d'Hérodote. On a des fragm. de P.

PANZER (Georges-Wolfgang-François), ministre luthérien, né à Sulzbach en 1729, mort en 1805, s'est fait connaître comme bibliographe, et a laissé: *Annales typographici ab artis inventæ origine*, Nuremberg, 1793-1803, 11 vol. in-4, etc., etc.

PAO-KING, ville de Chine (Hou-nan), par 27° 4' lat. N., 109° long. E.; ch.-l. de dép.

PAOLA ou **PAULE**, ville du roy. de Naples (Calabre Citér.), sur la mer Tyrrhénienne, à 23 kil. N. O. de Cosenza; 4,900 hab. Couvent de Minimes. Patrie de saint François de Paule.

PAOLI (Pascal), célèbre général corse, né en 172[illegible] aux environs de Bastia, suivit à Naples son p[illegible] exilé, y fut élevé dans la haine du nom génois, [illegible] quelque temps au service de Naples, rentr[illegible] Corse vers 1753, fut, bien qu'absent, proclamé [illegible] de l'île en 1755, soutint avec courage la lutte [illegible] tre les Génois, et finit par leur enlever tout l'i[illegible] rieur de l'île. Prenant alors le rôle de législat[illegible] réorganisa la justice, perfectionna les monnaie[illegible] poids et mesures, l'instruction, l'agriculture, le c[illegible] merce, réprima ou combattit l'abus de la ve[illegible] et invita J.-J. Rousseau à venir l'éclairer dans ses [illegible] vaux régénérateurs. Quand Gênes eut cédé la C[illegible] à la France (1768), il tenta, mais en vain, de r[illegible] à la nouvelle puissance, et fut vaincu par le c[illegible] de Vaux; il trouva un refuge en Angleterre. A[illegible] en France en 1789, il reçut avec le titre de li[illegible] nant-général le commandement militaire de [illegible] pays, mais il se brouilla plus tard avec la Co[illegible] tion, qui le mit hors la loi (1793); il offrit al[illegible] Corse au cabinet de St-James qui accepta l'offre, [illegible] qui donna la vice-royauté de l'île à un autre. Pa[illegible] néanmoins se fixer en Angleterre, et mouru[illegible] environs de Londres en 1807. Il laissa par so[illegible] tament des sommes considérables pour fonder [illegible] sa patrie des écoles, qui sont aujourd'hui flo[illegible]

se (*V.* CORTE). — Hyacinthe P., père du préc., dirigea, de 1734 à 1739, la grande insurrection contre les Génois, offrit en vain la Corse aux cours de Rome et de Madrid, céda sa place au baron Théodore de Neuhof, combattit encore pour l'indépendance corse, après la chute de ce dernier, fut vaincu par Maillebois, se retira à Naples, et y mourut vers 1756.

PAOLO (Fra). *Voy.* SARPI.

PAO-NING, ville de Chine (Se-tchuen), par 31° 32' lat. N., 104° long. E.; ch.-l. de dép. Muse.

PAOU, île du Grand-Océan. *Voy.* VITI.

PAPA, ville de Hongrie (Wesprim), à 44 kil. N. O. de Wesprim; 13,000 hab. Jadis ville forte.

PAPA, *Araxus prom.*, cap de Grèce, sur la côte N. O. de la Morée, à l'entrée du golfe de Patras.

PAPANODISIA, une des îles des Princes, dans la mer de Marmara (5,000 hab.), à 16 kil. S. E. de Constantinople; — le ch.-l. de l'île porte le même nom.

PAPE, chef visible de l'Eglise, vicaire de Jésus-Christ et successeur de saint Pierre. Il réside à Rome et jouit à la fois d'un pouvoir spirituel, et d'un pouvoir temporel. Comme chef spirituel le pape a la souveraine autorité sur l'Eglise catholique romaine, fait observer les *canons* ou réglements, assemble les conciles, nomme les cardinaux, institue les évêques, établit, autorise ou supprime à volonté les ordres religieux, veille au maintien du dogme et de la discipline, approuve ou censure les doctrines, publie dans ce but des *bulles*, des *brefs*, des *encycliques*; prononce ou lève les excommunications, accorde les grandes dispenses, distribue les indulgences, etc. Comme prince temporel, le pape gouverne avec un pouvoir absolu la ville de Rome et les Etats de l'Eglise (*Voy.* ce mot). Il entretient près des cours étrangères des *légats*, des *nonces* qui représentent à la fois son double pouvoir. — Le pape porte une triple tiare, symbole des diverses puissances qu'il réunit sur sa tête (chef de l'Eglise, évêque de Rome, souverain temporel des Etats Romains); il tient à la main une clef d'or et une clef d'argent, qu'on nomme les *clefs de saint Pierre*. Il est élu par les cardinaux enfermés dans le conclave, et est choisi parmi eux. L'*élection* se fait au Quirinal; elle est suivie de l'*exaltation*, dans laquelle le nouveau pape, placé sur son siége pontifical, est porté sur les épaules à l'église Saint-Pierre; après l'exaltation a lieu le couronnement. Le pape se donne à lui-même le titre de *Serviteur des serviteurs de Dieu*; on le nomme aussi *Souverain pontife*, *Saint-Père*, *Très Saint-Père*; en s'adressant à lui, on dit *Votre Sainteté*.

Le nom de *pape*, qui en grec signifie *père* et *aïeul*, se donnait autrefois à tous les évêques; ce n'est que depuis Grégoire VII (1073) qu'il a été appliqué exclusivement au souverain pontife. La suite des papes remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, qui avait été choisi par Jésus-Christ lui-même, et qui fonda le siége de Rome. La suprématie de ce siége fut reconnue dès l'origine; l'histoire nous montre dès les 1ers siècles Rome exerçant son autorité sur les autres Eglises et celles-ci recourant à elle pour les points en litige. Quand la capitale de l'empire eut été transférée à Constantinople, les évêques de cette ville obtinrent du concile de Constantinople (381) le 1er rang dans l'Eglise après l'évêque de Rome, avec quelque autorité sur les autres églises d'Orient; puis, élevant de plus en plus leurs prétent., ils finirent par s'attribuer une autorité égale à celle du pape, ce qui amena le schisme d'Orient. Dans les 1ers siècles, les papes ne possédaient qu'un pouvoir spirituel, et ils obéissaient aux empereurs ou aux princes qui les représentaient en Italie. Constantin les dota richement, mais il ne leur fit point cette célèbre donation que l'on a quelquefois alléguée; ce n'est que du VIIIe siècle que date leur pouvoir temporel. Après avoir abattu les Lombards, Pépin-le-Bref (755) et Charlemagne (775) donnèrent aux papes une partie des états conquis (l'exarchat de Ravenne, la Pentapole, puis le Pérugin et le duché de Spolète), et en firent ainsi une puissance terrestre. La donation faite au Saint-Siége par la grande-comtesse Mathilde du territoire appelé depuis *patrimoine de Saint-Pierre* (*Voy.* ce nom), accrut encore leur pouvoir temporel (1077). Au moyen âge les papes jouent un rôle de plus en plus important : ils civilisent les peuples, propagent la religion, prêchent ou encouragent les *Croisades* (*Voy.* ce mot); devenus les arbitres de l'Europe, ils sont les médiateurs des princes dans leurs différends, poursuivent jusque sur le trône le crime ou l'infamie, et lancent l'interdit sur les royaumes; mais souvent aussi, outre-passant les bornes de la puissance spirituelle, ils vont jusqu'à déposer les souverains; ce qui donne lieu à de longues luttes et aux plus fâch. dissensions. C'est surtout avec l'Empire et la France qu'eurent lieu ces querelles, qui mirent en feu l'Allemagne et l'Italie. (*Voy.* INVESTITURES, GUELFES, GIBELINS, GRÉGOIRE VII, BONIFACE VIII, HENRI IV et V, empereurs, PHILIPPE-LE-BEL, etc.). En 1309, le pape Clément V va se fixer à Avignon, et ses successeurs continuent à y résider jusqu'en 1377; pendant tout ce temps, ils sont sous l'influence des rois de France. Grégoire XI retourne à Rome en 1377. A la mort de ce pape éclate le grand schisme d'Occident qui dura 71 ans (1378-1449), et pendant lequel on vit régner simultanément deux séries de pontifes qui résidaient les uns à Rome, les autres dans Avignon ou ailleurs, et qui s'anathématisaient réciproquement. Vers le même temps, les papes voient leur puissance attaquée par divers novateurs qui prétendent réformer l'Église : Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, ouvrent la voie dès le XIVe et le XVe siècle; au XVIe, Luther, Zwingle, Calvin trouvent de nombreux partisans en Allemagne et en Suisse; Henri VIII sépare l'Angleterre de l'Église romaine : ainsi, une grande partie de l'Europe échappe à l'autorité du souverain pontife. Depuis cette époque, l'intervention des papes dans les affaires temporelles a été de plus en plus rare, et leur puissance de plus en plus limitée; ils virent même en France leur autorité spirituelle soumise à certaines restrictions qui ont été formulées par l'organe de Bossuet, dans la célèbre déclaration de 1682 (*Voy.* ÉGLISE GALLICANE); la *Pragmatique sanction* de 1438, sous Charles VII, avait eu le même but, mais elle avait été d'abord suspendue par Louis XI, puis remplacée sous François I par le *Concordat* de 1516 (*Voy.* ces mots). Les relations actuelles de la France avec l'Église romaine sont fixées par le Concordat de 1801. — Le mode d'élection des papes a subi diverses modifications. Primitivement, l'élection était faite conjointement par le clergé et le peuple de Rome; bientôt le clergé y obtint la principale part. Longtemps le choix dut être confirmé par le prince; souvent même les empereurs s'arrogèrent le droit de nommer les papes par eux-mêmes. Louis le Débonnaire, en 824, et l'empereur Henri II, en 1014, rétablirent la liberté d'élection. Au XIIe siècle, le droit d'élire fut réservé aux cardinaux; c'est de l'an 1181 que date cette innovation. Enfin Grégoire X, en 1274, ordonna que l'élection se fit en conclave.

Liste chronologique des papes.

S. Pierre,	34	S. Soter,	168
S. Lin,	66	S. Eleuthère,	177
S. Anaclet,	78	S. Victor I,	193
S. Clément I,	91	S. Zéphirin,	202
S. Evariste,	100	S. Calixte I,	219
S. Alexandre,	109	S. Urbain I,	223
S. Sixte I,	119	S. Pontien,	230
S. Télesphore,	127	S. Anthère,	235
S. Hygin,	139	S. Fabien,	236
S. Pie I,	142	S. Corneille,	251
S. Anicet,	157	Novatien, anti-pape,	251

S. Luce I, 252
S. Etienne I, 253
S. Sixte II, 257
S. Denys, 259
S. Felix I, 269
S. Eutychien, 275
S. Caïus, 283
S. Marcellin, 296
S. Marcel, 308
S. Eusèbe, 310
S. Melchiade ou Miltiade, 311
S. Sylvestre I, 314
S. Marc, 336
S. Jules I, 337
S. Libère, 352
Félix II, 355
S. Libère, *de nouveau*, 358
S. Damase, 366
Ursin, anti-pape, »
S. Sirice, 384
S. Anastase, 398
S. Innocent I, 402
S. Zozime, 417
S. Boniface I, 418
S. Célestin I, 422
S. Sixte III, 432
S. Léon-le-Grand, 440
S. Hilaire, 461
S. Simplice, 468
S. Félix III, 483
S. Gélase, 492
S. Anastase II, 496
Symmaque, 498
Laurent, anti-pape, »
Hormisdas, 514
Jean I, 523
Félix IV, 526
Boniface II, 530
Jean II, dit *Mercure*, 533
Agapet I, 535
Silvère, 536
Vigile, 537
Pélage I, 555
Jean III, 560
Benoît I, ou Bonose, 574
Pélage II, 578
S. Grégoire *le Grand*, 590
Sabinien, 604
Boniface III, 607
Boniface IV, 608
S. Deusdedit ou Dieudonné, 614 ou 615
Boniface V, 617 ou 618
Honoré I, 625–638
Séverin, 640
Jean IV, 640
Théodore, 642
S. Martin I, 649
S. Eugène I, 654
Vitalien 657
Adéodat, 672
Donus ou Domnus I, 676
Agathon, 678 ou 679
S. Léon II, 682
Benoît II, 684
Jean V, 685
Pierre et Théodore, anti-papes, »
Conon, 686
Sergius I, 687
Théodore et Pascal, anti-papes, »
Jean VI, 701
Jean VII, 705
Sisinnius, 708
Constantin, 708
Grégoire II, 715
Grégoire III, 731
Zacharie, 741
Etienne, *élu, mais non consacré*, 752
Etienne II, 752
Paul I 757
Théophylacte, Constantin, Philippe, anti-papes, »
Etienne III, 768
Constantin, anti-p., »
Adrien I, 772
Léon III, 795
Etienne IV, 816
Pascal I, 817
Eugène II, 824
Zizime, anti-pape, »
Valentin, 827
Grégoire IV, 827
Sergius II, 844
Léon IV, 847
Benoît III, 855
Anastase, anti-pap. »
Nicolas I, 858
Adrien II, 867
Jean VIII, 872
Marin ou Martin II, 882
Adrien III, 884
Etienne V, 885
Formose, 891
Sergius, anti-pape, »
Boniface VI, 896
Etienne VI, 896
Romain, 897
Théodore II, 898
Jean IX, 898
Benoit IV, 900
Léon V, 903
Christophe, 903
Sergius III, 904
Anastase III, 911
Landon, 913
Jean X, 914
Léon VI, 928
Etienne VII, 929
Jean XI, 931
Léon VII, 936
Etienne VIII, 939
Martin III, 942
Agapet II, 946
Jean XII, 956
Léon VIII, 963
Benoît V, 964
Jean XIII, 965
Benoît VI, 972
Boniface VII (Francon), anti-pape, »
Donus ou Domnus II, 974
Benoît VII, 975
Jean XIV, 983
Boniface VII *de nouv.* 985
Jean XV (non sacré), 985
Jean XVI, 986
Grégoire V, 996
Jean XVI *bis*, anti-p. 997
Sylvestre II, 999
Jean XVII, 1003
Jean XVIII, 1003
Sergius IV, 1009
Benoit VIII (Léon, ant.), 1012
Jean XIX, 1024
Benoît IX, 1033–48
Sylvestre et Jean XX anti-papes, »
Grégoire VI, 1044
Clément II, 1046
Damase II, 1048
S. Léon IX, 1049
Victor II, 1055
Etienne IX, 1057
Benoît X, anti-p., »
Nicolas II, 1058
Alexandre II, 1061
Honoré II, anti-p., »
Grégoire VII, 1073
Clément III, anti-p., 1080
Victor III, 1086
Urbain II, 1088
Pascal II, 1099
Albert et Théodoric, anti-papes, »
Gélase II, 1118
Maurice Bourdin, anti-pape, »
Calixte II, 1119
Honoré II, 1124
Calixte III, anti-p., »
Innocent II, 1130
Anaclet et Victor, anti-papes, »
Célestin II, 1143
Luce II, 1144
Eugène III, 1145
Anastase IV, 1153
Adrien IV, 1154
Alexandre III, 1159
Victor IV, Pascal III, Calixte, Innocent, anti-papes, »
Luce III, 1181
Urbain III, 1185
Grégoire VIII, 1187
Clément III, 1187
Célestin III, 1191
Innocent III, 1198
Honoré III, 1216
Grégoire IX, 1227
Célestin IV, 1241
Innocent IV, 1243
Alexandre IV, 1254
Urbain IV, 1261
Clément IV, 1265
Grégoire X, 1271
Innocent V, 1276
Adrien V, 1276
Jean XXI, 1276
Nicolas III, 1277
Martin IV, 1281
Honoré IV, 1285
Nicolas IV, 1288
Célestin V, 1294
Boniface VIII, 1294
S. Benoît XI, 1303
A Avignon :
Clément V, 1305
Jean XXII, 1316
Pierre de Corbière, anti-pape, »
Benoît XII, 1334
Clément VI, 1342
Innocent VI, 1352
Urbain V, 1362
Grégoire XI (à Rome), 1370
Urbain VI, 1378
Clément (VII), à Avignon, 1378-94
Boniface IX, 1389
Benoit (XIII), à Avignon, 1394-1424
Innocent VII, 1404
Grégoire XII, 1406
Alexandre V, 1409
Jean XXIII, 1410
Martin V, 1417
Clément, anti-p. 1424-29
Eugène IV, 1431-1447
Félix V. 1439-1449
Nicolas V, 1449
Calixte III, 1455
Pie II, 1458
Paul II, 1464
Sixte IV, 1471
Innocent VIII, 1484
Alexandre VI, 1492
Pie III, 1503
Jules II, 1503
Léon X, 1513
Adrien VI, 1522
Clément VII, 1523
Paul III, 1534
Jules III, 1550
Marcel II, 1555
Paul IV, 1555
Pie IV, 1559
Pie V, 1565
Grégoire XIII, 1572
Sixte V, 1585
Urbain VII 1590
Grégoire XIV, 1590
Innocent IX, 1591
Clément VIII, 1592
Léon XI, 1605
Paul V, 1605
Grégoire XV, 1621
Urbain VIII, 1623
Innocent X, 1644
Alexandre VII, 1655
Clément IX, 1667
Clément X, 1670
Innocent XI, 1676
Alexandre VIII, 1689
Innocent XII, 1691
Clément XI, 1700
Innocent XIII, 1721
Benoît XIII, 1724
Clément XII, 1730
Benoît XIV, 1740
Clément XIII, 1758
Clément XIV, 1769
Pie VI, 1775
Pie VII, 1800
Léon XII, 1823
Pie VIII, 1829
Grégoire XVI, 1831
Pie IX, 1846

PAPE (GUI-), jurisconsulte. *Voy.* GUI-PAPE.

PAPEBROECK (Dan.), jésuite, né en 1628 à Anvers, mort en 1714, fut un des plus laborieux collaborateurs de Bollandus pour les *Acta Sanctorum*. Les Carmes lui cherchèrent querelle pour avoir nié que leur ordre remontât jusqu'au prophète Elie; il se vit condamné par l'inquisition de Madrid, mais il fut acquitté par la cour de Rome. Il a publié avec Henschen les saints du mois de mars (3 vol.), et seul

ceux d'avril et de mai (6 vol.). On lui doit de plus *Propylæum ad Acta Sanctorum Maii*, in-fol., etc.

PAPEITI, baie et port de l'île d'Otaïti.

PAPELS (pays des), en Sénégambie, au S. de la riv. de Santo-Domingo ; ville principale, Cachao.

PAPENBOURG, ville du Hanovre, à 40 kil. S. d'Embden, sur un canal qui communique à l'Ems ; 5,220 hab. Chantiers de construction ; navigation active (100 bâtiments de 25 tonneaux environ).

PAPESSE JEANNE. *Voy.* JEANNE.

PAPHLAGONIE, *Paphlagonia*, auj. livahs de *Kastamouni*, de *Kiangari*, etc., région de l'Asie Mineure, sur la côte N., entre la Bithynie et le Pont, bornée au S. par la Galatie, avait pour villes principales : Amastris, capit. ; Gangra et Sinope. — La Paphlagonie ne fut jamais comprise que nominalement dans la monarchie médo-persane. Alexandre l'entama à peine ; sous ses successeurs elle devint un royaume particulier. Parmi ses rois on distingue Morzès en 179 av. J.-C. ; Pylémène I, vers 131 ; Pylémène II, qui mourut vers 121. Ce dernier légua ses états au père de Mithridate-le-Grand. Ce pays devint dès lors un sujet de guerre entre les rois de Pont et ceux de Bithynie. Les Romains, vainqueurs de Mithridate, la réduisirent en province romaine, et la réunirent à la province de Pont, 63 av. J.-C. Elle fit partie, sous Dioclétien, du diocèse de Pont, et devint, après Héraclius, un des *thèmes* de l'Orient.

PAPHOS, nom commun à deux villes de l'île de Cypre, dites l'*Ancienne Paphos* et la *Nouvelle Paphos*. La première était sur la côte O. de l'île, et devait son origine à des Syriens ou Phéniciens. Vénus, dit-on, ou plutôt la planète Astaroth, y était adorée sous la forme d'un bloc conique noir, qu'on présume avoir été un aérolithe. Son temple rendait des oracles. Le grand-prêtre était le premier après le roi. Pococke a trouvé sur son emplacement beaucoup de ruines. — La deuxième, auj. *Bafa*, était sur le rivage, à 15 kil. N. O. de la précéd. ; elle avait un bon port, un beau temple. On en attribuait la fondation à l'arcadien Agapénor, qui l'aurait bâtie en revenant de Troie. Souvent ravagée par les tremblements de terre, elle fut relevée une fois par Auguste, et prit de là le nom d'*Augusta*. C'est à Paphos que S. Paul convertit Sergius Paulus.

PAPIA, nom latin de PAVIE.

PAPIAS (S.), disciple de saint Jean l'Evangéliste, et évêque d'Hiéraple (Phrygie), est auteur d'une *Explication des discours du Seigneur*, dont il existe des fragments, et où l'on trouve des renseignements précieux ; il passe pour avoir répandu le premier les idées des Millénaires. Il mourut vers l'an 156. On le fête le 12 février. — Un autre Papias rédigea au XIe s., vers 1053, un *Vocabularium lat.*. Milan, 1476, in-f., précieux monum. de l'époque.

PAPILLON (Almague), poëte, né à Dijon en 1487, mort en 1559, fut, comme Clém. Marot, valet de chambre de François I, et suivit le roi en Espagne dans sa captivité. On a de lui : le *Nouvel Amour* ; *Victoire et triomphe d'Argent contre le dieu d'Amour*, etc.

PAPILLON (Marc DE), seigneur de Lasphrise, poëte, né à Amboise en 1555, mort vers 1599, servit longtemps et avec distinction, puis se retira pour cultiver les lettres. On a de lui : *Amours de Théophile*, *Amours de Noémi*, *la Nouvelle inconnue* (imitée de Boccace), des élégies, des poésies chrétiennes pleines de verve et d'imagination.

PAPILLON (Philibert), chanoine, né à Dijon en 1666, mort en 1738, est auteur de *Mémoires* et *Observations* sur la Bourgogne, de la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1742-45, 2 vol. in-fol.

PAPILLON (Jean), né à Rouen en 1639, mort en 1710, s'est distingué dans la gravure, ainsi que Jean et J.-Nic., ses deux fils : J.-Baptiste et J.-B.-Michel, ses neveux. On estime surtout Jean, le jeune, inventeur du *trusquin*, et J.-Baptiste, auteur d'un *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, Paris, 1766, grand in-8.

PAPIN (Denis), célèbre physicien, né à Blois en 1647, exerça d'abord la médecine à Paris avec succès. Il s'occupa beaucoup de physique, se lia en Angleterre avec Boyle, qui l'associa à ses belles expériences sur la nature de l'air, professa les mathématiques à l'université de Marbourg, devint en 1699 correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, et mourut vers 1714, laissant, outre un grand nombre de *Lettres* et *Mémoires* disséminés dans le *Journal des Savants*, dans les *Transactions philosophiques*, et les *Acta eruditorum*, divers ouvrages, entre autres, *Manière d'amollir les os*, etc., Paris, 1682, in-12. Il est le premier qui ait connu toute la puissance de la vapeur, et le parti qu'on en pouvait tirer pour les machines ; tout le monde connaît son *Digesteur*, dit vulgairement *marmite de Papin*, dont les *autoclaves* ne sont qu'un perfectionnement. — Isaac Papin, son cousin, 1657-1709, théologien protestant, eut avec Jurieu de grandes disputes, à la suite desquelles il passa en Angleterre et en Allemagne ; puis il revint en France, où il abjura entre les mains de Bossuet, 1690. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-12, Paris, 1723.

PAPINIEN, *Æmilius Papinianus*, le premier jurisconsulte de l'antiquité, né en Phénicie vers 142, fut avocat du fisc sous Marc-Aurèle, puis préfet du prétoire sous Septime-Sévère ; défendit Géta contre Caracalla, et eut la tête tranchée par ordre de celui-ci, en 212, pour avoir refusé de faire l'apologie du fratricide dont ce prince s'était souillé. Il avait composé de nombreux ouvrages (37 liv. de *Questions*, dissertations sur des points de droit ; 19 liv. de *Réponses*, consultations sur des cas particuliers ; 2 liv. de *Définitions*, maximes générales de droit) ; il n'en reste que des fragments, soit dans les *Pandectes*, soit dans la *Collatio Mosaïcarum et Romanarum legum* (Cujas les a réunis et commentés). Ces écrits formèrent dans les écoles romaines la base du haut enseignement. Papinien jouit d'une telle autorité, que ses décisions faisaient loi, et qu'en cas de partage, son opinion devait prévaloir. Quelques-uns ne lui donnent à tort que 37 ans de vie.

PAPIRIUS ou PAPISIUS, nom de deux familles romaines, l'une patricienne et l'autre plébéienne ; la première se divisait en six branches : les Crassus, les Mugillanus, les Cursor, les Maso, les Prætextatus et les Pætus ; quant à la deuxième, la plus connue est celle des Carbon.

PAPIRIUS (L.) CURSOR, maître de la cavalerie en 340 av. J.-C., consul en 325, 319, 318, 314, 312, dictateur en 323 et 308, se signala contre les Samnites, les Sabins et les Prénestins ; introduisit dans son armée la discipline la plus sévère, répara la honte des Fourches Caudines en reprenant Lucérie (320), et s'acquit le renom du plus habile général des Romains. La sévérité de Papirius en matière de discipline était telle, qu'en 323 il condamna à mort Fabius, son maître de cavalerie, pour avoir livré bataille malgré sa défense : il fallut les prières du peuple entier pour soustraire Fabius à cette sentence, bien qu'il eût été victorieux. — L. Papirius Cursor son fils, consul en 293 et 272 av. J.-C., remporta la victoire d'Aquilonie en 293 sur les Samnites, et les battit encore, ainsi que les Lucaniens et les Brutiens en 271. — C. Papirius Maso, consul en 230 av. J.-C., réduisit en provinces romaines la Sardaigne et la Corse déjà soumises depuis 237, mais sans cesse en révolte. N'ayant pu obtenir du sénat d'entrer en triomphe à Rome, il fit la cérémonie triomphale sur le mont Albain, exemple qui depuis fut suivi fréquemment.

PAPIRIUS CARBO. *Voy.* CARBON.

PAPISTES, nom que donnent aux Catholiques les partisans de la religion réformée.

PAPOUASIE, dite aussi *Terre des Papous* ou *Nouvelle-Guinée*, grande île de l'Australie ou Océa-

nie centrale, est beaucoup plus longue que large : elle s'étend de 117° à 148° de long. E., mais ne va que de 1° lat. N. à 1° 30' lat. S. Les naturels ont les membres grêles, mais sont moins laids que d'autres nègres océaniens. Ils sont assez adroits navigateurs. Ce sont les seuls nègres du monde maritime qui aient des temples et des idoles. Dans les montagnes sont les Arfakis ou Endamènes, bien plus barbares et qui pourtant se partagent entre l'agriculture et la chasse. Les Chinois visitent la côte N. O. de la Papouasie pour en tirer de l'écaille de tortue, des peaux d'oiseaux de paradis, des esclaves.

PAPOUASIE (Archipel de la). Il est formé d'abord de la Papouasie propre, puis du groupe de Waigiou (Salwatti, Gamen, Battanta et Waigiou) soumis au sultan de Tidor, des groupes d'Arrou, de Freewill, de Geilwink, des petits archipels de Dampier, de Schoutten, enfin de l'île de Guébé (ou Goby), placée presque sous l'équateur.

PAPPENHEIM, ville de Bavière (Rezat), sur l'Altmühl, à 19 kil. S. de Nuremberg ; 2,400 hab. Titre d'un comté. — Les comtes de Pappenheim portaient le titre de maréchaux de l'empire. Un membre de cette famille, Godefroy Henri, comte de Pappenheim, zélé catholique, fut un des généraux les plus distingués des Catholiques dans la guerre de Trente-Ans. Il fut tué à Lutzen en 1632, n'ayant que 38 ans.

PAPPUS, mathématicien d'Alexandrie, qui vivait vers la fin du IVe siècle de J.-C., a laissé sous le titre de *Collections mathématiques*, en grec, un recueil qui ne nous est pas parvenu dans son entier ; néanmoins il est précieux tant par les démonstrations qu'il contient que par les fragments qu'il nous a conservés d'auteurs perdus ; il a été publié à Pesaro, 1588, in-fol., avec une trad. lat. de Commandino, et à Bologne, 1660, in-fol., avec des augmentations. Il en a été trouvé de nouveaux fragments par Wallis et par H.-J. Eisenmann, qui ont paru à Paris, 1824. On a aussi un abrégé latin d'une *Géographie* de Pappus, dont l'original est perdu.

PAQUE (la), du mot hébreu *paschah*, c.-à-d. *passage*, fête des Juifs et des Chrétiens. Elle fut instituée par Moïse en mémoire de la sortie d'Egypte et du passage de la mer Rouge ; elle durait 7 jours, du 15 au 22 du mois de Nisan. La cérémonie principale consistait, dans chaque famille, à manger avec du pain sans levain un agneau ou un chevreau de l'année ; on teignait les portes du sang de la victime. On devait aussi venir sacrifier au temple. Une foule d'Israélites se rendaient à Jérusalem dans ce but au temps de la Pâque. Cette époque de l'année était chez les Juifs un temps de réjouissances. On délivrait à cette occasion un condamné à mort. — Chez les Chrétiens, la *Pâque* se célèbre en mémoire de la résurrection de J.-C. Dans l'église primitive, on disputa beaucoup sur l'époque à laquelle il fallait placer cette fête : les uns la mettaient le même jour que les Juifs ; les autres, si elle tombait un autre jour que le dimanche, la reportaient au dimanche suivant. Le concile de Nicée décréta en 325 que la fête serait mobile et aurait lieu chaque année le premier dimanche après la première pleine lune qui suivrait l'équinoxe du printemps.

PAQUE (île de). *Voy.* VAI-HOU.

PARA ou GRAM-PARA (prov. de), la prov. la plus septentr. du Brésil, entre 3° lat. N.-8° lat. S. et 47°-73° long. O., a pour bornes au N. la Guyane et la rép. de Vénézuela, à l'O. celles de la Nouv.-Grenade et de l'Equateur, au S. la prov. de Mato-Grosso, à l'E. celles de Goyas et de Maranhao, et au N. E. l'Océan : 3,500 kil. de l'O. à l'E., 1,520 du N. au S. ; 200,000 hab. Division, 3 comarques : Para, Marajo, Rio-Negro ; ch.-l., Para ou Belem, Villa-da-Moorferie, Barro-do-Rio-Negro. Sol plat, très arrosé (par l'Amazone et ses grands affluents de droite) et très fertile, mais peu cultivé ; climat très chaud, forêts immenses. On y trouve toutes les productions du Brésil. — La comarque de Para a pour villes principales (outre Belem), Santarem, Villaviçosa, Gurupa, Sousel, Obidos, Pinhel, Pombal, etc.

PARA ou BELEM, ville du Brésil. *Voy.* BELEM.

PARACATU, riv. du Brésil (Minas Geraes), coule à l'E. N. E., et tombe dans le San Francisco : cours, 400 kil. Elle donne son nom à une comarque du Brésil, qui a pour ch.-l. Paracatu-do-Principe.

PARACELSE (Auréole-Phil.-Théophraste BOMBAST DE HOHENHEIM, dit), prétendu thaumaturge, naquit en 1493 à Einsiedeln (dans le canton de Schwitz), voyagea longtemps dans toute l'Europe, se fit de la réputation par de belles cures, s'établit à Bâle en 1527, y fut nommé professeur de médecine et attira d'abord beaucoup d'élèves, tant parce qu'il faisait son cours en langue vulgaire que par l'éclat et l'emphase de sa parole. Il prétendait faire révolution en médecine et détruire l'autorité d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne ; mais bientôt il laissa apercevoir le vide profond de ses déclamations, et perdit à la fois ses malades et son auditoire ; prenant alors le métier de médecin ambulant, il promena sa science de ville en ville jusqu'à Salzbourg, où il mourut en 1541, à l'hôpital de St-Etienne. Il prétendait avoir trouvé le secret de prolonger la vie et de faire de l'or. Il croyait à la magie, à l'astrologie et expliquait les maladies par l'influence des astres. La médecine lui doit l'opium, l'emploi du mercure, et plusieurs préparations chimiques ; mais ses extravagances, son charlatanisme éhonté, ses prétentions thaumaturgiques ont jeté une ombre fâcheuse sur son caractère comme sur son mérite. Ses *Œuvres complètes* (en latin) forment 3 vol. in-fol., Genève, 1658.

PARACLET, c.-à-d. en grec *consolateur*, nom spécialement affecté au Saint-Esprit, l'une des trois personnes de la très-sainte Trinité.

PARACLET, village de l'ancienne Champagne (Aube), à 7 kil. S. E. de Nogent-sur-Seine : c'est là que se retira Abeilard pour y trouver quelque repos ; il y fonda en 1123 un célèbre monastère dont Héloïse fut la première abbesse. Il le nomma *Paraclet* (consolateur) en mémoire des consolations qu'il y reçut de ses disciples, qui vinrent le trouver jusque dans cette solitude. Le tombeau d'Abeilard et d'Héloïse, qui s'y trouvait jadis, a été transféré depuis au Musée des Petits-Augustins à Paris, et plus tard au cimetière du Père-Lachaise.

PARADAS, ville d'Espagne (Séville), à 5 kil. S. O. de Marchena ; 4,320 hab. Château des ducs d'Arcos.

PARADIS TERRESTRE. *Voy.* EDEN.

PARÆTONIUM, auj. *Al-Baretoun*, ville et port de Libye, dans la Marmarique, à l'O. d'Alexandrie. Sous l'empire, elle fut comprise dans l'Égypte.

PARAGOA, une des Philippines. *Voy.* PALAOUAN.

PARAGUA, deux riv. de l'Amérique du Sud : l'une, dans le Vénézuela, coule au N. E., au N., à l'E., puis tombe dans le Caroni à Barceloneta ; cours, 900 kil. ; l'autre dans le Brésil (Mato-Grosso), se perd dans le Guapore ; cours, 700 kil.

PARAGUASSU, riv. du Brésil (Bahia), sort de la Sierra das Almas et se perd dans la baie de Tous-les-Saints : 500 kil.

PARAGUAY, état de l'Amérique du Sud, au N. des Provinces-Unies du Rio de la Plata, à l'O. du Brésil : 900 kil., du N. au S., sur 265. Population en 1855, environ 600,000 hab. Chef-lieu, l'Assomption (ou Asuncion). Division, une vingtaine de cercles, plus la mission du Parana. Sol plat, sauf quelques montagnes. Beaucoup de rivières (le Parana et ses affluents, notamment le Paraguay). Climat varié, tour à tour humide et chaud, puis sec et frais. Forêts ; rhubarbe, vanille, *maté* (ou thé du Paraguay), canne à sucre, coton, cocotier, quinquina, patates, légumes, miel, etc. Les blancs forment la plus grande partie de la population ; les Indiens (presque tous

Guaranis), en tout un 10e et les métis le reste. La langue usuelle, même parmi les blancs, est le guarani. Le gouvernement est despotique : le chef, qui fut longtemps le docteur Francia, porte le titre de dictateur. L'entrée de l'état est interdite à tout étranger sous des peines sévères. L'armée se compose d'une trentaine de mille hommes. On ne sait presque rien sur les finances et l'intérieur du pays tel qu'il est constitué aujourd'hui. Le catholicisme est la seule religion. — Le Paraguay a été découvert en 1526 par Sébastien Cabot, conquis par Alvar Nugnes (1535), et initié à la civilisation par les *missions* de Jésuites espagnols, fondées sur la droite du Parana, au S. O. de l'Assomption ; les Jésuites s'y rendirent presque indépendants et y formèrent un état théocratique qui dura depuis 1556 jusqu'au moment où leur ordre fut expulsé de tous les états espagnols, en 1767 ; l'entrée en était dès lors interdite aux étrangers. Même sous la domination des Jésuites, le Paraguay formait toujours un district de la grande vice-royauté espagnole de la Plata. En 1750, l'Espagne céda le pays aux Portugais en échange de la colonie du Saint-Sacrement. Toutefois le Portugal ne put y faire goûter sa domination, et en 1777 un traité rendit le Paraguay à l'Espagne. Par suite du mouvement insurrectionnel général de l'Amérique espagnole, le Paraguay devint indépendant en 1809. Bientôt Francia s'y mit en possession du pouvoir, d'abord avec le titre de consul (1818), puis avec celui de *dictateur* (1814). Il a su s'y maintenir jusqu'à sa mort, arriv. en *1840*, et a fait tourner son despotisme au profit de l'industrie du pays. Comme les Jésuites, il ferma le pays à tous les étrangers. Depuis sa mort, les communic. ont été rétablies par le président (Lopez).

PARAGUAY, très grande riv. de l'Amérique du Sud, naît au centre de la prov. de Mato-Grosso (Brésil), traverse le lac de Xarayes, sépare le Paraguay (auquel il donne son nom) de divers États Argentins, reçoit le Pilcomayo et le Rio-Grande ou Vermejo, et tombe dans le Parana un peu au N. de Corrientes, après un cours d'environ 1,800 kil.

PARAHYBA, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Parahyba, sur un fleuve de même nom, par 37° 5' long. O., 6° 49' lat. S., à 2,100 kil. N. E. de Rio-de-Janeiro : de 2 à 3,000 hab. Récifs dans le voisinage. — La province de Parahyba est une des moins vastes du Brésil ; elle est sur l'Atlantique entre les provinces de Rio-Grande-do-Norte et de Pernambouc ; 250,000 hab. Très montagneuse. Sol fertile, climat tempéré.

PARALE, galère sacrée que tous les ans les Athéniens expédiaient à Délos, chargée d'offrandes et de personnes qui devaient accomplir aux autels d'Apollon et de Diane des cérémonies sacrées. Ce voyage s'appelait *théorie*, et les voyageurs *théores*. Pendant l'absence du navire, on ne pouvait mettre à mort nul condamné. C'est ainsi qu'il s'écoula un mois entre la condamnation et la mort de Socrate.

PARALIPOMÈNES (c.-à-d. *choses omises*), titre de deux livres de l'Ancien Testament, vulgairement attribués à Esdras, et où se trouvent des détails qui avaient été omis dans les quatre livres des rois.

PARAMARIBO, capit. de la Guyane hollandaise, sur le Surinam, à 400 kil. N. O. de Cayenne, par 57° 44' long. O., 5° 35' lat. N., à 9 kil. de la mer ; 20,000 hab. Port sûr et commode. Société littéraire, collége, etc. Fondée en 1673 ; incend. en 1820.

PARAMYTHIA, v. de Turquie (Roumélie), à 46 k. S. O. de Janina ; 3,500 h. Ch.-l. de district.

PARANA, gr. fleuve d'Amérique, bras principal de la Plata. *V.* PLATA. — Nouv. capitale de la Républ. argentine, dans la prov. d'Entre-Rios ; 15,000 hab.

PARANAHYBA, riv. du Brésil (Goyaz), naît par 17° lat. S., 49° long. O., coule au S. O. et se joint au Rio-Grande pour former le Parana, par 20° lat. S. et 53° long. O. ; cours, 900 kil. — Autre riv. du Brésil, sépare les prov. de Piauhy et de Maranhao, se jette dans l'Atlantique à 28 kil. au S. d'une ville de Paranahyba et après un cours de 1,800 kil.

PARANAN, riv. du Brésil (Goyaz), naît par 15° 40' lat. S., coule au N., et tombe dans le Tocantins, à 40 kil. O. de Conceiçao ; cours, 670 kil. Il donne son nom à un district de la prov. de Goyaz.

PARASOU-RAMA, fut, dit-on, un brahme aux mœurs guerrières, fils du brahme Djamadagni et de Renouka ; il fut élevé par Siva, abattit une des défenses de Ganeça (qu'on représente avec une tête d'éléphant), vengea la mort de son père et de sa mère sur les fils de Vaciehtha, autre brahme, ennemi de Djamadagni, chassa d'Aiodhia (Aoude) et de l'Inde entière les chattryas ou guerriers, assurant ainsi la prééminence aux brahmes ; mais n'ayant trouvé chez ceux-ci qu'ingratitude, il s'exila sur les Ghattes et fit sortir des ondes la longue côte de Malabar, dont il défendit l'entrée aux brahmes en les maudissant ; enfin, il soumit les Nairs, et rentra dans le sein de la divinité, d'où il ne sortit qu'au temps de Rama, comme 7e incarnation de Vichnou.

PARATY, ville du Brésil (Rio-de-Janeiro), à 140 kil. O. de Rio-de-Janeiro, sur la baie d'Angra-dos-Reys. Eaux thermales. Ch.-l. du district d'Ilha-Grande.

PARAY-LE-MONIAL, *Pareium Moniale* ou *Moniacum*, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire) à 12 kil. O. de Charolles ; 3,486 hab. Blé. Patrie du jésuite Vavasseur. — Jadis prieuré de Bénédictins, fondé en 973.

PARCÉ, bourg de France (Sarthe), à 17 kil. N. E. de la Flèche ; 2,226 hab.

PARCHIM, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, sur l'Elde, à 36 kil. S. E. de Schwérin ; 4,500 habitants. Drap, flanelle, sel de Glauber, eau-de-vie de grains, etc. — Elle existait dès le IIe siècle sous le nom d'*Alistus*.

PARCQ (le) ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 22 kil. de Saint-Pol ; 800 hab.

PARDAILLAN. *Voy.* CONDRIN.

PARDIES (le P.), géomètre, né en 1636 à Pau, d'un conseiller au parlement, entra chez les Jésuites, embrassa le système philosophique de Descartes, ce qui plus d'une fois lui suscita des difficultés avec ses supérieurs, et mourut jeune encore, en 1673. Il enseignait avec une grande distinction les mathématiques au collége Louis-le-Grand. Ses ouvrages sont : *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4 ; *De motu et naturâ cometarum*, Bordeaux, 1665, in-12 ; *Du mouvement local*, Paris, 1670, in-12 ; *Éléments de géométrie*, Paris, 1671, in-12 ; *De la connaissance des bêtes*, Paris, 1672, in-12 ; et un *Atlas céleste*, publié en 1674 sous le titre de *Globi coelestis in tabulas redacti descriptio latino-gallica*.

PARDO (EL), village d'Espagne, sur le Mançanarès, dans la forêt d'el Pardo, à 14 kil. N. O. de Madrid ; 900 h. Beau chât. royal, construit sous Charles-Quint. Un traité y fut signé en 1778 avec le Portugal.

PARDO, riv. du Brésil, affluent de la Parana, coule entre les prov. de Mato-Grosso et de Goyaz ; cours, 400 kil. Elle roule des diamants.

PARÉ (Amb.), le père de la chirurgie française, né à Laval vers 1518, étudia l'anatomie à Paris, suivit le général René de Montejean en Italie comme chirurgien, revint prendre ses degrés à Paris, fut nommé, en 1552, chirurgien de Henri II, garda ce poste sous ses trois successeurs, et mourut en 1590. C'était le premier opérateur de son temps. Il a laissé divers ouvrages, tant français que latins, qui ont été réunis en 1 vol. in-fol., Paris, 1561, et qui forment 28 liv. Le plus estimé est la *Manière de traiter les plaies faites par arquebuses*, etc., 1545. Ses *Œuvres complètes* ont été publiés par Malgaigne (1840). A. Paré était protestant : à la St-Barthélemy, Charles IX le sauva lui-même en le cachant dans sa chambre.

PAREDES (GARCIA DE), gén. espagnol. *Voy.* GARCIA.

PARÉDES-DE-NAVA, ville d'Espagne (Palencia),

à 26 kil. N. O. de Palencia; 5,500 hab. Corroieries.

PAREJA (J. DE), peintre, né à Séville en 1606, mort en 1670, fut longtemps esclave du fameux Vélasquez, s'exerça secrètement chez lui au dessin et à la peinture, suivit son maître en Italie et revint avec lui; il fut affranchi à la demande de Philippe IV qui avait admiré son talent. Il n'en resta pas moins toujours attaché à Vélasquez, et plus tard à sa fille. Son chef-d'œuvre est la *Vocation de saint Matthieu*.

PARENNIN (Dominique), Jésuite, né en 1665 à Bussey près de Pontarlier, mort en 1741, fut envoyé comme missionnaire à la Chine (1698) et y resta jusqu'à sa mort. Il jouissait d'un grand crédit auprès de l'empereur Kang-hi. Il a laissé des cartes de l'empire chinois (dans la *Chine* de Duhalde), et une *Correspondance* avec Mairan, 1759.

PARENTIS, ch.-l. de cant. (Landes), à 67 kil. N. E. de Mont-de-Marsan; 1,500 hab.

PARENZO, ville des États autrichiens (Illyrie), sur l'Adriatique, à 65 kil. S. de Trieste; 4,000 hab. Evêché, cathédrale. Bon port.

PARESSEUSE (mer), en latin *Pigrum Mare*, partie de la mer Baltique où se trouve auj. l'archipel danois, est ainsi nommée sans doute parce qu'elle gèle souvent sur ses bords ou que ses eaux sont basses sur beaucoup de points. — On désigne aussi sous ce nom la mer Glaciale.

PARÉTACÈNE, vaste contrée de l'empire des Perses, au N. des monts de la Perside et au S. E. de la Médie, n'était qu'un immense désert lié à ceux de la Médie et de la Carmanie : Aspadane à l'E., Ecbatane des Mages au N. E. semblent en avoir été les villes principales.

PAREUS (Philippe WÆNGLER, dit), philologue, fils de David Pareus, professeur de théologie protestante à Heidelberg, était né en 1576 à Hemsbach (près de Worms), et mourut vers 1648. Il étudia sous Théodore de Bèze, enseigna les humanités à Neuhausen, puis fut recteur des écoles de Neustadt et de Hanau. On lui doit d'excellents travaux sur Plaute, *Plauti comœdiæ cum notis perpetuis*, 1610; *Lexicon Plautinum*, 1614; *Electa Plautina*, 1617, etc. — Son fils, Daniel Pareus, né vers 1605 à Neuhausen, mort en 1635, tué par des voleurs, fut professeur d'humanités à Kaiserslautern; il a édité *Musée*, *Quintilien*, *Hérodien*, *Lucrèce*, *Héliodore*, a donné un *Lexicon Lucretianum*, 1631, et plusieurs ouvrages d'histoire.

PARFAICT (François et Claude, dit *les Frères*), nés à Paris, ont donné ensemble l'*Histoire générale du Théâtre Français*, Paris, 1743, 2 vol. in-12. On doit de plus à l'aîné : *Histoire de l'ancien Théâtre Italien*, 1753, in-12; *Histoire de l'Opéra* (manuscrit); *Histoire des théâtres de Paris*, 1756-67, 7 vol. in-12, et quelques pièces de théâtre.

PARFAIT (saint), martyr, né à Cordoue vers 800, assista les Chrétiens opprimés par les Mahométans, et excita ainsi la fureur de ces derniers, qui le mirent à mort en 850. On l'honore le 18 avril.

PARGA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 80 kil. S. O. de Janina, vis-à-vis de l'île de Paxo; 4,000 hab. Citadelle sur un rocher. Les Parganiotes, assiégés par Ali-Pacha en 1814, avaient appelé les Anglais à leur secours, et avaient demandé à réunir leur territoire à la république des îles Ioniennes; mais ceux-ci les livrèrent à Ali-Pacha. Les habitants indignés quittèrent leur ville plutôt que de vivre sous la domination turque, 1819.

PARIA, ville de Bolivie (Oruro), à 40 kil. S. O. d'Oruro; plomb, étain, argent; eaux thermales. Elle donne son nom au *lac de Paria*, qui communique par le Desaguadero au lac Titicaca; 16 kil. sur 9.

PARIA (golfe de), golfe de la mer des Antilles, entre la côte N. E. du Vénézuela et l'île de la Trinité; 150 kil. sur 60. Il reçoit plusieurs bras de l'Orénoque.

PARIAS, dits aussi *Chandalas*, nom donné par les Hindous aux individus qui se sont fait chasser de leur caste. Ils forment une classe à part, universellement méprisée, et qui est comme le rebut de toutes les castes. Elle se recrute de tous les malheureux qui ont violé les lois religieuses ou civiles. Persécutés par tous les autres Hindous, les Parias ne peuvent habiter l'intérieur des villes, se baigner dans les eaux du Gange, ni exercer aucune profession un peu relevée; leur contact est regardé comme une souillure. La civilisation européenne n'a pu encore adoucir le sort de ces infortunés.

PARIGNÉ-L'ÉVEQUE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 17 kil. S. E. du Mans; 3,377 hab. Toiles, papier.

PARIMA, riv. du Brésil (Para), coule à l'E. et au S. O., traverse un lac de même nom, et tombe dans le Rio-Negro à 20 kil. de Carvoeiro. Cours, 1,200 kil.

PARIME (monts), ou *Monts de Guyane*, occupent la partie S. O. du ci-dev. dép. colombien de l'Orénoque. Ils donnent naissance à l'Orénoque et au Rio-Parima.

PARINA, cap du Pérou, dont il forme la pointe la plus occidentale, par 4° 42' lat. S., 83° 45' long. O.

PARINI (Jos.), poëte italien, né en 1729 à Bosizio (Milanais), mort en 1799, fut d'abord copiste chez un procureur, puis entra au séminaire. Il se fixa à Milan, y acquit d'abord un nom comme critique (1756), et s'annonça comme poëte par la publication de son *Matin* (1763), fut mis par le comte Firmian à la tête d'une feuille périodique, puis occupa une chaire de belles-lettres à la Canobbiana de Milan. Il s'était montré grand partisan des idées libérales en 1796, mais il ne tarda pas à être désenchanté. On a de lui des *Odes* estimées et un poëme intitulé *les Quatre parties du jour à la ville*, satire gracieuse et légère. On a donné à Milan ses *Œuvres complètes*, 1801-4, 6 vol. in-8.

PARIS, *Lutetia* et *Parisii* en latin, capitale de la France, sur la Seine, qui la coupe en deux parties inégales dont la plus forte est au N., et qui y forme trois îles, la Cité, l'île Saint-Louis, l'île Louviers (cette dernière vient d'être jointe à la rive droite), par 48° 50' 14" lat. N., et 0° long. (le méridien de l'Observatoire de Paris sert aujourd'hui de point de départ pour la détermination des longitudes : il est à 20° 30' long. E. de l'île de Fer, par laquelle passait autrefois le 1er méridien, et à 2° 20' long. E. de celui de Greenwich). Paris est à 379 kil. S. E. de Londres, 1,372 N. O. de Rome, 1,595 N. O. de Naples, 1,290 N. E. de Madrid, 1,230 N. O. de Vienne, 2,700 S. O. de St-Pétersbourg. Entouré d'un mur d'octroi qui a 23,753 m., Paris est défendu par une enceinte fortifiée de 39 k. et par 13 forts détachés. Sa pop. fixe est de 996,067 hab. (1852); mais il a plus d'un million d'hab., en y comprenant la population flottante. Superficie : 34,398,800 mètr. carr. Paris est la résidence habituelle du souverain et des Chambres, des ministères, de toutes les grandes administrations centrales, de la Cour de Cassation, de la Cour des Comptes, du Conseil d'État, etc. Elle est en outre le siége d'une Cour impér. et d'un tribunal de 1re instance, de la 1re division militaire, d'une Académie universitaire, d'un archevêché (le siége épiscopal, qui remonte au IIIe siècle au moins, n'a eu que le titre d'évêché jusqu'en 1622). Paris est divisé en 12 arrondissements ayant chacun un maire, et subdivisés chacun en 4 quartiers (en tout 48). On y compte au moins 60 places, 1,100 rues, 32 passages, 56 barrières, 10 ports, 24 ponts, 35 quais, 6 halles, 38 marchés, plus de 40 églises, plus. temples protestants, une synagogue, 90 fontaines monumentales, un puits artésien (à l'abattoir de Grenelle), plus de 20 hôpitaux, un canal (le canal St-Martin), des chem. de fer pour St-Germain, Versailles, Orléans, Rouen et le Havre, Lille, Strasbourg, Lyon, Rennes, etc. Les rues, surtout dans les anciens quartiers, sont en général étroites, et les maisons élevées. Les quartiers les plus populeux, et aussi les plus pauvres, sont ceux de Saint-Marceau, de Saint-Antoine,

de la Cité : la population indigente de Paris monte à plus de 70,000 âmes. Les quartiers Montmartre, Saint-Denis, de la Bourse, du Palais-Royal sont les plus commerçants ; ceux de la place Vendôme, de la Chaussée-d'Antin, de la Madeleine, sont en général la résidence des riches et des banquiers ; au faubourg Saint-Germain réside surtout l'aristocratie ancienne. Nous nommerons : parmi les places, celles du Carrousel, de la Concorde, où se trouve l'obélisque de Luxor ; la place Vendôme, ornée d'une colonne fondue sous l'Empire avec les canons pris à l'ennemi, et surmontée de la statue de Napoléon ; la place du Châtelet, avec une statue de la Victoire ; la place Royale, avec une statue équestre de Louis XIII ; la place des Victoires, avec une statue équestre de Louis XIV ; la place de la Bastille, avec une colonne érigée en mémoire de la révolution de 1830 ; la place de la barrière du Trône, le Champ-de-Mars ; — parmi les rues, celles de Rivoli, de Castiglione, de la Paix, du Mont-Blanc, Royale, Tronchet, Vivienne, Richelieu, Saint-Louis au Marais, Louis-Philippe, Rambuteau, etc., remarquables pour leur beauté ; les rues Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Honoré, remarquables pour leur étendue ; — parmi les passages, ceux de l'Opéra, de Choiseul, Vivienne, Colbert, des Panoramas, Véro-Dodat, du Saumon ; — parmi les ponts, ceux d'Austerlitz, d'Iéna, du Carrousel, Louis XV, des Arts, des Invalides, le pont Royal, le Pont-Neuf ; — parmi les promenades, les jardins des Tuileries, du Luxembourg, des Plantes ou du Roi, la place Royale, les Boulevards, qui ceignent la ville entière : ceux du Nord (boulevards Montmartre, des Italiens, de la Madeleine), sont les plus beaux et les plus fréquentés ; l'avenue des Champs-Elysées ; les larges quais qui bordent d'un bout à l'autre de la ville les deux rives de la Seine, et qui pour la plupart sont plantés d'arbres (leur développement est d'au moins 25 kil.) ; — parmi les édifices, le superbe palais du Louvre (construit par Louis XIV et lié au vieux Louvre), les Tuileries, anc. résidence de nos rois, le Palais-Royal (dont les galeries louées au commerce forment un magnifique bazar), le palais du Luxembourg, auj. palais du Sénat, le Palais-Bourbon, où siégent les députés, le Panthéon, le Val-de-Grâce, l'Hôtel-des-Invalides, l'Ecole-Militaire, la Bourse, la Banque, le Garde-Meuble, la Monnaie, le Timbre, l'Hôtel-de-Ville, agrandi et embelli tout nouvellement (1839-41) ; l'hôtel du quai d'Orsay où siégent la cour des Comptes et le Conseil d'État ; l'hôtel de la Légion-d'Honneur, les hôtels des divers ministères, des diverses ambassades, et beaucoup de superbes maisons particulières qui pourraient passer pour des palais ; les arcs de triomphe de l'Étoile, du Carrousel, les portes Saint-Denis et Saint-Martin ; puis, en fait de constructions industrielles, le Grenier d'Abondance, l'immense Entrepôt général des vins, la Halle au Blé, que couvre une coupole en fer. Les plus belles églises sont Notre-Dame (cathédrale), Saint-Sulpice, Saint-Eustache, Saint-Roch, Saint-Étienne, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Paul, la Madeleine et Notre-Dame-de-Lorette. Les principaux théâtres, au nombre de plus de vingt, sont : l'Académie impériale de Musique ou Opéra, l'Opéra Italien (auj. salle Ventadour), le Théâtre Français, l'Odéon (2e Théâtre Français), la Porte-Saint-Martin, le Gymnase, le Vaudeville, les Variétés, le Palais-Royal, le Cirque et les Panorama, Diorama, Géorama, etc. ; parmi les jardins d'agrém., ceux de Tivoli, de Beaujon (auj. détruits) et du Vauxhall sont les plus connus. — Parmi les hôpitaux ou hospices, les uns admettent toute espèce de malades (l'Hôtel-Dieu, la Charité, la Pitié, l'hospice Cochin), d'autres sont spéciaux (l'hôpital St-Louis, la Maternité, la Salpêtrière, les Quinze-Vingts, le Val-de-Grâce, etc.). Parmi les marchés, il faut citer celui des Innocents (le principal de tous) avec ses annexes, puis ceux de St-Germain, de la Madeleine, St-Martin, des Blancs-Manteaux, Maubert, etc. Aux portes de Paris sont 5 vastes cimetières dont le plus renommé est celui du Père-Lachaise ou de l'Est. Sous la partie mérid. de Paris s'étendent de vastes et antiques catacombes où ont été déposés, lors de la révolution, les ossements provenant des cimetières intérieurs de la capitale (celui des Innocents, etc.). — On trouve à Paris des établissements d'instruction de tous genres : des facultés de sciences, de lettres, de théologie, de droit, de médecine, qui forment l'Université la plus fréquentée peut-être du monde entier (on y compte au moins 8,000 élèves). Le haut enseignement y a de plus le Collége de France, le Muséum d'histoire naturelle et une foule d'écoles spéciales : école polytechnique, école normale, écoles de pharmacie, d'astronomie, des ponts et chaussées, des mines, de commerce, des beaux-arts, de musique et de déclamation dite *Conservatoire*, des langues orientales et d'archéologie, des chartes, d'industrie manufacturière, l'Athénée. On y compte 5 lycées ou colléges de l'Etat : Louis-le-Grand, Napoléon (Henri IV), St-Louis, Bonaparte (Bourbon), Charlemagne, 1 coll. municip. (Rollin), 1 coll. partic. (Stanislas) ; nombre d'institutions privées ; il faut y joindre les écoles des jeunes aveugles, des sourds-muets, etc. ; plusieurs séminaires, dont le principal est le grand séminaire de Saint-Sulpice : beaucoup d'écoles primaires (mutuelles, des Frères, etc.), une école primaire supérieure, fondée par la Ville. Parmi les bibliothèques et autres collections, on remarque : les Bibliothèques Impériale (la plus riche du monde), de Sainte-Geneviève, de l'Arsenal, Mazarine, de l'Institut, de la Ville, du Muséum d'histoire naturelle ; les collections du Muséum (ménagerie, jardin botanique, collections de zoologie, de minéralogie, de géologie), l'Observatoire ; les Musées de peinture, sculpture, naval, des antiquités (tous au Louvre) ; le Musée du Luxembourg, le Musée d'artillerie, l'Arsenal, le Dépôt de la guerre, le Dépôt général des cartes et plans de la marine, les plans en relief des places de guerre, le Cabinet de minéralogie (à la Monnaie), le Conservatoire des arts et métiers, le Cabinet d'anatomie (à l'Ecole de Médecine), la Galerie d'architect. (à l'Institut), le musée de Cluny, la Galerie du Palais-Royal, etc. — Paris possède un grand nombre de sociétés savantes : d'abord l'Institut, composé de cinq classes (l'Académie Française, l'Académie des Sciences, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences morales) ; puis les Sociétés philomathique, linnéenne, géologique, asiatique, de statistique universelle, de géographie, de médecine, de pharmacie, d'agriculture, des progrès agricoles, de l'industrie française, etc. On y publie plus de 300 journaux ou recueils périodiques. L'industrie de Paris est immense et variée. Elle embrasse les tissus de toute espèce (fil, coton, soie, laines), la joaillerie, bijouterie, orfèvrerie, coutellerie de luxe ; les ornements en tout genre, les bronzes, porcelaines, papiers peints, verrerie, ébénisterie, tabletterie, passementerie, ganterie, bonneterie, quincaillerie, carosserie, sellerie, peausserie, tapisserie (manufactures des Gobelins et de la Savonnerie), articles de mode et de goût, fleurs artificielles ; produits chimiques ; instruments de physique, mathématiques, astronomie ; horlogerie, imprimerie et librairie, gravures, lithographies ; pianos et autres instruments de musique, etc. Les châles seuls forment un article de fabrication de 18 millions ; les meubles et objets d'orfèvrerie produisent plus de 7 millions. L'exportation manufacturière de Paris atteint 60 millions environ. Les revenus de la ville s'élèvent à près de 60 millions, et excèdent le budget d'une foule d'états importants.

Histoire. Lutèce n'était au temps de César qu'un

bourg borné à la Cité : c'était la capitale des *Parisii*. La ville s'étendit un peu sur la rive gauche au temps de l'empire, et reçut le titre de cité. Julien, pendant qu'il commandait dans les Gaules (355-361), en fit sa résidence favorite ; son habitation était le palais des Thermes (dont on voit les débris rue de la Harpe). Valentinien et Gratien y séjournèrent aussi, et c'est à peu de distance de Paris que le dernier perdit contre Maxime la bataille qui lui coûta l'empire (383). Quand Attila ravagea la Gaule, il sembla menacer Paris (451); mais sainte Geneviève réussit par ses prières à détourner le conquérant barbare (en mémoire de ce service, sainte Geneviève devint la patronne de Paris). Clovis, après la bataille de Soissons, entra dans Paris sans coup férir (486), et 20 ans après il l'environna de murs et en fit sa capitale. A sa mort (511), Paris donna son nom à l'un des quatre royaumes francs qui se formèrent de l'héritage de Clovis ; ce roy. échut à Childebert I, l'aîné des fils. Les quatre royaumes, qui avaient été réunis en 558 par Clotaire I, s'étant reformés à sa mort, en 561, Paris sembla assez important pour que dans le partage on stipulât qu'il appartiendrait en commun aux quatre frères. Dès 567 pourtant, sitôt que le roi de Paris Caribert I eut cessé de vivre, Chilpéric s'empara de la ville par surprise. Sous les derniers Mérovingiens, Paris fut la capitale de la Neustrie; sous Charlemagne, ce ne fut plus que le ch.-l. d'un comté; sous Charles-le-Chauve, le comté de Paris devint partie intégrante et principale du duché de France; les ancêtres de Hugues Capet furent à la fois, depuis Eudes, ducs de France et comtes de Paris. Au IXe siècle, Paris fut souvent menacé ou ravagé par les Normands (845, 855, 861): il subit un siége de 13 mois en 885; mais l'évêque Goslin et le comte Eudes le défendirent vaillamment. Vers le même temps, d'horribles famines (surtout en 850, 855, 868, 873, 896, 899, 940), décimèrent la population. Sous Philippe I fut instituée la prévôté ; sous Louis VI, les écoles de Paris commencèrent à devenir célèbres ; sous Louis VII la ville s'accrut considérablement. Philippe-Auguste fit commencer le pavage, bâtit la Halle, le vieux Louvre, fit clore la ville de murs. Dès 1200 fut fondée l'Université de Paris, la première qu'il y ait eu en Europe; elle compta jusqu'à 20,000 élèves. Sous Philippe-le-Bel le parlement fut établi à Paris (1302) ; et la même année y vit réunir les premiers états-généraux. Après les états-généraux de 1355, et pendant la captivité du roi Jean (1358), Marcel, prévôt des marchands, allait livrer Paris à Charles-le-Mauvais, quand il fut assassiné par Maillard; en 1381 éclata la sédition des Maillotins, qui fut punie cruellement par les ordres de Charles VI (1383). Quand commença la guerre civile des Armagnacs et des Bourguignons, Paris fut déchiré par ces deux factions (1411-18), jusqu'à ce qu'il tombât aux mains du roi d'Angleterre (1420), que le traité de Troyes venait de déclarer héritier présomptif du trône de France. La ville ne fut reconquise sur les Anglais qu'en 1436. Paris jouit ensuite de 100 ans de tranquillité. Les supplices des Calvinistes ordonnés en 1534 par François I, puis la Saint-Barthélemy en 1572, et peu après les troubles de la Ligue rouvrirent la carrière des désastres. C'est à Paris qu'eut lieu la journée des Barricades, qui devait ôter la couronne à Henri III (1588). Deux fois Paris fut assiégé par Henri IV (1589 et 1593); enfin la ville aux abois ouvrit les portes au roi, après sa conversion. Pendant la minorité de Louis XIV, Paris prit une part violente aux troubles de la Fronde, et vit livrer bataille dans ses faubourgs. Louis XIV transféra à Versailles le siége de la cour et du gouvernement, qui ne fut rétabli à Paris qu'en 1789 (6 octobre). Dans la révolution, Paris fut de nouveau le théâtre des discordes: la prise de la Bastille (14 juillet 1789), les journées des 5 et 6 octobre, la fédération au Champ-de-Mars (14 juillet 1790), les funestes journées du 20 juin, du 10 août, du 21 janvier, du 31 mai, du 13 vendémiaire an IV (4 octobre 1795), du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), etc., se passèrent dans son sein. Sous l'empire, un calme profond règne dans Paris jusqu'en 1812, époque de la conspiration de Mallet. En 1814, la capitale est occupée par les alliés, après la perte de la bataille dite *de Paris* (30 mars). L'emp. Napoléon y rentre bientôt (20 mars 1815), mais cent jours après, la défaite de Waterloo y ramène l'ennemi et Louis XVIII (8 juillet 1815). Enfin, c'est à Paris qu'éclatèrent les révolutions de juillet 1830 et de février 1848, et que fut proclamé le nouvel Empire, en 1852. Cette ville a reçu depuis cette époque des embellissements qui l'ont presque métamorphosée (achèvement du Louvre, prolong. de la rue de Rivoli, boulev. Sébastopol, etc.). De 1840 à 1846, elle avait été entourée de fortifications. Paris fut désolé par le choléra en 1832, 1839 et 1854.

A Paris ont eu lieu plusieurs conciles (en 825, 1104, 1310, 1395, 1398, 1408, etc.). — Nombre de traités ont été signés dans cette ville, notamment en 1229 (fin de la guerre des Albigeois, cession de la plus grande partie du comté de Toulouse à la couronne de France) ; en 1635 (ligue défensive et offensive de la France avec les Etats-Généraux de Hollande contre l'Espagne) ; en 1763, entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, pour mettre fin à la guerre de *Sept-Ans* (la France cède à l'Angleterre le Canada, l'Acadie, le Cap-Breton ; l'Angleterre restitue à la France la Guadeloupe, la Martinique, Marie-Galante, etc.; l'Espagne obtient la restitution de Cuba et cède la Floride aux Anglais). C'est encore à Paris que furent signés le *Concordat* avec le pape en 1801, les désastreux traités de 1814 et 1815, imposés à la France après les 2 chutes de Napoléon, enfin le traité de 1856, par lequel Napoléon III replaça la France à la tête de l'Europe. — Parmi les hommes illustres nés à Paris figurent Molière, Regnard, Boileau, J.-B. Rousseau, Voltaire, La Harpe, Catinat, Eugène de Savoie, Arnauld, d'Alembert, Lavoisier, Marivaux, Beaumarchais, Mansard, David, Lekain, etc. On peut consulter sur l'histoire et la description de Paris : Félibien, Lobineau, Piganiol de la Force, Ste-Foix, Mercier, Dulaure, St-Victor et M. Meindre.

PARIS (comtes de). Ce titre fut créé au VIIIe siècle par Charlemagne. Robert-le-Fort, en épousant Adélaïde, veuve de Conrad, dernier comte de Paris, fit passer ce titre dans sa famille avec le duché de France (861), et le donna à son fils Eudes, qui fut couronné roi de France en 887. Ce titre fut porté par divers membres de cette famille jusqu'à l'avénement de Hugues Capet, arrière-petit-fils de Robert-le-Fort, qui réunit à la couronne (987) le comté de Paris en même temps que le duché de France. — Le titre de comte de Paris, éteint depuis plus de huit siècles, avait été rétabli par le roi Louis-Philippe en faveur de son petit-fils, Louis-Philippe-Albert (fils de son fils aîné), né en 1838.

PARIS, dit aussi *Alexandre*, fils de Priam et d'Hécube, célèbre par sa beauté et sa lâcheté, fut exposé en naissant, parce que sa mère avait rêvé qu'elle accouchait d'un flambeau qui mettrait en cendres l'Europe et l'Asie. Il fut sauvé par les soins d'Hécube, et passa sa jeunesse parmi les bergers du mont Ida. Choisi pour juge entre Minerve, Junon et Vénus, il adjugea la pomme à cette dernière. Rentré dans la suite au palais paternel, il fut envoyé en Grèce pour redemander Hésione, qu'avait enlevée Hercule, et ravit la belle Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, qui l'avait accueilli à sa cour. Pendant la guerre de Troie, il offrit de se battre en combat singulier avec Ménélas, mais il prit la fuite devant ce héros. Il tua Achille en trahison, et fut lui-même blessé à mort par Pyrrhus ou par Philoctète. Il fut recueilli

et secours à ses derniers moments par la bergère Œnone, qu'il avait trahie et délaissée.

PARIS (Matthieu), chroniqueur anglais, né à la fin du XII[e] siècle, mort vers 1259, de l'ordre des Bénédictins, prit l'habit religieux au monastère de Saint-Alban, fut chargé de réformer plusieurs monastères de Norwége, et jouit de la faveur du roi d'Angleterre Henri III. On a de lui une *Historia major Angliæ*, qui va de 1066 à 1259, publiée par Matthieu Parker, archevêque de Cantorbéry, Londres, 1571; c'est une des sources les plus importantes pour cette partie de l'histoire. MM. de Luynes et Huillard-Bréholles ont donné une traduction franç. de cet ouvrage, Paris, 1840-41, 9 vol. in-8. Matthieu Pâris avait rédigé lui-même un abrégé de sa chronique, sous le titre d'*Historia minor*.

PARIS (François DE), célèbre diacre, né à Châtillon (Seine), 1690-1727, fils d'un conseiller au parlement. Il embrassa avec ardeur le jansénisme, en appela de la bulle *Unigenitus*, et refusa une cure pour ne pas signer le formulaire. Il consuma sa fortune en œuvres de charité, et, après s'être ruiné, se mit à fabriquer lui-même des bas pour vivre. Il abrégea ses jours par des austérités excessives et mourut en odeur de sainteté au dire de ses partisans. On prétendit qu'il s'opérait des miracles sur sa tombe (au cimetière St-Médard). L'enthousiasme, l'imagination s'en mêlèrent et donnèrent naissance à des cures extraordinaires, ainsi qu'aux scènes extravagantes et scandaleuses des *Convulsionnaires*: enfin le gouvernement fit fermer le cimetière (1732). L'épigramme suiv. fut affichée à la porte du cimetière par un plaisant :

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Carré de Montgeron a réuni en un vol. in-4 le récit des prodiges que célébraient les Jansénistes.

PARIS, ex-garde-du-corps du comte d'Artois, et depuis garde constitutionnel de Louis XVI, tua Lepelletier Saint-Fargeau, un des députés qui avaient voté la mort du roi, et se brûla la cervelle au moment d'être arrêté (1793).

PARIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier. Par d'habiles et savantes combinaisons, il acquit, ainsi que ses trois frères Ant.-Pâris, Pâris-la-Montagne, J.-Pâris-Montmartel, une des fortunes les plus considérables du temps, dirigea de concert avec eux le fameux visa par lequel la dette de l'État, à la mort de Louis XIV, fut réduite de 2,062,000,000 à 1,661,000,000, ainsi que d'autres opérations financières, fut le confident du duc de Bourbon, et surtout de la marquise de Prie, qui partageait avec lui l'exploitation de la feuille des bénéfices, et eut pendant quelque temps un pouvoir plus grand que celui des ministres (1723-26); il fit rendre l'ordonnance sur l'abolition de la mendicité (1724); proposa à Louis XV le mariage avec Marie Leczinska, conseilla au duc de Bourbon l'impôt du 50[e], et le rétablissement du droit de joyeux avénement, mesures qui le rendirent odieux. Il fut mis à la Bastille par Fleury, 1726, mais il sortit bientôt de prison, et il continua à être consulté par la cour. —Son frère, P.-Montmartel, garde du trésor en 1730, puis banquier de la cour, fut fait comte de Sampigny.

PARISII, très petit peuple de la Lyonnaise 4[e], sur les deux rives de la *Sequana* (Seine), avait pour ch.-l. *Parisii* ou *Lutetia*, auj. PARIS.

PARISIO. *Voy.* PARMEGIANO.

PARISIS, anc. petit pays de France, dans la partie centrale de l'Ile-de-France, au N. de Paris. La petite ville de Louvres en était le ch.-l. Ce pays est auj. compris dans les dép. de Seine-et-Oise et de la Seine.

PARISOT, dit le Père Norbert. *Voy.* NORBERT.

PARISOT DE LA VALETTE. *Voy.* LA VALETTE.

PARK (MUNGO-). *Voy.* MUNGO-PARK.

PARKANI, ville de Hongrie. *Voy.* BARKANI.

PARKER (Matthieu), archevêque anglican de Cantorbéry, et un des plus ardents partisans de la réforme, né en 1504 à Norwich, mort en 1575, fut le protégé de Cranmer, devint chapelain d'Anne de Boleyn, de Henri VIII, puis vice-chancelier de l'université de Cambridge (1545), accrut encore sa faveur sous Edouard VI, fut destitué et banni sous Marie, mais rappelé par Elisabeth, qui le nomma archevêque de Cantorbéry (1559). Il seconda la reine dans tous ses projets et se rendit odieux non seulement aux catholiques, mais même aux réformés, en voulant assujettir les ministres anglicans à certaines pratiques contre lesquelles plusieurs protestèrent. On lui doit des édit. des historiens Matthieu de Westminster, Matthieu Pâris, Thomas Walsingham, etc. — Un autre prélat, Samuel Parker (1640-1687), archidiacre de Cantorbéry, puis évêque d'Oxford, a beaucoup écrit sur la théologie et a laissé un fils de même nom, auteur d'une *Bibliotheca biblica*, Oxford, 1720, 6 vol. in-4, etc.

PARKIA, ville et port de l'Archipel. *Voy.* PAROS.

PARLEMENT (des mots barbares *parabolamentum*, *parliamentum*, colloque, pourparler), nom que l'on donnait dans l'ancien régime à des cours souveraines instituées pour administrer la justice en dernier ressort au nom du roi. Il en existait plusieurs, qui résidaient dans les principales villes du royaume, Paris, Rouen, Bordeaux, Dijon, etc., et qui furent instituées successivement. Le plus ancien et le plus important était celui de Paris. On en fait remonter l'origine à saint Louis. C'était d'abord une cour de justice *ambulatoire* qui suivait partout les rois pour rendre la justice en leur nom; Philippe-le-Bel le rendit sédentaire à Paris par une ordonnance en date du 23 mars 1302. On y adjoignit en 1420 la cour des pairs. — Le parlement de Paris recevait, ainsi que tous les autres parlements, les appels des tribunaux inférieurs, et prononçait sans appel; en outre, il connaissait des affaires où les pairs, les évêques, les chapitres, les communautés, les bailliages et les sénéchaussées étaient en cause; il devait juger les officiers de la couronne et les maréchaux de France qui auraient prévariqué; enfin il enregistrait les lois, édits et ordonnances. Les membres des divers parlements étaient dans l'origine nommés par le roi; François I introduisit l'usage de vendre les charges; elles continuèrent depuis à être vénales. — Le parlement de Paris, dont les attributions étaient d'abord toutes judiciaires, s'arrogea peu à peu des pouvoirs politiques. Souvent il refusa d'enregistrer des lois qui lui paraissaient injustes, ou bien il adressa aux rois, avant de remplir la formalité de l'enregistrement, de hardies remontrances qui devinrent l'occasion de luttes assez vives; les rois mettaient un terme à la résistance en se transportant en personne dans le parlement, et en ordonnant de faire devant eux l'enregistrement : c'est ce qu'on appelait *lits de justice*. Plusieurs fois aussi le parlement fut exilé : Louis XV, irrité de l'opposition de cette compagnie, la cassa en 1771 par le conseil du chancelier Maupeou, et installa à sa place, sous le nom de *Conseil du roi*, un nouveau corps judiciaire auquel on donna, par dérision, le surnom de *parlement Maupeou*; mais Louis XVI rétablit le parlement à son avénement au trône (1774). Le parlement de Paris fut supprimé avec tous les autres par un décret de l'Assemblée Constituante (7 sept. 1790). Ce parlement avait tenu depuis sa création des registres connus sous le nom d'*Olim*, qui sont au nombre des plus précieux monuments de notre histoire (*Voy.* OLIM). — Les parlements autres que celui de Paris furent institués dans l'ordre suivant : Toulouse, 1302; Grenoble, 1451; Bordeaux, 1462; Dijon, 1477; Aix, 1501; Rouen, 1499 et 1515; Rennes, 1553; Pau, 1620; Metz, 1633; Besançon (d'ab. à Dole), 1676; Douay, 1713 (d'ab. à Tournay). — Tout parlement se composait

d'une *grand'chambre*, de *chambres d'enquêtes* et de *chambres de requêtes*. La grand'chambre avait un 1er président et neuf présidents à *mortier* (ainsi appelés du nom de la forme du bonnet qu'ils portaient). — Dans plusieurs pays, notamment en Angleterre, on désigne collectivement sous le nom de parlement les deux assemblées qui partagent avec le roi le pouvoir législatif. Le parlement anglais fut institué par la grande-chartre, arrachée au roi Jean en 1215; mais il ne se composait d'abord que des députés du clergé et de la noblesse; les communes n'y furent introduites que sous Henri III, en 1265, par le comte de Leicester, et ne furent constituées que sous Edouard I. *V.* CHAMBRE DES LORDS, DES COMMUNES.

PARLEMENT (LONG-), nom donné au dernier parlement convoqué en 1640 par Charles I, roi d'Angleterre. Deux ans après, ce parlement déclara la guerre au roi; il le condamna à mort en 1649, lorsque les Ecossais eurent livré ce malheureux prince à l'armée anglaise. Après douze années d'existence au milieu des troubles et de la guerre civile, il fut cassé en 1653 par Ollivier Cromwell, qui entra dans la salle des séances, à la tête de ses soldats, et en chassa outrageusement les membres du parlement.

PARMA, riv. qui passe à Parme et tombe dans le Pô à Bresello. Cours, 80 kil.

PARME, *Parma* en ital., *Parma* et *Julia Augusta* en lat., ville d'Italie, capit. du duché de Parme, Plaisance et Guastalla, sur la Parma, à 110 kil. S. E. de Milan; 36,000 hab. Evêché. Ancienne citadelle, vieille cathédrale gothique, églises de la Madone de la Steccata, de Saint-Joseph, Saint-Roch, Saint-Jean l'Evangéliste, toutes ornées de fresques superbes; palais ducal, bâtiment de l'université, théâtre le plus vaste de l'Europe, mais dont on ne se sert pas; beaucoup de palais en ruine. Université, bibliothèque, galerie de peinture, jardin botanique, académie des beaux-arts, école militaire, maison d'aliénés. Aux environs, le palais Giardino et un beau pont sur le Taro. Porcelaine, soieries, chapeaux, etc. Ses laines étaient renommées chez les anciens. Patrie de Mazzuoli dit le *Parmesan*. — Ville très ancienne; elle fut fondée par les Etrusques. Elle devint colonie romaine l'an 184 av. J.-C. et fut comprise dans la Gaule cispadane; sous Auguste, elle reçut le nom de *Julia Augusta*. Au moyen âge elle fut tour à tour guelfe et gibeline, tour à tour indépendante et soumise à de petits tyrans, ou aux villes voisines, jusqu'au moment où elle tomba au pouvoir des papes et, par suite, aux mains de la maison de Farnèse, qui en fit sa capit.

PARME-PLAISANCE-ET-GUASTALLA (duché de), partie de l'ancienne *Gaule cispadane* et de la *Ligurie*, petit état de l'Italie sept., entre le roy. Lombard-Vénitien au N., le grand-duché de Toscane au S., le duché de Modène à l'E., les états sardes à l'O.: environ 80 kil. en tout sens; 508,000 hab. Ch.-l. Parme. Riv.: la Parma et le Taro. Cuivre, fer, sel, etc. Blé, maïs, bétail; fromage estimé dit *parmesan*, quoique le véritable *parmesan* se fasse aux environs de Lodi. Quelques soieries. — Cette contrée, après avoir été, comme toute la Ligurie, longtemps indépendante, fut soumise par les Romains vers 185 av. J.-C., avec le reste de la Gaule cisalpine. A la chute de l'empire, elle reconquit pour quelque temps son indépendance, puis tomba au pouvoir des Lombards, auxquels Charlemagne l'enleva pour la donner aux papes. Elle s'érigea en république pendant les guerres des papes et des empereurs. A la chute des Hohenstaufen, elle se trouvait sous la domination des Correggio (1303); déchirée par des dissensions intestines, elle se donna à Jean de Bohême (1330), lequel la vendit aux Rossi; mais ceux-ci ne purent s'y maintenir, et Martino della Scala en devint maître en 1335: il la donna comme fief à ses oncles les seigneurs de Correggio, qui recouvrèrent ainsi la puissance dont ils avaient été dépouillés (1341). Mais dès 1344, Azzon, l'un d'eux, vendit Parme à Obizzon III d'Este, lequel la revendit en 1346 à Lucchino Visconti, seigneur de Milan. Plaisance, dans tous ces revirements, suivit le sort de Parme. Le Parmesan et le Placentin restèrent ainsi prov. milanaises jusqu'aux guerres des Français en Italie. Jules II, au congrès de Mantoue, en rendant le duché de Milan aux Sforce, en fit détacher Parme et Plaisance en faveur du Saint-Siége (1511). François I, en renouvelant la conquête du Milanais en 1515, annexa de nouveau les deux pays au Milanais. La paix de 1530, entre Charles et Clément VII, les rendit au pape. Mais peu après, Paul III les céda comme fiefs (1545) à son fils naturel, Pierre-Louis Farnèse, dont le fils Octave, reconnu par Philippe II (1556), devint le chef de la dynastie des Farnèse. Celle-ci ne s'éteignit qu'en 1731, après avoir produit aux XVIe et XVIIe siècles plusieurs hommes remarquables (*Voy.* FARNÈSE). L'héritière de cette maison, Elisabeth Farnèse, femme du roi d'Espagne Philippe V, fit alors donner le duché à son fils, don Carlos ou Charles; mais Charles étant devenu roi des Deux-Siciles (1735), le double duché fut cédé à l'empereur. Après la guerre de la succession d'Autriche, la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) le donna au 2e fils d'Elisabeth Farnèse, l'infant don Philippe. Ferdinand, fils de Philippe, régna jusqu'en 1802 à Parme, et après sa mort ses états, réunis à la république française, puis à l'empire français, formèrent le dép. du Taro; ch.-l., Parme. En 1814, ce pays redevint duché souverain et fut donné, avec le duché de Guastalla, à l'archiduchesse Marie-Louise, épouse de Napoléon, qui y régna jusqu'en 1847. A sa mort, il revint à Charles-Louis, duc de Lucques, issu des ducs de Parme, qui fut forcé d'abdiquer dès 1849.

Ducs de Parme et de Plaisance.

Pierre-Louis Farnèse,	1545	Don Carlos de Bourbon, Charles I.	1731
Octave Farnèse,	1547	Don Philippe,	1748
Alexandre Farnèse,	1586	Ferdinand,	1765
Reinucce I Farnèse,	1592	*Louis I, roi d'Etrurie*,	180
Odoard Farnèse,	1622	*Louis II*,	1803-1807
Reinucce II Farnèse,	1646	Marie-Louise, *duch. de Parme*, etc.,	1814
François Farnèse,	1694	Charl.-Louis, Ch. II,	1847
Antoine Farnèse,	1727	Ch. III (ass. en 1854),	1849
		Robert I,	1854

PARME (Alexandre FARNÈSE, duc de), général de Philippe II. *Voy.* FARNÈSE.

PARME (don Philippe, duc de), 4e fils de Philippe V, roi d'Espagne, né en 1720, épousa Elisabeth de France, fille de Louis XV, roi de France. Le traité d'Aix-la-Chapelle, qui termina en 1748 la guerre de la *succession d'Autriche*, lui donna les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. Son administration fut paisible et heureuse. Il mourut en 1765, et eut pour successeur son fils Ferdinand.

PARME (Ferdinand, infant et duc de), fils du précédent, et petit-fils de Louis XV par sa mère, né en 1751, fut élevé par Kéralio et Condillac (qui rédigea pour lui son *Cours d'études*). Il succéda à son père en 1765, et régna paisiblement, laissant presque tou le pouvoir au marquis de Félino. Il eut quelque différends avec la cour de Rome, expulsa les Jésuites (1768), eut des démêlés avec la France pendant les guerres de la république en Italie (1796) et mourut en 1802 au moment d'être dépossédé. Après sa mort, ses états, sous le nom de dép. d Taro, augmentèrent la république française, et so fils, Louis de Parme, reçut en échange la Toscan avec le titre de roi d'Etrurie. — *Voy.* CAMBACÉRÈ

PARMÉNIDE, philosophe grec, de l'école élé tique, né vers l'an 535 av. J.-C. à Elée, fut da sa première jeunesse disciple de Xénophane, exer les premières magistratures dans sa patrie, don

de sages lois à ses concitoyens, puis se retira des affaires pour se livrer à la méditation. A 65 ans, il fit avec Zénon d'Elée, son disciple, un voyage à Athènes pour y enseigner la philosophie. Il mourut dans un âge avancé. Parménide professa comme Xénophane la doctrine de l'unité absolue, mais il donna une forme plus rigoureuse à ce système, que son maître n'avait fait qu'ébaucher. Distinguant deux ordres de connaissances, celles qui sont fondées sur la raison et celles que donne l'apparence, il prétendit que, selon la raison, il n'existe qu'un être unique, immuable, infini ; que la diversité, le changement, la pluralité sont impossibles ; mais il avouait que, selon l'apparence offerte aux sens, il faudrait admettre tout le contraire. En raisonnant d'après les sens, il expliquait tout par deux principes : le ciel ou le feu, le chaud; la terre ou le froid. Il avait exposé son système dans un poëme intitulé : *De la nature*, dont il reste quelques fragments recueillis par Brandis (*Commentationes eleaticæ*, Altona, 1813). Platon a donné le nom de Parménide à un dialogue où il met ce philosophe en scène.

PARMÉNION, général de Philippe et d'Alexandre, contribua au gain des batailles du Granique et d'Issus, conquit Damas et la Syrie, et fut d'avis qu'Alexandre, après ces succès, acceptât les brillantes propositions de Darius, qui offrait au roi de Macédoine la main d'une de ses filles et l'Asie jusqu'à l'Euphrate. On connaît la célèbre repartie qu'Alexandre fit alors à ce général : « J'accepterais, disait Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répondit Alexandre, si j'étais Parménion. » Après la bataille d'Arbelles, Parménion fut nommé gouverneur de Médie ; mais bientôt, Alexandre, jaloux de son pouvoir, feignit de le croire complice d'une conspiration et le fit mettre à mort, après avoir déjà livré au supplice Philotas, son fils (329 av. J.-C.).

PARMENTIER (Ant.-Augustin, baron), agronome, né en 1737 à Montdidier, mort en 1813, fut d'abord pharmacien à l'armée de Hanovre et à l'hôtel des Invalides; puis, se vouant à l'étude des substances alimentaires, acclimata en France la pomme de terre, perfectionna la boulangerie, fit adopter la mouture économique, qui donne un seizième de farine en sus, décida le gouvernement à créer une école de boulangerie, multiplia ses recherches sur le maïs, la châtaigne, etc. Il fut nommé membre de l'Institut, et obtint par ses utiles travaux l'estime publique. On lui doit un *Traité sur l'art de la boulangerie*, 1778. — J. Parmentier, navigateur, né à Dieppe en 1494, découvrit l'île de Sumatra et y mourut en 1543. On a de lui des cartes marines et des mappemondes.

PARMESAN (MAZZUOLI, dit le), peintre. *Voy.* MAZZUOLI.

PARNAHIBA, riv. du Brésil. *Voy.* PARANAHYBA.

PARNASSE, *Parnassus*, auj. *Liakoura*, mont. de Phocide, à l'O. de l'Hélicon, entre Amphisse et Trachine, était très haute : de sa cime on voyait Corinthe. La fable en fait la résidence principale d'Apollon et des Muses.

PARNELL (Thomas), poëte anglais, né à Dublin en 1679, occupa plusieurs bénéfices ecclésiastiques, fut lié avec Pope et d'autres grands écrivains de l'Angleterre, et mourut à Chester en 1717. On a de lui : l'*Ermite*, poëme rempli de facilité et d'élégance, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre ; le *Conte des Fées* ; une *Églogue sur la santé*; *Hésiode ou la Naissance de la femme*; une *Vie d'Homère* que Pope mit en tête de sa traduction de l'*Iliade*, et quelques opuscules en prose. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris en 2 vol. in-12. Pope a donné un choix des poésies posthumes de Parnell, 1721, in-8.

PARNY (Evariste-Désiré DESFORGES, chevalier DE), poëte érotique français, né en 1753 à l'île Bourbon, mort en 1814. Il était destiné à l'Église, et voulut même se faire trappiste; mais cette ferveur se dissipa bientôt. Il embrassa l'état milit., devint capit. de dragons, et accompagna comme aide-de-camp le gouvern. gén. des Indes à Pondichéry. Il quitta le service dès 1786 et se retira à Feuillancourt près de Marly. Dans un voyage à l'île Bourbon en 1773, il s'était épris d'une jeune créole, Esther de Baïf, qui lui inspira ses premiers chants : il la célébra sous le nom d'*Éléonore*. Ruiné par la Révolut., qu'il avait cependant accueillie, il occupa un modeste emploi dans les bureaux de l'Instruct. publique (1795), puis dans les Droits réunis. En 1813 Napol. lui assura une pens. de 3,000 fr.; mais il en jouit bien peu. Il avait été admis à l'Inst. dès 1803. On a de lui : 1° des *Élégies*, dont le 1er rec. parut en 1778; 2° des *Lettres* mêlées de vers, 3° des *Chansons madécasses*, 4° *les Fleurs*, 5° *Jamsel*, 6° *la Journée champêtre*, 7° *Isnel et Asléga*, 8° *les Scandinaves*, 9° *Goddam*, 10° *les Voyages de Céline*, 11° des *Poésies mêlées*, et plusieurs poëmes anti-religieux, qui l'ont trop justement fait condamner à Rome. Parny a surtout réussi dans les genres élégiaque et érotique, et a mérité d'être nommé le *Tibulle français*. Il est à regretter qu'il ait trop souvent fait de son talent un usage contraire à la religion et à la morale. Les *Œuvres complètes de Parny* ont été réunies en 1824 à Bruxelles, 2 vol. in-8 ; M. Tissot a publié ses *Œuvres inédites*, 1826 ; M. Boissonade a donné ses *Œuvres choisies*, Paris, 1827, 1 vol. in-8.

PAROPAMISE, auj. le *Kandahar*, région de l'Asie anc., entre la Bactriane au N., l'Inde à l'E., était hérissée de hautes montagnes, dites *Paropamises*, et n'avait que peu de villes; Orthospane et plus tard Alexandrie-la-Paropamisienne en furent les principales. Elle fit partie de l'empire médo-persan, de celui d'Alexandre, de celui de Syrie (sous les Séleucides), enfin de celui de Bactriane.

PAROPAMISES (monts), dits aussi par les Grecs *Caucase des Indes*, auj. *Hindou-Khouch*, chaîne de montagnes, qui a donné son nom à la région précédente. *Voy.* HINDOU-KHOUCH.

PAROS, auj. *Paro*, île de l'Archipel, une des Cyclades, entre Naxos et Délos, vis-à-vis d'Oliaros (auj. *Antiparo*), par 47° 3' lat. N., 22° 51' long. E.; 19 kil. sur 15. Sa ville principale se nommait aussi Paros (auj. *Parkia* ou *Parecchia*). Son marbre était célèbre, surtout celui du mont Marpesse. — D'abord occupée par les Phéniciens, puis peuplée par les Crétois, Paros dut être indépendante jusqu'à ce que Darius I la soumît; elle fut ensuite conquise par Athènes, et finit par être engloutie dans la rép. romaine sous Pompée. Patrie d'Archiloque.

PAROS (MARBRES OU CHRONIQUES DE), dits aussi MARBRES D'ARUNDEL ou D'OXFORD, suite de tables chronologiques dressées par ordre du gouvernement d'Athènes et gravées sur des marbres. Trouvés au commencement du XVIIe siècle dans l'île de Paros, vendus en 1627 par Peiresc au comte d'Arundel, ces marbres furent déposés dans la bibliothèque d'Oxford. Ils contenaient un intervalle de 1319 ans, depuis l'avénement de Cécrops jusqu'à l'archontat de Diognète (1582-263 av. J.-C.). La fin de ce précieux monument manque à partir de l'an 354. Les marbres de Paros ont été publiés et traduits en latin par Prideaux (1676), et reproduits par Lenglet-Dufresnoy dans ses *Tablettes chronologiques*.

PAROY (J.-Phil. GUY-LEGENTIL, marquis de), né en 1750, mort en 1824, avait inventé un procédé de stéréotypage, qu'il décrit dans son *Précis sur la stéréotypie*, Paris, 1822, ainsi qu'un vernis à faïence mêlé de poudre d'or qui produit un bel effet.

PARQUES (les trois), Clotho, Lachésis, Atropos, divinités des enfers chargées de filer la vie des hommes : Clotho préside à la naissance et tient le fuseau, Lachésis le tourne, Atropos coupe le fil. Ce qui est exprimé par le vers latin suivant :

Clotho colum retinet, Lachesis net, et Atropos occat.

PARR (Catherine), 6e femme de Henri VIII, était veuve du baron Latimer lorsqu'elle épousa le roi, en 1543; 34 jours après la mort de Henri (1547), elle se remaria à Thomas de Seymour. Très zélée luthérienne, elle avait couru grand risque de la vie auprès du monarque, qui n'admettait de théologie orthodoxe que la sienne, et il lui fallut toute son adresse pour donner le change à Henri. Elle mourut en 1548.

PARR (Thomas), du comté de Shrop, est un des plus célèbres centenaires connus. Marié à 120 ans, il mourut en 1634, âgé de 152 ans.

PARRAMATTA ou ROSE-HILL, ville de la Nouvelle-Hollande, dans la Nouvelle-Galles du Sud et le comté de Cumberland, à 23 kil. O. N. O. de Sydney; 4,000 hab. On y remarque l'hôtel du gouverneur, une école instituée pour l'éducation et la civilisation des indigènes, et un bel observatoire. Manufacture de draps; foire pour les bestiaux.

PARRAS, ville du Mexique (Cohahuila), à 300 kil. S. de Monclova; 7,000 hab. Beaucoup de vignes.

PARRENNIN, missionnaire. *Voy.* PARENNIN.

PARRHASIUS, célèbre peintre grec, qui vivait vers 420 av. J.-C., composa, entre autres chefs-d'œuvre, un tableau allégorique représentant *le Peuple d'Athènes*, et un *Méléagre et Atalante* que Tibère paya plus de 600,000 sesterces. Il était le rival de Zeuxis.

PARRHASIUS (AULUS JANUS), dont le vrai nom est *Jean Parisio*, philologue, né à Cosenza en 1470, mort en 1533, enseigna les lettres à Milan, à Rome, à Vicence, et fonda dans sa ville natale l'académie *Cosentine*. Henri Etienne a publié ses *Œuvres*, Paris, 1567. On y trouve des notes sur Plaute, Cicéron, Claudien, une dissertation curieuse *De septenario dierum numero*, des lettres et quelques écrits théologiques, condamnés à Rome.—Le savant J. Leclerc a publié sous le pseudonyme de *Th. Parrhasius* un recueil de critique intitulé *Parrhasiana*.

PARROCEL, nom d'une famille de peintres français estimés. — Jos. Parrocel, de Brignoles, 1648-1704, peignit beaucoup de batailles, notamment le *Passage du Rhin de Louis XIV*, fut employé par la cour, et devint membre de l'Académie de peinture: il a laissé 48 bonnes gravures représentant des sujets tirés de la vie du Christ. — Ch. Parrocel, 1688-1792, fils et élève du précéd., fut choisi pour peindre les conquêtes de Louis XV et a laissé aussi des gravures. — Ignace et Pierre Parrocel, neveux de Joseph, morts l'un en 1722, l'autre en 1739, se distinguèrent également comme peintres. Le premier travailla pour le prince Eugène.

PARSDORF, village de Bavière (Isar), à 11 kil. N. O. d'Ebersberg. Il y fut conclu une trève entre la France et l'Autriche le 15 juillet 1800.

PARSEVAL-GRANDMAISON (François-Auguste), de l'Académie française, né à Paris en 1759, mort en 1834, suivit Bonaparte en Égypte et fit partie de l'Institut du Caire. De retour en France, il fit paraître en 1804, sous le titre d'*Amours épiques*, une traduction de tous les épisodes composés sur l'amour par les plus grands poëtes anciens et modernes. Il travailla ensuite pendant 20 ans à son grand poëme de *Philippe-Auguste*, qui parut en 1825. Cet ouvrage, rempli de beautés du premier ordre, est déparé par de graves défauts, et pêche surtout par le manque d'intérêt.

PARSIS ou GUÈBRES. *Voy.* GUÈBRES.

PARSONS (Robert) ou PERSON, jésuite anglais, né en 1546, avait d'abord été protestant. Il entra chez les Jésuites à Rome, revint en 1579 en Angleterre comme supérieur des missions catholiques, et fut chargé de missions secrètes, tant en Angleterre qu'en Espagne; il contribua puissamment, avec le cardinal Allen, à la conservation de la foi catholique en Angleterre. Il fut soupçonné d'avoir eu part à la conspiration des poudres, mais rien ne fut prouvé contre lui. Il mourut à Rome en 1610, après avoir été pendant 23 ans supérieur du collége anglais de cette ville.

PARTANNA, ville de Sicile (Trapani), à 11 kil. N. E. de Castel-Vetrano; 9,770 h. Mines d'argent.

PARTHENAY, ch.-l. d'arr. (Deux-Sèvres), à 50 kil. N. E. de Niort, et à 390 kil. S. O. de Paris; 4,226 hab. Salle de spectacle. Tanneries, corroieries, chamoisis, etc. Patrie d'Anne de Parthenay et de François Delaporte, aïeul du cardinal de Richelieu. — Jadis capitale d'une seigneurie réunie à la couronne en 1422, du petit pays de Gâtine dans le H.-Poitou et du duché de la Meilleraie. — L'arr. de Parthenay a 6 cant. (Parthenay, Airvault, Mazières, Menigoutte, Moncoutant, Saint-Loup, Secondigny, et Thénezay), 79 communes et 65,307 hab.

PARTHENAY, illustre maison de France, issue, à ce qu'on croit, de celle de Lusignan, avant l'an 1000, se partageait en deux branches, dont la cadette est la plus célèbre. A cette dernière appartenaient: Anne de Parthenay, femme d'Antoine de Pons, comte de Marennes, morte en 1631, et qui fut un des principaux ornements de la cour de Renée de France, fille de Louis XII, et duchesse de Ferrare. Elle avait étudié le latin et le grec, et était excellente musicienne. Elle avait embrassé le calvinisme: Th. de Bèze, son coreligionnaire, lui attribue des connaissances en théologie. — Catherine de Parthenay, sa nièce, née en 1554. Elle contribua activement à la propagation du calvinisme. Elle épousa le baron de Pont-Kuellevé ou Kuelonec, puis le vicomte René de Rohan, dont elle eut le célèbre duc de Rohan. A l'âge de 74 ans, elle déploya un grand courage au siége de La Rochelle; prise par les Catholiques, elle mourut prisonnière. Elle cultiva aussi les lettres, traduisit *Isocrate*, composa plusieurs élégies, et fit représenter en 1574 une tragédie intitulée *Judith*. — J. de Parthenay-Larchevêque, seigneur de Soubise, son oncle, remplaça le baron des Adrets comme chef des Protestants à Lyon, y soutint un siége contre le duc de Nemours, et mourut en 1566 (à 54 ans).

PARTHÉNIENS. On nomma ainsi de jeunes Lacédémoniens nés pendant la 1re guerre de Messénie du commerce illégitime des femmes de Sparte (*parthenoi*) avec des jeunes gens qui avaient quitté le camp momentanément, pour suppléer à l'absence des maris et empêcher que l'État ne périt faute de citoyens. Méprisés par leurs compatriotes, les Parthéniens conspirèrent avec les Ilotes, furent découverts et forcés de quitter Sparte. Ils allèrent, sous la conduite de Phalante, s'établir sur la côte orientale de l'Italie, où ils bâtirent Tarente (707 av. J.-C.).

PARTHENIUS, poëte grec de Nicée, fut amené esclave à Rome, vers l'an 65 av. J.-C., et y obtint la liberté par ses talents. Il fut imité par Ovide et Virgile, et fut très goûté de Tibère. Nous n'avons de lui qu'un petit écrit en prose, *De amatoriis affectionibus liber*, publié avec une traduction latine de Cornarius, 1531, publié de nouveau par Heyne, Gœttingue, 1798, in-8, et trad. en français, Paris, 1743, sous le titre d'*Affections des Amants*.

PARTHENIUS, riv. et v. de la Turquie. *V.* BARTIN.

PARTHENON, célèbre temple d'Athènes, dédié à Minerve (*Parthénos, vierge*), était situé dans l'enceinte de la citadelle. Détruit par les Perses, il fut rebâti plus beau par Périclès. Sa façade était de 100 pieds grecs (d'où son nom d'*Hécatompédon*). On voyait la statue d'ivoire et d'or de la déesse, un des chefs-d'œuvre de Phidias. On admire encore aujourd'hui les ruines de cet édifice.

PARTHÉNOPE, sirène qui devint éprise d'Ulysse. Dédaignée de ce prince, elle se précipita dans la mer près du lieu où fut bâti Naples, qui dans l'origine porta le nom de Parthénope.

PARTHENOPE ou NEAPOLIS. *Voy.* NAPLES.

PARTHÉNOPÉE, *Parthenopæus*, fils de Méléag[re]

et d'Atalante, eut part à la première guerre de Thèbes, et fut un des sept chefs qui périrent devant cette ville.

PARTHÉNOPÉENNE (république), nom donné un instant au roy. de Naples (non au royaume des Deux-Siciles) pendant le court espace de temps qui s'écoula depuis l'entrée de Championnet à Naples, le 23 janvier 1799, jusqu'à la reprise de cette capitale par le cardinal Ruffo, le 15 mai de la même année. La république parthénopéenne n'eut jamais qu'un gouvernement provisoire de 25 membres, à la tête duquel furent placés successivement Championnet et Macdonald. Ce dernier, reconnaissant l'impossibilité de garder un pays en feu, ne songea qu'à opérer sans désastre sa retraite.

PARTHÉNOPOLIS, nom latinisé de MAGDEBOURG.

PARTHES (empire des), vaste empire de la Haute-Asie, fondé l'an 255 av. J.-C. par le Parthe Arsace (Voy. ce nom) aux dépens de l'empire des Séleucides, ne comprit d'abord que la Parthiène, mais ensuite il embrassa toute la Haute-Asie médo-persane, à l'E. de l'Euphrate, et à l'O. de l'empire de Bactriane. Au reste, les limites de cet état varièrent beaucoup. La Mésopotamie, la Babylonie, la Médie, l'Atropatène, la Susiane, la Perside, l'Hyrcanie, la Parétacène, les deux Carmanies en firent partie. — Les Parthes furent successivement compris dans l'empire médo-persan, dans celui d'Alexandre, et dans celui des Séleucides. Arsace, un des chefs de tribus parthes, s'assujettit les autres tribus, secoua le joug des Séleucides en 255 av. J.-C., et jeta ainsi les bases de l'empire des Parthes. Après la chute de l'empire des Séleucides, 64 av. J.-C., les Parthes devinrent limitrophes des Romains, et il y eut alors entre les deux peuples, surtout sous les empereurs, des guerres fréquentes. L'empire parthe finit en 226 et fut remplacé par celui des Sassanides. Le gouvernement des Parthes était monarchique, mais profondément féodal. Voici les noms des rois parthes, dits Arsacides, dont la chron. est fort douteuse.

Arsace, (av. J.-C.)	255	Artaban III,	18
Tiridate ou Arsace II,	254	Tiridate	36
Artaban I ou Arsace III,	216	Artaban, *rétabli*,	36
Phriapatius,	196	Vardane,	44
Phraate I,	182 ou 178	Gotarse,	47
Mithridate I,	164	Vononès II,	50
Phraate II,	139	Vologèse I,	50
Artaban II,	127	Pacorus, dit *Fireux ou le Victorieux*,	90
Mithridate II,	124	Chosroës ou Khosrou,	107
Mnaskirès,	90	Parthamaspate,	116
Sinatrokès,	77	Chosroës, *rétabli*,	117
Phraate III,	70	Vologèse II,	121
Mithridate III,	61	Vologèse III,	150
Orodes I,	53	Ardawan,	192
Phraate IV,	37	Pacorus II,	207
Phraatace, (ap. J.-C.)	4 ou 9	Vologèse IV,	209
Orodes II,	14	Artaban IV,	216-226
Vononès I,	15		

PARTHIE ou PARTHIÈNE, auj. *l'E. de l'Irak-Adjémi et l'O. du Khoraçan*, région de l'Asie anc., entre l'Hyrcanie au N., la Carmanie déserte au S., l'Arie à l'E., la Médie à l'O., avait pour ville principale Hécatompylos. C'était un pays sauvage, sans eau, formé de steppes arides, montueux, surtout au N., vers la frontière de l'Hyrcanie. Ses habitants, guerriers et braves, étaient parfaits cavaliers : ils semblent avoir vécu en petites bandes et sous le régime de la tribu, comme les habitants actuels des khanats du Turkestan. (*Voy.* l'article précédent.)

PARU ou GOMPAPE, riv. du Brésil (prov. de Para), tombe dans l'Amazone à Para ; cours, 450 kil.

PARURO, ville du Pérou (Cuzco), sur un affluent de l'Apurimac, et à 23 kil. S. O. de Cuzco ; 20,000 hab. Grains, bestiaux, manufactures de toiles.

PARUTA (Paul), né à Venise en 1540, mort en 1598, historiographe, sénateur, membre de l'administration générale, gouverneur de Brescia, ambassadeur, enfin procurateur de Saint-Marc, a laissé, entre autres écrits (en italien), une *Histoire de Venise*, en deux parties, 1605, in-4, et un *Traité de la perfection de la vie politique*, 1579, in-4 (traduit en anglais et en français).— Phil. Paruta, de Palerme, secrétaire du sénat de Palerme, mort en 1629, était un habile antiquaire et a beaucoup écrit. Son principal ouvrage est la *Description métallique de la Sicile*, Palerme, 1612, in-fol.

PARVATI, la même que BHAVANI. *Voy.* ce mot.

PARYNAGOR, ville de l'Hindoustan, dans la principauté du Sindhy, à 204 kil. S. E. d'Haiderabad. Les pèlerins viennent y visiter l'idole Goritcha.

PARYSATIS, femme de Darius II, favorisa la révolte de son fils Cyrus-le-Jeune contre Artaxerxe-Mnémon, frère de ce prince ; après la bataille de Cunaxa (401), elle empoisonna la reine Statira, et fit périr misérablement les ennemis de Cyrus.

PAS, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 11 kil. E. de Doulens ; 1,060 hab. Filature de coton, huiles.

PAS-DE-CALAIS, détroit qui unit la Manche à la mer du Nord et sépare la France de l'Angleterre. Il tire son nom de la ville de Calais, placée en France sur sa côte orientale. Sa moindre largeur est de 34 kil. Les Latins le nommaient *Fretum Gallicum*.

PAS-DE-CALAIS (dép. du), départ. maritime de la France, sur la Manche, le Pas-de-Calais et la mer du Nord, entre les dép. du Nord au N. E., de la Somme au S. O. : 6,556 kil. carrés ; 664,654 hab. Ch.-l., Arras. Il est formé de l'anc. Artois et d'une partie de la Picardie. Petites mont. au centre ; du reste, sol plat. Marbre, faux marbre, grès à paver, pierres à fusil ; houille, tourbe, terre de pipe et à potier, etc. Sol fertile, bonne culture ; peu de bois, beaucoup de pâturages ; tous les genres de céréales, légumes, fruits à cidre, graines oléagineuses. Beau bétail, chevaux estimés, porcs, volailles. Grands industrie : huiles de colza et d'œillette ; sucre de betterave ; draps, toiles, cotonnades, dentelles, bonneterie ; papier, verre, faïence ; bière, eau-de-vie, etc. Commerce très actif. — Ce dép. a 6 arr. (Arras, Boulogne, Montreuil, Saint-Omer, Béthune, Saint-Pol), 43 cant., et 903 comm. ; il appartient à la 3e division militaire, a une cour impériale à Douai et un évêché à Arras.

PAS-DE-SUZE. *Voy.* SUZE.

PASARGADE ou PASAGARDE, *Fesa* ou *Pasa*, ville de l'Asie anc., une des résidences des anciens rois de Perse, sur les confins de la Carmanie et de la Perside, ne doit point être confondue avec Persépolis. C'est là qu'avait lieu le couronnement, et qu'était la sépulture des grands rois. Pasargade avait été, dit-on, fondée par Cyrus au lieu même où il vainquit Astyage. On y voyait le tombeau de Cyrus.

PASCAL ou PASCHAL I (saint), *Paschalius* en latin, pape de 817 à 824, né à Rome, avait été directeur du monastère de St-Etienne; il reçut en don de Louis-le-Débonnaire les îles de Corse et de Sardaigne, couronna Lothaire empereur en 823, et ouvrit à Rome un refuge pour les Grecs que la persécution des Iconoclastes réduisait à quitter l'Orient. L'Église le fête le 17 mai.

PASCAL II (Rainieri, pape sous le nom de), né à Blède (en Toscane), d'abord moine de Cluny, fut fait par Grégoire VII abbé de Saint-Paul *extra muros*, parv. à la tiare en 1099, soutint contre l'emp. Henri IV son fils Henri (V), puis se brouilla avec ce prince, qui avait violé ses engagements, et refusa de le couronner. Il m. en 1118, ayant fondé plus. églises.

PASCAL III (Gui de Crème, anti-pape qui prit le nom de), était cardinal lorsque le pape Adrien IV le chargea d'une négociation auprès de l'empereur Frédéric Barberousse ; il se laissa séduire par ce prince et fut nommé par lui pape, en opposition

avec Alexandre III, après la mort de l'anti-pape Victor IV (1164). Il mourut misérablement 6 ans après.

PASCAL (Blaise), célèbre écrivain et géomètre français, né à Clermont-Ferrand en 1623, était fils d'un premier président à la cour des aides de Clermont; il montra dès sa première enfance les plus étonnantes dispositions. Son père se chargea lui-même du soin de son éducation, et vint dans ce but s'établir à Paris. Il réunissait chez lui des savants, et le jeune Pascal, en les entendant, conçut bientôt une vive passion pour les sciences. Comme son père, dans la crainte de le fatiguer, différait de l'appliquer à la géométrie, il résolut d'étudier cette science par lui seul, et, sur la simple définition qu'il en avait entendue, il parvint à trouver, sans le secours d'aucun livre, les 32 premières propositions d'Euclide : il n'avait alors que 12 ans. Dès ce moment, on ne mit plus d'obstacles à une vocation aussi manifeste, et Pascal marqua chacun de ses pas par quelque découverte. Il composa à 16 ans un traité des sections coniques, inventa à 18 ans une machine arithmétique qui exécutait les calculs les plus compliqués, trouva en 1654 le *Triangle arithmétique*, moyen ingénieux et facile de résoudre un grand nombre de problèmes; posa vers le même temps les bases du calcul des probabilités, et donna en 1658 la théorie de la *roulette*, que nul n'avait pu trouver jusque-là. En Physique, il compléta les recherches de Torricelli, publia en 1647 ses *Expériences touchant le vide*, fit exécuter peu après la célèbre expérience du Puy-de-Dôme, qui mit hors de doute la pesanteur de l'air, publia en 1648 son traité de l'*Équilibre des liqueurs*, qui fit faire un grand pas à l'hydrostatique, imagina plusieurs applications usuelles de la mécanique, inventa la brouette nommée *vinaigrette*, le *haquet*, et, selon quelques-uns, la presse hydraulique. Pascal s'était étroitement lié avec les chefs du parti janséniste et il allait souvent les visiter à Port-Royal; il embrassa chaudement leur cause. A propos d'une censure que la Sorbonne se proposait de faire d'un écrit d'Arnauld, il publia en 1656 et 57 les fameuses *Lettres Provinciales* (*Lettres de Louis de Montalte à un provincial de ses amis*) : il y discutait avec éloquence les questions théologiques qu'on débattait alors, et combattait la morale relâchée de plusieurs Jésuites, tantôt avec une verve comique, tantôt avec une élévation de style inconnue jusque-là, mais souvent aussi avec passion. Le livre fut condamné à Rome; il le fut même en France par l'autorité civile. Pascal méditait un grand ouvrage où il devait rassembler toutes les preuves de la religion, mais il ne put l'achever; on n'en a que des fragments détachés, qu'on a rassemblés dans le recueil intitulé *Pensées*. Ces deux ouvrages ont suffi pour placer Pascal au premier rang des écrivains, et leur publication forme comme une nouvelle ère dans la langue française. Pascal avait été dès l'enfance d'une santé débile. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les souffrances; il fut frappé en 1647 d'une espèce de paralysie qui lui ôta presque l'usage des jambes; en 1654, il faillit périr près du pont de Neuilly, les chevaux de sa voiture s'étant emportés ; depuis ce moment, il croyait, dit-on, voir sans cesse un précipice à ses côtés. Il ne vécut plus que dans la retraite, se livrant à tous les exercices d'une piété exaltée. Il mourut en 1662, à 39 ans. Bossut a donné une édition complète des *Œuvres* de Pascal, Paris, 1779, 5 vol. in-8 (réimprimée par Crapelet, 1819). On a cent fois imprimé à part les *Provinciales* et les *Pensées*. Les *Provinciales*, réunies pour la première fois en 1657, furent réimprimées en 1684 à Cologne, par Nicole, sous le pseudonyme de Wendrock, avec des trad. lat., esp., et ital. Les *Pensées*, publiées d'abord en 1670, le furent encore en 1687, 2 vol. in-12, avec la *Vie de P.* par Mme Périer, sa sœur; et enfin d'après les mss., par Pr. Faugère, 1844. Il en avait paru en 1776 une édition peu fidèle, avec des notes de Voltaire et un *Eloge* par Condorcet. Les *Pensées* avaient été altérées par les premiers éditeurs ; M. Cousin a signalé ces altérations (1842).

PASCHIUS (George), né à Dantzick en 1661, professeur de morale et de théologie à Kiel, où il mourut en 1707. On a de lui : *Tractatus de novis inventis, quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, Leipsick, 1700, in-4, ouvrage savant et recherché ; *De fictis rebuspublicis*, 1705, in-4; *De variis modis moralia tractandi*, 1707, in-4.

PAS-DE-CALAIS. *Voy.* PAS.

PASEWALK, ville des États prussiens (Poméranie), à 29 kil. S. d'Uckermunde ; 4,900 hab. Draps. Combat entre les Prussiens et les Suédois, 1760.

PASINELLI (Laurent), peintre d'histoire, né à Bologne en 1629, mort en 1700. Il est plein de feu et d'originalité ; mais il offre un peu trop d'affectation et de luxe dans le vêtement et les accessoires. On admire sa *Descente du Christ aux Limbes*, et son *Coriolan*. Il a aussi gravé à l'eau forte.

PASIPHAÉ, fille d'Apollon et de la nymphe Perséide, fut femme de Minos, dont elle eut un fils, Androgée, et deux filles, Ariadne et Phèdre. Selon la fable, elle eut avec un beau taureau un commerce monstrueux d'où provint le Minotaure. Il est à croire que ce taureau n'était autre qu'un général de Minos nommé Taurus.

PASITANO, ville du roy. de Naples (*Principauté Citér.*), à 28 kil. S. O. de Salerne ; 4,000 hab. Patrie de Flavio Gioja, inventeur de la boussole.

PASITÈLE, sculpteur grec qui s'établit à Rome vers 169 av. J.-C., mourut, dit-on, déchiré dans le cirque par une panthère, au moment où il s'occupait de modeler un lion. Il avait écrit sur les plus beaux monuments de son temps un traité en 5 liv.

PASITHÉE, fille de Jupiter et d'Eurynome, était la première des Grâces. Ce nom est aussi donné à Cybèle considérée comme mère de tous les dieux.

PASITIGRIS, nom donné par les anciens aux deux bouches les plus orientales de l'Euphrate comme représentant plus particulièrement le Tigre, qui se joint un peu plus haut à l'Euphrate.

PASMAN, petite île des Etats autrichiens, dans l'Adriatique, par 12° 57' long. E., 43° 57' lat. N.

PASQUALIS (Martinez). *Voy.* MARTINEZ.

PASQUIER (Étienne), jurisconsulte, naquit à Paris en 1529, étudia sous Cujas à Toulouse, sous Marianus Socin à Bologne, fut reçu avocat en 1549; resta obscur plusieurs années, mais se fit tout à coup une réputation immense en plaidant pour l'Université contre les Jésuites, qu'il maltraita fort dans son plaidoyer, sans toutefois faire prononcer contre eux l'arrêt qu'il provoquait (1564), suivit à Poitiers en 1579 la commission du parlement qui alla y tenir les *grands jours*, fut nommé par Henri III avocat-général à la Chambre des Comptes (1585), fut député aux états-généraux de Blois en 1588, suivit Henri III à Tours, et eut encore après 1595 de violents démêlés avec les Jésuites. Il mourut en 1615. Ses principaux ouvrages sont ses *Recherches sur la France*, le *Pourparler des Princes*, des *Poésies* lat. et franç., des *Lettres*. Il est quelquef. obscène ou impie.

PASQUIN, torse d'une statue antique de gladiateur qui se voit encore aujourd'hui à Rome au coin du palais des Orsini : le peuple l'a depuis longtemps choisi pour y attacher toutes sortes d'épigrammes et de pamphlets contre le gouvernement papal ; ces écrits se nomment de là *Pasquinades*. En face de cette statue s'en trouve une autre que l'on nomme *Marforio*, et qui sert souvent, dans les pamphlets, d'interlocuteur à Pasquin.

PASSAGE (LE), ville et port d'Espagne (Bilbao), à 8 kil. N. E. de Saint-Sébastien ; 1,250 hab. Canal. Construction de vaisseaux de ligne ou autres. Ce port, d'où sortirent autrefois les plus grandes flottes de l'Espagne, est auj. à demi ensablé.

PASSAIS, ch.-l. de cant. (Orne), à 13 kil. S. O. de Domfront; 2,250 hab.

PASSARIANO. *Voy.* PASSERIANO.

PASSARO (cap), *Pachynum prom.*, pointe S. E. de la Sicile, où l'amiral Byng défit les Esp. en 1718; près de là est une petite île avec un château-fort.

PASSAROUANG, grande ville de l'île de Java, à 60 kil. S. E. de Batavia; ch.-l. d'une prov. de même nom, située au S. E. de la prov. de Sourabaya, et à l'E. de celle de Besaki. Au N. elle est baignée par le détroit de Madura et au S. par l'Océan Indien; 110,000 hab.

PASSAROVITZ, ville de Servie, près de la Morava, à 22 kil. E. de Sémendrie. Il y fut conclu un célèbre traité de paix en 1718: la Turquie cédait à l'Autriche Belgrade, Temesvar, la Valachie jusqu'à l'Aluta, ainsi qu'une partie de la Servie; Venise gardait quelques places en Turquie.

PASSAU, *Patavia* en latin moderne, *Batava castra* des anciens (*Bœodurum* suivant quelques-uns), ville de Bavière, sur le Danube, à l'endroit où il reçoit l'Ilz et l'Inn, à 260 kil. N. E. de Munich; 9,000 hab. Evêché (jadis souverain). La ville est divisée en 4 parties (Passau, Ilzstadt, Innstadt, Anger). Lycée, séminaire, etc. Construction de bateaux, porcelaine, papier, tabac, tréfileries, etc. — A Passau fut conclu, en 1552, l'acte préliminaire de la paix de religion d'Augsbourg. Cette ville fut brûlée en 1662 et souffrit beaucoup des malheurs de la guerre, de 1800 à 1809.

PASSAU (évêché de), état d'Empire, dans le cercle de Bavière, entre la Bavière, la Bohême et l'Autriche. L'évêché date de 737, époque à laquelle l'archevêque de Lorch, Vivilon, y vint chercher un refuge; aussi, les évêques de Passau prennent-ils le titre d'archevêques de Lorch et de Passau; ils obtinrent du pape (1728-1732) d'être exempts de la suprématie de l'archevêque de Salzbourg. Peu à peu l'évêque de Passau acquit la suprématie territoriale, mais son territoire demeura toujours fort petit. Il fut sécularisé en 1803; il appartient auj. à la Bavière.

PASSEMANT (Claude-Siméon), mécanicien, né à Paris en 1702, mort en 1769, était d'abord marchand mercier; il abandonna le comptoir pour se vouer exclusivement à l'astronomie et à la mécanique, imagina une pendule astronomique, un grand miroir ardent, deux globes, l'un terrestre et l'autre céleste, tournant sur eux-mêmes, enfin des moyens pour amener facilement les vaisseaux à Paris.

PASSERAT (J.), poëte latin moderne, né en 1534 à Troyes, mort en 1602, étudia le droit sous Cujas, obtint à la mort de Ramus la chaire d'éloquence au Collége Royal, et fit la plus grande partie des vers (français) qu'on trouve dans la *Satire Ménippée*. Mais c'est principalement par ses œuvres latines qu'il s'est acquis du renom. Elles consistent surtout en petits poëmes et en poésies fugitives. On a un recueil des œuvres poétiques latines de Passerat, Paris, 1597, in-8, sous le titre de *Kalendæ januariæ*, et un autre de ses poésies françaises, Paris, 1606, in-8. On a donné sous le nom de Passerat une édition en huit langues du *Dictionnaire* de Calepin, Genève, 1609, réimprimée à Leyde en 1654, par Commelin et Schrevelius. De Guerrois a donné sa *Vie*, Paris, 1856.

PASSERI (J.-B.), antiquaire, originaire de Pesaro, né en 1694, mort en 1780, fut vicaire-général de Pesaro, auditeur de la Rote, protonotaire apostolique, antiquaire du grand-duc de Toscane, et forma chez lui un riche musée. Il a laissé: *Lucernæ fictiles musei Passeri*, Pesaro, 1739-51, 3 vol. in-fol.; *Picturæ Etruscorum in vasculis*, Rome, 1767-75, 3 vol. in-fol., 300 planches; *Novus thesaurus gemmarum veterum*, Rome, 1781-83, 3 vol. in-fol. — Un autre J.-B. Passeri, amateur de poésie et de peinture, 1610-1679, a laissé des *Vies des peintres, sculpteurs et architectes de Rome de* 1641 à 1673, Rome, 1772, in-4. — Son neveu, Joseph Passeri né à Rome en 1654, mort en 1715, a produit de bons tableaux et de belles fresques.

PASSERIANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 8 kil. N. E. de Campo-Formio; 3,000 hab. Elle avait donné son nom à un dép. du roy. d'Italie qui avait pour ch.-l. Udine.

PASSERO (cap), au S. E. de la Sicile. *Voy.* PASSARO.

PASSERONI (J.-Charles), poëte italien, né en 1713 à Lantosca (comté de Nice), mort en 1802, était dans les ordres. Il suivit à Rome et à Cologne le nonce Lucini, refusa de s'engager dans la carrière des hauts emplois et devint membre de l'Institut de la république cisalpine. Ses poésies, qui appartiennent au genre satirique ou au genre burlesque, sont pleines de verve, de comique et d'originalité, surtout son *Cicerone*, en 34 chants, Venise, 1750, 2 vol. in-8, ou Milan, 1768, 6 vol. in-8.

PASSIGNANO (Domenico PRESLE, dit EL), natif de Passignano, près de Pérouse, peintre, né en 1560, mort en 1638, fut élève de Naldini, puis de Zuccaro, devint premier maître de l'Académie de dessin à Florence, et se distingua par sa rare facilité. Son *Martyre* de *Santa-Reparata* fut fait en huit jours, son *Saint-Jean Gualbert* en dix-huit heures et de nuit. On cite encore parmi ses chefs-d'œuvre sa *Présentation de la Vierge*. Urbain VIII travestissait son nom en *Passa-ognuno* (surpasse-tous).

PASSION. On désigne sous ce nom les souffrances qu'endura Jésus pour la rédemption du genre humain, depuis la dernière cène jusqu'au moment de sa mort. Les Chrétiens célèbrent la commémoration de ce grand sacrifice pendant la semaine qui précède Pâques, et surtout le *Vendredi saint*, jour de la mort du Sauveur.

PASSION (confrères de la), société qui se forma sous le règne de Charles VI pour jouer des mystères ou pièces de théâtre où l'on représentait des sujets de piété, et le plus souvent la *Passion de J.-C.* Elle s'établit à Paris en 1402 près de l'emplacement de la porte Saint-Denis, dans le couvent de la Trinité. En 1545, elle acheta le terrain de l'hôtel de Bourgogne et y construisit un théâtre; mais il fut défendu aux acteurs d'y jouer des mystères.

PASSIONEI (Domenico), cardinal, né en 1682 à Fossombrone, fut légat à Utrecht (1712), à Bade (1714), nonce en Suisse et archevêque d'Ephèse (1721), nonce à Vienne (1730), reçut le chapeau en 1738, devint conservateur de la bibliothèque du Vatican (1755), et mourut à Frascati en 1761. Il avait formé à Frascati un riche musée d'antiquités. Il était associé étranger de l'Académie des Inscriptions. On lui doit des lettres, quelques discours; il eut part à la révision du *Liber diurnus pontificum*, et forma un grand recueil d'*Inscriptions antiques*, publié à Lucques, 1765, par Fontanini.

PASSIR, ville de l'île de Bornéo, capit. du roy. de Passir, par 113° 35' long. E., et 1° 52' lat. N. Pont en bois, palais du sultan; commerce jadis très grand. — Le roy. de Passir est entre ceux de Banjermassing et de Cotti-Lama; 200 kil. sur 150. Sol fertile (sagou, riz, poivre, etc.); musc, camphre, aloès; poudre d'or.

PASSWAN-OGLOU (Osman), fameux rebelle turc, né en 1758 à Widdin, s'enfuit dans les montagnes à la mort de son père, Passwan-Omar-Aga, que le grand-visir avait fait décapiter à cause de ses richesses et de son crédit; il y fit la guerre en partisan, prit Widdin, se soutint opiniâtrément plusieurs années contre toutes les forces envoyées pour l'anéantir, signa avec la Porte plusieurs traités qu'il rompit bientôt, et finit par obtenir avec son pardon le sandjakat de Widdin (1793), qu'il gouverna à peu près en souverain jusqu'à sa mort, en 1807.

PASSY, bourg du dép. de la Seine, contigu aux murs de Paris à l'O., et à 5 kil. S. de Neuilly; 6,000

hab. Passy est bâti en amphithéâtre, sur la rive droite de la Seine; il a au N. O. une entrée dans le bois de Boulogne; on y remarque le Ranelagh, le château de la Muette, etc. Poterie, raffinerie de sucre; filature de coton (dans un anc. couvent de Minimes dits *les Bons hommes*, qui a donné son nom à la barrière voisine). Eaux ferrugineuses, jadis fréquentées.

PASTAÇA, riv. de Colombie (Équateur), dans les Andes, au pied du Cotopaxi, coule au N., à l'E. S. E., au S., et tombe dans l'Amazone, par 4° 50' lat. S., après un cours de 650 kil.

PASTO ou **SAN-JUAN-DEL-PASTO**, ville de la Nouv.-Grenade, au pied d'un volcan, à 225 kil. N. E. de Quito, par 79° 25' long. O., 1° 25' lat. N.; 7,000 hab. Ouvrages d'ébénisterie. — Grand tremblement de terre en 1827. En 1822, cette ville s'était montrée opposée à la révolution et avait été forcée de se rendre à Bolivar.

PASTORET, ancienne famille de magistrats, s'est distinguée, dès le XIVe siècle, par sa fidélité pour nos rois. Jean Pastoret, avocat du roi au parlement, fut un de ceux qui, en 1358, contribuèrent le plus, avec Maillard et Charny, à remettre Paris sous l'obéissance du dauphin (depuis Charles V), régent du royaume pendant la captivité du roi Jean. — Un autre J. Pastoret, petit-fils du précédent, né en 1328, mort en 1405, fut premier président du parlement de Paris et membre du conseil de régence pendant la minorité de Charles VI.

PASTORET (Claude-Emm.-Jos.-Pierre, marquis de), issu de la même famille, né à Marseille en 1756, mort à Paris en 1840, fut successiv. conseiller à la cour des aides, maître des requêtes, procureur syndic du département, tint un instant sous L. XVI le portef. de la justice et de l'intérieur, et se montra constitutionnel ardent, sans cesser d'être dévoué au roi. Poursuivi pour son royalisme, il émigra pendant la Terreur, et ne rentra en France qu'en 1795. Il fut envoyé au Conseil des Cinq-Cents par le dép. du Var, et fut, au 18 fructidor, porté sur les listes de déportation. Il s'enfuit en Suisse, revint en 1800, obtint en 1804 la chaire de droit naturel et des gens au Collége de France, et devint sénateur en 1809. Sous la Restauration, il fut fait pair de France; il fut nommé président de la Chambre des Pairs en 1820, ministre d'État en 1826 et chancelier de France en 1829. En 1834, il fut choisi pour être tuteur des enfants du duc de Berry. Le marquis de Pastoret était membre de trois Académies (Française, des Inscriptions et des Sciences morales). Il a fait des travaux immenses. On lui doit, entre autres ouvrages, un *Traité des lois pénales*, 1790, 2 vol. in-8; l'*Histoire générale de la législation des peuples*, 9 vol. in-8, 1817-27 (ouvrage savant, lumineux et bien écrit); le *Recueil des ordonnances des rois de France*, 5 vol. in-fol.; et une trad. en vers des *Élégies de Tibulle*, 1785, in-8.

PASTORIUS (Joachim DE HIRTENBERG, dit), de Glogau, né en 1610, mort en 1681, d'abord médecin, puis historien de Pologne, a donné, entre autres ouvrages: *Florus polonicus*, Leyde, 1641; *Historia polonica ab obitu Uladislai IV usque ad annum* 1654, Iéna, 1680-85, 2 vol. in-8; *Acta pacis Olivensis inedita*, publié après sa mort, Breslau, 1763-66, 2 vol.

PASTOUREAUX, troupe de vagabonds qui se forma en France en 1250, sous le prétexte de faire une croisade pour la délivrance de saint Louis, avait à sa tête un certain moine hongrois nommé Jacob, sorti de l'ordre de Cîteaux, qui prenait le titre de *maître de Hongrie*. Elle se composait surtout de bergers (*pastores*), d'où son nom. Après avoir ravagé plusieurs villes, les Pastoureaux furent taillés en pièces dans le Berry et disparur. en 1251. De nouveaux Pastoureaux se rassemblèrent en 1320; mais ils furent promptement dispersés.

PASTRENGO (Guill. DE), né à Pastrengo (Vicentin), au XIVe siècle, fut notaire et juge à Vérone, puis chargé (1338) d'une mission près de Benoît XII à Avignon, où il se lia avec Pétrarque. Il a laissé le premier essai d'un *Dictionnaire historique, bibliographique et géographique* (manuscrit en 2 vol. in-fol., à la bibliothèque de Saint-Jean et de Saint-Paul à Venise). Il a été publié par M.-A. Biondo, sous le titre de *De originibus rerum*, Venise, 1547, in-4.

PATAGONIE ou **TERRE MAGELLANIQUE**, la région la plus méridionale de l'Amérique du Sud, au S. du Chili et de la confédération argentine, par 65°-75° long. O., 35°-54° lat. S., bornée par l'Océan Atlantique à l'E., le Grand-Océan à l'O. et le Rio Negro au N.; au S., le détroit de Magellan la sépare de la Terre-de-Feu. C'est un pays très froid, montueux, boisé au N. et que coupent de grands lacs. Les animaux indigènes y sont peu nombreux. Les hab. sont: au N., les Araucans et les Puelches, au S. les Tehuelehts, connus sous le nom de Patagons, dont la taille moyenne dépasse celle des Européens de plusieurs centimètres, et atteint plus de 2 mètres (de 6 à 7 pieds): mais c'est à tort qu'on leur accorderait près de trois mètres (plus de huit pieds). — Ce pays fut découvert en 1519 pour l'Espagne par Magellan, qui explora le détroit qui porte son nom et qui fit une description pompeuse des pays voisins. Le commodore Byron (1764) et le capitaine Wallis (1766) ont donné des renseignements plus exacts. Le gouv. de Buénos-Ayres prétend à la souveraineté de cette contrée, mais jamais peuple européen n'en a *réellement* pris possession.

PATAK, ville de Hongrie (Zemplin), sur le Bodrog, à 17 kil. S. E. d'Ujhely; 8,000 hab. Deux gymnases, bibliothèque, etc.

PATALA, auj. *Tattah?* anc. ville de l'Inde, à la pointe du delta de l'Indus; Alexandre y creusa un port sur l'Indus, y éleva une citadelle et l'agrandit. — Le pays voisin, notamment le delta de l'Indus, se nommait Patalène.

PATAN, ville de l'Hindoustan, dans l'État de Boundy (Adjmir), à 35 kil. S. E. de Boundy.

PATANA, une des trois soubabhies du Maïssour, au S., tire son nom de Patana ou Seringapatam, sa ville principale. Excepté cette ville, qui appartient aux Anglais, tout le pays dépend du radjah de Maïssour.

PATANI, ville de l'Inde Transgangétique, capit. du roy. de Patani, dans la partie N. E. de la presqu'île de Malacca, par 99° 20' long. E., 6° 50' lat. N. Bon port, palais du radjah, mosquée. Quelque commerce (en poivre, sang-dragon, etc.), mais plus important jadis qu'aujourd'hui. — Les Anglais y ont eu un comptoir de 1610 à 1623.

PATANS, nom donné dans l'Inde au moyen âge aux Afghans, et qui probablement ne veut dire autre chose que *tribus*, parce que les Afghans étaient organisés en tribus. Aux Indes, régna de 1205 à 1398 une dynastie afghane, dite ordinairement *dynastie des Patans*. Son histoire est peu connue. Le premier de ces princes dans l'Inde fut Koutoub-ed-Dyn (vulgairement Cothbeddin): le dernier se nommait Mohammed IV. C'était un enfant, et l'empire à cette époque était déchiré par des factions. Tamerlan le renversa et établit sur les ruines de la domination des Patans la dynastie des Timourides. Kouttoub-ed-Dyn, en fondant son empire dans l'Hindoustan, s'était lui-même établi sur les ruines des Ghaurides, mais sans occuper toutes leurs possessions: le Moultan et Ghazna formèrent 2 autres états patans, l'un sous Nassir-ed-Dyn, l'autre sous Tedjildiz; mais celui de Kouttoub dura le plus longtemps et eut le plus d'éclat et de puissance. Il embrassa pendant un temps une forte partie de l'Hindoustan. Delhi en était la capitale. Bien que musulmans, les Patans montrèrent, dit-on, beaucoup de tolérance pour les religions des Hindous, et gén…

raiement le commerce et l'agriculture fleurirent sous leur empire.

PATARE, auj. *Patara*, ville de Lycie, sur la mer, dans le pachalik actuel d'Adana, était célèbre par un temple et un oracle d'Apollon, qui, dit-on, résidait l'hiver à Patare, l'été à Delphes.

PATARINS, sectaires vaudois qui prétendaient que la prière du *pater* suffisait pour toute oraison; ils enseignaient aussi que l'homme et le monde étaient l'œuvre du démon. Le nom de Patarins a été quelquefois étendu à tous les Albigeois. Les Patarins furent principalement connus en Italie, en Illyrie et en Bosnie, au XII[e] siècle. Ils furent condamnés en 1179.

PATAVIA, nom latin moderne de PASSAU.

PATAVIUM, ville de l'Italie ancienne, chez les Veneti, est auj. PADOUE.

PATAY, ch.-l. de canton (Loiret), à 23 kil. N. O. d'Orléans; 1,060 hab. Couvertures de laine. — Jeanne d'Arc et Dunois y défirent l'armée anglaise en 1429 et y firent prisonnier le célèbre Talbot.

PATCHAKAMAK, le grand dieu des Péruviens, était le soleil considéré comme créateur et conservateur. Il avait des temples immenses et resplendissants d'or, desservis par de nombreux prêtres et par des vierges consacrées au dieu. Les Incas prétendaient descendre de Patchakamak.

PATERCULUS (VELLEIUS). *Voy.* VELLEIUS.

PATERNA, ville d'Espagne (Grenade), à 33 kil. N. E. d'Almeria; 1,680 hab. Eau minérale. — Il y a beaucoup d'autres Paterna en Espagne.

PATERNE (saint), évêque de Vannes en 540, mourut en 555; on le fête le 15 avril, jour de sa mort. — Un autre saint Paterne, moine de Sens, et martyr, mourut en 726 et est fêté le 12 novembre.

PATERNO, *Hybla major*, ville de Sicile (Catane), à 20 kil. N. O. de Catane; 9,800 hab. Miel renommé chez les anciens. Eaux minérales. — Il y a d'autres villes de Paterno dans le royaume de Naples.

PATHMOS, auj. *Patmo* ou *Palmosa*, île de l'Archipel, la plus septentr. des Sporades, au S. E. de Naxie et vis-à-vis de Milet: elle a 26 kil. de tour. Ch.-l. actuel, St-Jean (200 maisons). Lieu d'exil sous les Romains: S. Jean y fut relégué et y écrivit l'Apocalypse. Monast. fondé en 1101 par S. Christodule.

PATIN (Gui), médecin, né en 1601 à Houdan, mort en 1672, se fit une grande réputation tant par sa causticité que par ses manières bizarres, et causa parmi les docteurs des querelles scandaleuses par son opposition violente contre l'antimoine. On a de lui un traité de la *Conservation de la santé*, 1632, et des *Lettres*, Amsterdam, 1718, et Paris 1846, pleines de détails curieux sur les affaires du temps. On a aussi sous le titre de *Patiniana* un recueil de ses bons mots, publié par Bayle, 1703, in-12. Il était l'ami du savant Naudé. — Son fils, Charles Patin (1633-93) fut aussi médecin, mais il se distingua surtout comme antiquaire. Chargé par Colbert de supprimer un libelle licencieux, il en avait distribué, dit-on, quelques exemplaires; il fut pour ce fait condamné aux galères par contumace; il quitta la France, voyagea en Allemagne et en Italie, se fixa enfin dans les états de Venise, et fut nommé en 1677 professeur de médecine à Padoue. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, presque tous sur la numismatique: *Thesaurus numismatum è museo Caroli Patini*, 1672; *Commentarius in monumenta antiqua marcellina*, 1688; *Thesaurus numismatum à P. Mauroceno collectorum*, Venise, 1684; *Suetonius è numismatibus illustratus*, Bâle, 1675.

PATKOUL (J. REINAUD de), gentilhomme livonien, né en 1660, servit d'abord comme capitaine dans l'armée suédoise, fit partie de la députation chargée en 1689 de défendre devant Charles XI les droits de la Livonie, adressa au gouvernement suédois de Riga, au nom des nobles livoniens, des plaintes énergiques. Mandé à Stockholm, il s'aperçut bientôt qu'on voulait le perdre, et s'enfuit en Courlande, tandis qu'on le condamnait à mort; après avoir erré en différents pays, il entra au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma conseiller (1698), puis il passa en Russie. Pierre-le-Grand l'envoya comme ambassadeur à la cour de Pologne, d'où il s'efforça en vain d'opérer en Livonie une insurrection contre les Suédois. Il devint lieutenant-général en 1702, et eut des succès dans cette nouvelle carrière; mais bientôt il déplut au roi Auguste qui, pour se concilier Charles XII, le livra aux Suédois. Charles XII se hâta de le faire juger: il fut condamné par un conseil de guerre à être roué et écartelé, ce qui fut exécuté avec d'horribles raffinements de cruauté, le 10 octobre 1707.

PATMOS. *Voy.* PATHMOS.

PATNA ou PATNAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), capitale du Bahar, sur le Gange, par 82° 25' long. E., 25° 37' lat. N.; 312,000 hab. (en 1812). Très grande, mais mal bâtie. Beaucoup de temples et de mosquées. Industrie très faible, mais grand commerce en grains, sucre, indigo, opium, salpêtre. — On croit que la ville de Patna, qui est fort ancienne, occupe l'emplacement de l'ancienne *Palibothra;* les Mahométans s'en emparèrent au XIII[e] siècle. Souvent prise et reprise; tantôt dépendante et tantôt séparée du gouv. du Bengale, elle devint en 1730 capitale de tout le Bahar; les Anglais la prirent en 1763; ils y possédaient un comptoir depuis 1640.

PATOS (lagune de LOS), grand marais, au Brésil, dans la prov. de Rio-Grande-do-Sul, par 52° 40'-54° 30' long. O., 30° 20'-32° 10' lat. S.; 290 kil. sur 90. Le Rio Grande-do-Sul le lie à l'Océan Atlantique.

PATOUILLET (L.), Jésuite, né en 1699 à Dijon, mort en 1779, publia et composa en grande partie les *Lettres édifiantes et curieuses*, Paris, 32 vol. in-12; on lui doit aussi l'*Histoire du Pélagianisme*, 1767, in-12; l'*Histoire de Cartouche*, 1733, in-12, etc. Il écrivit contre les philosophes et les incrédules; ce qui lui valut les sarcasmes de Voltaire.

PATRAS, *Aroe*, puis *Patræ*, ville de l'Etat de Grèce (Achaïe), sur le golfe de Patras, à 100 kil. N. O. de Tripolitza; 8,000 hab. Archevêché. Port, château-fort; quelques ruines romaines. Commerce jadis considérable. Toutes les nations européennes y avaient autrefois des consuls. — Les Turcs prirent Patras et l'incendièrent en 1770; en 1772 les Russes détruisirent une escadre turque dans ses parages; cependant elle resta au pouvoir des Ottomans jusqu'en 1828, que les Français s'en rendirent maîtres, et lui rendirent l'indépendance.

PATRAS (golfe de). Il met en communication la mer Ionienne et le golfe de Lépante (jadis golfe de Corinthe); il a 31 kil. de long sur 22 dans sa plus grande largeur.

PATRES CONSCRIPTI. *Voy.* PÈRES CONSCRITS.

PATRIA, *Literna palus*, lac du roy. de Naples (Terre de Labour), à 23 kil. N. O. de Naples; 7 kil. sur 3. Aux environs, se voit la Villa Literne où se retira Scipion l'Africain exilé (187 av. J.-C.), et où il mourut en 184. Les Vandales détruisirent cette propriété l'an 455 de J.-C.; on voit encore les restes du tombeau de Scipion.

PATRIARCHES. Ce mot a deux sens: 1° il désigne les chefs successifs de la famille de laquelle devait sortir le Christ; ce sont:

Adam,	4963-4033	Noé.	3908-2958
Seth,	4833-3921	Sem,	3408-2808
Enos,	4729-3824	Arphaxad,	3306-2868
Caïnan,	4639-3729	Caïnan (jeune)	3201-2841
Malaléel,	4569-3674	Salch,	3171-2738
Jared,	4504-3542	Heber,	3041-2637
Hénoch,	4348-3478	Phaleg,	2907-2666
Mathusalem,	4277-3408	Réu,	2777-2538
Lamech,	4090-3313	Saroug,	2845-2415

Nachor,	2515-2367	Isaac,	2266-2086
Tharé,	2436-2291	Jacob,	2206-2061
Abraham,	2366-2191	Juda,	2116-1997

2° il se dit d'évêques ou archevêques qui ont le gouvernement immédiat d'un diocèse ou d'une province archiépiscopale, ou ont autorité sur plusieurs métropoles ou provinces. Dans les 1ers siècles de l'Eglise, on appliqua ce titre aux 5 évêques de Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. — Les Maronites, les Jacobites, les Arméniens, les Nestoriens, les Grecs, ont aussi des patriarches; la Russie en a eu deux, un à Moscou (jadis à Novogorod), et un à Kiev. Celui de Moscou était la seconde personne de l'empire et balançait le pouvoir du czar. Pierre-le-Grand le remplaça par le saint-synode.

PATRICA, jadis *Lavinium*, bourg des Etats de l'Eglise, à 10 kil. S. E. de Frosinone.

PATRICE, *Patricius*, dignité des derniers temps de l'empire romain, fut créée par Constantin. Elle ne s'accordait qu'à des personnages qui avaient rempli les premières charges ou rendu d'éminents services, mais elle ne conférait aucun pouvoir. Dans la suite, on donna ce titre aux gouverneurs des prov. éloignées, et lors de l'invasion l'usage s'établit d'en décorer certains rois barbares. Théodoric le reçut de Zénon, Clovis I d'Anastase; le roi burgunde Gundioc l'avait aussi reçu d'Honorius, et ses successeurs au trône de Bourgogne en gardèrent le titre comme s'il eût été héréditaire. Il en résulta qu'après la chute de la monarchie burgunde, en 534, les officiers qui gouvernaient ce royaume au nom des princes mérovingiens étaient dits officiellement *Patrices de Bourgogne* (*Voy.* MUMMOL, etc.). Le titre de *Patrice* se conserva longtemps pendant le moyen âge en Italie (*Voy.* CRESCENCE), mais il finit par disparaître.

PATRICE ou PATRICK (saint), apôtre et patron de l'Irlande, né en Ecosse en 372, vint prêcher la foi en Irlande vers 431, fut sacré évêque, fonda l'église métropolitaine d'Armagh et introduisit l'usage de l'alphabet en Irlande. Sa légende est semée de fables. Il mourut vers 464 (ou selon d'autres en 483, à 111 ans). Il a laissé une histoire de sa vie sous le titre de *Confession*. On a nommé *purgatoire de saint Patrick* une caverne d'Irlande (dans un monastère de l'Ultonie) où les peines de l'enfer sont représentées. Les *Œuvres* de saint Patrick se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, et ont été imprimées à part, Londres, 1656, in-8. On le fête le 17 mars.

PATRICIENS, *Patricii* (de *pater*, père), nom du premier ordre des citoyens romains, s'appliquait à un certain nombre de familles nobles dont les chefs, nommés *Patres*, furent choisis dans les premiers temps de Rome par Romulus et ses successeurs pour former le sénat; on l'opposait à celui de *Plébéiens*. Les Patriciens jouissaient de nombreux priviléges : longtemps ils furent seuls admissibles aux premières magistratures; ils ne se mariaient qu'entre eux. De l'inégalité des deux ordres naquirent des disputes perpétuelles qui ensanglantèrent Rome et qui se terminèrent par la création de magistrats chargés de défendre les intérêts des Plébéiens (*Voy.* TRIBUNAT), par l'institution des mariages mixtes (entre patriciens et plébéiens), et enfin par l'admission des Plébéiens aux emplois jusque-là réservés aux seuls Patriciens (*Voy.* CANULEIUS, ICILIUS, STOLON, PUBLILIUS PHILON). Malgré l'hostilité des deux ordres, il existait entre eux certains liens : les Patriciens accordaient leur protection à ceux des Plébéiens qui la réclamaient; ceux-ci, que l'on désignait alors sous le nom de *cliens*, devaient à leur tour être toujours prêts à se dévouer pour leurs patrons (*Voy.* PLÉBÉIENS). — Il y eut à Rome trois créations de Patriciens : la première, lors de la fondation de Rome; la deuxième, lors de l'admission des Sabins de Tatius; la troisième, sous Tullus Hostilius, qui transporta les Albains à Rome. Les Patriciens de première et deuxième création étaient dits *majorum gentium*; ceux de la troisième *minorum gentium*. — Les familles patriciennes s'éteignirent peu à peu, malgré les adoptions; il paraît qu'au IIIe siècle de l'empire, il n'en existait plus une seule.

PATRICIUS. *V.* PATRIZZI. — PATRICK. *V.* PATRICE (S.)

PATRIMOINE DE SAINT-PIERRE, ancienne province des Etats de l'Église, entre l'Orviétan au N., l'Ombrie et la Sabine à l'E., la Campagne de Rome au S. E., la mer Tyrrhénienne au S. O. et la Toscane au N. O. Ch.-l., Viterbe. Elle répond au S. de la délégation de Viterbe, à la délégation de Civita-Vecchia, et au N. O. de la comarque de Rome. — Ce pays se composait surtout des biens allodiaux de la grande-comtesse de Toscane Mathilde, qui en fit donation au Saint-Siége en 1077.

PATRIN (Eugène-L.-Melchior), minéralogiste, né à Lyon en 1742, mort en 1815, voyagea dix ans, siégea à la Convention, devint bibliothécaire de l'École des mines, correspondant de l'Institut, etc. On lui doit une *Histoire naturelle des minéraux*, Paris, 1801, 5 vol. in-18, etc.

PATRIZZI (François), philosophe platonicien, né en 1529 dans l'île de Cherso, mort en 1597, professa la philosophie à Ferrare, à Padoue (1578), et enfin à Rome. Il fut à la fois géomètre, historien, militaire, orateur et poëte; mais il est surtout connu par son acharnement contre Aristote. Ses principaux ouvrages sont : *Della Storia dieci dialoghi*, Venise, 1560, in-4; *la Milizia romana*, Ferrare, 1583, in-4; *Paralleli militares*, Rome, 1594-95, 2 vol. in-fol.; *Procli elementa theologica et physica latinè reddita*, Ferrare, 1583, in-4; *Discussiones peripateticæ*, Bâle, 1581, in-fol. Dans cet ouvrage, il déchire la personne et les écrits d'Aristote, l'accuse de plagiat, d'hérésie, et élève sur les débris de sa philosophie le nouveau platonisme de l'école d'Alexandrie. On a de Patrizzi une édit. avec trad. lat. des écrits attribués à Zoroastre, Hermès, Asclépiade, sous le titre de *Nova de universis philosophia*, Ferrare, 1591, in-f°. (elle est à l'*Index*).

PATROCLE, fils du roi de Locride Ménèce, était l'ami d'Achille, qu'il suivit au siége de Troie. Quand Achille, irrité contre Agamemnon, refusa de combattre, Patrocle se rendit au champ de bataille revêtu des armes du héros, eut quelque succès d'abord, puis fut tué par Hector. A cette nouvelle, Achille s'arma et vengea dans le sang d'Hector la mort de son ami, auquel il fit ensuite des funérailles magnifiques.

PATRONA KALIL, Albanais, né vers 1687, chef de la fameuse révolte de 1730 contre Achmet III, avait été soldat de marine, puis janissaire. L'insurrection qu'il commandait triompha : le sultan fut déposé et remplacé par Mahmoud I. Mais l'insolence de Patrona lassa bientôt Mahmoud, qui le fi[t] égorger dans la salle du divan.

PATRU (Olivier), avocat de Paris, né en 160[4] mort en 1681, eut de grands succès au barreau, en[-] tra en 1640 à l'Académie, où il introduisit l'usag[e] des discours de remercîments, et vieillit pauvr[e] Ami de Boileau, de Racine, il leur doit sa célébrit[é] Du reste, il avait du mérite comme grammairien [et] comme critique. Il a laissé des plaidoyers, des di[s-] cours, des mémoires, des lettres, etc. (1732, 2 v. in-4

PATTALA. *V.* PATALA. — PATTIALAH. *V.* SIRHIN[D]

PATTI, ville de Sicile (Messine), à 60 kil. S. O. [de] Messine; 5,500 hab. Evêché. Cathédrale. Poterie.

PAU, ch.-l. du dép. des Basses-Pyrénées, près [du] gave de Pau, sur le Hédax et l'Ousse, affluents de cet[te] rivière, à 812 k. S. O. de Paris; 12,607 hab. B[âti] sur une hauteur que coupe un ravin profond. Co[ur] imp. et trib. de 1re inst., lycée. Château où naq. He[n-] ri IV, restauré par L.-Philippe. Linge de table r[e-] nommé, tanneries, teintureries, jambons, etc. Har[as]. Outre Henri IV, le maréchal Gassion, le vicom[te] d'Orthes, le général Bernadotte (dep. roi de Suède) sont nés. — Pau doit son origine à un château-[fort] qu'y construisirent au Xe siècle les princes de Béa[rn]

Gaston IV, comte de Foix, en fit sa résidence ordinaire, et depuis elle fut considérée comme la capitale du Béarn. Henri IV fut le dernier prince béarnais qui l'habita. Un parlement y fut fondé par Louis XIII (1619), et Louis XIV y établit une université. — L'arr. de Pau a 11 cantons (Clarac, Garlin, Lembaye, Lescar, Montaner, Morlaas, Nay, Pontacq, Thèze et Pau, qui compte pour deux), 204 communes, et 122,404 hab.

PAU (Gave de), riv. de France, formée de la réunion des Gaves de Barèges et de Gavarnie, naît dans le dép. des Hautes-Pyrénées, près de Luz-en-Barèges, coule au N., à l'O. et au N. O., entre dans le dép. des Basses-Pyrénées, qu'il sépare de celui des Landes, et se jette dans l'Adour à l'O. de Peyrehorade, après avoir baigné Lourdes, Saint-Pé, Nay et Pau, et après un cours de 200 kil.

PAUCTON, (Alexis-J.-P.), mathématicien, né en 1736 dans le Maine, mort en 1798, enseigna les mathématiques à Strasbourg, et devint correspondant de l'Institut. Il a laissé une *Métrologie* (ou *Traité des mesures, poids, monnaies anciennes et modernes*), fort estimée, Paris, 1780, in-4 ; une *Théorie des lois de la nature*, Paris, 1781 ; etc.

PAUILLAC, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la Gironde, à 18 kil. S. E. de Lesparre ; 2,700 hab. Principal lieu d'embarquement des vins de Médoc.

PAUL (saint), l'apôtre des Gentils, né l'an 2 de J.-C., de parents juifs, à Tarse, v. qui jouissait du droit de cité rom., porta d'ab. le nom de *Saul*, et fut au nombre des persécut. du christianisme, mais à la suite d'une vision il se convertit, et devint un des plus ardents apôtres de la religion nouvelle. Il prêcha l'Évangile aux *payens* dans l'Asie Mineure et la péninsule grecque (notamment dans l'île de Cypre, en Galatie, à Ephèse, à Philippes, à Thessalonique, à Athènes, à Corinthe), revint à Jérusalem en 58, y fut assailli par la populace juive qui voulait le tuer, puis fut cité par le grand-prêtre devant le tribun Lysias, enfermé deux ans par Félix, gouverneur de Judée, dans les prisons de Césarée, et, comme il avait formé appel à César, fut envoyé à Rome par le nouveau gouverneur Festus. Il fut acquitté, retourna dans l'Orient pour consolider la première organisation de l'Église, revint vers 63 ou 64 à Rome, qui déjà comptait des Chrétiens dans le palais même des césars, en augmenta beaucoup le nombre, mais s'attira par ses réponses l'animadversion de l'empereur, devant lequel il comparut ; il fut décapité avec S. Pierre, en 66. On cél. sa fête le 29 juin, jour de sa mort, et sa conversion le 25 janv. On a de lui 14 *Epîtres* adressées aux églises des régions qu'il avait parcourues ; la dernière seulement, l'*Ep. aux Hébreux*, lui a été contestée. On lui a aussi attribué qqs écrits apocryphes, entre autres les *Lettres à Sénèque*. Les *Actes des Apôtres* sont surtout l'hist. de S. Paul. — L'Église hon. encore : 1° saint Paul, premier ermite, qui, à 22 ans, se retira dans les déserts de la Thébaïde, et y mourut en 342, âgé de 113 ans (on le fête le 15 janvier) ; — 2° saint Paul de Thessalonique, patriarche de Constantinople, que l'empereur arien Constance fit périr dans une caverne du Taurus en 350 ou 351 ; — 3° saint Paul, pape.

PAUL I (saint), pape, remplaça Etienne II, son frère, et régna de 757 à 767. Il a laissé 22 lettres.

PAUL II, P. Barbo, pape de 1464 à 1471, excommunia le roi de Bohême, George Podiebrad, et donna ses états à Matthias Corvin, prêcha en vain la croisade contre les Turcs, et commença la restauration des anciens monuments de Rome.

PAUL III, Alexandre Farnèse, pape de 1534 à 1549, montra beaucoup de fermeté dans ses relations avec Henri VIII, lança contre ce prince, après son schisme, une bulle d'excommunic., forma avec Charles-Quint et Venise une ligue contre les Turcs (1538) ; se porta ensuite comme médiateur entre Charles et François I, qui, grâce à lui, conclurent la trêve de Nice (1538), approuva l'Ordre des Jésuites (1540), convoqua le concile de Trente (1542), et fit reprendre la construction de St-Pierre en la confiant à Michel-Ange (1546). Il est le premier auteur de la fameuse bulle *In cœnâ Domini* (*V.* BULLE). Paul III avait été marié, et avait un fils, P.-L. Farnèse, qu'il fit duc de Parme. Il laissa des *Lettres* à Érasme, à Sadolet, etc.

PAUL IV, J.-Pierre Caraffa, pape de 1555 à 1559, avait rempli des missions délicates avant son avénement ; il réforma les abus, et lança l'anathème contre les hérétiques ; mais sa sévérité envers ses administrés et les excès de ses neveux (*Voy.* CARAFA) irritèrent le peuple, qui, après sa mort, jeta sa statue dans le Tibre. Paul IV avait rédigé la *Règle des Théatins* et institué, dit-on, la *Congrégation de l'Index*.

PAUL V, Camille Borghèse, pape de 1605 à 1621, eut avec Venise un différend que Henri IV accommoda (1605-1607), termina la querelle des Dominicains et des Jésuites, donna la dernière forme à la bulle *In cœnâ Domini*, dite quelquefois *B. de Paul V* (1610), approuva les Ordres de l'Oratoire, de la Visitation, de Ste-Ursule (1611), et canonisa S. Charles Borromée.

PAUL I (PETROVITCH), empereur de Russie, né en 1754, pendant l'hymen de Pierre III (alors grand-duc) et de Catherine II. Pierre III, qui ne voyait en lui que le fruit de l'adultère, se préparait à le priver officiellement de l'hérédité par un oukase, lorsqu'il périt en 1762. Devenu empereur de droit par cet événement, Paul n'en fut pas moins tenu dans l'obscurité et l'inaction tant que vécut sa mère, qui seule avait toute l'autorité. A la mort de Catherine en 1796, il commença par prendre en tout le contre-pied de ce qu'avait fait cette princesse, se posa comme le champion des vieux principes monarchiques, se fit le chef de la 2[e] coalition contre la France, et se proclama fastueusement grand-maître de l'ordre de Malte ; puis tout à coup il s'éprit de belle passion pour Bonaparte, fit alliance avec lui, et prépara ainsi les traités de Lunéville et d'Amiens. A l'intérieur, il froissa de plus en plus les grands, et fut étranglé par quelques seigneurs, le 23 mars 1801. Alexandre I, son fils, lui succéda.

PAUL DE SAMOSATE, évêque de Samosate, sa patrie, puis patriarche d'Antioche (260), fut l'auteur d'une hérésie qui consistait à nier la Trinité divine et la divinité de J.-C. Il eut pour adversaire le pape saint Félix, et fut excommunié au concile d'Antioche (270). Ses partisans sont nommés Paulianistes.

PAUL D'EGINE, médecin grec, natif d'Egine, vivait, à ce qu'on croit, dans le VII[e] siècle de J.-C., et étudia dans Alexandrie peu avant la prise de cette ville par Amrou. Il se distingua surtout dans la chirurgie. Ses *Œuvres* ont été publiées en grec à Bâle, 1538, par J. Gemusæus, et en latin à Venise, 1553, Lyon, 1567, avec des commentaires ; trad. en franç. par P. Tolet, Lyon, 1539, et par R. Briau, Paris, 1855.

PAUL WARNEFRIDE ou PAUL DIACRE, historien, né vers 740 à Cividale (*Forum Julii*), dans le Frioul, avait été ordonné diacre dans Aquilée. Il fut secrétaire du roi lombard Didier, vécut ensuite à la cour de Charlemagne, puis à celle de Bénévent, et enfin se retira au couvent du Mont-Cassin, où il mourut en 801. On a de lui : *Histoire des Lombards* et *Hist. mêlée* (en lat., dans le t. I des *Rerum italicarum script.*) ; *Chron. du Mt-Cassin*, 1603, des *Hymnes*, etc.

PAUL (l'abbé), ex-jésuite, né à Saint-Chamas (Provence), en 1740, mort à Lyon en 1809, avait enseigné les lettres dans les divers colléges de son ordre. Il renonça de bonne heure à la carrière de l'enseignement, et se retira dans sa famille pour se livrer tout entier à la traduction des classiques latins. On a de lui les traductions de *Velleius Paterculus*, *Florus*, *Justin*, et des morceaux choisis de *Tite-Live*, *Cornelius Nepos*, *Phèdre*, *Sulpice-Sévère* et *Eutrope*.

PAUL, jurisconsulte romain, *Voy.* PAULUS.

PAUL-ÉMILE. *V.* ÉMILE. — PAUL JOVE. *V.* JOVE.

PAUL (frère) OU FRA PAOLO. *Voy.* SARPI.

PAUL VÉRONÈSE. *Voy.* VÉRONÈSE.

PAULE, ville de Calabre. *Voy.* PAOLA.

PAULE (sainte), Romaine, du sang des Scipions et des Gracques, naquit vers 347, se fit chrétienne, et, devenue veuve, alla se vouer à la vie pénitente dans le couvent de Bethléem, dont elle devint abbesse, et où elle mourut en 404. L'Eglise célèbre sa fête le 26 janvier.

PAULE (saint François DE). *Voy.* FRANÇOIS.

PAULET (le chevalier), instituteur, d'origine irlandaise, fonda en France en 1772 un établissement d'enseignement mutuel, et obtint par ce nouveau mode de grands succès. Louis XVI dota sa maison d'un fonds de 36,000 francs, mais la révolution l'obligea d'abandonner son ouvrage.

PAULETTE (édit de). On nomma ainsi une ordonnance rendue par Henri IV en 1604, sur la proposition de Ch. Paulet, secrétaire du parlement, et qui autorisait la vente des charges. Elle accordait aux membres du parlement le droit de transmettre leurs charges à leurs héritiers, à condition d'une redevance annuelle qui montait au 60e du prix payé pour la charge, et au 8e en cas de résignation.

PAULHAGUET, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 14 kil. S. E. de Brioude; 1,266 hab.

PAULIANISTES. *Voy.* PAUL DE SAMOSATE.

PAULICIENS, hérétiques qui renouvelèrent aux Xe et XIe siècles l'hérésie de Manès, croyaient le monde actuel créé et régi par un de leurs deux principes, le mauvais; l'autre devait régir le monde futur, lequel sera parfait. Ils tiraient leur nom d'un de leurs chefs, Paul, né en 844 en Arménie. La cour byzantine, Théodora surtout, fit tout ce qu'elle put pour les détruire, et les réduisit à s'expatrier en Arabie, où ils firent beaucoup de prosélytes.

PAULIN (saint), *Pontius Meropius Paulinus*, évêque et poëte, né à Bordeaux en 353, mort en 431, suivit d'abord le barreau, s'attira la faveur de Gratien qui le fit consul en 378, se fit ordonner prêtre en 393, et devint évêque de Nole en 409. On lui attribue l'invention des cloches. L'Eglise le fête le 22 de juin. Il a laissé des *Poésies* pieuses, des *Lettres*, des *Discours*, une *Histoire du martyre de saint Genès d'Arles*. Ses *Œuvres* ont paru à Paris, 1685, in-4; Vérone, 1736, in-fol.

PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMY (J.-Ph. WERDIN, dit), savant missionnaire, né à Hof (Basse-Autriche), en 1748, se fit moine en 1769, s'embarqua pour le Malabar en 1774, revint en 1790 et mourut en 1806. Il a contribué à faire connaître l'Orient par une foule d'écrits, tels que sa *Grammaire sanscrite* en latin, Rome, 1790, in-4; son *Voyage aux Indes orientales* (en italien), Rome, 1796, in-4 (trad. en français par Marchena, Paris, 1808, 3 vol. in-8).

PAULINE BONAPARTE, princesse Borghèse, deuxième sœur de Napoléon, née en 1780 à Ajaccio, morte en 1825, fut mariée en 1797 au gén. Leclerc, qu'elle accompagna dans l'expédition de St-Domingue, et qui la laissa veuve au bout de peu de temps. Faite duchesse de Guastalla, elle épousa en 2es noces le prince Camille Borghèse (1803), dont elle se sépara bientôt, et vint habiter le château de Neuilly, où elle tint une espèce de cour. En 1814 elle se dévoua à son frère, avec lequel elle avait eu jusque là quelques brouilleries, le suivit à l'île d'Elbe, et mit à sa disposition ses diamants (qui furent pris à Waterloo dans la voiture de l'empereur). Dans ses dernières années elle se rapprocha du prince Borghèse, et vécut avec lui à Florence. C'était une des plus belles femmes de son temps; Canova fit sa statue et reproduisit sous ses traits la Vénus de Praxitèle.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Jacques), dit *Palmerius*, savant philologue, né en 1587, en Normandie, mort en 1670, était fils de Julien de Paulmier, habile médecin. Il partagea son temps entre les lettres et les armes, rendit plusieurs services aux Protestants, ses coréligionnaires, et alla combattre en 1620 dans les rangs des Hollandais contre l'Espagne. On a de lui: *Exercitationes in auctores græcos*, Leyde, 1668; *Græciæ antiquæ descriptio*, ouvrage plein de savantes recherches, publié après sa mort par Et. Morin, Leyde, 1678.

PAULMY (le marq. DE). *V.* ARGENSON (A.-René D').

PAULUS (Julius), jurisconsulte romain, né en Italie selon les uns, à Tyr selon d'autres, contemporain et rival de Papinien, florissait au commencement du IIIe siècle. Il fut d'abord avocat, jouit de la faveur de Septime Sévère, de Caracalla et d'Alexandre Sévère; ce dernier l'éleva au consulat, et le nomma préfet du prétoire après Ulpien. Des nombreux écrits qu'il avait composés, on n'a plus que des fragments cités dans le Digeste, et 5 livres *Receptarum sententiarum*.

PAULUS (Peters), homme d'état hollandais, natif d'Axel, 1754, mort en 1796, fut d'abord conseiller et avocat fiscal de l'amirauté de la Meuse, releva la marine de son pays, fut forcé de le quitter en 1787, à cause de son opposition au stathoudérat, fut accueilli à la cour de Versailles, revint en Hollande (1795), y présida l'assemblée des représentants provisoires de la Hollande, et négocia le traité de paix entre ce pays et la France. Il a écrit sur la politique.

PAULUS (Sergius), proconsul. *V.* SERGIUS PAULUS.

PAULUS HOOK, ville des Etats-Unis. *Voy.* JERSEY.

PAUMATOU (archipel). *Voy.* MER-MAUVAISE.

PAUSANIAS, célèbre général lacédémonien, fils du roi de Sparte Cléombrote, gouverna le royaume pendant la jeunesse de Plistarque, fils de Léonidas, et son cousin (479 av. J.-C.), eut une grande part à la victoire de Platée (479) et à la délivrance des villes grecques d'Asie, mais ternit sa gloire en prêtant l'oreille aux offres des Perses, et conçut le dessein d'asservir sa patrie avec leur concours. Il fut rappelé par le sénat, livré aux éphores, convaincu de trahison et condamné à mort. Il se réfugia dans un temple de Minerve dont les portes furent aussitôt murées, et y mourut de faim en 477. — Un autre Pausanias, petit-fils du précédent, régna à Sparte de 409 à 397, et fit quelques expéditions dans l'Attique; mais n'ayant point réussi au gré des Lacédémoniens, il fut obligé de s'exiler. Il se retira à Tégée, où il mourut.

PAUSANIAS, écrivain grec, vécut à Rome au IIe siècle et y mourut très vieux. Il composa, vers l'an 174 de J.-C., un *Voyage historique en Grèce*, qui est un des ouvrages les plus précieux de l'antiquité pour la topographie, pour l'histoire de la Grèce primordiale et la description des objets d'art et des monuments. Les meilleures éditions sont celles de Leipsick, 1794-97, 4 vol. in-8, avec la traduction latine d'Amaseo; et celle de Clavier, avec traduction française, Paris, 1814-21, 6 vol. in-8.

PAUSIAS, peintre de Sicyone, vers 360 av. J.-C., fut élève de Pamphyle et acquit une grande réputation dans la peinture dite encaustique.

PAUSILIPPE, *Posilipo*, mont. du roy. de Naples au S. O. de Naples, s'avance dans la mer vis-à-vis de l'île de Nisida. Elle est couverte de vignes et traversée par la route souterraine qui va de Naples à Pouzzoles: le souterrain, dit la *grotte du Pausilippe*, a 720 mètres de long, 17 de haut et 10 de large; l'époque à laquelle il fut creusé est très ancienne. On voit à l'entrée le tombeau de Virgile.

PAUVRES DE LYON. *Voy.* VAUDOIS.

PAUW (J. CORNEILLE DE), philologue, né à Utrecht vers 1680, mort vers 1750, fut chanoine de Saint-Jean et profita du loisir que lui laissait cette sinécure pour cultiver les lettres. On lui doit des éditions d'un grand nombre d'auteurs grecs, d'Héphestion, Utrecht, 1727; d'Horapollon, 1727; d'Anacréon, 1732; de Quintus Calaber, 1733; d'A

[illegible], 1739; d'Eschyle, 1745, etc. Il contestait l'authenticité des poésies d'Anacréon. Il eut de vives querelles avec plusieurs savants, notamment avec d'Orville (*Voy.* ce nom).

PAUW (CORNEILLE DE), savant d'Amsterdam, né en 1739, mort en 1799, était chanoine de Xanten et oncle d'Anacharsis Cloots; il a publié des *Recherches philosophiques sur les Grecs, — sur les Américains, — sur les Égyptiens et les Chinois*; ces trois ouvrages, pleins d'érudition, sont écrits en français: on y trouve de hardis paradoxes. Ils ont été réunis en 7 vol. in-8, Paris, 1785.

PAVESAN, contrée du duché de Milan, dont Pavie était la capitale.

PAVIE, *Ticinum* des anc., *Papia* au moyen âge, *Pavia* en ital., ville d'Italie, dans le roy. Lombard-Vénitien (Milan), ch.-l. de la délégation de Pavie, sur le Tessin, à 31 kil. S. de Milan; 23,000 hab. Évêché. Vieux château-fort, grand faubourg, pont en marbre, belle place entourée de portiques, vaste cathédrale, basilique Saint-Michel, superbe théâtre, deux belles portes aux deux bouts de la Rue-Neuve, la principale de la ville. Université célèbre (fondée en 1360), muséum d'histoire naturelle et de physique, jardin botanique, bibliothèque, collection anatomique. Société savante. Soieries, très peu de comm. Patr. de Lanfranc, Cardan, etc. (Aux env., belle Chartreuse). — Pavie remonte au temps des Gaulois, et fut une des villes des Insubres. Florissante sous les Romains, elle le fut encore plus sous les Lombards, qui en firent leur capitale. Hunald, ex-duc d'Aquitaine, réfugié chez les Lombards, la défendit héroïquement contre Charlemagne (772 et 773): les hab. l'égorgèrent pour être libres de se rendre; c'est alors que finit l'empire lombard. Plus tard, Pavie devint république comme toutes les grandes cités lombardes: ennemie de Milan, elle fut le plus souvent gibeline. Après la chute des Hohenstaufen, elle eut pour seigneurs les Languschi. En 1331, elle fut une des villes qui acceptèrent pour souverain Jean de Bohême; mais dès 1332, elle se donna aux Beccaria, qui bientôt devinrent vassaux des Visconti de Milan. En 1395, l'empereur Venceslas, en faisant de Milan un duché, érigea Pavie en comté en faveur du fils aîné du duc régnant de Milan. Après la mort de Philippe-Marie (1447), un des premiers actes de Sforce, pour s'emparer du duché de Milan, fut de se faire proclamer comte de Pavie. En 1525, François I perdit la bataille de Pavie et y fut fait prisonnier. Mais en 1527, Lautrec prit cette ville et la mit au pillage; cependant Charles-Quint en resta maître, ainsi que de tout le comté. En 1745, Pavie fut prise par les Espagnols, mais ils la rendirent bientôt à l'Autriche. Les Français la prirent en 1796: sous l'empire, elle fit partie du roy. d'Italie et fut comprise dans le dép. de l'Olona. Depuis 1814, elle appartient à l'Autriche.

PAVILLON (Nic.), évêque d'Alet, né à Paris en 1597, mort en 1677, à 80 ans, prit d'abord part aux travaux de saint Vincent de Paul, se distingua comme prédicateur et fut sacré évêque en 1639. Il était janséniste et encourut la disgrâce de Louis XIV pour avoir fait de l'opposit. dans l'affaire de la régale.

PAVILLON (Étienne), poëte, neveu du précédent (1632-1705), avocat-général à Metz, membre de l'Académie Française, était un homme d'esprit et de goût. Il a laissé des *Poésies* dans le genre de Voiture; elles ont été imprimées à La Haye, 1715, 1720, etc.

PAVILLON (J.-Fr. du CHEYRON DU), marin, né en 1730 à Périgueux, mort en 1782, fut major-général de l'armée navale, sous les ordres du comte d'Orvilliers. Il perfectionna les signaux, commanda avec honneur divers vaisseaux, et périt à bord du *Triomphant*. On a de lui une *Tactique navale*, 1778.

PAVILLY, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 22 kil. N. O. de Rouen; 2,236 hab. Toiles, papier.

PAVLOVO, ville de Russie (Nijni-Novogorod), sur l'Oka, à 17 kil. S. de Gorbatov; 8,000 hab.

PAVLOVSK, nom commun à deux villes de la Russie d'Europe: l'une dans le gouv. de Saint-Pétersbourg, à 33 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg; 900 hab. Fort. Château impérial; — l'autre dans celui de Voronèje, à 150 kil. S. de Voronèje; 400 hab. Petite citadelle. Commerce en bas et gants.

PAVOASSAN, ch.-l. de l'île Saint-Thomas, sur la côte occid. Résidence du gouverneur; évêché.

PAWNEES ou **PANIS**, nation guerrière et assez nombreuse de l'Amérique du Nord, sur les rives du Loup (affluent de la Platte); trois grands villages; environ 6,000 hab. Leur divinité principale est la planète Vénus, qu'ils nomment la grande étoile, et à laquelle ils sacrifient des victimes humaines. Une de leurs tribus cependant, la Pawnees-Loups, vient d'abolir cet usage.

PAX AUGUSTA, auj. *Badajoz*, ville de l'Hispanie, sur l'Anas, près des frontières de la Lusitanie.

PAX JULIA, auj. *Béja*, ville d'Hispanie (Lusitanie), chez les *Celtici*, vers le S. et près de l'Anas.

PAXO, *Paxos*, une des îles Ioniennes, à 13 kil. S. de Corfou: 9 kil. sur 5; 3,970 hab. Ch.-l., Porto-Gayo.

PAYENS (HUGUES DE), fondateur de l'ordre des Templiers, était de la maison des comtes de Champagne. S'étant rendu en Palestine, il établit en 1128, avec huit autres chevaliers, la confrérie de la milice du Temple et fut le 1er grand-maître de l'ordre.

PAYERNE, *Peterlingen* en allem., ville de Suisse, (Vaud), à 16 k. O. de Fribourg; 2,500 h. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 921 par la reine Berthe.

PAY-HO ou **PEI-HO**, riv. de l'empire chinois (Mongolie et Chine), tombe dans la mer Jaune. Affluents, le Houen-ho, l'Ouéi-ho. Cours, 450 kil.

PAYNE (Thomas). *Voy.* PAINE.

PAYNE-GANGA, riv. de l'Inde (Berar), naît à 30 kil. S. d'Adjantah, coule au S. E., à l'E., et se perd dans l'Ouardah. Cours, 400 kil.

PAYSANS (Guerre des). *Voy.* RUSTAUDS.

PAYS-BAS, en hollandais *De Neederlanden* (c.-à-d. *pays inférieur*). Ce nom fut donné à l'ensemble des 16 provinces qui, sous Charles-Quint, formèrent, avec la Franche-Comté, le cercle de Bourgogne, et qui, comme telles, appartinrent à la ligne d'Autriche-Espagne, tout en faisant partie de l'empire (1548 et années suivantes). De ces 17 provinces, douze (les duchés de Limbourg, Luxembourg, Brabant, le comté palatin de Bourgogne ou Franche-Comté, les comtés de Zélande, Hollande, Flandre, Artois, Namur, Hainaut, Anvers, Malines) provenaient de l'héritage du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, bisaïeul de Charles-Quint; quant aux 5 dernières (Utrecht, Gueldre avec Zutphen, Over-Yssel, Frise, Groningue avec Drenthe), il les avait acquises lui-même par achat ou autrement. Si l'on en excepte la Franche-Comté, ces provinces formaient à peu près un tout contigu. Le cercle de Bourgogne ne put garder longtemps son intégrité: les 7 prov. du Nord s'en détachèrent (1566-1609), et formèrent la république des *Provinces-Unies*. Il ne resta donc à l'Espagne que les 9 provinces du Sud, lesquelles se réduisirent à huit après les conquêtes de Louis XIV, qui acquit l'Artois et partie de la Flandre, du Hainaut et de Namur. Ces 8 pays (Flandre allemande, Hainaut, Namur, Brabant mérid., Limbourg, Luxembourg, Anvers, Malines) se nommèrent alors *Pays-Bas catholiques* ou *Pays-Bas espagnols*; mais à la paix de Rastadt (1714), qui démembrait la succession d'Espagne, ils furent cédés à l'Autriche et prirent le nom de *Pays-Bas autrichiens*. L'Autriche les conserva jusqu'à la révolution. Dumouriez, et plus tard Jourdan, pénétrèrent jusqu'au cœur des Pays-Bas et les soumirent à la France. La paix de Lunéville confirma ces conquêtes, en donnant à la France la ligne du Rhin, c.-à-d. non seulement

les Pays-Bas, mais encore toutes les autres possessions cis-rhénanes de l'empire. Les anc. Pays-Bas formèrent 8 dép. français (Lys, Jemmapes, Sambre-et-Meuse, Forêts, Escaut, Dyle, Meuse-Inférieure, Deux-Nèthes), tandis que les possessions cis-rhénanes formèrent ceux du Mont-Tonnerre, de la Sarre, de Rhin-et-Moselle, de l'Ourthe, de la Roër; dans la suite la jonction du roy. de Hollande à la France lui en donna encore 8 autres: Bouches-de-l'Escaut, Bouches-du-Rhin (celui-ci en deçà du Rhin), Bouches-de-la-Meuse, Zuyderzée, Yssel-Supérieur, Bouches-de-l'Yssel, Frise, Ems-Occidental. Repris à la France en 1814, ces 16 dép. formèrent alors le *Roy. des Pays-Bas*, donné par les traités de Vienne à Guillaume I, de la famille de Nassau. Mais en 1830 ce royaume se sépara en deux moitiés à peu près égales, qui ont pris les noms de roy. de Belgique (au sud), et roy. de Hollande (au nord), et dont les limites ont enfin été fixées en 1839. La Belgique représente à peu près les anc. Pays-Bas catholiques (espagnols ou autrichiens), si ce n'est qu'elle a perdu la plus grande partie du Luxembourg et du Limbourg; et la Hollande représente l'ancienne république des Provinces-Unies. *Voy.* BELGIQUE et HOLLANDE.

PAYS-BAS FRANÇAIS. On nommait ainsi avant 1585 un grand-gouv. de la France, situé à l'extrémité septentrionale. Il se composait de 5 parties (Flandre française, Cambrésis, Hainaut, partie de l'évêché de Liége, partie du comté de Namur), qui avaient pour chefs-lieux Lille, Cambray, Valenciennes, Charlemont, et pour capitale générale, Lille. Les trois premières parties forment auj. le dép. du Nord. Les autres appartiennent au royaume actuel de Belgique.

PAYS-BAS (NOUVEAUX-), nom donné par les Hollandais en 1621 à la colonie qu'ils avaient fondée dans l'Amérique du Nord, vers l'embouchure de l'Hudson, et qui s'étendait dans tout l'espace compris entre la Delaware et le Connecticut. Elle avait pour ch.-l. Fort-Amsterdam, auj. New-York. Les Anglais s'en rendirent maîtres en 1664.

PAYS RECONQUIS (LE). On nomma ainsi depuis le XVIe siècle le pays repris aux Anglais par le duc de Guise en 1558. Il faisait partie du grand-gouv. de Picardie, se composait des deux comtes de Guines et d'Oye (canton d'Audruik). Places: dans l'un, Guines, Ardres; dans l'autre, Oye, Calais. Ce pays est auj. compris dans le dép. du Pas-de-Calais.

PAYS-D'ÉTATS. *Voy.* GÉNÉRALITÉS.

PAYTA, ville et port du Pérou, à 400 kil. N. O. de Truxillo, par 5° 6' lat. S., 83° 32' long. O. dans une plaine aride. La chaleur y est ardente et continuelle. — Brûlée par Anson en 1741, et par lord Cochrane en 1810.

PAZ (LA), ville du Mexique (Méchoacan), à 100 kil. N. O. de Valladolid; 3,000 hab.

PAZ D'AYACUCHO (LA), v. de Bolivie. *V.* AYACUCHO.

PAZZI (LES), célèbre famille gibeline de Florence, originaire du val d'Arno, où elle possédait de grands fiefs, et rivale acharnée de celle des Médicis. Comme les Médicis mettaient en péril, par l'excès de leur puissance, la liberté de la république, les Pazzi, affectant un grand zèle pour l'indépendance de leur patrie, résolurent de lui rendre son antique constitution. François Pazzi (neveu de Jacques, qui était alors chef de cette maison), s'était établi à Rome et y était devenu banquier de Sixte IV; il entra en liaison avec Jérôme Riario, neveu de ce pape, et, de concert avec lui, sous les auspices des cours de Rome et de Naples, ourdit contre Julien et Laurent de Médicis la fameuse *conspiration* dite *des Pazzi*. Elle ne réussit qu'en partie (26 avril 1478). François Pazzi et Bandini tuèrent Julien de Médicis, dans la cathédrale même de Florence; mais Laurent, son frère, échappa. Il garda le pouvoir et punit les conspirateurs. Jacques et François Pazzi furent pendus. Immédiatement après éclata la *guerre des Pazzi*, dans laquelle le pape, Naples et Sienne, attaquèrent Florence au cri de *guerre à Médicis, paix à Florence!* (1478-80). L'histoire de la conjuration des Pazzi a été écrite par Ange Politien, Florence, 1478. Cet événement a fourni à Alfieri le sujet d'une belle tragédie.

PAZZI (sainte Madeleine DE). *Voy.* MADELEINE.

PEAGE (LE). *Voy.* BOURG-DU-PÉAGE.

PEAN, *Pœan*, un des noms d'Apollon en tant que Dieu du jour et surtout comme médecin.— On appelait aussi Péans les hymnes à la gloire du dieu.

PEARCE (Zacharie), savant évêque anglais, né à Londres en 1690, mort doyen de Westminster en 1774, est auteur d'un *Essai sur l'origine et les progrès des temples*, et de divers ouvrages de théologie, mais est surtout connu comme philologue. On lui doit une édition des livres de Cicéron *de Oratore*, 1716, et *de Officiis*, 1745, ainsi que de Longin, 1724.

PEARCE (Nathaniel), voyageur anglais, né en 1780 à East-Acton, mort en 1820, passa beaucoup de temps en Afrique, habita plusieurs années l'Abyssinie, et mourut à Alexandrie au moment de revenir en Europe. Ses manuscrits, légués à M. Salt, peuvent jeter un grand jour sur l'histoire civile et morale de l'Abyssinie.

PEARL-RIVER, riv. des États-Unis, naît dans le Missouri, sépare cet état d'avec la Louisiane, et tombe dans le lac Borgne; cours, 400 kil.

PEARSON (John), évêque de Chester, né en 1612, mort en 1686, est l'auteur d'une *Exposition de la foi*, 1659, et de plusieurs autres écrits fort estimés des théologiens anglicans.

PECCAIS, fort de France, dans le dép. du Gard, à 9 kil. à l'O. d'Aigues-Mortes, sur le canal de Silvéréal; aux environs, sont de vastes salines.

PECHANTRÉ (Nicolas DE), médecin et ensuite poëte trag., né à Toulouse en 1638, m. en 1708, a donné: *Géta*, 1687, *Jugurtha*, 1692, *la Mort de Néron*, 1703.

PÉCHAWER ou PÉCHAOUER. *V.* PEYCHAWER.

PECHMÉJA (J.), écrivain, né à Villefranche (Rouergue) en 1741, mort en 1785, fut professeur à La Flèche et à Paris. Ami de Raynal, il lui fournit beaucoup de morceaux pour son *Histoire philosophique et politique des Deux-Indes*; il a publié, entre autres écrits, *Télèphe*, poëme en prose (Paris, 1784, in-8), où il soutient les paradoxes les plus révoltants contre la propriété et la famille.

PECORONE (Giovanni-Fiorentino, dit IL), conteur florentin du XIVe siècle, était, suivant les uns, notaire, suivant les autres, moine franciscain, et même, a-t-on dit, général de l'ordre de Saint-François. Il se montra guelfe ardent et grand partisan du pape. Il a laissé des *Nouvelles*, écrites à Dovadola en 1378, très souvent réimprimées (notamment à Livourne sous le faux titre de Londres, 1793). Elles ne sont pas beaucoup au-dessous de celles de Boccace et sont précieuses pour l'histoire des opinions et des mœurs contemporaines.

PECQ (le), village du dép. de Seine-et-Oise, sur la Seine, à 1 kil. de Saint-Germain-en-Laye, au bas de la côte; 2,000 hab. Blanc de plomb, céruse; eau minérale. Anc. débarcadère du chemin de fer de Paris à Saint-Germain. — C'est dans cet endroit que les alliés passèrent la Seine le 1er juillet 1815.

PECQUET (J.), grand anatomiste, né à Dieppe vers 1610, mort à Paris en 1674, membre de l'Académie des Sciences, a fait plusieurs observations et découvertes importantes, entre autres celle du réservoir du chyle, dit *Réservoir de Pecquet*, et a laissé plusieurs écrits, réunis en 1 vol. in-4, Paris 1654; le principal renferme l'exposé de ses expériences et de ses découvertes; il avait paru dès 1651. — Un autre Pecquet (Antoine), grand-maître des eaux et forêts de Rouen, né à Paris en 1704 mort en 1762, a laissé: *Analyse de l'Esprit des lois*, *Esprit des maximes politiques*, 1756, 3 vol. in-8, *l'Art de négocier*, in-12, etc.

PECQUIGNY, bourg de France. *Voy.* PICQUIGNY.

PÉDÉE, nom de deux riv. des Etats-Unis : l'une dite *Grand-Pedee*, naît dans la Caroline du Nord, à 40 kil. S. O. de Wilkesborough, sous le nom de *Yadkin*, et tombe dans la baie de Winyaw (Caroline du Sud), après 550 kil. de cours ; l'autre, dite *Petit-Pedee*, naît à l'E. de Rockingham, et se joint dans la Caroline du Sud au Grand-Pedee, à 60 kil. de son embouchure ; 200 kil. de cours.

PEDENA ou **BIBEN**, ville des Etats autrichiens (Illyrie), à 75 kil. S. O. de Trieste ; 1,800 hab.

PÉDICULES, *Pædiculi*, peuple de l'Italie méridionale, le même que les Peucétiens, selon Strabon, avait pour villes principales Barium et Egnatie.

PÈDRE. *Voy.* PIERRE et PÉDRO.

PÈDRE (don), l'amant d'Inès de Castro. *Voy.* PIERRE I, roi de Portugal.

PÉDRO (Ant.-Jos.-Pedro D'ALCANTARA, dit don), empereur du Brésil, né en 1798 au palais de Quéluz, eut pour père le régent de Portugal (depuis Jean VI), qu'il suivit au Brésil en 1807. En 1821, son père, hésitant à prendre parti entre les libéraux du Portug. et les servîles, lui délégua ses pouvoirs ; le jeune prince, en acceptant la constitution des cortès, sauva le trône. Jean, rentré dans Lisbonne, laissa à son fils le gouvernement du Brésil. En 1822, don Pedro fut proclamé empereur constitutionnel du Brésil. La mort de Jean VI en 1826 lui laissa la couronne de Portugal. Il s'empressa de rétablir un régime libéral dans ce pays en donnant la *Charte portugaise* et abdiqua en faveur de sa fille (dona Maria), laissant la régence à son frère don Miguel, 1827 ; mais à peine s'était-il éloigné que don Miguel se mit en possession du trône. L'empereur du Brésil mécontenta ses sujets américains par ses efforts dispendieux pour rétablir sa fille, et finit par être, en 1831, forcé de quitter le Brésil, où son fils fut proclamé sous le nom de Pédro ou Pierre II. De retour en Europe, il leva des troupes en France, en Angleterre, reconquit à leur tête le Portugal, d'où il chassa don Miguel (1833), et remit la couronne sur la tête de sa fille. Il mourut peu après son triomphe, en 1834. Il avait épousé 1° l'archiduchesse d'Autriche Marie-Léopoldine ; 2° Amélie, fille du prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg.

PEEBLES, ville d'Écosse, ch.-l. de comté, à 23 kil. N. O. de Selkirk, sur la Tweed ; 2,800 hab. Hôtel-de-ville remarquable ; école latine. Fabriques de bas et étoffes de laine. Ruines antiques. — Le comté de Peebles, dit aussi de *Tweeddale*, entre ceux d'Edimbourg au N., de Selkirk à l'E., de Dumfries au S. et de Lanark à l'O., a 46 kil. sur 35 et compte 11,000 hab. Il est arrosé par la Tweed.

PÉGASE, cheval ailé, était, selon la fable, né de Neptune et de Méduse, ou sortit du sang de Méduse, lorsque Persée lui eut coupé la tête. Ce héros monté sur Pégase alla délivrer Andromède exposée à un monstre marin. Bellérophon s'en servit aussi pour combattre la Chimère. D'un coup de pied, Pégase fit sortir de l'Hélicon la fontaine d'Hippocrène, où, dit-on, les poëtes venaient puiser l'inspiration. Lui-même il est le symbole de l'essor poétique : monté par le poëte, il le transporte au sommet de l'Hélicon. Jupiter le plaça parmi les astres. On croit que Pégase était un vaisseau portant à la poupe une figure de cheval.

PEGNITZ, *Pegnesus*, riv. de Bavière, naît dans le cercle du H.-Mein, baigne une ville qui porte son nom, et tombe dans la Regnitz, à Furth, après un cours de 100 kil. au S., puis à l'O. — De 1808 à 1810, elle donna son nom à un cercle auj. compris dans ceux de la Rézat et du Haut-Mein ; maintenant elle donne encore son nom à une présidence du cercle du Haut-Mein. — On connaît sous le nom de *Société des Bergers de la Pegnitz* une espèce d'Académie libre fondée à Nuremberg en 1644 pour le développement de la langue et de la littérature allemandes.

PEGO, ville d'Espagne (Valence), à 15 kil. O. de Denia ; 5,025 hab. Couvent, hôpital.

PEGU, **PEGOU** ou **BAGOU**, ville d'Asie, jadis capitale du roy. de Pégu, sur le Pégu (affluent de l'Iraouaddy), à 525 kil. S. d'Amarapoura, par 93° 53' long. E., 17° 40' lat. N. : de 6 à 7,000 hab. Fameux temple de Choumadou (c'est une pyramide de plus de 100 mètres de haut). Pégu avait été rasée de fond en comble par Alompra en 1757 ; elle fut rebâtie en 1790 et fortifiée. Prise en 1852 par les Angl.

PÉGU (roy. de), jadis état indépendant de l'Inde au delà du Gange, auj. prov. de l'empire Birman, a pour bornes au N. l'Arakan et l'Ava, à l'E. le Martaban, ailleurs le golfe de Bengale : 380 kil. sur 300. Capitale, Rangoun ; autres villes, Pégu, Syrian, Meaoun, Bassein, Negrais. Division, 3 provinces : Pégu propre ou Talong, Dalla, Persaïm. Les divers bras de l'Iraouaddy y forment un delta. Forêts qui renferm. des tigres, des éléphants, des buffles. Bois de tek, riz, or, rubis, saphir, grenat. Aux Angl. dep. 1852.

PEHLVI (langue), idiome de l'anc. Médie, tenait par la racine de ses mots aux langues sémitiques, et par ses formes grammaticales à la langue persane.

PEI-HO, fleuve de Chine. *Voy.* PAY-HO.

PEILAU, ville de Prusse (Silésie), près des sources de la Peila (affluent de la Weistritz) ; 4,000 hab. Etablissement de frères Moraves. Victoire remportée par le grand Frédéric sur les Autrichiens en 1762.

PEINA, *Boynum*, ville murée du Hanovre, ch.-l. de bailliage, à 26 kil. N. O. de Hildesheim ; 3,065 hab. Commerce de grains, fil, etc.

PEIPUS ou **PEIPOUS** (lac), *Tchoudskoé-Osero* (c.-à-d. lac tchoude) en russe, lac de la Russie d'Europe, entre les gouv. de Saint-Pétersbourg, Pskov, Riga, Revel, a 110 kil. sur 45. Il reçoit plusieurs rivières et il est lié par le Fellin au golfe de Livonie, par la Narova à celui de Finlande. Il se livra sur ce lac en 1702 un combat entre les Suédois et les Russes ; ceux-ci furent vainqueurs.

PEIRESC (Nic.-Claude FABRI DE), savant distingué, né en 1580 à Beaugensier en Provence, mort en 1637, était conseiller au parlement d'Aix. Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse, visita pour s'instruire l'Italie, la Hollande, l'Angleterre, se lia avec les savants les plus distingués, et étendit ses travaux à presque toutes les branches de science et d'érudition. Maître d'une grande fortune, il en profitait pour encourager les savants, payait une foule d'agents par lesquels il faisait faire des recherches sur l'histoire, l'antiquité, l'histoire naturelle, et fit lui-même avec Gassendi des observations astronomiques. Bayle l'appelait le *procureur général de la littérature*. Il était en correspondance avec tous les savants, et a laissé un grand nombre de lettres dont on n'a imprimé que la plus petite partie. Gassendi a écrit sa vie.

PÉ-KIANG-HO ou **TCHING-KIANG**, riv. de Chine (Kouang-Tong), naît à 26 kil. N. E. de Nan-Young, coule au S., passe à Canton et tombe dans le golfe de Canton. Cours, 400 kil.

PÉKIN, **PÉ-KING** (c.-à-d. *cour du Nord*), ou *King-sse* (la capitale), jadis *Cambalou*, et auj. *Chun-tian* en chinois, capit. du Pe-tchi-li et de tout l'empire chinois, dans une vaste plaine, à 47 kil. S. de la grande muraille, par 114° 7' long. E., 39° 54' lat. N. : 36 kil. de tour ; 1,300,000 habitants environ (on a même dit 2,000,000 et jusqu'à 3,000,000). Une avenue de 6 kil., pavée de grosses dalles de granit, y conduit du côté de l'E., et un arc-de-triomphe superbe en indique l'arrivée. Elle est arrosée par trois petites rivières tributaires du Pay-ho. On y distingue deux vastes parties, la ville tartare ou ville impériale (*King-tching*), et la ville chinoise (*Wai-lo-tching*) ou vieille ville (*Lao-tching*). Les deux ensemble sont environnées d'une haute muraille. Les rues du King-tching sont larges, longues, droites et très

propres ; les principales ont 40 m. de large, et il en est une de 60 m. Dans l'autre ville, les rues sont généralement moins belles. Le King-tching est lui-même formé comme de trois villes renfermées l'une dans l'autre, et ayant chacune son enceinte. La plus intérieure est le *Tsu-kin-tching*, palais impérial, très vaste, et qui a près de 4 kil. de tour, muni de murs crénelés et de fossés, formé d'une infinité de cours et de corps de logis divers, parmi lesquels l'appartement spécial de l'empereur et le *Taï-ho-tian*, où l'empereur reçoit les grands et les ambassadeurs; un immense jardin est annexé à ce palais. Dans la ville intermédiaire du King-tching, dite *Houang-tching* ou palais extérieur, se voient des jardins plus grands encore, avec des lacs artificiels, le beau temple de Foé, le temple mongol de *Soung-tchou-zu*, les cinq collines artificielles, parmi lesquelles la *Montagne resplendissante*, où se pendit Hoai-tsoung, le dernier des Ming, puis des palais de mandarins, et le pont de jaspe noir représentant un dragon dont les pieds forment les piles. Le temple du Ciel ou *Thian-han*, le temple de l'inventeur de l'agriculture, la Salle-Ronde, le palais de Retraite et de Pénitence, sont les monuments les plus remarquables de Lao-tching. A Pé-king siégent toutes les administrations supérieures de l'empire, les grandes cours de justice, le tribunal d'histoire et de littérature, qui examine les lettrés. On y trouve le Collége impérial, l'Observatoire, bâti en 1279, la Bibliothèque impériale, la plus vaste qui soit hors de l'Europe, l'Imprimerie du gouvernement, de riches cabinets d'histoire naturelle. Aux environs de Pé-king est *Yuan-ming-yuen*, ou le jardin rond resplendissant, résidence impériale d'été. — Les Chinois placent l'origine de Pé-king entre 1200 et 1100 av. J.-C., mais il est de fait que la ville impériale au moins (le King-tching ou Cambalou) ne fut bâtie que vers 1267 ap. J.-C. par Koublaï-khan. Pé-king est, comme toute la Chine, au pouvoir des Mandchoux depuis 1644.

PÉLAGE, nommé d'abord en celte *Morgan*, c.-à-d. maritime, fameux hérésiarque du Ve siècle, né dans la Gr.-Bretagne, se fit moine, vint à Rome, y fut ami de St. Augustin et autres illustres personnages, mais bientôt il donna dans les discussions métaphysiques auxquelles l'Orient était en proie, et en vint à formuler sur la grâce et la liberté des doctrines contraires à la foi. Il prétendait que l'homme peut, par son seul libre arbitre, s'abstenir du péché, niait la nécessité de la grâce, le péché originel, la damnation des enfants morts sans baptême. Trois conciles (ceux de Carthage, 416 et 417, et celui d'Antioche, 424) condamnèrent ce système, que le concile œcuménique d'Ephèse acheva de terrasser (431), en dépit des correctifs que Pélage inséra dans ses apologies captieuses. On croit qu'il mourut vers 432 ; mais son hérésie, connue sous le nom de *Pélagianisme*, subsista jusqu'au VIe siècle. Elle fut surtout combattue par saint Augustin. L'histoire du Pélagianisme a été écrite par Vossius, Noris et Patouillet.

PÉLAGE I, pape, successeur de Vigile, régna de 555 à 559. Il fit commencer à Rome l'église de Saint-Philippe et Saint-Jacques.

PÉLAGE II, successeur de Benoît I, pape de 578 à 590, tenta sans grand succès d'étouffer en Istrie le schisme dit des *Trois chapitres*.

PÉLAGE, roi des Asturies, fut le chef des Goths et Chrétiens fidèles qui, après la bataille de Xérès (711) et la mort présumée du roi Rodrigue, se réfugièrent dans les mont. de la Cantabrie ; il y resta trois ans, ignoré des vainqueurs, en sortit brusquement, battit les Maures à Cavadonga (718), et prit alors le titre de roi. Il remporta encore depuis divers avantages, et mourut en 737. Il fonda Oviédo.

PELAGES, peuple grec. *Voy.* PÉLASGES.

PELAGIANISME. *Voy.* PÉLAGE.

PÉLAGIE (sainte), née dans le Ve siècle, avait été comédienne à Antioche ; elle se fit religieuse et se retira sur la montagne des Oliviers à Jérusalem, où elle vécut dans la pénitence. On l'hon. le 8 juin. — Une autre Ste P., aussi d'Antioche, se précipita du haut d'un toit pour sauver sa chasteté, 311. On l'h. le 9 juin.

PÉLAGONIE, canton de la Macédoine, au N. ; — canton de Thessalie où étaient les villes d'Azor, Pythium et Doliques. Ces deux cantons tiraient leur nom des Pélasges, leurs anciens habitants.

PÉLASGES ou PÉLASGUES, *Pelasgi*, habitants primitifs de la Grèce et de l'Italie, paraissent appartenir à la race indo-germanique. On ne sait s'ils partirent de l'Orient pour l'Europe avant ou après les Celtes, les Ibères, les Germains et les Slaves. Arrivés au Danube, les uns franchirent ce fleuve, les autres remontèrent le long de la Save, qui les conduisit dans l'Italie septent. De là deux branches de Pélasges : l'une orientale, en Grèce ; l'autre occidentale, en Italie. Les Pélasges étaient en Grèce au plus tard en 1900 av. J.-C., en Italie en 1600 ou peut-être plus tôt. On ne sait si les Hyantes, les Aones, les Telchines de la Grèce, les Aborigènes et les Sabins de l'Italie étaient plus anciens que les Pélasges, ou s'ils n'étaient que les fractions les plus anciennes de la grande masse pélasgique. Les Pélasges orientaux, entrant en Grèce par le Nord, peuplèrent d'abord la Thrace et la Macédoine, puis l'Illyrie, l'Epire, la Thessalie, et enfin la Grèce propre et le Péloponèse ; de la Thrace diverses tribus passèrent en Asie Mineure (*Thyni*, *Mysi*, *Phryges* ou *Briges*, etc) ; les Troyens étaient aussi Pélasges ainsi que les Méoniens ou premiers habitants de la Lydie. En Italie, les Pélasges ont eu les noms de *Tyrrhènes*, de *Sicules* et *Sicanes*, d'*Opiques*, *Eques*, *Apuli* ou *Iapyges*, enfin de *Peligni*. Presque partout les Pélasges, au bout d'un certain temps, furent vaincus, chassés ou réduits à un état d'infériorité. En Grèce, la race dorienne déposséda les Pélasges, qui ne conservèrent que l'Arcadie dans le Péloponèse, la Pélasgiotide en Thessalie, l'Epire, et la Pélagonie en Macédoine. En Italie, on voit ceux de l'Etrurie dominés par les Rasena, auxquels on donne quelquefois à tort le nom de *Tyrrhènes*, refoulés vers les côtes, puis de plus en plus au sud, jusqu'à ce qu'ils passent en Sicile, où ils sont connus sous les noms de *Sicules* ou *Sicanes* ; plus tard, les Grecs, en s'établissant dans l'Italie méridionale, qui prit d'eux le nom de Grande-Grèce, leur enlevèrent leurs plus belles provinces. Des Pélasges qui survécurent à toutes ces révolutions, les uns formaient une masse d'esclaves ou serfs attachés à la glèbe (comme les Hilotes, les Pénestes, etc.); les autres se condensaient dans un coin du pays qu'ils avaient jadis possédé en entier, ou se réfugiaient dans les montagnes d'où ils s'élançaient souvent sur la plaine en pillards (*Peligni*, *Messapii*, etc.) ; quelques-uns émigraient et cherchaient une nouvelle patrie, surtout dans des îles ; ainsi Lemnos, la Samothrace, la Sardaigne se remplirent de Pélasges. Les Pélasges étaient fort barbares ; cependant beaucoup de leurs tribus étaient en voie de civilisation, lorsque les Doriens et les Rasena les assujettirent. La métallurgie, l'architecture, la poésie leur étaient familières. La construction cyclopéenne ou par blocs non équarris caractérise l'époque pélasgique : il en reste d'énormes et superbes vestiges en Grèce, mais surtout en Etrurie. Le gouvernement était le plus souvent monarchique et sacerdotal. Le culte était une espèce de fétichisme combiné dans quelques endroits avec des dieux orientaux (Cabires, Tritopators et Dioscures); les autres dieux étaient les Pénates, les Titans et les Géants, Janus, Saturne, Ogen, Cérès. Après le triomphe des Doriens, ces dieux furent refoulés au second rang ou devinrent l'objet de mystères.

PÉLASGIOTIDE, contrée de la Thessalie, au S., entre la Perrhébie au N., la Thessaliotide au S., était bornée au N.-E. par le Pénée et le mont Olympe. Elle était surtout habitée par des Pélasges.

PÉLASGIQUE (golfe), *Pelasgicus sinus*, auj. golfe de Volo, golfe de la mer Égée (Thessalie), entre la pointe N. de l'île d'Eubée, la Phthiotide et la Magnésie.

PÉLASGUS, nom commun à cinq ou six rois fabuleux de la vieille Grèce. Les plus célèbres sont : un roi d'Arcadie, civilisateur de cette région toute pélasgique, et père de Lycaon ; et le 3e roi d'Argos, dit indifféremment Argus ou Pélasgus, fils et successeur de Phoronée au XIXe s. av. J.-C. ; et père de Crissus qui lui succéda.

PÉLÉE, *Peleus*, roi de la Phthiotide (en Thessalie) et d'Iolcos, était fils d'Eaque et frère de Télamon et Phocus. Ayant tué ce dernier par mégarde, il s'expatria et vint à la cour d'Eurytion, roi de Phthiotide, dont il épousa la fille. Il eut encore le malheur de tuer sans le savoir Eurytion à la chasse de Calydon, et il lui fallut subir un nouvel exil. Reçu à Iolcos, il inspira de l'amour à la reine Créthéis, et comme il dédaigna cet amour coupable, il se vit calomnié par la princesse auprès d'Acaste, son époux. Celui-ci le fit pendre dans un bois ; mais Pélée trouva moyen de rompre ses liens, tua Acaste et sa femme et se fit roi d'Iolcos. A la mort de sa première femme, il épousa Thétis et en eut Achille, dont il confia l'éducation au centaure Chiron, et qu'il vit, à son grand regret, partir pour Troie. Pendant l'absence d'Achille, il eut près de lui Déidamie et Néoptolème, la femme et le fils du héros. Les fils d'Acaste le détrônèrent, et Néoptolème ne put le rétablir à Iolcos.

PELEW ou PALAOS, archipel du Grand-Océan, à l'O. des îles Carolines ; entre 6° 53'-8° 9' lat. N., par 132° 20' long. E., se compose d'environ dix-huit îles très peuplées et très fertiles en ignames, cocos, arec, oranges, citrons, bananes, canne à sucre, bois de construction et d'ébénisterie. Les indigènes sont doux, bien faits et assez industrieux. Leur langage dérive du malais. — Primitivement visitées par les Espagnols, ces îles ne furent guère connues que depuis la fin du dernier siècle.

PELHAM (H.), ministre anglais, frère du duc de Newcastle, entra en 1724 au cabinet, fut ministre de la guerre, premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier. Il améliora le crédit national et le commerce, réduisit le 4 pour cent à 3 pour cent, et mourut en place, 1754.

PÉLIAS, roi d'Iolcos, devait le jour au commerce adultère de Tyro avec Neptune. Il fut exposé lors de sa naissance et sauvé par des bergers. Quand Créthée, mari de Tyro, fut mort, il ravit le trône d'Iolcos à Eson, l'héritier légitime et son frère de mère, puis fit périr la femme et les fils de ce prince, sauf Jason qui s'esquiva. Il donna plus tard à ce jeune héros l'idée de l'expédition des Argonautes, espérant bien qu'il y périrait ; mais au retour de Jason, il expia ses crimes par une mort affreuse : ses quatre filles avaient prié Médée de le rajeunir, et celle-ci, feignant d'y consentir, leur avait dit que préalablement il fallait que tout le vieux sang sortît des veines de leur père ; ses filles crédules l'égorgèrent, mais Médée ne le ressuscita pas.

PÉLIGNIENS, *Peligni*, petit peuple de l'Italie anc. (Samnium), habitait à l'E. des Marses, au-dessus du Picénum et près de la mer. Villes principales, *Corfinium* et *Sulmo*. Il était de race pélasgique.

PÉLION, *Petra*, mont. de Thessalie, en Magnésie, au S., n'était qu'un prolongement de l'Olympe et formait un cap. La fable en fait une des montagnes que les Géants entassèrent pour escalader le ciel.

PÉLISSANE, bourg de France (Bouches-du-Rhône), à 26 kil. N. O. d'Aix ; 2,261 hab. Patrie du poète Eménard.

PELISSON. *Voy.* PELLISSON.

PELLA ; auj. *Palatisia*, ville de Macédoine, dans l'Emathie, sur le Ludius, devint sous Philippe la capitale du royaume. Alexandre-le-Grand y naquit.

PELLEGRIN (Simon-Jos.), abbé, né à Marseille en 1663, mort en 1745, fut d'abord moine servite, puis aumônier de vaisseau, et enfin homme de lettres. Il ouvrit à Paris un bureau d'épigrammes, de madrigaux, et autres pièces, qu'il vendait à tout venant, fit des *opéras-comiques*, des *tragédies*, des *cantiques spirituels*, une trad. en vers des *Odes* d'Horace, Paris, 1715, 2 vol. in-12 ; etc. Ses meilleures pièces sont : *le Nouveau-Monde*, comédie, 1723 ; *Jephté*, opér., 1732, *Pélopée*, trag., 1733. On a de lui :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

PELLEGRINI (PELLEGRINO TIBALDO DE), ou simplement TIBALDI, peintre et architecte, né en 1527, dans le Milanais, mort en 1592, résida d'abord à Bologne, où il fit plusieurs de ses plus beaux tableaux, devint ingénieur en chef du duché de Milan, puis fut appelé en Espagne par Philippe II, y éleva de beaux édifices, peignit le cloître et la bibliothèque de l'Escurial, et exerça beaucoup d'influence sur le goût espagnol. Il mourut à Modène. — Son frère, Dominique Pellegrini Tibaldi, fut comme lui peintre et architecte — Camille Pellegrini, né à Capoue en 1598, mort en 1663, est auteur de l'*Historia principum longobardicorum*, Naples, 1651, in-4 ; c'est un des savants qui ont le mieux éclairci le moyen âge de l'Italie.

PELLEGRINI, célèbre chanteur italien, né vers 1780, mort en 1832, entra au Théâtre Italien de Paris, où il remplit pendant dix ans (1815-25) les rôles de *premier bouffe*, et fut ensuite professeur au Conservatoire de musique.

PELLEGRINO DI SAN-DANIELLO (Martin D'UDINE, plus connu sous le nom de), peintre du XVIe siècle, vécut à la cour d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, et mourut en 1546. On a de lui, entre autres compositions, une *Madone assise entre les quatre vierges d'Aquilée*, et divers sujets tirés de la *Vie de J.-C.* — Un autre Pellegrino, de Modène, fut élève de Raphaël, et fit pendant la vie de ce grand peintre quelques tableaux qui ornent divers monuments de Rome. Il revint à Modène après la mort de son maître, et y mourut en 1523. Son principal ouvrage est une *Nativité de J.-C.*, qui se voit à Rome.

PELLEGRUE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 19 kil. N.-E. de la Réole : 1,600 hab.

PELLERIN (Jos.), antiquaire, né en 1684 à Marly-le-Roy, mort à Paris en 1782 dans sa 99e année, forma le plus beau cabinet de médailles (32,000) qu'ait possédé un particulier, et le vendit 300,000 fr. à Louis XVI.

PELLERIN (le), ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 23 kil. S. E. de Paimbœuf ; 1,800 hab. Port.

PELLETAN (Phil.), chirurgien, né à Paris en 1752, mort en 1829, membre de l'Institut, succéda à Desault comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et fut professeur à l'École de Médecine. Il a publié une *Clinique chirurgicale*, Paris, 3 vol., 1810.

PELLETIER (Bertrand), pharmacien et chimiste, né à Bayonne en 1761, mort en 1797, devint membre de l'Académie des Sciences en 1791. Il avança surtout la chimie pneumatique, la métallurgie et la chimie appliquée aux arts. Ses écrits ont été réunis en 1798, sous le titre de *Mémoires et Observations de chimie*, par le Dr Sédillot, son beau-frère. — Pour son fils, Joseph Pelletier, *Voy.* le *Supplément*.

PELLEVÉ (Nicolas DE), cardinal, archevêque de Reims, né au château de Jouy en 1518, assista au concile de Trente comme député de l'Église de France, et parla contre les libertés du clergé français qu'il était chargé de défendre : il reçut du pape en

récompense la pourpre romaine. Le cardinal de Pellevé fut un des plus ardents chefs de ligueurs; il mourut en 1594, en apprenant qu'Henri IV était entré dans Paris. Il est tourné en ridicule dans la *Satire Ménippée*.

PELLEW (Edouard). *Voy.* EXMOUTH (lord).

PELLISSON (Paul), né à Béziers en 1624, mort en 1693, d'abord avocat à Castres, devint premier commis de Fouquet, et fut nommé conseiller d'état en 1660. Il partagea la disgrâce de Fouquet, fut incarcéré à la Bastille en 1661, s'honora en composant trois *Mémoires* en faveur de son ancien protecteur, et ne sortit de prison qu'au bout de cinq ans. Il rentra depuis en grâce, fut nommé historiographe, avec une pension de 6,000 fr., et fut admis à l'Académie française. Né protestant, il abjura, ce qui augmenta encore son crédit. Outre ses *Mémoires* pour Fouquet, le chef-d'œuvre de l'éloquence judiciaire au XVIIe s., on lui doit une *Hist. de l'Acad. française jusqu'en* 1652, 1653 (continuée par d'Olivet, 1730, 2 v. in-12), l'*Hist. de Louis XIV, de la mort de Mazarin à la paix de Nimègue* (1659-1678), 1749, 3 v. in-12; etc.

PELLOUTIER (Simon), historien, né à Leipsick en 1694, mort en 1757, était ministre de l'église française à Berlin, membre de l'Académie, et bibliothécaire de cette ville. Il a donné entre autres écrits une *Histoire des Celtes*, 1740 et 1750, 2 vol.; 2e édit., très augmentée, 1771, 2 vol. in-4.

PÉLOPIDAS, Thébain, ami d'Epaminondas, était fort riche et très brave. Chef des bannis thébains, il eut la principale part au complot par lequel les Spartiates furent chassés de Thèbes, en 379 av. J.-C. Il commandait le bataillon sacré à Leuctres; il suivit Epaminondas lors de son expédition dans le Péloponèse (370 et 369), alla secourir les villes thessaliennes contre le tyran Alexandre de Phères (368), pacifia la Macédoine en la soumettant à l'influence thébaine, fut pris en Thessalie par le tyran Alexandre en 367, mais fut délivré par Epaminondas. Entré pour la troisième fois en Thessalie (365), il y périt en remportant la victoire à Cynoscéphales.

PÉLOPIDES. *Voy.* PÉLOPS et HÉRACLIDES.

PÉLOPONESE, *Peloponesus* (c.-à-d. île de Pélops), primitivement *Apie*, auj. *Morée*, presqu'île qui termine la Grèce au S., est jointe au continent par l'isthme de Corinthe. On la divise vulgairement en sept parties: l'Achaïe et la Corinthie au N., l'Argolide à l'E., la Laconie et la Messénie au S., l'Elide à l'O., et l'Arcadie au centre; mais ces divisions varièrent fréquemment. Dans l'origine, on comptait dans le Péloponèse un très grand nombre de petits états indépendants; Sicyone, Argos, Corinthe, Mycènes, Tirynthe, Hermione, Epidaure, Trézène, Cléones, Pylos, Pise, Tégée, la confédération achéenne qui comprenait douze villes, etc. Peu à peu la plupart de ces petits états furent soumis par les états plus puissants, et il se forma quelques puissances prépondérantes, qui, après s'être longtemps balancées, finirent par céder la prééminence à Sparte. Parmi les événements qui peuvent former l'histoire du Péloponèse, on doit remarquer la fondation des royaumes d'Argos par Inachus, vers 1986; de Sicyone, vers 1920; de Sparte, vers 1880; de Corinthe vers 1350; l'arrivée du Phrygien Pélops, qui règne en Elide vers 1350, et donne son nom à toute la presqu'île; l'expulsion des Héraclides vers 1300, leurs diverses tentatives pour rentrer dans le Péloponèse, leur retour définitif (1190); l'occupation des principaux trônes du pays par les divers princes de cette famille; les guerres de Messénie (743 et 685); l'établissement de la prépondérance des Spartiates dans le Péloponèse, leur rivalité avec les Athéniens, rivalité qui donna naissance à la guerre du Péloponèse (431-404), et par suite à la domination de Sparte; les guerres de Sparte et de Thèbes (371-363), pendant lesquelles le Péloponèse fut plusieurs fois envahi; les efforts de la ligue achéenne pour repousser le joug des Romains, la lutte de cette ligue contre Sparte, enfin la réduction du Péloponèse et du reste de la Grèce en province romaine sous le nom d'*Achaïe* (146). Sous l'empire grec, la Péninsule forma le *thème du Péloponèse* (685); mais dès lors elle était connue sous le nom de Morée. Après la conquête de Constantinople par les Latins, les Franç. eurent le Péloponèse pour lot (1204); puis, il passa entre les mains des Vénitiens, qui y formèrent plusieurs établissements. *V.* MORÉE.

PÉLOPONÈSE (guerre du), grande guerre que se firent Athènes et Sparte, et à laquelle prirent part tous les peuples de la Grèce; elle dura 27 ans, de 431 à 404 av. J.-C. Les Lacédémoniens avaient pour alliés principaux les Corinthiens, les Etoliens, les Phocidiens, les Locriens, les Béotiens et tous les peuples du Péloponèse, excepté les Achéens et les Argiens; les Athéniens avaient dans leur parti les Acarnaniens, Naupacte, Platée, Corcyre, les villes de Thrace et de Thessalie, la plupart des îles grecques et toutes les côtes de l'Asie et de l'Hellespont. Sparte était surtout forte sur terre, Athènes sur mer. — Cette guerre se divise en trois périodes: la première, de 431 à 421, est remplie par les ravages successifs de l'Attique et de la Laconie, par des revers et des succès balancés; Périclès meurt dès 429: une trêve de 50 ans négociée par Nicias termine cette période. La deuxième période (421-412) est signalée par la désastreuse expédition des Athéniens en Sicile, et par une foule de petites hostilités en Grèce. La troisième commence en 412: Athènes commet de nouvelles fautes, et renvoie Alcibiade, son meilleur général, qui va se joindre à ses ennemis; le grand roi intervient en faveur de Sparte; Lysandre, amiral spartiate, après avoir déjà obtenu divers succès, gagne la bataille décisive d'Ægos-Potamos et prend Athènes (404). — La guerre du Péloponèse avait eu pour véritable cause la rivalité de Sparte et d'Athènes, les deux puissances dominantes de la Grèce; elle eut pour occasion la guerre qui s'éleva entre Corcyre et Corinthe, sa métropole, guerre dans laquelle Athènes avait pris parti pour Corcyre, et Sparte pour Corinthe. Les résultats de la guerre furent l'abaissement d'Athènes, qui perdit ses alliés; l'élévation de Sparte au premier rang, la concentration en cette ville d'un riche trésor, l'accroissement de sa marine, enfin la création d'une forte puissance continentale.

PELOPS, fils du roi de Lydie Tantale, fut tué par son propre père (*Voy.* TANTALE), et ses membres furent servis aux Dieux dans un repas, un jour qu'ils étaient venus visiter Tantale. Jupiter, reconnaissant aussitôt ce mets détestable, réunit les membres épars du jeune prince (sauf une épaule qui avait été mangée par Cérès), et il lui rendit la vie. Pélops, plus tard, passa en Elide, épousa Hippodamie, fille du roi OEnomaüs, et régna sur la plus grande partie de la presqu'île qui a pris son nom. On place son règne vers 1350 av. J.-C. Pélops eut pour fils Atrée, Thyeste, Pitthée, Trœzen, qui sont souvent nommés les *Pélopides*.

PÉLORE (cap), en Sicile, au N. E., auj. le cap *di Faro*.

PELTIER (J.-Gabriel), de Nantes, s'est rendu fameux par la publication des *Actes des Apôtres*, pamphlet périodique, dirigé contre la révolution et qui parut en 1789. Il s'enfuit à Londres après le 10 août, y écrivit encore contre les divers gouvernements français, et ne revint se fixer en France qu'en 1820. Sa mort eut lieu en 1825. Le style des *Actes des Apôtres* est plat, trivial, du plus bas comique et du plus mauvais goût.

PÉLUSE, *Pelusium*, primitiv. *Avaris*, *Lobna* de l'Ecriture, auj. *Tinéh*, ville de l'Egypte-Infér., sur la bouche orientale du Nil, dite *bras Pélusiaque*, à 4 kil. de la mer, au milieu de lagunes et de

marais. Il n'en reste que des ruines. L'astronome Ptolémée était de Péluse. Cette ville était considérée comme la clef de l'Egypte — *Voy.* MONGE.

PÉLUSIAQUE (bras), bras du Nil. *Voy.* PÉLUSE.

PELUSSIN, ch.-l. de cant. (Loire), à 22 kil. E. de Saint-Etienne; 500 hab.

PELVI. *Voy.* PEHLVI.

PELYMSK, ville de la Russie d'Asie (Tobolsk), à 200 kil. N. de Tourinsk; 1,800 hab. Petit fort. Ernest-Jean de Courlande et Munich y furent exilés.

PEMBROKE, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles, ch.-l. du comté de même nom, à 44 kil. S. O. de Milford et au fond d'une baie; 6,500 hab. Port, arsenal de marine; trois églises paroissiales, école latine. — Ville très ancienne et jadis forte; mais sa citadelle fut ruinée par Olivier Cromwell. — Le comté de Pembroke, situé entre ceux de Cardigan au N. E., de Caermarthen à l'E., le canal de Bristol au S. et celui de Saint-George au N. O., a 60 kil. sur 44 et compte 81,424 hab.

PENAFIEL, ville d'Espagne (Valladolid), à 44 kil. S. E. de Valladolid; 3,300 hab. Garance, moulins à foulon, teintureries.

PENAFIEL-DE-SOUZA, ville de Portugal (Minho), sur la Tamega, à 52 kil. E. de Porto; 3,200 hab. Grande foire à la Saint-Martin.

PEÑAFLOR, nom de plusieurs villes d'Espagne, dont une dans l'intendance de Cordoue, à 60 kil. S. O. de Cordoue; 2,100 hab.; antiquités romaines; patrie du médecin arabe Avenzoar; — et une autre dans l'intend. de Saragosse, à 13 kil. N. E. de Saragosse. Aux env., célèbre chartreuse dite *Aula Dei*.

PEÑALBA, b. d'Espagne, à 65 k. S. E. de Saragosse; 800 hab. Vict. de l'archiduc sur Philippe V, en 1710.

PENANG ou PINANG. *V.* GALLES (île du PRINCE DE).

PEÑARANDA-DE-BRACAMONTE, ville d'Espagne (Salamanque), à 44 kil. E. de Salamanque; 4,100 hab. Palais; fontaine. Rubans, maroquin.

PEÑARANDA-DE-DUERO, ville d'Espagne (Burgos), à 17 kil. N. E. d'Aranda-de-Duero; 1,200 hab. Palais des comtes de Miranda.

PENAS-DE-SAN-PEDRO, ville d'Espagne (Manche), à 49 kil. N. E. d'Alcaraz; 9,000 hab. Vieux château-fort. Bons vins.

PENATES, dieux romains, étaient censés présider au maintien et à l'accroissement des biens domestiques (*penus*); on les confond avec les Lares, qui étaient plutôt chargés du soin des personnes que des richesses. Les grands dieux : Jupiter, Junon, etc., étaient aussi pris pour dieux *pénates* par les familles qui se mettaient sous leur protection.

PENDENISSE, ville forte de la Comagène, au S. O. de Samosate, fut assiégée par Cicéron et prise après un siége de 57 jours, l'an 51 av. J.-C.

PENDJAB ou PANDJAB (c.-à-d. *pays des cinq rivières*), prov. du roy. de Lahore, forme la partie S. O. du Lahore proprement dit, et a pour bornes au N. E. le Kouhistan indien, au S. E. l'Hindoustan, au S. et à l'O. le Moultan, au N. O. l'Afghanistan. Villes principales : Amretsyr (ch.-l.) et Lahore. Beaucoup de rivières, dont 5 principales, le Djelem, le Tchennab, le Ravéi, la Beyah et le Setledje (outre le Sind, qui forme la limite à l'O.). Température chaude et sèche. Le sol plat et uni offre une grande fécondité le long des rivières, mais plus loin il devient sablonneux; il est bien cultivé au S. O. — *Voy.* LAHORE.

PENDJNAD. *Voy.* PANDJNAD.

PENDLETON, ville d'Angleterre (Lancastre), à l'O. de Manchester, dont il est considéré comme un faubourg: 6,000 hab. Fabriques et commerce considérables. — Il y a un autre Pendleton aux Etats-Unis, dans la Caroline du Sud.

PENDRAGON. *Voy.* PENTEYRN.

PÉNÉE, *Peneus*, auj. *Salampria*, fleuve de Thessalie, avait sa source sur les confins de ce pays et de la Macédoine, parcourait dans son cours sinueux une partie de la Thessalie, et coulait entre l'Olympe et l'Ossa, arrosant la fameuse vallée de Tempé, passait à Tricca, Gomphi, Larisse, Gyrtone, et se jetait dans le golfe Thermaïque. Selon la fable, il était père de Daphné, qui fut changée en laurier, c'est-à-dire que ses bords étaient couverts de lauriers.

PÉNÉLOPE, femme d'Ulysse, mère de Télémaque, est célèbre par la résistance opiniâtre qu'elle opposa aux demandes de ceux qui prétendaient à sa main pendant l'absence d'Ulysse, absence qui dura 20 ans, et par les stratagèmes à l'aide desquels elle les ajournait indéfiniment. Elle avait promis de faire un choix lorsqu'une toile qu'elle ourdissait serait finie, mais elle défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour. Une tradition contraire niait cette persévérante fidélité, et disait qu'Ulysse, outré de ses déportements, la chassa après son retour.

PÉNESTES, peuple de l'Illyrie mérid., sur les frontières de l'Epire, borné à l'E. par l'Elymiotide. C'était un reste des anciens Pélasges.

PENICHE, ville forte du Portugal (Estramadure), à 75 kil. N. O. de Lisbonne, sur la côte mérid. à laquelle elle donne son nom; 2,600 hab. Port peu sûr. — Prise par les Anglais en 1589.

PENISCOLA, ville forte d'Espagne (Valence), à 46 kil. S. de Tortose; 2,200 hab. Sur un rocher qui forme presqu'île. Château-fort. — Conquise sur les Maures par Jayme-le-Conquérant, et cédée ensuite aux Templiers. L'anti-pape Pierre de Luna Benoît XIII) et son succ., G. Munoz (Clément VIII), y résidèrent (1415-24). Les Franç., commandés par Suchet, la prirent en 1811 et la gardèrent jusqu'en 1814.

PENJINA, riv. de la Russie d'Asie, naît dans les monts Stanovoï, et après 420 kil. de cours tombe dans la partie N. de la mer d'Okhotsk, entre le Kamtchatka et la prov. d'Okhotsk. Cette portion de mer prend le nom de *mer de Penjina*.

PENN (Will.), législateur de la Pensylvanie, né à Londres en 1644, était fils de sir William Penn, amiral anglais, qui rendit de grands services aux Stuarts. Il voyagea en France, aux Pays-Bas, et se fit quaker à son retour, fut pour ce fait emprisonné en Irlande et chassé par son père du seuil domestique. Il se mit néanmoins à écrire et à prêcher en faveur de la nouvelle secte, ce qui le fit deux fois enfermer à la Tour de Londres. Ayant hérité de près de 40,000 liv. de rente et d'une créance de 400,000 fr. sur la couronne, il reçut en échange de cette dernière la propriété et la souveraineté du pays à l'O. de la Delaware et y fonda en 1681 la belle colonie qui prit de lui le nom de Pensylvanie. Il y ouvrit un asile à tous les sectaires, fit avec les sauvages des traités qu'il exécuta ponctuellement, abolit l'esclavage, donna aux colons une constitution en 24 articles (qui fut la base de celle des États-Unis), et bâtit Philadelphie. De retour en Angleterre, il obtint la faveur de Jacques II; il fut en conséquence mal vu du roi Guillaume, et fut dépouillé de son gouvernement; mais il le recouvra en 1696, et alla passer deux ans en Amérique (1699-1701). Il revint encore une fois en Europe afin d'obtenir quelques concessions en faveur du commerce de la nouvelle colonie, et mourut dans le Berkshire en 1718. Penn est cité par les philosophes comme un modèle de sagesse et de philanthropie. Montesquieu le nomme le Lycurgue moderne. Ses *Œuvres complètes* forment 1 vol. in-fol., 1726; ses *Œuvres choisies*, 4 vol., 1782. Sa *Vie* a été écrite par Marsillac, Paris, 1791, 2 vol. in-8. Des *Mémoires* sur sa vie ont été pub. par Clarkson, Londres, 1813.

PENNANT (Thomas), naturaliste anglais, né en 1726 à Dawning (Flint), mort en 1798, a laissé : *Zoologie britannique*, 4 vol. in-8, 1768, etc.; *Zoologie critique*, 1784-87, 3 vol. in-4, etc.

PENNA ou PENNE. *Voy.* CIVITA-DI-PENNE.

PENNE, ch.-l. de cant. (Tarn), à 24 k. N.-N -O. de Gaillac, sur l'Aveyron; 2,000 hab. Aux env., fer.

PENNE, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 9 kil. E. de Villeneuve-d'Agen; 6,125 hab. Tanneries.

PENNES (les), b. des B.-du-Rhône, à 16 k. S. O. d'Aix; 1,300 h. Aqueduc, font. intermitt.; marbre.

PENNI (Fr.), dit *il Fattore* (*le garçon d'atelier*), peintre florentin, né en 1488; mort en 1528, fut d'abord garçon d'atelier de Raphaël, et se fit remarquer de ce grand artiste, qui lui donna des leçons, le traita comme un fils et l'institua son héritier conjointement avec Jules Romain. Il fonda dans Naples une école qui fut très fréquentée; mais, par suite de sa passion pour le jeu, il ne put jamais devenir riche. On admire surtout sa *Sainte-Famille*.

PENNINES (Alpes). *Voy.* ALPES.

PENNINUS MONS, auj. le GRAND-SAINT-BERNARD.

PENON-DE-VELEZ, un des présides d'Espagne, sur la côte E. de l'état de Maroc (Fez), à 110 kil. E. de Melilla, sur un haut rocher qui forme presqu'île. Port.—Fondé en 1509 par Pierre de Navarre, pris en 1522 par les Maures, repris en 1664 par les Espagnols.

PENON DE ALHUCEMAS. *Voy.* ALHUCEMAS.

PENRITH, ville d'Angleterre (Cumberland), à 28 kil. S. E. de Carlisle; 5,400 hab. Bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle. Tuiles, chapeaux de paille, etc. — Ville ancienne, souvent prise et brûlée; ravagée par la peste en 1597.

PENSACOLA, ville des États-Unis (Floride), à 230 kil. S. O. de Tallahassee, sur la baie de Pensacola; 2,000 hab. Commerce. Port sûr et commode, qui peut contenir de grands vaisseaux. Chantier de construction pour le gouv. — Jadis ch.-l. de la Floride. Fondée par les Espagnols au XVI[e] s., cédée aux Angl. avec la Floride en 1763, reprise en 1781; occ. par les Améric. en 1814 et 1818, cédée à ceux-ci en 1811.

PENSIONNAIRE (GRAND-), dit aussi *Adsessor juris peritus*, nom qu'on donnait en Hollande au premier ministre des États, chargé de proposer au conseil le sujet des délibérations, de recueillir les suffrages, de recevoir les notes diplomatiques des puissances étrangères et de surveiller l'administration des finances. Cette charge importante tirait son nom de la pension qui lui fut dès l'origine affectée comme traitement. Sa durée était de cinq ans; mais le grand-pensionnaire pouvait être réélu. Jean de Witt, mort en 1672, et Heinsius, qui gouverna la Hollande à la place d'un stathouder (1689-1720) sont les plus célèbres des grands-pensionnaires. Le dernier des grands-pensionnaires de Hollande fut Schimmelpenninck, chef de la république Batave, de 1798 à 1805.— Chaque province et même chaque ville de Hollande avait en outre son pensionnaire.

PENSYLVANIE, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné par ceux de New-York au N., de Virginie et de Maryland au S., d'Ohio à l'O., de New-Jersey à l'E.; 448 kil. (de l'E. à l'O.) sur 240; 2,311,786 h. (presque pas d'esclaves). La capitale actuelle est Harrisburg, mais Philadelphie (anc. ch.-l.) et Pittsburg ont bien plus d'importance. Sol varié, presque partout fertile, hormis vers la côte; climat agréable et salubre; industrie active: toiles, poterie, savon, forges, papeterie, verrerie, corderies, chantiers, etc. Fer, cuivre, plomb, émeraudes, etc. — La Pensylvanie était, comme toute la moitié mérid. des États-Unis à l'E. des Alleghanis, habitée avant la venue des Européens par des tribus de la famille lennape (Lennaps, Miamis, Illinois, etc.), qui sont pour la plupart éteintes auj. Le pays, découvert ou visité par Walter Raleigh, fut enclavé dans ce qu'on appelait, en l'honneur d'Elisabeth, la Virginie, et colonisé avec les côtes voisines sous Jacques I. En 1681, le quaker Guillaume Penn, ayant accepté en échange d'une créance sur la couronne une concession de terrain immense dans la nouvelle colonie, alla s'y établir, et lui donna le nom de Pensylvanie (*Voy.* PENN). La Pensylvanie devint état indépendant en 1776 et fut une des treize colonies anglo-américaines qui formèrent le noyau de l'Union. (*Voy.* ÉTATS-UNIS.)

PENTAPOLE (de *penté*, cinq, et *polis*, ville), nom donné par les anciens à plusieurs contrées où se trouvaient cinq villes principales. On connait surtout: la *Pentapole de Libye*, dans la partie N. E. de la Cyrénaïque; elle comprenait les cinq villes de Cyrène, Bérénice, Arsinoé, Apollonie et Ptolémaïs; — la *Pentapole de Palestine*, dans le sud de cette contrée; elle était composée des cinq villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm et Ségor, situées sur les bords du lac Asphaltite: les quatre premières furent détruites par le feu du ciel; — la *Pentapole des Philistins*, sur la côte S. O. de la Palestine, depuis le torrent de Séhor jusqu'au fleuve de Gabaa, comprenant les villes de Gaza, Ascalon, Azot, Gad et Accaron; — la *Pentapole d'Italie*, dans l'exarchat de Ravenne, formée des villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia et Ancône: celle-ci fut donnée aux papes par Pépin.

PENTATEUQUE (de *penté*, cinq, *teuché*, choses, volumes), nom que l'on donne à cette partie de la Bible qui comprend tous les livres écrits par Moïse, elle est ainsi appelée parce qu'elle contient cinq livres: la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. (*Voy.* ces noms.)

PENTATHLE, exercice agonistique des Grecs, composé de cinq épreuves (*penté*, *athlos*), qu'on croit être la lutte, le saut, la course, le disque, le pugilat. On nommait aussi pentathle l'athlète qui disputait le prix des cinq épreuves.

PENTECOTE (du grec *pentecostè*, cinquantième, *sous-ent.*, jour), fête instituée en mémoire de la descente du Saint-Esprit, qui eut lieu 50 jours après la résurrection de J.-C. et 10 jours après l'Ascension. — Les Juifs avaient aussi une fête nommée *Pentecôte*: elle avait été instituée en mémoire de ce que Dieu leur donna sa loi sur le mont Sinaï 50 jours après la sortie d'Egypte.

PENTÉLIQUE, auj. *Penteli*, mont. au N. E. de l'Attique, célèbre par ses marbres.

PENTELLARIE. *Voy.* PANTELLARIE.

PENTEYRN, vulg. *Pendragon*, nom donné par les anciens Bretons de la Grande-Bretagne au chef général de leurs troupes, lorsqu'ils se confédéraient. Le penteyrn jouissait d'un pouvoir dictatorial. Wortigern, Vortimer, Nazaleod, et sans doute aussi le fameux Arthur, furent penteyrns à l'époque de l'invasion anglo-saxonne.

PENTHÉE, *Pentheus*, fils et successeur du roi de Thèbes Echion, est célèbre par l'opposition frénétique qu'il mit au culte de Bacchus. Le dieu prodigua inutilement les prodiges pour changer ses dispositions. Penthée périt de la mort la plus déplorable, égorgé et mis en lambeaux pendant les fêtes de Bacchus par sa propre mère Agavé et par ses deux tantes, qui, aveuglées par Bacchus, le prirent pour un lion. Il est à croire que Penthée défendit l'introduction de la vigne dans ses états, et excita par là quelque sédition furieuse.

PENTHÉSILÉE, *Penthesilea*, reine des Amazones, figura parmi les alliés de Priam pendant les dernières années du siége de Troie, et périt sous les coups d'Achille qui, en la dépouillant pour prendre ses armes, fut si frappé de sa beauté qu'il la pleura.

PENTHIÈVRE, ancien comté de Bretagne, au N.O., comprenait les villes de Lamballe, Guingamp, Loudéac, etc. Apanage des fils cadets des ducs de Bretagne. Erigé en duché par Charles IX. Ce titre de duché fut renouvelé en 1703 par Louis XIV, pour le comte de Toulouse, un de ses fils légitimés.

Fort du Morbihan, sur l'isthme de Quiberon. Les émigrés le prirent en 1795; il fut presque aussitôt repris.

PENTHIÈVRE (L.-J.-Marie DE BOURBON, duc de), fils du comte de Toulouse et dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, né à Rambouillet en 1725, perdit son père à 12 ans, servit sous le maréchal de

Noailles, se distingua aux batailles de Dettingen, de Fontenoy, et garantit la Bretagne d'un débarquement des Anglais. Ayant quitté le service, il vécut depuis dans sa belle résidence de Sceaux, exerçant toutes les vertus. Il eut le chagrin de voir mourir jeune son fils, le prince de Lamballe, et survécut aussi à sa belle-fille, si cruellement égorgée en 1792. Il mourut à Vernon en 1793. Son nom fut longtemps populaire et il est encore vénéré. Florian, son protégé, lui a dédié ses *Fables*. La *Vie* du duc de Penthièvre, par Mme Guénard, est un roman. Ses *Mémoires*, publiés par Fortaire, 1808, in-12, sont plus exacts.

PENTIMA, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultér. 2e), à 6 kil. S. de Popoli ; 1,600 hab. Cathédrale gothique. Pentima fut bâtie avec les ruines de l'ancienne *Corfinium*, située dans les environs.

PENZA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Penza, au confluent de la Penza et de la Soura, à 1,415 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, par 53° 30' lat. N., et 43° 18' long. E. ; 4,000 hab. Évêché, cathédrale, onze églises, gymnase, séminaire grec. — Le gouvernement de Penza, situé entre ceux de Nijnéi-Novgorod au N., de Saratov au S., de Simbirsk à l'E., de Tambov à l'O., a 233 kil. (de l'E. à l'O.) sur 226, et compte 1,070,000 hab., soit Russes, soit Tchérémisses, Tchouvaches, Kalmouks, Baskirs, etc. Climat tempéré ; sol fertile en grains et lin. Vitriol, fer, soufre. Drap, toiles, tapis ; forges, acier, distilleries, tanneries.

PENZANCE, v. et port d'Angleterre (Cornouailles), sur le bord N. O. de Mountsbay, à 100 kil. S. O. de Launceston ; 5,000 hab. Port pour de petits bâtiments. Société géologique et autres. Bains de mer. Climat très doux qui l'a fait surnommer le Montpellier de l'Angleterre. Patrie de Humphry Davy.

PÉON, *Pæon*, médecin des dieux, selon la mythologie, guérit Mars, blessé par Diomède, et Pluton, blessé par Hercule. On le faisait originaire d'Égypte. Il n'est peut-être autre qu'Apollon envisagé comme dieu de la médecine.

PÉONIE, *Pæonia*, région de la Grèce, comprise moitié dans la partie N. O. de la Macédoine, moitié dans la partie S. E. de la Thrace, avait pour bornes la chaîne des monts *Orbelus* et *Cercinus*, la Pélagonie, les *Agriani*, et était arrosée par le fleuve Axius. Ses habitants étaient sauvages, braves et endurcis aux fatigues.

PÉPARÈTHE, auj. *Piperi*, îlot de la mer Égée, sur la côte de Macédoine, au N. E. d'Halonesus. Patrie de Dioclès, le 1er Grec qui ait écrit sur Rome.

PÉPIN DE LANDEN, dit *le Vieux*, maire du palais d'Austrasie sous Clotaire II, sous Dagobert I et pendant la minorité de Sigebert II, s'illustra par ses vertus, donna en mariage Begga, sa fille, à Anségise, un des principaux officiers de Sigebert II (de cette union naquit Pépin d'Héristal), et mourut en 649. On le regarde comme saint, et l'église célèbre sa fête le 21 février.

PÉPIN D'HÉRISTAL, dit *le Gros*, fils d'Anségise et de Begga, et petit-fils de Pépin de Landen par sa mère ; fut en 678 nommé avec Martin, son cousin, duc de l'Austrasie, devenue république, lutta avec avantage contre Ébroïn, maire de Neustrie, qui voulait étendre son pouvoir sur l'Austrasie, resta seul chef par la mort de Martin (680), remporta sur Thierry la victoire décisive de Testry (687), devint dès lors l'arbitre de la Neustrie, qu'il gouverna aussi avec le titre de maire du palais, fit rapidement passer sur le trône plusieurs rois enfants, Clovis III (691), Childebert III (695), Dagobert III (711), soumit les ducs des Bretons, des Frisons, des Allemands, et obtint quelques avantages sur Eudes, duc d'Aquitaine. Il mourut en 714. Il eut pour fils Charles Martel.

PÉPIN-LE-BREF, roi des Francs, le premier roi de la dynastie carlovingienne, était fils de Charles Martel. Il obtint à la mort de son père (741) la Neustrie et la Bourgogne, tandis que Carloman, son frère, avait la Souabe et l'Austrasie, fit cesser l'interrègne qui durait depuis 737 en Neustrie, en couronnant Childéric III, devint, lors de l'abdication de Carloman en 747, duc d'Austrasie, au préjudice de ses neveux qu'il fit moines, puis, en 752, s'appuyant d'une réponse du pape Zacharie, déposa le roi Childéric III, se fit proclamer roi au champ de mai et couronner par saint Boniface. Il fit deux expéditions en Italie contre les Lombards (753 et 756), fut sacré derechef par Étienne II, confirma l'Église romaine dans la possession de l'Émilie, de la Pentapole, reconquises sur Astolfe, roi des Lombards, fit une guerre à mort aux Aquitains, guidés par Waïfre, dans deux campagnes (760-68), et mourut en 768, après avoir partagé ses états entre ses deux fils Carloman et Charlemagne (768).

PÉPIN, 2e fils de Charlemagne, fut fait roi d'Italie à cinq ans, en 781, marcha en 796 contre les Avares, et prit leur camp principal. Il mourut en 810, laissant cinq fils, dont l'aîné Bernard lui succéda.

PÉPIN I, roi d'Aquitaine, 2e fils de Louis-le-Débonnaire, reçut de lui l'Aquitaine lors du premier partage (817), prit part aux deux révoltes de ses frères contre leur père, se ligua en 834 avec Louis de Bavière contre Lothaire pour rétablir Louis-le-Débonnaire sur son trône, abandonna une partie de ses états en faveur de Charles-le-Chauve lors du quatrième partage, et mourut en 838, laissant deux fils. — Pépin II, fils aîné du précédent, devait hériter de l'Aquitaine à la mort de son père, mais Louis-le-Débonnaire voulut la donner à Charles. Pépin prit les armes, et la guerre se prolongea après la mort de Louis-le-Débonnaire (840). Il s'allia avec Lothaire contre Louis de Bavière et Charles-le-Chauve, fut vaincu avec lui à Fontenay, garda néanmoins l'Aquitaine ; fut livré à Charles en 852 ; s'échappa et s'unit aux Norm., fut cond. à mort en 864, et m. en prison.

PEPLUM, vêtement de femmes chez les Grecs. C'était une robe de dessus fort courte, attachée sur l'épaule par une agrafe. Minerve était représentée avec un riche *peplum* ; on sortait ce *peplum* en procession aux Panathénées.

PEPOLI (Romeo), Bolonais immensément riche du XIVe siècle, se forma dans sa patrie un parti dit de l'*Échiquier*, voulut se rendre maître de la république de Bologne, fut attaqué dans sa maison, échappa et mourut en exil. — Taddeo Pepoli, son fils, fut rappelé à Bologne (1327), tenta de succéder à l'autorité de Bertrand du Poïet, lorsqu'on le chassa (1334), y parvint en 1337, et garda la souveraineté jusqu'à sa mort, en 1349. — Jean et Jacques Pepoli, ses fils, ne purent garder le pouvoir et vendirent Bologne aux Visconti (1350). — Au XVIe siècle on trouve encore les Pepoli excitant des troubles dans Bologne et aspirant à la souveraineté. (*Voy.* GUICHARDIN.)

PEPYS (Samuel), secrétaire de l'amirauté sous les règnes de Charles II et Jacques II, avait contribué avec Montaigu (depuis comte de Sandwich) à faire rentrer Charles II en Angleterre. Il résigna ses fonctions à l'avénement de Guillaume d'Orange. Il a laissé des *Mémoires* qui offrent des précieux renseignements sur la cour des Stuarts et sur les mœurs de son temps. Pepys était président de la Société roy. de Londres. Mort en 1703, à 72 ans.

PÉRA, faubourg de Constantinople, au N. E. *Voy.* CONSTANTINOPLE.

PERALTA, ville d'Espagne (Pampelune), près de l'Arga, à 17 kil. S. O. d'Olite ; 4,000 hab.

PÉRAU (Gabr.-L. CALABRE), abbé, né en 1700 à Semur-en-Auxois, mort en 1767, continua les *Vies des hommes illustres de France* de d'Auvigny (il en fit les vol. 13-23), et publia quelques autres ouvrages.

PERCEVAL (Spencer), ministre d'état, 2e fils de J. Perceval, comte d'Egmont, et lord de l'amirauté,

naquit en 1762 à Londres, fut avocat, entra à la Chambre des Communes en 1797, y soutint le ministère, devint solliciteur et procureur général, chancelier de l'échiquier en 1807, 1er lord de la trésorerie en 1809, et périt en 1812, assassiné dans la Chambre des Communes par un nommé Bellingham, dont il avait, dit-on, refusé d'accueillir les réclamations.

PERCHE, ancien pays de France, entre la Normandie, le Maine, l'Orléanais et l'île de France, était en 1789 divisé en 4 parties : le Haut-Perche ou Grand-Perche, le Bas-Perche ou Perche-Gouet, les Terres Françaises et les Terres démembrées ou le Thimerais. La 1re et la 3e partie formaient avec le Maine le grand-gouvernement de Maine-et-Perche; la 2e faisait partie du gr.-gouvernement d'Orléanais; la 4e était comprise dans le grand-gouvernement de l'Ile-de-France. — Le H.-Perche ou Grand-Perche (auj. dans les dép. de l'Orne et d'Eure-et-Loir), était divisé en Corbonais, Bellesmois, ressort de Nogent-le-Rotrou, et avait pour villes principales : 1° Corbon et Mortagne, 2° Bellesme, 3° Nogent-le-Rotrou. — Le Bas-Perche ou Perche-Gouet (auj. dans le dép. d'Eure-et-Loir) avait pour ch.-l. Montmirail; autres places, Brou, Alluye, Auton. — Les Terres Françaises ne consistaient que dans le ressort de la Tour Grise de Verneuil et l'abbaye de Tirou. Le Thimerais (auj. partie du dép. d'Eure-et-Loir) avait pour places principales : Châteauneuf-en-Thimerais, Bressoles, Bazoche, Senonches, Champron.

PERCY, ch.-l. de cant. (Manche), à 23 kil. S. O. de Saint-Lô; 3,184 hab. Berceau de la famille anglaise des Percy.

PERCY, noble et ancienne famille d'Angleterre, originaire de Normandie, a pour chef Guillaume Percy qui accompagna Guillaume-le-Conquérant dans son expédition en Angleterre. — Un autre Guillaume Percy, petit-fils du précédent, n'ayant pas d'enfant mâle, maria sa fille à Josselin de Louvain, à condition que ce seigneur prendrait le nom de Percy et s'établirait en Angleterre. — Un descendant de celui-ci, Henri Percy, remporta en 1346 à Neville's cross, sur les Ecossais, une grande victoire et fit prisonnier leur roi, David Bruce. — Un autre Henri Percy se distingua aussi dans les guerres contre les Ecossais, et fut fait comte de Northumberland par le roi Richard II en 1377; mais accusé injustement auprès de ce prince, il prit parti pour le duc de Lancastre (Henri IV), et contribua beaucoup à placer ce dernier sur le trône. Il battit les Ecossais à Halidown en 1402; mais, l'année suivante, il se brouilla avec le roi Henri IV, et se révolta, ainsi que son fils, Henri Percy, surnommé *Hotspear* (c.-à-d. ardent au combat); le fils fut tué dans la bataille (1403); le père se soumit et obtint sa grâce.—Son fr. Thomas se révolta à son tour et fut tué en combattant, dans le comté d'York, en 1406.—Son petit-fils, nommé aussi Henri, fut rétabli dans ses honneurs par le roi Henri V. — Un autre de ses descendants, Thomas Percy, comte de Northumberland, fut accusé sous Elisabeth d'avoir favorisé les projets d'union du duc de Norfolk avec la reine d'Ecosse Marie, leva l'étendard de la révolte, fut pris les armes à la main et décapité en 1572. — Cette maison s'est éteinte en 1670, dans la personne de Josselin, baron de Percy, qui ne laissa qu'une fille.

PERCY (P.-François, baron), chirurgien-militaire français, né à Montagney (dép. du Doubs) en 1754, fut chirurgien en chef des armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, etc., fit d'heureuses innovations, sauva par ses soins en 1814 plus de 12,000 blessés de l'armée des Alliés, suivit l'armée française à Waterloo en 1815, et fut à son retour destitué par Louis XVIII. Il mourut à Paris en 1825. On a de lui, entre autres écrits : *Manuel du chirurgien d'armée*, 1792, et *Pyrotechnie chirurgicale*, ou *l'Art d'appliquer le feu en chirurgie*, 1794. Il était de l'Institut.

PERDICCAS, nom de trois rois de Macédoine qui régnèrent : le 1er de 695 à 647 av. J.-C., le 2e de 452 à 429, le 3e de 366 à 360. Perdiccas II régnait au commencement de la guerre du Péloponèse et prit parti pour Sparte contre Athènes. Perdiccas III eut à disputer le trône à Pausanias et à Ptolémée Aloritès. Il l'emporta, avec l'appui d'Iphicrate, général athénien, sur ses compétiteurs.

PERDICCAS, général d'Alexandre, reçut l'anneau de ce prince mourant, ce qui semblait le désigner pour succéder au roi, fut un des quatre régents nommés après sa mort, et fut chargé de faire le partage des provinces. Il ne se réserva aucune province particulière, mais il fit tous ses efforts pour être le seul maître de tout le royaume, et, dans ce but, il épousa Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Les autres généraux, Antigone, Cratère, Antipater, Ptolémée se réunirent contre lui; Ptolémée, dont il avait envahi les États, lui livra bat. près de Memphis et le défit complètement. Perdiccas, dénué de ressources, fut tué au passage du Nil par ses officiers révoltés (321).

PERDU (mont), un des plus hauts sommets des Pyrénées (3,494 mètres), à 40 kil. N. E. de Jaca.

PÉRÉE, *Peræa*, un des quatre grands districts de la Palestine, comprenait toute la partie à l'E. du Jourdain. Ce pays était nommé jadis Terre de Galaad. Il allait de l'Hiéromax à l'Arabie Déserte. On le subdivisait en Batanée au N. E., et Pérée propre; et celle-ci, à son tour, se distinguait en Haute (au N.) et Basse (au S.). — Cette contrée fut nommée *Pérée* du grec *pérân*, *traverser*, parce que, pour y parvenir, il fallait traverser le Jourdain.

PÉRÉFIXE (Hardouin de BEAUMONT DE), né en 1605, fut précepteur de Louis XIV en 1644, évêque de Rhodez en 1648, et confesseur du roi, membre de l'Académie française en 1654, archevêque de Paris en 1662, mourut en 1670. On a de lui la *Vie de Henri IV*, Paris, 1661, in-4 (ouvrage écrit d'un style simple, et souvent réimpr.), et quelques autres écrits.

PEREGRINUS, philosophe cynique du IIe siècle de notre ère, né près de Lampsaque, passa sa jeunesse dans la dissipation, puis s'enfuit en Judée où il se fit chrétien, abandonna sa nouvelle religion pour se faire philosophe, vint à Rome d'où il se fit chasser pour avoir déclamé contre l'empereur Marc-Aurèle, alla en Grèce où il excita la curiosité générale par ses bizarreries, et se brûla solennellement aux jeux olympiques par ostentation, l'an 165. Lucien a justement ridiculisé ce faux sage dans l'écrit intitulé *la Mort de Pérégrinus*.

PEREIASLAVL, ville de la Russie d'Europe (Pultawa), près du Dniepr, à 90 kil. S. E. de Kiev : 9,000 hab. Cette ville eut des souverains particuliers dès 1054, fut souvent ravagée par les Tartares, et finit par tomber au pouvoir des Polonais; elle retourna en 1654 à la Russie, par l'effet de l'insurrection des Cosaques qui la donnèrent au czar Alexis. — Une autre Péreiaslavl, jadis *Marcianopolis*, dans la Roumélie, est l'ancienne capitale des Bulgares.

PEREIRA (D. Nunez Alvarez), fils d'Alvarez Pereira, premier connétable de Portugal, naquit vers 1360, se jeta en 1383, bien qu'il eût été écuyer de la reine Eléonore Tellez, dans le parti du régent, depuis Jean I, qui le fit conseiller d'état, réduisit diverses villes de l'Alentéjo, fut fait connétable et comblé de faveurs, commanda une aile à la bataille d'Aljubarrota (1385), et rendit encore beaucoup d'autres services à Jean I. En 1421, il se retira dans un couvent; il y m. en 1431. On le n. le *Cid portugais*.

PEREIRA (Gomez), médecin espagnol, publia en 1554 un traité intitulé *Antoniana Margarita* (du nom de son père *Antoine* et de sa mère *Marguerite*), où il enseignait que les bêtes sont de pures machines : on a prétendu que Descartes lui avait emprunté ce paradoxe.

PEREIRA DE FIGUEIREDO. Voy. FIGUEIREDO.

PEREIRE (Jacob-Rodrigue), Espagnol de naissance, né en 1716, mort en 1780, apporta en France une méthode d'enseignement pour les sourds-muets que Pedro Bonnet avait inventée dès 1620, et la vit sanctionnée par le suffrage de l'Académie des Sciences, mais il eut le tort de vouloir la cacher et d'écrire contre l'abbé de l'Epée.

PEREKOP, *Taphros* des Grecs, *Or-kapi* en tartare, ville de la Russie d'Europe (Tauride), au fond du golfe de Pérékop et sur l'isthme de Pérékop, qui lie la Crimée à la Russie, par 51° 21' long. E., 46° 8' lat. N., à 124 kil. N. de Simféropol; 1,000 hab. Citadelle, lacs salés (d'où grand commerce de sel). — Le nom grec de cette ville signifie *fossé* et lui fut donné à cause d'un fossé qui coupait l'isthme d'une mer à l'autre; le nom tartare et le nom russe signifient *porte*. Les Russes prirent Pérékop sur les Turcs en 1736 et 1771; elle leur fut cédée en 1783.

L'isthme n'a que 6 kil. dans sa moindre largeur.

PERES CONSCRITS, *Patres Conscripti*, pour *Patres et Conscripti*, nom que les Romains donnaient à leurs sénateurs, et par lequel ils désignaient et les sénateurs primitifs (*Patres*) créés par Romulus, et ceux qui avaient été ajoutés depuis (*Conscripti*).

PERESLAVL-ZALESKI, ville de la Russie d'Europe (Vladimir), à 110 kil. O. de Vladimir; 4,200 hab. Fondée en 1152; jadis capit. d'un apanage.

PEREVASLAVL, ancienne capitale des Bulgares. *Voy.* BULGARIE.

PEREZ (Ant.), ministre de Philippe II. Chargé de servir l'amour du roi pour la princesse d'Eboli, il devint le rival de son maître et fit tuer un certain Escovédo qui avait découvert l'intrigue et qui pouvait le trahir. Plus tard, le roi, instruit de sa conduite, fit condamner Perez à deux ans de prison et à huit ans d'exil. Perez s'échappa, fut repris à Saragosse, s'évada encore, et finit par se fixer en France où Henri IV l'accueillit (1591), et où il m. en 1611. Ses *Lettres* (1598) sont pleines d'afféterie.

PERFETTI (Bernardin), improvisateur siennois, né en 1681, mort en 1747, fut professeur de droit à Pise, et reçut en 1725 la couronne de poëte. Sentant combien les improvisations perdent à la lecture, il ne voulut jamais reconnaître les éditions que l'on publiait de ses poésies. Le recueil le plus complet qui en ait paru est de Florence en 1748.

PERGAME, *Pergamus*, auj. *Bergamo*, ville de Mysie, au confluent du Caïque et du Cetius, devint au IIIe siècle av. J.-C. la capit. du roy. dit de Pergame. Elle a donné son nom au parchemin (*pergamena charta*), dont ses souverains encouragèrent la fabrication. La bibliothèque de Pergame était rivale de celle d'Alexandrie et comptait 200,000 volumes. Galien était de Pergame. On donne aussi ce nom à Troie.

PERGAME (roy. de), petit état fondé en 283 par Philétère, ne comprit d'abord que quelques cantons de la Mysie et de la Lydie, embrassa ensuite ces deux prov. entières, plus la Phrygie-Hellespontique et la Grande-Phrygie, et eut pour borne au S. le Taurus. Il dut ses agrandissements aux Romains, qui récompensèrent ainsi la fidélité d'Eumène II aux dépens du roi de Syrie Antiochus-le-Grand (189 av. J.-C.). A la mort d'Attale III, en 132, les Romains prétendirent que ce monarque leur avait légué son royaume, et ils s'en mirent en possession après trois ans de guerre contre Aristonic, qui avait des prétentions au trône. Cet état forma la prov. romaine d'Asie, que grossirent ensuite la Carie, la Lydie, la Pamphylie et la Pisidie.

Souverains de Pergame.

Philétère, gouvr,	283-263	Attale II Philadelphe,	157-137
Eumène I, premier roi,	263-241	Attale III Philométor,	137-132
Attale I,	241-198	*Aristonic*,	132-129
Eumène II,	198-157		

PERGE, *Perga*, auj. *Karahissar*, ville de Pamphylie, au S. O. de Selga, sur le Cestre, près de sa source, était célèbre par un temple de Diane. Apollonius le géomètre y naquit.

PERGEN, ville des États autrichiens (Tyrol), à 20 kil. E. de Trente; 12,000 hab. Château.

PERGOLA, ville de l'État ecclésiastique (Urbin-et-Pesaro), à 22 kil. S. E. d'Urbin; 3,000 hab.

PERGOLA (Ange de la), condottiere du XVe siècle, était seigneur de la ville de Pergola; il combattit pour Pise contre Florence en 1405, rendit d'éminents services à Philippe-Marie Visconti, mais vit sa troupe presque complétement anéantie à Macalo, en 1427, et mourut peu après.

PERGOLÈSE (J.-B.), compositeur célèbre, né à Casoria (Naples) en 1704, mort en 1737, a fait faire de grands progrès à l'art musical; il est connu surtout par son *Stabat* et par son opéra de la *Serva padrona*.

PERIANDRE, tyran de Corinthe, successeur de son père Cypselus, 627-584 av. J.-C., gouverna d'abord avec sagesse, mais ensuite se rendit odieux par ses cruautés, sa défiance et ses vexations, et réduisit son fils Lycophron à fuir Corinthe. A sa mort, les Corinthiens recouvrèrent leur liberté. Il mourut dans un âge très avancé. Il ne manquait pas d'instruction et mit en vogue quelques maximes qui l'ont fait compter au nombre des Sept Sages.

PERIAPATAM, ville de l'Inde, dans l'état de Maïssour, à 60 kil. O. de Seringapatam. Aux env., beaucoup de bois de sandal. Les Anglais y défirent complétement Tippo-Saëb, en 1799.

PÉRIBÉE, fille d'Alcathoüs, roi de Mégare, fut condamnée par son père à périr noyée au milieu de la mer, parce qu'elle s'était laissé séduire par Télamon, mais elle fut conduite à Salamine par le garde chargé de cette commission, et y épousa Télamon. Elle en eut Ajax, qui plus tard fut roi de Mégare des droits de sa mère. — Une autre Péribée, séduite par Mars et condamnée aussi à mourir par son père, épousa Œnée, roi de Calydon, et fut mère de Tydée, père de Diomède.

PÉRICLÈS, célèbre Athénien, né vers 494 av. J.-C., acquit de bonne heure du renom et de la popularité par son éloquence et ses largesses, devint vers 461 le chef du parti démocratique opposé à Cimon, réussit à faire bannir ses rivaux, et resta enfin seul maître de la direction des affaires (444). Il signala son administration par la construction de beaux édifices, par des fêtes somptueuses, par des gratifications distribuées aux citoyens d'Athènes, et par de grands succès au dehors. Du reste, sa politique était d'éviter les entreprises lointaines, hasardeuses, d'asseoir solidement la puissance d'Athènes et sa supériorité sur Sparte. Il ne put pourtant éviter une rupture entre les deux républiques, rupture qui donna naissance à la guerre du Péloponèse (431); on l'accuse même d'avoir provoqué cette guerre en soutenant les Corcyréens révoltés contre leur métropole, Corinthe, alliée de Sparte. Périclès ne put voir que les premiers événements de la guerre. Il remporta d'abord des avantages, mais à la suite de quelques revers les Athéniens le condamnèrent à l'amende et lui ôtèrent l'autorité (430); cependant ils la lui rendirent au bout de l'année. Il mourut peu après de la peste qui désolait Athènes (429). Périclès aimait les lettres, les arts et le luxe. C'est dans son siècle que les uns et les autres prirent leur plus grand essor: aussi nomme-t-on souvent cette époque le *Siècle de Périclès*. On a dit que l'administration financière de Périclès n'était point irréprochable, et que ce fut pour éviter de rendre ses comptes qu'il fit naître la guerre du Péloponèse. Alcibiade, son neveu, hérita en partie de son pouvoir et outra ses défauts. Périclès eut avec Aspasie une liaison célèbre. Plutarque a écrit sa *Vie*.

PÉRIER (Casimir), homme politique, né à Grenoble en 1777, d'une famille de négociants, mort

en 1832, fut officier du génie en 1799, prit part ensuite aux spéculations financières de son frère, Ant.-Scipion, dirigea longtemps une des premières maisons de banque de Paris, et fonda de grands établissements industriels. Il se signala comme publiciste en 1816 par une brochure contre les emprunts à l'étranger, fut envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs parisiens en 1817, y siégea sans interruption pendant treize ans et prit rang parmi les orateurs les plus éloquents de l'opposition. En 1830, il comptait parmi les 221 ; élu président de la Chambre des Députés après la révolution de juillet, il montra autant de courage que de talent. L'année suivante, à la chute du ministère Laffitte, il fut nommé chef du cabinet et déploya la plus grande fermeté contre les tendances anarchiques, faisant ainsi le sacrifice de sa popularité. En même temps, il répondait aux exigences des cours du Nord par la prise d'Anvers et par celle d'Ancône ; mais, affaibli de longue main par la phthisie et épuisé par la fatigue des travaux parlementaires, il mourut en 1832, victime de son zèle pour le bien public. On lui a élevé au cimetière du Père-Lachaise un magnifique mausolée, fruit d'une souscription nationale. On a imprimé *Opinions et discours de C. Périer*, Paris, 1838, recueillis par M. A. Lesieur, et précédés d'une notice de M. Ch. Rémusat.

PÉRIER (Jacq.-Constantin), mécanicien célèbre, de l'Académie des sciences, né en 1742, mort en 1818, créa la pompe à feu de Paris, des moulins économiques, d'immenses ateliers d'armes, de canons, de machines à vapeur, etc., rendit ainsi les plus grands services tant à l'industrie française qu'à Napoléon, pendant les guerres de l'empire.

PERIERS, ch.-l. de canton (Manche), à 15 kil. N. de Coutances ; 2,640 hab. Grains, trèfle.

PERIGNON (Dom.-Catherine, marq. de), né en 1756, à Grenade (Hte-Garonne), m. en 1818, fut député à l'Assemblée législative en 1791, prit du service dans les armées de la république, commanda en chef après Dugommier, eut quelques succès en Espagne, 1794, fut ambassadeur à Madrid en 1796, devint sous l'empire sénateur, maréchal, et fut nommé chef des troupes françaises du roy. de Naples (1808). Il s'attacha sincèrement aux Bourbons en 1814, organisa en 1815 un plan de défense contre Bonaparte dans le Midi, et fut nommé pair.

PÉRIGORD, ancien pays de France, dans le N. de la Guyenne, avait pour ch.-l. Périgueux, et se divisait en *Haut-Périgord* ou *Blanc-Périgord*, comprenant : Périgueux, Bergerac, Mussidan, Aubeterre ; et en *Bas-Périgord* ou *Noir-Périgord*, renfermant: Sarlat, Castillon et Terrasson. — Ce pays, jadis occupé par les *Petrocorii*, forme auj. le dép. de la Dordogne et une partie de celui de Lot-et-Garonne. Il eut des comtes dès le Xe s. (*Voy.* TALLEYRAND), et ne fut réuni à la couronne que par Henri IV. — Ce pays est célèbre pour ses truffes et son gibier.

PERIGUEUX, *Vesunna* ou *Petrocorii*, ch.-l. du dép. de la Dordogne, sur l'Isle, près de son confluent avec la Haute-Vézère, à 472 kil. S.-E. de Paris ; 11,576 h. Evêché, lycée (1846). B. cath., h.-de-v., préfecture, promenades, antiquités (tour de Vésune, etc.), salle de spectacle, bibliothèque, jardin botanique, société d'agriculture. Mouchoirs, bonneterie, liqueurs fines, pâtés célèbres, truffes exquises, volaille, bois, fer, etc. Patrie de l'auteur dramatique Lagrange-Chancel. — Jadis capit. des *Petrocorii* ; très importante sous les Romains ; évêché créé dès les premiers temps du Christianisme et capitale du Périgord au moyen âge. Souvent prise et reprise, notamment en 1651 par le prince de Condé. — L'arr. de Périgueux a 9 cantons (Périgueux, Brantôme, Excideuil, Grignols, Hautefort, Savignac-les-Eglises, Saint-Jean-de-Vergt, Saint-Pierre de Chignac, Thénon), 113 communes et 104,632 hab.

PERIM, *Insula Diodori*, dans le détroit de Bab-el-Mandeb, par 40° 54' long. E., 12° 39' lat. N., à 8 kil. O. des côtes d'Arabie ; 12 kil. sur 5. Bon port.

PERINE ou PÉRONNELLE (Ste). *Voy.* PÉTRONILLE.

PERINO DEL VAGA (BUONACCORSI, dit), peintre florentin, né en 1501, mort en 1547, élève et collaborateur de Raphaël, était le plus grand dessinateur de l'école florentine après Michel-Ange. Il a peint à Rome la fameuse *salle royale*, et a laissé beaucoup de beaux tableaux et de fresques (à Gênes).

PÉRINTHE ou HÉRACLÉE, auj. *Erekli*, ville de Thrace, alliée des Athéniens, sur la Propontide, près de Byzance, fut le séjour d'Alcibiade dans son second exil, et soutint un long siége contre Philippe, qui enfin la prit l'an 341 av. J.-C.

PERIPATÉTICIENS, c.-à-d. *Promeneurs*, disciples d'Aristote, ainsi nommés, à ce qu'on croit, parce qu'ils se réunissaient pour entendre leur maître dans les salles ou promenades (*peripatoi*) du Lycée. Les principaux péripatéticiens sont : Théophraste, Straton, Lycon, Hiéronyme de Rhodes, Ariston de Céos, Critolaüs, Diodore de Tyr, Andronicus de Rhodes, qui restaura les livres d'Aristote, Démétrius de Phalère, Nicolas de Damas, Ammonius d'Alexandrie, Alexandre d'Aphrodisie, Alexandre d'Eges, Claudien Mamert, Boëce, Cassiodore (*Voy.* ces noms). Au moyen âge, le péripatétisme fit le fond de la philosophie scholastique, et domina sans partage jusqu'au XVIe siècle. Il fut depuis cette époque sans cesse battu en ruines par Ramus, Patrizzi, Bacon, Descartes, et une foule d'autres philosophes.

PÉRIS. On nomme ainsi dans la féerie persane des génies aériens, le plus souvent femelles ; on les regarde alors quelquefois, mais à tort, comme les épouses des Dives.

PERISABOUR, v. de la Turq. d'Asie. *Voy.* ANBAR.

PERIZONIUS (*Jacques*), philologue, né à Dam (Groningue), en 1651, professa l'histoire, l'éloquence et le grec à Delft, à Franeker, à Leyde, et m. à Leyde en 1715. On a de lui : *Animadversiones historicæ*, Amst., 1685, in-8 (il y traite surtout de l'histoire romaine, et élève des doutes sur les premiers temps de cette hist.) ; *Origines babylonicæ et ægyptiacæ*, Utrecht, 1636, 2 v. in-8 ; des *Comment. hist. sur le* XVIe *siècle*, 1710, des éditions d'Elien, Dictys, Quinte-Curce, Valère-Maxime, etc.

PERKIN WAERBEK, dit *le faux duc d'York* ou *le faux Richard IV*, imposteur, était fils d'un Juif de Tournay, mais naquit à Londres. La duchesse douairière de Bourgogne, Marguerite, sœur d'Edouard IV, imagina de le faire passer pour son neveu, Richard d'York, 2e fils d'Edouard IV, qui avait été assassiné à la Tour en 1483, et de l'opposer à Henri VII : elle le reconnut publiquement en 1490, l'envoya en Irlande en 1492, et tenta, mais vainement, de lui ménager l'appui de Charles VIII. Waerbek fit une descente inutile sur la côte de Kent, et reparut un instant en Irlande ; froidement reçu dans cette île, il se jeta dans les bras du roi d'Ecosse Jacques IV, qui, feignant de croire à tout ce qu'il disait, lui donna en mariage une de ses parentes, et entra en armes avec lui dans le Northumberland (1496), mais sans obtenir de grands succès. En 1498, Perkin se vit forcé de quitter l'Ecosse. Bientôt il débarqua dans la baie de Whitesand, se joignit à des rebelles de Cornouailles, s'enfuit dans l'abbaye de Beaulieu, et consentit enfin à se remettre aux mains de Henri VII ; ce prince, après l'avoir exposé publiquement, l'enferma à la Tour. Perkin-Waerbek s'évada ; mais s'étant laissé reprendre, il fut pendu à Tyburn, en 1499. Plusieurs savants ont cru que Waerbek était vraiment le duc d'York.

PERKINS (Elisha), médecin américain du dernier siècle, mort à Plainfield aux États-Unis en 1800, fit du bruit par son *tracteur métallique*, appareil formé de deux aiguilles de métaux différents

qu'on promenait sur les parties malades, et qui, suivant Perkins, étaient un remède universel. Cette panacée ne l'empêcha pas de mourir de la fièvre jaune. Elisha Perkins avait d'abord appliqué sa méthode avec succès à Philadelphie. Son fils, Benjamin Perkins, apporta les *Tracteurs métalliques* à Londres en 1798, et eut quelque temps une grande vogue. Les effets obtenus par le *perkinisme* sont rapportés par les uns à une action électrique, par les autres à l'imagination. Le docteur Haygarth, médecin de Bath, soutint cette seconde opinion.

PERLAS (Islas de las), c.-à-d. *îles des Perles*, île de l'Amérique dans le golfe de Panama; par 80° 50 -81° 10' long. O., 8° 13'-8° 40' lat. N. Jadis riches pêcheries de perles.

PERLEBERG, ville des Etats Prussiens (Brandebourg), ch.-l. du cercle de West-Priegnitz, à 105 kil. N. O. de Potsdam; 3,110 hab.

PERM, ville de Russie, ch.-l. du gouv. de Perm, sur la Kama, à 1,975 kil. E. de St-Pétersbourg, par 58° 1' lat. N.; 6,000 hab. Séminaire, deux gymnases, etc. Commerce de métaux, etc. — Perm n'était qu'un bourg avant le XVIIIe siècle; la découverte d'une riche mine de cuivre, en 1723, lui donna un rapide accroissement; en 1781, elle fut érigée en ville.

PERM (gouv. de), partie en Russie d'Europe, partie en Russie d'Asie, a pour bornes ceux de Vologda au N. O., de Tobolsk au N. E., de Viatka à l'O., d'Orenbourg au S. (700 kil. de l'E. à l'O. sur 668); 1,300,000 hab. (Permiaks, Mordouins, Tchouvaches, Russes). Ch.-l., Perm. Lacs, montagnes, grand froid. Grains, lin, etc., mais en petite quantité; moutons de race espagnole, chameaux, rennes, martres, ours. Riches et nombreuses mines (or, argent, platine, diamants, fer, plomb, cuivre, sel); marbre, fonderie de canons et boulets; acier, etc.

PERMESSE, *Permessus*, petite rivière de Béotie, prenait sa source sur l'Hélicon et tombait dans le lac Copaïs. Suivant la fable, les poëtes puisaient l'inspiration dans ses eaux.

PERMIE ou **BIARMIE**, ancienne et vaste contrée, située dans le nord-est de la Russie d'Europe, embrassait probablement, outre le gouv. actuel de Perm, ceux de Vologda et d'Arkhangel. Cette région était très froide, peu fertile, mais riche en rennes et en animaux à fourrures, et renfermait à l'E. des mines qui donnaient de grands produits. — On parle d'un royaume de Permie finnois ou tchoude, qui aurait fleuri entre le temps d'Auguste et celui de l'invasion des Huns. Au moyen âge, il y eut un roy. de Biarmie qui finit par être soumis à Novogorod, et subit le même sort que cette république. Ivan IV le subjugua en 1543. Les Permiaks furent convertis à partir de 1375 par saint Etienne de Perm, qui établit le premier siége épiscopal de Permie au couvent d'Oustvimsk, et qui, pour écrire divers livres évangéliques, inventa un alphabet particulier dit *permien*; la langue permiaque subsiste encore, mais elle est sur le point de s'éteindre.

PERNAMBOUC, *Pernambuco*, vulg. *Fernambouc*, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Pernambouc, sur l'Atlantique, à 1,910 kil. N. E. de Rio-Janeiro, par 37° 25' long. O., 8° 19' lat. S.; 65,000 hab. Port. Elle se compose de trois parties, qui sont comme trois villes distinctes: 1° *Recife* (sur une presqu'île au S. d'Olinde); 2° *Sant-Antonio* (sur une île de la riv. de Capibaribe, jointe par un pont en pierre au Recife); 3° *Boa-Vista* (sur le continent). Il ne faut pas confondre avec elle Olinde, qui se trouve tout près. Pernambouc est très commerçant, surtout le quartier du Recife. Le port, assez bien fortifié du côté de la mer, est le plus fréquenté du Brésil après Rio-Janeiro et Bahia. On en exporte toutes les denrées du Brésil. — La prov. de Pernambouc, située entre celles de Céara, Parahyba et Rio-Grande au N., de Minas-Geraes au S., de Goyaz à l'O., et l'Atlantique à l'E., a 1,300 kil. (du N. E. au S. O.) sur 625, et compte 625,000 hab. On la divise en trois comarques, savoir: Recife (ch.-l. Pernambouc), Olinde (ch.-l. Olinde), et Sertao ou le Désert (ch.-l. Symbres?).

PERNES, ch.-l. de cant. (Vaucluse), sur la Nesque, à 5 kil. S. de Carpentras. Patrie de Fléchier.

PERNETTE DU GUILLET. *Voy.* GUILLET.

PERNETY ou **PERNETTY** (Ant.-Jos.), Bénédictin, né à Roanne en 1716, mort en 1801, suivit Bougainville comme aumônier, fut bibliothécaire à Berlin, crut avoir trouvé la pierre philosophale et fonda à Avignon une secte qui comptait une centaine d'affiliés en 1787. Il a traduit plusieurs écrits de Swedenborg. Son meilleur ouvrage est l'*Histoire d'un voyage aux îles Malouines, fait en* 1763 *et* 1764, 2e édition, Paris, 1770, 2 vol. in-8. — L'abbé Jacq. Pernetty, son frère, 1696-1777, a écrit des *Lettres sur les physionomies*, 1748, et des *Recherches historiques sur Lyon*, 1757.

PERNICIEUSES (îles), *Palliser's Islands* de Cook? archipel de la mer Mauvaise (Polynésie), par 148° 40' long. O., 15° 26' lat. S. Découvert par Roggeween, 1712.

PERNOV, *Pernau* en allemand, *Pernaline* en esthonien, ville forte de la Russie d'Europe (Riga), à 150 kil. N. de Riga; 10,300 hab. Citadelle; port. Lin, chanvre, cuirs, etc. Grand commerce maritime. — Cette ville appartint longtemps aux chevaliers Porte-Glaive, et fut cédée à la Pologne avec toute la Livonie. Les Russes l'occupèrent une première fois de 1575 à 1582; ils la reprirent en 1710 sur les Suédois qui s'en étaient emparés. Pernov était jadis le siége d'un évêché, transféré auj. à OEsel.

PERO E CASE-VECCHIE, bourg de l'île de Corse, ch.-l. de cant., à 29 kil. S. de Bastia; 600 hab.

PÉROLLA, fils de Pacuvius. *Voy.* ce nom.

PÉRON (François), naturaliste et voyageur, né à Cerilly (Bourbonnais), en 1775, mort en 1810, servit d'abord sur terre, fut quelque temps prisonnier, puis à son retour étudia la médecine; il prit part à l'expédition aux terres australes que commandait Baudin (1800-1804), fit de belles expériences sur la température des couches successives de l'eau des mers, rapporta plus de 100,000 échantillons zoologiques, et écrivit le *Voyage aux terres australes fait pendant les années* 1800-04, Paris, 1807-16, 3 vol. in-4, en partie posthume.

PÉRONNE, ch.-l. d'arr. (Somme), sur la rive droite de la Somme, à 47 kil. E. d'Amiens; 4,119 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal; salle de spectacle. Toiles, calicots, sucre de betterave; tanneries. Commerce de bestiaux. — Charles-le-Simple fut enfermé par Herbert II de Vermandois dans une tour du château de Péronne et y périt (929). Péronne fut une des *villes de la Somme* qui furent cédées provisoirement à Philippe-le-Bon par le traité d'Arras (1435), puis cédées à perpétuité par celui de Conflans (1465) à Charles-le-Téméraire. Louis XI, ayant eu l'imprudence de s'y rendre 3 ans après pour une conférence, y fut retenu captif par le duc et y signa le traité dit de Péronne, qui confirmait celui de Conflans et donnait en apanage au frère du roi la Champagne et la Brie. Péronne n'a jamais été prise, ce qui l'a fait surnommer *Péronne-la-Pucelle*. Langlès naquit à Péronne. — L'arr. de Péronne a 8 cant. (Péronne, Albert, Bray, Chaulnes, Combles, Ham, Nesle, Roisel), 181 comm., et 109,123 hab.

PÉROSÈS ou **FIROUZ**, roi sassanide de Perse (457-488), était fils de Yezdedjerd II et enleva le trône à son frère aîné, Hormouz, qu'il fit mourir; il périt dans une bataille après un règne malheureux et qui fut désolé par la famine et la peste.

PÉROTE, ville du Mexique (Vera-Cruz), à 30 kil. O. de Jalapa, près du Coffre-de-Perote, haute

mont. de 2,474 mètres, dite aussi Nauhcampatepetl.

PEROTTI (Nic.), archevêque de Siponto ou Manfredonia en 1458, mourut en 1480 à 50 ans, après avoir pris part à une foule d'affaires importantes, et laissant, entre autres ouvrages, des *Commentaires sur Pline* le naturaliste, et des notes sur Martial sous le titre de *Cornucopia*, Venise, 1489, in-fol. On a retrouvé dans ses commentaires quelques-unes des fables de Phèdre, et on a voulu à tort le faire passer pour le véritable auteur de toutes les fables attribuées à l'auteur latin.

PÉROU. On désigna longtemps sous ce nom une vaste contrée de l'Amérique du Sud, qui s'étendait le long de l'Océan-Pacifique, et était comprise presque tout entière entre l'équateur et le tropique du Capricorne. Elle avait pour bornes à l'O. l'Océan-Pacifique, au N. le Popayan, à l'E. les déserts inconnus du Brésil et une partie des Cordillières, au S. le Tucuman, le Paraguay, le Chili. Ce pays immense, après avoir formé un empire indépendant sous les Incas (*Voy.* ci-après), puis une vice-royauté de l'Espagne sous les Espagnols, qui l'avaient divisé en trois *audiences* (Los Reyes, Quito et Charcas ou la Plata), est auj. partagé en deux états distincts: le Bas-Pérou ou république de Pérou au N. O., et le Haut-Pérou ou république de Bolivie au S. E.

PÉROU (BAS-), république de l'Amérique du Sud, bornée au N. par celle de l'Equateur, au S. et à l'E. par la Bolivie, à l'E. par le Brésil, à l'O. par le Grand-Océan, s'étend de 69° à 84° long. O., et de 3° à 22° lat. S.: 2,840 kil. du N. au S., et 1,325 de plus grande largeur; 11,702,000 hab. Capitale, Lima. On le divise en 7 départements, savoir:

	Départ.	*Chef-lieux.*
Sud.	Lima,	Lima.
	Arequipa,	Arequipa.
	Puno,	Puno.
	Cuzco,	Cuzco,
	Ayacucho,	Huamanga.
Nord.	Junin,	Huanuco.
	Livertad,	Truxillo.

Le Pérou est traversé dans sa partie occid. par les Andes, qui serrent de près la côte sur une longueur de plus de 2,000 kil., formant deux chaînes parallèles, entre lesquelles se trouve une bande de terrain dite *la Sierra*, aride, nue, élevée généralement de 3,400 mètres au-dessus de la mer ou même davantage, sujette à d'énormes variations de température et très malsaine. Le climat est au contraire assez égal et tempéré le long de la côte. Sur le versant oriental s'offrent d'abord *la Montagna*, région de forêts et de lacs infestée de reptiles et d'insectes; puis de belles et fertiles plaines, richement arrosées et qui produisent toutes les denrées coloniales, des arbres superbes (maria, cotonnier, ébéniers, palmiers, cocotier, pin, aloès, bois de fer, cèdre). On y recueille le sang-dragon, des gommes et baumes, la casse, le jalap, l'*yerva maté*. On y trouve en abondance la cochenille, le kermès, diverses espèces d'abeilles, et, sur les montagnes, le lama, l'alpaca, la vigogne, le guanaco; les poissons, de superbes oiseaux y abondent, mais malheureusement on y voit aussi un grand nombre d'animaux malfaisants: jaguars, couguars, ours noirs des Andes, caïmans, etc. Les mines d'or du Bas-Pérou, les plus riches connues, et ses mines d'argent, ont une renommée proverbiale. Toutefois, c'est en Bolivie que se trouve le célèbre Potosi. En revanche, l'industrie est peu de chose au Pérou. Le commerce, auj. déchu, était jadis assez florissant: il consistait en or et en argent, et en produits du pays; on importait beaucoup de tissus européens, de quincaillerie, passementerie, ébénisterie, librairie, etc.

Le Pérou, en comprenant à la fois sous ce nom le Bas-Pérou et le Haut-Pérou ou Bolivie, fut habité primitivement par les Quichuas ou Péruviens et quelques autres peuples (Chiquitos, Carapachos); il forma, du XII° au XVI° siècle, un vaste empire, celui des Incas, qui semble même avoir compris pendant un temps l'état actuel de l'Equateur, et peut-être partie de la Nouvelle-Grenade, du Vénézuela et du Brésil. Leurs bâtiments, leurs forts, leurs temples, des routes superbes de 1,600 à 2,000 kil. de long à travers les Andes, des canaux d'irrigation; leurs vases, habits, armes et ornements; leurs institutions politiques et religieuses, témoignent du degré de civilisation où ils étaient parvenus. Le dieu principal était le Soleil, vénéré sous le nom de Pachakamak; le roi, dit *Inca*, prétendait descendre de ce dieu par Mancocapac, le premier législateur du Pérou; le gouv. était despotique. Cuzco était la capitale de l'empire péruvien. Les Incas Atahualpa et Huescar, treizièmes successeurs de Mancocapac, régnaient sur le Pérou lorsque les Espagnols eurent connaissance du pays. Pizarre et Almagro l'explorèr. et le conquir. de 1526 à 1533. Huescar périt en combattant, Atahualpa fut perfidement mis à mort par les Espagnols. Le Pérou devint alors une vice-royauté de la monarchie espagnole, et fournit pendant trois siècles à l'Espagne une immense quantité de métaux précieux. De toutes les colonies espagnoles de l'Amérique, ce fut celle qui arbora la dernière le drapeau de l'indépendance. Une armée chilienne, commandée par le général de Buénos-Ayres, Saint-Martin, s'empara de Lima en 1821 et proclama l'indépendance du Pérou sous la protection de Bolivar. La victoire de ce dernier à Junin (1824), et celle du gén. Sucre à Ayacucho (10 déc. 1824) consolidèr. la liberté du Pérou; mais bientôt la discorde éclata dans la nouvelle république, et une scission violente sépara le Haut-Pérou, protégé par Bolivar, et qui prit le nom de Bolivie, et le Bas-Pérou, qui conserva l'ancien nom. Une longue anarchie a désolé jusqu'à ce jour les deux républiques, et bien que la question des limites soit aujourd'hui à peu près vidée, les dissensions intérieures ne sont point encore arrivées à leur terme. Le président Gamara, élu en 1830, après s'être maintenu onze ans dans la direction des affaires, se vit chassé de Lima (12 mai 1841) par le gén. Santa-Cruz qui abdiqua bientôt (1842.

PÉROU (HAUT-). *Voy.* BOLIVIE.

PÉROUSE, *Perugia* des Italiens, *Perusia* des Latins, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la délégation de Pérouse, près du Tibre; 30,000 hab. Evêché. Plusieurs édifices ou monuments remarquables: églises el Jesu, Saint-Pierre, des Philippins; porte de la Piazza Grimana, deux amphithéâtres, salles de spectacle, etc. Etoffe de soie, de laine; liqueurs, chapeaux, eau-de-vie, etc. — Jadis une des douze cités de la confédération étrusque au S. de l'Arno. Elle s'allia aux Samnites contre Rome; mais fut écrasée aux deux grandes batailles de Pérouse (309 et 295 av. J.-C.) et se soumit alors aux Romains. On nomme guerre de Pérouse la lutte qui eut lieu entre Octave et Lucius Antonius, frère de Marc-Antoine le triumvir, l'an 41 av. J.-C. Pérouse subit alors un siége célèbre et vit Octave vainqueur faire immoler des prisonniers sur les autels, d'où le mot *autels de Pérouse*. Elle fut au VI° siècle assiégée sept ans par les Goths, qui la prirent et à qui Narsès la ravit. Elle tomba ensuite au pouvoir des Lombards. Pépin l'assura aux papes, mais elle fit souvent la guerre à ses nouveaux maîtres et se maintint en quelque sorte en forme de république. En 1392, elle se soumit à Boniface IX, fut prise par le fameux condottiere Forte-Braccio en 1416, et devint le ch.-l. de la principauté que se fit ce guerrier aux dépens du Saint-Siége. Enfin, en 1442, elle se soumit au pape Eugène IV, mais en réalité les deux grandes familles des Oddi et des Baglioni s'y disputerent encore longtemps le pouvoir, et c'est Léon X qui, après s'être emparé de la personne de J.-P. Ba-

glione, en fit une ville de l'Etat papal, 1520. Vanucci, dit le *Perugin*, naquit près de Pérouse.

PÉROUSE (délégat. de), une des divisions de l'Etat ecclésiastique, bornée au N. par celle d'Urbin et Pesaro, à l'O. par celle de Viterbe, etc., a pour villes principales (outre son chef-l. Pérouse), Foligno, Nocera, Assise, Città di Castello, Città delle Pieve, Todi.

PÉROUSE (lac de), le lac Trasimène des anciens. *Voy.* TRASIMÈNE.

PÉROUSE (LA), navigateur. *Voy.* LAPÉROUSE.

PÉROUSIN. *Voy.* PÉRUGIN.

PERPENNA, Romain du parti de Marius, devint, en 79 av. J.-C., lieutenant de M. Æm. Lepidus (père du triumvir), et, après la mort de celui-ci, joignit ses troupes à l'armée de Sertorius; mais bientôt, jaloux de la supériorité de ce général, il le fit assassiner dans un festin. Devenu par ce crime général en chef de l'armée sertorienne, il ne fit que des fautes, se laissa prendre dans une embuscade et fut mis à mort par ordre de Pompée en 74 av. J.-C. — Un autre Perpenna, consul l'an 130 av. J.-C., battit et fit prisonnier Aristonic, qui disputait aux Romains le royaume de Pergame.

PERPÉTUE (sainte), vierge chrétienne, fut martyrisée à Carthage avec sainte Félicité, en 203 ou 205. On la fête le 7 mars.

PERPIGNAN, *Perpennianum* en latin moderne, v. forte, ch.-l. des Pyrénées orient. et de la 11e div. milit., sur le Tet, à 888 k. S. de Paris; 17,618 h. Evêché (transféré d'Elne en 1604), trib. de comm., collége. Forte citadelle, place d'armes, casernes, cathédrale, hôtel-de-ville, hôtel des monnaies, etc. Société d'agriculture, jardin botanique, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et de physique, pépinière départementale; bergerie impériale. Draps, couvertures de laine, bouchons, tanneries. Grand commerce de vins de Roussillon. — On voit près de Perpignan les ruines de *Ruscino*, détruite en 828. Perpignan, qui a remplacé cette ville, fut la capitale du Roussillon; elle appartint successivement aux rois d'Aragon et aux rois de France. Elle a soutenu plusieurs siéges, entre autres en 1475 et 1642. Assiégée de nouveau en 1794, elle fut défendue par Dugommier. Patrie de Jean-Blanc, qui repoussa les Espag. en 1475; du peintre Rigaud, etc. L'arr. a 7 c. (Millas, Rivesaltes, Saint-Paul de Fenouilhet, Thuir, la Tour-de-France, plus Perpignan, qui compte pour deux), 85 comm., et 76,134 hab.

PERRACHE (Michel), sculpteur, né à Lyon en 1685, embellit sa patrie d'un grand nombre d'ouvrages qui assurèrent sa réputation et mourut en 1750. — Son fils, sculpteur et architecte, membre de l'Académie de Lyon, mort en 1779, avait formé le projet d'agrandir Lyon en reculant au S. de la ville le confluent du Rhône et de la Saône; on fit dans ce but une chaussée qui porte encore son nom, mais on ne continua pas l'exécution de ses plans.

PERRAULT (Claude), né en 1613 à Paris, mort en 1688, fut d'abord médecin, ensuite architecte. Il s'est immortalisé en fournissant les plans du nouveau Louvre, notamment de la Colonnade, ainsi que de l'Observatoire et de quelques autres monuments. On lui doit une bonne trad. de *Vitruve*. — Son frère, Charles Perrault (1628-1703), se livra d'abord au genre burlesque et fit beaucoup de vers, eut quelque succès au barreau, devint premier commis de la surintendance des bâtiments du roi, eut part à la fondation des académies des inscriptions, des sciences, de peinture, sculpture et architecture, fut membre de l'Acad. Française et de celle des Inscr., fit transporter au Louvre le siége de l'Ac. Fr. Il est auteur de notic. sur *Les hom. illustres du* XVIIe *siècle*, Paris, 1696-1701; mais il est surtout célèbre par ses *Contes des fées*, 1697, qui sont encore aujourd'hui populaires. Il fit paraître, de 1686 à 1696, le *Parallèle des anciens et des modernes*, 4 vol. in-12, ouvrage dans lequel il donnait hautement la préférence aux derniers, et qui excita de vives disputes parmi les gens de lettres. Boileau s'est plu, fort injustement, à dénigrer les deux frères Perrault.

PERREUX, ch.-l. de cant. (Loire), à 5 kil. E. de Roanne; 2,600 hab.

PERRHÉBIE, *Perrhæbia*, contrée de Thessalie, sur les bords du Pénée, entre l'Atrax et la vallée de Tempé, était habitée par les Lapithes avant leur défaite par les Centaures.

PERRIN (Pierre), dit *l'abbé Perrin*, quoiqu'il n'eût jamais reçu les ordres, auteur d'opéras, né à Lyon vers 1630, était introducteur des ambassadeurs chez Gaston, duc d'Orléans. Il fit représenter en 1659 une pastorale en cinq actes et en vers; c'est la première pièce française qu'on ait chantée. En 1669, il obtint des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de musique, où l'on chanterait des pièces de théâtre, installa ses acteurs dans un jeu de paume, rue Mazarine, et y fit jouer son opéra de *Pomone*; il fut ainsi le créateur de l'opéra français. Boileau l'a fort maltraité. Perrin mourut en 1680.

PERRONET (J.-Rod.), célèbre ingénieur, né à Surênes en 1708, mort en 1794, fut directeur des ponts et chaussées (1747), fit treize ponts magnifiques, entre autres le pont de Neuilly (qui fut le premier exemple d'un pont horizontal), et le pont Louis XVI, dirigea le canal de Bourgogne, donna un plan pour amener à Paris les eaux de l'Yvette, fonda l'Éc. des Ponts-et-Chaussées, et indiqua les moyens à employer pour construire des arches de pierre de 100 et même de 150 m. d'ouverture.

PERROS-GUIREC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 10 kil. N. de Lannion; 1,580 hab.

PERSAIM, *Bassein* des Birmans, ville de l'empire birman (Pégu), sur le Persaïm (bras de l'Iraouaddy), à 200 kil. S. O. de Pégu; port de mer. Ville jadis importante; elle fut brûlée dans les guerres entre les Péguans et les Birmans; les Anglais ont voulu y établir un comptoir en 1757, mais ils n'ont pu s'y maintenir.

PERSANTE, riv. des États prussiens (Prusse), sort d'un petit lac au N. O. de Neu-Stettin et tombe dans la Baltique, près de Colberg. Cours, 140 kil.

PERSARMÉNIE, c.-à-d. *Arménie perse*, nom donné à la portion de l'Arménie qui devint province perse par suite du partage de l'Arménie en deux états, qui étaient vassaux, l'un de Constantinople, l'autre de la Perse (en 390). La limite des deux portions passait à l'E. de Theodosiopolis et à l'O. du lac Arsissa (ou lac de Van). Un prince du sang des Sassanides régna sur la Persarménie de 415 à 416.

PERSE. Nous distinguerons sous ce nom la Perse ancienne, dite aussi empire des Perses ou empire médo-persan, et l'Iran ou Perse moderne.

PERSE ANCIENNE, *Persia*, vaste contrée de l'Asie, avait pour bornes au S. la mer des Indes, au N. le Caucase, la mer Caspienne et une ligne qui joindrait la ville actuelle d'Hérat au Djihoun et le Djihoun à l'Attok, à l'O. les monts des Kourdes et du Louristan, ainsi que le golfe Persique, à l'E. les montagnes de l'Inde: ce vaste espace comprenait l'Iran actuel (ou Perse proprement dite), le royaume d'Hérat, le royaume de Caboul, la confédération des Beloutchis, et le S. de la Russie Caucasienne. — Comme État, la Perse a souvent varié d'étendue; sous les successeurs de Cyrus, surtout depuis Darius, fils d'Hystaspe, l'empire perse comptait, outre tout l'espace décrit ci-dessus, la Syrie et l'Asie Mineure (avec Cypre et autres îles), à l'O.; la Bactriane et la Sogdiane, au N. E.; l'Égypte (en Afrique); il avait pour bornes à l'E. l'Indus, au S. la mer Érythrée, au N. les déserts des Scythes, et à l'O. la Méditerranée (avec la mer Égée et le Pont-Euxin), et le désert de Libye. Cyrus divisa ce vaste empire en 120 petits gouvernements; Darius I en 20 grands gouv. ou satrapies:

1 Lydie et Pisidie.
2 Carie, Lycie et Pamphylie.
3 Phrygie, Cappadoce et Paphlagonie.
4 Cilicie et Syrie septent.
5 Syrie méridionale.
6 Égypte.
7 Transoxiane.
8 Susiane.
9 Syrie des rivières, Babylonie et Assyrie.
10 Médie.
11 Côte S. de la mer Caspienne.
12 Bactriane.
13 Arménie.
14 Drangiane, Carmanie, et Gédrosie.
15 Pays des Saces.
16 Sogdiane, Arie, Chorasmie et Parthiène.
17 Colchide.
18 Albanie et Ibérie.
19 Pont.
20 Arachosie et Inde.

A ces 20 satrapies, il faut joindre la Perside, berceau de la nation persane, et qui formait une division à part, sans porter le titre de satrapie. — Sous les Sassanides (ou second empire persan), la Perse ne comprenait plus l'Asie Mineure, l'Égypte, la Bactriane, la Sogdiane; sa domination fut en outre très limitée au N., et l'Arménie était partagée avec l'empire romain. Après la domination arabe, le nom de Perse disparaît presque tout à fait et finit par être remplacé par celui d'Iran.

PERSE MODERNE ou IRAN, état de l'Asie occidentale, borné au N. par l'empire de Russie, la mer Caspienne et le Turkestan, à l'E. par les roy. de Hérat et de Caboul et la confédération des Béloutchis, au S. par les golfes d'Oman et Persique, à l'O. par la Turquie d'Asie, s'étend de 42° à 61° long. E., et de 26° à 39° lat. N.; 9,000,000 d'hab. Capitale, Téhéran. On divise généralement l'Iran en onze provinces, savoir :

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Irak-Adjémi,	Téhéran.
Tabaristan,	Demavend.
Mazendéran,	Sari.
Ghilan,	Recht.
Aderbaïdjan,	Tauris ou Tebriz.
Kourdistan persan,	Kirmanchah.
Khousistan,	Chouster.
Fars ou Farsistan,	Chiraz.
Kerman,	Sirdjan ou Kerman.
Kouhistan,	Cheheristan.
Khoraçan occidental,	Meched.

Le climat en Perse est très varié, chaud en général, brûlant en quelques parties, tempéré et même froid vers les montagnes. Celles-ci sont nombreuses au N. O., mais moins que dans les états voisins; au N. E., deux vastes déserts arides et sans eau, celui de Nebendjan et celui du Kerman, occupent le centre du pays; ailleurs, l'eau est rare ou abondante selon les lieux ; de là une fertilité ou médiocre ou extrême (grains, vins célèbres, fruits exquis, tabac, rhubarbe, *henné*, galle, gommes). Gros bétail, beaux chevaux, dromadaires, buffles, moutons à grosse queue, chèvres innombrables, vers à soie en quantité, mais aussi lions, tigres, hyènes, ours, etc. Un peu de cuivre, argent, fer, marbre, turquoises. Sel en quantité, naphte au Nord. Tapis, soieries, châles, maroquins, armes, etc. L'industrie, active jadis, est stagnante et déchue aujourd'hui. Ce sont surtout les étrangers qui font le commerce (les Russes par Recht et Astrakhan, les Anglo-Indiens par Bender-Bouchehr, les Boukhares par Asterabad et le Khoraçan). Les Persans sont braves, déliés, polis et spirituels, mais faux, paresseux, très amis du luxe des habits et très vicieux. Ils sont de la secte *Chyite* (*Voy.* ce mot), ce qui entretient leur haine contre les Turcs, qui sont *Sunnites*. L'instruction est très répandue chez eux, mais ils n'aiment que la poésie et les fables. Les arts et les sciences sont très arriérés. Avant le triomphe du Koran, la majeure partie de la population professait le magisme (ou religion de Zoroastre) ; aux IIIe et IVe siècles, il s'y trouvait aussi beaucoup de chrétiens; mais à partir du Ve siècle, les rois de Perse s'attachèrent à les exterminer.

L'histoire de la Perse ne commence réellement qu'à Cyrus, l'an 538 av. J.-C. Avant cette époque, les annales de la Perse rapportent une série d'événements qui donnent à la nation persane une antiquité exagérée ; on y place la dynastie fabuleuse des *Pichdadiens* ou *Kaiomariens*, à laquelle succéda celle des *Kaianiens* ou *Achéménides*, d'où sortit Cyrus. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant les bouleversements des empires d'Assyrie et de Médie, les Perses, restreints alors à la Perside (ou Farsistan actuel), se maintinrent indépendants. Le mariage de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, avec Cambyse, roi des Perses, qui fut le père de Cyrus, prépara la réunion de la Perside et de la Médie qui eut lieu après la mort de Cyaxare II (536); les victoires de Cyrus et ses conquêtes en Lydie, en Asie Mineure, en Assyrie, créèrent le vaste empire des Perses. De 530 à 330 av. J.-C., cet empire grandit encore, s'augmente de l'Égypte, achève la conquête de l'Asie-Mineure, puis il entre en lutte avec la Grèce ; mais les guerres médiques (490-449) commencent à l'ébranler ; amolli par le luxe et s'affaissant sous le poids de sa puissance même, l'empire médo-persan s'épuise à comprimer des révoltes, et finit par tomber sous les coups d'Alexandre. Après le règne éphémère de ce dernier (330-323), l'empire est démembré et devient en grande partie la possession des Séleucides, mais presque aussitôt les rois parthes ou arsacides la leur disputent (255). Finalement, après la ruine totale des Séleucides, dont les débris grossissent l'empire romain (64 av. J.-C.), l'ancien empire des Achéménides se trouve divisé en provinces romaines (à l'O. de l'Euphrate), royaume des Parthes ou des Arsacides (à l'E.), Arménie (vassale de Rome), et provinces au N. des monts Paropamises (indépendantes, ou à des hordes sauvages souvent hostiles aux Romains). — L'an 226 après J.-C. commence la dynastie des Sassanides, qui renverse les Arsacides, réunit les possessions de l'ancien empire des Perses dans la Haute-Asie, et forme un *second empire persan*. Les Sassanides portent des coups terribles aux Romains, mais ils sont eux-mêmes renversés par les Arabes (652). Pendant la période du califat (652-1258), le nom de Perse disparaît le plus souvent, du moins pendant trois siècles : l'empire arabe englobe alors toute la Perse; mais à partir du VIIIe siècle, cet empire perd successivement de ses provinces, non seulement à l'O., mais à l'E. Les Tahérides, les Soffarides, les Samanides, les Bouides, les Gaznévides créent sur divers points du territ. des états indépendants ; les Gourides, les Seldjoucides, puis les Gengiskhanides, les assujettissent ensuite à leur tutelle, jusqu'à ce qu'enfin le Mongol Houlagou-khan les renverse tout à fait (1258). La Perse ou Iran est alors soumise à des khans mongols issus les uns de Houlagou-khan, les autres de Tamerlan ; pendant le même temps, les Ilkhaniens à Bagdad (1336-1390), les Turcomans du Mouton Noir (1407-1468), et enfin les Turcomans du Mouton Blanc (1468-1499), règnent sur une partie de la Perse (Khoraçan, etc.). Nulle de ces maisons ne fonde une puissance vraiment durable. En 1499 apparaissent les Sophis, d'abord faibles, et qui cèdent aux Turcs tout le pays à l'E. du Kerkah. Mais Abbas-le-Grand, l'un d'eux, rétablit la monarchie (1587) ; il bat les Turcs, leur reprend Tauris, s'empare de la Géorgie et enlève Ormuz aux Portugais. A partir du XVIIIe siècle, tout change, et une série d'usurpations (parmi lesquelles celle du fameux Nadir) déchirent la Perse, qui finit par être démembrée (1779), jusqu'à ce qu'enfin la main plus forte du prince Kadjar Feth-Ali-chah reconstruise dans l'O. de l'ancienne Perse l'empire d'Iran ; mais les guerres de ce prince avec la Russie (1827) ont encore enlevé à la Perse la partie de l'Arménie où se trouve Erivan. C'est un descendant de Feth-Ali qui règne auj.

Dynasties et souverains de la Perse.

Dynastie fabuleuse. Pichdadiens ou Kaïomariens.

1° *Achéménides* ou *Kaïaniens.*

. . . .

Cyrus, 536?
Cambyse, 530
Smerdis-le-Mage, 523
Darius I, fils d'Hystaspe, 521
Xerxès I, 485
(Artaban), 472
Artaxerxès I, Longuemain, 471
Xerxès II, 424
Sogdien, 424
Darius II, Nothus, 423
Artaxerxès II, Mnémon, 404
Ochus, 362
Arsès, 338
Darius III, Codoman, 336

2° *Rois étrangers.*

Alexandre I, le Grand, 330-323
(Intervalle de 323 av. J.-C. à 226 ap. J.-C., rempli par les dynasties des *Séleucides* et des *Parthes* ou *Arsacides*. *Voy.* ces noms).

3° *Sassanides.*

Artaxerxès ou Ardéchir, 226
Sapor I, 238
Hormisdas I, 271
Varane ou Baharam I, 273
Varane II, 276
Varane III, 293
Narsès, 296
Hormisdas II, 303
Sapor II, 310
Artaxerxès II, 380
Sapor III, 384
Varane (IV), 389
Yezdedjerd I, 399
Varane V, 420
Yezdedjerd II, 440
Hormisdas et Perosès, 457
Balasch, 484
Cabad (dép. 498-501), 491
Chosroès-le-Grand, 531
Hormisdas III (ou IV), 579
Chosroès II, 590
Siroès, 628
Adeser, Serbazaras ou Schahriar, Tourandokht, reine, } 630
Kochenschdeh, Arzemidokht, reine, Chosroès III, Perosès II, Faroukzad, } 632
Yezdedjerd III, 632-652

4° *Califes d'Orient depuis Othman* (652-1258). *V.* CALIFES.

5° Concurremment avec les califes, mais sur quelques points seulement: *Tahérides* (820-872), *Soffarides* (872-902), *Samanides* (902-999), *Bouïdes de l'Irak-Adjémi* (932-1056), *Bouïdes du Fars* (932-1029).

6° *Ghaznévides.*

Alp-Tekin, 960
Sebek-Tekin, 975
Mahmoud, 999
Maçoud, 1028 ou 1030

7° *Seldjoucides de Perse.*

Togroul I (ou Togrul-beg), 1038
Alp-Arslan, 1064
Malek-chah, 1072
Barkiaroc, 1093
Mohammed I, 1105
Sandjar, Mahmoud I, Maçoud, Mohammed II, } 1115
Mahmoud II, 1158
Soliman-chah, 1160
Arslan-chah, 1161
Togroul II, 1175-1194

8° *Gourides* et *Khans du Kharizm* (1155-1225)

9° *Grands-khans mongols.*

Gengis, 1225
Oktaï, 1229
Kaïouk, 1242
Mangou, 1250

10° *Khanat mongol d'Iran.*

Houlagou, 1256
Abaka, 1265
Ahmed, 1282
Argoun, 1284
Kandjatou, 1290
Baïdou, 1294
Gazan ou Haçan, 1295
Aldjaptou, 1304
Abousaïd, 1317

Anarchie (1335-60).

11° *Ilkhaniens.*

Hasan-Bouzourk-Ilekkhan, 1336
Avéïs I, 1356
Ahmed Gélaïr ou Avéïs II, 1381-90
(Pendant le même temps, *Djoubaniens, et Modhaffériens*).
Tamerlan, 1380-1405

12° *Turcomans,*

Dynastie du Mouton Noir.

Iskander, 1407-35
Djihanghir, 1435-68

Dyn. du Mouton Blanc.

Ouzoun-Haçan, 1468
Yakoub, 1478
Djoulaver, 1485
Bayssangor, 1488
Roustam, 1490
Ahmed, 1497
Alvant, 1497

13° *Sophis.*

Ismaïl I, 1499
Thamasp I, 1524
Ismaïl II, 1576
Khodavend, 1577
Hamzah ou Mir-Hemzeh, 1585
Ismaïl III, 1585
Abbas I le Grand, 1587
Séfi, 1629
Abbas II, 1642
Soliman II, 1666
Hussein, 1694-1722
Mahmoud, 1722
Aschraf, 1725
Thamasp II, 1729
Abbas III, 1732

14° *De la chute des Sophis à l'époque actuelle.*

Nadir-chah, 1736
Ali-Kouli-Khan, 1747
Ibrahim, 1747
Ismaïl-chah *en titre*, 1747-1761
(*mais sous son règne* Ali-Merdan, Azad, Mohammed-Haçan),
Kerim-Wakil, 1761-1779
Guerre civile (1779-94).

15° *Dynastie des Kadjars.*

Aga-Mohammed-khan, 1794
Feth-Ali-chah, 1797
Mohammed-chah, 1834
Nereddin-chah, 1848

PERSE, *A. Persius Flaccus*, satirique latin, né l'an 34 de J.-C., à Volaterræ, était un rigide stoïcien. Il mourut jeune, à peine âgé de 28 ans, la 8e année du règne de Néron, l'an 62 de J.-C. Il légua 100,000 sesterces en mourant à son maître le philosophe Cornutus. Son ami, le poëte Cæsius Bassus, édita ses satires après en avoir retranché les passages trop hardis. Les satires de Perse sont au nombre de six et sont précédées d'un court prologue; elles ne forment pas plus de 600 vers. L'auteur s'y montre ardent ami de la vertu et de la simplicité antique; son style a de la noblesse et de la force, mais il est souvent obscur à force de concision. On présume qu'il s'y trouve beaucoup d'allusions à Néron. D'ordinaire, Juvénal et Perse sont réunis en un même vol.; la meilleure édition de Perse seul est celle de N.-L. Achaintre, Paris, 1812, in-8. On estime les traductions en prose de Sélis, de Lemonier, et de M. A. Perreau. MM. L.-V. Raoul, Théry, Fabre (1841) l'ont traduit en vers.

PERSÉCUTIONS. *Voy.* CHRISTIANISME.

PERSÉE, héros grec, fils de Danaé et de Jupiter, qui s'était métamorphosé en pluie d'or pour la séduire. Persée fut, par ordre de son aïeul Acrisius, abandonné aux flots avec Danaé, mais il vint aborder sur la côte de Sériphe, et trouva un appui dans le roi Polydecte; devenu grand, il sauva sa mère de la brutalité de ce prince, vainquit les Gorgones et coupa la tête de Méduse: il vit naître Pégase du sang qu'il venait de verser, prit pour monture ce coursier merveilleux, délivra avec son secours Andromède que bientôt après il épousa. Persée eut le malheur de tuer d'un coup de disque Acrisius, son grand-père, à Larisse, dans des jeux publics (1437 av. J.-C.); il lui succéda dans Argos, fonda Mycènes et m. en 1397. Il fut père de Sthénélus et d'Electryon.

PERSÉE, roi de Macédoine, fils naturel de Philippe V. Eloigné du trône par sa naissance illégitime, il parvint, à force de calomnies, à pousser le roi à faire périr son fils légitime Démétrius, s'assura le trône par ce crime et devint roi après la mort de Philippe, l'an 178 av. J.-C. Ennemi juré des Romains, il cacha longtemps sa haine et ses préparatifs, et fit assassiner le roi de Pergame, Eumène II, qui dénonçait ses projets à Rome. La guerre ayant enfin éclaté, en 171, il remporta d'abord plusieurs avantages, mais enfin il fut vaincu à Pydna par Paul-Emile, en 168. Il chercha un refuge dans l'île de Samothrace, mais tomba bientôt aux mains du vainqueur (167), et servit d'ornement à son triomphe. On le laissa ensuite mourir de faim en prison. Un de ses fils, nommé Philippe, fut réduit à se faire greffier à Rome.

PERSÉPHONE, nom grec de PROSERPINE.

PERSÉPOLIS, auj. *Tchihil-minar*, c.-à-d. *les 40 colonnes*, capitale de la Perside et de toute la monarchie médo-persane, sur l'Araxe, entre des hauteurs, fut prise par Alexandre en 330 av. J.-C. On a dit à tort que dans un moment d'ivresse ce prince fit mettre le feu à Persépolis, pour satisfaire un caprice de la courtisane Thaïs; un incendie fortuit brûla seulement quelques bâtiments du palais. La

translation du centre de l'empire à Babylone, la fondation de Séleucie et de Ctésiphon la firent promptement déchoir; elle fut détruite au VII[e] s. par les Arabes. Il n'en reste auj. que de belles et vastes ruines (près d'Istakhar, au N. E. de Chiraz), des bas-reliefs, avec des inscriptions en caractères cunéiformes.

PERSERIN ou PRISREND, *Theranda*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, au pied du mont Tchartag, à 260 kil. N. O. de Salonique; 15,500 hab. Evêché.

PERSIDE, *Persis*, auj. *Fars*, région d'Asie, avait pour bornes au N. la Médie, au S. le golfe Persique, à l'O. la Babylonie et la Susiane, à l'E. la Carmanie, et avait pour ch.-l. Persépolis, qui devint capitale de tout l'empire. La Perside, après avoir formé un petit état qui resta longtemps indépendant, sous le gouvernement des ancêtres de Cyrus, fut comprise dans l'empire médo-persan, dont elle était comme le noyau. Résidence du roi même, elle n'était pas comptée parmi les satrapies.

PERSIQUE (golfe), et quelquefois *mer Verte*, *Persicus sinus*, *mare Babylonium* ou *Erythræum* des anciens, golfe formé par l'Océan Indien sur la côte S. de l'Asie, entre la Perse au N. et à l'E., la Turquie d'Asie au N. O., l'Arabie à l'O. et au S. O., communique avec la mer d'Oman à l'E. par le détroit d'Ormuz, et s'étend entre 25°-30° 30' lat. N. et entre 45°-53° 30' long. E. : 900 kil. de long sur 450. Il reçoit l'Euphrate et le Tigre réunis.

PERSUIS (LOISEAU DE), compositeur, né à Metz en 1765, mort en 1819, vint à Paris en 1790, fut d'abord attaché à l'orchestre du théâtre Montansier, devint chef d'orchestre, puis directeur de l'Opéra. Il a donné à l'Opéra le *Triomphe de Trajan* (avec Lesueur), et la *Jérusalem délivrée*; il a aussi fait la musique de plusieurs opéras comiques, et les ballets d'*Ulysse*, de *Nina*, du *Carnaval de Venise*, etc.

PERTARIT ou PERTHARITE, roi lombard, eut Milan pour partage à la mort d'Aribert I, son père, qui avait divisé ses états entre ses deux fils (661), s'enfuit chez les Avares lors du meurtre de son frère Gondebert par l'usurpateur Grimoald, reparut un instant à sa cour, mais fut obligé de s'éloigner de nouveau, vécut en France jusqu'à la mort de Grimoald en 671, revint alors en Italie, chassa Garibald et régna quinze ans (671-686) sur tout le roy. avec sagesse. Son fils Cunibert lui succéda. Pertharite est le héros d'une tragédie de Corneille.

PERTH, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Perth, sur la gauche de la Tay, à 69 kil. N. d'Edimbourg; 20,000 hab. Hôtel-de-ville, théâtre, casernes, prison, etc. Société littéraire. Beaucoup de toiles, cotonnades, chaussures, etc., tant aux environs que dans la ville même. Aux environs aussi, riche pêche du saumon. — Le comté de Perth, situé au S. de ceux d'Aberdeen et d'Inverness, au N. du Frith de Forth, a 125 kil. sur 110, et compte 150,000 hab. Sol montueux (monts Grampians), beaucoup de lacs et petites rivières. Assez d'industrie.

PERTHOIS, ancien petit pays de la Champagne, au S. de l'Argonne, avait pour ch.-l. Vitry-le-Français; il est auj. compris dans les dép. de la Marne et de la Haute-Marne. Anc. ch.-l., Perthes.

PERTINAX (P. Helvius), empereur romain, né en Ligurie l'an 126, fils d'un affranchi, se distingua comme général en Germanie, sous Marc-Aurèle, gouverna avec sagesse les deux Mésies, la Dacie, la Syrie, et se trouvait préfet de Rome à la mort de Commode. Salué auguste en 193 par les prétoriens et le sénat, il donna l'exemple de toutes les vertus. Il projetait la réforme des abus, et voulait rétablir la discipline militaire; mais il mécontenta par là les soldats et fut égorgé par les prétoriens, qui mirent ensuite l'empire à l'enchère (*Voy.* DIDIUS). Son règne n'avait duré que 87 jours.

PERTUIS, ch.-l. de canton (Vaucluse), à 20 kil. S. E. d'Apt, près de la Durance; 4,470 hab. Collége communal. Vins, eau-de-vie, huile d'olive, garance.

PERTUIS-BRETON (le), détroit entre l'île de Ré et la côte de France. *Voy.* BRETON.

PERTUIS-D'ANTIOCHE (le), détroit entre les îles d'Oléron et de Ré.

PÉRUGIN ou PÉROUSIN, territoire de Pérouse (en italien *Perugia*), formait jadis une province des États de l'Église: il est auj. compris dans l'O. de la délégation de Pérouse. On y trouvait, outre Pérouse, Montaleria, Passignano et Città delle Pieve.

PERUGIN (P. VANUCCI dit LE), grand peintre, né en 1446 à Città delle Pieve dans le Pérugin, mort en 1524, fut chef de l'école romaine, maître de Raphaël, et auteur de quantité de belles fresques qui se voient à Pérouse, Florence et Rome. Ses tableaux, quoique un peu secs, et trop semblables les uns aux autres, se distinguent cependant par le coloris et par d'autres qualités précieuses. On admire son *Mariage de la Vierge* (à Caen), et ses *Noces de Cana* (au Louvre).

PERUSIA, ville de l'Italie anc., auj. PÉROUSE.

PERUWELZ, ville de Belgique (Hainaut), à 17 kil. S. E. de Tournay; 5,470 hab. Brasseries.

PERVENCHÈRES, ch.-l. de canton (Orne), à 13 kil. S. O. de Mortagne; 950 hab.

PÉSARÈSE (Simon CANTARINI, dit le), peintre et graveur, né en 1612 à Pesaro, mort en 1648, fut l'élève et l'imitateur du Guide, se brouilla avec son maître pour s'être permis des critiques peu mesurées, quitta Bologne, obtint la protection du duc de Mantoue, avec lequel il se brouilla encore, et alla mourir à Vérone. Il est un des meilleurs coloristes et dessinateurs de l'école bolonaise.

PESARO, *Pisaurum*, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la délégation d'Urbin-et-Pesaro, près de la Foglia et de l'Adriatique, à 240 kil. N. E. de Rome; 14,000 hab. Petit port, évêché, cathédrale et autres belles églises. Filatures de soie, étoffes, faïences, cristal, etc. Patrie du pape Innocent XI, de plusieurs savants, du peintre Cantarini, dit *le Pesarèse*, et du célèbre compositeur Rossini. — Cette ville est fort ancienne; détruite par Totila, elle fut rebâtie plus belle par Bélisaire. *Voy.* PISAURUM.

PESARO (cap), cap de la Turquie d'Asie, sur la côte S. O. de l'île de Chio.

PESCAIRE, *Pescara* en italien, *Aternum* en latin, ville du roy. de Naples (Abruzze Cit.), sur la *Pescara* (*Aternus*), à 13 kil. N. E. de Chieti; 2,500 hab. Forteresse. Anc. marquisat. — *Voy.* AVALOS.

PESCENNIUS (C.) NIGER, général romain, originaire d'Aquinum, avait géré le gouvernement de Syrie et déployé beaucoup de talents, lorsque son armée le salua auguste en 193, après la mort de Didius, tandis que Sévère était proclamé par les légions d'Illyrie. En vain il tenta de s'accommoder avec son rival, bientôt il fallut en venir aux mains; l'Asie et la Thrace étaient pour lui. Il eut d'abord quelques avantages, mais deux défaites qu'il essuya (à Issus et à Nicée) le forcèrent à fuir; il se dirigeait vers le pays des Parthes, quand ses soldats le tuèrent, non loin de Cyzique, en 195.

PESCHIERA, *Ardelica* ou *Piscaria*, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, sur le Mincio, au point où il sort du lac de Garda, à 24 kil. O. de Vérone; 2,400 hab. Citadelle, petit port. — Prise par les Français en 1796; occupée par les Austro-Russes en 1799, par les Fr. en 1801; prise par les Ital. en 1848.

PESCIA, ville de Toscane (Florence), à 40 kil. N. E. de Florence; 4,000 hab. Evêché; filat. de soie.

PESCINA, ville du roy. de Naples (Abruzze Ult. 2[e]), à 44 kil. S. O. d'Aquila; 3,000 hab. Résidence de l'évêque dit *dei Marsi* (des Marses). Patr. de Mazarin.

PESMES, ch.-l. de canton (Haute-Saône), à 18 kil. S. de Gray; 1,800 hab. Forges.

PESSAC, ch.-l. de canton (Gironde), à 8 kil. S. O. de Bordeaux; 1,500 hab.

PESSINONTE, *Pessinus*, ville de Galatie, chez les Tectosages, sur le Sangarius, à l'O. de Gordium, était célèbre par un temple de Cybèle, et par une statue de la déesse, qu'on disait tombée du ciel. On prétendait aussi qu'Atys avait son tombeau à Pessinonte.

PESTALOZZI (Henri), célèbre instituteur suisse, né à Zurich en 1745, mort en 1827. Après avoir étudié les langues, la théologie, l'agriculture, il se voua par philanthropie à l'instruction des classes pauvres, et forma en 1775, dans sa terre de Neuhof en Argovie, un institut pédagogique où il recevait gratuitement les enfants pauvres et abandonnés. En 1798, le gouvernement suisse le récompensa en se chargeant des frais de cet utile établissement, qui fut transporté successivement à Stanz, au château de Berthoud, puis dans celui d'Yverdun. Après avoir joui d'une grande prospérité, l'institut déclina par le vice de la gestion, et le fondateur eut le chagrin de survivre à son ouvrage. Pestalozzi faisait marcher de front les langues, le calcul, la géométrie, l'industrie, l'agriculture, et voulait que l'écolier comprît toujours le but et l'application de ce qu'il apprenait. Il s'attachait à l'éducation morale plus encore qu'à l'instruction, et fondait tout son système sur des observations psychologiques. Pestalozzi a laissé un grand nombre d'écrits qui ont été publiés en 13 vol. in-8, 1819-27 ; ils roulent presque tous sur l'éducation : le principal est *Léonard et Gertrude*, roman philosophique. M. A. Jullien a publié *Esp. de la méth. de P.*, 1812 ; M. Cochin *Essai sur P.*, 1848.

PESTH, *Contra-Acincum* des Romains? *Pestum* ou *Pestinum* en latin moderne, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Pesth, sur la gauche du Danube, vis-à-vis de Bude, à 205 kil. S. E. de Vienne ; 50,000 hab. Fort belle ville, la plus riche, la plus industrieuse et la plus commerçante de la Hongrie. Bien que Bude soit la capitale de la Hongrie, c'est à Pesth que siégent les hautes cours de justice et la diète. Hôtel des Invalides, bourse, théâtre, belles promenades, b. pont *Rothschild*. Université qui y fut transférée de Bude en 1782, école nationale supérieure, collége de Piaristes ; cabinet d'histoire naturelle, musée national, bibliothèque, amphithéâtre anatomique, jardin botanique. Draps, soieries, tissus de coton, orfèvrerie, argenterie, ganterie, liqueurs, instruments de musique, etc. Grand commerce ; quatre foires par an ; il s'y fait pour 25 millions d'affaires. Aux environs sont les bains de Rakoch. — Pesth fut prise par les Turcs en 1526, 1541 et en 1603 ; ils la brûlèrent en l'abandonnant (1684), et la rendirent presque en ruines à l'Autriche (1686). Un débordement du Danube lui fit beaucoup de mal en 1775. Elle s'est remise de ces désastres. Soulevée en 1848 contre l'Autriche ; reprise en 1849. — Le comitat est entre ceux de Neograd, d'Hevech, Bacs, la petite Cumanie et le district des Iazyges : 185 kil. du S. au N. sur 96 ; 450,600 hab. Il contient Bude, capitale de la Hongrie, et cependant Pesth est son ch.-l. Il comprend trois anciens comtés : Pesth, Pilich et Solt.

PESTI, ville du roy. de Naples. *Voy.* PÆSTUM.

PETALISME (du grec *petalon*, feuille), espèce de jugement populaire qui fut quelque temps en usage à Syracuse, comme l'ostracisme à Athènes ; il consistait à écrire sur une feuille le nom du citoyen qu'on voulait bannir (*Voy.* OSTRACISME).

PETAU, ville de Styrie. *Voy.* PETTAU.

PETAU (Denis), en latin *Petavius*, savant jésuite, né à Orléans en 1583, mort en 1652, professa la philosophie à Bourges, puis la théologie à Paris, et refusa des offres brillantes du pape et du roi d'Espagne. Il a laissé, entre autres grands ouvrages, *De doctrina temporum*, 1627 ; *Uranologia*, 1630 et 1703-5, 3 vol. in-fol. ; *Rationarium temporum*, Paris, 1633-34, 2 vol. in-12 ; *Theologica dogmata*, Paris, 1644-50, 5 vol. in-fol. Les deux premiers ont fait faire de grands progrès à la science chronologique. — Il ne faut pas confondre le chronologiste Denis Petau avec Paul Petau, natif aussi d'Orléans (1568-1614), son oncle, qui a laissé des ouvrages d'antiquités.

PETCHENEG, ville de la Russie d'Europe (Slobodes d'Ukraine), à 49 kil. E. de Kharkov ; 7,000 hab. Ainsi nommée des Petchénègues, ses habitants.

PETCHÉNÈGUES, dits aussi *Pazinkita* ou *Bedjenak*, peuple turc d'origine, sortit du Turkestan pour s'avancer vers l'Iaïk et vers le Volga, et, après y avoir séjourné quelque temps, franchit le Volga en 884, envahit la Khazarie, puis, poussant toujours à l'O., s'étendit des rives du Don à celles du Dniepr et du Danube (892). Leur empire comprenait ce qu'on nomme auj. Valachie, Moldavie, Transylvanie (pour les trois quarts), Bessarabie, Kherson, Iékatérinoslav, Tauride et partie des gouvernements de Podolie, Pultava, Orel, etc. Il avait pour bornes au S. les roy. de Bulgarie et Servie, à l'O. la Hongrie et la Pologne, au N. le grand-duché de Kiev et les duchés russes, à l'E. les Khazars. Ils furent souvent en guerre, soit avec les Russes, soit avec les Hongrois, soit avec les Grecs, surtout après la chute du deuxième royaume de Bulgarie en 1018 ; épuisés par les guerres continuelles, ils disparurent peu à peu. La dernière mention qu'on fasse des Petchénègues est en 1122 ; ils furent alors défaits par l'emp. Jean II Comnène.

PE-TCHI-LI, golfe et prov. de Chine. *V.* TCHI-LI.

PETCHORA, riv. de la Russie d'Europe, naît par 61° 37' lat. N. dans le gouv. de Perm, coule de l'O. au N. O., au S. O., et au N., et tombe dans l'Océan Glacial arctique par plusieurs bras. Cours, 1,300 kil.

PETERBOROUGH, ville d'Angleterre (Northampton), à 60 kil. N. de Northampton ; 8,600 h. Evêché anglican. Anc. couv. où fut rédigée une cél. *Chroniq.*

PETERBOROUGH (Ch. MORDAUNT, comte de), pair anglais, né en 1662, mort en 1735, fils aîné du vicomte d'Arason, commanda les troupes anglaises en Espagne dans la guerre contre la France (1705 et 1706), se signala par sa bravoure et sa loyauté (surtout à Barcelone), fut chargé de div. missions, et m. à Lisbonne, où il était allé pour rétablir sa santé. Il avait épousé en 2es noces la célèb. cantatrice Anastasie Robinson. Peterborough avait un esprit vif et original. Il a laissé de piquants *Mémoires*, publ. en 1853.

PETERHEAD, ville d'Ecosse (Aberdeen), à 42 kil. N. E. d'Aberdeen, sur la mer du Nord ; 6,400 hab. Bel hôtel-de-ville, quelques établissements littéraires, un peu d'industrie ; fil, lainages, tissus de coton ; eaux thermales. Erigée en baronie dès le XVIe siècle en faveur des comtes Maréchal.

PETERHOF, bourg de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), à 23 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg ; 600 hab. Beau château impérial.

PÉTERSBOURG (St-). *Voy.* SAINT-PÉTERSBOURG.

PETERSBURG, ville des États-Unis (Virginie), à 35 kil. S. de Richmond, sur l'Appomattox ; 5,700 hab. Académie, temples pour les diverses sectes.

PETERSEN (GERLACH). *Voy.* GERLACH PETERSEN.

PETERWARADIN ou PETERVARAS, en allemand *Peterwardein*, en lat. *Acunum*, v. des États autrichiens (Esclavonie), ch.-l. de la régence de Peterwaradin, sur le Danube, rive droite, à 89 kil. S. E. d'Eszek ; 3,800 hab. Elle se compose de deux forteresses, la basse et la haute, et de la ville de Bukowetz. Le prince Eugène y gagna une grande victoire sur les Turcs en 1716. Assiégée en 1848 par les Autrichiens, elle capitula en 1849. — La régence, ou district régimentaire de Peterwaradin, est située entre le comitat de Syrmie et le district des Tschaïkistes au N., le banat allemand à l'E., la Servie et la Bosnie au S., le district de Brod à l'O. ; 200 kil. sur 35 environ.

PETHION ou PÉTION (Jérôme), dit *de Villeneuve*, maire de Paris, né en 1759 à Chartres, était avocat en 1789. Il fut député à l'Assemblée

Nationale et à la Convention, fut chargé avec Barnave et Latour-Maubourg de ramener Louis XVI de Varennes, demanda qu'on le mît en jugement, fut ensuite nommé maire de Paris (14 novembre 1791), et devint un moment l'idole du peuple; il laissa exécuter, sans y opposer la moindre résistance, les insurrections des 20 juin et 10 août 1792, ainsi que les massacres de septembre. Cependant ayant voté dans le procès du roi pour la mort avec sursis et appel au peuple, il devint odieux aux révolutionnaires et fut proscrit avec les Girondins le 31 mai 1793. Il s'enfuit et périt dans les landes de Bordeaux où l'on retrouva son cadavre à moitié dévoré par les loups. Péthion, comme homme politique, était tout à fait nul; il ne dut sa popularité qu'à l'exaltation de ses principes. Il avait une réputation de probité: ses admirateurs l'appelaient le *vertueux* Péthion.

PÉTILIE, *Strongoli* ou *Policastro*, ville du Brutium, à l'E., bâtie, selon la fable, par Philoctète.

PÉTILIUS CERÉALIS. *Voy.* CEREALIS.

PETINESCA, anc. ville d'Helvétie, près de Bienne.

PÉTION (Alexandre SABÈS, dit), président de la république d'Haïti, né en 1770, était un homme de couleur de Port-au-Prince. Il servit d'abord dans l'armée française lors de la révolte de Saint-Domingue, s'éleva au grade d'adjudant-général, se déclara contre Toussaint Louverture, défendit contre lui le fort Jacmel avec honneur, se retira en France après la défaite de son parti, puis revint comme colonel avec Leclerc; mais il quitta ensuite les rangs français pour se joindre à Jacques Dessalines, et fut nommé commandant du Port-au-Prince par le roi Christophe (1806); peu après il entra en guerre avec celui-ci, et prit de son côté le titre de président de la république d'Haïti (1807). Par ses talents et sa modération il accrut beaucoup son territoire, et attira sous ses drapeaux une partie des soldats de son rival. Pétion mourut en 1818, laissant son petit état dans une position prospère. Il eut pour successeur Boyer qui régna jusq. 1843.

PÉTION, maire de Paris. *Voy.* PÉTHION.

PETIONVILLE, ville de l'île d'Haïti (dép. de l'Ouest), à 12 kil. E. du Port-au-Prince; fondée récemment; elle devait être la capitale de l'île. Elle tire son nom du président Pétion.

PETIS (Fr.), orientaliste, né en 1622, mort en 1695, fut secrétaire-interprète du roi pour les langues turque et arabe, laissa un *Dictionnaire français-turc et turc-français*; une *Histoire de Gengiz-can* (1710, in-12); etc. — Son fils, Fr. Pétis de la Croix (1653-1713), voyagea en Orient, eut une chaire d'arabe à Paris, succéda à son père comme secrétaire-interprète pour les langues orientales, donna une traduction persane de l'*Histoire métallique de Louis XIV*; les *Mille et un jours*; une *Histoire de Timour-Lenc* (1722, 4 vol. in-12), etc. — Alexandre-L.-Marie Petis de la Croix, fils de ce dernier, né en 1698, mort en 1751, passa 6 ans en Syrie, fut successivement secrétaire-interprète de la marine, interprète des langues orientales à la Bibliothèque du Roi, professeur d'arabe au collége de France. Il a traduit des ouvrages arabes.

PETIT (J.), docteur en théologie, natif de Hesdin, était aux gages de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Il fit grand bruit en soutenant la légitimité du meurtre du duc d'Orléans, assassiné par ce prince (1408), et en professant qu'il est permis de tuer un tyran, doctrine qui fut réfutée par Gerson, et qui fut condamnée solennellement par le concile de Constance, et par le parlement. Il mourut en 1411. Le P. Petit était de l'Ordre des Cordeliers.

PETIT (P.), géographe, ingénieur, physicien, né à Montluçon en 1594, mort en 1677, fut un des premiers à signaler à l'attention publique les découvertes consignées dans la dioptrique de Descartes, et répéta avec Pascal les expériences de Torricelli sur le vide. Il a laissé divers opuscules. — Un autre P. Petit, poëte latin moderne (1617-87), de Paris, avait étudié en médecine, et fait l'éducation des fils du premier président Lamoignon. Il a laissé des *poésies latines*, Paris, 1683, in-8, des *discours*, des ouvrages de physiologie et de médecine, dont un contre l'automatisme de Descartes (*De motu animalium spontaneo*), Paris, 1660, in-8. Parmi ses poésies on a remarqué les pièces intitulées *Codrus* et *Thia sinensis* (le thé).

PETIT (J.-L.), chirurgien et anatomiste célèbre, né à Paris en 1674, mort en 1750, membre de l'Acad. des Sciences, censeur royal, puis démonstrateur, enfin directeur à l'école royale de chirurgie, imagina divers instruments utiles et fit quelques découvertes pathologiques. On lui doit un *Traité des maladies des os*, 2e édit., 1723, 2 vol. in-12; un *Traité des maladies chirurgicales*, etc, 1774, 1790, 3 vol. in-8; etc.

PETIT-BOURG, hameau du dép. de Seine-et-Oise, à 4 k. N. de Corbeil. Beau château; col. agric.

PETITE-PIERRE (LA), *Lützelstein* en allemand, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), sur une montagne, à 13 kil. N. O. de Saverne; 1,300 hab. C'était un comté important. En 1452, l'électeur palatin s'en empara, et depuis il passa aux comtes de Veldenz, cadets de cette maison, puis à la principauté de Deux-Ponts.

PETITE-TERRE, deux petites îles à la pointe S. E. de la Guadeloupe. Bon mouillage.

PETITION DES DROITS, célèbre requête formulée par les chefs du parti patriotique du parlement anglais de 1628, et adoptée par Charles I, le 7 juin. Les chambres s'y plaignaient de quatre abus qu'elles voulaient voir cesser: 1° contrainte à l'effet d'arracher des prêts pour le roi; 2° arrestations et détentions illégales; 3° logement des gens de guerre; 4° jugements par cours martiales. L'adoption de la pétition des droits fut suivie de vives querelles, et amena les onze ans de gouvernement sans chambre (1629, etc.), qui à leur tour donnèrent naissance à la révolution républicaine (de 1644 à 1660).

PETITOT (Jean), peintre de Genève, né en 1607, mort en 1691, excella dans la miniature, et s'attacha successivement aux rois d'Angleterre Charles I et Charles II, puis à Louis XIV. Son dessin et son coloris étaient vraiment magiques. Calviniste zélé, il fut emprisonné au Fort l'Évêque après la révocation de l'édit de Nantes, et ne sortit que quand on craignit pour ses jours. Bossuet tenta vainement de le convertir. P. est le créateur de la peinture sur émail.

PETITOT (Cl.-Bernard), né à Dijon en 1772, mort en 1825, longtemps secrétaire, et enfin membre du Conseil royal de l'instruction publique; a donné 3 tragédies toutes très faibles: la *Conjuration de Pison*, 1795, *Géta et Caracalla*, 1797, *Laurent de Médicis*, 1799, et une traduction des *tragédies d'Alfieri*, 4 vol. in-8, 1802, etc.; il a publié le *Répertoire du Théâtre Français*, 1803-4, 23 vol. in-8, réimprimé en 181[illegible] et les *Mémoires relatifs à l'Histoire de France* [illegible] 56 vol., 1819-24. Cette collection a été continuée p[illegible] M. de Monmerqué.

PETIT-RADEL (Phil.), né à Paris en 1749, m[illegible] en 1815, chirurgien-aide-major aux Invalides, av[illegible] été chirurgien-major à Surate, professeur de c[illegible] mie chirurgicale à l'École de Médecine de Par[illegible] Il a laissé: *Dictionnaire de chirurgie*, 1790, 3 v[illegible] in-4 (dans *l'Encyclopédie méthodique*); *Voyage h[illegible] torique dans les principales villes d'Italie*, Paris, 18[illegible] 3 vol. in-8; *De amoribus Pancharitis et Zoroæ*, 18[illegible]

PETIT-RADEL (L.-Ch.-François), frère du pré[illegible] dent, né en 1756, mort en 1836, se fit recev[illegible] docteur en Sorbonne, fut vicaire-général du Coc[illegible] rans, 1788, passa en Italie, 1791, où il mêla l'ét[illegible] de la botanique à celle de l'antiquité, revint [illegible] France en 1800, fut reçu membre de la 3e cl[illegible]

de l'Institut (Inscriptions et Belles-Lettres), 1806; entra vers la même époque à la bibliothèque Mazarine, et se consacra à l'étude des monuments pélasgiques. On lui doit, entre autres ouvrages, des *Mémoires sur les origines des plus anciennes villes d'Espagne*; un *Examen de la véracité de Denys d'Halicarnasse concernant l'authenticité des colonies pélasgiques en Italie*; des *Recherches sur les monuments cyclopéens*; un *Examen des synchronismes de l'histoire primitive de la Grèce*, 1827. M. Petit-Radel a légué à la bibliothèque Mazarine une collection de modèles représentant les ruines des principaux monuments pélasgiques de la Grèce et de l'Italie.

PÉTORCA, ville du Chili, à 200 kil. N. de Santiago. Aux environs, mines d'or.

PÉTOVIO. *Voy.* PETTAU.

PÉTRA ou *Aracenne*, auj. *Krak*, ville des Nabathéens, à 60 kil. S. de la mer Morte, ch.-l. de l'Arabie Pétrée au temps de l'empire Romain, devait son nom à sa situation sur un rocher (*petra*).

PETRA-OXIANA, fort de la Sogdiane, près de l'Oxus, regardé comme imprenable, fut emporté cependant par Alexandre, en 328 av. J.-C.

PÉTRARQUE (François), célèbre poëte italien, né en 1304 à Arezzo. Son père, ardent guelfe et ami du Dante, ayant été banni de Florence où il occupait un emploi, vint se fixer avec lui à Avignon où résidaient les papes, et l'envoya étudier le droit à Montpellier et à Bologne; mais cette étude avait peu d'attrait pour le jeune Pétrarque. Devenu en 1324, par la mort de son père, libre de suivre ses penchants, il se voua tout entier aux lettres et à la poésie, et revint habiter Avignon. C'est là qu'il vit en 1327 la célèbre Laure (de Noves), pour laquelle il conçut un amour qui dura autant que sa vie, mais qui resta toujours sans espoir. Il entra alors dans l'Église, voyagea pour se distraire de sa douleur, visita la France, les Pays-Bas, puis vint s'enfermer dans la solitude de Vaucluse, auprès d'Avignon. Il exhalait sa passion dans des vers qui lui firent bientôt une réputation universelle. En 1335, le pape Benoît XII lui conféra des bénéfices qui lui assuraient une existence honorable; en 1341, il fut appelé à Rome pour y recevoir la couronne lauréale décernée au premier poëte de l'époque; en même temps, le roi de Naples, Robert, plein d'admiration pour son génie, lui donnait le titre de son aumônier ordinaire; le souverain de Parme le fixait auprès de sa personne avec le titre d'archidiacre de l'église de Parme. A partir de cette époque, Pétrarque fut honoré de diverses missions politiques; c'est ainsi qu'il fut chargé par les Romains d'aller à Avignon presser Clément VI de rétablir la résidence des papes à Rome (1342); par Clément VI lui-même de faire valoir les droits du saint-siége à la régence de Naples; par Louis de Gonzague, seigneur de Mantoue, d'intercéder auprès de l'empereur Charles IV, pour qu'il rendît la paix à l'Italie; par les Visconti, seigneurs de Milan, de réconcilier Gênes et Venise; puis d'aller en France féliciter sur sa délivrance le roi Jean II. Ce prince tenta vainement de le retenir auprès de lui. Vers le même temps, Florence le réintégrait dans le droit de cité qu'avait perdu son père, et lui offrait la direction de son Université; mais il refusa cette honorable mission. Au milieu de ses succès, Pétrarque avait appris la mort de Laure, enlevée par la peste de 1348; cette perte cruelle lui inspira de nouveaux chefs-d'œuvre. Après avoir longtemps vécu à la cour des princes d'Italie, qui le recherchaient à l'envi, Pétrarque voulut passer ses dernières années dans la retraite. Il se fixa à Venise, et fit don à cette ville de sa bibliothèque (1362); il fut en reconnaissance logé dans un palais aux frais de la république. Il mourut en 1374 à Arquà, bourg voisin de Padoue. Les ouvrages les plus célèbres de Pétrarque sont ses poésies italiennes, qui se composent principalement de *sonnets*, de *canzoni* ou *odes*, de *rime terze*; on y trouve une grâce, une délicatesse de sentiments inimitables. Il a aussi laissé des *lettres*, des *poésies latines*, parmi lesquelles on remarque des *églogues* et le poëme épique de l'*Africa* (où il chante les deux guerres puniques), et des *Traités de philosophie morale* qui mériteraient d'être lus (entre autres: *De remediis utriusque fortunæ; De ignorantiâ sui ipsius et multorum*, contre Aristote). Pétrarque était en outre un ami ardent de la littérature ancienne; il prit toutes sortes de peines pour rassembler et conserver des manuscrits; on lui doit la découverte des *Institutions oratoires* de Quintilien, d'une partie des *Lettres* et des *Discours* de Cicéron; il possédait plusieurs manuscrits précieux qui se sont perdus. L'édit. la plus complète des *Œuvres de Pétrarque* est celle de Bâle, 1581, in-fol. Ses poésies ont été très souvent imprimées à part. Parmi les éditions récentes, les plus estimées sont celles d'Antoine Marsand, Padoue, 1819-20, 2 vol. in-8; de Rome, 1821, 2 vol. in-8, avec les remarques de Tassoni, Muzio, Muratori; et celle de Biagioli, avec commentaires, Paris, 1822, 2 v. in-8. M. de Grammont et M. A. de Montesquiou ont trad. les *sonnets* (1842). L'abbé de Sade a laissé des *Mém.* sur Pétrarque, 1767, 3 v. in-4.

PÉTRÉE (ARABIE). *Voy.* ARABIE.

PETREIUS (M.), lieutenant du consul Antonius en 63 av. J.-C., battit Catilina à Pistoie, fut vaincu en Espagne par César en 49, prit part aux batailles de Pharsale et de Thapse (48, 46); on assure qu'après ce dernier événement, Juba et lui s'entretuèrent pour échapper au vainqueur.

PETREIUS (Nicolas), historien danois du XVIe siècle, est célèbre par le livre intitulé: *Cimbrorum et Gothorum origines et migrationes*, Leipsick, 1695, in-8; où il fait remonter l'histoire danoise jusqu'au 1er siècle après le déluge.

PETRETTO-E-BICCHISANO, village de la Corse, ch.-l. de canton; à 17 kil. N. de Sartène; 900 hab.

PETROBRUSIENS ou HENRICIENS. *Voy.* HENRI.

PETROCORII, peuple de la Gaule, d'abord dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine seconde, entre les *Lemovices*, les *Bituriges Vibisci*, les *Nitiobriges*, avait pour ch.-l. *Petrocorii* ou *Vesuna*, auj. *Périgueux*. Le pays qu'il occupait forme le *Périgord* actuel.

PÉTRONE, *Petronius Arbiter*, écrivain latin, natif de Marseille, proconsul en Bithynie sous Claude, fut un des favoris de Néron, qui lui donna le titre d'*Arbiter elegantiarum* (intendant des plaisirs); mais ayant été soupçonné d'avoir pris part au complot de Pison, il fut arrêté et obligé de s'ouvrir les veines à Cumes (66). Bien qu'Épicurien, il montra la plus grande sérénité dans ses derniers moments. On a sous son nom un pamphlet satirique mêlé de prose et de vers, et intitulé *Satyricon*, dans lequel se trouvent, avec beaucoup de descriptions lascives, quelques beaux morceaux, entre autres le *Festin de Trimalcion*, et un épisode célèbre sur les guerres civiles, en vers. On présume qu'il se trouve dans cet ouvrage de nombreuses allusions à Néron, dont Pétrone voulait peindre les débauches et le manque de goût; l'auteur, ajoute-t-on, aurait en mourant adressé ce pamphlet à Néron lui-même. L'ouvrage de Pétrone ne nous est parvenu qu'incomplet; un manuscrit découvert en 1663 par J. Lucius, à Trau en Dalmatie (et qui se trouve auj. à la Bibliothèque du Roi), a permis de combler plusieurs lacunes. Les meilleures éditions de Pétrone sont l'édition dite *Variorum*, Amsterdam, 1677, et celle de Burmann, 1743, 2 vol. in-4. Il en existe une traduction française complète par Durand, 1803, 2 vol. in-8, et une plus récente par M. Héguin de Guerle, 1834 (dans la collection Panckoucke). Le poëme de la *Guerre civile* a été imité en vers par J.-N.-M. de Guerle, 1799.

PETRONILLE (Ste), PÉRONELLE OU PÉRINNE, vivait à Rome du temps de S. Pierre, dont on la croit fille, et y subit le martyre. On l'honore le 31 mai.

PETROPAVLOSK, v. et port du Kamtchatka, au fond de la baie d'Awska. Bomb. en 1855 par la flotte anglo-franç. — Ville de Russie d'Asie (Omsk), à 400 kil. S. de Tobolsk, sur l'Ichim; 800 maisons. Fort.

PETROPOLIS, nom latinisé de St-Pétersbourg.

PÉTROZADOVSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. d'Olonetz, à 280 kil. N. E. de Saint-Pétersbourg; 8,500 hab. Poudre à canon, moulins à scie, tanneries, fonderies de boulets, etc.

PETRUS HISPANUS, pape. *Voy.* JEAN XXI.

PETTAU ou PETAU, *Petovio* des anciens, ville de Styrie, à 27 kil. S. E. de Marbourg, sur la Drave; 2,000 hab. Manufactures. — Ottokar III, margrave de Styrie, y battit les Hongrois en 1042.

PETTY (Guillaume), mécanicien, né à Rumsey en 1623, mort en 1687, exerça et enseigna la médecine, s'occupa d'économie politique, de construction maritime, et surtout des arts mécaniques. Il reçut le titre de comte de Kildare et fut la tige des lords Shelburne et des marquis de Lansdown.

PEUCÉ, grande île formée par les deux bouches les plus septentrionales du Danube. Cette île fut pendant un temps habitée par des Bastarnes.

PEUCER (Gaspar), savant du XVIe siècle, ami et gendre de Mélanchthon, né en 1525 à Bautzen, mort en 1602, enseigna les mathématiques et la médecine à Wittemberg. Il fut détenu 11 ans pour av. répandu les doctr. des Sacramentaires. Il a publié les œuvres de Mélanchthon (Wittemberg, 1562), et a lui-même beaucoup écrit, sur l'astronomie, la médecine, l'histoire, etc. Ses ouvrages les plus curieux sont un *Traité de la divination*, en latin (Wittemberg, 1552), et l'*Histoire de sa captivité*, Zurich, 1605.

PEUCÉTIE, *Peucetia*, région d'Italie sur l'Adriatique, entre l'Apulie propre et l'Iapygie, sur le revers nord-est de la Messapie, appartint en partie (pendant un temps) aux Salentins; Barium, Rudies, Egnatie en étaient les principales places. Ses habitants se nommaient Peucètes ou Pédicules.

PEULS (états). *Voy.* FELLATAHS et SÉNÉGAMBIE.

PEURBACH (George), *Purbachius*, astronome renommé, né en 1423, à Peurbach, près de Lintz (Autriche), mort en 1461, a laissé: une *Théorie des planètes* (en latin), Venise, 1490, souvent réimprimée; des *Tables d'éclipses* pour les années 1650-61 (latin), etc. Regiomontanus était son disciple.

PEUTINGER (Conrad), savant antiquaire, né à Augsbourg en 1465, mort en 1547 à 82 ans, était membre du sénat d'Augsbourg, devint président de cette assemblée en 1493, et fut chargé de plusieurs missions importantes auprès des empereurs Maximilien I et Charles-Quint. Il consacra ses loisirs aux lettres, forma une belle bibliothèque, qu'il ouvrit au public, contribua puissamment à la publication des meilleurs auteurs latins et allemands, et composa lui-même plusieurs ouvrages, entre autres: *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum reperta*, 1505; *Sermones convivales*, 1530. Il est surtout connu par la carte de l'empire romain qui porte son nom, la *Table de Peutinger* (*Tabula Peutingeriana*), dite aussi *Table Théodosienne*. Cette carte fut, à ce qu'on croit, exécutée à Constantinople vers 393, sous Théodose-le-Grand, ou selon d'autres vers 435 sous Théodose II; elle fut découverte à Spire vers 1500, dans une anc. bibliothèque, par Conrad Celtes, qui la légua à Peutinger; celui-ci se proposait de la publier, mais il en fut empêché par la mort, et elle ne parut qu'en 1598, par les soins de l'imprimeur Balthasar Moretus. Elle a été réimprimée avec de précieux éclaircissements par Scheyb, Vienne, 1753; par Christianopulus, Iési, 1809; par C. Mannert, Leips., 1824, par Fortia d'Urban, Par., 1845. C'est un des monum. les plus préc. de l'antiq.

PEVENSEY, ville d'Angleterre (Sussex), à 22 kil. S. O. d'Hastings. Ancien château-fort près duquel débarqua, dit-on, Guillaume-le-Conquérant.

PEXEJO (GAUTIER DE). *Voy.* GAUTIER.

PEYCHAWER ou PICHAOUER, ville d'Asie, ch.-l. d'une prov. de la partie de l'Afghanistan qui appartient à la confédération des Seiks, à 80 kil. O. d'Attok, sur un petit affluent de l'Attok, par 68° 50' long. E., 34° lat. N.; env. 60,000 h.—La prov., sit. à l'O. du Sindh, s'étend sur l'une et l'autre rive du Bas-Attok et a pour villes (outre Peychawer), Hadjnagar, Akora, Tira. C'est la *Peuceliotis* d'Arrien.

PEYRAC, ch.-l. de cant. (Lot), à 10 kil. N. E. de Gourdon; 1,000 hab.

PEYRARD (Fr.), professeur de mathématiques spéciales à Paris et bibliothécaire de l'Ecole Polytechnique, né en 1760, fut chargé de div. missions scientifiques en Italie, traduisit les *Coniques d'Apollonius de Perge*; les *Œuvres d'Archimède*, 1807, in-4; les *Éléments de géométrie d'Euclide*, 1814, in-4, etc., et mourut à l'hôpital St-Louis en 1822. Il était tombé dans la misère par son inconduite.

PEYRE (Marie-Joseph), architecte, né à Paris en 1730, mort en 1785, se fit remarquer par un style ferme et une grande hardiesse de conception, et opéra dans son art une révolution analogue à celle que Vien effectua dans la peinture. Il devint membre de l'Académie de peinture et contrôleur des bâtiments de la couronne. Ses *Œuvres d'architecture* forment 1 vol. in-fol., 1765. — Ant.-Fr. Peyre, son frère, architecte, membre de l'Institut, né en 1739, mort en 1823, étudia la peinture, s'acquit du renom par les heureuses corrections qu'il apporta au palais de l'électeur de Trèves et par divers beaux plans. Il est un des chefs de l'école d'architecture qui prend l'antique pour modèle.

PEYREHORADE, ch.-l. de cant. (Landes), à 18 kil. S. de Dax; 1,200 hab. Bois pour la marine.

PEYRELEAU, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 15 kil. N. E. de Milhau; 1,000 hab.

PEYRIAC-MINERVOIS, ch.-l. de cant. (Aude), à 19 kil. N. E. de Carcassonne; 1,300 hab. Vins.

PEYROLLES, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 17 kil. N. E. d'Aix, sur la Durance; 1,000 hab.

PEYRON (J.-Fr.-P.), peintre, né en 1744, mort en 1815, étudia beaucoup le Poussin, remporta le grand prix et préluda à la réforme qu'effectua Gérard. Ce dernier disait souvent: « Peyron m'a ouvert les yeux. » On admire de Peyron un *Cimon se dévouant à la prison pour obtenir l'inhumation de son père*, un *Paul-Émile avec Persée à ses pieds*, une *Mort de Socrate*, *de Sénèq.*; *Curius et les Samnites*.

PEYRONIE (LA), PEYROUSE (LA). *Voy.* LA PEYRONIE, LA PÉROUSE.

PEYRUIS, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), sur la Durance, à 16 k. N. E. de Forcalquier.

PEYSSONNEL (Ch. DE), né à Marseille en 1700, mort en 1757, fut secrétaire de l'ambassade française à Constantinople, eut part au congrès de Belgrade (1735), parcourut l'Asie Mineure, devint consul à Smyrne et fut dix ans associé de l'Académie des Inscriptions. On lui doit plusieurs *Mémoires*, la *Relation de ses voyages au Levant*, etc. — Son fils, né en 1727, mort en 1799, qui fut aussi consul-général à Smyrne, a laissé: *Observations historiques et géographiques sur les peuples qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, Paris, 1764, in-4; un *Traité sur le commerce de la mer Noire*, 1787, 2 vol.

PEZ (D. Bernard), bénédictin, né à Ips (Basse-Autriche) en 1683, mort en 1735, entra à l'abbaye de Mœlck et en devint bibliothécaire et vicaire. On a de lui: *Thesaurus anecdotorum*, Augsbourg, 1721-29, 6 vol. in-fol., recueil qui renferme de riches matériaux pour l'histoire de l'église d'Allemagne et fait suite au *Thesaurus* de D. Martène; *Bibliotheca ascetica*, Ratisbonne, 1723-40, 12 vol. in-4. — Son

frère, D. Jér. Pez, aussi bénédictin, a publié *Scriptores rerum Austriacarum*, Leipsick, 1721-25.

PEZAY (Alex.-Fréd.-Jacq. MASSON, dit le marquis de), né à Versailles en 1741, mort en 1777, fut d'abord officier de mousquetaires et se fit quelque renom par de petits vers dans le goût de Dorat. Chargé de donner quelques notions de tactique au dauphin (Louis XVI), il trouva moyen de s'insinuer dans l'intimité de ce prince, eut une grande part, dit-on, à la chute de Terray et à l'élévation de Necker, mais il finit par être lui-même éloigné de la cour. Il fut nommé inspecteur général des côtes. Il mourut dans sa terre de Pezay à 36 ans. On a réuni ses poésies sous le titre d'*Œuvres agréables et morales*, Liége, 1791, 2 vol. in-16. On a encore de lui: *la Rosière de Salency*, pastorale, avec musique de Grétry, 1774; *Campagnes de Maillebois en Italie*, (en 1745 et 1746), Paris, 1775, 3 vol. in-4, et une traduction en prose de *Catulle, Tibulle et Properce*, 1771, peu estimée.

PEZENAS, *Piscennæ*, ch.-l. de canton (Hérault), sur l'Hérault, à 22 kil. N. E. de Béziers; 7,978 hab. Industrie active et variée: lainages, chapeaux, verdet, esprits, eaux-de-vie, produits chimiques, filatures, teintureries, etc. Commerce de vins, eau-de-vie, câpres, etc. Le prix des eaux-de-vie sur cette place sert de mercuriale à toute l'Europe. — Déjà célèbre par ses laines sous les Romains, Pézenas devint au moyen âge le titre d'une seigneurie; fut achetée par saint Louis en 1261, érigée en comté par le roi Jean (1361) en faveur de Charles d'Artois, et passa ensuite dans les maisons de Montmorency, Condé et Conti.

PEZRON (Paul), de l'ordre des Bernardins, né à Hennebon en Bretagne, l'an 1639, mort en 1706. On a de lui: l'*Antiquité des temps*, Paris, 1687, in-4 (il y soutient qu'il s'est écoulé plus de 5,000 ans jusqu'à l'avénement du Messie); *Histoire évangélique, confirmée par la judaïque et la romaine*, Paris, 1696, 2 vol. in-12 (il y a joint une dissertation où il soutient que J.-C. est mort l'an 29 et non l'an 33 de l'ère vulgaire); *De l'antiquité de la nation et de la langue des Celtes*, 1703, in-8.

PEZZA ou POZZA (Michel). *Voy.* FRA-DIAVOLO.

PFAFF (Christophe-Matthieu), théologien protestant, né à Stuttgard en 1686, mort en 1760, montra un génie précoce, visita l'Italie, la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, professa la théologie à Tubingue, devint chancelier de l'université de cette ville, comte palatin, membre des États de Wurtemberg, dirigea l'édition de la Bible protestante, dite *Bible de Tubingue*, et composa plus de cent ouvrages, entre autres: *Dissertationes antibæliana* (contre Bayle), Tubingue, 1719, 1720, in-4; *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, 1727, in-8; etc. On lui doit la découverte de plusieurs manuscrits anciens, notamment de fragments importants de Lactance (1712) et d'Irénée (1715).

PFAFFENDORF, village des États prussiens (Silésie), à 2 kil. N. de Liegnitz; 300 hab. Victoire de Frédéric II sur les Autrichiens en 1760.

PFAFFENHAUSEN, ville murée de Bavière (Haut-Danube), à 8 kil. N. de Mindelheim; 1,000 hab. Château.

PFAFFENHOFEN, ville de Bavière (Isar), sur l'Ilm, à 48 kil. N. O. de Munich; 1,800 hab. Combat entre les Français et les Autrichiens (1745 et 1809).

PFALZ. *Voy.* PALATINAT.

PFEFFEL (Chrétien-Frédéric), jurisconsulte et publiciste français, né à Colmar en 1726, mort en 1807, avait pour père J. Conrad Pfeffel, jurisconsulte du roi en Alsace. Il remplaça son père et remplit diverses fonctions diplomatiques pour les cours de France, de Saxe, de Deux-Ponts. Il laissa, entre autres ouvrages: un *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public de l'Allemagne*, 1754 et 1776, 2 vol. in-4; *Recherches historiques sur les droits des papes sur Avignon*, 1768; *État de la Pologne, avec un abrégé de son droit public et ses nouvelles constitutions*, 1770, 1 vol. in-12.

PFEFFEL (Conrad-Gottlieb), littérateur, frère du précédent, né à Colmar en 1736, mort en 1809, devint aveugle à 21 ans, et ne s'en distingua pas moins par ses écrits. Il fonda et dirigea une école militaire à Colmar, avec son ami Lersé; devint en 1803 président du consistoire, puis secrétaire-interprète de la préfecture du Haut-Rhin. Il a beaucoup écrit en prose et en vers, et ses *Œuvres poétiques* forment 10 vol. in-8 (Tubingue, 1802-10); elles sont en allemand et se composent de pièces de théâtre, de contes, de fables, d'épîtres, etc. (elles ont été réimprimées à Strasbourg, 1841); on y trouve de la grâce et de la sensibilité; mais elles sont de mérite inégal. On estime beaucoup ses *Fables*; elles sont devenues classiques. Ses écrits en prose se composent surtout de nouvelles. On lui doit aussi des *Principes de Droit naturel*, à l'usage de l'école de Colmar, 1781 (en franç.).—Son fils a trad. ses *Contes et Nouvelles*, Par., 1825, 7 v. in-12; M. P. Lehr a mis en vers franç. ses *Fables*, Strasb., 1840.

PFIFFER (Fr.-L. de), lieutenant-général suisse au service de la France, né en 1716, mort en 1802, se distingua aux siéges de Menin, Ypres, Fribourg, aux batailles de Rocoux et de Laufeld. Il se retira à Lucerne après 60 ans de service et y exécuta un admirable plan-relief de la Suisse (de 7m, 50 sur 4m). On le conserve à Lucerne. Pfiffer avait tant d'influence sur ses compatriotes qu'on le surnommait le *roi de la Suisse*.

PFINZ, riv. du grand-duché de Bade, prend sa source dans le Wurtemberg (Forêt-Noire), et tombe dans le Rhin à 8 kil. E. de Graben; cours, 10 kil. Elle donne son nom au cercle de Murg-et-Pfinz.

PFIRT, bourg de Suisse. *Voy.* FERRETTE.

PFORZHEIM, ville du grand-duché de Bade (Murg-et-Pfinz), à 26 kil. S. E. de Carlsruhe, sur trois rivières (Wirm, Nagold, Enz); 5,500 hab. Bijouterie, horlogerie, maroquin, teinturerie à la turque, produits chimiq. Le maréch. de Lorges y battit le duc de Wurtemberg en 1692. Patr. de Reuchlin.

PHACÉE, roi d'Israël, 753-726 av. J.-C., était d'abord général de Phacéia, sur lequel il usurpa le trône après l'avoir assassiné, fit plusieurs invasions dans le roy. de Juda, fut attaqué par Salmanazar, roi d'Assyrie, qu'il n'éloigna qu'à force d'argent, et fut tué par Osée.

PHACÉIA, roi d'Israël, successeur de Manahem, ne régna qu'un an, de 754 à 753, et périt victime de Phacée, un de ses généraux.

PHAÉTHON, fils du dieu du Soleil et de Clymène, fille de Jupiter. Epaphus lui ayant soutenu qu'il n'était pas fils d'Apollon, le jeune Phaéthon alla trouver son père afin d'apprendre la vérité de sa propre bouche; puis, s'en étant assuré, il le supplia de lui accorder une grâce pour prouver qu'il était véritablement son fils. Apollon jura par le Styx qu'il ne lui refuserait rien; alors Phaéthon demanda de conduire le char du soleil un jour seulement, et Apollon, enchaîné par son serment, se vit contraint de lui accorder cette folle demande. Mais l'entreprise était au-dessus des forces de Phaéthon: les chevaux, mal dirigés, l'emportèrent, embrasèrent la surface de la terre et desséchèrent les eaux. Jupiter, pour mettre un terme à ces désordres, foudroya Phaéthon et le précipita dans l'Eridan. Ses trois sœurs, les Héliades, vinrent pleurer sur son corps, et furent changées par les dieux en peupliers.

PHALANGE, *phalanx*, corps d'infanterie ancienne, était surtout employé en Macédoine. Philippe la perfectionna: telle qu'il l'établit, elle se composait de 4,096 hommes rangés sur 16 de profondeur (256

files, 16 rangs), et armés de sarisses (lances longues de plus de 4m), de telle sorte que les lances des 5 premiers rangs formaient en avant de la phalange un mur de fer. Plus tard, Philippe doubla et quadrupla sa phalange. La grande phalange était de 16,384 hommes (1,024 par rang).

PHALANSTÉRIENS, disciples de Fourier. *Voy.* FOURIER (Charles).

PHALANTE, *Phalantus*, Lacédémonien, chef des Parthéniens (*Voy.* ce mot), alla fonder à leur tête la colonie de Tarente, vers 707 av. J.-C.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, était Crétois d'origine; il s'empara du pouvoir vers l'an 566 av. J.-C., et régna 16 ans suivant les uns, 30 ans suivant d'autres. Sa cruauté le rendit odieux et il fut, dit-on, lapidé par ses sujets. Pérille, habile mécanicien, lui avait fait hommage de son célèbre taureau de cuivre destiné à enfermer des condamnés qu'on voudrait brûler à petit feu. Phalaris le reçut et en fit l'essai sur Pérille lui-même. — Il reste sous le nom de Phalaris des *Lettres* qui sont évidemment apocryphes, mais qui ont donné lieu à de vives disputes entre les savants. Elles ont été publiées à Oxford, 1718, par Ch. Boyle; à Grœningue, 1777, in-4, et à Leipsick, 1823, in-8, par G.-H. Schæfer, avec les notes de Ch. Boyle, Lennep et Walkenaer. On en a une trad. française, par Benaben, Angers, 1803, in-8.

PHALÈRE, *Phalerus*, port d'Athènes, à 4 kil. de la mer, était employé avant le Pirée, et subsista concurremment avec celui-ci; mais il ne pouvait recevoir que de petits bâtiments. C'est là que naquit Démétrius dit de Phalère. *Voy.* DÉMÉTRIUS.

PHALSBOURG (c.-à-d. *bourg palatin*, *Pfalzburg*), ville de France (Meurthe), chef-lieu de canton, à 17 kil. N. E. de Sarrebourg; 3,722 hab. Ville très forte et qui par sa situation commande les défilés des Vosges. Forteresse construite par Vauban. Industrie et commerce; eau de noyau, liqueurs, bière, grains, etc. — Fondée en 1570 par l'électeur palatin George-Jean; cédée à la France en 1661; fortifiée en 1679; souv. assiégée. Pat. du maréch. Lobau.

PHANAGORIE, ville de Russie. *Voy.* FANAGORIE.

PHANARIOTES, *Voy.* FANARIOTES.

PHAON, amant de Sappho. *Voy.* SAPPHO.

PHARAMOND, personnage douteux, longtemps donné comme le premier roi de France, ne fut qu'un chef ou duc des Francs, s'il exista véritablement; ceux qui l'admettent le font fils de Marcomir, et supposent qu'il passa le Rhin vers 419, avança au plus jusqu'à Tongres ou jusqu'à Trèves et fut enterré à Frankenberg. Clodion était, dit-on, son fils et lui succéda en 428 ou 430.

PHARAON, nom commun sous lequel on désigne les anciens rois d'Egypte avant Psamménit. La Bible applique ce nom à dix rois différents. Les plus connus sont: celui dont Joseph expliqua le songe et qui le combla de bienfaits; — celui qui commença à persécuter les Hébreux et qui fit mourir tous leurs enfants mâles; c'est par sa fille que fut sauvé Moïse; on le croit le même qu'Aménophis III; — celui qui fut sommé par Moïse de lui laisser emmener les Hébreux: ayant refusé, il vit son peuple frappé de dix plaies; il laissa enfin partir les Israélites, mais ayant voulu les poursuivre, il fut englouti dans les eaux de la mer Rouge; ce dernier Pharaon fut le père de Sésostris.

PHARASMANE, nom commun à sept rois d'Ibérie, qui régnèrent du Ier au VIe siècle après J.-C. Le seul remarquable est Pharasmane I, qui régna de l'an 35 à l'an 54 de J.-C. Il s'allia aux Romains, fit la guerre au roi des Parthes Artaban III, puis à Mithridate, son frère, roi d'Arménie. Il fit conquérir ce royaume par son fils, le célèbre Rhadamiste, époux de Zénobie, mais ensuite il fit assassiner ce prince parce qu'il le soupçonnait de trahison.

PHARBÉTITE (nome), un des nomes de la Basse-Egypte, prenait son nom de la ville de Pharbète, à l'O. du bras Bubastique du Nil.

PHARE, *Pharos*, petite île voisine du port d'Alexandrie, fut jointe au continent, en 285 av. J.-C., par un mole de sept stades, puis fut ornée d'une haute tour au sommet de laquelle on entretenait la nuit des feux pour guider les vaisseaux. Cet appareil prit le nom de *phare*, nom qui fut étendu depuis à tous les édifices du même genre. — Il y avait dans la mer Adriatique une île du nom de *Pharos*, primitivement Paros, auj. *Lésina*.

PHARE DE MESSINE. *Voy.* MESSINE.

PHARISIENS, *Pharisæi*, secte juive, opposée à celle des Saducéens, se distinguait par un zèle excessif pour les pratiques extérieures du culte, par un attachement servile à la lettre de la loi et par un esprit ardent de prosélytisme. Elle faisait profession de croire à la Providence, à l'immortalité de l'âme, à l'éternité des peines et à la résurrection des morts. Les Pharisiens jouissaient d'une très-grande autorité dans Jérusalem et persécutaient les novateurs. Jésus les attaque en plus d'une occasion et les accuse d'orgueil et d'hypocrisie. On place leur origine vers l'an 180 av. J.-C.; on leur donne pour chef Hillel.

PHARNABAZE, nom fort commun dans l'ancien empire des Perses. Un Pharnabaze, satrape de Phrygie, attisa le feu de la guerre du Péloponèse, fut longtemps favorable à Sparte, se fit battre aux batailles d'Abydos et de Cyzique en 411 et 410 par Alcibiade, devint ensuite l'ami d'Athènes, en 407, fut attaqué par Dercyllidas, par Agésilas, et remporta, de moitié avec Conon, la victoire de Cnide sur la flotte lacédémonienne en 394.

PHARNABAZE, fondateur de la première dynastie des rois d'Ibérie, délivra ce pays de la domination des Perses, lui donna une organisation nouvelle, le divisa en huit provinces, bâtit des villes, des forts, et mourut en 225 av. J.-C., après 25 ans de règne.

PHARNACE I, roi de Pont (184-157), fils de Mithridate V, et grand-père de Mithridate VII le Grand. Il fit la guerre à Eumène, roi de Pergame.

PHARNACE II, roi du Bosphore Cimmérien, fils de Mithridate-le-Grand, trahit son père en faveur des Romains et monta sur le trône du Bosphore l'an 64 av. J.-C. Il tenta de reconquérir les états de son père et s'attira par là une guerre désastreuse. Attaqué par César (en 47), il perdit la bataille de Zéla et fut réduit en trois jours. C'est à l'occasion de cette facile victoire que César écrivit au sénat: *Veni, vidi, vici* (je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu). Pharnace capitula dans Sinope et se vit forcé de rentrer dans le Bosphore. Sa mort eut lieu peu après.

PHAROS. *Voy.* PHARE.

PHARSALE, *Pharsalus* ou *Pharsalia*, auj. *Farsa*, ville de Thessalie, à l'E. de l'Epidanus et près de l'Enipée, est célèbre par la victoire décisive que César y remporta sur Pompée l'an 48 av. J.-C. et que suivit bientôt le meurtre de ce dernier en Egypte. — Lucain a intitulé *la Pharsale* son poëme sur la guerre civile de César et de Pompée.

PHASE, *Phasis*, riv. de Colchide, naissait dans l'Arménie, coulait de l'E. à l'O. et tombait dans le Pont-Euxin. Elle répondait au *Fasi* actuel et à la partie du *Rioni* qui, grossie du Phase, se rend à la mer. C'est à l'embouchure du Phase qu'était la ville d'*Æa*, but de l'expédition des Argonautes. On a cru retrouver dans le Phase un des quatre fleuves de l'Eden (le *Phison*).

PHATMÉTIQUE ou PHATNITIQUE (bras et bouche). Ce n'est autre chose que le prolongement du bras Athribitique du Nil.

PHAVORINUS. *Voy.* FAVORIN.

PHAYLLUS, général phocéen, frère d'Onomarque, succéda à celui-ci dans le commandement des Phocéens, pendant la guerre sacrée, vainquit les Béotiens l'an 352 av. J.-C. et pilla le temple de Del-

phes. Il mourut peu après, au milieu de douleurs violentes, qu'on ne manqua pas d'imputer à son impiété.

PHAZANIE, *Phazania*, auj. *le Fezzan*, contrée de la Libye intérieure, près de la petite Syrte.

PHÉACIENS, nom que portent dans l'Odyssée les habitants de l'île de Corcyre, qui avaient alors pour roi Alcinoüs, le fils de Phéax. Ils étaient habiles marins, mais grands amis du luxe, de la table, des plaisirs, incrédules et moqueurs. Ulysse reçut l'hospitalité dans leur île et fut reconduit par eux à Ithaque.

PHÉBÉ ou **PHOEBÉ**. *Voy.* DIANE.

PHÉBUS ou **PHOEBUS**. *Voy.* APOLLON.

PHÉBUS (GASTON). *Voy.* FOIX (Gaston III, comte de).

PHÉDON, d'Élis, disciple et ami de Socrate. Ayant été dans sa jeunesse pris par des pirates, il fut racheté par Socrate, qui l'admit à ses leçons. Après la mort de son maître, il retourna dans sa patrie, et y fonda l'école dite d'Élis, qui se distingua par la fidélité avec laquelle elle conserva les doctrines de Socrate. — Platon a donné le nom de *Phédon* à un dialogue où il traite de l'immortalité de l'âme, et Mendelssohn a écrit sous le même titre un ouvrage sur le même sujet.

PHÈDRE, *Phaedra*, fille du roi de Crète Minos et de Pasiphaé, et sœur d'Ariane, épousa Thésée, roi d'Athènes. Elle conçut pour Hippolyte, son beau-fils, un amour criminel auquel ce prince refusa de répondre; pour se venger, elle l'accusa auprès de son père d'avoir voulu la séduire et causa ainsi la mort du jeune prince. Bientôt après, elle se pendit de désespoir. Euripide, Sénèque, Racine ont pris Phèdre pour sujet de tragédies.

PHÈDRE, *Phaedrus*, philosophe épicurien grec, florissait dans Athènes environ 60 ans av. J.-C. Il fut un des maîtres de Cicéron, et composa, entre autres écrits, un traité *De la nature des dieux*, que Cicéron mit à contribution dans son *De naturâ deorum*. Il ne reste de Phèdre qu'un fragment retrouvé à Herculanum, publié et restitué par Christ. Petersen, Hambourg, 1833, avec une traduction latine.

PHÈDRE, fabuliste latin, né dans la Piérie (Macédoine) vers l'an 30 av. J.-C., fut amené comme esclave à Rome, fut, dit-on, affr. par Auguste, resta attaché au palais impérial, se trouva compromis on ne sait dans quelle affaire, perdit sa fortune pour avoir froissé un grand personnage, qu'on croit avoir été Séjan, et mourut dans un âge avancé sous le règne de Claude, vers l'an 44 de J.-C. On a de lui 5 livres de *Fables*, qui sont remarquables par la pureté du style, par la naïveté et quelquefois même par la force de la pensée. L'authenticité n'en est pas douteuse aujourd'hui, quoiqu'on ait voulu les attribuer à Nicolas Perotti, écrivain du XVe siècle. La première édition de Phèdre fut donnée à Troyes en 1596, par P. Pithou, sur un manuscrit trouvé par son frère François. Ce manuscrit, longtemps égaré, fut retrouvé en 1780 chez M. de Rosambo par Brotier, puis copié et publié de nouveau par M. Berger de Xivrey en 1830. Orelli a donné en 1832 à Zurich une excellente édition critique de Phèdre, augmentée de tous les fragments connus, notamment d'un fragment découvert au Vatican par M. Mai en 1831. La plus estimée des éditions antérieures était celle de Schwabe, Brunswick, 1801, reproduite dans la *Bibliothèque des classiques latins* de Lemaire. Entre les traductions de Phèdre, on remarque celles de Sacy (sous le nom de Saint-Aubin), de Joly, Paris, 1813, de M. Parisot, 1835, in-12, et celle de M. Fleutelot, dans la *Collection des auteurs latins traduits* de M. D. Nisard, 1839; cette dernière est faite sur l'édition d'Orelli, et se distingue par l'élégance et la fidélité.

PHÉGÉE, *Phegeus*, roi d'Arcadie, reçut chez lui Alcméon après le meurtre de sa mère, l'admit à l'expiation, et lui fit épouser sa fille Alphésibée.

PHÉLIPPEAUX (A. le PICARD DE), officier d'artillerie, né en 1768, avait été camarade de Bonaparte à Brienne. Il émigra en 1791, fit la campagne de 1792, organisa une insurrection royaliste dans les départements du centre en 1795, s'empara de Sancerre, fut pris et enfermé à Bourges, s'évada, osa venir à Paris, fit évader sir Sydney Smith, servit depuis sous cet amiral, fut chargé par lui des travaux de défense de Saint-Jean-d'Acre contre les Français (1799), et mourut peu après de la peste. — *V.* Maurepas, Pontchartrain, St-Florentin, Vrillière.

PHÉMIUS, poète ionien, épousa Crithéis lorsqu'elle était enceinte d'Homère, et fut le maître du jeune enfant. — Homère, dans *l'Odyssée*, nomme Phémius un chantre laissé par Ulysse auprès de Pénélope pour veiller sur sa conduite.

PHÉNICIE, *Phoenicia*, petite région de la Syrie, resserrée entre l'Anti-Liban et la mer, s'étend depuis l'emb. de l'Éleuthère au N. jusqu'à celle du Bélus au S. Elle ne formait pas un seul état; on y comptait diverses villes, ou libres, ou gouvernées monarchiquement. Les principales étaient Tyr, Sidon, Béryte, Byblos, Tripolis, Aco ou Ptolémaïs (*Acre*) On regarde quelquefois, mais à tort, comme appartenant à la Phénicie le littoral des Philistins et celui des Juifs, où se voient Jamnia, Joppé, etc. La Phénicie fut comprise dans l'empire médo-persan; Alexandre, les Séleucides, Rome, la possédèrent ensuite. — Les Phéniciens sont les navigateurs les plus célèbres de la haute antiquité. L'Anti-Liban leur fournissait de superbes bois de construction. C'est à eux qu'il faut rapporter beaucoup d'inventions relatives à la construction et à l'équipement des navires; ils se guidaient en mer d'après la petite Ourse. Du XIXe au XIIIe siècle av. J.-C., ils couvrirent les côtes et les îles de la Méditerranée de leurs colonies et de leurs stations coloniales; Carthage, Hippone, Utique, Gadès, Panorme, Lilybée étaient du nombre. Ils naviguèrent même dans l'Océan Atlantique, et l'on a cru, mais sans doute à tort, qu'ils avaient fait le tour de l'Afrique. L'importance de la marine phénicienne diminua à mesure qu'augmenta celle des Grecs, des Carthaginois, des Tyrrhéniens, des Massiliens, etc.; elle disparut peu après Alexandre. — La langue des Phéniciens était de la famille des idiomes sémitiques. Leur religion, assez semblable à celle de l'Égypte, variait suivant les villes. Melkart (analogue à Hercule) était le dieu de Tyr; Byblos adorait Thammouz (Adonis), etc. Leur industrie était renommée, surtout pour la teinture de pourpre. Enfin c'est à eux qu'on attribue vulgairement l'invention de l'écriture, invention qu'ils eurent du moins le mérite de répandre dans tout l'Occident.

PHÉNIX, oiseau merveilleux, célèbre dans les traditions fabul. des Égyptiens. Ils le peignaient de la grandeur d'un aigle, avec une belle huppe sur la tête, les plumes du cou dorées, la queue blanche, mêlée de plumes incarnates, et les yeux étincelants. Lorsqu'il voit sa fin approcher, il se forme un nid de plantes aromatiques, qu'il expose aux rayons du soleil, et sur lequel il se consume. De la moelle de ses os naît un ver d'où se forme un autre phénix. Le premier soin du fils est de rendre à son père les honneurs de la sépulture; il forme avec de la myrrhe une masse en forme d'œuf, la creuse, y dépose le corps enduit de myrrhe, et porte ce précieux fardeau à Héliopolis, dans le temple du soleil. C'est dans les déserts d'Arabie qu'on fait naître le phénix, et on lui donne jusqu'à cinq ou six cents ans de vie. On l'a regardé comme un symbole de l'immort. de l'âme ou d'un cycle astronom. (le cycle sothiaque).

PHÉNIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, eut les yeux crevés par ordre de son père, sur une fausse imputation, recouvra la vue par l'adresse de Chiron, devint l'instituteur d'Achille, et le suivit à Troie.

PHÉRÉCRATE, poëte comique d'Athènes, vers 420 av. J.-C., composa 17 ou 23 comédies, dont il ne reste que quelques fragments (entre autres un morceau d'une pièce intitulée *Chiron*), qui ont été publiés par Runkel, grec-latin, Leips., 1829, et par Meinecke, dans ses *Fragments des poëtes comiques*, 1839. Il a laissé son nom au vers phérécratien, qui se compose d'un spondée, d'un dactyle et d'un trochée.

PHÉRÉCYDE, philosophe grec, né vers l'an 600 av. J.-C., dans l'île de Syros, une des Cyclades, ouvrit une école à Samos, et compta Pythagore au nombre de ses disciples. Il mourut dans un âge très avancé. Il admettait comme principes éternels Jupiter ou l'air, le Temps et la Terre; il est le premier qui ait enseigné philosophiquement l'immortalité de l'âme. Il avait des connaissances en physique et en astronomie, et prédisait les éclipses. Il est, selon quelques-uns, le premier qui ait écrit en prose. — Un autre Phérécyde, historien, natif de l'île de Léros (une des Sporades), florissait vers 480 av. J.-C. Il avait écrit sur les *autochthones* de l'Attique un traité dont il reste quelques fragm. publ. par Sturz, 1789, avec une dissert. sur les 2 Phérécyde.

PHÈRES, *Velestina*, v. de Thessalie, près de la Magnésie, à quelques milles de la côte, avait pour port Pagases. La fable y place le roi Admète. Jason, Polydore, Alexandre y régnèrent dans les temps historiques. Philippe s'en empara en 352.

PHÉRÉSÉENS, un des peuples qui habitaient la terre de Chanaan avant l'établissement des Hébreux dans cette contrée; ils erraient sur les deux rives du Jourdain et au N. de Sichem. Les Israëlites les exterminèrent à leur arrivée.

PHÉRON, roi d'Egypte, fils de Sésostris, succéda à son père vers l'an 1600, et ne fit rien de remarquable; il devint aveugle sur la fin de son règne.

PHIDIAS, le plus grand statuaire de l'antiquité, né en Attique, vers l'an 498 avant J.-C., mort vers 430, exécuta, entre autres superbes morceaux, la Minerve guerrière, la Minerve poliade, la Minerve lemnienne, le Jupiter olympien, fut nommé surintendant de tous les travaux d'art entrepris par ordre du peuple, et de concert avec Périclès enrichit Athènes de plusieurs beaux monuments, entre autres le Parthénon. Accusé d'impiété pour avoir placé son portrait sur le bouclier de Minerve, il crut devoir s'enfuir, et mourut à Elis après un exil assez long. Les ouvrages de Phidias étaient empreints d'un caractère de grandeur et de sublimité qui l'a fait nommer l'Homère de la sculpture.

PHIDON, tyran d'Argos vers 860 avant J.-C., inventa, dit-on, la balance, et fit frapper la première monnaie d'argent (à Egine).

PHIGALÉE, ville d'Arcadie, au S., entre les fleuves Néda et Lymax. Auj. *Paulitza* ou *Phanari?*

PHILADELPHE. *Voy.* PTOLÉMÉE II et ATTALE II.

PHILADELPHIE, *Philadelphia*, auj. *Alachehr*, ville de Lydie, au pied du mont Tmolus, fut bâtie par Attale Philadelphe, roi de Pergame. — La Batanée (en Palestine) avait aussi une Philadelphie, nommée plus anciennement *Rabbath-Ammon;* c'est auj. *Amman. Voy.* RABBATH-AMMON.

PHILADELPHIE, ville des Etats-Unis de l'Amérique du Nord (Pensylvanie), à 200 kil. N. E. de Washington, et à 120 kil. de la mer, sur la Delaware et le Schuylkill; 228,832 (1840). Port vaste et sûr; rues droites, larges, bien bâties; belles places, entre autres celle de Washington; marché magnifique, superbe aqueduc; peu d'édifices remarquables; beaucoup de monuments religieux pour tous les cultes; établissements littéraires et de bienfais., université; prisons cellul. Fabriques en nombre infini; l'imprimerie et la librairie y sont florissantes. Grand commerce d'importation et d'exportation avec l'Angleterre, la France, le Brésil, la Chine, les Indes. Environs charmants. — Philadelphie fut fondée en 1682 par les colons que W. Penn avait amenés en Pensylvanie. Il y fut conclu en 1749 un célèbre traité avec les Indiens des Six-Nations. Dans la guerre de l'Indépendance, Philadelphie fut le siége du premier congrès tenu par les députés de l'Union (1776); les Anglais la prirent en 1777. Elle fut ravagée par la fièvre jaune en 1793 et 1797.

PHILÆ, *Tachompso* des anciens Egyptiens, *Geziret-el-Heif* ou *el-Birbé* des Arabes, île de la Haute-Egypte (Thèbes), dans le Nil, à 4 kil. S. de Syène (Assouan); elle a 2 kil. de tour. On y trouve encore beaucoup de monuments et de ruines antiques, entre autres deux beaux temples. Près de *Philæ* était une des cataractes du Nil. — *Voy.* ROSETTE.

PHILARÈTE, en arménien *Filard*, général arménien, suivit l'empereur grec-romain Diogène dans son expédition contre les Turcs Seldjoucides, où il se distingua, lui resta fidèle lors de la révolte de Michel Parapinace, et prit le titre d'empereur après le triomphe de ce dernier. Il fit sa paix avec Nicéphore Botoniate, et fut nommé duc d'Antioche, mais ensuite il embrassa l'islamisme et se soumit au sultan Mélik-chah. Il mourut en 1086.

PHILÉ (Manuel), poëte grec du moyen âge, né à Ephèse vers 1275, mort vers 1340, passa sa vie à mendier les faveurs de la cour. Philé a laissé divers poëmes en vers *politiques*, publiés par Wansdorf, Leipsick, 1768, in-8 (avec version lat. et notes), et une *Histoire naturelle*, qui consiste en extraits d'Elien, mis en vers, et que de Pauw publia à Utrecht, 1730, d'après les corrections de Camerarius.

PHILELPHE (Fr.), savant italien, né en 1398 à Tolentino, mort en 1481, avait étudié à Padoue, remplit diverses missions (à Constantinople pour Venise, et près de Sigismond pour Jean Paléologue), professa les langues anciennes à Venise, Florence, Sienne, Bologne, Milan, la philosophie à Rome, et mourut à Florence, laissant de nombreux écrits en prose et en vers (satires, fables, etc.), et des trad. du grec (*Rhétorique d'Aristote*, *Cyropédie* et opuscules de *Xénophon*, quelques *Vies de Plutarque*). Philelphe fut l'ennemi des Médicis, et eut diverses querelles avec plusieurs savants, notamment avec le Pogge. — Son fils aîné, Marie Philelphe, né à Constantinople en 1426, fut employé à la cour de Constantinople, puis à celle de Provence sous René, professa les belles-lettres à Gênes, fut avocat à Turin, et mourut à Mantoue en 1480. On a de lui de nombreux écrits, *discours*, *lettres*, *poésies* (en latin), *épigrammes*, *tragédies*, *commentaires*, etc.

PHILEMON, époux de Baucis. *Voy.* BAUCIS.

PHILÉMON, poëte comique grec, né à Soles en Cilicie vers l'an 320 av. J.-C., fut presque l'égal de Ménandre. Il mourut, dit-on, dans un accès de rire, à 97 ans. Il avait composé plus de 80 pièces; il n'en reste que quelques fragments que l'on trouve avec ceux de Ménandre, et qui ont été traduits en français par Poinsinet de Sivry.

PHILÉMON, grammairien du ve, ou plutôt du XIIe siècle, est auteur d'un *Lexique technologique* (grec), édité pour la première fois par Burney, Londres, 1812, in-8, et plus complétement, avec notes, par Frédéric Osann, Berlin, 1821, in-8.

PHILENES (les autels des), *Philænorum aræ*, v. et port d'Afrique, sur les confins des États de Carthage et de Cyrène. Elle tirait son nom de deux frères carthaginois qui, dans une contestation survenue entre les Carthaginois et les Cyrénéens au sujet des bornes des deux états, s'étaient dévoués pour étendre les limites de leur pays, et qui avaient été enterrés vifs par les Cyrénéens: Carthage éleva deux autels sur leur tombeau: selon Pline, ces aut. n'étaient que des dunes.

PHILÉTÈRE, *Philæterus*, fondateur du roy. de Pergame, était un eunuque paphlagonien. Nommé par Lysimaque gouverneur de Pergame, il s'empara du pouvoir dans cette ville, 283 ans av. J.-C.

Il gouverna 29 ans, mais sans prendre le titre de roi, et laissa ses états à Eumène, son neveu. On a donné son nom à un pied un peu plus grand que le pied grec ordinaire, qui était employé dans ses états : ce pied avait 35 centimètres, 4 millimètres, tandis que le pied vulgaire ou olympique n'avait que 30 centimètres et 8 millimètres.

PHILIBERT, nom de plusieurs princes de Savoie. *Voy.* SAVOIE et EMMANUEL-PHILIBERT.

PHILIDOR (Fr.-André DANICAN, dit), célèbre compositeur, né à Dreux en 1726, mort en 1795, avait un talent particulier pour le jeu d'échecs, et le fit admirer en Angleterre, en Allemagne, comme en France ; mais il cultiva surtout la musique. Il donna plusieurs opéras-comiques, dont un seul (le *Maréchal ferrant*) est resté au répertoire, et trois grands opéras, qui sont oubliés aujourd'hui. Philidor manquait de verve et d'inspiration, et fut souvent accusé de plagiat. Son *Analyse du jeu des échecs*, Londres, 1749, a été souvent réimprimée.

PHILIPON DE LA MADELEINE (L.), né à Lyon en 1734, mort en 1818, fut successivement avocat du roi à la chambre des comptes de Besançon, intendant des finances du comte d'Artois, et devint sous le Directoire bibliothécaire du ministère de l'intérieur. Il a laissé divers ouvrages utiles, comme : *Dictionnaire portatif des rimes*, 1806 ; *Grammaire des gens du monde*, 2ᵉ édition, 1807, in-12 ; *Homonymes français*, 3ᵉ édition, 1817, in-8 ; *Manuel épistolaire*, 7ᵉ édition, 1820, in-12 ; etc.

PHILIPPE, nom commun à un grand nombre de princes anciens et modernes (Grecs, Romains, Français, Espagnols, etc.), et de personnages divers.

I. *Souverains Grecs et Romains.*

On compte cinq rois de Macédoine de ce nom : Philippe I (609-576 av. J.-C.) ; — Philippe II, le plus célèbre, 360-336 ; — Philippe III ou Arrhidée, 322-317 ; — Philippe IV, fils de Cassandre, 298 ; — Philippe V (ou Philippe III, si on ne compte pas les deux précédents), 221-178. — Les seuls importants sont le deuxième et le dernier (*Voy.* ci-après).

PHILIPPE II, roi de Macédoine, 3ᵉ fils d'Amyntas IV, né l'an 383 av. J.-C., fut envoyé à Thèbes comme ôtage par Pélopidas, qui avait été appelé en Macédoine pour mettre fin aux troubles qui désolaient ce pays. Il y vécut dans la maison d'Epaminondas, dont il reçut les leçons. A la mort de Perdiccas, son frère (360), Philippe s'évada de Thèbes, saisit le pouvoir comme tuteur de son neveu (titre qu'il changea bientôt en celui de roi), leva et disciplina une armée, qui dut sa plus grande force au perfectionnement de la *phalange*, rétablit la tranquillité à l'intérieur, en battant ses compétiteurs Argée et Pausanias, et à l'extérieur en traitant avec Athènes, agrandit son royaume par la prise d'Amphipolis, de Pydna, de Méthone et par d'importantes conquêtes en Illyrie, en Péonie et en Thrace. Depuis, il tourna ses vues sur la Grèce et dirigea surtout son habile et perfide politique contre Athènes, où il trouva un grand adversaire dans l'orateur Démosthènes. Profitant des troubles de la première guerre *sacrée*, il s'empara de Méthone, d'Imbros, de Lemnos, se fit déclarer protecteur des Thessaliens, et tenta, mais vainement, de franchir les Thermopyles. Il protégea ensuite utilement Mégalopolis contre Sparte, fit contre l'Eubée une tentative qui échoua devant le génie de Phocion, prit Olynthe, termina la première guerre sacrée et se fit admettre au conseil amphictyonique ; puis il tourna de nouveau ses armes contre l'Epire et la Thrace, tout en se préparant à asservir la Grèce. Démosthènes, qui avait deviné ses projets, ayant fait renouveler la guerre, Philippe éprouva d'abord des revers et fut obligé par Phocion de lever le siége de Byzance ; mais ayant pénétré en Grèce sous le prétexte de réprimer la seconde guerre sacrée, en 338, il remporta la même année sur les Athéniens et les Thébains la célèbre victoire de Chéronée. Il n'abusa pas de sa supériorité sur ses faibles ennemis, et retourna en Macédoine pour préparer une grande expédition contre les Perses ; mais avant d'avoir pu l'accomplir, il mourut assassiné, en 336, par Pausanias, seigneur macédonien, qui lui reprochait un déni de justice. Alexandre-le-Grand, son fils, lui succéda. Philippe avait régné 24 ans. Ce prince joignait l'astuce au courage ; c'est le plus profond politique de l'antiquité. Philippe était borgne (*Voy.* ASTER).

PHILIPPE III, ARRHIDÉE. *Voy.* ARRHIDÉE.

PHILIPPE V (ou III), roi de Macédoine, fils de Démétrius, succéda en 221 à son oncle Antigone-Doson, à l'âge de 16 ans. Il s'engagea presque aussitôt dans la lutte des *deux ligues*, prit parti pour les Achéens, remporta sur les Étoliens de grands avantages, fit conclure la paix en 217, et profita de sa puissance pour asservir presque toute la Grèce. Aratus, qui lui avait servi de tuteur, voulut employer en faveur de ses compatriotes l'influence qu'il croyait avoir sur lui ; Philippe ne l'écouta pas et le fit empoisonner (213). Il s'était déjà imprudemment attiré l'inimitié de Rome, en faisant un traité avec Annibal, malgré les avis d'Aratus. Sa flotte fut détruite en 214 : il n'éprouva depuis que des revers, et la paix fut conclue en 205. Cette paix fut rompue en 200, lorsque Philippe reçut du sénat l'ordre de cesser ses hostilités contre Athènes, Rhodes, et Pergame, alliées de Rome. Il fut battu en 197 à Cynoscéphales par Flamininus, et subit un traité honteux par lequel il abandonnait toutes ses prétentions sur la Grèce. Depuis lors, effrayé par la puissance romaine, il refusa toutes les sollicitations d'Annibal et d'Antiochus, roi de Syrie, qui le poussaient à renouveler la guerre, et se montra obéissant aux moindres désirs du sénat, qu'il détestait de tout son cœur ; cependant, fatigué de plus en plus par les exigences de Rome, il se préparait à soutenir une nouvelle lutte, lorsqu'il mourut en 178. Sur de faux rapports, il avait mis à mort son fils Démétrius. Persée, son fils naturel, lui succéda.

PHILIPPE, roi de Syrie, un des derniers Séleucides, fils d'Antiochus VIII Grypus, devint roi l'an 93 av. J.-C., à la mort de son frère Séleucus VI, et fut continuellement occupé à faire la guerre contre ses compétiteurs, Antiochus X, Antiochus XI, Antiochus XII. Déposé une première fois, il remonta peu de temps après sur le trône ; mais ses sujets, fatigués des guerres civiles, le déposèrent vers l'an 80 et appelèrent à régner sur eux Tigrane, roi d'Arménie. Il mourut simple particulier vers l'an 57, après avoir vu la Syrie réduite en province romaine (64 av. J.-C.).

PHILIPPE, fils d'Hérode-le-Grand, roi de Judée, obtint d'Auguste, l'an 1ᵉʳ de J.-C., le titre de tétrarque avec plusieurs provinces du royaume de Judée (la Trachonite, la Batanée, l'Iturée). Il les gouverna avec sagesse et mourut l'an 33 de J.-C. Il avait fondé en Palestine la ville de Césarée, dite de Philippe (*Cæsarea Philippi*).

PHILIPPE, dit l'*Arabe*, *Marcus Julius Philippus Arabs*, empereur romain, né à Bosra, dans l'Idumée, qui faisait alors partie de l'Arabie, était fils d'un chef de brigands. Il s'éleva par son courage et ses talents aux premiers grades de l'armée, et se distingua dans la guerre cont. les Perses ; mais il n'usa de son influence que pour soulever les troupes, et après le meurtre du jeune Gordien à Zai h, en Mésopotamie, il prit le titre d'empereur 244. Il fit la paix avec les Perses en leur cédant la Mésopotamie, repoussa sur le Danube une invasion de barbares et vint à Rome où il célébra les dixièmes jeux séculaires (247). Des lois sages et morales firent espérer un règne heureux ; mais plusieurs légions se révoltèrent et proclamèrent des empereurs (Jotapien, Marin, etc.) ; Dèce envoyé contre

elles par Philippe même, revêtit la pourpre et marcha contre l'empereur. Philippe fut vaincu et tué à Vérone en 249. On a prétendu qu'il était chrétien.

II. *Rois de France et Ducs de Bourgogne.*

PHILIPPE I, roi de France, fils de Henri I, lui succéda en 1060, âgé de huit ans, sous la tutelle de Baudouin, comte de Flandre. A la mort de Baudouin, en 1067, il voulut intervenir dans les guerres qu'occasionna la succession au comté de Flandre, et se fit battre par Robert-le-Frison. Il fut plus heureux en défendant le duc de Bretagne contre Guillaume-le-Conquérant, qu'il força de lever le siége de Dol. En 1092, il se fit excommunier pour avoir répudié Berthe et pour avoir épousé Bertrade, déjà mariée au comte d'Anjou. Philippe resta dix ans sous le poids de cette sentence, qui lui aliéna les esprits et excita plusieurs révoltes; il finit par se soumettre, mais déjà son pouvoir était si ébranlé qu'il dut associer au gouvernement son fils Louis-le-Gros. Il mourut en 1108. Il était resté spectateur indifférent de la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant et de la 1re croisade. Il réunit le Gâtinais, cédé par Foulques-le-Réchin, 1068, le Vexin, par droit d'*échute*, 1082, et la vicomté de Bourges qu'il acheta, 1100.

PHILIPPE II, dit *Philippe-Auguste*, roi de France, fils de Louis VII, lui succéda en 1180, âgé de 15 ans. Il s'unit au sang de Charlemagne par son mariage avec Isabelle de Hainaut, qui lui apporta en dot le comté d'Artois, remplit son trésor par de cruelles persécutions contre les Juifs, et fit plusieurs guerres heureuses et brillantes à quelques grands vassaux, notamment au comte de Flandre et au duc de Bourgogne. Réclamant ensuite ses droits sur le Vexin, qu'un mariage avait donné à l'Angleterre, il lutta avec avantage contre Henri II en excitant ses fils contre lui. A la mort de ce prince, en 1189, il s'unit étroitement avec Richard-Cœur-de-Lion et entreprit avec lui la troisième croisade dans le but de reprendre Jérusalem sur Saladin. Arrivés en Sicile, les deux rois eurent de violents démêlés. Philippe-Auguste se rendit cependant en Asie, et eut une part glorieuse à la prise de Saint-Jean-d'Acre en 1191; mais il revint promptement en France où il suscita des ennemis à Richard; l'influence du pape put seule l'empêcher d'attaquer ses états. Au retour de Richard, la guerre éclata entre les deux rois. Philippe n'obtint pas de grands succès tant que vécut Richard-Cœur-de-Lion; mais à la mort de ce prince (1199), il se vit en état de lutter puissamment contre Jean-sans-Terre. Il prit d'abord la défense d'Arthur de Bretagne, neveu du roi d'Angleterre, et lorsque ce prince eut été assassiné, il cita Jean-sans-Terre à comparaître devant lui pour rendre compte de ce meurtre (1203). Sur son refus de se présenter, il le fit condamner par les pairs et lui enleva successivement les fiefs qu'il posséd. en France (la Normandie, le Maine, la Touraine, l'Anjou, le Poitou). Il tourna ens. ses armes contre le duc de Flandre: dans cette nouvelle lutte, il eut pour adversaires, outre le duc de Flandre, Jean-sans-Terre et l'empereur Othon IV. Il gagna sur eux, le 27 juillet 1214, la bataille de Bouvines, qui assura toutes ses conquêtes, et lui donna une prééminence marquée sur tous les princes de l'Europe. Il régna depuis paisiblement, et ne prit que peu de part à la croisade des Albigeois. Il mourut en 1223. Ce prince avait fondé les Archives de France, protégé l'Université de Paris, publié d'excellentes lois civiles, créé en 1189 la milice connue sous le nom de *Ribauds*, encouragé le commerce, fortifié et embelli Paris, qui lui dut ses premières rues pavées. Philippe-Auguste avait été excommunié en 1199 pour avoir répudié sa femme Ingelburge, afin d'épouser Agnès de Méranie; il reprit en 1201 Ingelburge, et l'excomm. fut levée. Capefigue a écrit son *Histoire*.

PHILIPPE III, dit *le Hardi*, fils de Louis IX, avait suivi son père à la dernière croisade. Il lui succéda en 1270, et se hâta de conclure la paix avec le souverain de Tunis et de revenir en France. Il hérita des comtés de Valois, de Poitou, d'Auvergne et de Toulouse. Il fit sentir sa puissance au comte de Foix, Roger Bernard III, qui refusait de reconnaître sa suzeraineté, et, à la mort de Henri, roi de Navarre, en 1274, força les Navarrais de se soumettre au gouvernement de Jeanne, leur jeune reine, qu'il avait fiancée à son fils Philippe, mais il tenta vainement de placer les infants de La Cerda sur le trône de Castille. Après le massacre dit des *Vêpres siciliennes* (1282), il fit la guerre au roi d'Aragon Pierre III, et lui prit Elne, la passe d'Écluse, Girone; mais il contracta une maladie dont il mourut à Perpignan, en 1285. Ce prince avait eu quelques chagrins domestiques. Pierre Labrosse, son favori, fut pendu pour avoir accusé la reine Marie de la mort de Louis, fils du roi. Philippe tint la main à l'exécution des ordonnances sur les guerres privées. En 1273, ce prince avait cédé au Saint-Siége le comtat Venaissin.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, fils de Philippe III, lui succéda en 1285, à l'âge de 17 ans. Il termina en 1291 la guerre contre l'Aragon, par le traité de Tarascon; il s'engagea bientôt après dans une lutte contre Édouard I, roi d'Angleterre, qui fit alliance avec Guí de Dampierre, comte de Flandre: les victoires de Furnes, de Comines et la prise de Bruges amenèrent une trêve avec Guí de Dampierre et facilitèrent la conclusion du traité de Montreuil, par lequel Édouard I fiançait son fils Édouard avec Isabelle, fille du roi de France (1299); en même temps, Philippe IV réunit le comté de Flandre à la couronne. Vers la même époque, il eut un violent démêlé avec le pape Boniface VIII, qui voulait subordonner le pouvoir temporel au pouvoir spirituel et exercer sur tous les trônes un droit de suzeraineté. Le pontife lança contre lui plusieurs bulles (*Clericis laicos*, 1296; *Salvator mundi*, 1300; *Ausculta fili*, 1301), et n'ayant rien obtenu, il excommunia le roi et mit le royaume en interdit. Philippe fit brûler la bulle *Ausculta fili* et convoqua en 1302 les *États-Généraux* (les premiers qu'on ait vus en France), qui promirent de défendre contre tout pouvoir l'indépendance de la couronne. Au milieu de ces embarras, les Flamands, exaspérés par la tyrannie de Châtillon leur gouverneur, se révoltèrent et battirent les Français à Courtray (1302). Philippe signa une trêve avec eux, ce qui lui permit d'agir contre le pape. Il l'accusa d'hérésie et de plusieurs crimes, et demanda un concile. Boniface l'excommunia une seconde fois, et Philippe IV, exaspéré, envoya en Italie des troupes qui se saisirent du pape et lui exercèrent contre lui les plus coupables violences (*V.* NOGARET). Puis, il marcha contre les Flamands, qu'il vainq. à la bat. de Mons-en-Puelle (1304), et auxquels il accorda une paix honorable. A la mort du pape Benoît XI, il fit nommer un pape français, Clément V (Bertrand de Got), qui s'établit à Avignon. Il le pressa de faire le procès à la mémoire de Boniface VIII et d'abolir l'ordre des Templiers (1312). Philippe s'empara des richesses de cet ordre puissant, livra au bûcher ses principaux chefs et le grand-maître Jacques Molay. Il mourut peu après (novembre 1314). Philippe-le-Bel avait altéré la valeur des monnaies, ce qui le fit surnommer par le peuple le *faux monnayeur*; poussé par le besoin d'argent, il persécuta les Juifs, vendit des chartes aux communes, et des titres de noblesse à des roturiers. Philippe était devenu roi de Navarre par son mariage avec la reine Jeanne; il ajouta encore à ses domaines la Flandre française, le diocèse de Viviers, le Quercy et la ville de Lyon.

PHILIPPE V, dit *le Long*, fils de Philippe IV, fut chargé de la régence à la mort de Louis X, son frère, qui avait laissé enceinte la reine Clémence de Hongrie. L'enfant de Clémence n'ayant pas vécu, Philippe fut proclamé roi, malgré l'opposition de plusieurs

princes du sang, qui ne reconnaissaient pas l'exclusion des femmes, et voulaient placer sur le trône la fille de Louis X, Jeanne de Navarre. Les États-Généraux sanctionnèrent son avénement. En 1320, Philippe conclut une paix définitive avec la Flandre; depuis lors, il se livra tout entier à l'administration intérieure; il affranchit les serfs des campagnes, anoblit des familles roturières, mit des officiers royaux à la tête des milices urbaines, régla la fabrication des monnaies, déclara inaliénable le domaine de la couronne. Ce prince permit à l'inquisition de poursuivre rigoureusement les hérétiques dans le Midi, et sévit lui-même avec barbarie contre les Juifs et contre les lépreux. Il mourut en 1322. Charles IV, son frère, lui succéda.

PHILIPPE VI, dit *de Valois*, chef de la branche royale des Valois, était fils de Charles de Valois et petit-fils de Philippe III. Il fut régent du royaume à la mort de Charles IV, dont la femme était enceinte, et cette princesse ayant mis au monde une fille, il se fit proclamer roi (1328), malgré l'opposition d'Édouard III, roi d'Angleterre, qui réclamait la couronne de France du chef de sa mère Isabelle, fille de Philippe IV. Appelé au secours de Louis I, comte de Flandre, qui avait été chassé par ses sujets, Philippe VI remporta sur les Flamands la victoire de Cassel, le 23 août 1328. Dix ans après, éclata la célèbre guerre de *Cent-Ans*, à l'occasion de la protection qu'Édouard III accordait à Robert d'Artois, condamné par les pairs de France. Édouard, après s'être allié avec Jacques Arteveld, chef du parti démocratique en Flandre, et avec l'empereur Louis de Bavière, prit le titre et les armes de roi de France, et vint débarquer dans les Pays-Bas. La bataille navale de l'Écluse (1340), funeste aux Français, fut suivie d'une trêve de deux ans. Philippe ayant défendu les droits de Charles de Blois au duché de Bretagne, tandis qu'Édouard soutenait ceux du comte de Montfort, la guerre se ralluma; elle fut encore désastreuse pour la France; Édouard, débarqué en Normandie, ravagea tout le pays jusqu'aux environs de Paris, et remporta la victoire de Crécy, le 26 août 1346; il assiégea et prit Calais en 1347, après quoi il accorda à Philippe une trêve de six ans. Philippe VI mourut avant la reprise des hostilités, en 1350. Son fils Jean lui succéda. Sous le règne de Philippe VI la France fut ravagée par la peste dite de Florence, et fut écrasée d'impôts; c'est par lui que fut créé l'impôt du sel ou *gabelle*. Phil. ajouta à ses domaines la seigneurie de Montpellier, le Dauphiné du Viennois; c'est depuis cette dernière acquisition que le fils aîné du roi de France fut appelé *Dauphin*.

PHILIPPE I, dit *de Rouvres* (du bourg de Rouvres, près de Dijon, lieu de sa naissance), duc de Bourgogne, petit-fils du duc Eudes IV, lui succéda en 1349, âgé de 4 ans, sous la tutelle de Jeanne de Boulogne, sa mère; prit les rênes du gouvernement en 1360, et mourut un an après sans postérité (1361). En lui finit la première branche royale des ducs capétiens, qui avait régné sur la Bourgogne depuis Robert de France. Le duché de Bourgogne fut réuni pour peu de temps à la couronne.

PHILIPPE II *le Hardi*, duc de Bourgogne, quatrième fils de Jean, roi de France, naquit en 1342, fit des prodiges de valeur à la bataille de Poitiers et y fut pris. En 1363, peu avant la mort de son père, il reçut en apanage le duché de Bourgogne, qui avait été réuni à la couronne depuis 1361. Son mariage avec Marguerite, fille du comte de Flandre, le rendit en 1384 héritier des états de ce seigneur, en sorte qu'il devint un des plus puissants souverains de l'Europe. Il arrêta les progrès des Anglais, soumit les Gantois révoltés et s'empara de la régence en 1380 à la mort de Charles V, conjointement avec ses frères, les ducs d'Anjou et de Berry. Son administration fut sévère. Lorsque Charles VI voulut gouverner par lui-même, Philippe se retira en Bourgogne; mais il reprit bientôt le gouvernement du roy. pendant la démence du roi. La régence revenait de droit ou à la reine ou à Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI: Philippe eut à lutter contre ce dernier, mais son influence fut la plus forte, et il gouverna la France jusqu'à sa mort, en 1404. Il eut pour fils et successeur Jean-sans-Peur.

PHILIPPE III, dit *le Bon*, duc de Bourgogne, fils de Jean-sans-Peur, lui succéda en 1419, après le meurtre de son père, et signa l'année suiv. avec Henri V, roi d'Angleterre, le traité de Troyes, dans lequel il reconnaissait Henri régent de France et héritier présomptif de Charles VI. Il fit beaucoup de mal aux Français, entra dans Paris avec les Anglais et combattit dans leurs rangs pendant plusieurs années contre Charles VII: c'est un de ses lieut. (J. de Luxembourg) qui prit Jeanne d'Arc; cepend. c'est malgré lui qu'elle fut livrée aux Angl. S'étant brouillé avec ses alliés, qui lui disputaient le Hainaut, il entama des négociations avec Charles VII, et signa en 1435 le traité d'Arras, par lequel, tout en reconnaissant le roi de France pour son suzerain, il devenait indépendant de fait, et obtenait la cession des comtés d'Auxerre et de Mâcon. Depuis lors, il seconda loyalement les efforts tentés pour l'expulsion des Anglais. Quelque temps avant le traité d'Arras il avait combattu contre Jacqueline de Bavière, qui lui disputait la succession du Brabant, à laquelle il avait droit comme le plus proche parent mâle du dernier duc, et avait réuni à ses domaines le Brabant et la Hollande (1433). Des expéditions contre les Gantois qui se révoltaient sans cesse, et contre le Luxembourg, qu'il soumit à sa tante Élisabeth, occupèrent ses dernières années. Il donna asile au dauphin, depuis Louis XI, exilé de la cour de Charles VII, mais il refusa de se mêler à ses différends avec son père. Vers la fin de sa vie, il abandonna presque entièrement le pouvoir à son fils Charles-le-Téméraire. Il mourut en 1467, au moment où il préparait une croisade contre les Turcs. Ce prince avait protégé les lettres et les arts, fondé l'Université de Dôle, favorisé le commerce. Il créa l'ordre célèbre de la *Toison d'or* en 1430.

III. *Empereurs d'Allemagne et rois d'Espagne.*

PHILIPPE DE SOUABE, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric Barberousse, né en 1176, eut en apanage la Souabe et la Toscane à la mort de son père, et fut élu empereur en 1198, à la mort de son frère Henri VI. Innocent III se déclara contre lui. Il eut à combattre, d'abord Berthold, duc de Zæhringen, dont il finit par acheter les droits, et ensuite Othon de Brunswick, qui fut vaincu en 1206, après une guerre sanglante. Philippe régnait depuis deux ans, lorsqu'il fut assassiné en 1208 par Othon de Wittelsbach. Othon IV de Brunswick lui succéda.

PHILIPPE I, dit *le Beau*, chef de la maison autrichienne qui régna sur l'Espagne, était fils de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne. Il porta d'abord le titre d'archiduc d'Autriche, devint en 1482 souverain des Pays-Bas par sa mère, puis roi de Castille par sa femme, Jeanne *la Folle*, fille de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Il épousa cette princesse en 1496, et l'infant don Michel, héritier de la couronne, étant mort peu de mois après, il fut, ainsi que Jeanne, déclaré dans la même année héritier présomptif des deux couronnes, par les états de Tolède et de Saragosse. En 1504 à la mort d'Isabelle, il fut, malgré les intrigues de Ferdinand, qui voulait la régence, proclamé roi de Castille. Sa conduite fut d'abord populaire. Il adoucit les rigueurs de l'inquisition, mais bientôt il déposa les fonctionnaires castillans pour donner leurs places à des Flamands; enfin, il voulut faire enfermer comme folle Jeanne sa femme,

dont la raison était égarée par la jalousie. Ses débauches et son intempérance abrégèrent sa vie; il mourut en 1506, à 28 ans. Charles-Quint, son fils, régna sur l'Espagne après Ferdinand-le-Catholique.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, etc., né en 1527, était fils de Charles-Quint. Duc de Milan dès 1540, il devint, par l'abdication de son père, d'abord roi de Naples et de Sicile (1554), peu de mois après souverain des Pays-Bas (25 oct. 1555), et enfin roi d'Espagne (1556). Il avait dès 1554 épousé Marie, reine d'Angleterre, mais sans avoir aucune autorité sur les Anglais. Ardent défenseur de la foi catholique, Philippe II lutta pendant tout son règne contre les progrès de la Réforme. Il la poursuivit chez les Anglais, qui, à son instigation, furent sévèrement réprimés par la reine Marie, mais qui lui firent la guerre sous Élisabeth; dans les Pays-Bas, où ses rigueurs excitèrent la révolte; en France, où il soutint la Ligue et les Guises; en Espagne, où il protégea puissamment l'inquisition. Dans les premières années de son règne, Philippe continua la guerre avec la France, remporta en 1557 la victoire de Saint-Quentin, mais il ne sut point profiter de son succès, et conclut en 1559 la paix de Cateau-Cambrésis, qui fut suivie de son mariage avec Elisabeth, fille de Henri II. Ayant voulu introduire l'inquisition dans les Pays-Bas, il excita une violente révolte dans ces provinces, et, après une guerre désastreuse, il les perdit définitivement en 1581. En 1588, une tempête détruisit l'*Invincible Armada* qu'il avait armée contre la reine d'Angleterre Elisabeth. Après avoir longtemps entretenu en France la guerre civile, dans l'espoir de s'emparer du trône, il se vit contraint de signer avec Henri IV la paix de Vervins, en 1598. Il mourut cette même année. Les pertes qu'il eut à supporter dans ses états du Nord furent compensées par l'acquisition du Portugal, dont il s'était emparé à la mort du cardinal et roi Henri, malgré la France et malgré les Portugais eux-mêmes, en 1580. Sous son règne, les colonies espagnoles de l'Amérique et des Indes rapportèrent immensément d'or et d'argent, mais Philippe consuma follement toutes ces richesses dans ses vains projets de monarchie universelle, et à sa mort le trésor était vide et obéré. On accuse ce prince sombre et soupçonneux de n'avoir pas même épargné sa famille; on lui imputa la mort d'un de ses fils, don Carlos, qui périt dans un cachot. Cependant il protégea les lettres et les arts: l'Escurial lui doit sa fondation; c'est lui qui fit de Madrid la capitale des Espagnes. Il eut d'habiles génér., auxq. il dut ses succès, entre autres le duc d'Albe, le d. de Parme (Alex. Farnèse) et le duc de Savoie (Emm. Philibert). Il y a peu de princes dont on ait dit plus de bien et plus de mal: les Catholiques le peignent comme un second *Salomon;* les Protestants comme un autre *Tibère*.

PHILIPPE III, fils de Philippe II, régna de 1598 à 1621. Le duc de Lerme, son ministre, gouverna sous son nom et chercha à pacifier le royaume. Un traité fut conclu avec l'Angleterre en 1604; une trêve de 12 ans fut signée avec les Pays-Bas en 1609; enfin, une alliance avec la France donna pour épouse à Louis XIII l'infante Anne d'Autriche, fille de Philippe III. Pour prévenir le soulèv. des Maures convertis, il les chassa de ses états en 1609, faisant ainsi perdre à l'Espagne ses sujets les plus industrieux; le nombre des exilés s'élevait à plus de 200,000 individus. La misère du pays fut encore accrue par des variations continuelles dans la valeur des monnaies.

PHILIPPE IV, fils de Philippe III, lui succéda en 1621, âgé de 16 ans, et fut pendant la plus grande partie de son règne sous la tutelle de son premier ministre le comte d'Olivarès. La guerre, reprise avec les Provinces-Unies, fut heureuse pour l'Espagne jusqu'en 1628, grâce au talent de Spinola; mais depuis lors elle devint désastreuse, et la Hollande fut définitivement perdue pour Philippe. Ce prince s'engagea ensuite dans la lutte de la maison d'Autriche contre Richelieu, et perdit plusieurs provinces. La Catalogne se souleva, et le Portugal reconquit son indépendance (1640). Découragé de tant de revers, Philippe IV signa le traité de paix dit *des Pyrénées*, par lequel il cédait à la France le Roussillon, l'Artois, et tous ses droits sur l'Alsace (1659); ce traité fut cimenté par le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV. Il mourut en 1665, après un règne de 45 ans, qui fut presque constamment malheureux. Son fils Charles II lui succéda.

PHILIPPE V, chef de la maison des Bourbons d'Espagne, né en 1683, était fils du dauphin Louis de France et petit-fils de Louis XIV, et porta d'abord le titre de duc d'Anjou. En 1700, il fut appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II. Il se rendit en Espagne, y fut reçu sans opposition et sut bientôt se concilier l'amour de ses sujets. Mais l'archiduc Charles réclamait la couronne d'Espagne, et l'Europe, inquiétée par la puissance de Louis XIV, forma, pour soutenir les droits du prétendant, une grande ligue, dans laquelle entrèrent l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse et le Portugal. La guerre qui s'engagea est connue sous le nom de *guerre de la succession d'Espagne*. Les Français et les Espagnols furent vaincus en Italie par le prince Eugène, en Allemagne par Marlborough. Chassé un moment de l'Espagne par les Autrichiens, Philippe V fut rétabli par la victoire que remporta Berwick à Almanza en 1707, tandis que Marlborough s'emparait de toute la Flandre. Vendôme affermit le trône des Bourbons d'Espagne par sa victoire de Villa-Viciosa en 1710. Enfin la paix d'Utrecht, signée en 1713, reconnut Philippe V, en le forçant, toutefois, à renoncer à tous ses droits sur la couronne de France, et à céder à l'Angleterre Gibraltar et Minorque; au duc de Savoie, la Sicile; à l'Autriche, le royaume de Naples, le Milanais, la Sardaigne et les Pays-Bas. Philippe V se laissa successivement gouverner par la princesse des Ursins, et par sa seconde femme Elisabeth Farnèse. Les plans gigantesques de son ministre Albéroni auraient pu l'engager dans une guerre contre la France et l'Angleterre; il le sacrifia. Philippe V avait abdiqué la couronne en 1724; il la reprit sept mois après, à la mort de son fils, Louis, et conclut en 1725 la paix avec l'Empire. Il mourut en 1746. Son fils, Ferdinand VI, lui succéda.

PHILIPPE (don), duc de Parme. *Voy.* PARME.

IV. *Personnages divers.*

PHILIPPE, médecin d'Alexandre-le-Grand, le guérit de la maladie qu'il avait contractée en se baignant dans le Cydnus. Dénoncé par Parménion comme vendu au roi de Perse, il inspira néanmoins assez de confiance à Alexandre pour que ce prince bût sans hésiter un breuvage qu'il lui présentait.

PHILIPPE *de Thessalonique*, poëte grec qui vivait probablement sous Trajan et Nerva, est connu par quelques épigrammes pleines d'esprit et de grâce, et surtout par le recueil poétique appelé *Anthologie de Philippe* ou *Deuxième anthologie*. On trouve ce recueil dans les grandes éditions de l'*Anthologie* de Planude (*Voy.* ANTHOLOGIE).

PHILIPPE (saint), un des douze apôtres, né à Bethsaïde en Galilée, fut appelé un des premiers par Jésus et le suivit jusqu'au jardin des Oliviers. Après la descente du Saint-Esprit, il alla prêcher l'évangile dans la Phrygie et y mourut vers l'an 80, dans un âge avancé. Sa fête est célébrée le 1er mai avec celle de saint Jacques le mineur.

PHILIPPE (saint), diacre, un des sept disciples que les apôtres choisirent pour remplir les fonctions de diacre. Après l'ascension de J.-C., il prêcha l'évangile à Samarie, où il fit de nombreuses conversions. Il mourut à Césarée en Palestine vers l'an 70. On le fête le 6 juin.

PHILIPPE DE NÉRI (saint). *Voy.* NÉRI.

PHILIPPES, *Philippi*, d'abord *Datos* et *Crenides*, auj. *Filibé?* ville de Macédoine (jadis de Thrace), chez les Edones, fut prise par Philippe II (de Macédoine), qui la fortifia, en fit un des boulevards de son royaume et lui donna son nom. Aux environs de cette ville Brutus et Cassius perdirent contre Octave la bataille décisive qui laissait le parti républicain sans défenseurs (42 av. J.-C.). Cette ville fut une des premières à embrasser le christianisme. Nous avons une lettre de saint Paul aux habitants de Philippes (*ad Philippenses*).

PHILIPPEVILLE, ville forte de Belgique (Namur), à 41 kil. S. O. de Namur; 1,100 hab. C'était d'abord un bourg appelé *Corbigny*. Charles-Quint l'agrandit en 1555 et lui donna le nom de son fils (Philippe II). En 1578, elle fut prise par don Juan d'Autriche sur les Hollandais. Le traité des Pyrénées (1659) la céda à la France qui l'a conservée jusqu'en 1815. Elle fut alors unie aux Pays-Bas.

PHILIPPEVILLE, ville et port de l'Algérie (Constantine), sur la rade de Stora, près de l'embouchure de l'Oued-el-Kebir, a été construite par les Français en 1839, sur les ruines de l'ancienne *Rusicada*; 6,000 hab. Ainsi nommée en l'honneur de Louis-Philippe. Commerce de peaux et de laines.

PHILIPPICUS ou PHILÉPIQUE, d'abord nommé *Vardan* (Bardanes), emp. grec, Arménien de naissance, était entré au service de l'empire d'Orient. Sur la foi d'un astrologue, il se persuada qu'il arriverait à l'empire; mais ayant osé le dire, il fut exilé à Céphalonie par Tibère III (701), puis à Cherson par Justinien II (710). Il fut en effet proclamé empereur par les habitants de Cherson, et entra sans coup férir dans Constantinople (711). Il se rendit bientôt odieux par son ardeur pour le monothélisme et méprisable par ses vices et son indolence. Il perdit la couronne, fut privé de la vue en 713, et m. de misère en exil.

PHILIPPINE de Hainaut. *Voy.* Edouard III.

PHILIPPINES (îles), grand archipel de la Malaisie, entre 114° et 124° long. E., 5° et 20° lat. N.; environ 325,000 kil. carr. La plus grande est Luçon (capit. Manille); ensuite viennent Mindanao, Soulou, Palaouan, etc. Les petites îles qui entourent Luçon (Samar ou Ibaba, Leyte, Panay, Mindoro, les Calamianes, etc.), sont souvent nommées *Bissayes*, du nom de leurs principaux hab. L'Espagne possède une partie de Luçon et de Mindanao, plus quelques points des autres îles, et se regarde comme maîtresse des Philippines. Réunies aux Mariannes, les Philippines forment la capitainerie-gén. espagnole des Philippines. Ces îles sont hautes et montueuses; Luçon a plusieurs volcans. Climat agréable et chaud, mais malsain, grands ouragans. Sol très fertile, riz et autres grains, cannes à sucre, coton et denrées coloniales de toute espèce, fruits exquis, bois précieux (aloès, cèdre, sandal, campêche, ébène, bois de fer); camphre, bétel, etc. Or, mercure, vermillon, plomb, fer, soufre; marbre, pierres précieuses. — La population se compose de Malais et de Papous (ceux-ci dans les mont.), de Chinois, d'Espagnols, de métis; beaucoup de Malais de cet archipel sont pirates et infestent les côtes. — Les Philippines, découvertes dès 1521 pour l'Espagne par les vaisseaux de Magellan, furent ainsi nommées en l'honneur de Philippe II. Elles ne reçurent d'établissement espagnol qu'en 1568. La colonie prospéra, et beaucoup de Chinois vinrent s'y fixer. Effrayés de leur nombre, les Espagnols les massacrèrent (1639). Luçon a été prise par les Anglais en 1762 et rendue en 1764.

PHILIPPINES (NOUVELLES-). *Voy.* CAROLINES.

PHILIPPIQUES, nom commun à 4 célèbres discours de Démosthènes contre Philippe, roi de Macédoine, et à 14 discours de Cicéron contre Antoine. — On connaît aussi sous ce nom 5 odes de Lagrange-Chancel contre le régent (Philippe d'Orléans).

PHILIPPOPOLI ou FILIBÉ, *Philippopolis*, ville murée de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Maritza, à 130 kil. N. O. d'Andrinople; 30,000 hab. Fabriques de draps, d'étoffes de soie et de coton, de maroquin. — Fondée par Philippe II, père d'Alexandre. Saccagée par les Goths en 250. Elle forma sous les empereurs latins de Constantinople un duché désigné souvent par les écrivains du temps sous le nom corrompu de *duché de Finépople*. Elle fut presque anéantie par un tremblement de terre en 1818.

PHILIPS (Ambroise), poëte anglais, né dans le comté de Leicester, composa des *Pastorales* que quelques-uns mettent à côté de celles de Pope, et trois tragédies, qui eurent du succès, et qui sont restées au théâtre. Il contribua à la rédaction d'une feuille périodique, intitulée: *The free Thinker*. Il fut nommé au parlement de Dublin représentant du comté d'Armagh en Irlande, et mourut à Londres en 1749, à 78 ans. — Les Anglais citent encore Edouard et Jean Philips, neveux de Milton: Edouard a laissé un *Theatrum poetarum* et une *Vie de Milton;* — Jean, poëte (1676-1708), est auteur de poëmes intitulés *Splendid Shilling; Blenheim* (en l'honneur de la victoire de Marlborough); *le Cidre*, etc.

PHILIPPSBOURG, ville du grand-duché de Bade, sur la Sulzbach, à 2 kil. du Rhin, à 26 kil. N. de Carlsruhe; 1,200 hab. — Cette ville se nommait jadis Udenheim; elle prit le nom de Philippsbourg lorsqu'elle eut été fortifiée au commencement de la guerre de Trente-Ans par Philippe-Christophe, évêque de Spire. Philippsbourg fut, aux XVII° et XVIII° siècles, une des forteresses les plus importantes de l'empire. Elle fut prise par les Suédois en 1633, par les Impériaux en 1635, par les alliés en 1675, et par les Français en 1644, 1688 et 1734. Le maréchal de Berwick fut tué sous ses murs en 1734. La paix de Westphalie l'avait donnée à la France; celle de Nimègue la donna à l'empereur; en 1782, elle revint à l'évêque de Spire. Les Français la reprirent encore en 1799. En 1802, elle fut comprise dans le duché de Bade.

PHILISBOURG ou GRANDE-BAIE, ch.-l. de la partie hollandaise de l'île Saint-Martin, à l'extrémité méridionale. Bon mouillage.

PHILISTE, *Philistus*, historien et homme d'état, né à Syracuse en 481 av. J.-C., servit Denys-le-Tyran, qui pourtant finit par l'exiler, revint après sa mort à Syracuse, y fut avec Aristippe le chef de la faction des courtisans opposée à celle de Dion et de Platon, eut part à la chute de celle-ci, mais fut vaincu sur mer par Dion, en 411. Suivant les uns, il se tua; selon les autres, il eut la tête tranchée. Il avait écrit l'*Histoire de Denys* et l'*Histoire de la Sicile* en 13 livres; il n'en reste que des fragments, conservés par S. Clément d'Alexandrie, Diodore, etc.

PHILISTINS, petite nation de la Syrie, occupait sur la côte une longueur de 80 kil. environ, entre la tribu de Dan au N., la tribu de Siméon à l'E. et l'Egypte au S. Ils avaient pour villes principales Gaza, Ascalon, Azoth, Accaron, Anthédon et formaient une fédération de très petits états qui pour la plupart étaient régis par des rois. Ils furent sans cesse en guerre avec le peuple juif: unis aux Ammonites, ils le tinrent dix-huit ans asservi (1261-1243); seuls, ils lui firent subir (de 1212 à 1172) un autre esclavage dont les délivra Samson. En revanche, ils furent soumis par David, et malgré de fréquentes révoltes ne recouvrèrent leur indépendance que sous les derniers rois de Juda. Ils avaient eu aussi à combattre les Egyptiens. Azoth soutint contre Psammétique un siége de vingt-neuf ans (le plus long dont parle l'histoire), et fut enfin prise. Sous les Séleucides et les Romains, le pays des Philistins ne fut plus distinct de celui des Juifs; mais il est à noter que c'est le nom des Philistins qui prévalut, puisque c'est d'après eux que l'on appela le pays Palestine.

PHILLIP (Arthur), navigateur anglais, né à Londres en 1738, mort en 1814, fut gouverneur-général de la Nouvelle-Galles du Sud de 1788 à 1793, choisit Port-Jackson au lieu de Botany-Bay pour ch.-l. de l'établissement anglais dans la Nouvelle-Hollande, jeta les bases de la prospérité à laquelle parvint depuis la colonie anglaise, et reçut à son retour le grade de vice-amiral. On a de lui un *Voyage à Botany-Bay*, Londres, 1789, in-4, traduit en français, Paris, 1791, in-8.

PHILOCTÈTE, héros grec, fils de Pœan (qui régnait sur les Thessaliens de l'OEta), et ami d'Hercule. Le héros en mourant lui laissa ses flèches, en lui défendant de jamais les livrer à personne. Philoctète en fit le serment. Mais dans la suite, cédant aux sollicitations des Grecs, qui ne pouvaient vaincre Troie qu'avec les flèches d'Hercule, il leur indiqua, en frappant la terre du pied, le lieu où elles étaient cachées. Il s'embarqua ensuite pour Troie. Mais en route une des flèches lui tomba sur le pied, et, comme elles étaient empoisonnées, il fut dangereusement blessé; il se forma à son pied un ulcère qui répandait une odeur si fétide, qu'on fut forcé de l'abandonner dans l'île de Lemnos. Ce ne fut qu'au bout de dix ans qu'on vint l'y chercher, parce que ses flèches étaient nécessaires pour mettre fin à la guerre. Machaon et Podalire le guérirent. Après son retour de Troie, il passa en Calabre où il fonda Pétilie et Thurium. — Les malheurs de Philoctète ont fourni à Sophocle le sujet d'une belle tragédie, qui a été imitée par Laharpe.

PHILODÈME, philosophe épicurien grec, de Gadara en Célésyrie, vivait dans le premier siècle av. J.-C. Il vint à Rome et y compta au nombre de ses disciples Calpurnius Pison, avec lequel il resta lié. Il avait écrit sur la morale, sur la rhétorique, sur la musique, etc., et l'on a trouvé à Herculanum plusieurs fragments de ses écrits, qui se trouvent dans les volumes déjà publiés de la collection d'Herculanum. M. E. Gros a donné à part les fragments sur l'art oratoire, sous le titre de *Philodemi rhetorica*, avec un savant commentaire, Paris, 1840. On trouve dans les *Anthologies*, sous le nom de Philodème, des épigrammes licencieuses qui sont probablement du même auteur.

PHILOKIA ou **FILOKI**, *Argos Amphilochium*, ville de l'État de Grèce (Hellade occid.), à 25 kil. S. E. d'Arta.

PHILOLAUS, philosophe pythagoricien, de Crotone, selon les uns, de Tarente, selon les autres, naquit vers l'an 500 av. J.-C., et put recevoir les leçons de Pythagore. Il habita successivement Crotone, Métaponte, Héraclée, passa quelque temps à Thèbes, où il eut pour disciples Simmias et Cébès, et mourut vers l'an 420 av. J.-C. Il est le premier pythagoricien qui ait écrit sur la doctrine de son maître; il avait composé sur la nature trois livres dont Platon faisait tant de cas qu'il les acheta de ses héritiers cent mines (plus de 9,000 fr. de notre monnaie); il reste de ses écrits quelques fragments qui jettent beaucoup de lumières sur les doctrines pythagoriciennes (ils ont été recueillis par Bœckh, Berlin, 1819). Philolaüs passe pour être le véritable auteur du système astronomique qui fait tourner la terre et les autres planètes autour du soleil.

PHILOMÈLE, *Philomela*, fille de Pandion, roi d'Athènes, fut victime du brutal amour du roi de Thrace, Térée, son beau-frère, qui ensuite lui fit couper la langue pour l'empêcher de révéler son crime, et la tint étroitement enfermée. Ayant réussi à s'évader, avec le secours de Progné, sa sœur, elle se vengea en égorgeant le fils de Térée, Itys, et en servant le corps de cet enfant à son père. Philomèle échappa à la fureur de Térée par la rapidité de sa course, et fut dans sa fuite changée en rossignol. Progné, sa complice, fut métamorphosée en hirondelle.

PHILOMÈLE, *Philomelus*, général phocéen, pilla le temple de Delphes, et fit ainsi éclater la guerre sacrée. Il obtint d'abord quelques succès et força même la Pythie à rendre des oracles en sa faveur; mais se voyant battu par les Béotiens, il fut réduit, pour ne pas tomber entre leurs mains, à se précipiter du haut d'un rocher, l'an 354 av. J.-C. Il fut remplacé dans le commandement par son frère Onomarque.

PHILOMÉTOR. *Voy.* PTOLÉMÉE VI et ATTALE III.

PHILON DE LARISSE, philosophe de la nouvelle Académie, devint le chef de cette école à Athènes après Clitomaque, la dirigea de 100 à 88 avant J.-C., se réfugia à Rome lors de l'invasion de Mithridate en Grèce, et compta Cicéron parmi ses disciples. Il mitigea le scepticisme d'Arcésilas et de Carnéade, et fut considéré comme le chef d'une 4e académie.

PHILON DE BYZANCE, ingénieur du IIe siècle av. J.-C., visita Rhodes et Alexandrie, poussa très loin l'étude de l'architecture et de la mécanique, et laissa entre autres ouvrages une *Poliorcétique* dont nous possédons les livres 4 et 5 (imprimés dans les *Veterum mathematicorum opera*, Paris, 1693, in-fol.). On a aussi sous son nom (mais non entier): *De septem orbis miraculis*, publié par Léon Allatius avec version latine et notes, Rome, 1640, in-8.

PHILON LE JUIF, philosophe platonicien, né vers l'an 30 av. J.-C., à Alexandrie, était de la race sacerdotale des Juifs. Il étudia profondément la philosophie des Grecs, et fut surnommé de son vivant le Platon juif. Vers l'an 40 de J.-C. il fut député par les Juifs d'Alexandrie à Rome auprès de Caligula, pour demander en leur faveur le droit de cité romaine, mais il ne put réussir dans cette demande. On ne sait en quelle année il mourut. Philon avait composé un grand nombre d'ouvrages, qui se rapportent, les uns à la théologie hébraïque, les autres à l'histoire, d'autres à la philosophie; les plus importants sont: *De mundi creatione secundum Mosen*; *De vitâ Mosis*; *De vitâ contemplativâ*; *De mundo*. Il avait aussi écrit l'histoire de son ambassade à Rome, mais elle s'est perdue. En théologie, Philon explique la Bible par des allégories; en philosophie, il suit les doctrines de Platon et veut les concilier avec la religion des Juifs. Il admet deux principes éternels, Dieu et la matière; Dieu est la lumière primitive dont toutes les intelligences inférieures émanent comme autant de rayons; en Dieu sont enfermées de toute éternité les idées de toutes choses, monde idéal ou intelligible, d'après lequel a été formé le monde sensible. Il personnifie ce monde idéal sous le nom de *Logos* (ou *Verbe*) et de Fils de Dieu. Les meilleures éditions de Philon sont celle de Thomas Mangey, Londres, 1742, 2 vol. in-fol., et celle de Leipsick, 1828, 8 vol. in-8. J.-B. Aucher a retrouvé quelques morceaux de Philon dans des traductions arméniennes, et les a publiés à Venise, 1822 et 1826.

PHILON DE BYBLOS (HERENNIUS), grammairien et historien, né à Byblos vers l'an 24 de J.-C., publia, entre autres écrits, une traduction grecque de l'*Histoire phénicienne* de Sanchoniaton; Eusèbe nous en a conservé quelques fragments. (*Voy.* SANCHONIATON). On a annoncé en 1836 qu'on avait trouvé cette traduction dans un couvent du Portugal, mais cette annonce n'a pas été confirmée.

PHILON (Publilius). *Voy.* PUBLILIUS.

PHILOPŒMEN, général grec, de Mégalopolis en Arcadie, se distingua de bonne heure dans les armées de la ligue achéenne, fut nommé général de la cavalerie, écrasa les Étoliens à la bataille de Larisse en 208 av. J.-C., puis fut élu préteur (ou chef de la ligue), gagna sur Machanidas la victoire décisive de Mantinée, tua le tyran de sa main, et força Nabis son successeur à lever le siége de Messène; battu sur mer par ce prince, il prit bientôt sa revanche à la journée de Gythium, entra vainqueur dans Sparte, fit accéder à la ligue cette puissance, qui jusqu'alors

en avait été l'ennemie, punit deux fois sa révolte, démantela ses murailles, déporta la plus grande partie de sa population et abolit les lois de Lycurgue (188 av. J.-C.). Chargé de repousser une incursion des Messéniens dans l'Arcadie, il alla offrir la bataille à leur chef Dinocrate, mais accablé par le nombre il la perdit. Etant tombé de cheval, il fut pris et conduit à Messène, où il mourut empoisonné par Dinocrate (183). Ses restes furent transportés en grande pompe à Mégalopolis. Au génie militaire, Philopœmen joignait les vertus civiques : on l'a surnommé *le dernier des Grecs*. Plutarque a écrit sa *Vie*.

PHILOPON (JEAN). *Voy.* JEAN PHILOPON.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, né au IVe siècle de notre ère, vers 364, en Cappadoce, vécut longtemps à Constantinople et fut arien zélé. Il avait écrit une *Histoire de l'Église* (de l'avénement de Constantin à la mort d'Honorius), qui ne nous est connue que par un abrégé de Photius (publié par Godefroy, Genève, 1642, in-4, grec-latin).

PHILOSTRATE, rhéteur, natif de Lemnos, selon les uns, d'Athènes, selon d'autres; enseigna la rhétorique à Rome dans le IIIe siècle de J.-C., et fut un des protégés de Julie, femme de l'empereur Septime-Sévère. Il a laissé, entre autres ouvrages, la *Vie d'Apollonius de Tyane* (trad. en français par Le Grand d'Aussy, Paris, 1808, 2 vol. in-8); les *Héroïques*; un *Dialogue entre Viniter et Phénix* (édit. Boissonade, Paris, 1806, avec scholies grecques et remarques); les *Tableaux*, description de 76 peintures qui ornaient le Portique de Naples (trad. en fr. par Blaise de Vigenère, 1614, in-fol.); les *Vies des Sophistes*; 73 *Lettres galantes* (éd. par Boissonade, Leipsick et Paris, 1842): — Son neveu, Philostrate-le-Jeune, a aussi composé des *Tableaux*. — L'oncle et le neveu ont été publiés ensemble par Olearius, 1709; par Kayser, 1844-46, 2 v. in-4. On est. les *Lectiones Philostrateæ* d'Hamaker, Leyde, 1816. En 1840, M. Kayser a publié un nouveau fragment de Philostrate, *De Gymnasticâ*. — *Voy.* BLOUNT.

PHILOTAS, fils de Parménion, partageait avec son père la faveur d'Alexandre. Son crédit ayant excité la jalousie, ses envieux l'accusèrent d'avoir conspiré avec Dymnus contre le roi. Mis à la question, il avoua tout ce qu'on voulut, fut condamné, quoiqu'aucun témoin ne le chargeât, et périt lapidé.

PHILOXENE, poëte dithyrambique du IVe siècle av. J.-C., né à Cythère, mort à Éphèse vers l'an 380 av. J.-C., avait longtemps vécu à la cour de Denys. Envoyé par le tyran aux *carrières* pour lui avoir dit trop franchement son avis sur ses vers, il ne tarda pas, quand il en fut sorti, à se voir encore consulté par Denys sur le mérite d'une nouvelle pièce; au lieu de répondre, il se contenta de dire : « Qu'on me reconduise aux carrières »; Denys ne put s'empêcher de rire de cette saillie et pardonna.

PHILOXÈNE, dit aussi *Xenaias*, écrivain syriaque, de la secte des Monophysites ou Jacobites syriens, né à Tabal en Susiane, fut créé en 485 évêque d'Hiérapolis en Syrie, combattit les décisions du concile de Chalcédoine, et fut exilé en 518 par l'emp. Justin I à Gangres en Cappadoce, où on le fit périr, en 522. Les Jacobites le regardent comme un martyr. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres une version syriaque des quatre évangiles, faite en 508, qui est la seule que lisent les Jacobites; elle a été publiée par J. White, Oxford, 1778.

PHINÉE, roi de Salmydesse en Thrace, au temps des Argonautes, fit crever les yeux à ses deux fils, sur de fausses accusations intentées par leur belle-mère. Les dieux, pour le punir, le frappèrent de cécité, et le livrèrent à la persécution des harpies, qui enlevaient les viandes sur sa table, et infestaient tout ce qu'elles touchaient. Dans la suite, Calaïs et Zéthès, fils de Borée, le délivrèrent des poursuites de ces monstres; mais il resta toujours aveugle.

PHINÉE, frère de Céphée et oncle d'Andromède, était fiancé à sa nièce, lorsqu'elle lui fut ravie pour être exposée à un monstre marin. Sauvée par Persée, Andromède accepta la main du héros. Alors Phinée prit les armes pour l'enlever à Persée; mais il fut pétrifié par la tête de Méduse.

PHINÉES, fils d'Eléazar et petit-fils d'Aaron, fut le 3e grand-prêtre des Juifs. Il montra un grand zèle contre ceux qui s'étaient rendus coupables de fornication, et tua Zambri, l'un des chefs d'Israël, qui avait mené une Madianite dans sa tente.

PHING-LIANG, ville de Chine (Kan-sou), par 35° 35' lat. N., 104° 19' long. E.; ch.-l. de dép.

PHING-YANG, ville de Chine (Chan-si), par 36° 6' lat. N., 119° 12' long. E.; ch.-l. de dép.

PHING-YOUÉI, ville de Chine (Kouéi-tchéou), par 26° 37' lat. N., 103° 22' long. E.; ch.-l. de dép.

PHINTIAS, auj. *Alicata*, ville de la Sicile ancienne, colonie de Géla, sur le bord du fleuve Himère, près de son embouchure. — Près de là se voyait une fontaine remarquable parce que, dit-on, tout ce qu'on y jetait y surnageait.

PHINTIAS, ami de Damon. *Voy.* DAMON.

PHISELDECK, historien. *Voy.* SCHMIDT (Christ.).

PHLÉGÉTHON (de *phlégéthein*, brûler), fl. des Enfers, environnait le Tartare, et roulait des flammes.

PHISON (*Phase*?), un des fleuves de l'Éden. *V.* ÉDEN.

PHLÉGON, historien grec du IIe siècle, natif de Tralles, affranchi d'Adrien, mourut sous Antonin-le-Pieux. Il avait écrit une *Histoire de Sicile*, une *Description de la Sicile*, et un *Traité des fêtes des Romains*, qu'on a perdus; mais on a de lui trois opuscules: *De rebus mirabilibus*, *De longævis*, *De Olympiis*, publié par Guill. Xylander, Bâle, 1568 (édition *princeps*), et depuis par G. Franz, Halle, 1775.

PHLÉGRÉENS (CHAMPS), c.-à-d. *campagnes ardentes* (du grec *phlégein*, brûler), campagnes voisines de Cumes, dans lesquelles Hercule aida, dit-on, les dieux à terrasser les géants. Cet endroit est rempli de soufre, et souvent couvert de flammes produites par la combustion naturelle du soufre.

PHLÉGYAS, roi de Phlégyade (petite ville de Béotie, près d'Orchomène), devait le jour à Mars, et eut pour fille Coronis, que séduisit Apollon; pour se venger de cet outrage il mit le feu au temple de Delphes. Apollon le tua de ses flèches. Aux Enfers, le malheureux Phlégyas voit sans cesse pendre au-dessus de sa tête un rocher prêt à l'écraser.

PHLEGYENS, petit peuple de Phocide. *V.* PHORBAS.

PHLIASIE, petit état du Péloponèse, au S. de la Sicyonie, à l'O. de la Corinthie, se réduisait au territoire de Phlionte.

PHLIONTE, *Phlius*, ville du Péloponèse, à quelques kil. S. de Sicyone. Son territoire formait la Phliasie.— Il y avait une autre Phlionte en Argolide.

PHOCAS, empereur grec, était exarque des centurions sous Maurice, lorsqu'il fut proclamé en 602 par l'armée cantonnée au N. du Danube. Il marcha sur Constantinople et fit trancher la tête à Maurice ainsi qu'à ses six fils. Il se montra lâche, voluptueux, rapace, cruel, se laissa enlever par Chosroès, roi de Perse, l'Osroène, la Mésopotamie, l'Arménie, la Syrie et une partie de l'Asie-Mineure. Il réprima trois conjurations (604, 606, 610), mais fut enfin détrôné par Héraclius, après la bataille navale de Constantinople, et fut décapité sur le tillac du vaisseau de ce prince (610). Phocas avait fait traduire en grec le *Digeste* et le *Code*, et avait fait paraphraser les *Institutes* par Théophile.

PHOCAS (saint), martyr au temps de Dioclétien, vivait du produit d'un petit jardin près de Sinope, quand il fut décapité en 303. On le fête le 3 juillet.

PHOCÉE, *Fokia*, ville de l'Asie-Mineure, comprise dans la confédération ionienne, sur la côte de la Mysie, au S., et sur le golfe de Cumes, à l'embou-

chure du Caïque. Elle avait deux ports, Naustathme et Lampière. Très florissante jadis ; elle envoya en Gaule et en Espagne des colonies dont la principale fut Marseille. — La ville actuelle de Fokia, située à 42 kil. N. O. de Smyrne, fait encore quelque commerce : elle a 4,000 hab.

PHOCÉENS. On nomme ainsi les habitants de Phocée et ceux de la Phocide. *Voy.* PHOCIDE.

PHOCIDE, région de la Grèce ancienne, entre la Béotie à l'E., l'Etolie à l'O., la mer d'Eubée au N. E., le golfe de Corinthe au S., avait autour d'elle les trois Locrides, l'Opontienne et l'Epicnémidienne au N., la Locride Ozole au S. Elatée en était la capit. et la ville la plus forte. Delphes, qui s'y trouvait enclavée, y formait comme une république à part. La Phocide formait un corps qui envoyait ses députés à l'Amphictyonie des Thermopyles. Le pays était montueux et médiocrement fertile. C'est dans la Phocide qu'était le Parnasse. Ses habitants, très pauvres, étaient très braves. Dans la seconde guerre sacrée, ils tinrent tête à Thèbes et à la ligue formée contre eux (355-346 av. J.-C.). Enfin, écrasée par Philippe II (de Macédoine), la Phocide perdit son siége aux Amphictyons ; ses villes furent démantelées.

PHOCIDE (LOCRIDE-ET-), un des dix nomes du moderne roy. de Grèce, a pour ch.-l. Salona, pour autres villes Galaxidi, Zeitoun, Lidoriki, Talanti.

PHOCION, homme d'état et général athénien, né vers 400 av. J.-C., d'une famille obscure, étudia la philosophie sous Platon et Xénocrate, se distingua à la fois à l'armée et à la tribune, et devint le chef du parti aristocratique d'Athènes. Il ne cessa de recommander la modération à l'égard des alliés, la paix et une stricte surveillance à l'égard de Philippe, l'économie dans l'administration et le retour aux vieilles vertus. Il déplut par sa rigidité au peuple d'Athènes, qui ne l'en estimait pas moins, et qui, recourant toujours à lui au jour du danger, le nomma 45 fois général en chef. Phocion rendit des services éminents pendant la *guerre sociale* contre Athènes (359-356), réussit à soustraire l'Eubée aux attaques de Philippe, força ce prince à lever le siége de Byzance. Après le sac de Thèbes, il fut député vers Alexandre pour proposer le maintien de la paix, et mérita l'estime du prince macédonien, qui lui fit, à plusieurs reprises, les offres les plus brillantes : il les refusa toujours. Phocion s'opposa à la guerre lamiaque ; toutefois, il accepta un commandement dans cette guerre, quoique âgé de plus de 80 ans ; il battit les Macédoniens sur la côte de l'Attique. Quand Athènes eut été occupée par Polysperchon, il fut, à l'instigation de ce général, condamné à mort par la populace égarée, et but la ciguë en 317. Peu après, ses concitoyens, honteux de cette injustice, lui érigèrent une statue. Démosthènes, dont Phocion combattait les projets belliqueux, l'appelait *la cognée de ses discours*. Sa vie a été écrite par Plutarque et Cornélius Népos.

PHOCYLIDE, poëte gnomique, de Milet, vivait vers la fin du VIe siècle. Il avait composé des poëmes héroïques, des élégies, etc. Il ne nous reste de lui qu'une suite de sentences morales en 217 vers (imprimés avec Théognis et autres gnomiques, édités à part, Leipsick, 1751, in-8 ; et traduits par Duché, 1698 ; par Lévesque, 1782 ; par Coupé, 1798).

PHOEBÉ, PHOEBUS. *Voy.* DIANE et APOLLON.

PHOEBIDAS, général lacédémonien qui, l'an 382 av. J.-C., prit Thèbes en violant la foi des traités. Il fut cassé et mis à l'amende comme ayant agi sans ordre ; mais les Lacédémoniens ne continuèrent pas moins à occuper la ville de Thèbes. Dans la suite, il fut rétabli dans le commandement et renvoyé en Béotie ; les Thébains l'assiégèrent dans Thespies, et il fut tué dans une sortie.

PHORBAS, fils d'Argus, régnait à Argos vers l'an 1790 av. J.-C.

PHORBAS, petit-fils du précédent, délivra les Rhodiens d'un dragon qui ravageait leur île. Il fut, après sa mort, placé dans le ciel avec le dragon qu'il avait tué, sous le nom d'*Ophiuchus*.

PHORBAS, chef des Phlégyens (en Phocide), homme cruel et violent, s'étant saisi des avenues qui conduisaient à Delphes, forçait tous les passants à se battre contre lui, et, après les avoir vaincus, les faisait mourir dans de cruels tourments. Apollon se présenta au combat déguisé en athlète et assomma Phorbas d'un coup de poing.

PHORCYS, dieu de la mythologie primitive des Grecs, naquit de Pontos et de Gæa (la Mer et la Terre), épousa Céto, en eut les Grées, les Gorgones, le dragon des Hespérides, Scylla, Thoosa.— Phorcys et Céto (*orcæ*, *kêtè*, c.-à-d. *cétacés*) sont des personnifications de la vie ne se manifestant encore que dans les êtres inférieurs.

PHORONEE, *Phoroneus*, fils et successeur d'Inachus, et deuxième roi d'Argos (1920-1896), fut père de Niobé, d'Apis et d'Argus ; nommé arbitre dans une querelle entre Junon et Neptune, il prononça en faveur de Junon, qui depuis protégea Argos. Il donna des lois à ses sujets et les initia aux bienfaits de la civilisation ; il eut aussi à soutenir de grandes guerres contre les Telchines et les Curètes. Après sa mort, Phoronée fut divinisé et donna son nom au Phoronée, petite rivière de l'Argolide. Son nom rappelle les Pharaons (d'Egypte), et confirme les traditions relatives aux émigrations égyptiennes dans la Grèce primitive.

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, né dans cette ville, avait été déjà ambassadeur en Perse et premier-secrétaire de l'empereur Michel, quand il fut porté, bien que laïque, au patriarchat de Constantinople, à la place d'Ignace, qui venait d'être déposé, en 857. D'odieuses violences signalèrent son intrusion, à laquelle s'opposa le pape Nicolas I. Photius fut anathématisé par le pape dans un concile ; il réunit des évêq. et anathématisa le pape à son tour ; ce qui donna naissance au grand schisme grec, 858. Basile le Macédonien rétablit Ignace, et Photius ne reprit ses fonctions qu'après la mort du patriarche ; mais il se brouilla encore avec le pape, qui l'excommunia de nouveau. Néanmoins, Photius se maintint sur son siége jusqu'à l'avénement de Léon-le-Philosophe, qui l'exila ; il mourut en exil, dans un couvent d'Arménie, en 891. Photius joignait à un esprit rare et pénétrant l'érudition la plus vaste. On a de lui, sous le titre de *Bibliothèque* (ou *Myriobiblon*), une précieuse compilation qui contient une infinité d'extraits d'auteurs que nous ne connaissons que par elle (la meilleure édition est de Genève, 1611, in-fol., grec-latin ; Bekker en a donné une toute grecque, Berlin, 1824, in-4). Photius a laissé de plus des *Lettres* (Londres, 1651, in-fol.) ; le *Nomocanon* ou *Accord des lois impériales et des canons* (en tête du recueil des *Canons ecclésiastiques*, Paris, 1551, in-fol.) ; un *Lexique grec* (publié par Hermann, Leipsick, 1808, in-4, et par Rich. Porson, Londres, 1822), et divers écrits théologiques, entre autres : *Adversus latinos*, *De processione Spiritus sancti*.

PHOU-TCHEOU, ville de Chine (Chan-si), à 406 kil. S. O. de Thaï-youen ; ch.-l. de dép.

PHRAATACE, roi parthe, s'unit à sa mère Thermusa pour faire périr son père Phraate IV en l'an 9, et fut égorgé par ses sujets révoltés l'an 14.

PHRAATE, nom commun à 5 rois des Parthes, dont le vrai nom est Hradad :

PHRAATE I, qui régna de 182 à 164, subjugua les Mardes.— PHRAATE II, 139-127, vit Antiochus VII (Sidétès) envahir ses états, fut vaincu dans trois grandes batailles, perdit Babylone, Séleucie, Ecbatane, et fut quelque temps réduit à la Parthie primitive ; mais bientôt, aidé par les Scythes, il surprit

les troupes syriennes, et les tailla en pièces dans une bataille où périt Antiochus.

PHRAATE III, 70-61, fut tour à tour l'allié et l'ennemi des Romains, et périt par un complot de ses deux fils Mithridate III et Orodes.

PHRAATE IV, monta sur le trône l'an 37 av. J.-C., après avoir massacré ses frères; fit avec quelque succès la guerre à Marc-Antoine, mais fut forcé de fuir devant ses sujets rebelles, alla chercher des secours chez les Scythes, battit avec leur secours Tiridate, qui s'était emparé du trône, fit ensuite la paix avec les Romains, et rendit à Auguste les prisonniers et les drapeaux pris sur Crassus. Il fut tué l'an 13 de J.-C. par Phraatace, son fils.

PHRAATE V, un des fils de Phraate IV, était en otage à Rome quand Tibère le remit (l'an 35 de J.-C.) à des ambassadeurs parthes pour exciter des troubles contre Artaban III. Mais il mourut à peine arrivé.

PHRANZA ou PHRANTZÈS (George), historien byzantin, né à Constantinople en 1401, fut chambellan et secrétaire de Manuel II (Paléologue), gouverneur de Morée en 1446, enfin grand-logothète. Il fut pris par les Turcs en 1453, vendu, puis mis en liberté, et mourut dans un couvent de l'île de Corfou. On lui doit une *Chronique de Constantinople* (de 1259 à 1477), publiée par Fr.-Ch. Alter, Vienne, 1796, in-fol., et dans la Byzantine de Venise.

PHRAORTE, roi des Mèdes, fils et successeur de Déjocès, régna de 690 à 655 ou de 657 à 634 av. J.-C., conquit plusieurs régions, mais fut vaincu près de l'Euphrate et du Tigre par les Assyriens. Il mourut peu après et eut Cyaxare I pour successeur.

PHRIXUS. *Voy.* PHRYXUS.

PHRYGIE, *Phrygia*, région de l'Asie-Mineure dont les bornes ont beaucoup varié. La Phrygie primitive s'étendait le long de la mer, depuis l'embouchure du Méandre jusque près de celle du Parthénius, et par conséquent était baignée par trois mers (la mer Égée, la Propontide, le Pont-Euxin); elle avait pour bornes à l'E. l'Halys, au S. les monts de Pisidie et de Lycaonie. Dès l'an 1900 av. J.-C., diverses peuplades vinrent s'établir en Phrygie, les *Thyni* et *Maryandyni* près du Pont-Euxin, les *Dardani* et *Mysi* en Troade, les *Mæones* au S. des derniers, et resserrèrent les bornes de ce pays; cependant il portait encore au temps d'Homère le nom de Phrygie. Vers l'an 500 av. J.-C., la Phrygie ne comprenait plus la Lydie, la Méonie, la Bithynie. Jointe à la Paphlagonie et à la Cappadoce, elle formait la 3e satrapie de l'empire des Achéménides, et se distinguait en *Petite Phrygie* ou *Phrygie de l'Hellespont* (la *Troade* anc.), au N., sur les trois mers, dont les villes principales étaient Dascylium, Pessinonte, Gordium, Ancyre; et en *Grande Phrygie* ou *Phrygie proprement dite*, au S. de la précédente, et toute dans l'intérieur des terres; celle-ci avait pour bornes à l'O. la Mysie et la Lydie, à l'E. la Cappadoce; malgré son nom, c'était la moins grande. — On nommait encore *Phrygie épictète* (ou *surajoutée*) la partie N. de la Grande Phrygie, et *Phrygie paroréade* (c.-à-d. *montagneuse*) la partie limitrophe de la Pisidie : elle était en effet très montagneuse. En 278 av. J.-C., la Petite Phrygie disparait; un tiers de son territoire (le tiers entre les montagnes et le Pont-Euxin) grossit la Bithynie; un autre tiers (entre la Propontide et la Mysie) passe aux mains des rois de Pergame; le dernier tiers est joint à l'ancienne Grande Phrygie, à laquelle on avait précédemment ajouté la Lycaonie au S. Le nouveau pays ainsi composé s'appelle simplement Phrygie : Dorylée, Synnade, Célènes, Colosse, Thymbrée, Iconium, Sagalasse, Larande en étaient les villes principales. Cette Phrygie répondait à peu près aux livahs actuels de Konieh, Ak-seraï, Ak-chehr, Koutaïeh, Kara-hissar (les trois premiers en Caramanie, les deux derniers en Anatolie). — La Phrygie au IVe siècle fut partagée en *Phrygie salutaire*, au N., capitale Synnade; *Phrygie pacatiane*, au S., capitale Laodicée; *Isaurie*, au S. de celle-ci; *Lycaonie*, au S. E. de la Pacatiano. — Les habitants de la Phrygie se nommaient Phryges ou Briges; ils se prétendaient autochthones; cependant on peut croire qu'ils venaient de la Thrace. Dans des temps très anciens Célènes fut, ou la capitale, ou une des capitales de la Phrygie; c'est là que régnait Midas. Probablement le pays formait plusieurs états; il passa ensuite successivement sous la domination des rois de Lydie, des Perses, d'Alexandre, des Séleucides; elle se trouva vers 278 av. J.-C. divisée en quatre portions, dont une seule garda le nom de Phrygie (*Voy.* plus haut); cette Phrygie ainsi réduite fut en 190 av. J.-C. ajoutée par les Romains au royaume de Pergame, et, après l'extinction de ce roy. (134-126), elle échut aux Romains, qui la comprirent dans la province d'Asie. Les Phrygiens passaient pour mous, serviles et peu guerriers. La population était faible, l'industrie nulle; Cybèle était la déesse par excellence de la Phrygie; on y joignait Atys. Leur culte était environné de mystères. Deux siècles av. J.-C., ce culte fut porté à Rome, et sous l'empire il y partagea la vogue avec d'autres superstitions. Les Amazones, Marsyas, Midas, Gordius font aussi partie des légendes mythologiques de la Phrygie.

PHRYNÉ, de Thespies, une des courtisanes les plus célèbres de la Grèce, vivait au IVe siècle av. J.-C. Le sculpteur Praxitèle était un de ses amants : elle lui servit de modèle pour ses statues de Vénus. Elle était si riche qu'elle offrit, dit-on, de rebâtir Thèbes à ses frais, mais à condition qu'on placerait sur les murs cette inscription: *Alexandre a détruit Thèbes et Phryné l'a rebâtie*; son offre fut refusée.

PHRYNICHUS, d'Athènes, poëte tragique du VIe s. av. J.-C., auteur de 9 tragédies perdues, fut couronné en 511. Il introduisit les rôles de femmes, l'usage du masque et l'iambe tétramètre. — Autre tragique, auteur de la *Prise de Milet*. — Poëte comique contemporain d'Aristophane; on a de lui quelques fragments (dans les recueils de G. Morel, de Grotius, etc.).

PHRYNICHUS ARRHABIUS, grammairien bithynien, auteur d'un recueil des mots du dialecte attique, dont on a encore l'abrégé, *Eclogæ nominum et verborum atticorum*, Rome, 1517; Leipsick, 1820.

PHRYNIS, de Mitylène, poëte et musicien, né vers 480 av. J.-C.; rival de Timothée, ajouta deux cordes aux sept qu'avait déjà la cithare, et mit en vogue un mode efféminé.

PHRYXUS, fils d'Athamas et frère d'Hellé, avait inspiré à sa belle-mère un amour coupable qu'il dédaigna, fut calomnié par elle et condamné à mort; mais il se sauva avec Hellé, sa sœur, porté sur un bélier à toison d'or que Jupiter leur envoya, et parvint en Colchide, où il immola le bélier et offrit sa toison au dieu Mars. *Voy.* HELLÉ.

PHTHA, divinité égyptienne. *Voy.* FTA.

PHTHIE, *Phthia*, ville de Thessalie, capitale de la Phthiotide, à l'O., près de Pharsale, avait perdu toute importance dans les temps historiques.

PHTHIOTIDE, *Phthiotis*, petit état de la Thessalie au temps de la guerre de Troie, comprenait toute la partie méridionale de cette région, et renfermait la nation des Maliens et celle des Enianes; la nation dominante se nommait Phthiotes, et avait pour ch.-l. Phthie. Achille était roi des Phthiotes.

PHUL ou SARDANAPALE II, fils de Sardanapale I, roi d'Assyrie. Après la chute de Sardanapale et le démembrement de l'empire d'Assyrie, Phul ne conserva que le roy. de Ninive, où il régna de 759 à 742; il fit la guerre aux Juifs: le roi Manahem acheta de lui la paix 1,000 talents. *Voy.* NABONASSAR.

PHURNUTUS. *Voy.* CORNUTUS.

PHYSCON (PTOLÉMÉE). *Voy.* PTOLÉMÉE.

PHYSCUS, v. de l'Asie-Mineure, auj. MARMORICE.

PIADA ou **PIDAVRA**, l'ancienne *Epidaure*, ville de la Grèce moderne (Argolide), à 35 kil. N. E. de Nauplie. Il s'y tint en 1822 la 1re assemblée nationale dans laquelle la Grèce fut déclarée indépendante.

PIALI, capitan-pacha, était Hongrois de naissance, et fut dans son enfance trouvé sur le champ de bataille de Mohacz par des Turcs, qui le sauvèrent (1526). Il fut élevé au sérail par ordre de Mahomet II, parvint au grade de capitan-pacha, prit, avec la flotte turco-française, Messine et Reggio, ravagea Majorque, Minorque, Iviça, battit en 1559 la flotte de Philippe II, assiégea en vain Malte (1565), et conduisit l'expédition de Chypre; mais il fut disgracié avant le succès, par Sélim II.

PIANOZA, *Planasia*, île de la mer Tyrrhénienne, sur les côtes de la Toscane, au S. O. de l'île d'Elbe; 8 kil. sur 4. Quelques familles de pêcheurs. C'était un lieu d'exil sous les Romains.

PIARISTES ou *Pauvres de la mère de Dieu des écoles pieuses*, congrégation érigée en 1624 par Grégoire XV. Joseph Calasanzio en avait donné la première idée dès 1621 en rassemblant de rue en rue les enfants des pauvres pour les instruire chez lui. Les Piaristes font vœu d'instruire gratuitement les enfants des pauvres. Ils sont surtout répandus en Autriche et en Hongrie, où ils ont plusieurs colléges.

PIASINA, riv. de Sibérie (Tomsk), coule au N. O. et se jette dans l'Océan Glacial par 73° 10' lat. N.; cours, 450 kil.

PIAST, tige de la dynastie polonaise des Piasts, était un simple paysan de la Cujavie. Ses concitoyens, appréciant ses vertus, lui conférèrent le suprême pouvoir avec le titre de duc (842); il fit pendant 19 ans (842-61) le bonheur de la Pologne. Il résidait à Gnesne et eut son fils Ziémovit ou Zemowits pour successeur.

PIASTS (dynastie des), dynastie polonaise qui régna de 842 à 1370. Le chef de cette dynastie fut un duc des Polènes nommé Piast, et le dernier fut Casimir-le-Grand (1370). Après les Piasts, la couronne de Pologne fut momentanément réunie à celle de Hongrie, et peu après commença la dynastie des Jagellons (1386). Une branche des Piasts conserva le duché de Silésie jusqu'en 1675. — Pendant l'anarchie polonaise (1572 et années suiv.), on nomma *Piasts* le parti qui voulait placer sur le trône un prince indigène, parce que plusieurs des compétiteurs se prétendaient issus des Piasts. Ce parti n'eut pas une grande puissance; cependant on peut citer plusieurs choix *piasts*: Wisniowiecki, Sobieski, Leczinski, Stanislas Poniatowski. La plupart de ces choix furent faits sous l'influence de l'étranger.

PIAUHY, riv. du Brésil, naît dans les monts Piauhy, coule 600 kil. au N., tombe dans la Parnahyba, par 6° 8' lat. S., et donne son nom à la prov. de Piauhy. — La prov. de Piauhy, prov. du Brésil, par 3°-11° lat. S., entre la mer et les prov. de Ceara, de Pernambouc, de Goyaz et de Maranhao, a 970 kil. du N. E. au S. O. sur 565; 50,000 hab. Ch.-l., Oeiras; autres villes, Parnahyba, Piraruca, etc. Très montagneuse à l'O. et au S. Vastes plaines à l'extrémité. Climat très chaud, sol fertile; le bétail est sa principale richesse. Mines.

PIAVE, *Plavis*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, naît dans les Alpes Noriques, coule au S. O. en arrosant Pieve-di-Cadore et Bellune, tourne au S. E., traverse les prov. de Trévise et de Venise, et se jette dans l'Adriatique par 2 branches. Cours très rapide, de 225 kil. Dans le roy. d'Italie, elle donnait son nom à un dép. dont Bellune était le chef-lieu.

PIAZZA, ville de Sicile (Girgenti), à 28 kil. S. E. de Calatanisetta; 13,500 hab.

PIAZZI (Joseph), astronome, né en 1746 à Ponte (en Valteline), mort à Naples en 1826, entra chez les Théatins, professa les mathématiques à Malte, la philosophie et les mathématiques à Rome, puis à Ravenne, fut appelé en 1780 à Palerme pour y enseigner les hautes mathématiques, fit construire dans cette ville un observatoire qui fut terminé en 1791, et dont il fut nommé directeur, découvrit le premier, en 1801, la planète Cérès, qui porte aussi son nom, et forma un catalogue de 7,646 étoiles. Il fut chargé par le gouvernement napolitain de diverses missions scientifiques, notamment d'établir un système métrique uniforme pour la Sicile. Il était membre des sociétés savantes de Naples, Turin, Gœttingue, Berlin, St-Pétersbourg, Paris, Londres, etc. Il n'a laissé que peu d'écrits; les principaux sont: ses *Leçons d'astronomie* (en italien), 1817; un *Catalogue des Étoiles*, 1803; 2e édition, 1814; *Mémoire sur la nouvelle planète Cérès*, Palerme, 1802.

PIBRAC (Gui DU FAUR, seigneur de), né en 1529 à Toulouse, mort en 1584, étudia le droit à Padoue sous Alciat, fut conseiller au parlement, puis juge-mage, représenta la France au concile de Trente, où il défendit les libertés de l'église gallicane, devint avocat-général, puis conseiller d'État, suivit Henri III en Pologne et tenta en vain de lui conserver ce trône après sa fuite. Il finit par être président à mortier et chancelier de la reine Marguerite, ainsi que du duc d'Alençon. Il a laissé des discours et divers écrits politiques; mais on le connaît surtout comme auteur de *Quatrains moraux*, imprimés à Paris en 1574, in-4, augmentés depuis et traduits en grec, latin, allemand, etc.

PIC DE LA MIRANDOLE, famille italienne, ainsi nommée du château de la Mirandole près de Modène, était originairement feudataire de l'état de Modène, et possédait, outre la Mirandole, Concordia et Quarentola. Elle se rendit indépendante au commencement du XIVe siècle (1312). Elle joua un rôle important dans le parti gibelin pendant les guerres civiles de l'Italie, fut sans cesse déchirée par des discordes intestines, et finalement fut dépouillée de ses états par la maison d'Autriche en 1710, pour s'être attachée à la France dans la guerre de la succession d'Espagne. François-Marie, dernier seigneur de la Mirandole, vit alors ses possessions vendues à Renaud d'Este, duc de Modène, par l'empereur Joseph I, et se retira en France, où sa famille subsiste encore.

PIC DE LA MIRANDOLE (Jean), célèbre par sa science et sa précocité, né en 1463, était le 3e fils de Jean-François, seigneur de la Mirandole et de Concordia. Dès l'âge de dix ans, il s'était placé au premier rang des orateurs et des poëtes de son temps. Abandonnant à ses frères le gouvernement des fiefs qui lui étaient dévolus, il se voua tout entier à l'étude, et parcourut pendant sept ans les plus célèbres universités de l'Italie et de la France, étudiant toutes les sciences connues de son temps, même la cabale, pour laquelle il conçut une folle passion. Il se rendit à Rome en 1486, et, à l'âge de 23 ans, il déclara qu'il y soutiendrait la thèse *De omni re scibili*; il publia dans ce but une liste de 900 propositions; mais il eut bientôt à se repentir de cet audacieux défi: 13 de ses proposit. furent reconnues comme entachées d'hérésie et condamnées comme telles par Innocent VIII. Il renonça dès lors aux succès mondains et alla vivre dans la retraite à Florence, ne s'appliquant qu'à l'étude de la religion et de la philosophie platonique. Il mourut en 1494, à peine âgé de 31 ans. On a de lui: *Conclusiones philosophicæ, cabalisticæ et theologicæ*, Rome, 1486, in-fol. (ce sont les 900 propositions dont il a été parlé); *Apologia J. Pici Miranduli*, 1489 (il essaye d'y défendre les propositions qui avaient été censurées); *Dispp. adversus astrologiam divinatricem*, Bologne, 1495; *Epistolæ*, Paris, 1499. Ses œuvres ont été réunies à Bologne, 1496; Venise, 1498, etc.

PICARD (l'abbé J.), astron., né à La Flèche en

1620, m. en 1683, observa l'éclipse de soleil du 15 août 1645 avec Gassendi, qu'il remplaça au Collége de France (1655), et fut membre de l'Acad. des Sc. dès sa fondation (1666). Il mesura avec une parfaite exactitude un degré du méridien, fixa la longueur du pendule simple à secondes, alla en Danemark déterminer la position du c 1. observatoire d'Uranienbourg, eut part à la construction de l'Observatoire de Paris et fit appeler en France Rœmer et Cassini On lui doit: *Mesure de la terre*, 1671; *Voyage d'Uranienbourg*, 1680; *la Connaissance des Temps*, de 1679 à 1683.

PICARD (L.-Benoît), auteur dramatique, né à Paris en 1769, mort en 1828, était fils d'un avocat et fut destiné au barreau; mais, entraîné par son goût vers le théâtre, il se mit dès l'âge de 20 ans à composer, sous les auspices d'Andrieux, son ami, de petites pièces qui réussirent: puis il monta sur la scène, et obtint comme acteur de nouveaux succès. Aux rôles d'auteur et d'acteur, il joignit bientôt celui de directeur, et administra successivement divers théâtres, celui de Louvois, l'*Opéra Buffa*, l'Opéra-Français, l'Odéon: il donna à ce dernier théâtre pendant plusieurs années une grande vogue. Picard quitta en 1807 la profession de comédien, et fut reçu la même année à l'Académie Française. Il composa pour divers théâtres plus de quatre-vingts pièces, comédies, vaudevilles, opéras-comiques, qui n'ont pas toutes un mérite égal. On peut citer parmi ses comédies les plus remarquables: *Médiocre et rampant*, *le Conteur*, *la Diligence de Joigny*, *la Petite Ville*, *la Grande Ville* ou *les Provinciaux à Paris*; *M. Musard*, *les Capitulations de conscience*, *les Marionnettes*, *les Ricochets*, *les Deux Philibert*; parmi ses opéras-comiques, les *Visitandines*. A une gaîté franche et naturelle, il joignait une entente parfaite de la scène, un dialogue vif, animé et pétillant d'esprit. On a en outre de lui quelques romans: *Eugène de Senneville*; *l'Exalté*, ou *histoire de Gabriel Desodry*; *le Gil Blas de la révolution*, ou *les Confessions de Laurent Giffard*: ces ouvrages ont peu ajouté à sa réputation. On a imprimé le *Théâtre de Picard* en 10 vol. in-8, 1811-1823.

PICARDIE, ancienne prov. et grand-gouv. de France, était bornée au N. par l'Artois et le Boulonais, au S. par l'Ile-de-France, à l'E. par la Champagne, à l'O. par la Manche et la Normandie. Capit., Amiens. Division: Haute et Basse, la 1re se subdivisait en Thiérache, Vermandois, Santerre, Amiénois (qu'on nomme parfois Moyenne-Picardie); la 2e se composait du Ponthieu avec Vimeux et du *Pays reconquis*. Beaucoup de plaines; grains en abondance, peu de fruits et de légumes, plantes oléagineuses. Marnes, tourbes. — La Picardie fut primitivement habitée par les *Morini*, *Ambiani*, *Veromandui*, *Bellovaci* et *Suessiones*; sous les Romains, elle fit partie de la 2e Belgique. Clodion, chef des Francs, la conquit ensuite et fit d'Amiens sa capitale; depuis, elle fut comprise dans le roy. de Soissons et plus tard dans le roy. de Neustrie; elle passa de là aux comtes de Flandre, fut prise par les Anglais sous Philippe de Valois et Charles VI, reconquise par Charles VII, engagée par celui-ci aux ducs de Bourgogne et réunie en 1463 à la couronne de France par Louis XI. Le nom de Picardie n'apparaît pas avant le XIIIe siècle. La Picardie forme auj. le dép. de la Somme et partie de celui de l'Aisne.

PICART (Etienne), surnommé *le Romain*, à cause de son long séjour à Rome, graveur, né en 1631 à Paris, mort en 1721 à Amsterdam, avait longtemps habité l'Italie. Il travailla au *Cabinet du roi*, et grava surtout l'histoire et le portrait. — Son fils, né à Paris en 1663, mort à Amsterdam en 1733, dessina et grava très habilement d'abord: il adopta ensuite une manière expéditive qui lui fit gagner beaucoup d'argent, mais qui perdit sa réputation. Les planches qu'il grava pour les *Cérémonies religieuses de toutes les nations*, de J.-F. Bernard et Bruzen de la Martinière, ont popularisé son nom.

PICCINI (Nicolo), compositeur, né à Bari en 1728, élève de Léo, habita successivement Naples, Rome, et vint se fixer en France en 1776. Il y eut pour rival Gluck; le public se partagea en Gluckistes et Piccinistes, et la polémique dégénéra en querelles furieuses. Gluck enfin quitta la place; mais Piccini trouva un nouveau rival dans Sacchini. Piccini était sous Louis XVI directeur de l'école de chant; la révolution lui fit perdre ce poste; il repassa en Italie, puis revint en France sous le Directoire et obtint une pension; il mourut à Passy en 1800 presque oublié. On a de lui plus de 150 opéras: les plus connus sont *Zenobia*, *la Cecchina*, *Olimpiade*, *Roland*, *Atys*, *Didon* (son chef-d'œuvre), *Diane et Endymion*, *Pénélope*, *Iphig. en Tauride*. Marmontel, le chef de ses partisans, a fait les paroles de la plupart de ses opéras. — Son fils, Joseph Piccini (1758-1826), a fait les paroles de quelques opéras et quelques comédies.

PICCININO (Nicolo), célèbre condottiere, né à Pérouse, fut élève de Braccio, servit Phil.-Marie Visconti, remporta plusieurs avantages sur le comte d'Urbin, sur Carmagnole, sur Sforza, perdit la bataille d'Anghiari (1440), prit les forteresses du Bressan, du Bergamasque, et fut nommé par Visconti souverain de Bologne. Il mourut de chagrin en 1444, après avoir éprouvé de grands revers. — Jacques Piccinino, son fils, suivit ses traces, se mit au service de Venise (1450-54), entreprit ensuite la guerre pour son compte, fit marché avec Jean, duc d'Anjou, pour attaquer le roy. de Naples, le trahit pour Ferdinand I, mais fut deux ans après arrêté et étranglé en prison.

PICCOLOMINI (les), nom de l'une des familles nobles qui se disputaient le pouvoir à Sienne: ils se firent admettre en 1458 dans l'ordre du peuple. En 1538, ils succédèrent aux Petrucci comme chefs de la république; mais en 1541, l'influence de l'Espagne fit cesser leur domination. Cette famille a fourni plusieurs personnages célèbres, entre autres deux papes (*Voy.* PIE II et III), et un célèbre général des Impériaux, Octave Piccolomini (*Voy.* ci-après).

PICCOLOMINI (Alexandre), de la noble famille des Piccolomini, né à Sienne en 1508, mort en 1578, archevêque de Patras (*in partibus*) et coadjuteur de l'archevêque de Sienne, était habile en jurisprudence, théologie, philosophie, médecine, mathématiques. Il a beaucoup écrit. On a de lui entre autres ouvrages des traités de *Morale* et de *Philosophie*, et *la Rafaella* ou *della Creanza delle donne*, (Milan, 1558, in-8), trad. sous le titre d'*Instruction aux jeunes dames en forme de dialogues*, ouvrage licencieux qu'il condamna lui-même.

PICCOLOMINI (Alphonse), duc de Montemarciano, chef de bande au XVIe siècle, fut excommunié et privé de ses biens par Grégoire XIII pour ses méfaits, porta pour se venger la dévastation dans les états de l'Église (1582), et força le souverain pontife à lui restituer ses biens, alla servir en France huit ans, et finit par être pendu, après avoir été défait par le grand-duc de Toscane en 1591.

PICCOLOMINI (Octave), fameux général des Impériaux, né à Sienne en 1599, avait servi d'abord en Italie, puis se signala en Allemagne dans la guerre de Trente-Ans, eut part à la bataille de Lutzen, commanda une aile à celle de Nordlingue, prit diverses places de Souabe, de Franconie, préserva les Pays-Bas de l'attaque des Français, devint général en chef des troupes espagnoles aux Pays-Bas, fut rappelé en Allemagne en 1648 avec le titre de feld-maréchal, et arrêta un instant les Suédois, fut commissaire de l'Autriche au congrès de Nuremberg, devint prince de l'empire et reçut le duché d'Amalfi. Il mourut à Vienne en 1656.

PICENTINS, *Picentini*, auj. partie N. O. de la *Principauté citérieure*, petit état de l'Italie, au S. de la

Campanie, le long de la mer Tyrrhénienne, entre les embouchures du Sare et du Silare, semble avoir été une colonie du *Picenum*. Picentia (ch.-l., près de la côte), Sorrente, Nucérie, Salerne, en furent les villes principales. Cet état fut soumis par les Romains, de 343 à 266 av. J.-C.

PICENUM, auj. *Marche d'Ancône*, petit état de l'Italie, sur la mer Adriatique, entre les *Senones* au N., les *Prætutii* au S., avait pour villes principales Asculum, Picenum, Firmum, Auximum, Cingulum, et fut soumis par les Romains en 268 av. J.-C. Ses habitants s'appelaient *Picéniens*. Il ne faut pas les confondre avec les *Picentins*, qui étaient beaucoup plus au sud et sur la mer Tyrrhénienne.

PICHDADIENS, la plus ancienne dynastie des rois de Perse, est plus fabuleuse qu'historique. Ce nom, qui dérive du mot *pichdad, bon justicier*, surnom d'un des rois de la dynastie, semble résumer toutes les populations persanes qui ont précédé Zoroastre. La dynastie des Pichdadiens fut fondée à une époque fort reculée par Kaïomaratz (ou le premier homme). Parmi les successeurs de celui-ci, on connaît surtout : Djemschid, Zohâk, Feridoûn. Cette dynastie fut remplacée vers l'an 733 av. J.-C. par celle des Kaïaniens (ou Achéménides).

PICHEGRU (H.), général français, natif d'Arbois (1761), fut d'abord répétiteur de mathématiques au collége de Brienne quand Bonaparte y était élève, puis s'engagea. Il était sous-officier en 1789 ; il embrassa avec ardeur les doctrines révolutionnaires, obtint le commandement d'un bataillon de volontaires, passa à l'armée du Rhin, où il devint successivement général de brigade, général de division, général en chef, seconda les opérations de Hoche, et prit après lui le commandement général des armées de la Moselle et du Rhin (1793). Mis ensuite à la tête de l'armée du Nord, il la réorganisa, battit les alliés à Cassel, Courtray, Menin, Rousselaer, Hoogleде, entra dans Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Venloo, Nimègue, passa le Wahal sur la glace, pénétra en Hollande, occupa Amsterdam et les Provinces-Unies (janvier et février 1795), et prit la flotte hollandaise. Mais, au milieu de ces brillants succès, il se laissa séduire par les offres du prince de Condé (qui lui promettait 1,000,000 de fr. comptant, 200,000 fr. de rente, Chambord, le duché d'Arbois, etc.) : il consentit dès lors à servir la cause royaliste, et laissa l'Autriche remporter quelques avantages sur ses troupes. Devenu suspect au Directoire, il fut révoqué, et vécut deux ans dans la retraite à Arbois ; élu membre du Conseil des Cinq-Cents, à cabala, tenta d'ourdir un complot, et fut déporté à Sinnamari. Il parvint à s'évader et passa en Angleterre, puis rentra secrètement en France avec George Cadoudal en 1804, et y devint l'objet des recherches les plus actives de la police de Bonaparte. Ayant enfin été découvert, il fut enfermé au Temple. Il y périt au bout de peu de jours. Le bruit courut qu'il avait été étranglé par ordre du premier consul ; la vérité est qu'il s'était donné la mort.

PICHINCHA, volcan de l'Amérique du Sud, dans la républ. de l'Equateur, au S. E., à 11 kil. O. de Quito, par 0° 11' lat. S., et 81° 12' long. O. ; 4,996 mètr. Fréquentes éruptions (les plus terribles eurent lieu en 1535, 1557, 1660, 1690). Près de là, Santa-Cruz battit en 1822 les troupes royales. — Le Pich. donna son nom à une province dont Quito est ch.-l.

PICO, une des Açores, par 38° 22' lat. N. et 30° 26' long. O., à 80 kil. de Ternate, et à l'O. N. O. de San-Miguel : 40 kil. sur 16 ; 27,200 hab. Ch.-l., Villa-da-Laguna ; montagne volcanique toujours couverte de neige. Vins dits de *Malvoisie* et *vino seco*.

PICO ou PIC DE LA MIRANDOLE. *Voy.* PIC.

PICPUS, petit village à l'E. de Paris, joint actuellement au faubourg Saint-Antoine, devint en 1601 le siége d'une congrégation de religieux du tiers-ordre de Saint-François, qui prit de là le nom d'*ordre de Picpus*.

PICQUIGNY, ch.-l. de canton (Somme), sur la Somme, à 12 kil. N. O. d'Amiens ; 1,500 hab. Guillaume *Longue-Epée*, duc de Normandie, y fut assassiné. Louis XI y conclut avec Edouard IV, roi d'Angleterre, un célèbre traité de paix (29 août 1475).

PICTAVI ou PICTONES, peuple de Gaule, compris d'abord dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine deuxième au N., avait pour ch.-l. *Pictavi*, anciennement *Limonum* (Poitiers) ; leur pays répondait au *Poitou* actuel.

PICTES, *Picti*, anciens habitants de la Calédonie, commencent à paraître dans l'histoire au IIe siècle, et deviennent célèbres à partir de Septime-Sévère. On dérive ordinairement leur nom de *picti* (peints), comme s'il signifiait *tatoués*. Il est plus probable qu'il vient du mot gaélique *pictioch*, voleurs, que durent donner à leurs voisins indomptés du nord les Bretons soumis à l'empire. Au IIIe siècle, toute la Bretagne barbare fut partagée entre les Pictes, et les Scots, dont une tribu, les Duns, avaient le S. O. de l'Ecosse actuelle. Ces deux peuples, au reste, étaient de même race et parlaient un dialecte gaélique. Les Pictes et les Scots se réunirent souvent pour envahir le pays au sud, soit sous les Romains, soit après l'abandon de la Bretagne par Honorius. Sans cesse en guerre, soit avec les Scots, soit entre eux, les Pictes finirent par décliner. *Kenneth II*, roi des Scots au IXe s., les extermina à la bat. de *Stirling* et réunit les 2 couronnes. Dès lors leur nom disparut.

PICTET (Benoît), théologien protestant, né à Genève en 1655, mort en 1724, exerça le ministère et professa la théologie dans sa ville natale, et fut membre de l'académie de Berlin. Il a laissé 50 ouvrages, entre autres : *Traité contre l'indifférence des religions ; Theologia christiana ; Histoire de l'Eglise et du monde*, Genève, 1712, in-4 ; *Annales des XIIe et XIIIe siècles*.

PICTET (Max.-Aug.), savant génevois, né en 1752, mort en 1825, un des cinq inspecteurs-généraux de l'université impériale (1808, etc.), professeur d'histoire naturelle à Genève, président de la société pour l'avancement des arts de cette ville, correspondant de l'Institut de France, membre des acad. d'Edimbourg, Munich, etc., a créé avec son frère la *Bibliothèque britannique*, dite depuis 1816 *Bibliothèque universelle de Genève*.

PICTET (Ch.) DE ROCHEMONT, frère du précédent, né en 1755, mort en 1824, servit dix ans en France (1775-85), organisa les milices génevoises pour le gouv. aristocratique, 1789, quitta la carrière politique quand Genève fut devenue française, créa avec son frère la *Bibliothèque britannique*, rédigea le *Journal d'agriculture*, fut plénipotentiaire de Genève à Vienne (1814), à Paris (1815). On lui doit entre autres écrits : *Tableau de la situation actuelle des États-Unis de l'Amérique*, 1795 et 96, 2 vol. in-8 ; *Cours d'agriculture anglaise*, 10 vol. in-8, 1810 ; une traduction de la *Théologie naturelle* de W. Paley, 2e édit., Paris et Genève, 1818, in-8.

PICTONES. *Voy.* PICTAVI.

PICTOR (Q. FABIUS), historien latin. *Voy.* FABIUS.

PICTORIUS. *Voy.* PITTORIO.

PICUMNUS et PILUMNUS, dieux italiens, fils de Jupiter, présidaient aux mariages et à la tutelle, et avaient inventé, le premier, l'art de fumer les terres, l'autre, celui de moudre le grain. Pilumnus était surtout révéré des meuniers et des boulangers.

PICUS (c.-à-d. *pivert*), roi des Aborigènes en Italie, eut pour père Saturne, aima Canente, et fut changé en pivert par Circé, qu'il avait dédaignée.

PIDOUX (J.) médecin de Henri III et de Henri IV, né vers 1550, mort en 1610, découvrit les vertus stomachiques des eaux de Pougues (Nivernais), et introduisit en France l'usage des douches.

PIDPAY. *Voy.* PILPAY.

PIE I (saint), pape de 142 à 157, combattit les hérésies de Valentin et de Marcion. On a quelques *Lettres* de lui. Il fut nommé *Pie* pour sa piété.

PIE II, *Æneas Sylvius Piccolomini*, pape de 1458 à 1464, né à Corsignano (nommée depuis Pienza) en 1405, reçut la pourpre en 1456, remplit diverses missions politiques, fit tout pour organiser la croisade contre les Ottomans, pressa le roi de France, le duc de Bourgogne, la république de Venise, et se mit en personne à la tête du mouvement qu'il voulait opérer; mais il mourut à Ancône au moment de s'embarquer. Il avait obtenu de Louis XI la révocation de la pragmatique-sanction de Bourges. Æneas Sylvius fut à la fois théologien, orateur, diplomate, canoniste, historien, géographe, poëte même; il a laissé, entre autres ouvrages: la *Description de l'état de l'Allemagne*, l'*Histoire de l'Empire sous Frédéric III*, des *Lettres*, des *Harangues*, un roman d'*Euryale et Lucrèce*. Il a eu part aux *Mémoires* sur sa vie, publiés par son secrétaire Gobellini.

PIE III, *Fr. Todeschini* ou *Piccolomini*, fils d'une sœur de Pie II, qui lui permit de prendre son nom, succéda, en 1503, au pape Alexandre VI; il ne régna que 25 jours et fut remplacé par Jules II.

PIE IV, *J.-Ange Medici* ou *Medichino*, pape de 1559 à 1565, frère du marquis de Marignan, fit la guerre aux Turcs, vit finir le concile de Trente (1563), dont il confirma les canons, embellit Rome, rétablit l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et créa l'imprimerie du Vatican. On lui reproche ses rigueurs à l'égard des Caraffa.

PIE V (saint), *Mich. Ghisleri*, pape, né à Bosco en 1504, entra chez les Dominicains, fut prieur de l'ordre, y fit refleurir la discipline, et fut élu pape en 1565. Il fut très sévère pour les hérétiques et en livra plusieurs au tribunal de l'inquisition, eut part aux frais de l'armement de la flotte qui remporta la victoire de Lépante, et fut canonisé en 1713. Ses *Lettres* ont été publiées à Anvers, 1640. Il m. en 1572.

PIE VI, *J.-Ang. Braschi*, pape de 1775 à 1799, né en 1717 à Césène. Il se signala d'abord par d'utiles réformes et de grandes entreprises (desséchem. des Marais Pontins, rétablissem. de la Voie Appienne, etc.); mais fut bientôt arrêté dans ses projets par le malheur des temps. Il eut à combattre les disposit. hostiles de l'emp. Joseph II, du grand-duc de Toscane, Léopold, et surtout les aggressions de la France révolutionnaire. A la suite du meurtre tout accidentel d'un envoyé franç. (Basville), ses États furent envahis, et il se vit forcé de signer avec le gén. Bonap. le traité de Tolentino (19 fév. 1797) qui, outre 31 millions, lui enlevait plus. provinces et les objets d'art les plus préc.; à l'occ. de la mort du gén. Duphot, tué à Rome dans une sédit., il fut attaqué dans Rome même (1798), arraché de son palais, et traîné, malgré son âge et ses infirmités, à travers la Toscane et la France: il m. à Valence en 1799.

PIE VII, *Barnabé Chiaramonti*, pape de 1800 à 1823, né à Césène en 1740, d'abord bénédictin, devint à 40 ans évêque de Tivoli, reçut la pourpre en 1785 avec le siége d'Imola, fut élu pape après un long interrègne et un long conclave à Venise (1800), réorganisa ses États, signa un concordat avec Bonaparte (1801), puis vint le sacrer empereur à Paris (1804); mais eut bientôt à se plaindre de lui, et l'excomm. en 1809, quand Rome eut été envahie. Enlevé de force, il fut amené à Savone, puis à Fontainebleau, où il subit une dure captivité: il avait en 1813 fait qq. concess.; mais il les rétracta bientôt, et ne vit ses fers brisés qu'au commencement de 1814. Il retourna dans ses états, et eut la générosité de donner asile dans Rome à la famille de son ancien persécuteur. On a: *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII*, par Beauchamp, 1814; *Précis historique sur Pie VII*, par Cohen, in-8; *Histoire de Pie VII*, par M. Artaud, 1837.

PIE VIII, *Saverion Castiglioni*, né à Cingoli (États de l'Église) en 1761, était évêque de Frascati lorsqu'il fut élu pape en 1829 après la mort de Léon XII. Il mourut en 1830, après avoir régné un an et huit mois. M. Artaud a écrit sa *Vie*, in-8.

PIEDICORTE, ch.-l. de cant. (Corse), à 16 kil. S. E. de Corte; 600 hab.

PIEDICROCE, ch.-l. de cant. (Corse), à 19 kil. N. E. de Corte; 500 hab.

PIEDIMONTE, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 31 kil. N. de Caserte; 6,000 hab. Beau palais. Toile, papier, usine à cuivre.

PIÉDRAS (LAS), cap de l'Etat de la Plata (prov. de Buenos-Ayres), sur l'Atlantique, dans l'estuaire du Rio de la Plata, au S. et en face de Montevideo. Les insurgés de Buenos-Ayres défirent près de là, en 1811, les troupes espagnoles.

PIÉMONT (c.-à-d. pays au pied des monts), en italien *Piemonte*, en latin moderne *Pedemontium*, région de l'Italie sept., à l'E. des Alpes grecques et au N. des Alpes maritimes, forme avec la Savoie le noyau des Etats sardes et comprend 5 intend. générales: Turin, Coni, Alexandrie, Novare, Aoste: 270 kil. sur 225; 2,600,000 hab. Capitale, Turin. Le Piémont est arrosé par le Haut-Pô; le climat varie suivant la hauteur; le sol est fertile en riz et autres grains, oranges, figues, truffes blanches; de belles forêts y donnent de la térébenthine, des noix de galle, etc.; on y recueille de la soie en abondance. L'industrie y est florissante. Alfieri, Lagrange, etc., sont nés en Piémont.— Au XIIIe siècle, le comte Thomas II de Savoie, ayant été nommé vicaire de l'Empire en Piémont, s'intitula prince de Piémont. De ses deux fils, Thomas III et Amédée V, sortirent deux lignes, l'une des princes de Piémont, l'autre des comtes de Savoie. Amédée VIII, un de ces derniers, déclaré, en 1416, duc de Savoie, réunit les possessions des deux lignes à la mort de Louis, son beau-père: depuis, le Piémont n'a plus été séparé de la Savoie. Au dernier siècle, pendant les guerres de succession d'Espagne et d'Autriche, le Piémont s'accrut de quelques annexes aux dépens du duché de Milan, savoir: 1° Alexandrie et Valence, la Lomelline, le val di Sesia (1703); 2° le Tortonais, le Novarais (1735 et 1736); 3° le Vigevanasc, partie du comté d'Anghiera, partie du Pavesan (Voghera, etc.), et le territoire de Bobbio (1745). En 1796, le Piémont fut occupé par les Français, et fit presque totalement partie de la république, puis de l'empire français, et composa les dép. de la Doire, du Pô, de la Stura, de la Sésia, de Marengo; la partie orientale fournit au royaume d'Italie le dép. de l'Agogna (ch.-l. Novare). Le Piémont fit retour au roi de Sardaigne en 1814. *Voy.* SARDES (ÉTATS-).

PIENZA, jadis *Corsignano*, ville de Toscane (Sienne), à 9 kil. S. O. de Montepulciano. Evêché. Patrie de Pie II, qui lui donna son nom.

PIERCY, comte de Northumberland. *Voy.* PERCY.

PIÉRIDES, filles de Piérus, roi de Macédoine, disputèrent aux Muses le prix du chant, furent vaincues et métamorphosées en pies. — Les Muses elles-mêmes sont souvent nommées *Piérides* chez les poëtes, à cause du mont Piérus qui leur était consacré, ou pour leur victoire sur les filles de Piérus.

PIÉRIE, *Pieria*, région de la Macédoine, sur la côte occid. du golfe Thermaïque, entre l'Haliacmon et la mer. Dium, Pydna, Méthone, en étaient les princip. villes. Elle devait son nom au mont Piérus.

PIÉRIUS MONS. *Voy.* PIÉRUS.

PIERRE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 28 kil. N. de Louhans; 1,600 hab.

PIERRE-BUFFIÈRE, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), sur la Briance, à 17 kil. S. E. de Limoges; 1,500 hab.

PIERRE-CHATEL, fort de France (Ain), sur le Rhône, commande le passage de France en Savoie.

PIERRE (LA PETITE-). *Voy.* PETITE-PIERRE.

PIERRE (saint), en lat. *Petrus*, en hébreu *Céphas*,

dit *le prince des apôtres*, était frère de saint André, premier disciple du Sauveur, et s'appelait d'abord Simon Bar-Jone. Jésus le choisit en 32 pour vicaire en lui adressant ces paroles : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Effrayé pendant la passion de Jésus, Pierre renia son maître, mais il se repentit bientôt. Il fut un de ceux qui furent les premiers instruits de la résurrection de J.-C. Il prêcha avec succès le christianisme dans Jérusalem, convertit en un jour 5,000 Juifs ou étrangers, siégea d'abord à Antioche, puis passa à Rome, où il fut martyrisé avec S. Paul en 65 ou 66. On célèbre sa fête le 29 juin. On a de saint Pierre deux *Epîtres* seulement. — On compte encore quelques autres saints du nom de Pierre : un év. de Sébaste, m. en 387, hon. le 9 janv.; — saint Pierre Chrysologue, né à Imola, évêque de Ravenne de 433 à 452, éloquent orateur, auteur de 176 *homélies* (Augsbourg, 1758) : son surnom veut dire *qui parle d'or ;* on le fête le 4 décemb.; — saint Pierre d'Alcantara, ainsi nommé de sa ville natale, franciscain (1499-1562), qui fut un modèle de pénitence; — saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci. *Voy.* NOLASQUE.

PIERRE I, roi d'Aragon (1094-1104), fut proclamé devant Huesca, à la mort de Sanche Ramire, son père, prit cette ville (1096) après la vict. d'Alcaraz, conquit ensuite Barbastro (1101) et d'autres districts, et laissa le trône à son frère, Alphonse-le-Batailleur.

PIERRE II, roi d'Aragon, fils et successeur d'Alf. II (1196-1213), chassa les Vaudois réfugiés dans ses états, s'unit au roi de Castille Alphonse IX contre Sanche VII, roi de Navarre, puis marcha avec ces deux princes contre les Almohades, qu'il vainquit à las Navas de Tolosa (1212). Il alla ensuite porter secours aux Albigeois : défait par Simon de Montfort à Muret (1213), il resta sur le champ de bataille.

PIERRE III, dit *le Grand*, roi d'Aragon (1276-85), né en 1239, fils et successeur de Jacques I, fut secrètement le moteur des Vêpres Siciliennes, se fit reconnaître roi en Sicile, fut excommunié par le pape, qui donna ses états à Charles de Valois, mais se défendit bien contre Charles et contre son propre frère Jacques, roi de Majorque, et mourut avant la fin de la guerre.

PIERRE IV, dit *le Cérémonieux*, roi d'Aragon (1336-1387), fils et successeur d'Alphonse IV, né en 1319, dépouilla le roi Jacques II de Majorque, s'allia contre les Maures au Portugal et à la Castille (1340-42), battit sur mer près d'Alghero les Génois qui lui disputaient la Sardaigne (1353), soutint Henri de Transtamare contre son frère (1357-65), mais ensuite s'allia au roi de Portugal, Pierre-le-Cruel, contre Henri (1369), à condition qu'il aurait lui-même en partage une partie du royaume de Castille, fut forcé de renoncer à ses prétentions par la paix d'Almazan (1374), et conclut avec les Génois un traité au sujet de la Sardaigne (1386). Diverses révoltes troublèrent son règne. Pierre IV avait fondé l'université de Huesca.

PIERRE I, roi de Sicile (1282-85), est le même que Pierre III, roi d'Aragon.

PIERRE II, roi de Sicile (1337-42), fils et successeur de Frédéric I, avait été associé au trône dès 1321. Il se fit haïr, excita des révoltes et allait avoir la guerre au dehors lorsqu'il mourut.

PIERRE, dit *le Cruel*, roi de Castille (1350-69), né en 1334, fils et successeur d'Alphonse XI, gouverna despotiquem. et cruellement, fit tuer Éléonore de Guzman, maîtresse de son père (1351), abandonna le lendemain de ses noces sa femme Blanche de Bourbon, puis l'enferma et la fit mourir (1361); égorgea Jean, son cousin, Frédéric son oncle, et préparait le même sort à son frère naturel, Henri de Transtamare ; mais ce prince s'enfuit en France, revint suivi de Duguesclin et d'une armée française, détrôna le tyran et prit la couronne de Castille (1366). L'année suivante, Pierre fut rétabli par le prince Noir, et redoubla de cruautés. Duguesclin, de retour, le battit à Montiel (1369), puis le fit prisonnier. Peu après son frère Henri le tua de sa propre main.

PIERRE I, dit *le Justicier* et *le Cruel*, roi de Portugal (1357-67), né en 1320. Il avait, avant de monter sur le trône, épousé secrètement en secondes noces Inès de Castro, qu'Alphonse IV, son père, fit périr (1355); il se révolta, puis consentit à poser les armes et promit de pardonner aux auteurs du meurtre ; mais dès qu'il fut devenu roi, il se les fit livrer par Pierre-le-Cruel de Castille, leur fit arracher le cœur en sa présence à Santarem en 1360 : fit exhumer Inès, et lui rendit les honneurs royaux. Il se montra juste, mais sans pitié, réforma les abus, réprima l'insolence de la noblesse, abrégea les formalités judiciaires, fit des règlements utiles, allégea les impôts. C'était un prince libéral et bienfaisant.

PIERRE II, régent, puis roi de Portugal, était le 2e fils de Jean IV. Il s'unit à sa mère et à la reine pour renverser l'imbécile Alphonse VI son frère, s'empara de la régence en 1667, épousa Marie-Françoise de Savoie, sa belle-sœur, qu'il avait fait séparer de son premier époux, fit conduire Alphonse à Terceire, puis à Cintra (où il mourut en 1683), signa la paix avec l'Espagne, qui reconnut l'indépendance du Portugal (1668), traita avec les Provinces-Unies (1669), se déclara pour la France au commencement de la guerre de la succession d'Espagne (1701), puis entra dans la grande alliance contre les Français (1703), et mourut en 1706.

PIERRE III, 2e fils de Jean V, épousa sa nièce Marie Ire, et devint ainsi roi de Portugal, de 1777 à 1786. Sous son règne s'établit en Portugal la prépondérance des Anglais.

PIERRE IV, vulgairement dit DON PEDRO, roi de Portugal et empereur du Brésil. *Voy.* PEDRO.

PIERRE, duc de Coïmbre. *Voy.* COIMBRE.

PIERRE-LE-BEAU ou CALOPIERRE, Valaque de naissance, fonda avec Asan, son frère, le troisième roy. de Bulgarie ou royaume Valaco-Bulgare, aux dépens des Grecs, en 1186, fut en relation avec l'empereur Frédéric I, et périt assassiné en 1197.

PIERRE, dit *l'Allemand*, fut roi de Hongrie (1038-1041), après son oncle Etienne I, déplut par sa cruauté, ses exactions, son amour pour les Allemands, fut chassé et remplacé par Aba, beau-père d'Etienne, revint aidé de l'empereur Henri III (1044), et se reconnut vassal de l'empire germanique (1045). Il causa une nouvelle révolte, eut les yeux crevés et mourut trois jours après en prison (1047).

PIERRE I, dit *le Grand*, czar ou empereur de Russie, né en 1672, était le troisième fils d'Alexis. A la mort de son frère aîné Féder III, en 1682, il fut placé sur le trône par les grands, au préjudice d'Ivan, plus âgé, mais jugé incapable, et de Sophie, sa sœur : celle-ci, ayant excité une révolte des Strélits, se fit admettre au partage du pouv. ainsi qu'Ivan. En 1689, P. resta seul maître par la retraite d'Ivan et l'emprisonnement de Sophie. Il résolut d'affranchir, d'accroître et de civiliser la Russie. Pour y réussir, il voulut visiter par lui-même les nations les plus civilisées ; il partit en 1697, accompagné de Lefort; alla d'abord en Hollande, y apprit l'art de charpentier de vaisseau en travaillant dans les chantiers de Saardam comme simple ouvrier sous le nom de Peter Michaelof, puis visita l'Angleterre, où il choisit d'habiles ingénieurs pour tracer un canal du Don au Volga. Rappelé en Russie en 1698 par une révolte des Strélitz, il fit égorger 4,000 de ces soldats rebelles. Il fonda St-Pétersbourg en 1703, puis s'unit au roi de Pologne Auguste II contre Charles XII, et, après avoir été plusieurs fois battu par ce dernier, notamment à Narva, 1700, il le vainquit à Pultava (1709). Il reprit en 1710 à la Suède la Livonie, l'Esthonie, la Carélie, puis marcha contre les Turcs, alliés de Charles XII ; mais il se laissa cerner à Husch.

sur le Pruth, et n'échappa que grâce à sa femme Catherine, qui acheta la paix (1711). Il conquit la Finlande (1713), ainsi qu'Aland (1714), après avoir remporté une victoire sur mer. Pendant ces guerres, il ne cessait de s'occuper de ses grandes réformes; il améliora la justice, la police, créa une marine, encouragea les manufactures, institua le saint-synode en remplacement du patriarcat, et fonda l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg; mais il ternit sa gloire en faisant mourir son fils aîné Alexis, qui se prononçait trop hautement contre ses réformes (1718). Il fit en 1721 avec la Suède la paix de Nystadt, par laquelle il gardait toutes ses conquêtes; enleva plusieurs provinces à la Perse (Daghestan, Chirvan, Mazendéran, Asterabad, 1723). Il mourut le 8 février 1725, d'une maladie honteuse. Catherine Ire sa femme lui succéda. Pierre mérita le titre de *Grand* par ses vastes entreprises, mais il fut emporté, débauché et cruel. Il se plaisait souvent à exécuter lui-même les arrêts de mort qu'il avait prononcés. Voltaire a rédigé une *Histoire de la Russie sous Pierre-le-Grand*, 1759-63, qui est peu estimée; Halem a donné (en allemand) l'*Histoire de P.-le-G.*, Munster, 1803, ainsi que Bergmann, 1829.

PIERRE II, fils d'Alexis et petit-fils de Pierre-le-Grand, eut le titre de czar de 1727 à 1730, et mourut de la petite-vérole à 15 ans. Son règne n'offre d'événements que la disgrâce de Menzikoff. Anne Ivanovna lui succéda.

PIERRE III, emp. de Russie, fils de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne, fille de Pierre-le-Grand, naquit en 1728, fut fait grand-duc en 1742, prit pour femme la fameuse Catherine d'Anhalt-Zerbst, avec laquelle il vécut très mal; monta sur le trône en 1762, et soudain changea le système du cabinet, fit la paix avec Frédéric II, roi de Prusse, et s'unit à lui. Il réforma divers abus, et créa quelques institutions utiles, mais il déplut aux Russes en s'entourant d'étrangers. Il se disposait à répudier Catherine, lorsque cette princesse le força d'abdiquer. Elle se fit proclamer impératrice sous le nom de Catherine II, et sept jours après fit étrangler son mari dans sa prison, 1762. Plus tard, parurent deux faux Pierre III. *Voy.* POUGATCHEF.

PIERRE, dit *Mauclerc*, comte de Bretagne, fils du comte de Dreux, Robert, épousa Alix (fille de Guy de Thouars et héritière de la Bretagne), devint par ce mariage régent de la Bretagne (1213-37), et vit son fils Jean I lui succéder lors de sa majorité. Il se croisa deux fois (1240 et 1247), et mourut en revenant en France (1250). Sa turbulence, son esprit, sa mauvaise foi, lui valurent le surnom de *Mauclerc*. Il avait eu part à diverses révoltes et ligues contre la régente Blanche et Louis IX.

PIERRE DE COURTENAY, comte d'Auxerre et de Nevers, empereur français de Constantinople, était cousin de Philippe-Auguste. Appelé à la mort de Henri I pour lui succéder (1216), il se mit en route, mais les Vénitiens ayant refusé de le transporter par mer à Constantinople, il tomba aux mains de Théodore l'Ange, qui, après deux ans de prison, le fit mourir (1219). Yolande, sa femme, gouverna pendant sa captivité.

PIERRE-L'ERMITE, natif d'Amiens, était noble. Il quitta les armes pour la robe d'ermite, fit le pèlerinage de la Terre-Sainte en 1093, revint par Rome avec une lettre du patriarche de Jérusalem, Siméon, au pape, et peignit si pathétiquement les maux des Chrétiens en Orient ainsi que les profanations du tombeau du Christ, qu'Urbain II le chargea de préparer les esprits à la première croisade. Pierre parcourut l'Occident pieds nus, une corde à la ceinture, le crucifix à la main, et partout souleva les populations; puis, quand la croisade eut été résolue au concile de Clermont (1095), il se mit avec Gautier-sans-Avoir à la tête de la première armée de Croisés. N'ayant ni vivres ni argent, il perdit beaucoup de monde en Hongrie, en Bulgarie, bien plus encore en Asie-Mineure, et arriva presque seul à Constantinople. Il assista au siége d'Antioche (1098), et mourut en 1115 au couvent de Neu-Moutier (près de Huy dans le diocèse de Liége), qu'il avait fondé.

PIERRE-LE-VÉNÉRABLE ou DE CLUNY, ainsi nommé de ce qu'il fut abbé et général de l'ordre de Cluny, était d'Auvergne et d'illustre famille. Il donna l'exemple de toutes les vertus, rétablit une discipline sévère dans ses couvents, fut le protecteur d'Abélard en même temps que l'antagoniste des hérétiques, et mourut en 1156, à 65 ans environ. On a de lui des *Lettres* et divers *Traités théologiques* (dans la *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, t. 22).

PIERRE D'ABANO, médecin et astrologue, d'Abano près de Padoue, né en 1250, mort en 1316, professa la médecine avec un grand succès à Padoue, et laissa, entre autres ouvrages : *Conciliator philosophorum et præcipuè medicorum*, Venise, 1471. Il fut accusé de magie et condamné au feu, mais il mourut avant l'exécution.

PIERRE (J.-B. Marie), peintre, né à Paris en 1714, mort en 1789, élève de Ch. Natoire, se distingua par un faire facile et large, et devint premier peintre du roi. Il dut une bonne part de ses succès à sa fortune et à sa figure. On estime de lui : *Saint Pierre guérissant les boiteux*, *la Mort d'Hérode*, etc.

PIERRE LOMBARD, scholastique. *Voy.* LOMBARD.

PIERRE DE LUNE, antipape. *Voy.* BENOIT XIII.

PIERRE (SAINT-). *Voy.* SAINT-PIERRE.

PIERREFITTE, ch.-l. de canton (Meuse), sur l'Aire, à 25 kil. N. O. de Commercy; 1,000 hab. Grains, huile, navette, etc. — Plusieurs villages de France portent le même nom, notamment dans les dép. de la Seine, de l'Oise et des Hautes-Pyrénées qu'ils doivent à des *pierres druidiques*.

PIERREFONTAINE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 20 kil. S. E. de Baume-les-Dames; 1,300 hab.

PIERREFORT, ch.-l. de cant. (Cantal), à 24 kil. S. O. de Saint-Flour; 1,300 hab.

PIERRELATTE, ch.-l. de cant. (Drôme), à 13 kil. S. de Montélimart; 3,500 hab. Vieux château.

PIERREPORT, *Durrus mons*, mt de Suisse (Berne).

PIERUS ou PIERIUS MONS, chaîne de mont. de la Macédoine, courait en Piérie parallèlement au bord occid. du golfe Thermaïque. La fable en faisait le séjour des Piérides et une des résidences des Muses.

PIETAS JULIA, la même que Pola. *Voy.* POLA.

PIETERS (Bonav.), peintre de marine, flamand, né en 1614 à Anvers, mort en 1652, cultivait aussi avec succès la poésie. — Un autre Pieters, d'Anvers, né en 1648, avait un grand talent pour la peinture historique, mais il tomba par suite de sa misère dans des genres inférieurs. On lui doit des copies de Rubens.

PIÉTISTES, dits aussi *Séparatistes* et *Spénériens*, secte de Luthériens qui affectent une piété extrême, et préfèrent les exercices privés aux cultes publics. Elle eut pour chef Spener, professeur de théologie, qui s'efforça de réformer le luthéranisme. Cette secte mystique commença à Leipsick par de simples réunions tenues chez Spener en 1689, sous forme de conférences, et qui furent appelées *Collegia pietatis*; les laïcs mêmes y étaient admis à expliquer les Ecritures. Elle fit bientôt de rapides progrès, se répandit à Berlin, à Augsbourg, surtout à Halle, dans le Wurtemberg et dans l'Alsace. Les Piétistes ont de l'analogie avec les Quakers par la sévérité de leur morale et leur aversion pour les plaisirs mondains, et avec les Méthodistes en ce que quiconque se sent inspiré peut prendre la parole dans leurs assemblées. Les réunions de Piétistes d'Alsace, qui avaient lieu surtout à Bischwiller près de Strasbourg, devinrent très nombreuses et inquiétantes au commencement de ce siècle; elles ont donné lieu en 1825 à des poursuites de la part de l'autorité en Alsace. — On donne encore le nom de Piétistes à une subdivision

des Juifs talmudistes, appelés aussi *Chasidim* ou *Juifs sauteurs*; elle prit naissance en Ukraine vers 1760 et se répandit dans la Pologne et la Turquie d'Europe. Comme les Piétistes luthériens, ils affectent une austère piété et des mœurs sévères.

PIETOLA, *Andes*, village du roy. Lombard-Vénitien, à 3 kil. S. E. de Mantoue. Pat. de Virgile.

PIETRA (LA), ch.-l. de cant. (Corse), à 25 kil. E. de Corte: 800 hab.

PIETRAFESA, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 17 kil. S. O. de Potenza; 2,000 hab.

PIETRAMALA, bourg de Toscane (Florence), à 42 kil. N. E. de Florence. Aux environs, mont Radicosa et source d'Acqua-Baia, dont l'eau est froide, mais s'enflamme comme de l'alcool.

PIETRASANTA, ville de Toscane (Florence), à 26 kil. N. O. de Lucques; 3,000 hab. Palais des grands-ducs, bâti en marbre.

PIETRO DE CORTONE. *Voy.* CORTONE.

PIEUX (les), ch.-l. de cant. (Manche), à 19 kil. S. O. de Cherbourg; 1,700 hab. Porcelaines.

PIEVE-DI-CADORE, ville du roy. Lombard-Vénitien. *Voy.* CADORE.

PIEVE-DI-SACCO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Pô, à 9 kil. S. O. de Padoue; 5,650 hab.

PIEVE-PORTO-MORONE, ville du roy. Lombard-Vénitien, près de la rive gauche du Pô, à 9 kil. S. E. de Corte-Olona; 2,900 hab.

PIEVE-SAN-STEFANO, ville du duché de Toscane (Florence), à 980 kil. O. de Florence; 3,420 hab.

PIGAFETTA (Antoine), de Vicence, eut part comme volontaire à l'expédition de Magellan, de 1519 à 1522, tint journal de ce premier voyage autour du monde, se fit chevalier de Rhodes en 1524. On ignore quand il mourut. Son journal, retrouvé à la bibliothèque Ambrosienne de Milan par Amoretti, a été traduit en franç. sous le titre de *Premier voyage autour du monde, par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années* 1519-20-21-22, Paris, an IX, in-8, cart. et fig.

PIGALLE (J.-B.), sculpteur célèbre, qu'on a surnommé le *Phidias français*, né à Paris en 1714, mort en 1785, n'eut pas de succès aux concours, passa pourtant trois ans à Rome, vécut longtemps dans la gêne, mais finit par obtenir la faveur de Mme de Pompadour, ce qui lui procura la fortune et la gloire. Il mourut chancelier de l'Académie des Beaux-Arts. Sa *Vénus*, son *Mercure*, son *Tombeau du maréchal de Saxe* sont des chefs-d'œuvres. Sa statue de *Voltaire* (à la bibliothèque de l'Institut) est belle, mais c'était un tort de représenter nu un personnage dont on connaît la maigreur.

PIGANIOL DE LA FORCE (J.-Aymar DE), historien et géographe, né à Aurillac en 1673, mort en 1753, a laissé, entre autres ouvrages : *Description historique et géographique de la France*, Paris, 1751, 1752 et 53, 15 vol. in-12; *Description de la ville de Paris et de ses environs*, 2e éd., 1765, 10 vol.

PIGAULT-LEBRUN (Guillaume-Charles-Ant.), romancier, né en 1753 à Calais, d'une famille de magistrats, mort en 1835, à 82 ans, fut destiné au barreau; mais, après avoir passé plusieurs années à Paris dans la dissipation, il ne prit aucun état et se fit auteur. Il débuta par de petites comédies qui eurent quelque succès, puis se mit à écrire des romans comiques, et obtint dans ce genre une vogue prodigieuse. Il servit quelques années sous la république, et se retira avec le grade d'adjudant-général. Il obtint sous le Directoire une place d'inspecteur des salines, que le gouvernement de la restauration lui enleva en 1825. Sur la fin de sa vie, il voulut s'essayer dans un genre plus sérieux que celui auquel il devait sa réputation, et fit paraître une *Histoire de France à l'usage des gens du monde* (1823-28, 8 vol. in-8) : elle eut peu de succès. Ses romans sont pleins de naturel, de verve et de gaieté; mais à force de vouloir être comique, il tombe dans le grotesque et le trivial; trop souvent aussi il offense grossièrement la religion et blesse la décence. Ceux de ses romans qui eurent le plus de vogue sont : *l'Enfant du Carnaval*, *les Barons de Felsheim*, *mon Oncle Thomas*, *M. Botte*. Ses *Œuvr.* (sans l'*Hist. de France*) forment 20 vol. in-8, Paris, 1822-24. Elles sont condamn. à Rome d'une manière toute spéciale; quelques-unes l'ont été égalem. en France par l'autorité civile.

PIGEAU (Eustache-Nicolas), jurisconsulte, né à Montlévêque (près de Senlis) en 1750, mort en 1818, fut d'abord avocat, puis secrétaire de Hérault de Séchelles, ouvrit après la révolution des cours de droit, fut nommé par Bonaparte un des rédacteurs du nouveau Code de procédure, puis (1805) professeur de procédure à l'Ecole de Droit de Paris. On a de lui : *Procédure du Châtelet de Paris*, 1778, 2 vol. in-4; *Introduction à la procédure civile*, 1784, in-8; 1822, in-8, 5e édition; *Procédure civile des tribunaux de France*, 1808-09, 2 vol in-4; 3e édition, 1826; *Commentaires sur le Code de procédure civile*, 1827, 2 vol. in-4 (posthume). Ces ouvrages sont pour la plupart devenus classiques.

PIGENAT (François), d'Autun, un des plus grands prédicateurs de la Ligue, signa le décret de dégradation de Henri III, fit l'oraison funèbre des deux Guise, qu'il appela des martyrs. Il mourut en 1590. —Son frère, Odon Pigenat, était du conseil des Seize. Il passe pour être l'auteur du pamphlet: *l'Aveuglement des politiques, hérétiques et maheustres*, 1592, in-8.

PIGNATELLI, pape. *Voy.* INNOCENT XII.

PIGNATELLI (François), prince de Strongoli, ministre du roi de Naples Ferdinand IV, né en 1732, mort en 1812, s'éleva en favorisant les intrigues de la reine Caroline avec le fameux Acton. Nommé gouverneur de Naples et chef général de la police, il remplit le royaume d'espions et de bourreaux; laissé dans Naples par Ferdinand comme vicaire général du royaume lors de l'invasion française, il montra la plus grande pusillanimité, signa un armistice au moment où Championnet courait déjà les plus grands risques, et s'enfuit en Sicile après avoir brûlé la flotte napolitaine, laissant la populace maîtresse de la ville. Il revint à Naples après le roi, et fut enfin disgracié.

PIGNEAU DE BEHAINE (Pierre-Joseph-Georges), missionnaire, né à Origny (diocèse de Laon) en 1741, mort en 1799, suivit de bonne heure la carrière des missions étrangères, alla en 1767 à la Cochinchine, fut fait en 1770 évêque d'Adran (in *partibus*) et coadjuteur de l'évêque de Canath. Ayant trouvé la guerre civile en Cochinchine, il soutint le roi légitime Nguyen-anh, alla en France implorer pour ce prince l'appui de Louis XVI (1786), et obtint une flotte; mais il se vit traversé par le gouverneur de nos établissements dans l'Inde (le comte de Conway). Il réunit cependant quelques troupes à Pondichéry, et alla aider le roi à reconquérir son royaume (1789). Nguyen-anh reconnaissant lui accorda un grand crédit. L'évêque d'Adran resta auprès de ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en 1799.

PIGNEROL, en italien *Pinerolo*, ville des Etats sardes (Turin), ch.-l. d'une prov. de même nom, près du Clusone, à 40 kil. S. O. de Turin; 6,200 hab. Evêché, cathédrale, place d'armes, bel hôpital, etc.; drap commun, filatures de soie, papeteries, tanneries, etc. Cette ville, jadis très forte, était regardée comme la clef de l'Italie. — Pignerol appartient à la maison de Savoie depuis 1042. François I s'en empara en 1536, mais Henri III la rendit. Prise en 1630 par Richelieu, cédée à la France en 1632, elle fut encore rendue en 1696. De 1801 à 1814, Pignerol fut réunie à la France. Sous la domination française, le château de Pignerol servit longtemps de prison d'état; c'est là que fut d'abord enfermé le Masque-de-Fer et que mourut Fouquet (1680)

PIGNOTTI (Laurent), écrivain italien, né à Figlini (Toscane) en 1739, mort en 1812, fut médecin, professeur de physique (à Florence et à Pise), conseiller, auditeur à l'université de Pise, se distingua comme naturaliste, poëte, littérateur, historien, antiquaire. Ses *Poésies* forment 6 vol. in-8, Florence; on y remarque surtout ses *Fables*, qui l'ont rendu populaire. On lui doit de plus une *Histoire de la Toscane* (en italien), Florence, 1813, 9 vol. in-8. cette histoire est à l'*Index*.

PIGRUM MARE. *Voy.* PARESSEUSE (Mer).

PIIS (Ant.-P.-Augustin DE), homme de lettres, né à Paris en 1755, mort en 1832, se lia de bonne heure avec Lattaignant et Sainte-Foix, donna, à partir de 1776, des pièces à divers théâtres, principalement à la Comédie Italienne, fonda en 1792 avec Barré le théâtre du Vaudeville, où il fit représenter un grand nombre de pièces. Ce théâtre lui faisait 4,000 francs de pension. Il remplit pendant la révolution diverses fonctions administratives, entre autres celle de secrét.-général de la préfecture de police, fonctions qu'il conserva jusqu'à la Restauration. Outre ses pièces, qu'on ne représente plus, on a de lui beaucoup de poésies fugitives (contes, dialogues, chansons, etc.), écrites avec facilité, mais fort médiocres pour la plupart. On a publié ses *Chansons choisies*, 1806, 2 vol. in-8, et ses *Œuvres choisies*, 1810, 4 vol. in-8. Piis était un des membres les plus féconds de la réunion bachique dite *le Caveau*.

PILATE (PONCE-), *Pontius Pilatus*, était procurateur de Judée l'an 27 de J.-C. Les Juifs ayant accusé devant lui Jésus d'avoir pris le titre de roi des Juifs, il se proclama incompétent et renvoya le sauveur devant le roi Hérode (Antipas). Comme à la fête de Pâques on graciait un condamné à mort, il désigna pour candidats à cette faveur le brigand Barabbas et Jésus, comptant que le peuple gracierait l'innocence; Barabbas fut préféré. Pilate alors donna les ordres pour l'exécution, mais non sans s'être lavé les mains devant le peuple, comme pour décliner la responsabilité de ce meurtre. Suivant Eusèbe, Pilate fut rappelé en 37, pour avoir exercé des cruautés contre les Samaritains, et fut relégué en Gaule. Il mourut, dit-on, à Vienne (Isère) en l'an 40.

PILATE (mont), *Pileatus mons*, entre les cantons de Lucerne et d'Underwald, sur le bord occid. du lac de Lucerne, est une ramification des Alpes bernoises en Suisse. Son sommet le plus élevé (le Tomlishorn) a 2,343 mètres. — Mont. de France dans la chaîne des Cévennes, à la fois dans les dép. de la Loire et du Rhône, donne naissance au Gier.

PILATRE DE ROZIER (J.-Fr.), né à Metz en 1756, mort en 1785, étudia les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle et surtout la chimie, enseigna cette dernière science à Reims, fut intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physique de Monsieur (Louis XVIII). Enthousiaste de la découverte de Montgolfier, il fit plusieurs ascensions en aérostat et tenta enfin de franchir la Manche en ballon en employant un procédé nouveau. Il s'éleva de Boulogne le 15 juin 1785, mais le feu prit à l'aérostat et il périt.

PILCOMAYO, riv. de l'Amérique du Sud, sort des Andes, par 20° 20' lat. S., et 71° 50' long. O., coule à l'E., puis au S. E., et tombe dans le Paraguay vis-à-vis de l'Assomption. Cours, 1,300 kil. Affluents, San-Juan, Cachimayo, Paspaya, etc.

PILES (FORTIA DE), famille ancienne de la Provence, obtint, dès le temps de Henri III et Henri IV, la faveur des rois de France; ses membres remplirent presque sans interruption depuis 1660 jusqu'en 1789 les fonctions de gouverneurs de Marseille. — Un membre de cette famille, Ludovic de Piles, baron de Beaumes, acquit une triste célébrité pour avoir tué en duel le fils de Malherbe (1627); il périt en 1646, à l'attaque des îles Sainte-Marguerite.

PILES (ROGER DE), homme de lettres et peintre, né à Clamecy en 1635, mort en 1709, fit l'éducation du fils du président Amelot, suivit son élève comme secrétaire d'ambassade, peignit avec talent le tableau et le portrait, et écrivit sur son art plusieurs ouvrages, entre autres : *Abrégé de la vie des peintres*, 1699; *Cours de peinture par principes*, 1708. Ses *Œuvres* forment 5 vol. in-12, Paris, 1767.

PILIERI, bourg de Sicile (Trapani), à 26 kil. S. E. de Mazzara. Au S. de cette ville on voit les ruines de Sélinonte.

PILLAU, ville maritime des États prussiens (Prusse propre), à 38 kil. S. O. de Kœnigsberg; 4,500 hab. Bon fort, port très commerçant. Pêche d'esturgeons; caviar. Aux environs (à 8 kil.), beau bois de hêtres dit *Paradis de la Prusse*. — Prise par les Suédois en 1626, par les Russes en 1758.

PILLET (Cl.-Marie), né à Chambéry en 1773, mort en 1824, dirigea longtemps les travaux de la *Biographie universelle* de M. Michaud (du tome 5 au tome 44), eut part aussi à la *Biographie des hommes vivants*, et publia quelques opuscules en son propre nom. D'une avarice extrême, il mourut par suite des privations qu'il s'imposait.

PILNITZ, *Pillnitz* ou *Pœlnitz*, village et château royal de Saxe (Misnie), sur l'Elbe, à 9 kil. S. E. de Dresde. Résidence de la cour pendant l'été. Il s'y tint en 1791 un fameux congrès des souverains de l'Europe coalisés contre la France : il s'y trouvait, avec les représentants de l'empereur d'Allemagne et du roi de Prusse, le comte d'Artois, l'ex-ministre Calonne et le marquis de Bouillé; on y signa le 27 août une convention par laquelle les souverains s'engageaient à rétablir Louis XVI. Par un article secret, on décida le partage de la Pologne.

PILON (Germ.), un des grands sculpteurs français, né vers 1515 à Loué, près du Mans, mort vers 1590, vint à Paris en 1550, ayant déjà produit de beaux morceaux, et fut l'émule et l'ami de J. Goujon. On admire ses *mausolées de Guillaume du Bellay, de François I, de Henri II* (à Saint-Denis), *du chancelier de Birague*, ses *Trois Grâces*, etc.

PILPAY ou plutôt BIDPAY, l'Ésope indien, fut visir d'un roi de l'Inde nommé Dabshelim, et vécut à une époque inconnue, selon les uns 2,000 ans av. J.-C., selon d'autres plusieurs siècles plus tard ou même 250 ans seulement avant l'ère chrétienne. Il est connu comme auteur d'un recueil de fables écrit primitivement en sanscrit, et dont l'original porte le titre de *Pantcha-Tantra*. Cet ouvrage fut traduit au VIe siècle de notre ère en pehlvi (ancienne langue de la Perse) par le mage Burzouyeh, d'après l'ordre du roi Khosrou-Nouschirvan, sous le titre de *Calilah et Dimnah*; puis mis en hébreu par le rabbin Joël, d'après lequel Jean de Capoue le traduisit en latin vers 1262, sous le titre de *Directorium vitæ, parabolæ antiquorum sapientium*. Galland le traduisit en français (1724), et M. l'abbé Dubois en a donné en 1826 une traduction nouvelle faite d'après le sanscrit même. L'ouvrage attribué à Pilpay est une espèce de roman politique et moral dont les principaux personnages sont deux chacals, animaux auxquels les Indiens attribuent la même finesse que nous au renard. Selon les savants modernes, le véritable auteur des fables est un brahme nommé Vichnou-Sarma. M. Silvestre de Sacy a publié en 1816 une édition d'une traduction arabe de ces fables, avec un intéressant mémoire sur l'histoire de cet ouvrage.

PILSEN, ville des États autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, à 40 kil. N. de Klattau; 7,000 hab. Murailles. École philosophique; gymnase. Lainages, cotonnades, tanneries, etc. — Le cercle de Pilsen, situé entre ceux d'Elnbogen, Rakonitz, Beraun, a 100 kil. sur 70, et 190,000 hab.

PILTEN, ville et château de la Russie d'Europe (Courlande), à 150 kil. N. O. de Mittau. Ancien évêché fondé en 1220 par Waldemar II, roi de Danemark; cet évêché passa de bonne heure sous la domination allemande, mais il fut vendu avec celui d'OEsel à Frédéric II, roi de Danemark (1552), qui le sécularisa. Après plusieurs vicissitudes, le territoire de Pilten passa aux Russes en 1795.

PILUMNUS. *Voy.* PICUMNUS.

PIMPLA, mont. de Macédoine, en Piérie, près de l'Olympe, était consacrée aux Muses (*Pimpléides*).

PIN (le), b. de France (Orne), près d'Exmes. Haras.

PINA (RUY DE), historiographe de Portugal sous Emmanuel, mort en 1521, a laissé plusieurs *Chroniques* contenant les règnes de Sanche I, Alphonse II, Sanche II, Alphonse III, Denis, Alphonse IV, Duarte ou Edouard, Alphonse V, Jean II. On publia les 4 premières sous le titre de *Cronicas dos seis reis primeiros* (Lisbonne, 1727-29); la 5e avait déjà paru à Lisb., 1653, in-fol; les 3 dernières ne parurent qu'en 1790-92, in-4. Ces chroniques avaient été longtemps enfouies dans les archives de Torre de Tombo.

PINANG. *V.* GALLES (île du PRINCE DE).

PINARIUS et POTITIUS, amis et compagnons d'Evandre, le suivirent en Italie, et y devinrent les prêtres d'Hercule. Leur postérité forma deux races: les *Pinarii* et les *Potitii*, prêtres héréditaires d'Hercule.

PINCHBEK, mécanicien anglais, auteur de diverses machines aujourd'hui surpassées, et inventeur du métal mixte dit *pinchbek* (alliage de cuivre et de zinc), lequel imite l'or, mourut en 1783 à Londres.

PINCIANUS (Nonnius), en espagnol *Fernando Nunez*, savant espagnol de l'illustre famille des Guzman, né à Valladolid (*Pintium* en latin), vers 1473, professa la langue grecque à Alcala, puis la rhétorique à Salamanque, où il mourut en 1553. On a de lui des *Notes* sur Sénèque, Venise, 1536, in-4; sur Pomp. Méla, Salamanque, 1543, in-8; sur divers passages de Pline, Salamanque, 1544 (ou Anvers, 1547), etc.

PINÇON (Martin-Alonzo et Vicente Yanez), nom de deux frères qui accompagnèrent Colomb dans son premier voyage, et qui firent ensuite par eux-mêmes quelques découvertes. Vicente Yanez aborda, le 26 janvier 1500, au Brésil, dont on attribue généralement la découverte à Cabral, quoique celui-ci n'y soit parvenu que le 24 avril de la même année.

PINDAR (Peter), poète anglais. *Voy.* WOLCOTT.

PINDARE, le plus grand lyrique grec, né à Thèbes en Béotie, l'an 520 av. J.-C., mort vers l'an 456, excella dans toutes les branches du genre auquel il se voua, et composa des *thrènes*, des *prosodes*, des *parthénies*, des *dithyrambes* et des *hymnes* ou chants de victoire en l'honneur des athlètes couronnés. Il eut pour principaux protecteurs Théron, souverain d'Agrigente, Gélon et Hiéron, souverains de Syracuse, et Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine. De toutes ses poésies, il ne nous reste que 45 hymnes ou odes, rangées sous quatre groupes (les *Olympiques*, les *Pythiques*, les *Isthmiques*, les *Néméennes*), en dial. éolien et dorien. La hardiesse, le mouvement, l'enthousiasme, l'éclat du style, la richesse des formes, sont les qualités dominantes de Pindare. On lui reproche de trop grandes digressions, de l'obscurité et de la monotonie. Parmi les nombreuses éditions de Pindare, nous citerons l'édition *princeps*, par Alde l'ancien, Venise, 1513, in-8; la première édition critique, par Schmidt, Wittemberg, 1616, in-4; les éditions de Heyne, Gœttingue, 1773, 2 vol. in-8; 1798, 3 vol. in-8 (celle-ci accrue du *Traité* d'Hermann *sur les mètres de Pindare*); de Bœckh, Leips., 1811-21, 3 v. in-4. Pindare a été trad. en franç. par Gin, Tourlet, Muzac, 1823, Colin, 1841, et par M. Poyard, 1852 (M. Vincent a trad. en vers les *Pythiq.*, 1825; Guichemerre, les *Olymp.*, 1845; Ory les *Néméennes* en prose, 1841, in-8); en allemand, par Gedike; en anglais, par Cowley, et par West; en italien (en vers), par Adimari, Mazari, *Jérocades*, etc.

PINDARÉ, rivière du Brésil (Maranhao), coule au N. E. et tombe dans le Miarim, près de son embouchure. Cours, 450 kil.

PINDARIS (c-à-d. *habitants des montagnes*), peuplade de l'Hindoustan (Malwa), dans les états d'Holkar et de Sindhya, et dans la principauté de Bopal, s'est formée d'un ramas de brigands de toute espèce, de criminels échappés à la justice, de déserteurs et d'aventuriers. Ils commencent à figurer, en 1761, à la bataille de Panipet, où ils soutenaient les Mahrattes; depuis, les Anglais en ont détruit un grand nombre.

PINDE, *Pindus*, auj. *Mezzovo*, *Agrafa*, chaîne de montagnes de la Grèce, sépare la Thessalie de l'Athamanie, contrée d'Epire. Elle était consacrée à Apollon et aux Muses.

PINDEMONTE (Hippolyte), né à Vérone en 1753, mort en 1828, un des poëtes italiens les plus agréables du XVIIIe siècle, a traduit l'*Odyssée* et l'*Hymne de Cérès*, d'Homère, les *Géorgiques*, de Virgile, ainsi que plusieurs morceaux d'Ovide et de Catulle, a composé des *Poésies champêtres*, où l'on distingue les *Quatre parties du jour*, des *Épîtres*, une tragédie d'*Arminius*, la *Fata Morgana*, et des *Poésies*, Pise, 1798, in-8. — Parmi d'autres Pindemonte, poëtes, on distingue Jean, son frère aîné, 1751-1812, auteur de tragédies, réunies sous le titre de *Componimenti teatrali*, Milan, 1804, 4 vol. in-8; — et Marc-Antoine, de Vérone, 1694-1744, traducteur de l'*Argonautique* de V. Flaccus, Vérone, 1776, in-4, et auteur de poésies écrites en latin et en langue vulgaire, Vérone, 1721, in-8; 2e édition augmentée, Venise, 1776, 2 vol. in-8.

PINÉGA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Vologda, arrose celui d'Arkhangel, coule au N., puis à l'O., et tombe dans la Dwina par 64° 8' lat. N. Cours, 450 kil.

PINEL (Philippe), médecin, né à Saint-Paul (Tarn) en 1745, mort en 1826, étudia à Montpellier et à Paris, devint médecin en chef de Bicêtre, puis de la Salpêtrière, où il introduisit des améliorations immenses, fit, et à la Salpêtrière et à l'École de Médecine, des cours très remarquables et qui furent très suivis, fut reçu membre de l'Institut (1re classe), et laissa, entre autres ouvrages: *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, Paris, 1791, in-8; *Nosographie philosophique*, an VI, 2 vol. in-8; 1818, 3 vol. in-8, etc. Il eut le mérite de substituer aux traitements violents que l'on employait contre les aliénés des mesures de douceur, et de faire tomber leurs chaînes, 1792. — Scipion P., son fils, méd. de Bicêtre, a donné en 1833 *Physiol. de l'homme aliéné*.

PINEY ou **PINEY-LUXEMBOURG**, ch.-l. de cant. (Aube), à 22 kil. N. E. de Troyes; 1,300 hab. Commerce de bois, fabrique de cordes de tilleul. — Jadis titre d'un duché-pairie, qui appartenait à une branche de la maison de Luxembourg.

PING-NAN, prov. de la Corée, à l'E. et au S. de la Mantchourie; 400 kil. sur 200; ch.-l., Ouei-youen-...

PINGRÉ (Alexandre-Gui), astronome, de l'ordre des Génovéfains, né à Paris en 1711, mort en 1796, avait d'abord professé la théologie. Il la quitta pour l'astronomie, observa le passage de Mercure en 1753, devint correspondant, puis associé libre de l'Académie des Sciences de Paris, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, chancelier de l'Université, fit trois voyages, 1767-69-71, pour essayer des montres marines de Ferdinand Berthoud et de Leroi. Il a laissé, entre autres ouvrages: la *Cométographie*, ou *Traité historique et théorique des comètes*, 1783.

PINHEL, ville de Portugal (Beira), ch.-l. de comarque, à 14 kil. N. O. d'Almeida; 2,000 hab. Evêché; plusieurs beaux monuments.

PINKERTON (J.), savant écossais, né à Edimbourg en 1758, mort en 1826, fut destiné au barreau, laissa le droit pour la littérature (1780), puis, après

avoir fait imprimer quelques poésies élégiaques, étudia la numismatique, l'histoire, la géographie. On lui doit : *Géographie rédigée sur un nouveau plan*, 1802, 2 vol. in-4, souvent réimprimée et longtemps classique ; *Essai sur les médailles*, 1784, 2 vol. in-8, trad. en français par J.-G. Lipsius, Dresde, 1794, in-4 ; *Histoire d'Écosse depuis l'avénement de la maison de Stuart*, 1797, 2 v. in-4 ; *Collect. gén. des Voyag.*, 13 v. in-4, 1808 ; *Recherch. sur les Goths*, etc.

PINNA, ville d'Italie, chez les *Vestini*, au S. du Picenum, auj. CIVITA-DI-PENNE.

PINNEBERG, bourg du Danemark (Holstein), à 32 kil. S. E. de Gluckstadt ; 400 hab. Ch.-l. du comté de Pinneberg. — Ce comté, situé dans la partie mérid. du duché de Holstein, se compose de la seigneurie de Pinneberg, de celle de Herzhorn et de la ville d'Altona.

PINOLS, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 27 kil. S. de Brioude ; 900 hab.

PINOS (île), ou ILE DES PINS, *El Evangelista* de Christophe Colomb, une des Antilles espagnoles, à 30 k. de la côte S. de Cuba ; 60 k. sur 35 ; hab. par des pêcheurs. Bons ancrages ; pâturages ; acajou. — On trouve des îles de même nom sur la côte de Colombie, par 9° lat. N., 80° long. O. ; et près de la N.-Calédonie.

PINSK, ville de la Russie d'Europe (Minsk), sur la Pina, au milieu des marais de Pinsk, à 225 kil. S. O. de Minsk ; 4,000 hab. Tanneries. Commerce actif. Elle appartint longtemps aux Polonais sous lesquels elle était plus importante. — Les marais de Pinsk, nommés aussi marais de Pripetz, parce que le Pripetz et ses affluents les traversent et les forment, ont 500 kil. sur 200 ; ils s'étendent dans trois gouvernements, Grodno, Volhynie, Minsk.

PINTO (F. Mendez), aventurier portugais, né vers 1510, parcourut, avec des corsaires, les mers de la Chine et du Japon, fut plusieurs fois pris et vendu comme esclave, revint dans son pays en 1558 et rédigea ses *Voyages*, qui n'ont paru qu'après sa mort, Lisb. 1614.

PINTO (Isaac), Juif portugais du XVIII° siècle, habita Bordeaux, Amsterdam, La Haye, et mourut en 1784. Il défendit ses compatriotes contre Voltaire, dans un petit écrit intitulé : *Réflexions critiques sur l'article de Voltaire au sujet des Juifs*, 1762 ; cet opuscule paraît avoir donné à l'abbé Guénée l'idée de ses *Lettres de quelques Juifs*. Il a laissé en outre : *Essai sur le luxe*, 1762, in-8 ; *Traité de la circulation et du crédit* ; 1771, in-8 ; *Précis des arguments contre les matérialistes*, 1774, in-8, etc.

PINTO RIBEIRO (J.), secrétaire du duc de Bragance, organisa avec un art et un secret admirables la fameuse conspiration de 1640 qui enleva le Portugal à l'Espagne et mit la couronne sur la tête de son maître Jean (IV) ; le nouveau roi le fit président de la chambre des comptes et garde des archives royales de Portugal. Pinto mourut en 1643. On a de lui quelques écrits, qui consistent en *Réponses aux manifestes du roi d'Espagne*, *Discours sur l'administration*, etc. ; ils ont été publiés à Coïmbre, 1729, in-fol. Il laissa de plus un *Recueil des lois de Portugal*. Pinto est le héros d'une pièce de M. Lemercier qui eut un grand succès en 1800.

PINZON, navigateur. *Voy.* PINÇON.

PIOLENC, bourg de France (Vaucluse), à 6 kil. N. O. d'Orange ; 1,700 hab. Faïence, filature de soie, verreries. Houille aux environs.

PIOMBINO, *Populonium*, ville de Toscane (Pise), ch.-l. de principauté, sur la mer Tyrrhénienne, vis-à-vis de l'île d'Elbe, dont elle est séparée par le canal de Piombino, à 110 kil. S. O. de Sienne ; 1,250 hab. Port. Château-fort, etc. — Du XIII° au XV° siècle, la principauté de Piombino fut possédée par la maison d'Appiano ; elle fut longtemps ensuite aux mains des Espagnols (1589-1619), passa ensuite aux Mendoza, aux Ludovici et aux Buoncompagni, ducs de Soria. Sous le règne de Napoléon, la petite principauté de Piombino, avec une portion de celle de Lucques, forma la principauté de Lucques-et-Piombino. *Voy.* LUCQUES.

PIOMBINO (principauté de LUCQUES-ET-). *Voy.* LUCQUES.

PIOMBINO (lac de), *Vetulonius lacus*, en Toscane (Pise), à 5 kil. N. E. de Piombino, a 7 kil. sur 5, et se décharge au S. dans la mer Tyrrhénienne.

PIONSAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 40 kil. N. O. de Riom ; 1,700 hab.

PIOVE-DI-SACCO. *Voy.* PIEVE.

PIPER (Charles, comte de), homme d'état suédois, né vers 1660, parvint d'un rang obscur aux premiers emplois par ses talents, obtint la confiance entière de Charles XI, fut fait premier ministre par Charles XII, le suivit dans toutes ses campagnes, fut pris à la bataille de Pultava et enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, où il mourut en 1716. — Son fils, Charles-Frédéric, fut le favori du roi de Suède Adolphe-Frédéric ; mais il quitta la cour en 1756, quand son gendre, le comte de Brahé, eut été décapité. Il mourut en 1770.

PIPERNO, ville de l'État ecclésiastique (Frosinone-et-Pontecorvo), à 20 kil. N. de Terracine ; 3,600 hab. Evêché. — Au N. et près de là est Piperno-Vecchio, l'ancienne *Priverne*, une des cités des Volsques.

PIPLEY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 16 kil. de la mer, à 36 kil. N. E. de Balasor. Port qui fut le principal entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Inde au milieu du XVII° siècle ; une inondation, et une barre qui s'est formée à l'entrée de la Samarinka, qui la baigne, l'ont fait déchoir.

PIPPI (Giulio). *Voy.* JULES ROMAIN.

PIPRIAC, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 21 kil. N. E. de Redon ; 1,600 hab.

PIRANESI (J.-B.), né à Rome en 1707, mort en 1778, fut en même temps marchand d'estampes et dessinateur graveur. Sa maison était connue dans toute l'Europe. Jamais artiste n'a mieux rendu que lui l'architecture et les ruines. Son *Œuvre* forme 16 vol. in-fol. — Son fils, Fr. Piranesi (1748-1810), fut comme lui dessinateur et graveur, prit part à la révolution de Rome lors de l'arrivée des Français, vint se fixer à Paris, y publia sa belle collection des *Antiquités romaines*, une magnifique collection de dessins coloriés, et fonda une manufacture de terre cuite (vases peints, trépieds, candélabres, etc). L'*Œuv.* compl. forme 29 vol. in-fol.

PIRANO, ville des États autrichiens (Illyrie), à 26 kil. S. O. de Trieste ; 6,300 hab. Bon commerce, vins, olives. Aux environs, grandes salines.

PIRATES (guerre des), nom donné à l'expédition que Pompée fit l'an 67 av. J.-C. contre les pirates de Cilicie et d'Isaurie qui infestaient la Méditerranée, coupaient les vivres à Rome et ruinaient le commerce. Déjà les deux années précédentes, Metellus Creticus les avait battus sans pouvoir les réduire ; Pompée, armé par le sénat et le peuple de ressources immenses et d'un pouvoir discrétionnaire, en nettoya les mers en moins de 50 jours.

PIRÉE (le), port d'Athènes, à 8 k. de la v., à l'embouchure du Céphise, était réuni à la ville par deux murs qui avaient été bâtis l'un par Thémistocle et l'autre par Périclès. Il pouvait contenir 400 vaisseaux. Lorsque Lysandre eut pris Athènes (404 av. J.-C.), il fit raser les murailles du Pirée.

PIRITHOUS, l'ami de Thésée et son compagnon inséparable, avait pour père Ixion, et régnait sur les Lapithes en Thessalie. Il pénétra aux enfers avec Thésée afin de ravir Proserpine à Pluton ; mais ce dieu déjoua leurs plans : Pirithoüs fut tué, et Thésée retenu aux enfers, d'où Hercule seul put le délivrer. Selon l'histoire, Pirithoüs aurait fait une expédition en Épire dans le but d'enlever la fille du roi, et périt dans cette injuste entreprise. Pirithoüs

avait épousé Hippodamie; ses noces furent ensanglantées par le combat des Centaures et des Lapithes.

PIRMASENS, ville de Bavière (Rhin), à 20 kil. S. E. de Deux-Ponts; 3,200 hab. (jadis 9,000).

PIRNA, ville du roy. de Saxe, sur l'Elbe, à 15 kil. S. E. de Dresde; 4,100 hab. Château (où se trouve un hôpital d'aliénés), etc. Étoffes de coton, bas, toiles, tanneries, brasseries. Commerce en grains, etc. Aux environs, eaux minérales. —Victoire des Prussiens sur les Autrichiens et les Saxons (1745), et sur les Saxons (1756); combat entre les Français et les alliés (1813).

PIRNAZZA, riv. de Grèce, l'ancien PAMISUS.

PIROMI, le dieu suprême des Égyptiens, était au-dessus même de Knef, Fta et Fré, et contenait en germe toutes les divinités. C'est par excellence l'irrévélé, l'enveloppé (*involutus Deus*), c'est Dieu ne se déroulant pas encore dans le temps et dans l'espace. Il est croyable qu'*Hermès* est le même nom que *Piromi*.

PIRON (Alexis), poëte français, né à Dijon en 1689, mort en 1773, avait pour père un apothicaire qui s'était lui-même fait connaître comme auteur de *noëls* et autres poésies en patois bourguignon, et qui était grand ami de La Monnoie. Alexis Piron se fit recevoir avocat, mais ne put exercer par suite d'un revers de fortune qu'éprouva son père. Il végéta longtemps dans sa ville natale, et se mit à faire des vers; une ode fameuse par son obscénité lui attira une verte réprimande du procureur général au parlement de Dijon. Il vint à Paris à 30 ans, y fut quelque temps copiste chez un financier, puis travailla pour le théâtre. Il obtint d'abord quelque succès au théâtre de la Foire, et, s'élevant enfin à un genre plus noble, donna plusieurs pièces à la Comédie Française: *les Fils ingrats* ou *l'École des pères*, 1728; 3 trag. (*Callisthène*, 1730; *Gust. Wasa*, 1733; *Fern. Cortez*, 1741); et la *Métromanie*, 1738; cette dernière pièce est un des chefs-d'œuvre de notre théâtre. Il s'exerça en outre dans divers genres: poëmes, odes, épîtres, satires, contes, et fit beaucoup d'épigrammes (elles se distinguent par l'esprit et le sel). Il tenta vainement d'entrer à l'Académie; le souvenir de ses poésies licencieuses et les habitudes cyniques qu'il avait contractées l'empêchèrent d'être admis dans cette compagnie; il s'en vengea par de sanglantes épigrammes. Piron n'était pas moins remarquable par ses saillies et par l'à-propos de ses reparties que par son talent poétique. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1776 par Rigoley de Juvigny, 7 vol. in-8. On a aussi un recueil de ses bons mots.

PISAN (Thomas DE), astrologue du XIVe siècle, né à Bologne, se fit une grande réputation en Italie par ses prédictions, fut appelé à Venise, en Hongrie, en France, et se fixa dans ce dernier pays en 1370. Charles V ne faisait rien de grave sans le consulter, et le combla de faveurs; mais après la mort du roi, il perdit tout crédit et mourut dans la misère. Il avait, assure-t-on, prédit le jour et l'heure de sa mort. Il est père de Christine de Pisan.

PISANDRE, général athénien. *Voy.* THÉRAMÈNE.

PISANI, amiral vénitien, fut vaincu par Paganino Doria (1352), à l'embouchure du Bosphore de Thrace, battit à son tour Grimaldi, à la pointe de Loiera (Sardaigne). Surpris dans Porto-Longo, près de Modon, par Paganino Doria, il fut fait prisonnier avec toute sa flotte et conduit à Gênes (1354).

PISANI (Victor), fils ou neveu du précédent, amiral vénitien en 1378, gagna sur les Génois la bataille d'Anzio, les chassa de l'Adriatique, punit les rebelles de Dalmatie, reprit aux Hongrois Cattaro, Sebenico, Arbo; mais, n'ayant plus que des équipages affaiblis, fut battu à Pola par Luc. Doria (1379), ce qui le fit mettre en prison par le sénat; il en fut tiré lorsque les Génois devinrent maîtres de Chiozza, et, changeant subitement la fortune, il les força à se rendre avec tous leurs vaisseaux (1380). Sa mort eut lieu la même année à Manfredonia.

PISANO ou NICOLAS DE PISE, sculpteur et architecte, né à Pise au commencement du XIIIe siècle, mort à Sienne vers 1270, embellit sa patrie de plusieurs monuments, entre autres le clocher de l'église des Augustins et la chaire en marbre du baptistère. On regarde comme son chef-d'œuvre en sculpture le tombeau de saint Dominique à Bologne. Vasari a écrit sa *Vie*.

PISATELLO, riv. de l'Italie. *Voy.* RUBICON.

PISAURE, *Pisaurum*, auj. *Pesaro*, ville des *Senones*, à l'embouchure du *Pisaurus* (auj. *Foglia*), et près d'Ariminum, reçut une colonie romaine l'an 184 av. J.-C.

PISCO, ville et port du Pérou (Lima), par 13° 44' lat. S.; 2,000 hab. Rade vaste et sûre; port fréquenté; pêche active. — Importante au XVIIe siècle, elle fut ruinée par les ravages des pirates (1624-1686), et par le tremblement de terre de 1687.

PISCOPIA, *Telos*, une des Sporades, au N. O. de l'île de Rhodes, 7 kil. sur 5. Port sur la côte S. O.

PISE, *Pisa*, ancienne capitale de l'Elide, sur l'Alphée, forma longtemps un petit état où régnèrent Œnomaüs et Pélops. Les habitants de Pise étaient maîtres d'Olympie et avaient l'intendance des jeux olympiques. Elis, qui convoitait ce privilége, s'unit à Sparte contre Pise, et la ville fut détruite pendant la troisième guerre messénienne pour s'être déclarée en faveur des insurgés ilotes et messéniens (456 av. J.-C.). Il ne restait plus de vestiges de Pise dès le temps de Strabon; ce géographe doute même que cette ville ait jamais existé; il est plus probable qu'Olympie fut construite sur les ruines de Pise et la fit oublier.

PISE, *Pisa* et *Pisæ* en latin, *Pisa* en italien, ville d'Italie, dans le grand-duché de Toscane, ch.-lieu de la prov. de Pise, sur l'Arno, à 11 kil. de son embouchure, à 80 kil. O. de Florence; 21,000 hab. Archevêché, deux citadelles, trois ponts. Cathédrale, vaste et magnifique; près d'elle est la fameuse *Tour penchée*, haute de 59 mètres, et inclinée de 5 mètres sur sa base (c'est du haut de cette tour que Galilée fit ses expériences sur la pesanteur). On admire le Baptistère, le *Campo-Santo* ou cimetière et ses vieilles peintures, la Loge des Marchands, le palais et l'église des Chevaliers de Saint-Étienne, le grand hôpital, la place *del Cavaliere*, les qu[illegible] les avenues. Université célèbre (fondée en 1[illegible], restaurée par les Médicis en 1472 et 1542), et [illegible] est auj. la première de la Toscane; quatre collé[illegible] bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, observatoire, jardin botanique. Aux environs, bains [illegible] Saint-Julien très renommés, et superbe Chartre[illegible]. La fête de San-Ranieri, dite vulgairement *L[illegible]nara*, attire tous les trois ans à Pise un conc[illegible] immense. Patrie du pape Eugène III, d'Ugo[illegible] des architectes Jean et Nicolas de Pise, et de [illegible]lilée (que d'autres font naître à Florence). — [illegible] d'abord *Teuta*, fondée par les Sicules, fut nom[illegible] *Pise* par les Tyrrhéniens ou Lydiens, d'un m[illegible] leur langue qui signifie *port en croissant*. Str[illegible] et Pline disent qu'elle fut fondée après le siè[illegible] Troie par des habitants de la Pise d'Elide[illegible] n'appartint point aux lucumonies des Etru[illegible] bien que ce peuple y ait laissé des traces d[illegible] séjour. Son développement date du second siè[illegible] J.-C.; elle devint alors colonie romaine. Au[illegible] lui donna le nom de *Julia Obsequens*; Adri[illegible] Antonin l'embellirent. Sa position (elle était tout près de la mer, et non comme aujour[illegible] à 11 kil.) et ses bains (*aquæ Pisanæ*) la rend[illegible] florissante et riche. Ruinée par les Goths, so[illegible] ensuite aux Lombards, elle se releva bien[illegible] prospéra sous la domination grecque. Devenue[illegible] en 888, elle se gouverna dès lors en républ[illegible]

fut, du Xe au XIIIe siècle, une des premières puissances commerciales et maritimes de l'Italie, et resta longtemps la rivale de Gênes. Elle reçut la Corse en fief du pape (1092), conquit une partie de la Sardaigne sur les Arabes (1099, etc.), et le reste sur les Génois, soumit Palerme, les Baléares, l'île d'Elbe, se fit donner un quartier et d'importants priviléges à Constantinople, à Antioche, à Tripoli, à Tyr, à Laodicée, à Ptolémaïs. Pendant les guerres civiles de l'Italie, Pise se montra dévouée à la cause impériale ou gibeline; aussi la chute de Hohenstaufen causa-t-elle sa ruine. Gênes porta un coup terrible à sa marine par la victoire navale de la Meloria (1284); puis, quatre villes guelfes (Florence, Pistoie, Lucques, Sienne) se liguèrent pour accabler la grande république gibeline. Gênes lui enleva l'île d'Elbe, détruisit le port de Pise, et se fit céder la Corse (1290-1297). Pise alors appela en Italie l'empereur Henri VII, mais celui-ci m.(1313) au moment de commencer la réduction de l'Italie. Menacée par tous les Guelfes de la Toscane, Pise s'offrit en vain au roi de Sicile, Frédéric I, et se donna au condottiere Uguccione. Elle s'affranchit bientôt de ce joug (1316), mais fut prise par Louis de Bavière. Elle recouvra son indépendance en 1327, grâce aux efforts de Fazio della Gherardesca, fut un instant maîtresse de Lucques, Pistoie et Volaterra, mais perdit ces deux dernières en 1351 et 1361. Déchirée à la même époque par des querelles intestines, elle ne fit plus depuis que végéter, et vit le commerce abandonner son port pour celui de Gênes. Elle eut successivement pour maîtres J. Agnello (1361), l'empereur Charles IV (1368), Jacques Appiano (1392), dont le fils céda la ville au duc Jean Galéas de Milan (1399). En 1405, le fils de Jean Galéas, Gabriel-Marie, la vendit à Florence; mais Pise ne voulut pas se soumettre et soutint avec héroïsme un siége célèbre (1405 et 1406). Vaincue, elle resta depuis sous la dépendance de Florence (si ce n'est de 1494 à 1509, à la suite de l'expédition de Charles VIII en Italie). Comprise de 1807 à 1814 dans l'empire français, elle a été ch.-l. d'arr. du dép. de la Méditerranée. — Il se tint en 1409 à Pise un célèbre concile qui avait pour but de finir le grand schisme; on y déposa les deux papes, Grégoire XII et Benoît XIII, et on nomma en leur place Alexandre V. En 1511 eut lieu à Pise, à l'instigation de Louis XII et de Maximilien, mais sans l'assentiment du pape (alors Jules II), un autre concile convoqué par les cardinaux mécontents, et qui fut transféré successivement à Milan, Asti et Lyon.— On nomme traité de Pise l'acte par lequel en 1355 Charles IV reconnut Florence ville impériale, tandis qu'en revanche Florence reconnaissait sa dépendance de l'empire germanique. — L'évêché de Pise, qui remonte au IIe siècle, fut érigé en archevêché en 1117; dès 1002, son évêque avait été déjà déclaré archevêque de Corse par Urbain II; en 1132, il reçut le titre de primat de Sardaigne.

PISE (prov. de), prov. du grand-duché de Toscane, entre le duché de Lucques au N., la prov. de Sienne au S., celle de Florence à l'E., et la Méditerranée à l'O., a environ 86 kil. sur 58, 3,270 kil. carrés (non compris les îles d'Elbe, Pianosa, etc.), et 300,000 hab. Ch.-l., Pise.

PISEK, ville de Bohême, ch.-l. du cercle de Prachim, sur la Wotawa, à 100 kil. S. O. de Prague; 4,000 hab. Drap, lainages, fil de fer. On y pêche les perles (dans la Wotawa). Aux environs, diamants, grenats. Ravagée par les Impériaux en 1619.

PISIDÈS (GEORGE). *Voy.* GEORGE PISIDÈS.

PISIDIE, *Pisidia*, région de l'Asie-Mineure, au N. de la Pamphylie, dans les montagnes. Ses limites sont peu déterminées. Ses habitants étaient grossiers et sauvages. Probablement c'étaient les restes d'anciens habitants des côtes, chassés par des Grecs ou par d'autres colons. La Pisidie et la Pamphylie sont toujours jointes dans les géographes anciens. Au IVe siècle, on les sépara et elles formèrent 2 prov. distinctes du diocèse d'Asie. Selga, Baris, Antioche de Pisidie en étaient les villes principales.

PISISTRATE, tyran d'Athènes, était parent de Solon. Noble, riche, brave, éloquent, politique habile, il profita des troubles causés par les factions pour marcher au pouvoir suprême, flatta la foule, obtint d'elle, en feignant qu'on avait voulu attenter à ses jours, une garde de 600 hommes, occupa la citadelle avec leur secours, et, malgré la courageuse résistance de Solon, se trouva le maître d'Athènes, 561 av. J.-C.; du reste, il respecta la constitution. Chassé par Mégaclès et Lycurgue en 560, il fut rappelé par Megaclès même en 556, et chassé de nouveau en 552; en 538, il ressaisit l'autorité et sut depuis la conserver par sa modération et sa bonne administration; il la transmit à ses deux fils, Hipparque et Hippias, lorsqu'il mourut, en 528. Pisistrate recueillit les poëmes d'Homère et en fit faire une édition qui a été la base de toutes celles qu'on a données depuis.

PISOGNE, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. du val Camonica, sur le lac d'Iseo, à 7 kil. S. E. de Lovere; 2,600 hab. Port. Forges, commerce. Aux environs, cuivre, fer, etc..

PISON, *L. Calpurnius Piso*, dit *Frugi*, jurisconsulte, historien, orateur, fut tribun du peuple à Rome en 149 av. J.-C., consul en 133, censeur en 121, et fit la loi *Calpurnia de repetundis* contre les concussionnaires. Il s'opposa aux Gracques.

PISON, *L. Calp. Piso Cæsoninus*, consul en 58 av. J.-C., proconsul en Macédoine l'an 57, censeur en 48, signala son consulat par l'exil de Cicéron, son proconsulat par d'épouvantables déprédations, et n'esquiva une condamnation que par le crédit de César, son gendre. On a un discours virulent de Cicéron contre lui.—Son fils, *L.-Calp. Piso*, fut consul l'an 15 av. J.-C., et préfet de Rome sous Auguste. On croit que c'est aux fils de ce dernier qu'Horace adressa son *Art poétique (Epistola ad Pisones)*.

PISON, *Cn. Calp. Piso*, consul sous Auguste et gouverneur de Syrie sous Tibère, passe, ainsi que Plancine, sa femme, pour avoir empoisonné Germanicus, à l'instigation de l'empereur. Accusé de ce crime par Agrippine, et craignant de n'être pas soutenu par Tibère, il se donna la mort.

PISON, *C. Calp. Piso*, personnage consulaire, organisa en 65 contre Néron un complot dont firent partie Lucain, Sénèque et nombre de sénateurs. Le complot ayant été découvert, Pison, au lieu de profiter du temps qui lui restait pour opérer un soulèvement, se fit ouvrir les veines. Il prodigua des adulations à Néron dans son testament pour qu'il laissât passer ses biens à sa femme Arrie.

PISON, *Calp. Piso Licinianus*, issu de la famille des Crassus, était entré par adoption dans la maison Calpurnia. Galba, voulant se choisir un collègue et un successeur, le nomma césar. Othon, qui espérait ce titre, se révolta, et Pison fut tué ainsi que Galba après 5 jours de pouvoir. On vantait ses vertus.

PISON (Guillaume), naturaliste hollandais du XVIIe siècle, exerça la médecine à Leyde, puis à Amsterdam, suivit le prince de Nassau au Brésil, et passa, après la mort de ce prince, au service du grand-électeur Fréd.-Guillaume. Ses découvertes et celles de Margraff, son compagnon, furent publiées par Laet, sous le titre de *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, in-fol. C'est Pison et Margraff qui ont donné à l'Europe l'*ipécacuanha*.

PISQUETON. *Voy.* PIZZIGHETTONE.

PISSOS, ch.-l. de cant. (Landes), à 53 kil. N. O. de Mont-de-Marsan; 1,500 hab.

PISTOIE, *Pistoia* des Italiens, *Pistoria* des anciens, ville de Toscane (Florence), près de l'Om-

brone et sur la Bronia, à 27 kil. N. O. de Florence; 9,200 hab. Evêché. Murailles. Quelques édifices (églises, bâtiment de la Sapienza, etc.). Collége, deux bibliothèques, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique. Etoffes de coton, de drap, ouvrages en fer (surtout canons de fusil). C'est à Pistoie, dit-on, que furent fabriqués les premiers pistolets (d'où leur nom).— Aux env. de l'anc. *Pistoria* eut lieu la défaite de Catilina par Pétréius, l'an 63 av. J.-C. Pendant le moyen âge, Pistoie forma une république indépendante; elle fut longtemps en querelle avec Pise, et fut un instant soumise à cette république (vers 1348); elle perdit sa liberté en même temps que Pise, au commencement du XVe siècle. En 1815, les Autrichiens défirent Murat aux environs de cette ville. Pistoie est la patrie de la célèbre improvisatrice Corilla ou Corinne, et du pape Clément IX.

PISTOIE (Léonard DE), peintre dont on ignore le vrai nom, était de Pistoie, et fut élève de François Penni. Il fut employé par Raphaël dans ses travaux au Vatican et remplaça Penni dans la direction de l'école de Naples.

PISTOIE (frère Paul DE), élève et rival de frère Baccio della Porta, exécuta d'après les dessins de son maître de beaux tableaux pour la ville de Pistoie.

PISTOIE (CINO DE). *Voy.* CINO DA PISTOIA.

PISTORIA, ville d'Etrurie, auj. PISTOIE.

PISTORIUS (J.), né à Nidda (Hesse) en 1546, mort en 1608, exerça d'abord la médecine, quitta son art pour le droit, fut conseiller du margrave de Bade-Douriach, eut grande part à l'introduction de la réforme, fut un des trois membres luthériens du collége de Ratisbonne (1541), puis se convertit au catholicisme, prit les ordres et fut un des champions de l'Église romaine. On lui doit: *Rerum polonicarum scriptores*, Bâle, 1582; *Rerum germanicarum scriptores*, Francfort, 1582-1607.

PISUERGA, riv. d'Espagne, naît dans le N. de la prov. de Palencia, près de Piedrasinengas, coule au S. O. dans les prov. de Palencia, Burgos, Valladolid, et tombe au S. O. de Valladolid dans le Duero. Cours, 220 kil. Affluents, l'Esgueva, l'Arlanzon, le Carrion, etc.

PITCAIRN (île), petite île de la Polynésie, par 135° 41' long. O., 25° 2' lat. S. Bananes, cannes à sucre, etc. Découv. en 1767 par Carteret. Il s'y établit en 1788 une petite colonie de marins angl. révoltés.

PITCARN (Archibald), médecin célèbre, né à Edimbourg en 1652, mort en 1713, suivit les cours de médecine à Paris et à Montpellier, et professa un an à Leyde (1692-93). Il fut un des ennemis les plus redoutables de la chimiatrie, et un des plus déterminés champions de la secte iatro-mathématique. Ses œuvres complètes (*Opera omnia*) ont été publiées, à Venise, 1793; à Leyde, 1797, in-4.

PITEA, riv. de Suède, coule au S. E., traverse la Botnie et tombe, après un cours de 300 kil., dans le golfe de Botnie à Pitea (ch.-l. de la Botnie sept., à 800 kil. N. de Stockholm; port; 200 hab.).

PITHÉCUSE, petite île du golfe de Naples, fameuse dans la fable parce que Typhon y gît écrasé sous une montagne, et que ses habitants furent changés par Jupiter en singes (*pithècoi*).— *V.* ISCHIA.

PITHIVIERS, ch.-l. d'arr. (Loiret), à 40 kil. N. E. d'Orléans, à 90 kil. S. de Paris, sur la riv. d'Œuf, qui près de là prend le nom d'Essonne; 4,023 hab. Tribunal de 1re instance; tanneries, filatures de laine, miel, cire, safran, pâtés d'alouettes et gâteaux d'amandes renommés. Pierres de taille. Patrie du mathématicien Poisson. — L'arr. de Pithiviers a 5 cantons (Beaune, Malesherbes, Outarville, Pithiviers et Puiseaux), 103 comm. et 60,628 habitants.

PITHOM, ville d'Egypte. *Voy.* HEROOPOLIS.

PITHON, un des généraux d'Alexandre, fut, après la mort du roi, gouverneur de la Médie, suivit Perdiccas dans son expédition en Egypte, se révolta contre ce général, et fut un de ceux qui le tuèrent après l'échec du Nil (322). Il fut alors nommé régent et tuteur du fils d'Alexandre, mais il se démit bientôt de cette charge. Il aida Antigone à vaincre Eumène, mais bientôt après il trahit lui-même ce général. Antigone le fit arrêter et mettre à mort (316 av. J.-C.). — Un autre général d'Alexandre, du nom de Pithon, obtint la Paropamisade, et périt en 312 dans une bataille où il commandait sous les ordres de Démétrius Poliorcète.

PITHOU (Pierre), savant magistrat, né à Troyes en 1539, d'un père qui était l'oracle du barreau en Champagne, mort en 1596, étudia le droit sous Cujas, dont il resta l'ami, fut reçu avocat à 21 ans, mais se vit repoussé du barreau de sa ville natale comme calviniste, se rendit à Sedan, où il rédigea des lois pour cette ville, à la demande du duc de Bouillon, puis séjourna à Bâle; revint en France en 1570, faillit périr à la St-Barthélemy, abjura bientôt après, fut successivement bailli de Tonnerre, procureur général à la chambre temporaire de Guyenne, et devint, après l'entrée de Henri IV à Paris, procureur général au parlement de Paris. Il avait pris part à la composition de la *satire Ménippée*, et avait rédigé un *Mémoire aux évêques*, pour prouver qu'ils pouvaient sans le pape relever Henri de l'excommunication. On lui doit de plus: *Corpus juris canonici*, 1687, 2 vol. in-fol. (en société avec son frère); *Codex canonum vetus*, in-fol.; *Gallicæ ecclesiæ in schismate status*, in-8; *Libertés de l'Eglise* gallicane, etc. Ce dernier ouvrage est à l'*Index*. Pithou est un de nos grands érudits: on lui doit la prem. publicat. de plusieurs ouvrages importants, tels que les Novelles de Théodose, Valentinien, Majorien, Anthémius; les *Fables de Phèdre*, restées jusque-là inconnues, et de bonnes éditions de Salvien, Juvénal, Pétrone.

PITHOU (François), frère du précédent, né à Troyes en 1543, mort en 1621, élève de Cujas et calviniste, abjura, devint avocat au parlement de Paris, se prononça contre les prétentions de l'Espagne, fut chargé du règlement des limites sur la frontière du Nord après la paix de Vervins, et fut procureur général près d'une chambre spéciale à Troyes. Il a laissé un *Glossaire* pour l'intelligence des Capitulaires, un autre pour éclaircir la loi salique, etc., et a partagé les travaux philologiques de son frère.

PITIC, ville de Mexique (Sonora-et-Cinaloa), à 150 kil. S. O. d'Arispe; 5,000 hab. Grand commerce, thé, café, chocolat, sucre, or, etc.; entrepôt des marchandises destinées pour l'intérieur.

PITISCUS (Barthélemy), mathématicien, né à Schlaune (Silésie) en 1561, mort en 1613, a laissé: *Trigonometriæ libri V, item problematum libri X* (1599, 1608, 1612), et a corrigé le *G. Joach. Rheticus magnus Canon doctrinæ triangulorum ad decades secundorum scrupulorum*, 1613. Il n'a été que l'éditeur du *Thesaurus mathematicus, sive Canon sinuum* de Rheticus, qui parut aussi en 1613.

PITISCUS (Samuel), petit-neveu du précédent, né à Zutphen en 1637, mort en 1707, fut recteur de collége à Zutphen, puis à Utrecht (1682). Il est auteur d'un *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leeuwarden, 1713, 2 vol. in-fol. (abrégé par Barral en français, 1766, 3 vol. in-8). Cet ouvrage est devenu classique pour cette matière. On lui doit aussi des éditions estimées de Quinte-Curce, 1685-93; de Solin, 1689; de Suétone, 1690; etc.

PITT (William), premier comte de Chatham, l'un des plus grands hommes d'état de l'Angleterre, né en 1708 à Westminster, mort en 1778, était petit-fils de Thomas Pitt, gouverneur de Madras. Il suivit d'abord la carrière militaire; contraint par sa santé de l'abandonner, il étudia les lois, et se forma en même temps à l'éloquence par la lecture des grands modèles de l'antiquité. Il fut nommé membre du

parlement en 1735, et se plaça dès son début au premier rang des orateurs et des hommes politiques. Il combattit énergiquement le ministère de Robert Walpole, et contribua puissamment à le renverser (1743). Trois ans après (1746), il entra lui-même dans l'administration, et fut nommé par George II vice-trésorier d'Irlande, puis conseiller privé et payeur général des troupes; il se démit de tous ses emplois en 1755, afin de combattre librement des actes qu'il désapprouvait, rentra un instant au pouvoir en 1756 avec le titre de secrétaire d'état, et fut peu de mois après placé à la tête du ministère *de coalition*, dans lequel se trouvaient avec lui Fox et lord Newcastle. Ici commence la glorieuse période, dite *administration de Pitt*. Il réorganisa les finances, assura par de sages mesures les succès des armes anglaises contre la France, en Allemagne et en Amérique, et rétablit la prospérité publique; mais à l'avénement de Georges III, il perdit de son crédit, et n'ayant pu faire adopter les mesures énergiques qu'il avait proposées contre l'Espagne à la suite du *pacte de famille*, il se retira du cabinet (octobre 1761). Il fut rappelé en 1766, et reçut à la même époque le titre de comte de Chatham. Chargé de former un nouveau ministère, il n'y admit que des hommes d'un talent reconnu, et ne réserva pour lui-même que le titre de garde des sceaux; mais, accablé d'infirmités, il ne pouvait déjà plus prendre une part très active à l'administration; il la quitta définitivement en 1768. Dans sa retraite, il ne cessa de suivre avec le plus vif intérêt les affaires de sa patrie, et combattit avec force à la tribune toutes les mesures qui lui paraissaient contraires à la justice ou à l'honneur national. En 1778, étant déjà près de mourir, il se fit transporter au parlement pour protester contre la proposition de reconnaître l'indépendance des Américains; mais, après un premier discours, les forces lui manquèrent, et il fallut l'emporter; il expira peu de jours après (11 mai). Le parlement lui fit ériger un monument dans l'abbaye de Westminster. Pitt n'avait de rival à la tribune que Fox. Si cet orateur l'égalait en véhémence, il restait bien en arrière pour la correction du style et la beauté de la forme. Pitt a laissé, outre ses discours, quelques petits poëmes et des *Lettres à son neveu* (lord Camelford), qui ont été publiées en 1804 par lord Grenville.

PITT (William), célèbre ministre anglais, deuxième fils du précédent, né en 1759 dans le comté de Kent, fut reçu avocat en 1780, entra à la chambre des communes en 1781, y combattit les ministres North et Rockingham, fut appelé dès l'année suivante, quoiqu'il n'eût que 23 ans, au ministère que venait de quitter Charles Fox, fils du 1er Fox, y remplit les fonctions de chancelier de l'échiquier, fut renversé en 1783 avec ses collègues, rentra dans l'opposition et fit échouer le bill indien de Fox, fut rappelé dès décembre 1783 avec le titre de premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, et commençant son administration par un coup d'état, brisa une majorité hostile en faisant prononcer la dissolution du parlement; obtint par d'habiles manœuvres une majorité favorable, triompha de l'irritation publique, remplit le trésor vide, régularisa la dette, réprima la contrebande, mit des taxes sur le luxe, fit de grandes économies, établit le fonds annuel d'amortissement, puis formula son célèbre bill indien, chef-d'œuvre de sagesse et de politique suivant ses admirateurs. Héritier de la haine de son père pour la France, il fit conclure contre elle, en 1788, la triple alliance de l'Angleterre, de la Prusse et des Provinces-Unies; laissa grandir ou même fomenta en 1789, 90, 91 les troubles civils en France, se gardant bien d'unir ses efforts à ceux de la Prusse et de l'Autriche pour sauver Louis XVI et anéantir la révolution; mais il rompit avec la république en 1793, et depuis cette époque ne cessa de faire la guerre à la France et de lui susciter des ennemis. Malgré tous ses efforts et toute son habileté, il ne put empêcher les succès des armes françaises sur le continent, eut même beaucoup de peine à réprimer les troubles intérieurs de la Grande-Bretagne, le soulèvement de l'Irlande, la révolte des marins, et ne réussit qu'à obérer sa nation, en lui faisant contracter une dette énorme pour soutenir les frais d'une guerre européenne. Enfin, après huit ans de lutte, se voyant abandonné des puissances continentales qui avaient signé le traité de Lunéville (1801), il fut contraint de se retirer et fut remplacé par Addington, qui signa la paix d'Amiens (1802). Mais la paix ayant été rompue peu de mois après, Pitt redevint ministre. Il forma une troisième coalition contre la France, sans avoir plus de succès. Il put voir la campagne d'Austerlitz, la paix de Presbourg (1805), et mourut en 1806, ayant totalement manqué la tâche qu'il s'était proposée, laissant la France maîtresse de la moitié de l'Europe, et l'Angleterre au milieu d'une crise effrayante. Malgré les fautes de Pitt, son talent gouvernemental, sa finesse, son éloquence, son patriotisme, sa probité pécuniaire n'en sont pas moins incontestables. Ses restes furent, comme ceux de son père, déposés à Westminster, malgré l'opposition de Fox. Les principaux discours de Pitt ont été publiés, avec ceux de Fox, par MM. Jussieu et Janvry, 1819-20, 12 vol. in-8°. On a une *Histoire de la vie politique de Pitt*, par Gifford, 1809, 3 vol. in-4, et *Mémoires et vie de Pitt*, par l'évêque de Winchester, 2 vol. in-4 (le tout en anglais).

PITT (Christophe), poëte anglais (1699-1748), de Blandfort, a publié des traductions en vers de la *Pharsale* de Lucain, de l'*Art poétique* de Vida, de l'*Énéide* de Virgile, et des *Mélanges de poésies*, 1727.

PITTACUS, un des sept sages de la Grèce, né à Mitylène vers 649 av. J.-C., s'unit aux frères du poëte Alcée pour chasser les tyrans de sa patrie, vainquit en combat singulier le général athénien Phrynon, fut investi de la puissance souveraine par les Mityléniens, les gouverna sagement, puis abdiqua, et n'accepta qu'une partie des terres qui lui furent alors offertes. Il mourut en 579 à 70 ans. On lui attribuait des *élégies* et un *discours* sur les lois. On lit beaucoup de *maximes* sous son nom dans le *Septem sapientûm dicta*, Paris, 1551-53, in-8.

PITTHÉE, *Pittheus*, aïeul maternel de Thésée, était fils de Pélops et d'Hippodamie, et régnait à Trézène. Il était renommé pour sa sagesse. Ethra sa fille, mariée à Egée, lui confia l'éducation de Thésée; Thésée à son tour lui confia celle d'Hippolyte.

PITTHEM, ville de Belgique (Flandre occid.), à 20 kil. S. de Bruges; 4,900 hab.

PITTORIO (L. BIGI, dit), en latin *Pictorius*, poëte latin moderne, né en 1454 à Ferrare, mort en 1525, a laissé beaucoup d'opuscules curieux et recherchés, entre autres : *Candida*, 1491; *Tumultuariorum carminum libri VIII*, 1496 ou 98; *Epigrammata in Christi vitam*, 1513; *in Cœlestes proceres hymnorum epitaphiorumque libellus*, 1514; *Sacra et satyrica epigrammata, elegiæ, etc.*, 1514.

PITTSBOURG, ville des États-Unis (Pensylvanie), ch.-l. du comté d'Alleghany, sur l'Alleghany et la Monongahela, à 588 kil. N. O. de Philadelphie; 18,000 h. Év. cath. Bibl., académie, usines à fer, moulins à foulon. Aux environs, fer, houille, etc. — Fondée en 1760 auprès du fort Duquesne, qui avait été bâti par les Français.

PITYONTE, *Pityus*, ville de la Lazique, sur le Pont-Euxin, au N. O. de Dioscurias, était sous la protection romaine au temps de l'empire. C'était alors un des entrepôts du commerce avec le Nord et l'Orient, et un des boulevards de l'empire romain.

PITYUSES (îles), *Pityusæ insulæ*, groupe d'îles au S. O. des Baléares, par 1° 4' long. O.-1° 15' long.

E., 38° 36'-39° 11' lat. N.: Iviça, Formentera en sont les deux principales. Beaucoup de pins (*pitys* en grec).

PIURA, ville du Pérou (Truxillo), ch.-l. du district de Piura, sur le Piura, à 400 kil. N. O. de Truxillo; 10,000 hab. Commerce. — Ce fut le 1er établissement fondé au Pérou par Pizarre, en 1531.

PIZARRE (Fr.), conquérant du Pérou, né à Truxillo en 1475, d'un gentilhomme et d'une fille de mauvaise vie, garda les pourceaux dans sa jeunesse, s'embarqua de bonne heure pour l'Amérique, fut de l'expédition de Balboa (1513), se fit remarquer par Cortez, s'associa avec Almagro et Luque pour aller découvrir ces régions de l'or dont on parlait tant, et se chargea de commander les expéditions; il fit pendant trois ans (1524-1527) un voyage d'exploration au S. de Panama, et subit dans ces trois années toutes les misères imaginables; ayant enfin trouvé le pays qu'il cherchait, il alla en Espagne et obtint de Charles-Quint le titre de vice-roi des contrées qu'il avait découvertes (1528). Il entra en vainqueur dans le Pérou (1531), s'empara par trahison de l'inca Atahualpa, en tira une contribution exorbitante, le fit ensuite mourir perfidement, prit Cuzco, tandis qu'un de ses officiers s'emparait de Quito (1533), soumit tout le Pérou pendant qu'Almagro allait soumettre le Chili (1534), et fonda Lima (1535). Il fut assiégé dans cette ville par les Péruviens révoltés, mais il les repoussa. S'étant ensuite brouillé avec Almagro, il en vint aux mains avec lui, le battit à Cuzco (1538), et lui fit trancher la tête. Il gouverna dès lors plus arbitrairement que jamais, distribua les terres, les esclaves, avec une partialité révoltante, et se plut à ruiner ses ennemis; ceux-ci se groupèrent autour du jeune Almagro, et Herreda leur chef vint tuer Pizarre dans son palais (1541). — Pizarre avait été puissamment secondé dans ses entreprises par ses frères, dont le plus connu est Gonzalès ou Gonzalve; ce dernier l'aida à battre Almagro, fut nommé gouverneur de Quito, et après le meurtre de son frère, rallia ses partisans et régna en maître sur tout le Pérou pendant 3 ans (1544-47). Pris en 1548 par le président Guasca, que Charles-Quint avait investi du pouvoir, il fut condamné à mort comme rebelle. Il était au moment d'épouser une femme du sang des Incas.

PIZZIGHETTONE, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, près du confluent du Seriomorto et de l'Adda, à 20 kil. N. O. de Crémone; 4,000 hab. Casernes, château où fut détenu François I avant sa translation en Espagne. — Souvent assiégée et prise.

PIZZO (IL), ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), à 8 kil. N. E. de Monteleone, sur le golfe de Sainte-Euphémie; 4,700 hab. Port assez mauvais. Pêche du thon. C'est là que Murat débarqua en 1815; il y fut pris, jugé, fusillé en quelques heures.

PLABENNEC, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 13 kil. N. E. de Brest; 3,540 hab.

PLACCIUS (Vincent), érudit, né à Hambourg en 1642, mort en 1699, professa la morale et l'éloquence à Hambourg. Il a laissé, entre autres ouvrages: *Theatrum anonymorum et pseudonymorum*, Hambourg, 1708, 2 parties en 1 vol. in-fol. Cet ouvrage précieux, qui est le premier recueil de ce genre, offre de nombreuses erreurs: il a été perfectionné et complété par les travaux d'Heumann, de Mylius, et surtout d'Ant.-Alexandre Barbier.

PLACENCIA, *Deobriga*, ville d'Espagne (Badajoz), sur le Jerte, à 190 kil. N. E. de Badajoz; 6,800 hab. Evêché, château. Cathédrale, palais épiscopal. Inscriptions et antiquités romaines. Aqueduc de 80 arches.

PLACENCIA, ville d'Espagne (Bilbao), à 35 kil. S. O. de Saint-Sébastien, sur la Deva; 1,800 hab. Armes (blanches et à feu), outils de pionniers, etc. — Fondée en 1337 par Alphonse XI, de Castille.

PLACENTIA, ville d'Italie, auj. PLAISANCE.

PLACENTIUS ou LE PLAISANT (Léon), dominicain, né à Saint-Trond, près de Liége, mort vers l'an 1548. On a de lui, outre divers ouvrages d'érudition, un poëme bizarre, intit. *Pugna porcorum*, en vers *tautogrammes* (contenant 253 vers, Louvain, 1546, 1644, Londres, 1741, in-12), et dont tous les mots commencent par un P; par exemple:

> *Plaudite, porcelli; porcorum pigra propago*
> *Progreditur*, etc.

PLACIDIE, *Galla Placidia*, fille de Théodose I, sœur d'Arcadius et d'Honorius, fut prise au siége de Rome par Alaric (409), fut épousée par Ataulphe, prince goth, épousa en deuxièmes noces Constance III, dont elle eut Valentinien. Avide de pouvoir, elle se fit donner le titre d'*augusta*, et gouverna presque continuellement sous Honorius son frère, et sous Valentinien son fils. Elle mourut en 450.

PLAISANCE, *Placentia* en latin, *Placenza* en italien, ville du duché de Parme et Plaisance, ch.-l. de la prov. de Plaisance, près de la rive droite du Pô, à 53 kil. N. O. de Parme; 30,000 hab. Evêché, citadelle, vaste palais ducal, belle cathédrale, église de Saint-Augustin, rue *Stradone* ou *Corso*, une des plus belles rues d'Italie; bibliothèques, collége, séminaire. Elle possédait jadis une université, qui le disputait à celle de Parme. Aux environs Campo Morto, où Annibal défit les Romains (218 av. J.-C.), après la bataille du Tésin et avant celle de Trasimène. Patrie de Grégoire X, de Salicet, dit *Placentinus*, de Ferrante Pallavicino, de George Valla, etc. — Plaisance et Crémone furent les deux premières colonies romaines de la Cisalpine. Il se livra sous les murs de Plaisance un combat entre les Carthaginois et les Romains, 217 av. J.-C. Longtemps après, Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, y remporta sur Bérenger I (29 juillet 923) une victoire décisive qui lui valut la couronne d'Italie. En 1076 il s'y tint un concile des évêques de Lombardie qui déclarèrent Grégoire VII déchu du pontificat. Un deuxième concile de Plaisance eut lieu en 1095; Urbain II commença à y prêcher la 1re croisade. Plaisance s'érigea en république pendant la guerre des Guelfes et des Gibelins, et prit parti pour les Guelfes; après la chute des Hohenstaufen (1254), elle se trouva sous la domination des Scotti. Albert Scotto, en 1302, fut l'auteur de la ligue lombarde contre Matteo Visconti. En 1332, par le traité d'Orci, Plaisance fut attribuée aux Visconti, et depuis elle fit partie du duché de Milan jusqu'à 1511. En 1447, lors de l'extinction des Visconti, Plaisance ayant reçu garnison vénitienne, et fermé ses portes à Sforce, duc de Milan, fut prise et traitée avec la dernière barbarie. Depuis 1511, Plaisance appartint, ainsi que Parme, aux papes, puis aux Farnèse: elle a dès lors suivi le sort de Parme. (*Voy.* PARME.) — Il se livra en 1746 à Plaisance une grande bataille entre les Austro-Sardes et les Franco-Espagnols (Maillebois et don Philippe y furent défaits complètement, et bientôt Ferdinand VI retira ses troupes de la Haute-Italie). Plaisance fut occupée par les Franç. en 1799 et 1800; de 1802 à 1814, elle fut ch.-l. d'arr. dans le dép. du Taro. — Napoléon avait donné le titre de duc de Plaisance à l'archi-trésorier Lebrun.

PLAISANCE, ch.-l. de cant. (Gers), à 30 kil. N. O. de Mirande; 1,600 hab.

PLANASIE, *Planasia*, auj. *Pianosa*, île de la mer Inférieure, entre la Corse et l'Étrurie, fut sous l'emp. romain un lieu d'exil. Posthume Agrippa, 3e fils d'Agrippa, y fut exilé par Auguste et y périt, tué par ordre de Tibère, l'an 14 de J.-C.

PLANASIE, la même que *Lerina*. *Voy.* LERINS.

PLANCHES (les), ch.-l. de canton (Jura), à 31 kil. S. E. de Poligny; 1,200 hab.

PLANCIADE FULGENCE, auteur chrétien, évêque de Carthage, qu'on fait vivre au commencement du VIe siècle, a laissé trois ouvrages dont voici les titres: *Mythologicum vocum antiquarum*, imprimé par Jér. Commelin en 1599; *Interpretatio ad Chalc*

deum; De expositione virgilianæ continentiæ, etc.

PLANCINE, femme de Pison, fut accusée d'avoir, de concert avec son mari, empoisonné Germanicus; mais elle échappa au supplice par le crédit et les intrigues de Livie. Accusée plus tard d'avoir insulté Agrippine, elle se donna la mort, l'an 33 de J.-C.

PLANCOET, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 16 kil. N. E. de Dinan; 800 hab.

PLANCUS (L. MUNATIUS). *Voy.* MUNATIUS.

PLANCUS PLOTIUS, frère de Munatius Plancus. Proscrit par les triumvirs (43 av. J.-C.), il offrit sa tête aux bourreaux, afin de sauver ses esclaves qu'on avait mis à la torture pour les forcer à révéler sa retraite.

PLANCY, joli bourg de l'Aube (cant. de Méry), à 12 kil. O. d'Arcis, sur l'Aube; env. 1,200 h. Canal. Filatures de coton, bonneterie. Château. Anc. marquisat.

PLANTADE (Ch.-H.), compositeur, prof. au Conserv., né à Pontoise en 1768, m. en 1839, élève de Langlé fit d'abord de jolies romances, puis donna quelques opéras: les *Deux Sœurs*, 1791; *Zoé*, 1797; *Palma*, 1800.

PLANTAGENETS, dynastie de rois d'Angleterre, d'origine française, dut son nom au comte d'Anjou, Geoffroi V, surnommé *Plantagenet*, parce qu'il portait ordinairement une branche de genêt à sa toque. Geoffroy épousa l'impératrice Mathilde, veuve de Henri V, fille et héritière de Henri I, roi d'Angleterre (1127): Henri leur fils monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Henri II, à la mort d'Etienne de Blois, en 1154, et sa race l'occupa 331 ans, jusqu'à l'avénement de Henri VII, chef de la race des Tudor. Au XIVe siècle, elle se divisa en deux lignes rivales: York et Lancastre, ou en termes de parti *Rose blanche* et *Rose rouge*. *Voy.* ROSES (guerre des deux-). — Pour la série des rois Plantagenets, *Voy.* l'article ANGLETERRE.

PLANTAVIT DE LA PAUSE. *Voy.* LA PAUSE.

PLANTIN (Christophe), célèbre imprimeur, né aux environs de Tours en 1514, mort en 1589, alla s'établir à Anvers, et fit faire de grands pas à son art. Philippe II le nomma son premier imprimeur, et le chargea d'une réimpression de la Bible *Polyglotte* d'Alcala. Cette réimpression parut de 1569 à 1572, en 8 vol. in-fol. C'est son chef-d'œuvre.

PLANUDE, *Maximus Planudes*, moine grec du XIVe siècle, natif de Nicomédie, vécut sous Andronic et Jean Paléologue, fut chargé par Andronic d'une mission à Venise en 1327, et mourut dans un âge avancé, vers 1353 selon les uns, vers 1370 selon d'autres. Il avait compilé un très grand nombre d'écrits: les plus connus sont: un recueil des *Fables d'Esope* avec une *Vie de l'auteur*, qui n'est qu'un tissu de contes puérils et d'anachronismes (elle a été traduite par La Fontaine); une *Anthologie* ou recueil de poésies grecques, Florence, 1494, Naples, 1788-96. Il a traduit en grec les *Distiques moraux* de Caton, et les *Métamorphoses d'Ovide* (imprimées pour la première fois à Paris, 1822, dans l'*Ovide* de la collection de M. Lemaire). Compilateur laborieux, Planude manque de jugement et de goût.

PLASSEY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Bagmotty, à 40 kil. N. O. de Noddeah. Les Anglais y battirent le nabab du Bengale en 1757.

PLATA ou RIO DE LA PLATA, un des plus grands fleuves de l'Amérique du Sud, sort de la Serra de Mantequeira dans le Brésil (Minas-Geraes), traverse, sous le nom de Parana, le sud de cette province, sépare la prov. de Saint-Paul de celles de Goyaz et de Matogrosso, puis forme la limite entre le Brésil et le Paraguay, arrose ensuite le territoire de la Confédération de la Plata, dans laquelle il sépare les deux états orientaux (Entre-Rios et Corrientes) des états de l'ouest, reçoit à droite le Rio das Mortes, le Paranahyba, le Rio Pardo, puis le Paraguay; à gauche le Rio Verde, le Tiète, l'Iguazu, et plus bas l'Uruguay, presque aussi considérable que lui. Le Rio de la Plata a 45 kil. de large à Buenos-Ayres; près de son embouchure, il en a 224. Son cours est d'environ 2,500 kil. Il porte successivement les noms de Calcagui, Huapiche, Parana (en quittant Minas-Geraes), et prend enfin celui de Rio de la Plata après avoir reçu l'Uruguay. — Le Rio de la Plata, dont le nom veut dire *rivière d'argent*, fut d'abord nommé rivière *de Solis*, du nom de Diaz de Solis, qui la découvrit; mais Sébastien Cabot, qui l'explora ensuite, ayant fait sur ses bords un butin considérable en or et surtout en argent, lui donna le nom de *la Plata*, qu'elle a conservé depuis.

PLATA (PROV.-UNIES DE RIO DE LA) ou Rép. Argentine, un des états de l'Amérique du Sud, borné au N par la Bolivie, à l'E. par le Brésil, le Paraguay, l'Uruguay, au S. E. par l'Océan Atlantique, à l'O. par le Chili, au S. par la Patagonie, s'étend de 56° à 73° long. O. et de 19° à 41° lat. S.; 2,450 kil. du N. au S., sur 1,750 dans sa plus grande largeur; 1,700,000 hab., dont les trois quarts indigènes. Capitale, Buénos-Ayres. La Confédération de la Plata comprenait en 1853 quatorze Etats, savoir :

Etats.	*Capitales.*
Buénos-Ayres,	Buénos-Ayres.
Entre-Rios,	Baxada.
Corrientes	Corrientes.
Santa-Fé,	Santa-Fé.
Cordova,	Cordova.
Santiago del Estero,	Santiago del Estero.
Tucuman,	Tucuman (S.-Miguel del-)
Salta,	Salta ou S.-Felipe.
Jujuy,	Jujuy
Catamarca,	Catamarca.
Rioja,	Rioja.
San-Juan,	San-Juan.
San-Luis,	San-Luis.
Mendoza,	Mendoza.

Les Provinces-Unies de Rio de la Plata varient pour le sol et le climat selon leur hauteur et selon leur latitude. Le centre et l'est consistent en immenses plaines, dites *Pampas*, qui nourrissent beaucoup de gros bétail; l'ouest offre de hauts plateaux qui sont souvent arides, mais riches en minéraux précieux; entre ces deux régions s'étendent d'épaisses et superbes forêts. — La plupart des Prov.-Unies de Rio de la Plata ont fait d'abord partie de l'immense vice-royauté du Pérou; en 1778, unies à la Bolivie actuelle, au Paraguay et à l'Uruguay, elles formèrent une vice-royauté particulière, dite *Rio de la Plata*. En 1810, elles suivirent le mouvement insurrectionnel qui agita les possessions espagnoles. Dès 1811, les troupes fidèles à la métropole y furent battues (à Las-Piédras), puis un gouvernement indépendant s'établit à Buénos-Ayres, mais il éprouva de fréquentes variations (1813-16), jusqu'à ce que le congrès de Tucuman promulguât la constitution. On forma une république avec trois pouvoirs (deux chambres, un président), une haute cour de justice, des juntes électives et électorales. Cette constitution n'empêche pas les Provinces-Unies de Rio de la Plata d'être en proie à l'anarchie; les unitaires et les fédéralistes s'y combattent sans cesse. L'industrie y est nulle et le commerce borné. L'Union a fait, de 1826 à 1828, une guerre désastreuse au Brésil pour la possession de l'Uruguay ou Montévidéo, qui finalement a été reconnu indépendant. En 1838 et 1840, elle a eu des démêlés graves avec la France, pour avoir refusé de satisfaire aux justes réclamations des résidents français; après un long blocus, ces démêlés avaient été heureusem. terminés par M. l'amiral de Mackau (29 oct. 1840); mais il s'éleva de nouv. difficultés à l'occasion des entreprises du président Rosas contre Montevideo: elles n'ont été aplanies qu'en 1851, après un long blocus. Depuis 1853, Buénos-Ayres s'est séparé de la Confédération.

LA PLATA, capit. de la Bolivie. *Voy.* CHUQUISACA.

PLATAMONA, *Héraclée*, ville de la Turquie

d'Europe (Roumélie), à 100 kil. S. O. de Salonique, sur le golfe de Salonique ; 2,000 hab.

PLATANELLA, ou PLATANI, *Camicus*, riv. de Sicile, naît dans la prov. de Palerme et le district de Termini, traverse les prov. de Calatanisetta et de Girgenti, et se jette dans la Méditerranée, à 35 kil. N. O. de Girgenti ; 110 kil. de cours.

PLATÉE, *Platea*, une des 12 villes de la fédération béotienne, près du Cithéron, au S. O. de Thèbes, cél. par la vict. que Pausanias et les Grecs y remportèrent sur le Perse Mardonius en 479 av. J.-C., victoire à laquelle les Platéens contribuèrent puissamment ; et par son opposition constante à la domination que Thèbes voulait exercer en Béotie. Elle s'allia fréquemment avec Athènes, fut détruite par les Spart. en 427 av. J.-C., par les Théb. en 373, et rebâtie par ordre d'Alexandre après le sac de Thèbes. On célébrait à Platée des jeux magnifiques, dits *Jeux Platéens*, en commémoration de la défaite des Perses.

PLATINA (Barth. DE' SACCHI, dit), né à Piadena (en lat. *Platina*), près de Crémone, quitta les armes pour se livrer aux sciences, et fit partie du collége des abréviateurs à Rome ; ce collége ayant été supprimé par Paul II, il se plaignit si séditieusement, que ce pape le fit mettre en prison ; plus tard il fut impliqué dans un complot. Sixte IV le nomma bibliothécaire du Vatican et le combla de bienfaits. Ses ouvrages sont très nombreux ; le plus connu est intitulé : *In Vitas summorum pontificum ad Sixtum IV*, Venise, 1479, in-fol., continué par Onufre Panvinio, et traduit en français et en allemand.

PLATNER (Ernest), philosophe et médecin, fils de J.-Zach. Platner, habile oculiste, naquit en 1744 à Leipsick, et m. en 1818. Il professa la philosophie et la méd. à Leipsick, et devint en 1796 doyen de la faculté. Après avoir adopté les idées de Leibnitz et avoir tenté un système éclectique, il combattit Kant, et tomba enfin dans une sorte de scepticisme. On lui doit des recherches estimables sur l'anthropologie et la psychologie. Ses principaux ouvrages sont : *Anthropologie*, Leipsick, 1771 et 1790 ; *Eléments de logique et de métaphysique*, 1795 ; *Aphorismes philosophiques*, 1796 et 1800 (avec d'importants changements). Il a aussi écrit sur la médecine, entre autres : *Physiologicarum quæstionum libri II*, 1793.

PLATON, célèbre philosophe grec, fondateur de l'Académie, né l'an 429, ou, selon d'autres, 430 av. J.-C. à Egine ou à Athènes, était fils d'Ariston, d'une des plus illustres familles d'Athènes. Il porta d'abord le nom d'Aristoclès ; on croit que le surnom de Platon lui fut donné par son maître de palestre, à cause de la largeur de ses épaules (*platys*, large). Platon étudia avec le plus grand succès les lettres et les sciences, surtout la géométrie, et cultiva la poésie dans sa première jeunesse ; mais bientôt il se consacra tout entier à la philosophie. Il s'attacha, vers l'âge de 20 ans, à Socrate, dont il fut le disciple assidu pendant dix ans. A la mort de ce philosophe (400), il se retira avec ses condisciples à Mégare, puis se mit à voyager, visita l'Italie, où il entendit les pythagoriciens Archytas et Timée, alla à Cyrène en Afrique, puis en Egypte, où il se fit, dit-on, initier aux mystères de la doctrine hermétique ; de là il revint dans la Grande-Grèce, et parcourut la Sicile dans le but d'observer les merveilles de cette île (390). Pendant son séjour à Syracuse, Platon s'attacha le vertueux Dion, mais il s'attira par sa franchise la colère du tyran Denys-l'Ancien, qui le fit vendre comme esclave. Racheté et rendu à la liberté par Annicéris, philosophe de Cyrène, il alla se fixer à Athènes et y ouvrit, vers 388, dans un faubourg de la ville, l'école si connue sous le nom d'*Académie* ; cette école fut bientôt fréquentée par tout ce que la Grèce renfermait de plus distingué : on compte au nombre des disciples de Platon : Aristote, Speusippe, Xénocrate, Isocrate et même des femmes, telles que Lasthénie, Axiothée. En 364, Platon fit un second voyage en Sicile à la sollicitation de Denys-le-Jeune, qui venait de monter sur le trône et qui voulait, disait-il, se conduire d'après les conseils de la philosophie ; mais, désespérant de réformer la cour du tyran, il ne tarda pas à s'éloigner. Cependant il retourna une troisième fois à Syracuse (361), dans le but d'opérer une réconciliation entre Denys et Dion, mais il ne put y réussir et se brouilla lui-même avec le premier. De retour à Athènes, il ne s'occupa plus que de son enseignement et de ses écrits. Il acquit une telle réputation de sagesse, que plusieurs états lui demandèrent des lois. Il voulut néanmoins rester toute sa vie éloigné de la pratique des affaires. Il mourut en 348 ou 347 av. J.-C., à 82 ans. Il avait toujours gardé le célibat. Platon a laissé un grand nombre d'écrits ; ils sont presque tous sous la forme de dialogues : Socrate y joue le principal rôle ; ce sont : *Euthyphron* ou *du Saint* ; *Criton*, ou *le Devoir du citoyen* ; *Phédon*, ou *de l'Ame* ; *l'Apologie de Socrate* ; *Cratyle*, ou *de la Propriété des noms* ; *Théétète*, ou *de la Science* ; *le Sophiste*, ou *de l'Être* ; *le Politique* ; *Parménide*, ou *des Idées* ; *Philèbe*, ou *la Volupté* ; *le Banquet*, ou *de l'Amour* ; *Phèdre*, ou *du Beau* ; *le Premier Alcibiade*, ou *de la Nature de l'homme* ; *le Second Alcibiade*, ou *de la Prière* ; *Hipparque*, ou *l'Amour du gain* ; *les Erastes*, ou *de la Philosophie* ; *Théagès*, ou *de la Sagesse* ; *Charmidès*, ou *de la Modération* ; *Lachès*, ou *du Courage* ; *Lysis*, ou *de l'Amitié* ; *Euthydème*, ou *des Sophismes* ; *Protagoras*, ou *les Sophistes* ; *Gorgias*, ou *la Rhétorique* ; *Ménon*, ou *de la Vertu* ; *le grand Hippias*, ou *du Beau* ; le *petit Hippias*, ou *du Mensonge* ; *Ion*, ou *de l'Enthousiasme poétique* ; *Ménexène*, oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie ; *Clitophon*, ou *l'Exhortation* ; *la République*, ou *du Juste* (en 10 liv.) ; *Timée*, ou *de la Nature* ; *Critias* ou *de l'Atlantide* ; *Minos*, ou *de la Loi* ; *les Lois* (en 12 liv.) ; *Epinomis*, ou *Appendice aux Lois*. On y joint 13 lettres morales. L'authenticité de plusieurs de ces écrits, surtout celle des lettres, est douteuse. Platon admettait comme principes des choses, outre Dieu et la matière, certains types ou modèles éternels, d'après lesquels ont été formés tous les êtres : il les nommait *idées*. Les idées ont seules une existence réelle et absolue ; les choses individuelles n'en sont que des ombres ou des copies ; les notions générales que forme notre esprit n'en sont également que de pâles reflets. Ce n'est que par leur participation à une même idée ou essence que des individus divers peuvent former une même espèce. Les sens ne saisissent que le particulier, l'individuel ; quant aux idées, elles sont perçues par une faculté supérieure, la raison, ou peut-être sont-elles des réminiscences d'une vie antérieure. Les idées résident en Dieu, qui est leur substance commune. Cette théorie est également chez Platon la base de la morale, de la politique et de l'art : dans l'art, il faut que l'artiste ait toujours présent *l'idéal* du beau ; en morale, on doit s'efforcer de réaliser *l'idéal* du bien et par là de ressembler à Dieu ; la politique n'est que la morale transportée dans l'état ; c'est le gouvernement de l'état par la justice et la raison. En psychologie, Platon définit l'âme une force qui se meut par elle-même : il distingue trois âmes ou trois parties de l'âme : l'âme raisonnable, qui a son siége dans la tête, l'âme déraisonnable ou concupiscible, qui a son siége dans le ventre et dans les parties inférieures ; l'âme irascible, principe des passions les plus élevées : celle-ci sert de lien aux deux premières et a son siége dans le cœur. On reproche à Platon d'avoir émis quelques opinions singulières : ainsi, dans sa *République*, il établit des castes, veut que les femmes soient communes, que les enfants soient élevés en commun, sans connaître leurs parents ; il proscrit les beaux-arts, même

la poésie. Au reste, il est difficile d'avoir une idée bien exacte de la philosophie de Platon, parce que ce philosophe avait deux enseignements, l'un extérieur et public, l'autre *secret*, réservé à quelques adeptes. Or les écrits que nous possédons paraissent n'appartenir qu'à sa doctrine publique et par conséquent élémentaire. Quelque opinion que l'on se fasse de la solidité des doctrines de Platon, on ne peut qu'admirer la sublimité de ses conceptions, la pureté de sa morale et la noblesse de son style. Aussi a-t-il mérité d'être appelé le *divin Platon*, l'*Homère de la philosophie*. Ses écrits sont d'ailleurs le plus important monument qui nous reste de la dialectique des anciens : en même temps qu'ils sont des chefs-d'œuvre d'art, ils nous offrent, par la méthode d'interrogation et de réfutation qui y est partout suivie, un modèle d'analyse philosophique. — Les meilleures éditions de Platon sont celles d'Alde, Venise, 1513, in-fol.; de J. Serranus (de Serre), avec une traduction latine et des notes. publ. par H. Étienne, Paris, 1578, 3 v. in-fol. ; de Marsile Ficin, avec une traduction latine, préférable à la préc., Venise, 1491, Francf., 1662, in-fol.; de Deux-Ponts, due à Mitscherlich, 1781-88, 12 vol. in-8; de Bekker (gr.-lat.), Berlin, 1816-18, 8 vol. in-8, avec des commentaires, publiés en 1823, 2 vol. in-8; d'Ast, Leips., 1819-32, 11 v. in-8; de Stalbaum, 17 v., 1829-44, etc. Plusieurs dialog. avaient été trad. séparément en français par Leroi, Grou, L. Racine, Maucroix, Dacier, H. Martin. On doit à M. Cousin la première traduction complète des œuvres de ce philosophe qui ait paru en français, 13 vol. in-8, Paris, 1822-1840 ; elle est accompagnée de savantes notes, ainsi que d'arguments philosophiques destinés à faire comprendre la pensée de l'auteur. F. Schleiermacher a donné une trad. allemande de Platon, qui est également fort estimée, Berlin, 1817-19, 2e édition ; Th. Taylor l'avait traduit en anglais dès 1804, 5 vol. in-4. M. J.-V. Leclerc a publié les *Pensées de Platon* (grec-français), Paris, 1819, souvent réimprimé. La vie de Platon a été écrite, dans l'antiquité, par Speusippe, son neveu et son successeur (cette vie est perdue), par Olympiodore, par Hésychius : chez les modernes par Combes-Dounous (*Essai historique sur Platon*, 1809), et par Ast (*Vie et écrits de Platon*, Leipsick, 1816, en allemand).

PLATONICIENS. *V.* ACADÉMIE et NÉOPLATONICIENS.

PLATOV (le comte), hetman des cosaques, né en 1765, mort en 1818, servit en 1806 et 1807 contre les Français, puis marcha contre les Turcs dans l'armée de Moldavie, les battit diverses fois, fut un de ceux qu'en 1812 on opposa à Napoléon, éprouva plusieurs échecs, surtout à Grodno, mais prit sa revanche pendant la désastreuse retraite de Russie et fit beaucoup de mal aux fugitifs ; il se signala de même en 1813, 1814, 1815. Il s'était rendu redoutable, en permettant à ses cosaques un pillage illimité.

PLATTE (LA), riv. des États-Unis (Missouri), naît par 110° long. O., 41° 25' lat. N., coule à l'E., et tombe dans le Missouri par 41° 3' lat. N. Cours, 2,500 kil. — On nomme *Petite-Platte* une autre riv. du même état, qui naît par 45° 44' lat. N., coule au S., et joint le Missouri, r. g., après un cours de 225 k.

PLATTENSEE, lac de Hongrie. *Voy.* BALATON.

PLATTSBURG, bourg des États-Unis (New-York), à 225 kil. N. d'Albany, sur le lac Champlain; 3,000 hab. En 1814, les Américains y remportèrent une victoire navale sur les Anglais.

PLAU (LA), ch.-l. de cant. (Corrèze), à 82 kil. E. de Tulle; 900 hab. Aux env., houillère exploitée.

PLAUEN, ville murée du royaume de Saxe, sur l'Elster-Blanc, à 120 k. S. O. de Dresde; 7,000 h. Château, lycée, société économique ; tissus de coton, drap, bas, boutons de métal, etc. Patrie de Bottcher, inventeur de la porcelaine de Saxe, et de Wolfgang, théologien.

PLAUTE, *M. Accius Plautus*, poëte comique latin, né vers 227 à Sarsine (Ombrie), m. en 184, composa, dit-on, 130 pièces; il jouait souvent lui-même. Il avait ainsi gagné par son talent une petite fortune; mais de fausses spéculations la lui firent perdre. Nous avons sous son nom 20 pièces, parmi lesquelles on remarque : *Amphitryon* (imité par Molière), l'*Aululaire* (qui a inspiré l'*Avare*), *Casina* ou *le Sort*, la *Mostellaire* (l'original du *Retour imprévu* de Regnard et du *Tamb. noct.* de Destouch.), les *Ménechmes* (imité par Regnard), *Pœnulus* ou *le jeune Carthaginois*, le *Soldat fanfaron*. Des coups de théâtre imprévus, un dialogue rapide, étincelant de verve, des pointes, des jeux de mots, des charges souvent grossières, mais vraies au fond, du mouvement, le franc comique, voilà ce qui caractérise Plaute. Il faisait les délices du peuple. Plaute emprunte presque toujours l'idée de ses pièces à Ménandre, Diphile, Epicharme, ou à quelques autres auteurs grecs, mais il n'en sait pas moins donner à ses comédies un caractère tout national. Térence, plus correct, est loin d'avoir ce génie créateur et éminemment original. La 1re édition de Plaute est de Venise, 1472; ensuite viennent celles d'Alde, 1516, in-fol.; de Rob. Étienne, avec commentaires de Lambin, Paris, 1576; *Ad usum Delphini*, Paris, 2 vol. in-4; *Variorum*, Amsterdam, 2 vol. in-8, 1684; de Brunck, Deux-Ponts, 3 vol. in-8, 1788. Levée a donné une traduction de Plaute dans son *Théâtre des Latins*; on doit à M. Naudet une excellente édition de Plaute, dans la collection Lemaire, 4 vol. in-8, 1830-32, et une traduction française, dans la coll. Panckoucke, 1831. M. A. François l'a trad. en 1844.

PLAUTIEN, *Flavius Plautianus*, favori de Septime Sévère, était d'obscure naissance. Préfet de Rome, consul, il ne se signala que par ses atrocités et ses concussions, et seconda les rigueurs de Sévère. Il maria sa fille Plautille à Caracalla, fils de l'empereur; puis, craignant pour elle un sort funeste, il ourdit un complot contre l'empereur et ses deux fils. Sévère en fut instruit, et le fit mourir.

PLAYFAIR (J.), géologue et mathématicien écossais, né en 1749 près de Dundee, était ministre presbyt.; il fut quelque temps chargé d'une église, puis devint professeur de mathématiques à Edimbourg, et fut un des principaux rédacteurs de la *Revue d'Edimbourg*. Il mourut en 1819. On lui doit des *Éléments de géométrie*, 1795; des *Éclaircissements sur la théorie de la Terre de Hutton*, 1802; une *Esquisse de philosophie naturelle*, 1812, in-8; un *Système complet de géographie ancienne et moderne*, 1818, etc., 5 vol. in-4. — Son frère, Will. Playfair (1759-1823), s'est distingué à la fois comme publiciste et comme mécanicien.

PLEAUX, ch.-l. de cant. (Cantal), à 18 kil. S. O. de Mauriac; 1,600 hab.

PLÉBÉIENS (de *plebs*, populace), troisième et dernière classe du peuple romain, se composait de tous les citoyens libres qui n'appartenaient ni à l'ordre des patriciens ni à celui des chevaliers. Longtemps exclus de toutes les dignités publiques, les plébéiens obtinrent d'abord des magistrats particuliers, nommés *tribuns*, chargés de la défense de leurs intérêts (493 av. J.-C.), puis ils se firent successivement admettre à toutes les magistratures patriciennes: la questure (410), le tribunat militaire (405), le consulat et l'édilité curule (366), la dictature (356), la censure (352), la préture (337): enfin, en 254, un plébéien devint grand pontife. Dès lors la distinction entre patriciens et plébéiens ne fut plus que purement nominale.

PLECTRUDE, femme de Pépin d'Héristal, gouverna le royaume après la mort de son mari (714), sous le nom de son petit-fils Théodoald et fit arrêter à Cologne Charles-Martel, que Pépin avait déshérité et qu'elle redoutait ; mais les Francs se révoltèrent.

défirent les partisans de Plectrude (715), et élurent Ragenfroi pour maire. On ignore ce que devint Plectrude depuis cette époque ; on sait seulement qu'elle fut enterrée à Cologne.

PLÉIADE. Les Alexandrins, sous Ptolémée Philadelphe, donnèrent le nom de cette constellation à la réunion de sept poëtes contemporains : Lycophron, Théocrite, Aratus, Nicandre, Apollonius, Philique, Homère le jeune ; d'autres y placent Callimaque, Sosithée, etc. Il est possible qu'il y ait eu plusieurs pléïades alexandrines. — On fit de même, sous Henri III, une pléïade française ; elle était composée de Ronsard, Dubellay, Remi Belleau, Jodelle, Dorat, Baillif et Pontus de Thiard ; et sous Louis XIII une autre qui réunissait Rapin, Commire, Larue, Santeuil, Ménage, Dupérier, Petit.

PLEIADES. On nomme ainsi les sept filles d'Atlas (Maia, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone, Céléno). Six d'entre elles eurent des dieux pour époux ou pour amants ; Mérope seule épousa un mortel (Sisyphe). Elles furent, selon la fable, métamorphosées en étoiles et formèrent dans le ciel la constellation ou plutôt le groupe des Pléïades. On les nomma Pléïades, soit de leur mère Pléïone, une des Océanides, soit du mot grec *pléô*, naviguer, parce que la constellation qui porte leur nom, et qu'on voit au mois de mai, se montre à une époque favorable à la navigation.

PLEINE-FOUGÈRE, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 40 kil. S. E. de Saint-Malo ; 3,057 hab.

PLEISSE, riv. d'Allemagne, naît dans le roy. de Saxe, cercle de l'Erzgebirge, court au N., traverse le duché de Saxe-Hildburghausen, rentre dans le roy. de Saxe par le cercle de Leipsick, et se jette dans l'Elster-Blanc, après un cours de 110 kil.

PLÉLAN-LE-GRAND, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 18 kil. S. O. de Montfort ; 3,250 hab. Fil, blanchisseries de fil. Anc. couvent fondé en 870.

PLÉLAN-LE-PETIT, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. O. de Dinan ; 1,500 hab.

PLÉLO (Louis-Robert-Hippolyte DE BREHAN, comte DE), diplomate français, né en Bretagne en 1699, mort en 1734, était ambassadeur en Danemark quand 30,000 Russes assiégèrent le roi de Pologne Stanislas dans Dantzick. Plélo, à la tête de 1,500 Français, attaqua les Russes et força trois retranchements, mais il périt accablé par le nombre. Il cultivait la poésie avec succès ; on a de lui des poésies légères.

PLÉNEUF, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), près de la mer, à 17 kil. de Saint-Brieuc ; 1,660 hab.

PLESKOV, ville de Russie. *Voy.* PSKOV.

PLESS, ville de Bohême. *Voy.* JOSEPHSTADT.

PLESSE, ville des Etats prussiens (Silésie), à 100 kil. S. E. d'Oppeln ; 2,000 hab. Jadis ch.-l. de principauté. Drap, sucre de betterave, chapeaux.

PLESSIS (le). Beaucoup de villages en France portent ce nom, qui n'est qu'une corruption de *palatium*, palais. Les principaux sont : 1° le *Plessis-lès-Tours* (Indre-et-Loire), à 1 kil. S. de Tours ; ruines d'un fameux château où résida et mourut Louis XI ; — 2° le *Plessis-aux-Bois* (Seine-et-Marne), à 9 kil. N. O. de Meaux ; château (bâti par François I et agrandi par Henri IV) et parc magnifique ; — 3° le *Plessis-Baden* (Ille-et-Vilaine), à 32 kil. N. E. de Redon, patrie du maréchal de Guébriant ; — 4° le *Plessis-Bouchard* (Seine-et-Oise), à 9 kil. S. de Pontoise ; jadis aux Montmorency, etc.

PLESSIS-MORNAY, PLESSIS-RICHELIEU (du). *Voy.* MORNAY, RICHELIEU, etc.

PLESTIN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 16 kil. S. O. de Lannion ; 5,260 hab.

PLETHON. *Voy.* GÉMISTE PLÉTHON.

PLETTENBERG, ville des Etats Prussiens (Westphalie), à 24 kil. E. d'Altena ; 1,450 hab. Château. Quelque industrie.

PLETTENBERG (WALTER OU GAUTIER DE), d'abord général de l'ordre teutonique en Livonie, puis grand-maître de l'ordre des Porte-Glaive, issu d'une famille noble de Westphalie, fut élu en 1495. Il battit en plusieurs rencontres les Moscovites, qui avaient envahi la Livonie, notamment en 1501, et les força à la paix. Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, ayant embrassé le luthéranisme en 1525, Plettenberg racheta de ce prince le droit de souveraineté qu'il avait sur la Livonie, se rendit indépendant, et reconstitua ainsi l'ordre des Porte-Glaive, dont il fut reconnu grand maître et qu'il gouv. jusqu'en 1535. Il était dep. 1525 prince d'Empire.

PLEUBIHAN, bourg du dép. des Côtes-du-Nord à 25 kil. N. E. de Lannion ; 4,400 hab.

PLEUDIHEN, ville du dép. des Côtes-du-Nord à 10 kil. N. E. de Dinan ; 4,530 hab.

PLEURTUIT, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 8 kil. S. O. de Saint-Malo ; 6,019 hab.

PLEYBEN, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 10 kil N. E. de Châteaulin ; 4,435 hab.

PLINE *le Naturaliste* ou *l'Ancien*, *C. Plinius Secundus*, né à Côme ou à Vérone en 23, serv. d'abord dans les armées, fut successivement gouverneur d'Espagne, préfet de la flotte de Misène, et jouit de l'intime amitié de Vespasien et de Titus. Avide de science, il utilisait ses moindres instants : au bain, à table, en litière, il se faisait lire et prenait ou faisait prendre des notes. Lors de l'éruption du Vésuve, en 79, il se hâta d'y courir ; mais s'étant approché trop près du cratère pour observer ce phénomène, il fut asphyxié par la fumée. Pline avait écrit une *Histoire de Rome* (continuation de celle d'Aufidius Bassus), l'*Histoire des guerres de Germanie*, le *Studiosus*, huit livres de *Dubii sermones*, tous ouvrages qui sont perdus ; mais nous possédons son *Histoire naturelle*, en 37 livres. C'est une espèce d'encyclopédie : le livre 1er est une table générale ; le 2e traite de l'astronomie, de la météorologie et de la théorie de la terre ; les 3e, 4e, 5e et 6e de la géographie ; les cinq suivants de la zoologie ; les livres 12e à 22e de la botanique et d'une foule de points d'agriculture et d'industrie ; les livres 23e à 27e de la matière médicale botanique ; les livres 27e à 32e de la matière médicale zoologique ; les livres 33e à 37e de la minéralogie, et accessoirement de la métallurgie, des monnaies, de la sculpture, de la peinture et de l'art du ciseleur : il y a là toute une histoire de l'art. On sent combien un tel ouvrage doit contenir de faits précieux, et dont Pline seul nous informe ; mais aussi il a tous les défauts d'une compilation faite à la hâte : l'auteur fait de fréquents doubles emplois, il se contredit, il ne puise pas toujours aux meilleures sources. Du reste, son style a de la vigueur et de l'originalité. Il n'existe pas encore de bonne édition de Pline ; les meilleures sont celle dite *Variorum*, Leyde, 1669, 3 vol., et celle de Hardouin, 1723, 3 vol. in-fol., à peu près reproduite par Théod. Gronovius, Leyde, 1778, in-8, et par Lemaire dans la *Bibl. classique latine*, 1827, etc. Il a été traduit par Poinsinet de Sivry (1771-82, 12 vol. in-4), Ajasson de Grandsagne, 1827, etc., 20 vol. in-8 (dans la *Bibl.* de Panckoucke), par Littré (coll. Nisard), 1848. Guéroult a donné des *Morceaux choisis de Pline*, avec une excellente traduction, 1809, 2 vol. in-8.

PLINE-LE-JEUNE, *C. Cæcilius Plinius Secundus*, neveu et fils adoptif du précédent, né à Côme en 61 ou 62, fut élève de Quintilien, eut de grands succès au barreau, devint consul l'an 100, puis gouverna comme proconsul la Bithynie et le Pont, s'y conduisit avec sagesse et probité, et se montra indulgent envers les Chrétiens qui commençaient à se répandre dans sa province. Il mourut en 11[illegible]. Trajan l'aimait beaucoup. Pline avait écrit l'*Histoire de son temps* et de nombreux *plaidoyers*, que nous avons perdus ; mais son *Panégyrique de Trajan* (prononcé l'an 100) et ses *Lettres* nous sont p[illegible]

venus. Il y a du style, du mouvement dans le *Panégyrique*; les *Lettres* brillent par l'élégance, l'esprit et la variété des sujets traités: leur seul défaut c'est de n'être pas écrites d'un style assez naturel; on y sent trop l'art et le travail. Les meilleures éditions de Pline-le-Jeune sont celles de Deux-Ponts, 1789, et de Gierig, Leipsick, 1816; il a été traduit par Sacy, 1773, 2 vol. in-12; une traduction plus récente est due à M. Pierrot, 1826 (elle a été reproduite dans la *Bibliothèque latine* de Panckoucke. 1833. M. Burnouf a trad. le *Panég.*, 1834.

PLISTHÈNE, fils d'Atrée et p.-f. de Pélops, fut père d'Agamemnon et de Ménélas, mourut jeune et recommanda en mourant ses deux enfants à son père Atrée, qui les fit élever comme ses propres fils.

PLOCK ou PLOTSK, ville de Pologne, ch.-l. de voïvodie, à 90 kil. N. O. de Varsovie; 6,000 hab. Evêché. Quelques monuments, entre autres la cathédrale; tanneries, pelleteries. Casimir I y battit les Mazoviens en 1043. — La voïvodie de Plock, entre celles d'Augustovo, de Siedlec et de Mazovie à l'E. et au S., la Russie propre à l'E., et la Prusse à l'O. et au N., a 90 kil. sur 260, et 500,000 hab.

PLOEMEUR, vilge du dép. du Morbihan, à 6 kil. S. O. de Lorient; 6,792 hab. Foires; — vilge du dép. des Côtes-du-Nord, à 22 kil. N. E. de Lannion; 2,600 hab.

PLOEN ou PLON, ville de Danemark (Holstein), ch.-l. de bailliage, à 26 kil. S. de Kiel; 1,600 hab. Jadis résidence des ducs de Holstein-Plœn.

PLOERMEL, ch.-l. d'arr. (Morbihan), à 42 kil. N. E. de Vannes; 5,207 hab. Tribunal de 1re instance. Toiles, étoffes de laine, commerce de bestiaux, chanvre, miel, etc. — L'arr. de Ploërmel a 8 cant. (Guer, Josselin, Malestroit, Mauron, Ploërmel, Rohan, Saint-Jean-de-Brévelay et la Trinité), 61 comm. et 89,193 hab.

PLOEUC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 18 kil. S. de Saint-Brieuc; 5,305 hab.

PLOGASTEL, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 13 kil. O. de Quimper; 1,000 hab.

PLOMB DU CANTAL. *Voy.* CANTAL.

PLOMBIÈRES, ch.-l. de cant. (Vosges), à 13 kil. S. O. de Remiremont et à 22 kil. S. d'Epinal, entre de hautes mont.; 1,500 hab. Eaux minérales très fréquentées et très efficaces pour les maux d'estomac et les névralgies. Coutellerie, clouteries; ouvrages de fer et d'acier. — Brûlée en 1498, ravagée en 1682 par un tremblement de terre, et en 1771 par une inondation.

PLOTIN, philosophe néoplatonicien, né vers l'an 205 de J.-C. à Lycopolis, dans la Haute-Egypte, s'attacha à l'âge de 28 ans au philosophe Ammonius Saccas, dont il suivit les leçons pendant 11 ans, accompagna en 244 l'empereur Gordien dans une expédition contre les Perses, voulant puiser à sa source la philosophie des Orientaux; vint après l'avénement de Philippe se fixer à Rome, vers l'âge de 40 ans, y ouvrit une école de philosophie où afflua bientôt un immense concours, et obtint le respect de ses contemporains par ses vertus ainsi que par sa science. Il se retira dans sa vieillesse en Campanie et y mourut vers 270. Il avait, dit-on, obtenu de l'empereur Gallien la permission de bâtir dans la Campanie une ville où il devait réaliser la république idéale de Platon, et qui aurait porté le nom de *Platonopolis*; mais ses ennemis firent échouer ce projet. Le but de la philosophie, selon Plotin, c'est l'union immédiate de l'âme humaine avec l'être divin, ce qu'il appelle l'*unification* ou la *simplification* (*hénosis, haplosis*): on y arrive par la contemplation et par l'extase. Plotin prétendait avoir plusieurs fois joui lui-même de la vue de Dieu. Il reconnaissait dans la divinité une sorte de trinité: Dieu en soi ou l'unité absolue et sans attributs, Dieu comme intelligence, Dieu comme puissance; la première de ces trois personnes était la plus parfaite. Dieu, par sa puissance, a tout créé, et les êtres sont sortis de son sein par émanation; la création est une chute, la matière n'est digne que de nos mépris; aussi Plotin avait-il honte d'être logé dans un corps, et ne voulut-il jamais laisser prendre son portrait. — Plotin avait laissé sur sa doctrine 54 traités, que son principal disciple, Porphyre, se chargea de réviser et de publier; il les rassembla en six sections, composées chacune de neuf morceaux, et qu'il nomma *Ennéades* (c.-à-d. *Neuvaines*). Le style en est extrêmement obscur. Les *Ennéades* de Plotin ont paru d'abord uniquement en latin, traduites par Marsile Ficin, Florence, 1492; elles furent ensuite imprimées à Bâle, 1580, grec-latin. Fr. Creuzer, qui déjà en 1814 avait publié le livre *de Pulchritudine*, a donné en 1835 les *Ennéades* entières, avec la trad. de Ficin et des commentaires, Oxford, 3 v. in-4; elles ont été réimpr. par MM. Didot, Paris, 1855, gr. in-8, et par Kirchhoff, Leips., 1856, in-12. Les *Ennéades* ont été en partie trad. en angl. par Th. Taylor, en all. par Engelhardt, Erlang., 1820-23, 2 v. in-8. M. Bouillet en publie une trad. française, Paris, 1857. La vie de Plotin a été écrite par Porphyre.

PLOTINE, *Plotina Pompeia*, femme de Trajan, seconda les vues sages et généreuses de son époux, eut grande part à l'adoption d'Adrien, et garda sous ce prince l'influence dont elle avait joui précédemment. A sa mort, en 129, elle fut divinisée.

PLOUAGAT, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 15 kil. E. de Guingamp; 1,600 hab.

PLOUARET, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. S. de Lannion; 5,220 hab.

PLOUAY, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 17 kil. N. de Lorient; 4,210 hab.

PLOUBALAY, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 15 kil. N. O. de Dinan, sur l'Océan; 2,000 hab.

PLOUCQUET (Godefroy), métaphysicien allemand, né en 1716, à Stuttgard, mort en 1790, était issu d'une famille de protestants réfugiés français. Il fut pasteur à Rothenbourg, puis professeur de logique et de métaphysique à Tubingue (1750). Il a laissé un très grand nombre d'écrits sur la philosophie et l'histoire de la philosophie, notamment *Fundamenta philosophiæ speculativæ*, 1759. Il était favorable à la monadologie de Leibnitz.

PLOUDALMEZEAU, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 22 kil. N. O. de Brest; 3,085 hab.

PLOUDIRY, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 26 kil. N. E. de Brest; 1,600 hab.

PLOUESCAT, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 26 kil. N. O. de Morlaix; 3,238 hab.

PLOUGASNOU, ville du dép. du Finisterre, près de l'Atlantique, à 13 kil. N. N. E. de Morlaix; 4,000 hab. — Pillée par les Anglais en 1522; prise par les Espagnols en 1593.

PLOUGASTEL, bourg du dép. du Finisterre, à 9 kil. E. de Brest; 5,863 hab. Puits remarquable en ce que l'eau y monte quand la marée descend et réciproquem. — Autre b. du Finisterre. *V.* PLOGASTEL.

PLOUGUENAST, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. N. E. de Loudéac; 3,985 hab.

PLOUHA, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 22 kil. N. O. de Saint-Brieuc; 4,958 hab.

PLOUIGNEAU, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 9 kil. E. de Morlaix; 4,798 hab.

PLOUNÉOUR, nom commun à 2 bourgs du dép. du Finisterre: l'une *Plounéour-Menez*, à 16 kil. S. O. de Morlaix; 4,172 hab.; — l'autre *Plounéour-Trez*, à 32 kil. N. E. de Brest; 3,100 hab.

PLOUNEVEZ, nom de plusieurs bourgs de Bretagne, entre autres *Plounevez-Lochrist* (Finisterre), à 28 kil. N. O. de Morlaix; 4,610 hab.; — *Plounevez-Mœdec* (Côtes-du-Nord), à 20 kil. S. de Lannion; 2,100 hab.; — *Plounevez-du-Faou* (Finisterre), à 20 kil. N. E. de Châteaudun; 3,802 hab.

PLOUVORN, vilge du dép. du Finistere, à 15 kil. O. de Morlaix ; 2,499 hab. Comm. de chevaux.

PLOUZÉVÉDÉ, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 20 kil. N. O. de Morlaix ; 800 hab.

PLUCHE (Noël-Antoine), né à Reims, en 1688, mort en 1761, professa les humanités, puis la rhétorique dans cette ville, se fit ensuite prêtre, fut nommé directeur du collége de Reims, et y réorganisa les études et la discipline. Il perdit son emploi pour n'avoir pas voulu accepter la bulle *Unigenitus*, et vint se fixer à Paris. Ses principaux ouvrages sont : le *Spectacle de la nature*, Paris, 1732, 9 vol. in-12, ouvrage dans lequel on trouve avec des descriptions instructives des considérations pieuses sur la sagesse divine (il a été traduit en presque toutes les langues principales de l'Europe, et souvent réimprimé) ; *Histoire du Ciel selon les idées des poëtes, des philosophes et de Moïse*, 1739, 2 vol. in-12 ; *La mécanique des langues et l'art de les enseigner*, 1751 ; *La concorde de la géographie des différents âges*, 1765, in-12.

PLUKENET (Léon), botaniste anglais, né en 1642, mort en 1706, fut longtemps pharmacien à Westminster, et finit par avoir la surintendance du jardin d'Hamptoncourt, et le titre de professeur royal de botanique de cet établissement. On a de lui : *Phytographia seu plantarum icones*, Londres, 1691, 1692, 1696, 3 vol. avec 328 pl. in-fol. ; *Almagestum botanicum*, 1696, planches in-fol. ; *Almagesti botanici mantissa*, 1700 , 22 pl. petit in-fol. ; *Amaltheum botanicum*, 1705, 104 planches (en tout 2,748 figures). Le tout a été réimprimé en 1769, avec additions.— Son herbier, qui contenait 8,000 plantes, est aujourd'hui au Musée Britannique.

PLUMARTIN, ch.-l. de canton (Vienne), à 20 kil. S. E. de Châtellerault : 1,200 hab.

PLUME (LA), ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 12 kil. S. S. O. d'Agen ; 2,700 hab.

PLUMIER (Charles), botaniste, né à Marseille en 1646, mort en 1706, était Minime, il fit par ordre de Louis XIV trois voyages en Amérique, reçut le titre de botaniste du roi, et mourut à Port-Sainte-Marie (près de Cadix), au moment de partir pour la quatrième fois. On lui doit : *Description des plantes de l'Amérique*, Paris, 1713 (1693), in-fol., avec 108 planches (traduit en latin par Burmann, sous le titre de *Plantarum americanarum fasciculi decem*, Amst., 1760 , in-fol., 262 planches) ; *Traité des fougères de l'Amérique*, Paris, 1705, in-fol., 172 planches ; *Nova plantarum Americæ genera* , Paris, 1703 , in-4. Il a laissé en outre de précieux manuscrits sur la zoologie de l'Amérique.

PLUNKETT (Olivier), archev. d'Armagh et primat d'Irlande (1669), fut accusé par les hérétiques d'avoir voulu soulever les Cathol. contre le roi Charles II, et eut le corps coupé en quatre quartiers en 1681. Il avait 65 ans. Plus tard, son innocence fut reconnue et sa mémoire réhabilitée. On lui doit des *Mandements et instructions pastorales*, Londres, 1686, 2 vol. in-4.

PLUQUET (François-André-Adrien), savant ecclésiastique, né à Bayeux en 1716 , mort en 1790, fit plusieurs éducations particulières, professa la morale au Collége de France (1776-82), fut lié avec Fontenelle, Montesquieu, Helvétius. Il a laissé : *Examen du Fatalisme*, Paris, 1757, 3 vol. in-12 ; *Dictionnaire des Hérésies*, Paris, 1762, in-8 ; *Traité de la Sociabilité*, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; *Livres classiques de la Chine* (traduits du latin du P. Noël), Paris, 1784-86, 7 vol. in-8 ; *Essai sur le Luxe*, 1786, 2 v. in-12 ; *De la Superstition* et *De l'Enthousiasme* (posthumes, 1804, in-12) ; tous ouvrages estimés.

PLUTARQUE, *Plutarchus*, biographe et moraliste, né vers l'an 48 de J.-C., à Chéronée en Béotie, étudia avec soin dans sa jeunesse les lettres et la philosophie, fut employé jeune à diverses négociations par sa ville natale, vint à Rome sous Domitien, y donna des leçons de philosophie avec un grand succès, et revint de bonne heure se fixer dans sa patrie. Il y fut archonte et prêtre d'Apollon. On présume qu'il mourut tres vieux. On a de lui les *Vies parallèles des hommes illustres* (de la Grèce et de Rome), et une foule de traités de politique, d'histoire ou de morale, parmi lesquels on remarque ceux intitulés *de l'Origine de l'âme* ; *du Génie de Socrate* ; *du Silence des oracles* ; *Questions de table* ; *des Contradictions des Stoïciens* ; *de la Fortune des Romains* ; *de la Manière de lire les poëtes* ; *de l'Éducation* ; *le Banquet*. On trouve dans ses écrits, outre une instruction facile et variée, une bonhomie et une morale douce qui les font lire avec charme. Ces qualités se trouvent au plus haut degré dans les vies des grands hommes. L'auteur nous fait vivre intimement avec les hommes dont il raconte la vie. Aussi regrette-t-on amèrement la perte de celles des vies que le temps nous a enlevées. La qualification de *parallèles* donnée aux *Vies* de Plutarque vient de ce qu'il place toujours en regard un Grec et un Romain, et consacre ensuite quelques pages à comparer ensemble les deux héros. Son but parait avoir été de montrer que la Grèce n'était point inférieure à Rome. Parmi les éditions complètes de Plutarque, on remarque celles de H. Estienne, Genève, 1572, 13 vol. in-8 ; de Reiske, Leipsick, 1774, 12 vol. in-8 ; de J.-G. de Hütten, 1791-1805, 14 vol., in-8. Beck et Schæffer ont donné une édition portative, Leipsick, 1815, 15 vol. in-16. Les *Œuvres complètes* ont été traduites en latin par Cruserius, 1564-73 ; en franç., par J. Amyot (dernière éd., 25 vol. in-8, 1801-05, par Clavier) et de nouveau par Ricard (1783-1803). Les *Vies* seules ont été trad. par Tallemant, Dacier, et par M. Pierron.

PLUTON, dieu des enfers, était fils de Saturne et de Rhée, et frère de Jupiter et de Neptune. Il eut pour femme Proserpine , fille de Cérès, qu'il ravit dans les plaines d'Enna. On le représente assis près d'elle sur un trône, le bident à la main, Cerbère à ses pieds, souvent un casque sur la tête (ce casque, dit-on, rendait invisible) ; d'autres fois, il est sur un char que traînent quatre chevaux noirs. On lui immolait, de nuit, des taureaux noirs ou autres victimes noires, dont le sang, en s'écoulant, était reçu dans une fosse avec le vin des libations.

PLUTUS, dieu de la richesse et des mines de métaux précieux, est représenté aveugle et une bourse à la main, pour faire comprendre que la fortune distribue aveuglément ses faveurs. C'était un des dieux des enfers. Il a de grands rapports avec Pluton. On le faisait naître de Cérès et de Jasion.

PLUVIGNER, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 25 kil. E. de Lorient ; 4,668 hab.

PLUVINEL (Ant. DE), écuyer, né dans le Dauphiné, suivit en Pologne le duc d'Anjou (Henri III), et aida sa fuite. Après avoir été premier écuyer de ce prince, il fut successivement, sous Henri IV, directeur des écuries, gentilhomme de la chambre, sous-gouverneur du dauphin et ambassadeur en Hollande. Il mourut en 1620. C'est lui qui fonda les premières écoles de manége, dites *académies*. On lui doit le *Manége royal*, 1623, in-fol. (réimprimé sous le titre d'*Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval*, 1625, in-fol.).

PLYMOUTH, *Tamersworth* sous les Anglo-Saxons, ville et port militaire de l'Angleterre (Devon), au fond d'une vaste baie, à l'emb. de la Plym, à 69 kil. S. O. d'Exeter et à 346 kil. S. O. de Londres : 80,000 hab. Elle est formée de trois villes qui étaient encore distinctes il y a un siècle, et qui sont auj. réunies : Plymouth proprement dit, Stonehouse et Devonport. Son port, un des plus beaux de l'Europe, se compose aussi de trois ports : Suttonpool, Catwater, Hamoaze ; on y trouve de grandes fortifications (citadelle sur le Hog, fort Saint-Ni-

marins, etc.), une énorme digue, dite *Breakwater*, et le fameux phare d'Eddystone. A Devonport, on remarque l'arsenal, les docks et les chantiers couverts, et un immense réservoir où l'on garde de quoi approvisionner d'eau cinquante vaisseaux de ligne. L'ancien Plymouth possède un beau théâtre; un hôpital pour la marine, deux vastes casernes, un athénée, espèce d'université. Plymouth a une école royale de marine et un observatoire. *Voy.* DEVONPORT.

PÔ, *Padus* en latin, plus anciennement *Eridanus*, dit aussi jadis *Bodincomagus* pendant le premier quart de son cours, *Pò* en italien, le plus grand fleuve de l'Italie, arrose la région septent. de cette contrée, qu'il coupe en deux parties (dites chez les anciens *Gaule Cispadane* et *Gaule Transpadane*), et dont il reçoit presque toutes les eaux. Il prend sa source au mont Viso, par 4° 40' long. E., 44° 42' lat. N., et se jette dans l'Adriatique, après un cours de 586 kil., par plusieurs bouches, dont les deux principales sont le Pô-di-Maestro et le Pô-di-Goro, par environ 10° long. E. et 45° lat. N. Il coule presque directement de l'O. à l'E. depuis Turin. Ses affluents sont: à gauche ou au N., les deux Doire, la Sesia, l'Agogna, le Tésin, l'Olona, l'Adda, l'Oglio, le Mincio (qui viennent des confins de la Suisse et du Tyrol); à droite ou au S., la Stura, le Tanaro, la Trebbia, la Lenza, la Secchia, le Panaro (qui descendent des Apennins). Le Pô est sujet à de fréquents débordements; aussi est-il depuis Plaisance resserré entre des digues dont les plus anciennes remontent, dit-on, aux Etrusques. Les masses de sable qu'il charrie exhaussent sans cesse son lit. Les Français, pendant leur courte domination en Italie, ont fait de beaux travaux pour encaisser et contenir son cours. La navigation y est très difficile. Le Pô a donné un moment son nom à trois départements :

PÔ (dép. du), formé d'une partie du Piémont, fut compris dans la république, puis dans l'empire français (de 1801 à 1814), et avait pour ch.-l. Turin.

PÔ (dép. du BAS-), formé dès 1797 d'une partie de l'État ecclésiastique, fut un des dép. de la république Cisalpine, et ensuite du roy. d'Italie; il avait au N. ceux de la Brenta et de l'Adriatique, au S. celui du Reno, et pour ch.-l. Ferrare.

PÔ (dép. du HAUT-), formé dès 1797 d'une partie du duché de Milan, et compris de même soit dans la république Cisalpine, soit dans le roy. d'Italie, avait pour ch.-l. Crémone.

POCOCK (Ed.), théologien d'Oxford, né en 1604, mort en 1691, avait voyagé dans le Levant et fut professeur d'arabe au collége de Balliol à Oxford. On lui doit : *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4; des *Commentaires* sur Michée, Malachie, Osée, Joel, 2 vol. in-fol. (en angl.) : des traductions latines des *Annales* d'Eutychius, de l'*Histoire orientale* d'Aboulfaradj, et divers autres ouvrages qui ont été réunis à Londres, 1740, 2 vol. in-fol. — Son fils, Ed. Pocock, publia en société avec lui le *Philosophus autodidactus* de Tophail (en arabe), 1671, et prépara une édition arabe latine de la *Description de l'Égypte*, d'Abdallatif (imprimée à Tubingue, et reproduite à Oxford, 1800).

POCOCKE (Rich.), voyageur anglais, né à Southampton en 1704, mort en 1765, visita l'Orient de 1737 à 42, et devint, à son retour, évêque d'Ossory, puis de Meath. On a de lui, outre des *Mémoires* et quelques *Manuscrits*, conservés au Musée Britannique, une *Description de l'Orient*, Londres, 1742-45, 3 vol. in-fol., traduite par F. de La Flotte, Paris, 1772 et 73, 7 vol. in-12. Il y traite de l'Egypte, de l'Arabie, de la Syrie, de l'Asie-Mineure.

PODALIRE. *Voy.* MACHAON.

PODENSAC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 28 kil. S. E. de Bordeaux; 1,600 hab.

PODESTAT (en italien *podestà*, magistrat), officier de justice et de police dans quelques villes d'Italie, pendant le moyen âge. On trouve surtout des podestats à Gênes et à Venise. Leur charge était annuelle, et leurs fonctions répondaient à celles des préteurs romains. Il y eut aussi plusieurs podestats en Provence, notamment à Arles.

PODIEBRAD, v. de Bohême, sur l'Elbe, à 40 kil. S. O. de Gitschin ; 2,350 hab. Patrie de G. Podiebrad.

PODIEBRAD (George), roi de Bohême (1458-71), était né en 1420, d'une illustre famille. Il s'unit en 1437 à l'impératrice Barbe de Cilley (ou Cilly), pour exclure de la succession en Bohême Albert (II), gendre de Sigismond, prit les armes en 1438 contre ce prince, fut en 1444 nommé régent pendant la minorité de Ladislas-le-Posthume, fut proclamé roi en 1458 (après la mort de Ladislas, 1457), et reçut l'investiture de Frédéric III (1459) ; mais s'étant montré attaché à la secte des Hussites jusqu'à se révolter ouvertement contre l'Église romaine et à persécuter les Catholiques, il fut détrôné par son gendre Matthias Corvin, déjà roi de Hongrie, que les Catholiques mirent à leur tête (1468). Il mourut en 1471.

PODLACHIE, voïvodie de Pologne. *Voy.* SIEDLEC.

PODOLIE ou KAMENETZ-PODOLSK, gouvernement de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Pologne, entre ceux de Volhynie au N., de Kiev au N. E., de Kherson à l'E. et au S. E., la Bessarabie au S. O. et la Galicie à l'O. : 400 kil. sur 180 ; 1,500,000 hab. Ch.-l., Kamenetz ou Kaminiets. Très fertile, surtout en grains, fer, marais salants. Peu d'industrie. — La Podolie fit d'abord partie de la grande principauté de Kiev, et servit longtemps d'apanage à divers princes de la maison de Rurik. Comme Kiev, elle fut comprise dans l'empire du Kaptchak (1240–1331). Olgierd l'enleva aux Mongols affaiblis (1331) et l'unit au grand-duché de Lithuanie; elle en fut démembrée pour passer à la Pologne (1444), et en 1569 elle devint une des voïvodies ou palatinats de la Petite-Pologne. Sobieski fut obligé de la céder aux Turcs par la paix de Zuravno (1676), mais elle fut rendue par celle de Carlowitz (1699). Enfin, la Russie l'acquit dès le premier démembrement de la Pologne (1772).

PODOR, village du Foutatoro en Sénégambie, dans l'île Eléphant, sur le Sénégal, à 160 kil. N. E. de Saint-Louis. Etablissement français.

POENI, nom latin des CARTHAGINOIS.

POGGE (LE). *Voy.* POGGIO.

POGGIANI (Jules), né en 1522 à Suna, sur le lac Majeur, mort en 1568, fut précepteur d'un neveu du pape Jules III, puis secrétaire de plusieurs prélats, et en dernier lieu du cardinal Ch. Borromée. Il révisa le catéchisme dit *ad Parochos*, donna l'édition du *Bréviaire* dit de Pie V (Rome, 1568), publia et traduisit une harangue et 4 lettres inédites d'*Eschine*.

POGGIO BRACCIOLINI, nommé vulgairement en France *le Pogge*, savant italien, né à Terranova en 1380, élève de Chrysoloras, fut secrétaire apostolique sous Boniface IX et les sept papes suivants, assista au concile de Constance, et, pendant la durée du concile, trouva, soit à Constance, soit dans plusieurs autres villes de la Suisse, beaucoup d'anciens manuscrits (douze comédies de *Plaute*, plusieurs morceaux de *Cicéron*, *Silius Italicus*, *Valerius Flaccus*, *Ammien Marcellin*, *Lucrèce*, le manuscrit de *Quintilien* de Saint-Gall, etc.), alla passer la dernière moitié de sa vie à Florence, où il devint secrétaire de la république et chancelier (1456), et mourut dans cette ville en 1459, à 79 ans. On doit au Pogge une *Histoire de Florence* de 1350 à 1455 (en latin), publiée pour la première fois en 1715, par Recanati ; un traité *de Varietate fortunæ*, publié à Paris, 1723, in-4, par Oliva ; un recueil intitulé *Facetiæ*, qui fut mis à l'*Index*, et diverses traductions latines (notamment les 5 premiers livres de *Diodore*, etc.). Le Pogge est très satirique et fort licencieux. — Il laissa cinq fils, dont

an, J.-François, fut secrétaire de Léon X; un autre, Giacomo, fut pendu en 1478, comme complice de la conspiration des Pazzi; ce dernier a laissé divers ouvrages, entre autres la traduction italienne de l'*Histoire de Florence* de son père.

POINSINET (Ant.-Alexandre-Henri), auteur dramatique, né à Fontainebleau en 1735, donna beaucoup de bluettes à l'Opéra-Comique; l'opéra d'*Ernelinde*, à l'Académie royale de Musique, où il eut du succès; le *Cercle*, ou la *Soirée à la mode*, aux Français, 1764 (celle-ci est restée au répertoire), et publia quelques poésies, entre autres un poëme sur l'*Inoculation*, 1757. Sa présomption, son ignorance, sa crédulité le rendirent longtemps le jouet des salons. Il se noya dans le Guadalquivir, à Cordoue, en 1769, pour s'être baigné après un repas.

POINSINET DE SIVRY (L.), cousin du précédent, et beau-frère de Palissot, né à Versailles en 1733, mort en 1804, a donné une traduction de *Pline le naturaliste*, 1771-82, 12 vol. in-4; une traduction d'*Aristophane*, moitié prose, moitié vers, 1784, 4 vol. in-8 (avec fragments de Philémon et Ménandre); trois tragédies (*Briséis*, *Ajax*, *Caton d'Utique*, 1759-60-62); *Pygmalion*, comédie, 1760; l'*Emulation*, poëme, 1756, in-8. Il avait débuté par un recueil de poésies amoureuses, intitulé: *les Egléides*, 1754. On lui doit des traductions en vers d'*Anacréon*, *Bion*, *Moschus*, *Sappho*, *Tyrtée*, etc.

POINTE-À-PITRE (LA), longtemps nommée *la Ville du Morne-Renfermé*, ville de la Guadeloupe, sur le bord N. E. du petit Cul-de-sac, à 50 kil. de la Basse-Terre, par 63° 50' long. O., 16° 15' lat. N; 16,000 h. (av. 1843). B. port (mais d'accès difficile), plusieurs forts, quais, belles rues, etc. Grand commerce. Fondée en 1763, elle fut détruite par un tremblem. de terre le 8 fév. 1843. Elle se relève de ses ruines.

POINTE-DE-GALLE (LA), ville de l'île de Ceylan, à l'extrémité S., à 110 kil. S. E. de Colombo. Fort sur un rocher, beau port, pêche très active, commerce d'arak, huile, poivre, cardamome. A 8 kil. S. E. se trouve une célèbre pagode de Bouddha.

POINTIS (J.-Bernard DESJEANS, baron de), célèbre marin français, né en 1635, mort en 1707, se distingua dans les expéditions contre les Barbaresques (1681-86), eut part, comme capitaine de vaisseau de ligne, au combat de 1690, entre l'île de Wight et le cap Frehel, fut chargé en 1697 de l'expédition contre Carthagène (Amérique du Sud), réussit complètement, et à son retour passa avec 7 vaisseaux seulement au travers d'une flotte anglaise qui en comptait 29. Chargé contre son gré, en 1705, du siége de Gibraltar, il y déploya du talent et de la bravoure, mais ne put prendre la ville. On a de lui une *Relation de l'expédition de Carthagène en* 1697, Amst., 1698.

POIRÉ-SOUS-LA-ROCHE, ch.-l. de cant. (Vendée), à 12 kil. N. O. de Bourbon-Vendée; 3,492 hab.

POIRET (P.), écrivain mystique protestant, né à Metz en 1646, mort en 1719, fut pasteur à Heidelberg, à Anweill et à Hambourg, où il se lia avec Mlle de Bourignon. Après avoir été enthousiaste de Descartes, il l'attaqua dans le traité *De Eruditione triplici: solidâ, superficiali et falsâ*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-4. Il a donné, entre autres ouvrages, les *Principes solides de la religion chrétienne*, in-12; *Œconomie divine*, 1687, 7 vol. in-8; une *Analyse de Bœhme*, en latin. Il a publié les œuvres de Mlle de Bourignon et quelques opuscules de Mme Guyon.

POIRET (J.-L.-M.), naturaliste, né vers 1760 à St-Quentin, mort en 1834, visita le midi de la France et le nord de l'Afrique en 1785 et 86, publia son *Voyage* en 1789, et donna depuis, sur diverses branches de l'histoire naturelle, notamment sur la botanique, des ouvrages estimés. Il rédigea avec Lamarck le *Dictionnaire de Botanique* de *l'Encyclopédie méthodique*, et en fit paraître seul les derniers volumes (depuis le 4e).

POIRIER (don Germain), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1724, mort en 1803, fut professeur de philosophie et de théologie dans les maisons de son ordre, garde des archives de l'abbaye de Saint-Denis, puis de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, membre du comité pour préparer une collection des diplômes et des chartres du royaume, membre de l'Académie des Inscriptions, puis, après 1789, membre de la commission des monuments et de la commission temporaire des arts, sous-bibliothécaire à l'Arsenal, membre de l'Institut (1800). Il veilla seul, après l'incendie de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, à la garde des manuscrits restants. Outre plusieurs opuscules, il a publié, en société avec dom Précieux, le tome XIe du *Recueil des historiens de France* (1764).

POIRSON (J.-B.), savant géographe, né à Vrécourt (Vosges) en 1761, mort en 1831 à Valence, élève, puis collaborateur de Mentelle, fit preuve d'un discernement et d'une exactitude rares dans la rédaction de ses cartes. On lui doit: l'*Atlas mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, avec Mentelle, 1804; les *Cartes* pour *la Statistique générale de la France*, d'Herbin; l'*Atlas* pour le *Précis de géographie universelle* de Malte-Brun (il eut pour collaborateur Lapie); les *Cartes* pour les ouvrages de Humboldt; une *Nouvelle Géographie élémentaire*, 1 vol., avec atlas. Il fit aussi plusieurs globes, entre autres le beau globe manuscrit qui orne la galerie d'Apollon au Louvre.

POISSENOT (Philibert), moine de Cluny, mort en 1556, principal du collége de Dôle et vice-chancelier de l'université de cette ville, remplit diverses missions honorables sous Charles-Quint, et publia le premier l'*Histoire de Guillaume de Tyr*, Bâle, 1549, in-fol., avec une épître dédicatoire pleine de détails curieux sur l'histoire du XVIe siècle.

POISSON (Nicolas-Joseph), oratorien, né à Paris en 1637, mort en 1710, mathématicien et littérateur habile, a laissé une *Somme des conciles* (*Delectus auctorum ecclesiasticorum universalis, seu nova Summa conciliorum*), Lyon, 1706, 2 vol. in-fol., et des *Remarques sur la Méthode* et *la Mécanique* de Descartes, Vendôme, 1670, et Paris, 1681.

POISSON (Raymond), acteur comique d'un naturel inimitable, mort en 1690, était aussi auteur; il a laissé beaucoup de comédies (réunies en 2 vol. in-12, Paris, 1743); il excellait à jouer le rôle de Crispin; il passe même, mais à tort, pour être l'inventeur de ce personnage. — Son fils, Paul Poisson, mort en 1735, lui succéda dans les rôles de Crispin, fit longtemps les délices du parterre, et fut père de deux fils et d'une fille (Mme Gomez), qui se distinguèrent aussi comme acteurs; l'aîné, Philippe Poisson (1682-1743), a en outre donné nombre de comédies, dont deux, *le Procureur arbitre*, et *l'Impromptu de campagne* sont restées au théâtre. Ses *Œuvres* sont réunies à celles de Raym. Poisson, 1743.

POISSON (Denis-Siméon), savant géomètre, né en 1781 à Pithiviers, mort en 1840, fut admis le premier à l'Ecole Polytechnique en 1798, obtint par son mérite la bienveillance de Laplace, fut nommé en 1811 professeur de mécanique à l'Ecole Normale qu'on venait de créer, entra en 1812 à l'Académie des Sciences, fut nommé en 1816 professeur à la Faculté des Sciences de Paris, devint peu après membre du conseil de l'Université, membre du bureau des longitudes, et enfin pair de France. On a de lui, outre une foule de savants mémoires: *Traité de mécanique*, 1811 et 1832, ouvrage devenu classique; *Nouvelle théorie de l'action capillaire*, 1831; *Théorie mathématique de la chaleur*, 1835; *Théorie du calcul des probabilités*, 1838. M. Poisson excellait surtout dans l'application de l'analyse aux questions de physique. On lui a élevé un monument à Pithiviers.

POISSON (Antoinette). *Voy.* POMPADOUR.

POISSONS, ch.-l. de canton (Haute-Marne), à 22 kil. S. E. de Vassy; 1,800 hab.

POISSY, *Pinciacum*, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), sur la Seine, à 15 kil. N. O. de Versailles; 2,880 hab. Très long pont. Chemin de fer (de Paris à Rouen). Moulin remarquable. Maison centrale de détention. Chapeaux en baleine et trame d'osier, produits chimiques, etc. Commerce de blé. Grand marché de gros bétail pour Paris (les jeudis). Patrie de saint Louis et du littérateur Nicolas Mercier. — Charles-le-Chauve y tint un parlement en 869. A Poissy eut lieu en 1561 un fameux colloque entre les Catholiques et les Réformés; il ne produisit aucun résultat, et la guerre éclata l'année suivante. Biron prit et pilla Poissy en 1589.

POITIERS, *Limonum*, puis *Pictavi*, ch.-l. du dép. de la Vienne, sur le Clain, à 343 kil. S. O. de Paris; 25,000 hab. Evêché (fondé dès le IVe siècle); cour imp.; acad. universit.; éc. de droit, fac. des lettres et des sciences, éc. sec. de médecine, chirurgie et pharmacie, lycée, sémin.; biblioth., jardin botan., cabinets d'antiquités et d'histoire naturelle, société d'agriculture et des arts. On remarque à Poitiers la cathédrale, l'église Saint-Jean, la place Royale, les quartiers de cavalerie, la promenade Blossac et quelques antiquités. Généralement la ville est laide. Draps, flanelle, couvertures, tanneries, etc. Commerce de graines, laine, chanvre, lin, miel. Patrie de saint Hilaire, La Balue, etc.—L'arr. de Poitiers a 10 cant. (Villedieu, Lusignan, Mirebeau, Neuville, St-Georges, St-Julien, Vivonne, Vouillé, Poitiers qui fait 2), 100,623 h.—Poitiers, cap. des *Pictavi*, est une v. très anc. Les Romains l'embellirent beaucoup; les Wisigoths la prirent au ve siècle, et Clovis en devint maître après la bataille de Vouillé (507). C'est entre Tours et Poitiers qu'eut lieu la grande défaite des Arabes par Charles-Martel, en 732. En 778, Abbon fut nommé comte de Poitiers: ce comté devint ensuite héréditaire dans la maison de Guyenne, puis il passa sous la domination anglaise, en 1154. C'est à 15 k. au N. de cette v., à Maupertuis, que se livra la fameuse bataille dite *de Poitiers*, où le roi de France Jean II fut battu et pris par le prince Noir en 1356. Charles V soumit cette ville en 1372; Charles VII y transféra quelque temps le parlement et y fonda une université en 1431. Poitiers souffrit beaucoup pendant les guerres de religion. Il s'est tenu dans cette ville 23 conciles.

POITIERS (Diane de). *Voy.* DIANE.

POITOU, pays des *Pictavi*, anc. province et grand-gouvernement de France, était borné au N. par la Bretagne, l'Anjou, la Touraine, au S. par l'Angoumois, la Saintonge et l'Aunis, à l'E. par le Berry et la Marche, à l'O. par l'Océan. Le Poitou se divisait en Haut et Bas; le premier à l'E., le deuxième à l'O. Places principales: dans le 1er, Poitiers (ch.-l. général), Melle, Niort, Saint-Maixent, Civray, Rochechouart, l'Ile Jourdain, Montmorillon, Chatellerault, Richelieu, Loudun, Thouars, Parthenay; dans le 2e, Argenton-le-Château, Mortagne, La Roche-sur-Yon, Talmont, Luçon, Fontenay-le-Comte, les Sables d'Olonne. Les îles d'Yeu et de Noirmoutiers appartenaient au Poitou. Du Bas-Poitou l'on a fait le dép. de la Vendée; le Haut-Poitou forme ceux des Deux-Sèvres et de la Vienne. Sol varié, quelques céréales, blé, vin, fruits, pâturages; beaucoup de bois; gibier, poisson, volaille en abondance; antimoine, fer, pierre de taille et beaux marbres; tourbe; fossiles en quantité. Quelques ports assez chétifs.—Le Poitou, primitivement habité par les *Pictavi* ou *Pictones* (d'où dérive son nom), fut compris par César dans l'Aquitaine, et fit partie depuis Valentinien I de l'Aquitaine 2e. Soumis aux Wisigoths dans le ve siècle, aux Francs dès le VIe, le Poitou suivit le sort de l'Aquitaine. Pépin-le-Bref le reconquit sur Waïfre, mais dès le règne de Louis-le-Débonnaire le Poitou redevint un comté particulier. Eléonore, héritière du Poitou, le porta, avec le reste de l'Aquitaine, d'abord au roi de France Louis VII, puis à Henri, comte d'Anjou, depuis roi d'Angleterre (1154); en 1205 Phil.-Aug. le reconquit sur les Anglais; Alphonse, son petit-fils et frère de saint Louis, eut le Poitou en partage, mais ce prince étant mort sans enfants, son apanage revint à la couronne sous Philippe-le-Hardi. Les Anglais redevinrent maîtres du Poitou peu après la bat. de Poitiers (1356), et le traité de Brétigny le leur concéda en toute souveraineté (1360). Charles V le recouvra en 1369.

POIVRE (Pierre), né à Lyon en 1719, m. en 1786, établit pour la Compagnie franç. des Indes un comptoir à la Cochinchine (à Fai-fo), transplanta les épices des îles Moluques aux îles de France et Bourbon, et administra ces deux colonies de 1767 à 1773.

POIX, ch.-l. de c. (Somme), à 26 k. S. E. d'Amiens; 1,200 h. Anc. princip., aux Créqui, puis aux Noailles.

POLA, *Pola*, puis *Pietas Julia*, ville des Etats autrichiens (Istrie), à 110 k. S. de Trieste, sur l'Adriatique; 1,000 h. Bon port; citadelle, école imp. de marine. Evêché. Beau palais épisc.; restes d'un amphith. romain, de temples d'Auguste et de Diane, de bains, etc. Pêche du thon. Sable dont on fait les glaces de Venise.—Pola est fort ancienne et fut fondée, dit-on, par les *Colchi*. Elle était dans l'Istrie, dont elle fut, sous les Romains, la ville la plus importante; elle est auj. bien déchue. Les Génois remportèrent sur les Vénitiens une victoire navale devant Pola en 1379.

POLABES (WENDES). *Voy.* WENDES.

POLACHIE ou PODLACHIE. *Voy.* SIEDLEC.

POLAIRES (mers). *Voy.* GLACIALES.

POLE (le cardinal). *Voy.* POLUS.

POLÉMARQUE, c.-à-d. *commandant militaire*. On nommait ainsi: 1° le second des archontes d'Athènes; il était chargé de tout ce qui a rapport à la guerre; — 2° le général en chef des armées béotiennes.

POLÉMON, philosophe académicien, né à Athènes vers 340 av. J.-C. Il s'était dans sa jeunesse livré à la dissipation; un jour qu'il était ivre, il entra par hasard dans l'école de Xénocrate, et entendit ce philosophe parler de la tempérance; il conçut dès lors une telle honte des excès auxquels il s'était abandonné jusque-là, qu'il se convertit aussitôt à la philosophie. Il devint le disciple le plus zélé de Xénocrate, et mérita de lui succéder dans la chaire de l'Académie. Il ne changea rien à la doctrine de son maître. Polémon mourut vers 272 av. J.-C.

POLÉMON, *Antonius Polemo*, sophiste de Laodicée, tint une école à Smyrne et se fit un nom sous Trajan et Adrien (98-138); mais il avait encore plus de jactance que de talent. On a de lui 8 *Déclamations* publ. par Poussines, avec version latine, Toulouse, 1637.

POLÉMON, physiognomoniste athénien du 2e siècle de J.-C., un peu antérieur à Origène, n'est connu que par un *Traité de physiognomonie* (dans les *Scriptores physiognomoniæ veteres*, Altenbourg, 1780).

POLÉMON I, roi de Pont, était fils d'un certain Zénon, gouverneur de Laodicée en Bithynie pour les Romains. Il fut placé sur le trône par Antoine, aida ce dernier dans ses guerres contre les Parthes et contre Octave, puis s'accommoda avec Octave vainqueur, et garda son royaume jusqu'à sa mort, qui eut lieu vers l'an 11 av. J.-C. Il régna sur la partie du Pont qui s'étend du Thermodon à la Colchide, et qui prit de lui le nom de *Pont Polémoniaque*. Il joignit le Bosphore à ses états l'an 14 av. J.-C. Selon des recherches récentes, Polémon aurait régné jusqu'à l'an 1er de J.-C. — Polémon II, son fils, lui succéda, mais sous la tutelle de sa mère Pythodoris, et fut confirmé dans la possession de ses états après la mort de sa mère, l'an 38 de J.-C., par un sénatus-consulte; il céda en 65 son roy. de Pont à Néron, et ne régna plus que sur une partie de la Cilicie.

POLÉMONIAQUE (PONT). *Voy.* PONT.

POLÉMONIUM, auj. *Vatja*, ville du Pont, chez les *Tibareni*, au N., sur la mer, fut fondée ou plutôt agrandie par Polémon I, dont elle devint la capitale, et donna son nom au Pont Polémoniaque.

POLÈNES, POLÉNIENS. *Voy.* POLOGNE.

POLENTA, famille qui régna à Ravenne de 1275 à 1441, avait pour chef Guido Novello da Polenta, qui gouverna de 1275 à 1322, et qui fut père de la célèbre Françoise de Rimini ; il a laissé des *poésies*. — Ostase I, son fils, tua son neveu Rambert pour régner seul (1322-1346). — Bernardin (1346-59) fut quelque temps emprisonné par ses frères révoltés (Pandolfe, Lambert), et les fit mourir lors de sa restauration ; il gouverna en tyran. — Gui II (1359-82) fut détrôné et jeté dans un cachot par ses trois fils. On ignore la date de sa mort. Il fut allié de Louis I d'Anjou (1382). — Ostase III, fils d'Obizzo, régna de 1431 à 1441. Il fut tour à tour allié et ennemi des Vénitiens, fut pris, déporté à Candie, et mis à mort avec sa femme et ses enfants par ordre du doge de Venise. En lui finit cette maison, qui avait régné près de deux siècles.

POLENZA, *Pollentia* ou *Carrea*, bourg des États sardes (Coni), près du Tanaro, à 5 kil. N. de Cherasco ; 550 hab. *Voy.* POLLENTIA.

POLÉSIE, anc. voïvodie de Pologne, en Lithuanie, auj. comprise dans le gouv. russe de Minsk. *Voy.* MINSK.

POLÉSINE ou **POLÉSINE DE ROVIGO**, prov. du roy. Lombard-Vénitien, sur l'Adriatique, bornée au S. par l'État ecclésiastique, au N., à l'E. et à l'O. par les prov. de Vérone, Padoue et Mantoue : 80 kil. sur 26 ; 140,000 hab. Ch.-l., Rovigo. Riv., le Pô, l'Adige, le Tartaro, l'Adigetto. Beaucoup de canaux. Climat malsain. Riz, etc. ; bétail. Peu d'industrie ; commerce actif. La Polésine, sous Napoléon, était répartie entre les quatre dép. du Mincio, de la Brenta, de l'Adriatique et du Bas-Pô.

POLICANDRO, *Pholegandros*, une des Cyclades, à l'E. de l'île Milo : 13 kil. sur 10 ; 200 hab.

POLICASTRO, *Buxentum* ou *Pyxus*, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), sur le golfe de Policastro (ancien *golfe de Laos*, qui fait partie de la mer Tyrrhénienne), à 35 kil. S. O. de Sala ; 400 hab. Évêché, ville ancienne de la Lucanie, jadis plus grande ; détruite par les Goths, les Maures, enfin par les Turcs (1542). — Une autre Policastro, jadis *Pétilie*, est dans la Calabre Ultérieure 2re, à 8 kil. O. de Santa-Severina et compte 3,450 hab. (l'archevêque de Santa-Severina réside à Policastro).

POLICASTRO ou PALÉOCASTRO. *Voy.* PALÆOCASTRO.

POLICORO, *Heraclæa Lucaniæ*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 80 kil. E. de Lagonegro. Beau palais. *Voy.* HÉRACLÉE.

POLIER (Ant.-L.-H. de), colonel suisse, né à Lausanne (1741), servit la Compagnie des Indes sous Hastings, revint en Europe avec une grande fortune, et se retira dans Avignon, où il fut assassiné par des brigands (1795). Il avait fait une étude approfondie de la religion des Hindous. On lui doit la première copie complète des *Védas* (elle se trouve au Musée Britannique) ; il a laissé un ouvrage précieux sur la *Mythologie des Hindous*, Paris, 1809.

POLIGNAC, *Apollinacum*, bourg de la H^{te}-Loire, à 3 kil. N. O. du Puy ; 2,000 hab. Vieux château construit sur les ruines d'un temple d'Apollon et où naquit le cardinal de Polignac. — Jadis titre de vicomté, ensuite de marquisat, puis de duché.

POLIGNAC, l'une des plus anciennes maisons du Velay, tire son nom de l'ancien château de Polignac (*Voy.* ci-dessus), et prétendait descendre de la même famille que Sidoine Apollinaire.

POLIGNAC (Melchior DE), cardinal, né en 1661, au Puy en Velay, mort en 1741, fut chargé de négociations à Rome (1689), alla comme ambassadeur en Pologne (1693), et fit élire le prince de Conti (1696) ; mais comme cette élection n'eut point d'effet, il fut disgracié et exilé pendant quatre ans. Rentré en grâce, il fut nommé plénipotentiaire en Hollande (1710-13), cardinal (1713), et maître de la chapelle du roi. Exilé de nouveau pendant la régence, il revint à la cour en 1721, eut part à l'élection de Benoît XIII (1724), et resta huit ans à Rome, chargé des affaires de France. Il fut reçu à l'Académie Française (1704), à celle des Sciences (1711), et des Inscriptions (1717). On lui doit un poëme latin intitulé l'*Anti-Lucrèce*, dans lequel il réfute avec force la philosophie fausse et désolante de l'épicurien de Rome. Il n'avait pas encore mis la dernière main à cet ouvrage au moment de sa mort ; il fut revu et perfectionné par le professeur Lebeau, puis par l'abbé de Rothelin, qui le publia en 1747. L'*Anti-Lucr*. a été tr. en fr. par Bougainville, 1749 ; p. Bérardier, 1786 ; mis en v. par Jeanty-Laurans, 1813.

POLIGNAC (la duchesse DE), née POLASTRON, femme du duc Jules de Polignac, fut intime amie de la reine Marie-Antoinette, qui la fit gouvernante des enfants de France et la combla de bienfaits. La haine publique calomnia cette liaison, et attribua aux deux amies les maux de la France ; la duchesse émigra et mourut à Vienne en 1793, à 44 ans. — Le duc Jules de Polignac, son mari, n'a laissé que d'honorables souvenirs. Il fut père d'Armand et Jules de Polignac, qui furent impliqués dans la conjuration de Pichegru et de Georges Cadoudal, et qui restèrent incarcérés jusqu'à la Restauration. Le comte Jules, connu sous le nom de prince de Polignac, parce qu'il avait reçu du pape le titre de *prince romain*, devint chef du ministère en 1829, et signa en juillet 1830 les ordonnances inconstitutionnelles qui entraînèrent la chute de Charles X. — *V.* le *Supplément*.

POLIGNANO, ville et port du roy. de Naples (Terre-de-Bari), sur l'Adriatique, à 35 kil. S. E. de Bari ; 4,000 hab. Évêché.

POLIGNY, ch.-l. d'arr. (Jura), à 31 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier, au pied d'une montagne ; 6,942 hab. Justice de paix. Fabriques de bonneterie, chandelles, faïence, salpêtre, etc. Commerce en grains, vins, bestiaux, fromages, etc. Patrie de Jacques Coythier, médecin de Louis XI. — Jadis très importante, mais presque détruite en 1673 par le siége qu'en fit le duc de Longueville, et par un incendie. — L'arr. de Poligny a 7 cantons (Arbois, Champagnole, Nozeroy, les Planches, Poligny, Salins et Villers-Farlay), 150 comm., et 80,672 hab.

POLIORCÈTE, c.-à-d. *preneur de villes*, surnom de Démétrius, fils d'Antigone. *Voy.* DÉMÉTRIUS.

POLISTINA, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), à 23 kil. N. E. de Palmi ; 3,70[illegible] hab. — Victoire de Gonzalve de Cordoue sur le général français d'Aubigny, en 1503.

POLITIEN (Ange), *Poliziano* en italien, né en 1454, à Monte-Pulciano (d'où son nom), mort en 1494, fut professeur de littérature grecque et latine à Florence, et obtint la faveur des Médicis. Il a laissé d'élégantes poésies italiennes, une *Histoire de la conjuration des Pazzi* en latin, Florence, 147[illegible], des *Commentaires* sur les Pandectes, 4 poëmes *Bucoliques* latins, des épigrammes grecques, une traduction d'*Hérodien*, et a beaucoup contribué à répandre la connaissance et le goût de la littérature grecque.

POLITIQUES ou **MALCONTENTS**, tiers-parti qui se forma lors des guerres civiles religieuses sous Charles IX et Henri III. Ils recommandaient la tolérance et la modération, tout en restant fidèles au catholicisme. Le chancelier de L'Hôpital en fut d'abord le chef ; Montmorency et d'autres grands seigneurs y entrèrent ensuite. En 1575, le duc d'Alençon se mit à leur tête. Ce parti fut toujours faible ; il joua pourtant un certain rôle sous Henri III en se coalisant avec celui des Calvinistes.

POLIZZI, ville de Sicile (Palerme), à 75 kil. E. de Palerme ; 5,300 hab.

POLLA (LA), ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), sur le Tanagro ou Negro, à 15 kil. N. O. de Sala; 5,700 hab.

POLLENTIE, *Pollentia*, auj. *Polenza*, ville de Ligurie, chez les *Statiellates*, au S. O. d'*Asta* et d'*Alba Pompeia*, était célèbre par la beauté de ses laines noires (*pullæ*). Stilicon y battit Alaric en 403. — Une autre Pollentia, auj. *la Pollenza*, était dans l'île de Majorque.

POLLENZA (LA), *Pollentia*, ville de l'île de Majorque, dans la partie N. E., à 10 kil. O. d'Alcudia; 7,225 hab. Baie vaste et sûre. Draps noirs; vin, huile. — Fondée, à ce qu'on croit, par le consul Metellus Balearicus.

POLLION, C. *Asinius Pollio*, orateur romain, passa du parti de Pompée à celui de César, servit Antoine, fut consul en 39 av. J.-C., prit Salone aux Dalmates révoltés, ce qui lui valut les honneurs du triomphe; il chercha vainement à réconcilier Octave et Antoine, et, las des caprices et de l'orgueil de ce dernier, il abandonna la carrière politique et se voua aux lettres. Le premier dans Rome il établit une bibliothèque publique. Il mourut l'an 3 de J.-C. à 80 ans, laissant des *discours*, des *lettres*, des *tragédies*, un *livre contre Salluste* et l'*Histoire des guerres civiles de Rome*, en 27 livres; on n'a conservé de lui que trois *lettres* à Cicéron. Pollion fut, comme Mécène, le protecteur et l'ami de Virgile et d'Horace, qui l'ont immortalisé dans leurs écrits : c'est à lui que Virgile adresse sa 4e églogue et Horace la 1re ode du 2e livre.

POLLION (TREBELLIUS). *Voy.* TREBELLIUS.

POLLUX, frère de Castor. *Voy.* CASTOR.

POLLUX, *Julius Pollux*, sophiste et grammairien grec du IIe siècle, natif de Naucratis en Égypte, se fit un nom à Rome, et fut un des précepteurs de Commode. Il remplaça comme professeur d'éloquence à Athènes Adrien de Tyr. On lui doit un *Lexique* en 10 livres, dit *Onomasticon*, dont la meilleure édition, due aux soins de Léderlin et Hemsterhuys, a été publiée par Wetstein, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-fol. Dans l'*Onomasticon* les mots sont disposés, non dans l'ordre alphabétique, mais selon l'analogie du sens. — Un autre J. Pollux, historien grec qui vivait sous l'empereur Valens en Orient (364), a donné : *Historia physica seu Chronicon ab origine mundi usque ad Valentis tempora*, Munich, 1792, in-8 (trad. en latin par Bianconi, 1799, in-f.).

POLO (Marco) ou **MARC-PAUL**, fameux voyageur vénitien, né vers 1250. Dès 1271, il suivit son père dans une longue excursion en Asie, et visita aussi la Tartarie, la Chine, diverses contrées de l'Inde, la Perse et l'Asie-Mineure. De retour en Europe, il commanda une des galères vénitiennes pendant la guerre de Curzola, fut pris par les Génois et ne revint dans sa patrie qu'après plusieurs années de captivité. Il dicta pendant ce temps ou fit rédiger la relation de ses *Voyages* en dialecte vénitien et mourut en 1323. La *Relation* de Marco-Paolo est un des plus précieux monuments géographiques que nous possédions, et classe son auteur au niveau des plus illustres voyageurs qui aient jamais existé. Elle a été traduite en latin, en portugais, en espagnol, en italien, en français, en allemand, en anglais. La meilleure traduction française est celle qui forme le tome I du *Recueil des Voyages et Mémoires de la Société de géographie* publié en 1824, in-4. La 1re édition (latine) est présumée être de Venise ou de Rome, 1484, mais elle ne porte ni date ni indice de lieu. La 1re édition italienne est de Venise, 1496.

POLOGNE, ancien état de l'Europe, dont les limites ont beaucoup varié, avait l'Allemagne à l'O., la Russie à l'E., la Baltique et une partie de la Prusse au N., la Hongrie et la Turquie au S., et s'étendait entre 47° et 58° lat. N., 13° et 30° long. E.: 1,200 kilom. sur 1,000 environ (y compris la Courlande). Il avait pour capitale Varsovie, et comptait de 11 à 12 millions d'hab. Outre la Courlande, qui, bien que régie par des ducs, était un fief polonais, et la Prusse occident. (*Voy.* PRUSSE), on y distinguait trois grandes masses : la Grande-Pologne, la Petite-Pologne, la Lithuanie, lesquelles étaient subdivisées ainsi qu'il suit :

Grande-Pologne	Posnanie (palatinat de),	Posen.
	Gnesne (palat. de),	Gnesne.
	Kalich (palat. de),	Kalich.
	Sieradie (palat. de),	Sieradie.
	Vieloun (pays de),	Vieloun.
	Lentchits (palat. de),	Lentchits.
	Rava (palat. de),	Rava.
	Brzests en Coujavie (palat. de),	Brzests.
	Inovrotslav (palat. de),	Inovrotslav.
	Mazovie (palat. de),	Varsovie.
	Plotsk (palat. de),	Plotsk.
	Dobrzin (palat. de),	Dobrzin.
	Prusse occid. — Pomérellie,	Dantzick.
	Prusse occid. — Culm,	Culm.
	Prusse occid. — Marienbourg,	Marienbourg.
Petite-Pologne	Cracovie (palat. de),	Cracovie.
	Sandomir (palat. de),	Sandomir.
	Lublin (palat. de),	Lublin.
	Sévérie (duché de),	Siewierz.
	Podlachie ou Bielsk (pal. de),	Bielsk.
	Khelm (pays de),	Khelm.
	Podolie (palat. de),	Kamieniets.
	Bratslav (palat. de),	Bratslav.
	Kiev (palat. de),	Zitomierz.
	Volhynie (palat. de),	Vlodzymirerz.
Lithuanie	Vilna (palat. de),	Vilna.
	Troki (palat. de),	Troki.
	Minsk (palat. de),	Minsk.
	Polotsk (palat. de),	Polotsk.
	Vitebsk (palat. de),	Vitebsk.
	Mstislav (palat. de),	Mstislav.
	Novogrodek (palat. de),	Novogrodek.
	Brzests en Polésie (palat. de),	Brzests.
	Samogitie (duché de),	Rossiena.

De cette dernière partie, les palatinats de Vilna et Troki formaient la Lithuanie propre; les 4 suivants, la Russie Blanche; Novogrodek, la Russie Noire. — La Pologne n'est guère qu'une plaine immense; elle est arrosée par plusieurs grands fleuves : la Vistule (grossie par la Varta et le Boug), le Niémen, le Dniestr et le Dniepr (grossi par le Pripets et la Bérésina). L'air y est froid, mais sain; le sol est inégalement fertile : au S. E. les grains abondent; la Lithuanie a d'immenses forêts, la Samogitie produit du lin en quantité. Beaux pâturages, bétail, gibier; élans, bisons, buffles (en Lithuanie et Mazovie), beaucoup de chevaux sauvages (en Ukraine); castors, loutres, ours, loups-cerviers, etc. Cuivre, plomb, fer, houille, immenses mines de sel (à Bochnia et Wielicza); albâtre, marbre, soufre, salpêtre, pierres à chaux et à bâtir. Industrie et commerce à peu près nuls. La population de la Pologne se divisait en nobles (ou ordre équestre), bourgeois, paysans. Ceux-ci étaient presque tous serfs; les nobles avaient sur eux droit de vie et de mort, et pouvaient seuls posséder des terres. La plupart des nobles pourtant étaient fort pauvres et réduits à vendre leur vote et à s'attacher à la haute noblesse. La forme du gouvernement de la Pologne, dans les derniers siècles de son existence, était très vicieuse; la couronne, d'abord héréditaire, finit par devenir élective (1572); elle pouvait se donner à des étrangers; le roi n'avait point le droit de lever des armées, de conclure la paix, de former des alliances, de faire de guerre, d'ériger des tribunaux, etc.; les lois et l'impôt étaient votés par les diètes, formées de *nonces* ou députés; l'élection du roi était faite dans des diètes qui se tenaient à cheval, et où tout noble adulte pouvait

venir et voter : un seul vote négatif empêchait toute proposition de passer (c'est ce qu'on appelait le *veto*, le *liberum veto*). De là les élections doubles, les nombreuses insurrections dites *rokoss*. Le sénat, plus puissant que le roi, n'avait lui-même que peu d'autorité. Après ce corps venaient les palatins, les starostes et les castellans qui, peu dépendants du pouvoir central, n'avaient eux-mêmes qu'un pouvoir assez restreint dans les provinces et districts. La religion dominante était la catholique, mais on comptait beaucoup de dissidents (Luthériens, Sociniens, Grecs non unis), qui longtemps furent traités avec intolérance, et surtout beaucoup de Juifs, qui au contraire jouissaient d'une assez grande liberté; aussi a-t-on surnommé la Pologne le *Paradis des Juifs*. Le clergé catholique était fort riche (il possédait les deux tiers des terres). La langue polonaise est une langue slave.

Histoire. Les pays qui formèrent depuis la Pologne étaient vaguement compris par les anc. dans la Germanie septentr. et la Scythie d'Europe. Aux VIe et VIIe siècles, ces pays furent envahis par des tribus slaves connues sous les noms de *Lettones* et de *Lèches*, qui plus tard furent réunies sous le nom de *Polènes* ou *Polonais*, c.-à-d. Slaves de la plaine. Ce n'est guère qu'au VIIIe siècle que la Pologne commence à former un état unique et à part. A partir de l'an 842, elle est gouvernée par des ducs particuliers, du nom de *Piast*, qui, plus tard, s'étant soustraits à la suzeraineté de l'empire d'Allemagne, prennent le titre de rois sous Boleslas I, 1001? Le christianisme y avait été introduit auparavant par Miécislas I (vers 965). Le nouveau royaume commençait à prospérer; mais les partages perpétuels du territoire entre les fils des princes, l'anarchie de 1037 à 1042, la guerre civile de Zbignev, la séparation de la Silésie (1168), et la lutte entre Lech-le-Blanc et Miécislas III ou son fils (1195-1207), vinrent compromettre son existence. La Pologne se relevait de ces maux, quand l'invasion mongole (1241-1287) lui fit souffrir des pertes incalculables, que suivirent de nouveaux troubles (1295-1306) après la mort de Lech-le-Noir. Sous Vladislas-le-Nain et surtout sous Casimir III, la Pologne s'agrandit et prospéra. Avec le dernier, finit la ligne aînée des Piast. Louis-le-Grand, son gendre, joignit la Hongrie à la Pologne; mais après lui, ses deux filles Hedwige et Marie se virent réduites chacune à l'une des deux couronnes. Hedwige, à qui était échue la Pologne, amena la réunion de la Lithuanie et de la Pologne en épousant (1386) le grand-duc de Lithuanie Jagellon, qui se convertit et prit le nom de Vladislas V. Cette réunion, qui ne fut consommée qu'en 1444 et même en 1569 (*Voy.* LITHUANIE), aida beaucoup à la grandeur de la Pologne : elle en doublait le territoire. La période des Jagellons (1386-1572) fut, avec les quatre-vingts années qui la précédèrent (sous Lech VI, Casimir III et Louis-le-Grand), la plus belle de la Pologne. Pendant ce temps, cette nation donna des rois à la Bohême, à la Hongrie, réunit à la couronne d'anciens grands fiefs qui s'en étaient détachés; acquit la moitié de la Prusse (la Prusse occident. ou royale), avec suzeraineté sur la Prusse orient. ou ducale, plus la Livonie (1560), qui lui fut assurée par la paix de Kieverova-Horka (conclue avec Ivan IV), puis établit sa suzeraineté sur la Courlande (1561). Après la chute de l'empire grec, la Pologne résista glorieusement aux tentatives des Turcs, ses nouveaux voisins du sud. Malheureusement, la féodalité acquérait de plus en plus de force en Pologne : après l'extinction des Jagellons dans les mâles (1572), la royauté fut déclarée élective : Henri de Valois (Henri III) fut le premier élu; mais, à chaque élection, de nouvelles restrictions, sous le nom de *pacta conventa*, affaiblissaient de plus en plus le pouvoir; de là, point d'impôt suffisant, point de suite, de concert, ni de secret dans les délibérations, point d'armée réelle, pas même de fortifications. Les querelles religieuses, qui fur. suscitées par les fauteurs du Protestantisme, hâtèrent encore la décadence de la Pologne : en vain la diète de Wilna (1563) avait-elle décrété la tolérance et accordé aux dissidents les mêmes droits qu'aux catholiques : ce décret fut violé sous les Wasa, et aboli sous Wisniovviecki. Le dernier acte de puissance de la Pologne fut son intervention dans les troubles de la Russie à propos d'Otrepief (1605), la prise de Moscou (1611), et le traité de Divilino (1618). Depuis, elle ne fit que rétrograder; elle perdit la suzeraineté de la Prusse orientale ou ducale en 1657; la Livonie en 1660, par la paix d'Oliva; Smolensk, l'Ukraine occid. et la Sévérie en 1667, par le traité d'Andrussof; la Podolie et Kiev, en 1686, par le traité de Moscou. Suivit la guerre de Carlowitz et la grande guerre du Nord : la première rendit la Podolie à la Pologne, et Sobieski, son roi, y joua un rôle brillant en délivrant Vienne; mais, d'un autre côté, les fautes croissantes de la noblesse et du sénat empêchèrent l'état d'y rien gagner. Pendant la grande guerre du Nord (1700-1721), l'invasion de Charles XII, la lutte entre deux compétiteurs au trône, Auguste (que soutenait le czar Pierre) et Stanislas Leczinski (que soutenait Charles XII), achevèrent la ruine de la Pologne. Enfin, à la faveur des discordes qui armaient les uns contre les autres les catholiques et les *dissidents*, les Russes occupèrent la Pologne, et Catherine fit violemment proclamer roi Stan. Poniatowski, son ancien amant (1764). Il se forme alors contre l'influence russe un *rokoss* de patriotes, dit *Confédération de Bar* (1768); Louis XV et la Porte prêtent leur appui aux confédérés, mais la chute de Choiseul en France, et les défaites des Turcs rendent vain l'héroïsme des patriotes, et le premier démembrement de la Pologne est décidé. Ce démembrement eut lieu en 1772. La Galicie orientale fut donnée à l'Autriche; toutes les anciennes conquêtes des Lithuaniens sur les Russes (Russie Blanche, Russie Noire, Livonie polonaise) furent données à la Russie; la Prusse royale et ses annexes devinrent le lot de la maison de Brandebourg. Ce qui restait porta encore le titre de roy. de Pologne, mais fut de fait province russe. En 1790, pendant la guerre des Suédois et des Turcs contre la Russie, les patriotes polonais opérèrent une révolution, et en 1791 ils promulguèrent une constitution sage, qui abolissait l'absurde *veto* et fortifiait la royauté; mais la Russie suscita contre eux la conféd. de Targowice (1792), composée de mécontents polonais, qui prirent les armes au nom de l'ancienne constitution et des anciennes libertés. A la faveur de ces dissensions, un 2e partage eut lieu, en 179[illegible] entre la Russie et la Prusse. Un nouvel effort d[illegible] Polonais en 1794 amena une troisième lutte p[illegible] inégale encore, dans laquelle Kosciusko fit vainement des prodiges de valeur; et un 3e et dernier partage s'effectua en 1795. L'Autriche y eut part cette fois, aussi bien que la Russie et la Prusse. La Pologne resta ainsi anéantie pendant douze ans. Ap[illegible] sa première campagne de Prusse (1807), Napoléon, par le traité de Tilsitt, fit de toute la Prusse po[illegible]naise et de plusieurs autres provinces de l'ancienne Pologne, le grand-duché de Varsovie (*Voy.* ce m[illegible]) qui comprenait environ les deux cinquièmes de l'[illegible]cien royaume de Pologne, et le donna au roi [illegible] Saxe, Frédéric-Auguste, petit-fils d'Auguste II, [illegible] avait été déjà élu roi par les patriotes de 1790, [illegible] n'avait point accepté. Depuis cette époque, les [illegible]lonais, espérant toujours le rétablissement de l[illegible] nationalité, se montrèrent dévoués à l'empere[illegible] leurs soldats combattirent constamment dans [illegible] rangs de l'armée française, où ils formaient un c[illegible] d'élite (*Voy.* DOMBROWSKI, JOS. PONIATOWSKI). Qu[illegible] Napoléon fut tombé, le congrès de Vienne (1[illegible]

coupa en deux le *grand-duché de Varsovie:* la partie occidentale, comprenant Dantzick, Thorn, Culm, Posen, etc., fut rendue à la Prusse; la partie orientale, de beaucoup la plus forte, fut (à l'exception de Cracovie, qui devint une république indépendante), livrée à la Russie, qui en a formé une annexe de son empire sous le nom de *Royaume de Pologne.*

Le nouveau *Royaume de Pologne* a pour bornes à l'E. les prov. lithuaniennes de la Russie occid., au N. la prov. prussienne de Prusse, à l'O. la Silésie (aussi à la Prusse), au S. la Galicie et Cracovie. Il s'étend de 35° à 42° long. E., de 50° à 55° lat. N.: 580 kil. du N. au S., sur 432; 124,000 kil. carr.; 4,200,000 hab. Capit., Varsovie. On le divise en huit palatinats: Mazovie, Kalich, Cracovie, Sandomir, Lublin, Podlaquie, Plotsk, Augustovo. Ce royaume, tout en étant annexé à l'empire russe, devait conserver sa nationalité: il reçut en effet une constitution de l'empereur Alexandre, et eut sa diète, qui votait l'impôt et discutait les lois. On lui donna un vice-roi (Constantin, frère de l'emp.). Sous cette nouvelle forme de gouvernement, la Pologne jouit de quelque repos de 1815 à 1830; mais après la révolution française de 1830, elle se révolta de nouveau contre la Russie, alléguant l'inexécution des traités qui avaient garanti ses libertés. Pendant dix mois (de novembre 1830 à septembre 1831), la Pologne lutta héroïquement contre des forces décuples; vaincue de nouveau, malgré les efforts des Chlopicki, des Czartoryiski, des Skrzynecki, des Dembinski, elle fut décimée par le vainqueur, perdit la plupart de ses priviléges et vit appesantir son joug: le statut du 26 février 1832 effaça jusqu'aux dernières traces de sa nationalité. L'empereur Alexandre II adoucit à son avénement le sort de la Pologne.

Souverains de la Pologne.

Temps fabuleux.		Przemislas II,	1290
Lech, vers	501	Vladislas IV, *le Nain*,	1295
Vanda,	540	Venceslas de Bohême,	1300
Cracus,	600	Vladislas IV, 2ᵉ f.,	1304
Przemislas I.	750	Casimir III, *le Grand*,	1333
Lech II,	804	*Dynastie d'Anjou.*	
Lech III,	810	Louis-le-Grand,	1370
Popiel I,	815	Marie et Hedwige,	1382
Popiel II,	830	Hedwige *seule*,	1384
Interrègne, 840-842.		*Dynastie des Jagellons.*	
Dynastie des Piast.		Vladislas V Jagellon,	1386
Piast, duc de Pologne,	842	(avec Hedw.),	1386-90
Ziemovit,	861	Vladislas VI,	1434
Lech IV,	892	Casimir IV,	1445
Ziemomislas,	913	Jean-Albert (ou Jean I),	1492
Miécislas I, *le Vieux*,	962	Alexandre I,	1501
Boleslas I, *le Brave*, 1ᵉʳ roi,	992	Sigismond I,	1506
Miécislas II,	1025-37	Sigismond-Auguste, dit Sigismond II ou Auguste I,	1548
Othon, Maslav, etc., *compétit.*,	1032	*Princes électifs.*	
Anarchie,	1037-42	1° *Av. la période saxonne*,	
Casimir I,	1042	Henri de Valois,	1573
Boleslas II, *le Hardi*,	1058	Etienne Bathori,	1575
Vladislas I, *Herman*,	1081	Sigismond III, } Wasa	1587
Boleslas III, *Bouche-de-Travers*,	1102	Vladislas VII, } Wasa	1632
Zbignev,	1102-1107	Jean-Casimir ou Jean II, } Wasa	1648
Vladislas II,	1138	Michel Koributh	
Boleslas IV,	1146	Wisniowiecki,	1669
Miécislas III,	1173	Jean III, Sobieski,	1674
Casimir II,	1177	2° *Période saxonne*,	
Lech V, *le Blanc*,	1194-1227	Auguste II,	1697
avec Miécislas III,	1199	(Stanislas Leczinski),	1704-1712
avec Vladislas III,	1202	Auguste II, 2ᵉ fois,	1709
seul,	1207	Auguste III,	1733
Boleslas V, *le Chaste*,	1227	(Stanislas II, Poniatowski),	1764-1795
Lech VI, *le Noir*,	1289		

Suppression de la Pologne,	1795-1807,	Frédéric-Auguste, duc de Saxe,	1807-1813
Gr.-duché de Varsovie.		*Réunion à la Russie*,	1814

POLOGNE (PETITE- et GRANDE-). *Voy.* POLOGNE.

POLOTSK, *Peltiscum*, ville de la Russie d'Europe, (Vitebsk), sur la Dzvina, à 500 kil. S. O. de St-Pétersbourg, à 100 kil. N. O. de Vitebsk; 3,000 hab. Ancien château-fort, forteresse ou kremlin. Evêché. — Ch.-l. d'une principauté presque souveraine au moyen âge; elle passa ensuite avec la Lithuanie sous la domination de la Pologne, et fut enlevée à celle-ci en 1563 par le czar Ivan-Vasiliévitch. Etienne Bathori la reprit en 1579; les Russes s'en emparèrent de nouveau en 1655, mais elle ne fut définitivement réunie à la Russie qu'après le 1ᵉʳ partage de la Pologne en 1772. Elle fut jusqu'en 1796 ch.-l. d'un gouv. particulier. En 1812, Gouvion Saint-Cyr défit Wittgenstein aux environs de cette ville.

POLOVTSES, ou mieux peut-être OUTSES, *Uzi* en latin du moyen âge, peuple qui, venu de l'Asie avec les Cumans, parut en Russie au milieu du XIᵉ siècle. Il se rendit redoutable en 1055, battit Isiaslav I sur les bords de l'Aluta (1067), fut défait près de la Snove par Sviatoslav de Tchernigov en 1069, aida Oleg, prince de Tmoutarakan, contre Isiaslav, puis contre Vsevolod et Sviatopolk, successeur de ce dernier, et enfin s'établit sur tout l'espace compris entre l'Aluta et le Don, ou peut-être même le Volga; il était borné au S. par la mer (sauf vers la Crimée, qui formait la Khazarie), et au N. par les principautés russes. Il en exclut les Petchenègues ou les assujettit. Le khan des Polovtses avait sa résidence principale sur le Bas-Dniepr, au S. de Tchernigov et de Pereiaslavl. La domination des Polovtses dura environ 170 ans, pendant lesquels on les vit continuellement occupés, soit à intervenir dans les guerres que se faisaient les princes de la maison de Rurik, soit à envahir les provinces de la Hongrie et de l'empire grec. Leurs premières invasions en ces pays (1065, etc.) furent malheureuses; mais en 1078, unis aux Petchenègues et aux Valaques, ils obtinrent un territoire en Thessalie, et se joignirent aux Grecs contre les Bulgares. Enfin, au XIIIᵉ siècle, à l'approche des Mongols, ils s'allièrent aux princes russes (Mstislav III, etc.), mais ils furent anéantis à la grande bataille de la Kalkha (1224).

POLTAVA, ville de Russie. *Voy.* PULTAVA.

POLTROT DE MÉRÉ (Jean), gentilhomme protestant de l'Angoumois, né vers 1525, avait été espion militaire en Espagne, et assassina en 1563 Fr. de Guise qui assiégeait Orléans. Il fut pris et écartelé.

POLUS, de Sunium, fameux acteur grec, contemporain de Périclès. On dit qu'un jour, jouant le rôle d'Electre dans la pièce de Sophocle qui porte ce nom, il prit dans ses mains l'urne de son propre fils qu'il venait de perdre, et lui adressa les paroles qu'Electre adresse à l'urne d'Oreste: la vérité de son émotion arracha des larmes à tous les spectateurs.

POLUS (le cardinal), en anglais *Pole* ou *Pool*, né à Stowerton-Castle (Stafford) en 1500, mort en 1558, était parent de Henri VII et d'Edouard IV. Cardinal et légat apostolique en Angleterre, il déplut à Henri VIII en désapprouvant son changement de religion, vit mettre sa tête à prix et n'échappa qu'à grand'peine. Il remplit depuis diverses missions, fut un des trois présidents du concile de Trente, devint sous Marie archevêque de Cantorbéry et président du conseil royal. On a de lui: *Pro unitate ecclesiæ ad Henricum VIII; Reformatio Angliæ*, 1556.

POLYBE, *Polybius*, roi de Corinthe qui adopta OEdipe dans son enfance (*Voy.* ŒDIPE). N'ayant pas d'enfants, il choisit pour successeur Adraste, qui, chassé d'Argos, s'était réfugié à sa cour.

POLYBE, historien grec, fils de Lycortas, né à Mégalopolis vers 206 av. J.-C., passa sa jeunesse près de Philopœmen, commanda en 174 un corps

de cavalerie achéenne auxiliaire des Romains, fut envoyé à Rome en otage (166), et ne recouvra sa liberté que 17 ans après. Pendant son séjour à Rome, il s'acquit l'amitié des deux fils de Paul-Emile, surtout du second Scipion l'Africain, qu'il accompagna au siége de Carthage (146); il voyagea ensuite en Afrique, en Esp., en Gaule, fut chargé par les Romains de div. missions près des Grecs, et m. en 124, à 82 ans. Il avait écrit la *Vie de Philopœmen*, la *Guerre de Numance*, une *Tactique*, une *Histoire générale*, en 40 livres, où il menait de front l'histoire de Rome et celle des autres états contemporains; nous possédons seulement les 5 premiers livres de son *Histoire générale* et des fragments assez considérables des autres livres. Ces fragments se composent : 1° d'une double série d'extraits formés par ordre de Constantin VII, et intit. *Ambassades* et *Exemples des vertus et des vices;* 2° de passages recueillis dans les auteurs anciens; 3° de fragm. récemm. découverts par A. Mai dans les palimpsestes, p. C. Muller à l'Escurial, p. M. Mynas au mont Athos. L'*Histoire* de Polybe ne s'étend que de 220 à 146 av. J.-C.; mais dans les 2 premiers livres, il présente un tableau des événements antérieurs. L'exactitude, le jugement, l'impartialité sont les qualités de Polybe : il scrute les causes et les ressorts des événements ; il fait comprendre les opérations diplomatiques ou militaires, il révèle les caractères et les talents des acteurs politiques; c'est l'historien des hommes d'état, des hommes de guerre et des penseurs. La 1re édition grecque de Polybe est de 1580 ; auparavant on n'avait que la traduction latine des cinq premiers livres par Perotti ; ensuite vinrent les éditions d'Isaac Casaubon, Paris, 1609; de Jacq. Gronovius, 1670, 3 vol. in-8. Celle de Schweighæuser, Leipsick, 1792, 8 vol. in-8, et celle de Bekker, Berlin, 1844, sont les meill. F. Didot a réimprimé l'édition de Schweighæuser avec des notes inédites de ce savant, et les nouveaux fragments, Paris, 1840, grand in-8. L'*Histoire de Polybe* a été trad. en franç. par dom Thuillier, 1727-30, 6 v. in-4, et par F. Bouchot, 1847, 3 v. in-12. *V.* FOLARD.

POLYCARPE (saint), évêque de Smyrne, s'était converti fort jeune au christianisme, et s'était attaché à saint Jean l'Évangéliste. Il subit le martyre l'an 166 ou 169 de J.-C.; il avait près de 95 ans. Sa fête est célébrée le 26 janvier. On a une *Lettre* de lui.

POLYCLÈS, sculpteur grec qui florissait vers 160 av. J.-C., passe pour être l'auteur de l'*Hermaphrodite Borghèse;* il fit avec Dionysius, son frère, une Junon et un Jupiter magnifiques.

POLYCLÈTE, statuaire et architecte de Sicyone ou plutôt d'Argos, né vers 480 av. J.-C., est célèbre surtout par sa belle Junon colossale, faite pour le temple d'Argos, et par une statue-modèle, dite le *Canon*, c'est-à-dire la *règle*, dans laquelle il avait réuni toutes les perfections du corps humain. C'est un des artistes grecs qui exercèrent le plus d'influence sur l'art. Il avait écrit un livre sur les proportions du corps humain.

POLYCRATE, tyran de Samos (535-524 av. J.-C.), amassa de grandes richesses, et fut longtemps célèbre par son bonheur. On raconte qu'inquiet lui-même de l'étonnant succès qu'obtenaient toutes ses entreprises, il voulut, pour prévenir la jalousie des dieux, s'imposer un sacrifice en jetant à la mer une pierre précieuse à laquelle il tenait beaucoup; mais, quelques jours après, cette pierre fut retrouvée dans le corps d'un poisson. Ce même Polycrate eut la fin la plus malheureuse. Pendant qu'il méditait la conquête de l'Ionie, il fut pris en trahison par Orétès, satrape de Cambyse, qui le fit mettre en croix.

POLYDECTE, roi de l'île de Sériphe, recueillit Danaé et Persée, livrés à la mer dans un coffre; mais plus tard, ayant voulu faire violence à Danaé, il fut pétrifié par la tête de Méduse que lui présenta Persée, vainqueur des Gorgones.

POLYDORE, fils de Priam. *Voy.* POLYMNESTOR.

POLYDORE DE CARAVAGE. *Voy.* CARAVAGE.

POLYDORE VIRGILE, historien. *Voy.* VIRGILE.

POLYEN, *Polyænus*, écrivain grec, natif de Macédoine, était avocat à Rome sous Marc-Aurèle. Il a laissé : *Stratagèmes*, ou *Ruses de guerre*, en 8 livres, publiés par Is. Casaubon, Paris, 1589; par Coray, Paris, 1809, in-8 ; trad. par dom G.-A. Lobineau, de la congrégation de Saint-Maur.

POLYEUCTE (saint), martyr d'Arménie, vivait vers l'an 250 et servait à Mélitène dans l'armée romaine, lorsqu'il fut converti par son ami Néarque. Ayant confessé J.-C., pendant une persécution, il eut la tête tranchée. On le fête le 13 février. Les actes de ce martyr sont peu avérés. Polyeucte a inspiré à Corneille une de ses plus sublimes tragédies.

POLYGNOTE, de Thasos, peintre qui florissait vers 396 av. J.-C., fut un de ceux qui firent faire le plus de progrès à l'art. On admirait surtout son dessin et le beau caractère de ses figures. Ses ouvrages les plus estimés, parmi lesquels des fresques, se trouvaient à Delphes.

POLYHISTOR (Alexandre). *Voy.* ALEXANDRE POLYHISTOR.

POLYMNESTOR, roi de la Chersonèse de Thrace, gendre de Priam, qui lui confia Polydore, son plus jeune fils, fit tuer ce prince après la chute de Troie et s'empara de ses richesses. Débarquée par hasard sur la côte de Thrace, la mère de Polydore, Hécube, ayant retrouvé Polymnestor, se jeta sur lui, lui arracha les yeux et tua ses enfants.

POLYMNIE ou POLYHYMNIE (de polys, beaucoup, et hymnos, hymne), muse de la poésie lyrique.

POLYNÉSIE. *Voy.* OCÉANIE.

POLYNICE, fils d'OEdipe et de Jocaste, frère jumeau d'Etéocle. Les deux frères nourrirent toujours l'un contre l'autre une haine mortelle. Après la catastrophe d'OEdipe, Polynice convint avec Etéocle, son frère, qu'ils régneraient chacun un an à tour de rôle ; il laissa Etéocle commencer, mais au bout de l'année il demanda en vain à prendre sa place. Aidé par Adraste, roi d'Argos, dont il avait épousé la fille, il vint, accompagné de six autres princes grecs, mettre le siége devant Thèbes, et commença cette guerre connue sous le nom de *Guerre des Sept-Chefs*. Les deux frères s'étant rencontrés dans le combat se tuèrent réciproquement. Créon, leur oncle, qui était resté maître de Thèbes, défendit de rendre les derniers honneurs à Polynice, et fit périr Antigone pour avoir contrevenu à ses ordres. On place ces événements vers l'an 1316 av. J.-C.

POLYPERCHON. *Voy.* POLYSPERCHON.

POLYPHÈME, fameux cyclope, fils de Neptune et de la nymphe Thoosa, habitait en Sicile un antre voisin de la mer, et faisait paître ses troupeaux dans de vastes prairies. Dédaigné par Galatée qu'il aimait, il écrasa d'un coup de pierre Acis, son rival. Lorsque la tempête jeta Ulysse et son équipage sur les côtes de Sicile, il les enferma dans sa caverne pour les dévorer ; mais Ulysse, ayant réussi à l'enivrer, lui creva son œil unique avec un pieu et sortit de l'antre.

POLYPHONTE, tua le roi de Messénie Cresphonte, son parent, et tous les princes de la famille royale, sauf Téléphonte (*Æpytus*), fils du roi, qui lui échappa ; puis il s'empara du trône ; mais il finit par périr lui-même de la main de Téléphon, quand ce prince fut parvenu à l'adolescence.

POLYSPERCHON, général d'Alexandre, commandait les Stymphéens à la bataille d'Arbèles, conquit ensuite la Bubacène ; mais, par sa franchise il encourut la disgrâce d'Alexandre, qui le mit en prison et ne lui pardonna que longtemps après. Il remplaça Antipater dans la tutelle des rois et la régence de l'empire (320). Cassandre, fils d'Antipater, aidé de Ptolémée, lui déclara la guerre. Vaincu

plusieurs rencontres et abandonné de ses alliés, Polysperchon fut obligé de se réfugier chez les Étoliens (317) : il reparut quelques années après avec Hercule, fils d'Alexandre et de Barcine, qu'il voulait mettre sur le trône ; mais, séduit par les promesses trompeuses de Cassandre, il consentit à empoisonner le jeune prince (309) : par là il se priva de tout appui. On ignore ce qu'il devint depuis.

POLYXÈNE, une des plus jeunes filles de Priam et d'Hécube, était très belle. Achille, épris de ses charmes, la demanda et l'obtint ; il allait l'épouser, quand Pâris le tua en trahison ; Pyrrhus, pour venger la mort de son père, immola de sa main Polyxène sur le tombeau d'Achille.

POMABAMBA, v. de Bolivie (Charcas), ch.-l. de district, sur une mont., à 260 k. E. de Potosi ; 3,000 h.

POMARD, village du dép. de la Côte-d'Or, à 3 kil. S. O. de Beaune ; 1,160 hab. Vins fameux, les plus exquis de la côte de Beaune après ceux de Volnay.

POMBAL, ville du Portugal (Estramadure), à 34 kil. N. E. de Leyria ; 5,000 hab. Chapeaux. Ruines d'un château-fort. — Elle appartenait jadis à l'ordre des Templiers, et fut cédée à celui du Christ en 1357 ; on y fonda ensuite une commanderie en faveur de la famille de Carvalho-Melho.

POMBAL (dom Séb.-Jos. CARVALHO-MELHO, comte d'Oeyras, marquis de), ministre portugais, né en 1699 à Soure près de Coïmbre. Après avoir été secrétaire d'ambassade à Londres (1739), ambassadeur à Vienne (1745), il fut nommé en 1750 par le roi Joseph ministre des affaires étrangères, et devint, au bout de peu d'années, principal ministre du royaume. Il garda l'autorité pendant vingt-sept ans, et s'occupa sans relâche de donner de la force au gouvernement, de comprimer les factions, d'affaiblir les nobles et de favoriser le commerce ; il diminua le pouvoir de l'inquisition et répara par une habile administration les maux qu'avait causés le terrible tremblement de terre de Lisbonne (1755). Il poursuivit les Jésuites en toute occasion, leur retira l'administration du Paraguay, obtint contre eux de la cour de Rome un décret de réforme (1757), et les ayant impliqués dans un complot contre la vie du roi (1758), il les expulsa définitivement du Portugal (1759), et du Brésil (1760). Il s'efforça d'enlever aux Anglais le commerce exclusif du Portugal ; néanmoins, dans la guerre de 1762, entre la maison de Bourbon et l'Angleterre, il se déclara en faveur de celle-ci et refusa d'accéder au pacte de famille. Comblé de faveurs par Joseph I, il avait été créé en 1759 comte d'Oeyras, en 1770 marquis de Pombal ; mais il perdit son pouvoir et son crédit à la mort de ce prince (1777). Il quitta alors Lisbonne, se vit bientôt assailli de mille accusations, et fut banni loin de la cour (1781). Il mourut en exil dix mois après (1782). Pombal est un des plus grands ministres qu'ait eus le Portugal : il laissa en quittant les affaires 240 millions en caisse, mais il avait les formes tyranniques, et il était dominé par une violente haine contre les nobles et les Jésuites, et par un engouement excessif pour les idées philosophiques du XVIII[e] siècle.

POMÉRANIE, *Pommern*, prov. des États prussiens, entre le duché de Mecklembourg à l'O., la Prusse propre à l'E., le Brandebourg au S., la mer Baltique au N. ; 430 kil. de l'E. à l'O. sur 60 de largeur moyenne ; 900,000 hab. (en y comprenant l'île de Rugen). Ch.-l., Stettin. Div., 3 régences (Stralsund, Stettin, Coeslin). Beaux ports, places très fortes, université (à Greifswalde). La Poméranie est arrosée par l'Oder, qui la coupe en deux, par la Reckenitz, la Peene, l'Ihna, la Rega, la Persante : elle est humide, assez froide, médiocrement fertile, mais riche en bois et en pâturages ; ses oies fumées, ses jambons et saucissons sont renommés. On trouve sur ses bords de l'ambre, mais moins qu'en Prusse ; beaucoup de cemm. Le luthéranisme y domine. — La Poméranie (dont le nom dérive du slave *Pomarski*, près de la mer) fut successivement habitée par divers peuples barbares : Goths, Suèves, Rugiens, Vandales, Slaves. Au VII[e] siècle, elle était surtout occupée par les Venèdes ; au IX[e], on trouve, à l'O. de l'Oder des Velatabe ou Wiltses, des Tollensiens, etc. Au XI[e], tous ces petits peuples furent compris dans l'éphémère roy. de Slavonie, vassal de la Saxe ; diverses villes s'y gouvernaient presque en républiques, entre autres Winnetha (très commerçante) et l'état pirate d'Immebourg, fondé par le fameux Palnatoke. Vers la fin du siècle, un fils du roi de Slavonie, Mistewoï II, occupa toute la Poméranie (laquelle, outre la Poméranie actuelle, contenait la Pomérellie, la Nouvelle-Marche et la Marche de l'Ucker) ; il la transmit à Svantibor I, son fils, qu'on regarde comme la tige des ducs de Poméranie, et qui se reconnut vassal de la Pologne. A sa mort (ou à son abdication), qui eut lieu en 1107, le duché fut coupé en deux, la *Poméranie antérieure*, et la *Poméranie ultérieure* (la Persante était la ligne de séparation). Une forte partie de celle-ci devint province polonaise, sous le nom de Poméranie de Dantzick ou Pomérellie ; le reste revint en 1295, par suite de l'extinction de la ligne qui le possédait, à la ligne de Poméranie antérieure, laquelle, dès 1181, s'était reconnue vassale de l'empereur d'Allemagne, et n'a cessé depuis lors de faire partie de l'empire. Une multitude de partages et sous-partages rendent l'histoire de la Poméranie très confuse ; on peut cependant y distinguer trois phases : 1° du XI[e] siècle à 1285, unité ; 2° de 1285 à 1478, séparations diverses ; 3° de 1478 à 1637, réunion des diverses branches pendant 105 ans, et coexistence seulement de deux lignes pendant 54 ans, de 1569 à 1623. Dans la deuxième période, on rencontre, non seulement les duchés de Pom.-Stettin et Pom.-Wolgast (qui se retrouvent aussi de 1569 à 1623), mais aussi ceux de Poméranie en deçà et Poméranie au delà de la Swine (ou Poméranie postérieure), de Pom.-Stargard et Poméran.-Stolpe, et de duché de Rugen. Depuis longtemps la maison de Brandebourg avait conclu avec la ligne de Pom.-Stettin un pacte de confraternité, qui lui donnait des droits éventuels sur cette province ; cependant, quand cette ligne s'éteignit en 1464, les droits de la ligne de Pom.-Wolgast prévalurent : il fut toutefois convenu plus tard, par un traité signé à Gremnitz en 1529, qu'au cas de l'extinction de cette ligne elle-même, la maison de Brandebourg recueillerait la succession ; c'est ce qui eut lieu en 1637, à la mort de Bogislas XIV. Cependant les électeurs de Brandebourg n'eurent pas encore toute la Poméranie ; le traité de Westphalie (1648) fit de ce pays deux parts : la Poméranie antérieure et la Poméranie ultérieure (cette fois l'Oder servait de bornes), et donna à la Prusse la 2[e], et à la Suède la 1[re], plus Stettin, Garz, Dam, Golnau, l'île de Wollin, le Frische-Haff et les deux rives de l'Oder ; d'où le nom de *Poméranie suédoise* donné à tout ce lot. La grande guerre du Nord (1700-1721), terminée par la paix de Nystad, diminua beaucoup la Poméranie suédoise ; en 1807, elle perdit encore de fait Stralsund et l'île de Rugen. Le tout en 1814 fut cédé au Danemark en échange de la Norwége, puis en 1815 le Danemarck le céda à la Prusse, en échange du Lauenbourg ; de sorte qu'aujourd'hui la Prusse réunit toute la Poméranie.

POMÉRANIE SUÉDOISE. Cette prov. fut constituée en 1648 par le traité de Westphalie en faveur de la Suède : elle se composait principalement de l'anc. *Poméranie antérieure* (contenant Rugen, Stralsund, Barth, Gutzkow, Wolgast, etc.), à laquelle on ajouta Stettin, Wollin, etc., et avait pour chef-lieu Stralsund (*Voy.* l'art. précédent).

POMÉRANIE ANTÉRIEURE, POSTÉRIEURE, ULTÉ-

MINEURE, etc. *Voy.* l'article général POMÉRANIE.

POMÉRANIE DE DANTZICK. *Voy.* POMÉRELLIE.

POMÉRELLIE, dite aussi *Poméranie mineure*, *Poméranie de Dantzick*, partie de la Poméranie, était comprise entre la Vistule, la Netze, la mer Baltique et la Prusse. La Pomérellie devint prov. polonaise en 1295; mais elle fut longtemps un sujet de querelles entre ce roy., le Brandebourg, l'ordre Teutonique, et finit par être coupée en trois portions (1311); mais en 1343 et 1436, les Teutoniques cédèrent leur part à la Pologne. Ce fut une des provinces que le premier démembrement de la Pologne valut à la Prusse (1772). La Pomérellie, sous le régime polonais, formait un palatinat. *Voy.* POLOGNE.

POMETIA (SUESSA-). *Voy.* SUESSA.

POMEY (Fr.), jésuite, préfet des études à Lyon, où il mourut en 1673, a laissé : un *Dictionnaire français-latin*, Lyon, 1664, in-4 (réimprimé sous le titre de *Dictionnaire royal*) ; *Flos latinitatis*, 1665; *Indiculus universalis*, 1667 ; *Pantheum mysticum*, 1669 (traduit en français par Thénard, sous le titre de *Méthode pour apprendre l'histoire des anciennes divinités du paganisme*, 1715, in-12).

POMIGLIANO-D'ARCO, *Pompeianum?* v. du roy. de Naples, à 11 kil. N. E. de Naples; 4,800 hab. Belle église. — Saccagée et brûlée par Charles VIII.

POMMEREUL (François-René-Jean DE), officier général, né à Fougères en 1745, mort en 1823, servit d'abord en Corse, fut envoyé par Louis XVI dans le royaume de Naples pour y organiser l'artillerie, reprit du service en France après le 18 brumaire, et fut, sous l'empire, préfet, puis conseiller d'état et directeur de la librairie. On a de lui, entre autres ouvrages : *Histoire de Corse*, 1779 ; *Vues sur l'Italie et Malte*, 1797 ; *Campagnes du général Bonaparte en Italie*, 1797. Il a coopéré à l'*Encyclopédie méthodique* et à d'autres grands recueils.

POMONA ou MAINLAND, la plus grande des îles Orcades, est au milieu du groupe. C'est un amas de petites montagnes entrecoupées de bras de mer qui forment une foule de marécages et de lacs; 46 kil. sur 20; 15,000 hab. Bruyères ; sol aride. Mines de fer excellent. Beaucoup de ruines curieuses, entre autres la *maison des Pictes* et le cercle de *Loda*, mentionné dans Ossian. — L'île principale des Orcades australes porte aussi le même nom.

POMONE, déesse des fruits (en latin *poma*), avait à Rome un temple et des autels. On la donne pour femme à Vertumne. On la représente couronnée de pampres, de grappes de raisin, et tenant à la main une corne d'abondance ou une corbeille de fruits.

POMPADOUR, village de France, titre de marquisat. *Voy.* ARNAC-POMPADOUR.

POMPADOUR (J.-Antoinette POISSON, dame Lenormand d'Etioles, marquise DE), une des maîtresses de Louis XV, née en 1722, était fille d'un boucher des Invalides, qui fut obligé de fuir pour avoir malversé; elle épousa fort jeune le neveu d'un fermier général (Lenormand d'Etioles), et quitta son mari en 1744 pour se donner à Louis XV, dont elle avait captivé les regards. Elle fut installée au château de Versailles, créée marquise de Pompadour (1745), dotée d'une pension de 200,000 livres, et plus tard devint dame du palais de la reine. Sa faveur dura 20 ans, grâce à la complaisance avec laquelle elle supportait ou même facilitait les infidélités de Louis XV, et son crédit ne diminua un peu que vers la fin de sa vie. Mme de Pompadour défaisait et faisait les ministres, les généraux, les ambassadeurs, et décidait les affaires les plus importantes; tout ce qu'il y avait de plus élevé en France était à ses pieds ; les gens de lettres qu'elle protégeait, et surtout Voltaire, chantèrent ses louanges ; Marie-Thérèse daigna lui écrire, et sut en la ménageant décider la jonction de la France à l'Autriche au commencement de la guerre de Sept-Ans. Elle mourut au palais de Versailles en 1764. Mme de Pompadour fut longtemps en France l'arbitre du goût et de la mode : ameublement, habillement, coiffure, tout se faisait à la Pompadour. Sa *Vie* parut à Londres, 1758, 2 vol. in-12 ; on a en outre publié les *Mémoires de Mme de Pompadour* (apocryphes), Liége, 1765, 2 vol. in-8; des *Mémoires de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour* (par Soulavie), Paris, 1802, in-8.

POMPÉE, *Cn. Pompeius Magnus*, Romain célèbre, né l'an 106 av. J.-C., de famille équestre, était fils de Cn. Pompeius Strabo (*Voy.* POMPEIUS). Il prit de bonne heure parti pour Sylla, et leva de son chef trois légions en faveur de ce général (83), battit divers corps de partisans de Marius, soumit à Sylla la Cisalpine, reprit la Sicile, fit tuer Carbon dans Cossyre, défit Domitius Ahénobarbus en Afrique, et obtint le triomphe. Sylla mort, Pompée ravit la Narbonaise aux lieutenants de Sertorius (78), alla chercher Sertorius lui-même en Espagne, le combattit quatre ans sans grand succès, et finit par se tirer heureusement de cette guerre, grâce à l'assassinat de Sertorius par Perpenna. Nommé consul à son retour en Italie, il acheva d'écraser à Silare les esclaves qui s'étaient révoltés (70), reçut un 2e triomphe, et fut nommé consul. La loi *Gabinia* lui donna pour trois ans le proconsulat des mers, et d'immenses moyens pour détruire les pirates : 49 jours lui suffirent pour les exterminer (67). Chargé ensuite par la loi *Manilia* (66) de la guerre contre Mithridate (qui déjà avait été affaibli par Lucullus), il le bat sur les bords de l'Euphrate (65), entre en Arménie et force Tigrane à la paix, puis tourne ses armes vers le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie, qu'il soumet; descend en Syrie et enlève le royaume à Antiochus l'Asiatique, remplace Aristobule par Hyrcan II sur le trône de Judée (64); puis, apprenant que Mithridate est mort, il va dans Amise recevoir la soumission de son fils (Pharnace), auquel il laisse le royaume de Bosphore (62), et revient triompher une troisième fois. Deux ans après il forma le 1er triumvirat avec Crassus et César (60), et scella cette union en épousant Julie, fille du dernier. Dans le partage que les triumvirs firent entre eux des provinces, Pompée obtint l'Afrique et l'Espagne, mais il fit administrer son département par ses lieutenants, et resta lui-même à Rome, où il chercha à éclipser César, et à se concilier à la fois le sénat (par une modération affectée) et le peuple (par des largesses). La mort prématurée de Julie rompit les liens qui avaient un instant rapproché les deux rivaux ; enfin la mort de Crassus à Carrhes (53) laissa Pompée face à face avec César. Jaloux des succès de ce dernier en Gaule, il l'attaqua d'abord sourdement; enfin, l'an 50, il fit lancer un sénatus-consulte qui sommait César d'abandonner son armée, tandis que lui-même gardait ses légions et ses provinces. Ce fut le signal de la guerre civile. César passe le Rubicon (49), et Pompée, qui s'est laissé surprendre sans forces en Italie, s'enfuit en Grèce avec le sénat et les nobles ; de ce moment, Pompée ne commet plus que des fautes ; il quitte son camp retranché de Dyrrachium, où César n'avait pu le forcer, et suit son rival en Thessalie, lui livre bataille à Pharsale, se laisse vaincre, fuit jusqu'en Égypte, et périt égorgé en vue du rivage, par ordre du jeune roi Ptolémée XII (48). Sa tête fut portée à César, qui versa des larmes à cet aspect, et punit les meurtriers. — Pompée n'avait que de l'ambition, mais point de génie, de hautes vues, de système ; fier de ses succès militaires, et se reposant sur l'éclat de sa renommée, il dédaigna les efforts de César, et par ses hauteurs maladroites il mécontenta toujours ses amis politiques. Il laissa deux fils qui tentèrent vainement de relever son parti.

POMPÉE-L'AÎNÉ, *Cn. Pompeius*, fils du grand *Pompée*, passa d'Antioche (où il se trouvait à la mort de son père) en Afrique, puis en Espagne, y rassembla 13 légions, de nombreux auxiliaires et une flotte formidable; mais, attaqué par César en personne, il perdit la bataille décisive de Munda, et périt dans sa fuite, en 45 av. J.-C.

POMPÉE-LE-JEUNE, *Sextus Pompeius*, frère du précédent, lui amena des vaisseaux, l'an 46 av. J.-C., prit part à la guerre de Munda (45), gagna les monts de Celtibérie, où il fit la guerre en partisan contre les amis de César, obtint du sénat, à la mort du dictateur (44), le droit de rentrer à Rome, avec une forte indemnité pour la perte de ses biens paternels, et reçut le commandement des provinces maritimes. Lors de la formation du deuxième triumvirat (42), il se rendit maître de la Sicile, conquit la Sardaigne, la Corse, bloqua, affama Rome, et réduisit Antoine et Octave à signer avec lui la paix de Misène (38), qui, en lui laissant les trois grandes îles, lui promettait l'Achaïe et le consulat pour l'année suivante. Cette paix fut courte. Dès l'an 37, Sextus perdit, par la défection de Ménas, la Sardaigne et la Corse avec 60 vaisseaux. La guerre fut d'abord fatale à Octave, qui fut battu à Scylla (37), privé de deux flottes par la tempête (37-36), et menacé par Antoine; mais enfin l'habileté d'Agrippa, la diversion de Lépide, la victoire de Myles, celle de Nauloque ravirent à Sextus la Sicile. Il se réfugia en Asie, voulant s'offrir en suppliant à Antoine, mais il crut ensuite pouvoir le forcer à entrer en partage avec lui, fut battu et pris par Titius, et périt en prison à Milet (35).

POMPÉE (TROGUE), *Trogus Pompeius*, historien latin, natif des Gaules, vivait au premier siècle de J.-C., et composa une *Histoire universelle* (dite *Histoires philippiques*), en 44 livres, qui ne nous est connue que par l'excellent abrégé que nous en a laissé Justin.

POMPEIES, *Pompeii*, ville de Campanie, sur la côte, à l'embouchure du *Sarnus*, rapportait sa fondation à Hercule. Un tremblement de terre en renversa la moitié en 63 av. J.-C.; en 79, le reste fut englouti sous les cendres du Vésuve. Pompéies fut retrouvée en 1755 (42 ans après Herculanum). On y a pratiqué des fouilles d'une manière suivie depuis 1799, et on a mis à découvert le 5e de la v. *Torre dell' Annunziata* est bâtie près de l'emplacement de Pompéies.

POMPEIOPOLIS, ville de Galatie, au N., sur l'Halys, près de la Paphlagonie. — Les villes de Soles et d'Amise portèrent aussi le nom de Pompéiopolis.

POMPEIUS (CN.) STRABO, père du grand Pompée, consul l'an 89 av. J.-C., se signala dans la guerre sociale par la défaite d'Afranius (90), la prise d'Asculum (89) et la soumission des *Vestini* et des *Peligni*; mais se déshonora en gardant pour lui le produit du butin. Envoyé l'an 88 contre Marius et Cinna, il s'entendit avec eux pour se laisser battre; dans cette campagne, ses soldats révoltés allaient lui ôter la vie, quand les prières du jeune Pompée les désarmèrent. Pompeius Strabo périt peu après d'un coup de foudre (87). Son corps fut traîné dans les rues de Rome et jeté dans le Tibre. — *Voy.* POMPÉE.

POMPELO, ville d'Hispanie, auj. PAMPELUNE.

POMPIGNAN, village du dép. du Gard, à 24 kil. E. S. E. du Vigan; 1,400 hab. Lainages.

POMPIGNAN-LEFRANC, vill. du dép. de Tarn-et-Garonne, à 29 kil. S. E. de Castel-Sarrazin; 800 hab. Château du marquis de Pompignan.

POMPIGNAN (J.-J. LEFRANC, marquis de), né à Montauban en 1709, mort en 1784, fut avocat général, puis premier président à la cour des aides de cette ville, conseiller d'honneur au parlement de Toulouse, fit marcher de front le droit et les lettres, et finit par se vouer exclusivement aux dernières; ses principes religieux lui attirèrent l'inimitié du parti philosophique et les sarcasmes de Voltaire. Las de ces attaques, il se retira dans sa terre de Pompignan. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1760. On a de lui une tragédie de *Didon* (1734); des *Poésies sacrées*, tirées des psaumes et des prophéties, qui renferment des beautés véritables; un *Voyage de Languedoc et de Provence*, etc. Ses *Œuvres complètes* forment 6 vol. in-8, 1784.

POMPIGNAN (Jean-George LEFRANC DE), frère du précédent, né à Montauban en 1715, fut archevêque de Vienne, député à l'Assemblée Constituante (1789), conduisit le 20 juin la majorité du clergé dans la chambre du tiers-état, puis fut ministre de la feuille des bénéfices. Il a laissé beaucoup d'ouvrages sur la religion, des mandements, etc.

POMPON, riv. des États-Unis. *Voy.* EDISTO.

POMPONACE (Pierre), en italien *Pomponazzi*, né à Mantoue en 1462, mort vers 1526, professa la philosophie à Padoue, Ferrare, Bologne, tenta de rétablir le règne d'Aristote en Italie, et passa pour athée. Son traité *De immortalitate animæ*, Bologne, 1516 et 1534, in-12, fut vivement incriminé; il y soutenait que l'on ne peut prouver l'immortalité de l'âme par la seule raison. Son traité *De incantationibus*, Bâle, 1556, in-8, fut mis à l'index. Ses *Œuvres* parurent à Venise (1525-67), in-fol., sous le titre de *Petri Pomponatii opera omnia philosophica*.

POMPONIANA ou MESÉ, presqu'île de la Gaule Narbonaise, auj. *Giens*. *Voy.* GIENS.

POMPONIUS (famille des). Elle faisait remonter son origine à un des fils de Numa Pompilius. Le membre le plus célèbre de cette famille fut l'ami de Cicéron, Titus Pomponius Atticus. *Voy.* ATTICUS.

POMPONIUS (SEXTUS), jurisconsulte de Rome, vécut sous Adrien et Marc-Aurèle. On n'a de ses livres de jurisprudence que quelques fragments insérés dans le *Digeste*, entre autres celui qui forme la deuxième loi du titre de l'*Origine du droit*. Ces *fragments* ont été publiés à Lemgo, 1750, in-4.

POMPONIUS LÆTUS (Julius), savant Calabrais, né en 1425, mort en 1497, était un bâtard de la maison de San-Severino et cachait son vrai nom. Il se fit remarquer à Rome par ses talents, mais il s'attira aussi des ennemis, fut accusé d'avoir conspiré contre le pape Paul II, et mis en prison. Il obtint au contraire la faveur des papes Sixte IV et Innocent VIII, et fut nommé à l'une des chaires du collège de Rome. On lui doit plusieurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités de Rome, des éditions de Varron, Pline-le-Jeune, Salluste; des *Commentaires* sur Quintilien, Columelle, Virgile. Sa latinité est très pure.

POMPONIUS MÉLA. *Voy.* MÉLA.

POMPONNE, village du dép. de Seine-et-Marne, à 15 kil. S. O. de Meaux; 300 hab. Château et parc. Jadis titre d'un marquisat.

POMPONNE (Simon ARNAULD, marquis de), fils d'Arnauld d'Andilly et neveu du grand Arnauld, né en 1618, mort en 1699, fut intendant des armées françaises à Naples, en Catalogne, puis ambassadeur en Suède, en Hollande, enfin ministre des affaires étrangères (1671-79); il fut pendant douze ans éloigné des affaires par suite des intrigues de Colbert et de Louvois, mais il fut rappelé au ministère en 1691 et y resta jusqu'à sa mort. Ce ministre était surtout remarquable par son intégrité.

PONCE DE LÉON (J.), capitaine espagnol, né dans la prov. de Léon, eut une grande part à la réduction de la partie S. E. d'Hispaniola (St-Domingue), soumit Porto-Rico, dont il fut nommé gouverneur, découvrit les côtes de la Floride (1512), et y fonda une colonie.

PONCE (Pierre DE), Bénédictin espagnol, né vers 1520 à Valladolid, mort en 1584, paraît être le 1er inventeur de l'art d'instruire les sourds-muets; ses contemporains disent même qu'il les faisait *parler*.

PONCE PILATE. *Voy.* PILATE.

PONCES (îles). *Voy.* PONZA.

PONCIN, ch.-l. de cant. (Ain), à 17 kil. S. O. de Nantua; 2,696 hab.

PONDICHÉRY, ch.-l. de l'Inde française, sur la côte du Karnatic, à 143 kil. S. O. de Madras, par 77° 31' long. E., 11° 55' lat. N.; 40,000 hab. Résidence du gouverneur général, cour royale, tribunal de 1re instance. Rade assez bonne. Un canal la divise en ville blanche et ville noire; celle-ci n'est formée que de cabanes, celle-là est remarquable par deux belles places, par l'hôtel du gouvernement, le nouveau bazar, et est plantée d'arbres. Ecoles diverses, collége (créé récemment), jardin botanique. Commerce peu actif.— Pondichéry, qui n'était d'abord qu'une bourgade, fut achetée et colon. en 1683 par Fr. Martin, prise en 1693 par les Holl., rendue en 1697, et devint le ch.-l. de nos posses. Après la prise de Delhi par Nadir-chah, et sous le gouv. de Dupleix, elle devint la capitale d'un vaste pays. La guerre de Sept-Ans nous ravit le territoire qui environnait la ville; Pondichéry même fut prise en 1764 par les Anglais. Rendue à la France, elle fut prise de rechef en 1778 et 1793. L'Angleterre la rendit à la France en 1816, mais presque sans territoire.— On nomme auj. *Gouvernement général de Pondichéry* les cinq districts épars que nous avons dans l'Inde (Pondichéry, Karikal, Yanaon, Mahé, Chandernagor).

PONENT (RIVIÈRE DU). *Voy.* GÊNES.

PONIATOWSKI (Stanislas, comte), noble polonais, né en 1678, mort en 1762, prit parti pour Stanislas Leczinski, et fut un des plus fidèles amis de Charles XII. Il le suivit en Turquie, et fut envoyé par lui en ambassade à Constantinople; il y fut d'abord bien accueilli, mais son succès ne fut pas de longue durée. Il quitta la Turquie avec Charles XII, et fit plus tard sa soumission à Auguste II, fut chargé de plusieurs missions à la cour de France, et mourut avec le titre de castellan de Cracovie. Son fils régna en Pologne sous le nom de Stanislas II.

PONIATOWSKI (Stanislas-Auguste, comte), favori de Catherine II et roi de Pologne. *Voy.* STANISLAS II.

PONIATOWSKI (Joseph, prince), neveu de Stanislas II, né à Varsovie en 1763, mort en 1813, servit d'abord dans l'armée autrichienne, rentra en Pologne en 1789 et commanda en chef les troupes polonaises dans la guerre de 1792; mais contrarié par la diète dans toutes ses opérations, il donna sa démission, quitta la Pologne et n'y rentra qu'en 1794. Il servit alors sous Kosciusko, mais l'issue malheureuse de la guerre le força de s'expatrier de nouveau jusqu'à l'apparition des Français en Pologne (1806). Il fut alors nommé ministre de la guerre et réorganisa l'armée. En 1809, avec 8,000 hommes, il défendit Varsovie contre 60,000 Autrichiens et battit à Razin l'archiduc Ferdinand; il se signala dans les troupes auxiliaires de la France, en 1812 et 1813; et fut nommé maréchal de France sur le champ de bataille de Leipsick, mais il périt peu après: chargé de protéger la retraite de l'armée, il s'élança dans l'Elster plutôt que de se rendre, et s'y noya (19 oct. 1813). On l'a surnommé le *Bayard polonais*.

PONS, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), près de la Seugne, à 20 kil. S. E. de Saintes; 4,294 hab. Ancien château-fort; aux environs, eau minérale. Comm. de vins et eaux-de-vie.— Cette ville joua un assez grand rôle dans les guerres de religion.

PONT, *Pontus*, région de l'Asie-Mineure, au N. E., bornée au N. par le Pont-Euxin, auquel elle devait son nom, à l'E. par la région Caucasienne et l'Arménie, à l'O. par la Paphlagonie, au S. par la Cappadoce. On y distinguait diverses peuplades indépendantes (Tibarènes, Chalybes, Mosynèques, etc.); il s'y trouvait aussi des villes grecques, sur la côte (entre autres Amise, Trapézonte). Les autres places principales étaient Amasée, Cérasonte, Zéla, Comana-Pontica, Polemonium, Thémiscyre, Néocésarée.— Le Pont faisait d'abord, dit-on, partie de la Cappadoce; mais vers 520 av. J.-C., les 2 pays furent séparés, et le Pont forma une satrapie de l'empire perse. Toutefois, les satrapes de Pont étaient héréditaires et à peu près indépendants. Cette indépendance fut complète sous les Séleucides. Mithridate VII, le plus célèbre des rois de Pont, accrut beaucoup ses états, en y joignant le Bosphore, une partie de la Colchide, et pendant un temps la Cappadoce et la Paphlagonie. Il fut sans cesse en guerre avec les Romains, qui, après trois guerres (88-85, 83-81 et 75-65), lui enlevèrent le trône et la vie. Après la première, le Pont fut réduit en province romaine, et le Bosphore seul resta au fils de Mithridate, Pharnace. Ce dernier, au milieu des guerres civiles de César et de Pompée, recouvra un instant le Pont et fit des progrès en Asie-Mineure; mais César, dans une courte campagne, lui reprit ses conquêtes (47 av. J.-C.). Une portion du Pont (la partie N. E.) pourtant resta indépendante sous le bon plaisir d'Antoine, puis d'Auguste, et forma un petit royaume qui eut deux princes du nom de Polémon. Cet état, qui prit le nom de *Pont Polémoniaque*, fut réuni à l'empire sous Néron, après cession volontaire de Polémon II. Voici la liste des rois de Pont:

Pharnace I, av. J.-C.	520	Evergète),	157
Artabase,	502	Mithridate VII (ou	
Ariobarzane I,	480	Eupator),	123-65
Mithidrate I,	403	*Soumission aux Rom.*,	65-48
Ariobarzane II,	363	Pharnace,	48-47
Mithridate II,	337	*Rois du Pont Polémo-*	
Mithridate III,	302	*niaque.*	
Mithridate IV,	266	Polémon I,	47
Mithridate V,	222	Pythodoris (sa veuve),	
Pharnace II,	186	11 av. J.-C.-38 ap. J.-C.	
Mithridate VI (ou		Polémon II,	38-65

PONT (diocèse de), un des cinq diocèses de la préfecture d'Orient, comprenait toute la partie orient. de l'Asie-Mineure, moins la Cilicie, et se divisait en onze provinces, savoir: Pont Polémoniaque, Pont Galatique (dit aussi Pont ou Hellénopont), Galatie 1re et 2e, Bithynie, Honoriade, Cappadoce 1re et 2e, Arménie 1re et 2e, Paphlagonie.

PONT CAPPADOCIEN. On nomma ainsi, seulement d 47 av. à 65 ap. J.-C., la partie du Pont au S. E. d Pont Polémoniaque. Quand ce dernier pays fut de venu prov. romaine, le Pont Cappadocien y fut réun

PONT GALATIQUE (ou simplement PONT), partie d Pont à l'O. du Pont Polémoniaque, avait pour ch.- Amasée. Justinien lui donna le nom d'Hellénopon

PONT POLÉMONIAQUE, partie du Pont à l'E. d Pont Galatique, au N. et à l'O. du Pont Cappadocie avait pour capit. Polemonium. *V.* PONT et POLÉMO

PONTAC, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à kil. S. E. de Pau; 2,000 hab. Couvertures, cap

PONTA-DEL-GADA, ch.-l. de l'île St-Mic (une des Açores), par 22° 43' long. O., 27° 43' l N.; 12,000 hab. Rade grande, citadelle. Soieri draps, chapeaux. Commerce d'oranges, etc.

PONTAILLER, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à kil. E. de Dijon; 1,200 hab. Jadis forte. Antiqui

PONT-A-MARCQ, ch.-l. de cant. (Nord), à kil. S. E. de Lille; 600 hab.

PONT-A-MOUSSON, *Mussipons*, ch.-l. de cant. (Meu the), à 24 kil. N. O. de Nancy, sur la Moselle, le partage en deux parties réunies par un p 7,261 hab. Hôtel-de-ville, casernes, hôpital, ég paroissiales, collége communal, séminaire; fo nes, etc. Fabriques de sucre de betterave; pote laines, draperies, broderies, etc. Patrie de J. clay, de Duroc, etc. — Bâtie par les comte Bar et érigée en marquisat dès 1354, elle devi 1572 le siége d'une université qu'elle conserva siècles. Elle fut souvent prise (1240, 1475, 163

PONTANUS (J.-Jovien), en italien *Pontano* en 1426 dans l'Ombrie, mort en 1503, fut secré de Ferdinand I, roi de Naples, précepteur d'Alph son fils, ambassadeur, premier ministre, mais t ses bienfaiteurs pour Charles VIII, auquel il liv

ville de Naples (1505). Il fonda l'Académie napolitaine, dite *Academia de Pontano*, rendit des services à l'étude de la philosophie et des lettres, et écrivit immensément. Ses *Œuvres* forment 6 vol. in-fol., Naples, 1505-12. On y remarque l'*Histoire des guerres de Ferdinand II de Naples avec Pierre d'Anjou* et des poésies. On lui doit la découverte des écrits de Bonat et de Rhemnius Palémon.

PONTANUS (P.) ou DA PONTE, ainsi nommé en latin parce qu'il était de Bruges (*brugge* en flamand veut dire *pont*), né vers 1480, perdit la vue à trois ans, d'où la dénomination de *Cæcus brugensis*. Il n'en devint pas moins un savant distingué; il enseigna la grammaire en diverses villes de Flandre et finalement à Paris, où il eut du succès. Il laissa beaucoup d'ouvrages (*Grammaticæ artis pars I, ... pars II*, 1528-29, 2 v.; *Ars versificatoria*, 1520 et 1529, etc.).

PONTANUS (Jacq.), philologue, né en 1542, mort en 1626, était un Jésuite de Bruch (Bohême); il professa dans divers colléges et publia des ouvrages élémentaires qui ont été longtemps classiques: *Progymnasmata latinitatis*, 1590; *Floridorum libri VIII*, 1602, 1re édit.; *Attica bellaria*, 1615-20, etc.; plus, des trad. lat. d'auteurs byzantins, des *Comment.* sur Ovide, un dialogue de *Charon* (mis à l'*Index*), etc.

PONTANUS (J.-Isaac), né à Elseneur en 1571, mort en 1639, fut d'abord disciple de Tycho-Brahé, avec lequel il demeura trois ans, fut reçu docteur en médecine à Bâle (1601), professa la physique et les mathématiques au collége de Harderwick, et fut historiographe du roi de Danemark et des états de Gueldre. Il a laissé, entre autres écrits: *Originum Francicarum libri VI*, Harderw., 1616; *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*, Amst., 1611 (tous deux mis à l'*Index*); *Rerum Danicarum hist.*, Amst., 1631; *Hist. Gueldricæ libri XIV*, Harderw., 1639.

PONTARION, ch.-l. de cant. (Creuse), à 9 kil. N. E. de Bourganeuf; 800 hab.

PONTARLIER, appelée successivement *Pons Ælii*, *Pontarium*, *Ariola* ou *Ariolica*, etc., ch.-l. d'arr. (Doubs), sur le Doubs, à 50 kil. S. E. de Besançon, est au milieu des monts du Jura; 4,890 hab. Tribunal de 1re instance, collége communal. Vieilles murailles. Assez bien bâtie. Industrie très active: horlogerie, papeterie, imprimerie, librairie; forges, fourneaux, martinets; toiles et mousselines. Commerce de blé, vins, huiles, fromages, bestiaux, chevaux et cuirs. Carrières. — On fait remonter la fondation de cette ville au temps d'Auguste; jusqu'au XIVe siècle, elle forma deux bourgs distincts, dont l'un portait le nom de *Morieux*; elle fut au moyen âge la résidence de seigneurs particuliers, vassaux des ducs de Bourgogne, et était comprise dans la Franche-Comté. Pontarlier fut pillée en 1639 par le duc de Saxe-Weimar et en partie détruite; elle eut aussi à souffrir un grand nombre d'incendies. Patrie de d'Arçon. — L'arr. de Pontarlier a 5 cant. (Levier, Montbenoît, Morteau, Mouthe et Pontarlier), 89 comm. et 50,533 hab.

PONTAUDEMER, *Pons Aldemari*, ch.-l. d'arr. (Eure), à 70 kil. N. O. d'Évreux, sur la Risle; 5,368 hab. Tanneries, corroieries, mégisseries renommées. Nommée d'abord *Breviodurum*, agrand. par un seign. normand, nommé Aldemar. Prise en 1592 par les Ligueurs. — L'arr. de Pontaudemer a 8 cant. (Beuzeville, Bourgthéroulde, Cormeilles, Montfort-sur-Risle, Pontaudemer, Quillebœuf, Routot et Saint-Georges du Vièvre), 143 comm. et 88,212 hab.

PONT-AU-MUR, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 33 kil. O. de Riom, sur la Sioule; 1,200 hab.

PONTAVEN, ch.-l. de cant. (Finistère), à 16 kil. O. de Quimperlé, près de la mer; 824 hab. Port.

PONTCHARTRAIN, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 16 kil. N. E. de Rambouillet; 1,250 hab. Joli château, résidence des comtes de Pontchartrain.

PONTCHARTRAIN (lac), aux États-Unis (Louisiane), à 8 kil. N. de la Nouvelle-Orléans; 50 kil. sur 40 Coquillages si nombreux qu'on en pave les routes.

PONTCHARTRAIN (Paul PHÉLYPEAUX, seigneur de), né à Blois en 1569, mort en 1621, appartenait à une bonne famille de robe; il occupa le poste de secrétaire des commandements de Marie de Médicis, puis celui de secrétaire d'état (1610). On a de lui des *Mémoires* sur le règne de Marie de Médicis, avec un *Journal des conférences de Loudun*, 1720.

PONTCHARTRAIN (L. PHÉLYPEAUX, comte de), petit-fils du précédent (1643-1727), fut successivement conseiller au parlement de Paris (1660), premier président au parlement de Bretagne (1667), intendant des finances (1689), secrétaire d'état (1690), chancelier (1699-1714). Il est le grand-père de Maurepas.

PONTCHATEAU, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 15 kil. N. O. de Savenay; 3,434 hab.

PONTCROIX, ch.-l. de cant. (Finistère), à 33 kil. O. de Quimper, sur le Pontcroix; 1,700 hab.

PONT-D'AIN, ch.-l. de cant. (Ain), à 18 kil. S. E. de Bourg; 1,200 hab. Château. C'est là que naquit Louise de Savoie, mère de François I.

PONT-DE-BEAUVOISIN (LE), ch.-l. de cant. (Isère), à 17 kil. E. de la Tour-du-Pin; 2,139 hab. Collége communal. Chanvre, eaux minérales.

PONT-DE-CÉ. *Voy.* PONTS-DE-CÉ (LES).

PONT-DE-L'ARCHE, ch.-l. de cant. (Eure), à 10 kil. N. de Louviers; 1,674 hab. Au confluent de l'Eure et de la Seine. Pont de 22 arches. Drap, couvertures, siamoises et toiles. — Fondée par Charles-le-Chauve en 854. Reprise sur les Angl. en 1449. C'est la 1re v. qui se soumit à Henri IV, 1589.

PONT-DE-MONTVERT, ch.-l. de cant. (Lozère), à 13 kil. E. N. E. de Florac; 1,442 hab.

PONT-DE-ROIDE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 15 kil. S. de Montbéliard; 711 hab.

PONT-DE-SALARS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 15 kil. S. E. de Rhodez; 1,211 hab.

PONT-DE-VAUX, *Pons Valensis*, ch.-l. de cant. (Ain), à 34 kil. N. O. de Bourg sur la Reyssouse; 3,189 hab. Etoffes, fonderies, faïenceries, tanneries, chapelleries. Bestiaux et volailles. Patrie de Joubert.

PONT-DE-VEYLE, *Oppidum Velæ*, ch.-l. de cant. (Ain), à 26 kil. O. de Bourg; 1,350 hab. Tissus de coton et tapisseries. Titre de comté.

PONT-DE-VEYLE (Ant. DE FERRIOL, comte de), frère aîné du comte d'Argental, né en 1697, mort en 1774, fut lecteur du roi, et intendant-général des classes de la marine. Il composa quelques comédies, *le Complaisant*, *le Fat puni*, *le Somnambule*, et des poésies légères. Il fut l'ami de Mme du Deffant.

PONT-DU-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 11 kil. N. E. de Clermont-Ferrand, sur l'Allier; 3,500 hab. Pêche du saumon. — Ville jadis très forte. Prise par Louis-le-Gros en 1126, après une longue résistance; réunie à la couronne par Philippe-Auguste.

PONTÉ, ville des États sardes (Turin), à 24 kil. S. O. d'Ivrée; 3,600 hab. Aux environs, carrière de marbre blanc. — Une autre Ponté est sur l'Adda, à 12 kil. N. E. de Sondrio.

PONTE (Jacq. DA), dit le *Bassan*. *Voy.* BASSAN.

PONTE (P. DA). *Voy.* PONTANUS.

PONTECORVO, *Fregellæ* des anciens, ville de l'État ecclésiastique, enclavée dans la Terre de Labour (prov. du roy. des Deux-Siciles), sur le Garigliano, à 33 kil. S. E. de Frosinone, à 130 kil. de Rome; 600 hab. Evêché. Château; beau pont romain. Le territoire de Pontecorvo a formé une délégation de l'Etat ecclésiastique, mais depuis il a été réuni à celui de Frosinone. — Bernadotte (dep. roi de Suède sous le nom de Charles XIV) avait reçu de Napoléon le titre de prince de Pontecorvo.

PONTE-DE-LIMA, *Forum Limiorum*, bourg de Portugal (Minho), à 80 kil. N. de Porto, sur le Lima; 1,890 hab. Beau pont de 24 arches.

PONTE D'ERA, ville de Toscane (Pise), à 16 kil. E. de Pise, au confluent de l'Arno et de l'Era; 4,000 hab.; étoffes façon de Rouen.

PONTEFRACT, ville d'Angleterre (York), à 32 kil. S. O. d'York; 9,857 hab. Château en ruines célèbre dans l'histoire des guerres civiles d'Angleterre). Jardins et pépinières en renom. Liqueurs et graines en abondance. — Cette ville s'appelait d'abord *Lugeolum*; on la nomma *Pontefract* (de *pons fractus*, pont brisé), parce que son pont se brisa pendant que l'archevêque d'York, frère du roi Étienne, y passait. Richard II mourut à Pontefract.

PONT-EN-ROYANS, ch.-l. de cant. (Isère), à 11 kil. S. de St-Marcellin, sur la Bourne; 1,234 hab.

PONT-EUXIN. *Voy.* NOIRE (Mer).

PONTEVEDRA, *Pons Vetus* ou *Hellenes*, ville d'Espagne (Galice), à 22 kil. N. E. de Vigo et près de la mer; 5,000 hab. Bien bâtie, petit port. Velours et tissus de coton, tanneries. Pêche.

PONTGIBAUD, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 22 kil. S. O. de Riom: 850 h. Plomb argentifère.

PONTHIAMAS, petit état de l'Inde Transgangétique, sur la côte N. E. du golfe de Siam, et au S. O. de Cambodge: 600 kil. sur 50; a pour capit. une ville de Ponthiamas, située à l'embouchure d'un fleuve de même nom. Fondé en 1705.

PONTHIEU, pays de la Basse-Picardie, avec titre de comté, vers l'embouchure de la Somme. On y distinguait le Ponthieu propre et le Vimeux. Dans le premier se remarquaient les villes d'Abbeville (ch.-l. général), Montreuil, Saint-Pol, Saint-Riquier; dans le second, Saint-Valery, Crécy, Oisemont, Gamaches. — Le Ponthieu a eu des comtes particuliers dès le xe siècle; il passa durant le xie dans la maison d'Alençon. Guillaume II, troisième comte de cette maison, épousa Alix de France, fille de Louis-le-Jeune, et en eut Marie, comtesse de Ponthieu, qui fut mariée à Simon de Dammartin, comte d'Aumale, puis à Matthieu de Montmorency. Jeanne, fille de Marie, épousa Ferdinand III de Castille, et mourut en 1279, laissant une fille, Eléonore de Castille, comtesse de Ponthieu, qui devint femme d'Edouard I, roi d'Angleterre. Sous Edouard III, le roi de France confisqua le Ponthieu; mais il fut rendu à l'Angleterre par le traité de Brétigny en 1360. Depuis, Charles V le réunit à la couronne en 1369; il en fut détaché par Charles VI pour Jean de France, son fils. Charles VII porta avant de monter sur le trône le titre de comte de Ponthieu, et réunit de nouveau ce comté au domaine royal. Par le traité d'Arras (1435), le Ponthieu fut cédé au duc de Bourgogne; mais après la mort de Charles-le-Téméraire, il revint à la France (1477).

PONTIFES, *Pontifices*, chefs du culte à Rome, étaient d'abord au nombre de quatre, mais furent ensuite portés à quinze, dont huit grands (*majores*) et sept petits (*minores*). Le premier de tous était le grand-pontife, qui avait inspection et autorité sur tous les ministres du culte et sur les Vestales, présidait aux adoptions, réglait l'année et rédigeait les grandes annales, dites *livres pontificaux*. Le grand-pontificat était à vie. Auguste s'en fit revêtir et ses successeurs l'imitèrent tous. Longtemps les pontifes ne furent choisis que parmi les patriciens; mais, pendant la guerre des Samnites, les plébéiens, déjà admis aux autres charges, le furent aussi à celles de pontifes; enfin, en 254, un plébéien T. Coruncanius, fut créé grand-pontife. Le corps des pontifes se nommait *Collegium pontificum*. On dérivait leur nom de *pons* et de *facere*, parce qu'anciennement ils avaient présidé à la construction des ponts de Rome.

PONTIFES (GRANDS-), ou Souverains-Sacrificateurs, en Judée. *Voy.* SACRIFICATEURS.

PONTIFICES (frères), c.-à-d. *faiseurs de ponts*, ordre de frères hospitaliers qui s'établissaient le long des rivières pour transporter gratis les voyageurs sur l'autre rive, ou qui s'associaient pour construire des ponts. Les premiers dont il soit question se montrèrent sur les bords de l'Arno en Toscane. On remarque parmi eux Bénezet ou le petit Benoit, qui, en 1177, construisit à Avignon, sur le Rhône, un pont de 447 mètres de long et de 18 arches; c'est aussi à eux que l'on doit le pont Saint-Esprit, construit de 1265 à 1309, et qui avait 840 mètres de long et 26 arches. L'ordre fut sécularisé en 1519.

PONTIGNY, village du dép. de l'Yonne, à 13 kil. N. E. d'Auxerre, sur la rive gauche du Serein; 400 h. Jadis abbaye cél. fondée en 1114; c'était une des 4 *filles* de l'ordre de Cîteaux. *Voy.* CITEAUX.

PONTINS (MARAIS), *Pomptina palus*, vastes marais qui s'étendent dans l'Etat ecclésiastique d'Astura à Terracine; 13 kil. sur 12; ils sont traversés par le Garigliano et par plusieurs de ses tributaires. Les environs en sont très malsains. Dès les temps les plus anciens, on a cherché le moyen de dessécher ces marais. Nerva et Trajan firent pratiquer sous la voie Appienne, qui les traversait, des ponts pour l'écoulement des eaux; le patrice Decius, à la fin du vie siècle, et, depuis, les papes Léon X et Sixte-Quint ont aussi beaucoup fait; mais c'est à Pie VI que l'on doit les plus importantes améliorations: de 1777 à 1781, il rétablit la voie Appienne abandonnée depuis 1580, creusa plusieurs canaux, entre autres celui qui porte son nom. Napoléon avait conçu des projets de dessèchement sur un vaste plan; les événements de 1814 en arrêtèrent l'exécution.

PONTIUS HERENNIUS, général des Samnites, enferma dans les défilés de Caudium l'armée romaine sous les ordres de Postumius, la fit passer sous le joug, et lui imposa la paix (321 av. J.-C.). Le sénat ayant cassé le traité, Pontius fut vaincu à son tour l'année suivante, et obligé lui-même à passer sous le joug. Vaincu de nouveau et pris par Q. Fabius Maximus et son fils (Fab. Gurgès), il fut mis à mort après avoir orné le triomphe du vainqueur (292).

PONTIVY, ch.-l. d'arr. (Morbihan), à 49 kil. N. O. de Vannes, sur le Blavet; 7,000 h. Trib. de 1re instance, lycée. Belle caserne de cavalerie. Toiles de Bretagne; grains, chevaux, bestiaux, etc. — Jadis capitale du duché de Rohan. Sous l'Empire, Pontivy reçut le nom de *Napoléonville*, qu'elle reprit en 1852. L'arrond. a 7 cant. (Baud, Cléguérec, le Faouet, Gourin, Guéméné, Locminé et Pontivy), 45 comm. et 101,845 h. Pat. de Boblaye, géog.

PONT-L'ABBÉ, ch.-l. de cant. (Finistère), à 1[illegible] kil. S. O. de Quimper, sur une baie de l'Atlantiq[illegible] 2,800 hab. Petit port, château; commerce de gra[illegible]

PONT-L'ÉVÊQUE, ch.-l. d'arr. (Calvados), sur Touques, à 44 kil. N. E. de Caen; 2,190 hab. T[illegible] bunal de 1re instance; hôpital, prison. Dentel[illegible] toiles, siamoises, fromages, bestiaux et cidre. Pa[illegible] des deux frères Thouret. — L'arr. de Pont-l'[illegible] vêque a 5 cant. (Blangy, Cambremer, Dozulé, H[illegible] fleur et Pont-l'Évêque), 118 comm. et 57,800 h[illegible]

PONT-LEVOY (pour *pont-levis*), bourg de L[illegible] et-Cher, à 22 k. S. O. de Blois; env. 1,500 h. A[illegible] abbaye de bénédictins avec école militaire, trans[illegible] mée depuis en collége; auj. institution florissan[illegible]

PONTOISE, *Briva Isaræ* des Latins, P[illegible] *Isaræ* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Seine-et-O[illegible] à 35 kil. N. de Versailles, sur l'Oise et la Vios[illegible] 5,408 hab. Eglises Saint-Pierre et Saint-Mellon, [illegible] hôpital, beau pont, bibliothèque. Grand comm[illegible] de blé et farines. Produits chimiques, bijoux [illegible] cier, fécule; fonderie de cuivre, etc. — L'im[illegible] tance de Pontoise date seulement du ixe siècle. [illegible] fut prise par les Normands en 885, par les Anglai[illegible] 1419 et 1437, par Charles VII en 1442, par Henr[illegible] en 1589 et 1590. Pontoise était la capitale du Ve[illegible] Français et fut la résidence de plusieurs ro[illegible] reines de France (Philippe I, saint Louis, Isa[illegible] de Hainaut, Jeanne de France). Les États-Gén[illegible]

y furent convoqués en 1561; Louis XIV s'y retira pendant les troubles de la Fronde; le parlement, ayant déplu à la cour, y fut transféré en 1672, 1720 et 1755.— L'arr. de Pontoise a 7 cant. (Pontoise, Ecouen, Montmorency, Gonesse, l'Ile-Adam, Luzarches, Marines), 164 comm., et 91,427 hab.

PONTORSON, *Pons Ursonis*, ch.-l. de cant. (Manche), à 18 kil. S. O. d'Avranches, près de l'emb. du Couësnon; 1,660 hab. Dentelles et toiles.

PONTREMOLI, *Apua*, ville de Toscane (Florence), sur la Magra, à 140 kil. N. O. de Florence; 4,000 hab. Evêché, citadelle, beaux palais. Industrie.

PONTRIEUX, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 15 kil. N. de Guingamp; 1,700 hab.

PONT-SAINTE-MAXENCE, *Litanobriga*, ch.-l. de cant. (Oise), à 11 kil. N. de Senlis, sur l'Oise; 2,580 hab. Beau pont. Commerce considérable en grains, farines, toiles, chanvre. — Cette ville se nommait jadis *Lévandriac*.

PONT-SAINT-ESPRIT (LE), ch.-l. de canton (Gard), à 33 kil. N. E. d'Uzès, sur le Rhône; 4,853 hab. Beau pont, bâti de 1255 à 1309 par les frères *Pontifices*, et qui a donné son nom à la ville (il a 26 arches et 840 mètres de long). Chapelle du Saint-Esprit. Commerce de vins, huiles, fruits et soie. Cette ville se nommait anciennement le *Port*. Souvent prise et reprise au XVe siècle et pendant les guerres de religion.

PONTSCORFF, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 10 kil. N. O. de Lorient, sur le Scorff; 1,670 hab.

PONTS-DE-CÉ (LES), *Pons Saii*, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 7 kil. S. E. d'Angers, sur plusieurs îles de la Loire qui communiquent entre elles par des ponts (d'où le nom de la ville); 3,665 hab. — En 1438, les Angevins y battirent les Anglais et les Espagnols; en 1620, le maréchal de Créqui y défit les troupes de Marie de Médicis, mère de Louis XIII; en 1793, il s'y livra un combat sanglant entre les républicains et les Vendéens.

PONTUS DE LA GARDIE. *Voy.* LA GARDIE.

PONTUS DE THIARD. *Voy.* THIARD.

PONT-VALAIN, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 19 kil. N. E. de La Flèche; 1,950 hab. Bestiaux et porcs.

PONZA (îles) ou PONCES, *Pontiæ insulæ*, six petites îles de la mer Tyrrhénienne, à 52 kil. du roy. de Naples: Ponza et Vendotiene en étaient les principales. Lieu d'exil au temps des Romains.

PONZA, la plus grande des six îles Ponces: 20 kil. de tour; 800 hab. Vin, figues; sel. — Sur la côte E., bourg du nom de Ponza; port, deux forts, etc. Colonie importante, dès 314 av. J.-C. Ravagée par les Sarrasins, et presque déserte jusqu'à Ferdinand IV, qui y envoya une nouvelle colonie (1760).

POOH ou PI-IOH, divinité égyptienne. *V.* ÉGYPTE.

POOLE, ville d'Angleterre (Dorset), sur la Manche, à 60 kil. S. O. de Winchester; 5,600 hab. Excellent port; grand commerce; armements pour la pêche de la morue. Huîtres.

POPAYAN, ville de l'Amérique du Sud., dans la république de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de la prov. de Popayan et de tout le dép. du Cauca, à 400 kil. S. O. de Bogota, par 79° long. O., 2° 26' lat. N., dans une situation délicieuse, à 1666 m. au-dessus de la mer; mais auprès de 2 volcans (Purace et Sotora); 8,000 h. Evêché; université, collége, hôtel des monnaies.—Fondée par les Esp. en 1537. V. industr. et commerçante avant la guerre de l'indépendance; elle a beaucoup souffert de cette guerre et des tremblements de terre. Cependant elle est toujours l'entrepôt du commerce entre Bogota et Quito. — La prov. de Popayan a 450 kil. du N. au S. sur 67, et est formée presque en totalité d'une admirable vallée, située entre deux chaînes des Andes. Le climat y est tempéré et agréable au N., et le sol très fertile. Le Cauca arrose la prov. de Popayan. Riches mines.

POPE (Alexandre), célèbre poëte anglais, né à Londres en 1688 de parents catholiques, se fit remarquer par un talent précoce: il faisait de jolis vers dès l'âge de 12 ans. Il se lia de bonne heure avec les beaux esprits de l'époque: Congrève, Swift, Witcherley, acquit bientôt un nom par ses écrits, s'ouvrit l'entrée des salons et compta de puissants protecteurs, entre autres lord Bolingbroke. Ses ouvrages ne tardèrent pas à l'enrichir, et, avec leur produit, il put acheter la belle maison de Twickenham où il passa ses dernières années. Il mourut en 1744, à 56 ans. Pope était contrefait et d'une santé fort délicate; il avait un caractère irascible, et consuma une partie de sa vie dans des disputes littéraires fort vives. Ses principaux ouvrages sont: l'*Essai sur la critique*, 1709, poëme dans le genre de l'*Art poétique* de Boileau, qu'il publia à 20 ans; *la Boucle de cheveux enlevée*, poëme héroï-comique dans le genre du *Lutrin*; *la Forêt de Windsor*; l'*Epître d'Héloïse à Abeilard*, chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment; une traduction en vers de l'*Iliade*, admirée surtout pour la beauté des vers, et qu'il eut terminée à l'âge de 30 ans; la *Dunciade* (c.-à-d. la *Sottisiade*), poëme satirique dans lequel il immole et les auteurs et les critiques dont il croyait avoir à se plaindre; enfin l'*Essai sur l'homme*, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la poésie philosophique: il y met en beaux vers l'optimisme de Leibnitz; le poëme est dédié à Bolingbroke. Pope a aussi donné une traduction en vers de l'*Odyssée*; mais cet ouvrage, dans lequel il se fit aider par des poëtes subalternes, est bien inférieur à son *Iliade*. Il a en outre écrit en prose: son *Art de ramper en poésie*, et son *Martinus Scriblerus* sont remarquables par la verve satirique. Enfin on a de lui des *Lettres* pleines de grâce et de naturel. Peu de poëtes ont possédé à un plus haut degré que Pope la correction, l'élégance, la finesse, l'art de vaincre les difficultés de style. Sa poésie est rimée. Ses œuvres complètes ont été publiées par Bowles, Londres, 1806, 10 v. in-8 et p. T. Roscoe, 1846. Laporte en a donné une traduction en prose, Paris, 1779, 8 vol. in-8. Duresnel a traduit en vers assez faibles l'*Essai sur la critique* et l'*Essai sur l'homme*; ce dernier ouvrage a été mis en vers avec beaucoup plus de succès par Fontanes et par Delille (avec texte, 1821, 1 vol. in-8). *La Boucle de cheveux* a été trad. en vers par Marmontel, et *la Forêt de Windsor* par Boisjolin.

POPELINIÈRE (LA). *Voy.* LA POPELINIÈRE.

POPERINGEN ou POPERINGHE, ville de Belgique (Flandre occ.), à 11 kil. O. d'Ypres; 9,000 hab. Houblon, draps, blanchisseries de fil, tanneries.

POPHAM (sir HOME RIGGS), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar d'une famille irlandaise, mort en 1820, avait commencé par être simple matelot. Il devint en 1800 commandant des forces maritimes dans l'Inde. En 1804, il prit à la Hollande sa colonie du Cap; fut chargé en 1809, sous les ordres de Gambier, de surprendre la flotte danoise, ce qui réussit entièrement; appuya les opérations des Anglais dans la péninsule hispanique, devint contre-amiral en 1814, commandant de la station de la Jamaïque en 1819, puis commandant de la station des Indes occid., et tenta en vain d'accommoder Christophe et Boyer. La marine lui doit plusieurs perfectionnements, surtout dans le système télégraphique.

POPILIUS LÉNAS (C.), sénateur, consul l'an 172 av. J.-C., fut député en 170 par le sénat romain vers Antiochus Epiphane, roi de Syrie, pour lui défendre d'attaquer Ptolémée VI, roi d'Égypte, et allié du peuple romain. Le monarque syrien voulut éluder par adresse la demande des Romains; mais Popilius, s'apercevant de ce dessein, traça avec sa baguette un cercle autour de la personne du roi, et lui défendit d'en sortir avant d'avoir donné une réponse décisive. Cette action hardie intimida Antiochus, qui renonça aussitôt à son projet.

POPOCATÉPETL ou LA PUÉBLA, montagne volcanique du Mexique (la Puebla), par 100° 53' long. O., 18° 59' lat. N. C'est une des plus hautes du globe; 5,400 mètres.

POPOLI, ville du roy. de Naples (Abruzze Ult. 2e), 13 kil. N. O. de Sulmona; 3,000 hab.

POPPÉE, *Poppæa*, impératrice romaine, épousa successivement Rufus Crispinus (préfet des cohortes prétoriennes), Othon (depuis empereur), enfin Néron, dont elle avait d'abord été la maîtresse. Elle eut grande part à la mort d'Agrippine, et plus encore à celle d'Octavie, première femme de Néron. Ayant un jour osé railler Néron, elle reçut de lui un coup de pied dans le ventre pendant qu'elle était enceinte, et elle mourut peu de jours après.

POPPI, ville de Toscane (Florence), sur l'Arno, à 53 kil. S. E. de Florence; 4,000 hab. Palais, bibliothèque; abbaye et couvent.

POPRAD, dit aussi *Poppart* et *Poper*, riv. des États autrichiens, naît sur les frontières de la Galicie et de la Hongrie, dans les monts Carpathes, sépare les comitats de Lyptau et de Zips, arrose ce dernier et celui de Sarosch, entre en Galicie et tombe dans la Dunajetz, à 5 kil. N. de Stary-Sandec. Cours, 150 kil.

PORATAS, dit aussi *Poras*, *Pyretus*, *Hierate* et *Hierasus*, riv. d'Europe, auj. le PRUTH.

PORBUS (Fr.), dit *l'ancien*, excellent peintre de portraits et d'histoire, né en 1540 à Bruges, mort en 1580, membre de l'Académie d'Anvers. — Fr. PORBUS *le jeune*, son fils, né à Anvers (1570), mort à Paris en 1622, le surpassa. Son *Saint-François en extase recevant les stigmates*, son *Christ en croix entre deux larrons*, ses deux *portraits de Henri IV* sont fameux.

PORCARI (Et.), noble romain, chef d'une conspiration contre Nicolas V, voulait réduire les papes à la puissance spirituelle, et faire de Rome une république. Trahi, il fut arrêté en 1453, et pendu avec neuf de ses complices.

PORCHERON (dom Placide), Bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, né à Châteauroux en 1652, mort à Paris en 1694. On a de lui une traduction des *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur*, avec les *Instructions de l'empereur Basile*, 1690, et une édition de la géographie de l'*Anonyme de Ravenne*, Paris, 1688, in-8. Il eut part à l'édition des *Œuvres de saint Hilaire*.

PORCIE, *Porcia*, fille de Caton d'Utique, épousa Junius Brutus, et se donna la mort après la perte de son époux, 42 av. J.-C.

PORCIEN (LE), anc. petite contrée de la Champagne au N. Ch.-l., Château-Porcien. Auj. dans l'arr. de Réthel (Ardennes).

PORCO, ville de Bolivie (Potosi), à 35 kil. S. O. de Potosi; 20,000 hab. Aux environs, mont Porco, très-riche en argent, et jadis exploité par les Incas.

PORCUNA, *Obulco*, ville d'Espagne (Jean), à 28 kil. O. de Jaen; 7,000 hab. Antiquités romaines.

PORDAGE (Jean), mystique anglais, né vers 1625, mort en 1698 à Londres, était médecin. Il tenta de rédiger en système les idées de Bœhme, et composa dans ce but une *Théologie mystique*, 1698, ainsi que quelques autres ouvrages. Il eut pour disciples Thom. Bromley et Jeanne Leade, fameuse inspirée. Il prétendit avoir lui-même des révélations.

PORDENONE, ville du roy. Lombard-Vénitien, dans le Frioul, sur le Roncello, à 45 kil. S. O. d'Udine; 4,250 hab. Patrie du peintre Pordenone.

PORDENONE (J.-A. LICINIO-REGILLO, dit), peintre, né en 1484 au bourg de Pordenone dans le Frioul, mort en 1540, a beaucoup peint à fresque. Son tableau de *Saint-Augustin* et deux chapelles qu'il a peintes à fresque, à Vicence, lui font honneur.

PORDENONE *le jeune* (Jules LICINIO, dit), neveu du précédent, né à Venise vers 1500, mort à Augsbourg en 1561, réussissait dans la peinture à fresque. Il a peint à Venise, à Rome, et dans plusieurs autres villes, et fut surnommé *le Romain*.

PORÉE (le père), jésuite, né à Vendes (près de Caen), en 1675, mort en 1741, professa la rhétorique au collége Louis-le-Grand (1708), et compta Voltaire parmi ses disciples. Il avait beaucoup de goût, un style élégant, de la facilité. Il avait composé des *tragédies* latines, qui sont loin d'être sans mérite (elles sont au nombre de six: *Brutus*, *le Martyre de sainte Herménigilde*, *la Mort de l'empereur Maurice*, *Sennachérib*, *Saby-Mirza*, *le Martyre de saint Agapet*), et qui ont été publiées en 1745, et quelques comédies latines (1749). On a aussi de lui des *harangues latines*. M. Alleaume a écrit sa vie, 1854.

PORENTRUY, *Bruntrut* ou *Prendrut* en allemand, ville de Suisse (Berne), à 58 kil. N. O. de Berne, près de la frontière de France; 3,000 hab. Château, anc. résid. du prince-évêque de Bâle; ci-devant collége de Jésuites. Montres, tanneries renommées. Antiquités. — Bâtie au lieu qu'occupait l'*Amagetobria* de César; brûlée par les *Alemanni* sous Constantin et saccagée par Attila, elle fut relevée par Charlemagne; elle passa après plusieurs vicissitudes aux comtes de Montbéliard (1236), et fut vendue par ceux-ci aux évêques de Bâle en 1271. L'empereur Rodolphe s'en rendit maître en 1283, mais la laissa aux évêques; elle s'unit en 1501 aux cantons suisses contre l'Autriche. Depuis, elle fut souvent ravagée par la guerre, les incendies, les épidémies, et déchirée par des querelles entre les évêques et les bourgeois. En 1793, elle fut prise par les Français, devint le ch.-l. du dép. français du Mont-Terrible, et fut, après la suppression de ce dép., ch.-l. d'arr. dans le dép. du Haut-Rhin. En 1815, elle fut jointe au canton de Berne; en 1830, il y éclata un mouvement qui avait pour but de réunir cette ville à la France, mais il fut réprimé.

PORLIER (J. DIAZ), dit *el Marquesito*, né en 1757 à Carthagène dans l'Amérique du Sud, fit la guerre de partisan contre les Français (1809), et devint capitaine-général des Asturies; après le retour de Ferdinand VII, voulant rétablir la constitution des Cortès, il ourdit un complot, prit Sainte-Lucie (19 septembre 1815), organisa une junte provinciale de Galice, et marcha sur Santiago; mais il fut livré par quelques-uns de ses soldats et pendu (3 octob.).

PORNEYAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 380 kil. N. O. de Calcutta; 40,000 hab. Industrie.

PORNIC, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), à 20 kil. S. S. O. de Paimbœuf; sur la baie de Bourgneuf; 1,100 hab. Petit port: armements pour la pêche de la morue à Terre-Neuve. Bains de mer.

POROS, *Sphæria*, île de l'Archipel, sur la côte E. de la Morée, dont elle n'est séparée que par un étroit canal: 9 kil. de tour; 3,000 hab. La petite île de *Calaurie* lui est unie par un banc de sable.

PORPHYRE, philosophe néoplatonicien, dont le véritable nom était *Malk* ou *Malchus* (qui en syriaque veut dire roi, et que l'on a grécisé par *porphyrius*, *purpuratus*). Il naquit l'an 233 de J.-C. à Tyr, ou à Batanea, colonie des Tyriens en Syrie, étudia l'éloquence à Athènes sous le célèbre Longin, et la philosophie à Rome sous Plotin, dont il devint le disciple favori. Il cultiva avec succès toutes les sciences connues de son temps, et se distingua en même temps par le talent d'écrire. Après la mort de son maître, il enseigna la philosophie et l'éloquence à Rome, et mourut dans cette ville en 304. Il combattit le christianisme; cependant on a dit qu'il avait fini par se convertir. On doit à Porphyre la révision et la publication des *Ennéades* de Plotin; il composa en outre un grand nombre d'ouvrages originaux qui sont perdus pour la plupart, entre autres un célèbre traité contre les Chrétiens, qui fut réfuté par plusieurs Pères de l'Église. Les principaux ouvrages de Porphyre qui nous sont parvenus sont: une *Vie de Plotin*; une *Vie de Pythagore* (éditée par Holste-

nien, Rome, 1630); un traité de l'*Abstinence des viandes* (édité par Rhoer, Utrecht, 1767, traduit en français ainsi que la *Vie de Plotin* par Burigny, Paris, 1747); une *Lettre à Anébon*, prêtre égyptien, sur les dieux et les démons (Oxford, 1678); une *Introduction aux catégories d'Aristote* (Paris, 1546, grec-latin): cet ouvrage, en conservant le souvenir des opinions des anciens sur la nature des universaux, a donné naissance pendant le moyen âge à la célèbre dispute des Réalistes et des Nominaux; des *Questions homériques* (Venise, 1521), qui offrent un commentaire ingénieux de quelques passages du poëte grec; une *Lettre à Marcella*, son épouse, retrouvée et publiée en 1816 par M. A. Mai à Milan. Il n'existe aucune édition complète de Porphyre. Sa *Vie* a été écrite par Eunape. Comme Plotin, son maître, Porphyre enseignait une philosophie toute mystique, et s'efforçait de s'unir à Dieu par l'extase: il prétendait même avoir été une fois honoré de la vue de Dieu.

PORPHYROGENÈTE, nom que l'on donnait aux enfants des empereurs de Constantinople, soit parce qu'on les recevait dans un drap de pourpre au moment de leur naissance, soit parce que les impératrices faisaient leurs couches dans un appartement tendu de pourpre. On connaît surtout sous ce nom l'*empereur* Constantin VII.

PORPORA (Nicolas), compositeur, né à Naples en 1685, mort en 1767, fut l'élève chéri de Scarlatti. Il fit représenter à Vienne *Ariane*, son premier opéra; fut appelé à Dresde pour y diriger la chapelle électorale et le théâtre, alla aussi à Londres, où il se vit préférer Haendel, puis revint en Italie. Il a beaucoup travaillé; à 36 ans, il avait composé 50 opéras. Il fit faire à l'art musical des progrès incontestables. On le surnommait *le Patriarche de l'harmonie*.

PORQUEROLLES, la plus occidentale des trois grandes îles d'Hyères, possède un fort du même nom; 16 kil. de tour; 100 hab.

PORRÉE (GILBERT DE LA). *Voy.* GILBERT.

PORRERAS, ville de l'île Majorque, à 10 kil. E. de Lluchmayor; 3,900 hab.

PORRETANUS. *Voy.* GILBERT DE LA PORRÉE.

PORRUDOS ou SAN-LORENZO, riv. du Brésil (Mato-Grosso), naît par 56° 40' long. O., 15° lat. S., coule au S. O., et tombe dans la Cayuba; cours, 450 k.

PORSENA ou PORSENNA, *lars* (c.-à-d. roi), de Clusium en Étrurie, fit la guerre à Rome en 508, sous prétexte de rétablir Tarquin, prit Rome, mais sans rendre la couronne à ce prince, marcha de là contre les Latins, fut vaincu près d'Aricie, et ne tarda point à voir Rome lui échapper. Toutefois, il garda une portion du territoire romain. — Selon l'opinion vulgaire, Rome n'aurait pas été prise par Porsenna; après les actes héroïques d'Horatius Coclès, de Mutius Scévola, de Clélie, il aurait de lui-même renoncé au siége.

PORSON (Rich.), helléniste anglais, né en 1759 à East-Ruston (Norfolk), mort en 1808, fut professeur de grec au collége de la Trinité à Cambridge. Il a donné des ouvrages qui le placent au premier rang comme critique, entre autres des éditions d'Eschyle, Glasgow, 1795, et Londres, 1797; de plusieurs pièces d'Euripide (*Hécube*, *Oreste*, *les Phéniciennes*, *Médée*), Londres, 1797, 98, 99, 1801; des *Notes sur* Aristophane, Cambridge, 1820; d'autres *Notes sur les Commentaires de Toup sur Suidas*, *Hésychius*, etc., 1790; une édition du *Lexique de Photius*, posthume, Londres, 1822, 2 vol. in-8.

PORTA, ch.-l. de canton (Corse), à 23 kil. S. O. de Bastia; 235 hab.

PORTA (J.-B.), physicien, né à Naples en 1540, mort en 1615, voyagea en Italie, en Espagne, en France, fonda (à Naples) l'académie des *Secreti*, que prohiba le pape Paul III, découvrit la chambre obscure, et fit beaucoup d'expériences d'optique; ses ouvrages sont pleins d'observations remarquables et quelquefois aussi de bizarreries puériles; ce sont: *Magiæ naturalis libri XX*, Naples, 1589, in-fol.; *De furtivis litterarum notis, vulgo de ziforis* (l'art d'écrire en chiffres), Naples, 1563; *De humanâ physiognomiâ*, 1586; *De munitione libri III*, Naples, 1608, in-4 (c'est un traité de fortifications); *Ars reminiscendi*, Naples, 1602, in-4; *De aeris transmutationibus libri IV*, Naples, 1609, in-4, etc. On a aussi de lui: 14 comédies, 2 tragédies et une tragi-comédie, imprimées sous le titre d'*Œuvres dramatiques*, Naples, 1726, 4 vol. in-12.

PORTA (Jacques DELLA), architecte, élève de Vignole, né à Milan vers 1530, mort à Rome, vers 1595, s'était fixé dans cette ville. Il y fit construire la chapelle Grégorienne, le petit temple des Grecs, l'église Notre-Dame de Monti, acheva la coupole de St-Pierre (1590). Il est l'auteur de la villa Aldobrandini (connue depuis sous le nom de *Belvédère*). — Son neveu, Guill. della Porta, habile sculpteur, restaura les jambes de l'Hercule Farnèse. — Deux frères, J.-B. et Thomas della Porta, parents de Guillaume, suivirent ses traces et se firent un nom en sculpture; on a du 1er le *Saint Dominique* colossal de Ste-Marie-Majeure, et le *Christ donnant les clefs à saint Pierre*, de l'église Ste-Prudentienne; du second, le *Saint Pierre* et le *Saint Paul* des colonnes Antonine et Trajane.

PORTAL (Ant.), médecin, né en 1742 à Gaillac, mort en 1832, à 90 ans, étudia à Montpellier, vint de bonne heure se fixer à Paris, fut admis dans la société de Franklin, de Buffon, entra à l'Académie des Sc. en 1769, fut nommé prof. au Coll. de France, président de l'Acad. de méd. et médecin consultant du roi (sous la Restauration). Il a publié un grand nombre d'ouvrages, mais ils sont presque tous délaissés, parce que l'auteur resta longtemps étranger au mouvement des esprits. Cependant on estime encore son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, Paris, 1770-73, 7 vol. in-8.

PORTALEGRE, *Portus Alacer*, ville du Portugal (Alentéjo), à 100 kil. N. E. d'Evora; 6,000 hab. Vieux château. Evêché. Palais épiscopal, cathédrale. Draps, droguets. Châtaignes. — Ville du Brésil, ch.-l. de la prov. Rio-Grande-do-Sul, à 1,170 kil. S. O. de Rio-de-Janeiro. Chantiers de construction.

PORTALIS (J.-Et.-Marie), né au Beausset (Provence) en 1745, mort en 1807, fut reçu avocat à 21 ans, se fit remarquer par plusieurs *Mémoires*, plaida contre Beaumarchais, contre Mirabeau, fut mis à la tête de l'administration de sa province avant la révolution, entra en 1795 au Conseil des Anciens, fut porté sur la liste des proscrits du 18 fructidor pour s'être opposé aux mesures violentes du Directoire, s'enfuit en Allemagne (1797), revint en 1800, entra au Conseil d'état, prit une grande part à la rédaction du Code civil, négocia le Concordat (1801), fut nommé en 1802 direct. des aff. ecclésiastiques, titre qu'il échangea en 1804 contre celui de min. des cultes, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Il m. en 1807 des suites d'une opération destinée à le préserver de la cécité. Il était membre de l'Institut, 2e classe (Académie Française). Sa conduite dans toutes ses places, et notamment au ministère, fut pleine de sens, de droiture, de philanthropie. Il a laissé un traité fort estimé sur l'*Usage et l'abus de l'esprit philosophique pendant le* XVIIIe s., publ. par son fils, Par., 1820, 2 v. in-8, des *Disc.* et *Rapports* (*sur le Concordat*), p. en 1845.

PORT-AU-PRINCE, auj. PORT-RÉPUBLICAIN, capit. de l'île d'Haïti et ch.-l. du dép. de l'Ouest, au fond de la baie de Port-au-Prince, par 74° 47' long. O., 18° 35' lat. N.; 28,000 hab. Place d'armes, église catholique, lazaret, hôtel-de-ville, séminaire, école de dessin, école militaire. Aqueduc. Commerce maritime. — Fondée en 1745, détruite par un tremblement de terre en 1770, relevée presqu'aussitôt, mais en grande partie brûlée en 1791,

elle éprouva encore plusieurs secousses de tremblement de terre en 1830.

PORT-BOURBON, dit aussi *Grand-Port* et *Port-Sud-Est*, ville de l'Ile-de-France, sur la côte S. E.; c'est le premier établissement de l'île; les Hollandais y avaient leur ch.-l. en 1598.

PORT-CASTRIES ou LE CARÉNAGE, ch.-l. de l'île Sainte-Lucie (petites Antilles anglaises), sur la côte N. O. de l'île; 4,300 hab.

PORT-CROZ, une des îles Hyères, à 36 kil. S. de Toulon; 5 kil. sur 3. Orangers et citronniers. — Cette île est une des îles d'Or des anciens.

PORT-D'ESPAGNE ou SPANISH-TOWN, ch.-l. de l'île de la Trinité (petites Antilles anglaises), sur le golfe de Paria, vers l'emb. du Caroni, par 63° 49' long. O., 10° 38' lat. N.; 10,000 hab. Port sûr.

PORTE ou SUBLIME-PORTE, nom officiel que donnent les Ottomans à la cour du sultan. Mostasem, le dernier des califes abbassides, ayant fait enchâsser sur le seuil de la principale porte de son palais, à Bagdad, un morceau de la célèbre pierre noire que les fidèles adorent dans le temple de la Mecque, cette porte si vénérable devint *la Porte* par excellence, et depuis, cette dénomination s'est étendue à l'empire des Ottomans, successeurs de la puissance des califes.

PORTE-GLAIVES (chevaliers), *Ensiferi* en latin, *Schwertbrüder* en allemand, ordre militaire et religieux fondé en 1202 par Albert d'Apeldern, évêque de Livonie, pour conquérir les pays habités par les païens. Cet ordre était modelé sur celui du Temple. Il s'appela d'abord ordre des *Frères de la milice du Christ*. Le premier grand-maître fut Winno de Rohrbach. L'ordre, déjà maître d'une partie de la Livonie, entreprit en 1216 la conquête de l'Esthonie, qu'il soumit entièrement en 1223. A la suite de longues dissensions entre les Porte-Glaives et les évêques de Riga, le deuxième grand-maître, Volquin, se vit réduit à fondre son ordre dans celui des chevaliers Teutoniques; ce qui fut effectué en 1237, après la mort de Volquin, à condition que la partie de la Livonie et de l'Esthonie appartenant aux Porte-Glaives formerait une maîtrise de l'ordre teutonique, et serait gouvernée par un maître-provincial. Les chevaliers Porte-Glaives restèrent sous la dépendance des chevaliers Teutoniques jusqu'en 1525, époque à laquelle Walter (ou Gautier) de Plettenberg racheta d'Albert de Brandebourg le duché de Livonie, et reconstitua l'ordre (*Voy.* PLETTENBERG). Le 50e maître-provincial de cet ordre, Gottar Kettler, après avoir embrassé le luthéranisme, céda la Livonie à Sigismond II, roi de Pologne, et devint lui-même duc de Courlande par le traité de Wilna (1562).

PORTENDIC, *Porto d'Addy* des Portugais, port de la côte O. d'Afrique, par 18° 31' long. O., 18° 25' lat. N., à 230 kil. N. de Saint-Louis; petit comptoir français, fondé en 1724; auj. en ruines.

PORTES-DE-FER, nom donné à plusieurs défilés, notamment à celui de la chaîne du Balkan qui se trouve sur la limite de la Hongrie et de la Turquie (on le nomme Demir-Kapou); et à un défilé de l'Algérie, dans l'Atlas, entre les provinces de Constantine et d'Alger (*Voy.* BIBEN).

PORT-GLASGOW ou NEWPORT-GLASGOW, ville d'Ecosse (Renfrew), sur la Clyde, non loin de son embouchure, à 19 kil. O. N. O. de Renfrew; 6,000 hab. Propre et bien bâtie; bon port qui reçoit les navires qui ne peuvent remonter la Clyde jusqu'à Glasgow. Commerce considérable. — Fondée en 1688 et réunie en 1775 au village de Newark.

PORTICI, ville du roy. et de la prov. de Naples, au pied du Vésuve, sur le golfe de Naples; à 7 kil. S. E. de Naples; 5,500 hab. Beau palais royal. — Portici et le village de Résina occupent la place de l'ancienne ville d'Herculanum, qui fut, l'an 79 de J.-C., détruite et ensevelie par une irruption du Vésuve. Ce n'est qu'en 1713 qu'on retrouva des vestiges de l'ancienne ville d'Herculanum, et en 1758 qu'on fit des fouilles régulières. — Les antiquités conservées d'abord à Portici, ont depuis été transférées à Naples.

PORTIQUE (le), nom souvent donné à l'école de Zénon, parce que les disciples de ce philosophe se réunissaient au Pœcile, cél. portique d'Athènes nommé le Pœcile. *Voy.* ZENON et STOÏCIENS.

PORT-JAKSON, v. de la N.-Hollande. *V.* SIDNEY.

PORT-JAKSON (baie de), sur la côte O. de la Nouv.-Hollande (Nouv.-Galles-du-Sud), par 148° 5' long. E., 33° 50' lat. S.; Sidney est sur le bord mérid.

PORTLAND, ville des États-Unis, capitale de l'état du Maine, sur la baie de Casco, par 72° 40' long. O., 43° 39' lat. N.; 15,000 hab. Grand commerce avec les Antilles, la mer des Indes, la Russie. — Brûlée en 1775, mais bientôt rebâtie.

PORTLAND (île), *Vindilis*, petite île de l'Angleterre, dans la Manche, sur la côte du comté de Dorset, à 6 kil. de Weymouth; 2,000 hab. Château-fort belle pierre de taille, dite *pierre de Portland* L'île est unie au continent p. un banc de galets, le *Cheil-bank*

PORTLAND (comtes et ducs de). *Voy.* BENTINCK.

PORT-LOUIS ou PORT NORD-OUEST, dit *Port de la Montagne* pendant la révolution, *Port Napoléon* sous l'empire, capitale de l'île de France (auj. île Maurice), sur la côte N. E., par 55° 9' long. E., 20° 9' lat. S.; 25,000 hab. Bon port; quais, hôtel-de-ville, salle de spectacle remarquables; hôpital militaire, chantiers de construction. — Prise en 1810 par les Anglais qui la possèdent auj.; brûlée en partie en 1816, et ravagée par la peste en 1819. — Il y a plusieurs autres villes du nom de Port-Louis, notamment une ville de France, chef-lieu de canton du dép. du Morbihan, à l'embouchure du Blavet dans l'Atlantique, et à 5 kil. S. de Lorient; 2,712 hab. Bon port, citadelle, pêche de sardines, de congres, etc. Construite en 1625 par Louis XIII, avec les débris de *Blavet*, situé un peu plus haut, et détruit par Henri IV. Elle porta sous la République le nom de *Port-Liberté*. — V. de la Guadeloupe (Grande-Terre), à 15 k. N. de la Pointe-à-Pitre; 4,500 h. Sucre

PORT-MAHON. *Voy.* MAHON.

PORT-MAURICE, ville des États sardes, à 6 kil. N. E. de Nice; 6,000 h.; petit port. Pâtes d'Italie.

PORT-NATAL. *Voy.* NATAL.

PORTO ou OPORTO, *Portus Calle*, la seconde ville du Portugal (Minho), à 248 kil. N. E. de Lisbonne, à 50 kil. S. S. O. de Braga, à l'embouchure du Douro dans l'Atlantique; 80,000 hab. Évêché. Beau port, cinq quartiers, dont deux bâtis en amphithéâtre sur deux collines; plusieurs beaux édifices; la cathédrale, l'église des *clerigos*, le palais de la cour d'appel, l'hôtel-de-ville, l'hôpital royal, les magasins de la compagnie des vins; école de marine et de commerce, école de chirurgie et d'anatomie; séminaire épiscopal. Grand commerce de vin de *Porto*, huile, sucre, oranges, bois de campêche, bois de Brésil, cuirs et liége. — C'est l'ancienne ville de *Portus Calle* qui a donné, à ce qu'on croit, son nom au Portugal; c'est d'elle aussi qu'est dérivé le nom moderne de Porto. Cette ville possédait autrefois de grands privilèges; elle les perdit pour s'être révoltée en 1757. Les Français l'occupèrent de 1808 à 1809. Elle s'insurgea en 1828 contre l'usurpateur don Miguel, et se déclara pour don Pedro le blocus qu'elle eut alors à subir porta un coup funeste à son commerce.

PORTO-BELLO, CABALLO, etc. *Voy.* PUERTO.

PORTO-ERCOLE, *Herculis Cosani Portus*, ville de Toscane, à 105 kil. S. E. de Sienne, près de l'anc. *Cosa*, sur une baie de la mer Tyrrhénienne.

PORTO-FERRAJO, ch.-l. de l'île d'Elbe, sur la côte N. O., appartient à la Toscane; 3,000 hab. Belle rade; port sûr et commode. Grand commerce de fer, salines aux environs. Napoléon résida dans

cette ville du mois de mai 1814 au 26 février 1815; c'est de là qu'il s'embarqua pour la France.

PORTO-LEGNAGO, ville d'Italie. *Voy.* LEGNAGO.

PORTO-LONGONE, ville de l'île d'Elbe, sur la côte E., à 8 kil. S. E. de Porto-Ferrajo; 1,600 hab. Rade et port.

PORTO-NOVO ou MAHMOUD-BENDER, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans le Karnatic, à 53 kil. S. de Pondichéry: port sûr. Les Français y établirent un comptoir qu'ils cédèrent aux Hollandais, et que ceux-ci ont à leur tour cédé aux Anglais.

PORTO-RICO, une des Grandes-Antilles (à l'Espagne), la moins considérable et la plus orientale, par 17° 50-18° 32' lat. N., et 68° 3'-69° 30' long. O. Elle a la forme d'un quadrilatère rectangle, dont la base (qui s'étend de l'E. à l'O.) est d'environ 150 kil., et la hauteur de 70; 300,000 hab. Ch.-l., San-Juan. Côtes très découpées; l'île est traversée de l'E. à l'O. par une chaîne de montagnes peu élevées, et d'où sortent plusieurs cours d'eau. Sol très fertile, climat tempéré. Porto-Rico produit toutes les denrées coloniales, surtout du sucre, des fruits et du coton. Beaucoup de bétail, de volaille; gibier en abondance; côtes très poissonneuses. — Christophe Colomb découvrit cette île en 1493; elle renfermait alors près de 600,000 indigènes que les Espagnols détruisirent en peu de temps. Les Anglais s'en emparèrent vers le XVIIe siècle; mais ils la rendirent presque aussitôt à l'Espagne, qui depuis l'a conservée.

PORTO-SANTO, une des îles Madère, par 33° 5' lat. N., 18° 37' long. O., à 50 kil. N. E. de l'île de Madère; 6,000 hab. Cette île est de formation volcanique. Froment, maïs, orge, fèves, pois, etc.

PORTO-SEGURO, ville et port du Brésil, ch.-l. d'une prov. de même nom, à 400 kil. S. O. de San-Salvador, et à l'embouchure du Buranhen dans l'Atlantique, par 16° 27' lat. S. et 6° 56' long. O.; 3,000 hab. Pêche; construction de bateaux et fabrication de filets. — La prov. de Porto-Seguro, située entre celles de Bahia au N., de Minas-Geraës à l'O., d'Espirito-Santo au S. et l'Atlantique à l'E., a 450 kil. de long sur 200 de large. Elle n'est pas très peuplée; c'est pourtant la première où les Portugais se soient établis dans le Brésil.

PORTO-VECCHIO, ville de l'île de Corse, ch.-l. de cant., à 25 kil. E. de Sartène; 1,500 hab. Beau port; mais la ville est dans une situation malsaine qui en rend le séjour dangereux.

PORT-PATRICK, ville d'Ecosse (Wigton) sur la mer d'Irlande, à 5 kil. N. O. de Wigton; 2,000 hab. Bains de mer. Elle est sur l'emplacement de l'ancienne *Novantum*.

PORT-RÉPUBLICAIN. *Voy.* PORT-AU-PRINCE.

PORT-ROYAL, ville et port de l'île de la Jamaïque, à 7 kil. S. O. de Kingston, par 17° 56' lat. N., 79° 13' long. O.; 200 maisons. Fortifications, chantier et hôpital de la marine. — Jadis grande et importante, mais elle fut renversée par un terrible tremblement de terre en 1692, brûlée en 1702, et ravagée par un ouragan en 1722. *V.* Annapolis.

PORT-ROYAL. On connaît sous ce nom deux abbayes de religieuses Bernardines ou de l'ordre de Cîteaux, dont l'une, la plus ancienne, dite *Port-Royal des Champs*, était située près de Chevreuse (Seine-et-Oise), à 25 kil. S. O. de Paris, et l'autre, le *Port-Royal de Paris*, était à Paris même, au faubourg Saint-Jacques, dans le local de l'hospice actuel de la Maternité (la Bourbe). — L'abbaye de Port-Royal des Champs, située dans une petite vallée, près d'un étang, fut ainsi nommée, dit-on, parce que le roi Philippe-Auguste, qui, pendant une chasse, s'était reposé dans cet endroit solitaire; un monastère fut, d'après le vœu du roi, fondé en ce lieu même par Eudes de Sully, évêque de Paris, en 1204; on y plaça des religieuses de l'ordre de Cîteaux, qui, sous le nom de *Filles de Saint-Bernard*, se consacraient à la prière, à l'éducation de la jeunesse, et mettaient leurs biens en commun (plus tard, en 1647, elles s'associèrent à l'institut de l'adoration perpétuelle du mystère de l'Eucharistie, et joignirent à leur premier nom celui de *Filles du Saint-Sacrement*). Cette abbaye, qui prospéra promptement, avait fini par tomber dans le relâchement; elle fut réformée en 1608 par la mère *Angélique* (Marie-Angélique Arnauld, fille de l'avocat Antoine Arnauld et sœur du grand Arnauld): celle-ci y rétablit la règle de Saint-Benoît dans toute sa rigueur. En 1625, la communauté, qui se trouvait trop à l'étroit, fut transférée en partie à Paris (rue de la Bourbe), où elle prit le nom de *Port-Royal de Paris*, et où elle devint de plus en plus florissante.

Abandonné des religieuses, le monastère de Port-Royal des Champs, à partir de 1636, servit de retraite à de savants solitaires qui partageaient leur temps entre les exercices de la religion, le travail des mains, l'instruction de qq. jeunes gens d'élite, l'étude des lettres et la composition d'ouvrages d'éducation. Les plus illustres d'entre eux sont: Ant. Arnauld et Arnauld d'Andilly, tous deux frères de la mère Angélique, Lemaistre de Sacy et deux de ses frères (tous trois neveux de la mère Angélique), Nicolle, Lancelot, Lenain de Tillemont; Pascal les visitait souvent. Ils produisirent, le plus souvent en commun, des ouvrages classiq. estimés (*Logique*, *Méthode grecque*, *Méthode latine*, *Racines grecques*, *Essais de morale*, *Bible* dite *de Sacy*, *Histoire ecclésiastique*, etc.), et comptèrent au nombre de leurs élèves: Racine, les deux Bignon, Achille de Harlay, etc. Mais lors des querelles du jansénisme, s'étant montrés jansénistes ardents et refusant de se soumettre aux condamnat. pron. par le pape, ils se virent chassés de leur retraite (1656).

Les religieuses elles-mêmes ne tardèrent pas à être atteintes. Ayant constamment refusé de signer le *Formulaire* du pape qui condamnait les cinq propositions de Jansénius, elles virent, après de vaines tentat. pour les ramener, fermer leur maison de Port-Royal des Champs (29 octobre 1709), où une partie d'entre elles étaient retournées dès 1647; les bâtiments furent rasés (1710), les sépultures mêmes furent violées et les corps dispersés dans divers cimetières. Quelques religieuses, restées dans le couvent de Paris, s'étant montrées plus dociles, furent maintenues: leur communauté subsistait encore en 1790; elle fut supprimée à cette époque avec tous les ordres religieux.

Sous la Convention, le couvent de Port-Royal de Paris fut converti en prison, et reçut le nom dérisoire de *Port-Libre*. On y a depuis placé l'hospice de la Maternité (1814). L'histoire de Port-Royal a été écrite par Racine, par dom Clémencet, et plus récemment par M. Sainte-Beuve, 1841-51, 4 vol. in-8.

PORTS (CINQ-). *Voy.* CINQ-PORTS.

PORT-SAINTE-MARIE, *Puerto de Santa-Maria* en espagnol, *Portus Menesthei* des anciens, ville d'Espagne (Cadix), sur le Guadalète, à 11 kil. N. E. de Cadix; 17,600 hab. Château; pont de bateaux. Chapeaux, savon, eau-de-vie, liqueurs, cire, etc. Commerce très grand avec Cadix.

PORT-SAINTE-MARIE, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 17 kil. N. O. d'Agen; 3,016 hab.

PORTSMOUTH, *Portus Adurnus*, ville et port d'Angleterre (Southampton), sur la Manche, à l'entrée d'une baie formée par cette mer, par 3° 26' long. O., 50° 47' lat. N., à 105 kil. S. O. de Londres; 53,000 hab. Superbe port (le plus beau de l'Angleterre); grand arsenal naval du royaume et principal rendez-vous des flottes britanniques. Immenses chantiers, magasins, ateliers à gréements, forges, corderie, dépôt d'artillerie, etc. Bains de mer. On projette un canal de Portsmouth à Londres. Portsmouth se compose de deux villes, l'ancienne Portsmouth et Portsea, auj. réunies. — Déjà importante

sous Édouard V, elle est depuis Henri VIII le principal arsenal de l'Angleterre.

PORTSMOUTH. Plusieurs villes des Etats-Unis portent ce nom ; la principale est dans l'état de New-Hampshire, à 60 kil. S. E. de Concord ; 8,000 hab. Evêché. Bon port, cinq forts. Académie, athénée. Chantier de construction (dans l'île Navy).

PORTSMOUTH (Louise DE KERHOUENT, duchesse de), maîtresse de Charles II, fut amenée de France à ce prince en 1670, lors de la conclusion du traité secret de Douvres, par Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et sœur du roi Charles. Créée successivement baronne de Petersfield, comtesse de Fareham, duchesse de Portsmouth, elle prit sur le monarque un empire absolu, seconda le ministère dit de la *Cabale*, favorisa la réaction royaliste de 1680 à 1685, absorba des sommes immenses que lui prodiguait Charles, et de plus reçut de Louis XIV beaucoup d'argent pour faire prévaloir auprès du roi d'Angleterre l'influence française. Son fils aîné Charles est la tige des ducs de Lennox.

PORT-SUD-EST. *Voy.* PORT-BOURBON.

PORT-SUR-SAONE, *Portus Abucini*, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 11 kil. N. E. de Vesoul, sur la Saône ; 2,067 hab. Commerce en blé, avoine, bestiaux, fer, verre et bois ; mines de fer.

PORTUDAL, ville du Sénégal, dans le roy. de Baol, à 35 kil. S. E. de Gorée, sur l'Atlantique, est surtout fréquentée par les Français de Gorée. Commerce de peaux, or, ivoire, ambre.

PORTUGAL (Royaume de), *Portugalia*, partie de la *Lusitanie* des anciens états de l'Europe mérid., occupe la partie occid. de la Péninsule Hispanique, et a pour bornes : au N., la Galice ; à l'E., le roy. de Léon, l'Estramadure espagnole, l'Andalousie ; au S. et à l'O., l'Atlantique. Il s'étend de 9° 54' à 11° 50' long. O., et de 37° à 42° lat. N., a 576 kil. du S. au N. sur 168 de moyenne largeur, et compte environ 3,600,000 hab. Capit., Lisbonne. On y distingue six régions.

Divisions,	*Chefs-lieux.*
Entre-Douro-e-Minho,	Braga.
Tras-os-Montes,	Bragance.
Beira,	Coïmbre,
Estramadure portugaise,	Lisbonne,
Alemtéjo,	Evora,
Algarve,	Faro.

Le Portugal possède de plus : 1° l'archipel des Açores, à mi-chemin de l'Europe et de l'Amérique (ch.-l., Angra) ; 2° Madère, les îles du Cap Vert, St-Thomas, beaucoup de comptoirs au Congo et la capitainerie-générale de Mozambique ; 3° Diu, Daman, Goa, Macao, l'île de Timor en Asie. Le Brésil lui appartenait aussi avant 1822. — Le Portugal est très montueux, sauf dans le sud de l'Estramadure : on y remarque les monts d'Estrella, de Cintra, de Monchique ; trois des fleuves de l'Espagne (Douro, Tage, Guadiana) y ont leur embouchure ; il y a aussi beaucoup de rivières côtières (Minho, Vouga, Cavado, Mondego, Sadao, etc.). Le climat est très varié ; le sol très fertile, mais généralement mal cultivé. On y récolte : grains, vins, huile, oranges et autres fruits exquis ; miel, cire, kermès. On y trouve aussi or, argent, fer, plomb, étain, antimoine, sel, houille, turquoises et autres pierres précieuses ; eaux minérales et thermales. Peu de gros bétail, excellents mulets ; vers à soie (beaucoup jadis, peu maintenant). Pêche moins active qu'autrefois. Industrie médiocre (soieries, toiles, draps, bonneterie, couvertures, chapellerie, chocolat, porcelaine, faïence, toiles peintes ; distilleries, tanneries, verreries, forges, etc.). Le commerce est presque tout entier entre les mains des Anglais, qui exportent surtout du Portugal des vins, des huiles, des fruits secs, etc. — Le gouvernement est monarchique constitutionnel ; la maison régnante est celle de Bragance ; au défaut de mâles, la couronne passe aux femmes, si elles ne sont déjà mariées à des étrangers. Les recettes publiques vont à 50 millions, la dette à 200. La religion dominante est le catholicisme ; les Juifs sont tolérés. L'armée monte à 30,000 hommes, plus une milice de 40,000 hommes. La flotte comprend de 15 à 20 bâtiments de guerre.

Histoire. Le Portugal répond à la plus grande partie de la Lusitanie des Romains et au sud de leur Gallécie (Galice). Les *Lusitani* ne commencent à figurer dans l'histoire que vers l'an 196 av. J.-C. Ils entrèrent alors en guerre avec les Romains ; battus l'an 190, ils formèrent contre leurs oppresseurs une ligue redoutable (190-178) : mais ils furent encore vaincus. Viriathe, un de leurs chefs les plus braves, soutint neuf ans l'indépendance du pays contre Rome (149-140) ; enfin Rome l'emporta, et depuis elle domina sur le pays pendant 570 ans. Après l'invasion de la Péninsule par les barbares (Vandales, Suèves, Alains), l'an 409 de J.-C., les Suèves seuls y restèrent : ils fondèrent dans l'ancienne Gallécie un état dont les bornes varièrent, mais qui, en 585, s'absorba dans celui des Wisigoths, et qui, en 711, fut, comme le reste de l'Espagne, conquis par les Arabes. Aux IXe et Xe siècles, la région entre le Tage et le Douro fut le théâtre d'une guerre opiniâtre entre les 2 peuples conquérants (Arabes et Goths). Le petit pays au S. du Douro et au S. du Minho prit alors le nom de comté de *Porto*, ou *Porto Calle*, d'où Portugal. Alphonse VI de Castille, en 1095, en investit l'aventurier Henri de Bourgogne, qui l'arracha aux Arabes et le transmit à son fils Alph. I ; celui-ci, après la vict. d'Ourique, se déclara indép. (1139). Le Portugal dès lors ne fi[t] plus que grandir, et en 1253, Alphonse III, en soumettant les Algarves, avait atteint le sud de la Péninsule. Bientôt les Portugais portèrent leur activité au del[à] des mers ; après la conquête de Ceuta (1415), le prince Henri le Navigateur donna le signal des découverte[s] maritimes, qui ouvrirent enfin au Portugal la rout[e] des Indes (1498) et lui assurèrent de riches possessions en Afrique et surtout en Asie. Cette époque qui coïncide avec celle de la glorieuse dynastie d'Avi[s] (1385-1580), est celle de la gloire et de la prospérit[é] portugaises : elle est illustrée par les expéditions [de] B. Diaz, de Vasco de Gama, de Cabral, par les con[-]quêtes d'Albuquerque, etc. Le Portugal, rival [de] l'Espagne, regorgea de richesses et devint une pui[s]sance navale du premier ordre. Outre ses conquêt[es] en Asie, il étendit sa domination sur une des pl[us] belles contrées de l'Amérique, le Brésil (1500-153[1]). Mais des fautes, des excès et l'imprudente expé[di]tion de Sébastien en Afrique où il périt (à la batai[lle] d'Alcaçar-Quivir, 1578), mirent brusquement fin [à] ces succès. A la mort du cardinal Henri (1580), le [roi] d'Espagne Philippe II plaça sur sa tête la couron[ne] de Portugal. Ce pays ne fut plus dès lors qu'u[ne] province espagnole. La ruine totale de la mari[ne] portugaise en fut la suite. Les Hollandais, en révo[lte] contre Philippe II, allèrent partout sur les bri[sées] des Portugais, les firent chasser du Japon, le[ur] firent perdre les Moluques, ainsi qu'une foule d'a[u]tres possessions en Asie, et furent sur le point de le[ur] enlever tout le Brésil. En 1640, le Portugal s'[af]franchit du joug de l'Espagne et plaça sur le trône [la] dynastie de Bragance, issue des anciens rois. Re[de]venu indépendant, le pays s'allia avec la France et [fut] d'abord sous l'influence de cette puissance ; mais, [de]puis Pierre II, il pencha vers l'Angleterre, qui [en] 1703 consolida sa prépondérance en Portugal pa[r le] célèbre traité de Méthuen. Bientôt les Anglais eur[ent] tout en leurs mains : industrie, agriculture, commer[ce,] finances, politique, et réduisirent les Portugai[s à] n'être plus que leurs commis et leurs facteurs. S[ous] le roi Joseph, Pombal voulut secouer ce joug ; [ses] efforts furent insuffisants. Napoléon, dans sa lu[tte] contre l'Angleterre, fit attaquer le Portugal [...]

terre et en résolut la conquête; mais l'Angleterre la défendit comme sa province; elle embarqua la famille royale et l'établit au Brésil (1807), puis reconquit le Portugal sur les troupes françaises qui déjà l'occupaient (*Voy.* JUNOT, CINTRA). A la paix générale (1815), la famille royale du Portugal dut rester au Brésil, et l'ambassadeur anglais Beresford gouverna de fait le pays. En 1820 éclata à Porto une révolution qui avait pour but de donner au Portugal un gouvernement constitutionnel. Le roi Jean VI accepta la *constitution des Cortès* et revint en Europe (1821); mais alors le Brésil proclama son indépendance (1822) et se donna un empr. particulier, don Pédro, fils de Jean VI. La séparation du Brésil et de sa métropole devint définitive quand don Pedro fut appelé au trône de Portugal à la mort de Jean VI (1826); il abdiqua alors la couronne de Portugal en faveur de sa fille dona Maria, et ne garda pour lui que le Brésil. Dans ces dernières années, le Portugal n'a cessé d'être en proie aux guerres civiles : d'abord, lutte des libéraux ou constitutionnels et des absolutistes sous Jean VI jusqu'en 1826, puis usurpation de don Miguel, qui veut dépouiller sa nièce dona Maria (1827), et recourt aux mesures les plus vexatoires pour consolider son gouvernement; ensuite, retour de don Pedro qui vient rétablir sa fille, et guerre entre ce prince et son frère don Miguel jusqu'au rétablissement de dona Maria (1833), enfin règne turbulent et agité de dona Maria. Cette princesse est morte en 1854 (*Voy.* Marie II au *Supplément*), laissant un fils mineur qui règne aujourd'hui sous le nom de Pierre V.

Rois de Portugal.

(*Une seule dynastie, la maison de Bourgogne*).

1° *Branche directe.*		Jean III,	1521
Henri de Bourgo-		Sébastien,	1557
gne, *comte*,	1095	Henri, *le Cardinal*,	1578
Alphonse, dit *le*		3° *Intervalle de soumis-*	
Conquérant,	1212	*sion à l'Espagne sous*	
avec titre de *roi*,	1239	Philippe II d'Esp.,	1580
Sanche I, *le Gros*,	1185	Philippe III,	1598
Alphonse II, *el Po-*		Philippe IV,	1623-40
blador,	1211	4° *Branche de Bragance.*	
Sanche II, *Capel*,	1223	Jean IV,	1640
Alphonse III,	1248	Alphonse VI	1656
Denis, *le Laboureur*,	1279	Pierre II, régent	
Alphonse IV,	1325	depuis 1667, roi en	1683
Pierre I, *le Justi-*		Jean V,	1706
cier ou le Sévère,	1357	Joseph,	1750
Ferdinand,	1367-83	Marie I (avec Pier-	
2° *Branche d'Aviz.*		re III, 1777-86),	1777
(*après 2 ans de régence*).		Jean VI,	1816
Jean I, *le Grand*,	1385	Pierre IV (don Pé-	
Édouard,	1433	dro), *un seul mo-*	
Alphonse V, *l'Afri-*		*ment*,	1826
cain,	1438	Marie II (dona Ma-	
Jean II, *le Parfait*,	1481	ria),	1826-53
Emmanuel, *le For-*		(*Don Miguel*, 1827-33)	
tuné,	1495	Pierre V,	1853

PORTUGALÈTE, ville d'Espagne (Biscaye), à 11 kil. N.-O. de Bilbao; 1,200 hab. Cette ville sert de port à Bilbao; près de là riche mine de fer.

PORTUGUESA, riv. de Vénézuéla, naît dans le dép. de Zulia, coule à l'E. et au S. E., reçoit le Guanare, le Cojede, et tombe dans l'Apure, après un cours de 360 kil.

PORTUS ABUCINI, ville de Gaule, chez les Séquanes, auj. PORT-SUR-SAÔNE.

PORTUS DEORUM OU DIVINI, ville de Mauritanie, auj. ARZEW, ou selon d'autres, MARSALQUIVIR.

PORTUS HERCULIS COSANI, ville d'Étrurie. *Voy.* PORTO-ERCOLE.

PORTUS HERCULIS MONOECI, ville de Ligurie, auj. MONACO.

PORTUS ICCIUS OU ITIUS, ville de Gaule. *Voy.* ITIUS.

PORTUS LABURNICUS, ville d'Italie, auj. LIVOURNE.

PORTUS LONGUS, ville d'Italie, auj. PORTO-LONGONE.

PORTUS MAGNUS, ville de Mauritanie, auj. MARSALQUIVIR ou peut-être le VIEIL-ARZEW et ORAN.

PORTUS MAGNUS, v. de Britannie, auj. PORTSMOUTH.

PORTUS MAGNUS, ville d'Hispanie, auj. ALMERIA.

PORTUS VENERIS, ville de Gaule, auj. PORT-VENDRES.

PORTUS (Franc.), philologue, né dans l'île de Candie en 1511, professa le grec à Modène, Ferrare, Genève, et mourut en 1581, laissant des *traductions*, des *notes*, des *discours* et *opuscules*.

PORTUS (Æmilius), fils du précéd., né à Ferrare en 1550, mort en 1610 à Heidelberg, enseignait dans cette ville le grec avec éclat. On lui doit des éditions (annotées et corrigées) de l'*Iliade*, d'Euripide, de Pindare, d'Aristophane, de Xénophon, de Thucydide, de la *Rhétorique* d'Aristote; des traductions latines de l'*Histoire de Thucydide*, des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, des *Commentaires* de Proclus sur la *Théologie de Platon*, du *Dictionnaire* de Suidas; des *Notes* sur Onosandre, etc.; un *Dictionarium ionicum*, Francfort, 1603, in-8; *Dictionarium doricum*, *Pindaricum lexicon*, 1604, etc. Quelques-uns de ses ouvrages sont à l'*Index*.

PORT-VENDRES, *Portus Veneris*, ville et port de France (Pyrénées-Orient.), à 31 kil. E. de Céret, sur la Méditerranée; 2,000 hab. Port très sûr; plusieurs forts. Commerce de blés, eaux-de-vie, étoffes, etc.; commerce de transport considérable entre l'Algérie et la France. — Port-Vendres appartint longtemps à l'Espagne, et fut souvent pris et repris; il fut cédé à la France avec le Roussillon. Les Espagnols ont fait des tentatives inutiles sur cette ville en 1690 et 1794.

PORUS, prince indien, régnait à l'E. de l'Hydaspe en 327 avant J.-C. Il refusa de se soumettre à Alexandre, perdit la bataille décisive de l'Hydaspe, fut pris et conduit au conquérant. Alexandre lui demandant comment il prétendait être traité : « En roi », répondit Porus. Le conquérant, frappé de la magnanimité de cette réponse, lui rendit ses états, et y ajouta même plusieurs districts voisins, entre autres ceux d'un autre Porus, dont le royaume était encore plus à l'E., et qui, s'étant d'abord soumis au roi de Macédoine, s'était ensuite révolté.

POSEGA, ville des Etats autrichiens (Esclavonie civile), ch.-l. d'un comitat de même nom, sur l'Orlyava, à 80 kil. S.-E. d'Eszek; 4,200 hab. Château; commerce de soie, bétail, tabac. Prise aux Turcs par les Impériaux en 1687.

POSEIDON, nom grec de Neptune.

POSEN, *Poznan* en polonais, ville des Etats prussiens, jadis capit. de la Grande-Pologne, et auj. ch.-l. du grand-duché de Posen, à 265 kil. E. de Berlin, sur la Warta; 29,000 hab. Evêché. Cathédrale, église Saint-Stanislas, église luthérienne, théâtre. Draps, toile, tabac, vernis. Commerce actif avec l'Allemagne (jadis Posen était une ville hanséatique). — C'est aux env. de Posen que naquit le christianisme en Pologne, c'est dans cette ville que fut fondé le 1er évêché polonais. Posen fut prise par les Suédois en 1703, et reprise par les Polonais en 1716. Les Français y entrèrent en 1806, après la bataille d'Iéna. Elle a subi deux incendies (1764 et 1803) qui la détruisirent presque tout entière. — *Voy.* l'art. suivant.

POSEN (grand-duché de), une des huit provinces de la monarchie prussienne, entre la Prusse occ., la Silésie, le Brandebourg et le roy. de Pologne : 237 kil. sur env. 120; 1,075,000 hab. Ch.-l., Posen; divis., 2 régences, Posen, Bromberg. La 1re, qui est au S. de la 2e, est la plus grande et la plus peuplée; 740,000 hab. — Le grand-duché de Posen appartint jusqu'au XVIIIe siècle à la Pologne; il y formait les palatinats de Posnanie, Gnesne et Inowroclaw. Enlevé à la Pologne par la Prusse, partie en 1773, partie en 1793; compris en 1807 dans le grand-duché de Varsovie. En 1815, il revint à la Prusse.

POSIDONIE. *Voy.* PÆSTUM.

POSIDONIUS, philosophe stoïcien, disciple de Panétius, né vers 135 av. J.-C. à Apamée en Syrie, passa la plus grande partie de sa vie à Rhodes, ce qui l'a fait surnommer le *Rhodien*, y fonda une école vers l'an 103, et professa avec beaucoup d'éclat. Versé dans les mathématiques, la physique et l'astronomie, aussi bien que dans la philosophie, il mesura la circonférence de la terre et la hauteur de l'atmosphère, et soupçonna, comme Pythéas (*V.* ce nom), que les marées sont un effet du mouvement de la lune. Il avait composé plusieurs ouvrages, entre autres des traités sur la *Divination* et le *Destin*, et sur la *Nature des Dieux*, que Cicéron a imités. Il compta parmi ses disciples Pompée et Cicéron. On raconte que Pompée étant venu à Rhodes pour l'entendre, le philosophe, qui souffrait alors de la goutte, voulut néanmoins commencer un discours philosophique ; la douleur le forçant à s'interrompre, il s'écria, fidèle à un des dogmes de sa secte : « O douleur ! tu as beau me faire souffrir, tu ne me réduiras point à convenir que tu sois un mal. » J. Bake a publié *Posidonii reliquiæ*, Lugd. Batav., 1810.

POSITANO, ville du roy. de Naples. *Voy.* PASITANO.

POSNANIE (Palatinat de *Poznan*, vulg.), faisait partie de la Grande-Pologne dans l'anc. monarchie polonaise, et en était le palatinat le plus occidental. Ch.-l., Posen (en polonais *Poznan*). Div., 9 districts (Posen, Koscian, Vehova, Valetch, Friedland, Filehn, Neuhof, Tcharnikov, Krojanki). Le partage de la Pologne en 1772 donna les cinq derniers districts et partie du quatrième à la Prusse, qui en a formé le grand-duché de Posen.

POSSAGNO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 35 kil. N. O. de Trévise : 1,500 hab. Belle église (sur un plan de Canova). C'est la patrie de Canova.

POSSEVIN (Ant.), Jésuite, né à Mantoue en 1534, mort en 1611, fut recteur des collèges d'Avignon, de Lyon, de Bologne, fut chargé par Grégoire XIII de diverses missions diplomatiques épineuses, dont il se tira avec succès, fit conclure la paix de Kieverova-Horka, entre la Russie et la Pologne (1582), et composa, entre autres grands ouvrages : *Moscovia*, Vilna, 1586, in-8 ; *Judicium de IV scriptoribus* (Lanoue, Bodin, Mornay, Machiavel), Rome, 1592, in-12 ; *Bibliotheca selecta*, Rome, 1593, 2 vol. in-fol. ; Cologne, 1607, 2 vol. in-fol. ; *Apparatus sacer*, Venise, 1603-06, 3 vol. in-fol. (fort estimé) ; c'est une revue des auteurs ecclésiastiques.

POSSIDONIUS. *Voy.* POSIDONIUS.

POSSINUS (P.). *Voy.* POUSSINES.

POSTDAM. *Voy.* POTSDAM.

POSTEL (Guillaume), né en 1510 à Dolerie (diocèse d'Avranches), s'est rendu célèbre à la fois comme savant et comme visionnaire. Envoyé par François I en Orient, il en rapporta des manuscrits précieux, et fut nommé professeur de mathématiques et de langues orientales au Collège de France. Sa tête s'étant troublée, il s'imagina avoir reçu mission du ciel pour unir les hommes sous une même croyance et un même roi. Il fit connaissance à Venise d'une femme aussi folle que lui, la mère Jeanne, qui acheva de l'égarer. Poursuivi par l'inquisition, il n'échappa que parce qu'il fut déclaré fou. Après avoir erré de ville en ville, il rétracta ses erreurs, et vint mourir au couvent de Saint-Martin des Champs à Paris (1581). Il a laissé un grand nombre d'écrits, soit sur les langues orientales, soit sur la théologie : ces derniers sont à *l'Index*.

POSTUME ou POSTHUME, *M. Cassianus Latinius Postumus*, un des 30 tyrans du temps de Gallien, était chef militaire en Gaule dès 257. Il s'y fit proclamer empereur en 261, mit à mort Saloninus, fils de l'empereur, se soutint dix ans, battit les Germains, qu'il refoula au delà du Rhin, et joignit à ses provinces une partie de l'Espagne. Lælius, un de ses lieutenants, ayant pris la pourpre à May il le battit et entra en vainqueur dans Mayence ; mais il fut tué au milieu même de son triomphe par ses soldats auxquels il avait refusé le pillage de la ville (267). — Son fils, Postume-le-Jeune, qu'il avait créé auguste, fut tué avec lui.

POSTUMIUS ou POSTHUMIUS (Aulus) ALBUS REGILLENSIS, consul, et ensuite dictateur en 496 av. J.-C., remporta sur les Latins et les Tarquins la victoire décisive du lac Régille, d'où le surnom de *Regillensis* qu'il transmit à ses descendants.

POSTUMIUS (Sp.) ALBINUS REGILLENSIS, consul en 321 av. J.-C., se laissa enfermer avec son collègue dans le défilé de Caudium, signa une paix honteuse avec les Samnites, et passa sous le joug (dit *fourches caudines*). Le sénat refusa de ratifier le traité et livra Postumius au général samnite Pontius, qui ne l'accepta point et lui rendit la liberté.

POSTUMIUS (L.) ALBINUS, consul en 234, 229, et 215 av. J.-C., réduisit Teuta, la reine d'Illyrie, à demander la paix, en 229. Il perdit la victoire et la vie à la bataille de la forêt *Litana* contre les Boïens.

POSTUMIUS (Sp.) ALBINUS, consul l'an 110 avant J.-C., fut envoyé contre Jugurtha, et se laissa corrompre par le prince numide.

POT (Phil.), filleul et favori de Philippe-le-Bon, né en 1428, mort en 1494, remplit diverses missions pour les ducs de Bourgogne Philippe-le-Bon et Charles-le-Téméraire, s'attacha après la mort de ce dernier au roi de France Louis XI, *qui le fit son* premier conseiller et son chambellan, puis le nomma grand-sénéchal de Bourgogne (1477) ; il garda ce titre sous Charles VIII, et se distingua par son éloquence et par l'énergie de son langage aux états-généraux de 1484. On le surnommait la *Bouche de Cicéron* et le *Père de la Patrie*.

POTALA. *Voy.* POUTALA.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, chef d'une école éclectique, enseignait vers la fin du IIe siècle, et compta Plotin au nombre de ses auditeurs. Suidas le place, mais à tort, sous Auguste. Il ne reste rien de Potamon.

POTEMKIN (Grégoire-Alexandrovitch), favori de Catherine II, naquit en 1736 à Smolensk, de parents nobles, mais pauvres, prit de bonne heure du service dans les gardes à cheval, se fit remarquer de l'impératrice par sa taille et sa beauté (1762), se distingua dans une campagne contre les Turcs, obtint un avancement rapide, et bientôt exerça une puissance sans bornes sur Catherine, qui le créa prince, premier ministre, feld-maréchal. Il voulut signaler son passage au pouvoir par le démembrement de la Turquie ; en 1783, il envoya contre la Crimée une armée qui fut victorieuse, et annexa ce pays à l'empire russe ; en 1787, il agit lui-même contre les Turcs, et prit d'assaut Otchakov (1788), Bender (1789), Kilianova (1790). Quand il revint à Saint-Pétersbourg (1791), il avait été remplacé auprès de l'impératrice par un nouveau favori, Platon Zouboff, et il trouva Catherine disposée à faire la paix avec la Porte. Il repartit aussitôt pour l'armée afin d'empêcher l'exécution de ce projet, mais arrivé à Iassi il apprit que la paix était signée. Il expira presque subitement, peu de jours après avoir reçu cette nouvelle (1791). On soupçonna qu'il avait été empoisonné ; mais il est plus probable que sa mort fut hâtée par ses excès et ses chagrins. Potemkin avait fini par se rendre odieux à l'impératrice par son arrogance.

POTENTIA, nom commun à deux villes de l'Italie ancienne, l'une en Lucanie, sur un affluent du Casuente, l'autre en Picenum, à l'embouchure du fl. Potentia. Toutes deux se nomment auj. *Potenza*.

POTENZA, *Potentia*, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la province de la Basilicate, à 140 kil. E. de Naples ; 8,800 hab. Évêché. — Une autre Potenza

est situé dans les États de l'Église (prov. de Macerata et Camerino), à l'embouchure d'une riv. de même nom, et près de Loreto.

POTHIER (Rob.-Jos.), jurisconsulte célèbre, né à Orléans en 1699, mort en 1772, fut conseiller au Châtelet, puis au présidial d'Orléans, y professa le droit français et donna l'exemple de toutes les vertus publiques et privées, en même temps qu'il posséda toutes les qualités qui font le grand magistrat, l'avocat habile, le jurisconsulte profond. Son principal ouvrage est son édition des *Pandectes* sous le titre de *Pandectæ Justinianeæ in novum ordinem digestæ*, Paris et Chartres, 1748-52, 3 vol. in-fol, Lyon, 1782, 3 vol. in-fol.; Paris, 1818-24, 24 vol. in-8 (avec trad. en français par Bréard-Neuville); dans cette importante publication, il fut secondé par d'Aguesseau. Les autres ouvrages de Pothier consistent surtout en traités sur les *Obligations* ou sur les *Contrats*, dont presque tous les résultats ont passé mot pour mot dans le Code civil. Ses *Œuvres* ont été publiées par Siffrein, Paris, 1820-24, 20 vol. in-8; par M. Dupin aîné, 1825, 11 vol, in-8; par Rogron et Firbach, 1826, gr. in-8; enfin par M. Bugnet, 1845-7, 10 v. in-8.

POTHIN, eunuque qui gouverna l'Égypte pendant la minorité de Ptolémée XII (Dionysos ou le Jeune), dont il avait été l'instituteur. C'est par ses conseils que ce jeune prince ordonna le massacre de Pompée, qui s'était réfugié en Egypte après la bataille de Pharsale. César le fit mourir pour avoir excité des troubles dans Alexandrie, l'an 47 av. J.-C.

POTHIN (saint), un des premiers apôtres des Gaules, vécut sous Antonin et Marc-Aurèle, devint évêque de Lyon, et subit le martyre à Lyon, âgé de près de 90 ans, avec beaucoup d'autres Chrétiens. On célèbre sa fête le 2 juin.

POTI, ville et fort de la Russie d'Asie (Gourie), à l'embouchure du Rioni, dans la mer Noire. Port peu sûr. Cédée par la Turquie en 1829.

POTIDÉE, *Potidæa*, ville de Macédoine, dans la presqu'île de Pallène, au S. O. de Chalcis, tributaire des Athéniens, se révolta contre Athènes avec le secours de Corinthe, sa métropole, 432, retomba au pouvoir des Athéniens en 429, et fut, après un siége de trois ans, conquise par Philippe, qui l'assujettit à Olynthe; à la chute d'Olynthe, elle devint la possession des Macédoniens. Cassandre l'agrandit et l'embellit, ce qui valut à la ville le nom de *Cassandrie*.

POTIER, famille parlementaire qui a produit plusieurs magistrats fort distingués. Nicolas Potier de Blancmesnil, président au parlement de Paris, se signala par son dévouement au roi Henri IV, fut condamné à mort par les Ligueurs, échappa au supplice, grâce à l'intervention du duc de Mayenne, se rendit ensuite près de Henri IV, et devint plus tard chancelier de Marie de Médicis; il mourut en 1635 à 94 ans. — Son frère, L. Potier de Gesvres, secrétaire des finances en 1567, secrétaire du conseil en 1578, secrétaire d'état en 1589, eut part à la réconciliation de Henri III et de Henri IV, et fut fort utile à ce dernier. Il siégea dans le procès de Biron, et mourut fort âgé en 1630. — Nicolas Potier de Novion (1618-97), joua un rôle dans la Fronde, fut arrêté en 1648, mais se réconcilia avec Mazarin, et rendit un arrêt violent contre les ennemis du ministre. Il devint premier président en 1678, mais fut forcé de se démettre en 1689 pour abus d'autorité.

POTIER (Charles), acteur, né en 1775, mort en 1838, issu de la famille parlementaire de ce nom par Potier de Gesvres, débuta à 20 ans, courut la province jusqu'en 1809, vint à cette époque aux Variétés, et bientôt se fit un nom comme comique, et plus encore comme burlesque. Il se retira en 1827.

POTOCKI (Stanislas-Félix, comte), d'une des principales familles polonaises, né en 1750, mort en 1805, embrassa le parti de la Saxe, puis, se retirant des affaires, alla vivre en Galicie, bâtit des villages en Ukraine, revint ensuite à Varsovie, fut nommé grand-maître de l'artillerie, et fut quelque temps l'idole du peuple. Mais s'étant montré favorable au parti russe, il devint suspect aux vrais Polonais, et se retira près de Potemkin. Il signa la fameuse confédération de Targovice, en rédigea le manifeste, fut nommé maréchal de la diète convoquée sous l'influence russe, et prit, sans le savoir peut-être, des mesures qui ne firent que hâter le partage de la Pologne. Déclaré traître lors de la révolution de Varsovie en 1794, il se retira en Amérique, d'où bientôt il demanda du service à la Russie. Catherine le nomma lieutenant-général; il revint alors en Europe et y finit ses jours.

POTOCKI (Ignace, comte), grand-maréchal de Lithuanie et cousin de Stanislas-Félix, né en 1751, mort en 1809, était ardent patriote et antagoniste de la Russie; il alla chercher un refuge en Saxe après le triomphe des Russes, reparut en 1794 après les victoires de Kosciusko, fut chargé d'organiser le gouvernement à Varsovie, et se réserva le portefeuille des affaires étrangères; mais bientôt il fut pris par les Russes, détenu à Schlusselbourg jusqu'en 1796, réincarcéré à Cracovie en 1798, et enfin obtint la permission d'aller mourir dans ses terres. Le comte Ignace aimait les lettres et les sciences; il fit voyager plusieurs savants à ses frais, chargea Condillac de rédiger une *Logique* pour les écoles polonaises, et traduisit lui-même en polonais l'ouvrage du philosophe français.

POTOCKI (Stanislas, comte), de la même famille que les précédents (1757-1821), fut nonce aux diètes de 1776, 86, 88, quitta la Pologne après le 2e démembrement (1793), fut arrêté à Carlsbad lors de l'insurrection de Kosciusko, resta huit mois captif, devint, lors de l'érection du grand-duché de Varsovie, sénateur-palatin, chef du conseil d'état et des ministres, ministre des cultes et de l'instruction, puis président du sénat (1818). Il consacrait sa fortune à l'encouragement des lettres, des sciences, des arts. Il a laissé lui-même plusieurs écrits.

POTOMAK, riv. des États-Unis, naît sur la limite des états de Virginie et de Maryland, par 39° 21' lat. N.; elle se forme par la réunion de deux bras qui prennent leur source dans les monts Alleghany, coule au S. S. E., baigne Washington, et se jette dans la baie de Chesapeak par 37° 53' lat. N., après 450 kil. de cours; elle a 12 kil. de large à son embouchure. Plusieurs cataractes.

POTOSI, ville de l'ancien Pérou, dans la Bolivie, ch.-l. du dép. de Potosi, par 19° 34' lat. S., 69° 32' long. O., au pied du mont Cerro de Potosi, et à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa population, qui au XVIIIe siècle dépassait 150,000 hab., est aujourd'hui réduite à 15,000 tout au plus. Maisons chétives, rues irrégulières et en pente; air rare et subtil; climat extrêmement variable. — Le mont Cerro de Potosi, célèbre par ses mines d'argent, exploitées depuis le XVe siècle et toujours inépuisables, s'élève à une hauteur de 4,888 mètres au dessus du niveau de la plaine; on y compte quatre mines principales: la *Descubridora* ou *Centerio*, l'*Estagno*, la *Rica* et la *Mendieta*; plus de 5,000 ouvertures sont percées dans la montagne, et plus de 2,000 mineurs sont employés à l'exploitation.

POTOSI (dép. de), dép. de la république de Bolivie, entre ceux de Charcas à l'E., d'Oruro et de Cochabamba au N., la Confédération de la Plata au S., et le Grand-Océan à l'O.; 300,000 hab. Ch.-l., Potosi. Hautes montagnes (entre autres le Cerro de Potosi), sol sablonneux, peu fertile; mines inépuisables; eaux thermales, lac salé.

POTOSI, village des États-Unis (Missouri), ch.-l. du comté de Washington, est entouré de mines nombreuses, et riches surtout en plomb; on en ex-

porte annuellement 500,000 kilogrammes environ.

POTOSI (SAN-LUIS DE). *Voy.* SAN-LUIS.

POTSDAM, ville des États prussiens, ch.-l. de la régence de Potsdam (Brandebourg), sur la droite du Havel, entre deux lacs, à 30 kil. S. O. de Berlin ; 3,500 hab. C'est la deuxième résidence royale (Berlin est la première); un canal divise Potsdam en Vieille-Ville et Ville-Neuve (celle-ci très embellie par Frédéric II). Nombreux monuments, places Guillaume et du Marché, palais royal, hôtel-de-ville, église française réformée (copiée sur le Panthéon); Potsdam est le Versailles de la Prusse; lycée, école de cadets, bibliothèque, collections diverses. Fabrique royale d'armes à feu ; tabac, lainages, toiles cirées, etc. Aux environs, trois célèbres maisons royales (*Sans-Souci*, le Nouveau Palais-Royal et le Palais de Marbre), et l'île des Paons avec une superbe maison de plaisance, séjour favori de la reine Louise. — La régence de Potsdam est dans la province de Brandebourg, entre celles de Stettin, Custrin, Merseboug, Magdebourg, les grands-duchés de Meklembourg et le duché d'Anhalt-Dessau: 190 kil. (de l'E. à l'O.) sur 185 ; 895,000 hab. Ch.-l. Potsdam. On la divise en 14 cercles, Berlin y est enclavé, mais est régi à part. Le pays est sablonneux et aride en partie (grains, légumes, fruits, lin, etc.) ; peu d'industrie. Mines d'alun, eaux minérales.

POTT (J.-H.), chimiste et médecin allemand, né à Halberstadt en 1692, mort en 1777, membre de l'Académie des Sciences de Berlin, fut professeur de chimie au collége médico-chirurgical de cette ville, améliora plusieurs procédés, notamment pour la rectification de l'acide sulfurique, trouva aux environs de Berlin une terre propre à la confection de la porcelaine, et publia beaucoup d'ouvrages scientifiques (en latin et en allemand).

POTTENDORF, ville des États autrichiens (Autriche), à 32 kil. S. de Vienne ; 2,000 hab. (dans la ville même, sans compter les ouvriers). On y remarque une filature de coton qui occupe 800 métiers, et 2,300 ouvriers ; machines, limes.

POTTER (Paul), peintre hollandais, né en 1625 à Enckhuysen, mort en 1654, et connu surtout par son *Taureau* de grandeur naturelle, qui l'a fait surnommer le *Raphaël des animaux*. Le musée du Louvre a possédé 20 ans ce tableau.

POTTER (J.), savant anglais, né à Wakefield en 1674, m. en 1747, fut prof. de théologie à Oxford, puis archev. de Cantorbéry, 1737. On lui doit des éditions estimées de *Lycophron*, 1697 et 1702, de *Clément d'Alex.*, gr.-lat., 1715, 2 v. in-f.; et un savant recueil, l'*Archæologia græca*, Oxf., 1698-9, en angl.

POTTER (Rob.), helléniste et poëte anglais, né en 1721, mort en 1804, gradué de Cambridge, a traduit en anglais *Eschyle*, 1777; *Euripide*, 1781; *Sophocle*, 1788, avec un grand succès.

POUANCÉ, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), à 25 kil. N. O. de Segré ; 2,560 hab. Mines de fer.

POUCHET (L.-Ézéchias), négociant, né à Rouen en 1748, mort en 1809, améliora plusieurs branches d'industrie manufacturière, surtout la filature de coton ; il a laissé entre autres écrits un *Traité sur la fabrication des étoffes*, Rouen, 1788, in-8 ; et une *Métrologie* estimée, 1797, in-8.

POUDRES (Conspiration des), complot formé en 1605, par Catesby, Winter, Percy, J. Wright, Guy Fawkes, et dans lequel on impliqua quelques Jésuites, avait pour but d'opérer une réaction catholique en Angleterre, ou du moins de faire cesser les mesures hostiles prises par Jacques I contre le catholicisme. Le moyen des conjurés était de faire sauter le roi, ses ministres et tous les membres du parlement, à l'aide de 36 barils de poudre cachés sous la salle des séances du parlement, et auxquels on devait mettre le feu le jour où le roi viendrait ouvrir la session. Le projet fut révélé par une lettre anonyme. Les coupables furent livrés au supplice. Le parlement rendit un statut qui infligea aux Catholiques de nouvelles peines et leur opposa de nouvelles entraves (1606).

POUGATCHEF (Iémelian), Cosaque, né en 1726, se fit passer en 1773 pour Pierre III, mort assassiné depuis dix ans, fut suivi d'un grand nombre de ses compatriotes, prit des forts, traversa plusieurs provinces, signala son passage par d'effroyables cruautés, et fut sur le point de s'emparer de Moscou ; mais ayant manqué de résolution, il vit diminuer son parti, et finit par être livré par ses compagnons moyennant 100,000 roubles ; il fut mis dans une cage de fer, conduit à Moscou, et exécuté en 1775. Mme Ad. Hordé a publié en 1809 une *Histoire de Pougatchef*, qui n'est qu'un roman.

POUGENS (Marie-Charles-Joseph), né à Paris en 1755, mort en 1833, était fils naturel du prince de Conti. Il perdit la vue dès 1779, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à des travaux de recherche. Ruiné par la révolution, il se fit libraire et imprimeur, et réussit assez bien. Il se retira en 1808 à Vauxbuin près de Soissons. Ses principaux ouvrages sont un *Trésor des origines*, dont il a publié un spécimen en 1819, mais qui n'a pas été imprimé en entier, et l'*Archéologie française* ou *Vocabulaire des mots anciens tombés en désuétude*, 2 vol., 1821. Pougens appartenait à l'école philosophique du XVIIIe siècle.

POUGUES, ch.-l. de canton (Nièvre), à 11 kil. N. O. de Nevers, sur la Loire ; 1,000 hab. Aux environs, sources d'eaux minérales froides.

POUILLE, *Apulie*, anc. division du royaume de Naples, forma de 1043 à 1127 un comté (puis duché) normand. *Voy.* APULIE et SICILES (DEUX-).

POUILLON, ch.-l. de canton (Landes), à 12 kil. S. S. E. de Dax ; 3,136 hab. Source saline froide.

POUILLY, nom de plusieurs lieux de France ; on connaît surtout *Pouilly-en-Montagne* ou *en Auxois*, ch.-l. de canton du dép. de la Côte-d'Or, à 31 kil. N. O. de Beaune, près de la source de l'Armançon ; 1,160 hab. Blé, vins, chanvre, cuirs. Jadis place forte ; — et *Pouilly-sur-Loire* (Nièvre), à 13 kil. S. de Cosne ; 3,071 hab. Commerce de vins blancs renommés. Cette ville fut prise par les Anglais en 1364.

POUILLY (LÉVESQUE DE). *Voy.* LÉVESQUE.

POULAIN-DUPARC (Augustin-Marie), jurisconsulte, frère de Sainte-Foix, né à Rennes en 1701, mort en 1782, occupa une chaire de droit civil à Rennes, et balança presque la réputation de Pothier. On lui doit : *Journal des arrêts du parlement de Bretagne*, 5 vol. in-4 ; les *Coutumes de Bretagne*, 1745, etc., 3 vol. in-4 ; les *Principes du droit français*, 12 vol. in-12, etc.

POULLAOUEN, bourg du dép. du Finistère, près de l'Eaulne, à 9 kil. N. O. de Carhaix ; 3,544 hab. Mines de plomb argentifère.

POULLE (l'abbé), prédicateur, né à Avignon en 1702, mort en 1781, avait un grand talent oratoire, bien qu'on ait eu tort de le comparer à Massillon. Il n'écrivait jamais ses sermons ; aussi, n'en a-t-on que onze, qu'il dicta 40 ans après les avoir prononcés, et qui parurent à Paris, 1778, 2 vol. in-12. On admire surtout son *Exhortation de charité en faveur des enfants trouvés*.

POULO-PENANG. *Voy.* GALLES (Île du PRINCE DE).

POUNAH, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Aurengabad, par 71° 42' long. E., 18° 30' lat. N. ; 100,000 hab. Peu d'édifices remarquables. — Pounah n'est mentionnée dans l'histoire qu'à partir du XVIIe siècle ; c'était alors la résidence de Badjy-raou, *peychoua* (c.-à-d. premier ministre) du prince Mahratte Ram-radjah, qui se rendit indépendant : Badjy-Raou la transmit à ses successeurs, jusqu'à sa réunion aux possessions britanniques, en 1818. Un célèbre collége hindou y fut établi en 1831.

POUNAKHA, ville du Boutan, par 87° 25' long.

E., 27° 56' lat. N. Résidence d'hiver du Deb-Radjah.

POUPART (François), anatomiste et chirurgien, mort en 1708, membre de l'Académie des Sciences, a fait quelques découvertes, et laissé des *Mémoires* (dans le recueil de l'Académie des Sciences), et une *Chirurgie*, Paris, 1695, auj. oubliée. On a donné son nom à l'arcade crurale, parce qu'il fut un des premiers à bien décrire ce ligament, quoique ce ne soit pas lui qui l'ait découvert.

POUQUEVILLE (François-Charles-Hugues-Laurent), historien, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Merlerault (Orne) en 1770, mort en 1838, étudia la médecine sous Dubois, qu'il accompagna dans l'expédition d'Egypte, fut à son retour pris par les Turcs et resta prisonnier jusqu'en 1801. Rentré en France, il fit paraître en 1805 son *Voyage en Morée et à Constantinople*, 3 vol. in-8, qui eut beaucoup de succès et lui valut la place de consul à Janina. Il résida près d'Ali-pacha jusqu'en 1815, revint en France en 1817, y publia son *Voyage en Grèce*, 1820-22, 5 vol. in-8, ouvrage remarquable par l'exactitude des descriptions et la nouveauté des aperçus; puis son *Histoire de la régénération de la Grèce*, 1825, 4 vol. in-8. On lui attribue une *Vie d'Ali-pacha*. Il a donné l'*Histoire et la description de la Grèce* (dans *l'Univers pittoresque*), une foule de *Mémoires* pour l'Acad. des Inscriptions.

POURANAS. *Voy.* PURANAS.

POURCHOT (Edme), né au village de Poilly, près d'Auxerre, en 1651, mort en 1734, professeur de philosophie au collége des Grassins, puis au collége de Mazarin, à Paris, fut sept fois recteur de l'Université. On a de lui : *Institutiones philosophicæ*, dont la 4e édition fut donnée en 1734, in-4. Cet ouvrage, rédigé d'après les idées cartésiennes, eut un grand succès.

POURI, ville de l'Inde. *Voy.* DJAGGERNAT.

POUROUS ou PURUS, riv. de l'Amérique du Sud, sort des Andes de Cachoa (Pérou), entre dans le Brésil et tombe dans l'Amazone par plusieurs embouchures, après un cours de 800 kil.

POURRIE (Mer), *Putridum mare*, partie S. O. du *Palus Mæotis*, ainsi nommée à cause des miasmes qui s'échappent de ses eaux basses et fangeuses.

POUSSIN (Nicolas), chef de l'ancienne école française de peinture, naquit aux Andelys en 1594, fut élève de Lallemant à Paris, et, bien que fort pauvre, parvint à faire le voyage de Rome, grâce au cavalier Marini, qui le recommanda au cardinal Barberini. Là, des études sévères et la pratique constante de l'art mûrirent son talent et le portèrent à la perfection. Il jouissait déjà d'une grande réputation à Rome, lorsque Louis XIII le fit inviter à rentrer en France; il y revint en 1640, et reçut, avec le titre de premier peintre du roi, une pension de 3,000 fr., un logement aux Tuileries et la direction de tous les ouvrages de peinture et d'ornements des maisons royales. Les peintres Vouet et Fouquière en furent jaloux. Las de leurs tracasseries, Poussin reprit la route de Rome (1642). Louis XIV lui conserva son titre et ses honoraires. Le talent de Poussin grandit encore dans la dernière période de sa vie: son pinceau devint plus riche, plus moelleux, son talent plus varié; il ne réussit pas moins dans le paysage historique que dans l'histoire. Lesueur, Lebrun, Mignard doivent infiniment à ce grand maître. Il mourut en 1665 à Rome. On a surnommé Poussin le *peintre des gens d'esprit*, à cause de son imagination et de la beauté de son expression. La plus grande partie de ses œuvres est en France. On admire surtout son *Déluge*, son *Et in Arcadia ego*, son *Triomphe de Flore*. On a de lui des *Lettres* (Paris, 1824) qui se lisent avec intérêt. M. Castellan en 1811, et M. Gault en 1848, ont donné sa *Vie*.

POUSSINES (P.), en latin *Possinus*, savant Jésuite, né en 1609 aux environs de Narbonne, mort en 1686, professa à Toulouse, fut à Rome un des continuateurs de l'*Histoire de la Société de Jésus*. Il a laissé des trad. latines de quelques historiens byzantins, un *Thesaurus asceticus*, Paris, 1684, etc.

POUTALA ou BOUDALA, temple du Thibet dans la province d'Ouéi, près de H'Lassa, sur le mont Pamouri. C'est la résidence du Dalaï-lama.

POUTROYE (LA), ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 16 kil. N. O. de Colmar; 2,511 hab. Teinture.

POUY ou POY-SUR-DAX, village de France (Landes), à 7 kil. N. E. de Dax, près de la rive droite de l'Adour. Patrie de Saint-Vincent de Paul.

POUYASTRUC, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 11 kil. N. E. de Tarbes; 800 hab.

POUZAUGES-LA-VILLE, ch.-l. de cant. (Vendée), à 35 kil. N. de Fontenay; 2,141 hab. Eglise catholique (beau clocher), temple protestant; ruines romaines. Aux environs, mine d'antimoine. — A 1 kil. S. se voit *Pouzauges-le-Vieux*; 1,200 hab.

POUZZOLES, *Pozzuoli* en italien, *Puteoli* et *Dicæarchia* chez les anciens, ville et port du roy. de Naples (Naples), sur le golfe de Naples, par 11° 47' long. E., 40° 49' lat. N., à 10 kil. N. O. de Naples; 8,700 hab. Evêché. Commerce de pouzzolane (gravier volcanique, ainsi appelé du nom de la ville). Près de Pouzzoles sont le cap Misène, le lac Averne, le Monte Nuovo (qui occupe la place de l'ancien lac Lucrin), la Solfatarre. — Pouzzoles fut fondée par les habitants de Cumes en 522 av. J.-C., et nommée *Puteoli* à cause de ses nombreux puits; de 192 av. J.-C. à la chute de l'empire, elle fut très florissante; ses bains magnifiques attiraient beaucoup d'étrangers. On y trouve encore beaucoup de riches débris, entre autres les colonnes du temple de Sérapis, et ce qu'on appelle le pont de Caligula.

POWEL (Ed.), prêtre anglais, écrivit contre Luther et en faveur du pape le *Propugnaculum summi sacerdotii*, 1523, par ordre de Henri VIII, puis soutint la même thèse contre Henri VIII dans l'intérêt de Catherine. Henri le fit pendre et écarteler en 1540.

POWELL (îles). *Voy.* ORCADES AUSTRALES.

POYAS, mont. de Russie. *Voy.* OURALS.

POYET (Guillaume), chancelier de France, né vers 1474 à Angers, d'abord avocat célèbre, puis avocat général (1531) et président à mortier (1534), devint chancelier en 1538. Accusé de malversation, il fut arrêté en 1542, dépouillé de toutes ses charges (1545), et condamné à 100,000 fr. d'amende. Il mourut en 1548. C'est lui qui avait plaidé pour Louise de Savoie contre le connétable de Bourbon.

POYET (Bern.), architecte, né en 1742, à Dijon, mort en 1824, élève de Wailly, membre de l'Académie des Sciences et de celle d'architecture, donna le plan de la chambre des députés et de beaucoup d'autres édifices importants.

POZZO (Cassien del), dit aussi *Dupuis*, riche amateur piémontais, né à Turin vers 1590, m. vers 1657, fut l'émule de Peiresc. Il se fixa à Rome, où il forma une collection d'antiquités; protégea les artistes et fut lié avec les principaux savants de l'Europe.

POZZO DI BORGO (le comte Ch.-André), né en Corse au bourg de Pozzo di Borgo (près d'Ajaccio) en 1764, mort à Paris en 1842, fut d'abord député à l'Assemblée Législative (1792), agit de concert avec Paoli pour livrer la Corse aux Anglais; fut néanmoins forcé dès 1793 de quitter cette île, où il avait soulevé des haines; passa d'abord en Angleterre, puis entra au service de la Russie; fut en 1814 envoyé par l'empereur Alexandre auprès de Louis XVIII, puis nommé ambassadeur en France; assista à tous les congrès de la Sainte-Alliance, eut part à toutes les mesures qui y furent prises. Il passa en 1835 de l'ambassade de France à celle d'Angleterre, quitta les affaires en 1839 et termina ses jours à Paris.

PRACHIN, cercle de Bohême, borné par la Bavière au S. O., et par les cercles de Budweiss au

S. E., de Tabor à l'E., de Beraun au N. et de Klattau au N. O. : 110 kil. sur 50; 250,000 hab. Chef-lieu, Pisek. Riv., la Moldau, la Wottawa, etc. Grenat et pierres précieuses; perles, sable aurifère. Draps, toiles, glaces, armes, etc. — Ce cercle doit son nom à la ville et au château ruinés de Prachno, situés près de la ville et de la montagne d'Horazdiowicz, à 36 kil. E. de Pisek.

PRACRIT, idiome vulgaire de l'Inde, est dérivé du sanscrit; il se parlait dans le peuple lorsque le sanscrit était la langue des hautes classes.

PRADELLES, ch.-l. de canton (H.-Loire), à 32 kil. S. du Puy; 1,500 hab.

PRADES, ch.-l. d'arr. (Pyrénées-Orientales), sur le Tet, à 45 kil. S. O. de Perpignan ; 3,050 hab. Tribunal de 1re instance ; collége communal et séminaire. Drap, papier gris, vins, laines fines très recherchées, etc. — L'arr. de Prades a 6 cantons (Montlouis, Olette, Saillagouse, Sournia, Vinça, Prades), 100 communes et 50,625 hab.

PRADES (l'abbé DE), né en 1720 à Castel-Sarrazin, mort en 1782, fit scandale par une thèse qu'il soutint en Sorbonne en 1751, et dans laquelle il défendait des propositions contraires à la doctrine de l'Église, s'enfuit en Hollande, puis à Berlin, et y devint, sur la recommandation de Voltaire, lecteur du roi de Prusse. Soupçonné par Frédéric II d'avoir été en correspondance avec le duc de Broglie pendant la guerre de Sept-Ans, et de l'avoir tenu au courant des mouvements de l'armée prussienne, il fut relégué à Glogau. A la fin de sa vie, il rétracta ses principes irréligieux, et devint archidiacre du chapitre de Glogau. On lui doit un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* de Fleury (avec une préface par Frédéric II), 1767, 2 vol. in-8.

PRADO, ville du Portugal (Minho), à 5 kil. N. O. de Braga ; 6,450 hab. Faïence. Pêche.

PRADO (LE), bourg d'Espagne (Madrid), à 55 kil. S. O. de Madrid ; 3,000 hab. Distilleries, etc.

PRADO, promenade de Madrid. *Voy.* MADRID.

PRADON, poëte tragique, né à Rouen en 1632, mort à Paris en 1698, n'est connu que comme auteur ridicule, vaniteux et jaloux; il eut pourtant quelques succès dans son temps, et quand Racine donna *Phèdre*, les envieux du grand poëte opposèrent à ce chef-d'œuvre la *Phèdre* de Pradon (1677); mais peu de jours suffirent pour remettre les deux pièces à leur place. On a de lui, outre *Phèdre*, les tragédies de *Pyrame et Thisbé*, *Tamerlan*, la *Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Régulus* (la moins mauvaise de toutes). Il composa contre Racine une comédie, le *Jugement d'Apollon sur Phèdre*, et contre Boileau un pamphlet intitulé : le *Triomphe de Pradon*, 1684, in-12, etc.

PRADT (Dominique DUFOUR, abbé DE), écrivain et homme d'état, né en 1759 à Allanches (Auvergne), mort en 1837, était grand-vicaire à Rouen quand la révolution éclata. Député aux Etats-Généraux, il prit parti pour la cour et émigra en 1791 ; mais il revint en 1801, et, grâce à Duroc, son parent, devint successivement aumônier de l'empereur, baron, évêque de Poitiers, archevêque de Malines. Il fut chargé de quelques négociations en Espagne, où il aida à tromper Charles IV, et fut nommé en 1812 ambassadeur à Varsovie; mais il s'acquitta fort mal de cette mission, et quand la campagne de Moscou fut terminée, il fut renvoyé dans son diocèse et privé de son titre d'aumônier. Il devint dès lors ennemi acharné de Napoléon, et se déclara des premiers contre lui quand les Alliés furent à Paris. Il n'en fut pas moins très froidement reçu des Bourbons, et se vit obligé de renoncer à son archevêché : il reçut en indemnité une pension de 12,000 fr. Nommé député en 1828, il se démit, trouvant la gauche trop timide. Il a composé une foule d'écrits de circonstance. Son ouvrage capital est l'*Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie en* 1812, Paris, 1815, relation très partiale; ensuite viennent : les *Quatre Concordats*, 1818, 3 vol. in-8 ; les *Trois Ages des colonies*, 1801, 3 vol. in-8 ; l'*Europe et l'Amérique depuis le congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1821, 2 vol. in-8 ; l'*Europe et l'Amérique en* 1821 et 1823, 2 vol. in-8; l'*Europe et l'Amérique en* 1822, 1823, 1824, 2 vol. in-8, etc. L'abbé de Pradt est dans ses écrits spirituel et incisif, mais verbeux et peu profond : il avait la manie de prédire, mais c'était le plus souvent à faux. Ses *Quatre concordats* sont à l'*Index*.

PRÆMUNIRE (Statuts de). On a donné en Angleterre le nom de *statuts des provisions* et de *præmunire* à divers actes parlementaires, dont les principaux sont de 1348, 51, 53, 64, et qui prohibaient, entre autres choses : 1° l'introduction en Angleterre des provisions papales ; 2° l'intervention du pape dans les élections ecclésiastiques ; 3° l'évocation des sujets du roi en cour de Rome sur des points dont la connaissance appartenait aux cours royales : 4° l'acceptation en cour étrangère de bénéfices ecclésiastiques du royaume. Grégoire XI indiqua pour discuter ces statuts une confér. à Bruges (1375); Wiclef y fut l'un des commiss. d'Édouard III ; la convention qui y fut signée admit une partie de ces statuts.

PRÆTUTII, auj. partie de l'*Abruzze Ultérieure*, peuple de l'Italie centrale, sur l'Adriatique, entre le Picenum et les Vestini ; Hadria et Intéramne étaient leurs villes principales.

PRAGA, ville de la Russie d'Europe (Pologne), sur la Vistule, rive droite, vis-à-vis de Varsovie, est regardée auj. comme une partie de Varsovie ; 3,000 hab. Elle était plus peuplée avant le massacre qu'y firent les Russes en 1794, lors de la prise de Varsovie par Souvarov. Victoire des Suédois sur les Polonais en 1656, et des Polonais sur les Russes en 1830.

PRAGMATIQUE ou PRAGMATIQUE-SANCTION (c.-à-d. *ordonnance sur les affaires*), nom donné en général aux ordonnances des rois de France et aux résolutions de la diète de l'Empire, dans les XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles. Toutefois, l'histoire n'a consacré ce nom qu'à quelques actes fameux, savoir :

1° la *Pragmatique-Sanction de saint Louis* en 1269, par laquelle ce prince, après avoir déclaré que de Dieu seul relève la France, posait en droit la liberté des élections d'évêques et prélats, prohibait les réserves, les grâces expectatives, maintenait le droit de promotion, restreignait les impôts levés en France par la pape, etc. On en conteste l'authenticité.

2° la *Pragmatique-Sanction de Charles VII*, ou *Pragmatique-Sanction de Bourges*, en 1438 : c'est une extension de la précédente. Après avoir proclamé la nécessité des conciles généraux, leur supériorité sur le pape, l'entière liberté d'élection des évêques et abbés. elle supprime de rechef les réserves, les grâces expectatives, les annates, tend à redresser l'abus des appels en cour de Rome, à restreindre les effets de l'excommunication et de l'interdit, etc. Les ducs de Bourgogne et de Bretagne refusèrent de l'admettre. Louis XI, au commencement de son règne, la supprima nominalement (1461), tout en la laissant exécuter, suivant les besoins de sa politique, à l'égard, soit des feudataires, soit des papes. *Voy.* CONCORDAT.

3° la *Pragmatique-Sanction de l'empereur Charles VI* ou *Pragmatique autrichienne*, rendue en 1713, par laquelle cet empereur déclarait sa fille aînée Marie-Thérèse héritière de ses états ; il la fit garantir par les grandes puissances de l'Europe, mais pourtant elle ne put être réalisée qu'après la guerre de la succession d'Autriche, 1740-48.

4° la *Pragmatique-Sanction de Charles III* (d'Espagne), rendue le 2 avril 1767, pour la suppression des Jésuites.

PRAGUE, *Prag* en allemand, *Praha* en bohémien, *Boviasmum* de Strabon? *Marobodum* de Ptolémée, capitale de la Bohême, sur sept collines et

sur la Moldau, à 327 kil. N. O. de Vienne (par Iglau), par 12° 5' long. E., 50° 5' lat. N.; 125,000 hab.; la ville se compose de quatre parties, la Vieille et la *Nouvelle-Ville*, le *Petit-Côté* (*Kleinseite*), et le *Hradschin*. La ville est bien percée et bien bâtie; pont superbe; fortifications importantes. Ancien château impérial nommé *Burg*, achevé par Marie-Thérèse; hôtel-de-ville, palais archiépiscopal, séminaire archiépiscopal, douane, grand hôpital, cathédrale, églises St-Veit, St-Nicolas, de la Croix, etc. Prague est le siége du commandement militaire du roy. de Bohême; archevêché, tribunal d'appel du royaume; université (fondée en 1348 par Charles IV), trois gymnases, école de peinture, de musique, école vétérinaire, institut polytechnique, etc.; société littéraire et scientifique, bibliothèque de l'université, cabinet d'histoire naturelle, musée national, observatoire, etc. Industrie active, commerce considérable (surtout commerce de transit). Patrie de Jérôme de Prague. — La Vieille-Ville fut fondée vers 759; Charles IV, en 1348, fonda la Ville-Neuve, qu'il nomma *Karlow* ou *Karlstadt*. Prague fut, au commencement du XVe siècle, le théâtre des troubles religieux les plus graves, suscités par Jean Hus, recteur de l'université; on y signa en 1433 les *Compactata de Prague*, qui rétablirent momentanément la paix. Prague joua un grand rôle dans la guerre de Trente-Ans : c'est là qu'eut lieu la fameuse *défenestration*, début de la guerre (1618); l'armée de l'électeur palatin Frédéric V fut défaite près de Prague en 1620; le Suédois Kœnigsmark y battit les impériaux (1648) et prit la ville, ce qui mit fin aux hostilités. Dans la guerre de la succession d'Autriche, Charles VII prit Prague (1741) : les Français, ses alliés, y soutinrent un siége célèbre, remarquable par la défense de Chevert et la retraite de Belle-Isle (1742); les Prussiens la reprirent, puis l'abandonnèrent en 1744. Une troisième bataille de Prague eut lieu dans la guerre de Sept-Ans, entre les Autrichiens et les Prussiens; ceux-ci la bombardèrent (1757), mais ne purent la prendre. Il se tint à Prague, en 1813, un congrès pendant lequel l'empereur François I prit la résolution de faire la guerre à Napoléon. Bannie de France et quittant l'Écosse, la branche aînée des Bourbons trouva en 1833 un asile au château de Hradschin dans Prague. — Le capitanat de Prague, une des divisions de la Bohême, ne comprend que Prague et sa banlieue.

PRAGUE (Jérôme DE). *Voy.* JÉRÔME DE PRAGUE.

PRAGUERIE, fameuse révolte qui eut lieu en France sous Charles VII, en 1440, et à laquelle Louis XI, encore dauphin, eut une part essentielle. Elle prit son nom de la ville de Prague, fameuse alors dans toute l'Europe par les désordres dont ses citoyens, Hussites en grande partie, l'avaient rendue le théâtre. Alexandre, bâtard de Bourbon, en fut le principal instigateur; Jean II d'Alençon, Charles I et Louis de Bourbon, La Trémoille (ancien favori) et Dunois s'y mêlèrent aussi. Le prétexte de l'insurrection était le bien public; on devait s'emparer du roi et proclamer à sa place Louis XI. L'entreprise, mal conduite, échoua après une prise d'armes sans effusion de sang; six mois suffirent pour y mettre fin. Alexandre fut noyé, et le dauphin, exilé de la cour, se retira en Dauphiné.

PRAHEC, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres) à 11 kil. S. E. de Niort; 1,600 hab.

PRAIRIAL an III (journées des 1, 2 et 3), 20, 21 et 22 mai 1795, insurrection du parti jacobin contre la Convention. La populace des faubourgs envahit la salle de la Convention, présidée par Boissy-d'Anglas, et massacra le député Féraud. Pendant dix heures, la majorité de la Convention, qui, imitant l'exemple de son président, avait eu le courage de rester en séance, fut en butte aux insultes et aux outrages des révoltés; elle fut enfin délivrée par les troupes des sections. Le désordre dura trois jours. La Convention ordonna l'arrestation de 13 de ses membr.: 6 fur. cond. à mort: Romme, Goujon, Duquesnoy, Duroy, Bourbotte, Soubrany.

PRAIRIAL an VII (journée du 30), 18 juin 1799. Les directeurs La Réveillière-Lepaux et Merlin furent dans cette journée renversés par les Conseils et remplacés par Roger-Ducos et Moulins.

PRAIRIE, riv. des États-Unis (Missouri), tombe dans la Grande-Rivière par 95° 59' long. O., 39° 56' lat. N. Cours, 250 kil.

PRAIRIE-DU-CHIEN, ville des États-Unis, dans le territoire du Nord-Ouest, sur le Mississipi, près de son confluent avec l'Ouisconsin; 2,000 hab.

PRAISSAS, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 12 kil. N. O. d'Agen; 1,600 hab.

PRAKRIT, idiome indien. *Voy.* PRACRIT.

PRASLIN, une des branches de la famille Choiseul, tirait son nom du bourg de Praslin en Champagne (département de l'Aube), près de Bar-sur-Seine. On connaît surtout : César-Gabriel de Choiseul, duc de Praslin, et cousin du duc de Choiseul, né en 1712, mort en 1785; il fut ambassadeur à Vienne, ministre des affaires étrangères puis de la marine, duc et pair, fit faire de grands travaux, agrandit et fortifia le port de Brest, conçut le projet d'un nouveau voyage autour du monde, et laissa dans nos ports 70 vaisseaux de ligne et 50 frégates : c'est lui qui signa le traité de 1763, qui mit fin à la guerre de Sept-Ans; il partagea la disgrâce de son cousin en 1770. — Son fils, le duc de Choiseul-Praslin, élu en 1789 aux États-Généraux par la noblesse de la sénéchaussée d'Anjou, se montra favorable aux idées de réforme. Il fut sous l'empire sénateur et commandeur de la Légion-d'Honneur. — Ant.-César-Félix de Choiseul-Praslin, fils du préc., fut chambellan de l'imp. Marie-Louise, se tint à l'écart sous la Restauration, entra à la Chambre des Pairs en 1830, et mourut en 1839, avec la réputation d'un vrai philanthrope.

PRASLIN, port naturel de l'île Sainte-Isabelle (une des îles Salomon), par 152° 30' long. E., 7° 25' lat. S. Très beau port. — *Voy.* VAUX-PRASLIN.

PRASUM PROM., en Afrique, auj. le cap DEL GADO.

PRATEOLUS. *Voy.* DUPRÉAU.

PRATO, ville murée de Toscane (Florence), à 16 kil. N. O. de Florence; 10,000 hab. Evêché; cathédrale; collége renommé. Lainages, ouvrages de fer et de cuivre. Patrie du poëte Casti. — C'était une république au moyen âge; les Florentins la soumirent en 1353. Les Espagnols la saccagèrent en 1512.

PRATS-DE-MOLLO ou P.-DE-MOILLOU, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), au pied des Pyrénées, sur la Tech, à 23 kil. S. O. de Céret; 5,000 hab. Fortifications. Fabriques de draps communs. Aux environs, cuivre argentifère. Sources minérales. — Ville très ancienne. Ses fortifications datent de Louis XIV, qui, en 1679, y érigea le fort de la Garde.

PRATT (Sam.-Jackson), écrivain anglais, né en 1749 à Huntingdon, mort en 1814, a fait preuve dans ses ouvrages d'une exquise délicatesse de sentiment et d'une grande richesse d'imagination. On estime surtout de lui : *Pensées libres sur l'homme*, etc.; *Histoire de Benignus*, 1775-77, 6 vol. in-12; le *Village de Shenstone*, 1780, 3 vol. in-12; *Emma Cobbett*, 1781, 3 vol. in-12. Il a aussi composé de belles poésies, des pièces de théâtre, etc. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en français.

PRAUTOY, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 20 kil. S. de Langres; 750 hab.

PRAVADI, v. de Turquie (Bulgarie), ch.-l. de livah, sur une riv. de même nom, à 100 k. S.E. de Silistrie, à 25 k. O. de Varna. Vict. des Russes sur les Turcs en 1829.

PRAXITÈLE, célèbre sculpteur grec, né vers l'an 360 av. J.-C., mort vers 280, exerça son art dans Athènes. Il excellait surtout par la grâce, la vérité

de l'imitation, la finesse des contours, l'expression des nuances douces et des émotions tendres. On le place le premier après Phidias. Sa fécondité était extrême. On vantait comme ses chefs-d'œuvre le *Cupidon* de Thespies, la *Vénus* de Cnide (nue) et celle de Cos (drapée), le *Satyre* d'Athènes. Il fut l'amant de Phryné, et la prit plus d'une fois pour modèle de ses Vénus. Il eut deux fils qui furent aussi d'habiles sculpteurs, et forma entre autres élèves le célèbre Pamphile. — Un autre Praxitèle, graveur en argent, vivait du temps de Pompée.

PRAYA (PORTO-), ville et port de l'île Santiago (archipel du Cap-Vert), sur la côte S. E., par 14° 54' lat. N., 25° 51' long. O. Dans la baie voisine de cette ville se livra en 1781 un combat sanglant entre une flotte anglaise commandée par le commodore Johnstone et une escadre française sous les ordres du bailli de Suffren.

PRAYSSAS, ville de France. *Voy.* PRAISSAS.

PRÉADAMISME, opinion soutenue au milieu du XVIIe siècle par Isaac de La Peyrère, calviniste, gentilhomme de la maison du prince de Condé, dans un livre publié en 1655, et intitulé *Præadamitæ*. Il y prétendait qu'Adam n'était point le 1er homme, mais seulement la tige du peuple hébreu, et que déjà la terre était couverte avant Adam de peuplades humaines. Il se fondait sur les expressions mêmes de la Genèse et sur un passage de l'*Epître aux Romains*, de saint Paul (chap. V). Du reste, La Peyrère se rétracta lui-même et abjura le calvinisme.

PRÉAMENEU (BIGOT DE). *Voy.* BIGOT.

PRÉ AUX CLERCS. On nommait ainsi au moyen âge un champ voisin de Paris, qui s'étendait le long de la rive gauche de la Seine, depuis la Tour de Nesle, dans tout l'espace qu'occupe aujourd'hui le faubourg Saint-Germain; il fut ainsi nommé, parce qu'il servait de lieu de promenade et de récréation aux *clercs* ou écoliers de l'Université. Le Pré aux Clercs était le rendez-vous des duellistes.

PRÉCHAC, vill. du dép. des Landes, sur l'Adour, à 12 kil. S. O. de Tartas; 500 hab. Eaux thermales renommées. — Il y a un autre Préchac (Gironde), à 12 kil. S. O. de Bazas; 2,900 hab.

PRÊCHEUR, bourg et paroisse de la Martinique, à 11 kil. N. O. de Saint-Pierre; 3,500 hab., dont 2,500 esclaves. Culture de la canne à sucre.

PRÊCHEURS (Frères), premier nom des Dominicains. *Voy.* DOMINICAINS.

PRÉCIGNÉ, PRÉCIGNY. *Voy.* PRESSIGNÉ, etc.

PRÉCIPIANO (Humb.-Guill. DE), théologien, né à Besançon en 1626 (mais d'origine génoise), mort en 1711, fut nommé en 1660 doyen du chapitre de Besançon, alla comme député à la diète de Ratisbonne de 1667, se rendit à Madrid en 1672 pour combiner les mesures propres à prévenir une invasion de Louis XIV en Franche-Comté, fut promu à l'évêché de Bruges, devint archevêque de Malines (1682), et se signala par un zèle ardent contre le janséniste Quesnel, qu'il fit mettre en prison (1703).

PRÉCOP ou ORKOUP, ville de Servie, sur la Moravitsa, à 40 kil. S. E. de Krouchovatz; 6,000 hab. Deux évêques, l'un latin, l'autre servien.

PRÉCOP, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* PÉRÉKOP.

PRÉCY, nom de plusieurs lieux de France, situés dans les dép. de l'Aube, du Cher, de Seine-et-Marne, de l'Yonne, de l'Oise, etc.

PRÉCY-SOUS-THIL, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Sereine, à 14 kil. S. de Semur; 760 hab. Ruines du château de Thil, sur une hauteur voisine.

PRÉCY (L.-F. PERRIN, comte de), né en 1742 à Semur, commandait en 1783 le bataillon de chasseurs des Vosges, quand il entra comme lieutenant-colonel dans la garde constitutionnelle de Louis XVI (1791); il donna à ce prince les preuves d'une fidélité à toute épreuve, se battit en brave au milieu des Suisses au 10 août, devint ensuite commandant de l'armée fédérale de Lyon, soutint un siége de deux mois dans cette ville, sortit à la tête de 700 hommes sous le feu des combattants, échappa au massacre, parvint enfin à gagner la frontière; remplit diverses missions diplomatiques dans l'intérêt des Bourbons, fut livré par la Prusse à Napoléon, qui le garda 18 mois en prison, fut nommé commandant de la garde nationale de Lyon en 1814, et mourut en 1820.

PRÉ-EN-PAIL, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 40 kil. de Mayenne; 3,000 hab.

PRÉFECTURE. Ce nom fut d'abord donné par les Romains aux villes sujettes que gouvernait un préfet (*præfectus*), par opposition soit aux municipes et colonies, soit aux villes jouissant en tout ou en partie du droit de cité romaine. Sous Dioclétien, l'empire fut divisé en quatre grands départements régis par des préfets du prétoire, et qui furent nommés *préfectures* : Orient, Illyrie, Italie, Gaules. Les préfectures se subdivisaient en diocèses, et ceux-ci en provinces. *Voy.* ROMAIN (EMPIRE-).

PRÉFECTURE, en France, se prend soit pour le territoire qui forme le ressort du préfet, soit pour le chef-lieu de département, où réside le préfet.

PRÉFET, *Præfectus*, nom donné à plusieurs fonctionnaires romains, dont les plus connus sont le préfet de Rome et le préfet du prétoire.

1° PRÉFET DE ROME, *Præfectus Urbi*, charge créée par Romulus, abolie vers 366 av. J.-C. (lors de l'institution de la préture), puis rétablie par Auguste, embrassait la police et la justice. Le préfet suppléait les rois, les consuls ou les empereurs en leur absence. Sous les rois et les consuls, cette charge ne fut qu'intérimaire; sous les empereurs, elle fut permanente. Elle subsista jusqu'à la chute de l'empire en 476. Le préfet était presque toujours un consulaire. Moins lié par la lettre ou le *jus* que le préteur, avec lequel il partageait la juridiction, et plus longtemps en place, le préfet jouit bientôt de plus d'autorité que lui.

2° PRÉFET DU PRÉTOIRE, *Præfectus prætorio*. Cette charge, créée par Auguste, dura en Occident jusqu'à la fin de l'empire. Il y en eut d'abord deux; Tibère en réduisit le nombre à un; Commode rétablit le nombre de deux, et Dioclétien, en partageant l'empire, en porta le nombre à quatre. C'étaient d'abord les chefs des gardes de l'empereur ou prétoriens. Peu à peu ils acquirent la juridiction et ils envahirent presque toute l'autorité aux IIe et IIIe siècles. Ce fut alors l'époque de leur plus grand pouvoir : ils étaient plus maîtres que l'empereur, donnaient l'empire et quelquefois le prenaient pour eux. Constantin les réduisit au pouvoir civil, mais leur donna à chacun autorité sur tout un quart de l'empire, déjà divisé en 4 grandes *préfectures*; on ajoutait alors aux mots *præfectus prætorio* ceux de *per Gallias*, *per Illyricum*, *per Italiam* ou *per Orientem*. — On distinguait encore le préfet des vivres (*præfectus annonæ*), le préfet de la flotte (*præfectus classi*), le préfet des légions, du camp (*præf. legionibus*, *castris*), etc., dont les noms indiquent assez les fonctions.

On sait qu'en France on donne le nom de préfet à l'administrateur d'un département, et qu'il a sous ses ordres les sous-préfets, qui administrent chacun un arrondissement.

PREGADI (conseil des), conseil institué à Venise au XIIIe siècle, se composait des 300 principaux citoyens notables, ainsi nommés parce que dans les affaires importantes ils étaient *priés* ou invités par le doge de délibérer avec lui.

PREGEL, riv. de Prusse, se forme dans la régence de Gumbinnen par la réunion de l'Angerapp, de l'Inster et de la Pissa, coule à l'O., et tombe dans le Frische-Haff, à 9 kil. au-dessous de Kœnigsberg. Cours, 150 kil. Saumons.

PRÉMARE (Jos.-H.), jésuite français, missionnaire à la Chine, partit en 1698 de La Rochelle, et

mourut en Chine vers 1735. Il est un de ceux qui ont le mieux connu la théorie de la langue et les antiquités chinoises; il a laissé des *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-king et sur la mythologie chinoise* (impr. en tête de la trad. du *Chou-king* de Gaubil), et une *Notitia linguæ Sinicæ*, impr. pour la 1re fois à Malacca en 1831 d'après ses Mss.

PRÉMERY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 30 kil. S. E. de Cosne; 1,875 hab. Forges, hauts-fourneaux.

PRÉMONTRÉ, village du dép. de l'Aisne, à 15 kil. O. de Laon; 1,200 hab. Grande et belle verrerie. Jadis abbaye célèbre, chef d'ordre.

PRÉMONTRÉS, ordre réformé de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fut fondé en 1120 à Prémontré (diocèse de Laon) par S. Norbert, ancien chapelain de l'empereur Henri V. Il devint bientôt célèbre, et compta un grand nombre d'abbayes en France et en Allemagne. Les Prémontrés, dans l'origine, s'abstenaient entièrement de viande. — Il y avait des couvents de femmes du même ordre.

PRÉMYSL, PREMISLAS. *Voy.* PRZÉMYSL.

PRÉNESTE, auj. *Palestrina*, ville du Latium, à l'E. de Rome et au S. de Tibur, aux confins du pays des Eques, fut fondée par Télégone, fils d'Ulysse et de Circé; elle avait un temple célèbre consacré à la Fortune. Patrie d'Elien. Marius-le-Jeune fut battu devant Préneste, s'y enferma, y fut assiégé et s'y tua (82 av. J.-C.). On y a trouvé les *Fastes* dits *prénestins*, et une cél. mosaïque, non encore expliquée.

PRENZLOW, ville murée des Etats prussiens (Prusse), à 112 kil. N. E. de Potsdam; 10,000 hab., la plupart descendant de protestants français réfugiés. Gymnase et bibliothèque; toiles, lainages, cotonnades, soieries, etc. Prise par Murat en 1806.

PRÉRAU, ville de Moravie, ch.-l. de cercle, à 22 kil. S. O. de Weisskirchen; 3,000 hab. — Le cercle de Prérau est situé entre ceux de Troppau, de Teschen, de Hradisch et d'Olmutz, la Silésie et la Hongrie; il a 105 kil. sur 35; 250,000 hab.

PRESBOURG, *Pressburg* en allemand, *Posony* en hongrois, *Posonium* ou même *Pisonium*, *Brecislaburgium* et *Istropolis* en latin du moyen âge, ville des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Presbourg, sur la gauche du Danube, à 195 kil. N. O. de Bude et à 66 kil. E. de Vienne; 45,000 hab. C'est une des plus belles villes de la Hongrie, et sa situation est délicieuse. Palais primatial, église Saint-Martin, avec une belle tour, hôtel-de-ville, halle aux blés, théâtre, caserne, archevêché (le titulaire est primat de Hongrie); Académie (espèce d'université), archi-gymnase, séminaire, école nationale, biblioth. publique. Aux environs, beaux vignobles. — On attribue la fondation de Presbourg aux Iazyges (dès le temps de l'empire romain). Sigismond y tint une diète en 1411; depuis, c'est là que se sont tenues toutes les diètes de la Hongrie (notamment en 1790, 1802, 5, 8, 11 et 26). A partir de Ferdinand I, le couronnement des rois de Hongrie s'est fait à Presbourg. Elle a été capitale de la Hongrie jusqu'à Joseph II, en 1784. Très endommagée par divers incendies (1515, 63, 90 et 1642). Il y fut signé en 1491 un traité qui assurait à l'Autriche la Hongrie. En 1805, un autre *traité de Presb.* entre Napoléon et l'empereur d'Allemagne François II, donna au premier les états de terre-ferme de Venise avec Venise même; à la Bavière, partie du Tyrol, etc. Par un article secret, François II renonçait au titre d'empereur d'Allemagne.

PRESBOURG (comitat de), un des comitats de la Hongrie en deçà du Danube, touche l'Autriche à l'O., le comitat de Neutra à l'E., et est coupé en deux par le Danube; 295,000 hab. Ch.-l., Presbourg.

PRESBYTERIENS, nom que se donnent les Calvinistes en Ecosse, parce que, dans cette secte, on n'admet que de simples ministres du culte (*presbyteri*, prêtres), qui sont tous censés égaux; on n'y connait ni évêques ni aucun supérieur ecclésiastique. Le presbytérianisme est la nuance religieuse qui domine en Ecosse. Cette secte, qui date du milieu du XVIe siècle, eut pour principal chef Knox. Elle a été pour beaucoup dans les persécutions qu'eut à subir Marie Stuart en Ecosse, dans l'antipathie que l'Ecosse eut longtemps pour l'Angleterre, et dans la révolution qui fit tomber la tête de Charles I. *Voy.* PURITAINS.

PRESCOT, ville d'Angleterre (Lancastre), à 12 kil. E. de Liverpool; 4,500 hab. Beau clocher, horlogerie, toile à voiles, poterie. Aux environs (à Saint-Helena), grande manufacture de glaces.

PRESENTATION DE LA VIERGE, fête célébrée le 21 novembre en l'honneur du jour où la Vierge, nouvellement née, fut présentée au temple par ses parents. Il ne faut pas la confondre avec la *Présentation de Jésus* au temple, plus connue sous le nom populaire de *Chandeleur*. *V.* CHANDELEUR et PURIFICATION.

PRESIDENT, nom commun à divers fonctionnaires, se donnait notamment: 1° dans l'empire romain, à partir du IVe siècle, aux gouverneurs des provinces les moins importantes; on nommait ces provinces *præsidiales*; — 2° dans l'organisation judiciaire de la France, aux chefs de chaque tribunal, de chaque chambre d'une cour et enfin de chaque cour (le président de toute la cour se nomme *premier président*); avant 1789, dans les cours judiciaires appelées parlements, les présidents de chaque chambre se nommaient *présidents à mortier*, parce qu'ils avaient pour coiffure une toque appelée *mortier* (*Voy.* PARLEMENT); — 3° dans les chambres législatives, au membre chargé de diriger les opérations (en Angleterre on l'appelle *speaker*, l'orateur); — 4° dans quelques républiques modernes, surtout en Amérique, au chef de l'état. *V.* ÉTATS-UNIS.

PRESIDES, *Presidios*. Les Espagnols donnent ce nom à quelques forteresses qu'ils possèdent sur les côtes barbaresques, et qui servent de lieu de déportation pour les criminels. Tels sont: Ceuta, Penon-de-Velez, Al-Hucemas, Melilla (*Voy.* ces noms).

PRÉSIDIAL, nom donné originairement à tous les bailliages et sénéchaussées, fut, depuis 1551, affecté spécialement à certains tribunaux de 2e instance, jugeant sans appel jusqu'à concurrence de 250 liv. ou 10 liv. de rente, et par provision, nonobstant appel, jusqu'à 500 liv. ou 20 liv. de rente. C'est Henri II qui créa ces tribunaux.

PRESLAV, v. de la Turq. d'Eur. *V.* PERELASLAVL.

PRESLES, village du dép. de Seine-et-Oise, à 14 kil. N. E. de Pontoise; 1,500 h. Passementeries.

PRESLES (Raoul DE), dit aussi PAUL DE PRATERES, avocat, puis secrétaire de Philippe-le-Bel, fut accusé d'avoir voulu empoisonner le roi, et démontra son innocence. Il fonda à Paris un collége auquel on donna son nom; Ramus fut principal de ce collége et y fut assassiné. — Raoul de Presles, fils du précédent (1316-81), fut maître des requêtes de Charles V, écrivit un *Traité de la puissance ecclésiastique et séculière*, et trad. une partie de la *Bible* et la *Cité de Dieu*, p. en 1786. On lui attrib. le *Songe du Verger*.

PRESSIGNE, bourg du dép. de la Sarthe, à 19 kil. N. O. de La Flèche; 2,463 hab.

PRESSIGNY (LE GRAND-), ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur la Claise, à 26 kil. S. O. de Loches; 1,000 hab. — Pr.-le-Petit est à 9 k. E.; 900 hab.

PRESTON, ville d'Angleterre (Lancastre), près de la Ribble, à 30 kil. S. de Lancastre; 50,000 hab. Maison de correction sur le plan d'Howard; bibliothèque. Filatures de coton. Assez de commerce.

PRESTON-PANS, ville d'Ecosse (Haddington), à 13 kil. N. E. de Haddington, sur le détroit de Forth. Produits chimiques, briques, poterie, etc. Pêcherie d'huîtres. Le prince Charles-Edouard et les Jacobites y battirent les troupes royales en 1745.

PRÉTENDANT. On donne ce nom à tous les princes qui sont rois par droit héréditaire et qui dis-

putent leur trône aux rois de fait; on l'applique spécialement à Jacques III, héritier des Stuarts, et à son fils (Charles-Edouard). *Voy.* JACQUES III et STUART.

PRÉTEUR, *prætor* (de *præ itor*), magistrat romain faisant fonction de grand-juge, pouvait, dans les provinces, cumuler tous les pouvoirs; il était à la fois chef militaire, civil, législatif et financier; souvent une mission militaire spéciale que lui donnait le sénat absorbait son caractère juridique, et il devenait uniquement général en chef de second ordre. — Au civil, le préteur était et juge et législateur. Comme juge, tantôt il prononçait seul, tantôt il prenait des assesseurs et des délégués. En entrant en charge, le préteur publiait son manifeste législatif, dit *edictum prætoris*, et y énonçait les règles de droit qu'il suivrait. — La préture fut un démembrement du consulat imaginé en 366 av. J.-C., lorsque les plébéiens purent être consuls; elle ne fut confiée d'abord qu'à des patriciens; mais dès 337, les plébéiens y parvinrent. Publilius Philo fut le premier préteur plébéien. — Il n'y eut d'abord qu'un préteur; on en nomma 2 en 244, 4 en 228, puis 8 sous Sylla, 10 et même 14 sous César, de 12 à 16 sous Auguste, de 12 à 18 sous ses successeurs. Leur nombre s'augmentait avec celui des provinces à gouverner. Il y avait toujours à Rome 2 préteurs: le premier, *prætor urbanus*, jugeait les affaires des citoyens; le second, *prætor peregrinus*, celles des étrangers. La préture était annuelle; c'était la seconde des trois grandes dignités annuelles ordinaires. Le préteur était précédé de deux licteurs à Rome, de six hors de Rome; il siégeait au Forum, en chaise curule, sur une estrade dite tribunal, et portait la robe prétexte. — On trouve quelquefois le nom de *préteur* appliqué par les écrivains latins aux chefs ou stratéges des républiques grecques, notamment au général en chef de la légion achéenne.

PRÉTEXTAT (saint), évêque de Rouen, maria Mérovée (fils de Chilpéric I) à Brunehaut, tante du jeune prince (570), et fut pour ce fait exilé dans une île de la Manche. Frédégonde le fit tuer lors de son retour dans son diocèse en 588. Fête, 24 févr.

PRÉTEXTE, *Prætexta*, sous-entendu *toga* ou *vestis*, robe que prenaient les adolescents à 16 ans, et qui était bordée par en bas d'une très petite bande de pourpre. Les magistrats aussi portaient la prétexte, mais avec une bande plus large (dite *angusticlave* pour les chevaliers, *laticlave* pour les sénateurs).

PRETI (Matthias), dit *il Calabrese* et le *chevalier Calabrois*, peintre, né en 1613 à Taverna en Calabre, dans le royaume de Naples, mort à Malte en 1699, élève du Guerchin, fut admis parmi les chevaliers de Malte, et obtint la commanderie de Syracuse. Le musée du Louvre a de lui un *Saint Antoine, abbé, visitant saint Paul dans le désert.*

PRÉTOIRE, *Prætorium*. On nommait ainsi la tente du général en chef (préteur ou autre) dans un camp romain, et la demeure du préteur dans sa province.

PRÉTOIRE (PRÉFET DU). *Voy.* PRÉFET.

PRÉTORIENS (GARDES PRÉTORIENNES ou). On avait d'abord donné ce nom à la cohorte d'élite chargée de la garde d'un général en chef romain (préteur, consul ou dictateur). On l'appliqua naturellement aux cohortes formant la garde de l'empereur. Leur quartier était tout près de Rome, entre les portes Viminale et Esquiline. Ces cohortes étaient au nombre de 9 ou 10; Vitellius les porta à 16; Septime-Sévère les augmenta considérablement; Constantin les abolit et fit détruire leur camp qui était très fortifié. Pendant plusieurs siècles, les prétoriens donnèrent et ôtèrent l'empire; une fois même ils le vendirent à l'encan (*Voy.* DIDIUS JULIANUS). Leur avidité, leur indiscipline et leur insolence sont passées en proverbe. Leur chef, nommé *Préfet du Prétoire*, jouissait d'un pouvoir immense (*V.* PRÉFET DU PRÉTOIRE).

PRÊTRE-JEAN ou PRÊTE-JEAN, nom dont l'étymologie est fort incertaine, et sous lequel on trouve désignés, au XIIe et XIIIe siècles, certains rois de l'Inde, ou plutôt de la Tartarie ou du Cathay, qui, selon les uns, professaient le christianisme et suivaient le rit nestorien, et, selon d'autres, étaient idolâtres. On a cru aussi que le *Prêtre-Jean* était le même que le *Grand-Négus* ou souverain de l'Abyssinie, qui est chrétien; mais cette opinion est fausse. Il est à croire que le Prêtre-Jean n'est autre que le Dalaï-Lama, grand-pontife des Mongols et des Kalmouks, qui réside dans le Thibet, à Poutala, près de H'Lassa.

PREUILLY, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 31 kil. S. de Loches; 2,000 hab. Jadis titre de baronnie. Ancienne abbaye. Aux environs, mine de fer.

PREUSCHEN (Augustin-Théoph.), conseiller ecclésiastique du grand-duc de Hesse, né en 1731, mort en 1803, inventa la typométrie (art de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs). Il a écrit non seulement sur cet art (*Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8, etc.), mais aussi sur l'histoire, la théologie et la politique.

PRÉVALAIE ou PRÉVALAIS (LA), hameau du dép. d'Ille-et-Vilaine, sur la Vilaine, à 4 kil. S. O. de Rennes. Beurre renommé.

PRÉVALITANE, *Prævalitana*, prov. de l'empire romain, dans le diocèse de Dacie, au S., à peu près entre les monts dits auj. Glioubotin et Tchardag, le Drin mérid. et l'Adriatique; ch.-l. *Scodra*. Le Montenegro, presque toute l'Herzégovine et l'Albanie septentrionale y étaient comprises.

PREVÉSA, *Nicopolis*, v. de Grèce mod. (Hellade occ.), à 55 kil. S. O. d'Arta, à l'entrée et sur le bord septentr. du golfe d'Arta; 4,000 hab. Petit fort (dit Vathi). Prise par les Turcs, 1538, par les Vénit. 1684; cédée par ceux-ci aux Français en 1797: 600 Français y tinrent contre 11,000 hommes en 1798; Ali-Pacha la prit et la donna aux Arnautes. A 2 kil. au N. O. sont les ruines de Nicopolis et d'Actium.

PREVILLE (P.-L. DUBUS, dit), célèbre acteur comique, né à Paris en 1721, m. en 1799, courut d'abord la province, dirigea le spectacle de Lyon, débuta en 1753 à Paris, et fit 33 ans les délices de la capitale; il excellait surtout dans les rôles de Sosie, Turcaret, Figaro, la Rissole (du *Mercure galant*). Il prit sa retraite en 1786, et ne reparut depuis que deux fois (en 1791 et 94). Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés à Paris, 1812, in-8, et dans la collection des *Mémoires sur l'art dramatique*, 1823.

PRÉVOST (Ant.-Fr. PRÉVOST D'EXILES, dit l'abbé), un des plus féconds écrivains du XVIIIe siècle, né en 1697 à Hesdin (Artois), mort en 1763, fut successivement moine, soldat, puis retourna à la vie religieuse (dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés), rompit de nouveau ses liens, s'enfuit en Hollande, puis alla vivre à Londres, et revint enfin en France, où il reprit l'habit ecclésiastique (1734). Partout il se mit aux gages des libraires. Il finit par se procurer une honnête aisance. Il s'était retiré à Saint-Firmin, près de Chantilly. Un coup de sang l'ayant frappé dans la forêt de Chantilly, on le crut mort et un chirurgien commença son autopsie: Prévost vivait encore. Eveillé par les coups du scalpel, il jeta un cri terrible, mais la première blessure l'avait frappé mortellement. Prévost avait énormément écrit: ses *Œuvres complètes* forment 170 vol. On connaît surtout son *Histoire des voyages*, 1745 et années suivantes, abrégée par La Harpe en 24 vol. in-8; ses traductions des romans de Richardson (*Clarisse, Grandison, Paméla*), et de plusieurs autres ouvrages anglais. On a en outre de lui un grand nombre de romans originaux; *Cleveland*, *Manon Lescaut*, les *Mémoires d'un homme de qualité*, le *Doyen de Killerine*, sont placés parmi les meilleurs ouvrages de ce genre et eurent une grande vogue. Prévost s'est aussi essayé dans

genre historique, mais avec peu de succès. Ses *Œuvres* (non compris l'*Histoire des Voyages*) ont été recueillies en 39 vol. in-8, Paris, 1783-85.

PRÉVOST (Pierre), peintre, né en 1764 à Montigny (près Châteaudun), mort en 1823, peut être regardé comme le véritable inventeur des panoramas. Il fit, entre autres morceaux de ce genre, des vues de Rome, Naples, Amsterdam, Boulogne, Tilsitt, Wagram, Anvers, Londres, Jérusalem, Athènes, qui, pour l'illusion, passent tout ce qu'on peut imaginer. Il excellait aussi dans la gouache.

PRÉVOST (Pierre), de Genève, littérateur, né en 1751, mort en 1839, fut appelé en Prusse en 1780, professa la philosophie à l'Académie noble de Berlin, revint à Genève en 1784 et y enseigna les belles-lettres, devint membre du grand-conseil en 1786, rentra dans l'enseignement en 1793, et fut successivement professeur de philosophie, puis de physique (1809). Prévost est surtout connu par ses traductions. Il a traduit du grec en français les *Tragédies* d'Euripide 1782; de l'anglais, les *Essais philosophiques* d'Ad. Smith, les *Éléments de philosophie* de Dugald Stewart: le *Cours de rhétorique* de Hugues Blair, l'*Essai sur le principe de la population* de Malthus, etc. Il a composé lui-même des *Essais de philosophie*, 1804; des *Mémoires sur le calorique rayonnant*, des *Notices sur G.-L. Lesage, L. Odier*, etc. — Un autre Genevois du même nom, Isaac-Bénédict Prévost, parent de Pierre, né en 1755, mort en 1819, est connu comme physicien et naturaliste.

PREVOT, titre qu'on donnait en beaucoup d'endroits, notamment en France, aux premiers juges, soit royaux, soit seigneuriaux; nous distinguerons surtout: — 1° le *prévôt de l'armée* et les *prévôts des bandes*, chargés des procès et de la justice, soit entre soldats ou officiers d'une même bande, soit entre l'autorité et les militaires; — 2° le *prévôt des maréchaux*, qui prononcait sur les affaires où étaient intéressés les premiers officiers, et qui, sous Charles VI et Charles VII, fit quelque temps partie de la suite de la cour pendant les campagnes auxquelles assistait le roi: — 3° le *prévôt de la connétablie* ou le *grand-prévôt de France*. Sa charge fut réunie en 1572 à celle de prévôt de l'hôtel; — 4° le *prévôt de l'hôtel du roi*, juge de tous ceux qui étaient à la suite de la cour, en quelque lieu qu'elle se transportât. Ces fonctions faisaient jadis partie de celles du comte palatin (de la couronne de France). Elles passèrent au tribunal des maîtres d'hôtel du roi, présidé par le grand-maître, puis (1355-1405) aux maîtres des requêtes, et (en partie du moins) au prévôt des maréchaux. En 1455 au plus tard, on institua pour les remplir le prévôt de l'hôtel; et en 1572 cet officier joignit à ces fonctions celles de grand-prévôt de France; — 5° le *prévôt des marchands*, à Paris, chargé de visiter et de taxer les marchandises qui venaient par eau et se vendaient sur les ports, et d'ordonner les cérémonies publiques. Le prévôt des marchands joua souvent un rôle important dans les troubles de Paris; on connaît surtout Marcel, qui conspira pendant la captivité du roi Jean (*Voy.* MARCEL). Le dernier prévôt des marchands fut Flesselles, massacré en 1789. Et. Boyleaux est le plus célèbre.

PREYSSAS. *Voy.* PRAISSAS.

PREZ-EN-PAIL. *Voy.* PRÉ-EN-PAIL.

PRIAM, *Priamus* (c.-à-d. en grec *acheté*), dernier roi de Troie, fils de Laomédon, avait été dans sa jeunesse emmené captif par Hercule, fut ensuite *racheté* et mis sur le trône (1311 av. J.-C.), eut 50 enfants, parmi lesquels 19 d'Hécube, sa femme légitime, entre autres Hector, Pâris, Hélénus, Déiphobe, Polyxène, Cassandre, Créuse. Sous son règne, le rapt d'Hélène par Pâris donna lieu à la guerre de Troie; après dix ans de siége Troie fut prise, et Priam égorgé par Pyrrhus au pied des autels (1270). Homère le montre allant, après la mort d'Hector, demander son corps à Achille.

PRIAPE, *Priapus*, fils de Vénus et de Bacchus, était le dieu des jardins, des vergers et des plaisirs obscènes. On l'honorait surtout à Lampsaque, et ses fêtes étaient accompagnées de honteux désordres. A Rome, son culte fut moins scandaleux. On représente le plus souvent Priape velu, avec des jambes et des cornes de bouc, tenant à la main une baguette ou une faucille. Ses fêtes se nommaient *priapées*.

PRICE (Richard), ministre dissident et écrivain anglais, né en 1723 à Tynton, dans le pays de Galles, mort en 1791, se fit connaître en 1757 par sa *Revue des principales difficultés en morale*, qui lui fit une grande réputation comme philosophe, s'occupa ensuite de questions de politique et de finances, se montra en toute occasion favorable à la liberté civile, et fut secrétaire particulier de lord Shelburne, premier ministre. En religion, il défendit la doctrine des Unitaires; en métaphysique, il combattit Priestley, et eut avec lui une correspondance qui a été publiée sous le titre de *Discussion des doctrines du matérialisme et de la nécessité*.

PRIDEAUX (Humphrey), savant historien et antiquaire, né en 1648, mort en 1724, doyen de Norwich, a laissé entre autres ouvrages: *Marmora oxoniensia ex Arundellianis*, Oxford, 1676, in-fol.; *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, Londres, 1715-18, 6 vol. in-8 (trad. en franç., Amsterd., 1722); *Vie de Mahomet, avec une lettre aux Déistes*, etc.

PRIE (la marquise de), femme intrigante, d'une beauté remarquable, était la maîtresse du duc de Bourbon, qui fut premier ministre pendant la jeunesse de Louis XV, après la mort du régent (de 1723 à 1726). Vendue à l'Angleterre, menée par Pâris-Duverney, elle exerça pendant le ministère du duc de Bourbon une influence funeste. Elle partagea la disgrâce de son amant. La marq. de Prie était fille d'Étienne Bertelot, seigneur de Pléneuf, directeur-général de l'artillerie, et avait épousé en 1718 le marquis de Prie, alors ambassadeur à Turin, depuis attaché à l'éducation du jeune roi (Louis XV), et chevalier de ses ordres; elle s'empoisonna en 1727.

PRIEGNITZ ou MARCHE-ANTÉRIEURE, *Vormark* en allemand, une des divisions de l'ancienne Marche Électorale, dans le nord de l'Allemagne, avait pour ch.-l. Perleberg. Auj. elle forme les cercles d'Ost-Priegnitz et de West-Priegnitz dans la régence de Potsdam et la province de Brandebourg.

PRIEGO, ville d'Espagne (Cordoue), à 75 kil. S. E. de Cordoue, dans les montagnes; 16,700 hab. Soieries, toiles de lin, huile, farines. Ch.-l. de marquisat. — Un bourg de Priego (Cuença), à 35 kil. N. O. de Cuença (1,180 hab.), est remarquable par son couvent de moines.

PRIÈNE, auj. *Samsoun*, ville de l'Asie-Mineure, en Ionie, près de l'embouchure du Méandre, au pied du Mycale. Patrie de Bias, un des Sept-Sages.

PRIESTLEY (Jos.), physicien et théologien, né en 1733 à Fieldhead, aux environs de Leeds, mort en 1804, se plaça, par ses nombreuses découvertes en chimie et en physique, au nombre des premiers savants de l'Europe, mais s'attira des persécutions en son pays par l'ardeur avec laquelle il défendit l'unitarianisme et propagea les principes de la révolution française. Tandis qu'en France il était nommé citoyen français et membre de la Convention, le gouvernement anglais le forçait à se réfugier en Amérique. Il se fixa à Northumberland (Pensylvanie) et y mourut. Les *Œuvres* de Priestley forment 70 vol. On vante surtout son *Histoire de l'électricité*, 1767 (trad. en français par Brisson, 1771, 3 vol. in-12); son *Histoire et état actuel des découvertes relatives à la vision*, etc., 1772, in-4; et surtout ses

Expériences sur les diverses espèces d'air, 3 vol. in-8 (trad. en français par Gibelin, 9 vol. in-12). Il fut le premier à découvrir et à isoler l'oxygène, qu'il nomma *air déphlogistiqué*, et fraya ainsi la route à Lavoisier. En philosophie, Priestley se déclara partisan des doctrines de Hartley, combattit Reid dans son *Examen de la doctrine du sens commun*, 1775, et se montra favorable au matérialisme dans ses *Recherches sur la matière et l'esprit*, 1767. Il fut l'ami de Price, quoiqu'il ne partageât pas ses opinions philosophiques. Il a laissé des *Mémoires sur sa vie* (publiés et continués par son fils, 1806).

PRIEUR (de *prior*, premier). On nommait ainsi plusieurs dignitaires très différents, notamment :

1° Les supérieurs de couvents ayant titre de prieurés et subordonnés à quelque abbaye (*Voy.* PRIEURÉ). — On donnait par honneur le titre de *grands prieurs* aux abbés commendataires de certains grands bénéfices.

2° Les commandants des grands-prieurés militaires dans les ordres de Malte, Teutonique, etc.

3° Le président de la maison et société de Sorbonne. Le *prieur de Sorbonne* était subordonné au *proviseur*. Il était renouvelé chaque année.

4° Les présidents du consulat des marchands en certaines villes, Rouen, Toulouse, Montpellier, etc.

5° Six magistrats de Florence, dits *prieurs des arts et de la liberté*, qui, avec le *capitaine de la liberté*, leur président, formaient un conseil auquel était confié le gouvernement. Cette institution est de 1282. Les prieurs étaient élus par le peuple.

6° Le *prieur du peuple romain*, magistrat municipal de Rome, nommé par le pape et renouvelé chaque trimestre.

PRIEUR, dit *de la Marne*, naquit vers 1760 à Châlons-sur-Marne, se fit recevoir avocat, fut membre de l'Assemblée Constituante, provoqua de sévères mesures contre les émigrants, siégea à la Convention, fut envoyé comme commissaire à l'armée de Dumouriez, fit partie des comités de défense générale et de salut public, s'y montra assez modéré, remplit plusieurs missions aux armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle, du Rhin et dans les départements de l'Ouest, passa pour avoir eu part aux troubles du 12 germinal an III, se cacha plusieurs mois, et ne reparut qu'après la loi d'amnistie pour reprendre ses fonctions d'avocat. Il resta étranger aux affaires jusqu'en 1815, et n'en fut pas moins exilé par l'ordonnance du 12 janvier 1816. Il mourut à Bruxelles en 1827.

PRIEUR-DUVERNOIS, dit *de la Côte-d'Or*, né en 1763 à Auxonne (Côte-d'Or), mort en 1832, était un officier distingué du génie. Député à l'Assemblée Législative, puis à la Convention, il entra en 1793 avec Carnot au comité de salut public, eut part à toutes les mesures administratives de ce comité, contribua puissamment à organiser les moyens de défense, fit adopter le système décimal, fut un des fondateurs de l'École polytechnique et de l'Institut, se retira des affaires en 1798, et depuis dirigea avec succès à Paris une manufacture de papiers peints.

PRIEURÉ. C'était le plus souvent un monastère dépendant d'une abbaye. Mais il y avait de plus : 1° des *prieurés chefs d'ordre*, chefs-lieux d'un ordre religieux ou d'une congrégation ; — 2° des *prieurés-cures*, dans lesquels était annexée au monastère une cure ou vicairie perpétuelle ; — 3° des *grands-prieurés* appartenant aux ordres militaires, notamment à l'ordre de Malte. Il y en avait plusieurs par langues, et à chacun d'eux étaient annexées et soumises les commanderies.

PRIGNANO (Barthélemy DE). *Voy.* URBAIN VI.

PRIMAT. On nomma ainsi, d'abord dans l'Église d'Orient, et plus tard dans celle d'Occident, des prélats qui avaient une certaine juridiction sur plusieurs archevêchés ou évêchés. — En France, plusieurs archevêq., ceux d'Arles, de Reims, de Sens, de Bourges, de Lyon, de Narbonne, de Vienne, de Bordeaux, de Rouen ont prétendu à la primatie, mais les droits qu'ils voulaient s'attribuer ont toujours été contestés : il n'y a de bien établi que la primatie de Lyon (à laquelle une bulle de Grégoire VII adjugea les quatre provinces de Lyon, Sens, Tours, Rouen) ; et celle de Bourges, dont le titulaire se disait *primat d'Aquitaine*. — Cantorbéry en Angleterre, Upsal en Suède, Gnesne en Pologne, Séville, Tarragone et Tolède en Espagne, Mayence en Allemagne, étaient des primaties. Le primat de Pologne était le chef du sénat, le légat-né du Saint-Siége, le censeur du roi, et, à la mort du monarque, l'interroi. — De 1806 à 1810, on appela *prince-primat* le baron Ch.-Théod. de Dalberg, archevêque de Mayence. *Voy.* DALBERG.

PRIMATICE (LE), *Franç. Primaticcio*, peintre et architecte, né à Bologne en 1490, mort en 1570, était célèbre à Mantoue quand François I le fit venir en France. Il dirigea les embellissements du château de Fontainebleau, donna le plan de l'ancien château de Meudon, et fut comblé de richesses par le roi et par ses deux successeurs.

PRIMUS (M. ANTONIUS). *Voy.* ANTONIUS.

PRINCE, *Princeps*, c'est-à-dire le chef, le premier, titre qui a reçu à diverses époques des applications fort différentes. Il fut d'abord le seul titre officiel des empereurs romains, qui n'osaient prendre le titre de roi (*Voy.* PRINCIPAT). Ce n'était sans doute qu'une abréviation du titre de *prince du sénat* (*Voy.* ci-après). — Dans les temps modernes, on nomme princes tantôt les fils ou parents du roi (prince de Condé, de Conti, etc.), tantôt les souverains de certains petits états souverains, qualifiés *principautés* (comme en Allemagne ceux de Reuss, de Schwartzbourg, de Lippe, de Waldeck ; en Italie, Monaco, etc.). — Quelquefois aussi prince n'est qu'un titre d'honneur, sans territoire et sans autorité réelle, comme dans plusieurs familles nobles de l'ancien régime, et la plupart des princes créés par Napoléon.

PRINCE DU SÉNAT, *Princeps senatus*, était celui des sénateurs que les censeurs, en dressant l'état du sénat, inscrivaient le premier sur la liste. C'était le plus souvent un consulaire et un des Romains les plus considérés par ses actes et ses vertus ; depuis l'établissement de l'empire, ce fut toujours le prince régnant. Le *prince du sénat* avait l'honneur d'opiner le premier au sénat, après les deux consuls désignés. Il pouvait être changé à chaque cens, c'est-à-dire tous les cinq ans.

PRINCE DE LA JEUNESSE, *Princeps juventutis*, était celui des chevaliers que les censeurs inscrivaient le premier sur la liste de l'ordre. Vers la fin de la république, c'était parfois un fils ou parent de sénateur ; sous l'empire, ce titre fut donné le plus souvent à l'héritier présomptif du trône.

PRINCE NOIR (LE). *V.* EDOUARD, prince de Galles.

PRINCE HÉRÉDITAIRE (LE). *Voy.* BRUNSWICK (Ch.-Guill.-Ferd., duc de), et GUILLAUME I, au *Supplém.*

PRINCE (île du). On nomme ainsi 1° une île d'Afrique dans le golfe de Guinée, au N. E. de l'île Saint-Thomas, par 5° 28' long. E., 1° 24' lat. N. : 18 kil. sur 10 ; 10,000 hab. Ch.-l., San-Antonio. Plusieurs ports ; — 2° une des îles de la Sonde, par 102° 55' long. E., 6° 36' lat. N. Ch.-l., Samadang.

PRINCE-DE-GALLES (île du). *Voy.* GALLES (île du Prince de).

PRINCE-EDOUARD (île du), dite aussi île *Saint-Jean*, île de l'Amérique du Nord, dans le golfe Saint-Laurent, au N. de la Nouvelle-Écosse, par 64° 15'-66° 11' long. O., 45° 56'-47° 5' lat N. : 195 kil. sur 60 ; 28,000 hab. Ch.-l., Charlotte's-town. Beaucoup de baies et ports. Climat sain, sol fertile. — Cette île appartenait jadis à la France ; elle fut cédée aux Anglais avec le Canada ; elle forme auj. un gouv.

divisé en 3 comtés, qui contient, outre l'île du Prince-Édouard, les îles de Cap-Breton et de la Madeleine.

PRINCE-GUILLAUME-HENRI (île du), ou *île Matthias*, en Polynésie, par 147° 10' long. E., 1° 32' lat. N.; 120 kil. de tour. Découverte par Schouten et Lemaire en 1790.

PRINCE-RÉGENT (passe du), bras de mer, dans la partie orient. de la mer Polaire, au S. du détroit de Barrow, par 93° long. O., 73° lat. N.

PRINCES (îles des), *Benenesses*, dans la mer de Marmara, par 26° 47' long. E., 40° 50' lat. N.: il y en a 9 dont 4 habitées; 5,000 hab. Beau climat.

PRINCESSE-ROYALE (îles de la), archipel de l'Amérique du Nord, sur la côte N. O., par 51° 20'-52° lat. N.; 125 kil. sur 32.

PRINCEZA-DA-BEIRA. *Voy.* CAMPANHA.

PRINCIPAT. On nomme ainsi dans l'histoire romaine la période qui comprend les trois premiers siècles de l'emp., d'Auguste à Dioclétien (de 29 av. J.-C. à 287 de J.-C.), parce que, pendant toute cette époque, les empereurs n'eurent d'autre titre officiel que celui de *prince* (*princeps*). Dioclétien le remplaça par celui d'auguste, qui était déjà employé précédemment, mais sans avoir un sens bien précis.

PRINCIPAUTÉS CITÉRIEURE et ULTÉRIEURE, deux prov. du roy. des Deux-Siciles, dans le roy. de Naples, la première sur la mer Tyrrhénienne et au S., la seconde dans les terres, plus au N., et située au S. du Sannio, mais toutes deux ayant au N. la Basilicate. La 1re a 6,120 kil. carrés et 445,000 hab.; ch.-l., Salerne. La 2e a 4,820 kil. carrés et 384,000 hab.; ch.-l. Avellino. Plusieurs rivières: Sarno, Silaro, Calore, Ofanto, etc. Dans la Pr. Citérieure, le climat est très doux, mais insalubre; dans l'Ultérieure, le climat est moins chaud et plus sain. Sol sablonneux et pourtant productif; gros bétail, buffles et abeilles. On nomme souvent la 1re de ces provinces *principauté de Salerne*; elle répond à une partie de la *Campanie* et de la *Lucanie* des anciens; la 2e comprend une partie de l'ancien *Samnium*.

Principautés danubiennes: Valachie et Moldavie.

PRINGLE (J.), né dans le comté de Roxburgh en 1707, mort en 1782, professa la philosophie à Edimbourg, devint médecin en chef des hôpitaux et 1er médecin des armées, puis s'établit à Londres et fut nommé premier médecin du duc de Cumberland et enfin du roi. Ses ouvrages, encore fort estimés, sont: *Expériences sur les substances septiques et anti-septiques*; *Observations sur les maladies des armées*.

PRIOR (Matth.), poëte et diplomate anglais, né en 1664, mort en 1721, était le fils d'un menuisier de Londres. Le comte de Dorset, son protecteur, le présenta à la cour, et Prior fut successivement secrétaire d'ambassade à La Haye (1690), au congrès de Ryswyk (1697), à la cour de France; remplit plusieurs négociations secrètes, vint de nouveau à Versailles avec Bolingbroke en 1712, et, après le départ de ce seigneur, garda, jusqu'en 1715, le titre et les fonctions de ministre plénipotentiaire. De retour en Angleterre, il fut mis en prison, comme suspect d'avoir agi en faveur du prétendant, et y resta 2 ans; puis il se retira à sa terre de Downhall. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Londres, 1733, 5 vol. in-12. On y trouve peu d'imagination, mais beaucoup de correction, de facilité, d'esprit et d'art (elles ont été traduites en français par l'abbé Yart). Prior chante le plus souvent des sujets nationaux (les victoires de Blenheim, de Ramillies, etc.); on remarque aussi les deux poëmes intitulés: *Histoire de l'âme*, et *Salomon* ou *Vanité du monde*.

PRIPET, PRZIPETS ou PRIPIAT, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Volhynie, coule au N. E., puis à l'E., sépare le gouv. de Grodno de celui de Minsk, traverse les immenses marais de Pinsk, qu'on nomme quelquefois *marais du Pripet*, se dirige ensuite au S. E., entre dans le gouv. de Kiev, et se jette dans le Dniepr, après 630 kil. de cours. Affluents principaux: le Vijovka, le Styr, l'Ouj, la Pina, le Moroth et le Pltch.

PRISCIEN, *Priscianus*, grammairien latin, natif de Césarée, tenait à Constantinople, en 525, une école fameuse. Son principal ouvrage est sa *Grammaire* (en 18 liv. et en latin), Venise, 1470; elle a été la base de l'enseignement jusqu'à la renaissance des lettres. Ses œuvres complètes ont été publiées par Krehl, Leipsick, 1819-20, 2 vol. in-8.

PRISCILLIEN, hérésiarque espagnol, de noble famille, renouvela les doctrines des Manichéens et des Gnostiques, en y ajoutant de nouvelles erreurs; il prétendait que l'âme humaine est de même nature que la divinité, que le démon n'avait pas été créé, etc. Il tenta en vain de se justifier à Rome, près du pape Damase, qui lui refusa audience; fut cité par l'empereur Maxime à comparaître au concile de Bordeaux, et, ayant formé appel à César, fut conduit à Trèves. Il y fut condamné à mort et exécuté en 384.

PRISCINIANUM, ville de Gaule, auj. BRIGNAIS.

PRISREND ou PERSERIN, ville de la Turquie d'Europe (Albanie), ch.-l. de livah, à 118 kil. S. E. de Scutari; 16,000 hab. Château. Évêché catholique. Manufacture d'armes. — Elle a été bâtie, à ce qu'on croit, près de l'emplacement d'*Ulpianum* ou *Justiniana secunda*. Anc. capit. des Serbes.

PRISTINA, *Vicianum*, ville de Servie, sur un affluent de l'Ibar, à 125 kil. S. O. de Nissa; 12,000 hab. Évêché catholique. Palissades flanquées de tours; mosquées, bazars.

PRIVAS, ch.-l. du dép. de l'Ardèche, à 606 k. S. E. de Paris; 4,219 h. La ville est dans une position pittoresque, sur un coteau, près du confluent de l'Ouvèze et du Mézayon. Tribunal de 1re instance; école normale primaire. Vieux château; filature; commerce de soie et de cuirs. Vins, mûriers, beurre, fromages, châtaignes, truffes, etc. Gibier et porcs. Louis XIII assiégea et prit cette ville en 1629. — L'arr. de Privas a 10 cant. (Entraigues, Aubenas, Bourg-Saint-Andéol, Chomerac, Privas, Roche-maure, Saint-Pierreville, Villeneuve-de-Berg, Viviers et La Voulte), 102 comm. et 112,443 hab.

PRIVERNUM, auj. *Piperno*, ville du Latium, chez les Volsques, près de l'Amasène, sur une mont., à l'E. d'Antium, prit part à une foule de guerres contre les Romains et fut prise plusieurs fois (la dernière en 328 av. J.-C. par Plautius Decianus).

PRIZZI, ville de Sicile (Palerme), à 17 kil. S. E. de Corleone; 7,500 hab.

PROBUS, *M. Aurelius Valerius Probus*, empereur romain, natif de Sirmium en Pannonie, parvint aux premiers grades sous Aurélien et Tacite, fut proclamé en 276, repoussa les Sarmates, battit les Isaures, pacifia l'Egypte, la Gaule, défit les tyrans Saturninus, Bonose, Proculus, entra en triomphe à Rome en 281, puis, pour occuper l'oisiveté des légions, leur imposa des travaux d'utilité publique, rendit aux coteaux de la Gaule la vigne qui avait été arrachée par ordre de Domitien, ouvrit des canaux de desséchement en Pannonie, etc. Il inspectait en personne les travaux qu'il faisait faire à Sirmium, lorsque les soldats, irrités par sa sévérité, s'insurgèrent et l'égorgèrent (282). Cet empereur mérita par ses vertus le surnom de *Probus*.

PROBUS (*Æmilius*), grammairien latin du IVe siècle, du temps de Théodose, passe pour le véritable auteur des *Vies* attrib. à Cornelius Nepos. On a de lui des *Comment. sur Virgile* (publ. par Keil, Leips., 1848).

PROCACCINI (Hercule), dit l'*Ancien*, peintre, né à Bologne en 1520, mort en 1591, ouvrit à Milan avec ses fils une école de peinture célèbre. — On connaît de la même famille: 1° Camille, son fils aîné, né en 1540, mort en 1626, auteur d'un *Jugement dernier* (à Reggio), d'un *David jouant de la harpe*, et un des plus féconds, des plus grands ar-

tistes du temps; il fut le rival des Carrache; — 2° Jules-César, frère de Camille, né en 1548, mort en 1626, le plus grand peintre de cette famille; — 3° Charles-Antoine, le plus jeune des fils d'Hercule, paysagiste et peintre de fleurs, de fruits; — 4° Hercule le jeune, neveu des précédents, né en 1596, mort en 1676, habile aussi, mais dont la manière se ressent de la décadence de l'art; — 5° André, né à Rome en 1667, mort en 1734, qui fut employé par Clément XI, puis par le roi d'Espagne.

PROCAS, roi d'Albe (817-796 av. J.-C.), fut père de Numitor et d'Amulius, qui, après sa mort, se disputèrent le trône.

PROCIDA (île), *Pithécuse*, puis *Prochyta* chez les anciens, île de la Méditerranée, sur la côte S. O. du roy. de Naples, entre l'île d'Ischia et le continent: 10 kil. de tour; 7,000 hab. Ch.-l., Procida, sur la côte S. E. Air sain, sol fertile, fruits exquis.

PROCIDA (Jean de), gentilhomme italien, seigneur de l'île Procida, né vers 1225, s'acquit par son habileté comme médecin la faveur de l'empereur Frédéric II, de Conrad IV, de Mainfroi, qui le comblèrent de biens et l'élevèrent aux dignités. S'étant vu dépouillé par Charles d'Anjou (après la mort de Conradin), il résolut de faire passer la couronne sur la tête de Pierre III, roi d'Aragon, et ourdit avec un art et des peines infinies une vaste conspiration contre Charles en 1282, provoqua le massacre connu sous le nom de *Vêpres siciliennes*, et enleva la Sicile aux Français. Il devint depuis le conseiller fidèle des princes aragonais de Sicile et mourut très vieux.

PROCLÈS, roi de Sparte, fils d'Aristodème, un des Héraclides qui conquirent le Péloponèse. Il régna conjointement avec son frère Eurysthène à partir de l'an 1186 av. J.-C. Ses descendants prirent de lui le nom de *Proclides*. On les nomme aussi *Eurypontides*, d'Eurypon, un des success. de Proclès.

PROCLIDES. *Voy.* PROCLÈS.

PROCLUS, surnommé *Diadochus* (c.-à-d. successeur), philosophe néoplatonicien, né en 412 à Xanthe en Lycie, selon les uns; à Byzance, suivant son biographe Marinus; alla de bonne heure étudier à Alexandrie, vint à l'âge de 20 ans dans Athènes, où il eut pour maîtres Plutarque, fils de Nestorius, et Syrianus, compléta son instruction par des voyages, succéda, vers 450, à Syrianus dans la direction de l'école d'Athènes (d'où son surnom de *Diadochus*), et attira un grand nombre d'auditeurs. Il mourut en 485. Proclus était également versé dans la philosophie, dans les mathématiques et dans la jurisprudence. Dans la philosophie, il associait aux doctrines de Platon celles d'Orphée, de Pythagore, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique, et il cherchait à relever le paganisme par des explications allégoriques ou mythiques. Il disait que le philosophe est l'hiérophante ou le prêtre de la nature entière, et il célébrait à la fois dans ses hymnes les divinités des nations les plus diverses. Cependant, il combattit avec violence le christianisme. Initié aux pratiques de la théurgie, il donnait dans un mysticisme exalté, plaçait la révélation au-dessus de la science, et substituait à la raison l'extase et la foi (*pistis*). Il accordait une réalité substantielle aux *idées* de Platon. Proclus avait composé un grand nombre d'ouvrages dont la plus grande partie est perdue: les principaux de ceux qui restent sont: des *hymnes* (dans les *Analecta* de Brunck); des traités de la *Providence*, de la *Liberté* et du *Mal* (dont il n'existe que la traduction latine par Guill. de Mœrbeka); *Institutions théologiques*, *Théologie platonicienne*; des *Commentaires* sur le *Timée* (incomplet), sur le *Premier Alcibiade*, sur le *Parménide*, sur la *République* (quelques fragments), sur le *Cratyle*; des traités du *Mouvement*, de la *Sphère*; des *Positions astronomiques*; des *Scholies sur Euclide*. Il n'existe aucune édition complète des *Œuvres* de Proclus. La *Théologie platonicienne* et les *Institutions théologiques* ont été publiées à Hambourg, gr.-lat., 1618. M. Cousin a publié en 6 vol. in-8, 1819-27, plusieurs de ses ouvrages inédits: les traités de la *Providence*, de la *Liberté* et du *Mal*, ainsi que les *Commentaires* sur le *Premier Alcibiade* et le *Parménide*, etc. Marinus, disciple de Proclus, a écrit sa *Vie*; c'est un tissu de merveilles. On doit à Burigny une *Vie de Proclus*. M. Berger a donné une excellente analyse de Proclus (Paris, 1840).

PROCLUS (saint), patriarche de Constantinople (434-446), fut lié avec saint Jean Chrysostôme, dont il fit transférer les cendres à Constantinople, combattit Nestorius, et jouit d'un grand crédit auprès de l'empereur Théodose II. On le fête le 24 octobre. On lui a par erreur attribué quelques-uns des écrits de Proclus le néoplatonicien.

PROCLUS, chimiste, brûla en 515 la flotte de Vitalien, avec des flèches enduites d'une composition inconnue, dite *soufre vif*, et qui peut-être n'était autre que le feu grégeois (Ce feu pourtant ne fut un peu connu que vers 668).

PROCONESE, *Proconesus*, auj. *Marmara*, île de la Propontide, au N. E. de Cyzique, était ainsi nommée à cause du grand nombre des daims (en grec *prox*) qu'elle nourrissait, et doit son nom moderne à l'abondance de ses marbres.

PROCONSUL, de *pro consule*, magistrat romain faisant fonction de consul en certaines provinces. Le premier proconsul fut T. Quinctius Barbatus, en 464 av. J.-C. Sous la république, ce fut longtemps un consul sortant de charge; sous l'empire, c'était presque toujours un personnage étranger au consulat. En droit, il ne devait y avoir au plus que deux proconsuls, comme il n'y avait que deux consuls, et la durée du proconsulat ne pouvait dépasser un an; mais on finit par augmenter le nombre des proconsuls et par prolonger la durée de leurs fonctions. César fut nommé pour 5 ans proconsul en Gaule; Pompée reçut pour 3 ans le proconsulat des mers. Les proconsuls donnèrent trop souvent l'exemple des concussions, des cruautés et d'une morgue sans égale: leur nom est auj. proverbial en ce sens.

PROCOPE, historien grec, de Césarée en Palestine, tint école de rhétorique à Constantinople, suivit Bélisaire comme secrétaire en Asie, en Afrique, en Italie, devint sénateur et préfet de Constantinople en 562, et mourut vers 565. On croit qu'il était chrétien. On lui doit 1° une *Histoire de son temps*, en 8 livres, où il fait le plus grand éloge de Justinien et des personnes de sa cour; 2° l'*Histoire anecdote* (c.-à-d. inédite ou secrète), dans laquelle il désenchante le lecteur sur le compte de Justinien, de Bélisaire, et surtout de l'impératrice Théodora, qu'il avait loués précédemment; 3° six *Discours sur les monuments* élevés par Justinien. Tous ces ouvrages sont extrêmement précieux pour qui cherche les faits et non les jugements qu'en porte Procope. Les *Œuvres* de Procope (grec-lat., 2 vol. in-fol., 1662 et 63) font partie de la Byzantine. Martin Fumée a trad. en franç. l'*Histoire* et les *Monuments*, Par., 1587; M. Lambert, l'*Hist. secrète*, 1856.

PROCOPE DE GAZA, théologien et rhéteur grec, qui vivait vers 520, a laissé, entre autres écrits, une *Explication des Proverbes de Salomon*, un *Commentaire sur Isaïe*, des *Scholies sur les Rois* et sur *les Paralipomènes*, etc.

PROCOPE *le Grand* ou *le Tondu*, et PROCOPE le *Petit*, fameux chefs hussites, commandaient l'un aux Taborites, l'autre aux Orphanites. Le premier avait été aide-de-camp de Ziska; souvent il eut le second sous son commandement. Parmi ses incursions en Allemagne il faut remarquer surtout celle de 1430: il emmena un butin immense. En 1431 il remporta la victoire de Tauss sur les troupes de l'empire. Son aspect seul faisait fuir l'ennemi. E

1433, il parut au concile de Bâle. En 1434, enfin, après la séparation des Utraquistes, qui diminuait de beaucoup leurs forces, les deux Procopes furent défaits et tués à Bœhmischbrod.

PROCOPE COUTEAU (Michel COLTELLI, dit), médecin né à Paris en 1684, d'une famille noble de Palerme, mort en 1753, fut destiné à l'état ecclésiastique, embrassa la médecine, mais ne pratiqua guère et fit quelques pièces de théâtre (*Arlequin Balourd*, *l'Assemblée des Comédiens*, *les Fées*, *Pygmalion*, *la Gageure*, *les Deux Basiles*), et beaucoup de pièces fugitives. — Son père, Fr. Procope, avait établi à Paris, dans la rue de l'Ancienne-Comédie, sous le nom de *Café-Procope*, le premier établissement de ce genre; ce café fut longtemps le rendez-vous des gens de lettres.

PROCRIS, épouse de Céphale. *Voy.* CÉPHALE.

PROCRUSTE, fameux brigand de l'Attique, faisait étendre ses hôtes sur un lit de fer, leur coupait l'extrémité des jambes lorsqu'elles dépassaient le lit, et, à l'aide de cordes, allongeait les jambes de ceux qui les avaient plus courtes jusqu'à ce qu'elles atteignissent la longueur du lit. Thésée délivra la terre de ce monstre.

PROCULÉIENS, école de jurisconsultes romains, née au Ier siècle après J.-C., devait son nom à Proculus, savant jurisconsulte, élève de Labéon, qui vivait sous Néron; elle avait pour antagonistes les *Sabiniens* ou *Cassiens*. Ce qui la caractérise, c'est sa physionomie philosophique et stoïcienne: elle n'admettait comme base du droit que les principes éternels de la raison, ne marchait que par déductions sévères et absolues, et tendait, comme les stoïciens, à regarder toutes les contraventions à la règle comme égales. Elle n'en rendit pas moins de grands services à la jurisprudence.

PROCULUS, jurisconsulte. *Voy.* PROCULÉIENS.

PROCURATEURS, fonctionnaires romains envoyés par l'empereur: 1° dans les provinces sénatoriales pour y administrer les domaines propres du prince; 2° dans les provinces impériales considérables, pour y lever les impôts et régir les finances, et dans les provinces impériales moins importantes pour les gouverner à la place d'un propréteur. La Judée avait des procurateurs.

PROCUSTE. *Voy.* PROCRUSTE.

PRODICUS, sophiste d'Iulis, dans l'île de Céos, disciple de Protagoras, tint école d'éloquence à Athènes, vers 430 av. J.-C., et n'eut de rival que Gorgias. Il mourut après Socrate. Il n'existe de ses ouvrages qu'un fragment ou analyse d'une harangue contre la crainte de la mort (dans l'*Axiochus* de Platon). C'est de lui qu'est l'apologue d'Hercule sollicité à la fois par le Vice et la Vertu.

PRŒTIDES, filles de Prœtus, ayant osé se comparer à Junon, furent frappées de délire: elles se crurent métamorphosées en génisses. Mélampe seul put les guérir: il exigea pour prix de cette cure les deux tiers du royaume d'Argos.

PRŒTUS, roi d'Argos, fils d'Abas et frère puîné d'Acrisius. Ennemi mortel d'Acrisius, il lui disputa le trône à la mort de son père, et l'occupa un instant; mais enfin il en fut chassé et se retira à la cour d'Iobate, roi de Lycie, dont il épousa la fille Sthénobée. Revenu ensuite en Grèce, il fit la guerre à son frère, conquit une partie de l'Argolide, et enfin s'empara de Tirynthe où il régna jusqu'à la fin de ses jours. Il eut de Sthénobée trois filles nommées Prœtides, et un fils appelé Mégapenthe. On place son règne de 1498 à 1462 av. J.-C.

PROGNÉ, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Philomèle, épousa Térée, roi de Thrace, dont elle eut un fils nommé Itys. Térée ayant fait violence à Philomèle, et lui ayant arraché la langue afin qu'elle ne pût raconter son crime, Progné, qui en fut néanmoins instruite, égorgea le fils qu'elle avait eu de lui et le lui fit manger dans un festin. Les Dieux la métamorphosèrent en hirondelle.

PROMÉTHÉE, un des Titanides, fils de Japet et de Clymène ou de la Terre, et père de Deucalion. Selon les uns, il fit l'homme d'argile et l'anima avec le feu du ciel qu'il avait dérobé; selon d'autres, Jupiter ayant privé les hommes de l'usage du feu, Prométhée ravit le feu céleste au soleil et le rendit aux hommes. Jupiter, pour empêcher les hommes d'être les rivaux des dieux, créa Pandore et l'envoya, munie de sa boîte fatale, à Prométhée; mais celui-ci, soupçonnant un piége, ne voulut pas la recevoir. Epiméthée, son frère, fut moins prudent, et la boîte ouverte laissa s'échapper la nuée des maux sur l'univers. En punition de l'audace qu'il avait eue de rivaliser avec les dieux en créant l'homme, Prométhée fut lié par ordre de Jupiter sur le Caucase, où un vautour lui rongeait le foie, qui toujours renaissait; Hercule vint enfin le délivrer. Eschyle, auteur d'une trilogie de *Prométhée*, peint ce personnage sous les traits d'un civilisateur.

PRONECTUS, ville de Bithynie, auj. KARAMOUSSAL.

PRONIA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Riazan qu'elle arrose, ainsi que celui de Toula, et tombe dans l'Oka, après 225 kil. de cours.

PRONY (Gaspard RICHE, baron de), ingénieur et mathématicien, né en 1755, à Chamelet près de Lyon, mort en 1839, étudia à l'Ecole des ponts et chaussées, concourut en 1787 à la construction du pont Louis XVI, fut choisi en 1793 par la Convention pour composer de nouvelles tables logarithmiques suivant le système décimal, fut nommé professeur de mécanique à l'Ecole polytechnique dès la fondation, puis directeur de l'Ecole des ponts et chaussées; fit de 1803 à 1812 d'importants travaux en Italie, améliora les ports de Gênes, Ancône, Venise, tenta le dessèchement des Marais Pontins; s'occupa aussi avec succès de prévenir les débordements du Rhône (1827), et reçut en récompense le titre de baron (1828). Prony était membre de l'Académie des Sciences. Ses principaux ouvrages sont: *Architecture hydraulique*, 1790-1796, 2 vol. in-4; *Mécanique philosophique*, 1800; *Cours de Mécanique concernant les solides*, 1813: *Description hydrographique et historique des Marais Pontins*, etc.

PROPAGANDE ou *Congrégation pour la propagation de la foi catholique*, établissement fondé à Rome en 1622 par Grégoire XV, et composé de 13 cardinaux, trois prélats et un secrétaire. Elle a la direction des missionnaires, et de tout ce qui peut intéresser l'extension de la foi chrétienne. A cette congrégation a été joint par Urbain VIII le séminaire apostolique, dit *Collége de la Propagande*, grande pépinière de missionnaires, et rendez-vous de séminaristes géorgiens, persans, nestoriens, jacobites, melchites, coptes, abyssins et arméniens.

PROPERCE, *Sext. Aur. Propertius*, né, à ce qu'on croit, à Mévanie (Ombrie), v. 52 av. J.-C., m. l'an 12 av. J.-C., était fils d'un proscrit qui périt victime des guerres civiles. Il étudia légèrement le droit à Rome et fut destiné au barreau, mais il préféra la poésie. Il acquit l'amitié de Mécène, qui le chargea de composer une épopée à la gloire d'Auguste; mais, peu fait pour un genre si élevé, il ne composa guère que des élégies, et immortalisa dans ses vers sa maîtresse Cynthie. Properce est plein de feu, de vivacité, mais la multitude des comparaisons, des métaphores, des allusions savantes fatigue le lecteur et le rend très difficile à lire. Ses *Élégies* forment 4 livres; elles ont été publiées pour la première fois à Rome en 1472. La meilleure édition est celle de Hetzberg, Halle, 1843 (qu'avaient précédée les éditions de Broeckhusius, 1702; Burmann, 1780; Kuinœl, 1805; Lachmann, 1816). Les *Elég.* ont été trad. en prose par Delongchamps, 1772 et 1801; par La Houssaye, 1785, J. Genouille, 1834 (dans la *Biblioth-*

que latine-française de Panckoucke) ; en vers par Mollevaut, 1821 ; par Denne-Baron, 1825.

PROPHÈTES, hommes inspirés de Dieu. Leurs prophéties roulaient le plus souvent sur les événements politiques, sur l'avenir de la Judée et des états voisins, sur le Messie et sur sa venue. On distingue les prophètes juifs en deux classes, ceux qui ont laissé des écrits, ceux qui n'en ont pas laissé. Les premiers se divisent en grands et petits prophètes; les grands sont Isaïe, Jérémie (auquel on joint Baruch, son disciple), Daniel, Ézéchiel. Les petits sont : Osée, Joel, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie ; en tout dix-sept. — On compte aussi 2 prophétesses : Débora, aut. d'un cantique cél., et Holda, contemporaine du roi Josias. L'histoire sainte fait mention d'un grand nombre de faux prophètes ; ils pouvaient quelquefois dire la vérité, mais ils étaient inspirés par Baal, et non par le vrai Dieu.

PROPIAC (GIRARD, chevalier de), noble bourguignon, né vers 1760, mort en 1823, servit dans l'armée des princes, revint en France sous le consulat, et fut nommé archiviste du dép. de la Seine. Il a laissé un grand nombre de compilations, la plupart sous le titre de : *Beautés de l'histoire* (titre renouvelé de Durdent) ; le *Plutarque français*, 1813 ; *Dictionnaire d'émulation*, 1820, et plusieurs traductions de l'allemand, parmi lesquelles celle de l'*Histoire de Gustave Wasa*, d'Archenholtz, et celle des *Nouveaux contes moraux* d'Auguste Lafontaine.

PROPONTIDE, *Propontis*, auj. *mer de Marmara*, petite mer unie à l'Égée par l'Hellespont, au Pont-Euxin par le Bosphore de Thrace, doit son nom à sa position en avant (*pro*) de cette dernière mer.

PROPRÉTEUR, de *pro prætore*, magistrat romain faisant fonctions de préteur ; c'était tantôt un préteur dont on prolongeait la magistrature, tantôt un personnage qui n'avait jamais géré la préture. Ce dernier cas fut fréquent sous l'empire. Comme le préteur, il avait six licteurs.

PROSCRIPTIONS. Le premier à Rome, Sylla proscrivit des citoyens et dressa des tables de proscrits. Les triumvirs Octave, Antoine et Lépide imitèrent cet exemple. Les dénonciateurs, les meurtriers, recevaient en récompense une partie des biens de la victime ; et l'avidité, plus que la vengeance, prolongea le cours de ces assassinats. Les noms des proscrits étaient affichés au coin des rues, dans les places, sur des listes qu'on appela *tables de proscriptions*.

PROSERPINE, *Perséphoné*, fille de Jupiter et de Cérès, était femme de Pluton et déesse des enfers. Dans sa jeunesse, elle cueillait des fleurs dans la vallée d'Enna (en Sicile), lorsque Pluton la vit et l'enleva pour l'épouser. Cérès la chercha par toute la terre, et quand elle l'eut enfin trouvée, il fut décidé par Jupiter que Proserpine ne lui serait rendue que si elle n'avait encore rien mangé aux Enfers; or, elle avait sucé des pépins de grenade, et Ascalaphe, qui l'avait vue, le révéla. Pirithoüs et Thésée descendirent aux enfers pour ravir Proserpine à Pluton, mais ils échouèrent dans cette criminelle tentative. On ne donne point d'enfants à Proserpine. Son culte était surtout répandu en Sicile, et elle y partageait les adorations avec Cérès, sa mère. Du reste, elle a, comme divinité, de grands rapports avec Cérès, Junon, Vénus et Diane, et souvent on l'a identifiée avec ces déesses : de là ses noms d'Hécate, de *Juno inferna*. On en fait aussi une des divinités cabiriques. On la représente ordinairement sous la figure d'une belle femme, assise près de son époux sur un trône d'ébène, l'air morne, et tenant à la main un pavot, symbole de l'éternel assoupissement.

PROSPER (saint), né en Aquitaine en 403, mort vers 463, cultiva les lettres avec succès ; il vint à Rome dénoncer au pape les progrès du semi-pélagianisme et écrivit beaucoup contre cette hérésie. Il composa contre elle un poëme latin : *les Ingrats* (désignant ainsi les semi-pélagiens, qui se montraient *ingrats* en ne reconnaissant pas la grâce divine). On a aussi de lui une *Chronique* estimée. Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celles de Rome, 1752, et de Paris, 1750. Le poëme contre les *Ingrats* a été traduit en prose par Lequeux, Paris, 1762 ; en vers par Lemaistre de Sacy, 1646, et imité par L. Racine dans la *Grâce*. On fête S. Pr. le 25 juin.

PROSPER TIRO, Gaulois et peut-être Aquitain, est auteur d'une *Chronique* abrégée de celle de saint Prosper, où l'on trouve des traces de semi-pélagianisme ; elle se trouve imprimée à la suite de la *Chronique* de saint Prosper.

PROSZNA, riv. qui prend sa source dans la régence d'Oppeln (Silésie prussienne), à 13 kil. N. E. de Rosenberg, sépare la prov. prussienne de Posen et la prov. russe de Pologne, coule au N. O., et tombe dans la Warta, après un cours de 160 kil.

PROSZNITZ ou PROSTIEGOW, ville des États autrichiens (Moravie), à 16 kil. S. O. d'Olmütz ; 5,300 hab. Drap, toile, eau-de-vie.

PROTADE (saint), évêque de Besançon, mort en 624, était un des plus savants prélats du temps, et fut souvent consulté par Clotaire II.

PROTAGORAS, sophiste d'Abdère (489-408 av. J.-C.), avait été portefaix dans sa jeunesse ; il devint disciple de Démocrite, tint école de musique (c'est-à-dire rhétorique, poésie, grammaire), puis d'Abdère d'abord, puis dans Athènes (vers 422), fit le premier payer ses leçons et devint fort riche, parcourut les principales villes de la Grèce, la Sicile, la Grande-Grèce, fit des lois pour Thurium, puis revint habiter Athènes ; accusé d'impiété par les Athéniens, il s'enfuit sur une barque et périt en mer. Il avait écrit sur la rhétorique, la physique, la politique, mais tous ses écrits furent brûlés par ordre des magistrats d'Athènes. Protagoras fut un des plus dangereux sophistes : il disait que *l'homme est la mesure de toutes choses*, que l'on peut sur toute question plaider également le vrai et le faux, que tout est arbitraire et dépend des caprices de l'homme : lois, vertu, vérité ; qu'on ne peut savoir s'il y a des dieux ou s'il n'y en a pas, etc. Platon, dans le *Théétète*, a réfuté ce sophiste. Le même philosophe a donné le nom de *Protagoras* à un de ses dialogues.

PROTAIS (saint), et saint GERVAIS, tous deux fils de saint Vital, subirent le martyre au Ier siècle. Saint Ambroise trouva leurs corps à Milan en 38… Au rapport de saint Ambroise, un aveugle, nommé Sévère, recouvra la vue en touchant le brancard qui portait leurs reliques. On les fête le 19 juin.

PROTÉ, une des îles Stéchades, est auj. Porquerolles, une des îles d'Hyères.

PROTECTEUR, était jadis le titre officiel du régent en Angleterre. Le duc de Bedford fut protecteur d'Angleterre sous Henri VI ; le duc de Glocester (Richard III) le fut sous Edouard V. Cromwell se fit décerner ce titre. Richard, son fils, eut aussi le protectorat quelques mois. Depuis la restauration de 1660, ce titre n'a plus été donné aux régents en Angleterre. — Quelques autres princes ont pris le titre de protecteur relativement à des états étrangers qu'ils soumettaient à leur influence en attendant qu'ils en fissent des provinces de leur empire : c'est ainsi que Napoléon s'intitulait Protecteur de la Confédération du Rhin.

PROTÉE, *Proteus*, dieu marin, fils de Neptune et de Phénice, avait la garde des troupeaux marins de son père ; il savait l'avenir, mais il ne le révélait que par force ; pour échapper à ceux qui le pressaient de questions, il changeait de forme à volonté (*Voy.* Virgile, *Géorg.*, liv. IV). Les philosophes voient dans la fable de Protée l'image de la nature, à laquelle il faut faire violence pour lui arracher ses secrets. — Protée est aussi le nom d'

maien roi d'Egypte, dont on place le règne vers 1200 av. J.-C., et qui, suivant une tradition opposée à celle d'Homère, reçut Hélène et Pâris que la tempête avait jetés sur les côtes d'Egypte, retint la princesse adultère et la rendit à Ménélas, après la prise de Troie.

PROTESILAS, roi d'une partie de la Thessalie, était fils d'Iphiclus et oncle de Jason. Appelé à l'expédition contre Troie, il quitta Laodamie, sa femme, bien que n'étant marié que de la veille, et eut la gloire de mettre le pied le premier sur le rivage asiatique, mais il fut tué aussitôt.

PROTESTANTS, nom donné aux Luthériens, parce qu'ils *protestèrent*, en 1529, contre la seconde diète de Spire, qui avait apporté des restrictions à la liberté de conscience accordée par la première diète de Spire tenue en 1526. Les Protestants diffèrent des Catholiques, principalement en ce qu'ils n'admettent d'autre autorité que celle de la Bible interprétée par la raison individuelle, rejetant la tradition et le pouvoir du pape; ils réprouvent le culte des saints, des reliq., des images, le purgat., les indulgences, la confess., etc. *V.* LUTHÉRIENS, CALVINISTES, etc.

PROTOGÈNE, peintre grec, vivait à Rhodes vers 336 av. J.-C. Apelle fut le premier à ouvrir les yeux de ses concitoyens sur son mérite. Démétrius Poliorcète, faisant le siége de Rhodes, ordonna de respecter le faubourg où Protogène travaillait. Ses ouvrages principaux étaient des portraits de Cydippe, Tlépolème, Antigone, Alexandre, et surtout le beau tableau du *chasseur Jalyse*, fondateur de Rhodes. Ce chef-d'œuvre périt à Rome dans un incendie du temple de la Paix.

PROTONOTAIRES APOSTOLIQUES, collége de douze notaires, secrétaires de la chancellerie romaine, institués par Clément I pour écrire la vie des martyrs, assister aux canonisations, etc.

PROTOPAPE, *Protopapas*, nom que les Grecs donnent aux premiers de leurs prêtres : leurs prêtres mêmes se nomment *papas*. — Ce titre s'est conservé à Messine en Sicile et à Corfou, pour désigner un prélat ecclésiastique.

PROTOSYNCELLE, c.-à-d. le 1er des syncelles, 1er *domestique* du palais patriarcal de Constantinople, était comme le vicaire du patriarche. Les autres églises épiscopales avaient aussi des syncelles et par suite un protosyncelle, mais alors il fallait ajouter à son titre le nom spécial de l'église. Le protosyncelle était un des premiers dignitaires ecclésiastiques de Constantinople.

PROUDHON (J.-B.-Victor), doyen de la faculté de droit de Dijon, né dans le dép. du Doubs en 1758, m. en 1838 à Dijon, suivit d'abord le barreau, et fut, lors de la réorganisation des écoles, nommé professeur, puis doyen à la faculté de Dijon. Il perdit momentanément ce dernier titre en 1815, lors de la seconde restauration, à raison de ses opinions libérales; mais aucun de ses collègues n'ayant voulu accepter le décanat, l'ordonnance de révocation fut rapportée un an après. Il partagea son temps entre les fonctions du professorat et la composition d'ouvrages de droit hautement estimés. Il a publié : *Cours de droit français*, Dijon, 1810, 2 vol. in-8; *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie*, 1823-1827, 9 vol. in-8; *Traité du domaine public*, etc., 1833; *De la distinction des biens*, pub. en 1839 par Curasson; *De l'état des personnes*, pub. par M. Valette.

PROUILLE, monastère de religieuses de l'ordre de saint Dominique, dans le diocèse de Saint-Papoul en Languedoc, à 20 kil. de Carcassonne, fut fondé par saint Dominique en 1206. C'est là que ce saint jeta les fondements de son ordre, en y rassemblant ses 16 premiers disciples. Ce monastère exista jusqu'à la fin du siècle dernier, et eut pour prieures des dames de la plus haute naissance : Eléonore et Madeleine de Bourbon, Jeanne de Lorraine, etc.

PROUST (Jos.-L.), chimiste, né en 1755 à Angers, mort en 1826 à Paris, était fils d'un pharmacien et obtint au concours la place de pharmacien de la Salpêtrière. Il alla se fixer à Madrid sur les offres avantageuses du roi d'Espagne, fit de nombreuses découvertes, et réussit à faire triompher, malgré l'opposition de Berthollet, ce grand principe : que *les corps, en se combinant, s'unissent en proportions fixes*. Ruiné pendant la guerre d'Espagne, il revint en France, où Louis XVIII lui fit une pension. Il fut nommé membre de l'Académie des Sciences en 1816. Il a publié plusieurs mémoires qu'on trouve dans les recueils scientifiques du temps, notamment dans le *Journal de physique*. On lui doit le sucre de raisin et de savantes recherches sur les hydrates et les sulfures.

PROVÉDITEURS. On nommait ainsi les gouverneurs des provinces dans l'ancienne république de Venise. Il y avait de plus, dans Venise même, le *provéditeur commun*, chargé du soin des bâtiments et d'une partie de la police, et le *provéditeur de la mer*, caissier et payeur de la flotte, chargé de suppléer le capitaine général de la marine.

PROVENCE, *Provincia* des Romains, un des grands gouvernements de la France avant la révolution, avait pour bornes à l'E. le Piémont et le comté de Nice, au S. la Méditerranée, à l'O. le Languedoc, au N. le Dauphiné et le comtat Venaissin. On y distinguait : la Haute-Provence, la Basse-Provence; celle-ci comprenait 8 sénéchaussées : Aix, Arles, Marseille, Brignolles, Hyères, Grasse, Draguignan, Toulon; celle-là, 4 : Digne, Sisteron, Forcalquier, Castellane. — La Provence a formé les dép. des Bouches-du-Rhône, du Var et des Basses-Alpes, la partie orientale de celui de Vaucluse et une petite portion de celui de la Drôme. La Provence est arrosée par le Rhône, la Durance, le Var, le Verdon, la Sorgue et nombre de riv. côtières. A l'E., et surtout au N. E., s'élèvent des mont. Climat et sol varié; très fertile en beaucoup d'endroits, mais aussi beaucoup de plaines stériles. Vent terrible, dit *mistral*. Lagunes liées à la mer. Du reste, air très salubre. Plantes du Midi : oliviers, citronniers, jujubiers, câpriers, chênes à kermès, etc.; miel exquis, vers à soie en quantité. Mines de fer, houille, marbre, peu exploitées. Les Provençaux sont vifs, sobres, ingénieux; ils ont une langue à part, dérivée du latin, et qui est remarquable par sa douceur et son rhythme. Cette langue a été une des premières cultivées au moyen âge, et a produit une littérature assez riche; c'est la Provence qui a donné naissance aux *troubadours*, auxquels on attribue l'invention de la rime. — Parmi les nombreuses tribus gauloises qui habitaient jadis cette contrée, on remarquait les *Anatilii*, les *Vulgientes*, les *Salyes*, les *Deceates*, les *Suetrii*, etc. Sur la côte, les Phocéens avaient fondé *Massilia* (Marseille) vers l'an 600 av. J.-C., et celle-ci avait répandu autour d'elle de nombreuses colonies. Des différends survenus entre les Massiliens et les Salyes amenèrent dans cette partie de la Gaule les Romains comme alliés des premiers (125 av. J.-C.). Bientôt ils s'y établirent, et donnèrent au pays conquis le nom de *Province romaine*; d'où celui de Provence. La *Province romaine* devint bientôt beaucoup plus grande que la Provence moderne (*Voy.* PROVINCE ROMAINE). Au Ve siècle Euric, roi des Wisigoths, s'empara de tout ce pays. Après la bataille de Vouillé, les Wisigoths cédèrent la Provence à Théodoric, roi des Ostrogoths, qui seul pouvait la défendre; ce qui n'empêcha pas les fils de Clovis de la lui enlever. A la mort de Louis-le-Débonnaire (840), elle échut à Lothaire, qui la laissa à un de ses fils, Charles; elle fit alors partie du royaume de Bourgogne cisjurane. Charles-le-Chauve, qui en était devenu maître, en confia le gouvernement à Boson; mais celui-ci s'en fit élire roi (879). Sous ses successeurs, la Provence, annexée

à de plus vastes etats, eut des comtes particuliers, d'abord bénéficiaires, puis héréditaires. Rodolphe II, déjà roi de la Bourgogne transjurane, joignit à ses possessions en 933 la Bourgogne cisjurane. Ce nouvel état prit le nom de *Royaume d'Arles*, et subsista jusqu'en 1032. Conrad II le réunit alors à l'empire d'Allemagne, tout en laissant à la Provence ses comtes particuliers. L'héritière de ce comté ayant épousé en 1245 Charles d'Anjou, frère de saint Louis, la Provence passa à la maison d'Anjou, et fut longtemps unie au royaume de Sicile. En 1481, à la mort de Charles d'Anjou, roi de Sicile et comte de Provence, Louis XI se prétendit héritier de ce prince, et repoussa les prétentions rivales de René, duc de Lorraine; enfin, Charles VIII, en 1486, réunit définitivement la Provence à la couronne de France. — Louis XVIII, avant de monter sur le trône, portait le titre de comte de Provence.

Souverains de la Provence.

Boson, gouverneur, puis roi, 879
Louis l'Aveugle, 888 ou 889
Hugues de Provence, 923

Comtes bénéficiaires.

Boson I, 926
Boson II, 948
Guillaume I, 968
Rotbold, 992
Guillaume II, *premier comte propriétaire*, 1008
Geoffroi I, Bertrand I et Guillaume III, 1018

Comtes héréditaires.

Bertrand II, 1063
Etiennette, 1093
Gerberge et Gilbert, 1100
Douce et Raimond Bérenger I (comte de Barcelone), 1112
Bérenger, 1130
Raimond Bérenger II, 1144
Douce II, Alphonse I, Raimond Bérenger III et Sanche, 1166
Alphonse II, 1196
Raimond Bérenger IV, 1209
Béatrix et Charles d'Anjou, *frère de saint Louis, depuis roi de Sicile*, 1245
Charles II, *le Boiteux, roi de Naples et de Sicile*, 1285
Robert, *de Naples*, 1309
Jeanne, *de Naples*, 1343
Louis I, *duc d'Anjou, fils de Jean II, roi de France, adopté par Jeanne*, 1382
Louis II, 1384
Louis III, 1417
René, dit *le Bon, duc de Lorraine, puis roi de Naples*, 1434
Charles III, *comte du Maine*, 1480
Louis XI, *roi de France*, 1481
Réunion à la France, 1487

PROVERBES (livre des), un des livres de la Bible dans l'Ancien-Testament, écrit par Salomon, est un recueil de préceptes et de sentences morales.

PROVIDENCE, ville des Etats-Unis, sur la riv. de Providence, par 41° 51' lat. N., 73° 42' long. O., est avec Newport un des 2 ch.-l. de l'état de Rhode-Island; 23,000 hab. Université, bibliothèque, établissements divers. Tissus de coton et de laine, bijouterie, clouterie, papeterie, raffinerie de sucre, etc. Grand commerce. Elle fut fondée en 1636.

PROVIDENCE (canal de la), détroit qui sépare le Grand banc de Bahama du Petit banc dans l'archipel des Lucayes; il se divise en canal du Nord-Est et canal du Nord-Ouest.

PROVIDENCE (île de la NOUVELLE-), une des Lucayes, à l'O. de celle de Saint-André: 40 kil. sur 16; 5,100 hab. Ch.-l., Nassau.

PROVIDENCE (île de la VIEILLE-), une des Antilles, au S. O. de Serrana, par 82° 56' long. O., 13° 26' lat. N.: 17 kil. sur 8.

PROVINCE ROMAINE (LA), auj. la *Provence* et partie du *Languedoc*, grande prov. des Gaules, fut ainsi nommée parce qu'elle fut longtemps la seule partie de cette contrée qui fût soumise aux armes romaines. Elle était comprise entre la Méditerranée, la Celtique, l'Italie, les Pyrénées, la Garonne et les Cévennes, et avait pour capit. Narbonne. Elle s'agrandit progressivement. Les principaux peuples qui l'habitaient au temps de César furent les *Sardones*, *Atacini*, *Anatilii*, *Salyi*, *Suetrii*, *Vediantii*, *Nerusi*, *Cavares*, *Tricastini*, *Segalauni*, *Volcæ arecomici* et *tectosages*, *Albiæci*, *Vulgientes*, *Vocontii*, *Allobroges*, *Helvii*, *Convenæ* et *Ruteni provinciales*. Sous Auguste, la Province romaine changea son nom en celui de *Gaule Narbonaise*, du nom de sa capitale *Narbo* (auj. Narbonne). L'an 80 de notre ère, la Gaule Narbonaise fut divisée en *Narbonaise* (ch.-l. *Narbo*), et *Viennaise* (ch.-l. *Vienna*); enfin en l'an 360, la Viennaise se subdivisa en *Viennaise propre* (ch.-l. Vienne), et Narbonaise 2e (ch.-l. *Aquæ Sextiæ*, Aix). *Voy.* PROVENCE.

PROVINCES, nom donné par les Romains à presque toutes les contrées sujettes hors de l'Italie méridionale et centrale. La Sicile, la Gaule cisalpine furent les 1res provinces romaines. — Sous l'empire, on distinguait les provinces sénatoriales de celles du prince; celles-ci étaient administrées par des fonctionnaires à la nomination du prince, dits le plus souvent procurateurs, qui cumulaient pour l'ordinaire les pouvoirs civil et militaire. Dans les provinces sénatoriales, au contraire, les gouverneurs, nommés par le sénat, n'avaient que le pouvoir civil. Les gouverneurs des provinces sénatoriales étaient dans les unes des proconsuls, dans les autres des propréteurs: d'où la distinction de *provinces consulaires* et *provinces prétoriennes*.

PROVINCES D'ORDRE. *Voy.* PROVINCIAL.

PROVINCES-UNIES, état fédératif formé en 1579 (par le traité d'Utrecht) aux dépens des 17 *prov.* qui composaient le cercle de Bourgogne, comprenait 7 prov.: la Hollande, la Zélande, Utrecht, les Gueldres avec Zutphen, l'Over-Yssel, la Frise et Grœningue avec Drenthe, plus divers pays conquis par les Sept-Prov.-Unies, et dits Pays de la Généralité. Primitivement, il n'y avait eu que 5 provinces-unies au lieu de sept, Over-Yssel n'ayant accédé à l'acte d'Utrecht qu'à la fin de 1579, et Grœningue qu'en 1594. La république des Provinces-Unies a cessé d'exister en 1795. *Voy.* HOLLANDE et PAYS-BAS.

PROVINCES-UNIES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. *Voy.* GUATIMALA (confédération de).

PROVINCES-UNIES DU RIO DE LA PLATA. *Voy.* PLATA.

PROVINCIAL, nom donné, dans les ordres religieux, au supérieur général de toutes les maisons d'un même pays ou d'une même langue, qui forment une province ou division de l'ordre. Le provincial est subordonné au général.

PROVINS, *Provinum*, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), à 48 kil. E. de Melun, sur la Voulzie et le Durtein: 6,007 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce; collége communal, société d'agriculture; hôtel-dieu (dans la ville), et au dehors hôpital général fondé par les comtes de Champagne. Tour St-Quiriace: eaux minérales. Fabriques de cuirs et de droguets. Commerce de blé, grains et farines. Roses, dites *de Provins*, employées en médecine; conserves de violettes. — Cette v., qu'on a prise à tort pour *Agedincum*, existait du moins au temps de Charlemagne. Elle fut possédée successivem. par les comtes de Vermandois, de Blois, de Chartres et de Champagne; elle prospéra sous ces derniers. Elle fut brûlée en 1180, saccagée en 1280; prise par Charles-le-Mauvais en 1361 et 1378, par les Bourguignons (1417), et les Anglais (1432), enfin par Henri IV (1592). — L'arr. de Provins a 5 cantons (Bray-sur-Seine, Donnemarie, Nangis, Provins et Villiers-Saint-Georges), 106 comm. et 51,017 hab.

PROVINS (GUYOT DE). *Voy.* GUYOT.

PROVISEUR (de *providere*, pourvoir), titre d'[illegible] dignité de l'ancienne et de la nouvelle Univer[illegible] Dans l'ancienne, on désignait sous ce titre le s[illegible]rieur de la Sorbonne et celui du collége d'[illegible]court. Le premier, que l'on choisissait touj[illegible] parmi les hauts dignitaires du clergé, avait la [illegible]rection suprême de la Sorbonne, mais ne n[illegible]mait pas aux chaires vacantes; le second, qui app[illegible]

sait à la faculté des arts, nommait les professeurs et les boursiers, dirigeait les études et administrait en chef les biens de la communauté. Le collége de Navarre avait aussi un proviseur, mais ce n'était guère qu'un économe. — Dans la nouvelle Université, on donne le nom de proviseurs aux chefs des colléges royaux.

PROVISIONS D'OXFORD, statut provisoire dressé en 1258 par les 24 commissaires du parlement d'Oxford, dit *mad parliament* (parlement enragé), et juré par Henri III et son fils Edouard. Ce statut ordonnait l'observation de la Grande Charte (souvent violée par le roi), l'élection d'un grand-juge national et de quatre chevaliers par comté pour recevoir les griefs des habitants, la convocation régulière du parlement (trois fois par an), etc. L'acceptation par Henri des provisions d'Oxford amena le *gouvernement des* 24 ; le pape Alexandre IV cassa le statut par une bulle (1261), et le roi rétracta son serment (1262). De là une guerre civile que signalèrent l'arbitrage de saint Louis (1264), les bat. de Lewes (1264), où Henri fut défait par Montfort, d'Evesham (1265), où périt ce dernier. La paix ne fut rétablie qu'en 1267, et les Provisions furent abolies.

PROYART (l'abbé), prêtre et principal du collége du Puy avant 1789, émigra, devint conseiller ecclésiastique du prince de Hohenlohe-Bartenstein, revint en France vers 1801, mais fut arrêté et détenu à Bicêtre en 1808 pour avoir écrit en faveur des Bourbons, et mourut peu après à Arras, âgé d'environ 65 ans. On lui doit des ouvrages d'éducation, et des écrits historiques, dictés par des sentiments honorables, mais entachés de partialité. Les plus connus sont : *Louis XVI détrôné avant d'être roi; Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, 1808, 5 vol. in-8 ; l'*Ecolier vertueux*, 1778 ; le *Modèle des jeunes gens dans la vie de Cl. Lepelletier de Sousy*, 1789.

PRUDENCE, *Aurelius Prudentius Clemens*, poëte latin chrétien, né dans la Tarraconaise (348), fut successivement avocat, juge, gouverneur de quelques villes, employé d'un ordre élevé à la cour d'Honorius, passa la fin de sa vie dans la solitude, la culture des lettres et l'exercice de la piété. On lui doit, outre quelques écrits contre les hérésies, un recueil de *cantiques*, *hymnes* et autres *poésies*, très souvent imprimé (Hanau, 1613, in-8 ; Amst., chez Dan. Elzevier, 1667, in-12, avec notes d'Heinsius; Cologne, 1701, *Variorum*; Parme, Bodoni, 1789).

PRUDENCE (saint), évêque de Troyes de 840 ou 845 à 861, combattit vivement les Semi-Pélagiens. On le fête le 6 avril.

PRUDHOMME (L.), journaliste et compilateur, né à Lyon en 1752, mort en 1830, fut d'abord commis libraire, puis relieur, vint à Paris vers 1787, s'y fit écrivain politique, publia une foule de pamphlets en faveur de la révolution, fonda le journal démocratique intitulé *les Révolutions de Paris*, fut néanmoins emprisonné en 1793 comme royaliste, s'établit libraire après son élargissement, et publia divers grands ouvrages, notamment une trad. de *Lavater*, 1809, 10 vol. in-4 ; les *Cérémonies religieuses* de Picard, 1810, 13 vol. in-fol., et une nouvelle édition du *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine, 1810-1820, 20 vol. in-8. Il a en outre donné lui-même : *Géographie de la République française*, 1795 ; *Dictionnaire universel de la France*, 1805 ; *Histoire des crimes de la révolution*, 1798, etc.

PRUDHON (P.-Paul), peintre, né à Cluny en 1760, mort en 1823, remporta à 18 ans le prix de peinture fondé à Dijon, passa six ans à Rome, 1782-89, eut une vie très orageuse, et mourut du chagrin que lui causa le suicide de sa maîtresse. Son dessin est incorrect, mais sa composition a du charme, et son coloris est fort beau. On admire de lui *le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance célestes*, et un *Christ mourant sur la croix.*

PRUM ou PRUYM, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur la Prum (affluent de la Sure), à 50 kil. N. O. de Trèves ; 1,975 hab. Siége d'une fameuse abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, qui remonte aux Mérovingiens. Elle fut fondée en 721, et agrandie en 761, par le roi Pépin ; l'empereur Lothaire I y prit l'habit et y mourut en 855. Les archevêques de Trèves la possèdent depuis le XVIe siècle.

PRUNELLI, ch.-l. de canton (Corse), à 31 kil. S. E. de Corte ; 300 hab.

PRUSA, nom commun à deux villes de Bithynie, bâties par un des Prusias : l'une, *Pr. ad Hypium*, sur la côte, entre Héraclée et Nicomédie; l'autre, *Pr. ad Olympum*, auj. *Brousse*, à l'O. de la précéd.—On donna aussi ce nom à l'anc. Cionte, restaurée par Prusias.

PRUSIAS I ou *le Boiteux*, roi de Bithynie, 237-192 av. J.-C., fils et successeur de Ziélas, eut des démêlés avec Attale I, roi de Pergame, et la république de Byzance, repoussa les Gaulois qui avaient envahi ses états (200), et mourut en 192 des suites d'une blessure qu'il avait reçue au siége d'Héraclée.

PRUSIAS II ou *le Chasseur*, fils et successeur du précédent, 192-148 av. J.-C., reçut Annibal à sa cour, battit Eumène, roi de Pergame, avec le secours de ce général, puis consentit à le livrer aux Romains, ce qu'Annibal n'évita qu'en s'empoisonnant (183). En 167, il vint à Rome pour solliciter l'alliance de la république, et s'y déshonora par des bassesses d'esclave. De retour dans ses états, il eut une nouvelle guerre avec Pergame, mais fut forcé par les Romains de rendre ses conquêtes (154). Il périt dans une révolte sous les coups de son fils Nicomède II.

PRUSSE (royaume de), *Preussen* en allemand, un des principaux États de l'Europe, est formé de deux parties distinctes et séparées par des pays étrangers : l'une, la vraie Prusse, à l'E., plus grande ; l'autre, à l'O. et plus petite. La 1re a pour bornes : au N. la Baltique, à l'E. la Pologne et la Russie, à l'O. le Mecklembourg, le Hanovre, etc., au S. le roy. et les duchés de Saxe, plus la monarchie autrichienne (Bohême, Moravie, Silésie, Autriche) ; la 2e, dite *grand-duché du Bas-Rhin*, a pour bornes : à l'O. les roy. de Belgique et de Hollande, à l'E. les états de Hanovre, Hesse-Cassel, Nassau, Hesse-Darmstadt, au S. le cercle bavarois du Rhin et la France. Il faut à ces deux parties joindre le canton de Neuchâtel et quelques enclaves. Les deux parties principales ne sont en certains points séparées que par 60 kil. ; la surface totale est de 225,000 kil. carrés ; la population, d'après le recensement de 1855, est de 16,990,282 hab. Capitale, Berlin (470,000 hab.).— Les États prussiens se divisent en 8 grandes prov., subdivisées en 25 gouv. ou régences (non compris le cant. de Neuchâtel). Les gouv. prennent tous le nom de leur ch.-l. (si ce n'est que celui de Potsdam enfermant la capitale, on lui donne pour ch.-l., tantôt Potsdam, tantôt Berlin).

	Provinces.	*Gouvernements.*
Pays à l'E. du Weser.	Brandebourg,	Potsdam ou Berlin. Francfort.
	Poméranie,	Stettin. Stralsund. Cœslin.
	Silésie,	Breslau. Liegnitz. Oppeln.
	Gr.-duché de Posen,	Posen. Bromberg.
	Prusse propre,	Kœnigsberg. Gumbinnen. Dantzick. Marienwerder.
	Saxe,	Magdebourg. Merseburg. Erfurt.

P. à l'O. du Weser.	Westphalie,	Münster. Minden. Arensberg.
	Province Rhénane.	Cologne. Dusseldorf. Coblentz. Aix-la-Chapelle. Trèves.

La Prusse embrasse des pays très éloignés, très divers, mal liés ensemble, et est presque toute en frontières. En Silésie, en Saxe et vers le Rhin, elle a beaucoup de montagnes (les monts Sudètes, Carpathes, Harz, Thuringerwald, etc.); dans les autres parties, c'est une plaine immense. Le Rhin, le Weser, l'Elbe, l'Oder et la Vistule l'arrosent, et y reçoivent beaucoup d'affluents. Il s'y trouve, surtout à l'E., beaucoup de lacs, d'étangs, et deux grandes lagunes, dites Kurische-Haff et Preussische-Haff. Divers canaux font communiquer ensemble l'Elbe, l'Oder et la Vistule. La mer baigne environ 500 kil. de côtes. Le climat, varié selon la latitude, est froid plutôt que chaud, et devient très froid et très humide au nord. La Silésie et les provinces à l'O. du Weser sont très fertiles, mais dans le Brandebourg le sol est très maigre. Productions principales: grains, légumes, lin, chanvre, safran, tabac, houblon; sur les bords du Rhin, vin, miel, soie. Fer, cuivre, étain, plomb, alun, salpêtre, chaux, albâtre, kaolin, jaspe, onyx et autres pierres précieuses; ambre sur les côtes de la Baltique. Eaux minérales (à Aix-la-Chapelle, Warmbrunn, Hirschberg, etc.). Industrie active (draps, toiles, soieries, sellerie, carrosserie, chapeaux, papier, tapis, horlogerie, brasseries, tanneries, bleu de Prusse, fond. de fer). Commerce assez florissant, surtout à l'O. du Weser; il y est facilité par le Rhin, par de belles routes, par la position du pays entre la Belgique et l'Allemagne, entre la Hollande et la Suisse, ainsi que par une association de douanes qui embrasse presque toute l'Allemagne (*V.* ZOLL-VEREIN au *Supplém.*). Le gouv. est monarchique et (dep. 1848) représentatif. La maison régnante est la ligne cadette de la maison de Hohenzollern. La liberté de conscience est illimitée, mais la majorité de la population est luthérienne; l'instruction est répandue et fort avancée, sauf vers la Pologne; on compte en Prusse 4 universités: Berlin, Halle, Greifswald et Bonn. L'armée est très forte: 225,000 hommes de troupes régulières, plus une *landwehr* (milice nationale) d'env. 400,000 hommes). — La monarchie prussienne fait partie de la Confédération germanique, et en est la seconde puissance pour l'importance; presque toutes ses provinces sont comprises dans la Confédération, à l'exception de la Prusse propre et du grand-duché de Posen; elle lui fournit une population d'env. 10,000,000 d'hab. Son contingent fédéral est de 79,234 hommes. Elle a quatre voix à l'assemblée générale de la diète et une voix aux assemblées ordinaires.

Histoire. La monarchie prussienne se composant de pays fort divers, qui n'ont été réunis qu'assez récemment, on trouvera l'histoire de chacun de ces pays à l'art. qui lui est consacré (*Voy.* PRUSSE proprement dite, ci-après; POMÉRANIE, SAXE, SILÉSIE, WESTPHALIE, etc.); on se bornera ici à indiquer les acquisitions successives de la maison régnante (maison de Hohenzollern), et à rappeler les événements principaux des états prussiens, depuis le XV[e] siècle, époque où commence leur réunion et leur puissance.

1° Un comte de Hohenzollern, Conrad, tige de la maison de Brandebourg, possédait, dès 1164, le burgraviat de Nuremberg, qui n'a cessé d'appartenir à cette maison jusqu'en 1801. — 2° De 1248 à 1331, ses successeurs acquirent, entre autres terres, Anspach et Culmbach, et les possessions de la maison embrassaient presque toute la Franconie; mais elles furent divisées entre les deux fils de Frédéric V de Hohenzollern (Jean III, l'aîné, et Frédéric VI, le cadet) au commencement du XV[e] siècle. — 3° En 1415, le margraviat de Brandebourg, déjà formé depuis longtemps, et qui avait appartenu successivement à la maison Ascanienne et à celles de Bavière et de Luxembourg, fut acheté, avec le titre d'électeur qui y était annexé, par Frédéric VI de Hohenzollern, qui prit le titre de Frédéric I de Brandebourg. Bientôt Frédéric II Dent-de-Fer y joignit la Nouvelle-Marche (1445). Partagées à la mort de Frédéric I (1440), ces possessions furent de nouveau réunies par Albert l'Achille (1471) à la mort de Frédéric II. — 4° Par le traité de Xanten (1614) et celui de Dusseldorf (1624), Jean-Sigismond réunit à ses états la moitié de la succession de Juliers (c.-à-d. Clèves, La Mark et Ravensberg). — 5° En 1618, eut lieu la réunion du duché de Prusse ou Prusse ducale par le même Jean-Sigismond, comme gendre du second et dernier duc Albert II, lequel lui-même était un Hohenzollern, mais de la ligne d'Anspach-et-Bayreuth (*Voy.* PRUSSE proprement dite). Cette Prusse ducale, qui était fief polonais lors de l'acquisition, devint complètement souveraine par l'acte de Labiau et le traité de Wehlau, en 1657. — 6° En 1648, par le traité de Westphalie, Frédéric-Guillaume dit le Grand-Electeur acquit la Poméranie orientale, les archevêchés et évêchés sécularisés de Magdebourg, Halberstadt, Minden, Camin. — 7° Après l'institution de Frédéric III comme roi, sous le nom de *Frédéric I* (1701), eut lieu l'acquisition de Mœrs en *1702*, de Tecklembourg, Vallengin et Neuchâtel en 1707, de partie des Gueldres en 1713 (paix d'Utrecht), et surtout de Wollin, Usedom, Stettin, et de moitié de la Poméranie antérieure en 1720 (paix de Stockholm). — 8° Frédéric II, en 1741 et 1742, conquiert presque toute la Silésie, que lui laissent la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) et celle d'Hubertsbourg (1763). — 9° Le même Frédéric, en 1774, obtient pour sa part, au 1[er] démembrement de la Pologne, la Prusse polonaise, moins Dantzick et Thorn. Fréd.-Guillaume II y joint en 1793 ces deux villes et toute la Grande-Pologne, sous le nom de Prusse méridionale, et, en 1795, Bialystok, Plock, etc., sous celui de Nouv. Prusse orient. 10° après avoir perdu ses possessions à l'O. du Rhin (1801), mais en recevant d'avantageuses compensations à l'E., la Prusse se vit céder le Hanovre en 1806 par Napoléon; mais peu de mois après, ses troupes étaient chassées du Hanovre, et, en 1807, le traité de Tilsitt lui retira tout ce qu'elle possédait en Westphalie et Franconie, plus la Grande-Pologne, qui devint le grand-duché de Varsovie. Refoulée sur l'Oder, la Prusse allait être réduite à rien, si la chute de Napoléon ne l'eût soudainement relevée. Elle recouvra en 1814 un quart environ de la Grande-Pologne, toutes ses autres possessions (sauf Anspach et Bayreuth), eut de plus la Poméranie suédoise, près de la moitié du roy. de Saxe, et acquit, tant à l'E. qu'à l'O. du Rhin, une foule de territoires qui formèrent la Prusse Rhénane ou Gr.-duché du B.-Rhin.

Les événements capitaux de l'histoire de la Prusse, depuis l'acquisition du Brandebourg par la maison de Hohenzollern (1415), sont: le rôle important joué par Albert l'Achille-et-l'Ulysse pendant les guerres des Hussites et sous l'empereur Frédéric III (1440-1486); l'introduction du luthéranisme en Brandebourg et en Prusse (1521 et années suiv.); la sécularisation de la Prusse orientale en 1525 sous Albert de Brandebourg, grand-maître de l'Ordre Teutonique; l'influence acquise dès 1577 par les électeurs de Brandebourg sur la Prusse, dont ils finissent par rester maîtres (1618); le règne glorieux et utile du grand-électeur Frédéric-Guillaume, qui fut le vrai créateur du roy. de Prusse, et qui accrut considérablement la population de ses États en les ouvrant aux réfugiés français, après la révocation de l'édit de Nantes; le changement du duché en royaume de Prusse

sous Frédéric I (1701) et la participation de ce prince à la grande guerre du Nord (1701 et années suiv.), guerre qui, par la paix de Stockholm, lui valut de nouveaux agrandissements; le règne de Frédéric II ou le Grand qui, effaçant tous ses prédécesseurs, fut pendant quarante ans le prince le plus influent de l'Europe, ajouta la Silésie et la Prusse occid. à ses états, résista presque seul à la plus redoutable coalition (guerre de Sept-Ans, 1756-63), empêcha l'Autriche de faire main basse sur la Bavière (1777), et fit de la Prusse un contre-poids à la puissance de l'Autriche; enfin, la part que prirent les deux derniers rois de Prusse à la lutte européenne contre la France. A cette dernière période appartiennent la guerre de Champagne et des bords du Rhin (1792), la paix de Bâle (1795), la guerre d'Iéna et de Tilsitt en 1806, dans laquelle la Prusse perdit la moitié de son territoire et vit sa capitale occupée par les Français (1806), la jonction de la Prusse aux armées russes après le désastre de Moscou (1812), l'entrée des Prussiens en France après la bataille de Leipsick, et leur réintégration avec usure dans les provinces qu'ils avaient perdues. — *V.* le *Supplément*.

Voici la liste des souverains de la Prusse, précédée de celle des électeurs de Brandebourg de la maison de Hohenzollern.

1° *Margraves électeurs de Brandebourg.*		dit le *Grand-Électeur*,	1640
Frédéric I,	1415	Frédéric III,	1688-1701
Frédéric II, *Dent-de-Fer*,	1440	2° *Rois de Prusse.*	
Albert, *l'Achille-et-l'Ulysse*,	1471	Frédéric I (le même que Frédéric III),	1701
Jean, *le Cicéron*,	1486	Frédéric-Guillaume I,	1713
Joachim I,	1499	Frédéric II, *le Grand*,	1740
Joachim II,	1534	Frédéric-Guillaume II,	1786
Jean-Georges,	1571	Frédéric-Guillaume III,	1797
Joachim-Frédéric,	1598	Frédéric-Guillaume IV,	1840
Jean-Sigismond,	1608		
Georges-Guillaume,	1619		
Fréd.-Guillaume,			

PRUSSE proprement dite, une des huit provinces du royaume de Prusse, a pour bornes: à l'E., la Russie; au S., la Pologne russe; à l'O., la Poméranie et le Brandebourg; au N. la Baltique. Capitale, Kœnigsberg. Elle est de forme oblongue, et a 600 kil. de l'O. à l'E., sur une largeur qui varie de 25 à 150. On la divise en 4 gouvernements (*Voy.* l'art. ci-dessus). Beaucoup de lacs, étangs, marais; les deux Haff. Elle est arrosée par la Vistule. Climat insalubre, sol plat, froid, peu fertile; ambre sur les côtes. — La Prusse eut dans les temps anciens pour habitants les *Guttones*, les *Vindili*, etc.; elle fut comprise dans l'empire gothique, et après le départ des Goths fut envahie par des tribus slaves, parmi lesquelles étaient les *Lettones* et les *Borussi* ou *Porussi*, qui habitaient sur les bords de la Vistule, et qui donnèrent leur nom au pays. Au commencement du XIII° siècle, le duc de Mazovie Conrad tenta de les assujettir et de les convertir au christianisme (1207), mais il fut repoussé, et les Prussiens dévastèrent cruellement ses États; il appela contre eux les Porte-Glaives (1215), puis les chevaliers de l'Ordre Teutonique (1226). Ceux-ci, sous leur grand-maître Hermann de Salza (1237, etc.), entamèrent la conquête de ces contrées barbares; elle ne fut achevée qu'en 1283. Forcé de quitter la Terre-Sainte en 1290, l'Ordre finit par établir son siége principal et sa grande-maîtrise en Prusse, à Marienbourg (1309). Sous leur domination, le pays prospéra quelque temps. L'Ordre fut dans la suite affaibli par des guerres perpétuelles avec la Lithuanie, la Pologne, le Brandebourg; puis le faste, les rapines et les cruautés des chevaliers exaspérèrent le pays contre eux, et il en résulta, sous le grand-maître Louis d'Erlichshausen, une insurrection terrible (1454); la noblesse et les villes coalisées, secouant le joug de l'Ordre, se placèrent sous la protection de la Pologne. La paix de Thorn (1466) mit fin à la guerre, en faisant de la Prusse deux parts: l'une à l'ouest (Prusse royale), qui devint partie du royaume de Pologne, où régnait alors Casimir IV; l'autre à l'est (Prusse teutonique), qui restait à l'Ordre, mais comme fief sous la suzeraineté polonaise. En 1525, le grand-maître de l'Ordre sécularisa la Prusse, et, par un acte contraire à tous ses droits, il en fit un duché héréditaire dans sa propre famille, mais toujours relevant de la Pologne (de là le nom de *Prusse ducale* donné à la Prusse teutonique). Ce duc était Albert, de la maison de Brandebourg, mais de la ligne franconienne ou puînée. Albert-Frédéric ou Albert II, son fils, lui succéda; mais ce prince étant tombé dans un état d'imbécillité en 1573, ses états furent administrés par Jean-Georges, puis par Joachim-Frédéric, et J. Sigismond, ses parents; ce dernier fut investi du duché en 1611, et, ayant fait épouser une des filles d'Albert II par son fils, il fixa dans la ligne à laquelle il appartenait la couronne ducale de Prusse. Frédéric-Guillaume obtint en 1657 de Casimir V (par le traité de Wehlau), et aussi de Charles X de Suède (par l'acte de Labiau), que la Prusse cessât d'être un fief polonais. De plus, le premier partage de la Pologne réunit la Prusse occidentale, ci-devant Prusse polonaise ou royale, à la Prusse orientale, ci-devant Prusse ducale (1774), et le 2° compléta cette possession en y joignant Dantzick et Thorn. — La Prusse, aux XII° et XIII° siècles, se divisait en 10 parties: Poméranie, Pogésanie, Warmie, Natangie, Bartonie, Galindie, Sudavie, Nadrovie, Sambie, Scalavie. Les six dernières formèrent plus tard la Prusse dite teutonique, orientale ou ducale; les 4 autres, la Prusse polonaise, occidentale ou royale.

PRUSSE RHÉNANE. On nomme souvent ainsi toutes les possessions de la Prusse sur le Rhin, et à l'O. du Weser. *Voy.* Grand-duché du BAS-RHIN, prov. RHÉNANE et prov. du BAS-RHIN.

PRUTH ou PROUTH, *Poras*, *Hierasus*? riv. qui sert de limite entre la Russie d'Europe et la Moldavie, naît en Gallicie dans les Carpathes, et tombe dans le Danube près de Galatz; cours, 800 kil. — Ce fleuve est célèbre par l'échec que Pierre-le-Grand subit sur ses bords (à Houch ou à Wale-Strimbe, près de Faltchi), et par le traité qu'il y conclut en 1711 avec les Turcs par l'entremise de Catherine.

PRYNNE (Guillaume), jurisconsulte anglais, né aux environs de Bath, en 1600, mort en 1669, d'abord puritain violent, se fit condamner par la chambre étoilée au pilori et à la perte des oreilles, devint membre du parlement (1640), et montra un zèle ardent pour le presbytérianisme; mais ensuite il prit généreusement la défense de Charles I vaincu, fut mis en prison et brava Cromwell de son cachot. Après la restauration, il fut nommé gardien des archives de la Tour de Londres. On a de lui: *Exact chronological vindication*, Londres, 1666-68, 3 vol. in-fol.; *Édits parlementaires*, 4 vol. in-4; une édition de l'*Abrégé des archives de la Tour*, de Cotton, in-fol., et une foule d'autres écrits.

PRYTANÉE, grande place d'Athènes environnée de bâtiments destinés: 1° aux séances politiques ou juridiques des prytanes; 2° à des approvisionnements en blé et autres grains; 3° aux repas qu'on donnait à certains citoyens nourris aux dépens du trésor. — Sous la Rép. franç., le collége Louis-le-Grand prit le nom de *Prytanée français*, et fut consacré aux boursiers de l'État. En 1803, ce nom fut transféré à l'établissement de Saint-Cyr, qui eut la même destination.

PRYTANES, officiers chargés à Athènes, avec les proèdres et les épistates, du soin de conduire et de

diriger les affaires publiques. Ils étaient au nombre de 50, et leur pouvoir ne durait qu'une année. Ils rendaient aussi la justice, mais seulement pendant 35 jours de l'année. On donnait aussi ce nom au magistrat suprême de Corinthe, de Milet, de Rhodes, etc.

PRZEMYSL, ville murée des États autrichiens (Galicie), chef d'un cercle de même nom, à 90 kil. O. de Lemberg; 6,400 hab. Évêque catholique, évêque grec. Toile, etc. — Le cercle de Przémysl est situé entre ceux de Zolkiev, de Lemberg, de Sambor, de Sanok, de Rzeszow et le royaume de Pologne: il a 100 kil. sur 35, et 225,000 hab.

PRZÉMYSL I, ou PRÉMISLAS, ancien roi de Pologne, dont on ne sait rien et dont l'existence même est incertaine; on place son règne vers 722.— Przémysl II, roi de Pologne, était d'abord duc de Posen. Il acquit Cracovie en 1290, hérita de la Poméranie orientale en 1295, et fut élu roi de Pologne la même année, après un long interrègne. Il mourut l'année suivante (1296).

PRZÉMYSL-OTTOKAR, duc de Bohême. *V.* OTTOKAR.

PRZIPETS, riv. de Russie. *Voy.* PRIPET.

PSALMANAZAR (George), aventurier, né en 1679 dans le sud de la France, reçut une éducation distinguée, mais n'usa de ses talents que pour revêtir successivement des masques divers; il se fit passer en dernier lieu pour un Japonais converti, et publia à Londres une *Relation de l'île Formose* qu'on crut véritable, et qui fut traduite en plusieurs langues. Il revint enfin à résipiscence (vers l'âge de 32 ans). Il a fourni la plus grande partie de l'histoire ancienne à l'*Histoire universelle anglaise*; à 73 ans, il écrivit ses *Mémoires* (1764, in-8, en anglais), sans toutefois vouloir donner son vrai nom (qu'on a toujours ignoré).

PSAMMÉNIT, dernier roi de la vingt-sixième dynastie égyptienne, fils et successeur d'Amasis, ne régna que six mois (526 av. J.-C.). Battu par Cambyse sur le bras pélusiaque du Nil, forcé dans Memphis, il fut envoyé captif à Suse avec 6,000 Égyptiens. Quelque temps après, suspect d'avoir ourdi un complot, il fut mis à mort. L'Egypte ne fut plus depuis qu'une province de l'empire perse.

PSAMMÉTIQUE I, roi d'Égypte, fils de Néchao, qui avait été détrôné par les Éthiopiens, fonda la 26e dynastie. Il commença par être un des 12 rois de la Dodécarchie (671-656 av. J.-C.), et eut pour lot la portion N. O. de l'Egypte, vers l'occident du Delta. Aidé de mercenaires grecs de l'Asie-Mineure, il battit et chassa ses collègues, régna seul de 656 à 617, fit glorieusement la guerre en Syrie, embellit Memphis, ouvrit aux Grecs la ville de Naucratis, et accueillit les étrangers, contrairement aux anciens usages de l'Egypte.

PSAMMÉTIQUE II, roi d'Egypte, de 408 à 389 av. J.-C. C'est sous son règne qu'eut lieu la troisième révolte contre les Perses.

PSAMMIS, roi d'Égypte, de la 26e dynastie, régna de 601 à 595 av. J.-C., et périt en marchant contre les Ethiopiens.

PSAPHON, Libyen qui, dit-on, exerça des oiseaux à répéter ces mots: *Psaphon est un dieu*, et les lâcha ensuite. On assure que les Libyens émerveillés crièrent au miracle et rendirent à Psaphon les honneurs divins.

PSARA, île de l'Archipel. *Voy.* IPSARA.

PSAUMES (livre des), un des livres canoniques de l'Ancien-Testament. C'est un recueil d'hymnes ou de cantiques, au nombre de 150, qui étaient destinés à être chantés dans les cérémonies religieuses. On les doit pour la plupart au roi David; Asaph passe aussi pour en avoir composé quelques-uns: ce fut Esdras qui les recueillit. Les Psaumes sont un des plus beaux modèles de la poésie lyrique. Clément Marot a traduit les Psaumes en vers français; ils ont été tout récemment traduits de nouveau en vers par M. Giffard, 1841. J.-B. Rousseau, dans ses *Odes sacrées*, et Lefranc de Pompignan en ont imité avec bonheur les plus beaux passages.

PSELLUS (Michel), écrivain byzantin, né à Constantinople, fut sénateur sous Michel Stratiotique, Isaac Comnène et Constantin Ducas; précepteur, puis conseiller principal de Michel Parapinace, finit par être relégué dans un couvent et y mourut vers 1079. Philosophe, théologien, mathématicien, médecin, il a beaucoup écrit, entre autres: *Commentaires sur les huit livres de l'Acoustique d'Aristote*, encore inédit; *Paraphrase sur le traité de l'Interprétation d'Aristote*, Venise, 1503, in-fol. (à la suite du commentaire d'Ammonius sur le même sujet); *Des propriétés des minéraux*, Toulouse, 1615, in-8, grec-latin; une *Chronographie* (de 975 à 1059), un traité *De l'action des démons*, 1615, publié de nouveau en 1838 par M. Boissonade. — On distingue quelquefois deux Psellus, dits l'un *l'Aîné*, l'autre *le Jeune*.

PSIOL ou PSLA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Koursk, traverse les gouv. des Slobodes d'Ukraine et de Pultava, et tombe dans le Dniepr après un cours de 450 kil.

PSKOV ou PLESKOV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Pskov, sur la Pskova et la Vélikaïa; 10,000 hab. Archevêché. Ville bâtie en bois. Églises riches. Toiles, tanneries. — Fondée au Xe siècle; république indépendante jusqu'à sa soumission à Vasili IV (1509). Son commerce était jadis beaucoup plus florissant qu'aujourd'hui. — Le gouv. de Pskov est borné par ceux de Saint-Pétersbourg et de Novogorod au N., de Tver et de Smolensk à l'E., de Vitebsk au S., de Riga à l'O. Il a 350 kil. sur 225 et 65,000 hab. Sol fertile. Un peu d'industrie et de commerce.

PSYCHÉ, jeune fille de la plus rare beauté, inspira une vive passion à l'Amour même. Elle fut, d'après l'ordre d'un oracle, exposée sur une montagne où elle devait être la proie d'un monstre inconnu. Psyché s'attendait à périr: Zéphyr la transporta dans un palais magnifique, où chaque nuit l'Amour venait la visiter, mais dans l'ombre et en lui recommandant de ne point chercher à le voir. La curiosité l'emporta bientôt, et Psyché voulut voir son amant: mais une goutte d'huile, échappée de la lampe qu'elle tenait à la main, tomba sur la cuisse de son amant: il s'éveilla aussitôt et s'envola pour ne plus revenir; le palais s'évanouit en même temps, et Psyché fut livrée à Vénus, qui, irritée de ce qu'elle avait séduit son fils, la soumit aux plus dures épreuves. Enfin pourtant l'Amour revint à elle; il l'épousa et lui donna l'immortalité. Apulée, dans *l'Ane d'or*, et après lui La Fontaine, ont conté cette fable d'une manière ravissante. Psyché en grec veut dire *âme*, et la fable de Psyché a reçu mille interprétations diverses. On a voulu y voir l'emblème de la beauté de l'âme, de son union avec le corps, des épreuves qu'elle subit sur la terre et de l'immortalité à laquelle elle est destinée. Ce qu'elle paraît offrir de plus clair, c'est que le bonheur ne dure qu'autant que dure l'illusion, et qu'il se dissipe dès que la vérité nous apparaît toute nue.

PSYLLES, jongleurs d'Égypte et de Libye, prétendaient avoir le don de neutraliser le venin des serpents et de les tuer par leur présence. Hérodote en a fait à tort un peuple particulier.

PTOLÉMAÏS, nom commun à beaucoup de villes anciennes. Les principales étaient: 1° une ville de Syrie, auj. *Aco* ou *Acre*; — 2° une ville de Cyrénaïque, auj. *Tolometa*; — 3° deux villes d'Égypte, l'une en Thébaïde, auj. *Menchie*, sur la rive gauche du Nil, au S. de Panopolis, fondée par Ptolémée Philadelphe et une des places de l'Égypte les plus commerçantes (on l'appelait aussi *Hermeu* à cause du culte qu'y recevait Mercure); — l'autre sur le golfe Arabique (mer Rouge), et sur les frontières du pays des

Troglodytes, près du cap appelé auj. *Assyz-Ras.* On la nommait *Ptolemaïs thérôn* ou *épithêras*, à cause des bêtes féroces qui infestaient ses environs.

PTOLÉMÉE I, *Ptolemæus*, dit SOTER (c.-à-d. *Sauveur*), ou LAGUS (du nom de son père), roi d'Egypte, passe pour avoir été fils d'une maîtresse de Philippe, laquelle aurait ensuite épousé Lagus, un des principaux officiers de ce prince. Il suivit Alexandre en Asie, et fut un des trois officiers qui lui sauvèrent la vie dans la ville des Oxydraques. A la mort du roi (323), il reçut l'Egypte en partage, et dès cet instant ne songea plus qu'à s'y maintenir. Il fit échouer et périr Perdiccas à Péluse (320), et, après de longues guerres, s'unit aux autres généraux contre Antigone et Démétrius, et coopéra au gain de la bataille d'Ipsus (301), qui, en renversant la puissance d'Antigone, lui assura la tranquille possession des contrées qu'il occupait. Il avait dès 306 pris le titre de roi. Etant entré dans la ligue contre Démétrius (287), il fit révolter la Grèce contre ce prince, conquit Sidon et Tyr (286), et ajouta plusieurs provinces à ses états, entre autres l'île de Cypre et la Cyrénaïque. Non moins actif à l'intérieur, il remplit Alexandrie de monuments et de temples, commença la tour du Phare, fonda la bibliothèque du *Sérapion*, protégea les sciences, les lettres, attira les savants, créa le Musée, et introduisit en Egypte le culte du dieu Sérapis. Il écarta du trône l'aîné de ses fils, Ptolémée Céraune, et abdiqua en faveur du second, Ptolémée Philadelphe (285). Sa mort n'eut lieu que deux ans après cette abdication.

PTOLÉMÉE II OU PHILADELPHE (c.-à-d. *ami de ses frères*, surnom ironique que lui méritèrent les persécutions sanglantes qu'il exerça contre les princes de sa famille), fils du précédent, monta sur le trône en 285 av. J.-C., fit tuer Arsène, son plus jeune frère, tandis que Ptol. Céraune, l'aîné, fuyait l'Egypte, punit de mort Méléagre, qui avait favorisé une révolte en Cypre, et contint Cyrène, que son frère Magas poussait à l'insurrection. Il répudia la fille de Lysimaque, Arsinoé, pour épouser une autre Arsinoé, sa sœur de père, veuve du même Lysimaque et déjà femme de Ptol. Céraune. Ptolémée Philadelphe aimait les lettres : il fit traduire en grec les livres sacrés des Hébreux (version des Septante), augmenta la bibliothèque fondée par son père, et fit beaucoup pour l'astronomie. Au dehors, il s'allia avec Rome défendit la liberté de la Grèce contre Alexandre Gonatas, et prévint les attaques d'Antiochus Théos, roi de Syrie, en envoyant chez lui des troupes. Il mourut en 247. C'est un des plus grands rois de sa dynastie.

PTOLÉMÉE III OU EVERGÈTE (c.-à-d. *le Bienfaiteur*), fils et successeur du précédent (247-222), envahit la Syrie, franchit l'Euphrate, occupa la Babylonie, la Susiane, la Perside, pénétra jusqu'à Bactres, rapporta de Perse en Egypte les images des dieux, enlevées par Cambyse (ce qui lui valut son surnom), seconda les efforts d'Aratus pour l'indépendance achéenne, et accueillit Cléomène battu par les Macédoniens.

PTOLÉMÉE IV OU PHILOPATOR (c.-à-d. *l'ami de son père*, surnom ironique qui lui fut donné parce qu'on l'accusait d'avoir abrégé les jours de son père par le poison), était fils de Ptolémée III, et régna de 222 à 205. Toujours soumis à de vils ministres, Agathocle et Sosibe, il persécuta Cléomène, le réduisit à tenter une révolte et outragea son cadavre ; il eut une guerre à soutenir contre Antiochus-le-Grand, et perdit d'abord la Syrie presque entière, mais il fut sauvé par la victoire de Raphia (217). Il fit mourir Arsinoé, sa sœur et femme, et mourut abhorré et méprisé de ses sujets.

PTOLÉMÉE V OU ÉPIPHANE (c.-à-d. *l'Illustre*), fils et successeur du précédent (205-181), avait cinq ans à la mort de son père, et fut toujours le jouet de ses ministres (Agathocle, Sosibe-le-Jeune, Tlépolème). Une guerre malheureuse avec Antiochus signala sa minorité ; la révolte de Lycopolis, les projets ambitieux de Scopas, de Dicéarque, d'affreux désordres à Saïs, à Naucratis et dans plusieurs autres villes, ensanglantèrent le reste de son règne. Il ne les comprima qu'à l'aide de Grecs mercenaires et à force de cruautés. Il mourut empoisonné.

PTOLÉMÉE VI OU PHILOMÉTOR (c.-à-d. *l'ami de sa mère*), fils et successeur du précédent (181-146), avait cinq ans en montant sur le trône, et eut pour régente sa mère Cléopâtre, qui sut défendre l'Egypte contre les attaques du roi de Syrie Antiochus IV. Il fut pris en 170 par les Syriens, resta quatre ans prisonnier, régna ensuite deux ans conjointement avec son frère Ptol. VII ou Evergète II, qui avait gouverné pendant son absence, se vit attaqué de nouveau par Antiochus, mais fut délivré par l'intervention de Popilius Lénas, qui signifia au roi de Syrie de respecter l'allié du peuple romain (164). Il céda, toujours par ordre de Popilius, la Libye, la Cyrénaïque et l'île de Cypre à Ptolémée Evergète II comme empire particulier ; plus tard, voulant profiter des troubles de la Syrie, il fit tour à tour alliance avec Démétrius I et avec Alexandre Bala. Il périt après avoir rem porté la victoire de l'Oronte.

PTOLÉMÉE VII OU EVERGÈTE II (c.-à-d. *le Bienfaiteur*, par antiphrase), gouverna de 170 à 166, pendant la captivité de son frère Philométor, régna deux ans conjointement avec lui (166-164), obtint par l'intervention de Popilius le roy. de Libye et Cyrénaïque, auquel plus tard il fit joindre Cypre, revint en armes sur l'Egypte à la mort de Philométor (146), épousa la veuve de ce prince, et promit de laisser régner avec lui le jeune Ptolémée Eupator, fils du dernier roi, mais bientôt il l'assassina dans les bras de sa mère. Il se rendit le jouet de tous par ses extravagances, et devint tellement odieux par ses vices et ses cruautés, qu'il fut forcé d'abandonner Alexandrie (131). Les talents de son général Hégéloque et les troubles de la Syrie favorisèrent son rétablissement, et il resta sur le trône jusqu'à sa mort en 117. On lui donnait aussi les surnoms de *Kakergète* (malfaisant) au lieu d'*Evergète*, et celui de *Physcon* (ventru).

PTOLÉMÉE VIII OU SOTER II, fils du précédent, monta sur le trône l'an 117 av. J.-C. Il fut longtemps sous le joug de sa mère Cléopâtre (117-107), favorisa Antiochus de Cyzique, roi de Syrie, contre son compétiteur Antiochus Grypus, et fut chassé de l'Egypte par une révolte qu'alluma sa mère au sein d'Alexandrie, alla en Syrie avec 30,000 hommes, prit part aux guerres civiles qui désolaient ce pays, et essaya de se faire une principauté aux dépens de la Judée et de la Phénicie. Il ne remonta sur le trône d'Egypte qu'au bout de dix-huit ans, à la chute de Ptolémée-Alexandre I, son frère (88), et soumit Thèbes qui ne voulait pas le reconnaître. Il mourut en 81, ne laissant qu'une fille, Bérénice. On lui donnait vulgairement le surnom de *Lathyre* (pois chiche).

PTOLÉMÉE IX OU ALEXANDRE I, 2e fils de Ptolémée VII, fut mis sur le trône par sa mère Cléopâtre, après l'expulsion de Ptolémée VIII, son aîné (107 av. J.-C.). Il se brouilla avec sa mère dès qu'il fut maître de la couronne, et la fit mourir pour ne pas être lui-même sa victime ; il viola le tombeau d'Alexandre-le-Grand pour s'en approprier les trésors, causa par là une insurrection dans Alexandrie, s'enfuit (88), puis fit une vaine tentative pour reprendre le trône, sur lequel était remonté Soter II, se vit repoussé sur mer et sur terre, et périt dans un combat, laissant un fils, Ptolémée-Alexandre II, qui régna depuis.

PTOLÉMÉE X OU ALEXANDRE II, fils du précédent. Aidé de Sylla, il réclama le trône à la mort de son oncle Ptolémée VIII (ou Soter II), en 81, l'obtint au bout de 6 mois, en épousant la fille de Soter, Bérénice, régna 47 jours avec elle, puis l'assassina ; il fut bientôt lui-même égorgé dans le gymnase d'Alexandrie par l'armée révoltée, en 80. Suivant M. Champollion-

Figeré, il ne fut que chassé d'Égypte, et régna encore sept ans à Tyr. En lui s'éteignit la descendance légitime de Ptolémée; les Romains se déclarèrent ses héritiers, en vertu d'un prétendu testament.

PTOLÉMÉE XI ou AULÈTE (c.-à-d. *joueur de flûte*, ainsi nommé de sa passion pour la flûte), fils naturel de Ptolémée Soter II, fut mis sur le trône par les Égyptiens en 80 ou seulement en 73, mais ne fut reconnu par les Romains qu'en 59; encore ne fut-ce qu'en achetant la protection de Pompée. Il se rendit l'objet du mépris et de la haine des Égyptiens, surtout par l'inertie avec laquelle il vit le sénat de Rome faire main basse sur l'île de Cypre, apanage de son frère, fut chassé en 58, et revint après 3 ans d'exil, grâce aux armes de Gabinius, créature de Pompée (55). Il régna 3 ans encore, protégé par la garde gauloise qu'on lui avait laissée, dépouilla ses sujets pour payer ses dispendieux protecteurs, et mourut exécré, en 52 av. J.-C. On le trouve surnommé chez quelques auteurs Denys (*Dionysos*) ou Bacchus, quoique ce surnom soit plus communément appliqué au suivant.

PTOLÉMÉE XII ou DENYS (c.-à-d. *Bacchus*), fils du précéd., monta sur le trône en 52, épousa sa sœur, la fameuse Cléopâtre, bien qu'il n'eût que 13 ans et qu'elle en eût 17. Cléopâtre ayant voulu exercer seule l'autorité, les tuteurs du jeune roi excitèrent contre elle une sédition et la forcèrent à s'éloigner. D'après leur conseil, Ptolémée donna son consentement à l'assassinat de Pompée (48), mais il n'en fut pas mieux traité par César, qui, s'interposant comme arbitre entre Cléopâtre et lui, se déclara pour Cléopâtre dont les charmes l'avaient séduit. Ptolémée prit les armes, mais il fut battu et périt dans les eaux du Nil, pendant sa fuite, en 48.

PTOLÉMÉE XIII, l'ENFANT, 2e fils de Ptolémée XI, fut fait roi d'Égypte par César, en 48 av. J.-C., et devint à 11 ans le second mari de Cléopâtre; mais il périt quatre ans après, peut-être par le poison.

PTOLÉMÉE XIV ou CÉSARION, né en 47 av. J.-C. de César et de Cléopâtre, fut déclaré roi en 42 par les triumvirs, reçut en 32 le vain titre de roi des rois, et périt en l'an 30 par ordre d'Auguste.

PTOLÉMÉE, frère de Ptolémée Aulète et fils naturel de Ptolémée Soter II, eut le trône de Cypre en 80, mais offensa les Romains par des airs de mépris et d'indépendance; un plébiscite décida que l'île de Cypre serait convertie en province romaine; Caton vint comme questeur pour exécuter l'arrêt, et Ptolémée s'empoisonna de désespoir (58).

PTOLÉMÉE APION (c.-à-d. *le Maigre*), fils de Ptolémée Evergète II et de sa maîtresse Irène, régna en Cyrénaïque et en Libye de 116 à 96, et légua ses états à la république romaine, qui ne s'en mit en possession que 20 ans après.

PTOLÉMÉE ALORITES, roi de Macédoine, natif d'Alore en Piérie, était un fils naturel d'Amyntas III, dont il épousa la fille Euryone. Eurydice, sa belle-mère, éprise pour lui d'un amour criminel, tenta de faire périr son époux pour le placer sur le trône: le plan échoua. Ptolémée voulut encore, mais inutilement, usurper le trône sur Alexandre III (372); il fut plus heureux en 370, et enleva une partie du roy. à Perdiccas. Son règne ne dura que 3 ans.

PTOLÉMÉE CÉRAUNE (c.-à-d. *le Foudre*), roi de Macédoine, fils aîné de Ptolémée Soter I, quitta l'Égypte quand Ptolémée Philadelphe, son frère, fut déclaré l'héritier du trône (285). Il assassina Séleucus qui l'avait accueilli en Macédoine, se fit proclamer roi de Thrace et de Macédoine (281), battit sur mer Antigone Gonatas, un de ses compétiteurs, se débarrassa des autres sans coup férir, épousa sa sœur Arsinoé, veuve de Lysimaque, fit mourir les deux fils qu'elle avait eus de ce prince, et la força bientôt à fuir en Égypte, où elle épousa Philadelphe; il périt dans une bataille contre les Gaulois que commandait Belgius (279), après un an et demi de règne.

PTOLÉMÉE (Claude), *Claudius Ptolemæus*, astronome grec ou égyptien, florissait au IIe siècle de notre ère, vers l'an 175, et vécut longtemps dans Alexandrie. Homme laborieux plutôt qu'homme de génie, il n'a guère fait que rassembler et coordonner les travaux de ses devanciers (notamment d'Hipparque); il ne rectifie pas leurs inexactitudes ou il les corrige mal. Il a donné son nom à ce système astronomique suivant lequel le soleil, les planètes, les astres décrivent leurs orbes autour de la terre qui reste immobile, système conforme à l'apparence, mais contraire à la réalité, et que renversa Copernic. Les œuvres de Ptolémée que nous possédons sont: la *Syntaxis mathematica* ou *Composition mathématique*, traité d'astronomie, connu aussi sous le nom arabe d'*Almageste*; l'*Analemme*, l'*Optique*, la *Géographie* (en 8 liv.), les *Harmoniques*, le *Quadripartitum* ou *Tétrabiblon*, qui traite d'astrologie judiciaire; un *Abrégé* de ses *Tables astronomiques*, dit *Tables manuelles*, et des tables chronologiques dites *Canon royal*. C'est à tort qu'on a regardé Ptolémée comme l'auteur du *Traité de projection stéréographique*, dit *Planisphère de Ptolémée* (en latin, Bâle, 1536, in-4). L'*Analemme* et l'*Optique* n'existent qu'en arabe, et l'*Optique* n'a pas été traduite. Plusieurs des ouvrages de Ptolémée ont été commentés par Théon. Les œuvres de Ptolémée ont été très souvent imprimées. L'édition la moins incomplète est celle de Bâle, 1551, in-f. Wilberg et Grasshof en ont donné une éd. compl., gr.-l., Essen, 1844. On a des éd. sép. de la *Géogr.*, Amst., 1618; Berlin, 1838 (par Wilberg): des *Harmoniq.* (tome 3 des *Œuvres* de Wallis, Oxford, 1699); du *Quadripartitum* (grec-latin, Bâle, 1533, in-8); de l'*Almageste* (Bâle, 1538, in-fol., grec-franç.). M. l'abbé Halma a traduit en franç.: l'*Almageste*, sous le titre de *Composition mathématique de Cl. Ptolémée*, grec-franç., avec notes de Delambre, 1813-15, 2 vol. in-4; les *Tables chronologiques des règnes*, 1819; les *Hypothèses et époques des planètes*, 1820; *Commentaires de Théon sur la Composition*, 1821-22; *Tables manuelles astronomiques*, avec les *Commentaires de Théon*, 1822-25; la *Géographie de Ptolémée*, 1828.

PUBLICAINS, nom donné dans l'antiquité aux collecteurs d'impôts, notamment aux chevaliers romains, fermiers des taxes de la république et à leurs agents. — On l'appliqua dans le XIIe siècle à des hérétiques de Bourgogne et de Flandre qui rejetaient l'Ancien-Testament, le mariage, le serment, etc.

PUBLICOLA (P. VALERIUS), fut collègue de Brutus dans le consulat, après que Tarquin Collatin se fut démis (509 av. J.-C.), fit partager entre les citoyens pauvres les richesses des Tarquins, acheva la défaite des ennemis après la mort de Brutus, et rentra dans Rome triomphalement; il fut un instant suspect au peuple par sa puissance, mais il réussit à dissiper ces nuages, et devint l'idole de Rome, d'où le surnom de *Publicola* (ami du peuple). Il fut encore 3 fois consul, battit les Sabins, et mourut si pauvre que l'état se chargea de ses funérailles.

PUBLILIUS PHILO, illustre plébéien, fut 4 fois consul (339, 327, 320, 315), et dictateur (339), prit Palépolis, et battit les Samnites. Il est le premier plébéien qui ait été nommé préteur (337 av. J.-C.). En 339, il fit passer 3 fameuses lois qui prescrivaient: 1° la soumission des patriciens aux plébiscites; 2° la ratification préalable des actes du peuple par le sénat; 3° l'obligation de prendre un des censeurs parmi les plébéiens.

PUBLIUS SYRUS, poète latin, probablement natif de Syrie, fut amené esclave à Rome dans sa jeunesse, fut élevé avec soin par le maître aux mains duquel il tomba, reçut ensuite la liberté, se mit à écrire et à jouer des mimes, espèce de parades burlesques sans intrigue, parcourut ainsi diverses villes de l'Italie, puis se produisit à Rome même. César lui donnait la préférence sur Laberius. Les mimes de

Publius étaient remplis de traits de morale. Quelques-unes de ses sentences ont été conservées, et on les imprime ordinairement à la suite de Phèdre. La meilleure édition à part est celle de J. C. Orellius, Leips.,1822,in-8,*cum not. Variorum*. Levasseur (1811) et J. Chenu (1835, coll. Panckoucke) ont trad. Pub. S.

PUCELLE D'ORLEANS (LA). *Voy.* JEANNE D'ARC.

PUEBLA (LA), ville de l'île de Majorque, près de la baie d'Alcudia, à 12 kil. S. O. d'Alcudia ; 3,160 h.

PUEBLA-DE-ALCOCER, ville d'Espagne (Badajoz), à 40 kil. S. O. de Villanueva-la-Serena ; 3,100 hab.

PUEBLA-DE-ALMURADIEL, ville d'Espagne (Manche), sur le Gijuela, à 18 kil. N. d'Alcazar ; 3,830 hab.

PUEBLA-DE-CAZALA, *Corula*, ville d'Espagne (Séville), à 17 kil. S. O. d'Ossuna ; 3,100 hab.

PUEBLA-DE-DON-FADRIQUE, nom de 2 villes d'Espagne : l'une dans l'intendance de Grenade, à 26 kil. N. E. d'Huesca ; 7,600 hab. ; l'autre dans l'intend. de Tolède, à 40 kil. S. E. d'Ocana ; 3,400 hab.

PUEBLA-DE-GUZMAN, *Præsidium*, ville d'Espagne (Séville), à 16 kil N. E. de San-Lucar ; 4,000 hab.

PUEBLA-DE-LOS-ANGELES (LA), ville du Mexique, ch.-l. de l'état de la Puebla, par 100° 22' long. O., 19° 0' lat. N. ; 60,000 hab. Évêché ; 60 églises (toutes remarquables) ; industrie et commerce actifs.—Fondée en 1533 ; occ. en 1847 par les Américains.

PUEBLA (état de LA), un des états de la Confédération mexicaine, entre ceux de la Vera-Cruz, d'Oaxaca, Mexico, Queretaro et le Grand-Océan : 500 kil. sur 225 ; 1,000,000 d'hab. Ch.-l., Puebla-de-los-Angeles ; autres villes : Cholula et Tehuacan. Montagnes : la Cordillière d'Anahuac (où se trouve le Popocatepetl) ; rivière principale, la Hasca. Sol fertile, mais mal cultivé ; salines et mines d'argent. Commerce (jadis plus florissant). — Ce pays, appelé Tlasca avant la conquête, était indépendant du Mexique ; il fournit des secours à Cortez.

PUEBLA-DE-VAREZIM, ville de Portugal (Minho), à 4 kil. N. O. de Porto ; 5,700 hab. Château-fort.

PUELCHES ou PULCHES, nation indigène de l'Amérique du Sud, et répandue dans le S. du Buenos-Ayres, le N. de la Patagonie et le S. E. du Chili. Elle est aujourd'hui réduite à un petit nombre d'individus par l'effet des guerres qu'elle a eues à soutenir contre les Araucaniens.

PUENTE-DE-LA-REYNA (c.-à-d. *pont de la Reine*), ville d'Espagne (Pampelune), à 16 kil. S. de Pampelune ; 3,700 hab.

PUENTE-DEL-ARZOBISPO, ville d'Espagne (Tolède), sur le Tage, à 35 kil. S. O. de Talaveyra ; 1,140 hab. Verreries, briqueteries, etc. Aux environs, mines d'or non exploitées.

PUENTE-DE-UME, ville d'Espagne (Santiago), à 22 kil. N. E. de la Corogne, à l'embouchure de l'Ume ; 2,300 hab. Môle. Ruines. Pêche de la sardine.

PUENTE-XENIL ou DE-DON-GONZALE, ville d'Espagne (Cordoue), sur le Xenil, à 24 kil. S. O. de Montilla ; 7,000 hab.

PUERTO-BELLO (c.-à-d. *beau port*), ville de la Nouvelle-Grenade (dép. de l'Isthme), à 61 kil. N. O. de Panama, par 81° 65' long. O., 9° 33' lat. N., près de la mer des Antilles ; 1,200 hab. (jadis 8,000). Excellent port, 2 châteaux-forts ; 200 maisons. — Elle fut fondée en 1584 (le port avait été découvert en 1502 par Colomb) ; les Anglais et les flibustiers l'ont souvent ravagée. Climat meurtrier.

PUERTO-CABELLO ou PORTO-CAVALLO, ville de la république de Vénézuela, sur le golfe Triste, par 70° 37' long. O., 10° 28' lat. N., à 97 kil. O. de Caracas ; 7,500 h. Port beau et sûr ; fortificat. en ruine. La ville propre est bâtie dans une île jointe au continent par un pont. Le séjour en est peu sain à cause de marais voisins. — Elle doit sa naissance à des pêcheurs et à des contrebandiers de la colonie holl. de Curaçao.

PUERTO-LLANO, ville d'Espagne (Manche), à 6 kil. S. E. d'Almodovar-del-Campo ; 4,900 hab. Poterie, dentelles. Aux environs, eaux minéral

PUERTO-DEL-PRINCIPE (SANTA-MARIA DE), ville de l'île de Cuba, ch.-l. du dép. du centre, à 520 ki S. E. de la Havane ; 49,000 hab. Haute-cour de justice des Antilles espagnoles. Mal bâtie, malsaine.

PUERTO-REAL, ville d'Espagne (Cadix), près de l'embouchure du Guadalete, à 11 kil. N. E. de Cadix ; 5,000 hab. Port que ferme un môle. Pêche active. Entrepôt des immenses marais salants circonvoisins. C'était le quartier-général des Français lorsqu'ils assiégèrent Cadix en 1811-12 et en 1823.

PUERTO-SANTA-MARIA. *Voy.* PORT-SAINTE-MARIE.

PUFENDORF (Samuel, baron de), publiciste et historien, né près de Chemnitz (Saxe) en 1632, mort en 1694, fils d'un ministre luthérien, étudia surtout Descartes, Grotius, Weigel, et acquit dès sa jeunesse tant de réputation qu'on créa pour lui une chaire de droit naturel à l'université de Heidelberg. Il fut nommé en 1670 historiographe et secrétaire d'état par Charles XI, roi de Suède, professa le droit à l'université de Lund, nouvellement fondée, et devint enfin conseiller de l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume. Ses ouvrages, tant de droit public et naturel que d'histoire, ont longtemps été les modèles du genre et se lisent encore avec fruit. Comme Grotius, il fonde la morale et le droit sur le principe de la sociabilité humaine. Les principaux écrits de Pufendorf sont : *De jure naturæ et gentium*, en 8 liv., Londres, 1672, in-4 (traduit en français par Barbeyrac, Amsterdam, 2e édition, 1754, 2 vol. in-4) ; *De statu imperii Germanici*, 1660 (traduit en français, Amsterdam, 1669, in-12) ; *De rebus gestis Caroli Gustavi Sueciæ regis*, Nuremberg, 1696, 1729, 2 vol. in-fol. ; *Introduction à l'histoire des états européens*, en allemand, Francfort, 1682, in-8, traduite en français par Rouxel, 1710 ; continuée en allemand par Œhlenschlæger ; et en français par La Martinière, Amsterd., 1722 (le tout a été réimpr. sous le titre d'*Introd. à l'hist. gén. et politique de l'Univers*, par De Grâce, Paris, 1753). Pufendorf n'y est pas toujours impartial envers les Catholiques : plusieurs de ses écrits sont à l'*Index*.

PUGET (Pierre), artiste français, célèbre surtout comme statuaire, né à Marseille en 1622, mort en 1694, parcourut l'Italie et commença par construire des galères, peignit ensuite à Marseille, Aix, Toulon, la Ciotat, quitta la peinture pour l'architecture et la sculpture en 1655, exécuta la porte et le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon, fut chargé par Fouquet des sculptures de son château de Vaux, partit pour aller choisir des marbres en Italie, et chemin faisant reçut à Gênes un accueil tel, qu'il s'y fixa momentanément, et y fit plusieurs superbes ouvrages, revint en France à la sollicitation de Colbert, et fut nommé directeur de la décoration des vaisseaux à Toulon. On cite de lui entre ses chefs-d'œuvre : un *Alexandre Sauli*, *Saint Sébastien*, *Saint Philippe-Néri* (tous 3 à Gênes), les groupes de *Milon* (au Louvre) et d'*Andromède* (à Versailles) ; les bas-reliefs de l'*Assomption* et de *la Peste de Milan* ; *Alexandre et Diogène* (au Louvre).—Son fils, Fr. Puget, fut architecte et bon peintre de portraits.

PUISAYE (le), petit pays de l'ancienne France, faisait partie du Gâtinais Orléanais, au sud, sur la rive droite de la Loire. Villes : Saint-Fargeau, Bléneau, Bonny, Saint-Amand.

PUISAYE (Joseph, comte DE), général royaliste, né en 1755 à Mortagne, de famille noble, était en 1789 officier dans les Cent-Suisses. Il siégea à l'Assemblée Constituante, y défendit les idées nouvelles, et devint en 1791 maréchal-de-camp ; mais en 1793 il prit parti contre la Convention, et se mit à la tête de l'armée départementale de l'Eure. Vaincu à Pacy, il se réfugia en Bretagne, y réorganisa la chouannerie, puis alla en Angleterre pour préparer l'expédition de Quiberon ; mais ayant

échoué devant l'habileté de Hoche, il donna sa démission : on l'accusa de trahison. Il obtint des ministres anglais un établissement au Canada, et finit par se faire naturaliser anglais. Il mourut fort pauvre en 1827 à Hammersmith, près de Londres. Il a publié des *Mémoires* justificatifs, Londres, 1803.

PUISEAUX, ch.-l. de canton (Loiret), à 14 kil. E. N. E. de Pithiviers; 2,000 hab. Vins, miel, cire.

PUISET (le), village du dép. d'Eure-et-Loir, près de Janville et à 45 kil. S. E. de Chartres; 400 hab. Jadis ch.-l. d'une airerie. Célèbre château dont la prise coûta trois années de guerre à Louis VI.

PUJOLS, ch.-l. de canton (Gironde), à 20 kil. S. E. de Libourne; 2,000 hab. — Un autre Pujols (Lot-et-Garonne) est à 3 kil. S. O. de Villeneuve-sur-Lot, et a 2,150 hab.

PULAWY, v. de la Pologne russe, sur la Vistule, à 42 kil. N. O. de Lublin; 3,000 hab. Beau château qui fut longtemps la résidence du prince Czartoryiski : on y remarquait une bibliothèque de 60,000 vol. et le temple de *Sibylle*, où avaient été réunies les plus rares antiquités de la nation polonaise; les Russes ont saccagé ce château en 1831.

PULCHERIE (Ste), *Ælia Pulcheria*, impératrice d'Orient, fille d'Arcadius, née en 399, m. en 453. Proclamée *augusta* en 414, elle exerça un heureux ascendant sur son jeune frère l'empereur Théodose II : c'est par son conseil qu'il épousa Athenaïs. Ses mérites ne purent cependant la mettre à l'abri de l'envie : elle fut un instant disgraciée en 447, mais elle recouvra bientôt tout son crédit. A la mort de Théodose, en 450, elle monta sur le trône sans opposition. Elle donna alors sa main à Marcien; mais, comme elle avait fait vœu de virginité, elle lui fit promettre de respecter ce vœu; ce qu'il fit. C'est par son influence que furent convoqués les conciles œcuméniques d'Éphèse et de Chalcédoine. Cette pieuse princesse se livrait dans le palais à tous les exercices du cloître. On l'honore le 1er juillet et le 10 sept. *Pulchérie* est l'héroïne d'une pièce de Corneille.

PULCI (Louis), né à Florence en 1432, mort vers 1487, était chanoine de Florence; il jouit de la faveur de Laurent de Médicis et de l'amitié de Politien. Il est auteur d'un poëme intitulé, *Morgante maggiore*, mélange bizarre de sérieux et de comique. Les meilleures éditions de ce poëme sont: celles de Venise, 1494; de Naples (Florence), 1732; de Paris, 1768, 3 vol. in-12. C'est Pulci qui le premier a introduit le genre qu'on a depuis nommé le *bernesque*, parce que Berni y excella. On a de lui un recueil d'*Odes*, de *Sonnets*, etc., qui fut mis à l'*Index*.

PULTAVA, qu'on écrit aussi *Pultawa* ou *Poltava*, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de même nom, dans l'anc. Ukraine, à 1,280 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg; 8,000 hab. Citadelle bâtie en bois. Pierre-le-Grand y remporta, en 1709, sur Charles XII, roi de Suède, une célèbre victoire, après laquelle ce dernier fut forcé de se réfugier à Bender en Turquie. — Le gouv. de Pultava, situé entre ceux de Tchernigov, de Koursk, de Kharkov, d'Iékatérinoslav et de Kiev, a 400 kil. sur 200, et 1,900,000 hab. Vastes plaines, pâturages, chevaux.

PULTENEY (Guillaume), comte de Bath, homme d'état, né en 1682 dans le comté de Leicester, mort en 1764, débuta, sous la reine Anne, à la chambre des communes par une forte opposition au ministère tory, devint sous George I (1714) membre du conseil privé, secrétaire d'état de la guerre, trésorier de l'épargne, sortit du ministère en 1731 par suite de sa haine pour Walpole, revint à la cour en 1742 après la chute de ce ministre, et jouit d'une grande influence jusqu'à sa mort.

PULTUSK, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 160 kil. N. E. de Plock; 2,200 hab. Jadis résid. des évêques de Plock. Victoire de Charles XII sur les Saxons, 1703; des Franç. sur les Russes, 1806.

PUNDJAB. *Voy.* PENDJAB et PANDJNAD.

PUNIQUES (guerres), nom commun à trois guerres célèbres qui eurent lieu entre les Carthaginois (*Pœni*) et les Romains. La première commença en 264 av. J.-C., et dura vingt-deux ans. Elle eut lieu à la suite des démêlés de Hiéron, tyran de Syracuse, avec les Mamertins, qui, après avoir envahi Messine, appelèrent les Romains à leur secours; les Carthaginois prirent parti pour les Syracusains. Amilcar, du côté des Carthaginois; Duillius, Atilius Calatinus, M. At. Regulus, Lutatius, du côté des Romains, s'y distinguèrent. Les bat. nav. de Myles ou Tyndaris, d'Ecnome, de Drépane, et le siége de Lilybée, en furent les principaux événements. Enfin, l'an 242 av. J.-C., les Romains y mirent fin en remportant un avantage décisif aux îles Égates. Cette guerre leur donna l'empire de la Sicile. — La deuxième guerre commença en 219 par le siége et la prise de Sagonte, attaquée au milieu de la paix par Annibal, et dura dix-huit ans. Le passage des Alpes par Annibal, ses victoires sur le Tésin, sur la Trébie, au lac Trasimène, à Cannes, les batailles de Nole, de Séna, l'expédition des deux Scipions en Espagne, enfin le passage du grand Scipion en Afrique, et la victoire définitive de Zama (202), en sont les faits principaux : Annibal, Asdrubal, les Scipions, Fabius Maximus, Marcellus en furent les héros. La deuxième guerre punique, après avoir mis Rome à deux doigts de sa perte, finit par la rendre maîtresse de l'Espagne, et anéantit pour toujours la puissance de Carthage. — La troisième ne fut autre chose que le siége de Carthage. Elle eut lieu de l'an 149 à l'an 146 av. J.-C. Après trois ans de la plus héroïque résistance, Carthage fut prise et incendiée, et son territoire fut converti en prov. romaine par Scipion Émilien. *Voy.* ROME et CARTHAGE.

PUNO, ville du Pérou, à 350 kil. S. E. de Cuzco; 7,000 hab. Aux env., mines d'argent, auj. inondées.

PUNTA-DELGADA. *Voy.* PONTA-DELGADA.

PUNTIDO, couvent situé entre Milan et Bergame, est célèbre par la formation de la 1re ligue lombarde, par laquelle Milan, Vérone, Vicence, Trévise, Padoue, Brescia, Bergame, Mantoue, Crémone, Parme, Plaisance, Reggio, Modène, Bologne se confédérèrent en avril 1167, sous l'influence du pape Alexandre III, pour résister à l'emp. Frédéric Barberousse. Dès l'année suivante, Frédéric se vit obligé de quitter précipitamment l'Italie; presque toute l'Italie supérieure entra dans la ligue lombarde; Alexandrie fut bâtie par elle en l'honneur d'Alexandre III. Après plusieurs campagnes, Frédéric, défait à Lignano (1176), fut contraint de signer la paix de Venise (1177).

PUPIEN, empereur romain. *Voy.* MAXIME.

PURACE ou **PUSAMBIO**, ville de la Nouvelle-Grenade (Cauca), à 17 kil. S. E. de Popayan, dans les Andes, au pied du volcan de Purace (qui l'a presque détruite en 1827), sur le Pusambio, dont les eaux sont favorables à la teinture.

PURANAS, nom de 18 poëmes sanscrits qui contiennent les traditions relatives à la théogonie et à la cosmogonie des Hindous, et qui servent de commentaires aux Védas.

PURBACHIUS, astronome. *Voy.* PEURBACH.

PURBECK (presqu'île de), dite vulgairement île *de Purbeck*, en Angleterre, à l'extrémité S. E. du comté de Dorset; 20 kil. sur 16. Carrières.

PURCHAS (Sam.), savant ecclésiastique anglais, né dans le comté d'Essex en 1577, mort en 1626, chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, forma une collection de voyages, tant imprimés que manuscrits, la plus riche qu'on eût encore vue, et fit paraître ce beau recueil en 5 vol. in-fol. Le premier est intitulé: *Purchas, his pilgrimages or relations of the world and the religion*, 1613 et 1626; les quatre autres ont pour titre : *Hakluytus posthumus*, Londres, 1625, in-fol. Ils se composent

principalement de manuscrits laissés par Hackluyt.

PURE (l'abbé DE). *Voy.* DE PURE.

PURIFICATION, ou CHANDELEUR, fête instituée en mémoire du jour où la Vierge Marie alla au Temple pour obéir à la loi, et y présenta l'Enfant Jésus nouv.-né; on la célèbre le 2 février. On croit qu'elle fut établie en 542 sous l'empereur Justinien. D'Orient elle passa en Occident au VIIe siècle. — Chez les Juifs, la *purification* était une cérémonie ordonnée par le Lévitique, et qui avait lieu 40 jours après les couches quand l'enfant était un garçon et 80 si c'était une fille. L'accouchée se rendait au Temple et offrait pour son enf. un agneau avec un pigeon ou une tourterelle.

PURITAINS, nom donné en Angleterre et en Écosse aux presbytériens les plus rigides, qui avaient la prétention de pratiquer seuls le christianisme dans toute sa *pureté*. Opposée surtout à l'église anglicane, cette secte bannit de l'église toute hiérarchie, et du culte tout luxe (musique, habits pontificaux, ornements), toute liturgie, ainsi qu'une foule de pratiques extérieures (telles que jeûnes, signes de croix, agenouillement, etc.). Née du temps de la reine Marie Tudor, cette secte, restée longtemps obscure, ne commença à attirer l'attention que sous le règne d'Elisabeth, et en 1566 elle déclara formellement se séparer de l'Eglise anglicane. Elisabeth poursuivit les Puritains plus vivement même que les Catholiques, ce qui ne les empêcha pas de croître en nombre, et d'acquérir sous le règne suivant la consistance d'un parti. Une grande partie d'entre eux se réfugia en Amérique, où ils peuplèrent le Massachussets, fondèrent New-Plymouth, New-Haven, etc. Les Puritains se signalaient par leur exaltation républicaine. Ils ont joué le plus grand rôle dans la double chute des Stuarts.

PUSSORT (Henri), conseiller d'État, né en 1615, mort en 1697, était l'oncle de Colbert et partagea sa haine contre Fouquet, dont il fut un des juges. Pussort travailla à la rédaction des *Ordonnances* de 1667 à 1670, pour la réformation de la justice et l'abréviation des procès. Boileau fait allusion à ce dernier fait dans son *Lutrin*.

PUSTERTHAL, cercle du Tyrol, entre le cercle d'Unter-Innthal, l'Autriche, l'Illyrie, etc. : 140 kil. sur 40; 98,245 hab.; ch.-l. Prunecken. Il est traversé par les Alpes Rhétiques. Fer, cuivre, cobalt, eaux thermales et minérales. Grains, lin.

PUTANGES, ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Orne, à 17 kil. O. d'Argentan; 700 hab. Tanneries.

PUTEANUS (ERYCIUS), érudit. *Voy.* DUPUY (Henri).

PUTEAUX, village du dép. de la Seine, sur la Seine, près et au S. O. de Neuilly; 2,026 hab. Fabriques d'indiennes. Jolies maisons de campagne.

PUTÉOLES, ville de Campanie. *Voy.* POUZZOLES.

PUTIGNANO, ville du roy. de Naples (Terre-de-Bari), à 40 kil. S. E. de Bari; 8,500 hab.

PUTIPHAR. *Voy.* JOSEPH.

PUTNEY, v. d'Angleterre (Surrey), sur la Tamise, à 9 kil. O. de Londres; 4,000 hab. Patrie de Gibbon.

PUTRIDUM MARE. *Voy.* POURRIE (Mer).

PUTSCH (Elie), *Putschius*, philologue, né à Anvers en 1580, mort en 1605 à 25 ans, s'était fait remarquer par sa précocité. Il a publié les écrits de trente-trois grammairiens anciens, sous le titre de *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, Hanau, 1605, 2 part. in-4. C'est un recueil très recherché.

PUTUMAJO, riv. de l'Amérique du Sud. *Voy.* IÇA.

PUY, du celtique *puich* ou *puech*, montagne, nom qu'on rencontre en France dans beaucoup de noms de lieux dont on trouvera les principaux ci-après :

PUY (LE), dit aussi le *Puy-en-Velay* et le *Puy-Notre-Dame*, *Civitas Vellavorum* et *Anicium* chez les anciens, *Podium* au moyen âge, ch.-l. du dép. de la Hte-Loire, sur le versant méridional du mont Anis, à 505 k. S. E. de Paris; 14,925 h. Promenade du Breuil, cathédrale, construite au-dessus de la ville et adossée au *Roc de Corneille*, église St-Laurent, où sont les restes de Duguesclin; ruines d'un temple de Diane, etc. Évêché, lycée, bibliothèque, musée. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce. Blondes et dentelles, couvertures, lainages, clouterie, etc. Le Puy fut la capitale de l'ancien Velay. Cette ville a beaucoup souffert des guerres religieuses. Patrie du cardinal de Polignac. — L'arr. du Puy a 14 cant. (Allègre, Cayres, Craponne, Fay-le-Froid, Loude, le Monastier, Pradelles, Saugues, Solignac, Saint-Julien-de-Chapteuil, Saint-Paulien, Vorey, plus le Puy, qui compte pour deux); 118 comm. et 130,844 h.

PUY (Raimond DU), 2e chef de l'ordre des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, d'une famille noble du Dauphiné, succéda v. 1121 à Gérard, instituteur de l'ordre. Il rendit cet ordre militaire, de simple hospitalier qu'il était, établit la division des membres en trois rangs (chevaliers, servants et chapelains), s'illustra à la tête de ses chevaliers par ses exploits, prit Ascalon en 1153 et mourut en 1160.

PUY (Ch. DU), dit *Montbrun*. *Voy.* MONTBRUN.

PUY (Henri DU), *Puteanus*. *Voy.* DUPUY.

PUYCERDA, mieux PUIGCERDA, *Julia Livia*, ville forte d'Espagne (Barcelone), à 45 k. N. E. d'Urgel, à 2 kil. de la frontière de France; 2,300 hab. Place de guerre. Forges, lainages, cotonnades, Jaspe, sources minérales. Jadis capitale de la Cerdagne.

PUY-DE-DOME, petite chaîne de montagnes en France, au centre du dép. de même nom, se lie par le S. au Mont-Dore: 45 kil. de long; sommets dits *Puys*, presque tous volcaniques : le plus haut, dit par excellence le *Puy-de-Dôme*, situé tout près de Clermont, a 1,465 mètres de hauteur : c'est là qu'eut lieu la première expérience barométrique.

PUY-DE-DÔME (dép. du), un des dép. de l'intérieur, entre ceux de l'Allier au N., de la Haute-Loire et du Cantal au S., de la Loire à l'E., de la Corrèze et de la Creuse à l'O. : 7,972 kil. carr.; 589,456 hab. Ch.-l., Clermont-Ferrand. Il est formé en partie de l'Auvergne, du Bourbonnais et du Lyonnais. Plusieurs montagnes : Puy-de-Dôme, Mont-Dore; vallées et plaines au N.; l'Allier le traverse. Ce dép. est très important sous le point de vue géologique. Il a beaucoup de volcans éteints et de formations volcaniques. Plomb argentifère et autres, cuivre, alun, antimoine, beaucoup de houille; marbre, granit, pierres meulières et à plâtre, pierres de taille, lave, schistes argileux, bitumeux, tripoli, pouzzolane, etc. Sol fertile, surtout au N. : céréales, fruits, châtaignes, chanvre, vin, beaucoup de bois, excellents pâturages. Chevaux petits; gros et menu bétail. Industrie active : tissus de laine, de coton, de fil; ouvrages en cuivre, fer, quincaillerie, coutellerie; faïence; papiers; produits chimiques, raffinerie de sucre; pâte d'abricots, fromages estimés. — Ce dép. a 5 arr. (Clermont-Ferrand, Issoire, Riom, Thiers, Ambert), 47 cant. et 444 comm. Il appartient à la 20e division militaire, a une cour impér. à Riom et un évêché à Clermont.

PUY-EN-VELAY (LE). *Voy.* PUY (LE).

PUY-LA-ROQUE, ville du dép. de Tarn-et-Garonne, à 32 kil. N. E. de Montauban; 2,125 hab.

PUYLAURENS, *Podium Laurentii*, ch.-l. de cant. (Tarn), à 22 kil. S. E. de Lavaur; 6,160 h. Les Protestants l'occupèrent au XVIe s., et y fondèrent une école de théol. protest. Ses fortificat. furent rasées en 1629.

PUYLAURENS (Guill. DE), chapelain de Raymond le Jeune, comte de Toulouse, écrivit vers 1245 une *Histoire des Albigeois*, qui est fort estimée.

PUYLAURENS (Ant. DE LAGE, duc de), d'une famille noble du Languedoc, fut le favori de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, le suivit dans ses deux retraites à Bruxelles et en Lorraine, puis, gagné par Richelieu, travailla à réconcilier Gaston avec le roi. Richelieu, en récompense, lui donna la seigneurie d'Aiguillon, qui fut érigée en duché-pairie sous le titre de Puylaurens, et lui fit épouser une de

ses cousines (Marguerite-Philippine de Coislin), 1634. Puylaurens n'en fut pas moins conduit à Vincennes l'année suivante, comme entretenant la dissension entre les deux frères; il mourut en prison en 1635.

PUY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de cant. (Lot), sur le Lot, à 24 kil. N. O. de Cahors; 2,505 hab.

PUY-MIROL, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 22 kil. S. E. d'Agen; 1,613 hab.

PUYSAYE. PUYSET. *Voy.* PUISAYE, PUISET.

PUYSEGUR (Jacq. DE CHASTENET, seigneur de), lieutenant-général, né vers 1600, mort en 1682, d'une ancienne famille de l'Armagnac, servit quarante-un ans, eut part à trente combats et à cent-vingt siéges, sans être jamais blessé. Il a laissé des *Mémoires* (de 1617 à 1658), publiés en 1747, et reproduits dans la collection Petitot.

PUYSÉGUR (Jacq.-Franç. DE CHASTENET, marq. de), fils du précédent, né en 1655, mort en 1743, entra au service en 1677, remplit des missions diplomatiques sous Louis XIV, devint maréchal de France en 1734. On lui doit l'*Art de la guerre*, 1748, in-fol.

PUYSÉGUR (Jacq.-Fr.-Maxime DE CHASTENET, marq. de), fils du précédent, 1716-1782, fit avec distinction les guerres du règne de Louis XV et fut fait lieutenant général en 1759. Il laissa plusieurs ouvrages, la plupart anonymes, sur l'art militaire, les sciences, la philosophie, et publia l'*Art de la guerre* de son père.

PUYSÉGUR (Amand-Marc-Jacq. DE CHASTENET, marquis de), fils du précédent, né en 1751, mort en 1825, entra dans l'artillerie, et se trouva, comme major de tranchée, au siége de Gibraltar, en 1782. Il commandait en 1792 l'école de la Fère; il donna sa démission, fut deux ans retenu prisonnier à Soissons pour avoir correspondu avec ses frères émigrés, puis se retira dans sa terre de Buzancy. Il fut maire de Soissons de 1800 à 1805. C'est surtout comme propagateur et champion du magnétisme animal qu'il s'est rendu célèbre. Il fut un des plus fervents disciples de Mesmer, et observa le premier le merveilleux phénomène du somnambulisme magnétique (1787). Il eut part aux *Annales de magnétisme*, à la *Bibliothèque magnétique*, aux *Archives du magnétisme*, et donna lui-même d'intéressants *Mémoires pour servir à l'histoire du magnétisme*, 1788; et des *Recherches sur l'homme dans l'état de somnambulisme*, 1811. Dans tous ses écrits, il soutient avec courage et loyauté ce qui était à ses yeux la plus importante des découvertes. Homme d'une bienfaisance rare, le marq. de Puységur n'employa jamais le magnétisme qu'à faire le bien.

PUYSÉGUR (Ant.-Hyac.-Anne DE CHASTENET, comte de), dit longtemps le *comte de Chastenet*, frère cadet du précéd., né en 1752, m. en 1809, petit-fils du maréchal, servit dans la marine, visita les cavernes des Guanches à Ténériffe et en rapporta de belles momies, dressa par ordre du gouvernem. les cartes de tous les débouquements de Saint-Domingue, émigra en 1791, joignit l'armée de Condé, passa au service de l'Angleterre, puis du Portugal, devint contre-amiral de la flotte portugaise, sauva le roi de Naples Ferdinand IV et sa famille en les recevant à son bord et les conduisit en Sicile (1793). Il rentra en France en 1803.

PUYSÉGUR (Pierre-Louis DE CHASTENET, comte de), d'une branche cadette, 1727-1807, était lieuten.-gén. lorsque Louis XVI lui confia le portefeuille de la guerre (1788). Il se vit obligé de se retirer en 1789 : l'Assemblée déclara qu'il emportait les regrets de la nation.

PYDNA, d'abord *Citron*, auj. *Chitro* ou *Kitros*, ville de Macédoine, en Piérie, sur le golfe Thermaïque, au S. des embouchures du Ludias et de l'Haliacmon. Colonie de la Grèce méridionale, elle fut prise par le roi de Macédoine Archélaüs I. En 316 av. J.-C., Olympias y soutint un siége célèbre contre Cassandre, mais elle fut forcée de rendre la place et mise à mort. En 168, Paul-Emile y défit complétement Persée; en 147, Q. Metellus y battit Andriscus. Ces deux victoires anéantirent l'indép. de la Macédoine.

PYGMALION, fameux sculpteur, prince ou roi de l'île de Cypre, devint, selon la fable, amoureux de la statue de Galatée, qui était son propre ouvrage, obtint de Vénus que ce marbre s'animât, et l'épousa. De ce mariage naquit un fils nommé Paphus.

PYGMALION, roi de Tyr, frère de Didon, régnait au IXe siècle av. J.-C. (874-827 av. J.-C.). Il tua Sichée, son beau-frère, afin de s'emparer de ses trésors, et força sa sœur Didon à fuir. Il fut empoisonné par sa femme Astarbé.

PYGMÉES, *Pygmæi*, peuple imaginaire que les Grecs plaçaient en Thrace, en Inde ou en Ethiopie, et toujours aux extrémités de la terre. Ils étaient d'une taille excessivement petite (on leur donnait un *pygmé*, c.-à-d. 1 pied grec 1/8, ou 34 centimètres). Ils coupaient les épis avec des cognées et avaient dans les grues de redoutables ennemis, auxquels ils faisaient sans cesse la guerre. Ils voulurent une fois attaquer Hercule endormi; le héros les mit dans sa peau de lion et les porta à Eurysthée.

PYLADE, le fidèle ami d'Oreste, était fils de Strophius, roi de Phocide. Il suivit Oreste partout, jusqu'en Tauride, et épousa sa sœur Electre. Il monta sur le trône à la mort de son père.

PYLADE, pantomime, natif de Cilicie, porta son art au plus haut point, acquit un immense renom à Rome, et forma sous Auguste une troupe spéciale qui hérita de sa méthode et de son jeu.

PYLÆ ou PORTES, nom donné par les Grecs (ou les Romains) aux pas qui mènent d'un pays à un autre au travers de hautes chaînes de montagnes. Les plus célèbres étaient : 1° les *Pylæ Amanicæ*, conduisant de Cilicie en Syrie par le mont Amanus; 2° les *Pylæ Ciliciæ*, de Cappadoce en Cilicie; 3° les *Pylæ Caspiæ* ou *Caucasiæ*, nommées depuis *porte des Alains*, auj. *porte de Dariel*, d'Ibérie chez les Alains par le milieu de la chaîne du Caucase; 4° les *Pylæ Albanicæ*, auj. le *pas de Derbend* ou *porte de fer*, d'Albanie en Sarmatie (ou plus tard d'Albanie chez les Huns Tétraxites), par l'extrémité orient. du Caucase; 5° les *Pylæ Persicæ* ou *Susides*, de Susiane en Perside.

PYLÉMÈNE, *Pylæmenes*, nom commun à plusieurs rois de Paphlagonie. Homère nomme un prince de ce nom comme auxiliaire de Priam, et le fait mourir sous les murs de Troie. — Un Pylémène I régnait en Paphlagonie vers 131 av. J.-C.; — Pylémène II (121-81) fut chassé de ses états par Mithridate VII, rétabli par Pompée, céda aux Romains la Paphlagonie maritime de son vivant, puis leur légua tout son royaume par testament.

PYLOS, auj. *Zouchio* ou *Vieux-Navarin*, ville de Messénie, sur la côte, vis-à-vis de Sphactérie, était le chef-lieu d'un petit état où régnait Nestor au temps de la guerre de Troie. Les Athéniens, pendant la première partie de la guerre du Péloponèse, firent de Pylos un quartier-général d'où ils s'élançaient pour ravager et piller les environs. — Il y avait un autre Pylos en Élide, dans la Triphylie, entre les embouchures du Pénée et du Selléis.

PYM (John), homme d'État anglais, né en 1584, mort en 1643, fut de l'opposition sous Jacques I, et prit part sous Charles I à la rédaction de l'acte d'accusation contre Buckingham. Il voulait passer en Amérique pour y fonder un établissement où régnerait la liberté religieuse, mais il fut retenu par ordre du conseil au moment de mettre à la voile avec Cromwell. Il fut un des membres les plus énergiques du parlement de 1640, ainsi que du Long-Parlement. Il montra pourtant quelque intérêt pour Charles quand son sort devint périlleux.

PYRAME et THISBÉ, étaient tous deux de Babylone, et s'aimaient en dépit de leurs parents, qui étaient ennemis. Décidés à s'unir, ils convinrent de quitter chacun la maison paternelle, après s'être donné rendez-vous sous un mûrier, à quelque dis-

tanes de Babylone. Thisbé arriva la première, mais l'approche d'un lion la fit fuir et se cacher; son voile tomba, et le lion le froissa de sa gueule ensanglantée. Pyrame survint bientôt : reconnaissant les traces de l'animal et le voile sanglant de son amante, il se perça de son épée. Thisbé, qui revenait au même instant, ne voulut pas lui survivre, et se tua près de lui. Le mûrier sous lequel avait lieu cette scène sanglante portait alors des fruits blancs; les mûres en dev. noires. Ovide a mis en beaux vers cette catastrophe.

PYRAME, *Djihoun*, riv. de Cilicie, naissait dans la Lycaonie à l'E. de Comana, coulait au S., arrosait une ville du nom de Pyrame, puis Mopsueste, et se jetait dans le golfe d'Issus au-dessous de Mallos.

PYRAMIDES, monuments gigantesques que l'on admire en Égypte; ils étaient de forme carrée, se composaient d'assises de plus en plus étroites, et se terminaient en pointe ou par une petite plateforme. Les Pyramides étaient consacrées à la sépulture des rois ou des animaux sacrés; on y entrait par des ouvertures fort étroites, placées à une certaine hauteur. Les plus célèbres sont celles de Chéops (233m de large à la base, 150m de haut), de Chéphrem (215m à la base, 133m de haut), de Mycérinus (107m de base, 54m de haut); elles furent érigées à une époque incert. (XVe ou XXe s. av. J.-C.), et *subsistent* encore. Elles se trouvent à peu de distance de l'anc. Memphis, et portent auj. le nom de Pyramides de Djizeh. — On trouve nombre de pyramides sur divers points de l'Egypte, notamment près de Méroé, et même dans plusieurs autres pays. Les plus remarquables sont celles du Mexique, qui ont une grande analogie avec celles d'Egypte: on les nomme *téocallis*. — On croit que le nom de Pyramides vient du grec *pyr*, feu, parce que, comme la flamme, elles se terminent en pointe.

PYRAMIDES (bataille des), bataille que le général Bonaparte gagna sur les Mamelouks, le 21 juillet 1798, près des pyramides de Memphis ou de Djizeh.

PYRARD (Fr.), voyageur, né à Laval vers 1575, s'embarqua en 1601 à Saint-Malo sur un navire qui devait chercher un chemin aux Indes orientales, fit naufrage sur les Maldives, tomba aux mains d'un prince de Bengale, puis servit deux ans chez les Portugais, et, après mille aventures, revint par l'Espagne en France. Il publia la relation de ses voyages, sous le titre de : *Discours du voyage des François aux Indes orientales*, Paris, 1611, in-8; cet ouvrage a été amélioré depuis par Jér. Bignon et Bergeron, sur les renseignements nouveaux fournis par Pyrard lui-même, et publié sous le titre de : *Voyage des Français aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil* de 1601 à 1611, Paris, 1615, 2 vol. in-8. Ce voyage est intéressant et très exact.

PYRÉNÉES, *Pyrenæi montes* ou *Pyrenæum*, grande chaîne de montagnes, part de la Méditerranée au cap Creux, et court à peu près à l'O. vers le coude de l'Océan Atlantique qui sépare la France d'avec l'Espagne, puis vers les confins de la Galice, où elle se partage en diverses ramifications; la première partie (correspondant à l'isthme qui s'étend entre l'Espagne et la France) a 380 kil. de long: la deuxième en a 400 et se nomme plus spécialement Pyrénées Asturiques ou *monts Cantabres*. La pente est plus brusque du côté de l'Espagne que du côté de la France; dans les Pyrénées Asturiques, au contraire, la pente S. est moins raide que la pente N. La limite des neiges perpétuelles est à 2,700 mètres. Les principaux sommets des Pyrénées sont : le Maladetta ou Néthou, 3,574m; le pic Posets, 3,528m; le mont Perdu, 3,492m; le Vignemale, 3,444m; le Taillon, 3,284m; le pic Long, 3,250m; le mont Carlus, 3,240m; le mont Vallier, 2,840m; le Canigou, 2,854m, etc. On compte dans les Pyrénées isthmiques 59 *pas*, *ports* ou *cols* (c.-à-d. passages) de quelque importance; les principaux sont, en allant de l'E. à l'O. : 1° celui de Pertuis (que commande la forteresse de Bellegarde); 2° la Perche (que défend le fort de Mont-Louis); 3° Canfranc (route d'Oléron à Jaca); 4° Orisson-et-Roncevaux (route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Montréal).

PYRÉNÉES (traité des), fameux traité négocié en 1659 par Mazarin et Louis de Haro, signé par Louis XIV et Philippe IV, est ainsi nommé de ce que l'île des Faisans sur la Bidassoa, où eut réellement lieu la conférence, est située au pied des Pyrénées. Ce traité laissait à la France le Roussillon, presque tout l'Artois, et diverses places sur la frontière des Pays-Bas, donnait à Louis XIV l'infante Marie-Thérèse pour épouse, mais stipulait renonciation pour la France à toute éventualité de succession aux possessions de la branche Autriche-Espagne.

PYRÉNÉES (dép. des BASSES-), dép. français limitrophe de l'Espagne, à l'O., sur le golfe de Gascogne, borné à l'E. par le dép. des Hautes-Pyrénées, à l'O. par celui des Landes; 7,494 kil. c.; 446,398 hab. Ch.-l. Pau. Il est formé de l'ancien Béarn, de la Navarre, et d'une portion de l'ancienne Gascogne. Mont., collines, vallées, landes, sites pittoresques; beaucoup de rivières et torrents, dits *gaves*. Fer, cuivre, soufre, cobalt, houille, marbre, granit, albâtre, ardoise, pierre à bâtir, marnes; eaux minérales, sources salées. Sol peu fertile : froment, millet, maïs, lin, noix de galle, fruits à cidre et autres; bons vins; bois de charpente, de construction, de mâture. Gros et menu bétail, chevaux, mulets, porcs oies. Toiles et tissus de coton, bonnets tunisiens, tapis; cidre, eau-de-vie et liqueurs, chocolats, jambons. Commerce actif à Bayonne, peu florissant partout ailleurs; armements, pêches. — Ce départ. a 5 arr. (Pau, Bayonne, Orthès, Oloron, Mauléon), 40 cantons, 630 communes; il appartient à la 13e division militaire, a une cour impér. à Pau, et un évêché à Bayonne.

PYRÉNÉES (dép. des HAUTES-), au N. de l'Espagne, à l'O. de celui de la Haute-Garonne, à l'E. de celui des Basses-Pyrénées, au S. de celui du Gers; 4,527 kil. carrés; 244,170 hab. Ch.-l. Tarbes. Il est formé de cinq pays de la Gascogne (Bigorre, Nebouzan, Quatre-vallées, parties d'Astarac et d'Armagnac). Très montagneux au S., quelques collines au N. Bois. Climat varié d'après les hauteurs. Richesses minérales : les mêmes que dans les Basses-Pyrénées, et de plus, ardoises, ocres, kaolin, etc. Eaux minérales nombreuses et célèbres. Riches pâturages, bois de construction et de mâture, pommes de terre, lin, plantes médicinales. Etamines, cordelats, grosse toile, crêpes, baréges; coutellerie, clous; vins, eaux-de-vie. Peu de commerce. — Ce dép. a 3 arr. (Tarbes, Argelès, Bagnères en Bigorre), 26 cantons, 492 communes; il appartient à la 13e division militaire, a une cour impér. à Pau, et un évêché à Tarbes.

PYRÉNÉES-ORIENTALES (dép. des), borné au S. par l'Espagne, à l'O. par le dép. de l'Ariége, au N. par celui de l'Aude, à l'E. par la Méditerranée : 4,116 kil. carrés; 164,325 hab. Ch.-l., Perpignan. Formé du Roussillon et d'une partie de la Cerdagne et du Razès. Beaucoup de hautes montagnes au S., vastes plaines à l'E., vallées, étangs le long de la mer, torrents impétueux, climat très chaud dans la partie basse, aspect espagnol. Fer, cuivre, plomb, antimoine, alun, houille, albâtre, marbre, granit, pierre à chaux; sources thermales. Sol fertile près de la mer, sec et maigre ailleurs. Vins fins, grenadiers, orangers, citronniers en pleine terre, mûriers, oliviers, lin, chanvre, céréales, plantes odoriférantes. Très peu de bois; mérinos et mulets excellents, abeilles; pêche de thons et sardines sur les côtes. Forges à la catalane, gros draps, bonnets de laine, cercles, clous, tanneries; du reste, peu d'industrie. Assez de commerce, surtout avec l'Espagne. Ce dép. a 3 arr. (Perpignan, Céret, Prades); 17

cantons et 226 communes. Il appartient à la 11e division militaire, a une cour impér. à Montpellier, et un évêché à Perpignan.

PYRGO, *Pyrgos*, ville du roy. de Grèce (Elide), à 48 kil. N. O. d'Arcadia. Evêché. — Un autre Pyrgo (Cyclades mérid.), sur la côte E. de l'île Santorin, est aussi évêché.

PYRGOTÈLE, graveur en pierres fines du temps d'Alexandre, excella dans son art, et partagea avec Apelle et Lysippe l'honneur de pouvoir retracer les traits du conquérant. On a quelques pierres qui portent son nom, mais elles sont contestées.

PYRITZ, ville des Etats prussiens (Poméranie), à 36 kil. S. E. de Stettin; 3,420 hab. Drap, lainages.

PYRMONT, ville de la principauté de Waldeck, sur l'Emmer, à 100 kil. N. de Waldeck : 2,600 hab. Château, résidence du prince. Eaux minérales ferrugineuses, dont on vante les vertus curatives. Aux envir. se trouvent le Bromberg (d'où l'on a une superbe vue), la colonie des Quakers à Friedenthal, le château de Schœll-Pyrmont, etc.

PYRRHA, fille d'Epiméthée et de Pandore, épousa Deucalion, roi de Thessalie, sous lequel eut lieu un déluge célèbre. *Voy.* DEUCALION.

PYRRHIQUE, danse militaire que l'on croit avoir été instituée par Pyrrhus, fils d'Achille, était usitée chez les Grecs, surtout à Sparte et en Crète. Les danseurs avaient des tuniques écarlates, et dansaient tout armés, portant une épée ou une lance; les musiciens avaient un casque orné d'aigrettes et de plumes.

PYRRHON, philosophe grec, chef des Sceptiques, né à Elis dans le Péloponèse, florissait vers l'an 340 av. J.-C., et mourut vers 288, ou, selon d'autres, vers 304 av. J.-C., âgé, dit-on, de plus de 90 ans. Il avait, dans sa jeunesse, exercé la profession de peintre, puis il reçut les leçons du philosophe Anaxarque, et le suivit en Asie pendant l'expédition d'Alexandre. Il devint dans la suite grand-prêtre à Elis, et obtint une telle considération par sa sagesse et ses vertus, que les Athéniens lui conférèrent, dit-on, le droit de cité. Pyrrhon prétendait que rien n'est certain, qu'à chaque proposition on peut opposer une proposition contraire également probable, que par conséquent le sage doit suspendre son jugement, et tout soumettre à l'examen, *scepsis* (d'où ses disciples prirent le nom de *sceptiques*). Il avait pour maximes : *non liquet; nil potius*. Il ramena à dix tous les motifs de doute, qu'il nommait *raisons d'époque* (d'*épokhê*, suspension du jugement); il les tirait, soit de la contradiction qui se trouve entre les sensations des divers animaux (1), entre les jugements portés par diverses personnes sur un même objet (2), ou par la même personne (3) et le même sens (4), mais en des circonstances différentes; soit des altérations perpétuelles que subissent les choses matérielles, (5), de la variabilité des lois, des usages (6); soit enfin des changements que nous semblent offrir les choses selon leur position (7), selon le mélange de leurs éléments (8), les relations qu'elles ont entre elles (9), leur nouveauté, leur rareté ou leur fréquence (10). Il nommait aussi ces arguments *tropes* (de *tropos*, changement), parce qu'ils étaient fondés pour la plupart sur les variations des hommes ou des choses. Pyrrhon disait que tout était indifférent, et se proposait par là de produire l'*apathie* (l'absence des passions) et l'*ataraxie* (le repos inaltérable). On raconte de lui mille extravagances, qui découlent de son système. Bayle a vainement tenté de le réhabiliter. Sa *Vie* a été écrite par Diogène Laërce; sa doctrine a été exposée par Sextus Empiricus dans ses *Hypotyposes pyrrhoniennes*. Les plus célèbres pyrrhoniens sont Timon, Énésidème, Sextus Empiricus.

PYRRHUS ou **NÉOPTOLÈME**, fils d'Achille et de Déidamie, vint très jeune au siége de Troie, dans la dixième année du siége, ramena Philoctète de Lemnos, tua devant Troie Eurypyle, fils de Télèphe, et institua en mémoire de ce triomphe la pyrrhiq[ue] ou danse armée; il entra le premier dans le chev[al] de bois, et se montra impitoyable lorsque Troie f[ut] prise; il massacra Polite et Priam au pied des aut[els,] précipita Astyanax du haut d'une tour, et égorg[ea] Polyxène sur la tombe d'Achille. Il eut en pa[r]tage Andromaque dont il fit son esclave, épo[usa] Hermione, alla fonder un royaume en Epire, [et] périt à Delphes assass. par Oreste, amant d'Hermio[ne].

PYRRHUS, roi d'Epire, fils d'Eacide. A la mort [de] son père (312), il était enfant; il fut supplan[té] par Néoptolème, son cousin, et ne dut son salut q[u'à] un oncle, Glaucias, roi d'Illyrie, qui l'éleva. A 15 a[ns] il combattit héroïquement à la bataille d'Ip[sus] (301 av. J.-C.), sous les drapeaux de Démétrius P[o]liorcète; il alla en Egypte comme ôtage près de P[to]lémée, épousa Antigone, fille de la reine Bérénic[e,] revint en Epire (295), tua Néoptolème dans un [fes]tin, et depuis régna seul. Il s'empara de la Ma[cé]doine sur Démétrius (291), et y fut reconnu r[oi,] mais seulement pendant 7 mois. Appelé en Ita[lie] par les Tarentins (280), il remporta sur les R[o]mains les victoires d'Héraclée (280) et d'Asculu[m] (279), puis il alla délivrer la Sicile des Carthagin[ois] et de ses petits tyrans, et y joua plus d'un an l[e] rôle de maître, mais il se fit bientôt haïr et quitta l[e] pays; il ne revint en Italie que pour être vainc[u] à Bénévent par Curius Dentatus (275), et reprit la route d'Epire, sans conquêtes, sans argent e[t] presque sans troupes. Néanmoins, il soumit encore une fois presque toute la Macédoine, puis il couru[t] tenter la conquête du Péloponèse (272); mais il échoua au siége de Sparte et périt à la prise d'Argos, tu[é] par une tuile qu'une vieille femme jeta sur lui d[u] haut d'un toit (272). Pyr. était rempli de talents mi[li]taires, mais ambitieux, inconstant; il n'a lais[sé] d'autre réputation que celle d'un aventurier. I[l] avait un sage ministre, Cinéas, dont pour son mal[]heur il n'écouta pas toujours les conseils.

PYTHAGORE, *Pythagoras*, philosophe grec, fon[]dateur de l'école italique, né à Samos v. 608, selo[n] les uns, en 570, selon d'autres; eut pour maître da[ns] sa patrie Phérécyde, voyagea longtemps pour s'in[]struire, séjourna quelque temps en Egypte, se f[it] initier aux mystères de Bacchus et d'Orphée, al[la] vers l'an 540 av. J.-C. s'établir à Crotone en Itali[e,] où il fonda une école nouvelle, qui prit du lieu de [sa] résidence le nom d'*école italique*, et se vit bient[ôt] environné d'une foule de disciples. Il en forma u[ne] sorte de congrégation ou d'institut moral et poli[ti]que : on n'était admis dans son école qu'après [un] long noviciat; les aspirants étaient soumis à diver[ses] épreuves, entre autres à un silence de plusie[urs] années. Les pythagoriciens menaient la vie la p[lus] frugale et s'abstenaient de la chair des anima[ux.] Pythagore exerçait sur ses disciples un empire a[b]solu et en obtenait une foi aveugle : quand on le[ur] demandait raison de leurs dogmes, ils se conte[n]taient de répondre : *le maître l'a dit*. On ne co[n]naît pas bien les détails de sa mort. On croit q[u'il] périt à Métaponte dans une émeute suscitée con[tre] les Pythagoriciens par les tyrans de l'Italie, qui cr[ai]gnaient leur influence. Sa mort eut lieu vers l'an [5..] ou selon d'autres en 472; il avait près de 100 ans. Pyth[a]gore substitua au nom de sage (*sophos*), qu'avai[ent] porté ses devanciers, le nom plus modeste de *phi[lo]sophe*, ou ami de la sagesse. Il embrassa toutes [les] sciences connues de son temps, et cultiva surt[out] avec le plus grand succès les sciences mathématiqu[es,] l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la m[u]sique; il fit plusieurs découvertes, entre autres ce[lle] de la fameuse démonstration du carré de l'hyp[o]ténuse. La considération assidue des rapports m[a]thématiques le conduisit à un système univers[el] dans lequel il donne les nombres pour princip[es] des choses : les nombres ont eux-mêmes pour p[r]...

dps l'unité ou la monade; les dix premiers nombres ont chacun des vertus merveilleuses, surtout le nombre 10 ou la décade. Dieu est l'unité absolue et primordiale, la monade des monades; l'âme est un nombre qui se meut lui-même; le monde est un tout harmonieusement ordonné (*kosmos*, *mundus*); le soleil en est le centre, et les autres corps célestes se meuvent autour de lui en formant une musique divine. Le bien moral est l'unité, le mal la diversité; la justice est l'égalité. Pythagore enseignait la métempsycose, et c'est pour ce motif qu'il proscrivait l'usage des viandes; il prétendait, dit-on, se souvenir d'avoir existé autrefois dans le corps d'Euphorbe, qui assista au siége de Troie. Au reste, on ne sait rien de bien certain sur les vraies doctrines de Pythagore, parce qu'on n'a aucun écrit de lui. On a sous son nom des préceptes moraux connus sous le nom de *Vers dorés*, qui paraissent être d'une époque bien postérieure. La *Vie* de Pythagore a été écrite en grec par Porphyre et par Jamblique (publiée par Kuster et Holstenius, avec notes de Ritterhusius, Amst., 1707), et en franç. par Dacier, Paris, 1807. Les plus célèbres pythagoriciens sont Alcméon, Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, Philolaüs, Archytas, et, plus tard, Apollonius de Tyane.

PYTHÉAS, astronome et voyageur, de Marseille, vivait au commencement du IVe siècle av. J.-C. Il fut, à ce qu'on croit, envoyé par sa ville natale dans le nord pour y faire des découvertes, tandis qu'Euthymène était chargé d'une exploration au sud. Pythéas côtoya l'Hispanie, l'Aquitaine, l'Armorique, parcourut la Manche, franchit le Pas-de-Calais et arriva à Thulé (les îles Shetland ou, selon d'autres, l'Islande). Il est parlé d'un second voyage dont le résultat aurait été l'exploration de la mer Baltique; mais les savants modernes regardent cette expédition comme imaginaire. Pythéas avait écrit une *Description de l'Océan* (Atlantique), et un *Période* ou *Périple*: il n'en reste que de courts fragments (dans Pline et Strabon). On donne Pythéas comme le premier qui soupçonna la liaison des marées avec le cours de la lune, et qui découvrit que l'étoile polaire ne coïncide pas exactement avec le pôle.

PYTHIAS, ami de Damon. *Voy.* DAMON.

PYTHIE, *Pythia*, prêtresse de Delphes, rendait ses oracles au nom d'Apollon. A cet effet, elle mâchait des feuilles de laurier, et, en proie à une exaltation qui peut-être était aidée par le suc de cette plante, elle montait sur un trépied placé au-dessus d'une ouverture d'où sortaient des vapeurs méphitiques. Ses oracles étaient en vers, souvent assez mauvais, toujours très ambigus. La Pythie devait être vierge. Primitivement on la choisissait jeune, mais plus tard on voulut qu'elle eût 50 ans.

PYTHIQUES (JEUX), jeux que l'on célébrait à Delphes de quatre en quatre ans, en mémoire de la victoire d'Apollon sur le serpent Python. On y disputait les mêmes prix qu'à Olympie, et de plus un prix de musique.

PYTHO, ancien nom de Delphes. *Voy.* PYTHON.

PYTHON, serpent énorme, apparut sur la terre lorsque les eaux du déluge de Deucalion se retirèrent, et choisit pour demeure le Parnasse. Apollon le tua à coups de flèches. Delphes, voisine du lieu où il fut tué, prit de là le nom de *Pytho*, et les jeux qu'on y célébra s'appelèrent *pythiques*. On donne à Python pour enfants la Gorgone, le Sphinx, l'hydre de Lerne, etc. Le serpent Python représente sans doute l'humidité de la terre après le déluge, et les miasmes malfaisants qui sortaient des marécages. Apollon, vainqueur de Python, est le soleil, dont les rayons séchèrent le sol. — *Voy.* PITHON.

PYTHONISSE. Ce nom, qui le plus souvent est synonyme de Pythie, est aussi donné dans l'antiquité aux devineresses. L'histoire sainte cite la fameuse pythonisse d'Endor, qui, la veille de la bataille de Gelboé, évoqua devant Saül l'ombre de Samuel.

PYXUS, ville de Lucanie, auj. POLICASTRO.

Q

N. B. *Cherchez aux lettres C et K les mots qui ne seraient pas ici.*

Q, dans les abréviations, s'employait chez les Romains pour *Quintus*, *Quinctius*, *Quintilianus*, *Quiris*, *Quæstor*, etc.

QALABCHEH (el), *Talmis*, village de Nubie, sur le Nil, à 45 kil. S. d'Assouan, par 23° 33' lat. N., 25' long. E.; 200 maisons. Ruines magnifiques d'un temple du soleil ou de Sérapis.

QUA-CA ou QUA, roy. de la Guinée supérieure, sur la côte de Calabar, est traversé par le Bongo ou Calabar. Ch.-l., Vieux-Calabar. Habitants très noirs, laids et extrêmement sauvages.

QUADES, *Quadi*, peuple de Germanie, à l'E. des Marcomans, étaient issus des Suèves et habitaient la Moravie actuelle. Les Romains les soumirent un instant, mais ils se révoltèrent bientôt, et, unis aux Marcomans, firent la guerre à Rome sous Marc-Aurèle, Caracalla et Gallien.

QUADRA-ET-VANCOUVER, île du Grand-Océan boréal, sur la côte N. O. de l'Amérique sept., par 48° 21'-50° 54' lat. N., et par 125° 9'-130° 41' long. O., fait partie de la Nouvelle-Bretagne, et est séparée du continent par le golfe de Georges à l'E., les détroits de Johnstone et de la Reine-Charlotte au N., et celui de Jean-de-Fuca au S.; 490 kil. sur [illegible]. Lieu princip., Noutka, sur une baie. Les indig. sont très sauvages. — Les Anglais s'y établirent en [illegible], mais les Espagnols s'emparèrent de leurs comptoirs en 1789; cependant ils furent rendus à la Grande-Bretagne, et l'île reçut son nom de la rencontre qui eut lieu à cette occasion entre l'officier espagnol Quadra et l'anglais Vancouver.

QUADRAGÉSIME (du latin *quadragesimus*, quarantième), mot qui désigne le temps du Carême, qui dure 40 jours. Le dimanche de la *Quadragésime* est le premier dimanche du Carême.

QUADRAT (saint), *Quadratus*, évêque d'Athènes, présenta en 131, à l'empereur Adrien, un *Apologétique* des chrétiens. Eusèbe en cite un fragment. On le fête le 26 mai.

QUADRIGARIUS (Q. CLAUDIUS), historien romain du temps de Sylla, est, après Fabius Pictor, un des plus anciens auteurs qui aient écrit les annales de la république; il est cité souvent par Tite-Live et Aulu-Gelle. Havercamp a publié ses fragments à la suite de son Salluste (édit. *Variorum*, Amst., 1742, in-4).

QUADRUPLE ALLIANCE. *Voy.* ALLIANCE.

QUAKERS ou TREMBLEURS, secte religieuse dont les membres se donnent le nom de *Société chrétienne des Amis*, prit naissance en Angleterre; elle fut fondée en 1647 par Georges Fox, cordonnier de Leicester (*Voy.* FOX), et eut pour principaux propagateurs Guillaume Penn, Robert Barclay et Samuel Fisher. Les Quakers rejettent tout sacrement et n'admettent aucun culte extérieur, aucune hiérarchie ecclésiastique. Selon eux, tout homme peut être inspiré de l'esprit divin. Réunis

dans des salles dépourvues de tout ornement, ils attendent avec recueillement l'arrivée de l'Esprit-Saint; si l'un d'eux sent l'inspiration, qui s'annonce par le *tremblement* de l'inspiré, il se lève, prend la parole, et tous l'écoutent en silence. Les Quakers ne prêtent pas de serment, et sont crus devant les tribunaux sur leur simple affirmation; ils se refusent à prendre part à la guerre, condamnent le spectacle, le chant, les jeux de hasard, la chasse; leur costume est de la plus grande simplicité : les hommes portent des chapeaux à larges bords et des habits de couleur sombre, sans boutons; les femmes ont une mantille noire et un tablier vert. Ils se dispensent de toutes les formes de la politesse, tutoient tout le monde, et ne se découvrent jamais la tête, pas même devant les magistrats et le roi. Ces singularités leur valurent des persécutions sans nombre : longtemps en Angleterre ils furent emprisonnés ou enfermés comme fous; l'acte de tolérance en 1689 leur permit enfin de vivre à leur guise. Ils se répandirent peu sur le continent; cependant ils fondèrent en Hollande, en 1658, des établissements qui subsistent encore. C'est aux États-Unis que leur secte est le plus florissante; ils débarquèrent dans le New-Jersey dès 1660, et reçurent de Guillaume Penn, en 1684, le vaste territoire appelé depuis *Pensylvanie*. Aujourd'hui ces sectaires, qui perdent tous les jours de leur singularité première, forment dans les États-Unis une population de 300,000 âmes, répandue dans les provinces du centre, surtout dans le Rhode-Island, le Maryland et la Pensylvanie. Les Quakers se distinguent, assure-t-on, par la pureté de leur mœurs, par leur probité et leur philanthropie; ils s'adonnent surtout au commerce, et sont généralement riches. Les Quakers forment aujourd'hui plusieurs sectes; on remarque surtout les *Nicolites* ou *Nouveaux Quakers*, très nombreux au Maryland.

QUARENTOLA, v. du duché de Modène, au N. de Mirandola, appartenait aux Pic de la Mirandole.

QUARNERO ou QUARNEROLO (golfe de), *Flanaticus sinus* des anciens, dans l'Adriatique, entre l'Illyrie à l'O., la Croatie à l'E. et au N., la Dalmatie au S. Beaucoup d'îles : Cherso, Veglia, Pago, Osero.

QUARRÉ-LES-TOMBES, ch.-l. de cant. (Yonne), à 15 kil. S. E. d'Avallon; 2,000 hab.

QUARTO, ville de Sardaigne, à 6 kil. E. de Cagliari, à 1 kil. du golfe de Quarto; 5,300 hab. Sel.

QUATRE-BRAS (LES), ville de Belgique (Brabant mérid.), à 9 kil. S. E. de Nivelle, à l'intersection de 2 routes (d'où son nom). — Combat acharné entre les Français et les Anglais, où périt le duc de Brunswick, et qui précéda la bataille de Waterloo (16 juin 1815).

QUATRE-CANTONS (LAC DES). *Voy.* WALDSTÆTTES et LUCERNE.

QUEBEC, v. de l'Amérique angl., anc. cap. de tout le Canada, auj. chef-lieu du Bas-Canada, par 46° 47' lat. N., 73° 30' long. O., sur le Saint-Laurent et le Saint-Charles; 40,000 hab. Evêché catholique et évêché anglican. Port très vaste, fortifications importantes. On y distingue la *haute-ville* (mal bâtie, rues étroites et irrégulières) et la *basse-ville* (maisons spacieuses et commodes); deux cathédrales, églises des Ursulines, des Ecossais, belles casernes, arsenal. Commerce d'importation et d'exportation. — Fondée par les Français en 1608, prise par les Anglais en 1629, rendue par eux en 1632, et assiégée vainement en 1690 et 1711; elle resta aux Français jusqu'en 1759. La paix de 1763 l'assura à l'Angleterre. En 1775, les Américains firent sur cette place une tentative infructueuse.

QUEDLINBOURG, ville murée des Etats prussiens (Saxe), à 50 kil. S. O. de Magdebourg; 12,000 h. Château, où sont les restes de l'emp. Henri I; bibliothèque, gymnase. Lainage, toile, cire à cacheter, eau-de-vie de grains, bière. — Quedlinbourg avait une abbaye souveraine, mais abbaye de femmes, fondée de 932 à 937; elle fut supprimée en 1801.

QUEEN'S-COUNTY (c.-à-d. *comté de la Reine*), comté d'Irlande (Leinster), entre ceux du Roi au N. et à l'O., de Kildare à l'E., de Carlow au S. E., de Kilkenny au S. et de Tipperary au S. O.; 90,000 hab. Ch.-l., Maryborough. Plaines, marécages. On en exporte grains, bestiaux, beurre, fromage, fil, toiles, etc. Ce comté doit son nom à la reine Marie.

QUEEN'S-FERRY, ville d'Ecosse (Linlithgow), à 15 kil. O. d'Edimbourg, sur le golfe de Forth; 700 hab. Bac (*ferry*) où l'on passe le golfe. Bains de mer.

QUEISS, riv. des États prussiens (Silésie), coule au N., sépare les États prussiens et la Saxe, tombe dans la Bober, à 8 kil. S. E. de Sagan. Cours, 110 kil.

QUELEN (Hyacinthe DE), archevêque de Paris, né en 1778, d'une famille noble de Bretagne, mort en 1839, fut successivement grand-vicaire de l'évêque de Saint-Brieuc, évêque *in partibus* de Samosate, coadjuteur de l'archevêque de Paris (Talleyrand de Périgord), et succéda à ce prélat en 1821. Il se signala par sa piété, par sa charité, et sut toujours unir la douceur à la fermeté. Après la révolution de 1830, il se tint éloigné du nouv. gouvernem., et se renferma dans ses fonctions. Il n'en vit pas moins éclater contre sa personne, en février 1831, une terrible émeute, dans laquelle l'archevêché fut dévasté. Il ne s'empressa pas moins, lorsque le choléra-morbus vint affliger Paris, d'offrir un asile aux malades dans son château de Conflans : il leur prodigua ses soins et obtint de la charité publique les fonds nécessaires pour créer l'établissement des *Orphelins du choléra*. On a de lui, outre de nombreux *Mandements*, l'*Oraison funèbre de Louis XVI*, et celle du duc de *Berry*. Il était de l'Académie Française, et eut pour successeur M. Molé, qui l'a dignement loué dans son discours de réception.

QUÉLUS (Jacq. DE LÉVIS, comte de), un des mignons de Henri III, fut tué en duel par d'Entragues, et vint expirer dans les bras du roi, qui lui fit élever un mausolée avec cette épitaphe :

Non injuriam, sed mortem, patienter tulit.

QUELUZ, v. et château de Portugal (Estramad.), 12 kil. N. O. de Lisbonne. Résidence royale; beau p...

QUENTIN (saint), souffrit le martyre dans le Vermandois en 287; il a donné son nom à la v. de Saint-Quentin où ses reliques furent transportées en 825. On le fête le 31 octobre.

QUER-Y-MARTINEZ (Jos.), botaniste, né à Perpignan en 1695, mort en 1764, était chirurgien-major au service d'Espagne. Il recueillit beaucoup de plantes et graines en Espagne, en Afrique, forma un jardin botanique privé, qui donna l'idée au roi Charles III d'en créer un dans le *Prado*, fut nommé professeur au Jardin du Roi sous Ferdinand VI, et fit paraître une *Flore espagnole*, Madrid, 1762, terminée par Ortega, 1784; c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait paru en Espagne.

QUERASQUE. *Voy.* CHERASCO.

QUERBOEUF (l'abbé), jésuite, né à Landerneau en 1726, enseigna la rhétorique dans différents colléges, émigra en 1792, et mourut en Allemagne en 1799. Il a donné une édition des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères, etc.*, 1780, 1783, 26 vol. in-12; des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France*, Paris, 2 vol. in-12, a publié des *Sermons* du père de Neuville, 1776, 8 vol. in-12, et a fait paraître 9 vol. de la belle édition in-4 de Fénelon (1787-92), qui n'a pu être achevée. Il avait une riche bibliothèque, qui a été confisquée et transportée à la Bibliothèque...

QUERCETANUS. *Voy.* DUCHESNE.

QUERCY, *Cadurci*, ancien petit pays de France, dans la Guyenne, était divisé en Haut-Quercy (ch.-l., Cahors), et Bas-Quercy (ch.-l., Montauban), compris dans les dép. du Lot et de Tarn-et-Garonne.

QUERETARO, ville du Mexique, ch.-l. d'un état de même nom, à 170 kil. N. O. de Mexico, par 20° 36' lat. N., 102° 30' long. O.; 30,000 hab. Trois grandes places; aqueduc magnifique, plusieurs couvents. Industrie jadis plus active et encore importante. — L'état de Queretaro, un de ceux de la Confédération mexicaine, est entre ceux de San-Luis-de-Potosi au N., de la Vera-Cruz au N. E., de la Puebla à l'E., de Mexico au S., de Mechoacan au S. O. et de Guanaxuato au N. O.; 250 kil. Climat assez tempéré. Mines nombreuses et très riches. Carrières de jaspe, albâtre, etc.

QUERFURT, v. murée des États prussiens (Saxe), à 28 kil. O. de Merseboug; 3,160 hab. Toiles, draps, toiles imprimées, raffinerie de salpêtre.

QUÉRIGUT, ch.-l. de cant. (Ariége), à 51 kil. S. E. de Tarascon; 880 hab. Ancien château.

QUERIMBES (îles), dans le canal de Querimbé, par 10° 35'-12° 30' lat. S., font partie de la capitainerie-générale (portugaise) de Mozambique et du district de Cabo-Delgado : les principales sont Querimbé, Amice, Ibo, l'Ile-Longue.

QUÉRINI (le cardinal Ange-Marie), savant italien, né à Venise en 1680, mort en 1759, se fit bénédictin en 1698, voyagea en Allemagne, en Hollande, en France, passa deux mois à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, se lia avec les érudits de l'époque, devint archevêque de Corfou, évêque de Brescia, enfin cardinal. Clément XII le nomma en 1730 bibliothécaire du Vatican. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Primordia Corcyræ*, Brescia, 1738, in-4; une *Vie de Paul II*, 1740; a donné bon nombre d'éditions, et a traduit en vers latins une partie de la *Henriade*; mais il est moins connu par ses ouvrages que par les encouragements et les secours de toute espèce qu'il fournit aux gens de lettres.

QUERLON (Anne-Gabriel MEUSNIER DE), né à Nantes en 1702, mort en 1780, fut d'abord collaborateur du *Mercure* et de la *Gazette de France*, obtint, en 1752, le privilége des *Petites Affiches*, et fit vingt ans le succès de ce journal, travailla encore au *Journal étranger*, au *Journal encyclopédique*, et laissa de nombreux ouvrages, entre autres : *Collection historique* ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle*, Paris, 1758, in-12, et la *Continuation de l'Histoire des Voyages* (de l'abbé Prévost), etc.

QUESADA, ville d'Espagne (Jaën), à 24 kil. E. d'Ubeda; 4,200 hab.

QUESNAY (Fr.), économiste, né en 1694 à Mercy aux environs de Montfort-l'Amaury, mort en 1774, avait été chirurgien à Mantes, devint secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, chirurgien ordinaire du roi, professeur royal aux écoles de chirurgie, enfin médecin ordinaire du roi (Louis XV), prit une part très active aux querelles entre la Faculté de médecine et le Collége de chirurgie. Quesnay, élevé dans une ferme, s'était occupé dès sa jeunesse d'agriculture, et fut toujours animé du besoin d'améliorer le sort des habitants des campagnes et de remettre l'agriculture en honneur. Il commença à exposer ses idées sur ce sujet dans les articles qu'il fournit à l'*Encyclopédie* (*Grains*, *Fermiers*, et autres du même genre), écrivit dans les *Journaux de physique* et *d'agriculture*, dans les *Éphémérides d'un citoyen*, et vit ses doctrines adoptées et pratiquées par une foule d'adeptes, qui bientôt formèrent l'école dite des *Economistes*, à la tête de laquelle était le marq. de Mirabeau. Quesnay fut ainsi le père de la science qu'on a nommée depuis *économie politique* ou mieux *économie sociale*. Il eut le tort de n'avoir guère égard qu'à l'agriculture en traitant de la création des richesses. Outre plusieurs ouvrages de médecine (*Réfutation du traité de Silva sur la saignée*, *Préface* des *Mémoires de l'Académie de chirurgie*; *Essai physique sur l'économie animale*, 1736 et 47, 3 vol. in-12), on a de lui la *Physiocratie* ou *Constitution naturelle des gouvernements*, 1768, in-8, publiée par Dupont (de Nemours). Ce livre, son ouvrage capital, était l'évangile des économistes.

QUESNEL (PASQUIER), controversiste, né à Paris en 1634, mort en 1719, se fit oratorien en 1657. Il dirigeait l'institution des Oratoriens à Paris, quand son attachement aux Jansénistes le réduisit à s'expatrier. Il se réfugia à Bruxelles, y reçut les derniers soupirs d'Arnauld, son ami, fut arrêté par ordre de Philippe V, en 1696, et incarcéré à Malines, redevint libre en 1703 et mourut à Amsterdam, où il était allé fonder quelques églises jansénistes. On lui doit une édition des *Œuvres du pape saint Léon*, Paris, 1675, 2 vol. in-4, Rome, 3 vol. in-fol.; et en fait d'ouvrages originaux : les fameuses *Réflexions morales sur le Nouv. Testament*, 1671-78, ouvrage qui fut la cause de ses malheurs; *Tradition de l'Église romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace* (Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le pseudonyme de Germain); la *Discipline de l'Église*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4; *Causa Arnaldina*, 1699, in-8, et une foule de pièces diverses. Les *Réflexions morales*, d'abord approuvées par M. de Noailles quand il était évêque de Châlons, furent condamnées quelques années après par ce même prélat, devenu archevêque de Paris, puis par le pape (1708), et donnèrent lieu à la fameuse constitution *Unigenitus* (1713), qui censurait 101 propositions extraites de ce livre. Son éd. de *S. Léon* est aussi condamnée. — Un autre Quesnel, m. à La Haye en 1774, est auteur d'une *Hist. des Jésuites* (Soleure, 1740, 4 v. in-12), inachev.

QUESNOY (LE), ch.-l. de cant. (Nord), à 20 kil. N. O. d'Avesnes; 3,281 hab. Ville forte. Quelque commerce. — Fondée, suivant la tradition, par le chevalier Aymon, si célèbre par ses quatre fils; fortifiée par Baudouin en 1150; prise par Louis XI aux Bourguignons en 1477, mais reprise par Maximilien. Turenne s'en empara en 1654; le prince Eugène en 1712; Villars la reprit la même année; elle tomba au pouvoir des Autrichiens en 1792, mais fut reprise par les Français en 1794.

QUESNOY-SUR-DEULE, chef-lieu de canton (Nord), sur le canal de la Basse-Deule, à 9 kil. N. O. de Lille; 4,360 hab. Genièvrerie, moulins à foulon.

QUESTEMBERT, ch.-l. de c. (Morbihan), à 22 k. E. de Vannes; 2,500 h. Vict. d'Alain sur les Norm., 888.

QUESTEURS, *Quæstores*, magistrats romains chargés de recueillir les revenus publics et de faire les paiements. Ils furent originairement nommés par les rois, puis (de 509 à 307 av. J.-C.) par les consuls, et enfin élus par le peuple. Ils n'étaient d'abord que deux. A partir de 333 il y en eut quatre. Vers 315 on nomma de plus quatre questeurs provinciaux pour les quatre grands départements de l'Italie centrale et méridionale. Sylla en porta le nombre à vingt, César à quarante. — Les questeurs à l'armée étaient chargés de la caisse militaire, percevaient les contributions de guerre, emmagasinaient le butin. La questure était le premier pas dans la carrière des grandes dignités. On ne pouvait l'obtenir qu'à 27 ans. Sous l'empire, la questure perdit beaucoup de son caractère. La perception, dans les provinces impériales, se faisait en partie par les procurateurs. — A partir de Constantin, on nomma *questeur du palais* un grand dignitaire chargé de rédiger les rescrits impériaux, et d'élaborer les constitutions ou lois. C'était à peu près un ministre de la justice. — Auj. on donne dans certains corps le nom de questeurs aux membres chargés de l'emploi des fonds : tels sont en France les questeurs de la Chambre des Dép. ou de l'Ass. nat.

QUETIF (Jacq.), dominicain, né en 1618, mort en 1698, bibliothécaire de la maison des Dominicains de

la rue Saint-Honoré, commença la *Bibliotheca Scriptorum ordinis Minorum, cum notis*, Paris, 1719 et 21, 2 vol. in-fol. (achevée par Echard), donna des éditions de la *Somme de saint Thomas*, des *Lettres de Savonarole*, etc.

QUETTEHOU, ch.-l. de cant. (Manche), près de la Manche, à 14 kil. N. E. de Valognes ; 2,000 hab.

QUEVEDO Y VILLEGAS (Fr.), satirique espagnol, né à Madrid en 1580, mort en 1645, quitta l'Espagne par suite d'un duel avec un grand seigneur, suivit d'Ossuna à Naples, fut impliqué dans un complot en 1618, resta trois ans en prison en Espagne (1620-23), revint à la cour et eut le titre honorifique de secrétaire du roi, épousa une dame de haute naissance vers 1634, fut mis derechef au cachot comme auteur d'un libelle contre Olivarès (1641), et y resta près de deux ans. Mordant, original, on le place près de Cervantès. Il a beaucoup écrit ; ses principaux ouvrages sont : *los Suenos* (les Songes ou Visions), 1627, satire originale, où il passe en revue tous les genres d'abus et les vices de toutes les classes ; *Histoire et Vie du Grand Taquin* (*Tacanno Pablos de Buscon*), où sont retracées les mœurs nationales. Ses *Œuvres* à peu près complètes ont été publiées à Madrid, 1650, 3 v. in-4, et par Sancha, 1791-94, 11 vol. in-8. Ses *Suenos* (Visions) ont été traduites en français, Rouen, 1627 ; son *Historia del gran Tacanno*, par Restif de la Bretonne et d'Hermilly, sous le titre de : *le Fin Matois* ou *Histoire du Grand-Taquin*, La Haye (Paris), 1776, 3 part. in-12.

QUEZALTENANGO-DEL-ESPIRITU, ville du Guatimala (Guatimala), ch.-l. de dép., à 160 kil. S. E. de Guatimala ; 11,000 hab. Draps ; serges.

QUIBERON, ch.-l. de cant. (Morbihan), dans la presqu'île de Quiberon (qui forme une belle baie défendue par le fort Penthièvre), à 24 kil. S. O. d'Auray ; 2,000 hab. Les Anglais y tentèrent un débarquement en 1716, mais furent repoussés. Le 27 juin 1795, une troupe d'émigrés, commandés par d'Hervilly et Puisaye, y débarquèrent et s'emparèrent du fort Penthièvre ; mais, cernés dans la presqu'île, ils y furent anéantis par le général Hoche. Les royalistes imputèrent cet échec à la trahison de Puisaye.

QUIBO, île de l'Amérique du Sud, sur la côte S. de l'isthme de Panama, par 84° 5' long. O., 7° 27' lat. N. ; 45 kil. sur 30. Oiseaux, tigres, caïmans.

QUIERASQUE. *Voy.* CHERASCO.

QUIERS, ville d'Italie. *Voy.* CHIERI.

QUIERZY-SUR-OISE, village du dép. de l'Aisne, sur l'Oise, à 35 kil. O. de Laon ; 760 hab. Jadis important. Palais des seigneurs d'Héristal, où mourut Charles Martel en 741. En 877, il y fut rendu en faveur des possesseurs de fiefs un célèbre édit qui consolidait la *Féodalité*. *Voy.* ce mot.

QUIETISTES (de *quies*, repos), mystiques qui, par une fausse spiritualité, font consister la perfection chrétienne dans le repos ou l'inaction complète de l'âme, se livrant exclusivement à une contemplation toute passive, et négligeant absolument tout autre soin. Chaque époque a eu ses *Quiétistes*. Les plus connus sont les *Hésychastes* au XIVe siècle, et les *Molinosistes* au XVIIe. Les Hésychastes (*Quiescentes*) étaient des moines grecs du mont Athos qui passaient des journées entières dans l'immobilité, contemplant leur nez ou leur nombril, et trouvant par l'effet de cette contemplation la *lumière divine* ; ils avaient pour chefs Siméon, prieur d'un de leurs couvents, et Grégoire Palamas, depuis évêque de Salonique ; combattus par Barlaam, ils furent alternativement condamnés et absous par divers synodes. — Les Quiétistes du XVIIe siècle eurent pour chef le prêtre espagnol Molinos, qui fit paraître à Rome en 1675 un livre ascétique intitulé : *la Guide spirituelle*, où il enseignait des pratiques faciles pour élever l'âme à un état de contemplation et de *quiétude* où elle ne fait plus aucun usage de ses facultés, et demeure indifférente à la pratique des bonnes œuvres et à tout ce qui peut lui arriver, même à son salut. Molinos trouva de nombreux partisans en Italie et en France, entre autres la célèbre madame Guyon, qui écrivit en faveur du quiétisme. Fénelon lui-même parut approuver en partie cette doctrine dans son *Explication des maximes des Saints* (1694). Les erreurs de Molinos furent condamnées par le pape Innocent XI en 1685 ; celles de Mme Guyon furent foudroyées par Bossuet en 1695 ; Fénelon lui-même, attaqué vivement par Bossuet, vit censurer son livre par le pape (1699) ; il se soumit avec humilité et rétracta ses erreurs. Le quiétisme disparut alors presque entièrement. Nicole en a écrit une *Réfutation*. On a : *Relation du Quiétisme*, par Bossuet ; *Origine du Q.*, par Phelippeaux, 1732.

QUIETUS (Fulvius), 2e fils de l'usurpateur Macrien et co-régent (261). Pendant que son père était allé se faire reconnaître dans l'Occident et périssait en Illyrie, il se vit abandonné d'une partie de ses troupes, assiégé dans Emèse par Odénat, et fut tué par les habitants, à l'instigation de Baliste, qui prit la pourpre (262).

QUIEVRAIN, bourg de Belgique (Hainaut), à 19 kil. S. O. de Mons ; 2,000 hab. Mines de houille.

QUILIMANCY, fl. peu connu de l'Afrique orient. (Zanguebar), se jette dans l'Océan Indien à *Mélinde*.

QUILIMANE, branche du Zambèze, se jette dans le canal de Mozambique, près de la v. de *Quilimane*

QUILIMANE, v. et port du Mozambique, près de l'emb. du Quilimane. Aux Portugais. Or, ivoire.

QUILLAN, ch.-l. de cant. (Aude), à 22 kil. S. de Limoux ; 1,850 hab. Drap, scieries hydrauliques, forge ; boulets de fer battu.

QUILLEBOEUF, ch.-l. de cant. (Eure), sur la Seine (rive gauche), près de son embouchure dans la Manche, à 15 kil. de Pont-Audemer ; 1,500 hab. Port pour les gros bâtiments. Ecole gratuite de navigation. Bancs de sable mouvants qui y rendent la navigation périlleuse. Pêche active. Jadis ville forte et ch.-l. du pays de Roumois.

QUILLET (Claude), médecin et poëte latin moderne, né en 1602, mort en 1661, fut d'abord médecin à Chinon, sa patrie. Se trouvant à Loudun pendant la procédure des Ursulines, il se rendit suspect à Laubardemont, s'enfuit à Rome, y pri[t] les ordres, devint secrétaire du cardinal d'Estrées e[t] revint à Paris après la mort de Richelieu. Il es[t] auteur d'un poëme latin curieux et bien écrit *Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione* qu'il fit paraître sous le pseudonyme de *Calvidius Letus* (anagramme de son nom), Leyde, 1655, Paris 1656, in-8, trad. par Monthénault d'Egly, 1749, mis en vers franç. par Lancelin de Laval, 1774, in-1[2].

QUILLOT (Claude), prêtre à Dijon, né vers 16[..] à Arnay-le-Duc, eut de grands succès comme d[i]recteur des consciences, fut accusé par ses envie[ux] de quiétisme, et se vit condamner pour ce fait p[ar] l'official de Dijon (1700) ; mais il réussit à [faire] réviser son procès, et fut acquitté (1701). Il v[écut] depuis dans la retraite.

QUILLOTA ou SAN-MARTIN-DE-LA-CON[CHA], ville du Chili, sur l'Aconcagua, par 73° 35' long[.] 32° 58' lat. S., à 80 kil. N. O. de Santiago. [...] d'or et de cuivre aux environs. Fondée en [...]

QUILOA, v. de l'Afrique orient., capit. du r[oyaume de] Quiloa, sur une île, dans la baie de Quiloa, p[ar ...] 26' long. E., 8° 41' lat. S. ; 3,000 hab. Tr[ès flo]rissante au XVIe siècle, déchue auj. — Le r[oyaume de] Quiloa, sur la côte du Zanguebar, est borné [...] par celui de Zanzibar, au S. par la capitai[nerie] générale de Mozambique ; 50,000 hab. Occup[é par] les Portugais aux XVIIe et XVIIIe siècles, il d[épend] auj. de l'imamat de Mascate, sous lequel il d[...]

QUIMPER ou QUIMPER-CORENTIN, v. maritime de France, ch.-l. du dép. du Finistère, à 53 kil. S. E. de Brest, à 624 kil. O. de Paris, au confluent de l'Odet et de la Steyr, à 17 k. de l'Océan; 9,715 h. Petit port, belle promenade. Evêché; trib. de 1re instance: collége communal. Importation de vins, fers, planches; entrepôt de sel, blés, cire, miel, toile de lin et de chanvre; chevaux, beurre, suif, sardines; poissons secs et salés; pêche de sardines; construction de navires. Pat. de Fréron, Hardouin, Bougeant, etc. — Nommée d'abord *Corisopitum civitas*, puis appelée Quimper-Odet, et enfin, Quimper-Corentin, du nom de son premier évêque. Souvent assiégée par les Anglais. Charles de Blois y exerça, en 1345, les plus affreuses cruautés. Après la mort de Henri III, Quimper prit parti pour le duc de Mercœur; elle se soumit à Henri IV en 1595. — L'arr. de Quimper a 9 cant. (Briec, Concarneau, Douarnenez, Fouesnant, Plougastel, Pontcroix, Pont-l'Abbé, Quimper, et Rosporden), 62 comm. et 106,080 hab.

QUIMPERLÉ, jadis *Quimper-Ellé*, ch.-l. d'arr. (Finistère), à 44 kil. S. E. de Quimper; au confluent de l'Isolle et de l'Ellé; 5,541 hab. Port. Commerce de vins, sels, bois de construction, merrains, cidre, beurre, grains, sardines. — Ville jadis forte: prise sur les Anglais par Clisson (1373), sur Mercœur par Henri IV (1595). — L'arr. a 5 cant. (Arzano, Bannalec, Pontaven, Scaer; Quimperlé), 43,198 hab.

QUINAULT (Ph.), poëte lyrique, né en 1635, à Paris ou à Felletin, était fils d'un boulanger. Il fut protégé dans sa jeunesse par Tristan-l'Ermite, qui lui inspira le goût de la poésie, et il donna, dès l'âge de 18 ans, la comédie des *Rivales* qui eut du succès. Voulant se faire un état, il travailla chez un avocat, devint lui-même avocat au parlement, et acheta ensuite une charge d'auditeur en la chambre des comptes, puis de valet de chambre du roi. Il n'en cultivait pas moins les lettres, et donnait chaque année une nouvelle pièce, soit comédie, soit tragédie. Celles qui eurent le plus de succès furent: l'*Amant indiscret* (1654), la *Mère coquette* (1665), comédies; *Agrippa*, ou le *Faux Tiberinus* (1661), *Astrate* (1664), tragédies. Ce n'est qu'assez tard que Quinault commença à s'exercer dans le genre lyrique, qui fait aujourd'hui toute sa réputation: c'est en 1672 qu'il donna son premier opéra. Il ne cessa depuis, pendant quatorze ans, de produire des tragédies lyriques dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre; Lulli les mettait en musique. En 1686, Quinault renonça, par motif de religion, à travailler pour le théâtre; il mourut en 1688, n'ayant que 53 ans. L'Académie Française l'avait reçu dès 1670. Louis XIV l'avait décoré du cordon de Saint-Michel, et lui faisait une pension de 2,000 livres. Ses principaux opéras sont: *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Proserpine*, *Persée*, *Amadis*, *Roland*, *Armide*. Ses œuvres ont été imprimées avec sa vie à Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12. Crapelet a donné ses *Œuvres choisies*, 1824, 2 vol. in-8. Quinault peut être considéré comme le créateur de la tragédie lyrique, et il l'a tout d'un coup portée à la perfection. Ses vers sont surtout remarquables par la douceur et l'harmonie, mais ils ne manquent au besoin ni de noblesse, ni d'énergie. Boileau l'a sévèrement jugé; mais ses critiques ne s'adressent guère qu'à la première époque de Quinault, à celle où il n'avait pas encore trouvé le genre pour lequel il était fait.

QUINAULT, famille d'acteurs remarquables du Théâtre-Français: 1° Abraham-Alexis Quinault, dit *Quinault-Dufresne*, mort en 1767, rétablit le vrai goût de la déclamation perdu depuis Baron et servit longtemps de modèle à ses successeurs; il est aussi fameux par sa fierté et son impertinence; — 2° J.-B. Maurice Quinault, son frère aîné, bon comique, fut aussi musicien et fit la partition des *Amours des déesses*; — 3° J.-Marie Quinault, née Dupré dite Mlle de Seine, femme d'Abraham Q., morte en 1759, joua les premiers rôles tragiques et comiques; elle excellait surtout dans celui de Didon; — 4° J.-Françoise Quinault, sœur d'Abraham, célèbre surtout comme soubrette, joignait au talent comique beaucoup d'esprit et de goût. Elle quitta le théâtre en 1741 et m. en 1783. Elle réunissait chez elle la société la plus distinguée et eut pour amis Duclos et d'Alembert.

QUINCY, bourg du dép. de Seine-et-Marne, à 6 kil. S. de Meaux; 2,050 hab. Carrières.

QUINETTE (Nic.-Marie), de Soissons, était, en 1789, procureur ou notaire à Soissons. Il fit partie de l'Assemblée Législative, de la Convention, vota la mort du roi, fut un des quatre commissaires chargés de l'arrestation de Dumouriez, qui furent livrés à l'Autriche par ce général et échangés contre Madame en 1795, devint membre des Cinq-Cents (1796), ministre de l'intérieur (1799), préfet de la Somme (1800), conseiller d'état et directeur général de la comptabilité des communes et des hospices, adhéra en 1814 à la déchéance de Napoléon, devint pair dans les Cent-Jours, fit partie du gouvernement provisoire de 1815, fut banni comme régicide relaps, et mourut à Bruxelles en 1821.

QUINGEY, ch.-l. de cant. (Doubs), sur la Loue, à 18 kil. S. O. de Besançon; 900 hab. Forges, martinet, tréfileries. Ville forte au moyen âge. Patrie du pape Calixte II.

QUINI-SEXTE, concile tenu à Constantinople en 692 et dans lequel les *Constitutions apostoliques* furent rejetées. On l'appela *Quini-Sexte*, parce qu'il suppléa par ses canons au 5e concile (*quintus*) et au 6e (*sextus*), qui n'en avaient point laissé; on le nomme aussi *in trullo*, parce qu'il se tint sous le dôme impérial (*trullus*).

QUINONEZ (Fr. DE), cardinal espagnol, né vers 1485, mort en 1540, fils d'un comte de Luna, entra chez les Cordeliers, devint général de l'ordre en 1522, puis évêque de Coria (1539), et de Palestrine (1540), obtint de Charles-Quint la délivrance du pape Clément VII, et mourut à Veruli en 1540. Son *Breviarium romanum* (Rome, 1535) est fameux, mais la Sorbonne lui refusa son approbation, bien qu'il fût approuvé de Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV.

QUINQUAGÉSIME (du latin *quinquagesimus*, cinquantième). On nomme ainsi dans l'Église romaine le dimanche qui tombe 50 jours avant Pâques; c'est le dimanche vulgairement appelé *Dimanche gras*.

QUINQUARBOREUS. *Voy.* CINQ-ARBRES.

QUINQUEGENTIANI, ligue de cinq peuplades d'Afrique et de Numidie sous Dioclétien, soutint l'usurpateur Julien, mais fut vaincue en même temps que ce tyran par Maximien en 296.

QUINTANA, ville d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. S. de Villanueva-la-Serena; 4,000 hab.

QUINTANAR-DEL-ORDEN, ville d'Espagne (Manche), sur la Gijuela, à 24 kil. N. d'Alcazar-de-San-Juan; 6,400 hab. Toiles, couvertures de laine.

QUINTE-CURCE, *Quintus Curtius Rufus*, historien latin. On ne sait rien de sa vie; on présume qu'il vécut au premier siècle de notre ère, parce qu'on trouve un écrivain de ce nom parmi les rhéteurs sur lesquels Suétone avait écrit des notices. Tacite et Pline citent un *Curtius* qui fut consul (vers 47 de J.-C.), puis gouverneur d'Afrique; mais rien n'autorise à voir notre historien dans ce personnage. Quelques uns le font vivre sous Constantin ou sous Théodose au IVe siècle. Quinte-Curce nous a laissé une *Histoire d'Alexandre* en dix livres; les deux premiers sont perdus, ainsi qu'une partie du cinquième, du sixième et du dixième. Plusieurs savants ont tâché de combler ces lacunes; les *Suppléments* les plus estimés sont ceux de Freinshemius. L'ouvrage de Quinte-Curce est universellement admiré sous le rapport du style, et il a mérité de devenir classique; mais c'est un roman

plutôt qu'une histoire ; il offre de graves erreurs en géographie et en chronologie, aussi bien qu'en politique et en stratégie. On a de ce livre une foule de bonnes éditions, entre autres l'édition *princeps*, Rome, 1470 ; celles de Bâle, 1507, avec notes d'Erasme ; de Venise, 1537, avec suppl. de Quinzano ; de Bâle, 1545, avec suppl. de Brunon ; de Strasbourg, 1648, avec suppl. de Freinshemius ; d'Amsterdam, 1673, *cum notis Variorum*, due à Schrevelius ; de Paris, 1678, *ad usum Delphini ;* de Leipsick, 1688, avec supplément de Cellarius ; de Dresde, 1700, avec supplément de Junker ; de Delft, 1724, due à H. Snakenburg ; de Gœttingue, 1804, due à Schmieder ; de Leipsick, 1818, due à Coker ; de Berlin, par J. Mutzell, 1840 et 41. Parmi les traductions on connaît celles de Vaugelas, 1646 ; de l'abbé Mignot, 1681 ; de Beauzée, 1789 ; enfin celle de M. A. Trognon, 3 vol. in-8, Paris, 1828 (*Bibl. lat.-franç.* de Panckoucke). M. Croizet a donné en 1855 une bonne éd. class. de Q.-C., avec notes.

QUINTIANUS STOA. *Voy.* QUINZANO.

QUINTILIEN, *M. Fabius Quinctilianus*, célèbre rhéteur, né vers l'an 42 de J.-C., à Rome, ou, selon une tradition contestée, à Calagurris en Espagne, était fils d'un avocat. Il étudia dans sa jeunesse à Rome, suivit Galba en Espagne vers 61, et revint à Rome vers 68. Il se partagea entre le barreau et l'enseignement de la rhétorique, et obtint un succès égal dans ces deux carrières, comme l'atteste Martial :

Quinctiliane, vagæ moderator summe juventæ,
Gloria Romanæ, Quinctiliane, togæ.

Il tint pendant vingt ans une école qui attira un grand nombre d'auditeurs, reçut un traitement public, compta Pline-le-Jeune parmi ses élèves, et fut chargé par Domitien de l'éducation de ses petits-neveux. On croit qu'il fut élevé au consulat. Il mourut sous Adrien, on ne sait en quelle année (vers 120). Quintilien a laissé un traité en douze livres, *De institutione oratoria* ou *De l'Education de l'orateur*, qui est l'ouvrage le plus complet et le plus estimé que l'antiquité nous ait légué en ce genre ; l'auteur prend son élève au berceau et le conduit jusqu'au bout de la carrière. Ses jugements littéraires sont regardés comme les oracles du goût : son style est classique. On a encore de Quintilien des *Déclamations*, et on lui attribue le célèbre dialogue *De causis corruptæ eloquentiæ* que d'autres donnent à Tacite. L'*Institutio oratoria* ne nous a été conservée que par un seul manuscrit qui fut trouvé en 1419 par le Pogge à l'abbaye de Saint-Gall en Suisse. Quintilien a été très fréquemment imprimé, notamment à Rome, 1470, édition *princeps ;* à Paris, 1580, par Mamert Patisson avec notes de Pithou ; à Leyde, 1665, *cum notis Variorum* (par les soins de Schrevelius et de J.-Fr. Gronovius) ; à Leyde, 1720, par Burmann, avec les *Annales Quinctilianei*, par Dodwell ; à Paris, par Capperonier, 1725 ; à Gœttingue, 1738, par Matth. Gesner ; à Leipsick, 1798-1816 par Spalding ; enfin à Paris, 1821-25, 7 vol. in-8, dans la collection de Lemaire, édition publiée (sous le nom de Dusault) par MM. Defrenne et Bouillet ; avec des variantes tirées de nouveaux manuscrits. Rollin a donné une édition abrégée de l'*Institution oratoire*, en 2 vol., 1715. Quintilien a été traduit par l'abbé de Pure, 1663 ; par Gédoyn, 1718, et plus récemment par M. Ouizille, 1829-1833, dans la collection de M. Panckoucke.

QUINTILIUS, nom d'une famille romaine, dont la branche la plus connue est celle des VARUS.

QUINTILLUS, *M. Aurelius Claudius Quintillus*, frère de Claude II et chef d'un corps à Aquilée, se fit proclamer auguste par sa petite armée à la mort de son frère (270), fut abandonné de tous lorsqu'on apprit l'élection d'Aurélien, et se fit ouvrir les veines au bain après 17 jours de règne.

QUINTIN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), sur le Gouet, à 20 kil. S. O. de Saint-Brieuc ; 4,454 hab. Toiles fines, chapellerie, commerce, etc. Sources minérales. — Jadis baronnie, érigée en duché en 1691 en faveur du maréchal de Lorges.

QUINTINIE (LA), agronome. *Voy.* LA QUINTINIE.

QUINTIUS ou QUINCTIUS CAPITOLINUS (T.), fut six fois consul, battit les Volsques en 468 av. J.-C., prit Antium, leur capitale, et y conduisit une colonie.

QUINTIUS CINCINNATUS. *Voy.* CINCINNATUS.

QUINTO, riv. des Provinces-Unies-de-Rio-de-la-Plata, traverse les provinces de San-Luis et de Cordova, et tombe dans un petit lac, par 34° 27' lat. S. ; cours, 650 kil.

QUINTUS DE SMYRNE, nommé aussi *Quintus Calaber*, poëte grec, dont on ne connaît pas l'époque (les uns le faisant vivre au Ier siècle de notre ère, ou même avant Virgile, les autres au Ve siècle, sous l'emp. Zénon), est nommé *Quintus de Smyrne*, parce qu'il était né, comme il nous l'apprend lui-même, dans le voisinage de cette ville, et *Calaber*, parce que son œuvre fut découverte dans la Calabre (par Bessarion). Nous avons sous son nom un poëme en 14 livres qui fait suite à l'*Iliade*, et qu'on intitule ordinairement *Homeri Paralipomenon* (ou *Supplément d'Homère*) ; c'est le récit de la guerre de Troie depuis la mort d'Hector jusqu'à la ruine de la ville. Sans égaler l'*Iliade*, ce poëme a un mérite réel. On pense qu'il contient des fragments d'anciens poëtes cycliques ; il offre dans quelques parties de singulières analogies avec l'*Enéide*. Les meilleures éditions sont celles de Corn. de Pauw, Leyde, 1734, avec une version latine de Rhodomann ; de Tyeschn, 1807, dans la collection des Deux-Ponts, et celle de M. Lehrs, 1840, dans la collection Didot. M. Tourlet en a donné une traduction française fort peu fidèle, 1800.

QUINZANO (J.-Fr. CONTI, dit), en latin *Quintianus Stoa*, poëte latin moderne, né en 1484, au bourg de Quinzano, près de Brescia, mort en 1557, fut précepteur de François I, professeur de belles-lettres à Padoue, à Pavie, fut couronné comme poëte des mains de Louis XII, revint quelque temps à Paris, et après 1516 reprit ses fonctions à Pavie. Ses *Poésies* sont très nombreuses et très variées ; on lui doit aussi d'autres ouvrages, notamment des suppléments à Quinte-Curce, Venise, 1537.

QUINZE-VINGTS, hôpital fondé à Paris en 1254, par saint Louis, pour trois cents aveugles (d'où son nom). Ces trois cents aveugles étaient trois cents gentilshommes que le roi avait ramenés de la Terre-Sainte avec lui, et à qui les Sarrasins avaient crevé les yeux. Postérieurement on admit dans cet hôpital toutes sortes d'aveugles.

QUIRINAL (mont), *Quirinalis mons*, une des sept collines de Rome, entre la colline Hortulane au nord, et le mont Viminal au S., était traversée par la rue qui conduisait à la voie Nomentane. Le Quirinal s'appela d'abord *mons Agonius* ou *Collinus*.

QUIRINI (le cardinal). *Voy.* QUERINI.

QUIRINUS, dieu sabin représenté sous la forme d'une pique (*queir* en sabin). On identifia Romulus à Quirinus, et l'on dit que Romulus avait été changé en ce dieu, lors de ce violent orage pendant lequel il disparut. — Quirinus était aussi un surnom de Mars, de Jupiter, de Janus.

QUIRITES, nom porté d'abord par les Sabins, puis étendu aux Romains eux-mêmes après la fusion des Romains de Romulus et des Sabins de Tatius. On dérive ordinairement *Quirites* de *Cures*, capitale des Sabins, ou de *queir*, *quiris*, qui, en Sabin ou samnite, signifiait *lance*. Les Romains ne portaient le nom de *Quirites* qu'à la ville, et jamais à l'armée ; les généraux ne l'employaient en s'adressant aux soldats que quand ils voulaient les licencier.

QUIROGA (Jos.), missionnaire espagnol, né en 1707 à Lugo, mort en 1784, avait exécuté quelques voyages sur mer lorsqu'il se fit jésuite. Il visita par

ordre du roi d'Espagne les terres magellaniques, afin de déterminer les points aptes à l'établissement de ports pour les bâtiments de commerce, alla décrire à Rome l'état des missions du Paraguay, et laissa des observations manuscrites sur lesquelles a été rédigé le *Journal de son voyage* (imprimé avec l'*Histoire du Paraguay* de Charlevoix).

QUIROGA (Ant.), général espagnol, né en 1784 à Betanços en Galice, servit quelque temps sur mer, quitta ce service en 1808 pour passer dans l'armée de terre, devint colonel en 1811, fut traduit devant un conseil de guerre comme complice de Porlier et acquitté, trempa aussi dans le complot de l'Abisbal, eut une part décisive à l'insurrection de l'île de Léon (1820), et fut nommé capitaine-général de la Galice. Après avoir en vain défendu la Corogne contre les Français en 1823, il se réfugia en Angleterre. De retour en Espagne après la mort de Ferdinand, il fut d'abord accueilli avec enthousiasme; mais bientôt sa modération déplut aux exaltés, et il fut obligé de se retirer en Galice; il mourut oublié en 1841.

QUIROS (archipel de), nom donné par quelques géographes modernes aux Grandes-Cyclades et aux Nouvelles-Hébrides, vues par Quiros. *Voy.* HÉBRIDES.

QUIROS (P. Fernandez DE), navigateur espagnol, fut de la deuxième entreprise de Mendana comme *pilote* (1595), le remplaça dans le commandement à sa mort, guida les restes de l'escadre à Manille, au Mexique, au Pérou; puis, ayant obtenu de Philippe III deux vaisseaux, se mit à la recherche d'un continent austral dont il soupçonnait l'existence. Il découvrit plusieurs des îles et archipels de la Polynésie, entre autres les Nouvelles-Hébrides, fit une vaine tentative près de Philippe III pour obtenir les moyens de former un établissement à la Terre du St-Esprit (N.-Cyclad.), et m. en 1614 à Panama, en se rendant à Lima pour commencer un autre voyage. Son *Mémoire* à Philippe III fut publié en latin, sous le titre de : *P. F. Quiros narratio de terrâ australi incognitâ*; Amsterd., 1613, in-4, et mis en franç., sous celui de : *Copie de la requête présentée au roi d'Espagne par le capitaine P. Ferd. de Quiros, sur la 5e partie du monde, appelée Terre australe incogneue.*

QUISSAC, ch.-l. de cant. (Gard), sur la Vidourle, à 30 kil. N. O. de Nîmes; 1,900 hab. Bonneterie.

QUITA (Dominique DOS REIS), poëte portugais, né en 1728, mort en 1770, passa son enfance dans la misère, fut barbier, apprit à lui seul le français, l'italien, l'espagnol, se fit connaître de bonne heure par des poésies pleines de talent, et trouva un appui dans le comte de San-Lorenzo; mais il perdit tout ce qu'il possédait au tremblement de 1755, se vit en outre desservi par des envieux, et n'eut plus de ressource que dans l'hospitalité de la généreuse Thérèse Alvien, son amie. Ses *Œuvres* forment 2 vol. in-8; elles consistent en 5 tragédies (la meilleure est *Inès de Castro*), et en *sonnets, élégies, pastorales, idylles*, etc. On regarde ces dernières comme les modèles du genre bucolique.

QUITO, ville de l'Amérique du Sud, capit. de l'ancien roy. de Quito, et actuellement de la répub. de l'Equateur, chef-lieu de la prov. de Pichincha, par 0° 13' lat. S., 81° 5' long. O., à 2,908m au-dessus du niveau de la mer; 70,000 hab. Evêché, cour supérieure de justice, etc. Rues tortueuses et à peine pavées; *plaza mayor*. Palais du ci-devant président, palais de l'évêque; cathédrale et plusieurs belles églises; grand hôpital. Université, école normale, collége, séminaire, bibliothèque publique. Manufactures de coton et de laine, fil, dentelle, etc. Aux environs de Quito se voient les volcans de Pichincha, de Cotopaxi et le mont Cayambé, où l'on remarque la métairie d'Antisana, à la hauteur de 4,101m. — Quito fut conquis par les Espagnols en 1533, et resta longtemps compris dans le Pérou : il en fut détaché en 1718 pour faire partie de la N.-Grenade. On y cél. l'anniv. de l'indép. le 10 août.

QUITO (royaume de), ancienne audience de la Nouvelle-Grenade, avec le titre de royaume, fut depuis comprise dans la partie S. O. de la Colombie, où elle forma les dép. de l'Assuay, de Guayaquil et de l'Equateur, c.-à-d. la république actuelle de l'Equateur presque tout entière.

QUIXOS-ET-MACAS, région de la Nouvelle-Grenade, ainsi nommée des deux peuplades indigènes qui forment presque toute sa population, avait au N. et à l'O. la prov. de Pasto, au S. celle de Jaën-de-Bracameros, à l'E. le pays des Indiens indépendants : 400 kil. sur 200; ch.-l., Macas ou Sevilla-del-Oro. Elle est auj. partagée entre les dép. de l'Equateur et d'Assuay (dans la répub. de l'Equateur).

QUOJA (roy. de), en Guinée, sur la côte de Sierra-Leone, entre 12° 55' et 14° long. O. : 70 kil. de long. Côtes peu abordables; sol fertile; habitants farouches.

QUOLLA ou QUORRA, nom que l'on donne au Djoliba ou Niger après qu'il a dépassé Tombouctou.

QVALOE (c.-à-d. *île des baleines*), île de la mer Glaciale, à la Norvége, sur la côte N. O. de ce pays, par 21° 25' long. E., 70° 38' lat. N. : 24 kil. sur 12. Sur la côte O. de l'île est la ville d'Hammerfest.

R

R, en latin, s'écrit pour *Roma, Romanus, Regulus, Rex*; — R. P. signifiait : *respublica*.

RAAB ou RABA, *Arrabo* en latin, riv. des États autrichiens, naît en Styrie, à 5 kil. N. O. de Passail, traverse les comitats hongrois d'Eisenbourg, Œdenbourg, reçoit la Pinka, la Feistritz, etc., et tombe dans le Danube à Raab; cours, 280 kil.

RAAB ou JAVARIN, *Arrabona* des anciens, *Javarinum* en latin moderne, ville de Hongrie, chef-lieu de comitat, au confluent du Raab et du Danube, à 110 kil. N. O. de Bude : 13,700 hab. Evêché. Académie. Coutellerie. Quelques antiquités. — Place forte sous les Romains; prise par les Turcs en 1591, reprise en 1598. Le prince Eugène Beauharnais y battit l'archiduc Jean en 1809. — Le comitat de Raab est entre ceux de Presbourg, Komorn, Wesprim, Œdenbourg : 52 kil. sur 50; 90,000 h. V. RAHAB.

RABAN MAUR, *Rhabanus Maurus* ou *Magnentius*, savant, né à Mayence en 776, mort en 856, étudia à l'abbaye de Fulde, puis à Saint-Martin de Tours, sous Alcuin, reçut les ordres en 814, visita la Terre-Sainte, prit à son retour la direction de la cél. école de Fulde, fut élu abbé de Fulde en 822, devint évêque de Mayence en 847, réprima beaucoup d'abus ecclésiastiques, chercha, mais en vain, à réconcilier Louis-le-Débonnaire et ses fils, composa de sages règlements et présida plusieurs synodes. Il déploya une juste sévérité contre Gotescalc, et une charité sans bornes lors de la famine de 850. Ses *Œuvres*, publiées à Cologne, 1627, 3 vol. in-fol., contiennent des *poésies* (parmi lesquelles le *Veni Creator*), des *Commentaires* sur l'Écriture, et des traités sur divers sujets : de l'*Institution des clercs et des cérémonies de l'Église*, de la *Vue de Dieu*, du *Calendrier ecclésiastique*; de l'*Invention des langues depuis l'hébreu jusqu'au tudesque*; un *Glossaire théotisque*. ms. à Vienne et à Munich.

RABASTENS, ch.-l. de cant. (Tarn), à 36 kil. S. O. d'Alby; 5,677 hab. Couvertures, vins estimés.

RABASTENS, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 17 kil. N. E. de Tarbes; 1,400 hab. Jadis ville forte.

RABAT, ARBATE ou NOUVEAU-SALÉ, ville de l'état de Maroc (Fez), à l'embouchure de la Bouregreb, vis-à-vis de Vieux-Salé, par 9° 3' long. O., 34° 5' lat. N.; 25,000 hab. Grand château; mur flanqué de tours; 3 forts.

RABAUT (Paul), pasteur à Nîmes, né à Bédarrieux en 1718, mort en 1795, montra un zèle et un courage sans bornes pour ses coreligionnaires. Dans un moment où sa tête était à prix, il alla présenter un mémoire en leur faveur à un chef militaire, le marquis de Paulmy, en se nommant; le marquis remit le mémoire au roi, et obtint l'adoucissement des mesures prises contre les réformés.

RABAUT-SAINT-ÉTIENNE (J.-Paul), fils du précédent, né à Nîmes en 1743, mort en 1793, fut comme son père ministre protestant; il adopta les principes de la Révolution, fut membre de l'Assemblée Constituante, et s'y fit remarquer par son acharnement contre le clergé. A la Convention, il combattit la mise en jugement de Louis XVI, et vota pour l'appel au peuple, la détention provisoire, le sursis, fut membre de la commission girondine qui surveillait les actes du tribunal révolutionnaire, se vit enveloppé dans la proscription de son parti, et porta sa tête sur l'échafaud (1793). On lui doit: *Précis de l'histoire de la révolution française*, 1791, qui a été continué par Lacretelle jeune; *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8.

RABAUT-POMMIER (Jacq.-Ant.), frère du précédent, né en 1744, mort en 1820, était aussi ministre; il siégea à la Convention, se plaignit de la tyrannie de la Montagne, et fut des 73 députés incarcérés par Robespierre et que délivra sa mort. Exilé comme régicide en 1815, il revint 2 ans après. Il semble certain que, dès 1784, il connaissait la vaccine, mais il n'en donna communication qu'à peu de monde.

RABAUT-DUPUIS, frère des deux précédents, négociant à Nîmes, fut proscrit comme fédéraliste, siégea au Conseil des Anciens (1797), au Corps Législatif (1799), le présida en 1802 (quand fut voté le consulat à vie), et mourut en 1808.

RABBAH, bourg de Syrie (Damas), à l'E. de la mer Morte, et à 100 kil. S. E. de Jérusalem, sur l'emplacement de *Rabbath-Moab*, capit. des Moabites.

RABBATH-AMMON, auj. *Amman*, capit. des Ammonites, à l'E. du Jourdain, et près des sources de l'Ammon, fut prise par Joab. Elle fut dans la suite nommée *Philadelphie* par Ptolémée Philadelphe. *Voy.* AMMON et AMMONITES.

RABBATH-MOAB, auj. *Rabbah*, capit. des Moabites, près de la gauche de l'Arnon. *Voy.* RABBAH.

RABBE (Alphonse), né en 1786 à Riez (Basses-Alpes), mort à Paris en 1830, entra dans l'administration de l'armée d'Espagne sous l'empire, puis exerça la profession d'avocat à Aix, se signala sous la restauration comme libéral, et fut plusieurs fois emprisonné. Il fut un des rédacteurs du *Courrier*, travailla dans l'*Album* et dans les *Tablettes universelles*, et publia: *Résumé de l'histoire de Russie, — du Portugal, — de l'Espagne; Hist. d'Alexandre I, emp. de Russie*, 1826. Il commença la *Biographie universelle et portative des contemporains*, 1829.

RABBIN (c.-à-d. *maître*), docteur de la loi chez les Juifs modernes; ce nom s'étendait anciennement à tous ceux qui étaient habiles ou illustres dans toute espèce de science ou de profession.

RABBINITES. *Voy.* TALMUDISTES.

RABELAIS (François), célèbre écrivain français, né en 1483 à Chinon, était fils d'un apothicaire. Il fut quelque temps moine, puis, s'accommodant peu de cette vie, il jeta le froc, se mit à courir le monde, se fit recevoir docteur à Montpellier, et exerça la médecine dans cette ville. Chargé par la faculté de solliciter du chancelier Duprat le rétablissement de quelques-uns de ses priviléges, il réussit dans cette négociation, et la faculté reconnaissante décida qu'en mémoire de ce service, tout médecin qui prendrait ses degrés se revêtirait, en passant sa thèse, de la robe de Rabelais. Il suivit en Italie le cardinal Du Bellay, ambassadeur à Rome, avec lequel il s'était lié au collége. Pendant son séjour à Rome, il n'épargna dans ses railleries ni le sacré collége, ni le pape lui-même. A son retour en France, il obtint une prébende à l'abbaye de Saint-Maur, et fut en outre nommé en 1545 curé de Meudon. Il mourut à Paris en 1553, à 70 ans. Rabelais était de l'humeur la plus gaie et la plus bouffonne: on raconte de lui mille anecdotes plaisantes, qui du reste peuvent n'être que des inventions. On a de Rabelais quelques ouvrages sérieux, tels que des éditions de divers traités d'Hippocrate et de Galien, une *Topographie de l'ancienne Rome* (d'après Marliani), etc.; mais ces travaux n'auraient pas sauvé son nom de l'oubli s'il n'eût été l'auteur de la fameuse histoire de *Gargantua et Pantagruel*. C'est un roman satirique qui est rempli de folies, d'extravagances, de quolibets, de mots barbares et forgés à plaisir, de passages inintelligibles, et souvent ennuyeux; mais on y trouve aussi beaucoup de gaîté, d'esprit et même de bon sens; malheureusement, ce livre est déshonoré par des obscénités et des impiétés: les moines surtout y sont l'objet des attaques les plus violentes. Aussi fut-il censuré par la Sorbonne, condamné par le Parlement et mis à l'*Index* à Rome. On s'est donné beauc. de peine pour saisir le véritable sens de cet ouvrage, dans lequel la plupart des commentateurs ont vu une allégorie continuelle; il est plus probable que le fond et le cadre sont tout d'imagination, et que les allusions ne se trouvent que dans quelques détails. Au reste, les commentateurs croient que *Gargantua* est François I; *Grand Gousier*, Louis XII; *Pantagruel*, Henri II; *Picrochole*, Maximilien Sforze; *Gargamelle*, Anne de Bretagne; la *Grande Jument*, Diane de Poitiers; *Panurge*, le cardinal de Lorraine. Le roman de Rabelais se compose de 5 livres, qui parurent séparément depuis 1533 jusqu'en 1564 (plusieurs années après la mort de l'auteur). Il en a été fait un grand nombre d'éditions, la plupart avec commentaires. Les principales sont celle d'Amsterdam, 1711 et 1741, avec remarques historiques et critiques de Leduchat, 5 vol. in-8; celle qu'ont publiée MM. Esmangart et E. Johanneau, 1823-26, 9 v. in-8, avec les remarques de Leduchat, Bernier, Le Motteux, Voltaire, Ginguené, etc.; celles de De l'Aulnay, 1823, 3 v. in-8; de P. Lacroix, 1842, in-12; de MM. Burgaud des Marais et Rathery, d'après les textes originaux, 1857, 2 v. in-8. L'abbé Marsy a rajeuni le style de l'auteur dans son *Rabelais moderne*, 1752.

RABENER (Théoph.-Guill.), poëte et moraliste allemand, né aux environs de Leipsick en 1714, mort en 1771, exerça diverses fonctions dans les finances. On a de lui des *Lettres satiriques*, des *poésies*, etc. (Leipsick, 1777, 6 vol. in-8).

RABIRIUS (C.), chevalier romain. Mis en cause par Labienus comme ayant assassiné le tribun Saturninus, il fut défendu par Cicéron et acquitté. Nous avons encore le discours de Cicéron *pro Rabirio*.

RABUTIN (BUSSI-). *Voy.* BUSSI.

RACALMUTO, ville de Sicile, à 20 kil. N. E. de Girgenti; 7,000 hab. Sel, soufre, mercure, plâtre.

RACAN (Honorat DE BUEIL, marquis de), poëte, né en 1589 à la Roche-Racan en Touraine, mort en 1670, était fils d'un maréchal-de-camp, fut page de Henri IV, puis militaire, quitta le service avec le grade de maréchal-de-camp, et se livra aux lettres. Il fut l'ami et l'élève de Malherbe. Racan ne savait pas le latin; il n'en fut pas moins nommé membre de l'Acad. franc. dès sa fondation (1635). Il a laissé des

Mémoires pour la vie de Malherbe, et a composé des *Bergeries*, recueil d'idylles qui eut de la vogue; des *odes sacrées*, tirées des psaumes; des *poésies diverses*, etc.; elles sont en général très faibles. On a publié les *Œuvres* de Racan, Paris, 1724.

RACCA, REHA ou ORFA, l'anc. *Edesse*. *Voy.* ORFA.

RACCA, *Nicephorium*, ville du Diarbekir, à 160 kil. S. d'Orfa, au confluent du Belès et de l'Euphrate. Fondée par Alexandre, sous le nom de *Nicephorium*. Ruines d'un palais d'Haroun-al-Raschid.

RACHEL, 2ᵉ fille de Laban, inspira de l'amour à Jacob, son cousin, qui, pour l'obtenir, consentit à se mettre pendant 7 ans au service de son oncle. Au bout de ce temps, Laban, usant de ruse, substitua à Rachel Lia, sa fille aînée, et Jacob fut obligé de servir encore 7 autres années pour obtenir la main de celle qu'il aimait. Rachel demeura 6 ans stérile. Elle eut ensuite un fils, nommé Joseph, et, 16 ans après, mit au monde un 2ᵉ fils, Benjamin, le plus jeune des enfants de Jacob.

RACHGOUN (île), petite île de l'Algérie, sur la partie occident. de la côte, en face de l'embouchure de la Tafna, par 3° 50' long. O.

RACHIMBOURGS. On nommait ainsi chez les Francs les hommes libres qui avaient le droit d'assister aux plaids pour délibérer sur les affaires générales et rendre la justice.

RACHOTIS, quartier d'Alexandrie d'Egypte. *Voy.* ALEXANDRIE.

RACINE (Jean), l'un des plus grands poëtes tragiques de la France, né en 1639 à la Ferté-Milon, mort en 1699, avait pour père un contrôleur du grenier à sel de cette ville. Élevé à Port-Royal, il y puisa le goût de la littérature classique. Il se fit connaître dès l'âge de vingt ans, et s'attira les bonnes grâces de la cour par une ode qu'il composa pour le mariage de Louis XIV (*la Nymphe de la Seine*). Il eut le bonheur de se lier dès sa jeunesse avec Molière et Boileau, qui le conseillèrent utilement. Se vouant à la carrière dramatique, il débuta par une tragédie de *Théagène et Chariclée*, essai fort imparfait encore, que Molière lui fit supprimer; fit jouer en 1664 *la Thébaïde*, en 1665 *Alexandre*, et révéla tout son talent dans *Andromaque* (1667), qui eut un grand succès, mais qui éveilla l'envie. Racine se délassa du genre tragique par la spirituelle comédie des *Plaideurs* (1668), imitée des *Guêpes* d'Aristophane; depuis, il se consacra tout entier à la tragédie, et donna successivement: *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670); il y mettait en scène, sous des noms antiques, la séparation de Louis XIV et de Henriette d'Angleterre, qui s'aimaient; *Bajazet* (1672); *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674), et enfin *Phèdre* (1677). Il eut la douleur de voir siffler cette admirable pièce par une cabale à la tête de laquelle étaient le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, et dont Mᵐᵉ Deshoulières eut le tort de faire partie; on lui opposa la *Phèdre* de Pradon qui triompha un moment. Froissé par ce traitement inique, Racine renonça au théâtre, quoiqu'il n'eût encore que 38 ans, et que son génie fût dans toute sa force; il était d'ailleurs confirmé dans cette résolution par des motifs religieux. Il se maria en 1677, fut nommé la même année historiographe du roi, et ne voulut plus s'occuper que du soin de sa famille et des devoirs de sa charge. Cependant il consentit, à la prière de Mᵐᵉ de Maintenon, et après un silence de douze ans, à traiter des sujets sacrés, et composa *Esther* (1689) et *Athalie* (1691), qui furent jouées à Saint-Cyr par les demoiselles de la maison royale. La première de ces tragédies eut du succès, mais la seconde, livrée au public par l'impression, fut entièrement méconnue, et Racine, découragé par cette nouvelle injustice, cessa définitivement de travailler pour la scène. Louis XIV ne s'en plut pas moins à le combler de faveurs; il lui assura une pension, le fit trésorier de la généralité de Moulins et gentilhomme ordinaire; il l'admettait même dans sa familiarité. Mais un *Mémoire* sur la misère du peuple, que Racine avait rédigé à la sollicitation de Mᵐᵉ de Maintenon (1697), étant tombé entre les mains du roi, ce prince s'en offensa, et s'exprima en termes durs, qui, rapportés au poëte, lui portèrent un coup fatal: une maladie dont il souffrait (un abcès au foie) s'aggrava; il ne fit plus que languir et mourut 2 ans après. Il avait été reçu à l'Académie Française dès 1673. Racine n'égale peut-être pas Corneille en vigueur, en génie, mais il le surpasse en sensibilité, en souplesse, en élégance; il n'offre point de disparate comme son émule; son style est la perfection même. Outre ses tragédies, on a de lui quelques *odes*, quelques *épigrammes*, des *cantiques spirituels*, composés pour Saint-Cyr (1694). Par un rare privilége, Racine écrivait en prose presque aussi bien qu'en vers; il avait, en sa qualité d'historiographe, écrit une *Histoire du règne de Louis XIV* qui était fort avancée au moment de sa mort; elle a péri dans un incendie (1726); on n'en a conservé qu'un fragment important (*Campagne de 1672 à 1678*). On a encore de lui: l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, 1693; des *Discours académiques* (dont l'un renferme l'*Eloge de P. Corneille*), et des *Lettres* pleines de naturel. Les éditions de ses *Œuvres* sont innombrables: une des plus complètes et des plus estimées est celle de M. Aimé Martin, avec les notes des commentateurs, 1820, 6 vol. in-8, et 1825, 7 vol. in-8. Parmi les éditions de luxe, on admire celles de Didot, 1801-1805, 3 vol. in-fol., et de Bodoni, Parme, 1813, 3 vol. in-fol. Le *Théâtre* de Racine a été commenté par Luneau de Boisjermain, Laharpe, Geoffroy; on doit à M. Fontanier des *Études sur Racine*.

RACINE (Louis), poëte didactique, fils du précédent, né à Paris en 1692, mort en 1763, se sentit de bonne heure entraîné vers la poésie. Il se fit recevoir avocat pour obéir au vœu de sa famille, alla passer trois ans à l'Oratoire, où il composa le poëme de la *Grâce*; accepta en 1722 une place d'inspecteur des fermes, mais s'en démit vers 1750 pour se fixer à Paris. Ayant perdu en 1755 un fils unique, qui périt à Cadix par l'effet du tremblement de terre qui renversa Lisbonne, il renonça au monde pour ne s'occuper que d'exercices de piété. On a de lui, outre la *Grâce* (1722), la *Religion* (1742), poëme d'un genre froid, mais qui offre de grandes beautés, et qui est justement devenu classique, des *odes* sacrées, des *poésies* diverses, des *Réflexions sur la poésie*, des *Remarques sur les tragédies de J. Racine*, avec un *Traité de la poésie dramatique* (1752), des *Mémoires sur la vie de J. Racine*, une traduction en prose du *Paradis perdu* de Milton (1755). L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est due à Lenormant, 1808, 6 vol. in-8.

RACINE (l'abbé Bonaventure), né en 1708 à Chauny, près de Laon, mort en 1755, fut principal du collége de Rabastens (diocèse d'Alby), fut forcé de quitter ces fonctions à cause de son attachement à la secte des Jansénistes, se signala parmi les *appelants*, et obtint un bénéfice de Caylus, évêque d'Auxerre. On a de lui un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1748-56, 13 vol. in-12, ouvrage instructif, mais partial, et tout en faveur des Jansénistes.

RACLE (Léonard), architecte, né à Dijon en 1730, mort en 1791, fut architecte de Voltaire à Ferney, trouva l'enduit dit *argile-marbre*, et fit sur le canal de Pont-de-Vaux, dont il dirigeait les travaux, un pont de fer, le premier qu'ait vu la France.

RACONIGI, ville des Etats Sardes, à 35 kil. N. de Coni: 12,000 h. Vers à soie, étoffes de soie, etc.

RACOV, RACOVIE. *Voy.* RAKOW.

RADAGAISE, *Radegast*, chef de Germains, fondit avec 200,000 hommes sur l'Italie, dévasta le nord

de ce pays, assiégea Florence, fut battu et pris devant cette ville par le général d'Honorius, Stilicon, en 406, et fut décapité.

RADCLIFFE (Anne), née WARD, romancière anglaise, née à Londres en 1764, morte en 1823, était la femme d'un gradué de l'université d'Oxford, propriétaire et éditeur de la *Chronique anglaise*. Elle acquit de bonne heure la plus grande célébrité par des romans qui décèlent un vrai talent, et qui donnèrent lieu à une foule d'imitations; puis elle renonça à écrire, parce que l'envie se plut à faire courir sous son nom des œuvres indignes d'elle. La terreur, le mystère sont les principaux ressorts de ses romans. On a dit à tort que, croyant aux fantômes de son imagination, elle eut des accès de démence vers la fin de sa vie. On a d'elle: *les Châteaux d'Athlin et de Dumbayne* (1789); *la Forêt ou l'Abbaye de Saint-Clair* (1791); *les Mystères d'Udolfe* (1794); *Julia; l'Italien ou le Confessionnal des Pénitents noirs* (1797), et un *Voyage en Hollande*, Londres (1794). Tous ces ouvrages ont été traduits.

RADEGAST, dieu slave, était la divinité principale des Varègues. Ce nom se retrouve auj. dans quelques villes de l'Allemagne et dans Radagaise.

RADEGONDE (Ste), r. de France, fille de Bertaire, roi de Thuringe, née en 519, fut élevée dans le paganisme. Le roi Clotaire I la fit instruire dans la religion chrétienne, l'épousa (538), et lui permit, six ans après, de se faire religieuse. Elle prit le voile à Noyon, fixa ensuite sa demeure à Poitiers, où elle fonda l'abbaye de Sainte-Croix, et y mourut en 587. Elle fut canonisée: on l'hon. le 30 janv. et le 13 août.

RADELGISE I, prince de Bénévent (839-851), eut à soutenir pendant 10 ans la guerre contre Siconolfe, frère de son prédécesseur, et contre Landolfe, prince de Capoue; bien qu'aidé des Sarrasins de Sicile et d'Afrique, il ne put garder que les districts situés sur la mer Adriatique.

RADELGISE II, prince de Bénévent, régna de 879 à 881, fut expulsé, puis rétabli (de 896 à 900).

RADET (Ét.), général et baron de l'empire, né en 1762 en Lorraine, mort en 1825, fut chargé par Napoléon en 1809 d'enlever le pape Pie VII, conduisit à Cette en 1815 le duc d'Angoulême, fait prisonnier, fut pendant les Cent-Jours inspecteur général de la gendarmerie et grand-prévôt de l'armée, et fut condamné sous Louis XVIII, en 1816, à 9 ans de détention, pour avoir coopéré au retour de Bonaparte, mais il reçut sa grâce au bout de 2 ans.

RADI-BILLAH (ABOU'L ABBAS MOHAMMED AL), calife Abbasside de Bagdad (934-940), créa la charge d'émir-al-omrah, 935, et s'annula lui-même.

RADJAHS ou RAJAHS. On appelle ainsi les princes hindous qui gouvernent les diverses contrées de l'Hindoustan; ils appartiennent généralement à la caste des *chattryas* ou *guerriers*. Avant la conquête des Mongols, ils étaient tous indépendants; mais auj. ils sont pour la plupart tributaires des Anglais.

RADJEMAL ou RADJEMAHAL (c.-à-d. *résidence royale*), ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 110 kil. N. O. de Mourchedabad; presque en ruines auj., mais jadis très grande; elle était la résidence de Soudjah, frère d'Aurengzeyb.

RADJEPOUTANAH. *Voy.* ADJMIR.

RADJEPOUTES, c.-à-d. *fils de Radjahs*, nom donné dans l'Inde non seulement aux fils de Radjahs (lesquels en droit avaient tous un apanage), mais encore à tout chef militaire d'une principauté, d'une seigneurie, d'un canton petit ou grand. On l'a même étendu à toute la caste des guerriers ou *chattryas* (toutefois aujourd'hui ce nom n'a plus la même importance qu'autrefois). — On appelle *principautés radjepoutes* la plupart de celles qui forment l'Inde anglaise médiate; l'Adjmir, où elles abondent principalement, a été par suite appelé *Radjepoutanah*. On y trouve la vaill. tribu des *Djats*.

RADNOR (comté de), dans la principauté de Galles en Angleterre, est situé entre ceux de Montgomery au N., de Shrop au N. E., d'Hereford à l'E., de Brecknock au S. et de Cardigan à l'O.: 25,186 h. (en 1841); ch.-l., Radnor et Presteign. Montagnes, pâturages, lacs pittoresques; les deux tiers du sol sont incultes. Peu d'industrie. Antiquités.

RADNOR (NEW-), ou MAESYFELD-NEWYOLD, ch.-l. du comté de Radnor, à 250 kil. N. O. de Londres; 2,000 hab. Jadis beaucoup plus importante.

RADONVILLIERS, ville du dép. de l'Aube, à 20 kil. N. O. de Bar-sur-Aube; 500 hab. Faïence.

RADONVILLIERS (Claude-François LYSARDE, abbé de), né à Paris en 1709, mort en 1789, entra chez les Jésuites, professa dans différents colléges, fut secrétaire de l'archevêque de Bourges (La Rochefoucauld), qu'il accompagna à Rome, puis devint sous-précepteur des enfants de France, membre de l'Académie Française et conseiller d'état. On a de lui un traité fort estimé: *De la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-8, une traduction de *Cornelius Nepos* et divers opuscules réunis par Noël, 1807.

RADOVICHE, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 80 kil. S. O. de Giustendil, près de la source du *Radoviche* ou *Stroumnitza* (affluent du Takimos); 2,000 hab.

RADSTADT, *Teurnia*, petite ville d'Autriche, à 59 kil. S. O. de Salzbourg; 1,000 hab. Moreau y défit les Autrichiens le 5 juillet 1796.

RADSTADT, v. du gr.-duché de Bade. *Voy.* RASTADT.

RADZIVIL, ancienne maison polonaise de Lithuanie, commence à figurer dans l'histoire au XIVe siècle. Nicolas Radzivil, premier du nom, reçut le baptême en 1386 avec Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui, devenu roi, le créa palatin de Vilna; Radzivil prit, en se faisant chrétien, saint Nicolas pour patron et voulut qu'à l'avenir tous les aînés de sa maison portassent le nom de ce saint. Les plus célèbres de ses descendants sont: Nicolas IV, né vers 1500, mort en 1567, palatin de Vilna et gouverneur de Livonie sous Sigismond-Auguste, roi de Pologne. Il se signala par sa valeur en 1557 contre l'Ordre teutonique, dont il fit le grand-maître prisonnier en 1565, et contre les Russes, qu'il battit complètement. Il avait quitté la religion catholique pour le protestantisme; il propagea avec zèle les nouvelles doctrines, établit une imprimerie fameuse à Brzescie, et fit trad. et imprimer à ses frais une Bible polonaise, qui fut condamnée à Rome. Ses enfants retournèrent à la foi catholique. — Charles Radzivil, palatin de Vilna, connu par son opposition aux Russes et sa rivalité avec la famille des Czartoryiski. Nommé en 1762, par le roi de Pologne Auguste III, gouverneur de la Lithuanie, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour combattre l'influence russe; mais il ne put empêcher Poniatowski, le protégé de l'impératrice Catherine, de devenir roi, fut mis hors la loi, et vit confisquer ses biens immenses, qui montaient à plus de 5 millions de revenu. Il fut néanmoins nommé en 1767 chef de la confédération; mais ne pouvant empêcher le démembrement de son pays, il s'expatria. Il revint y mourir en 1790.—Barbe de R., femme d'une grande beauté, veuve d'un Palatin, épousa secrètement le prince Sigismond (roi de Pologne en 1548).

RADZIVILOV, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), près de la frontière de la Galicie, à 26 kil. N. O. de Kremenets; grand commerce avec l'empire d'Autriche; c'est une des places qui sont autorisées à commercer avec l'étranger.

RAFFENEL (Cl.-Denis), né dans le Jura vers 1797, voyagea pour des spéculations commerciales dans le Levant et en Afrique, fut attaché plus tard à un des consulats français des échelles du Levant, fonda *l'Observateur oriental* à Smyrne, fit à son retour en France l'éducation des petits-fils du général Lafayette, alla en 1826 combattre les Turcs en

Grèce sous le commandement de Fabvier, et fut tué dans le château d'Athènes (1827). On a de lui : *Histoire des Grecs depuis la prise de Constantinople jusqu'à ce jour*, 1824 (c'est son principal ouvrage) ; *Histoire complète des événements de la Grèce*, 1825.

RAFFINÉS, nom donné à la fin du XVIe siècle à certains élégants de la cour, duellistes et débauchés.

RAGÈS, plus tard EUROPUS et ARSACIA, auj. *Rasi* ou *Ré*, v. de Médie, au S., près d'Ecbatane, passait pour la seconde de la Médie en ancienneté. C'est là que Tobie alla par ordre de son père chercher les 6 talents que lui devait Gabélus. Patrie du médecin Razi.

RAGOTZKY ou RAGOCZI (Sigismond), magnat hongrois, fut élu prince de Transylvanie à la mort d'Etienne Botskay (1607); il était déjà vieux et se hâta de céder cette dignité à Gabriel Bathori, 1608.

RAGOTZKY (George), *l'Ancien*, prince de Transylvanie (1630-48), reconnu par le sultan Amurat IV et l'empereur Ferdinand II, se joignit aux Suédois pendant la guerre de Trente-Ans en 1643, se déclara ouvertement contre l'empereur en 1644, et fut secondé par les palatins de Hongrie, mais fit la paix en 1645, et conserva ses possessions.

RAGOTZKY (George), *le Jeune*, prince de Transylvanie (1648-61), se ligua avec la Suède contre la Pologne en 1659, malgré l'opposition du grand-visir, perdit son armée à Medjiboj, fut déposé par les Turcs et perdit la vie en se défendant.

RAGOTZKY (Franç.-Léopold), né en 1676, avait été élevé à la cour de Vienne après que sa maison eut été dépouillée, puis fut enfermé au château de Neustadt pour avoir réclamé une partie de ses biens, s'évada, fut nommé chef par les mécontents de Hongrie en 1701, déploya à leur tête une grande valeur, et tint 10 ans la Hongrie séparée de l'Autriche. Proscrit après la paix de Nagy-Caroly (1711), il vécut soit en France, soit en Turquie, et m. à Rodosto en 1735.

RAGUENET (François), né à Rouen en 1660, mort en 1720, embrassa l'état ecclésiastique, s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire, remporta le prix d'éloquence à l'Académie Française en 1689. Ses principaux ouvrages sont : *Monuments de Rome*, 1700 et 1702, in-12 ; *Histoire d'Olivier Cromwell*, 1691, in-4 ; *Histoire de l'Ancien-Testament*, 1708, in-12 ; *Histoire de Turenne*, 1738.

RAGUSA, *Hybla Heræa?* ville de Sicile (Syracuse), à 52 kil. O. de Syracuse ; 6,600 hab. Draps.

RAGUSE, *Dubrawa* en slave, *Rhausium* en latin, ville de Dalmatie, sur l'Adriatique (côte E.), à 312 kil. S. E. de Zara ; 16,000 hab. Archevêché, dont le titulaire est primat de Dalmatie ; 2 ports, fortifications, quatre bibliothèques, collége de Piaristes. Soieries et lainages. Patrie de Baglivi, Boscovich, Stay, Banduri. — Raguse a été fondée par des fugitifs d'Epidaure et de Salone aux VIe et VIIe siècles, fortifiée par Pie II et plus tard par les Français ; rebâtie aux frais du pape et des rois de France et d'Angleterre, après le tremblement de terre de 1667, qui la renversa. Elle a été indépendante et s'est gouvernée en république jusqu'en 1806, que Napoléon l'occupa militairement ; en 1810, elle fut annexée aux prov. illyriennes : le congrès de Vienne l'attribua à l'Autriche (1815). Napoléon avait donné au maréchal Marmont le titre de duc de Raguse. — A 12 kil. S. E. de Raguse est *Vieux-Raguse* (l'anc. *Epidaurus*).

RAHAB, hôtelière de Jéricho, reçut et cacha chez elle les envoyés de Josué ; aussi sa maison fut-elle épargnée par les Israélites à la prise de Jéricho. Elle épousa Salmon, prince de Juda, et fut mère de Booz.

RAHAD, riv. d'Afrique, qui naît en Abyssinie dans le roy. d'Amhara, coule au N. O. et tombe dans le Bahr-el-Azrek, en Nubie. Cours, 450 kil.

RAHMANIEH, ville de la Basse-Egypte, à 18 kil. N. E. de Damanhour, toute en briques de terre noire ; elle donne son nom à un canal dérivé du Nil.

RAIKES (ROBERT), imprimeur de Glocester, né en 1735, mort en 1811, ayant amassé une fortune honnête, l'employa en actes de philanthropie, et fonda en 1781 les écoles du dimanche qui ne tardèrent pas à obtenir un grand succès.

RAIMOND. *Voy.* RAYMOND.

RAIMONDI (Marc-Ant.), graveur italien, né à Bologne en 1488, mort en 1546, contrefaisait avec une incroyable perfection les gravures d'Albert Durer, et fut employé à Rome par Raphaël à reproduire ses chefs-d'œuvre. Il fut emprisonné par le pape pour avoir gravé d'après Jules Romain des peintures obscènes pour les sonnets de l'Arétin.

RAIMONDI (J.-B.), orientaliste, né vers 1540, à Crémone, vécut longtemps en Asie, y apprit l'hébreu, l'arabe, le syriaque, l'arménien, dirigea à Florence la typographie orientale, mit en ordre à Rome tous les livres orientaux, forma le plan d'une Bible polyglotte plus vaste que celles d'Alcala et d'Anvers, mais ne put l'effectuer faute de fonds. Il publia en 1610 une *Grammaire arabe*.

RAINOLF, aventurier normand, et premier comte d'Averse (en Italie), obtint vers 1029 ou 1031 l'investiture de ce comté de Guaimar IV, prince de Salerne et de l'empereur Conrad II. Il mourut en 1059 et eut pour successeur son fils Richard.

RAISMES, ville de France (Nord), près de l'Escaut, à 6 kil. N. O. de Valenciennes ; 2,508 hab. Forges, fonderies ; pépinière. Houille aux environs.

RAJAHS. *Voy.* RADJAHS.

RAJANO, bourg du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), à 50 kil. S. E. d'Aquila ; 1,530 hab. Bâtie sur l'emplacement de *Corfinium*.

RAJECZ, ville de Hongrie (Trentchin), à 26 kil. N. E. de Trentchin ; 4,500 hab. Sources thermales.

RAKKA, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* RACCA.

RAKONITZ, ville des Etats autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, à 26 kil. O. de Schlan ; 2,000 hab.

RAKOW, bourg de la Russie d'Europe (Pologne), dans la voivodie de Sandomir, à 35 kil. S. O. d'Opatov, sur la Czarna. C'était jadis un des établissements principaux des Sociniens.

RALEIGH, ville des Etats-Unis, ch.-l. de la Caroline du Nord, à 380 kil. S. O. de Washington ; 2,700 hab. Belle place, hôtel de l'Etat, avec une statue de Washington par Canova.

RALEIGH ou RALEGH (sir Walter), né en 1552 dans le Devonshire, se concilia de bonne heure la faveur de la reine Elisabeth, combattit avec courage les Irlandais révoltés, conçut le projet de coloniser l'Amérique du Nord, fonda en 1584 l'établissement de la Virginie, contribua à battre la fameuse *Armada* des Espagnols, et travailla à replacer sur le trône le roi de Portugal (1589). Il fut plusieurs fois élu membre du parlement, et y jouit d'une grande influence. Disgracié un instant pour avoir séduit une des filles d'honneur de la reine, il rentra bientôt en faveur, et disputa à Leicester et au comte d'Essex le cœur d'Elisabeth. On l'accuse d'avoir hâté la perte du malheureux Essex. Sous Jacques I, il perdit tout son crédit, fut accusé d'avoir pris part à une conspiration contre le roi, et fut jeté dans une prison, où il resta 12 ans (1604-16). Il obtint enfin sa liberté provisoire, entreprit en 1617 une expédition à la Guyane, où il espérait découvrir des mines d'or, et prit possession de ce pays au nom de l'Angleterre ; mais ayant détruit quelques établissements espagnols, il fut, à la sollicitation de l'Espagne, emprisonné de nouveau à son retour. On fit revivre l'ancienne accusation de trahison dont il n'avait pas été entièrement déchargé ; il fut condamné à mort, et subit avec courage un supplice qu'il n'avait pas mérité (1618). Pendant sa longue détention, sir W. Raleigh avait composé divers écrits, entre autres une *Histoire du monde*, qui est fort estimée pour le style comme pour le fond. Il fut l'ami de Spenser. On lui attrib. l'introd. du tabac et de la pomme de terre.

RAMA ou **ARIMATHIE**, auj. *Rama*, *Ramlé* ou *Sanden*, ancienne ville de Palestine, dans la tribu d'Éphraïm, au S. de Joppé, entre Samarie et Jérusalem, est la même peut-être que *Rumath* ou *Ramathim-Sophim*, patrie de Samuel. C'est aussi la patrie de Joseph, dit d'Arimathie. La ville actuelle, située en Syrie (Damas), a environ 2,000 hab.

RAMA, 7e incarnation de Vichnou, était le fils du roi d'Aoude, Daçaratha; il fut élevé par Vacichtha, échappa aux piéges que lui tendaient ses ennemis, et parcourut le monde avec le brahme Viçouamitra, exterminant les géants. Arrivé à la cour de Djanaka, il gagne au tir de l'arc la main de sa fille, la belle Sita, puis rentre en triomphe au palais d'Aoude; mais bientôt il est forcé d'en sortir: Daçaratha, son père, lié par un serment odieux que lui avait arraché sa dernière femme, l'exile pour 12 ans, et assure le trône à son plus jeune fils, Bharata. Rama, banni, eut pour compagnon fidèle son frère Lakchmana, et se signala encore par des exploits merveilleux, ainsi que par de dures pénitences. Au bout des 12 ans, il revit Aoude, trouva son père mort de douleur, laissa le trône à Bharata, puis marcha contre Ravana, roi de Lanka (Ceylan), qui lui avait enlevé Sita, le fit périr, et reprit Sita. Rama, après cette expédition, fonda un royaume sur la côte de l'Inde en face de Lanka, donna aux hommes des lois, leur enseigna les arts, l'agriculture, la religion, puis remonta au ciel avec Sita, laissant l'empire à Koucha, son fils. On a cru retrouver dans Rama le Bacchus des Grecs. Ses aventures sont racontées dans un cél. poëme indien, le *Ramayana*. *V.* VALMIKY.

RAMA (pont de). *Voy.* RAMISSERAM.

RAMADAN ou **RAMAZAN**, 9e mois du calendrier turc; pendant ce mois, les Musulmans observent une sévère abstinence depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : c'est leur carême. *Voy.* BEÏRAM.

RAMAYANA ou **RAMAIANA**, épopée indienne rédigée en langue sanscrite, où sont célébrées les aventures de Rama; c'est l'œuvre d'un poëte nommé Valmiky, ou plutôt c'est le recueil des travaux de plusieurs poëtes d'une même école. Le Ramayana a été publié avec traduction anglaise par Carey et Marshman, Sirampour, 1806-19, et trad. en ital. par Gorsio, Paris, 1843, etc., en franç. par V. Parisot, 1852-55.

RAMBERVILLER ou **RAMBERVILLIERS**, ch.-l. de cant. (Vosges), à 24 kil. N. E. d'Epinal; 5,000 hab. Bibliothèque. Drap, toile, bas de laine, faïence, etc. Source pétrifiante et eaux ferrugin. Houblon.

RAMBLA, ville d'Espagne (Cordoue), à 30 kil. S. E. de Cordoue; 8,000 hab. Couvertures de laine.

RAMBOUILLET, *Rambolетum*, ch.-l. d'arrond. (Seine-et-Oise), à 32 kil. S. O. de Versailles et à 50 kil. S. O. de Paris, dans une vallée agréable, au S. de la vaste forêt de Rambouillet : 3,200 hab. Ancien château royal, construit en forme de fer à cheval et flanqué de grosses tours (on y voit la chambre où mourut François I); parcs attenant au château, et communiquant avec la forêt; canaux, belles pièces d'eau très étendues; dans le grand parc se trouve une belle bergerie établie par Louis XVI en 1786 pour l'amélioration des races. Le commerce de Rambouillet consiste surtout en moutons, laine, grains et farine. — Rambouillet était au XIVe siècle une seigneurie appartenant à la famille d'Angennes, elle passa depuis à celles de Sainte-Maure-Montausier et d'Uzès. Le château devint plus tard la propriété du comte de Toulouse, duc de Penthièvre, pour qui Louis XIV l'érigea en duché-pairie (1714). Louis XVI l'acheta en 1778 à la maison de Penthièvre. Charles X s'y réfugia à la suite des journées de juillet 1830; mais le peuple de Paris, s'y étant porté en foule, le força d'évacuer cette ville.—L'arr. de Rambouillet a 6 cant. (Chevreuse, Dourdan qui fait 2, Limours, Montfort-l'Amaury et Rambouillet), 119 comm., et 66,514 h.

RAMBOUILLET (maison de), branche de la famille d'Angennes, posséda, dès le XIVe siècle, la terre de Rambouillet, et produisit plusieurs personnages remarquables, entre autres : Jacques d'Angennes, seigneur de Rambouillet, favori de François I, capitaine des gardes de ce prince et de trois de ses successeurs, qui remplit d'importantes missions en Allemagne, et mourut en 1562, laissant 12 enfants; — Charles d'Angennes, cardinal de Rambouillet, un des fils de Jacques, né en 1530; il fut évêque du Mans (1560), assista au concile de Trente, fut ambassadeur auprès de Grégoire XIII, et mourut à Rome en 1587. il a laissé des *Mémoires*; — Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, petit-fils de Jacques, né en 1577, mort en 1652, maréchal-de-camp, ambassadeur en Piémont et en Espagne (1627); il avait épousé en 1600 Catherine de Vivonne, et en eut la célèbre *Julie* (Julie-Lucie d'Angennes), qui épousa le duc de Montausier. C'est chez lui que se rassemblait la société dite de l'*Hôtel de Rambouillet*.

RAMBOUILLET DE LA SABLIÈRE. *V.* LA SABLIÈRE.

RAMBOUILLET (Hôtel de). On nommait ainsi la société qui se réunissait à l'hôtel de la marquise de Rambouillet (rue Saint-Thomas-du-Louvre, à Paris); elle se composait de personnes choisies, distinguées par la naissance, la vertu ou l'esprit. On fait remonter l'origine de cette société à l'an 1600, époque du mariage du marquis de Rambouillet avec Catherine de Vivonne; mais c'est surtout au milieu du XVIIe siècle (de 1635 à 1665) qu'elle fut en faveur. On y remarquait, parmi les grands seigneurs, outre le marquis de Rambouillet, le cardinal de Richelieu, Condé, Montausier; parmi les beaux esprits, Racan, Voiture, Benserade, Balzac, Ménage, Chapelain, La Calprenède, les Scudéry, d'Urfé, Sarrasin, Desmarets de Saint-Sorlin, l'abbé Cottin; parmi les femmes, la duchesse de Longueville, la marquise de Lafayette, Mme de Sévigné, Mme Deshoulières et Julie d'Angennes (depuis duchesse de Montausier), fille de la marquise de Rambouillet, et le plus bel ornement du cercle. Cette société rendit d'incontestables services, soit aux mœurs en proscrivant les déréglements dont Henri IV avait donné l'exemple, soit aux lettres en épurant la langue, en dirigeant le goût, en répandant l'étude des littératures italienne et espagnole; mais elle finit par tomber dans la pruderie et dans l'affectation, et devint un objet de ridicule. Les femmes qui en faisaient partie se donnaient à elles-mêmes le nom de *précieuses* (qui ne se prenait alors qu'en bonne part): elles n'employaient entre elles qu'un langage de convention; chacune des personnes de la société recevait un nom emprunté à la Grèce ou tiré des romans à la mode. Molière leur a porté le coup mortel dans ses *Précieuses ridicules*. Rœderer, dans son *Histoire de la Société polie*, a fait l'histoire de l'hôtel de Rambouillet.

RAMBOUR, bourg du dép. de la Somme, à 22 kil. N. d'Abbeville; 800 hab. Célèbre par ses pommes.

RAMEAU (J.-Phil.), fameux compositeur, né à Dijon en 1683, mort en 1764, quitta sa ville natale à 18 ans, et voyagea d'abord en Italie et dans la France méridionale. Il eut beaucoup d'obstacles à surmonter avant de trouver un poëte qui voulût lui confier un opéra à mettre en musique, et ayant enfin obtenu de Voltaire l'opéra de *Samson* (1732), de l'abbé Pellegrin celui d'*Hippolyte et Aricie* (1733), il se vit applaudi avec ardeur; il continua pendant 30 ans à travailler pour la scène, sans rien perdre de ses qualités, et donna successivement *Castor et Pollux* (1737), *Dardanus* (1739), *Pygmalion* (1748), et une foule d'autres opéras. Il fut nommé compositeur du cabinet du roi, reçut le cordon de Saint-Michel avec une pension, et fut anobli. Il a beaucoup écrit sur la théorie de la musique (*Traité de l'harmonie*, 1722, in-4; *Génération harmonique*, 1737, in-8, etc.); il est l'auteur du *Système de la basse fondamentale*, qui a eu une grande vogue, mais qui est aujour-

d'hui reconnus pour faux. La musique de ses opéras est bien surannée aujourd'hui.

RAMEL (J.-Pierre), général de l'empire, né en 1770 à Cahors, servit sous Moreau en 1796, défendit vaillamment le fort de Kehl, fut proscrit au 18 fructidor et déporté à Sinnamary, s'évada, revint en France après le 18 brumaire, fit quelques campagnes sous l'empire, devint maréchal-de-camp en 1814, puis fut nommé commandant de Toulouse. Ayant voulu en 1815, après la seconde restauration, désarmer les Verdets à Toulouse, il fut assassiné par ces fanatiques.

RAMERUPT, ch.-l. de cant. (Aube), à 13 kil. E. d'Arcis-sur-Aube ; 580 hab. Sabots.

RAMESSÈS ou RAMSÈS, nom commun à sept rois d'Egypte de la 18e et de la 19e dynastie, dites *thébaines*, parce qu'elles résidaient à Thèbes, dans la Haute-Egypte; ils régnèrent du XVIIe au XIIIe siècle av. J.-C. On admire encore dans la ville de Thèbes les restes d'un beau monument sépulcral élevé à Ramessès III. — Ramessès III dit *le Grand* paraît être le même que Sésostris. —*Voy.* aussi RHAMPSINIT.

RAMGANGA, riv. de l'Hindoustan septent., prend sa source dans les monts du Ghéroual, arrose la partie orient. du Delhi et de l'Agrah, et se joint au Gange par la gauche, à 9 kil. N. E. de Kanodje, après un cours de 450 kil.

RAMILLIES, ville de Belgique (Brabant mérid.), à 22 kil. S. E. de Louvain ; 400 hab. Le 23 mai 1706, les Alliés, commandés par Marlborough, y remportèrent une victoire complète sur les Français, sous les ordres de Villeroi.

RAMI-MÉHÉMET, poëte et ministre turc, fut successivement secrétaire du divan, grand-visir, et enfin pacha d'Egypte sous Ahmed III, mais fut condamné à mort peu de temps après. C'est lui qui conclut pour la Porte la paix de Carlowitz (1699).

RAMIRE I, roi d'Oviédo, fils d'Alphonse II, régna de 842 à 850, remporta sur les Arabes en 849 la victoire de Logrono, qui valut aux Goths des Asturies Calahorra et ses environs.

RAMIRE II, fils d'Ordogno II, devint roi de Léon en 927 par l'abdication de son frère Alphonse IV, eut à comprimer une révolte de ce frère et celle des fils de Froila II, leur fit crever les yeux à tous, prit Madrid en 932, combattit les Arabes à Osma, Simancas, Zamora, Salamanque, Talaveira, San-Estevan-de-Gormas, et fut souvent vainqueur. Il tint les comtes de Castille soumis à son autorité. Sa mort eut lieu en 950.

RAMIRE III, fils de Sanche-le-Gros, et roi de Léon (967-82), était mineur à son avénement; il mécontenta les grands et le peuple lorsqu'il régna par lui-même, et eut à combattre son cousin, Bermude II, auquel il fut obligé de céder une partie de ses états. Il mourut un an après ce partage.

RAMIRE, roi d'Aragon, fils du roi de Navarre Sanche III, le Grand, régna de 1035 à 1063, unit Sobrarve et Ribagorce à son petit état (1038), s'allia au roi de Saragosse contre Garcie IV de Navarre, son frère, mais fut vaincu. Il périt en combattant les Maures. C'est lui, dit-on, qui établit les anciennes cortès d'Aragon.

RAMISSERAM, petite île de l'Inde anglaise (Madras), entre le détroit de Palk et l'île de Manaar, à 2 kil. du continent ; 18 kil. sur 10. Ch.-l., Panban. Superbe pagode en grand renom de sainteté aux Indes. Observatoire où les astronomes hindous font passer leur premier méridien ; il est situé par 77° 5' long. E. Cette île est liée à celles de Ceylan et de Manaar par des récifs, dits *pont d'Adam* par les Portugais, et *pont de Rama* par les indigènes, qui prétendent que Rama passa par cette route pour faire la conquête de Lanka ou Ceylan.

RAMLÉ, ville de Syrie. *Voy.* RAMA.

RAMLER (Ch.-Guill.), poëte allemand, né à Colberg en 1725, mort en 1798, avait été élevé dans les maisons d'orphelins de Stettin et de Halle, devint professeur de logique à Berlin, membre de l'Académie des Sciences de cette ville, et directeur du Grand-Théâtre. On a de lui des *Odes*, des *Cantates*, des *Fables*, des *Chansons* et autres poésies qui sont loin de celles de Lessing et de Klopstock, mais qui ont pourtant un vrai mérite et forment la transition de la littérature servile du XVIIIe siècle à une littérature plus nationale. On lui doit de plus des traductions du *Cours de littérature* de Batteux, Leipsick, 1758; des *Odes* d'Horace, Berlin, 1800.

RAMNENSES ou RAMNES. *Voy.* TRIBUS.

RAMONCHAMP, ch.-l. de cant. (Vosges), à 17 kil. S. O. de Remiremont ; 3,200 hab.

RAMOND DE CARBONNIÈRES (L.-Fr.-Elisabeth), né à Strasbourg en 1755, mort en 1827, était d'abord conseiller intime du cardinal de Rohan; il fut attaché à la maison militaire de Louis XVI, fit partie de l'Assemblée Législative, fut grand partisan de Lafayette, s'enfuit après le 10 août, passa les jours de la Terreur en voyages scientifiques dans les Pyrénées, devint successivement professeur d'histoire naturelle à l'école centrale des Hautes-Pyrénées, député au Corps Législatif (1800-1806), préfet du Puy-de-Dôme, baron de l'Empire, conseiller d'état, 1818. Il est un des pères de la géologie. On lui doit : *Observations faites dans les Pyrénées*, 1789, 2 vol. in-8; *Voyage au mont Perdu*, 1801, in-8, etc.

RAMPALLE, littérateur du XVIIe siècle, servit dans l'armée, accompagna au siége de Philippsbourg Louis de Tournon (1644), et mourut en 1663. On a de lui des *Idylles* (1648), un poëme, *l'Hermaphrodite* (1639), et quelques imitations de l'espagnol et de l'italien. Boileau a dit de lui :

On ne lit guère plus Rampalle et Mesnardière.

RAMPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Delhi, à 17 kil. E. de Moradabad, sur la Kosila, par 75° 58' long. E., 31° 27' lat. N.; 30,000 hab. Cette ville et son territoire étaient compris dans les possessions médiates de la Compagnie anglaise dès 1774 ; mais elle ne les possède réellement que depuis 1802.

RAMSAY ou RAMSEY, ville d'Angleterre (Huntingdon), à 12 kil. N. E. de Huntingdon, à 80 kil. N. de Londres. Ancienne abbaye de Bénédictins.

RAMSAY (André-Michel DE), écrivain écossais, né en 1686 à Ayr en Ecosse, d'une famille noble et ancienne, s'appliqua dès sa jeunesse avec le plus grand succès aux mathématiques et à la théologie; ayant conçu des doutes sur la religion réformée, dans laquelle il avait été élevé, il voyagea en Hollande et en France dans le but de les éclaircir, consulta Fénelon et fut converti par ce prélat au catholicisme (1709) ; il voua depuis à Fénelon une affection toute filiale. Ramsay fut attaché comme gouverneur au duc de Château-Thierry, au prince de Turenne, aux fils de Jacques III (à Rome), quitta par suite d'intrigues la cour du prétendant, fit un voyage en Angleterre, où il fut admis à la Société royale de Londres, puis, de retour en France, devint intendant du prince de Turenne (depuis duc de Bouillon). Il mourut en 1743. Il avait reçu du roi de France l'ordre de Saint-Lazare, ce qui le fait souvent appeler *le chevalier Ramsay*. On lui doit : *Vie de Fénelon*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8; *Histoire de Turenne*, 2 vol. in-4 ; *Voyages de Cyrus*, 1727, espèce de roman moral dans le genre de *Télémaque* ; un *Discours sur le poëme épique*, en tête de l'édition de *Télémaque* de 1717. Tous ces ouvrages sont en français ; quoique étranger, Ramsay écrivait notre langue avec la plus grande pureté ; cependant son style a peu d'agrément.

RAMSAY (Louis), gentilhomme écossais, de la

même famille que le précédent, publia en 1678, en latin et en français, une *Tachéographie* ou art d'écrire aussi vite que la parole.

RAMSAY (Allan), surnommé *le Théocrite écossais*, né en 1685 dans le midi de l'Écosse, mort en 1758, était fils d'un paysan et fut d'abord garçon coiffeur à Edimbourg. Il se mit à composer, dans l'idiome écossais, des poésies qu'il publia en 1721, et qui le firent remarquer; il quitta alors son état, se fit libraire et homme de lettres, et s'occupa d'une collection de poëmes et de chants écossais dont il retouchait le style: elle parut sous le titre d'*Evergreen* (*toujours vert*), et eut un grand succès.

RAMSDEN (Jessé), opticien anglais, né à Halifax en 1735, mort en 1800, perfectionna ou inventa nombre d'instruments, créa une machine pour la division des instruments de mathématiques. On estime surtout ses cercles muraux.

RAMSÈS, rois d'Égypte. *Voy.* RAMESSIS.

RAMSGATE, ville maritime d'Angleterre (Kent), dans l'île de Thanet, sur la côte E., à 440 kil. de Londres; 8,000 hab. Bains de mer. Grand commerce avec les ports de la Baltique.

RAMPSINIT. *Voy.* RHAMPSINIT.

RAMUS, en français *Pierre la Ramée*, célèbre philosophe, né dans le Vermandois vers 1502, d'une famille pauvre, entra comme domestique au collége de Navarre, s'instruisit tout en remplissant ces humbles fonctions, et fit de grands progrès sans le secours d'aucun maître. Sentant le vide de la philosophie qu'on enseignait alors, il résolut de la réformer, et publia dans ce but en 1543 une nouvelle *Logique* et des *Remarques sur Aristote*, où il attaquait avec force le philosophe grec; mais il vit ses ouvrages condamnés, et il lui fut défendu de rien écrire ou enseigner contre Aristote; toutefois, deux ans après, le cardinal de Lorraine, qui le protégeait, fit annuler cet arrêt. Ramus fut en 1545 nommé principal du collége de Presles, et y enseigna la rhétorique et les mathématiques; il obtint en 1551 une chaire de philosophie et d'éloquence au collége de France, où il attira une foule d'auditeurs. Ayant embrassé le Calvinisme et brisé les images des saints dans son collége de Presles, il fut destitué par l'Univ., et se vit, bientôt après, obligé de s'expatrier: il parcourut l'Allemagne en 1568, et donna des leçons à Heidelberg; mais ayant eu l'imprudence de rentrer en France en 1571, il fut enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemy (1572): on l'égorgea dans son collége de Presles. Ramus s'est occupé surtout de réformer la logique; on lui doit aussi diverses améliorations dans presque toutes les branches de l'enseignement, dans la rhétorique, les mathématiques, la grammaire. On l'accuse cependant d'avoir trop prodigué dans ses écrits les divisions et d'avoir abusé de la méthode dichotomique. Ses principaux ouvrages sont: *Institutiones dialecticæ*, Paris, 1543; *Animadversiones in Dialecticam Aristotelis*, 1543; *Rhetoricæ distinctiones*, 1549; *Grammatica latina*, 1558, *Grammatica græca*, 1560: *Grammaire française*, 1562 (il y propose, entre autres réformes, la distinction de l'*u* et du *v*, celle des trois sortes d'*e*: *é*, *è*, *e*); des traités de mathématiques, d'antiquités, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées par Bartholmess, Paris, 1840-47; sa *Vie*, par Waddington, 1855.

RAMUSIO (J.-B.), né à Venise en 1485, mort en 1557, remplit diverses missions en France, en Suisse, à Rome, puis fut secrétaire du Conseil des Dix à Venise. On a de lui un *Recueil des navigations et voyages* (en italien), 3 vol. in-fol., 1550, souvent réimprimé et traduit en partie dans la *Description de l'Afrique* de J. Temporal, Lyon, 1566.

RANAI, une des îles Sandwich. *Voy.* SANDWICH.

RANCE, riv. de France, naît dans le dép. des Côtes-du-Nord, au S. de Collinée, coule au S. E., à l'E., puis au N., arrose Dinan entre dans le dép. d'Ille-et-Vilaine, baigne St-Servan et se jette dans la Manche au dessous de Saint-Malo; cours de 90 kil.

RANCÉ, hameau de France (Moselle), à 24 kil. N. O. de Briey, a donné son nom à l'abbé de Rancé.

RANCÉ (Armand-J. LE BOUTHILLIER, abbé de), réformateur de la Trappe, né à Paris en 1626, mort en 1700, était filleul du cardinal de Richelieu, reçut les ordres et n'en mena pas moins pendant longtemps la vie d'un homme de plaisir; mais, frappé de la mort de Mme de Montbazon, qu'il aimait, il se démit de ses bénéfices, sauf l'abbaye de la Trappe, se retira dans cette maison (1663), et y opéra la réforme radicale qui a fait des Trappistes le plus sévère des ordres monastiques. Il mourut sur la paille et la cendre après 33 ans de réclusion. On a de lui: *la Règle de saint Benoît, traduite et expliquée*, 1689; *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique*, 1683; *Règlem. pour l'abb. de la Trappe*, 1701. Il avait donné à l'âge de 14 ans une éd. d'*Anacréon*, 1639. M. de Châteaubriand a écrit sa *Vie*, 1844.

RANDAN, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 22 kil. N. E. de Riom; 1,750 hab.; château qui appartient à la maison d'Orléans. Écoles gratuites établies par Mlle Adélaïde (d'Orléans).

RANDAZZO, *Tissa*, ville de Sicile (Messine), au pied de l'Etna, à 80 kil. S. O. de Messine; 14,000 hab. Grains, vin, soie, huile, etc.

RANDERS, ville murée du Danemark (Jutland), près de la mer Baltique, à 65 kil. S. d'Aalborg; 4,570 hab. Gants, noir de fumée, raffinerie de sucre, etc. Commerce important. Les navires s'arrêtent près de Mellerup (à 13 kil. de là).

RANDOLPH, nom commun à plusieurs comtés des Etats-Unis: 1° dans la Caroline septentrionale; 11,300 hab.; ch.-l. Ashboro; — 2° dans le S. de l'État d'Illinois; 7,275 hab.; ch.-l. Kaskaskia; — 3° dans l'état d'Alabama; on a découvert dans ce dernier, en 1840, une mine d'or qui paraît devoir être la plus riche de l'Amérique du Nord.

RANDON. *Voy.* CHATEAUNEUF-DE-RANDON.

RANGOUN, ville et capitale de l'empire Birman, dans l'ancien roy. de Pégou, à 80 kil. S. O. de Pégou, et sur une branche de l'Irraouaddy, à 50 kil. de son embouchure; par 16° 50' lat. N., et 93° 50' long. E.; 15,000 hab., suivant les uns, 40,000 suivant d'autres. Maisons construites en bois ou en bambou. Commerce considérable; chantiers de construction. — Les Anglais ont pris cette v. en 1824, mais l'ont depuis restituée; ils l'ont prise de nouv. en 1852.

RANGPOUR, ville de l'Inde transgangétique anglaise, capitale du roy. d'Assam, par 92° 20' long. E., 26° 55' lat. N.; à 1,000 kil. N. E. de Calcutta. — Il y a une autre Rangpour dans l'Inde anglaise (Calcutta), à 380 kil. N. E. de Calcutta.

RANNEKIN. *Voy.* RENNEKIN.

RANTZAU, petit comté du Holstein, ne compte guère que 10,000 hab. Il a donné son nom à une célèbre famille danoise.

RANTZAU ou RANTZOW (Jean, comte de), célèbre général danois, surnommé l'*Achille de la Chersonèse Cimbrique*, né dans le Holstein en 1492, aida puissamment Frédéric I, duc de Holstein, à monter sur le trône de Danemark, lors de la révolution qui renversa Christian II, lui soumit en peu de temps toutes les villes qui refusaient de reconnaître sa puissance (1523), et fut pendant tout son règne son conseiller intime. Il rendit de même aux deux rois qui suivirent des services signalés, et mourut en 1565 comblé de gloire. Ce général avait gagné toutes les batailles qu'il avait livrées.

RANTZAU (Henri DE), général et savant danois, fils de Jean, né en 1526, mort en 1598, suivit Charles-Quint au siége de Metz, fut gouverneur du Holstein, protégea les sciences, les lettres, et s'adonna à l'astrologie. Il a laissé, entre autres écrits: *Epigrammata et carmina varia*, Leipsick, 1565, in-

Historia belli dithmarsici (la guerre des Dithmarses avait été faite en 1559 par son père, Jean), Bâle, 1570 (sous le pseudonyme de Cillcius); *Commentarius bellicus*, Francfort, 1595, in-4; *Genealogia Ranzoviana*, Hambourg, 1585, in-4; *Aeroscopographia*, Strasbourg, 1585, in-4.

RANTZAU (Daniel DE), général danois, battit le Suédois Hæstke à Axtoma en 1565, se tira d'une position désespérée en 1568 par sa belle retraite de Scanie, et mourut en 1569, sur le point de prendre Warberg en Hollande.

RANTZAU (Josias, comte de), maréchal de France, né dans le Holstein, suivit Oxenstiern en France, et y prit du service (1635), fut fait maréchal-de-camp par Louis XIII, se distingua en Franche-Comté, défendit Saint-Jean-de-Losne contre Gallas, combattit en Allemagne, en Flandre, prit Gravelines (1645), Dixmude, Lens, etc. (1646 et 1647), ce qui lui valut le bâton de maréchal de France. Il fut onze mois détenu à la Bastille sous Mazarin, et mourut peu après, en 1650. Il avait successivement perdu dans les combats, un œil, une oreille, un bras et une jambe. On inscrivit sur sa tombe :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts :
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.

RAON-L'ETAPE, ch.-l. de cant. (Vosges), sur la Meurthe, à 16 kil. N. O. de Saint-Dié; 3,517 hab. Salines, potasse; bois de construction. Ruines d'un vieux château construit en 1279. — Dans le même dép. se trouve *Raon-aux-Bois*, à 7 kil. N. O. de Remiremont; 2,000 hab.

RAOUL (ou RODOLPHE), duc de Bourgogne, gendre de Robert, duc de France, qui avait usurpé la couronne sur Charles-le-Simple, fut lui-même élu roi en 923, à la mort de Robert, et quoique Charles vécût encore. Il repoussa les Bulgares qui avaient envahi la France, contint les Normands, mais perdit la Lorraine, qui devint province germanique. Raoul mourut en 936.

RAOUL de Caen, suivit Tancrède en Palestine (1096), et laissa une histoire du héros, intitulée : *Faits et gestes du prince Tancrède pendant l'expédition de Jérusalem* (publiée, 1° par Martène, *Anecdotes*, t. III; 2° par Muratori, *Scriptores rerum italicarum medii ævi*; 3° par M. Guizot, *Mémoires relatifs à l'histoire de France*).

RAOUL OU ROLLON, chef de Normands. *V.* ROLLON.

RAOUL OU RODOLPHE (S.), archevêque de Bourges de 840 à 866, fils d'un comte de Quercy, issu du sang royal, fonda plus. monast. On l'hon. le 21 juin.

RAPALLO, ville et port des États sardes (Gênes), à 24 kil. S. E. de Gênes, sur un petit golfe dit de Rapallo; 2,500 hab. Descente des Français en 1494.

RAPHAEL (S.), archange, dont le nom signifie *Remède de Dieu*, est un des sept anges qui sont toujours en présence de Dieu. Il prit la forme d'un jeune voyageur pour guider Tobie le fils dans son voyage à Ragès, lui fit épouser Sara, fille de Raguel, le ramena dans sa patrie, et lui enseigna le moyen de rendre la vue à son père. On le fête le 12 sept.

RAPHAEL, le plus grand des peintres modernes. Son nom de famille était Sanzio. Il naquit en 1483, à Urbin, eut d'abord pour maître son propre père, peintre médiocre, puis alla recevoir à Pérouse les leçons du Pérugin, qu'il ne tarda pas à surpasser. Il peignit dès l'âge de 17 ans pour l'église de Città di Castello le *Saint-Nicolas de Tolentino*, qui commença sa réputation; fut chargé vers 1503 de reproduire dans la cathédrale de Sienne les principaux faits de la vie de Pie II, entra dès lors en concurrence avec les premiers artistes de l'époque (Léonard de Vinci, Masaccio, Bartolomeo di San Marco), et partagea bientôt leur gloire. En 1508, le Bramante, son oncle, architecte de Jules II, l'appela à Rome, et le fit charger par le pape de décorer de peintures à fresque les salles du Vatican. Cet immense travail l'occupa plusieurs années. Dans le même temps Michel-Ange achevait la grande voûte de la chapelle Sixtine, et il s'établit entre ces deux grands maîtres une rivalité qui dura toute leur vie. Raphaël, sans être inférieur à son rival pour le grandiose des idées et de la composition, le surpassait pour le naturel et la grâce de ses figures. A la mort du Bramante (1514), Léon X mit Raphaël à la tête de presque tous les grands travaux qu'il faisait exécuter à Rome. Non moins habile dans l'architecture que dans la peinture, il fit construire la cour dite des *Loges*, au Vatican, et donna pour la basilique de St-Pierre des plans magnifiques qui, malheureusement, n'ont pas été exécutés. François I tâcha d'attirer Raphaël en France; n'ayant pu y réussir, il voulut du moins avoir plusieurs ouvrages de sa main : l'artiste exécuta pour ce prince *Saint-Michel terrassant l'ange des ténèbres*, une *Sainte-Famille*, (1518), qui est le chef-d'œuvre du genre (on les voit encore au Louvre). Son dernier tableau fut la *Transfiguration* du Seigneur, le plus bel ouvrage qu'ait produit la peinture (il se trouve au Vatican). Raphaël fonda ce qu'on appelle l'école romaine, et forma une foule de peintres du premier ordre, entre autres Jules Romain. Ces illustres élèves le secondaient dans ses travaux, et exécutaient en partie ses conceptions sous ses yeux. Raphaël mourut en 1520, à peine âgé de 37 ans. Il avait hâté sa fin par des travaux excessifs, mais aussi par l'abus des plaisirs. Ce grand maître réunissait tous les genres de perfection : composition, dessin, couleur, grâce et élégance, vigueur, naturel, idéal; on l'a justement surnommé l'*Homère de la peinture*. On distingue dans sa manière trois périodes : une 1re, qui va jusqu'en 1504, où il ne fait guère qu'imiter le Pérugin; une 2e, jusqu'en 1514, où il devient original; une 3e, jusqu'à sa mort, où il se surpasse lui-même. Outre les tableaux que nous avons nommés, on admire surtout : *l'École d'Athènes*, *les Sibylles* et *les Prophètes* dans l'église *della Pace* à Rome; différentes vierges que les amateurs nomment : *la Vierge de Foligno*, *la Vierge au poisson*, *la Vierge à la chaise*, *la Vierge à la perle*, *la Vierge aux quatre pères de l'Église*; *Héliodore chassé du Temple*, *l'Ange délivrant saint Pierre*, une *Sainte-Cécile*, *Galatée*. La *Vie de R.* a été écrite par Quatremère de Quincy, 1824, et Passavant, 1844 (en allem.).

RAPHAEL MAFFEI VOLTERRAN. *Voy.* MAFFEI.

RAPHELENG, dont le vrai nom est *Fr. Ravlenghien*, savant orientaliste, né en 1539, mort en 1597, gendre de l'imprimeur Plantin, enseigna le grec en Angleterre, l'hébreu et l'arabe à l'université de Leyde, eut part à la *Bible polyglotte* de 1571, et laissa un *Lexique* arabe, Leyde, 1613; un *Dictionnaire chaldaïque* (dans l'*Apparat de la polyglotte*), in-4; un *Nouveau-Testament* syriaque, Anvers, 1575, in-4, etc. Il remplaça Plantin dans la direction de l'imprimerie d'Anvers, et dirigea, à partir de 1585, celle de Leyde.

RAPHIA, ville forte, sur les confins de la Syrie et de l'Égypte, entre Gaza et Rhinocolura. Ptolémée IV y battit Antiochus-le-Grand (217 av. J.-C.).

RAPIDA CASTRA, ville de Mauritanie, auj. COLÉAH.

RAPIDE, riv. des États-Unis (Missouri), sort des Black-Hills, par 43° 50' lat. N., et 108° long. O.; court généralement à l'E., et tombe dans le Missouri par 102° 2' long. O., 42° 32' lat. N., après un cours de 600 kil.

RAPIN (Nic.), écrivain du XVIe siècle, né vers 1540 à Fontenay-le-Comte (Poitou), mort en 1608, fut avocat au parlement de Paris, puis lieutenant de robe courte et grand prévot de la connétablie. Il montra beaucoup de zèle pour Henri III et pour Henri IV, combattit à la bataille d'Ivry, et fut un des auteurs de la *Satire Ménippée*. Il a laissé de plus deux livres d'épigrammes latines, des *odes*, *stances*,

sonnets, *épîtres*, a trad. en vers le 28e livre du *Roland Fur.* et chanté les *Plaisirs du gentilh. champêtre.*

RAPIN (René, dit le Père), poëte latin moderne, né à Tours en 1621, mort en 1687, entra chez les Jésuites, et se distingua à la fois comme théologien et comme littérateur; on disait qu'il servait Dieu et le monde par semestre. On a de lui un grand nombre de poésies latines, *odes*, *églogues sacrées*, *poëmes*; son ouvrage le plus estimé dans ce genre est le poëme des *Jardins* (*Hortorum libri IV*), 1665, que l'on place à côté du *Prædium* de Vanière; il fut traduit en français (par Doux bigné, 1773), en anglais, en italien, et fut imité par Delille. Rapin s'exerça aussi comme critique; on a de lui: *Comparaison d'Homère et de Virgile*, 1668; — *de Démosthène et de Cicéron*, 1670; — *de Platon et d'Aristote*, 1671; *Réflexions sur l'éloquence*, 1672; — *sur la Poétique d'Aristote*, 1674; — *sur la philosophie ancienne et moderne*, 1676. Il a encore laissé bon nombre d'écrits théologiques, auj. oubliés.

RAPIN-THOYRAS (Paul DE), historien français, neveu de Pélisson, né à Castres en 1661, mort en 1725. fut avocat, puis militaire. Faisant profession de Calvinisme, il quitta la France après l'édit de 1685, passa en Angleterre et en Hollande, suivit le prince d'Orange (Guill. III) en Grande-Bretagne, fut aide-de-camp du général Douglas, eut part au siége de Limerick, fit l'éducation du jeune duc de Portland, et se retira à Wesel, où il m. Il y rédigea une *Histoire d'Angleterre*, 8 v. in-8, La Haye, 1724, souvent réimprimée, ouvrage pour lequel il avait amassé d'immenses matériaux, mais hostile au catholicisme et plein de faits hasardés. La meilleure édition est celle de Lefebvre. On en a un *Abrégé*, par Falaiseau, La Haye, 1730, 3 vol. in-4 ou 10 vol. in-12.

RAPOLLA, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 2 kil. S. O. de Melfi; 3,000 hab. Jadis évêché, transféré à Melfi en 1528.

RAPP (J.), général français, né à Colmar en 1772, mort en 1821, fut aide-de-camp de Desaix, puis s'attacha au premier consul, fut chargé de faire accepter à la Suisse l'intervention de la France dans ses débats politiques (1802), suivit Bonaparte en Allemagne, culbuta la garde russe à Austerlitz et prit le prince G. Repnin, fut nommé général de division, défendit plus d'un an Dantzick contre 60,000 hommes, et signa une capitulation honorable que les Russes violèrent en retenant prisonnière la garnison (1813). Rapp fut conduit à Kiev où il fut détenu jusqu'en 1814. Après la 2e restauration, il resta en Suisse jusqu'en 1817, puis il se rattacha aux Bourbons et fut nommé pair de France en 1818. On a publié sous son nom des *Mémoires* qui sont apocryphes, mais qui paraissent avoir été rédigés (par M. Bulos) d'après des notes fournies par les amis du général.

RAPPAHANNOCK, riv. des États-Unis (Virginie), sort des Montagnes-Bleues, coule au S. E. et tombe dans la baie de Chesapeak, par 37° 31' lat. N.: cours, 280 kil.

RAPPERSCHWYL, ville de Suisse (Saint-Gall), sur le lac de Zurich (rive droite), à 58 kil. S. O. de Saint-Gall; 2,000 hab. Pont (de 620m) sur le lac. — Cette ville souffrit beaucoup des guerres civiles de la Suisse, fut prise en 1350 par les Zuricois, assiégée en 1444 par ceux de Schwitz.

RAPTY, riv. de l'Hindoustan, prend sa source dans le Népal, elle arrose la partie orientale de l'Aoude, coule au S. E. et va se jeter par deux branches dans la Gogra, après un cours de 225 kil. env.

RAROTONGA, une des îles Harvey, par 162° 0' long. O., 21° 36' lat. S.: 31 kil. de long; 7,000 hab.

RAS (c.-à-d. *cap* en arabe). Les articles qui ne se trouveraient pas ci-dessous doivent être cherchés au nom qui suit ou précède *Ras*.

RASCHID. *Voy.* HAROUN-AL-RASCHID.

RASCIE, dite aussi *Royaume de Rascian*, jadis *Dardanie*, partie orientale de la Servie, où se trouvent les sources de la Tara, de la Pina, de l'Hiber et de la Rasca, fut ainsi nommée des Rafluen, peuples qui en furent longtemps les habitants principaux. Le nom de Rascie n'est connu qu'à partir du IXe siècle. La Rascie fut d'abord une prov. de la Dalmatie; au Xe siècle, elle passa sous la domination des princes de Servie. Vucascin, dernier prince de Rascie, périt dans un combat contre les Turcs en 1371. Lazare, despote de Servie, s'empara de la Rascie après sa mort, et ses successeurs la conservèrent jusqu'en 1458. A la mort de Lazare II (Brankovitch), Mahomet la conquit ainsi que la Servie; les Turcs l'ont toujours possédée depuis, et elle forme auj. le livah de Novi-Bazar. On a donné parfois à la Rascie le nom de royaume. On trouve encore auj. des *Rasciens* dans le sud de la Hongrie; ils y forment une tribu nombreuse, adonnée à l'agriculture et à l'industrie.

RAS-EL-AIN, *Resena*, puis *Theodosiopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), à 110 kil. S. de Réha. Aux environs sont les sources du Khabour, d'où le nom de *Ville aux trois cents fontaines*.

RAS-EL-ENF, *Pentedactylus*, cap d'Égypte. *V.* SOS...

RAS-EL-HAD, *Didymi montes*, cap de l'Arabie, le plus oriental, par 57° 30' long. E., 22° 5' lat. N.

RAS-EL-KHYMA, ville et port d'Arabie (Oman), sur le golfe Persique, à 450 kil. S. E. d'El-Katif. Jadis refuge principal des pirates de ces parages: détruite par les Anglais en 1809, mais relevée depuis.

RASENA, nom que se donnait la population dominante de l'Etrurie, celle qui vers les XIIe et XIe siècles av. J.-C. soumit les Tyrrhènes, Sicules ou Pélasges, précédemment maîtres du pays. Il est à peu près prouvé que Rhètes et Rasena ne sont qu'un même nom, et on en conclut que les Étrusques venaient de la Rhétie. *Voy.* ETRUSQUES.

RASÈS ou RASEZ, pays de France. *Voy.* RAZÈS.

RASIS, médecin arabe. *Voy.* RAZI.

RASORI (J.), médecin, né à Parme en 1766, mort à Milan en 1837, était fils du directeur de la pharmacie de l'hôpital de Parme. Pensionné par le duc de Parme pour aller compléter ses études médicales dans les universités étrangères, il visita dans ce but Florence, Pavie, Londres, Milan. Il fut nommé en 1796 professeur de pathologie, puis recteur à la Faculté de médecine de Pavie. S'étant montré favorable aux idées révolutionnaires, il devint en 1797 secrétaire du ministère de l'intérieur de la république Cisalpine à Milan. Il quitta la ville avec les Français, y rentra après la bataille de Marengo (1801), fut nommé premier médecin du gouvernement, médecin en chef de l'hôpital militaire, et créa des cours de clinique qui obtinrent un grand succès, et où il enseigna une doctrine médicale tout nouvelle. Il perdit ses emplois en 1814, fut impliqué par l'Autriche dans une conspiration, et tenu en prison jusqu'en 1818. Il ne s'occupa plus depuis que de l'exercice de sa profession. Selon Rasori, presque toutes les maladies viennent de causes stimulantes, et c'est par des *contre-stimulants* qu'on doit les traiter: cette doctrine, suggérée par les écrits de Brown, prépara celle de Broussais. On a de Rasori une traduction de Brown en italien, Pavie, 1792, une traduction de la *Zoonomie* de Darwin, 1802; un discours sur le *Prétendu génie d'Hippocrate*; une *Théorie de la phlogose ou inflammation*, 1837, et des *Opuscules*.

RASPE (Rod.-Eric), antiquaire, né à Hanovre en 1737, mort en 1794, professa l'archéologie à Cassel et y fut inspecteur du cabinet des antiquités et médailles du landgrave de Hesse-Cassel. Il commit un vol considérable dans le cabinet pour subvenir à ses dépenses, et fut obligé de s'enfuir en Angleterre. On a de lui une édition des *Œuvres philosophiques latines et françaises de Leibnitz*, contenant

les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, etc., Amsterdam et Leipsick, 1765, in-4; *Catalogue d'une collection générale de pierres gravées anciennes et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe* (en anglais et en français), Londres, 1791, 1 vol. in-4 (rare et recherché), etc.

RASPON (Henri LE). *Voy.* HENRI LE RASPON.

RASTADT, ville murée du grand-duché de Bade (Murg-et-Pfinz), sur la Murg, à 24 kil. S. O. de Carlsruhe; 4,300 hab. Beau château, quatre églises, ..., etc. Industrie active: fabrique d'acier; tabatières de papier mâché fort recherchées. — A Rastadt eurent lieu en 1713 et 1714, entre Villars et le prince Eugène, des conférences qui amenèrent la paix de Bade et assurèrent la possession de l'Alsace à la France. Il s'y tint, de 1797 à 1799, un congrès pour pacifier la France et l'Allemagne; les conférences furent brusquement rompues par l'assassinat des commissaires français (Roberjot et Bonnier), qui furent tués à la porte de la ville. Forteresse fédérale. Occ. un moment en 1849 par les insurgés badois.

RASTIGNAC (Raimond ou Aimery CHAPT DE), d'une famille périgourdine qui compta des princes d'empire, était lieutenant-général de la Haute-Auvergne au temps de la Ligue; il enleva diverses places fortes aux Ligueurs, les battit à Issoire en 1590, défit Joyeuse à Villemur (1592), et fut tué en 1596 à La Fère où il était allé conférer avec Henri IV.

RATÆ CORITANORUM, ville de la Bretagne romaine, auj. LEICESTER.

RATCHIS, duc de Frioul en 737, puis roi des Lombards (744), abdiqua en 749 pour se retirer au monastère du Mont-Cassin, en sortit un moment pour défendre le roy. des Lombards contre Pépin, à la mort d'Astolfe (756), mais y retourna bientôt à la voix d'Etienne II.

RATHAUSBERG, mont. d'Autriche (Tyrol), dans les Alpes Noriques; une galerie de 2,600 mètres, qui traverse le Rathausberg, fait communiquer le Salzbourg et la Carinthie à travers cette montagne.

RATHENOW, ville des États prussiens (Brandebourg), sur la Havel, à 27 kil. N. O. de Brandebourg; ... hab. Victoire de Frédéric-Guillaume, le grand-électeur, sur les Suédois, en 1675.

RATIARIA, auj. *Artsar*, ville de la 1re Mésie, sur le Danube, fut quelque temps ch.-l. de la province.

RATIBOR, ville des États prussiens (Silésie), sur l'Oder, à 65 kil. S. E. d'Oppeln; 4,800 hab. Drap, ..., bonneterie. — Incendiée en 1574; prise par les Prussiens en 1745.

RATISBONNE, *Regensburg* en allemand, *Castra ...*, *Augusta Tiberii* chez les anciens, *Regi-...* et *Ratisbona* en latin moderne, ville du ... de Bavière, ch.-l. du cercle de la Regen, sur le Danube et la Regen, à 100 kil. N. E. de Munich; ... hab. Evêché, cathédrale, belle église Saint-..., palais épiscopal, hôtel-de-ville (où s'assemblait la diète), palais de La-Tour-et-Taxis, monument de Kepler. Gymnase catholique et luthérien, institut d'aveugles, bibliothèque, musée, ... de peinture, observatoire; société botanique. ... de bateaux pour la navigation du Danube. ...rie; commerce de bois, blé, sel.— Cette ville, après avoir été longtemps capitale de la Bavière, ... ville libre et impériale et conserva ce titre jusqu'en 1805. Elle fut prise en 1703 par les Saxons, en ... par les Français, après une bataille de cinq ... (Napoléon y fut blessé). L'évêque de Ratisbonne ... prince d'empire et l'évêché avait le titre de principauté. On l'érigea en archevêché en 1805, ... l'archevêque Ch. de Dalberg devint prince primat ... catholique d'Allemagne; mais en 1810, ce ... fut nommé grand-duc de Francfort, et Ratisbonne fut cédée à la Bavière, qui l'a gardée en 1815. ...17, l'archevêché redevint évêché. Les diètes de l'empire se sont tenues à Ratisbonne depuis 1656 jusqu'à 1806.— On nomme *Ligue de Ratisbonne* une ligue formée en 1524 par les Catholiques pour s'opposer aux progrès de la Réforme.

RATNA-POURA, ville d'Asie. *Voy.* AVA.

RATONEAU, petite île de la Méditerranée, à 4 kil. S. O. de Marseille. Fort et batterie pour défendre le port de cette ville.

RATZEBOURG, ville de Danemark, ch.-l. de la prov. de Lauenbourg, dans une île, au milieu d'un lac dit aussi de Ratzebourg, à 19 kil. S. E. de Lubeck; 2,000 hab. Jadis évêché. Bombardée et prise en 1693 par les Danois. Une partie de cette ville appartient à la principauté mecklembourgeoise de Ratzebourg. —Cette principauté (qui avant 1748 était évêché souverain) est dans le grand-duché de Mecklembourg-Strélitz, dont elle forme la partie E.; elle a au S. et au S. O. le duché de Lauenbourg, à l'O. la république de Lubeck, au N. et à l'E. le Mecklembourg-Schwérin; elle a pour ch.-l. Schœnberg, et prend son nom de la ville de Ratzebourg dont elle ne possède cependant que la plus petite partie.

RAU (Chrétien), en latin *Ravius*, orientaliste, né en 1603 à Berlin, mort en 1677, rapporta d'Orient plusieurs manuscrits précieux, professa en Hollande, en Angleterre, à Kiel, à Francfort-sur-l'Oder, et laissa, entre autres ouvrages: une traduction latine des liv. 5, 6, 7, des *Sections Coniques* d'Apollonius de Perge et une *Grammaire générale des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, éthiopienne*, Londres, 1650. — Un autre Rau, Sébald-Foulques-Jean, né à Utrecht en 1765, mort en 1807, est aussi connu comme orientaliste. Il professa à l'université de Leyde, et fut pasteur de l'église wallonne de cette ville. Il a laissé: *De poeseos hebraïcæ præ Arabum præstantia*, Leyde, 1800; *De poeticæ facultatis excellentia, spectata in tribus poetarum principibus, scriptore Jobi, Homero et Ossiano*, Leyde, 1800, etc.

RAU (J.-J.), chirurgien et anatomiste distingué, né en 1668 à Baden en Souabe, mort en 1719, exerça son art à Amsterdam, fut appelé à Leyde en 1713, y enseigna l'anatomie et la chirurgie, et devint recteur de l'Académie de cette ville. Il se fit de la réputation par ses dissections et par son habileté à pratiquer l'opération de la taille; on a, mais à tort, donné son nom au procédé de la taille inventé par le frère Jacques. On a de lui quelques écrits, entre autres: *De methodo discendi anatomen*, Leyde, 1713.

RAUCOURT, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 11 kil. S. de Sedan; 1,200 hab. Boucles d'acier.

RAUCOURT (Fr.-Marie-Antoinette SAUCEROTTE), actrice, née à Nancy en 1756, était fille d'un comédien de province. Elle débuta à Paris à 16 ans, dans la tragédie, s'acquit de prime abord un renom éclatant, qu'elle dut autant à sa beauté qu'à son talent, se prononça très vivement contre la révolution, subit six mois de prison en 1793, fonda (rue de Louvois) un second Théâtre Français, qui fut fermé par ordre du Directoire, reparut sur le premier en 1799, fut richement pensionnée de Bonaparte, qui la chargea d'organiser les troupes de comédiens français qui devaient parcourir l'Italie, puis revint vivre dans la retraite à Paris, où elle mourut en 1815. Le clergé de Saint-Roch ayant refusé l'entrée de l'église à son corps, la multitude enfonça les portes du sanctuaire, et y commit des désordres scandaleux.

RAUCOUX, bourg de Belgique. *Voy.* ROCOUX.

RAUDII CAMPI, vaste plaine de la Gaule Cisalpine, à 36 kil. au N. O. de *Mediolanum* (Milan), fameuse par la défaite des Cimbres en 101. C'est ce que l'on appelle souvent la bataille de Verceil.

RAUGRAVES (*Comites hirsuti*, c.-à-d. comtes des pays âpres ou hérissés de montagnes). On nommait ainsi certains comtes dont les possessions étaient situées dans des pays montagneux. Ils possédaient les villes d'Alzey, Germersheim, Creutznach, Simmeren, Rockenhausen, Beimberg, qui formaient ce qu'on

app. le *Raugraviat* Connus dès le xe s., ils ont encore auj. des représent. en Fr. sous le nom de *Rougraves*. Leurs biens passèrent en partie aux élect. palatins.

RAULIN (Jean), prédicateur, né à Toul en 1443, mort en 1514, dirigea quelque temps le collége de Navarre, puis se retira dans l'abbaye de Cluny et réforma cet ordre. On a de lui, entre autres ouvrages, un recueil de *Sermons*, Paris, 1642. On y trouve, comme dans tous les sermons de l'époque, un singulier mélange de sérieux et de comique.

RAURACI, partie du *Sundgau* et du *canton de Bâle*, peuple de la Germanique 1re, de tous le plus au S. Leurs villes principales étaient *Augusta Rauracorum* (auj. Augst), *Basilia* (auj. Bâle).

RAVAILLAC (Fr.), le meurtrier d'Henri IV, né à Angoulême vers 1579, fut successivement clerc, valet de chambre, maître d'école et solliciteur de procès dans sa ville natale, et porta l'habit de frère convers pendant un voyage qu'il fit à Paris. Obsédé de prétendues visions, entendant dire que Henri allait déclarer la guerre au pape, il crut faire un acte méritoire en l'assassinant (14 mai 1610). Arrêté sur-le-champ, il fut tenaillé et écartelé le 27 mai suivant. On soupçonna qu'il avait des complices, mais on ne put les découvrir.

RAVEI, *Hydraotes* des anciens, riv. du Lahore, une des cinq branches du Pandjnad, sort de l'Himalaya, coule au S. O., et tombe dans le Tchennab par 70° long. E., 30° 43' lat. N. Cours, 700 kil.

RAVELLO, ville du roy. de Naples (Principauté Cit.), à 14 kil. O. de Salerne; 1,600 hab. Evêché.

RAVENNE, *Ravenna*, ville des États ecclésiastiques, ch.-l. de légation, à 280 kil. N. E. de Rome, sur la riv. de Montone, à 8 kil. de son embouchure dans l'Adriatique; 16,000 hab. Archevêché. La ville est d'un aspect sombre, les rues étroites et les maisons anciennes. On remarque la cathédrale, le tombeau du Dante (au coin de l'église des Franciscains); plusieurs monuments antiques (les ruines du palais de Théodoric, la Porte-d'Or, etc.). Quelques fabriques de soie. — Fondée par une colonie de Thessaliens, occupée ensuite par les Étrusques, les Sabins, les Gaulois Sénonais, Ravenne tomba au pouvoir des Romains l'an 234 av. J.-C.; elle devint alors ville municipale. Les empereurs l'embellirent; Ravenne avait à cette époque un port magnifique, que des atterrissements successifs ont comblé. Neuf ans après le partage de l'empire, qui eut lieu en 395, Honorius fit de Ravenne la capitale de l'empire d'Occident (404). Odoacre, roi des Hérules, Théodoric, roi des Ostrogoths, y fixèrent leur résidence. Après la destruction de l'empire ostrogoth par Narsès, Ravenne devint, en 568, la capit. d'un exarchat (*Voy.* ci-après). Elle fut prise en 752 par Astolfe, roi des Lombards. Pépin-le-Bref l'enleva deux ans après à ce prince et la donna au Saint-Siége. Au moyen âge, Ravenne recouvra quelque temps sa liberté, mais elle fut bientôt soumise par les Bolonais, puis par les Vénitiens (1440), et, après la bataille d'Agnadel (1509), restituée au pape. Elle était alors la capitale de la Romagne. En 1512, les Français, commandés par Gaston de Foix, y remportèrent sur les Espagnols une victoire éclatante; mais Gaston y périt. L'archevêque de Ravenne était anciennement primat de l'Exarchat et prétendait rivaliser avec le pape; mais dans un concile tenu en 679, il fut obligé de renoncer publiquement à ses prétentions à l'indépendance.

RAVENNE (légation de), prov. des États de l'Église, entre celles de Ferrare au N., de Bologne au N. O., de Forli au S. E., la Toscane au S. O. et au S., et l'Adriatique à l'E. : 80 kil. sur 35. Elle est formée de la partie septentrionale de l'ancienne Romagne.

RAVENNE (exarchat de), la principale province de l'Italie grecque, comprenait le S. de la Vénétie, l'E. de l'Emilie et la Flaminie : sa partie mérid. s'allongeait entre les Apennins et l'Adriatique; il avait pour voisins à l'O. les duchés lombards et le duché de Rome; Ravenne en était la capit., ainsi que de toute l'Italie grecque. Les autres villes remarquables étaient : 1° au N. du Pô, Oderzo, Padoue, Adria; 2° au S. du Pô et au N. de Ravenne, Bologne, Ferrare; 3° au S. de Ravenne, les cinq villes de la Pentapole. — L'exarchat était ainsi nommé, parce qu'il était régi directement par l'*exarque* ou vice-roi d'Italie, dont le pouvoir s'étendait, avant l'invasion des Lombards, sur toute la péninsule, et qui même, après cet événement, conserva autorité sur toute l'Italie grecque, même sur Rome. — L'existence propre de l'exarchat ne date que de l'an 568 (Narsès, le vainqueur des Goths, ayant porté le titre de duc d'Italie de 554 à 568). Il fut détruit en 752 par Astolfe, roi des Lombards, après avoir duré 184 ans, et avoir eu 18 exarques. Ces exarques sont:

Longin,	568	Olympius,	649
Smaragde,	584	Théodore I, 2e fois,	652
Romain,	590	Grégoire,	666
Callinique,	597	Théodore II,	678
Smaragde, 2e fois,	602	Jean Platyn	687
Lemigius ou Remigius,	611	Théophylacte,	702
Eleuthère,	616	J. Rhizocope,	710
Isaac,	619	Eutychius,	711
Platon,	638	Scholastique,	713
Théodore I (Calliopas),	648	Paul,	727
		Eutychius, 2e f.,	728-752

RAVENNE (Jean DE), né vers 1350 près de Ravenne, mort vers 1420, fut l'élève de Pétrarque et l'un des restaurateurs des lettres en Italie. Il tint à Bellune, puis à Udine et à Florence de célèbres écoles d'où sortirent une foule de savants. — On l'a confondu avec un autre Jean de Ravenne, chancelier de François de Carrare, dont on possède plusieurs manuscrits.

RAVENNE (l'Anonyme de). On désigne sous ce nom l'auteur inconnu d'un traité de géographie dont le manuscrit fut trouvé à Ravenne, et qui fut publié pour la première fois à Paris par dom Porcheron sous ce titre : *Anonymi Ravennatis de geographia libri V*, 1688, in-8. L'éditeur présume que cet auteur vécut au VIIe siècle. Ce n'est qu'une compilation médiocre, qui fourmille de solécismes et de barbarismes.

RAVENSBERG, ancien comté d'Allemagne, actuellement compris dans les États prussiens (Westphalie), partie dans la régence de Minden, partie dans le cercle de Halle. Capit., Bielefeld.

RAVENSBURG, ville murée du Wurtemberg (cercle du Danube), à 80 kil. S. O. d'Ulm; 3,500 hab. Tissus à l'instar de Manchester; papeterie, etc.

RAVENSTEIN ou RAVESTEIN, ville de Hollande (Brabant septent.), à 27 kil. N. E. de Bois-le-Duc; 1,200 hab. — Jadis chef-lieu d'une seigneurie fort petite (14 villages), mais fameuse comme ayant été annexée depuis 1397 au comté de Clèves, et par suite ayant fait partie de la succession de Juliers. Le traité de Dusseldorf (1624) la donna aux palatins de Neubourg, et elle resta toujours dans la maison palatine jusqu'au traité de Lunéville (1801), qui la comprit dans la Hollande.

RAVISIUS TEXTOR (J. TIXIER DE RAVISI, dit en lat.), savant français, né en 1480 à Saint-Saulge en Nivernais, mort en 1524, fut recteur de l'Université de Paris (1520), et composa plusieurs ouvrages classiques : *Opus epithetorum*, 1518-1606; *De prosodia libri IV*; *Officina vel Naturae historia per locos*, 1522, espèce d'encyclopédie souvent réimprimée.

RAVIUS. *Voy.* RAU.

RAWICZ, ville des États prussiens (Posen), à ... kil. S. de Posen; 7,800 hab. — Fondée par des réfugiés d'Allemagne après la guerre de Trente-Ans. Brûlée en 1707 et 1802.

RAWLEIGH (Walter). *Voy.* RALEIGH.

RAWLINSON (Richard), savant anglais, né vers 1700, mort en 1755, fonda une chaire d'anglo-saxon dans l'université d'Oxford, à laquelle il laissa, par testament, ses manuscrits, ses médailles et sa bibliothèque. Ce savant a fait de riches collections pour la continuation de l'*Athenæ Oxonienses* de Wood. Il a composé une *Histoire d'Oxford*, a traduit plusieurs ouvrages français, et a contribué à la publication d'un grand nombre d'écrits sur l'histoire et les antiquités.

RAY ou **WRAY** (J.), en latin *Raius*, naturaliste anglais, né dans le comté d'Essex en 1628, mort en 1705, professa successivement le grec, les humanités, les mathématiques à Cambridge, prit les ordres (1660), refusa son adhésion à l'acte d'uniformité (1662), abandonna ses places, fit avec le jeune Fr. Willoughby, son élève, qui partageait son goût pour l'histoire naturelle, de longs voyages scientifiques en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne. Ray est un des hommes qui ont le mieux mérité de la zoologie et de la botanique. On lui doit : *Catalogus stirpium Cantabrig.*, etc., 1660 ; avec 2 suppléments, 1663 et 1685 ; *Stirpium europæarum extra Britannias nascentium sylloge*, Londres, 1696, in-8 ; *Historia plantarum*, Londres, 1686-1688-1704, 3 vol. in-fol. ; *Synopsis methodica piscium*, 1713, in-8, etc. : on lui doit aussi la *Sagesse de Dieu manifestée dans les œuvres de la création*, en anglais, 1691.

RAYAS, nom injurieux donné par les Turcs aux Chrétiens qui habitent leurs états. Les *Rayas* ont à subir, de la part des Musulmans, toutes sortes de mauvais traitements et d'avanies.

RAYMOND ou **RAIMOND** (S.), 3e général des Dominicains, né en 1175 à Penafort (Catalogne), mort en 1275 à Barcelone, dans sa 100e année, a contribué à l'introduction de l'inquisition en Aragon et dans le sud de la France. Il compila un recueil de *Decrétales*, Mayence, 1473. On l'honore le 23 janvier.

RAYMOND (Joachim-Marie), général français, né à Serignac (Tarn) en 1755, mort en 1798, s'embarqua en 1775 pour les Indes-orient., obtint la faveur du souverain du Décan, Nizam-Ali, qui l'éleva aux plus hautes dignités. Il ne se servit de son crédit que pour établir la prépondérance des Français dans cette partie de l'Inde ; mais une mort prématurée interrompit au milieu de ses vastes projets. On soupçonna qu'il avait été empoisonné.

RAYMOND (Jean-Michel), chimiste, né à Saint-Vallier (Drôme) en 1756, mort en 1837, fonda à Saint-Vallier un établissement pour le blanchiment des toiles, devint en 1795 préparateur de chimie à l'École polytechnique, professa la chimie à l'école centrale de l'Ardèche (1802), puis à Lyon, et quitta sa chaire en 1818 pour surveiller une fabrique de produits chimiques qu'il avait établie à Saint-Vallier. Raymond mérita en 1812 un prix de 8000 fr. pour la découverte d'une couleur aujourd'hui connue sous le nom de *Bleu-Raymond*.

RAYMOND, comtes de Toulouse. *Voy.* TOULOUSE.

RAYMOND-BÉRENGER. *Voy.* PROVENCE.

RAYMOND DE SÉBONDE. *Voy.* SÉBONDE.

RAYMOND DU PUY. *Voy.* PUY.

RAYMOND LULLE. *Voy.* LULLE.

RAYNAL (Guill.-Thom.-Fr.), écrivain français, né à Saint-Geniez en 1713, mort en 1796, reçut les ordres, fut quelque temps Jésuite, et eut du succès comme professeur et prédicateur, puis fut attaché à l'église de Saint-Sulpice, finit par se faire homme de lettres, et obtint la rédaction du *Mercure*, ce qui assura son existence : il était lié avec les philosophes. On a de lui : *Histoire du stathoudérat*, ouvrage médiocre, 1745 ; l'*Histoire du parlement d'Angleterre*, 1750 ; l'*Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux-Indes*, Amsterdam, 1770, 4 vol. in-8 (souvent réimprimé), ouvrage qui a fait sa réputation, mais qui est plein de déclamations politiques et antireligieuses et qui fut mis à l'*Index*; il fut aidé dans la rédaction par Diderot et Pechméja. On a encore de lui les *Mémoires historiques de l'Europe*, 1772, 3 vol. in-8, et quelques autres compilations. Il donna en 1780 une nouvelle édition de l'*Histoire philosophique des Indes* (Genève, 10 vol. in-8). Cette édition, encore plus hardie que la précédente, fut condamnée en 1781. L'auteur s'expatria pour quelques années, et ne rentra en France qu'en 1788. Néanmoins, il ne donna point dans les excès de la révolution, et crut devoir, dans une lettre à l'Assemblée Nationale en 1791, désavouer les doctrines démagogiques. Il mourut en 1796, à 83 ans, dépouillé de tout ce qu'il possédait.

RAYNOUARD (Fr.-Juste-Marie), homme de lettres, né en 1761 à Brignoles (Var), mort à Passy en 1836, fut 15 ans avocat à Draguignan, fut nommé en 1791 suppléant à l'Assemblée Législative, donna en 1805 les *Templiers*, tragédie qui eut le plus grand succès, entra dès 1807 à l'Académie Française (dont il devint secrétaire perpétuel en 1817), fut membre du Corps Législatif, rédigea en 1813 la fameuse adresse qui prépara la chute de l'empereur, et siégea à la Chambre des députés en 1814. On lui doit de savantes recherches sur la langue romane ; il fit paraître de 1816 à 1824 un *Choix de poésies originales des troubadours* (6 vol. in-8), auquel il joignit une grammaire romane, et donna en 1835 un nouv. *Choix de poésies*, 2 v. in-8, que devait suivre un *Lexique roman* (pub. en 1838-44, 6 v. in-8). Il a aussi laissé des *Recherches historiques sur les Templiers*, 1813 ; un *Historique du droit municipal en France*, 1829, et quelques poésies manuscrites.

RAZ (LE), *Calbium prom.*, cap de France sur l'Atlantique, forme une des extrémités les plus occidentales du dép. du Finistère, à 17 kil. O. de Pontcroix, et vis-à-vis l'île de Seyn. — *Voy.* RAS.

RAZELM, *Halmyris*, lac de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'anc. Bulgarie, au S. et près de l'embouchure du Danube, communique avec ce fleuve et la mer Noire : 60 kil. sur 50.

RAZÈS, anc. petit pays de France, dans le Bas-Languedoc, avec le titre de comté. Limoux en était le ch.-l. Il est auj. compris dans le S. du dép. de l'Aude, et le N. O. de celui des Pyrénées-Orientales.— Le comté de Razès fut donné à Bernard II, comte de Toulouse, en 871, par Charles-le-Chauve ; il passa ensuite aux comtes de Carcassonne et à Simon de Montfort ; Amaury, fils de ce dernier, l'offrit à Phil.-Aug. en 1222 ; il revint définitivement à la couronne en 1258, sous saint Louis.

RAZI (Mohammed-Aboubekr-Ibn-Zakaria), célèbre médecin arabe, né vers 850 dans le Khoraçan, à Rei ou Razi (l'anc. Ragès), mort vers 923 ; avait beaucoup voyagé en Syrie, en Egypte, en Espagne ; il dirigea les hôpitaux de sa ville natale et de Bagdad. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, dont plusieurs ont été traduits en latin, entre autres : *Ad Almansorem libri decem*, Venise, 1510, in-fol. ; *Havi seu Continens*, Brescia, 1486, 2 vol. in-4 ; Venise, 1509, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvrages sont des espèces d'encyclopédies médicales, qui pendant longtemps servirent de base à l'enseignement, même en Europe. On a encore de lui un *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, fort estimé.

RÉ ou **RHÉ** (île de), en latin *Cracina*, *Rea*, *Reacus*, île de France, sur la côte du dép. de la Charente-Infér., dont elle dépend : 22 kil. sur 7 ; 15,885 hab. L'île forme 2 cant., qui comprennent 8 comm., et qui ont pour ch.-l. St-Martin et Ars. Quatre forts la défendent. Sol sablonneux, peu fertile ; vins médiocres ; marais salants ; pêche.—Longtemps soumise aux Anglais, réunie à la couronne par Charles VII, attaquée vainement par les Anglais en 1627, et fortifiée par Louis XIV. Bon port, à La Flotte.

READING, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Berks, au confluent du Kenneth et de la Tamise, à 60 kil. O. de Londres ; 15,900 hab. Hôtel-de-ville, tour de l'église Sainte-Marie. Gaze et rubans, toile à voiles, épingles. Très bon commerce. Patrie de Laud, archevêque de Cantorbéry. Ville très ancienne ; ruines d'une célèbre abbaye. — Une autre Reading, aux États-Unis (Pensylvanie), sur le Schuylkill, à 100 kil. N. O. de Philadelphie, comptait en 1840 8,410 hab. (la plupart Allemands).

RÉAL, riv. du Brésil, tombe dans l'Océan, à 31 kil. S. O. de Sergipe-do-Rey, après avoir servi de limites entre les prov. de Bahia et de Sergipe-do-Rey. Cours, 310 kil.

RÉAL (André), conventionnel, né en 1752 à Grenoble, mort en 1832, était avocat à Grenoble en 1789. Député à la Convention en 1792, il se montra modéré, vota pour la détention du roi, s'occupa surtout de finances, fut envoyé en mission auprès de l'armée des Alpes (1795), comprima les mouvements séditieux de Toulon, Aix, Marseille, fit en 1796 partie du conseil des Cinq-Cents, présenta un projet sur le régime hypothécaire qui fut converti en loi, entra en 1800 dans la magistrature, devint en 1812 président de la cour de Grenoble, se démit après la Restauration, et depuis vécut dans la retraite.

RÉAL (Pierre-Franç., comte), préfet de police sous l'Empire, né v. 1765 au bourg de Chatou près de Paris, mort en 1834, était en 1789 procureur au Châtelet. Il se lia avec Danton, fut nommé après le 10 août accusateur public, puis procureur de la commune de Paris, fut emprisonné par Robespierre après la mort de Danton, et ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor ; depuis cette époque, il remplit avec éclat les fonctions de défenseur officieux près des tribunaux ; il rédigea en même temps plusieurs journaux de l'opposition. Au 18 brumaire, il seconda Bonaparte, qui l'appela au conseil d'Etat, puis le nomma adjoint au ministère de la police ; c'est lui qui découvrit en 1804 les projets de G. Cadoudal. Nommé préfet de police pendant les Cent-Jours, il fut exilé à la seconde Restauration, se retira dans les Pays-Bas, puis aux États-Unis, et ne rentra en France qu'en 1818. On a de lui quelques écrits politiques.

RÉALISTES, secte scholastique opposée à celle des Nominaux, soutenait que les idées générales ont un objet réel, séparé à la fois des choses et de notre esprit. Cette doctrine, qui a son origine dans la philosophie de Platon, domina au moyen âge, et eut pour principaux défenseurs aux XI[e] et XII[e] siècles saint Anselme de Cantorbéry, Guillaume de Champeaux, Amaury de Chartres, saint Thomas, etc. Les Réalistes firent condamner les Nominaux comme hérétiques dans plusieurs conciles. Ils ont été à leur tour vivement combattus par la plupart des philosophes modernes (*Voy.* NOMINAUX) ; le Réalisme compte aujourd'hui fort peu de partisans.

RÉALMONT, ch.-l. de cant. (Tarn), à 17 kil. S. d'Alby ; 2,660 hab. Houille, fabrique d'étoffes.

RÉALVILLE, ville du dép. de Tarn-et-Garonne, sur l'Aveyron, à 8 kil. S. O. de Caussade ; 3,030 hab.

RÉATE, auj. *Rieti*, ville de l'Ombrie, sur les confins du pays des Sabins. Cybèle y était vénérée.

REAUMUR (René-Ant. FERCHAULT DE), physicien et naturaliste, né à La Rochelle en 1683, mort en 1757, fut reçu à l'Académie des Sciences dès 1708, et pendant 50 ans porta ses recherches sur l'histoire naturelle, la physique générale et la technologie. Ses travaux sur la cémentation et l'adoucissement des fers fondus, sur la fabrication du fer-blanc, sur la porcelaine, sont au nombre des plus utiles et des plus beaux que puisse citer la science. On lui doit le thermomètre qui porte son nom, et qui est divisé en 80 degrés : il le fit connaître en 1731. Réaumur est l'auteur de la première méthode botanique à laquelle on ait pu donner le nom de système. Il contribua par son influence, plus encore que par ses travaux, à l'essor que prirent les sciences d'observation et d'application au XVIII[e] siècle. Outre nombre de *Mémoires* insérés dans le Recueil de l'Académie des Sciences, on lui doit des *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, 6 vol. in-4, 1734-42 ; un *Traité sur l'art de convertir le fer en acier et d'adoucir le fer fondu*, 1722, etc.

RÉAUX ou **REALISTES**. *Voy.* RÉALISTES.

RÉAUX (TALLEMANT DES). *Voy.* TALLEMANT.

REBAIS, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 11 kil. N. E. de Coulommiers ; 1,200 hab. Commerce de grains et laine. — Ruines d'une abbaye de Bénédictins fondée en 634. Ecole milit. supprimée en 1793.

REBECCA, fille de Bathuel, et femme d'Isaac, fût mère d'Esaü et de Jacob.

REBECQUE (Benj.-Constant DE). *Voy.* CONSTANT.

REBOULET (Simon), né à Avignon en 1687, mort en 1752, entra chez les Jésuites, puis se fit avocat. Il est auteur d'une *Histoire de Louis XIV*, Avignon, 1742-44, 3 vol. in-4 ; de l'*Histoire de Clément XI*, Avignon, 2 vol. in-4 ; de l'*Histoire de la congrégation des filles de l'Enfance*, 1734, 2 vol. in-12 ; des *Mémoires du chevalier de Forbin*, etc.

RECANATI, *Recinctum*, ville murée de l'Etat ecclésiastique (Macerata-et-Camerino), près de l'Adriatique, à 6 kil. S. O. de Lorete ; 4,000 hab. Évêché érigé en 1240 et réuni à celui de *Lorette* au XVI[e] siècle. Aux environs, bel aqueduc.

RÉCARÈDE I, dit *le Catholique*, roi des Wisigoths d'Espagne (586-601), fit anathématiser l'arianisme au III[e] concile de Tolède (589), repoussa de ses états le roi Gontran, déploya autant de bonté que de ferveur pour l'Église. Il fut le premier qui se fit couronner solennellement. — Recarède II, roi wisigoth, fils et successeur de Sisebut (en 620 et 21), ne règna que quelques mois.

RECEY-SUR-OURCE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur l'Ource, à 17 kil. N. E. d'Aignay ; 1,036 hab.

RÉCHABITES, secte juive fondée par Jonadab, fils de Réchab, sous le règne de *Jéhu*. Ils prétendaient observer rigoureusement la loi de Moïse, s'abstenaient du vin, vivaient sous des tentes, ne cultivaient point la terre et ne possédaient rien en propre.

RECHICOURT-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (Meurthe), à 17 kil. S. O. de Sarrebourg ; 900 hab.

RECHT, grande ville de l'Iran, ch.-l. de la prov. de Ghilan, à 10 kil. de la baie d'Inzéli, à 310 kil. S. E. de Tauris, par 47° 22' long. E., 37° 17' lat. N. 60,000 hab. Manufactures de soie. Recht est un des principaux entrepôts de la mer Caspienne ; elle commerce surtout avec Astracan.

RECKENITZ, riv. d'Allemagne, entre le grand duché de Mecklembourg-Schwérin et la régence prussienne de Stralsund ; cours 150 kil.

RECKLINGHAUSEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 26 kil. N. O. de Dortmund ; 5,00[illegible] hab. Toile, brasseries, distilleries de grains.

RÉCOLLETS, religieux réformés de l'ordre de S. François, s'établirent d'abord en Espagne, puis en Italie et furent introduits en France, à Nevers, en 159[illegible] par le duc L. de Gonzague. Ainsi appelés du mot latin *recollectus* (recueilli), à cause de leur recueillement.

RÉDEMPTION (ordre de la). *Voy.* MATHURINS.

RÉDEMPTORISTES. *Voy.* LIGUORI.

REDI (Fr.), naturaliste italien né à Arezzo en 1626, mort en 1697, s'établit de bonne heure à Florence, y devint médecin des ducs de Toscane Ferdinand II et Cosme III, et cultiva à la fois les sciences et les lettres. Il est connu surtout par ses *Expériences sur la génération des insectes*, Florence, 1688, in-4, en italien, trad. en latin, Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. Redi est un des meilleurs observateurs qu'ait eus l'Italie. On a encore de lui des poésies fort estimées, et même des recherches gram[illegible]

nsticales. Ses *Œuvres* forment 6 vol., Venise, 1712.

REDJEB, pacha, né en Anatolie, avait été chef de klephtes (voleurs). Il prit du service dans l'armée ottomane, s'éleva par l'intrigue plus que par les talents militaires au rang de beglerbeg de Roumélie, et de séraskier (1689), fut vaincu à Passarovitz par Louis de Bade, perdit encore la bataille de Nissa, qui ouvrit la Bulgarie aux Impériaux. Soliman III le fit étrangler.

REDNITZ, *Radantia*, riv. de Bavière, naît à 7 kil. N. O. de Pappenheim, reçoit le Roth à droite et la Rézat proprement dite à gauche, coule au N., reçoit encore la Pegnitz, et prend alors le nom de Regnitz; elle se jette dans le Mein après un cours de 100 kil. On lui donne quelquefois le nom de *Basse-Rézat* ou *Rézat de Franconie* avant son confluent avec la Rézat propre. Charlemagne avait essayé de la réunir à l'Altmuhl: ce qui a été récemment exécuté.

REDON, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 60 kil. S. O. de Rennes, sur la Vilaine; 4,508 hab. Port abordable à l'aide de la marée; grand bassin, canal. Trib. de 1re inst., collége communal. Entrepôt de sel, construction de navires, commerce de bois. Vin blanc estimé. Jadis célèbre abbaye de Bénédictins fondée en 818. — L'arr. de Redon a 7 cantons (Bain, Fougeray, Guichen, Maure, Pipriac, Redon et le Sel), 46 communes et 76,884 hab.

REDONES, peuple de la Gaule dans la Lyonnaise 3e, à l'O. des *Diablintes*, des *Arvii* et des *Andecavi*. Ch.-l., *Condate* ou *Redones* (auj. *Rennes*).

REDOUTÉ (P.-Joseph), peintre de fleurs, né en Belgique en 1759, mort à Paris en 1840, vint de bonne heure s'établir en France (1784), où son talent fut bientôt distingué, fut chargé avec Gérard Van Spaendonck de dessiner les plantes pour le cabinet du roi, et enseigna le dessin des fleurs au Jardin-des-Plantes. Entre autres collections, il a publié les *Liliacées*, 8 vol. in-fol. (486 pl.); les *Roses* (228 pl.); la *Flora Atlantica*, de M. Desfontaines; la *Flora borealis Americana*; les *Plantes* du jardin de la Malmaison; la *Flore de Navarre*, l'*Histoire des champignons*, l'*Histoire des plantes grasses*, etc.

RED-RIVER. *Voy.* ROUGE (RIVIÈRE).

REDRUTH, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 80 kil. S. O. de Launceston; 9,000 hab. Aux env. étain, cuivre. Elle se nommait jadis ville des Druides.

REES (Abraham), savant anglais, né dans le pays de Galles en 1743, d'une famille de ministres dissidents, mort en 1825, fut vingt ans professeur de mathématiques à l'institut d'Hoxton près de Londres, puis eut la chaire de théologie et de sciences naturelles au collége d'Hackney. Il donna d'abord une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* de Chambers, puis publia lui-même un nouvel ouvrage du même genre, la *New Cyclopædia* (Londres, 1803, etc., 44 vol. gr. in-8), monument d'une immense érudition, dans l'exécution duquel il eut de nombreux collaborateurs.

RÉFORME. On donne ce nom à la révolution opérée dans la Chrétienté au XVIe siècle, et qui sépara de l'Église romaine une grande partie de l'Europe. Déjà plusieurs fois les Albigeois en France, Arnauld de Brescia en Italie, Wiclef en Angleterre, Jean Huss en Bohême s'étaient élevés contre l'Église rom. et avaient refusé de se soumettre à son autorité; mais ils avaient échoué, et leurs partisans avaient disparu peu à peu. Luther, qui marcha sur leurs traces, commença à dogmatiser en 1517, et entraîna une partie de l'Allemagne. Zwingle introduisit la réforme en Suisse; Calvin la répandit à Genève et dans une grande partie de la France; Knox en Écosse; Henri VIII l'établit en Angleterre. Aujourd'hui les partisans de la réforme se sont répandus dans la plus grande partie du Nouveau-Monde, et s'élèvent à plus de 60,000,000 d'individus; mais aussi ils se sont subdivisés en un nombre infini de sectes particulières: Zwingliens, Luthériens, Calvinistes, Presbytériens, Anglicans, Arminiens, Quakers, Méthodistes, etc. *Voy.* ces noms.

RÉFORMÉS, nom par lequel on désigne généralement tous ceux qui, depuis le XVIe siècle, adoptèrent les idées nouvelles en religion. Les Calvinistes le prenaient plus particulièrement que les Luthériens, pendant les guerres de religion au XVIe siècle. Les Catholiques les appelaient *prétendus Réformés*.

REFUGIO, île de l'Océanie. *Voy.* CAEN (île de).

RÉGALE, droit qu'exerçait le *roi* de France de percevoir les fruits des évêch. et monastères vacants, et de pourvoir pendant ce temps-là aux bénéfices qui étaient à la collation de l'évêque. Ce droit fut presque toujours contesté aux rois par les papes, surtout le droit de collation, qui était appelé *régale spirituelle*. Ce fut l'occasion de vifs débats entre Louis XIV et Innocent XI.

REGEN, riv. de Bavière, sort des monts Bœhmerwald, à 22 kil. N. E. de la ville de Regen, coule généralement au S. O., et tombe dans le Danube, vis-à-vis de Ratisbonne (en allemand *Regensburg*), après un cours de 140 kil. — Elle donne son nom au cercle de la Regen, borné au N. par celui du Haut-Mein, au S. par ceux de l'Isar et du Haut-Danube. Ch.-l., Ratisbonne: 160 kil. sur 80; 420,000 hab. Climat doux et sain. Grains, fruits, lin; fer, cuivre, plomb, soufre, houille, carrières. Forges, verreries.

RÉGENCE (LA). On désigne spécialement sous ce nom l'époque qui s'écoula depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la majorité de Louis XV (1715-1723), et pendant laquelle Philippe, duc d'Orléans, fut chargé du gouvernement avec le titre de *régent*. Ce fut une époque de corruption et d'agiotage. *Voy.* ORLÉANS (Philippe II, duc D'), LAW, etc.

RÉGENCES BARBARESQUES. On désigne quelquefois ainsi les États du N. O. de l'Afrique; c'est ainsi que l'on dit: les *régences de Tripoli*, *de Tunis*, *d'Alger*, etc.

RÉGENT, nom par lequel on désigne celui qui exerce le pouvoir souverain à la place du roi absent, mineur ou incapable. On l'applique spécialement à Philippe, duc d'Orléans, régent pendant la minorité de Louis XV; — et à Georges, prince de Galles (depuis Georges IV), qui gouverna pendant la démence de son père, Georges III, de 1811 à 1820.

REGGIO, nom commun à deux villes d'Italie très distinctes et très éloignées l'une de l'autre.

La première, le *Regium* ou *Rhegium Lepidi* des Latins, est dans le duché de Modène, sur le Tassone, à 23 kil. N. O. de Modène, et compte 18,000 hab. Évêché. Château-fort, cathédrale, belle église (Notre-Dame de la Giara), beau théâtre, gymnase, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle. Commerce. — *Regium* était dans la Gaule cisalpine, chez les Boïens; Æmil. *Lepidus* la colonisa. Détruite par les Goths en 409, relevée par Charlemagne; elle fut au moyen âge une des républiques lombardes, et finit par tomber sous la domination de la maison d'Este. Prise par les Français en 1702, par le prince Eugène en 1706 et par le roi de Sardaigne en 1742. Elle fut le chef-lieu du dép. du Crostolo (dans la républ. Cisalpine, depuis roy. d'Italie); le congrès de Vienne la rendit au duché de Modène. En 1831, une révolte y éclata contre le duc de Modène; mais elle fut comprimée bientôt par les Autrichiens, qui prir. la v. — Pat. de l'Arioste, de Panciroli, etc. Napoléon donna le titre de duc de Reggio au maréchal Oudinot.

La deuxième ville de Reggio, dite aussi *Santa-Agata delle Galline*, *Rhegium* des anciens ou *Rhegium Julii*, se trouve dans le roy. de Naples, et est le ch.-l. de la Calabre Ultér. 1re; elle est sur le détroit de Messine, à la pointe S. O. de l'Italie, à 520 kil. S. E. de Naples; 10,000 hab. Archevêché. Cathédrale et quai remarquables, collége royal, bibliothèque, tribunal civil et criminel. Grande industrie: soieries, damas, byssus, eaux de senteur, essences, etc.

Reggio passe pour une des villes les plus riches du roy. de Naples. — Rhegium est, dit-on, une colonie de Chalcis en Eubée ; elle reçut des Messéniens l'an 723 av. J.-C. Elle fut le plus souvent république, mais eut quelques tyrans (entre autres Anaxilas), fut soumise par Denys-le-Tyran, servit d'asile à Denys-le-Jeune, dans son 1er exil ; redevint indépendante après la chute définitive du tyran, fit alliance avec Rome vers la fin de la lutte samnite, et reçut, l'an 280 av. J.-C., une garnison romaine, qui égorgea tous les habitants mâles, et resta maîtresse des femmes et des biens des victimes. Cet attentat fut sévèrement puni par Rome après l'expulsion de Pyrrhus (271). Rhegium devint ensuite colonie romaine et ville municipale. Jules César la restaura et lui donna son nom. Cette ville resta une des dernières possessions de l'empire grec en Italie ; elle tomba sous la domination des Normands, et fut depuis comprise dans le roy. de Naples. Barberousse, en 1544, et Mustapha-Pacha, en 1558, la saccagèrent ; elle s'était relevée de ses ruines, lorsqu'un tremblement de terre l'anéantit presque tout entière en 1783. Rebâtie sur un meilleur plan par Ferdinand IV, elle a reçu le nom de *Santa-Agata delle Galline*. Elle a éprouvé en 1840 un nouveau tremblement de terre, mais moins désastreux que le précédent.

RÉGILLE, *Regillum*, petite ville d'Italie, chez les Sabins, à 20 milles de Rome. Aux environs était le *lac Régille*, auj. *di Santa-Praseeda*, célèbre par la victoire décisive que le dictateur Posthumius Albinus (dit depuis *Regillensis*) y remporta, en 496, sur les Latins qui s'étaient révoltés en faveur de Tarquin.

REGILLIEN, *Q. Nonius Regillianus*, un des 30 tyrans, Dace d'origine et parent de Décébale, servait dans les troupes romaines, et avait battu les Sarmates quand il prit la pourpre en Mésie (261). Suivant les uns, Gallien le défit en 263 ; selon les autres, il fut assassiné par les Illyriens et par ses soldats.

RÉGINALD, casuiste. *Voy.* RENAUD (Valère).

REGINON, abbé de Prum, mort à Trèves en 915, a laissé : 1° une *Chronique* qui finit en 907, et qu'on a continuée jusqu'en 977 (publiée à Mayence, 1521, in-fol., et dans le *Rerum Germanicarum scriptores* de Pistorius) ; 2° un recueil de canons publié par Baluze, sous le titre de : *De disciplinis ecclesiasticis*, etc., Paris, 1671, in-8.

REGINUM ou REGINA CASTRA, auj. RATISBONNE.

REGIOMONTANUS (Jean MULLER, dit), célèbre astronome allemand, né en 1436, près de Kœnigsberg en Franconie, d'où son nom latin (*Kœnigsberg* voulant dire, comme *regius mons*, mont royal) ; il étudia l'astronomie et les mathématiques sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et exécuta, conjointement avec lui, divers travaux qui lui avaient été confiés par le cardinal Bessarion. Il suivit ce prélat en Italie, où sa réputation s'était déjà étendue, et donna à Padoue un cours d'astronomie qui attira un grand concours d'auditeurs (1463). De retour en Allemagne, il résida quelques années à Bude, près du roi de Hongrie Matthias Corvin, et s'établit ensuite à Nuremberg ; il fonda dans cette ville une imprimerie d'où sont sortis un grand nombre d'ouvrages scientifiques. Attiré à Rome par le pape Sixte IV, Regiomontanus y mourut en 1476, âgé seulement de 40 ans. On attribua cette fin prématurée au ressentiment des fils de Georges de Trébizonde, dont il avait critiqué les traductions. Ce savant a beaucoup écrit, et la plupart de ses productions eurent de son temps un succès extraordinaire ; les principales sont : *Ephemerides astronomicæ ab anno* 1475 *ad annum* 1506, Nuremberg, 1475, in-4 ; *Kalendarium novum*, Nuremb., 1476, in-8 ; *Tabulæ directionum profectionumque*, Venise, 1485, in-4 ; *J. Regiomontani et G. Purbachii Epitoma in Almagestum Ptolomæi*, Venise, 1496, in-fol. ; *De triangulis planis et sphæricis libri V, una cum Tabulis sinuum*, 1541, in-4 ; c'est le plus important des ouvrages de l'auteur.

RÉGIS (P.-Sylvain LEROY, dit), savant français, né en 1632 en Agénois, mort en 1707, étudia la théologie à Paris, embrassa avec ardeur la philosophie de Descartes, à laquelle il fut initié par Rohault, enseigna les nouvelles doctrines avec un grand succès à Toulouse, à Montpellier, à Paris, jusqu'à ce que l'archevêque de Harlay lui interdît cet enseignement ; il s'occupa alors de publier ses œuvres et de combattre les adversaires de Descartes. Son ouvrage principal est le *Système de philosophie*, écrit en français, Paris, 1690, 3 vol. in-4.

RÉGIS (J.-B.), jésuite français, missionnaire à la Chine, travailla à la carte générale de ce pays (1708-15), prit part en 1724 aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Young-Tching pour empêcher la proscription du christianisme, et a laissé une traduction latine de l'*Y-King*, publ. par J. Mohl, Stuttg., 1834-39, 2 v. in-8.

REGIUM (ou RHEGIUM) LEPIDI et RHEGIUM JULII, villes d'Italie. *Voy.* REGGIO.

REGIUS (Henri LEROY ou DUROY, dit), professeur de médecine à Utrecht, né dans cette ville en 1598, mort en 1679, fut un des premiers disciples de Descartes. Il adopta d'abord la philosophie de son maître sans restriction, et fut pour cette raison persécuté par Voëtius ; mais dans la suite, il s'écarta de la doctrine de Descartes, et fut publiquement désavoué par lui (1647). Regius fut aussi un des premiers à soutenir la circulation du sang. Ses principaux ouvrages sont : *Physiologia*, 1641 ; *Fundamenta physices*, 1647 (il copia dans cet ouvrage le traité inédit des *Animaux* de Descartes) ; *Explicatio mentis humanæ*, 1648 ; *Philosophia naturalis*, 1661.

REGMALARD, ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Huisne, à 20 kil. S. E. de Mortagne ; 1,800 hab.

REGNARD (J.-Fr.), poëte comique, né à Paris en 1655 ou 1656, mort en 1709, était fils d'un riche marchand ; il voyagea dès qu'il eut fini ses études, gagna beaucoup d'argent au jeu en Italie, fut pris par des corsaires algériens en revenant en France, conduit à Constantinople et vendu comme esclave, s'acquit les bonnes grâces de son maître en présidant à sa cuisine, revit enfin la France après avoir payé sa rançon, visita, avec quelques amis, la Flandre, la Hollande, le Danemark, la Suède, alla jusqu'au delà de Tornéo (1681), et inscrivit sur un rocher ce vers devenu célèbre :

Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

Regnard vint vers 1683 se fixer à Paris, y acheta une charge de trésorier de France, y vécut dans l'aisance et se mit à faire des comédies par passe-temps. Il travailla d'abord pour le Théâtre Italien (1688-96), puis il fit jouer au Théâtre Français plusieurs comédies (1694-1708) qui eurent un grand succès ; elles se font surtout remarquer par une franche gaieté. Les comédies de Regnard assurent à leur auteur la première place après Molière. Les principales sont : *le Joueur* (1696), *le Distrait* (1697), *les Folies amoureuses* (1704), *les Ménechmes* (1705), *le Légataire universel* (1708) : toutes sont en vers. On a encore de lui plusieurs petites pièces données au Théâtre Italien, une relation de ses voyages, des poésies diverses, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été très souvent imprimées. Les meilleures éditions sont celles de Lequien, 1820, 6 vol. in-8, et de Crapelet, 1822 et 1823, 6 vol. in-8.

REGNAUD (Mich.-Louis-Et.), dit *de Saint-Jean d'Angely*, né en 1760 à Saint-Fargeau, fils d'un président de tribunal, était avocat en 1781, et devint lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort en 1782. Il fut député aux États-Généraux en 1789 par le bailliage de Saint-Jean-d'Angely (d'où le nom qu'il prit), rédigea le *Journal de Versailles*

feuille modérée, courut de grands risques pendant la Terreur, obtint un emploi à l'armée d'Italie après la chute de Robespierre, seconda Bonaparte au 18 brumaire, fut nommé conseiller d'Etat, président de la section de l'intérieur du conseil d'Etat, comte de l'empire, procureur général près de la haute cour, montra dans tous ces postes du talent, de l'activité, et resta fidèle à son maître jusqu'au bout; il défendit même les intérêts de Napoléon II en 1815. Il passa quatre ans en exil (1815-19), et mourut quelques heures après son retour, 1819.—*V.* RENAUD.

RÉGNIER (Mathurin), poëte satirique, né à Chartres en 1573, mort en 1613, était neveu du poëte Desportes. Il fut tonsuré dès l'âge de treize ans, suivit à Rome le cardinal de Joyeuse (1593), et le duc de Béthune (1602), obtint à son retour un bon canonicat avec une pension de 2,000 liv., et put se livrer à son goût pour les lettres et le plaisir. Quoique ecclésiastique, il s'abandonna sans retenue à toutes sortes d'excès, ce qui abrégea ses jours : il avait 40 ans quand il mourut. Régnier est le premier en France qui ait réussi dans la satire; il imita avec succès les anciens, qu'il avait pris pour modèles:

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur, etc.
(Boileau, *Art poétique*, IIe ch.)

Les meilleures éditions de ses *Œuvres* sont celles de Viollet-le-Duc, 1821, in-18, et de Lequien, 1822, in-8, avec le commentaire de Brossette.

RÉGNIER-DESMARAIS ou DESMARETS (Franç.-Séraphin), grammairien et littérateur, né à Paris en 1632, mort en 1713, suivit à Rome, en 1662, le duc de Créqui avec le titre de secrétaire d'ambassade, et se familiarisa tellement avec l'italien qu'il fit en cette langue des vers qui furent admirés des Italiens mêmes, et qui le firent admettre à l'Académie della Crusca. Il fut à son retour pourvu du prieuré de Grammont (1668), et prit alors les ordres sacrés. Il fut reçu à l'Académie Française en 1670, devint secrétaire de cette compagnie en 1684, et fut un des plus actifs rédacteurs du *Dictionnaire* (édit. de 1694 et 1718). On a de l'abbé Régnier une *Grammaire française*, 1705, in-4, ouvrage fort estimé et qui était destiné à exposer les principes dont le *Dictionnaire de l'Académie* offrait l'application; des poésies françaises, italiennes, latines, et des traductions de divers ouvrages de Cicéron (la *Divination*, 1720; *les Vrais biens et les Vrais maux*, 1721).

RÉGNIER (Claude-Ant.), duc de Massa, né en 1746, mort en 1814, d'abord avocat à Nancy, puis député à la Constituante, se distingua dans cette assemblée par sa modération et ses lumières, fut membre du Conseil des Anciens (1795-1799), favorisa la révolution du 18 brumaire, entra alors au conseil d'Etat (section des finances), élabora et présenta au Corps Législatif plusieurs projets de loi, fut nommé grand-juge ou ministre de la justice en 1802, dirigea en cette qualité les poursuites contre Georges Cadoudal et Pichegru (1804), conserva son portefeuille jusqu'en 1813, et fut à cette époque nommé président au Corps Législatif. Il perdit tout à la chute de l'empire, et mourut trois mois après.

RÉGNIER (Edme), habile mécanicien, né en 1751 à Semur, mort en 1825 à Paris, avait d'abord été ouvrier armurier. Il inventa le dynamomètre, le paratonnerre à conducteur mobile, le méridien sonnant (ou canon méridien), perfectionna l'échelle à incendie, la serrure à combinaison, forma le noyau du musée central d'artillerie à Paris, et devint conservateur de cet établissement.

REGNITZ. *Voy.* REDNITZ.

REGULUS (M. Atilius), général romain, consul en 256 av. J.-C., battit les Carthaginois près d'Ecnome en Sicile avec son collègue Manlius Vulso, puis en Afrique près d'Adis, et les réduisit à demander la paix; mais tandis qu'on en débattait les conditions, il fut attaqué, défait et pris à Tunis par le mercenaire lacédémonien Xantippe. Au bout de quelques années, en 250, les Carthaginois lui donnèrent la liberté sur parole, afin qu'il accompagnât la députation chargée par eux de demander à Rome l'échange des prisonniers; mais, au lieu d'appuyer cette mesure, il ne prit la parole dans le sénat que pour en dissuader ses concitoyens; après avoir ainsi parlé contre lui-même, il ne craignit pas de revenir reprendre ses fers à Carthage. On l'y fit périr au milieu d'atroces supplices. Quelques critiques modernes mettent son supplice en doute. Le sublime dévouement de Régulus a inspiré des tragédies à Pradon, à Dorat, à M. Arnault fils, à Métastase.

RÉGULUS SERRANUS (C. Atilius), consul en 257 et 250, ne doit point être confondu avec le précédent. Il remporta sur les Carthaginois, en 257, la victoire navale de Lipari. C'est sous son second consulat que M. Atilius Regulus reparut à Rome.

REHA, ville de Turquie d'Asie. *Voy.* RACCA et ORFA.

REI ou RAZI, nom moderne des ruines de *Ragæ* ou *Ragès*, en Perse, dans l'Irak-Adjémi, à 5 kil. S. E. de Téhéran. C'est là que naquirent Harounal-Raschid et le médecin Razi. Détruite par Gengis-Khan. C'est auj. le village de *Chah-Abdoulasim*.

REICHA (Antoine-Joseph), compositeur, né à Prague en 1770, mort en 1836, séjourna plusieurs années à Vienne, vint à Paris en 1809, ouvrit un cours de composition qui attira la foule, et devint en 1816 professeur de contre-point au Conservatoire. On lui doit un *Traité de Mélodie*, qui a opéré une révolution dans l'art des accords et qui lui a valu une grande célébrité. Il a fait plusieurs opéras : *Natalie* ou *la Famille suisse* (1816); *Sapho* (1822); mais ils sont médiocres. On admire ses *quintetti* d'instruments à vent, genre dont il est le créateur.

REICHARD (H.-Auguste Ottocar), né en 1751 à Gotha, mort en 1828, se fit connaître par quelques poésies et quelques pièces qui eurent du succès, devint directeur du théâtre ducal, fonda la *Gazette scientifique de Gotha*, et plusieurs autres recueils; visita avec soin l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la France, et publia un *Guide des voyageurs en Europe*, et plusieurs autres *Petits voyages* qui eurent beaucoup de vogue. Il fut nommé à la fin de sa vie directeur de l'administration de la guerre de Saxe-Gotha, puis conseiller intime.

REICHENAU, île du grand-duché de Bade, dans le lac de Constance, à 6 kil. N. O. de Constance; 5 kil. sur 3; 1,500 hab.—Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 724 par saint Firmin, et dont les abbés étaient princes d'empire. Elle fut réunie en 1536 à l'évêché de Constance. L'empereur Charles-le-Gros, mort en 888, y fut enterré.

REICHENAU, village et château de Suisse (Grisons), à 10 kil. S. O. de Coire, sur le Rhin. Etablissement d'instruction fondé par le bourgmestre Tscharner, et où professa le jeune duc d'Orléans (depuis le roi Louis-Philippe), pendant son émigration.

REICHENAU ou RICHNOW, *Augia dives*, ville de Bohême (Kœnigingrætz), à 4 kil. E. de Solnitz; 3,250 h. Château, bibl., galerie de tableaux, collége de Piaristes. — Il y a encore un village de Reichenau en Autriche (cercle de Wienerwald), et une autre dans le roy. de Saxe (Lusace).

REICHENBACH, ville des États prussiens (Silésie), à 60 kil. S. O. de Breslau; 3,900 hab. Ras, toile de coton, canevas, amidon, etc. — Cette ville souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente-Ans (1632-1648). Les Autrichiens y furent défaits par les Prussiens en 1762; il y fut conclu en 1790 entre ces deux puissances une convention qui mit fin à la ligue anglo-prussienne.

REICHENBERG, en tchèque *Liberk*, ville de Bohême (Bunzlau), ch.-l. de seigneurie: à 48 kil. N. E. de Jung-Bunzlau; 14,000 hab. Château. Aux

environs, pierres précieuses. Victoire des Prussiens sur les Autrichiens en 1757.

REICHENHALL, ville de Bavière (Isar), à 14 kil. S. O. de Salzbourg; 2,500 hab. Martinets à cuivre; sources salées, vastes et abondantes mines de sel.

REICHNAU. *Voy.* REICHENAU.

REICHSTADT, ville de Bohême (Bunzlau), à 35 kil. N. O. de Bunzlau; 2,000 hab. Ch.-l. de seigneurie, puis duché, donné par l'empereur d'Autriche, François I, à son petit-fils, le fils de Napoléon et de Marie-Louise.

REICHSTADT (François-Charles-Joseph NAPOLÉON, duc de), fils de l'empereur Napoléon et de sa deuxième femme Marie-Louise, naquit à Paris le 20 mars 1811, et fut en naissant proclamé *roi de Rome*. Après l'abdication de son père, on songea un instant à le proclamer empereur sous le nom de Napoléon II; mais il fut bientôt abandonné, et remis entre les mains de l'empereur d'Autriche, qui le fit élever à sa cour, et lui donna en 1818 le titre de duc de Reichstadt, avec un régiment de cavalerie. Ce jeune prince, qui au moment de sa naissance semblait réservé à de si brillantes destinées, fut enlevé à la fleur de l'âge, en 1832, par une phthisie. M. de Montbel a donné une *Notice sur sa Vie*, 1833.

REID (Thomas), philosophe écossais, né en 1710 à Strachan (comté de Kincardine), entra dans l'église presb., devint en 1737 ministre à New-Machar, près d'Aberdeen, se fit remarquer par quelques écrits, fut élu en 1752 professeur de philosophie au collége royal d'Aberdeen, et obtint en 1763 à Glasgow la chaire de philosophie morale qu'avait occupée Ad. Smith. Il résigna ses fonctions vers 1780, afin de se livrer à la composition de ses ouvrages, et mourut en 1796 à 86 ans. On a de lui: *Recherches sur l'entendement humain*, 1763 (il y traite surtout de la formation des idées dues aux sens); *Essais sur les facultés intellectuelles* (1785), et sur les *Facultés morales* (1788). Tous ces ouvrages ont été traduits et publiés par M. Jouffroy, avec une savante préface servant d'introduction, et avec la *Vie de l'auteur*, par Dugald Stewart, Paris, 1828-1836, 6 vol. in-8. Reid peut être considéré comme le chef de la philosophie écossaise; il eut pour but dans ses travaux d'appliquer avec rigueur à l'étude de l'esprit humain la méthode d'observation recommandée par Bacon. Il combattit aussi avec force l'idéalisme de Berkeley, le scepticisme de Hume, et renversa la théorie métaphysique des *idées-images* (intermédiaires supposés entre les corps et l'esprit), qui avait longtemps régné dans les écoles; mais il eut le tort de trop multiplier les principes de la nature humaine.

REIGATE, ville d'Angleterre. *Voy.* RYEGATE.

REII, petit peuple de la Gaule dans la Narbonaise 2ᵉ, chez les *Albiœci*; ch.-l. *Reii* (auj. *Riez*).

REIKIAVIK, capit. de l'Islande, côte O., sur le golfe de Fale; 800 hab. Évêché. Port sûr, commerçant.

REIL (J.-Chrétien), médecin, né à Rhanden (Ost-Frise), en 1759, mort en 1813 du typhus, fut professeur de thérapeutique et directeur de l'institut clinique à l'université de Halle, président du conseil des mines, professeur de médecine à l'université de Berlin, et directeur général des hôpitaux créés après la bataille de Leipsick. Il a beaucoup écrit, et a rédigé les *Archives de physiologie* (en allemand), de 1795 à 1815, 12 vol. in-8. Il fut un des premiers à montrer que les nerfs sont des tubes dans lesquels circule un fluide particulier.

REILLANE, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 18 kil. S. O. de Forcalquier; 1,300 hab.

REIMANN (Jacques-Frédéric), bibliographe, né à Grœningue en 1668, mort en 1743, fut recteur de divers gymnases, bibliothécaire à Magdebourg, puis pasteur d'Hildesheim (Hanovre). On lui doit une *Histoire critique de la Logique*, en allemand, Francfort, 1699; une *Histoire de l'Athéisme* (latin), Hildesheim, 1725; un *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Vienne*, 1712, et d'autres ouvrages de bibliographie, tous estimés.

REIMAR (Hermann-Samuel), *Reimarus*, philologue et naturaliste, né à Hambourg en 1694, mort en 1748, était gendre et collaborateur de J.-Alb. Fabricius, et fut 41 ans professeur de philosophie à Hambourg. Il prit part aux travaux de Fabricius, donna une excellente édition de Dion Cassius, Hambourg, 1750-52, et laissa, entre autres ouvrages: *Traité des principales vérités de la religion naturelle*, 1754; 5ᵉ édition, 1781, in-8; *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux* (1770), où il fait toucher au doigt les sages intentions de la Providence (traduit en fr. par Reneaume de Latache), Amst., 1760; *Vie de J.-A. Fabricius*, 1737.

REIMS, *Remi* ou *Durocortorum*, ch.-l. d'arr. (Marne), sur la Vesle, à 160 kil. N. E. de Paris, à 43 kil. N. O. de Châlons-sur-Marne; 38,359 hab. Archevêché. Cathédrale où l'on sacrait les rois, superbe portail, palais archiépiscopal, hôtel-de-ville, théâtre, château d'eau, église Saint-Remi (où l'on conservait la Sainte-Ampoule); belles promenades du Cours et des Remparts; place Royale, porte de Vesle; ruines d'un arc de triomphe en l'honneur de César. Lycée, bibliothèq., musée. Banque; chemin de fer. Draps fins et autres, châles façon cachemire, lainages, bonneterie; pain d'épice et biscuits renommés; teintureries, etc. Commerce des meilleurs vins de Champagne (Sillery, AI, Verzy, Rilly). Patrie de Jovin (consul romain), Colbert, Gobelin, Pluche, Ruinart, Linguet, Tronson-Ducoudray, Velly, Rob. Nanteuil, J. B. Lasalle, Drouet d'Erlon. — L'anc. *Durocortorum* était la capit. des *Remi*. Les Romains en firent la métropole de la Belgique 2ᵉ. Prise et dévastée en 406 par les Vandales, en 452 par Attila. Clovis y entra en 496 et y fut baptisé par saint Remi. Les Mérovingiens accordèrent à cette ville de très grands priviléges. Sous les derniers Carlovingiens, elle devint le titre d'un comté qui fut érigé en duché par Philippe-Auguste. En 1359, elle fut vainement assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre; dans le siècle suiv., elle fut occupée par les Anglais, mais se soumit à l'arrivée de Jeanne d'Arc, 1429. Les Russes y entrèrent le 17 fév. 1814. — Le siége métropolitain de Reims, dont le titulaire était autrefois premier duc et pair du royaume, légat né du Saint-Siége, primat de la Gaule Belgique, et qui jouissait du droit exclusif de sacrer les rois, date du IIIᵉ siècle. Ce fut d'abord un évêché; il fut érigé en archevêché en 774. Les prélats les plus célèbres qui l'ont occupé sont: saint Sixte (le premier), saint Nicaise, saint Remi, Hincmar, Foulques, J. Turpin, Adalbéron, Gerbert, le cardinal de Lorraine et Maurice Le Tellier. Depuis Philippe-Auguste (1179) jusqu'à la révolution de 1830, tous les souverains de France se sont fait sacrer à Reims, excepté Henri IV, Napoléon et Louis XVIII. Beaucoup de conciles se sont tenus à Reims. — L'arr. de Reims a 10 cant. (AI, Beine, Bourgogne, Châtillon, Fîmes, Verzy, Ville-en-Tardenois, plus Reims qui compte pour 3), 81 comm., et 123,919 hab.

REINE (comté de la). *Voy.* QUEEN'S COUNTY.

REINE (SAINTE-), ville de France. *Voy.* ALISE.

REINECCIUS, en allemand *Reineck*, né en 1541, près de Paderborn, mort en 1595, enseigna les belles-lettres et l'histoire à Francfort, puis à Helmstædt, et fut un des restaurateurs des études historiques en Allemagne. Il publia les vieilles chroniques du moine Witikind, de Dithmar, d'Albert d'Aix, etc., et donna sous le titre d'*Historia Julia* une savante histoire des Chaldéens et des Assyriens. — Un autre Reineccius (Chrétien), théologien saxon, né en 1668, mort en 1752, a servi par ses écrits l'étude de l'hébreu, et a donné l'*Ancien* et le *Nouveau-Testament* en 4 langues, Leipsick, 1713-1745.

REINESIUS (Thomas), né à Gotha en 1587, mort à Leipsick en 1667, médecin du margrave de Bayreuth, puis conseiller de l'électeur de Saxe, est un des savants auxquels Louis XIV faisait une pension. On lui doit des notes sur *Manilius*, sur *Pétrone*, des *Variæ lectiones*, Utrecht, 1640 ; un *Syntagma inscriptionum*, Leipsick, 1682, et des recherches curieuses sur les dieux syriens, sur les oracles sibyllins, sur la langue punique, etc.

REINHARD (Fr. VOLKMAR), moraliste et prédicateur protest., né à Sulzbach en 1753, mort en 1812, fut successivement professeur de théologie et de philosophie à Wittemberg, premier prédicateur de la cour de Dresde, conseiller ecclésiastique, membre du consistoire suprême, et exerça beaucoup d'influence sur l'enseignement scolaire et religieux du pays. On lui doit : *Système de la morale chrétienne*, 5 vol. in-8, 1788-1815, ouvrage fort estimé ; *Leçons de théologie dogmatique*, 39 vol. de *Sermons* ces sermons, qui roulent sur des sujets moraux, complètent et appliquent son *Système de morale*).

REINHOLD (Ch.-Léonard), philosophe allemand, né en 1758 à Vienne, mort en 1823, d'une famille catholique, fut dans sa jeunesse placé chez les Jésuites; mais se sentant peu de vocation, il s'éloigna de Vienne en 1783, se rendit à Leipsick, où il suivit les leçons de Platner, puis (1784) à Weimar, où il épousa la fille de Wieland. Il publia dans cette ville des *Lettres sur la philosophie de Kant* (1786), qui commencèrent sa réputation, fut nommé en 1787 professeur de philosophie à Iéna, et attira un grand nombre d'auditeurs; fut appelé en 1794 à la chaire de Kiel, et resta dans cette ville jusqu'à sa mort. Reinhold fut un des premiers à apprécier et à faire connaître la philosophie de Kant; toutefois, il la trouvait incomplète et il voulut faire précéder l'analyse de la raison, qu'avait donnée le philosophe de Kœnigsberg, d'une analyse de la conscience. Selon lui, dans la conscience, la *représentation* ou la pensée se rapporte à deux termes dont elle reste distincte, le sujet et l'objet. Les corrections qu'il proposait trouvèrent à leur tour des contradicteurs; et Reinhold, finissant par douter lui-même de la solidité de sa théorie, l'abandonna pour adopter successivement les idées de Fichte, de Bardili et de Jacobi. Il crut enfin trouver dans l'abus des mots la source des disputes des philosophes, et entreprit une critique du langage de la métaphysique. On a de lui une foule d'écrits, entre autres : *Nouvelle théorie de la faculté représentative*, Iéna, 1789; *Moyens de remédier aux malentendus en philosophie*, 1790; *Lettre à Lavater et à Fichte sur la croyance en Dieu*, Hambourg, 1799.

REINKIRIK, d'abord *Skalholt*, ville d'Islande, à 90 kil. E. de Reikiavik. Elle fut jadis la résidence de l'évêque, mais non la capitale, comme on l'a cru. Aux env., volcans d'eau bouillante appelés *Geisers*.

REINMAR, dit *l'Ancien*, minnesinger, vivait à la cour de Léopold VII, archiduc d'Autriche, et l'accompagna en 1217 dans sa croisade en Palestine. On trouve plusieurs de ses poésies dans le recueil de Manesse, dont le manuscrit est conservé à Paris à la Bibliothèque du roi. —On trouve dans le même recueil des poésies d'un autre Reinmar, dit *le Jeune*, qu'on croit fils du précédent.

REIS (c.-à-d. *chef* en arabe), est le titre de plusieurs officiers ou dignitaires de l'empire ottoman; le plus connu est le *reis-effendi*. *Voy.* EFFENDI.

REISKE (J.-J.), philologue et orientaliste, né à Zœrbig (Saxe) en 1716, mort en 1774. Après avoir étudié à Leipsick, il vint à Leyde pour y rechercher des manuscrits et étudier l'arabe ; il y vécut dans la misère, corrigea quelque temps des épreuves ; puis, afin de se faire un état, il se mit à étudier la médecine et fut reçu docteur en 1746. Il vint cette même année se fixer à Leipsick, y devint professeur de philosophie en 1747, d'arabe en 1748, recteur du collége de Saint-Nicolas en 1758. Il a beaucoup écrit sur la littérature et l'histoire orientales, a publié les *Séances d'Hariri*, Leipsick, 1737, in-4 ; *Tharaphæ moallakah*, Leyde, 1742; *Abulfedæ annales moslemici*, Leipsick, 1754, etc., et a donné nombre d'éditions remarquables d'ouvrages latins et grecs, entre autres les *Cérémonies de la cour de Byzance*, de Constantin Porphyrogénète, Leipsick, 1751-54, 2 vol. in-fol ; l'*Anthologie*, Leipsick, 1754, in-8 ; *Théocrite*, Leipsick, 1766, 2 vol. in-4 ; *Plutarque* (grec-latin), Leipsick, 1774-82, 12 vol. in-8; *Denys d'Halicarnasse* (grec-latin), Leipsick, 1774-77, 6 vol. in-8; les *Orateurs grecs*, 1770-75, 12 vol. in-8, etc. — Sa femme, Ernestine-Christine Muller, savait le latin, le grec, et l'aidait dans tous ses travaux; elle acheva après sa mort plusieurs ouvrages qu'il n'avait pu terminer, entre autres l'édition de *Dion Chrysostôme*, Leipsick, 1784, 2 vol. in-8, et continua des *Mémoires* qu'il avait écrits lui-même sur sa vie.

REISMARKT ou **REUSSMARKT**, v. de Transylvanie, ch.-l. de cercle, à 27 kil. N. O. d'Hermanstadt.

REITRES (de *reiter*, cavalier), sorte de cavalerie allemande qui servait jadis dans nos armées, surtout au temps de la Ligue, et pour les Protestants.

REITZ (Fréd. WOLFGANG), philologue, né en 1733 à Windsheim (Franconie), m. en 1790, élève d'Ernesti, fut profess. d'humanités à Leipsick et bibl. de l'université de cette ville. On lui doit d'excellentes éditions de la *Poétique* et de la *Rhétorique* d'Aristote, Leipsick, 1772 et 1789, d'*Hérodote* (1778), de *Perse*, etc., et d'utiles recherches sur la métrique des anciens (1791). — On connaît encore trois autres philologues du même nom, qui étaient frères : le plus jeune, G. Othon R., 1702-69, prof. à Middelbourg, a publié *Theophili paraphrasis græca Institutionum*, La Haye, 1751 ; quatre livres inédits des *Basilica*, etc.

RELAND (Adrien), orientaliste, né en 1676, mort en 1718, fut professeur de philosophie à Harderwyck, de langues orientales et d'antiquités ecclésiastiques à Utrecht, et a laissé : *Palæstina ex monum. veteribus illustrata*, Utrecht, 1714 ; *Enchiridion studiosi*, trad. de l'arabe, etc.—Son frère, Pierre Reland, avocat de Harlem, mort en 1715, a publié une révision des *Fasti consulares*, Utrecht, 1715, in-8.

RELIGION (Guerres de). Ce terme s'emploie particulièrement, dans l'histoire de la France, pour désigner les trois guerres que se firent au XVI[e] siècle les Catholiques et les Protestants, et qui furent terminées, la 1[re] par la paix de Saint-Germain en 1570 (elle avait commencé en 1562), la 2[e] par la paix de Beaulieu en 1576, et la 3[e] par la soumission de Paris en 1594 et par l'édit de Nantes en 1598. Pendant ces guerres avaient eu lieu plusieurs trêves, savoir : pour la 1[re], en 1563 (édit d'Amboise), en 1568 (édit de Lonjumeau); pour la 2[e], en 1574 (trêve de La Rochelle); pour la 3[e], en 1577 (trêves de Bergerac et de Poitiers), et en 1580 (trêve de Fleix).—On étend le nom de guerres de religion aux guerres de 1621 et de 1625-29, sous Louis XIII, ainsi qu'à la guerre des Cévennes après la révocation de l'édit de Nantes (1685).

RELIGION (Paix de). *Voy.* PASSAU.

RELY (J. DE), né à Arras en 1430, mort en 1499, fut chancelier et archidiacre de Notre-Dame, professeur de théologie, recteur de l'université, docteur en Sorbonne, député du clergé de Paris aux états de Tours (1483), aumônier de Charles VIII, négociateur près du pape Alexandre VI, et enfin évêque d'Angers; il rédigea en 1465 les remontrances du parlement à Louis XI pour le maintien de la pragmatique-sanction, et présenta à Charles VIII le résultat des délibérations des Etats en 1484. Il retoucha la traduction des *Livres historiaux de la Bible* de Guyart de Moulins, Paris, 1495.

REMACLE (saint) ou **RIMAIL**, d'Aquitaine, évê-

que de Tongres (650), fonda le monastère de Stavelo (661), et mourut en 675. On le fête le 3 sept.

REMACLE DE LIMBOURG. *Voy.* FUCHS.

REMALARD, ville de France. *Voy.* REGMALARD.

REMBRANDT (Paul), un des premiers peintres de l'école hollandaise, né à Leyde en 1606, mort à Amsterdam en 1674. Il manquait de goût et de grâce, mais il compensait complètement ces défauts par la magie des couleurs et la vigueur de l'expression ; ses tableaux, qui, vus de près, sont comme raboteux, produisent de loin un effet prodigieux. Parmi ses productions, on vante surtout *Tobie et sa famille*. Il excellait dans le portrait. Rembrandt était aussi un habile graveur : ses estampes sont très recherchées. Ce grand artiste était d'une avarice excessive et qui est devenue proverbiale. Pour tirer un plus haut prix de ses tableaux, il s'avisa un jour de se faire passer pour mort.

REMI, peuple de la Gaule, dans la Belgique 2e, à l'O. des *Veromandui* et des *Suessiones*, avait été, avant César, un des plus considérables de la Gaule: son territoire répondait à peu près au dép. de l'Aube, et au S. de celui de l'Aisne. Il avait pour ch.-l. *Remi* ou *Durocortorum* (auj. Reims), autres villes: *Durocatalaunum* (Châlons), et *Laudunum* (Laon).

REMI (saint), *Remigius*, apôtre des Francs, était archevêque de Reims à 22 ans ; il baptisa Clovis, opéra de nombreuses conversions parmi les Francs, et mourut à 95 ans, dit-on, en 533. On le fête le 1er oct. La plus anc. église de Reims lui est dédiée.

REMI (saint), archevêque de Lyon (852), eut part aux conciles de Valence (855), de Châlons-sur-Saône (873 et 75), et obtint de Lothaire I et de Charles-le-Chauve divers priviléges utiles à son église. On le fête le 28 octobre. — Un autre saint Remi, que l'on croit frère utérin de Pépin-le-Bref, fut archevêque de Rouen au VIIIe siècle, et mourut en 771. On l'honore à Rouen le 19 janvier et le 15 mai.

REMIREMONT, *Avendi castrum*, ch.-l. d'arr. (Vosges), à 24 kil. S. E. d'Epinal, sur la rive gauche de la Moselle, dans une vallée agréable ; 5,065 hab. Tribunal de 1re instance ; collége communal. Bel hôpital, restes d'une ancienne abbaye. Commerce de fromages de Géromé et de la Bresse ; bestiaux, toiles, sapins ; pâtés de truite et kirchenwasser. —La ville tire son nom actuel de saint Romaric, qui y fonda une cél. abbaye en 620. Anne de Lorraine la rebâtit en 1752 ; les chanoinesses du chapitre de cette abbaye étaient princesses d'empire. — L'arr. de Remiremont a 4 cant. (Plombières, Remonchamp, Remiremont et Saulxures), 36 comm. et 84,576 hab.

RÉMOIS, ancien petit pays de France en Champagne, formait le territoire de Reims. C'est auj. la partie N. O. du dép. de la Marne.

REMONTRANTS, nom donné aux disciples de J. Arminius, à cause des remontrances qu'ils adressèrent en 1610 aux Etats de Hollande. *Voy.* ARMINIUS.

REMOULINS, ch.-l. de canton (Gard), sur le Gardon, à 14 kil. S. d'Uzès ; 900 hab. ; aqueduc romain, dit *Pont du Gard*, qui conduit les eaux de la fontaine d'Aure à Nîmes.

REMUS, frère de Romulus, fut exposé avec lui à sa naissance, aida son frère à fonder Rome, et fut, dit-on, tué par lui pour avoir sauté par dérision le fossé qui traçait l'enceinte de la ville. *Voy.* ROMULUS.

REMUSAT, ch.-l. de canton (Drôme), à 17 kil. N. E. de Nyons ; 650 hab.

RÉMUSAT (J.-P.-Abel), sinologue, né à Paris en 1788, mort en 1832, se fit recevoir médecin, puis apprit, presque sans aide, le chinois, le thibétain, le mantchou, fut nommé en 1814 à la chaire de chinois récemment créée au collége de France ; fut reçu à l'Académie des Inscriptions (1816), devint en 1818 un des rédacteurs du *Journal des Savants*, contribua à la fondation de la Société asiatique de Paris (1822) dont il fut le secrétaire, et fut nommé conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Rémusat a fait faire un grand pas à l'étude du chinois en France, et surtout il en a répandu le goût. On lui doit beaucoup d'articles et de dissertations sur la philologie, la littérature et l'histoire des Chinois, des traductions de cette langue en français, entre autres celles de l'*Invariable milieu* (1814) ; du *Livre des récompenses et des peines* (1816) ; des *Deux Cousines*, roman chinois, (1826) ; *Éléments de la grammaire chinoise* (1822) ; des *Mélanges asiatiques* (1825-28) ; un *Mémoire sur Lao-Tseu* (1823), une *Histoire du Bouddhisme* (1836), et des *Mélanges posth. d'hist. et de litt. orient.* (1843). Rémusat, dans ses dernières années, négligea la science pour la politique, et consacra sa plume à la cause de la légitimité. A. Rémusat a enrichi la *Biographie universelle* d'excellents articles.

RÉMUSAT (Mme la comtesse de), nièce du comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, née en 1780, morte en 1821, avait épousé M. de Rémusat, qui fut depuis préfet de divers départements, et chambellan de Napoléon, et fut elle-même attachée à l'impératrice Joséphine comme dame du palais. Femme d'un esprit supérieur, elle composa un *Essai sur l'éducation des femmes*, qui a été publié après sa mort par son fils, M. Ch. de Rémusat, et auquel l'Académie décerna en 1825 une médaille d'or.

REMY (saint). *Voy.* REMI.

RENAIX, v. de Belgique (Flandre orient.), à 11 kil. S. d'Oudenarde ; 10,000 hab. Lainages, chapeaux.

RENAU D'ELIÇAGARAY (Bernard), ingénieur et officier de marine, né dans le Béarn en 1652, mort en 1719, imagina un mode nouveau de construction maritime, bombarda Alger en 1682, à l'aide de galiottes à bombes de son invention, coopéra au siége de Gênes, joignit Vauban en Flandres (1687), dirigea les siéges de Philippsbourg, Manheim, Frankenthal (1688), suivit Louis XIV aux siéges de Mons, de Namur ; sauva Saint-Malo et trente vaisseaux échappés du désastre de la Hogue, fut envoyé en Amérique pour y organiser des chantiers et pourvoir à la sûreté des colonies françaises (1696) ; puis en Espagne pour inspecter et réparer les places fortes ; sauva des mains des Anglais les galions réfugiés à Vigo, et fit en 1704, mais sans succès, le siége de Gibraltar. On a de lui une *Théorie de la manœuvre des vaisseaux* (1689).

RENAUD ou REGNAULD (Valère), en latin *Valerius Reginaldus*, jésuite, né en 1540, mort en 1623, professa la philosophie et la théologie avec succès à Bordeaux, Pont-à-Mousson, Paris, et mérita le renom de grand casuiste. On a de lui, entre autres ouvrages: *Praxis fori pœnitentialis ad directionem confessarii*, Lyon, 1620, Cologne, 1622, 2 vol. in-fol. Pascal lui reproche une morale relâchée.

RENAUD DE MONTAUBAN, fils d'Aymon. *V.* AYMON.

RENAUDIE (LA). *Voy.* LA RENAUDIE.

RENAUDOT (Théophr.), médecin, né à Loudun en 1584, m. en 1653, fonda en 1631 la 1re *Gazette* qui ait paru en France. Il avait les titres de commissaire-général des pauvres du royaume, de maître général du bureau d'adresse, tenait une maison de prêt analogue aux Monts-de-Piété, et débitait des remèdes secrets. Il rédigea la *Gazette* jusqu'à sa mort, et ses deux fils Isaac et Eusèbe, aussi médecins, la continuèrent après lui. Théophraste Renaudot a donné la *Continuation du Mercure français* de 1635 et quelques ouvrages biographiques (*Vie* de *Condé*, de *Gassion*, de *Mazarin*).

RENAUDOT (Eusèbe), abbé, petit-fils du précédent, naquit à Paris en 1646, étudia avec succès la théologie, l'histoire, les langues orientales, reçut les ordres, fut membre de l'Académie française, de celle des Inscriptions, de celle della Crusca, et mourut en 1720, laissant une belle bibliothèque de manuscrits orientaux et nombre d'ouvrages savants

tels que : *Liturgiarum orientalium collectio*, 1716, 2 vol. in-4 ; *la Perpétuité de la foi de l'Église touchant l'Eucharistie*, les *Sacrements*, etc., 1711-1713 ; *Hist. des patriarches jacobites d'Alexandrie* (en lat.), 1713, in-4, remarquable par l'érudition. Il publia en 1697 : *Jugement du public sur le Dictionnaire de Bayle*, ce qui l'engagea dans une vive dispute avec l'auteur.

RENCHEN, ville du grand-duché de Bade (Kinzig), à 15 kil. N. E. d'Offenbourg, sur la Rench ; 2,000 hab. Près de là est le défilé de *Renchenloch*, où Montecuculli soutint victorieusement les efforts de Turenne en 1675, et où Moreau battit complètement les Autrichiens en 1796.

RENDE, *Arintha*, ville du roy. de Naples (Calabre Citér.), à 10 kil. N. O. de Cosenza ; 4,900 hab.

RENDSBOURG, ville démantelée du Holstein, dans une île de l'Eyder, à 31 kil. O. de Kiel ; 7,600 hab. Chem. de fer. Titre d'une branche de la maison de Holstein. Christian VII y mourut. Prise par les Impériaux en 1627, par les Suédois en 1643.

RENÉ (saint), patron d'Angers et évêque de la même ville au v[e] siècle. On le fête le 12 novembre.

RENÉ D'ANJOU, dit *le bon roi René*, né au château d'Angers en 1408, était le 2[e] fils de Louis II, duc d'Anjou, comte de Provence et roi titulaire de Naples. Il fut élevé par le cardinal de Bar, son oncle maternel, qui lui laissa le duché de Bar (1430), et lui fit épouser Isabelle, héritière du duché de Lorraine. Il devint en 1431 duc de Lorraine, par suite de ce mariage, mais la possession de ce duché lui fut disputée par Antoine de Vaudemont, neveu du dernier duc, qui le battit, le fit prisonnier et le retint pendant 5 ans en captivité (1431-36). Son frère Louis III d'Anjou étant mort (1434), René hérita encore des biens de ce prince (l'Anjou et la Provence), ainsi que de ses droits sur le trône de Naples. Il se rendit en 1438 à Naples, où il fut reconnu par une partie de la nation et où il régna plusieurs années ; mais, trahi par ses généraux, il fut obligé de fuir devant Alphonse d'Aragon (1442). Il retourna alors en Lorraine, où il vécut quelque temps en paix ; puis, à la mort de sa femme (1452), il céda ce duché à Jean, son fils aîné, et alla vivre en Anjou. Il se vit bientôt après dépouillé de ce duché par Louis XI, sous le prétexte qu'un de ses fils était entré dans la ligue du Bien-Public. Il alla se fixer alors dans son comté de Provence (1473), et y acheva ses jours (1480). Ce prince s'était fait chérir dans tous les pays qu'il avait successivement gouvernés. Il joignait à ses vertus le goût des arts, savait peindre, chanter, versifier (M. de Quatrebarbes a publ. ses *Œuv.*, 1844-5, 4 v., in-4). Ch. VII av. épousé sa sœur Marie d'Anjou, et Henri VI, roi d'Angleterre, épousa sa fille Marguerite d'Anjou. Il laissa la Provence et ses droits sur Naples à Charles du Maine, son neveu.

RENÉ II, duc de Lorraine, né en 1451 de Ferry II, comte de Vaudemont, et d'Yolande d'Anjou, fille de René I, devint, en 1473, duc de Lorraine des droits de sa mère, devenue elle-même héritière de René I par la mort de son frère (Jean) et de son neveu (Nicolas, fils de Jean). Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, contestant ses droits, envahit la Lorraine, le chassa de Nancy et le força à se réfugier chez les Suisses. Mais après les défaites de Charles-le-Téméraire à Granson et à Morat, René revint attaquer le duc de Bourgogne, et lui livra devant Nancy un combat où ce prince fut tué (1477). A la mort de Charles du Maine (1481), René réclama la Provence, et fit plusieurs tentatives pour s'en emparer, mais sans pouvoir y réussir. Il mourut en 1508. Les Vénitiens l'avaient nommé en 1480 capitaine-général de leurs troupes, et, en 1485, des seigneurs napolitains lui avaient offert la couronne de Naples. Ce duc établit en Lorraine, par son testament, la loi salique. Il favorisa les arts en faisant bâtir plusieurs châteaux et quelques beaux édifices.

RENÉE de France, 2[e] fille de Louis XII, épousa en 1528 Hercule II, duc de Ferrare, protégea les lettres, les sciences, les arts et le luthéranisme, donna refuge à Calvin, eut Cl. Marot pour secrétaire, revint en France en 1560, se fixa à Montargis, se déclara hautement protestante, et mourut en 1575.

RENFREW, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Renfrew, près de l'embouchure de la Clyde, à 9 kil. O. de Glasgow ; 2,833 hab. Ville ancienne ; jadis sur la Clyde (qui a changé de lit), auj. sur un canal qui joint la Clyde. — Le comté de Renfrew, dit aussi *Strath-gryfe*, l'un des plus petits comtés d'Ecosse, est situé entre ceux de Dumbarton au N., de Lanark à l'E., d'Ayr au S. et à l'O. et le golfe de la Clyde au N. O. : 45 kil. sur 20 ; 133,440 hab.

RENI (GUIDO), peintre. *Voy.* GUIDE (LE).

RENNEL (le major J.), officier anglais, né en 1742 dans le Devonshire, mort en 1830, servit longtemps dans l'Inde comme ingénieur, revint en Angleterre vers 1782, publia d'importants travaux sur la géographie, et fut nommé membre de la Société Royale. On lui doit d'excellentes cartes de l'Inde, une *Explication du système géographique d'Hérodote*, 1800, où il prouve la fidélité de cet historien ; des *Observations sur la topographie de la plaine de Troie*, 1814. Il aida Mungo-Park à rédiger ses *Voyages*, et donna lui-même des *Mémoires* estimés sur la *Géographie de l'Afrique*, 1790 et 98.

RENNEQUIN-SUALEM (dont le vrai nom est SWALIN-RENKIN), fils d'un charpentier de Liége, né en 1644, mort en 1703, est le créateur de la célèbre machine de Marly, si merveilleuse pour l'époque, et qui seule fournissait l'eau potable pour le château de Versailles. Il la construisit de 1675 à 1682. Rennequin avait fait son éducation lui-même.

RENNES, *Condate*, *Redones*, ch.-l. du dép. d'Ille-et-Vilaine, au confluent de ces 2 riv., à 346 k. O. S. O. de Paris (par Alençon) ; 35,552 hab. Évêché, cour impériale, académie universitaire : facultés de droit, des lettres et des sciences, école secondaire de médecine, lycée imp. ; école de peinture et de sculpture, école impér. d'artillerie et de pyrotechnie. Bibliothèque, musée, cabinet d'histoire naturelle, jardin des plantes. Société des sciences et arts. On remarque le palais, l'hôtel-de-ville, la façade de l'église Saint-Pierre, les promenades du Cours et du Thabor, les places d'armes. La Vilaine la fait communiq. avec Redon ; un canal l'unit à St-Malo. Chemin de fer. Toiles, blanchisserie de cire, corroieries, teintureries ; volailles de Janzé. Aux environs, ferme de la Prévalaie, célèbre par son beurre. — Rennes était la capitale de la Bretagne, et avait le titre de comté (*Voy.* GEOFFROY) ; elle ne fut réunie à la France que par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII. En 1356, elle soutint contre les Anglais un siége que fit lever Duguesclin. Henri II y fonda en 1553 un parlement, devenu célèbre par son indépendance. La Chalotais, Lanjuinais, La Motte-Piquet, La Bletterie, Poullain du Parc et de Ste-Foix, Lobineau, Tournemine, Robinet, Ginguené, Al. et Amaury-Duval, Kératry, Carré, sont nés à Rennes. — L'arr. a 10 cant. (Château-Giron, Hédé, Janzé, Liffré, Mordelles, Saint-Aubin d'Aubigné, plus Rennes, qui compte pour 4), 78 comm., et 130,838 hab.

RENNEVILLE (Constantin DE), né à Caen en 1650, m. v. 1724, occupa div. emplois sous Chamillard, qui le protégeait, fut ensuite accusé d'être espion au service de l'étranger, et fut comme tel enfermé 11 ans à la Bastille (1702-1713), puis exilé : il se retira en Angleterre. On a de lui un *Recueil de Voyages aux Indes orientales* (1702) et l'*Inquisition française* ou *Hist. de la Bastille* (Londres, 1715), qui est à l'*Index*.

RENNEVILLE (M[me] DE), dame auteur, née vers 1771, morte en 1822, a publié nombre d'ouvrages pour l'éducation de la jeunesse qui ont eu du succès, entre autres : *Lucile* ou *la bonne fille*, 1808, *Contes à ma*

petite fille, 1817 ; les *Jeunes personnes*, 1822, etc.

RENNIE (J.), mécanicien, né en 1761 dans le comté d'East-Lothian (Ecosse), mort en 1822, a fait entre autres immenses et magnifiques travaux la jetée ou *breakwater* de Plymouth, le pont en fer de Southwark, le pont de Waterloo à Londres, les docks de Londres, le canal de Lancastre, les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam, Sheerness.

RENO, *Rhenus*, riv. d'Italie, sort des Apennins en Toscane, à 5 kil. S. de San-Marcellino, traverse les légations romaines de Bologne et de Ferrare et se joint près de Ferrare au *Pô di Primaro* : cours, 150 k. C'est dans une île du *Rhenus* que fut formée l'association d'Octave, Antoine et Lépide (2e triumvirat).

RENOMMÉE, divinité allégorique que les anciens représentaient sous la fig. d'un être monstrueux qui a cent bouches et cent oreilles, avec de longues ailes garnies d'yeux. C'était la messagère des dieux.

RENOU (Ant.), peintre, né en 1731, mort en 1806, fut secrétaire perpétuel de l'Académie de peinture. On estime de lui : *Jésus au milieu des docteurs*; une *Aurore* ; *Agrippine débarquant à Brindes*, *l'urne de Germanicus à la main*; une *Annonciation*; un plafond à l'hôtel des Monnaies. Il a trad. en vers français le poëme latin de Dufresnoy sur *la Peinture*.

RENTY, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 22 kil. S. O. de Saint-Omer ; 1,000 hab. Erigée par Charles-Quint en marquisat en 1533. Henri II y battit les Espagnols (13 août 1554).

RENVEZ, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 11 kil. N. O. de Mézières ; 1,200 hab. Serges, bonneterie.

RÉOLE (LA) ou LA RÉOLLE, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 67 kil. S. E. de Bordeaux, sur la Garonne ; 3,931 hab. Tribunal de 1re instance ; collége communal. Ville mal bâtie. Ancienne abbaye, fondée en 970 et dite *la Règle* (d'où par corruption le nom de la ville) ; ruines du château des Quatre-Sœurs. Coutellerie, vinaigre, tanneries. Commerce de vins, eau-de-vie, grains et bétail. Patrie des frères Faucher. Place de guerre des Protestants pendant les guerres religieuses. Le parlement de Bordeaux y fut souvent transporté. — L'arr. de La Réole a 6 cant. (Monségur, Pellegrue, La Réole, Saint-Macaire, Sauveterre, Targon), 105 comm., et 53,805 hab.

REPNIN (Nicolas Vasiliévitch, prince), général russe, né en 1734, était neveu du ministre Panin. Il servit dans la guerre de Sept-Ans, fut envoyé en Pologne pour seconder l'élection de Stanislas Poniatowski (1764), resta dans ce pays comme ambassadeur, y fomenta l'anarchie et la discorde jusqu'à son départ (1768), fut ensuite ambassadeur à Constantinople, signa comme médiateur la paix de Teschen (1779), battit les Turcs en 1789, 90, 91, forma le blocus d'Ismaïl, et signa les préliminaires de Galacz. La jalousie de Potemkin le fit rappeler en Russie au milieu de ses succès. Repnin y devint le centre d'une société de mécontents, dont la plupart furent bannis en Sibérie ; il reçut néanmoins le gouv. de la Lithuanie, et plus tard le commandement de l'armée russe dirigée sur la Pologne ; mais Souvarov vint bientôt le remplacer dans cette mission, et Repnin fut alors envoyé comme ambassadeur en Pologne : il détermina Poniatowski à l'abdication. Paul I le nomma feld-maréchal et l'envoya en Prusse pour proposer au roi d'entrer dans la 2e coalition contre la France : il échoua et fut disgracié. M. en 1801. Il avait adopté les idées mystiques de Martinez Pasqualis. — Son nom passa à un fils de sa fille, Nic. Grég. Volkonsky (colonel pris par le gén. Rapp à Austerlitz).

REPS, ville de Transylvanie, ch.-l. du comitat de Reps, sur la Schweissbach (affluent de l'Aluta) ; à 80 kil. N. E. de Hermanstadt ; 2,200 hab.

REPTON, ville d'Angleterre (Derby), à 10 kil. S. O. de Derby : 2,100 hab. Jadis capit. du roy. de Mercie. Belle église gothique.

REPUBLICAN-FORK, riv. des Etats-Unis (Missouri), naît par 106° 10' long. O., 40° 10' lat N., coule au S. E. et tombe dans la Kansas, après un cours de 900 kil.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Elle fut proclamée le 21 septembre 1792 et dura jusqu'au 18 mai 1804, époque de la création de l'Empire. Pendant cette période, la forme du gouvernement changea plusieurs fois : on vit se succéder la Convention (21 sept. 1792), le Directoire (26 octobre 1795), le Consulat (11 novembre 1799). — Rétablie le 24 février 1848, et consacrée par la constitution du 4 novembre, la République a de nouveau fait place à l'Empire en 1852.

REQUENA, *Lobetum*, ville d'Espagne (Cuença), au confluent de l'Oliana et du Xucar, à 105 kil. S. E. de Cuença ; 10,900 hab. Etoffes de soie, toiles, etc.

REQUESENS (S. DE ZUNIGA Y), grand-commandeur de Castille, fut le guide de don Juan d'Autriche dans la guerre contre les Maures des Alpujarras (1568-70), l'accompagna dans la campagne navale de Lépante (1571), gouverna quelque temps le Milanais, puis remplaça le duc d'Albe dans le gouv. des Pays-Bas (1573), fit preuve d'un grand esprit de conciliation, abolit des impôts odieux, et entama des négociations (1574), mais sans négliger un seul instant les moyens guerriers. Battu sur mer à Reimersvaale, il vainquit Louis de Nassau sur terre à Mook près de Nimègue (1574), puis assiégea Leyde, mais ne put prendre cette ville (1575). Il avait formé le projet de couper les communications entre la Hollande et la Zélande, en s'emparant du cours du Rhin, de la Meuse, du Vahal. Ce plan, fatal aux insurgés, était bien près de s'accomplir, lorsque Requesens mourut de maladie, pendant le siége de Zierikzée, en 1576.

REQUISTA, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 35 kil. S. de Rhodez ; 4,025 hab.

REREG, capitale des Obotrites, est auj. nommée Mecklembourg. *Voy.* MECKLEMBOURG (ville).

RESENA, auj. *Ras-el-Aïn*, ville de Mésopotamie, sur le Chaboras. Gordien y battit Sapor l'an 243.

RESENDE (Lucius André), dominicain portugais, né en 1498 à Evora, mort en 1573, fut le restaurateur des lettres dans sa patrie, fonda plusieurs écoles, en dirigea lui-même une, d'où sortirent des savants distingués, fut nommé gouverneur des infants de Portugal, fils du roi Jean III, et composa de nombreux ouvrages, entre autres : *De verborum conjugatione*, Lisbonne, 1550 ; *Antiquitates Lusitaniæ*, 1593. Il laissa aussi des poésies latines.

RESENIUS (Pierre), professeur de morale et de jurisprudence à Copenhague, né en 1625, mort en 1688. On lui doit la 1re édition de l'*Edda* (islandais, danois et latin, 1665-73, en 4 parties ; *Inscriptiones hafnienses*, *danicæ*, *germanicæ*, etc., 1668 ; et plusieurs autres publications historiques.

RÉSINA, ville du roy. de Naples (Naples), sur le golfe de Naples, à 9 kil. S. E. de Naples, est contiguë à Portici, et en partie bâtie sur l'emplacement d'Herculanum ; 9,000 hab. Antiquités nombreuses.

RESINAR ou ROSINAR, ville de Transylvanie, à 13 kil. S. O. d'Hermanstadt ; 5,000 hab. Deux évêchés, l'un grec, l'autre valaque.

RESSONS-SUR-MATS, ch.-l. de cant. (Oise), à 15 kil. N. O. de Compiègne ; 1,000 hab.

RESTAURATION, nom sous lequel on désigne en France les 15 années qui s'écoulèrent depuis la chute de Napoléon jusqu'à la révolution de juillet (1814-1830), époque pendant laquelle régnèrent les Bourbons rétablis sur le trône de France. On appelle quelquefois *première Restauration* l'intervalle compris entre l'abdication de Fontainebleau et les Cent-Jours (du 5 avril 1814 au 20 mars 1815) ; et *seconde Restauration*, le gouvernement de Louis XVIII et celui de Charles X, à dater de la seconde abdication de Napoléon (22 juin 1815). — On donne aussi le nom de Restauration au rétablissement des Stuarts sur le

trône d'Angleterre et à l'intervalle de 1660 à 1689, temps pendant lequel ils occupèrent le trône.

RESTAUT (P.), grammairien, né à Beauvais en 1696, mort en 1764, était fils d'un marchand de draps. Il fut d'abord chargé de quelques éducations particulières au collége de Louis-le-Grand, puis se fit recevoir avocat au parlement. Il a laissé quelques *Mémoires* écrits avec clarté et précision, mais l'ouvrage qui fit sa réputation est sa *Grammaire française* (1730). Adoptée par l'université de Paris, abrégée par l'auteur lui-même (1732), augmentée d'un traité de versification, elle eut neuf éditions du vivant de l'auteur. Restaut revit aussi la 4e édition du *Traité de l'orthographe française en forme de dictionnaire* (de Ch. Leroy, prote d'imprimerie), Poitiers, 1764, in-8, et traduisit du latin la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12, satire contre les Jésuites.

RESTIF DE LA BRETONNE (Nic.-Edme), homme de lettres, né à Sacy (Bourgogne) en 1734, mort en 1806, vint jeune à Paris, et y vécut de sa plume. Il a publié plus de 100 volumes; l'esprit et le sentiment le disputent dans ses écrits au cynisme et à la bizarrerie; il s'érigea souvent en réformateur des mœurs. Son orgueil était sans bornes : il se croyait l'égal de Voltaire, de Rousseau, et méprisait Buffon. On l'a surnommé le *Rousseau du ruisseau*. Ses principaux ouvrages sont : la *Vie de mon père*, 1779; le *Paysan perverti*, 1776; la *Paysanne pervertie*, 1776; les *Contemporaines*, 1780, etc., 42 vol. in-12; les *Provinciales*, 1789-94, 12 vol.; une série de traités où il propose ses idées de réforme (tels sont le *Mimographe*, le *Pornographe*, le *Gynographe*, l'*Anthropographe*, le *Thesmographe*). Ses pièces de théâtre (1784-92) n'eurent presque aucun succès.

RETFORD ou REDFORD, ville d'Angleterre (Nottingham), à 45 kil. N. de Nottingham, sur l'Idle et le canal de Chesterfield; 37,500 hab. Fabriques de chapeaux, toile à voile, papier.

RÉTHEL, ch.-l. d'arr. (Ardennes), à 50 kil. S. O. de Mézières, sur l'Aisne; 6,771 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Ville bien bâtie; quelques édifices publics : le théâtre, l'hôpital, l'hospice pour les vieillards et les enfants trouvés. Tissus de mérinos, cachemires, napolitaines, flanelles. Aux env., pâturages; carrières, minerai de fer.—Ville très ancienne et chef-lieu d'un comté dès le temps de Clovis; elle eut des seigneurs particuliers au XIIIe siècle. En 1581, Henri III l'érigea en duché en faveur de Charles de Gonzague, duc de Nevers. Mazarin, qui l'avait achetée, la fit ériger en duché-pairie en 1663. Turenne, alors à la tête des Espagnols, la prit en 1650, mais Duplessis-Praslin la reprit la même année, après avoir vaincu le maréchal transfuge au combat de Réthel. Rebelle à son tour, Condé s'en empara en 1652, et Turenne, alors revenu à son devoir, la reprit sur les Espagnols en 1653. — L'arr. de Réthel a 6 cant. (Asfeld, Château-Porcien, Chaumont-Porcien, Juniville, Novion-Porcien et Réthel), 108 comm. et 67,341 hab.

RÉTHELOIS, anc. petit pays de France en Champagne, auj. dans le S. O. du dép. des Ardennes, avait pour ch.-l. Réthel. Il renfermait le Porcien.

RETHIERS, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 26 kil. S. O. de Vitré; 3,000 hab.

RETIAIRES, gladiateurs qui combattaient contre les *Myrmillons*. Ils avaient pour arme un filet (*rete*), avec lequel ils cherchaient à envelopper le *Myrmillon*, qui portait sur son casque la figure d'un poisson.

RETIF DE LA BRETONNE. *Voy*. RESTIF.

RETIMO, *Rithymna*, ville de l'île de Candie, ch.-l. de livah, sur la côte N., à 61 kil. S. O. de Candie; 4,000 hab. Petit port, citadelle. Evêché grec.— Ravagée par les Turcs en 1572; néanmoins, les Vénitiens la conservèrent jusqu'en 1647.

RETZ, *Ratiastensis pagus*, anc. petit pays de la Bretagne mérid., auj. dans le dép. de la Loire-Inférieure, au S. O., avait pour ch.-l. Machecoul, et pour autres villes Rézé, Pornic et Paimbœuf. — Ce pays fit partie de l'Aquitaine, puis du Poitou, appartint à la maison de Laval, et fut érigé, en 1581, en duché-pairie, en faveur de la maison de Gondi, qui l'avait jusque-là possédé à titre de baronnie, puis de comté; il passa en 1676 dans la maison de Villeroy.

RETZ (Gilles DE LAVAL, maréchal DE). *Voy*. LAVAL.

RETZ (Albert DE GONDI, maréchal DE), né en 1522, à Florence, d'une famille italienne, mort en 1602, suivit Catherine de Médicis en France, avança rapidement par la protection de cette princesse, fut bien auprès de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, et mourut fort riche. On l'accuse d'avoir été avec Tavannes un de ceux qui conseillèrent la Saint-Barthélemy, et d'avoir fait périr Loménie dans sa prison pour s'enrichir de ses dépouilles. Il reçut en 1573 le bâton de maréchal sans être grand guerrier. Il avait épousé en 1565 Cath. de Clermont, veuve de Jean d'Annebaut, qui lui apporta la baronnie de Retz.

RETZ (Pierre DE GONDI, cardinal DE), cél. evêque de Paris, frère du précédent, né à Lyon en 1533, mort en 1616. Protégé par Catherine de Médicis, il devint successivement évêque de Langres (1565), puis evêque de Paris (1570), fut chancelier et grand-aumônier d'Elisabeth d'Autriche (femme de Charles IX), administrateur des revenus de cette reine (après 1574), et remplit diverses missions à Rome sous Henri III et Henri IV. Il fut créé cardinal en 1587. Il eut pour successeurs sur le siége de Paris Henri de Gondi, son neveu, puis J.-F.-Paul de Gondi (le fameux cardinal de Retz), son petit-neveu.

RETZ (J.-F.-Paul DE GONDI, cardinal DE), célèbre chef de parti, petit-neveu du précédent, né à Montmirail en 1614, fils de Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères sous Louis XIII, fut destiné dès son enfance à la carrière ecclésiastique, et tâcha en vain, par le scandale d'une vie licencieuse, de faire renoncer sa famille à ce projet, qui s'accordait peu avec ses goûts; il se mit enfin à la théologie, et se distingua comme prédicateur, fut nommé, en 1643, coadjuteur de l'archevêque de Paris, Henri de Gondi, son oncle, et devint enfin lui-même archevêque. Il remplit d'abord avec zèle les devoirs de sa charge, et se rendit très populaire; Mazarin s'en inquiéta, et bientôt ces deux hommes furent ennemis. Le coadjuteur, par haine pour le ministre, fit éclater les troubles de la Fronde (1649); il dirigea longtemps le peuple de Paris, sur lequel son éloquence et ses largesses lui avaient donné une grande influence, et réussit à faire éloigner Mazarin; toutefois, il repoussa les offres dangereuses de l'Espagne, et fut un des premiers à se rapprocher de la régente Anne d'Autriche; il reçut en retour le chapeau de cardinal. Néanmoins, au rétablissement de l'ordre (1652), il fut arrêté, sans que le peuple fît rien pour lui; il fut enfermé à Vincennes, puis à Nantes, mais il s'évada et se réfugia successivement en Espagne, à Rome et à Bruxelles. Il ne put rentrer en France qu'après s'être démis de son archevêché : on lui donna en échange l'abbaye de St-Denis (1664). Renonçant dès lors à la politique, il offrit l'exemple d'une vie régulière, paya ses dettes, qui montaient à 1,100,000 écus, et vécut tantôt à St-Mihiel, tantôt à Commercy, où il rédigea ses *Mémoires*, tantôt à St-Denis, où il m. en 1679. Eloquent, libéral, actif, ambitieux, le cardinal de Retz était né pour être chef de parti; cependant, il ne paraît pas avoir eu de grandes vues, et semble n'avoir aimé l'intrigue que pour l'intrigue même. Ses *Mém.* (imprimés pour la 1re fois en 1717, puis dans les collect. de *Mém. sur l'hist. de France*, et publ. en 1844 sur le Ms. original par M. Géruzez, 2 v. in-12), sont aussi remarquables par le style qu'intéressants par le fond. On a encore du cardinal de Retz une histoire de la *Conjuration de Fiesque* qu'il écrivit à 17 ans.

REUCHLIN (J.), philologue, né à Pforzheim en 1455, mort en 1522, savait à fond le grec et l'hébreu, visita l'Allemagne, la Hollande, la France, l'Italie, se fixa à Stuttgardt, fut employé par le duc de Souabe, Éberhard I, à diverses négociations, obtint pour lui les titres de comte palatin, de triumvir de la ligue de Souabe; mais ayant eu des démêlés avec des théologiens (Holzinger, Hoogstrœten, etc.), il fut forcé de quitter Stuttgard, et se réduisit à professer le grec et l'hébreu à Tubingue. C'est lui qui le premier fit représenter des pièces de théâtre dans les colléges : il les composait lui-même. Ses princip. ouvr. sont le *Rudimenta hebraica*, Pforzheim, 1506, in-fol. ; *Lexicon hebraïcum*, 1512 ; une édition (hébraïque) des sept psaumes pénitentiaux, avec traduction latine, Pforzheim, 1512, in-8 ; une traduction latine des poésies hébraïques de Jos. Hyssopœus de Perpignan, 1514. Reuchlin était un grand partisan de la cabale ; on a de lui en ce genre : *De verbo mirifico*, Bâle, 1494; *De arte cabbalistica*, Haguenau, 1517, ouvrages condamn. à Rome. Dans ses écrits, Reuchlin prend le nom grec de *Capnion* par allusion à son nom allemand *Ræuchlin*, diminutif de *Rauch*, fumée.

RÉUNION (édit de), paix que Henri III signa à Rouen le 21 juillet 1588, avec les Parisiens, à la suite de la journée des Barricades.

RÉUNION (ordre de la), ordre civil et militaire créé par Napoléon en Hollande en 1811. On le donnait de préférence aux habitants des départements nouvellement *réunis* à la France.

RÉUNION (île de la). *Voy.* BOURBON.

REUS, ville d'Espagne (Barcelone), à 9 kil. de la mer, à 13 kil. O. de Tarragone; 25,000 hab. Port au village de Salon. Industrie et commerce actifs; étoffes de soie et de coton, chapeaux, savon, etc. — L'importance de cette ville date de la dernière moitié du XVIIIe siècle.

REUSS (la), riv. de Suisse, formée de trois bras, qui se réunissent à Andermatt (Uri), arrose les cantons d'Uri, de Lucerne, d'Argovie, forme le lac des Quatre-Cantons, reçoit l'Emme et tombe dans l'Aar à Windisch; cours, 100 k. La Reuss forme plusieurs cascades.

REUSS (Principautés de). On nomme ainsi deux états de la Confédération germanique, dits : *Reuss-Greiz* et *R.-Schleiz-Lobenstein-Ebersdorf*, appartenant à la maison de Reuss et contigus l'un à l'autre (sauf pour la seigneurie de Géra); ils ont pour bornes la Saxe-Meiningen, la Saxe-Altenbourg, la Saxe-Weimar, le Voigtland (qui est au roy. de Saxe), et le cercle (bavarois) du Haut-Mein et contiennent env. 1,500 kil. carrés. Le pays est arrosé par l'Elster et la Saale. Montagnes, beaucoup de mines. — La principauté de *Reuss-Schleiz* contient les trois quarts du territoire et a 98,000 hab.; elle est à la ligne cadette ou ligne de Schleiz. La ligne aînée ou ligne de Greiz ne possède en propre que Greiz (avec 35,159 hab.) : la seigneurie de Géra est en commun. Capitales, Schleiz, Greiz, Géra. — On comptait naguère trois principautés de Reuss, et même plus, parce que la ligne cadette ou Reuss-Schleiz, dite aussi Reuss-Plauen, se divisait en deux branches, chacune subdivisée en deux rameaux, ce qui donnait les quatre maisons de Schleiz-Schleiz, Schleiz-Kœsteritz, Lobenstein-Lobenstein et Lobenstein-Ebersdorf. Ces deux dernières se réduisirent à une, laquelle à son tour s'éteignit, de sorte qu'il ne resta que deux rameaux : Schleiz et Kœsteritz (mais ce dernier ne règne pas). — Tous les Reuss, maisons princières d'Allemagne, dérivent d'Ekbert, comte d'Osterode au Xe siècle, et d'Henri son fils, que l'empereur Henri IV nomma un de ses avoyers en Saxe. Sa race se divisa en deux lignes, dont une, l'aînée, s'éteignit en 1572; la cadette, dite ligne de Plauen, dont la tige est Henri-le-Jeune, se partagea en trois branches, qui, elles-mêmes, devinrent lignes en 1572, et dont la dernière, celle de Géra, s'est éteinte en 1802. Toute la maison de Reuss reçut de l'empereur Sigismond la dignité princière en 1426. Tous les princes de la maison se nomment Henri.

REUSSMARKT. *Voy.* REISSMARKT.

REUTLINGEN, ville murée du Wurtemberg, à 33 kil. S. de Stuttgardt ; 10,000 hab. Cathédrale remarquable. Patrie de l'imprimeur Séb. Gryphius. Jadis ville impériale.— Assiégée en 1247 par Henri, landgrave de Thuringe.

RÉVA, fleuve de l'Inde. *Voy.* NERBEDDA.

REVEL, chef-lieu de canton de la Haute-Garonne, à 28 kil. E. de Villefranche, sur une hauteur ; 3,900 hab. Liqueurs. — Cet endroit, jadis appelé la *Bastide de Lavaur*, fut fortifié par Philippe-le-Bel, devint au XVIe siècle une place forte des Huguenots, qui fut démantelée en 1629. La révocation de l'édit de Nantes nuisit beaucoup à cette ville. — Plusieurs villages de France (Basses-Alpes et Isère) portent aussi le nom de Revel.

REVEL ou REVAL, *Kolyvan* en russe, ville de Russie, ch.-l. du gouv. de Revel ou d'Esthonie, sur le golfe de Finlande, à 365 kil. O. de St-Pétersbourg; 14,000 hab. Beau port, château-fort, sur un rocher. Gymnase, bibliothèque. Quelque industrie; commerce de grains, bois, chanvre. Aux environs, jardin impérial de Catherinenthal. Revel fut fondée en 1218 par Valdemar II de Danemark, qui y érigea un évêché ; elle a été célèbre parmi les villes hanséatiques. Pierre-le-Grand la réunit à la Russie en 1710.

REVEL (gouvernement de). *Voy.* ESTHONIE.

REVEL ou REVELLO, ville forte des États sardes (Coni), à 26 kil. N. O. de Coni, près du Pô : 5,000 hab. Patrie de l'historien Ch. Denina.

REVELLIÈRE-LEPAUX (Louis-Marie LA), né à Montaigu en 1753, mort en 1824, fut reçu avocat au parlement de Paris (1775), quitta bientôt le barreau pour étudier les sciences et professa la botanique à Angers. Il fut député à l'Assemblée Constituante, puis à la Convention ; il se montra patriote et ami des Girondins, fit formuler, en réponse au manifeste de Brunswick, le décret de *Propagande armée*, déploya le 11 mars 1793, en face de Danton, une force inattendue, qui recula de quelques jours la chute des Girondins, et n'échappa que par miracle à la proscription. Reparaissant au 9 thermidor, il combattit les terroristes, fut envoyé au Conseil des Anciens, puis fit partie du Directoire dès sa création (1795), mais il n'y joua qu'un rôle secondaire, et donna sa démission au 30 prairial, pour ne plus reparaître sur la scène politique. Il était membre de l'Institut (classe des sciences morales et politiques). Il avait imaginé une espèce de religion nouvelle dont le déisme faisait le fond, et qu'il appelait *Théophilanthropie* : ce projet fut mis un instant à exécution en 1797, mais eut peu de succès ; le nouveau culte tomba bientôt sous les coups du ridicule.

REVELLO, ville du roy. de Naples, à 4 kil. S. de Lago-Negro ; 5,200 hab. Aux env., beaucoup de médailles et de statues de bronze ; ruines d'un cirque. (On croit que c'est l'anc. *Blanda* ou l'anc. *Vélia*.)

REVELLO, ville des États sardes. *Voy.* REVEL.

REVENSBERG, v. de Bavière, la même qu'ALTDORF.

REVERE, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Pô, à 26 kil. S. E. de Mantoue ; 7,500 hab.

REVIGNY, ch.-l. de c. (Meuse), à 17 k. O. de Bar, sur un canal qui joint l'Ornain à la Chée ; 1,140 h.

REWBELL (J.-B.), né à Colmar en 1746, mort en 1810, était bâtonnier des avocats d'Alsace quand il fut nommé membre des États-Généraux ; il se montra révolutionnaire ardent, fut nommé procureur-syndic du Haut-Rhin, revint à Paris comme membre de la Convention, et fut un des accusateurs de Louis XVI. Il se tint à l'écart pendant la terreur, déclama contre Robespierre, reparut après le 9 thermidor à la Convention, qu'il présida, entra au comité de salut public, et fut membre du Directoire

dès sa création (1795-99) : il y jouit d'un grand pouvoir; mais son arrogance déplut; il redevint simple député au Conseil des Anciens, fut exclu totalement des affaires par la révolution du 18 brumaire, et mourut dans l'obscurité.

REYES (LOS), ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), sur le Guatapori et le San-Sebastian, à 160 kil. S. de Santa-Marta. Belle église. Mines aux env. Fondée en 1550; bien déchue auj.

REYES (LOS) ou SAN-SEBASTIAN DE LOS REYES, ville de l'Amérique du Sud (Vénézuela), dans la prov. de Caracas, à 65 kil. S. O. de Caracas. Fondée en 1584.

REYES (LOS), v. du Mexique, la même qu'ACAPULCO.

REYNIER (J.-L. Ebnezer), général français, né à Lausanne en 1771, entra dans le génie, devint adjudant-général en 1793, général de brigade en 1794 pendant la campagne de Hollande, servit sous Moreau à l'armée du Rhin (1796), accompagna Bonaparte en Egypte (1798), se distingua à la bataille des Pyramides, fit la campagne de Syrie, battit 20,000 Turcs devant El-Arich, et détermina la victoire à Héliopolis. Après le meurtre de Kléber, il eut avec Menou de violents démêlés, et quitta l'Egypte (1801); il fut à son retour en France disgracié et exilé. Rappelé en 1805 et chargé d'un commandement, il eut part à la conquête de Naples et de la Calabre, fut ministre de la guerre à Naples, combattit à Wagram, en Espagne, en Russie, fut pris à Leipsick (1813), et mourut à Paris peu après avoir recouvré sa liberté (1814). On a de lui quelques écrits sur l'Egypte. — Son frère, J.-L.-Ant. Reynier, fut directeur du revenu national en Egypte, intendant des postes à Naples sous Murat; il a publié des traités d'agronomie et d'économie publique estimés, entre autres : *De l'économie publique et rurale des peuples anciens; De l'Egypte sous les Romains*, 1807.

REYNOLDS (sir Josué), peintre anglais, né en 1723 à Plympton dans le Devonshire, mort en 1792, voyagea trois ans en Italie, puis se fixa à Londres, se fit une grande réputation par ses ouvrages, et devint, en 1769, président de l'Académie royale des beaux-arts. Il excellait surtout dans le portrait. Reynolds occupe le premier rang parmi les peintres anglais pour le goût, la facilité, la richesse et l'harmonie des couleurs : il exposa plus de 240 tableaux. On a de lui des *Discours sur la peinture*, qu'il prononça devant l'Académie (1769-90); ce sont des chefs-d'œuvre d'élégance, d'énergie et d'analyse. Ils ont été traduits par Janssen (1788 et 1806).

REYNOSA, bourg d'Espagne (Toro), sur l'Èbre, à 24 kil. N. E. d'Aguilar; 1,450 hab. Fer. — Il donne son nom à une ramification de la grande chaîne des monts Cantabres, qui se détache vers 43° lat. N. et court du N. O. au S. E. jusqu'à Burgos; de ces montagnes sortent l'Èbre et la Pisuerga.

REYRAC (Fr.-Phil. DELAURENS de), abbé, né en 1734, d'une noble famille du Limousin, mort en 1782, était chanoine régulier de Chancelade, eut quelque succès comme prédicateur, mais abandonna la chaire à cause de sa timidité. Il a laissé des *Poésies* (tirées des Saintes Écritures), 1770, in-8; *l'Hymne au soleil* (en prose poétique), Orléans, 1777, in-12; un *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760, etc.

REYRE (l'abbé), prédicateur et écrivain, né en Provence en 1735, mort en 1812, a fait plusieurs ouvrages consacrés à l'éducation, entre autres : *le Mentor des enfants*, recueil d'instructions, de traits d'histoire et de fables, souvent réimprimé (la 14e édition est de 1821); *l'Ecole des jeunes demoiselles; le Fabuliste des enfants*.

REYSSOUSE, rivière de France (Ain), naît dans le cant. du Pont-d'Ain à l'O. et se jette dans la Saône au-dessous de Pont-de-Vaux; cours, 65 kil.

REZAT, rivière de Bavière, naît dans le cercle qui porte son nom et a sa source près de celle de l'Altmühl; elle parcourt les présidiaux d'Anspach, de Heilsbronn et de Pleinfeld, arrose Anspach et Lichtenau, et se joint à la Rednitz, après un cours de 60 kil. environ. On l'appelle souvent *Haute-Rezat* ou *Rezat de Souabe*, pour la distinguer du cours supérieur de la Rednitz, qu'on appelle *Basse-Rezat* ou *Rezat de Franconie*.

REZAT (cercle de la), un des 8 cercles du roy. de Bavière, entre ceux du Haut-Mein au N., du Bas-Mein au N. O., de la Regen à l'E., du Danube sup. au S., et le Wurtemberg à l'O : 130 kil. sur 80; 540,000 hab. Ch.-l., Anspach.

REZÉ, bourg du dép. de la Loire-Infér., à 3 kil. S. O. de Nantes, était autrefois, sous le nom de *Ratiastum*, un des lieux princ. du pays de *Retz*; 5,600 h.

REZZONICO (Ant.-Jos.), comte della Torre, né à Come en 1709, mort en 1785, se distingua à la guerre en Espagne et en Italie, fut gouverneur de la citadelle de Parme, chambellan du duc de Parme, et a laissé entre autres ouvrages : *Disquisitiones Plinianæ*, Parme, 1763-67, 2 vol. in-fol. (ouvrage estimable, mais trop vanté).

REZZONICO (Ch.). *Voy.* CLÉMENT XIII.

RHA, nom ancien du VOLGA.

RHACOTIS. *Voy.* ALEXANDRIE d'Egypte.

RHADAMANTHE, *Rhadamanthus*, fils de Jupiter et d'Europe, et un des trois juges des enfers. Il avait, pendant sa vie, secondé les entreprises de son frère Minos, et conduit en Lycie une colonie de Crétois, à laquelle il donna des lois sages. Il avait épousé Alcmène, veuve d'Amphitryon. Il n'était pas moins remarquable par sa sévérité que par sa justice.

RHADAMISTE, fils du roi d'Ibérie Pharasmane, épousa sa cousine Zénobie; il n'en détrôna pas moins son beau-père Mithridate, roi d'Arménie. Attaqué par le roi parthe Vologèse, il se réfugia dans les états de son père : celui-ci, sous prétexte d'un complot formé contre lui, le fit assassiner l'an 54 de J.-C. Pendant qu'il fuyait d'Arménie, Rhadamiste, se voyant sur le point de tomber avec Zénobie au pouvoir de l'ennemi, poignarda lui-même cette princesse, et la jeta dans l'Araxe. Cet événement a fourni à Crébillon le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre.

RHADÈS. *Voy.* ADIS. — RHADI. *Voy.* RADI.

RHAMNONTE, *Rhamnus*, ville d'Attique, sur la mer, célèbre par un temple d'Amphiaraüs et par une statue de Némésis, nommée de là Rhamnusia.

RHAMPSINIT, dit aussi *Ramsès*, roi d'Egypte, régnait après la guerre de Troie, et vivait dans le XIIe siècle av. J.-C. Il possédait des trésors incalculables et construisit un temple de Fta à Memphis. La tradition le fait descendre aux enfers.

RHAPSODES. On nommait ainsi chez les Grecs ceux qui faisaient profession de réciter en public des morceaux des poëtes anciens, surtout d'Homère.

RHASENA. *Voy.* RASENA.

RHASIS ou RHAZÈS, médecin arabe. *Voy.* RAZI.

RHÉ (île de). *Voy.* RÉ.

RHEA SYLVIA ou ILIA, fille de Numitor, se fit vestale par ordre d'Amulius; elle n'en devint pas moins mère, et donna le jour à Romulus et à Rémus, qu'elle avait eus du dieu Mars. Elle fut enterrée vive comme ayant violé ses vœux.

RHÉE, *Rhea*, déesse qu'on identifie avec Cybèle et censée femme de Saturne, fut mère de Jupiter, Neptune, Pluton, Vesta, Cérès. A la naissance de chaque fils, elle donnait à son mari une pierre à dévorer au lieu du nouveau-né, parce que ce dieu, sachant qu'un de ses fils devait le détrôner, avait résolu de les exterminer tous. Lorsque Jupiter eut chassé Saturne du ciel, elle suivit son époux en Italie, et l'aida à y faire fleurir l'agriculture et les bonnes mœurs : d'où le nom de *siècle de Rhée* donné à l'âge d'or.

RHEGIUM. *Voy.* REGGIO.—RHEIMS. *Voy.* REIMS.

RHEINA-WOLBECK, seigneurie médiatisée de l'Allemagne, partie dans la prov. prussienne de Westphalie (régence de Münster), et partie dans le

gouv. hanovrien d'Osnabrück ; 10,000 hab. ; c'était jadis un bailliage de l'évêché de Münster.

RHEINAU, village catholiq. de Suisse (Zurich), sur le Rhin, entre Schaffouse et Eglisau. Abbaye de Bénédictins, fondée en 778; biblioth. riche en manuscrits.

RHEINBERG ou RHINBERG, ville des Etats prussiens (régence de Dusseldorf), chef-lieu de cercle, à 35 kil. N. O. de Dusseldorf, près de l'Eyder, et à 2 kil. de la gauche du Rhin ; 3,000 hab. Draps, toile, passementerie, filatures, etc. — Vainement assiégée par le duc de Parme en 1586 ; prise par les Espagnols en 1590 ; reprise par Maurice de Nassau en 1597 et en 1601 ; occupée par Spinola en 1606, et par Louis XIV en personne en 1672 ; prise et démantelée en 1703 par les Impériaux. En 1760, les Français remportèrent aux environs une victoire signalée sur les Hanovriens, commandés par le prince héréditaire de Brunswick.

RHEINFELDEN ou RHINFELD, ville de Suisse (Argovie), sur le Rhin, à 27 kil. N. O. d'Aarau ; 1,500 h. Pont sur le Rhin. Tabac, papier, carrière de pierres. — Rheinfelden appartint au moyen âge à la maison de Souabe ; Rodolphe de Souabe, élu anti-empereur en 1077, était comte de Rheinfelden. Les Français, commandés par les ducs de Rohan et de Weimar, et les Autrichiens, sous les ordres de Jean de Weerdt, s'y livrèrent 2 combats en 1638 : dans le 1er J. de W. fut vainqueur et le duc de Rohan blessé mortellement ; dans le 2e, J. de W. fut défait et pris. Les Impériaux y furent encore défaits par Créqui, en 1678. Prise et démantelée en 1744 par les Français.

RHEINFELS, forteresse des Etats prussiens (prov. Rhénane), dans la régence de Coblentz, sur une île du Rhin, près de St-Goar. — Les Français l'assiégèrent vainement en 1672, mais la prirent en 1794 ; elle fut alors démantelée ; on l'a relevée depuis.

RHEINGAU, territoire du duché de Nassau, au S., sur la droite du Rhin. Vins excellents.

RHEINTHAL ou VALLÉE DU RHIN, vallée de Suisse qui s'étend sur la rive occid. du Rhin, est bornée à l'O. par le canton d'Appenzell, et a 25 kil. environ de longueur depuis la baronnie de Sax jusqu'au lac de Constance. Fertile en blé et en vin.

RHÉMÉTALCÈS I, roi de Thrace, oncle et successeur de Rhescuporis II, avait d'abord été son tuteur. Devenu roi, il seconda les Romains dans leur guerre contre les Dalmates et les nations pannoniennes révoltées, vainquit leur chef et le chassa de la Macédoine. Il mourut vers l'an 10 ap. J.-C. Rhescuporis III et Cotys V se partagèrent ses états.

RHÉMÉTALCÈS II, roi de Thrace (19-46), successeur de Rhescuporis III, ne posséda d'abord que la part de ce dernier; plus tard il y joignit celle de Cotys V.

RHEMNIUS PALÉMON. *Voy.* PALÉMON.

RHÉNANE (BAVIÈRE). *Voy.* BAV. et RHIN (cercle du).

RHÉNANE (PROVINCE), province des Etats prussiens, dans la région à l'O. du Weser, est située entre la Westphalie au N. E., les duchés de Hesse et de Nassau à l'E., la Bavière rhénane au S. E., la France au S., le grand-duché de Luxembourg au S. O., la Belgique à l'O. et la Hollande au N. ; elle est traversée par le Rhin qui lui donne son nom ; 2,591,650 hab. (en 1841), dont les deux tiers catholiques. Capitale, Cologne. Division : 5 gouv. : Cologne, Dusseldorf, Coblentz, Aix-la-Chapelle et Trèves. Autres villes : Clèves, Wesel, Elberfeld, Bonn, Eupen, Sarrelouis, Wetzlar (qui forme enclave entre Nassau et Darmstadt), etc. Climat sain, mais froid ; plusieurs rivières (outre le Rhin) : la Roër, la Moselle, etc. ; montagnes au S. ; sol abondant en minéraux, généralement fertile et bien cultivé ; lin, tabacs, vins recherchés. Industrie, commerce. — La prov. Rhénane, récemment formée, correspond à la partie mérid. de l'ancien grand-duché du Bas-Rhin, à la prov. du Bas-Rhin et à celle de Clèves-Berg. Sous l'empire franç., la prov. Rhénane formait les dép. de la Sarre, de Rhin-et-Moselle, de la Roër, et la plus grande partie du grand-duché de Berg.

RHÉNANE (PRUSSE). *Voy.* PRUSSE et RHIN (gr. d. du B.-).

RHENANUS (Beatus), philologue, né en 1485 à Schelestadt, de parents originaires de la petite vill de Rheinach ou Rheinau, dans le canton Suisse d Zurich, sur le Rhin (d'où il prit son nom), voyagea en France et en Allemagne pour augmenter ses connaissances, fut correcteur d'imprimerie à Paris chez H. Etienne, à Bâle chez Amerbach, et contribua puissamment à répandre le goût des lettres. Il mourut en 1547. On a de lui : *Illyrici descriptio*, Paris, 1602, in-8, des éditions de Tertullien, Eusèbe, Maxime de Tyr, Quinte-Curce, Tite-Live, Tacite, Pline le naturaliste, Sénèque, et une lettre *De primatu Petri*, qui fut condamnée à Rome.

RHESCUPORIS I, roi de Thrace, dans le 1er siècle av. J.-C., servit alternativement Pompée et Brutus dans les guerres civiles.

RHESCUPORIS II, fils de Cotys IV, régna de l'an 16 à l'an 7 av. J.-C. avec un de ses frères, et périt dans une bataille contre les Besses.

RHESCUPORIS III, frère et successeur de Rhémétalcès I, aida Tibère à chasser de Macédoine les Dalmates et autres barbares. Il obtint en l'an 10 moitié des états de Rhémétalcès, et fit assassiner Cotys V, possesseur de l'autre moitié. Il fut en punition de ce crime privé du trône (19) par Tibère, puis mis à mort. — Le nom de Rhescuporis a été porté par 6 rois du Bosphore Cimmérien. Les 3 premiers régnèrent au Ier siècle ; les 3 autres, au IIIe.

RHÉSUS, roi de Thrace, fils du fleuve Strymon, vint au secours de Troie la dernière année du siége. La ville devait être sauvée si les coursiers de Rhésus buvaient l'eau du Xanthe ; mais Rhésus fut tué la nuit même de son arrivée par Diomède, qui le surprit pendant son sommeil tandis qu'Ulysse emmenait ses chevaux.

RHETICUS (Georges-Joachim, dit). *Voy.* JOACHIM.

RHÉTIE, *Rhætia*, auj. *pays des Grisons* et partie de la *Valteline*, du *Tyrol* et de la *Bavière*, prov. de la Gaule cisalpine, entre l'Helvétie à l'O. et la Norique à l'E., était bornée au N. par le Danube, et traversée par une chaîne des Alpes, appelée de là Alpes Rhétiques ; elle comprenait la Vindélicie, qui en forme la partie septent. — C'est de la Rhétie que paraissent être sortis les *Rasena*, qui peuplèrent l'Etrurie. — Tibère et Drusus conquirent la Rhétie l'an 15 av. J.-C. Au IVe siècle, elle fut comprise dans le diocèse d'Italie et en forma 2 provinces que séparait l'OEnus (l'Inn) : *Rhétie* 1re, à l'E. (places principales, *Curia*, *Tridentum*, *Bregantium*) ; *Rhétie* 2e, à l'O. (*Augusta Vindelicorum*).

RHÉTIQUES (ALPES). *Voy.* ALPES.

RHIGAS, un des promoteurs de l'insurrection grecque, né à Velestina (Thessalie), joignait au talent poétique un patriotisme ardent. Dans le but de délivrer la Grèce du joug des Turcs, il forma d'abord à Bucharest, puis à Vienne, une société secrète, dont les ramifications s'étendaient fort loin : mais le gouvernement autrichien le sacrifia, ainsi que huit autres Grecs, aux ombrages de la Turquie. Tous les neuf furent arrêtés, dirigés sur la Turquie, et noyés en route dans le Danube, 1798. Rh. av. publié un traité de *Tactique militaire*, un *Traité élémentaire de physique*, etc., et des chants poétiques (en grec moderne), qui furent accueillis avec enthousiasme.

RHIN, *Rhenus* en latin, *Rhein* en allemand, grand fleuve d'Allemagne, se forme en Suisse (Grisons), par trois bras, dont le principal (le Rhin antér.) sort d'un lac à l'E. du St-Gothard, coule au N.-E. jusqu'au lac de Constance, qu'il traverse, va vers l'O. (en séparant la Suisse du grand-duché de Bade), puis au N. ou au N. O. (entre ce dernier et la France), borne le cercle bavarois du Rhin à l'E., traverse, après avoir formé un coude (de Mayence à Bingen),

la Prusse rhénane, puis le royaume de Hollande, dont il baigne les provinces méridionales, jette à droite, au N., un bras dit Yssel, qui tombe dans le Zuyderzée; à gauche, au S. O., le Wahal, qui joint la Meuse et le Leck; la branche restante, ou vrai Rhin, se perd presque entièrement dans des sables, et il n'en arrive qu'un maigre filet à la mer. Cours, 1,300 kil., dont 900 navigables (depuis Huningue). Près de Schaffhouse et de Laufenbourg il forme deux cataractes. Cours impétueux qui, sur quelques points, surtout près de Bingen, en rendait autref. la navigat. dangereuse. Bords imposants et pittor.; îles délicieuses. Les princip. villes situées sur le Rhin ou près de ses bords sont: Coire, Constance, Schaffouse, Bâle, Strasbourg, Spire, Manheim, Worms, Mayence, Coblentz, Bonn, Cologne, Dusseldorf, Duisbourg, Wesel, Emmerich, Arnheim, Utrecht et Leyde. Affluents princ.: à gauche, Thur, Aar, Ill, Moselle; à droite, Necker, Mein, Lahn, Sieg, Roër, Lippe. Le Rhin doit être réuni au Danube par la Kinzig. Le vin du Rhin est célèbre.

On connait encore sous le nom de RHIN (*Rhyn* ou *Rhein*) une petite riv. de Prusse (Brandebourg), qui naît sur la limite du Mecklembourg, coule au S., traverse plusieurs petits lacs, et se jette dans le Havel; *cours*, 110 kil.

Le Rhin a donné son nom à plusieurs divisions territoriales soit en France, soit en Allemagne.

Départements français.

RHIN (dép. du BAS-), un des départements-frontières de l'E., formé du nord de l'Alsace, est borné au S. par le dép. du Haut-Rhin, à l'O. par ceux de la Moselle, de la Meurthe et des Vosges, et confine à l'Allemagne par l'E. et par le N. : 4,647 kil. carr.; 561,859 hab.; ch.-l. Strasbourg. Montagnes à l'O. (les Vosges); ailleurs, coteaux, vallées, plaines; beaucoup de forêts. Fer, plomb, manganèse, lignite, marbre, pierre à bâtir, ocre, terre à potier, sable noir. Culture parfaite: grains de toute espèce, légumes, fruits, choux, betterave, colza, houblon, tabac, moutarde, pastel, etc.; bons vins blancs. Beaucoup de gros et menu bétail, abeilles. Industrie très active et très variée: draps, toiles et tissus de coton de toute espèce: papiers, cartes à jouer, chapeaux de paille, bougies, chandelles, térébenthine, tartre, acides minéraux, produits chimiques; armes, instruments de physique, etc.; orfévrerie, horlogerie, vermeil renommé; passementerie, boutonnerie, etc. Très vaste commerce; eaux minérales.— Le dép. a 4 arr. (Strasbourg, Saverne, Schelestadt, Weissembourg), 33 cantons, 543 communes; il appartient à la 6e division militaire, a une cour impér. à Colmar et un évêché à Strasbourg.

RHIN (dép. du HAUT-), un des départements frontières de l'E., entre ceux du Bas-Rhin au N., de la Haute-Saône et des Vosges à l'O., du Doubs au S., confine par l'E. au grand-duché de Bade: 4,060 kil. carr.; 447,019 hab. Ch.-l. Colmar. Il est formé du S. de l'Alsace et de la république de Mulhouse. Très montagneux au S. et à l'O., plat et en boisé ailleurs; vallées délicieuses. Argent, fer, cuivre, houille, cristal de roche; beaucoup d'espèces de marbre, porphyre, granit, pierre de taille, ...pse, etc. Eaux minérales, céréales, légumes, pommes de terre, chanvre, garance; culture en grand du merisier, bons vins. Beaucoup de bétail, porcs, chèvres, chevaux, abeilles. Beaucoup d'industrie et de commerce: toiles peintes en immense quantité (voy. MULHOUSE), soieries peintes, châles imprimés, teintureries en rouge d'Andrinople et autres; draps ...s, toiles; savon, potasse, acides minéraux, produits chimiques, fer, fil de fer, acier; forges, hauts-fourneaux et martinets; bière, eau-de-vie, kirschenwasser; papiers de verre, etc. — Ce dép. a 3 arrond. (Colmar, Béfort, Altkirck), 29 cantons, 489 communes: il a une cour impér. à Colmar, dépend de la 6e division militaire et de l'évêché de Strasbourg.

RHIN (dép. des BOUCHES-DU-), anc. dép. de l'empire français. *Voy.* BOUCHES-DU-RHIN.

RHIN-ET-MOSELLE (dép. DE), dép. formé après la paix de Lunéville (1801), aux dépens de diverses fractions des électorats de Cologne, de Trèves, etc., avait pour ch.-l. Coblentz. Auj. à la Prusse rhénane.

Pays allemands.

RHIN (cercle du), dit aussi *Bavière rhénane*, le seul des 8 cercles de la Bavière qui soit à l'O. du Rhin, est formé de presque toutes les possessions de l'anc. maison palatine; il a pour bornes au S. la France, au N. la Prusse rhénane et la Hesse, à l'O. encore la Prusse rhénane, et à l'E. le grand-duché de Bade: 105 kil. sur 85; 548,000 hab. Ch.-l., Spire. On le divise en 4 districts: Landau, Deux-Ponts, Kaiserslautern, Frankenthal. Il est traversé par une des montagnes qui font suite à la chaîne des Vosges, et parmi lesquelles on remarque le Mont-Tonnerre. Houille, fer, cuivre, etc. — Le cercle du Rhin correspond à la majeure partie du département du Mont-Tonnerre créé sous l'empire (moins Mayence et quelques cantons). Ce pays avait été assigné à l'Autriche en 1815; il passa à la Bavière en 1816.

RHIN (cercle du BAS-), un des dix cercles de l'ancien empire d'Allemagne, à la gauche du Rhin, entre le cercle électoral et la France. Il forme auj. la plus grande partie du cercle bavarois du Rhin et une petite portion de la Prusse rhénane.

RHIN (cercle du HAUT-), un des dix cercles de l'ancien empire d'Allemagne, à la droite du Rhin, au S. E. du cercle de Westphalie, au S. de celui de Basse-Saxe, à l'O. de celui de Haute-Saxe, au N. O. de celui de Franconie, et au N. E. du cercle électoral. Il forme auj. la plus grande partie de la Hesse électorale et de la Hesse-Darmstadt, avec une petite portion du grand-duché du Bas-Rhin.

RHIN (CONFÉDÉRATION DU). *Voy.* ALLEMAGNE (p. 50).

RHIN (province du), prov. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à l'O., entre le duché de Nassau au N., la prov. de Starkenbourg à l'E., la Bavière rhénane au S. et au S. O., et la Prusse rhénane à l'O.: 50 kil. sur 35; 200,000 hab. Ch.-l., Mayence. Le Rhin la limite au N. Sol montagneux, mais bien arrosé. Vignes, pâturages, commerce de transit.

RHIN (grand-duché du BAS-), nom donné en 1815 aux pays situés à l'O. du Weser qui furent assignés à la Prusse. Il comprit d'abord 3 provinces: Westphalie, Clèves-Berg et Bas-Rhin; auj. il forme deux provinces, celle de Westphalie, et la province Rhénane, qui comprend les anciennes provinces de Clèves-Berg et du Bas-Rhin.

RHIN (province du BAS-), *Nieder-Rhein*, partie méridionale du grand-duché prussien du Bas-Rhin, entre les prov. de Clèves-Berg au N. et de Westphalie au N. E., le duché de Nassau, la Hesse-Darmstadt et la Bavière rhénane à l'E., la France au S., la Belgique et le grand-duché de Luxembourg à l'O.: 24 kil. sur 110; 800,000 hab. Ch.-l., Aix-la-Chapelle; 3 gouv.: Aix-la-Chapelle, Coblentz et Trèves.

RHINBERG, RHINFELD, RHINFELS, etc. *Voy.* RHEINBERG, RHEINFELDEN, etc.

RHINGRAVES (c.-à-d. comtes du Rhin, *Rheni comites*), titre que portaient depuis le VIIIe siècle certaines familles de comtes dont les domaines étaient sur les bords du Rhin, dans le cercle du Haut-Rhin. Ils possédaient Daun, Kirbourg, Salm, Neuvillers, Grumbach, Pittingen. Ils avaient séance dans les diètes de l'empire, et prenaient le titre de maréchaux héréditaires du Palatinat.

RHINOCOLURA, v. maritime, sur les frontières de la Syrie et de l'Egypte, mais appartenant à ce dernier pays, était un lieu d'exil. *Voy.* EL-ARICH.

RHINOZIQUE (golfe). *Voy.* CATTARO.

RHINTHAL. *Voy.* RHEINTHAL.

RHIPÉES (monts). *Voy.* RIPHÉES.

RHODANUS, fleuve de la Gaule, auj. le RHÔNE.

RHODE-ISLAND, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, et de tous le plus petit, entre le Massachussets au N., le Connecticut à l'O., l'Atlantique au S., par 41° 22'-42° lat. N., et par 73° 48'-74° 32' long. O.: 80 kil. sur 60; 147,545 hab. Chefs-lieux, Providence et Newport. Il doit son nom à l'île de Rhode (ou *Rhode-Island*), qui est dans la baie de Narragansett, et dont le sol et le climat sont admirables. Les autres parties de l'État sont peu fertiles, sauf les côtes et le S. O., où l'on trouve de beaux pâturages. Houille, mines de fer et de cuivre, marbre. Industrie très répandue. Commerce très actif. — Rhode-Island fut colonisée en 1636. Elle prit une grande part à la guerre de l'indépendance, mais ne fut admise comme État dans la confédération qu'en 1790.

RHODES, en grec *Rhodos*, île de la Méditerranée, sur la côte S. O. de l'Asie-Mineure, par 25° 40' long. E., 36° 12' lat. N.: 70 kil. de long sur 23 de moyenne largeur: 1,100 kil. carrés; 30,000 hab. Climat délicieux (très chaud l'été), sol riche, mais mal cultivé. Belles forêts; montagnes. Ch.-l., Rhodes; autres villes, Camire, Jalyse, Linde, qui formaient une confédération. L'île semble être d'origine volcanique. Elle fut longtemps marécageuse, malsaine, pleine de serpents, d'où son premier nom d'*Ophiusa*, qui fit place à celui de *Macara* (la bienheureuse); elle fut enfin nommée *Rhodes* (du grec *rhodon*, rose), à cause de l'abondance de ses roses. Elle appartient auj. à la Turquie.

RHODES, capit. de l'île de ce nom, sur la côte N. E.; 6,000 hab. Bon port divisé en 2, le grand et le petit (ce dernier est presque comblé); château-fort, ancienne église de Saint-Jean-de-Jérusalem. — Rhodes fut bâtie vers le temps de la guerre du Péloponèse (431-404 av. J.-C.) par les villes confédérées de Camire, Jalyse et Linde, pour servir de capit. à l'île. Elle fut quelque temps soumise au joug d'Athènes, mais lui échappa lors de la guerre sociale, et parvint à une très haute prospérité par le commerce et la culture des lettres et des arts: c'est là que Protogène tenait son école de peinture. On admirait dans son port un fameux colosse (*Voy.* ci-après). Démétrius Poliorcète assiégea Rhodes en 305 sans pouvoir la prendre. Après la bataille d'Ipsus, son indépendance fut complète, et sa richesse s'accrut encore. Rome l'eut pour alliée dans ses guerres contre Philippe V, dans celle contre Antiochus III, et dans la grande campagne de Pompée contre les pirates. Vespasien réduisit Rhodes en 71, et en fit le ch.-l. de la prov. des Iles, qu'il créa. En 1310, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'y établirent, après l'avoir ravie aux empereurs grecs (1309), et prirent le nom de *Chevaliers de Rhodes*; en vain Mahomet II voulut les en chasser (1479): ils y restèrent jusqu'au règne de Soliman II, qui enfin s'en rendit maître en 1522 après un siége pénible et célèbre. Les Turcs l'ont depuis conservée. Les chevaliers, réfugiés d'abord à Viterbe, furent en 1530 établis dans l'île de Malte, que leur donna Charles-Quint; d'où le nom de chevaliers de Malte, sous lequel ils sont le plus connus. *V.* MALTE et HOSPITALIERS.

RHODES (Colosse de), énorme statue d'airain massif que l'on voyait à l'entrée du port de Rhodes, et qui représentait Apollon ou le Soleil. Elle avait 70 coudées (env. 33 m.). On a dit à tort que ses pieds étaient posés sur les deux môles qui formaient l'entrée du port, et étaient assez éloignés pour que les plus gros vaisseaux passassent entre ses jambes. Ce colosse, œuvre de Charès de Linde et de Lachès (300-288), fut renversé par un tremblement de terre au bout de 56 ans.

RHODES-EXTÉRIEURES, *Ausserrhoden*, petite république de Suisse qui occupe les parties N. et O. du canton d'Appenzell, se divise en 20 communes, dites *devant* et *derrière la Sitter*, d'après leur position à l'E. et à l'O. de cette rivière. Ch.-l.: Trogen et Herisau; 45,000 habitants, tous protestants.

RHODES-INTÉRIEURES, *Innerrhoden*, république de Suisse, qui occupe la partie S. E. du cant. d'Appenzell, se divise en 7 comm., et a pour ch.-l. Appenzell; 15,000 hab., catholiques. *Voy.* APPENZELL.

RHODEZ ou RODEZ, *Segodunum* ou *Civitas Rutenorum*, ch.-l. du dép. de l'Aveyron, à 59 kil. N. E. d'Alby, à 672 kil. S. de Paris, sur une colline au pied de laquelle coule l'Aveyron; 9,685 hab. Evêché; tribunaux de 1re instance et de commerce; lycée impérial, séminaire. Cathédrale gothique, bibliothèque; belles places. Fabriques de cadis, toiles, laines; bons fromages. Haras roy. Patrie du théologien J. de Serres, de l'auteur dramatique Delrieu, etc. L'abbé Raynal, M. Frayssinous naquir. auprès.—Rhodez fut d'abord la capitale des *Rutens* (dont elle a pris le nom); elle devint au moyen âge ch.-l. d'un comté qui subsista jusqu'au XVe siècle; Bourbon-Vendôme, le dernier de ses comtes, remit cette ville à Henri IV, qui la réunit à la couronne. — L'arr. de Rhodez a 11 cantons (Bozouls, Cassagnes-Begonhès, Conques, Marcillac, Naucelle, Pont-de-Salars, Requista, Rignac, Rhodez, La Salvetat, Sauveterre), 69 comm., et 99,704 hab.

RHODOGUNE ou RODOGUNE, fille de Mithrid. roi des Parthes, fut mariée l'an 140 av. J.-C. à Démétrius Nicator, roi de Syrie, prisonnier des Parthes, qui avait déjà précédemment épousé Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor. Ce mariage excita la jalousie de Cléopâtre et fut l'occasion de grands maux. C'est cette histoire que Corneille a mise sur la scène dans sa *Rodogune*, mais en l'altérant singulièrement.

RHODOMANN (Laurent), un des restaurateurs de l'étude du grec en Allemagne, né en 1546, mort en 1606, recteur de l'université de Wittemberg, a laissé des traductions latines de *Diodore* et d'autres auteurs grecs, et des poésies grecques et latines, entre autres la *Vie de Luther*, en vers grecs, Ursel, 1579, in-8, etc.: cet ouvrage est à l'*Index*.

RHODOPE, auj. *Despoto-dagh*, chaîne de mont. de Thrace, se détache de l'Hémus, et court au S. O. jusque vers la mer. C'est d'elle que sortent l'Hèbre et presque tous ses affluents de droite.

RHODOPE, prov. du diocèse de Thrace sous l'empire, avait pour ch.-l. Abdère.

RHODOPE, courtisane, native de Thrace, vivait du temps d'Esope et fut esclave avec lui. Charaxus de Lesbos, frère de Sappho, la racheta et en fit sa maîtresse. Elle alla s'établir à Naucratis en Egypte et y gagna tant de richesses qu'elle put, dit-on, bâtir à ses frais une pyramide.

RHODOSTO, ville de Turquie. *Voy.* RODOSTO.

RHOEN (monts), *Rhœngebirge*, chaîne de monts qui s'étend dans la prov. bavaroise de B.-Franconie, dans la Hesse-Cassel et le duché de Saxe-Meiningen. La Fulda, l'Ulster y prennent leur source.

RHONASZEK, ville de Hongrie (Marmarosch); 9 kil. E. de Szigeth. Mine de sel qui produit 500,000 quintaux par an.

RHONE, *Rhodanus*, fleuve de Suisse et de France, naît en Suisse, entre les monts Furca et Grimsel (Valais), à l'O. et près des sources du Rhin, coule à l'O. jusqu'au lac Léman qu'il traverse, puis, entrant en France, coule au S. O., et enfin directement au S. (depuis Lyon). Il se jette dans la Méditerranée par plusieurs bouches, dont les deux principales forment un delta dit *la Camargue*. Cours total, 812 kil., dont 508 navigables, depuis Seyssel. Affluents principaux: à droite, l'Ain, la Saône, l'Ardèche, le Gard; à gauche, l'Isère, la Drôme, la Durance. Son cours est très rapide (sa pente totale est de plus de 1,6[illegible] mètres). Il déborde fréquemment et ses inondations sont redoutables. Les principales villes que baigne ce fleuve sont: en Suisse, Sion, Genève; en France, Lyon, Vienne, Tournon, Valence, Viviers, Po[illegible]

St-Esprit, Avignon, Tarascon, Beaucaire et Arles.

RHÔNE (dép. du), situé entre les dép. de Saône-et-Loire au N., de la Loire au S. et à l'O., de l'Isère à l'E. : 2,799 kil. carrés; 482,024 hab. Ch.-l., Lyon. Il est formé d'une partie du Lyonnais et du Beaujolais. Mont., coteaux, plaines; mines de cuivre, plomb sulfuré, houille, cristal de roche; marbre, granit, porphyres, pierre à bâtir, terre à potier; asbeste, talc, améthystes; beaucoup de fossiles. Eaux minérales. Grains, pommes de terre, légumes, fruits, sorgho, safran, graines oléagineuses; vins excellents (une des richesses du pays); pâturages. Immense industrie et commerce, surtout en soieries (*Voy.* LYON). — Ce dép. n'a que 2 arr. (Lyon, Villefranche), 25 cant., 253 comm. ; il appartient à la 8e division militaire, a une cour impér. et un archevêché à Lyon.

RHÔNE (dép. des BOUCHES-DU-). *V.* BOUCHES-DU-R.

RHÔNE-ET-LOIRE (dép. de). Ce dép., formé au temps de la république, fut divisé sous l'empire en 2 dép., celui du Rhône et celui de la Loire.

RHÔNE-AU-RHIN (canal du). *Voy.* MONSIEUR (can. de).

RHOUPEN, roi d'Arménie. *Voy.* RUPEN.

RHUIS, monastère. *Voy.* SAINT-GILDAS-DE-RUYS.

RHYMNUS, fleuve de Sarmatie, auj. l'OURAL?

RHYN, petite riv. de Prusse. *Voy.* RHIN.

RHYNDACUS ou LYCUS, auj. *Lupati?*, petite riv. de l'Asie-Mineure, naît près de Miletopolis, dans la Petite-Mysie, et se jette dans la Propontide.

RIAILLÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), sur l'Erdre, à 20 kil. N. O. d'Ancenis; 2,600 hab. Forges.

RIAIZAN. *Voy.* RIAZAN.

RIANS, ch.-l. de cant. (Var), à 35 kil. N. O. de Brignolle; 3,200 hab. Bonneterie, tuilerie.

RIARIO (Pierre), neveu du pape Sixte IV, fut fait par son oncle cardinal, archevêque de Florence, légat du Saint-Siége pour toute l'Italie, acquit d'immenses richesses, acheta la ville et la principauté d'Imola, qu'il donna à son frère Jérôme, et mourut en 1474, laissant la réputation du prince le plus fastueux de son siècle.

RIARIO (Jér.), frère du cardinal Pierre Riario, fut investi par lui en 1473 de la principauté d'Imola que Pierre venait d'acheter, fit la guerre à Laurent de Médicis, au duc Hercule Ier d'Este et aux barons romains, prit Forli en 1480, et enleva diverses places aux Colonne; mais il se trouva isolé à la mort de son oncle (Sixte IV) et périt assassiné en 1488.

RIAZAN ou RIAIZAN, jadis *Pereiaslavl Riazanskoi*, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Riazan, sur un bras de l'Oka, à 190 kil. S. E. de Moscou; 8,000 hab. Archevêché, trois cathédrales, dix-sept églises, etc. Drap, toile, aiguilles, verreries, forges. — A 49 kil. S. E. est le Vieux-Riazan, sur l'Oka, qui fut détruit par les Tartares en 1568. Il était la capit. d'un des duchés souverains de la Russie au moyen âge. Le Nouveau-Riazan fut fondé par le grand-duc Vsévolod-Iouriévitch; assez longtemps florissante sous des ducs particuliers, cette ville tomba ensuite sous la domination des grands-ducs de Moscou. — Le gouvernement de Riazan, entre ceux de Vladimir au N., Tambov à l'E. et au S., Moscou et Toula à l'O., a 300 kil. sur 200, et 1,309,000 hab.

RIBADENEIRA (P.), jésuite, né à Tolède en 1527, mort en 1611, fut un des 1ers compagnons de saint Ignace, propagea l'Institut naissant en France, aux P.-Bas, en Italie, en Espagne. On lui doit la *Fleur des saints*, Madrid, 1599, 1610, 2 v. in-fol., et la *Vie de saint Ignace, de Lainez, de S. Franç. Borgia*, etc.

RIBARGORCE, contrée de l'Aragon, sur les confins de la Catalogne, s'étend depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre, et renferme un assez grand nombre de bourgs, mais est mal peuplée; lieu princ., Benaverre. Elle formait jadis un comté qui, uni à Sobrarbe, porta quelques années le nom de royaume. *V.* SOBRARBE.

RIBAUDS, sorte de milice irrégulière, qui aurait été instituée par Philippe-Auguste vers 1189, et qui depuis fut supprimée à cause de sa licence effrénée. Le chef de cette milice, sous Philippe-Auguste et ses successeurs jusqu'à Philippe-le-Bel, fut appelé *roi des ribauds*. Plus tard, on désigna sous ce titre un officier chargé de la police intérieure de l'hôtel du roi, et, au dehors, de la surveillance des maisons de jeu et de prostitution. Sous Charles V, le *roi des ribauds* fut remplacé par le *prévôt de l'hôtel*.

RIBE ou RIPEN, ville de Danemark (Jutland), ch.-l. de diocèse, à 100 kil. N. O. de Sleswig; 2,000 hab. Evêché. C'est une des plus anciennes villes du Danemark ; longtemps florissante, elle a été ruinée par les incendies et les inondations.

RIBEAUVILLÉ, *Rappoltsweiler* en allemand, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 13 kil. N. de Colmar, sur un affluent du Fecht; 7,171 hab. Filatures et manufactures de coton. Fonderie de cloches. Erigée en ville au XIIIe siècle ; assiégée en 1293 par l'empereur Adolphe. — Aux environs, vin blanc estimé.

RIBECOURT, ch.-l. de cant. (Oise), à 12 kil. S. E. de Compiègne; 550 hab.

RIBEIRA-GRANDE, ville de l'île San-Miguel (une des Açores), à 45 kil. N. E. de San-Miguel; 3,000 hab. Eaux thermales.

RIBEMONT, ch.-l. de cant. (Aisne), à 13 kil. S. E. de Saint-Quentin; 2,700 hab. Toiles claires, batistes, linons, etc. Patrie de Condorcet.

RIBERA, peintre espagnol. *Voy.* ESPAGNOLET (L').

RIBERAC, ch.-l. d'arr. (Dordogne), à 31 kil. N. O. de Périgueux ; 3,775 hab. Tribunal de 1re instance. Flanelles, cadis, étamines, eaux-de-vie, teintureries et forges. Elle s'est beaucoup agrandie et embellie depuis trente ans. — L'arr. de Ribérac a 7 cant. (Montagrier, Montpont, Mucidan, Neuvic, Ribérac, St-Aulaye, et Verteillac), 83 comm., et 67,292 hab.

RIBIERS, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), sur le Buech, à 40 kil. S. O. de Gap; 1,400 h. Soie, cadis.

RIBOUTTÉ (Fr.-Louis), auteur dramatique, né à Lyon en 1770, mort à Paris en 1834, fut quelque temps agent de change, puis se voua aux lettres. Il a donné au Théâtre Français quelques comédies qui ont eu du succès : l'*Assemblée de famille*, en 5 actes et en vers, 1808 ; le *Ministre anglais*, 1812 ; la *Réconciliation par ruse*, 1818, le *Spéculateur*, 1826.

RICARD (Dominique), traducteur, né à Toulouse en 1741, mort en 1803, entra dans les ordres, fut professeur de rhétorique au collége d'Auxerre, puis précepteur particulier du fils du président de Mesley; il a donné la traduction complète et très fidèle des *Œuvres de Plutarque* (les *Œuvres morales*, 1783-95, 17 v., les *Vies*, 1798-1803, 13 v. in-12).

RICARDI, petite rivière d'Italie, dans le territoire de Bologne. Laurent de Médicis remporta sur ses bords, en 1466, une victoire sur les exilés de Florence. C'est, dit-on, à cette bataille que furent vus pour la 1re fois des canons montés sur des roues.

RICARDO (David), économiste, né à Londres en 1772, mort en 1823, était fils d'un juif hollandais, originaire de Lisbonne, qui était venu s'établir à Londres, et qui y exerçait l'état de courtier de change. David Ricardo devint lui-même agent de change, et amassa une fortune considérable qui, à sa mort, s'élevait environ à 14 millions de fr. Il quitta la religion de ses ancêtres pour le culte réformé, et fut nommé, en 1817, membre de la Chambre des communes. Ricardo fut longtemps l'oracle des économistes. Il recommande surtout l'emploi du papier-monnaie, et fonde la valeur des marchandises sur la quantité de travail nécessaire pour les produire. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur le haut prix du lingot*, Londres, 1809, in-8 ; *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8 (traduit en français par Constancio, avec notes de J.-B. Say, 1819, 2 vol. in-8) ; *Essai sur l'influence du bas prix du blé sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8 ; *Projet*

d'un papier-monnaie économique et sûr, 1816 et 1818, in-8; *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8.

RICCI (le P. Matth.), Jésuite italien, né à Macerata, fut missionnaire à la Chine, trouva moyen d'être présenté à la cour de Pékin, y gagna la faveur de l'empereur par ses talents, opéra de nombreuses conversions, et mourut à Pékin en 1610 à 58 ans. On a de lui des *Mémoires* sur lesquels Trigault, son confrère, rédigea le *De Christianâ expeditione apud Sinas*, Augsbourg, 1615, in-4.

RICCI (Laurent), célèbre général des Jésuites, naquit à Florence en 1703, professa la philosophie à Sienne, fut directeur spirituel au séminaire de Rome, puis au collége romain, fut nommé secrétaire et enfin général de son ordre (1758). C'était le moment où l'école philosophique du XVIIIe siècle portait des coups réitérés aux Jésuites. Ricci ne put les amortir. L'ordre fut supprimé (1773), et Ricci enfermé au chât. St-Ange, où il m. en 1775. Pressé de changer les stat., il aurait, dit-on, répondu : *Sint ut sunt, aut non sint.*

RICCI (Scipion), évêque de Pistoie et de Prato, petit-neveu du précédent, favorisa les réformes religieuses du grand-duc Léopold et de Joseph II, tint, en 1786, à Pistoie, un synode pour les faire sanctionner, mais échoua dans ce projet et fut condamné par la célèbre bulle *Auctorem fidei*. En 1799, il fut emprisonné par le gouvernement toscan comme partisan de la Révolution française. En 1805, il rétracta ses erreurs théologiques, adhéra aux mesures du St-Siége contre le Jansénisme et se réconcilia avec le pape Pie VII. Il mourut en 1810. M. de Potter a publié : *Vie et Mémoires de Scipion Ricci* (Bruxelles, 1824, et Paris, 1825, 4 v. in-8) : cet ouvrage est condamné à Rome. — On connaît encore sous le nom de Ricci plusieurs peintres italiens, dont le plus célèbre est Sébastien Ricci, né en 1660 à Cividale di Belluno, mort en 1734 ; il visita l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, étudiant partout les chefs-d'œuvre de l'art, et se distingua surtout par sa facilité à contrefaire la manière des plus grands maîtres. Ses principaux tableaux sont : le *Massacre des Innocents* ; l'*Enlèvement des Sabines*; l'*Ascension de Jésus-Christ.*

RICCIA, ville du roy. de Naples (Sannio), à 18 kil. S. E. de Campobasso; 4,500 hab. Grande foire. Source sulfureuse.

RICCIA (la), bourg de l'Etat ecclésiastique, à 9 kil. O. de Velletri, sur une mont., près de l'emplacement de l'ancienne *Aricie*. Beau palais.

RICCIOLI (J.-B.), Jésuite, né à Ferrare en 1598, mort en 1671, se fit quelque réputation comme astronome. Il a laissé entre autres ouvrages : *Almagestum novum*, Bologne, 1651, 2 vol. in-fol.; *Astronomia reformata*, Bologne, 1665, 2 vol. in-fol.; *Geographia et hydrographia reformata*, *ibid.*, 1661, in-fol.; *Chronologia reformata*, 1669, 3 vol. in-fol.

RICCOBONI (Louis), comédien, longtemps connu sous le nom de *Lélio*, né en 1674 ou 1677 à Modène, tenta d'établir en Italie le système dramatique de la comédie française; mais n'y pouvant réussir, il vint jouer en France avec le fameux Dominique, et obtint des succès. Il devint à Parme intendant des menus plaisirs et inspecteur des théâtres, et mourut à Paris en 1753. On lui doit, entre autres ouvrages : l'*Histoire du théâtre italien, depuis la décadence de la comédie latine*, Paris, 1728-31, 2 vol. in-8. Il a aussi composé des pièces qui furent bien accueillies.

RICCOBONI (Ant.-Fr.), acteur et auteur dramatique, fils du précédent, né à Mantoue en 1707, mort en 1772, obtint surtout du succès comme auteur; mais il eut le tort de se croire un grand chimiste, chercha le *grand œuvre*, et se ruina en vaines expériences. On ne joue plus ses pièces, qui pourtant ont eu longtemps la vogue au Théâtre Italien ; les principales sont : *les Comédiens esclaves* (1726), *les Amusements à la mode* (1732), *le Prétendu* (1760). Il fut le mari de la célèbre Mme Riccoboni (qui suit).

RICCOBONI (Mme), née Marie-Jeanne LABORAS DE MÉZIÈRES, femme du précéd., née à Paris en 1713, m. en 1792 à Paris, fut à la fois actrice et auteur. Elle eut peu de succès comme actrice, et quitta la scène en 1761 pour se livrer tout entière à la composition de ses ouvrages. Son *Histoire du marquis de Cressy*, ses *Lettres de mylady Catesby*, *Ernestine*, les *Lettres de miss Fanny Butler*, etc., l'ont mise au nombre des romanciers les plus agréables. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Paris, 1786, 8 vol. in-8, 1818, 6 vol. in-8, 1826, 9 vol. in-18. — Il ne faut pas la confondre avec sa belle-mère, Hélène-Virginie BALETTI, dite *Flaminia*, femme de L. Riccoboni, qui fut aussi actrice et auteur, et que diverses poésies italiennes firent recevoir dans les académies de Rome, Ferrare, Bologne, Venise.

RICEYS (LES), ch.-l. de cant. (Aube), sur la Laigne, à 13 kil. S. de Bar-sur-Seine ; 3,532 hab. Formé de trois bourgs : Haut-Ricey, Bas-Ricey, Ricey-Haute-Rive. Vins très estimés, remarquables par leur bouquet. Ville très ancienne; elle existait dès le temps de César et fut fondée par les Boïi.

RICHARD (saint), évêque de Chichester en Angleterre, mort en 1253. On le fête le 3 avril.

RICHARD I, dit *Cœur-de-Lion*, roi d'Angleterre, fils et successeur de Henri II, était né en 1157 et avait empoisonné la vieillesse de son père en prenant trois fois les armes contre lui (1173, 83, 89). Du reste, sa force extraordinaire, sa brillante bravoure le mettaient, suivant l'opinion du temps, au-dessus de tous les princes contemporains. Devenu roi en 1189, il se croisa peu de mois après (1190), et fut plus encore que Philippe-Auguste l'âme de la 3e croisade ; il s'empara de l'île de Chypre (1191), puis de Ptolémaïs; mais il entra bientôt en querelle avec Philippe, et les deux princes se séparèrent. Richard, resté seul en Palestine, se livra dès lors à toute sa violence, et fit massacrer 2,500 captifs. Il remporta une brillante victoire à Asor contre 100,000 Musulmans; néanmoins, il n'osa attaquer Jérusalem. R. se fit par ses hauteurs un grand nombre d'ennemis : bientôt, il fut à peu près seul avec ses troupes, et bien qu'il accomplit de merveilleux faits d'armes, il fut forcé de remettre à la voile sans avoir reconquis la Palestine (1192). Ayant osé passer sur les terres du duc d'Autriche qu'il avait outragé au siége de Saint-Jean-d'Acre, il fut mis en prison par ses ordres, et ne fut délivré qu'au bout d'un an, moyennant 250,000 marcs d'arg. Pend. ce temps, son frère Jean cherchait à le supplanter en Angleterre. Richard, de retour dans ses états, anéantit la faction de ce frère (1194), puis fit la guerre à Phil.-Auguste, qui avait tenté de s'emparer de la Normandie, et battit ses troupes à Fréteval ; mais il se réconcilia avec ce rival et vécut quelques années en paix. Il vint, en 1199, mettre le siége devant Chalus en Limousin par suite d'une querelle particulière qu'il avait eue avec le vicomte de Limoges, et mourut devant cette place, d'un coup de flèche, avr. 1199. Pendant que Richard était en captivité chez le duc d'Autriche, il ne conserva, dit-on, qu'un seul ami fidèle, Blondel, qui découvrit sa prison, et qu'on a justement célébré sur nos théâtres. Richard avait mérité par sa valeur bouillante d'être surnommé l'Achille moderne.

RICHARD II, roi d'Angleterre, fils du célèbre Prince Noir, naquit en 1366, et monta sur le trône en 1377 à 11 ans. Sa minorité fut très orageuse, et lorsqu'il régna par lui-même, il se montra faible, inappliqué, prodigue. La révolte de Wat-Tyler (1382), les progrès et la répression du Wicléfisme sont les principaux traits de son règne. S'étant rendu en Irlande pour y apaiser une insurrection, il laissa ainsi le champ libre à son cousin, le duc d'Hereford, fils du duc de Lancastre, qui se fit couronner et prit le nom d'Henri IV (1399). Richard périt bientôt en prison, assassiné, dit-on, par ordre de son cousin.

RICHARD III, roi d'Angleterre, né en 1452, était le quatrième fils de Richard, duc d'York, et fut longtemps connu sous le nom de duc de Glocester. Frère d'Édouard IV, le premier prince de la maison d'York qui soit monté sur le trône, il le soutint de tout son pouvoir contre les partisans de Henri VI, assassina, de concert avec son autre frère le duc de Clarence, le jeune fils du roi vaincu, après la bataille de Tewkesbury (1471), puis épousa sa veuve (fille de Warwick). Il se fit nommer régent ou protecteur en 1483, au nom d'Edouard V, son neveu, et, par une suite d'actes hypocrites ou atroces, réussit à s'emparer du trône : à peine couronné, il fit tuer dans la Tour de Londres par J. Tyrrel le jeune roi et son frère. Devenu l'objet de l'horreur publique malgré son habileté, il fut presque abandonné, quand, en 1485, Henri de Richmond (depuis Henri VII) vint l'attaquer; il fut vaincu et tué à Bosworth. Richard III fut le dernier roi de la maison d'York, et l'avènement de Henri VII termina la guerre des Deux-Roses. Walpole a tenté en vain de réhabiliter sa mémoire.

RICHARD D'YORK, compétit. de Henri VI. *Voy.* YORK.

RICHARD I ou SANS-PEUR, duc de Normandie (943-996), fils de Guillaume *Longue-Epée*, avait 10 ans à la mort de son père; il tomba au pouvoir de Louis-d'Outremer, s'évada caché dans une botte de foin, fut affermi dans la possession de son duché par Harald, et eut part à l'élévation de Hugues Capet au trône.

RICHARD II ou LE BON, duc de Normandie (996-1027), fils du précéd., lui succéda, soutint diverses guerres intérieures et extérieures, s'en tira heureusement, à l'aide des rois du Nord, Lagman et Olof, fut l'allié du roi de France Robert II, et eut pour successeur Richard III, son fils aîné, qui mourut quelques mois après, empoisonné par son frère Robert.

RICHARD I, comte d'Averse en 1059, à la mort de son père Rainolf, puis prince de Capoue, avait conquis cette ville sur Landolfe VI (1062). Il aida Robert Guiscard dans ses entreprises, et mourut en 1068, au moment de soumettre Naples. Jordan I lui succéda.

RICHARD II, prince de Capoue depuis 1091, mort en 1105, était le fils de Jordan I. Rétabli dans sa principauté par le grand-comte de Sicile Roger, il se reconnut son vassal. Il mourut sans postérité et Roger joignit Capoue à ses états.

RICHARD DE CORNOUAILLES, fils de Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, acheta fort cher les voix de quatre électeurs, et fut proclamé roi d'Allemagne en 1257, tandis que trois autres électeurs nommaient Alphonse-le-Sage (de Castille). Il s'était signalé en Palestine, et avait rendu des services à son frère Henri III dans ses guerres contre la France. Il ne vint que deux fois en Allemagne (1262 et 1268); la première, il investit le roi de Bohême Ottocar des duchés d'Autriche et de Styrie; la seconde, il abolit (1269) la multitude de péages établis sur le Rhin. Il ne fut jamais couronné empereur. M. en 1272.

RICHARD DE CIRENCESTER, bénédictin, mort en 1401 au couvent de Saint-Pierre à Westminster, est l'auteur d'un ouvrage sur l'*État ancien de la Grande-Bretagne* (publié par Bertram, Copenhague, 1737, dans le *Britannicarum gentium historici antiqui tres*). On lui attribue l'*Historia ab Hengistâ ad ann.* 1348.

RICHARD (Ch.-L.), dominicain, né en 1711 à Blainville (Meurthe), doct. de Sorbonne, refusa le serment constitutionnel, émigra en Belgique, et périt fusillé par les Français en 1794. Son ouvrage principal est le *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques*, Paris, 1760, etc., 6 vol. in-fol., réimprimé sous le titre de *Bibl. sacrée*. On est. son *Analyse des conciles*.

RICHARD (L.-Cl.-Marie), botaniste, né à Versailles en 1754, mort en 1821, fils du jardinier du roi à Auteuil, alla visiter, aux frais de Louis XVI et au nom de l'Acad. des Sciences, la Guyane, la Martinique, etc. (1781-89), y rassembla de riches et vastes collections, mais revint malade, et vécut longtemps dans la gêne pendant la révolution; il obtint enfin une chaire de botanique, une place à l'Institut, et publia divers ouvrages et mémoires insérés dans les *Annales du Muséum*, qui prouvent son vaste savoir. On estime surtout ses travaux sur l'organisation des végétaux, et son *Analyse du fruit*, 1808. Il a donné une excellente édition du *Dictionnaire élémentaire de botanique de Bulliard*, Amsterdam, 1800.—Son fils, Ach. Richard, 1794-1852, marcha sur ses traces: on lui doit, entre autres ouvrag., un *Manuel de botanique*, devenu classique. Il était de l'Institut.

RICHARD-LENOIR (Franç. RICHARD, dit), célèbre industriel, né en 1765 d'une famille de paysans, au Trélat (Calvados), mort en 1839, quitta son village à 17 ans pour chercher fortune, vint à Paris, y fit le commerce des toiles de coton, et, après avoir été simple porte-balle, devint en peu de temps un des plus riches commerçants de l'époque. Voulant affranchir l'industrie française du tribut qu'elle payait à l'Angleterre, il créa le premier en France des métiers pour le filage et le tissage du coton : il obtint, comme manufacturier, un immense succès et reçut les encouragements de Napoléon, qui le décora de sa propre main; mais il se vit ruiné en 1814 par la suppression des droits d'entrée, et passa ses dernières années dans la gêne. Fr. Richard s'était associé avec un négociant nommé *Lenoir*, dont le nom est depuis resté lié au sien.

RICHARDSON (Samuel), célèbre romancier anglais, né dans le comté de Derby en 1689, mort en 1761, était le fils d'un menuisier; il passa sept ans chez un imprimeur, dans les fonctions les plus obscures, devint le gendre de son maître, et finit par avoir lui-même une belle imprimerie. A 53 ans, il se fit auteur et publia successivement : *Paméla* (1741), *Clarisse Harlowe* (1748), *sir Charles Grandison* (1753). Ces deux derniers romans, malgré d'énormes défauts, passent pour des chefs-d'œuvre. On y trouve cependant des longueurs qui en rendent quelquefois la lecture fatigante. Prévôt et Letourneur ont traduit en français les romans de Richardson. Ils étaient fort à la mode à la fin du dernier siècle : Diderot surtout en était enthousiaste. Mistriss Barbauld et Walter Scott lui ont consacré d'intéressantes notices.

RICHBOROUGH, l'anc. *Rutupiæ*, bourg d'Angleterre (Kent), à 3 kil. N. O. de Sandwich.

RICHELET (Pierre), grammairien, né en 1631 à Cheminon (Champagne), mort en 1698, fut d'abord régent au collége de Vitry-le-Français, puis précepteur à Dijon, avocat à Paris, et abandonna enfin les affaires pour les lettres; il se fit beaucoup d'ennemis par son humeur caustique. Il a donné, entre autres ouvrages : *Dictionnaire des rimes*, Paris, 1667, in-12 (très souvent réimprimé); ce n'est qu'un remaniement de celui de Frémont d'Ablancourt; *Dictionnaire français*, Genève, 1680, in-4 (très souvent réimprimé; refondu et amélioré par de Wailly); les *Commencements de la langue française* ou *Grammaire tirée de l'usage et des bons auteurs*, Paris, 1694, in-12.

RICHELIEU, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 17 kil. S. E. de Chinon, sur la Mable; 2,914 hab. Sucre de betterave, eau-de-vie, etc. Ville régulière. Ce n'était jadis qu'un village; il fut érigé par le cardinal en ville et en duché. L'ancien château, rebâti par le cardinal, a été détruit au début de ce siècle.

RICHELIEU, dite aussi *Sorel* ou *Chambly*, rivière de l'Amérique du Nord (Bas-Canada), sort du lac Champlain, coule au N. et se jette dans le Saint-Laurent après un cours de 140 kil.

RICHELIEU (Armand-J. DU PLESSIS, cardinal, duc de), célèbre ministre de Louis XIII, né à Paris en 1585, était d'une maison noble du Poitou, et avait pour père François du Plessis, capitaine des

gardes de Henri IV. Il fut d'abord destiné aux armes, puis reçut les ordres et fut sacré évêque de Luçon en 1607, à 22 ans. Député aux états-généraux en 1614, il se fit remarquer à la cour, sut plaire au maréchal d'Ancre, qui disposait de tout, et à Marie de Médicis, alors régente. Il fut nommé aumônier de cette princesse (1615), puis secrétaire d'État pour la guerre et l'intérieur (1616). Il suivit en 1617 à Blois la reine-mère, alors en disgrâce, mais sans se brouiller avec Louis XIII, et se vit chargé de négocier un accommodement entre la mère et le fils. Il réussit dans cette mission délicate, fit conclure les traités d'Angoulême (1620) et d'Angers (1621), et reçut en récompense le chapeau de cardinal (1622). Il entra en 1623 au conseil par la protection de la reine, presque malgré Louis XIII, qui avait de la répugnance pour sa personne, et se fit bientôt nommer premier ministre. Arrivé au souverain pouvoir, il forma trois grandes entreprises qu'il ne perdit jamais de vue : détruire la puissance politique du protestantisme en France, abattre l'orgueil et l'esprit factieux de la noblesse, et abaisser la maison d'Autriche. Dirigeant d'abord ses efforts contre les Protestants, il leur reprit, en 1626, l'île de Ré, leur enleva, en 1628, leur dernier boulevard, La Rochelle, en fermant le port par un môle gigantesque, et anéantit la puissance du parti protestant par la paix d'Alais et l'édit de Nîmes (1629). Dans le même temps, il replaçait sous la domination de la Suisse la Valteline, que l'Espagne lui disputait (1626), assurait au duc de Nevers le duché de Mantoue, en forçant le Pas de Suze (1629), s'emparait des états du duc de Savoie (1630), et se préparait à combattre l'Autriche. Prenant part dans ce but à la guerre de Trente-Ans, il s'unit à Gustave-Adolphe, roi de Suède, qui était à la tête du parti protestant en Allemagne (1630), le seconda de tout son pouvoir dans ses efforts contre l'Autriche, et, après sa mort (1632), solda les troupes de Bernard de Weimar, qui l'avait remplacé; puis, combattant ouvertement l'Autriche (1634, etc.), il attaqua cette maison dans toutes ses possessions à la fois, dirigea des armées en Alsace, dans les Pays-Bas, en Italie, en Catalogne, obtint partout des succès et prépara la suprématie de la France, qu'assurèrent après sa mort les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659). Ce qui coûta le plus de peine à Richelieu, ce furent ses luttes contre les grands. Il eut à déjouer mille cabales, et compta parmi ses principaux adversaires la reine-mère, Marie de Médicis, jalouse de l'ascendant qu'il avait obtenu sur le roi, la reine régnante, Anne d'Autriche, le frère du roi, Gaston d'Orléans, le duc de Bouillon, le comte de Soissons et tous les favoris du roi. Une fois, tous ses ennemis conjurés venaient de déterminer le faible Louis à l'éloigner; mais, averti à temps, il va trouver le roi à Versailles, reprend tout son pouvoir et fait subir à ses ennemis le sort qu'ils lui destinaient. Cette journée (11 novembre 1630) fut appelée la *Journée des dupes* : le garde des sceaux Marillac fut exilé; son frère, le maréchal de Marillac, fut condamné à mort, sous prétexte de péculat; le maréchal de Bassompierre fut envoyé à la Bastille. Ne pouvant réussir auprès du roi, les grands cherchèrent un appui chez l'étranger, et excitèrent plusieurs révoltes. Toujours instruit à temps de leurs complots, Richelieu sut les faire tous échouer. Il exila la reine-mère à Bruxelles (1631), réduisit à la soumission Gaston d'Orléans, qui avait pris les armes, fit périr sur l'échafaud le duc de Montmorency, qui avait trempé dans la révolte du prince (1632), livra au comte de Soissons, ligué avec l'Autriche, une bataille où ce seigneur trouva la mort (bat. de la Marfée, 1641), et fit trancher la tête à Cinq-Mars et à de Thou, accusés de traiter avec l'Espagne (1642). Richelieu mourut peu de temps après cette dernière exécution, le 4 décembre 1642. Il n'avait pu terminer les guerres qu'il avait entreprises, mais il avait déjà assuré partout les succès des armes françaises, et avait entièrement affranchi le pouvoir royal. Ce ministre est incontestablement le plus grand qu'ait eu la France; il eut de grandes vues et en poursuivit l'exécution avec une persévérance, une fermeté inébranlables; mais on l'accuse de s'être montré implacable, et d'avoir souvent exercé ses vengeances personnelles sous le prétexte des intérêts de l'État : quoi qu'il en soit, on ne peut que déplorer le supplice du maréchal de Marillac, du jeune de Thou, d'Urbain Grandier (*Voy.* ces mots). Richelieu aimait et favorisait les lettres : on lui doit la création de l'Académie Française (1635). Il est fâcheux qu'il ait voulu lui-même être auteur; il ne fit que des pièces fort médiocres (*Mirame*, tragi-comédie, *la Grande pastorale*), et eut le tort de se montrer jaloux du grand Corneille, après avoir commencé par le protéger. Les ennemis de Richelieu ont été jusqu'à attaquer ses mœurs; mais aucune preuve certaine ne justifie de si graves accusations. Richelieu déploya un faste inouï; il s'était fait construire au centre de Paris un palais magnifique qu'on nommait le *Palais-Cardinal* (auj. *Palais-Royal*); il le légua à Louis XIII. On doit à Richelieu plusieurs établissements utiles; il construisit le collége du Plessis (attenant à celui de Louis-le-Grand), répara la Sorbonne et en rebâtit l'église (où l'on voit auj. son mausolée), agrandit l'imprimerie royale, fonda le Jardin du Roi. Il a laissé, outre quelques écrits théologiques, des mémoires fort curieux, publiés d'abord en partie sous les titres de : *Histoire de la mère et du fils*; *Histoire de la régence*; puis d'une manière plus complète dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, de Petitot, 1823 ; un *Testament politique* (contesté), dont la meill. éd. est due à Foncemagne, 1764, et qui renferme de précieuses leçons de politique; et un *Journal de M. le cardinal de Richelieu durant le grand orage de la cour* (1630 et 31), Amst., 1664. M. Avenel a publié ses *Lettres, instructions et papiers d'État*, 1853 et ann. suiv. Sa *Vie* a été écrite par Aubery, J. Leclerc, René Richard; M. A. Jay a donné une *Hist. du ministère de Richelieu*, Paris, 1815, 2 vol. in-8. — Le cardinal avait un frère aîné, Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, mort en 1653 à 71 ans, qui fut aussi cardinal, et qui occupa successivement les siéges de Luçon, d'Aix, de Lyon, et se distingua par sa piété et sa charité; et 2 sœurs, dont l'aînée, Françoise du Plessis-Richelieu, fut mariée à René de Vignerod, seigneur de Pont-Courlay. Il laissa son nom et ses armes à son petit-neveu, Armand-Jean du Plessis, petit-fils de René de Vignerod et de sa sœur. Cet Armand-Jean du Plessis fut général des galères. Il est le père du duc de Richelieu (qui suit).

RICHELIEU (L.-F.-Armand DU PLESSIS, duc de), maréchal de France, fils d'Armand-Jean du Plessis-Richelieu, général des galères et petit-neveu du cardinal par les femmes, naquit à Paris en 1696, et fut d'abord connu sous le nom de duc de Fronsac. Marié et présenté à la cour dès l'âge de 14 ans, il y obtint un grand succès; il fut peu après mis à la Bastille, sur la demande de son propre père, pour quelque fredaine, et n'en sortit que 14 mois après pour se rendre auprès de Villars, qui le prit pour aide-de-camp. Sous la Régence, il fut le compagnon de débauches et souvent le rival du duc d'Orléans; il n'en fut pas moins mis deux fois à la Bastille par ce prince : l'une pour un duel, l'autre pour avoir trempé dans la conspiration de Cellamare. Nommé en 1725 ambassadeur à Vienne par le crédit de la marquise de Prie, maîtresse du duc de Bourbon, qui gouvernait alors, il s'acquitta fort bien de cette mission, et signa en 1727 les préliminaires d'une paix avantageuse. Il servit avec distinction sous Berwick en 1733, se signala au siége de Kehl, fut fait ma

réchal de camp (1728), gouverneur du Languedoc, premier gentilhomme de la chambre (1744), et acquit bientôt un grand ascendant sur l'esprit du jeune roi; on l'accuse même d'avoir beaucoup contribué à dépraver ses mœurs. Il se signala dans la campagne de Flandre en 1745, surtout à la bataille de Fontenoy, où il combattit comme lieutenant-général, et où il décida le gain de la bataille. Chargé en 1748 par les Génois du commandement de leurs troupes, il les délivra des attaques des Anglais, et reçut à son retour le bâton de maréchal avec le gouvernement de Guyenne et de Gascogne. Dans les années suivantes, Richelieu alla attaquer l'île de Minorque et s'empara de Port-Mahon (1756), qui avait jusqu'alors passé pour imprenable, commanda l'armée de Hanovre, battit le duc de Cumberland, et conquit en un mois tout le Hanovre; mais il ne sut pas profiter de la victoire, et on le rappela après la convention de Closterseven (1757). Il ne vécut depuis qu'en homme privé, tout occupé d'intrigues et de plaisirs. Devenu le doyen des maréchaux, il fut nommé président au tribunal du point d'honneur (1781). Il poussa sa carrière jusqu'à l'âge de 92 ans, sans presque éprouver d'infirmités, et mourut en 1788. Quoique fort peu lettré, et sachant à peine l'orthographe, il avait été reçu à l'Académie Française dès l'âge de 24 ans. Il fut l'ami et le protecteur de Voltaire. Le duc de Richelieu passait pour être l'homme le plus aimable et le plus séduisant de son siècle; aussi eut-il une grande réputation de galanterie. Il fut marié trois fois; la dernière à 84 ans. On a sous son nom des *Mémoires* (1790, 9 vol. in-8), qui sont l'œuvre de Soulavie.

RICHELIEU (Armand-Emmanuel DU PLESSIS, duc de), ministre sous Louis XVIII, né à Paris en 1766, était le petit-fils du maréchal. Il émigra en 1789, alla en Russie, servit avec distinction sous le général Souvarov contre les Turcs, obtint la faveur de l'impératrice Catherine, puis de l'empereur Alexandre, fut nommé en 1803 gouverneur d'Odessa, colonie naissante, dont il fit bientôt une ville importante, et se vit au bout de 18 mois chargé du gouvernement de toute la Nouvelle-Russie, où il introduisit la civilisation. Rentré en France à la Restauration (1814), il fut nommé, à la fin de l'année suivante, ministre des affaires étrangères et président du conseil. Profitant de l'affection que lui portait l'empereur de Russie, il fit alléger autant que possible les charges qui pesaient sur la France, fit réduire à 5 ans au lieu de 7 la durée de l'occupation, et même réussit plus tard à abréger encore ce terme. Il se retira du ministère peu après avoir obtenu ce résultat (1818). Les chambres lui votèrent, comme récompense nationale, une dotation de 50,000 fr. de rente; il ne l'accepta que pour fonder un hospice dans la ville de Bordeaux. Rappelé à la présidence du conseil après l'assassinat du duc de Berri (1820), il eut à réprimer l'esprit d'indépendance et de mécontentement qui se montrait partout. Dans cette lutte, il perdit une grande partie de sa popularité, et se vit bientôt obligé à quitter de nouveau les affaires (1821). Il mourut peu de mois après, en 1822, universellement estimé. Le duc de Richelieu était de l'Académie Française; son *Eloge* fut prononcé devant cette compagnie par M. Dacier, son successeur, et par M. Villemain, qui répondait au nouvel académicien.

RICHEMONT, village du dép. de la Moselle, à 9 kil. S. de Thionville; 700 hab. Jadis place forte importante. — Bourg du dép. de la Seine-Inférieure, à 20 kil. N. E. de Neufchâtel; 1,100 hab. Patrie de Simon Morin, qui fut brûlé comme hérétique en 1663. — Ville d'Angleterre. *Voy.* RICHMOND.

RICHEMONT (Arthur DE BRETAGNE, cte de), 2e fils de Jean V de Bretagne, fut connétable de France (1424) sous Charles VII, chassa les Anglais de Normandie et de Guyenne, après s'être défait de Giac, de Beaulieu, de La Trémoille, indignes ministres du roi, et créa les comp. d'ordonnance. Il dev. duc de Bretagne en 1457 sous le nom d'Arthur III et m. en 1458.

RICHEMONT (H. Tudor, comte de). *V.* HENRI VII.

RICHEPANCE (Ant.), général français, né à Metz en 1770, mort en 1802, fut fait général en 1796, eut une part importante à une foule de combats, et décida, par une manœuvre intrépide, le gain de la bataille de Hohenlinden. Nommé en 1802 commandant de la Guadeloupe, il comprima l'insurrection de cette île, mais il y mourut de la fièvre jaune peu après. Une rue de Paris reçut son nom.

RICHER (Edm.), syndic de la faculté de théologie, né en 1560 à Chaource (Aube), m. en 1631, fit paraître en 1611 un traité *De ecclesiasticâ et politicâ potestate*, et en 1616 une *Apologie de Gerson*, où il professait, au sujet des droits polit. et des libertés gallicanes, des doctr. qui le firent condamner en France et à Rome, et qui lui firent perdre son syndicat. A la fin de sa vie, il reconnut et rétracta ses erreurs.

RICHER (Henri), avocat au parlement de Rouen, puis littérateur, né en 1685, mort en 1748, a fait 2 tragédies (*Eponine et Sabinus*, *Coriolan*), et 12 livres de *Fables* (1729-44) qui sont fort estimées.

RICHER (Franç.), jurisconsulte, né à Paris en 1728, mort en 1790, a donné, outre diverses éditions, des recueils utiles, tels que: *Arrêts notables*, 1756; les *Causes célèbres*, 1772-88, 22 vol. in-12.

RICHER (Adrien), frère du précéd., né à Avranches en 1720, mort en 1798, a laissé, entre autres compilations historiques: *Vies des hommes illustres*, 2 vol. in-12, 1756; *Vies des plus célèbres marins*, 1784-89, 13 vol. in-12.

RICHERAND (le baron), habile chirurgien, né à Belley en 1779, m. à Paris en 1840, ouvrit, dès l'âge de 20 ans, à Paris, des cours particuliers qui attirèrent la foule, fit paraître en 1802 ses *Nouveaux éléments de physiologie*, qui obtinrent un grand succès et eurent 11 éditions de son vivant, fut de bonne heure nommé chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis, professeur à l'École de Médecine, et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Outre ses *Eléments de physiologie*, qu'il améliora progressivement, on a de lui: *Nosographie chirurgicale*, 1805 et 1821; *Des erreurs popul. relat. à la médecine* (1809); *Hist. des progrès récents de la chirurgie*, 1825. Il brille par la pureté et l'élégance du style autant que par la lucidité. Quoique lié avec Cabanis et la société d'Auteuil, Richerand n'adopta jamais leurs doctrines désolantes de matérialisme et d'athéisme.

RICHMANN (G.-Guill.), physicien, né en Livonie en 1711, était professeur de sciences naturelles à Saint-Pétersbourg, lorsqu'en faisant des expériences sur les paratonnerres, il fut frappé de la foudre (1753).

RICHMOND, village d'Angleterre (Surrey), à 13 kil. S. O. de Londres, sur la Tamise, rive droite; 8,000 hab. Vue magnifique. Jolies maisons de campagne; résidence royale, beaux jardins avec un observatoire. — Ce village porta longtemps le nom de *Shene*; il doit son nom actuel au roi Henri VII, d'abord comte de Richmond, qui y mourut en 1509.

RICHMOND, ville d'Angleterre (York), à 63 kil. N. O. d'York; 4,722 hab. Bas tricotés, bonnets de laine, etc.; mines de plomb aux environs. Immense château-fort en ruines, bâti par Alain de Bretagne, premier comte de Richmond et gendre de Guillaume-le-Conquérant; ce château changea souvent de maîtres. Le comté, réuni à la couronne par Henri VIII, fut érigé en duché par ce prince, et donné à son fils naturel Henri, qui mourut sans héritiers (1536); le titre de duc de Richmond appartint depuis à la maison de Lenox. Patrie de Middleton.

RICHMOND, ville des États-Unis, capitale de l'État de Virginie, sur le James-River, rive gauche, vis-

à-vis de Manchester, à 160 kil. S. O. de Washington; 20,153 h. (1840). Capitole (sur le modèle de la Maison Carrée de Nîmes), église épiscopale, bibliothèque. Tabac, raffinerie de sucre, fonderie de fer, etc. Houille, fer. — Beaucoup d'autres endroits, aux Etats-Unis, portent le même nom.

RICHMOND (Ch. LENOX, duc de), petit-fils de Ch. Lenox, fils naturel de Charles II par la duchesse de Portsmouth, né en 1735, mort en 1806, fit une vive opposition à lord Bute, à G. Grenville (1763), devint secrétaire d'état dans le cabinet Rockingham, puis (1781) président des délégués des sociétés constitutionnelles de la Grande-Bretagne, qui voulaient la réforme parlementaire, enfin grand-maître de l'artillerie (1782-95). Le duc de Richmond aimait beaucoup les arts. Jouissant d'une immense fortune, il l'employait à encourager les artistes.

RICHMOND (Henri TUDOR, comte de). *Voy.* HENRI VII.

RICHTER (J.-P.-Fréd.), écrivain allemand, dit communément *Jean-Paul*, né en 1763 à Wunsiedel en Franconie, mort en 1825, fut conseiller aulique du duc de Saxe-Hildburghausen, se maria à Berlin, s'établit à Weimar, où le prince primat Ch. de Dalberg lui faisait une pension, que lui continua le roi de Bavière, et passa les dernières années de sa vie à Bayreuth. Ses principaux ouvrages sont : *les Procès groënlandais*, 1783; *Choix fait parmi les papiers du diable*, 1782; *l'Hespérus*, 1795; *Quintus Fixlein*, 1796 et 1800; *Entretiens biographiques et amusants sur le crâne d'une géante*; *la Vallée de Campan*, 1797; *Palingénésie*, 1798; *Titan*, 1800-1803; *les Années d'un écolier*, 1805; *Introduction à l'esthétique*, 1814, etc. Jean-Paul se distingue par l'originalité, la délicatesse et une sentimentalité rêveuse : ses écrits offrent de grandes vues pour la réforme de l'ordre social. Ses *Œuvres choisies* ont été trad. par Philarète Chasles, 1834-38, 4 vol. in-8. — Le nom de Richter a été porté par plusieurs savants allemands, notamment par Charles-Frédéric Richter, auteur d'un *Essai sur les Arsacides et les Sassanides*, Leips., 1804; — et par Aug.-Gotlob Richter (1742-1812), habile chirurgien et auteur d'ouvrages estimés, etc.

RICHTER (Matthieu), historien. *Voy.* JUDEX.

RICIMER, général romain, d'origine suève, p.-fils du roi goth Wallia par sa mère, fut consul en 459. Disposant de l'empire à son gré, il détrôna Avitus (456), fit assassiner Majorien (461), donna la pourpre à Libius Sévère, toléra l'élévation d'Anthemius au suprême pouvoir (467), et devint gendre de ce prince; mais bientôt il le fit égorger et le remplaça par Olybrius (472). Il mourut 40 jours après.

RICLA, *Nertobriga*, v. d'Espagne (Saragosse), sur le Xalon, à 81 kil. N. E. de Calatayud; 2,400 hab.

RIDEAU, riv. de l'Amérique du Nord (Bas-Canada), sort du lac Rideau et tombe dans l'Ottawa par 73° 33' long. O., 45° 22' lat. N.; cours 200 kil. Près de son emb., chute de 29 mètres de haut.

RIDLEY (Nicolas), évêque anglais, né en 1500 dans le comté de Northumberland, était évêque catholique de Londres sous Henri VIII; il apostasia quand ce prince se fut séparé de l'Eglise; mais à l'avénement de Marie, il fut, en punit. de sa conduite, condamné, avec Latimer, à être brûlé : il fut exécuté à Oxford en 1555.

RIDLEY (le Dr Glocester), ecclésiastique anglican, né en 1702 sur mer, à bord du vaisseau *le Glocester*, sous le nom duquel il fut baptisé, mort en 1774, avait d'abord travaillé pour le théâtre, et avait même joué la tragédie; cela ne l'empêcha pas de recevoir les ordres : il fut un prédicateur distingué. On a de lui : *Vie de l'évêque Ridley*, 1663; *Revue de la vie du cardinal Pole*, par Philips; le poëme de *Psyché* (dans la collection de Dodsley).

RIDOLFI (Charles), peintre et écrivain, né en 1602 à Lonigo, mort en 1660, a composé à Venise plusieurs tableaux estimés, et a donné comme écrivain : *Vie de Jacques Robusti surnommé le Tintoret*, Venise, 1642; *Vie de Charles Cagliari* (fils de Paul Véronèse), 1646; *Vies des peintres vénitiens* (1648), ouvrage justement estimé, qui valut à l'auteur, de la part de la république de Venise, une chaîne et une médaille d'or, et le fit nommer, par le pape Innocent X, chevalier de l'Eperon d'or.

RIDUNA. *Voy.* ALDERNEY.

RIEGO, *Raphael del Riego y Nunez*, l'auteur de la révolution espagnole de 1820, naquit en 1785, dans les Asturies, combattit en 1808 contre les Français, et fut fait prisonnier, recouvra la liberté en 1814, et devint lieutenant-colonel du régiment des Asturies à son retour en Espagne. Il fut un des complices principaux de la conspiration de Cadix (1819), et, quand Quiroga et ses autres compagnons furent arrêtés, il leva l'étendard de l'insurrection, proclama la constitution des Cortès (1er janv. 1820), délivra Quiroga, parcourut l'Andalousie, finit par contraindre Ferdinand VII à accepter la Constitution, et fut nommé maréchal-de-camp et capitaine-général de l'Aragon. Chargé en 1823 par le parti constitutionnel du commandement des troupes stationnées à Malaga, il arrêta Ballesteros; mais il voulut en vain s'opposer aux progrès de l'armée franç. qui marchait au secours de Ferdinand, se vit forcé de fuir, fut livré au gouv. du roi, et mis à m. (5 nov. 1823) Il comp. en 1820 l'*Hymne* patriotiq. qui porte son nom.

RIENZI ou RIENZO (Nicolas ou Colà GABRINO, dit), tribun de Rome, fils d'un pauvre cabaretier romain, né vers 1310, reçut une éducation soignée. Il était notaire apostolique, et avait fait partie d'une députation chargée de prier Clément VI de résider à Rome, quand, pour faire cesser l'anarchie dont gémissait cette grande ville, il proclama, le 20 mai 1347, une constitution nouvelle, chassa de Rome les barons, fit exécuter les bandits, et reçut les titres de tribun et de libérateur de Rome avec un pouvoir dictatorial. Rienzi avait formé le plan gigantesque de réunir l'Italie en une république unique, dont Rome serait le centre. Pérouse, Arezzo se soumirent à lui; d'autres villes y étaient disposées. Les nobles de la campagne marchèrent alors contre Rome; repoussés d'abord, ils revinrent à la charge. Le peuple, déjà las du libérateur, qui s'était rendu odieux par son arrogance et sa tyrannie, refusa de s'armer. Rienzi se réfugia au château St-Ange, puis s'enfuit à Prague près de l'emp. Charles IV (1348). Ce dernier le livra au pape Clément VI, qui allait le faire mourir, lorsqu'il expira lui-même (1352). Innocent VI, son successeur, imagina de mettre en œuvre, pour rétablir son autorité dans l'État ecclésiastique, l'éloquence de l'ancien tribun. Il le nomma sénateur de Rome, et le mit sous la direction de son légat le cardinal Albornoz. Reçu à Rome avec enthousiasme (1354), Rienzi signala son 2e gouvernement par une sage énergie, et fit trancher la tête au fameux brigand Montréal, qui parcourait l'Italie avec une troupe de 20 à 30,000 hommes; mais il s'aliéna de nouveau les esprits et fut massacré dans une révolte (8 oct. 1354). Rienzi était fort lettré pour l'époque; il était lié d'une étroite amitié avec Pétrarque. La *Vie de Rienzi* a été écrite par Ducerceau (1734); et par Dujardin, dit *Boispréaux* (1743). M. Gustave Drouineau a donné à l'Odéon, en 1826, une tragédie de *Rienzi*.

RIESENGEBIRGE (c.-à-d. *montagne des Géants*), chaîne de montagnes de l'Allemagne orientale, sur les frontières de la Bohême et de la Silésie, et entre les bassins de l'Elbe et de l'Oder, continue au N. O. les monts Sudètes, et se joint vers l'O. aux montagnes de Lusace; elle a une longueur de 80 kil. environ, et donne naissance aux deux Neisse, affluents de l'Oder, à l'Iser et à la Métau, affluents de l'Elbe, ainsi qu'à l'Elbe et à la Queiss. Ses principaux sommets sont le Schneekuppe (1,650 m.), le Sturmhaube (1,513 m.), et le Tafelfichte (1,120 m.).

RIETI, *Reate*, ville de l'Etat ecclésiastique, chef-lieu de délégation, sur le Velino, à 65 kil. N. E. de Rome; 9,300 hab. Evêché fondé au Ve siècle, et qui relève immédiatement du pape. Soieries, drap, tannerie, etc. — Fort ancienne et mal bâtie; endommagée par le tremblement de terre de 1785.

RIEUMES, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 19 kil. S. O. de Muret; 1,100 hab.

RIEUPEYROUX, ch.-l de cant. (Aveyron), à 20 kil. S. E. de Villefranche; 2,663 hab.

RIEUX, *Rivensis*, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), sur l'Arize, à 25 kil. S. de Muret; 1,994 hab. Aux environs, grotte naturelle très curieuse. Draps, faïence. Jadis évêché (créé par Jean XXII, en 1318). — Un autre *Rieux* (Morbihan) est à 6 kil. S. O. de Redon, et a 2,859 hab. Comm. en cidre, grains, etc.

RIEUX, fameux ligueur, défendit avec succès le château de Pierrefonds en Picardie contre Epernon (1591), puis contre Biron, secourut Noyon assiégé par Henri IV, qui cependant s'en empara, fut sur le point de prendre ce monarque par embuscade dans la forêt de Compiègne, mais enfin tomba aux mains des royalistes, et fut pendu à Compiègne en 1593. Il avait commis toutes sortes de brigandages.

RIEZ, *Reii*, *Albiæci*, ch.-l. de c. (Basses-Alpes), à 32 kil. S. O. de Digne; 3,115 hab. Cardes, tanneries. Huile, bons vins, fruits. Belles ruines (rotonde romaine qui a été convertie en magasin). Patrie de l'auteur dramatique Gaspard Abeille. — Jadis capitale des *Reii*; évêché au moyen âge (saint Prosper en fut le premier évêque). Conciles en 439 et 1285.

RIGA, en esthonien *Riolin*, ville de la Russie d'Europe, jadis capitale du duché de Livonie, et auj. du gouv. de Riga, à 600 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg et à 15 kil. du golfe de Riga, sur la Dwina occid.; 45,000 hab. Assez bien fortifiée du côté de la mer; belles rues, quelques édifices remarquables (hôtel-de-ville, bourse, arsenal, ancien château des grands-maîtres de l'ordre Teutonique, hôpital, cathédrale, église de Saint-Pierre, etc.). Commerce considérable d'exportation en lin, chanvre, bois de construction, peaux, etc. Le port de Riga dispute à Odessa le second rang pour l'importance. — Riga a été fondée en 1200 par l'évêque Albert: elle eut longtemps des archevêques qui y étaient souverains; elle se rendit indépendante en 1522, en adoptant la réforme. Elle fut souvent prise et incendiée, notamment en 1812; mais elle a toujours été relevée. Les Russes la possèdent depuis 1710.

RIGA (gouv. de) ou LIVONIE PROPRE. *Voy.* LIVONIE.

RIGA (golfe de) ou de Livonie, enfoncement de la mer Baltique, sur la côte occid. de la Russie d'Europe, au S. O. du golfe de Finlande, est entouré par les gouv. d'*Esthonie* au N., de Livonie à l'E., de Courlande au S. E., et par les îles d'OEsel et de Dago au N. O.: 180 kil. de long sur 110 de large.

RIGAUD (Hyac.), dit le *Van Dyck français*, célèbre peintre de portraits, de Perpignan, 1659-1743, jouit d'une réputation européenne sous Louis XIV et Louis XV, et fut directeur de l'académie. Son *Œuvre* se compose de plus de 200 portraits historiés.

RIGAULT (Nic.), en latin *Rigaltius*, philologue, né à Paris en 1577, mort en 1654, fut successivement conseiller au parlement de Metz, procureur général à Nancy, intendant de la province de Toul. On lui doit des éditions annotées de *Phèdre*, *Martial*, *Juvénal*, *Tertullien*, *Minutius Félix*, *Cyprien*, ainsi que *Rei accipitrariæ scriptores*, 1612; *Rei agrariæ script.*, 1613. Souvent ses notes sont peu orthodoxes.

RIGNAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 23 kil. N. O. de Rhodez; 1,719 hab. Etoffes de laine.

RIGNY (Henri, comte DE), vice-amiral, né à Toul (Meurthe) en 1782, mort en 1835, entra de bonne heure dans la marine, fut incorporé en 1806 dans la grande armée avec les marins de la garde et combattit en Allemagne et en Espagne, devint capitaine de vaisseau en 1816, fut plus tard chargé de croiser dans les mers du Levant, et reçut l'ordre de soutenir la cause des Grecs. En 1824, il fut élevé au grade de contre-amiral; en 1827, il commandait l'escadre française à Navarin, et prit une part importante à l'action. Après la victoire, il fut nommé vice-amiral. Depuis 1830, le comte de Rigny fut successivement ministre de la marine, ministre des affaires étrangères et ambassadeur à Naples.

RIGOLEY DE JUVIGNY (J.-Antoine), littérateur médiocre, né à Dijon, fut avocat, puis conseiller au parlement de Metz, et mourut à Paris en 1788; il était au nombre des adversaires de Voltaire. Il a laissé, outre quelques opuscules et factums, une édition des *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine et Duverdier, 1772, 6 vol. in-4, et une édit. des *Œuvres de Piron*, 1776, 8 vol. in-8, édition trop *complète*. C'était, du reste, un homme pieux et ferme, qui combattit avec force les erreurs du temps.

RIGORD, en latin *Rigordus*, *Rigotius*, religieux de Saint-Denis, mort vers 1207, a laissé une *Histoire de Philippe-Auguste* (en latin), continuée par Guill. le Breton, et insérée dans l'*Historiæ Francorum scriptores* de Pithou, Francfort, 1596, in-fol., dans le *Recueil des Historiens de France*, tome 17, et trad. en français dans la *Collection* de M. Guizot.

RIL, ville du Darfour, dont elle a été quelque temps la capitale, à 110 kil. S. E. de Cobbé. Elle est la clef des routes de l'Afrique orient. et mérid.

RILLE, riv. de France, sort de l'étang de Saint-Wandrille (Orne), coule au N. E., arrose l'Aigle, entre dans le dép. de l'Eure, où elle se dirige au N., puis au N. O., baigne Beaumont-le-Roger, Brionne, Pont-Audemer, reçoit la Charentonne, et tombe dans la Seine au dessous de Quillebœuf. Cours, 140 kil.

RIMINI, *Ariminum*, ville murée de l'Etat ecclésiastique, près de l'embouchure de la Marecchia, à 45 kil. S. E. de Forli; 17,500 hab. Archevêché. Petit port, château, beau pont romain en marbre. Cathédrale (au lieu où fut un temple de Castor et Pollux), églises diverses, bel arc de triomphe en l'honneur d'Auguste, etc. Soieries, fabrique de soufre; grand commerce de poisson. — Ville très ancienne; son port, construit en marbre, était renommé. César s'en empara l'an 49 av. J.-C., après avoir passé le Rubicon. Vitigès, roi des Ostrogoths, l'assiégea en 538; elle fut délivrée par Bélisaire. Rimini fit partie de la Pentapole, qui fut donnée aux papes par Pepin. Les Malatesti y dominèrent du XIIIe au XVIe siècle; elle revint aux papes en 1528 (*Voy.* MALATESTA).

RIMINI (Françoise DE). *Voy.* FRANÇOISE.

RIMNIK ou RIBNIK, v. de Valachie, sur la Rimnik (affluent du Sereth), à 135 kil. N. E. de Boukharest: les Austro-Russes y battirent les Turcs en 1789.

RIN ou RUNN (marais de), grand marais salé de l'Hindoustan, au N. O., s'étend le long de la mer entre les prov. de Katch, de Sindhy, de Guzzerat et d'Adjmir, près des embouchures du Sindh, sur une étendue de 110 kil. de long sur 53 de large.

RINALDI (Odorig), oratorien, né à Trévise en 1595, mort en 1671, supérieur général de sa compagnie, continua les *Annales ecclésiastiques* de Baronius; il en donna les volumes 13-22: ces 10 vol. mènent jusqu'à 1565, mais ne valent pas ceux de Baronius. On doit de plus à Rinaldi un *Abrégé des Annales ecclésiastiques*, Rome, 1669, in-fol.

RINGKJOEBING, ville de Danemark (Jutland), ch.-l. de bailliage, sur le golfe de même nom, à 80 kil. S. O. de Viborg, sur la mer du Nord; 800 hab.

RINGWOOD, *Regnum*, ville d'Angleterre (Hamp), à 40 kil. S. O. de Winchester; 4,000 hab. Bière; étoffes de laine, bas. Importante sous les Saxons.

RINTELN, ville murée de l'électorat de Hesse, sur le Weser, à 100 kil. N. O. de Cassel; 2,700 hab. Pont de bateaux. Bibliothèque et cabinet de

physique. — Elle fut prise par les Suédois en 1633.

RINUCCINI (Oct.), poëte italien, mort à Florence, sa patrie, en 1621, avait suivi Marie de Médicis en France, et fut gentilhomme de la chambre sous Henri IV. On a de lui de charmantes poésies fugitives et des drames lyriques (entre autres : *Daphné*, *Eurydice*, *Ariane à Naxos*) qui l'ont fait regarder comme le restaurateur de ce genre. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Florence, 1622, in-8.

RIO, *rivière*. Pour les noms commençant ainsi qui ne seraient pas ci-après, cherchez le mot qui suit RIO.

RIOBAMBA, ville de l'Amérique du Sud (Equateur), ch.-l. de la prov. de Chimboraço, à 190 kil. S. de Quito, par 81° 20' long. O., 1° 41' lat. S. ; env. 16,000 h. Gros draps, lainages. Près de là, mines d'argent, volcan de Sangai. Trembl. de terre en 1797.

RIO-BRAVO-DEL-NORTE. *Voy.* NORTE (Rio del).

RIO COLORADO (c.-à-d. *Fleuve coloré*), nom commun à trois fleuves de l'Amérique : — 1° le *Rio Colorado-du-Mexique*, qui prend sa source par 111° de long. O. et 40° de lat. N., coule du N. E. au S. O., et se jette dans la mer Vermeille, après un cours de 1,140 kil. ; — 2° le *Rio Colorado-de-Texas*, qui coule du N. au S., et tombe dans le golfe du Mexique par 29° 15' lat. N., après 750 kil. de cours environ ; — 3° le *Rio Colorado-de-Buenos-Ayres*, dit aussi *Desaguadero* ou *Mendoza*, qui naît dans les Andes, sur les limites du Chili, coule du N. O. au S. E. pendant 1,300 kil., et se jette dans l'Océan Atlantique par 39° 43' lat. S. et 64° 45' long. O.

RIO-DAS-MORTES, comarque du Brésil (Minas-Geraes), au S., doit son nom au Rio-das-Mortes, affluent du Rio-Grande; 210,000 hab. Ch.-l., San-Joao-del-Rey. Autres villes, San-José, Princeza-da-Beira.

RIO-DAS-PALMAS, riv. de Guinée. *Voy.* CHERBRO.

RIO-DAS-VELHAS, comarque du Brésil (Minas-Geraes), doit son nom au Rio-das-Velhas, affluent du Parnahyba, et a pour ch.-l. Sabara.

RIO-DE-JANEIRO, capit. du Brésil et ch.-l. de la prov. de Rio-de-Janeiro, par 45° 5' long. O., 22° 54' lat. S., sur une superbe baie, dite aussi de Rio-de-Janeiro ; 157,000 hab. Résidence de l'empereur ; évêché, etc. Port spacieux et magnifique; forts (Santa-Cruz, Villegagnon, Ilha-das-Cobras). Rio est divisé en 2 villes, la vieille et la nouvelle. On remarque dans celle-ci les palais impérial et épiscopal, la monnaie, les 2 arsenaux, la cathédrale, le théâtre San-Pedro, le couvent des Bénédictins, l'aqueduc da Carioca (qui a près de 2 kil. de long). Univers., institut hist. et géog., éc. spéc. (de médecine et chirurgie, de beaux-arts, de navigat., de droit, d'hist. naturelle, militaire); séminaire St-Joachim, bibliothèque, cabinet de minéralogie, jardin botanique. Orfévrerie, et en général industrie assez florissante. Commerce actif. Rio est le principal entrepôt du commerce tant intérieur qu'extérieur du Brésil, et on en exporte toutes les denrées de ce pays. — Rio-de-Janeiro fut fondé peu après l'établissement des Portugais au Brésil. Les Hollandais s'en emparèrent pendant la guerre de 1635-40, mais la rendirent après l'insurrection qui mit sur le trône la maison de Bragance. Duguay-Trouin la saccagea en 1711. La famille royale de Portugal y a résidé de 1808 à 1820.

RIO-DE-JANEIRO (prov. de), entre celles de Minas-Geraes et d'Espirito-Santo au N., St-Paul au S. O., l'Atlantique au S., etc. : 400 kil. du N. E. au S. O. ; 650,000 hab. Des montagnes (Serra-de-Orgaos et Serra-de-San-Salvador) ; la Paranahyba l'arrose. Climat et sol excellents, mais l'agriculture y a longtemps été négligée. Café, cacao, copal, sandragon.

RIO-DE-LA-HACHA, dit aussi *Nuestra-Senora-de-los-Remedios*, ville de la répub. de la Nouvelle-Grenade (Magdalena), ch.-l. de province, à l'embouchure du Rio-de-la-Hacha, à 150 kil. N. E. de Santa-Marta, par 11° 33' lat. N., 75° 19' long. O. ; 100 maisons. Jadis plus florissante ; elle avait une pêcherie de perles auj. abandonnée. — L'amiral Fr. Drake prit cette ville sur les Espagnols et la saccagea en 1596 ; elle fut encore brûlée en 1820.

RIO-DE-LA-PLATA. *Voy.* PLATA.

RIO DEL ORO, riv. de Colombie. *Voy.* AGUARICO.

RIO-DE-MACHADO, riv. du Brésil. *V.* JEUPARANA.

RIO-GRANDE, dite aussi *Riv. des Nalous*, riv. de la Nigritie, naît dans le Fouta-Dialo, baigne le Kabou, le pays des Landemans, et se jette dans l'Océan Atlantique au S. de Géba.

RIO-GRANDE, nom de plusieurs rivières d'Amérique. *Voy.* GUAPEY, VERMEJO et JUJUY.

RIO-GRANDE OU HONDO, riv. du Mexique (Yucatan), naît sur les frontières du Guatimala, coule au N. E. et se jette dans la baie de Hanovre. Cours, 400 kil.

RIO-GRANDE OU RIO-GRANDE-DO-NORTE, prov. du Brésil au N. E., entre celes de Céara au N. O., de Parahyba à l'O. et au S., l'Atlantique à l'E. et au N. : 400 kil. sur 200 ; 50,090 hab. Ch.-l., Natal. Elle doit son nom à une riv. de Rio-Grande qui l'arrose.

RIO-GRANDE-DO-SUL, riv. et prov. du Brésil. *Voy.* SAN-PEDRO.

RIO-HACHA. *Voy.* RIO-DE-LA-HACHA.

RIOJA, v. de l'Amér. du S. dans la Confédération du Rio de la Plata, capit. de l'état de Rioja, à 1,200 k. N. O. de Buénos-Ayres, sur l'Angualasta, près des Andes ; 3,000 h. Fondée en 1596. — L'état de Rioja est peu connu, et ne renferme guère que 20,000 hab. On y remarque la célèbre mine d'argent de Famatina.

RIOJA, pays d'Espagne, comprenant la plus grande partie de la province de Logrono et le N. E. de celle de Soria, est resserré entre la droite de l'Ebre et la Sierra de Moncayo. Contrée agréable et fertile, qui compte plus de 200,000 hab., actifs et industrieux. Le pays tire son nom du Rio-Oja qui le traverse.

RIO-JANEIRO. *Voy.* RIO-DE-JANEIRO.

RIOLAN (J.), médecin, né à Amiens en 1539, mort en 1605, enseigna d'abord les langues et la philosophie ; il étudia la médecine en 1574, devint professeur d'anatomie et de médecine, puis doyen de la Faculté de Paris. Il fut un des meilleurs observateurs de son siècle. Il a laissé beaucoup d'écrits, la plupart sur la métaphysique ou sur les ouvrages d'Hippocrate et de Fernel. Sa doctrine sur les fièvres est exposée dans le *Tractatus de febribus* (1640).

RIOLAN (J.), fils du précédent, né à Paris en 1577, mort en 1657, anatomiste habile, fut premier médecin de Marie de Médicis, suivit cette princesse dans l'exil et ne la quitta qu'à sa mort. Il sollicita et obtint la formation d'un jardin de botanique (auj. le Jardin du Roi), qui fut établi par Louis XIII en 1626 (*Voy.* LABROSSE). On lui reproche d'avoir été trop opposé aux nouveautés et aux progrès en médecine : il combattit avec violence la médecine chimique. Son principal ouvrage est l'*Anthropographie*, Paris, 1618, in-8, excellente description anatomique de l'homme.

RIOM, *Ricomagus* ou *Ricomum*, ch.-l. d'arr. (Puy-de-Dôme), à 15 kil. N. de Clermont-Ferrand, sur une hauteur ; 11,475 hab. Cour impér., tribunal de première instance et de commerce ; coll[...] communal, hopital, hospices, salle de spect[...]. Industrie active : toiles, tissus de coton, bougie, e[...] de-vie, pâtes d'abricots, de coings et de pomm[...] commerce en blé, vin, chanvre, huiles, etc. Pa[...] de Grégoire de Tours, de Danchet, d'Anne-Dubo[...] des pères Jacques et Antoine Sirmond, etc. — J[...] capitale du duché d'Auvergne. — L'arr. de Riom [...] 13 cantons (Aigueperse, Combronde, Ennezat, M[...]zat, Menat, Montaigu, Pionsat, Pontaumur, Po[...] Gibaut, Randan, Saint-Gervais et Riom, qui comp[...] pour deux), 130 communes et 151,456 hab.

RIOM-LES-MONTAGNES, ch.-l. de canton (Cantal), 25 kil. N. E. de Mauriac, sur la Véronne : 2,063 h[...]

RIO-NEGRO, nom de plusieurs fleuves de l'Amérique méridionale. *Voy.* NEGRO.

RIO-NEGRO, ville de la Nouvelle-Grenade (Ca[...]

dinamarca), à 70 kil. S. E. de Santa-Fe-de-Antioquia, sur le Rio-Negro (affluent de la Magdalena); 12,500 hab. Commerce de cire.

RIO-NEGRO, anc. province du Brésil, nommée par les Portugais *Solimoens* (parce que le fleuve des Amazones qui la traverse y prend ce nom), est auj. annexée à la prov. de Para, dont elle forme une comarque (ch.-l., Barra do Rio-Negro, au confluent du Rio-Negro et du fleuve des Amazones).

RIONERO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 6 kil. S. de Melfi; 10,000 hab. Tabatières de bois.

RIONI, *Rhéon* et *Phase* des anciens, riv. de la Russie subcaucasienne, naît en Iméréthie, coule au S., à l'O., puis sépare la Mingrélie de la Gourie, et tombe dans la mer Noire à Poti; cours, 225 kil. Il reçoit à droite le Tskenis-kali, et à gauche la Qouirila. — Les anciens donnaient le nom de *Phase* à la Qouirila actuelle. Leur *Rheon* répondait au Rioni supérieur.

RIO-VERDE, riv. du Brésil, sépare la province de Minas-Geraes de celle de Pernambouc, et se jette dans le Rio-san-Francesco; cours, 300 kil.

RIOZ, ch.-l. de canton (Haute-Saône), à 24 kil. S. de Vesoul; 1,023 hab.

RIPAILLE, cél. château et chartreuse de Savoie, à 2 kil. N. E. de Thonon. Amédée VIII, duc de Savoie (depuis pape sous le nom de Félix V), y établit la principale commanderie de l'ordre de Saint-Maurice qu'il avait fondé. Il s'y retira après son abdication (1434), et ne quitta ce séjour que pendant la courte durée de son pontificat (1440-49). La vie commode et délicieuse qu'il y menait a, dit-on, donné naissance à l'expression proverbiale : *faire ripaille*.

RIPAULT (l'abbé), philologue et antiquaire, né à Orléans en 1775, mort en 1823, se fit libraire à la révolution, fut un des rédacteurs de la *Gazette de France*, fit partie de l'expédition scientifique d'Egypte, devint au retour bibliothécaire de Bonaparte. On lui doit une *Histoire de Marc-Aurèle*, Paris, 1820, 4 vol. in-8, et une *Description des principaux monuments de la Haute-Egypte*, 1800, in-8.

RIPEN, ville de Danemark. *Voy.* RIBE.

RIPERDA (J.-Guillaume, duc de), aventurier, né à Groningue d'une famille noble, entra au service et devint colonel d'infanterie, se fit nommer ambassadeur de Hollande en Espagne, sut plaire à Philippe V, qui le créa duc, et lui confia le ministère des affaires étrangères et des finances; mais s'étant attiré la haine des nobles espagnols, il tomba en disgrâce et fut détenu à la tour de Ségovie (1726); il s'évada en 1728, et après avoir erré en Portugal, en Angleterre, en Hollande, il alla auprès de l'emp. de Maroc, prit le turban, et reçut le commandement d'une armée contre les Espagnols; battu devant Ceuta, il fut mis en prison et plus tard banni de Maroc; il mourut à Tétuan en 1737. On a sa *Vie* en anglais, Londres, 1739, in-8, et en français, Amsterdam, 1739, par M. P. M. B.

RIPERT-MONCLAR (J.-P.-Fr., marquis de), magistrat, né à Aix en 1711, mort en 1773, fut procureur général au parlement de Provence dès l'âge de 22 ans, déploya dans une foule de *Mémoires* et de *Réquisitoires* une connaissance profonde du droit public, fut souvent consulté par Machault, combattit l'impôt du 20e, se montra favorable aux Protestants et hostile à l'Église romaine, fut chargé de prendre possession du Comtat avec le comte de Rochechouart, 1768, et soutint dans un mémoire les droits de la France sur ce pays. Ardent adversaire des Jésuites, il publia contre eux un cél. *Compte rendu des constitutions de la Société* (1762). On a encore de lui divers *opuscules* et *Mémoires*, remarq. par l'éloquence. Il m. dans des sentiments de repentir et de soumission.

RIPHÉES ou RHIPÉES (monts), dits aussi *Hyperboréens*, chaîne de montagnes que les Grecs plaçaient vaguement dans des parages septentrionaux, et qu'ils éloignaient de plus en plus à mesure qu'ils acquéraient des connaissances géographiques plus étendues. Ces monts étaient censés très froids et couverts de neige. — Ils ont pu correspondre successivement au Tchardagh, au Balkan, aux Carpathes.

RIPON, *Rhidogonum*, ville d'Angleterre (York), à 33 kil. N. O. d'York; 5,735 h. Evêché. Pont de 17 arches, sur l'Ure; canal qui communique avec York, Hull, Londres; église de Saint-Pierre et Saint-Wilfrid (très ancienne); obélisque de 30 mètres de hauteur. — Il y fut signé en 1640 un armistice entre Charles I et les Ecossais révoltés.

RIPPERDA, RIPPERT. *Voy.* RIPERDA, RIPERT.

RIPUAIRES (FRANCS). *Voy.* FRANCS.

RIQUET (Etienne-Paul), créateur du canal du Languedoc, né en 1604 à Béziers, était originaire d'une famille florentine nommée Arrhigetti ou Riquetti, chassée de Florence pendant les guerres civiles. Il conçut et poussa presque à sa fin le beau canal du Midi. Cet immense travail, commencé en 1666, terminé en 1681, fut exécuté à ses frais; l'ingén. Andréossy dirigea les travaux. Riquet m. à Toulouse en 1680, 6 mois avant l'achèvement. — Ses deux fils, J.-Matthias, président à mortier au parlement de Toulouse, et P.-Paul, comte de Caraman (*Voy.* CARAMAN), achevèrent en 1681 les travaux. C'est en 1724 seulement que ce magnifique ouvrage commença à produire un revenu aux héritiers des deux Riquet. Il avait coûté 34,000,000 de nos francs.

RIQUETTI DE MIRABEAU. *Voy.* MIRABEAU.

RIQUIER (saint), abbé de Centule dans le Ponthieu, mort vers 645. On le fête le 26 avril et le 9 octobre. *Voy.* SAINT-RIQUIER.

RIS, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 6 kil. N. O. de Corbeil, sur la Seine; pont suspendu, joli château avec jardin botanique. Ris est traversé par un chemin de fer. Près de là est Petit-Bourg.

RIS (CLÉMENT DE). *Voy.* CLÉMENT DE RIS.

RISANO, v. des États autrich. (Dalmatie), sur l'Adriatique, à 20 kil. N. O. de Cattaro; 3,120 h. Evêché.

RISBECK (Gaspard), écrivain allemand, né à Hœchst près de Francfort en 1750, mort en 1786, fils d'un riche négociant, quitta le droit (auquel on le vouait) pour les lettres, dépensa toute sa fortune en voyages, puis se mit aux gages des libraires. On a de lui les tomes 2 et 3 des *Lettres sur les moines* (le premier vol. avait été publié par M. de la Roche); un *Voyage en Allemagne*, 1783, 2 vol. in-8; une *Histoire de l'Allemagne* (publiée à Zurich, 1787) : ces ouvrages révèlent un vrai talent.

RISCLE, ch.-l. de cant. (Gers), à 42 kil. N. O. de Mirande; 1,600 hab.

RITTER (J.-Guill.), physicien, né à Samitz (Silésie) en 1776, m. vers 1812, étudia la médecine à Iéna, et fit de belles expériences galvaniques, qui, en 1804, lui ouvrirent les portes de l'Académie de Munich. Ses ouvrages sont pleins d'idées neuves, mais il se laissa trop entraîner par son imagination. Il croyait à la baguette divinatrice, au magnétisme animal, etc. On a de lui : *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar, 1798, in-8; *Contribution à la connaissance plus particulière du galvanisme*, Iéna, 1801-1802, 2 vol. in-8; *Mémoires physico-chimiques*, Leipsick, 1806, 3 vol. in-8; *Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien* (autobiogr.), Heid., 1810, 2 v. in-8.

RITTERSHUYS (Conrad), né à Brunswick en 1560, m. en 1613, prof. de droit à Altdorf, a donné une bonne éd. d'*Oppien*, Leyde, 1597, etc. — On a de son fils, Nic. 1597-1670 : *Geneal. imperat.*, 4 v. f., Tub., 1664-84.

RIVAROL (Antoine, comte de), écrivain français, né à Bagnols en 1753, mort en 1801, se fit de bonne heure une réputation dans les salons de Paris par son esprit et sa causticité, partagea en 1785 le prix proposé par l'Académie de Berlin sur la question de l'*universalité de la langue française*, ce qui lui valut et les éloges du grand Frédéric, et

un fauteuil à l'Académie qui l'avait couronné, prit parti contre la révolution, fut un des principaux auteurs des *Actes des Apôtres*, émigra, et, après un séjour à Hambourg, alla mourir à Berlin. Rivarol est resté par ses écrits fort au dessous de sa réputation, et n'a laissé que des opuscules, entre autres : *Discours sur l'universalité de la langue française; Petit Almanach de nos grands hommes* (1788, in-12); *Vie politique de M. de Lafayette.* On a aussi de lui une traduction de l'*Enfer* du Dante. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1808, 5 vol. in-8. Il a laissé des *Mémoires* (insérés dans la *Collection des Mémoires sur la révolution*) : c'est la réimpression du *Tableau des travaux de l'Assemblée Constituante*, qu'il avait publié en 1798. Le *Dictionnaire de la langue française* donné sous le nom de Rivarol est un mensonge de librairie; car cet auteur n'y avait rien fait. On a donné l'*Esprit de Rivarol*, Paris, 1802 et 1808, 2 vol. in-12. — Mme Rivarol (née H. Mather-Flint), morte en 1821, d'origine anglaise, a donné plusieurs traductions de l'anglais, notamment l'*Encyclopédie morale*, et a publié une *Notice* sur son mari, 1802.

RIVAROLO, v. des États sardes (Turin), à 16 kil. N. O. de Chivasso; 5,200 hab. Couvent de Minorites.

RIVE (l'abbé J.-Jos.), bibliographe, d'Apt en Provence, né en 1730, mort en 1792, professa la philosophie à Avignon, fut curé près d'Arles, devint bibliothécaire du duc de La Vallière, puis de la ville d'Aix, et se montra fougueux révolutionnaire. Irascible, vain, jaloux, il avait déchiré dans des libelles ses confrères les gens de lettres; la révolution venue, il fit des dénonciations. On lui doit beaucoup d'ouvrages, entre autres : *la Chasse aux bibliographes et antiquaires mal advisés*, Londres (Aix), 1788 et 89, 2 vol. in-8; *Eclaircissements sur les cartes à jouer*, Paris, 1780, in-12, etc. C'était un des plus savants bibliographes de son temps. Il se donnait l'épithète de *Bibliognoste.*

RIVE-DE-GIER, ch.-l. de cant. (Loire), sur le Gier, à la prise d'eau du canal de Givors et sur le chemin de fer de Saint-Etienne, à 20 kil. N. E. de Saint-Etienne; 9,567 hab. Magnifique bassin. Aux environs, vaste réservoir dit de Couson qui alimente le canal de Givors. Tulles, hauts-fourneaux, forges, martinets, verreries. Houillères riches aux environs. Comm. de fer, sel, bois de chêne, houille. Cette ville prend tous les jours plus d'importance.

RIVELLO, v. du roy. de Naples. *Voy.* REVELLO.

RIVES, ch.-l. de cant. (Isère), à 26 kil. N. O. de Grenoble; 2,226 hab. Aciéries dont les produits sont estimés et se nomment *acier de Rives;* toiles dites *toiles de Voiron* (parce qu'elles se vendent à Voiron). Eaux minérales. Fer.

RIVESALTES, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), sur l'Agly, à 9 kil. N. de Perpignan; 3,400 hab. Lames d'épées, acier. Vin muscat exquis.

RIVET DE LA GRANGE (dom Ant.), bénédictin né à Confolens en 1683, mort en 1749, prit part aux querelles théologiques de son temps, fit de l'opposition à la bulle *Unigenitus*, acheva le *Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*, et fut relégué par ses supérieurs dans le monastère de Saint-Vincent du Mans, où il passa les trente dernières années de sa vie. Dom Rivet s'est assuré la reconnaissance de la postérité par son *Histoire littéraire de la France*, admirable monument dont il a eu l'idée, et dont il a exécuté les 9 premiers vol., in-4, 1733-49; ce grand ouvrage a été continué par Clément, et de nos jours par MM. Brial, Daunou, Naudet, V. Le Clerc, etc.

RIVIÈRE (GRANDE). *Voy.* GRANDE-RIVIÈRE.

RIVIÈRE-DU-LEVANT, RIVIÈRE DU PONENT, nom donné aux deux parties du golfe de Gênes, l'une à l'E., l'autre à l'O. de Gênes.

RIVIÈRE-ROUGE, etc. *Voy.* ROUGE.

RIVINUS (Aug.-Quirinus), dont le vrai nom était *Bachmann*, médecin et botaniste, né à Leipsick en 1652, mort en 1723, fils d'André Rivinus (1600-1656 médecin et philologue distingué), professa la physiologie et l'histoire naturelle dans sa ville natale. Il a le premier, dans son *Introductio ad rem herbariam* (Leipsick, 1790, in-fol.), introduit une classification des plantes fondée sur la forme de la corolle. Ses *Dissertationes medicæ* contiennent d'utiles observations.

RIVOLI, *Ripula*, ville des Etats sardes (Turin), près de la Doire-Ripaire, à 13 kil. O. de Turin: 5,000 hab. Château de plaisance royal où naquit Charles-Emman. I (1572), et où fut enfermé Victor-Améd. II, quand il eut tenté de reprendre la couronne.

RIVOLI, ville du roy. Lombard-Vénitien, près de l'Adige, à 22 kil. N. O. de Vérone, célèbre par une victoire de Bonaparte sur les Autrichiens (14 janvier 1797); le général Masséna, qui s'y distingua, reçut par suite le titre de duc de Rivoli. Les Piémontais enlevèrent Rivoli aux Autrich. le 10 juin 1848.

RIXHEIM ou REVIN, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 7 kil. E. de Mulhouse; 2,950 hab. Papiers peints; eaux minérales.

RIZEH, *Rhizæum?* ville de la Turquie d'Asie, sur la mer Noire, à 40 kil. E. de Trébisonde; 2,500 hab. Citadelle presque en ruines. Oranges exquises.

RIZZIO ou RICCIO (David), secrétaire et favori de Marie Stuart, natif de Turin; il était laid et bossu, mais c'était un chanteur gracieux, un spirituel courtisan, et il sut plaire. Henri Darnley, second mari de la reine, en conçut de la jalousie et le fit égorger dans l'appartement même et sous les yeux de sa femme, qui était alors enceinte (1566). Marie vengea sa mort par celle de plusieurs de ses assassins.

RJEV-VOLODIMEROV, v. de la Russie d'Europe (Tver), à 115 kil. S. O. de Tver, sur le Volga; 9,000 h.

RO, bourg d'Italie. *Voy.* RHO.

ROANNE, *Rodumna*, ch.-l. d'arr. (Loire), à 42 kil. N. de Montbrison sur la Loire; 9,910 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Assez bien bâtie, beau quai; grand hôpital, jolie salle de spectacle; fabriques de draps, mousselines, calicots, indiennes, filatures, teintureries et tanneries. Grand entrepôt pour les marchandises de Lyon et du Midi. Mines de plomb et de houille; carrières. Chemin de fer de Roanne à Saint-Etienne. Patrie du bénédictin Pernetty. — Ville ancienne, mais dont l'importance ne date que du XVIIIe siècle. Jadis ch.-l. d'un duché, créé en 1566 en faveur de Ch. Gouffier, et qui passa depuis dans la maison des ducs de la Feuillade. — L'arr. de Roanne a 10 cant. (Belmont, Charlieu, Néronde, la Pacaudière, Perreux, Roanne, Saint-Germain-Laval, Saint-Haon-le-Chatel, Saint-Just-en-Chevalet, Saint-Symphorien-de-Lay), 108 comm. et 124,871 hab.

ROANOKE, riv. des Etats-Unis, prend sa source en Virginie, près de Christiansbourg, coule à l'E. S. E., entre dans la Caroline du Nord, et se jette dans le golfe d'Albemarle, par 36° lat. N. et 70° long. O., après un cours de 450 kil.

ROATAN, île de la baie de Honduras, vers la côte du Guatimala, à 40 kil. de la côte N. de l'État de Honduras. Bon port; importante position milit. et commerc. Occupée dès 1742 par les Angl.; déclarée en 1856 libre sous la souver. de la Républ. de Honduras.

ROBBE DE BEAUVESET (P.-Honoré), poëte, né à Vendôme en 1714, mort en 1794, n'a échappé à l'oubli que par un cynisme qui n'a pas même l'excuse d'être allié au talent. Louis XV lui fit une pension; Mme Dubarry le protégea; la duchesse d'Olonne lui légua 15,000 liv. On a de lui des *Œuvres badines* (ou plutôt ordurières), Paris, 2 vol. in-8; des *Odes, Epitres, Satires, Mon Odyssée* (en 4 chants), 1760, in-12; les *Victimes du despotisme épiscopal* (en 6 chants). Il se convertit à la fin de sa vie et écrivit des poésies religieuses.

ROBECK (Jean), né à Calmar en Suède (1672). Elevé dans la religion réformée, il se convertit en

1704, entra chez les Jésuites en Westphalie, et séjourna longtemps à Rinteln. Disposé à la mélancolie, et trop préoccupé du néant des choses de ce monde, il prit la vie en dégoût et se donna la mort en se jetant dans le Weser à Brême (1739). Il avait rédigé avant de mourir une apologie du suicide, intitulée : *Exercitatio philosophica de morte voluntaria*.

ROBERJOT (Claude), était curé à Mâcon, sa ville natale, quand la révolution éclata. Il se maria, fut envoyé à la Convention après la Terreur, fut nommé commissaire à l'armée de Pichegru, ambassadeur auprès des villes hanséatiques, puis ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt (1798). Des hussards autrichiens l'égorgèrent, ainsi que son collègue Bonnier, au moment où il quittait Rastadt pour revenir en France (1799).

ROBERT, dit *le Fort*, tige des Capétiens, était, suivant les uns, Saxon d'origine ; suivant les autres, issu de Childebrand, frère de Charles-Martel. Charles-le-Chauve l'investit du comté de Paris en 861, puis de la Marche Angevine ou comté d'Anjou (864). Robert s'y montra intrépide ennemi des Normands ; mais il finit par périr, accablé sous le nombre, à Brissarthe (Anjou), en 866. Eudes et Robert I, ses fils, furent rois de France; Emma, sa fille, épousa Raoul de Bourgogne, qui occupa aussi le trône (923).

ROBERT I, roi de France, 2e fils de Robert-le-Fort et frère cadet d'Eudes, fut élu roi à Soissons en 922, en opposition à Charles-le-Simple, mais fut tué à la bataille de Soissons en 923. Hugues-le-Grand était son fils, et Hugues Capet son petit-fils.

ROBERT II, dit *le Pieux*, roi de France (996-1031), fils de Hugues Capet, fut associé par son père à la couronne dès 988, fut excommunié en 998 par le pape pour avoir épousé Berthe de Bourgogne, sa parente ; la remplaça par Constance d'Arles, qui le rendit très malheureux, vit ses fils se révolter deux fois contre lui à l'instigation de leur mère, et s'opposa, mais vainement, aux prétentions de l'empereur Conrad II sur le roy. de Bourgogne ou d'Arles.

ROBERT, dit *le Vieux*, duc de Bourgogne, 3e fils du roi de France Robert II, tenta inutilement de supplanter son frère Henri, qui devait succéder au trône, fut investi du duché de Bourgogne par ce frère en 1032, et mourut en 1075, après un règne souillé par des violences. C'est lui qui fonda la première maison capétienne de Bourgogne, laquelle finit en 1361.

ROBERT D'ARTOIS, surnommé *le Vaillant*, frère de saint Louis, suivit ce prince en Egypte, où il livra, contre les ordres du roi, la bataille de Mansourah (1250) ; il remporta la victoire, mais périt en poursuivant les fuyards. Saint Louis avait érigé pour lui l'Artois en comté-pairie (1237). — Son fils, Robert II d'Artois, suivit saint Louis dans sa seconde croisade (1270), puis alla au secours de Charles d'Anjou, roi de Naples, et défit les Aragonais ; il battit les Flamands à Furnes (1297), et périt en leur livrant une nouvelle bataille à Courtray (1302). — Robert d'Artois, petit-fils du précédent, se vit dépouillé du comté d'Artois par sa tante Mahaut, tenta vainement de se le faire adjuger par le roi de France, Philippe de Valois, et, pour se venger, se retira en Angleterre auprès d'Edouard III, qu'il excita à faire la guerre à Philippe et à prendre le titre de roi de France ; il reçut d'Edouard III le titre de comte de Richmond. Il périt par suite d'une blessure qu'il reçut, en 1342, à Vannes, en combattant dans les rangs des Anglais.

ROBERT I, dit *le Magnifique* et *le Diable*, duc de Normandie, second fils du duc Richard II, remplaça en 1028 son frère Richard III, qu'on l'accuse d'avoir empoisonné ; réprima plus. révoltes dans ses états, rétablit le comte de Flandre Baudouin IV, soutint le roi de France Henri I contre les rebelles et tenta de défendre les enfants d'Edmond, Alfred et Edouard, exclus du trône d'Angleterre par Canut. Pour expier les fautes de sa jeunesse, il alla en pèlerinage à Jérusalem : il m. pend. le retour, à Nicée, en 1035, empoisonné, dit-on. Il ne laissait qu'un fils naturel, le célèbre Guillaume-le-Conquérant, né d'une bourgeoise de Falaise.

ROBERT II, dit *Courte-Cuisse*, *Courte-Heuse*, duc de Normandie (1087-1134), fils aîné de Guill.-le-Conquérant, s'était révolté contre son père pour le forcer à lui céder la Normandie. Il disputa la couronne d'Angl. à Guill.-le-Roux, son frère, mais sans succès ; engagea son duché à ce prince pour se procurer les moyens d'aller à la 1re croisade, se couvrit de gloire dans cette expédition, mais fut, en son absence, frustré du trône d'Angl. par son jeune frère Henri, qui même envahit la Normandie ; battu par lui à Tinchebray, 1106, il fut enfermé au château de Cardiff, où il m. en 1134.

ROBERT GUISCARD, c.-à-d. l'*Avisé* (de *weise* ou *wise*, prudent, rusé), duc de Pouille, un des fils de Tancrède de Hauteville, gentilhomme normand, alla, en 1046, rejoindre ses frères en Italie, prit à Civitella Léon IX (1053), succéda à Onfroy comme comte de Pouille, 1057, conquit la Calabre, se fit donner par Nicolas II le titre de *duc* de Pouille et Calabre, 1059, s'empara de la principauté de Salerne et de celle de Bénévent, fut excommunié par Grégoire VII, puis se réconcilia avec lui et lui fit hommage, passa la mer, prit Corfou, Butrinto, battit Alexis Comnène (1084), mais fut forcé de revenir protéger ses Etats contre l'empereur Henri IV, délivra le pape Grégoire VII, bloqué au château Saint-Ange, et l'emmena à Salerne, où tous deux moururent bientôt après (1085). Boémond I, son fils aîné, ne fut que prince de Tarente : Roger, le puîné, lui succéda.

ROBERT I, prince de Capoue et comte d'Averse, d'origine normande (1116-1120), succéda à son frère Richard II (d'Averse), et eut pour successeur Jordan II (qui était aussi son frère). — Robert II, fils de Jordan II, lui succéda en 1127 comme prince de Capoue et comte d'Averse ; il tenta de rompre le lien de vassalité imposé aux successeurs de Jordan I par les rois normands, battit Roger II, roi de Sicile, mais bientôt se vit trahi par les siens et chassé de ses états ; il fut réintégré en 1155 par Frédéric Barberousse, mais il tomba entre les mains de Guillaume I, successeur de Roger, et périt misérablement.

ROBERT D'ANJOU, dit *le Sage*, roi de Naples, troisième fils de Charles-le-Boiteux, succéda en 1309 à son père, roi de Naples, par la protection des papes, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné. Il prit le parti des pontifes romains contre l'empereur Henri VII, et, après la mort de ce prince, il fut nommé en 1313, par Clément V, vicaire de l'Empire en Italie quant au temporel, jusqu'à ce qu'on eût élu un nouvel empereur. Robert régna 34 ans sur Naples, et mourut, en 1343, à 64 ans. Il était renommé pour sa science, et eut Pétrarque pour ami.

ROBERT DE COURTENAY, empereur latin de Constantinople, succéda à son père Pierre de Courtenay sur la fin de l'an 1218, fit la guerre à Vatace, empereur de Nicée, avec peu de succès. Ayant pris pour épouse une femme qui était déjà promise à un chevalier bourguignon, celui-ci se vengea en enlevant cette femme et en lui coupant le nez et la bouche. Robert, épouvanté de cette barbarie, s'enfuit de sa capitale et alla mourir en Achaïe (1228). Les seigneurs français appelèrent après sa mort Jean de Brienne, qui avait été dépouillé de son royaume de Jérusalem, pour gouverner l'empire pendant la minorité du jeune Baudouin II.

ROBERT, dit *le Bref* et *le Débonnaire*, empereur d'Allemagne, né en 1352, était fils de Robert-le-Tenace, comte palatin de Bavière, et appartenait à la branche Rodolphine de la maison de Wittelsbach ; il fut élu empereur en 1400 après la déposition de Wenceslas ; il essaya vainement de re-

conquérir le Milanais, et se déclara pour l'anti-pape Grégoire XII. Il mourut en 1410. Etienne, le dernier de ses fils, est la tige de la maison de Bavière actuellement régnante. L'empereur Robert est le fondateur de l'université de Heidelberg.

ROBERT I, BRUCE, roi d'Écosse. *Voy.* BRUCE (Rob.).

ROBERT II, STUART, roi d'Écosse, né en 1316, tint les rênes de l'état pendant que David II (Bruce), son oncle, était captif, lui succéda en 1370, consolida son autorité, malgré l'opposition de William Douglas, renouvela l'alliance avec la France, fit la guerre à l'Angleterre, gagna en 1388 la bataille d'Otterburn, qui amena la paix, et mourut en 1390.

ROBERT III, STUART, fils de Robert II, lui succéda en 1390. Il eut d'abord à calmer beaucoup de troubles, et à repousser Henri IV, roi d'Angleterre, qui vint à main armée réclamer son hommage. Mécontent des excès de son fils aîné David, il l'enferma ; mais le jeune prince périt en prison, victime des noires intrigues de son oncle le duc d'Albany. Robert, au désespoir, se retira dans l'île de Bute, et envoya son second fils (Jacques I) en France pour le soustraire au duc. Mais Jacques fut pris par les Anglais ; à cette nouvelle, le malheureux père mourut de chagrin en 1406.

ROBERT DE CLERMONT, BAVIÈRE. *V.* CLERMONT et RUPERT

ROBERT (saint), dit *Robert de Champagne*, parce qu'il était Champenois, né en 1024, mort en 1110, fonda en 1075 l'abbaye de Molèmes, et en 1098 l'ordre de Cîteaux, où il introduisit une règle sévère. Sa fête est célébrée le 29 avril.

ROBERT D'ARBRISSEL (S.), fondateur de l'abbaye de Fontevrault, né à Arbrissel, près de Rennes, en 1047, mort en 1117, fut nommé par le pape Urbain II prédicateur apostolique ; il prêchait avec tant d'éloquence, qu'une foule d'auditeurs le suivaient jusque dans les déserts. C'est pour réunir ceux qui voulaient l'entendre qu'il fonda vers 1099 le monastère de Fontevrault. On le fête le 24 févr.

ROBERT DE LINCOLN, surnommé *Grosse-Tête*, en anglais *Great-head*; en latin *Robertus Capito*, évêque anglais, ami et contemporain de Roger Bacon, né vers 1175 dans le comté de Lincoln, mort en 1253, vint se perfectionner à Paris, après avoir déjà étudié à Cambridge et à Oxford, enseigna avec éclat dans diverses universités, fut sacré en 1235 évêque de Lincoln, et eut un démêlé assez vif avec Innocent IV au sujet de son autorité. Il a laissé des traductions du grec et des commentaires sur Aristote.

ROBERT DE GENÈVE, pape douteux, était évêque de Thérouanne et cardinal, lorsqu'il fut élu pape sous le nom de Clément VII, en 1378, par 15 cardinaux qui avaient nommé Urbain VI quelques mois auparavant ; il fut reconnu en France, en Espagne, en Ecosse et en Sicile, tandis que le reste de la chrétienté reconnaissait Urbain VI. Cette double élection causa un long schisme, qui se prolongea même après sa mort. Clément mourut d'apoplexie, en 1394, à Avignon, où il avait établi son siége. Ce pontife n'est point regardé par l'Eglise comme légitime ; un autre porte le nom de Clément VII.

ROBERT DE VAUGONDY (Gilles), géographe du roi, né à Paris en 1688, mort en 1766, était le petit-fils de Nic. Sanson. Il a laissé une *Géographie sacrée*, 1747, 3 tomes en 2 vol. in-12 ; un *Atlas universel* de 108 cartes, 1758, in-fol., etc. — Son fils Didier Robert de Vaugondy (1723-86), né à Paris, géographe du roi (Louis XV) et du duc de Lorraine (Stanislas), et censeur royal, est auteur de deux grands globes, de *Mémoires* lus à l'Académie des Sciences, de cartes diverses, d'une *Géographie ancienne*, d'*Institutions géographiques*, 1766 ; d'un *Essai sur l'histoire de la géographie*, 1755, in-12.

ROBERT (Fr.), géographe, d'une famille différente de celle des précédents, né en 1737 à la Charmèle, près de Châlons-sur-Saône, mort en 1819, de l'Académie des Sciences de Berlin, avait été membre du Conseil des Cinq-Cents, et mourut en Saxe, laissant une *Géographie élémentaire* (12e édition, 1817, in-12); un *Dictionnaire géographique*, 1818, 2 vol. in-8 ; le *Dictionnaire de géographie moderne* de l'*Encyclopédie méthodique*, 3 vol. in-4, etc.

ROBERT (Nic.), peintre en miniature, né à Langres vers 1710, mort en 1784, excellait dans la peinture des fleurs, des plantes, des insectes, et fit plusieurs magnifiques collections en ce genre, une notamment qu'on voit au Cabinet du Roi, et qui aurait été faite pour Gaston, duc d'Orléans.

ROBERT (Hubert), peintre d'architecture et de paysages, né en 1733, mort en 1808, fut reçu membre de l'Académie de peinture en 1767 ; il a laissé nombre de compostions remarquables par la majesté et la variété des sites, entre autres le *Tombeau de Marius*, la *Maison carrée de Nîmes*, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, le *Pont du Gard*, les *Catacombes de Rome* (il s'était égaré en les visitant).

ROBERT (Léopold), peintre célèbre, né à la Chaux-de-Fond, près de Neuchâtel en Suisse, en 1794, vint en 1810 à Paris, y reçut des leçons de Gérard et de David, alla perfectionner son talent en Italie, et y peignit la plupart de ses beaux tableaux : l'*Improvisateur napolitain*, 1824 ; la *Madone de l'Arc*; les *Moissonneurs*, 1831 (c'est son chef-d'œuvre); les *Pêcheurs de l'Adriatique* ; ce fut son dernier tableau ; il le composa à Venise. Ayant conçu dans cette ville une violente passion pour une femme dont il ne pouvait obtenir la main, il se donna la mort (1835). On l'a surn. *le nouv. Poussin*. Feuillet a écr. sa *Vie*, 1848.

ROBERT (Félicité de KÉRALIO, dame). *Voy.* KÉRALIO.

ROBERTJS (Denis DE), de l'ordre des Augustins, né à Borgo-san-Sepolcro près de Florence, théologien, orateur, poëte et astrologue, vint à Paris, où il enseigna avec éclat, fut attiré à Naples par le roi Robert d'Anjou, qui le logea dans son palais, devint évêque de Monopoli, et mourut en 1342. Il était l'ami de Pétrarque. Il prédit à Villani, prince de Florence, qu'il serait vainqueur de Castruccio-Castracani, et sa prédiction s'accomplit.

ROBERTSON (William), historien écossais, né à Brothwick en 1721, m. en 1793, était presbytérien. Il entra dans l'Église, et se distingua d'abord dans la prédication. Chargé d'une nombreuse famille, il avait longtemps vécu dans la gêne, mais il finit par jouir de l'aisance, ayant obtenu successivement les places de chapelain ordinaire du roi, de principal du collége d'Edimbourg et d'historiographe d'Ecosse, places qu'il lui fut permis de cumuler. On lui doit : l'*Histoire d'Ecosse sous Marie et Jacques VI*, Londres (1759); l'*Histoire de Charles-Quint* (1769); l'*Histoire de l'Amérique* (1777) ; des *Recherches historiq. sur l'Inde* (1790). Ces ouvrages se font remarq. par l'exactitude et le style; il y règne, surtout dans l'*Hist. de Ch.-Quint*, un esprit philosoph. qui a fait condamner ce dernier écrit. Ils ont été trad. en français, le 1er par La Chapelle, 1772, et Campenon 1821, 3 vol. in-8 ; le 2e par Suard, 1771, 2 vol. in-4 ; le 3e par Suard et Jansen, 1778, 2 vol. in-4 le 4e, en 1792, in-8. Les *Œuvres* complètes de Robertson ont été publiées à Londres, 1794, 8 vol. in-4 ou 10 vol. in-8, et en français, à Paris, 1822, 12 vol. in-8. Robertson fut aussi un des fondateurs de la *Revue d'Edimbourg*.

ROBERTSON (Et.-Gaspar), physicien et aéronaute, né à Liége en 1762, mort à Paris en 1837, fut sous l'Empire professeur de physique à Liége, perfectionna le miroir d'Archimède, la fantasmagorie, le parachute, exécuta de nombreuses ascensions aérostatiques, dans lesquelles il fit d'utiles observations météorologiques, et laissa des *Mémoires récréatifs, scientifiques*, etc., 2 vol. in-8, Paris, 1830-34.

ROBERVAL (Gil. PERSONNE DE), géomètre, né en 1602 à Roberval ou Noël-Saint-Remy (Picardie)

mort en 1675, de l'Académie des Sciences, et professeur de mathématiques au Collége de France (1632), inventa les courbes dites *robervaliennes*, et eut de vives contestations avec Descartes, envers lequel il se montra fort injuste. On a de lui une édit. du traité d'Aristarque de Samos sur le *Système du monde*, Paris, 1644, et nombre de savants mémoires dans le tome VI des *Mémoires* de l'Académie des Sciences.

ROBESPIERRE (Maximilien), né en 1759 à Arras, était fils d'un avocat au conseil supérieur d'Artois, et remplissait lui-même ces fonctions en 1789. Nommé député d'Arras aux Etats-Généraux, il y arriva imbu des idées démocratiques du *Contrat social*, et siégea à l'extrême gauche; mais il marqua peu dans cette assemblée. Il brigua surtout la faveur populaire, et devint l'oracle de la multitude. Il fut nommé en juin 1791 accusateur public près le trib. criminel de la Seine; mais il quitta peu de mois après ces fonctions subalternes. Il s'affilia aux Jacobins et fut élu par leur appui, en 1792, membre de la Convention. Il dirigea, concurremment avec Danton, le procès de Louis XVI, paralysa les efforts des Girondins pour sauver ce prince, établit le système de la Terreur dans toute la France, et siégea presque perpétuellement au Comité de salut public qu'il dominait, et par lequel il fit sanctionner les mesures les plus révolutionnaires; il acheva de ruiner le fédéralisme et la Gironde au 31 mai (1793), et se défit bientôt après de Danton, son rival de puissance (16 germinal an II, 5 avril 1794). Devenu dès lors tout puissant, Robespierre songeait à négocier avec l'Autriche, à organiser un gouvernement stable, et voulait même établir un simulacre de religion : il fit dans ce but proclamer par la Convention l'existence de l'Etre-Suprême et l'immortalité de l'âme (18 floréal, ou 7 mai 1794); il fit décréter des fêtes publiques en harmonie avec le nouvel ordre de choses. Mais il n'eut le temps de rien fonder. Il avait fait peser sur la France entière la plus odieuse des tyrannies, et n'avait pas épargné ses collègues. Ceux qui survivaient, irrités par ses hauteurs ou effrayés par ses menaces, se réunirent enfin contre lui, et, sur la proposition de Tallien, la Convention le décréta d'accusation avec ses principaux adhérents (9 thermidor). Se voyant perdu, Robespierre voulut fuir, mais il fut arrêté; alors il se tira, ou, selon une version plus probable, reçut d'un gendarme un coup de pistolet; mais le coup ne fit que fracasser la mâchoire, et il fut le lendem. conduit à l'échafaud, où il périt en même temps que 22 de ses coaccusés (10 thermidor, 28 juillet 1794). Avec lui finit le régime de la Terreur, et la France commença à respirer. Robespierre était un homme froid, caché, tenace dans ses opinions, dominant; sa élocution était claire, assez élégante, mais sentencieuse; elle était parfois animée d'une certaine chaleur. Les partisans de R. l'avaient surnommé l'*Incorruptible*. On a de lui quelques éloges et disc. académiques (prononcés avant qu'il commençât son rôle politique), et un assez grand nombre de discours de tribune. Ses *Œuv. choisies* ont été publ. par Laponneraye, Par., 1832, 4 v. in-8. On peut cons.: la *Vie et les crimes de Robespierre*, par Desessarts; *Examen des papiers trouvés chez Robespierre*, par Courtois.

ROBESPIERRE (Augustin-Bon-Joseph), frère du précédent, né à Arras, y fut procureur de la commune, puis député à la Convention, y siégea à côté de son frère dont il partageait les opinions. Envoyé en mission à l'armée d'Italie, il montra dans toutes les provinces qu'il parcourut le désir de faire cesser la Terreur sans affaiblir l'action révolutionnaire. Voyant son frère décrété d'accusation, il déclara qu'*ayant partagé ses vertus, il voulait partager son sort*, et il expira sur l'échafaud le 10 thermidor. Il était âgé de 30 ans. — Une sœur des Robespierre leur survécut; elle était dans la misère. Bonaparte (étant consul) lui assura une pension, qui lui fut continuée même sous la Restauration. Elle mourut en 1841 dans la pauvreté.

ROBINET (J.-B.-René), écrivain français, né en 1735 à Rennes, mort en 1820, entra d'abord chez les Jésuites, puis les quitta pour se livrer aux lettres, alla passer quelque temps en Hollande, où il se mit aux gages des libraires, se fit un nom par un ouvrage d'une philosophie hardie, intitulé : *De la Nature*; fut nommé vers 1780 censeur royal, se retira dans sa ville natale à la Révolution, et y mourut. Il s'était converti et avait rétracté ses erreurs. Robinet est surtout connu par son traité *de la Nature*, qui parut à Amsterdam, 1761-68, 4 vol. in-8; il y soutient que tous les êtres sont animés, que tous, même les planètes et les étoiles, ont la faculté de se reproduire comme les animaux; il veut aussi montrer qu'il y a partout équilibre entre le bien et le mal. Cet ouvrage a été combattu par Ch.-L. Richard et par Barruel, dans ses *Helviennes*.

ROBIN HOOD, chef d'*outlaws* ou proscrits, vers 1190, sous Richard-Cœur-de-Lion, infestait surtout les forêts du Nottingham, en Angleterre. On l'a donné gratuitement pour fils d'un comte; il mourut en 1247, saigné à l'artère radiale par une religieuse qui saisit ce moyen de le tuer. Dès longt. populaire en Angleterre, il doit sa célébrité chez nous à W. Scott.

ROBINSON (Marie DARBY, dame), dite la *Sapho anglaise*, née à Bristol en 1758, morte en 1800, s'était mariée à 15 ans à un avocat qui la laissa sans ressources, monta sur le théâtre, s'y fit une réputation éclatante par son talent et sa beauté, devint maîtresse en titre du prince de Galles (depuis George IV), et plus tard forma une liaison intime avec Fox. On a d'elle des *poésies lyriques* estimées, des *Mémoires* (traduits en français par Bertin), Paris, 1802; des pièces de théâtre et beaucoup de romans (*Vincenza*, *la Veuve*, *Angelina*, *Hubert de Sevrac*, etc.), traduits aussi en français pour la plupart.

ROBLEDO, ville d'Espagne (Manche), à 2 kil. N. E. d'Alcaraz; 7,000 hab. Laine de mérinos.

ROBOAM, fils de Salomon, fut reconnu roi des 12 tribus à la mort de son père (962 av. J.-C.): mais il causa par ses exactions une violente insurrection. Dix tribus refusèrent de lui obéir, et prirent pour roi Jéroboam. Il se forma alors deux royaumes, celui d'Israël (10 tribus) et celui de Juda (2 seulement, Juda et Benjamin). Roboam régna 14 ans (962-46). Sous son règne, Jérusalem fut prise et pillée par le roi d'Egypte Sésac, 947 av. J.-C.

ROBOISE ou ROLLEBOISE, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 9 kil. N. O. de Mantes, à la gauche de la Seine et au pied d'une côte escarpée; 400 hab.

ROBORTELLO (Fr.), philologue, né à Udine en 1516, mort en 1567, professa les belles-lettres à l'université de Padoue, et eut avec Sigonius des démêlés si vifs, que le sénat de Venise leur imposa silence à tous deux. Outre de bonnes éditions de classiques grecs, on lui doit : *De historicâ facultate*, Florence, 1548, in-8; *De vitâ et victu populi romani sub imperatoribus*, Bologne, 1559, in-fol.

ROB-ROY, c.-à-d. *Robert-le-Roux* (Robert Mac-Grégor CAMPBELL, dit), célèbre déprédateur écossais, né vers 1660, était de bonne famille, et fit longtemps le commerce de bestiaux; mais ses spéculations tournèrent mal, et il se vit ruiné par la rigueur du duc de Montrose, qui lui avait fait quelques avances. Rob-Roy s'en vengea en exerçant des dévastations horribles sur tous les domaines de ce seigneur, et même il les étendit sur beaucoup d'autres. Il finit par lever le *blaken-mail* (tribut de voleurs), moyennant le paiement duquel il épargnait les bestiaux du tributaire. Rob-Roy mourut octogénaire et paisible dans son lit avant 1745. Son nom est populaire en Ecosse. Rob-Roy est le héros d'un roman de Walter Scott.

ROBUSTI (Jacq.), peintre. *Voy.* TINTORET (le).

ROCA (cap de), *Magnum prom.*, en Portugal (Estramadure), au N. O. de Lisbonne, par 38° 46' lat. N. et 11° 51' long. O.; il forme l'extrémité des monts Cintra, et détermine avec le cap d'Espichel la vaste baie où débouche le Tage.

ROCAMADOUR, ville de France (Lot), à 18 kil. N. E. de Gourdon; 1,100 hab. Ruines d'une célèbre abbaye qui, selon la tradition, contient les reliques de saint Amadour. Antique église, où l'on conserve, dit-on, la fameuse Durandal, épée du paladin Roland.

ROCCA-DELL' ASPRO, ville du roy. de Naples (Princip. Cit.), à 14 kil. N. E. de Capaccio; 3,200 hab.

ROCCA DI CINTRA (cap). *Voy.* ROCA.

ROCCA DI PAPA, *Algidum*, bourg de l'Etat ecclésiastique, à 4 kil. S. de Frascati; 1,050 hab.

ROCCA-MANDOLFI, ville du roy. de Naples (Sannio), à 10 kil. O. de Bojano; 3,400 hab.

ROCCAMONFINA, *Suessa Aurunca*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 9 kil. N. O. de Teano; 3,300 hab.; formée de huit hameaux.

ROCCA-SAN-FELICE, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 4 kil. S. O. de Frigento; 2,200 hab. Plâtre, houille. Aux env., lac Amsanto.

ROCCASECCA, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), près de la Melfa, à 10 kil. N. O. d'Aquino; 2,500 hab. Résidence de l'évêque d'Aquino. Vraie patrie de saint Thomas, dit d'Aquin. Les plantes médicinales des environs fournissent la poudre de *Roccasecca*.

ROCCHETTA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 6 kil. N. de Lacedogna; 4,000 hab.

ROCH (saint), né à Montpellier en 1295, d'une famille riche, donna son bien aux pauvres, et partit à 20 ans en habit de pèlerin pour l'Italie. Trouvant cette contrée en proie aux ravages de la peste, il se dévoua au service des pestif., guérit beauc. de malades sur sa route, surtout à Rome, fut lui-même atteint à Plaisance; de peur de communiquer le mal, il alla se cacher dans une solitude où il faillit succomber; mais il fut découvert par le chien d'un gentilhomme nommé Gothard; cet homme le recueillit et le guérit. Il revint au bout de plusieurs années dans sa patrie, qui était alors en guerre; pris pour espion, il fut arrêté et jeté en prison. Il y mourut en 1327. Sa fête est célébrée le 16 août.

ROCHAMBEAU (J.-B. Donatien DE VIMEUR DE), né à Vendôme en 1725, mort en 1807, entra au service en 1742, devint colonel (1747), brigadier d'infanterie, après la prise de Minorque (1750), maréchal-de-camp (1761), lieut.-gén., et fut envoyé en Amérique avec 6,000 hommes au secours des insurgés. Il contribua à la capitulation de Cornwallis (1781). De retour après la paix de 1783, Rochambeau fut comblé de faveurs: il cumula les gouvernements de Picardie et d'Artois, et, en 1791, fut nommé maréchal par Louis XVI. Investi la même année du commandement de l'armée du Nord, il tenta vainement d'y rétablir la discipline et se démit (1792). Condamné à mort sous Robespierre, il n'échappa que par miracle. On a de Rochambeau des *Mémoires* (1809), 2 vol. in-8.

ROCHAMBEAU (Donatien-Marie-Joseph DE VIMEUR, vicomte de), fils du précédent, 1750-1813, entra au service à 12 ans, suivit son père en Amérique, devint maréchal-de-camp (1791), fut envoyé à Saint-Domingue (1792), puis à la Martinique (1793); en chassa les Anglais, et y fit reconnaître le gouvernement républicain, mais bientôt, assiégé par des forces supérieures, il fut forcé de capituler (1794). Employé à l'armée d'Italie (1800), il fit la campagne du Tyrol. Il accompagna le général Leclerc à Saint-Domingue; obligé de se rendre aux insurgés (1803), il ne recouvra la liberté qu'en 1811, passa comme général à l'armée d'Allemagne (1813), et fut tué à Leipsick.

ROCHDALE, ville d'Angleterre (Lancastre), à 16 kil. N. de Manchester, sur la Roche, affluent de l'Irwell, et sur le canal qui porte son nom; 20,000 hab. Divers établissements d'instruction publique; draps fins et communs, fabriques de flanelles, etc., houille, pierres, ardoises. — Titre de baronnie.

ROCHE (LA). *Voy.* LA ROCHE.

ROCHECHOUART, *Rupes Cavardi*, ch.-l. d'arr. (Haute-Vienne), à 42 kil. O. de Limoges; 1,631 hab. Tribunal de première instance. Foires. — Elle est située dans un pays fertile, sur la pente d'un roc qui semble suspendu et prêt à *choir* (d'où quelques uns font dériver son nom). Elle avait jadis un célèbre prieuré et un château qui a donné son nom à une illustre maison du Poitou, issue des vicomtes de Limoges, et qui a formé plusieurs branches, dont la plus célèbre est celle des Mortemart. Le château de Rochechouart fut acquis par Mme de Pompadour, dont les héritiers l'ont possédé à titre de vicomté. — L'arr. de Rochechouart a 5 cantons (Oradour-sur-Vayre, Rochechouart, Saint-Junien, Saint-Laurent-sur-Goire, Saint-Matthieu), 29 communes et 48,818 hab.

ROCHECHOUART (Gabriel DE), duc de Mortemart. *V.* MORTEMART. — Victor de R. *Voy.* VIVONNE.

ROCHECHOUART-MORTEMART (Adélaïde DE), abbesse de Fontevrault, fille du duc Gabriel de Mortemart et sœur de Mmes de Montespan et de Thianges, née en 1645, morte en 1704, se distingua par son esprit et son instruction, et trad. avec Racine le *Banquet de Platon*.

ROCHEFORT ou ROCHEFORT-SUR-MER, *Rupifortium* en latin moderne, le 3e des grands ports militaires de la France, ch.-l. d'arr. (Charente-Inférieure), sur la Charente, à 8 kil. de son embouchure, et à 32 kil. S. E. de La Rochelle; 15,450 hab. Ch.-l. d'arrondissement maritime, place de guerre. Tribunaux de première instance et de commerce; tribunal maritime. Place d'armes, arsenal, chantiers de construction, grands magasins pour la marine, casernes, hôpitaux, beaux remparts plantés. Ecoles de navigation, d'hydrographie, de médecine, etc. Bagne. Commerce actif en grains, sel, eau-de-vie; pêche de la morue. Patrie du célèbre marin La Galissonnière. — Rochefort n'était au XIe siècle qu'un château bâti sur un roc (d'où son nom); pris par les Anglais au XIIIe, il fut repris par Charles VII. Louis XIV fit creuser le port de Rochefort en 1666. — L'arr. de Rochefort a 4 cant. (Aigrefeuille, Rochefort, Surgères et Tonnay-Charente), 42 comm. et 51,727 hab.

ROCHEFORT, ch.-l. de c. du Puy-de-Dôme, à 30 k. de Clermont; 1,435 h. — du Jura, à 7 k. de Dôle; 700 h.

ROCHEFORT-EN-TERRE, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 30 kil. E. de Vannes; 695 hab.

ROCHEFORT-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur le Loiret, non loin de la Loire, à 14 kil. S. O. d'Angers; 2,412 hab.

ROCHEFORT (Guill. DE), chancelier sous Louis XI et Charles VIII, né en 1433, mort en 1492, fut d'abord au service des ducs de Bourgogne, quitta ce service peu après la mort de Charles-le-Téméraire, fut nommé chancelier de France en 1483, et présida les états-généraux de Tours. — Guy de Rochefort, son frère puîné, remplit divers emplois en Bourgogne sous Charles-le-Téméraire, puis en France sous Louis XI et Charles VIII, et fut nommé chancelier en 1497 et en 1507. C'est lui qui créa le grand-conseil.

ROCHEFORT (Guillaume DE), littérateur, né à Lyon en 1731, mort en 1788, remplit longtemps une place dans les fermes à Cette, consacra ses loisirs à l'étude, et entreprit de traduire l'*Iliade* en vers français. Il obtint pour ce travail quelques encouragements qui le décidèrent à quitter son emploi, vint à Paris (1762), et y publia, en 1766, sa traduction qui le fit entrer à l'Académie des Inscriptions; elle fut bientôt suivie d'une traduction en vers de l'*Odyssée* (ces deux ouvrages, estimables, mais médiocres, furent réunis en 1772-77, 5 vol. in-8, et 1781, 2 vol. in-4). Rochefort donna aussi des tragédies imitées

des Grecs (*Ulysse*, 1781; *Electre*, 1782), et fit paraître une traduction complète en prose du *Théâtre de Sophocle* (1788), 2 vol. in-8, travail justement estimé. On a encore de lui quelques écrits philosophiques (*Réfutation du Système de la nature*, etc.).

ROCHEFOUCAULD (LA). *Voy.* LA ROCHEFOUCAULD.

ROCHEJACQUELEIN (LA). *Voy.* LA ROCHEJACQUELEIN.

ROCHELLE (LA), *Santonum portus*, *Rupella*, v et port de France, ch.-l. du dép. de la Charente-Inférieure, au fond d'un golfe de l'Océan Atlantique, à 480 kil. S. O. de Paris; 14,857 hab. Evêché. Place forte. Place d'armes, hôtel-de-v., palais de justice, hôtel des monnaies, bourse, arsenal; vastes bassins, chantiers de construction. Chambre et trib. de comm.; lycée; acad. de lettres, scienc. et arts; biblioth., jardin botan., cabinet d'hist. nat. Bains de mer. Raffineries de sucre; minoterie, toile à voiles, goudron, salines. Pêche de la morue. Eaux-de-vie, sels, denrées coloniales, fromages, beurre, grains, huiles, sardines, morues, bois du Nord, etc. Patrie de Réaumur, de Nicolas Venette, de Billaud-Varennes, de l'am. Duperré. — La Rochelle appartint d'abord aux seigneurs de Mauléon, auxquels elle fut enlevée par Guillaume, dernier duc d'Aquitaine et comte de Poitou; elle fut ensuite capitale de l'Aunis. Louis VIII l'enleva en 1224 aux Anglais, auxquels le traité de Brétigny la restitua: elle se rendit à Duguesclin en 1372. En 1557, elle devint le boulevard des Calvinistes. Elle fut vainement assiégée, en 1573, par le duc d'Anjou (Henri III); mais Richelieu la prit en 1628, après un siége célèbre qui dura treize mois, et en fermant le port par une digue gigantesque. Louis XIV fit relever ses fortifications. Les Anglais y tentèrent inutilement une descente en 1757. — On nomma sous la Restauration *conspiration de La Rochelle* le complot qui, en 1822, coûta la vie au sergent Bories (*Voy. ce nom*) et à ses trois compagnons. — L'arr. de La Rochelle a 7 cant. (Ars-en-Ré, Courson, La Jarrie, Marans, Saint-Martin-de-Ré, plus La Rochelle, qui compte pour 2), 59 communes, et 78,797 hab.

ROCHEMAURE, *Rupemorus*, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur le Rhône, à 17 kil. S. E. de Privas; 100 hab. Vieux château; sites pittoresques.

ROCHES-SUR-LOIRE. *Voy.* LUYNES.

ROCHESTER, *Durobrivis* ou *Roffa*, ville d'Angleterre (Kent), sur la Medway, à 44 kil. S. E. de Londres; 13,000 hab. (et 23,000 en y comprenant ...atam, qui est censé un de ses faubourgs). Evêché ...é en 604. Cathédrale, hôtel-de-ville, beau pont ... arches). Ruines d'un ancien château-fort. Pêcheries d'huîtres. — Rochester existait avant la con...ie romaine; mais son importance ne date que du ...e d'Ethelbert. Elle a beaucoup souffert de la ...rre, des incendies et de la peste.

ROCHESTER, ville des Etats-Unis (New-York), sur le grand canal Erié et la Gennessee, qui y forme plusieurs cascades, à 13 kil. de l'embouchure de la rivière, à 310 kil. N. O. d'Albany; 20,000 hab. Entrepôt du commerce du New-York occidental.

ROCHESTER (J. WILMOT, comte de), courtisan et poète anglais, fils de Henri Wilmot, célèbre par sa fidélité aux Stuarts, naquit en 1648. Il parut à la cour de Charles II à 18 ans, et y obtint les plus brillants succès par ses grâces et son esprit; il déploya ... résolution à toute épreuve en combattant sur mer dans la guerre de Hollande (1665 et 66); ce qui ne l'empêcha pas plus tard de refuser un duel. D'un esprit caustique, il déplut souvent à Charles, comme à toute la cour, par ses saillies, qui ne respectaient rien, fut plus d'une fois exilé, mais sut toujours rentrer en grâce. Ses principes étaient ...s, et il se faisait un jeu de l'honneur des femmes. La débauche l'avait vieilli avant le temps, et il mourut en 1680 à l'âge de 33 ans. Il a laissé des ... pleines de talent, et qui annonçaient un grand poëte: la plupart sont des satires. Il égala dans ce genre Horace et Boileau, qu'il avait pris pour modèles. Ses poésies, réunies à celles de Dorset, Roscommon, etc., forment 2 vol. in-12, Londres, 1774.

ROCHE-SUR-YON (LA). *Voy.* BOURBON-VENDÉE.

ROCHE-TARPÉIENNE. *Voy.* TARPÉIENNE.

ROCHEUSES (montagnes), *Rocky mountains*, grande chaîne de l'Amérique septentrionale, est comme le prolongement des Andes du Mexique, et s'étend dans la partie occid. des Etats-Unis et de la Nouvelle-Bretagne, entre 42° et 69° lat. N., 111° et 130° long. O., depuis les sources du Missouri jusqu'à l'embouchure de la Mackensie, et sur une longueur de 3,500 kil. Leur direction est généralement du N. O. au S. E. Le sommet le plus élevé est le pic James (3,836m). Il sort de ces montagnes un grand nombre de rivières: sur le versant oriental, le Missouri, l'Yellow-Stone, la Platte et le Saskatchawan; sur le versant occid., l'Orégon, le Lewis, le Clark et le Frazer. L'Ounjigah traverse la chaîne vers 57° lat. N.

ROCHON (Alexis-Marie), astronome et navigateur, né à Brest en 1741, mort en 1817, reconnut les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde des îles de France et de Bourbon (1768), fut nommé garde du cabinet de physique et d'optique du roi (1774), fit des recherches sur les instruments d'optique, eut une mission à Londres au sujet des réformes des poids et mesures (1790), fut membre de la commission des monnaies, entra à l'Institut (1795). Il fit, en 1796, construire un phare au port de Brest. On a de lui: *Mémoires sur la mécanique et sur la physique*, Paris, 1783, in-8; *Nouveau voyage à la mer du Sud*, 1783, in-8; *Voyages aux Indes-Orientales et en Afrique*, 1787, in-8; *Essai sur les Monnaies anciennes et modernes*, 1792, in-8; des *Mémoires sur la construction des verres lenticulaires et achromatiques*; — *sur la navigation intérieure*; — *sur l'emploi du mica pour l'éclairage*, etc. Il perfectionna les lunettes nécessaires à la marine.

ROCHON DE CHABANNES, auteur dramatique du troisième ordre (1730-1800), fit représenter plusieurs pièces qui eurent quelque succès, savoir: aux Français, *Heureusement* (1762), *le Jaloux* (1784); à l'Opéra Comique, *Alcindor* (1787), *les Prétendus* (1789), *le Portrait* (1790).

ROCKINGHAM, bourg d'Angleterre (Northampton), à 32 kil. N. O. de Northampton; 500 hab. Près de là est un château-fort construit par Guillaume-le-Conquérant, qui servit quelque temps de résidence aux rois d'Angleterre; il s'y tint, en 1094, un célèbre concile pour juger le différend qui s'était élevé entre Guillaume-le-Roux et l'archevêque de Cantorbéry Anselme, au sujet du droit d'hommage au Saint-Siége.

ROCKINGHAM (Charles WATSON-WENTWORTH, marquis de), ministre anglais, né en 1730, mort en 1782, était un des chefs du parti whig. Il fut promu au ministère comme premier lord de la trésorerie en 1765, vers le commencement des troubles des colonies anglo-américaines, donna sa démission en 1766, s'opposa, ainsi que lord Chatam, aux projets de lord North, et rentra au ministère après la retraite de celui-ci (1782); il mourut très peu après. Rockingham était immensément riche, mais il n'avait que de très médiocres talents.

ROCKY MOUNTAINS. *Voy.* ROCHEUSES (montagnes).

ROCKY-RIVER, rivière des Etats-Unis. *Voy.* MIAMI.

ROCOUX, village de Belgique (Liége), à 5 kil. N. O. de Liége; 400 hab. Les Français, commandés par le maréchal de Saxe, y défirent complètement les alliés le 11 octobre 1746.

ROCQUENCOURT, village et château du dép. de Seine-et-Oise, à 3 kil. N. de Versailles, sur une colline; 200 hab. Exelmans y défit les Prussiens en 1815.

ROCROY, ville forte de France (Ardennes), ch.-l. d'arr., à 30 kil. N. O. de Mézières, dans une grande plaine, à 9 kil. de la rive gauche de la Meuse; 3,682 hab. Tribunal de 1re instance, hôpital militaire. Ferblanterie. — François I fortifia Rocroy en 1537; Henri II l'agrandit. Les Espagnols l'assiégeaient, lorsque le duc d'Enghien (depuis le Grand-Condé) leur fit lever le siége et remporta sur eux une victoire éclatante, le 19 mai 1643. — L'arr. de Rocroy a 5 cant. (Fumay, Givet, Rocroy, Rumigny et Signy-le-Petit), 68 comm., et 45,156 hab.

RODEMACK, bourg du dép. de la Moselle, à 13 kil. N. E. de Thionville; 1,100 hab. Jadis ville forte, et (jusqu'en 1492) résidence de seigneurs puissants. Les Français s'en emparèrent en 1552 et 1639; mais elle ne fut réunie à la France que par le traité de Nimègue (1678).

RODERIC ou **RODRIGUE**, dernier roi des Wisigoths d'Espagne, était fils d'un duc de Cordoue qui eut les yeux crevés par ordre du roi wisigoth Vitiza. Rodrigue arma contre Vitiza, le battit, et prit la couronne (710). Les fils et parents du prince détrôné appelèrent les Arabes à leur secours. Tarik, à leur tête, débarqua en Espagne, et s'empara, en 711, de Calpé (Gibraltar); aussitôt Rodrigue marcha contre lui, suivi de 90,000 hommes. Les deux armées se battirent neuf jours, à Xérès de la Frontera : Rodrigue périt le troisième jour. Beaucoup de fables ou de légendes ont obscurci l'histoire de Rodrigue, entre autres celle qui montre le comte Julien (beau-frère de Vitiza) appelant les Arabes, afin de venger sa fille Florinde ou Cava, qui avait été déshonorée par le monarque.

RODERICUM, nom latin de CIUDAD RODRIGO.

RODEZ, ville de France. *Voy.* RHODEZ.

RODNEY (George BRIDGE), amiral anglais, né à Londres en 1717, mort en 1792, enleva aux Français, en 1761, les îles Saint-Pierre, la Grenade, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, se distingua de 1779 à 1782 contre les Espagnols et les Français, battit don Juan Langara (1780), et le comte de Grasse (1782), et reçut à son retour le titre de baron, la pairie et une pension de 2,000 liv. st. (50,000 fr.).

RODOGUNE. *Voy.* RHODOGUNE.

RODOLPHE I, fils du comte d'Auxerre Conrad II, se fit couronner en 888 roi de la Bourgogne Transjurane, après la déposition de l'empereur Charles-le-Gros, soutint la guerre contre Arnoul, roi de Germanie, et vit enfin son indépendance reconnue en 894. Il mourut en 912.

RODOLPHE II, fils et successeur de Rodolphe I, fit une guerre malheureuse au duc de Souabe Burchard, qui le vainquit à Winterthür (919), prit en 922 le titre de roi d'Italie, mais fut battu à Firenzuola par Bérenger I, resta seul maître de la Haute-Italie après la mort de ce prince (924), mais eut dès 926, dans Hugues de Provence, un compétiteur qui fut bientôt plus fort que lui; alors il tourna ses vues vers l'Alémannie helvétique, dont l'empereur Henri I lui céda une partie (929), reparut au sud des Alpes (930), reçut de Hugues, en 933, pour sa renonciation à l'Italie, le royaume de Bourgogne Cisjurane, qui comprenait la Provence (ce royaume appartenait au jeune Louis II, pupille de Hugues), et fut ainsi le fondateur du royaume des Deux-Bourgognes ou royaume d'Arles. Il mourut en 937.

RODOLPHE III., dit *le Fainéant* ou *le Pieux*, petit-fils du précédent et fils de Conrad-le-Pacifique, fut roi des Deux-Bourgognes de 993 à 1032, eut sans cesse des troubles et des révoltes à étouffer. N'ayant point d'enfants, il céda l'expectative de son royaume à l'empereur Henri II, puis à Conrad II, qui lui succéda.

RODOLPHE, anti-empereur, était comte de Rheinfelden, duc de Souabe, époux de Mathilde (sœur de l'empereur Henri IV); il fut élu roi de Germanie en 1077 par les seigneurs qui avaient souscrit à l'arrêt de Grég. VII contre Henri; il prit pour conseil et pou[r] général Othon de Nordheim. Il n'en fut pas moin[s] défait à Melrichstadt en Bavière (1078), à Fladenhei[m] et à Mœlsen (1080), et périt à cette dernière batail[le] (dite aussi bataille de l'Elster ou de Volksheim).

RODOLPHE I, DE HABSBOURG, empereur, était le fi[ls] d'Albert, comte d'Habsbourg, en Argovie, et avo[ué] de Schwitz, Uri et Unterwald. Rodolphe suivit Pré[mysl]-Ottocar II à la croisade de Prusse (1254), hé[ri]ta de Kybourg, se fit nommer avoué de Bâle, [et] fut élu empereur en 1273. Grégoire X le recon[nut] (1274). Ottocar, rebelle, fut deux fois vaincu (127[6], 1278), et la seconde fois perdit la vie au Marchfel[d]. L'Autriche, la Styrie, la Carniole, reprises sur Ott[o]car dès 1276, furent conférées par Rodolphe à Al[bert], son fils (1282), et c'est ainsi que la maison [de] Habsbourg devint maison d'Autriche. Rodolphe [fit] tout pour mettre un terme à l'anarchie, suite de [la] chute des Hohenstauffen, parcourut l'Allemagne, détruisit les châteaux d'où les nobles exerçaie[nt] leurs brigandages, mit ses soins à maintenir la pa[ix] publique, soutint les droits de l'empire sur le ro[yaume] d'Arles, soumit les comtes de Montbéliard, de Bou[r]gogne, de Savoie, mais ne put faire élire Albert son fils, pour son successeur à l'empire. Il mou[rut] en 1291, à 73 ans.

RODOLPHE II, empereur, fils et successeur de Ma[xi]milien II, né à Vienne en 1552, roi de Hongrie (157[2]), de Bohême (1575), roi des Romains, puis empere[ur] (1576), était un prince irrésolu, inappliqué a[ux] affaires, et incapable de porter la couronne. L'Alle[magne] sous lui se remplit de troubles, qui amen[è]rent la guerre de Trente-Ans. Il fit une guer[re] très malheureuse en Hongrie contre les Turcs. Ma[t]thias, son frère, conclut malgré lui la paix (160[6]), le força de lui céder la Hongrie, la Moravie, l'A[u]triche (1608), le détrôna (1611) et se fit élire à sa pla[ce]. R. mourut peu après (1612). Ce prince était savant [en] chimie et en astronomie; il pensionna richement [Ty]cho-Brahé, fit rédiger par cet astronome et par Ké[pler] les cél. *Tables rodolphines*, et y travailla lui-m[ême].

RODOLPHE OU RAOUL, roi de France. *Voy.* [...]

RODOSTO, chez les anciens, *Rhœdestus*, Bis[...] et chez les Turcs, *Tekir-Dagh*, ville murée [de] Turquie d'Europe (Roumélie), à 97 kil. E. de [Gal]lipoli, sur la mer de Marmara; 40,000 hab. A[r]chevêché grec, églises arméniennes. Commerc[e ...] [oc]cupée par les Russes en 1829.

RODRIGUE, roi des Wisigoths. *Voy.* RO[DERIC].

RODRIGUE (don), surnommé *le Cid*. *Voy.* [...]

RODRIGUEZ (île) ou **DIEGO-RUYZ**, [...] îles Mascareignes, par 60° 51' long. E., 19[°] [...] S. : 30 kil. sur 6. Port sur la côte N. Jadi[s ...] coup de tortues. Prise aux Franç. par les Angl[ais ...]

RODRIGUEZ ou **SANCHEZ DE AREVA[LO]**, [en] latin *Rodericus Sancius*, savant prélat [...] tille, né en 1404, mort en 1470, fut évêque d'[...] Zamora, Calahorra, Placencia, rendit des [...] à Jean II, roi de Castille, dans diverses négo[ciations], et laissa, entre autres écrits : *Speculum vi[tæ huma]næ*, Rome, 1468, in-4 (très célèbre jadis[...] de morale, où il passe en revue toutes les pro[...] et le *Compendiosa historia hispanica*, Rom[e ...] gr. in-4. Le *Speculum* a été traduit en [...] dès 1477, par Julien Macho, et en 1482 par P[...]

RODRIGUEZ (Alph.), jésuite, écrivain asc[étique ...] à Valladolid en 1526, mort en 1616, est c[onnu par] sa *Pratique de la perfection chrétienne* ([...] 1614, in-4), qui a eu six traducteurs franç[ais ...] autres Régnier-Desmarets (1688, 3 vol. in[...]

RODRIGUEZ (Jean), dit *Girum*, missionnair[e ...] né à Alcouche (près Lisbonne) en 1559, [...] 1633, alla au Japon, devint interprète près [l'em]pereur Taikosama, fut excepté de la pr[oscription] décrétée contre les missionnaires, se fixa à [Naga]saki et y composa, entre autres ouvr[...]

Grammaire japonaise (publiée en français par Landresse, 1825). Plusieurs missionnaires au Japon ont porté le nom de Rodriguez.

RODUMNA, nom latin de ROANNE.

ROEDERER (P.-Louis, comte DE), né en 1754 à Metz, mort à Paris en 1835, fut successivement conseiller au parlement de Metz, député aux États-Généraux, où il provoqua l'abolition des ordres monastiques, procureur-syndic du département de Paris, rédacteur du *Journal de Paris*, où il défendit Louis XVI après le 10 août, professeur d'économie politique aux écoles centrales (1796), sénateur et conseiller d'état sous l'Empire, ministre des finances de Joseph Bonaparte, alors roi de Naples (1806), ministre du grand-duc de Berg (1810), resta sans emploi pendant la Restauration, et fut nommé pair en 1832. Il était de l'Institut (classe des sciences morales). On a de lui, outre plusieurs écrits de circonstance : *Journal d'économie publique* (1796 et années suivantes) ; *La première et la seconde année du consulat de Bonaparte* (1802) ; *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII* (1820) ; *Louis XII et François I* (1825) ; *Esprit de la révolution de 1789* (1831) ; *Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France* (1834) ; des *Opuscules de littérature et de philosophie*, etc. Ses écrits sont empreints d'un remarquable esprit de sagesse. Ses *Œuvres* ont été réunies par son fils en 1854.

ROELAS (Paul DE LAS), un des plus grands peintres espagnols, né à Séville en 1560, mort en 1620, élève du Titien, était prêtre. Son chef-d'œuvre est l'*Apothéose de saint Isidore*, après lequel viennent *saint Jean-Baptiste*, *saint Jean l'Evangéliste*, *saint Ignace de Loyola*, *l'Assomption*, etc.

ROENNE, ville du Danemark, ch.-l. de l'île de Bornholm, sur la côte O. ; 2,420 hab. Port.

ROER ou RUHR, riv. des États prussiens (Prov. Rhénane), naît à 10 kil. N. E. de Malmédy, arrose cette ville, ainsi que Düren, Juliers, etc., entre dans le Limbourg et se jette dans la Meuse à Ruremonde, après un cours de 140 kil. — La Roër a donné sous l'Empire son nom à un dép. français qui avait pour ch.-l. Aix-la-Chapelle. — *Voy.* aussi RUHR.

ROERAAS, ville de Norvége, dans une plaine des monts Dovrefjeld (2,979m de haut), par 9° 4' long. E., 62° 35' lat. N., à 105 kil. S. E. de Drontheim ; 3,000 hab. Toute en bois. Climat très âpre. Aux environs est le point le plus élevé de toute la Norvége. Riches mines de cuivre.

ROGATIONS (fête des), de *rogare*, prier, fête instituée au Ve siècle par saint Mamert, dans le but d'attirer la protection du ciel sur les biens de la terre ; elle consiste en processions autour des champs, pendant lesquelles le prêtre bénit la terre et appelle sur les moissons les bénédictions du ciel. On célèbre la 1re des Rogations le jour de S. Marc, le 25 avril.

ROGER (S.), évêque et patron de Cannes en Italie, m. au Xe s., normand d'orig., fêté les 15 oct. et 30 déc.

ROGER I, grand-comte de Sicile, le 12e fils de Tancrède de Hauteville, se joignit en 1052 à son frère Robert Guiscard et l'aida dans ses expéditions contre la Calabre, passa en Sicile (1061), et, après vingt-huit ans de fatigues, de combats, de courses, fut maître de toute l'île, sauf les montagnes de l'intérieur (1089). Il mourut en 1101, laissant deux fils mineurs, Simon et Roger, sous la tutelle d'Adélaïde de Montferrat, sa 3e femme. Il était *gr. comte* depuis 1074.

ROGER II, d'abord grand-comte, puis roi de Sicile, fils du précédent, né en 1093, n'avait que huit ans quand son père mourut, et fut élevé sous la tutelle d'Adélaïde, sa mère. Dès qu'il fut en âge, il enleva la Calabre à son cousin Guillaume (1120), devint duc de Pouille après la mort de ce prince (1127), prit le titre de roi des Deux-Siciles en 1130 et se fit couronner à Palerme. Il joignit à ses états Amalfi, Naples, prit parti pendant le schisme pour l'antipape Anaclet II, prit Innocent II, par lequel il fit reconnaître son titre de *roi* (1139), fit quelques conquêtes en Grèce (1145), et en Afrique (1149), et mourut en 1154. Il introduisit en Sicile le mûrier (qu'il avait apporté de Grèce), le ver à soie et la canne à sucre.

ROGER, comtes de Foix. *Voy.* FOIX.

ROGER DE COLLERYE, dit *Roger Bontemps*, prêtre, né à Paris vers 1470, mort en 1540, secrétaire de l'évêque d'Auxerre, était de l'humeur la plus joviale ; il présida à Auxerre une société facétieuse, dont le chef prenait le titre d'*abbé des fous* : c'est d'après lui qu'on a nommé depuis *Roger Bontemps* un homme qui est sans souci. Il a laissé quelques écrits facétieux, réunis en 1536 et 1856 (par Ch. d'Héricault).

ROGER, papes. *Voy.* CLÉMENT VI et GRÉGOIRE XI.

ROGER D'UBALDINI. *Voy.* UBALDINI.

ROGER-DUCOS. *Voy.* DUCOS.

ROGGEWEEN (Jacq.), navigateur hollandais, né en 1669 en Zélande, partit du Texel en 1721, fit un long voyage autour du monde, et toucha chemin faisant à nombre d'îles dans ce qu'on appelle auj. Australie et Polynésie ; mais on ne donna point suite à ses découvertes, si bien qu'il est resté du doute sur les lieux qu'il visita ; il fut même traité comme criminel en arrivant à Batavia, et ne rentra en Hollande que chargé de fers ; il se justifia avec éclat, mais ne fut plus employé. On ignore la date de sa mort.

ROGGEWEEN (Archipel). On donne ce nom à la réunion des îles Penrhyn, Peregrino, Rearsen, Humphrey, etc., dans le Grand-Océan Equinoxial, au N. O. de l'archipel de la Société et au N. E. de celui des Navigateurs. Elles furent découvertes par Roggeween en 1722.

ROGLIANO, *Rublanum*, ville du roy. de Naples (Calabre Citér.), à 15 kil. S. E. de Cosenza ; 3,350 hab. Commerce de porcs, jambons, etc.

ROGLIANO, ch.-l. de cant. (Corse), à 28 kil. N. de Bastia ; 1,400 hab.

ROGNIAT (Joseph, vicomte), général du génie, né en 1767 à Vienne en Dauphiné, mort en 1840, servit sous les ordres de Moreau (1800), fit les campagnes de 1805 à 1807, se distingua au siége de Dantzick comme chef de bataillon, alla en Espagne avec le titre de colonel, contribua à la prise de Saragosse, de Tortose, de Tarragone, de Sagonte et de Valence (1811), et fut nommé général de division. Appelé en 1813 à la grande armée, il fortifia Dresde ; en 1814, il commanda le génie à Metz. Il fut nommé après la Restauration membre du comité de la guerre, puis inspecteur-général du génie, et devint pair en 1830. Le vicomte Rogniat a pub. une *Relation des siéges de Saragosse et de Tortose*, 1814, *Consid. sur l'art de la guerre*, 1818, estimées, quoique combattues par Napoléon, et des écrits politiq.

ROHAN, ch.-l. de cant. (Morbihan), dans l'ancienne Bretagne, à 27 kil. N. O. de Ploërmel, sur l'Oust ; 1,590 hab. Château ruiné, domaine primitif de la maison de Rohan. Jadis titre d'une vicomté qu'Henri IV érigea en duché-pairie en 1603 en faveur de Henri, vicomte de Rohan.

ROHAN-ROHAN OU FRONTENAY-L'ABATTU, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 9 kil. S. de Niort ; 1,350 hab. — C'était le ch.-l. d'un duché créé en 1714 pour Hercule Mériadec de Rohan, prince de Soubise.

ROHAN, ancienne et illustre maison qu'on fait remonter aux premiers souverains de la Bretagne, était sortie des comtes de Porrhoët, vicomtes de Rennes, par Alain I, 4e fils d'Eudon, comte de Porrhoët, qui vivait vers 1100, et qui reçut en partage la terre de Rohan, avec le titre de vicomte. Cette maison a donné naissance à plusieurs branches dont les principales sont celles de Guéménée, de Montbazon, de Soubise, de Gié, de Chabot, et a fourni un grand nombre de personnages distingués. Les Rohan, d'abord vicomtes, puis comtes, portèrent le titre de ducs depuis Henri de Rohan, gendre

de Sully, fait duc et pair en 1603 (*Voy.* ci-après). Les Rohan avaient rang de princes, parce qu'ils tiraient leur origine des anciens rois de Bretagne (par Conan I). L'un d'eux avait pris pour devise : *Roi ne puis, duc ne daigne, Rohan suis.*

ROHAN (Henri duc de), prince de Léon, né en 1579 dans la religion réformée, gendre de Sully, obtint la pairie avec le titre de duc en 1603, la charge de colonel des Suisses et Grisons en 1605. Il devint, après la mort de Henri IV, le chef des Calvinistes en France, et soutint, au nom de son parti, trois guerres contre le gouvernement de Louis XIII (1620-22, 1625 et 26, 1627-29) ; la dernière lui fut fatale. La Rochelle, qu'il défendait, fut prise par Richelieu, et Rohan dut quitter la France. Il se retira à Venise. Cette république le choisit pour général contre l'Espagne (1631), mais le traité de Chérasque rétablit la paix. En 1632, il fit la guerre de la Valteline comme chef des Ligues grises, mais pour le compte de la France. Richelieu le renvoya encore dans cette contrée en 1635 ; Rohan la conquit, mais l'évacua l'année suivante. Il se retira auprès du duc de Saxe-Weimar, et reçut en combattant avec lui à Rheinfelden une blessure dont il mourut au bout de quelques jours (1638). Il ne laissa qu'une fille, Marguerite, mariée à Henri de Chabot, qui prit le nom de Rohan-Chabot. Il a laissé des *Mémoires* sur les guerres des Réformés en France (depuis la mort de Henri-le-Grand jusqu'en 1629), publiés en 1644, 2 vol. in-12 : et sur la guerre de la Valteline, 1758, 3 vol. in-12 : ces *Mémoires* sont très précieux ; on les met à côté des *Commentaires de César*. On a encore de lui : *Le parfait Capitaine*, Paris, 1636 ; *Traité du gouvernement des treize cantons*, etc.

ROHAN (Benjamin DE), seigneur de Soubise, frère du précédent. *Voy.* SOUBISE.

ROHAN (Anne DE), sœur des deux précédents (1584-1646), fit preuve d'un haut courage pendant les guerres civiles, et fut prisonnière de guerre. Elle savait l'hébreu et cultivait la poésie.

ROHAN (Tancrède DE), fils putatif du duc Henri de Rohan, fut élevé secrètement en Hollande, se vit contester son titre par la fille de Henri, Marguerite, le perdit par arrêt du parlement de Paris (1646), malgré les efforts de sa mère la duchesse douairière, prit parti contre la cour pendant la Fronde, et fut tué en 1649 au moment où, atteignant sa majorité, il allait se pourv. contre le jugt qui lui ôtait son nom.

ROHAN (Louis, prince de), dit le *Chevalier de Rohan*, né vers 1635, de Louis de Rohan-Guéménée, fut nommé en 1656 duc de Montbazon, grand veneur, puis colonel des gardes de Louis XIV. Il était très brave, mais il déshonora son nom par des excès de tout genre ; il enleva la duchesse de Mazarin (Hortense Mancini), et porta même ses vues sur Mme de Montespan. Perdu de dettes, il ourdit avec Latréaumont, officier subalterne, un complot contre la sûreté de l'Etat (il s'agissait de livrer Quillebœuf aux Hollandais pour leur donner accès en Normandie). Rohan fut découvert et exécuté en 1674.

ROHAN (Marie-Éléonore DE), fille d'Hercule de Rohan-Guéménée, duc de Montbazon, religieuse de Saint-Benoît à Montargis, puis abbesse de la Trinité à Caen, ensuite de Malnoue, près de Paris, donna des *Constitutions* aux religieuses de Saint-Joseph à Paris, et composa les ouvrages suivants : *la Morale du sage*, in-12 ; *Paraphrase des psaumes de la pénitence*, etc. Elle mourut en 1681, à 53 ans.

ROHAN (Armand Gaston DE), cardinal et évêque de Strasbourg, né en 1674, mort en 1749, était le cinquième fils du premier prince de Soubise (de la branche de Rohan-Guéménée). Nommé en 1701 coadjuteur du cardinal de Furstenberg, il le remplaça en 1704 sur le siége de Strasbourg, fut créé cardinal en 1712, grand-aumônier de France en 1713, sacra Dubois archevêque de Cambray, et entra dans le conseil de régence en 1722. Il avait été admis en 1704 à l'Académie Française. — Après lui, les titres de *cardinal* et d'*évêque de Strasbourg* ne sortirent plus de la famille ; ils furent portés : 1° par Armand de Rohan, son petit-neveu (1717-56), plus connu sous le nom de *cardinal de Soubise*, qui lui succéda en 1749 ; — 2° par Louis-Constantin de Rohan, cousin des précédents (1697-1779), qui remplaça en 1756 le cardinal de Soubise ; — 3° par Louis-René-Edouard, prince de Rohan, neveu de Louis-Constantin, et connu surtout par ses aventures scandaleuses (*Voy.* l'art. suivant).

ROHAN (Louis-René-Edouard, prince de), cardinal, né en 1734, mort en 1803, d'abord connu sous le nom de *Prince Louis*, fut de bonne heure nommé coadjuteur de son oncle, évêque de Strasbourg, alla en 1772 à Vienne, comme ambassadeur de France, ne s'y occupa que de ses plaisirs, et scandalisa tellement la cour d'Autriche, que l'impératrice (Marie-Thérèse) demanda son rappel ; il n'en fut pas moins à son retour (1774) pourvu de riches bénéfices, nommé grand-aumônier du roi, évêque de Strasbourg (1779), et enfin cardinal. Dupe des intrigants qui l'entouraient, le cardinal de Rohan se laissa persuader qu'il obtiendrait les bonnes grâces de la reine Marie-Antoinette en achetant pour elle un magnifique *collier* de diamants que cette princesse avait précédemment refusé comme étant d'un prix trop élevé. Il l'acheta et le remit à des fripons qui lui firent croire qu'il avait été agréé par la reine (*Voy.* comtesse de LAMOTTE) ; mais comme il ne put payer la somme énorme que coûtait ce bijou (1,600,000 liv.), l'affaire fit du bruit, et le roi, qui en fut instruit, le fit arrêter et traduire devant le parlement (1785). Rohan fut absous, mais il perdit tout ce qu'il tenait de la cour, et fut exilé par Louis XVI à l'abbaye de La Chaise-Dieu. Il put cependant bientôt rentrer dans son diocèse, et parut vivre d'une manière plus conforme à son état. En 1789, il fut député par le clergé de Haguenau aux États-Généraux ; mais il ne siégea qu'un instant, refusa son assentiment à la constitution civile du clergé, et se retira dans la partie de son diocèse située sur la rive droite du Rhin. L'abbé Georgel, qui avait été son grand-vicaire, et l'agent de toutes ses intrigues, a donné sur ce personnage de curieux détails dans ses *Mémoires*.

ROHAN-GUÉMÉNÉE (Jules Hercule MERIADEC, prince de), dit d'abord prince de Montbazon, vice-amiral, frère aîné du précédent, né en 1726, se signala dans la seconde moitié du dernier siècle par l'éclat de ses fêtes, la somptuosité de sa maison et par sa prodigalité inouïe. Sa femme, fille du duc de Bouillon et gouvernante des enfants de France, faisait aussi de son côté de très grandes dépenses ; ils finirent par faire en 1783 une scandaleuse faillite, qui s'éleva au chiffre énorme de 33 millions ; la liquidation ne fut terminée qu'en 1792. Dès 1783, le prince était tombé en disgrâce ; la princesse avait été obligée de se démettre de ses fonctions. Elle périt en 1793 sur l'échafaud.

ROHAN-CHABOT (Louis-François-Auguste, duc de, prince de Léon, cardinal, né à Paris en 1788, mort en 1833, fut élevé en Angleterre, où sa famille avait émigré, revint de bonne heure en France avec sa famille, s'attacha à la cour de Napoléon, puis fut sous Louis XVIII officier de mousquetaires. Ayant perdu de bonne heure sa femme, qu'il chérissait, il renonça au monde, reçut les ordres, et devint en peu de temps grand-vicaire de Paris, archevêque d'Auch, puis de Besançon (1829), et enfin cardinal (1830). Obligé de quitter la France après la révolution de juillet, il rentra en 1832 dans son diocèse, menacé de l'invasion du choléra, et mourut peu après. Il effaça par ses vertus la tache imprimée au nom de Rohan par les deux précédents.

ROHAN (Pierre DE), maréchal de Gié. *Voy.* GIÉ.

ROHAN (Armand DE), dit *le cardinal de Soubise*. *Voy.* SOUBISE.

ROHAN (Ch. DE), prince de Soubise. *Voy.* SOUBISE.

ROHAN-MONTBAZON (Marie DE), duchesse de Chevreuse. *Voy.* CHEVREUSE.

ROHAULT (Jacques), physicien, né à Amiens en 1620, mort en 1675, adopta la méthode de Descartes, procéda par expériences, écrivit un *Traité de physique* (1671), in-4, etc., qui fut longtemps classique, fut accusé par ses envieux de ne pas croire à la transsubstantiation, et d'être hérétique, et mourut de chagrin. Outre sa *Physique*, on lui doit des *Entretiens sur la philosophie* (1671), et des *Œuvres* (mathématiques) *posthumes* (1682), in-12.

ROHILLAS, tribu afghane qui émigra du Caboul et vint s'établir à la fin du XVII° siècle dans la partie orientale du Delhi, entre le Gange et la Gogra; elle gouverna longtemps ce pays, qui de son nom s'appelle auj. *Rohilkend*; dans la dernière moitié du XVIII° siècle, le nabab d'Aoude le leur enleva. Les Anglais sont auj. maîtres du Rohilkend.

ROHRAU, bourg des États autrichiens (Autriche propre), à 23 kil. O. de Presbourg; 425 hab. Patrie de Haydn.

ROHRBACH ou RORBACH, ch.-l. de cant. (Moselle), à 12 kil. O. de Bitche; 1,100 hab.

ROI (comté du), en Irlande. *Voy.* KING'S-COUNTY.

ROIBON, ch.-l. de canton (Isère), sur la Galaure, à 12 kil. N. O. de Saint-Marcellin; 2,300 hab.

ROI DE ROME, nom qu'on donna au fils de l'empereur Napoléon au moment de sa naissance. *Voy.* REICHSTADT.

ROI DES ROIS, titre pompeux que se donnaient les anciens rois de Perse.

ROI DES ROMAINS, nom usité dans l'empire d'Allemagne, et qui a eu deux sens distincts (tous deux au reste impliquant l'idée de futur empereur): 1° c'était le chef de l'empire après l'élection faite par les électeurs et avant son couronnement par le pape; 2° c'était (quand il y avait un empereur régnant) un futur empereur élu par les mêmes électeurs que l'empereur même, mais sans pouvoir propre tant que l'empereur vivait (en son absence seulement il était vicaire universel de l'empire). A la mort de l'empereur, il devenait de droit empereur. — Othon I prit le titre de *Roi des Romains* jusqu'à ce qu'il eût été couronné empereur. Venceslas, Maximilien I, Ferdinand I (1531), furent les premiers qui eurent ce titre dans le sens moderne. Avant eux pourtant, ce titre avait été porté avec un sens analogue par des fils de Henri IV et de Frédéric II.

ROI DES SACRIFICES, *Rex sacrificulus*. C'était à Rome le prêtre de Diane d'Aricie. Ce sacerdoce fut institué après la chute de la monarchie, pour l'accomplissement de certaines cérémonies qui exigeaient la main d'un *roi*. Le *rex sacrificulus* était toujours un esclave fugitif, lequel devait avoir tué son prédécesseur.

ROI-GEORGE (îles du), deux îles de la Polynésie, par 146° 42' long. E., 14° 35' lat. S. Cocotiers en abondance. Découvertes par Cook, en 1765.

ROI-GEORGE (île du). *Voy.* GÉORGIE MÉRIDIONALE.

ROI-GEORGE III (archipel du), sur la côte O. de l'Amérique sept., par 134° 23'-136° 15' long. O., 5° 10'-58° 18' lat. N.; 200 kil. du N. au S., sur 80 kil. Exploré par Vancouver.

ROI-GEORGE III (Sund du), vaste baie de la côte S. de la Nouvelle-Hollande, par 115° 41' long. E., 35° 6' lat. S.

ROIS (livres des). On réunit sous ce nom quatre livres de la Bible qui contiennent l'histoire du peuple hébreu depuis Samuel jusqu'au commencement du règne de Sédécias pendant une durée de cinq siècles environ. Originairement, ces quatre livres n'en formaient que deux, désignés sous les titres de *Livre de Samuel* et de *Livre des Règnes*.

ROIS (fête des). *Voy.* MAGES et ÉPIPHANIE.

ROIS PASTEURS. *Voy.* HYCSOS.

ROISEL, ch.-l. de cant. (Somme), à 12 kil. E. de Péronne; 1,511 hab.

ROKELLE ou SALE, riv. de la Guinée septent., naît dans les monts Kong, par 12° 15' long. O., 9° 45' lat. N., court au S. O. et à l'O., et tombe dans l'Océan à Freetown, après 450 kil. de cours.

ROKN-ED-DAULAH (Abou-Ali-el-Haçan), premier sultan bouide d'Ispahan (935-976), se rendit maître de la Perse entière, unit aux talents d'un grand prince des vertus qui, dans sa vieillesse, le rendirent l'arbitre de ses contemporains.

ROKN-EDDIN-SOLEIMAN ou SOLIMAN II, 7° sultan de Konieh, fils de Kilidje-Arslan II, finit par réunir toute la monarchie, et mourut en 1204. — Un autre Rokn-Eddin régna depuis à Konieh de 1261 à 1267.

ROKN-EDDIN-KHOURCHAH, huitième et dernier cheik des Ismaélites d'Alamouth ou Assassins, fut déposséde par Houlagou, et tué sur les bords du Djihoun en 1257.

ROKOSS ou ROKOSZ. On nommait ainsi le privilége que possédaient les nobles de Pologne de prendre les armes lorsqu'ils craignaient quelque envahissement de la part du roi ou du sénat.

ROLAND (le paladin), *Orlando* en italien, héros célèbre dans les romans de chevalerie, et l'un des paladins de Charlemagne, dont il est regardé comme le neveu. Son caractère est celui d'un brave guerrier, confiant et loyal. Charlemagne, qui déjà l'avait nommé commandant des marches de Bretagne, l'emmena avec lui à la conquête de l'Espagne. Au retour de cette expédition, selon les romanciers, il tomba dans une embuscade au col de Roncevaux (dans les Pyrénées), et périt avec la fleur de la chevalerie française (778). Ses aventures sont relatées dans la *Chanson de Roland*, de Théroulde, et la *Chroniq. de Turpin*. Il est le héros du *Roland amoureux* de Boïardo et du *R. furieux* de l'Arioste. L'épée de Roland (la *Durandal*) et son *cor* ou *olifant* sont célèbres dans les romans de chevalerie. On prétend conserver son épée à Rocamadour (Lot).

ROLAND, chef des Camisards, avait d'abord servi dans les dragons; il soutint deux ans la guerre avec une intrépidité rare, prit les titres de comte et généralissime des Protestants, mais fut tué d'un coup de feu en 1704.

ROLAND DE LA PLATIÈRE (Jean-Marie), ministre, né en 1732 à Villefranche près de Lyon, était inspecteur-général du commerce quand il fut porté, en 1790, à la municipalité de Lyon, où il fonda un club de Jacobins. Il devint, en mars 1792, ministre de l'intér., mais il fut bientôt congédié par le roi avec plus. de ses collègues. Après l'insurr. du 10 août, il redevint ministre de l'intérieur. Il condamna les massacres de sept. et voulut s'opposer à la domination de la Montagne, mais ne réussit point à maîtriser ce parti, se fit haïr des meneurs les plus avancés, fut accusé de fédéralisme, réduit à donner sa démission, puis enveloppé dans la proscription des Girondins; il échappa pendant 5 mois aux recherches, mais instruit du supplice de sa femme, il se donna la mort, sur la grande route près de Rouen. On a de lui des *Lettres*, des *Mémoires*, divers *Traités* industriels, et un *Dictionnaire des Manufactures*. C'était un homme probe, rigide et d'un caractère ferme, cependant il cédait à l'ascendant de sa femme.

ROLAND (Manon-Jeanne PHLIPON, dame), femme du précéd., née à Paris en 1754, était fille d'un graveur. Elle fit presque seule son éducation, lut surtout Plutarque, où elle puisa ses sentiments républicains, épousa Roland en 1780, le fit avancer, fut la rédactrice principale du *Courrier de Lyon*, fondé par lui à la révolution, le suivit à Paris, se lia avec ses amis les Girondins, et devint, par sa vivacité

d'esprit et son enthousiasme, l'âme de leurs conseils; elle dirigeait le ministère de l'intérieur sous le nom de son mari. Plus haïe encore que lui de la Montagne, après le 31 mai, elle fut arrêtée; déjà une fois elle avait paru devant la Convention, et s'était justifiée avec éclat de l'accusation d'intrigues avec l'Angleterre; cette fois, elle ne put échapper au supplice; elle eut la tête tranchée le 8 novembre 1793. En prison, au tribunal et sur l'échafaud, elle déploya un courage stoïque. On doit à Mme Roland des *Mémoires* intéressants et curieux, 1795, in-8 (réimprimés plusieurs fois, notamment dans la collection des frères Baudouin), et divers ouvrages. On a publié en 1835 sa *Correspondance* avec Bancal des Issarts, et, en 1840, celle qu'elle entretint, avant son mariage, avec les demoiselles Canuts.

ROLAND (Ph.-Laurent), statuaire, né en 1746 à Pont-à-Marcq (Nord), m. en 1816, exécuta les stat. de Condé, de la Loi, de Bonaparte, etc., et devint professeur à l'Académie de peint. et de sculpt. Ses chefs-d'œuvre sont *Caton* et *Homère chantant sur sa lyre*.

ROLEWINCK (Werner), chartreux westphalien, né en 1425, mort en 1502, a laissé, entre autres ouvrages, un *Fasciculus temporum*, Cologne (1474-75) souvent réimprimé, abrégé de chronologie universelle qui a longtemps servi de manuel historique. J. Listorius l'a continué de 1484 à 1514.

ROLLEBOISE. *Voy.* ROBOISE.

ROLLIN (Charles), célèbre professeur, né à Paris en 1661, était fils d'un pauvre coutelier. S'étant fait remarquer par ses dispositions précoces, il obtint une bourse à l'Université, suivit les cours du Plessis, et se distingua pendant ses études classiques par ses vertus autant que par ses succès; il étudia ensuite en théologie, mais sans prendre les ordres. Il remplaça à 22 ans Hersan, son ancien professeur, dans la chaire de seconde, fut nommé en 1687 professeur de rhétorique au Plessis, et en 1688 professeur d'éloquence au Collége de France, fut élu en 1694 recteur de l'Université de Paris, et prit en sortant de charge (1696) la direction du collége dit de Beauvais. Il fit fleurir les études dans ce collége, et signala son administration par de bonnes actions comme par d'utiles réformes; mais au bout de quinze ans, il se vit brusquement enlevé à ses élèves comme suspect de jansénisme. Forcé au repos, il consacra ses loisirs à la composition d'ouvrages utiles à la jeunesse. Il mourut en 1741, âgé de plus de 80 ans, universellement aimé et estimé. Il avait été reçu en 1701 à l'Acad. des inscriptions; l'intrigue l'empêcha d'entrer à l'Acad. française. On doit à Rollin: une édition abrégée de *Quintilien*, 1715, 2 v. in-12, dans laquelle il élagua tout ce qui ne se rapportait pas strictement à l'éloquence; le *Traité des Études*, 1726, 4 vol. in-12, qui est resté jusqu'à nos jours le meilleur code de l'éducation publique; l'*Histoire ancienne*, 1730-38, 13 vol., ouvrage qui peut-être manque quelquefois de critique, mais qui n'en offre pas moins une lecture aussi instructive qu'attachante; l'*Histoire romaine*, dont il ne put faire paraître que les cinq premiers volumes (1738-41), et qui, après sa mort, fut achevée par Crevier. On a en outre de lui un recueil d'opuscules (*Lettres, Discours latins, vers latins*, etc.), 1771, 2 vol. in-12. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par M. Letronne, chez Firmin Didot, 1821-25, 30 vol. in-8, et par M. Guizot, 1821-27. Berville a fait son *Éloge*, 1818.

ROLLON, *Hrolf* ou *Raoul*, duc de Normandie, fut un de ces chefs norvégiens que bannit Harald Haarfager (875). A la tête de ses Normands, il ravagea les côtes de France de 876 à 911, prit Rouen, et obtint en 911 de Charles-le-Simple, à la paix de St-Clair-sur-Epte, avec la main de sa fille Gisèle, la partie de la Neustrie appelée depuis Normandie, et le domaine direct de la Bretagne, à condition qu'il rendrait hommage à Charles et se ferait baptiser : ce qui s'effectua l'année suiv. Il prit alors le nom de *Robert*. Son gouvernement fut sage, équitable et pacifique. Il mourut en 920 ou 927, laissant un fils, Guillaume I. Rollon est le héros du roman *du Rou*.

ROMAGNE ou ROMANDIOLE, *Romania* en latin du moyen âge, anc. province de l'État ecclésiastique, entre la légation de Ferrare et le duché d'Urbin, avait pour ch.-l. Ravenne, et pour autres villes, Imola, Faenza, Forli, Forlimpopoli, Césène, Cervia, Rimini. Auj. elle est comprise dans les légations de Forli et de Ravenne. Sous l'empire romain, c'était une portion de la Flaminie; au VIe siècle, et après l'invasion lombarde, elle fut la province centrale de l'exarchat; conquise en 752 par le Lombard Astolfe, elle fut remise bientôt après (754) par Pépin au pape Étienne II. Charlemagne confirma et augmenta considérablement la donation de Pépin; il érigea la Romagne en comté. Ce comté, en 1221, fut conféré par Frédéric II à deux comtes de Hohenlohe; la maison de la Polenta s'en appropria le domaine en 1275 après la chute des Hohenstaufen; Venise leur en ravit une partie en 1441. César Borgia envahit la Romagne en 1501, et reçut d'Alexandre VI le titre de duc de Romagne; mais Jules II, aidé de Louis XII, la lui enleva en 1503.

ROMAGNESI, ville des États sardes (Gênes), à 10 kil. N. O. de Bobbio; 3,150 hab.

ROMAIN (empire). On désigne proprement sous ce nom l'empire constitué sous Auguste l'an 29 av. J.-C., empire qui, continué sous les successeurs de ce prince, forma un seul et unique état jusqu'à Dioclétien, ou plutôt jusqu'à la mort de Théodose (395 après J.-C.), et qui, partagé depuis en empire d'Occident et en empire d'Orient (*Voy.* ces noms), se prolongea en Occident jusqu'en 476, en Orient jusqu'en 1453. Aboli en Italie par Odoacre, l'empire fut rétabli par Charlemagne (800), qui transmit à ses descendants le titre d'empereur. Ce titre, qui s'était perdu après l'extinction de la race carlovingienne en Allemagne, fut repris par Othon I quand il fut devenu maître de l'Italie; depuis ce prince, l'empire d'Allemagne prit officiellement le titre de *Saint empire romain de la nation germanique*. Ses successeurs l'ont conservé jusqu'à Napoléon, qui, en 1806, mit fin à l'empire germanique, et prit lui-même le titre d'empereur. Nous donnerons ici la géographie de l'*Empire romain*, renvoyant pour la partie historique aux art. ROME, OCCIDENT, ORIENT.

On doit distinguer dans l'empire romain l'Italie et les provinces (ou pays conquis).

L'Italie reçut, soit sous Auguste, soit avant et après lui, des divisions qui varièrent, et qu'on trouvera indiquées à l'art. ITALIE.— Les provinces étaient, avant Auguste, la Sicile (de toutes la plus anc.), la Sardaigne, la Corse, l'Espagne Citérieure, l'Espagne Ultérieure, la Gaule Cisalpine, l'Afrique, la Gaule Transalpine (dite d'abord Province romaine de Gaule, devenue de 58 à 50, par les exploits de César, la Gaule tout entière), la Numidie (réduite en prov. après la bataille de Thapse en 46), l'Illyrie, l'Achaïe, la Macédoine, l'Asie (c.-à-d. le roy. de Pergame), la Cilicie, la Syrie, Chypre et la Cyrénaïque. — Auguste comprit la Cisalpine dans l'Italie, coupa l'Espagne en trois provinces (Tarraconaise, Lusitanie, Bétique), la Gaule en quatre (Narbonaise ou anc. Province romaine de Gaule, Lyonnaise ou anc. Celtique diminuée, Aquitaine ou anc. Aquitaine très agrandie, et Belgique avec les deux Germanies), conquit l'Égypte (30), la Rhétie et la Vindélicie, la Norique, la Pannonie, la Mésie, qu'il divisa en 2 provinces. De plus, il fit avec le sénat le partage des provinces, se réservant les prov. frontières et récemment conquises; de là 3 masses dans la totalité de l'empire (prov. sénatoriales, prov. impériales, états vassaux). Les prov. sénatoriales furent la Sardaigne et la Corse, la Sicile, la Narbonaise, la Bétique, la Macédoine, l'Achaïe, la

Crète, l'Asie, la Bithynie, Chypre, l'Afrique, la Numidie, la Cyrénaïque. Les pays vassaux étaient les roy. de Suse, de Thrace, du Bosphore, de Cappadoce, de Comagène, de Judée, de Mauritanie occidentale, la Carie et la Lycie. Tout le reste était prov. impériale. Dans la suite, certaines provinces furent subdivisées, ou l'on en forma de nouvelles aux dépens des autres; les Germaniques devinrent distinctes de la Belgique; la Mauritanie orientale fut partagée en Césarienne et Sitifensis; Vespasien créa une prov. des Iles, etc.

On sentait dans l'empire, malgré son unité bien réelle, deux mondes très divers, l'Orient et l'Occident; et chacun à son tour se subdivisait en deux autres: l'Italie et la Gaule, la Grèce et l'Asie-Mineure en étaient comme les centres. De là, en partie la tétrarchie de Dioclétien. Cette division fut perfectionnée au IVe siècle: tout l'empire forma quatre préfectures, contenant ensemble treize diocèses, qui eux-mêmes comprenaient cent et quelques prov., plus Rome et Constantinople (qui restèrent en dehors de toute division). En voici le tableau, y compris quelques modifications qui eurent lieu au Ve siècle, et qui portèrent le nombre des diocèses à quatorze, et celui des provinces à cent dix-huit.

EMPIRE D'OCCIDENT.

1re Préfecture des Gaules.

- Diocèse de Bretagne,
  - Bretagnes 1re et 2e.
  - Grande Césarienne.
  - Flavie Césarienne.
  - Valentie.
- Dioc. des Gaules,
  - Belgiques 1re et 2e.
  - Germaniques 1re et 2e.
  - Lyonnaises 1re, 2e, 3e et 4e.
  - Grande-Séquanaise.
  - Aquitaines 1re et 2e.
  - Novempopulanie.
  - Narbonaises 1re et 2e.
  - Viennaise (plus tard subdivisée en [1re et 2e.]
  - Alpes Grecques.
  - Alpes Maritimes.
- Dioc. d'Hispanie,
  - Tarraconaise.
  - Galllécie.
  - Carthaginoise.
  - Lusitanie.
  - Bétique.
  - Baléares.
  - Mauritanie Tingitane.

2e Préfecture d'Italie.

- Diocèse d'Italie,
  - Diocèse d'Italie propre,
    - Rhéties 1re et 2e.
    - Alpes Cottiennes.
    - Vénétie.
    - Ligurie.
    - Emilie.
    - Flaminie.
  - Diocèse de Rome,
    - Tuscie et Ombrie.
    - Valérie.
    - Picenum Suburbicaire.
    - Campanie.
    - Samnium.
    - Apulie et Calabre.
    - Lucanie et Bruttium.
    - Sicile.
    - Sardaigne.
    - Corse.
- Dioc. d'Afrique,
  - Afrique et Byzacène.
  - Numidie.
  - Mauritanies Césarienne et Sitifensis.
  - Tripolitaine.
- Diocèse d'Illyrie,
  - Noriques 1re et 2e.
  - Pannonies 1re et 2e.
  - Valérie.
  - Savie.
  - Dalmatie.

EMPIRE D'ORIENT.

3e Préfecture d'Illyrie.

- Diocèse de Dacie,
  - Dacies 1re et 2e.
  - Mésie 1re.
  - Dardanie.
  - Prévalitane.
- Diocèse de Macédoine,
  - Macédoine.
  - Thessalie.
  - Epires (anc. et nouv.)
  - Achaïe ou Grèce.
  - Ile de Crète.

4e Préfecture d'Orient

- Dioc. de Thrace,
  - Mésie 2e.
  - Thrace.
  - Hémimont.
  - Rhodope.
  - Europe.
  - Petite Scythie.
- Diocèse d'Asie,
  - Proconsulat d'Asie,
    - Asie propre.
    - Hellespont.
    - Les Iles.
  - Vicariat d'Asie,
    - Lydie.
    - Carie.
    - Lycie.
    - Pamphylie.
    - Pisidie.
    - Lycaonie.
    - Phrygies Pacatiane et Salutaire.
- Diocèse ou comté d'Orient,
  - Isaurie.
  - Cilicie (plus tard subd. en 2).
  - Phénicie maritime et du Liban.
  - Syries consulaire, salutaire, euphratésienne.
  - Palestines 1re, 2e 3e et 4e.
  - Arabie.
  - Osroène.
  - Mésopotamie.
  - Cypre.
- Diocèse de Pont,
  - Bithynie.
  - Honoriade.
  - Paphlagonie.
  - Hellénopont.
  - Pont-Polémoniaque.
  - Galaties 1re et 2e.
  - Cappadoces 1re et 2e.
  - Arménies 1re et 2e.
- Diocèse d'Égypte,
  - Egypte propre.
  - Libyes 1re et 2e.
  - Augustamnique.
  - Arcadie ou Heptanomide.
  - Thébaïde.

ROMAIN I, dit *Lécapène*, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille obscure, s'était déjà fait un nom dans les armées sous Basile et sous Léon. Grand amiral sous Constantin VII, il fut d'abord comme le tuteur de ce jeune prince. Il lui fit épouser sa fille Hélène, se fit nommer co-régent en 919, et l'exclut bientôt du pouvoir. Il s'associa successiv. ses 3 fils, Christophe, Étienne et Constantin. Il ne put chasser les Bulgares qu'en donnant à Pierre, leur roi, la main de sa petite-fille Marie (927), fut détrôné en 944 par ses fils Etienne et Constantin, et relégué dans un couv., où il m. en 948.

ROMAIN II, petit-fils du précédent, fils de Constantin VII et d'Hélène, empoisonna son père afin de régner (959), et mourut en 963 de ses excès, ou du poison que lui donna sa femme Théophano. Romain II était un prince lâche, fainéant et de mœurs infâmes.

ROMAIN III, dit *Argyre*, riche et honorable sénateur de Constantinople, fut choisi par Constantin IX pour successeur et pour gendre, et monta sur le trône en 1028. Malheureux dans ses entreprises contre les Turcs (1030), il s'en vengea sur ses sujets et les exaspéra par ses cruautés. L'impératrice Zoé, sa fem-

me, le fit assassiner dans son bain (1034).

ROMAIN IV, dit *Diogène*, venait de conspirer et d'être condamné à mort, quand l'impératrice Eudoxie l'ayant vu, s'éprit de lui et l'épousa, au mépris du serment qu'avait exigé d'elle son époux Constantin XI en mourant (1068). Romain marcha contre les Turcs commandés par le Seldjoucide Alp-Arslan, le vainquit à Tarse (1069) et pénétra en Perse; mais il y perdit une bat. décisive (à Mauzicert, 1071), et tomba aux mains du prince turc, qui le relâcha sous promesse d'une énorme rançon; pendant son absence, Constantinople avait proclamé Michel VII, fils d'Eudoxie; il tenta en vain de recouvrer sa couronne, et tomba aux mains de Michel, qui lui fit crever les yeux. Il mourut quelques jours après.

ROMAIN (saint), martyr, était soldat dans les armées romaines. Témoin du martyre de saint Laurent, il se convertit à la vue de la constance héroïque de ce saint, et subit lui-même le martyre à Rome (258). On le fête le 9 août.

ROMAIN (saint), fondateur des monastères du mont Jura, premier abbé de *Condat*, auj. St-Claude (vers 425), mort en 460, à 70 ans, eut son frère Lupicin pour second dans ses pieuses entreprises. Il fut enterré au monastère de La Baume. On l'hon. le 28 fév.

ROMAIN (saint), évêque de Rouen en 626, était issu des rois de France. On dit qu'il délivra miraculeusement les environs de Rouen d'un dragon monstrueux, la *Gargouille*, qui désolait le pays : une procession annuelle (le jour de l'Ascension) consacrait la mémoire de cet événement : on y délivrait un condamné S. Romain m. en 639, le 23 oct., jour où on le fête. Les Russes fêtent le 29 juillet, sous le nom de S. Romain, un personnage qui subit le martyre en 1001 : ce saint ne figure pas dans les martyrologes catholiques.

ROMAIN (GALLESIN, pape sous le nom de), n'eut la tiare que 10 mois (898). Il est même quelquefois omis.

ROMAIN (Jules), peintre. *Voy.* JULES ROMAIN.

ROMAINE (Église). *Voy.* LATINE (ÉGLISE).

ROMAINVILLE, village de France du dép. de la Seine, à 6 kil. N. E. de Paris; 1,226 hab. Joli bois, lilas ; but de promenade pour les Parisiens. Combat entre les Franç. et les alliés, le 29 mars 1814. Fort.

ROMAN, ville forte de Moldavie, au confluent de la Moldava et du Sereth, à 65 kil. S. O. d'Iassy. Evêché grec.

ROMANA (le marquis de LA). *Voy.* LA ROMANA.

ROMANDIOLE. *Voy.* ROMAGNE.

ROMANE (langue). On donne ce nom au langage qui, après l'invasion des Barbares et la chute de l'empire romain, se forma du mélange du latin avec les idiomes des peuples barbares, et que l'on parla surtout du Xe au XIIIe siècle; on le retrouve dans la langue provençale. C'est de ce langage que sont issues les langues italienne, française, espagnole, portugaise et le valaque, dit enc. auj. *rouman*.

ROMANÉE (la) ou la ROMANÉE-CONTI, bourg du dép. de la Côte-d'Or, arr. de Beaune, près de Vosnes, et sur la côte de Nuits. Vins très estimés.

ROMANELLI (Fr.), peintre, né à Viterbe en 1617, mort en 1662, élève du Dominiquin et de Pierre de Cortone, plut au cardinal Barberini qui l'employa, puis le recommanda à Mazarin. Louis XIV paya richement ses ouvrages (dont plusieurs décorent encore les salles du rez-de-chaussée du Louvre). Romanelli allait revenir en France lorsqu'il mourut. Il excelle surtout par le gracieux.

ROMANIE. *Voy.* ROUMÉLIE.

ROMANO, ville murée du roy. Lombard-Vénitien, à 22 kil. S. E. de Bergame; 3,170 hab. Moulin à tan, tannerie. — Village des États sardes (Turin), à 9 kil. S. O. d'Ivrée; 2,000 hab. Bonaparte y défit et tua le général autrichien Salfi (1800).

ROMANO (CAYO), île de l'Amérique, dans le vieux-canal de Bahama, sur la côte N. E. de Cuba : 160 kil. sur 9 de largeur moyenne.

ROMANO, ville et château de la Lombardie (Venise), à 24 kil. S. E. de Bergame, sur la rive gauche du Serio ; 3,200 hab. — Elle a donné son nom à une puissante famille gibeline, qui, aux XIIe et XIIIe siècles, domina dans la Marche Trévisane, et régna tyranniquement à Trévise, Vérone, Padoue, Brescia, etc. *Voy.* ECCELIN.

ROMANOV, ville de Russie (Minsk), à 22 kil. O. de Sloutsk, a été le berceau de la dynastie russe des Romanov. — Une autre ville de Romanov est dans le gouv. d'Iaroslav, sur le Volga, à 35 kil. N. d'Iaroslav; 2,600 hab. Soieries, toiles, lainages.

ROMANOV (les), famille russe, dont le premier homme remarquable fut Nikita Romanovitch Iouriev Zakharlin, frère de l'impératrice Anastasie, 1re femme d'Ivan IV et mère du czar Fédor I. Nikita eut cinq fils : Fédor, l'aîné, fut, dit-on, désigné pour successeur par le czar Fédor I au lit de la mort; Boris Godounov exila ou massacra tous les mâles de la famille, sauf Fédor (qui se fit moine près d'Arkhangel, sous le nom de Filaret), et Michel, fils de Fédor. En 1613, Filaret, que Grég. Otrepiev avait nommé métropolitain de Moscou, parvint à faire tomber sur son fils le choix des boïards qui voulaient un souverain indigène : ce prince fut élu sous le nom de Michel (*Voy.* ci-après Michel ROMANOV). La dynastie de Romanov régna de 1613 à 1762, et finit en la personne de l'impératrice Élisabeth, qui ne laissa pas d'enfants ; elle fut remplacée par la dynastie de Holstein-Gottorp, qui lui était alliée par mariage. (Charles-Pierre-Ulric, qui régna après Élisabeth sous le nom de Pierre III, était neveu d'Élisabeth et fils d'une sœur de cette impératrice, Anne, duchesse de Holstein-Gottorp, fille de Pierre-le-Grand.) *Pour la série des czars de la maison de Romanov, voyez l'art.* RUSSIE.

ROMANOV (Michel), czar ou empereur de Russie, fils de Fédor-Nikitich, fut élu en 1613 par les États assemblés à Moscou, et eut à combattre, en montant sur le trône, les prétentions rivales de la Suède et de la Pologne. Après une courte guerre, il conclut en 1617 avec la Suède la paix de Stolbova, par laquelle il cédait à Gustave-Adolphe l'Ingrie et la Carélie russe. En 1618, il conclut avec Vladislas, fils du roi de Pologne, qui s'était avancé jusqu'à Moscou, une trêve de 14 ans ; les Polonais restèrent maîtres des duchés de Smolensk, de Sévérie et de Tchernigov, dont la possession leur fut confirmée, en 1634, par la paix de Viasma. Guidé par les conseils de son père, Michel aurait avancé la civilisation de la Russie, s'il n'était mort prématurément, en 1645. Il laissa le trône à son fils Alexis. Sous le règne de Michel parut un nouveau faux Dmitri, qui obtint d'abord quelques avantages; mais il ne tarda pas à être pris et fut pendu.

ROMANS, ch.-l. de cant. (Drôme), à 17 kil. N. E. de Valence, sur la rive droite de l'Isère ; 9,285 hab. Tribunal de commerce. Collége communal. Église Saint-Barnard (reste d'un monastère fondé en 837 par S. Barnard, archev. de Vienne). Champ-de-Mars, joli pont sur l'Isère. Huile de noix, filatures de soie, mégisseries, etc. Aux environs, on récolte le vin de l'*Ermitage*. — Jusqu'au XVIe siècle, cette ville fut très florissante et compta plus de 12,000 hab. Elle faisait un commerce considérable de draperie; les guerres de religion et la peste l'ont ruinée.

ROMANZOV (maréchal DE), général russe, d'une ancienne famille, se distingua au siége de Colberg (1761), fut envoyé en 1769 contre les Turcs, remporta deux grandes victoires (1770), prit Ismaïlov, Bender, Kilia, Akerman, Brahilov, puis Giurgevo (1771), et après de vaines négociations, passant de nouveau le Danube, s'avança vers Choumla, où le grand-visir était campé, et le força à demander la paix, qui fut signée à Kutchuk-Kaïnardji (1774). Catherine II le combla de bienfaits, lui donna le

gouvernement d'Ukraine, puis l'en fit revenir pour suivre à Berlin le grand-duc Paul, et, en 1787, le nomma général de la 2e armée dirigée contre les Turcs; mais las des hauteurs de Potemkin, Romanzov donna sa démission. Il mourut en 1796.

ROME, *Roma*, jadis capit. de l'empire romain, auj. capit. de l'État ecclésiastique et de tout le monde catholique, et résidence du pape, sur les deux rives du Tibre, mais principalement sur la rive gauche ou orientale, à 1,300 kil. S. E. de Paris, par 10° 8' long. E., 41° 43' lat. N.: 175,000 h. (non compris beaucoup de Juifs et les étrangers). Son emplacement occupe 12 collines; elle a environ 21 kil. de tour, mais elle n'est pas toute habitée, et presque tout ce qui est habité auj. est au N. de la Rome ancienne. La partie à droite du fleuve est dite souvent *Cité Léonine*, et ses habitants sont les *Trasteverini*. Nulle ville au monde n'offre autant de monuments anciens et modernes accumulés sur un espace aussi étroit. On y entre par 15 portes (celle *del Popolo* est la plus belle): on distingue 3 rues superbes (*del Corso*, *di Ripetta*, *di Babuino*, et quelques autres fort belles). Le Vatican et le Quirinal (ou palais *di Monte Cavallo*) sont deux résidences magnifiques qu'occupe le pape, et les chefs-d'œuvre de tous les arts y sont réunis avec une incroyable profusion. (Le palais de Latran fut longtemps la résidence des papes; il est auj. abandonné). On remarque: le château Saint-Ange, le Nouv.-Capitole, la *Curia Innocenzia*, le palais de la Chancellerie apostolique, celui de Venise, la Douane, la Sapienza, le collége Romain, le Grand-Hôpital, les théâtres Aliberti et Argentina, une foule de palais et de *villas* (Barberini, Doria, Colonna, Rospigliosi, Borghese ou villa Pinciana, Medici, Farnese, Aldobrandini, Albani, Ludovisi-Piombino, Casali, etc.); de nombreuses églises: l'église Saint-Pierre (regardée comme le plus bel édifice du monde), la basilique de Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Paul, Saint-Laurent hors-des-murs, Saint-Sébastien, Sainte-Marie des Anges, Saint-Pierre *ès-liens*, Saint-Pierre *in Montorio*, et plus de 300 autres; de superbes fontaines (Trevi, Sextine, de Paul V, de la place Navone, etc.); les places de Saint-Pierre, d'Espagne, de Monte-Cavallo, Navone, Colonne. Sous la ville s'étendent d'immenses catacombes. — Rome a une université. Ensuite viennent le collége Romain (fondé par les Jésuites), qui est comme une seconde université, le collége de la Propagande, les colléges Nazareno, Anglais, Irlandais, Ecossais et 17 autres, le séminaire Romain, l'Institut des Sourds-Muets, Ripa-Grande, diverses écoles des Beaux-Arts (pour les élèves qu'y envoient la France, l'Autriche, l'Angleterre, les Deux-Siciles), l'Académie romaine de Saint-Luc. Parmi les Académies et les Sociétés savantes, nous citerons les Arcades, les Nuovi Lincei, l'Académie théologique de l'université de Rome, la Tiberina, la Latina, la Filodrammatica. Nombreuses bibliothèques, dont plusieurs immensément riches en manuscrits (celle du Vatican surtout, puis les bibl. Alessandrina, Aracéli, Minerva, etc.); galeries et musées de tableaux, sculptures, gravures, inscriptions, médailles, pierres gravées; observatoires, cabinet d'histoire naturelle, jardins botaniques, musées d'anatomie, etc. — L'industrie de Rome n'est pas très active: elle produit surtout des gazes, rubans, satins, draps inférieurs, fleurs artificielles, odeurs, instrum. de musique, de fort beaux ouvrages en mosaïque, en corail, des camées, etc. Nombreuses imprimeries, assez grand commerce de librairie. — Le climat de Rome est peu sain: pendant l'été, le sirocco et l'*aria cattiva* y causent de cruelles épidémies.

L'ancienne Rome était beaucoup plus grande et plus peuplée que la Rome moderne. Bâtie d'abord sur sept collines, elle en avait progressivement envahi plusieurs autres et finit par comprendre dans son enceinte 12 montagnes (monts Capitolin, Palatin, Quirinal, Aventin, Vatican, Viminal, Esquilin, Janicule, Cœlius ou Lateranus, Testaceus, Citorius, Pincius). Elle avait 37 portes (parmi lesquelles les portes *Triomphale*, *Carmentale* ou *Scélérate*, *Esquiline*, etc.), 6 ponts, près de 500 temples, une foule de palais; Auguste l'avait divisée en 14 régions. — Parmi les monuments anciens qui sont encore debout ou dont il reste des ruines importantes, sont le pont Ælius (ou Saint-Ange), la *Cloaca Maxima*, superbe ouvrage qui date de 2,300 ans, les aqueducs Aqua Martia, Aqua Virgo, Aqua Pauli, le Colossée (Colysée), le Cirque, le Panthéon, les restes du théâtre de Marcellus, ceux des thermes de Titus, de Caracalla, de Dioclétien, des arcs de triomphe (de Tite, Constantin, Septime-Sévère), les colonnes Antonine, Trajane, Duilienne, les obélisques relevés pour la plupart par Sixte-Quint, le mausolée d'Adrien (auj. château Saint-Ange), puis les mausolées d'Auguste, de Metella, de C. Cestius. On cherche en vain l'ancien Capitole, qui est en partie remplacé par le Campidoglio (*Voy.* CAPITOLE); le palais des Césars, le Forum (qui est maintenant désert et qu'on nomme Campo-Vaccino), les Forum de Nerva, de Trajan, d'Aurélien. — M. Mary Lafon a donné *Rome anc. et moderne dep. sa fondat. jusq. nos jours*, 1852.

Histoire. Rome a été fondée vers 753 av. J.-C. Ce ne fut d'abord qu'un gros bourg et un repaire de brigands: sept rois s'y succédèrent en 244 ans (Romulus, Numa, Tullus Hostilius, Ancus Marcius, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius, Tarquin-le-Superbe); dès le 3e et le 4e règnes, la ville prit une importance remarquable; pendant les trois suivants, qu'on peut nommer période étrusque, elle devint forte, riche, très peuplée, et déjà elle s'était assujetti la moitié du Latium, une partie des Sabins et peut-être toute l'Etrurie. La tyrannie des Tarquins détermina l'expulsion des rois (509).

Rome alors s'érigea en république et fut gouvernée par des consuls, qui se renouvelaient chaque année. Cette révolution arrêta pour quelque temps ses progrès; les perpétuelles querelles des deux ordres (patriciens et plébéiens) prolongèrent au moins d'un siècle cet état de faiblesse, pendant lequel on vit les Eques et les Volsques soutenir une lutte à mort contre Rome, et souvent la mettre en un péril imminent. L'établissement du tribunat (493) et ses empiétements successifs, le décemvirat (451-449), le tribunat militaire pris et abandonné à diverses reprises (444-366), furent les principaux événements intérieurs pendant ce temps. Rome venait de conquérir Véies (395), quand survinrent les Gaulois, qui la prirent et faillirent la ruiner à jamais (389); sauvée par Manlius et relevée par Camille, après le départ des Gaulois, elle résista à de nouvelles invasions, défit ou vit s'éloigner toutes les bandes gauloises qui vinrent encore la menacer, et comprima les séditions de tous ses sujets. — La guerre samnite, qui s'engagea ensuite (343) et qui, de plus en plus terrible, embrassa toute l'Italie, depuis la Macra jusqu'à la pointe de Rhegium, eut pour résultat, malgré les ligues du Samnium, de l'Etrurie et de l'Ombrie, malgré la résistance de Tarente et les armes de Pyrrhus, de donner à Rome toute cette région (266), et fit de cette république non seulement la première puissance de l'Italie, mais aussi une des grandes puissances du monde: c'est dans cette période que l'on voit briller de tout leur éclat les vertus guerrières et civiques qui firent la force de Rome: c'est le temps des Décius, des Fabricius, etc. — Portant enfin ses armes hors de l'Italie, Rome attaqua Carthage et lui ravit la Sicile occidentale (première guerre punique, 264-242), puis, après lui avoir, en pleine paix, enlevé la Sardaigne, après avoir conquis moitié au moins de la Gaule Cisalpine et

partie de l'Illyrie, elle soutint contre Annibal la seconde guerre punique, où elle pensa périr sous les coups de son redoutable adversaire (219-202), mais où elle finit par obtenir la Sicile orient. et s'emparer de l'Espagne. Dans la première moitié du siècle suivant (201-146), on voit Rome abattre Carthage (146), s'avancer et se consolider en Espagne, assujettir plus fortement la Cisalpine, l'Illyrie, anéantir la Macédoine (148) et la Grèce (146), qui devinrent prov. romaines, chasser les Séleucides de l'Asie-Min. et les refouler au-delà du Taurus. De 146 à 133, Viriathe et Numance succombent (la Lusitanie, les Celtibères subissent le joug); vers 125 commence à se former en Gaule la Province romaine qui, s'agrandissant rapidement, s'étend bientôt de Toulouse à Nice; de 112 à 101, les Romains, après avoir abattu Jugurtha, s'emparent d'une partie de la Numidie et morcellent le reste. Rome est, depuis cette époque, la première puissance du monde. Mais déjà les germes de ruine commencent à se développer, les vertus guerrières et civiques qui avaient fait la force de la Rome antique disparaissent : les vices, le luxe ont pris l'essor; la constitution normale est viciée. Les Gracques font de vains efforts pour la rétablir et améliorer la condition du peuple : ils périssent (133-121), mais ils laissent derrière eux un parti démagogique à qui tous les moyens sont bons pour réussir. De là une lutte permanente entre les plébéiens et les patriciens. Plusieurs événements, les deux guerres d'esclaves (en 133 et 104), la guerre des Cimbres et des Teutons (113-101), les guerres contre Mithridate (88-64), les demandes pressantes des alliés, qui sollicitent le droit de cité romaine et qui, refusés, courent aux armes (*guerre sociale*, 90-88), suspendent pour quelque temps la lutte; mais elle recommence dès que le danger est passé. Marius et Sylla sont les chefs des deux partis, qui font assaut d'illégalités et de violences : Sylla fait enfin triompher le parti aristocratique (82), usurpe la dictature et règne par la terreur. Mais dès sa mort (78) la lutte recommence, soit ouvertement, soit sourdement et sous forme de conspirations (Catilina, etc., 65-62); ajournée quelque temps encore, grâce au premier triumvirat formé entre Pompée, César et Crassus (60-53), elle éclate enfin entre César et Pompée (49); César, champion du parti démocratique, triomphe, mais il est bientôt assassiné (44). Les conjurés, cependant, ne peuvent se saisir du pouvoir; ils sont vaincus à Philippes par le second triumvirat (Octave, Antoine et Lépide), et il ne s'agit bientôt plus que de savoir qui régnera d'Octave ou d'Antoine. Actium décide en faveur du premier (31), auquel le sénat décerne les titres de prince, d'auguste et d'*imperator* ou empereur (29).

Ici commence l'empire : le règne d'Auguste est une époque de réorganisation, de tranquillité profonde; le temple de Janus est fermé; il se fait pourtant quelques conquêtes encore, mais seulement dans le but de donner à l'empire des limites naturelles (Rhin, Danube, Euxin, Euphrate, le désert en Afrique, et l'Atlantique); les provinces et le pouvoir sont partagés entre Auguste et le sénat. La république avait duré 480 ans; l'empire devait en durer plus de 500. On peut le diviser en cinq périodes. 1° Le premier siècle du principat : des adoptions successives donnent pour successeurs à Auguste des princes qui sont tous funestes ou odieux (Tibère, Caligula, Claude, Néron); la dynastie de César tombe avec Néron, et trois usurpateurs (Galba, Othon, Vitellius) fraient la route aux trois princes de la dynastie flavienne (Vespasien, Titus, Domitien). L'empire s'accroît de la Bretagne. — 2° Le second siècle du principat (96-192) a pour caractères principaux la sagesse et la bonté profondes des cinq premiers princes (Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle), qui tous se succèdent par adoption, et la scélératesse du sixième, Commode (qui est héréditaire); l'homogénéité de plus en plus grande que prennent les diverses parties de l'empire, et enfin les brillantes et utiles conquêtes de Trajan (la Mésopotamie conquise sur les Parthes; la Dacie sur les Barbares). — 3° Anarchie militaire, de 193 à 284. Cette période se subdivise en trois phases : Syrienne pure, jusqu'à 235 (Septime-Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alex.-Sévère); anarchique, jusqu'à 268 (Maximin, les Gordiens, Philippe-l'Arabe, etc., enfin les trente tyrans sous Gallien); phase de restauration, de 268 à 284 (sous Claude II, Aurélien, Tacite, Probus, etc.). Les ravages réitérés des Barbares signalent cette période; l'empire s'épuise et tombe en décadence. — 4° Le premier siècle de la monarchie vraie (284-395). Il commence par Dioclétien et finit à Théodose; Dioclétien donne une nouvelle organisation à l'empire : afin de mieux résister aux Barbares, il crée deux *augustes* et deux *césars*. De 310 à 325 (sous Constantin), le christianisme triomphe et devient religion impériale. Bientôt après (330), Rome cesse d'être la capitale de l'empire (ce rang passe à Constantinople). Les Barbares sont souvent repoussés, mais déjà l'empire a reculé en Mésopotamie, en Arménie, en Dacie, et dès 376, les Goths, vaincus par les Huns, se sont établis sur les terres de l'empire. Dans cette période, l'empire a déjà été partagé en deux parties (sous Dioclétien, 284, et sous les deux Valentinien, de 364 à 376). — 5° Second siècle de la monarchie vraie (395-476). Partage définitif de l'empire romain en empire d'Orient et empire d'Occident après la mort de Théodose (395); invasion victorieuse des Barbares en Occident : Alaric en Italie; les Alains, Suèves, Vandales, Burgundes, Francs, etc., en Afrique, en Espagne, en Gaule; les Saxons dans la Gr.-Bretagne; toutes les provinces, hors l'Italie, sont successivement abandonnées; enfin l'Italie elle-même est conquise et devient un royaume à part sous Odoacre, qui ne daigne pas prendre le titre d'empereur (476). Rome, pendant ce temps, avait été prise plusieurs fois : par Alaric en 410; par Genséric, en 455; par Odoacre en 476. Elle eut encore à souffrir cruellement pendant la guerre que fit Théodoric aux Hérules, et pendant celle que fit Justinien aux Wisigoths pour leur reprendre l'Italie; Théodoric, Bélisaire, Vitigès l'emportèrent successivement, et sa dépopulation, sa détresse s'accrurent.

Dans l'Italie redevenue grecque, Rome, qui, depuis 404, n'était plus même la capitale de l'Italie (Honorius avait donné ce rang à Ravenne en fuyant devant Alaric), devint le ch.-l. d'un duché particulier (le duché de Rome), une des prov. de la Pentapole, et fut soumise aux exarques; mais le délégué de l'exarque y avait en réalité moins d'autorité que le pape. Sous Léon III l'Iconoclaste, Rome et tout le duché se soulevèrent contre l'exarchat, et formèrent de fait une république indépendante gouv. par les papes, 728; menacée tour à tour par les empereurs de Constantinople et les Lombards, elle demanda l'appui des rois Francs. Après la chute de l'exarchat (752) et du roy. des Lombards (774), Rome et son duché, que Pepin avait en quelque sorte donnés au pape, furent, sous le fils de ce prince, Charlemagne, qui avait confirmé la donation de son père, placés sous la protection de la France. Mais sous les faibles successeurs du grand monarque, cette protection eût été inutilement invoquée, et l'autorité des papes dans Rome fut plus d'une fois méconnue ou anéantie par des partis puissants. Au x° siècle domina la famille Marozie, qui disposa scandaleusement de la papauté, jusqu'à ce qu'Othon I vint rétablir l'ordre en comprimant les factions, 962. Cependant Rome ne cessa de s'agiter sous Othon II et III, et plus encore

sous Henri II. Le mal était au comble, quand Henri III le répara violemment en faisant plier Rome sous la loi des empereurs, et en lui imposant des papes de son choix. La pureté régna dès lors sur le siége apostolique; mais bientôt les papes eurent à défendre contre les empereurs la liberté de l'Église et de l'Italie: Rome fut avec Milan l'âme des résistances. Malheureusement les papes, tout en combattant la domination des empereurs, virent souvent leur propre autorité ébranlée dans Rome: tantôt des troupes impériales, tantôt des familles puissantes ou des démagogues les expulsaient ou les réduisaient à fuir. Henri IV, après trois siéges (1081, 82 et 83), prit Rome et en chassa Grégoire VII (1084). Pendant les querelles d'Innocent II et d'Anaclet II (1140, etc.), Arnold de Brescia établit à Rome la république et un sénat, et la ville ne se soumit qu'en 1149; Grégoire IX s'enfuit devant Frédéric II marchant sur Rome (1241); en 1281, les nobles, maîtres à Rome, refusèrent d'y recevoir le pape Martin IV; en 1347, à la faveur de l'absence des papes, qui depuis 1309 avaient Avignon pour résidence, le fameux Rienzi rétablit à Rome la république (1347); mais cet état de choses ne dura qu'un instant. Les papes pourtant ne redevinrent pas maîtres de Rome immédiatement; et quand Albornoz (dès 1364) y eut préparé leur retour (qui eut lieu en 1377), les grandes familles, notamment les Colonne et les Ursins, y dominèrent plus qu'eux jusqu'au XVI[e] siècle. La fin du grand schisme commença le rétablissement de leur pouvoir; Alexandre VI, Jules II, et les deux papes Médicis (Léon X et Clément VII, 1492-1534) le consolidèrent. Dans l'intervalle, Rome fut presque prise d'assaut par Charles VIII allant à la conquête de Naples (1495), et elle le fut réellement par le connétable de Bourbon en 1527. Quand la domination des Espagnols en Italie y eut enfin rétabli l'ordre, Rome prit une autre face. Déjà les papes Jules II et Léon X l'avaient embellie; leurs successeurs, et surtout Sixte-Quint, marchèrent sur leurs traces. Elle devint plus que jamais le rendez-vous des pèlerins, des voyageurs, des artistes et des savants. La révolution française seule troubla cette tranquillité: Berthier enleva Rome au pape et y proclama la république (1798); la paix de Lunéville (1801) la rendit à Pie VII, mais en 1808 Napoléon réunit Rome avec la plus grande partie de l'État ecclésiastique à l'empire français (le reste fut annexé au roy. d'Italie); il déclara Rome seconde ville de l'empire, en fit le ch.-l. du dép. du Tibre ou de Rome, et lui donna un préfet français. Les événements de 1814 ont ramené les papes à Rome et leur ont rendu le pouvoir, dont ils ont joui paisiblement jusqu'en 1848. Pie IX se vit alors forcé de fuir de Rome, qui s'érigea en républ.; dès l'année suiv., il fut rétabli par la France.

Pendant l'immense période de temps qui s'est écoulé depuis la fondation de Rome, cette ville a été successivement régie par des *rois* (753-509 av. J.-C.), des *consuls* (509-31 av. J.-C.), des *empereurs* (31 av. J.-C.-476 ap. J.-C.), puis, après le passage des Hérules et des Goths, par des *ducs* dépendant des exarques de Ravenne, et enfin par les *papes*, qui la possèdent encore auj. Nous donnerons ici la liste des rois et des empereurs; on trouve à l'article PAPES celle des souverains pontifes.

Rois.

Romulus, av. J.-C.,	753	Tarquin-l'Ancien,	614
Numa Pompilius,	714	Servius Tullius,	578
Tullus Hostilius,	671	Tarquin-le-Superbe,	534-509
Ancus Marcius,	639		

Empereurs Romains.

Auguste, av. J.-C.,	31	Galba,	68
Tibère, ap. J.-C.,	14	Othon,	69
Caligula,	37	Vitellius,	69
Claude I,	41	Vespasien,	69
Néron,	54	Titus,	79
Domitien,	81	*César*, 292, *Auguste*,	305-306
Nerva,	96	Galère, *César*, 292,	
Trajan,	98	*Auguste*,	305-310
Adrien,	117	Sévère, *César*, 305,	
Antonin,	138	*Auguste*,	306
Marc-Aurèle et Lucius Verus,	161	Maximin II Daza ou Daïa, *César*, 305,	
Marc-Aurèle *seul*,	169		
Commode,	180	*Auguste*,	308-313
Pertinax,	193	Licinius, *Aug.*,	307-324
Didius Julianus,	193	Constantin I,	306-337
Pescennius Niger,	193-95	Constantin II, Constance II, et Constant,	337
Albinus,	193-97		
Septime-Sévère,	193	Constance II, et Constant,	340
Caracalla et Géta,	211		
Caracalla *seul*,	212	Constance II *seul*,	350
Macrin,	217	Magnence,	350-353
Héliogabale,	218	Julien l'*Apostat*,	361
Alexandre Sevère,	222	Jovien,	363
Maximin I,	235	Valentinien I, en *Occident*,	364-75
Les deux Gordiens,	237		
Maxime Pupien et Balbin,	237	Valens, *en Orient*,	364-79
		Gratien, *en Occid.*	375-83
Gordien III *le Pieux*,	238	Valentinien II, *en Occident*,	383-92
Philippe l'*Arabe*,	244		
Dèce,	249	Théodose I, *en Orient* 379, *seul*,	392-95
Gallus et Volusien,	251		
Emilien,	253	*Empire d'Occident.*	
Valérien,	253	Honorius,	395
Gallien,	260	Valentinien III,	424
(*Les 30 tyrans*).		Pétrone-Maxime,	455
Claude II *le Gothiq.*,	268	Avitus,	455
Quintillus,	270	Majorien,	457
Aurélien,	270	Libius Sévère,	461
Tacite,	275	Anthémius,	467
Florien,	276	Olybrius,	472
Probus,	276	Glycérius,	473
Carus,	282	Julius Nepos,	474
Carin et Numérien,	284	Romulus Augustulus,	475-76
Dioclétien,	284-305	*Empire d'Orient.*	
Maximien-Hercule,	286-305	Arcadius, etc. (Voy. l'art. ORIENT).	
Constance Chlore,			

ROME (Roi de). Voy. REICHSTADT (duc de).

ROMÉ DE LISLE (J.-B.-L.), physicien et minéralogiste, né à Gray (Haute-Saône) en 1736, mort en 1790, visita l'Inde, tomba aux mains des Anglais à la prise de Pondichéry, revint en France en 1764, ouvrit un cours de minéralogie, et compta Haüy au nombre de ses élèves. Il entreprit de comparer toutes les mesures à celles de Paris, immense travail qui lui coûta la vue. On lui doit une *Métrologie*, Paris, 1789, in-4, qui renferme le fruit de ses recherches; une *Crystallographie*, Paris, 1783, in-8, qui lui a valu le nom de précurseur de Haüy; et plusieurs mémoires de physique.

ROMEGAS (Mathurin D'AUX-LESCOUT), de la maison d'Armagnac, entra dans l'ordre de Malte (1547), se signala par des prodiges de valeur contre les Musulmans, joua le plus grand rôle pendant le siége de Malte (1565), devint grand-maître-général des galères, puis lieutenant-général du magistère, en remplacement du grand-maître qui avait été interdit. Il mourut à Rome en 1581.

ROMÉLIE. Voy. ROUMÉLIE.

ROMÈNE, ville de Russie (Pultava), à 145 kil. N.-O. de Pultava, au confluent de la Soula et de la Romène (qui a 100 kil. de cours).

ROMILLY, dite aussi *Romilly-sur-Andelle*, ch.-l. de cant. (Eure), à 50 kil. N. E. des Andelys, près de l'Andelle: 1,000 hab. Fonderie de cuivre, la plus importante de France.

ROMILLY-SUR-SEINE, ch.-l. de cant. (Aube), près d'un bras de la Seine (qui forme une île très grande après sa jonction avec l'Aube), à 18 kil. E. de Nogent-

sur-Seine; 3,117 hab. Bas, corderie, moulins à huile. Ancienne abbaye de Sellières où fut inhumé Voltaire en 1778, et d'où ses restes furent transférés au Panthéon en 1791.

ROMILLY (Samuel), jurisconsulte anglais, né à Londres vers 1758, obtint de brillants succès au barreau, visita le continent, et se lia avec Mirabeau. Nommé avocat-général en 1806, il entra à la Chambre des communes et se plaça sur les bancs de l'opposition, où il réclamait la réforme parlementaire, l'émancipation des catholiques d'Irlande, le rejet de l'*alien-bill*, l'abolition de la traite des noirs. Ayant perdu sa femme (1818), il se donna la mort trois jours après. On a de lui : *Observations sur les lois criminelles, en ce qui concerne les peines capitales* Londres, 1810, et le recueil de ses *Discours*, 1820.

ROMME (Charles), géomètre, né à Riom en 1744, élève de Lalande, fut professeur de navigation à Rochefort, membre de l'Académie des Sciences, puis associé correspondant de l'Institut, et mourut à Rochefort en 1805. On a de lui : *Dictionnaire de la marine française*, La Rochelle, 1792, in-8 ; *Dictionnaire de la marine anglaise*, Paris, 1804, 2 vol. in-8. Charles Romme avait imaginé un nouveau moyen de mesurer les longitudes en mer.

ROMME (Gilbert), frère du précédent, né en 1750, fut instituteur dans la maison Strogonov en Russie, siégea comme député à l'Assemblée Législative, puis à la Convention, présenta, en 1793, le *Nouveau calendrier*, adopté à la place du calendrier romain, fut, en 1794, un des vingt-un membres chargés d'examiner la conduite du député Carrier, et essaya de le justifier dans son *Rapport* à la Convention. Il se mit à la tête des faubourgs qui, le 1er prairial an III, se portèrent sur la salle de la Convention; son parti ayant succombé, il fut arrêté, et se tua le 18 juin 1795.

ROMMEL, riv. d'Afrique. *Voy.* RUMMEL.

ROMNEY (NEW-), ville d'Angleterre (Kent), à 44 kil. S. E. de Maidstone; 1,000 hab. C'est un des cinq-ports. *Voy.* CINQ-PORTS.

ROMORANTIN, ch.-l. d'arr. (Loir-et-Cher), au confluent de la Sauldre et du Morantin, à 43 kil. S. E. de Blois; 7,181 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce; collége communal. Pierres à fusil, draps et autres étoffes. Patrie de Claude, femme de François I. Jadis capitale de la Sologne. — Romorantin fut prise par les Anglais en 1356 (ce fut alors que l'on vit la première pièce d'artillerie de siége). Dans cette ville fut rendue, sur la proposition du chancelier de l'Hôpital, en 1560, le célèbre *Edit de Romorantin*, qui sauva la France de l'établissement de l'inquisition. — L'arr. de Romorantin a 6 cant. (La Motte-Beuvron, Mennetou, Neung-sur-Beuvron, Romorantin, Salbris, Selles-sur-Cher), 48 comm., et 47,722 hab.

ROMUALD I, duc de Bénévent (662-77), fils de Grimoald. Assiégé par les Grecs dans Bénévent en 663, il resista vigoureusement, et fut délivré par Grimoald, qui accourut de ses états de Lombardie. En 668, Romuald prit aux Grecs Tarente et Brindes.

ROMUALD II, fils et successeur de Gisolf I (702-31), prit Cumes et laissa ses états à son fils Gisolf II.

ROMUALD (saint), né à Ravenne vers 956, fonda en 1012 le monastère de Camaldoli (en Toscane), et en fut le premier abbé ; c'est de là que son ordre prit le nom de Camaldules. Il mourut en 1027, près de Val-de-Castro. L'Église le fête le 7 février.

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, passait pour fils de Mars et de la vestale Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Il vint au monde avec Rémus. Amulius, oncle de Rhéa, la fit enterrer vive comme ayant rompu ses vœux, et fit exposer les deux jumeaux sur le Tibre, mais le fleuve les laissa à sec et une louve vint les allaiter. Faustulus berger du roi, les ayant trouvés, les emporta et les fit nourrir par Acca Laurentia, sa femme. Romulus et Rémus grandirent parmi les bergers. Instruit du secret de sa naissance, Romulus tua Amulius et rétablit Numitor, qu'Amulius avait détrôné, puis alla avec Rémus son frère jeter les fondements de Rome au lieu même où ils avaient été exposés (753 av. J.-C.). Les deux frères se prirent de querelle pendant ces opérations, et Romulus, dit-on, tua Rémus. Seul maître depuis ce temps, il fit de sa ville un asile, et y reçut une foule d'esclaves fugitifs et de vagabonds. Ayant invité à des jeux publics les peuplades voisines et principalement les Sabins, il enleva les femmes des spectateurs, afin de donner des épouses à ses sujets (749); il excita ainsi de nombreuses guerres contre Rome naissante ; il battit la plupart des peuples voisins, et fit avec les Sabins de Cures (745), qu'il n'avait pu réduire, un arrangement en vertu duquel leur roi Tatius et lui régnèrent conjointement sur les deux peuples réunis ; mais Romulus ne tarda pas à se débarrasser de son collègue (739). Il organisa son petit état, divisa la nation en patriciens et plébéiens, créa un sénat, institua le triomphe, ainsi que des cérémonies religieuses. Il disparut tout à coup dans un orage, ou fut tué par les sénateurs qu'avait aigris son despotisme (715 av. J.-C). Tout ce qu'on raconte de Romulus est fort incertain; l'existence même de ce roi est contestée (*V.* NIEBUHR) : les sav. ont recueilli sur l'origine de Rome une foule de traditions très différentes de celle qui est admise vulgairement.

ROMULUS AUGUSTULUS. *Voy.* AUGUSTULUS.

RONCAGLIA, village de l'Etat de Parme (Plaisance), sur le Pô, entre Plaisance et Crémone. Aux environs est une plaine fameuse dans l'histoire des XIe et XIIe siècles par le séjour qu'y faisaient les rois d'Allemagne avant leur couronnement.

RONCEVAUX, bourg d'Espagne (Pampelune), à 31 k. N. E de Pampelune et à 1800m au-dessus de la mer, dans une vallée des Pyrénées, où, dit-on, fut taillée en pièces l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, en 778, et où fut tué le paladin Roland.

RONCIGLIONE, ville de l'Etat ecclésiastique (Viterbe), à 17 kil. S. E. de Viterbe ; 3,360 hab. Forges, tréfileries. Jadis comté. Aux papes depuis 1649.

RONDA, *Arunda*, ville d'Espagne (Malaga), à 65 kil. N. O. de Malaga ; 19,000 hab. Situation pittoresque sur un roc élevé que coupe en deux le Guadalvin ou Guadiaro ; horrible précipice dit le Tajo; beau pont jeté d'une des montagnes à l'autre ; réservoir dans lequel on descend par un escalier de 400 marches. La ville est divisée en deux, la vieille (presque toute mauresque) et la nouvelle. Tanneries, étoffes de soie. Prise aux Maures en 1485.

RONDE (chevaliers de la TABLE-). *Voy.* TABLE.

RONDELET (Guill.), né à Montpellier en 1507, mort en 1566, médecin et naturaliste, fut professeur de médecine à l'université de sa ville natale, suivit le cardinal de Tournon dans ses missions aux Pays-Bas et en Italie, et laissa, outre des ouvrages de médecine (*Opera omnia medica*, Genève, 1628, in-8), une *Histoire des poissons* (*Universa piscium historia*, Lyon, 1554, in-fol.), qui lui mérite le titre de créateur de l'ichthyologie. Il était lié avec Rabelais, qui, dans son *Pantagruel*, le désigne sous le nom plaisant de *Rondibilis*.

RONDELET (Jean), architecte, né à Lyon en 1743, mort à Paris en 1829, élève de Soufflot, continua les travaux de Sainte-Geneviève (le Panthéon) après cet architecte, voyagea en Italie pour faire des recherches sur l'architecture, fut professeur à l'École des Beaux-Arts et membre de l'Institut. On lui doit un *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*, ouvrage fort estimé, dont la meilleure édition est de 1802-1817, 5 vol. in-4, avec planches ; le *Commentaire de Frontin sur les aqueducs de Rome*, etc.

RONSARD (P. DE), célèbre poëte français, né près

de Vendôme en 1524, fut page du duc d'Orléans (fils de François I), puis du prince écossais Jacques Stuart (depuis Jacques V), rentra au service du duc d'Orléans, fut employé dans quelques missions diplomatiques, en Irlande, Zélande, Ecosse, Piémont et à Spire. Il se voua ensuite aux lettres, suivit cinq ans les leçons de Daurat, de Turnèbe, fut couronné aux Jeux Floraux, et reçut au lieu de l'églantine d'or une minerve d'argent massif et un décret des magistrats de Toulouse qui le proclamait le poëte français par excellence. Charles IX lui témoignait une affection extrême; il voulait l'avoir avec lui dans tous ses voyages, et le combla de bienfaits. Ronsard s'était fait prêtre. Vieux, il se retira dans un de ses prieurés, près de Tours, et y mourut en 1585. Ses *Œuvres* (imprimées à Paris, 1567, 4 vol. in-4; 1609-1623, 2 vol. in-fol.; 1629-30, 5 vol. in-12) consistent en *odes* de tous les genres, *sonnets*, *élégies*, *épithalames*, *poëmes* (parmi lesquels la *Franciade*, épopée), etc. On trouve dans son style de l'éclat, de la richesse, de la variété, mais aussi une affectation pédantesque d'érudition et un néologisme barbare qui ont fait dire à Boileau :

Que sa muse en français parla grec et latin.

Aussi ses poésies, après avoir eu un moment la vogue, tombèrent-elles bientôt dans l'oubli. On a de nos jours cherché à le réhabiliter. Ses *Œuv. choisies* ont été publ. en 1840, et ses *Œuv. inédit.* en 1855.

ROOKE (Laurent), astronome anglais (1623-62), né à Deptford, comté de Kent, professa la géométrie au collége de Gresham, et forma le premier noyau de la Société royale de Londres (1660). On lui doit : *Observations sur la comète de* 1652 (en latin); *Avis aux gens de mer qui vont aux Indes orientales et occidentales; Méthode pour observer les éclipses de lune*, etc. (imprimés dans divers recueils).

ROOKE (sir George), amiral anglais, né en 1650 dans le comté de Kent, mort en 1708, fut vice-amiral, puis conseiller du prince George de Danemark, enfin lord grand-amiral, obtint, sous Guillaume et sous la reine Anne, le commandement de plusieurs expéditions, déploya du talent aux batailles de la Hogue et de Malaga, força l'estacade de Vigo (1702), et prit Gibraltar (1704).

ROOS, famille d'artistes allemands qui cultiva avec le plus grand succès le genre du paysage et des animaux. J. Henri, né dans le Palatinat en 1631, mort à Francfort en 1685; s'adonna le premier à ce genre; il réussit aussi dans le portrait. — Philippe, son fils, né à Francfort en 1655, mort à Rome en 1705, se fixa à Rome. Il est regardé comme le peintre le plus habile dans le genre adopté par son père; les Italiens le nomment *Rosa di Tivoli*. — J. Melchior, frère de Philippe, né à Francfort en 1659, mort en 1731, et Joseph, petit-fils de Philippe, né à Vienne en 1728, mort en 1790, soutinrent la réputation de la famille. Joseph dirigeait la galerie impériale de Vienne. Il réussit dans la gravure comme dans la peinture.

ROQUE (LA). *Voy.* LA ROQUE.

ROQUEBROU (LA), ch.-l. de canton (Cantal), à 9 kil. d'Aurillac; 1,361 hab.

ROQUEBRUNE, bourg du dép. du Var, à 17 kil. S. E. de Draguignan; 2,019 hab. Immense rocher qui a plus de 650 mètres de hauteur.

ROQUE-BRUSSANE (LA), ch.-l. de cant. (Var), à 9 kil. S. O. de Brignolle, sur l'Issole; 1,503 hab.

ROQUECOURBE, ch.-l. de cant. (Tarn), sur l'Agout, à 9 kil. N. E. de Castres; 1,717 hab. Lainages.

ROQUEFORT, village du dép. de l'Aveyron, à 9 kil. E. de Ste-Affrique; 350 hab. Renommé par ses fromages, faits avec du lait de brebis et qu'on perfectionne dans des souterrains qui ont une température constante d'environ 12 degrés centigrades.

ROQUEFORT-DE-MARSAN, ch.-l. de canton (Landes), sur la Douze, à 20 kil. N. E. de Mont-de-Marsan; 600 hab. Poterie façon anglaise, fours à chaux; commerce de laine, chanvre, etc.

ROQUEFORT-DE-SAULT, ch.-l. de canton (Aude), à 33 kil. S. de Limoux; 784 hab. Forges.

ROQUELAURE, bourg du dép. du Gers, dans l'ancien Armagnac, à 8 kil. N. d'Auch; 850 hab. Il a donné son nom à la famille de Roquelaure.

ROQUELAURE (Antoine DE), maréchal de France, d'une ancienne famille de l'Armagnac connue dès le XIIIe siècle, s'attacha à Jeanne d'Albret, reine de Navarre, et à Henri, son fils, qu'il servit avec courage pendant la guerre civile. Devenu roi, Henri IV le nomma grand-maître de sa garde-robe (1589), gouverneur de la Guyenne, et l'admit dans son intimité; il était dans le carrosse du roi quand ce prince fut assassiné. Louis XIII le nomma maréchal de France en 1615. Il mourut à Lectoure en 1625, à 82 ans.

ROQUELAURE (Gast.-J.-B., marquis, puis duc de), fils du précédent (1615-1683), se distingua aux batailles de la Marfée (1641), de Honnecourt (1642), aux siéges de Gravelines, Bourbourg, Courtray, devint lieut.-général, prit part au siége de Bordeaux pendant la Fronde, fut fait duc et pair en 1652, et gouverneur de la Guyenne en 1676. Il était, ainsi que son père, d'un caractère très jovial; on lui attribue des mœurs fort peu sévères, et une foule de saillies et de bouffonneries qui ne sont pas toutes de bon goût. On a publié sous le titre d'*Aventures divertissantes du duc de Roquelaure*, Cologne, 1727, in-12, une compilation des prétendus bons mots et des aventures qu'on lui attribue.

ROQUELAURE (Ant.-Gaston-J.-B., duc de), fils du précéd., gouverneur du Languedoc, pacifia les Cévennes (1709), devint maréchal de France en 1724, et mourut à Lectoure à 82 ans (1738). Il ne laissa que des filles et sa maison s'éteignit en sa personne.

ROQUEMAURE, ch.-l. de canton (Gard), à 28 kil. N. E. d'Uzès; 4,138 hab. Tonnellerie, filatures de soie, eau-de-vie, etc. Bons vins. Clément V y mourut.

ROQUES (Pierre), théologien protestant, né en 1685 à La Caune en Languedoc, mort en 1748, fut pasteur à Bâle. On a de lui : *le Pasteur évangélique*, 1723; *le vrai Piétiste*, ouvr. estimés des Protestants.

ROQUEVAIRE, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône), à 19 kil. N. E. de Marseille; 3,220 hab. Savon. Vins muscats, figues, câpres, raisins secs.

RORARIUS (Jérôme), né en 1485 à Pordenone dans le Frioul, mort en 1556, fut nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand, roi de Hongrie. Il s'est fait un nom par un traité, intitulé : *Quod animalia bruta sæpè ratione utantur meliùs homine*, Amsterdam, 1666, in-12, qui a fourni à Bayle la matière d'un intéressant article sur l'âme des bêtes dans son *Dictionnaire*. Il avait composé auparavant un *Plaidoyer pour les rats*, imprimé dans le pays des Grisons, à Coire, 1548.

RORBACH, ch.-l. de cant. *Voy.* ROHRBACH.

ROSA ou ROSE (Mont), montagne de Suisse (Valais), par 45° 56' lat. N. et 5° 32' long. E., est le plus haut sommet des Alpes après le Mont-Blanc (4,636m au dessus du niveau de la mer).

ROSA (Salvator), célèbre peintre italien, né en 1615 à l'Arenella, près de Naples, d'un pauvre arpenteur, perdit son père de bonne heure, lutta longtemps contre la misère, se forma presque seul, puis alla se perfectionner à Rome (1635), où il resta longtemps inconnu. Il ne réussit à y attirer l'attention qu'en se faisant acteur, et en jouant sur un théâtre de société des pièces satiriques pleines de malignité qu'il composait lui-même (1639); il devint bientôt l'homme à la mode, et vit alors rechercher ses tableaux. En 1647, il reparut à Naples, où il seconda de tout son pouvoir la révolte de Masaniello. Forcé de s'éloigner après la chute de ce dernier, il se sauva à Rome, où il établit sa réputation comme peintre par des travaux du premier

ordre. Il écrivait en même temps des satires qui lui firent de nombreux ennemis, et se vit obligé, pour échapper à leurs coups, de se réfugier à Florence, où il obtint la protection des Médicis : il ne revint à Rome que dans ses dernières années, et mourut dans cette ville en 1673, à 58 ans. Il avait commencé sa réputation par des paysages, mais dans la suite il ne s'attacha plus qu'aux tableaux d'histoire. On remarque dans toutes ses compositions une chaleur, une hardiesse extraordinaires et une grande habileté à disposer les groupes ; il se plaisait surtout à représenter des sujets tristes et des scènes d'horreur. Il composait avec une extrême rapidité ; son coloris égale presque celui de l'école vénitienne. Parmi ses grands tableaux on remarque : *Saint Thomas mettant le doigt dans les plaies de Jésus*, *Jonas prêchant dans Ninive*, la *Pythonisse d'Endor*, l'*Ombre de Catilina*. S. Rosa était aussi un poëte distingué ; ses satires, remarq. par la véhémence (surtout *Babylone* et l'*Envie*), dépassent quelquef. les bornes : ce qui les a fait condamner. La meill. éd. de ses poésies est celle de Florence (1770). Lady Morgan a donné en 1824 : *Vie et siècle de Salvator Rosa* ; ce n'est guère qu'un roman. — (Phil.). *Voy.* ROOS.

ROSALIE (Ste), patronne de Palerme, fille d'un seigneur de Roses, du sang de Charlemagne, vivait au XIIe s. Elle se retira dans une grotte du m. Pelegrino près de Palerme, y mena la vie la plus austère, et y m. en 1160. L'Église l'hon. le 4 sept. ; on la fête aussi avec une grande pompe à Palerme en juillet.

ROSARIO ou SAN-JOSE DE CUCUTA ou simplement CUCUTA, ville de la république de la Nouvelle-Grenade (Pamplona), à 400 kil. N. E. de Santa-Fe-de-Bogota, sur le Rio-del-Oro. C'est là que siégea le premier congrès de la Colombie (mai 1821), qui posa les bases de la constitution de la république.

ROSARIO (EL), ville du Mexique (Sonora-et-Cinaloa), à 170 kil. S. de Culiacan ; 5,600 hab. Aux environs, riches mines d'or de Capala.

ROSAS ou ROSES, *Rhoda*, ville forte d'Espagne (Barcelone), sur la Méditerranée, au fond du golfe de Rosas, à 49 kil. N. E. de Girone ; 2,315 hab. Petit port. — Fondée, dit-on, par des Rhodiens. Prise par les Français en 1645, 1693, 1795, 1808.

ROSAY, ville de France. *Voy.* ROZOY.

ROSBACH, village prussien dans la prov. de Saxe, entre Naumbourg et Merseburg. Frédéric II y battit complètement, en 1757, les Français commandés par le maréchal de Soubise, et fit élever en mémoire de cet événement une colonne, que Napoléon, vainqueur des Prussiens, renversa en 1806.

ROSBECQUE, *Roosebeke* en flamand, ville de Belgique (Flandre occid.) à 14 kil. N. E. d'Ypres ; 1,500 hab. Charles VI, roi de France, y battit les Flamands révoltés contre leur comte (1382).

ROSCELIN (Jean), *Ruscelinus*, philosophe scolastique, né en Bretagne au milieu du XIe siècle, était chanoine à Compiègne et enseignait la théologie dans le monastère de cette ville. Il soutint le premier, vers 1085, que les *universaux*, c'est-à-dire les idées générales, n'ont aucune réalité hors de notre esprit, que ce sont de purs *noms* auxquels ne répond aucun être réel, et il fut ainsi le fondateur de la secte des *Nominaux*. Ayant voulu appliquer cette doctrine au mystère de la Trinité, il s'attira des adversaires, fut condamné au concile de Soissons (1092), quitta son monastère, et se réfugia en Angleterre, où il ne put encore trouver la paix, revint en France et se fixa, selon les uns, à Paris ; selon les autres, en Aquitaine, où il m. dans un âge avancé. Il compta le célèbre Abélard au nombre de ses partisans, mais il ne l'eut pas pour élève, comme on l'a cru.

ROSCIUS (Q.), célèbre acteur romain, né vers 129 av. J.-C., mort vers 62, perfectionna la pantomime et donna des leçons à Cicéron, qui plaida pour lui contre C. Fannius Chéréa (ce discours est conservé). On raconte que Roscius et Cicéron luttaient à qui des deux réussirait le mieux à rendre la même pensée, le premier par le geste et la pantomime, le second par la parole. — Un autre Roscius, d'Amérie, fut proscrit par Sylla et accusé par ses ennemis d'avoir tué son père, qui avait été assassiné. Cicéron, qui débutait au barreau, eut seul le courage de le défendre, et prononça en sa faveur un discours que nous avons encore (le *pro Roscio Amerino*).

ROSCOE (William), écrivain anglais, né à Liverpool en 1752, d'une famille pauvre, mort en 1831. Quoiqu'il n'eût reçu presque aucune éducation, il composa dès l'âge de 16 ans des poésies qui furent remarquées. Il fut successivement procureur, avocat, puis banquier à Liverpool ; il quitta ensuite les affaires pour se consacrer aux lettres et à la politique. Nommé en 1806 député de Liverpool à la Chambre des Communes, il combattit avec force la traite des Noirs. On a de lui, outre des poésies estimées et des pamphlets de circonstance, quelques ouvrages histor. : *Vie de Laurent de Médicis*, 1796, *Vie et pontificat de Léon X*, 1805 ; ce dern. fut mis à l'*Index*. On lui doit aussi une traduction des *Poésies de Tansillo*, 1800, et une édit. critique de Pope, 1824.

ROSCOFF, bourg du dép. du Finistère, sur l'Océan, à 20 kil. N. O. de Morlaix ; 3,332 hab. Rade, port. Cabotage, commerce actif, surtout en rhum. Marie Stuart y débarqua en 1558, lorsqu'elle vint épouser le dauphin, depuis François II.

ROSCOMMON, ville d'Irlande (Connaught), ch.-l. du comté de Roscommon, à 130 kil. N. O. de Dublin ; 3,300 h. Château qui date de 1268. Patrie de Dillon Wentworth, comte de Roscommon. — Le comté de Roscommon, situé entre ceux de Leitrim, Longford, West-Meath, Sligo, Galway, Mayo, a 97 kil. sur 60, et 250,000 hab. Le Shannon le baigne à l'E. Sol fertile. Jadis beaux pâturages, convertis auj. en terres arables.

ROSCOMMON (DILLON WENTWORTH, comte de), poëte, né en Irlande en 1633, était neveu de Wentworth, comte de Strafford, gouverneur de l'Irlande. Il étudia en France pendant l'émigration des Stuarts, rentra en Angleterre à la restauration, fut fort bien accueilli à la cour de Charles II, qui le nomma capitaine dans sa garde, occupa différents postes, soit auprès du duc d'Ormond en Irlande, soit auprès de la duchesse d'York, et mena, comme presque tous les courtisans de Charles II, une vie fort dissipée. Il mourut en 1684, au moment où il se disposait à s'aller fixer à Rome. Il a laissé un *Essai sur la traduction en vers* ; des traductions de l'*Art poétique d'Horace*, et de la 6e *Eglogue de Virgile*. Ses poésies se font remarquer par la correction ; aussi le regarde-t-on comme un de ceux qui ont épuré le goût en Angleterre. On joint ordinairement ses œuvres à celles de Rochester.

ROSE (mont), en Suisse. *Voy.* ROSA.

ROSE (sainte), vierge, née en 1586 à *Lima*, dans le Pérou, se fit connaître par sa vertu et son ardente piété ; élevée dans l'aisance, elle tomba dans la pauvreté, et fut réduite à être servante ; puis elle entra dans le tiers-ordre de Saint-Dominique et y mourut en 1617, à 31 ans. On la fête le 30 août.

ROSE (Guill.), prédicateur de Henri III, évêque de Senlis, et ligueur acharné, eut de grands succès comme prédicateur, fit en chaire l'apologie de Jacques Clément, fut banni de Paris lorsque Henri IV y entra, obtint cependant son rappel et recommença ses déclamations. Il mourut en 1602. On lui attribue : *De justa reipublicæ christianæ in reges impios auctoritate*, Paris, 1590, in-8.

ROSE (Toussaint), secrétaire du cabinet de Louis XIV, avait d'abord été secrétaire particulier de Mazarin. Il devint en 1661 président à la cour des comptes, et mourut en 1701 à 80 ans. Il était de l'Académie française, quoiqu'il n'eût rien écrit.

…t obtint de Louis XIV pour l'Académie l'autorisation de haranguer le roi dans les occasions solennelles (1667).

ROSE (J.-B.), ecclésiastique, docteur en théologie, membre de l'Académie de Besançon, né à Quingey en 1714, mort en 1805, avait étudié à fond l'histoire, la minéralogie, l'astronomie, les mathématiques, et a laissé : *Traité élémentaire de morale*, 1767, 2 vol. in-12; *la Morale évangélique comparée à celle des différentes sectes de religion et de philosophie*, 1772, 2 vol. in-12; l'*Esprit des Pères*, 1791.

ROSE (Salvator), peintre. *Voy.* ROSA.

ROSEAU ou **CHARLOTTE-TOWN**, capit. de l'île de la Dominique, côte S. O., par 63° 52' long. O., 15° 18' lat. N.; 5,000 hab. Bon port.

ROSEBECQUE. *Voy.* ROSBECQUE.

ROSE-CROIX (Frères de la), société secrète d'illuminés qui croyaient pénétrer les mystères de la nature à l'aide d'une lumière intérieure. Ils se donnaient pour chef un gentilhomme allemand nommé Rosenkreutz (c.-à-d. *Rose-Croix*), qui aurait vécu plus de cent ans (1378-1484), et qui, au retour de voyages en Turquie et en Arabie, aurait rapporté des secrets merveilleux. Il est plus probable qu'ils ne remontent pas au delà du XVIIe siècle : on leur donne pour véritable chef J.-Valentin Andreæ (vers 1614). Les Rose-Croix se proposaient de perfectionner les sciences utiles à l'humanité, surtout la médecine; mais ils donnèrent dans les erreurs de la magie, de l'alchimie, prétendirent posséder la pierre philosophale, et finirent par passer pour des charlatans. Ils se répandirent surtout en Allemagne au commencement du XVIIe siècle. Leur secte paraît être éteinte aujourd'hui. Quelques-uns prétendent que la société des Rose-Croix est une société imaginaire; d'autres la confondent avec les cabalistes, les Théosophes, les disciples de Paracelse. Quoi qu'il en soit, on trouve l'exposition de leurs doctrines dans la *Confessio Roseæ Crucis*, publiée en 1615 par J.-V. Andreæ, et dans quelques écrits de Robert Fludd. Les Rose-Croix se nommaient aussi *Illuminés*, *Immortels*, *Invisibles*. — Le nom de Rose-Croix s'est conservé dans la franc-maçonnerie; c'est le titre d'un des grades qui viennent au dessus de celui de maître.

ROSE-HILL, ville de la Nouvelle-Hollande. *Voy.* PARAMATTA.

ROSEMONDE, fille de Cunimond, roi des Gépides, que le roi lombard Alboin battit et mit à mort en 566, fut forcée d'épouser le vainqueur. Ce barbare l'ayant contrainte à boire dans le crâne de son père, dont Alboin se servait en guise de coupe, elle le fit tuer par Péridée, secrétaire d'Helmichild ou Almachilde, son amant (573), donna sa main à ce dernier, et s'enfuit avec lui à Ravenne. Bientôt elle voulut empoisonner ce 2e mari pour épouser l'exarque Longin; mais Helmichild la força de boire elle-même le poison. Le poëte italien Alfieri a fait de cette Rosemonde l'héroïne d'une de ses tragédies.

ROSEMONDE Clifford, maîtresse de H. II, r. d'Angleterre, qui pour la garantir des jalouses entreprises d'Éléonore de Guyenne, sa femme légitime, fit construire à Woodstock un asile mystérieux avec une sorte de labyrinthe : il eut d'elle deux fils. Elle mourut jeune, vers 1173; on croit qu'Éléonore, pendant une absence de Henri, s'était introduite à Woodstock et avait donné la mort à sa rivale. Addison a fait un opéra de *Rosemonde*; M. Briffaut a pris cette femme pour héroïne d'un poëme, et M. de Bonnechose d'une tragédie (1826).

ROSENAU, *Rosno-Banya* en hongrois, ville de Hongrie (Gœmœr), à 27 kil. N. E. de Gœmœr; 6,000 hab. Évêché; deux gymnases, lycée épiscopal. Forges, toiles, papier, vin, hydromel, cire. Eaux minérales. Fer, cuivre, cinabre, antimoine.

ROSENAU, *Rosnyo*, ville de Transylvanie, à 11 kil. S. O. de Kronstadt; 4,010 hab. Château sur un rocher; ruines du château de Culenburg.

ROSENBERG, bourg de Hongrie (Liptau), sur le Vag, à 6 kil. de San-Niklas; 2,200 hab. Collége de Piaristes. Cuivre, fer, papier. Eaux minérales.

ROSENHEIM, bourg de Bavière (Isar), sur l'Inn, à 58 kil. S. E. de Munich; 2,250 hab. Laiton, fil de fer; salines. Eau minérale, etc. Ruines.

ROSENMULLER (J.-Chrétien), grand anatomiste, né en 1771, près d'Hildburghausen, mort en 1820, professa l'anatomie et la chirurgie à l'université de Leipsick. Outre beaucoup d'articles dans des revues scientifiques, il a publié : *De ossibus fossilibus animalis cujusdam*, etc., Leipsick, 1794, in-4; *Organorum lacrymalium partiumque externarum oculi descriptio anatomica*, 1797, in-4: *Atlas anatomico-chirurgicum* (allemand et latin), Weimar, 1805-1812, 3 parties in-fol.; *Compendium anatomicum*, Weimar, 1819. — Théologien. *Voy.* le *Supplément*.

ROSES, ville d'Espagne. *Voy.* ROSAS.

ROSES (guerre des DEUX-), guerre civile qui désola l'Angleterre pendant le XVe siècle, eut pour cause la rivalité des maisons de Lancastre et d'York qui se disputaient le trône, et prit son nom de ce que les deux partis avaient chacun adopté une rose pour signe de ralliement; les partisans du duc d'York portaient une rose blanche, les Lancastre une rose rouge. La maison de Lancastre, issue du troisième fils d'Edouard III, Jean de Gand, duc de Lancastre, occupait le trône depuis que Henri de Lancastre (roi sous le nom de Henri IV) avait détrôné Richard II, fils du Prince-Noir et petit-fils d'Edouard III (1399). Elle avait déjà fourni trois rois à l'Angleterre, Henri IV, Henri V et Henri VI, lorsque la maison d'York fit valoir ses droits à la couronne. La maison d'York descendait d'Edmond de Langley, duc d'York, qui n'était que le 4e fils d'Edouard III, mais cette branche s'était alliée à la famille de Clarence, issue de Lionel, 2e fils du même Edouard III, et avait hérité de ses droits que le parlement avait sanctionnés en 1385. Richard d'York, qui était petit-fils d'Edmond, premier duc d'York, et qui av. pour mère Anne Mortimer, héritière de la maison de Clarence, leva le premier l'étendard de la révolte (1450). Il profita du mécontentement qu'excitait en Angleterre la perte successive de toutes les provinces de France, abandonnées par Henri VI. D'abord vainqueur à Saint-Albans (1455), et à Northampton (1460), Richard fut battu et tué à Wakefield (1460); mais son fils Edouard, soutenu par Warwick et par les comtés du sud, continua la lutte, marcha sur Londres, y fut proclamé roi sous le nom d'Edouard IV (mars 1461), remporta à Towton une victoire dans laquelle Henri VI fut fait prisonnier (1461), et confina ce prince à la Tour de Londres. Après une nouvelle lutte, dans laquelle les deux compétiteurs eurent successivement l'avantage, Edouard d'York resta définitivement possesseur du trône, et le transmit en mourant à ses enfants, qui furent placés sous la tutelle de leur oncle Richard, duc de Glocester. Celui-ci, après avoir fait périr ses neveux, se fit proclamer roi en 1483, sous le nom de Richard III; mais il se rendit tellement odieux qu'il excita un soulèvement général. Henri Tudor de Richmond, issu des Lancastre, vint l'attaquer, remporta sur lui la victoire de Bosworth, le tua de sa main et se plaça sur le trône (1485). Ce prince, connu dans l'histoire sous le nom de Henri VII, descendait des Lancastre par sa mère, et il épousa après sa victoire Elisabeth d'York, fille d'Edouard IV : il confondit ainsi les droits des deux maisons et mit fin à la guerre. *Voy.* HENRI VI, HENRI VII, ÉDOUARD IV, RICHARD III, etc.

ROSETTE, *Rachid* des Arabes, ville de la Basse-Égypte, ch.-l. d'une province, sur la branche occidentale du Nil (branche *Bolbitine* des anciens), à 9 kil. de son embouchure, au N. E. d'Alexandrie et

d'Aboukir, par 28° 8' long. E., 31° 25' lat. N.; la population varie de 9,000 à 20,000 hab. (on n'en comptait que 9,000 en 1819). Une barre dangereuse empêche les vaisseaux de remonter jusqu'à Rosette; aussi le commerce de cette ville est-il très déchu. Aux environs, ruines de *Bolbitinum*. — Rosette fut fondée en 870 par les Arabes près de *Bolbitine* et de *Metelis*. Les Français l'occupèrent en 1798. Les Anglais ont vainement essayé de la prendre en 1807. — On appelle *Inscription de Rosette* une célèbre inscription gravée sur une pierre, découverte à Rosette pendant l'expédition d'Égypte par les Français (1799); elle est en 3 langues (hiéroglyphique, égyptien vulgaire et grec), et date de l'an 193 av. J.-C., époque où Ptolémée V, dit *Epiphanes*, monta sur le trône; l'inscription rappelle tout ce qui s'est passé sous la minorité de ce prince. Ce monument (auj. à Londres) donna à Champollion la clef des hiéroglyphes. M. Letronne a publié en 1841 le *texte et la traduction littérale de l'inscription grecque*, avec un commentaire. Lepsius a trouvé en 1844, à *Philæ*, un 2e exemplaire de cette inscription.

ROSHEIM, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), au pied des Vosges, à 22 kil. S. O. de Strasbourg; 3,772 hab. Ce n'est qu'une longue rue. Bonneterie, forges. Fondée au XIIe siècle. Jadis ville libre et impériale; un incendie la détruisit en partie en 1835.

ROSIÈRES, ch.-l. de cant. (Somme), à 20 kil. N. E. de Montdidier; 2,350 hab.

ROSIÈRES-AUX-SALINES, ville du dép. de la Meurthe, à 15 kil. S. E. de Nancy; 2,500 hab. Haras royal (fondé en 1703).

ROSIERS, village du dép. de la Corrèze, à 24 kil. N. O. de Brives. Patrie de Clément VI.

ROSIERS (les), bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 15 kil. N. O. de Saumur, sur la Loire; 2,764 hab.

ROSIN (J.), *Rosinus*, *Roszfeld* en allemand, antiquaire, né à Eisenach en 1551, mort en 1626, d'abord professeur, puis prédicateur à la cathédrale de Naumbourg, a laissé *Antiquitatum romanarum corpus*, Bâle, 1583, in-f. (continué par Dempster), ouvrage très estimé; et a édité la chronique de W. Drechsler avec continuation depuis 1550; etc.

ROSKILD ou ROTHSCHILD, ville de Danemark (Seeland), à 35 kil. S. O. de Copenhague; 2,000 hab. Château royal, belle église. Eau-de-vie. — Ancienne résidence des rois de Danemark, et ancien évêché. Un traité de paix y fut signé entre le Danemark et la Suède, qui acquit la Scanie, 1658.

ROSLIN, ville d'Écosse (Edimbourg), à 9 kil. S. O. d'Édimbourg; chapelle gothique très curieuse, fondée en 1440 par Guillaume Sinclair, roi des Orcades. Aux environs de cette ville, les Écossais battirent 3 fois les Anglais en un même jour, 1302.

ROSMONDE. *Voy.* ROSEMONDE.

ROSNY, village du dép. de Seine-et-Oise, sur la Seine, à 7 kil. O. de Mantes; 750 hab. Beau château (où naquit Sully), acquis sous la restauration par la duch. de Berry.—Bourg du dép. de la Seine, entre Montreuil et Bondy, à 10 k. E. de Paris. Fort (1842).

ROSPIGLIOSI. *Voy.* CLÉMENT IX.

ROSPORDEN, ch.-l. de cant. (Finistère), à 18 kil. S. E. de Quimper; 900 hab.

ROSS, ville d'Angleterre (Hereford), sur la Wye, à 20 kil. S. E. d'Hereford; 3,800 hab. Belle église (d'où l'on a une vue délicieuse); bon cidre. Plus importante jadis. Pope a célébré, sous le nom de *l'Homme de Ross*, Jean Kyrle, riche habitant de cette ville, qui consacra sa fortune à des actes de bienfaisance.

ROSS, ville d'Irlande (Cork), sur une baie dite baie de Ross, à 40 kil. S. O. de Cork. Port presque ensablé. Jadis université célèbre. — Deux autres villes d'Irlande (Wexford), à côté l'une de l'autre, sont dites *Old-Ross* et *New-Ross*.

ROSS (comté de), en Écosse, entre ceux de Sutherland au N., d'Inverness au S., de Cromarty à l'E.; borné à l'O. par l'Océan: 140 kil. sur 8[...] 74,800 hab. (y compris ceux du comté de Cromarty). Ch.-l., Tain. Hautes montagnes, glaciers. Clim[at] froid, âpre. Pâturages, bétail; gibier, saumon [en] quantité. On a beaucoup amélioré le pays dans [ces] derniers temps. On y trouve quelques clans (ce[ux] de Ross, Fraser, Mackenzie, Macky, Macrae, M[un]roe) qui parlent encore le gaëlique.

ROSSANO, *Roscianum*, ville murée du roy. [de] Naples (Calabre Citérieure), à 6 kil. de la mer [Tyrrhé]nienne, à 45 kil. N. E. de Cosenza; 7,500 hab. [Ar]chevêché. Patrie du pape Jean XVII. Elle fut f[on]dée, dit-on, par les *Œnotrii* et restaurée par [les] Romains. Totila, roi des Goths, la colonisa.

ROSSBACH. *Voy.* ROSBACH.

ROSSI, illustre famille italienne, avait été lo[ng]temps à la tête du parti guelfe à Parme, lorsque [les] persécutions du cardinal Bertrand du Pouget, lé[gat] du pape, la forcèrent à se jeter dans les bras [des] Gibelins. Elle fut chassée de Parme, puis elle y [fut] rétablie par Jean, roi de Bohême (1333). Pierre [de] Rossi, qui s'était mis à la tête des siens, fut dé[pos]sédé par Mastino de la Scala; il alla prendre [du] service chez les Florentins, qui faisaient la gu[erre] à Mastino, prit Padoue (1337), et périt au siège [de] Monselice en 1338, sans avoir pu rentrer à Parm[e]; mais sa famille y fut rétablie peu de mois ap[rès].

ROSSI (Propertia DE), née en 1540 à Bologne, m[orte] en 1591, excellait dans la sculpture en miniatu[re]; elle sculpta la *Passion de Jésus-Christ* tout ent[ière] sur un noyau de pêche. Éprise d'un jeune hom[me] qui la dédaigna, elle voulut éterniser ses malh[eurs] dans un beau bas-relief en marbre qui repré[sente] *Joseph rejetant les offres de la femme de Putiph[ar]*.

ROSSI (Jérôme de), *Rubeus* ou *De Rubeis*, [né à] Ravenne en 1559, mort en 1607, partagea son t[emps] entre l'exercice de la médecine et les travaux l[itté]raires, et fut chargé par ses concitoyens d'une [mis]sion auprès de Clément VIII. On a de lui une [his]toire de Ravenne (*Historiæ Ravennates*, Ve[nise], 1772, in-fol.), un *Traité de la distillation*, etc.

ROSSI (Bastiano DE), dit *Ferreus*, en italien [In]*ferrigno*, Florentin, un des fondateurs de l'Aca[démie] de la Crusca, fut secrétaire de cette comp[agnie], donna plusieurs éditions du *Dictionnaire* [de la] *Crusca*, Venise, 1612 et 1613, et plusieurs [écrits] originaux; mais il est surtout connu par son a[nimo]sité contre le chef-d'œuvre du Tasse.

ROSSI (J.-Victor), qui se faisait appeler en [latin] latinisé *Janus Nicius Erythræus*, né à Ro[me en] 1577, mort en 1647, s'attacha à différents pré[lats], finalement au pape Alexandre VII. On a d[e lui], sous le titre d'*Eudemiæ* (1637), une satire d[irigée] contre la cour de Rome; *Pinacotheca virorum [illus]trium* (1643), ouvrage précieux de biographie[, des] *Discours* (en latin), des *Lettres*, des *Dialogues*.

ROSSI (J.-B.), linguiste, né en 1742 près d'[...], mort au commencement de ce siècle, enseig[na les] langues orientales à Parme, forma une riche [biblio]thèque de livres anciens et composa divers ou[vrages] de philologie, de bibliographie. Il écrivait p[arfaite]ment en hébreu. On a de lui: *Carmina exo[tica]* [en] chaldéen, samaritain, syriaque, arabe, rabbini[que]; *In nuptiis Ferdinandi I et Mariæ-Amaliæ ca[rmina] anatolico-polyglotta* (en 24 langues), Parme, [...]; *Annales hebraico-typographici*, 1795 et 1799. — On connaît encore sous le nom de Rossi plu[sieurs] artistes distingués: Antonio Rossi, un des pre[miers] peintres de l'école vénitienne du XVe siècle; — [Ma]thias Rossi, architecte, né à Rome en 1637, [qui] remplaça le Bernin comme architecte de Saint-P[ierre]; — Pascal de Rossi, dit *il Pasqualino*, né à Vi[cence] en 1641, qui excella, comme les Flamands, da[ns les] scènes de jeux, de concerts, etc.—*Voy.* le Su[pplément].

ROSSIENA, ville de la Russie d'Europe (V[...]

200 kil. N. O. de Vilna; résidence de l'évêque atholique de Samogitie; collége des Piaristes. Elle ait la capitale de l'ancienne Samogitie.

ROSSIGNOL (Antoine), maître des comptes, né 1590 à Alby, célèbre par son habileté en stéganographie, parvint à deviner toutes sortes de chiffres, et déchiffra, lors du siége de Réalmont (1626), lettre qu'écrivaient les assiégés à leurs frères de ontauban pour leur demander des munitions.

ROSSIGNOL, fameux maître d'écriture, mort en 736, fut employé du temps de la Régence à écrire billets de banque. On a beaucoup gravé d'après maître, qui fut le premier dans son art.

ROSSIGNOL (J.-Ant.), démagogue, né à Paris en 59, mort en 1802, était ouvrier orfèvre avant la olution. Il se dit un des vainqueurs de la Bastille, rang parmi les démagogues forcenés, fut employé comme lieutenant-général en Vendée sous Bi, et devint bientôt général en chef de l'armée des Côtes de La Rochelle; mais il ne montra de l'incapacité, se fit battre, et commit nombre atrocités et de concussions criantes. Destitué à verses reprises, il se fit toujours replacer par Robespierre; il perdit enfin tout commandement à la rte de son protecteur. Il se jeta dans le complot beuf, s'enfuit pendant le jugement, fut néanmoins acquitté, reparut sous le Directoire, qui nvoya contre Pichegru (1797), fut placé parmi suspects après le 18 brumaire, et transféré, s l'explosion de la machine infernale, à l'île Anjouan, où il mourut.

ROSSO (LE), connu sous le nom de *Maître Roux*, tre de Florence (1496-1541), se forma lui-même étudiant Michel-Ange et les anciens maîtres, surt le Parmesan. François I l'appela en France, et surintendant des travaux de Fontainebleau, la grande galerie fut construite sur ses dessins, mbellie par ses peintures. François I le nomma noine de la Sainte-Chapelle. Il accusa injustet de vol son ami Pellegrino, et s'empoisonna d l'innocence de celui-ci eut été reconnue. Il a grandiose, de la couleur, mais trop peu de vérité dans l'imitation de la nature. Il était très jaloux Primatice, qui, à son tour, a fait détruire beaucoup de ses fresques. Le Musée du Louvre a de un *Christ au tombeau*, etc.

ROSTAING (Just-Ant.-Marie-Germain DE), général français, né près de Montbrison en 1740, mort 1828, fit la campagne de 1760 en Allemagne, le maréchal de Broglie, se distingua à la prise la Martinique et à l'attaque de Sainte-Lucie, fit guerre d'Amérique, rendit des services lors de la d'York, et obtint en récompense le grade de échal de camp. Il vint comme député du Forez Assemblée Constituante, et peu après fut fait tenant-général.

ROSTAMIDES (dynastie des), dynastie arabe qui dait les côtes maritimes de l'Afrique, depuis s jusqu'au détroit de Gibraltar, fut détruite au mencement du Xe siècle par le mahadi Aboul-m-Mohammed-Ben-Abdallah, en même temps celle des Aglabites.

ROSTAN ou ROSTAM. *Voy.* ROUSTAM.

ROSTOCK, ville du grand-duché de Mecklemburg-Schwérin, sur la Warnow, à 16 kil. de son mbouchure, dans la mer Baltique, à 65 kil. N. E. Schwérin; 19,000 hab. Citadelle, château. Université, bibliothèque, cabinet de médailles, muséum, in botanique, etc. Industrie active (drap, frise, toile, amidon, vinaigre, eau-de-vie de grains, s, etc.). Grand commerce.—Rostock n'était qu'un ge de pêcheurs en 329. Aux XIIIe et XIVe siècles, fut une seigneurie, puis une des villes de la se les plus florissantes; longtemps elle a eu de nds priviléges commerciaux. Blücher y est né, l'on y voit sa statue sur la place Blücher.

ROSTOPCHIN (Théod., comte), général russe, né en 1765, mort en 1826, était gouverneur de Moscou en 1812. A l'approche des Français, il incendia la ville afin de ne laisser aucune ressource à l'ennemi; il se démit de ses fonctions en 1814. On le vit huit ans à Paris (1817-25). Il publia dans cette ville en 1823 *la Vérité sur l'incendie de Moscou.*

ROSTOV, ville de la Russie d'Europe (Iaroslav), sur le bord N. O. du lac Néro, à 62 kil. S. O. d'Iaroslav; 5,000 hab. Archevêché. Cathédrale, palais archiépiscopal. Toiles, vermillon, vitriol, etc. Commerce, surtout de légumes, très abondants aux environs. — Ville très ancienne; longtemps capitale d'un petit état tchoude indépendant; elle fut prise et presque anéantie par les Tartares en 1237; cependant elle conserva son indépendance jusqu'en 1328, époque à laquelle elle fut réunie à la Russie par le grand-duc Ivan Danilovitch.

ROSTOV ou SAINT-DIMITRIIA, ville de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), sur le Don, à 44 kil. S. O. de Novo-Tcherkask; 9,000 hab. Port, citadelle, chantier de construction. Grand commerce.

ROSTRENEN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 35 kil. S. O. de Guingamp; 1,141 hab.

ROSWEIDE (Héribert), savant jésuite, né à Utrecht en 1569, mort en 1629, enseigna la philosophie et la théologie à Douay et à Anvers. On a de lui une édition de saint Paulin; une *Histoire des vies des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-fol.; *Fasti sanctorum* (1607), ouvr. refait par les Bollandistes.

ROSWITH. *Voy.* HROSVITA.

ROTA, ville d'Espagne (Séville), sur l'Océan, vis-à-vis de Cadix, à 24 kil. N. O. de Port-Ste-Marie; 8,000 hab. Vins renommés.

ROTA (Bernardin), poëte italien, né à Naples en 1509, mort en 1575, avait été quelque temps militaire. Il mourut du regret que lui causa la perte de sa femme. Il a laissé des *élégies*, *sylves*, *épigrammes*, *sonnets*, *éVglogues marines:* celles-ci lui ont valu le titre de créateur du genre *piscatoresque* et l'ont sauvé de l'oubli. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Mazio, Naples, 1726, 2 v. in-8.

ROTE, juridiction établie à Rome, au commencement du XIVe siècle, par le pape Jean XXII, pour juger des matières bénéficiales dans tous les pays catholiques. Ce tribunal est composé de 11 docteurs ecclésiastiques nommés *auditeurs de la rote* ou *chapelains du pape*, et pris entre les quatre nations d'Italie, de France, d'Espagne et d'Allemagne. Le mot *rote*, qui dérive de *rota*, roue, a été appliqué à ce tribunal, selon les uns, parce que les affaires passent devant ces juges à tour de rôle, et, selon d'autres, parce qu'ils s'assoient en cercle, ou que le pavé de la salle où ils se réunissent représente une mosaïque en forme de cercle.

ROTELLO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 11 kil. S. E. de Larino; 1,800 hab. Bâtie, à ce qu'on croit, avec des matériaux provenant des ruines de *Cliternium* et de *Teanum Apulum*.

ROTH, ville de Bavière (Rezat), à 16 kil. N. E. de Pleinfeld; 2,200 hab. Château. Patrie de J.-M. Gesner le philologue.

ROTHARIS, duc de Brescia, puis roi des Lombards (636-52), dut le trône au choix de Gondeberge, fille d'Arioald, qui l'épousa, conquit Gênes et la Ligurie, plus quelques parties du Frioul restées aux Grecs, publia le célèbre code lombard (643), et laissa le trône à son fils Rodoald.

ROTHELIN (Ch. d'ORLÉANS DE), abbé, descendant du brave Dunois, né à Paris en 1691, mort en 1744, entra dans les ordres, devint l'ami du cardinal de Polignac, qu'il suivit en Italie, forma une belle collection de médailles, fut membre de l'Académie Française (1728), de celle des Inscriptions (1732), et laissa quelques opuscules. Il se faisait remarquer par son goût. Le cardinal de Polignac lui avait

laissé en mourant le manuscrit de l'Anti-Lucrèce; Rothelin le révisa avec soin; mais sentant sa fin approcher, il le transmit à Lebeau, qui le publia.

ROTHENBERG. Voy. ROUGEMONT.

ROTHENBOURG, nom de plusieurs villes d'Allemagne, entre autres : 1° en Hesse-Cassel, sur la Fulde, à 35 kil. S. E. de Cassel; 3,150 hab. Toiles, tanneries. Commerce; — 2° en Bavière (Rezat), sur la Tauber, à 30 kil. N. O. d'Anspach; 5,600 hab. Draps. Jadis ville libre; — 3° dans le roy. de Wurtemberg (Forêt-Noire), à 11 kil. S. O. de Tubingen, sur le Neckar; 5,500 hab. Siége d'un vicariat-général catholique.

ROTHENBOURG (Fréd.-Rod., comte de), général prussien (1710-51), né au château de Netkau, servit l'Espagne, et eut part à la prise d'Oran, puis fit dans les armées françaises, sous Berwick et sous le maréchal d'Asfeld, les campagnes de 1733 et 34, entra enfin au service de Frédéric II (1740), qui le fit général-major, se signala aux batailles de Chotusitz, Hohenfriedberg, Sorr, fut chargé de poursuivre le prince Charles de Lorraine, et mourut à Pyrmont.

ROTHERHAM, ville d'Angleterre (York), à 10 kil. N. E. de Sheffield; 10,417 hab. Beau pont, belles églises gothiques. Grandes forges. Houille.

ROTHERHITE, village d'Angleterre (Surrey), sur la rive mérid. de la Tamise, tout près de Londres, à 2 kil. du pont de Londres; 12,875 hab. Onze chantiers de construction, etc. Tombeau de Ly-bou, prince des îles Pelew, qui mourut à Londres en 1784. C'est devant Rotherhite que l'on a creusé le célèbre tunnel sous la Tamise.

ROTHERTHURM, défilé de Transylvanie, dans les monts Carpathes et sur les frontières de la Valachie, à 20 kil. S. E. de Hermanstadt; il est traversé par l'Aluta. Château-fort, lazaret.

ROTHESAY. Voy. ROTHSAY.

ROTHIÈRE (LA), village du dép. de l'Aube, à 15 kil. N. O. de Bar-sur-Aube; 200 hab. Combat acharné entre Napoléon et les alliés, 31 janvier 1814.

ROTHOUMA (île), en Polynésie, par 177° long. E., 12° 30' lat. S.; 32 kil. de tour; 4,000 hab. Ignames de petite espèce, patates, bananes, etc. Les indigènes sont assez semblables à ceux de Tonga, mais les femmes y sont moins belles.

ROTHSAY ou ROTHESAY, bourg d'Écosse (Bute): dans l'île de Bute, côte N. E., sur une grande baie, à 31 kil. O. de Glasgow; 5,000 hab. Pêche très active. — Jadis ville considérable, et résidence des anciens rois d'Écosse. En 1398, David, comte de Carrick et fils aîné du roi d'Écosse Robert III, fut créé par son père duc de Rothsay. — Il existe encore auj. des descendants de la maison de Rothsay.

ROTHSCHEN-SALM, ville de Russie (Finlande), sur une île, à l'embouchure de la Kymmène, dans le golfe de Finlande, à 15 kil. S. O. de Friedrichshamn. Beau port, deux forts, chantiers, casernes pour 14,000 hommes. Victoire navale des Suédois sur les Russes en 1790.

ROTHSCHILD, v. de Danemark. Voy. ROESKILD.

ROTHSCHILD (Mayer-Anselme), fondateur d'une célèbre maison de banque, né en 1743 à Francfort-sur-le-Mein, d'une famille israélite, mort en 1812, resta orphelin à 11 ans, entra jeune chez un banquier de Hanovre, amassa un petit capital avec lequel il alla s'établir à Francfort, gagna par sa probité la confiance générale, fut dès 1801 nommé par le landgrave de Hesse agent de sa cour, sauva, au péril même de sa fortune, les biens de ce prince lorsqu'il fut obligé de quitter ses états en 1806, et gagna par cette belle conduite la confiance de toutes les têtes couronnées, fut appelé par le grand-duc de Francfort (Ch. de Dalberg) à faire partie du Collége électoral de Francfort, se mit en relation d'affaires avec presque toutes les cours de l'Europe, et vit en peu d'années sa maison prendre le plus grand essor. — Il laissa 10 enfants, dont 5 fils, qui, continuant sa maison, en firent le premier établissement de banque de l'Europe, et fondèrent dans les principales villes de nouveaux comptoirs. L'aîné, Anselme, 1772-1855, fut le chef de la maison de Francfort; Salomon, 1774-1855, de la maison de Vienne; Nathan, né en 1777, mort en 1836, alla s'établir à Manchester, puis à Londres (c'est lui qui, dans les dernières années de la guerre continentale, avança aux Anglais les fonds nécessaires pour continuer leurs armements); Charles, né en 1788, s'établit à Naples; James, né en 1792, à Paris. Bien que disséminés ainsi sur des points fort éloignés, les frères Rothschild forment une seule maison. C'est surtout à leur union et à leur réputation de loyauté que ces frères doivent la prospérité extraordinaire et toujours croissante de leur établissement : aussi ont-ils pris pour devise : *concordia*, *industria*, *integritas*. L'empereur d'Autriche a, dès 1815, anobli tous les membres de cette famille, et leur a conféré le titre de baron.

ROTHWEIL ou ROTTWEIL, *Aræ Flaviæ*, *Rotovilla* en latin moderne, ville murée du Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le Neckar, à 56 kil. S. O. de Tubingue; 3,400 hab. Établissement d'instruction, etc. — Jadis ville impériale. Prise en 1643 par les Français; le maréchal Guébriant fut blessé mortellement à ce siége.

ROTOMAGUS, ville de la Gaule, dans la Lyonnaise 2ᵉ, chez les *Véliocasses*, est auj. ROUEN.

ROTONDO (mont), la plus haute mont. de la Corse, à 12 kil. S. O. de Corte, par 42° 13' lat. N. et 6° 43' long. E.; 2,834 mètres de haut.

ROTOUMA. Voy. ROTHOUMA.

ROTROU (J. DE), poëte dramatique, né à Dreux en 1609, mort en 1650, était lieutenant civil et criminel de Dreux, et partageait son temps entre Paris et cette ville; ayant appris à Paris qu'une maladie épidémique ravageait la ville de Dreux, il courut pour donner ses soins aux habitants, et fut enlevé en 3 jours. On a de lui 23 pièces (trag. ou com.): *Antigone*, *Bélisaire*, *les Captifs*, *les Ménechmes*, *les Sosies*, *S. Genest*, *Hercule*, etc. *Venceslas* et *Chosroès* sont les meilleures. Corneille l'app. son père, parce que Rotrou était connu avant lui et qu'il en avait reçu de bons offices. Cependant *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Héraclius*, *Rodogune*, avaient paru avant le chef-d'œuvre de Rotrou, *Venceslas*, qui ne fut joué qu'en 1647. La diction de Rotrou est lourde, peu harmonieuse; sa composition est faible, ses situations en général sentent plus le roman que la tragédie. Cependant, si on le compare à Mairet et à Jodelle, il était en progrès. La meilleure édition des Œuvres de Rotrou est celle de Paris, 1820-1822, 5 vol. in-8.

ROTTECK (Charles DE), historien et homme d'état, né en 1775 à Fribourg en Brisgau (Bade), mort en 1840, fut professeur d'histoire à l'université de Fribourg dès 1798, voyagea pour agrandir ses connaissances, publia à son retour plusieurs ouvrages remarquables par leur tendance libérale, fut nommé conseiller du grand-duc de Bade en 1806, puis professeur de droit et d'économie politique à Fribourg, fut élu en 1819 député de l'université à la première chambre de Bade, devint vice-président de cette assemblée, défendit avec ardeur les libertés publiques (surtout la liberté de la presse) à la tribune et dans le journal *le Libéral* (*der Freisinnige*); mais finit par alarmer l'autorité et vit en 1831 supprimer son journal et son cours. Les principaux ouvrages de Rotteck sont : *Histoire générale*, Fribourg, 9 vol., 1813-27; *Histoire générale du monde*, 4 vol., Stuttgardt, 1830-34 (en allem.).

ROTTENBOURG, ville du Wurtemberg. Voy. ROTHENBOURG.

ROTTERDAM, *Roterodamum* en latin moderne

ville du roy. de Hollande (Hollande mérid.), sur la rive droite de la Meuse et sur la Rotter (petit ruisseau qui s'y jette dans la Meuse, et qui donne son nom à la ville), à 22 kil. S. de La Haye; 80,000 hab. C'est la plus grande du roy. après Amsterdam. Port, profonds et nombreux canaux, bassins superbes (les vaisseaux arrivent au milieu de la ville). Bourse, amirauté, palais de la Compagnie des Indes, église Saint-Laurent, hôpital des vieillards. Société batave des sciences exactes et expérimentales; école latine, etc. Consulat de France. Commerce de lin, garance, vin de Bordeaux. Patrie d'Erasme, de Corn. Tromp. — L'importance de Retterdam date du XIIIe siècle; elle fut prise par les Flamands en 1297, par Brederode en 1488, par les Français en 1794; elle souffrit beaucoup des maux de la guerre pendant la révolution, et des inondations de la Meuse en 1775 et 1825.

ROTTI ou ROTTA, une des îles de la Sonde, au S. O. de celle de Timor, par 120° 50' long. E., 11° 5' lat. S.: 67 kil. sur 26. Sol fertile; commerce.

ROTTO, village des États sardes (Novare), à 8 kil. S. E. de Verceil, à 2 kil. de la Sesia, occupe la place des anciens *Campi Raudii*, où Marius anéantit les Cimbres, l'an 101 av. J.-C.

ROTTWEIL. *Voy.* ROTHWEIL.

ROUAD, *Aradus* des anciens, petite île de la Turquie d'Asie, dans la Méditerranée, sur la côte de Syrie, au S. O., et près de Tortosa.

ROUBAIX, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. N. E. de Lille, sur le canal de son nom; 18,817 hab. Manufactures et fabriques nombreuses. Étoffes de laine, printanières. Commerce; 4 grandes foires.

ROUBAUD (P.-Jos.-André), prêtre d'Avignon, né en 1730, mort en 1792, se distingua comme économiste et grammairien, fut exilé en 1775 pour avoir censuré les abus avec trop de hardiesse, fut rappelé l'année suivante par Necker, et obtint une pension de 3,000 fr. sur les économats. Il a publié, entre autres ouvrages: *Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1770-75, 15 vol. in-12 ou 5 vol. in-4; *Nouveaux synonymes français*, Paris, 1785 et 1796, 4 vol. in-8. Cet ouvrage estimé se place à côté de ceux de Girard, de Beauzée, sur le même sujet.

ROUCHER (J.-Ant.), poëte, né en 1745 à Montpellier, s'était déjà fait connaître avantageusement lorsqu'il fut nommé par Turgot receveur des gabelles à Montfort-l'Amaury, espèce de sinécure qui lui permettait de se livrer à son goût pour les lettres. Il voulut s'opposer aux excès de la révolution, et fut condamné à mort pendant la Terreur; m. avec courage le 7 thermidor (25 juillet 1794). On a de Roucher *les Mois*, poëme en 12 chants (Paris, 1779, 2 vol. in-4 ou 4 vol. petit in-12), une traduction de *la Richesse des nations* de Smith (Paris, 1790, 4 vol. in-8), et divers morceaux en vers et en prose (*Mémoires*, *Lettres*, etc.). Ses *Mois* eurent beaucoup de vogue dans l'origine, et tombèrent depuis dans un oubli qu'ils ne méritaient pas complétement. La Harpe les a injustement dépréciés.

ROUDAH, île de la Basse-Egypte (Djizeh), dans le Nil, vis-à-vis de Fostât. A l'extrémité S. O. de cette île était le fameux nilomètre des anciens Egyptiens. Salpêtrière établie en 1815 par ordre de Mehemet-Ali.

ROUDBAR, ville forte de Perse (Ghilan), à 60 kil. S. O. de Recht et près de Kasbin, sur le Kizil-Ouzen, était la résidence de Kya-Buzurk-omid, chef des Assassins. — Ville de l'Afghanistan (Sedjestan), …i. à 110 kil. S. E. de Djelalabad.

ROUELLE (G.-Fr.), né au b. de Mathieu, près de Caen en 1703, mort en 1770, s'établit pharmacien à Paris, y fit des cours de chimie qui furent très suivis, devint en 1742 professeur de chimie au Jardin royal des Plantes, en 1744 membre adjoint de l'Académie des Sciences. Rouelle forma Macquer, Darcet, Sage, Cadet, etc. C'est un des hommes qui ont fait faire en France le plus de progrès à la chimie; malheureusement il écrivait peu, et souvent ses auditeurs s'appropriaient ses découvertes. On lui doit surtout de précieuses recherches sur les sels. — Hilaire-Marie Rouelle, son frère et son élève (1718-79), fut aussi un savant chimiste, fit des découvertes, écrivit des *Mémoires* et un *Tableau de l'analyse chimique*, 1774, et devint démonstrateur au Jardin du Roi.

ROUEN, *Rothomagus*, *Rotomagus*, *Rudomum*, ch.-l. du dép. de la Seine-Inférieure, sur la rive droite de la Seine (avec un faub. sur la rive gauche), à 136 k. N. O. de Paris; 100,265 h. Archevêché, cour imp., hôtel des monnaies. Beau port (la marée s'y fait sentir et les petits navires peuvent y mouiller). Beau pont de pierre (rempla;ant un pont de bateaux qui s'élevait et s'abaissait avec la marée), pont suspendu, cathédrale magnifique (dont la flèche a été détruite par la foudre en 1822, et depuis reconstruite en fer, et où se voyait une cloche de 20,000 kilog., dite Georges d'Amboise, faite en 1501, par ordre du cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen, cassée en 1786); belle église de Saint-Ouen; halle aux toiles, palais-de-justice, hôtel-de-ville, vaste hôtel-dieu, théâtre, superbes boulevards. Plusieurs faubourgs: ceux de Bouvreuil et de Beauvoisine au N., de Saint-Hilaire au N. E., de Martinville à l'E., d'Eauplet au S. E., de St-Sever au S. (sur la r. g. de la Seine). Beaux quais, quelq. belles rues: r. Napoléon, r. de Crosne, etc. La v. est encaissée entre plus. collines (Ste-Catherine, mont Riboudet, etc.) et traversée par 3 petites riv. (l'Aubec, le Robec, la Renelle), ce qui la rend fort humide. Environs charmants. — Fac. de théologie, éc. secondaire de médec., école prép. aux facultés; lycée; école d'hydrographie. Acad. des scienc., belles-lett. et arts; sociétés de comm., d'agric., d'émulation, etc. Bibliothèque, jardin botanique, musée. Chemin de fer, allant de Rouen à Paris et au Hâvre. Grande industrie: nombreuses filatures de coton; tissus, toiles dites *rouenneries*; raffineries de sucre, teintureries, quincaillerie, tanneries, brasseries, fonderies de métaux, orfévrerie. Commerce très actif et très important (surtout le commerce intérieur avec Paris et avec la Normandie entière, etc.; cabotage et commerce colonial). Chambre de commerce, banque. Trois foires de 15 jours (20 février, 20 juin, 23 octobre). — Rouen, au temps des Romains, fut le chef-lieu des *Veliocasses*, puis la métropole de la 2e Lyonnaise; elle fut station normande dès le IXe siècle. Les ducs de Normandie l'ayant choisie dès lors pour résidence, elle devint de bonne heure une grande ville. Du reste, elle suivit le sort de la Normandie. Philippe-Auguste l'ayant prise sur les Anglais en 1204, elle n'a cessé d'appartenir à la France que de 1419 (époque à laquelle Henri V, roi d'Angleterre, y fit son entrée, après un siége célèbre) jusqu'à 1450 (où elle revint à Charles VII avec le reste de la Normandie). Dans l'intervalle avait eu lieu à Rouen le procès et la mort de Jeanne d'Arc (1431). Le siége de Rouen en 1562 fut un des actes principaux de la 1re guerre civile religieuse du calvinisme: le roi de Navarre, Ant. de Bourbon, y fut blessé à mort. Henri IV l'assiégea en 1591, mais ne put la prendre. Il y tint en 1596 une célèbre assemblée de Notables. — Rouen avait jadis un parlement. L'archevêché de cette ville, fondé en 260, a compté parmi ses titulaires saint Mellon, saint Romain, saint Ouen, les deux cardinaux d'Amboise, François et Charles de Bourbon (le roi des Ligueurs), François de Joyeuse, Fr. de Harlay et le cardinal Cambacérès. Rouen est la patrie des deux Corneille, de Fontenelle, Pradon, Daniel, Bochart, Basnage, Brumoy, Sanadon, J. Jouvenet; de la Champmêlé, Mme du Boccage, Mme Leprince de Beaumont, de Boïel-

dieu, etc. — L'arr. de Rouen a 15 cant. (Boos, Buchy, Clères, Darnetal, Duclair, Elbeuf, Grand-Couronne, Maromme, Pavilly, plus Rouen, qui compte pour 6), 155 comm. et 238,805 hab.

ROUERGUE, *Ruteni*, anc. prov. de la Guyenne, à l'extrémité N. O. du grand-gouv. de Guyenne et Gascogne, était de trois côtés limitée par le Languedoc, et tenait par le quatrième (au N. O.) à l'Auvergne et au Quercy : au S. E. s'étendaient les Cévennes. Le Rouergue était divisé en trois parties (Comté, Haute-Marche, Basse-Marche). Places principales : dans le Comté, Rhodez, Saint-Geniez, Entraigues ; dans la Haute-Marche, Milhau, Sainte-Affrique ; dans la Basse-Marche, Villefranche, Saint-Antonin, Najac, Sauveterre. Il forme auj. le département de l'Aveyron. — Le Rouergue, compris dans la 1re Aquitaine, suivit le sort de cette contrée, et fut longtemps un comté particulier ; ce comté passa de bonne heure à une branche des comtes de Toulouse : celle-ci s'éteignit en 1066, et les comtes de Toulouse en héritèrent. Mais un de ces comtes, Alphonse I, ayant besoin d'argent pour une croisade en Terre-Sainte, engagea d'abord et puis vendit le comté de Rhodez (un tiers du Rouergue) à Richard, comte de Carlat et de Lodève (1147). Celui-ci devint la souche de la maison de Rhodez, qui s'éteignit dans les mâles en 1302, et dont l'héritière (Cécile) épousa Bernard VI d'Armagnac. Par ce mariage, le comté de Rhodez passa à la maison d'Armagnac. Le Rouergue fut réuni par Henri IV (1589).

ROUFFACH, *Aquæ Rubeæ*, ch.-l. de canton (Haut-Rhin), à 13 kil. S. de Colmar, sur la Lauch et l'Ombach ; 3,979 hab. Tissus de coton. Aux env., château d'Isenbourg, résidence de plusieurs rois mérovingiens. — Jadis ville impériale. Prise et pillée vers 1105 par Henri V, contre lequel elle s'était révoltée. Rouffach souffrit beaucoup pendant les guerres du XVIIe siècle. Les Impériaux la prirent en 1635 et Turenne en 1675.

ROUFIA, l'anc. *Alphée*, riv. de Grèce (Arcadie, Elide), tombe dans le golfe d'Arcadie après un cours de 130 kil. *Voy.* ALPHÉE.

ROUGE (mer) ou GOLFE ARABIQUE, *Arabicus sinus* (et non *Erythræum mare*) des anciens, grand golfe situé entre l'Egypte et l'Abyssinie, à l'O., et l'Arabie à l'E. et au N., est séparé de la Méditerranée par l'isthme de Suez, et s'unit, au S., par le détroit de Bab-el-Mandeb à la mer des Indes. Vers l'extrémité N., elle se partage en deux golfes, celui de Suez à l'O., celui d'Akaba à l'E. Longueur, 2,600 kil. ; largeur moyenne, 240 kil. Peu d'îles ; nul fleuve important ne s'y jette. La mer Rouge fut, sous les Ptolémées et les Romains, la grande voie du commerce. Elle tire son nom de la couleur de ses eaux.

ROUGE (RIVIÈRE-), *Red-River* en anglais, dite aussi *Natchicoches*, grande riv. de l'Amérique du Nord, sort de la Sierra-del-Sacramento, dans le Nouveau-Mexique, coule au S. E., à l'E., au S., au S. E., sépare l'état d'Arkansas (aux Etats-Unis) de celui du Texas, reçoit la False-Washitta, la Bleue, la Petite-Rivière-du-Sud, la Cagamichi, etc., entre dans la Louisiane, et tombe dans le Mississipi, non loin de son embouchure. Cours, 2,350 k. Navigation difficile.

ROUGE (RIVIÈRE-), dite aussi *Neyracka*, riv. de l'Amérique du Nord, affluent de l'Arkansas, traverse le Nouveau-Mexique de l'O. à l'E. Cours, 400 kil. — Une 3e *Rivière-Rouge*, dans l'Amérique anglaise, n'est autre qu'un affluent de l'Assiniboine.

ROUGÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 9 kil. N. O. de Châteaubriant ; 2,100 hab. Mine de fer.

ROUGEMONT, ch.-l. de cant. (Doubs), à 13 kil. N. de Baume-les-Dames ; 1,453 hab. Forges, hauts-fourneaux. Aux env., fer. — Il y a un autre Rougemont (en all. *Rothenberg*) dans le Haut-Rhin, arr. de Belfort, cant. de Massevaux (restes d'une ville qui existait au XIVe siècle : 2 châteaux ruinés, l'un à la cime, l'autre au pied du mont Voisin) ; — et un autre en Suisse (Vaud), à 45 kil. de Lausanne.

ROUGET DE L'ISLE (Joseph), auteur de la *Marseillaise*, né en 1760 à Lons-le-Saulnier, mort en 1836 à Choisy-le-Roi, était officier de génie en 1789 ; il adopta avec enthousiasme les idées nouvelles. Se trouvant, en 1792, en garnison à Strasbourg, il composa en une seule nuit les paroles et la musique de l'hymne célèbre auquel il doit sa réputation. Ce chant, composé pour la musique de la ville, qui accompagnait les volontaires marchant à la défense du pays, devint bientôt national et fit le tour de la France. Les volontaires marseillais le répétaient en marchant contre les Tuileries à la journée du 10 août ; c'est ce qui l'a fait appeler la *Marseillaise*. Rouget de l'Isle combattit sous Hoche en Vendée, et fut blessé à Quiberon. Napoléon ne fit rien pour lui. Après la révolution de juillet, il reçut du roi une pension. On a de Rouget de l'Isle, outre la *Marseillaise*, quelques pièces de vers (*odes*, *idylles*, *essais*) publiées en 1797, et la musique de cinquante *Chants français* (de divers auteurs), 1825.

ROUILLAC, ch.-l. de cant. (Charente), à 22 kil. N. O. d'Angoulême ; 1,470 hab.

ROUILLÉ (Ant.-L.), comte de Jouy, né en 1689, mort en 1761, fut conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes (1717), intendant du commerce (1725), directeur de la librairie, puis ministre de la marine (1749), des affaires étrangères (1754), grand-maître des postes (1757). Il était depuis 1751 membre honoraire de l'Académie des Sciences. Il se fit remarquer aux affaires par ses vues patriotiques. — Un de ses parents, Rouillé du Coudray (1652-1729), était directeur des finances. Il protégea J.-B. Rousseau, qui lui adressa une de ses odes.

ROUILLÉ DU MESLAY, de la même famille, conseiller honoraire au parlement de Paris, laissa en mourant (1715) une somme de 125,000 livres à l'Académie des Sciences, pour en employer le revenu à récompenser des découvertes ou recherches mathématiques.

ROUJAN, ch.-l. de cant. (Hérault), à 19 kil. N. E. de Béziers ; 1,420 hab. Houille, huile de pétrole.

ROUJOUX (le baron de), né en 1779 à Landerneau, mort à Paris en 1836, servit d'abord avec distinction, devint, en 1806, sous-préfet de Dôle ; en 1812, préfet du Ter (Catalogne), rentra dans la vie privée à la Restauration, et se livra à des travaux littéraires. On lui doit la traduction de l'*Histoire d'Angleterre de Lingard*, 12 vol. in-8, 1825, et années suivantes ; une *Histoire des rois et ducs de Bretagne*, 1828. 4 v. in-8 ; *Dict. franç.-ital.*, 1826, etc.

ROULANS-L'EGLISE, ch.-l. de cant. (Doubs), à 12 kil. S. O. de Baume-les-Dames ; 650 hab.

ROULERS, v. de Belgique. *Voy.* ROUSSELAER.

ROUM. *Voy.* KONIEH et SIVAS.

ROUMÉLIE, ROMÉLIE ou ROMANIE, *Roum-Ily* des Turcs (c.-à-d. *pays des Romains*). On désigne sous ce nom, soit une région, soit un pachalik de l'empire turc, dont on fait singulièrement varier les limites. Comme région, la Roumélie correspond, tantôt à l'ancienne Thrace méridionale (au sud de l'Hémus), tantôt à cette même Thrace agrandie de la Macédoine et de la Thessalie, et même de l'Albanie. Comme pachalik ou eyalet, elle comprend les livahs de Janina, Salonique, Trikala, Scutari, Ochrida, Avlone, Ghiustendil, Il-Bassan, Perzerin ou Prisrend, Dukagin, Ouskoup, Delvino, Velitschterin, la Cavale, Kruchewatz. Le livah de Gallipoli, compris géographiquement dans ce pachalik, ne lui appartient pourtant pas administrativement et fait partie de l'eyalet des îles. Quelquefois on ajoute aux livahs ci-dessus nommés ceux de Silistrie, Widdin et Routchouk qui sont en Bosnie et en Bulgarie. Ch.-l., Sophia et Monastir ; 3,000,000 d'h. Sol montueux ; petit Balkan à l'E., Despoto-dagh au milieu. Riv., la Maritza, le Vardari et trois Kara

sou. Au sud, dans l'Archipel, s'avancent les deux presqu'îles de Gallipoli et de l'ancienne Chalcidique (cette dernière subdivisée en 3 petites péninsules, Athos, Toron et Cassandre, qui forment les golfes de Paros, Orfano et Salonique). Climat doux et salubre. Sol fertile, excellents pâturages. — Pour l'histoire de ce pays, Voy. THRACE, MACÉDOINE, etc.

ROUMOIS, anc. petit pays de France (Normandie), compris auj. dans les dép. de la Seine-Inférieure et de l'Eure, tirait son nom de la ville de Rouen, qui pourtant n'en faisait point partie, et avait Quillebeuf pour endroit principal.

ROUMYAH, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), ch.-l. de livah, sur le lac de Roumyah, rive S., à 150 kil. S. de Bagdad; 400 maisons.

ROURE (DU), maison du Viennois. Voy. DU ROURE.

ROURIK. Voy. RURIK.

ROUSAY, une des Orcades. Voy. ORCADES.

ROUSKOINAN, ville de la Turquie. Voy. KÉCHAN.

ROUSSE (CROIX-), faub. de Lyon. V. CROIX-ROUSSE.

ROUSSE (L'ILE), ville de France. Voy. ILE-ROUSSE (l').

ROUSSEAU (J.-B.), poëte lyrique, né à Paris en 1671, était fils d'un cordonnier, et eut, dit-on, le tort de rougir de cette humble origine. Son père lui fit donner une excellente éducation littéraire, et le jeune homme promit de bonne heure un grand poëte: Boileau lui-même ne dédaigna pas de lui donner des conseils dans sa jeunesse. Il se vit dès l'âge de 20 ans recherché par les personnes du plus haut rang, accompagna le maréchal de Tallard à Londres en qualité de secrétaire, et vécut ensuite comme ami chez Rouillé du Coudray, directeur des finances. Il réussissait également dans l'épigramme et dans l'ode; mais il s'attira le mépris public en jouant un double rôle, celui de poëte religieux dans ses odes, et de poëte licencieux dans ses épigrammes. J.-B. Rousseau s'essaya aussi sur la scène et donna quelques comédies (le Café, le Flatteur, le Capricieux), mais il eut peu de succès en ce genre. Accusant de ses revers dramatiques plusieurs gens de lettres qui se réunissaient au café Laurent (La Motte, Crébillon, Saurin, etc.), il lança contre eux quelques couplets satiriques; ces couplets furent bientôt suivis d'une suite d'autres remplis d'infâmes calomnies; on les lui imputa; de son côté, il accusa Saurin d'en être l'auteur, et, pour le prouver, suborna, dit-on, des témoins: il fut banni à perpétuité par arrêt du parlement (1712). Il se retira en Suisse, où il reçut un bon accueil du comte du Luc, ambassadeur de France; il accompagna plus tard ce seigneur à Vienne, où il obtint la protection du prince Eugène, et se fixa enfin à Bruxelles. Il eut dans cette dernière ville avec Voltaire une entrevue, d'où les deux poëtes sortirent ennemis jurés. On offrit à J.-B. Rousseau, en 1716, des lettres de rappel; mais il ne voulut point en profiter, parce qu'on lui devait, disait-il, non pas une grâce, mais une réhabilitation. Il fit en 1738 un voy. incognito à Paris, et m. en 1741, près de Bruxelles, dans les bras de la religion. J.-B. Rousseau n'a point d'égal dans l'ode; il créa la cantate, espèce nouvelle du genre lyrique, qu'il porta tout d'un coup à sa perfection; on admire surtout dans ses œuvres lyriques l'union du sublime des idées et de l'harmonie du style. Il a composé de nombreuses épigrammes, qui sont pleines d'esprit, mais où règne quelquefois un cynisme révoltant: des épîtres et des allégories, où l'on trouve des étincelles de son talent, mais qui sont bien inférieures à ses autres poésies. M. Amar a publié en 1820 la première édition complète de ses Œuvres, avec un commentaire historique et littéraire, 5 vol. in-8, chez Lefebvre. Il existe un très grand nombre d'éditions classiques de ses Œuvres choisies; la plus belle est celle que Didot publia pour le Dauphin, 1790, in-4.

ROUSSEAU (J.-J.), célèbre écrivain, né en 1712 à Genève, était fils d'un horloger de cette ville. Son éducation fut très négligée; elle se borna presque à la lecture de quelques romans et des *Vies de Plutarque*. Il fut placé comme clerc chez un greffier qui le renvoya, puis entra comme apprenti chez un graveur qu'il quitta bientôt. Arrivé sans ressources à Annecy, il y fut recueilli par Mme de Warens, dame catholique qui lui servit de mère, qui commença sa conversion et le fit admettre à l'hospice des catéchumènes à Turin, où il abjura la religion protestante. Sorti de cette maison, il fut quelque temps réduit à se faire laquais, puis se mit à enseigner la musique à Lausanne, vint en 1732 à Paris où il ne fit que végéter, et alla chercher de nouveau un refuge chez Mme de Warens, qui habitait alors Chambéry; il passa auprès d'elle, soit à Chambéry, soit aux Charmettes, quelques moments tranquilles, partageant son temps entre l'étude et les soins dus à son amie. Cette dame lui procura la place de précepteur chez M. de Mably, grand-prévôt de Lyon (1740); il n'y resta qu'un an, et se rendit pour la deuxième fois à Paris (1741). Il apportait dans cette ville une méthode de noter la musique en chiffres, méthode qu'il avait inventée, et sur laquelle il fondait des espérances de fortune, mais elle eut peu de succès; cependant il se fit quelques protecteurs, et l'ambassadeur de France à Venise, M. de Montaigu, l'emmena avec lui comme secrétaire. Il ne tarda pas à se faire congédier, et revint à Paris (1748), où il obtint une place de commis chez M. Dupin, fermier-général; à la même époque, il se liait avec cette Thérèse qu'il épousa depuis, et qui n'était qu'une servante d'auberge. En 1749, une question posée par l'Académie de Dijon: *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* lui révéla son génie; il concourut et se décida, d'après le conseil de Diderot, assure-t-on, à prendre parti contre les arts, fruit de la civilisation. Il n'en obtint pas moins le prix; ce succès commença sa réputation. Voulant dès lors vivre indépendant, il abandonna sa place de commis et se fit copiste de musique. Il consacrait aux travaux de son goût le temps que lui laissait ce métier, et il donna en très peu de temps plusieurs ouvrages de genre très divers: le *Devin de village*, opéra qui eut une grande vogue (1752); une *Lettre sur la musique française*, qui fit beaucoup de bruit; une comédie (*Narcisse*), qui tomba; un *Discours* sur une nouvelle question posée par l'Académie de Dijon (1753), *de l'Origine de l'inégalité parmi les hommes*. Peu après la publication de ce discours, il alla revoir Genève, y trouva un bon accueil, et voulant recouvrer le titre de *citoyen* de la république, il retourna au Calvinisme, qu'il avait abjuré. Revenu à Paris, J.-J. Rousseau se lia avec Mme d'Epinay, qui fit construire pour lui dans la vallée de Montmorency le cél. *Ermitage* (1756): il composa dans cette retraite la *Nouv. Héloïse* (1759), le *Contrat social*, code d'une politiq. toute nouvelle, et l'*Emile*, roman philosophique sur l'éducation (1762): ces 3 ouvr. obtinrent la plus grande vogue; mais le dernier, où il attaquait toute révélation et prêchait le pur déisme, attira sur lui les rigueurs du pouv. Décrété de prise de corps par le parlement de Paris, condamné également à Genève, où son livre fut brûlé par la main du bourreau, il se réfugia à Motiers-Travers dans la principauté de Neuchâtel, et y vécut quelque temps de la manière la plus bizarre, travaillant à faire du lacet et affublé du costume d'Arménien. C'est là qu'il rédigea pour la défense de l'*Emile* la *Réponse au mandement de l'archevêque de Paris*, connue sous le nom de *Lettre à Monseigneur de Beaumont*, et les *Lettres écrites de la Montagne* (dirigées contre le Conseil de Genève, qui avait condamné son livre). Forcé par de nouvelles difficultés de quitter la Suisse, il accepte l'hospitalité que Hume lui offrait en Angleterre, et va s'établir à Wootton, dans le comté de

Derby (1766); mais au bout de peu de mois, il se brouille avec Hume, qu'il accuse de conspirer contre lui avec ses ennemis, et rentre en France, où sa présence est tolérée. Après avoir séjourné successivement au château de Trye, près de Gisors, où le prince de Conti lui avait offert un asile, puis à Lyon, à Grenoble et dans plusieurs autres villes, il revint en 1770 à Paris, où il fut l'objet de l'attention publique. Mais sa santé dépérissait à vue d'œil : il était atteint d'une espèce de monomanie mélancolique qui lui faisait voir partout des ennemis acharnés à sa perte. Il accepta en 1778 une retraite que lui offrait M. de Girardin à Ermenonville; il n'y avait pas deux mois qu'il s'y était établi, lorsqu'il mourut presque subitement (3 juillet 1778), à l'âge de 66 ans. On supposa, mais à tort, qu'il avait été empoisonné; quelques uns crurent qu'il s'était tué d'un coup de pistolet, ce qui n'est pas plus vrai ; des procès-verbaux authentiques prouvent que sa mort fut naturelle. Il fut enterré à Ermenonville dans l'île des Peupliers. Il laissait plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres ses *Confessions*, où il faisait avec une véracité quelquefois cynique l'histoire si intéressante de sa vie (jusqu'en 1765). Rousseau obtint une célébrité presque égale à celle de Voltaire; il la dut à la fois au charme de son style, à la vive sensibilité qui règne dans ses écrits, et plus encore à ses opinions paradoxales. Comme philosophe, il avait adopté cette ambitieuse devise : *Vitam impendere vero*. Dès ses premiers ouvrages, il s'était posé l'adversaire de la civilisation, et il persista toute sa vie dans cette voie : dans son *Contrat social*, il fondait la société sur un pacte imaginaire et proclamait l'égalité absolue, posant ainsi les principes d'où sortit la Révolution; dans l'*Émile*, il proposait un système d'éducation impraticable, où l'élève n'aurait eu d'autre maître que la nature; dans l'*Héloïse*, il traita, il est vrai, quelques-unes des questions de la morale avec une admirable éloquence; mais il y soutenait avec une égale force des opinions contradictoires. Toutefois, il émit sur l'éducation et la politique quelques idées saines qui furent accueillies avec enthousiasme, et qui influèrent puissamment sur son siècle. En religion, J.-J. Rousseau professait le pur déisme ; sa morale, il est vrai, était opposée aux doctrines d'égoïsme qui dominaient de son temps; mais il lui manquait la sanction de la foi. Comme homme privé, J.-J. Rousseau montra toujours un désintéressement et une fierté honorables; toutefois, sa vie offre des parties qu'on ne saurait trop flétrir : telles sont sa liaison avec une femme indigne de lui, l'abandon qu'il fit de ses enfants, son ingratitude envers ses bienfaiteurs. En 1794, ses restes furent portés au Panthéon; son nom fut donné à une rue de Paris qu'il avait habitée dans ses dernières années. Genève, sa patrie, oubliant ses anciens griefs contre le philosophe, lui a récemment érigé une statue. — Outre les ouvrages déjà cités, J.-J. Rousseau a laissé un *Dictionnaire de musique*, un *Dictionnaire de botanique*, de nombreuses *Lettres*, dont quelques unes sont de vrais ouvrages (entre autres la *Lettre à d'Alembert* à propos de l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*). Il existe une foule d'éditions de ses *Œuvres*; une des plus complètes est celle qu'a donnée M. Musset-Pathay, 23 vol. in-8, Paris, 1823-26, avec une *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau* par l'éditeur.

ROUSSEAU (J.-Franç.-Xavier), consul en Perse, fils d'un joaillier de Genève, cousin-germain de J.-J. Rousseau, naquit en 1738, à Ispahan, où son père était allé s'établir, fit fortune dans le commerce, fut depuis 1773 chargé comme consul des affaires de France en Perse et dans le pachalik de Bagdad, vint en 1780 visiter la France, où ses services, et plus encore sa parenté avec l'auteur de l'*Émile* lui valurent un accueil empressé, retourna en 1782 dans l'Orient comme consul, résida jusqu'à sa mort à Bagdad, et rendit de grands services aux Français. Il a laissé d'intéressants *Mémoires* sur le commerce et l'histoire de la Perse. — Son fils, J.-B.-L. Xavier, né en 1781, mort en 1831, fut successivement consul de France à Bassora, à Alep (1808), à Bagdad, à Tripoli, et publia : *Description du pachalik de Bagdad* (1809), *Notice sur la Perse* (1818), etc.

ROUSSEAU (Pierre), écrivain médiocre, né en 1725 à Toulouse, mort en 1785, rédigea le *Journal des affiches* à Paris, puis le *Journal encyclopédique* à Liége (à partir de 1756), et fit quelques comédies fort médiocres : la *Coquette corrigée* (avec Favart), *la Ruse inutile*, etc. Craignant qu'on ne le confondît avec Rousseau de *Genève*, cet auteur inconnu se faisait appeler *Rousseau de Toulouse*.

ROUSSEL (Pierre), médecin philosophe, né en 1742 à Ax, dans l'Ariège, mort en 1802, étudia à Montpellier, vint se fixer à Paris, où il se lia avec Bordeu, et publia en 1775 le *Système physique et moral de la Femme*, ouvrage qui fut fort bien accueilli, et qui a été souvent réimprimé (notamment en 1820, avec d'autres écrits du même auteur). Il avait aussi commencé le *Système physique et moral de l'homme*, mais cet ouvrage n'a pas été achevé. On a de lui un *Éloge de Bordeu*, estimé.

ROUSSELAER, ville de Belgique (Flandre occid.), à 17 kil. N. O. de Courtray ; 9,000 hab. Toiles, chapeaux, savon, huile, tanneries, raffinerie de sel.

ROUSSET DE MISSY (J.), compilateur, né à Laon en 1686, mort à Bruxelles en 1762, tenait à une famille que la révocation de l'édit de Nantes avait réduite à quitter la France, servit quelque temps dans l'armée hollandaise; ouvrit ensuite à La Haye une école pour la jeune noblesse, puis devint propriétaire du *Mercure historique et politique* de La Haye, qui lança tant de traits contre Louis XIV. Le prince d'Orange le nomma son historiographe. On lui doit : *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand*, Amsterdam, 1728 ; *Recueil historique d'actes, négociations, mémoires et traités de paix depuis la paix d'Utrecht jusqu'au deuxième congrès de Cambray*, La Haye, 1728-52, 25 vol. in-12 ; *Supplément au Corps diplomatique de Dumont*, 1739, 3 vol. in-fol.

ROUSSILLON, anc. province et grand-gouvernement de la France, au S., avait pour bornes au N. le Languedoc, à l'O. le comté de Foix, à l'E. la Méditerranée, et au S. l'Espagne. On le divisait en deux parties : le Roussillon propre ou comté de Roussillon, et la Cerdagne française ; capitale, Perpignan. Il forme aujourd'hui le dép. des Pyrénées-Orientales. — Le Roussillon doit son nom à la ville ancienne de *Ruscino*; sous les Romains, il fit partie de la 1re Narbonaise, et devint de bonne heure un comté de la Marche d'Espagne; ce comté fut absorbé plus tard dans le comté de Barcelone, et à ce titre fut annexé à l'Aragon, lorsque la maison de Barcelone régna sur ce dernier pays. Louis XI l'acheta en 1462 avec le comté de Cerdagne, mais Charles VIII le rendit en 1493 à Ferdinand d'Aragon. Le Roussillon ne revint à la France qu'en 1642 par conquête sous Louis XIII, et le traité des Pyrénées (1659) en garantit la possession à la France.

ROUSSILLON, ch.-l. de canton (Isère), sur le Rhône, rive gauche, à 20 kil. S. de Vienne. Charles IX y rendit en 1564 la fameuse ordonnance qui fit commencer au 1er janvier l'année, qui jusqu'alors avait commencé à Pâques.

ROUSTAM ou ROSTAM, l'*Hercule* de la Perse, était fils de Zal, prince du Sedjistan, et descendait de Djemchid. On le fait vivre sous plusieurs règnes, sous les derniers rois Pichdadiens et sous les Kaïanides, et même pendant plusieurs siècles; on lui attribue une foule d'exploits, qui évidemment appartiennent à plusieurs personnages distincts qui auront porté le même nom. Le dernier de ces héros vivait dans le VIe siècle av. J.-C. Il avait rendu des

services signalés au roi de Perse. Kaïkaous II (Goustasp), avait délivré ce prince, prisonnier des Arabes, et avait repoussé les Touraniens qui désolaient ses états, lorsqu'il tomba en disgrâce pour avoir refusé d'embrasser la doctrine de Zoroastre; il fut par suite de ce refus forcé de combattre le fils du roi, Isfendiar ou Asfendiar, tua ce prince après un combat singulier qui dura deux jours, et se retira dans ses états du Sedjistan. Il périt plus tard dans une expédition contre l'Inde, par la trahison d'un de ses frères.

ROUSTAM, général persan qui vivait au VIIe siècle de notre ère, sous les derniers Sassanides, plaça sur le trône Yezdedjerd III en 632, tenta de repousser les Arabes qui avaient envahi la Perse pour y porter l'islamisme, et périt en 636 en combattant contre eux, sans avoir pu arrêter leurs progrès.

ROUSTAM-BEYG, prince de la dynastie turcomane du Mouton-Noir, chassa du trône de Perse Beisinkour, son cousin, et s'y plaça lui-même en 1490. Il fut à son tour, au bout de peu d'années, renversé par un de ses cousins, Ahmed (1497). Il fut le plus libéral des princes de sa dynastie.

ROUSTAM, fils d'un paysan, devint pacha, puis visir de Soliman II, et épousa Mirmah, fille de ce sultan et de la célèbre Roxelane. Roustam fut chargé de la direction de la seconde guerre de Soliman contre la Perse, causa par ses calomnies la rébellion et la mort du prince Mustapha, et s'opposa de toutes ses forces à la conclusion d'une paix entre la Porte et la Hongrie. Il mourut en 1560.

ROUTCHOUK, ville de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 88 kil. E. de Nikopoli, sur le Danube; env. 60,000 h. Ville sale et mal bâtie. Vieux château. Grand commerce : cette ville sert d'entrepôt pour les marchandises d'Allemagne et surtout de Vienne, qui sont embarquées sur le Danube. Prise par les Russes en 1811 et 1828, et démantelée cette 2e fois. Routchouk donne son nom à un livah de la Bulgarie, situé au S. de la Valachie. Ch.-l., Nikopoli.

ROUTIERS, bandes de pillards qui se formèrent en France en 1147, après le départ de Louis VII pour la croisade, furent détruites en 1183 près de Dun-le-Roi par la confrérie du charpentier Durand (du Puy), ou *Pacifici*.—Ce nom fut donné depuis à de nouvelles bandes appelées aussi *Brabançons*, *Écorcheurs*, etc.

ROUTOT, ch.-l. de cant. (Eure), à 15 kil. E. de Pont-Audemer; 1,300 h. Marché de bœufs gras.

ROUVRES, bourg du dép. de la Côte-d'Or, près de l'Ouche, à 12 kil. S. E. de Dijon, a donné son nom à Philippe de Rouvres, dernier duc de la maison capétienne de Bourgogne.

ROUX (Augustin), médecin, né à Bordeaux en 1726, mort en 1776, vint à Paris avec la recommandation de Montesquieu, rédigea à partir de 1762 le *Journal de Médecine*, se lia avec d'Holbach, qui le fit attacher à la manufacture de glaces de Saint-Gobain, et obtint en 1771 une chaire de chimie à la Faculté de Médecine de Paris. Il traduisit de l'anglais et de l'allemand plusieurs ouvrages de science, et publia avec d'Holbach un *Recueil de mémoires de chimie et d'histoire naturelle*, 1764, etc.

ROUX (Maître), peintre florentin. *Voy.* ROSSO.

ROUZA, ville de Russie (Moscou), sur la Rouza (affluent de la Moskova), à 90 kil. O. de Moscou; 3,000 hab. Citadelle. Apanage pour les grands-ducs de Russie. Brûlée en 1619.

ROVATO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 6 kil. N. E. de Chiari; 4,900 hab.

ROVÈRE (LA), maison italienne de l'origine la plus basse, paraît être issue d'une famille de pêcheurs de Savone. Elle a donné deux papes à l'Église, François de la Rovère, qui prit le nom de Sixte IV, et Julien de la Rovère, neveu de Sixte IV, qui prit le nom de Jules II.— Il y avait une autre famille du même nom, qui n'était qu'une branche de la noble maison française du Roure (*Voy.* DU ROURE).

ROVÈRE (Jean DE LA), neveu de Sixte IV, et frère de Jules II, fut prince de Sinigaglia et Mondavio, épousa la fille du duc d'Urbin Frédéric, et eut pour fils Franç.-Marie de la Rovère, dont l'art. suit.

ROVÈRE (Franç.-Marie I DE LA), fils du précédent, devint duc d'Urbin à la mort de Guid'Ubald I, son oncle maternel, fut général des troupes de son oncle Jules II, éprouva des revers, tua le cardinal François Alidosi, auquel il les attribuait, soumit depuis la Romagne et le territoire de Ferrare au pape, fut privé de ses états par Léon X (1516), mais les recouvra à sa mort (1522), et fut empoisonné, dit-on, par ordre de P.-L. Farnèse, fils de Paul III (1538).

ROVÈRE (Guid'Ubald DE LA), fils du précédent et duc d'Urbin (1538-74), ne se distingua que par son amour effréné pour le plaisir et par la sévérité avec laquelle il punit ses sujets révoltés.

ROVÈRE (Fr.-Marie II DE LA), dernier duc d'Urbin, né vers 1551, protégea et cultiva les lettres, fut auteur de plusieurs ouvrages, et donna au naturaliste Aldrovandi les moyens de former son magnifique musée. Il perdit, en 1623, son fils unique Frédéric Ubald, victime de ses débauches, abdiqua en faveur du Saint-Siége, 1626, et m. en 1631. Il laissait une petite-fille, qui épousa Ferdinand de Médicis et lui porta ses biens particuliers.

ROVÈRE (Guid'Ubald BONARELLI DE LA), littérateur et diplomate italien, né à Urbin en 1563, d'une autre famille que les précédents, fut chargé par les ducs de Ferrare et de Modène de plusieurs négociations, eut part à la fondation de l'Académie des *Intrépides* à Ferrare, et mourut en 1608, majordome du cardinal d'Este. Il est auteur de la *Filli di Sciro* (Ferrare, 1607), pastorale qui est placée après l'*Aminta* et le *Pastor fido*. Nous en avons 5 traductions (la dernière est de Dubois de Saint-Gelais, Bruxelles, 1707).— Prosper Bonarelli de la Rovère, frère du précédent, littérateur et poëte dramatique, mort en 1659, fut le fondateur et le président de l'Académie des *Caliginosi* (1624); il s'attacha au duc de Toscane. Il a composé : *Il Solimano*, tragédie, Florence, 1620; des *Drames* en musique; des *Comédies* des *Lettres* et des *Poésies diverses*.

ROVÈRE (Joseph-Stanislas), démagogue, né vers 1748 dans le comtat Venaissin, eut un commandement dans le département de Vaucluse, sous Jourdan *Coupe-Tête* (1791), vint à la barre de l'Assemblée Législative faire l'apologie du massacre de la Glacière (Avignon), fut nommé député des Bouches-du-Rhône à la Convention, alla organiser le régime de la Terreur dans le Midi, abandonna la cause de Robespierre dès qu'il le vit renversé, et n'en fut pas moins, au 18 fructidor, déporté à Sinnamary, où il mourut en 1798.

ROVEREDO, *Rovereith* en allemand, *Roboretum* en latin, ville des États autrichiens (Tyrol), ch.-l. d'un cercle, sur l'Adige, à 20 kil. S. de Trente; 7,200 hab. Académie dite *degli Agiati* (c.-à-d. des *Gens à leur aise*). Etoffes de soie; cuirs, jambons, etc. — Aux Vénitiens de 1416 à 1609; possédée ensuite par les Autrichiens. Prise par les Français en 1796, à la suite d'une victoire éclatante, remportée par Bonaparte. Elle fut comprise dans le dép. du Haut-Adige.

ROVIGNO ou TREVIGNO, *Rivonium* ou *Rovinium*, ville des États autrichiens (Illyrie), près de la mer, à 85 kil. S. de Trieste; 9,600 hab. Cathédrale. Corderie navale. Commerce de vins, bois, poissons, etc.

ROVIGO, *Rhodigium*, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la Polésine, sur l'Adigetto, à 62 kil. S. O. de Venise; 6,700 hab. Résidence de l'évêque d'Adria. Académies des sciences et arts. Salpêtre, tannerie. Commerce de grains, cuirs, lins, chanvre, etc. — Cette ville ne fut longtemps qu'une bourgade appelée *Buonvico* ou *Rodigo*.

ROVIGO (LA POLÉSINE DE). *Voy.* POLÉSINE.

ROVIGO (SAVARY, duc de). *Voy.* SAVARY.

ROVILLE, village du dép. de la Meurthe, à 24 kil. S. de Nancy, sur la Moselle; 500 hab. Belle ferme-modèle, créée en 1822 par Matthieu de Dombasle.

ROWE (Nic.), poëte dramatique anglais, né en 1673, mort en 1718, fut d'abord destiné au barreau, mais ayant obtenu de bonne heure des succès littéraires, il renonça à cette destination. Il reçut le titre de poëte lauréat à l'avénement de George I, et devint secrétaire du conseil du prince de Galles. Ses *Œuvres* (Londres, 1733, 3 vol. in-12) consistent surtout en tragédies (*Tamerlan*, *Ulysse*, *Jeanne Grey*, *Jeanne Shore*, etc.), dont plusieurs ont eu un grand succès. *Jeanne Shore* a été traduite par Andrieux dans le *Théâtre étranger*. Rowe est un des tragiques anglais qui se rapprochent le plus du genre classiq. On lui doit une excell. éd. de Shakspeare.

ROWE (Thomas), biographe et poëte anglais (1687-1715), continua avec assez de succès les *Vies* de Plutarque, et publia celles d'Enée, Tullus Hostilius, Aristomène, Tarquin-l'Ancien, Brutus, Gélon, Cyrus, Jason ; il a aussi laissé quelques poésies. — Sa femme, née Elisabeth Singer (1674-1737), était elle-même auteur, et ne se distinguait pas moins par son talent pour la poésie que par sa beauté et ses vertus. Elle a laissé l'*Histoire de Joseph*, en vers anglais, et divers autres ouvrages.

ROWLEY (William), poëte dramatique du temps de Jacques I, était en même temps un excellent comédien. On a de lui : *A new Wonder, a Woman never vext* (1632); *All's lost by lust* (1633) ; *March at Midnight* (1643), etc. — Cet auteur n'a rien de commun avec un prétendu poëte fort ancien, auquel Chatterton attribua les poésies qu'il disait avoir découvertes. *Voy.* CHATTERTON.

ROXANE, femme perse d'une grande beauté, fille du satrape Oxyarte, fut épousée par Alexandre-le-Grand : elle était enceinte à la mort de ce prince, et mit au monde Alexandre dit *Aigus*. Aidée de Perdiccas, elle fit mourir Statira, autre veuve d'Alexandre, et fit cause commune avec Olympias contre Arrhidée et Eurydice ; puis elle se mit sous la protection de Polysperchon, s'enferma dans Pydna lors de l'arrivée de Cassandre, fut détenue par ce général après le meurtre d'Olympias, vit proclamer son fils seul roi après le traité de 311, mais fut bientôt mise à mort ainsi que lui par Cassandre.

ROXAS, bourg d'Espagne (Burgos), à 31 kil. N. E. de Burgos; 500 hab. Château qui appartint aux ducs de Lerme.

* **ROXBURGH**, *Marchenium*, village d'Ecosse (Roxburgh), dans une presqu'île que forment la Tweed et le Teviot, à 5 kil. S. O. de Kelso ; 900 hab. A 3 kil. de là est l'emplacement d'une ancienne ville de Roxburgh, jadis très puissante, et résidence de plusieurs rois d'Ecosse, qui fut détruite en 1550 par suite d'un traité entre l'Angleterre et l'Ecosse.

ROXBURGH (comté de), dit aussi *Teviotdale*, c.-à-d. *vallée du Teviot*, comté d'Ecosse, entre les comtés de Berwick au N. et N. O., de Dumfries, de Selkirk au S. O. et à l'O., de Cumberland au S. : de 30 à 60 kil. sur 35 à 65; 43,700 h.; ch.-l., Jedburgh. Ruines romaines, vestiges druidiques.

ROXELANE (connue aussi sous le nom de *Khourrem*, c.-à-d. *favorite*), favorite, puis femme de Soliman II, avait d'abord été esclave, et était née en Galicie ou Russie-Rouge (d'où son nom de *Roxelane*). Mère de Bajazet, de Sélim II et de la sultane Mirmah, elle donna celle-ci au célèbre Roustam, et, avec son aide, fit périr les deux fils que Soliman avait eus d'une autre femme, afin d'assurer le trône à ses enfants. Sa mort eut lieu en 1557.

ROXOLANS, *Roxolani*, peuple de la Sarmatie d'Europe, entre le Borysthène et le Tanaïs, semble avoir résulté du mélange de deux peuples, dont l'un aurait été les Alains, tandis que l'autre se serait nommé Ros ou *Rosn* (ancêtres présumés des Russes).

ROY (P.-Ch.), poëte, né à Paris en 1683, mort en 1764, eut quelque succès dans la comédie et l'opéra, mais se ferma les portes de l'Académie Française par ses satires. On a de lui onze ballets (entre autres ceux des *Eléments* et des *Sens*), six opéras (*Callirhoé*, 1712 ; *Sémiramis*, 1718 ; *Philomèle*, *Bradamante*, *Hippodamie*, *Créuse*), une comédie (*les Captifs*), imitée de Plaute, etc. Ses *Œuvres* forment 2 vol. grand in-8, Paris, 1727.—*Voy.* LEROY, REGIUS, etc.

ROYAN, *Novioregum*, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 23 kil. S. de Marennes, à l'embouchure de la Gironde, rive droite; 2,589 hab. Petit port, pêche de sardines, bains de mer. Prise et presque détruite par Louis XIII (1622).

ROYANS ou **ROYANEZ**, ancien petit pays de France (avec titre de marquisat), dans le Dauphiné, sur la rive gauche de l'Isère. Ch.-l., Pont-en-Royans. Il est auj. compris dans les dép. de l'Isère et de la Drôme.

ROYAT, village du dép. du Puy-de-Dôme, à 2 kil. S. O. de Clermont-Ferrand. Grotte curieuse.

ROYAUMONT, village du dép. de Seine-et-Oise, à 24 kil. N. de Paris, à 6 kil. N. O. de Luzarches. Ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1227 par saint Louis; auj. les bâtiments sont transformés en une magnifique filature de coton. — On connaît sous le nom de *Bible de Royaumont* un recueil de figures tirées de l'Ancien et du Nouveau-Testament, avec des explications ; cet ouvrage est communément attribué à Lemaistre de Sacy; mais il paraît plutôt être de Nic. Fontaine, qui le publia en 1694, sous le pseudonyme de Royaumont, prieur de Sombreval. Ce livre n'a du reste rien de commun avec le lieu nommé *Royaumont*.

ROYBON, bourg de France. *Voy.* ROIBON.

ROYE, ville de l'anc. Picardie, auj. dans le dép. de la Somme, ch.-l. de cant., sur l'Aure, à 14 kil. N. E. de Montdidier ; 2,306 hab. Bas de laine, filature de coton, sucre de betterave. Commerce de grains. — Roye est une des villes de la Somme qui furent un objet de litige entre Charles-le-Téméraire et Louis XI, qui la céda, puis la reprit (1475). Elle a subi onze siéges, trois pestes et deux incendies.

ROYE (GUY DE), d'une illustre maison de Picardie, s'attacha aux papes Clément VII et Benoît XIII, occupa successivement les siéges de Verdun, Castres, Dole, Tours, Sens, Reims (1390) ; il se rendait au concile de Pise (1409), lorsqu'il fut tué d'un coup d'arbalète, dans une émeute suscitée contre ses gens à Voltri, près de Gênes. Il avait fondé le collége dit de Reims à Paris (rue de Reims, en face du collége Sainte-Barbe).

ROYER-COLLARD (Antoine-Athanase), médecin, né aux environs de Vitry-le-François en 1763, mort en 1825, avait étudié à l'Oratoire de Lyon, fut reçu docteur en 1808, devint médecin en chef de la maison d'aliénés de Charenton en 1806, fit avec succès un cours sur les maladies mentales, et exerça longtemps les fonctions d'inspecteur-général des écoles de Médecine (1809), et de professeur de médecine légale à la Faculté de Paris. On lui doit, outre divers articles et rapports, la fondation de la *Bibliothèque médicale* (1803), le meilleur des journaux de médecine du temps.—(P.-P.). *Voy.* le *Supplément*.

ROYÈRE, ch.-l. de cant. (Creuse), à 17 kil. [illegible] de Bourganeuf ; 1,600 hab.

ROYOU (l'abbé Thomas-Marie), journaliste, né à Quimper en 1741, mort en 1792, beau-frère de Fréron, remplit 20 ans la chaire de philosophie du collége Louis-le-Grand, eut part à l'*Année littéraire*, et fonda en 1790 l'*Ami du Roi*, journal qui défendit avec courage la cause monarchique et qui lui attira des poursuites. Il mourut en 1792, pendant qu'on le recherchait. On a de lui : *Le monde de verre réduit en poudre*; c'est une réfutation des *Ep*[illegible]

ques de la nature de M. de Buffon (Paris, 1780, in-12).

ROYOU (Jacq.-Corentin), historien, frère du précédent, né à Quimper vers 1745, mort en 1828, fut comme son frère journaliste, puis se fit avocat à Paris, arracha à la mort plusieurs accusés sous le Directoire, fut sous la Restauration censeur dramatique et pensionné du roi. On a de lui deux tragédies : *Phocion* (1817), *la Mort de César* (1825), une comédie, *le Frondeur;* mais il est plus connu par des compilations historiques, où il se montre à la fois le partisan du pouvoir royal et l'adversaire de la puissance du clergé (*Précis de l'Histoire ancienne d'après Rollin*, 1802, 4 vol.; *Histoire romaine jusqu'à Auguste*, 1806, 4 vol.; *Histoire des empereurs romains*, 1808, 4 vol.; *Histoire du Bas-Empire*, 1803, 4 vol.; *Histoire de France depuis Pharamond*, 1819, 6 vol.).

ROZANS, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), à 52 kil. S. O. de Gap; 750 hab. Grosse draperie.

ROZE (Nic.), dit *le chevalier Roze*, né à Marseille en 1671, mort en 1733, servit Philippe V en Espagne, à la tête de deux compagnies levées à ses frais, puis fut consul à Modon, et revint à Marseille au moment où se déclarait la fameuse peste de 1720 et 21; Roze y déploya le dévouement et l'intrépidité les plus rares, éleva un hôpital à ses frais, et rendit le courage aux Marseillais : comme Belzunce, son digne émule, il échappa au fléau.

ROZENDAEL, ville de Hollande (Brabant sept.), à 24 kil. S. O. de Breda: 4,500 hab.

ROZIER (l'abbé Franç.), agronome, né à Lyon en 1734, mort en 1793, fut professeur à l'école vétérinaire de cette ville, après la mort de Bourgelat, et directeur de la pépinière du Lyonnais; il fut nommé plus tard curé constitutionnel de Lyon, et périt dans son lit, tué par une bombe pendant le siége de cette ville par les troupes de la Convention. On a de l'abbé Rozier : *Cours complet d'agriculture*, 10 vol. in-4, 1781-98 (il n'a rédigé que les 9 premiers).

ROZOY ou ROSAY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 14 kil. S. O. de Coulommiers; 2,700 hab. Anciens remparts flanqués de tourelles et plantés d'arbres. Vinaigre, huile de graines. — ROZOY-SUR-SERRE, ch.-l. de c. (Aisne), à 40 k. N. de Laon; 1,500 h.

RUAD, île de Turquie. *Voy.* ROUAD.

RUBEN, fils aîné de Jacob, empêcha ses frères de tuer Joseph, et leur conseilla de se contenter de le descendre dans une citerne, d'où il se proposait de venir le tirer. — Ses descendants formèrent la tribu de Ruben et occupèrent dans la Terre Promise la prov. qui était située à l'E. de la mer Morte et du Jourdain, au S. de la tribu de Gad, entre les torrents de Jabok et d'Arnon. Elle confinait au pays des Ammonites, et formait la pointe S. E. de la Palestine. On y trouvait les monts Nébo et Abarim.

RUBENACH, village des Etats prussiens (prov. Rhénane), à 3 kil. N. de Coblentz; 700 hab. C'est là que le duc de Brunswick, sur le point d'envahir la France (août 1792), avait établi son quartier-général, et qu'il écrivit sa fameuse proclamation au peuple français.

RUBENS (P.-Paul), célèbre peintre flamand, né en 1577, à Cologne, ou à Siegen (Nassau), d'une fam. noble et aisée, fit des études littér. et fut d'abord destiné à la robe, mais il se sentit entraîné vers la peinture, étudia sous Otto Vænius, puis visita l'Italie (1600), séjourna successivement à Rome, à Florence, à Mantoue, à Gênes, revint en Flandre vers 1610, jouissant déjà d'une très grande réputation, fut appelé par l'archiduc Albert à Bruxelles, par Marie de Médicis à Paris, où il orna le palais du Luxembourg de ses peintures (1620); mais il habita presque continuellement Anvers, et enrichit de ses ouvrages la plupart des églises de cette ville. Il fut comblé d'honneurs par l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, et par son épouse l'infante Isabelle. Celle-ci l'employa même à diverses missions diplomatiques près de Jacques I, roi d'Angleterre, de Philippe IV, roi d'Espagne, et près de la république des Sept Provinces-Unies. Rubens mourut en 1640, jouissant d'une grande fortune. On admire surtout chez lui la magie de la couleur, le grandiose de l'effet, l'enthousiasme et la variété de sa composition; mais on lui reproche l'usage trop fréquent de l'allégorie et le mélange peu judicieux du sacré et du profane. Sa facilité tenait du prodige. Le nombre de ses ouvrages reproduits par la gravure s'élève à près de 1,500. Il excellait dans tous les genres et peignait avec un égal succès l'histoire, le portrait, le paysage, les fleurs, les animaux; cependant ses principaux ouvrages sont dans le genre de l'histoire et représentent des sujets religieux. — Phil. Rubens, son frère aîné (1574-1611), fut secrétaire d'état du sénat d'Anvers. — Albert Rubens, son fils (1614-57), se distingua par ses connaissances dans les langues, l'histoire et la numismatique. On doit à ce dernier: *Regum et imperatorum romanorum numismata*, Anvers, 1654, in-4; *De re vestiariâ veterum*, 1665.

RUBICON, *Rubico*, auj. le *Fiumesino* ou *Pisatello*, petite riv. d'Italie, tributaire de l'Adriatique, séparait la Gaule Cisalpine de l'Italie propre. Il était défendu à tout général romain de passer ce fleuve à la tête d'une armée pour entrer en Italie: le passage du Rubicon par César en armes fut la manifestation décisive de sa révolte contre sa patrie et le commencement de la guerre civile (49 av. J.-C.).

RUBRICATUS, fleuve d'Hispanie (Tarraconaise), auj. le LLOBREGAT; — fleuve de Mauritanie, qui se jette dans le Bagradas, est auj. la SEIBOUS.

RUBRUQUIS (Guill. DE RUYSBROECK, dit), cordelier, né dans le Brabant vers 1230, fut envoyé par Louis IX en Tartarie (1253) pour y prêcher l'Evangile ou plutôt pour nouer des intelligences avec les Mongols, visita le khan Batou, puis le grand-khan Mangou, fut admis à disputer, en présence de ce prince, avec des prêtres nestoriens et des imams, mais sans obtenir de résultat; il rapporta une lettre du grand-khan au roi de France en Terre-Sainte. Il se fixa à son retour au couvent d'Acre, de là rendit compte de son voyage à saint Louis par une *Lettre* fort curieuse, traduite du latin en anglais dans le recueil d'Hakluyt (I, 71-93), et dans celui de Purchas, puis d'anglais en français par Bergeron, Paris, 1629, in-8. Rubruquis vivait encore en 1293.

RUCCELLAI (Bern.), en latin *Oricellarius*, né à Florence en 1449, mort en 1514, était allié des Médicis. Il fut gonfalonier de justice, ambassadeur à Gênes, à Naples, en France, prit une grande part au rétablissement des Médicis (1512), se rendit célèbre par la protection qu'il accorda aux savants, et par ses superbes jardins (dits encore auj. *Orti Oricellarii*), où se réunissait l'Académie néoplatonicienne. On lui doit: *De urbe Româ* (dans le *Rerum italicarum scriptores florentini*, II, 755); *De bello italico*, Londres, 1724, in-4; *De magistratibus romanis*, Leipsick, 1752.

RUCCELLAI (J.), fils du précédent, né en 1475, mort en 1525, parent et ami de Léon X, fut nonce en France, protonotaire apostolique et gouverneur du château Saint-Ange. On a de lui un poëme didactique italien: *Les abeilles*, 1539 (traduit en français par Pingeron, 1770, et par Crignon, 1786), les tragédies de *Rosmonde* (1525) et d'*Oreste* (1723), et quelques poésies. *Rosmonde* est une des premières tragédies régulières du théâtre moderne.

RUDBECK (Olaüs), savant suédois, né à Westeras en 1630, mort en 1702, était fils de Jean Rudbeck, évêq. luth. de Westeras et aumônier de Gustave-Adolphe, à qui l'on doit la *Bible* dite *de Gustave-Adolphe* (1618). Il exécuta à 10 ans une horloge en bois qu'on vante comme un chef-d'œuvre de mécanique, étudia la médecine et surtout l'anatomie, décou-

vrit les vaisseaux lymphatiques (qu'il nomma *conduits hépatico-aqueux*), ainsi que le réservoir du chyle (1649 et 50), visita l'Allemagne, la Hollande, établit à ses frais un jardin botanique à Upsal (1657), devint professeur de botanique et d'anatomie, puis recteur, et enfin curateur perpétuel de l'université d'Upsal. Il imprimait un grand ouvrage sur l'origine, les antiquités et l'histoire de la Suède, lorsqu'il eut la douleur de le voir détruire dans l'incendie d'Upsal en 1702. Il survécut peu à cette perte. On lui doit, entre autres ouvrages : *Catalogus plantarum horti academiæ Upsalensis*, Upsal, 1758, in-8, et *Atlantica, seu Manheim vera Japheti posterorum sedes*, Upsal, 1675, etc., 4 vol. in-fol.

RUDBECK (Olaüs), fils du précédent, surpassa encore son père par la variété de ses connaissances. Né à Upsal vers 1670, il fut reçu docteur en médecine à 19 ans. Il visita la Laponie par ordre de Charles XI (1689), et y recueillit 50 nouvelles espèces de plantes, parcourut la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, fonda avec Eric Benzelius la Société des sciences d'Upsal (1720), et m. en 1740, laissant 12 vol. in-fol. de dessins de plantes (conservés au musée de l'académie de Stockholm). On a de lui, entre autres ouvrages : *Nova Samoland* (Laponie), Upsal, 1701, in-4., fig.; *Campi Elysii*, Upsal, 1701-1702, in-fol. Il avait entrepris un *Trésor polyglotte*, destiné à faire voir l'origine et la filiation des langues; mais l'incendie d'Upsal (1702) anéantit son travail.

RUDESHEIM, bourg du duché de Nassau, sur le Rhin, à 24 kil. S. O. de Wiesbaden. On y récolte le meilleur vin du Rhin.

RUDIES, *Rudiæ*, auj. *Rugge* ou *Rotigliano*, ville d'Iapygie, chez les Salentins, entre Hydronte et Brundusium. Patrie d'Ennius.

RUDKIOEBING, ville murée du Danemark, chef-lieu de l'île Langeland, par 8° 27' long. E., 54° 55' lat. N.; 1,400 h. Petit port; bon commerce.

RUDOLPHI (Ch.-Asmond), naturaliste, né en 1771 à Stockholm, mort en 1832 à Berlin, fut nommé par le roi de Suède directeur d'une école vétérinaire créée en Poméranie (1803), puis par le roi de Prusse professeur à Berlin (1810), porta surtout ses recherches sur les vers intestinaux, et publia un ouvrage qui est devenu classique pour cette partie : *Entozoa seu Historia vermium intestinalium*, Amsterd., 1808; avec un suppl. (1820).

RUDOLPHINES (TABLES). *Voy.* RODOLPHE II, emp.

RUDOLPHSWERTH, v. d'Illyrie. *V.* NEUSTÆDTL.

RUDOLSTADT, capitale de la principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt, sur la Saale, à 31 kil. S. de Weimar; 4,000 hab. Résidence du prince. Lainage, liqueurs, etc.

RUE, ch.-l. de cant. (Somme), sur la Maye, à 22 kil. N. O. d'Abbeville; 1,200 hab.

RUE (le père LA), etc. *Voy.* LA RUE.

RUEDA-DEL-AMIRANTE, ville d'Espagne (Valladolid), à 23 kil. S. E. de Léon; 2,900 hab.

RUEDA-MEDINA, ville d'Espagne (Valladolid), à 31 kil. S. O. de Valladolid; 3,100 hab.

RUEDA (LOPE DE), écrivain espagnol. *Voy.* LOPE.

RUEL ou RUEIL, *Rotalgensis* de Grégoire de Tours, commune du dép. de Seine-et-Oise, à 12 kil. O. de Paris et à 10 kil. N. E. de Versailles; 3,333 hab. — Au IXe siècle, Charles-le-Chauve donna cet endroit à l'abbaye de Saint-Denys, qui le posséda jusqu'en 1635; il fut alors acheté par le cardinal de Richelieu. Celui-ci y fit construire un beau château, où la cour se retira pendant les guerres de la Fronde; il existe encore. Belles casernes; monument de l'impératrice Joséphine (dans l'église). De cette commune dépendent les châteaux de la Malmaison (où résida Joséphine), de Buzanval et de Boispréau.

RUFFACH. *Voy.* ROUFFACH.

RUFFEC, ch.-l. d'arr. (Charente), à 48 kil. N. d'Angoulême; 2,859 hab. Tribunal de 1re instance. Ancien château. Grains, graines fourragères; bétail; marrons, fromages, truffes, pâtés de foie d'oie aux truffes; les *terrines de Ruffec*, faites avec du gibier truffé, sont renommées. — Ville très ancienne; elle porta successivement les titres de baronnie, de vicomté, enfin de marquisat (1588); il s'y est tenu des conciles en 1258, 1304 et 1327. — L'arr. de Ruffec a 4 cant. (Aigre, Mansle, Ruffec et Ville-Fagnan), 83 communes et 58,908 hab.

RUFFI (Ant. DE), savant marseillais, né en 1607, mort en 1689, fut conseiller à la sénéchaussée de Marseille, puis conseiller d'état. On a de lui : *Histoire de Marseille*, Marseille, 1642, in-fol. (2e édit., augmentée, 1696, 2 vol. in-fol.); *Histoire des comtes de Provence de* 934 à 1480, Aix, 1655, in-fol.

RUFFI (L.-A. DE), fils du précédent, né à Marseille en 1657, mort en 1724, a fourni beaucoup de notes et renseignements au P. Lelong pour la *Bibliothèque historique de la France*, et à Sainte-Marthe, pour la *Gallia christiana*. On lui doit des *Discours sur l'origine des comtes de Provence, du Venaissin, de Forcalquier et des vicomtes de Marseille*, Mars., 1712.

RUFFO (le comte). *Voy.* CASTELCICALA.

RUFFO (Denis-Fabrice), dit le *général-cardinal*, homme d'état napolitain, né en 1744, mort en 1827, fut trésorier de Pie VI, qui le créa cardinal, quoiqu'il ne fût pas prêtre. De retour à Naples, il fut un des adversaires d'Acton, fit soulever la Calabre contre les Français (1799), leur reprit Naples avec le secours des Russes, et exerça dans cette ville de cruelles vengeances. Cependant il désapprouva en 1806 une nouvelle guerre contre la France, et fut depuis disgracié pour ce motif. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Ruffo (Louis), né à Saint-Onuphre en 1750, mort en 1832, aussi cardinal, mais d'une autre famille, celle des Scilla : il fut archev. de Naples, se montra sous le roi Joseph (Bonaparte) fort attaché au St-Siége, se déclara un instant pour la constitution de 1820, mais le désapprouva et défendit la politique de Ferdinand I.

RUFIN, *Rufinus*, ministre de Théodose I et d'Arcadius, né vers 350 à Elusa (Aquitaine), s'acquit un nom comme avocat ou jurisconsulte, plut à Théodose qui l'emmena à Constantinople, y devint successivement grand-maître du palais, consul, conseilla le massacre de Thessalonique (390), fit périr Tatien, préfet du prétoire, et s'empara de sa charge (392), usurpa la tutelle d'Arcadius, emp. d'Orient, à la mort de Théodose (395), et se fit universellement exécrer par ses crimes et sa tyrannie. Il eut de vifs démêlés avec Stilicon, tuteur d'Honorius, emp. d'Occident, qui voulait régir l'empire entier. Il appela, dit-on, pour se venger de lui, les Goths, qui ravagèrent l'empire. Il allait être associé au trône par Arcadius, lorsque les troupes de Stilicon, pénétrant dans Constantinople, le mirent en pièces (nov. 395). L'ambition, l'avarice et la cruauté de Rufin ont été énergiquement retracées par Claudien dans le beau poëme intitulé : *Invectives contre Rufin*.

RUFIN, *Tyrannius* (ou *Toranius*) *Rufinus*, prêtre, né à Concordia dans le Frioul, vécut longtemps dans un couvent d'Aquilée, puis à Jérusalem, où il se lia étroitement avec saint Jérôme (374), se brouilla avec cet ami pour des dissentiments théologiq., passa d'Orient à Rome, puis en Sicile (408), et mourut en 410, septuagénaire. On lui doit des traductions latines : 1° de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe; 2° des *Homélies* d'Origène sur la Genèse, l'Exode, etc.

RUFUS, c.-à-d. *Roux*, surnom commun à plusieurs branches de diverses familles romaines, telles que les Rutilius, les Minucius, les Curtius, etc.

RUFUS (P. RUTILIUS). *Voy.* RUTILIUS.

RUFUS (C. MUSONIUS). *Voy.* MUSONIUS.

RUFUS, médecin grec, natif d'Éphèse, qui vivait soit du temps d'Auguste, soit du temps de Trajan (vers l'an 110), a écrit sur l'anatomie, sur les ma-

tadies des yeux, sur la matière médicale (en vers). Il ne nous reste que des fragments qui ont été publiés par J. Goupil, Paris, 1554, avec la traduc. de Crinito, et par Clinch, Lond., 1726. Littré (1844) et Daremberg (1846) en ont trouvé de nouv. fragments.

RUFUS FESTUS ou SEXTUS RUFUS, historien latin qui vivait vers l'an 370 de J.-C., était un personnage consulaire. On a sous son nom : 1° *De historiâ romanâ libellus*, intitulé aussi : *Breviarium rerum gestarum populi romani*, qui n'est guère qu'un dénombrement des révolutions et des agrandissements successifs de l'empire; 2° *De regionibus urbis Romæ*, espèce de catalogue des monuments de Rome ; publiés tous deux par G. Munnich, Hanovre, 1815.

RUGEN, île de la Prusse (Poméranie), dans la mer Baltique, est séparée de la côte par un canal étroit : elle a 55 kil. sur 42, et compte 31,000 hab. Ch.-l., Bergen. Sol fertile; côtes fort découpées (d'où trois presqu'îles principales), mais pas de bons ports. Nombreuses antiquités germaines, etc. — L'île de Rugen fut le berceau des Rugiens et le siége principal des cultes d'Hertha et de Svantovit. Waldemar I, roi de Danem., la prit et brisa les idoles, 1168 ; elle passa aux ducs de Poméranie au XIVe siècle, à la Suède en 1648 ; fut prise par les Français en 1807, et donnée à la Prusse en 1814.

RUGENWALDE, ville murée des États prussiens (Poméranie), sur la Wipper, à 26 kil. N. E. de Koslin ; 3,900 hab. Toiles diverses. Petit port. Bains de mer. Pêche du saumon.

RUGGIERI (Côme), astrologue de Florence, vint en France sous Catherine de Médicis, qui le consulta souvent, obtint de cette princesse l'abbaye de Saint-Mahé en Bretagne, fut accusé, en 1574, de conspirer contre Charles IX, fut condamné aux galères, et obtint sa grâce par la protection de la reine-mère. Accusé d'une nouvelle conspiration en 1597 contre Henri IV), il réussit encore à se soustraire à sa condamnation. Il mourut en 1615. Il avait publié des almanachs, qui furent célèbres.—*Voy.* UBALDINI.

RUGIENS, *Rugii*, peuple de race germanique, semble avoir eu d'abord pour demeure l'île de Rugen, dans la mer Baltique, et les contrées voisines. Au Ve siècle, ils fondèrent dans la Germanie méridionale un empire, qui se composait de ce qui est auj. la Moravie, et l'Autriche au N. du Danube. Cet empire, appelé de leur nom *Rugiland*, fut détruit par Odoacre vers 487. Après la destruction de l'empire d'Odoacre par les Ostrogoths (495), le Rugiland devint l'asile des Hérules. En 518, au plus tard, les Lombards se fixèrent dans le même pays, et refoulèrent les Hérules vers la Scandinavie. Le nom de *Rugiland* disparut alors.

RUGILAND. *Voy.* RUGIENS.

RUGLES, ch.-l. de cant. (Eure), sur la Rille, à 9 kil. S. O. d'Évreux ; 2,000 hab. Épingles et pointes de Paris, aiguilles, fil de fer, tréfilerie, etc.

RUHLA, ville d'Allemagne, à 9 kil. S. E. d'Eisenach, sur la Ruhla, qui la divise en deux parties, appartenant l'une au grand-duché de Saxe-Weimar, l'autre au duché de Saxe-Cobourg-Gotha ; ,000 hab. Usines à fer; instruments de musique, tabatières, etc.

RUHNKENIUS (David), en allem. *Ruhneken*, célèbre philologue, né en 1723 à Stolpe (Poméranie), mort en 1798, fut adjoint de Hemsterhuys à Leyde pour la langue grecque (1757-61), puis professeur d'histoire et d'éloquence de la même université, et enfin bibliothécaire de l'Académie en 1771. Il a publié: *Epistolæ criticæ in Homeridarum hymnos*, etc., Leyde, 1749 et 1781; *Timæi sophistæ lexicon vocum platonicarum*, Leyde, 1754, in-8, ainsi que plusieurs autres travaux relatifs à Platon ; *Historia critica oratorum græcorum*, 1768, 1 vol. in-8 ; *Velleius Paterculus, cum notis variorum*, 1779, 1 vol. in-8 ; *Homeri hymnus in Cererem*, Leyde, 1782, in-8 ; *de Vitâ et scriptis Longini*, 1766, in-8 ; *Œuvres de Muret*, Leyde, 1789, 4 vol. in-8, etc. Son érudition était immense, son style latin admirable. On a publ. ses *Opuscula* à Leyde, 1823, 2 v. in-8.

RUHR, riv. des États prussiens, affluent de la Meuse (*Voy.* ROER). — Riv. d'Allemagne qui naît en Westphalie (Arensberg), coule au N. O. et se jette dans le Rhin à Ruhrort, après avoir reçu la Lenne, la Mœne, la Wolni ; 200 kil. de cours.

RUHRORT, ville des États prussiens (prov. Rhénane), au confluent de la Ruhr et du Rhin, à 24 kil. N. de Dusseldorf ; 1,550 hab. Grands bateaux.

RUINART (Dom), savant bénédictin, né à Reims en 1657, mort en 1709, fut longtemps le collaborateur du P. Mabillon. En outre, il publia seul : *Acta primorum martyrum sincera*, 1689 (il réfute dans la préface les paradoxes de Dodwell sur le petit nombre des martyrs) ; *Historia persecutionis Vandalicæ* (1694) ; une édition de Grégoire de Tours (1699) ; une *Vie de Mabillon* (1709), etc.

RUINES, ch.-l. de cant. (Cantal), à 11 kil. S. E. de Saint-Flour ; 650 hab.

RUISDAEL (Jacq.), peintre hollandais de Harlem, né en 1636, mort en 1681, excella surtout dans les paysages et les marines ; ne dessinant pas la figure avec autant de perfection, il empruntait pour cette partie le pinceau de Berghem, de Wouwermans ou de quelque autre maître. On cite de lui la *Chasse au cerf* (à Dresde), le *Coup de soleil*, la *Tempête* (qui sont tous deux au Louvre), ainsi que plusieurs beaux paysages. — Son frère aîné, Salomon (1616-1670), peignait aussi le paysage, mais avec moins de succès.

RULHIÈRE (Claude Carloman DE), littérateur, né en 1735 à Bondy près de Paris, mort en 1791, fut aide de camp du maréchal de Richelieu en Guyenne, puis secrétaire du baron de Breteuil, qui l'emmena dans son ambassade en Russie (1760), put observer dans ce pays la révolution de 1762, dont il traça depuis le tableau, fut chargé d'écrire l'histoire des troubles de la Pologne pour l'instruction du dauphin (depuis Louis XVI), reçut pour ce travail une pension de 6,000 fr., et parcourut l'Allemagne, la Prusse, la Pologne, afin de rassembler les matériaux de cet important ouvrage, qui ne parut qu'après sa mort. Il avait été reçu à l'Académie Française en 1787. Les plus importants de ses écrits sont : *Eclaircissements sur la révocation de l'édit de Nantes* (1788) ; *Hist. de la révolution de Russie en* 1762 (cet ouvrage, composé dès 1765, ne put paraître du vivant de Catherine II, et ne fut publié qu'en 1797) ; *Histoire de l'anarchie de Pologne,* 4 vol. in-8 (1807 et 1809), ouvrage fort estimé, mais qui malheureusement n'a pu être achevé. On a aussi de Rulhière des poésies parmi lesquelles on remarque le *Discours sur les disputes* et les *Jeux de mains*, poëme en 3 chants. M. Auguis a donné ses *Œuvres diverses*, 2 vol. in-8, 1819.

RULLUS (P. SERVILIUS), tribun du peuple l'an 63 av. J.-C., proposa une loi agraire tendant à faire vendre, au profit du peuple, l'ancien domaine des rois de Macédoine, les terres voisines de Carthagène en Espagne, Carthage, Corinthe, et toutes les conquêtes faites depuis Sylla hors de l'Italie. Cicéron, alors consul, parvint, par son éloquence, à faire rejeter par le peuple même cette loi si populaire.

RUM ou ROMN (île), une des Hébrides, au S. de celle de Skye : 20 kil. sur 9 à 12. Ch.-l., Kinloch.

RUMFORD (Benjamin-Thompson, comte de), physicien et philanthrope, né en 1753 dans l'Amérique anglaise, à Rumford, aujourd'hui Concord (New-Hampshire), se livra de bonne heure à la culture des sciences, prit parti pour la métropole dans la guerre de l'indépendance, fut chargé, en 1776, de porter à Londres la nouvelle de l'évacuation de Boston par les troupes anglaises, resta quelques années en Angleterre, et fut nommé, en 1780,

sous-secrétaire d'état, retourna, en 1782, en Amérique, où il combattit les insurgés, et s'éleva jusqu'au grade de colonel, quitta définitivement son pays après la reconnaissance de l'indépendance des États-Unis, prit du service auprès de l'électeur de Bavière Charles-Théodore, obtint la confiance de ce prince, qui, après l'avoir nommé lieutenant-général de ses armées, le chargea du département de la guerre et de la direction de la police, signala son administration par d'utiles réformes, supprima la mendicité, et appliqua la science au soulagement des malheureux : c'est lui qui forma le 1er établissement des soupes économiques qui portent son nom. Charles-Théodore, en reconnaissance de ses services, le créa comte de Rumford (il n'était connu jusque-là que sous le nom de Thompson), et le nomma ambassadeur en Angleterre : mais quelques défauts de forme l'empêchèrent d'être reconnu comme tel à Londres. A la mort de l'électeur (1799), il quitta la Bavière, et, après avoir voyagé quelque temps, vint se fixer en France, où il épousa la veuve de Lavoisier (1804). Il mourut en 1814, dans sa maison d'Auteuil. Quoique célèbre surtout par sa philanthropie, Rumford était un homme froid et peu aimable. On doit à ce savant des recherches sur la chaleur, ainsi qu'un calorimètre et un thermoscope ; il inventa les foyers qui portent son nom, et perfectionna les cheminées, les lampes, etc. Il a inséré plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques* de Londres et dans les *Mémoires* de l'Institut de France. On a publié à part ses *Mémoires sur la chaleur*, Paris, 1804 ; — *sur la combustion*, 1812 ; ses *Essais politiques, économiques et philosophiques*, Genève, 1798, 2 vol. in-8.

RUMIGNY, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 22 kil. S. O. de Rocroy ; 600 hab. Patrie de La Caille.

RUMILLY, ville des États sardes (Savoie), à 13 kil. S. O. d'Annecy ; 3,100 hab. Commerce de grains.

RUMMEL ou ROMMEL, *Ampsagas*, riv. de l'Algérie, passe à Constantine, et tombe dans la Méditerranée, à l'E. de Bougie, après 150 kil. de cours.

RUMP, c.-à-d. *Croupion*, nom donné par dérision aux débris du *long-parlement* en Angleterre, lorsqu'il fut rétabli en 1659, après l'abdication de Richard Cromwell. Ce parlement, composé d'environ 70 membres, ne dura qu'un an, et fut cassé par le général Lambert, comme le long-parlement l'avait été, en 1653, par Olivier Cromwell.

RUNES, caractères dont se servaient jadis les Scandinaves (Danemark, Suède, Norwége, Allemagne septent.), seraient, suivant les uns, antérieurs à notre ère, et, selon les autres, ne dateraient guère que du IXe siècle après J.-C. L'alphabet runique n'a que 16 lettres ; elles sont formées de barres horizontales et verticales ; quelques unes seulement ressemblent aux lettres des Romains. On trouve, surtout en Suède (dans la prov. d'Upland et l'île de Gottland), même en Amérique (N.) des pierres *runiques*, qui sont couvertes de ces caractères. On conjecture que les runes dérivent du phénicien, et qu'ils auront été apportés par des navigateurs de Phénicie, qui auraient pénétré dans la Baltique. — Les prêtres scandinaves finirent par se réserver la connaissance des *runes* ; par suite, on employa ces caractères dans les opérations de magie et de sorcellerie.

RUNJET-SING, roi de Lahore, né en 1762 à Lahore, d'une tribu obscure, mort en 1839, se distingua dans plusieurs combats contre les Anglais, fut élu pour chef par ses compatriotes vers 1800, releva la nation des Seikhs, réussit à soustraire son pays à la domination anglaise, et fut en peu de temps maître d'une vaste contrée, embrassant le Pendjab, le Moultan, le Kachmir, le Peychawer et une partie de l'Afghanistan. Il accueillit dans ses états les généraux français Allard et Ventura, qui disciplinèrent ses troupes, les organisèrent à l'européenne, et leur assurèrent la victoire. Depuis la mort de Runjet-Sing, son empire est devenu un théâtre de révolutions et de guerres intestines.

RUNNYMEAD, village d'Angleterre (Surrey), à 8 kil. S. O. de Windsor. Rendez-vous de chasse où se tint, en 1215, une célèbre conférence entre le roi Jean et les barons anglais, qui l'obligèrent à signer la grande charte.

RUPEL, riv. de Belgique (Anvers), se forme à Rumpst, à 7 kil. N. E. de Malines, par la réunion de la Dyle et de la Nèthe, coule au N. O., et va se joindre à l'Escaut, en face de Rupelmonde, à 13 kil. S. O. d'Anvers, après un cours très large de 14 kil. (les vaisseaux la parcourent à la voile).

RUPELLA ou RUPECULA, nom latinisé de La Rochelle. *Voy.* ROCHELLE.

RUPELMONDE, ville de Belgique (Flandre or.), sur l'Escaut, en face de son confluent avec la Rupel, à 15 kil. N. E. de Dendermonde ; 2,500 hab. On y fait naître le géographe Mercator.

RUPEN ou RHOUPEN I, roi d'Arménie, fondateur de la dynastie des Rupéniens, qui régna en Arménie jusqu'au XIVe siècle, fut souverain de la Petite-Arménie (Cilicie et Cappadoce) de 1080 à 1095.

RUPEN II, roi de l'Arménie Cilicienne (1174-85), abdiqua en faveur de Livon ou Léon, son frère, et se retira au couvent de Trazarg.

RUPEN, fils du comte de Tripoli Raymond et d'Alix, fille de Rupen II, fut exclu du trône d'Antioche par Boémond, le recouvra, grâce à l'intervention de Léon, son grand-oncle, roi d'Arménie, paya ce prince de son service en tentant de le déposséder lui-même, mais échoua dans ce plan. Attaqué de rechef par Boémond, puis par le baron Constantin, il perdit la couronne et la vie en 1221.

RUPENIENS. *Voy.* RUPEN.

RUPERT (Robert DE BAVIÈRE, dit le prince), fils de l'électeur palatin Frédéric V (qui avait épousé la fille aînée de Jacques I, roi d'Angleterre) et neveu de Charles I, fut un des principaux généraux de ce prince dans la guerre civile, eut part à la bataille d'Edge-hill, près de Warwick (1642), fit lever le siége d'York (1644), mais perdit les batailles de Marston-Moor (1644) et de Naseby (1645), rendit Bristol à Fairfax, fit en 1649 quelques tentatives en Irlande pour la cause royale, fut comblé d'honneurs à la restauration, et devint amiral avec Monk (1666). Il quitta les affaires en 1679 pour ne plus s'occuper que d'expériences de physique et de chimie. On lui attribue plusieurs inventions, entre autres celle de la gravure en demi-teinte. Il mourut en 1682. Charles II l'avait nommé comte de Holderness et duc de Cumberland.

RUPPIN (NEU-), c.-à-d. *Nouveau-Ruppin*, ville murée des États prussiens (Brandebourg), sur le petit lac de Ruppin, à 55 kil. de Potsdam ; 8,000 hab. Drap ras, meubles, souliers, tabac, etc. — En face du Neu-Ruppin est *Alt-Ruppin* ou le *Vieux-Ruppin*, sur le lac de Ruppin ; 1,200 hab.

RUREMONDE, *Roermonde* en flamand, ville du Limbourg hollandais, au confluent de la Roër et de la Meuse, à 44 kil. N. de Maëstricht ; 4,050 hab. Drap, autres lainages. Commerce important. Patrie du géographe Mercator (que d'autres font naître à Rupelmonde). — Fortifiée en 1290 par Othon III, comte de Gueldre ; prise sur les Espagnols en 1572 par le prince d'Orange, et en 1632 par les Hollandais, mais rendue à l'Espagne ; brûlée en 1665. Aux Hollandais en 1702 ; aux Impériaux en 1716 (et depuis capitale de la Gueldre autrich.). Prise par les Français en 1792. Ruremonde fut le ch.-l. d'un arrond. du départ. de la Meuse-Inférieure jusqu'en 1814. Jadis riche abbaye, avec évêché (érigé en 1561 par Pie IV, réuni à celui de Liége en 1801).

RURIK ou ROURIK, fondateur de l'empire russe, était un chef de Varègues (pirates des bords de la

Baltique). Appelé en 861 par les habitants de Novogorod, il leur prêta secours contre des voisins pillards; mais bientôt il s'empara du pouvoir, et assujettit ceux qu'il était venu défendre. Il étendit son autorité sur Polotsk, Rostov, Mourom, etc., et prit le titre de grand-prince ou grand-duc. Il mourut en 879, laissant son fils Igor sous la tutelle d'Oleg, son parent. La dynastie de Rurik occupa le trône de Russie jusqu'à la fin du XVIe siècle (*Voy.* RUSSIE).

RUSADIR, auj. *Melilla*, port de la Mauritanie Tingitane, près du cap de même nom. *Voy.* MELILLA.

RUSAFA, ville d'Espagne (Valence), sur le Guadalaviar, près et au S. E. de Valence; 7,500 hab.

RUSBROCK (J. DE), mystique célèbre, né en 1294 à Rusbrock, près de Bruxelles, mort en 1381, fut longtemps vicaire dans l'église Sainte-Gudule à Bruxelles, puis prieur du couvent de chanoines de Groendal, qu'il fonda ou réforma, et laissa plusieurs écrits en flamand, traduits en latin par Surius (Cologne, 1552-1609-1692), parmi lesquels le *De nuptiis vel de ornatu nuptiarum spiritualium.*

RUSCINO, auj. *Perpignan*, ou plutôt la *Tour de Roussillon*, ch.-l. des *Sardones*, peuple de la Narbonaise 1re, à l'E., près de la Méditerranée et de l'embouchure du *Télis* (auj. *Tet*). C'est de cette ville que, plus tard, le pays a pris le nom de Roussillon.

RUSELLÆ, auj. *Rosella*, ville d'Etrurie, non loin de la côte et de l'Umbro, entre Vétulonie et Cosa. On présume qu'elle fut une des douze lucumonies étrusques. Posthumius la prit, 294 av. J.-C.

RUSICADA, ville de Numidie, auj. PHILIPPEVILLE.

RUSSEL (William), célèbre patriote anglais, fils de William Russel, 1er duc de Bedford, qui avait pris parti dans les guerres civiles contre Charles I, naquit en 1639, voyagea sur le continent, entra en 1661 à la Chambre des communes, et fut à la tête de l'opposition qui, en 1672, renversa le ministère dit *de la cabale* (*Voy.* ce mot), se prononça de même contre le comte de Danby, devenu premier ministre, sollicita en vain une accusation en forme contre cet homme d'état, provoqua des rigueurs contre les fauteurs du prétendu complot papiste, auquel il croyait de bonne foi (*Voy.* OATES), fit une motion pour écarter le duc d'York (depuis Jacques II) des conseils du prince (1679), eut une grande part à l'adoption par les Communes du bill qui excluait ce prince du trône, et porta ce bill à la Chambre des lords, qui le rejeta (1680); puis, quand Charles se mit à gouverner sans le parlement, il entra dans la conspiration de Monmouth, et fut condamné à mort, bien qu'il n'eût voulu qu'une modification dans la marche du gouvernement. Il subit son arrêt avec courage, le 21 juillet 1683. Cette mort fut généralement regardée comme un assassinat juridique, et la mémoire de William Russel fut réhabilitée en 1689.

RUSSEL (Edward), comte d'Orford, amiral anglais, cousin du précédent, né en 1651; prit part à la révolution de 1688, et fut nommé membre du conseil privé. Secondé par la flotte hollandaise, il battit à La Hogue, en 1692, l'am. français Tourville, mais il ne put empêcher la réunion des flottes françaises de Brest et de Toulon. Envoyé comme amiral en chef dans la Méditerranée, il força Tourville à s'éloigner de la Catalogne, et délivra Barcelone (1694) assiégée par les Français. Accusé de concussions par la Chambre des communes, il fut acquitté par la Chambre des lords (1698), redevint amiral sous la reine Anne, et se retira lors du triomphe des tories (1714). Sa mort eut lieu en 1727.

RUSSEY, ch.-l. de canton (Doubs), à 37 kil. S. de Montbéliard; 900 hab. Marais et tourbières.

RUSSIE, plus exactement EMPIRE RUSSE, le plus vaste état du globe, s'étend en Europe, en Asie, en Amérique, de 15° 10' long. E. à 133° long. O., et de 38° 40' à 81° lat. N.; dimensions en ligne droite, 14,000 kil. de l'E. à l'O.; 5,600 du N. au S.; 17,000 diagonalement, du S. O. au N. E. La Russie a pour bornes: 1° en Europe, à l'O., l'empire d'Autriche, la monarchie prussienne, la mer Baltique, la Suède; au S. la Moldavie et la Turquie d'Europe; 2° en Asie, au S., la Turquie d'Asie, l'Iran, le Turkestan, et les vastes annexes de l'empire chinois; 3° en Amérique, l'Amérique anglaise à l'E. Ces trois Russies se tiennent et forment un tout contigu, à ceci près que le détroit de Behring sépare la Russie d'Asie de celle d'Amérique. Au nord, le long des trois Russies, règne l'Océan glacial arctique, qui forme, entre autres grands golfes, la mer Blanche et la mer de l'Obi; la Russie a encore deux autres mers en Europe, la Baltique à l'O., la mer Noire au S., plus la mer Caspienne entre l'Europe et l'Asie; puis, entre l'Asie et l'Amérique, les mers aléoutiennes, d'Okhotsk, etc. Des trois Russies, la Russie d'Asie est sans comparaison la plus grande, mais celle d'Europe, qui en est à peine la moitié, est infiniment plus importante. Officiellement, la division des Russies d'Europe et d'Asie n'existe pas: les deux gouvernements de Perm et d'Orenbourg sont moitié en Europe, moitié en Asie. La population de l'empire russe va toujours croissant, et doit aujourd'hui être à peu près de 70,000,000 d'âmes. La capitale générale est Saint-Pétersbourg, fondée par Pierre-le-Grand en 1703; auparavant, c'était Moscou. Les divisions de l'empire russe portent pour la plupart le nom de gouvernement; quelques unes sont appelées provinces, districts, etc.; une seule (l'ancienne Pologne) a le titre de royaume.

RUSSIE D'EUROPE.

1° *Russie Baltique.*
Gouv. de St.-Pétersbourg (capit., St.-Pétersbourg).
Esthonie (Revel).
Livonie (Riga).
Courlande (Mittau).
Gr.-duché de Finlande (Helsingfors).

2° *Grande Russie.*
Moscou.
Smolensk.
Pskov.
Tver.
Novogorod.
Olonèje (Pétrozavodsk).
Arkhangel.
Vologda.
Iaroslav.
Kostroma.
Vladimir.
Nijnéi-Novogorod.
Tambov.
Riazan.
Toula.
Kalouga.
Orel.
Koursk.
Voronèje.

3° *Petite Russie.*
Kiev.
Tchernigov.
Pultava ou Poltava.
Slobodes d'Ukraine ou Kharkov.

4° *Russie méridionale.*
Kherson.
Iékatérinoslav.
Tauride (Simféropol).
Province de Bessarabie (Kichenev).
Pays des Cosaques du Don (Novo-Tcherkask).

5° *Russie occidentale.*
Vilna.
Grodno.
Vitebsk ou Vitepsk.
Mohilev.
Minsk.
Volhynie (Jitomir).
Podolie (Kaminiec).
Prov. de Bialystok.
Roy. de Pologne (8 voïvodies; ch.-l., Varsovie).

6° *Russie orientale.*
Kazan.
Viatka.
Perm.
Simbirsk.
Penza.
Astracan.
Saratov.
Orenbourg (Oufa).

RUSSIE D'ASIE.

7° *Sibérie.*
Partie orient. de Perm et d'Orenbourg.
Tobolsk.
Tomsk.
Iénisséisk (Krasnoïarsk).
Irkoutsk.
Province d'Omsk.
Province d'Iakoutsk.
Dist. d'Okhotsk.
Dist. de Kamtchatka (Pétropavlovsk).
Pays des Kirghis.
Pays des Tchouktches.

8° *Région Caucasienne.*
Géorgie (Tiflis).
2° Géorgie (Akhaltsikhé).
Chirvan (Bakou).
Arménie (Erivan).
Iméréthie (Khoutaïssi).
Vladikavkas ou Pays des montagnes.
Daghestan (Kouba).
Province du Caucase.

RUSSIE AMÉRICAINE.

Partie insulaire. Partie continentale.

De plus, la Russie a pour tributaires, en Asie, plusieurs des khans du Turkestan.

La Russie d'Europe n'a point de mont. remarquables hormis à l'E. où elle est bornée par la chaîne des monts Ourals ou Poyas. La Russie d'Asie au contraire en a beaucoup, et de fort grandes; ce sont d'abord au S. le Caucase, au N. les ramifications du système ouralien, qui s'étendent loin dans l'est, puis le petit Altaï, les monts Sayaniens, du Haut-Kentéï, de Daourie, Iablonoï, Aldan, Stanovoï. Dans la Russie d'Amérique commencent des chaînes puissantes. Les fleuves de l'empire de Russie sont au nombre des plus grands cours d'eau du globe; ce sont: en Europe le Volga, le Dniepr, le Petchora, les deux Dvinas, le Niémen, le Dniestr, le Don, le Kouban et quelques fleuves communs à la Russie et à d'autres états (Vistule, Kour); en Asie, l'Obi, l'Iénisséi, le Léna (qui chacun ont au moins 3,000 kil.), et d'autres moins longs, Oural, Khatanga, Indigirka, Kamtchatka, etc.; en Amérique, ils sont peu remarquables. Des canaux lient les diverses mers de la Russie d'Europe, notamment la Baltique et la mer Caspienne, la mer Caspienne et la mer Noire.— La Russie comprend une foule de peuples différents, parmi lesquels domine la race slave, à laquelle appartiennent les Russes, les Polonais, les Livoniens, les Courlandais, les Lithuaniens; la race finnoise, très répandue dans la Russie d'Europe, comprend les Finnois, Esthoniens, Lapons, Tchérémisses, Tchouvaches, Permiaks, etc.; viennent ensuite des Allemands et des Grecs, des Tartares, et les farouches tribus caucasiennes, enfin une multitude de hordes (Mongols, Kalmouks, Samoyèdes, Korièkes, Kamtchadales, Tchoukotches, Aléoutes, etc.). On parle en Russie au moins 30 langues; le russe même n'est qu'une forme du slave; la langue et la littérature françaises sont en grande faveur. La religion chrétienne grecque non unie domine en Russie (le czar en est le chef depuis Pierre-le-Grand); il s'y trouve aussi des Grecs-unis; mais on fait tout pour en diminuer le nombre. Le gouvernement est absolu; le souverain se nomme czar ou empereur (quelquefois on dit *autocrate* pour indiquer la plénitude de sa souveraineté). L'aristocratie jouit d'un grand pouvoir, surtout sur ses terres; tout paysan est serf de la glèbe, à moins d'avoir été affranchi expressément (les affranchissements deviennent fréquents auj.); les seigneurs se nomment *boïards*. L'armée monte au moins à 900,000 hommes, dont une partie cependant forme des colonies militaires. La marine russe n'a cessé de se développer depuis un siècle et demi, époque à laquelle elle fut créée par Pierre-le-Grand. La civilisation de la Russie est très inégale, selon les pays, les latitudes, les positions, etc. Les sciences, les lettres et les arts ne fleurissent que dans quelques villes. — Le sud et l'ouest sont généralement plus peuplés, plus fertiles et plus riches, mais quand on a passé Moscou et le Volga, les villes et villages deviennent rares; plus d'agriculture; on ne trouve plus que des steppes ou maigres prairies désertes, des neiges, quelques mines, des animaux à fourrure. La Russie d'Asie (ou Sibérie) n'a guère pour habitants que des sauvages, des exilés et ceux qui les gardent. Un froid horrible désole au moins les trois quarts de l'empire pendant neuf mois de l'année; puis vient un été très chaud et très court. Au S., le climat est tempéré: il est doux et même chaud en Bessarabie, en Tauride, en Arménie. Le sol varie beaucoup et donne, selon les localités, les productions les plus diverses. Le lin de Courlande, de Livonie, etc., est magnifique; l'Ukraine est une des régions du monde les plus fertiles en céréales; d'immenses forêts couvrent la plupart des provinces et fournissent en abondance des résines, du brai, du goudron, de superbes bois de construction; la rhubarbe et d'autres plantes médicinales croissent vers la mer Caspienne et à l'entrée de l'Asie; la Tauride, la région Caucasienne, Astracan, etc., récoltent des fruits exquis et de bons vins. L'hermine, la martre, etc. donnent des fourrures du plus grand prix et en abondance; les loutres, les phoques abondent sur les côtes. L'industrie, bien inférieure à celle de l'Europe occid., est très active sur certains points. Longtemps avant Pierre-le-Grand, la Russie fabriquait et exportait de nombreux articles, tels que: cuirs (remarquables par leur odeur aromatique), toiles à voiles, cordages, coutils, chandelles, feutre, savon; auj. elle joint une foule d'autres produits à ceux-là (caviar, colle de poisson huile, eau-de-vie de grain, carrosserie, bijouterie, orfèvrerie, armurerie, serrurerie, verrerie, fonderie, papeterie, faïence et porcelaine avec cristaux, cachemires, draps, coton, etc.). La Russie possède de nombreuses mines qui occupent une foule d'ouvriers. On a découvert vers 1820 dans l'Oural des mines d'or et de platine. Le commerce intérieur est très actif, le commerce extérieur est immense et se fait soit par les villes maritimes (Odessa, Riga, Arkhangel, etc.), soit par terre avec l'Europe occid. ou avec l'Inde et la Chine (par les Boukhares).

Histoire. Les anciens n'ont connu que le sud de la Russie d'Europe, qu'ils comprenaient très vaguement dans les régions dites *Sarmatie* et *Scythie*, et où ils plaçaient, outre les Sarmates, les Roxolans, Iazyges, Agathyrses, Hippomolgues, Cimmériens, Taures, Méotes, etc. Dès les premiers siècles de l'empire romain, les Slaves, habitants primitifs de la Russie septentrionale, envahirent tout le pays. Au IIIe siècle de l'empire, les Goths soumirent à peu près toutes les peuplades comprises entre la Baltique et la mer Noire, et fondèrent entre le Niémen, le Dniepr, le Volga et le Don un vaste empire qui comprenait la Russie d'Europe. Cet empire fut renversé en 376 par les Huns, et la Russie méridionale fut pendant quatre siècles le passage de tous les barbares de l'est et un théâtre de fluctuations perpétuelles. Les Huns, les Alains, les Bulgares, les Khazares s'y établirent et en furent chassés successivement. Quelques villes cependant y furent fondées vers le VIe siècle, notamment Novogorod-la-Grande et Kiev. Enfin, en 862, parurent des chefs Varègues, dont un seul, Rurik, fonda un état durable: il régnait à Novogorod; sa postérité s'étendit rapidement sur une partie de la Russie méridionale et sur la Galicie, s'établit à Kiev, fit trembler Constantinople et s'éleva à un très haut point de prospérité sous Vladimir-le-Grand (qui introduisit le christianisme parmi les Russes en 988), et sous Iaroslav I. Mais deux funestes coutumes (le séniorat et les apanages) vinrent sans cesse morceler le territoire et engendrer des guerres civiles; outre Kiev, qui était alors la vraie capitale de l'empire et la résidence du grand-prince, existaient plusieurs autres principautés sous des princes du sang de Rurik (Novogorod, Polotsk, Smolensk, Tchernigov, Péréiaslav, Tmoutarakan, Halicz, Tver, Vladimir ou Vladimierz, Souzdal, enfin Moscou, fondée en 1147). En même temps les invasions orientales continuaient, et l'on vit affluer les Petchenègues, les Outzes ou Polovtses, enfin les Mongols. Ces derniers, sous Touchi, en 1224, franchirent le Volga, conquirent une partie de la Russie mérid. et fondèrent le grand empire du Kaptchak ou de la Horde d'Or. En 1240, Batou, fils de Touchi, prit Kiev: bientôt la Podolie, la Volhynie, la Galicie orient. reconnurent sa loi, et les princes russes du nord devinrent ses vassaux. Celui de Moscou eut seul alors le titre de grand-prince. Novogorod, qui déjà avait tenté l'indépendance, s'érigea diverses fois en république, et de fait elle n'obéissait que rarement au grand-prince de Moscou, mais elle

payait tribut aux Mongols. Cet esclavage des Russes dura dans toute sa force pendant cent cinquante ans (1240-1389). Les guerres civiles des Mongols et des Tartares et le contre-coup des conquêtes de Tamerlan allégèrent le joug; mais Moscou fut encore menacée et pillée plus d'une fois, et ce n'est qu'en 1481 que le grand Ivan III affranchit la Moscovie du joug des Tartares. Ce même prince venait de soumettre Novegorod, Pskov, la Biarmie, et de réunir nombre de principautés, entre autres la Sévérie; peu après il y ajouta l'ouest de la Sibérie. Vasili IV et Ivan IV, ses successeurs, furent toujours en guerre avec la Pologne, les Chevaliers Teutoniques, la Suède; ils conquirent Kazan et Astrakan; mais Ivan fit de vains efforts pour avoir la Livonie. En 1598, la dynastie de Rurik s'éteint et Boris Godounov usurpe le trône: de là une période de troubles (1605, etc.), dans laquelle la Russie, que se disputent les Polonais et les Suédois, semble à la veille de périr; l'élection de Michel Romanov (1613) met un terme à tant de maux. La Russie se relève peu à peu sous ce czar et ses deux successeurs, et reprend la Sévérie, dont les Polonais s'étaient emparés. Pierre-le-Grand (1682-1725) poursuit cette œuvre, appuie la Russie à la Baltique, à la mer Caspienne et à la mer Noire, fonde Saint-Pétersbourg, voit décliner la Pologne, brise la puissance de la Suède et se mêle à la politique générale de l'Europe. Cette prospérité s'arrête, mais sans reculer, sous ses successeurs (lesquels, à partir de 1762, sont des princes de la maison de Holstein-Gottorp et ne tiennent plus à la maison de Romanov que par des alliances); mais Catherine II (1762-1796) porte la Russie au plus haut point de splendeur, conquiert la Petite-Tartarie, la Lithuanie, la Courlande, le Caucase, et obtient la moitié de la Pologne (par les partages de 1772 et 1795). Paul I, son fils, entre dans la coalition contre la France, et envoie ses armées jusqu'en Suisse (1799). Sous Alexandre I, malgré une lutte continuelle avec la France (interrompue seulement par la paix de Tilsitt, 1807), malgré l'expédition de 1812, pendant laquelle Moscou est livrée aux flammes par les Russes eux-mêmes, la Russie se grossit de la Finlande, de la Botnie orient., de la Bessarabie, de la Géorgie; en 1815, elle s'empare des deux tiers au moins de la Grande-Pologne (qui avait été prise en 1807 à la Prusse par la France pour en faire le grand-duché de Varsovie, et dont un tiers seulement revint à la Prusse en 1814), et elle en forme le *Roy. de Pologne* (1815). Nicolas I a joint à ces conquêtes l'Arménie persane, plus quelques pays vers l'embouchure du Danube; ses armées, victorieuses de la Turquie, ayant franchi le Balkan, allaient marcher sur Constantinople, si l'intervention des puissances européennes ne l'eût arrêté (1829); néanmoins, il a considérablement affaibli l'empire turc en aidant à l'indépendance de la Grèce (1820-27), et en affranchissant presque entièrement la Servie, la Valachie, la Moldavie, qui se sont placées sous sa protection; il a vu enfin cet empire contraint à se mettre à sa merci par le traité d'Unkiar-Skelessi (1833), qu'a depuis mitigé le traité *des Détroits* (1841). La Russie n'avait plus qu'à consolider ses conquêtes, lorsqu'en 1853 elle suscita à la Turquie une querelle qui amena une guerre européenne: après deux campagnes désastreuses, elle signa, le 30 mars 1856, une paix désavantageuse.

Grands-princes ou *Czars*.—I. *Dynastie de Rurik*.

(1) *A Kiev* (sauf Rurik I).

Rurik I, d'abord avec Sineous et Trouvor, puis 862
Oleg, d'abord *régent*, [seul,] 879
Igor, fils de Rurik, 913
Olga *sa veuve*, 945
Sviatoslav I, 964
Iaropolk I, 973
Vladimir I, 980
Sviatopolk I, 1015
Iaroslav I, 1019
Isiaslav I (*deux fois chassé*), 1054-78
Vseslav, 1067
Sviatoslav II, 1073-76
Vsévolod I, 1078
Sviatopolk II, 1093
Vladimir II, 1113
Mstislav I, 1125
Iaropolk II, 1132
Viaitchislav, 1137
Vsévolod II, 1138
Igor II, 1146
Isiaslav II, 1146-54
Iourié (ou George) I *Dolgorouki, duc de Souzdal, en* 1125, *de Moscou en* 1147, *enfin de Kiev*, 1149-57

(2) *Schisme de* 86 *ans* (2 *grands-princes ou plus*).

A Kiev.		*A Moscou.*	
Rostislav I,	1154-62	André I, *Bogolioubski*,	1154-75
Isiaslav III, *Davidovitch*,	1156-67		
Mstislav II,	1167-70		
Gleb *Iouriévitch*,	1168-72		
Iaroslav II, *Isiaslavitch*,	1172-75	Michel I,	1175-77
Roman I,	1179	Vsévolod III,	1177-1212
Sviatoslav III,	1179-93		
Rurik II,	1193-1209		
Roman II *de Halitch*,	1193-1206		
Vsévolod III,	1206-12		
Mstislav III,	1212-24	Iourié II,	1213-38
Vladimir III,	1230-39	(Constantin),	1217-18
Michel I, *Vsévolodovitch*,	1239-40	Iaroslav II, *Vsévolodovitch*,	1238-1240

(3) *A Vladimir jusqu'à* 1339, *et ensuite à Moscou*.

Iaroslav II, *Vsévolodovitch*, continue à régner, 1240
Sviatoslav III, *Vsévolodovitch*, 1247
André, *Iaroslavitch*, 1249
S. Alexandre I, Newsky, 1252
Iaroslav III, *Iaroslavitch*, 1263
Vasili (ou Basile) I, 1272
Dmitri I, 1276-94
André II, 1294-1304
Daniel, 1295
Vasili de Souzdal, 1304
Michel II *de Tver*, 1304-19
Iourié III, 1319
Dmitri II *de Tver*, 1322
Alexandre II *de Tver*, 1326
Ivan I, *Kalita*, 1328
Siméon l'*Orgueilleux*, 1340
Ivan II, 1353
Dmitri III *de Souzdal*, 1359
Dmitri IV (ou III *bis*) *Donski*, 1362
Vasili II, 1389
Vasili III, l'*Aveugle*, 1425
Ivan III, *le Grand*, 1462
Vasili IV, 1505
Ivan IV, *le Terrible* (il prend le titre de *czar*), 1533
Fédor I, 1584

II. *Transition aux Romanov.*

Boris Godounov, 1598
Fédor II, 1605
Dmitri V ou IV (Grégoire Otrepiev, sous le faux nom de Dmitri), 1605
Vasili V, *Chouiski*, 1606
Vladislav, *Vasa, de Pologne*, 1610

III. *Dynastie de Romanov.*

Michel III, 1613
Alexis I, 1645
Fédor III (dit aussi II, *mais à tort*), 1676
Ivan V et Pierre I, *le Grand*, 1682
Sophie, *corégente*, 1682-89
Pierre I, *le Grand*, seul, 1689
Catherine I, *veuve de Pierre*, 1725

Pierre II, *petit-fils de Pierre,* 1727
Anne *Ivanovna,* 1730
Ivan VI, 1740
Elisabeth *Pétrovna,* 1741
IV. *Dynastie de Holstein-Gottorp.*
Pierre III, *de Holstein-Gottorp*, neveu d'Elisa- 1762
Catherine II, *d'Anhalt-Zerbst, sa veuve,* [beth,] 1762
Paul I, *leur fils,* 1796
Alexandre I (*dit aussi* Alex. III), 1801
Nicolas, 1825. — Alexandre II, 1855

RUSSIE (GRANDE-). On nommait jadis ainsi une vaste région de la Russie d'Europe qui s'étendait de la mer Glaciale jusqu'au Don et à la mer Caspienne, comprenant tout le nord et le milieu de la Russie actuelle; elle avait pour capitale Moscou (ce qui la fait aussi nommer *Moscovie*), et renfermait 19 des gouvernements actuels de la Russie d'Europe (*Voy.* ci-dessus le tableau des divisions de la Russie).

RUSSIE (PETITE-), région de l'anc. Russie, au S. O. de la Grande-Russie, comprenait les gouv. actuels de Kiev, Tchernigov, Pultava, Slobodes d'Ukraine.

RUSSIE BLANCHE ET NOIRE. On nommait jadis ainsi deux régions de la Lithuanie, dont la 1re, située à l'E., correspondait aux gouvernements russes actuels de Smolensk, Mohilev et de Vitebsk; et la 2e, à l'O., aux gouvernements de Grodno, Minsk, etc. Ces pays, longtemps indépendants, avaient été incorporés à la Pologne en 1569 avec le reste de la Lithuanie; ils passèrent sous le joug de la Russie, dès le 1er partage de la Pologne (1772).

RUSSIE ROUGE, région située au S. O. de la Russie, entre la Petite-Russie au N. E., la Petite-Pologne au N. O., la Hongrie au S., se composait des palatinats de Lemberg, Chelm et Belcz, et correspondait en grande partie à la Galicie actuelle, qui appartient à l'Autriche; la partie septent. est comprise dans le royaume actuel de Pologne. Après avoir formé un duché indépendant, ce pays fut tour à tour soumis par la Russie, la Hongrie, la Pologne, et fut enfin attribué presque en entier à l'Autriche en 1772, lors du premier partage de la Pologne.

RUSSIE (NOUV.-), partie de la Russie mérid., comprenant les gouv. nouvellement conquis de Kherson, Iékaterinoslav, Tauride, Cosaques du Don, Bessarabie.

RUSSIE D'ASIE. *Voy.* SIBÉRIE.

RUSTAM. *Voy.* ROUSTAM.

RUSTAUDS (guerre des), dite aussi *Guerre des Paysans.* On nomma ainsi une guerre qui éclata en 1525 en Alsace. Les Paysans, excités par les Anabaptistes, se soulevèrent sous la conduite d'un certain Erasme Gerbert de Molesheim, s'emparèrent de Saverne, près de Strasbourg, et s'y défendirent quelque temps. Chassés de cette ville et de l'Alsace, par le duc de Lorraine, ils se répandirent en Allemagne, où ils commirent de grands ravages. *Voy.* ANABAPTISTES.

RUSTICUS (FABIUS ARULENUS), romain courageux qui ne craignit point, sous Néron et Domitien, de faire l'éloge de Thraséas et d'Helvidius Priscus. Domitien lui envoya l'ordre de se donner la mort. Rusticus était l'ami de Pline le jeune et de Tacite. Il avait composé une *Histoire des empereurs*, remarquable par l'esprit d'indépendance.

RUSTIQUE (saint), *Rusticus*, fut, ainsi qu'Eleuthère, un des compagnons de saint Denis, et subit avec lui le martyre à la fin du IIIe siècle. On le fête le 9 octobre. — Un autre saint Rustique, évêque de Narbonne au Ve siècle, mort en 462, est honoré le 26 octobre.

RUSUCURRU, ville de la Mauritanie Césarienne, est auj. DELLYS, ou, suivant d'autres, COLÉAH.

RUTE, *Arialdunum ?* ville d'Espagne (Cordoue), à 75 kil. S. E. de Cordoue; 8,100 hab.

RUTEBEUF, trouvère du XIIIe siècle, né à Paris sous le règne de saint Louis. Il composa des poésies fugitives des mystères et un grand nombre de satires. Il vécut accablé de dettes et dans une profonde misère. Ses poésies, encore empreintes de la rudesse de la langue naissante, sont remarquables par la franchise des pensées et l'énergie de l'expression. M. Achille Jubinal a publié les Œuvres de Rutebeuf, Paris, 1840, 2 vol. in-8.

RUTENI, peuple de la Gaule, dans l'Aquitaine 1re entre les *Arverni*, les *Cadurci*, les *Arecomici*, occupaient le pays appelé auj. Rouergue, et avaient pour ch.-l. *Segodunum*, depuis *Ruteni* (auj. Rhodez). Originairement ils possédaient aussi ce qui fut plus tard nommé l'*Albigeois*; mais, battus par les Romains l'an 106 av. J.-C., ils abandonnèrent ce pays, qui fut joint à la *Province romaine* et qui prit de là le nom de *Ruteni provinciales.*

RUTGERS (J.), *Janus Rutgersius*, né à Dordrecht en 1589 d'une famille noble, était oncle de Nic. Heinsius. Il fut l'élève de Vossius, acheva ses études en France, visita la Suède, la Livonie, fut nommé par Gustave-Adolphe conseiller d'état et ambassadeur près des Etats-Généraux, et mourut en 1625. On lui doit des notes sur plusieurs classiques latins: *Variarum lectionum liber*, Leyde, 1618, in-4; *Poemata*, Leyde, 1653, in-8.

RUTH, femme moabite, était, selon les Talmudistes, fille d'Eglon, roi des Moabites. Elle avait épousé en première noces un jeune israélite nommé Mahalon, fils de Noémi. Devenue veuve, elle suivit Noémi, sa belle-mère, à Bethléem; se mit, pour subsister, à glaner dans les champs de Booz, riche agriculteur qui était parent de son premier mari, réussit, en suivant les avis de Noémi, à se faire épouser par lui, et fut mère d'Obed, un des ancêtres de David. L'histoire de Ruth est consignée dans un livre dit le *Livre de Ruth*, qui fait partie de l'Ancien-Testament; elle a été mise en vers par Florian.

RUTHVEN (Guill.), seigneur écossais, comte de Gowrie, eut part au meurtre de Rizzio, à la ligue qui força Marie Stuart d'abdiquer, forma en 1582 le projet de s'emparer de la personne de Jacques VI, commença l'exécution de ce complot, mais fut vaincu, pris et mis à mort.— J. et Alexandre Ruthven, ses deux fils, tramèrent aussi, dit-on, en 1600, un complot contre Jacques VI, mais le roi vint inopinément les surprendre à Gowrie-House, déjoua ainsi leurs trames, et les fit tuer. Du reste, il n'existe d'autre preuve du complot que le récit de Jacques VI lui-même.

RUTILIUS (P.) RUFUS, né vers 150 av. J.-C., suivit Métellus comme lieutenant à la guerre de Numidie, devint consul l'an 105 av. J.-C., répara les fautes de son collègue Mallius, battu par les Cimbres, et forma une armée toute prête pour Marius. Ayant voulu réprimer en Asie les exactions des chevaliers, qui remplissaient l'office de publicains, il fut lui-même accusé de concussion et condamné à l'exil par l'effet de l'intrigue (92). Sylla, maître de Rome, lui offrit de le faire rentrer dans sa patrie; mais Rutilius refusa, ne voulant point être ramené contrairement aux lois, et mourut dans l'exil. Il s'était retiré à Smyrne.

RUTILIUS NUMATIANUS (Claudius), maître des offices et préfet de Rome sous Honorius, natif de Toulouse ou de Poitiers, a laissé un *Itinerarium* en vers élégiaques, où il décrit un voyage fait en Gaule de 417 à 420 (publié à Bologne, 1520), et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf.

RUTILIUS LUPUS, grammairien latin des derniers siècles, est auteur d'un traité: *De figuris sententiarum*, édité en 1768 par Ruhnkenius.

RUTLAND (comté de), comté d'Angleterre, entre ceux de Lincoln, de Northampton et de Leicester: 31 kil. sur 25; 14,500 hab. Ch.-l., Oakham. Le canal d'Oakham le traverse. Sol varié, fertile.

RUTULES, *Rutuli*, petit peuple du Latium, dès le temps d'Enée, avait pour capit. Ardée. Conduits

par Turnus, leur roi, ils firent la guerre à Enée. Tarquin-le-Superbe allait leur prendre Ardée lorsqu'il fut chassé du trône. Depuis ce temps, leur nom se rencontre rarement dans l'histoire.

RUTUPIES, *Rutupiæ*, auj. *Richborough*, ou peut-être *Sandwich*, ville de la Bretagne 1re, dans le Cantium, était célèbre par ses huîtres.

RUVIGNY (H. DE), né en 1647, mort en 1720, était député général des Eglises réformées de France, quand la révocation de l'édit de Nantes le força de passer en Angleterre. Il s'y fit naturaliser, fut nommé comte de Galloway, prit du service, se battit à Nerwinde à la tête d'un régiment de réfugiés, devint général en chef des troupes britanniques en Piémont, puis en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne, perdit la bataille d'Almanza (1707), et fut rappelé.

RUVO, *Rubi*, *Rubia*, ville murée du roy. de Naples (Terre de Bari), à 26 kil. S. E. de Barletta; 3,300 hab. Evêché. Détruite par les Goths en 463. — Il y a un autre Ruvo dans la Basilicate, à 16 kil. N. de Muro; 2,300 hab.

RUYS, monastère. *Voy.* SAINT-GILDAS DE RUYS.

RUYSCH (Fréd.), anatomiste, né à La Haye en 1638, mort en 1731, devint professeur d'anatomie à l'université d'Amsterdam (1665), puis médecin-légiste près des tribunaux, professeur de botanique, etc. Il pratiquait aussi beaucoup. Il est surtout célèbre par la perfection à laquelle il porta l'art des injections avec des cires colorées, et par les nombreuses découvertes anatomiques qu'il fit à l'aide de ce procédé, dont au reste il n'a point laissé le secret en mourant. Son superbe cabinet de préparations anatomiques fut visité et acheté par Pierre-le-Grand (1717). Il a disséqué et fait connaître le premier beaucoup de plantes exotiques. Il a laissé de nombreux ouvrages, qui furent réunis à Amsterdam, 1737, 5 vol. in-4. Une membrane intérieure de l'œil a conservé son nom.—Son fils, Henri R., fut lui-même un savant distingué, et publia *Theatrum universale animalium*, Amst., 1718. Il m. avant le père.

RUYSSELEDE, ville de Belgique (Flandre occ.), à 7 kil. N. E. de Thielt; 5,400 hab. Toiles.

RUYTER (Michel), célèbre marin hollandais, né en 1607 à Flessingue, commença par être mousse, fit huit campagnes aux Indes comme capitaine de vaisseau, commanda comme contre-amiral, en 1645, l'escadre opposée aux Espagnols; en 1652, celle que la Hollande envoyait contre l'Angleterre; soutint glorieusement Tromp dans ses trois combats contre Blake (1653), fit éprouver de grandes pertes aux corsaires barbaresques (1655), puis, courant au secours du Danemark, battit 2 fois la flotte suédoise (1659), fut nommé vice-amiral à son retour en Hollande, et fit en 1664 une nouvelle expédition contre les Barbaresques. Il mit le comble à sa gloire par sa belle conduite dans la guerre de 1665-67 contre l'Angleterre, et dans celle de 1672-76 contre la France. Pendant la 1re, il prit le port de Sheerness, remonta la Tamise, et jeta l'effroi dans Londres; pendant la seconde, il livra combat aux Anglais et aux Français réunis à Soults-Bay, sur la côte d'Angleterre (1672), et montra dans la campagne navale de 1673 autant de prudence que de bravoure. Cependant il tenta en vain de s'emparer de la Martinique (1674). Envoyé en 1675 pour débloquer Messine, Ruyter livra bataille à Duquesne devant Catane: il y fut vaincu et blessé mortellement, mais après avoir fait un mal immense aux Français; il alla mourir de ses blessures à Syracuse (26 avril 1676).

RYBNA, ville de Russie, la même qu'OSTROJOSK.

RYE, ville d'Angleterre (Sussex), une des *Cinq-Ports*, à l'embouchure de la Rother, à 13 kil. N. E. de Winchelsea; 3,700 hab. Le port est au S. E. et près de la ville. Houblon, laine, bois, chaudrons, etc. Pêche du hareng. — Ville jadis très fortifiée.

RYE ou RYES, ch.-l. de cant. (Calvados), à 7 kil. N. E. de Bayeux; 2,000 hab.

RYEGATE ou REIGATE, ville d'Angleterre (Surrey), à 26 kil. E. de Guilford; 3,000 hab. Deux longues rues; église antique, dite le *Prieuré*. Ruines d'un château-fort. Titre de baronnie.

RYE-HOUSE (complot de). On nomme ainsi un complot formé en Angleterre en 1683, sous le règne de Charles II, et qui avait, dit-on, pour but de tuer le roi et son frère, le duc d'York (Jacques II). Les complices étaient des hommes de moyenne condition; un colonel Rumsay en était le chef ostensible. L'attentat devait s'accomplir à Rye-House, maison de campagne d'un des conjurés (de là son nom); mais il fut découvert avant d'avoir reçu aucune exécution. — On découvrit à cette occasion un autre complot lié au premier, celui de Monmouth, dans lequel furent impliqués Algernon Sydney et William Russel, qui furent par suite arrêtés et exécutés.

RYLSK, ville de la Russie d'Europe (Koursk), à 110 kil. O. de Koursk; 5,700 hab. Ville ancienne; elle eut des princes particuliers jusqu'au XIIIe siècle.

RYMER (Thomas), historien anglais, né vers 1650 dans le comté d'York, m. en 1713, fut nommé historiographe de la couronne, fit d'immenses recherches dans les archives de la Tour de Londres, et publia un précieux recueil, dit vulgairement, *Actes de Rymer* (*Fœdera*, *conventiones*, *litteræ et cujuscumque generis acta publica inter reges Angliæ et alios imperatores*, *reges*, *etc.*, *ab anno* 1101), Londres, 1704, etc., 20 vol. in-fol. Il mourut pendant l'impression du 15e vol., mais ayant préparé les 2 suivants; le 17e contient la table générale; les 3 derniers (1726-35), donnés par Sanderson, conduisent les *Actes* jusqu'à 1654. Il y a 3 autres éditions des *Actes de Rymer*: l'une de Londres, 1727-35, 2 vol. in-fol; l'autre de La Haye, 1739-45, 20 vol. in-4 ou 10 v. in-f.; la 3e, publiée à Londres en 1816, par ordre du Parlem. Rapin-Thoyras a abrégé les *Actes de Rymer*.

RYSWYK, village de Hollande (Hollande mérid.), près du canal de La Haye à Delft, à 3 kil. S. E. de La Haye; 1,700 hab. — Près de là (au S. O.) château de Nieuwburg, où se tint le *congrès de Ryswick* et dans le quel fut signé, le 20 septembre 1697, entre la France, d'une part, et l'Empereur, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande de l'autre, le traité de paix de Ryswyk, qui mit fin à la guerre du Palatinat, et qui, en rétablissant à peu près les conditions de la paix de Nimègue, reconnaissait de plus la France comme maîtresse de Strasbourg et des villes impériales d'Alsace.

RZESZOW, ville des États autrichiens, dans la Galicie, ch.-l. du cercle de Rzeszow, sur la Wislok, à 145 kil. O. de Lemberg; 4,600 hab. Orfévrerie.

RZEWUSKI (Wenceslas), grand-général de Pologne, né en 1705, mort en 1779, prit alternativement parti pour Stanislas Leczinsky et pour Auguste III, repoussa, en 1739, une invasion des Tartares, combattit de tout son pouvoir l'élection de Stan. Poniatowsky et les projets de la Russie sur la Pologne, fut pour ce fait enlevé avec son fils (1767), et retenu six ans prisonnier en Russie. Il resta depuis étranger aux affaires, et cultiva les lettres avec succès. On lui doit deux tragédies et d'autres poésies.

RZEWUSKI (Séverin), fils du précédent, né vers 1745, était vice-grand-général de Pologne lorsque Catherine II, irritée de son opposition, le fit enlever avec son père en 1767. De retour en 1773, il fit quelque temps cause commune avec les patriotes; mais, après 1776, il trahit son parti, et fut en 1792 un des premiers signataires de l'acte de Targovice. Cependant, après le 2e démembrement de la Pologne, il protesta; mais il vit alors ses biens confisqués, et fut forcé de fuir. En 1794, les Polonais le pendirent en effigie. La victoire des Russes lui permit de revenir dans sa patrie, où il vieillit méprisé.

S

S, dans les abréviations, signifiait *Sextus*, *Servius*; Sp., *Spurius*; S. C., *senatûs consultum*, décret du sénat: — S. P. Q. R., *senatus populusque romanus*, le sénat et le peuple romain. — S. ou St. s'emploie aussi souvent pour *San*, *Saint*, etc.

SAA DE MIRANDA, poëte portugais, né à Coïmbre en 1495, d'une famille noble et riche, étudia d'abord le droit, puis se livra exclusivement à son goût pour les lettres, visita l'Espagne et l'Italie, fut à son retour accueilli à la cour du roi de Portugal Jean II, et mourut admiré de ses compatriotes en 1558. Il a laissé des *Sonnets*, des *Pastorales*, des *Épîtres* fort estimées, ainsi que deux comédies imitées des anciens, *les Étrangers*, *les Villalpandios*. Ses *Œuvres* ont été réunies à Lisbonne, 1595.

SAAD-EDDYN-MOHAMMED, dit *Khodjah-Effendi*, historien turc, mort en 1600, est auteur du *Tadj-al-Tawarikh* (Couronne des histoires), qui comprend le règne des douze premiers sultans turcs. Vicente Battuti l'a traduit en italien sous le titre de *Chronique de l'origine et des progrès des Ottomans*, 1re partie, Vienne, 1646; 2e partie, Madrid, 1652.

SAADEH, ville d'Arabie (Yémen), par 41° 35' long. E., 18° lat. N. Aux environs est une mosquée où l'on montre un prétendu tombeau de Job.

SAADI, le premier poëte persan, né à Chyraz vers 1195, mort, dit-on, en 1296 à 102 ans. Il passa un tiers de sa vie dans les études, un tiers en voyages et dans les armées, et le dernier tiers dans la retraite. Il avait fait 14 fois le pèlerinage de La Mecque, avait combattu les sectateurs de Brahma dans l'Inde, et les Chrétiens dans l'Asie-Mineure, et avait été pris en Syrie par les Francs, qui le forcèrent à travailler aux fortifications de Tripoli. Il fut comblé de gloire dès son vivant. On a de lui: le *Gulistan* (Jardin des Roses), recueil en prose et en vers de préceptes moraux et politiques, d'apologues, anecdotes, épigrammes, etc.; le *Bostan* (Jardin de fruits), tout en vers, comprenant dix livres ou chants; c'est un recueil du même genre que le précédent, mais plus sévère quant aux principes religieux; le *Pend-Nameh* ou *Livre des Conseils*, poëme moral; les *Conseils aux rois*, ouvrage en prose. Le *Gulistan* a été traduit en français par Duryer, Paris, 1634, par d'Aligre, 1704, par Gaudin, 1791, et récemment inséré dans le *Panthéon français* (1838). Le *Bostan* l'a été en allemand, Hambourg, 1696, in-fol.; le *Pend-Nameh* en anglais, Calcutta, 1788, in-8, et en français par Garcin de Tassy, 1822.

SAALE, nom commun à plusieurs riv. d'Allemagne, entre autres: 1° la *Saale saxonne* ou *Thuringienne*, qui sort du Fichtelberg en Bavière (Haut-Mein), arrose les principautés ou duchés de Reuss, Saxe-Altenbourg, Saxe-Weimar, Anhalt-Bernbourg, Saxe-Meiningen, Schwartzbourg-Rudolstadt, et la Saxe prussienne (régence de Mersebourg), puis tombe dans l'Elbe (régence de Magdebourg), à 11 kil. S. O. de Zerbst, après 380 kil. de cours; affluents: l'Elster, l'Unstrutt, l'Ilm, la Wipper, l'Orla, la Roda, etc.; elle donne son nom à un cercle de la prov. prussienne de Saxe, dans la régence de Merseboug; ch.-l., Wettin; — 2° la *Saale franconienne*, qui naît en Bavière (Bas-Mein), et se jette dans le Mein près de Gemünden, après 110 kil. de cours; — 3° la *Saale autrichienne*, qui se jette dans la Salza à Burghausen, après un cours de 100 kil. On donne aussi ce nom à l'*Yssel*. C'est probablement de celle-ci que les Francs *Saliens* tiraient leur nom.

SAALES, ch.-l. de canton (Vosges), à 13 kil. N. E. de Saint-Diey: 760 hab.

SAALFELD, ville murée du duché de Saxe-Meiningen, sur la Saale saxonne, à 9 kil. S. E. de Rudolstadt; 4,700 hab. Aux environs, fer, draps et autres étoffes, tabac, produits chimiques, etc. — Le prince Louis-Ferdinand de Prusse y fut battu par les Français (octobre 1806), et périt dans le combat. Cette ville fut jusqu'en 1749 le ch.-l. d'une principauté indépendante; elle fut réunie ensuite au duché de Saxe-Cobourg; puis, après le partage de 1826, elle passa à la maison de Saxe-Meiningen.

SAANE ou SARINE, riv. de Suisse, naît dans le canton de Berne, arrose en partie ceux de Vaud et de Fribourg, revient dans celui de Berne, et se jette dans l'Aar; elle baigne Gessenai, Gruyère, Fribourg, reçoit la Sense, la Glane, etc. Cours, 150 kil.

SAANEN, bourg de Suisse. *Voy.* GESSENAI (le).

SAAR..., cherchez à SARRE... les mots qui ne seraient pas ci-après.

SAARDAM ou SARDAM et mieux *Zaandam*, ville du roy. de Hollande (Hollande septentrionale), à 13 kil. N. E. de Harlem, sur le Zaan; 12,000 hab. Aspect pittoresque, maisons de bois peintes en vert. Commerce de bois, navigation et pêche actives. Chantiers, fabriques de voiles, goudron. Près de 700 moulins à vent (il y en avait jadis 2,800). — En 1697 Pierre-le-Grand vint apprendre dans les chantiers de Saardam la construction des vaisseaux sous le déguisement d'ouvrier charpentier, et sous le nom de Pierre Mikhailov; on y montre encore sa demeure.

SAAR-UNION, *Saarwerden* en allemand, ch.-l. de canton (Bas-Rhin) sur la Sarre, à 25 kil. N. O. de Saverne; formée de deux villes (Bouquenon, Neu-Saarwerden); 3,956 hab. Brasseries, briqueterie, etc. Eaux minérales.

SAATZ, ville de Bohême, ch.-l. de cercle, sur l'Eger, à 65 kil. O. de Prague; 4,000 hab. Commerce de vins. Elle fut fondée au VIIIe siècle.

SAATZIG, cercle des États prussiens (Poméranie), dans la régence de Stettin; ch.-l., Stargard.

SAAVEDRA-FAXARDO (Diego DE), savant prêtre espagnol, du bourg d'Algezarès (Murcie), né en 1584, mort en 1648, fut chargé de plus. missions (à Rome, en Suisse, en Allemagne, à Münster, etc.), et s'acquit le surnom de *Tacite espagnol* par ses écrits, dont les principaux sont: *le Prince politique chrétien*, Münster, 1640, in-4 (trad. en latin par l'auteur, en fr. par Rou, Paris, 1668, 2 vol. in-12); *la République des lettres*, trad. en fr., Lausanne, 1770, in-12; *la Couronne gothique* ou *Histoire du royaume Goth en Espagne*, 7 vol. in-12. Ses *Œuvres* complètes ont été imprimées, Anvers, 1677-78, 1 vol. in-fol.; Madrid, 1789-90, 10 vol. in-8.

SAAVEDRA (CERVANTÈS). *Voy.* CERVANTÈS.

SABA, anc. v. d'Arabie, entre Mareb et l'Arabie Heureuse ou Yémen, était habitée par les Sabéens, et était le ch.-l. d'un état dont la reine alla en Judée pour voir Salomon. — Quelques savants font venir cette reine, soit de Méroé, qu'on appela aussi Saba, soit de l'Éthiopie orientale. — M. Jos. Arnaud a exploré en 1844 les ruines de Saba (*Mareb*).

SABA (île), une des petites Antilles hollandaises, au N. O. de Saint-Eustache, par 65° 32' long. O., 17° 39' lat. N.: 18 kil. de tour; 3,000 hab. Coton,

indigo. Fabrique de bas de coton ; pêche de bonites. Prise par les Anglais en 1781 et 1804.

SABACON, prince éthiopien, conquit l'Egypte vers 737 av. J.-C., fonda la 25e dynastie (qui n'a donné que 3 rois à l'Egypte, 737-698), et mourut en 726.

SABAOTH, c.-à-d. en hébreu, *des armées*, mot que l'on trouve quelquefois ajouté à celui de Dieu dans les livres saints, pour dire : *Dieu des armées*. C'est aussi le nom d'une divinité que certains Gnostiques adoraient, dit-on, sous la figure d'un âne.

SABARA (VILLA-REAL-DO-), ville du Brésil (Minas-Geraes), ch.-l. de la comarque de Rio-das-Velhas, au confluent du Sabara et du Rio-das-Velhas, à 90 kil. N. de Villa-Rica ; 8,000 hab. Commerce.

SABARIA, ville de la 2e Pannonie, auj SARWAR.

SABART, *Sabrata* des anciens, *Tripoli-Vecchio* au moyen âge, ville de l'état de Tripoli, à 60 kil. O. de Tripoli, capit. du pays avant l'invasion arabe.

SABAS (saint), abbé et fondateur de plusieurs monastères en Palestine, né en 439, mort vers 532, est fêté le 5 décembre.

SABATHAI-SÉVI, faux Messie, né à Smyrne en 1625, était fils d'un courtier de commerce. Après avoir voyagé en Turquie et en Europe, il vint en 1665 à Jérusalem, s'y lia avec un Juif nommé Nathan, qui le reconnut publiquement pour le *Messie*, se donnant lui-même pour le *Précurseur*, séduisit un grand nombre de ses coréligionnaires, et fut sur le point d'opérer une révolution en Orient; mais il fut arrêté au milieu de ses triomphes, et jeté dans une prison par ordre de Kiuperli, ministre de Mahomet IV. Amené devant le sultan, il avoua la fraude, embrassa l'islamisme pour échapper au supplice, et devint un objet de risée. Il mourut ignoré en 1676.

SABATIER (Raphaël-Bienvenu), chirurgien de Paris, né en 1732, mort en 1811, fut professeur et démonstrateur aux écoles de chirurgie, chirurgien-major des Invalides, chirurgien-consultant de Napoléon, membre de l'Institut, etc. Il a laissé, entre autres écrits : *Traité complet d'anatomie*, Paris, 1791, 2 vol. in-8 ; de la *Médecine expectative*, 1796, 3 vol. in-8 ; de la *Médecine opératoire*, etc., Paris, 1796, 3 vol. in-8 ; *Traité complet de chirurgie*, 2 vol. in-8.

SABATIER (l'abbé Ant.), dit de *Castres*, compilateur, né en 1742 à Castres, m. en 1817, était clerc tonsuré. Il écrivit tour à tour pour et contre les philosophes, émigra, trafiqua de sa plume en Angleterre et en Allemagne, et tenta en vain de se faire pensionner par Napoléon, revint en France en 1814, obtint des Bourbons une pension de 3,500 fr., et n'en dénigra pas moins ses protecteurs. On a de lui : les *Trois siècles de la littérature franç.*, etc., 1779, 3 v. in-8 ou 4 vol. in-12 ; *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, 1769, 2 vol. in-12; *Dictionnaire de littérature*, 1770, 3 vol. in-8 ; les *Siècles païens* ou *Dictionnaire mythologique, héraldique, politique, littéraire et géographique de l'antiquité païenne*, 1784, 6 vol. in-12 ; *Pensées et observations morales et politiques*, Vienne, 1794, in-8.

SABATIER (Franç.), dit de *Châlons*. V. SABBATHIER.

SABAUDIA, nom de la *Savoie* au moyen âge.

SABBAT, de l'hébreu *sabbath*, repos. C'était, chez les Juifs, le 7e jour de la semaine, jour pendant lequel ils gardaient un repos absolu ; ils le plaçaient le *samedi*. Les Juifs modernes observent encore le sabbat avec la dernière rigueur. — On nommait *année sabbatique* toute 7e année chez les Juifs. Cette année-là, les terres restaient sans culture et les esclaves redevenaient libres.

SABBATHIER (Franç.), compilateur, né à Condom en 1732, mort en 1807, professa pendant seize ans la troisième à Châlons (1762-78), fut en 1763 couronné par l'Académie de Berlin pour un mémoire sur la *Puissance temporelle des papes* ; il était secrétaire perpétuel de l'Académie de Châlons. On lui doit un *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins*, 36 vol. in-8, 1766-90, espèce d'encyclopédie de l'antiquité ; malheureusement cet important ouvrage s'arrête à la lettre S. Sérieys a publié en 1815, d'après les matériaux laissés par l'auteur, un 37e vol. qui achève ce dictionnaire, mais qui est fort incomplet. M. Bouillet a donné un abrégé de tout l'ouvrage dans son *Dictionnaire classique de l'antiquité sacrée et profane*, 2 vol. in-8, 1824. — Il ne faut pas confondre ce Sabbathier avec Sabatier de Castres, autre compilateur.

SABÉENS. *Voy.* SABA ou SABÉISME.

SABÉISME, culte rendu aux corps célestes, au soleil, à la lune et aux étoiles, était ainsi nommé des Sabéens, peuple d'Arabie (Yémen), chez lequel il a pris naissance. Cette religion est très ancienne : elle a été répandue longtemps avant le christianisme, non seulement en Arabie et en Egypte, mais dans toute l'Asie antérieure, et surtout chez les Chaldéens et les Perses. Une religion analogue régnait dans toute l'Amérique méridionale avant la conquête des Espagnols. Confondu aujourd'hui avec un grand nombre d'autres religions, le sabéisme n'existe plus sans mélange que chez quelques tribus isolées.

SABELLI, même nom que *Sabini*. *Voy.* SABINS.

SABELLIANISME. *Voy.* SABELLIUS.

SABELLICUS (M. Ant.), savant moderne, né à Rome en 1436, mort en 1508, enseigna l'éloquence à Udine, à Venise, et composa, entre autres écrits, une histoire de Venise (*Historia rerum venetarum, ad obitum ducis Marci Barbadici*), Venise, 1487, in-fol.

SABELLIUS, hérésiarque du IIIe siècle, de Ptolémaïde, disciple de Noet, ne voyait dans la Trinité que les trois actions diverses d'un même principe, lequel *crée*, *sauve* et *donne la grâce*. Le Sabellianisme compta beaucoup de partisans en Italie, en Mésopotamie et fut anathématisé par divers conciles, entre autres par celui d'Alexandrie (261).

SABERMATTI, riv. de l'Inde, dans le Guzzerat, naît à 20 kil. N. de Poloh, et tombe dans le golfe de Cambaye, à 20 kil. O. de Cambaye : cours, 400 kil.

SABIANS ou CHRÉTIENS DE ST-JEAN, secte que l'on trouve en Perse, prétend remonter jusqu'à saint Jean-Baptiste, qu'elle admet pour son fondateur, et dit être un reste des Juifs chassés de Jérusalem au VIIe siècle par les Mahométans lors de leur invasion en Syrie. Leur religion n'est guère qu'un mélange des dogmes des Juifs, des Chrétiens et des Persans. Ils comptaient environ 25,000 familles au XVIIe siècle.

SABINA (Julia), petite nièce de Trajan, fut donnée pour épouse à Adrien, par l'entremise de Plotine et malgré l'empereur. Adrien la traita avec une extrême rigueur, et finit par la forcer à boire le poison (138) ; néanmoins, après sa mort, il lui fit rendre les honneurs divins

SABINE ou PAYS DES SABINS, auj. partie des délégations de *Spolète*, de *Rieti*, etc., contrée de l'Italie anc., vers le centre, entre l'Apennin, l'Anio, le Tibre et l'Etrurie, avait pour ch.-l. Cures. On la distinguait en *Sabine en deçà* et *Sabine au delà de Cures*. Après Cures, les autres villes étaient Réate, Crustuméries, Collatie, Spolète, Phalacrine. *Voy.* SABINS.

SABINE, ancienne prov. des États de l'Église, entre l'Ombrie au N., le Patrimoine de Saint-Pierre à l'O., la Campagne de Rome au S. et le roy. de Naples à l'E. Ch.-l., Rieti. Elle comprenait la plus grande partie de l'ancien pays des Sabins, et a été remplacée par les délégations de Spolète et de Rieti et la comarque de Rome. Elle donne encore son nom à un évêché romain.

SABINE, fleuve du Texas, naît dans le N. E. de cette république, la sépare de la Louisiane et se jette dans le golfe du Mexique par 29° 30' lat. N. et 94° 35' long. O. Il reçoit le Natchez. Son cours est très sinueux. Il peut avoir 460 kil. de longueur.

SABINES (enlèvement des), rapt ordonné par Ro-

mulus, l'an 4 de Rome, eut lieu pendant une fête à laquelle il avait invité les Sabins ; Romulus voulait par là perpétuer la colonie qu'il avait fondée, et se venger du refus qu'avaient fait les peuples voisins de donner aux Romains leurs filles en mariage. Cette insulte amena une guerre que termina l'intervention des Sabines, qui, devenues épouses et mères, se jetèrent au milieu des combattants et les réconcilièrent ; les Romains et les Sabins de Cures ne firent plus qu'un seul peuple. David a peint l'*Enlèv. des Sabines*.

SABINIEN, pape de 604 à 606, succéda à Grégoire le Grand. C'est lui, dit-on, qui ordonna qu'on appelât le peuple à l'église par le son des cloches.

SABINIENS, école romaine de jurisconsultes, opposée à celle des Proculéiens, avait pour chef Masurius Sabinus, disciple de C. Ateius Capito.

SABINS, anc. peuple de l'Italie, voisin de Rome (*Voy.* SABINE). — Les Sabins eurent des guerres fréquentes avec Rome ; la 1re éclata après l'enlèvement des Sabines par les Romains ; la dernière eut lieu peu après la prise de Rome par le Gaulois ; vaincus, ils furent incorporés aux Romains. Ils se soulevèrent pendant les guerres contre les Samnites, mais furent bientôt soumis (290 av. J.-C.). Les Sabins, habitants des Apennins, avaient les mœurs agrestes, simples, vertueuses et sévères des peuples montagnards. Leurs dieux différaient de ceux de Rome. Les Sabins envoyèrent autour d'eux de nombreuses colonies. On a prétendu à tort que Rome était une colonie des Sabins. Les Samnites étaient de race sabine; ce qui les fait quelquefois appeler *Sabelli* (c.-à-d. petits Sabins).

SABINUS (Aulus), poète latin, contemporain et émule d'Ovide. On n'a de lui auj. que 3 *Epîtres* (on les trouve dans l'Ovide des *Classiq. lat.* de Lemaire).

SABINUS (Masurius), jurisconsulte du temps de Tibère, disciple d'Ateius Capito, donna le premier des consultations écrites et fut le chef de l'école des *Sabiniens*. Les fragments de Sabinus ont été publiés à Venise, 1568, in-8. — Un autre jurisconsulte, nommé Cœlius Sabinus, souvent cité par Ulpien, vivait sous Vespasien.

SABINUS (Julius), seigneur gaulois, né chez les *Lingones* (pays de Langres), prit le titre de césar au commencement du règne de Vespasien, et fut vaincu. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il se retira dans un souterrain d'une maison de campagne et répandit le bruit de sa mort. Eponine, sa femme, qui n'avait pas été mise dans le secret, fut inconsolable, jusqu'à ce que son mari, instruit de son désespoir, lui fit savoir où il était caché; elle alla le trouver, et mit au monde dans cette retraite 2 fils jumeaux. Sabinus échappa à toutes les poursuites pendant 9 ans ; mais enfin, les fréquentes visites de sa femme découvrirent sa retraite. Il fut saisi et conduit à Rome, chargé de chaînes, avec sa femme et ses deux enfants. En vain Eponine tenta d'exciter la compassion de Vespasien en se jetant à ses pieds, et lui présentant ses deux enfants nés dans le souterrain ; l'empereur eut la cruauté de les faire mourir avec Sabinus.

SABIONCELLO ou SABIONERO, presqu'île des États autrichiens (Dalmatie), sur l'Adriatique, vis-à-vis des îles de Meleda et de Curzola : 80 kil. sur 12. Ch.-l., Stagno. Sur la côte S. O. est le village de Sabioncello, à 85 kil. N. O. de Raguse.

SABIONETTA, ville du roy. Lombard-Vénitien, entre Crémone et Mantoue ; 6,500 hab. Citadelle. Patrie de Gérard de Crémone. Anc. principauté.

SABIRES, *Sabiri*, peuple de la Sarmatie mérid. : aux ve et vie siècles, il se trouvait encore au S. du Kouban (mais au N. du Caucase) ; il vint, vers le milieu du vie siècle, s'établir sur la Desna et aux environs du Dniepr, dans le pays qui prit de là le nom de Sébérie ou Sévérie. Vers 618, Héraclius accueillit en Mésie des *Sclavi Seberenses*, c.-à-d. des Slaves de Sévérie : on ne sait si c'était un détachement de ces Sévériens ou bien d'autres Sabires. Il ne faut pas du reste les confondre avec les Serviens.

SABIS, nom latin de la SAMBRE.

SABLÉ, ch.-l. de cant. (Sarthe), sur la Sarthe et l'Erve, à 25 kil. N. O. de La Flèche ; 4,188 hab. Beau pont de marbre noir ; château qui domine la ville. Fabrique de gants; grand commerce avec le Mans, Mayenne, Angers. Aux environs, houille, marbre. Patrie d'Urbain Grandier. — Ville jadis très forte. Prise par les Normands en 869. Elle se rendit à Henri IV en 1589. On nomme *paix de Sablé* un traité conclu entre Charles VIII et la Bretagne en 1488.

SABLES D'OLONNE (LES), ch.-l. d'arr. (Vendée), à 5 kil. O. d'Olonne, à 34 kil. S. O. de Bourbon-Vendée; 4,778 hab. Petit port de mer (privilégié pour l'exploitation des grains) ; pêche de sardines et expéditions à Terre-Neuve. — Cette ville est bâtie sur un sol sablonneux, d'où son nom : elle fut fondée par des pêcheurs espagnols vers le xe siècle. Philippe de Comines, comte d'Olonne, fit accorder plusieurs priviléges à son port. Elle fut prise par les réformés en 1570; démantelée par la flotte anglo-hollandaise en 1696, mais fortifiée dep. — L'arr. a 11 c. (les Sables, Beauvoir, Challans, l'Ile-Dieu, la Motte-Achard, les Moustiers-lès-Maufaits, Noirmoutiers, Palluau, Saint-Gilles-sur-Vie, Saint-Jean-de-Mont, Talmont), 79 comm., et 98,508 hab.

SABLIÈRE (Mme DE LA). *Voy.* LA SABLIÈRE.

SABLON (LE), village du dép. de la Moselle, sur la Seille, à 2 kil. S. de Metz ; immenses débris de constructions romaines (naumachie, thermes, etc.).

SABLONVILLE, vill. du dép. de la Seine, contigu aux murs de Paris, à l'O., en face du bois de Boulogne ; 300 hab. Il ne fait que de naître et occupe l'emplacement de l'ancien parc des Sablons.

SABOLCS, comitat de Hongrie. *Voy.* SZABOLCS.

SABONDE (Raymond DE). *Voy.* SÉBONDE.

SABOU, riv. de Barbarie. *Voy.* SEBOU.

SABOUREUX DE LA BONNETERIE (Ch.-Fr.), avocat, né à Paris en 1725, mort en 1781, a laissé : *Constitutions des Jésuites*, 1762, 3 vol. in-12 ; *Manuel des Inquisiteurs*, 1762, in-12. Il est surtout connu par une *Traduction des anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire*, 1771-75, 6 vol. in-8.

SABRAO (île), une des îles de la Sonde, en Malaisie, à l'E. de celle de Flores, par 121° 5' long. E., 8° 15' lat. S. : 50 kil. sur 20. Ch.-l., Adenara. Les missionnaires portugais ont converti presque toute la population.

SABRES, ch.-l. de cant. (Landes), à 33 kil. N. O. de Mont-de-Marsan ; 2,200 hab.

SABRINA, auj. la *Severn*, riv. de la Bretagne ancienne, dans la Bretagne 2e, se perdait à *Isca* dans le *Sabrinæ æstuarium* (canal de Bristol).

SACALA, ville du roy. d'Ambara en Abyssinie, à 4 kil. N. O. de la source du Bahr-el-Azrek, à 20 kil. S. O. de Gondar.

SACANIE, nom donné au moyen âge à une partie de la Morée comprenant les anciens territoires de Sicyone, de Corinthe et d'Argos.

SACATEPEQUEZ ou SAN-JUAN, ville du Guatimala, à 40 kil. N. E. de Guatimala ; 8,600 hab.

SACCHI (André), peintre, né à Rome en 1598, m. en 1661, fut le dernier élève de l'Albane. Il excella dans le genre grave et grandiose : on admire de lui *S. Romuald* (à Rome), *S. Grégoire*, la *Sagesse divine*...

SACCHI (Juvénal), barnabite, né à Milan en 1726, m. en 1789, est auteur des *Vies de Farinelli* et *de Marcello*, et de plusieurs ouv. sur l'hist. et la théorie de la musique, où il fait preuve d'érudition et de critique.

SACCHINI (Ant.-Marie-Gasp.), compositeur célèbre, né à Naples en 1735, mort en 1786, élève de Durante, se distingua de bonne heure par ses œuvres dramatiques, commença sa réputation à Rome, parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'A...

pieterre, avec un succès croissant, et y mit le comble en France. Grâce à la protection de la cour, à laquelle l'avait recommandé l'empereur Joseph II, il réussit, malgré l'opposition de l'Académie royale de musique, à faire jouer plusieurs opéras dont les meilleurs sont : *Renaud, Chimène, Dardanus, Œdipe à Colone*; toutefois, l'attention publique, absorbée par les disputes des Gluckistes et des Piccinistes, n'apprécia pas ces chefs-d'œuvre à leur juste valeur. Sacchini fut peut-être le plus grand maître de son époque; il réunissait les mérites de Gluck et de Piccini. On l'a surnommé *le Racine* de la musique.

SACEDON, *Thermida*, ville d'Espagne (Cuença), à 14 kil. du Tage, à 26 kil. N. de Huete; 2,700 hab. Château royal et beaux jardins; bains thermaux.

SACES, *Sacæ*, peuple de la Scythie asiatique, au N. de la Sogdiane, a donné son nom à une *ère* qui commence l'an 78 de J.-C. *Voy.* ÈRE.

SACHEVERELL (H.), recteur ou curé anglic. d'une paroisse de Southwark (faubourg de Londres), acquit une grande célébrité en 1709 par des sermons politiques où il ridiculisait le parti whig qui était alors au pouvoir, et prêchait l'obéissance passive. Les whigs augmentèrent sa réputation en le traduisant devant la Chambre haute (1710); le procès dura trois semaines, et Sacheverell, protégé par l'opinion publique, ne fut que suspendu pour trois ans : la reine Anne, qui avait suivi le procès secrètement, trouva les doctrines de Sacheverell plus de son goût que celles des whigs, et lui donna de l'avancement. Peu de temps après, le cabinet whig fut remplacé par un ministère tory. Sacheverell mourut en 1724 à 52 ans.

SACHS (Hans), poëte allem. *Voy.* HANS SACHSE.

SACI. *Voy.* SACY.

SACILE, ville murée du roy. Lombard-Vénitien, sur la Livenza, à 60 kil. S. O. d'Udine; 3,700 hab. Vieux château. Vin renommé. Eug. Beauharnais y fut repoussé par l'archiduc Jean en 1809.

SACK, riv. d'Afrique australe, en Hottentotie, coule au N. O., puis au N., et tombe dans le fleuve Orange. Cours, 500 kil.

SACKATOU, ville d'Afrique. *Voy.* SAKATOU.

SACKEN (le baron), général russe, né en 1750, mort en 1837, combattit d'abord contre les Turcs et les Polonais, fut envoyé, avec le titre de général, contre Masséna en Suisse, et fut pris à la bataille de Zurich. Rendu à la liberté, il fut constamment employé dans les guerres de la Russie contre la France et la Turquie. En 1814, après la capitulation de Paris, Sacken fut nommé gouverneur de cette ville, et mérita l'estime des habitants par sa modération et sa justice.

SACKVILLE (Thomas et Edouard), comtes de Dorset. *Voy.* DORSET.

SACKVILLE (George, vicomte de), né en 1716, mort en 1785, était le cinquième enfant de Lionel Cranfield, premier duc de Dorset; il se distingua aux batailles de Dettingen et de Fontenoy, servit en Écosse sous le duc de Cumberland, fit comme lieutenant-général, avec Marlborough, l'expédition de Saint-Malo (1759), commanda en Allemagne (1760) sous le prince Ferdinand, qui l'incrimina pour sa conduite à Minden, et lui fit ôter le commandement; rentra en faveur sous George III, devint membre de la Chambre des communes (1774), défendit l'administration de lord North qui le nomma pair, et quitta les affaires à la chute de ce ministère.

SACLAVES, peuple madécasse. *Voy.* SÉCLAVES.

SACRAMENTAIRES. On nomma ainsi ceux des réformés qui, s'éloignant de l'opinion de Luther sur le sacrement de l'Eucharistie, rejetèrent la présence réelle de Jésus-Christ, que Luther avait conservée : tels furent Zwingle, Carlostadt, Œcolampade, Muncer, Storck, Martin Bucer et Calvin. Cette différence d'opinions donna lieu à une séparation qui éclata ouvertement dès le 22 août 1524, entre Luther et plusieurs de ses principaux adhérents, et qu'on nomma *Guerre des Sacramentaires*.

SACRAMENTO (COLONIA DEL). *V.* ST.-SACREMENT.

SACRAMENTO (PAMPAS DEL). *Voy.* PAMPAS.

SACRÉ (cap), *Sacrum promontorium*, nom commun dans l'antiquité à divers caps, entre autres le *cap Saint-Vincent* et le *cap Corse*.

SACRÉ (mont), auj. *Castel-san-Silvestri*, à 8 kil. de Rome, au N. E. près de la voie Nomentane, est célèbre par la retraite des plébéiens en 493 av. J.-C., retraite qui eut pour résultat l'institution des tribuns du peuple. En 449, l'armée et le peuple allèrent aussi de l'Aventin, où ils s'étaient retirés d'abord, sur le Mont-Sacré, lors de l'attentat commis par le décemvir Appius Claudius sur Virginie.

SACRÉ-COEUR (Culte du). *Voy.* GALLIFET.

SACRÉE (voie), *Via sacra*, rue de Rome qui allait de l'O. à l'E., et conduisait au Capitole. C'est par là que les triomphateurs se rendaient au temple.

SACRÉES (guerres). *Voy.* GUERRES SACRÉES.

SACRIFICATEUR (GRAND-) ou GRAND-PRÊTRE, chef du culte chez les Juifs, fut aussi le chef suprême de la nation de l'an 166 à l'an 40 av. J.-C., c.-à-d. pendant toute la période asmonéenne. C'est à partir de ce temps (166 av. J.-C.), que l'on emploie le nom de grand-sacrificateur de préférence à celui de grand-prêtre. — Le costume primitif du grand-prêtre était très riche : les pièces principales en étaient le pectoral, la tiare et l'éphod. *Voy.* AARON.

SACRIPORTUS, lieu du Latium, chez les Volsques, près de Signia, célèbre par une victoire de Sylla sur le parti de Marius, l'an 82 av. J.-C.

SACROBOSCO (J. d'HOLYWOOD, dit DE), astronome du comté d'York au XIII[e] siècle, acheva ses études à Oxford, habita Paris et y mourut en 1256. Il a laissé : *De Sphærâ mundi*, abrégé de Ptolémée qui a été 400 ans classique, Ferrare, 1472 (souv. réimprimé); *De anni ratione seu de computo ecclesiastico*, Wittemberg, 1588, in-8.

SACROVIR (JULIUS), Eduen, souleva les Gaules avec Julius Florus sous Tibère, fut battu à Autun, en 21, et se tua. Rosny a publié *Julius Sacrovir* ou le *Dernier des Éduens*, poëme en prose, Paris, 1803.

SACRUM (PROM.). *Voy.* SACRÉ (cap).

SACY ou SACI (L.-Isaac LEMAISTRE, dit DE), né à Paris en 1612, était frère du célèbre avocat Antoine Lemaistre, et parent par sa mère du grand Arnauld. Il embrassa l'état ecclésiastique, partagea les doctrines jansénistes d'Arnauld, eut la direction des religieuses de Port-Royal, et s'établit dans ce monastère, auquel il donna tout son bien. Lors des poursuites dirigées contre les Jansénistes (1661), il se vit obligé de se cacher; il fut découvert en 1666 et enfermé à la Bastille où il resta trois ans. Il traduisit la Bible dans sa prison. Il retourna en 1675 à Port-Royal, mais fut de nouveau forcé d'en sortir, et se retira auprès du m[is] de Pomponne, son cousin, chez lequel il m. en 1684. On a de lui des trad. estimées (mais où perce le jansénisme) : 1° de l'*Anc. Testament*, sous le titre de *la Sainte-Bible*, lat.-fr., avec des explications, 30 vol. in-8, Paris, 1672, souvent réimp. (la plus belle édition est celle de 1789-1804, 12 vol in-8); 2° du *Nouveau-Testament*, Mons, 1667, 2 v. in-8. (cette traduction, connue sous le nom de *Nouveau-Testament de Mons*, parce qu'elle parut sous la rubrique de cette ville, fut condamnée par le pape, 1668); 3° de l'*Imitation de J.-C.*, 1 vol. in-8, 1662. Il a aussi trad. le *Poëme de S. Prosper contre les ingrats* (en vers fr.), 1646; 5° les *Fables de Phèdre*, 1647, et qq. comédies de Térence (l'*Andrienne*, les *Adelphes*, le *Phormion*), etc. Le nom de Saci qu'il portait n'était que l'anagramme d'*Isaac*, un de ses prénoms.

SACY (Louis DE), avocat au parlement de Paris, né à Paris en 1654, mort en 1727, cultiva les lettres tout en suivant le barreau, et fut reçu en 1701 à

l'Académie Française. On a de lui une traduction fort estimée de Pline-le-Jeune (*Lettres*, 1699-1701; *Panégyrique de Trajan*, 1709); un *Traité de l'Amitié*, 1703, dédié à Mme Lambert, son amie; un *Traité de la Gloire*, 1714; des *Mémoires et Factums*, 1724.

SACY (Silvestre DE), savant orientaliste, né à Paris en 1758, mort en 1838, était fils d'un notaire. Il apprit les langues orientales presque sans maître, et tout en étudiant le droit; fut pourvu dès 1781 d'une charge de conseiller à la cour des monnaies, et devint en 1791 un des commissaires-généraux des monnaies. Déjà connu par de savantes publications, il fut nommé en 1785 associé libre de l'Académie des Inscriptions (dont il devint en 1792 membre ordinaire, et en 1833 secrétaire perpétuel), et en 1795 professeur d'arabe à l'école des langues orientales qu'on venait de créer. Il siégea de 1808 à 1814 au Corps législatif, fut nommé à la Restauration censeur royal, puis membre du conseil royal de l'Université (1814); il quitta cette place au bout de peu d'années, ne pouvant approuver les tendances anti-libérales de ses collègues; il devint en 1822 administrateur du Collége de France et de l'École des langues orientales; fonda vers ce même temps la Société asiatique dont il fut élu président, et fut dans ses dernières années, en 1832, nommé conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale. Il avait été créé pair la même année par L.-Philippe. M. de Sacy était un homme pieux, mais attaché aux doctrines jansénistes. Ses principaux ouvrages sont: *Principes de Grammaire universelle* (1799), un des meilleurs manuels de grammaire philosophique qu'on possède: *Grammaire arabe* (1810 et 1831), dont la 2e édition, bien améliorée, est devenue classique; *Chrestomathie arabe*; *Relation de l'Égypte*, trad. de l'arabe d'Abdallatif; des trad. de *Calila et Dimna* (original des fables de Bidpay), du *Pend-Nameh* et du *Livre des conseils* de Férid-ed-dyn-Attar, de l'*Hist. des Arabes* d'Aboul-Féda, de l'*Hist. de Perse* de Mirkhond; *Exposé de la religion des Druses*, travail qui l'occupa 40 ans, et qu'il publia l'année même de sa mort (1838). M. de Sacy savait plus de 20 langues, principalement l'arabe, le persan, le turc, l'hébreu, le syriaque, etc.

SACY-LE-GRAND, bourg du dép. de l'Oise, à 10 kil. S. E. de Clermont; 650 hab. Traces d'un camp rom.—B. de l'Yonne. Restif de la Bretonne y naq.

SADAO, riv. de Portugal, naît dans l'Alemtéjo, à 26 kil. S. d'Ourique, coule au N., arrose l'Estramadure, se dirige au N. O., puis à l'O., et tombe dans l'Océan Atlantique, près de Sétubal; cours, 210 kil. *Sadao* veut dire *salé*; cette rivière est ainsi nommée à cause de la qualité saline de ses eaux. On l'appelle aussi *Caldao*.

SADDUCÉENS. *Voy.* SADUCÉENS.

SADE (Hugues DE), dit *le Vieux*, d'une famille noble de Provence, qui exerça pendant plusieurs siècles de père en fils les premières charges municipales dans Avignon, fut le mari de la célèbre Laure de Noves, qui fut aimée de Pétrarque. Il vivait dans le XIVe siècle. Après lui, la maison de Sade forma 3 branches, celles de Mazan, d'Eyguières et de Tarascon.

SADE (l'abbé Jacq.-Fr.-Paul-Alph. DE), de la même famille que le précédent, né en 1705, mort en 1778, vicaire-général des archevêques de Toulouse et de Narbonne, a donné: *Remarques sur les premiers poëtes français et les troubadours*; *Œuvres choisies de Fr. Pétrarque*, trad. de l'italien, avec des *Mémoires* sur ce poëte, 1764, 3 vol. in-4, fort estimés.

SADE (J.-B.-Franç.-Joseph DE), frère aîné du précédent, né en 1701, mort en 1767, gouverneur du château de Vaison pour le pape, servit la France dans le régiment de Condé, eut sous Fleury plusieurs missions diplomatiques, puis fut lieutenant-général des prov. de Bresse, Bugey, Gex. Il a laissé un *Recueil d'anecdotes et documents sur la guerre de* 1741 *à* 1746.

SADE (Donat.-Alph.-Franç., marquis DE), homme fameux par ses vices, fils du précédent, était né à Paris en 1740. Il servit quelques années, fit la guerre de Sept-Ans, se retira en 1766 avec le grade de capitaine de cavalerie, et épousa Mlle de Montreuil, femme distinguée par ses vertus. Il ne tarda pas néanmoins à se livrer au libertinage le plus effréné, qu'il accompagnait des plus atroces violences, fut une première fois arrêté à Paris en 1768, puis condamné à mort à Marseille en 1772 pour un crime commis dans une scène de débauche, fut par commutation de peine enfermé à Vincennes, puis à la Bastille, enfin à Charenton, et ne recouvra sa liberté qu'à la révolution (1790). Il se jeta dans le parti des démocrates, et se mit en même temps à publier des livres horribles, dans lesquels il cherchait à justifier tous les vices et tous les crimes. Bonaparte, devenu consul, le fit reconduire à Charenton (1803) et saisit ses papiers, qui furent détruits pour la plupart. Il mourut à Charenton en 1814, dans sa 75e année. Il avait conservé jusque dans la vieillesse ses goûts dépravés. Il a laissé, outre des romans infâmes qui doivent être ensevelis dans l'oubli, quelques pièces de théâtre qui sont restées manuscrites.

SADELER (Hans), graveur au burin, né à Bruxelles en 1550, mort à Venise en 1610, fut le chef d'une famille de graveurs très distingués. Le plus célèbre de ces artistes fut son neveu Gil. Sadeler, d'Anvers (1570-1629), mort à Prague; on le surnommait *le Phénix de la gravure*.

SADI, poëte persan. *Voy.* SAADI.

SADOC, Juif célèbre, disciple d'Antigone de Socho, établit, vers 248 av. J.-C., le système philosophique et religieux dit *saducéisme*. V. SADUCÉENS.

SADOLET (Jacq.), cardinal, né en 1477 à Modène. Il cultiva avec un égal succès les langues classiques, la poésie, l'éloquence et la philosophie, fut avec Bembo secrétaire de Léon X, qui le nomma évêque de Carpentras (1517), remplit les mêmes fonctions auprès de Clément VII, et fut créé cardinal par Paul III (1536). Il tenta vainement d'empêcher le pape Clément VII d'accéder à la ligue contre Charles-Quint, eut une grande part à la trêve conclue à Nice en 1538 entre ce prince et François I, fut député en 1542 vers François I pour l'engager à la paix, refusa les offres de ce prince, qui voulait le retenir en France, et mourut à Rome en 1547. Sadolet excellait, ainsi que Bembo son ami, à écrire le latin avec pureté; il avait pris Cicéron pour modèle. D'un caractère conciliant, il sut se faire aimer des réformés mêmes. On a de lui: *De liberis rectè instituendis*, Venise, 1533; *Phœdrus sive de laudibus philosophiæ*, Lyon, 1538; *Philosophiæ consolationes*, Rome, 1502; des poésies latines, parmi lesquelles on remarque le *Curtius* et le *Laocoon*; enfin des *Lettres latines* pleines d'intérêt. Ses œuvres ont été publiées à Vérone, 1737, 4 vol. in-4.

SADRAS, v. de l'Inde angl. (Madras), dans le Karnatic, à 65 kil. S. de Madras, sur le golfe de Bengale. — Fondée par les Hollandais. D'abord florissante; déchue auj. Les Anglais la possèdent depuis 1824.

SADUCÉENS, secte juive, ainsi nommée de Sadoc, son fondateur, se forma dans le IIIe siècle av. J.-C. Les Saducéens ne servaient Dieu que pour les récompenses temporelles et donnaient beaucoup aux sens. Ils s'en tenaient au texte de la loi, n'admettant pas les explications; ils repoussaient les traditions, la croyance aux bons et mauvais anges, niaient l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts; ils n'en croyaient pas moins au libre arbitre et à la providence divine. Les Saducéens étaient fort peu nombreux, mais ils comptaient beaucoup d'importants personnages dans leurs rangs. Au IIe siècle av. J.-C., ils devinrent parti politique et furent constamment opposés aux Pharisiens; les règnes d'Hyrcan I et d'Aristobule I furent l'apogée de leur puissance.

SADYATTE, roi de Lydie (621-610 av. J.-C.)

père d'Alyatte et grand-père de Crésus. fit aux Milésiens une guerre qui fut terminée sous son fils.

SÆMUND-SIGFUSSON, écrivain islandais, à qui l'on attribue l'*Edda* dit *sæmundiana*, portion de l'Edda qui contient les dogmes et la mythologie des Scandinaves ; il vivait vers 1057.

SÆTABICULA, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, auj. ALCIRA.

SÆTABIS, auj. *Xativa*, v. d'Hispanie, dans la Carthaginaise, à 40 kil. S. O. de *Sucro*, était renommée par son lin et ses toiles, préférées à celles du Levant. — Ville de la Tarraconaise, auj. ALCOI.

SAFFARIDES. *Voy.* SOFFARIDES.

SAFFI ou AZAFFI, *Rusupis*, ville murée de l'État de Maroc (Maroc), sur l'Océan Atlantique, à 120 kil. N. de Mogador; 12,000 hab. Rade bonne en été. Commerce florissant avant que Sidy-Mohammed eût forcé les marchands européens de résider à Mogador. Prise par les Portugais au XVIe siècle (1508), abandonnée en 1641.

SAGAN, ville murée des États prussiens (Silésie), sur la Bober, à 75 kil. N. O. de Liegnitz : 4,500 hab. Château. Drap, toiles, rubans de fil, bas, etc. Victoire des Russes sur les Prussiens en 1759.

SAGA, SAGAS. On nomme ainsi dans les anciennes langues du Nord les traditions historiques ou mythologiques des peuples septentrionaux, consignées dans des récits poétiques que composaient les *Scaldes* ou *Bardes* attachés aux princes scandinaves. La plupart des *Sagas* ont été composées au XIIe siècle de notre ère, ou dans les trois siècles suivants : ce sont des monuments précieux pour l'histoire du Danemark, de la Suède, de la Norvége et de l'Islande. Les plus remarquables sont celles de *Lodbrok*, de *Hervara*, de *Vilkina*, de *Volsunga*, de *Biarmurvalla*, d'*Ynglinga*, d'*Olaf Tryggva Sonar*, celles de *Jomsvikingia*, de *Knytlinga* (qui renferment l'histoire de la Norvége et du Danemark), celles de *Sturlunga*, *Eyrbiggia* (relatives à l'Islande), l'*Heims kringla* et la *Nouvelle Edda*, dues à Snorri Sturluson. On a publié divers recueils des *Sagas* : dans la langue originale, Copenhague, de 1825 à 1829, et en latin, sous le titre de *Scripta historica Islandorum de gestis veterum Borealium*, Copenhague, 1828-33.

SAGE (Balthazar-George), savant français, né en 1740, mort en 1824, suivit les cours de Nollet et de Rouelle, devint membre de l'Académie des Sciences en 1770, professeur de minéralogie expérimentale en 1778, et directeur de l'école des mines (1783) ; il se prononça contre les découvertes scientifiques de Lavoisier et de Haüy. Adversaire des principes de 1789, il perdit sa chaire à l'école des mines. Il devint aveugle en 1805. Ses ouvrages sont très médiocres. Les principaux sont : *Examen chimique des différentes substances minérales*, 1769, in-12 ; *Éléments de chimie docimastique*, 1772, in-8, 1777, 2 vol. in-8 ; *Exposé sommaire des principales découvertes faites dans l'espace de 50 années*, 1813, in-8.

SAGES (les sept) de la Grèce, nom donné à sept Grecs illustres du VIe siècle av. J.-C., savoir : Thalès. Solon, Bias, Chilon, Cléobule, Pittacus, Périandre, Quelquefois à Périandre on substituait ou Myson de Chen ou Anacharsis, bien que ce dernier fût Scythe. Ils s'occupaient surtout de morale et de politique. Chacun d'eux avait adopté une sentence qui était comme sa devise.

SAGESSE (livre de la), un des livres de la Bible, se compose de deux parties : l'une est un éloge de la sagesse, l'autre renferme des réflexions sur les effets de cette sagesse dans le monde, et sur l'idolâtrie. Ce livre n'existe qu'en grec ; l'auteur en est inconnu ; quelques-uns l'ont attribué à Salomon.

SAGH ou IPOLI-SAGH, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Honth. *Voy.* IPOLI.

SAGHALA ou SIGHLA, sandjakat de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre ceux de Saroukhan au N. E., d'Aïdin au S. E., et la Méditerranée : 120 kil. sur 110. Ch.-l., Smyrne.

SAGHALIEN, grand fleuve d'Asie. *Voy.* AMOUR.

SAGHALIEN-OULA. *Voy.* MANDCHOURIE.

SAGITTAIRE (LE), une des constellations du zodiaque, est, selon la Fable, le centaure Chiron divinisé.

SAGITTARIA, nom donné par Quiros à une île qu'il découvrit en 1606 dans le Grand-Océan ; on croit que c'est *Otaïti*.

SAGITTARIUS (Gaspard SCHUTZE, dit), historien, né à Lunebourg en 1643, mort en 1694, fut professeur d'histoire à Iéna, puis historiographe des ducs de Saxe. Il a donné : *Nucleus historiæ germanicæ*, Iéna, 1675 ; *Introductio in historiam ecclesiasticam*, 1694, etc. — Plusieurs autres membres de la même famille ont été des savants distingués, notamment P. Martin Sagittarius, à qui l'on doit : *De nummis Saxoniæ ducum*, Altenb., 1769.

SAGONTE, *Saguntus* ou *Saguntum*, ville d'Hispanie, sur la côte E., au N. de Valentia, près de l'emplacement actuel de *Murviedro*, passait pour avoir été fondée par des Zacynthiens unis à quelques Rutules. Rome fit alliance avec cette ville dans l'intervalle qui s'écoula entre les deux premières guerres puniques. Annibal l'assiégea en pleine paix, et la prit en 219 av. J.-C, malgré l'héroïque résistance des habitants, qui se brûlèrent plutôt que de se rendre ; la 2e guerre punique fut le résultat de cet acte d'hostilité. Suchet remporta sur l'emplacement de cette ville, le 25 octobre 1811, une victoire qui fut nommée *la bataille de Sagonte*.

SAGONTIA, ville de Tarraconaise, auj. SÉGOVIE.

SAGRA, petite rivière du Brutium, entre le pays des Locriens et celui des Crotoniates. Les Locriens y remportèrent sur les Crotoniates une victoire éclatante. On conte que deux frères qui y avaient assisté en portèrent miraculeusement la nouvelle le même jour aux jeux olympiques. On les prit pour les Dioscures, dont le temple était voisin de la Sagra.

SAGRES, ville forte de Portugal (Algarve), sur l'Océan, à 31 kil. S. O. de Lagos ; 300 hab. Fondée en 1416 par le fameux infant don Alphonse Henriquez, qui y résida longtemps et y établit une école de navigation (c'est de là que partaient les expéditions qui allaient chercher le passage aux Indes par le Sud de l'Afrique).

SAHARA, vaste contrée d'Afrique, entre le Maghreb au N., la Sénégambie et le Soudan au S., l'Atlantique à l'O., la Nubie, etc. à l'E. : au moins 5,000 kil. de l'O. à l'E. et 2,000 du N. au S. On y distingue le désert de Libye à l'E., le Sahel à l'O. Le tout n'est qu'un immense désert de sable, coupé de collines, de vallons et d'oasis, où l'on trouve quelques hordes féroces (Arabes purs, ou Arabes mélangés de Maures, Touariks, Touats, Tibbous), qui y forment comme autant de petits états. Les endroits principaux sont : sur la côte, Arguin, Portendik, St-Cyprien, Rio-de-Ouro ; dans l'intérieur, Agably, Ghat, Aghades, Bilma, etc. On ne traverse le Sahara qu'en caravanes. De hardis Européens (Lyon, Oudney, Denham, Clapperton, Laing, Caillié) s'y sont aventurés et nous ont donné quelques connaissances sur ce pays. L'eau y est très rare ; des vents brûlants y soufflent et ensevelissent des caravanes entières sous les nuées de sable qu'elles soulèvent. Le sel y abonde. La végétation est pauvre, sauf dans les oasis. Le lion, la panthère, l'autruche, les singes, d'énormes serpents remplissent le désert. — On croit que le Sahara n'est que le bassin desséché d'une mer qu'une grande convulsion de la nature aura fait disparaître. Les *Garamantes* et les *Gétules* habitaient jadis ces régions.

SAHEL, c'est-à-dire *côte, rivage*. Ce mot arabe a été appliqué depuis la conquête de l'Algérie à des collines qui s'étendent au S. O. et à l'E. d'Alger, au N. de la vaste plaine de la Mitidja.

SAH-EL-HAGGAR, village de la Basse-Égypte, à 32 kil. O. de Mehallet-el-Kébir, sur le bord O. du Nil; près de là, ruines de l'ancienne *Saïs*.

SAIANIENS (monts). *Voy.* SAYANSK.

SAID, nom arabe de la Hte-Égypte. *Voy.* ÉGYPTE.

SAIDA, l'anc. *Sidon*, ville de Syrie. *Voy.* SÉÏDE.

SAIGNES, ch.-l. de cant. (Cantal), à 17 kil. N. E. de Mauriac; 511 hab.

SAIGON, *Thaïgone* en cochinchinois, ville et port de l'empire annamitique (Cochinchine), une des principales de l'empire, sur le Don-naï, par 104° 22' long. E., 10° 50' lat. N., au S. de Hué; 180,000 hab. environ (dont 10,000 Chinois). Rues régulières, pagodes nombreuses, palais du vice-roi, forte citadelle construite par un Français; beaux et vastes magasins à riz, casernes, chantier de marine, arsenal; immense cimetière. Canal qui joint le Don-naï au Meï-kong et communique avec Cambodje.

SAII ou ESSUI, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2°), entre les *Carnutes* à l'E. et les *Viducasses* à l'O., avait pour ch.-l. *Saii*, auj. *Séez* ou *Argentan* (Orne).

SAILLAGOUSE, ch.-l. de cant. (Pyrénées orient.), sur la Sègre, à 35 kil. S. O. de Prades; 350 hab.

SAILLANS, ch.-l. de cant. (Drôme), sur la Drôme, à 15 kil. S. O. de Dié; 1,658 hab. Filatures; briqueteries, fours à chaux. Aux environs, vins.

SAIMA (lac), dans la Russie d'Europe (Finlande): 70 kil. sur 40; il communique avec le lac Ladoga et le golfe de Finlande.

SAINCTES, ville de France. *Voy.* SAINTES.

SAINCTES (Claude DE), théologien de l'ordre des Augustins, né dans le Perche, mort en 1591, assista au colloque de Poissy (1561), au concile de Trente, aux états de Blois, au concile de Rouen, devint évêque d'Evreux (1575), souleva son diocèse en faveur de la Ligue, fut pris à Louviers, condamné à mort et mis en prison pour le reste de ses jours. On a de lui : *De rebus Eucharistiæ controversis libri X*, Paris, 1575, in-12; *Déclaration d'aucuns athéismes de la doctrine de Calvin et Bèze contre les fondements de la chrétienté*, 1567, in-8, etc.

SAINS, ch.-l. de cant. (Aisne), à 13 kil. O. de Vervins; 2,200 hab. Forges.

SAINS, ch.-l. de cant. (Somme), à 9 kil. S. d'Amiens; 660 hab.

SAINT-ACHEUL, anc. abbaye de Picardie, dans le dép. de la Somme, aux portes d'Amiens. Les Jésuites, sous le nom de *Pères de la Foi*, y tinrent un collége florissant sous la Restauration.

SAINT-AGNANT, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), à 19 kil. de Marennes; 1,014 hab.

SAINT-AGRÈVE, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 48 kil. O. de Tournon; 2,489 hab. Vins, fruits, châtaignes; grains, bestiaux.

SAINT-AIGNAN, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 38 kil. S. de Blois; 2,856 hab. Bois, vins, cuirs, draps blancs; pierres à fusil. — Jadis titre de duché.

SAINT-AIGNAN-SUR-ROÉ, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 35 kil. N. O. de Châteaugontier; 1,504 hab.

SAINT-AIGNAN (le duc DE). *Voy.* BEAUVILLIERS.

SAINT-ALBAN, nom commun à un grand nombre de bourgs de France, la plupart peu importants; dans la Lozère (hospice d'aliénés), la Loire, le Gard : ce dernier, à 10 k. S. O. de Roanne, a des eaux minérales.

SAINT-ALBAN, ou *Saint-Alban's abbey*, ville d'Angleterre (Hertford), à 19 kil. O. d'Hertford, sur la route de Birmingham à Londres; 5,000 hab. Monastère fameux, bâti par Offa au VIII° siècle, et auquel la ville moderne doit son origine. Tombeau de Fr. Bacon, qui avait été créé par Jacques I vicomte de Saint-Alban et baron de Verulam (l'anc. *Verulamium*, dont il ne reste que les ruines, était au N. de la ville). — César défit en ce lieu Cassivellaunus, chef des Bretons; et la reine Boadicée y fit massacrer 70,000 Romains. Il s'y livra en 1455, dans la guerre des Deux-Roses, une bataille dans laquelle le duc d'York, Richard, battit le roi Henri VI et s'empara de sa personne; en 1461 Marguerite y batt. Warwick et reprit Henri.

SAINT-ALVÈRE, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 29 kil. N. E. de Bergerac; 1,807 hab.

SAINT-AMAND, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 14 kil. S. de Vendôme; 516 hab.

SAINT-AMAND-DE-BOUEXE, ch.-l. de cant. (Charente), à 16 kil. N. O. d'Angoulême; 1,634 hab.

SAINT-AMAND-EN-PUISAYE, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 23 kil. N. E. de Cosne; 1,806 hab.

SAINT-AMAND-LES-EAUX, *Oppidum Sancti Amandi*, ch.-l. de cant. (Nord), sur la Scarpe, à 13 kil. N. O. de Valenciennes; 8,956 hab. Ville industrieuse et commerçante; chanvre, lin de fil, batiste. A 4 kil. de là, eaux minérales et boues sulfureuses célèbres depuis Louis XIV. Anc. monastère fondé par S. Amand. Antiquités. — Ville de Belgique (Malines); 2,500 h.

SAINT-AMAND-MONTROND, ch.-l. d'arr. (Cher), à 46 kil. S. E. de Bourges; 7,382 hab. Commerce actif (merrain, fer, vin, etc., etc.). — L'arr. de St-Amand a 11 cant. (Charenton, Château-Meillant, Châteauneuf, le Châtelet, Dun-le-Roi, La Guerche, Lignières, Nérondes, Sancoins, Sauzais-le-Potier, plus Saint-Amand), 119 communes et 97,470 hab.

SAINT-AMANS, ch.-l. de cant. (Lozère), à 32 kil. N. de Mende; 3,600 hab.

SAINT-AMANS-DES-COPTS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 40 kil. N. O. d'Espalion; 1,304 hab.

SAINT-AMANS-LA-BASTIDE, ch.-l. de cant. (Tarn), à 26 kil. S. E. de Castres; 2,502 hab.

SAINT-AMANT, dit *Roche-Savine*, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 13 kil. O. d'Ambert; 2,298 hab.

SAINT-AMANT-TALLENDE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 18 kil. S. de Clermont; 1,485 hab.

SAINT-AMANT (Marc-Ant. GÉRARD DE), poëte français, né à Rouen en 1594, mort en 1661, s'attacha au comte d'Harcourt qu'il suivit dans ses campagnes, parcourut l'Europe comme soldat et comme voyageur, apprit plusieurs langues vivantes, fut un des premiers membres de l'Académie Française, qui le chargea de rédiger dans son *Dictionnaire* les mots du langage burlesque. On a de lui un poëme épique (*Moïse*) et des *Œuvres* diverses, où il y a beaucoup de verve et même de grandeur, mais souvent il viole les règles du goût. Ses *Œuv.* ont été pub. par Livet, 1856.

SAINT-AMARIN, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 43 kil. N. de Béfort, près de la Thur, dans une belle vallée; 1,894 hab. Toiles de coton; usines à fer.

SAINT-AMBROISE, ville des Etats sardes, à 26 kil. N. O. de Turin, près de la Doire, au pied d'un rocher qui porte la célèbre abbaye St-Michel.

SAINT-AMBROIX, ch.-l. de cant. (Gard), sur la Cèse, à 20 k. N. O. d'Alais; 3,107 hab. Filoselle. Houille.

SAINT-AMOUR, bourg de l'anc. Franche-Comté, auj. ch.-l. de cant. du dép. du Jura, à 35 kil. S. O. de Lons-le-Saulnier; 2,631 hab. Tanneries; commerce de volailles. Marbreries; mines de fer. Patrie de Guillaume de Saint-Amour.

SAINT-AMOUR (Guillaume DE), docteur de Sorbonne et chanoine de Beauvais, né vers 1200 à St-Amour en Franche-Comté, mort en 1272, combattit l'institution des frères mendiants, et publia, en 1256, les *Périls des derniers temps*, livre hardi qui fut condamné par le pape.

SAINT-ANDÉOL. *Voy.* BOURG-SAINT-ANDÉOL.

SAINT-ANDRÉ, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 16 kil. N. de Castellane; 771 hab.

SAINT-ANDRÉ, ville des Etats autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Pesth, à 15 kil. N. de Bude, sur le Danube; 8,000 hab. Excellents vins, dits vins de Bude. — Vis-à-vis de cette ville, et dans le Danube, est une île qui porte le même nom.

SAINT-ANDRÉ, *St-Andrews* en anglais, *Regimunda* en latin moderne, ville d'Ecosse, dans le comté de Fife, à 49 kil. N. d'Edimbourg; 4,000 hab. Port commode; quelque industrie. Antiquités. Uni-

versité fondée en 1411, et longtemps florissante, mais bien déchue.

SAINT-ANDRÉ-D'APCHON, bourg du dép. de la Loire, à 11 kil. O. de Roanne; 1,747 hab. Eaux minérales.

SAINT-ANDRÉ-DE-CUBZAC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 22 kil. N. E. de Bordeaux, sur la Dordogne, au N. de Cubzac; 3,329 hab. Vins.

SAINT-ANDRÉ-DE-SANGONIS, ville du dép. de l'Hérault, à 20 kil. de Lodève; 2,131 hab. Distillerie.

SAINT-ANDRÉ-DE-VALBORGNE, ch.-l. de cant. (Gard), 30 kil. N. E. du Vigan; 1,590 hab. Filatures.

SAINT-ANDRÉ-LA-MARCHE, ch.-l. de cant. (Eure), 20 kil. d'Evreux; 1,243 hab. Toiles, coton.

SAINT-ANDRÉ (Jacques d'ALBON, dit le maréchal de), vaillant capitaine, servit sous Henri II et ses successeurs, se fit remarquer par son courage dans les guerres contre les Calvinistes, fut fait maréchal en 1547, fut pris à la bat. de St-Quentin, 1557, forma en 1561, avec le connétable de Montmorency et le duc de Guise, la fameuse ligue connue sous le nom de *Triumvirat*, combattit avec eux à Dreux, et fut tué dans cette bataille (1562). Il avait pris une grande part au traité de Cateau-Cambrésis (1559).

SAINT-ANDRÉ (J.-BON), né en 1749 à Montauban, de parents calvinistes, adopta les principes de la *Révolution*, fut envoyé à la Convention, vota la mort de Louis XVI, fit entrer Robespierre au comité de salut public, créa en peu de temps une armée navale assez forte, assista au combat naval livré aux Anglais devant Brest le 1er juin 1794 et y fit preuve de courage; fut consul général à Smyrne sous le Directoire, organisa les nouveaux départements des rives du Rhin (1801), et mourut en 1813 baron de l'empire et préfet du dép. du Mont-Tonnerre. On a de lui des *Discours*, des *Rapports*, et un *Journal de la croisière de la flotte commandée par l'amiral Villaret*: c'est la relation du combat du 1er juin. Cet homme, qui avait été un des plus violents montagnards, ne mérita que des éloges comme administrat^r.

SAINT-ANDREAS, v. d'Autriche. *Voy.* ST-ANDRÉ.

SAINT-ANDREASBERG. *Voy.* ANDRÉASBERG.

SAINT-ANDREWS, ville d'Ecosse. *V.* SAINT-ANDRÉ.

SAINT-ANGE, célèbre château, situé à Rome, et formé de l'anc. *Mausolée d'Adrien*, a souvent servi d'asile aux papes: c'est auj. une prison. — On trouve des châteaux du même nom à Naples, à Malte, etc.

SAINT-ANGE, ville d'Italie. *Voy.* SANTO-ANGELO.

SAINT-ANGE, l'ancien cap *Malée*, prom. de Morée, S. E., par 36° 25' lat. N., 20° 52' long. E.

SAINT-ANGE (Ange-Franç. FARIAU, dit DE) poète français, né à Blois en 1747, mort en 1810, protégé par Turgot, qui lui donna un emploi dans les finances, accepta en 1794 une place subalterne dans l'agence et l'habillement des troupes, puis professa la grammaire et les belles-lettres dans une des écoles centrales de Paris. Il venait d'être nommé membre de l'Institut (Académie Française), lorsqu'il mourut. Saint-Ange avait un talent réel pour la versification, mais il se nuisait par une vanité excessive. On lui doit, outre des poésies diverses, une traduction d'Ovide en vers (*Métamorphoses*, *Fastes*, *Art d'aimer*, *Remède d'amour*, quelques *Élégies* et *Héroïdes*). Ses *Œuvres complètes* ont paru en 1823, 9 vol. in-12. On estime surtout sa traduction des *Métamorphoses*.

SAINT-ANN, ville de l'Amérique du Nord. *Voy.* FREDERICKTOWN.

SAINT-ANTHÈME, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur l'Ance, à 25 kil. E. d'Ambert; 2,298 hab.

SAINT-ANTOINE, bourg du dép. de l'Isère, à 15 kil. N. O. de Saint-Marcellin; 2,035 hab. Célèbre abbaye de Saint-Antoine, qui était chef d'ordre.

SAINT-ANTOINE (île de), une des îles du cap Vert, par 27° 11' long. O., 17° 15' lat. N.; 4,000 hab.

SAINT-ANTOINE (cap), nom de quatre caps: le premier à la pointe O. de Cuba, le second à la pointe S. de l'entrée du Rio-de-la-Plata dans l'Atlantique, le troisième à la pointe de la Terre-de-Feu, entre les baies d'Arenas et de Santa-Catalina; le quatrième aux Etats-Unis: ce dernier est plus connu sous le nom d'*Anthony's nose*. *Voy.* ce nom.

SAINT-ANTOINE (Religieux de). *V.* ANTOINE (St-).

SAINT-ANTONIN, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 41 kil. N. E. de Montauban; 5,500 hab. Tanneries, étoffes de laine. Anc. couvent, chef-d'ordre

SAINT-ASAPH, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (Flint), à 20 kil. N. O. de Flint; 3,100 hab. Evêché. Cathédrale abandonnée. — Fondée en 560 par Kentigern (saint Mungo), évêque de Glasgow, qui y bâtit le célèbre monastère Llan-Elvy. La ville doit son nom à saint Asaph, 2e abbé du monastère.

SAINT-ASTIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 20 kil. S. O. de Périgueux; 2,613 hab.

SAINT-AUBAN, ch.-l. de canton (Var), à 44 kil. N. O. de Grasse; 660 hab.

SAINT-AUBIN ou SAINT-ALBIN, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 25 kil. N. E. de Villefranche; 2,950 hab. Vastes houillères, exploitées dès le XVe siècle.

SAINT-AUBIN-D'AUBIGNÉ, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 18 kil. N. E. de Rennes; 1,289 hab.

SAINT-AUBIN-DU-CORMIER, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 19 kil. S. O. de Fougères; 1,769 hab. Tour très-élevée, reste d'anciennes fortifications. Traité entre la reine Blanche et les nobles révoltés, 1231. Victoire de La Trémoille sur les Bretons et le duc d'Orléans (depuis, Louis XII), alors révolté, 1488.

SAINT-AUBIN (LEGENDRE, marq. de). *V.* LEGENDRE.

SAINT-AUGUSTIN, ville des Etats-Unis, jadis capit. de la Floride orient., à l'entrée de cette péninsule, sur l'Océan Atlantique, par 30° 4' lat. N.; 2,000 hab. Jadis plus peuplée. Beau pont en pierre. — Fondée par les Espagnols. Brûlée par Drake en 1586, par Davis en 1785. Le traité de la cession de la Floride aux Etats-Unis y fut signé en 1821.

SAINT-AUGUSTIN (baie), sur la côte O. de Madagascar, par 41° 42' long. E., 23° 20' lat. S. Dans sa partie supérieure, à l'embouchure du Darmouth, est un excellent mouillage.

SAINT-AUGUSTIN (cap), le cap le plus orient. de l'Amérique, dans le Brésil (Pernambouc), par 8° 20' lat. S.

SAINT-AULAIRE (Fr.-Jos. DE BEAUPOIL, marquis de), né dans le Limousin en 1643, mort en 1742 à 99 ans, servit quelque temps et quitta le service avec le grade de lieutenant-général. Il est connu surtout comme poëte. On lui doit quelques poésies dans le genre anacréontique. Elles sont éparses dans les recueils du temps, et n'ont jamais été rassemblées. Ses vers, qui parurent sous le voile de l'anonyme, furent attribués d'abord au marquis de La Fare: il avait plus de 60 ans quand il composa les premiers. Saint-Aulaire fut admis à l'Académie Française en 1706. Il était lié avec la marquise de Lambert, et était assidu auprès de la duchesse du Maine à Sceaux.

SAINT-AULAYE, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 19 kil. S. O. de Riberac; 1,440 hab.

SAINT-AVOLD, par corruption pour *Saint-Nabor*, ch.-l. de cant. (Moselle), à 32 kil. O. de Sarreguemines; 3,365 hab. Foires très fréquentées.

SAINT-BARTHELEMY, une des Antilles (à la Suède), par 65° 12' long. O., 17° 58' lat. N.: 25 kil. de tour; 16,000 hab. Ch.-l., Gustavia. Abord périlleux, mais bon port. Pas d'eau. Grande fertilité, arbres à bois précieux. — Aux Français de 1648 à 1784, puis cédée à la Suède.

SAINT-BARTHÉLEMY-DE-GROUIN, bourg du dép. de l'Isère, à 22 kil. S. O. de Grenoble; remarquable par le voisinage d'une fontaine ardente (qui bout constamment et qui s'enflamme facilement); elle figure parmi les sept merveilles du Dauphiné.

SAINT-BARTHÉLEMY (LA). *Voy.* BARTHÉLEMY

SAINT-BÉAT, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne);

à 37 kil. de Saint-Gaudens, au confluent de la Garonne et de la Pique; 1,403 hab. Aux environs, beau marbre, ardoises et crayons.

SAINT-BEAUZELY, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 16 kil. N. O. de Milhau; 897 hab.

SAINT-BENIN-D'AZY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 26 kil. E. de Nevers; 1,618 hab.

SAINT-BENOIT, ville et port de l'île Bourbon, dans l'arr. du Vent, à 40 kil. S. E. de Saint-Denis et à l'embouchure de la riv. des Marsouins; 11,376 hab. (dont 7,416 esclaves). Sucreries.

SAINT-BENOIT-DU-SAULT, ch.-l. de cant. (Indre), à 33 kil. S. E. du Blanc; 1,265 hab.

SAINT-BENOIT (ordre de). *Voy.* BÉNÉDICTINS.

SAINT-BERAIN, bourg du dép. de Saône-et-Loire, à 22 kil. de Châlons-sur-Saône; 940 hab. Mines de houille de médiocre qualité; verrerie.

SAINT-BERNARD (GRAND-), *Penninus mons*, *Mons Jovis*, *Mont-Jou*, haute mont. et col des Alpes Pennines, entre le Valais et la vallée d'Aoste, par 5° 5' long. E., 45° 51' lat. N.; haut., 3,470 m. Un peu au-dessous du sommet est un hospice célèbre, fondé en 962 par Bernard de Menthon: il est desservi par des religieux augustins qui se dévouent au soulagement des malheureux surpris par le froid ou égarés dans les neiges, et qui se font aider dans leurs recherches au milieu des montagnes par des chiens d'une intelligence singulière; c'est le lieu habité le plus élevé de l'Europe. Monument en l'honneur du général Desaix dans l'église du couvent. C'est par le Grand-Saint-Bernard que Bonaparte opéra son passage des Alpes en mai 1800. Bien des fois déjà on avait exécuté ce passage (les armées romaines depuis Auguste, à chaque instant; les Lombards en 547; puis Charlemagne; enfin les Français, en 1798 et 1799; il y eut même une bataille près du couvent entre les Autrichiens et les Français en 1799). Ce qui rend le passage de Bonaparte remarquable, c'est que ce général menait avec lui de la cavalerie et de l'artillerie. Le chemin qui traverse le Grand-Saint-Bernard est pratiqué dans un vallon étroit et bordé de rochers.

SAINT-BERNARD (PETIT-), *Graius mons*, mont. des Alpes Grecques (*Graiæ*), entre la Savoie et la vallée d'Aoste, au S. O. du Grand-Saint-Bernard, sur le chemin qui mène de la vallée de l'Isère à celle de la Doire. C'est le passage le plus commode de toute la chaîne des Alpes, mais la route en est très négligée. A 2,250 mètres de hauteur est un petit hospice à l'imitation de celui du Grand-Saint-Bernard. On croit, mais à tort sans doute, que c'est par le Petit-Saint-Bernard qu'Annibal franchit les Alpes.

SAINT-BERTRAND DE COMMINGES, *Convenæ* ou *Lugdunum Convenarum*, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 21 kil. S. O. de Saint-Gaudens; 865 hab. Musée pyrénéen. Aux environs, cristal de roche, beau marbre dit *balvacaire*, deux mines de cuivre. — Jadis ch.-l. des *Convenæ*, et plus tard du comté de Comminges. Dernier asile de Gundovald, qui y périt; détruite par Gontran en 585; rebâtie en 1100 par saint Bertrand, évêque de Comminges (que l'on y fête le 15 octobre et dont la ville prit le nom). Ce fut un évêché jusqu'en 1789.

SAINT-BLIN, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 33 kil. de Chaumont; 526 hab.

SAINT-BONNET, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), sur le Drac, à 16 kil. N. de Gap; 1,700 hab. Patrie du connétable de Lesdiguières.

SAINT-BONNET, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 15 kil. N. E. de Charolles; 1,465 hab.

SAINT-BONNET-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Loire), à 20 kil. N. de Montbrison; 2,156 hab. Dentelles.

SAINT-BONNET (Jean TOIRAS DE). *Voy.* TOIRAS.

SAINT-BRESSON, village du dép. de la Haute-Saône, à 25 kil. de Lure; 2,161 hab. Une des plus belles papeteries de France (fondée en 1660).

SAINT-BRICE-EN-COGLES, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 15 kil. N. O. de Fougères; 1,500 hab. — Beaucoup d'autres petits endroits de France portent ce nom, un notamment près de St-Denis (S.-et-O.).

SAINT-BRIEUC, *Briocum* ou *Fanum sancti Brioci* en latin moderne, ch.-l. du dép. des Côtes-du-Nord, sur le Gouet, à 3 kil. de la mer, à 446 kil. O. de Paris; 11,382 hab. Évêché. Lycée imp.; école d'hydrographie. Cathédrale du XIIIe siècle, pont en granit, plusieurs places. École de navigation, bibliothèque, société d'agriculture. Toiles, étoffes de laine, etc. Grand commerce maritime. Il y remonte des navires de 350 tonneaux. Armements pour la pêche de la baleine et de la morue; importation de fer, bois du Nord, etc. La ville eut pour origine un monastère fondé en ce lieu par saint Brieuc à la fin du Ve siècle, et qui fut érigé en évêché en 844. Elle faisait jadis partie de la Hte-Bretagne. — L'arr. de Saint-Brieuc a 12 cant. (Lamballe, Quintin, Lanvollon, Pléneuf, Châtelaudren, Étables, Ploeuc, Paimpol, Plouha, Moncontour, plus Saint-Brieuc, qui compte pour deux), 94 communes et 174,178 hab.

SAINT-BRIS, vignoble du dép. de la Gironde, près de Bordeaux, produit des vins secs très estimés; ils ont un bouquet fort agréable.

SAINT-BRIX, bourg du dép. de l'Yonne, à 9 kil. S. E. d'Auxerre; 1,960 hab. Vins blancs. Ancienne seigneurie qui appartint à Louvois.

SAINT-CALAIS, *Anilla* ou *Anisola*, puis *Sancti Carilesi oppidum*, ch.-l. d'arr. (Sarthe), à 46 kil. S. E. du Mans, sur la riv. d'Anille; 3,783 hab. Jolie place; quelque industrie. Ancienne abbaye de Bénédictins fondée au VIe siècle par saint Carilef, dit par corruption saint Calais. — L'arr. de Saint-Calais a 6 cant. (Vibraye, Le Grand-Lucé, Bouloire, Château-du-Loir, La Chartre, plus Saint-Calais), 56 comm. et 70,834 hab.

SAINT-CAST, village du dép. des Côtes-du-Nord, à 30 kil. de Dinan; 1,100 hab. Les Anglais, y ayant tenté une descente en 1758, y furent défaits par le duc d'Aiguillon.

SAINT-CÉRÉ, ch.-l. de cant. (Lot), à 22 kil. N. O. de Figeac; 4,064 hab. Commerce de fil et de chanvre. Aux environs, beau marbre.

SAINT-CERNIN, ch.-l. de cant. (Cantal), à 15 kil. N. E. d'Aurillac; 4,085 hab. Bestiaux.

SAINT-CHAMAS, ville et port du dép. des Bouches-du-Rhône, sur la côte N. de l'étang de Berre, à 40 kil. O. d'Aix; 2,433 hab. Poudrière. Olives, huiles. Restes d'un pont rom. et de 2 arcs de triomphe.

SAINT-CHAMOND ou SAINT-CHAUMONT, ch.-l. de cant. (Loire), à 10 kil. N. E. de St-Étienne; 9,000 hab. Fonderies, quincaillerie; velours, rubans, lacets. Aux environs, monuments antiq. Hosi...

SAINT-CHAPTES, ch.-l. de cant. (Gard), à 15 kil. S. E. d'Uzès; 740 hab.

SAINT-CHARLES, ville des États-Unis (Missou... à 30 kil. N. O. de Saint-Louis. Grand comm... de pelleteries. — Fondée par les Français en 17... d'abord nommée *Petite-Côte*. Elle fut, jusqu... 1826, le ch.-l. du Missouri. — *V.* JACOB DE ST-CHA...

SAINT-CHEF, bourg du dép. de l'Isère, à 13... N. O. de la Tour-du-Pin; 3,397 hab.

SAINT-CHÉLY-D'APCHER, ch.-l. de cant. (Lozère), à 32 kil. N. de Marvejols; 1,616 hab. D... fins.

SAINT-CHÉLY-D'AUBRAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 24 kil. d'Espalion; 3,044 hab.

SAINT-CHINIAN ou CHIGNAN, ch.-l. de c... (Hérault), à 25 kil. S. E. de Saint-Pons; 3,541 h...

SAINT-CHRISTOPHE, dite aussi *Saint-Kitts*, ... des Antilles anglaises, par 65° 6' long. O., 17° ... lat. N.; au N. O. de la Guadeloupe et au S. ... de Saint-Eustache: 26 kil. sur 7; 30,000 h... Ch.-l., Basse-Terre. Au centre, mont Misery (... can éteint); sol très fertile. — Découv. en 1493 ...

Christophe Colomb (d'où son nom); colonisée par les Anglais (1623); possédée quelque temps en commun par les Anglais et par les Français, qui en cédèrent une partie aux chevaliers de Malte; les Français en furent chassés en 1783. Elle forme, avec Antigoa, Montserrat et les Vierges, un gouvernement de l'Amérique anglaise.

SAINT-CHRISTOPHE, ch.-l. de cant. (Indre), à 34 kil. N. O. d'Issoudun; 577 hab; — bourg du dép. d'Indre-et-Loire, à 30 kil. N. O. de Tours; 1,515 hab.

SAINT-CIERS-LA-LANDE, ch.-l. de canton (Gironde), à 21 kil. N. de Blaye; 2,602 hab. Vins.

SAINT-CLAIR, ch.-l. de cant. (Manche), à 11 kil. N. E. de Saint-Lô; 663 hab.

SAINT-CLAIR, lac de l'Amérique du Nord, dans la région des grands lacs, à 80 kil. S. du lac Huron, à 20 du lac Érié; il a 150 kil. de tour, et communique avec le lac Huron par la rivière Saint-Clair, avec le lac Érié par le Detroit-River.

SAINT-CLAIR, riv. de l'Amérique du Nord, unit les lacs Huron et Saint-Clair, sépare le territ. de Michigan du Haut-Canada, et a env. 80 kil. de cours du N. au S., et 400 mètres de large, ce qui la rend navigable pour de gros bâtiments.

SAINT-CLAIR-SUR-EPTE, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 9 kil. N. O. de Magny; 600 hab. Ermitage qu'habita saint Clair, martyrisé en 881; fontaine merveilleuse qui guérit les maux d'yeux. Par un traité signé à Saint-Clair-sur-Epte, en 911, Charles-le-Simple céda la Neustrie à Rollon.

SAINT-CLAR DE LOMAGNE, ch.-l. de cant. (Gers), à 14 kil. S. E. de Lectoure; 1,612 hab.

SAINT-CLAUD, ch.-l. de cant. (Charente), à 22 kil. S. O. de Confolens; 1,956 hab.

SAINT-CLAUDE, *Condate* des Anciens, *Condat-Montagne* pendant la révolution, chef-l. d'arrond. (Jura), sur la Bienne, au fond d'une vallée, à 54 kil. S. E. de Lons-le-Saunier; 5,236 hab. Évêché. Industrie et commerce considérables; horlogerie et ouvrages au tour. Célèbre abbaye fondée au ve siècle par S. Romain, réformée au viie par S. Claude; elle s'enrichit de donations immenses pendant le moyen âge. L'abbé de Saint-Claude pouvait anoblir et faire grâce aux criminels. Il avait aussi droit de mainmorte: quiconque habitait un an sur les terres de l'abbaye devenait son serf. Cet us féodal fut aboli en partie sous Louis XVI, à la voix de Voltaire, mais ne disparut complètement qu'à la révolution. Saint-Claude fut dévoré par un incendie en 1799, mais fut aussitôt rebâti. — L'arr. de Saint-Claude a 5 cantons (Moirans, Morez, les Bouchoux, St.-Laurent, plus Saint-Claude), 82 comm. et 52,853 hab.

SAINT-CLOST (PERROS DE) ou *Pierre de Saint-Cloud*, auteur du *Roman du Renard*, poëme allégorique et satirique de 2,000 vers, vivait au commencement du XIIIe siècle. Ce poëme a été continué par Jacquemart Gielée et traduit dans les langues principales de l'Europe. La dernière traduction (en français) a été publiée à Bruxelles (1739), in-8, fig., et réimp. à Paris, sous le titre d'*Intrigues du cabinet des rats* (1786), et par Méon, 1825.

SAINT-CLOUD, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 8 kil. O. de Paris et 10 kil. E. de Versailles, sur la rive gauche de la Seine, où il s'élève en amphithéâtre: 2,316 hab. Charmant château impér. musée, beau parc, jets d'eau, haras royal, casernes, maisons de campagne. Foire célèbre du 7 au 22 septembre. Ce bourg se nommait d'abord Nogent; il reçut son nouveau nom d'un fils de Clodomir, appelé Clodoald ou Cloud, qui s'y réfugia en 538 après le meurtre de ses frères. Ce prince donna le domaine de Saint-Cloud à titre de fief à l'église de Paris, qui l'a conservé jusqu'au dernier siècle. Le château fut bâti par le cardinal Pierre de Gondi, archevêque de Paris, au XVIe siècle. Il a été acquis en 1658 par Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Henri III fut assassiné au château de St-Cloud en 1589 par J. Clément. C'est à St-Cloud que siégeaient les Cinq-Cents lors du coup d'état du 18 brumaire.

SAINT-CYPRIEN, ch.-l. de canton (Dordogne), à 17 kil. O. de Sarlat; 2,287 hab. — Riv. du Sahara, dans le pays des Ouadelims, se jette dans l'Atlantique, par 22° 35' lat. N., et a vers son emb. un petit port de même nom.

SAINT-CYR, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 22 kil. O. de Paris, et à 5 kil. O. de Versailles; 1,018 hab. Louis XIV y fonda en 1686, à la sollicitation de Mme de Maintenon, une maison pour l'éducation gratuite de 250 demoiselles nobles et pauvres: l'éducation était confiée à des religieuses Augustines. Depuis la révolution, on a établi dans les mêmes bâtiments d'abord le Prytanée (1803), puis une école militaire pour former des officiers. — Plusieurs autres lieux de France portent le même nom, notamment Saint-Cyr-le-Cordière (Var), près de Toulon, où l'on récolte des vins très spiritueux; — et Saint-Cyr-sur-Loire (Indre-et-Loire), près de Tours, remarquable aussi par ses vins.

SAINT-CYR (GOUVION DE). *Voy.* GOUVION.

SAINT-CYRAN, abbaye célèbre située en Brenne (Loiret), dans le Berry, eut pour abbé Jean Duvergier de Hauranne, dit *l'abbé de Saint-Cyran*.

SAINT-CYRAN (J. DUVERGIER DE HAURANNE, abbé de), fameux théologien janséniste, né à Bayonne en 1581, mort en 1643, suivit les cours de l'université de Louvain, s'y lia avec Jansénius, obtint vers 1620 l'abbaye de Saint-Cyran, se livra avec un grand succès à la direction des consciences à Paris, compta beaucoup de disciples et d'amis, entre autres Arnauld, Lemaistre de Sacy, Bignon, auxquels il fit partager ses opinions jansénistes, attaqua les Jésuites dans quelques écrits, et fut dénoncé à Richelieu, qui le tint en prison de 1638 à 1642. L'abbé de Saint-Cyran venait de recouvrer la liberté lorsqu'il mourut. C'était un homme de parti, adroit, remuant, exerc. sur les siens un grand ascendant. Parmi ses écrits on dist. la *Somme des fautes et faussetés contenues dans la Somme théologique du Père Garasse*, 1626; *Pet. Aurelius*, 1631, qui traite de la hiérarchie ecclésiast.; *Consid. sur la mort chrétienne*, etc.

SAINT-DAVID'S, *Menevia*, ville d'Angleterre, dans la principauté de Galles (Pembroke), à 26 kil. N. O. de Pembroke et près de la mer; 3,000 hab. Evêché; cathédrale dont le clocher a 102 mètres. — On appelle *Tête de Saint-David* (*St-David's head*), un cap voisin de cette ville, l'ancien *Octapitarum promont.*

SAINT-DENYS ou SAINT-DENIS, *Catolacum*, puis *Dionysiopolis*, *Fanum S. Dionysii*, ch.-l. d'arr. (Seine), près de la Seine, sur le Crould et le Rouillon, à 10 kil. N. de Paris et à 26 kil. N. E. de Versailles; 9,332 hab. Canal qui joint la Seine au canal de l'Ourcq. Belle église gothique, dont les caveaux servent de sépulture aux rois de France depuis Dagobert I. Maison impér. d'éducation pour les filles des membres de la Légion-d'Honneur (dans les bâtiments de l'ancienne abbaye), fondée en 1809. Fortific. (1842); casernes, dépôt de mendicité; industrie active (toiles peintes, soude, féculeries, acides minéraux, blanchisseries, manufactures de plomb laminé, etc.); foires nombreuses et fréquentées; les plus célèbres sont la foire aux moutons, dite du *Landy*, qui s'ouvre le premier lundi ou mercredi après le 11 juin; et celle qui a lieu à la Saint-Denys, le 9 octobre. — Jadis célèbre abbaye, fondée en 630 ou 632 par Dagobert, où l'on transporta en 636 les restes de saint Denys. L'abbé de Saint-Denys était un des principaux seigneurs de France; Hugues Capet était abbé de Saint-Denys; l'*oriflamme*, qui après l'avènement des Capétiens devint l'étendard de France, était l'étendard particulier de l'abbaye de Saint-Denys; *Montjoie et Saint-Denys* était jadis le cri de guerre des Français (*Voy.* MONTJOIE). Saint-

Denys fut pris et repris dans les guerres civiles sous Charles VI et sous les derniers Valois. Il s'y livra en 1567 une bataille qui fut l'événement important de la 2e guerre civile religieuse de France (les Catholiques furent vainqueurs, mais ils perdirent le connétable Anne de Montmorency). Les tombeaux de Saint-Denys furent ouverts en 1793 par ordre de la Convention (6 août); ils furent restaurés ainsi que l'église par Napoléon en 1806. — L'arr. de St-Denys a 4 cant. (Saint-Denys, Courbevoye, Neuilly-sur-Seine, Pantin), 37 comm. et 110,057 hab.

SAINT-DENYS (chroniques de), ou *Grandes chroniques de France*, chroniques rédigées, dès les temps les plus anciens de la monarchie, par les religieux de Saint-Denys, et conservées dans le trésor de l'abbaye. L'abbé de Saint-Denys choisissait pour remplir les fonctions d'historiographe un religieux qui suivait la cour afin de recueillir et de consigner les faits à mesure qu'ils se passaient. A la mort d'un roi, on rédigeait, d'après ces notes, une histoire du règne, qui, après avoir été soumise au chapitre, était incorporée aux *Grandes chroniques*. Suger, abbé de Saint-Denys au commencement du XIIe siècle, avait veillé lui-même à la composition de toutes les chroniques depuis l'origine de la monarchie, et avait rédigé celle de son temps. Après la découverte de l'imprimerie, les *Grandes chroniques* furent dépouillées et mises en ordre par le bénédictin Jean Chartier, et publiées, en 1476, sous ce titre : *Chroniques de France depuis les Troiens jusqu'à la mort de Charles VII* (en 1461), 3 v. in-fol.; c'est le premier livre français connu qui ait été imprimé à Paris. Elles ont été réimprimées en 1514, avec une continuation jusqu'en 1513, et tout récemment par M. Paulin Pâris, chez Techener, 6 vol. in-8, 1836-1841. — Il ne faut pas confondre les *Chroniques de Saint-Denys* avec la *Chronique du religieux de saint Denys*, que publient MM. Bellaguet et Magin, texte et traduction, dans la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*, Paris, 1839-49, 6 vol. in-4; celle-ci n'est que l'histoire du règne de Charles VI (1380-1422); elle faisait sans doute partie des matériaux d'après lesquels devaient être rédigées plus tard les *Grandes chroniques*. On n'en connaît pas le véritable auteur.

SAINT-DENYS, ch.-l. de l'île Bourbon, sur la côte S., par 53° 10' long. E., 20° 51' lat. S.; 19,000 hab. (dont 10,000 esclaves). Rade, redoute. Collège.

SAINT-DENYS DE GAST ou LE GUAST, ville du dép. de la Manche, à 17 kil. E. de Coutances; 2,000 hab. Patrie de Saint-Evremond.

SAINT-DENYS DE GATINES, ville du dép. de la Mayenne, à 17 kil. N. O. de Mayenne; 3,516 hab.

SAINT-DIDIER-LA-SÉAUVE, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 24 kil. N. E. d'Yssengeaux; 3,866 hab. Rubans, filature de soie, papeterie.

SAINT-DIÉ ou SAINT-DIEY, ch.-l. d'arr. (Vosges), sur la Meurthe, à 48 kil. N. E. d'Epinal; 7,906 hab. Evêché. Calicot, mouchoirs, potasse, papeteries (aux env.). Commerce en grains, bétail, fer, lin, etc. La ville doit son nom à saint Dié, évêque de Nevers au VIIe siècle, qui y fonda un monastère vers 666 (on l'y fête le 19 juin).—L'arr. a 9 c. (Brouvelieures, Corcieux, Fraize, Gérardmer, Raon-l'Etape, Saales, Saint-Dié, Schirmeck, Sénones), 107 communes et 113,037 hab.

SAINT-DIER, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 35 kil. S. E. de Clermont; 1,563 hab.

SAINT-DIMITRIIA, v. de Russie. *Voy.* ROSTOV.

SAINT-DIZIER, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 20 kil. N. de Vassy, sur la Marne; 6,366 hab. Toile de coton; bateaux pour la navigation de la Marne; grand commerce d'objets de fonte. Aux env., forges, hauts fourneaux, fonderies de fer.—Prise en 1544 par Charles-Quint après un siége mémorable. Napoléon battit les alliés aux env. les 27 janv. et 26 mars 1814.

SAINT-DOMINGUE, île de l'Amérique, la même qu'HAÏTI. —Ville de l'île d'Haïti. *Voy.* SANTO-DOMINGO.

SAINT-DONAT, ch.-l. de cant. (Drôme), à 28 kil. de Valence; 2,159 hab.

SAINTE-...., SAINTES-.... Pour les mots commençant ainsi, *V.* après la série des SAINTS.

SAINT-ÉMILION, bourg du dép. de la Gironde à 9 kil. E. de Libourne; 3,000 hab. Excellents vins

SAINT-EMPIRE. *Voy.* EMPIRE.

SAINT-ESPRIT, ch.-l. de canton (Landes), à 30 kil. S. O. de Dax, sur l'Adour, rive droite, vis-à-vis de Bayonne, dont il est comme un faubourg; 5,997 h., la plupart israélites. Synagogue, citadelle.

SAINT-ESPRIT (île et archipel du). *Voy.* QUIROS.

SAINT-ESPRIT, prov. du Brésil. *V.* ESPIRITO-SANTO

SAINT-ESPRIT (PONT-). *Voy.* PONT-SAINT-ESPRIT.

SAINT-ESPRIT (ORDRE DU), ordre de chevalerie institué le 31 décembre 1578 par le roi de France Henri III, en mémoire de ce qu'il avait été élu roi de Pologne, et était parvenu à la couronne de France le jour de la Pentecôte, jour où le St.-Esprit descendit sur les Apôtres. Le nombre des chevaliers fut limité à cent, dont neuf ecclésiastiques. Les insignes de l'ordre étaient une croix portant une figure du Saint-Esprit et suspendue à un large cordon bleu. Pour être admis dans cet ordre, il fallait être catholique et avoir déjà reçu l'ordre de Saint-Michel. Cet ordre, supprimé en 1789, fut rétabli à la Restauration; il a été de nouveau supprimé en 1830.

SAINT-ESTÈPHE, ville du dép. de la Gironde, sur la Gironde, à 12 kil. N. E. de Saint-Laurent; 1,750 hab. Vins excellents.

SAINT-ÉTIENNE, ch.-l. du dép. de la Loire (depuis 1855), sur le Furens, à 477 kil. au S.-E. de Paris; 99,677 h. (en 1856). Trib. de 1re inst. et de commerce. Banque. Lycée. Société d'agriculture, école des mines, bibliothèque. Immense industrie métallurgique; manufacture impér. d'armes, serrurerie, quincaillerie, coutellerie, outils, enclumes, grosses pièces de forges, etc.; rubans de soie, padou, velours, lacets, tulles, galons. Aux environs, forges, aciéries, martinets, etc. Les eaux du Furens sont admirables pour la trempe du fer et de l'acier. Le commerce de Saint-Etienne est immense; il est alimenté par les riches houillères des environs, et favorisé par plusieurs canaux ainsi que par un chemin de fer.—St-Etienne était la 1re v. du Forez; ce ne fut d'abord qu'un château, bâti au Xe siècle par les comtes du Forez; la v. prit de l'importance au XVe s.: elle souffrit de la peste en 1585 et 1628; elle s'est fort agrandie depuis 30 ans. Patrie de J. et Nic. Bouillet, habiles armuriers, de J. Janin, Fauriel, etc.—9 cant. (Bourg-Argental, Le Chambon, Pelussin, Rive-de-Gier, St-Chamond, St-Genest-Malifaux, St-Héand, plus St-Etienne, qui en fait 2), 72 comm., et 163,576 h.

SAINT-ETIENNE-DE-BAIGORRY, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), dans la vallée de Baigorry, à 40 k. O. de Mauléon; 3,380 hab. Forges, fer, cuivre, plomb, marbre.

SAINT-ETIENNE-DE-LUGDARÈS, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 39 kil. N. O. de l'Argentière; 2,028 hab.

SAINT-ETIENNE-DE-MONTLUC, ch.-l. de canton (Loire-Infér.), à 15 kil. S. E. de Savenay; 4,551 hab.

SAINT-ETIENNE-DE-SAINT-GEOIRE, ch.-l. de cant. (Isère), à 28 kil. N. de Saint-Marcellin; 2,002 hab.

SAINT-ETIENNE-EN-DEVOLUY, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 18 kil. N. E. de Veyne; 765 hab.

SAINT-EUSTACHE, une des petites Antilles hollandaises, à 12 kil. N. O. de Saint-Christophe, par 65° 20' long. O., 17° 30' lat. N.; 6,000 hab. blancs et 10,000 noirs. Ch.-l., Saint-Eustache (petit port sur la côte O.). L'île est fertile et bien cultivée; volcan éteint. Commerce actif. — Les Hollandais prirent possession de cette île en 1635.

SAINT-EVREMOND (Ch. Marguerite DE SAINT-DENYS, seigneur de), écrivain du XVIIe siècle, né en 1613 à Saint-Denys-le-Guast, près de Coutances,

mort en 1703, servit sous le duc d'Enghien (prince de Condé), se distingua à Rocroy, à Nordlingue, mais se brouilla avec le prince pour quelques railleries. Pendant la Fronde, il défendit la cause royale de son épée et de sa plume, et mérita pendant quelque temps les bonnes grâces de Mazarin ; mais ayant plaisanté sur la paix des Pyrénées dans une lettre qui tomba entre les mains du roi, il se vit obligé, pour éviter la Bastille, de sortir de France (1661), et se retira en Angleterre, où il resta jusqu'à sa mort (1703). Louis XIV refusa pendant 28 ans de le laisser rentrer dans sa patrie ; il ne lui accorda cette permission qu'en 1689, lorsque Saint-Evremond, accablé par l'âge (il avait 76 ans), ne pouvait plus en profiter. Saint-Evremond avait été lié avant son exil avec les hommes les plus distingués en France, entre autres avec le maréchal de Créqui ; il vécut en Angleterre à la cour de Charles II et de Guillaume III, qui lui firent une pension. Il a beaucoup écrit, mais n'a rien publié lui-même. Cependant on imprima furtivement, de son vivant même, plusieurs de ses écrits ; ils furent avidement recherchés. La première édition authentique de ses *Œuvres* parut en 1705 à Londres, 3 vol. in-4, par les soins de Desmaizeaux et Silvestre. On n'y trouve guère que des morceaux détachés, parmi lesquels on distingue : les *Observations sur Salluste et Tacite*, les *Réflexions sur la tragédie et la comédie*, les *Discours sur les belles-lettres*, les *Réflexions sur le génie du peuple romain*, le *Parallèle de Turenne et de Condé*. Saint-Evremond était un homme d'esprit et un philosophe épicurien. On trouve dans ses écrits de l'élégance, de l'originalité, des vues profondes et une assez grande liberté de penser ; toutefois, c'est à tort qu'on lui a attribué certains ouvrages impies. Deleyre a donné l'*Esprit de Saint-Évremond*, 1761, in-12.

SAINT-FARGEAU, ch.-l. de cant. (Yonne), à 48 kil. S. O. de Joigny ; 2,251 hab. Beau château du xe siècle, parc superbe. Tanneries. Commerce de bois. Domaine de Lepelletier, dit *de Saint-Fargeau*.

SAINT-FÉLICIEN, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 23 kil. O. de Tournon ; 2,381 hab.

SAINT-FÉLIX-DE-CARAMAN, petit bourg du dép. de la Haute-Garonne, à 14 kil. N. E. de Villefranche, près de Caraman ; 2,618 hab.

SAINT-FIRMIN, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), à 28 kil. N. de Gap ; 1,000 hab.

SAINT-FLORENT, *San-Fiorenzo*, ch.-l. de cant. (Corse), à 13 kil. S. O. de Bastia, sur la mer ; 400 hab.

SAINT-FLORENT-LE-VIEIL, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 20 kil. N. de Beaupréau ; 2,082 hab. C'est là que commencèrent les troubles de la Vendée (1793).

SAINT-FLORENTIN, autrefois *Châteaudun*, et pendant la révolution *Mont-Armance*, ch.-l. de cant. (Yonne), à 31 kil. N. E. d'Auxerre, sur le canal de Bourgogne, au confluent de l'Armance et de l'Armançon ; 2,277 hab. Belle église, beau pont. Tanneries, blé, chanvre, bois à brûler. — En 888, le duc de Bourgogne, Richard-le-Justicier, y défit 80,000 Normands ; les Impériaux assiégèrent vainement cette ville en 1633.

SAINT-FLORENTIN (L. PHELYPEAUX, comte de), ministre, né en 1705, mort en 1777, était fils du ministre Phelypeaux de la Vrillière, et occupa lui-même pendant 52 ans divers ministères sous Louis XV, notamment celui de la maison du roi, puis celui de l'intérieur (1744) ; Louis XV le créa duc en 1770. On l'accusait de prodigalité et de trop de complaisance pour le monarque ; il abusa aussi des lettres de cachet. Il a laissé son nom à une rue de Paris, où il avait un superbe hôtel.

SAINT-FLOUR, *Floriopolis*, ch.-l. d'arr. (Cantal), sur une hauteur, près du Dauzon, à 59 kil. E. d'Aurillac ; 5,648 hab. Evêché. Bibliothèque, cabinet de physique. Colle-forte, tanneries, chaudronnerie. Grandes foires pour la vente des mules. Patrie du poète trag. De Belloy. — L'arr. de St-Flour a 6 cant. (Chaudes-Aigues, Massiac, Pierrefort, Ruines, St-Flour, qui compte pour 2), 80 comm. et 64,395 h.

SAINT-FOIX (Germ.-Fr. POULLAIN DE), né en 1698 ou 1703, mort en 1776, fut mousquetaire et lieutenant de cavalerie, puis alla en Turquie, et apprit l'arabe ; de retour à Paris, il se fit homme de lettres, ce qui ne l'empêcha pas d'être le plus célèbre bretteur de son temps. Ses *Œuvres complètes* (6 vol. in-8, 1778) comprennent : *Lettres de Nedim Koggia* ou *Lettres turques*, 1732, in-12 ; *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, 1767, etc. (il était historiographe de cet ordre) ; *Essais sur Paris*, 1754, qu'on lit encore ; des *comédies* (l'*Oracle*, etc.). Saint-Foix est un écrivain facile, fécond et spirituel.

SAINT-FRANCIS. *Voy.* SAINT-FRANÇOIS.

SAINT-FRANÇOIS ou SAINT-FRANCIS, riv. des États-Unis, sort des monts Ozarks (Missouri), baigne l'Arkansas et tombe dans le Mississipi à 200 kil. E. de Little-Rock. Cours, 750 kil. — Riv., ville, etc., de l'Amérique du Sud. *Voy.* SAN-FRANCISCO.

SAINT-FULGENT, ch.-l. de cant. (Vendée), à 17 kil. N. E. de Bourbon-Vendée ; 1,622 hab.

SAINT-GALL, ville de Suisse, ch.-l. du canton de St-Gall, sur la Steinach, qui se jette dans le lac de Constance, à 65 kil. E. de Zurich ; 11,000 hab. Rues régulièrement bâties ; bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Gall (où réside auj. le gouvernement) ; belle église ; arsenal ; bibliothèque assez riche en manuscrits. Fabriques de mousselines et de bonneterie. — L'abbaye de Saint-Gall fut fondée vers 700, et dès le xe siècle elle se trouva entourée d'une ville. Les habitants de la ville entrèrent en lutte avec les abbés du monastère pour conquérir leur indépendance ; elle ne fut toutefois solidement établie qu'au XVIIe siècle. La ville de St-Gall s'allia avec les cantons suisses en 1454, et fut dès lors reçue dans la ligue helvétique comme état confédéré. St-Gall est ch.-l. dep. 1798. L'abbaye fut évacuée en 1805.

SAINT-GALL, quatorzième canton suisse, borné au N. par celui de Thurgovie et le lac de Constance, à l'E. par le Rhin, au S. par les cant. des Grisons et de Glaris, à l'O. par les c. de Schwitz et de Zurich. Son territoire, qui environne de tous côtés celui d'Appenzell, a 65 kil. de long sur 45 ; 169,000 hab. (dont les deux tiers catholiques). Ch.-l., Saint-Gall. Ce canton comprend le pays de Saint-Gall avec le Tockembourg qui en dépendait, le Rheinthal et le pays de Sargans, qui étaient sujets des Suisses ; il a été formé en 1798.

SAINT-GALL (le moine de). On nomme ainsi l'auteur anonyme des *Gestes de Charlemagne*, parce que tout ce qu'on sait de cet auteur, c'est qu'il était moine de l'abbaye de Saint-Gall. Il écrivit vers 884, et dédia son livre à l'empereur Charles-le-Gros. Son histoire, remplie de fables et d'inexactitudes, jouit de peu d'autorité.

SAINT-GALMIER, ch.-l. de cant. (Loire), à 16 kil. E. de Montbrison ; 2,805 hab. Tanneries, chamoiseries, dentelles. Aux environs, célèbre source minérale de Fontforte, dont l'eau contient de l'acide carbonique et a un goût semblable à celui de l'eau de Seltz.

SAINT-GAUDENS, ch.-l. d'arr. (Haute-Garonne), sur la Garonne, à 91 kil. S. O. de Toulouse ; 6,020 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce ; collége communal. Rubans de fil, tissus de laine, draps communs. Commerce de grains, bonneterie, papeterie. Patrie de saint Rémond, fondateur de l'ordre de Calatrava. — L'arr. de Saint-Gaudens a 11 cant. (Aspet, Aurignac, Bagnères-de-Luchon, Boulogne, Ile-en-Dodon, Montrejeau, Salies, Saint-Béat, Saint-Bertrand-de-Comminges, Saint-Martory, Saint-Gaudens), 238 communes et 143,568 hab.

SAINT-GAULTIER, ch.-l. de cant. (Indre), sur la Creuse, à 28 kil. E. du Blanc ; 1,605 hab.

SAINT-GELAIS (Octavien DE), poëte et écrivain, né vers 1466 à Cognac, mort en 1502, entra dans les ordres, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer aux plaisirs et aux lettres. Il fut nommé, en 1494, évêque d'Angoulême par la protection de Charles VIII, et dès ce moment renonça au monde. On a de lui des traductions en vers de l'*Enéide* et des *Epîtres d'Ovide* (1500), et divers poëmes : la *Chasse d'amours*, le *Séjour d'honneur*, etc.—Son frère, Jean de Saint-Gelais, est auteur d'une *Histoire de France* estimée (Paris, 1622).

SAINT-GELAIS (MELLIN DE), poëte français, neveu ou plus probablement fils d'Octavien, né à Angoulême en 1491, mort en 1558, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu par François I de l'abbaye de Reclus (diocèse de Troyes), devint ensuite aumônier du dauphin, et bibliothécaire du roi. Poëte et musicien, il fut l'âme des fêtes qui se donnaient à la cour, et vécut dans l'intimité de Clément Marot. On a de lui des contes pleins de grâce et de naïveté, des épigrammes, des sonnets, des madrigaux et des poésies latines. On lui attribue l'introduction en France du sonnet et du madrigal, qu'il emprunta aux Italiens. On l'a surnommé, sans motif bien légitime, l'*Ovide français*. Ses *Œuvres* ont été réunies à Lyon, 1574, et à Paris, 1719.

SAINT-GELAIS (DUBOIS DE), né en 1670, mort en 1737, a publié sous le voile de l'anonyme : *Histoire journalière de Paris*, 1717 ; les *Tableaux du Palais-Royal*, avec la vie des peintres, 1727, et a traduit de l'italien la *Philis* de Bonarelli de la Rovère, etc.

SAINT-GENEST-MALIFAUX, ch.-l. de cant. (Loire), à 10 kil. S. O. de Saint-Étienne ; 3,479 hab.

SAINT-GENGOU-LE-ROYAL. *Voy.* JOUVENCE.

SAINT-GENIEZ-DE-RIVE-D'OLT, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 25 kil. E. d'Espalion ; 3,847 hab. Cadis, chapeaux, meubles, tonnellerie. Patrie de Raynal.

SAINT-GENIS, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 12 kil. N. O. de Jonzac ; 1,023 hab.

SAINT-GENIS-LAVAL, ch.-l. de cant. (Rhône), à 7 kil. S. de Lyon ; 2,192 hab. Papiers peints, boutons, tapis, etc.

SAINT-GEOIRE, ch.-l. de cant. (Isère), à 26 kil. de la Tour-du-Pin ; 4,404 hab. Forges.

SAINT-GEORGE, *San-Jorge*, une des îles Açores, à l'O. de celle de Terceire, par 38° 31' lat. N. et 30° 11' long. O. : 40 kil. sur 9 ; 15,000 hab. Endroit principal, Villa de Velas.

SAINT-GEORGE, une des îles Bermudes, par 32° 20' lat. N., 66° 40' long. O. ; ch.-l., St-George (2,500 hab.). Les Anglais se sont établis dans cette île en 1612.

SAINT-GEORGE, district régimentaire de la Croatie milit. (généralat de Warasdin), entre la Croatie civile, la Hongrie, l'Esclavonie et le district de Kreutz : 30 kil. sur 35 ; 60,000 hab. Chef-lieu, Belovar.

SAINT-GEORGE, ville d'Angleterre (Glocester), à 2 kil. E. de Bristol ; 6,000 hab.

SAINT-GEORGE (Canal), bras de mer qui unit, vers le S., la mer d'Irlande à l'Atlantique, et sépare l'Angleterre de l'Irlande. Sa longueur est de 140 kil., et sa largeur varie de 60 à 80 kil. La navigation y est très dangereuse.

SAINT-GEORGE ou GEORGETOWN, dite aussi *Fort-Royal*, ch.-l. de l'île de Grenade (Petites-Antilles) : 10,000 hab. Port excellent sur la côte occid. Commerce. — Cette ville fut fondée par les Français, et cédée aux Anglais avec l'île de Grenade par la paix de 1763. Elle fut brûlée en 1771 et 1775.

SAINT-GEORGE, ville d'Italie. *Voy.* SAN-GIORGIO.

SAINT-GEORGE-DEL-MINA, port de Guinée, par 4° 50' long. O., 5° 10' lat. N. : ch.-l. des établissements hollandais en Guinée ; 15,000 hab. Primitivement aux Portugais ; à la Hollande depuis 1638.

SAINT-GEORGE-DE-LEVESAC, bourg de France. (Lozère), à 41 kil. O. de Florac ; 735 h. Anc. ch.-l. de c.

SAINT-GEORGE-DE RANTAMBAULT, ville du dép. de l'Ille-et-Vilaine, à 14 kil. N. de Fougères ; 3,067 hab.

SAINT-GEORGE-D'OLÉRON, bourg du dép. de la Charente-Inférieure, dans l'île d'Oléron, à 4 kil. N. O. d'Oléron ; 4,230 hab.

SAINT-GEORGE-D'ORQUES, village du dép. de l'Hérault, près de Montpellier. Vins excellents.

SAINT-GEORGE-DU-VIEVRE, ch.-l. de cant. (Eure), à 16 kil. S. E. de Pont-Audemer ; 850 hab.

SAINT-GEORGE-EN-COUZAN, ch.-l. de cant. (Loire), à 15 kil. N. O. de Montbrison ; 1,039 hab.

SAINT-GEORGE-LÈS-BAILLARGEAUX, ch.-l. de cant. (Vienne), à 12 kil. N. E. de Poitiers ; 1,131 hab.

SAINT-GEORGE-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 17 kil. S. O. d'Angers ; 2,665 hab.

SAINT-GEORGE (le chevalier DE), homme de couleur, était né en 1745 à la Guadeloupe, du commerce d'un riche colon avec une négresse. Son père, devenu fermier-général, l'amena jeune en France et le fit entrer dans les mousquetaires ; il devint ensuite capitaine des gardes du duc de Chartres (duc d'Orléans). Il se montra favorable à la révolution et servit avec distinction sous Dumouriez ; il n'en fut pas moins arrêté comme suspect en 1794 ; le 9 thermidor lui rendit la liberté. Il mourut en 1801. Le chevalier de Saint-George, d'une taille et d'une figure avantageuses, excellait dans tous les arts d'agrément. Il était bon musicien, et s'était surtout fait de la réputation par son talent pour l'escrime.

SAINT-GEORGE (le chevalier de). *Voy.* STUART.

SAINT-GEORGE (ordre de). *Voy.* GEORGE.

SAINT-GÉRAN (le maréchal de). *Voy.* LA GUICHE.

SAINT-GERMAIN, dit aussi *Saint-Germain en Laye*, ville de France (Seine-et-Oise), à 18 kil. N. O. de Paris, à 11 kil. N. de Versailles, sur une colline élevée et près de la rive gauche de la Seine ; ch.-l. de cant. et résidence d'un conservateur des forêts royales ; 11,000 hab. Ancien château royal, bâti en briques, et qui a servi de pénitencier militaire ; parc, longue terrasse d'où l'on a une vue magnifique ; jolie église moderne ; plusieurs beaux hôtels ; écuries du roi, halle au blé. Bonneterie, tanneries, étoffes de crin ; commerce en grains, etc. Un chemin de fer, complété depuis le Pecq par un chemin atmosphérique, conduit sur la place du château.— La v. doit son nom à un monastère que le roi Robert fit bâtir vers l'an 1000 dans la forêt de Laye, en l'honneur de saint Germain, évêque de Paris. Elle fut prise par les Anglais sous le règne de Charles VI. Le château, fondé en 1370, par Charles V, fut continué et agrandi par François I, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. Henri II, Charles IX, Marguerite, reine de Navarre, Louis XIV sont nés dans ce château. Jacques II, renversé du trône d'Angleterre, y séjourna : on y voit son tombeau. La paix y fut signée en 1570 entre les cath. et les protestants.—La forêt, une des mieux entretenues de la France, a environ 1,800 hectares et est close de murs. On y trouve les Loges, succursale de la maison impér. de Saint-Denis ; il s'y tient une foire très fréquentée (*Voy.* LOGES).

SAINT-GERMAIN-DE-BEL-AIR, ch.-l. de cant. (Lot), à 18 kil. S. E. de Gourdon ; 1,145 hab.

SAINT-GERMAIN-DE-CALBERTE, ch.-l. de cant. (Lozère), à 28 kil. S. E. de Florac ; 1,880 hab.

SAINT-GERMAIN-DE-LAMBRON, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 11 kil. S. d'Issoire ; 2,031 hab.

SAINT-GERMAIN-DU-BOIS, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 18 kil. N. de Louhans ; 2,002 hab.

SAINT-GERMAIN-DU-PLAIN, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 13 kil. S. E. de Châlons ; 1,390 hab.

SAINT-GERMAIN-LAVAL, ch.-l. de cant. (Loire), à 36 kil. S. de Roanne ; 1,600 hab.

SAINT-GERMAIN-L'HERMITE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 20 kil. S. O. d'Ambert ; 2,164 hab.

SAINT-GERMAIN-LES-BELLES-FILLES, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 30 kil. N. E. de St-Yrieix ; 2,283 hab.

SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS (abbaye de), célè

bre monastère de Paris, dont l'enclos occupait jadis une partie du faubourg Saint-Germain actuel. Elle fut fondée vers 558 par le roi Childebert, et eut pour premier abbé saint Germain, évêque de Paris, qui lui donna son nom. L'église Saint-Germain-des-Prés, qui en dépendait, fut bâtie, comme le cloître, au VIe siècle, et porta d'abord le nom de *Saint-Vincent-et-Sainte-Croix*; brûlée par les Normands au IXe siècle, elle fut rebâtie au XIIe; elle contenait les tombeaux de plusieurs rois Mérovingiens (Childebert, Chilpéric I, Childéric II); on y déposa plus tard les restes de Descartes, de Boileau, et d'un grand nombre de savants Bénédictins (Montfaucon, Mabillon, etc.) — De fréquentes réformes furent introduites dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; en 1513, on lui imposa la règle de St-Benoît; les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés s'agrégèrent en 1631 à la congrégation de Saint-Maur.— L'abbaye possédait une bibliothèque célèbre, qui était surtout riche en manuscrits; elle fut en partie détruite en 1794 par l'explosion d'une poudrière; mais les manuscrits furent sauvés; ils sont auj. à la Bibliothèque royale. *L'Histoire de l'abbaye de Saint-Germain* a été écrite par le P. Jacques Bouillart, Bénédictin, 1774. — A l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés était adossée la prison dite de l'*Abbaye*, qui fut construite en 1635 (*Voy.* ABBAYE).

SAINT-GERMAIN (Claude-Louis, comte DE), ministre de la guerre, né en 1707 près de Lons-le-Saulnier, servit d'abord en France dans un régiment dont son père était colonel, puis alla prendre du service à l'étranger (en Autriche, en Prusse et en Danemark), revint en France avec le grade de feld-maréchal, se distingua dans les guerres de Flandres et de Prusse (1748-60), fut appelé, en 1775, au ministère de la guerre par Louis XVI, d'après les conseils de Turgot, fit d'utiles réformes, mais déplut à l'armée pour avoir voulu introduire la discipline autrichienne et les corrections corporelles; il se retira du ministère en 1777, et mourut l'année suivante. Il a laissé des *Mémoires*, Amsterdam, 1779; on a publié sa *Correspondance* avec Pâris-Duverney. Londres, 1789.

SAINT-GERMAIN (le comte DE), aventurier dont on ne connaît ni le vrai nom, ni la famille. Il fut rencontré en Allemagne par le maréchal de Belle-Isle, qui l'amena en France vers 1740, et le présenta à la cour; il plut à Mme de Pompadour et à Louis XV, qui l'admit dans son intimité. Il jouissait d'une grande fortune et vivait avec splendeur. Après un long séjour en France, il visita l'Angleterre, l'Italie, et se retira à Hambourg, puis auprès du prince de Hesse-Cassel, et mourut en 1784 à Sleswig. Cet homme mystérieux prétendait avoir vécu plusieurs centaines d'années, et parlait de Charles-Quint, de François I, et même, assure-t-on, de Jésus-Christ, comme ayant vécu de leur temps et dans leur familiarité; il disait aussi posséder toutes sortes de secrets. On croit que le comte de Saint-Germain fut employé comme espion par différents ministres, ce qui expliquerait et sa richesse et les ténèbres dont il s'enveloppait. Selon les uns, il avait pour père un Juif portugais; selon d'autres, il était fils naturel du roi de Portugal.

SAINT-GERVAIS, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 35 k. de Riom; 2,679 h. — (Isère), à 13 k. N. E. de St-Marcellin; 500 h. Fonderie de canons. — ST-GERVAIS-LA-VILLE, ch.-l. de cant. (Hérault), à 40 k. N. N. O. de Béziers: 2,604 h. — ST-GERVAIS-DE-MESSEY. *V.* MESSEY.

SAINT-GERY, ch.-l. de cant. (Lot), sur le Lot, à 12 kil. N. E. de Cahors; 919 hab.

SAINT-GILDAS-DE-RUYS, village du dép. du Morbihan, à 18 kil. S. O. de Vannes; 1,000 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins, fondée dans le VIe siècle par saint Gildas. Abélard en fut abbé, mais il se vit obligé de s'en retirer, parce que les moines avaient tenté de l'empoisonner. Monum. druidiq.

SAINT-GILDAS-DES-BOIS, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 19 kil. N. O. de Savenay; 1,286 hab.

SAINT-GILLES-LES-BOUCHERIES, *Fanum S. Ægidii* ou *Palatium Gothorum*, ch.-l. de cant. (Gard), à 20 kil. S. de Nîmes, sur le canal de Beaucaire à Aigues-Mortes; 5,797 hab. Eau-de-vie et esprit de vin; futailles. Commerce de vins rouges, etc. Patrie du pape Clément IV. — Cette ville doit son nom à saint Ægidius ou Gilles qui y vivait au Ve siècle; les rois wisigoths y eurent un palais.

SAINT-GILLES-SUR-VIC, ch.-l. de cant. (Vendée), à 30 kil. N. O. des Sables d'Olonne; 1,061 hab. Port. Pêche de la sardine. Commerce de grains et sel.

SAINT-GIRONS, ch.-l. d'arr. (Ariége), sur le Salat, à 48 kil. O. de Foix; 4,282 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Gros draps, papiers. Aux environs, beaucoup de métiers de tissage de fil et de laine. Grand commerce avec l'Espagne. — L'arr. de Saint-Girons a 6 cant. (Castillon, Massat, Oust, Sainte-Croix, Saint-Girons, Saint-Lizier), 81 comm., et 91,094 hab.

SAINT-GOAR, ville murée des États prussiens (prov. Rhénane), sur le Rhin, rive gauche, à 26 kil. S. de Coblentz; 1,225 hab. Tanneries; vins.

SAINT-GOBAIN, bourg du dép. de l'Aisne, à 25 kil. O. de Laon; 2,378 hab. Grande manufacture de glaces (la première de l'Europe), établie en 1691; elle est dans un ancien château qui a appartenu au fameux Coucy.

SAINT-GOTHARD, *Adulas*, mont. de Suisse, sur les confins des cantons du Tessin et d'Uri, forme comme le centre de tous les rameaux des Alpes: env. 3,300 m. Le col du St-G., à 2,075 m., est le passage le plus fréquenté de Suisse en Italie: belle route, achevée en 1830, entre les lacs de Lucerne et Majeur. Le St-G. donne naiss. à la Reuss au N., au Tessin au S. On y place aussi les sources du Rhône et du Rhin, qui sont voisines.

SAINT-GOTHARD, bourg de Hongrie, dans le comitat d'Eisenbourg, à 40 k. S. O. de Stein-am-Anger; 900 hab. Grande victoire de Montecuculli, soutenu par 6,000 Français, sur les Ottomans, en 1664.

SAINT-HAON-LE-CHATEL, ch.-l. de canton (Loire), à 12 kil. N. O. de Roanne; 750 hab.

SAINT-HEAND, *S. Eugendi vicus*, ch.-l. de cant. (Loire), à 11 kil. N. de Saint-Étienne; 3,430 hab. Peignes, platines de fusil.

SAINT-HÉLIER, ville capit. de l'île de Jersey, sur la côte S.; 18,000 h. Port commerçant. Siége d'un gouverneur et d'une cour de justice. Belle église. Arsenal.

SAINT-HILAIRE, ch.-l. de c. (Aude), à 15 k. N. E. de Limoux.—(Ch.-Inf.), à 10 k. S. de S.-J.-d'Angely.

SAINT-HILAIRE-D'AYAT (Puy-de-Dôme). *Voy.* AYAT.

SAINT-HILAIRE-DES-LOGES, ch.-l. de cant. (Vendée), à 11 kil. de Fontenay; 2,513 hab.

SAINT-HILAIRE-DU-HARCOUET, ch.-l. de canton (Manche), à 14 kil. S. O. de Mortain; 2,877 hab.

SAINT-HIPPOLYTE, ch.-l. de cant. (Gard), à 28 kil. E. du Vigan; 5,305 hab. Tanneries. Fortifiée en 1687. On prétend que les insultes que les Protestants y firent à un prêtre catholique furent un des motifs de la révocation de l'édit de Nantes.

SAINT-HIPPOLYTE, bourg du dép. du Doubs, au confluent du Doubs et du Dessoubre, à 30 kil. S. de Montbéliard; 794 hab. Fabriques d'outils; toiles de coton, tanneries. Jadis abbaye d'Ursulines et chapitre de chanoines. Quatre-vingts hommes tinrent vaillamment dans ce lieu contre les Suédois du duc de Saxe-Weimar, en 1639.

SAINT-HIPPOLYTE, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 22 kil. N. de Colmar; 2,385 hab. Chât. fort. Bonneterie, pierres de taille, tuileries; mines de houille aux env. Anc. abbaye, fondée par Fulrad v. 760.

SAINT-HUBERT, v. du Luxembourg belge, à 70 kil. S. E. de Namur, dans la forêt des Ardennes; 1,400 hab. Potasse, horlogerie, ferblanterie. Anc. abbaye où l'on conservait le corps de saint Hubert.

SAINT-HUBERTI (Ant.-Cécile CLAVEL, dite), célèbre cantatrice française, née vers 1756, débuta à l'Opéra en 1777, acquit bientôt une réputation immense, réforma les costumes de l'Opéra, et fit le succès de plusieurs des opéras de Gluck et de Piccini. Elle suivit le comte d'Entraigues en émigration, devint sa femme (1791), et fut assassinée avec lui à Londres en 1812.

SAINT-HYACINTHE (Hyacinthe CORDONNIER, dit THÉMISEUIL DE), littérateur, né à Orléans en 1684, mort en 1746, servit comme officier de cavalerie, fut pris à Hochstett (1704) et conduit en Hollande; passa la plus grande partie de sa vie dans ce pays, y fonda le *Journal littéraire* (La Haye, 1713 et années suivantes, 24 vol.), alla ensuite en Angleterre, revint à Paris, et enfin se retira aux environs de Bréda. De ses opuscules assez nombreux, le plus fameux est celui qui est intitulé : *Chef-d'œuvre d'un inconnu, poëme heureusement découvert et mis au jour par le docteur Mathanasius*. La Haye, 1714, in-12 (l'édition la plus complète est de Paris, 1807, 2 vol. in-8). Il y raille avec esprit le pédantisme des commentateurs.

SAINT-ILDEFONSE, ville d'Espagne (Ségovie), à 64 kil. N. O. de Madrid, sur le versant nord des monts de Guadarrama; 4,300 hab. Verrerie royale; fabrique d'acier. Près de Saint-Ildefonse est le superbe palais d'été dit *la Granja*. — A St-Ildefonse fut signé en 1778 un traité avec le Portugal, et en 1800, un traité qui cédait la Louisiane à la France.

SAINT-IMIER, bourg de Suisse (Berne), à 40 kil. N. O. de Berne, dans la vallée de Saint-Imier; 3,100 hab. Horlogerie et dentelles.

SAINT-IVES. *Voy.* SAINT-YVES.

SAINT-JACQUES ou SAINT-JACOB, hameau et chapelle de Suisse, à la porte de Bâle, où 1,600 Suisses résistèrent, l'an 1444, à 22,000 Français, commandés par le dauphin de France (depuis Louis XI); ils se firent tous tuer, à l'exception de 10. On appelle encore *sang des Suisses* le vin récolté sur les coteaux qui furent le théâtre de la bataille.

SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE. *Voy.* SANTIAGO.

SAINT-JACQUES (ordre de). *Voy.* JACQUES.

SAINT-JAMES, ch.-l. de cant. (Manche), à 18 kil. S. d'Avranches; 3,203 hab. Jadis vicomté.

SAINT-JAMES ou JAMESTOWN, ville capit. de l'île de Sainte-Hélène, sur la côte N. O., et sur l'unique rade que cette île possède; 1,000 hab.

SAINT-JAMES (GRAND et PETIT-), deux des îles Vierges (Petites-Antilles): entre elles est le passage St-James. Elles sont aux Anglais.

SAINT-JEAN, nom de plusieurs riv. d'Amérique, dont une, dans la Floride, se jette dans l'Atlantique, au N. de Saint-Augustin, après un cours de 400 kil.; — une autre, entre l'état du Maine et le Nouveau-Brunswick, débouche dans la baie de Fundy, à l'O. d'une ville de Saint-Jean, après un cours de 500 kil. environ; — une troisième dans le Labrador, se jette dans le golfe St-Laurent, en face d'Anticosti; — une 4e dans l'état de Nicaragua, etc.

SAINT-JEAN, ville et port de l'Amérique septent. (Nouv.-Brunswick), à l'emb. d'une rivière de même nom; 15,000 h. (1849). Port franc; commerce actif.

SAINT-JEAN, ch.-l. de l'île d'Antigoa (Petites-Antilles anglaises), sur la côte N. O.; de 10 à 15,000 hab. Bon port; 3 forts. Commerce considérable.

SAINT-JEAN, ch.-l. de l'île de Terre-Neuve, sur la côte au S. E.; 12,000 h. Bon port. Brûlée en 1846.

SAINT-JEAN, une des îles Vierges (Antilles danoises), par 67° 0' long. O.; 12 kil. sur 5; 6,000 hab. Salines. Port vaste. Établissement de frères Moraves.

SAINT-JEAN, île de l'Amérique du Nord, dans le golfe St-Laurent. *Voy.* ÉDOUARD (île du Prince).

SAINT-JEAN, nom de plusieurs caps, dont un à la pointe E. de la Terre des États (Amérique du Sud); — un dans l'Inde, au N. de Bombay; — un en Afrique, sur le golfe de Guinée; etc.

SAINT-JEAN-D'ACRE, ville de Syrie. *Voy.* ACRE.

SAINT-JEAN-D'ANGELY, ch.-l. d'arr. (Charente-Inf.), sur la Boutonne, à 63 kil. S. E. de La Rochelle; 5,915 hab. Société d'agriculture, poudre à tirer, dépôt royal d'étalons, grand commerce d'eau-de-vie, dite de *Cognac*, et de bois de construction Patrie de Henri II de Bourbon-Condé. Cette ville envoya en 1789 aux États-Généraux Regnaud, dit de là *de Saint-Jean-d'Angely*. — Ville jadis forte, fut plus. fois prise et reprise dans les guerres de religion, et fut démantelée par Louis XIII en 1621. — L'arr. de Saint-Jean-d'Angely a 7 cantons (Aulnay, Loulay, Matha, Saint-Hilaire, Saint-Jean-d'Angely, Saint-Savinien, Tonnay-Boutonne), 120 communes et 81,692 hab.

SAINT-JEAN-DE-BOURNAY, ch.-l. de canton (Isère), sur la Véronne, à 18 kil. E. de Vienne; 3,330 hab. Toile à voiles, draps croisés.

SAINT-JEAN-DE-BREVELAY, ch.-l. de canton (Morbihan), à 28 kil. S. O. de Ploërmel; 2,232 hab.

SAINT-JEAN-DE-DAYE, ch.-l. de canton (Manche), à 15 kil. N. de Saint-Lô; 352 hab.

SAINT-JEAN-DE-LOSNE, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), sur la Saône, à sa jonction avec le canal de Bourgogne, et près de l'embouchure du canal de Monsieur; à 43 kil. N. E. de Beaune; 1,942 hab. Grand commerce des produits du pays. Cette ville a soutenu deux siéges célèbres, l'un en 1273, l'autre en 1636 : dans ce dernier, 4,000 citoyens et 50 soldats y tinrent contre 60,000 Espagnols et Allemands, et les forcèrent de se retirer : d'où le surnom de *Belle-Défense* donné depuis à la ville.

SAINT-JEAN-DE-LUZ, ch.-l.-de canton (Basses-Pyrénées), à 18 kil. S. O. de Bayonne, au fond du golfe de Gascogne; 3,469 hab. Port vaste, mais peu sûr, un fort, plusieurs batteries. Pêche de la sardine et du thon. École de navigation. — Il y eut près de cette ville plusieurs engagements entre les Français et les Espagnols en 1793 et 1813.

SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE, ville des États sardes, à 50 kil. S. de Chambéry, sur l'Arc; 2,500 hab. Jadis évêché, rétabli depuis peu. Commerce de transit. Cette ville est le ch.-l. du comté et de la vallée de Maurienne; elle fut prise par les Français au commencement de la révolution, et devint ch.-l. d'arr. dans le dép. du Mont-Blanc. Jardin botaniq.

SAINT-JEAN-DE-MONT, ch.-l. de canton (Vendée), à 40 kil. N. O. des Sables d'Olonne; 3,880 hab.

SAINT-JEAN-DE-SOLEYMIEUX, ch.-l. de canton (Loire), à 12 kil. S. de Montbrison; 1,388 hab.

SAINT-JEAN-DE-VERGT, ch.-l. de canton (Dordogne), à 20 kil. S. de Périgueux; 1,500 hab.

SAINT-JEAN-DU-GARD, ch.-l. de canton (Gard), dans les Cévennes, à 28 kil. O. d'Alais; 4,296 hab. Filatures de soie, bonneterie de soie. Aux environs, mines de houille (à Sénéchas et Portes).

SAINT-JEAN-D'ULLOA, île et fort à quelque distance de la Vera-Cruz. *Voy.* VERA-CRUZ.

SAINT-JEAN-EN-ROYANS, ch.-l. de canton (Drôme), à 44 kil. E. de Valence; 2,541 hab.

SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT, *Imus Pyrenaeus*, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), à 30 kil. O. de Mauléon, au pied des Pyrénées, sur la Nive; 1,959 hab. Citadelle forte (bâtie en 1680). Commerce de laines et d'agaric. — La ville fut fondée en 716, appartint longtemps à l'Espagne, et fut cédée à la France par le traité des Pyrénées (1659). — *Voy.* en outre SAN-JUAN, SAN-JOAO.

SAINT-JEAN, noble famille anglaise, d'où sortit le fameux Bolingbroke, a pour chef Olivier Saint-Jean, de Bletsho, dans le comté d'Oxford, qui fut fait baron par Élisabeth. *Voy.* BOLINGBROKE.

SAINT-JEAN (CHRÉTIENS de). *Voy.* SABIANS.

SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM (ordre de). *Voy.* HOSPITALIERS et MALTE.

SAINT-JOBLINT-GOOR, ville du roy. de Belgique (Anvers), à 14 kil. N. E. d'Anvers; 6,000 h.

SAINT-JOHN. *Voy.* SAINT-JEAN.

SAINT-JOSEPH, riv. des Etats-Unis, naît dans le N. E. de l'état d'Indiana, coule au N. O., et entre dans l'état de Michigan, où elle tombe dans le lac de même nom : cours, 225 kil.

SAINT-JOSEPH D'ORUNA, ville de l'île de la Trinité, à 10 kil. O. de Port-d'Espagne; 3,000 hab.

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE, village de Belgique (Brabant mérid.), à l'E. de Bruxelles; 3,000 hab.

SAINT-JOUAN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 25 kil. S. O. de Dinan; 674 hab.

SAINT-JULIEN, ch.-l. de cant. (Jura), à 34 kil. S. de Lons-le-Saulnier; 762 hab.

SAINT-JULIEN, ville des États sardes (Savoie), ch.-l. jusqu'en 1837 de l'intend. de Carouge, à 59 k. N. E. de Chambéry; 1,009 hab. Il y fut signé plusieurs traités entre le duc de Savoie et la rép. de Genève.

SAINT-JULIEN-DE-CHAPTEUIL, ch.-l. de cant. (Hte-Loire), à 14 kil. E. du Puy; 2,548 hab.

SAINT-JULIEN-DE-VOUVANTES, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 14 kil. S. E. de Châteaubriant; 1,761 hab.

SAINT-JULIEN-DU-SAULT, ch.-l. de canton (Yonne), à 11 kil. N. O. de Joigny; 2,344 hab. Acier poli, draps communs, tanneries, moulin à tan.

SAINT-JULIEN-EN-JAREST, ville du dép. de la Loire, à 15 kil. N. E. de Saint-Etienne; 3,785 hab. Forges, armurerie.

SAINT-JULIEN-L'ARS, ch.-l. de canton (Vienne), à 14 kil. E. de Poitiers; 885 hab.

SAINT-JUNIEN, ch.-l. de canton (Haute-Vienne), à 11 kil. N. E. de Rochechouart sur la Vienne et la Glane; 5,805 hab. Gants, chapeaux, couvertures de laine et coton, porcelaine, poterie.

SAINT-JUST, monastère d'Hiéronymites, en Espagne (Estramadure), à 40 kil. env. de Placencia. C'est là que se retira Charles-Quint après son abdication (1556). Il y mourut en 1558.

SAINT-JUST-EN-CHAUSSÉE, ch.-l. de canton (Oise), à 16 kil. N. de Clermont-en-Beauvaisis; 1,204 hab.

SAINT-JUST-EN-CHEVALET, ch.-l. de canton (Loire), sur l'Aix, à 22 kil. S. O. de Roanne; 2,659 hab. Aux environs, plomb, beau marbre. — On trouve dans le même département deux autres villes de même nom : *Saint-Just-la-Pendue* (1,600 hab.), et *Saint-Just-sur-Loire* (2,500 hab.).

SAINT-JUST (Antoine), célèbre membre de la Convention, né en 1769, à Decize dans le Nivernais, était fils d'un ancien officier. A peine sorti du collège, et plein des souvenirs des républiques anciennes, il adopta avec enthousiasme les principes de la révolution, fut député en 1792 à la Convention par le dép. de l'Aisne, où résidait sa famille, se fit remarquer par la violence de ses opinions, surtout dans le procès de Louis XVI, contribua puissamment à la mort de ce prince, à l'établissement de la république, et à la concentration de tous les pouvoirs dans la Convention; se lia étroitement avec Robespierre, eut part au mouvement du 31 mai contre les Girondins, entra au Comité de Salut Public, et fut un de ceux qui organisèrent le régime de la Terreur, alla en mission avec Lebas à l'armée du Rhin, où il ordonna une foule d'exécutions, devint président de la Convention le 19 février 1794, se chargea des rapports contre ses collègues Danton, Hérault de Séchelles, Camille Desmoulins, etc., qui furent envoyés à la mort, défendit presque seul Robespierre au 9 therm. (II), fut enveloppé dans la même condamnation que lui, et périt sur l'échafaud le 10 therm. (27 juill.). St-Just cultivait la poésie; il avait publié dès 1789 un poëme licencieux en 20 chants, *Organt*. On a de lui : *Esprit de la Révolution*, 1791; nombre de *Rapports* et *Opinions* prononcés à la Convention, des *Lettres* et autres écrits, dans le recueil des *papiers saisis chez Robespierre*. *Saint-Just*, etc. M. E. Fleury a donné sa *Vie*, 1851, 2 v. in-8.

SAINT-JUST (GODARD D'AUCOURT, dit DE), littérateur, fils d'un fermier-général, qui lui-même cultivait les lettres, né en 1770 à Paris, mort en 1826, a composé plusieurs opéras-comiques qui ont eu du succès : le *Calife de Bagdad*, 1801; *Jean de Paris*, etc. Le recueil de ses *Œuvres* a été donné par lui-même, Paris, 1826, 2 vol. in-8.

SAINT-KILDA, la plus occidentale des îles Hébrides, par 10° 40' long. O., 57° 50' lat. N., au N. O. de l'île North-Uist, et au S. O. de l'île Lewis. Stérile et presque inhabitée. Ruines antiques.

SAINT-LAMBERT (H.-François, marquis DE), poëte français, né en 1717 à Vézelise en Lorraine, suivit d'abord la carrière militaire, servit dans les gardes lorraines, puis s'attacha au roi Stanislas retiré en Lorraine, connut à Nancy Mme Duchâtelet à laquelle il inspira une vive passion, reprit du service en 1756, fit la campagne de Hanovre, et renonça l'année suivante à l'état militaire pour se vouer au monde et aux lettres. Il vint à Paris, où il se lia bientôt avec les gens de lettres les plus distingués, s'enrôla parmi les philosophes, travailla à l'*Encyclopédie*, fit en même temps des vers qui eurent du succès, publia en 1765 le poëme des *Saisons*, fut reçu à l'Académie en 1770, alla pendant les troubles de la révolution vivre à Eaubonne, près de Montmorency, dans la société de Mme d'Houdetot, son amie, et mourut en 1803, âgé de 86 ans. Le poëme des *Saisons* fut beaucoup loué lorsqu'il parut; il renferme en effet de grandes beautés, et se place parmi nos meilleurs poëmes descriptifs; ce n'en est pas moins un ouvrage froid et monotone. On a en outre de Saint-Lambert des *Poésies fugitives*, le petit poëme intitulé *le Matin et le Soir*, des *Contes* en prose, des *Fables orientales*; des *Mémoires sur Bolingbroke* (1796), enfin le *Catéchisme universel* ou *Principes des mœurs chez toutes les nations* (1798-1801), ouvrage philosophique beaucoup trop vanté: disciple d'Helvétius, Saint-Lambert y prêche des doctrines matérialistes et une morale toute égoïste.

SAINT-LAURENT, *S.-Lawrence* en anglais, fleuve de l'Amérique sept., sort de l'extrémité N. E. du lac Ontario, sépare le Haut-Canada de l'état de New-York, traverse le Bas-Canada, et se jette dans le golfe Saint-Laurent à l'O. de l'île Anticosti, entre le cap du Chat et celui des monts Pelés. Le cours de ce fleuve est de 900 kil. environ; son lit est extrêmement large et forme comme un lac en quelques endroits; le volume d'eau qu'il porte à la mer est immense, car il réunit les eaux des cinq grands lacs (Supérieur, Huron, Michigan, Erié, Ontario). Les affluents principaux du Saint-Laurent sont : à droite, le Richelieu, le Saint-François et la Chaudière; à gauche, l'Ottawa, le Seguanay, le Saint-Maurice, etc. Johnstown, Montréal et Québec sont les seules villes importantes qu'il arrose. Jacques Cartier, qui le premier remonta ce fleuve jusqu'à Montréal (1535), lui donna le nom qu'il porte encore auj. On peut regarder le Saint-Laurent comme n'étant que la continuation d'un immense cours d'eau qui commencerait par la petite riv. de Saint-Louis (qui se jette dans la partie la plus occid. du lac Supérieur), et se poursuivrait sans interruption à travers les quatre grands lacs, au moyen des petites rivières et des cascades qui les unissent. Ce cours d'eau aurait alors près de 3,000 kil. de longueur.

SAINT-LAURENT (golfe), golfe formé par l'Océan Atlantique, sur la côte E. de la Nouv.-Bretagne, par le Canada à l'O., le Nouv.-Brunswick au S., l'île de Terre-Neuve à l'E., et le Labrador au N. O., par 46°-52° lat. N., 59°-69° long. O. Il renferme les îles d'Anticosti, Saint-Jean et de la Madeleine. Les îles de Terre-Neuve et du cap Breton en ferment à moitié l'entrée. Ce golfe doit son nom au fleuve Saint-Laurent qui s'y jette par un large estuaire.

SAINT-LAURENT, île de la mer de Behring, au S. O. du détroit de Behring : 120 kil. de l'E. à l'O., sur 40 du N. au S. Elle est habitée.

SAINT-LAURENT-DE-CERDANS, ville de France (Pyrénées-Orient.), à 29 kil. S. O. de Céret, à la source du Tech ; 2,431 hab. Clouteries, forges. Exportation de velours d'Amiens, de rouenneries, etc.

SAINT-LAURENT-DE-CHAMOUSSET, ch.-l. de canton (Rhône), à 23 kil. O. de Lyon ; 1,690 hab.

SAINT-LAURENT-DE-GORRE ou -SUR-GORRE, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 11 kil. S. E. de Rochechouart, sur la Gorre ; 2,680 hab.

SAINT-LAURENT-DE-LA-SALANQUE, v. du dép. des Pyrénées-Or., à 12 kil. N. E. de Perpignan ; 3,444 hab.

SAINT-LAURENT-DE-MÉDOC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 20 kil. S. E de Lesparre ; 2,740 hab. Commerce de vin, poix, etc.

SAINT-LAURENT-DU-PONT, ch.-l. de cant. (Isère), à 5 kil. N. E. de Voiron, sur le Guier-Mort, dans une contrée sauvage, à 33 kil. N. de Grenoble ; 3,156 hab. Près de là au S. E. se voit la Grande-Chartreuse.

SAINT-LAURENT-EN-GRAND-VAUX, ch.-l. de cant. (Jura), à 24 kil. N. E. de Saint-Claude ; 1,849 hab. Tourbières. Miel excellent, fromages renommés.

SAINT-LAZARE, île de l'Adriatique. *V.* LAZZARO.

SAINT-LAZARE (ordre de). *Voy.* LAZARE ou LAZARISTES.

SAINT-LÉGER-SOUS-BEUVRAY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 17 kil. O. d'Autun ; 1,270 hab.

SAINT-LEONARD-LE-NOBLAC, ch.-l. de canton (Haute-Vienne), sur la Vienne, dans l'anc. Limousin, à 22 kil. E. de Limoges ; 6,036 hab. Cadis, couvertures de laine, martinets à cuivre, porcelaine. Cette ville tire son nom de saint Léonard, son patron, qui y fonda un monastère au VIe siècle. Patrie de Gay-Lussac. — Prise par les Calvinistes en 1575, elle fut bientôt reprise par ses habitants.

SAINT-LEU ou SAINT-LEU-TAVERNY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 7 kil. N. O. de Montmorency ; 1,800 h. Jadis, beau château et parc magnifique, qui ont appartenu à la maison d'Orléans, puis à Louis Bonaparte (d'où le nom de duchesse de St-Leu que prit la reine Hortense, sa femme), au prince de Condé (depuis duc de Bourbon), qui les légua à Mme de Feuchères. Vendus par lots en 1842.

SAINT-LEU, bourg de l'île Bourbon, dans le district sous le Vent, à 40 kil. S. O. de Saint-Denis ; 5,449 hab. (dont 4,568 esclaves).

SAINT-LEU-D'ESSERENT, village du dép. de l'Oise, à 12 kil. O. de Senlis ; 1,200 hab. Carrières de pierre à bâtir très renommées.

SAINT-LEU (la duchesse de). *Voy.* HORTENSE.

SAINT-LIZIER, ch.-l. de cant. (Ariége), sur le Salat, à 2 kil. N. O. de Saint-Girons ; 1,311 hab. Dépôt de mendicité. Moulins, etc. — Cette ville, appelée jadis *Austria*, fut la capit. des *Consorrani*. Elle eut longtemps des évêques, dont le plus célèbre fut saint Lizier (mort en 752) ; jusqu'au XIIe siècle ils portèrent le nom d'évêques d'*Austria*.

SAINT-LO, *Briodurum* ou *Briovera*, ville de l'anc. Basse-Normandie, auj. ch.-l. de préfecture du dép. de la Manche, sur la Vire, à 326 kil. O. de Paris ; 9,065 hab. Tribunaux de 1re instance et de comm. ; coll. communal. Beau pont, belles places, église ogivale de N.-Dame, du XVe s. ; église romane de Ste-Croix, du XIe s. Haras. Draps, serges, basins, coutils. Cette ville porta d'abord le nom de *Bourg-l'Abbé*. Elle reçut son nom actuel de saint Lô, évêque de Coutances au IVe siècle, qui y avait une église. Patrie du card. Duperron, de Le Verrier. 9 cant. (Canisy, Carentan, Marigny, Percy, Saint-Clair, Saint-Jean-de-Daye, Tessy, Torigny, plus Saint-Lô), 120 comm., et 100,717 hab.

SAINT-LOUIS, ville des États-Unis (Missouri), sur le Mississipi, à 190 kil. O. de Jefferson, dans une situation admirable pour le commerce ; 34,140 h., presque tous Franç. d'origine ; v. florissante, quoique toute moderne ; entrepôt du comm. de la Nouv.-Orléans avec les Ét.-Unis. Grand établiss. des Jésuites.

SAINT-LOUIS, riv. des États-Unis (territoire du Nord-Ouest), se forme non loin des sources du Mississipi, coule au S., puis à l'E., et se jette dans le lac Supérieur, par la baie la plus occid., après un cours d'environ 200 kil. Cette riv. est le commencement de cet immense cours d'eau qui, traversant les lacs Supérieur, Huron, Erié, Ontario, forme enfin le fleuve Saint-Laurent.

SAINT-LOUIS, *Andar* des indigènes, ville de Sénégambie, dans une île qui porte elle-même le nom de St-Louis, et qui se trouve dans le fleuve Sénégal, à 15 kil. de son embouchure ; 17,960 hab. Ch.-l. des établissements français dans cette partie de l'Afrique. Climat malsain. Grand incendie en 1827.

SAINT-LOUIS ou VILLE-DE-PAILLE, dans une île du Rhin, aux environs de Neuf-Brisach, était la résidence du conseil souverain d'Alsace avant qu'il eût été transféré à Colmar. Détruite en vertu du traité de Ryswyk (1697), elle n'offre plus que quelques chaumières et quelques toits de paille.

SAINT-LOUIS, ville du Brésil. *Voy.* MARANHAO. — *Voy.* aussi, pour d'autres Saint-Louis, SAN-LUIS.

SAINT-LOUIS (le P. Pierre DE), poëte ridicule, né en 1626 au Valréas (Vaucluse), mort en 1684, quitta le monde après avoir vu enlever par la petite-vérole une demoiselle, du nom de *Madeleine*, qu'il aimait et qu'il allait épouser, et entra dans un couvent de Carmes auprès de Marseille. Là il composa, en l'honneur de la patronne de la femme qu'il avait aimée, un grand poëme en 12 livres : *la Magdaleide* ou la *Madeleine au désert de Sainte-Baume* (en Provence), qui parut à Lyon en 1668. Il entreprit plus tard un autre poëme du même genre, l'*Éliade*, dont le héros était le prophète Elie, fondateur présumé de l'ordre des Carmes ; ce second ouvrage n'a pas été imprimé. Ces deux poëmes sont des chefs-d'œuvre de ridicule et d'extravagance ; on y trouve les métaphores les plus burlesques, le style le plus ampoulé. Le P. Pierre de Saint-Louis était aussi le plus grand faiseur d'anagrammes de son temps.

SAINT-LOUIS (ordre de). *V.* LOUIS (ordre de St-).

SAINT-LOUP, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 20 kil. N. E. de Parthenay ; 1,659 hab. Vins, laines, moutons. Jadis on y voyait un superbe château. Ville bien située, au confl. du Thoué et du Cébron.

SAINT-LOUP, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à [illegible] kil. de Gray : 246 hab.

SAINT-LUC (Fr. D'ESPINAY DE), gentilh. normand, avait été un des mignons de Henri III, qui le nomma gouverneur de la Saintonge. Il tomba en disgrâce pour avoir révélé une intrigue amoureuse du roi ; il suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas, défendit Brouage en Saintonge contre les Calvinistes, fut pris à Coutras, et depuis servit Henri IV, qui le fit gr.-maître de l'artillerie. Tué en 1597, dev. Amiens. — Timoléon d'Espinay de Saint-Luc, son fils (1580-1644), hérita du gouvernement de Brouage, suivit Sully dans son ambassade en Angleterre, se signala contre les Rochellois, fut vice-amiral, lieutenant général de Guyenne et maréchal de France (1628).

SAINT-LUC (Académie de), académie de peinture, fondée à Rome au XVIe siècle par le Mutien, et ainsi nommée en l'honneur de saint Luc, auquel on attribuait le talent de la peinture, fut réunie en 1676 à l'école de peinture fondée par Louis XIV.

SAINT-LYS, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 16 kil. N. O. de Muret ; 1,113 hab.

SAINT-MACAIRE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 15 kil. O. de La Réole ; 1,535 hab. Vin rouge.

SAINT-MAIXENT, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 18 kil. N. E. de Niort ; 4,214 hab. Ville murée et très ancienne. Serges, feutres vernis, etc. Commerce de blé, mulets, étalons. Haras royal.

SAINT-MALO, *Macloviopolis* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 70 kil. N. O. de Rennes; 9,744 hab. Cette ville est sur un rocher, dans la presqu'île d'Aron, qui est liée au continent par une digue superbe de 200 mètres, dite le *Sillon*. Port grand, sûr, mais de difficile accès (le flux y atteint une des plus fortes hauteurs connues). Marine marchande très développée : pêche de la morue, expéditions à Terre-Neuve. Tribunaux de 1re instance et de commerce; collége communal; école de navigation. Chantiers de construction. Entrepôt de denrées coloniales et de sel. Murailles; tours *Qui-qu'en-grogne* et *Solidor*; promenades délicieuses. Patrie de Maupertuis, Duguay-Trouin, Jacques Cartier, La Bourdonnais, Lamettrie, Surcouf, Châteaubriand, Broussais, La Mennais. Les hab. sont bons marins.—Fondée au VIIIe siècle par les hab. de *Guich-Alet* (*Aletum*), dont les ruines se voient encore au S. de Saint-Malo, et ainsi nommée de son premier évêque (Maclou); elle fut bombardée par les Anglais en 1693, 1695, et 1758-1759. Saint-Malo a été le berceau de la Compagnie française des Indes. On connaît la singulière patrouille que les habitants faisaient faire autrefois autour de la ville par un certain nombre de dogues qu'on lâchait à l'entrée de chaque nuit. — L'arr. de Saint-Malo a 9 cant. (Saint-Malo, Cancale, Combourg, Châteauneuf, Dol, Pleine-Fougères, Pleurtuit, Saint-Servan, Tinténiac), 60 comm., et 118,243 hab.

SAINT-MALO-DE-LA-LANDE, ch.-l. de cant. (Manche), à 10 kil. N. O. de Coutances; 421 hab.

SAINT-MAMERT, ch.-l. de cant. (Gard), à 10 kil. N. de Nîmes; 601 hab.

SAINT-MAMET, ch.-l. de cant. (Cantal), à 16 kil. S. O. d'Aurillac; 1,852 hab.

SAINT-MARC (Ch.-Hugues LEFEBVRE DE), littérateur, né à Paris en 1698, mort en 1769, servit d'abord comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, voulut ensuite suivre l'état ecclésiastique, et finit par se charger de quelques éducations particulières. On lui doit des éditions estimées de plusieurs ouvrages de divers auteurs, avec des notes, telles que les *Mémoires de Feuquières*, 1736; la *Médecine des pauvres*, par Hecquet, 1745; l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, 1745-1749, 16 vol. in-4; les *Œuvres de Boileau*, 1747, 5 vol. in-8; les *Œuvres de Pavillon*, 1750; *de Chaulieu*, 1750; *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, 1755; *Poésies de Malherbe*, 1757, in-8; *Poésies de Lalanne*, *de Montplaisir*, *de Saint-Pavin et de Charleval*, 1759, part. en 2 vol. in-12. L'ouvrage le plus important de Saint-Marc est l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie*, *depuis la chute de l'empire d'Occident*, Paris, 1761-70, 6 vol. in-8.

SAINT-MARC (Lion de), lion ailé, symbole de la république de Venise, qui a saint Marc pour patron (on représente ordinairement ce saint avec un lion). L'effigie de ce lion est placée sur une colonne au milieu de la place princip. de Venise, et se retrouve sur toutes les monnaies de la république avec cette devise : *Pax tibi, Marce evangelista*. — Un ordre de chevalerie à Venise s'appelait *Ordre de saint Marc*, et le titre de *fils* ou *fille de saint Marc* était un titre d'honneur décerné par le sénat de Venise à ceux qui avaient bien mérité de la république.

SAINT-MARCEL-DE-PIERRE-BERNIS, ville du dép. de l'Ardèche, à 50 kil. S. de Privas; 2,217 hab. Patrie du cardinal de Bernis.

SAINT-MARCELLIN, ch.-l. d'arr. (Isère), à 52 kil. O. de Grenoble, sur l'Isère; 2,888 hab. Halle, belle place, fontaines d'eau vive, cours planté d'arbres, dehors charmants; 4 portes. Toile; commerce de vins et soie écrue. — L'arr. de Saint-Marcellin a 7 cant. (Saint-Marcellin, Pont-en-Royans, Rive, Roybon, Saint-Etienne-de-Saint-Geoire, Tullins, Vinay), 84 comm. et 85,267 hab.

SAINT-MARIN (république de), petit état d'Italie, enclavé dans l'État ecclésiastique, et placé sous sa protection, entre la légation de Forli et la délégation d'Urbin-et-Pesaro : 9 kil. sur 7; 7,000 hab. Ch.-l., Saint-Marin (à 225 kil. N. de Rome, sur une mont.; 6,000 hab.). La république de Saint-Marin est sous la protection du pape; elle est gouvernée par un sénat de 60 membres que président deux gonfaloniers, élus pour trois mois. — Saint-Marin doit son origine à un tailleur de pierre dalmate, nommé Marin, qui, au VIe siècle, se retira dans cet endroit pour se consacrer à la prière, et qui y construisit un ermitage; un grand nombre de personnes, attirées par sa réputation de sainteté, vinrent s'établir aux environs, et leur nombre s'accrut bientôt au point de former une ville. L'indépendance des habitants fut toujours respectée et dut son affermissement à l'obscurité dans laquelle ils se maintinrent. César Borgia leur imposa un gouverneur, et Alberoni envahit leur territoire (1739); mais toujours leur soumission ne fut que passagère. Bonaparte, en 1797, fit proposer à la république un agrandissement de territoire; elle refusa. Sous l'empire, elle resta nominalement indépendante, et fut enclavée dans le dép. du Métaure (appartenant au roy. d'Italie).

SAINT-MARS, gardien du *Masque de fer*. V. ce mot.

SAINT-MARS-LA-JAILLE, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 19 kil. d'Ancenis; 1,095 hab.

SAINT-MARTIN, une des petites Antilles, par 18° 4' lat. N. et 65° 34' long. O., au N. O. de la Guadeloupe; environ 80 kil. de tour; elle appartient en commun à la France et à la Hollande. — La partie française, qui est au N., comprend les deux tiers de l'île; ch.-l., Marigot : 3,500 hab. (dont 3,000 esclaves). La partie hollandaise, qui est au S., est plus peuplée proportionnellement à son étendue (3,680 hab., dont 2,700 esclaves); ch.-l. Philisbourg. Cette île est peu fertile; le commerce consiste surtout en sucre, rhum et sel.

SAINT-MARTIN-D'AUXIGNY, ch.-l. de cant. (Cher), à 16 kil. N. de Bourges; 2,207 hab.

SAINT-MARTIN-DE-LONDRES, ch.-l. de cant. (Hérault), à 28 kil. N. O. de Montpellier; 1,150 hab.

SAINT-MARTIN-DE-RÉ, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), dans l'île de Ré, à 22 kil. N. O. de La Rochelle; 2,523 hab. Bon port, bonne citadelle. Eau-de-vie. Commerce. Armements pour la pêche de la morue. Vainement assiégée par les Anglais en 1628. Fortifiée par Vauban en 1681.

SAINT-MARTIN-DE-TOURNON, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 18 kil. N. O. du Blanc.

SAINT-MARTIN-DE-TOURS (abbaye de). *Voy.* TOURS.

SAINT-MARTIN-DE-VALAMAS, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 55 kil. S. O. de Tournon; 1,980 hab.

SAINT-MARTIN-DE-VALGALGUES, ch.-l. de canton (Gard), à 5 kil. d'Alais; 807 hab.

SAINT-MARTIN-D'O, bourg du dép. de l'Orne, à 2 kil. N. E. de Mortrée; 1,000 hab. Jadis marquisat.

SAINT-MARTIN-EN-BRESSE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 17 kil. E. de Châlons; 1,691 hab.

SAINT-MARTIN-LE-BEAU, village du dép. d'Indre-et-Loire, sur le Cher, à 9 kil. S. O. d'Amboise; 1,250 hab.; est célèbre par la victoire décisive que Charles-Martel y remporta sur les Sarrasins.

SAINT-MARTIN-D'OLIVET. *Voy.* OLIVET.

SAINT-MARTIN (L.-Claude DE), dit *le philosophe inconnu*, célèbre théosophe, né en 1743 à Amboise, d'une famille noble, embrassa la profession des armes, se lia avec quelques mystiques pendant qu'il était en garnison à Bordeaux, et quitta bientôt le service pour se livrer tout entier à ses nouvelles idées. Il s'attacha successivement aux nouvelles doctrines de Martinez Pasqualis, de Swedenborg, puis se créa un système à lui, qui consistait en un *spiritualisme pur*. Il se fixa à Paris, et s'y vit recherché par

les plus grands personnages ; il partageait son temps entre la société, la composition de ses écrits, la propagation de ses doctrines, et l'exercice de la bienfaisance. Il mourut en 1803 au village d'Aunay près de Paris. Ses principaux écrits, qui tous parurent sous le voile de l'anonyme, sont : *Des erreurs et de la vérité* (1775); *Rapports entre Dieu, l'homme et l'univers* (1782); *l'Homme de désir* (1790); le *Ministère de l'Homme-Esprit* (1802). Il a en outre traduit plusieurs écrits de Bœhme. Son but constant était d'élever l'âme de la contemplation de l'homme et de la nature à leur principe commun, *Dieu*. La plupart de ses ouvrages sont écrits dans un style énigmatique qui les rend inintellig. pour le vulg. On doit à M. Caro un Essai sur la *Vie et la doctrine de St-Martin*, 1852.

SAINT-MARTIN (J.-Ant.), savant français, né à Paris en 1791, mort en 1832, apprit de bonne heure l'arabe et l'arménien, publia, en 1818 et 1819, des *Mémoires sur l'Arménie*, 2 vol. in-8, qui le firent entrer à l'Académie des Inscriptions (1820). Ses opinions royalistes, jointes à son savoir, lui valurent ensuite une place à la bibliothèque de l'Arsenal, l'inspection de la typographie orientale à l'Imprimerie royale et diverses pensions. En 1822, il fut chargé de la rédaction du journal mensuel de la *Société asiatique*, société qu'il avait contribué à fonder. En 1827, il se mit à la tête d'un journal quotidien l'*Universel*, rédigé dans un sens absolutiste. La révolution de 1830 lui fit perdre ses pensions et ses places. Il mourut bientôt après du choléra. Ses ouvrages principaux sont les *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie* cités plus haut; de nombreuses notes sur les 12 premiers volumes d'une nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, Paris, 1829-33, 21 vol. in-8; une *Histoire de Palmyre*, 1823, in-8, et beaucoup de savants articles dans la *Biographie universelle* de Michaud. M. Lajard a publié ses *Œuv. posthumes*, 1847.

SAINT-MARTORY, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), à 20 kil. N. E. de Saint-Gaudens, sur la Garonne ; 1,139 hab.

SAINT-MATTHIEU, ch.-l. de cant. (Hte-Vienne), à 16 kil. S. O. de Rochechouart; 2,134 hab.

SAINT-MATTHIEU, île de l'Océan Atlantique, par 6° 10' long. O, 1° 25' lat. N., à 800 kil. du cap des Palmes; jadis établissement portugais. — Ile de la mer de Behring, au S. E. de l'île Saint-Laurent : 65 kil. sur 30. Elle appartient aux Russes.

SAINT-MAUR-LES-FOSSÉS, village du dép. de la Seine, sur la Marne, à 8 kil. E. de Paris. Pont de pierre. La partie voisine du pont forme depuis 1792 une commune à part, nommée d'abord *la Branche-du-Pont*, puis *Joinville-le-Pont*. Beau canal, en partie souterrain, qui abrège la navig. de la Marne. Anc. camp retranché des Bagaudes, d'où le nom de *Fossés*. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 638, nommée d'abord St-Pierre, puis St-Maur, au XIIᵉ s. quand on y eut transféré les reliques de S. Maur. C'est là qu'eurent lieu en 1465 les conférences qui complétèrent le traité de Conflans signé entre Louis XI et les princes ligués dans la guerre du *Bien public*.

SAINT-MAURICE, *Agaunum*, ville de Suisse (Valais), à 26 kil. O. de Sion ; 1,200 hab. Beau pont d'une arche sur le Rhône. Hôtel-de-ville. Tout près, défilé très étroit qui ferme le Valais. — Cette ville, fort ancienne, doit son nom moderne à une abbaye fondée au VIᵉ siècle par Sigismond, roi de Bourgogne, en l'honneur de saint Maurice, qui périt, dit-on, aux environs avec la légion thébéenne qu'il commandait (286). — Un autre Saint-Maurice, dans les Etats sardes, est à 27 kil. N. E. de Moutiers, et a 6,000 hab. Aux environs, sel, houille.

SAINT-MAURICE, riv. de l'Amérique anglaise (Bas-Canada), tombe dans le Saint-Laurent, par trois embouchures, à Trois-Rivières. Cours, 270 kil.

SAINT-MAXIMIN, ch. l. de cant. (Var), à 16 kil. N. O. de Brignoles ; 3,637 h. Eglise gothiq., bâtie par Charles II, cᵗᵉ de Provence ; reliques de Ste Madeleine.

SAINT-MÉEN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 20 kil. de Montfort ; 2,057 h. Anc. abbaye célèbre.

SAINT-MICHEL, *San-Miguel* en portugais, la plus grande des îles Açores, est située par 27° 42' long. O., 37° 48' lat. N. : 70 kil. sur 20; 80,000 hab. Ch.-l., Ponta-Delgada ; sol volcanique, très fertile, mais peu cultivé (grains, vin, fruits, etc.) Pâturages magnifiq. Gonzalès Velho de Cabral prit cette île, en 1444, au nom du Portugal.

SAINT-MICHEL (MONT-). *Voy.* MONT-SAINT-MICHEL.

SAINT-MICHEL-DE-MONTAIGNE, village du dép. de la Dordogne, à 7 kil. E. de Châtillon ; 600 hab. Le célèbre Montaigne y naquit en 1533.

SAINT-MICHEL-EN-L'HERMITE, petit port du dép. de la Vendée, dans le golfe d'Aiguillon, à 40 kil. O. de Fontenay ; 2,405 hab.

SAINT-MICHEL-EN-THIÉRACHE, ville du dép. de l'Aisne, à 20 kil. N. E. de Vervins ; 5,097 hab. Filature de coton, laminoir pour fer.

SAINT-MICHEL (ordre de). *Voy.* MICHEL.

SAINT-MIHIEL, *S. Michaelis fanum*, ch.-l. de c. (Meuse), à 15 k. N. de Commercy, sur la r. droite de la Meuse; 5,705 h. Trib. de 1ʳᵉ inst., collège, biblioth. *St-Sépulcre* d'un seul bloc, chef-d'œuvre de Léger Richier. Draps, cotonnades, dentelles; huiles, truites. — Née de l'anc. abb. St-Michel; jadis forte, prise en 1635 sur le duc de Lorraine par Louis XIII qui faillit y être tué et la démantela. Près de là, anc. camp de César.

SAINT-MIKLOS, bourg des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Liptau, à 65 kil. S. O. de Kæsmark ; 1,200 hab. Brasseries, raffineries de sel.

SAINT-NAZAIRE, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à l'entrée de la Loire dans l'Océan, à 21 kil. S. O. de Savenay ; 3,700 h. Beau bassin (créé en 1845).

SAINT-NECTAIRE, vulgairement *Sennecterre* ou *Senecterre*, ville du dép. du Puy-de-Dôme, à 19 kil. N. O. d'Issoire ; 1,300 hab. Elle a donné son nom à une illustre maison, qui s'unit en 1522 à celle de la Ferté-Nabert. Source incrustante, bons fromages.

SAINT-NECTAIRE (Henri de la FERTÉ, duc de). *Voy.* FERTÉ (maréchal de LA).

SAINT-NICOLAS, une des îles du cap Vert, par 26° 50' long. O., 16° 38' lat. N. : 65 kil. sur 20 ; 6,000 hab. Ch.-l., Saint-Nicolas. Baies et anses peu sûres ; sol fertile : vin, sucre, maïs, bananes, dattes.

SAINT-NICOLAS, ville de Belgique (Flandre orient.), à 20 kil. S. O. d'Anvers ; 17,000 hab. Lainages, tissus de coton, etc. Marché considérable de grains, chanvre, fil. Commerce de bestiaux et chevaux.

SAINT-NICOLAS-DE-LA-GRAVE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 8 kil. N. O. de Castel-Sarrasin ; 3,063 hab. Melons estimés, dits d'Avignon.

SAINT-NICOLAS-DE-REDON, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 32 kil. N. de Savenay ; 1,621 hab.

SAINT-NICOLAS-DU-PORT, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 13 kil. S. E. de Nancy ; 3,169 hab. Filatures de coton, broderies. Carrière de plâtre.

SAINT-NON (J.-Claude-Richard, abbé de), célèbre comme amateur des arts, né à Paris en 1727, mort en 1791, conseiller-clerc au parlement de Paris, fut disgracié comme ses collègues à propos de la bulle *Unigenitus*, donna sa démission, et alla voyager en Italie avec Robert et Fragonard, dessina, grava et donna 60 planches des vues de Rome. Encouragé par le succès, il fit un nouveau voyage, et publia à son retour son beau *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, 1781, 5 vol. in-fol., avec 417 pl.

SAINT-OFFICE. *Voy.* INQUISITION.

SAINT-OMER, *Audomari Fanum*, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), en partie sur l'Aa et sur le Mont-Sithiu, à 68 k. N. N. O. d'Arras et à 232 kil. N. E. de Paris ; 19,032 hab. Fortifications importantes : Saint-Omer est une des places fortes de 1ʳᵉ classe. Belle cathédrale gothique, canal, écluses. Lycée, biblioth.,

théâtre, société d'agriculture. Draps, couvertures, filatures, raffineries de sel, papeterie, tanneries, etc. Commerce (huile, eaux-de-vie, grains, vins, houille). Patrie de l'abbé Suger. — Saint-Omer doit son origine au couvent de Sithieu (appelé depuis abbaye de Saint-Bertin, du nom de son second abbé). Fondée vers 648 par saint Omer, elle n'eut d'importance qu'au xe siècle, époque à laquelle elle reçut son nom moderne. Cette ville a été souvent assiégée et prise (par Louis XI, en 1477, par Louis XIV, en 1677). — L'arrond. de Saint-Omer a 7 cant. (Aire, Ardres, Audruick, Fauquemberg, Lumbres, plus Saint-Omer, qui compte pour deux), 117 communes et 105,020 hab.

SAINT-OUEN, *S. Audoeni Fanum*, village du dép. de la Seine, sur la Seine, entre Paris et St-Denis, ainsi nommé du saint qui y mourut; 986 hab. Ancien château royal. C'est là que Louis XVIII donna, le 2 mai 1814, la fameuse déclaration dite de Saint-Ouen, qui posa les bases de la Charte constitutionnelle. Glacière; fabrique de châles, bergeries. Commerce de légumes, porcs et bestiaux. — A l'O. de ce village est la gare Saint-Ouen, vaste bassin alimenté par des puits artésiens, et qui communique avec la Seine; on y voit aussi une machine à vapeur, de la force de 40 chevaux, qui conduit l'eau de la Seine à Montmartre.

SAINT-OUEN-L'AUMÔNE, village du dép. de Seine-et-Oise, à 4 kil. S. de Pontoise; 1,585 hab. Beau château. Aux environs était la célèbre abbaye de Maubuisson, fondée en 1236 par Blanche de Castille pour des filles de Cîteaux, et qui a été détruite pendant la Révolution. On y voyait les tombeaux de Blanche, de Charles-le-Bel et de Gabrielle d'Estrées.

SAINT-PALAIS, *Fanum sancti Palatii*, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), sur la Bidouze, à 24 kil. N.O. de Mauléon; 1,445 hab.

SAINT-PAPOUL, *Fanum S.Papuli*, ville du dép. de l'Aude, à 7 kil. E. de Castelnaudary; 1,250 hab. Commerce de blé. Jadis abbaye fondée au ixe siècle. Saint-Papoul eut le titre d'évêché de 1317 à 1789.

SAINT-PARDOUX-LA-RIVIÈRE, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur la Drôme, à 8 kil. S. E. de Nontron; 1,519 hab.

SAINT-PATER, ch.-l. de canton (Sarthe), à 24 kil. N. O. de Mamers; 547 hab.

SAINT-PATERNE, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 28 kil. N. de Tours; 2,118 hab. Pierres de taille, fabriques de toile.

SAINT-PAUL, *Cidade do S.-Paulo*, v. du Brésil, ch.-l. de la comarque et de la province de Saint-Paul, à 312 kil. O. de Rio-Janeiro, par 48° 19' long. O., 23° 33' lat. S., sur un plateau fort élevé au dessus de la mer; 20,000 hab. suivant les uns, selon les autres 40,000. Climat salubre et agréable; trois ports, cathédrale, palais épiscopal, palais du gouvern., fonderie d'or. Université (récente), séminaire, cirque en bois pour les combats de taureaux. On croit que cette ville fut fondée par une colonie d'Indiens dirigée par des Jésuites portugais en 1552. — La province de Saint-Paul est bornée par les provinces de Goyaz et de Mato-Grosso au N., de Minas Geraës et de Rio-Janeiro au N. E., la mer à l'E., la province de Rio-Grande au S., et le Paraguay au S. O.; 1,100 kil. sur 700; 220,000 hab.

SAINT-PAUL, ville de l'île de Bourbon, ch.-l. de arr. Sous-le-Vent, à 28 kil. S. O. de Saint-Denis; 9,202 hab. (dont les deux tiers esclaves); est remarquable par sa belle rade. Patrie de Parny.

SAINT-PAUL, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 5 k. N. E. de Barcelonette; 1,650 hab.

SAINT-PAUL, v. du Pas-de-Calais. *Voy.* SAINT-POL.

SAINT-PAUL-CAP-DE-JOUX, ch.-l. de canton (Tarn), 13 kil. S. E. de Lavaur; 1,290 hab.

SAINT-PAUL-DE-FENOUILLET, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), à 40 kil. N. O. de Perpignan; 845 hab.

SAINT-PAUL-EN-JAREST, ville du dép. de la Loire, à 7 kil. N. E. de Saint-Chamond; 3,785 hab. Commerce en grains, vins, houille; moulins à soie.

SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX, petite et ancienne ville de France (Drôme), à 7 kil. de Pierrelatte, sur une colline; 2,071 h. Anc. évêché. — On y place *Augusta Tricastinorum*, que d'autres voient dans Aoust.

SAINT-PAULIEN, *Revessio*, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 14 kil. N. O. du Puy; 3,025 hab. Anc. évêché. Antiq romaines. Jadis ch.-l. des *Vellavi*.

SAINT-PAVIN (Denis SANGUIN DE), poëte aimable, né à Paris vers 1600, mort en 1670, était fils d'un président au parlement. Il entra dans l'état ecclésiastique sans avoir aucune vocation, obtint l'abbaye de Livry, et s'y retira pour s'y livrer sans contrainte à son goût pour le plaisir et pour les lettres. Il afficha longtemps une incrédulité scandaleuse, mais finit par se convertir. On a de lui des poésies (*sonnets*, *épigrammes*, *épîtres et rondeaux*), qui pour la plupart sont le fruit de la licence et de la débauche. Elles ont été imprim. plusieurs fois, notamment dans le *Recueil des plus belles pièces des poëtes français*, etc., publié par Barbin, 1692, 6 vol. in-12. Lefebvre de Saint-Marc en a donné une édition en 1759, avec les *poésies* de Charleval. Boileau le raille souvent sur son incrédulité; il le désigne dans une de ses épigrammes sous le nom d'*Alidor*.

SAINT-PÉ, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), à 22 kil. N. O. d'Argelès; 2,712 hab. Mouchoirs, outils aratoires, clous, peignes, etc.

SAINT-PÉRAY, ch.-l. de canton (Ardèche), à 14 kil. S. de Tournon; 2,600 hab. Très bons vins.

SAINT-PÈRE-EN-RETZ, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), à 8 kil. S. de Paimbœuf; 2,500 hab.

SAINT-PÉTERSBOURG, *Petropolis* en latin moderne, capitale de la Russie d'Europe et de tout l'empire russe, sur la Néva, près de son embouchure dans le golfe de Finlande, à 2,700 kil. N. E. de Paris, par 59° 56' lat. N., 27° 58' long. E.; 470,202 hab. Résidence habituelle de l'empereur et de toutes les administrations centrales; 2 archevêchés, l'un grec, l'autre romain. Port vaste, mais peu profond; quelques fortifications. Cette ville est remarquable par la largeur et la régularité de ses rues, la beauté de ses édifices, la magnificence de ses quais, etc.; la Néva y forme plusieurs îles et partage la ville en cinq quartiers (île de Saint-Pétersbourg, île de Vasili-Ostrov, quartiers de l'Amirauté, de la Fonderie, de Viborg). On y compte environ 160 ponts, 500 rues, un grand nombre de belles places (celles du Palais d'hiver, de l'Amirauté, d'Isaac, du Sénat, du Théâtre, du Premier corps des Cadets, la Nouvelle place, le Champ-de Mars ou Pré de la Czarine). On remarque parmi les églises la cathédrale ou Notre-Dame-de-Kazan (imitation de St-Pierre de Rome), la basilique de Saint-Isaac (terminée en 1841), les églises de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, de Saint-Nicolas, de Saint-Siméon, de la Transfiguration, de Saint-Alexandre-Nevski (aux portes de la ville); parmi les autres édifices, le Palais d'hiver, l'Ermitage (qu'une galerie lie au précédent), les palais d'Anitchkov, de la Tauride, de Saint-Michel, du grand-duc Michel; l'hôtel de l'Académie des Beaux-Arts (le plus beau monument de Saint-Pétersbourg), le bâtiment de l'Académie des Sciences, l'Amirauté, la Bourse, la Banque des assignats, l'Hôtel-de-Ville, l'État-Major, le bâtiment de la bibliothèque impériale, le monument (ou colonne) d'Alexandre, le Gostinoï-Dvor (grand bazar à deux étages), les manéges, les casernes, le Nouvel Arsenal, le corps des mines, le couvent Smolnoï, l'institut de Sainte-Catherine, l'hôpital des Pauvres Malades, la maison des Enfants-Trouvés, les Orphelins-Militaires, etc. — Saint-Pétersbourg possède quatre académies (Beaux-Arts, Sciences, Médecine et Chirurgie, Académie Russe), et au moins 15 autres sociétés savantes; une université (depuis 1819), à

laquelle on a réuni l'école de droit (fondée dès 1805); une haute école (créée en 1822), un institut pédagogique central rétabli en 1828, une école de l'Académie de médecine et chirurgie, deux écoles militaires pour les Cadets de terre, celles des Cadets de la marine, d'artillerie, des Cadets des mines, des Beaux-Arts, l'académie ecclésiastique de St-Pétersbourg, l'institut des ingénieurs, l'institut technologique, l'école impér. d'agriculture, l'école vétérinaire, l'école de marine marchande, l'établissement oriental, les 500 demoiselles du couvent Smelnoï (aux frais du gouvernement), etc., etc. Plusieurs bibliothèques très grandes, observatoire, cabinet d'histoire naturelle de l'Académie des Sciences, galerie impériale de tableaux (l'Ermitage), musée de sculpture et architecture de l'Académie des Beaux-Arts, musée asiatique de l'Académie des Sciences, médailler de l'Ermitage, collection minéralogique, collection de modèles, machines et ornements (à l'Amirauté), collection d'armes anciennes et modernes (à l'ancien arsenal), jardin botanique, avec des serres superbes. Industrie peu développée, mais beaucoup de commerce; toutefois le commerce extérieur est presque tout aux mains des Anglais; les importations consistent surtout en denrées coloniales, meubles, objets de luxe, métaux travaillés. Le climat de Saint-Pétersbourg est très froid; Catherine y fit bâtir un palais de glace qui dura jusqu'au mois de mai. La ville est très sujette aux inondations (celles de 1726, 1777, et surtout de 1824 furent terribles). — St-Pétersbourg fut fondée en 1703, sur l'emplacement d'*Ivangorod*, par Pierre-le-Grand, qui lui donna le nom du saint son patron, et fut dès lors déclarée capitale à la place de Moscou. Elle l'est devenue véritablement sous Elisabeth. La conquête de la Finlande, en l'empêchant d'être immédiatement ville frontière, lui a donné encore plus d'importance. Le choix de cette ville pour capitale a contribué pour beaucoup à faire de la Russie un empire maritime et européen.

SAINT-PÉTERSBOURG (gouvernement de), gouv. de la Russie d'Europe, formé de l'anc. Ingrie, est situé sur la Baltique, a pour bornes au S. O. le gouv. de Revel, au N. O. le grand-duché de Finlande, au S. le gouv. de Pskov, à l'E. celui de Novogorod. Saint-Pétersbourg en est le ch.-l. Il a 410 kil. sur 296, et au moins 925,000 hab. Il se divise en 8 cercles (Saint-Pétersbourg, Schlusselbourg, Oranienbaum, Sophie, Iambourg, Gdov, Louga, Novaïa-Ladoga).

SAINT-PHILBERT-DE-GRANDLIEU, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 20 kil. S. O. de Nantes; 3,390 h.

SAINT-PHILIPPE (îles du Cap-Vert). *Voy.* FOGO.

SAINT-PHILIPPE, villes d'Espagne, d'Amérique, etc. *Voy.* SAN-FELIPE.

SAINT-PIERRE, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 1 kil S. E. de Calais; 7,603 hab. Tulles.

SAINT-PIERRE, ville de l'île Bourbon, côte S. O., à 45 kil. S. E. de Saint-Paul; 14,135 hab. (dont 10,000 esclaves). Commerce de blé.

SAINT-PIERRE, ville de la Martinique, sur la côte O., à 29 kil. N. O. du Fort-Royal; 18,000 hab. Baie demi-circulaire qui forme une rade; quelques édifices remarq.; anc. collége, dit les *Pères-Blancs*, jardin des plantes. Industrie à peu près nulle. Grand commerce.

SAINT-PIERRE, île de l'Océan Atlantique, à l'entrée du golfe Saint-Laurent, au S., et près de Terre-Neuve, forme, avec les deux petites îles de Miquelon, une colonie soumise à un seul commandant; 1,500 h. permanents (4,000 pendant la saison de la pêche). Peu fertile, mais très précieuse comme station pour la pêche de la morue.—Cette île est à la France depuis 1763; mais les Anglais l'ont occupée à diverses reprises (de 1778 à 1783, de 1793 à 1801, et de 1804 à 1816).

SAINT-PIERRE-DE-CHIGNAC, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 4 kil. S. E. de Périgueux; 818 hab.

SAINT-PIERRE-D'OLÉRON, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), dans l'île d'Oléron, à 21 kil. N. O. de Marennes; 4,822 hab. Vins, eau-de-vie, sel, etc.

SAINT-PIERRE-ÉGLISE, ch.-l. de cant. (Manche), à 18 kil. N. E. de Cherbourg; 2,274 hab. Toiles, fil, lin, tanneries, mégisseries.

SAINT-PIERRE-ET-SAINT-PAUL, ville de la Russie d'Asie. *Voy.* PÉTROPAVLOSK.

SAINT-PIERRE-LE-MOUTIER, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 30 kil. N. de Nevers; 2,256 hab. Aux env., sable excellent pour la fabrication de la faïence.

SAINT-PIERRE-LE-PORT, *St-Peter-le-Port* en anglais, ch.-l. de l'île de Guernesey, sur la côte S. E.; 13,900 hab. Deux châteaux-forts. Bonne rade.

SAINT-PIERRE-SUR-DIVES, ch.-l. de cant. (Calvados), à 25 kil. S. O. de Lisieux; 1,678 hab.

SAINT-PIERRE (Eustache DE), bourgeois de Calais, fut, au rapport du chroniqueur Froissart, un de ceux qui se dévouèrent pour le salut de leurs compatriotes, lorsque Calais fut pris par Edouard III (1347), et que ce prince, irrité d'une longue résistance, exigea que six notables de la ville vinssent, les pieds nus et la corde au cou, se mettre à sa discrétion. Ce beau dévouement, raconté par Froissard seul, a été contesté par les historiens modernes, notamment par le savant Brequigny. Il paraît qu'à la fin du siége, Eustache de Saint-Pierre, qui entretenait des intelligences avec l'ennemi, aurait déterminé les habitants de Calais à capituler; peut-être fut-il en effet un de ceux qui vinrent, la corde au cou, remettre au roi les clefs de la ville; mais il fut bien accueilli et généreusement récompensé par Edouard. Il mourut en 1371.

SAINT-PIERRE (Ch.-Irénée CASTEL DE), dit l'abbé *de Saint-Pierre*, publiciste et philanthrope, né en 1658 au château de Saint-Pierre, près de Barfleur (Normandie), mort en 1743 à 85 ans, était fils du gouverneur de Valogne et parent de Villars. Il entra dans les ordres, devint en 1702 aumônier de la duchesse d'Orléans, suivit le cardinal de Polignac au congrès d'Utrecht (1712), puis se mit à écrire sur des objets d'utilité publique. Il avait été reçu à l'Académie Française dès 1695, mais fut exclu de ce corps en 1718 pour avoir parlé de Louis XIV avec trop de liberté. Il passa toute sa vie à faire des projets de réforme, et essaya en vain de les faire adopter par les ministres : le cardinal Dubois appelait ses théories les *rêves d'un honnête homme*. Il pratiqua constamment la bienfaisance, en même temps qu'il la recommandait aux autres; c'est même à lui qu'on doit le mot de *bienfaisance*. Ses principaux ouvrages sont : le *Projet de paix perpétuelle*, Utrecht, 1713 (ce projet est celui qui l'occupa le plus constamment; il voulait former un tribunal suprême des nations); *Discours sur la polysynodie* (ou sur la pluralité des conseils qui devaient être attachés à chaque ministère), 1718; des *Mémoires sur l'Académie Française*, sur les *Duels*, sur les *Pauvres mendiants*, sur un *projet de tailles tarifées*, et même sur la réforme de l'*orthographe*; des *Annales politiq.*, un *Traité du célibat des prêtres*, condamné à Rome. J.-J. Rousseau a donné des extraits de ses écrits.

SAINT-PIERRE (Bernardin DE), célèbre écrivain, né au Havre en 1737, mort en 1814, d'une famille qui prétendait descendre d'Eustache de Saint-Pierre. Il eut une enfance fort romanesque, voulut successivement se faire marin, puis missionnaire; entra en 1757 à l'école des ponts et chaussées, obtint en 1760 un brevet d'officier-ingénieur, fit quelques campagnes, perdit son grade pour insubordination, vint à Paris où il vécut dans la gêne, donnant des leçons de mathématiques, puis passa en Hollande et de là en Russie, où il fut employé dans le génie, et où il tenta vainement de faire exécuter ses projets philanthropiques; quitta la Russie pour aller en Pologne défendre la cause de l'indépendance, inspira une vive passion à une

princesse polonaise qui l'oublia bientôt, revint en France en 1766, et fut envoyé comme ingénieur à l'Ile de France, où il séjourna trois ans. De retour à Paris en 1771, il se consacra aux lettres, vécut dans la retraite, et se lia étroitement avec J.-J. Rousseau (1772), avec lequel il avait plus d'une analogie, et qu'il tâcha d'imiter dans ses écrits. Il publia d'abord (1773) son *Voyage à l'île de France*, qui eut quelque succès; les *Etudes de la Nature*, qui parurent en 1784, lui firent prendre rang parmi nos grands écrivains; il mit le sceau à sa réputation en donnant *Paul et Virginie* (1788). Il fit paraître ensuite l'*Arcadie*, espèce de roman politique et moral qu'il n'a pas achevé, les *Vœux d'un solitaire* (1789), où il se montrait très favorable aux idées nouvelles, la *Chaumière indienne* (1791), charmant conte moral, enfin les *Harmonies de la Nature* (1796). Louis XVI l'avait nommé intendant du Jardin des Plantes (1792); il fut chargé en 1794 de faire le cours de morale à l'Ecole normale, mais il eut peu de succès dans cette chaire. Il entra en 1795 à l'Institut, et fut richement pensionné sous l'empire, surtout par Joseph Bonaparte. Bernardin de Saint-Pierre est peut-être l'écrivain qui a le mieux peint la nature; il est à regretter qu'il ait manqué de connaissances positives, et qu'il ait souvent donné ses rêveries pour les véritables lois de l'univers. Il a su aussi dans ses écrits faire aimer la vertu; cependant son caractère personnel et sa conduite étaient loin d'être irréprochables. Son style tient à la fois de celui de Fénelon et de celui de Rousseau, quoiqu'il n'ait la perfection ni de l'un ni de l'autre. On a réimprimé cent fois les *Etudes de la Nature* et surtout *Paul et Virginie*. M. Aimé Martin a donné une édition des *Œuvres complètes* de Bernardin de Saint-Pierre, 12 vol. in-8, 1818-1820, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages; il y a joint en 1826 la *Correspondance* de l'auteur, en 4 vol. in-8. M. Patin a fait un *Eloge de Bernardin*, qui a été couro. né par l'Académie de Rouen en 1816.

SAINT-PIERREVILLE, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 23 kil. N. O. de Privas; 1,892 hab.

SAINT-POELTEN (pour *Saint-Hippolyte*), ville d'Autriche, sur la Traisen, à 55 kil. O. de Vienne; 5,000 hab. Evêché. Cotonnades, imprimerie sur toiles, poterie de grès, glaces; papiers.

SAINT-POIS, ch.-l. de cant. (Manche), à 14 kil. N. O. de Mortain; 775 hab.

SAINT-POL, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), sur la Ternoise, à 34 kil. N. O. d'Arras; 3,452 hab. Eaux minérales; bains. Commerce de tabac, laine, huile. Patrie de Bacler d'Albe. Jadis titre d'un comté qui appartint aux comtes de Boulogne, puis aux comtes de Ponthieu, et qui, en 1360, fut transmis par alliance à une branche de la maison de Luxembourg, et en 1487 aux Bourbon-Vendôme. Prise en 1537 par les Franç., puis par les Impériaux; cédée à la France en 1659. — L'arr. de Saint-Pol a 6 cant. (Aubigny, Auxy-le-Château, Avesnes-le-Comte, Heuchin, Le Parc, St-Pol), 193 comm., et 80,506 hab.

SAINT-POL-DE-LÉON, *Civitas Osismiensis* de César, *Leonensis pagus* au moyen âge? ch.-l. de canton (Finisterre), à 20 kil. N. O. de Morlaix, près de l'Océan; 6,451 hab. Petit port. Beau clocher. Comm. de chanvre, lin, fil, toile; bestiaux, etc. Evêché créé au VIe s., supprimé en 1790. Ancienne baronnie.

SAINT-POL (Waleran de LUXEMBOURG-LIGNY, comte de), d'une branche cadette de l'illustre maison de Luxembourg, né en 1355, entra d'abord au service du roi de France Charles V, fut fait prisonnier par les Anglais, se fit aimer pendant sa captivité d'une sœur du roi Richard II, et l'épousa. Charles VI le nomma ambassadeur en Angleterre, puis gouverneur de Gênes (1397). Pendant la démence du roi, il prit parti pour le duc de Bourgogne, devint gouverneur de Paris (1410), puis connétable (1412). Il établit à Paris l'horrible milice dite des *Ecorcheurs*, et remporta quelques avantages sur les Armagnacs. Il se vit contraint de s'éloigner en 1413, et mourut en 1415.

SAINT-POL (Louis de LUXEMBOURG, comte de), né en 1418, s'attacha à Louis XI lorsqu'il n'était encore que dauphin, puis passa du côté du duc de Bourgogne, entra dans la *Ligue du bien public*, et fit la guerre à Louis XI, devenu roi. Ce prince, pour le ramener, le nomma connétable (1465); mais le comte de Saint-Pol, d'un caractère intrigant, entretint à la fois des intelligences avec le duc de Bourgogne et avec les Anglais. Louis XI se le fit livrer par le duc de Bourgogne, à la cour duquel il s'était réfugié, et le fit juger. Il fut condamné à mort par le parlement, et eut la tête tranchée en 1475.

SAINT-PONS-DE-TOMMIÈRES, ch.-l. d'arr (Hérault), sur le Jaur, à 126 kil. S. O. de Montpellier; 6,995 hab. Draps pour le Levant; filature. Jadis abbaye de l'ordre de St-Benoît fondée en 936; évêché depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'en 1611. — L'arr. de Saint-Pons-de-Tommières a 5 cant. (Olargues, Olonzac, Saint-Chinian, Saint-Pons, La Salvetat), 44 comm., et 48,511 hab.

SAINT-PORCHAIRE, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 16 kil. N. O. de Saintes; 1,034 hab.

SAINT-POURÇAIN, anc. ville d'Auvergne, auj. ch.-l. de cant. dans le dép. de l'Allier, sur la Sioule, à 32 kil. N. de Gannat; 4,752 hab. Vins rouges estimés. C'est la patrie de Durand, dit *de Saint-Pourçain*, et le berceau de la famille Séguier.

SAINT-PREST (J. YVES DE), directeur des archives aux affaires étrangères, et un des fondateurs de l'académie politique créée dans ce ministère en 1710; mort en 1720; a laissé : *Histoire des traités faits entre les diverses puissances de l'Europe, depuis le règne de Henri IV jusqu'à la paix de Nimègue en* 1676, Amsterdam, 1726, 2 vol. petit in-fol.

SAINT-PRIEST, village du dép. de l'Isère, à 19 kil. N. de Vienne; 1,200 hab.

SAINT-PRIEST (Franç.-Emmanuel GUIGNARD, comte de), ministre de Louis XVI, né à Grenoble en 1735, mort en 1821, servit en Allemagne (1760), et en Espagne, fut ambassadeur à Lisbonne, puis à Constantinople (1768-83), où il conçut le plan de l'expédition d'Egypte, devint ministre de l'intérieur (1789), donna au roi, les 5 et 6 octobre, le conseil de repousser la force par la force (1790), émigra, sollicita dans toutes les cours un appui pour les Bourbons, revint avec eux en 1814, et fut nommé pair en 1815. Sa *Corresp.* avec L. XVIII a paru en 1845. — Son fils, Emmanuel de Saint-Priest, qui avait émigré avec lui, prit du service en Russie, fit contre la France les campagnes de 1806 et années suivantes, entra en France avec l'armée ennemie, emporta de vive force la ville de Reims, et mourut peu après de ses blessures (1814). — Alexis de St-Pr. *V.* le *Supplém.*

SAINT-QUENTIN, *Augusta Veromanduorum* des anciens, *Quintinopolis* ou *Quintinianum* en latin mod., ch.-l. d'arr. (Aisne), à 130 k. N. de Paris, à 50 kil. N. O. de Laon, sur la rive droite de la Somme; 20,570 hab. (dont beauc. de Protestants). Tribunal de 1re inst. et de comm., collége, érigé en lycée en 1853; écoles de commerce, de dessin, etc.; chambre des arts et métiers, conseil des prud'hommes; société des sciences et belles-lettres. Hôtel-de-ville, belle église. Rues larges et bien bâties; vaste bassin qui sert de port; grande place publique carrée. Nombreuses filatures de coton, moulins, sucreries, etc. Calicot, linge de table, batiste, linon, basin, gaze, etc. Commerce de blés et de vins. Patrie de dom Luc d'Achery, Omer Talon, P. Ramus, Charlevoix, Babeuf, atour (peintre), etc. — St-Q. remplace *Augusta Veromanduorum*, ville de la Belgique 2e, et capitale des *Veromandui* (d'autres placent *Augusta* à Vermand, à l'O. de Saint-Quentin); elle ne reçut son

nom moderne qu'au IXe siècle (*Voy.* QUENTIN). Evêché jusqu'au VIe siècle, et, depuis le VIIIe, capitale du comté de Vermandois. Elle fut réunie à la couronne en 1215, et fortifiée. Prise par les Espagnols en 1557, après la défaite du connétable de Montmorency par Emmanuel-Philibert, général de Philippe II, à la célèbre bataille dite *de Saint-Quentin*; rendue à la France par le traité de Cateau-Cambrésis.— L'arr. de Saint-Quentin a 7 cantons (Saint-Quentin, Bohain, le Catelet, Mouy, Ribemont, Saint-Simon, Vermand), 127 comm et 117,280 hab.

SAINT-QUENTIN (canal de), canal qui unit l'Oise à l'Escaut, et fait communiquer Paris avec le N. de la France et la Belgique, commence à Chauny (Aisne), reçoit le canal de la Somme, traverse et longe la Somme, baigne les murs de Saint-Quentin (qui lui donne son nom), arrose Lesdins, Riqueval, et se termine à Cambray. Longueur, près de 100 kil. — La partie entre l'Oise et Saint-Quentin, connue sous le nom de *Canal de Crozat*, fut achevée en 1738; le reste fut exécuté de 1768 à 1810.

SAINT-QUIRIN, bourg du dép. de la Meurthe, à 17 kil. S. de Sarrebourg; 1,987 hab. Manufacture de glaces, pierres de taille. Eaux minérales.

SAINT-RAMBERT, ch.-l. de cant. (Ain), sur l'Albarine, à 32 kil. N. O. de Belley; 2,613 hab. Toiles dites de Saint-Rambert.

SAINT-RAMBERT-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Loire), à 12 kil. S. E. de Montbrison; 3,012 hab. Entrepôt de vins. Aux environs, forges.

SAINT-RÉAL (César VICHARD, abbé DE), historien, né en 1639 à Chambéry, mort en 1692, brilla dans le monde, suivit la duchesse de Mazarin à Londres, puis se fit prêtre, fut nommé historiographe de Savoie, et même eut quelques négociations à conduire pour le duc, soutint plusieurs controverses, notamment contre Arnauld, et fut accusé de socinianisme. Il a écrit l'*Histoire de la conjuration des Espagnols contre Venise*; cet ouvrage, qui lui fit un nom comme écrivain, n'est guère qu'un roman historique. On a encore de lui : la *Conjuration des Gracques*, une traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, de l'*Usage de l'histoire*, etc. Ses *Œuvres* complètes ont été réunies à Paris, 1757, 8 vol. in-12.

SAINT-REMI, anc. ville de Provence, auj. ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 15 kil. N. E. d'Arles; 5,700 hab. Ouvrages en marbre; filatures de soie. Restes d'un arc de triomphe de Marius et superbe mausolée. Saint-Remi est la patrie de Nostradamus et d'Expilly. — Cette ville fut bâtie sur l'emplacement de l'anc. *Glanum*; elle prit le nom de Saint-Remi, parce que Clovis en fit présent au célèbre archevêque de Reims de ce nom.

SAINT-REMI, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 28 kil. N. E. de Thiers; 4,157 hab.

SAINT-REMI-EN-BOUZEMONT, ch.-l. de cant. (Marne), à 12 kil. S. de Vitry; 747 hab.

SAINT-RENAN, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 15 kil. N. O. de Brest; 1,094 hab. Chevaux.

SAINT-RIQUIER, bourg du dép. de la Somme, à 10 kil. N. E. d'Abbeville; 1,513 h. Belle église du XVe siècle. Blé, chanvre. — Saint Riquier y fonda, en 640, une célèbre abbaye de Bénédictins, et donna son nom à la ville qui s'appelait d'abord *Centula*.

SAINT-ROMAIN-DE-COLBOSC, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 20 kil. E. du Havre; 1,652 hab.

SAINT-ROME, ch.-l. de c. (Aveyron), à 10 k. N. de Ste-Afriq., près du Tarn; 3,105 h. Patrie de Mgr Affre.

SAINT-SACREMENT (colonie du), *Colonia del Sacramento* en portugais, ville de l'Uruguay, sur le Rio-de-la-Plata, vis-à-vis de Buénos-Ayres, à 150 kil. N. O. de Montevideo, par 34° 25' lat. S., 60° 11' long. O. Port ouvert, forteresse. — Fondée par les Portugais (1678). Elle fut un continuel sujet de guerres entre le Portugal et l'Espagne, et fut cédée à l'Espagne, en 1750, avec le reste de l'Uruguay, en échange du Paraguay. Elle est libre aujourd'hui.

SAINT-SAENS, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 15 kil. S. O. de Neufchâtel; 2,403 hab. Toiles, tanneries. Anc. seign. et prieuré de Bénédictins.

SAINT-SATURNIN, ville du dép. de Vaucluse, à 9 kil. N. d'Apt; 2,822 hab.

SAINT-SAULGE, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 40 kil. N. E. de Nevers; 2,131 hab. Patrie de Ravisius Textor. Cette ville doit son nom à saint Salvius, évêque d'Albi, dont les reliques y furent déposées.

SAINT-SAUVEUR (GRASSET DE). *Voy.* GRASSET.

SAINT-SAUVEUR, b. des H.-Pyrénées, à la g. du gave de Gavarnie, et à 2 kil. S. E. de Luz-en-Baréges. Eaux thermales sulfureuses en renom.

SAINT-SAUVEUR-EN-PUISAYE, ch.-l. de canton (Yonne), à 40 kil. S. O. d'Auxerre; 1,459 hab.

SAINT-SAUVEUR-LANDELIN, ch.-l. de cant. (Manche), près de la Taute, à 10 kil. N. de Coutances; 1,980 hab. Patrie de Lebrun (consul).

SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE, ch.-l. de cant. (Manche), à 16 kil. S. O. de Valogne; 2,896 hab. Jadis abbaye de Bénédictins fondée en 1048.

SAINT-SAVIN, ch.-l. de cant. (Vienne), à 16 kil. N. de Montmorillon; 1,442 h. Bel. peintures dans l'égl.

SAINT-SAVIN, ch.-l. de cant. (Gironde), à 20 kil. E. de Blaye; 1,982 hab.

SAINT-SAVINIEN, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), sur la Charente, à 16 kil. S. O. de Saint-Jean-d'Angely; 3,550 hab. Grains, vin, eau-de-vie.

SAINT-SÉBASTIEN, *San-Sebastian*, ville d'Espagne, dans les provinces basques, ch.-l. de l'intendance de Saint-Sébastien et de la capitainerie-générale de Guipuscoa, sur un îlot du golfe de Gascogne qui communique au continent par un pont de bois, à 62 kil. N. O. de Pampelune; 10,000 hab. Port petit, assez sûr, mais d'une entrée difficile; fortifications importantes, château-fort; deux faubourgs (Sainte-Catherine et Saint-Martin). La ville a été presque entièrement rebâtie depuis le siége de 1813. Quelque industrie; commerce considérable, mais déchu depuis la révolution qui sépara l'Amérique espagnole de sa métropole. Importation de denrées coloniales, d'objets de manufacture anglaise et française; exportation de fer provenant du Guipuscoa. — Avant le IXe siècle, cette ville portait le nom d'*Izurun*. Elle souffrit beaucoup dans toutes les guerres entre l'Espagne et la France. Les Français la prirent en 1719 et 1808; ils y soutinrent, en 1813, un siége célèbre contre les Anglo-Espagnols.

SAINT-SÉBASTIEN, ch.-l. de l'île Gomera, une des Canaries, côte E., par 28° 6' lat. N., 19° 28' long. O.; 1,500 hab. — *Voy.* aussi SAN-SEBASTIAN.

SAINT-SEINE-L'ABBAYE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 27 kil. N. O. de Dijon, et très près de Chanceaux, où est la source de la Seine; 897 hab.

SAINT-SERNIN, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 28 kil. de Sainte-Affrique; 2,476 hab.

SAINT-SERVAN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à l'embouchure de la Rance, à 2 kil. S. de Saint-Malo; 9,948 hab. Deux ports (l'un militaire, l'autre marchand); biscuits de mer, corderies, brasseries, chantiers de construction. Armements pour la pêche.

SAINT-SEVER ou SAINT-SEVER-DE-RUSTAN, ch.-l. d'arr. (Landes), sur l'Adour, à 20 kil. S. de Mont-de-Marsan; 6,078 hab. Grains, vins, eau-de-vie, marbre, ete. Grandes tanneries, etc. — Saint-Sever doit son origine à une abbaye de Bénédictins, fondée à la fin du Xe siècle. Ce fut jadis le ch.-l. du pays de Chalosse et du comté de Gascogne propre, d'où le nom de *cap de Gascogne* donné souvent à Saint-Sever. Patrie de Lamarque. — L'arr. de cette ville a 8 cantons (Aire, Amou, Geaune, Hagetmau, Mugron, Tartas, qui compte pour 2, plus Saint-Sever), 114 comm., et 90,500 hab.

SAINT-SEVER, ch.-l. de cant. (Calvados), à 11 kil. O. de Vire; 1,653 hab. Auges en granit pour pressoirs.

SAINT-SEVER, faubourg de Rouen. *Voy.* ROUEN.

SAINT-SIMON, ch.-l. de cant. (Aisne), sur la Somme, à 16 kil. S. O. de Saint-Quentin ; 586 hab. Ce bourg, qui faisait jadis partie du Vermandois, en Picardie, avait titre de duché, et a donné son nom à l'ancienne maison de Saint-Simon, issue des comtes de Vermandois, qui faisaient remonter leur origine à Charlemagne. On donne pour chef à cette maison Jean de Vermandois, seigneur de Saint-Simon, né en 1144, qui vers 1215, céda ses prétentions sur le Vermandois et le Valois au roi Philippe-Auguste.

SAINT-SIMON (L. de ROUVROY, duc DE), né en 1675 d'une famille noble et ancienne, se distingua d'abord dans les armes aux batailles de Fleurus et de Nerwinde, quitta le service avec le grade de maître-de-camp, succéda à son père dans le gouvernement de Blaye et dans ses titres de duc et pair, et se voua à la diplomatie. Il entra à la cour à la fin du règne de Louis XIV, s'attacha au duc de Bourgogne, et, après la mort de ce prince, au duc d'Orléans, qui l'appela au conseil de régence, devint l'âme du parti de la cour contre les parlements, et fut envoyé en Espagne (1721) pour y négocier le mariage de Louis XV avec l'infante, et d'une fille du régent avec un prince espagnol ; il perdit beaucoup de son crédit après la mort du régent, et se retira dans ses terres, où il s'occupa de rédiger ses *Mémoires* : il mourut en 1755. Saint-Simon passait pour le seigneur le plus accompli de la cour. Ses *Mémoires* renferment les renseignements les plus intéressants et les plus détaillés sur la cour de Louis XIV, sur la régence et le règne de Louis XV ; ils sont rédigés avec une aisance et une originalité qui placent l'auteur au premier rang des écrivains de ce genre. On n'en a eu longt. que des édit. tronquées : le marq. de St-Simon, petit-fils de l'auteur, en a donné la 1re éd. authentique, Paris, 1829-31, 21 v. in-8 ; elle a été reproduite et complétée d'après les mss par M. Chéruel, 1856, 20 v. in-8.

SAINT-SIMON (Claude-Henri, comte DE), économiste et chef de secte, issu, comme le précédent, de la noble famille des comtes de Vermandois, né à Paris en 1760, servit en Amérique dans la guerre de l'indépendance (1779), fut à son retour nommé colonel à 23 ans ; quitta le service dès 1785 pour se livrer à divers projets d'utilité publique, applaudit à la révolution, dans laquelle il voyait une œuvre de régénération ; fit, de 1790 à 1797, avec le comte de Redern, des spéculations sur la vente des biens nationaux, mais se vit frustré de ses bénéfices par son associé, et abandonna les spéculations financières. Il conçut alors le projet de réorganiser les sciences et de reconstituer l'ordre social, se lia dans ce but avec les savants les plus distingués, voyagea en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, etc., publia divers ouvrages qui furent peu remarqués lors de leur apparition, et fit mille expériences bizarres et coûteuses. Il ne tarda pas à se ruiner, et tomba dans une telle misère qu'il prit le parti de se suicider (1823) ; mais le coup qu'il se porta ne fut pas mortel, et il en fut quitte pour la perte d'un œil. Renonçant alors à ses sinistres projets, il reprit ses travaux, et réussit à s'attacher quelques disciples qui le comprirent (Augustin Thierry, Auguste Comte, Olinde Rodrigue, Bazard, Enfantin, etc.). Il mourut entre leurs bras en 1825. Saint-Simon est le fondateur de l'école que l'on a nommée *industrialiste* ; il voulait améliorer, au moyen de la science et de l'industrie, le sort de l'humanité et surtout des classes pauvres : il considérait les savants, les industriels, les artistes, les producteurs de toute espèce comme formant la seule aristocratie légitime, leur confiait la direction de la société nouvelle, proscrivait les oisifs, prêchait l'association et l'organisation des travailleurs, et voulait que tous les efforts fussent dirigés d'après une doctrine générale et vers un but commun ; il constituait sur de nouvelles bases la propriété, la religion, et même la famille. Ses disciples, connus sous le nom de *Saints-Simoniens*, formèrent une secte qui, après avoir développé avec un succès momentané les spécieuses doctrines du maître sur l'économie sociale, perdit tout crédit lorsque, passant de la théorie à la pratique, elle voulut établir une hiérarchie nouvelle, proclama l'égalité absolue de l'homme et de la femme, prétendit modifier le mariage, abolir l'hérédité, régénérer la famille en substituant à la filiation naturelle une filiation toute conventionnelle, et même instituer un culte nouv. Couverts de ridicule, les St-Simoniens furent en outre accusés devant les tribun. d'attentat à la morale publique, et virent dissoudre leur association par une sentence judiciaire (1833). Les principaux écrits de Saint-Simon sont : l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle* (1808) ; une *Nouvelle encyclopédie* (1810), dont il ne parut qu'une livraison ; *De la réorganisation de la société européenne* (1814), avec Augustin Thierry ; l'*Industrie* (1817) ; l'*Organisateur*, journal social (1820) ; le *Système industriel* (1821) ; le *Catéchisme des Industriels* (1824) ; *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (1825) ; le *Nouveau christianisme* (1825). M. Olinde Rodrigue avait commencé, en 1832, une édition complète de ses œuvres qui n'a pas été achevée.

SAINT-SIMONISME. *Voy.* SAINT-SIMON (Henri DE).

SAINT-SORLIN, bourg du dép. du Rhône, à 22 kil. S. O. de Lyon ; 1,600 hab. Jadis ch.-l. d'un marquisat qui appartint à la maison de Savoie-Nemours.

SAINT-SORLIN (DESMARETS DE). *Voy.* DESMARETS.

SAINT-SULPICE-LES-CHAMPS, ch.-l. de cant. (Creuse), à 13 kil. N. O. d'Aubusson ; 1,200 hab.

SAINT-SULPICE-LES-FEUILLES, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 36 kil. N. E. de Bellac ; 1,844 hab.

SAINT-SYMPHORIEN, ch.-l. de cant. (Gironde), à 21 kil. O. de Bazas ; 1,725 hab.

SAINT-SYMPHORIEN-DE-LAY, ch.-l. de cant. (Loire), à 10 kil. S. E. de Roanne ; 4,045 hab. Toiles de coton, mousselines, broderies.

SAINT-SYMPHORIEN-D'OZON, ch.-l. de cant. (Isère), à 36 kil. N. de Vienne ; 1,692 hab. Couvertures de laine, blanchisseries de toile, chamoiseries.

SAINT-SYMPHORIEN-LE-CHATEAU OU SUR-COIZE, ch.-l. de cant. (Rhône), à 26 kil. S. O. de Lyon ; 1,790 hab. Château. Mousseline ; carrière de pierre.

SAINT-THEGONEC, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 12 kil. S. O. de Morlaix ; 3,836 hab.

SAINT-THOMAS, île du golfe de Guinée, à 200 kil. N. O. du cap Lopez, par 0° 25' lat. N., 4° 24' long. E. : 20,000 hab. Ch.-l., Saint-Thomas (résidence d'un évêque). Pic Ste-Anne (2,400 m.). Climat chaud et malsain, mais sol fertile ; menu bétail. — Cette île est aux Portugais ; elle fut découverte en 1471 par Vasconcellos le jour de la Saint-Thomas : d'où le nom qu'il lui donna.

SAINT-THOMAS, une des îles Vierges (Antilles) ; 6,000 hab. Hautes montagnes, sucre, coton et rhum. Commerce actif. Cette île est au Danemark.

SAINT-THOMAS, dans l'Inde. *Voy.* SAN-THOMÉ.

SAINT-TRIVIER DES COURTES, ch.-l. de canton (Ain), à 30 kil. N. O. de Bourg ; 1,477 hab.

SAINT-TRIVIER-EN-DOMBES OU SUR-MOGNAN, ch.-l. de canton (Ain), à 20 kil. N. E. de Trévoux, au milieu de marais ; 1,536 hab.

SAINT-TROND, *Fanum S.-Trudonis* en latin moderne, *S.-Truyen* en allemand, ville de Belgique (Limbourg), à 28 kil. N. O. de Liége ; 8,490 hab. Ancienne abbaye (fondée en 657 par saint Trudon). Armes à feu, dentelles, tanneries, commerce de grains. — Entourée de murs en 1058 ; elle fut acquise par les évêques de Liége en 1227 ; prise par Charles-le-Téméraire en 1467, et par les Français en 1794. Saint-Trond fut le siége de l'assemblée qui déclara l'indépendance des Pays-Bas (1566).

SAINT-TROPEZ, *Heraclea Caccabaria* des an-

ciens, *Fanum S.-Torpetis* en latin moderne, ch.-l. de canton (Var), sur le golfe de Grimaud, à 50 kil. S. E. de Draguignan; 3,637 hab. Citadelle, petit port, beau chantier de construction; bouchons de liége. Commerce (vins de première qualité, huile, bois, miel, liége, etc.). Pêche de poisson et de corail. Grand et petit cabotage. Patrie du général Allard.

SAINT-UBES, v. et port de Portugal. *V.* SETUBAL.

SAINT-VAAST, port de mer du dép. de la Manche, à 19 kil. N. E. de Valognes; 3,575 hab. Huîtres, pêche du maquereau, de la morue verte, etc.

SAINT-VALERY-EN-CAUX, port de mer du dép. de la Seine-Inf., à 30 kil. d'Yvetot; 5,800 hab. Tribunal de comm. Armements pour la pêche de la morue. C'est, à ce qu'on croit, de ce port (ou plutôt, selon Aug. Thierry, de Saint-Valery-sur-Somme) que Guillaume-le-Conquérant fit voile pour l'Angleterre.

SAINT-VALERY-SUR-SOMME, port de mer et ch.-l. de canton du dép. de la Somme, à 20 kil. N. O. d'Abbeville; 3,285 hab. Tribunal de commerce, consulats de Suède, de Prusse, de Danemark et d'Angleterre, sous-commissariat de marine, école de navigation, chantiers, entrepôts, pêche; grand comm. Tour d'Harold, où ce prince fut enf. au XIe s.

SAINT-VALLIER, ch.-l. de canton (Drôme), sur le Rhône, à 32 kil. N. de Valence; 2,455 hab. Beau château gothique. Savon rose, préparation de cochenille, produits chimiques, beauc. de vers à soie.

SAINT-VALLIER, ch.-l. de canton (Var), à 10 kil. de Grasse; 680 hab.

SAINT-VANDRILLE, *Fanum sancti Vandrigesilli*, fameuse abbaye de Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, connue d'abord sous le nom de *Fontenelle*, était en Normandie (auj. dans le dép. de la Seine-Inférieure), à 4 k. S. de Caudebec, et près de la Seine. — Elle fut fondée en 648 par saint Vandrille, détruite par les Normands vers 850, rétablie par le duc de Normandie en 1035, reconstruite en partie par les Bénédictins au XVIIe siècle. C'était un des plus beaux édifices religieux de France; il n'en reste que des ruines. — Autour de l'abbaye s'est formé un village qui compte 600 hab.

SAINT-VANNES (Congrégation de), réforme de l'ordre de Saint-Benoît, établie en 1600 par Dom Didier de Lacour, à l'abbaye de Saint-Vannes de Verdun. *Voy.* LACOUR et BÉNÉDICTINS.

SAINT-VARENT, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 30 kil. E. de Bressuire; 1,796 hab. Vins.

SAINT-VAULRY, ch.-l. de canton (Creuse), à 10 kil. N. O. de Guéret; 2,504 hab.

SAINT-VEIT, nom de plusieurs villes et bourgs des États autrichiens; le principal est dans le gouvernement de Laybach, à 18 kil. N. de Klagenfurt; 1,140 hab. Acier, blanc de plomb, sucre de Saturne; martinet à cuivre, dépôt des produits des forges de Hüttenberg. Ville jadis grande et ch.-l. de la Carinthie. Ruines nombreuses. On croit que Saint-Veit est l'anc. *Candollica* ou *Candalica* en Norique.

SAINT-VENANT, ville du dép. du Pas-de-Calais, sur la Lys, à 12 kil. N. O. de Béthune; 1,000 hab. Moulins à huile, etc. Prise par les Espagnols en 1659, et par les Autrichiens en 1710, mais toujours restituée à la France. Fortifiée en 1856.

SAINT-VINCENT, bourg des États sardes (Ivrée), à 10 kil. N. O. de Verres. Eaux minérales. Près de là, passage du Mont-Jouet (*Mons Jovis* des anciens).

SAINT-VINCENT (île), une des Antilles anglaises, par 65° 30' long. O., 13° 17' lat. N., à 40 kil. S. E. de Ste-Lucie: 100 kil. de tour; 30,000 hab.; ch.-l., Kingston. Sol très fertile (sucre, yam, café, etc.), mais 12 à 13,000 hect. seulement sont en culture; le reste est couvert de belles forêts (camphre, gommes, arbre à suif, etc.). — Habitée par des Caraïbes jusqu'au milieu du XVIIe siècle: des nègres, après le naufrage d'un bâtiment négrier, s'y établirent et refoulèrent les indigènes dans le N. O. de l'île; ceux-ci implorèrent le secours de la France; mais Caraïbes et Français furent battus par les nègres (1719); les Anglais tentèrent ensuite de prendre et St-Vincent et Sainte-Lucie, mais en vain; en 1763, la France céda à l'Angleterre ses prétentions sur St-Vincent; elle la reprit en 1779, la rendit en 1783. L'Angleterre, en prenant possession de l'île, a laissé leurs propriétés aux nègres, qui avaient pris le nom de Caraïbes noirs.

SAINT-VINCENT (cap), *San-Vicente*, *Sacrum prom.* des anciens, cap formant la pointe S. O. du Portugal et de l'Europe entière, dans la province de l'Algarve. Tourville y battit en 1693 la flotte anglo-hollandaise; l'amiral anglais Jervis y remporta en 1797 sur les Espagnols une vict. qui lui valut le titre de lord Saint-Vincent. (*Voy. ci-après.*)

SAINT-VINCENT-D'ARDENTES, ch.-l. de cant. (Indre), sur l'Indre, à 13 kil. S. E. de Châteauroux; 1,085 h.

SAINT-VINCENT-DE-TYROSSE, ch.-l. de canton (Landes), à 24 kil. S. O. de Dax; 873 hab.

SAINT-VINCENT (Grégoire DE), géomètre célèbre, né en 1584 à Bruges, mort en 1667, entra chez les Jésuites en Italie, étudia à Rome sous Clavius qu'il remplaça dans sa chaire de mathématiques, fut appelé par Ferdinand II à Prague, fut blessé pendant le siége de cette ville par les Suédois, puis alla en Espagne, donna des leçons de mathématiques à don Juan d'Autriche, et mourut à Gand bibliothécaire de la ville. On a de lui: *Theses de Cometis*, 1619, in-4; *Theoremata mathematica scientiæ staticæ*, etc., Louvain, 1624, in-4, fig.; *Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni*, Anvers, 1647, in-fol.; *Opus geometricum ad mesolabum rationum, proportionalitatumque novas proprietates*, Gand, 1668, in-4. On lui doit plusieurs découvertes importantes en géométrie.

SAINT-VINCENT (J. JERVIS, lord), amiral anglais, en 1734, mort en 1823, se distingua au com d'Ouessant (1778), devint en 1787 amiral, entra parlement en 1790 et figura dans l'opposit s'empara en 1793 de la Martinique, remporta 1797 sur les Espagnols une grande victoire au Saint-Vincent (en mémoire de quoi il reçut le t de lord Saint-Vincent), et fut nommé premier de l'amirauté. Il résigna ses fonctions en 1805.

SAINT-VINNEMER, ch.-l. de cant. (Yonne), sur l'Armançon et le canal de Bourgogne, à S. E. de Tonnerre; 680 hab.

SAINT-VIVIEN, ch.-l. de cant. (Gironde), à N. O. de Lesparre; 967 hab. Aux environs, salants (qui donnent par an 23,000 quintaux de

SAINT-YBARS, ville du dép. de l'Ariége, à O. de Saverdun; 2,474 hab. Aux environs,

SAINT-YON, village du dép. de Seine-et-O près d'Arpajon; 300 h. — Maison de Rouen (faub. Sever), où Lasalle établit en 1705 le ch.-l. des F qu'il avait institués à Reims en 1680: d'où le de *Frères Saint-Yon* souvent donné à ces relig

SAINT-YRIEIX-LA-PERCHE, ch.-l. d'ar (Haute-Vienne), à 41 kil. S. de Limoges; 6,9 Tribunal de 1re instance, conservation des h thèques, contributions indirectes. Église goth Porcelaines, toiles et étoffes de laine, tanneri usines a fer. Antimoine. — Fondée par S. Yr ce nom). — 4 cant. (Chalus, Nexon, St-Germ Belles-Filles, Saint-Yrieix), 26 comm. et 42,

SAINT-YVES, ville d'Angleterre (Hunting sur l'Ouse, à 7 kil. E. d'Huntingdon; 3,000 Brûlée il y a quelques années, mais rebâtie.

SAINT-YVES, ville d'Angleterre (Cornouaill 100 kil. O. de Launceston, sur la belle baie de S Yves; 4,800 hab. Port ensablé, réparé en

SAINTE-AFFRIQUE, ch.-l. d'arr. (Aveyron la Sorgue, à 44 kil. S. E. de Rhodez; 6,420 Tribunal de 1re instance et de commerce. communs, molletons, etc. Commerce de from Elle joua un rôle dans les guerres de la Ré

sous Louis XIII, et fut assiégée en 1628, etc. Longtemps déchue, elle s'est relevée depuis 1802. — L'arr. de Sainte-Affrique a 6 cant. (Sainte-Affrique, Belmont, Pont-de-Camarès, Cornus, Saint-Rome-de-Tarn, Saint-Sernin), 87 comm. et 58,678 hab.

SAINTE-AGNÈS, une des îles Sorlingues (Angleterre); 200 hab. Beau phare. Puits de Saint-Warna, où jadis avaient lieu beaucoup de pratiques superstitieuses. — Port du comté de Cornouailles; 6,000 hab. Mines d'étain.

SAINTE-ALLIANCE. *Voy.* ALLIANCE.

SAINTE-ANNE, petite ville de l'île anglaise d'Antigny; — bourg de la Martinique, dans la partie la plus méridionale: plusieurs sucreries; — bourg de la Guadeloupe, au S. du Moule; — montagne de France (Orne), près d'Alençon; chapelle où les malades vont en pèlerinage. — *V.* AURAY.

SAINTE-AULAIRE. *Voy.* SAINT-AULAIRE.

SAINTE-AULAYE. *Voy.* SAINT-AULAYE.

SAINTE-BARBE, île du Grand-Océan, à l'O. de Bornéo, sous la ligne, par 105° 16' long. E.

SAINTE-BARBE, collége célèbre fondé à Paris sur la montagne Sainte-Geneviève (rue de Reims), en 1430, par Jean Hubert, était dirigé par une communauté religieuse. Ce collége, fermé à la Révolution, fut rouvert, en 1798, par M. Victor de Lanneau, sous l'administration duquel il devint plus florissant que jamais. — Le nom de *Collége Sainte-Barbe* a été aussi porté, sous la Restauration, par l'établissement nommé auj. *Collége Rollin*, parce que cet établissement était alors dirigé par d'anciens élèves de la communauté de Sainte-Barbe. Il a reçu son nouveau nom depuis 1830.

SAINTE-BAUME (la), du provençal *baoumo*, caverne, montagne du dép. du Var, à 28 kil. S. O. de Brignoles; 1,728 mètres de haut. Au sommet est une grotte profonde, où, suivant la tradition, sainte Madeleine passa ses 30 dernières années.

SAINTE-BEUVE (J. de), professeur de théologie à la Sorbonne, né en 1613 à Paris, m. en 1677, fut privé de sa chaire comme janséniste, mais s'amenda. Il jouissait comme casuiste d'une grande autorité. Ses *Décisions* ont paru de 1689 à 1704, 3 vol. in-8.

SAINTE-CATHERINE, île du Brésil, par 51° long. O., 27° 32' lat. N. Climat délicieux. Sol varié, fertile. — Elle a donné son nom à la prov. de Sainte-Catherine, située entre celles de Saint-Paul, Rio-Grande-do-Sul et l'Océan: 400 kil. sur 150. Ch.-l., Nossa-Senhora-do-Desterro.

SAINTE-COLOMBE, ch.-l. de cant. (Rhône), sur le Rhône, vis-à-vis de Vienne, et à 27 kil. de Lyon; 1,000 hab.

SAINTE-CROIX, une des Antilles danoises, par 66° 55' long. O., 17° 45 lat. N.: 40 kil. sur 16; 33,000 hab. Ch.-l., Christianstad. Climat sain; sol fertile; ce qui a fait surnommer cette île le jardin des Antilles. Coton, sucre; un peu de café et d'indigo; rhum. — Découverte par Colomb, lors de son second voyage; elle appartint d'abord aux Anglais et aux Hollandais conjointement, puis aux Anglais seuls, aux Espagnols, à la France, à l'ordre de Malte, à la Compagnie française des Indes occid., et, depuis 1733, au Danemark. L'Angleterre la posséda de 1804 à 1814.

SAINTE-CROIX, ville et port de l'île de Ténériffe, sur la côte E., par 18° 33' long. O., 28° 28' lat. N.; 9,000 hab. Résidence du gouv.-général des Canaries (pour l'Espagne). Belle ville; 2 châteaux-forts, plusieurs batteries, quelques monuments. Grand commerce de vin des Canaries.

SAINTE-CROIX-EN-PLAINE, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 9 k. S. de Colmar; 1,680 hab.

SAINTE-CROIX-AUX-MINES, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 37 k. N. de Colmar, et près de Sainte-Marie-aux-Mines; 3,505 hab.

SAINTE-CROIX-DE-VOLVESTRE, ch.-l. de canton (Ariége), à 14 kil. N. de Saint-Girons; 1,909 hab.

SAINTE-CROIX, ville du Maroc. *Voy.* AGADIR.

SAINTE-CROIX, villes d'Espagne, de Portugal, etc. *Voy.* SANTA-CRUZ.

SAINTE-CROIX (Guilhem de CLERMONT-LODÈVE, baron de), savant français, né en 1746 à Mormoiron près de Carpentras, d'une famille illustre, fut d'abord destiné aux armes, et servit quelque temps comme capitaine au corps des grenadiers de France; mais il quitta de bonne heure la carrière militaire, afin de se livrer à son goût pour l'étude, et se retira dans son pays natal. Il remporta plusieurs prix à l'Académie des Inscriptions, devint associé libre de cette compagnie (1777), se fixa à Paris après la Révolution, et devint membre de l'Institut (1802). On lui doit: *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, Paris, 1775 (mémoire couronné en 1772); 2e édition, 1804, 1 v. in-4; l'*Ezour-Vedam*, ancien commentaire du Vedam, contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens, Yverdun, 1778, 2 vol. in-12; *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples*, 1779, 1 vol. in-8; *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples* ou *Recherches sur les mystères du paganisme*, 1784 et 1817; *Des anciens gouvernements fédératifs et de la législation de Crète*, Paris, 1798, 1 vol. in-8; des *Dissertations* et *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Inscriptions. Il mourut en 1809.

SAINTE-CROIX (André-Prosp. DE). *V.* SANTA-CROCE.

SAINTE-CROIX (Alvarez de BASSANO, et Alvar de MARZENADO). *Voy.* SANTA-CRUZ.

SAINTE-ENIMIE, ch.-l. de canton (Lozère), à 12 kil. N. O. de Florac, sur le Tarn; 1,182 hab.

SAINTE-EUPHEMIE, *Lametia*, ville du roy. de Naples (Calabre-Ultérieure), dans l'ancien pays des Brutiens, sur un golfe qui prend aussi de là le nom de *Sainte-Euphémie* (*Sinus Hipponiates*, *Lameticus* ou *Terinæus*). — On connaît aussi sous ce nom un bourg voisin d'Athènes (l'ancien bourg de *Colones*).

SAINTE-FOIX (POULLAIN DE). *Voy.* SAINT-FOIX.

SAINTE-FOY, bourg du dép. du Rhône, à 4 kil. de Lyon, sur la rive droite du Rhône; 2,312 hab. Vins estimés. Aux environs, grotte de Fontanière.

SAINTE-FOY-LA-GRANDE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 40 kil. E. de Libourne; 2,739 hab. Commerce de vins blancs, et d'eau-de-vie. Ecole Réformée.

SAINTE-GENEVIÈVE, ch.-l. de canton (Aveyron), à 46 kil. d'Espalion; 1,851 hab.

SAINTE-GENEVIÈVE, ville des États-Unis (Missouri), sur le Mississipi, à 80 kil. S. E. d Saint-Louis; 1,500 hab. Mines de plomb dans le voisinage.

SAINTE-HÉLÈNE, *St-Helena* des Anglais, île d'Afrique, dans l'Océan Atlantique, par 6° 9' long. O., 15° 55' lat. S., à 1,550 kil. de la côte d'Afrique et 3,300 de celle du Brésil; 17 kil. de long sur 10 de large; 45 kil. de tour; population, 5,000 hab. (dont 2,000 de garnison et d'employés). Une seule ville, James-town. Pas de port. Rochers escarpés et inabordables, sauf en un seul point, qui est extraordinairement fortifié: montagnes, dont la plus haute est le pic de Diane (855 mètres); vallons, sites pittoresques et agréables, peu de plaines (la principale est celle de Longwood, dans la partie orientale, où se trouvait la demeure de Napoléon). Climat tempéré. Peu de fertilité, le sol n'est presque qu'une roche nue. — Découverte par les Portugais en 1502, aux Hollandais de 1610 à 1650, aux Anglais depuis ce temps. Napoléon y fut retenu prisonnier par le gouvernement anglais depuis le mois de novembre 1815 jusqu'à sa mort (1821); ses restes ont été rendus à la France après vingt ans, et déposés à l'Hôtel des Invalides le 15 décembre 1840.

SAINTE-HERMANDAD. *Voy.* HERMANDAD.

SAINTE-HERMINE, ch.-l. de canton (Vendée), à 22 kil. N. O. de Fontenay; 1,897 hab.

SAINTE-LIGUE. Outre la coalition formée en 1511 entre le pape Jules II, Ferdinand-le-Catholique et la république de Venise, contre Louis XII (*Voy.* LIGUE-SAINTE), on connait encore sous ce nom la *Sainte-Ligue de Cognac*, formée le 22 mai, 1526, entre François I, le pape et Venise, contre Charles-Quint, pour rompre le traité de Madrid; — la *Sainte-Ligue d'Avila*, formée en 1520 contre Charles-Quint entre les communes de Castille (Padilla en fut le chef); les actes de la Ligue eurent tous lieu au nom de la reine Jeanne-la-Folle: cette ligue, toute nationale d'abord, finit par devenir hostile aux nobles; elle fut anéantie par la défaite de Padilla à Villalar (1522), et par la prise de Tolède (1522); — enfin la *Ligue* contre Henri III. *V.* LIGUE.

SAINTE-LIVRADE, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 10 kil. O. de Villeneuve d'Agen; 3,087 hab. Prunes confites.

SAINTE-LUCIE, une des Antilles anglaises, au N. de celle de Saint-Vincent, par 63° 22' long. O., 14° 7' lat. N. (pointe N.): 45 kil. sur 16; 25,000 hab. Ch.-l., Port-Castries ou le Carénage. Montagnes et belles vallées; au S. volcan éteint, dit la *Soufrière*. Divisée en deux parties, la Basse-Terre et la Cabesterre. Elle appartint tour à tour à la France et à l'Angleterre, à qui les traités de 1814 l'ont laissée. — Une des îles du Cap-Vert, par 27° long. O., 16° 45' lat. N. Déserte.

SAINTE-MARGUERITE (île), la plus grande des îles de Lerins. *Voy.* LERINS.

SAINTE-MARIE (île), île de la mer des Indes, sur la côte E. de Madagascar, dont elle n'est séparée que par un canal de 5 à 8 kil.; 5,000 hab.; ch.-l. St-Louis. Occupée par la France dès 1750. C'est auj. notre seul établissem. sur la côte E de Madagascar; il dépend du gouverneur de l'île Bourbon.

SAINTE-MARIE-AUX-MINES, ch.-l. de canton (Ht-Rhin), dans une belle vallée, sur la Liepvrette, à 35 kil. N. O. de Colmar; 11,542 h. Mines de plomb et de cuivre (une seule est exploitée). Nombreuses teintureries en rouge, fabriques de toiles peintes renommées, qui occupent 20,000 ouvriers. Commerce de kirschenwasser et autres articles. — Cette ville est toute récente; elle doit surtout son rapide développement à Reber (1731-1816), de Mulhouse, qui y importa le tissage de coton en 1758, et mérita d'être surnommé l'*Oberkampf des Vosges*.

SAINTE-MARIE-D'OLORON, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), près d'Oloron; 3,442 hab.

SAINTE-MARIE-OTTERY, ville d'Angleterre (Devon), à 4 kil. S. E. d'Exeter; 3,000 hab. Serges, flanelles.

SAINTE-MARIE (Honoré DE). *Voy.* HONORÉ.

SAINTE-MARTHE, en Colombie. *V.* SANTA-MARTA.

SAINTE-MARTHE, famille du Poitou qui a fourni à la France un grand nombre d'hommes distingués dans les lettres et dans les emplois publics aux XVIe et XVIIe siècles.

SAINTE-MARTHE (Scévole DE), dont le véritable nom était *Gaucher*, qu'il échangea contre celui de Scévole, *Scævola*, qui en est la traduction latine, né en 1536 à Loudun, mort en 1623, fut contrôleur-général des finances en Poitou (1571), puis président des trésoriers de France. Il se montra fort attaché à Henri III et Henri IV, résista aux Ligueurs, assista aux Etats de Blois, à l'Ass. des Notables de 1597. Maire de Loudun, il y fut surn. *le Père de la patrie*. On a de lui *Gallorum doctrinâ illustrium elogia* (1598, in-8), quelques poésies françaises et des poésies latines estimées, parmi lesquelles on remarque *Pædotrophia*, poëme sur la manière d'élever les enfants.

SAINTE-MARTHE (Scévole II et Louis DE), frères jumeaux, fils du précédent, nés à Loudun, en 1571, morts, le premier en 1650, le deuxième en 1656. Ils s'appliquèrent tous deux à l'histoire par les conseils du président de Thou, furent créés en 1620 conseillers et historiographes du roi, et rédigèrent l'*Histoire généalogique de la maison de France*, Paris, 1619 et 1647, 2 vol. in-fol., et le *Gallia christiana* (1656), 4 vol. in-fol. Scév. s'associa dans ce dernier travail ses trois fils: Pierre-Scévole, Nicolas-Charles, et Abel-Louis de Sainte-Marthe.

SAINTE-MARTHE (Abel-Louis), fils de Scévole II (1621-97), entra chez les Oratoriens, devint général de l'ordre, fut censuré par l'archevêque de Paris Harlay et disgracié sous Louis XIV comme suspect de jansénisme, et fut forcé de se démettre. Il recueillit de riches matériaux pour le *Gallia christiana*, et pour un recueil plus vaste encore, l'*Orbis christianus*.

SAINTE-MARTHE (Denis DE), né en 1650, m. en 1725. Il entra chez les Bénédictins de la congrégation de St-Maur, et fut élu général en 1720. Il refondit, avec le secours de ses confrères, le *Gallia christiana*, auquel ses ancêtres avaient attaché leur nom, et publia sous le même titre un ouvrage entièrement neuf (avec les coutinuations, il forme 14 vol. in-fol., 1715-1856). On lui doit aussi une *Vie de Cassiodore* (1694) et une *Histoire de Grégoire-le-Grand* (1697).

SAINTE-MAURE, ville de France, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 30 kil. de Chinon; 2,534 hab. Cette ville a donné son nom à une ancienne maison de Touraine qui a fourni plusieurs branches, dont les principales sont celles des marquis de Nesle et comtes de Joigny, et celle des seigneurs, puis ducs de Montausier.

SAINTE-MAURE, l'anc. *Leucade*, une des îles Ioniennes, sur la côte du sandjakat de Janina, au N. des îles de Céphalénie et de Théaki; 80 kil. de tour; 17,500 hab. Ch.-l., Amaxichi. Climat très chaud, sol peu fertile et sujet aux tremblements de terre *Voy.* IONIENNES (îles).

SAINTE-MENEHOULD, ch.-l. d'arr. (Marne), à 40 kil. N. E. de Châlons, sur l'Aisne, entre deux rochers, près de l'Argonne; 3,962 hab. Aux environs, faïenceries, verreries. — Souvent assiégée, notamment en 1039, 1089, 1590, 1616, 1652 et 1653 (cette fois par Louis XIV). Concini y traita en 1614 avec les grands révoltés. — L'arr. a 3 cant. (Dommartin, Sainte-Menehould, Ville-sur-Tourbe), 82 communes, et 35,812 hab.

SAINTE-MÈRE-EGLISE, ch.-l. de cant. (Manche), à 17 kil. S. E. de Valognes; 1,670 hab.

SAINTE-PALAYE (J.-B. de LA CURNE DE), savant français, né à Auxerre en 1697, mort en 1781, membre de l'Académie des Inscriptions (1724) et de l'Académie Française (1758), travailla surtout sur nos vieux romanciers, et recueillit 4,000 notices de manuscrits français. Il a laissé: *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, Paris, 1759-81, 3 vol. in-12 (2e édition, 1826, 2 vol. in-8), beaucoup de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, plus de 100 vol. in-fol. de manuscrits, dont 40 furent achetés par le roi: on y trouve un *Dictionnaire des antiquités françaises*.

SAINTE-REINE, ville de France. *Voy.* ALISE.

SAINTE-SEVÈRE, ch.-l. de cant. (Indre), près de l'Indre, à 12 kil. S. E. de la Châtre; 961 hab.

SAINTE-SUZANNE, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 37 kil. E. de Laval; 1,722 hab. Ruines de vieux remparts (dont une partie fut, à ce qu'on croit, vitrifiée par la foudre). Plusieurs papeteries.

SAINTE-UNION. *Voy.* LIGUE.

SAINTES, *Mediolanum* ou *Santones*, ch.-l. d'arr. (Charente-Infér.), sur la gauche de la Charente, à 72 k. S. E. de la Rochelle; 9,559 h. Siége de la cour d'assises, tribunal de commerce et de 1re instance, bourse; église calviniste, collége communal, bibliothèque, pépinière départementale, dépôt d'étalons. Restes d'antiquités (naumachie, aqueduc, etc.). Aux env., bons vins. — L'anc. *Santones* fut détruite en 850 par les Normands. S. Louis battit les Angl. à Saintes en 1242. Cette v. souffrit beauc. des guerres de religion; il s'y tint plus. synodes. Jadis cap. de la Saintonge.

et évêché (transféré depuis à la Rochelle). Saintes fut de 1790 à 1810 le ch.-l. de la Charente-Inférieure. On y fait naître Bernard de Palissy. — 8 cant. (Buries, Coze, Gemozac, Pons, Saint-Porchaire, Saujon, plus Saintes, qui compte pour 2), 109 comm., et 104,871 h.

SAINTES (les), groupe de l'archipel des Antilles, par 64° 1' long. O., 15° 54' lat. N., à 12 kil. de la côte S. de la Guadeloupe; deux îlots principaux, dits l'un *Terre d'en haut* ou *du Vent*, l'autre *Terre d'en Bas* ou *de dessous le Vent*; 1,160 hab. Bons mouillages, sol aride ou peu fertile (café renommé, un peu de maïs, etc.). — Découvertes par Colomb, qui les nomma *los Santos* (1493): occupées par les Français (1648), et pourvues par eux de fortifications formidables, qui les firent nommer le *Gibraltar des Indes Occidentales*. Occupées par les Anglais de 1794 à 1809, elles furent rendues à la France en 1814; mais les fortifications étaient détruites.

SAINTES (Claude DE). *Voy.* SAINCTES (Claude DE).

SAINTES-MARIES (LES) ou NOTRE-DAME-DE-LA-MER, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 27 kil. S. O. d'Arles; 837 hab.

SAINTONGE, *Santones*, anc. province de France, partie du grand-gouvernement de Saintonge-et-Angoumois, entre l'Océan et l'Aunis, l'Angoumois, la Guyenne, le Poitou: 100 kil. sur 48. Elle se divisait en Haute et Basse-Saintonge: la 1re au S., la 2e au N. Chefs-lieux, Saintes, pour la Haute-Saintonge, et pour la Saintonge tout entière; Saint-Jean-d'Angély pour la Basse. Dans la Haute-Saintonge se distinguait le Brouageais (ch.-l., Brouage), où se fait le meilleur sel du royaume. — Ce pays, occupé primitivement par les *Santones*, fut d'abord compris dans la Gaule Celtique, puis dans la 2e Aquitaine. Les Francs l'occupèrent sous Clovis; il fit ensuite partie du duché de Guyenne, et passa aux Anglais par le mariage d'Eléonore de Guyenne avec Henri II. Charles V la réunit à la France en 1375.

SAINTONGE-ET-ANGOUMOIS (grand-gouv. de), avec le *pays d'Aunis*, anc. division de la France, borné à l'O. par l'Océan et à l'E. par le Berry, au N. par le Poitou et au S. par la Guyenne. Ch.-l. général, Saintes. Division, 3 parties: Saintonge, Angoumois, Aunis. Quelquefois on annexait l'Aunis au Poitou.

SAINTRAILLES. *Voy.* XAINTRAILLES.

SAIS, auj. *Sa*, ville de l'Egypte ancienne, dans le grand Delta au N., près du lac de Butus, avait un temple de Neith-Isis, dans lequel on lisait cette inscription: « Je suis ce qui a été, ce qui est, ce qui sera; et nul n'a encore soulevé le voile qui me couvre. »

SAISSAC, ch.-l. de cant. (Aude), à 25 kil. N. O. de Carcassonne; 1,831 hab. Drap, forges.

SAITIQUE (branche), canal du Nil qui allait de la branche Agathodæmon au lac de Butus.

SAKARIA, *Sangarius*, riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), naît dans le sandjakat d'Angora, traverse celui de Sultan-Euni, sépare ceux de Boli et de Kodjah-ili, et tombe dans la mer Noire, par 28° 18' long. E., 41° 9' lat. N., après un cours de 450 kil.

SAKATOU, ville de Nigritie, dans le roy. de Haoussa, par 13° 6' lat. N., 3° 52' long. E., à 225 kil. O. de Cachena, près d'un affluent du Djoliba; 80,000 hab. environ. Résidence du souverain des Fellatahs. Ville assez régulière, avec murailles; deux grandes mosquées, marché spacieux; le palais du sultan forme comme une petite ville. Grand commerce avec l'intérieur. — Sakatou fut bâtie en 1805 par le cheik fellatah Othman Danfodio, après la conquête du Gouber, du Kano, du Haoussa, du Zobbi, et d'une partie du Niffé, pour être la capitale de son nouvel empire: son nom signifie *halte*. L'Anglais Clapperton visita cette ville en 1823 et 1826, et y mourut en 1827.

SAKKARAH, ville de la Basse-Egypte (Djizeh), à 13 kil. S. de Djizeh, près de l'emplacement de l'anc. Memphis. On voit aux environs des caveaux où sont des momies et 11 pyramides, dont la plus ancienne (antérieure à celles de Djizeh) aurait, dit-on, 7,000 ans, et un fameux sphinx, dont la tête est celle du roi Thoutmosis XVIII.

SAKMARA, riv. de la Russie d'Asie (Orenbourg), coule près de 800 kil. au S. O., et se jette dans l'Oural. Elle reçoit l'Ik et le Salmieh.

SAKTI, divinité indienne, épouse de Brahma, est la même que Maia. *Voy.* MAIA. — On nomme aussi *Saktis* les trois grandes déesses de la trinité indienne; l'épouse de Brahma se distingue alors par le nom de *Para-Sakti* (grande Sakti).

SAL (ILHA-DO-), une des îles du cap Vert, au N. de Boavista, par 22° 50' long. O., 16° 38' lat. N.; 70 kil. de tour. Beaucoup de sel (très beau); œufs de tortue, etc. Très peu d'habitants.

SALA (LA), ville du roy. de Naples (Principauté Cit.), sur une colline, à 80 kil. S. E. de Salerne; 5,600 hab.; palais épiscopal. On croit que c'est l'ancienne *Marcellana*, détruite par le roi goth Totila.

SALA, ville de Suède (Westeras), à 30 kil. N. de Westeras; 2,100 hab. Aux environs, mine d'argent (jadis la plus riche de la Suède), fonderie, martinets; sources minérales.

SALA-DE-PARTINICIO, ville de Sicile (Trapani), au S. et près d'Alcamo: 9,800 hab.

SALA ou ISALA, riv. du pays des Bataves, auj. l'YSSEL. *Voy.* YSSEL, FRANCS SALIENS et SALIQUE (loi).

SALA (Roy. de), état de l'Afrique centrale, au N. E. du Congo, par 18° long. E. et sous la Ligne, a pour capitale Missel ou Monsol.

SALA (Ange), médecin de Vicence, mort après 1639 à Gustrow, quitta sa patrie pour cause de religion, et alla pratiquer son art à Zurich, La Haye, Hambourg. Il fit plusieurs découvertes importantes en chimie, bien qu'il crût au grand-œuvre. On a de lui: *Opera medico-chymica*, Francfort, 1647, ou Rouen, 1650, in-4; il faut y distinguer l'*Anatomia vitrioli*, Genève, 1609-1613, in-12; les deux traités *De variis tùm chymicorum, tùm galenicorum erroribus in præparatione medicinali commissis*, 1602.

SALA (Nicolas), compositeur italien, maître de chapelle à Naples, né vers 1710, m. en 1800, est auteur d'un *Traité du contrepoint* fort estimé.

SALAD, comitat de Hongrie. *Voy.* SZALAD.

SALADIN (Malek-an-Nasr Salah-Eddyn, vulg.), premier sultan ayoubite d'Egypte, fils du kurde Ayoub, se signala dès sa jeunesse par ses exploits contre les Chrétiens, servit en Egypte pour le compte de l'atabek Noureddin (1164-69), devint visir du dernier calife fatimite Adhed-Ledinillah, mit fin au califat d'Egypte (1171), puis profita de la mort de Noureddin (1173) et de la minorité de Saleh-Ismaïl, fils de ce prince, pour s'emparer de la régence de l'atabékiat de Syrie (1175), et pour se rendre indépendant en Egypte. Il joignit à ses provinces la plus grande partie de la Mésopotamie. Attaqué par les Chrétiens, il fut vaincu à Ramla (1178), mais il vainquit à Panéade, battit Guy de Lusignan en plusieurs rencontres, notamment à Tibériade (1187), et la même année mit fin au royaume de Jérusalem par la prise de sa capitale. La chute de Jérusalem détermina la 3e croisade; mais, malgré la bravoure des Chrétiens, et surtout de Richard Cœur-de-Lion, Saladin sut maintenir sa conquête. Il mourut en 1193, laissant un frère, Malek-Adel, et 17 fils. Son empire fut divisé en 8 ou 9 états ayoubites. Saladin était actif, politique, et généreux autant que brave. Les Chrétiens mêmes lui attribuaient de belles qualités.

SALADIN II, sultan ayoubite d'Alep (1227-29), tenta en vain de reconquérir l'Egypte; il fut assassiné par des officiers tartares. Saladin I était son bisaïeul.

SALADO (RIO-), nom de deux riv. des Prov.-Unies de Rio-de-la-Plata, l'une qui naît dans la partie N. O. du gouv. de Buénos-Ayres, coule au S. E.,

est tombe dans le Rio-de-la-Plata par la baie de Samborombon (cours, 560 kil.; affluent principal, le Flores); l'autre, beaucoup plus longue, et qui est formée, dans la prov. de Salta, de la réunion du Guachique et de l'Arias, coule au S.-E., en formant la limite orient. des prov. de Tucuman et de Santiago, entre dans celle de Santa-Fé, et tombe dans le Parana, sous le nom de San-Thomé, par 63° 18' long. O., 32° 38' lat. S. (cours, 130 kil.). — Il y a en Espagne plusieurs petites rivières de ce nom, notamment 2 affluents du Guadalquivir, nommés, l'un *Salado-de-Arjona*, l'autre *Salado-de-Porcuna*.

SALAGNAC (LE GRAND BOURG DE), ch.-l. de cant. (Creuse), à 17 kil. O. de Guéret; 2,800 hab.

SALAMANCA, v. du Mexique (Guanaxuato), près du Rio-Grande, à 35 kil. S. de Guanaxuato; 4,000 h.

SALAMANDRE, espèce de lézard dont les philosophes cabalistes se sont emparés, et dont ils ont fait un être fantastique, vivant au milieu des flammes, et exerçant sur le feu un empire souverain, comme les sylphes dans l'air et les gnômes sur la terre.

SALAMANQUE, *Salamanca* en espagnol, *Salmantica* des anciens, *Elmantica* au moyen âge, ville d'Espagne, dans le roy. de Léon, ch.-l. de l'intendance de ce nom, sur le Tormès, à 144 kil. N. O. de Madrid; 15,000 hab. Nombreux édifices de tous les âges, ce qui l'a fait nommer *la petite Rome*. Evêché. Ancienne cathédrale, 2 superbes églises, beaux couvents (celui des Carmes, qui rappelle l'Escurial). Beau pont de 27 arches. Université célèbre, fondée en 1239; elle a été longtemps très florissante et passait pour une des premières de l'Europe; on la nommait *la mère des vertus et des sciences;* mais elle est fort déchue, et réduite à peu d'élèves; on y compte pourtant encore 4 colléges. Les Anglo-Espagnols, commandés par Wellington, remportèrent à Salamanque, 21 juillet 1812, une victoire complète sur le duc de Raguse. On la nomme aussi bataille des Arapiles. — L'intendance de Salamanque, située entre les intendances de Zamora au N., de Valladolid au N. E., d'Avila à l'E., de Tolède au S. E., de l'Estramadure au S. et le Portugal à l'O., a 216 kil. (de l'E. à l'O.) sur 150, et 240,000 hab.

SALAMINE, *Salamis*, auj. *Colouri*, île de la mer Egée, dans le golfe Saronique, à 4 kil. des côtes de l'Attique, avait 2 villes principales, *Salamis vetus* (côte O.), *Salamis nova* (côte E.). Elle forma anciennement un état particulier, dont Télamon et Ajax sont les rois les plus célèbres. Abandonnée aux Athéniens vers 1250 av. J.-C., elle fut longtemps un sujet de guerres entre Mégare et Athènes, qui pourtant en resta maîtresse depuis l'époque de Solon. En 480 av. J.-C., Thémistocle détruisit près de Salamine la flotte perse. Patrie de Solon, d'Euripide, etc. — On appelait *la Salaminie* ou *galère salaminienne* un des deux vaisseaux sacrés des Athéniens; il était chargé de transporter à leur destination les officiers de la république, et de ramener les officiers destitués. Cette galère, sans cesse réparée, dura depuis Thésée jusqu'au règne de Ptolémée Philadelphe. L'autre vaisseau était *la Parale*.

SALAMINE, auj. *Porto-Costanza*, ville de l'île de Cypre, sur la côte orient., fut pendant un temps le chef-lieu d'un petit état qui resta indépendant, même sous la domination des rois de Perse (les deux Evagoras et Nicoclès sont les rois les plus connus de ce petit état). La ville avait été fondée, dit-on, par Teucer, fils de Télamon, vers 1269 av. J.-C.

SALAMPRIA, nom moderne du PÉNÉE.

SALANDRA, bourg du roy. de Naples (Basilicate), sur la Salandrella (*Acalandrus* des anciens), petite rivière qui se jette dans le golfe de Tarente, est à 26 kil. S. E. de Tricarico; 2,000 hab.

SALANKEMEN, *Acimincum*, *Salancena*, bourg d'Esclavonie, près du confluent de la Theiss et du Danube, à 28 kil. S. E. de Carlowitz. Le prince Louis de Bade y défit complètement les Turcs (1691).

SALAPIE, *Salapia*, auj. *Terre delle Saline*, ville de l'Apulie, près de l'embouchure de l'Aufide, servait de port à la ville d'Arpi. Aux env. étaient des marais salants, auxquels, dit-on, la ville devait son nom. Annibal la prit et y résida longtemps après la bataille de Cannes. Marcellus la reprit.

SALARS (PONT-DE-). *Voy.* PONT-DE-SALARS.

SALAS, nom de plusieurs bourgs d'Espagne peu importants; nous citerons seulement: *Salas de los Infantes*, à 44 kil. S. E. de Burgos; 1,680 hab., où habitait, dit-on, Gonzalès Gustios, père des sept infants de Lara. D'autres placent sa demeure à *Salas de Bureba*, à 35 kil. N. E. de Burgos.

SALASSES, peuple de la Gaule Cisalpine, à l'angle N. O., dans le pays auj. nommé *Val d'Aost*, exploitaient les mines entre la Sesia et la Doire, et avaient pour ville principale *Ictimula* ou *Victimula*. Ils furent soumis par les Romains l'an 143 av. J.-C.; ceux-ci fondèrent sur leur territoire la colonie d'*Eporedia*. Vers l'an 25 av. J.-C., ils tentèrent une révolte, qui fut comprimée en peu de temps. On les vendit alors comme esclaves, et l'on fonda dans leur pays une nouvelle colonie, *Prætoria Augusta* (auj. Aoste).

SALAT, riv. de France, sort des Pyrénées, dans le dép. de l'Ariége, coule au N. O., entre dans le dép. de la Haute-Garonne, et tombe dans la Garonne, entre Martres et Martory, après un cours de 90 kil., et après avoir baigné Oust, Saint-Girons, Saint-Lizier. Affluent principal, le Lizard.

SALATIS, roi d'Egypte, 2300-2292, est le premier des rois pasteurs ou Hycsos. *Voy.* HYCSOS.

SALAYER (île), dans la mer de la Sonde, au S. de l'île Célèbes, par 118° 7' long. E., 6° 8' lat. S.: 65 kil. sur 25; 60,000 hab. (les plus civilisés de l'Océanie). Successivement aux Macassars, au roi de Ternate, à la Hollande, qui la possède encore.

SALBRIS, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 26 kil. N. E. de Romorantin; 1,612 hab.

SALCES, bourg du dép. des Pyrénées-Orient., à 15 kil. N. de Perpignan; 500 hab. Château-fort, source salée; aux environs, ruines de *Salsulæ*. Vin blanc excellent, dit de *Macabec*, et que l'on compare à celui de Tokay. Jadis ville forte, prise par les Français aux Espagnols (1639 et 1642).

SALCETTE, île de l'Hindoustan. *Voy.* SALSETTE.

SALDÆ, auj. *Bougie* ou *Tedeles*, ville de la Mauritanie *Sitifensis*, fit partie des roy. de Bocchus et de Juba, et reçut une colonie sous Auguste.

SALDANA, *Eldana*, bourg d'Espagne (Vieille-Castille), à 24 kil. N. de Carrion. Pont de 23 arches sur le Carrion. Hôpital, église San-Miguel, dont la cloche a plus de 1,000 ans d'ancienneté. Titre d'un comté qui appartient aux ducs de l'Infantado.

SALDUBA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), auj. *Saragosse*. — Fleuve de Bétique, auj. *le Rio Verde*.

SALE, riv. de Guinée. *Voy.* ROKELLE.

SALÉ ou VIEUX-SALÉ, *Sala*, ville et port de l'État de Maroc (Fez), à 165 kil. O. de Fez, à l'emb. de la Bouregreb dans l'Atlantique, par 34° 5' lat. N., 9° 8' long. O.; de 16 à 18,000 hab. Port jadis important, auj. presque ensablé; les corsaires de Salé étaient autrefois la terreur du commerce.

SALÉ (NOUVEAU-), ville du Maroc. *Voy.* RABAT.

SALEH, patriarche, fils ou petit-fils d'Arphaxad.

SALEM, ancien nom de Jérusalem.

SALEM ou TCHELAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. du district de Salem-et-Barramahal, par 75° 8' long. E., 11° 44' lat. N., à 185 kil. S. O. de Pondichéry; 10,000 hab. Toile de coton, salpêtre en quantité. Grande citadelle. — Elle fut prise par les Anglais en 1768; mais elle ne leur appartient que depuis 1792.

SALEM, ville des États-Unis (Massachusetts), à 23 kil. N. E. de Boston, port sur l'Atlantique; 14,000 hab.

Muséum, athénée, chantiers de construction. Fondée en 1626.—Ville de la Caroline du Sud, sur la Middle-Creek, à 58 kil. N. E. de Salisbury, habitée uniquement par des Frères Moraves; c'est leur ch.-l. dans les États méridionaux. — On trouve d'autres Salem dans l'Indiana, le New-Jersey, le New-York, etc.

SALEMBRIA, nom moderne du PÉNÉE.

SALEMI, *Halycia*, ville fortifiée de Sicile (Trapani), à 39 kil. S. E. de Trapani; 12,300 hab. Beaucoup d'églises et de couvents.

SALENCY, village du dép. de l'Oise, à 5 kil. E. de Noyon, sur l'Oise; 650 hab. Ce lieu est célèbre par la *fête de la Rosière*, qui y fut instituée par l'évêque de Noyon, saint Médard, dès le temps de Clovis, et qui se célèbre le 8 juin : on y couronne la fille la plus vertueuse du pays.

SALENGORE ou SALANGOR, ville de l'Inde Transgangétique, à 170 kil. N. O. de Malacca, à l'embouchure du Salengore; c'est la capit. du petit état indépendant de Salengore, qui est situé entre ceux de Pérak au N., de Malacca au S., de Pahang à l'E., et la mer à l'O. : 180 kil. sur 150. Poudre d'or, ivoire, camphre, sang-dragon. Mines d'étain.

SALENTE, nom donné à la capit. supposée des Salentins, qui aurait été fondée par Idoménée. On la place sur la côte de la Calabre. *Voy.* SOLETO.

SALENTINS, peuple de l'Italie mérid., occupait les côtes et quelques districts intérieurs de l'Iapygie : *Hydrunte* et *Brundusium* en étaient les places principales. Ils prirent part à la 4e et à la 5e guerre des Samnites contre les Romains, et furent enfin complètement soumis en 267 av. J.-C.

SALERNE, *Salerno* en italien, *Salernum* en latin, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la Principauté Citérieure, sur le golfe de Salerne, à 45 kil. S. E. de Naples; 12,000 hab. Archevêché. Bon port, château-fort. Cathédrale gothique. Université, la plus ancienne que l'on connaisse, et célèbre jadis par son école de médecine, fondée par Robert Guiscard à la fin du XIe siècle; elle existe encore, mais n'a plus de réputation. On connaît sous le titre de *Médecine de l'École de Salerne* (*Medicina Salernitana*), un recueil d'aphorismes de médecine, en vers latins, composés vers l'an 1100 par un certain Jean de Milan, pour Robert, duc de Normandie; ce poëme, dont il ne reste que le tiers (373 vers sur 1,239) a été publié avec notes par René Moreau, Paris, 1625; puis travesti en vers burlesques par L. Martin, 1653, et paraphrasé en vers français par Bruzen de la Martinière, 1743, et par le docteur Levacher de la Feuverie, 1782. — Salerne fut fondée par les Grecs, devint importante sous l'empire romain, passa ensuite aux Goths, puis aux Lombards, et devint sous ces derniers la résidence des ducs de Bénévent. En 840, ces ducs en furent chassés et Salerne s'érigea en principauté indépendante. Le Normand Robert Guiscard s'empara de cette principauté et la réunit au duché de Pouille en 1077; dans la suite, elle échut à la couronne de Naples, et, depuis, les premiers nés des rois de ce pays portèrent le titre de *princes de Salerne* jusqu'à Robert (1309), après lequel ils ont pris celui de *ducs de Calabre*. Le titre de prince de Salerne fut depuis donné par le roi Ferdinand I à la maison de San-Severino (1463). Salerne fut prise et presque détruite en 1096 par l'empereur Henri IV. Salerne est la patrie de Jean de Procida.

SALERNES, ch.-l. de cant. (Var), sur la Bresque, à 24 kil. O. de Draguignan; 2,815 hab. Moulins à huile; commerce de vin, figues, etc.

SALERS, ch.-l. de cant. (Cantal), près de la Marone, à 17 kil. S. E. de Mauriac; 1,282 hab. Salers donne son nom à une chaîne du Cantal.

SALES, ancien château de Savoie, dans le Chablais, près d'Annecy, a donné son nom à une famille noble à laquelle appartient saint François de Sales.

SALES (saint François DE). *Voy.* FRANÇOIS.

SALES (Louis, comte de), frère de saint François de Sales, né en 1577, mort en 1654, suivit en Italie le jurisconsulte Ant. Favre, chargé d'une mission près du Saint-Siége, défendit la Savoie contre les Espagnols stationnés en Franche-Comté, négocia le traité de Dôle, et défendit Annecy contre Louis XIII. Le P. Buffier a écrit sa *Vie*, Paris, 1718.

SALES (Charles DE), chevalier de Malte, fils du précédent, né en 1625, se signala contre les Turcs, assista à la défense de Candie (1650); fut gouverneur pour son ordre de la partie française de l'île de St-Christophe, qu'il gouv. ensuite pour Louis XIV avec le titre de vice-roi, et mourut en repoussant les Anglais qui assiégeaient St-Christophe.

SALES (DELISLE DE). *Voy.* DELISLE DE SALES.

SALFI (François), littérateur, né en 1759 à Cosenza, mort en 1832, se montra grand partisan de la révolution française, fut secrétaire général du gouvernement de Naples; professa à Milan l'histoire et la philosophie (1801), puis la diplomatie et le droit public, de 1807 à 1809, et vécut en France depuis 1815. On a de lui en italien des tragédies (*Conradin*, *Médée*, *Saül*); *Discours sur l'histoire des Grecs*, 1817; et en français : *Résumé de l'histoire de la littérature italienne*, 1826; *Continuation de l'histoire littéraire de Ginguené*, 1823 et ann. suiv., 4 vol. in-8; de nombreux articles dans la *Biographie universelle*, etc. Sa vie a été publiée en 1834 par Renzi.

SALGAR ou SANKAR (Modhaffer-Eddyn), chef turcoman, enleva aux Seldjoucides le Farsistan vers 1148, prit le titre d'atabek et mourut en 1161, laissant le trône à son frère Zenghi. Il fonda ainsi une dynastie nouvelle, les Salgarides ou Salgouriens (*Voy.* l'art. suiv.).

SALGOURIENS, dynastie asiatique qui régna aux XIIe et XIIIe siècles; Modhaffer-Eddyn-Salgar, le premier de cette dynastie, s'était formé, dans le Farsistan, une principauté aux dépens des Seldjoucides vers 1148; en 1187, Togrul, son 5e successeur, leur enleva encore le Kerman; en 1264, l'invasion d'Houlagou mit fin à cette dynastie.

SALHIEH, ville de la Basse-Égypte, à 56 kil. N. E. de Belbeys; 6,000 hab. Cette ville est la clef de l'Égypte du côté de la Syrie. — Salhieh fut bâtie par Saladin. Bonaparte défit aux environs Ibrahim-bey en 1798; Kléber s'en empara en 1800.

SALIBABO (îles), groupe de la Malaisie, au N. O. de l'île Gilolo, par 124° 17'-124° 37' long. E., 3° 60'-4° 25' lat. N. Cultivée et populeuse.

SALICE, village de Corse, ch.-l. de canton, à 25 kil. N. E. d'Ajaccio; 360 hab.

SALICETTI ou SALICET (Guill.), dit en latin *De Saliceto* et *Placentinus*, célèbre médecin, né à Plaisance vers 1200, unit la pratique de la médecine aux fonctions sacerdotales, exerça son art à Bologne et à Vérone, et laissa des ouvrages qui jouirent d'une grande autorité, entre autres : une *Somme de médecine* (*Liber in scientia medicinali, seu Summa conservationis*, etc.), Plaisance, 1475; un traité de *Chirurgie* (1476), encore plus estimé que le précédent. Salicet fut un des premiers à employer le fer et le feu pour guérir les plaies qu'on ne guérissait auparavant qu'avec des topiques.

SALICETTI (Christophe), né en 1757 à Bastia, d'une famille originaire de Plaisance, était avocat en Corse au moment de la révolution. Il fut député à l'Assemblée Constituante, et y fit décréter la réunion de la Corse à la France, fut aussi de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents, fut proscrit par Bonaparte après le 18 brumaire, mais rentra bientôt en faveur, fut chargé de plusieurs missions et devint ministre de la police et de la guerre à Naples, sous Joseph et Murat; il y fit détester son administration. Il mourut subitement à Naples en 1809 : on crut, mais à tort, qu'il avait été empoisonné.

SALICETTO, ville des États sardes (Coni), à 18 kil. N. E. de Ceva ; 3,000 hab.

SALIENS, prêtres de Mars chez les Romains, ainsi nommés, soit parce qu'ils exécutaient des danses guerrières en sautant (*saliendo*) et en frappant sur des boucliers, soit parce qu'ils furent institués par un certain Salius, originaire d'Arcadie ou de Samothrace, qui vint avec Énée en Italie. On nommait *chants saliens* les hymnes qu'ils chantaient.

SALIENS (FRANCS), peuple franc qui occupa à diverses époques les bords de l'Yssel (*Isala* ou *Sala*), et ceux de la Saale (soit en Saxe, soit en Franconie); ils avaient un code particulier connu sous le nom de *loi salique*.

SALIERI (Antoine), compositeur italien, né à Legnano en 1750, mort à Vienne en 1825, a donné, soit à Paris, soit à Vienne, un grand nombre d'opéras, dont les plus connus aujourd'hui sont : les *Danaïdes* (1784), qu'on attribua d'abord à Gluck, *Tarare* (1787), dont le poëme fut écrit par Beaumarchais, et *Assur, roi d'Ormus* (en italien), 1788.

SALIES, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), sur le Salat, à 26 kil. S. E. de Saint-Gaudens ; 867 hab.

SALIES, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 16 kil. O. d'Orthez ; 8,634 hab. Sel très estimé. Jambons excellents, dits *de Bayonne*.

SALIGNAC, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 16 kil. N. de Sarlat ; 1,198 h. Berceau de la famille de Fénelon.

SALINA ou SALINI (île), *Didyma*, une des îles Lipari, au N. O. de Lipari ; 4,000 hab.

SALINAS, nom de plusieurs lieux de l'Espagne, ainsi nommés des salines qui s'y trouvent. Le plus connu est un bourg du Guipuscoa, sur la route d'Espagne en France, sur la Deba, à 15 kil. N. E. de Vittoria. Aux environs est un défilé célèbre par le massacre que les Espagnols y firent d'un convoi de Français malades dans la guerre de 1810.

SALINATOR (LIVIUS). *Voy.* LIVIUS.

SALINE, nom de beaucoup de riv. des États-Unis, dont les eaux sont salées, entre autres : 1° un affluent de la Platte (état de Missouri), qui s'y perd par 99° 20' long. O., 41° lat. N., après un cours de 280 kil. ; — 2° un affluent du Republican-Fork (Missouri), où il tombe par 100° 45' long. O., 39° 14' lat. N.: cours, 450 kil. On le nomme *Grande-Saline*.

SALINS, *Salinæ*, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Furieuse (affluent de la Loue), à 35 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier ; 6,700 hab. Collége communal, hospice, théâtre, bibliothèque. Forges, hauts-fourneaux, martinets, tanneries ; commerce en bois, vins, eaux-de-vie, etc. Sources salées qui constituent la principale richesse de la ville et qui lui donnent son nom ; elles ont été longtemps exploitées par le gouvernem. Patr. de l'abbé d'Olivet. — Cette ville s'est formée au VIe siècle, autour de l'abbaye de Saint-Maurice, à laquelle le roi des Burgundes Sigismond avait donné la propriété des salines des environs. Elle appartint longtemps aux rois et aux ducs de Bourgogne ; souvent assiégée par les Français, prise en 1668 et 1674, et enfin cédée à la France par le traité de Nimègue (1678). En 1825, un incendie terrible dévora la plus grande partie de la ville ; elle a été rebâtie depuis sur un plan plus régulier, avec le produit de nombreuses souscriptions.

SALINS (CHATEAU-). *Voy.* CHATEAU-SALINS.

SALIQUE (loi), code des Francs Saliens, rédigé, suivant les uns, avant Clovis (dès 420) ; selon d'autres, sous ce prince, mais remanié à diverses reprises, notamment sous Dagobert I. Nous n'en possédons que des textes latins, et l'on ignore s'il a jamais existé en une autre langue. La loi salique fut lue aux Saliens dans trois champs de mai consécutifs, et sanctionnée de leur approbation. Elle contient env. 400 articles ; presque tout y roule sur des délits, tels que vols, violences, blessures et meurtres ; les peines se réduisent presque toutes au *weregild* et au *fredum*. et le weregild diffère suivant le rang et la race de l'offensé. L'article le plus fameux de la loi salique est le 6e du titre 62, selon lequel les mâles seuls pourront succéder à la terre salique ou *lod*, fief donné au guerrier en vue du service militaire. En 1316, à la mort de Louis-le-Hutin, cet article, qui ne s'appliquait qu'aux propriétés particulières, fut pour la première fois appliqué à la succession à la couronne de France ; il a depuis été reçu en ce sens comme une des lois fondamentales de la monarchie. On dérive le nom de *loi salique* du nom même des Francs *Saliens* ; quelques uns le font venir du mot franc *sala*, maison, parce que l'on appelait terre salique la terre qui entourait la maison.

SALIS (Ulysse, baron DE), d'une anc. famille suisse, du pays des Grisons, 1594-1674, qui se mit au service de la France, fut employé dans la guerre de la Valteline, sous le duc de Rohan, devint maréchal de camp, puis gouverneur de Coni ; il a laissé des *Mémoires* (manuscrits), qui l'ont fait appeler par Haller *le Polybe des Grisons*.

SALIS (Charles-Ulysse DE), 1728-1800, qui remplit d'importants emplois dans la république des Grisons ; il fit arrêter, en 1792, M. de Sémonville, ambassadeur de France, et le livra aux Autrichiens. Quand la France fut maîtresse de la Suisse, il prit la fuite, et fut condamné à mort par contumace. Il se retira à Vienne. On lui doit : *Mémoires pour servir à l'histoire de la science naturelle et de l'économie domestique des Deux-Siciles*, Zurich, 1790, 2 vol. in-8 ; *Fragments de l'histoire politique de la Valteline*, 1792, 4 vol. in-8 ; *Voyage en diverses provinces du royaume de Naples*, 1793 ; *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799, 3 vol. in-8 ; *Galerie des malades affligés de nostalgie*, 2e édit., 1804, 3 vol. in-8, etc.

SALISBURY ou NEW-SARUM, *Sarisberia*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Wilts, sur l'Avon et le canal de Salisbury à Southampton, à 140 kil. S. O. de Londres ; 8,500 hab. Evêché. La ville est divisée en 2 parties, la Close, la Cité. Magnifique cathédrale gothique (qui, avec l'évêché, le doyenné, etc., occupe presque toute la Close). Collége de sages-femmes, maison du conseil, infirmerie, etc. Coutellerie, lainages, dentelles. À 12 kil. de là, fameux monument druidique, dit *Stone-Henge*. — L'importance de Salisbury ne date que du XIIIe siècle, lorsque l'évêché d'Old-Sarum y fut transféré.

SALISBURY. *Voy.* JEAN DE SALISBURY ET CECIL.

SALIVAHNA. *Voy.* VICRAMADITYA.

SALLANCHES, ville d'Italie. *Voy.* SALLENCHE.

SALLAOUATTY, île d'Australie, sur la côte N. E. de la Papouasie, par 128° 26' long. E., 1° 6' lat. S.

SALLE (LA). *Voy.* LA SALLE.

SALLENCHE, ville des États sardes (Savoie), à 45 kil. N. O. d'Annecy ; 1,500 h. Belle vue. Cotons. Bétail, mulets, etc. Brûlée en 1519, 1768 et 1840.

SALLENGRE (Alb.-Henri DE), littérateur, né en 1694, mort en 1733, était d'une famille de réfugiés français, et fut avocat de la cour de Hollande, conseiller du prince d'Orange, commissaire de finances des états-généraux. Il a laissé, entre autres ouvrages, des *Mémoires de littérature*, 1725, 2 vol. in-12 (continués par Desmolets) ; *Novus thesaurus antiquitatum romanarum*, Amsterdam, 1716, 3 vol. in-fol. (qui fait suite à celui de Grævius) ; *Essai sur l'histoire des Provinces-Unies*, 1728, in-4. Il eut part au *Journal de La Haye*, 1713-22, et au *Chef-d'Œuvre d'un inconnu* de Saint-Hyacinthe.

SALLES, ch.-l. de cant. (Aude), à 14 kil. O. de Castelnaudary ; 1,200 hab.

SALLES-CURAN, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 40 kil. N. O. de Milhau ; 2,367 hab.

SALLES (J.-B.), député du tiers-état de Nancy en 1789, était médecin à Vézelise. Royaliste constitutionnel, il défendit l'inviolabilité royale en 1791, et siégea ensuite à la Convention, où il se rangea

dans le parti girondin. Lors du procès du roi, il proposa l'appel au peuple, vota pour la détention jusqu'à la paix, et attaqua avec énergie les Montagnards. Proscrit au 31 mai 1793, il s'évada, fut mis hors la loi, tomba aux mains de ses ennemis, et périt sur l'échafaud (1794).

SALLIER (l'abbé Claude), né en 1685, mort en 1761, étudia la théologie à Dijon, puis vint à Paris, où il fit l'éducation du fils de la comtesse de Rupelmonde, fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1715, et à l'Académie Française en 1739, fut nommé professeur d'hébreu au collége de France (1719), et garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi (1721). Il a donné à l'Académie des Inscriptions un grand nombre de *Mémoires* sur des objets d'antiquité, de philologie et de littérature, et a rédigé avec Boudot le catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roi.

SALLIÈS ou SALLIEZ. *Voy.* SALIES.

SALLO (Denis DE), conseiller au parlement de Paris, né à Paris en 1626, mort en 1669, fonda en 1665 le *Journal des Savants*. La liberté avec laquelle il jugeait les auteurs lui fit bientôt des ennemis, et au bout de quelques mois le privilége de son journal lui fut retiré. Colbert lui donna un emploi dans les finances. Le *Journal des Savants* fut continué par l'abbé Gallois, et après celui-ci par Laroque, le président Cousin, etc. On cite de Sallo des traits de bienfaisance qui honorent sa mémoire.

SALLUSTE, *C. Sallustius Crispus*, célèbre historien, né l'an 86 av. J.-C., d'une bonne famille plébéienne d'Amiterne, passa sa première jeunesse à Rome dans la licence. Surpris par Milon en adultère avec Fausta, femme de celui-ci, il entra de dépit dans le parti démocratique que Milon combattait. Il obtint la questure, le tribunat, seconda de son mieux les fureurs de Clodius, eut grande part aux troubles dont Rome fut le théâtre à la mort de ce factieux, et fut exclu du sénat par le censeur pour son immoralité. Il devint alors un des principaux agents secrets de César à Rome, alla le trouver à son camp en 50, devint de nouveau questeur (48), préteur (46), et, en cette qualité, eut part à la guerre d'Afrique. Nommé proconsul de Numidie (45), il pilla sa province, et revint à Rome chargé de richesses (44). Il quitta dès lors la carrière politique, éleva sur le mont Quirinal un palais magnifique avec des jardins délicieux, et se mit à écrire l'histoire romaine. Il mourut vers l'an 38 av. J.-C. Son ouvrage capital était la *Grande Histoire*, en cinq livres, comprenant tous les événements depuis la mort de Sylla jusqu'à la conspiration de Catilina : il n'en reste que des fragments. Cette perte est irréparable. Nous avons de lui la *Guerre de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha*, ainsi que deux *Lettres à César*, écrites la première avant l'entrée de César à Rome, la seconde après la bataille de Pharsale, et qu'il faut regarder comme des brochures politiques suggérées par César lui-même. Les ouvrages de Salluste sont très remarquables par la précision du style, la perspicacité, la science pratique qui décèle l'homme d'état; mais on y trouve de la partialité, des lacunes, des digressions, et une certaine affectation d'expressions et de tournures vieillies. Les meilleures éditions de Salluste sont celles d'Elzevir, 1634, in-12; *Variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8; de M. Burnouf (dans la collection de Lemaire), Paris, 1821, in-8. Traduit en toutes les langues de l'Europe, il l'a été en français par Dotteville, Beauzée, Lallevaut, Billecocq, Dureau de la Malle (1808), Du Rozoir (2 vol. in-8, 1829–33, dans la collection Panckoucke), par M. Parisot (1837-1838), 2 vol. in-12, etc.

SALLUSTE, *Secundus Sallustius Promotus*, philosophe et homme d'état, fut préfet des Gaules sous Constance, et remplit les fonctions de gouverneur auprès de Julien. Il obtint l'amitié de ce prince, qui, lorsqu'il fut empereur, lui confia les emplois les plus importants, et l'éleva au consulat (363). Il mourut vers 370. On lui attribue un traité grec *De Diis et Mundo*, publié à Rome par Naudée, 1638, et à Zurich par Orellius, 1821. Il a été traduit en français par Formey, Berlin, 1748. — Un autre Salluste, philosophe, qui vivait au Vᵉ siècle, suivit d'abord les leçons de Proclus, et partagea les doctrines des Néoplatoniciens, mais il les abandonna bientôt pour embrasser celles des Cyniques. On lui attribue aussi, mais avec moins de raison, le traité *De Diis*.

SALLUVII. *Voy.* SALYES.

SALM, nom de deux petits comtés jadis indépendants : l'un, nommé Haut-Salm (*Ober-Salm*), était dans les Vosges, sur les frontières de l'Alsace et de la Lorraine, et avait pour lieu principal la ville de Sénones; l'autre, nommé Bas-Salm (*Nieder-Salm*) ou Salm-en-Ardennes, était dans les Pays-Bas, sur les frontières des prov. de Liége et du Luxembourg, et avait pour chef-lieu Salm, qui se trouve auj. en Belgique, dans la prov. de Luxembourg, à 40 k. S. E. de Liége, à 10 kil. S. de Stavelot, sur une petite riv. de Salm, affluent de l'Amblève. — On trouve une autre ville de Salm, dite *Alt-Salm* ou *Vieux-Salm*, dans les Etats prussiens (Province Rhénane), à 40 kil. N. de Trèves, et à 20 kil. E. de Prum, sur une petite riv. nommée encore Salm, mais différente de la précédente, et dite aussi Klusserathbach (elle se jette dans la Moselle par la rive gauche).

SALM (maison de), ancienne maison princière d'Allemagne qui possédait les comtés de Salm (*Voy.* ci-dessus) ainsi que plusieurs autres domaines sur la rive gauche du Rhin, remonte au IXᵉ siècle. A la mort de Théodoric, comte de Salm, en 1040, ses états furent partagés entre ses deux fils, Jean-Henri et Charles, qui formèrent deux lignes, qui elles-mêmes se subdivisèrent comme il suit :

I. *Ligne aînée*, comtes d'Ober-Salm ou Haut-Salm.
On y distingue deux maisons successives :

Première maison.

Branche aînée (elle s'éteignit au XVIIᵉ siècle);
Branche cadette (elle s'éteignit au XVIᵉ siècle dans les mâles, mais fut continuée par les femmes, l'héritière d'Ober-Salm, Jeannette, ayant épousé, en 1465, Jean V, Wild-et-Rhingrave, qui commença une seconde maison).

Seconde maison ou *maison des Wild-et-Rhingraves de Salm, divisée en 3 branches :*

Princes de Salm-Salm;
Princes de Salm-Kyrbourg;
Princes de Salm-Horstmar (depuis 1816).

II. *Ligne cadette*, comtes de Nieder-Salm (qui devinrent ensuite ducs de Limbourg) :
Branche directe (elle s'éteint en 1413);
Branche collatérale (elle commence en 1413 en la personne de Jean IV, comte de Reifferscheid, issu d'une branche cadette);
Deux rameaux à partir de 1629 :
Rameau aîné (princes de Salm-Reifferscheid), subdivisé en :
Salm-Reifferscheid-Krautheim;
Salm-Reifferscheid-Hainspach;
Salm-Reifferscheid-Raitz.
Rameau cadet : Princes de Salm-Reifferscheid-Dyck, dits aussi Salm-Dyck.

Tous les princes de cette maison, qui avaient été seigneurs immédiats jusqu'au commencement de ce siècle, ont été médiatisés en 1802 et en 1810. Leurs possessions furent alors pour la plupart réunies à la France ou échangées. Les princes de Salm-Salm, de Kyrbourg et de Horstmar reconnaissent auj. la souveraineté de la Prusse; leurs possessions sont comprises dans la régence de Munster; les princes de Salm-Reifferscheid-Krautheim et de Salm-Dyck sont sous la suzeraineté du Wurtemberg et de Bade.

— Les personnages connus de cette maison sont :

Ch.-Théod. Othon, prince de Salm-Kyrbourg, général au service de l'Allemagne, auquel l'empereur Léopold confia l'éducation de son fils Joseph ; il devint premier ministre, et rendit de grands services à l'Empire par la sagesse de ses conseils ; il se retira de bonne heure des affaires pour ne s'occuper que de son salut, et mourut en 1710.

Frédéric de Salm-Kyrbourg, né à Limbourg en 1746 ; il se fixa en France, fit bâtir à Paris le bel hôtel qui est auj. le palais de la Légion-d'Honneur, prit part en 1787 au soulèvement de la Hollande, et se présenta dans ce pays comme un agent de la France, mais il mena une conduite fort équivoque et laissa prendre Utrecht par le roi de Prusse. Pendant la révolution, il embrassa la cause populaire, ce qui ne l'empêcha pas de périr sur l'échafaud en 1794.—Son fils, Fréd.-Ernest Othon de Salm-Kyrbourg, né en France en 1789, s'est distingué au service de la France dans les guerres de l'Empire.

Joseph, prince de Salm-Dyck, né en 1773 au château de Dyck, près de Neuss, entre Juliers et Cologne ; en 1802, le traité de Lunéville lui enleva ses états, qui furent réunis à la France, puis donnés, en 1814, à la Prusse. Il épousa en 1803 Constance de Théis (m. en 1845), connue s. le nom de princesse de Salm, à qui on doit de nombreux écrits et de charmantes poésies. Ami des sciences, il fonda lui-même à Dyck un jardin botanique. *Voy.* le *Supplém.*

SALMACIS, naïade, présidait à une fontaine de Carie, voisine d'Halicarnasse ; éprise d'Hermaphrodite, elle obtint des dieux de ne faire qu'un seul corps avec lui. *Voy.* HERMAPHRODITE.

SALMANASAR, fut roi de Ninive après Téglath-Phalasar, 724-712 av. J.-C. prit Samarie et envoya nombre d'Israélites captifs au delà de l'Euphrate, tandis que des colonies assyriennes venaient habiter la Judée ; il porta ensuite ses armes en Syrie, mais ne put soumettre Tyr, et laissa l'empire à son fils Sennachérib.

SALMASIUS, nom latinisé de SAUMAISE.

SALMERON (Alph.), un des fondateurs de la Société de Jésus, naquit à Tolède en 1515, étudia dans l'université d'Alcala et dans celle de Paris, où il fit connaissance av. S. Ignace de Loyola, parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Pologne, les Pays-Bas, la France, fut nonce en Irlande, et orateur du Saint-Siége au concile de Trente, et mourut en 1585 à Naples, supérieur de son ordre. Il avait de la réputation comme théologien, et a laissé des commentaires estimés sur le Nouveau-Testament, Madrid, 1547-1602, 8 vol. in-fol.

SALMONÉE, fils d'Eole, régna en Thessalie, puis dans le Péloponèse, et y bâtit une ville de son nom. Fier de sa puissance, il voulut passer pour l'égal de Jupiter. Dans ce but, il faisait rouler avec fracas, sur un pont métallique, un char du haut duquel il lançait des torches, image de la foudre. Jupiter, pour punir sa témérité, le foudroya.

SALMYDESSE ou HALMYDESSE, auj. *Midiah* ou *Midjeh*, ville de Thrace, à l'E., sur le Pont-Euxin, avait un beau port.

SALO ou BILBILIS, fl. d'Hispanie, auj. le XALON.

SALO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur la rive occid. du lac de Garda, à 23 kil. N. E. de Brescia ; 4,700 hab. Vieux château. Société d'agriculture, qui remonte au XVe siècle. Tanneries, verrerie ; grand commerce de fruits. Vestiges d'antiquités. Cette ville fut prise par les Français en 1796.

SALODURUM, ville des Helvétiens, auj. SOLEURE.

SALOMÉ, sœur d'Hérode le Grand, épousa Joseph, son oncle, puis Costobare, remplit de troubles et de crimes le palais de Jérusalem, causa la mort de Mariamne, femme d'Hérode, par des calomnies (29 av. J.-C.), répudia, puis fit périr son second mari (26), eut grande part à la catastrophe d'Aristobule et d'Alexandre (6), et se déshonora par ses liaisons publiques avec l'arabe Sillée.

SALOMÉ, dite *la Jeune* ou *la Danseuse*, fille d'Hérode-Philippe et d'Hérodiade, était nièce et belle-fille d'Hérode-Antipas, et arrière-petite-nièce de la 1re Salomé ; elle épousa le fils d'un autre Hérode, roi de Chalcis. Ayant exécuté avec grâce quelques pas devant son oncle (Hérode-Antipas), elle demanda en récompense la tête de saint Jean-Baptiste, qui lui fut aussitôt livrée (32). Ce fut à l'instigation de sa mère Hérodiade qu'elle fit cette demande barbare.

SALOMON, 3e roi des Juifs, fils et successeur de David, avait pour mère Bethsabée. A la mort de son père (1001 av. J.-C.), il eut à lutter contre les prétentions d'Adonias, son frère, qu'il fit mourir avec Joab et Séméi. En paix avec ses voisins, il fit bâtir le superbe temple de Jérusalem, entoura sa capitale de fortes murailles, fonda diverses villes, éleva des palais, acheva de soumettre les nations voisines, étendit sa domination jusqu'à l'Euphrate, fit fleurir la justice et l'ordre, protégea le commerce, équipa des flottes puissantes, acquit le port d'Asiongaber sur la mer Rouge, et dirigea vers les contrées les plus lointaines des expéditions qui lui rapportaient des bois précieux, des parfums, de l'ivoire et l'or d'Ophir : il était partout renommé pour sa magnificence, sa justice, et surtout pour sa sagesse extraordinaire, sagesse qu'il devait à l'inspiration divine. On connaît le moyen ingénieux qu'il employa pour reconnaître la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient. Une reine arabe, attirée par sa réputation, quitta son pays (Saba), afin de venir le voir. Enivré par la prospérité, Salomon ternit la fin de sa vie par d'inexcusables faiblesses : il eut, dit-on, jusqu'à 1,000 femmes. Pour plaire à ses femmes, il toléra souvent le culte des idoles. Salomon mourut en 962 av. J.-C. Ce prince possédait un savoir immense. Suivant les Orientaux, il avait écrit sur toutes les sciences. C'est lui qui a composé les *Proverbes*, le *Cantique des cantiques*, l'*Ecclésiaste*. Quelques auteurs lui attribuent le livre de la *Sagesse*.

SALOMON, roi de Hongrie, fils d'André I, naquit en 1045, fut couronné en 1050, mais ne put se maintenir à la mort de son père (1061), et ne monta sur le trône qu'en 1063, pour être chassé en 107

SALOMON I, duc de Bretagne après Conan, ... aïeul, vers 421, périt dans une émeute (434).

SALOMON II, duc de Bretagne, 4e fils et successeur de Hoël III (612-32), laissa le trône ducal à Judicaël, son frère aîné.

SALOMON III, duc de Bretagne, fut quelque temps éloigné du trône de son père par un usurpateur, parvint à régner (851), s'unit à Charles-le-Chauve contre les Normands, leur reprit Angers (872), fut assassiné en 874.

SALOMON (Bernard), dit *le Petit Bernard*, graveur en bois, né à Lyon vers 1520, donna les gravures pour les *Hymnes du temps*, par Guéroul, 15.. in-4 ; une *Bible*, in-8, dont la 2e édition est de 1555 ; les *Métamorphoses d'Ovide*, 1557, in-12.

SALOMON (archipel de), dit aussi *Iles des Arsacides* et *Nouvelle-Géorgie*, archipel du Grand Océan équinoxial, à l'E. de la Nouvelle-Guinée, par 4°-12° lat. S., et 152°-161° long. E. Iles principales : Bouka, Bougainville, Choiseul, Sainte-Isabelle, Nouvelle-Géorgie, Carteret, île des Arsacides, Guadalcanar, San-Cristoval et Rennell. Découvertes en 1568 par Mendana, qui les appela Iles de Salomon ; explorées en 1767 par Surville (celui-ci, frappé de la perfidie des habitants, les nomma *Iles des Arsacides*, mot qu'il croyait être l'étymologie d'*Assassin*), et en 1782 par Shortland, qui leur a donné le nom de *Nouv.-Géorgie*.

SALOMON'S FORK, riv. des États-Unis (Missouri), coule à l'E., et se jette dans le Republican-Fork par 37° 30' lat. N., et 101° long. O., cours, 750 k

SALON, *Salo*, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), sur le canal de Crapone, à 24 kil. N. O. d'Aix; 5,947 hab. Filatures de soie, chapeaux, savon, chandelle, tanneries, moulins à huile. Ville très ancienne. Patrie d'Adam de Crapone, habile ingénieur; résidence de César Nostradamus.

SALON, petite riv. de France, naît dans le dép. de Hte-Marne, entre dans celui de la Hte-Saône, arrose Champlitte et Dampierre, et tombe dans la Saône par la droite; cours, 40 kil.—*Voy.* XALON.

SALONE, *Salona*, ville de la Dalmatie ancienne, sur le Jader, chez les Autariates, au N., à 40 kil. de la mer Supérieure, est fameuse et comme patrie et comme retraite de Dioclétien. On y voyait encore au XVIe siècle des restes du palais de l'empereur. On trouve les ruines de Salone aux env. de *Spalatro*.

SALONE, *Amphissa*, ville du nouvel état de Grèce (Hellade occid.), à 8 kil. du golfe de Lépante, et à 52 kil. N. E. de Lépante, sur la Skitza, au pied du Liakoura (Parnasse); 8,000 hab. (avant les guerres). Evêché, citadelle sur une hauteur. Tabac, étoffes de coton, etc. Aux environs, ruines de *Cirrha*. — La baie de Salone (*golfe de Crissa*), partie du golfe de Lépante, reçoit la Skitza qui passe à Salone.

SALONINE, *P. Licinia Julia Cornelia Salonina*, impératrice, femme de Gallien, se rendit célèbre par ses vertus et ses talents, et favorisa les savants. Elle accompagnait son mari dans ses expéditions, et fut mise à mort avec lui à Milan (268).

SALONIQUE, *Selaniki* des Turcs, *Therma*, puis *Thessalonice* chez les anciens, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de sandjakat, sur le golfe de Salonique (*Thermaicus sinus*), à 610 kil. O. de Constantinople; 70,000 hab. Résidence d'un archevêque grec, d'un grand mollah, d'un grand hakem des Juifs. Salonique est bâtie en amphithéâtre au pied du mont Kurtiath. Son beau port contient 300 vaisseaux. Elle a d'épaisses murailles flanquées de tours, mais point de fortifications proprement dites. On y compte cinq portes, de belles églises (Saint-Démétrius, la Rotonda, etc.), plusieurs mosquées (qui pour la plupart étaient jadis des églises), de très riches palais. C'est la ville la plus commerçante de la Turquie d'Europe après Constantinople; il y réside des consuls de toutes les nations, et la population y est excessivement mêlée; les Turcs y montent à 30,000 (le reste est Grec, Juif, Français, Anglais et Allemand). — Cette ville fut connue sous le nom de *Therma* jusqu'au règne de Cassandre, qui lui donna le nom de sa femme Thessalonique, sœur d'Alexandre. Au moyen âge, elle fut prise par Guillaume, roi de Sicile; elle revint en 1313 au pouvoir d'Andronic II Paléologue, et fut ensuite cédée aux Vénitiens; mais ceux-ci en furent chassés par les Turcs sous Amurat II. *Voy.* THESSALONIQUE.

SALOP, comté d'Angleterre. *Voy.* SHROP.

SALOUEN ou THSAN-LOUEN, fleuve de l'Inde transgangétique, naît, à ce qu'on croit, dans les mont. du Thibet, sous le nom d'*Oïr-tchou*, traverse la prov. chinoise d'Yun-nan sous le nom de *Lou-kiang*, prend en sortant de Chine celui de *Salouen*, coule du N. au S. entre l'empire birman et le roy. de Siam, et se jette dans l'Océan Indien après avoir traversé le roy. de Martaban, qu'il partage inégalement entre les Anglais et les Birmans.

SALOUM (roy. de), en Sénégambie, à la droite de la Gambie, et à l'O. du roy. d'Ouli: 280 kil. sur 100; 300,000 hab. Ch.-l., Kahon. Sol fertile.

SALPI, lac du roy. de Naples (Capitanate), près de l'Adriatique et à 8 kil. N. O. de l'embouchure de l'Ofanto: 18 kil. sur 4.

SALSETTE, *Djhalta* en hindou, île de l'Inde anglaise (Bombay), au N. et près de celle de Bombay, à laquelle elle est jointe par une chaussée: 30 kil. sur 25; 60,000 hab. Ch.-l., Tannah. Sol fertile, mais inculte. Saline. — Les Portugais devinrent maîtres de l'île de Salsette au XVIe siècle. Ils en furent chassés en 1750 par les Mahrattes; les Anglais la prirent sur ces derniers en 1774.

SALT (Henri), voyageur anglais, né à Lichfield, dans le comté de Stafford, mort en 1827, accompagna lord Valentia dans ses voyages au Levant, fut chargé par le gouvernement anglais de porter des présents à l'empereur d'Abyssinie (1809), s'acquitta de cette mission avec succès, et fit paraître à Londres, en 1814, son *Voyage en Abyssinie*, ouvrage important qui servit à contrôler celui de Bruce. Il fut ensuite consul en Egypte, et favorisa les recherches des Européens. On lui doit un *Essai sur les hiéroglyphes*, Londres, 1825.

SALTA, ville des Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata, ch.-l. de l'état de Salta, par 66° 55' long. O., 24° 20' lat. S.; 9,000 hab. C'est la résidence de l'évêque de Tucuman. — L'état de Salta est situé entre ceux de Jujuy au N., de Rioja à l'O., de Tucuman au S.; à l'E. sont des déserts inhabités. Climat très varié; superbes pâturages. Or, cuivre, argent, fer, etc. Commerce actif avec la Bolivie.

SALTCOATS, petit port d'Ecosse (Ayr), sur la Clyde et la mer, à 34 kil. S. O. de Glasgow; 3,650 hab. Toiles à voiles, corderie, chantiers de construction. Bains de mer.

SALTZA, SALTZBOURG. *Voy.* SALZA, SALZBOURG.

SALUCES, *Saluzzo* en italien, ville des États sardes (Coni), ch.-l. de la prov. de Saluces, entre le Pô et la Vraita, à 22 kil. N. O. de Coni; 12,000 hab. Evêché. Cathédrale. Chapeaux, étoffes de soie. Patrie de Bodoni. Aux environs de Saluces se trouvait l'ancienne *Augusta Vagiennorum*, que quelques uns ont prise pour Saluces même. — La ville moderne devint de bonne heure ch.-l. d'un marquisat, qui fut d'abord vassal de l'empire, puis des ducs de Savoie: c'est dans ce marquisat que se trouvaient Carmagnole, Revello, Cental, le mont Viso, etc. Les marquis de Saluces, sortis de la maison de Montferrat, régnèrent pendant quatre siècles, depuis le XIIe siècle jusqu'au XVIe; ils eurent plusieurs démêlés avec les ducs de Savoie et de Milan, implorèrent l'appui de la France, et servirent avec distinction dans les armées de Charles VIII, Louis XII et François I. Ce dernier s'empara du marquisat en 1529, après avoir enlevé le dernier héritier Gabriel de Saluces; Henri IV le remit en 1601, par le traité de Lyon, au duc de Savoie qui y avait des droits, en échange de la Bresse, du Bugey, de Gex, etc.

SALUCES (GRISELDA, marquise de). *V.* GRISELDA.

SALUCES DE MENUSIGLIO (Jos.-Ange, comte de), savant piémontais, issu de l'ancienne famille des marquis de Saluces, né à Saluces en 1734, mort en 1810, était écuyer du prince héréditaire de Savoie, et servit avec distinction comme général d'artillerie dans les guerres de la Révolution. Il employait tous ses loisirs à la culture des sciences: il contribua lui-même à l'avancement de la physique et de la chimie, et fut un des fondateurs de l'Académie de Turin. On lui doit plusieurs découvertes sur les propriétés des gaz, et des applications de la chimie à la teinture.

SALUTAIRE, nom donné dans l'empire d'Orient à certaines prov. (*Voy.* PHRYGIE, PALESTINE, etc.).

SALVAGES (îles), groupe qui fait partie des Canaries, au N., par 18° 15' long. O., 30° 4' lat. N. Elles sont aux Espagnols.

SALVAGNAC, ch.-l. de cant. (Tarn), à 20 kil. O. de Gaillac; 1,834 hab.

SALVALEON, *Interamnium*, ville d'Espagne (Badajoz), à 40 kil. S. E. de Badajoz; 3,000 hab. Château en ruines; étoffes de laine, toiles, etc.

SALVATIERRA, ville du Mexique (Mechoacan), à 140 kil. N. O. de Mexico; 7,000 hab. Fruits en abondance; melons exquis. — Il y a en Espagne et en Portugal d'autres Salvatierra, peu importantes.

SALVATOR ROSA. *Voy.* ROSA (SALVATOR).

SALVERTE (Eusèbe), membre de la Chambre des députés, né à Paris en 1771, mort en 1839, fit des études brillantes au collége de Juilly, fut successivement avocat au Châtelet, attaché au ministère des relations extérieures, employé dans le bureau du cadastre, présida en vendémiaire an III une des sections révoltées contre la Convention, fut pour ce fait condamné à mort par contumace, se fit acquitter l'année suivante, et prit alors le parti de renoncer aux fonctions publiques pour se livrer à la culture des lettres. En 1828, les électeurs de Paris l'envoyèrent à la Chambre des députés, et depuis il fut presque constamment réélu. Patriote ardent, il siégeait dans les rangs extrêmes de l'opposition. Salverte a laissé quelques poésies (1798) et un grand nombre d'écrits politiques et littéraires. Nous citerons parmi ces derniers : *Eloge de Diderot*, 1801 ; *Rapports de la médecine avec la politique*, 1806, in-12 ; *Tableau littéraire de la France au* XVIII*e siècle*, 1819, in-8 ; *Essai historique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, 1824, 2 vol. ; *Des sciences occultes*, 1829, 2 vol. in-8.

SALVETAT D'ANGLES (LA), ch.-l. de cant. (Hérault), près de l'Agout, à 22 kil. de Saint-Pons ; 3,845 hab. Laines ; beurre estimé.

SALVETAT-PEYRALÈS (LA), ch.-l. de cant. (Aveyron), à 54 kil. S. O. de Rhodez ; 3,045 hab.

SALVIAC, ch.-l. de cant. (Lot), sur la Granges, à 14 kil. S. O. de Gourdon ; 1,145 hab.

SALVIANI (Hippolyte), ichthyologiste, né en 1514 à Citta del Castello (Ombrie), mort en 1572, exerça la médecine à Rome, où il devint médecin du pape Jules III, et donna des leçons de médecine et d'histoire naturelle. On a de lui, entre autres ouvrages : une *Histoire des poissons* (*De Piscibus libri II*, Rome, 1554), qui est la plus estimée de son siècle.

SALVIATI (Jean), évêque de Ferrare et cardinal, né en 1490, mort en 1553, était petit-fils de Laurent-le-Magnifique et neveu de Léon X ; il remplit diverses missions diplomatiques pour le Saint-Siége, et protégea les lettres et les arts.

SALVIATI (Bern.), frère du précédent, fut général des galères de l'ordre de Malte, suivit en France Catherine de Médicis dont il fut le premier aumônier, parut comme député du clergé aux états-généraux de 1557, et mourut en 1558.

SALVIATI (Léonard), de Florence et de la famille des précédents, né en 1540, mort en 1589, fut un des grands adversaires du Tasse et censura son chef-d'œuvre avec aigreur. Il a beaucoup écrit ; ses *Discours* ont été imprimés à Florence, 1575, in-4.

SALVIATI (Cecco ROSSI DE'), célèbre peintre, né à Florence en 1510, mort en 1563, fut protégé par le cardinal Jean Salviati, dont il prit le nom par reconnaissance, et travailla pour les palais de Florence, de Rome, de Venise, etc.

SALVIATI, *le Jeune*, peintre. *Voy.* PORTA.

SALVIEN, *Salvianus*, prêtre de Marseille, né vers 390 à Cologne ou à Trèves, d'une famille distinguée des Gaules. Il était marié et avait même un enfant, lorsque, de concert avec sa femme, il se décida à renoncer au monde ; il distribua ses biens aux pauvres, embrassa la vie religieuse, se retira à l'abbaye de Lérins (420), puis à Marseille, où il fut ordonné prêtre, et mourut en 484. Salvien se fit remarquer par son éloquence ; il dépeint avec une telle énergie les vices et les malheurs de son temps, qu'il a mérité d'être appelé le nouveau Jérémie. On a de lui des traités de la *Providence* (*De Gubernatione Dei*), et de l'*Avarice* (*Adversus avaritiam*), ainsi que des *Lettres*. Les œuvres de Salvien ont été publiées par Baluze, Paris, 1684, in-8, et traduites par le P. Bonnet, 1700, le P. Mareuil, 1734, et plus récemment par MM. Grégoire et Collombet, 1834.

SALVIUS. *Voy.* TRYPHON et EDIT PERPÉTUEL.

SALYES ou SALLUVII, peuple ligure de la Gaule Narbonaise, habitait au N. de Marseille, entre le Rhône et les Alpes. Ils englobaient dans leur territoire les *Albiœci*, les *Memini*, les *Vulgientes*, et avaient pour villes principales : *Tarasco* (Tarascon), *Glanum* (Saint-Remy), *Arelate* (Arles), *Aquæ Sextiæ* (Aix). Ce peuple fut puissant jusqu'au IIe siècle av. J.-C. Ses fréquents démêlés avec Marseille donnèrent lieu aux Romains d'intervenir en Gaule. Les Romains, alliés de Marseille, donnèrent une partie des terres des Salyes aux Marseillais.

SALZ ou SALZA, *Juvavus*, *Salsa*, riv. des Etats autrichiens (Autriche), naît dans les montagnes qui séparent l'Autriche du Tyrol, coule à l'E., puis au N., arrose Salzbourg, reçoit ensuite la Saale autrichienne, sépare l'Autriche de la Bavière, et tombe dans l'Inn, après un cours de 200 kil. Eaux salées.

SALZBACH. *Voy.* SASBACH.

SALZBOURG, *Juvavum*, et au moyen âge *Salisburgium*, ville de la Haute-Autriche, ch.-l. de cercle, sur la Salza, à 300 kil. S. O. de Vienne ; 16,000 hab. Très forte place. Archevêché. Cathédrale, chateau Neubau, hôtel-de-ville, muséum, galerie de Mœnchberg, théâtre ; lycée (avec institut de théologie, de médecine, de chirurgie) ; deux bibliothèques publiques, etc. Industrie active, grand commerce de transit. Patrie de Mozart. Aux environs château d'Helbrunn et parc d'Aigen. — Salzbourg occupe l'emplacement de *Juvavum*, détruit par Attila en 448, et fut bâti par les ducs Agilolfinges de Bavière, à la prière de saint Rupert, qui en devint évêque (716). En 803 y eurent lieu des conférences entre Charlemagne et les ambassadeurs de Nicéphore I. Dès 798, l'évêché avait été changé en un archevêché ; le diocèse de Salzbourg embrassa la Bavière, la Bohême, la Moravie, l'Autriche actuelle, etc. Pendant la guerre des investitures, les archevêques de Salzbourg furent légats du pape en Allemagne, et primats de l'église allemande. Peu à peu ils devinrent de véritables souverains. — Comme état souverain, l'archevêché de Salzbourg était borné à l'E. par l'Autriche et la Styrie, au S. par la Carinthie et le Tyrol, à l'O. par la Haute-Bavière ; il faisait partie du cercle de Bavière, et avait 185 kil. (de l'E. à l'O.) sur 110. Ch.-l., Salzbourg. Autres villes Lauffen, Tittmanning, Müldorf, Hallein, Rastadt. Montagnes qui renferment des mines d'or, d'argent, de cuivre, plomb, fer et sel. Bons chevaux. L'archevêché de Salzbourg devint indépendant au XIIe siècle ; il fut sécularisé en 1802, et aussitôt érigé en électorat ; en 1808, cet Etat passa à la Bavière, et en 1814 il fut cédé à l'Autriche.

SALZBOURG, deux autres villes des Etats autrichiens : l'une en Hongrie (Sarosch), à 4 kil. S. E. d'Eperies (4,000 hab.), l'autre en Transylvanie, à 4 kil. S. E. de Karlsbourg.

SALZMANN ou SALTZMANN (Chrétien GOTTHILF), ministre protestant (1744-1811), des environs d'Erfurt, professa au *Philanthropinum* de Dessau, fonda la célèbre maison d'éducation de Schnepfenthal, et se déclara grand partisan de J.-J. Rousseau et de Basedow. On lui doit : *Carl de Carlsberg*, roman, 6 vol., 1781-85 ; le *Messager de Thuringe* (1772) et divers ouvrages d'éducation.

SALZUNGEN, ville murée du duché de Saxe-Meiningen, sur la Werra, à 31 kil. N. O. de Meiningen ; 3,000 hab. Draps, toiles, tanneries ; eaux salées qu'on exploite.

SALZWEDEL, ville de Prusse. *Voy.* SOLTWEDEL.

SAMADANG, ville de l'île de Java, ch.-l. de province, à 225 kil. S. E. de Batavia.

SAMAKOV, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 90 kil. de Philippopoli ; 7,000 hab. Usines à fer, fabriques d'armes, etc.

SAMALHOUT, l'anc. *Co*, bourg de la Moy.-Egypte, à 95 kil. S. de Benysoueif, sur la gauche du Nil.

SAMANAKODAM ou SOMMONACODOM (c.-à-d. *le dieu Samanéen*), le grand dieu des Siamois, [illegible]

autre que Bouddha lui-même, c.-à-d. la 9e incarnation de Vichnou.

SAMANAP, ville de l'arch. de la Sonde (île de Madura), côte S. E., par 111° 40' long. E., 7° 5' lat. S., au fond d'une belle baie. Riz, bois de construction.

SAMANÉENS, *Samanæi*. C'étaient, suivant les Grecs, des philosophes hindous, distincts des brahmanes ou gymnosophistes, mais qui, comme ceux-ci, se faisaient remarquer par une vie austère; ils étaient solitaires et inspiraient la vénération la plus vive par leur réputation de sainteté. Ces Samanéens, sans doute, ne sont autres que les solitaires ou prêtres bouddhistes. — Les peuplades de l'Asie centrale donnent encore auj. à leurs prêtres le nom de *chamanes*; mais ce ne sont plus que des jongleurs. *Voy.* CHAMANISME. — On nomme aussi *Samanéens* tous les adorateurs du Dalaï-Lama.

SAMANHOUD, *Heraclæopolis* (et non *Sebennytus*) des anciens, *Djemnouti* en copte, ville de la Basse-Égypte, sur le bras oriental du Nil, rive gauche, à 4 kil. E. de Mehallet-el-Kebir; 4,500 hab.

SAMANI (Abou-Ibrahim-Ismaïl-al), chef persan, né en 847, sortit vers 892 de la Transoxiane, dont il était gouverneur, conquit le Taberistan, le Khoraçan et une portion de la Perse occid. (902), et mourut en 907, laissant une grande réputation de justice et de sagesse. Il fonda la dynastie des Samanides.

SAMANIDES, dynastie de rois de Perse, issue d'Ismaïl Samani, gouverneur de la Transoxiane, supplanta, en 902, celle des Soffarides en Khoraçan et en Perse; mais dès 932 elle fut obligée de céder le Fars et l'Irak-Adjémi aux Bouides; elle ne se maintint dans le reste de ses possessions que jusqu'en 999. Voici les noms des princes de cette dynastie: Samani (Ismaïl), Ahmed, Nasser, Abdalmelek, Mansor, Nouh II, Mansor II, Abdalmelek II.

SAMAR ou IBABA, une des îles PHILIPPINES.

SAMARA, nom latin de la Somme.

SAMARA, nom de 2 riv. de la Russie d'Europe: une, dite aussi *Sviataïa-Reka* (c.-à-d. *rivière sainte*), parcourt le gouvernement d'Iékaterinoslav, se jette dans le Dniepr vis-à-vis de Iékaterinoslav, après un cours de 250 kil.; l'autre, qui traverse les gouvernements d'Orenbourg et de Simbirsk, tombe dans le Volga à Samara, après un cours de 500 kil.

SAMARA, ville de Russie, au confluent de la Samara et du Volga; 10,600 hab.; chef-lieu du gouvern. de même nom, récemment formé sur la rive gauche du Volga, entre ce fleuve et la Samara. Savon, tanneries. Commerce avec les Kirghises, les Kalmouks, etc. — Une autre Samara, dans la Turquie d'Asie (pachalik de Bagdad), sur le Tigre, fut au xe siècle la résidence de quelques califes abbassides.

SAMARANG, ville fortifiée de l'île de Java (aux Hollandais), ch.-l. de la prov. de Samarang, sur la côte N., au fond de la baie de Samarang, et à l'embouchure de la riv. de même nom, à 420 kil. E. de Batavia; 30,000 hab. Barre dangereuse à l'embouchure du Samarang. Divers monuments: hôtel-de-ville, salle de spectacle, hôpital, observatoire. Climat salubre; sol très fertile aux environs.

SAMARCAND, *Maracanda*, ville de l'Asie centrale, la 2e du khanat de Boukhara, sur le mont Kohak, près des rives du Sogd ou Zer-Afchan, à 200 kil. E. de Boukhara; 50,000 hab. Assez belle ville: mosquées et colléges, ancien palais de Tamerlan; on y voyait jadis l'observatoire d'Oulough-Beg. Papier de soie, soieries, tissus de coton. Commerce assez actif. Aux environs, beaux pâturages. — On croit que Maracanda fut fondée non loin de l'ancienne Sogd, par un chef arabe, vers 465 av. J.-C.; elle devint bientôt la capitale de la Sogdiane. Alexandre la prit; elle fut depuis comprise dans l'empire grec de Bactres, et dans celui des califes. Gengis-Khan s'en empara en 1220. Elle acquit la plus haute splendeur sous Tamerlan, qui la choisit pour capit. de son vaste empire, et voulut en faire la première ville du monde; sa population atteignait alors 150,000 âmes. Mais, dès le xvie siècle, elle déclina. On y voit encore le palais et le tombeau de Tamerlan.

SAMARIE, *Samaria*, puis *Sébaste*, v. de Palestine, dans la tribu d'Éphraïm, sur la limite de la tribu de Manassé, fut, après Sichem, la capit. du roy. d'Israël, ou des 10 tribus, et plus tard le ch.-l. de la Samarie. — Cette ville fut fondée par Amri en 912 av. J.-C.; elle fut prise en 718 par Salmanazar, qui transporta les habitants au delà de l'Euphrate, et les remplaça par des Kuthéens. Repeuplée par Assar-Haddon en 672, Samarie fut encore prise par Antiochus-le-Grand en 203, puis détruite par Jean Hyrcan (129). Gabinius la releva, et Hérode lui rendit son ancienne splendeur; ce dernier, pour flatter Auguste, lui donna le nom d'*Augusta* (*Sébaste* en grec). — Les Samaritains étaient, depuis l'invasion des Assyriens, mélangés d'étrangers et d'idolâtres. Ils furent presque touj. en guerre avec le roy. de Juda; les deux peuples avaient l'un pour l'autre l'aversion la plus prononcée, et fuyaient tout commerce entre eux. Jésus combattit en toute occasion cette haine nationale. Pour n'avoir point à venir à Jérusalem à l'époque des cérémonies religieuses, les Samaritains s'étaient construit un sanctuaire sur le mont Garizim. Les Samaritains n'admettent que le Pentateuque. Leurs livres sacrés sont écrits dans un caractère particulier, qui est de la plus haute antiquité. On trouve encore auj. quelques Samaritains à Naplouse et à Jaffa. Ils se distinguent par des turbans blancs et ne contractent d'alliance qu'entre eux; ils sont changeurs pour la plupart.

SAMARIE OU SAMARITIDE. On nomma ainsi, pendant les deux premiers siècles de l'empire, une des 4 parties de la Palestine, entre la Galilée au N. et la Judée au S., le Jourdain à l'E. et la mer à l'O.

SAMARITAINS. *Voy.* SAMARIE.

SAMAROBRIVA (c.-à-d. pont sur la *Samara*, Somme), ville de la Belgique 2e, nommée plus tard *Ambiani*, est auj. AMIENS.

SAMATAN, ch.-l. de cant. (Gers), à 2 kil. N. E. de Lombès; 1,976 hab. Blé, bétail, etc.

SAMA-VÉDA. *V.* VÉDA. — SAMAH, émir. *V.* ZAMAH.

SAMBA (île), dans l'archipel de la Sonde, à 80 kil. S. de l'île Flores, par 117° 13'-118° long. E., 9° 35'-10° 15' lat. S.; 126 kil. sur 50. Coton; on y trouve le bois de sandal (d'où le nom d'*Ile du bois de sandal* qu'on lui donne aussi).

SAMBAS, ville de l'île de Bornéo, capit. du roy. de Sambas, à 40 kil. de l'embouchure du Sambas, par 107° long. E., 1° 22' lat. N. Brûlée par les Anglais vers 1815. — Le roy. de Sambas est dans la partie occid. de l'île de Bornéo, il est borné au N. E. et à l'E. par le roy. de Bornéo, au S. par celui de Pontiana. Beaucoup d'opium. Habitants pirates.

SAMBLANÇAY ou SEMBLANÇAY, village du dép. d'Indre-et-Loire, à 14 kil. N. O. de Tours; 700 hab. Baronnie. Château bâti par Jacques de Beaune. *Voy.* ci-après.

SAMBLANÇAY (Jacques de BEAUNE, baron de), surintendant des finances sous Charles VIII, Louis XII et François I, né en 1465, eut le malheur de déplaire à la duchesse d'Angoulême, mère de François I, qui le fit accuser de malversations et condamner par une commission. Il fut pendu à Montfaucon en 1527. On crut généralement à son innocence, et son fils ne tarda pas à être rétabli dans tous ses biens.

SAMBLANÇAY (Charlotte de). *Voy.* SAUVES.

SAMBOANGAN, ville de l'île de Mindanao, à l'extrémité S. O., par 119° 50' long. E., 6° 45' lat. N.; 1,000 hab. Principal établissement des Espagnols à Mindanao.

SAMBOR, ville de Galicie, ch.-l. de cercle, sur le Dniestr, à 65 k. S. O. de Lemberg; 6,600 h. Sel.

SAMBRE, *Sabis*, riv. de France et de Belgique, naît à 4 kil. N. E. de Nouvion (Aisne), coule généralement au N. et au N. E., baigne Landrecies, Pont-sur-Sambre, Maubeuge, Marchiennes-au-Pont, Charleroy, et se jette dans la Meuse, à Namur, après un cours de 176 kil. Elle reçoit, en France, les deux Helpe; en Belgique, l'Heure, le Piéton et l'Orneau. — Elle donne son nom à un canal qui l'unit au canal de Saint-Quentin.

SAMBRE-ET-MEUSE (dép. de), ancien département de la France sous la République et l'Empire, fut formé, en 1795, du comté de Namur et du N. O. du grand-duché de Luxembourg. Il avait pour bornes, au S. celui des Ardennes, à l'O. ceux de Jemmapes et de la Dyle, etc. Ch.-l., Namur.

SAMBUCUS (J.), savant hongrois, né à Tyrnau, en 1531, mort en 1584, historiographe de Maximilien II, a rendu d'éminents services aux lettres par ses notes, commentaires, traductions, etc., et par le grand nombre de médailles, portraits et autres monuments antiques qu'il a fait connaître.

SAMER, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 14 kil. S. E. de Boulogne; 1,895 hab.

SAMISAT, l'anc. *Samosate*, ville de la Turquie d'Asie (Marach), sur l'Euphrate, à 90 kil. N. E. d'Aïn-Tab. *Voy.* SAMOSATE.

SAMLAND, anc. division de la Prusse orient.; elle avait pour ch.-l. Kœnigsberg.

SAMMANIDES. *Voy.* SAMANIDES.

SAMNITES, habit. du Samnium. *Voy.* SAMNIUM.

SAMNIUM, auj. *Sannio*, *Principauté Ultérieure* et partie de l'*Abruzze*, région d'Italie, au N. de la Campanie, à l'E. du Latium, au S. des Frentans, était hérissée de mont. appartenant à la chaîne des Apennins, et n'avait que quelques villes, entre autres *Aufidène*, *Trévent*, *Esernie*, *Clavia*, *Tifate*, *Bovianum*, *Equus Tuticus*, *Maleventum* (depuis Bénévent), *Caudium*. — Les Samnites ou habitants du Samnium se divisaient en *Caraceni* et *Pentri* au N., *Hirpini* au S. Ils étaient de race sabine et très braves; leurs mœurs étaient simples et grossières; ils se livraient surtout à la vie pastorale et à la guerre. On connaît leurs mariages: les filles les plus belles, les plus vertueuses et les plus riches étaient le prix des services rendus à la patrie. Leur gouvernement était démocratique. Leurs petites peuplades formaient ensemble une espèce de fédération, mais sans lien solide et sans ville centrale. Aux Vᵉ et IVᵉ siècles av. J.-C., ils fournissaient nombre de mercenaires aux villes grecques de la Grande-Grèce et de la Sicile. De 424 à 421, ils conquirent Capoue et Cumes. L'état lucanien tomba aussi au pouvoir d'une réunion de mercenaires et aventuriers samnites. Rome eut à soutenir avec les Samnites, soit seuls, soit unis à divers autres peuples, une lutte longue et acharnée: c'est l'époque héroïque de la république. Les Samnites avaient pour auxiliaires: 1° tous les peuples d'origine sabine: Sabins, Pélignes, Marses, Marrucins, Vestins, Frentans, Prétutiens, Sassinates, habitants du Picenum; 2° la confédération étrusque entière, les Ombriens, les Sénonais; 3° les divers états de la Grande-Grèce (Apulie, Salentins, Tarente, Messapie, Picentins, Lucaniens, Brutiens, etc.). Tous furent successivement soumis par les Romains. Les guerres de Rome avec les Samnites proprement dits sont au nombre de sept. La 1ʳᵉ eut lieu de 343 à 341 et fut mêlée à la grande insurrection du Latium (342-338). Ce qui y donna naissance, ce furent les attaques des Samnites contre les habitants de Capoue, qui s'étaient mis sous la protection de Rome. — La 2ᵉ (qui éclata après 14 ans de paix plus ou moins sincère) dura de 327 à 324. — La 3ᵉ, qui commença en 324 même, par une rupture subite, et à laquelle participait l'Apulie, fut suspendue en 318 par une trêve de deux ans après laquelle la guerre continua contre l'Apulie seule (c'est dans cette guerre que les Romains passèrent sous les *Fourches Caudines*, 321 av. J.-C.). — La 4ᵉ, de 316 à 304, fut de toutes la plus sérieuse, la plus vaste (de 311 à 308, l'Etrurie et l'Ombrie en furent aussi le théâtre; les Marses et Pélignes en 308, les Salentins en 307, les Herniques en 306, firent cause commune avec les Samnites). — La 5ᵉ, après 5 ans d'intervalle, commença en 299 par une levée de boucliers générale en Étrurie, dans le Samnium et dans les contrées voisines; elle finit en 290; les Samnites et leurs principaux alliés furent complètement soumis. — Dans la 6ᵉ guerre, les Samnites ne figurèrent que comme auxiliaires des Lucaniens et des Brutiens, puis de Tarente et de Pyrrhus (282-272). — Enfin la 7ᵉ, au milieu de la guerre des Sassinates, ne fut qu'un effort d'un partisan, Lollius, qui fut bientôt défait (269). Pendant ces guerres on remarque du côté des Romains les Fabius, les Papirius, les Decius, les Curius Dentatus, les Fabricius; du côté des Samnites on cite surtout Pontius Herennius, le vainqueur de Caudium. La soumission des Samnites entraîna bientôt celle de toute l'Italie méridionale. Les Samnites figurent encore dans la guerre Sociale; mais ceux qui y prirent part furent exterminés par Sylla.

SAMNOU, ville murée du Fezzan, à 170 kil. N. de Mourzouk, célèbre par le nombre de ses marabouts.

SAMOGITIE, *Szamaït* en lithuanien, anc. prov. de Lithuanie, entre la Baltique et la Courlande au N., la Baltique et la Prusse à l'O., la Lithuanie propre au S. et à l'E., auj. comprise dans le gouv. russe de Vilna. Capit., Rossiena. — La Samogitie avait longtemps été libre, quand les Lithuaniens l'assujettirent. Elle garda néanmoins son duc et sa diète (qui se tenait à Rossiena). En 1404, elle fut cédée à l'Ordre Teutonique; mais, en 1411, elle revint au roy. de Pologne, duquel dépendait la Lithuanie. Le christianisme n'y fut établi qu'en 1431. Auj. la Samogitie donne encore son nom à un évêché, dont le siége est à Rossiena.

SAMOIEDES. *Voy.* SAMOYÈDES.

SAMON, roi des Esclavons, était un marchand franc, natif de Sens. Se trouvant, vers 650, chez les Esclavons pour son commerce, il combattit avec eux les Avares, contribua à la victoire, fut élu roi, et gouverna avec gloire pendant 35 ans.

SAMONICUS ou SAMMONICUS. On connaît sous ce nom deux médecins latins, père et fils, qui vivaient à la fin du IIᵉ siècle et au commencement du IIIᵉ. Le père, Q. Serenus Samonicus, avait formé une bibliothèque de 62,000 volumes; il fut tué dans un festin par ordre de Caracalla. Le fils jouit de la faveur d'Alex. Sévère et des Gordiens. Il légua la bibliothèque de son père à Gordien III. On a, sous le nom de *Samonicus*, un poëme *De Medicina*; mais on ne sait s'il est du père ou du fils. La meilleure édit. est celle du docteur Ackermann, Leipsick, 1786.

SAMOS, en turc *Sousam-Adassi*, île de la Turquie d'Asie, dans la mer Egée, près des côtes de l'Asie-Mineure, au S. E. de Chio; elle a 40 kil. sur 15, et 60,000 hab. selon les uns, 12,000 selon les autres. Kora en est le chef-lieu; Vathi, la ville principale. Elle appartient encore à la Turquie et fait partie auj. du pachalik des Iles. Montagnes, dont une percée par un canal de 1,300 mètres. Mines d'or et d'argent. Sol fertile: fruits, forêts; gibier. Culture d'oliviers, de grenadiers. Vins muscats dits de *Malvoisie*, très recherchés. Un tremblement de terre en 1831 renversa en partie une montagne et en fit sortir une rivière. — Samos a été plus célèbre chez les anciens que de nos jours. Sa capitale se nommait aussi Samos; on en voit les ruines aux environs de Kora. C'était la patrie de Pythagore, du peintre Agatharque, etc. Junon recevait à Samos un culte particulier. L'île de Samos, après avoir

habitée par des Lélèges, par des Cariens, tomba aux mains des Grecs, et fit partie de la ligue ionienne, dont elle fut un des principaux états. Royaume d'abord, puis république, elle eut quelquefois des tyrans, notamment le célèbre Polycrate (au VIe siècle av. J.-C.). Périclès la soumit à Athènes en 441. Elle se révolta plusieurs fois. Plus tard, elle fit partie du roy. de Pergame, et en suivit le sort. Depuis Auguste jusqu'à Vespasien, elle redevint indépendante. Vespasien l'annexa à la prov. des îles. Elle fit partie de l'empire grec, appartint ensuite aux Arabes, aux Vénitiens, aux Génois, et tomba enfin au pouvoir des Turcs. En 1821 et 1824, les Samiens ont tenté de secouer le joug, mais sans succès. En 1828, ils obtinrent une constitution.

SAMOSATE, auj. *Samisat* ou *Chemchad*, anc. ville de l'Asie-Mineure, capit. de la Comagène, sur l'Euphrate, au N. E. d'Antioche, est célèbre pour avoir donné le jour à Lucien.

SAMOTHÈS, fils de Japhet, fondateur de la race des Celtes, selon d'anciennes chroniques.

SAMOTHRACE, auj. *Semendraki*, île sur les côtes de Thrace, au N. O. d'Imbros et en face de l'embouchure de l'Hèbre, eut pour habitants des Thraces, des Cariens, des Phéniciens, des Pélasges, enfin des Hellènes. Elle n'avait point de bons ports ; sa seule ville, nommée aussi Samothrace, était sur la côte N. Samothrace est célèbre surtout par le culte mystérieux des Cabires, qui semble avoir été un reste des religions originales des Pélasges. Lors de la célébration des mystères, l'île était comme le rendez-vous de tout ce qui prétendait à une origine pélasgique en Italie, en Grèce et en Asie. Samothrace appartient auj. à la Turquie. — On l'appelait Samothrace (c.-à-dire *Samos thracienne*) pour la distinguer de l'autre Samos. Pat. d'Aristarque.

SAMOYÈDES, *Khasova* en langue indigène, peuple de la Russie, probablement de race tchoude, habite surtout sur la Mézen (dans le gouv. d'Arckhangel), près de l'Océan Glacial. On en voit d'autres dans les gouvernem. de Tobolsk et de Tomsk (en Asie). Ils habitent sous des tentes, dites *yourtes*. Ils sont petits, très laids, vicieux, idolâtres, et paient le tribut en peaux d'isatis. Leur nombre ne s'élève qu'à 1,000 familles au plus. Les Russes les confondent avec les Lapons ; de là dérive vraisemblablement leur nom russe (*Samoyèdes*, de *Sameanda*, qui signifie Laponie).

SAMPEYRE, ville des Etats sardes (Coni), à 24 kil. S. O. de Saluces, sur la Vraita ; 5,000 hab.

SAMPIETRO, célèbre chef corse, né en 1501, mort en 1567, servit en France sous François I et Henri II avec la plus grande bravoure, et alla avec de Thermes arracher la Corse aux Génois (1552). Après la paix de 1559, qui rendit l'île à ces derniers, il chercha des secours en Turquie, et vint débarquer en Corse avec 25 hommes ; il voyait déjà grandir ses forces quand un traître, gagné par les Génois, le poignarda. Il venait lui-même de tuer sa f^me Vanina.

SAMPIGNY, village du dép. de la Meuse, à 9 kil. N. O. de Commercy ; 500 hab. Erigé en comté en 1730 en faveur du financier Pâris de Montmartel.

SAMSCRIT (c.-à-d. *perfectionné*), langue sacrée de l'Hindoustan septentrional, est auj. une langue morte, et offre de singulières analogies avec les idiômes de tous les peuples indo-germaniques (zend, parsi, slavon, latin et grec, gothique, tudesque, islandais) ; elle est remarquable par sa flexibilité, son harmonie, son abondance, et par la perfection de son système grammatical (d'où son nom), mais elle est très compliquée. On oppose au *samscrit* le *pracrit*, qui en dérive ; c'est la langue vulgaire (son nom veut dire *naturel*, *spontané*). Plus facile que le samscrit, le pracrit détrôna peu à peu cette langue savante : c'est probablement du IIIe au VIIe siècle de notre ère que le samscrit cessa d'être langue usuelle. C'est en samscrit que sont rédigés les livres sacrés des Hindous : les *Védas*, les *Pouranas* (commentaires des *Védas*), les lois de Menou, les grands ouvrages de philosophie, les grands poëmes (*Ramayana*, *Mahabharata*, etc.). Longtemps on ignora en Europe jusqu'au nom du samscrit ; ce furent les Anglais, notamment W. Jones, qui firent connaître l'importance de cette langue ; elle est aujourd'hui cultivée chez toutes les nations savantes de l'Europe, et elle a donné la clef des religions comme des idiômes de l'Inde.

SAMSOEE, île du Danemark, dans le Cattégat, entre le Jutland et l'île de Seeland : 26 kil. sur 10 ; 5,000 hab. Ch.-l., Nordbye. Agriculture et pêche.

SAMSON, douzième juge d'Israël, naquit pendant la sixième servitude des Hébreux, fut consacré à Dieu par sa mère, s'abstint de vin et de toute liqueur fermentée pendant sa première jeunesse, et acquit une force prodigieuse. Il fit diverses expéditions contre les Philistins, en revint sans cesse victorieux, et fut élu juge (1172 av. J.-C). Pendant vingt ans que dura son pouvoir, il combattit toujours avec succès les ennemis de sa patrie ; enfin pourtant les Philistins, aidés par la trahison de sa maîtresse Dalila, le firent prisonnier ; ils le conduisirent à Gaza et lui crevèrent les yeux. Ils se servaient de lui comme de bouffon ; un jour Samson, dans une fête, ébranla une des colonnes qui soutenaient l'édifice où se rassemblaient les principaux de la nation, et en fit ainsi périr un grand nombre ; mais il périt lui-même, écrasé sous les ruines. La force de Samson tenait à ses cheveux. Dalila, pour le trahir, les lui rasa ; ils avaient repoussé lorsqu'il ébranla la colonne. L'Ecriture rapporte de Samson plusieurs faits fort merveilleux ; elle dit par exemple qu'il assomma 1,000 Philistins avec une mâchoire d'âne, et qu'ensuite il fit sortir d'une des dents de cette mâchoire une eau abondante qui étancha sa soif. Enfermé un jour dans Gaza par les Philistins, qui voulaient le tuer, il leur échappa en emportant sur son dos les portes de la ville.

SAMSOUN, *Amisus*, ville murée de la Turquie d'Asie (Sivas), sur la mer Noire, à 65 kil. N. E. d'Amasieh ; 2,000 hab. Port. Bon commerce. Prise par Mahomet II. *Voy.* AMISUS.

SAMUEL, 14e et dernier juge d'Israël, né à Ramatha (tribu d'Ephraïm) vers 1132 av. J.-C., se fit de bonne heure remarquer par ses vertus et par le don de prophétie, fut proclamé juge en 1092, et fit pendant plusieurs années le bonheur des Israélites ; mais ayant dans la suite laissé à ses fils le soin de l'administration, ceux-ci mécontentèrent le peuple, qui alors demanda un roi. Samuel, après avoir vainement tenté de détourner les Israélites de ce projet, sacra Saül (1080), tout en conservant pour lui-même les fonctions sacerdotales. Saül ayant en plusieurs circonstances désobéi à Dieu et voulu empiéter sur les droits du grand-prêtre, Samuel sacra David à sa place ; toutefois, cette nomination resta secrète, et Samuel mourut 2 ans avant la chute de Saül, l'an 1043. La veille de la bataille de Gelboé, l'ombre de Samuel, évoquée par la pythonisse d'Endor, apparut à Saül et lui annonça son funeste sort.

SAN, riv. de Galicie, affluent de la Vistule, sort des monts Carpathes et arrose les comitats de Sanok et de Rzeszow.

SANA, SANADON, etc. Cherchez ces mots après la série des SAN-.

SAN-AGOSTINO-DE-LAS-CUEVAS, ville du Mexique. *Voy.* TLALPAN.

SAN-ANGELO, nom commun à plusieurs villes d'Italie, notamment : *San-Angelo-dei-Lombardi*, dans le roy. de Naples, à 29 kil. S. E. de Montefusco ; 6,000 hab. ; — une ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Lambro, entre Crème et Lodi ;

3,000 hab. ; — *San-Angelo-in-Vado*, dans l'État ecclésiastique, à 20 kil. S. O. d'Urbin.

SAN-ANTONIO-DE-BEJAR, ville du Texas, ch.-l. de la prov. de San-Antonio, par 29° 35' lat. N., et 101° 20' long. O., sur le Rio-San-Antonio ; 3,000 hab.

SAN-ANTONIO-DE-PADILLA. *Voy.* PADILLA.

SAN-BARTOLOMEO-IN-GALDO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 43 kil. S. O. de Foggia ; 4,618 hab.

SAN-BARTOLOMEO-DE-CHILLAN. *Voy.* CHILLAN.

SAN-CARLO, ville d'Espagne. *Voy.* ALFAQUES.

SAN-CARLOS, ville d'Espagne, dans le N. O. de l'île de Léon, près de Cadix ; 4,000 hab.

SAN-CARLOS, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Vénézuela, à 26 kil. S. O. de Caracas, par 9° 20' lat. N. ; 10,000 h. Evêché. Aux env. indigo, café, oranges exquises. Commerce de bétail. — Fondée par les premiers missionnaires du Vénézuela ; jadis très prospère, auj. en décadence.

SAN-CARLOS-DE-MONTEREY, anc. v. du Mexique, ch.-l. de la Nouvelle-Californie, par 36° 36' lat. N., 124° 21' long. O., sur la baie de Monterey ; 1,000 hab. Fondée en 1770, sous Ch. III, par le vice-roi Monterey.

SAN-CATALDO, ville de Sicile, à 9 kil. N. O. de Calatanisetta ; 7,800 hab.

SAN-CHRISTOVAL ou CRISTOVAL, haute montagne de la chaîne Bétique en Espagne, dans l'intendance de Grenade, entre Ubrique et Ronda.

SAN-CRISTOVAL, v. de l'île de Ténériffe. *Voy.* LAGUNA.

SAN-CRISTOVAL, ville de la république de Vénézuela (Zulia), dans la prov. de Mérida, à 130 kil. S. O. de Mérida ; 3,000 hab. Fondée en 1560.

SAN-CRISTOVAO, ville du Brésil. *Voy.* SERGIPE.

SAN-DAMIANO, ville des États sardes (Alexandrie), à 12 kil. O. d'Asti ; 6,100 hab.

SAN-DANIELE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 19 kil. N. O. d'Udine, sur le Tagliamento ; 3,500 hab. Excellents jambons.

SAN-DOMINGO, dite aussi *Cacheo*, riv. de Sénégambie, naît dans le pays des Mandingues, au N. de Geba, coule à l'O. pendant 200 kil., puis se partage en deux branches qui vont se jeter dans l'Océan, la 1re après un cours de 60 kil. et la 2e de 90.

SAN-DOMINGO. *Voy.* VERAPAZ et SANTO-DOMINGO.

SAN-DOMINGO-DE-PALENQUE. *Voy.* PALENQUE.

SAN-FELIPE, *Sætabis* des anciens, *Xixona* des Maures, puis *Xativa* ou *Jativa*, ville d'Espagne (Valence), à 55 kil. S. O. de Valence ; 15,000 hab. Grand faubourg, château-fort ; 22 fontaines publiques ; papeterie (qui date du XIIe siècle) ; belle toile, fil de soie. Aux environs, beaux marbres. — S'étant opposée à la cause de Philippe V, Xativa fut prise et rasée par ses troupes en 1707, puis rebâtie sous le nom de San-Felipe. C'est la patrie de l'Espagnolet.

SAN-FELIPE, ville de Vénézuela, à 200 kil. S. O. de Caracas ; 6,800 hab. Indigo, café, coton.

SAN-FELIPE. *Voy.* MONTEVIDEO.

SAN-FELIPE-DE-AUSTIN, ville capitale de la république du Texas, ch.-l. de la prov. de San-Felipe, sur le Rio-Colorado, à l'O. de Houston, par 98° 25' long. O., 29° 45' lat. N. — Il ne faut pas la confondre avec la ville d'*Austin*, qui est plus au N. O., dans la prov. de Mina et sur le Rio-Colorado.

SAN-FELIPE-DE-AUSTRIA ou SAN-CARIACO, ville du Vénézuela (Orénoque), à 58 kil. E. de Cumana, sur le golfe de Cariaco ; 6,500 hab. Commerce actif.

SAN-FELIPE-DE-BENGUELA. *Voy.* BENGUELA.

SAN-FELIPE-DE-TUCUMAN. *Voy.* SALTA.

SAN-FELIPE-EL-REAL, ville du Chili, ch.-l. de la prov. d'Aconcagua, sur l'Aconcagua, à 155 kil. N. de Santiago ; 8,000 hab. Rues plantées d'arbres et entrecoupées de petits canaux d'irrigation. Fondée en 1754.

SAN-FELIS, village de Vénézuela (Orénoque), au S. E. de Cumana. Victoire des indépendants sur les Espagnols (1817), et par suite conquête de la Guyane.

SAN-FERNANDO, dite aussi *Isla de Leon*, ville d'Espagne (Andalousie), dans la province de Cadix, au S. E. et près de cette ville, dans l'île de Léon ; 18,000 hab. Fortifications remarquables, aqueduc, observatoire, école de marine. On y a transféré la douane de Cadix.

SAN-FERNANDO, ville du Chili, ch.-l. de la prov. de Colchagua, à 120 kil. S. de Santiago ; 1,500 familles. Fondée en 1741.

SAN-FERNANDO-DE-APURE, ville de la république de Vénézuela, dans le dép. de l'Orénoque et la prov. de Varinas ; 6,000 hab.

SAN-FERNANDO-DE-CATAMARCA, petite ville des Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata, par 27° 30' lat. S., 68° long. O., entre Rioja et Tucuman, est la capitale de l'État de même nom. Excellent coton. — L'état de Catamarca est très reculé dans l'intérieur du pays ; il est borné à l'O. par l'état de Rioja, à l'E. par ceux de Tucuman, de Santiago et d'Estero.

SAN-FILIPPO D'ARGIRO, *Agyrium*, ville de Sicile (Catane), à 20 kil. S. E. de Nicosia ; 6,000 hab. Château-fort. L'ancienne *Agyrium* est la patrie de Diodore de Sicile.

SAN-FRANCISCO ou SAINT-FRANÇOIS, grand fleuve du Brésil, naît dans le S. de la province de Minas-Geraës, et sort de la Sierra-de-Canastra, dans la comarque de Rio-das-Velhas, traverse du N. au S. la province de Minas-Geraës, où elle arrose la comarque de Rio-San-Francisco, puis coulant de l'O. à l'E., sépare les provinces de Bahia et de Pernambouc, et celles de Sergipe et d'Alagoas, puis se perd dans l'Océan Atlantique ; il reçoit le Rio-das-Velhas, le Rio-Verde, le Paracatu et le Rio-Grande. — Une autre rivière de même nom, dans le S. du Brésil, traverse la province de Sainte-Catherine et se jette dans l'Océan, vis-à-vis d'une île dite aussi San-Francisco. L'île a 31 kil. sur 22 ; ch.-l., San-Francisco, sur la côte O. Bon port.

SAN-FRANCISCO (RIO-), comarque du Brésil (Minas-Geraës), au N. de celle de Paracatu, et entre les provinces de Goyaz à l'O., de Bahia à l'E., de Pernambouc au N. E., et de Piauhy au N. Ch.-l. Rio-Grande ou Rio-Francisco-das-Chagas.

SAN-FRANCISCO, beau port de la Nouvelle-Californie, à l'emb. du Sacramento, très-fréq. dep. la déc. des *placers* d'or (1848) ; 5,000 h. en 1847 ; 50,000 en 1850.

SAN-GALLO (Julien GIAMBERTI, dit DE), célèbre architecte, né à Florence en 1443, mort en 1517, exécuta beaucoup d'édifices, dont quelques uns sont des chefs-d'œuvre (palais Poggio à Cajano ; fortifications d'Ostie, dôme de Notre-Dame-de-Lorette à Rome ; couvent de San-Gallo, d'où le surnom donné à cet artiste). — Son frère, ses deux neveux, et d'autres membres de la même famille, s'acquirent aussi du renom en architecture.

SAN-GERMANO, ville des États sardes, à 32 kil. S. O. de Novare ; 3,800 hab. Rizières.

SAN-GERMANO, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 32 kil. S. E. de Sora ; 4,000 hab. Fort ; aux environs ruines de *Casinum* et d'*Aquinum*. — Prise par les Espagnols en 1730 ; Murat y fut défait par les Autrichiens en 1815. Le pape Grégoire IX et l'emp. Frédéric II y signèrent la paix en 1230.

SAN-GIL ou SANTA-CRUZ, ville de la république de la Nouv.-Grenade (Boyaca), à 17 kil. N. E. de Socorro ; 6,000 hab. Collége. Industrie.

SAN-GIORGIO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 30 kil. N. E. de Mantoue, sur la droite de l'Adige. Wurmser y fut battu en 1796 par les Français.

SAN-GIORGIO-LA-MOLINARA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 17 kil. N. O. d'Ariano ; 4,500 hab.

SAN-GIORGIO-MAGGIORE, île de l'Adriatique, à 4 kil. S. E. de Venise, habitée par des Bénédictins dont le monastère est le plus riche de l'Italie.

SAN-GIOVANNI, dit *in Fiore*, ville du roy. de Naples (Calabre Cit.), à 40 kil. E. de Cosenza ; 6,200 hab.

SAN-GIOVANNI-IN-VAL-D'ARNO, ville du grand-duché de Toscane, sur l'Arno, à 44 kil. S. E. de Florence.

SAN-GIOVANNI-ROTONDO, ville du roy. de Naples (Capitanate), près du mont Gargano, à 9 kil. E. de San-Marco-in-Lamis; 4,500 hab.

SAN-GIOVANNI (J. MANOZZI DI), grand peintre, né en 1590, aux environs de Florence, mort en 1638, produisit plusieurs chefs-d'œuvre, et surtout de belles fresques. On remarque en ce dernier genre les *Sciences et les Arts chassés de Grèce et recueillis par Laurent de Médicis* (au palais Pitti à Florence).—Un autre San-Giovanni (Herc.-Marie), dit l'*Ercolino*, élève du Guide, imitait à s'y méprendre la manière de son maître. Il mourut jeune, vers 1640.

SAN-GIULIANO (MONTE-), ville de Sicile. *Voy.* MONTE-SAN-GIULIANO.

SAN-GREGORIO, ville du roy. de Naples (Principauté Citér.), à 26 kil. E. de Campagna; 4,000 hab.

SAN-JACINTO, riv. du Texas, se jette dans la baie de Galveston. Les Texiens battirent sur ses bords les Mexicains en 1836; cette vict. assura leur indépend.

SAN-JOAO-DA-FOZ, ville du Portugal (Minho), à 2 kil. O. de Porto, sur le Douro, rive droite; 3,310 hab. Petit port.

SAN-JOAO-DAS-DUAS-BARRAS, comarque du Brésil, forme la partie N. de la prov. de Goyaz, et a pour ch.-l. Natividade. Autre v., San-Joao-de-la-Palma.

SAN-JOAO-DEL-REY, ville du Brésil (Minas-Geraës), à 270 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro; 6,000 hab.

SAN-JORGE, une des Açores. *Voy.* SAINT-GEORGE.

SAN-JORGE, riv. de la Nouvelle-Grenade, naît dans le dép. de Cundinamarca, coule au N. et tombe dans le Cauca; cours, 270 kil.

SAN-JORGE-DOS-ILHEOS, ville du Brésil (Bahia), ch.-l. de comarque, à l'embouchure de l'Ilheos, à 190 kil. O. de Bahia. Fort.

SAN-JOSÉ, une des Mariannes. *Voy.* SAYPAN.

SAN-JOSE ou *Villanueva-de-San-Jose*, ville du Guatimala, capit. de l'état de Costa-Rica, dans une belle vallée; 20,000 hab. Evêché. Renversée en 1841 par un tremblement de terre.

SAN-JOSE DE CUCUTA. *Voy.* ROSARIO.

SAN-JOSE-DEL-PARRAL, v. du Mexique (Chihuahua), à 28 kil. N. de la Conception; 5,000 h. Cour de justice.

SAN-JUAN ou SUIPACHA, riv. de Bolivie, naît dans les Andes et tombe, après 540 kil. de cours, dans le Pilcomayo, à 35 kil. S. O. de Zinti. — Deux autres rivières du nom de *San-Juan* coulent, l'une dans la Nouvelle-Grenade (Cauca), l'autre dans le Guatimala (Nicaragua). *Voy.* NICARAGUA.

SAN-JUAN, île du Grand-Océan. *Voy.* GUAM.

SAN-JUAN, une des Prov.-Unies du Rio de la Plata, entre celles de Catamarca au N. et de San-Luis au S.; 430 kil. sur 400. Ch.-l., San-Juan-de-la-Frontera.

SAN-JUAN-DE-LA-FRONTERA, v. de la Plata, ch.-l. de la prov. de S.-Juan, sur le Limari, non loin des front. du Chili; 16,000 h. Évêché. Mines d'or et d'argent. —V. du Pérou, dite aussi *Chacapoyas*, dans la prov. de Livertad, à 260 k. N.E. de Truxillo. Fond. en 1536

SAN-JUAN-DE-LOS-LLANOS ou SAINT-JEAN-DES-PLAINES, ville de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de la prov. de San-Juan-de-los-Llanos, à 110 kil. S. E. de Bogota, sur la Cunimia (affluent du Guaviare). Aux env. mines d'or qu'on n'exploite plus.— La prov. est une immense plaine de 650 kil. de long sur 350 de large, comprise dans la partie E. de la Nouvelle-Grenade et le S. du Vénézuela (*Voy.* LLANOS).

SAN-JUAN-DEL-PASTO, DE NICARAGUA. *V.* NIC., PASTO.

SAN-JUAN-DE-LOS-REMEDIOS, v. de l'île de Cuba, 65 k. N. Villaclara; 8,000 h.

SAN-JUAN-DE-PORTO-RICO, capitale de l'île Porto-Rico (Antilles espagnoles), dans une presqu'île qui communique à la terre ferme par un long isthme, par 18° 29' lat. N., 68° 33' long. O.; 30,000 hab. environ. Port sûr et spacieux; fortifications considérables. Résidence de l'évêque et du capitaine-général. — Fondée en 1514; pillée par l'amiral Fr. Drake en 1594 et par le comte de Cumberland en 1597.

SAN-JUAN DE SACATEPEQUEZ. *Voy.* SACATEPEQUEZ.

SAN-LAZZARO-DEGLI-ARMENI. *Voy.* LAZZARO.

SAN-LORENZO, riv. du Brésil. *Voy.* PORRUDOS.

SAN-LORENZO-DE-LA-FRONTERA. *Voy.* SANTA-CRUZ.

SAN-LUCAR (GUZMAN, duc de). *Voy.* OLIVARÈS.

SAN-LUCAR-DE-BARRAMEDA, *Lucifer, Fanum S. Luciferi*, ville et port d'Espagne (Séville), à 70 kil. S. O. de Séville, à l'embouchure du Guadalquivir dans l'Océan: 16,800 hab. Elle sert de port à Séville. Coton, soieries, cuirs, savons; vins excellents. Aux env., marais salants. — Prise sur les Maures en 1264 par Alphonse-le-Sage.

SAN-LUCAR-LA-MAYOR, ville d'Espagne (Séville), à 11 kil. O. de Séville; 2,000 hab. Elle avait titre de duché et de grandesse, et appartenait à la maison de Guzman. Olivarès fut duc de San-Lucar.

SAN-LUIS, une des Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata, dans le S. O., entre celles de San-Juan, de Cordova, la Patagonie, le Chili; 860 kil. sur 50; 20,000 hab. Ch.-l., San-Luis-de-la-Punta. Montagnes au N. et à l'O. Sol très fertile; gros bétail.

SAN-LUIS-DE-LA-PUNTA, ville des Prov.-Unies de Rio-de-la-Plata, ch.-l. de la prov. de San-Luis, à 715 kil. N. O. de Buenos-Ayres; 2,500 hab.

SAN-LUIS-DE-MARANHAO (Brésil). *Voy.* MARANHAO.

SAN-LUIS-DE-POTOSI, ville de la Confédération mexicaine, ch.-l. de l'état de même nom, par 103° 15' long. O., 22° 2' lat. N.; 12,000 hab. Peu grande, mais riche, très commerçante, bien percée et décorée de monuments. Aux environs, mines d'argent (jadis très riches); collége florissant, école à la Lancastre.

SAN-LUIS-DE-POTOSI (Etat de), un des états de la Confédération mexicaine, à l'E., très près de la mer entre les états de Zacatecas et de Guanaxuato à l'O, de Queretaro au S., de Vera-Cruz au S. E., de Tamaulipas à l'E., et de Nouveau-Léon au N. Ch.-l., San-Luis-de-Potosi; autres villes, Catorce, Charcas, Ramos, etc. Mines d'argent jadis immensément riches: celles du N. le sont encore. — Sous la domination espagnole, il se trouvait au Mexique une intendance de San-Luis-de-Potosi, qui était beaucoup plus étendue, et qui comprenait l'état actuel de ce nom, Cohahuila, le Texas, etc.

SAN-MARCO, nom de plusieurs villes du roy. des Deux-Siciles, notamment: 1° une ville du roy. de Naples, jadis *Argentana*, dans la Calabre Cit., à 32 kil. N. de Cosenza; 2,500 hab.; évêché; — 2° une ville du roy. de Naples (Capitanate), dite *San-Marco-in-Lamis*, à 20 kil. N. O. de Manfredonia; 9,000 hab.; — 3° une ville de Sicile, jadis *Agathyrne*, à 80 kil. S. O. de Messine; 3,000 hab.

SAN-MARTIN-DE-LA-CONCHA, ville du Chili. *Voy.* QUILLOTA.

SAN-MARTIN-DE-VAL-DE-IGLESIAS, bourg d'Espagne, à 65 kil. N. O. de Tolède; 3,500 hab.

SAN-MARTIN-XITOTEQUE ou XILOTEPEC, v. du Guatimala, dans le district de Chemaltenango; 5,000 hab.

SAN-MARTINO, nom de beaucoup de lieux en Italie, entre autres une ville du roy. de Naples (Princip. Ult.), à 12 kil. S. O. de Montefusco; 3,300 h.

SAN-MATEO, ville d'Espagne (Valence), à 20 kil. N. O. de Peniscola; 1,900 hab. On croit que c'est l'ancienne *Indibilis*, que d'autres placent à Xert. —Assiégée en 1649 et 1706.

SAN-MIGUEL, nom de plusieurs rivières d'Amérique. Les principales sont: 1° dans la républ. de l'Équateur; elle sort des Andes et se joint au Putumayo: cours, 445 kil.; — 2° en Bolivie: elle naît sur les limites du Chiquitos et du Moxos, et se jette dans le Guaporé: cours, 1,400 kil. du S. au N. O. Celle-ci se nomme aussi *Ubay*.

SAN-MIGUEL, ville du Guatimala (San-Salvador), ch.-l. de dép., à 144 kil. S. E. de San-Salvador, et

à 35 kil. O. du golfe de Fonseca, dans le Grand-Océan ; 6,000 hab. Climat malsain. Fondée en 1530.

SAN-MIGUEL, une des Açores. *Voy.* SAINT-MICHEL.

SAN-MIGUEL-DE-IBARRA. *Voy.* IBARRA.

SAN-MIGUEL-DE-TUCUMAN. *Voy.* TUCUMAN.

SAN-MINIATO, ville d'Italie (Toscane), à 30 kil. O. de Florence ; 2,000 hab. Evêché. On la regarde comme le berceau de la famille Bonaparte.

SAN-NICANDRO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 40 kil. N. de Foggia ; 7,000 hab.

SAN-NICOLAO, ch.-l. de cant. (Corse), à 38 kil. de Bastia ; 600 hab.

SAN-NICOLO, *Tenos*, ch.-l. de l'île de Tine, dans l'Archipel, sur la côte O. ; 4,000 hab. Archevêché. Cathédrale, belles ruines.

SAN-PAOLO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 12 kil. N. O. de San-Severo ; 2,800 hab. Beau palais. Aux env., ruines de *Teanum Apulum*.

SAN-PAOLO, ou *San-Paulo de Assumpçao de Loanda*, ville de la Guinée mérid., sur la côte du royaume d'Angola, par 12° 2' long. E., 8° 55' lat. S. ; 7,000 hab. Chef-lieu des établissements portugais sur la côte occid. de l'Afrique. Evêché. Deux forts. Commerce (surtout avec Bahia et Rio-Janeiro). — Pour les autres *San-Paolo* ou *San-Paulo*, *Voy.* SAINT-PAUL.

SAN-PEDRO, ville et port du Brésil, dans la province de même nom, et sur le Rio-Grande-do-Sul ou San-Pedro, petit fleuve qui fait communiquer le lac de Los Patos avec la mer, à 225 kil. S. de Portalègre ; 6,000 hab. Climat chaud. Industrie, commerce. Cette ville fut le chef-lieu de la province jusqu'en 1763. — La prov. de San-Pedro ou de Rio-Grande-do-Sul, la plus mérid. du Brésil, est entre celles de Saint-Paul au N., de Sainte-Catherine au N. E., l'Atlantique à l'E. et au S., l'Uruguay au S. O. et l'Entrerios à l'O. : 720 kil. sur 400. Ch.-l., Portalègre.

SAN-PEDRO-MATAPAS, ville du Guatimala (San-Salvador), à 60 kil. N. E. de San-Salvador ; 4,000 hab. Aux environs, fonderie de fer. Commerce de sucre, etc. — Beaucoup de villes d'Espagne, du Portugal, du Brésil et du Mexique portent le même nom, mais elles sont peu importantes.

SAN-PIETRO, île des Etats sardes, dans la Méditerranée, sur la côte S. O. de la Sardaigne : 11 kil. sur 7 ; 2,500 hab. Ch.-l., Carloforte.

SAN-PIETRO, montagne de l'île de Corse, sur la limite des arr. de Bastia et de Corte : 1,700 kil. de hauteur. Elle donne naissance au Fiumalto.

SAN-PIETRO-AD-SEPHIM, ville du roy. de Naples (Princip. Citér.), à 6 kil. N. O. de Salerne ; 4,200 hab.

SAN-PIETRO-IN-CALATINA, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 26 kil. N. O. d'Otrante ; 7,800 hab. Ville ancienne, érigée en duché par Ferdinand d'Aragon en faveur de G. Castriot Scanderbeg.

SAN-PIETRO, capitaine corse. *Voy.* SAMPIETRO.

SAN-RAFAEL, riv. du Mexique (Nouvelle-Californie), un des bras du Rio-Colorado-du-Mexique, sort de la Sierra-Verde à l'O. Cours, 260 kil.

SAN-REMO, *Fanum Sancti Remuli*, ville des Etats sardes (Nice), ch.-l. d'une petite intendance, entre celles de Nice et d'Oneille, sur le golfe de Gênes, à 22 kil. S. O. d'Oneille : 8,000 hab. Commerce d'oranges et d'huile. Bombardée par les Anglais en 1745.

SAN-ROQUE, ville d'Espagne (Séville), à 10 kil. N. de Gibraltar, sur une montagne ; 7,000 hab. Fortifiée. — Cette ville date de 1704 ; mais les lignes qui la défendent ne furent construites qu'en 1779.

SAN-SALVADOR, *Cuscatlan* en langue indigène, anc. ville du Guatimala, auj. capit. d'un Etat indép., à 230 kil. S. E. de Guatimala ; 40,000 hab. Evêché. Belle ville, fort commerçante et assez industrieuse. Dépôt de tout l'indigo et de tout le tabac du pays. Aux env., champs immenses consacrés à ces deux cultures. — Alvarado fonda cette v. en 1528. Elle fut ruinée en 1854 par un tremb. de terre. — L'État, borné au N. par le Grand-Océan, au N. O. par le Guatimala, a 18,750 k. c. et 350,000 h. Annexé d'abord au Guatimala, il est indépendant depuis 1847. Climat très-chaud, sol très fertile (en indigo surtout), mines d'argent, fer, plomb, etc. Volcans, tremblements de terre.

SAN-SALVADOR, *Cat-Island* des Anglais, *Guanahani* des anciens indigènes, une des Lucayes, par 78° long. O., 24° 20' lat. N., est la première terre que Colomb découvrit en Amérique.

SAN-SALVADOR, *Banza* des indigènes, v. d'Afrique, capit. du Congo, près du Leiunde (affluent du Zaïre), sur une montagne, à 508 kil. N. E. de Loando, par 13° 30' long. E., 5° 2' lat. S. ; 24,000 hab. Evêché portugais. On vantait jadis la beauté de cette ville. Sauf le palais du roi, elle n'a que des chaumières rondes. Habitée en partie par les Portugais.

SAN-SALVADOR, ville du Brésil. *Voy.* BAHIA.

SAN-SALVADOR, riv. de l'Amériq. du Sud. *V.* JUJUY.

SAN-SALVADOR-DOS-CAMPOS, ville du Brésil (Rio-Janeiro), à 240 kil. N. E. de Rio-Janeiro ; 5,000 hab.

SAN-SALVADORE, ville des Etats sardes (Alexandrie), à 10 kil. N. O. d'Alexandrie ; 5,200 hab.

SAN-SEBASTIAN, ville du Mexique (Sonora-et-Cinaloa), à 150 kil. N. E. de Mazatlan ; 4,000 hab. Pêche très active.

SAN-SEBASTIAN (en Espagne). *V.* SAINT-SÉBASTIEN.

SAN-SEBASTIAN-DE-LOS-REYES. *Voy.* REYES.

SAN-SEBASTIAO, île du Brésil (Saint-Paul), par 47° 22' long. O., 23° 50' lat. S., séparée de la côte par un détroit de 5 kil. ; elle a 12 kil. de large sur 30 kil. de long ; 3,000 hab. Un peu d'indigo et de tabac. — Il s'y trouve une petite ville du même nom.

SAN-SEVERINO, petit état du roy. de Naples, à 16 kil. N. de Salerne ; 46 hameaux, ensemble 21,000 hab. — Bourg de la Marche d'Ancône. Patrie de l'anatomiste Barth. Eustache.

SAN-SEVERINO (Robert DE), comte de Cajazzo, fut successivement général au service de Milan, de Gênes, de Venise. Comme chef des troupes génoises, il remporta sur Sforzino (fils naturel de Fr. Sforce) la bataille de Due Gemelle (1478).

SAN-SEVERINO (Galéas DE), comte de Cajazzo, était général des troupes de Ludovic-le-More ; il bloqua le duc d'Orléans dans Novare (1496), après la bataille de Fornoue, mais ne put le prendre, et trahit indignement son maître presque sans essayer de défense lors de l'expédition de Louis XII en Italie.

SAN-SEVERINO (Antonello DE), comte de Marsico, fut le chef de la confédération des barons de Naples contre Ferdinand I (1485) ; il s'enfuit après le triomphe du roi, et excita Charles VIII à envahir le royaume de Naples.

SAN-SEVERINO (Ferrante DE), prince de Salerne (1507-68), né à Naples, se distingua au service de Charles-Quint en Allemagne, en Flandre, en Afrique : il commandait l'infanterie italienne à Cérisoles : mais à la suite de démêlés avec le vice-roi de Naples, don Pèdre de Tolède, il se retira à Venise, puis en France. Il eut grande part au plan de Henri II contre le royaume de Naples, ourdit un complot en Toscane dans le but d'expulser les Espagnols de sa patrie ; mais il ne réussit ni dans l'une ni dans l'autre tentative, revint en France, et mourut à Avignon en 1568.

SAN-SEVERO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 27 kil. N. O. de Foggia ; 16,700 hab. Evêché. — Bâtie au moyen âge et détruite par Frédéric II. Robert Guiscard défit et prit aux environs le pape Léon IX (1053).

SAN-SEVERO (Raimond DE SANGRO, prince de), savant napolitain, né en 1710, suivit d'abord la carrière militaire, se distingua à Velletri (1744), mais quitta de bonne heure les armes pour les sciences, qu'il cultiva jusqu'à sa mort. On lui doit une foule de découvertes et d'inventions utiles ou curieuses dans l'art de la guerre, dans la mécanique,

la teinture, la peinture, etc. Il imagina une nouvelle tactique, qui fut adoptée par le maréchal de Saxe et le grand Frédéric; il fabriqua des canons et des fusils d'une étonnante légèreté, trouva une lampe perpétuelle, perfectionna l'imprimerie et l'impression sur étoffes, etc.

SAN-THOMÉ ou MÉLIAPOUR, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 9 kil. S. de Madras. Évêché catholique.—Aux Portugais de 1545 à 1672, et ch.-l. de leurs établissements sur la côte de Coromandel; puis aux Français (1672); aux Hollandais (1674); et enfin aux Anglais (1749).

SAN-THOMÉ-DE-LA-GUYANA. *Voy.* ANGOSTURA.

SAN-THOMÉ, île d'Afrique. *Voy.* SAINT-THOMAS.

SAN-VICENTE, ville d'Espagne (Estramadure), à 40 kil. de Ciudad-Real; 3,000 hab. Etoffes de laine, toiles, tanneries. — On trouve en Espagne deux autres villes de ce nom, dans les intendances de Santander et de Logrono.

SAN-VICENTE ou LORENZANA, ville du Guatimala, dans l'état de San-Salvador, ch.-l. de dép., à 60 kil. S. E. de San-Salvador; 600 familles. Sources minérales; volcan.

SAN-VICENTE (cap). *Voy.* SAINT-VINCENT.

SAN-VITO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 12 kil. S. O. d'Udine; 4,000 hab. Toiles, chapeaux. — On trouve encore en Italie et en Sicile plusieurs petites villes de ce nom, une notamment dans le roy. de Naples, à 24 kil. O. de Brindisi; 3,600 hab. Fondée par des Slaves; on l'app. *S. V. degli Schiavi.*

SANA ou SZANAA, ville de l'Arabie (Yémen), capit. de l'imamat de Sana, par 41° 39' long. E., 15° 21' lat. N., à 245 kil. N. E. de Moka; 30,000 hab. (dont 2,000 Juifs). C'est une des plus belles villes de l'Orient. Citadelle, murs en briques. Beaucoup de mosquées. Aux environs, fruits délicieux (surtout les raisins). — Sana joua un grand rôle avant Mahomet. Elle avait un temple rival de la Kaaba; l'année même où naquit Mahomet, les habitants de Sana marchèrent sur la Mecque pour la détruire. Sous Soliman II, Sana devint sujette des Turcs, et le pachalik de Sana fut un de ces pachaliks plus nominaux que réels qu'ils formèrent en Arabie.

SANA (imamat de). *Voy.* YÉMEN.

SANADON (le P. Noël-Etienne), Jésuite, né à Rouen en 1676, mort à Paris en 1733, professa la rhétorique dans différents colléges, fit l'éducation du prince de Conti, et devint, en 1728, bibliothécaire du collége Louis-le-Grand. On a de lui une traduction d'*Horace*, 1728 (2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12), qui a été longtemps estimée; les pièces du poëte latin y sont disposées dans l'ordre chronologique; il a composé lui-même quatre livres de poésies latines (1715), remarquables par leur élégance.

SANADON (David DUVAL), riche colon, parent du précédent, né à la Guadeloupe en 1748, mort en 1816, embrassa l'état militaire, combattit contre les Anglais sous les ordres du comte de Grasse (1781), fut défendre en France l'intérêt des colonies, et voulut justifier la traite des nègres. On a de lui, entre autres écrits : *Tableau de la situation actuelle des colonies, présenté à l'Assemblée nationale en* 1789.

SANCERGUES, ch.-l. de cant. (Cher), à 17 kil. S. de Sancerre; 700 hab.

SANCERRE, *Sacrum Cæsaris* ou *Sacro-Cæsarium*, ch.-l. d'arr. (Cher), sur une colline, à 2 kil. de la Loire, sur laquelle elle a un port, et à 48 kil. N. E. de Bourges; 3,600 hab. Société d'agriculture. Aux environs, vins estimés; marbres. Fondée probablement au IXe siècle; elle subit pendant la quatrième guerre religieuse (1573 et 74) un siége célèbre par la famine épouvantable à laquelle furent réduits les assiégés. Sancerre formait, depuis le XIe siècle, un comté qui appartenait à une famille issue des comtes de Champagne par Etienne, 3e fils de Thibaut IV, dit *le Grand*; cette famille s'éteignit dans les mâles au XIVe siècle. — L'arr. de Sancerre a 8 cant. (Sancerre, Argent, Aubigny, la Chapelle-d'Angillon, Henrichemont, Léré, Sancergues, Vailly), 76 comm., et 70,907 hab.

SANCERRE (L. DE), connétable de France, de l'ancienne maison des comtes de Sancerre, né vers 1342, perdit son père à Crécy en 1346, fut élevé avec les enfants de Philippe de Valois, fut le frère d'armes de Duguesclin et de Clisson, devint maréchal en 1369, et délivra des Anglais le Périgord et le comté de Foix. Charles VI le fit connétable en 1397. Il mourut en 1402.

SANCERRE (Jean DE BUEIL, comte de). *Voy.* BUEIL.

SANCHE, dit *Sancion*, comte de Navarre (837-857), était, dit-on à tort, le frère d'Aznar, auquel il succéda, et fut père de Garsimine.

SANCHE I, ou SANCHE-GARCIE, roi de Navarre, 2e fils de Garsimine, fut d'abord comte de Gascogne (872); il devint roi de Navarre en 905, céda alors la Gascogne à son fils Garcie-Sanche-le-Courbé qui prit le titre de duc et fut la tige des maisons d'Armagnac, de Fezensac, d'Astarac, etc., battit les Arabes devant Pampelune en 907, signala jusqu'en 919 chaque année de son règne par une expédition contre les Infidèles, puis se retira, mais sans abdiquer, au couvent de Leyre; il en sortit, malgré son grand âge, après la défaite des Chrétiens à la Jonquera (921), battit les troupes d'Abdérame III lorsqu'elles revinrent de France, et mourut en 926 plus que nonagénaire.—Un second Garcie-Sanche (Garcie II), autre que le duc de Gascogne Garcie-Sanche-le-Courbé, succéda en Navarre à Sanche I, et fut la véritable tige de la maison de Navarre, que l'on fait, mais à tort, descendre d'Aznar.

SANCHE II, fils et successeur de Garcie II (Garcie-Sanche), roi de Navarre, de 970 à 994, battit plusieurs fois les Arabes. Il épousa Urraque, héritière d'Aragon, dont il eut Garcie III, dit *le Trembleur*.

SANCHE III, dit *Sanche-le-Grand*, roi de Navarre, de 1001 à 1035, fils et successeur de Garcie III, conquit en 1028 le comté de Castille, maria son 2e fils Ferdinand à Sancie, héritière du roy. de Léon, et prépara ainsi l'instant où le roy. de Léon passerait à sa maison, ce qui eut lieu en 1037, deux ans après sa mort. Les états de Sanche furent à sa mort divisés en 4 roy. (Aragon, Ribagorce, Navarre, Castille); celui de Ribagorce ne subsista que jusqu'en 1038, mais les 3 autres durèrent jusqu'au XVe siècle.— Compté parfois pour roi de Castille, il porte le nom de Sanche I.

SANCHE IV, roi de Navarre (1054-76), fils de Garcie IV, périt assassiné, et ne laissa qu'un frère. Sanche Ramirez d'Aragon usurpa ses états, et régna sous le nom de Sanche V, de 1076 à 1094.

SANCHE V. *Voy.* ci-dessous SANCHE RAMIREZ.

SANCHE VI et SANCHE VII, derniers rois de Navarre de la maison mérovingienne, régnèrent l'un de 1150 à 1194, l'autre de 1194 à 1234 (ce dernier se distingua à la bataille de Tolosa, 1212). En eux s'éteignit la branche royale des fils de Hunald. Blanche, sœur de Sanche VII, porta la couronne à Thibaut, comte de Champagne.

SANCHE I, dit *le Gros*, roi de Léon et des Asturies, frère et successeur d'Ordogno III, roi de Léon, et fils de Ramire II, s'empara de la couronne au détriment de son neveu, le fils d'Ordogno III (955), mais fut chassé par Ordogno IV, fils d'Alphonse IV (956), se retira en Navarre, puis chez Abdérame III, calife de Cordoue, qui le rétablit sur le trône en 960. Il mourut en 967.

SANCHE I, roi de Castille, le même que Sanche III, roi de Navarre, est souvent omis dans la liste des rois de Castille. *Voy.* ci-dessus SANCHE III.

SANCHE II, dit *le Fort*, roi de Castille, un des trois fils de Ferdinand I (roi de Léon, Galice et Castille), eut pour lot à la mort de son père (1065) la Castille, dépouilla ses deux frères, voulut aussi ravir à ses

sœurs leur apanage, prit à l'une la v. de Toro, assiégea Zamora qui appartenait à la 2ᵉ, mais fut pendant le siége tué par un traître (1072) : on soupçonna sa sœur et son frère Alphonse (VI), qui régna après lui. C'est à son service que le Cid accomplit ses premiers exploits.

SANCHE III, un des fils d'Alphonse VIII, roi de Léon et de Castille, n'eut que la Castille (1157), et au bout d'un an la laissa à son fils Alphonse IX.

SANCHE IV, roi de Castille et de Léon, fils d'Alphonse X, se révolta contre son père, régna de 1284 à 1295, et fut continuellement en guerre, soit avec les factieux, soit avec les Maures. Il enleva aux Maures l'importante place de Tarifa.

SANCHE-RAMIREZ, roi d'Aragon, fils de Ramirez I, régna de 1063 à 1094, conquit Barbastro (1064), usurpa, en 1076, la couronne de Navarre, qui resta dans sa maison jusqu'en 1134, et mourut au siége de Huesca.

SANCHEZ (François), en latin *Sanctius*, célèbre grammairien, né en 1523, à Las Brozas (Estramadure), d'où il est surnommé *Brocensis*, mort en 1601, obtint en 1554 la chaire de grec à l'université de Salamanque, y joignit ensuite celle de rhétorique, et les remplit toutes deux avec la plus grande distinction. Il fut un des restaurateurs des lettres en Espagne. On lui doit plusieurs ouvrages classiques qui jouissent d'une juste réputation, entre autres: *Grammaticæ latinæ institutiones*, Lyon, 1652; *Grammatica græca*, 1581 ; *Minerva seu de causis linguæ latinæ*, Salamanque, 1587, souvent réimprimé (notamment par Bauer, Leips., 1801, 2 vol. in-8) : c'est le plus important de ses ouvrages ; il a servi de guide aux auteurs de la *Grammaire de Port-Royal*.

SANCHEZ (Thomas), jésuite, né à Cordoue en 1550, mort en 1610, était chargé de la direction du noviciat de Grenade. Il s'est fait une grande réputation comme casuiste, et a laissé un traité *De matrimonio*, Genève, 1602, dans lequel il traite les matières les plus scabreuses, et entre dans des détails qui souvent blessent la pudeur: aussi fut-il condamné à Rome.

SANCHEZ (François), savant portugais du XVIᵉ siècle, né vers 1562, mort à Toulouse en 1632, fut élevé en France, enseigna la philosophie, puis la médecine à Toulouse. Il a laissé des ouvrages de philosophie et de médecine qui ont été réunis par R. Delassus, son disciple, Toulouse, 1636, in-4 ; on y remarque un traité célèbre, *De multum nobili et prima universali scientia : Quod nil scitur* ; il y professe un scepticisme dont le but principal est de renverser l'aristotélisme. Il fut réfuté par Ulric Wildius dans son traité : *Quod aliquid scitur*, Leipsick, 1661, et par Dan. Hartnach, qui réimprima son livre sous ce titre : *Sanchez aliquid sciens*, Stettin, 1665.

SANCHEZ DE AREVALO. *Voy.* RODRIGUEZ.

SANCHONIATHON, ancien historien de la Phénicie, natif de Tyr ou de Béryte, était hiérophante dans sa patrie. Les uns le font contemporain de Sémiramis (XXᵉ siècle av. J.-C.), les autres, de Moïse (au XVIIᵉ siècle), ou de Gédéon (XIVᵉ), d'autres enfin le placent 1200 ou même 600 ans av. J.-C. Il avait écrit une *Histoire* ou *Théologie phénicienne*, une *Théologie égyptienne*, et un traité de la *Physique d'Hermès*, qui sont perdus. Le premier de ces ouvrages avait été traduit en grec au IIᵉ siècle de notre ère par Herennius Philon de Byblos ; il ne reste de cette traduction que quelques fragments conservés par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*; ils ont été publiés à part en 1826, avec tous les commentaires, par Orellius, Leipsick, 1 vol. in-8.

SANCOINS, ch.-l. de cant. (Cher), à 23 kil. N. E. de St-Amand ; 1,900 h. Comm. de grains, bois, légumes.

SANCROFT (Guillaume), prélat anglais, né en 1616, mort en 1693, fut nommé en 1677 archevêque de Cantorbéry, et perdit cette place en 1688 pour avoir refusé de prêter des serments qu'il réprouvait. On lui doit : *Politique moderne d'après Machiavel, Borgia*, etc., 1652, in-12 ; *Traités divers sur l'histoire et les antiquités d'Angleterre et d'Irlande*, Oxford, 1781, 2 vol. in-8.

SANCTION (PRAGMATIQUE-). *Voy.* PRAGMATIQUE.

SANCTIUS. *Voy.* SANCHEZ.

SANCTORIUS, médecin italien, né en 1561 à Capo-d'Istria, mort en 1626, fut professeur de médecine à l'université de Padoue. Il prétendait trouver la cause de la santé et des maladies dans la manière dont se fait la transpiration, et se pesait chaque jour afin de calculer les déperditions que subit le corps humain. On a de lui : *Medicina statica*, Venise, 1614. Ses ouv. ont été réunis à Venise, 1660, 4 vol. in-4. Le collége de médecine de Venise fait tous les ans prononcer l'éloge de Sanctorius, en reconnaiss. d'un legs. On lui attribue le thermomètre.

SANCUS ou SANGUS, dieu sabin très puissant, père de Sabus, a été assimilé par les Romains à leur *dius fidius*. *Voy.* SEMO.

SANCY, ville du dép. de la Moselle, à 12 kil. N. de Briey ; 600 hab. Jadis place forte ; prise par Piccolomini en 1639. — PUY DE SANCY. *Voy.* DORE (m.).

SANCY (Nicolas HARLAY DE), ministre de France sous Henri III et Henri IV, né en 1546, mort en 1629, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, capitaine des Cent-Suisses, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, surintendant des finances, et se distingua partout. Il était possesseur d'un des plus beaux diamants que l'on connût : ce diamant fut depuis acheté par le duc d'Orléans, régent, et fait partie des diamants de la couronne ; on l'appelle *le Sancy*. D'une condamnable légèreté en fait de relig., Sancy changea plus. fois de culte selon ses intérêts ; ce qui donna lieu à la sanglante satire que composa d'Aubigné sous le titre de *Confession catholique de Sancy*.

SANCY (Achille DE HARLAY, baron de), deuxième fils du précédent, né en 1581, fut évêque de Lavaur à 20 ans, quitta l'Église pour les armes et la diplomatie, fut ambassadeur à Constantinople (1610-19), y défendit les Jésuites accusés de complot contre le sultan, puis, retournant à l'Église, entra chez les Oratoriens. Il suivit la reine Henriette en Angleterre comme son confesseur (1625), revint en 1626 sur le continent, devint évêque de Saint-Malo (1631), fut chargé par Richelieu de divers rôles délicats, et mourut en 1646. Il avait formé une superbe collection de manuscrits qu'il légua à la bibliothèque Saint-Honoré à Paris.

SAND (Christophe), célèbre socinien de Kœnigsberg, mort en 1680 en Hollande, à 36 ans, fut exilé après s'être séparé avec éclat du culte reçu. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopolis (Amsterd.), 1668, in-12.

SAND (Ch.-L.), fanatique, fils d'un conseiller de justice prussien, naquit en 1795, étudia dans les universités de Tubingue et d'Erlangen, adopta les principes les plus exagérés du *Tugendbund*, et, soit de lui-même, soit qu'il eût été désigné par le sort pour cette atroce mission, résolut de poignarder Kotzebue, qu'il regardait comme vendu à l'étranger et aux fauteurs du despotisme. Il vint exprès d'Iéna à Manheim, y accomplit le meurtre (1819), puis se frappa lui-même, mais il ne put se tuer ; il fut pris et subit le dernier supplice avec fermeté (1820).

SANDAL (île du bois de). *Voy.* SAMBA.

SANDAY (île), une des Orcades. *Voy.* ORCADES.

SANDEC ou NOWY-SANDEC, ville de Galicie, ch.-l. d'un cercle de même nom ; sur la *Dunajetz*, à 65 kil. S. E. de Cracovie ; 3,700 hab. — A 13 kil. S. O. de Sandec, sur la Poprad, est *Stary-Sandec* ou *Vieux-Sandec* ; 2,500 hab.

SANDERSON, aveugle célèbre. *Voy.* SAUNDERSON.

SANDERSON (Robert), savant anglais, huissier de la cour de la chancellerie, fut le collaborateur de Rymer, après la mort duquel il termina le grand

recueil des *Fœdera* de Rymer, et en donna une édit., 1727-35. Il m. en 1741. — Un autre R. S., 1587-1663, est aut. d'un traité *De Conscientia*, qui est à l'*Index*.

SANDJAK. On nomme ainsi dans les armées turques des officiers secondaires, qui ne peuvent faire porter devant eux, comme marque d'honneur, qu'une seule queue de cheval (en turc *sandjak*), tandis que les pachas en portent plusieurs. Les *sandjaks* administrent de petites divisions territoriales qui prennent d'eux le nom de *sandjakats* : ce sont des subdivisions de pachaliks ; on les connaît encore sous le nom de *livals* (*Voy.* ce mot).

SANDJAR (*Abou'l-Hareth-Moez-Eddyn* ou *Mog-Hell-Eddyn-Sandjar*), sultan seldjoucide de Perse, un des fils de Mélik-Chah, né en 1086 à Sandjar ou Sindjar, se rendit célèbre par son savoir et sa valeur, et fut surnommé le *second Alexandre*. Il régna dès 1095 sur le Koraçan, puis sur toute la Perse (1115-57), livra 19 batailles et n'en perdit que 2 ; dans la 2e, il fut délivré par un de ses émirs. A sa mort, la domination des Seldjoucides cessa dans le Khoraçan.

SANDOMIR, ville murée de la Russie d'Europe (Pologne), sur la Vistule, à 220 kil. S. E. de Varsovie ; 6,000 hab. Evêché. Gymnase. Commerce. — Cette ville donnait son nom à une des huit voivodies du ci-devant roy. de Pologne, située entre la Galicie (dont la séparait la Vistule), et les voivodies de Cracovie, Kalicz, Mazova, Siedlec et Lublin : 160 kil. sur 140 ; 345,000 hab. Ch.-l., Radom.

SANDOVAL, bourg d'Espagne, à 35 kil. N. O. de Burgos ; 500 hab. ; donnait son nom à la maison de Sandoval, à laquelle appartient le duc de Lerme.

SANDOVAL (Prudence DE), historien espagnol, évêque de Pampelune, né en 1560 à Valladolid, mort en 1621, a laissé, entre autres ouvrages, une *Hist. de Charles-Quint*, Valladolid, 1604, 2 vol. in-f., et une *Histoire des rois de Castille et de Léon*, de 1037 à 1134 (continuation de la *Chronique* de Morales), Pampelune, 1634, in-f. *V.* LERME (duc de).

SANDRART (Joachim), peintre et biographe allemand, né en 1606 à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1688, a laissé divers ouvrages estimés sur les arts : *Académie allemande*, Nuremberg, 1675-79, 2 vol. in-fol. ; *Iconologia Deorum*, Nuremberg, 1680, in-fol., fig. ; *Admiranda sculpturæ veteris*, Nuremberg, 1680, in-fol. ; *Romæ antiquæ et novæ theatrum*, ibid., 1684, in-fol. ; etc. Le tout a été publié par Volkman, Nuremberg, 1769-73, 8 parties, in-fol.

SANDROCOTTUS ou SANDRACOTTUS, indien d'une naissance obscure, qui, après la mort d'Alexandre, fit soulever les provinces indiennes échues à Séleucus, et se fit couronner à Palibothra (auj. Patna?) ; il étendit sa puissance sur les deux rives du Gange, et sur presque tout le Pendjab actuel ; il fit même reconnaître ses droits par Séleucus, dans un traité célèbre qu'il conclut à Palibothra avec les ambassad. du monarq. macédonien, 305 av. J.-C.

SANDWICH, peut-être *Rutupiæ*, ville et port d'Angleterre (Kent), à 17 kil. E. de Cantorbéry, sur la Stour ; 3,000 hab. Lainages ; quelque commerce. — Titre d'un comté créé en 1660 par Charles II pour Edouard Montague, et possédé depuis par ses descendants. Sandwich était jadis un des *Cinq-Ports*, et plus importante qu'aujourd'hui.

SANDWICH (archipel), dit aussi *Archipel d'Hawaii* ou *Owhyhee*, l'archipel le plus septentrional de la Polynésie, par 157°-161° long. O., et 17°-23° lat. N., a pour îles principales, Hawaii ou Owhyhee (où périt Cook), Ouoahou, Mooui, Atoui, Morotoi, Oahou, Ranaï, etc. : Karakakoua (dans Hawaii) est la capitale ; surface, environ 15,000 kil. carrés ; 400,000 hab. Ces îles offrent le climat des Antilles avec moins d'ouragans ; on y trouve de hautes montagnes et un sol très fertile (bananier, cocotier, arbre à pain, canne à sucre, patate, yam, taro, sandal, mûrier, etc.). Les indigènes sont de race polynésienne ; bien qu'étant encore à l'état sauvage, ils avaient déjà quelque industrie quand les Européens les connurent. Vues dès 1542, retrouvées en 1778 par Cook, qui leur donna le nom de *Sandwich*, en l'honneur de lord Sandwich, premier lord de l'amirauté. Des missionnaires protestants et catholiques y ont opéré de nombreuses conversions. La civilisation européenne y a fait des progrès marqués ; on y trouve même des imprimeries. Tout l'archipel obéit à un même prince ; le roi réside à Honarura, dans l'île d'Ouoahou. Kamehameha I, qui régna de 1784 à 1819, soumit toutes les îles voisines et favorisa la civilisation. Riho-Riho ou Kamehameha II fut converti par les Méthodistes, prohiba l'idolâtrie et le *tabou* (*V.* ce nom) ; mais fut bientôt expulsé par son peuple, et alla mourir à Londres, 1824. Kanikeoulo, son successeur, fut moins favorable aux missionnaires. L'île principale fut occupée en 1843 par un officier de la marine angl., mais il fut désav. Les Et.-Un., la Fr. et l'Angl. y ont des consuls. — Il y a un autre archipel Sandwich (dont l'île la plus méridionale est dite *Thulé australe*), au S. E. de la Géorgie méridionale, par 59° lat. S., et 29° long. O. — De plus, on distingue deux îles de Sandwich isolées : l'une qui fait partie de l'archipel de Quiros (par 166° long. E., 17° 45' lat. S.) ; l'autre dans l'archipel de la Nouv.-Irlande (par 148° long. E., 3° lat. S.).

SANDWICH (Edouard MONTAGUE, 1er comte de). *Voy.* MONTAGUE (Edouard).

SANDWICH (lord John MONTAGUE, comte de), homme d'état, né en 1718, mort en 1792, voyagea en Italie, en Turquie, en Egypte, recueillit de précieuses antiquités, publia à son retour un *Voyage* intéressant, assista comme ministre plénipotentiaire aux congrès de Breda (1746) et d'Aix-la-Chapelle (1748), et fut plusieurs fois nommé premier lord de l'amirauté. Pendant son administration, il favorisa les voyages de découverte : c'est en son honneur que Cook donna le nom d'îles Sandwich à un groupe d'îles qu'il venait de découvrir.

SANG (conseil de), nom qui fut donné par les habitants des Pays-Bas à un tribunal établi en 1567 par le duc d'Albe, et qui se signala par de sanglantes exécutions. *Voy.* PAYS-BAS.

SANGA, ville murée du Japon, dans l'île Ximo, à 60 kil. N. E. de Nangasaki ; ch.-l. de prov.

SANGARIUS, auj. *Sakaria*, fleuve de l'Asie-Mineure, coulait en Galatie et en Bithynie, et tombait dans le Pont-Euxin. — On donne tantôt pour amante, tantôt pour mère à Atys la nymphe Sangaride, fille du fleuve *Sangarius*.

SANGERHAUSEN, ville murée des Etats prussiens (Saxe), à 44 kil. N. O. de Mersebourg ; 4,600 hab. Raffineries de salpêtre, fonderies. Mines.

SANG-KOI, riv. de l'empire d'Annam (Tonkin), coule au S., au S. E., arrose Kécho, et tombe dans le golfe de Tonkin, par 104° 25' long. E., 20° 5' lat. N. : cours, 1,000 k. env. Son embouchure s'ensable.

SANGLIER DES ARDENNES (le). *V.* MARCK (G. de la).

SANGOUIR, île de la Malaisie, dans la mer de Célèbes, par 122° 45' long. E., 3° 36' lat. N. : 35 kil. sur 13 ; 12,000 hab. Ch.-l., Taroum. Montagnes (un volcan dans le Sud). Bien peuplée, bons ports.

SANGRO, *Sagrus*, riv. du roy. de Naples (Abruzze Cit.), naît près de Gioja, et tombe dans l'Adriatique, à 16 kil. S. E. de Lanciano : cours, 140 kil.

SANGUEL, riv. des Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata (San-Luis), sort des marais de las Canaverales, reçoit le Rio-del-Diamante, et se joint au Como-Leuvu pour former le Cusu-Leuvu : cours, 700 kil. environ.

SANGUESA, *Suessa*, ville d'Espagne (Pampelune), sur l'Aragon, à 44 kil. S. O. de Pampelune ; 3,500 hab. Jadis ville forte.

SANGUIN, ville de la Guinée Sup., sur la côte des Graines, à 200 kil. N. O. du cap des Palmes, et

à égale distance de Liberia, au S. E. Les Anglais et les Hollandais y ont eu des établissements.

SANGUIN, *V.* ZENGHY.—SANGUIR. *V.* SANGOUIR.

SANGUS, dieu sabin. *Voy.* SANCUS.

SANHEDRIN (mot corrompu du grec *synedrion*), conseil suprême ou sénat des Juifs, était composé des 70 ou 72 des principaux de la nation : 3 dignitaires (le *prince*, le *vice-gérant*, le *sage*) y présidaient ; les séances se tenaient dans une salle sphérique, moitié comprise dans le temple, moitié en dehors de cet édifice : on y jugeait les grandes causes, on y interprétait la loi, on y délibérait sur les affaires religieuses ou politiques. — On a donné le même nom à l'assemblée de notables Juifs convoquée par Napoléon en 1806 pour délibérer sur les devoirs et les droits civils de leurs coréligionnaires.

SANKARA, contrée du S. O. de la Nigritie centrale, au N. des monts Kong. Elle est très vaste ; c'est là que naît le Djoliba.

SANKHYA, un des systèmes semi-orthodoxes de la philosophie des Hindous ; on y distingue trois nuances : 1° le *Sankhya de Kapila*, qui n'admet que deux principes : la nature matière et l'âme, et qui accorde au premier l'activité et l'unité ; 2° le *Sankhya de Patandjali*, qui reconnaît une intelligence suprême, créatrice et conservatrice, et admet une sorte de magie ; 3° le *Sankhya-Paurakina*, qui déclare que la nature n'est qu'une illusion.

SANLECQUE (Louis DE), poète français, né à Paris en 1652, mort en 1714, fut chanoine de Sainte-Geneviève et prieur de Gournay. Il a laissé, outre des *poésies latines*, des *satires*, *épîtres*, *sonnets*, *madrigaux*, etc., en français. Ses satires ont quelque mérite ; elles sont surtout dirigées contre les ridicules des gens d'église : on estime celles où il critique *les Directeurs* et *les mauvais gestes des Prédicateurs*. Boileau, son contemporain, ne l'a pas épargné lui-même. Les poésies de Sanlecque n'ont été imprimées qu'après sa mort (notamment à la suite du *Bolæana*), Amsterdam, 1742, in-12.— Son père et son aïeul, tous deux nommés Jacq. de Sanlecque, furent de célèbres typographes.

SANNAZAR (Jacq.), poète italien, né à Naples en 1458, mort en 1530, fut protégé par les princes aragonais. Après la chute de Frédéric d'Aragon et la réunion du roy. de Naples à l'Espagne, il resta fidèle à leur mémoire, malgré les efforts de Gonsalve de Cordoue, général de Ferdinand-le-Catholique, qui voulait l'attirer dans son parti. On a de lui des poésies latines fort estimées (*De partu Virginis*, 3 chants ; *Salices et lamentatio de morte Christi* ; 5 églogues marines, etc.), Naples, 1526, in-4 ; et des *Œuvres* en italien (l'*Arcadia*, 1504 ; des *sonnets*, des *canzoni*, 1530, des *Lettres*, etc.) qui ont été réunies à Padoue, 1723, in-4. On a surnommé Sannazar le *Virgile chrétien* ; il publia la plus grande partie de ses œuvres sous le nom d'*Actius Sincerus* qu'il portait comme membre de l'académie de Pontanus.

SANNIO, prov. du roy. de Naples. *Voy.* MOLISE.

SANOK, ville des États autrichiens (Galicie), sur le San, à 150 kil. S. O. de Lemberg ; 2,000 hab.

SANQUHAR, ville d'Écosse (Dumfries), à 44 kil. N. O. de Dumfries ; 4,000 hab. Assez bien bâtie.

SANSAC (L. PRÉVÔT DE), vaillant capitaine, né à Cognac en 1486, mort en 1566, se couvrit de gloire dans les campagnes de 1524 et 1525 en Italie, fut pris à Pavie et s'échappa. Il devint maréchal de camp, puis fut gouverneur des enfants de France sous François I et sous Henri II, défendit vaillamment la Mirandole (1554), fut blessé à la bataille de Dreux (1562), et mourut à Cognac à 80 ans.

SANSANDING, ville du Bambarra, en Nigritie, sur le Djoliba, à 45 kil. N. E. de Ségo ; 11,000 hab. Commerce de poudre d'or et de toiles de coton.

SANSCRIT. *Voy.* SAMSCRIT.

SANS-CULOTTES. On donna d'abord ce nom, pendant la Révolution, aux meneurs de la populace, à cause de la négligence qu'ils affectaient dans leur costume ; ils le prirent ensuite hautement eux-mêmes. Le parti montagnard fit même appeler *sans-culotides* les fêtes qui se célébraient pendant les *cinq jours complémentaires* de l'année républicaine.

SANSON (Nicolas), célèbre géographe, né en 1600 à Abbeville, mort en 1667, doit être réputé le père de la géographie et de la cartographie en France. Il enseigna la géographie au roi Louis XIII, fut ingénieur militaire pour la Picardie, géographe ordinaire du roi et conseiller d'état. On a de lui plusieurs morceaux sur la géographie ancienne et moderne, et un grand nombre de cartes (*Empire romain*, *Grèce ancienne*, *Gaule ancienne*, *Géographie sacrée*, l'*Angleterre*, l'*Allemagne*, etc.). — Ses fils, Adrien et Guillaume, marchèrent sur ses traces ; ils héritèrent du titre de géographe du roi, et le transmirent à leur petit-neveu Robert de Vaugondy.

SANSOVINO (Jacq. TATTI, dit), sculpteur et architecte, né à Florence en 1479, n'a guère été surpassé que par Michel-Ange dans la sculpture. Comme architecte, il éleva la Monnaie, la bibliothèque de Saint-Marc et le palais Cornaro à Venise.

SANS-SOUCI, château royal de Prusse, dans le Brandebourg), à 1 kil. N. O. de Potsdam, sur une hauteur d'où l'on jouit d'une belle vue. Il fut construit en 1745 par Frédéric II, qui y mourut en 1786. Dans ses écrits, ce prince prenait souvent le nom de philosophe de *Sans-Souci*. — Henri (Christophe), roi d'Haïti, avait fait construire une maison de plaisance de même nom, près du cap Haïtien ; elle a été dévastée après sa chute.

SANTA ou **PARILLA**, ville du Pérou (Livertad), près de l'embouchure de la Santa ou Tembe, par 80° 50' long. O., 8° 55' lat. S. Raffinerie de sucre, eaux-de-vie. Jadis très importante, et située sur la côte ; mais ayant été incendiée, en 1685, par les Anglais, elle fut reconstruite dans les terres.

SANTA-AGATA, nom de plusieurs villes du roy. de Naples, 2 notamment dans la Terre-de-Labour : l'une à 2 kil. de Sessa (ruines de Minturnes ; restes d'amphithéâtre magnifiques) ; — et l'autre, à 21 kil. E. de Capoue (cathédrale, abbaye) : on nomme celle-ci *Santa-Agata de' Goti*. — Enfin, on donne auj. à la ville de Reggio en Sicile le nom de *Santa-Agata-delle-Galline*.

SANTA-ANNA, mission de Buénos-Ayres (Chiquitos), à 300 kil. N. de Santa-Cruz-de-la-Sierra ; 1,400 hab. — Une foule de lieux d'Espagne, de Portugal, de l'Amérique du Sud, etc., ont le même nom, mais ne méritent pas d'être mentionnés.

SANTA-CATARINA, province du Brésil. *Voy.* SAINTE-CATHERINE.

SANTA-CROCE, nom de plusieurs villes d'Italie, dont les principales sont : une ville du grand-duché de Toscane, à 7 kil. N. O. de San-Miniato ; 3,000 hab. ; — 2 villes du roy. de Naples (Sannio) : l'une à 33 kil. N. E. de Campobasso, 2,600 hab. l'autre à 20 kil. S. E. de Campobasso ; 2,100 hab.

SANTA-CRUZ, nom de beaucoup de villes, riv., îles, etc., d'Espagne, de Portugal, d'Amérique presque toutes peu importantes. Nous citerons :

SANTA-CRUZ OU ILES DE LA REINE CHARLOTTE, archipel du Grand-Océan Equinoxial, entre 8° 30'-12° 15' lat. S., et 163° 20'-167° 40' long. E. Il se compose d'un grand nombre d'îles, dont les principales sont : Santa-Cruz ou Egmont, Vanikoro (près de laquelle eut lieu le naufrage de La Pérouse), Swalow, Duff, Ourry, Cherry, Mytre et Brawell.—Découvertes en 1595 par Mendana ; revues en 1767 par l'Anglais Carteret, qui, ignorant la découverte de Mendana, leur donna le nom d'îles de la Reine Charlotte.

SANTA-CRUZ-DE-LA-SIERRA, dép. de la Bolivie entre ceux de la Paz au N. O., de Cochabamba au S. O., de Chuquisaca au S., le pays de Chiquitos

u S. E., et celui des Moxos à l'E. et au N.; 20,000 hab. environ. Ch.-l., Santa-Cruz ou San-Lorenzo. ...ent. et forêts nombreuses; climat chaud et humide, beaucoup de riv. (Guapey, Mamorè, Parapiti, Sara); habitants; indigènes sauvages. Productions: rix, maïs, ...cre, bois de construction, gibier, abeilles, etc.

SANTA-CRUZ-DE-LA-SIERRA-NUEVA ou SAN-LORENZO-DE-LA-FRONTERA, ville de Bolivie, ch.-l. du dép. de même nom, sur le Guapey, à 450 kil. E. de la Paz; ...,000 hab. Evêché. Fondée en 1560 par Chaves.

SANTA-CRUZ-DE-MUDELA, ville d'Espagne (Manche), à 46 kil. S. E. de Ciudadreal; 4,800 hab.

SANTA-CRUZ. *Voy.* aussi SAINTE-CROIX, PALMA, GRACIOSA, CARAVACA, SAN-GIL, etc.

SANTA-CRUZ (Alvarez DE BASSANO, marquis de), amiral espagnol sous Charles-Quint, prit Oran sur les Barbaresques, et Tunis sur Barberousse, combattit à Lépante, remporta une victoire navale près de Saint-Michel, une des Açores, sur Strozzi (général pour Catherine de Médicis, 1582), et anéantit ainsi le parti du prieur de Crato; mais il ternit sa gloire en traitant comme pirates tous ceux qui tombèrent en son pouvoir. Il mourut en 1587.

SANTA-CRUZ-DE-MARZENADO (don Alvar, marquis de), d'une illustre maison des Asturies, né vers 1687, soutint avec courage la cause de Philippe V en Espagne et en Sicile, fut ambassadeur à Turin, puis en France, alla en Afrique comme gouverneur de la ville d'Oran, et fut tué dans une sortie par les Arabes (1732). Il a laissé sur l'art militaire des ouvrages estimés, notamment *Réflexions militaires*, 10 vol. in-4, Turin, 1724, trad. en franç. par Vergy, 1735.

SANTA-EUFEMIA. *Voy.* SAINTE-EUPHÉMIE.

SANTA-FÉ, ville de la Confédération mexicaine (Nouveau-Mexique), par 107° 13' long. O., 36° 12' lat. N.; 5,000 hab. Aspect misérable. Entrepôt de toute la prov. Prise par les Etats-Unis en 1846.

SANTA-FÉ, ville de la confédération du Rio-de-la-Plata; ch.-l. de l'état de Santa-Fé et jadis capit. de l'Entrerios, sur la rive droite du Parana; 6,000 hab. Commerce. Fondée en 1573 par Garay. — L'état de Santa-Fé est situé entre les états d'Entre-rios (dont le sépare le Parana) à l'E., de Buénos-Ayres au S. E., de San-Luis au S. O., de Cordova au N., et des pays sauvages au N.

SANTA-FÉ D'ANTIOQUIA, — DE BOGOTA, — DE GUANAXATO, etc. *Voy.* ANTIOQUIA, BOGOTA, etc.

SANTA-ISABELLA, île de l'archipel Salomon. *Voy.* SALOMON.

SANTA-MARGARITA, ville de Sicile, à 28 kil. S. O. de Corleone; 7,300 hab.

SANTA-MARIA, une des Açores, au S. de celle de Saint-Michel: 20 kil. sur 12; 5,000 hab. Ch.-l., Villa-de-Santa-Maria.

SANTA-MARIA-DE-BETHANCURIA, ch.-l. de l'île de Fortaventura; 550 hab. Ainsi nommée en l'honneur de Béthencourt, premier conquérant des Canaries.

SANTA-MARIA-DE-FÉ, ville du Paraguay, à 200 kil. S. E. de l'Assomption. Le naturaliste Bonpland y fut longtemps retenu par le dictateur Francia.

SANTA-MARIA-DEL-PUERTO-PRINCIPE. *Voy.* PUERTO.

SANTA-MARIA-DI-CAPUA, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 4 kil. S. E. de Capoue; 9,000 hab. Palais de l'archevêque de Capoue. Tribunal.

SANTA-MARIA-DI-LEUCA, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 16 kil. S. d'Alessano, sur le cap de Santa-Maria-di-Leuca (extrémité S. de l'Italie); 1,000 hab. Palais de l'évêque d'Alessano.

SANTA-MARTA, ville de la Nouvelle-Grenade (Magdalena), ch.-l. de la prov. de Santa-Marta, par 76° 29' long. O., 11° 19' lat. N.; 6,000 hab. Evêché. Port franc. Trois forts. — Fondée en 1554, brûlée en 1596 par Fr. Drake; dévastée pendant la guerre de l'indépendance, et presque détruite par un tremblement de terre en 1834. — La prov. de Santa-Marta, située sur la mer des Antilles, entre le dép. de Zulia (au Vénézuela) à l'E. et la prov. de Carthagène à l'O., a 500 kil. sur 100, et 62,000 hab.

SANT'ANTONIO-DE-LA-LAGUNA, ville du Brésil (Sainte-Catherine), à 80 kil. de Nossa-Senhora-do-Desterro, sur la côte orient. du lac dit *Laguna*, et près de l'Océan Atlantique; — autre ville du Brésil, dans le Minas Geraës (*Voy.* SANTO-ANTONIO); — ville de la rép. de l'Equateur (Assuay), à 400 kil. E. de Jaen-de-Bracamoros, sur le Huallaga.

SANTA-ROSA, nom de deux villes d'Amérique: l'une au Mexique (Cohahuila), à 140 kil. N. E. de Monteloves; 4,000 hab. Climat salubre; fruits excellents; l'autre au Chili (Santiago), sur l'Aconcagua, à 19 kil. S. E. d'Aconcagua. Climat sain, doux. — Il y a une île Santa-Rosa dans le golfe du Mexique, sur la côte de la Floride occid., par 89° 15' long. O., 30° 20' lat. N.: 80 kil. sur 2.

SANTA-ROSA (SANTORRE, comte de), patriote sarde, né à Savigliano en 1783, fut un des chefs de l'insurrection populaire de 1821, et devint ministre de la guerre quand Victor-Emmanuel eut abdiqué. Il montra du talent et de l'énergie en présence du danger; mais, mal secondé par les siens, et pressé par les Autrichiens, il fut obligé de fuir, se réfugia à Gênes, puis en France, où il ne trouva que persécutions, et finit par aller combattre en Grèce. Il périt dans l'île de Sphactérie en 1825.

SANTA-SEVERINA, *Siberena*, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 2°), à 41 kil. N. E. de Catanzaro; 1,000 hab. Archevêché. Château-fort. Ville d'origine énotrienne suivant les uns, grecque selon les autres. Titre de duché au moyen âge; détruite en grande partie par le tremblement de terre de 1783.

SANTABARÈNE (Théodore), abbé d'un monastère de Constantinople (877), favori de l'empereur Basile I, protégea le patriarche Photius aux dépens de saint Ignace. Il chercha et réussit presque à faire mourir, par suite de calomnies, Léon, fils de l'empereur: quand celui-ci monta sur le trône, Santabarène fut privé de la vue et enfermé dans un monastère. Il y mourut sous Constantin VII.

SANTANDER, c.-à-d. *Saint-André*, port et ville d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. de l'intendance de Santander, à 360 kil. de Madrid, sur la mer; 19,000 hab. Evêché. Bon port, 2 châteaux-forts. Fonderie royale d'ancres, canons, bombes, etc. Commerce actif, mais déchu depuis la déclaration d'indép. de l'Amérique mérid. Cabotage (avec Bilbao, Bayonne, etc.). Aux env., mines de fer. Les Français prirent cette ville en 1808. — L'intendance de Santander a pour bornes le golfe de Gascogne au N., les Asturies à l'O., la Biscaye à l'E., les provinces de Burgos et de Palencia au S.; 5,000 kil. carrés; 192,000 hab.; elle comprend une partie des anciennes Asturies de Santillane. Sol peu fertile; mines de fer; industrie assez active, pêche abondante.

SANTANDER (NOUVEAU-). *Voy.* TAMAULIPAS.

SANTANDER (Ch.-Ant. DE LA SERNA), savant espagnol, né en 1752 à Colindres (Biscaye), mort en 1813, correspondant de l'Institut de France, et conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, qu'il rendit une des plus importantes de l'Europe, a publié le *Catalogue de la bibliothèque* de dom Simon de Santander (son oncle), avec des notes bibliographiques et littéraires extrêmement précieuses, Bruxelles, 1792 et 1803; *Dictionnaire bibliographique du XVe siècle*, Bruxelles, 1805-7, 3 vol. in-8.

SANTAREM, c.-à-d. *Sainte-Irène*, jadis *Scalabis*, puis *Præsidium Julianum*, ville de Portugal (Estremadure), à 85 kil. N. E. de Lisbonne, sur la droite du Tage; 8,000 hab. Elle est divisée en 3 parties (Maravilla, Ribera, Alfange). Séminaire patriarcal. Commerce. Aux environs, grande fabrique de pierres à fusil au village d'Arzinheira. Ancien château dit l'*Alcazaba*. — Cette ville fut florissante sous les Romains; après diverses vicissitudes, elle fut

enlevée aux Maures par Alph. I en 1147 ; Alph. III l'agrandit en 1254, et les rois de Portugal y firent leur résidence jusqu'à Jean I.

SANTAREM, ville du Brésil (Para), sur la gauche de l'Amazone, près de l'embouchure du Tapajos, à 845 kil. S. O. de Para ; position importante, en ce qu'elle commande l'embouchure du fleuve ; 2,700 h.

SANTÉE, riv. des Etats-Unis(Carolines), naît dans les Montagnes Bleues, coule à l'E., et tombe dans l'Océan Atlantique, par 81° 41' long. O., 33° lat. N. Cours, 200 kil.

SANTEN, ville des Etats prussiens. *Voy.* XANTEN.

SANTENAY, village du dép. de la Côte-d'Or, à 10 kil. N. O. de Clagny ; 1,600 hab. Vins estimés. Aux environs, eaux minérales et salines.

SANTERRE, ancien petit pays de France, en Picardie, se divisait en Haut et Bas, et comprenait : dans le Haut-Santerre, Péronne (ch.-lieu général), Bray et Chaunes ; dans le Bas, Montdidier et Roye. Ce pays forme auj. l'E. du dép. de la Somme.

SANTERRE (Claude), fameux démagogue, né à Paris en 1743, était un riche brasseur du faubourg Saint-Antoine. Il fut un des principaux instigateurs des émeutes du Champ-de-Mars, du 20 juin, du 10 août, fut nommé par la Commune général de la garde nationale parisienne, et commandant de la prison du Temple pendant que Louis XVI et sa famille y étaient renfermés. Lorsque Louis XVI, sur l'échafaud, voulut parler au peuple, il fit, dit-on, couvrir sa voix par un roulement de tambours. Nommé général en Vendée, il ne montra que de l'incapacité, et fut honteusement battu à Coron, près de Chollet. A son retour, il fut arrêté comme modéré, et ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Partisan du Directoire, il tenta vainement de s'opposer au 18 brumaire. Depuis, il n'a joué aucun rôle. M. en 1808.— Son fils a écrit sa *Vie* et défendu sa mémoire.— *V.* LOURDET DE S.

SANTEUIL ou SANTEUL (J.-B.), *Santolius*, poëte latin moderne, né en 1630, mort en 1697, était chanoine de Saint-Victor. Il s'acquit autant de célébrité par sa gaieté et ses bizarreries que par son talent poétique. Son latin, plein de verve, n'a cependant pas la couleur, la physionomie antiques. Il s'était d'abord exercé dans la poésie profane, mais, à la sollicit. de Bossuet, il se consacra tout entier aux sujets religieux. Ses poésies consistent en *hymnes*, *inscriptions*, *épigraphes* (dont plusieurs pour les fontaines de Paris), etc. Ses *Œuvres* profanes forment 3 vol. in-12, Paris, 1729, édition Barbou ; ses *hymnes* forment un 4e vol. Les *Hymnes* ont été trad. en vers franç. par l'abbé Saurin, 1842.— Son frère Claude laissa, outre quelques vers (réunis à ceux du chanoine), de belles hymnes,manuscrites, 2 vol. in-4.

SANTIAGO, c.-à-d. *Saint-Jacques*, dit souvent *Saint-Jacques-de-Compostelle*, *Campus Stellæ*, en latin du moyen âge, ville d'Espagne (Galice), près de l'anc. *Brigantium* des Romains, dans l'intendance de la Corogne, au pied du mont Pedroso, à 508 kil. N. O. de Madrid : 29,000 hab. Archevêché (très riche jadis, et dont le revenu était de 80,000 ducats) ; université, résidence du capitaine-général, tribunaux, ch.-l. de l'ordre de Saint-Jacques. Fabriques ; un peu de commerce. — L'archevêché fut fondé de 825 à 835 sous Alphonse II, lorsqu'on transféra en ce lieu le corps de saint Jacques (trouvé en 808 par Théodomir). On conte que peu après (sous Ramire I), à la bataille de Logrono, saint Jacques lui-même, monté sur un cheval blanc, décida la victoire qui fut remportée sur les Arabes d'Abderrahman II : depuis cette époque, tout propriétaire d'un arpent va donner à saint Jacques une redevance annuelle en grains ou en vin. Bientôt la ville devint un pèlerinage des plus célèbres. Les Maures saccagèrent Santiago en 997. Charles-Quint y assembla les cortès en 1520. Les Français l'occupèrent de 1809 à 1814.

SANTIAGO, capit. du Chili et du dép. de Santiago, sur la Maypocha, à 1,800 kil. O. de Buénos-Ayres, par 72° 8' long. O., 33° 16' lat. S. ; 45,000 hab. Placée à un niveau très élevé, elle a un climat sain et délicieux. La ville est belle et régulière, mais inachevée ; très belle place au centre, beau pont, brise-eau remarquable, monnaie, cathédrale, palais du gouverneur (ces trois derniers en briques et non finis, mais très vastes). Institut (sorte d'université), collége Saint-Jacques, lycée, deux colléges pour les demoiselles, bibliothèque. Commerce actif. Evêché. Les tremblements de terre sont fréquents à Santiago ; ceux de 1822 et 1829 surtout lui ont fait le plus grand tort. La ville fut fondée en 15[illegible] par Pedro de Valdivia. — Le dép. de Santiago, [illegible] des huit du Chili, a pour bornes celui d'Aconcagua au N., les Andes à l'E., et pour villes principales (outre Santiago) Valparaiso, Santa-Cruz, Roncagua, Tiltil.

SANTIAGO (île), la plus grande des îles du cap Vert (55 kil. sur 22) ; 20,000 hab. Ch.-l., Villa-da-Praya.

SANTIAGO-DE-ALANHI, ville de la république [illegible] Nouvelle-Grenade, ch.-l. de la prov. de Veragua, dans le dép. de l'Isthme ; 5,000 hab.

SANTIAGO-DE-CUBA, ch.-l. du dép. oriental [illegible] Cuba, à l'embouchure du Santiago, à 800 kil. S. [illegible] de la Havane ; 12,000 hab. Archevêché. Port excellent, château-fort del Morro ; point de monuments. Commerce très actif depuis 1778 (époque de l'ouverture de son port). L'air y est très malsain et l'on y manque d'eau. — Cette ville fut fondée en 1514 par Diego Velasquez, et a été jusqu'à 15[illegible] capit. de l'île de Cuba.

SANTIAGO-DE-HAÏTI ou *de los Caballeros*, ville de Haïti, ch.-lieu du Nord-Est, à 157 kil. N. O. de Saint-Domingue, a un petit port à 24 kil. de là ; 12,000 hab. Fondée vers la fin du XVe siècle.

SANTIAGO-DEL-ESTERO, ville de la Confédération du Rio-de-la-Plata, ch.-l. de l'état de même nom, à 17 kil. S. E. de Tucuman, sur le San-Miguel ou Rio-Dulce : peu peuplée. Fondée en 1562. — L'état de Santiago est situé entre ceux de Tucuman au N., de Catamarca à l'O., de Cordova au S.

SANTIAGO-DE-LA-VÉGA. *Voy.* SPANISH-TOWN.

SANTIAGO-DE-LOS-CABALLEROS, nom commun à plusieurs villes de l'Amérique. *Voy.* GUATEMALA (VIEILLE-), SANTIAGO-DE-HAÏTI, etc.

SANTILLANE, *Santillana* en espagnol, *Concana*, ville d'Espagne (Santander), à 26 kil. S. O. de Santander, sur quatre petits ruisseaux ; 2,300 hab. Ancien château. Patrie de l'architecte J. de Herrera qui termina l'Escurial. — Jadis la partie orientale des Asturies se nommait *Asturie de Santillane*, par opposition à l'*Asturie d'Oviedo* qui était plus à l'O.

SANTO-ANGELO. *Voy.* SAN-ANGELO.

SANTO-ANTIOCO, *Enosis*, petite île de la Méditerranée, sur la côte S. O. de la Sardaigne, [illegible] laquelle elle est unie par un vieux pont : 40 kil. de tour ; 2,000 hab. — Dévastée par les Arabes, puis par les Pisans et les Génois.

SANTO-ANTONIO-DE-TEJUCO ou TIJUCO, ville du Brésil (Minas-Geraës), dans les monts Espinhaço, à 550 kil. N. de Rio-de-Janeiro ; 6,000 hab. C'est la ville principale du district Diamantin. — [illegible] trouve des rivières du nom de Santo-Antonio [illegible] Brésil (dans les prov. de Minas-Geraes, Saint-Pa[illegible] Porto-Seguro), mais elles sont toutes peu importantes. — *Voy.* aussi SAN-ANTONIO et SANT'-ANTONIO.

SANTO-DOMINGO, ville de l'île de Haïti, ch.-l. du dép. du Sud-Est, à 270 kil. E. du Port-au-Prince, par 18° 29' lat. N., 72° 20' long. O., [illegible] l'embouchure de l'Ozama ; 12,000 hab. Jolie ville, belle cathédrale gothique. Commerce peu important. — Fondée d'abord sur la gauche de l'O[illegible]zama par Barth. Colomb en 1495, et nomm[illegible] *Nouvelle-Isabelle* ; presque détruite par un ourag[illegible]

en 1504, et rebâtie sur la rive droite dans le lieu qu'elle occupe à présent. Elle fut surtout florissante au XVIe siècle. Fr. Drake la prit en 1586, et les Français en 1795. Elle posséda jusqu'à cette époque le tomb. de Christ. Colomb, transp. depuis à la Havane.

SANTO ESPIRITO, prov. du Brésil. *V.* ESPIRITO.

SANTO-ESPIRITU, ville de l'île de Cuba, à 80 kil. N. E. de Trinidad ; 1,000 hab.

SANTO-STEFANO-BELBO, ville des États sardes, à 16 kil. N. O. d'Acqui ; 3,200 hab. Abbaye.

SANTONA, ville forte et port d'Espagne (Burgos), à 26 kil. E. de Santander, sur une presqu'île, dans une baie du golfe de Gascogne ; 1,200 hab. Prise par les Français en 1809 et 1823.

SANTONES, auj. la *Saintonge*, l'*Angoumois* et l'*Aunis*, peuple de Gaule en Aquitaine, au S. des Pictones, avait pour ch.-l. *Santones*, d'abord *Mediolanum* (auj. *Saintes*), vers le centre du pays, sur le *Carantonus* (auj. *la Charente*).

SANTONS, espèce de moines musulm., analog. aux *Calenders*. Ils mènent une vie vagabonde et libertine, et souvent détroussent les voyageurs ; ils simulent l'extravagance (parce que la folie passe pour inspiration et pour signe de sainteté chez les Musulmans), et accueillent ceux qu'ils rencontrent, ou bien demandent l'aumône tout armés.

SANTORIN (île), *Thera* des anciens, île de l'état de Grèce (Cyclades mérid.), par 23° 7' long. E., 36° 20' lat. N., au S. de celle de Nio : 15 kil. sur 7 ; 12,000 hab. ; terrain de formation volcanique (la partie occid. est une partie de la circonférence d'un ancien cratère de 16 kil. de diamètre). Grains, vins, etc. — Cette île paraît tirer son nom de sainte Irène, qui y fut martyrisée en 304.

SANTORIO. *Voy.* SANCTORIUS.

SANTOS, ville d'Espagne (Badajoz), à 31 kil. O. de Llerena ; 6,000 hab.

SANTOS, ville du Brésil (Saint-Paul), dans l'île Saint-Vincent, côte N., par 48° 42' long. O., 23° 58' lat. S., à 45 kil. S. E. de Saint-Paul ; 6,500 hab. Bon port ; commerce. — Fondée en 1545.

SANTOS (LOS-), aux Antilles. *Voy.* SAINTES (LES-).

SANTOS (baie de TODOS-LOS-). *V.* TODOS-LOS-SANTOS.

SANUDO (Marc), général vénitien, né en 1153, fit partie de la quatrième croisade, aida les Francs à renverser du trône l'empereur de Constantinople et à fonder l'empire latin, s'empara, pour les Vénitiens, des Sporades et des Cyclades, notamm. de Naxos (1207), fut créé par l'emp. latin Henri *duc de l'Archipel*, et transmit ce titre à ses descendants. Il enleva Candie à ses compatriotes, et se fit proclamer roi de cette île, mais la perdit bientôt. Néanmoins, il conserva Naxos ; il y mourut en 1220. Ses successeurs, qui se signalèrent dans les guerres contre les Génois et les Grecs, portèrent le titre de *ducs de l'Archipel* jusqu'à Jean Sanudo, ..., lequel donna sa fille et sa souveraineté de Naxos au prince de Négrepont (à la fin du XIVe siècle).

SANUTO (Marino), dit *Torsello*, Vénitien, fit cinq voyages en Orient, s'efforça, mais sans succès, de susciter une croisade, convoitant l'Égypte pour Venise, et composa dans ce but son *Liber secretorum Fidelium Crucis, super Terræ sanctæ recuperatione* (1306), ainsi que des *Cartes de la Méditerranée*, etc., qu'il présenta en 1321 à Jean XXII. Son ouvrage a été publié par Bongars, dans les *Gesta Dei per Francos*, t. II.

SANUTO (Marino), né à Venise en 1466, mort en 1535, historiographe de la république, a laissé, entre autres ouvrages : *De adventu Caroli* (Charles VIII) *regis Francorum adversus regnum neapolitanum* (manuscrit, dont un exemplaire à la Bibliothèque du Roi à Paris) ; *De magistratibus urbis Venetæ* (manuscrit) ; *De origine urbis Venetæ et vitâ omnium ducum*, publié par Muratori, Milan, 1733, in-fol. (c'est ce que vulgairement on appelle la *Chronique de Sanuto*).

SANUTO (Livio), noble vénitien du XVIe siècle. On lui doit : *Histoire de l'Afrique*, Venise, 1588 ; une *Géographie* (en 2 livres), Venise, 1588, in-fol. ; une traduction de l'*Enlèvement de Proserpine* (de Claudien), en vers, Venise, 1551.

SANZIO (Raphaël), peintre. *Voy.* RAPHAEL.

SAONE, *Araris* des anciens, *Segona* et *Saucona* au moyen âge, riv. de France, naît dans le S. O. du dép. des Vosges, dans l'arr. de Mirecourt, coule au S., traverse les dép. de Haute-Saône, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, sépare ceux du Rhône et de l'Ain, et tombe dans le Rhône à Lyon : cours, 435 kil. Elle arrose Châtillon-sur-Saône, Port-sur-Saône, Gray, Pontailler, Auxonne, Saint-Jean-de-Losne, Verdun-sur-Saône, Châlons-sur-Saône, Tournus, Mâcon, Trévoux et Lyon. Ses principaux affluents sont : à droite, l'Armance, le Salon, la Tille, l'Ouche ; à gauche, l'Oignon, le Doubs, la Seille, la Reyssouse, la Veyle. Elle communique en outre avec les canaux de Bourgogne, du Centre et du Rhône-au-Rhin.

SAÔNE (dép. de la HAUTE-), dép. situé entre ceux des Vosges au N., du Doubs et du Jura au S., du Ht-Rhin à l'E., de la Hte-Marne et de la Côte-d'Or à l'O. : 5,309 kil. carr. ; 343,298 hab. Ch.-l., Vesoul. Il est formé d'une partie de la Franche-Comté. Pays montagneux, surtout au N. et à l'E. Climat humide, mais sain. Manganèse, plomb argentifère, cuivre pyriteux et argentifère ; tourbe ; marbre, granit, jaspe, albâtre, plâtre ; pierres à aiguiser et meulières ; terres alumineuses, vitrioliques et à potier ; sable à verre, etc. Eaux minérales. Sol fertile (grains, légumes, colza, navette, lin, chanvre, vin). Gros bétail, chevaux, porcs. Grande industrie (hauts-fourneaux, forges, tréfileries, etc. ; pièces d'horlogerie ; tissus de coton ; verre, faïence, poterie ; moulins à huile ; kirschenwasser, etc.). Commerce actif. Beaucoup d'antiquités et de médailles. — Ce dép. a 3 arr. (Vesoul, Gray, Lure), 28 cant., 651 communes : il appartient à la 7e division militaire, et ressort de la cour imp. et de l'archevêché de Besançon.

SAONE-ET-LOIRE (dép. de), dép. de l'intérieur, entre ceux de la Côte-d'Or au N., de la Loire, du Rhône, de l'Ain au S., du Jura à l'E., de l'Allier à l'O. : 8,565 kil. carr. ; 538,507 hab. Ch.-l., Mâcon. Il est formé d'une partie de l'anc. Bourgogne. Mont., côteaux, beaucoup de petites rivières qui se partagent entre la Loire et le Rhône ; fer ; houille ; cristal de roche, albâtre, marbre, pierre lithographique, pierre de taille ; eaux minérales. Prairies, forêts ; froment, etc. ; bons vins. Gros et menu bétail, chevaux, porcs, etc. Forges et usines à fer ; tissus de coton, de fil, de laine ; horlogerie ; eau-de-vie de marc, etc. Commerce actif, surtout en vins de Mâcon. — Ce dép. a 5 arr. (Mâcon, Louhans, Charolles, Châlons-sur-Saône, Autun), 48 cantons, 592 communes ; il appartient à la 8e division militaire, dépend de la cour impér. de Dijon et de l'évêché d'Autun.

SAORGIO, ville des États sardes (Nice), à 37 kil. N. E. de Nice ; 3,100 hab. Château-fort qui commande le col de Tende. Pris par Masséna en 1794.

SAOSDUCHÉE. *Voy.* NABUCHODONOSOR I.

SAPAROUA, une des Moluques. *Voy.* MOLUQUES et AMBOINE.

SAPAUDIA, nom latin de la SAVOIE.

SAPHADIN. *Voy.* MÉLIK-EL-ADEL.

SAPHO, *Sappho*, la plus célèbre des femmes poëtes, naquit à Mitylène, dans l'île de Lesbos, vers 612 av. J.-C., resta veuve de bonne heure, conspira avec Alcée contre Pittacus, tyran de sa patrie, fut bannie et alla mourir en Sicile. On raconte que, méprisée de Phaon dont elle était éprise, elle mit fin à ses jours en risquant le saut de Leucade : ces faits appartiennent évidemment à une autre Sapho, Lesbienne aussi, mais d'Erésos, courtisane célèbre en son temps, et qui vécut plus tard. Les anciens sont unanimes pour admirer la verve et le feu qui brillaient dans les vers de Sapho ; on la surnommait

la *Dixième muse*, et son nom est devenu celui de toutes les femmes qui se livrent avec succès à la poésie lyrique. Sapho inventa un genre de vers nommé d'elle *vers saphique* : il se compose d'un trochée, d'un spondée, d'un dactyle et de deux trochées, avec une césure au troisième pied (Ex. *Vidimus flavum Tiberim*, *retortis*). Il ne nous reste des poésies de Sapho que quelques fragments, parmi lesquels on remarque l'*Hymne à Vénus*, et 4 strophes d'une belle ode *à l'Aimée*, traduite en latin par Catulle, en français par Boileau et Delille. Le tout a été recueilli par Wolf, Hambourg, 1733, in-4 (autres éditions : Vogler, Leipsick, 1810, in-8; ou dans le *Museum criticum*, Cambridge, 1813, in-8).

SAPONARA, ville du roy. de Naples (Principauté Cit.), à 40 kil. N. E. de La Sala; 3,115 hab. Aux env., ruines de *Grumentum*, détruite par les Goths.

SAPOR ou mieux CHAHPOUR, nom commun à trois rois sassanides de Perse et à un roi sassanide d'Arménie.

SAPOR I, fils d'Ardjir ou Artaxerce I, et d'une esclave du sang des Arsacides, monta sur le trône vers 238, envahit la Mésopotamie (242), recula devant Gordien et fit une paix peu avantageuse; s'empara de l'Arménie par le meurtre de l'Arsacide Khosrou ou Chosroës, reprit les armes contre Rome sous Valérien, pénétra en Syrie, et, s'étant concerté en secret avec Macrien, fit prisonnier Valérien (260), qu'il traita avec la dernière inhumanité (*Voy.* VALÉRIEN), put alors ravager sans obstacle la Syrie, la Cappadoce, la Cilicie (260); mais fut forcé à la retraite, battu au passage de l'Euphrate, et poursuivi jusqu'à Ctésiphon par Odénat (261). Il venait de s'allier avec Zénobie contre Aurélien, lorsqu'il mourut en 271, laissant le trône à son fils Hormisdas I.

SAPOR II, fils posthume d'Hormisdas II, fut proclamé roi avant sa naissance (310 ou 311), marcha à 16 ans contre les Arabes qui avaient infesté ses états, persécuta les Chrétiens, protégea en Arménie la faction idolâtre qui chassa Khosrou (338), imposa tribut à ce prince, rétabli par Constance II, puis fit directement la guerre aux Romains, livra neuf batailles, entre autres celle de Singare (348), tenta en vain de prendre Nisibis (350); ayant repris les armes en 359, il s'empara d'Amide après un siége meurtrier, puis fit la guerre à Julien, devenu empereur : après plusieurs revers, il gagna sur le Tigre une bataille dans laquelle ce prince fut blessé mortellement (363). Il se fit céder par Jovien, son successeur, les cinq provinces transtigritanes, et quinze places fortes, avec la suprématie sur l'Arménie et l'Ibérie. Sapor II mourut en 380; Artaxerce II lui succéda.

SAPOR III régna de 384 à 389, après Artaxerce II.

SAPOR, roi d'Arménie, fils d'Iezdedjerd I, roi de Perse, fut fait roi d'Arménie à la mort de Khosrou III, au préjudice de Bahram-Chahpour (Varanes-Sapor). Il tenta en vain de détacher ses sujets du christianisme et de l'alliance des Romains : une insurrection lui enleva la couronne d'Arménie pendant un voyage qu'il fit à Ctésiphon (420), et son frère Behram V le fit périr par trahison.

SAPRI, *Sipron*, ville du roy. de Naples (Principauté Cit.), à 10 kil. S. E. de Policastro; 2,000 hab. Vaste port sur le golfe de Policastro. Fondée, à ce qu'on croit, par les Sybarites, après la ruine de Sybaris?

SARA, nièce d'Abraham, devint sa femme. Abraham, la donnant pour sa sœur, l'emmena en Egypte, où le pharaon Apophis voulut attenter à sa chasteté, et dans les États d'Abimélech, qui conçut aussi de la passion pour elle. Après une longue stérilité, elle mit au monde un fils, Isaac, à l'âge de 90 ans, et fit ensuite chasser Agar et Ismaël par Abraham. Elle m. à 127 ans.

SARABAITES, espèce de moines. *Voy.* MOINES.

SARABAT ou KEDOUS, *Hermus*, riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), naît dans les Mourad-Dagh, coule au S. O., à l'O., et tombe dans le golfe de Smyrne, à 18 kil. N. O. de Smyrne : cours, 270 kil.

SARAC. *Voy.* CHINALADAR.

SARACENA, *Sestum*, ville du roy. de Naples (Calabre Cit.), à 15 kil. O. de Cassano; 2,000 hab. Fondée, à ce qu'on croit, par les Œnotriens.

SARACÈNES, *Saraceni*, tribu de l'Arabie déserte, vers le N., résista longtemps aux forces de l'empire d'Orient. On suppose que les *Saracènes* sont les mêmes que les habitants du pays de Cédar. Ils paraissent avoir donné leur nom aux Sarrasins du moyen âge.

SARAGOSSE, *Cæsarea Augusta* (et plus anciennement *Salduba*) des Latins, *Zaragoza* en espagnol, ville d'Espagne, capit. de l'Aragon, et chef-lieu de l'intendance de Saragosse, sur l'Èbre, à 281 kil. N. E. de Madrid ; 45,000 hab. Archevêché. Cathédrale, fameuse église Notre-Dame ; beau pont. Du reste, la ville n'est pas belle. Université, plusieurs colléges, séminaire, académie des beaux-arts, bibliothèques, antiquités. Beaux environs ; pâturages renommés. Saragosse était jadis la capitale de la couronne d'Aragon ; le chef ou roi des *Gitanos* y résidait. — Saragosse fut, dit-on, fondée par les Phéniciens : les Romains l'agrandirent et l'embellirent, surtout au temps de César (d'où son nom de *Cæsarea Augusta*, dont celui de Saragosse n'est qu'une corruption). Les Goths s'en emparèrent en 470 et les Sarrasins en 712. En 1017, elle devint la capitale d'un petit état maure ; en 1118, Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon, la prit sur les Arabes après un long siége. Dans les temps modernes, Saragosse fut le théâtre d'une victoire de l'archiduc Charles, qui y battit Philippe V en 1710. Cette ville soutint contre les Franç. en 1808 et 1809 deux siéges célèbres par l'héroïque défense des habitants. *V.* PALAFOX, au Suppl. — L'intendance de Saragosse, située entre celles de Huesca au N. E., de Lérida et de Tarragone à l'E., de Castellon au S. E., de Teruel au S., de Soria et de Logrono à l'O., et de Pampelune au N. O., a 2[illegible] kil. sur 90, et 320,000 hab.

SARAJEVO, v. de Turquie. *Voy.* BOSNA-SÉRAI.

SARAMACA, riv. de la Guyane anglaise, communique avec le Surinam au dessus de Paramaribo, court au N. et se jette dans l'Atlantique, par 57° [illegible] long. O., 5° 58' lat. N.

SARAMONT, ch.-l. de cant. (Gers), à 20 kil. S. [illegible] d'Auch ; 1,000 hab.

SARANSK, ville de la Russie d'Europe (Penza) sur la Saranja et l'Inzara, à 105 kil. N. de Penza; 8,000 hab. Fonderies de suif, savon ; teintureries, étoffes de coton. Aux env., plantes tinctoriales.

SARAOUAN, prov. du Béloutchistan, entre le [illegible] boul au N., le Katch-Gandava à l'E., le Djala[illegible] au S., le Mékran au S. O. : 380 kil. sur 150. Ch.-l. Kélat. Troupeaux de chameaux, moutons et chèvres.

SARAPOUL, ville de la Russie d'Europe (Viatka) sur la Kama, à 296 kil. S. E. de Viatka ; 6,000 h. (20,000 quand les bateliers, remontant la Kama et [illegible] Biélaïa, s'y arrêtent). Savon, tanneries. Sel, bois, [illegible]

SARASINS. *Voy.* SARRAZINS.

SARA-SOU, riv. du Turkestan. *Voy.* SARY-[illegible]

SARATOGA, ville des États-Unis (New-York), 260 kil. N. de New-York; 3,000 hab. Eaux minérales. Le général anglais Burgoyne fut battu aux environs en 1777, par le gén. américain Gates.

SARATOV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. [illegible] gouv. de Saratov, sur la gauche du Volga, à [illegible] kil. S. E. de Moscou, par 44° 20' long. E., 51° [illegible] lat. N.; 16,000 hab. Évêché. Jardin botanique et gymnase. Ville très commerçante. Fondée à la fin du XVIe siècle ; brûlée en 1774. — Le gouv. de Saratov, situé entre ceux de Penza et de Simbirsk au [illegible] d'Orenbourg à l'E., d'Astrakhan au S., des Cosaques du Don, de Voronéje et de Tambov à l'O., a env. 600 kil., tant de long que de large, 240,000 [illegible] carrés, et 400,000 hab. À l'E., le sol est très fer[illegible] sauf au S. E., où sont des steppes immenses. [illegible]

la Volga, fleuve principal, on remarque les deux Ouzen, l'Irgiz, le Khoper, le lac Altan qui fournit par an 180,000,000 kilogr. de sel. Il s'y trouve nombre de colonies allemandes qu'y attira Catherine II.

SARAVAN. *Voy.* SAIAGUAN.

SARAZIN (Jacq.), sculpteur français, né à Noyon en 1590, mort en 1660, fut élève de Guillain père, passa 18 ans à Rome, obtint à son retour la protection de Richelieu qui l'employa, devint gendre de Vouet, et eut grande part à l'établissement de l'Académie de peinture (1655), dont il fut le premier recteur. Son chef-d'œuvre est le monument qui représente *la Religion*, *la Justice*, *la Piété*, *la Force*, avec 14 bas-reliefs en bronze.

SARAZIN, poëte. *Voy.* SARRASIN.

SARCELLES, village du dép. de Seine-et-Oise, à 15 kil. N. de Paris; 1,500 hab. Château. Jadis titre de marquisat.

SARDAIGNE, *Sardegna* en italien, *Sardinia* des Romains, une des trois grandes îles de la Méditerranée, au S. de la Corse, dont la sépare le détroit de Bonifacio, par 6° et 7° long. E., et par 39°-41° lat. N., fait partie des États sardes, qui même en tirent leur nom (on les nomme *Royaume de Sardaigne*); elle a 240 kil. du N. au S., sur 96 de moyenne largeur, environ 26,000 kil. carrés, et 540,000 hab. Cagliari en est la capitale. Pour la division administrative, *Voy.* ci-après ÉTATS SARDES. La Sardaigne est hérissée de hautes montagnes, dont la principale est le Gennar-Gentu; le Tirjo est le principal cours d'eau; le climat de l'île est malsain, sauf dans les montagnes; le sol y est très fertile, ce qui la faisait nommer la nourrice de Rome, mais l'agriculture est arriérée. La pêche y est très abondante. On trouve dans l'île beaucoup de mines (fer, plomb, houille, cuivre, marbres, basalte, améthystes, etc.). L'industrie est faible, le commerce très borné. En général, le Sarde est très pauvre. — La Sardaigne, était appelée par les Grecs *Sandaliotis* ou *Ichnusa*, d'après sa forme assez semblable à celle d'une sandale ou d'un pied. Elle semble avoir été peuplée, moitié par les Ibères, moitié par les Pélasges ou par les Phéniciens (*Voy.* SARDUS). Les Carthaginois s'y introduisirent et y dominèrent depuis le v° siècle. ...me y mit le pied dès 259 av. J.-C., et finit par leur ravir en 238 (après la guerre des Mercenaires). ...ésérie en devint maître vers l'an 436 de J.-C. Les ...ecs, qui la reprirent sur les Vandales, ne purent ...garder contre les Arabes d'Espagne, qui s'y établirent de bonne heure. Aidés de Pise et de Gênes ...22), les indigènes se débarrassèrent des infidèles, ...eurent quelque temps une organisation à eux; ...fut alors partagée en quatre judicatures : Ar...ée ou Oristano à l'O., Oléastro à l'E., Gallura au ...E., et Torres au N. O.; mais bientôt la Sardaigne ...ba sous le joug des deux républiques, qui, en ...6, se partagèrent l'île sous la médiation du pape. ...déric II en investit son fils Enzio (1239). Après ...chute des Hohenstaufen, Pise en redevint maître (1258). Jacques II le Juste, roi d'Aragon, la ...quit sur Pise (1297), et depuis ce temps jusqu'à ... (ou 1713), elle fit partie de la couronne d'A...on, puis de la couronne d'Espagne. La paix ...trecht (1713) la détacha de cette couronne pour ...donner à l'Autriche, mais celle-ci l'échangea ... 1720 contre la Sicile, qu'elle se fit abandonner ... le roi Victor-Amédée II. La Sardaigne n'a ...ais été à Napoléon. Dépouillés de tous leurs ... de terre ferme par la France, les rois Charles-...manuel et Victor-Emmanuel allèrent résider ... cette île (de 1798 à 1814).

...RDAIGNE (Royaume de). *Voy.* SARDES (ÉTATS).

...ARDANAPALE, nom chaldéen qui signifie *donné ... Dieu*, a été porté par plusieurs princes d'Assy..., dont le plus célèbre, dit aussi *Empacmès* ou ...-*Concoleros*, fut le dernier souverain du premier empire d'Assyrie; il régna de 797 à 759 av. J.-C., et vécut dans le luxe et la mollesse, négligeant les soins du gouvernement. Arbacès, prince mède, et Bélésis, prêtre chaldéen, soulevèrent contre lui les Mèdes, les Perses et les Babyloniens. Alors Sardanapale quitta sa vie voluptueuse et prit les armes; il gagna d'abord une bataille sur les rebelles, puis fut vaincu et se retira dans Ninive où il se défendit pendant plus d'un an; mais enfin, se voyant près d'être forcé, il fit élever un bûcher où il plaça ses trésors et s'y jeta lui et ses femmes (759). Du reste, rien de plus incertain que tout ce que l'on raconte de Sardanapale. Selon quelques chronologistes, ce prince aurait vécu de 836 à 817 av. J.-C. Après sa mort, l'empire d'Assyrie fut démembré : il se forma 3 nouveaux royaumes; ceux de Médie, de Babylone, de Ninive. Phul, son fils, régna sur le dernier sous le nom de Sardanapale II.

SARDANAPALE II, fils du précédent. *Voy.* PHUL.

SARDES, auj. *Sart*, capitale du roy. de Lydie, sur le Pactole, près de son confluent avec l'Hermus, dans une plaine délicieuse et fertile, au pied du mont Tmolus. Aux environs, monument d'Alyatte (père de Crésus). Cyrus prit Sardes en 548, et détruisit ainsi le roy. de Lydie. Sardes fut ensuite le ch.-l. de la 2° satrapie de l'empire perse. Sa richesse, qui avait été proverbiale parmi les Grecs, baissa pendant la période persane, bien que Sardes fût comme le point de contact des Grecs et des Perses, et le centre d'un grand commerce de terre, surtout du commerce d'esclaves. Sardes fut brûlée p. les Athéniens (504 ou 499) : de là les guerres médiques. En 262, Eumène (de Pergame) battit Antiochus I aux environs de Sardes. Sous l'empire, cette ville redevint très florissante; Florus l'appelle *la Seconde Rome*. Renversée par un tremblement de terre, elle fut relevée par Tibère; Adrien l'embellit encore. On y célébrait des jeux magnifiques de 4 en 4 ans. Sardes fut détruite par Tamerlan en 1402. On n'y voit plus que des ruines.

SARDES (ÉTATS) ou ROYAUME DE SARDAIGNE, état d'Europe, se compose de 2 parties distinctes, l'île de Sardaigne (*Voy.* ci-dessus) et les états de terre-ferme. Ceux-ci, situés au N. de l'Italie, partie à l'E., partie à l'O. des Alpes, entre la Suisse au N., la France à l'O., le roy. Lombard-Vénitien à l'E. et la Méditerranée au S., ont 44,000 kil. carrés, et 4,125,000 hab. (le tout ensemble, y compris la Sardaigne, monte à 70,125 kil. carrés, et 4,665,000 hab.). La capitale est Turin. Le royaume est divisé en neuf intendances générales, et une vice-intendance générale (celle de Sassari); celles-ci à leur tour se subdivisent en petites intendances.

1° *États de Terre-Ferme.*

1. Turin,	Turin,	Turin.
	Biella,	Biella.
	Ivrée,	Ivrée.
	Pignerol,	Pignerol.
	Suse,	Suse.
2. Coni,	Coni,	Coni.
	Alba,	Alba.
	Brà,	Brà.
	Mondovi,	Mondovi.
	Saluces,	Saluces.
3. Novare,	Novare,	Novare.
	Lomellina,	Mortara.
	Ossola,	Domo-d'Ossola.
	Pallanza,	Pallanza.
	Valsesia,	Varallo.
	Verceil,	Verceil.
4. Alexandrie,	Alexandrie,	Alexandrie.
	Asti,	Asti.
	Acqui,	Acqui.
	Casal,	Casal.
	Tortone,	Tortone.
	Voghera,	Voghera.
5. Aoste,	Aoste,	Aoste.

6. Gênes,	Gênes,	Gênes.
	Savone,	Savone.
	Albenga,	Albenga.
	Novi,	Novi.
	Bobbio,	Bobbio.
	Chiavari,	Chiavari.
	Levante,	Spezzia.
7. Nice,	Nice,	Nice.
	Oneille,	Oneille.
	San-Remo,	San-Remo.
8. Savoie,	Savoie propr. dite,	Chambéry.
	Haute-Savoie,	L'Hôpital.
	Carouge,	Saint-Julien.
	Chablais,	Thonon.
	Faucigny,	Bonneville.
	Génevois,	Annecy.
	Maurienne,	St-Jean-de-Maurienne.
	Tarentaise,	Moustier.
	2° Ile et royaume de Sardaigne.	
9. Cagliari,	Cagliari,	Cagliari.
	Iglesias,	Iglesias.
	San-Antioco,	San-Antioco.
	Ile San-Piétro,	Carloforte.
	Isili,	Isili.
	Busachi,	Busachi.
	Lanusei,	Lanusei.
	Nuoro,	Nuoro.
10. Sassari,	Sassari,	Sassari.
	Alghero,	Alghero.
	Ozieri,	Ozieri.
	Cuglieri,	Cuglieri.

Les cinq premières provinces forment, avec diverses annexes, le Piémont; la 6e formait la république de Gênes, et la 7e le comté de Nice. Les états de terre ferme sont très montueux, sauf au N. E., où s'étendent de riches et vastes plaines. Le roi de Sardaigne, par sa position, tient la clef des Alpes, et par suite de l'Italie. Aussi ce pays a-t-il toujours joué un grand rôle politique. L'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences fleurissent dans ce royaume. Le revenu public passe 60 millions; la dette ne va qu'à 15; l'armée se monte à 50,000 hommes. Le gouvernement est une monarchie absolue. (On trouvera aux articles SAVOIE, PIÉMONT, SARDAIGNE, les particularités relatives à ces pays.)

Le roy. de Sardaigne a eu pour point de départ le comté de Maurienne, dont les possesseurs, vassaux du roy. des Deux-Bourgognes (999, etc.), devinrent bientôt comtes de toute la Savoie (1027), y réunirent le comté de Suze, puis Turin (1091), et eurent de plus le vicariat de l'empire en Piémont et en Lombardie. A la mort de Philippe, comte de Savoie (1285), qui ne laissa pas d'enfants, la maison de Sardaigne se trouva partagée en 3 branches (dites de Vaud, de Piémont et de Savoie), formée par ses 3 neveux : les deux premières cessèrent de régner en 1359 et en 1418. La troisième, qui eut pour tige Amédée V, avait réuni dans l'intervalle la Bresse, le Génevois, etc.; elle y ajouta le Piémont en 1418 et le comté de Nice (1419). Amédée VIII, premier duc de Savoie (1416), fut pape quelque temps (1439-1447) sous le nom de Félix V. A sa mort, la Savoie, déchirée par des troubles, tomba sous l'influence de la France. S'étant plus tard déclarée pour Charles-Quint, elle fut occupée par les Français et resta province française pendant 17 ans (1532-1559). Enfin la paix de Cateau-Cambrésis lui rendit son duc Emmanuel-Philibert (le vainqueur de Saint-Quentin). Par la paix de Lyon (1601), Charles-Emmanuel I céda la Bresse et le Bugey à la France. Allié tantôt à la France, tantôt à l'Autriche, Victor-Amédée I obtint de celle-ci quelques districts du Milanais (Alexandrie, etc.), et, en 1713, à la paix d'Utrecht, il reçut le royaume de Sicile, mais fut forcé de l'échanger en 1720 contre le royaume de Sardaigne. A dater de ce moment les ducs de Savoie prirent le titre de *rois de Sardaigne*. L'Autriche céda encore à la Savoie, en 1735, Novare, Tortone, etc.; en 1745, Vigevano; mais en 1798, après la prise de Turin par Joubert, Charles-Emmanuel II fut dépouillé de tous ses états de terre ferme, qui furent réunis à la France; il se retira en Sardaigne où il continua de régner; mais il abdiqua en 1802 en faveur de Victor-Emmanuel, son frère, qui pendant plusieurs années ne régna que sur la Sardaigne. Les événements de 1814 rendirent à Victor-Emmanuel la Savoie et le Piémont; on y joignit l'ancienne république de Gênes. En 1821 eut lieu en Piémont une révolution constitutionnelle à l'imitation de celle de Naples (*Voy.* SANTA-ROSA), mais l'Autriche étouffa ce mouvement dans l'année même. En 1848, le roi Ch.-Albert, échappant à l'influence autrichienne, seconde l'affranchissement de l'Italie; mais, battu à Novare, il échoue, abdique et m. bientôt, 1849.

1. *Comtes de Savoie.*		Charles II,	1489
Bertold, comte de Maurienne,	999	Philippe II,	1496
Humbert I *aux Blanches-Mains*,	1027	Philibert II,	1497
Amédée I,	1048	Charles III,	1504
Amédée II,	1060	Emmanuel-Philibert,	1553
Humbert II *le Renforcé*,	1072	Ch.-Emmanuel I,	1580
Amédée III,	1118	Victor-Amédée I,	1630
Humbert III,	1118	Franç.-Hyacinthe,	1637
Thomas I,	1188	Ch.-Emmanuel II,	1638
Amédée IV,	1233	3. *Rois de Sardaigne.*	
Boniface,	1253	Victor-Amédée II (*comme duc*),	1675
Pierre,	1263	I (*comme roi*),	1720
Philippe I,	1268	Ch.-Emmanuel I (ou III *comme duc*),	1730
Amédée V, *le Grand*,	1285	Victor-Amédée II,	1773
Edouard,	1323	Ch.-Emmanuel II,	1796
Aymon,	1329	*en Sardaigne*,	1798-1802
Amédée VI, *le Vert*,	1343	Victor-Emmanuel I, (*d'ab. en Sardaigne, sur tous les Etats Sardes dep.* 1814, *abd. en* 1821.	1802
Amédée VII *le Rouge*	1383	Charles-Félix,	1821
2. *Ducs de Savoie.*		Charles-Albert, (*abdique en* 1849.)	1831
Amédée VIII (*d'abord comte, puis duc à partir de* 1416),	1391	Victor-Emmanuel II,	1849
Louis,	1459		
Amédée IX,	1465		
Philibert I,	1472		
Charles I,	1482		

SARDINIA, nom latin de la SARDAIGNE.

SARDIQUE, *Ulpia Sardica*, auj. *Sophia* ou *Triaditza*, v. de la Dacie Inf., patrie de l'empereur Galère. On nomme *édit de Sardique* l'édit par lequel Galère fit cesser la persécution contre les Chrétiens (311). Il s'y tint en 347 un concile qui condamna les Ariens.

SARDJOU, riv. de l'Hindoustan. *Voy.* GOGRAH.

SARDOAL, ville de Portugal (Estramadure), à 9 kil. N. E. d'Abrantès; 3,350 hab.

SARDONES, auj. le *Roussillon*, peuple de la Narbonnaise 1re, au S., sur la Méditerranée, était limitrophe de l'Hispanie, et avait pour villes principales, *Ruscino* et *Illiberis*.

SARDUS ou SARDOPATER, fils d'Hercule, conduisit une colonie de Phéniciens ou de Libyens en Sardaigne, et donna, dit-on, son nom à cette île, dont les habitants lui décernèrent les honneurs divins.

SAREPTA ou SAREPHTHA, auj. *Sarfend*, ville de Phénicie, sur la Méditerranée, entre Tyr et Sidon.—Elie ressuscita le fils de la *veuve de Sarepta*.

SAREPTA, ville de la Russie d'Europe (Saratov), sur la Scarpa, à 26 kil. S. de Tzaritzin; 4,000 hab. Bonneterie, mouchoirs, toiles, velours, chandelles, eau-de-vie, tabac excellent. Fondée par des Frères Moraves en 1765.

SARGUEMINES. *Voy.* SARREGUEMINES.

SARI, ville d'Iran, ch.-l. du Mazanderan, sur le Mazanderan, à 132 kil. N. de Teheran, et à 35 kil. E. de Balfrouch; 15,000 hab. Ancienne tour ou

15 mètres (c'est auj. une verrerie). Ville fort ancienne et grande jadis : C'est l'anc. ZADRACARTA.

SARI D'ORCINO, ch.-l. de cant. (Corse), à 20 kil. d'Ajaccio ; 837 hab.

SARINE, riv. de Suisse. *Voy.* SAANE.

SARISBERIENSIS (J.). *Voy.* JEAN DE SALISBURY.

SARK ou SERCQ, île anglaise de la Manche, sur la côte de Normandie, par 5° 12' long. E., 49° 30' lat. N. ; 24 kil. carrés ; 400 hab.

SARLAT, ch.-l. d'arr. (Dordogne), à 70 kil. S. E. de Périgueux ; 5,669 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce ; collége communal. Huile de noix, bestiaux, pierres meulières, lignite ; truffes, etc. aux env., fer. Patr. de l'ami de Montaigne, Et. de la Boétie, etc. Cette ville doit son origine à un ancien monastère de Bénédictins fondé au VIIIe siècle. Sarlat fut érigé en évêché par Jean XXII, et garda ce titre jusqu'en 1789. — L'arr. de Sarlat a 10 cant. (Sarlat, Belvez, le Bugue, Carlux, Domme, Montignac-le-Comte, Salignac, Saint-Cyprien, Terrasson, Villefranche-de-Belvez), 133 communes et 10,447 hab.

SARMATIE, *Sarmatia*, nom vague donné par les anciens à une vaste contrée qui s'étendait, en Europe et en Asie, entre la mer Baltique et la mer Caspienne, au N. du Pont-Euxin. Pour les uns, la Sarmatie n'est qu'une portion de la Scythie, la partie occidentale ; pour les autres, elle en diffère, et se place à l'O. de cette contrée. Quoi qu'il en soit, on distinguait la *Sarmatie occidentale* ou *européenne*, entre la Vistule et le Tanaïs, comprenant tous les pays qui forment auj. la Russie et la Pologne ; la *Sarmatie orientale* ou *asiatique*, s'étendant à l'E. du Tanaïs jusqu'à la mer Caspienne.— Les Sarmates ou Sauromates étaient une nation distincte des Scythes. Ils paraissent être sortis du Turkestan actuel, et, avoir séjourné longtemps au N. du Caucase ; ils acquirent sur les Scythes les contrées auxquelles leur nom est resté, et dominèrent longtemps sur ce peuple. Ils furent à leur tour subjugués par les Goths (aux IIIe et IVe siècles de J.-C.). Ils se joignirent aux Huns pour détruire l'empire des Goths (376), et prirent part aux invasions des Huns dans l'Europe occid. au Ve siècle.— On distinguait, parmi les Sarmates, plusieurs peuplades, dont les principales étaient celles des *Sarmates Iazyges* et des *Sarmates royaux* (c.-à-d. *gouvernés par des rois*).

SARMIGETHUSE, v. de Dacie. *Voy.* ZARMIGÉTHUSE.

SARNEN, ville de Suisse (Unterwald), sur l'Aa et le lac de Sarnen, à 80 k. E. de Berne ; 3,500 hab. Chef-lieu du Haut-Unterwald. Moulin à scie, etc. Depuis 1830, cette ville a été longtemps le siége de conciliabules aristocratiques, qu'on désignait sous le nom de *Ligue de Sarnen*.

SARNIA, nom ancien de l'île de GUERNESEY.

SARNO, *Sarnus*, ville du roy. de Naples (Principauté Citér.), sur le Sarno, à 17 kil. N. O. de Salerne ; 12,000 hab. Evêché. Cathédrale. Fabriques de papier, soieries. Eaux ferrugineuses et sulfureuses. Ville très ancienne ; fondée par les Pélasges. Près de là, Téia, roi des Goths, fut pris et mis à mort par Narsès. Ferdinand I (d'Aragon), roi de Naples, y fut vaincu par Jean d'Anjou (1460).

SARON (J.-B. BOCHART DE), premier président au parlement de Paris, né à Paris en 1730, mort sur l'échafaud en 1794, était de la même famille que l'orientaliste Bochart. Il s'occupa avec succès de mathématiques et d'astronomie, se fit surtout remarquer par son habileté à exécuter les calculs les plus compliqués, favorisa Laplace, et fit imprimer à ses frais le premier ouvrage de ce savant.

SARONIDES, nom qu'on donne quelquefois aux druides, du mot grec *saronis*, vieux chêne.

SARONIQUE (golfe ou mer), auj. golfe d'*Athènes* ou d'*Egine*, partie de la mer Egée, entre l'Attique et l'Argolide, ainsi nommée, dit-on, de Saron, roi de Trézène, qui s'y serait noyé. Elle contenait les îles de Salamine et d'Egine.

SAROS ou SAROSCH, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre la Galicie au N. et les comitats d'Abaujvar au S., de Zips à l'O., de Zemplin à l'E. : 90 kil. sur 80 ; 184,500 hab. Ch.-l., Eperies. Montagnes ; sel, opales (à Czernovitz) ; sources minérales.

SAROS (NAGY-), ville de Hongrie (Saros), à 5 kil. N. O. d'Eperies ; 2,000 hab. Drap. Ville jadis forte.

SAROS (golfe de), *Sinus Melas*, golfe formé par l'Archipel, sur la côte de la Roumélie, est séparé, au S. E., de la mer de Marmara et du détroit des Dardanelles par la presqu'île de Gallipoli.

SAROUDJ ou SEROUDJE, ville de la Turquie d'Asie (Rakka), ch.-l. de sandjakat, à 45 kil. S. O. de Réha. Prise par Baudouin en 1100, elle devint le titre d'un comté, qui appartint aux princes d'Edesse.

SAROUKHAN, sandjakat de la Turquie d'Asie (Anatolie), borné par ceux d'Aïdin au S., de Karassi au N., de Koutaïeh à l'E., l'Archipel à l'O., a pour ch.-l. Thyatire ou Ak-Hissar. Il est traversé par le Sarabat. Il doit son nom à l'émir Sarou ou Saroukhan, qui, lors de la dissolution de l'empire de Roum, s'appropria cette province (1307). L'émirat de Sarou devint possession ottomane de 1389 à 1392, sous Bajazet I.

SARP, ville de Norvége (Aggerhuus), à 16 kil. S. O. de Frederikstadt. Aux env., grande cataracte du haut de laquelle on précipitait les criminels.

SARPÉDON, fils de Jupiter et d'Europe, disputa le trône de Crète à Minos, son frère, fut vaincu, et alla fonder en Lycie avec ses partisans un petit état. Suivant Homère, Sarpédon fut un des princes qui vinrent au secours de Troie, et fut tué par Patrocle ; mais Apollon enleva son corps du champ de bataille, et l'envoya en Lycie, lavé, parfumé d'ambroisie et revêtu d'habits immortels. Peut-être y eut-il deux Sarpédons qui auraient vécu en des temps différents.

SARPI (Pierre-Paul), dit *Fra Paolo*, cél. historien, né à Venise en 1552, mort en 1623, entra chez les Servites, où il prit le nom de Paul, étudia toutes les sciences, devint procureur-général de son ordre (1585), et, à partir de 1597, se porta défenseur de Venise contre le pape Paul V. La république le nomma son théologien consultant, puis membre du *Tribunal des Dix*. En 1607, des assassins le blessèrent : il fut traité aux frais de l'Etat. C'était, a-t-on dit, un Protestant travesti en moine : il ne tint pas à lui que la réforme ne s'établit à Venise ; mais ses projets furent déjoués. Sarpi a écrit l'*Histoire de l'interdit*, Venise, 1606, in-4, et l'*Hist. du concile de Trente*, Lond., 1619. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées à Naples, 1790, 24 v. in-8. Elles sont à l'*Index*. L'*Hist. du conc. de Trente* a été réfut. par le card. Pallavicino.

SARRALBE, ch.-l. de cant. (Moselle), au confl. de la Sarre et de l'Alb, à 16 k. S. de Sarreguemines ; 3,556 h. Usines à fer, scieries ; toiles ; sources salées. Anc. haras.

SARRASIN (J.-Fr.), poëte français, né en 1603 à Hermanville, près de Caen, mort en 1654, fut quelque temps secrétaire des commandements du prince de Conti. On a de lui la *Défaite des bouts rimés*, poëme en 4 chants, et des *Poésies diverses* ; plus une *Histoire du siége de Dunkerque*, etc. Ses écrits se font remarquer par un badinage ingénieux. Il était en ce genre le rival de Voiture.

SARRASINS, nom synonyme de *Musulmans* dans les historiens chrétiens du moyen âge, désignait d'abord une tribu particulière de l'Arabie déserte, les *Saracènes*, qui faisaient la force principale des armées arabes ; les Chrétiens étendirent ce nom à tous les Musulmans, Arabes ou Maures, aussi bien à ceux de Palestine qu'à ceux qui envahirent l'Afrique, la Sicile, l'Espagne et le midi de la France (*Voy.* ARABES). Les Turcs renversèrent la puissance des Sarrasins, avec lesquels il ne faut pas les confondre.—On dérive aussi

le mot de *Sarrasins* de l'arabe *Charqin* (c.-à-d. *Oriental*), nom que se donnent les Arabes, et on l'oppose à celui de Maures, qui vient de *Maghreb* (*Couchant*).

SARRE, *Saar* en allemand, *Saravus* et *Sara* en latin, riv. qui prend sa source en France, dans le dép. des Vosges, passe dans ceux de la Meurthe (à Sarrebourg) et de la Moselle (à Sarreguemines), entre dans la Prusse Rhénane, et après avoir baigné Sarrebruck et Sarrelouis, se jette dans la Moselle à Consarbrück. Elle a donné son nom au dép. français de la Sarre, formé sous la république française en 1795, aux dépens de l'évêché de Trèves; ch.-l., Trèves. Ce dép. a été donné à la Prusse en 1815.

SARREBOURG, *Saarburg* en all., *Caranusca* et *Saræ castrum* en latin, ville de France, ch.-l. d'arr. (Meurthe), sur la Sarre, à 66 kil. E. de Nancy; 2,340 hab. Magasins et boulangeries immenses pour la troupe. Société d'agriculture; cotonnades, siamoises, bière, etc. — Jadis ville de l'Empire; aux évêques de Metz depuis Othon I, puis aux ducs de Lorraine (1464), à la France en 1661. Elle souffrit de la peste en 1635. — L'arr. de Sarrebourg a 5 cant. (Sarrebourg, Fenestrange, Lorquin, Phalsbourg, Réchicourt-le-Château), 116 comm., et 75,499 hab.

SARREBOURG, *Saarburg* en allemand, ville des États prussiens (Prov. Rhénane), sur la Sarre, à 18 kil. S. de Trèves; 1,550 hab. Faïence, alun, sel ammoniac, bleu de Prusse, aciéries, forges.

SARREBRUCK, *Saarbrück* en allemand, *Augusti muri*, *Saræ pons* en latin, ville des Etats prussiens (Prov. Rhénane), ch.-l. de cercle, à 65 kil. de Trèves, sur la gauche de la Sarre, qu'on y passe sur un assez beau pont (*brück*); 7,000 hab. Porcelaines, cartes à jouer; fer, quincaillerie. — Fondée au Xe siècle; possédée par les évêques de Metz, puis par des comtes particuliers (1237); à la maison de Nassau depuis 1380. Prise par les Français et bientôt après par les Impériaux, qui la brûlèrent (1676); réunie à la France en 1794, et ch.-l. d'arr. du dép. de la Sarre jusqu'en 1814; donnée à la Prusse en 1815.

SARREGUEMINES, *Saargemünd* en allemand, ville de France, ch.-l. d'arr. (Moselle), à 75 kil. S. de Metz, au confluent (*gemünd*) de la Sarre et de la Blise; 4,113 hab. Tribunal de 1re instance, collége communal. Jadis fortifiée. Siamoises, velours, cravattes de soie, tabatières de carton vernissé, poterie façon anglaise. — Anc. place forte de Lorraine. Assiégée par les Prussiens en 1794; occupée par les alliés en 1814 et 1815. Inondée en 1824. — L'arr. de Sarreguemines a 8 cant. (Sarreguemines, Bitche, Forbach, Saint-Avold, Sarralbe, Gros-Tenquin, Rorbach, Volmunster), 143 comm., et 125,973 hab.

SARRELOUIS, *Saar-Luis* en allemand, *Arx Ludovici ad Saram*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur la Sarre, à 46 kil. S. E. de Trèves; 7,000 hab. Armes, tréfilerie, tannerie, etc. Fer, plomb. Patrie de Ney. — Fondée par Louis XIV en 1680; enlevée à la France par les traités de 1815.

SARRE-UNION. *Voy.* SAAR-UNION.

SARROLA, ch.-l. de canton (Corse), à 10 kil. N. E. d'Ajaccio; 605 hab.

SARSINA ou BOBIUM, anc. ville de l'Ombrie, auj. dans l'État ecclésiastique (Forli), à 26 kil. S. E. de Césène; 1,200 hab. Evêché. Patrie de Plaute. Les Sarsinates prirent part aux guerres des Samnites contre les Romains, surtout à la 7e (269 av. J.-C.).

SART, l'ancienne *Sardes*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 88 kil. N. E. d'Aïdin, beaucoup de ruines. L'anc. Sardes fut détruite par Tamerlan. — Une ville de même nom se trouve en Perse, dans le Mazandéran. — On donne quelquefois au Bagoulet (*Pactole*) le nom de riv. de *Sart*.

SARTÈNE, *Sartenu*, ville de Corse, ch.-l. d'arr., à 50 kil. S. E. d'Ajaccio; 3,050 hab. — L'arr. de Sartène a huit cantons (Sartène, Bonifacio, Levie, Porto-Vecchio, Serra, Santa-Lucia, Petretto-è-Bicchisano, Olmeto), 43 communes et 25,739 habitants.

SARTHE, *Sartha*, riv. de France, naît dans le dép. de l'Orne, arrond. de Mortagne, près de l'ancienne abbaye de la Trappe, arrose ce dép. et ceux de la Sarthe et de Maine-et-Loire, baigne Beaumont-le-Vicomte, Alençon, le Mans, Sablé et tombe dans la Mayenne au dessus d'Angers, après un cours de 270 kil. (dont 120 navigables depuis Arnage); elle a pour affluents l'Orne, l'Huisne, le Loir, etc.

SARTHE (dép. de la), entre ceux de l'Orne au N., de la Mayenne à l'O., de Loir-et-Cher à l'E., etc.; 6,216 kil. carrés; 466,888 hab.; chef-lieu, le Mans. Il est formé du Bas-Maine et du Haut-Anjou. Fer, houille, marbre, granit, pierres meulières et de taille, ardoise, grès à paver, ambre jaune, terre à foulon, etc. Eaux minérales. Sol varié (argileux à l'O., meilleur à l'E. et surtout au N. E.); blé noir et autres céréales, légumes, fruits, pommes à cidre; chanvre; assez bons vins. Volaille renommée, abeilles, beaucoup d'industrie (toiles, siamoises, étoffes communes, gants, bougies célèbres, papeteries, verreries, orges, etc.) — Ce dép. a 4 arrond. (le Mans, Mamers, Saint-Calais, La Flèche), 33 cant. et 394 communes; il appartient à la 16e division militaire; a une cour royale à Angers, et un évêché au Mans.

SARTI (Jos.), compositeur italien, né en 1730 à Faenza, mort en 1802 à Saint-Pétersbourg, composa plusieurs opéras qui obtinrent un succès éclatant à Milan et à Venise (entre autres son *Giulio Sabino*), et finit par être appelé à Saint-Pétersbourg, où il fit représenter son *Armide* et divers morceaux sacrés ou profanes qui lui valurent la noblesse russe.

SARTIGES (Bertrand DE), templier, né vers 1250 au château de Sartiges, près de Mauriac (ancienne Auvergne), était commandeur de Carlat au moment du procès des Templiers; il soutint avec courage l'innocence de son ordre, tant devant l'évêque de Clermont qu'à Paris (1309-1310), et, après la condamnation des chevaliers, passa en Allemagne, où il entra dans l'ordre Teutonique. — Il reste encore des descendants de la famille de Sartiges; l'un d'eux, Ch.-Gabriel-Eugène, vicomte de Sartiges, né en 1772, mort en 1827, fut préfet de la Haute-Loire sous la Restauration (1815-1819).

SARTILLY, ch.-l. de canton (Manche), à 10 kil. S. E. de Granville; 1,000 hab.

SARTINE (Gabriel DE), ministre français, né à Barcelone en 1729, mort en 1801, fut successivement conseiller au Châtelet, lieutenant-criminel, maître des requêtes, lieutenant-général de la police (1759), et acquit dans ces dernières fonctions une réputation européenne, tant par l'habileté avec laquelle il fit alors la police, que par diverses mesures utiles qu'il fit adopter, tels que l'éclairage par les réverbères, la construction de la Halle-aux-Blés, la fondation d'une école gratuite de dessin pour les ouvriers, etc. Il eut le marquis de Castries pour successeur (1780). Lors de la révolution, il émigra en Espagne et y mourut.

SARTO (André DEL). *Voy.* ANDRÉ DEL SARTO.

SARUM ou OLD-SARUM, hameau d'Angleterre (Wilts), à 3 kil. N. de Salisbury, ne se compose plus aujourd'hui que d'une seule ferme; il envoie cependant deux membres au parlement. — C'était jadis une forteresse, qui remonte aux Romains. Sarum fut jusqu'au XIIIe siècle le siége d'un évêché qui fut transféré depuis à Salisbury.

SARUM (NEW-). *Voy.* SALISBURY.

SARUS, auj. *Séihoun*, fleuve de la Cilicie, dite *des Plaines*, sort du Taurus sur les limites de la Cataonie, au lieu où cette montagne forme le défilé connu sous le nom de *Pyles ciliciennes*, et se jette dans la Méditerranée.

SARWAR ou KOTHBURG, *Sabaria*, bourg de Hongrie (Eisenbourg), à 22 kil. E. de Stein-am-Anger; 1,500 hab. Église catholique et synagogue.

SARY-SOU, rivière du Turkestan indépendant, chez les Kirghiz de la Moyenne-Horde, naît entre les monts Oulou-tau et Kartché-tau, coule au S., et tombe dans un petit lac voisin de celui de Telekoul, après un cours de 800 kil.

SARZANE, ville murée des États sardes (Gênes), à 12 kil. S. E. de Spezzia; 3,000 hab. Evêché. Aux environs, ruines de *Luna*. Patrie du pape Nicolas V.

SARZEAU, ch.-l. de canton (Morbihan), à 24 kil. S. de Vannes, dans une presqu'île; 7,016 h. Salines. Anc. résid. des ducs de Bretagne. Patrie de Lesage.

SASBACH, ville du grand-duché de Bade (Kinzig), à 25 kil. N. E. de Strasbourg, et à 3 kil. N. O. d'Achern; 1,000 hab. C'est là que Turenne fut tué, le 27 juillet 1675 (une pyramide élevée sur le lieu où il tomba rappelle cet événement).

SAS-DE-GAND (LE), *Agger Gandavensis*, ville de Hollande (Zélande), à 11 kil. S. O. d'Axel, près de l'emb. du canal de Gand dans le Swemmersheek (bras de l'Escaut). — Bâtie par les Espagnols en 1570; fortifiée par le duc de Parme en 1583; prise par les Hollandais en 1644, et par les Français en 1747; 2,000 hab.

SASKATCHEWAN, nom de 2 riv. de l'Amérique anglaise (Nouv.-Bretagne): l'une sort des mont. Rocheuses, coule généralement à l'E., et tombe dans le lac Ouinipeg, par 101° 30' long. E., 53° lat. N.; cours, 1,500 kil.; — l'autre sort aussi des mont. Rocheuses, et tombe dans la précédente par 107° 10' long. E., 53° 20' lat. N., après un cours de 1,300 kil.

SASSANIDES, dynastie de rois de Perse qui ont succédé aux Arsacides ou rois parthes, et précédé les califes mahométans. La dynastie des Sassanides a eu 426 ans d'existence, depuis l'avénement d'Ardechir ou Artaxerce I, jusqu'à la mort d'Yezdedjerd III (226-652). Elle doit son nom à Sassan, père d'Ardechyr. — Pour la série des princes de cette dynastie, *Voy.* PERSE.

SASSARI ou SASSER, près de l'anc. *Turris Libissonis*, ville de Sardaigne, ch.-l. de la vice-intendance générale de Sassari, à 157 kil. N. O. de Cagliari, et à 16 kil. du port de Torres; 21,000 hab. Archevêché (depuis 1441). Vieux château-fort. Cathéd. remarq. par sa façade, palais du gouverneur, palais du duc d'Asinara, ex-collége des Jésuites. Université, collége noble, bibliothèque. Aux env., belles promenades, superbes vergers; plus de 400 sources. Peu de commerce. Cette ville fut fondée par les Romains. Elle fut saccagée par les Génois en 1166 et par les Français en 1527. — La vice-intendance de Sassari, dite *Cap-Sassari* ou *Logudoro*, occupe le N. de l'île et compte 170,000 hab.

SASSBACH. *Voy.* SASBACH.

SASSENAGE, ch.-l. de cant. (Isère), à 6 kil. O. de Grenoble, sur le Drac, qui tombe près de là dans l'Isère; 1,500 hab. Fromages estimés. Deux grottes auxquelles on croit des propriétés merveilleuses; marbre, pierres de taille.

SASSI (J.-Ant.), en latin *Saxius*, savant italien, né en 1675 à Milan, mort en 1751, recteur du collége Ambrosien et gardien de la Bibliothèque Borromée. Il eut part au recueil intitulé : *Rerum italicarum scriptores*, et publia, entre autres ouvrages : *De studiis litterariis Mediolanensium antiquis et novis*, Milan, 1729, in-8; *Archiepiscoporum mediolanensium series historico-chronologica*, Milan, 1755, 3 vol. in-4.

SASSINA, SASSINATES. *Voy.* SARSINA.

SASSOFERRATO, *Jufieum*, ville de l'État ecclésiastique (Urbin-et-Pesaro), à 20 kil. S. de Pergola; 3,300 hab. Château. Vers à soie. Filature de soie. Patrie de Bartholo et du littérateur Nic. Perotti.

SASSUOLO, bourg du duché de Modène, près de la Secchia, à 17 kil. S. O. de Modène; 3,200 hab. Château ducal. Grande fonderie de cuivre. Pétrole; petits volcans boueux

SASVAR, *Schlossberg*, bourg de Hongrie (Neutra), à 24 kil. S. de Skalitz; couvent de Paulistes

SATADOU, v. et pays du Sénégal, sur le Falémé.

SATALA, auj. *Erz-Inghian*, ville de la Petite-Arménie, vers le N., sur le Pyxirate.

SATALIEH ou ADALIA, *Attalea*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. du sandjak de Tekke-ili, sur un golfe de la Méditerranée qui porte le même nom, à 395 kil. S. E. de Smyrne; 18,000 hab. Bâtie en amphithéâtre; double mur flanqué de tours, superbe arc-de-triomphe en l'honneur d'Adrien. On exporte fruits, laine, coton, opium, etc. Aux environs, jardins, vergers. Fondée par Attale II, roi de Pergame. La flotte byzantine fut détruite dans le golfe d'Attalie en 790 par les Arabes. — Non loin de là, à 53 kil. N. O. d'Alaya, se trouve *Eski-Adalia*, bâtie sur les ruines de l'anc. *Side*.

SATAN (mot hébreu qui veut dire *ennemi*, *adversaire*), a été donné au prince des démons. Satan est sans cesse occupé à tenter les humains.

SATARAH, ville de l'Inde, dans le Bedjapour, à 100 kil. S. de Pounah; citadelle sur un rocher de l'accès le plus difficile. Longtemps résidence des maharadjahs des Mahrattes. Aux Angl. dep. 1848

SATERLAND, petit pays du duché d'Oldenbourg, dans le N. O. du cercle de Kloppenbourg; 1,800 hab.; les habitants parlent encore l'idiome anglo-saxon.

SATGONG, *Ganges Regia*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur l'Hougly, à 6 kil. d'Hougly; jadis résidence des rois de Bengale.

SATHMAR, comitat de Hongrie. *Voy.* SZATHMAR.

SATI ou SATÉ, déesse égyptienne du second ordre, émanation de Neith, parallèle à Pi-Zéou (émanation de Knef), est dite maîtresse de la région inférieure. On voit souvent son image dans les scènes funéraires : elle est à genoux et semble prendre ou protéger l'épervier, symbole de l'âme du défunt. Les Grecs l'ont nommée *Héra* (Junon).

SATILLIEU, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 20 kil. N. O. de Tournon; 1,800 hab.

SATRAPES. On nommait ainsi dans l'empire médo-persan les gouverneurs des provinces chargés de l'administration et du recouvrement des impôts. Ils n'avaient point d'abord l'autorité militaire; on la leur donna plus tard. Les satrapies étant en très petit nombre et par conséquent très considérables, les satrapes amassaient d'énormes richesses et déployaient un luxe qui devint proverbial. — Pour le nombre et les noms des satrapies de l'empire perse, *Voy.* PERSE.

SATRIANO, nom de deux villes du roy. de Naples, l'une dans la Calabre Ultérieure 2e, à 15 kil. S. de Squillace; 2,200 hab.; — l'autre dans la Basilicate, à 12 kil. S. O. d'Acerenza; jadis évêché, auj. réuni à celui de Campagna.

SATRICUM, ville du Latium, au S. E. de Rome.

SATURNALES, fêtes de Saturne. *Voy.* SATURNE.

SATURNE, *Saturnus*, en grec *Kronos*, dieu latin et grec, passait pour fils puîné du Ciel. Titan, son aîné, lui céda le trône, mais en le réservant à ses fils, les Titans, et en exigeant que Saturne dévorât ses enfants mâles dès leur naissance. Saturne, exécutant fidèlement le traité, dévora Pluton et Neptune; mais Cybèle, sa femme, le trompa lors de la naissance de Jupiter, en substituant au nouveau-né une pierre, que Saturne engloutit aussitôt; elle sut même tirer de ses entrailles et rendre à la vie Neptune et Pluton, le tout à l'insu de Saturne. Titan, instruit de l'existence des trois enfants, se hâta de détrôner Saturne, et l'enferma. Jupiter, resté libre, vengea son père, battit les Titans, et remit le captif sur le trône. Mais bientôt Saturne devint jaloux de son fils, et lui tendit des piéges. Alors Jupiter prit les armes contre lui, le mutila et le chassa du ciel. Réduit à descendre sur terre, Saturne alla se cacher (*latere*) dans le Latium; il y fut accueilli par le dieu Janus, épousa Vénilie, sa

fille, et fut son successeur. Les Latins apprirent de lui l'agriculture ou l'art des semailles (*serere*, au supin *satum*, semer, d'où le nom de Saturne); la paix, l'abondance, la justice fleurirent sous lui, et son règne fut l'*âge d'or* pour l'Italie. Il jeta les fondements d'une ville de Saturnie sur le mont Capitole; il laissa le trône à Picus. Saturne prit la forme d'un cheval pour plaire à la nymphe Philyre, qui eut de lui le centaure Chiron, moitié homme, moitié cheval. — Saturne et Kronos, quoique identifiés plus tard, étaient des dieux différents : le premier était Italien, et le second Grec; le premier était le dieu de l'agriculture, le second une personnification du temps. Saturne, après qu'on l'eût confondu avec Kronos ou le Temps, fut représenté vieux, maigre, barbu, la tête couverte d'un voile; on lui met une faulx dans une main, et quelquefois un sablier dans l'autre.— On a souvent assimilé à Saturne le *Moloch* phénicien ou carthaginois, auquel on sacrifiait des enfants. Il est facile de reconnaître, dans la fable de Saturne dévorant ses enfants, une allégorie du temps qui détruit tout ce qu'il a lui-même édifié. — Saturne avait un temple à Elis. Drépane prétendait posséder sa faulx. A Rome, Numa, Tullus Hostilius, et ensuite les consuls, lui dédièrent un temple où était gardé le trésor public. Ses fêtes, dites *Saturnales*, étaient un temps de jeux et de licence; les maîtres y servaient leurs esclaves à table. Ces fêtes durèrent d'abord un seul jour, puis 3, et même 5 (le 17 décembre et jours suivants), à partir de Claude. Les astronomes ont donné le nom de Saturne à une planète (celle qui, dans l'ordre des distances, vient avant Uranus), et les chimistes au plomb.

SATURNIN (saint), nom de deux saints, dont l'un prêcha l'Évangile dans les Gaules, au commencement du IIe siècle ou dans le IIIe; il fut le premier évêque de Toulouse, et subit le martyre dans cette ville vers 250; on le fête le 29 nov.;—l'autre fut prêtre en Afrique, et fut mis à mort à Carthage avec S. Datif en 304 : on le fête le 11 février.

SATURNINUS (L. APULEIUS), Romain turbulent, créature de Marius, fut questeur à Ostie, puis deux fois tribun du peuple, eut grande part aux élections qui conférèrent à Marius le 4e et le 6e consulat, mit tout en œuvre pour se faire proroger dans le tribunat, et n'y parvint que par le meurtre de son compétiteur (Nonnius), fit tuer ensuite Memmius, afin d'assurer le consulat à Glaucias, auquel Memmius le disputait. Il finit par être bloqué dans le Capitole, lui et ses adhérents, par Marius lui-même, auquel ils se rendirent à discrétion. Marius le fit mettre à mort ou le laissa lapider (99).

SATURNINUS (Sext. JULIUS), tyran, gaulois d'origine, prit du service, se signala par ses exploits en Gaule, en Espagne, en Afrique, parvint aux premiers grades sous Aurélien et sous Probus, fut salué empereur dans Alexandrie (280), et ne prit la pourpre qu'à contre cœur. Au bout de quelques mois, il fut abandonné de ses troupes et massacré dans Apamée, etc. — Deux autres Saturninus prirent la pourpre : l'un, Q. Sempronius Sat., général de Gallien et gouverneur de l'Egypte, fut proclamé par son armée en 262, se maintint en Égypte 5 ans, et fut tué par ses soldats pour avoir voulu faire respecter la discipline; l'autre usurpa le pouvoir dans les Gaules sous Constance II et sous Julien, de 350 à 363.

SATYRES, *Satyri*, dieux champêtres, à oreilles et à jambes de bouc, étaient censés habiter les forêts, et avaient de la ressemblance avec les Faunes ou Panisques, dits aussi Sylvains. On les donne pour compagnons à Bacchus, qu'ils suivirent à la conquête des Indes; on en fait même des fils de ce dieu. Les poëtes les représentent comme très lascifs, et les montrent tantôt formant des danses avec les Dryades ou les Nymphes, tantôt les poursuivant.

SAUDRE, *Sedera*, riv. de France, naît dans le dép. de Loir-et-Cher, arr. de Romorantin, de la réunion de la grande et de la petite Saudre, baigne Salbris, Romorantin, et tombe dans le Cher, au-dessus de Selles, dans l'arr. de Blois. Cours, 60 kil.

SAUGUES, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 28 kil. O. du Puy; 2,800 hab. Dentelles, fromages.

SAUJON, ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), à 25 kil. S. O. de Saintes; 2,000 hab. Sel, vins, eaux-de-vie. Jadis seigneurie, qui appartenait au cardinal de Richelieu.

SAUL, 1er roi des Israélites, était fils d'un homme puissant de Gabaa, et se faisait remarquer par sa haute taille et sa beauté. Samuel, pressé de choisir un roi, le sacra en 1080 av. J.-C. Il fallut le contraindre à accepter. Saül battit les Ammonites, les Philistins, les Amalécites; mais ayant irrité Samuel par plusieurs désobéissances, il fut réprouvé, et tomba dans une noire mélancolie : David dissipait ses accès en jouant devant lui de la harpe. Lorsque David eut tué Goliath, Saül refusa de lui donner Michol, sa fille, comme il en était convenu, et il ne la lui accorda que quand il s'y vit contraint. Il tenta plusieurs fois, mais sans succès, de faire périr le jeune héros, qui avait été sacré secrètement par Samuel, et contre lequel il avait conçu une sombre jalousie. Saül, abandonné de Dieu, fut battu à Gelboé par les Philistins (1040 av. J.-C.) et se perça de son épée, après avoir vu périr ses trois fils. La veille de la bataille, ce prince avait fait évoquer, par la pythonisse d'Endor, l'ombre de Samuel, qui lui prédit son funeste sort.

SAULI (Alexandre), l'apôtre de la Corse, né à Milan en 1535, d'une famille génoise, mort en 1592, entra dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, dont il devint supérieur (1567), se distingua comme théologien et prédicateur, fut fait, en 1570, évêque d'Aleria en Corse, convertit et civilisa les peuplades demi-sauvages de l'île. F. 23 avr.

SAULIEU, *Sidilocum* ou *Sedelaucum*, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 28 kil. S. O. de Semur; 3,025 hab. Tribunal de commerce. Collége communal. Broderie, draperie, etc.; blé, chanvre, navets estimés, bois. Patrie de Cl. Sallier. — Cette v. est très ancienne (on y a découvert un vieux temple du Soleil). Les Anglais la brûlèrent en 1359; elle souffrit beaucoup pendant les guerres de Religion.

SAULNIER (L.-Séb.), fondateur de la *Revue britannique*, né à Nancy en 1790, mort en 1835, était fils d'un secrétaire général de la police. Il fut préfet dans les *Cent-Jours*, fut révoqué par les Bourbons, fonda la *Revue britannique* en 1825, redevint préfet après 1830 (de la Mayenne, puis du Loiret). Il était de l'Académie des Sciences morales et politiques.

SAULT, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 35 kil. N. E. de Carpentras; 2,887 hab. Jadis titre d'un comté, dont le dernier titulaire fut le maréchal de Villeroy.

SAULT, ancien petit pays de France dans le Haut-Languedoc, auj. dans le dép. de l'Aude. Endroit principal, Escouloubre.

SAULT-DE-NAVAILLES, bourg du dép. des Basses-Pyrénées, à 10 kil. N. E. d'Orthez; 2,300 hab.

SAULX (la), petite riv. de France, naît près de Vassy, et se jette dans la Marne, sous Vitry-le-Français, après 100 kil. de cours, et après avoir reçu l'Ornain.

SAULX, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 19 kil. O. de Lure; 1,278 hab.

SAULX-LE-DUC, château et bourg du dép. de la Côte-d'Or, à 24 kil. N. de Dijon, a donné son nom à une illustre et ancienne maison de Bourgogne, connue dès le XIe siècle. Le château et la terre de Saulx furent cédés en 1254 à saint Louis par les seigneurs de Saulx, qui néanmoins en retinrent toujours le nom. Philippe-le-Bel donna cette terre en 1303 à Robert, duc de Bourgogne, d'où le nom de *Saulx-le-Duc*. La maison de Saulx a formé plusieurs branches, dont les plus connues sont celles de Saulx-Tavannes et de Saulx-Ventoux

SAULX-TAVANNES. *Voy.* TAVANNES.

SAULXURE ou **SAUSSURE**, ch.-l. de cant. (Vosges), à 20 kil. S. E. de Remiremont ; 2,606 hab.

SAUMAISE (Claude DE), *Salmasius*, savant célèbre, né à Semur en 1588, mort en 1658, eut pour premier maître son père (Bénigne Saumaise), magistrat et savant distingué (1560-1640), se lia jeune avec Casaubon et Gruter, mena de front toutes les sciences (médecine, jurisprudence, théologie, histoire, antiquité), apprit seul le persan, le chaldéen, l'arabe, le copte, etc., et voyagea beaucoup. Ayant embrassé de bonne heure la religion réformée, il alla se fixer en Hollande afin de la professer plus librement ; il demeura assez longtemps à Leyde, acquit une réputation universelle, et vit les rois se disputer l'honneur de le posséder. Richelieu, Mazarin tâchèrent en vain de l'attirer en France ; Christine voulait le fixer en Suède ; Charles II le chargea de rédiger une *Apologie* de son père Charles I, apologie qui l'engagea dans une vive polémique contre Milton. On l'a souvent nommé le *prince des commentateurs*. On regrette que les injures, le mauvais goût et des opinions hasardées déparent ses écrits ; ses œuvres sont condamnées à Rome. On a de lui des éd. de *Florus* (1609), de *L. Ampelius* (1638), de l'*Histoire Auguste* (1620), de Tertullien, *de Pallio* (1622), d'*Achille Tatius* (1640), de *Solin* avec des *Exercitationes plinianæ* (1629), *Interpretatio Hippocratei aphorismi de calculo* ; des traités *De re militari Romanorum*, *De usuris*. Il a laissé 80 ouvrages imprimés et 60 ouvrages manuscrits. Saumaise a été prodigieusement loué de son vivant : les habitants de Leyde, le rappelant après une absence, écrivaient que l'*Académie de Leyde ne pouvait pas plus se passer de Saumaise que le monde du soleil.*

SAUMUR, chez les anc. *Segora?* *Salmurium* en lat. mod., ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), à 43 kil. S. E. d'Angers, sur la gauche de la Loire ; 11,975 hab. Beau pont. École de cavalerie, chât.-f. Toiles, boutons, etc. Commerce actif. Patrie de Mme Dacier. — Saumur était jadis une place forte. C'était la capitale du Saumurois, qui formait avant 1789 un des huit petits gouvernements. Elle fit partie de l'Anjou depuis 1026, fut engagée à François de Lorraine, duc de Guise, en 1549 ; elle ne fut dégagée que par Charles IX (1570). Saumur fut donnée ensuite comme place de sûreté aux Calvinistes ; ils y eurent une académie et une faculté de théologie, qui furent supprimées en 1685. Les Vendéens prirent Saumur le 9 juin 1793, mais furent forcés de l'évacuer dès le 24. On nomme *complot de Saumur* l'insurrection du général Berton en 1822. — L'arr. de Saumur a 7 cant. (Doué, Gennes, Montreuil-Bellay, Vihiers, plus Saumur, qui compte pour 3), 97 comm., 91,159 h. Bons vins blancs.

SAUNDERSON (Nic.), aveugle célèbre, né en 1682 dans l'Yorkshire, mort en 1739, fut un des plus célèbres professeurs de mathématiques et de physique de l'université de Cambridge. On admirait ses leçons sur la lumière et les couleurs, sur l'arc-en-ciel, sur la combinaison des verres, etc. Il laissa des *Éléments d'algèbre*, Cambridge, 1740, 2 vol. in-8 ; un *Traité des fluxions*, Cambridge, 1756, in-8 (avec des *Commentaires* estimés sur les *Principia* de Newton). On l'accuse d'athéisme : il prétendait justifier cette doctrine déplorable par l'impuissance où il était de contempler les merveilles de l'univers. — *Voy.* SANDERSON.

SAURAT, petite ville du dép. de l'Ariége, à 25 kil. S. O. de Foix ; 5,336 h. Eau minérale, aciérie.

SAURIN (Jacq.), ministre protestant, né à Nîmes en 1677, mort en 1730, avait neuf ans quand son père, secrétaire de l'Académie de Nîmes, fut forcé de s'expatrier par suite de l'édit de Nantes ; il fit ses études à Genève, fut pasteur de l'église wallonne de Londres, puis ministre extraordinaire des nobles à La Haye. On a de lui des *Sermons* (La Haye, 1749, 12 vol. in-8), qui abondent en traits d'éloquence, et des *Discours historiques, théologiques et moraux*, 1720, 2 vol. in-fol., dits vulgairement *Bible de Saurin* (augmentée de 4 vol. par Roques et Beausobre fils). J.-J. Chenevière a publié *Chefs-d'œuvre* ou *Sermons choisis de Saurin*, Gen., 1824 ; ils ont été réédités en 1854 par Ch. Weiss.

SAURIN (Elie), théologien protestant, ministre à Embrun, puis à Utrecht, né en 1639, mort en 1703, est célèbre par ses démêlés avec Jurieu, et a écrit entre autres ouvrages : *Défense de la véritable doctrine de l'Eglise réformée*, Utrecht, 1697, 3 vol. in-8.

SAURIN (Jos.), géomètre français, né en 1659 à Courthéson (principauté d'Orange), mort en 1737, frère du précédent, fut ministre protestant en Suisse, quitta ce pays par suite de querelles religieuses ou plutôt afin d'éviter une condamnation pour vol, revint en France, fut converti par Bossuet (1690), et reçut de Louis XIV une pension de 1,500 livres. Cultivant avec succès les mathématiques, il s'ouvrit les portes de l'Académie des Sciences (1707). Il concourut de 1702 à 1708 à la rédaction du *Journal des Savants*. J.-B. Rousseau, dont il était l'ennemi, lui attribua les fameux couplets qui firent son malheur ; Saurin fut pour ce fait retenu six mois en prison ; mais il se justifia facilement. Pour se venger, il prit une grande part à l'intrigue qui perdit J.-B. Rousseau.

SAURIN (Bern.-Jos.), poëte dramatique, né à Paris en 1706, mort en 1781, fils du précédent, avait près de 40 ans lorsqu'il donna sa première pièce. Son chef-d'œuvre est *Spartacus*, une de nos bonnes tragédies du second ordre ; viennent ensuite le drame de *Beverley* et deux comédies (les *Mœurs du Temps*, les *Trois Rivaux*). Saurin devint membre de l'Académie Française en 1761. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris, 1783, 2 vol. in-8.

SAUROMAT, nom commun à six rois du Bosphore qui régnèrent, le premier depuis 11 ans av. jusqu'à 30 ans ap. J.-C., les cinq autres dans les IIe, IIIe et IVe siècles de notre ère. On ne les connaît guère que par des médailles.

SAUROMATES ou **SARMATES**. *Voy.* SARMATIE.

SAUSSURE, ville de France. *Voy.* SAULXURE.

SAUSSURE (Hor.-Bénédict DE), grand naturaliste, né en 1740, mort en 1799, professa la philosophie naturelle à Genève, sa patrie, fut le compagnon de Haller, voyagea longtemps en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, parcourut plusieurs fois les Alpes dans toute leur étendue, fut le premier observateur qui parvint à la cime du Mont-Blanc, et par ses explorations sur les hautes montagnes rendit d'immenses services à la minéralogie, à la botanique et à la météorologie ; il inventa ou rectifia plusieurs instruments précieux, l'électromètre, l'hygromètre, le thermomètre, l'eudiomètre. Il a laissé beaucoup de *Mémoires* ou *Dissertations* dans les recueils savants de l'époque. Son principal ouvrage est intitulé : *Voyage dans les Alpes*, 4 vol. (1779-96). — Son fils, Théodore de Saussure, 1767-1845, s'est fait un nom par ses beaux travaux sur la physique et la chimie végétales. — Sa fille, Mme Necker de Saussure, née en 1765, morte en 1841, est connue par un excellent ouvrage, l'*Education progressive, étude du cours de la vie* (1836-1838, 3 vol. in-8), couronné par l'Académie Française ; cet ouvrage comprend trois parties bien distinctes : 1° *Etude de la première enfance* ; 2° *Etude de la dernière partie de l'enfance* ; 3° *Etude de la vie des femmes*.

SAUTERNES, bourg du dép. de la Gironde, canton de Langon, à 18 kil. N. O. de Bazas ; 948 hab. Vins blancs très estimés.

SAUVAGE (Fr. BOISSIER DE), médecin et botaniste d'Alais, né en 1706, mort en 1767, professa la médecine, puis la botanique à Montpellier, et se signala par son zèle, par son humanité, non moins

que par son vaste savoir. On lui doit beaucoup de *Mémoires* et *Dissertations*, insérés surtout dans le *Recueil de la Société des Sciences de Montpellier*, une savante *Nosologie* (en latin), Montpellier, 1759 et 1763 (réimprimée à Leipsick, 1797, 5 volumes in-8, traduite en français par Gouvion, Lyon, 1772, 10 vol. in-12) ; cet ouvrage a été longtemps classique. — On doit à son frère, P. Augustin, né en 1716, mort en 1795, l'*Art d'élever les vers à soie*, et un *Dictionnaire languedocien*.

SAUVAL (H.), historien, né à Paris en 1620, mort en 1670, obtint communication des archives et du trésor des chartes pour un vaste travail qu'il méditait sur Paris ; il a laissé 9 vol. in-fol. manuscrits, d'où l'on a tiré le curieux ouvrage intitulé : *Histoire et recherches sur les antiquités de Paris*, publié longtemps après sa mort, en 1724, 3 vol. in-f., avec des dissertations de Launoy, A. Galland, etc.

SAUVE, ch.-l. de cant. (Gard), sur la Vidourle, à 87 kil. E. du Vigan ; 2,903 hab. Bonneterie, bas. Fontaine intermittente. Patrie du jurisconsulte L. Astruc et du médecin J. Astruc ; Florian naquit aux environs. — Cette ville eut des seigneurs jusqu'au XIIIe siècle ; elle fut donnée par Philippe-le-Bel à l'évêque de Maguelonne en 1294. En 1562, elle se déclara pour le prince de Condé, et, en 1620, pour le duc Henri de Rohan, chef des Calvinistes. Les Camisards la prirent en 1702.

SAUVES (Charlotte DE BEAUNE-SAMBLANÇAY, baronne de), dame d'atours de Catherine de Médicis, était également remarquable par son esprit et sa beauté. Elle fut aimée du roi de Navarre (depuis Henri IV), et le tint souv. au courant des trames qui se nouaient contre lui ou les siens. Née en 1551, elle mourut en 1617. Elle s'était mariée en secondes noces au marquis de Noirmoutiers.

SAUVETAT (LA), nom de deux bourgs du dép. de Lot-et-Garonne, l'un à 14 kil. E. d'Agen, sur un affluent de la Saône ; 1,500 hab. ; patrie de Bernard de la Sauvetat, archevêque de Tolède : — l'autre sur le Dropt, à 21 kil. N. E. de Marmande ; 3,000 hab. ; patrie du prédicateur J. Claude.

SAUVETERRE, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 37 kil. S. O. de Rhodez ; 905 hab.

SAUVETERRE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 21 kil. S. O. d'Orthez ; 1,518 hab.

SAUVETERRE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 14 kil. N. O. de La Réole ; 713 hab.

SAUVEUR (Jos.), géomètre, né en 1653 à La Flèche, mort en 1716, eut pour maître Rohault, donna des leçons particulières à Paris, compta parmi ses élèves le prince Eugène, devint maître de mathématiques des pages de la dauphine (1680), obtint la chaire de mathématiques du collége de France (1686), entra à l'Académie des Sciences (1696), et fut un des commensaux de la maison de Condé à Chantilly. Ses recherches ont fait faire des progrès à l'acoustique musicale, et pourtant il était presque sourd et avait la voix fausse. Il s'occupa aussi beaucoup de fortifications, se rendit au siége de Mons (1691), et visita les places de Flandre. Ses *Mémoires* et *Dissertations* sont dans le *Recueil de l'Académie des Sciences* (1700-13).

SAUVEUR (LE), LE DIVIN SAUVEUR, nom par lequel on désigne fréquemment Jésus-Christ. — Le nom du Sauveur a été porté par plusieurs ordres religieux, militaires ou honorifiques : on connaît surtout l'*Ordre du Saint-Sauveur*, congrégation de religieuses fondée en 1344 par sainte Brigitte ; l'*Ordre de Saint-Sauveur-de-Montésa* ou *de Montréal*, un des ordres militaires de l'Espagne, fondé en 1317, après la destruction de l'ordre des Templiers, dont on leur donna les biens ; etc.

SAUVEUR (Ordre du), ordre honorifique institué en 1834 par Othon, roi de Grèce, après l'établissement définitif du royaume de Grèce.

SAUX, ville et riv. de France. *Voy.* SAULX.

SAUXILLANGES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur la Creuse, à 80 kil. N. E. d'Issoire ; 2,128 hab. Aux env., houille et fer. Faux, faucilles, scies. Anc. abbaye de Bénédictins fondée vers 916 par Guillaume-le-Pieux, duc d'Aquitaine.

SAUZAY-LE-POTIER, ch.-l. de cant. (Cher), à 13 kil. S. de Saint-Amand ; 606 hab.

SAUZÉ-VAUSSAY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 24 kil. S. E. de Melle ; 1,654 hab.

SAVAGE (Richard), poëte anglais, né à Londres en 1698, était un fils adultérin de lord Rivers et de la comtesse de Macclesfield. Il ne trouva dans sa mère qu'une marâtre, et passa la plus grande partie de sa vie dans la plus profonde misère. Élevé en secret par des artisans, il connut par hasard le secret de sa naissance, mais il tenta vainement de se faire reconnaître ou seulement d'obtenir des secours de la noble comtesse. Il se fit alors auteur et se mit à travailler pour le théâtre. Ses malheurs et son talent lui valurent la protection de quelques personnages, entre autres celle de Steele et de Pope ; mais il les perdit bientôt, tant par son inconduite que par son ingratitude. Il mourut en 1743, à 45 ans, dans une prison où il était détenu pour dettes. Savage a composé des comédies, des tragédies, des satires, et des poëmes de divers genres. On remarque princip. celui qu'il intitula *le Bâtard*, et qui renferme sa propre histoire. Tous ses écrits étincellent de beautés et brillent surtout par la verve et l'originalité. Ses *Œuvres* ont été réunies en 2 vol. in-8, Londres, 1777.

SAVANNAH, rivière des États-Unis, naît sur la limite de la Géorgie et de la Caroline du Sud, et se forme par la réunion de la Tugaloo et du Keowee ; elle coule au S. E., passe à Augusta et à Savannah, et tombe dans l'Atlantique par plusieurs embouchures, après un cours de 440 kil.

SAVANNAH, ville des États-Unis (Géorgie), sur la Savannah, à 26 kil. de son embouchure, et à 245 kil. S. E. de Milledgeville ; 10,000 hab. Port très commerçant. Forteresse. Quelques jolis édifices : Académie, bibliothèque, etc. Entrepôt du commerce de l'état. Les Angl. y battirent les Améric. et les Franç. (1779).

SAVARIN (Anthelme BRILLAT-), né à Belley en 1755, mort en 1826, exerça d'abord la profession d'avocat, fut député à l'Assemblée Constituante, puis président du tribunal civil du dép. de l'Ain, enfin membre du tribunal de cassation. En 1793, il se réfugia en Amérique, rentra dans son pays en 1796, et reprit sous le Directoire son siége à la cour de cassation, qu'il ne quitta plus. Il a publié quelques opuscules relatifs à sa profession ; mais l'ouvrage qui rendra son nom durable est la *Physiologie du goût*, 1825, 2 vol. in-8, 1840, in-12, livre de gastronomie, peu digne peut-être d'un magistrat, mais étincelant de verve et d'esprit.

SAVART (Félix), membre de l'Académie des Sciences, né à Mézières en 1791, mort en 1841, embrassa la profession de médecin, qu'il quitta de bonne heure pour se livrer à l'étude de la physique et de la chimie, publia, à partir de 1817, divers travaux sur l'acoustique qui attirèrent sur lui l'attention des savants, entra à l'Institut en 1817, devint peu après conservateur du cabinet de physique au collége de France, et succéda en 1838 à M. Ampère comme professeur de physique. On lui doit d'intéressantes recherches *sur la construction des instruments à corde* et *sur la voix humaine*. Il a aussi inventé divers instruments de physique, un, entre autres, pour mesurer les vibrations dont se compose un son.

SAVARY (Jacques), négociant, né à Douai en 1622, mort en 1690, eut sous Fouquet la ferme des domaines de la couronne, prit une grande part à la révision des réglements de commerce et à l'ordonnance de 1673, connus sous le nom de *Code Savary*. On a de lui le *Parfait négociant* (1675). — Savary des

Bruloos, un de ses fils, eut la première idée du *Dictionnaire de commerce* (2 vol. in-fol.) que publia en 1723 un autre de ses fils, L.-Philémon Savary.

SAVARY (Nicolas), voyageur français, né en 1750 à Vitré, mort en 1788, passa 5 ans en Egypte, parcourut l'Archipel, et de retour en France écrivit des *Lettres sur l'Egypte*, Paris, 1788 et 89, 3 vol. in-8; des *Lettres sur la Grèce*, Paris, 1788, in-8; une traduction du *Coran* avec la *Vie de Mahomet*, Paris, 1783, 2 vol. in-8, réimp. en 1798 et 1826; la *Morale de Mahomet*, Paris, 1784, in-12; une *Grammaire arabe*, Paris, 1813, in-4, etc.—Son frère, Julien Savary, fut d'abord juge au tribunal de Chollet, puis, forcé de fuir devant les Vendéens insurgés, prit du service dans l'armée républicaine, sous Kléber, devint ensuite membre du Corps-Législatif, blâma le coup d'État du 18 brumaire, et se retira des affaires. Il fut depuis inspecteur aux revues. On a de lui: *Guerres des Vendéens et des Chouans contre la République*, 1824, 6 vol. in-8.

SAVARY (Réné), duc de Rovigo, général de l'Empire, connu surtout par son dévouement à Napoléon, né à Marc (Ardennes), en 1774, mort en 1833, était capitaine de cavalerie dès l'âge de 19 ans. Il combattit comme aide-de-camp aux armées du Nord et du Rhin, fit partie de l'expédition d'Egypte, fut à son retour nommé par le premier consul colonel de la gendarmerie d'élite, et se vit, en cette qualité, chargé de faire exécuter la sentence prononcée contre le duc d'Enghien (1804). Il s'éleva rapidement aux grades de général de brigade et de général de division. Après s'être distingué à Austerlitz, Eylau, Ostrolenka et Friedland, il fut nommé duc de Rovigo et gouverneur de la Prusse; il reçut en 1808 le commandement en chef de l'armée d'Espagne, et le conserva jusqu'à l'arrivée du roi Joseph. En 1810, il succéda au duc d'Otrante dans le ministère de la police générale, et ne sut point prévenir le complot de Mallet (1812). Il suivit l'empereur en 1815 à Rochefort, et jusque sur le *Bellérophon*, mais il s'en vit bientôt séparé, et fut retenu par les Anglais pendant sept mois prisonnier dans l'île de Malte, où il dressa le plan de ses *Mémoires*; s'étant évadé de sa prison, il revint en France et fit casser le jugement qui l'avait condamné à mort par contumace (1819). Une brochure qu'il écrivit au sujet de la mort du duc d'Enghien, et dans laquelle il accusait le prince de Talleyrand, lui attira la disgrâce de la cour, et le força de se retirer à Rome. Il rentra en France vers 1830, et obtint en 1831 le commandement en chef de l'armée d'Afrique, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon* parurent en 1828; ils sont au nombre des sources les plus importantes.

SAVARY DE BRÈVES, diplomate. *Voy.* BRÈVES.

SAVE, *Sau* en allemand, *Savus* des anciens, riv. qui sort des Alpes Carniques, en Illyrie, à 19 kil. S. de Villach, coule à l'E. S. E., sépare la Styrie de l'Illyrie, traverse la Croatie, forme la limite entre l'Esclavonie (à l'Autriche) et la Turquie, et tombe dans le Danube à Belgrade; 900 kil. de cours; affluents, la Drina, la Bosna, la Kulpa, l'Unna, etc. Plusieurs cataractes. — Il y a en France (Hautes-Pyrénées et Gers) une *Save*, affluent de la Garonne.

SAVENAY, ch.-l. d'arr. (Loire-Inférieure), à 47 kil. N. O. de Nantes; 1,840 hab. Foires de bestiaux les plus fortes de la Bretagne). Les Vendéens furent défaits à Savenay par les Républicains en 1793. — L'arr. de Savenay a 11 cantons (Savenay, Blain, le Croisic, Guéménée-Penfas, Guérande, Herbignac, Pont-Château, Saint-Etienne-de-Montluc, Saint-Gildas-des-Bois, Saint-Nazaire, Saint-Nicolas-de-Redon), 51 communes, et 114,256 hab.

SAVERDUN, ch.-l. de canton (Ariége), à 13 kil. N. O. de Pamiers; 3,855 hab. Patrie de Benoît XII. Jadis ville forte du pays de Foix.

SAVÉRIEN (Alexandre), né à Arles vers 1720, mort à Paris en 1805, fut nommé à 20 ans ingénieur de la marine, et consacra toute sa vie à des travaux utiles. On lui doit le projet de l'Académie de Marine établie à Brest en 1752. Il a publié: *Nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1745; *Nouvelle théorie de la mâture*, 1747; l'*Art de mesurer le sillage du vaisseau*, 1750; *Dictionnaire de mathématiques et de physique*, avec 101 planches, 1753, 2 vol. in-4; *Dictionnaire de marine*, 1781; *Histoire des philosophes anciens*, Paris, 1771, 5 vol. in-12, fig.; *Histoire des philosophes modernes*, 1762-69, 8 vol. in-12; *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences*, etc., 1766-78, 4 vol. in-8.

SAVERNE, *Tabernæ* des anciens, *Zabern* en allemand, ch.-l. d'arr. (Bas-Rhin), sur la Zorn, à 38 kil. N. O. de Strasbourg, près d'un défilé qui conduit de la Lorraine dans l'Alsace, et où Louis XV a fait construire un magnifique chemin; 5,352 hab. Vieux château, restauré par Napoléon III et affecté aux veuves de hauts fonctionnaires. Trib. de 1re inst., coll. Drap, bonneterie, quincaillerie. — L'anc. *Tabernæ* fut, dit-on, détruite par Attila; la v. moderne appartint successivement aux évêques de Metz et à ceux de Strasbourg. Elle était très forte, mais fut cependant plusieurs fois prise et reprise, notamment en 1525 par un corps d'Anabaptistes, dits *Rustauds* (*Voy.* ce nom) et en 1636 par les Français; démantelée en 1696.—L'arr. a 7 cant. (Bouxwiller, Drulingen, Hochfelden, Marmoutier, la Petite-Pierre, Saar-Union et Saverne), 165 communes et 112,260 hab.

SAVERNE, riv. d'Angleterre. *Voy.* SEVERN.

SAVIGLIANO, ville d'Italie. *Voy.* SAVILLIAN.

SAVIGNAC-LES-EGLISES, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 18 kil. N. E. de Périgueux; 1,600 hab.

SAVIGNANO, ville de l'État ecclésiastique (Forli), sur le Fiumesino (anc. *Rubicon*), à 15 kil. S. E. de Césène: 5,000 hab. Académie dite *Rubiconia*.

SAVIGNY, village du dép. du Rhône, à 19 kil. N. O. de Lyon; 1,500 hab. Célèbre abbaye de Bénédictins, dite *Saint-Martin-de-Savigny*.

SAVIGNY, village des États sardes (Savoie), à 22 kil. S. O. de Saint-Julien. Fontaine intermittente.

SAVIGNY-LÈS-BEAUNE, village du dép. de la Côte-d'Or, à 5 kil. N. de Beaune; 1,600 hab. Vins.

SAVIGNY-SUR-BRAYE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 20 kil. N. O. de Vendôme; 2,600 hab.

SAVIGNY (Christophe DE), savant du XVIe siècle, né en 1530 au château de Savigny, dans le Rhételois, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux*, in-fol. de 37 planches (2e éd., Paris, 1619), auquel on prétend que Fr. Bacon emprunta l'idée de son arbre encyclopédique; il a fait aussi un dictionnaire, sous le titre d'*Onomasticon des mots et dictions de chacune chose*.

SAVIGNY (Fréd.-Ch. DE), savant juriste, né en 1779 à Francfort-sur-le-Mein, fut nommé en 1808 prof. de droit à Landshut, en 1810 à Berlin, et fut peu après admis à l'académie de cette ville. Il est auj. (1848) ministre de la justice en Prusse. On trouve dans ses écrits l'alliance trop rare de l'érudition et de l'élégance du style. On a de lui: *Traité de la possession*, 1803; *Du droit de succession*, 1822 (4e édition); *Histoire du droit romain au moyen âge*, 1815 (traduit de l'allemand par Ch. Guenoux, 1830-52, 8 v. in-8); ce dernier ouvrage est regardé comme le plus savant que l'on possède sur cette matière.

SAVILE (H. DE), savant anglais, né en 1549, mort en 1622, fut procureur de l'université d'Oxford et prévôt du collége d'Eton, donna des leçons de grec et de mathématiques à la reine Elisabeth, fonda une chaire (de géométrie et astronomie) à l'académie d'Oxford, et fit imprimer à ses frais une magnifique édition des *Œuvres de saint Jean-Chrysostôme* (en grec). On lui doit de plus: *Rerum Anglicarum scriptores præcipui*, Londres, 1596; une traduction des

Histoires de Tacite et de la *Vie d'Agricola*, un *Traité sur la milice des Romains*, etc.

SAVILE, marquis d'Halifax. *Voy.* HALIFAX.

SAVILLIAN, en italien *Savigliano*, ville des États sardes (Coni), entre la Maira et la Grana, à 24 kil. N. O. de Coni; 18,700 hab. Belle porte en forme d'arc de triomphe, place ornée d'arcades. Filatures de soie, étoffes de soie, toiles, etc.—Prise par François I; rendue par Henri III, 1574. Les Français y battirent les Autrichiens en sept. 1799. Sous l'Empire, cette ville fut le ch.-l. d'un arr. du dép. de la Stura.

SAVINES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), près de la Durance, à 9 kil. O. d'Embrun; 1,000 hab.

SAVOIE, *Sabaudia* ou *Sapaudia* au moyen âge, jadis comté, puis duché, auj. une des intendances générales des États sardes, a pour bornes au N. la Suisse, à l'O. la France, à l'E. et au S. le Piémont et les Alpes: 130 kil. du N. au S., sur 108 de l'E. à l'O.; 576,700 hab. Capit., Chambéry. Le duché de Savoie forme 8 prov.: Savoie propre (Chambéry), Hte-Savoie (vill. princip. L'Hôpital ou Albert-Ville, et Conflans), Carouge (St-Julien), Chablais (Thonon), Faucigny (Bonneville), Génevois (Annecy), Maurienne (Saint-Jean-de-Maurienne), Tarantaise (Moutiers). Pays très montagneux (mont Blanc, mont Cenis, petit Saint-Bernard, Buet, etc.). Sites pittoresques, lacs, eaux minérales; houille, marbre, gypse; miel, vers à soie, bétail, etc. Peu d'industrie. Les habitants, très pauvres en général, émigrent en partie, et exercent les professions de commissionnaires, de colporteurs, de ramoneurs, de domestiques en France ou en Italie; leur probité est vantée. Très attachés à leur patrie, ils y retournent dès qu'ils ont amassé un petit pécule. Berthollet, le cardinal Gerdil, le peintre Lange, etc., étaient de Savoie. — La Savoie correspond aux provinces que les Latins nommaient *Alpes Graiæ*, *Penninæ*; on y trouvait les *Allobroges*, les *Centrones*, les *Nantuates*, les *Veragri*. Le nom de *Sapaudia*, d'où dérive le nom actuel, ne date guère que de la fin du IVe siècle. Après avoir fait partie de l'empire romain et de celui de Charlemagne, la Savoie passa, en 888, sous la domination de Rodolphe, roi de la Bourgogne Transjurane; elle fut réunie à l'Empire germanique par Conrad-le-Salique, qui l'érigea en comté, vers l'an 1027, en faveur d'Humbert-aux-Blanches-Mains, tige des comtes de Savoie; elle devint duché en 1416 (Pour la suite de l'histoire de ce pays, *Voy.* États SARDES, et ci-après Maison de SAVOIE). — Sous l'empire français, la Savoie, qui était alors réunie à la France, forma le dép. du Mont-Blanc et une partie de celui du Léman.

SAVOIE (maison de), maison souveraine, a pour chef Humbert, qui vivait au commencement du XIe siècle, et sur l'origine duquel on n'est nullement d'accord. Le plus grand nombre des auteurs lui donnent pour père un certain Béraud, Bérold ou Berthold de la maison de Saxe, vice-roi d'Arles et comte de Maurienne, fils lui-même de Hugues, marquis d'Italie; d'autres le supposent issu des ducs de Bourgogne, des comtes de Mâcon, des comtes de Milan, des marquis d'Ivrée. Un système récent, et fort plausible, le fait naître d'un premier mariage d'Hermengarde, qu'épousa en secondes noces le roi de Bourgogne Rodolphe III. Quoi qu'il en soit, les princes de cette maison portèrent d'abord le titre de comtes de Savoie (1027-1416); ils prirent celui de ducs à partir de 1416, et reçurent enfin celui de rois de Sardaigne en 1720. Ils s'intitulèrent *rois de Chypre* depuis que le duc de Savoie, Charles I *le Guerrier*, eut hérité de ce titre à la mort de sa parente Charlotte de Lusignan (1487).

Cette maison a donné naissance à de nombreuses branches: 1° les comtes de Maurienne, qui devinrent comtes du Piémont (par la cession que fit Amédée IV, 1244) et princes d'Achaïe et de Morée (par le mariage de Philippe de Savoie avec Isabelle de Villehardouin, héritière de ces principautés, 1301); ils étaient issus à la fin du XIIe siècle, de Thomas I, comte de Savoie; — 2° les princes de Carignan, qui ont pour tige Thomas-François de Savoie (1596-1656), 5e fils du duc Charles-Emmanuel I; — 3° les comtes de Soissons, issus de la branche de Carignan par Eugène-Maurice de Savoie, né en 1633, 3e fils de Thomas-François; — 4° les ducs de Nemours, issus d'un 2e Philippe de Savoie (1490-1533), 3e fils du duc Philippe II; — 5° les barons de Vaud (seigneurs de Bugey, de Valromey), issus au XIIIe siècle des comtes de Piémont; et plusieurs branches bâtardes (seigneurs de Tende et de Villars, de Raconis, de Cavours, etc.).

Humbert I, dit *aux Blanches-Mains*, 1er comte de Savoie. On le fait naître vers 985, et mourir vers 1048; on ne connaît pas exactement son origine (*Voy.* ci-dessus). Il rendit des services à Rodolphe III, roi de Bourgogne, à Hermengarde, veuve de ce prince, et à l'empereur Conrad-le-Salique, qui avait hérité de Rodolphe; reçut en récompense, du premier de ces princes, la Savoie et la Maurienne, avec le titre de comte (1027); du second, une partie du Faucigny, le Bas-Chablais, le val d'Aoste, et fonda ainsi la maison de Savoie (1034).

Amédée I, fils ou petit-fils d'Humbert. Les uns le font mourir en 1047, avant son père, sans avoir régné; les autres prolongent son existence jusqu'en 1060, ou plus tard. Du reste, on ne sait rien de lui.

Amédée II, neveu d'Amédée I, était fils d'Odon, qui avait épousé Adélaïde, héritière des marquis de Suze; il augmenta considérablement les possessions des comtes de Savoie, en y joignant l'héritage de sa mère, qui comprenait presque tout le Piémont. On le fait régner de 1060 à 1072.

Humbert II, dit le *Renforcé*, fils d'Amédée II, régna de 1072 à 1103; il ajouta à ses états la Tarentaise, qui se soumit volontairement à lui.

Amédée III, fils d'Humbert II, régna de 1103 à 1148. L'empereur Henri V érigea ses états en états d'empire. Il battit le dauphin de Viennois, Guigues VI, en 1141, à Montmélian. Il prit la croix avec Louis-le-Jeune en 1147, et mourut à son retour, en Chypre.

Humbert III, dit *le Saint*, fils d'Amédée III (1148-1188). Elevé par un évêque, il passa la plus grande partie de sa vie dans les cloîtres, et enrichit les églises. Il prit parti pour le pape Alexandre VI contre l'empereur Frédéric Barberousse, vit ses états dévastés et Suze brûlée en 1174 (les archives de la maison de Savoie périrent dans cet incendie): mais en compensation il prit Turin (1175). Il avait, en 1153, battu à Montmélian le dauphin Guigues VII.

Thomas I, fils d'Humbert III (1188-1233), n'avait que 11 ans à la mort de son père, et eut pour tuteur Boniface, marquis de Montferrat. Devenu majeur, il prit une part active dans la querelle de l'Empire et du Saint-Siége, comme allié de Frédéric II, qui le créa vicaire impérial en Piémont. Il étendit sa domination sur le pays de Vaud, le Bugey et le Valais. C'est sous Thomas que Chambéry devint la capitale de la Savoie. Il était père d'Amédée IV qui lui succéda, et de Thomas II (1199-1259), après lequel la maison de Savoie se sépara en 3 branches (comtes de Savoie, comtes de Piémont, barons de Vaud).

Amédée IV, fils du précédent, régna de 1233 à 1253, ajouta définitivement Turin et le Piémont à ses états (1235), et soutint l'empereur Frédéric II dans ses querelles contre le Saint-Siége. Il céda en 1244 le comté de Piémont à son frère Thomas II, déjà comte de Maurienne.

Boniface, fils du précédent (1253-1263), n'avait que 9 ans à son avénement, et eut pour tuteur son oncle Thomas de Savoie. Ayant voulu réduire Turin qui s'était révolté, il fut pris par les rebelles, et mourut en prison sans laisser d'enfants. On le surnommait *Roland*, à cause de ses goûts chevaleresques.

Pierre, dit *le Petit Charlemagne*, fils de Thomas I et frère d'Amédée IV, régna de 1263 à 1268. Il s'était, avant son avénement, lié avec Henri III, roi d'Angleterre, à qui il avait rendu des services, et qui l'avait créé comte de Richmont et d'Essex. Il punit Turin de sa révolte, et ajouta à ses états une partie du pays de Vaud.

Philippe, frère du préc. (1268-85), fut destiné à l'Église et même pourvu de divers bénéfic. sans avoir reçu les ordres. Voyant son frère sans enfants, il rendit ses bénéfices, et ép. Alix, hérit. du comté de Bourgogne.

Amédée V, surnommé *le Grand* (1285-1323), était neveu du précédent. Il fit la guerre avec succès au comte de Génevois, au dauphin de Viennois, au marquis de Montferrat (qu'il prit et fit mourir dans une cage de fer), au marquis de Saluces, seconda Philippe-le-Bel dans sa guerre contre les Flamands, fut le médiateur de la paix entre la France et l'Angleterre, suivit l'empereur Henri VII en Italie, obtint de ce prince les seigneuries d'Asti et d'Ivrée, et réunit à ses états le Bas-Faucigny et une partie de la ville de Genève. A son avénement, il fut obligé de céder le Piémont à Philippe de Savoie, prince d'Achaïe, son neveu, héritier légitime du trône, et dont il n'était que le tuteur. La principauté de Piémont resta depuis détachée de la Savoie jusqu'en 1418.

Edouard, dit *le Libéral*, fils d'Amédée V (1323-1329), eut à combattre les mêmes ennemis que son père, fut battu en 1325 par le dauphin de Viennois, accompagna le roi de France à la bataille de Cassel, et s'y distingua.

Aimon, dit *le Pacifique*, frère du précédent (1329-43), fit la paix avec le dauphin de Viennois (1334), réforma l'administration de la justice, et fit des fondations pieuses.

Amédée VI, fils d'Aimon (1343-83), fut surnommé *le Comte Vert*, pour s'être présenté, dans un tournoi qu'il donna à Chambéry, avec une armure et une livrée *vertes*. Le Dauphiné ayant été légué à la France (1349), il conclut en 1355, avec le nouveau dauphin (Charles, fils du roi Jean), un traité, qui fixait les limites des deux états, et épousa, comme gage de paix, Bonne de Bourbon, cousine du roi. Il eut des démêlés avec son cousin Jacques de Savoie, prince de Piémont, auquel il enleva momentanément ses états, puis, avec les marquis de Saluces et de Montferrat; alla en Grèce porter des secours à Jean Paléologue, allié à sa famille; se prononça, pendant le schisme d'Occident, pour Robert de Genève, son parent; accompagna Louis d'Anjou dans son expédition contre Naples, et mourut de la peste dans cette expédition. Il avait réuni à ses états les seigneuries de Vaud, Gex, Faucigny, Valromey, Quiers, Coni, Queraseo.

Amédée VII, dit *le Comte Rouge*, fils du précédent (1383-91), accompagna le roi de France Charles VI en Flandre, contribua à la prise d'Ypres, et profita des embarras des comtes de Provence pour leur enlever Nice et Vintimille. Il avait épousé une princesse française, Bonne de Berry.

Amédée VIII, fils du précédent. Il n'avait que 8 ans à la mort de son père (1391), et fut mis sous la tutelle de sa mère, Bonne de Berry. Il agrandit considérablement ses états par l'acquisition du Génevois (1401), puis du Bugey et de Verceil, réunit à sa couronne, en 1418, le Piémont, qui en était détaché depuis plus d'un siècle, et fut, en 1416, créé *duc de Savoie* par l'empereur Sigismond. Ayant éprouvé quelques malheurs, il remit, en 1434, le gouvernement à son fils Louis, mais sans abdiquer, et se retira avec quelques chevaliers au couvent de Ripaille, près de Thonon, où il prit l'habit d'ermite et se fit construire une demeure délicieuse. Il fut au bout de quelques années tiré de sa retraite par les prélats du concile de Bâle, qui, lors de la déposition d'Eugène IV, le nommèrent pape sous le nom de Félix V (1439), et l'opposèrent à Nicolas V. Il abdiqua définitivement alors la couronne de Savoie, se rendit à Bâle, où le concile était assemblé, et y résida près de dix ans. Il renonça volontairement à la tiare, afin de faire cesser un schisme scandaleux (1449), et obtint en échange, avec le chap. de cardinal, diverses prérogatives, sur l'étendue desq. les histor. ne sont pas d'accord. Il retourna au couvent de Ripaille, et y passa le reste de ses jours. Il mourut en 1451. Amédée VIII avait institué l'ordre de chevalerie de Saint-Maurice.

Louis I, fils du précédent, duc de Savoie de 1440 à 1465, né à Genève, avait, dès 1434, administré le duché avec le titre de prince de Piémont, son père, Amédée VIII, s'étant retiré dans un couvent; mais il ne prit le titre de duc qu'après que son père eut accepté la tiare (1440). Lors de la guerre qui éclata au sujet de la succession de Philippe-Marie Visconti (1447), Louis aurait pu s'emparer du Milanais, dont les habitants redoutaient la domination de François Sforza; mais il manqua d'énergie. Craignant ses enfants eux-mêmes qui se révoltaient contre lui (*Voy.* ci-après PHILIPPE II), il se réfugia en France auprès de Louis XI, qui avait épousé sa fille; il y tomba malade et mourut peu après son arrivée.

Amédée IX, fils de Louis (1465-72), devint peu après son avénement incapable de gouverner. La régence fut disputée entre ses frères et sa femme Yolande, sœur de Louis XI, et finit par être partagée entre eux. Amédée était très charitable; il fut mis après sa mort au rang des *bienheureux*.

Philibert I, dit *le Chasseur* (1472-82), fils d'Amédée IX, n'avait que 8 ans à son avénement. Louis XI voulut s'adjuger la régence concurremment avec le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire; mais elle resta à la mère du jeune prince, Yolande. Cette princesse eut à lutter à la fois contre Louis XI et contre le duc de Bourgogne. Ce dernier la fit enlever après la défaite de Morat; mais cette violence détacha la Savoie de son alliance, et, en son absence, les états déférèrent au roi de France la tutelle de Philibert. Rendue enfin à la liberté, Yolande venait de recouvrer la régence, lorsqu'elle mourut (1478). Louis XI, à qui les états de Savoie eurent alors recours une seconde fois, feignit de leur accorder sa protection, mais dans le fait, il ne cherchait qu'à exciter des querelles entre les membres de la famille ducale pour réunir la Savoie à sa couronne. Sur ces entrefaites, le jeune Philibert, à peine âgé de 17 ans, mourut de la fatigue qu'il s'était donnée dans une partie de chasse.

Charles I, dit *le Guerrier*, frère de Philibert, n'avait que 14 ans à la mort de son frère (1482), et fut quelques mois sous la tutelle de Louis XI. Il fit la guerre avec succès au marquis de Saluces, ce qui lui valut son surnom. Il mourut en 1489, pendant un voyage en Piémont; on le crut empoisonné par le marquis de Saluces. Il avait épousé Blanche de Montferrat, et avait, à la mort de Charlotte de Lusignan, hérité du titre de roi de Chypre (1487).

Charles II, fils du précédent, n'avait que neuf mois à la mort de son père (1489), et mourut en 1496 à 8 ans. Sa mère Blanche de Montferrat eut la régence; elle accorda le passage en Italie par le Piémont à Charles VIII, lors de son expédition contre Naples (1494).

Philippe II, fils du duc Louis, et grand-oncle de Charles II, ne régna qu'un an et demi (1496-97). Fils rebelle, il avait été, sur la demande de son père, détenu captif par Louis XI au château de Loches (1464-66); aussi prit-il parti pour le duc de Bourgogne contre le roi de France. Il fut le père de Louise de Savoie, mariée à Charles de France, duc d'Angoulême, et mère de François I.

Philibert II, dit *le Beau*, fils du précédent (1497-1504). Il épousa Marguerite, fille de l'empereur Maximilien, qui fut depuis gouvernante des

Pays-Bas, et refusa de laisser passer Louis XII par ses états pour entrer en Italie. Il mourut à 24 ans, sans laisser d'enfants. Sa veuve lui érigea un magnifique mausolée dans l'église de Brou (près de Bourg-en-Bresse), qu'elle avait fait bâtir en son honneur.

Charles III, 2e fils de Philippe II, et frère du précédent. *Pour ce prince et pour tous ses successeurs* (Emmanuel-Philibert, Charles-Emmanuel, Victor-Amédée, etc.), *Voy.* leurs noms : CHARLES, EMMANUEL, VICTOR, etc.

Pour les autres princes célèbres de cette maison, tels que Jacques de Savoie, duc de Nemours; le prince Eugène de Savoie; François de Savoie, prince de Carignan, etc., *Voy.* NEMOURS, EUGÈNE, CARIGNAN, etc.

SAVONAROLA (frère Jérôme), célèbre prédicateur dominicain, né à Ferrare en 1452, était le petit-fils de J.-Michel Savonarola, médecin distingué de Ferrare. Nommé en 1488 prieur du couvent de Saint-Marc à Florence, il se distingua dans la chaire par son éloquence, mais se livra bientôt à de violentes déclamations contre le clergé et le St-Siége, excita le peuple à se révolter contre les Médicis, et, croyant avoir reçu le don de prophétie, prédit avec assurance une révolution prochaine. Peu après en effet (1494), Charles VIII étant venu en Italie, les Florentins profitèr. de sa présence pour recouvrer leur liberté. Savonarola, devenu l'idole du peuple, fut le véritable chef de la nouv. république. Il se soutint pendant trois ans, et fit mettre à mort plus. citoyens qui avaient conspiré pour le rétablissement des Médicis; mais, attaqué par les partisans des Médicis, accusé d'hérésie par les religieux franciscains pour avoir soutenu des propositions suspectes, anathématisé par le pape Alexandre VI, dont il avait signalé les désordres, enfin privé de l'appui de Charles VIII, qui avait été forcé de retourner en France, il perdit tout crédit, fut conduit en prison par ordre de la *seigneurie* qui administrait Florence, appliqué à la question, condamné comme hérétique et périt sur le bûcher le 23 mai 1498. Savonarola a laissé quelq. écrits ascétiques, entre autres : *Triumphus crucis*, Florence, 1492 : ses œuvres sont condamnées. Il n'était pas moins remarquable par son exaltation que par son éloquence : il se crut inspiré et fit plusieurs prédictions dont quelques-unes parurent extraordinaires, mais que l'on a beaucoup exagérées. Poussant le zèle relig. jusq. fanatisme, Savonarola fit brûler les écrits du Dante, de Boccace et de Pétrarque. M. Perrens a pub. *J. Savonarola, sa vie*, etc., Par., 1854.

SAVONE, *Savo* ou *Sabata*, ville murée des Etats sardes (Gênes), ch.-l. d'intendance, sur le golfe de Gênes, à l'embouchure de l'Egabona, à 37 kil. S. O. de Gênes ; 11,000 hab. Evêché. Port; citadelle sur une hauteur. Petit muséum d'histoire naturelle. Armes, soieries, vitriol, faïence, savons (c'est à Savone que le *savon* fut inventé; d'où son nom). Patrie de Chiabrera; Jules II naq. auprès.—Cette v. eut des évêques dès le VIIe siècle, et devint bientôt florissante par son commerce. Les Génois, qui en étaient jaloux, s'en emparèrent et détruisirent son port en 1525. Les Anglais la bombardèrent en 1745, et le roi de Sardaigne la prit aux Génois en 1746. Les Français s'en emparèrent en 1809 et en firent le ch.-l. du dép. de Montenotte. Napol. y retint Pie VII prisonn. de 1809 à 1812.

SAVOUREUSE, riv. de France, affluent du Doubs, baigne Giromagni, Belfort, Montbéliard ; reçoit la riv. de Fontaine (Haut-Rhin), et l'Isel qui passe à Héricourt (Haute-Saône) : cours, 40 kil.

SAX (Christophe), *Saxius*, en latin, savant compilateur et biographe, né en 1714 à Eppendorf en Saxe, mort en 1806, fut recteur de l'université d'Utrecht, et publia beaucoup d'ouvrages, entre autres, un célèbre recueil, intitulé : *Onomasticon litterarium* (d'abord en 1 vol. in-8, 1759; et depuis en 8 vol., Utrecht, 1775-1803) : c'est un vaste répertoire d'indications littéraires et de sources à consulter sur les choses et les personnes, depuis les premiers temps jusqu'en 1796. Il a rédigé lui-même un abrégé des deux premiers volumes (*Onomastici litterarii epitome*), Utrecht, 1792, in-8.

SAXE, *Sachsen* en allemand, nom commun à divers états ou pays de l'Allemagne, tant anciens que modernes, placés entre l'Ems, l'Oder, le bassin du Danube et la Baltique. Nous distinguerons d'abord ces divers états, puis nous ferons connaître les diverses maisons de Saxe qui les ont possédés.

I. *Saxe ancienne.*

1° La *Saxe primitive*, à l'époque des Mérovingiens, commençait un peu à l'O. du Weser, un peu au S. de la Lippe, ou bien à la Lippe même, et s'étendait jusqu'à la Baltique et à l'Eyder (en Danemark) d'une part, et un peu au delà de l'Elbe de l'autre; elle avait donc pour bornes la Thuringe, la France rhénane, la Frise, le pays des Danois et les peuplades slaves établies à l'O. de l'Oder. Elle se composait de trois grandes masses, l'Engerland (ou pays des Angres), la Westphalie et l'Ostphalie (dont la partie la plus orientale était le pays des Nordalbingiens). Tout cet ensemble était coupé en *gaus* ou cantons, et avait au plus quelques grosses bourgades, entre autres Ehresbourg. Les Saxons, ses habitants, étaient peu civilisés et grands pirates, comme leurs voisins les Danois. Dès la fin du IVe siècle ils ravageaient les côtes de la Gaule et de l'île de Bretagne. En 449, ils commencèrent à passer dans cette île, et quatre chefs saxons y fondèrent quatre des états de l'Heptarchie (*Voy.* ce nom). A partir de Clotaire II, ils durent payer tribut aux Francs; mais ils se révoltèrent souvent : idolâtres, adorateurs d'Odin, d'Irminsul, etc., et croyant descendre des Ases, ils répugnaient surtout à l'idée de devenir Chrétiens. Enfin Charlemagne, dans neuf expéditions célèbres (771-795), les soumit, malgré les efforts opiniâtres de leur chef Witikind, leur imposa le baptême (785), leur donna un code sévère (la *loi saxonne*), fonda chez eux huit évêchés (entre autres, Osnabruck, Brême, Paderborn, Munster), et fixa leur limite septentrionale à l'Eyder. Cet état de choses dura jusqu'au traité de Verdun (843).

2° *Premier duché de Saxe* (843-1180). Déjà Witikind avait été dit duc de Saxe pendant la guerre de l'indépendance; mais sous Louis-le-Germanique et ses successeurs, la Saxe, grossie de la Thuringe, devint un vrai fief, et fut reconnue officiellement un des six duchés de l'empire. Ce duché, qui eut successivement pour souverains des descendants de Witikind, et des princes de la maison de Billung (*Voy.* ci-après maisons de SAXE), répondait d'abord à ce qui forma depuis les cercles de Basse-Saxe et de Westphalie ; de 920 à 929, il s'accrut des deux marches de Misnie et de Branibor ou Brandebourg, et fut encore grossi par Othon I et ses successeurs, principalement par les princes de la maison guelfe, Henri-le-Superbe et Henri-le-Lion, qui assujettirent presque toutes les contrées comprises depuis dans le cercle de Haute-Saxe, et étendirent leur domination sur le Mecklembourg et la Poméranie. On sait qu'avec la Saxe, les deux Henri possédaient la Bavière. De 1137 à 1154, la politique impériale tint ces deux duchés séparés, mais Frédéric I les rendit à Henri-le-Lion; seulement, le margraviat de Branibor, déjà indépendant depuis 1142, fut confirmé dans son indépendance; mais après la félonie de Henri, lors de la campagne de Legnano (1177), l'empereur Frédéric le mit au ban de l'empire (1180), et l'énorme duché de Saxe fut dépecé en une foule de fiefs : les archevêchés de Magdebourg et de Brême, les évêchés de Minden, Verden, Paderborn, Munster, Hildesheim, Halberstadt, Mersebourg, Naumbourg s'en détachèrent et devinrent états immédiats; il en fut de même pour le comté palatin de Saxe, la Misnie, la Thuringe, le pays de Mecklembourg (que cependant

[H]enri-le-Lion regardait comme sa propriété particulière), le duché de Poméranie, le duché de Westphalie (qui passa aux archevêques de Cologne), Eichsfeld (dont s'empara celui de Mayence); Lubeck, ancienne capitale de la Saxe, devint ville impériale. Les alleux, qui ne se composaient guère que du pays héréditaire de Brunswick, restèrent seuls au duc déchu, et formèrent plus tard le duché de Brunswick. Un nouveau duché de Saxe fut formé aux dépens du précédent, en faveur de Bernard d'Ascanie, mais il différait entièrement du premier par la position et pour l'étendue.

3° *Second duché de Saxe* (sous la maison d'Ascanie ou d'Anhalt). Il ne comprenait plus que les territoires de Wittemberg et de Lauenbourg, plus, la suzeraineté sur le Holstein. Il s'affaiblit encore quand la maison ascanienne, qui était investie de ce duché déjà si faible, se fut scindée (1260) en deux lignes : ligne de Saxe-Lauenbourg et ligne de Saxe-Wittemberg : celle-ci était la cadette. Elle acquit le margraviat de Magdebourg, le comté de Brehna, etc. En 1355, l'emp. Charles IV attacha l'électorat de Saxe à la possession de Wittemberg.

4° *Troisième duché de Saxe* ou *duché électoral*. Ce duché, qui forme le fond du roy. actuel de Saxe, fut constitué en 1422, le titre de duc de Saxe et d'électeur ayant été transféré, après l'extinction de la branche ducale de Saxe-Wittemberg, à la maison de Wettin ou de Misnie. Le duché s'accrut alors de la Misnie, de la Thuringe, du palatinat de Saxe et de beaucoup d'autres possessions. Mais la maison de Misnie se subdivisa plus encore que la précédente; finalement, toutes les branches furent comprises dans les deux lignes ernestine et albertine, issues des deux frères Ernest et Albert, qui, en 1485, se partagèrent toutes les possessions de la maison. (*Voy.* plus bas, maison de SAXE). Toutefois, l'électorat resta compact, et les simples duchés furent seuls réduits à de très petites dimensions; il y eut un temps où l'on en compta dix.

5° *Comté palatin* ou *Palatinat de Saxe*. Il comprenait la ville d'Allstett avec son territoire; il remontait aux temps des Carlovingiens, et devint important au X° siècle. Au XI° siècle, la famille de Goseck le possédait à titre héréditaire; il passa en 1088 à celle de Sommersenbourg. Enfin, en 1180, il fut réuni au landgraviat de Thuringe, et en 1248 échut comme le landgraviat à la maison de Misnie.

6° *Marche orientale de Saxe*. Ce n'est autre chose que la Marche de Misnie. *Voy.* MISNIE.

7° *Marche septentrionale de Saxe*, dite aussi *Marche de Branibor* ou *de Brandebourg* et *Marche de Soltwedel*. *Voy.* BRANDEBOURG.

II. *Saxe depuis la division de l'empire en cercles*.

1° *Cercle de Basse-Saxe* (un des 10 cercles de l'empire établis en 1512), borné au N. par la Baltique et le Sleswig, au S. et à l'E. par le cercle de Haute-Saxe. Il comptait, entre autres états, les deux duchés de Mecklembourg, les deux duchés de Holstein, celui de Saxe-Lauenbourg, Lubeck évêché, Lubeck ville impériale, le duché de Brême, et Brême ville impériale, etc.

2° *Cercle de Haute-Saxe*, entre ceux du Haut-Rhin, de Franconie, de Basse-Saxe, la mer Baltique, la Pologne, etc. C'était la plus orientale des grandes divisions septentrionales de l'Allemagne, et il comprenait 22 états, entre autres l'électorat de Saxe et tous les duchés de Saxe, moins celui de Saxe-Lauenbourg, Schwarzbourg, Anhalt, le Brandebourg, la Poméranie : Leipsick en était le chef-lieu. Tous ces états étaient luthériens.

3° *Électorat de Saxe*, beaucoup plus vaste que le royaume actuel de Saxe (*Voy.* plus bas), confinant à la Hesse, au Brandebourg, aux duchés de Saxe. Il avait pour ch.-l. Dresde, et se divisait en :

1. Cercle électoral, Wittemberg.
2. Cercle de la Thuringe saxonne, Langensalta.
3. Margraviat de Misnie, subdivisé en :
   1. Les 4 bailliages de Misnie, Meissen.
   2. Le grand-baill. de Dresde, Dresde.
   3. 10 autres bailliages, Torgau.
   4. Le cercle de Leipsick, Leipsick.
   5. Le cercle de l'Erzgebirge, Freyberg.
   6. Le cercle du Voigtland, Plauen.

4° *Duché de Saxe-Lauenbourg*, ancien duché d'Allemagne, entre ceux de Mecklembourg, Luneboug, Ratzebourg, Holstein, etc. Il avait pour capitale Lauenbourg, et pour autres villes Ratzebourg et Mœllen; il était du reste fort petit. Ce duché, formé en 1260, appartint jusqu'en 1689 à une maison particulière (la branche aînée de la ligne ascanienne de Saxe), et échut après diverses vicissitudes au Hanovre, et enfin au Danemark (1815). *Voy.* LAUENBOURG.

III. *Saxe actuelle*.

SAXE (Royaume de), un des états de la Conféd. germanique, entre 9°-13° long. E., et 50°-51° 30' lat. N., a pour bornes les Etats prussiens du N. O. au N. E., la Bohême à l'E. et au S., la Bavière au S. O., la principauté de Reuss-Greitz et le duché de Saxe-Altenbourg à l'O.; 225 kil. de l'E. à l'O., sur une largeur moyenne de 100 : 14,760 kil. carr., et 1,687,141 hab. Capitale, Dresde. On le divise en 5 cercles :

Misnie,	ch.-l., Dresde.
Leipsick,	Leipsick.
Erzgebirge,	Freyberg.
Voigtland,	Plauen.
Lusace,	Bautzen.

L'Elbe arrose ce royaume à l'E.; ses autres rivières sont la Saale, l'Elster, la Pleisse, les deux Mulde. Sol fertile, surtout en grains; beaucoup de montagnes, où l'on exploite des mines très riches (fer, plomb, étain, cuivre, argent, cobalt, arsenic, houille). Industrie immense. Grand commerce, surtout par Leipsick. Université dans cette dernière ville. L'instruction est très répandue; c'est en Saxe que se parle l'allemand le plus pur. Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle. La religion dominante est le luthéranisme; mais la famille royale est catholique. Le roi a 4 voix à la diète générale, et occupe le 4° rang dans la confédération germanique. L'armée est de 15,000 hommes (dont 12,000 de contingent), le revenu public de 36 millions environ. — L'état qui porte auj. le nom de roy. de Saxe date de l'an 1422, époque à laquelle l'empereur Sigismond transféra le titre de duc de Saxe et la dignité électorale à la maison de Misnie (*Voy.* ci-dessus 3° DUCHÉ DE SAXE). Frédéric-le-Belliqueux, premier duc de Saxe de cette nouvelle maison, fut un des plus puissants princes de l'Allemagne. Ernest et Albert, ses petits-fils, s'affaiblirent en partageant leurs états (1485). Ernest, l'aîné, conserva, avec les titres de duc et d'électeur, le cercle électoral et la Thuringe, et les pays orientaux de la Saxe. Frédéric-le-Sage, son successeur, exerça une grande influence sur les affaires de l'Allemagne, et fut vicaire de l'empereur en son absence. Il fonda l'université de Wittemberg (1502), favorisa de tout son pouvoir la réforme, et eut une grande part à la ligue de Smalkalde. Son 2° successeur, Jean-Frédéric-le-Magnanime, se vit enlever, après la défaite de Mühlberg (1547), le duché de Saxe, ainsi que la dignité électorale, qui furent transférés par Charles-Quint de la ligne aînée à la ligne cadette ou albertine (1547). Maurice de Saxe fut le premier duc de cette 2° ligne. Quoiqu'il fût la créature de Charles-Quint, il resta luthérien, et même maintint constamment la liberté protestante. Pendant la guerre de Trente-Ans, les électeurs de Saxe se déclarèrent successivement pour la Suède et pour l'Autriche. En 1697, l'électeur Frédéric-Auguste I abjura le luthéranisme; la même année, il joignit à la Saxe la couronne de Pologne, ce qui l'engagea dans des

guerres perpétuelles avec le roi de Suède Charles XII. Son fils, Frédéric-Auguste II, réunit aussi les deux couronnes, et eut sans cesse à combattre le roi de Prusse, qui, deux fois, lui enleva la Saxe. Frédéric-Auguste III refusa, en 1791, la couronne de Pologne que lui offraient les patriotes polonais; il ne voulut point prendre part à la coalition contre la France (1792); reçut de Napoléon, après la bataille d'Iéna et la paix de Tilsitt, le titre de roi de Saxe (1806), et fut créé l'année suivante grand-duc de Varsovie. Seul de tous les alliés de la France, il resta fidèle à la cause de Napoléon; par suite de cette conduite généreuse, il perdit deux cinquièmes de ses états, que le congrès de Vienne donna à la Prusse (la Lusace, la Thuringe, une partie de la Misnie, Mansfeld, Querfurt, etc.). Cet excellent prince apporta de grandes améliorations dans ses états.

Électeurs et rois de Saxe de la maison de Wettin.

I. *Avant le partage.*		Christian II,	1591
Frédéric I, *le Belliqueux*,	1422	Jean-George I,	1650
		Jean-George II,	1656
Frédéric II, *le Bon*,	1428	Jean-George III,	1680
Ernest et Albert,	1464	Jean-George IV,	1691
II. *Ligne ernestine.*		Frédéric-Auguste I	
Ernest (suite d'),	1484	ou Auguste II,	1695
Frédéric III, *le Sage*,	1486	Frédéric-Auguste II	
Jean I, *le Constant*,	1525	ou Auguste III,	1733
Jean-Frédéric, *le*		Frédéric-Christian,	1763
Magnanime,	1532	Fréd.-Aug. III, 1763-1806	
III. *Ligne albertine.*		IV. *Rois.*	
Maurice,	1548	Fréd.-Aug. (*le même*)	1806
Auguste,	1553	Antoine I,	1827
Christian I,	1586	Fréd.-Aug. IV,	1836-54

SAXE-ALTENBOURG (duché de), un des états de la Confédération germanique, entre 50° 45'-51° 26' lat. N., et 9°-10° 16' long. E., se compose de deux parties distinctes, séparées par la seigneurie de Géra, et qui ont pour bornes: la partie orientale, la Saxe prussienne au N. O., la Saxe-Weimar au S. O., partout ailleurs le roy. de Saxe; la partie occid., la Saxe prussienne au N. E., la Saxe-Weimar au N., la principauté de Scharwzbourg-Rudolstadt à l'O., et la Saxe-Meiningen au S.: 1,375 kil. carrés; 107,000 hab. Capitale, Altenbourg. — Ce pays fut, dès 1602, l'apanage d'une branche de la ligne ernestine de la maison de Saxe, puis il fit partie du duché de Saxe-Gotha; à la mort du dernier duc de Gotha (Frédéric IV), en 1825, le duc de Saxe-Hildburghausen échangea son duché contre celui d'Altenbourg, dont il prit le titre, et ses anciens états passèrent au duc de Saxe-Meiningen. Le duché de Saxe-Altenbourg forma dès lors un des états immédiats de la Confédération germanique.

SAXE-COBOURG-GOTHA (duché de), un des états de la Confédération germanique, se compose de deux parties séparées, situées au centre de l'Allemagne, savoir: la principauté de Cobourg (entre la Saxe-Meiningen et la Bavière), et la principauté de Gotha (entre la Saxe prussienne, la Saxe-Weimar, la Saxe-Meiningen, la principauté de Schwarzbourg, etc.); 125,000 hab. Capitale, Cobourg. Avant 1834, il possédait en outre la principauté de Lichtenberg (entre la Bavière et la Prusse rhénanes, la principauté de Birkenfeld et la seigneurie de Meissenheim), mais elle a été vendue à la Prusse. — Les ducs de Saxe-Cobourg, d'abord ducs de Saalfeld, puis de Saxe-Cobourg-Saalfeld, sont une des branches de la maison ducale de Saxe-Gotha, issue elle-même de la branche ernestine, et qui prit naissance en 1680, quand les 7 fils d'Ernest-le-Pieux se partagèrent ses états. Leur pays fit partie de la Confédération du Rhin (1806). En 1814, les ducs de Saxe-Cobourg-Gotha se déclarèrent contre Napoléon; ils reçurent en 1816 la principauté de Baumholder ou de Lichtenberg (vendue à la Prusse en 1834). En 1826, à la mort de Frédéric IV, dernier duc de Saxe-Gotha, ils reçurent en partage la principauté de Gotha, mais cédèrent Saalfed au duc de Saxe-Meininge[n]. Une branche des Cobourg porte le nom de Cobary.

SAXE-GOTHA (duché de), ancien duché de la Con-fédération du Rhin, puis de la Conféd. germaniqu[e], comprenant les principautés de Gotha et d'Alt[en]bourg, a été partagé en 1825, à la mort du derni[er] duc, Frédéric IV, entre le duc de Saxe-Cobour[g] qui a eu Gotha, le duc de Saxe-Hildburghause[n] qui a eu Altenbourg, et le duc de Saxe-Meining[en] qui a eu les bailliages de Rœmhild, de Kranich[feld] (pris à la principauté de Gotha), et de Cambo[urg] (à celle d'Altenbourg).

SAXE-HILDBURGHAUSEN (duché de), ancien du[ché] de la Confédération du Rhin et de la Conféd. ge[r]manique. *Voy.* SAXE-ALTENBOURG et SAXE-MEININ[GEN].

SAXE MEININGEN-HILDBURGHAUSEN (duché de), [un] des états de la Conféd. germanique, entre la Sa[xe-]Altenbourg, la principauté de Schwarzbourg, [...] au N., la Bavière à l'O. et au S. O., la Saxe-Cobo[urg] au S., la principauté de Reuss, la Saxe-Weimar, [...] à l'E.: 2,350 kil. carr.; 136,000 hab. Ch.-l. M[ei]ningen. Div., 3 parties: l'Unterland, l'Oberland, [la] principauté d'Hildburghausen. L'Unterland [ren]ferme une partie de l'ancien comté de Henneb[erg]. Dans l'Oberland est une partie de l'ancienne pri[nci]pauté de Cobourg. L'origine du duché de Meinin[gen-]Hildburghausen remonte à 1680, époque à laqu[elle] les sept fils d'Ernest-le-Pieux se partagèrent [ses] états. Le duché de Meiningen ne comprenait [que] trois bailliages (Schalkau, Sonneberg, Neuha[us]), tandis que celui d'Eisfeld ou Hildburghausen comprenait 6 (Hildburghausen, Veilsdorf, Ei[sfeld], Heldburg, Kœnigsberg, Sonnenfeld). — Apr[ès la] mort du duc Frédéric de Saxe-Gotha, en 182[5, le] duc de Saxe-Meiningen ne reçut de l'hérita[ge de] Gotha que les bailliages de Rœmhild, de Kranic[hfeld] et de Cambourg, mais il eut de plus les 6 baill[iages] d'Hildburghausen (d'où son nom actuel de [Saxe-]Meiningen-Hildburghausen), et 3 bailliages [de] Saxe-Cobourg (Saalfeld, Themar et Græfenth[al]).

SAXE-WEIMAR (grand-duché de), un des états [de la] Conféd. germanique, entre 50° 25'-50° 27' lat. [N. et] entre 7° 33'-9° 53' long. E., contient, avec l'[ancien] duché de ce nom et celui de Saxe-Eisenach, [...] du comté d'Henneberg, de l'évêché de Fuld[e, le] cercle de Neustadt, Blankenheim, Kranach, [...] Capit., Weimar. Il forme 3 morceaux: 1° le ce[rcle de] Weimar-Iéna à l'E.; 2° le cercle d'Eisenach [...]; 3° celui de Neustadt au S. E. Il faut y ajout[er plu]sieurs enclaves dont les principales sont: 1° [pour le] cercle de Weimar, celles d'Ilmenau au S. O., [...]stett au N.; 2° pour le cercle d'Eisenach, [celles] d'Ostheim au S. et de Zillbach à l'E. Min[es, in]dustrie, commerce. La littérature est fort [...] dans ce duché, et la cour de Saxe-Weimar j[ouit] sous ce rapport, d'un très grand renom (*Voy.* W[EI]MAR). Le prince est luthérien. — Le grand-duch[é de] Saxe-Weimar, dont les titulaires sont chefs d[e la] branche ernestine de Saxe, commença en 1485, [lors] du partage que firent Ernest et Albert des état[s de] leur père Frédéric-le-Bon, fit partie de la Conf[édé]ration du Rhin de 1806 à 1813, et reçut en 1[815] un grand accroissement de territoire, avec le t[itre] de grand-duché, qu'il ne possédait point auparav[ant].

SAXE-PRUSSIENNE, province des États prussi[ens], entre la prov. de Brandebourg au N. E. et à l'E., [le] roy. et les duchés de Saxe au S., la Hesse-Elector[ale], le duché de Brunswick et le roy. de Hanovre à l'[O.]: 250 kil. sur 220; 1,200,000 hab. Ch.-l., Mag[de]bourg. Div., 3 régences. Magdebourg, Merseb[ourg] et Erfurt. Montagnes à l'O. (Harz, etc.); plusi[eurs] riv., qui appartiennent toutes aux bassins de l'E[lbe] et du Weser. Climat doux et salubre; sol va[rié], céréales, forêts; beaucoup de mines et surtout [...] en immense quantité. Cette prov. a été formée

1815, de la plus grande partie de l'ancien duché de Saxe, de l'ancien cercle de Thuringe, de la partie prussienne des principautés de Mersebourg et Naumbourg et de Zeitz, d'une partie des cercles de Leipzick, Misnie, Neustadt et Voigtland, de la plus grande portion de la principauté d'Erfurt, du S. de l'Eichsfeld, d'une portion du Henneberg et de la principauté de Querfurt, de tout le comté de Mansfeld, du Hohnstein prussien, de la principauté d'Halberstadt, du duché de Magdebourg et de la Vieille-Marche. Presque tous ces pays étaient enlevés au roi de Saxe.

SAXE (Maisons de). On en peut compter six :

1° La 1re *maison de Saxe*, dite aussi *maison impériale*, parce qu'elle fournit des empereurs à l'Allemagne. Elle commence, après le traité de Verdun (843), par Ludolf, duc de Saxe, qu'on croit neveu de Witikind. Il fut investi du duché de Saxe par Louis-le-Germanique. Après lui viennent : Brunon (859), fils de Ludolf, qui bâtit Brunswick et lui donna son nom (861) ; Othon-l'Illustre (880), frère de Brunon, qui refusa la couronne d'Allemagne après la mort de Louis-l'Enfant (911), et fit élire Conrad de Franconie ; Henri dit l'*Oiseleur*, fils d'Othon, qui fut élu roi de Germanie en 919, et devint ainsi le chef de la maison impériale de Saxe, qui donna cinq empereurs à l'Allemagne (919-1024) ; Othon-le-Grand (936), fils de Henri-l'Oiseleur. Ce prince, parvenu à l'empire, renonça à la possession de la Saxe et la céda à Hermann Billung, son parent (962).

2° La *maison de Billung*. Hermann Billung en fut le premier duc. Othon I l'investit en 962. Sa famille s'éteignit en 1106. Ses biens passèrent alors à Lothaire de Supplinbourg.

3° La *maison de Supplinbourg*. Elle ne consiste qu'en un prince, Lothaire. Epoux de Richenza, l'héritière des comtes de Nordheim et des ducs de Brunswick, il fut fait duc de Saxe en 1106, et devint empereur en 1125 ; n'ayant point de fils, il laissa et sa fille Gertrude (1127) et la Saxe (1128) au duc de Bavière, Henri-le-Superbe.

4° La *maison des Guelfes*. Henri-le-Superbe (1128-1139) et Henri-le-Lion (1139-1180), déjà ducs de Bavière, possédèrent réellement, mais non sans contestation et sans interruption, le duché de Saxe. De 1180 à 1235, les 3 frères, Henri-le-Long, Othon de Brunswick (qui fut emp.) et Guillaume-Longue-Épée, puis Othon-l'Enfant, fils de ce dernier, prétendirent au duché, qui fut morcelé par l'emp. Frédéric I, et donné aux princes de la maison d'Ascanie.

5° La *maison d'Ascanie*. Dès 1137, Albert-l'Ours avait eu un démembrement de la Saxe (la Marche de Brandebourg). En 1180, son petit-fils, puîné, Bernard obtint le duché, mais très amoindri. En 1212, sa famille se partagea en deux branches, Anhalt et Saxe, et celle-ci, en 1260, se subdivisa en Saxe-Lauenbourg et Saxe-Wittemberg : cette dernière subdivision, qui portait seule le titre d'électeur, s'éteignit la première, en 1421, dans la personne d'Albert III.

6° *Maison de Wettin* ou *de Misnie*. Après l'extinction de la branche de Saxe-Wittemberg, l'investiture de l'électorat de Saxe fut donnée en 1422 par l'empereur Sigismond (à l'exclusion de la ligne de Saxe-Lauenbourg qui subsistait encore) au margrave de Misnie et landgrave de Thuringe, Frédéric-le-Belliqueux, qui cumula le margraviat et l'électorat, plus Wittemberg, patrimoine de sa mère. Il descendait de Witikind, ainsi que le chef de la 1re maison, et ses ancêtres avaient la Misnie depuis 1127, la Thuringe depuis 1248. Sa postérité règne encore, partagée en deux lignes, nommées (d'après les noms de ses petits-fils Ernest et Albert) *Ernestine* et *Albertine*. Celle-ci, qui est la ligne cadette, fut, après la bataille de Mühlberg (1547), investie de l'électorat et de presque tous les biens des Wettin, dans la personne de Maurice, par Charles-Quint (*Voy.* ci-après MAURICE, électeur de Saxe). Elle est devenue maison royale en 1806. La ligne aînée, au contraire, fut réduite d'abord à quelques districts, qu'elle a eu le tort de diminuer encore en les subdivisant (on la nomme la *ligne ducale*). Ainsi, tandis que la cadette est censée ne faire qu'une maison, bien qu'elle ait été pendant un temps divisée en quatre : Wittemberg, Weissenfels ou Querfurt, Mersebourg et Zeitz (les trois dernières finirent en 1746, 1738 et 1718), l'aînée (l'*Ernestine*) s'est subdivisée comme il suit :

1. Branche aînée, dite ancienne maison de Weimar, puis (1572) branche de Cobourg-Eisenach : subd. en 2 rameaux (Cobourg, Eisenach), éteinte en 1638.
2. Branche cadette ou de Weimar (auj. subsistante) :
   - *a.* Rameau d'Altenbourg (1602-1669) ;
   - *b.* Rameau dit nouv.-maison de Weimar, subd. en :
     - 1° Ligne grand-ducale de Weimar (1606), etc. ;
     - 2° Ligne ducale ou de Gotha, qui en 1681 forma 7 branches dont 4 éteintes (Gotha, 1825 ; Cobourg, 1699 ; Rœmhild, 1710 ; Eisenberg, 1707) ; les trois autres, qui subsistent, sont :
       - 1 Meiningen (devenu Meiningen-et-Hildburghausen en 1825) ;
       - 2 Hildburghausen (auj. Altenbourg) ;
       - 3 Saalfeld (ensuite Cobourg-Saalfeld, auj. Cobourg-et-Gotha).

SAXE (Maurice, électeur de), de la branche Albertine, né en 1521, servit l'empereur Charles-Quint, en 1544, contre la France, et en 1545 contre la ligue de Smalkalde, gagna la bataille de Mühlberg sur le parti protestant (1547), et obtint, en 1548, l'électorat de Saxe, dont fut dépouillé Jean-Frédéric, son cousin (de la branche Ernestine), qui avait combattu dans l'armée opposée. Mais en 1551, après s'être emparé de Magdebourg au nom de Charles-Quint, il quitta brusquement le parti de l'empereur, et s'unit contre lui avec l'électeur de Brandebourg, le comte Palatin, le duc de Wurtemberg, pour délivrer le landgrave de Hesse, que Charles-Quint retenait prisonnier. L'empereur fut obligé de traiter ; par la transaction de Passau (1552), il accorda une amnistie gén. Chargé de réduire le margr. de Brandebourg, qui troublait la paix, il périt en le combattant, à Stevershausen (1553). La mais. roy. de Saxe descend de lui.

SAXE (Maurice, comte DE), maréchal de France, né à Dresde en 1696, était fils naturel de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste II, et de la comtesse de Kœnigsmark ; il entra au service à 12 ans, se forma sous le prince Eugène, et assista au siége de Belgrade (1717) ; il vint prendre du service en France en 1720, et fut nommé maréchal-de-camp ; puis tout à coup il passa en Courlande, où il fut élu duc par la protection de la duchesse douairière Anne Ivanovna (depuis impératrice) ; mais il ne put se faire reconnaître par l'impératrice de Russie, Catherine I, et revint en France. Fixé désormais dans ce pays, il fit avec honneur les trois campagnes de 1733, 34, 35, devint lieutenant-général en 1736, se couvrit de gloire pendant la guerre de la Succession d'Autriche, s'empara de Prague et d'Egra, défendit l'Alsace, et fut nommé maréchal en 1743. Il tint les alliés en échec en Flandre (1744), les battit à Fontenoy (1745), prit Ath et Bruxelles, remporta encore deux victoires à Rocoux (1746), à Laufeld (1747), et eut ainsi une part décisive à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). Après la guerre, il reçut de Louis XV le domaine de Chambord avec 40,000 fr. de revenu et le titre de maréchal-général. Il mourut en 1750. Son mausolée, qu'on voit dans un temple de Strasbourg, est le chef-d'œuvre de Pigalle. On a du maréchal de Saxe : *Mes rêveries*, 1757, 5 vol. in-4. Grimoard a publié : *Lettres et Mémoires choisis dans les papiers du maréchal de Saxe*, 1794, 5 vol. in-8. Ce prince était d'une force prodigieuse : il brisait en deux avec ses doigts un écu de 6 francs.

SAXE-WEIMAR (Bernard, duc DE). *Voy.* BERNARD.

SAXE-COBOURG (Frédéric, prince DE). *Voy.* COBOURG.

SAXO GRAMMATICUS ou LONGUS, historien danois du XIIe siècle, mort vers 1204, était secrétaire de l'archevêque de Lund, Axel ou Absalon. Il a laissé une *Histoire* du Danemark, composée en grande partie sur des traditions populaires, des chants de Scaldes, des Sagas islandaises, qui offre tout l'attrait d'un roman et contient indubitablement beaucoup de vrai. Elle est en latin, et a été publiée pour la première fois à Paris, sous ce titre : *Danorum regum heroumque historia, à Saxone grammatico*, etc., 1514, in-fol. Elle a donné lieu à de nombreux commentaires.

SAXONS, peuple germain. *Voy.* SAXE ANCIENNE.

SAXONS (PAYS DES). On nomme ainsi une des trois grandes divisions de la Transylvanie, au centre et au sud : chef-lieu, Hermanstadt ; autres villes : Medwisch, Reissmarkt, Bisztritz et Cronstadt. Les habitants parlent saxon et paraissent tirer leur origine d'un corps de Saxons appelés en Hongrie au XIIe s. par le roi Geysa II *ad custodiam regni*. Env. 200.000 h.

SAY (J.-B.), économiste, né à Lyon en 1767, mort à Paris en 1832, fut employé par Mirabeau à la rédaction du *Courrier de Provence*, devint secrétaire du ministre des finances Clavière, fonda avec Champfort et Ginguené la *Décade philosophique, littéraire et politique*, fut de 1800 à 1804 membre du tribunat, s'en vit exclu lorsqu'il eut voté contre l'établissement de l'Empire, fut quelque temps receveur des droits réunis de l'Allier, et finit par se livrer uniquement aux travaux de cabinet. L'économie politique l'absorba exclusivement. Il adopta le système de Smith, dont il perfectionna et éclaircit certaines parties ; fidèle aux doctrines de son maître, il combattit constamment les prohibitions, les impôts de consommation, et toutes les entraves opposées au commerce et à l'industrie. Chargé depuis 1826 d'enseigner l'économie politique au Conservatoire des Arts et Métiers, il exposa cette science avec une supériorité de méthode inconnue jusque-là. S'il n'est pas un des créateurs de la science, il réussit à l'organiser et à la populariser. Ses ouvrages principaux sont : *Traité d'économie politique*, 1803 ; *Catéchisme d'économie politique*, 1815 ; *Lettres à Malthus*, 1820, in-8 ; *Cours complet d'économie politique pratique*, 1829, 6 vol. in-8.

SAYANSK (monts), ou SAYANIENS, grande chaîne de montagnes en Asie, partie de celle qui sépare la Sibérie de la Chine, va de l'Iéniséi (à l'O.), qui la sépare du petit Altaï, jusqu'au Sélenga (à l'E.).

SAYN. *Voy.* WITTGENSTEIN.

SAYPAN (île), *San-Jose* des Espagnols, une des îles Mariannes, au N. de l'île Tinian ; 35 kil. de tour. Très fertile. Bon port, nommé Cantanhitola.

SCABINS (*schœffen*). On appelait ainsi au moyen âge des officiers nommés par le roi uniquement pour rendre la justice : ils remplacèrent les rachimbourgs lorsque ceux-ci, par leur négligence, eurent laissé périr le privilége qu'ils avaient de se juger entre eux. De leur nom vient celui d'*échevins*.

SCAER, ch.-l. de cant. (Finisterre), à 20 kil. N. de Quimperlé ; 3,997 hab. Belle fontaine. Vue superbe.

SCÆVOLA (C. Mucius), jeune Romain qui, lors du siége de Rome par Porsenna (507 av. J.-C.), pénétra dans le camp et jusque sous la tente du roi des Etrusques, afin de le tuer ; mais il frappa par méprise son secrétaire qui était assis à côté du prince. Il fut sur-le-champ arrêté et interrogé ; mais au lieu de répondre, il plaça sa main au dessus d'un brasier ardent, comme pour la punir de sa maladresse, et la laissa brûler ; puis il dit au roi que 300 jeunes Romains déterminés comme lui devaient pénétrer dans son camp, décidés à le tuer et à mourir. Porsenna, effrayé, le laissa libre et se hâta de conclure la paix. Cet acte merveilleux est révoqué en doute.

SCÆVOLA (Q. Mucius), préteur en Sardaigne l'an 217 av. J.-C., était regardé comme le plus habile jurisconsulte de son temps. Quintus et Publius, ses fils, succédèrent à sa réputation, qui fut longtemps comme héréditaire dans cette famille.

SCÆVOLA AUGUR (Q. Mucius), petit-fils du précédent, était habile orateur et excellent jurisconsulte. Consul l'an 47 av. J.-C., il vainquit les Dalmates et obtint le triomphe. Il rendit aussi de très grands services dans la guerre des Marses. Cicéron fut un de ses disciples, et il en a fait un des interlocuteurs des traités *De l'Amitié* et de la *République*.

SCÆVOLA (Q. Mucius), beau-père de Pompée, était cousin du précédent. Il fut consul l'an 95 av. J.-C., et ensuite proconsul d'Asie. Dans cette prov., il se fit universellement chérir par son désintéressement et son équité. Il périt assassiné par ordre du jeune Marius. C'était aussi un excellent jurisconsulte.

SCALA, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), près de la mer Tyrrhénienne, à 5 kil. O. d'Amalfi ; 1,750 hab. Jadis évêché (réuni depuis à celui de Ravello). Ancienne cathédrale.

SCALA-NOVA, *Neapolis* des anciens, *Kouchè-Adasi* des Turcs, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le golfe de Scala-Nova, à 60 kil. S. de Smyrne ; 20,000 hab. Port. Grand commerce avec l'Égypte, avec Salonique, Smyrne (riz, café, lin, chanvre, etc.). Aux environs, vins célèbres autrefois.

SCALA (les DELLA), célèbre famille gibeline de Vérone. Ses principaux membres furent :

Mastino I, podestat de Vérone après la chute d'Eccelin le Féroce (1259). Il se montra l'implacable ennemi des Guelfes qui le firent assassiner (1277).

Albert I, son frère et son vengeur, qui fut podestat de 1277 à 1301.

Barthélemi I et Alboin I, fils d'Albert I, qui furent podestats le 1er jusqu'en 1304, le 2e en 1311.

Cane I, dit *le Grand*, troisième fils d'Albert I, né en 1291, podestat en 1312, grand guerrier, vainqueur de Padoue et de Trévise, qu'il joignit à ses états ; il devint capitaine-général des Gibelins de Lombardie, lieutenant et conseiller des empereurs Henri VII et Louis IV, et fut l'ami du Dante, auquel il donna asile. Il mourut en 1329.

Mastino II et Albert II, neveux de Cane I. Le premier, né en 1298, eut seul le pouvoir, accrut beaucoup ses états et organisa une ligue en Lombardie contre Jean de Bohême, mais fut attaqué par Florence et Venise coalisées, et réduit à Vérone, Vicence, Parme, Lucques (1338). Il mourut en 1351.

Cane II, fils et successeur de Mastino II (1351-59), tyran odieux et avide, tué par son frère (qui suit).

Cane III, aussi vicieux que son frère et le dernier prince mâle légitime de sa race (1359-75).

Antoine et Barthélemi II, fils naturels de Cane III. Ils régnèrent ensemble de 1375 à 1381, puis Antoine fit tuer son frère ; mais bientôt, dépouillé lui-même de ses états par ses voisins, il alla mourir dans les montagnes de Forli (1388).

SCALA (ACADÉMIE DELLA). *Voy.* ACADÉMIE.

SCALABIS, ville de Lusitanie, auj. SANTAREM.

SCALDES, anciens poëtes scandinaves qui, en Islande, en Norvége, en Danemark, en Suède, chantaient les mystères de la religion, les aventures des dieux, les exploits des rois et des guerriers. Chaque prince en avait à sa cour, et tenait à être célébré par leur voix. Ceux-ci les suivaient à la guerre et voyaient de leurs yeux ce qu'ils devaient chanter ensuite. Quelquefois il y avait des concours de scaldes. Leurs chants étaient richement récompensés. Plusieurs de ces chants étaient gravés en runes, mais le plus souvent ils passaient de bouche en bouche. Ils furent recueillis plus tard, et formèrent l'*Edda* et les *Sagas* que nous possédons auj. — On applique quelquefois, mais improprement, le nom de *Scaldes* aux bardes celtes tels qu'Ossian.

SCALDIS, nom latin de l'*Escaut*.

SCALEA, ville du roy. de Naples (Calabre Citér.), à 54 kil. N. O. de Paola : 2,060 hab.; sur l'emplacement de l'anc. *Talao*, fondée par les Sybarites.

SCALETTA, bourg de Sicile, près du phare de Messine et du cap de même nom ; jadis principauté.

SCALIGER (Jul.-Cés.), savant célèbre, né en 1484, à Padoue, à Vérone ou à Venise, mort en 1558, était fils de Benoît Bordoni, peintre en miniature, mais prétendait descendre de la noble maison della Scala (d'où le nom qu'il prit). Après avoir beaucoup voyagé, il suivit en France Ant. de la Rovère, évêque d'Agen, se fixa auprès de lui comme médecin, et obtint des lettres de naturalisation. Il écrivit d'abord contre les savants les plus illustres de son siècle, et commença ainsi à se faire une réputation que sa science réelle et ses nombreux travaux classiques augmentèrent bientôt. Il visait au renom d'homme universel, et effectivement il savait de tout, mais c'est principalement comme grammairien qu'il mérite sa célébrité. On lui doit, entre autres ouvrages : *Poetices libri VIII*, Lyon, 1561, in-fol. ; *De subtilitate, ad Cardanum*, Paris, 1557, in-4 ; *De Causis linguæ latinæ*, Lyon, 1540, in-4 ; des *Traductions latines* d'auteurs grecs, des *Notes*, *Dissertations*, *Discours*, et des *Poésies latines* très médiocres, Genève, 1574, in-8. Sa vanité était excessive. Il eut de vives disputes avec Erasme au sujet de la latinité de Cicéron.

SCALIGER (Jos.-Just), fils du précédent, né en 1540 à Agen, mort en 1609, surpassa encore son père comme philologue, et se fit en outre un nom comme chronologiste et historien. Il fut quelque temps précepteur dans une famille noble près de Tours ; parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Ecosse ; embrassa la religion réformée, et fut appelé à l'Académie de Leyde comme successeur de Juste-Lipse. On le regarde comme le véritable créateur de la science chronologique. Outre des *Commentaires* sur Varron, Verrius Flaccus, Festus, Catulle, Tibulle, Properce, Perse, Ausone, Nonnus, César, Martial, Agathias, Publius Syrus, etc., on lui doit : *Opus de emendatione temporum*, Paris, 1583 ; *Thesaurus temporum complectens Eusebii Pamphili Chronicon*, Leyde, 1609, in-fol.; des *Lettres latines*, Leyde, 1627, in-8 ; des *Poëmes latins*, Leyde, 1615, in-8, etc. Il traduisit en vers grecs un choix des *Epigrammes* de Martial, et en iambes latins la *Cassandre* de Lycophron et les *Hymnes* d'Orphée (il y imite le vieux latin). Plein de vanité comme son père, il prétendit, dans une lettre intit. : *De vetustate gentis Scaligeræ*, faire remonter sa noblesse jusqu'aux rois alains. — Plusieurs des écrits des deux Scaliger sont condamnés à Rome.

SCAMANDRE ou **XANTHE**, riv. de Troade, à l'O. de Troie, sortait de l'Ida par 2 sources, l'une chaude, l'autre froide, et, après s'être unie au Simoïs, tombait dans la mer Égée, près du prom. de Sigée.

SCANDERBEG (George CASTRIOT, dit), c.-à-d. *le chef Alexandre*, fils de Jean Castriot, prince d'Albanie, tributaire d'Amurat II, fut livré en otage à ce sultan, qui le fit élever dans la religion musulmane. Il reçut d'Amurat le titre de sandjak et le commandement de 5,000 hommes, et servit ce prince avec succès contre le despote de Servie ; mais, résolu à relever le trône d'Albanie, il abandonna les Turcs pendant la bataille de la Morava (1443), enleva par surprise Croïa, capitale de ses anciens États héréditaires, se déclara ouvertement catholique, se fit proclamer chef par la confédération des seigneurs albanais et épirotes, battit les Turcs près de Basse-Dibre (sur le Drin noir), envahit la Macédoine, fit alliance avec Ladislas V, roi de Hongrie, et avec Huniade, rejeta les propositions de paix d'Amurat, et le chassa de devant Croïa (1450). Il n'eut pas moins de succès contre les soldats de Mahomet II, même après la prise de Constantinople, et trouva le temps, au milieu de ses combats contre les Turcs, d'aller défendre contre Jean d'Anjou (1462) le roi de Sicile, Ferdinand I, qui en récompense le créa duc de San-Pietro ; revint en hâte pour repousser un armement formidable de Mahomet II, et vainquit encore. Il mourut peu après (1467), à Lissa, chez les Vénitiens, avec lesquels il allait former une ligue contre la Porte. Les Turcs se servaient de son nom pour faire peur aux petits enfants, et l'appelaient le *Diable blanc de Valachie* ; les Albanais le chantent encore dans leurs chants nationaux. Scanderbeg a eu pour historiens son contemporain et compatriote Barlesio, qui a publié : *De vitâ et moribus G. Castrioti*, etc., Strasbourg, 1537 (trad. en franç. par J. de Lavardin, 1597), et M. C. Paganel, Paris, 1855, in-8.

SCANDERIEH, ville d'Egypte. *Voy.* ALEXANDRIE.

SCANDEROUN, ville et golfe de la Turquie d'Asie. *Voy.* ALEXANDRETTE.

SCANDIANO, bourg du duché de Modène, à 17 kil. S. O. de Modène. Patrie de Bojardo et de Spallanzani ; on croit aussi que l'Arioste y est né.

SCANDIE, *Scandia*. Les anciens nommaient ainsi la région méridionale de la Suède actuelle ; ils y plaçaient les Sitones, les Suiones, les Hillevions, les Gutes (ces trois derniers noms rappellent ceux de Suède, Halland, Gothie) ; du reste elle leur était peu connue. — Quelques savants croient que la Scandie était l'île de Fionie. *Voy.* SCANDINAVIE.

SCANDINAVES, peuple ancien. *Voy.* SCANDINAVIE.

SCANDINAVES (Alpes). *Voy.* DOFRINES.

SCANDINAVIE, nom usité au moyen âge pour désigner la Norvége et la Suède, est fréquemment employé encore, surtout en style poétique. Ce nom vient de l'anc. prov. de *Scandie*. Il n'y a jamais eu d'état appelé Scandinavie. On croit que les Scandinaves sont un peuple venu d'Asie sous la conduite d'Odin vers le Ier siècle av. J.-C. (*Voy.* ODIN). Les Scandinaves reconnaissaient pour dieux Odin, Thor, Freya, etc. Ils avaient une littérature assez riche (*Voy.* EDDA, SAGAS), et employaient les caractères runiques.

SCANIE, anc. division de la Suède méridionale, a formé les préfectures de Malmœhus et de Christianstadt. Le fils aîné du roi Oscar est *duc de Scanie*.

SCAPTA-HYLA, lieu de Thrace, au N. E., près d'Abdère. C'est là qu'étaient les mines d'or et d'argent appartenant à la famille de Thucydide.

SCAPULA (J.), lexicographe, né en Allemagne vers 1540, mort à Paris au commencement du XVIIe siècle, fut employé dans l'imprimerie de H. Étienne, et composa, d'après le *Thesaurus linguæ græcæ* de ce savant, un *Lexicon grec-latin*, Bâle, 1579, in-4, etc. (souvent réimprimé), qui nuisit beaucoup à l'ouvrage orig. : ce *Lexicon* est à l'*Index*. On a enc. de Scapula : *Primogeniæ voces linguæ græcæ*, Par., 1612.

SCARAMOUCHE, personnage comique de la scène italienne, venu originairement d'Espagne, était un mélange de fanfaronnade et de poltronnerie. On connaît principalement sous ce nom Tiberio Fiurelli ou Fiorelli, acteur napolitain, né en 1608, qui fit partie de l'une des premières troupes italiennes qui s'établirent en France sous Louis XIII, et qui acquit une grande réputation dans ce rôle. Il venait tous les soirs à la cour pour amuser le dauphin (Louis XIV). Il resta au théâtre jusqu'à l'âge de 83 ans, et mourut en 1696. On a publié un *Scaramucciana* ou *Bons mots de Scaramouche*. — Le rôle de Scaramouche fut depuis continué sur le théâtre de la Foire par Rauzini, Napolitain (1716-31), Benozzi, Vénitien (1731-39), et Gandini (1745-80), qui fit presque oublier Fiurelli ; le rôle de Scaramouche disparut avec lui.

SCARBOROUGH, ville d'Angleterre (York), sur une belle baie de la mer du Nord, à 68 kil. N. E. d'York ; 8,500 hab. Bon port. Ruines d'un vieux château (construit en 1136 par William, comte d'Albemarle). Commerce de houille (de Newcastle et

Sunderland), eau-de-vie, genièvre, vin de Portugal. Pêche du hareng. Bains de mer ; sources minérales.

SCARDES (monts), *Scardus* ou *Scordus mons*, auj. *Tchardagh* ou *Glioubotin*, chaîne de montagnes d'Épire, liée à l'Orbelus à l'E.; d'un de ses nœuds se détache, au S., la chaîne candavienne.

SCARDONA, auj. *Isola Grossa* ou *Arbe*, île de l'Adriatique, sur la côte de la Liburnie.

SCARDONA ou SKARDIN, ville murée des États autrichiens (Dalmatie), à 9 kil. N. E. de Spalatro ; 6,000 hab. Évêché. Port, sur la Kerkah. Sous les Romains, cette ville était le ch.-l. de la Liburnie.

SCARLATTI (Alexand.), compositeur, né à Naples en 1650, mort en 1725, a donné beaucoup de musique de théâtre et d'église, et a causé une heureuse révolution dans la musique, en rendant plus rares les fugues, contre-fugues, canons et autres tours de force musicaux. — Dom. Scarlatti, son fils, né en 1683, mort à Madrid en 1757, maître de musique de la reine d'Espagne, est renommé comme harpiste. — Jos. Scarlatti, fils de Dominique, né en 1718, mort à Vienne en 1776, est estimé comme compositeur et comme habile maître de clavecin. Il a laissé, entre autres œuvres, 12 opéras, dont un, *il Mercato di Malmantile*, eut un succès prodigieux.

SCARPA (Ant.), chirurgien et anatomiste célèbre, né en 1747 dans le Frioul, mort en 1832, étudia à Padoue sous Morgagni, fonda sa réputation par des cours de clinique et d'opérations chirurgicales qu'il fit à Modène, voyagea pour se perfectionner en France et en Angleterre, fut appelé, en 1783, à Pavie, pour y remplir une chaire d'anatomie et de chirurgie, et finit par être directeur de la Faculté de Médecine de cette ville. Il était membre de l'Institut royal des sciences, belles-lettres et arts du royaume Lombard-Vénitien, associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris, etc. Il remit en honneur l'opération de la cataracte par l'abaissement, accrédita la méthode de Hunter pour les anévrismes, imagina le procédé de la ligature par l'aplatissement. Il a beaucoup écrit, et plusieurs de ses ouvrages sont encore classiques : *Tabulæ nevrologicæ*, Pavie, 1794, in-fol ; *De penitiori ossium structurâ*, Leipsick, 1779, in-4, trad. en français par Léveillé, sous le titre de : *Mémoire de physiologie et de chirurgie pratique*, Paris, 1804, in-8 ; *Réflexions et observations anatomico-chirurgicales sur l'anévrisme* (en italien), Pavie, 1804, grand in-fol.; trad. en français par Delpech, 1809, in-8, avec atlas in-fol. On lui doit encore des travaux fort estimés sur les organes de l'ouïe et de l'odorat, sur les ophthalmies, hernies, etc.

SCARPANTO ou KOJE, *Carpathos*, île de la mer Egée, entre Rhodes et Candie, par 24° 52' long. E., 35° 31' lat. N. : 48 kil. sur 13 ; 2,800 hab. Ch.-l., Avdemo. Sol fertile. Gibier, bétail. Fer; marbre.

SCARPE, riv. de France, naît dans le dép. du Pas-de-Calais (arrond. de Saint-Pol), passe à Arras, entre dans le dép. du Nord, arrose Douay, Marchiennes, Saint-Amand, et tombe dans l'Escaut, après un cours de 100 kil., dont 80 navigables. Les canaux de la Deule et de la Sensée s'y rattachent.

SCARPHE ou SCARPHIA, v. de Locride, à l'E., près des Thermopyles et du golfe Maliaque. Renversée par un trembl. de terre. *V.* METELLUS (Q. Cæc.).

SCARPONNE, jadis *Serpane* ou *Charpagne*, village du dép. de la Meurthe, sur la Moselle, à 17 kil. N. O. de Nancy. Jadis important, et ch.-l. du pays des *Saunois*. Ravagé par les Hongrois au IXe siècle.

SCARRON (Paul), né à Paris en 1610, m. en 1660, était fils d'un conseiller au parlement. Il fut destiné à l'Église et même obtint un canonicat au Mans ; mais il passa sa jeunesse dans des désordres et des extravagances qui ruinèrent pour jamais sa santé, et resta sans fortune par suite d'un procès avec sa belle-mère. Il se mit alors à travailler pour le théâtre, et y gagna de quoi tenir un état de maison assez honorable. La reine Anne d'Autriche lui fit une pension de 500 écus, qu'elle lui retira lorsqu'il eut fait *la Mazarinade*. En 1652, il épousa Mlle d'Aubigné (depuis Mme de Maintenon), qui alors était orpheline et sans fortune ; il la laissa veuve au bout de 8 ans. Scarron réussit surtout dans le genre burlesque, et eut pendant quelque temps une grande vogue ; mais il tombe trop dans le trivial, et finit par fatiguer. On a de lui les 8 premiers chants de l'*Enéide travestie*, le *Roman comique* (le meilleur de ses ouvrages), 2 comédies (*Jodelet*, *don Japhet*), des *poésies diverses*. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées par Bruzen de la Martinière, Paris, 1737, 10 vol. in-12 (réimp., Paris, 1786, 7 vol. in-8). Par suite des imprudences de sa jeunesse, Scarron était devenu perclus et contrefait : il dit lui-même qu'il était un raccourci des misères humaines ; il avait néanmoins l'humeur la plus joviale, et il garda sa gaieté jusqu'au moment de mourir.

SCAURUS (M. Æmilius), Romain célèbre, d'une famille illustre, mais depuis longtemps déchue, servit en Espagne et en Sicile, fut successivement édile, préteur, gouverneur d'Achaïe, consul (122-114 av. J.-C.), fit une loi somptuaire, creusa un canal navigable de Parme à Plaisance pour dessécher les marais environnants, vainquit les Carnes, peuple gaulois, et obtint le triomphe, fut nommé prince du sénat (114), et dirigea quelque temps toutes les affaires de Rome. Envoyé contre Jugurtha, il ne fit rien contre lui, et fut soupçonné d'avoir accepté ses dons ; il brava néanmoins les nombreuses accusations des tribuns, et devint censeur en 89. Il mourut 2 ans après, au comble des honneurs et du crédit. Cicéron et Tacite prononcent son nom avec admiration ; Salluste au contraire le peint sous des couleurs odieuses. Il paraît bien que la vénalité de Scaurus égalait ses talents.— Son fils, nommé aussi M. Æmilius Scaurus, n'est guère connu que par son luxe ; il avait à Rome un palais magnifique, dont Pline a donné une pompeuse description ; le récit de l'auteur latin a inspiré à l'architecte français Mazois l'ouvrage intitulé : *Le palais de Scaurus.*

SCEAUX, *Cellæ* en latin du moyen âge, petite ville de France, ch.-l. d'arr. (Seine), près la Bièvre, à 11 kil. S. de Paris ; 1,670 hab. Faïence-porcelaine ; grand marché de bestiaux pour l'approvisionnement de Paris. Chem. de fer. On y voyait jadis un château superbe, bâti par Colbert, et qui passa au duc du Maine, fils naturel de Louis XIV. La duchesse, sa femme, y tint une cour brillante, rivale de celle du régent, et qui était l'école du bon goût et du bon ton. Ce château fut acquis ensuite par le duc de Penthièvre. Il fut vendu et détruit lors de la Révolution : il n'en est resté que l'orangerie avec une petite partie du parc (où se donnent les bals de Sceaux). — L'arr. de Sceaux a 4 cant. (Sceaux, Charenton, Villejuif, Vincennes), 43 comm. et 87,708 hab.

SCÉE, porte de Troie, près de laquelle était le tombeau de Laomédon, et où eut lieu la célèbre entrevue d'Andromaque et d'Hector. C'est par cette porte que fut introduit dans la ville le cheval de bois.

SCÉLÉRATE (porte), porte de Rome, ainsi nommée parce que ce fut par là que sortirent les trois cent six Fabiens qui périrent à Cremera (*Voy.* FABIENS). Elle s'appelait auparavant *Carmentale*.

SCÉLÉRATE (rue), rue de Rome où Tullie fit passer son char sur le corps de son père Servius Tullius.

SCELLIÈRES, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Bienne, à 16 kil. de Lons-le-Saunier ; 1,800 hab.

SCÉNITES (Arabes), du grec *skéné*, tente, nom donné par les Romains et les Grecs aux hordes d'Arabes nomades. Les anciens connaissaient surtout celles qui erraient entre la Syrie et l'Euphrate, celles de la Mésopotamie mérid., et quelques autres.

SCEPSIS, ville de Mysie, au S. O., est connue par la naissance de Nélée dit de Scepsis, et parce

que c'est là que furent, dit-on, retrouvés les ouvrages d'Aristote longtemps perdus. *Voy.* NÉLÉE.

SCEPTIQUES, du grec *skepsis*, examen. On nommait proprement ainsi les disciples de Pyrrhon; mais on a depuis étendu ce nom à tous ceux qui ont fait profession du doute. Les plus célèbres sceptiques sont, chez les anciens, les sophistes (Protagoras, Gorgias, etc.); Pyrrhon et les défenseurs de sa doctrine, Timon, Énésidème, Sextus Empiricus; les Nouveaux-Académiciens (Arcésilas, Carnéade); chez les modernes, Montaigne, Lamothe-Levayer, Bayle, Sanchez, Huet, Berkeley, Hume, Kant, Schulze.

SCÉTÉ, désert de l'Égypte inférieure, à l'O. du Delta, près des monts Nitria. Beaucoup d'ermites s'y retirèrent dans les premiers siècles du christianisme.

SCEVOLA. *Voy.* SCÆVOLA.

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE. *Voy.* SAINTE-MARTHE.

SCEY-SUR-SAONE, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 17 kil. N. O. de Vesoul; 1,921 hab. Beau château. Haut-fourneau; source salée.

SCEY-EN-VARAIS, village du dép. du Doubs, à 16 kil. S. E. de Besançon, sur la Loue; 500 hab. Château qui a donné son nom à une famille noble.

SCHABAN I (Melik-el-Kamel) et SCHABAN II (Melik-al-Aschraf), nom de deux sultans baharites d'Égypte (1344-46 et 1363-77). *Voy.* ÉGYPTE.

SCHÆFFER. *Voy.* SCHOEFFER.

SCHÆSBURG, v. de Transylvanie. *Voy.* SEGESVAR.

SCHAFFHOUSE, *Schaffhausen*, *Scaphusia*, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Schaffhouse, sur la droite du Rhin, à 72 kil. E. de Bâle; 7,700 hab. Collége, gymnase. Coutellerie, soies, cotons, etc. Patrie de l'historien J. Muller. — Schaffhouse fut d'abord un hameau de pêcheurs (VIIIe siècle et suiv.), devint ville impériale au XIIIe, tomba, en 1330, au pouvoir de l'Autriche, redevint libre en 1415, et en 1501 fut admise parmi les cantons. Près de la v., le Rhin forme une magnifique cataracte (à Laufen).

SCHAFFHOUSE (canton de), le plus septentrional de la Suisse, est presque tout entier enclavé dans le sud du grand-duché de Bade : 24 kil. sur 22, 450 kil. carrés; 35,300 hab. (presque tous réformés). Le Rhin l'arrose. Climat doux, sol fertile. Ambre, fer, excellent acier, etc. Commerce actif. Grand conseil de 74 membres, petit conseil de 24.

SCHAH. *Voy.* CHAH.

SCHAHPOUR, roi de Perse. *Voy.* SAPOR.

SCHAMMAI, docteur juif. *Voy.* HILLEL.

SCHAMS-EDDYN (Ilemitch ou Altumach), roi de Delhy, était tartare de naissance, et fut d'abord esclave. Il devint gendre et fils adoptif de Cothb-eddyn-Aïbek, usurpa le trône sur l'héritier légitime, Aram-Chah (1210), eut à étouffer diverses révoltes, fit la guerre au roi de Pendjab, Ildouz, le vainquit et joignit son royaume à ses états, ainsi que le Béhar, le Bengale, le Malwa, Oudjein, et fonda une dynastie qui subsista près d'un siècle : son fils, Rokn-eddyn-Firouz-Chah, lui succéda (1236).

SCHARD (Simon), né vers 1535, mort en 1573 à Spire, assesseur à la Chambre impériale, était habile en histoire et en droit, et est célèbre par son *Germanicarum rerum quatuor vetustiores chronographi*, Francfort, 1566, in-fol. (c'est le 1er recueil qu'on ait publié des historiens d'Allemagne; les quatre auteurs que contient ce recueil sont : Turpin, Réginon de Prum, Sigebert de Gembloux, Lambert d'Aschaffenbourg), et par son *Opus historicum de rebus germanicis*, Bâle, 1574, 4 tomes en 3 vol. in-fol. Son *Lexicon juris pontificii* est à l'*Index*.

SCHAUENBOURG ou SCHAUMBOURG, *Castrum speculationis* et *Theorosburgum*, château situé sur les bords du Weser, entre Rinteln et Oldendorf, bâti, dit-on, par Drusus, frère de Tibère, et relevé en 1033 par Adolphe I de Sandersleben (*Voy.* l'art. suivant).

SCHAUENBOURG (comté de), ancien état de l'empire d'Allemagne, sur le Weser, entre les comtés de la Lippe et de Ravensberg et les principautés de Kalenberg et de Minden. Il prit naissance en 1033 quand Adolphe I de Sandersleben releva ou bâtit le château de Schauenbourg, et forma un petit état qui fut immédiat sur-le-champ. Un de ses descendants (Adolphe III) fut pourvu du comté de Holstein (1106), mais en 1247, sa postérité se partagea en deux lignes, Kiel et Rendsbourg; puis celle-ci, qui avait entre autres possessions Schauenbourg, se subdivisa en trois branches, et c'est la 3e (celle d'Adolphe-l'Aîné, 3e fils de Gérard I), qui reçut Schauenbourg et Pinneberg (1281). Cette branche, dite 1re *maison de Schauenbourg*, ne s'éteignit qu'en 1640, dans la personne d'Othon VI. Elisabeth, mère de ce dernier, lui succéda, puis elle légua son héritage à son frère Philippe de Lippe (de la branche cadette), qui commença une 2e *maison*; mais Pinneberg avait été pris par le Danemark; les ducs de Brunswick s'étaient saisis de trois bailliages; les trois cinquièmes du reste passèrent à Hesse-Cassel; de sorte que la 2e maison de Schauenbourg (ou Lippe-Schauenbourg) ne garda que Bückebourg et Stadthagen avec leurs districts. Cette maison, au reste, se subdivisa en deux branches, et la première s'étant éteinte en 1777, c'est la 2e (Lippe-Alverdissen) qui règne auj. (*Voy.* l'art. suiv.). Le comte reçut le titre de prince en 1807, quand il eut adhéré à la Confédération du Rhin.

SCHAUENBOURG ou SCHAUMBOURG (principauté de LIPPE-), état de la Confédération germanique, borné au N. E. par le Hanovre, au N. O. par la Prusse et le Hanovre : 560 kil. carr.; 26,000 hab. Capit., Bückebourg. Div., 6 bailliages. Beaucoup de grains. Houille. Ce pays fut constitué en 1648 par le traité de Westphalie, et n'est qu'un démembrement de l'ancien comté de Schauenbourg. *Voy.* ci-dessus.

SCHAUMBOURG. *Voy.* SCHAUENBOURG.

SCHEELE (Ch.-Guill.), célèbre chimiste, né à Stralsund en 1742, mort en 1786, d'une famille pauvre, parvint avec beaucoup de peine à devenir propriétaire d'une pharmacie à Kœping, et fut nommé membre de l'Académie royale de Stockholm. On lui doit la découverte de plusieurs principes chimiques (oxygène, chlore, manganèse, molybdène, hydrogène arseniqué, hydrure de soufre, acides lactique, gallique, hydrocyanique, etc.), et il figure parmi les créateurs de la chimie organique. Ses *Traités* et *Mémoires* (insérés d'abord dans le recueil de l'Académie royale de Stockholm) ont été publiés sous le titre de *Collection des recherches de C.-G. Scheele sur la physique et la chimie*, Berlin, 1793. Diétrich a traduit en français son *Traité de l'air et du feu*, Upsal, 1777, qui passe pour son chef-d'œuvre.

SCHEID (Everard), *Scheidius*, savant hollandais, né en 1742 à Arnheim, mort en 1795, professeur à l'université de Leyde, émit des idées neuves et fécondes en philologie et popularisa celles de Lennep. On lui doit, entre autres écrits : *Glossarium arabico-latinum manuale* (en partie extrait de Golius), Leyde, 1769; *Opuscula de ratione studii*, 1786-92.

SCHEIDT (Chrét.-L.), historien, né en 1709 à Waldenbourg (Hohenlohe), mort en 1761, fut professeur de droit public en Danemark, instituteur du prince royal, et vint s'établir à Brunswick, où il fut nommé bibliothécaire et historiographe. Il a fourni beaucoup d'articles de droit et d'histoire à la *Gazette de Gœttingue* et autres recueils, a donné le 1er vol. d'une *Bibliotheca Gœttingensis*, Gœttingue, 1758, et a achevé les *Origines guelficæ* de Leibnitz. — Un autre Scheidt (Balthazar), recteur de l'académie de Strasbourg, se rendit célèbre au XVIIe siècle comme théologien. On lui doit : *Nucleus talmudicus*.

SCHEINER (Christophe), Jésuite et astronome, né en 1575 à Mundelheim (Souabe), mort en 1650, fut professeur de mathématiques à Ingolstadt, per-

fectionna l'hélioscope, disputa à Galilée l'honneur d'avoir vu le 1er (1610) les taches du soleil, écrivit contre les découvertes de Galilée et soutint l'immobilité de la terre. Il devint recteur à Neiss, maître de mathématiques de l'archiduc Maximilien et directeur du prince Charles. Ses principaux ouvrages sont : les *Disquisitiones mathematicæ*, Ingolstadt, 1614, in-4, et *Oculus, sive fundamentum opticum*, Deux-Ponts, 1619, in-4.

SCHELESTADT, dite aussi *Sélestat* ou *Schlettstadt*, ville de France (Bas-Rhin), ch.-l. d'arr., à 44 kil. S. O. de Strasbourg, sur l'Ill ; 9,700 hab. Fort jolie ville. Industrie ; grand commerce. C'est là que fut inventé le vernis à poterie (à la fin du XIIIe siècle). Cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne *Elcebus*, détruite par Attila. Elle fut repeuplée au XIIIe siècle, devint une des dix villes impériales de l'Alsace, fut prise par les Suédois en 1632 et cédée à la France en 1648. — L'arr. de Schelestadt a 8 cant. (Schelestadt, Barr, Benfeld, Erstein, Markolsheim, Obernay, Rosheim, Villé) ; 114 comm., et 134,887 hab.

SCHELHORN (J.-George), grand bibliographe, né en 1694 à Memmingen, mort en 1773, prédicateur, bibliothécaire et co-recteur de l'Académie de sa ville natale, etc., a publié *Amœnitates litterariæ*, Francfort et Leipsick (Ulm), 1724-31, 14 tom. en 7 vol., petit in-8 ; *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ et litterariæ*, Francf. et Leips. (Ulm), 1737, 2 vol. in-8, etc.

SCHELLENBERG, nom de plusieurs bourgs d'Allemagne, dont un en Bavière (H.-Dan.), à 10 k. S. O. de Salzbourg ; 500 h. — Mont. de Bavière, près de Donawert, où Marlborough défit les Bavarois en 1704.

SCHELLER (Em.-J.-Gér.), savant, né en 1735 à Ihlow (Saxe), mort en 1803, fut recteur du lycée de Lübben et du gymnase de Brieg. Il a laissé, entre autres ouvrages, deux dictionnaires réputés classiques en Allemagne, savoir : le *Petit dictionnaire latin-allemand et allemand-latin*, Leipsick, 1779 ; le *Grand dictionnaire latin-allemand et allemand-latin*, Leipsick, 1783, 3 vol.

SCHELLING ou TER-SCHELLING, île de Hollande (Frise), dans la mer du Nord, au S. O. d'Ameland : 26 kil. sur 5 ; 4,000 hab.

SCHEMNITZ, ville de Hongrie (Honth), sur la Schemnitz, à 44 kil. N. d'Ipoly-Sagh ; 17,000 hab. Célèbre école des mines, collége de Piaristes, etc. Vitriol. Patr. de l'astron. Hell. Aux env., mines d'or et d'argent, les plus riches de la Hongrie (de l'Europe peut-être), et qui occupent 12,000 ouvriers. Schemnitz existait dès l'an 1000. — Il ne faut pas la confondre avec Chemnitz, ville de Saxe. *Voy.* CHEMNITZ.

SCHENCKEL (Thomas), mnémoniste, né en 1547 à Bois-le-Duc, mort en 1630, inventa des procédés de mémoire artificielle, et parcourut l'Europe, vantant son art avec emphase. Il obtint quelques succès dans les universités de Louvain, Douay, Wurtzbourg, Paris ; mais il finit par perdre ses disciples, et mourut obscur en Allemagne. On a de lui : *De Memoriâ libri II*, in-8, réimprimé sous le titre de *Gazophylacium artis memoriæ*, Strasbourg, 1660, in-12, et traduit en français par Le Cuirot sous celui de *Magasin des sciences*, Paris, 1623, in-12.

SCHENECTADY, ville des Etats-Unis (New-York), sur le anal d'Erié et la Mokawk, à 28 kil. N. O. d'Albany ; 7,000 hab. Beau pont. Collége dit de *l'Union*, etc.

SCHENK (GROSS-), bourg de Transylvanie, ch.-l. de comitat, à 48 kil. N. E. d'Hermanstadt.

SCHERÉMETOV (BORIS PÉTROVITCH, comte de), un des généraux de Pierre-le-Grand, conseilla au czar d'éviter tout engagement général avec Charles XII (1706), eut grande part à la victoire de Pultava (1709), suivit Pierre dans la campagne du Pruth, conquit Riga et la Livonie, défit le rebelle Stenko sur les bords de la mer Caspienne, et mourut en 1719.

SCHERER (Barth.-L.-Jos.), général français, né à Delle, près de Béfort, en 1735, mort en 1804, était le fils d'un boucher. Il servit d'abord en Autriche, déserta, et, après avoir mené à Paris une vie très dissipée, entra dans l'armée française, où il se trouvait major en 1789. Il se distingua à l'armée de Sambre-et-Meuse (1794) comme général de division, passa, comme général en chef, à l'armée d'Italie, remporta la victoire de Loano, devint ministre de la guerre (1797) ; mais sa rapacité souleva contre lui d'unanimes accusations et il quitta promptement le ministère. Il retourna en Italie où il éprouva des revers, et donna sa démission (1799). Nommé par le Directoire inspecteur des troupes françaises en Belgique, il fut accusé de nouveau, et se vit obligé de prendre la fuite. Après le 18 brumaire, il rentra dans l'obscurité. On a de lui un *Précis des opérations du général Schérer en Italie*, 1798, in-8.

SCHEUCHZER (J.-Jacq.), médecin et naturaliste suisse, né en 1672 à Zurich, mort en 1733, parcourut l'Allemagne, fut nommé, en 1696, médecin de la ville de Zurich, puis professeur de physique et d'histoire naturelle. Ses œuvres et ses collections scientifiques ont rendu d'éminents services à l'histoire naturelle. On cite surtout son *Museum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8 ; *Homo diluvii testis*, 1726, in-4 ; *Physique sacrée*, Ulm (en all.) et Amst. (en franç.), 8 vol. in-fol., 1732-37.

SCHEUCHZER (J.), grand botaniste, frère du précédent (1684-1738), servit en Hongrie, fut secrétaire du comte de Marsigli, devint ingénieur du comté de Zurich (1712), secrétaire des états du comté de Bade (1732), professeur d'histoire naturelle à Zurich (1733). On a de lui, entre autres ouvrages, l'*Agrostographia*, Zurich, 1774, in-4.

SCHEUT, château de Belgique (Brabant mérid.), à 5 kil. O. de Bruxelles. Il s'y livra, en 1356, une sanglante bataille entre les Brabançons et les Flamands ; ces derniers furent vainqueurs.

SCHEYB (Fr.-Christophe DE), savant allemand né en Souabe en 1704, mort en 1777, fut secrétaire du comte de Harrach, vice-roi de Naples, et mourut conseiller aulique. On lui doit divers ouvrages et publications, entre autres une superbe édition de la *Table de Peutinger*, Vienne, 1753, in-fol., reproduite en Italie, 1809, et à Leipsick, 1824, in-fol.

SCHIAVONE (André MEDULA, dit le), c.-à-d. *le Slavon*, peintre, né en 1522 à Sebenico en Dalmatie, mort à Vicence en 1582, fut protégé et employé par le Titien et le Tintoret. Son dessin est incorrect, mais le mouvement, le coloris, la composition décèlent partout en lui un grand peintre. Le musée du Louvre a de Schiavone une *Tête de saint Jean Baptiste*, qu'on a attribuée à Raphaël.

SCHIEDAM, ville de Hollande (Hollande mérid.), sur la Schie, près de son embouchure dans la Meuse, à 7 kil. O. de Rotterdam ; 10,000 hab. Petit port (un canal l'unit à Delft). Bourse, hôtel-de-ville et autres édifices. Eau-de-vie de grains, porcs, etc. D'épais brouillards couvrent toujours cette ville.

SCHILLER (J.-Fréd.-Christophe), célèbre poète allemand, né à Marbach (Wurtemberg) en 1759, était fils d'un capitaine. Il inclinait vers la carrière ecclésiastique, mais on le plaça à l'école militaire de Ludwigsbourg ; il étudie ensuite le droit, puis la médecine, entra comme chirurgien dans un régiment, se livra en même temps au goût naturel qui l'entraînait vers les lettres, et commença dès lors à écrire des poésies et des pièces de théâtre. Il voulut quitter le service, après avoir fait jouer sa pièce des *Brigands* (1781) ; mais n'ayant pu obtenir l'agrément du duc de Wurtemberg, il s'enfuit. Après diverses aventures, il fut nommé conseiller du duc de Saxe-Weimar, et professeur d'histoire à Iéna (1789). Grandissant sans cesse en talents comme en réputation, il entra en liaison avec toutes les notabilités littéraires de l'Allemagne, et fut classé parmi les

premiers écrivains de son pays. En 1793, il adressa une apologie de Louis XVI à la Convention. D'une santé débile, il renonça de bonne heure aux fonctions pénibles de l'enseignement, et vint, en 1797, se fixer à Weimar, où il fut comblé des bontés du duc régnant. Il y mourut le 9 mai 1805, à 46 ans. Schiller est un des coryphées du genre romantique. Il est connu surtout par ses tragédies, qui sont au nombre de neuf : *les Brigands*, *Fiesque*, *Cabale et Amour*, *Don Carlos*, *Wallenstein*, *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, *la Fiancée de Messine*, *Guillaume Tell*. Les trois premières, sans manquer de beautés, sont des ouvrages fort défectueux, et offrent tous les caractères d'une période d'indécision ; les dernières, plus vraies, plus morales, d'un genre plus élevé, sont d'un ordre tout différent, et ont valu à leur auteur le titre de régénérateur du théâtre allemand. On a encore de Schiller beaucoup de poésies diverses, où brillent la verve, l'imagination, l'originalité, la grâce ; des ouvrages historiques, qui le placent aussi à un des premiers rangs dans ce genre : l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, l'*Histoire de la guerre de Trente-Ans*, une foule d'articles de critique, entre autres son *Traité sur la poésie naïve et sentimentale* dans les *Heures* (journal littéraire). Schiller était intime ami de Gœthe, auquel sans doute il dut une partie de ses idées et de ses progrès. Il rédigeait en commun avec lui l'*Almanach des Muses*. Les *Œuvres* de Schiller (en allemand) ont été publiées à Tubingue 1812-15, 12 vol. in-8 ; Vienne, 1816, 26 vol. in-12, et Leipsick, 1824, 18 vol. in-8. Nous avons en franç. ses *Poésies*, trad. par Marmier ; son *Théâtre*, par Barante, Paris, 1821, 6 vol. in-8 ; la *Guerre de Trente-Ans*, trad. par Champfeu, 1803, 2 vol. in-8, et par Mailher de Chassat, 1820, 2 vol. in-8 ; la *Défection des Pays-Bas*, trad. par Châteaugiron, 1827, 2 vol. in-8.

SCHILLING (Fréd.-Aug.), romancier allemand, né en 1766 à Dresde, mort en 1839, servit longtemps dans l'artillerie, devint capitaine en 1807, mais donna sa démission bientôt après, et vint se fixer à Freyberg d'abord, ensuite à Dresde. Ses nombreux romans ont eu beaucoup de lecteurs ; Schilling y montre de l'imagination ; ses tableaux sont vifs et vrais ; il réussit surtout dans le comique ; mais il ne respecte pas toujours la décence. Il a aussi donné un drame, *Elise Colmar*, 1783. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Dresde, en 52 vol., 1828.

SCHILTIGHEIM, bourg de France, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), près de l'Ill, à 3 kil. N. de Strasbourg ; 2,794 hab. Huiles diverses, etc.

SCHIMEG, comitat de Hongrie. *Voy.* SCHUMEG.

SCHIMMELPENNINCK (Rutger-Jean), homme d'état hollandais, né en 1761 à Deventer ou à Rotterdam, mort en 1825, fut d'abord célèbre comme avocat, eut part aux efforts des Provinces-Unies en 1785 et 86 pour accomplir une révolution sage et modérée, se distingua en 1795 à la Convention nationale batave par sa modération comme par son éloquence, fut, en 1798, ambassadeur à Paris, plénipotentiaire au congrès d'Amiens (1802), puis ambassadeur à Londres, reçut partout des marques d'estime, gouverna la Hollande pendant 15 mois (1805-1806), sous le titre de grand-pensionnaire, et signala son passage par le rétablissement du crédit et l'introduction d'un bon système de finances, vécut dans la retraite pendant le règne de Louis Bonaparte, qui cependant le consulta souvent, fut comblé d'honneurs par Napoléon après l'incorporation de la Hollande au grand empire, et devint membre du Sénat conservateur de France. Il fut nommé membre de la première chambre des états-généraux lors de l'établissement du royaume des Pays-Bas. Il mourut aveugle.

SCHINNER ou SKINNER (Matth.), dit *le Cardinal de Sion*, né dans le Valais près de Sion vers 1470, d'une famille pauvre, devint curé, chanoine, puis évêque de Sion (1500), se fit l'agent zélé du pape Jules II, et détacha les Suisses de l'alliance française (1510), reçut, avec le chapeau de cardinal, le titre de légat apostolique et le commandement général de l'Italie pour le pape, fut l'âme de toutes les intrigues qui eurent lieu en Suisse contre la France, marcha à la tête des Suisses qui vinrent combattre François I en Italie (1515), et, après la bataille de Marignan, leva encore un corps de 6,000 hommes qui firent du mal aux Français. Ses biens dans le Valais furent confisqués par le parti français. Il s'en vengea en décidant Charles-Quint à mettre au ban de l'empire George Supersax, son principal adversaire dans le Valais, et en faisant mettre tout ce pays en interdit par Léon X. Il mourut en 1522.

SCHIO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 28 kil. N. O. de Vicence ; 6,600 hab. Tanneries, teintureries, soieries, draps. Ville très ancienne.

SCHIRACH (Adam-Théophile), agronome du XVIIIe siècle, mort en 1773, était pasteur en Lusace ; il fonda dans ce pays une des premières sociétés d'agriculture, et fit de curieuses découvertes sur les abeilles et les moyens de les multiplier. On a de lui : *Traité des Abeilles*, Leipsick, 1768 ; *Culture des Abeilles des bois*, 1774 ; *Histoire naturelle de la reine des Abeilles*, trad. en franç., 1787. — Un autre Théophile Schirach, natif aussi de Lusace (1743-1804), fut professeur de philosophie à Helmstædt, et fonda en 1780, à Altona, un *Journal politique* qui subsiste encore. On lui doit : *Clavis poetarum classicorum*, Halle, 1768 ; *Biographie des Allemands*, 1770 ; *Histoire de Charles VI*, 1776 ; une trad. allem. des *Vies de Plutarque*, etc.

SCHIRAZ, ville de Perse. *Voy.* CHIRAZ.

SCHIRMECK, ch.-l. de cant. (Vosges), sur la Bruche, à 32 kil. N. E. de Saint-Diey ; 1,415 hab. Filatures de coton. Ecole fond. par Ferd. d. d'Orléans.

SCHISME, nom donné en général à toute séparation religieuse d'hommes unis jadis dans une même foi. Les schismes les plus fameux dans l'histoire sont : 1° celui qui se forma chez les Juifs en 962 av. J.-C., sous Roboam fils de Salomon, et d'où naquirent les deux royaumes d'Israël et de Juda (*Voy.* ces noms) ; — 2° celui qui sépara l'Eglise grecque de la communion avec l'Église romaine, et qui, provoqué par Photius (862), fut consommé par le patriarche Cerularius en 1053 ; on le connaît sous le nom de *schisme d'Orient* ; — 3° celui qui eut lieu après la double élection d'Urbain VI et de Clément VII, en 1378 (il dura 39 ans et fut terminé en 1417 par l'élection de Martin V ; quelques-uns l'étendent jusqu'à l'abdication de Félix V en 1449 et lui donnent 71 ans) ; on le nomme le *grand schisme d'Occid.*, — 4° le schisme d'Angleterre, qui sépara les Anglais de la communion romaine sous Henri VIII en 1534, et constitua l'Église anglicane ; — 5° celui qui partagea les Musulmans en Sunnites ou traditionnaires (qui admettent les trois califes prédécesseurs d'Ali), et Chyites (qui regardent le seul Ali comme légitime, et les trois autres comme usurpateurs). Ce dernier schisme, qui a commencé dès la mort de Mahomet (632), subsiste encore, et a toujours joué un grand rôle en Orient.

SCHLADMING, bourg des Etats autrichiens (Styrie), sur l'Ens ; à 85 kil. O. de Judenbourg ; 1,000 hab. Usines à fer, à cuivre, etc. C'est là qu'a été découvert par Vest le métal dit *junonium*, en 1817.

SCHLAN ou SLANY, v. de Bohême, ch.-l. du cercle de Rakonitz, à 27 kil. O. de Prague ; 3,000 hab.

SCHLEGEL (J.-Élie), poète allemand, né en 1718 à Meissen (Saxe), mort en 1749, étudia le droit, se fit connaître de bonne heure par des imitations en vers des classiques latins et grecs (surtout de Sophocle et d'Euripide), et par quelques pièces de théâtre, suivit l'ambassadeur Spener en Danemark, comme

secrétaire d'ambassade, devint professeur à l'université de Soroë, et mourut à 31 ans, épuisé par ses travaux. Ses tragédies, célèbres jadis, ne se lisent plus; la meilleure est *Hermann*. On a vanté aussi sa *Beauté muette*, comédie en vers. On lui doit, de plus, un poëme sur Henri-le-Lion, duc de Saxe et de Bavière, plusieurs bons morceaux historiques, et des articles dans la *Bibliothèque* de Gottsched, etc. Il avait imité avec bonheur plusieurs tragédies grecques. Ses *Œuvres* ont été recueillies (Copenhague et Leipsick, 1766-70, 5 vol. in-8), par son frère J.-H. Schlegel, professeur d'histoire à Copenhague, auteur d'une *Histoire des rois de Danemark* de la maison d'Oldenbourg, 1771-76. — Un autre frère, Jean-Adolphe (1721-93), pasteur à Hanovre, était aussi un poëte estimé (on fait surtout cas de ses *Cantiques sacrés*, Leipsick, 1766); il fut père de deux écrivains célèbres, Auguste-Guillaume et Frédéric Schlegel.

SCHLEGEL (Auguste-Guillaume), critique et poëte allemand, né en 1767 à Hanovre, mort à Bonn en 1845, était fils de J.-Adolphe. Il étudia à Gœttingue sous la direction de Heyne, se fit connaître par une excellente traduction de Shakspeare, traduisit aussi avec un grand succès plusieurs pièces de Calderon, fonda avec son frère *l'Athénée*, journal littéraire, qui eut une grande vogue; fit à Berlin (1801), puis à Vienne (1808), des cours de littérature où il s'occupait surtout du théâtre ancien, et qui le placèrent au premier rang des critiques, excita en France quelque scandale par sa *Comparaison de la Phèdre de Racine et de celle d'Euripide*, exhuma le poëme national des *Niebelungen*, fut nommé en 1818 professeur de littérature à Bonn, donna la même année un *Essai sur la littérature provençale*, s'occupa surtout dans ses dernières années de littérature indienne, et traduisit deux grandes épopées indiennes, le *Ramayana*, 1823; l'*Hitopadesa*, 1832. Auguste-Guillaume est lui-même auteur de poésies fort estimées. Il fut très étroitement lié avec Mme de Staël, et fut l'ami de Gœthe et de Schiller.

SCHLEGEL (Frédéric), frère du précédent, né à Hanovre en 1772, publia en 1797 un roman d'un genre original, *Lucinde*, passa ensuite quelques années à Paris pour y faire des recherches, donna à son retour en Allemagne un *Traité sur la langue et la sagesse des Indiens*; fit imprimer en 1811 un *Cours de littérature*, devenu célèbre (on y trouve pour la première fois peut-être une théorie du genre romantique); le fit suivre d'un cours d'*Histoire*, professa à Vienne en 1827 et 1828 des cours sur la *Philosophie de la vie* et sur la *Philosophie de l'histoire*, et mourut en 1829 d'une attaque d'apoplexie. Né dans le protestantisme, il s'était converti au catholicisme. Pendant l'invasion des Français en Allemagne, il composa des poésies patriotiques qui lui méritèrent le surnom de *Tyrtée de l'Allemagne*. Il passa une grande partie de sa vie à Vienne, fut employé par Metternich comme écrivain politique, rédigea des proclamations contre la France, et se montra grand partisan des doctrines absolutistes et théocratiques, surtout dans son dernier ouvrage la *Philosophie de l'histoire* (traduit par l'abbé Lechat). M. Duckett a traduit de l'allemand son *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, Paris, 1829, 2 vol. in-8. Les deux frères Schlegel ont été longtemps regardés dans leur pays comme les arbitres du goût. Du reste, Frédéric est placé bien au dessous de Guillaume. Frédéric Schlegel avait épousé la fille du célèbre juif Mendelssohn.

SCHLEIDEN, ville des États prussiens (Province Rhénane), à 4 kil. S. de Gemünd; 1,500 hab. Château, filature de laine, couvertures, ustensiles en fer. Patrie de l'historien Sleidanus (Philippson).

SCHLEIERMACHER (Frédéric-Ernest-Daniel), philologue et théologien, né à Breslau en 1768, mort à Berlin en 1834, étudia la théologie à Halle et à Berlin, traduisit de l'anglais les sermons de Blair et de Fawcett (1798), et se distingua lui-même comme prédicateur. S'étant lié avec les frères Schlegel, il prit part à l'*Athénée* qu'ils publiaient, et conçut avec Frédéric Schlegel le projet d'une traduction de Platon; mais il entreprit seul ce grand travail, et en fit paraître 6 volumes (Berlin, 1804-1828); c'est le plus bel ouvrage que l'Allemagne possède en ce genre; il est fort à regretter que l'auteur n'ait pu l'achever. Il fut en 1802 appelé à Halle comme professeur extraordinaire de théologie et de philosophie, et prédicateur de l'université; il revint en 1807 à Berlin, y fut nommé en 1809 pasteur de l'église de la Trinité, devint l'année suivante professeur ordinaire, et fut reçu en 1811 à l'Académie de Berlin. Il se distingua par son éloquence non moins que par son érudition dans ses cours et dans ses prédications. Outre sa traduction de Platon, Schleiermacher a publié divers recueils de ses sermons, et plusieurs écrits sur des questions d'histoire, de philosophie et de théologie.

SCHLEIZ, ville murée d'Allemagne, ch.-l. de la principauté de Reuss-Schleiz, à 6 kil. N. E. de Saalburg; 4,700 hab. Beau château, résidence du prince. Drap, cotonnade, mousselines, etc. Patrie de J.-Fréd. Bottcher ou Bœttinger (inventeur de la porcelaine de Saxe).

SCHLEIZ (princip. de REUSS-). *Voy.* REUSS-SCHLEIZ.

SCHLESTADT. *Voy.* SCHELESTAT.

SCHLESWIG. *Voy.* SLESWIG.

SCHLEUSINGEN, ville des États prussiens (Saxe), ch.-l. du cercle d'Henneberg, à 51 kil. S. O. d'Erfurt; 2,105 hab. Drap, lainages, blanc de céruse, moulins divers, etc. Commerce en bois.

SCHLICHTEGROLL (Ad.-H.-Fréd. DE), savant biographe, né à Gotha en 1764, mort en 1822, avait été bibliothécaire du duc Ernest de Saxe-Gotha, adjoint et conservateur du cabinet des médailles, président de l'académie de Munich, et a donné entre autres ouvrages, le *Nécrologe des Allemands*, 34 vol. in-8, 1790-1806 (recueil indispensable à tous ceux qui s'occupent de biographie).

SCHLOEZER ou SCHLOETZER (Aug.-L. DE), historien, né en 1735 à Jagstad (Hohenlohe), mort en 1809, fit sa théologie à Wittemberg, et apprit les langues orientales à Gœttingue, passa trois ans en Suède comme instituteur, se plaça auprès de Gér.-Fréd. Müller en Russie pour l'aider dans ses travaux historiques, apprit en peu de temps le russe, le polonais, le slavon, acquit d'immenses connaissances historiques, put ainsi rendre à Müller les plus grands services, et fut adjoint à l'Académie (1762); mais il excita l'envie, et éprouva des dégoûts qui le déterminèrent à quitter la Russie; il se retira à Gœttingue, où il devint professeur de philosophie et de politique (1767). Irascible, tranchant, bizarre, là, comme en Russie, il fut en butte à plus d'un désagrément. Schlœzer a créé l'histoire de la Russie, tant en découvrant des sources inconnues avant lui, qu'en bannissant à jamais par une critique sévère les fables jadis admises. Ses principaux écrits sont: *Histoire de la Lithuanie jusqu'en 1569*, dans l'*Histoire universelle anglaise*, 1776; *Tableau de l'Histoire de Russie*, Brême, 1768, in-12; *Recherches sur les lois fondamentales de la Russie*, Brême, 1777, in-12. On lui doit des éditions de *Nicon*, de *Nestor*, des *Lois d'Iaroslav I*.

SCHLOSBERG, ville de Hongrie. *Voy.* SASVAR.

SCHLOSSBERG, ville de Transylvanie. *Voy.* NEVA.

SCHLUSSELBOURG, d'abord *Nœtebourg*, ville et forteresse de la Russie d'Europe, ch.-l. de cercle, sur le lac Ladoga et la Neva, à 32 kil. E. de Saint-Pétersbourg; prison d'état (où fut détenu le czar Ivan VI, depuis le moment où il fut détrôné jusqu'à sa mort, 1741-65).

SCHMALKALDEN. *Voy.* SMALKALDE.

SCHMIDT (Benoît), un des grands publicistes allemands, né en 1726 à Vorchheim (Bamberg), m. en 1778, était catholique. Il fut successivement professeur extraordinaire de droit à l'université de Bamberg, conseiller aulique du prince-évêque de Bamberg, enseigna les *Institutes*, le droit des gens, et l'histoire de l'Empire, fut professeur de droit public et féodal à Ingolstadt (1761), et laissa, entre autres ouvrages, *Principia juris germanici antiquissimi, antiqui, medii pariter, atque hodierni*, Nuremberg, 1756, in-8.

SCHMIDT (Michel-Ignace), historien, né en 1736 à Arnstein (évêché de Wurtzbourg), mort en 1794, remplit diverses fonctions publiques dans sa patrie, et mourut à Vienne, conseiller aulique, après avoir donné des leçons d'histoire à l'archiduc François (depuis empereur). On a de lui l'*Histoire des Allemands* (1778-1793); il en a donné 11 vol. in-8, qui vont jusqu'en 1626; 11 autres volumes, rédigés sur ses matériaux par Milbiller, conduisent cette histoire jusqu'en 1806. J.-Ch. Thibault de Laveaux en a traduit en français une partie, 9 vol. in-8, 1784, etc. Ce vaste ouvrage, fruit de recherches patientes, jouit d'une grande autorité.

SCHMIDT (Christophe), dit *Phiseldeck*, historien, né en 1740 à Nordheim (Gœttingue), mort en 1801, enseigna l'histoire et le droit public au *Carolinum* de Brunswick, fut mis à la tête des archives de Wolfenbuttel, passa plusieurs années en Russie, et laissa de bons ouvrages sur l'histoire de ce pays: *Histoire de Russie*, Riga, 1773; *Matériaux pour l'histoire de Russie depuis Pierre I*, 1777. — Son fils, Conrad-Fréd. Schmidt-Phiseldeck, 1770-1832, fut professeur de théologie à Copenhague (1794): il a laissé des écrits sur la théologie, la philosophie et l'histoire, notamment: une *Exposition de la philosophie critique* (de Kant), en latin, 1796; *l'Europe et l'Amérique*, Copenhague, 1820, etc.

SCHMIEDEBERG, ville des États prussiens (Silésie), à 12 kil. S. de Hirschberg; 3,800 hab. Toiles, cotonnades, canevas, etc.

SCHMOELNITZ, ville de Hongrie (Zips), à 28 kil. S. O. d'Einsiedel; 5,500 hab. Usines à cuivre, hôtel des monnaies (pour cuivre). Aux environs riches mines de cuivre, argent, fer.

SCHNECTADY. *Voy.* SCHENECTADY.

SCHNEEBERG, c.-à-d. *mont de neige*, nom de plusieurs montagnes d'Allemagne dont la plus haute est en Autriche, dans la partie S. O. du cercle inférieur de Wienerwald, par 47° 46' lat. N., 13° 27' long. E.

SCHNEEBERG, ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), sur une haute montagne, à 40 kil. S. O. de Chemnitz; 7,400 hab. Dentelles, blondes, bière, imprimerie, passementerie, usines pour l'exploitation des mines d'argent, fer, plomb, cobalt, bismuth et de la terre à porcelaine, qu'on trouve aux environs.

SCHNEEKOPP (mont), dans la chaîne du Riesengebirge, sur la limite de la Silésie et de la Bohême, au S. E. de Schmiedeberg; 1,686 mètres (point culminant de la chaîne et de toute l'Allemagne au N. du Danube).

SCHNEIDER (Conrad-Victor), médecin, né à Bitterfeld, vers 1610, mort vers 1680, professeur à Wittemberg, et médecin de l'électeur de Saxe, fit connaître la vraie texture de la membrane pituitaire, qui a gardé son nom, et laissa beaucoup d'écrits, dont plusieurs sont encore dignes d'être lus.

SCHNEIDER (Euloge ou J.-George), démagogue, né en 1756 à Wipfeld (évêché de Würtzbourg), était prêtre catholique. Il venait d'être nommé prédicateur de la cour de Stuttgard, lorsque la révolution commença. Il se rendit en France, fut nommé vicaire-général de l'évêque de Strasbourg, devint ensuite maire de Haguenau, accusateur public près le tribunal criminel, et fut en Alsace l'agent le plus actif des fureurs démagogiques; il allait de ville en ville, et comme en triomphe, traînant à sa suite des juges, le bourreau et la guillotine; Saint-Just et Lebas l'accusèrent de conspiration et le firent condamner à mort (1794). Ce Schneider était bon helléniste, et a traduit en allemand les *Homélies de saint Jean-Chrysostôme* sur saint Matthieu et saint Jean, Augsbourg, 1786 et 87.

SCHNEIDER (J.-Gottlob), philologue et naturaliste (1750-1822), né aux environs de Hubertsbourg, en Saxe, s'adonna d'abord à l'étude de la philologie à Leipsick, vécut plusieurs années à Gœttingue dans la détresse, aida Brunck à Strasbourg dans ses travaux (1777-80), trouva chemin faisant du temps pour étudier à fond l'histoire naturelle, occupa 34 ans la chaire de philologie, tant à Francfort-sur-l'Oder qu'à Breslau, et finit par être nommé dans cette dernière ville premier bibliothécaire. On a de lui un excellent *Dictionnaire grec-allemand*, d'admirables éditions de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, Leipsick, 1811, 4 vol. in-8; des *Œuvres de Théophraste*, Leipsick, 1818-21, 5 v. in-8; des *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, Leipsick, 1794, 4 vol. in-8; etc. On lui doit aussi de nombreux ouvrages d'histoire naturelle; il s'est surtout proposé d'expliquer les passages des anciens qui avaient rapport à cette science.

SCHNEPFENTHAL, village du duché de Saxe-Cobourg-Gotha, près de Waltershausen. Salzmann y établit en 1784 une célèbre maison d'éducation, d'après les idées de Basedow et de Campe.

SCHOEFFER (Pierre), un des inventeurs de l'imprimerie, né à Gernsheim (Hesse-Darmstadt), était copiste à Paris en 1449. Il fut le subordonné, puis l'associé et le gendre de Fust, et, à la mort de son beau-père (1466), devint seul maître de l'imprimerie. Il mourut en 1502. Schœffer semble avoir, pour sa part, imaginé les poinçons, qu'il substitua aux matrices fondues qu'on employa d'abord.

SCHOELL (Maximil.-Samson-Fréd.), savant historien, né en 1766 aux environs de Sarrebrück, mort en 1833, fut élève de Koch, entra comme précepteur dans une famille russe, visita avec ses élèves l'Italie, la Suisse, Saint-Pétersbourg, Berlin, dirigea une maison de librairie à Bâle, puis à Paris (1802), fut sur le point de faire faillite en 1812, obtint de l'emploi au cabinet diplomatique du roi de Prusse (1814), et depuis ce temps fut attaché soit à l'ambassade prussienne en France, soit au cabinet du roi à Berlin, reçut les titres de conseiller de légation, de conseiller de régence, et remplit diverses missions. Il a beaucoup écrit. Ses ouvrages principaux sont: le *Cours d'histoire moderne des états européens*, Paris, 1830-1834, 46 vol. in-8, ouvrage capital et plein de faits, mais inégal; l'*Histoire abrégée des traités de paix* depuis celui de Westphalie), Paris, 15 vol. in-8, 1816-18 (reproduit en partie dans les 22 derniers vol. du *Cours d'histoire*); l'*Histoire abrégée de la littérature romaine*, 4 vol. in-8, 1815; l'*Histoire abrégée de la littérature grecque*, 1813, 2 vol. in-8; 2ᵉ édition, 8 vol. in-8, 1823-25; *Congrès de Vienne*, 1816, 2 vol. in-8; *Recueil de pièces officielles*, 1814-1816, 9 vol. in-8; *Éléments de chronologie*, 1812, 2 vol. in-18.

SCHOEN (Martin), dit en France *le Beau Martin*, orfèvre, peintre et graveur au burin, né en 1420 à Culmbach, mort en 1486, est, suivant les Allemands, l'inventeur de la gravure en taille-douce, que l'on attribue vulgairement à Finiguerra; d'autres regardent cette invention comme antérieure à l'un et à l'autre. Son *Œuvre* consiste en 150 pièces originales env. (rares). Il résidait à Colmar.

SCHOENAU, ville des États autrichiens (Autriche), à 6 kil. S. E. de Krumbach. Beau château, qui appartint au prince de Montfort (Jérôme Bonaparte).

SCHOENAU (GROSS-), ville du roy. de Saxe (Lusace),

à 11 kil. O. de Zittau ; 4,000 hab. Grande fabrique de toile damassée, canevas de couleur, tapis, etc.

SCHOENBOURG (maison de), en Saxe, en Hesse et en Bavière, issue d'Alban, comte de Zwickau (936). Ernest, mort en 1534, donna naissance à deux lignes, chacune subdivisée en deux branches : 1° Schœnbourg-Stein-Waldenbourg et Schœnbourg-Stein-Hartenstein ; 2° Schœnbourg-Penigk-Penigk et Schœnbourg-Penigk-Rochsburg. Il n'y a jamais eu de principauté ou de comté de Schœnbourg, et jamais les possessions de cette maison n'ont formé un fief immédiat. Celles de la ligne aînée étaient formées des quatre seigneuries de Waldenbourg, Hartenstein, Lichtenstein, Stein (304 kil. carrés ; 45,000 hab.) ; à la ligne puînée sont cinq seigneuries : Penigk, Glauchau, Remissau, Rochsburg et Wechselburg (315 kil. carr.) ; mais celles-ci ne produisent que 125,000 fr., ou un tiers du revenu de celles de la ligne aînée. Le chef de la branche de Waldenbourg a le titre de prince depuis 1790.

SCHOENBRUNN, *Fons bellus*, nom de plusieurs lieux de l'Allemagne, dont le plus célèbre est un bourg des États autrichiens (Autriche propre), à 3 kil. S. O. de Vienne ; 400 hab. Beau château impérial avec magnifique jardin botanique. Il fut commencé par Joseph I et achevé par Marie-Thérèse. Napoléon y établit son quartier-général en 1805 et 1809, et y signa la paix avec l'Autriche, 14 oct. 1809.

SCHOENEBECK, ville des États prussiens (Saxe), à 13 kil. S. E. de Magdebourg, sur l'Elbe ; 4,900 h. Salines importantes.

SCHOENECK, ville du roy. de Saxe (Voigtland), à 18 kil. S. E. de Plauen ; 1,000 hab. Grande industrie : instruments de musique ; drap, toile, mousseline ; eau-de-vie ; forges. Poix, noir de fumée.

SCHOENHOF, ville de Bohême (Saatz), à 2 kil. E. de Maschau, ch.-l. de seigneurie. On y voit un des plus beaux châteaux du royaume.

SCHOEPFLIN (J.-Dan.), savant publiciste et historien, né à Sulzbourg (Bade), en 1694, mort en 1771, fut nommé en 1720 professeur d'éloquence et d'histoire à Strasbourg et remplit cette chaire pendant 51 ans. Il devint en outre conseiller et historiographe de France, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions. Il est un de ceux qui fondèrent la science de l'histoire politique. On lui doit, entre autres ouvrages : *Alsatia illustrata*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-fol. ; *Alsatia ævi merovingici, carolingici, saxonici, salici et suevii diplomatica*, 1772 ; *Historia Zœringo-Badensis*, etc.

SCHOLARIUS (George). *Voy.* GENNADE.

SCHOLASTIQUE (LA). On nomme ainsi la philosophie qui fut enseignée au moyen âge (du IXe au XVIe siècle), et qui prit naissance dans les *écoles* ecclésiastiques fondées par Charlemagne ; elle a pour caractère essentiel l'union plus ou moins intime de la philosophie, surtout de la dialectique, avec la théologie. On peut y distinguer trois époques : 1° l'enfance (du IXe à la fin du XIIe siècle), dans laquelle la philosophie est entièrement subordonnée à la théologie (*ancilla theologiæ*) ; la science se constitue par les travaux d'Alcuin, J. Scot Erigène, Lanfranc, saint Anselme de Cantorbéry, Abélard, Pierre Lombard, Jean de Salisbury : le réalisme platonique domine à cette époque ; on y voit pourtant naître le nominalisme, enseigné par Roscelin (1089), mais il est bientôt étouffé ; — 2° l'âge mûr (aux XIIIe et XIVe siècles) ; la philosophie, incorporée à la théologie, devient presque son égale ; la science, étendue et complétée par la connaissance des ouvrages d'Aristote et les leçons des Arabes, reprend une existence à elle ; elle reçoit des formes arrêtées par les travaux des plus célèbres docteurs : Alexandre de Hales, Albert-le-Grand, saint Thomas d'Aquin son disciple, Duns Scot remplissent cette période ; l'école se partage entre les Scotistes et les Thomistes ; l'art de l'argumentation est poussé au plus haut degré ; — 3° la vieillesse ou la décadence (aux XIVe et XVe siècles). La philosophie se sépare peu à peu de la théologie ; le nominalisme renaît, professé hardiment par Occam, Buridan, P. d'Ailly, et faiblement combattu par W. Burleigh, Thomas de Bradwardine, etc. On sent de plus en plus le vide de la philosophie régnante ; enfin (aux XVIe et XVIIe siècles) la scholastique disparaît devant la connaissance plus approfondie des systèmes antiques et les enseignements de Bacon et de Descartes. Paris fut, surtout dans les deux premiers âges, le principal siége de la scholastique ; son université était fréquentée par des milliers d'écoliers de toutes les nations.

SCHOLASTIQUE (sainte), vierge, sœur de saint Benoît, vivait auprès du mont Cassin, où demeurait son frère, et fonda l'ordre des Bénédictines. Elle mourut vers 543. On la fête le 10 février.

SCHOMBERG (Henri, comte de), maréchal de France, né à Paris en 1583 d'une famille originaire de Misnie, servit d'abord l'empereur Rodolphe II, fut ensuite ambassadeur de France tant en Angleterre qu'en Allemagne, devint surintendant des finances (1619), et chef du ministère (1621), fut éloigné en 1625, mais bientôt rentra en grâce et obtint le bâton de maréchal. Il chassa les Anglais de l'île de Ré, se signala en Piémont, vainquit les rebelles du Languedoc à Castelnaudary, où fut pris Montmorency (1632), et mourut la même année gouverneur du Languedoc. — Sa fille, Jeanne de Schomberg, épousa un duc de Liancourt.

SCHOMBERG (Charles, duc de), connu d'abord sous le nom de duc d'Halluyn, né en 1601, fils du précédent, lui succéda au gouvernement du Languedoc, vainquit les Espagnols à Leucate (1636), devint peu après maréchal de France, prit Perpignan : il perdit sa faveur à la mort de Louis XIII, fut privé du gouv. du Languedoc, et ne reçut en échange que celui de Metz. Il commanda avec assez de succès, mais sans avantage pour lui, l'armée de Catalogne. Il mourut en 1656. Il avait épousé en secondes noces (1646) Mlle de Hautefort, femme d'une rare beauté, que Louis XIII avait aimée, mais sans qu'elle eût souffert en rien dans sa réputation. Elle fut disgraciée pour avoir frondé Mazarin. Elle mourut en 1691, à 75 ans.

SCHOMBERG (Armand-Fréd. DE), maréchal de France, mais d'une autre famille que les précédents, naquit vers 1619, perdit son père quelques mois après, fut privé de toute sa fortune tant par l'infidélité de ses tuteurs que par des confiscations, servit sous Rantzau, sous le prince Henri-Frédéric d'Orange, puis passa en France (1650), et, devenu lieutenant-général, se signala par des faits d'armes éclatants, eut grande part à la victoire des Dunes (1658), prit Bergues, gagna la bataille de Villaviciosa (1665), qui affermit l'indépendance du Portugal, fut chargé du commandement de l'armée de Catalogne, prit Figueira et d'autres forteresses aux Espagnols, reçut le bâton de maréchal en 1676, et montra les mêmes talents à l'armée des Pays-Bas. Professant le culte protestant, il quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes ; après avoir cherché fortune en Portugal, dans le Brandebourg, il s'attacha à Guillaume III, suivit ce prince lors de son expédition en Angleterre (1688), et périt à la bataille de La Boyne (1690).

SCHONÆUS (Cornelius), poëte latin du XVIe siècle, né à Gouda, est auteur de comédies latines tirées de l'Écriture Sainte, dans lesquelles il a imité avec assez de bonheur le style de Térence. Elles furent publiées sous le titre de *Terentius Christianus*, Anvers, 1570, et Amsterdam, 1629.

SCHOPFHEIM, ville du grand-duché de Bade, ch.-l. de bailliage, à 19 kil. N. E. de Bâle ; 1,200 h.

SCHOTT (André), savant Jésuite, né à Anvers en 1552, vint de bonne heure en Espagne, fut professeur de langue grecque et de rhétorique à Tolède, puis à Saragosse (1584), et enfin à Rome. Il mourut dans cette ville en 1629. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Hispania illustrata*, 1603-8, 4 vol. in-fol.; *Hispaniæ bibliotheca*, 1608, in-4; *Adagia Græcorum*, 1612; *Tabulæ rei nummariæ Romanorum Græcorumque*, etc., 1616. On lui doit encore de nombreuses éditions, ainsi que des *Notes* sur Sénèque, Cornelius Nepos, etc.

SCHOTT (Gaspar), physicien, de l'ordre des Jésuites, né en 1608 à Kœnigshofen (Wurtzbourg), enseigna la théologie et les mathématiques à Palerme, puis vint à Rome où il étudia sous le P. Kircher, avec lequel il se lia étroitement, et se fixa vers 1658 à Wurtzbourg, où il se livra à l'enseignement des sciences physiques. Il mourut en 1666. On a de lui, entre autres ouvrages curieux : *Magia universalis naturæ et artis*, 4 vol. in-4, 1657-59; *Physica curiosa*, 1662; *Technica curiosa sive mirabilia artis*, 2 vol. in-4, 1664, etc.

SCHOUTEN (Guill. CORNELISSEN), navigateur hollandais, natif de Horn, commanda *la Concorde* dans l'expédition de Lemaire, au S. de l'Amérique (1615), eut la principale part à la découverte du détroit dit de *Lemaire*, et exécuta depuis plusieurs grands voyages : il mourut en 1625 dans la baie d'Antongil à Madagascar, en revenant en Europe. On a donné son nom à un groupe d'îles qu'il découvrit au N. de la Nouvelle-Guinée en 1616. Le voyage de Schouten au S. de l'Amérique a été publié à Amsterdam en 1617 par Aris Classen, et traduit en français, Amsterdam, 1618.

SCHOUTEN (Gautier), de Harlem, voyagea comme chirurgien sur un vaisseau de la Compagnie des Indes, revint à Amsterdam (1665) au bout de sept ans d'absence, pendant lesquels il avait visité Java, les Célèbes, le roy. d'Aracan, et publia un *Voyage aux Indes-Orientales*, Amsterdam, 1676, in-4, traduit en français, Amsterdam, 1708, 2 vol.

SCHOUTEN, groupe d'îles de l'Océan équinoxial, au N. E. de la Papouasie, par 133° 35' long. E., 0° 50' lat. S. Découv. par Guill. Schouten en 1616.

SCHOUVALOV, noble famille russe, contribua à placer sur le trône l'imp. Elisabeth, sous laquelle elle jouit d'un grand crédit. On connaît surtout Pierre et Alexandre, Ivan, leur cousin, et André, fils de Pierre. — Ivan fut conseiller privé de l'impératrice et eut une grande influence sous son règne. C'est lui qui fournit à Voltaire les matériaux de son *Histoire de Pierre-le-Grand*. — Pierre fut fait comte en 1746, puis feld-maréchal; il inventa dans la guerre de Sept-Ans un nouveau genre de canons et d'obus qui porta son nom. — André Schouvalov, fils de Pierre, naquit à Moscou (1727), fut chambellan et favori d'Elisabeth, qui le chargea de diriger les progrès des arts et de la civilisation dans ses états, voyagea par toute l'Europe, resta longtemps à Paris, remit de riches présents à Voltaire dans Ferney, de la part de Catherine II, pensionna La Harpe en le chargeant de le tenir au courant de toutes les nouvelles littéraires de France (ce qui donna naissance à la *Correspondance littéraire* de ce critique avec le comte Schouvalov), et mourut en 1798. Il tournait fort bien le vers français, et publia, entre autres pièces : une *Epître à Ninon* (1774) et une *Epître à Voltaire*. Il mérita d'être surnommé le *Mécène de la Russie*.

SCHOUWEN (île), en Hollande (Zélande), au N. de l'île Noord-Beveland, n'est séparée du Duyveland que par un étroit canal : 24 kil. sur 8; villes, Zierikzee (ch.-l.), Brouwershaven. Grains, garance.

SCHREVELIUS (Cornelius), philologue de Harlem, né vers 1615, mort vers 1667, dirigea longtemps le collége de Leyde. Il a composé, entre autres ouvrages, le célèbre *Lexicon manuale græco-latinum*, qui, bien que fort médiocre, a été longtemps classique (réimprimé par Fl. Lécluse, Paris, 1820, traduit en franç. par Quénon, 1809). Schrevelius fut un des principaux collaborateurs de la collection dite *Variorum* : on lui doit *Juvénal* (1648), *Hésiode* (1650), *Térence* (1651), *Virgile* (1652), *Horace* (1653), etc.

SCHROECK (Luc), médecin d'Augsbourg, né en 1646, mort en 1730, membre, puis président de l'*Académie des curieux de la nature*, a laissé plusieurs savants ouvrages, entre autres : *Pharmacopœa Augustana* (c.-à-d. d'Augsbourg), 1673, souvent réimprimée; *Moschi historia*, 1682; *Hyges Augustana*, 1682.

SCHROECKH (J.-Mathias), né à Vienne en 1733, mort en 1808, professeur d'éloquence, puis d'histoire à Wittemberg. Il a laissé, parmi divers travaux remarquables : *Histoire de l'église chrétienne* (jusqu'à la Réforme), Leipsick, 1768-1803, 35 vol.; *Histoire de l'église chrétienne* (depuis la Réforme), Leipsick, 1804-19, 8 vol.; *Histoire universelle*, 6 vol., 1779-84 (traduite en français), Leipsick, 1784-90, Ce dernier ouvrage est très répandu.

SCHROEDER (J.-Joachim), orientaliste, né à Neukirchen (Hesse-Cassel) en 1680, mort en 1756, enseigna les langues orientales et l'histoire ecclésiastique à Marbourg, parvint avec des peines infinies à obtenir une connaissance approfondie de l'arménien, et publia la meilleure grammaire qu'on ait de cette langue : *Thesaurus linguæ armenicæ*, in-4.

SCHUBART (Chrétien-Frédéric-Daniel), écrivain et musicien allemand, né dans le comté de Lunebourg en 1739, mort en 1791 à Stuttgard, déploya de bonne heure une imagination brillante et un beau talent en musique; mena longtemps une vie désordonnée, changeant sans cesse de ville et de carrière, fut directeur de musique à Ludwigsbourg, entreprit en 1768 à Augsbourg sa *Chronique allemande*, journal populaire traitant de tout (politique, littérature, beaux arts), et rédigé avec une verve, une gaîté et une indépendance fort étranges en Allemagne, fut jeté dans une forteresse en 1777 pour avoir annoncé faussement la mort de Marie-Thérèse, y resta dix ans, et n'en sortit qu'à la demande de Frédéric-le-Grand. On a de lui de belles poésies, et un volume intitulé *Chants de la prison*, 1785. Schubart n'est point irréprochable, mais il a l'âme et le ton du vrai poëte; on cite surtout son *Hymne à Frédéric-le-Grand*, et son *Juif éternel*. Il commença une *Histoire de sa vie*, qu'acheva et publia son fils, Louis Schubart, conseiller de légation prussien. Il laissa manuscrites des *Idées sur l'esthétique de la musique* (publiées par le même).

SCHULEMBERG (J. MONDEJEUX DE), maréch. de France, se trouva à la bataille de Prague (1620), défendit courageusement les places de Coblentz (1632), Hermenstein (1637), Arras (1654), et fut fait maréchal de France par Louis XIV (1658). Il mourut en 1671.

SCHULENBOURG (J.-Mathias, comte DE), général allemand, né en 1661 près de Magdebourg, mort en 1747, servit d'abord le Danemark, puis la Pologne, et fit les campagnes de Sobieski, sauva les débris de l'armée saxonne battue en 1700 par Charles XII, opéra une belle retraite derrière l'Oder (1704), prit part à la guerre contre Louis XIV (1708), s'empara de Tournay, fut un des vainqueurs de Malplaquet, commanda glorieusement l'armée vénitienne contre les Turcs (1715), soutint un siége dans Corfou et poursuivit les assiégeants jusqu'en Albanie, où il mit le siége devant Soutari. La paix de Passarovitz arrêta ses succès. Il mourut en 1747.

SCHULTENS (Albert), orientaliste, né en 1686 à Grœningue, mort en 1750, fut pasteur de Wassenaar, puis professeur de langues orientales à Franeker et ensuite à Leyde. On le regarde comme le restaurateur des études orientales au XVIIIe siècle

il savait l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, le syriaque. Ses *Origines hebrææ*, Franeker, 1724-38, 2 vol. in-4; Ses *Institutiones ad fundamenta linguæ hebraicæ*, Leyde, 1737 ou 36, in-4, sont des ouvrages remarquables, et il en a laissé beaucoup d'autres. — Son fils et son petit-fils occupèrent avec distinction la chaire de langue orientale à Leyde.

SCHULZE (J.-H.), savant médecin, né à Colbitz (Magdebourg) en 1687, mort en 1744, était fils d'un pauvre tailleur; il fut successivement instituteur au *pædagogium* de Halle, professeur d'anatomie à l'université d'Altdorf, professeur d'éloquence et d'antiquités à l'université de Halle. Il savait également la médecine, les antiquités, la philologie et les langues arabe, syriaque, chaldéenne, éthiopienne, samaritaine. Son principal ouv. est l'*Historia medicinæ a rerum initio ad annum Romæ* 535, Leips., 1728.

SCHULZE (Benj.), orientaliste, était missionnaire luthérien au service du Danemark, et mourut en 1760, après s'être distingué par son zèle. Il possédait la connaissance des langues hindoustane, malabare, telinga, etc., et a laissé entre autres ouvrages : le *Maître de langues occidentales et orientales* (en allem.), contenant 100 alphabets, des tables polyglottes, les noms de nombre et l'oraison dominicale en 200 langues ou dialectes, Leipsick, 1738, in-8.

SCHULZE (Gottlob-Ernest), philosophe, né en 1761 à Heldrungen (Thuringe), mort en 1833, professeur de philosophie à Helmstædt (1788), puis à Gœttingue (1810), commença à se faire connaître par des travaux sur l'histoire de la philosophie platonicienne (*de Ideis Platonis*, 1786), puis publia, sous le titre d'*Ænésidème* (Helmst., 1792), un ouvrage sceptique, dans lequel il attaquait les nouvelles doctrines de Kant et de Reinhold, et qui fit en Allemagne une grande sensation : le surnom d'Ænésidème lui en est resté. Il a depuis écrit de nombreux ouvrages sur presque toutes les parties de la science.

SCHUMEG ou SCHIMEG, comitat de Hongrie (cercle au delà du Danube), entre ceux de Szalad au N. et à l'O., de Veszprim au N. E., de Tolna et de Baranya à l'E., la Croatie et l'Esclavonie au S.: 180 kil. sur 90; 200,000 hab. Ch.-l., Kaposvar.

SCHUMLA, ville de Turquie. *Voy.* CHOUMLA.

SCHURMANN (Anne-Marie DE), femme célèbre par sa science, née à Cologne en 1607 dans la religion protestante, savait le latin, le grec, l'hébreu, l'éthiopien, était bonne musicienne, peignait, sculptait, gravait avec talent. Elle quitta tout d'un coup le monde, où elle brillait, pour se retirer dans la solitude de Lexmund, près de Vianen (1653), tomba dans les erreurs du piétisme, suivit dans ses courses Labadie, qui même, dit-on, devint son époux, continua sa mission après la mort de ce fanatique, et mourut dans le dénûment (1678). On a d'elle: *Opuscula hebræa*, *græca*, *latina*, *gallica*, *prosaica et metrica*, Leyde, 1648. Ses œuvres sont à l'*Index*.

SCHUTT (île), en Hongrie, dans les comitats de Presbourg et de Kœmœrn, entre un bras du Danube et la Vag : 80 kil. sur 16. Ch.-l., Bischdorf. (Kœmœrn aussi est dans cette île).

SCHUTZ (Christ.-Gottfried), philologue, né en 1747 à Dederstædt (Mansfeld), mort en 1832, fut inspecteur du séminaire théologique de Halle, professeur de poésie et d'éloquence à Iéna (1779), puis revint comme professeur à Halle, et y resta jusqu'à sa mort. On lui doit la publication d'un *Journal général de littérature*, des éditions très estimées de *Cicéron*, Leipsick, 1814-20, 20 vol. in-12; d'*Eschyle*, Halle, 1809-21, 5 vol.; d'*Aristophane*, 1821; un traité *De particulis latinis*, 1784.

SCHUTZ ou SCHUTZE (Gaspard). *Voy.* SAGITTARIUS.

SCHUYLKILL, riv. des États-Unis (Pensylvanie), naît dans les mont. Bleues, arrose Reading, Philadelphie, puis s'unit à la Delaware, après un cours de 225 kil. Terribles débordements, surtout en 1850.

SCHWAB (J.-Christophe), savant allemand (1743-1821), né à Ilsfeld (Wurtemberg), passa plus de 50 ans à Stuttgard, soit comme professeur, soit comme chef de bureau des expéditions françaises. Il cultivait avec un égal succès la littérature, l'histoire, la philosophie et les mathématiques; il découvrit une nouvelle théorie des parallèles. Il eut cinq mémoires couronnés par diverses académies. On remarque surtout celui qui roule *Sur les causes de l'universalité de la langue française, et sur les chances de durée de cette vogue* (1785); Frédéric II lui fit offrir, à l'occasion de ce morceau, une chaire à l'école militaire de Berlin, mais il ne put l'accepter. J.-C. Schwab combattit un des premiers la philosophie de Kant. — Son fils Gustave Schwab s'est distingué comme littérateur élégant; il a traduit en vers latins plusieurs des chants d'Uhland et en all. plus. poëmes fr. M. en 1847.

SCHWABACH, ville de Bavière (Rezat), à 15 kil. S. O. de Nuremberg, sur une rivière de même nom, affluent de la Rednitz ; 7,000 hab. Tissus de coton, drap, tabac, épingles, fil de fer, papier, etc. L'industrie de cette ville doit son origine à des Français expulsés par la révocation de l'édit de Nantes.

SCHWÆCHAT, bourg des États autrichiens (Autriche), à 12 kil. S. E. de Vienne, sur la Schwæchat ou Schwambach (affluent du Danube); 2,000 hab. Cotonnades, ustensiles vernissés en fer blanc. Aux env., petite colonne qui indique l'emplacement du camp de Sobieski en 1683.

SCHWARZ ou SCHWARTZ (Berthold), moine bénédictin ou cordelier de Fribourg (en Brisgau), ou, selon d'autres, de Cologne, qui vivait au commencement du XIVe siècle, passe vulgairement pour être l'inventeur de la poudre, que d'autres font remonter à Roger Bacon (mort vers 1292), et dont l'origine paraît même être beaucoup plus ancienne. On raconte qu'ayant mis dans un mortier du salpêtre, du soufre et du charbon pour une expérience chimique, il y laissa par hasard tomber une étincelle qui produisit une explosion terrible : il n'eut plus qu'à renouveler ce que le hasard lui avait appris.

SCHWARZA, nom de plusieurs petites rivières d'Allemagne, notamment : deux dans les États autrichiens, l'une dans l'archiduché d'Autriche (Wienerwald), qui se joint au Pitten pour former la Leitha, l'autre en Moravie, affluent de la Taya : — un affluent de la Saale, qui donne son nom aux principautés de Schwarzbourg qu'elle arrose ; — un affluent de la Werra en Saxe, etc.

SCHWARZBOURG, pays d'Allemagne, était jadis compris dans le cercle de Hte-Saxe, et divisé en deux parties distinctes : le *comté supérieur*, qui est enclavé au milieu des duchés de Saxe et du gouvernement prussien d'Erfurt, et le *comté inférieur*, qui est une enclave de la Saxe prussienne. Ce pays est actuellement partagé entre deux branches de la maison de Schwarzbourg, dont les possessions, qui ont titre de principautés, forment deux des états de la Confédération germanique : celle de *Schwarzbourg-Rudolstadt* et celle de *Schwarzbourg-Sondershausen*. La première possède la plus grande partie du Comté supérieur avec l'extrémité orientale du Comté inférieur (1,025 kil. carrés ; 60,000 hab.; villes : Rudolstadt, Schwarzbourg, Frankenhausen, Stadtilm). Les possessions de la seconde sont surtout dans le comté inférieur (930 kil. carrés ; 50,000 hab. Villes : Sondershausen, Arnstadt, Breitenbach). La Saale et ses affluents, Géra, Ilm, Unstrutt (avec le Wipper) sont les rivières principales du Schwarzbourg. Le commerce et l'industrie y sont assez prospères. Le gouvernement est monarchique absolu dans Sondershausen ; monarchique limité par des états dans Rudolstadt. Les deux princes sont luthériens ; ils ont la 15e place à la diète ordinaire avec Oldenbourg et Anhalt : ils ont deux voix dans l'assemblée générale. — La maison de Schwarzbourg

remonte au moins au XIe siècle. Au XIIe vivait Gonthier, dont le fils aîné continua les Schwarzbourg, tandis que le cadet fut la souche des Kœfernburg, éteints au XIVe siècle. En 1349, Gonthier de Schwarzbourg fut élu empereur par le parti opposé à Charles IV. En 1552, la maison se partagea en 2 lignes, Arnstadt (auj. Sondershausen), et Rudolstadt. Elles obtinrent, la 1re en 1697 et la 2e en 1710, le rang de princes.

SCHWARZBOURG, ville (mais non capitale) de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, à 8 kil. S. E. de Kœnigsee; 300 hab. Château qui fut le berceau de la famille régnante.

SCHWARZENBERG, nom de plusieurs endroits d'Allemagne, entre autres un château de Bavière (Rezat), entre Würtzbourg et Anspach, sur une haute montagne, au pied de laquelle se trouve la ville de Marktscheinfeld; c'est-le ch.-l. d'une seigneurie médiate qui appartient aux princes de Schwarzenberg; — une ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 38 kil. S. O. de Chemnitz; 1,300 hab.

SCHWARZENBERG (Ch.-Philippe, prince DE), général autrichien, né à Vienne en 1771, mort en 1819, devint, en 1799, lieutenant-feld-maréchal, se distingua à Hohenlinden (1800), et dans la campagne de 1805; fut envoyé comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg et à Paris (1809), où il négocia le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, commanda les Autrichiens auxiliaires de la France pendant la campagne de Russie; puis devint, lors de la défection de l'Autriche, le général en chef des troupes alliées. Il ménagea d'abord Napoléon, ne voulant que le mettre dans la nécessité de transiger sous la médiation de l'Autriche, puis il marcha franchement sur Paris, entra dans cette ville par suite de la convention signée avec Marmont, et mit ainsi fin à la guerre. De retour à Vienne, il présida le conseil aulique de guerre. Dans un bal que le prince de Schwarzenberg donnait à Paris, à l'occasion du mariage de Marie-Louise (1810), et où se trouvait réunie avec Napoléon l'élite de la cour impériale, un incendie terrible éclata et fit périr une foule de personnes distinguées.

SCHWAZ, ville des Etats autrichiens (Tyrol), à 22 kil. N. E. d'Inspruck; 8,000 hab. Porcelaine, couteaux, azur, vert de Hongrie, bonnets de coton. Ouvrages en fil de cuivre doré et argenté; manufacture de tabac. Couvent de Franciscains; maison de correction. Aux env., riches mines de cuivre et d'argent.

SCHWEDT, ville des Etats prussiens (Brandebourg), sur l'Oder, à 20 kil. N. E. d'Angermünde; 4,200 hab. Aux env., beau château de Monplaisir.

SCHWEIDNITZ, ville forte des Etats prussiens (Silésie), sur la Weistritz, à 44 kil. S. O. de Breslau; 10,000 hab. Eglise catholique (clocher le plus haut de la Silésie). Drap, chapellerie, bonneterie, rubans, toiles, imprimerie sur toile, etc. Chef-lieu jadis d'un duché souverain, auj. chef-lieu de cercle. Cette ville est célèbre par les nombreux siéges qu'elle eut à soutenir, et surtout par celui que le français Gribeauval soutint pour Marie-Thérèse, pendant plus de deux mois, contre toutes les forces de Frédéric II (1761-62). Les Français s'en emparèrent en 1807, et détruisirent ses fortifications.

SCHWEIGHÆUSER (Jean), savant philologue, né en 1742 à Strasbourg, mort en 1830, était fils d'un pasteur. Il se destina d'abord à la théologie, apprit l'hébreu, le syriaque et l'arabe, vint à Paris étudier sous de Guignes, visita l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, fut nommé, en 1770, professeur de philosophie à Strasbourg, puis professeur de langues grecque et orientales, fit un cours de littérature à l'Ecole centrale du Bas-Rhin, et fut enfin nommé professeur de grec et doyen de la faculté de Strasbourg. On lui doit des éditions très estimées d'*Appien*, 1782-1785, 3 vol. in-8; de *Suidas*, 1789, des *Epicteteæ philosophiæ monumenta*, 1799, 5 v. in-8, de *Polybe*, de 1789 à 1795, 9 vol. in-8; d'*Athénée*, 1801-1807, 14 vol. in-8; de *Cebès*, Strasbourg, 1806; d'*Hérodote* (avec *glossaire*), 1816, 8 vol. in-8; des *Lettres de Sénèque*, 2 vol. in-8, 1808-1809, etc.

SCHWEINFURT, *Devona*, *Trajectum Suevorum*, ville de Bavière (Bas-Mein), sur le Mein, à 37 kil. N. O. de Würtzbourg; 6,000 hab. Hôtel-de-ville. Toiles, tabac, blanc de céruse, pierres à fusil, etc. — Jadis ville impériale. Cédée à la Bavière en 1802.

SCHWENCKFELD (Gasp. DE), sectaire, né en Silésie en 1490, mort à Ulm en 1561, était chanoine du chapitre de Liegnitz. Il fut un des premiers adhérents de Luther, mais il se brouilla bientôt avec lui, prêcha des opinions nouvelles, et forma une secte qui compte encore quelques adhérents en Silésie. Il n'admettait pas que l'Écriture Sainte eût été inspirée, voulait que les hommes attendissent sans discussions et en silence que Dieu leur révélât les dogmes vrais, et tendait à réunir les Catholiques et les Réformés. Il a laissé plus de 80 ouv., presque tous très rares: *Quæstiones aliquot de ecclesiâ christianâ*, 1561, in-8; *Novissima Schwenckfeldianorum confessio*, Wittemberg, 1726, in-4, etc.

SCHWÉRIN, *Squirsina*, ville d'Allemagne, capit. du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, sur le bord O. du lac de Schwérin, à 50 kil. S. E. de Lubeck; 13,000 hab. Château fortifié dans une île qui communique à la ville par un pont. Résidence du grand-duc, siége du gouvernement, etc. Jolie église gothique, château et jardins agréables, galerie de tableaux, cabinet d'histoire naturelle. Collége militaire, société biblique. Drap, chapeaux de paille, blanc de baleine, etc. — Prise par les Prussiens en 1759; occupée par les Français en 1806.

SCHWÉRIN, ville des Etats prussiens (Posen), sur la Warta, à 25 kil. O. de Birnbaum; 3,600 hab.

SCHWÉRIN (Christophe, comte de), général prussien, né en Poméranie en 1684, mort en 1757, fit ses premières armes en 1704 dans les Pays-Bas contre la France, passa au service du duc de Mecklembourg, puis du roi de Prusse (1720), et fut mis par Frédéric II à la tête de son armée (1740), remporta sur les Autrichiens la victoire de Molwitz (1741), qui donna la Silésie à la Prusse, fut nommé gouverneur de Neiss et de Brieg, commanda un corps en Bohême (1744), reprit les armes au commencement de la guerre de Sept-Ans (1756), et fut tué à l'attaque de Prague.

SCHWETZ ou SWIECIE, ville des États prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, à 55 kil. S. O. de Marienwerder; 2,500 hab. Château.

SCHWITZ ou SCHWYTZ, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Schwitz, au pied de deux rochers (Haken et Mythen), à 105 kil. E. de Berne; 5,400 hab. Ce n'est qu'un gros bourg. Brûlé en 1642, il a été assez bien rebâti. On y voit la grande bannière donnée aux Suisses par le pape Jules II.

SCHWITZ (canton de), un des 22 cantons de la Confédération suisse et un des 4 cantons forestiers ou Waldstætten, entre ceux d'Uri, Unterwald, Zurich, Lucerne, Glaris et Saint-Gall: 50 kil. sur 30 (du N. au S.); 680 kil. carrés; 44,200 hab.; ch.-l., Schwitz. Pays très montagneux, 4 vallées principales, lacs, pâturages; climat assez doux. Jadis il avait pour sujets Küssnacht, Pfæffikhon, etc. Le gouv. y est démocratique. C'est un des trois cantons où naquit la liberté suisse, et qui se confédérèrent à Brunnen (1315); Brunnen même en fait partie. Le canton de Schwitz a donné son nom à la Suisse entière.

SCHYITES, secte musulmane. *Voy.* CHYITES.

SCIACCA, *Thermæ Selinuntinæ*, ville de Sicile (Girgenti), sur la mer, à 64 kil. N. O. de Girgenti. Commerce de grains, huile, soude, soufre. Aux environs, mines de soufre, salines, sources minérales renommées. Sciacca avait naguère plus de

12,000 hab. : mais il s'est formé au S. E. de cette ville une île volcanique dont les éruptions et les exhalaisons ont chassé beaucoup d'habitants. — L'anc. *Thermæ* était la patrie d'Agathocle.

SCIARRA (Marc), célèbre chef de bandits, dévasta longtemps l'État romain, ne put être dompté par Sixte-Quint, fut poursuivi de si près par Clément VIII qu'il quitta le pays et passa au service de Venise, qui l'envoya en Dalmatie avec 500 des siens guerroyer contre les Uscoques; le gouvernement vénitien le fit assassiner, parce que Clément VIII exigeait son extradition. — *V.* COLONNA.

SCIATHUS, île de la mer Egée. *V.* SKIATO.

SCICLI, *Casmena*, v. de Sicile (Syracuse), sur des rochers, à 10 kil. S. O. de Modica ; 9,700 hab. A 6 kil. S., petit port de San-Pietro. Drap, cuir, poterie. Tombeau de saint Guillaume dans la cathédrale.

SCIGLIANO, ville du roy. de Naples, à 18 kil. S. de Cosenza ; 10,000 hab.

SCIGLIO, cap. et ville d'Italie. *Voy.* SCYLLA.

SCILLONTE, *Scillus*, v. de Triphylie, en Elide, près de Pise. C'est là que Xénophon écrivit son histoire.

SCILLY, îles de l'Atlantique. *Voy.* SORLINGUES.

SCIO, *Chios*, île de l'Archipel, par 38° 21' lat. N., 23° 45' long. E., près des côtes de l'Anatolie ; 45 kil. du N. au S. sur 12 env. de l'O. à l'E.; capit. Scio, sur la côte E. Fruits excellents, vin muscat, soie, miel. La population de l'île, qui s'élevait à plus de 100,000 hab. avant 1822, a été réduite à 10,000 environ par les massacres des Turcs. *Voy.* CHIOS.

SCIONE, ville de Chalcidique, dans la presqu'île de Pallène, sur la mer, avait été fondée par des Grecs sujets de Protésilas ; elle tomba sous la domination d'Athènes, devint libre pendant la guerre du Péloponèse, obéit plus tard à Olynthe, puis fit partie du royaume de Macédoine et en suivit le sort.

SCIOPPIUS (Gasp. SCHOPP, dit en latin), savant philologue, né à Neumarkt, dans le Palatinat, en 1576, mort en 1649, voyagea en Italie, en Espagne, en Allemagne, abjura le protestantisme, se fixa à Rome, où le pape Clément VIII l'éleva aux honneurs, écrivit en récompense des traités en faveur du pape, fut nommé conseiller aulique et comte palatin par l'empereur, et finit, après diverses aventures, où toujours éclatèrent son humeur inquiète, son inconstance, son orgueil, par chercher un asile à Padoue, où il mourut également haï de tous, Catholiques et Protestants. Sa vie avait été une palinodie perpétuelle. D'abord passionné admirateur de Scaliger, il écrivit ensuite contre lui ; il poursuivit de ses attaques les Jésuites qu'il avait longtemps vantés. Il a laissé 104 ouvrages ou libelles, entre autres : *Verisimilium libri IV*, 1595, in-8 ; *De arte critica*, 1597, in-8 ; *De sua ad catholicos migratione*, 1600, in-8, Padoue, 1664, in-8 ; *Classicum belli sacri*, 1619, in-4 ; *Grammatica philosophica*, 1628, in-8 ; *Relatio ad reges et principes de stratagematibus societatis Jesu*, 1635, in-12 ; *Elementa philosophiæ moralis stoicæ*, Mayence, 1606, c'est le plus estimé de ses ouvrages. On lui doit en outre des *Notes* sur Phèdre, sur *la Minerve* de Sanchez, une édition de Varron, de Symmaque, etc.

SCIOTO, riv. des États-Unis, un des affluents de l'Ohio, coule à l'E., puis au S., et reçoit le Paint-Creek, la Deer, etc; elle arrose Delaware, Columbus, Piketon, etc., et donne son nom à un comté de l'état d'Ohio. Cours, 360 kil.

SCIPIONS, célèbre famille romaine, faisait partie de la maison des Cornelius (*Gens Cornelia*) : aussi tous ses membres portent-ils les noms de Cornelius Scipio. Le mot *scipio* veut dire *bâton*; Macrobe croit que ce surnom fut donné à cette famille parce que son chef servit de *bâton de vieillesse* à son père aveugle. Les plus célèbres des Scipions sont :

L. Corn. Scipio, fils de L. Corn. Scipio Barbatus, qui avait été consul en 298 av. J.-C. Il fut lui-même consul en 259, et censeur en 258, pendant la première guerre punique. Dans son premier consulat, il conquit la Sardaigne sur les Carthaginois. On découvrit en 1780 son tombeau, ainsi que celui de son père (il est auj. dans le musée *Pio-Clementin* à Rome) ; l'inscription qui l'accompagne est un des plus anciens monuments de la langue latine.

Cn. Corn. Scipio Asina, deux fois consul (260 et 254 av. J.-C.). Il fut pris la première année par les Carthaginois au combat naval de Lipara, et se signala dans la seconde par de beaux faits d'armes et par ses succès en Sicile contre les Carthaginois : il les défit devant Panorme, et leur prit cette ville avec 200 vaisseaux.

Publius Corn. Scipio, fils de Lucius, le conquérant de la Sardaigne, fut consul en 218, perdit cette même année la bataille du Tésin contre Annibal, y fut blessé et ne dut la vie qu'au dévouement de son fils (Scipion l'Africain) ; il passa l'année suivante, avec le titre de proconsul, en Espagne, où il prit le commandement de l'armée navale et agit de concert avec son frère Cnéus ; il battit d'ab. les Carthaginois, mais s'étant séparé de Cnéus, il fut défait et périt dans un combat contre Asdrubal (fils de Giscon), l'an 212 av. J.-C.

Cn. Corn. Scipio Calvus, frère du précédent, joua aussi un rôle important dans la seconde guerre punique. Consul en 222, il fit avec succès la guerre aux Gaulois de la Cisalpine ; puis il passa en Espagne avec le titre de proconsul, et soumit une grande partie de ce pays. Secondé par Publius, son frère, qui était venu le rejoindre, il battit souvent les Carthaginois; mais en 212, s'étant séparé de Publius, il perdit la victoire et la vie près d'Anitorgis, 29 jours après la défaite et la mort de son frère.

P. Corn. Scipio Africanus major, dit vulgairement *Scipion l'Africain, le premier Africain*, fils de Publius, né vers 235 av. J.-C., sauva la vie à son père blessé au combat du Tésin, servit ensuite sous ses ordres et ceux de son oncle en Espagne. Brûlant de venger la mort de son père et de son oncle, qui venaient de périr dans ce pays, il se fit nommer proconsul pour la prov. d'Espagne en 211, bien qu'il n'eût que vingt-quatre ans, débuta par la prise de Carthagène (210), gagna en 209 la victoire décisive de Bétule, où Asdrubal perdit 54,000 hommes, et reconquit toute l'Espagne en quatre ans (210-206). Il négocia ensuite en Afrique, et s'y fit des alliés de Syphax et de Masinissa, rois des Numides. Rappelé en Italie pour combattre Annibal, il fit adopter au sénat, malgré l'opposition de Fabius, le plan qu'il avait conçu de transporter le théâtre de la guerre aux portes de Carthage, fut nommé consul pour exécuter ce projet (205 av. J.-C.), et fit en peu de temps des progrès si rapides en Afrique, que les Carthaginois alarmés rappelèrent Annibal de l'Italie. Scipion remporta sur ce grand général une victoire complète à Zama, contraignit Carthage à demander la paix, et mit ainsi fin à la guerre, l'an 202 av. J.-C. Tant d'exploits valurent à Scipion les honneurs du triomphe et le surnom d'*Africain*. Mais sa hauteur et sa partialité pour les patriciens le rendirent odieux au peuple. Cependant il fut encore nommé consul l'an 194 av. J.-C., puis censeur et enfin prince du sénat. L'an 190, il accompagna son frère Lucius en Asie en qualité de lieutenant, et dirigea dans la réalité toute cette guerre. Mais à son retour il fut, ainsi que son frère, accusé par le tribun Pétillius de s'être laissé corrompre par Antiochus, et se vit cité devant le peuple. Au lieu d'entreprendre une apologie, il se contenta de raconter ses exploits, et l'on ne prononça rien contre lui. Cité de nouveau quelque temps après, il s'écria : « Romains ! à pareil jour j'ai vaincu Annibal à Zama ; allons au Capitole en rendre grâces aux dieux. » le monde le suivit, et les tribuns ses accusateurs

tastèrent seuls au milieu de la place publique. Cependant, forcé de comparaître une troisième fois, il fut condamné à l'exil. Il se retira dans sa maison de campagne à Literne, et n'y vécut plus que pour les lettres et l'amitié : il admettait le poëte Ennius dans son intimité. Il mourut l'an 184 av. J.-C. Ce grand homme réunissait au génie militaire tous les genres de vertus : l'humanité, la tempérance, le désintéressement. Il soumit l'Espagne aux Romains autant par l'estime qu'il inspirait que par la force de ses armes. Une femme d'une grande beauté lui fut amenée par ses soldats après la prise de Carthagène; il fit rechercher un jeune prince nommé Allutius, qui était son fiancé, et la lui remit entre les mains sans avoir essayé de flétrir son honneur. Cette noble conduite frappa tellement le jeune Espagnol, qu'il s'allia aussitôt avec les Romains et fit déclarer ses compatriotes en leur faveur.

L. Corn. Scipio, surnommé l'*Asiatique*, frère du précédent, le suivit en Espagne et en Afrique, fut nommé consul l'an 190 av. J.-C., et battit Antiochus-le-Grand à Magnésie, avec l'aide de son frère qui lui servait de lieutenant. L'année suivante, il continua la guerre avec non moins de bonheur, et força enfin Antiochus à signer une paix avantageuse aux Romains : ses victoires lui méritèrent le surnom d'*Asiatique*. Cependant, à son retour, il fut accusé avec son frère de s'être laissé corrompre par Antiochus, et se vit condamné à une grosse amende. Ses biens, qui furent confisqués, ne purent suffire à la payer, et il fut mis en prison. Dans la suite on lui rendit la liberté, et les Romains, honteux de leur injustice, le comblèrent de tant de biens, qu'il devint un des plus riches citoyens de la république.

P. Corn. Scipio Nasica, fils de Cn. Corn. Scipio Calvus (consul l'an 222 av. J.-C.), et cousin des deux précédents, fit avec succès la guerre aux Lusitaniens, l'an 192 av. J.-C. L'année suivante, il fut nommé consul et vainquit les Boïens. Scipion Nasica était l'un des plus habiles jurisconsultes de son temps.

P. Corn. Scipio Nasica Corculum, son fils, se distingua à la bataille de Pydna, 168 av. J.-C., fut nommé consul en 155, et vainquit les Dalmates. Celui-ci fut père de P. Corn. Scip. Nasica Serapion, qui fut un des plus implacables ennemis des Gracques, et qui fit tuer Tib. Gracchus au milieu de la place publique, l'an 133 av. J.-C. — Un petit-fils de ce dernier fut adopté par un membre de la famille Metellus; il est connu dans l'histoire sous le nom de Metellus Scipio. (*Voy.* METELLUS).

P. Corn. Scipio Æmilianus Africanus Numantinus, surnommé le *second Africain*, était fils de Paul-Emile, et fut adopté par un fils du grand Scipion. Il eut pour maître le célèbre historien Polybe, et se distingua dès sa première jeunesse par sa valeur, soit en Espagne, où il tua un soldat d'une taille gigantesque, soit en Afrique, où il combattit comme auxiliaire de Massinissa. Ce prince faisait si grand cas de lui, qu'en mourant il le chargea de partager ses états entre ses enfants. Revenu à Rome, il fut nommé édile, 151 av. J.-C., et consul en 148, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge voulu. La troisième guerre punique commençait alors. Scipion Emilien passa en Afrique, mit le siége devant Carthage, prit et rasa cette ville après trois ans de siége, et malgré la plus vigoureuse défense, l'an 146 av. J.-C. Nommé de nouveau consul, l'an 134, il fut chargé de faire le siége de Numance, que jusque-là les Romains avaient attaquée sans succès : après un an de la résistance la plus opiniâtre, la ville fut prise (133 av. J.-C.); mais Scipion n'y trouva que des ruines. Après ces exploits, il reçut les surnoms d'*Africain*, de *Numantin*, et fut deux fois honoré du triomphe. Mais il fut bientôt, comme l'avait été le premier *Africain*, en butte à la haine du peuple en raison de son attachement à la cause des patriciens; il augmenta encore ces sentiments en approuvant le meurtre de Tib. Gracchus. Dégoûté du séjour de Rome, il se retira à Calète avec son ami Lélius, et ne revint à Rome que l'an 129 av. J.-C., lors de la révolution tentée par C. Gracchus. Le sénat avait résolu, dit-on, de le créer dictateur pour faire cesser les troubles occasionnés par ce tribun audacieux, lorsque, au grand étonnement de tout le monde, il fut trouvé mort dans son lit. On soupçonna de ce crime Sempronie, sa femme, sœur des Gracques, et C. Gracchus lui-même. Scipion Emilien avait autant de vertus que son aïeul. Il entretint avec Lélius une amitié célèbre. Il aimait aussi beaucoup les lettres, et admettait Térence dans son intimité. On a même prétendu qu'il avait eu quelque part aux comédies de ce poëte.

SCIRON, brigand de l'Attique, fils d'Eaque et beau-frère de Télamon, désolait la route qui conduit d'Athènes à Mégare, dépouillait les voyageurs, les précipitait dans la mer et les faisait dévorer par des tortues qu'il tenait enfermées dans un parc pour en faire sa nourriture. On raconte aussi de lui les mêmes actes de barbarie que de Sinis et de Procruste, avec lesquels quelques uns le confondent. Thésée purgea la terre de ce monstre.

SCLAVOCHORI, *Amyclæ*, ville de l'état de Grèce (Laconie), à 9 kil. E. de Misitra. Evêché.

SCODRA (*Scutari*), SCODRUS, v. et mont. d'Albanie.

SCOLASTIQUES. *Voy.* SCHOLASTIQUE.

SCOMBI. *V.* TOBI. — SCOMIUS M. *V.* DOUBNITZA.

SCONE, bourg d'Ecosse (Perth), sur la Tay, à 3 kil. N. de Perth; 2,500 hab. Ancienne résidence des rois d'Ecosse.

SCOPAS, fameux sculpteur grec, né à Paros vers 460 av. J.-C., remplit l'Ionie, l'Attique, la Béotie et le Péloponèse de ses travaux, fraya la route à Lysippe, à Praxitèle, et mérita d'être surnommé l'*Artiste de la vérité*. Ses chefs-d'œuvre étaient un *Mercure* et une *Bacchante ivre*. On lui attribue sans preuve *Niobé et ses enfants*. Il exécuta les sculptures d'une des faces du tombeau de Mausole. Il eut aussi du talent pour l'architecture; on cite de lui un temple de Minerve Alea, dans le Péloponèse.

SCOPELO, *Scopelos*, île de Grèce, dans les Sporades septentr., par 39° 9' lat. N., 21° 22' long. E.; 12,000 hab. Peu fertile, mais bien cultivée. Ch.-L., Scopelo, qui compte 5,000 hab.

SCOPI, ville de la Mésie sup., auj. OUSKOUB.

SCOPPA (l'abbé Ant.), né à Messine en 1762, mort en 1817, passa en France (1801), fut chargé, avec Cuvier et Delambre en 1810, d'examiner l'état des écoles en Italie, revint à Naples après la chute de Bonaparte et y établit des écoles à la Lancastre. On lui doit quelques écrits où se trouvent des idées souvent paradoxales, mais quelquefois heureuses. Le principal a pour titre: *Les vrais principes de la versification*, Paris, 3 vol. in-18, 1811-14 (en franç.).

SCORDISQUES, *Scordisci*, peuple qui, après avoir formé quelques établissements en Pannonie, au S. de la Save et du Danube, et en Thrace, se fixa sur le revers des monts qui bornent au N. la Macédoine. Le Romain Aconius les battit en 135 av. J.-C.; en 114, ils égorgèrent en Macédoine le consul Caton et toute son armée et envahirent la Dalmatie; mais les Romains les refoulèrent bientôt sur le Danube; ils s'enfuirent, les uns au delà du Danube, les autres au delà de l'Hèbre, et dès lors ils n'eurent plus d'importance. Les Scordisques faisaient partie de l'armée du second Brennus (280-278 av. J.-C.); on en a conclu qu'ils étaient Gaulois d'origine, ce qui est fort douteux. Leur férocité était extrême; ils immolaient à leurs dieux les prisonniers de guerre, et buvaient le sang de leurs ennemis dans leurs crânes.

SCORDUS MONS. *Voy.* SCARDES (MONTS).

SCORFF, riv. de France (Morbihan), naît dans l'arr. de Pontivy, à 5 kil. N. de Guéménée, coule

au S. O., devient navigable à Pont-Scorff, et se joint au Blavet, à Lorient, après un cours de 63 kil.

SCOT (Jean), surnommé *Erigène*, en latin, *Scotus Erigena*, c.-à-d. *natif d'Erin* (ancien nom de l'Irlande), savant moine irlandais du IXe siècle, fut appelé en France par Charles-le-Chauve, et vécut longtemps à la cour de ce prince; il sortit de France sur la demande du pape Nicolas, qui l'accusait d'hérésie, et passa, en 877, sur l'invitation d'Alfred-le-Grand, à Oxford, où il mourut v. 886. On a de lui un traité de la *Prédestination*, qu'il composa à la prière d'Hincmar contre Gotescalc; une trad. de *saint Denys l'Aréopagite*, et quelques traités philosophiques, un entre autres, *De divisione naturæ*, où se trouve un système voisin du panthéisme : cet ouvrage est condamné. J. Scot est un des fondat. de la Scolastique : il ne séparait point la philosophie et la religion.

SCOT (Michel), écrivain du XIIIe siècle, né vers 1210 dans le comté de Fife en Ecosse, sous le règne d'Alexandre II, mort en 1291, étudia toutes les sciences connues de son temps (philosophie, médecine, chimie, astrologie, etc.), habita la France, l'Allemagne, où il jouit de la faveur de l'empereur Frédéric II, enfin l'Angleterre, où Edouard I lui confia diverses missions. On a de lui: *Physiognomia*, Paris, 1508; *Mensa philosophica*, Francfort, 1602. On lui attribue une des plus anciennes traductions latines d'Aristote. Il passait de son temps pour magicien.

SCOT (Jean DUNS-), célèbre philosophe scholastique, surnommé le *Docteur subtil*, né vers 1275 à Dunston près de Berwick en Ecosse (d'où ses noms de *Duns* et *Scot*), ou, selon d'autres, à Dunstance près d'Almwich dans le Northumberland, pays qui portait aussi le nom de *Scotia*, étudia à Oxford, entra dans l'ordre des Cordeliers (Franciscains), enseigna avec éclat dans plusieurs universités, notamment à Paris (1304) et à Cologne, et mourut dans cette dernière ville, en 1308, à peine âgé de 33 ans. D'autres le font naître en 1266 et lui donnent 42 ans. Duns Scot fut un des plus habiles disputeurs de son temps, ce qui lui mérita le surnom sous lequel il est connu. Il laissa une quantité prodigieuse d'écrits, qui ont été réunis par L. Wadding en 12 vol. in-fol., Lyon, 1639. Duns Scot fut en théologie et en philosophie l'adversaire de saint Thomas, et toute l'École, attentive à leurs débats, se partagea entre eux (d'où les *Thomistes* et les *Scotistes*). Il admettait le réalisme et disait que les universaux, seuls êtres réels, forment les individus par l'intervention d'un principe particulier qu'il nommait *principe d'individuation* ou *hæccéité;* il soutenait la liberté d'indifférence, faisait dépendre les distinctions morales de la volonté arbitraire de Dieu, etc. On lui a reproché, ainsi qu'à son école, l'abus des distinctions.

SCOTIA. *Voy.* ÉCOSSE et SCOTS.

SCOTISTES. *Voy.* SCOT (DUNS) et THOMISTES.

SCOTS, *Scoti*, nation sortie de l'Hibernie, vint habiter de bonne heure le Nord de l'île d'Albion ou la Calédonie, et en disputa longtemps la possession aux Pictes, jusqu'à ce que ces deux peuples se confondissent en un seul vers le IVe siècle (*Voy.* PICTES). Toutefois les Scots seuls eurent l'honneur de donner leur nom à l'Ecosse (*Scotia* en latin). Quelquefois on désigne aussi l'Irlande, leur première patrie, sous le nom de *Scotia major*. C'est en ce sens que le théologien irlandais Jean Érigène est appelé Jean Scot.

SCOTT (Walter), poëte et romancier célèbre, né en 1771 à Edimbourg, mort en 1832, ne donna point dans ses études les signes d'un talent brillant, suivit la carrière du droit, devint shériff du comté de Selkirk (1799), et greffier des sessions à Edimbourg en 1806. Cette 2e place, en assurant son existence, le mit à même de se livrer à ses goûts d'antiquaire et de conteur. Les vieilles légendes avaient pour lui un attrait particulier; il mit en vers ces récits populaires, et prit bientôt une place honorable parmi les poëtes de la Grande-Bretagne. Mais il ne tarda pas à abandonner les vers pour la prose, et c'est surtout alors que son génie prit un libre essor. *Waverley* fut son premier roman. Encouragé par le succès qui accueillit cet essai, il en fit paraître successivement un grand nombre d'autres, la plupart sous le voile du pseudonyme ou de l'anonyme, et les vit obtenir une vogue européenne. Ces ouvrages ne sont pas tous de la même force, mais tous présentent au fond les mêmes qualités : un art admirable pour tracer les caractères et faire parler les personnages, un talent magique pour peindre les lieux, les costumes, un mélange d'idéal héroïque et de détails familiers et comiques fondus avec habileté, une extrême variété, des incidents dramatiques, des scènes sublimes; mais souvent aussi on trouve des longueurs, des redites, de l'embarras dans la mise en scène, de la trivialité. Le succès des ouvrages de Walter Scott avait augmenté considérablement sa fortune, et l'auteur put acheter la propriété d'Abbotsford sur la Tweed, dont il fit un séjour délicieux; mais en 1826, une banqueroute le ruina presque complètement. Il se remit alors courageusement au travail, et fit paraître dès 1827 sa *Vie de Napoléon*, en 10 vol. in-12, ouvrage fait trop vite et avec trop de partialité, mais rédigé sur des matériaux dont quelques uns étaient officiels et inconnus en France. Il n'eut que peu de succès, et Scott revint aux romans; mais il succomba au bout de peu d'années à l'excès du travail qu'il s'était imposé pour payer ses créanciers. Parmi ses poëmes, les principaux sont : le *Lai du dernier ménestrel* (1805), *Marmion*, la *Dame du lac*, le *Lord des îles* (de 1808 à 1810). Parmi ses romans, on vante surtout : *la Prison d'Édimbourg*, *les Puritains*, *Ivanhoë*, *Rob-Roy*, *Peveril du Pic*, *une Légende de Montrose*, *la Fiancée de Lammermoor*, *Richard en Palestine*, *les Eaux de Saint-Ronan*, *Quentin Durward*, *l'Antiquaire*. Ses ouvr. ont été trad. plusieurs fois en franç. La meilleure version est celle de MM. Defauconpret, dont M. Gosselin, libraire, a donné plusieurs éditions, 1825-26, 1827, 1830, etc. La plus récente et la plus complète est celle qui a paru en 1837 et ann. suiv., 30 v. in-8. M. Lockhart a donné des *Mém.* sur W. Scott, 1836.

SCOTT (Jean, Duns, Michel, etc.). *Voy.* SCOT.

SCOTTI (Jul.-Clém.), ex-jésuite, né en 1602 à Plaisance, mort en 1669, avait été professeur de philosophie à Parme, à Ferrare, puis recteur à la maison des Jésuites à Carpi. Mécontent de ses chefs, qui ne lui avaient pas accordé une chaire qu'il sollicitait, il quitta la robe et écrivit contre l'ordre. On lui attribue la *Monarchie des Solipses* (*Lucii Cornelii Europæi monarchia Solipsorum*, Venise, 1645, in-12), factum violent contre la société de Jésus, que d'autres attribuent à Inchofer.

SCOTTO (Albert), un des chefs des Gibelins de Plaisance (1290), se fit nommer capitaine perpétuel de cette ville, et rétablit les della Torre à Milan, sur les ruines de Visconti (1302): il fut plus tard chassé lui-même de Plaisance par les Guelfes, et alla mourir dans l'exil à Crême. — François, son fils, fut maître un instant à Plaisance (1335-36), mais fut battu par Azzo Visconti, et réduit à la bourgade de Firenzuola.

SCOTUSE, *Scotussa*, ville de Thessalie, au S. E. de Larisse, et près des collines de Cynoscéphales.

SCRIBONIEN, *Furius Camillus Scribonianus*, consul l'an 32 de J.-C., commandait un corps d'armée en Dalmatie quand Claude parvint à l'empire. Il somma ce prince, par une lettre, d'abdiquer, et se fit proclamer lui-même; mais ses troupes l'abandonnèrent, et il fut assassiné dans l'île de Lissa, en 42.

SCRIBONIUS LARGUS, médecin romain : il exerça sous Tibère, Caligula, Claude, et suivit ce dernier dans la Grande-Bretagne, en 43. On n'a de lui qu'un opuscule : *De compositione medicamen-*

torum, 1re édition, Paris, 1529; dont la meilleure édition est due à Bernhold, Strasbourg, 1786, in-8.

SCRIVERIUS (P. SCHRYVER, dit en latin), érudit, né en 1576 à Harlem, mort en 1660, vécut à Leyde, n'acceptant aucun emploi, et se faisant un plaisir de suppléer les professeurs de l'Académie. Il s'est signalé comme historien, comme poëte et comme philologue. Ses principaux ouvrages sont : *Antiquitatum batavicarum tabularium*, 1609, in-4; *Chroniques de Hollande*, *Zélande*, *Frise*, *Utrecht* (en holl.), Amst., 1663, in-4. Ses *Œuvres* inédites (*opuscula anecdota, philologica et metrica*) ont été publiées par Westerhuis, Utrecht, 1738, in-4. On lui doit des édit. de Végèce, Leyde, 1607; de Martial, 1619; de Sénèque le tragique, 1620; d'Apulée, 1629, etc.

SCRIVIA, riv. d'Italie (États sardes), sort des Apennins dans la prov. de Gênes, arrose les prov. de Novi, Tortone, Alexandrie, Voghera, et se jette dans le Pô, après un cours de 80 kil.

SCUDÉRI (Georges DE), poëte et romancier, célèbre par sa fécondité et par le ridicule de ses écrits, né au Havre en 1601, mort en 1667, avait d'abord servi dans les gardes-françaises; il quitta le service vers 1630, et se mit à travailler pour le théâtre. Il sut plaire à Richelieu par les attaques qu'il dirigea contre le grand Corneille dans ses *Observations sur le Cid*, et fut reçu à l'Académie Française en 1650. On a de lui 16 tragédies ou tragi-comédies (l'*Amour tyrannique*, le *Prince déguisé*, *Arminius*, la *Mort de César*, etc.), quelques écrits en prose, et un poëme épique : *Alaric* ou *Rome vaincue* (1654), qui n'est guère connu que par ce début emphatique :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

C'est sous son nom que parurent plusieurs des romans de sa sœur, la célèbre mademoiselle de Scudéri. Les ouvrages de Scudéri sont pleins de mauvais goût, d'invraisemblance, et à ces défauts de composition l'auteur joignait une suffisance qui passait toutes les bornes. Ses pièces de théâtre eurent quelque vogue dans le temps. Boileau a fait justice de ce ridicule auteur; on connaît ces vers de sa 2e satire :

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume.

La femme de Scudéri, qui vécut jusqu'en 1712 et mourut à 81 ans, est connue par son talent pour le style épistolaire; on a d'elle des *Lettres* à Bussy-Rabutin (publiées avec celles de cet écrivain).

SCUDÉRI (Madeleine DE), sœur du précédent, née au Havre en 1607, morte en 1701. Elle fut de bonne heure amenée à Paris, et y fut recherchée à cause des agréments de son esprit; elle était un des ornements de l'hôtel Rambouillet. Elle publia de volumineux romans, qui eurent une vogue extraordinaire, fit des vers, dont plusieurs ne manquaient pas de mérite, et reçut de ses contemporains les surnoms de *Sapho* et de *Dixième Muse*. Quoique fort laide, elle sut attacher plusieurs hommes distingués, entre autres Pélisson et Conrart. On a d'elle : *Ibrahim* ou l'*Illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8; *Artamène* ou le *grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8; *Clélie*, *histoire romaine*, 1656, 10 vol. in-8; *Conversations sur divers sujets*, 1680-94, 4 vol. in-12; *Conversations de morale*, 1688-12, 4 vol. in-12. Ses premiers romans parurent sous le nom de son frère. Parmi ses vers, on a surtout retenu ceux qu'elle fit sur les œillets que cultivait le grand Condé, alors détenu à Vincennes :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

Les romans de Mlle de Scudéri, d'une prolixité fatigante, sont en outre écrits dans un genre faux, avec un style précieux et ridicule. Ils peignent l'amour de la manière la plus fade, et convertissent en Céladons les héros les plus illustres. Ses *Conversations de morale* étaient estimées de Mascaron et de Fléchier.

SCULTENNA, riv. d'Italie, auj. le PANARO.

SCURCULA, *Excubiæ*, bourg du roy. de Naples (Abruzze Ult. 2e), à 30 kil. S. d'Aquila; 1,300 hab. Victoire de Charles d'Anjou sur Conradin, en 1268.

SCUTARI, *Ouskoudar* en turc, près de l'anc. *Chrysopolis*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), dans le sandjakat de Kodjah, sur le Bosphore, vis-à-vis de Constantinople, dont elle est regardée comme un faubourg; 35,000 hab. Belles maisons, belles mosquées; superbes cimetières (c'est là que sont inhumés tous les Turcs de distinction). Commerce assez actif. Nombreuses caravanes, les unes venant du centre de l'Asie, les autres ayant pour but le pèlerinage de la Mecque. — A l'O. de la ville, on voit sur un rocher le *Kis-kalessie* ou *Tour de Léandre*.

SCUTARI, *Scodra*, ville de la Turquie d'Europe (Albanie), ch.-l. de livah, sur le lac de Scutari ou de Zenta (*Labeatis lacus*), à 160 kil. N. O. de Constantinople; 16,000 hab. Évêché grec. Château-fort. Env. très fertiles. — Cette ville, fondée, dit-on, par Alexandre, a suivi le sort de l'Albanie; elle a successivement appartenu aux Serbes, à des chefs indépendants, à Venise, et enfin a été cédée aux Turcs en 1479. — Le livah de Scutari est le plus septentrional des cinq qu'on trouve en Albanie, et le sandjak qui le gouverne a le titre de pacha. Ce pacha s'est révolté contre la Porte en 1831, et n'a été réduit qu'après une vive résistance.

SCYLACEUM, auj. *Squillace*, ville du Brutium, à l'E., près d'un petit golfe de la mer Ionienne, dit *golfe Scylacique*, avait été fondée par des Athéniens. C'est la patrie du savant Cassiodore.

SCYLAX, géographe grec, auteur d'un *Périple de la mer intérieure* (Méditerranée), vécut à une époque incertaine. Les anciens mentionnent plusieurs personnages de ce nom : Scylax l'ancien, de Caryande en Carie, qui fut chargé par Darius I d'explorer les côtes de l'Océan Indien; un autre, qui vivait du temps d'Alexandre; et un troisième, contemporain de Polybe et de Panétius, au IIe siècle av. J.-C. Les uns donnent le *Périple* au premier, les autres, avec plus de vraisemblance, au dernier. Cet ouv. a été pub. dans les *Geogr. græci minores* d'Hudson (1698), et à part, par B. Fabricius, Leips., 1848.

SCYLITZES (Jean), historien byzantin du XIe siècle, fut amené de bonne heure à Constantinople, et devint curopalate ou gouverneur du palais. Il a continué l'*Histoire de Théophane de* 811 *à* 1081. Cédrenus l'a copié presque mot pour mot dans sa *Chronique*, et Scylitzès a quelquefois passé pour le plagiaire. L'ouvrage de Scylitzès n'allait d'abord que jusqu'en 1057. En l'augmentant, il le remania. La 2e édition seule a été imprimée en grec et latin (dans la *Byzantine*, tome 9); la 1re n'a été publiée qu'en latin, Venise, 1570, in-fol.

SCYLLA, nymphe sicilienne, fut aimée de Glaucus; mais Circé, sa rivale, la changea en un rocher qui avait la forme d'une femme, dont le buste et la tête s'élevaient au dessus des eaux, et dont les hanches étaient couvertes par les têtes de six chiens horribles ouvrant de larges gueules et aboyant sans cesse. L'onde, tourbillonnant autour du rocher, formait un gouffre plus redoutable que celui de Charybde, qui en était voisin; d'où le proverbe : *Tomber de Charybde en Scylla* (*Voy.* ci-après l'article géographique). — Une autre Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, s'éprit d'un fol amour pour Minos, qui assiégeait sa ville natale, et coupa sur la tête de son père le fatal cheveu de pourpre auquel tenait le salut de Mégare, puis le fit porter à Minos; mais celui-ci ne la paya que de mépris. Elle se jeta de désespoir dans la mer, et fut changée en alouette.

SCYLLA, cap célèbre d'Italie, sur la mer Tyrrhénienne, à la pointe S. du roy. de Naples, par 38°

15' lat. N., et 13° 24' long. E. Les nombreux écueils et les gouffres qui entourent ce cap, situé d'ailleurs à l'entrée du détroit de Messine et en face de l'écueil de Charybde, qui était aussi fort redoutable, faisaient jadis l'effroi des navigateurs. Des commotions volcaniques ont, à ce qu'il paraît, changé l'aspect des lieux, et le passage s'opère auj. avec moins de difficulté. (*Voy.* CHARYBDE, et l'art. mythologique ci-dessus).

SCYLLA, auj. *Scilla* ou *Sciglio*, ville d'Italie, jadis dans le Brutium, maintenant dans le roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), sur un haut rocher, près du cap de Scylla, si célèbre chez les anciens, à 19 kil. N. de Reggio; 7,000 hab. — Fondée, dit-on, par Anaxilas, tyran de Rhegium. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1783.

SCYMNUS, de Chio, géographe grec qui vivait 80 ans av. J.-C. à la cour de Nicomède, roi de Bithynie, est auteur d'une *Périégèse* (ou perlustration du monde) en vers iambiques; il ne nous en reste que les 741 premiers vers, plus les fragments de 236 autres, dans les *Geographi græci minores* de Hudson, 1698, in-8. M. Letronne en a donné une nouvelle édition en 1841, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale.

SCYRON ou SCIRON. *Voy.* SCIRON.

SCYROS, auj. *Skiro*, île de la Grèce, dans la mer Egée, à 8 milles à l'E. de l'Eubée, est célèbre en mythologie comme ayant été la retraite d'Achille, et comme le lieu où mourut Thésée. Cimon rapporta de cette île à Athènes les prétendus restes du héros.

SCYTHIE, *Scythia*, vaste région, qui chez les anciens comprenait tous les pays septentrionaux et orientaux étrangers à la civilisation. Elle n'avait pas de limites bien fixes; elle commençait, suivant les uns à l'E. de la Vistule et au N. du Danube, et se prolongeait indéfiniment vers l'Orient et le Nord, comprenant par conséquent toute la Sarmatie; tandis que les autres la placent, ou au N. de celle-ci, ou bien entre le Borysthène et le Tanaïs, et l'étendent à l'E. du Tanaïs, jusque dans les profondeurs de l'Asie intérieure. Dans cette dernière hypothèse la Scythie d'Europe ou occid. serait entre les deux grands fleuves (Borysthène et Tanaïs), la Scythie d'Asie commencerait à l'E. du Tanaïs ou au coude du Rha le plus voisin du Tanaïs; cette dernière était elle-même divisée en deux grandes portions: la Scythie au delà de l'Imaüs (*Scythia extra Imaum*), au N., et la Scythie en deçà de l'Imaüs (*Scythia intra Imaum*), au S., et voisine de l'Inde. Si le nom de Scythie a des sens différents, c'est que les Scythes, peuple nomade, changèrent souvent de place. Ils étaient divisés en une foule de peuplades, parmi lesquelles les Gètes, les Fennes, les Æstyi, les Taures, les Iazygès, les Bastarnes, les Roxolans, les Agathyrses, les Scyres, les Hérules, puis ceux qu'Hérodote appelle les Scythes royaux, à cause de la forme de leur gouvernement, et les Scythes gynécocratumènes, ou régis par une femme; en effet, il y eut en Scythie des hordes qui, temporairement, obéissaient à des femmes, et ce phénomène a donné lieu au mythe des Amazones. — La Bible fait descendre les Scythes de Magog, fils de Japhet. Etablis d'abord sur l'Araxe, ils étendirent au loin leurs conquêtes, soumirent une partie de l'Europe et de l'Asie, tinrent 28 ans l'Asie-Mineure sous leur joug (624-596), et pénétrèrent jusqu'en Egypte. Les plus grands conquérants, Cyrus, Darius I, Alexandre, tentèrent en vain de les dompter. Plus tard cependant, la Scythie fut successivement envahie par diverses nations, dont la principale est celle des Sarmates, qui donnèrent leur nom à une forte partie du pays. Les Goths fondèrent leur vaste empire dans la Scythie occidentale. Enfin, grossis par des hordes fugitives de l'Asie, les Scythes d'Orient assaillirent sous le nom de Huns l'empire des Goths (376), et préparèrent ainsi la grande invasion barbare. Le nom de Scythie disparaît de l'histoire au VIIe siècle, où les races slave, avare et bulgare se partagèrent le pays. Les Scythes paraissent être la même race que les Tchoudes, Ouraliens ou Finnois; on y comprenait aussi des Turcs, des Tartares, etc.

SCYTHIE (petite), *Scythia minor*, petite province romaine du diocèse de Thrace, entre le Pont-Euxin et le Danube, formait de ce côté la frontière de l'empire, et avait pour ch.-l. Tomes.

SCYTHOPOLIS, d'abord *Bethsan*, auj. *Bisan*, ville de Palestine, en Samarie, au S. E.; devait, dit-on, sa fondation à des Scythes qui envahirent la Médie et la Syrie.

SDILO ou SDILI, nom de deux îles de l'Archipel grec, par 37° environ lat. N., et 23° long. E., l'une dite *Grande-Sdilo* (c'est l'ancienne *Rhénée*), et l'autre *Petite-Sdilo* (c'est l'ancienne *Délos*).

SEAFORD, ville d'Angleterre (Sussex), sur la Manche, à 18 kil. S. E. de Brighton; un des Cinq-Ports.

SÉBA (Albert), né en Ost-Frise (1665), fut pharmacien à Amsterdam, voyagea dans les Indes Orientales et Occidentales, forma deux magnifiques collections d'histoire naturelle, dont l'une fut achetée par Pierre-le-Grand, l'autre fut vendue à l'encan et dispersée après sa mort (1736). Séba avait fait graver son deuxième cabinet sous le titre de *Rerum naturalium thesauri accurata descriptio et iconibus artificiosissimis expressio*, Amsterdam, 1734-61, 4 vol. gr. in-fol. Cet ouvrage a longtemps été capital pour l'étude de l'histoire naturelle, et est encore à consulter. Le Jardin du Roi, à Paris, en possède les planches, et on a fait un nouveau tirage des gravures, Paris, 1827 et ann. suiv., 45 livrais. in-fol. On avait annoncé en même temps un texte explicatif mis à la hauteur des connaissances modernes, mais il n'a point paru.

SÉBASTE, auj. *Sivas*, ville de l'Asie-Mineure sur l'Halys, qui appartint au Pont, puis à la Cappadoce, et qui finit par être le ch.-l. de l'Arménie 1re (formée aux dépens de la Cappadoce), était d'abord un fort du nom de *Cabira*; elle fut agrandie par Pompée, qui l'appela *Diospolis*, et enfin reçut de la reine de Pont, Pythodoris, le nom de Sébaste, c.-à-d. *Augusta* (en l'honneur d'Auguste). — Samarie aussi se nomma *Sébaste*.

SÉBASTIEN (saint), chrétien zélé, né à Narbonne vers 250, servit quelque temps sous Dioclétien, et cacha sa religion afin de mieux servir ses coréligionnaires; reconnu pour chrétien, il fut livré au supplice, et assommé dans le cirque, en 288. On l'honore le 20 janv. Il est le patron des prisonniers.

SÉBASTIEN, roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, et petit-fils du roi Jean III, né à Lisbonne en 1554, succéda en 1557 à Jean III, son aïeul. Animé d'un grand zèle contre les Infidèles, il forma, dès qu'il put régner par lui-même, le hardi projet de leur enlever l'Afrique: il fit contre eux en 1574 une 1re expédition, mais sans résultat; il y retourna en 1578, appelé par Muley-Mohammed-el-Montaser, roi de Maroc, qui avait été dépouillé par Muley-abd-el-Malik, son oncle, et débarqua à Tanger; mais il fut battu complètement par ce dernier à la bataille d'Alcaçar-Quivir, le 4 août 1578, et ne reparut plus; il avait probablement péri dans la mêlée. Son oncle, le cardinal Henri, lui succéda, et à la mort de celui-ci en 1580, Philippe II s'empara de la couronne de Portugal. Plusieurs faux Sébastien se montrèrent en Portugal sous Philippe II et Philippe III.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO (Luciano, dit), peintre de Venise (1485-1547), avait embrassé la vie religieuse. Il se fixa à Rome, et fut chargé de sceller les bulles de la chancellerie pontificale. Il excella dans le portrait, et dessina surtout avec perfection les têtes et les mains; son coloris est magnifique. Il eut souvent pour collaborateur Michel-Ange, et c'est ce maître qui dessina la *Résurrection de Lazare*, commandée par Clément VII à Sébastien del Piombo

la faveur d'un si puissant secours, il put lutter avec avantage contre Raphaël.

SEBASTIEN (le père), mécanicien. *Voy.* TRUCHET.

SEBASTOCRATOR, c.-à-d. *auguste souverain*, titre imaginé par Alexis I Comnène, en faveur de son frère Isaac, et qui venait immédiatement après celui d'empereur; il précédait celui de *César* (jadis le second), et il devint à son tour le troisième, lors de la création de celui de *Despote*.

SÉBASTOPOL, ville de Russie. *Voy.* SÉVASTOPOL.

SEBASTOPOLIS, auj. *Tourkal*, ville de Pont, vers l'O., sur l'Iris. — L'anc. Dioscurias (auj. *Iskuria*), en Colchide, fut aussi nommée *Sébastopolis*. — Aucune de ces villes n'est la Sévastopol actuelle.

SEBEKTEKIN, fondateur de l'empire des Turcs Gaznévides, d'abord esclave, puis gendre d'Alp-Tekin, général des armées de Nouh-le-Samanide, le remplaça comme gouverneur de Gaznah, se rendit indépendant (975), conquit une grande partie de l'Hindoustan et du Turkestan, et mourut à Balkh en 997. Il eut pour fils le fameux Mahmoud-le-Gaznévide, qui le premier prit le titre de *sultan*.

SEBENICO, *Sicum?* ville des Etats autrichiens (Dalmatie), à l'embouchure du Kerkah, qui forme là un vrai lac (avec un grand port), à 45 kil. S. E. de Zara; 6,000 hab. Quatre forts, etc. Evêché catholique et évêché grec. Cathédrale gothique. Bonneterie. Armements pour la pêche du corail. Patrie du peintre Schiavone. — République indépendante avant le Xe siècle, Sebenico se soumit volontairement en 991 aux Vénitiens, qui la gardèrent depuis (excepté pendant le XVe siècle, où elle fut soumise aux Hongrois). Les Turcs l'assiégèrent vainement en 1538 et 1648. Elle passa entre les mains de l'Autriche avec le reste de la Dalmatie en 1797.

SEBENNYTE, auj. *Djemnouti*, ville de l'Egypte ancienne (Delta), vers l'endroit où le Nil se sépare en plusieurs branches. On donne le nom de *branche sébennytique* à la portion septentrionale de la *branche atarbéchique*, la troisième en partant de l'O.

SEBILAH, ville du Maroc. *Voy.* CHELLA.

SEBINUS LACUS, lac de la Cisalpine, auj. ISEO.

SÉBOIM, une des villes de Palestine situées sur le bord du lac Asphaltite, qui périrent avec Sodome.

SÉBONDE (Raymond DE), savant du XVe siècle, né à Barcelone, professait la médecine, la théologie, la scholastique à l'université de Toulouse, vers 1430, et mourut en 1432. On lui doit: *Theologia naturalis*, Deventer, 1487, Lyon, 1526, etc. (traduite en français par Montaigne, Paris, 1569, etc., abrégée par Comenius, Amst., 1661); *De naturâ hominis dialogi*, Cologne, 1501, in-4 (traduit en français par Martin, 1566; par Bieudecq, 1600). Montaigne a consacré un long chapitre des *Essais* (liv. II, c. 12) à l'apologie de Raymond de Sébonde, dont on suspectait l'orthodoxie.

SEBOU ou MAMORE, riv. de l'empire du Maroc (Fez), sort de l'Atlas, coule au N., puis à l'O., et tombe dans l'Océan Atlantique, près de Mamore; cours, 280 kil.

SEBSVAR, *Hyrcania*, ville d'Iran (Khoraçan), à 100 kil. S. O. de Nichabour. Jadis importante. Tamerlan la prit en 1381. La ville s'étant révoltée peu après, il fit enterrer vifs 10,000 de ses habitants.

SEBZ ou CHEHER-SEBZ, ville du Turkestan, dans la Boukharie, à 55 kil. S. de Samarcand, sur le Kachka. Habitée par des Uzbeks, dont le khan peut mettre sur pied jusqu'à 20,000 cavaliers. Cette ville remplace le village de Kech où naquit Tamerlan.

SECCHIA, *Gabellus*, riv. d'Italie, sort du versant septentrional des Apennins, dans le duché de Modène, court 140 kil. au N. E., et tombe dans le Pô à 8 kil. O. de Rovère (roy. Lombard-Vénitien).

SÉCHELLES, îles de l'Océan. *Voy.* SEYCHELLES.

SECHELLES (HÉRAULT DE). *Voy.* HÉRAULT.

SÈCHES, riv. de France. *Voy.* SEICHES.

SECKAU, *Secovium*, bourg des Etats autrichiens (Styrie), à 55 kil. N. O. de Grætz; 400 hab. Eaux minérales. Evêché dont le titulaire réside à Grætz.

SECKENDORF (Gui-Louis DE), historien, né en 1626 en Franconie, mort en 1692, fut chambellan, puis ministre et chancelier d'Ernest, premier duc de Gotha, et enfin chancelier de l'Université de Halle, nouvellement créée par le roi de Prusse. On a de lui, entre autres ouvrages: *De lutheranismo*, en 3 livres, Francfort, 1686-92 (il y réfute Maimbourg); *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, Leipsick, 1666; plusieurs écrits politiques, et nombre d'articles dans les *Acta eruditorum* (1682-92).

SECKENDORF (Fréd. HENRI, comte de), feld-maréchal, né en 1673 à Kœnigsberg en Franconie, était neveu du précédent. Il se mit successivement au service de la Prusse, du roi de Pologne Auguste I, de l'empereur Charles VI, et servit avec distinction sous le prince Eugène pendant la guerre de la succession d'Espagne. Nommé par Charles VI ambassadeur à Berlin, il obtint un grand ascendant sur le roi Frédéric-Guillaume, et parvint à détacher ce prince de l'alliance de l'Angleterre, en lui faisant signer les traités de Wusterhausen (1727) et de Leewerwelde (1732). Chargé, à la mort du prince Eugène, de remplacer ce grand général et de diriger la guerre contre les Turcs, il éprouva quelques échecs et tomba en disgrâce (1737). Mécontent de l'Autriche, il alla, après la mort de Charles VI (1740), offrir ses services au compétiteur de sa fille Marie-Thérèse, à l'électeur de Bavière, élu sous le nom de Charles VII. Il reconquit pour ce prince la Bavière, et le fit rentrer dans Munich (1744). Après la mort de cet empereur, il conclut, en faveur du jeune électeur de Bavière son fils, le traité de Füssen (1745), qui le réconciliait avec l'Autriche. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut en 1763.

SECKINGEN, *Sanctio*, anc. ville de Souabe, auj. dans le grand-duché de Bade, dans une île du Rhin, à 24 kil. N. E. de Bâle. Belle place. — Prise par Bernard de Saxe-Weimar en 1638; en partie incendiée en 1678.

SÉCLAVES ou MARATIS, peuple de l'île de Madagascar, habite au N. O., depuis le cap d'Ambre jusqu'à la Mansiatre. Féroces et pirates.

SÉCLIN, ch.-l. de cant. (Nord), à 9 kil. S. de Lille; 2,954 hab. Bel hôpital. Filatures de coton, de lin; moulin à huile, raffinerie de sel, tanneries. — Cette ville fut fondée au VIIe siècle; c'était la capit. du Mélantois, dans la Flandre wallone.

SÉCOLAUNIA, nom latin de la SOLOGNE.

SECOND (Jean), *Joannes Secundus*, poëte latin moderne, né à La Haye en 1511, fut reçu docteur en droit à Bourges, s'attacha, comme secrétaire intime, à l'archevêque de Tolède, suivit Charles-Quint en Afrique (1534), mais en rapporta le germe d'une maladie mortelle à laquelle il succomba, à Tournay, en 1536. Ses *poésies* (latines), publiées à Utrecht, 1541, in-2, ont souvent été réimprimées, notamment à Leyde, 1821, 2 vol. in-8, par Bosscha fils. On y distingue surtout les 19 pièces connues sous le nom de *Baisers de Jean Second*; elles ont été trad. en français par Tissot (Paris, 1806, in-12).

SECONDAT. *Voy.* MONTESQUIEU.

SECONDIGNY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 10 kil. S. O. de Parthenay; 1,719 hab. Haras de baudets. Lainages.

SECOUSSE (Denis-Fr.), né à Paris en 1691, mort en 1754, avocat au parlement, s'occupa d'histoire, et fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions (1722). Il mourut aveugle. Il fut chargé par d'Aguesseau de continuer la collection des *Ordonnances des rois de la 3e race* (commencée par Laurière), termina le 2e vol., et en fit paraître 6 autres (de 1729 à 1750), mais sans pouvoir la terminer. On lui doit de savants *Mémoires*, dans le recueil de l'Acad. des Inscriptions.

SÉCULAIRES (jeux), fêtes qui se célébraient à Rome avec beaucoup de pompe pour solenniser l'ouverture de chaque siècle (compté à la manière étrusque, c.-à-d. embrassant 110 ans) ; mais la célébration n'en fut pas régulière, et tantôt on la retarda, tantôt au contraire on l'avança, comme pour recommencer plus tôt une ère nouvelle. On connaît 12 célébrations de jeux séculaires (en 509, 449, 249, 149, 17 av. J.-C., et en 47, 87, 147, 204, 247, 263, 404 de J.-C.). La fête durait 3 jours. Des supplications, des chants, des distributions de graines lustrales au peuple, un lectisterne, en étaient les principales cérémonies. Horace fit pour la fête de l'an 17 av. J.-C. un chant séculaire que nous possédons encore.

SEDAINE (Michel-Jean), auteur dramatique, né à Paris en 1719, mort en 1797, était fils d'un architecte. Ayant perdu de bonne heure ses parents, il fut obligé de se faire tailleur de pierres pour vivre ; mais il quitta bientôt cet état pour se livrer aux lettres, et travailla pour le théâtre. Il réussit surtout dans l'opéra-comique, et fut le véritable créateur de ce genre. Il donna au Théâtre Italien les opéras comiques suivants : *le Diable à quatre* (1756), *Rose et Colas* (1764), *Anacréon*, *l'Huître et les Plaideurs*, *le Jardinier*, *le Roi et le Fermier*, *le Déserteur*, *le Faucon*, *Félix*, *Richard-C.-de-Lion* (1784), qui eut un succès extraordinaire, et plusieurs autres moins connus ; au Grand Opéra : *Aline, reine de Golconde*, *Amphitryon*, *Guillaume Tell* ; au Théâtre Français : *le Philosophe sans le savoir* (1765), qui est son chef-d'œuvre ; *la Gageure imprévue*. Il fut reçu à l'Académie Française en 1786. On lui reproche des négligences de style ; mais ses pièces sont pleines de naturel, d'esprit et d'intérêt. On a donné, en 1813, ses *Œuvres choisies*, 3 vol. in-8. La musique de la plupart de ses opéras est de Monsigny et de Grétry.

SEDAN, ville de France, dans l'ancienne Champagne (Réthelois), auj. ch.-l. d'arr. du département des Ardennes, sur la droite de la Meuse, à 20 kil. S. E. de Mézières, à 250 kil. N. E. de Paris ; 13,719 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce. Collége communal. Fortifications, vieux château (où naquit Turenne), c'est auj. un arsenal, riche en armes curieuses. Manufact. considérables de draps renommés, dont la première fut fondée par N. Cadeau, en 1646 ; lainages, teintureries. Bibliothèque. Statue en bronze de Turenne. — Ville très-ancienne ; elle fut prise par Charles-le-Chauve ; mais Louis de Germanie l'enleva en 880. Elle forma de bonne heure une petite souveraineté indépendante ; cette principauté fut acquise par la maison de Bouillon au commencement du XVIe siècle, et fut possédée, entre autres seigneurs, par le célèbre Robert de la Marck ; Charlotte, sa sœur et son héritière, la porta en dot à Henri de la Tour-d'Auvergne, comte de Turenne (1591). Richelieu força en 1642 Fréd.-Maurice, duc de Bouillon, compl. de Cinq-Mars, à s'en dessaisir, et la réunit à la couronne. L'industrie de Sedan souffrit beaucoup de cette réunion, mais Colbert la releva. Cette ville avait jadis une célèbre université protestante, qui fut supprimée à la révocation de l'édit de Nantes. Patrie de Cappel, Turenne, Macdonald, Ternaux.—L'arr. a 5 cant. (Carignan, Mouzon, Raucourt, plus Sedan, qui compte pour deux), 82 communes et 63,233 hab.

SÉDÉCIAS, dernier roi de Juda (597-587), fut mis par Nabuchodonosor sur le trône, à la place de Joachim ou Jéchonias ; il fut bientôt après attaqué, par le roi d'Assyrie, dans Jérusalem, qu'il défendit deux ans, fut pris, eut les yeux crevés, et mourut dans l'exil en Chaldée.

SÉDERON, ch.-l. de cant. (Drôme), à 36 kil. S. E. de Nions ; 800 hab.

SEDGEMOOR, plaine d'Angleterre, dans le comté de Somerset, entre Kingsverton et Bridgewater, est célèbre par la défaite du duc de Monmouth, qui y fut battu et pris par les troupes de Jacques II, en 1685.

SÉDILLOT (J.-J.-Emmanuel), orientaliste et astronome, né en 1777, mort en 1832, fut professeur-adjoint de turc à l'École des langues orientales créée en l'an III, puis secrétaire de l'école attachée à la Bibliothèque du roi, seconda Delambre et Laplace dans leurs recherches, traduisit le traité d'Aboul-Hassan-Ali sur la construction des instruments astronom., et rédigea d'intéressantes dissertations sur divers points d'hist. et de critique orientales.

SEDINUM, nom latin de STETTIN.

SEDJELMESSE, ville de l'empire de Maroc, dans le roy. de Tafilet, à 60 kil. E. de Tafilet, sur le Ziz. Jadis florissante par son commerce avec la Nigritie, et capitale d'un vaste empire, dit aussi empire de Sedjelmesse, situé entre l'Atlas et le Sahara, et qui fut puissant sous les Edrisites et les Almoravides, du VIIIe au XIIe siècles. La ville de Sedjelmesse est auj. en ruines.

SEDJER ou CHEDCHER, pays d'Arabie, dans la partie orient. de l'Hadramaout, borné au N. par le Mahrah et au S. par la mer d'Oman. Magnifiques chameaux, dattes, pêche abondante. — Il est ainsi nommé de la ville de Sedjer, sur la côte.

SEDJESTAN ou SEDJISTAN. *Voy.* SÉISTAN.

SEDLITZ, village de Bohême (Saatz), à 30 kil. S. O. de Tœplitz : eau saline froide purgative, fort renommée. — La Bohême a d'autres Sedlitz.

SEDULIUS (C. Cælius ou Cæcilius), prêtre du Ve siècle, est auteur d'un poëme intitulé : *Paschale Carmen* ou *De Christi miraculis libri V* (dernière et meilleure édition, Rome, 1794, in-4), qu'il mit ensuite en prose sous le titre d'*Opus paschale*, Paris, 1585, et de quelques autres ouvrages.

SEDUNUM, nom latin de *Sion* (Suisse).

SÉE, riv. de France (Manche), naît dans le canton de Mortain, coule à l'O. et au S. O., arrose Avranches et se jette avec la Selune dans la baie du Mont-Saint-Michel, après 53 kil. de cours.

SEELAND, *Sjaelland*, la plus grande des îles du Danemark, à l'E. de celle de Fyen et à l'extrémité S. E. de la Suède : 7,500 kil. carr. ; 340,000 hab. Capit., Copenhague, qui est aussi capitale de tout le Danemark. Div., 5 bailliages, Copenhague, Frederikaborg, Holbek, Soroe, Prestoe. Climat et sol du Danemark ; grande analogie géologique avec la Scanie, dont elle semble avoir été séparée par quelque grande révolution du globe. Bonne agriculture. Industrie, surtout à Copenhague ; commerce.

SEELBURG (ALT-), ville de la Russie d'Europe (Courlande), sur la Dzvina, à 20 kil. N. O. de Jakobstadt. Château en ruines. Jadis résidence des évêques de Sémigalle.

SÉEZ ou SÉES, *Saii*, *Sagium*, ch.-l. de c. (Orne), sur l'Orne, à 25 kil. N. E. d'Alençon ; 4,567 hab. Évêché. Belle cathédrale gothique, palais épiscopal. — Jadis plus grande et forte ; souvent prise et ravagée par les Normands, par les Anglais et pendant les guerres de religion. Patrie de Conté, qui y a une statue.

SÉEZ, ville des États sardes (Savoie), à 3 k. E. de St-Maurice, sur la route du Petit-St-Bernard ; 1,700 h.

SEFFIN, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), sur l'Euphrate, à 130 kil. S. E. d'Orfa. Dans la plaine qui s'étend aux environs eut lieu la bataille dite de 110 jours, entre les partisans d'Ali et ceux de Moaviah, en 657 (Moaviah l'emporta).

SÉFY (CHAH), le Néron de la Perse, de la dynastie des Sophis (1628-1642), fut le successeur d'Abbas-le-Grand, son aïeul ; il fit exécuter ou priver de la vue tous les princes de son sang, les grands alliés à sa famille, ses ministres et ses généraux. Malgré tant de forfaits, il ne vit aucune révolte éclater contre lui, et mourut paisiblement à Kachan.

SEGALAUNI, peuple de Gaule, dans la Viennaise, à l'E. et le long du Rhône, qui la séparait des

Helviens; au N. ils avaient les Allobroges, à l'E. les Voconces, et au S. les Tricastins. Leur capitale était *Valentia* (auj. *Valence*).

SEGED, dit aussi *Szeged* ou *Segedin*, ville forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de Csongrad, sur la Theiss, près du confluent de la Maros, à 190 kil. S. E. de Pesth : 30,000 hab. Fortifications. Eglises grecques, catholiques et réformées ; collége de Piaristes, écoles diverses. Tabac, tanneries. Commerce. Aux Turcs depuis le XVI[e] siècle jusqu'en 1686.

SEGELMESSE. *Voy.* SEDJELMESSE.

SÉGESTE, dite aussi *Acesta*, près de la v. act. de *Calatafimi*, ville de Sicile, au N. O., à quelque distance de la mer, fut, dit-on fondée par des Troyens (par Crinise ou par Enée, qui lui donna par reconnaissance le nom du roi Aceste), devint florissante aux VII[e] et VI[e] siècles av. J.-C., mais eut des guerres fréquentes à soutenir contre Sélinonte, implora l'appui d'Athènes d'abord (417), puis de Carthage (410) contre sa rivale, ce qui donna lieu et à la désastreuse expédition des Athéniens en Sicile, et à la conquête de la Sicile orientale par Carthage. En 317, Ségeste dépendait de Syracuse. Dans les guerres entre Agathocle et les Carthaginois, ceux-ci la détruisirent. Les Romains la relevèrent. Restes de beaux temples.

SEGESTICA, ville d'Hispanie, auj. HINIESTA.

SEGESVAR ou SCHÆSBURG, ville des États autrichiens (Transylvanie), ch.-l. du comitat de Segesvar, sur la Kockel, à 60 kil. N. E. d'Hermanstadt; 6,000 hab. Toiles, drap, étoffe de coton, etc. On y trouve de nombreuses médailles qui la font croire bâtie sur l'emplacement d'une colonie romaine. Elle fut fondée en 1178. — Le comitat de Segesvar a 49 kil. sur 20, et compte 27,000 hab.

SEGHALIEN ou SAGHALIEN. *Voy.* AMOUR.

SEGNI, *Signia*, ville de l'État ecclésiastique (Frosinone), à 26 kil. O. de Frosinone; 3,600 hab. Evêché. *Murailles*. Cathédrale remarquable. Vins célèbres jadis. C'est, dit-on, dans cette ville que les orgues ont été inventées.

SEGNI (Lothaire DE), pape. *Voy.* INNOCENT III.

SEGO ou CHAGRO, ville de la Nigritie centrale, capit. du Haut-Bambarra, sur le Djoliba, par 7° 35' long. O., 13° 5' lat. N.; 2,500 hab. Mur en terre. Assez de commerce. Connue par le voyage de Mungo-Park, qui y vit pour la première fois le Djoliba.

SEGOBRIGA, nom de deux villes de l'Hispanie, dans la Tarraconaise, auj. SÉGORBE et PRIÉGO.

SEGODUNUM, ville de Gaule (Aquitaine), capit. des *Ruteni*, auj. RHODEZ.

SEGONTIA, auj. *Siguenza*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les *Arevaci*, près de Clunia. Sertorius y livra à Métellus et à Pompée une bataille qui resta indécise (75 av. J.-C.).

SEGONTIUM, ville de la Bretagne 2[e], chez les *Ordovices*, auj. CAERNARVON.

SEGONZAC, ch.-l. de cant. (Charente), à 12 kil. S. E. de Cognac; 2,602 hab. Eau-de-vie.

SEGOR, primit. *Bala*, auj. *Zoar*, sur la mer Morte, une des 4 villes de Palestine destinées à périr avec Sodome, fut sauvée par l'intercession de Loth.

SÉGORBE, *Segobriga*, ville murée d'Espagne (Valence), à 53 kil. N. de Valence; 6,500 hab. Evêché. Château-fort. Amidon, papier, poterie, eau-de-vie. Beau marbre aux environs. — Enlevée aux Maures par Jacques I, roi d'Aragon, en 1245, prise par les Français en 1812.

SÉGOVIE, *Segubia* ou *Segovia*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. de l'intendance de Ségovie, près de l'Eresma, à 78 kil. N. O. de Madrid; 13,000 hab. Evêché. Murailles, tours, 4 faubourgs. Cathédrale, Alcazar ou palais royal, aqueduc (attribué à Trajan). Draps renommés, lainages, toiles, orfèvrerie, verrerie. Aux environs, or, plomb, pierres calcaires, marbre, granit, jaspe. Patr. du théologien Domingo de Soto, etc. Jadis capitale des *Arevaci*. L'armée française a occupé Ségovie de 1808 à 1814.— L'intendance de Ségovie, bornée par celles de Burgos et de Valladolid au N., de Soria au N. E., de Guadalaxara à l'E., de Madrid et de Tolède au S., d'Avila à l'O., a environ 150 kil. du N. au S., sur une largeur qui varie de 12 à 80; le sol y est très fertile, et les prairies y nourrissent beaucoup de moutons.

SEGRAIS (J.-Regnauld DE), poëte français, né à Caen en 1624, mort en 1701, fut longtemps secrétaire, puis gentilhomme ordinaire de Mademoiselle (fille de Gaston d'Orléans); mais ayant désapprouvé le projet du mariage de cette princesse avec Lauzun, il fut forcé de la quitter (1672); il passa quatre ans chez M[me] de La Fayette, eut part à la composition de deux romans de cette dame (*Zaïde*, *la Princesse de Clèves*), qui parurent même sous son nom, puis se retira à Caen. Il faisait par le charme de sa conversation les délices de la société. Segrais était membre de l'Académie Française depuis 1662. On a de lui des *Idylles*, que Boileau a louées ; une traduction en vers de l'*Énéide*, aujourd'hui oubliée; des *Nouvelles*, Paris, 1656. Ses *Œuvres diverses* ont paru en 1755, 2 vol. in-12. On a en outre publié en 1722 un *Segraisiana*, ou *Mélanges d'histoire et de littérature*, La Haye (Paris).

SÈGRE, *Sicoris*, riv. d'Espagne (Barcelone), sort des Pyrénées, coule au S. O., reçoit les deux Noguera et la Cinca, arrose Puycerda, Urgel, Balaguer, Lerida, Mequinenza, et joint l'Èbre un peu au dessous de cette dernière ville. Cours, 240 kil.

SEGRÉ, ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), sur l'Oudon, à 35 kil. N. O. d'Angers; 2,130 hab. Commerce de toiles, fils, etc. Jadis ville forte. Elle a joué un rôle dans les guerres de la Vendée. — L'arr. de Segré a 5 cant. (Condé, Châteauneuf, le Lion d'Angers, Pouancé, Segré), 61 comm., et 58,109 hab.

SEGUIER (Pierre), magistrat, né à Paris en 1504, d'une famille originaire de Languedoc, mort en 1580, fut successivement avocat, avocat-général, présid. à mortier, rendit des services importants sous plus. rois, surtout lors de différends du pape Jules III et de Henri II, fit au nom du parlement des remontrances qui empêchèrent l'établissement de l'Inquisition en France, et fut sous François II chargé de fixer les limites entre la Savoie et la France.

SÉGUIER (Ant.), fils du précédent, 1552-1626, fut conseiller au parlement, puis avocat-général sous Henri III, refusa d'entrer dans la Ligue, défendit les libertés gallic., et fit condamner par le Parlement en 1591 une bulle de Grég. XIV contraire à ces libertés. Henri IV l'envoya en ambassade à Venise.

SÉGUIER (Pierre), chancelier, petit-fils du premier Pierre, né en 1588 à Paris, mort en 1672. Il remplit diverses charges au parlement, fut intendant de Guyenne, puis devint sous Richelieu garde des sceaux (1633), et chancelier (1635). Il s'opposa parfois au ministre, et plus tard à la régente Anne d'Autriche, mais sans jamais adhérer à la Fronde; fut quelque temps privé des sceaux, les reprit en 1656, et les garda jusqu'à sa mort. Il présida la commission chargée de juger Fouquet, ainsi que le conseil qui rendit les belles ordonnances de 1669 et 1670. Il fut un de ceux qui eurent les premiers l'idée de l'Académie Française, et il en fut le protecteur après la mort de Richelieu.

SÉGUIER (Ant-L.), de la même famille, 1726-91, fut avocat-général au grand-conseil, puis au parlement (1755-90), combattit de tout son pouvoir dans le parlement les doctrines philosophiques, donna sa démission lors de l'institution du parlement Maupeou, reparut avec l'ancienne compagnie (1774), émigra au commencement de la révolution et mourut en 1791 à Tournay. Il avait été sur le point d'être chancelier. Il était de l'Académie Française dep. 1757. Il est père de M. Séguier, qui fut longtemps premier président de la cour royale; m. en 1848.

SÉGUIER (J.-Fr.), savant, né à Nîmes en 1703, mort en 1784, d'une famille de magistrats qui avait une origine commune avec celle de Paris, s'occupa de numismatique et d'histoire naturelle (surtout de botanique), suivit Scipion Maffei en Italie (1732), et parcourut avec lui une partie de l'Europe ; il revint au bout de 23 ans se fixer à Nîmes avec de riches collections, et fut nommé correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1772). On a de lui, entre autres ouvrages : *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, in-4 (dépassée depuis par Haller); *Inscriptionum antiquarum index*, resté manuscrit.

SEGUIN (Armand), économiste, né à Paris en 1768, mort en 1835, se fit d'abord connaître par ses travaux sur la chimie appliquée aux arts, et fut le collaborateur de Fourcroy et de Berthollet. Il abandonna ensuite la science pour les spéculations financières, s'enrichit comme fournisseur, et eut de fréquents démêlés avec le gouvernement impérial et avec Ouvrard. Il a publié plusieurs brochures de circonstance sur des questions de finances.

SEGUR, bourg du Rouergue, auj. dans le dép. de l'Aveyron, sur le Viaur, à 20 kil. S. O. de Severac ; 1,700 hab. Berceau de la famille des Ségur.

SÉGUR, famille noble et ancienne de Guyenne, a produit, surtout depuis deux siècles, plusieurs hommes également distingués par leur courage, leur courtoisie et leur esprit ; les plus connus sont :

SÉGUR (Henri-François, comte de), lieutenant-général, surnommé à la cour le *Beau Ségur*, né en 1699, mort en 1751, fils du marquis de Ségur, colonel d'un régiment qui portait son nom. Il servit dans ce régiment, se signala dans la guerre de la succession d'Autriche, capitula dans Lintz, défendit Prague, et fit une belle retraite à Pfaffenhofen (1745). Il avait épousé une fille naturelle du duc d'Orléans.

SÉGUR (Phil.-H., marquis de), 1724-1801, maréchal de France, fils du précédent. Il servit d'abord sous son père en Allemagne, se signala dès sa 1re jeunesse par son courage à Rocoux, à Laufeld (1747), fut blessé et pris à Klostercamp, après avoir imité le dévouement de d'Assas ; fut fait, à la paix, inspecteur de l'infanterie, puis commandant de la Franche-Comté, devint sous Louis XVI ministre de la guerre (1780), et fut nommé maréchal en 1783. Il remit son portefeuille à l'avénement de Brienne (1787), et vécut depuis dans la retraite. Pendant son ministère, il s'était montré rigide observateur de la justice, mais on lui reproche d'avoir rendu une ordonnance qui réservait aux seuls nobles toutes les places d'officiers. Il fut ruiné et emprisonné pendant la révolution, mais il eut la vie sauve.

SÉGUR (L.-Phil., comte de), lieutenant-général, fils aîné du précédent, 1753-1830. Il fit la guerre d'Amérique avec Lafayette, puis fut, quoique bien jeune, envoyé comme ambassadeur en Russie, et jouit d'un grand crédit auprès de l'Impératrice Catherine II ; il revint en France à la révolution, vécut quelque temps de sa plume et fut admis à l'Académie Française. Rappelé aux affaires par le premier consul, il fut nommé conseiller d'état, et fut plus tard grand-maître des cérémonies du nouvel empereur. Il devint en 1813 sénateur, et en 1818 pair de France. C'était un homme de beaucoup d'esprit. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : la *Décade historique*, la *Galerie morale et politique* (1817), des *Pensées*, des *Contes et Fables*, des *Mémoires* pleins d'intérêt, et une *Histoire universelle* à l'usage de la jeunesse, qui a eu de la vogue, mais qui est peu scientifique et peu orthodoxe : plusieurs parties (*Hist. du Bas-Empire, H. romaine, H. des Pays-Bas*) furent mises à l'*Index*. Ses *Œuv. compl.* ont été publiées en 33 vol. in-8, par Emery, Paris, 1821-30. — L.-Ph. de Ségur est le père du célèb. auteur de la *Campagne de Russie*.

SÉGUR (Jos.-Alexandre, vicomte de), homme d'esprit, mais frivole, 2e fils du maréchal, et frère du précédent (1756-1805). Il était maréchal de camp en 1790 ; depuis cette époque, il se consacra exclusivement aux lettres : il composa plusieurs romans (*Correspondance secrète entre Ninon et Villarceaux*, *la Femme jalouse*, etc.), donna diverses pièces aux Français, à l'Opéra Comique, au grand Opéra, fit des chansons spirituelles, et fit paraître en 1802 les *Femmes*, le plus important de ses ouvrages. On lui doit la publication des *Mémoires de Besenval*.

SEGURA, *Tader*, riv. d'Espagne, naît dans la province de Chinchilla (Murcie), où elle sert de la Sierra Segura, coule à l'E., au S. E., reçoit le Mundo, le Sangonero, le Quipar, etc., arrose Murcie, Orihuela, et tombe dans la Méditerranée à 28 kil. S. O. d'Alicante ; cours, 250 kil.

SEGURA-DE-LÉON, *Secura*, ville d'Espagne (Badajoz), à 45 kil. O. de Llerena ; 4,000 hab. Château.

SEGURA-DE-LA-SIERRA, *Castrum Altum*, ville d'Espagne (Murcie), à 105 kil. N. E. de Jaën ; 4,200 hab.

SEGURO (PORTO-). *Voy.* PORTO.

SEGUSIANI, peuple de la Gaule Lyonnaise, s'étendait sur la rive droite du Rhône, et avait pour villes principales *Lugdunum* (Lyon), et *Segusianorum forum* (Feurs) ; il fut soumis successivement aux *Arverni* et aux *Ædui*, prit part à la première invasion des Gaulois en Italie, et fonda dans la Gaule Cisalpine *Segusio* (Suse), et *Mediolanum* (Milan).

SEGUSIO, ville de la Gaule cisalpine, auj. SUSE.

SEGUSTERO, ville de la Gaule transalpine, dans la Narbonaise 2e, auj. SISTERON.

SEHOUD, chef wahabite. *Voy.* WAHABITES.

SEIBO, ville d'Haïti (Est), à 100 kil. N. E. de Saint-Domingue ; 4,000 hab.

SEIBOUS, *Rubricatus*, riv. de l'Algérie (Constantine), naît au S. E. de Constantine, sous le nom de Oued-el-Serf, et tombe dans la Méditerranée près de Bone, après un cours de 130 kil.

SEICHES ou SEYCHES, *Aquæ Siccæ*, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 10 kil. N. E. de Marmande ; 1,384 hab. Eaux minérales.

SEICHES, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), sur le Loire, à 19 kil. N. O. de Baugé ; 1,525 hab. Eaux minérales.

SEID ou SIDI, mot arabe qui veut dire seigneur, le même que celui de *Cid*, est un titre d'honneur que prennent tous ceux qui prétendent descendre de Mahomet ; il est aussi porté par tous les Ismaéliens.

SEID, esclave de Mahomet, fut avec Ali le 1er à croire à la mission du prophète, et obtint la liberté en récompense. Il se distingua en toute occasion par un dévouement aveugle, et fut tué en 629, en combattant, à Moutah (près de Bosra), une armée de Grecs bien supérieure. Son nom est devenu synonyme de fanatique.

SEID-BEN-THABET. *Voy.* ZEID.

SEIDAH-KHATOUN, princesse bouide, femme de Fakhr-ed-Daulah, fut régente au nom de son fils, Medj-ed-Daulah (997), gouverna avec gloire et refusa de payer tribut à Mahmoud-le-Gaznévide, remit ensuite le sceptre à son fils, fut forcée, vu l'incapacité du jeune prince, de le reprendre, et mourut en 1024 ; cinq ans après, Mahmoud était le maître de ses états, qui allaient de Hamadan et d'Ispahan à la mer Caspienne.

SEÏDE ou SAIDE, *Sidon*, ville et port de Syrie (Acre), sur la Méditerranée, à 80 kil. N. d'Acre ; 15,000 hab. Château. Aux environs, beaucoup de fruits et de vers à soie. Ville grande, commerçante et riche jadis. C'était, dit-on, la métropole de Tyr, qui pourtant finit par l'éclipser. L'émir Fakhr-ed-Dyn fit combler son port vers 1630. Dans la ville et aux environs, beaucoup de ruines et de sépultures des anciens rois de Syrie. La ville actuelle a été souvent renversée par des tremblements de terre (1785, 96, etc.), et ravagée par la peste.

SEIDSCHUTZ, village de Bohême (Leitmeritz), à 5 kil. S. de Sedlitz. Source saline froide, analogue à celle de Sedlitz (on en expédie 500,000 cruchons annuellement).

SEIF-ED-DAULAH (Abou-Djafar-Ahmed III), 6e émir de Saragosse (1120, etc.), fut dépouillé de ce qui lui restait par le roi d'Aragon Alphonse I (1127), et par le roi de Castille Alphonse-Raimond (1132, etc.), fut 14 jours roi de Cordoue (1145), et peu après sa chute fut proclamé à Murcie, joignit Valence et Denia à cet état ; mais ayant voulu délivrer Jativa, qu'assiégeait Alphonse-Raimond, il périt à la bataille d'Albacète (1146). — Un autre Séif-ed-Daulah, de la dynastie des Hamdanides, qui régnaient à Mossoul, fut sultan d'Alep et d'Émèse, sous le califat de Radi, prit Amida en 958, et soutint avec gloire les attaques des emper. grecs Léon, Nicéphore Phocas et J. Zimiscès. Il mourut en 967.

SEIGNE (col de la), passage des Alpes Grecques, entre la prov. d'Aoste et la Savoie, à 6 kil. N. O. du Petit-St-Bernard, et à 13 kil. S. O. du Mont-Blanc.

SEIGNELAY, ch.-l. de cant. (Yonne), à 13 kil. N. d'Auxerre ; 1,533 hab. Couvertures de laine, drap, filature de laine, teinturerie. Jadis titre d'un marquisat qui appartint à Colbert.

SEIGNELAY (J.-B. COLBERT, marquis de), fils aîné du grand Colbert, remplaça son père au ministère de la marine en 1676, fit fleurir la marine, força les Génois, qui voulaient porter secours à l'Espagne, de venir s'humilier devant Louis XIV (1684), dirigea également avec succès les armements de 1689 et 1690 contre les Anglais et les Hollandais, et mourut en 1690, à 39 ans, d'une maladie de langueur. Boileau lui a adressé une de ses épîtres.

SEIHOUN ou ADANA, *Sarus* ou *Sinarus*, riv. de la Turquie d'Asie (Adana), sort du Taurus et tombe dans la Méditerranée, à 20 kil. S. de Tarse, après avoir arrosé la ville d'Adana : cours, 250 kil.

SEIKHS ou SYKHS (Confédération des) ou *Empire de Lahore*, état de l'Inde en deçà du Gange, entre le roy. de Kaboul à l'O., le Petit-Thibet au N., le Sindhy et l'Inde anglaise médiate au S., par 65°-75° long. E., 25°-32° lat. N., a environ 900 kil. du N. E. au S. O., sur une largeur très variable. Population, 4,500,000 hab. environ. Capitale, Amretsir. Divisions :

Lahore, subd. en	
Pendjab,	Amretsir.
Kouhistan,	Radjpour.
Kachmir,	Kachmir.
Afghanistan Seikh,	
Tchotch,	Attok.
Hasareh,	»
Peychawer,	Peychawer.
Tchikarpour,	Tchikarpour.
Moultan,	
Moultan,	Moultan.
Leïa,	Leïa.
Dera-Ismaïl-Khan,	Dera-Ismaïl-Khan.
Dera-Ghazi-Khan,	Dera Ghazi-Khan.
Bahawalpour,	Bahawalpour.

Le Sind et ses quatre grands affluents (*Voy.* PENDJAB) sont les principaux fleuves de l'état des Seikhs. Le pays est généralement fertile, et assez industrieux (c'est de là qu'on tire surtout les superbes châles cachemires), mais il a perdu de son antique prospérité. — Alexandre pénétra dans ces contrées inconnues jusque-là aux Grecs Plus tard, les rois de la Bactriane les possédèrent. Les Gaznévides s'y établirent au xe siècle. On vit ensuite s'y succéder diverses dynasties, parmi lesquelles celle des Mongols. A la chute de leur empire, divers chefs s'y rendirent puissants ; finalement parurent les Seikhs Kchatryas (ou guerriers), formant une secte religieuse dont la croyance est un déisme mêlé de quelq. superstitions. (*Voy.* NANÉKISME), et dont le gouvernement est à peu près républicain fédératif. Les Seikhs orientaux tombèrent sous le joug anglais ; mais les Seikhs occidentaux s'élevèrent à une haute puissance sous le fameux Runjet-Sing, surtout de 1805 à 1837. Depuis la mort de ce chef l'anarchie régna parmi les Seikhs, et ils finirent, en 1849, par tomber sous la domination des Anglais (*Voy.* LAHORE).

SEILHAC, ch.-l. de canton (Corrèze), à 18 kil. N. O. de Tulle ; 1,450 hab.

SEILLE (la), riv. de France, naît dans le dép. du Jura, au N. E. de Lons-le-Saunier, court 100 kil. au S. O., baigne Louhans et tombe dans la Saône au dessous de Tournus.

SEILLE (la), riv. de France, naît dans le dép. de la Meurthe, au S. E. de Dieuze, coule au N. O., arrose Dieuze, Marsal, Moyenvic, Vic, Nomeny, entre dans le dép. de la Moselle et tombe à Metz dans la Moselle après 105 kil. de cours, et après avoir reçu près de Vic un affluent qu'on nomme *la petite Seille*.

SEIME ou SEIM, riv. de la Russie d'Europe, arrose les gouv. de Koursk et de Tchernigov et tombe dans la Desna à 5 kil. S. E. de Sosnitza. Cours, 550 kil.

SEIN, *Sena*, île de l'Atlantique, sur la côte du dép. du Finisterre, à 4 kil. de cette côte ; très petite ; 350 hab. (tous pêcheurs). Jadis sanctuaire mystérieux de Druidesses.

SEINE, *Sequana*, riv. de France, naît à Chanceaux (Côte-d'Or), à 9 kil. N. O. de Saint-Seine, coule d'abord dans la direction du N. O., puis de l'O. S. O., enfin du N. O., à travers les dép. de la Côte-d'Or, de l'Aube, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de la Seine, de l'Eure, de la Seine-Inférieure ; arrose, entre autres villes : Bar-sur-Seine, Troyes, Romilly-sur-Seine, Pont-sur-Seine, Nogent-sur-Seine, Montereau, Melun, Corbeil, Paris, Saint-Denis, Saint-Germain, Poissy, Meulan, Mantes, Vernon, Pont-de-l'Arche, Rouen, Caudebec, Lillebone, Quillebœuf, Honfleur, et se jette dans la Manche au Hâvre, par une embouchure de 12 kil. de large. Son cours, très sinueux, surtout au dessous de Paris, est de 800 kil. environ La Seine reçoit : à droite, l'Ource, l'Aube, la Marne l'Oise, l'Epte, l'Andelle ; à gauche, l'Yonne, le Loing, l'Essonne, l'Yère, la Bièvre, l'Eure, la Rille. Parmi les canaux qui s'y rattachent, nous citerons : le canal du Loing (qui la met en communication avec la Loire) ; le canal de Bourgogne (qui l'unit au Rhône par l'Yonne) ; le canal de Saint-Quentin (qui, par l'Oise, l'unit à la Somme et à l'Escaut), enfin le canal de l'Ourcq.

SEINE (dép. de la), le plus petit des dép. de la France, ne se compose que de Paris et de sa banlieue, et est enclavé dans le dép. de Seine-et-Oise : il a 476 kil. carr. (47,548 hectares), et 1,106,891 hab. Ch.-l., Paris. Ce dép. est formé d'une partie de l'Ile-de-France. Collines et plaines. Beaucoup de carrière de plâtre et de pierre à bâtir. Culture bien entendue terres améliorées par les engrais et amendements ; céréales ; beaucoup de jardins maraichers (légumes, fruits, etc.) ; pépinières. Gros bétail, vaches laitières, etc. Industrie et commerce immenses (*Voy.* PARIS). Ce dép. a 3 arr. (Paris, Sceaux, Saint-Denis) ; 20 cantons et 81 communes ; il est le siége du gouvernement, est compris dans la 1re division militaire, a une cour impér. et un archevêché à Paris.

SEINE-ET-MARNE (dép. de), à l'E. du dép. de Seine-et-Oise, à l'O. de ceux de la Marne et de l'Aube, au N. de ceux du Loiret et de l'Yonne, au S. de ceux de l'Oise et de l'Aisne ; 5,634 kil. carr. ; 323,881 hab. Ch-l., Melun. Il est formé de l'Ile-de-France propre, d'une partie de la Champagne et du Gâtinais. Montueux, bien boisé et traversé par les canaux de l'Ourcq, du Loing, de Provins. Beaux grès, pierr. meulières, albâtre gris, tourbe, pierre de taille et à plâtre, terre à faïence et à potier, etc. Eaux minérales. Céréales, légumes, fruits, entre

autres chasselas de Fontainebleau; roses de Provins, etc. Vin très médiocre. Beaucoup de gros bétail, moutons, chevaux. Lainages, chapeaux, porcelaine, faïence, verre, poterie, tuiles, papier; tissus de coton, toiles peintes: moulins à huile, à tan, à scie, etc. Commerce actif.— Ce dép. a 5 arr. (Melun, Meaux, Fontainebleau, Coulommiers, Provins); 29 cant., 556 comm.; il appart. à la 1re division militaire, ressortit à la cour impér. de Paris, et a un évêché à Meaux.

SEINE-ET-OISE (dép. de), entre ceux de l'Oise au N., du Loiret au S., de l'Eure, d'Eure-et-Loir à l'O., de Seine-et-Marne à l'E., du Loiret au S. (il enveloppe celui de la Seine): 5,600 kil. carr.; 449,582 hab. Ch.-l., Versailles. Formé d'une partie de l'Ile-de-France. Montueux, bien boisé, bien arrosé, et traversé par le canal de l'Ourcq : 87 étangs. Grès, craie, tourbe, pierres meulières, à plâtre, à bâtir; pierres lithographiques; eaux minérales. Céréales de toute espèce, légumes, fruits (entre autres cerises et fraises), chanvre, foins. Beaucoup de chevaux et de moutons. Toiles peintes, calicots, dentelles, blondes, bonneterie, filatures; porcelaine, poterie, verre, tuiles; chandelles, savon, produits chimiques; moulins à tan, à foulon, à farine; raffineries d'huile; sucre de betterave; parfumerie; mégisserie, etc. Très fort commerce.— Ce dép. a 6 arr. (Versailles, Rambouillet, Corbeil, Mantes, Etampes, Pontoise); 36 cant., 687 comm. Il appartient à la 1re division militaire et à la cour impér. de Paris; il a un évêché à Versailles.

SEINE-INFÉRIEURE (dép. de la), dép. maritime, sur la Manche, à l'O. de celui de la Somme, au N. de celui de l'Eure : 6,030 kil. carrés; 720,525 hab. Ch.-l., Rouen. Formé de la Normandie proprement dite. Quelques hauteurs à l'E. et au S., beaucoup de riv. cotières dans la moitié septentr. Fer, marbre, grès, pierres calcaires, marne, tourbe; eaux minérales. Sol très fertile : toutes les céréales; légumes, fruits à cidre et autres, lin, chanvre, houblon, fourrage, jonc, varech, etc. Gros bétail (surtout des vaches), porcs, moutons, chevaux, volaille en quantité. Pêche très active. Industrie et commerce immenses (*Voy.* ROUEN, LE HAVRE, DIEPPE). Ce dép. a 5 arr. (Rouen, le Havre, Dieppe, Yvetot, Neufchâtel), 50 cantons, 769 comm.; il dépend de la 2e division milit., a une cour impér. et un archevêché à Rouen.

SEISSEL. *Voy.* SEYSSEL.

SEISTAN ou SEDJESTAN, partie de l'anc. *Arie*, région d'Asie, bornée au N. par l'Afghanistan propre, au S. par le Béloutchistan, à l'O. par l'Iran : 96,000 kil. carrés; chefs-lieux, Djelalabad et Illoumdar. Sol presque partout sablonneux, très vastes déserts, lac Zerreh; l'Elmend, rivière principale. Jadis province du roy. de Kaboul, le Séistan n'en fait partie auj. que nominalement, et est divisé entre une foule de chefs indépendants, dont les 2 principaux sont: le sultan de Djelalabad et le khan d'Illoumdar. Le Séistan est la patrie de Djemchid et de Roustam, les 2 héros mythiques des anciens Perses.

SEIX, ville du dép. de l'Ariége, à 12 kil. S. E. de Saint-Girons; 3,881 hab. Aux environs, argent et cuivre (non exploités), marbre, granit.

SEIZE (les), club politique sous Henri III et Henri IV, se composait d'un assez grand nombre de membres, et fut ainsi nommé parce qu'on y choisit 16 membres principaux dont chacun fut chargé d'un des *seize* quartiers de Paris. Ils étaient fougueux ligueurs. Les Guises n'avaient point eu de part à l'institution des Seize, mais ils s'empressèrent de s'unir à eux, et dès lors Paris devint le centre de la Ligue. Le gouvernement des Seize était concentré dans un petit comité de 12 membres, où Bussy-Leclerc avait le plus haut crédit. Les Seize tentèrent, en 1587 et 1588, d'enlever Henri III, bouleversèrent, en 1589, par des arrestations, le parlement de Paris, et en formèrent un nouveau; ils furent pour beaucoup dans la résistance de Paris à Henri IV (1590). Mais dès ce temps ils avaient cessé de marcher avec Mayenne, nouveau chef des Guises. En 1591, ils se déclarèrent pour le jeune Charles, duc de Guise (fils du Balafré), espérant le gouverner plus aisément, et demandèrent pour reine à Philippe II sa fille Claire-Isabelle-Eugénie, dont ils comptaient faire l'épouse du jeune prince. Ils venaient de mettre à mort trois membres du parlement, lorsque Mayenne, marchant à l'improviste sur Paris, força Bussy-Leclerc à lui rendre la Bastille, et anéantit le pouvoir des Seize (1591).

SEJAN, *Ælius Sejanus*, célèbre ministre de Tibère, était un simple chevalier romain de Vulsinies. Il alla calmer avec Drusus la révolte de Pannonie, fut nommé chef des prétoriens, accrut de jour en jour son ascendant sur Tibère, fut chargé de tous les soins du gouvernement lorsque le vieux prince se retira à Caprée, et se rendit odieux par sa tyrannie et son avarice. D'une ambition insatiable, il sembla dès lors aspirer à l'empire, et sollicita pour y mieux réussir la main de Livie, veuve de Drusus, et belle-fille de Tibère, qu'il avait déjà séduite. N'ayant pu l'obtenir, il forma un complot contre l'empereur; mais Tibère devina et déjoua tout. Sur une lettre venue de Caprée, le favori fut arrêté et étranglé, l'an 31. Séjan laissa une mémoire abhorrée.

SEL (le), ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 45 kil. N. E. de Redon; 600 hab.

SELANGA, île d'Asie. *Voy.* DJONKSEYLON.

SELBY, *Salebia* au temps des Saxons, ville d'Angleterre (York), à 20 kil. S. E. d'York, sur l'Ouse: 4,600 hab. Beau pont en bois. Toile à voiles, taillanderies, chantiers de construction. Patrie de Henri I, fils de Guillaume-le-Conquérant.

SELDEN (J.), homme d'état anglais, né à Salvington (Sussex) en 1584, mort en 1654, parut aux sessions de la Chambre des Communes de 1624, 26, 28, se montra ferme antagoniste de la cour, et fit partie du comité chargé de dresser l'acte d'accusation de Buckingham, 1626. Il fut emprisonné (1628), et longtemps persécuté pendant la période où Charles I régna sans Chambres. Il fut membre du Long-Parlement (1640), et s'y montra fort modéré. N'obéissant qu'à sa conscience, il parut factieux aux royalistes et faible aux indépendants. Il signa le Covenant en 1644; néanmoins, il refusa, sous Cromwell, de combattre les apologies publiées en faveur de Charles I. Il a laissé beaucoup d'écrits d'érudition et de politique qui ont été réunis en 3 vol. in-fol., Londres, 1726. Les plus remarquables sont: *Mare clausum*, qu'il opposa au *Mare liberum* de Grotius; des *Commentaires sur les marbres d'Arundel* (1629). *Ses Recherches sur la législation des Hébreux* (1654) sont à l'*Index*. Selden est un des beaux caractères de la révolution anglaise.

SELDJOUCIDES (Turcs), fameuse dynastie orientale, a pour chef Togroul-Beg, petit-fils de Seldjouk, qui, sorti des steppes du Turkestan au commencement du XIe siècle, s'empara de Nichapour à la tête d'une horde turcomane en 1037, conquit l'empire des Gaznévides, Balk, la Khovaresmie, le Tabéristan, mit fin au règne des Bouides d'Ispahan, se rendit maître de Bagdad, devint *émir-al-omra*, beau-frère et gendre du calife. A sa mort, en 1063, Alp-Arslan, son neveu, soumit la Géorgie, l'Arménie et une partie de l'Asie-Mineure. Mélik-Chah, fils d'Alp-Arslan, rangea sous ses lois presque toute la Syrie et diverses régions de l'Asie centrale (1072-92); mais dès 1074, Soliman, son cousin, fonda un état seldjoucide à Konieh, état qui eut ensuite Nicée pour capitale, et qui comprenait l'Asie-Mineure presque entière, la Cilicie et l'Arménie (on le nomme souvent empire de Roum). Alep, Damas, Antioche, Mossoul formèrent aussi, après la mort de Mélik

de petites principautés seldjoucides, mais très inférieures en puissance aux deux empires ci-dessus nommés. Les Seljoucides de Perse finirent en 1194 dans la personne de Togroul II, qui fut renversé par les sultans de Kharizm (*Voy.* PERSE, KONIEH, etc.).

SELEF, riv. d'Anatolie. *V.* CALYCADNUS.

SELEFKEH, *Seleucia Trachea* ou *Sel. Ciliciæ*, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. d'un livah de même nom, dans le pachalik d'Adana, sur le Selef (*Calycadnus*), à 16 kil. de son embouchure, à 90 kil. S. O. de Tarsous, ne se compose que de cabanes en terre ou en bois. Superbes ruines (théâtre, temple, portiques, nécropole, citadelle). — Quelquefois le livah de Selefkeh, joint à l'île de Chypre, a été regardé comme formant un pachalik.

SELÈNE, nom grec de la Lune ou Diane.

SÉLÈNE (Cléopâtre), princesse égyptienne, fille de Ptolémée Evergète II, épousa son frère Ptolémée Lathyre (117 av. J.-C.), puis Antiochus Grypus, roi d'Antioche, et enfin Antiochus Eusèbe, neveu de Grypus, et roi de Damas, eut de ce dernier Antiochus l'Asiatique et Séleucus Cybiosactès, qui régna un instant sur la Syrie (56), mais fut étranglé par sa femme Bérénice II, fille de Ptolémée-Aulète. Sélène gouverna pendant la minorité de ses enfants, de 80 à 70 av. J.-C., et fut mise à mort par Tigrane, roi d'Arménie.

SÉLENGA, *Æchardus*, riv. d'Asie, naît en Mongolie, dans le pays des Kalkhas, coule à l'E., puis au N., entre en Sibérie, baigne Sélenginsk, Verknéi-Oudinsk, etc., et tombe dans le lac Baïkal, par 52° 5' lat. N., après un cours de 900 kil. Affluents, Orkhon, Ouda, Chilok, Tchikoï.

SELENGINSK, ville de la Russie d'Asie (Irkoutsk), sur la Selenga, à 140 kil. S. E. de Verkhnéi-Oudinsk; 1,600 hab. Rhubarbe. Commerce avec la Chine.

SÉLESTAT. *Voy.* SCHÉLESTADT.

SÉLEUCIDE, contrée de Syrie, ainsi nommée de Séleucus Nicator, s'étendait le long de la Méditerranée, depuis le golfe d'Issus au N. jusqu'à l'embouchure de l'Oronte au S. On l'a souvent nommée Tétrapole, à cause de ses quatre villes principales : Séleucie (*Seleucia Pieria*), Antioche, Laodicée et Apamée.

SÉLEUCIDES, dynastie macédonienne qui régna sur la Syrie et la Haute-Asie après la mort d'Alexandre, tirait son nom de Séleucus I, un des généraux de ce prince. Sa domination fut de 247 ans (311-64 av. J.-C.). Pour la succession de ces princes, *Voy.* SYRIE.

SÉLEUCIE, *Seleucia*, 1re capitale du roy. de Syrie sous les Séleucides, était en Babylonie, au N., sur la rive droite du Tigre, et fut fondée par Séleucus Nicator vers 307 av. J.-C.; elle passa, en 140, sous les lois des Parthes avec les provinces à l'E. de l'Euphrate, et c'est alors qu'Antioche devint la capitale des Séleucides. La fondation de Ctésiphon sur l'autre rive du Tigre porta un coup fatal à Séleucie, qui déclina toujours depuis ce temps. Auj. il n'existe de ces 2 villes que des ruines, dites *Al-Madaïn*, aux environs de Bagdad. — Il y a eu encore 3 Séleucies remarquables : 1° *Seleucia Pieria*, en Syrie, dans la Séleucide, à l'emb. de l'Oronte ; — 2° *Seleucia ad Taurum*, en Pisidie ; — 3° *Seleucia Ciliciæ* ou *Trachea*, auj. *Selefkeh*, près de l'emb. du Calycadnus.

SÉLEUCUS I, dit *Nicator*, c.-à-d. *Vainqueur*, roi de Syrie et chef de la dynastie des Séleucides, né en 354 av. J.-C., fut un des meilleurs officiers d'Alexandre ; il était, lors de la mort de ce prince, gouverneur de la Médie et de la Babylonie, et avait le commandement de la cavalerie (323). Il eut part à la ligue formée contre Perdiccas (321), reçut après sa victoire la province de Babylonie, accéda à la ligue contre Polysperchon et Eumène, se vit, en 315, chassé de sa province, proscrit par Antigone, qui prétendait à engloutir seul la monarchie d'Alexandre, se sauva en Égypte près de Ptolémée, jeta avec lui les bases d'une ligue contre Antigone, et, après la victoire de Gaza (312), envahit la Babylonie, qui l'accueillit avec ivresse, y joignit l'Assyrie, la Médie, resta possesseur de ces 3 provinces par la paix de 311, acquit ou soumit ensuite la Perse, l'Hyrcanie, la Bactriane et toute la Haute-Asie jusqu'à l'Indus, entra dans la ligue qui détrôna Antigone, et, après la victoire décisive d'Ipsus (301), réunit à ses vastes états la Syrie, la Phrygie, l'Arménie, la Mésopotamie. Il ne tarda pas à se brouiller avec Ptolémée et Lysimaque, et s'unit à Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, dont il épousa la fille ; mais il eut bientôt à combattre aussi son beau-père qui voulait s'établir en Asie (286), et le tint captif jusqu'à sa mort (284-283); puis il marcha contre Lysimaque, roi de Thrace et de Macédoine, le battit à Cyropédion (282), et se fit proclamer lui-même roi de Macédoine, de Thrace et de l'Asie-Mineure. Il fut tué, au bout de 7 mois, par Ptolémée Céraune (281).

SÉLEUCUS II, dit *Callinique* ou *le Victorieux* (247-225), vit tout son royaume envahi et ravagé par Ptolémée III, qui lui enleva plusieurs provinces et emporta un immense butin (242). Pendant ce temps, l'empire parthe, formé aux dépens de celui des Séleucides, se consolidait par des victoires ; le rebelle Antiochus Hiérax se déclarait roi des provinces de l'Asie-Mineure ; Eumène et Théodote s'agrandissaient, l'un à Pergame (242), l'autre en Bactriane (241). Enfin, Séleucus marcha contre les Parthes, mais il fut vaincu et pris, et mourut dans leurs fers. Malgré son surnom, il fut toujours vaincu.

SÉLEUCUS III (225-222), fils du précédent, d'un caractère faible, ne fit rien de remarquable, et périt assassiné par deux de ses officiers, en marchant contre des rebelles dans l'Asie-Mineure.

SÉLEUCUS IV, dit *Philopator* (186-174), fils d'Antiochus-le-Grand, vexa les Juifs, fit contre Eumène, roi de Pergame, une vaine tentative pour défendre Pharnace, roi de Pont, et accorda toute sa faveur à Héliodore. Cet ingrat ministre le fit cependant empoisonner, et prit lui-même la couronne.

SÉLEUCUS V, fils de Démétrius II Nicator et de Cléopâtre, fut proclamé roi à la mort de son père, 124, mais fut bientôt après assassiné par ordre de sa propre mère, qui mit à sa place son deuxième fils, Antiochus Grypus, 123. C'est le Séleucus de la *Rodogune* de Corneille. *Voy.* CLÉOPATRE.

SÉLEUCUS VI, dit *Epiphane*, c.-à-d. l'*Illustre*, fils aîné d'Antiochus Grypus, régna d'abord (97 av. J.-C.) sur une portion de la Syrie dont Antioche était la capitale, tandis qu'Antiochus de Cyzique, son oncle, régnait sur Damas ; il parvint à reprendre sur celui-ci tout le royaume ; mais il trouva un nouveau compétiteur dans Antiochus-Eusèbe, fils d'Antiochus de Cyzique, fut obligé de se retirer devant lui, et périt à Mopsueste (93).

SÉLEUCUS CYBIOSACTÈS. *Voy.* SÉLÈNE.

SELGE, ville de Pisidie, vers le S., au pied du Taurus et sur le Cestros, était très populeuse ; elle conserva longtemps son indépendance, et ne fut soumise que par les Romains.

SELIGENSTADT, ville forte du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Mein, à 26 kil. N. E. de Darmstadt; 2,550 hab. Murailles, tours, bastions. Ancienne abbaye de Bénédictins (fondée par Eginhard et Emma, fille de Charlemagne, et dont la belle église contient leurs tombeaux, ainsi que celui de Giselle, sœur d'Emma).

SELIM I, *le Féroce*, sultan ottoman, fils de Bajazet II, né en 1467, régna de 1512 à 1520. Plein de courage et de fermeté, mais ambitieux, perfide et cruel, il détrôna et fit périr son père, ordonna la mort de plusieurs de ses frères, déclara la guerre au chah de Perse Ismaël, prince Chyite qui persécutait les Sunnites, le battit à Tcheldir ou Tchalderan (1514), soumit la Syrie (1516), et conquit l'Égypte, où il mit fin à la puissance des Mamelouks (1517). De plus, le dernier des califes abbassides

lui céda le titre d'iman avec le pouvoir de *calife*, ce qui le mit au-dessus de tous les princes musulmans.

SÉLIM II, *l'Ivrogne*, fils de Soliman II, devint sultan en 1566, fit la guerre au pape, à Philippe II, roi d'Esp., aux Vénit., auq. il enleva Chypre en 1570, perdit en 1571 la grande bat. de Lépante, mais n'en réussit pas moins à reprendre Tunis aux Esp. dès 1573.

SÉLIM III, né vers 1761, monta sur le trône à la mort de son oncle Abdoul-Hamid (1789), soutint d'abord contre la Russie et l'Autriche une guerre désastreuse qui lui fit perdre Otchakov, et que termina la paix d'Iassi (1792), fit cause commune avec l'Angleterre quand Bonaparte envahit l'Égypte, conclut cependant la paix avec la France (1802), et depuis lors ne s'occupa plus que de réaliser son plan favori, l'abolition des coutumes turques et l'introduction de la civilisation européenne dans ses états. Ses mesures, trop brusques et souvent violentes, mécontentèrent le peuple et les janissaires : il fut, par une révolution subite, détrôné et relégué dans le sérail (1807) ; mais Mustapha Béïraktar ayant tenté de le rétablir, le nouveau sultan Mustapha IV fit étrangler ce malheureux prince (1808).

SELIMEH, oasis de Nubie, sur la route de la grande caravane de Darfour, par 27° 19' long. E., 21° 14' lat. N. Deux vallées, bonne eau, sel gemme.

SÉLIMNO, *Selymnia*, *Islamdji* des Turcs, ville de la Turquie d'Europe (Bulgarie), sur un affluent de la Tondja, à 110 kil. N. d'Andrinople ; 20,000 hab. Lainages communs, canons de fusils ; aux environs, rosiers en quantité (on tire de leurs fleurs l'huile essentielle de roses). Très grande foire. — Selimno commande le Demir-Kapou ou Porte-de-Fer, un des passages les plus importants des Balkhans. Elle fut prise par les Russes en 1829.

SÉLINO, *Lissa*, ville de l'île de Candie, ch.-l. de livah, à 55 kil. S. O. de la Canée. Château-fort.

SÉLINONTE, *Selinus*, auj. *Torre di Polluce?* ville de Sicile, vers l'O., était colonie mégarienne. Elle formait un état particulier fort riche, mais souvent en guerre avec Ségeste, et par suite avec Carthage Détruite par les Carthaginois en 409 av. J.-C., elle fut relevée par Hermocrate (beau-frère de Denys-le-Jeune), puis de nouveau détruite en 249 av. J.-C. Il en reste des ruines magnifiques, qu'on voit au S. de Pilieri. — Près de Sélinonte, au S. O., était *Thermæ Selinuntinæ*, auj. *Sciacca*.

SÉLINONTE, *Selinus* ou *Trajanopolis*, auj. *Selinti*, ville de l'Asie-Mineure (Cilicie), au N. O. d'Antioche, à l'embouch. du fl. *Selinus*. Trajan y mourut.

SELINTI (cap), dans la Turquie d'Asie, sur la Méditerranée, à 40 kil. S. E. d'Alaya, par 36° 11' lat. N., 30° 1' long. E. Ruines de Sélinonte.

SÉLIS (Nic.-Jos.), homme de lettres, né à Paris en 1737, mort en 1802, fut professeur d'éloquence au collége de Louis-le-Grand, de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, de poésie latine au collége de France, en remplacement de Delille. Il a laissé, entre autres ouvrages, une traduction en prose de *Perse* (Paris, 1776 et 1812, in-8), et des *Épîtres en vers* (1776), d'une touche facile et spirituelle.

SELIVRÉE. *Voy.* SILIVRI.

SELKIRK, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Selkirk, à 46 kil. d'Édimbourg ; 2,900 hab. Bibliothèque. Bonneterie, rubans de fil, filage de laine, etc. Il s'y livra en 1645 une bataille dans laquelle le général des troupes parlementaires, Lesly, défit le comte de Montrose. Les Anglais brûlèrent Selkirk après la bataille de Flodden (1513).—Le comté de Selkirk, situé entre ceux de Roxburg à l'E., de Dumfries au S., de Peebles à l'O., a 45 kil. sur 22, et 6,800 hab. Mont. et forêts (jadis le pays n'était qu'une énorme forêt). Pâturages. Peu d'industrie.

SELKIRK (Alexandre), marin écossais, de Largo (comté de Fife), né vers 1680, fut abandonné par le commandant Pradling dans l'île déserte de Juan-Fernandez, et y vécut quatre ans et demi à force d'industrie. Au bout de ce temps, il fut ramené par Woods Rogers en 1709. Son aventure a fourni à Daniel de Foë le sujet de *Robinson Crusoé*.

SELLASIE, *Sellasia*, ville de Laconie, sur le Gorgyle, au N. de Sparte, fameuse par la victoire d'Antigone Doson et des Achéens sur Cléomène et les Lacédémoniens en 222 av. J.-C. Cette victoire soumit Sparte à la Macédoine.

SELLES-SUR-CHER, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 17 kil. S. O. de Romorantin ; 4,218 hab. Jadis abbaye de Feuillants fondée par Childebert. Château bâti par Philippe de Béthune, père de Sully.

SELLIÈRES. *V.* SCELLIÈRES et ROMILLY-SUR-SEINE.

SELLUM, officier juif, tua Zacharie, roi d'Israël (766), et se plaça sur le trône ; mais il fut lui-même mis à mort un mois après par Manahem.

SÉLOMMES, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 11 kil. E. de Vendôme ; 800 hab.

SELONGEY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Venelle, à 34 kil. N. de Dijon ; 1,675 hab. Chapeaux, droguets, étaux en fonte, eau-de-vie de pommes de terre ; mégisseries, etc.

SELSEA ou SELSEY, village d'Angleterre (Sussex), dans une presqu'île, à 11 kil. S. de Chichester ; 800 hab. Jadis important et siége d'un évêché (transféré à Chichester en 1075) : la mer l'a envahi.

SELTERS. *Voy.* ci-après SELTZ.

SELTZ ou NIEDER-SELTERS, *Elizatium*, village du duché de Nassau, à 41 kil. N. de Mayence ; 850 hab. Célèbres sources d'eaux gazeuses acidulées froides auxquelles on attribue des vertus digestives ; elles s'expédient et s'imitent par toute l'Europe.

SELTZ, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur le Rhin, rive gauche, à 20 kil. S. E. de Wissembourg ; 2,283 hab. Il s'y trouve aussi des eaux minérales mousseuses et salées, mais elles sont moins renommées que les précédentes.

SÉLUNE, riv. de France (Manche), naît aux environs de Barenton, dans l'arr. de Mortain, coule à l'O. N. O. et se jette dans la baie du mont Saint-Michel, après 80 kil. de cours. Elle reçoit le Beuvron et la Sée.

SELVA, *Sylva Constantiniana*, ville d'Espagne (Barcelone), à 16 kil. N. O. de Tarragone ; 4,200 hab. — Une autre Selva est dans l'île de Majorque, au centre de l'île. Puits de neige célèbre.

SELYMBRIE, auj. *Silivri*, ville de Thrace, au S. E., sur la Propontide, entre Héraclée et Byzance.

SEM, village du départ. de l'Ariége, à 12 kil. S. O. de Tarascon ; 300 hab. Riches mines de fer dans la montagne de Rancié qui est voisine.

SEM, riv. de Russie. *Voy.* SEIM.

SEM, fils aîné de Noé, eut l'Asie pour habitation, lorsque les 3 frères se partagèrent le globe, et s'y établit avec sa postérité. Il eut 6 fils (Élam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram), qui furent pères de grands peuples ; le 3e, Arphaxad, compte Abraham dans sa descendance. Sem avait vécu 600 ans, de 3408 à 2808 av. J.-C. C'est de lui que viennent les noms de langues et de peuples *sémitiques*. *Voy.* ce mot.

SEMAO (île), dans l'archipel de la Sonde, sur la côte S. O. de l'île Timor : 40 kil. sur 12 à 16.

SÉMA-THSIAN, historien chinois, dit *le Père de l'histoire*, né vers 145 av. J.-C., était historiographe de l'empire. Il fut condamné à mort pour avoir pris la défense d'un général que l'on regardait comme traître, mais il obtint une commutation, et même finit par rentrer en grâce auprès de l'empereur. On a de lui un grand ouvrage, intitulé : *Sse-Ki* (*Mémoires historiques sur la Chine*), en 130 livres.

SEMBLANÇAY. *Voy.* SAMBLANÇAY.

SEMBRITES, peuple d'Éthiopie. *Voy.* ÉTHIOPIE.

SEMEI, parent de Saül, insulta David pendant qu'il fuyait devant Absalon révolté. Salomon, que David avait chargé de sa vengeance, le fit décapiter.

SÉMÉLÉ, une des filles de Cadmus et d'Harmonie, fut aimée de Jupiter, qui la rendit enceinte de Bacchus. Junon, jalouse, s'introduisit auprès de Sémélé sous les traits de Béroé, sa nourrice, et lui conseilla perfidement d'exiger du dieu qu'il vînt la visiter dans tout l'éclat de sa gloire. Sémélé se laissa persuader, et détermina Jupiter à lui accorder sa demande ; mais à peine le Dieu fut-il entré dans son palais, que l'édifice s'embrâsa et Sémélé périt dans l'incendie : néanmoins Bacchus, qu'elle portait dans son sein, fut miraculeusement conservé (*Voy.* BACCHUS). Selon quelques traditions, elle fut transportée aux cieux par son fils, sous le nom de *Thyonée*. La couronne d'Ariadne est nommée souvent couronne de Sémélé. Dans quelques mystères, on faisait de Sémélé une divinité des enfers, ou même une des grandes déesses de l'Olympe.

SEMENDRAKI, l'anc. *Samothrace*, île de l'Archipel, sur la côte de la Roumélie, au N. O. de l'île d'Imbro, est comprise dans le sandjakat de Gallipoli. Quelques villages ; ruines. *Voy.* SAMOTHRACE.

SÉMENDRIE, c.-à-d. *Saint-André*, capit. de la Servie, sur le Danube, à 40 kil. S. E. de Belgrade ; 11,000 hab. Résidence du prince, de l'archevêque et du gouvernement. Château. — Jadis résidence des rois de Servie. Prise et reprise par les Hongrois et les Turcs ; elle resta définitivement aux derniers (1718), qui la conservèrent jusqu'à la reconnaissance de l'indépendance de la Servie (1879).

SEMIGALLE, petit pays compris jadis dans le duché de Courlande, et auj. dans le gouv. russe de Courlande, avait pour ch.-l. Mittau, et se divisait en 2 capitaineries générales (Mittau, Seelbourg).

SEMINARA, *Tauriana*, ville du roy. de Naples (Calabre-Ult. 1re), à 4 kil. de la mer Tyrrhénienne, à 36 kil. N. E. de Reggio ; 6,000 hab. Détruite par les Sarrasins au XIe siècle, renversée en 1638 et en 1738 par des tremblements de terre, mais mieux rebâtie depuis. — Les Français y battirent Gonzalve de Cordoue en 1495 ; celui-ci y prit sa revanche en 1503. Les Français y défirent, en 1807, les troupes de la reine de Naples, Caroline.

SEMINOLLES, peuple de l'Amérique. *V.* CREEKS.

SEMIPELAGIANISME, hérésie professée au Ve siècle par Fauste et Cassien. Ce qui la caractérise, c'est la prétention de concilier les opinions des Pélagiens avec celles des Orthodoxes sur la grâce et le péché originel.

SEMIPOLATINSK, c.-à-d. *les sept Palais*, ville forte de la Russie d'Asie (Tomsk), sur l'Irtich, à 160 kil. S. O. de Biisk, fait partie de la ligne militaire de l'Irtich ; 3,000 hab. Grand commerce par caravanes (avec la Boukharie, etc.).

SEMIRAMIS, reine d'Assyrie, célèbre par son génie et sa beauté, avait d'abord été esclave. Ménonès, général au service de Ninus, ayant reconnu ses hautes qualités, la prit pour épouse ; Ninus lui-même en devint épris, et se la fit céder par Ménonès. Sémiramis acquit bientôt sur ce prince un pouvoir sans bornes ; elle le suivit en Bactriane, et la prise de Bactres fut le fruit de ses conseils. Ninus alors l'épousa, et même, dit-on, abdiqua en sa faveur. Quoi qu'il en soit, Sémiramis lui succéda à sa mort (1916) : elle agrandit, embellit, fortifia Babylone, construisit de larges quais couverts de jardins magnifiques, ainsi qu'un pont sur l'Euphrate, une galerie sous le lit du fleuve, un lac pour la décharge des eaux surabondantes. Maîtresse de l'Arménie, elle y fit construire *Artemita* (Van), et y exécuta des travaux non moins magnifiques qu'à Babylone. Elle soumit l'Arabie, l'Egypte, une partie de l'Ethiopie de la Libye, et toute l'Asie jusqu'à l'Indus ; mais elle éprouva une défaite sur les bords de ce fleuve, et ne poussa pas plus loin ses conquêtes. De retour dans sa capitale, elle eut à comprimer une sédition ; elle sortit aussitôt de son palais à demi parée, la chevelure en désordre, et à sa vue, tout rentra dans l'ordre. Peu après elle expira, laissant le trône à son fils Ninyas, qui peut-être abrégea ses jours (1874). Elle avait fait fleurir dans son vaste royaume le commerce et la civilisation. Les Assyriens adoraient Sémiramis comme une déesse, et la disaient fille de leur fameuse Dercéto, ou même l'identifiaient avec cette divinité ; on racontait qu'elle avait été élevée par des colombes (son nom même voulait dire colombe). Il règne les plus grandes incertitudes sur l'époque et l'histoire de Sémiramis. Certaines traditions l'accusent du meurtre de son époux et d'un commerce incestueux avec son fils. Quelques savants la placent dans le XIIe ou même dans le VIIIe siècle av. J.-C. Il est croyable que les actions attribuées à Sémiramis appartiennent à diverses princesses.

SÉMITIQUES (langues), nom donné à une famille de langues, parlées surtout par les peuples de l'Asie occidentale, en qui la Bible nous montre la postérité de Sem. L'arabe ancien en est le type ; l'hébreu, le syriaque, le phénicien (tant de la Phénicie que de Carthage), le chaldéen, et peut-être l'ancien égyptien, et le copte qui dérive de ce dernier, en sont les idiomes principaux. Ces idiomes diffèrent fortement soit des langues samscrite et zend, ainsi que de celles qui en dérivent ; soit des langues caucasiennes, dont l'arménien est le type ; soit enfin des langues turques. Leurs principaux caractères sont l'absence de voyelles dans l'écriture usuelle, la racine trilittérale, et l'emploi des affixes et préfixes. On les écrit de droite à gauche.

SEMLER (J.-Salomon), théologien protestant, né à Saalfed en 1725, mort en 1791, professa l'éloquence à Altdorf, puis la théologie à l'université de Halle, et adopta un système hardi d'exégèse, qui réduit le christianisme à une doctrine purement humaine. On a de lui, entre autres écrits : *Introduction à l'exégèse théologique* (allem.), Halle, 1760-69 ; *Institutio ad doctrinam christianam*, 1774.

SEMLIN, *Malavilla* au moyen âge, ville des Etats autrichiens (Esclavonie), sur le Danube, près du confluent de la Save, à 63 kil. S. E. de Peterwaradin et 4 kil. N. O. de Belgrade ; 8,500 hab. Résidence d'un protopape. Ecole juive (la seule de l'Esclavonie). Commerce actif surtout avec l'Autriche et la Turquie. — Cette ville fut fondée, en 1739, sur l'emplacement d'un château de Jean Hunyad.

SEMNONES, peuple de la Germanie, appartenant à la race des Hermions ou Suèves, habitait entre l'Elbe et l'Oder, et avait au N. les Langobards et les Nuithons, et au S. les Silingiens.

SEMO, dieu sabin ou samnite, passe ordinairement pour le même que Sancus. On l'a aussi assimilé à Hercule.

SEMONES (*Semi homines*, demi hommes). On désignait quelquefois sous ce nom les dieux inférieurs, tels que les Faunes, les Satyres, Priape, Janus, Pan, Silène, et quelques héros.

SÉMONVILLE (Ch.-Louis HUGUET, marquis de), pair de France, fils de Huguet de Montaran, secrétaire du roi, né en 1754, mort en 1839, entra au parlement comme conseiller aux enquêtes en 1777, fut chargé sous la république de plusieurs missions et ambassades à l'étranger, fut arrêté en 1793 par ordre du gouvernement autrichien, pendant qu'il se rendait à Constantinople comme ambassadeur, et fut échangé en 1795, ainsi que plusieurs autres conventionnels, contre la fille de Louis XVI. Au 18 brumaire il se déclara pour Bonaparte : il fut par suite nommé conseiller d'état, ambassadeur en Hollande, et entra bientôt après au sénat conservateur (1805). En 1814, il fut nommé pair de France, et reçut le premier le titre de grand référendaire de la Chambre des pairs. Le 29 juillet 1830 il se rendit aux Tuileries et essaya vainement d'engager les ministres à donner leur démission ; Charles X, voyant sa cause perdue, le chargea, mais trop tard,

de négocier avec les vainqueurs. M. de Sémonville fut continué dans ses fonctions de grand référendaire par le nouveau roi; il s'en démit en 1834.

SEMOY, riv. qui naît près d'Arlon (grand-duché de Luxembourg), sur les limites de la France et de l'Allemagne, coule à l'O., arrose Bouillon, et joint la Meuse près de Monthermé (Ardennes); cours, 150 kil.

SEMPACH, ville de Suisse (Lucerne), sur le lac de Sempach, rive E., à 13 kil. N. O. de Lucerne. Les Suisses y remportèrent sur les Autrichiens (9 juillet 1386) une victoire mémorable. On nomme *Convention de Sempach* l'acte conclu en 1393 entre les confédérés suisses à l'issue de la guerre de Sempach.

SEMPAD, nom de plusieurs princes arméniens, dont les plus remarquables sont : Sempad I, dit *le Martyr*, de la race des Pagratides, qui régna de 899 à 914; il résista vaillamment aux Musulmans, leur disputa pied à pied toutes ses places fortes, mais finit par tomber entre leurs mains, et fut mis à mort; — et un roi de la Petite-Arménie, de la race des Rhoupéniens, qui régnait à la fin du XIIIe siècle. Il enleva la couronne à ses 2 frères, Théodore et Hayton, et fut à son tour détrôné par un autre de ses frères, Constantin, qui le fit prisonnier, et l'envoya à Constantinople, où il fut détenu jusqu'à sa mort.

SEMPLIN, comitat de Hongrie. *Voy.* ZEMPLIN.

SEMPRONIE, *Sempronia*, femme de Sempronius Gracchus et mère des Gracques, plus connue sous le nom de *Cornélie*. *Voy.* CORNÉLIE.

SEMPRONIE, femme de Scipion Emilien et sœur des Gracques; elle était haïe de son mari à cause de sa laideur; on soupçonne qu'elle trempa dans la mort de ce grand homme.

SEMPRONIE, femme d'un Junius Brutus (qu'il ne faut pas confondre avec le meurtrier de César), était une des femmes les plus spirituelles, mais aussi une des plus vicieuses de son temps; elle prit une part très active à la conjuration de Catilina.

SEMPRONII FORUM (Ombrie), auj. *Fossombrone*.

SEMPRONIUS, nom de 2 fam. romaines, l'une patricienne, l'autre plébéienne : à celle-ci appartenaient les *Gracchus*, les *Longus*, les *Tuditanus*.

SEMPRONIUS-GRACCHUS (Tib.), cons. en 215 et 213 av. J.-C. A la tête des esclaves volontaires, il battit Hannon à Bénévent, 214; il périt dans une embuscade en 212.

SEMPRONIUS LONGUS (T.), consul en 218 av. J.-C., perdit la bataille de la Trébie contre Annibal, mais obtint plus tard quelque avantage sur Annibal et sur Hannon en Lucanie, 215.

SEMPRONIUS TUDITANUS (P.), était tribun légionnaire à la bataille de Cannes; il échappa au désastre de cette journée avec sa légion, et ramena ses soldats à Rome. Il conclut la paix avec Philippe V, fut consul en 203, et vainquit Annibal à Crotone.

SEMPRONIUS GRACCHUS (T.), père des Gracques. *Voy.* GRACQUES.

SEMUR ou SEMUR-EN-AUXOIS, *Semurium*, ville de France, jadis capitale de l'Auxois, auj. ch.-l. d'arr. (Côte-d'Or), sur un roc, près de l'Armançon, à 70 kil. N. O. de Dijon; 4,200 hab. Divisée en trois parties (Bourg, Donjon, Château). Collége, bibl. et collections sav. (nombreux fossiles). Beau pont. Calicot, filature de laine, tannerie. Commerce de grains; chevaux, etc. Fondée, après la destruction d'Alise par César ou par Attila, par ceux qui échappèrent au sac de la ville. Henri IV y transféra le parlem. de Dijon en 1590. Patr. de Saumaise, de Gueneau de Montbéliard, etc.—L'arr. a 6 c. (Semur, Flavigny, Montbard, Précy, Saulieu, Vitteaux), 145 comm., 70,000 hab.

SEMUR-EN-BRIONNAIS, *Castrum Sinemurum*, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 38 kil. S. de Charolles; 4,500 hab. Jadis baronnie et capit. du Brionnais.

SENA ou SENA GALLICA, auj. *Sinigaglia*, v. d'Italie chez les Senones, bâtie vers 358 av. J.-C. par les Gaulois Sénonais, à l'embouchure de la petite rivière de *Sena* (auj. *Cesano*). C'est là que les Romains conduisirent leur première colonie au delà de l'Apennin (283 ans av. J.-C.). Asdrubal, frère d'Annibal, y fut défait et tué par Cl. Néron et Liv. Salinator (207).

SENA JULIA, auj. *Sienne*, ville d'Etrurie au S. O. de l'*Umbro* et au N. E. de *Volaterra*, devint colonie romaine sous Auguste.

SENA, ville de la capitainerie-générale de Mozambique (Rivières de Sena), sur le Zambèze, par 32° 10' long. E., 17° 12' lat. S. Fort, ville jadis importante. Un peu de commerce avec l'intérieur.

SENA (Rivières de), gouvernement de la capitainerie-générale de Mozambique, entre le pays d'Yambara, le Sofala, le Monomotapa, etc.; 650 kil. sur 212. Villes principales : Sena, Tete (ch.-l.), etc. Le Zambèze arrose le pays. Sol très fertile, superbes forêts, café, indigo, plantes médicinales, etc. Or, argent et autres métaux. Ce n'est guère pour les Portugais qu'une possession nominale.

SENAC (J.-B.), médecin, né en 1693 près de Lombez, mort en 1770, avait été protestant; il se convertit, et se fit jésuite. Il guérit le maréchal de Saxe d'une maladie dangereuse, et devint premier médecin de Louis XV (1752). On a de lui, entre autres écrits, un *Traité de la structure du cœur* (1749), 2 vol. in-4, réimprimé (1777 et 1783), avec notes et additions de Portal, et des *Mémoires* insérés dans le recueil de l'Académie des Sciences. — Son fils, Senac de Meilhan (1736-1803), fut maître des requêtes, intendant d'Aunis, de Provence, de Hainaut, intendant de la guerre (1775), émigra en Russie, fut admis dans la société intime de Catherine II, qui lui fit une pension, et mourut à Vienne. Il a beaucoup écrit (*Principes et causes de la révolution française*, Paris, 1790; l'*Emigré*, roman, 4 vol. in-8, etc., *Consid. sur les richesses*, 1787; *Sur l'esprit et les mœurs*, 1788), et a publ. les *Mém. d'Anne de Gonzague*.

SENARICA, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), près de Vomano, sur un rocher, à 16 kil. S. O. de Teramo; 2,000 habitants (qui se disent tous nobles et ne paient point d'impôts). La ville a le titre de république (que lui a accordé la reine Jeanne Ire), et nomme ses magistrats.

SÉNART (forêt de), dans le dép. de Seine-et-Oise (canton de Boissy-Saint-Léger), à 3 kil. N. de Corbeil; 9 kil. sur 5 : elle est traversée par la route de Melun; c'est un terrain sablonneux et aride, parsemé de blocs de grès. Les rois de France faisaient jadis dans cette forêt de grandes parties de chasse : c'était aussi le rendez-vous d'un grand nombre de voleurs; elle en est purgée aujourd'hui.

SÉNAT, *Senatus* (de *senex*, vieillard), nom donné dans divers états à un corps délibérant investi de plusieurs des attributions de la souveraineté. Les sénats les plus célèbres sont : chez les anciens, celui des Juifs, connu sous le nom de *Sanhédrin* (*Voy.* ce nom); — celui de Sparte, institué par Lycurgue et composé de 28 membres; il partageait le pouvoir avec les deux rois; les sénateurs étaient élus par le peuple et devaient avoir au moins 60 ans; — celui d'Athènes, institué par Solon; il se composa d'abord de 400 membres, qu'on nommait les *Quatre-Cents* : Clisthène en porta le nombre à 500, l'an 510 av. J.-C.; ils étaient désignés par le sort; — celui de Carthage, qui partageait le pouvoir avec les suffètes; — enfin celui de Rome, le plus important de tous (*Voy.* ci-après). — Chez les modernes, on connaît le sénat de Venise, qui représentait l'aristocratie; ses membres s'appelaient *Pregadi* (*Voy.* ce mot); ils devaient être nobles et âgés de 25 ans au moins; il se composa d'abord de 60 sénateurs; on en porta depuis le nombre à 100; — celui de Suède, constitué au XIVe siècle, aboli en 1772 par Gustave III, et rétabli en 1809; — ceux de Pologne, de Russie, des Etats-Unis, des villes hanséatiques (Lubeck, Hambourg, Brême, Francfort). enfin le

sénat créé en France sous le nom de *Sénat conservateur* (*Voy*. ci-après).

SÉNAT DE ROME. Ce corps, institué par Romulus, partagea le souverain pouvoir avec les rois, puis avec les consuls et le peuple; il délibérait sur la paix et la guerre, rédigeait les lois, réglait les impôts, distribuait les provinces, rendait la justice; longtemps il fournit seul tous les grands dignitaires. L'institution des tribuns (493 av. J.-C.), l'admission des plébéiens au consulat et à toutes les grandes charges (410-254), avaient déjà dimin. son autorité, lorsque C. Gracchus lui enleva les fonctions judiciaires pour les donner aux chevaliers (123). Sous les empereurs, le sénat vit de plus en plus diminuer son pouvoir et perdit toute indépendance; il ne se signala guère que par son empressement servile à approuver toutes les volontés des plus cruels tyrans. Depuis le partage de l'empire, il y eut deux sénats, l'un à Constantinople, l'autre à Rome. Après la conquête de l'Italie par les Barbares, le sénat de Rome fut maintenu par Odoacre et par Théodoric; il disparut après l'an 552, la plupart de ses membres ayant été massacrés à cette époque par les soldats du roi Goth Téias, pendant qu'ils retournaient à Rome, que Narsès venait de reprendre aux Barbares. — Les sénateurs furent d'abord au nombre de 100; on les appelait *Patres* (*pères*). Tullus Hostilius en porta le nombre à 200; Tarquin l'Ancien en créa 100 autres. Après l'expulsion des rois, Brutus en adjoignit de nouveaux, qui furent appelés *Conscripti* (ajoutés), d'où, pour le nouveau sénat, le nom de *Patres et Conscripti*, puis *Patres Conscripti*. Sous la république, les sénateurs arrivèrent progressivement au nombre de 600, qu'on peut regarder comme le chiffre normal du sénat. A la mort de César, on comptait plus de 1,000 sénateurs; mais Auguste les réduisit à 600, et depuis ils restèrent à peu près à ce nombre. — Les premiers sénateurs furent, dit-on, choisis par les curies et les tribus. On ne sait pas bien comment se firent les trois adjonctions subséquentes. Les consuls faisaient, dit-on, les choix. Les grandes charges, y compris le tribunat et l'édilité curule, donnaient droit de siéger au sénat. Lorsque la censure fut établie, c'est aux censeurs qu'il appartint d'admettre ou d'inscrire les sénateurs. Les censeurs avaient aussi le droit de rayer de la liste des sénateurs les membres indignes. Le sénateur porté le premier sur la liste des sénateurs était appelé *Prince du Sénat* (*princeps senatus*). — Les sénateurs portaient la toge avec une large bande de pourpre semée de clous d'or (ou laticlave), et une chaussure fermée par un croissant d'argent ou d'or; ils avaient une place réservée dans les spectacles. La fortune d'un sénateur devait être d'au moins 800,000 sest. (163,000 fr.) au dernier siècle de la république, et de 1,200,000 sous l'empire (244,000 fr.). Le sénat était convoqué par le chef de l'état ou son représentant (consul, dictateur, maître de la cavalerie, décemvir, etc.), ou par un tribun du peuple. Les assemblées ordinaires étaient au nombre de trois par mois (aux calendes, aux nones, aux ides). Les votes se donnaient, soit de vive voix, soit en allant se ranger du côté de celui dont on adoptait l'avis (de là cette expression: *ire pedibus in sententiam alicujus*). Les décrets rendus par le sénat se nommaient *sénatus-consultes*.

Au XII[e] siècle, Rome qui s'était de nouveau érigée en république, eut momentanément un sénat (1140); ce corps fut bientôt remplacé par un seul magistrat, qui prit le nom de *sénateur*. Ce titre fut conféré, tantôt à des princes étrangers, tantôt au pape même. Rome a encore aujourd'hui un sénateur, qui est à la fois le magistrat et le juge suprême de la ville.

SÉNAT CONSERVATEUR, corps politique créé en France par la constitution de l'an VIII (promulguée le 24 décembre 1799), avait pour mission de veiller à la *conservation* des lois votées par le Corps législatif; il élisait, d'après les listes faites dans les départements, les membres du Corps législatif, les consuls, les juges du tribunal de cassation; il pouvait dissoudre le Corps législatif. Les sénateurs étaient élus par le sénat même, entre les candidats présentés par le Corps législatif, le Tribunat et le 1[er] Consul; ils étaient à vie. Leur nombre, d'abord de 60, s'éleva jusqu'à 137. Ils jouissaient d'une dotation qui varia de 25,000 à 36,000 fr. Le sénat subsista sous l'Empire, mais il perdit toute indépend., et sanctionna complaisamm. tous les décrets impériaux. En 1814, il fut remplacé par la Chambre des Pairs. Il a été rétabli par la const. du 14 janv. 1852.

SENAULT (J.-Fr.), supérieur-général de l'Oratoire, né à Anvers en 1599 ou 1604, mort en 1672, vint de bonne heure en France, et fut un des bons prédicateurs du temps. Modeste et désintéressé, il refusa plusieurs bénéfices, et même l'épiscopat. On lui doit des *Panégyriques des saints*, Paris, 1656-7-8, 3 vol. in-4; des *Oraisons funèbres*, et un *Traité de l'usage des passions*, 1641, ouvrage estimé.

SENEBIER, né à Genève en 1742, mort en 1809, fut pasteur et bibliothécaire à Genève, se fit un nom comme bibliographe et botaniste, et fut membre de presque toutes les académies de l'Europe. Il a publié entre autres ouvrages: un *Essai sur l'art d'observer*, Genève, 1775; l'*Histoire littéraire de Genève*, 1786, 3 vol. in-8; une *Physiologie végétale*, 1800, 5 vol. in-8; des *Mémoires physico-chimiques*, 1782, 3 vol. in-8; *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève*, 1779.

SENECA, lac des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, dans l'état de New-York, communique avec les lacs Cayuga et Erié, par un canal dit aussi Seneca. Ce nom vient d'une peuplade indigène répandue dans les états de New-York et de l'Ohio.

SÉNECÉ ou SENEÇAY (Ant. BAUDERON DE), poëte français, né en 1643 à Mâcon, mort en 1737, quitta la France à la suite d'un duel, visita la Savoie, l'Espagne, devint premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse (1673-83), puis s'attacha à M[me] d'Angoulême (1683-1713), et plut à tout le monde par son caractère aimable et enjoué. On a de lui des *Nouvelles* en vers, 1695, in-12; des *Satires*, 1695, in-12; des *Épigrammes*, et une *Critique des Mémoires du card. de Retz*. Ses *Œuvres* ont été réunies par Auger (1805), et par MM. E. Chasles et Cap (1856).

SENECHAL DE FRANCE ou GRAND-SENECHAL, ancien grand-officier de la couronne, réunissait des attributions fort diverses: il avait la surintendance de la maison du roi et des finances, la conduite des troupes, portait à l'armée la bannière royale, rendait la justice au nom du roi. Cette dignité était la première du royaume, et paraît avoir remplacé, sous la seconde race, celle de maire du palais. Elle devint au X[e] siècle héréditaire dans la maison des comtes d'Anjou. Elle fut supprimée en 1191 par Philippe-Auguste; Thibaut-le-Bon, comte de Blois, en fut revêtu le dernier. Les fonctions et l'autorité du grand-sénéchal furent alors partagées entre le connétable et le grand-maître de la maison du roi. Le sénéchal n'était dans l'origine qu'un des domestiques de la maison du prince: son emploi consistait à placer les plats sur la table du roi, et c'est de là que dérive son nom: *scalco* ou *siniscalco* voulant dire en vieux franc, *præpositus mensæ*, *dapifer*. — Les grands-feudataires avaient chacun leur sénéchal: on connaît surtout celui de Bretagne (*Voy*. ci-après), et celui de Guyenne, qui avait sous lui trois sénéchaux (ceux de Saintonge, de Quercy, de Limousin). — Après la suppression de la charge de *grand-sénéchal*, les sénéchaux ne furent plus que des officiers subalternes, qui rendaient la justice, soit au nom du roi, soit au nom des seigneurs. On appelait *sénéchaussée* tout le pays compris dans le ressort de la juridiction d'un sénéchal. Le nom de sénéchaussée

prévalait surtout dans le midi, comme celui de *bailliage* dans le nord. Au moment de la révolution de 1789, toute la France était encore divisée en sénéchaussées et bailliages. — En Angleterre, la dignité de grand-sénéchal (*Lord high steward*), était aussi la première du royaume; elle ne fut abolie que fort tard et par Henri IV. Aujourd'hui encore pourtant le monarque d'Angleterre crée un grand-sénéchal: 1° pour le couronnement; 2° lorsqu'il s'agit de juger un pair accusé de crime capital.

SÉNÉCHAL (LE). On connaît sous ce nom une famille de Bretagne dans laquelle la charge de sénéchal des ducs de Bretagne fût longtemps héréditaire (à partir du XIe siècle). Elle forma plusieurs branches, celle des Kercado, des Molac, des Kerguisé, etc., dont les noms étaient tirés des terres qu'elles possédaient, et dont plusieurs existaient encore à la fin du dernier siècle.

SENECTERRE. *Voy.* SAINT-NECTAIRE.

SÉNEF ou SENEFFE, ville de Belgique (Hainaut), près de Nivelle, et à 20 kil. N. O. de Charleroi; 3,000 hab. Poterie, verrerie. Le 11 août 1674, il s'y livra entre le grand Condé et le prince d'Orange une bataille qui resta indécise; en 1794, les Autrichiens y furent battus par les Français.

SENEFELDER (ALOYS), inventeur de la lithographie, né à Prague en 1771, mort à Munich en 1834, était fils d'un comédien. Il étudia quelque temps le droit, puis s'engagea dans une troupe de comédiens (1791); mal accueilli du public, il se fit auteur dramatique, donna en 1792 et 1793, à Munich, deux pièces qui eurent peu de succès, et finit par se mettre à copier de la musique. En cherchant le moyen le plus économique de graver la musique, il fut conduit à employer la pierre au lieu du cuivre, et eut ainsi la première idée de la lithographie (1793); après avoir lutté longtemps contre la misère et contre des obstacles de tout genre, il forma en 1796 à Munich une association avec Gleisner, directeur de la musique de la cour, et put dès lors appliquer en grand le nouvel art. Il alla lui-même le faire connaître dans les principales villes de l'Europe, fut après son retour nommé par le roi de Bavière, en 1810, directeur de la lithographie royale de Munich, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. La lithographie, apportée à Paris dès 1802 par Senefelder lui-même, n'a commencé à y prospérer qu'en 1814, grâce aux efforts du comte de Lasteyrie. Senefelder a publié à Munich en 1819 l'*Art de la lithographie*.

SENEGAL, peut-être le *Daradus* des anciens, grand fleuve d'Afrique, naît par 13° 35' long. O., 10° 6' lat. N., dans le Fouta-Djalo, est d'abord connu sous les noms de Bafing, Baleo, Foura ou Dengueh: arrose le Fouta-Djalo, le Djallonkadou, le Bambouk, le Kadjaaga, le Kasson, le Fouta-Toro, le Oualo; sépare ainsi dans la partie basse de son cours le Sahara de la Sénégambie; passe à Fort-Saint-Joseph, Bakel, Podor, Daghana, Saint-Louis, forme nombre d'îles, dont quelques unes très grandes, et tombe dans l'Océan par une large embouchure obstruée de sables, ce qui rend ses eaux stagnantes et gêne la navigation. Le Sénégal roule de l'or. Cours, 1,800 kil., dont 1,200 navigables. Affluents, le Kokoro, la Falémé, etc. — La France est maîtresse de l'embouchure de Sénégal, et a sur les bords de ce fleuve quelques établissements. *Voy.* SÉNÉGAMBIE.

SÉNÉGAL (le), contrée d'Afrique. *Voy.* SÉNÉGAMBIE.

SENEGAMBIE, contrée de l'Afrique occidentale, s'étend du N. au S. depuis le Sahara jusqu'à la côte de Sierra-Leone; et de l'O. à l'E. depuis l'Océan atlantique jusqu'à la Nigritie centrale ou Soudan, de 20° à 10° long. O., et de 16° à 10° lat. N.: 1,050 kil. de l'O. à l'E. sur 650 de largeur moyenne; environ 12,000,000 d'hab. Elle doit son nom au Sénégal et à la Gambie qui l'arrosent. Elle est habitée par des nègres, et forme la *Nigritie occid. du Nord*. Elle comprend nombre de petits états qui, à l'exception du Galam ou Kadjaaga, et du Djallonkadou, habités par des peuplades indépendantes, peuvent être répartis en trois groupes.

	1° *États Peuls.*
Fouta-Toro, capit.	Kiélogn (jadis Agnam).
Fontadjalo,	Timbou.
Fouladou,	Bangassi?
Kasson,	Mamier?
Bondou,	Boulébané.
	2° *États Mandingue.*
Yani,	Kataba.
Fouini,	Jereja.
Oulli,	Medinah.
Dentilia,	Beniseraïl.
Tenda,	Farbana.
Kaarta,	Ghioka.
Bambouk,	Farbana.
Saloum,	Kahonne.
Kabou,	Schimisa.
	3° *États Ghiolofs.*
Ghiolof (propre),	Ouarkhogh.
Syn,	Ghiakaou.
Oualo,	Daghana (jadis Nder).
Baol,	Lambay (jadis Kâba).
Kayor,	Ghighis.
Saloum,	Kahon.

La France possède en Sénégambie quelques établissements dits colonie du Sénégal et divisés en 2 arrondissements, St-Louis et Gorée. Le 1er comprend l'île St-Louis et quelques autres îles, plus quelques villages et quelques escales ou lieux de marchés, et la côte qui s'étend depuis le cap Blanc jusqu'à la baie d'Iof. Dans le second sont l'île de Gorée et toute la côte de la baie d'Iof, jusqu'à la Gambie, et notamment le comptoir d'Albreda. — La Sénégambie est excessivement chaude, malsaine et sujette à d'effroyables ouragans, mais très fertile, sauf dans quelques déserts; il y croît d'énormes baobabs. Grand commerce de gomme, de poudre d'or, de dents d'éléphants. Autrefois on y faisait la traite. — La côte fut dès le XIVe s. visitée par des marchands de Dieppe et de Rouen, qui y formèrent plusieurs comptoirs. Ces établiss. furent cédés en 1664 à la *Comp. des Indes occid.*, puis aux *Comp. du Sénégal*, enfin à la *Comp. des Indes orient.*, sous laquelle ils prospérèrent. Pris par les Anglais en 1763, rendus en 1783, repris en 1809, ils furent restitués en 1814 à la France.

SENÈQUE *le Rhéteur*, *M. Annæus Seneca*, père du célèbre philosophe de ce nom, naquit à Cordoue vers 58 av. J.-C., vint à Rome à quinze ans, y tint longtemps école de rhétorique, et y mourut l'an 32 de J.-C. Il avait une mémoire prodigieuse et pouvait retenir jusqu'à deux mille noms sans suite, prononcés une seule fois en sa présence. On a de lui, sous le titre de *Déclamations*, deux recueils intitulés, l'un, *Suasoriæ* (1 seul livre); l'autre, *Controversiæ* (10 livres, dont on n'a qu'une partie); ils se composent de passages choisis des compositions de ses élèves, ou des discours prononcés en sa présence dans les écoles par les rhéteurs les plus célèbres, et que, grâce à sa prodigieuse mémoire, il avait retenus. Ces deux ouvrages se trouvent ordinairement à la suite des *Œuvres de Senèque-le-Philosophe*; ils ont été trad. en franç. par Lesfargues, Paris, 1639. in-4. Sénèque-le-Rhéteur laissa trois fils, M. Annæus Novatus Gallio (*Voy.* GALLION), qui fut proconsul en Achaïe, L. Annæus le philosophe (qui suit), et Annæus Méla, père de Lucain.

SÉNÈQUE *le Philosophe*, *Luc. Annæus Seneca*, fils du rhéteur, né à Cordoue, l'an 3 de J.-C., étudia l'éloquence sous son père et suivit d'abord le barreau; mais son talent oratoire ayant donné de l'ombrage à Caligula, il quitta cette carrière pour s'adonner à la philosophie. Il embrassa la secte du Portique et ouvrit lui-même une école qui fut bientôt très fréquentée.

Sous Claude, il fut accusé par Messaline d'intrigues criminelles avec Julie, fille de Germanicus, et fut exilé en Corse (41 de J.-C.); c'est en vain que pour obtenir son rappel il adressa les plus humbles supplications à l'affranchi Polybe, favori de Claude; il resta huit ans dans cet exil, et ne fut rappelé qu'à la mort de Messaline (48). La nouvelle impératrice, Agrippine, lui confia l'éducation de son fils Néron (50). Il s'occupa plutôt à former l'esprit que le cœur de son élève. Quand Néron fut monté sur le trône, Sénèque resta auprès de lui comme un de ses principaux ministres, et réussit quelque temps, avec le concours de Burrhus, à contenir ce naturel féroce; mais il voulut se retirer de la cour, quand l'empereur, se livrant à toutes sortes de crimes et de désordres, ne vit plus en lui qu'un censeur incommode. Néron s'y opposa par hypocrisie; mais il ne tarda pas à se défaire de lui, en l'enveloppant dans la conspiration de Pison : il lui envoya l'ordre de se donner la mort (l'an 65); Sénèque se fit ouvrir les veines et subit son sort avec une fermeté stoïque. On reproche à Sénèque d'avoir amassé des richesses immenses pendant qu'il était en crédit, et d'avoir écrit en faveur de la pauvreté au milieu des jouissances du luxe. Tacite et surtout Dion Cassius ont rapporté plusieurs imputations peu honorables pour sa mémoire, mais qui ne paraissent pas suffisamment fondées : c'est ainsi qu'on l'accuse d'avoir approuvé l'empoisonnement de Britannicus, et d'avoir fait l'apologie du meurtre d'Agrippine. Nous avons conservé un grand nombre d'écrits philosophiques de Sénèque : les *Traités* des *Bienfaits*, de la *Colère*, de la *Clémence*, de la *Tranquillité de l'âme*, de la *Brièveté de la vie*, de la *Constance du sage*, de la *Providence*; les *Consolations à Helvia* (sa mère), *à Marcia*, *à Polybe*, les *Questions naturelles* (en 7 livres), et 124 *Lettres morales*. Dans ces écrits, il prêche la morale la plus austère, et enseigne surtout le mépris de la mort : son style est brillant et élégant, mais souvent affecté, rempli d'antithèses; il ne vise qu'à l'effet. Quintilien l'accuse d'avoir corrompu le goût de son siècle. Outre les traités philosophiques, on a encore sous le nom de Sénèque dix tragédies (*Médée*, *Hippolyte*, les *Troyennes*, *Agamemnon*, *Œdipe*, *Thyeste*, *Hercule furieux*, *Hercule sur l'Œta*, la *Thébaïde*, *Octavie*); les savants sont incertains sur le véritable auteur de ces tragédies; quelques uns les attribuent à un autre Sénèque, inconnu d'ailleurs; la plupart croient que Sénèque-le-Philosophe est l'auteur de la *Médée*, peut-être aussi d'*Hippolyte*, d'*Agamemnon* et des *Troyennes*, mais que les autres pièces sont de divers auteurs et ont été annexées par les copistes aux précédentes. Du reste, ces pièces, faites plutôt pour être lues que pour être représentées, n'ont aucune valeur dramatique; elles ne sont remarquables que par l'éclat et l'élégance du style; mais malheureusement l'auteur tombe souvent dans l'affectation et l'enflure. Les *Œuvres* de Sénèque-le-Philosophe ont été éditées et commentées par Érasme, Bâle, 1515 et 1529, in-fol.; par Muret, 1593; J. Gruter, 1594; Juste-Lipse, Anvers, 1605; Gronovius, Leyde, 1649; chez Dan. Elzevier, *cum notis Variorum*, 3 vol. in-8, Amsterdam, 1672; par la société des Deux-Ponts, 4 vol. in-8, 1782; par Ruhkopf, Leipsick, 1797-1812, 5 vol. in-8; et enfin par M. Bouillet, dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire, avec un choix des commentaires, 5 v. in-8, 1827-32, et par Fickert, 6 v. in-8, Leips., 1842-47. Elles ont été trad. par Lagrange, 1778, 7 vol in-12 (sans texte), et 1819, 14 vol. in-12 avec le texte en regard et des notes de Naigeon). Il en a également paru des traductions complètes dans la collection de M. Panckoucke et dans celle de M. D. Nisard. — Les tragédies ont eu aussi de nombreux éditeurs : Ascensius, Paris, 1514; Delrio, Anvers, 1576 et 1593; J.-F. Gronovius, Leyde, 1661; Schrœder, Delft, 1728; enfin M. Pierret, dans la collection Lemaire, 3 vol. in-8, 1829-1832. Elles ont été traduites en franç. par Coupé (1795), Levée (1822), et par M. Greslou, dans la collect. Panckoucke, 1834.

SENEZ, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 12 kil. N. E. de Castellane; 1,000 hab. Filatures de soie. Jadis évêché. (*V.* SOANEN). Nom ancien : *Sanitium*.

SE-NGEN ou SSE-EN, ville de Chine (Kouang-si), à 360 kil. S. O. de Kouei-ling, ch.-l. de dép.

SENJEN (île), dans l'Atlantique, sur la côte N. O. de Norvége, par 15° 20' long. E., 69° 20' lat. N.: 70 kil. sur 45. Côtes échancrées, pics très hauts.

SENKENBERG (H.-Chrétien, baron de), jurisconsulte allemand, né en 1704 à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1768, fut professeur à l'université de Giessen, conseiller de l'électeur de Hanovre, jurisconsulte du margrave de Brandebourg-Anspach et du prince de Nassau-Orange, conseiller aulique de l'empereur, qui le fit baron, et laissa, entre autres ouvrages : *Corpus juris germanici publici ac privati ineditum*, Francfort, 1760 et 66, 2 vol. in-fol.; *Corpus juris feudalis germanici*, Giessen, 1740; Halle, 1742, in-8, etc. — Senkenberg, fils du précédent, trouva en 1778, dans les papiers de son père, une copie authentique de la renonciation faite en 1129 par Albert d'Autriche au duché bavarois de Straubingen, et força par là l'Autriche à se désister de ses prétentions à la succession de la Bavière.

SENLIS, *Augustomagus*, puis *Sylvanectes*, ch.-l. d'arr. (Oise), à 50 kil. N. E. de Paris; 5,016 hab. Trib. de 1re instance, institution St-Vincent; cathédr. gothiq., biblioth., théâtre. Aux environs, jolis bois (de Senlis, Ermenonville, Chantilly, etc.); pierre estimée; sable dont on fait les glaces de la fameuse manufacture de St-Gobain. Patrie du ministre Simon Goulart; résidence du poëte Linière. — Senlis fit sous les Romains partie de la 2e Belgique; c'était la capitale des *Sylvanectes*. Comprise plus tard, par sa position géographique, dans le Valois, partie de la Haute-Picardie, elle dépendait cependant du gouv. de l'Ile-de-France. Senlis avait jadis un évêché, un présidial, etc.: les Carlovingiens y eurent un palais, et longt. ce fut une place forte. Il s'y tint plusieurs conciles. — 7 cant. (Senlis, Betz, Creil, Crespy, Nanteuil, Neuilly-en-Thelle, Pont-Ste-Maxence), 132 comm. et 78,790 h.

SENN (EL-), ville de la Turq. d'Asie. *Voy.* EL-SENN.

SENNA, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 145 kil. S. E. de Mossoul; 8,000 hab. Commerce. — Ville et état de l'Afrique orientale. *Voy.* SÉNA.

SENNAAR ou SINHAR, nom donné par les Hébreux à la Babylonie ou à la partie de ce pays la plus voisine de la jonction du Tigre et de l'Euphrate. C'est là, dit-on, que séjournèrent les enfants de Noé jusqu'à la construction de la tour de Babel.

SENNAAR, ville de Nubie, capit. du roy. de Sennaar, sur le Bahr-el-Azrek, par 31° 24' long. E., 13° 36' lat. N.; 9,000 hab. Mosquée assez belle, palais du roi à 4 étages; du reste, cabanes couvertes de chaume (sauf quelques maisons de négociants européens). Commerce le plus important du pays. — Le roy. de Sennaar est borné à l'O. par le Kordofan, au S. E. par l'Abyssinie, et est situé entre 28° 23' long. E., et 11° 16' lat. N.: 130,000 kil. carrés; 6,000,000 d'hab. Climat, sol, produits et animaux de la Nubie et de l'Abyssinie; le Nil y déborde et y fertilise les champs, mais moins qu'en Egypte. Commerce actif avec l'Egypte (esclaves, ivoire, encens, gommes, baumes, parfums, plantes médicinales, plumes d'autruche, etc.). Industrie chétive et bornée. On y parle un arabe très pur. Tous les militaires occupent une même province (celle de Bouroum), où ils ont des terres. — Le roy. de Sennaar a été puissant jadis. La dernière dynastie, celle des Foungis, venus du Soudan, a duré 336 ans (1484-1820); elle avait dominé jusqu'en 1770 sur la Nubie mérid. entière. L'armée montait

à 30,000 hommes. Enfin, Ismaïl-Pacha, fils du vice-roi d'Egypte Méhémet-Ali, a conquis en 1820 cet état; mais il a secoué le joug en 1843.

SENNACHERIB, roi d'Assyrie (712-707), fils et successeur de Salmanasar, prit quelques places aux Juifs, battit les rois d'Egypte et d'Ethiopie qui venaient les secourir, ravagea 3 ans l'Egypte, où il fit un énorme butin, puis mit le siége devant Jérusalem, où régnait le pieux Ezéchias: mais il perdit en une nuit 185,000 hommes, qui furent tués par l'Ange exterminateur. De retour en Assyrie, il fut assassiné par deux de ses fils. Assar-Haddon lui succéda.

SENNE, riv. de Belgique, naît dans le Hainaut, au S. E. de Soignies, arrose le Brabant mérid. (où elle baigne Bruxelles), et la prov. d'Anvers où elle se jette dans la Dyle, après 100 kil. de cours.

SENNECEY-LE-GRAND, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 17 kil. S. de Châlons-sur-Saône); 2,585 hab.

SENNEH, ville d'Iran (Kourdistan), à 160 kil. N. de Kermanchah; 15,000 hab. Résidence d'un bey.

SENNETERRE. *Voy.* SAINT-NECTAIRE.

SENONAIS, *Senones*, partie du grand gouv. de Champagne et Brie, à l'angle S. O., sur les confins de l'Ile-de-France, de l'Orléanais, du Nivernais et de la Bourgogne. Places: Sens, Joigny, Montereau-faut-Yonne, Tonnerre, Saint-Florentin, Villeneuve-le-Roi, Villeneuve-l'Archevêque, Châblis, Nogent-sur-Seine. Auj. compris dans le dép. de l'Yonne et dans une petite partie de celui de l'Aube.

SÉNONAIS (Gaulois). *Voy.* SENONES.

SENONCHES, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 36 kil. S. O. de Dreux; 1,980 hab. Bois, charbon, chaux hydraulique très estimée.

SENONES, peuple de Gaule, dans la Lyonnaise 4e, entre les *Aureliani*, *Carnutes*, *Lingones*, *Tricasses*, *Ædui*, etc., avait pour ch.-l. *Agedincum* ou *Senones*, auj. Sens. Le territoire qu'il occupait correspondait à peu près au *Sénonais* moderne. Une grande partie de ce peuple passa en Italie, et vint s'établir d'abord dans l'E. de la Gaule Cisalpine, puis dans la partie de l'Italie qui prit leur nom.

SENONES, peuple d'Italie, entre le Picenum à l'E., l'Ombrie au S., la Gaule Cisalpine à l'O., et l'Adriatique au N.; il avait pour villes principales: Sena Gallica, Pisaurum, Ariminum. Ce sont les Gaulois Sénonais de la Gaule Cisalpine qui, conduits par Brennus, prirent Rome en 389 av. J.-C.; ils firent depuis 3 invasions contre elle (368, 361-59, 350). Vers 358, ils se fixèrent définitivement dans la partie de l'Italie qui prit leur nom, et qu'ils enlevèrent aux Ombriens. En 308 et en 283, ils firent la guerre aux Romains, mais furent vaincus, à Mévanie la 1re fois, près du lac Vadimon la 2e, et furent dès lors soumis à Rome. Ils tentèrent en vain de reprendre leur indépendance en 237, en 224, et lors de la 2e guerre punique.

SENONES, petite ville de France, ch.-l. de cant. (Vosges), à 20 kil. N. de Saint-Dié; 2,441 hab. Tissus de coton, bazin, piqué, etc. — Jadis célèbre abb. de Bénéd., fondée en 661 par l'arch. de *Senones* (Sens); ch.-l. de la princip. de Salm. Brûlée en 1811.

SENS, *Agedincum*, puis *Senones*, ch.-l. d'arr. (Yonne), sur la droite de l'Yonne, près de son confluent avec la Vannes, dont les dérivations l'arrosent, à 75 k. N. O. d'Auxerre; 9,095 hab. Archevêché. Trib. de 1re inst. et de comm.; lycée, séminaire. Belle cathédrale (où sont les tombeaux du dauphin, père de Charles X, et de Duprat), bibliothèque, théâtre. Moulins à tan, etc. Commerce de vins, grains, foins, bois flotté, etc. Anc. cap. des Gaulois Sénonais, dont une partie émigra en Italie. Au IVe s., elle devint le ch.-l. de la Lyonnaise 4e; elle fut longtemps la métropole de Paris. Il s'y tint plusieurs conciles, entre autres celui où fut condamné Abélard (1140). Sens, avant la révolution de 1789, était le ch.-l. du Sénonais, partie de la Champagne.— L'arr. de Sens a 6 cant. (Cheroy, Pont-sur-Yonno, Sergines, Villeneuve, plus Sens, qui compte pour 2), 90 communes et 61,096 hab.

SENSÉE, petite riv. de France (Pas-de-Calais), naît près de Bapaume, passe près d'Arleux et tombe à Bouchain dans l'Escaut, après un cours de 50 kil. —Elle fournit ses eaux au canal de la Sensée, qui va d'Arleux à Douay, et met en communication la Scarpe et l'Escaut. Longueur, 17 kil. Commencé par Vauban en 1690, fini en 1820.

SENSUALISME, doctrine philosophique opposée à l'idéalisme, fait dériver toutes nos idées des sens, et donne pour unique but à notre existence les jouissances sensuelles; elle s'allie le plus souvent au matérialisme et à l'athéisme. Les sensualistes les plus célèbres sont, chez les anciens, Démocrite, Leucippe, Epicure, Lucrèce (dans son poëme *De la nature*); chez les modernes, Hobbes, Gassendi, Condillac, Helvétius, Cabanis, de Tracy, Broussais, Hartley, Priestley. On met souvent, mais à tort, au nombre des sensualistes: Aristote, Bacon, Locke, qui, tout en accordant le principal rôle à l'expérience, ont reconnu que l'expérience sensible ou la sensation ne pouvait suffire pour expliquer toutes nos idées. — On retrouve le sensualisme comme l'idéalisme à toutes les époques et chez tous les peuples savants: dans l'Inde, il est représenté par le *Sankhya* de Kapila.

SENTINUM, *Sassoferrato*, ville d'Ombrie, au S. E. de Callis, célèbre par la victoire de Fabius Rullianus sur l'armée confédérée des Gaulois, des Samnites, des Ombriens et des Etrusques, et par le dévouement du second Décius (295 av. J.-C.).

SÉOGOUN. *Voy.* KOUBO.

SÉPARATISTES, nom donné dans différentes sectes à ceux qui se séparent de la communion à laquelle ils appartenaient. On appliqua spécialement ce nom en Angleterre à ceux qui s'élevèrent contre l'église anglicane sous Edouard et Elisabeth; ils avaient pour chef Robert Brown, et donnèrent naissance aux Puritains et aux Indépendants. On les nomme aussi *Non-Conformistes*. En Allemagne, on appelle Séparatistes les Piétistes, disciples de Spéner.

SEPINO, *Scpinus*, ville du roy. de Naples (Sannio), à 30 kil. N. O. de Bénévent; 3,325 hab. Ancien évêché. Fondée par les Samnites; détruite par les Romains, puis rebâtie par eux. Ravagée au moyen âge par les Sarrasins.

SEPPHORIS et SEFOURI. *Voy.* DIOCÉSARÉE.

SEPTA, v. de la Mauritanie Tingit., auj. CEUTA.

SEPT-ANS (guerre de), guerre européenne qui commença en 1756 et finit en 1763, eut pour cause la jalousie de l'Autriche, qui voyait avec regret s'élever au N. de l'Allemagne une puissance rivale de la sienne, et qui voulait reprendre la Silésie dont la Prusse s'était emparée dès 1740. Cette guerre se divise en deux parties: 1° la lutte du roi de Prusse Frédéric II (appuyé par l'Angleterre) contre l'Autriche, la Saxe, la France et la Russie; 2° la lutte de l'Angleterre contre la France (principalement sur mer et aux Indes). Malgré son génie et d'étonnantes victoires, Frédéric y fut souvent battu et réduit aux abois, et en 1762, rien ne pouvait l'empêcher de périr, si son ennemie Elisabeth n'eût été remplacée sur le trône de Russie par Pierre III, qui soudain se déclara pour la Prusse. Les résultats de la guerre furent désastreux pour la France: elle perdit, avec sa marine, sa suprématie et les dix-neuf vingtièmes de ses possessions aux Indes, ainsi que le Canada; elle laissa l'Angleterre commencer sur les ruines de la puissance du Grand-Mogol son vaste empire anglo-indien, qu'il lui était possible d'élever pour elle-même et qu'avaient si heureusement fondé Dupleix et La Bourdonnais. Les traités de Paris et de Hubertsbourg (1763) mirent fin à la guerre. Frédéric garda la Silésie, qu'on avait voulu lui ravir; la France perdit beaucoup (*Voy.* plus haut), et l'Espagne, en échange de la Floride (cédée aux Anglais), ne recouvra que Minorque.

SEPTANTE (version des), traduction grecque de l'Ancien-Testament faite sous les auspices du sanhédrin juif d'Égypte, qui se composait de 72 membres (ou en nombre rond, 70, *septante*). On a longtemps cru, sur l'autorité d'Aristée, qu'elle était l'ouvrage de 70 ou 72 traducteurs, et qu'elle fut faite par l'ordre de Ptolémée II (Philadelphe). Il est à peu près certain au contraire que la traduction du Pentateuque existait au plus tard sous Ptolémée I (Soter), que les autres livres furent traduits successivement, et les derniers sans doute très tard; qu'enfin les Lagides ne furent pour rien dans cette traduction, qui n'eut d'autre cause que le besoin d'avoir un texte grec authentique du Pentateuque pour lire dans la synagogue des Juifs hellénistes. La version des Septante existe encore, mais le texte en est extrêmement fautif; on en a trois éditions principales : celle d'Alcala, dans la *Bible polyglotte* de Ximénez (1514-17); celle d'Alde, 1518, in-fol.; celle de Rome ou du Vatican, 1590, in-fol. (faite par ordre de Sixte-Quint).

SEPT-CAPS (les) ou **BUGARONI**, cap de l'Algérie, au N. de Constantine, par 37° lat. N., 4° 8' long. E.

SEPT CHEFS (les), nom donné aux sept princes qui prirent part à la première guerre contre Thèbes, guerre entreprise pour rétablir Polynice sur le trône de Thèbes, qu'Etéocle avait gardé au delà de l'année convenue (*Voy.* ETÉOCLE). Les sept chefs étaient Polynice, Adraste, Tydée, Amphiaraüs, Hippomédon, Parthénopée, Capanée; ils périrent tous à l'exception d'Adraste; mais ils laissèrent des fils qui, pour les venger, firent à Thèbes la seconde guerre, dite *Guerre des Epigones* (*Voy.* ÉPIGONES). On place ces guerres au XIII° s. av. J.-C. Eschyle a fait une pièce intitulée : *Les Sept chefs devant Thèbes*.

SEPTCHÊNES (Leclerc de), fils d'un premier commis des finances, mort jeune en 1788 à Plombières, était devenu, après des voyages en Angleterre, Hollande, Italie, Suisse, secrétaire du cabinet de Louis XVI, et a donné, outre son *Essai sur la religion des anciens Grecs*, la traduction française des 3 premiers vol. de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de Gibbon, mais il paraît que le véritable traducteur était Louis XVI.

SEPT-COMMUNES, *Sette-Communi*. On nommait ainsi jadis une petite république d'Italie, au milieu des États vénitiens de Terre Ferme, depuis la Brenta et l'Astico jusqu'aux monts de Marostica et de Saint-Michel; 30,000 hab.; ch.-l., Asiago. Les habitants se croient issus des Cimbres taillés en pièces à la bataille de Verceil. Elle est auj. comprise dans le roy. Lombard-Vénitien et forme la partie septentrionale de la province de Vicence.

SEPT-DORMANTS (LES). *Voy.* DORMANTS.

SEPTEMBRE (massacres de). Dans les funestes journées des 2, 3, 4 et 5 septembre 1792, une poignée d'assassins (300 env.), appartenant à la lie du peuple de Paris et des provinces, se transportèrent dans les prisons de Paris, principalement à l'Abbaye, à la Force, aux Bernardins, à Bicêtre, et y massacrèrent tous les prisonniers suspects d'être opposés à la révolution; on évalue le nombre des victimes à 8 ou 10,000; la plupart étaient des nobles et des prêtres. La princesse de Lamballe périt dans ces journées, et sa tête fut promenée dans les rues au bout d'une pique. Ces massacres eurent pour prétexte le bruit d'une vaste conspiration ourdie dans les prisons pour livrer la France aux Prussiens, qui déjà étaient maîtres de Longwy. — On nomme *septembriseurs* ceux qui accomplirent les massacres ou qui s'en déclarèrent les approbateurs.

SEPTEUIL, village du dép. de Seine-et-Oise, à 11 kil. S. de Mantes, au confluent des rivières de Septeuil et de Vaucouleurs; 1,200 hab. Beau château. Jadis abbaye de Bénédictines.

SEPT-FONTAINES, nom de 2 abbayes de l'anc. Champagne, l'une au diocèse de Langres, à 16 kil. N. de Chaumont; l'autre au diocèse de Reims, dans la Thiérache.

SEPT-FONTS, monastère de l'ordre de Cîteaux, dans l'anc. Bourbonnais, à 25 kil. E. de Moulins, fut ainsi nommé parce qu'on y trouva sept fontaines lorsqu'il fut établi. L'abbaye fut réformée en 1663.

SEPT-ILES, sept petites îles sur la côte du département français des Côtes-du-Nord, dans la Manche : la plus grande se nomme *Pierre-à-l'Oiseau*.

SEPT-ILES (république des). *Voy.* IONIENNES (îles).

SEPTIMANIE ou **GOTHIE**, la seule province de Gaule que gardèrent les Wisigoths d'Espagne après la mort du grand Théodoric, en 526; répondait à peu près à la partie de l'anc. Narbonaise comprise entre les Pyrénées et le Rhône, moins tout ce qui fait partie des bassins de la Garonne et de la Loire, et embrassait tout le Languedoc (sauf les diocèses de Toulouse, Albi, Uzès, Viviers). Le nom de Septimanie semble faire allusion aux sept villes principales de ce pays (Narbonne, Agde, Béziers, Maguelonne, Carcassonne, Elne, Lodève); d'autres le dérivent du mot latin *Septimani*, soldats de la 7° légion, et pensent que ces soldats y avaient formé une colonie. La Septimanie prit le nom de Gothie au V° siècle, quand les Wisigoths s'en furent emparés. Elle fut envahie vers 730 par les Sarrasins; ceux-ci en furent chassés par Charles Martel en 732, et définitivement par Pepin en 759. Ce pays forma depuis, sous le nom de *Marche* ou *Duché de Septimanie* ou de *Gothie*, un fief qui relevait directement de la couronne de France. Bernard fut investi de ce duché en 820 par Louis-le-Débonnaire. Plus tard, ce duché se confondit avec le comté de Toulouse. — Au début de la guerre de 1741, les états de Languedoc, à la persuasion du duc de Richelieu, levèrent à leurs frais un régiment de dragons auquel on donna le nom de *régiment de Septimanie*.

SEPTIME-SÉVÈRE, *L. Septimius Severus*, empereur romain, natif de Leptis en Afrique, avait été successivement avocat du fisc, sénateur, consul sous Commode, puis commandant des légions d'Illyrie. A la mort de Pertinax (193), il fut proclamé par ses soldats en même temps que Didius Julianus, Albinus et Pescennius Niger; il réduisit le premier à renoncer au trône, reconnut le second pour son collègue et marcha contre le troisième, le vainquit à Issus, et acheva de ruiner son parti par la prise de Byzance (196). Cessant alors de ménager Albinus, il le força de prendre les armes, le poursuivit en Gaule, le battit et le fit périr près de Lyon (197), puis détruisit cette ville qui lui avait résisté. Appelé en Mésopotamie par les incursions des Parthes, il les défit à plusieurs reprises (199-202). De retour à Rome, il y fit reconnaître pour son successeur son fils Caracalla, et confia le gouvernement à Plautien, qui ne tarda pas à conspirer contre lui et fut mis à mort (204). Il fit en 208 une expédition en Bretagne dans le but de repousser les peuplades calédoniennes du Nord, et ferma par un mur l'isthme qui s'étend entre le golfe de Forth (*Bodotria æstuarium*) et l'embouch. de la Clyde (*Glota*); ce mur, beaucoup plus au N. que celui d'Adrien, est connu sous le nom de mur de Sévère. Il mourut à *Eboracum* (York) trois ans après, laissant l'empire indivis à ses deux fils Caracalla et Géta. Septime-Sévère était un habile militaire, mais c'était un prince dur et cruel : après la défaite d'Albinus, il poursuivit avec acharnement les partisans de ce prince, et remplit de proscriptions l'Italie et la Gaule. Il ordonna en 201 une persécution contre les chrétiens.

SEPTIMIUS SERENUS (A.), poëte latin, contemporain de Domitien, naquit à Leptis, et vint de bonne heure à Rome. Il a décrit les travaux et les plaisirs de la campagne dans ses *Opuscula ruralia*, dont il ne reste que quelques vers (dans les *Poetæ latini mi-*

nores de Wernsdorf et dans la collection des Classiques de Lemaire). On lui attribue la *Copa* et *Moretum*.

SEPTIMULEIUS (L.), après s'être montré fougueux partisan de C. Gracchus, se laissa gagner par le consul Opimius; il prit part au meurtre de son ancien ami, et promena sa tête dans les rues de Rome au haut d'une pique; puis il la remplit de plomb fondu pour en augmenter le poids, parce qu'on devait la payer son poids d'or.

SEPTMONCEL, bourg du dép. du Jura, à 12 kil. E. de Saint-Claude; 2,911 hab. Presque tout brûlé en 1826. Tabletterie, ouvrages au tour; fabrication considérable de pierres fines fausses (1,200 ouvr.); bons fromages. Près de là, écho remarquable.

SEPULCRE (église du SAINT-), église de Jérusalem bâtie sur l'emplacement où fut enseveli Jésus-Christ et dans laquelle on conserve le sépulcre du Sauveur.

SEPULCRE (chanoines du SAINT-), chanoines réguliers institués par Godefroy de Bouillon en 1099 pour desservir à Jérusalem l'église du Saint-Sépulcre; ils se répandirent dans la suite par toute l'Europe. Innocent VIII les supprima en 1484. En 1492, Alexandre VI les remplaça par l'ordre militaire des *Chevaliers du Saint-Sépulcre*, ordre que Paul V réunit à celui de Saint-Jean de Jérusalem au commencement du XVIIe siècle.

SEPULVEDA, *Confluentes*, ville d'Espagne (Castille), sur le Duraton, à 36 kil. N. E. de Ségovie; 1,700 hab. Inscriptions et antiquités romaines. — Ville très ancienne; Fernand Gonzalès l'enleva aux Maures en 913. Ils la reprirent en 984; mais don Sanche de Castille s'en empara de nouveau en 1013.

SEPULVEDA (J. GINEZ DE), dit *le Tite-Live espagnol*, né vers 1490 aux environs de Cordoue, m. en 1572, étudia à Bologne, s'attacha successivement aux cardinaux Cajetan et Quinones, devint chapelain et historiographe de Charles-Quint (1536), puis instituteur de l'infant Philippe. Ses *Œuvres* (dont la meilleure édition est celle de Madrid, 1780, 4 vol. in-4, donnée par l'Académie espagnole) comprennent l'*Histoire de Charles-Quint*, le commencement de l'*Histoire de Philippe II*, l'*Histoire de la guerre des Indes*, des *Lettres*, des *Opuscules* divers; on y trouve des traductions de divers traités d'Aristote. Sépulveda eut avec l'évêque de Chiapa, Barth. de Las Casas, une dispute célèbre dans laquelle il soutint contre cet apôtre de la philanthropie le droit qu'avaient les Espagnols de porter la guerre et la dévastation en Amérique. Ses arguments sont surtout développés dans le dialogue: *Democrates secundus, seu De justis belli causis* (resté manuscrit).

SEQUANA, nom latin de la *Seine*.

SÉQUANAISE (GRANDE-). *V.* GRANDE-SÉQUANAISE.

SÉQUANIENS, *Sequani*, auj. la *Franche-Comté*, peuple de la Gaule dans la Grande-Séquanaise, à l'O., habitait sur la rive droite de la Saône, qui le séparait des Eduens et des Sénonais; les Vosges au N., le Jura à l'E., les Allobroges au S. bornaient leur territoire. Leur ch.-l. était *Vesontio* (Besançon). Ils s'étendirent pendant un temps du Rhin au Rhône.

SÉQUESTER (VIBIUS). *Voy.* VIBIUS.

SER, contrée d'Arabie, par 50°-54° 20' long. E., a pour lieu principal une ville de même nom, sur le golfe Persique, à 260 kil. S. E. de Lahsa.

SERADJ-ED-DAULAH (Mirz-Mahmoud-Khan), fils adoptif d'Allah-Werdy-Khan, prince du Bengale, succéda à ce prince en 1756, se montra lâche, féroce et débauché pendant la courte durée de son règne, prit Calcutta aux Anglais, mais perdit bientôt cette ville (1757), et signa la paix. Attaqué de nouveau la même année, il fut vaincu à la bat. de Plassey, et périt à 22 ans. Avec lui finit l'indépendance du Bengale.

SÉRAI, c.-à-d. *palais*. *V.* le nom qui accompagne.

SERAIN, riv. de France, naît près de Montbard (Côte-d'Or), coule au N. O., baigne Précy-sous-Thil, entre dans le dép. de l'Yonne, arrose l'Ile-sur-Serain, Châblis, Ligny-le-Château, et tombe dans l'Yonne, à Bonnard, près de Joigny. Cours, 140 kil.

SERAMPOUR, ville du Bengale, sur l'Hougly, à 518 kil. N. de Calcutta; 12,000 hab. Jolie église. Commerce avec la Chine et l'Europe. Il s'y publie un journal intitulé: l'*Ami de l'Inde*. — Serampour app. aux Danois dès 1676: vendue aux Anglais en 1845.

SERAN DE LA TOUR (l'abbé), littérateur du XVIIIe siècle, est auteur de plusieurs compilations estimées: *Histoire de Scipion l'Africain*, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama, Paris, 1738, in-12; *Histoire d'Epaminondas*, 1739, in-12; *Histoire de Philippe, roi de Macédoine*, 1740, in-12; *Amusements de la raison*, 1747 et 1748, 2 vol. in-12; *Histoire de Catilina*, 1749, in-12; *Histoire de Mouley-Mahamet, fils de Mouley-Ismaël, roi de Maroc*, 1749, in-12; l'*Art de sentir et de juger en matière de goût*, 1762, 2 vol. in-12; *Histoire du tribunat de Rome*, 1774, 2 vol. in-8, etc.

SÉRAOUADDY, riv. de l'empire birman, dans le Pégou, est formée par des eaux dérivées du Zittang et de l'Iraouaddy, coule au S., et se joint à ce dernier fleuve par la rive gauche.

SÉRAPHINS (de l'hébreu *zaraph*, enflammer), anges du premier ordre, sont représentés par Isaïe avec 6 ailes, et placés autour du trône de l'Eternel.

SÉRAPHINS (ordre des), ordre de chevalerie établi en Suède, en 1334, par Magnus II, renouvelé en 1748.

SÉRAPHIQUE (Ordre): ce sont les Franciscains.

SÉRAPION, temple de Sérapis a Alexandrie, situé dans le Bruchium, près du Muséum, renfermait une célèbre bibliothèque que les Lagides se plurent à enrichir, et que des Chrétiens égarés, excités par le patriarche Théophile et par un édit de Théodose, pillèrent en 391. Omar en acheva la destruction en 642.

SÉRAPIS, dieu égyptien, célèbre surtout sous la domination des Lagides, et dont le culte passa à Rome au Ier siècle av. J.-C.; était le dieu principal de l'Amenti (ou enfer), et probablement n'était qu'Osiris aux enfers (ou Osiris sous la forme d'Apis). Ses adorateurs voyaient en lui le Dieu suprême, celui qui ressuscite et qui donne la vie et la santé. Sérapis était le dieu égyptien le plus connu en Grèce et à Rome; on l'identifiait à Pluton, à Esculape, à Jupiter: il avait des prêtres, des temples, des sacrifices, des devins. On faisait des pèlerinages en son honneur; on racontait d'innombrables miracles qu'il avait opérés. Presque toutes ses statues appartiennent à l'art grec: elles le représentent enveloppé de longs tissus, entouré de serpents, avec le modius (ou boisseau) sur la tête, l'air grave, noble et pensif; il est accompagné d'Esculape ou d'Hygie. Il a souvent des étoiles à sa droite ou à sa gauche.

SÉRASKIER, officier militaire turc chargé du commandement en chef de l'armée pour une campagne. Tout séraskier doit être au moins pacha à 2 queues. Il n'est point tenu de suivre le conseil des autres généraux: il se borne à leur demander leur avis; son autorité est arbitraire et illimitée. — Jadis le pacha de Silistri avait toujours le titre de séraskier, parce qu'il défendait la frontière turque contre la Pologne, avec laquelle les Turcs étaient toujours censés en guerre.

SERASSI (P.-Ant.), né à Bergame en 1701, mort en 1791, professa les belles-lettres dans sa ville natale, puis fut secrétaire de plusieurs cardinaux à Rome, réunit de vastes matériaux pour une histoire littéraire, et laissa (en italien) les *Vies du Tasse*, Rome, 1785, in-4; d'*Ange Politien*, Bergame, 1747; du *Dante*, Bergame, 1752, in-12; de *Bernardo Tasso* (père du célèbre poëte), Bergame, 1749, 4 vol. in-12

SERBELLONI (Gab.), général italien, né en 1508 à Milan, d'une famille originaire de France, mort en 1580, entra dans l'ordre de Malte, et fut nommé prieur de Hongrie, défendit héroïquement Strigonie

(1543), passa au service de Charles-Quint (1546), puis du pape Pie IV (1560), prit Ascoli (1560), rebâtit Cività-Vecchia, fortifia la cité Léonine pour mettre Rome à couvert des insultes des Turcs, reprit du service en Espagne (1565), enleva diverses villes du roy. de Naples (1565), soumit les Brabançons révoltés (1567), eut part à l'expédition maritime contre les Turcs que couronna la victoire de Lépante, fut vice-roi de Sicile, défendit Tunis avec intrépidité, fut pris par les Turcs, et lorsqu'il redevint libre fit en Flandre les campagnes de 1577 et 78.

SERBES ou SORABES. *Voy.* SERVIE.

SERCHIO, *Æsar* ou *Anser*, riv. d'Italie, naît dans le duché de Modène, passe à Castelnuovo di Garfagnana, entre dans le duché de Lucques, et tombe dans la Méditerranée, à 12 kil. N. O. de Pise, près de l'emb. de l'Arno. Cours, 84 kil.

SERCQ, île de la Manche. *Voy.* SARK.

SERENUS. *Voy.* SAMONICUS et SEPTIMIUS.

SÈRES, *Seres*, nom donné par les Romains et les Grecs aux peuples les plus éloignés à l'E. qu'ils connussent : on a pris leur pays tantôt pour le Népal (dans l'Inde septentr.), tantôt pour le roy. de Siam, tantôt pour la Chine. Ce qu'il y a de certain, c'est que de *Seres* dérive le nom latin de la soie, *sericum* ; mais probablement le pays des Sères n'était que l'entrepôt de ce produit. — On place chez les Sères une ville de *Serinda*, auj. *Sirhind?*

SERÈS, *Sintice*, ville de la Turq. d'Europe (Roumélie), dans une plaine de même nom qu'arrose le Kara-Sou, à 70 kil. N. E. de Salonique. On y comptait 30,000 hab. ; mais l'insalubrité de l'air en a chassé la moitié. Archevêché grec. Belles mosquées, bains, etc. Aux env., 300 villages. Culture et grand commerce de coton et de tabac.

SERETH, *Ordessus* ou *Ararus*, riv. qui naît en Galicie, entre en Moldavie et coule au S. E., reçoit la Soutchava, la Moldava, le Bistritz, le Trotus, et tombe dans le Danube entre Brahilov et Galatz : cours, 500 kil. — Elle arrose une ville de Sereth en Moldavie, à 100 kil. d'Iassy; 2,000 hab.

SERFO, île de la Méditerranée. *Voy.* SERIPHE.

SERFS (de *servus*, esclave), nom donné pendant le moyen âge aux hommes qui, sans être complètement en état d'esclavage, étaient astreints pourtant à cultiver une terre déterminée sans pouvoir la quitter et sous condition d'une redevance. Ils étaient dits attachés à la glèbe (*addicti, adscripti glebæ*), et on les vendait avec la terre. L'émancipation des serfs fut favorisée par l'affranchissement des communes et par les croisades, qui obligèrent les seigneurs à vendre la liberté à leurs vassaux pour fournir aux frais de leurs pieuses expéditions. Cependant, il y avait encore quelques serfs en France sous Louis XVI, notamment dans les fiefs ecclésiastiques (*Voy.* SAINT-CLAUDE). Le servage n'y a cessé entièrement qu'à la révolution de 1789. L'état de servage existe encore en Pologne et en Russie sur une grande partie de terres.

SERGE (saint), *Sergius*, martyr en Syrie au IIIe ou IVe s., est honoré surtout en Russie. On le fête le 7 oct.

SERGINES, ch.-l. de cant. (Yonne), à 17 kil. N. de Sens; 1,462 hab. Commerce de vins.

SERGIPE-DO-REY, dite aussi *Cidade-de-San-Christovao*, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. Sergipe-do-Rey, sur une hauteur, à 12 kil. de la mer, par 39° 34' long. O., 11° 15' lat. S. ; 9,000 hab. Commerce en sucre et coton. — La prov. de Sergipe-do-Rey, située entre celles de Pernambouc, de Bahia et l'Atlantique, a 368 kil. sur 136, et environ 5,000 hab. Sa surface est montueuse ; à l'E. sont de vastes forêts, à l'O. des terres ingrates ; du côté de la mer, point de port ; aussi l'agriculture, le commerce, la civilisation y sont-ils encore dans l'enfance. La colonisation de ce pays ne fut commencée qu'en 1590.

SERGIUS (les), famille romaine qui prétendait descendre de Sergeste, compagnon d'Enée, forma deux branches illustres : les Fidénas et les Silus. De la première sortirent un grand nombre de tribuns militaires ; à la seconde appartenait Catilina.

SERGIUS PAULUS, proconsul romain et gouverneur de l'île de Cypre, fut converti par saint Paul. L'apôtre, qui s'appelait auparavant Saul, prit le nom de Paul en mémoire de cette conversion.

SERGIUS I, pape de 687 à 701, resta sept ans absent de Rome, à cause des persécutions dirigées contre lui, ramena le patriarche d'Arménie à la foi catholique, orna et répara plusieurs églises, éleva un tombeau à St Léon et institua diverses cérémonies.

SERGIUS II, pape de 844 à 847 fut élu, sans l'autorisation de l'emp. Lothaire I, qui contesta son élection ; mais elle fut confirmée dans une assemb. d'évêques. Sergius sacra r. des Lombards Louis, fils de Lothaire I. Sous son règne, les Arabes pillèrent les env. de Rome.

SERGIUS III, pape de 904 à 911, fut porté sur le trône pontifical par les intrigues de Marozie : élu une première fois en 898 en concurrence avec Jean IX, il eut le dessous et s'enfuit en Toscane ; mais, en 904, sa faction le ramena en triomphe. Il se prononça contre la mémoire de Formose. Selon Luitprand, Sergius III aurait déshonoré la papauté par ses vices ; Flodoard fait, au contraire, l'éloge de ce pape.

SERGIUS IV, pape de 1009 à 1012, se nommait d'abord Pietro *Bocca di Porco* (*groin de porc*), et changea son nom en arrivant au Saint-Siége.

SERIEYS (Ant.), compilateur, né en 1755 à Pont-de-Cyran (Aveyron), mort en 1819, remplit plusieurs emplois dans l'enseignement. On a de lui : les *Décades républicaines*, ou *Histoire de la république française*, 1795; *Mémoires historiques*, etc., *pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798 ; *Anecdotes inédites de la fin du* XVIIIe *siècle*, 1801 ; *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'Ecriture-Sainte*, 1804, in-8 ; *Bibliothèque académique*, ou *Choix de mémoires des académies françaises et étrangères*, 1810-1811, 12 vol. in-8 ; *Vie de Joachim Murat*, 1816 ; — *de Fouché de Nantes*, 1816 ; — *de Carnot*, 1816; *Histoire de Marie Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles*, 1816 ; *Lettres inédites de la marquise Duchâtelet*, 1819 ; *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, 1818.

SERINAGOR. *Voy.* SIRINAGOR.

SERINGAPATAM ou *Sri-Ranga-Patana*, ville de l'Inde anglaise (Madras), chef-lieu du district de Seringapatam, dans le Maïssour, à 430 kil. S. O. de Madras, dans une île du Kavery ; 10,000 hab. (en 1820). Beau palais d'Haïder-Ali (auj. en ruines), temple de Sri-Ranga, diverses mosquées, dont une remarquable ; arsenal, fonderie de canons. Aux environs, superbe mausolée d'Haïder. — Seringapatam était la capitale de l'empire du Maïssour depuis 1610 ; sous Haïder et Tippou-Saïb son fils, elle jouit d'une haute prospérité. On y comptait alors 150,000 hab. Tippou-Saïb, assiégé dans cette ville en 1792, signa une paix qui lui enlevait la moitié de ses états. La guerre ayant éclaté de nouveau, Seringapatam fut prise en 1799 par l'Anglais Harris, et Tippou périt en la défendant. *Voy.* TIPPOU-SAÏB.

SERINGHAM, île de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Karnate, est située au milieu du Kavery, vis-à-vis de Tritchinapali ; deux temples hindous célèbres comme buts de pèlerinages.

SERINO, ville du roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 22 kil. N. E. de Salerne : 7,500 hab. Ruines d'une anc. ville de *Sebastia* et d'un aqueduc.

SÉRIO, riv. du roy. Lombard-Vénitien, naît dans les Alpes, passe près de Bergame et à Crema, tombe dans l'Adda à Montodine : cours, 110 kil. Elle donnait son nom à un des dép. du roy d'Italie de Napoléon, qui était formé du Bergamasque et avait pour ch.-l. Bergame. — Le Serio-Morto est un autre affluent de l'Adda et y tombe à Pizzighettone.

SÉRIPHE, *Seriphos*, auj. *Serfo*, une des Cyclades, entre Siphnos et Cythnos, avait 50 kil. de tour. C'est là, suivant la Fable, que s'arrêta le coffre où étaient renfermés Danaé et son fils Persée. Sous l'empire romain, Sériphe fut un lieu de relégation.

SÉRIQUE, c.-à-d. *pays des Sères*. *Voy.* SÈRES.

SERKARS, peuple de l'Inde. *Voy.* CIRCARS.

SERLIO (Séb.), architecte, né en 1475 à Bologne, mort en 1552, voyagea dans les états de Venise, en Dalmatie, et fut attiré en France par François I, qui le nomma architecte de Fontainebleau et surintendant des bâtiments de la couronne. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées à Venise, 1584, 1618, 1619, in-4, et 1663 in-fol. (en italien, avec trad. latine).

SERMAIZE, bourg du dép. de la Marne, sur la Saulx, à 25 kil. N. E. de Vitry-le-Français ; 1,800 hab. Source ferrugineuse.

SERMANO, ch.-l. de cant. (Corse), à 10 kil. de Corte ; 300 hab.

SERMENRAI, dite aussi *Asker-Morken*, ville de l'Irak-Arabi, sur le Tigre, à 50 kil. de Bagdad, par 72° 30' long. E. et 34° lat. N., fut bâtie en 842 par le calife Motassem. C'est là que naquirent ou moururent les derniers imams. C'est aussi de là, selon les Chyites, que doit sortir le Mahdi.

SERMIONE, en latin *Sirmio*, anc. bourg du roy. Lombard-Vénitien, sur le lac de Garda, à 10 kil. N. E. de Lonato. Port, château-fort. Eaux sulfureuses aux environs. Patrie de Catulle.

SERMONETA, la *Sulmo* des Volsques, bourg des États de l'Église, à 31 kil. de Brescia.

SEROUX D'AGINCOURT. *Voy.* AGINCOURT.

SERPA, v. forte de Portugal (Alemtéjo), sur la Guadiana, à 28 k. S. E. de Béja ; 4,600 h. Cataracte

SERPENTS (Ile des), dans la mer Noire. *V.* LEUCÉ.

SERPOUKHOV, ville murée de la Russie d'Europe (Moscou), à 90 kil. S. de Moscou ; 6,000 hab. Draps, toile à voiles, tanneries, fonderie de suif, etc. — Fondée au XIVe siècle.

SERRA (Ant.), écrivain, né à Cosenza, fut impliqué dans la conspiration de Campanella (1599) et mis en prison. On ignore quand il en sortit. On lui doit : *Traité des moyens qui peuvent faire abonder dans un état l'argent et l'or*, Naples (Scoriggio), 1613, in-4 : c'est le premier ouvrage peut-être où soient traitées de hautes questions d'économie politique.

SERRA (LA), ou *Serra-di-Santo-Stefano-del-Bosco*, ville du roy. de Naples (Calabre Ultér. 1re), à 47 kil. S. O. de Squillace ; 2,400 hab. A 2 kil. de là, célèbre chartreuse où est conservé le corps de saint Bruno. — Fondée au XIe siècle par Robert Guiscard. Presque détruite par le tremblement de terre de 1783.

SERRA CAPRIOLA, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 22 kil. N. O. de San-Severo ; 4,850 hab. — Fondée en 1090. Titre d'un duché.

SERRA CAPRIOLA (Ant. MARESCA DONNORSO, duc de), diplomate italien, né à Naples en 1750, mort en 1822, fut ambassadeur à la cour de Russie (1782-1806), y jouit de la confiance de Catherine II, de Paul I et d'Alexandre, agit de tout son pouvoir contre la France révolutionnaire et contre Napoléon, fut, tant que Murat régna sur Naples, le chef d'un cabinet occulte qui épiait toutes les occasions de lui nuire, parla un des premiers, au congrès de Vienne, en faveur de la restauration des Bourbons à Naples, et fut derechef, après leur rétablissement, nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg, où il mourut.

SERRAGLIO, ch.-l. de cant. (Corse), à 5 kil. de Corte ; 960 hab.

SERRANUS, surnom de L. Q. Cincinnatus.

SERRANUS, traducteur de Platon. *V.* SERRES (J. DE).

SERRAT (MONT-), mont. d'Espagne. *Voy.* MONTSERRAT.

SERRAVALLE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 36 kil. N. de Trévise ; 5,600 hab. Palais. Draps, soieries, lainages. Commerce en vin, miel, etc.

SERRE (Hercule, comte de), homme d'état, né en 1777 à Pagny (Meurthe), d'une famille noble, mort en 1822, émigra, servit dans l'armée de Condé, rentra en 1802, se fit avocat à Metz, devint procureur impérial à Hambourg, puis à Colmar, se prononça contre Bonaparte aux Cent-Jours, fit partie de la Chambre de 1816, s'y opposa aux réactions, fut président à la session suivante (1817), puis entra au ministère de la justice sous M. Decazes (29 décembre 1818), et soutint la loi des élections du 5 février 1819 ; il fit partie aussi du ministère Richelieu jusqu'en 1821, tomba avec le cabinet, et alla mourir ambassadeur à Naples. De Serre se fit remarquer aux affaires par ses idées libérales et à la tribune par son éloquence.

SERRE (LA). *Voy.* LASERRE.

SERRES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), à 30 kil. S. O. de Gap ; 1,143 hab. — Village du dép. de l'Ariége, à 7 kil. O. de Foix ; 1,800 hab.

SERRES (Jean DE), en latin *Serranus*, savant calviniste, né en 1540 à Rhodez, ou plus probablement à Villeneuve-de-Berg ; il échappa au massacre de la Saint-Barthélemy, devint ministre à Nîmes en 1582, fut employé par le roi Henri IV à des affaires graves, et reçut de lui le titre d'historiographe de France. Il mourut empoisonné, à ce qu'on croit, en 1598. On a de lui, entre autres écrits : *De fide catholica sive de principiis religionis christianæ*, 1607, in-8 ; *Inventaire de l'histoire de France*, 1660, 2 vol. in-fol. ; *De statu religionis et reipublicæ in Francia* ; *Mémoires de la 3e guerre civile et des derniers troubles de France sous Charles IX*, Middelbourg, 3 vol. in-8 ; *Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, in-8 : ces ouvr., entachés de partialité, sont condamnés à Rome. On doit à J. de Serres une trad. latine de Platon, publiée par H. Estienne, Paris, 1578.

SERRES (Olivier DE), frère aîné du précédent (1539-1619), de Villeneuve-de-Berg dans le Vivarais, agronome, peut être considéré comme le *père de l'agriculture* en France. Appelé par Henri IV à Paris, il fut chargé d'introduire diverses améliorations dans les domaines du roi, planta 15,000 mûriers blancs dans le jardin des Tuileries et naturalisa en France l'industrie de la soie. On lui doit : *Traité de la cueillette de la soie*, 1599 ; *Seconde richesse du mûrier blanc*, 1603, et le célèbre ouvrage intitulé : *Théâtre d'agriculture et ménage des champs*, 1604, 2 vol. in-4.

SERRIÈRES, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur le Rhône, à 32 kil. N. O. de Tournon ; 2,048 hab.

SERRURIER ou **SERURIER** (Jeanne-Matthieu-Philibert, comte), maréchal de France, né à Laon en 1742, mort en 1819, entra au service en 1755, fit les campagnes de Hanovre, de Portugal, de Corse, et se trouvait major en 1789. Ardent fauteur de la Révolution, il avança rapidement, devint général de division (1794), brilla à l'armée des Alpes sous Kellermann et Schérer (1795), puis sous Bonaparte en Italie (1796 et 97), eut part au 18 brumaire, fut nommé sénateur, gouverneur des Invalides, maréchal. Il reçut de Louis XVIII le titre de pair, servit de nouveau Bonaparte dans les Cent-Jours, et perdit à la seconde Restauration le gouvernement des Invalides et la pairie.

SERT, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 1[illegible] kil. N. E. de Nisibin ; 3,000 hab. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'anc. *Tigranocerte*, fondée par Tigrane, et capitale du roy. d'Arménie.

SERTAO ou **SERTAM**, c.-à-d. *Désert*. On désigne ainsi au Brésil certaines parties peu peuplées de diverses provinces. Le plus connu est le *sertao* de Minas, dans la prov. de Minas-Geraës ; il comprend le bassin de la riv. San-Francisco.

SERTORIUS (Q.), général romain, né vers l'an 1[illegible] av. J.-C. à Nursie dans la Sabine, parut d'abord au barreau, puis fut questeur de Marius dans l[illegible]

Gaules, et perdit un œil dans un combat. Lors des guerres civiles, il se déclara pour Marius (87 av. J.-C.), et fut le seul des vainqueurs qui n'ensanglanta pas son triomphe : il devint préteur (85), quitta l'Italie quand Sylla en fut resté maître (84), gagna l'Espagne, province qui lui avait été assignée au sortir de sa préture, s'y rendit indépendant, réunit à son parti les peuples de la Péninsule, surtout les Lusitaniens (80), y joignit la Gaule Romaine, soutint la guerre avec succès contre Métellus et Pompée; battit le 1er à Italica (76), le 2e à Laurone (77), et à Sucro (76), éprouva un échec à Ségontia (75), traita avec Mithridate, qui lui envoya de l'argent et des vaisseaux, mais fut enfin assassiné par Perpenna, un de ses lieutenants (73). Ce général avait établi dans son armée un simulacre de Rome (un sénat, des consuls, etc.). Il inspirait à ses soldats une confiance aveugle, et leur avait persuadé qu'il était en commerce avec les dieux, qui lui donnaient des avis par l'entremise d'une biche blanche dont il se faisait suivre partout. Corneille a mis sur la scène la mort de *Sertorius*.

SERURIER, général français. *Voy.* SERRURIER.

SERVAIS (saint), évêque de Tongres, mort en 384, assista en 347 au concile de Sardique, où saint Athanase fut absous, et soutint la foi de Nicée au concile de Rimini (359). On l'honore le 13 mai.

SERVAN (Jos.-Mich.-Ant.), magistrat, né en 1737 à Romans, étudia à Paris, où il se lia avec les philosophes, devint à 27 ans avocat général à Grenoble, publia, en 1766, un *Discours sur la justice criminelle*, où il proposait, dans un langage éloquent, d'utiles réformes, et excita pendant quelque temps un enthousiasme universel. Deux ans après, n'ayant pu faire adopter par le parlement de Grenoble des conclusions qui lui semblaient dictées par la justice, il donna sa démission. Il consacra le reste de sa vie à des écrits d'utilité publique, et mourut en 1807. Parmi les discours qu'il prononça comme avocat général, on remarque celui qu'il fit en 1767 pour une femme protestante dont on voulait déclarer le mariage nul à cause de sa religion.—Joseph Servan, son frère, suivit la carrière militaire, adopta les idées révolutionnaires, fut un instant ministre de la guerre en 1792, déplut par son exagération à Louis XVI, qui le révoqua, fut rétabli après le 10 août, mais se vit bientôt forcé de se démettre parce que le parti révolutionnaire le trouvait trop modéré. M. en 1808.

SERVANCE, bourg du dép. de la Haute-Saône, à 9 kil. N. E. de Lure, sur l'Oignon, au pied du Ballon-de-Servance; 4,306 hab. Tourbières.

SERVANDONI (J.-Jér.), né à Florence en 1695, mort en 1766, peintre décorateur et architecte, a travaillé dans presque toute l'Europe; il vint en France en 1724. Il avait pour la décoration, les fêtes et les bâtiments un génie particulier, plein d'élévation et de noblesse, et l'on ne peut croire quelle quantité de plans, de dessins, de décorations, de tableaux de ruines sortirent de sa main. On cite surtout de lui la *façade de Saint-Sulpice*. Son nom est resté à une des rues voisines de cette belle église.

SERVERETTE, ch.-l. de cant. (Lozère), à 3 kil. N. O. de Lannion; 1,000 hab.

SERVET (Michel), fameux hérétique, né en 1509 à Villanueva en Aragon. Imbu des idées des Réformateurs, il vint de bonne heure en France, fut reçu docteur en médecine à Paris, quitta cette ville en 1538, à la suite d'une querelle avec ses confrères, et alla exercer son art à Lyon, puis à Vienne en Dauphiné, où il fut bien accueilli de l'archevêque, qui ignorait ses dispositions. Adversaire prononcé du dogme de la Trinité, que respectaient les autres Réformateurs, il l'attaqua dans deux écrits publiés clandestinement : *De Trinitatis erroribus*, 1531, *Dialogi de Trinitate*, 1532; il rédigea en 1553 un livre *De Christianismi restitutione*, où il contestait même la divinité de J.-C. Calvin, qu'il avait consulté, condamna ses opinions et le dénonça à l'archev. de Vienne. Il fut aussitôt arrêté, mais réussit à s'évader, et chercha un refuge à Genève. Loin de le protéger, Calvin l'accusa d'hérésie, et réussit à le faire condamner au feu. Il fut brûlé vif, le 26 octobre 1553. Servet était un savant distingué : on lui attribue la première idée de la circulation du sang; on lui doit une édition estimée de la *Géographie de Ptolémée*, Lyon, 1535; une *Bible latine*, avec des commentaires très peu orthodoxes, Lyon, 1542.

SERVIAN, ch.-l. de cant. (Hérault), à 10 kil. N. E. de Béziers; 2,250 hab.

SERVIE, la *Mésie-Supérieure* des anciens, *Serf-Vilaiéti* des Turcs, état tributaire (jadis province) de l'empire ottoman, en Europe, a pour bornes au N. la Hongrie, à l'O. la Bosnie, à l'E. la Bulgarie et la Valachie, au S. l'Albanie et la Roumélie : 31,500 k. c.; 850,000 hab. Capit., Belgrade; Krouchevatch est la résid. du prince; autres villes : Sémendrie, Nissa, Usicza, Novi-Bazar. Hautes mont., surtout au S. Riv. : le Danube et la Save au N., la Morava (qui la coupe en 2), la Drina, etc. Fortes chaleurs, grands vents, grandes pluies en septembre. Sol fertile, mais agriculture négligée, friches en grand nombre; peu d'industrie. Beau pays; belles forêts; mines de fer, sel. — La Servie a pris son nom des Serviens, dits aussi Serbes et Sorabes, peuple de race slave qui habitait d'abord auprès des monts Krapaks, et auquel l'empereur Héraclius permit vers l'an 630 de s'établir dans ces contrées, dépeuplées par les Avares. Jusqu'en 923, la Servie forma un petit état qui eut ses rois, mais dont l'histoire est peu connue. A cette époque, elle fut soumise par les Bulgares; en 949, elle passa avec les Bulgares eux-mêmes sous la domination des Grecs. En 1039, la partie occidentale de la Servie se rendit indépendante, et eut de nouveau des rois, mais elle retomba sous le joug en 1105. Enfin, en 1151, Tchoudomil, profitant de la faiblesse de l'empire grec, rendit l'indépendance à la Servie, et fonda un puissant empire qui, au XIVe siècle, sous Etienne Douchan, le plus grand de ses rois, conquit une partie de la Thrace, presque toute la Macédoine et diverses villes de Thessalie et d'Albanie. Mais avec le règne d'Ouroch I commence une époque de décadence, de crimes et d'anarchie, qui amena la conquête du pays, moins Belgrade, par les Turcs (1459); Belgrade elle-même fut prise en 1521. La Servie fut alors divisée par les Turcs en 4 livahs (Belgrade, Sémendrie, Krouchevatch, Novi-Bazar). Au XVIIIe siècle, elle fut conquise en partie par l'Autriche, et le traité de Passarovitz en céda le N. O. à l'empereur Charles VI, mais la paix de Belgrade (1739) rendit le tout à la Porte. Depuis, la Servie tenta plusieurs fois de secouer le joug ottoman. Le célèbre Czerni-George y parvint de 1804 à 1809, et se fit reconnaître par la Porte *prince de Servie*; il se maintint jusqu'en 1812; époque à laquelle la paix de Bucharest, entre la Turquie et la Russie, restitua la Servie aux Turcs. En 1816, une nouvelle révolte éclata sous Miloch Obrenovitch : la Turquie n'a pu soumettre ce dernier, et le traité d'Andrinople (1829), entre la Russie et la Turquie, laissa la Servie dans une indépendance complète, à la charge de payer tribut aux Turcs. Le gouvernement est monarchique héréditaire; le chef porte le titre de *prince*. Le prince Miloch s'est vu forcé de donner une constitution libérale à ses sujets (1835); il a été renversé du trône en 1839 et remplacé par son second fils Michel, qui lui-même a été chassé en 1842 par Alexandre Pétrovitch, petit-fils de Czerni George. Les Serbes suivent pour la plupart le rit grec non-uni. Leur langue, qui appartient à la famille slave, est fort expressive; elle se parle en Servie, en Esclavonie, dans une partie de la Dalmatie et de la Croatie et dans quelques districts de la Hongrie. Il existe de forts beaux chants serbes (épiques et lyriques) : Vouk-Stéfanovitch les a recueillis et mis en alle-

mand. Ils ont été traduits en polonais et en français.

1er Royaume de Servie.
Chronologie incertaine (630-923).
2e Royaume de Servie.
Etienne Boislav, 1039
Dabroslav, 1042
Bodin, 1085
Bolcan, 1090-1105
3e Royaume de Servie.
I. *Dynastie des Neemans.*
Tchoudomil ou Bacchin, 1151
Etienne I *Neeman*, 1165
Etienne II Ventchan, 1195
Etienne III Neemanja, 1224
Ladislas, 1230
Etienne IV Ouroch (ou Vroch) I, 1237
Etienne V Dragoutin Ouroch II, 1272
Etienne VI Miloutin Ouroch III, 1275
Etienne VII Ouroch IV, 1321
Etienne VIII Douchan, 1333
Ouroch V, 1356
II. *Anarchie.*
Voukachin, 1367
Ouglicha, 1371
III. *Dynastie des Brankovitch.*
Lazare I Brankovitch, 1371
Etienne IX, 1390
George, 1427
Lazare II, 1458
Hélène, 1458-1459
Principauté de Servie.
Czerni George, 1804-1812
Miloch Obrenovitch, 1816
Michel, 1839
Alexandre Petrovitch, 1842

SERVIE (NOUVELLE-). On donne ce nom à une partie de la Nouvelle-Russie, notamment à celle qui a formé le gouv. de Kherson, parce qu'elle fut peuplée par une colonie de Serviens en 1753.

SERVIEN (Abel), diplomate français, né à Grenoble en 1593, d'une famille noble et ancienne du Dauphiné, mort en 1664, fut successivement conseiller d'état (1618), maître des requêtes (1624), intendant de justice, de police et de finances (1627), ministre et secrétaire d'état, surintendant des finances, et se distingua dans des affaires importantes; mais, contrarié par Richelieu, il se retira dans sa terre de Sablé. Il en revint à la prière de Mazarin, et eut part, avec le comte d'Avaux, à la paix de Westphalie (1648). Il était très haut, très violent; le nonce Chigi l'appelait l'*Ange exterminateur* de la paix. Servien fut membre de l'Académie Française.

SERVIÈRES, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 42 kil. S. E. de Tulle; 1,600 hab.

SERVILIE, fille de Q. Servilius Cæpio et sœur utérine de Caton d'Utique, épousa Junius Brutus, et fut mère du fameux Brutus. Elle inspira une vive passion à César, ce qui fit croire que Brutus était le fils de celui-ci.

SERVILIUS, nom de deux familles romaines, l'une patricienne, à laquelle appartiennent les Priscus et les Cæpio; l'autre plébéienne, d'où sortirent les Casca, les Rullus et les Vatia. Le surnom d'*Ahala* ou *Axilla* fut donné à quelques membres de la première, à cause d'un défaut qu'ils avaient dans les épaules (*axilla*, aisselle).

SERVILIUS STRUCTUS AHALA (C.), général de la cavalerie sous le dictateur Cincinnatus (438 av. J.-C.), tua dans le forum Sp. Melius qui soulevait le peuple et aspirait à la tyrannie; fut exilé pour ce meurtre, puis rappelé, et même devint consul (427).

SERVILIUS CÆPIO (Cn.), consul l'an 203 av. J.-C., vainquit Annibal près de Crotone. Il voulait le poursuivre en Afrique, mais fut forcé par ordre du sénat de rester en Italie. — Son petit-fils, Q. Servilius Cæpio, consul l'an 140 av. J.-C., rompit la paix faite en Lusitanie avec Viriathe par Fabius Maximus, et, désespérant de vaincre Viriathe, le fit assassiner pendant son sommeil. Il n'en demanda pas moins le triomphe, mais cet honneur lui fut refusé. — Un autre Servilius Cæpio se déshonora par le pillage d'un temple à Toulouse. *Voy.* CÉPION.

SERVILIUS VATIA (P.), dit *Isauricus*, préteur l'an 82 av. J.-C., fut envoyé en Cilicie contre les pirates, passa le Taurus, pénétra jusqu'en Isaurie, et prit la ville d'*Isaura*, d'où son surnom.

SERVIN, avocat-général au parlement de Paris et conseiller d'état sous Henri III, Henri IV et Louis XIII, s'était retiré à Tours avec les membres royalistes du parlement lors du triomphe des Seize à Paris. Il osa faire à Louis XIII, lorsque ce prince fit enregistrer des édits bursaux dans un lit de justice, d'énergiques remontrances qui excitèrent la colère du prince : cet aspect l'émut au point, qu'il se trouva mal et mourut aussitôt (1626). On a de lui: *Plaidoyers*, 1631, in-4; *Vindiciæ secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ*, et *Defensio regii status*, etc. (en faveur de Henri IV), Tours, 1590; *Pro libertate status et reipublicæ Venetorum*, 1606, et un *Plaidoyer contre les Juifs* (1611), qui est à l'*Index*.

SERVITES, connus aussi sous le nom de *Serviteurs de la Vierge*, ordre de religieux qui professent une dévotion toute particulière pour la mère de Dieu. Ils portent des manteaux blancs. Cet ordre fut fondé à Florence vers 1232, et reçut en 1239 la règle de Saint-Augustin. Il fut surtout propagé par Philippe Benizzi, qui en fut élu général en 1267, et qui mérita d'être canonisé. Il fut aboli en France en 1274, et l'église des *Blancs-Manteaux*, qu'il possédait à Paris, fut donnée aux Guillemites. L'ordre subsiste encore en Italie : Doni et Sarpi en faisaient partie.

SERVITUDES DES HÉBREUX. *Voy.* JUIFS (*Histoire*).

SERVIUS TULLIUS, 6e roi de Rome, fils d'une captive (d'où son nom de *Servius*), plut à Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, et grâce à elle devint le gendre, puis le successeur de ce prince (578 av. J.-C.). Il fit, dit-on, vingt ans la guerre aux Etrusques, les battit fréquemment, et rentra trois fois dans Rome en triomphe; donna une organisation au peuple de Rome (la *plebs*), le divisa en trente tribus, et accorda à chacune un tribun, une juridiction, une existence politique distincte de celle des curies; créa également la division par centuries (basée en grande partie sur la richesse), institua le cens, battit monnaie, assigna des terres aux pauvres, agrandit la ville et fixa son enceinte; il se préparait, dit-on, à établir la république à la place de la monarchie, lorsqu'il fut assassiné par ordre de sa fille Tullie et de son gendre Tarquin-le-Superbe (534).

SERVIUS MAURUS HONORATUS, grammairien du Ve siècle, est connu surtout par son *Commentaire sur Virgile*, Venise, 1475, in-fol.; Paris, Rob. Estienne, 1532, in-f. Il a enc. laissé quelq. autr. ouv. de gramm. et *Ars de centum metris*, p. par Klein, Coblentz, 1824.

SÉSAC, dit aussi *Sésonchis* ou *Sésonchosis*, roi d'Egypte qui régna environ de 980 à 950 av. J.-C., est probablement le premier de la 22e dynastie, ou dynastie Bubastite. Il donna asile à Jéroboam, que Salomon voulait tuer, parce qu'il lui avait été prédit qu'il serait roi d'Israël. Après la mort de Salomon, Sésac envahit le roy. de Juda où régnait Roboam et pilla Jérusalem.

SESAMUS, ancien nom d'AMASTRIS.

SESIA, *Sessites*, riv. des États sardes, sort du mont Rosa, au S. E., passe à Varasso et Verceil, et joint le Pô par deux branches dont la plus occid. est à 11 kil. E. de Casal : cours, 150 kil.; affluents, le Cervo, la Sessera. — Cette riv. a donné son nom de 1801 à 1814 à l'un des dép. de l'emp. français, formé de la partie orient. du Piémont. Ch.-l., Verceil.

SÉSONCHIS, SESONCHOSIS, nom de plusieurs anciens rois d'Egypte, dont le plus important est connu sous le nom de *Sésac*.

SÉSOSTRIS ou RAMSÈS-SÉSOSTRIS, le plus célèbre des rois d'Egypte, fils d'Aménophis-Ramsès, régna, d'après les monum., de 1565 à 1499, conquit, dit-on, l'Ethiopie, la Judée et la Syrie, l'Assyrie, la Médie, la Bactriane, les régions caucasiennes jusqu'au Tanaïs, l'Asie-Mineure, les Cyclades, revint en Egypte après neuf ans d'absence, mit le comble à sa gloire par des institutions politiques, des lois, des travaux d'utilité générale, divisa l'Egypte en 36 nomes et la couvrit de superbes monuments.

C'est sous Sésostris que l'Egypte atteignit son plus haut point de prospérité matérielle, et que l'art égyptien fit les plus grands pas vers la perfection. Ce roi devint aveugle dans sa vieillesse et se donna la mort après un long règne (66 ans selon les uns, 50 ou 33 selon les autres). Diodore et Manéthon, auxquels nous devons le plus de renseignements sur Sésostris, sont peu d'accord sur la plupart des faits: aussi l'histoire de ce règne est-elle fort incertaine. On a même nié les vastes conquêtes de Sésostris: mais les monuments égyptiens récemment explorés, où son nom se lit cent fois en toutes lettres, réfutent ces doutes. Toutefois, il est croyable qu'on a beaucoup enflé ses conquêtes; presque toutes ces grandes expéditions se réduisent à des invasions passagères. Quelques savants placent l'avènem. de Sésostris au XVIIe s. av J.-C. (1643), d'autres au XVe (1491), ou même plus tard (Volney: 1365). Il paraît qu'il y eut plusieurs Sésostris.

SESSA, *Suessa Aurunca*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 38 kil. N. O. de Capoue; 4,000 hab. Evêché. Cathédrale qui remplace un temple de Mercure. Ruines diverses. Un peu de commerce. Jadis capitale des *Aurunci*; détruite par les Sidicins en 337, puis relevée et colonisée par les Romains en 314; elle fut très florissante sous la domination romaine. Patrie de Lucilius le poëte satirique. Sessa fut érigée en duché au moyen âge; le titre en fut donné par Ferdinand-le-Catholique à Gonzalve de Cordoue, dont les descendants l'ont toujours porté depuis.

SESTOS, *Bovalli-Kalessi*, v. de Thrace, sur l'Hellespont et vis-à-vis d'Abydos, est célèbre par les amours de Héro et de Léandre. *Voy.* ABYDOS.

SESTRABEK, ville de la Russie d'Europe (Finlande), à 26 kil. N. O. de Saint-Pétersbourg, à l'emb. de la rivière de Sestra, dans le golfe de Finlande; 1,200 hab. Grandes forges (pour tout ce qui a trait aux flottes), et manufactures d'armes, établies par Pierre-le-Grand en 1716.

SESTRI-DI-LEVANTE, *Segesta Tiguliorum*, ville des Etats sardes (Gênes), sur le golfe de Gênes, à 40 kil. S. E. de Gênes; 3,500 hab. Savon, blanc de céruse, bougie. Pêche de la sardine, cabotage actif. Environs agréables, carrières de marbre.

SESTRI-DI-PONENTE, ville des Etats sardes (Gênes), sur le golfe de Gênes, à 6 kil. O. de Gênes; 2,400 hab. Savon. Aux environs, albâtre, marbre.

SETABIS, etc. *Voy.* SÆTABIS.

SETANG, province d'ASIE. *Voy.* ZITTANG.

SE-TCHEOU, ville de Chine (Kouéi-tcheou), ch.-l. de département, à 200 kil. N. E. de Kouéi-yang.

SE-TCHING, ville de Chine (Kouang-si), ch.-l. de département, par 103° 34' long. E., 24° 17' lat. N.

SE-TCHUEN ou SE-TCHOUAN, prov. occidentale de Chine, par 98°-107° 50' long. E., 25°-33° lat. N.; bornée à l'O. par le Thibet, au N. par le Chen-si, au S. par le Yun-nan et le Kouéi-tcheou, à l'E. par le Hou-pe; 7,815,000 hab. Ch.-l., Tching-tou.

SETEIA, riv. de la Bretagne romaine, auj. la DEE.

SETH, troisième fils d'Adam et d'Eve, naquit l'an du monde 130 (4834 av. J.-C.). Il remplaça Abel, dont il eut toutes les vertus; aussi ses descendants sont-ils appelés *enfants de Dieu*. Seth est le 2e des patriarches; il mourut à 912 ans. Il eut pour fils Enos.

SETHIA, *Cythæum*, v. de l'île de Candie, à 80 kil. S. E. de Candie, côte N.; 1,200 h. Evêché grec.

SETHOS ou SETHON, roi d'Egypte, d'abord grand-prêtre de Fta à Memphis, monta sur le trône des Pharaons vers l'an 713 av. J.-C., pendant la période éthiopienne. Il eut pour adversaire la classe des guerriers; quoique privé de leur secours, il n'en marcha pas moins contre Sennachérib, qui déjà était à Péluse. Il fut, au rapport d'Hérodote, délivré de cette invasion par des rats, qui en une nuit rongèrent les cordes de tous les arcs des Assyriens. L'abbé Terrasson a fait sous le nom de *Séthos* une espèce de roman politique et moral.

SETIA, auj. *Sezza*, ville du Latium, près de l'Ufens et des marais Pontins, était jadis renommée pour ses vins. — Ville de l'Hispanie dans la Tarraconaise, auj. *Exea* ou *Setenil*. *Voy.* EXEA.

SETIF, jadis *Sitifis*, ville de l'Algérie (prov. de Constantine), à 120 k. O. de cette ville, sur les ruines de l'ancienne Sitifi; était considérable sous les Romains, et donna son nom à la Mauritanie *Sitifensis*. Elle fut détruite par les Vandales. Le général Galbois occupa Sétif pour la France, en 1838.

SETIUM, dit aussi *Setiena* ou *Setius mons*, ville de la Gaule Narbonaise, auj. CETTE.

SETLEDJE, SUTLEDJE ou GHARRA, l'*Hysudrus* des anciens, rivière de l'Inde en deçà du Gange, prend sa source aux lacs de Raouan et de Mana-Sarovara (situés à d'énormes hauteurs), puis, coulant au S.O., reçoit la Beyah (l'*Hyphasis* des anc. et tombe dans le Djelem; suivant quelques uns, c'est plutôt lui qui reçoit le Djelem, après quoi il va se perdre dans le Sind. Ce serait alors de tous les affluents de ce dernier fleuve le plus remarquable par la longueur de son cours, qui dépasserait 1,200 kil.

SETTE-COMMUNI. *Voy.* SEPT-COMMUNES.

SETUBAL, ou St-UBES, *Cetobriga*, ville du Portugal (Estramadure), sur la rive droite et à l'emb. du Sadao, à 28 kil. S.E. de Lisbonne; 15,000 hab. Port vaste; fort San-Felipe; église ornée de beaux tableaux. Grand commerce en vins, oranges, sel. Aux environs, ruines d'une ville ancienne nommée *Troya*. Sétubal fut détruite en partie par le tremblement de terre de 1755.

SEUDRE, riv. de France (Charente-Inférieure), naît dans l'arr. de Jonzac, coule au N. O. et se jette dans l'Atlantique, vis-à-vis de l'île d'Oléron, après un cours de 80 kil.

SEU D'URGEL. *Voy.* URGEL.

SEURRE, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), sur la Saône, à 25 kil. E. de Beaune; 3,700 hab. Vinaigre, châles. Construction de bateaux. Commerce de blé, fourrage, etc. Ville ancienne et jadis forte, mais démantelée par Louis XIV. Titre de duché-pairie Seurre fut le berceau de la famille de Bossuet.

SEVANGA ou SIVAN, lac d'Arménie, à 45 k. N. O. d'Erivan. Il a 65 k. de long sur 22 de large, et s'écoule, au N. O., dans l'Aras par le Zenghi.

SÉVASTOPOL, vulg. *Sébastopol*, v. et port milit. de Crimée, au S. O., sur la rive mérid. d'un bras de la Mer Noire; env. 50,000 h. av. 1854. Port excellent où stationnait la flotte russe de la Mer Noire; fortifications formidables: tour Malakof, forts Alexandre, Nicolas, Paul, etc.—Fondée en 1786, à l'E. des ruines de l'antiq. *Cherson* et près du village tartare *Aktiar*; agrandie et fortifiée par Nicolas I; prise d'assaut le 8 sept. 1855 par l'armée anglo-fr. après un an de siége.

SEVELINGES (Ch.-L. DE), littérateur, né en 1768 à Amiens, mort en 1832, émigra avec les frères de Louis XVI, fit partie de l'armée de Condé, rentra en France en 1802, et ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Il a traduit de l'allemand *Werther*, *Alfred*, les *Soirées allemandes*; de l'italien, l'*Histoire de la guerre de l'indépendance américaine*, de Botta; a publié, *Mémoires et correspondance secrète du cardinal Dubois*, a donné lui-même quelques contes et nouvelles, et a fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

SEVERAC-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (Aveyron), à 25 kil. N. de Milhau; 1,600 hab. Vieux château-fort; aux environs, houille et vitriol de fer.

SÉVÈRE (SEPTIME). *Voy.* SEPTIME-SÉVÈRE.

SÉVÈRE (ALEXANDRE). *Voy.* ALEXANDRE-SÉVÈRE.

SÉVÈRE, *Flavius Valerius Severus*, Illyrien, fut nommé césar par Dioclétien au moment de son abdication, puis auguste par Galère, en 306, quand Constance Chlore mourut. Envoyé en Italie contre Maxence, il se laissa prendre dans Ravenne et se fit ouvrir les veines (307).

SÉVÈRE, *Vibius* ou *Libius Severus*, un des derniers empereurs d'Occident, fut proclamé par les légions d'Illyrie, en 461, avec l'agrément de Ricimer; vécut quatre ans obscur dans son palais de Rome, se livrant à la mollesse; laissa ravager l'Italie par les Barbares, et mourut en 465. On le crut empoisonné par Ricimer, qui à sa mort resta seul maître.

SÉVÈRE (SULPICE), écrivain latin. *Voy.* SULPICE.

SÉVÉRIE, nom donné au moyen âge à une région de la Russie centrale arrosée par la Desna, et qui, entre autres villes, comprenait Péréiaslav, Tchernigov, Novgorod-Severskoï (*Voy.* ce nom), etc. Elle devait son nom sans doute à une tribu dite *Sabires* ou *Sévères*, et dont les *Sévérenses* de la Mésie semblent avoir été une colonie. Le nom de Sévérie a subsisté jusqu'au XVIe, mais jamais la région n'a formé ni grand fief ni seigneurie.

SÉVERIN (saint), nom de plusieurs saints dont les plus connus sont : saint Séverin, abbé de Saint-Maurice en Valais, mort en 508; on le fête le 11 février; — saint Séverin, pieux solitaire, mort à Paris en 555; on le fête le 24 novembre.

SEVERINO (Marc-Aurèle), médecin, né en 1580 à Tarsia en Calabre, mort en 1656, substitua aux lenteurs de la médecine expectante l'emploi du fer et du feu, fut persécuté, destitué, emprisonné par suite de la jalousie et des intrigues de ses confrères, et n'en finit pas moins par être nommé professeur de médecine et d'anatomie à l'université de Naples. Il mourut de la peste, laissant le renom d'un des restaurateurs de la science médicale. On a de lui, entre autres bons ouvrages : *Zootomia democritea, id est, anatome generalis totius animantium opificii*, Naples, 1645, in-4, fig. Il fut un des adversaires de la philosophie d'Aristote.—*Voy.* aussi SAN-SEVERINO.

SEVERN, vulg. *Saverne*, en latin *Sabrina*, le plus grand fleuve de l'Angleterre, naît dans le pays de Galles, sur les limites des comtés de Cardigan et de Montgomery, et, après avoir décrit une courbe, coule au S., puis au S. O., baigne Shrewsbury, Worcester, Glocester, reçoit le Liddon à droite, la Stour, l'Avon à gauche, et entre par un large estuaire dans le canal de Bristol. Cours, env. 330 kil.

SEVERUS. *Voy.* SÉVÈRE et CORNÉLIUS SEVERUS.

SÉVIGNÉ (Marie DE RABUTIN-CHANTAL, marquise de), si connue par ses *Lettres*, née en 1626 au château de Bourbilly, près de Semur, ou plus probablement à Paris, perdit dès sa première année son père, qui périt en défendant l'île de Ré contre les Anglais; fut élevée avec soin par un oncle maternel, l'abbé de Coulanges, auquel elle voua une affection filiale; reçut les leçons de Ménage et de Chapelain; fut, à 18 ans, mariée au marquis de Sévigné, maréchal de camp, homme fastueux et dissipé, qui fut tué dans un duel au bout de sept ans de mariage; resta veuve à 25 ans avec un fils et une fille, et se consacra tout entière à l'éducation de ses enfants. Elle maria sa fille, en 1669, à M. de Grignan, qui remplissait un emploi à la cour, et qui, 2 ans après, fut nommé gouverneur de la Provence. Ce fut pour Mme de Sévigné une vive douleur de voir s'éloigner cette fille qu'elle idolâtrait. Elle chercha un dédommagement à son absence dans une active correspondance, et écrivit ainsi, comme en se jouant, ces *Lettres* si pleines à la fois de sensibilité, de naturel et d'enjouement, qui sont justement admirées comme le modèle du genre. Elle mourut en 1696 en Provence, de la petite vérole, auprès de sa fille, qu'elle venait de tirer elle-même d'une maladie dangereuse. Mme de Grignan lui avait donné une petite-fille, qui est aussi célèbre par son esprit et sa beauté, Mme de Simiane. Le fils de Mme de Sévigné, le marquis de Sévigné, homme d'esprit et brave officier, eut une jeunesse fort orageuse, et fit beaucoup parler de lui par ses liaisons avec Ninon et la Champmêlé. Il ne laissa pas d'enfants. — Les *Lettres* de Mme de Sévigné, réunies pour la première fois en 1726, ont été cent fois imprimées; les éditions les plus complètes sont dues à Grouvelle, 8 vol. in-8, Paris, 1806; à M. de Monmerqué, 11 vol. in-8, Paris, 1818, et à M. Gault de Saint-Germain, 12 vol. in-8, 1823-24. Mme Tastu a fait un *Éloge de Mme de Sévigné*, qui a été couronné par l'Académie Française en 1840 et a donné un bon choix de ses *Lettres*, 1841, in-12. M. Walckenaër a écrit sa vie, 1842.

SEVILLA-DEL-ORO ou MACAS, *Hispalis Aurea*, ville de la Nouvelle-Grenade, dans l'anc. prov. de Quixos-et-Macas, à 105 kil. N. E. de Cuenca. On y exploitait de riches mines d'or, auj. abandonnées.

SÉVILLE, *Sevilla* en espagnol, *Hispalis* et *Julia Romula* des anciens, ville et port d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Séville et de toute l'Andalousie, sur le Guadalquivir, à 76 kil. de la mer, à 378 kil. S. E. de Madrid; 100,000 hab. Port, jadis très florissant. Archevêché. Superbe cathédrale (la flèche, dite *la Giralda*, a 91 mèt. de haut), couvent de Buena-Vista, Alcazar (ancien palais des rois maures), bourse, hôtel des monnaies, hôtel-de-ville, palais de l'archevêque, manufacture de tabac (le plus vaste édifice de la ville), fonderie de canons, hôpital des Cinq-Plaies, aqueduc romain. Université, neuf collèges, école de pharmacie, deux écoles de mathématiques, école de navigation, école de tauromachie; académie des bonnes lettres, société économique, société de médecine. Peu d'industrie. Grande fabrique de porcelaine. Séville a été beaucoup plus florissante et a compté 400,000 h. Cette v. a vu naître un grand nombre de célébrités : plusieurs rois de Castille, Barthélemy de Las Casas, les poëtes Lope de Rueda et Ferd. Herrera, les peintres Franç. Herrera, Louis de Vargas, Rodrigue de Velasquez, Esteban, Murillo, etc.—Près de Séville, au N. E., est le village de *Séville-la-Vieille*, l'anc. *Italica*, où naquirent Trajan, Adrien, Théodose, et probablement Silius *Italicus*. — L'origine de Séville est inconnue; on en attribue la fondation à Hercule. Les Carthaginois la nommaient *Hispalis*, les Romains la surnommèrent *Romula* (la petite Rome). Jules César y ajouta le surnom de *Julia*. On ignore d'où vient son nom actuel. Cette ville a eu quelques princes particuliers lors du démembrement du califat de Cordoue, les trois Abad (*Voy.* ce nom). Elle fit ensuite partie des empires almoravide et almohade. A la chute de ce dernier, Motawakkel-ben-Houd en fit le centre de sa puissance momentanée (1225). En 1236, elle s'érigea en république (maure). Enfin, en 1248, Ferdinand III de Castille l'enleva aux Maures et en fit sa capitale. Deux vers, qu'on lit sur la porte de Carné, résument l'histoire de cette ville :

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem;
Restituit Christo Fernandus tertius heros.

Séville fut longtemps un centre de lumières : les sciences, les lettres, les arts, l'industrie y jetaient le plus vif éclat. Cette ville était si magnifique que l'on disait proverbialement : *Qui n'a pas vu Séville, n'a rien vu*. Elle déclina sous la domination espagnole; 300,000 de ses habitants s'exilèrent, dit-on, dès qu'elle fut tombée au pouvoir de Ferdinand. Elle fut plusieurs fois désolée par la peste, notamment en 1649 et 1800. C'est à Séville que fut, en 1480, décrété l'établissement de l'Inquisition dans tout le royaume. Cette ville fut presque toujours la résidence des rois d'Espagne jusqu'à Philippe II. Après la conquête de l'Amérique, elle eut longtemps le monopole du commerce avec les nouvelles colonies; Cadix le lui enleva au commencement du XVIIIe siècle. Séville fut bombardée par Espartero en 1843. — L'intend. de Séville, dans l'Andalousie, entre celles de Cadix au S., de Cordoue au N. E., le Portugal à l'O., a 196 kil. (de l'E. à l'O.) sur 180, et 900,000 hab. Elle est d'une fertilité délicieuse, comme toute l'Andalousie; cependant l'agriculture y est négligée.

SEVIN (l'abbé Fr.), philologue, de l'Académie des Inscriptions, né en 1682 à Villeneuve-le-Roi, mort en 1741, fut envoyé à Constantinople avec Fourmont pour rechercher des manuscrits, en rapporta plus de 600 manuscrits grecs, fut nommé garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi rédigea les deux 1ers vol. du catalogue des manuscrits, et fit insérer dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions* nombre de mémoires et de dissertations sur des points de philologie et d'antiquité, notamment sur *Anacréon*, *Hésiode*, *Evhémère*, *Callisthène*, *Tyrtée*, *Juba*, *Pline*; sur l'*histoire d'Assyrie*, *de Lydie*, etc.

SÈVRE, *Suavedria*, nom commun à 2 rivières de France : 1° la *Sèvre-Nantaise*, qui naît dans le dép. des Deux-Sèvres, traverse celui de la Vendée, de la Loire-Inférieure, et tombe dans la Loire, à Nantes : cours, 110 kil.; elle arrose Mortagne et Clisson : — 2° la *Sèvre-Niortaise*, qui naît dans le dép. des Deux-Sèvres, puis coule dans ceux de la Vendée et de la Charente-Inférieure : cours, 160 kil., dont 90 navigables. Elle arrose La Mothe-St-Héray, Saint-Maixent et Niort.

SÈVRES (dép. des DEUX-), département borné par ceux de Maine-et-Loire au N., de la Charente-Inférieure au S., de la Vendée à l'O., de la Vienne à l'E. : 6,073 kil. carrés; 304,105 hab. Ch.-l., Niort. Il est formé de parties du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge. Petites montagnes et collines du S. E. au N. O. Fer, antimoine, marbre, granit, pierres meulières et à fusil, marne, terres nitreuses, etc. Grains de toutes sortes, vins (médiocres), beaucoup de légumes ; fruits, lin, chanvre, houblon, genêt, mûriers, quelques forêts au N. et au S. Chevaux, mules et mulets ; bêtes à cornes, beaux moutons, porcs, volaille. Beaucoup d'étoffes de laine, de coton; toiles, gants; chamoiseries, papeteries; fours à chaux, forges, etc. Bon commerce. — Ce départ. a 4 arr. (Niort, Bressuire, Parthenay, Melle), 31 cant., 356 comm.; il appartient à la 14e division militaire, a une cour royale et un évêché à Poitiers.

SÈVRES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur la Seine, à 10 kil. S. O. de Paris, entre cette ville et Versailles; 3,979 h. Louis XV y fonda, en 1756, une cél. manuf. de porcelaine (la première de l'Europe); châles (façon indienne), produits chimiques, etc.

SEVSK, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 160 kil. S. O. d'Orel ; 5,000 hab. Évêché grec.

SEWA-DJY, fondateur de l'empire des Mahrattes, naquit à Baçaim (Bombay) en 1628, profita des troubles qui déchiraient l'empire mongol et le roy. de Bedjapour pour occuper presque toute la prov. de Baglana et le pays de Konkan, soumit ensuite divers petits états du Malabar, se fit céder une partie des revenus du Décan et la souveraineté des montagnes depuis la Baglana jusqu'à Goa. Il mourut en 1680.

SEXTIÆ (AQUÆ), auj. *Aix*, ville de la Gaule Cisalpine, à 30 kil. N. de *Massilia*, fut fondée par C. Sextius Calvinus vers 123 av. J.-C. Eaux thermales. Marius battit les Teutons près de là, 102 av. J.-C.

SEXTIUS LATERANUS (L.), premier consul plébéien, entra en charge l'an 366 av. J.-C. avec un patricien. Il avait secondé Stolo de ses efforts pour faire admettre au consulat les plébéiens.

SEXTIUS CALVINUS (C.), consul l'an 124 av. J.-C., puis procons. en Gaule, 123, vainq. les Salyens, porta enfin les armes romaines dans la Gaule Transalpine, fonda la ville qui prit de lui le nom d'*Aquæ Sextiæ*.

SEXTIUS (P.), questeur du consul C. Antonius en 63 av. J.-C., eut part à la victoire de Pistoie sur Catilina. Ayant suivi Antonius en Macédoine, il fut impliqué dans l'accusation de concussion portée contre ce consul : mais il fut sauvé par l'éloquence de Cicéron. Il se vit plus tard accusé de violences par Clodius, et Cicéron le défendit encore. Nous avons le discours prononcé en cette occasion (*Pro Sextio*).

SEXTUS TARQUINIUS. *Voy.* TARQUIN.

SEXTUS EMPIRICUS, médecin et philosophe grec, était, à ce qu'on croit, de Mitylène, et vivait à la fin du IIe siècle de notre ère. Il appartenait à la secte de médecins dits *empiriques*, d'où le surnom sous lequel il est connu. Il embrassa en philosophie la doctrine des sceptiques, et donna une exposition de ce système, la plus complète et la plus savante que l'on possède, dans deux grands ouvrages, les *Hypotyposes pyrrhoniennes*, en 3 livres, et *Contre les mathématiciens, les logiciens*, etc., en 11 livres. Ces ouvrages on été publiés, avec traduction latine, par J.-Alb. Fabricius, Leipsick, 1718, in-fol., par Struve, Kœnigsb., 1823, et Bekker, Berlin, 1842. Les *Hyp.* ont été trad. en franç. par Huart, Amsterd., 1725, in-12.

SEYBOUSSE, rivière d'Algérie. *Voy.* SEIBOUS.

SEYCHELLES ou **SÉCHELLES** (îles), groupe de la mer des Indes, au N. E. des Amirantes, par 52° 55'-53° 50' long. E., 3° 58'-5° 45' lat. S. ; elles sont au nombre de 30 (la principale est Mahé); 9,000 hab. Ch.-l., Mahé. Climat chaud, sol fertile (épiceries des Moluques, etc.). Commerce. — Les Portugais les visitèrent les premiers ; les Français les occupèrent ensuite. Depuis 1814, elles sont aux Anglais.

SEYCHES, ville de France. *Voy.* SEICHES.

SEYKS. *Voy.* SEIKHS.

SEYMOUR (Jeanne), 3e femme de Henri VIII et mère d'Edouard VI, était dame d'honneur d'Anne de Boulen, qu'elle supplanta (1536). Elle mourut l'année suivante en couches, deux jours après la naissance de son fils. Ses frères furent la tige des ducs de Somerset, comtes de Hertford, etc.

SEYMOUR (Thomas), lord Dudley, grand-amiral d'Angleterre, était le frère de Jeanne Seymour. Henri VIII le nomma membre du conseil de régence pour le temps de la minorité d'Edouard VI ; il réussit à s'emparer de presque tout le pouvoir, mais il fit preuve de peu de talent et d'adresse, compromit à diverses reprises la sûreté du royaume et celle du prince. Il fut envoyé à la Tour de Londres par ordre d'Edouard VI, puis décapité (1549). Seymour avait aspiré à la main d'Elisabeth ; il épousa Catherine Parr, veuve de Henri VIII.

SEYNE, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 41 kil. N. de Digne ; 2,881 hab. Plantes médicinales aux environs. Ville forte.

SEYNE (LA), port de mer du dép du Var, sur la Méditerranée, à 7 kil. S. O. de Toulon ; 6,344 hab. Port sûr ; chantier de construction. Pêche active.

SEYSSEL, petite ville de l'ancien Bugey, auj. dans le dép. de l'Ain, ch.-l. de cant., à 25 k. N. E. de Belley, sur la droite du Rhône ; 336 hab. Construction de bateaux. Aux environs, bitume qui depuis quelques années a été avantageusement exploité ; vins blancs estimés. La perte du Rhône est entre Seyssel et le fort de l'Écluse. — Seyssel fut fondée par un général romain du nom de *Sextilius*; elle était au moyen âge fortifiée et titre de marquisat ; elle appartint longtemps à la Savoie.

SEYSSEL (Claude DE), historien, né vers 1450 à Aix en Savoie, mort en 1520, fut professeur d'éloquence à Turin, puis conseiller du roi de France Louis XII, évêque de Marseille (1510), et enfin archevêque de Turin (1517). Il a écrit l'*Histoire de Louis XII* (sous le titre d'*Histoires singulières de Louis XII*), Paris, 1508, in-8, et la *Grande monarchie de France*, Paris, 1519, petit in-4 ; et a traduit en français *Eusèbe*, *Thucydide*, *Appien*, *Diodore*, *Xénophon*, *Justin*, *Sénèque*, etc. Il fut un des premiers qui écrivirent le français avec netteté. On a aussi de lui des écrits latins, notamment *Speculum feudorum*, et un traité de la *Loi salique*.

SÉZANNE, ch.-l. de cant. (Marne), à 36 kil. S. O. d'Epernay ; 4,000 h. Collége (f. en 1853). Vins. — V. jadis grande et assiégée plusieurs fois. Incendiée en 1632.

SÈZE (DE), avocat. *Voy.* DESÈZE.

SEZZE ou **SEZZA**, *Setia* ou *Suessa Pometia*? ville de l'État ecclésiastique (Frosinone), à 28 kil.

S. O. de Frosinone; 5,000 hab. Evêché (érigé en 1727). Ruines d'un temple de Saturne. Vins très renommés jadis, médiocres aujourd'hui.

SFAKIA, ville de l'île de Candie, sur la côte S., à 35 kil. S. O. de la Canée; 1,800 hab. (à peu près indép.), dans un pays montagneux et stérile.

SFAX ou SFAKES, ville murée de l'état de Tunis, sur le golfe de Cabès, à 225 kil. S. E. de Tunis; 6,000 hab. Commerce d'huile, laine, toile. Excellents melons et surtout concombres dits *sfakans*. Près de là, ruines de l'anc. ville d'*Usilla*.

SFOCARD ou WHISHART. *Voy.* WISHART.

SFONDRATE (Franç.), cardinal italien, né à Crémone en 1493, mort en 1550, professa le droit aux universités de Padoue, Pavie, Bologne, Rome, Turin, remplit diverses missions diplomatiques pour Franç.-Marie Sforce et Charles-Quint, fut nommé gouverneur de Sienne, et mérita par sa bonne administration le titre de *Père de la patrie*, que lui décernèrent les habitants; il reçut de Paul III l'évêché de Crémone et le chapeau de cardinal. Il est auteur de divers ouvrages de politique ou de jurisprudence, et d'un poëme latin : *De Raptu Helenæ*, en trois livres (dans les *Deliciæ poetarum italorum*).

SFONDRATE (Célestin), cardinal, de la même famille que le précédent, né en 1649 à Milan, mort en 1696, grand théologien, défendit le Saint-Siége contre la déclaration du clergé de France en 1682, et devint cardinal sous Alexandre VIII. Il est auteur de beaucoup d'ouvrages tels que : *Tractatus regaliæ*, Saint-Gall, 1682, in-4; *Regale sacerdotium romano pontifici assertum*, 1684, in-4 (contre le clergé de France), publié sous le pseudonyme d'Eug. Lombardus; *Gallia vindicata*, Paris, 1687, in-4; *Nodus prædestinationis solutus*, Rome, 1696; *Cursus philosophicus*, Saint-Gall, 1699.

SFONDRATE (Nicolas), pape. *Voy.* GRÉGOIRE XIV.

SFORCE, en italien *Sforza*, célèbre famille italienne qui régna sur le duché de Milan aux XVe et XVIe siècles, tire son origine de Giacomuzzo-Attendolo, dit *Sforza* ou *Sforce* (qui suit).

Giacomuzzo-Attendolo ou Jacques Attendol, dit *Sforce* à cause de sa grande vigueur, né en 1369, mort en 1424, était fils d'un paysan de Cotignola (Romagne). Il devint chef d'un petit corps de partisans, combattit comme *condottiere* pour les Florentins, puis pour divers états italiens, s'attacha au roi de Naples, qui finit par le nommer grand-connétable, reçut de Jeanne II plusieurs grands fiefs, et mourut au passage de la Pescara en marchant contre le célèbre condottiere Braccio, son rival.

François-Alexandre, fils naturel du précédent, né en 1401, mort en 1466, suivit son père dans toutes ses campagnes, apprit sous lui l'art militaire, maintint son armée autour de lui à sa mort, combattit Carmagnole en Lombardie (1426), enleva la Marche d'Ancône au pape Eugène IV (1434), et s'en fit un état indépendant, devint le gendre de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, après la mort duquel il parvint à être reconnu duc de Milan (1450), malgré l'opposition des habitants, exerça une médiation éclairée entre diverses puissances belligérantes de l'Italie, eut la plus grande part à l'union des petits états de ce pays qui eut lieu à Lodi, et prit ainsi pour lui le rôle d'arbitre de l'Italie, que jusqu'alors avaient rempli les rois de Naples.

Galéas-Marie, fils du précédent, né en 1444, servait Louis XI à la tête d'un corps auxiliaire au moment de la mort de son père; il lui succéda sans obstacle, gouverna en tyran et fut assass. en 1476.

Jean-Galéas-Marie, fils du précédent, avait 3 ans lorsqu'il succéda à son père, sous la tutelle de sa mère Bonne de Savoie, et du sage ministre Simonetta, mais bientôt (1479) il tomba au pouvoir du perfide Ludovic, son oncle, qui en 1489 le relégua au château de Pavie, et probablement l'empoisonna (1494). Jean-Galéas-Marie laissait deux filles, et un fils, que Louis XII emmena en France (1499), et qui mourut abbé de Marmoutiers.

Ludovic, dit *le More*, à cause de son teint ou d'un *mûrier* figuré dans ses armes, frère de Galéas-Marie et oncle du précédent, se mit par force en possession du gouvernement pendant la minorité de son neveu Jean-Galéas-Marie, fit mettre à mort Simonetta, et écarta son jeune neveu des affaires; il montra du reste quelque habileté, se posa en Italie chef du système anti-aragonais, et appela Charles VIII pour appuyer son système (1494). Il fit alors périr son neveu, et prit le titre de duc de Milan; craignant les attaques des Français, il se hâta de les trahir et devint l'âme de la ligue de Venise formée contre eux. Attaqué en 1499 par Louis XII, il subit à son tour la trahison de tous les siens, et perdit ses états en quinze jours; il les reprit un instant en 1500, pour les reperdre aussitôt. Livré par les Suisses aux Français, il fut enfermé à Loches et y mourut au bout de dix ans (1510).

Maximilien, fils aîné du précéd., fut mis sur le trône ducal en 1512 par la ligue de Rome, fut assiégé dans Novarre par les Français en 1513, rentra dans Milan la même année et régna jusqu'à la bataille de Marignan, qui lui fit définitivement perdre la couronne (1515). Il céda son duché à François I, reçut en échange une pension. Il mourut à Paris en 1530.

François-Marie, 2e fils de Ludovic, reçut en 1522 le duché de Milan de Léon X et de Charles-Quint, après la fuite de Lautrec, et fut affermi sur son trône par la défaite de François I à Pavie (1525); mais, obligé par Charles-Quint de lui payer 400,000 ducats en un an, plus 50,000 pendant dix ans, il pressura son peuple et se rendit odieux. Il mourut en 1535. Il est le dernier de sa famille qui ait régné sur le duché de Milan.

Alexandre, fils naturel de Giacomuzzo Attendolo (1409-73), seconda son frère François-Alexandre, épousa la célèbre Constance de Varano, nièce d'un Malatesta, devint ainsi seigneur de Pesaro, et se maintint dans cette seigneurie, qui passa successivement à son fils Constant (général au service de Florence, puis de Venise, mort en 1485), et à son petit-fils Jean (premier époux de Lucrèce Borgia, dépossédé par César Borgia, et mort à Venise vers 1501).

Catherine, fille naturelle de Galéas-Marie, épousa en 1484 Jérôme Riario, seigneur d'Imola et de Forli, tomba, ainsi que son fils Octavien, au pouvoir des meurtriers de son mari, qui venait d'être assassiné à Forli (1488), montra beaucoup de présence d'esprit et d'énergie dans cette occasion, et assura ainsi à son fils son héritage, soutint dans Forli un siége contre César Borgia, et fut prise sur la brèche même. Louis XII lui fit rendre la liberté. Elle avait épousé en secondes noces un Médicis et mourut à Florence.

SGIGATA, ville d'Algérie, la même que STORA.

S'GRAVESANDE. *Voy.* GRAVESANDE.

SHADWELL (SAINT-PAUL-), bourg d'Angleterre (Middlesex), contigu à Londres du côté du S. E.; 10,000 hab., presque tous marins.

SHADWELL (Thomas), poëte anglais, né en 1640 dans le Norfolk, mort à Londres en 1692, fut poëte lauréat et historiographe du roi Guillaume III, et remplaça en cette qualité le célèbre Dryden, qui dès lors devint son ennemi. On a de lui une traduction en vers des *Satires* de Juvénal, et d'autres poésies. Il a surtout travaillé pour le théâtre. Ses principales pièces sont : *les Amants chagrins* ou *les Impertinents* (1668); *les Capricieuses*; *le Virtuose* (1676); *Psyché*, tragédie, Londres, 1675; *le Libertin*; *les Eaux d'Epsom* (1676); *Timon le misanthrope* (1678); *la Véritable veuve* (1679); *les Sorcières de Lancastre* (1682). Plusieurs sont imitées de Molière, que Shadwell prétendait surpasser. Il m. pour avoir pris par erreur une trop forte dose d'opium

SHAFTESBURY ou **SHASTON**, ville d'Angleterre (Dorset), à 40 kil. N. E. de Dorchester; 8,500 hab. Ville très ancienne; elle possédait jadis une célèbre abbaye fondée par Alfred-le-Grand.

SHAFTESBURY (Ant. ASHLEY-COOPER, comte de), homme d'état, né en 1621 à Winborne (Dorset), fut membre du parlement dès l'âge de 19 ans (1640), et se montra d'abord dévoué à la cause royale : mais voyant que son zèle était suspect, il se jeta dans le parti parlementaire (1644), sans cependant approuver la mort de Charles I. Il correspondit avec Charles II exilé, et eut part à la restauration (1660). Au retour du roi, il fit partie du ministère dit de la *Cabal*, et fut créé comte de Shaftesbury (1672). Obligé en 1674 de quitter le pouvoir, il fit une opposition si violente qu'il fut envoyé à la Tour (1677). Il n'en devint pas moins président du nouveau ministère qui fut formé en 1679, se déclara ouvertement contre le duc d'York (Jacques II), et fit passer à la Chambre des Communes un bill d'exclusion contre ce prince; mais n'ayant pu le faire adopter par les lords, il se vit de nouveau exclu du ministère et enfermé à la Tour (1681). Accusé de haute trahison, il fut acquitté par le jury. Il entra plus tard dans la conspiration de Monmouth, et, lorsqu'elle fut découverte, s'enfuit en Hollande où il mourut peu après (1683). Shaftesbury possédait des talents supérieurs comme homme d'état et orateur; il avait l'activité et la hardiesse d'un chef de parti, mais c'était un des hommes les plus corrompus de son siècle.

SHAFTESBURY (Ant. ASHLEY-COOPER, comte de), écrivain, petit-fils du précédent, né à Londres en 1671, mort à Naples en 1713, prit peu de part aux affaires à cause de la faiblesse de sa santé, fut néanmoins membre de la Chambre des Communes (1694), puis de la Chambre des lords après la mort de son père (1699), et jouit de la confiance du roi Guillaume III. Disgracié par la reine Anne à cause de son incrédulité, il vécut dans la retraite, et se livra tout entier aux lettres. Ses principaux écrits sont des *Recherches sur la vertu*, une *Lettre sur l'enthousiasme*, à propos des prétendus prophètes des Cévennes; *les Moralistes*; *Soliloque* ou *Avis à un auteur*. Il les a tous réunis sous le titre de *Characteristiks of men*, etc., 1713 (trad. en franç., Genève, 1769, 3 vol. in-8). On y retrouve le philosophisme du siècle : aussi reçurent-ils les éloges de Voltaire.

SHAKESPEARE ou **SHAKSPEARE** (William), le premier des poëtes dramatiques anglais, né en 1563 ou 1564 à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, était fils d'un marchand de laines; il reçut une éducation fort imparfaite, se maria à 18 ans avec une femme qui avait huit ans de plus que lui, mena une vie assez vagabonde; fut forcé à 22 ans de quitter son pays parce qu'il était poursuivi comme braconnier, vint à Londres, où il se trouva, dit-on, réduit pendant quelque temps à garder les chevaux à la porte d'un théâtre, ou à faire le métier de souffleur, puis monta sur la scène, où il ne joua d'abord que des rôles secondaires, et enfin se fit auteur. Il commença par retoucher et arranger pour la scène de vieilles pièces, puis il se mit à en composer d'originales. Ses premières productions de ce genre paraissent dater de 1589. Il acquit bientôt une réputation immense comme auteur et comme acteur (il réussissait surtout en jouant ses propres pièces); attira l'attention de la reine Elisabeth et de Jacques I, et reçut les libéralités de plusieurs grands seigneurs, entre autres du comte de Southampton. Il finit par devenir propriétaire-directeur du théâtre du *Globe* dans Southwark (faubourg de Londres), fit une assez belle fortune, et put quitter la scène de bonne heure. Il se retira vers l'an 1610 dans sa ville natale, et y acheta, pour y passer le reste de ses jours, la maison où il était né; c'est là qu'il mourut en 1615 ou 1616, n'étant âgé que de 52 ans. Shakespeare a laissé 35 pièces, dont voici, selon Malone, la liste dans l'ordre présumé de leur composition : *Henri VI*, en 3 parties (1589-91); *Songe d'une nuit d'été* (1592) : *Comédie d'erreurs* ou plutôt *les Méprises* (1593); *la Grondeuse mise à la raison* (1594); *Peine d'amour perdue* (1594); *les Deux Seigneurs de Vérone* (1595); *Roméo et Juliette* (1595); *Hamlet* (1596); *le Roi Jean* (1596); *Richard II* et *Richard III* (1597); *Henri IV*, en 2 parties (1597-98); *le Marchand de Venise* (1598); *Tout est bien qui finit bien* (1598); *Henri V* (1599); *Beaucoup de bruit pour rien* (1600); *Comme vous voudrez* (1600); *les Commères de Windsor* (1601); *Henri VIII* (1601); *Troïlus et Cressida* (1602); *Ruse contre Ruse* (1603); *Conte d'hiver* (1604); *le roi Lear* (1604); *Cymbeline* (1605); *Macbeth* (1606); *Jules César* (1607); *Antoine et Cléopâtre* (1608); *Timon d'Athènes* (1609); *Coriolan* (1610); *Othello* (1611); *la Tempête* (1612); *le Jour des Rois*, en angl. *Twelfth night*, *la 12e Nuit* (1614). On lui attribue encore *Titus Andronicus* et *Périclès*; mais les meilleurs critiques s'accordent à penser que ces deux pièces ne sont pas de lui. Ses chefs-d'œuvre sont : *Henri IV*, *Roméo et Juliette*, *le Roi Léar*, *Macbeth*, *Hamlet*, *Othello*. On a en outre de cet auteur deux petits poëmes, *Vénus et Adonis*, *l'Enlèvement de Lucrèce*, et des sonnets. La plupart de ses pièces de théâtre sont mêlées de prose et de vers. Shakespeare possède toutes les qualités de l'homme de génie : il peint avec énergie et vérité, et soutient admirablement ses caractères; ses tableaux sont tour à tour terribles et gracieux; souvent il s'élève au sublime; il excelle surtout à exciter la terreur; mais on trouve dans ses pièces de choquantes disparates, des plaisanteries grossières ou ridicules au milieu des morceaux les plus pathétiques; des expressions tantôt triviales, tantôt enflées et guindées; partout enfin les unités de temps et de lieu sont violées. A tous ces titres, Shakespeare est regardé comme le père de l'école romantique. La plupart des pièces de cet auteur n'ont été imprimées qu'après sa mort, et elles paraissent avoir subi entre les mains des comédiens et des copistes de graves altérations. La 1re édit. en fut publiée en 1623, in-fol., par deux comédiens, Hemminge et Condell. On doit à Rowe, 1709, à Pope, 1725, à Warburton, 1744, à Johnson, 1765, à Steevens, 1773, à Malone, 1790, des éditions de plus en plus parfaites; Is. Reed en a fait paraître en 1803 une grande édition (en 21 vol. in-8), qui résume tous les travaux de ses prédécess. La dern. est de Knight, 12 v. in-8, 1842-44. Shakespeare a en outre été l'objet d'une foule de commentaires, de notices, de jugements, etc. Ses *Œuvres* ont été traduites en français par Letourneur, qui se fit aider de Catuelan et Fontaine-Malherbe, 1776-82, 20 vol. in-8 (cette version a été réimprimée et révisée, 1° par MM. Guizot, Barante et Pichot, 1821, 13 vol. in-8; 2° par M. Francisque Michel, 1840, 3 vol. in-8, à 2 col., avec la *Vie de Shakespeare* par Woodsworth, et des remarques sur la vie et les ouvrages de Shakespeare, par Thomas Campbell). Ducis a reproduit sur notre scène la plupart des principales pièces du poëte anglais. On doit à Aug.-Guill. Schlegel une traduction allemande fort estimée de plusieurs de ses pièces; d'autres ont été traduites par L. Tieck, H. et Abraham Voss, J.-B. Benda et Wolf de Budissin (le tout a été réuni dans une édition publiée à Stuttgart, 1828, 10 vol. in-18). M. Villemain a parfaitement apprécié le mérite de ce grand tragique, soit dans ses cours, soit dans son *Essai sur Shakespeare*. J. Halliwell a donné la *Vie de Shakespeare*, Londres, 1847, in-8.

SHANNON, *Senus*, riv. d'Irlande, naît dans le comté de Leitrim, par 10° 20' long. O., 54° 14' lat. N., coule au S. et au S. O., sépare la province de Connaught de celles de Leinster et de Munster, entre dans celle-ci, se dirige à l'O. S. O., et tombe

dans l'Océan Atlantique par 12° 12' long. O., 52° 37' lat. N., entre le cap Kerry et le cap Loop; cours, 390 kil. Ce fleuve arrose Carrick, Jamestown, Limerick, forme plusieurs lacs et reçoit de nombreux affluents (la Boyle, le Fergus, la Brosna, l'Askeaton, etc.). Il communique par le grand canal avec la mer d'Irlande. Pêche abondante, gros brochets, etc.

SHARP (Jacques), archevêque de Saint-André, né en 1618 dans le comté de Banff, avait été longtemps zélé presbytérien; il se réunit ensuite à l'église anglicane, et fut nommé archevêque de Saint-André; chargé avec le comte de Middleton d'organiser le gouvernement de l'Ecosse, il s'acquitta de ses fonctions avec la plus grande rigueur, causa ainsi la révolte de 1666, fut consigné dans son diocèse en 1667, quand le gouvernement prit une marche impartiale, n'en fut pas moins l'âme du parti violent qui ne voulait pas de transaction, et finit par être égorgé en 1679 par des fanatiques.

SHARP (Guill.), un des plus habiles graveurs anglais (1749-1824), était Svédenborgiste, et fut dupe de plusieurs fanatiques. On a vanté surtout sa *Pythonisse d'Endor*, sa *Sainte Cécile*, son *Lear au milieu de la Tempête*, son *Diogène*, etc.

SHARP (GRANVILLE). *Voy.* GRANVILLE-SHARP.

SHAW (Thomas), voyageur anglais, né vers 1692, à Kendal (Westmoreland), mort en 1751, visita la Numidie ancienne, la Syrie, l'Egypte, et en rapporta des médailles, antiquités et objets d'histoire naturelle. On lui doit : *Voyages et observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du Levant*, Oxford, 1738, in-fol. cart. et fig. (trad. en franç., La Haye, 1743, 2 vol. in-4, cart. et fig.).

SHAW (Pierre), médecin et savant anglais, né vers 1695, mort en 1763, publia en 1725 les *Œuvres de Robert Boyle* disposées méthodiquement, 3 vol. in-4, et fit en 1733 un travail semblable sur Fr. Bacon, 3 vol. in-4. Il ouvrit des cours de physique et de chimie à Londres, et devint médecin du roi George II. Ses *Leçons de Chimie* ont été traduites en français par Mad. d'Arconville, Paris, 1769, in-4.

SHAW (George), médecin et naturaliste, né en 1751 dans le comté de Buckingham, mort en 1813, fut conservateur de la bibliothèque d'histoire naturelle au Musée britannique (1791), puis conservateur de ce musée, et donna, entre autres ouvrages, une *Zoologie générale* ou *Histoire naturelle*, en 10 vol. (1800-19); un *Abrégé des Transactions philosophiques* (1809), 18 vol., et divers *Mémoires*.

SHEERNESS, ville et port militaire d'Angleterre (Kent), dans l'île de Sheppey, à 17 kil. N. E. de Rochester, à l'embouchure de la Medway et de la Tamise. Population très variable (environ 2,000 hab. fixes). Citadelle; chantier de construction; arsenal.

SHEFFIELD, ville d'Angleterre (York), à 67 kil. S. O. d'York; 150,000 hab. (on n'en comptait que 35,000 en 1811). Aux environs, mines de fer et de houille. Dans la ville, usines où l'on travaille le fer et l'acier. La ville est très sombre, mais assez belle, et a quelques beaux édifices (hôtel-de-ville, théâtre, *Music-Hall*, fondée en 1823, etc.). Coutellerie renommée, quincaillerie, plaqué, etc. Jadis place forte. Son importance manufacturière date de 1750.

SHEFFIELD (John), fils d'Edmond, comte de Mulgrave, duc de Buckingham, né en 1649, mort en 1721, servit sous Charles II dans la guerre de Hollande, fut nommé membre du conseil privé et grand-chambellan par Jacques II, demeura fidèle à ce prince, n'en fut pas moins créé par le roi Guillaume III, marquis de Normanby, et par la reine Anne, duc de Buckingham (1703), garde du sceau privé et président du conseil. Il se retira de la cour à l'avénement de George I, et ne s'occupa plus que de littérature. Il a laissé des poésies, un *Essai sur la satire*, des *Essais divers*. On a publié à Londres, 1729, 2 vol. in-8, ses *Œuvres poétiques* et ses *Mémoires sur la révolution de 1688*, qui sont peu estimés.—Son fils unique, après avoir servi quelque temps dans l'armée française, sous le duc de Berwick, quitta le métier des armes à cause de sa mauvaise santé, et mourut à Rome en 1735. En lui s'éteignit la maison de Sheffield.

SHEFFIELD (J. BAKER-HOLROYD, comte de), né vers 1735 à Penn, dans le comté de Buckingham, d'une autre famille que le précédent, mort en 1821, servit quelque temps; mais ayant hérité d'une fortune considérable par suite de la mort de son frère aîné, il se livra à l'agriculture dans sa terre de Sheffield en Sussex. Nommé représentant du bourg de Coventry au parlement de 1780, il se signala par son zèle à défendre les Catholiques contre les agressions de lord Gordon, et à combattre la traite des nègres; il montra, soit à la Chambre, soit dans ses écrits, des connaissances étendues en économie politique.

SHELBURNE (Guill. PETTY, marquis de LANSDOWN, comte de), descendant du mécanicien G. Petty, né en 1737, mort en 1805, servit dans la guerre de Sept-Ans, défendit la cour à la Chambre haute (1761 et 62), fut nommé en 1763 membre du conseil-privé, et premier lord commissaire du commerce et des colonies, s'attacha à lord Chatam, sous le ministère duquel il fut secrétaire d'état pour le Midi, se retira avec lui (1768), devint le chef de l'opposition à la mort de Chatam, rentra aux affaires avec Fox (1782), et conclut la paix de Versailles; remplacé au bout de 9 mois, il reprit son rôle d'opposant, et porta le jeune Pitt au ministère. Pendant la révolution française, il blâma la lutte engagée entre l'Angleterre et la France.

SHELLEY (PERCY BYSSHE), poëte anglais, né en 1792 à Warnham, m. en 1822, s'exila jeune d'Angleterre, par suite des désagréments que lui attira son caractère difficile et opiniâtre, habita Genève, Venise, Florence, Pise, Livourne, et périt au milieu d'une tempête dans la baie de Spezzia. Il était ami de lord Byron et gendre de Godwin. Ses ouvrages sont pleins de vigueur et d'originalité, mais aussi d'impiété: il inclinait au spinosisme. On a de lui 2 trag. *Béatrix Cenci*, *Prométhée déchaîné*; deux poëmes, *Hellas*, *la Reine Mab* (ce dernier fut condamné en Angleterre comme immoral); l'élégie d'*Adonais*; des *Imitations* de Gœthe, de Calderon, etc.

SHENSTONE (William), poëte anglais, né en 1714 à Hales-Owen (comté de Shrop), mort en 1763, est auteur de divers ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue: *The Judgment of Hercules* (Hercule entre le vice et la vertu), poëme, Londres, 1740; *la Maîtresse d'école*, 1741; des *Élégies*, des *Ballades* (sa *Ballade pastorale* est un des poëmes les plus élégants de ce genre qui existent en anglais). On a aussi de lui: des *Lettres à ses amis*; des *Essais sur les hommes et les mœurs*. Ses *Œuvres* ont été réunies par Dodsley, Londres, 1764, 3 vol. in-8. Ce poëte se distingue par l'élégance et le sentiment.

SHEPPEY, île d'Angleterre (Kent), à l'embouchure de la Medway et de la Tamise: 17 kil. sur 8. Ch.-l., Sheerness. Marais et pâturages.

SHEPTON-MALLET, ville d'Angleterre (Somerset), à 9 kil. O. de Wells; 5,000 hab. Belle église; marché. Lainages. Shepton fut après la conquête donnée à un certain baron Mallet, qui avait accompagné Guillaume, et dont elle prit le nom.

SHERBORNE, ville d'Angleterre (Dorset), à 27 kil. N. O. de Dorchester; 4,080 hab. Jadis évêché transféré à Salisbury. Belle église avec de superbes tombeaux. Soieries, toiles.

SHERIDAN (Rich. BRINSLEY), écrivain et orateur irlandais, né en 1751 à Dublin, mort en 1816, fils d'un acteur, épousa par amour la cantatrice miss Linley, publia quelques pièces de théâtre et des brochures qui le firent connaître, acquit la co-propriété

du théâtre de Drury-Lane, entra à la Chambre des Communes (1780), y combattit avec force l'administration de lord North, devint, à l'avénement du parti de Rockingham (1782), sous-secrétaire d'état de la guerre, puis secrétaire de la trésorerie (1783), mais n'occupa ces places que peu de temps, rentra aussitôt dans l'opposition et fit la guerre au gouvernement, soit dans des pamphlets et des feuilles périodiques, soit à la tribune; se déclara pour la révolution française, qu'il défendit de toutes ses forces, et fut un moment (en 1806) trésorier de la marine par le crédit de Fox. Livré au jeu et au plaisir, il était sans cesse aux expédients, bien que son théâtre de Drury-Lane eût dû le rendre riche; il finit par tomber dans la misère et mourut couvert de dettes, abandonné des grands seigneurs qui avaient été ses compagnons de débauche. Néanmoins, on lui fit des obsèques magnifiques, et il fut inhumé à Westminster. On a de lui: les *Rivaux*, 1775; *la Duègne*, 1775; l'*Ecole de la médisance* (The school for Scandal), 1777, trad. en français par M. Villemain dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* de Ladvocat (cette pièce pétille d'esprit); *le Critique*, 1779, *Pizarre*, drame imité de Kotzebue, qui eut un grand succès, 1799; et, en outre, des discours et pamphlets politiques. Sheridan était un des orateurs les plus éloquents du Parlement; son discours contre Warren Hastings est un chef-d'œuvre. Thom. Moore a donné en 1821 une édition de ses *Œuvres*, en 2 vol. in-8, et en 1826 des *Mémoires sur sa vie* (trad. par Th. Parisot). Son *Théâtre* a été traduit en franç. par F. Bonnet, Paris, 1836, 2 vol. in-8, et ses *Œuvres complètes* par Benj. Laroche, 1841. — Thomas Sheridan, son père (1721-88), fut successivement acteur, directeur de théâtre à Dublin et à Londres, puis professeur de déclamation, et laissa des ouvrages estimés sur la langue anglaise, notamment un *Orthoepical Dictionary*, 1788, in-4, qui, avec celui de Walker, fait loi pour la prononciation. — Françoise Sheridan, femme de Thomas, Irlandaise, morte à Blois (1766), à 41 ans environ, a donné deux romans (*Sidney Biddulph*, *Nourjahad*), et deux comédies (la *Découverte*, la *Dupe*).

SHERIFF, nom donné en Angleterre au principal juge ou grand-prévôt d'un comté. Il élit les jurés, fait exécuter les jugements et préside deux sortes de tribunaux: 1° la *County-court* ou cour du comté, composée des teneurs de francs-fiefs du comté, et connaissant des affaires civiles au dessous de 40 shillings; 2° le *Sheriff's turn*, espèce de cour d'assises qui se tient deux fois l'année et où se jugent la plupart des délits et des crimes. La charge de shériff est honorifique plutôt que réelle. Presque tous les shériffs sont changés annuellement; mais ils ont chacun un sous-shériff, qui est au fait du droit, qui expédie les affaires et dont l'emploi est fixe. Londres a deux shériffs, dit l'un shériff de Londres et l'autre shériff de Middlesex. Les shériffs sont nommés par le roi, sur la présentation de six candidats faite par les juges d'un comté. — *Voy.* aussi CHÉRIF.

SHERLOCK (Guillaume), théologien de Londres (1641-1707), occupa diverses cures à Londres, et devint, en 1691, doyen de Saint-Paul. On a de lui des ouvrages estimés des Protestants: *Sermons sur la Mort et le Jugement*, *Traité de l'Immortalité de l'âme*, *Traité de la Providence* (traduits en 1721).

SHERLOCK (Thomas), prédicateur anglais, fils du précédent, né à Londres en 1678, mort en 1761, fut successivement évêque de Bangor, 1728; de Salisbury, 1734; évêque de Londres, 1748; écrivit contre l'anti-trinitaire Hoadly, réfuta l'incrédule Collins, et laissa, outre ses *Sermons*, divers ouvrages estimés, entre autres: les *Témoins de la résurrection de J.-C. examinés et jugés selon les règles du barreau* (trad. en franç. par Lemoine, La Haye, 1732, in-8); *Traité des prophéties* (trad. en 1733).

SHETLAND (îles), archipel de l'Atlantique, au N. de l'Ecosse, et à 60 kil. N. E. des Orcades, fait partie du comté des Orcades. On y compte 86 îles dont 40 habitées, et 29,000 âmes. Mainland est l'île la plus grande; ensuite viennent Yell, Unst, Walsey, Noss, Foula, etc. A Unst, située par 60° 52' lat. N., le plus long jour est de 19 heures 15'. Climat très pluvieux, été très court, sol marécageux; beaucoup de tourbe; pêche abondante. Les ports sont nombreux, mais inaccessibles l'hiver. Lewick est la ville principale. — Les îles Shetland ont, comme les Orcades, appartenu à la Norvége jusqu'à 1368 (*Voy.* ORCADES). Certains auteurs ont prétendu y reconnaître la *Thule* des anciens ou les *Insulæ Æmodæ*.

SHETLAND (NOUVEAU-), ou SHETLAND DU SUD, archipel de l'Atlantique Austral, au N.-O. de la terre de la Trinité, par 61°-63° lat. S. et 55°-63° long. O. 12 îles principales (Levingston, Cornwallis, King-George, Robert, etc.). Découvert en 1819 par Will. Smith.

SHIELD (Will.), compositeur anglais, né en 1754 dans le comté de Durham, mort en 1828, était fils d'un maître de chant; il fut dix-huit ans chef d'orchestre à Scarborough, fit pendant ce temps représenter à Hay-Market et à Covent-Garden un grand nombre d'opéras qui eurent du succès, devint directeur de Covent-Garden, et chef des musiciens du roi. Les meilleurs de ses opéras sont: *The flitch of Bacon*, *Rosina*, *Robin Hood*, *Marian*, *The enchanted Castle*, *Oscar and Malvina*. Il fit aussi la musique d'un grand nombre de chansons qui sont devenues nationales.

SHIELDS, nom de deux villes d'Angleterre, situées dans le comté de Northumberland, en face l'une de l'autre, à l'embouchure de la Tyne: l'une, *North-Shields*, sur la rive gauche; 9,680 hab. Beau port, pont en chaînes de fer, dont l'arche centrale a 130 mètres d'ouverture; chantiers de construction, brasseries, fonderie de fer, toile à voiles; — l'autre, *South-Shields*, sur la rive droite; 9,000 hab. Chantiers de construction, verreries, brasseries, corderies, savon, sel ammoniac; salines; houille.

SHIP-MONEY, taxe imposée en 1634 par Charles I sur les ports pour être appliquée à la construction des vaisseaux de l'état. Elle a été abolie en 1640.

SHIRLEY (Ant.), voyageur anglais, né en 1565, mort en 1631, visita les Antilles, l'Italie, la Perse (d'où il revint chargé de présents de Chah-Abbas pour diverses puissances européennes), puis la Russie, et enfin l'Espagne; fut nommé par le roi d'Espagne, Philippe IV, amiral des mers du Levant et membre du conseil de Naples. On a de lui: *Voyage aux Antilles* (dans le recueil d'Hakluyt, tom. III, édit. 1600); *Voyage en Perse*, Londres, 1613, in-4; *Voyage par la mer Caspienne et à travers la Russie*, publié par Guill. Parry, 1601. — Robert Shirley, son frère, le suivit en Perse, et fut deux fois envoyé en Europe (1604 et 1623), chargé de missions de la part de Chah-Abbas; il fut la seconde fois accusé d'imposture par un autre envoyé persan, qui, se voyant lui-même près d'être confondu, s'empoisonna.

SHIRLEY (Jacques), poëte dramatique, né à Londres en 1594, mort en 1666, se consacra d'abord à l'enseignement, puis composa des pièces de théâtre qui lui gagnèrent la faveur de la reine Marie. Fidèle à la cause royale, il servit pendant la guerre civile sous les ordres du duc de Newcastle. On a de lui 37 pièces de théâtre qui ont été imprimées séparément, et des *Poëmes*, publiés à Londres, 1649, in-8. Il est aussi auteur de deux grammaires latines estimées. Comme auteur dramatique, il se plaça auprès de Beaumont et de Fletcher.

SHIVA, dieu indien. *Voy.* SIVA.

SHORE (Jane), maîtresse d'Edouard IV, était la femme d'un orfèvre de Londres; après la mort du roi, elle s'attacha à lord Hastings. Richard III (encore duc de Glocester), la fit condamner pour adultère et débauche à faire amende honorable devant

l'église de Saint-Paul, et confisqua ses grands biens (1463). La tradition ajoute qu'elle mourut de faim, mais il paraît qu'elle vécut jusqu'au règne de Henri VIII. Ses malheurs ont été mis sur la scène anglaise par Rowe, et sur la scène française par MM. Liadières et Lemercier.

SHOREHAM (NEW-), ville d'Angleterre (Sussex), à 26 kil. N. O. de New-Haven; 900 hab. Port peu commode sur la Manche. C'est là que débarqua le Saxon Ella lorsqu'il vint s'établir en Angleterre. — Près de New-Shoreham et à 2 kil. de la Manche est Old-Shoreham, jadis ville, auj. pauvre village.

SHREWSBURY, *Uriconium* des lat., *Pengwerne* des anciens Bretons, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Shrop, sur la Severn, à 231 kil. N. O. de Londres; 20,500 hab. Plusieurs édifices remarquables (théâtre, collégiale de Saint-Alkmund, monument dit *Quarries*; marché, filature de fil, fonderie de fer; manufacture pour donner la dernière façon aux flanelles de Galles; brasseries. Lard et gâteaux renommés. Grand commerce avec le pays de Galles. — Ville ancienne, fondée par les Bretons au Ve siècle, et d'abord capit. des princes de Powis; prise ensuite par les Saxons et longtemps importante comme poste militaire. Aux environs se livra la bataille de Shrewsbury (1403), où se signala Henri V, encore prince de Galles, et où périt le brave Hotspear. Les troupes du parlement la prirent en 1645.

SHREWSBURY (TALBOT, duc de). *Voy.* TALBOT.

SHROP ou SALOP (comté de), comté d'Angleterre, entre ceux de Chester au N., de Stafford à l'E., de Worcester et d'Hereford au S., et le pays de Galles à l'O. et au N. O.: 70 kil. du N. au S., sur 47; 3,500 kil. carr.; 240,000 hab. Ch.-l., Shrewsbury. Montagnes, sol très varié; beaucoup de grains, houille en immense quantité.

SIAGRIUS. *Voy.* SYAGRIUS.

SIAK, ville de l'île de Sumatra, capit. de l'état de Siak, sur le Siak, à 260 kil. de son embouchure, par 99° 50' long. E., 0° 30' lat. N.; résidence du radjah. — L'état de Siak, borné au N. E. par le détroit de Sumatra, était jadis beaucoup plus étendu, et avait 600 kil. sur 150. Il était aussi très commerçant et puissant; il est auj. désolé par l'anarchie.

SIAM, dite aussi *Youdra*, *Juthia* et *Douaraouaddi*, ville (jadis capitale) du roy. de Siam, dans une île du Ménam, par 98° 9' long. E., 14° 45' lat. N., à 70 kil. N. de Bankok (capitale actuelle); env. 100,000 hab. Murs en briques, flanqués de tours; canaux. Ruines nombreuses. — Dévastée en 1767 par les Birmans; très grande, très belle avant ce temps.

SIAM (Roy. de), ou *royaume de Thaï*, un des trois grands états de l'Indo-Chine, a pour bornes au N. le Yun-nan (en Chine), à l'E. le Laos et le Cambodje annamitiques, à l'O. le golfe de Bengale, au S. les états indépendants de Malacca, le golfe de Siam et la mer de la Chine; il s'étend de 96° à 102° long. E., de 12° à 21° lat. N., et a 1,400 kil. du S. au N. sur 300 de largeur moyenne. Population, près de 3,000,000 d'habitans. Capitale, Bankok (c'était jadis Siam). Division, 4 régions: le roy. de Siam proprement dit, le Laos Siamois, le Cambodje Siamois, le Malacca Siamois. Il faut y joindre l'île de Djonkseylon. Le roy. de Siam a de longues et hautes chaînes de montagnes, entre lesquelles coulent deux grands fleuves, le Salouen et le Menam-Kong. Les rives de ce dernier sont bien cultivées, le reste est presque tout en friche; le sol pourtant est très fertile. D'immenses forêts hérissent le pays et servent d'asile aux tigres, lynx, singes, éléphants (parmi ceux-ci s'en trouvent de blancs, que les Siamois vénèrent comme des dieux). Les produits du sol consistent en riz, sucre, coton, poivre, tabac, bétel, laque, etc. L'industrie est très bornée. Le commerce est aux mains des Chinois. L'Europe y importe des draps, des armes à feu, de la verrerie, etc. Le gouvernement est le despotisme le plus complet. La religion dominante est le bouddhisme: Bouddha y est représenté par un éléphant blanc. Le christianisme y a quelques partisans, mais il est vu avec défiance et persécuté. — Le roy. de Siam a été tributaire des Birmans; mais en 1768, il a recouvré l'indépendance sous Piatak, qui conquit le Youngama, le Cambodje Siamois et la partie de Malacca qui est encore auj. sujette de Siam; ses successeurs ont marché sur ses traces. Dans le XVIIe siècle, des relations avaient commencé entre la France et le roy. de Siam; des ambassadeurs siamois avaient même été envoyés à la cour de Louis XIV en 1680, à l'instigation d'un aventurier grec, nommé Constantin Phalcon, qui était devenu le favori du roi de Siam; ces relations ont été renouées en 1856.

SIAM (golfe de), golfe formé par la mer de Chine, entre le roy. de Siam au N. et à l'O., et l'empire d'Annam à l'E. Il reçoit le Ménam.

SI'AN, ville de Chine. *Voy.* SI-NGAN.

SIANG-YANG, ville de Chine (Hou-pé), par 32° 6' lat. N., 109° 45' long. E.; ch.-l. de dép. Commerces d'or, de pierre d'azur, de vitriol et de couleurs.

SIBERENA, nom latin de SANTA-SEVERINA.

SIBÉRIE, vaste région d'Asie, qui compose à elle seule presque toute la Russie d'Asie, a pour bornes à l'O. la Russie d'Europe, à l'E. le Grand Océan, au N. l'Océan Glacial Arctique, au S. le Turkestan indépendant et l'Empire chinois, et va de 62° long. E. à 173° long. O., et de 44° à 76° lat. N.; elle peut avoir 7,000 kil. en ligne droite de l'E. à l'O., sur 1,750 du N. au S. V. princ., Tobolsk. (Pour les divisions, *Voy.* RUSSIE D'ASIE). Très vastes systèmes de montagnes, surtout au S. (grand et petit Altaï, monts Daouriens, Stanovoï, etc.). Grands fleuves: l'Obi (avec l'Irtyche, son affluent), la Léna, l'Iénisseï, le Khatanga, etc. Grands lacs (Baïkal, Palkacha, Alaktougoul, etc.). Froid extrême, insupportable. Riches mines d'or, cuivre, fer, pierres précieuses, platine, etc. Sol stérile, sauf au sud; steppes immenses, peu d'habitations, au plus 2,000,000 d'habitants (presque tous de race tartare). La Sibérie sert au gouvernement russe de lieu d'exil: on y envoie tous les ans 3 ou 4 mille criminels. — La Sibérie, dont le nom rappelle les Sabires ou Sévériens (*V.* SÉVÉRIENS), forma dès le XIIIe s. un khanat, fondé v. 1242 par les Tatars, et qui eut pour cap. Sibir. Les Russes ne connurent la Sibérie qu'en 1580, époque à laquelle le cosaque Iermak en commença la conquête pour Ivan IV, et s'empara de la ville d'Isker ou Sibir, capitale du principal khan de ces contrées, et dont le nom, dit-on, aurait été dans la suite étendu à tout le pays. Toutefois, il est certain que les républiques commerçantes de Novogorod et de Viatka, aux XIVe et XVe siècles, avaient des relations au moins avec la Sibérie occid.

SIBÉRIE (NOUVELLE-) ou îles LIAIKHOV, dans l'Océan Glacial Arctique, par 71°-74° lat. N., et entre 131° et 153° long. E., sur la côte N. de la Sibérie: 49,000 kil. carrés; 3 îles principales, Kotelnoï, Fadevskoï, Atrikanskoï. Froid glacial; souvent toute la mer, entre la côte et les îles, est prise. Os de cétacés, mammouths, etc.; vastes couches de bois pétrifié. Pas d'habitants. — Ces îles n'ont été découvertes qu'au commencement du XVIIIe siècle. On a cru à tort qu'elles pouvaient faire partie de l'Amérique.

SIBIR ou ISKER, anc. v. d'Asie, sur l'Irtyche, non loin du lieu où fut bâtie depuis la v. de Tobolsk, était capit. de la princip. de Touran; elle fut prise, en 1581, par le cosaque Iermak pour les Russes. On croit que cette ville a donné son nom à la Sibérie.

SIBTHORP (J.), botaniste anglais, né en 1758, mort en 1796, professa la botanique à l'université d'Oxford (1784, etc.), parcourut, dans un premier voyage, l'Archipel, Candie, Chypre, la Livadie, la Thessalie, la Macédoine, les côtes de l'Asie-Mineure (1787, etc.), et, dans un second, la Morée, Cépha-

Ionie, Zante, l'Albanie, etc. (1794), revint avec de riches collections en Angleterre, et en mourant légua des fonds à l'université d'Oxford pour publier sa *Flora græca*, 10 vol. in-fol., chacun avec 100 fig.

SIBYLLE, fille d'Amauri I, roi de Jérusalem, épousa d'abord Guillaume, dit *Longue-Epée*, marquis de Montferrat, dont elle eut un fils appelé Baudouin, qui fut couronné roi de Jérusalem en 1185, sous le nom de Baudouin V; cet enfant étant mort au bout d'un an, elle épousa Guy de Lusignan, et le fit monter avec elle sur le trône de Jérusalem (1186).

SIBYLLES, *Sibyllæ* (de *sio* pour *theo*, *theos*, dieu, et *syll* ou *vilia*, ancien mot qui signifie prophétesse), nom donné par les Grecs et les Romains à des femmes auxquelles ils attribuaient la connaissance de l'avenir et l'inspiration divine. On venait en foule les consulter; elles rendaient leurs oracles en termes ambigus, ou les écrivaient sur des feuilles volantes, qui souvent devenaient le jouet des vents. Les anc. ne sont pas d'accord sur leur nombre; on en compte jusqu'à *10*: celles d'Erythres (en Ionie), de Sardes, de Samos, de Cumes (en Italie), de Perse (dite aussi de Babylone ou de Chaldée), de Libye, de Phrygie, de l'Hellespont, de Delphes, de Tibur; on parle encore d'une sibylle cimmérienne et d'une sibylle de Troie. Les plus célèbres étaient celle d'Erythres et celle de Cumes. On contait que cette dernière, à laquelle on donne les différents noms de Démophile, Hérophile, Manto, Amalthée, etc., vint à Rome du temps de Tarquin l'Ancien, et lui vendit des livres qui renfermaient tout l'avenir de Rome (livres sibyllins), que ce prince les déposa au Capitole, et en confia la garde à deux prêtres nommés *duumvirs*, dont le nombre fut depuis porté à 15 (*quindecemvirs*). On consultait ces livres dans les occasions importantes, et on y trouvait toujours, dit-on, d'utiles révélations. Les livres sibyllins furent brûlés dans un incendie du Capitole, qui eut lieu un an avant la dictature de Sylla. Le sénat envoya aussitôt dans les villes de l'Italie et de la Grèce pour recueillir les prédictions des sibylles qu'on pourrait y trouver, et on en fit un nouveau recueil; mais cela donna l'occasion d'en fabriquer un grand nombre, et dès lors les livres sibyllins tombèrent dans le discrédit. Ce dernier recueil fut brûlé en 399 par Stilicon, général d'Arcadius. Nous avons encore aujourd'hui un recueil de vers grecs, sous le titre d'*Oracles sibyllins*; on y prédit dans le plus grand détail, non seulement les destinées de Rome, mais même les principaux événements de la vie du Christ; c'est évidemment un livre supposé. Les *Oracles sibyllins* ont été publiés, d'abord par Betuleius (ou Birken) en 1545; puis par Seb. Castalio (Chateillon) en 1555, par Opsopœus, Paris, 1599; par Servatius Gallæus, Amst., 1689. M. Angelo Mai a publié de nouveaux fragments en 1817 et en 1828; M. Alexandre a donné le texte grec complet, avec traduct. en vers latins et commentaire, Paris, 1841-57, 2 vol. in-8. M. Friedlieb l'a également publié en 1853 à Leipsick, avec traduction allemande.

SICAMBRES, *Sicambri*, peuple de Germanie, habitait près de la rive droite du Rhin et au N. de la Lippe; il s'étendit ensuite jusqu'au *Visurgis* ou s'y transporta, quittant les rives du Rhin. Drusus les battit, puis en établit des corps entiers dans la Gaule occid. Au IIIe s., ils se mêlèrent aux Francs.

SICARD (le P.), jésuite, né en 1677 à Aubagne, parcourut la Syrie, 1706, puis l'Egypte, apprit l'arabe, visita les monuments, mais mourut de la peste au milieu de ses travaux (1726). On lui doit d'intéressantes observations (dans les *Lettres édifiantes*).

SICARD (l'abbé), instituteur des sourds-muets, né en 1742 à Fousseret, près de Toulouse, mort en 1822, reçut les ordres à Toulouse, fut envoyé à Paris par l'archevêque de Bordeaux pour étudier la méthode de l'abbé de l'Epée, dirigea à son retour une école de sourds-muets à Bordeaux, remplaça, en 1790, l'abbé de l'Epée à Paris, se vit arrêté comme royaliste et faillit être massacré aux journées de septembre 1792, fut nommé, en 1795, professeur de grammaire générale à l'École normale, fut proscrit par le Directoire au 18 fructidor comme rédacteur des *Annales catholiques*, reprit ses fonctions auprès des sourds-muets après le 18 brumaire, et entra à l'Institut (1799). Il ne cessa depuis cette époque de consacrer tous ses soins à ses intéressants élèves. D'un caractère simple et facile, il fut dans sa vieillesse dupe d'intrigants qui le dépouillèrent et le réduisirent à une grande gêne. On a de lui, entre autres écrits: *Mémoires sur l'art d'instruire les sourds de naissance* (1789); *Eléments de grammaire générale* (1799); *Cours d'instruction d'un sourd-muet* (1800); *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets* (1808). Ses ouvrages sont en général écrits avec diffusion. Fort vantés dans le temps, ils sont peu lus aujourd'hui.

SICCA-VENEREA, auj. *el Kef*, ville de Numidie, à l'E., près du Bagradas, entre Zama au S. et Madaure à l'O. Marius battit Jugurtha près de cette ville (109 av. J.-C.).

SICELEG, ville de Palestine (Siméon), fut donnée par le roi de Geth à David pour asile pendant que ce dernier fuyait la persécution de Saül.

SICHÉE, mari de Didon. *Voy.* DIDON.

SICHEM, ensuite NÉAPOLIS, auj. *Naplouse*, ville de Palestine, dans la Samarie (d'abord dans la tribu d'Ephraïm) au N., près du mont Garizim. Jadis elle avait formé un petit état; les fils de Jacob en tuèrent tous les habitants, parce que Dina, leur sœur, avait été insultée par les Sichemites. Abimélech, fils de Gédéon, la ravagea ensuite. Plus tard, les dix tribus se révoltèrent à Sichem contre Roboam, et cette ville fut la première capitale du roy. d'Israël. C'est la patrie de saint Justin.

SICILE, *Sicilia*, *Sicania*, *Trinacria*, la plus grande île de la Méditerranée, à la pointe de l'Italie, dont elle n'est séparée que par un détroit d'environ 30 kil. (le détroit de Messine), par 10°-13° long. E., et 36° 36'-38° 15' lat. N.: 300 kil. de l'E. à l'O. sur une largeur de 50 à 190; 27,000 kil. carrés; 1,900,000 hab. Capit., Palerme. Depuis 1815, elle est divisée en sept intendances (Palerme, Messine, Catane, Syracuse, Calatanisetta, Girgenti, Trapani). Elle se divisait autrefois en trois parties (val di Demona, val di Mazzara, val di Noto). Cette île est remarquable par sa forme triangulaire, et est terminée à chaque angle par un cap (Passaro, Faro, Boeo des modernes, *Pachynum*, *Pelorum*, *Lilybæum* des anciens), d'où lui est venu son nom de *Trinacria* (aux 3 caps). Aux env., deux archipels (Lipari au N., Egates à l'O.). Montagnes, dont la principale est l'Etna, si célèbre par ses éruptions volcaniques; superbes vallées. Rivières nombreuses (Giaretta, Salso, Platani, Calatabellota, Termini, Fiume-Grande, etc.). Chaleurs extrêmes, sauf dans les mont.; climat sain, pur; sol très fertile (on appelait la Sicile le *grenier du peuple romain*), mais la culture est négligée. Abeilles qui donnent un miel exquis (au mont *Hybla*); soie, coton, sucre, safran. Fer, cuivre, soufre (en abondance), plomb, alun, porphyre; sources minérales et thermales. Indust. peu active. Le comm. intérieur est faible; le comm. extérieur est aux mains des étrangers. — La Sicile paraît avoir fait originairement partie de l'Italie. Elle eut pour premiers habitants des Pélasges, dits *Sicules* et *Sicanes*; la mythologie y place les Cyclopes et les Lestrygons. A partir du XIe siècle av. J.-C., mais surtout depuis le VIIIe, il y vint de nombreuses colonies grecques, tant doriennes qu'ioniennes: Syracuse, Agrigente, Sélinonte, Catane sont les plus célèbres; les indigènes furent refoulés vers les mont. de l'intérieur. Les villes grecques parvinrent bientôt à une grande prospérité, mais elles furent en

proie à beaucoup de révolutions intérieures, ayant tantôt des tyrans, tantôt un gouvernement républicain. Les tyrans les plus fameux furent Phalaris et Théron dans Agrigente ; Gélon, Hiéron, les deux Denys à Syracuse. En 415, Athènes entreprit la conquête de la Sicile, mais elle échoua honteusement devant Syracuse (418). Les Carthaginois ensuite envahirent ce pays. Denys-le-Tyran, Agathocle, et plus tard Pyrrhus, ne retardèrent qu'un instant leurs progrès ; ils possédaient déjà la partie occidentale et allaient faire la conquête de toute l'île, quand Rome vint la leur disputer (266). La 1re guerre punique valut à cette dernière toute la partie que possédaient les Carthaginois (241) ; la 2e guerre punique lui donna le reste (212). La Sicile eut à subir, de 73 à 71, les brigandages de Verrès. De 44 à 36, elle fut le siége de la puissance de Sextus Pompée. Après cinq siècles de paix, elle fut envahie par les Vandales, 440, par les Goths, 493. Bélisaire la reprit en 535 et en fit la base de ses opérations contre l'Italie. Les Aglabites y mirent le pied en 827 et en ravirent la plus grande partie aux Grecs ; les Fatimites leur succédèrent. Mais, de 1058 à 1090, Roger-le-Normand chassa les Grecs et les Arabes, et prit le titre de grand-comte de Sicile. L'île devint partie du roy. normand des Deux-Siciles au siècle suivant, en 1130, mais elle en fut détachée à diverses reprises, et forma alors un état à part sous le titre de roy. de Sicile. *Voy.* ci-après.

SICILES (royaume des DEUX-), un des états méridionaux de l'Europe actuelle, entre 36° 37'-42° 54' lat. N., et 10° 8'-16° 9' long. E., borné au N. par les États de l'Église, partout ailleurs par la Méditerranée, est formé de deux parties distinctes : le roy. de Naples, et la Sicile, qui sont séparées par le détroit de Messine, et que l'on désigne officiellement par les dénominations de *Domaines en deçà* et *Domaines au delà du détroit*. Il a pour capit. Naples, et compte de 7 à 8,000,000 d'hab. Tout le roy. est divisé en 22 prov., savoir : 15 pour le roy. de Naples, 7 pour la Sicile (pour ces divisions et pour les détails sur chacun des deux pays, *Voy.* les articles NAPLES et SICILE). — Naples et la Sicile ont été alternativement séparés et réunis. Une première réunion eut lieu en 1130 sous les princes normands, quand Roger II, fils de Roger I, eut joint au grand-comté de Sicile le duché de Pouille, le comté d'Averse, Gaëte, Naples, Amalfi. Ces divers états reçurent dès lors en commun le nom de *Royaume des Deux-Siciles*. Roger II se reconnut vassal du pape ; sa postérité se distingua également par son attachement au Saint-Siége ; mais elle s'éteignit dans les mâles en 1194, et la couronne passa, par suite du mariage de l'héritière Constance avec l'empereur Henri VI, dans la maison des Hohenstaufen. Ceux-ci se déclarèrent ennemis des papes ; mais ils finirent par succomber. Conradin, le dernier d'entre eux, périt sur l'échafaud en 1268. Dès 1266, une autre maison, la 1re maison d'Anjou, occupait le trône ; mais en 1282, les fameuses Vêpres Siciliennes furent le signal d'un soulèvement en Sicile, et les deux royaumes furent séparés. Les princes d'Anjou gardèrent Naples ; la maison d'Aragon obtint la Sicile. Après diverses révolutions, Alphonse V d'Aragon réussit, en dépit de la 2e maison d'Anjou, qui lui disputait Naples, à opérer la réunion des 2 couronnes et ressuscita le roy. des Deux-Siciles (1435-1458). Mais dès sa mort, il y eut de nouveau séparation (1458), et une ligne bâtarde de la maison d'Aragon eut Naples, tandis que la ligne légitime gardait la Sicile. Enfin, en 1504, Ferdinand-le-Catholique réunit encore les deux royaumes, et cette fois l'union dura jusqu'à l'extinction de la maison d'Autriche-Espagne. La paix d'Utrecht (1713) donna la Sicile à Victor-Amédée, duc de Savoie, tandis que Naples passait à l'Autriche avec la Sardaigne. Mais dès 1720, Victor-Amédée échangeait la Sicile contre la Sardaigne, et les Deux-Siciles furent de nouveau réunies, d'abord en faveur de l'Autriche (1721), ensuite en faveur de la branche puînée de la ligne de la maison de Bourbon régnant en Espagne (1735). Cette branche ayant été appelée au trône d'Espagne en 1759, un rameau cadet de la branche eut le roy. des Deux-Siciles : cette maison l'a gardé jusqu'à la conquête française (1806-1815). Pendant cette période, le frère de Napoléon, Joseph (1806-8), puis Joachim Murat, régnèrent à Naples, tandis que la Sicile gardait son roi Ferdinand IV. Des troubles ayant éclaté en Sicile en 1810, ce dernier prince ne conserva sa couronne que grâce à l'intervention anglaise, et en accordant aux Siciliens une constitution libérale (1812). Redevenu maître des Deux-Siciles en 1815, Ferdinand abolit la constitution de 1812, et retira à la Sicile tous ses priviléges. Par suite, une double révolution éclata à la fois à Palerme et à Naples (1820) ; mais les efforts des libéraux furent comprimés avec le secours de l'Autriche. Ils réussirent un moment en 1848, mais furent réduits dès 1849.

Souverains des Deux-Siciles depuis 1043.

I. *Avant le nom de Deux-Siciles.*

Grand-comté (ensuite duché) de Pouille.		*Grand-comté de Sicile.*	
Guillaume I,	1043		
Drogon,	1046		
Humfroi,	1051	Roger I (frère de Robert Guiscard),	1060
Robert Guiscard, (duc depuis 1059).	1057		
Roger, 2e fils de Robert,	1085	Simon,	1101
Guillaume II,	1111-1127	Roger II,	1105-1130

II. *Royaume des Deux-Siciles.*

Dynastie normande.

Roger I (le même que Roger II, comte de Sicile),	1130
Guillaume I,	1154
Guillaume II,	1166
Constance,	1189
Tancrède et Guillaume III, *usurpateurs*,	1189-1194

Dynastie des Hohenstaufen.

Henri VI (époux de Constance),	1194
Frédéric I (II comme empereur),	1197
Conrad,	1250
Conradin,	1254-1258
Mainfroi, *usurpateur*,	1258-1266

Commencement de la 1re maison d'Anjou.

Charles I (frère de saint Louis),	1266-1282

III. *Séparation des deux royaumes.*

Naples (maison d'Anjou).		*Sicile (maison d'Aragon).*	
Charles I,	1282	Pierre I (III comme roi d'Aragon),	1282
Charles II,	1285	Jacques,	1285
Robert,	1309	Frédéric I,	1296
Jeanne I,	1348-82	Pierre II,	1337
Avec André de Hongrie,	1343-45	Louis,	1342
Avec Louis de Tarente,	1349-62	Frédéric II,	1355
		Marie,	1377-1402
Charles III,	1382	*Pierre le Cérémonieux* (roi d'Ar. et aïeul de Marie,	1377-82
Ladislas,	1386		
Jeanne II.	1414-35		
2e mais. d'Anjou (prétendant à Naples seulem.).		Martin I (comme époux de Marie),	1391
		(comme roi),	1402
Louis I,	1382		
Louis II,	1385	Martin II,	1409
Louis III,	1417	Ferdinand I,	1410
Réné,	1435-80	Alphonse I,	1416-1435

IV. *Deuxième réunion.*

Alphonse I (déjà roi de Sicile),	1435-1458

V. *Deuxième séparation.*

A Naples.		*En Sicile.*	
Ferdinand I,	1458	Jean, d'Aragon,	1458
Alphonse II,	1494	Ferdinand III *le Catholique*, roi d'Aragon.	
Ferdinand II,	1495		
Frédéric II,	1496-1501		

VI. *Troisième réunion.*

Ferdinand III (d'Aragon), *le Catholique*,	1504
Dynastie d'Autriche-Espagne.	
Charles I (Charles-Quint),	1516
Philippe I (II en Espagne),	1556
Philippe II (III),	1598
Philippe III (IV),	1623
Charles II,	1665-1700
Après la fin de la dynastie.	
Philippe IV de Bourbon (V en Espagne),	1700
Charles d'Autriche (depuis empereur),	1707-13

VII. *Troisième séparation.*

A Naples.	*En Sicile.*
Charles III (*le même*), 1713	Victor-Amédée, 1713-21

VIII. *Quatrième réunion.*

Charles IV ou don Carlos (III en Espagne),	1735
Ferdinand IV (de Bourbon),	1759-1806

IX. *Quatrième séparation.*

A Naples.	*En Sicile.*
Joseph *Napoléon*, 1806	Ferdinand IV, 1806-15
Joachim *Murat*, 1808-15	

X. *Cinquième réunion.*

Ferdinand I (ou IV), de nouv. roi des Deux-Siciles,	1815
François I,	1825
Ferdinand II (ou V),	1830

SICILIENNES (VÊPRES). *Voy.* VÊPRES SICILIENNES.

SICINIUS BELLUTUS (C.), plébéien, se mit à la tête du peuple romain lorsqu'il se retira sur le mont Sacré, en 493 av. J.-C., et fut un des cinq premiers tribuns élus lors de la transaction qui ramena le peuple à Rome. — Son fils C. Sicinius fut le chef de la retraite de 449 sur l'Aventin, après la chute des décemvirs. — Un 3e Sicinius (L.), tribun du peuple, porta la loi d'après laquelle la moitié du sénat et de la nation romaine devait se fixer à Véies; mais Camille en empêcha l'exécution.

SICINIUS DENTATUS (L.), vaillant soldat, avait servi 40 ans, pris part à 120 combats, et était couvert de glorieuses blessures. Le décemvir Appius Claudius, craignant son influence sur le peuple, le fit assassiner par ses satellites, 449 av. J.-C.

SICINIUS, tribun du peuple après la mort de Sylla, tenta de rendre au tribunat les attributions dont l'avait privé le dictateur, fut combattu par les consuls et assassiné par Curion (76 av. J.-C.).

SICORIS, auj. la *Segre*, riv. de Tarraconaise, affluent de l'*Iberus* (*Ebre*). César défit sur ses bords Afranius et Pétréius.

SICULES, *Siculi*, très anciens habitants de l'Italie, ne différent point des Pélasges ou Tyrrhènes. Ils appartenaient à la grande population illyrienne et thrace, dont une branche vint en Italie en franchissant les Alpes Carniques et Juliennes. L'invasion des Rasena poussa les Sicules en avant, leur fit franchir le *Padus*, puis les sépara en 2 masses: les Sicanes, qui se replièrent à l'O. dans le pays qui fut depuis la Ligurie; les Sicules, vers le Tibre et le long de la mer Inférieure. Plus tard, pressés par l'invasion des *Ligures*, les Sicanes prirent cette même route, poussant les Sicules; et se mêlant souvent à eux. Les deux peuples finirent par passer en grande partie dans la Sicile, qui prit leur nom, et ils formèrent la population fondamentale de l'île; les Grecs n'y vinrent qu'ensuite. — Quelques-uns distinguent les Sicules des Sicanes et font de ceux-ci un peuple ibérien, qui serait venu de l'Espagne, où il aurait habité sur les bords du *Sicoris*. Il est plus probable que quelques Sicanes, fuyant l'Italie, auront suivi la Méditerranée jusqu'au delà des Pyrénées, et se seront établis dans la Tarraconaise, vers les sources de cet affluent de l'Ibérus (l'Ebre).

SICULIANA, port de Sicile (Caltanissetta), à l'emb. du Canne, à 15 kil. N. O. de Girgenti; 4,500 h. Comm. de froment et de soufre. — Fondée en 1350 par Fréd. Chiaramonte, sur l'emplacement de l'anc. *Camicus*.

SICULUM FRETUM, auj. *Phare de Messine*, nom ancien du détroit qui sépare la Sicile de l'Italie.

SICYONE, *Sicyon*, auj. *Basilico*, v. du Péloponèse, à l'O. de Corinthe, formait un petit état (dit Sicyonie) dont l'existence remontait, dit-on, à 21 siècles av. J.-C., et dont les premiers habitants furent les Telchines; 32 rois y régnèrent du XXIe s. à 1100 av. J.-C.; puis les Héraclides, devenus maîtres du Péloponèse, s'y établirent et y fondèrent une république, qui quelquefois eut des tyrans; en 252, Aratus la fit entrer dans la ligue achéenne, dont elle devint comme la capitale. Aratus était de Sicyone. — Cette ville aimait les arts et le luxe; elle a produit Polyclète, Lysippe, Timanthe, Pausias, etc.

SIDDONS (Mistriss Sarah), actrice anglaise, née en 1755, morte en 1831, fille de Roger Kemble, directeur d'une troupe ambulante, et sœur du fameux acteur J. Kemble, épousa Siddons, acteur de la troupe de son père, joua longtemps en province avant d'être appréciée à sa valeur, parut en 1782 à Drury-Lane, et obtint de si grands succès qu'on la surnomma *la reine de la tragédie*: le rôle de lady Macbeth était son triomphe. Elle quitta le théâtre en 1812 pour se livrer aux lettres et à l'éducation de ses enfants.

SIDE ou SIDÈ, auj. *Eski Adalia*, ville (et quelque temps capitale) de la Pamphylie, entre les embouchures du Mélas et de l'Eurymédon, sur la mer, jadis refuge de pirates. Patrie de Tribonien.

SIDI ou SIDY, mot arabe, le même que *cid* ou *seid*, veut dire seigneur, et figure dans un grand nombre de noms d'hommes, et, par suite, de noms de lieux.

SIDI-BOU-SAID, village de l'état de Tunis, à 24 kil. N. E. de Tunis, sur le sommet du mont dit *Cap-Carthage*. On y voit le tombeau de saint Louis.

SIDI-FERUCH, en espagnol *Torre-Chica*, petite baie et presqu'île d'Afrique, sur la côte de l'Algérie, à 22 kil. O. d'Alger. C'est là que débarqua l'armée française et qu'elle gagna sa 1re vict., 14 juin 1830.

SIDI-HESCHAM (État de), état de l'Afrique, dans le Maghreb, comprend partie du pays de Sous, et quelques pays à l'O. de cette contrée. Capitale, Talent. C'est l'entrepôt du commerce entre Tombouctou et Maroc. — Formé en 1810 aux dépens du Maroc par Hescham, fils du chérif Ahmed-ebn-Moussy.

SIDI-MOHAMMED, empereur de Maroc, de la dynastie des Chérifs, succéda, en 1757, à son père Muléi-Abdallah, civilisa le Maroc, établit des relations commerciales avec plusieurs états de l'Europe, enleva Mazagan aux Portugais (1769), mais échoua devant Melilla (1774), et fit la paix. Lors du siége de Gibraltar, il mit le port de Tanger à la disposition des flottes française et espagnole, et ferma ses ports aux Anglais. Il mourut en 1788.

SIDICINS, petit peuple du N. de la Campanie, sur les confins du Samnium, avait pour ch.-l. *Teanum Sidicinum*. Attaqués par les Samnites, les Sidicins implorèrent l'aide de Capoue, et celle-ci, menacée à son tour, se reconnut sujette de Rome, dont elle réclama le secours. De là la 1re guerre des Samnites (343 av. J.-C.). La paix se fit (341) aux dépens des Sidicins, qui furent abandonnés aux Samnites. En 337, ils prirent les armes contre Rome, qui occupa leur territoire (334).

SIDMOUTH, ville d'Angleterre (Devon), sur la Manche, à 18 kil. S. E. d'Exeter; 3,126 hab. Port.

SIDNEY, ville de la Nouv.-Hollande. *Voy.* SYDNEY.

SIDNEY (H.), homme d'état, fut ambassadeur d'Edouard VI en France, obtint la confiance de Marie et d'Elisabeth, eut le gouvernement du pays de Galles, fut député d'Irlande, et mourut en 1586.

SIDNEY (Phil.), homme d'état et écrivain distingué, fils du précédent (1554-86), montra de bonne heure un vrai talent pour les affaires, plut à Elisabeth, qui le nomma, à 22 ans, ambassadeur auprès de l'empereur, forma une ligue des princes protes-

tants contre le pape et l'Espagne, à la tête de laquelle fut l'Angleterre, improuva le plan de mariage entre Elisabeth et le duc d'Anjou, quitta la cour à la suite d'une rixe, et se préparait à partir avec Fr. Drake pour l'Amérique, quand il fut élu roi de Pologne. Elisabeth l'empêcha de se rendre dans ce royaume, et l'envoya en Flandre comme général de cavalerie et gouverneur de Flessingue. Sidney surprit Axel (1586), et se signala à la bataille de Gravelines, mais y fut blessé mortellement. On a de lui : l'*Arcadie de la comtesse de Pembroke*, roman pastoral qui eut une vogue prodigieuse (Londres, 1591) ; *Astrophel et Stella*, à la suite de l'*Arcadie ; Défense de la poésie ;* des *sonnets*, *chansons*, etc.

SIDNEY (Algernon), un des martyrs de la liberté anglaise, né à Londres vers 1617, était 2e fils de Robert, comte de Leicester. Il passa du service de Charles I à celui du parlement, devint colonel dans l'armée parlementaire, puis lieutenant-général sous Fairfax, refusa de juger le roi, bien qu'il ne désapprouvât pas la condamnation, ne servit point sous Ol. Cromwell, reparut à l'abdication de Richard Cromwell, négocia en 1659 la paix entre le Danemark et la Suède, refusa, lors de la restauration, le bénéfice de l'acte d'oubli (1660), et resta 17 ans en exil. Nommé en 1678 membre de la Chambre des Communes, il soutint avec vigueur le bill d'exclusion du duc d'York. Il se vit, par suite, accusé d'avoir pris part avec Monmouth au complot de Rye-House (1683), et fut condamné à mort. Il périt avec un courage stoïque. On représente Sidney comme un républicain sincère : sa mort est une tache pour le règne de Charles II ; il fut réhabilité aussitôt après la révolution de 1688. On a de lui des *Discours sur le gouvernement*, 1698, 1704, in-f. ; 1773, in-4 (trad. en français par Samson, La Haye, 1702, 3 vol. in-8).

SIDNEY-SMITH, amiral. *Voy.* SMITH (SIDNEY).

SIDOINE APOLLINAIRE, *C. Sollius Sidonius Apollinaris*, né en 430, mort vers 488, d'une grande famille de Lyon, fut en faveur à Rome sous Avitus, dont il était gendre, sous Majorien et Anthemius, devint préfet du prétoire, patrice, sénateur, et remplit diverses ambassades. De retour en Gaule, il fut, quoique laïque, choisi pour évêque de Clermont par les Arvernes (472), et reçut les ordres. Il a été canonisé. L'Eglise l'honore le 23 août. On a de lui 24 poëmes (*panégyriques*, *épithalames*, etc.), et 9 livres de *Lettres*. Ses *Œuvres*, in-4, très importantes pour l'hist. du temps, ont été publiées par Sirmond, 1614 ; par Labbe, 1652. Elles ont été très mal trad. en franç. par Sauvigny, 1787, 2 vol. in-4 et in-8. MM. Grégoire et Collombet en ont donné, en 1836, une traduction bien préférable, avec le texte, 3 vol. in-8.

SIDON, auj. *Séide*, ville de Phénicie, un peu au N. de Tyr, sur la côte, formait un petit état fort riche par le commerce et l'industrie. Sa pourpre était fameuse comme celle de Tyr. Cyrus la soumit ; en 351, elle était en révolte contre le grand roi : elle ouvrit ses portes à Alexandre le Grand. Depuis, elle appartint tantôt à la Syrie, tantôt à l'Egypte ; finalement, elle tomba au pouvoir des Romains.

SIDRE (golfe de la), *grande Syrte* des anciens (*Syrtis major*), dans la Méditerranée, sur la côte d'Afrique (Tripoli), s'étend du cap Mesurata au cap Bengazi : 560 kil. sur 280. Il renferme quelques bancs de sable, notamment celui d'Isa à l'O. et celui de Koudia au S. La côte est couverte de vastes marais. *Voy.* SYRTES.

SIDY, SIDY-HESCHAM. *Voy.* SIDI.

SIEBENGEBIRGE, c.-à-d. *les sept montagnes*, montagnes de la Prov. Rhénane (Etats prussiens), sur la rive droite du Rhin, entre Cologne et Neuwied ; on les nomme Lœvenburg, Petersberg, Drachenfels, Wolkenburg, OEhlberg, OEhlberg royal, Gœnsehals (cette dernière est sur la gauche du Rhin, près du lac de Laach). Vallées riches et fertiles.

SIEDLEC, ville de la Russie d'Europe (Pologne), ch.-l. de la voïvodie de Siedlec, sur la Muchowiec, à 105 kil. E. de Varsovie ; 2,200 hab. Château. Prise et reprise par les Russes et les Polonais en 1831. — La voïvodie de Siedlec, dite aussi de Polachie ou de Podlaquie, située entre celles de Plock, de Mazovie, de Sandomir, de Lublin, et la Russie, a 200 kil. sur 160, et 350,000 hab. Elle se divise en 4 obvodies (Biala, Lukov, Radzyn et Siedlec).

SIEG, riv. des Etats prussiens, naît en Westphalie, dans la régence d'Arensberg, arrose le cercle et la ville de Siegen, traverse la Prov. Rhénane, et tombe dans le Rhin, vis-à-vis de Bonn. Cours, 145 kilomètres.

SIEGEN, ville murée des Etats prussiens (Westphalie), ch.-l. d'un cercle de même nom, sur la Sieg, à 60 kil. S. d'Arensberg ; 3,800 hab. Toiles, lainages, cotonnades, etc. Aux env., fer, pierres à ardoises. — Elle appartint longtemps à la maison de Nassau, et a donné son nom à une branche de cette maison. *Voy.* NASSAU-SIEGEN.

SIEGFRIED. *Voy.* NIEBELUNGEN.

SIENNE, *Sena Julia* en latin, *Siena* en italien, ville du grand-duché de Toscane, et ch.-l. de la prov. de Sienne, à 59 kil. S. de Florence ; env. 19,000 hab. Archevêché. Citadelle, belle cathédrale (très ornée), palais public (avec haute tour), fontaine Branda, théâtre, palais du grand-duc, etc. Superbe place en forme de coquille. Université (jadis célèbre), collége des nobles, école de beaux-arts, bibliothèque, académie des sciences (la seule de la Toscane). Industrie très faible. Commerce de grains. Environs délicieux. On parle à Sienne l'idiome le plus pur de l'Italie. Les femmes sont très belles. — Fondée par les Etrusques, elle reçut une colonie romaine sous Auguste. Au moyen âge, ce fut une république puissante, longtemps rivale de Florence et de Pise. Au temps de sa prospérité, elle compta plus de 100,000 hab. Charles-Quint, profitant des dissensions intestines de cette république, l'asservit en 1555, et la transmit à son fils Philippe II, qui la céda au grand-duc de Toscane Cosme I (1557). Réunie à la France en 1808, elle fut jusqu'en 1814 ch.-l. du départem. de l'Ombrone. Le pape Alexandre III, sainte Catherine de Sienne, les deux Soc[...] étaient de cette ville. — Aux envir., marbres estim[...]

SIENNE, petite riv. de France, naît dans le Calvados, à Saint-Sever, coule à l'O., entre dans le dép[...] de la Manche, arrose Villedieu, Gavray, et se jette dans la Manche, à 11 kil. S. O. de Coutances ; cours 70 kil. Elle reçoit la Soule.

SIERCK, ville de France (Moselle), ch.-l. de cant[...] sur la Moselle, à 2 kil. des frontières du Luxembourg, à 20 kil. N. E. de Thionville ; 2,034 hab. Vieux château. Collége communal. Chapeaux f[...] trés, eau de cologne, colle-forte. Commerce [...] transit pour vins blancs, fruits, bois de construction, etc. Bureau de douanes, le plus important des frontières de terre. — Ville ancienne. Elle eut d'abord des seigneurs particuliers ; passa ensuite aux d[...] de Lorraine ; fut occupée par les Français en 16[...] 1635 et 1648, et cédée cette dernière fois à la Fra[...]

SIERRA, mot espagnol qui signifie chaîne de montagnes. Les noms de montagnes doivent être ch[...]chés au mot qui suit *sierra*. *Voy.* MORENA, NEVADA[...]

SIERRA-LEONE, c.-à-d. *Monts-aux-Lions*, [...] de l'Afrique occidentale, en Guinée, de 16° 45' à [...] 55' long. O., entre Libéria et la Sénégambie, [...] son nom d'une longue chaîne de montagnes [...]tée de lions ; elle a environ 640 kil. de long. — [...] Anglais nomment *colonie de Sierra-Leone* un [...]trict qu'ils possèdent entre 7° et 8° 50' lat. N., qui a pour ch.-l. Freetown. Elle fut fondée en 1[...] par le philanthrope Granville-Sharp, dans le [...] de détruire la traite des nègres et de propager la [...]vilisation. On y établit des nègres devenus libres

Le sol est très fertile, mais on a beaucoup trop vanté la prospérité de cette colonie ; le climat en est malsain, et, soit comme station navale, soit comme entrepôt de commerce, elle est de peu d'utilité. On compte qu'elle a coûté à l'Angleterre 500 millions. La popul. était en 1839 de 42,000 h. — On donne le nom de *Rivière de Sierra-Leone* à une rivière qui arrose ce pays, et qui est plus connue sous le nom de *Rokelle*.

SIERRE ou SIDERS, bourg de Suisse (Valais), sur le Rhône, rive droite, à 19 kil. N. E. de Sion; 800 hab. Sites charmants. Vin dit *de Malvoisie*.

SIEVERSHAUSEN. *Voy.* STEVERSHAUSEN.

SIEYES (l'abbé), homme d'état né en 1748 à Fréjus, mort à Paris en 1836, était vicaire-général de Chartres, lorsque Louis XVI décréta la convocation les Etats-Généraux ; il fit paraître à cette occasion plusieurs brochures favorables aux idées nouvelles, qui exercèrent une puissante influence sur l'opinion, et fut envoyé aux Etats-Généraux par les électeurs de Paris. La noblesse et le clergé refusant de se joindre au tiers-état, il proposa aux représentants du peuple de passer outre et de se constituer en assemblée nationale. Quoiqu'il jouît de beaucoup de considération dans l'assemblée, son peu de facilité à parler en public, et le nuage métaphysique qui obscurcissait ses pensées l'empêchèrent d'exercer un grand ascendant. Un projet de constitution qu'il avait élaboré ne fut pas même discuté. Lors de l'établissement de la nouvelle constitution du clergé, les électeurs voulaient le nommer archevêque de Paris, mais il n'accepta point ce titre. Appelé à la Convention, il fut du parti de la Plaine, vota la mort de Louis XVI (mais sans prononcer ce mot qu'on a tant répété : *la mort, sans phrases*); présenta un projet sur l'instruction publique, qui fut rejeté; devint, après le 9 thermidor, membre du comité de Salut Public, et eut part aux négociations qui amenèrent le traité de Bâle (1795). Adversaire déclaré de la constitution de l'an III, il refusa une place dans le Directoire lors de sa création, mais il entra au conseil des Cinq-Cents, où il fut très influent; se déclara au 18 fructidor (5 septembre 1797) contre les directeurs Carnot et Barthélemy ; devint lui-même membre du Directoire (16 mai 1799), y fut l'antagoniste de Barras, pressa le retour de Bonaparte qui était alors en Egypte, s'unit à lui à son retour, eut une part essentielle à la révolution du 18 brumaire (9 nov., 1799), et fut nommé un des consuls provisoires. Il partagea un moment le souverain pouvoir avec Bonaparte, mais il ne tarda pas à être annulé par son tout-puissant collègue, et se retira. Il reçut en dédommagement le titre de sénateur avec la belle terre de Crosne, et plus tard fut fait comte de l'Empire. Exilé à la Restauration, il alla s'établir à Bruxelles (1815), et n'en revint qu'en 1830. Il entra en 1832 à l'Académie des sciences morales.—Sieyes fut peut-être le plus grand politique de son époque; il fit comprendre toute l'importance du tiers-état; prépara ou amena plusieurs des mesures les plus importantes de la révolution : la formation de l'Ass. nationale, la Déclar. des droits de l'homme, la nouvelle division territoriale qui fit disparaître la distinction des provinces et leurs privilèges; il eut aussi la plus grande part à la nouvelle constitution adoptée après la journée du 18 brumaire. On cite de lui plusieurs mots remarquables, entre autres celui par lequel il condamnait les suppressions sans indemnité que décrétait l'Assemblée Constituante : *Ils veulent être libres et ne savent pas être justes*. On a de Sieyes un grand nombre d'écrits politiques, pour la plupart de circonstance ; le plus célèbre est la brochure qu'il publia au commencement de 1789, sous ce titre : *Qu'est-ce que le Tiers-état? Tout. — Qu'a-t-il été jusqu'ici? Rien. — Que demande-t-il? Devenir quelque chose.*

SIFANTO (île), *Siphnos*, une des Cyclades septentrionales, au S. E. de Serfo, par 22° 23' long. E., 36° 57' lat. N.: 13 kil. sur 8 environ ; 7,000 hab. Fer, plomb, marbre, chapeaux de paille renommés. Ch.-l. Sifanto, sur la côte E.

SIFFRID DE MISNIE, auteur d'une *Chronique* qui va de la création du monde à l'an 1307, écrivait au XIVe siècle. Sa *Chronique* n'a pas été imprimée, mais on en trouve des extraits dans les *Res misnicæ*, et les *Origines saxonicæ* de George Fabricius, et dans les *Scriptores rerum germanicarum* de Pistorius.

SIGALON (Xavier), peintre distingué, né à Uzès, en 1790, de parents pauvres, mort du choléra à Rome en 1837, se fit connaître en 1822 par son tableau de la *Courtisane*, donna ensuite *Locuste* (1824), *Athalie faisant égorger les enfants du sang royal*, une *Vision de Saint-Jérôme*, le *Calvaire*, fut chargé en 1833 par le gouvernement d'aller à Rome copier le *Jugement dernier de Michel-Ange*. Il venait d'achever cette grande œuvre quand il mourut. On voit sa copie à l'École des Beaux-Arts.

SIGAUD DE LAFOND (J.-René), physicien et chirurgien, né à Dijon en 1740, mort en 1810, découvrit divers procédés importants, et professa la physique avec succès. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale* (1767), 2 vol. in-12; *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale* (1775), 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire de physique* (1780), 4 vol. in-8 ; *Éléments de physique théorique et expérimentale* (1787), 4 vol. in-8., etc. Il fit d'importantes découvertes dans l'art des accouchements.

SIGEAN, ch.-l. de cant. (Aude), près de l'étang de Sigean, à 24 kil. S. de Narbonne. Miel, vins. Charles-Martel battit les Sarrasins près de Sigean, en 737.

SIGEBERT I, 3e fils de Clotaire I, devint en 561 roi de Metz ou d'Austrasie, épousa Brunehaut, fut attaqué et fait prisonnier par les Avares (568), mais se racheta ; déclara la guerre à Chilpéric, roi de Neustrie, qui avait envahi ses États en son absence, et se rendit maître de la plus grande partie de son royaume; il allait lui ravir encore Soissons, quand Frédégonde, femme de Chilpéric, le fit assassiner à Vitry (575).

SIGEBERT II, 2e fils de Dagobert I, fut roi d'Austrasie de 638 à 656, abandonna la direction des affaires à l'évêque Cunibert, puis au duc Adalgise, et enfin au maire Grimoald, fonda un grand nombre de couvents, vit les Austrasiens battus par Radulf, Thuringien révolté, et mourut laissant un fils, Dagobert II, que Grimoald détrôna aussitôt pour le remplacer par son propre fils, Childebert II. Sigebert fut canonisé : on l'honore le 1er février.

SIGEBERT DE GEMBLOURS, bénédictin brabançon (1030-1112), entra jeune à l'abbaye de Gemblours. Il savait l'hébreu et professa plusieurs années à l'abbaye de Saint-Martin de Metz. On a de lui une *Chronique* (latine), qui va de l'an 381 à l'an 1112, imprimée à Paris, 1513, in-4 : il y soutient le simoniaque Henri IV contre les papes; la *Vie de S. Thierry* (dans les *Scriptores rerum Brunsvicensium* de Leibnitz); celle du roi *saint Sigebert d'Austrasie* (dans les *Francorum scriptores* de Duchesne), celle de *saint Guibert*, celle de *saint Maclou*, etc.

SIGÉE (cap), *Sigeum promontorium*, en Troade, sur la mer Égée, à l'entrée de l'Hellespont, est célèbre chez les poëtes. Tombeau d'Achille et Patrocle.

SIGÉE (Louise), savante espagnole du XVIe siècle, née à Tolède, était appelée par ses contemporains la *Minerve* de son temps. Elle doit sa plus grande célébrité à un ouvrage obscène dont elle n'est pas l'auteur, l'*Aloisia Sigea*, qui fut mis sous son nom par l'avocat Nicolas Chorier. Ses véritables écrits sont : 30 *Epîtres latines*, des poésies et un opuscule intitulé : *Dialogus de differentiâ vitæ rusticæ et urbanæ*. Aucun de ses écrits n'a été imprimé.

SIGETH, comitat de Hongrie. *Voy.* SZIGETH.

SIGHLA. *Voy.* SAGHALA

SIGISMOND (saint), roi de Bourgogne (516-524), fils et successeur de Gondebaud, quitta l'arianisme pour la foi catholique, promulgua de nouveau la loi *Gombette*, fit périr son fils Sigéric sur une accusation dont il reconnut l'injustice; alla faire pénitence dans l'abb. d'Agaune (St-Maurice), qu'il av. fondée; en sortit pour repousser une invas. des Francs, mais fut battu et livré à Clodomir, roi d'Orléans, qui le mit à mort. Il était patrice d'Orient. Sig. fut canonisé à cause de ses vertus et de son zèle pour la relig. On l'hon. le 1er mai.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, né en 1366, était fils de l'empereur Charles IV et d'Anne de Silésie. Il hérita du Brandebourg en 1378; épousa Marie de Hongrie, fille du roi Louis, dit *le Grand* (1382); eut beaucoup de peine, après la mort de son beau-père, à se mettre en possession de la Hongrie (1386), soumit la Moldavie, la Valachie (1390), la Bosnie (1391), mais fut moins heureux contre les Ottomans, perdit la bataille de Nicopolis (1396), et ne reparut que six mois après; il eut alors à combattre deux compétiteurs au trône de Hongrie (Ladislas IV et Albert d'Autriche), qui avaient été nommés pendant son absence; toutefois il regagna les Hongrois par sa douceur. Il fut élu empereur en 1410, en concurrence avec Josse de Moravie qui mourut dès 1411; rétablit le calme dans l'empire, fit d'utiles réformes, et décida la tenue du concile de Constance (1414), dans l'espoir de terminer le grand schisme d'Occident, donna un sauf-conduit à l'hérésiarque Jean Huss pour qu'il vînt se défendre devant ce concile, mais ne le fit pas moins brûler vif après sa condamnation: cet acte de rigueur excita en Bohême la révolte des Hussites, qui s'insurgèrent contre Venceslas, son frère, roi du pays. Devenu lui-même, en 1419, roi de Bohême, par la mort de son frère, il eut sans cesse à combattre ses nouveaux sujets: il leur fit en 1435 d'énormes concessions, mais se rétracta aussitôt, ce qui excita de nouveaux troubles; prit aussi part à la querelle entre la Pologne et l'Ordre Teutonique; il combattit les Turcs en Bosnie (1427-38), mais avec peu de succès; il acquit pourtant Belgrade. Sigismond mourut en 1437, ne laissant qu'une fille, Elisabeth, mariée depuis 1422 à Albert d'Autriche, qui lui succéda. Il avait épousé en deuxièmes noces Barbe de Cilley, surnommée la *Messaline de l'Allemagne*.

SIGISMOND I, dit *le Grand*, roi de Pologne, frère et successeur d'Alexandre I (1506-48), avait 39 ans lorsqu'il monta sur le trône, força l'Ordre Teutonique à conclure la trêve de Thorn (1521); fut attaqué par les Russes et leur céda Smolensk (1522); voulut en vain empêcher la propagation du protestantisme en Pologne, et surtout à Dantzick, réunit la Mazovie à la couronne après l'extinction des ducs de ce pays; soutint des guerres presque continuelles avec les Tartares de la Crimée, les Moldaves, et même les Russes, mais presque toujours avec désavantage. Il inspira aux Polonais le goût des arts et des sciences, embellit et fortifia beaucoup de villes.

SIGISMOND II, *Auguste*, fils et successeur du précédent, né en 1520, au mois d'août (d'où son surnom), devint roi en 1548, acquit la plus grande partie de la Livonie (1560), entra à ce sujet en guerre avec Ivan IV et Eric XIV (1563), battit les Russes à Czasniki (1564), et conclut une trêve avec les deux rois; réunit définitivement la Lithuanie à la Pologne (1569); toléra la réforme, et même le socinianisme, qui fit sous lui de grands progrès, et mourut en 1572, sans enfants. Avec lui s'éteign. les Jagellons.

SIGISMOND III, fils du roi de Suède Jean III, et neveu par sa sœur du précédent, fut élu roi de Pologne en 1587, remporta la victoire de Pitschen (en Silésie) sur l'archiduc d'Autriche, son compétiteur; devint roi de Suède en 1592, mais perdit bientôt ce trône par les intrigues de son oncle Charles IX, se rendit maître de toute la Livonie (1600-1604), et prit part aux troubles de la Russie (1607-1609), soutint un faux Démétrius (1609), fit élire czar Ladislas son fils (1610), mais ne put le maintenir, enleva aux Russes Smolensk, la Séverie et Tchernigov (1618), mais eut une guerre désastreuse à soutenir contre les Turcs (1620 et 21), puis contre Gustave-Adolphe, qui, de 1621 à 1635, ne cessa de vaincre ses armées, conclut enfin la trêve d'Altmark, toute à l'avantage des Suédois, et mourut en 1637, laissant deux fils, Ladislas et Jean-Casimir, qui furent rois de Pologne.

SIGMARINGEN, petite v. d'Allemagne, capit. de la principauté de Hohenzollern-Sigmaringen, sur le Danube, à 80 kil. S. de Stuttgard; 860 hab. Résidence du prince. *Voy.* HOHENZOLLERN.

SIGNIA, auj. *Segni*; ville du Latium, chez les Volsques, entre Suessa Pometia et Frusino. Vins qui étaient d'usage en médecine.

SIGNY-LE-GRAND ou L'ABBAYE, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 25 kil. S. O. de Mézières; 2,990 h. Forges. Anc. abbaye de Cisterciens, fondée en 1134.

SIGNY-LE-PETIT, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 20 kil. O. de Rocroy; 2,259 hab. Deux forges.

SIGONIUS (Carolo SIGONIO, dit en lat.), savant italien, né à Modène vers 1520, professa les belles-lettres à Venise, l'éloquence à Padoue et à Bologne, et mourut en 1584. Il a laissé de nombreux écrits sur les antiquités romaines et l'histoire du moyen âge: tous ont été publiés à Milan, 1732-37, 6 vol. in-fol. avec notes. On le regarde comme *le créateur* de la *Diplomatique* (art de déchiffrer les *vieilles écritures*). On lui doit de savants commentaires sur Tite-Live et sur Cicéron; il recueillit les fragments de ce dernier, et fabriqua un traité *De consolatione*. Il avait dès 1556 publ. des *Fasti Consulares*.

SIGOULES, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 18 kil. S. O. de Bergerac; 771 hab.

SIGOVÈSE, chef gaulois, frère de Bellovèse, et neveu d'Ambigat, roi des Bituriges, alla se fixer, vers 587 av. J.-C., en Germanie dans la région hercynienne, à la tête de Volces Tectosages, tandis que Bellovèse se dirigeait vers l'Italie.

SIGUENZA, *Segontia*, ville d'Espagne (Guadalaxara), sur le Henarès, à 65 kil. N. E. de Guadalaxara; 4,900 hab. Evêché. Université supprimée en 1809. Aux environs, sources salées. — Prise aux Maures par Alphonse VI en 1106.

SIGURD I, roi de Norvége, fils et successeur de Magnus III, régna d'abord avec ses deux frères (1103), mais finit par être seul sur le trône, et mourut en 1130. Il fit une expédition en Syrie en 1110, peu après la première croisade, et eut une part décisive à la prise de Sidon par le roi de Jérusalem, Baudouin I. Il eut pour successeur Magnus IV, qui fut assassiné par Harald IV.

SIGURD II, SLEMBIDIAKNI, fils prétendu de Magnus III, enleva la couronne à Harald IV, qui se prétendait aussi fils de Magnus III (1136); il périt assassiné en 1155.

SIGURD III, régna en Norvége de 1162 à 1163.

SI-HOUN, fleuve d'Asie. *Voy.* SIR-DARIA.

SI-KIANG, riv. de Chine, naît dans les monts Nan-ling, coule à l'E. S. E., arrose les prov. de Kouei-tcheou, Kouang-si et Kouang-toung, reçoit le Pé-kiang, le Ngo-you-kiang, le Liéou-kiang, tombe dans le golfe de Canton à Canton, et porte successivement les quatre noms de Hing-kiang, Tcien-kiang, Si-kiang, et Tigre (à son emb.): cours, 980 k.

SIKKIM ou *Damou-Dzoung*, ville de l'Inde septent., capit. de la principauté de Sikkim, par 27° 15' lat. N., 85° 43' long. E. — La principauté de Sikkim est sur le versant S. de l'Himalaya, entre le Thibet au N., le Népal au S. et à l'O., le Boutan à l'E.; 150,000 hab. Montagnes; climat tempéré. Elle appartient (depuis 1816) à un prince allié des Anglais.

SIKOK ou SIKOKO, une des quatre grandes îles du Japon et la moins grande, est au S. de Niphon.

250 kil. sur 125. Elle est dans la région de Nan-kaï-do, et se divise en 4 prov., Ava, Iyo, Sanoki, Tosa.

SIL, riv. d'Espagne, sort des monts Cantabres, dans le N. O. de la prov. de Léon, court au S. O., entre en Galice, baigne Toreno, Ponferrada, El-Barcos, et tombe dans le Minho à 11 kil. N. E. d'Orense. Cours, 160 kil.

SILA (la), du latin *Sylva*, forêt; plateau des Apennins, dans le roy. de Naples, occupe le N. de la Calabre Ultérieure 2ᵉ et le S. de la Calabre Citérieure. Climat très froid. Forêts de pins et sapins, d'où l'on tire des bois de construction et de la résine.

SILANUS (Dec. Junius), 2ᵉ mari de cette Servilie qui fut maîtresse de César, avait été questeur, édile, préteur en Asie, devint consul en 62 av. J.-C., puis proconsul en Illyrie, et après des succès insignifiants brigua le triomphe sans l'obtenir. Consul désigné lors du procès de Catilina, il opina le premier et pour la mort.

SILANUS (Appius-Junius), consul l'an 28 de J.-C., avait épousé la mère de Messaline, et inspira à l'impératrice une passion criminelle qu'il refusa de satisfaire. Celle-ci, pour se venger, le rendit suspect à Claude qui le fit poignarder l'an 40. — Son fils, L. Jun. Silanus, avait été fiancé à Octavie. Agrippine, craignant que Claude ne le destinât au trône, fit rompre le mariage; le jeune Silanus au désespoir se donna la mort, l'an 53.

SILARE, *Silarus*, auj. *Selo*, riv. de Lucanie, au N., sortait de l'Apennin et tombait dans le golfe de Pæstum. Sur ses bords, Crassus anéantit les troupes de Spartacus (71 av. J.-C.).

SILBERBERG (c.-à-d. *mont d'argent*). Divers lieux d'Allemagne portent ce nom, notamment : 1° une ville des Etats prussiens (Silésie), à 26 kil. S. O. de Frankenstein; 1,700 hab.; plomb argentifère, cristal, topazes, jaspe; — 2° une ville de Bohême, à 8 kil. N. E. de Graslitz (fabrique de miroirs, laiton, smalt, vitriol, alun).

SILBERSTADT, ville de Bohême. *Voy.* MIES.

SILÈNE, père nourricier de Bacchus, accompagna ce dieu, avec les Satyres, lors de son expédition dans l'Inde. Souvent on le donne comme conduisant les Muses, qui alors servent de cortége au dieu, et il reçoit, dans ce cas, comme Hercule, l'épithète de *Musagète*. Souvent aussi à sa suite sont d'autres Silènes. On le représente ordinairement ivre et monté sur un âne. Il était honoré à Elis et en Arcadie. — Quelques anciens ont fait de Silène un roi de l'île de Mélos, époux d'une Naïade.

SILENTIAIRES, charge importante à la cour des empereurs grecs; ce titre était donné aux personnes destinées aux négociations secrètes. Il y avait un grand silentiaire et 30 silentiaires ordinaires.

SILÉSIE, *Schlesien* en allemand, prov. des Etats prussiens, au S. E. du Brandebourg, a 350 kil. de long sur 115 de moyenne largeur; 4,025 kil. carr.; 2,500,000 hab. Ch.-l., Breslau. On la divisait jadis en haute, moyenne et basse. Auj. elle fournit trois gouv. (Breslau, Liegnitz, Oppeln). L'Oder l'arrose d'un bout à l'autre; le S. et la frontière occid. sont très montueux (Riesengebirge et Carpathes). Ailleurs sont de vastes plaines. Sol fertile, industrie active. On parle en Silésie un dialecte particulier du polonais. Les Silésiens sont pour la plupart de race slave. — Habitée par des *Lygii* et des *Quades* au temps des Romains, la Silésie fit plus tard partie du roy. de Pologne. En 1168, les fils de Vladislas II, roi dépossédé de Pologne, reçurent la Silésie de Boleslas IV (cette Silésie était plus grande que la prov. actuelle, et contenait, avec les Silésies prussienne et autrichienne, le Brandebourg jusqu'à la Warta). La Silésie, sous les descendants de Vladislas, se morcela en plusieurs duchés, tous nommés d'après leurs villes principales (Schweidnitz, Glogau, OEls, Jauer, Jægerndorf, etc.). Les discordes intestines, suite naturelle de ces partages, aidèrent Jean, roi de Bohême, à joindre la Silésie à ses états : dès 1327, les possesseurs de ces petits duchés (sauf 2) se reconnurent ses vassaux, et en 1357 l'empereur Charles IV, son fils, réunit la Silésie à sa couronne. Quoique province bohémienne, la Silésie ne fut jamais état ou fief d'empire. Elle éprouva le contre-coup des guerres hussites, prospéra néanmoins par l'industrie et le commerce (grâce à l'introduction de nombreuses familles allemandes), compta de bonne heure beaucoup de protestants, et fut pendant la guerre de Trente-Ans le théâtre de plusieurs des opérations de Wallenstein. En 1740 et 42 (guerre de la succession d'Autriche), Frédéric II la conquit; il se fit confirmer dans sa conquête par Marie-Thérèse en 1748. Cette prov. fut prise et reprise dans la guerre de Sept-Ans; l'impératrice en céda définitivement la plus grande partie à la Prusse en 1763, et ne s'en réserva que la moindre portion (*Voy.* ci-après).

SILÉSIE AUTRICHIENNE, extrémité S. de la Silésie, est comprise dans le gouvernement autrichien de Moravie-et-Silésie et en forme deux cercles (Troppau et Teschen). *Voy.* MORAVIE.

SILHOUETTE (Et. de), né à Limoges en 1709, mort en 1767, fut successivement conseiller au parlement de Metz, maître des requêtes, commissaire pour la fixation des limites en Acadie (1748), commissaire du roi près la Compagnie des Indes, enfin contrôleur des finances (1757). Il commença quelques réformes et fit rentrer 72 millions dans le trésor; mais ayant voulu diminuer les dépenses personnelles du roi et établir de nouveaux impôts, il perdit tout crédit et fut forcé de quitter le ministère au bout de huit mois. On a de lui divers ouvrages : *Idée générale du gouvernement chinois*, Paris, 1729, in-4; *Lettres sur les transactions politiques du règne d'Elisabeth*, Amsterdam (Londres), 1736, in-12; *Voyage de France, d'Espagne et d'Italie*, Paris, 1776, 4 vol. in-12; et des traductions de l'anglais, entre autres celles des *Essais sur l'Homme* et *sur la Critique* de Pope. Silhouette occupa beaucoup le public pendant son court ministère, et, après sa chute, tout ce qu'ordonnait alors la mode était *à la Silhouette*; le nom de *Silhouette* est resté à une manière de faire les portraits avec l'ombre de la figure, par cette seule raison qu'elle fut en vogue à cette époque.

SILISTRI ou DRISTRI, *Durostorum*, *Dorostena*, v. de la Turquie d'Europe, en Bulgarie, ch.-l. de livah, au confluent de la Dristra ou Missovo et du Danube, à 100 kil. N. E. de Routchouk; 20,000 hab. Plusieurs belles mosquées. Lainages, tanneries. Commerce. — Les environs de cette ville furent le théâtre de plusieurs combats entre les Turcs et les Russes en 1773; elle fut prise en 1829 par le général russe Diébitsch; mais ne put être prise en 1854. — Le livah fait presque en entier partie de l'anc. Bulgarie : c'est le plus oriental des 3 livahs formés aux dépens de ce roy.

SILIUS (P.), Romain d'une haute naissance et d'une grande beauté, inspira une folle passion à Messaline, qui lui fit répudier Silana sa femme, et l'épousa publiquement pendant une absence de Claude. L'empereur, averti par Narcisse, revint en hâte à Rome. Silius, surpris, se donna la mort, et Messaline fut tuée le soir même.

SILIUS ITALICUS (C.), poëte latin, né vers l'an 25 de J.-C., soit en Italie (à Rome ou à Corfinium), soit en Espagne, à Italica (Séville-la-Vieille), d'où il aurait pris son nom, fut consul sous Néron (68), puis gouverneur de l'Asie-Mineure. Il avait pour Cicéron et Virgile une admiration extraordinaire et acquit à grands frais la maison de l'orateur à Tusculum et celle du poëte à Naples. Il quitta de bonne heure les affaires pour se livrer aux lettres; ne pouvant supporter les douleurs d'un ulcère, il se laissa mourir de faim à 75 ans. On a de Silius un poëme épique : la *Deuxième guerre punique*, en 17 chants. Le style en est correct et sans enflure; mais sa poésie

est sans éclat, sans vigueur, sans mouvement : on lui reproche aussi de se montrer partout servile imitateur de l'auteur de l'*Enéide* : ce qui l'a fait surnommer le *Singe de Virgile*. Son poëme, longtemps perdu, fut retrouvé par le Pogge à l'abbaye de Saint-Gall en 1414. Les meilleures éditions, après l'édition *Princeps* (Rome, 1471), sont celle de Drakenborch, Traj. ad Rhenum, 1717, in-4 ; et celle de Ruperti, Leipsick, 1795, 2 vol. in-8 (reproduite dans la collection des *Classiques latins* de M. Lemaire). Lefèvre de Villebrune en a donné une traduction française, Paris, 1781. Il en a paru une nouvelle par MM. Corpet et Dubois, dans la collection Panckoucke, 1837.

SILIVRI, *Selymbria*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), près de la mer de Marmara, à 70 kil. O. de Constantinople ; 8,000 hab. Pont de 32 arches sur une petite rivière. Belle église grecque. Entre Selymbria et Dercon (auj. *Derkus*) était le mur d'Anastase. Aux environs, vins excellents.

SILLÉ-LE-GUILLAUME, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 37 kil. N. O. du Mans ; 3,145 hab. Toile fine et d'emballage ; lainages ; forges, etc. Jadis place forte.

SILLERY, bourg du dép. de la Marne, à 9 kil. S. E. de Reims : 500 hab. On y récolte les meilleurs vins blancs mousseux de Champagne. — Bourg de l'ancienne Picardie (Aisne), à 24 kil. de Château-Thierry ; titre de marquisat.

SILLERY (Nicolas BRUSLART de), magistrat, fut chargé par Henri IV de plusieurs missions importantes, fut ambass. en Suisse, plénipotent. à Vervins, obtint du St-Siége la déclaration de nullité du mariage de Henri IV avec Marguerite, et fit conclure un 2e mariage avec Marie de Médicis, devint chancelier de France en 1607, perdit de son crédit après la mort de Henri IV et se retira. Il mourut à Sillery en 1624, à 80 ans. — Son fils, P. Bruslart, marquis de Puisieux, fut aussi chargé de plusieurs missions et partagea sa disgrâce. — Un de ses descendants, Alexis Bruslart, connu d'abord sous le nom de comte de Genlis, puis de marquis de Sillery, épousa la célèbre Mme de Genlis. Il était capitaine des gardes du duc d'Orléans, et fut député aux Etats-Généraux, puis à la Convention. Arrêté comme complice de Dumouriez, et comme agent de la faction d'Orléans, il fut condamné à mort le 30 octobre 1793.

SILLY, ancienne abbaye de Normandie, à 9 kil. d'Argentan, appartenait à l'ordre des Prémontrés, et fut fondée en 1154.

SILO, ville de Judée (Ephraïm), au N. de Béthel, fut la première capitale des Hébreux lors de leur entrée dans la Terre Promise : l'arche et le tabernacle y furent longtemps conservés. C'est là aussi que Josué fit le partage de la Terre Promise.

SILOE, fontaine de Jérusalem, sort du mont Sion et va se jeter dans le torrent de Cédron. Près de sa source était une piscine, célèbre par le miracle de l'aveugle-né auquel Jésus rendit la vue.

SILSILIS, mont. d'Egypte, auj. DJEBEL-SELSELEH.

SILURES, peuple de la Bretagne 2e, au S. O., vers l'embouchure de la *Sabrina* (Severn).

SILVA (J.-B.), médecin français, né à Bordeaux en 1682, mort en 1748, eut de la réputation au XVIIIe siècle, fut médecin consultant du roi (Louis XV), se vit recherché par l'empereur Charles VI et par l'impératrice de Russie, et inspira de beaux vers à Voltaire. Il a laissé un *Traité des différentes sortes de saignées* (1727), et quelques opuscules. — Un autre Silva, Milanais (1690-1779), fut le collaborateur de Muratori dans ses collections historiques.

SILVANECTES, peuple de la Gaule, en Belgique 2e, entre les *Parisii*, les *Meldi*, les *Bellovaci*, les *Viducasses*, av. pour ch.-l. *Augustomagus* (Senlis).

SILVÈRE (saint), pape de 536 à 538, refusa de replacer l'eutychéen Anthime sur le siége de Constantinople. A l'instigation de l'impératrice Théodora, qui favorisait les Eutychéens, il fut accusé injustement d'intelligences avec les Goths, relégué à Patare, remplacé par Vigile, et enfin conduit dans l'île Palmaria, où il mourut de faim. On le fête le 20 juin.

SILVESTRE, SILVIUS. *Voy.* SYLVESTRE, SYLVIUS.

SIMANCAS, *Septimanca*, ville d'Espagne (Valladolid), sur la Pisuerga, à 12 kil. S. O. de Valladolid ; 1,200 hab. Pont de 17 arches. Château-fort où l'on conserve les archives de Castille. Ramire II, roi de Léon, et Fernand Gonzalez, comte de Castille, y remportèrent une grande victoire sur Abdérame en 939.

SIMAO, une des îles de la Sonde. *Voy.* SIMAO.

SIMBIRSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Simbirsk, sur le Volga, par 46° 2' long. E., 54° 24' lat. N. ; 15,000 hab. Clochers et jardins nombreux qui rendent de loin son aspect pittoresque. Fondée en 1648. — Le gouvernement de Simbirsk est entre ceux de Kazan au N., d'Orenbourg à l'E., de Saratov au S., de Penza et de Nijnéi-Novegorod à l'O. : 400 kil. sur 200 ; 1,200,000 hab. Mont. à l'E. et au centre ; sol fertile ; fer, sel, soufre, gypse ; toiles, drap, verre, pêche importante.

SIMÉON, deuxième fils de Jacob et de Lia, né vers 2110 av. J.-C., fut celui que Joseph retint en otage quand ses frères vinrent acheter du blé en Egypte, et eut part au massacre des Sichémites par Lévi. Il donna son nom à une des douze tribus. C'était la plus méridionale : elle avait au N. la tribu de Juda, à l'O. les Philistins, à l'E. le lac Asphaltite.

SIMÉON, pieux vieillard juif, fut averti miraculeusement de la venue du Sauveur : se trouvant dans le temple lorsque la Vierge y porta l'Enfant Jésus, il le reçut dans ses bras ; c'est alors que, reconnaissant le Messie, il chanta, pour rendre grâce à Dieu, le fameux cantique : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.*

SIMÉON (S.) neveu de la sainte Vierge, et cousin de Jésus, fut évêque de Jérusalem après la mort de Jacques en 67, et subit le martyre en 107 ; il avait 120 ans. On le nomme souvent le frère du Seigneur. L'Eglise en fait mémoire le 18 février.

SIMÉON STYLITE (saint), pieux anachorète, né vers 390 à Sisan, sur les confins de la Cilicie et de la Syrie, mort en 459, se voua jeune à la vie solitaire, et se fit remarquer par ses austérités excessives : il ne faisait qu'un repas par semaine, et ne prenait rien tout le carême ; il finit en 423 par quitter sa chaumière, et se retira, pour mieux s'isoler, sur une haute colonne (*stylos*, en grec, d'où son surnom), du haut de laquelle il haranguait les fidèles. Il vécut ainsi 36 ans, et changea dans cet espace trois fois de colonne (il était resté 22 ans sur la dernière) : on l'y trouva mort. Son ermitage était au pied du mont Télénisse. L'Église fête ce saint le 5 janvier.

SIMÉON Métaphraste, hagiographe. *V.* MÉTAPHRASTE.

SIMÉON DE DURHAM, historien du XIIe siècle, enseigna les mathématiques à Oxford, et fut grand chantre de l'église de Durham ; il a composé une *Histoire des rois d'Angleterre*, qui va de 616 à 1130, et qui a été continuée par Jean Prieur d'Exham jusqu'en 1156 (elle a été imprimée dans les *Decem scriptores* de Twisden).

SIMÉON (Joseph-Jérôme), né à Aix en 1749, mort en 1842, fils d'un avocat, entra au barreau d'Aix, fut successivement professeur de droit à la faculté d'Aix, procureur-syndic du département des Bouches-du-Rhône, député au conseil des Cinq-Cents, où il siégea parmi les modérés, fut condamné à la déportation au 18 fructidor, reparut après le 18 brumaire, fut, sous le consulat et l'Empire, tribun, préfet, conseiller d'état et reçut le titre de comte. eut part à la rédaction du *Code Civil*, alla en Westphalie organiser l'administration de la justice pendant le règne de Jérôme Bonaparte ; fit bénir dans ce pays le nom français ; fut sous la Restauration ministre de la justice, puis de l'intérieur (1819-21), présenta une loi qui changeait le mode d'élection (1820), se retira quand le parti ultra-royaliste l'eut

définitivement emporté, devint pair, puis premier président de la cour des comptes. Homme sage, orateur clair et solide, il se montra en toute occasion ami de l'ordre et des libertés constitutionnelles. — Son fils, le vicomte Joseph-Balthasar Siméon, né en 1781, fut sous l'Empire chargé de diverses missions à l'étranger, devint sous la Restauration préfet du Var, du Pas-de-Calais, directeur des Beaux-Arts, conseiller d'état, puis pair de France. M. en 1846.

SIMEON (Tribu de). *Voy.* SIMÉON (fils de Jacob).

SIMÉTHE, *Simæthus*, auj. *Giaretta*, fleuve de Sicile, sortait des monts Nébrodes, et se jetait dans la mer Ionienne, non loin de Catane. Sur ses bords naquirent les dieux Paliques.

SIMFÉROPOL, *Ak-Metched* (*mosquée blanche*), et *Sultan-seraï* (*résidence du sultan*) chez les Turcs, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Tauride, sur le Salghir, dans un beau vallon, par 31° 47' long. E., 45° 12' lat. N.; 12,000 hab. (sans la garnison). Belle cathédrale, palais du gouverneur, etc.— Fondée par les Turcs en 1500; cédée aux Russes avec le reste de la Crimée en 1791.

SIMIANE ou COLLONGUE, *Collum longum*, ville du dép. des Bouches-du-Rhône, dans l'ancienne Provence, à 12 kil. S. d'Aix; 800 hab. Jadis titre de marquisat. — Bourg des Basses-Alpes, à 17 kil. O. de Forcalquier; 1,200 hab.

SIMIANE (Pauline de GRIGNAN, marquise de), fille de Mme de Grignan et petite-fille de Mme de Sévigné, née en 1674, morte en 1737, fut comme sa mère et sa grand-mère célèbre par son esprit et sa beauté; elle épousa en 1695 Louis de Simiane, d'une illustre maison de Provence, alliée à la maison souveraine de Savoie, qui devint par la suite lieutenant-général de Provence. On a d'elle quelques lettres qui furent publiées pour la première fois en 1773 par La Harpe, et qui, depuis, ont été jointes à celles de Mme de Sévigné: elles offrent, selon l'expression de La Harpe, *un air de famille*.

SIMMERN, ville des Etats prussiens (Province-Rhénane), à 42 kil. S. de Coblentz; 2,250 hab. Bas, tanneries, forges. Elle était jadis capitale d'une principauté palatine. *Voy.* PALATINAT.

SIMMIAS, poëte grec, de Rhodes, vivait, selon les uns, au VIIIe siècle av. J.-C., selon les autres au IVe (vers 324 av. J.-C.); il a laissé trois pièces de vers, les *Ailes*, l'*Œuf*, la *Hache*, dont les vers, par leur disposition, figurent l'objet décrit; il passe pour l'inventeur de ces jeux bizarres. Saumaise, et surtout Fortunio Liceti (dans son *Encyclopædia ad Securim*, Paris, 1635), se sont exercés sur Simmias.

SIMNEL (Lambert), aventurier, fils d'un boulanger d'Oxford, se fit passer, à l'instigation d'un prêtre nommé Simon, pour le duc d'York, deuxième fils d'Edouard IV, et, aidé d'un parti de mécontents, marcha contre l'armée de Henri VII; mais il fut vaincu à Stoke (1487), et tomba aux mains du roi, qui le relégua comme marmiton dans ses cuisines.

SIMODA, port et rivière du Japon (Niphon), à 50 kil. E. d'Yédo. Ouvert aux Américains en 1853.

SIMOGGA, v. jadis floriss. du Maïssour), à 200 k. N. O. de Seringapatam. Pillée en 1798 par les Mahrattes.

SIMOIS, auj. le *Mendéré-sou*? rivière de Troade, sortait de l'Ida, baignait la campagne de Troie et tombait dans le Xanthe ou Scamandre.

SIMON MACCHABÉE. *Voy.* MACCHABÉE.

SIMON (S.), *le Cananéen*, un des 12 apôtres, natif de Cana en Galilée, subit, dit-on, le martyre en Perse. On le fête le 28 octobre avec saint Jude.

SIMON *le Magicien*, du bourg de Gitton (en Samarie), avait été disciple du thaumaturge Dosithée, opérait lui-même des prodiges, et s'intitulait *la Vertu de Dieu*. Il se fit baptiser par le diacre Philippe, puis osa demander à saint Pierre de lui transmettre, moyennant argent, le pouvoir d'opérer des miracles semblables aux siens (d'où vint le nom de *simonie*, pour désigner le trafic des choses saintes); mais il fut repoussé et maudit par le chef des apôtres. Simon alors se sépara des disciples de Jésus et voulut rivaliser avec eux: il visita diverses provinces de l'Orient, alla jusqu'en Italie, et fit des dupes et des prosélytes à Rome même. Il avait à sa suite une Tyrienne qu'il nommait *Hélène* ou *Séléne*, la donnant tantôt pour l'Hélène de la guerre de Troie, tantôt pour Minerve. Il se disait lui-même fils de Dieu. On raconte qu'il lutta devant Néron avec S. Pierre, s'éleva dans les airs par la magie, puis tomba et se cassa les jambes. On donne Simon comme le premier hérétique. Son hérésie était une forme de gnosticisme; son Hélène était, selon lui, une incarnation de l'intelligence suprême ou du *Nous*.

SIMON BEN-JOKAÏ, rabbin du IIe siècle, disciple d'Akiba, est regardé comme l'auteur du livre intitulé: *Zoar* (c.-à-d. *Lumière*), commentaire du *Pentateuque*, et comme le chef des cabalistes.

SIMON (Richard), savant hébraïsant, né à Dieppe en 1638, mort en 1712, était oratorien et professa la philosophie à Juilly et à Paris. Il fut exclu de son corps pour l'opiniâtreté avec laquelle il soutenait des opinions paradoxales et même des erreurs manifestes, qui suscitèrent les savantes critiques de Bossuet et des solitaires de Port-Royal et qui firent condamner ses œuvres par le St-Siége. Il a laissé un grand nombre d'ouvr., entre autres: l'*Hist. critique du Vieux Testament* (Paris, 1678, in-4); l'*Histoire du Nouveau Testament* (1689), et l'*Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant* (sous le pseudonyme de sieur de Moni), Amsterdam, 1684. — Un autre Richard Simon, du Dauphiné, prêtre, a composé un grand *Dictionnaire de la Bible* (fort estimé avant que celui de dom Calmet parût), Lyon, 1703, 2 vol. in-fol., 2e édit. (la 1re est de 1693).

SIMON (Ed.-Thomas), littérateur, né à Troyes en 1740, mort en 1818, exerça d'abord la médecine, fut bibliothécaire du tribunat, puis professeur de rhétorique à Besançon. Il a publié: *Choix de poésies* (traduites du grec, du latin, de l'italien, 1786); les *Muses provinciales*, recueil des meilleures productions des poètes de province; *Correspondance de l'armée française en Egypte*, an VII (1799); a traduit *Martial* (publ. par son fils en 1819), et abrégé le poëme de *Saint Louis*, du P. Lemoine (1816).

SIMONETTA, famille originaire de Calabre, s'attacha aux Sforze, ducs de Milan, et leur rendit de grands services. Ange Simonetta, né vers 1400, mort en 1472, contribua puissamment à la fortune de Franç. Sforze.— Son neveu, Fr. Sim., né en 1410, eut la confiance de Franç. Sforze et de Galéas-Marie, assista Bonne de Savoie au commencement de la minorité de Jean-Galéas-Marie, mais ayant voulu la détourner d'une passion indigne d'elle, il fut mis en prison, appliqué à la torture, et enfin décapité (1480). — J. Simonetta, frère de François, partagea la fortune, les honneurs, la disgrâce de son frère, mais fut épargné après avoir subi la torture, et ne mourut qu'en 1491. On lui doit: *De rebus gestis Fr Sfortiæ, Mediolanensis ducis* (principale source pour l'histoire de ce prince), Milan, 1480-86, in-fol.

SIMONIDE, poëte et philosophe grec, de Iulis (dans l'île de Céos), né en 558 av. J.-C., mort en 468, jouit de la faveur de plusieurs princes, entre autres du Pisistratide Hipparque et du célèbre Hiéron, tyran de Syracuse. Diverses traditions le montrent vendant ses vers aux athlètes et aux grands, chantant souvent la palinodie, honoré de la protection spéciale de Castor et Pollux pour avoir introduit leur éloge dans une ode composée en l'honneur d'un athlète, perdant la vue pour avoir adressé des injures poétiques à Junon, et la recouvrant après avoir fait l'éloge de cette divinité. On dit aussi qu'il ajouta une 8e corde à la lyre et 4 lettres à l'alphabet grec (η, ω, ζ, ψ). Il excellait dans les genres

élégiaque et lyrique, et fut le rival de Pindare. Ses *Thrènes* ou *Lamentations* étaient renommées. Nous ne possédons de tout cela que quelques épigrammes (c.-à-d. inscriptions) et autres fragments recueillis par Brunck (tome I de ses *Analecta*). Parmi les fragments que nous avons sous le nom de Simonide, on remarque deux pièces en vers iambiques, dont l'une est une satire mordante contre les femmes ; mais on l'attribue à un autre poëte du même nom. Simonide passe pour inventeur de l'art de la mnémonique.

SIMONNEAU, famille de graveurs, a produit : Charles, natif d'Orléans (1639-1728), qui réussit également dans le portrait, l'histoire et la vignette (on cite de lui *Jésus et la Samaritaine*, d'après Carrache ; la *Conquête de la Franche-Comté*, d'après Lebrun); — Louis, frère de Charles, mort en 1738, auteur d'une *Assomption de la Vierge*, d'après Lebrun ; *Suzanne au bain*, *Jésus instruisant Marthe et Marie*, d'après Coypel ; — Philippe, fils de Charles, auteur de l'*Enlèvement des Sabines* et de la *Paix entre les Romains et les Sabins*, d'après Jules Romain; *les Trois déesses jugées par Pâris*, d'après Perino del Vaga.

SIMPHÉROPOL, ville de Russie. *Voy.* SIMFÉROPOL.

SIMPLICE ou SIMPLICIUS (saint), pape de 468 à 483, établit en Orient l'autorité du concile de Chalcédoine, rétablit sur les siéges d'Antioche et d'Alexandrie les évêques légitimes, mais n'étouffa pas si promptement les troubles en Occident. L'Eglise l'honore le 2 mars. — Un autre saint Simplice, évêque d'Autun au IVe siècle, est fêté le 24 juin.

SIMPLICIUS, philosophe grec du VIe siècle, natif de Cilicie ou de Phrygie, reçut les leçons d'Ammonius, fils d'Hermias, enseigna quelque temps à Athènes, quitta cette ville après la défense que fit Justinien d'enseigner la philosophie païenne (529), et se réfugia en Perse, auprès de Chosroës, qui obtint son retour en Grèce, vers 533 selon les uns, 545 selon d'autres. On a de lui des commentaires sur plusieurs traités d'Aristote, notamment sur les *Catégories* (Bâle, 1541) ; sur le *Traité de l'âme* (Venise, 1527) ; sur la *Physique* (Venise, Alde, 1526) ; sur le *Traité du ciel*, et des commentaires sur le *Manuel d'Epictète* (publiés à Deux-Ponts par Schweighæuser, 1800, 2 vol. in-8). Simplicius est un éclectique, qui incline au péripatétisme. Ses commentaires sont, avec ceux d'Alexandre d'Aphrodisie, les meilleurs de cette école.

SIMPLICIUS (saint), pape. *Voy.* SIMPLICE.

SIMPLON (mont), *Sempelen* en allemand, *Sempione* en italien, *mons Cæpionis*, *Scipionis* ou *Sempronius* en latin, montagne des Alpes Lépontiennes, en Suisse, sur la limite du Valais et du Piémont, à 105 kil. N. E. du mont Blanc et à 53 kil. S. O. du mont Saint-Gothard. Son sommet s'élève à 3,710m. Superbe route militaire de plus de 60 kil. de long (de Brigg à Domo d'Ossola), ouverte par Napoléon de 1800 à 1807 : on y compte 6 galeries taillées dans le roc, et plus de 50 ponts. — Sous l'Empire, le Simplon donna son nom à un dép. formé du Valais (auj. canton suisse), et qui avait pour ch.-l. Sion.

SIMPSON (Thom.), mathématicien anglais, né en 1710, mort en 1761, à Bosworth, était fils d'un tisserand : il lutta longtemps contre la misère, et devint enfin professeur de mathématiques à l'académie de Woolwich et membre de la Société Royale. Il a laissé, entre autres ouvrages : la *Doctrine des fluxions*, 1750, 2 vol. in-8 ; *Traité sur la nature et les lois de la probabilité*, 1740, in-4 ; *Traité sur les annuités et les tontines*, 1742, in-8.

SIMPSON (Elisabeth). *Voy.* INCHBALD (mistriss).

SIMSON (Robert), mathématicien écossais, né en 1682, mort en 1768, fut 50 ans professeur de mathématiques au collége de Glasgow, et laissa : *Traité des sections coniques*, 1735, in-4 ; *Traité sur l'extraction des racines approximatives des nombres par séries infinies* (dans les *Transactions philosophiques*, année 1753), et divers travaux sur *Euclide* (qu'il a traduit en anglais, 1756), *Apollonius*, *Pappus*.

SIN, désert situé au N. E. de l'Egypte. Les Hébreux le traversèrent en gagnant la Terre Promise, et y furent nourris de la manne.

SIN (roy. de), en Sénégambie, sur l'Atlantique, entre ceux de Baol au N., de Saloun à l'E., de Badibou et de Barrah au S. : 60,000 hab. Ch.-l., Joal.

SINAC, anc. ville de Géorgie, auj. dans la Russie mérid., ch.-l. de la Kakétie, à 100 kil. S. E. de Tiflis ; 2,000 hab. Insurgée contre les Russes en 1812.

SINAI, SINA, *Djebel-Tor*, m. d'Arabie, au N. O., dans la péninsule qui s'avance au milieu de la mer Rouge, entre les deux golfes de Suez et d'Akaba, au N. E. du mont Horeb, et au S. du mont de Moïse (Djebel Mousa), par 31° 51' long. E., 28° 36' lat. N. ; il a deux sommets, dont le plus élevé, dit auj. *Sainte-Catherine*, a 2,814 mètres environ. — Dieu apparut à Moïse sur cette montagne pendant 40 jours et lui donna sa loi. Sur la pente de la montagne, à une hauteur de 1,800 mètres, se voient une église et une mosquée, ainsi qu'un couvent fortifié. Ce couvent est le siége d'un archevêché dont le titulaire réside au Caire ; il fut fondé par Justinien en 527.

SINALOA ou CINALOA, ville de la confédération mexicaine, à 220 kil. N. O. de Culiacan. Très peuplée ; jadis ch.-l. de la prov. de Sinaloa, sur la mer Vermeille ; elle est auj. comprise dans l'état de Sinaloa, auquel elle donne son nom.

SINAMARI. *Voy.* SINNAMARI.

SINAN ou SINANS-PACHA, surnommé *Kodjah* ou le *maître*, général ottoman, était un renégat italien, natif de Florence ou de Messine; il fut vizir sous Soliman I, Sélim II, Amurat III et Mahomet III. Il prit Tripoli en 1551, soumit l'Yémen révolté, réduisit la régence de Tunis, d'où il chassa les Espagnols (1574), et se distingua égalem. en Hongrie. Trois fois disgrâcié, il fut trois fois rappelé et mourut étant visir, en 1595. Sinan-Pacha n'était pas moins habile administrateur que grand guerrier.

SINCAPOUR ou SINGHAPOUR, petite île de l'Inde Transgangétique, entre la pointe S. de Malacca et l'île de Sumatra, donne son nom au détroit de Sincapour, mais est célèbre surtout par la ville de Sincapour, sit. au S., sur la partie la plus resserrée du détroit. C'était naguères un misérable village. — Auj. elle compte au moins 30,000 h. (Européens, Arabes, Arméniens, Hindous, Chinois, Malais). Grâce à son port franc, le commerce y est prodigieusement actif, et il s'y fait pour 125 millions d'affaires au moins par an. Sincapour a été fondée par sir Thomas Raffles en 1819, et, au bout de cinq ans, elle était déjà très riche. Elle appartient aux Anglais.

SIND ou SINDH, l'*Indus* des anciens, un des deux grands fleuves de l'Inde, le plus à l'O., naît dans le S. E. du petit Thibet, dans des lieux inconnus, vers 30° lat. N., forme une courbe, remontant jusqu'à 36° au N. O., puis redescendant au S. O., continue ensuite sa course jusqu'à 24°, laissant à sa droite le Kaboul et le Beloutchistan, à sa gauche le Pendjab, le Moultan, etc., et tombe dans la mer des Indes. Les principales villes qu'il arrose sont : Attok, Déra-Ismaïl-Khan, Déra-Ghazi-Khan, Tchikarpour, Haïdérabad, Tatta. Le delta qu'il forme, dit-on, à son embouchure, n'est bien marqué que dans la saison des pluies. Vers l'est est le grand marais de Rin. Les affluents principaux sont le Leh ou Ladak en Thibet, l'Attok et la Leia qui viennent de l'Afghanistan, et les rivières du Pandjnad (*Voy.* ce nom). Cours total, au moins 2,550 kil. *Voy.* INDUS. — Un autre Sind, ou Cally Sind, tombe dans la Djomnah, par 76° 49' long. E., 26° 25' lat. N., après 450 kil. de cours.

SINDHY (principauté du), état de l'Inde en deçà du Gange, vers l'embouchure du Sind, qui lui donne son nom, borné au N. O. par le Belout-

chistan, au N. par le roy. de Lahore, à l'E. par l'Adjmir et le Katch, qui appartiennent aux Anglais, au S. par le golfe d'Oman. Capitale, Haïderabab. Autres villes, Tatta, Tlanda, etc.—Le Sindhy eut jadis des princes particuliers. Les Arabes occupèrent le pays dès 712, mais au Xe siècle, il se rendit indépendant; depuis le XIVe siècle, il passa successivement sous la domination des Afghans, des Mongols, et enfin du Kaboul (à la fin du dernier siècle). Auj. le Sindhy est gouverné par plusieurs chefs qui sont soumis, soit au souv. de Kaboul, soit aux Anglais (dep. 1843).

SINDHYAH ou SINDIAH (roy. de), état de l'Inde en deçà du Gange, entre la Djomnah et la Nerbedda, est environné partout des possessions médiates ou immédiates de l'empire anglo-indien, et ne forme pas un tout continu. Il a pour capit. Goualior, et se compose de partie des trois anciennes provinces d'Agra (capit. Agra), de Kandeich (capit. Bhouranpour) et de Malwa (capit. Oudjein). — Cet état fut fondé au dernier siècle par le chef mahratte Sindhyah-Béhadour (*Voy.* l'art. suiv.) Le souverain est encore auj. un prince mahratte; il prend le titre de *maharadjah* ou *grand-radjah*, et peut mettre sur pied 80,000 hommes.

SINDHYAH (Madhadji), dit *Behadour* ou *le Victorieux*, prince mahratte, né vers 1743, mort en 1794, profita de la décadence de l'emp. mogol pour se fonder un roy. indépendant entre le Lahore, le Kandeich, le golfe de Cambaye et le Gange, attira à son service des officiers européens, entre autres le comte de Boigne, et eut une armée de 100,000 hommes.

SINDIQUE, pays de la Scythie, sur le Pont-Euxin, s'étendait depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'à l'Achaïe asiatique.

SINDJAR, *Singara*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 150 kil. O. de Mossoul, sur le Sindjar (affluent du Khabour), au pied des monts Sindjar (qu'habitent les Yézidis, pillards intraitables). — Près de l'anc. *Singara*, Sapor II vainquit les Romains en 348. Patrie de Sandjar.

SINES, *Sinæ*, peuples orientaux que les anciens ne connaissaient que de nom, semblent être les Siamois, ou peut-être même les Chinois, dont le nom offre de l'analogie avec celui des *Sines*.

SINES ou SYNIS, ville du Portugal (Alemtéjo), à 100 kil. S. O. de Béja; 1,650 hab. Château et bon ancrage. Pêche active. Patrie de Vasco de Gama.

SINEU, ville de l'île Majorque, au centre, à 35 kil. N. E. de Palma; 4,000 hab. Anc. résidence des rois maures et des rois chrétiens de Majorque.

SI-NGAN, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Chen-si, par 106° 9' long. E., 34° 13' lat. N.; une des plus belles de l'empire; longtemps résidence de la dynastie des Han (IIe siècle av. J.-C.).

SINGAPORE, ville de l'Inde. *Voy.* SINCAPOUR.

SINGARA, ville de Mésopotamie, auj. SINDJAR.

SINGIDUNUM, auj. *Belgrade?* ville de la Dacie riveraine, au confluent de l'Ister et du Savus. Patrie de Jovien. *Voy.* BELGRADE.

SINGILIS, fleuve de Bétique, auj. le XÉNIL.

SINGITIQUE (golfe), golfe de la mer Egée, sur les côtes de la Macédoine, entre les presqu'îles de Sithonie et du mont Athos.

SINIGAGLIA, *Sena Gallica*, ville des Etats de l'Eglise (Urbin-et-Pesaro), à 34 kil. S. E. de Pesaro, sur l'Adriatique, à l'embouchure de la Misa; 7,000 hab. Evêché, cathéd. Anc. remparts. Patr. de Pie IX. Donnée par Sixte IV à J. de la Rovère, 1475.—*V.* SENA.

SI-NING-OEI, ville de Chine (Kan-sou), par 36° 9' lat. N., 99° 27' long. O., ch.-l. de département. Grand commerce (avec le Thibet et les Eleuths du Khou-khou-noor) en draps légers, thé, poudre d'or, soieries, fourrures, porcelaine, et surtout rhubarbe.

SINIS ou SINNIS, fameux brigand de la Grèce antique, était posté à l'isthme de Corinthe, et après avoir dépouillé les voyageurs, tantôt les jetait à la mer, tantôt les assommait de sa massue, tantôt les écartelait à l'aide de deux pins dont il abaissait les cimes jusqu'à terre, et qu'il laissait se redresser après y avoir attaché les membres de ses victimes: de là son nom de *Pityocamptès* (*pitys*, pin; *campto*, courber). Thésée délivra la terre de ce monstre.

SINN, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* EL-SENN.

SINNAMARI, riv. de la Guyane française, descend des montagnes qui sont au centre de la colonie, coule au N., reçoit la Couriége, et se jette dans l'Atlantique, par 5° 20' lat. N. et 55° 18' long. O. Cours, environ 250 kil. Ses bords sont couverts de marais qui en rendent le séjour très malsain. Elle donne son nom au pays qu'elle arrose, ainsi qu'à un bourg situé sur sa rive droite, près de son embouchure, et à 90 kil. N. O. de Cayenne. Beaucoup de condamnés politiques furent déportés dans les déserts de Sinnamari, après le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), par ordre du Directoire; la plupart y périrent misérablement.

SINON, Grec fameux par sa perfidie. Lorsque ses compatriotes feignirent de renoncer au siége de Troie, il se laissa prendre par les Troyens, se présenta devant eux comme abandonné par les Grecs, et les décida par ses mensonges à introduire dans leurs murs le cheval gigantesque, dont les flancs recélaient un corps de troupes grecques (*Enéide*, II). On l'a dit, mais peut-être métaphoriquement, fils de Sisyphe.

SINOPE, ville et fort de l'Asie-Mineure, en Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, à l'embouchure d'une petite rivière de Sinope, était une colonie de Milet. Diogène le cynique y était né. Asservie par les rois de Pont, elle devint leur capitale. Elle soutint contre Lucullus un siége cél., et fut prise, 70 av. J.-C. Près de l'anc. Sinope est encore auj. une ville de *Sinope* ou *Sinoub*, qui fut aux XIIIe et XIVe siècles la capit. d'une principauté turque, puis devint le ch.-l. d'un livah particulier indépendant du pacha d'Anatolie. Elle fait aujourd'hui partie du livah de Kastamouni, et compte 8.000 hab. Château fort; 2 ports. Une flotte turque fut détruite en vue de S. par les Russes en 1853.

SIN-TCHEOU, ville de Chine (Kouang-si), sur le Ngo-you-kiang, à 220 kil. S. O. de Kouéï-ling; ch.-l. de département.

SINTIQUE, contrée de la Macédoine, vers le N. E., le long des bords du fleuve Pontus, renfermait une ville nommée *Heraclæa Sintica*.

SINTO (religion de) ou SINTOÏSME, religion primitive du Japon, partage avec le bouddhisme les habitants de ce pays. Elle rend un culte à la *vertu*, reconnaît en même temps le dieu *Tien* (le Ciel ou le Soleil) et une foule d'esprits ou de dieux inférieurs, et divinise les grands hommes; elle ordonne l'abstinence des viandes. Les doctrines de cette religion sont fondées sur un ouvrage de Confucius intitulé: *Sinto* (d'où son nom).

SINTZHEIM, v. du grand-duché de Bade, jadis titre de comté, capitale du Kraichgau, dans l'anc. Souabe, à 20 kil. S. d'Heidelberg. Victoire de Turenne sur les Impériaux, gagnée le 14 juin 1674.

SINUESSE, *Sinuessa*, ville de Campanie au N., près des frontières du Latium, entre le Vulturne et le Minturne. Eaux minérales et bains chauds jadis célèbres. Elle fut détruite au Xe siècle par les Sarrasins; on voit ses ruines près de *Rocca di Mondragone*.

SIOLKI (monts), grande chaîne de l'empire chinois, parcourt l'E. de la Mongolie et la Daourie (1,500 kil. de longueur), et se lie par le N. aux monts Stanovoï, par le S. à l'In-chan.

SION, nom d'une des quatre collines sur lesquelles Jérusalem était bâtie. On donne souvent, surtout en poésie, le nom de Sion à Jérusalem même.

SION, *Sitten* en allemand, *Sedunum* des anciens, ville de Suisse, ch.-l. du Valais, au confluent de la Sionne et du Rhône, à 80 kil. S. de Berne; 2,900 hab. (dont beaucoup de goîtreux). Evêché. Deux

châteaux ruinés, dits *Sion* et *Majorie*, sur deux collines voisines; cathédrale gothique, etc. Commerce de transit. Environs agréables. — Jadis capit. des *Seduni;* gouvernée par ses évêques au moyen âge. Prise par les Français en 1798, et ch.-l. du dép. du Simplon sous l'Empire.

SION, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'île Bombay, sur la côte N., à 13 kil. N. de Bombay, a un port qui commande le passage de l'île Bombay à l'île Salsette.

SION, mont. des États sardes (Savoie), à 15 kil. S. O. de Genève; 400 mètres.

SION (le cardinal de). *Voy.* SCHINNER.

SIONIE ou SIOUNIE, une des prov. de l'Arménie aux IVe et Ve siècles, comprenait au moins 11 subdivisions, parmi lesquelles celle que les Latins nommaient Sibacène (district situé au S. E. du lac d'Érivan). Elle formait une principauté dont le souverain était très puissant. C'est encore auj. un archevêché *in partibus*. Parmi les hommes célèbres qu'a produit la Sionie se distingue le prince Vasag, qui joua un rôle dans la révolte de l'Arménie contre les Persans en 449, et qui trahit ses concitoyens.

SIONITE (Gabriel). *Voy.* GABRIEL.

SIOUAH. *Voy.* SYOUAH.

SIOUEN-TCHEOU, ville de Chine (Fou-Kian), à 140 kil. S. O. de Fou-tcheou. Dans ses env., près de Ho-yang, est un magnifique pont en pierre, formé de plus de 300 piliers.

SIOUNIE. *Voy.* SIONIE.

SIOUT. *Voy.* SYOUT.

SIOUX, nation indigène de l'Amérique du Nord, divisée en un grand nombre de peuples dont les principaux sont les *Dakotas* et les *Assiniboins*. Les premiers habitent le long du Missouri moyen, du Saint-Pierre, du Haut-Mississipi et du Haut-Fleuve-Rouge, du lac Ouinipeg, depuis le 33e parallèle jusqu'au 49e. Les Assiniboins ou Iowas, dits aussi *Stone-Sioux* et *Assinepotuc*, habit. au N. des Dakotas et à l'O. du lac Ouinipeg. Les uns et les autres sont très belliqueux et vivent sans cesse en guerre entre eux ou contre leurs voisins. Toutes leurs tribus, qui sont très nombreuses, forment une confédération générale. Les Sioux offrent beaucoup d'analogie avec les Osages, et même on les a réunis en une même famille dite *Sioux-Osage*.

SIOUX (district des) ou IOWA, une des divisions provisoires des États-Unis, devenue *Etat* en 1846, comprenant la partie inférieure du cours du Missouri; 192,214 h. Elle est ainsi nommée des Sioux qui la parcourent. Villes : Council-Bluff, Dubuque, etc.

SIPHNOS, auj. *Sifanto*, une des Cyclades, au S. E. de Sériphe, fameuse par ses mines d'or et d'argent et par la salubrité de l'air qu'on y respirait.

SIPONTE, *Sipus*, auj. *Siponto* ou *Manfredonia*, ville d'Apulie, près du golfe Urias, au pied du mont Gargane. Fondée par Diomède. *Voy.* MANFREDONIA.

SIPYLE, *Sipylus*, d'abord *Cremnos* ou *Ceraunus*, ville de Lydie, au N. O., sur une haute montagne de même nom, près du Méandre, était la capitale des états de Tantale. C'est là que la fable place la métamorphose de Niobé en rocher. Sipyle fut détruite sous Tibère par un tremblement de terre. — Près du mont Sipyle était *Magnesia ad Sipylum*, auj. *Manika*.

SIRAMPOUR ou SERAMPOUR, ville de l'Inde danoise, située dans la présid. anglaise de Calcutta, sur l'Hougly, vis-à-vis de Barrakpour, et non loin de Calcutta; 12,000 h. Anc. résidence du gouv.-général des possessions danoises. Siége principal des missionnaires Baptistes. Le séjour en est délicieux. — Les Danois s'y établ. en 1676; vendue à l'Angl. en 1845.

SIRBONIS LACUS, auj. *Sebaket Bardouil*, lagune voisine de la Méditerranée, dans la Basse-Egypte, à l'E., entre Ostracine et le mont Casius. C'est là que les Egyptiens supposaient Typhon enseveli. Ce lac est aujourd'hui desséché en partie.

SIR-DARIA ou SI-HOUN, *Iaxartes*, riv. d'Asie, sort de l'Ala-tagh, dans le khanat de Khokand, traverse le Turkestan, en passant par Khokand, Tachkend, Tounkat, etc., coule généralement à l'O., et tombe dans la mer d'Aral par deux bras, après un cours de 1,600 kil. Il est presque partout navigable. — Du bras septentrional sortait un 3e bras, jadis considérable, et qui paraît même avoir été le principal; il est auj. desséché.

SIRDJAN, ville et riv. d'Iran. *Voy.* KERMAN et IBRAHIM-ROUD.

SIRÈNES, *Sirenes*, déesses marines, filles d'Achéloüs, avaient une voix ravissante, et par la douceur de leurs chants entraînaient les passagers, pour qui elles étaient invisibles, à se précipiter dans la mer, où ils se noyaient. On en compte deux, trois et même huit : Aglaophème ou Aglaophone, Thelxiépie ou Thelxinoé, Molpé, Ligie, etc. On plaçait aussi au nombre des Sirènes Parthénope (*Voy.* ce nom).

SIRET (L.-Pierre), grammairien, né en 1745 à Evreux, mort en 1798, voyagea longtemps pour le gouvernement comme chargé de missions secrètes, publia à son retour divers ouvrages de linguistique, entre autres : les *Eléments de la langue anglaise*, Paris, 1773 (ouvrage classique, souvent réimprimé); une *Grammaire italienne*, 1797. Il se fit imprimeur en 1794. — Un autre grammairien du même nom, C.-J.-C. Siret, ancien maître de langues à Reims, est auteur de l'*Epitome historiæ græcæ*, Paris, 1801, in-12, ouvrage devenu classique.

SIRETH, ville de Turquie. *Voy.* SERETH.

SIR-HENRI-MARTIN-ISLAND. *Voy.* NOUKAHIVA.

SIRHIND, ville de l'Inde médiate (Dehli), dans le pays des Seikhs, à 225 kil. N. O. de Dehli, avait jadis des mosquées et des jardins magnifiques; elle est auj. en ruines. Bâtie par Firouz III en 1357, et longtemps florissante. Entre Sirhind et Dehli sont d'immenses plaines par où pénétrèrent les hordes tartares et persanes qui envahirent l'Inde, et où se sont données de sanglantes batailles. — Le territoire de Sirhind, auj. vassal des Anglais, a pour ville principale Pattialah.

SIRI (Vittorio), historien, né en 1608 à Parme, mort en 1685, était bénédictin; il s'acquit la protection de Richelieu et de Mazarin, en se montrant dans ses écrits grand partisan de la France. Il a publié *il Mercurio* (histoire contemporaine), 15 vol. in-4, 1644-82, qui parut successivement à Venise, Lyon, Casal, Paris, Florence, et des *Mémoires secrets de* 1601 à 1640, 8 vol. in-4, Rome et Paris, 1676-79 (d'où ont été tirées les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu* et les *Anecdotes du ministère du comte d'Olivarès*).

SIRICE (saint), pape de 365 à 398, après Damase, combattit les Novatiens, les Donatiens, et aida Théodose à réprimer les Manichéens. Il a laissé plusieurs *Lettres*. L'Eglise l'honore le 25 novembre.

SIRINAGOR ou SERINAGOR, c.-à-d. ville du *Bonheur*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'anc. Ghéroual, ch.-l. de district, à 130 kil. N. O. d'Almora. Palais en granit. Commerce en argent brut et en denrées du Thibet et du Lahore. Ville jadis grande, capitale du Ghéroual et séjour de radjahs, mais bien déchue. En 1821, elle ne comptait que 600 maisons habitées. *Voy.* GHÉROUAL.

SIRINAGOR, ville du Cachemire. *Voy.* CACHEMIRE.

SIRIS, auj. *Torre di Senna*, ville de Lucanie, sur un fleuve de même nom, était comme le port d'Héraclée. Elle fut, dit-on, fondée par des Troyens, et on y conservait une image du Palladium.

SIRIUS, constellation du Chien ou la Canicule. C'est aussi un des noms du Soleil; il est ainsi nommé, à ce qu'on croit, par corruption du nom d'Osiris.

SIRMAT, l'anc. *Arsamosate*, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), sur l'Euphrate, entre Sembat au S. O. et Diarbekir à l'E.

SIRMICH, *Sirmium*, v. d'Escl., à l'O. de Belgrade.
SIRMIO, v. de la Gaule Cisalpine. *V.* SERMIONE.
SIRMIUM, *Sirmich* ou *Mitrovitz*, cap. de la Pannonie, et plus tard de la Pannonie 2e, près de la Save (r. g.). Aurélien, Probus et Gratien y naquirent. *Claude II*, Marc-Aurèle y moururent.
SIRMOND (Jacq.), savant jésuite, né à Riom en 1559, mort en 1651, fut appelé à Rome en 1590, y fut 16 ans secrétaire d'Acquaviva, général des Jésuites, devint, en 1637, confesseur de Louis XIII, etc. On lui doit la publication d'un grand nombre d'opuscules des Pères et des auteurs ecclésiastiques (*Ennodius*, les *Chroniques d'Idace et Marcellin*, *Anastase-le-Bibliothécaire*, *Théodoret*, etc.); de l'*Histoire de Reims*, par Flodoard; les *Concilia antiqua Galliæ*, 1629.—Son neveu Ant. S. a écrit sur la théol.
SIROÈS (Kabad II ou Kabad-Chirouieh, vulg.), roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, fils de Chosroès (Khosrou) II, se révolta contre son père (628), fut forcé par la faction qui le soutenait de le faire périr, ainsi que 14 ou 15 de ses frères, et tenta de compenser ces atrocités en faisant fleurir la justice dans ses états; mais il mourut après neuf mois de règne (629).
SIS, ville de la Turquie d'Asie, dans le pachalik d'Adana, à 65 kil. N. E. d'Adana: importante au moyen âge, et capit. du roy. de la Petite-Arménie. Auj. résidence d'un patriarche arménien.
SISEBUT, roi des Wisigoths, successeur de Gondemar (612-621), soumit les Astures et les Vascons, repoussa ces derniers dans les Pyrénées (d'où leur établissement en France), enleva aux Grecs presque toutes leurs possessions en Espagne, fit fleurir le commerce et les lettres, et laissa la couronne à son fils Récarède II. Il força nombre de Juifs à se convertir.
SISENNA, fils d'Archélaüs, prince de Comana, fit périr Ariobarzane II, roi de Cappadoce (63 av. J.-C.), et tenta dès lors de lui succéder, mais il n'y réussit que beaucoup plus tard, l'an 42, aidé par Antoine.
SISENNA (L. Cornel.), ami de Varron, de Cicéron, d'Atticus, fut questeur en Sicile (77 av. J.-C.), préteur, gouverneur d'Achaïe; mais il est connu surtout comme historien et orateur. Il avait composé une *Histoire romaine*, depuis la prise de Rome par Brennus jusqu'aux guerres de Sylla; des *Commentaires sur Plaute*, avec traduction des *Contes milésiaques*; il ne reste de lui que quelques fragments.
SISMONDI (Ugolin), dit *Buzzacherino*, amiral de Pise (1241), gagna sur les Génois la bat. nav. de la Meloria, près des côtes de Toscane.—Histor. *V.* le *Suppl.*
SISSONNE, ch.-l. de cant. (Aisne), à 20 kil. E. de Laon; 1,325 hab. Brûlée en partie en 1829.
SISTERON, *Segustero*, ch.-l. d'arr. (Basses-Alpes), sur la Durance et le Grand-Buech, à 40 kil. N. O. de Digne; 4,546 hab. Tribunal de première instance; collége communal. Site pittoresque; citadelle sur un rocher voisin (Casimir, roi de Pologne, y fut détenu). Pont d'une seule arche.—Cette ville est ancienne: elle devint, au VIe siècle, le siége d'un évêché suffragant d'Aix, qui fut supprimé en 1801. Dans le XVIe siècle, elle se déclara pour les Protestants; et fut plusieurs fois assiégée. — L'arr. de Sisteron a 5 cantons (Sisteron, La Motte-du-Caire, Noyers, Turriers, Volonne), 50 comm., et 26,653 hab.
SISTOVA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur le Danube, à 40 kil. S. E. de Nikopoli; 10,000 hab. Citadelle, coton, tanneries. Bon commerce. Paix entre les Turcs et les Autrichiens (1791).
SISYGAMBIS, mère de Darius, dernier roi de Perse, fut prise à la bataille d'Issus par Alexandre, et fut tellement reconnaissante de la manière généreuse avec laquelle ce prince la traita, qu'à la nouvelle de sa mort elle se laissa mourir de faim.
SISYPHE, *Sisyphus*, fils d'Éole et petit-fils d'Hellen, est célèbre dans la mythologie par sa malice et ses fourberies. Il eut pour femme l'Atlantide Mérope, et pour maîtresse Anticlée qu'il laissa, dit-on, enceinte d'Ulysse, bâtit Ephyre (depuis nommée Corinthe), ferma l'isthme par des murailles qui lui permirent de rançonner impunément ceux qui demandaient le passage, et contraignit le fleuve Asope à venir arroser la citadelle de Corinthe. Mécontent de son frère Salmonée, il séduisit sa nièce Tyro. Enfin il fut tué par Thésée. Pluton lui ayant accordé de revenir un seul jour sur la terre pour se faire inhumer, il ne voulut plus redescendre aux enfers; il fallut que Mercure l'y traînât de force. Soit pour cette rébellion, soit à cause de ses crimes, il fut condamné à rouler sans cesse un bloc énorme au haut d'un rocher escarpé d'où il retombait sans cesse. C'est à Sisyphe qu'on attribuait l'institution des jeux isthmiques. — Des modernes ont distingué deux Sisyphes, l'un et l'autre rois d'Ephyre ou Corinthe, et ont distribué entre eux les actions qui précèdent.
SIT, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Tver, coule à l'E., entre dans le gouv. d'Iaroslav, tourne au N. et se jette dans la Mologa, après un cours de 150 kil. Il se livra sur ses bords, en 1327, une bataille entre les Russes, commandés par Iouri Vladimir, et les Tartares, qui furent vainqueurs.
SITA, épouse de Rama. *Voy.* RAMA.
SITACE, v. d'Ass., sur le Tigre, au N. de Ctésiphon.
SITHIEU ou SITHIU, nom primitif de Saint-Omer.
SITHONIE, *Sithonia*, une des trois péninsules de la Chalcidique, au milieu, entre Pallène et Athos: elle devait son nom à un de ses anciens rois.
SITIA, ville de Candie. *Voy.* SETIA.
SITIFENSIS (MAURITANIA). *Voy.* MAURITANIE.
SITIFI, auj. *Sétif*, ch.-l. de la Mauritanie, dite *Sitifensis*, à laquelle elle donne son nom. *Voy.* SÉTIF.
SITJÈS, ville d'Espagne (Barcelone), à 33 kil. S. O. de Barcelone; 5,500 hab. Petit port sur la Médit.
SITKA, île de l'Amér. russe, dans l'Océan pacifique, par 58° lat. N. et 138° long. O. *V.* ARKHANGEL (Nouv.).
SITTARD, ville du Limbourg hollandais, à 20 kil. N. E. de Maëstricht; 3,325 hab. Ville ancienne; prise et brûlée à diverses reprises, en 1300, 1540, 1676. Elle fut comprise, sous l'Empire français, dans le dép. de la Roër.
SIVA, dieu hindou, 3e personne de la Trimourti ou Trinité indienne, passe vulgairement pour le destructeur; mais c'est plutôt le dieu qui modifie, qui crée à l'aide de la mort, qui dissout ou tue pour créer. On lui donne pour femme Bhavani. Ses adorateurs, nommés Sivaïtes, le regardent comme le plus grand des dieux et lui donnent les noms de Maheça, Maheçouara, Mahadeva; il y eut même un temps où, dans le sud de l'Hindoustan, à Ceylan, etc., il était l'unique dieu ou le dieu suprême. Changé tour à tour en éléphant et en coq, il eut de Bhavani Ganéça et Skanda. On le place sur le mont Kailaça, et on le représente tantôt monté sur le taureau Nandi, ou bien l'ayant à ses pieds, le corps coiffé de cinq têtes et tenant dans ses mains le trident, le padma (ou lotus des Indes), le cerf-nain, la tchakra (ou roue symbolique); tantôt montant un tigre énorme, les gencives armées de dents aiguës, les bras et la taille entourés de serpents, avec un collier de crânes humains autour du cou. Quand on représente la Trimourti sous la forme de l'arbre de vie, Siva en est l'écorce la plus intérieure, celle qui recouvre immédiatement l'aubier. — Parmi les noms de Siva, il faut remarquer ceux de *Gangadhara* (qui porte le Gange sur la tête), parce que le Gange (Bhavani-Ganga) descend du front de Siva (ou des flancs du Kailaça); de *Trilotchana* (aux trois yeux), de *Bouddécha* (seigneur des Sages), etc.
SIVACH (golfe de), dit aussi *Mer Pourrie*, partie S. O. de la mer d'Azov. *Voy.* POURRIE (mer).
SIVAN. V. SIVANGA. — SIVANOR. *V.* CHAH-NOUR.
SIVAS, *Cabiræ*, puis *Sébaste* (d'où le nom mo-

derne), ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de Sivas, à 65 kil. S. E. de Tokat, par 34° 32' long. E., 39° 33' lat. N. ; 16,000 hab. Peu d'industrie et de commerce. Mines de cuivre. — Aux environs de l'anc. *Cabires*, Lucullus remporta une victoire sur Mithridate; sous Auguste, elle prit le nom de *Sébaste*. Cette ville fut la résidence de Pythodoris, reine du Pont. Elle fut détruite par Tamerlan, en 1400.

SIVAS ou ROUM (pachalik de), eyalet de la Turquie d'Asie, dans le N. de l'Asie-Mineure, entre la mer Noire au N., les pachaliks de Trébizonde et d'Erzeroum à l'E., de Diarbekir, de Marach et de Karamanie au S., et l'Anatolie à l'O. : 580 kil. sur 270 ; 800,000 hab. Ch.-l., Sivas ; autres villes, Tokat, Samsoun et Eunieh. Division : 7 sandjakats (Amasieh, Tchouroum, Juzghat, Djanik, Sivas, Devrighi et Arabkir). Sol très fertile dans les plaines et les vallées, montagnes boisées : climat salubre, tempéré. Céréales; pâturages; soie; miel. Mines et carrières. Quelque industrie. — Ce pachalik correspond à une grande partie de la Galatie et du Pont, et un peu à l'Arménie.

SIX-NATIONS. *Voy.* IROQUOIS.

SIXTE I (saint), pape de 116 ou 119 à 125 ou 127, entre saint Alexandre et saint Télesphore, subit le martyre. On l'honore le 6 avril.

SIXTE II saint), d'Athènes, pape de 257 à 259, souffrit le martyre sous Valérien. On l'hon. le 6 août.

SIXTE III, pape de 432 à 440, travailla, aidé de saint Cyrille, à la réunion des églises d'Orient, et légua 5,000 marcs d'argent pour orner les églises.

SIXTE IV, *F. Albescola de la Rovère*, pape de 1471 à 1484, né en 1414, était fils d'un pêcheur, et avait été d'abord général des Frères mineurs; il devint cardinal sous Paul II, qu'il remplaça. Il donna d'abord ses soins à d'utiles réformes, envoya contre les Turcs le cardinal Caraffa, qui s'empara d'Attalie en Pamphylie, prit part aux événem. qui suivirent à Florence la conspir. des Pazzi, et y rétablit la paix après 2 ans de négociat. Faible envers ses neveux, il fit 2 d'entre eux cardin., procura à un 3e, P. Riario, la possess. d'Imola et de Forli, à un 4e, Jean de la Rovère, celle de Sora et de Sinigaglia. En 1476, il rendit une bulle en fav. de la fête de l'Immac. Conception de la Vierge.

SIXTE V ou SIXTE-QUINT, *Félix Peretti*, pape, né en 1521 à Montalte, près d'Ascoli, fut d'abord porcher (ce qui le fait souvent nommer *le pâtre de Montalte*), puis se fit cordelier (1537), devint successivement professeur de droit canon à Rimini (1544), puis à Sienne, grand inquisiteur à Venise, où il se brouilla avec le sénat, consulteur de la congrégation, procureur-général de son ordre, théologien du légat Buoncompagno (depuis Grégoire XIII) en Espagne et consulteur du Saint-Office, vicaire-général des Cordeliers (1566), évêque de San-Agata-de'-Goti, cardinal (1568), archevêque de Fermo, et sut, en feignant, dit-on, de graves infirmités et une faiblesse extrême, se faire élire pape à la mort de Grégoire XIII (1585). Il déploya de vrais talents pour le gouvernement, purgea l'Etat ecclésiastique des vagabonds et des brigands qui l'infestaient, embellit Rome de monuments magnifiques et utiles, réorganisa totalement l'administration publique, qui fut confiée à 15 comités, dits *congrégations*, eut part à presque tout ce qui se passait en Europe, et laissa en mourant un trésor de 5,000,000 d'écus d'or. Il encouragea la Ligue, et, après la mort de Henri III, il excommunia Henri IV, auquel, du reste, il savait rendre justice. Il mourut en 1590. On a de lui des *Sermons* et quelques ouvrages.

SIZEBOLI, *Apollonia?* ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 22 kil. S. O. de Bourgas; une des meilleures rades de la mer Noire.

SIZUN, ch.-l. de canton (Finisterre), sur l'Elorn, à 24 kil. de Morlaix; 3,650 habitants.

SKAGEN, ville du Danemark, à la pointe N. du Jutland, donne son nom au cap qui s'avance dans la mer entre le Skager-Rak et le Cattégat, et qui est entouré d'écueils dangereux.

SKAGER-RAK ou CANAL DU JUTLAND, bras de la mer du Nord, entre le Danemark et la Norvége, se lie au S. E. avec le Cattégat : 310 k. sur 110.

SKALHOLT, ville d'Islande. *Voy.* REIKIAVIK.

SKALITZ, ville de Hongrie (Neutra), à 80 kil. N. O. de Neutra; 5,700 hab. Draps. Marbres aux environs.

SKANDA, fils de Siva et de Bhavani, est le frère et le rival de Ganeça. *Voy.* SIVA.

SKARA, ville de Suède (Skaraborg), à 360 kil. S. O. de Stockholm ; 1,000 hab.

SKARABORG (lan ou gouv. de), division de la Gothie, en Suède, entre les gouv. de Jœnkœping au S. E., d'Elfeborg au S. O., d'Œrebro au N. E., de Carlstad au N., le lac Wetter à l'E. et le lac Wener à l'O. : 140 kil. sur 100 ; 161,000 hab. Ch.-l., Mariestad. Sol plat et fertile, climat doux ; lacs, forêts. Fer, alun, pierre, terre à potier. Le pays tire son nom d'un vieux château détruit en 1611.

SKELTON (Jean), poëte satirique anglais, né vers 1460, mort en 1529, était curé de Dyss (Norwich). Quoique prêtre, il attaqua hardiment, dans des vers bouffons et mordants, les abus du clergé et l'ambition du cardinal Wolsey. Il fut suspendu, et trouva un refuge à l'abbaye de Westminster. Ses poésies (Londres, 1512 et 1843) furent longtemps populaires. Skelton avait été nommé poëte lauréat en 1489.

SKIATO (île), *Sciathos*, une des Cyclades sept. (à l'état de Grèce), par 21° 31' long. E., 39° 9' lat. N. Son ch.-l. porte le même nom (1,000 hab.).

SKIOLDUNGIENS, anc. dynastie du Danemark, dont l'origine est fabuleuse, tire son nom de Skiold, fils d'Odin ; elle fut remplacée, en 1047, par celle des Esthrithides. *Voy.* DANEMARK.

SKIPETARS, nom indigène des Albanais.

SKIPTON, ville d'Angleterre (York), sur le canal de Leeds et Liverpool, à 62 kil. O. d'York ; 6,200 hab. Ancien château. Bibliothèque. Filatures, etc.

SKOPÉLO. *Voy.* SCOPÉLOS.

SKOPIA. *Voy.* OUSKOUB.

SKOPINE, ville de la Russie d'Europe (Riazan), à 80 kil. S. de Riazan ; 6,000 hab. Cuirs de Russie.

SKYE (île), *Ebuda orientalis*, une des Hébrides, par 8° 13'-9° long. O., 56°-57° 38' lat. N. : 65 kil. sur 35 ; 18,000 hab. Côtes très échancrées, beaux ports. Climat assez chaud, malgré sa latitude et la hauteur des montagnes. Sol fertile. Grottes curieuses et monuments druidiques.

SKYRA ou SKYRO (île), *Scyros*, île de l'Archipel (Grèce), à l'E. de Négrepont, par 22° 16' long. E., 38° 51' lat. N. : 26 kil. sur 12 ; 1,800 hab. Très peu de points fertiles. Beaux marbres. Ch.-l., Saint-Georges-de-Skyro. Aux Turcs jusqu'à 1821.

SLANE, bourg d'Irlande (East-Meath), sur la Boyne, à 12 kil. O. de Drogheda. Jadis importante. C'est là que fut relégué Dagobert par le maire Grimoald. Saccagée par les Anglais en 1170 et 1175.

SLANY, ville de Bohême. *Voy.* SCHLAN.

SLAVE-LAKE et SLAVE-RIVER. *Voy.* ESCLAVE.

SLAVENSK, auparavant *Setzka* ou *Tor*, ville de la Russie d'Europe (Kharkov), à 200 kil. S. E. de Kharkov. Jadis ch.-l. des Cosaques Zaporogues.

SLAVES, famille ethnographique européenne, la plus orientale de l'Europe. Elle appartient incontestablement à la race indo-germanique, mais se distingue très nettement et des Germains et des Finnois ou Tchoudes (Scythes des anciens). L'établissement des Slaves à l'O. du Volga précède au moins de 15 siècles l'ère de Jésus-Christ, mais leur nom ne paraît dans l'histoire qu'après cette ère. La famille slave se divisait et se divise encore en deux grandes sections : les Vendes et les Slaves proprement dits. Les premiers s'avancèrent beaucoup au sud et à l'ouest : les Henètes, les Vénètes furent

certainement des Vendes; il y en eut aussi en Thrace: les Vindiles et Vandales, connus depuis le IIe siècle: les Antes, célèbres au Ve, étaient des Vendes restés au nord. Les seconds, les Slaves purs, qui commencèrent à être connus du IIe au Ve siècle, sous le nom de *Sclavi*, se disséminèrent des bouches du Volga à celles du Pô, et s'y mêlèrent à des tribus germaines et finnoises (ou scythes): de là une confusion extrême dans tout ce que les anciens nous en ont dit; de là le nom de Scythes donné par eux indistinctement à tous les peuples septentrionaux. La plupart des tribus slaves furent, aux IIIe et IVe siècles, subjuguées par les Goths. La révolte des Scythes du sud-est ou Huns mit fin à cette domination (376). Les Slaves restèrent libres jusqu'au règne d'Attila et c'est alors que leur célébrité commença. Les Vandales, dès 407, parurent en Gaule; les Antes, après la mort d'Attila (453), se fixèrent entre le Danube et les Carpathes, tandis que les Serbes, Croates, etc. (sous Héraclius, de 631 à 641), s'établirent au S., dans la Dacie. D'autres Slaves enfin s'avancèrent jusqu'à l'Elbe, mais furent réd. en servitude par Charlem., puis par Othon I: d'où le n. de *Slave* (ou *esclave*) pris pour *serf*.—Les Slav. ont formé en Eur. 2 gr. roy., celui des Lèques (en Pologne) vers 500, celui de Russie en 862. La Prusse, la Poméranie, la Lusace, la Bohême, la Silésie, la Moravie, la Bosnie, la Valachie, sont aussi des pays où le fond de la population est slave. Celle du Mecklembourg, celle du Brandebourg est moitié germaine et moitié slave. Les Slaves n'ont adopté le christianisme que du IXe au XIIIe siècle. Ils étaient idolâtres et avaient un culte particulier, moins barbare et moins énergique que celui d'Odin, moins élégant que la mythologie grecque. L'ancienne langue des Slaves se nomme slavon; c'est auj. une langue morte, mais on en possède des monuments; le russe, le polonais, le bohême, le serbe, le styrien en découlent: le valaque est moitié latin, moitié slavon.

SLAVONIE (roy. de), état situé au S. et le long de la mer Baltique, avait pour bornes à l'O. l'Elbe, la mer du Nord et l'Eyder, à l'E. la Peene et au S. l'Elde; il répondait à peu près au Mecklembourg, allongé vers l'E., rétréci vers le S. Villes principales, Lubeck, Plœn, Wolgast, Mecklembourg, Kissin. Les habitants étaient farouches, incivilisés, très grands pirates, et pourtant faisaient un peu de commerce. Ce roy. fut fondé vers 1047 par Gottschalk (petit-fils de Mistewoi), qui, aidé des Danois et d'Ordulf, duc de Saxe, soumit les Efdrids (Obotrites) et autres Slaves de ce pays, mais en restant vassal de la Saxe. Le christianisme y fut introduit par les conquérants; mais vers 1080 eut lieu une terrible réaction païenne sous Kruko, prince de Rugen, qui asservit en même temps la Slavonie. Henri, fils de Gottschalk, la reconquit en 1105. Il mourut en 1126 et eut pour successeur le prince danois Canut Laward. Ce dernier ayant été assassiné en 1131, la Slavonie fut démembrée. En 1161, Henri-le-Lion conquit la plus grande partie des débris du roy. de Slavonie et l'annexa à son duché de Saxe, tandis que les Obotrites, qui avaient formé une principauté indépendante, devinrent vassaux du Danemark.

SLAVONIE, province autrichienne. *Voy.* ESCLAVONIE.

SLEIDANUS (J. PHILIPSON, dit), historien allem., né en 1506 à Schleide, dans l'électorat de Cologne (d'où son nom de *Sleidanus*), mort en 1556, étudia à Liége, Cologne, Louvain, fit son droit à Orléans, s'attacha au cardinal du Bellay, quitta la France en 1542, à cause de la rigueur des édits de François I contre le protestantisme, fixa sa résidence à Strasbourg, et alla comme député de cette ville au concile de Trente. Il a laissé, entre autres ouvrages: 1° *De quatuor summis imperiis: babylonico, persico, græco et romano, libri III*, Strasbourg, 1556, in-8 (traduit en français par Ant. Teissier, Berlin, 1710, et par Hornot, Amsterdam et Paris, 1757); 2° une histoire contemporaine, intitulée: *De statu religionis et reipublicæ, Carolo quinto Cæsare*, Strasbourg, 1555, in-fol. (trad. en français par Lecourayer, sous le titre d'*Histoire de la réformation*, La Haye, 1767-69, 3 vol. in-4). Les Protestants le citent comme un de leurs plus grands historiens; néanmoins, il n'est pas exempt des préventions de sa secte: aussi ses ouvrages furent-ils condamnés par le concile de Trente.

SLESWIG ou SCHLESWIG, ville de Danemark, à 12 kil. N. de Kiel, à 225 kil. S. O. de Copenhague; 9,000 hab. Ville irrégulière; quatre parties (le château de Gottorp, la Vieille-Ville, le Lollfuss et Fridrichsberg); cathédrale, hôtel-de-ville, etc. Batistes, lainages, raffineries de sucre, tanneries. Aux environs, beau château de Gottorp. — Détruite au Xe siècle, rebâtie au XVe. Jadis ville impériale et hanséatique. Le château de Gottorp fut le berceau de la branche de la maison de Holstein qui occupe auj. le trône de Russie et de celle qui a régné en Suède.

SLESWIG (duché de), ou JUTLAND MÉRIDIONAL, ainsi nommé de sa position au S. par rapport au Jutland, est une des prov. de Terre-Ferme du Danemark, et a pour bornes au S. le Holstein: 6,050 kil. carr.; 375,000 hab. Capit., Sleswig. On le divise en 7 duchés (Gottorp, Hadersleben, Apenrade, Tondern, Flensborg, Hytten, Husum). Tout le pays est très humide et médiocrement fertile.—Le Sleswig appartint primitivement au Danemark; il en fut souvent détaché pour former apanage (notamment en 1085, en faveur d'Olof, frère du roi Canut IV le Saint, puis en faveur de Canut, neveu du roi Nicolas, vers 1103, et enfin de Gérard VI, comte de Holstein et de Schaumbourg, 1386). Le Sleswig et le Holstein se retrouvèrent réunis à la couronne de Danemark en 1460. Mais en 1490, le roi Jean en conféra une partie à son frère. En 1544, nouveau partage entre le roi Christian III et ses deux frères. Ce partage causa des querelles et des changements sans fin. En 1658, une moitié du Sleswig devint vassale de la Suède; en 1714, Frédéric IV, roi de Danemark, l'occupa, et le traité de Stockholm de 1720 confirma le Danemark dans cette possession. En 1848, le Sl. tenta de se rendre indépendant, mais il fut réduit en 1850, après de sanglants combats (*V.* FRIDERICIA et IDSTEDT). — Bien que souvent uni au Holstein (*V.* ce nom), le Sl. n'était pas fief de l'empire d'Allemagne.

SLIGO, ville d'Irlande (Connaught), ch.-l. du comté de Sligo, à 158 kil. N. O. de Dublin, sur la baie de Sligo: 12,000 hab. Ancien château. Commerce de toile, grains, laines. Sligo doit son origine à un monastère de Dominicains (érigé en 1262 par Maurice Fitz-Gérald, chef de la justice de l'Irlande). — Le comté de Sligo, situé sur l'Océan, entre les comtés de Leitrim, Roscommon, Mayo, a 65 kil. sur 52, et 171,000 hab. Sol léger et sablonneux; un tiers du pays est en friche. Argent, cuivre, plomb. Toiles.

SLOANE (Hans), médecin et botaniste irlandais, né en 1660, mort en 1752 à Chelsea, suivit comme médecin le duc d'Albemarle à la Jamaïque (1688), voyagea en France, fut grand ami de Sydenham, devint associé de l'Académie des Sciences de Paris et médecin en chef de l'armée britannique. On lui doit, outre des *articles* dans les *Transactions philosophiques*, un *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, Saint-Christophe, la Jamaïque, avec l'histoire natur. des plantes,... des quadrupèdes*, etc., 1705 et 25, 2 vol. in-fol., 156 et 118 pl.; *Catalogus plantarum quæ in insulâ Jamaica proveniunt*, etc., Londres, 1696, 3 vol. in-8. Il avait un magnifique cabinet d'histoire naturelle dont il fit don à la nation; il forme la plus grande partie du Musée britannique.

SLOBODE-PAVLOVSKAIA, ville de Russie (Saint-Pétersbourg), sur la route de Tzarskoé-Selo, près de Gatchina. Fondée par l'empereur Nicolas Ier en

1821, pour servir d'asile aux sous-officiers et soldats invalides de la garde ayant de la famille.

SLOBODES D'UKRAINE (Gouvernement des), en Russie. *Voy.* KHARKOV et UKRAINE.

SLOBODSKOIÉ, ville de la Russie d'Europe (Viatka), à 31 kil. N. de Viatka; 5,000 hab. Grand commerce de fourrures, miel, cire, grains, etc. Cette ville est une colonie de Novogorod-la-Grande.

SLONIME, ville de la Russie d'Europe (Grodno), à 120 kil. S. E. de Grodno; 4,500 hab. Ancien château. La diète générale de Lithuanie s'y tenait parfois. Ch.-l. du gouv. de Grodno jusqu'en 1797.

SLOUGH, village d'Angleterre (Buckingham), à 3 kil. N. de Windsor; résidence d'Herschell.

SLOUTCH, nom de deux rivières de la Russie d'Europe, l'une en Volhynie, naît sur les frontières de la Podolie, coule à l'E., au N., puis au N. O., et tombe dans la Goryne, à 4 kil. S. O. de Bega (cours, 450 kil.); — l'autre, dans le gouv. de Minsk, naît au N. E. de Gresk, passe à Sloutzk, et tombe dans le Pripet (cours, 150 kil.).

SLOUTZK, ville de la Russie d'Europe (Minsk), sur la Sloutch, à 105 kil. S. de Minsk; 4,500 hab. Trois châteaux. — Jadis ch.-l. de principauté. Aux environs, les Polonais défirent trois fois les Tartares sous le règne de Sigismond I. Brûlée en 1774.

SLOVAQUES, peuple de race slave répandu dans la Moravie et la Hongrie.

SLUDE-RIVER, riv. d'Amérique. *Voy.* EAST-MAIN.

SLUYS, ville de Hollande. *Voy.* ECLUSE (L').

SMALAND, province de Suède. *Voy.* SMOELAND.

SMALKALDE, *Schmalkalden*, ville murée de l'électorat de Hesse, ch.-l. de district, à 60 kil. N. E. de Fulda; 1,425 hab. Saline; blanc de plomb, bas, célèbre imprimerie, etc. Aux environs, mines de fer; fonderie de canons, fabrique d'armes, d'outils. En 1530 (31 déc.), les Etats protest. d'Allemag., pour s'opposer aux empiètements de Charles-Quint, formèrent à Smalkalde une ligue qui devint bientôt puissante, mais qui fut presque dissoute en 1547 par la bataille de Mühlberg; cependant elle prit bientôt sa revanche, grâce à la défection de Maurice de Saxe (alors électeur), et força Charles-Quint à signer la convention de Passau (1552), et ensuite la paix de religion d'Augsbourg (1555). On connaît, sous le nom d'*Articles de Smalkalde*, les articles de défense adoptés dans cette ville, en 1537, sur la proposition de Luther, par les théologiens protestants.

SMEATON (J.), ingénieur anglais, né en 1724 dans le comté d'York, mort en 1792, construisit le phare d'Eddystone à l'entrée du canal de la Manche, dirigea les travaux du pont de Londres, etc. Il a laissé des *Mémoires* sur la physique, la mécanique et l'astronomie; le plus important a pour titre: *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau*, Londres, 1794 (trad. par Girard, 1810).

SMERDIS, mage de Perse, qui usurpa la couronne l'an 522 av. J.-C., lors de la mort de Cambyse: il s'était donné pour Smerdis, frère de ce prince, qui avait été égorgé par ordre de Cambyse. Ce mage avait eu les oreilles coupées pour un délit; une de ses femmes le reconnut à cette marque, et publia la supercherie. Il se forma alors un complot de sept grands qui mit fin au règne et à la vie de Smerdis au bout de sept mois. Peut-être Smerdis ne fut-il point un imposteur. Dans tous les cas, il faut voir dans son règne une tentative des mages pour prendre en main le pouvoir, et dans sa chute une réaction des guerriers contre la théocratie. Son renversement fut suivi d'un massacre général des mages (dit *Magophonie*).

SMINTHÉE (de *smins*, *sminthos*, rat), surnom que les Phrygiens donnèrent à Apollon pour avoir, dit-on, délivré leur pays d'une multitude de rats.

SMITH (John), navigateur anglais (1579-1631), fit trois voyages en Virginie, de 1606 à 1614, présida à la fondation de James-Town, et repoussa les attaques des sauvages. Étant un jour tombé entre les mains des Indiens, il allait être égorgé et mangé, lorsque la fille du chef de la tribu, la belle Pocahontas, lui sauva la vie au péril de la sienne propre. Il publia une *Description de la Nouvelle-Angleterre ou Observations et découvertes du capitaine J. Smith*, etc., Londres, 1616, in-8 (très rare). On peut regarder J. Smith comme étant, après Walter Raleigh, le fondateur des colonies anglo-américaines.

SMITH (Robert), physicien (1686-1768), cousin & ami de Cotes, lui succéda dans sa chaire de physique à Cambridge, publia les œuvres de ce savant, et composa lui-même, en 1728, un *Système complet d'optique* (en anglais), qui a été longtemps l'ouvrage le plus complet et le plus estimé sur cette matière (trad. par le père Pezenas, Avignon, 1767).

SMITH (Adam), célèbre écrivain écossais, né en 1723 à Kirkaldy, étudia à l'université de Glasgow, où il approfondit également les sciences et les lettres, et eut pour maître Hutcheson, donna, dès 1746, des leçons de rhétorique à Edimbourg, fut nommé en 1752, professeur de philosophie morale à Glasgow, se fit connaître en 1759 par sa *Théorie des sentiments moraux*, accompagna en 1763 le duc de Buccleugh dans ses voyages sur le continent, se lia à Paris avec les économistes Turgot et Quesnay, vécut à son retour dans la retraite jusqu'en 1776, qu'il publia ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations;* se fit par cet ouvrage une réputation européenne, et fut nommé en 1778 commissaire des douanes en Ecosse, place lucrative qu'il conserva jusqu'à sa mort (1790). Adam Smith est également estimé comme philosophe et comme économiste; dans sa *Théorie des sentiments moraux*, il explique toute la moralité humaine par la sympathie, c'est-à-dire par cette propriété qui fait que nous nous mettons à la place de nos semblables et que nous sentons et jugeons comme eux; dans sa *Richesse des nations*, il fonde la richesse sur le travail, et recommande la division du travail, ainsi que la liberté entière du commerce et de l'industrie. C'est à son école qu'appart. cette formule: *Laissez faire, laissez passer*. Les *Œuvres complètes* de Smith ont été publiées par Dugald Stewart, Édimb., 1817, 5 vol. in-8. La *Théorie des sentiments moraux* a été plusieurs fois traduite, notamment par Mme Condorcet (1798); la *Richesse des nations* a été traduite par Blavet, Paris, 1788, 4 vol. in-8; par Roucher (1790), et par Germain Garnier (1800 et 1822). Les doctrines économiques d'Adam Smith ont été surtout popularisées en France par J.-B. Say.

SMITH (sir W. SIDNEY), célèbre marin anglais, né à Westminster en 1764, mort en 1840, fut chargé en 1793 par l'amiral Hood d'incendier la flotte française dans Toulon, fut fait prisonnier en 1795, et détenu deux ans au Temple, d'où il parvint à s'échapper, fit beaucoup de mal aux Français pendant l'expédition d'Egypte, dirigea la défense de Saint-Jean-d'Acre et força Bonaparte à s'éloigner de cette place (1799), signa en 1800 avec Kléber la convention d'El-Arich, par laquelle les Français s'engageaient à quitter l'Egypte (mais qui ne fut pas ratifiée), obtint en 1805 le grade de contre-amiral, protégea la Sicile pendant que le royaume de Naples était occupé par les Français, accompagna au Brésil le roi de Portugal, qui y cherchait un refuge (1807), et cessa depuis d'être employé. Il ne s'occupa plus que d'œuvres philanthropiques, et fonda une société dite *anti-pirate*, qui avait pour but l'abolition de la piraterie dans la Méditerranée.

SMITHFIELD, ville des Etats-Unis (Rhode-Island), à 13 kil. N. O. de Providence; 4,600 hab. Manufactures, carrières. — Beaucoup d'autres lieux d'Angleterre et d'Amérique portent le même nom. — Il y a dans Londres une célèbre place de Smith-

field, qui sert auj. de marché pour les bœufs, et qui fut longtemps le lieu où l'on brûlait les hérétiques.

SMOELAND, anc. division de la Suède, forme auj. les gouv. de Calmar, Jœnkœping et Kronoberg.

SMOLENSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Smolensk, sur le Dniepr et trois petites rivières, sur la route de Moscou, et à 415 k. S. O. de cette v.; env. 15,000 h. Ville *sainte*. Evêché, palais épiscopal et deux cathédrales; murs très épais, séminaire ecclésiastique, gymnase, école militaire, soieries, toiles, chapeaux, bas, papiers, etc. Commerce actif avec Riga, Dantzick, l'Ukraine (pelleteries, mâts, planches, etc.). Potemkin est né aux env. de cette ville. — Smolensk fut longtemps une république indépendante. Elle fut soumise par les Novogorodiens en 881. Depuis le règne de Vladimir I, et à plusieurs reprises, Smolensk devint un ch.-l. d'apanage pour divers princes de la maison de Rurik, et eut le titre de principauté. Mais dans le désordre qui suivit l'invasion mongole et la chute du grand principat de Kiev, les Lithuaniens s'en emparèrent; ils la conservèrent jusqu'en 1514. Les Russes et les Polonais se la disputèrent ensuite pendant longtemps; les derniers entrèrent à Smolensk en 1611, et le gardèrent par le traité de Déoulina (1618); mais Alexis Romanov le reprit en 1655. Cette ville a eu, dit-on, 200,000 hab. Le 17 août 1812, les Français y remportèrent sur les Russes une sanglante victoire, à la suite de laquelle elle fut brûlée. — Le gouvernement de Smolensk est situé entre ceux de Tver au N., de Moscou et de Kalouga à l'E., d'Orel au S. E., de Tchernigov au S., de Mohilev, de Vitebsk et de Pskov à l'O.: 360 kil. sur 300; 1,400,000 hab. Sol plat, plusieurs rivières, Duna, Dniepr, Desna, Soja, Gjat, etc. Grains, lin, chanvre; pâturages, abeilles, gibier. Quelque industrie.

SMOLLETT (Tobie), historien et romancier, né en Ecosse (1720), fut destiné à la médecine, exerça cet art avec peu de succès, et le quitta pour les lettres, fit quelques pièces de théâtre qu'on ne voulut pas jouer, composa en 1748 les *Aventures de Roderic Random*, roman qui lui fit bientôt une grande réputation; en 1754, les *Aventures de Peregrine Pickle*, roman licencieux; rédigea le *Critical Review* de 1755 à 1763, se fit de nombreux ennemis par ses sarcasmes, et fut mis trois mois en prison comme diffamateur; fit paraître en 1758 son *Histoire d'Angleterre*, qu'il continua depuis jusqu'en 1760, et qui eut un grand succès; il se mit à la même époque aux gages du ministère de lord Bute, mais fut mal récompensé de son zèle, et s'en vengea par des satires. Il passa ses dernières années en Italie pour réparer sa santé, et mourut en 1771 à Livourne. L'*Histoire* de Smollett est loin d'égaler celle de Hume; cependant elle est remarquable par la clarté et l'intérêt; on lui emprunte ordinairement la partie postérieure à l'année 1688 afin de compléter l'histoire de Hume, qui s'arrête à cette époque. L'*Histoire d'Angleterre* de Smollett a été traduite en français par Targe, 1759 et ann. suiv., 19 vol. in-12; ses romans ont aussi été traduits pour la plupart.

SMYRNE, *Smyrna* des anciens, *Izmir* en turc, ville de la Turquie d'Asie, en Anatolie, ch.-l. d'un petit gouvernement, près d'une baie de l'Archipel qui porte le même nom, à 400 kil. S. E. de Constantinople; 130,000 hab. Archevêché grec et arménien, mollah de 1re classe. Quelques monuments (le grand bazar, le visir-khan), superbes maisons le long du rivage. Du reste, la ville est sale et laide. Le commerce y est immense, mais un peu moins actif que jadis: les soies et soieries en sont l'article capital. Toutes les nations commerçantes de l'Europe ont des consuls à Smyrne; les Francs (Européens chrétiens) forment comme une république à part, ayant son quartier, et sa juridiction particulière. — Smyrne est une col. ionienne. C'est une des villes qui prétendaient avoir été le berceau d'Homère. Ses murs sont baignés par une petite rivière, dite *rivière de Smyrne* (l'anc. *Melès*, auquel Homère doit le surnom de *Mélésigène*). On attribue sa fondation à Tantale ou à une colonie sortie d'Ephèse. Bien que florissante, Smyrne ne fut jamais dans les temps anciens comparable à Ephèse, à Milet, etc. Prise et détruite par les Lydiens, sous Ardys, rebâtie par Alexandre, elle fut renversée par un tremblement de terre sous Tibère (ce fléau s'y renouvela fréquemment dans la suite, ainsi que la peste). Restaurée par Marc-Aurèle, Smyrne fut célèbre sous l'empire par son commerce et par ses écoles d'éloquence. Bion et Quintus (de Smyrne) y naquirent. En 1084, le Turc Tzachas l'enleva aux empereurs grecs, et en fit la capitale d'un petit état; mais le Grec Jean Ducas la reprit en 1097. Les Turcs s'en emparèrent de nouv. en 1332; elle leur fut enlevée par les Chrétiens en 1344, mais tomba en 1402 au pouvoir de Tamerlan qui la saccagea. Amurat s'en rendit maître en 1424, et depuis elle est restée au pouvoir de la Porte. Smyrne ne dépend point du livah d'Aïdin, dans lequel elle est comprise géographiquement; elle est administrée par un gouverneur particulier, pacha à 3 queues. En 1841 et 1845, Smyrne a éprouvé des incendies qui l'ont presque à moitié détruite.

SNAITH, ville d'Angleterre (York), à 31 kil. S. E. d'York, sur une hauteur; 6,000 hab.

SNEEK ou SNITS, ville du roy. de Hollande (Frise), à 19 kil. N. O. d'Heerenveen, sur la Zwette; 5,000 hab. Fabriques d'horloges en bois.

SNELLIUS (WILLEBRORD SNELL, en lat.), géomètre, né en 1591 à Leyde, mort en 1626, à 35 ans, professa les mathématiques à Leyde, trouva, le premier selon Vossius et Huyghens, la véritable loi de la réfraction, que l'on attribue plus communément à Descartes, et détermina le premier la grandeur de la terre par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien. On a de lui: *Eratosthenes batavus de terræ ambitu*, Leyde, 1617, in-4; *Cyclometricus*, Leyde, 1621, in-4.

SNITS, ville de Hollande. *Voy.* SNEEK.

SNOEHATTAN (montagne de), en Norvége, dans les Dofrines, à 150 kil. S. O. de Drontheim, un des plus hauts sommets de la chaîne (2,540m).

SNORRO-STURLESON, historien islandais, né en 1178 au Dale-Syssel, mort en 1241, remplit diverses fonctions dans sa patrie, visita la Norvége et la Suède, où il recueillit les anciennes traditions et *sagas*, et mourut assassiné dans sa patrie, par suite de dissensions civiles. On a de lui le *Snorro-Edda* ou *Système de la mythologie scandinave*, publié avec une trad. latine, d'abord par Resenius, Copenhague, 1665, puis par Rask, 1818; plus un recueil de *Sagas*, dit *Heimskringla*, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol., édité par Périnskiold, en islandais, latin, suédois.

SNOWDON (monts), *Eryri* en gallique, monts d'Angleterre, dans le pays de Galles, sur la limite des comtés de Caernarvon et de Mérioneth; très âpres. Plus haut sommet, le Snowdon (1,185m).

SOANA, v. de Toscane. *Voy.* SOVANA.

SOANDA, ville de Cappadoce, auj. JUZGHAT.

SOANE, *Sonus*, riv. de l'Inde sept., naît dans le plateau d'Omercantoo, coule au S. E., arrose les anc. prov. de Gandwana, Allahabad, Behar, reçoit la Coyle, la Kanhor, la Mahanody, et tombe dans le Gange, à 36 kil. O. de Patnah. Cours, 800 kil.

SOANEN (Jean), né à Riom en 1647, m. en 1740, entra à l'Oratoire, où il eut pour confesseur le P. Quesnel, prêcha avec succès et devint évêque de Senez en 1695. Opiniâtrément attaché aux erreurs de Quesnel, il refusa d'accéder à la bulle *Unigenitus* (1714), donna le signal de l'appel (1717), réappela (1720), fut suspendu de sa juridiction par le concile provincial d'Embrun (1727), et exilé à la Chaise-Dieu, où

il mourut, à 94 ans. Les Jansénistes le regardaient comme un de leurs héros, et la plupart se faisaient un devoir de faire un pèlerinage à la Chaise-Dieu.

SOANK, riv. de l'Inde, naît au N. O. de Barouah, coule au S. E., au S., et tombe dans le golfe de Bengale, au cap Palmyras. Cours, 700 kil.

SOAVE (Franç.), écrivain italien, né en 1743 à Lugano, professa la poésie et l'éloquence à Parme, puis la philosophie à Milan et à Paris, où il mourut en 1816. On lui doit, outre plusieurs ouvrages estimés sur l'éducation et la philosophie, des *Contes moraux* (*Novelle morali*), qui eurent du succès.

SOBAH, un des 4 royaumes de l'anc. Syrie, dans la vallée du Liban, fut soumis par David, 1030 av. J.-C.

SOBIESKI (Jean), ou JEAN III, roi de Pologne et un des héros de ce pays, d'une famille ancienne, et qui avait déjà fourni de grands citoyens, naquit en 1629, entra au service en 1648, se signala bientôt et fut nommé par Casimir V porte-enseigne de la couronne, eut part à la victoire de Beretechk (1651), se distingua par sa belle conduite dans la guerre désastreuse de la Pologne contre la Suède (1653-60), battit ou refoula les alliés de celle-ci après la paix d'Oliva, reçut en 1667 le titre de grand-général de la couronne ; marcha contre le Cosaque rebelle Dorozenko et lui prit toutes ses places (1671), forma, après la paix honteuse signée à Buczaz en 1672 par le roi Michel avec la Porte, une confédération contre le monarque, ne posa les armes qu'après la convention d'Uiazdow qui le rendit maître du gouvernement (1673), fit rejeter la paix de Buczaz, battit les Turcs à Choczim, et fut proclamé roi à la mort du roi Michel (1674). Il tenta en vain de relever la Pologne ; il continua la guerre contre les Turcs, mais sans grand succès (1675); cerné à Lowicz par 200,000 Turcs et Tartares, il fut heureux de s'en tirer en cédant Kamenetz et un tiers de l'Ukraine (traité de Zuravno, 1676). Appelé au secours de l'Autriche, il délivra Vienne assiégée par Kara-Moustapha (1683), et sauva ainsi l'empereur Léopold, qui s'en montra peu reconnaissant ; puis il porta la guerre en Moldavie (1684-85), et envahit plusieurs fois la Bessarabie; mais mal secondé par l'Autriche, il fut obligé de signer, en 1686, la paix de Moscou, qui acheva de faire descendre la Pologne du haut rang qu'elle avait occupé dans le Nord. Les dernières années de son règne furent troublées par des diètes tumultueuses ou par des invasions de Tartares ; il mourut en 1696, désespérant de l'avenir de son pays. Jean Sobieski s'était, à la fin de son règne, aliéné un grand nombre de ses sujets par des fautes politiques graves et par ses complaisances pour l'étranger. L'*Hist. de S.* a été écrite par l'abbé Coyer, 1761, et par M. de Salvandy, 1829.— Jacq., un de ses fils, tenta vainem. de monter sur le trône; il m. en Autr., 1734. En lui s'éteignit la fam. de S.

SOBRAL, ville du Brésil (Céara), à 200 kil. N. O. de Céara, est après celle-ci la ville la plus importante de la province. Aux environs, or, améthystes.

SOBRARBE ou SOBRARVE (roy. de), dit aussi *Sobrarbe et Ribagorce*, petit cant. de l'Espagne septentrionale, au S. des Pyrénées, à l'O. de Ribagorce, n'eut le titre de royaume que parce qu'il fut donné avec Ribagorce à Gonzalès, 4e fils de Sanche III de Navarre, qui, comme ses trois frères, s'intitula roi dans ses possessions (1035) ; mais ce prince ne survécut que trois ans, et son état se perdit dans le roy. d'Aragon (1038). — Le roy. de Gonzalès se composait de deux parties : 1° le district montueux, autour du mont Arba (capit., Ainsa); 2° le comté de Ribagorce (capit., Benavarre).

SOCCIA (la), ch.-l. de cant. (Corse), à 10 kil. N. E. d'Ajaccio ; 624 hab.

SOCIALE (GUERRE). *Voy.* GUERRE SOCIALE.

SOCIÉTÉ (archipel de la), dans la Polynésie, à l'O. de l'archipel Dangereux, par 150° - 156° 30' long. O., et par 16°-18° lat. S. : environ 2,200 kil. carr., et 40,000 hab. Les principales îles sont : Otahiti, Eimeo, Raiatea, Huahine, Barabora. Climat chaud, mais tempéré; le sol très fertile ; sur les côtes de Maitéa abondent les huîtres à perle. Les habitants sont grands et bien faits. Convertis par des missionnaires angl., ils ont fait des pas marqués dans la civilisation. Ils étaient renommés jadis pour l'extrême licence de leurs mœurs (*Voy.* OTAHITI). — Les îles de la Société, vues probablement par Quiros, furent ensuite visitées par Bougainville, puis par Cook (1769) : celui-ci les nomma *Archipel de la Société*, en l'honneur de la Socété royale de Londres.

SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES. *V.* ACADÉMIES.

SOCIN (Lélio), hérésiarque célèbre, né à Sienne en 1525, d'une illustre famille de jurisconsultes, étudia le droit, puis la théologie, énonça, dès 1546, à Vicence, ses doctrines hérétiques contre la Trinité et contre la divinité du Christ (*Voy.* SOCINIENS), fut forcé de s'enfuir (1547), visita la Suisse, l'Allemagne, se lia avec les plus fameux réformateurs, passa trois ans (1548-51) à Wittemberg auprès de Mélanchthon, alla ensuite (1557) en Pologne, y fit goûter ses idées au confesseur de la reine, et y forma de nombreux prosélytes, revint en Suisse, et après divers voyages mourut à Zurich vers 1563. Ses manuscrits passèrent à son neveu Fauste, qui propagea sa doctrine.

SOCIN (Fauste), neveu du précédent, né en 1539, mort en 1604, reçut sa première éducation de son oncle, étudia le droit, les sciences, remplit pendant douze ans (1562-74) divers emplois à la cour de Toscane, puis quitta l'Italie afin de professer plus librement ses opinions religieuses, habita Bâle et y publia plusieurs écrits anonymes, passa en Transylvanie (1578), puis en Pologne (1579). Il ne put d'abord se faire admettre parmi les unitaires de Rakow parce que ses opinions différaient des leurs sur des points essentiels, mais il finit pourtant par attirer à lui presque tous ces sectaires, au point qu'au nom d'unitaires fut substitué celui de Sociniens. Ses écrits sont insérés dans la *Bibliotheca fratrum polonorum*, 1656, 6 vol. in-fol., publiée par André Wissowatius, son petit-fils.

SOCINIENS, secte célèbre qui nie la Trinité et la divinité de J.-C., le péché originel, la prédestination, la grâce, prit naissance au milieu du XVIe siècle, et eut pour chefs les 2 Socin (*V.* ci-dessus). Après avoir inutilement tenté de propager leur doctr. en Italie, ils se répandirent en Pologne et eurent leur principal établissem. à Rakow. Traités avec rigueur en Pologne, les Sociniens se révoltèrent plusieurs fois et cherchèrent l'appui de l'étranger. Chassés de ce pays en 1658, ils se retirèrent en Transylvanie, en Autriche, en Hollande, en Angleterre, où ils comptèrent de nombreux partisans. De nos jours, il y a beaucoup de Sociniens aux Etats-Unis. — En sapant tous les dogmes du Christianisme, les Sociniens ont préparé la voie aux Déistes. — La doctrine socinienne est surtout consignée dans les deux *Catéchismes de Rakow*, rédigés, l'un par Schoman en 1574, l'autre par Fauste Socin, et publié après sa mort en 1608.

SOCORRO, ville de l'Amérique du Sud, dans la Nouvelle-Grenade (Boyaca), ch.-l. de la prov. de Socorro, à 28 kil. N. E. de Bogota ; 12,000 hab. Etoffes de coton, chapeaux de paille. Commerce assez important. — La prov. de Socorro, bornée par celles de Pamplona au N., de Tunja et de Casanare au S., a environ 18,000 kil. carr., et 160,000 hab. Le sol y est très fertile et bien cultivé. Le goître y est très commun. Mines d'or (à Velez).

SOCORRO, marquis de Solano. *Voy.* SOLANO.

SOCOTORA (île), *Dioscoridis insula*, dans la mer des Indes, par 50° 45'-52° 10' long. E., 11° 50'-12° 30' lat. N., sur la côte E. de l'Afrique et à 220 kil. E. du cap Gardafui : 110 kil. sur 40. Ch.-l., Tamarida. Aloès (le meilleur connu), encens, melons, sang-dragon, etc. Les habitants sont tributaires de l'i-

nam de Maskate : quelques-uns sont chrétiens (Nestoriens). Les Anglais s'y sont établis en 1835.

SOCRATE, célèbre philosophe grec, né à Athènes 'an 470 av. J.-C., fils d'un sculpteur nommé Sohronisque et d'une sage-femme nommée Phénatète, exerça d'abord la profession de sculpteur, mais a quitta de bonne heure pour se livrer aux sciences. l crut avoir reçu la mission spéciale de réformer es compatriotes, et se vit bientôt entouré d'un rand nombre de jeunes gens qu'il formait par ses eçons. Remplissant tous ses devoirs de citoyen, oit à la paix, soit à la guerre, il se distingua par on courage en plus d'une occasion, notamment Tanagre, et à la bataille de Délium, où il sauva a vie à Xénophon et à Alcibiade; il donna l'exemle de toutes les vertus, soit publiques, soit privées, et se signala par son désintéressement, sa énérosité, son égalité d'âme; on sait que, dans on intérieur, sa femme Xantippe mit plus d'une is sa patience à l'épreuve; il mérita enfin d'être roclamé par l'oracle de Delphes le plus sage des ommes. Néanmoins, il se fit par la hardiesse de ses ensures de nombreux ennemis : dès l'année 424 av. .-C., le poëte Aristophane l'avait traduit sur la cène dans sa comédie des *Nuées*; enfin trois de ses nnemis, Anytus, homme puissant et populaire, lélitus, poëte obscur, et Lycon, orateur politique, se éunirent contre lui et l'accusèrent de corrompre la unesse et d'introduire des divinités nouvelles. Il efusa de se défendre, et fut, malgré son innocence, ondamné à boire la ciguë. Pendant qu'il était en rison, ses amis lui offrirent les moyens de s'évader, ais il repoussa leurs offres, ne voulant pas désoéir aux lois. Il subit la mort avec un courage et ne résignation admirables, l'an 400 av. J.-C. Sorate disait avoir un génie particulier qui le diriait dans sa conduite : on ne sait si c'était là une ie employée pour donner plus de poids à ses conils, ou si ce n'était pas plutôt une illusion qui lui aisait prendre pour une inspiration divine les aper- s rapides et sûrs de sa haute raison. Socrate marue dans l'histoire de la philosophie une époque uvelle. Il détourna les philosophes des spéculations ieuses ou trop élevées auxquelles ils s'étaient rés jusqu'à lui, et les engagea à ne s'occuper que l'homme et de la morale, répétant sans cesse tte maxime : *Connais-toi toi-même*; il combattit sophistes qui discouraient sur toutes choses, et étendaient ne rien ignorer : il disait que, pour lui, *u ce qu'il savait c'est qu'il ne savait rien*. Il créa la ence de la morale, distingua les différentes sortes vertus (prudence, tempérance, force, justice), remmanda la pratique du bien comme le plus sûr oyen d'arriver au bonheur; il démontra par de uveaux arguments l'existence d'un Dieu, d'une ovidence et l'immortalité de l'âme. Il employait ns ses entretiens une méthode d'interrogation cone sous le nom d'*ironie socratique*, qui lui servait ntôt à confondre ses adversaires en les conduisant réponses en réponses à de ridicules absurdités, ntôt à instruire ses disciples en leur faisant décour par eux-mêmes des vérités qui étaient comme caées dans leur esprit : il se disait en cela *l'accoucheur esprits*, par allusion à la profession de sa mère. reste, il ne tenait point d'école proprement dite ne recevait aucun salaire. Socrate compta parmi disciples Xénophon, qui se borna à reproduire èlement ses doctrines; Platon, qui créa un système ier de philosophie; Antisthène, père des Cyniques; istippe, qui prêcha une morale relâchée; Phédon, clide, Criton et une foule d'autres. Xénophon a conservé dans ses *Memorabilia* de précieux ails sur Socrate; Platon le met en scène dans s ses dialogues, mais il lui prête le plus souvent propres idées. François Charpentier a donné la *de Socrate*, Amsterdam, 1699.

SOCRATE, dit le Scholastique, écrivain ecclésiastique, né à Constantinople à la fin du IVe siècle, continua l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (de 306 à 439). Il n'a pas porté dans cet ouvrage toute l'exactitude désirable. On le trouve à la suite d'Eusèbe, Paris, 1544; le présid. Cousin l'a traduit en français.

SODERINI (P.), gonfalonier de Florence de 1502 à 1512, après l'expulsion des Médicis et la chute de Savonarole, signala son passage au pouvoir par la protection qu'il accorda aux arts et par la prise de Pise (1509). Dévoué à la France, il ne put que déplaire à Jules II, et quand les troupes de Louis XII évacuèrent le Milanais (1512), le pape favorisa le rappel des Médicis; Soderini fut alors dépouillé de son pouvoir et relégué à Raguse.

SODOME, ville de la Palestine, au N. et près du lac Asphaltite, fut brûlée au temps d'Abraham par le feu du ciel avec Gomorrhe, Adama, Seboïm et Ségor, à cause de l'impudicité de ses habitants.

SODOR, ch.-l. de l'île de Man. *Voy.* CASTLETOWN.

SOEMIAS ou SOOEMIS (Julie), mère d'Héliogabale, eut ce prince de son commerce adultère avec Caracalla. Sous le règne d'Héliogabale, elle partagea le pouvoir avec Mœsa, sa mère, et présida un sénat de femmes qui décidait tout ce qui a rapport à la toilette. Elle fut tuée avec son fils en 222.

SOEMMERING (monts), petite chaîne qui sépare l'Autriche propre de la Styrie, et que traverse la route de Brück à Vienne; elle continue au S. E. les Alpes de Styrie.

SOEMMERING (Samuel-Thomas), anatomiste, né à Thorn en 1755, mort en 1830, est un des créateurs de l'anatomie chirurgicale. Il a donné : *De corporis humani fabrica*, Francfort, 1794, 6 vol. in-8; *Icones oculi humani*, 1804, trad. par Demours, 1818; *Icones humani auditûs*, 1806, trad. par Rivallié, 1825, etc.

SOENDENFIELDS, partie la plus méridionale de la Norvége, comprend les diocèses de Christiansand et d'Aggerhuus.

SOEST, ville des États prussiens (Westphalie), à 18 kil. N. d'Arensberg; 7,000 hab. Hautes murailles. Anc. cathédrale. Bas, lainage; orge, la meilleure de la Westphalie; bière, eau-de-vie de grains. — Jadis ville hanséatique, puis ville impériale. Le droit urbain de cette ville, dit *sœster-schraa*, était célèbre.

SOESTDIJK, village de Hollande, sur la route d'Amersfoort à Vaarden, près de l'Ens. Château donné au prince d'Orange après la bataille de Waterloo.

SOEURS DE LA CHARITÉ. *Voy.* CHARITÉ.

SOFALA, riv. d'Afrique, dans la capitainerie générale de Mozambique, sort des monts Beth, coule à l'E., et tombe dans le canal de Mozambique, au dessous de Sofala, après un cours de 400 kil.

SOFALA, ville d'Afrique, ch.-l. du gouv. de Sofala, sur le Sofala, par 33° 6' long. E., 20° 11' lat. S., à 900 kil. S. O. de Mozambique. — Le gouv. de Sofala, situé entre ceux des Rivières-de-Sena, d'Inhambane, les monts Lupata et le canal de Mozambique, a 360 kil. de l'E. à l'O. sur 200. Commerce de poudre d'or et de dents d'éléph. Aux Portugais.

SOFALA (côte de), partie de la côte E. d'Afrique, entre les embouchures du Zambèze et du Marfumo, est peut-être l'*Ophir* de Salomon.

SOFFARIDES, dynastie persane qui remplaça celle des Tahérides dans plusieurs de leurs possessions, notamment dans le Sedjistan et le Khoraçan, eut pour fondateur un chef de brigands, nommé Yakoub, fils d'un chaudronnier (*Soffar*). Elle régna de 872 à 902, et fut remplacée par celle des Samanides.

SOFIA, villes de la Russie et de la Turquie d'Europe. *Voy.* SOPHIA.

SOFIS. *Voy.* SOPHIS.

SOGD, *Polytimetus*, riv. de Boukharie, affluent du Djihoun, passe à Samarcande. *Voy.* ZER-AFCHAN

SOGDIANE, région de la Haute-Asie, au N. de la Bactriane, dont les limites ne sont pas bien connues, semble avoir répondu à la partie du Turkestan qui forme auj. les khanats de Boukhara, Khokand, etc.; l'Oxus et ses affluents (entre autres le Polytimetus, auj. le *Sogd*) y coulaient; le lac Chorasmique (ou mer d'*Aral*) n'en était pas loin; les villes y étaient rares, la population farouche et guerrière. Elle fut pourtant subjuguée par les Perses. Alexandre y pénétra, la soumit en deux ans (329-28), garnit les frontières de colonies, et bâtit, sur l'emplacement de l'anc. *Cyrecht*, la ville d'*Alexandrecht*, *Alexandria eschate*. *Voy.* TRANSOXIANE.

SOGDIEN, *Sogdianus*, roi de Perse, était le 2e fils d'Artaxerce-Longuemain, et se plaça sur le trône en 425 av. J.-C., en faisant périr son frère aîné : il fut lui-même mis à mort par un autre de ses frères, Darius Nothus ou Ochus.

SOGHAT ou SUGHUEUD, *Cotysium* ou *Tottarium*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 45 kil. N. O. d'Eski-chehr. Jadis résidence d'Othman, fondateur de l'empire turc.

SOHAR, ville d'Arabie. *Voy.* OMAN.

SOHL, comitat de la Hongrie, au N., dans le cercle en deçà du Danube, entre les comitats de Lyptau au N., de Gœmœr et de Neograd à l'E., de Honth au S., de Bars et de Gran à l'O. : 90 kil. sur 53 ; 85,000 hab. Ch.-l., Neusohl. Mines d'argent et de cuivre.

SOIGNIES, ville de Belgique (Hainaut), à 15 kil. N. E. de Mons ; 5,000 hab. Fabrique de fil. Anc. monastère bâti vers 660 ; mais la ville ne date que du XIIe ou XIIIe siècle. Aux env., carr. de pierre bleue.

SOISSONNAIS, pays de l'Ile-de-France, entre le Valois et le Laonnais, avait pour ch.-l. Soissons, et pour autres places principales Vailly, Fère-en-Tardenois, Cœuvres, etc. Auj. partie du dép. de l'Aisne.

SOISSONS, *Noviodunum*, puis *Suessio* ou *Civitas Suessionum* chez les anciens, en latin moderne *Sexoniæ*, ch.-l. d'arr. (Aisne), à 40 kil. S. O. de Laon, sur l'Aisne ; 8,124 hab. Evêché. Tribunal de 1re instance et de commerce, collége communal. Enceinte bastionnée, remparts plantés d'arbres ; rues régulières. Cathédrale, églises de Saint-Pierre et de Saint-Léger, anc. abbayes de Saint-Jean-des-Vignes et de Saint-Médard (dans cette dernière, fondée par Clotaire en 557, Louis-le-Débonnaire fut enfermé par ses fils ; Pépin-le-Bref y fut couronné). Grand commerce de haricots renommés et de blé ; tapisseries fines, étoffes rases. Patrie de Louis d'Héricourt, Collot-d'Herbois, Quinette. — S. était puissante au temps de César. Près de cette ville se livra, en 486, la bataille de Soissons, où Clovis vainquit le général romain Syagrius. Charles-Martel y battit en 719 Chilpéric, roi de Neustrie. En 923, Charles-le-Simple y combattit Robert qui y perdit la vie. Soissons, après la mort de Clovis, devint la capitale d'un des quatre royaumes francs (*Voy.* ci-après). Depuis, Soissons a toujours porté le titre de comté. Cette ville a soutenu plusieurs siéges, notamment en 948, 1414, 1617 et 1814. Un grand nombre de conciles y furent tenus, entre autres ceux de 1122, où fut condamnée l'opinion d'Abélard sur la Trinité, et de 1202, convoqué à l'occasion du divorce de Philippe-Auguste avec Ingelburge. Avant 1789, Soissons possédait une académie célèbre, qui avait été fondée en 1674. — L'arr. de Soissons a 6 cant. (Braisne-sur-Vesle, Oulchy-le-Château, Soissons, Vailly-sur-Aisne, Vic-sur-Aisne, Villers-Cotterets), 167 comm. et 68,761 hab.

SOISSONS (roy. de), un des 4 royaumes formés du démembrement de l'empire de Clovis en 511, devint le partage de son 3e fils Clotaire I. Il s'étendait d'abord depuis Soissons et Amiens à l'O. jusqu'au Rhin et aux frontières des Frisons à l'E. Clotaire y réunit successivement les 3 autres royaumes francs, et devint seul roi en 558 ; mais après sa mort (561), le roy. de Soissons se reforma, et fut possédé par Chilpéric I, un des fils de Clotaire. Celui-ci y ajouta, mais nominalement, la Normandie et la Bretagne, et conquit de 569 à 573 une partie de l'Aquitaine (Limousin, Périgord, Gascogne). Sous Clotaire II, son fils, le roy. de Soissons se trouva de nouveau réuni au reste de la France (613), et ce nom disparut pour faire place à celui de Neustrie.

SOISSONS (comtes de). Ce titre fut porté dès le VIIIe siècle par des seigneurs particuliers qui dépendaient des ducs de France. Au XIIIe, il appartenait à la maison de Chimay ; il en sortit par mariage, et passa successivement dans les maisons de Hainaut et de Châtillon. Guy de Châtillon, comte de Soissons, vendit son comté à Louis, duc d'Orléans (1391) ; il fut ensuite transmis par le bâtard d'Orléans, comte de Dunois, à la branche d'Orléans-Longueville. Le mariage de Françoise d'Orléans-Longueville avec Louis I, prince de Condé (1555), fit entrer le comté de Soissons dans la maison de Bourbon. Charles de Bourbon, fils de Louis I, et Louis, fils de Charles (*Voy.* ci-après), sont surtout connus sous le titre de comtes de Soissons ; le dernier ne laissa qu'un fils naturel, Louis-Henri, mort en 1703, connu d'abord sous le nom de chevalier de Soissons, abbé de Coutures, qui, ayant quitté ses bénéfices, prit le titre de prince de Neuchâtel, et épousa une princesse de Montmorency-Luxembourg. — Marie, fille de Ch. de Bourbon et sœur de Louis, porta le titre de comte de Soissons dans la maison de Savoie-Carignan, en épousant (1625) Th.-François, prince de Savoie-Carignan (*Voy.* CARIGNAN).

SOISSONS (Charles DE BOURBON, comte de), prince du sang, le plus jeune des fils de Louis I, prince de Condé, né en 1566, mort en 1612, fut élevé par sa mère Françoise d'Orléans-Longueville dans la religion catholique, et prit part à toutes les intrigues du temps. Il se déclara successivement pour la Ligue, pour Henri de Navarre (Henri IV), pour Henri III, et se réunit enfin de bonne foi à Henri IV, à qui il rendit des services par sa bravoure. Pendant la minorité, il se ligua contre la régente avec le prince de Condé, son neveu. — Son fils, Louis de Bourbon, comte de Soissons, né en 1604, entra dans plusieurs intrigues contre Richelieu, finit par prendre les armes contre sa patrie avec les ducs de Bouillon et de Guise, gagna sur le maréchal de Châtillon la bataille de la Marfée (1641) ; mais périt après sa victoire, frappé d'un coup de pistolet.

SOISSONS (Eugène-Maurice DE SAVOIE, comte de), fils de Thomas-François de Savoie et de Marie de Bourbon, héritière de la maison de Soissons, né à Chambéry en 1633, mort en 1673, entra au service de France, fut nommé colonel-général des Suisses et gouverneur de Champagne, puis lieutenant-général en 1671. Il eut pour femme la belle et intrigante Olympe Mancini, nièce de Mazarin, surintendante de la maison de la reine, et fut père du célèbre prince Eugène. — Olympe était la 2e des nièces du cardinal Mazarin, venue à Paris avec ses sœurs en 1647, elle devint, en épousant le comte de Soissons, surintendante de la maison de la reine ; elle ne tarda pas à avoir avec la duchesse de Navailles, dame d'honneur, des disputes très vives qui la firent éloigner de la cour. Rentrée bientôt après en faveur, l'intrigante comtesse tenta de remplacer la duchesse de la Vallière par une favorite de son choix, dans le but de gouverner ainsi le monarque. Elle échoua, fut exilée, et perdit sa charge de surintendante. Compromise par les déclarations de la Voisin, elle partit brusquement pour la Flandre, laissant courir sur son compte les bruits les plus injurieux. Elle se rendit de là à Madrid et parvint à gagner la confiance de la jeune reine d'Espagne, que Saint-Simon l'accuse d'avoir empoi

monde. Elle mourut à Bruxelles en 1708, délaissée de tout le monde, même de son fils, le prince Eugène.

SOJA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Smolensk, traverse ceux de Mohilev et de Tchernigov, et tombe dans le Dniepr, à 45 kil. N. O. de Tchernigov; cours, 400 kil.

SOKO, ville de la Guinée, capitale du petit roy. de Soko, à 200 kil. N. de Coumassie.

SOLANA, ville d'Espagne (Manche), à 27 kil. N. O. de Villanueva-de-los-Infantes; 8,300 hab. Fondée en 1243, par les chevaliers de St-Jacques.

SOLANDER (Dan.), naturaliste suédois, né en 1736 à Upsal, mort en 1781, élève de Linnée, visita la Laponie, Arkhangel, Saint-Pétersbourg, Londres; accompagna avec Banks le capitaine Cook (1768-71), et fut à son retour nommé sous-bibliothécaire du Musée britannique. Il a peu écrit. On a donné son nom à plusieurs plantes, ainsi qu'à une île du grand Océan Austral, situéeau S. O. de la Nouvelle-Zélande, par 46° 32' lat. S., 164° 19' long. E., et qui fut découverte par Cook, pendant l'expédition de 1770, dont fit partie Solander.

SOLANO (F.-M.), marquis del Socorro, eut part aux campagnes de 1793, 1794, 1795 dans les Pyrénées contre la France, puis servit la république française comme volontaire en 1796, devint ensuite capitaine-général de l'Andalousie et gouverneur de Cadix, et fut égorgé par la populace de cette ville, qui l'accusait de préparer trop lentement la défense contre les Français (1808); ce fut le premier acte de la résistance des Espagnols à Napoléon.

SOLEDAD (île), ou CONTI, une des Malouines, la plus grande après Falkland, par 51° 30' lat. S., 61° long. O.: 150 kil. sur 110; plusieurs bons ports, dont le plus important (Soledad), a été créé par Bougainville en 1764.

SOLEIL. Cet astre brillant fut adoré chez presque tous les peuples sous des noms divers; il était nommé chez les Egyptiens Osiris et Fré; chez les Chaldéens, Bel ou Baal; chez les Phéniciens et les Syriens, Thammouz ou Adonis; chez les Cananéens et les Ammonites, Moloch; chez les Perses, Mithras; chez les Grecs et les Romains, Titan, Phébus et Apollon, et peut-être Hercule; chez les Péruv., Patchakamac; ceux-ci le donn. pour père aux Incas. Les Perses lui rend. un culte partic. (*V.* GUÈBRES). — Il existe en Perse un ordre du Soleil, créé en 1808.

SOLES, *Soli*, jadis *Æpeia*, auj. *Solia*, ville de l'île de Cypre, entre les promontoires Acamante et Crommyon, était de fondation athénienne. On fait venir son nom de Solon, par les conseils de qui le roi du pays la bâtit. — Ville de Cilicie, auj. *Metsis*, sur la mer, fondée par les Athéniens ou les Rhodiens. Patrie de Crantor, philosophe académicien, de Chrysippe, Philémon, Aratus (le poëte). Le peuple parlait fort mal le grec à Soles, d'où le mot *solécisme*. Pompée, après sa victoire sur les Pirates, y établit ceux des pirates auxquels il avait laissé la vie, et la ville prit alors le nom de *Pompéiopolis*.

SOLESMES, ch.-l. de canton (Nord), à 20 kil. de Cambray; 4,997 hab. Batiste, mouchoirs. — (Sarthe), cant. de Sablé. Nouveaux Bénédictins.

SOLETO, ville du roy. de Naples (Terre-d'Otrante), à 20 kil. E. de Nardo; 1,900 hab. (qui parlent un grec corrompu). On a cru y reconnaître l'ancienne *Salente* d'Idoménée.

SOLEURE, *Solodurum* des anciens, *Solothurn* en allemand, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Soleure, sur l'Aar, à 31 kil. N. de Berne; 5,370 hab. L'évêque de Bâle y réside dep. 1792. Bibl., cabinet de fossiles et animaux du Jura, etc. Eglise de Saint-Ours. Environs très pittoresques. Soleure a été ville impériale: en 1475, elle s'unit aux villes suisses qui firent la guerre à Charles-le-Téméraire.

SOLEURE (canton de), dixième canton suisse, presque entièrement enclavé dans celui de Berne, a environ 670 kil. carr. et 69,700 hab. (dont 61,600 catholiques). L'État est une république fédérative. Ce canton est un des plus fertiles de la Suisse. — Le gouvernement de Soleure n'entra dans la Confédération suisse qu'en 1481 avec Fribourg.

SOLFATARRE (la), c.-à-d. la *Soufrière*, *Forum Vulcani*, *campi Phlegræi* des anc., petite mont. du roy. de Naples, près de Pouzzoles; est toujours environnée de vapeurs sulfuriques. On en retire beaucoup de soufre et de vitriol.

SOLIGNAC, *Solemniacum*, ch.-l. de canton (Hte-Loire), près de la Loire, à 8 kil. S. du Puy; 1,000 hab. — Bourg du dép. de la Haute-Vienne, à 9 k. S. de Limoges; 2,800 h. Anc. abbaye, f. en 631.

SOLIGNY, bourg du dép. de l'Orne, à 12 kil. de Mortagne; 900 hab. Aux environs se trouvait jadis le fameux couvent de la Trappe. *Voy.* TRAPPE.

SOLIMAN ou SOLEIMAN, chef de la dynastie des sultans seldjoucidès de Konieh, fils de Koutoulmich, fut chargé par son cousin Mélik-chah de soumettre l'Asie-Mineure et la Syrie, fit bientôt des conquêtes pour son propre compte, et fonda ainsi l'empire seldjoucide de Konieh (1074). Il fut vaincu à Alep en Syrie par Toutouch et se perça de son épée (1085). Kilidj-Arslan son fils aîné, lui succéda.

SOLIMAN II (Rokn-Eddin), septième sultan seldjoucide de Konieh. *Voy.* ROKN-EDDIN.

SOLIMAN, dit *Tchélébi*, fils de Bajazet I, passa en Europe après la bataille d'Ancyre, se fit proclamer sultan à Andrinople (1402), tandis que son frère Mouça l'était en Asie. Il marcha contre celui-ci et eut d'abord des succès; mais, ayant irrité ses sujets par ses violences et sa hauteur, il perdit bientôt ses conquêtes, se vit assiégé dans Andrinople même, et fut tué en se rendant à Constantinople, où il cherchait un asile (1410). On le nomme qqf. Soliman I.

SOLIMAN I ou II, *le Grand*, *le Conquérant*, *le Magnifique*, *le Législateur*, le plus célèbre des sultans ottomans, naquit en 1494, et succéda à son père Sélim I en 1520; il fit sa première campagne en Hongrie en 1521, prit Belgrade, Sabacz et autres villes; ravit aux Hospitaliers Rhodes et les îles voisines (1522); envahit de nouveau la Hongrie (1526), remporta la grande victoire de Mohacz (29 août), entra dans Bude, et, profitant des dissensions entre Ferdinand et Jean Zapolski, reconnut pour roi de Hongrie ce dernier, qui se déclara son vassal; puis alla mettre le siége devant Vienne avec 120,000 hommes (1529), mais ne put s'en emparer; agit par mer contre Venise et Charles-Quint (1530 et 1531), et finit, après des succès divers, par faire sa paix avec l'Empire en 1538 (à Grand-Varadin). Il avait eu à la même époque à combattre les Perses; il leur prit Van (1523), Tauris, Bagdad et une partie de la Géorgie (1536). Aidé du fameux Khaïreddin-Barberousse, qu'il avait nommé premier capitan-pacha (1534), il réunit Tunis et Alger à son empire. Il dépouilla les Vénitiens de leurs dernières possessions en Morée et dans l'Archipel; puis, rompant la paix avec Ferdinand après la mort de Jean Zapolski (1540), il adjugea la Transylvanie et quelques comtés à J. Sigismond Zapolski et prit pour lui le reste de la Hongrie (1541). Dans une deuxième expédition contre les Perses (1547), il conquit le Chirvan avec le reste de la Géorgie (1549 et 50), puis il recommença la guerre en Hongrie (1552-62); prit Lippa, Temeswar, Veszprim, mais échoua devant Agria, et finit par accorder de nouveau la paix. Il envoya en 1565 une flotte immense assiéger Malte, mais sans succès. Il mourut en 1566 devant Szigeth, dans une nouvelle campagne qu'il venait de commencer en Hongrie. Ce prince fut aussi remarquable par sa justice et son instruction que par sa bravoure; il fonda un grand nombre d'établissements utiles. Son règne fut l'apogée de la grandeur ottomane. Il eut pour suc-

cesseur Sélim II, qu'il avait eu de la favorite Khourrem, si célèbre sous le nom de Roxelane. — Quelques uns le nomment Soliman II, regardant comme le premier du nom Soliman Tchélébi.

SOLIMAN II ou III, frère et success. de Mahomet IV (1687-91), fut tiré du vieux sérail où il languissait depuis 40 ans pour être mis sur le trône, subit d'abord des révoltes à l'intérieur, des revers en Hongrie, puis nomma visir Kiuperli-Moustapha, qui rétablit un peu les affaires musulmanes.

Le nom de Soliman a encore été porté par quelques personnages moins célèbres: 1° un calife ommiade de Damas (715-717), fils d'Abd-el-Mélik, qui vit révolter Kotaïbah dans le Khoraçan, et ne se distingua que par sa voracité; — 2° un roi ommiade de Cordoue (1009-1012), arrière-petit-fils d'Abd-el-Rahman III, qui enleva le trône à Mohammed-al-Mahdi et à Hescham II, et fut à son tour renversé, puis mis à mort par Ali-ben-Hamoud, gouverneur de Ceuta; c'était un prince brave et lettré; il cultivait la poésie avec succès; — 3° un général ottoman sous Sélim I, qui fut gouverneur de l'Egypte (1526-38), puis de l'Yémen (1538-41), et enfin grand-visir (1541); il gouverna l'Egypte avec sagesse; ce pays lui doit plusieurs monuments et l'établissement d'un cadastre général; — 4° un pacha de Bagdad, Géorgien de naissance, et d'abord esclave; ayant sauvé la vie d'Ahmed, pacha de Bagdad, il devint son gendre, fut nommé gouverneur de Bassorah, s'empara de Bagdad en 1750, se fit reconnaître pacha de cette ville par le sultan; rétablit l'ordre dans ces contrées désolées par les Arabes, fit prospérer Bassorah et Bagdad, et mourut regretté, en 1762; — 5° un autre pacha de Bagdad, dit *Soliman-le-Vieux*, natif aussi de Géorgie. Il défendit avec courage en 1775 Bassorah assiégée par les Persans, devint en 1780 pacha de Bagdad, arrêta les courses des Arabes et des Kourdes, comprima plusieurs révoltes à Bassorah, anéantit Timour-Pacha qui ravageait la Mésopotamie; mais ne put réduire les Wahabites; il mourut en 1802 à 82 ans; — 6° un jeune fanatique, natif d'Alep en Syrie, qui, poussé par des prêtres musulmans, assassina Kléber (1800).

SOLIMOES ou SOLIMOENS, territoire peu connu du Brésil (prov. de Para). *Voy.* RIO-NÉGRO.

SOLIMOES (RIO DOS). *Voy.* AMAZONE.

SOLIN, *C. Julius Solinus*, écrivain latin, rédigea vers 230, à ce qu'on présume, une compilation connue sous le titre de *Polyhistor* (publiée aussi sous le titre de *De situ et mirabilibus orbis*), maigre extrait de Pline l'Ancien, que tantôt il copie, tantôt il défigure par un style dur et lourd. La meilleure édition est celle de Deux-Ponts, 1794, in-8. Saumaise a publié un savant commentaire sous le titre d'*Exercitationes Plinianæ in Solinum*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol.

SOLINGEN, ville des Etats prussiens (Province-Rhénane) sur la Wipper, à 22 kil. S. E. de Dusseldorf; 8,600 hab. On y fabrique une énorme quantité de fleurets; coutellerie, quincaillerie, etc.

SOLIS (J. DIAZ DE), navigateur espagnol, découvrit le Yucatan avec Pinto (1507), remonta la Plata, (qui primitivement reçut son nom), explora la baie de Janeiro vers 1512, et se fit charger par Ferdinand de la conquête du pays; mais à peine débarqué, il fut fait prisonnier et mangé par les Indiens (1515).

SOLIS (Antonio DE), littérateur espagnol, né en 1610 à Alcala (Vieille-Castille), mort en 1686, mena de front le droit, l'histoire, la politique, le théâtre, fut nommé secrétaire de Philippe IV, et historiographe des Indes par la régente sa veuve (1661), et se fit prêtre en 1666. On lui doit neuf comédies (entre autres *la Bohémienne*, *le Château du mystère*), des *Poésies diverses*, Madrid, 1692, etc., une *Histoire de la conquête du Mexique*, Madrid, 1684, in-fol., ouvrage fort célèbre (traduit en fr. par Citri de la Guette) : des *Lettres*, Madrid, 1737.

SOLLER, v. et port de Majorque, côte N. O., à 24 kil. N. de Palma; 8,750 hab. Château.

SOLLIÈS-PONT, ch.-l. de cant. (Var), à 15 kil. N. E. de Toulon, 3,466 hab. Figues, olives, etc.

SOLMONA, *Sulmo*, ville du roy. de Naples (Abbruzze Ultérieure 2e), à 65 kil. S. E. d'Aquila; 8,500 hab. Evêché. Cathédrale, belle église de l'hospice, couvent de Célestins. Confitures renommées, teintureries, objets en écaille. Patrie d'Ovide et du pape Innocent VII. — Fondée par des Illyriens. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres civiles de Rome, et pus tard fut ravagée par les Sarrasins; redevint florissante sous les Normands, et au XVIe siècle fut érigée en principauté par Charles-Quint en faveur du vice-roi de Naples, Lannoy. Elle appartient auj. à la famille Borghèse.

SOLMS (maison de), maison allemande fort ancienne, que l'on fait remonter à Othon, frère de l'empereur Conrad I (912-918). En 1409, elle se divisa en deux lignes qui se subdivisèrent comme il suit :

I. Solms-Braunfels :
- 1. Solms-Braunfels-Braunfels (éteinte);
- 2. Solms-Braunfels-Hungen (éteinte);
- 3. Solms-Braunfels-Greiffenstein.

II. Solms-Lich :
- 1. Solms-Lich proprement dite,
  - *a*. Solms-Lich-Lich (éteinte);
  - *b*. Solms-Lich-Hohensolms.
- 2. Solms-Laubach,
  - *a*. Solms-Laubach-Laubach (éteinte);
  - *b*. Solms-Laubach-Sonnewalde :
    - (1) Sonnewalde-Sonnewalde;
    - (2) Sonnewalde-Gross-Leipe :
      - *aa*. Sonnew.-Gross-Leipe-Gross-Leipe;
      - *bb*. Sonnew.-Gross-Kolitz.
    - (3) Sonnewalde-Skœna (éteinte).
  - *c*. Solms-Laubach-Baruth :
    - (1) Baruth-Assenheim et Rœdelheim;
    - (2) Baruth-Wildenfels :
      - *aa*. Wildenfels-Laubach;
      - *bb*. Wildenfels-Utph (éteinte);
      - *cc*. Wildenfels-Wildenfels.
    - (3) Baruth-Baruth :
      - *aa*. Baruth-Baruth prop. dit;
      - *bb*. Baruth-Klitzchdorf.

De toutes ces lignes et branches, la principale est celle de Solms-Braunfels-Greiffenstein, qu'on nomme Solms-Braunfels, et dont le chef est qualifié prince depuis 1742; de même Lich-Hohensolms est prince depuis 1792; les autres sont comtes. — Les possessions de la maison de Solms avaient jadis environ 40 kil. sur 24, et étaient situées sur les deux rives de la Lahn, près des terres de Nassau, de la Hesse et de Wetzlar. Elles formaient deux masses : 1° Braunfels et Greiffenstein; 2° Hohensolms et Kœnigsberg, toutes deux immédiates; de plus, les Sonnewalde, les Wildenfels et les Baruth-Baruth avaient beaucoup de terres médiates. Les possessions immédiates de Solms ont été médiatisées en 1806. Toutes les possessions de cette maison sont auj. réparties dans les états de Hesse, de Wurtemberg et de Prusse.

SOLO, riv. de l'île de Java, coule au N. E. 13[illegible] kil., et tombe dans le détroit de Madura. — Ville de Java, ch.-l. d'un petit état de même nom, à [illegible] S. E. de Samarang, comptait 105,000 hab. en 181[illegible]

SOLOFRA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 10 kil. S. E. d'Avellino; 6,100 hab. Belle collégiale. Parchemin; argenterie et orfèvrerie célèbres. Cette ville fut fondée au XIe siècle.

SOLOGNE, *Secolaunia* en latin du moyen âge, petit pays de France, dans l'Orléanais (auj. dans le dép. de Loir-et-Cher), entre la Loire et le Berry, avait pour ch.-l., Romorantin : autres places : A[illegible]

bigny, Sully, La Ferté-Aurain, Pierrefitte. Marais, étangs, terres froides et humides, sol ingrat; amélioré dep. 1848, peu de population. Volailles renommées.

SOLON, législateur d'Athènes et un des sept sages de la Grèce, naquit vers 640 av. J.-C. à Salamine, suivit d'abord la carrière du commerce, voyagea, acquit ainsi des richesses, et vint vivre dans Athènes. Il détermina les Athéniens à reprendre Salamine que les Mégariens leur avaient enlevée, conduisit lui-même cette guerre avec un grand succès, fut nommé archonte (593) et reçut l'importante mission de donner des lois nouvelles à la république. Il abolit celles de Dracon et y substitua un code sage, humain, établit en même temps une constitution qui était un mélange habile de démocratie et d'aristocratie, et calma ainsi les troubles violents auxquels l'état était en proie depuis 624. Il quitta Athènes après avoir fait prêter serment aux lois nouvelles, et n'y revint qu'au bout de dix ans; mais il trouva ses lois en oubli, et ne put ni désarmer les partis, ni empêcher les Athéniens de se donner pour maître Pisistrate; il finit par s'exiler, visita Crésus en Lydie, et mourut en Cypre vers 559. Il était bon poëte et grand orateur : on a de lui quelques fragments (imprimés avec les Gnomiques, et à part, Bonn, 1825, in-8). Sa maxime favorite était : « En tout considérez la fin. » Solon était issu de Codrus.

SOLOR (île). *V.* SONDE.—SOLOTHURN. *V.* SOLEURE.

SOLRE-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Nord), à 13 kil. N. E. d'Avesnes; 2,559 hab. Lainages. Château-fort qui fut pris par Turenne.

SOLSONA, *Celsa*, ville d'Espagne (Barcelone), à 18 kil. N. E. de Cervera; 2,100 hab. Évêché. Fort. Quincaillerie; gants; filature de lin, coton, laine.

SOLT, bourg de Hongrie (Pesth), sur un bras du Danube. — Jadis un comté (auj. compris dans celui de Pesth) portait le nom de Solt.

SOLTIKOV (P. Simon), général russe, fut en grande faveur sous Elisabeth, commanda en 1759 l'armée russe opposée à Frédéric, battit ce prince à Cunersdorf, fut fait maréch. et gouvern. de Moscou, et m. en 1772.—Son fils, Ivan Solt., fut administrateur et général habile, fit deux belles campagnes contre les Suédois, fut nommé maréchal par Paul I en 1796, puis, en 1797, gouverneur de Moscou; il mourut dans cette ville en 1805.

SOLTIKOV (Sergius, comte), de la même famille, premier amant de Catherine II, quand elle était encore grande-duchesse, fut éloigné de la cour et envoyé en Suède par Elisabeth; il y mourut.

SOLTWEDEL ou SALZWEDEL, ville murée des États prussiens (Saxe), sur la Jetze, à 85 kil. N. O. de Magdebourg; 6,000 hab. Toiles de coton, drap, souliers; sources salées qu'on n'exploite pas. Jadis ville hanséatique; souvent incendiée. — On donna d'abord le nom de *Marche de Soltwedel* ou *Marche saxonne* à la *Vieille-Marche de Brandebourg*, parce que, de 978 à 1050, les margraves résidèrent à Soltwedel.

SOLWAY (golfe de), *Solway-Frith* en anglais, *Ituna æstuarium*, golfe de la mer d'Irlande, entre l'Angleterre au S. et la côte écossaise au N. : 65 kil. de long. Il reçoit un grand nombre de rivières. C'est là que commençait le mur d'Adrien.

SOLWAY-MOSS, lieu et marais d'Angleterre (Cumberland), à l'extrémité N. E. du golfe de Solway, entre l'embouchure du Sark et celle de l'Esk. Les Écossais y furent défaits par les Anglais en 1542. Ce marais n'existait pas encore; il se forma en 1771.

SOLYME, nom poétique de Jérusalem. *V.* ce nom.

SOLYMES (les), petit peuple de Lycie, fut vaincu par Bellérophon. On les appelle aussi *Myliades* ou *Termiles*.

SOM ou DJOM, divinité égyptienne, qui paraît être la même que l'Hercule des Grecs.

SOMASQUE, *Somasca* en italien, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 13 kil. N. O. de Bergame, a donné son nom à la congrégation des Somasques.

SOMASQUES, ou *Clercs réguliers de saint Mateul*, congrégation fondée, en 1531, par S. Jérôme Emilien, de Venise, et confirmée en 1540 par Paul III, avait pour but le perfectionnement de l'instruction religieuse, et tirait son nom de la ville de Somasque, près de Bergame, qui était son chef-lieu. Les Somasques ont la direction de plusieurs collèges en Italie, entre autres celle du collége Clémentin à Rome.

SOMBERNON, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 26 kil. O. de Dijon; 900 hab. Houille, plâtre.

SOMBOR, ville de Hongrie (Bars), près du canal de François, à 10 kil. S. O. de Theresienstadt; 15,100 hab. Gymnase grec. Commerce de grains.

SOMBRERETE, ville du Mexique (Zacatecas), à 150 kil. N. O. de Zacatecas. Riches mines d'argent.

SOMBREUIL (Mlle de), fille du gouverneur des Invalides, fut enfermée avec lui à l'Abbaye en 1792. Lors du massacre des prisonniers (3 sept.), elle couvrit son père de son corps et par ses supplications arrêta le bras des assassins; mais il lui fallut, pour obtenir la grâce de son père, consentir à *boire un verre de sang*. Elle n'en eut pas moins la douleur de le voir périr quelques mois après. Elle quitta la France en 1794, épousa à l'étranger le comte de Villelume, rentra en 1815 et m. en 1823.—Son frère, Ch. de S., émigré, fut pris à Quiberon, et fusillé à Vannes.

SOMERS (J.), un des premiers hommes d'état de l'Angleterre, né à Worcester en 1650, mort en 1716, débuta comme homme de loi, et se fit une riche clientèle. Il publia plusieurs pamphlets contre Charles II. A la révolution de 1688, il devint baron d'Evesham et chancelier; il remit les sceaux lors de la réaction tory, et fut alors accusé devant les Chambres, mais il fut acquitté. Il rentra depuis au conseil, et en eut la présidence (1708-10), mais fut renversé avec les whigs, et dès lors ne sortit plus de sa retraite. Outre de nombreux ouvrages imprimés, Somers a laissé 60 vol. in-fol. manuscr., d'où l'on a tiré les précieux *Papiers d'état*, publiés par lord Hardwike, 1778, in-4. Cogan a donné en 4 vol. in-4 une collection de pièces rares, connue sous le titre de : *Somers' Tracts* (presque toutes ces pièces sont des pamphlets de Somers). Walter Scott a dirigé une édition des *Œuvres de Somers*.

SOMERSET (comté de), en Angleterre, sur le canal de Bristol, entre les comtés de Cornouailles à l'O., de Wilts à l'E., de Glocester au N., de Dorset au S. E., et de Devon au S. O. : 105 kil. sur 65 : 413,000 h. Ch.-l., Bath et Wells. Aspects divers : montagnes au centre; ailleurs, sol plat, marais. Climat tempéré. Jadis beaucoup de forêts, converties depuis en terres labourables et pâturages. Mines de plomb, cuivre, houille, terres diverses, etc.; sources minérales renommées. Ce pays, jadis habité par les Belges, fit partie de la Bretagne 1re sous les Romains, puis du roy. de Wessex sous les Saxons.

SOMERSET (Ed. SEYMOUR, duc de), était frère de Jeanne Seymour, 3e femme de Henri VIII, et oncle d'Edouard VI, fut créé par Henri VIII vicomte de Beauchamp (1536), vicomte d'Hartford (1537), et nommé un des 16 exécuteurs testamentaires du prince (1547); puis le jeune roi (Edouard VI), son neveu, le nomma lord-trésorier, duc de Somerset, enfin protecteur du royaume. Il accapara toute l'autorité, et mit le comble à sa grandeur par une campagne brillante en Ecosse; mais bientôt il excita un mécontentement universel par sa hauteur, sa partialité pour les communes, sa violence à l'égard du clergé catholique, et par l'acquiescement qu'il donna à la mort de son propre frère, grand-amiral d'Angleterre. Il fut disgracié et privé de ses biens, puis décapité à Tower-Hill en 1552.

SOMERSET (Robert CARR, vicomte de Rochester, puis comte de), favori de Jacques I, dut sa haute

fortune à sa beauté, et se maintint quelque temps à la cour, grâce aux bons conseils du poëte Overbury, son ami ; mais ce sage conseiller s'étant opposé à son mariage avec la jeune comtesse d'Essex, qui venait de divorcer, tous deux s'en vengèrent en faisant enfermer Overbury à la Tour de Londres, où ils l'empoisonnèrent (1613). Depuis ce moment, Somerset, en proie aux remords, à la mélancolie, vit flétrir sa beauté, et fut supplanté près du roi par George Villiers (Buckingham). Dénoncé enfin comme empoisonneur, il eut peine à échapper au supplice, et fut réduit à vivre loin de l'Angleterre. Il mourut vers 1638.

SOMERTON, ville d'Angleterre (Somerset), à 25 kil. S. O. de Wells ; 2,000 hab. Jadis plus grande, et résidence des rois saxons. Prise et pillée par les Danois (877). Le roi de France Jean y fut détenu.

SOMKHETH, province de Géorgie, bornée au N. par le Karthli proprement dit, à l'O. par le district d'Akhaltsikhé, a pour ville principale Durgtchetaka. Le Kour en arrose la partie orientale.

SOMMA, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 15 kil. E. de Naples ; 7,100 hab. Château. Aux environs, vin estimé. — Ville du roy. Lombard-Vénitien, à 7 kil. N. O. de Gallarate ; 3,120 hab. Aux environs, les Insubres furent battus par Marcellus, et Scipion par Annibal.

SOMMARIVA, bourg des États sardes, dans le Piémont, division de Coni, à 20 kil. O. d'Alba ; 5,000 hab. — C'est aussi le nom d'une charmante *villa*, sur les bords du lac de Côme.

SOMMARIVA (J.-B. DE), directeur de la république Cisalpine, né à Milan vers 1760, mort en 1826, était avocat lors de l'invasion des Français. Il adopta les idées révolutionnaires, fut secrétaire-général du directoire de la république Cisalpine, et devint lui-même directeur en 1799. Après l'occupation autrichienne, il vint se fixer à Paris. Amateur passionné des beaux-arts, il consacra son immense fortune à former de magnifiques collections qui ont eu une célébrité européenne.

SOMME, *Samara*, riv. de France, naît à Fonsomme dans le dép. de l'Aisne, coule à l'O., passe près de Saint-Quentin, entre dans le dép. de la Somme, arrose Ham, Péronne, Bray, Corbie, Amiens, Picquigny, Abbeville, Saint-Valery-sur-Somme, le Crotoy, et tombe dans la Manche, après un cours de 200 kil. Beaucoup de marais sur ses bords ; navigation difficile, ce qui a nécessité l'ouverture d'un canal latéral au cours de la rivière : il est connu sous le nom de *canal de la Somme*. Le canal de Saint-Quentin, qui suit le cours supérieur de cette rivière, la réunit à l'Oise et à l'Escaut.

SOMME (dép. de la), dép. maritime de la France, sur la Manche, entre ceux du Pas-de-Calais au N., de la Seine-Inf. à l'O., de l'Oise au S., de l'Aisne à l'E. ; 552,706 hab. : 6,145 kil. carr. Ch.-l., Amiens. Formé d'une grande partie de la Picardie (Amiénois, Ponthieu, Santerre), et d'une petite portion de l'Artois. Sol plat. Grès à paver ; pierre de taille, craie, argile à potier, beaucoup de tourbe ; eaux minérales. Peu de pâturages naturels, prairies artificielles ; assez de bois ; céréales, houblon, lin, chanvre, pommes à cidre, pas de vin. Gros et menu bétail, chevaux, abeilles. Beaucoup d'industrie (toile, tissus de coton ; velours, escot, alépines, satins turcs, piqués de laine ; sucre de betterave, savon, acides minéraux ; blanchisseries, teintureries, tanneries, etc., pâtés et autres comestibles. Commerce de cabotage, armements pour l'Amérique (surtout par le port de Saint-Valery). — Ce dép. a 5 arr. (Amiens, Péronne, Abbeville, Doulens, Montdidier), 41 cant., 835 comm. ; il appartient à la 3e division militaire, a une cour impér. et un évêché à Amiens.

SOMME (Villes de la). On nomme ainsi certaines places qui défendaient le cours de la Somme et que Charles VII engagea par le traité d'Arras (1435) au duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, mais que Louis XI recouvra en 1477, après de longs démêlés avec Charles-le-Téméraire ; ces villes étaient Péronne, Corbie, Amiens, Abbeville, Roye.

SOMMEPUIS, ch.-l. de cant. (Marne), à 15 kil. S. O. de Vitry-le-Franç. ; 700 h. Pat. de Royer-Collard.

SOMMERGHEM, ville de Belgique (Flandre or.), à 17 kil. N. de Gand ; 6,400 hab. Dentelles.

SOMMIÈRES, ch.-l. de cant. (Gard), sur la Vidourle, à 24 kil. S. O. de Nîmes ; 3,700 hab. Vieux château-fort. Couvertures de laine, molletons, tricots, feutres, chapeaux ; peaux de qualité supérieure. Vin muscat, huile, etc. Ville jadis forte et plusieurs fois assiégée ; démantelée en 1622.

SOMMONAKODOM. *Voy.* SAMANAKODAM.

SOMORROSTRO, bourg d'Espagne (Bilbao), à 9 kil. N. O. de Portugalète ; port à 2 kil. Aux environs est le mont Triano, qui renferme une mine de fer, une des plus anciennes et des plus riches du monde : elle donne plus de 300,000 quintaux par an.

SONCINO, ville du roy. Lombard-Vénitien (Crémone), sur l'Oglio, à 40 kil. N. O. de Crémone ; 4,200 hab. En 1317 y fut conclue la paix dite *de Soncino*, entre les Guelfes et les Gibelins de Toscane, sous la médiation du roi de Naples Robert. Sforze battit les Milanais à Soncino en 1440. Prise en 1720 par le prince Eugène, puis reprise par le duc de Vendôme.

SONDE (archipel de la), nom donné tantôt aux trois grandes îles de Sumatra, Java, Bornéo, et à celles qui les environnent, tantôt à toutes les îles qui s'étendent de Sumatra à Timor, par les 7e ou 8e parallèles tant au N. qu'au S. de l'Equateur : les principales sont, outre les trois déjà nommées : Bali, Lombok, Sumbava, Sumba, Solor, Sabrao, Timor, etc. On en évalue la population à 17,000,000 d'hab. Elles appartiennent en partie aux Hollandais. On nomme *détroit de la Sonde* celui qui sépare Sumatra d'avec Java : il a de 30 à 100 kil. de large sur 120 de long. — La mer qui enveloppe toutes ces îles se nomme *mer de la Sonde*.

SONDERBOURG, v. du Danemark (Slesvig), ch.-l. de bailliage, dans l'île d'Alsen, à l'O., sur un détroit, à 45 k. N. E. de Slesvig : 3,800 h. Ancien château. Port sûr. — Elle donne son nom à 2 branches de la maison de Holstein : Sonderb.-Augustenbourg et S.-Glucksbourg (héritière désignée du trône de Danemark).

SONDERSHAUSEN, ville capit. de la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, au confluent de la Wipper et de la Bebra ; à 46 kil. N. O. d'Erfurt : 3,500 hab. Aux env., château du prince souverain. Le maréchal de Soubise y battit en 1758 les Anglais, les Hanovriens et les Hessois. *Voy.* SCHWARZBOURG.

SONDRIO, ville du roy. Lombard-Vénitien (Milanez), ch.-l. d'une prov. de même nom, à 90 kil. N. E. de Milan ; 3,500 hab. Château-fort sur une hauteur. Cathédrale. Commerce très actif. Aux environs, eaux minérales (à Masino). — La prov. de Sondrio, située entre la Suisse au N., la prov. de Bergame au S., se compose de la Valteline et des vals de San-Giacomo et de Bregaglia ; 84,000 hab. Montagnes, mines, pâturages, etc. Elle formait sous Napoléon le dép. de l'Adda.

SONG, nom de 2 dynasties chinoises. *Voy.* CHINE.

SONGARIE. *Voy.* DZOUNGARIE.

SONGEONS, ch.-l. de canton (Oise), à 22 kil. N. O. de Beauvais ; 1,080 hab. Miroirs, lunettes.

SONGES (les), furent personnifiés par les poëtes anciens, qui les font enfants du Sommeil et de la Nuit, et qui les divisent en vrais et faux. Les premiers sortent des enfers par une porte de corne, les seconds par une porte d'ivoire.

SONNERAT (P.), voyageur français, né à Lyon, vers 1745, mort à Paris en 1814, suivit l'intendant Poivre, son parent, à l'Ile-de-France, et passa dès lors la plus grande partie de sa vie en voyages et

en observations. Les îles de France et de Bourbon lui doivent l'arbre à pain, le cacao, le mangoustan et beaucoup d'autres arbres à fruit ou à résine. On a de lui : *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1776, in-4, 120 fig.; *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, Paris, 1782, 2 vol. in-4, et 1806, 4 vol. in-8, avec des additions de Sonnini.

SONNINI (Ch.-Nic.-Sigisbert MANONCOURT DE), naturaliste, né en 1751 à Lunéville, avait été reçu avocat à Nancy lorsqu'il se mit à voyager : il visita de 1772 à 1780 Cayenne, où il rendit les plus grands services, l'Afrique occidentale du cap Blanc à Portendal, l'Egypte et la Grèce ; fut ruiné par la révolution ; visita en 1810 la Valachie et la Moldavie, et revint mourir à Paris en 1812. On lui doit une belle édition de Buffon, avec continuation, 1799-1808, 127 vol. in-8, et divers écrits originaux, entre autres : *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte*, Paris, 1799, 3 vol. in-8, atlas ; *Voyage en Grèce et en Turquie*, Paris, 1801, 2 vol. in-8, avec atlas. Il rédigea dans l'*Histoire naturelle* de Buffon les articles d'ornithologie étrangère, et publia en 1802 et 1812 la *Bibliothèque physico-économique*.

SONORA, ville du Mexique (Sonora-et-Cinaloa), à 50 kil. S. d'Arispe ; 6,500 hab. Evêché.

SONORA-ET-CINALOA (Etat de), dans la Confédération mexicaine, entre 110° et 116° long. O., 25° et 33° lat. N., a pour bornes, à l'O. la mer Vermeille, à l'E. les états de Durango et de Chihuahua, au N. des pays déserts, et au S. l'état de Guadalaxara ; il a environ 300,000 kil. carr., et 100,000 hab. Ch.-l., Villa del Fuerte. Autres villes, Arispe, el Rosario, Hostimuri, Cinaloa, Sonora. Sol fertile, mais qui est encore en friches, sauf le long des rivières ; or en abondance. Montagnes, bois. On y trouve plusieurs peuplades indigènes, entre autres les Yaquis très féroces. — La prov. a été divisée en deux en 1830.

SONSECA, ville d'Espagne (Tolède), à 22 kil. S. de Tolède ; 6,000 hab. Savon, drap, eau-de-vie.

SONSONATE ou SANTISSIMA-TRINIDAD-DE-SONSONATE, *Zezontlatl* avant l'invasion espagnole, ville du Guatemala (San-Salvador), à 80 kil. O. de San-Salvador ; 4,000 hab. Velours et autres étoffes de soie ; indigo, etc. Mosaïques de petites coquilles.

SONTHONAX (Léger-Félicité), homme d'état français, né en 1763 à Oyonax, mort en 1813, d'abord avocat au parlement de Paris, écrivit en faveur de la liberté des hommes de couleur, et fut un des commissaires env. en 1792 à St-Domingue avec des pouvoirs sans bornes par l'Assemblée Législative, trouva en débarquant au Cap les blancs et les hommes de couleur en guerre, proclama libres les derniers, émancipa bientôt après les noirs eux-mêmes, fut attaqué dans Port-au-Prince par un corps de Français insurgés et par les Anglais, opposa une héroïque résistance, mais vit la ville prise par trahison, et revint en France (1793). Renvoyé à Saint-Domingue par le Directoire (1796), il fut obligé de donner le commandement en chef des troupes à Toussaint-Louverture, qui bientôt le réduisit à repartir. Saint-Domingue l'avait nommé son député aux Cinq-Cents. Ses fonctions législatives cessèrent en 1799 ; il ne reparut plus sur la scène politique après le 18 brumaire.

SONTIUS, fleuve de l'Italie anc., auj. l'ISONZO.

SOPHÈNE, région d'Arménie, au S. O., fut une des cinq provinces acquises en Orient par les Romains au IIIe siècle. Arsamosate en était le ch.-l.

SOPHIA, *Triaditza* en bulgare, *Ulpia Sardica* des anc., v. de la Turquie d'Europe (Bulgarie), ch.-l. de livah, entre l'Isker et la Nissava, à 550 kil. N. O. de Constantinople ; 45,000 h. Métropole grecque, évêché catholique ; 23 mosquées, etc. Lainages, soieries, tabac, tanneries ; eaux thermales fréquentées. Très grand commerce. Bâtie sur les ruines de l'ancienne *Sardique*. — Le livah de Sophia, situé entre ceux de Widdin, Routchouck, Tchirmen, Gallipoli, Ghiustendil et Krouchevatch, répond à une partie de l'anc. *Thrace* et de l'anc. *Mésie*.

SOPHIA, ville de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), près du palais impérial Tzarskoé-Selo, à 31 kil. S. de Saint-Pétersbourg ; 600 hab. Fondée par Catherine II en 1785, mais peu prospère. Le château impérial fut brûlé en partie en 1820.

SOPHIE (sainte). Ce nom désigna d'ab. non une sainte, mais un attribut de Dieu, la *Sagesse divine*, *Hagia Sophia*. — L'Eglise hon. une Ste veuve de ce nom, mère de 3 vierges auxq. elle donna les noms des vertus théologales (Ste Foi, Ste Espérance, Ste Charité), elles sub. le martyre à Rome sous Adrien. On les fête 1er août. Les emp. Justin I et Justinien consacrèrent à Sainte Sophie une église magnifique, qui était le plus bel édifice de Constantinople, et qui subsiste encore en grande partie. Les Turcs en ont fait une mosquée.

SOPHIE, femme de l'empereur Justin II et nièce de Théodora (femme de Justinien), eut beaucoup de part aux affaires sous le règne du faible Justin II et les dirigea fort mal ; fit à la mort de ce prince placer sur le trône Tibère Constantin dans l'espoir de l'épouser, conspira contre lui quand elle vit son espoir trompé, mais ne put réussir à le renverser, et fut reléguée dans son palais.

SOPHIE, czarine de Russie, fille d'Alexis Mikhaïlovitch, naquit en 1656, organisa en 1682, à la mort de Fédor III, son frère, la célèbre révolte des Strélitz qui abattit le parti des Narichkin et donna pour associés à Pierre-le-Grand Ivan V et Sophie elle-même, gouverna 7 ans l'état au nom de ses deux frères, de concert avec Galitzin, son favori, fit vainement la guerre aux Turcs, mais fut plus heureuse contre les Polonais, auxquels elle imposa le traité désavantageux de Moscou (1686). Voyant grandir son frère Pierre et se défiant de son ambition, elle excita contre lui une nouvelle révolte des Strélitz (1689), mais Pierre vint à bout de la comprimer. Dès ce moment, Sophie fut dépouillée de toute autorité, et confinée dans une étroite prison ; elle y mourut en 1704 ; on la crut empoisonnée.

SOPHIE-CHARLOTTE, reine de Prusse, femme de Frédéric I, qu'elle avait épousé en 1684, protégea les lettres et les sciences, et détermina le roi à fonder l'Académie de Berlin. Elle mourut en 1705. — Sophie-Dorothée, reine de Prusse, femme de Frédéric-Guillaume I et mère du grand Frédéric, était la princesse la plus accomplie de son temps ; mais ne fut pas heureuse avec son époux.

SOPHIE, villes de Russie et de Turquie. *V.* SOPHIA.

SOPHIS ou SOFIS, dynastie persane qui vint après celle des Turcomans du Mouton-Blanc, et qui commence en 1499, en la personne d'Ismaël, fournit à la Perse 13 souverains (*Voy.* PERSE), et finit en 1736, en la personne d'Abbas III, qui fut renversé du trône par le célèbre conquérant Nadir. En persan, *Sophi*, *Sofi* ou plutôt *Safi*, veut dire *mystique* ; on nomme ainsi en Orient tous ceux qui mènent une vie dévote ou ascétique. Ce nom était celui du 4e aïeul d'Ismaïl I, saint illustre à qui Tamerlan accorda la vie et la liberté d'un grand nombre de prisonniers ; il acquit ainsi des richesses qui mirent sa postérité à même de jouer un grand rôle. Ce Sophi appartenait à la secte Chyite, et prétendait descendre d'Ali par Mouça, le dernier des imans légitimes.

SOPHIS ou SOFIS, secte panthéiste et mystique de l'Orient, issue de la religion musulmane, et fondée vers le 2e siècle de l'hégyre (VIIIe siècle de notre ère) par Abou Saïd-Aboul-Chéir ; elle est auj. très répandue dans la Perse et dans l'Inde. Un des plus célèbres sophis, Azzeddin, né à Jérusalem au XIIe siècle, a exposé le système des Sophis dans un ouvrage intitulé : *Fruits et Fleurs*, trad. par M. Garcin de Tassy, Paris, 1821. — *Voy.* l'art. précédent.

SOPHISTES. On nommait ainsi, chez les Grecs, certains rhéteurs et dialecticiens qui enseignaient à prix d'argent l'art de parler et de disputér sur tout, et qui, érigeant le doute en système, faisaient eux-mêmes profession de soutenir indifféremment sur toute question le pour et le contre. Ils fleurirent pour la plupart dans le vᵉ siècle av. J.-C. Les plus célèbres d'entre eux sont : Gorgias de Léontium, Protagoras d'Abdère, Prodicus de Céos, Hippias d'Elis, Thrasymaque, Polus, Euthydème. Après avoir joui d'une grande vogue en Grèce et dans l'Italie grecque, les Sophistes furent confondus par Socrate, qui détourna ses compatriotes des disputes frivoles pour les ramener à la recherche sincère de la vérité. Platon, dans plusieurs de ses *Dialogues*, reproduit la polémique de Socrate contre ces corrupteurs de la jeunesse. — Le nom de sophiste, qui, d'après l'étymologie, veut dire *partisan, ami de la sagesse*, s'employa d'abord en bonne part ; il tomba dans le discrédit lorsque ceux qui le portaient se furent déshonorés en attaquant les vérités les plus claires ou les plus sacrées. Le nom de sophisme est resté depuis à tout raisonnement captieux.

SOPHOCLE, célèbre poëte tragique grec, naquit vers 495 av. J.-C. au bourg de Colone, près d'Athènes, donna sa première pièce à 25 ans, et ne cessa depuis ce temps de travailler pour la scène. Il remplit aussi quelques fonctions publiques, fut stratége et ambassadeur. Il vécut jusqu'à près de 90 ans. Devenu vieux, il vit, dit-on, ses fils provoquer son interdiction, et n'eut pour les réfuter qu'à lire à ses juges un superbe morceau de son *Œdipe à Colone* : ce fait est loin d'être prouvé. L'influence de Sophocle sur l'art dramatique fut immense. L'épopée, les morceaux lyriques tinrent moins de place dans la pièce, le drame vrai en tint davantage. Sophocle mit jusqu'à trois ou quatre interlocuteurs sur la scène: il régularisa la disposition, la conduite, le style de la tragédie. Les anciens lui attribuaient 123 pièces, mais quelques unes semblent avoir été de ses disciples. De ces 123, sept seulement nous sont parvenues en entier ; toutes sont des tragédies ; ce sont : *Philoctète, Antigone, Œdipe roi, Œdipe à Colone, Ajax, Electre*, les *Trachiniennes*. Nous n'avons que les titres et des fragments des autres ; 20 ou 22 de ces dernières sont des *drames satyriques*, dans le sens ancien du mot. Sophocle est de tous les tragiques anciens celui qui ressemble le plus à Racine. Souplesse, harmonie, correction, noblesse, il réunit toutes les qualités du poëte irréprochable. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Brunck, Strasbourg, 1789, 4 vol. in-8 ou 2 vol. in-4. Parmi les traductions françaises, on estime celle de Rochefort, 1788, 2 vol. in-8 ; celle de M. Artaud (Paris, 1827, 3 v. in-18); celle de M. Bellaguet, 1843-46, in-12 celle de M. Guiard, en vers, 1853. Plus. de ses trag. ont été imitées (*Œdipe roi*, par Corneille et Volt.; *Œdipe à Colone*, par Ducis ; *Electre*, par Voltaire et Crébillon ; *Philoctète*, par La Harpe; *Antigone* par Rotrou).

SOPHONIE, le 9ᵉ des petits prophètes, vivait sous Josias. Sa prophétie renferme 3 chapitres ; il y adresse aux Juifs des reproches touchants.

SOPHONISBE, Carthaginoise, fille d'Asdrubal, née vers 235 av. J.-C., fut fiancée à Massinissa, puis épousa Syphax, entraîna ce dernier dans l'alliance contre les Romains, tomba aux mains de Lélius et de Massinissa en 203, et pour éviter la vengeance des Romains donna sa main au dernier. Mais Scipion ne reconnut point ce mariage, et Massinissa, pour soustraire sa nouvelle épouse à l'ignominie du triomphe, lui envoya du poison. Ce sujet tragique a été mis sur la scène italienne par le Trissin (1514), et traité depuis en France par Mairet, Lagrange-Chancel et Voltaire.

SOPRONY, ville de Hongrie. *Voy.* ŒDENBURG.

SORA, *Sora*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 95 kil. N. O. de Capoue ; 8,000 hab. Evêché. Ecole de belles-lettres. Jadis ville des Volsques.

SORA ou *Germanicopolis*, auj. *Kastamouni?* v. de Paphlagonie, sur l'Euphrate. Célèbre académie juive.

SORABES. *Voy.* SERVIE et LUSACE.

SORACTE, auj. *mont Saint-Sylvestre*, mont de l'Italie anc., dans l'Etrurie mérid., à 30 kil. N. de Rome, au S. E., et près de Capène. On y remarquait un temple consacré à Apollon.

SORATA (NEVADA DE), haute montagne du Haut-Pérou, dans la chaîne des Andes, vers 15° 30' lat. S., à 170 kil. N. O. de la Paz. Hauteur, 7,900ᵐ.

SORAU, nom de deux villes des Etats prussiens: l'une dans le Brandebourg, à 90 kil. S. E. de Francfort ; 4,000 hab. ; — l'autre en Silésie, à 15 kil. S. E. de Rybnik ; 2,100 hab.

SORBAS, ville d'Espagne (Grenade), à 24 kil. O. de Mujacar ; 5,300 hab. Couvertures de laine.

SORBIÈRE (Samuel), écrivain du XVIIᵉ siècle, né en 1615 à Saint-Ambroix (diocèse d'Uzès), mort à Paris en 1670, était neveu de Samuel Petit, et fut élevé dans la religion protestante. Il étudia la médecine, exerça quelque temps en Hollande, puis revint en France, dirigea le collége d'Orange, se convertit au catholicisme dans l'espoir de quelque bénéfice qu'il n'obtint jamais, se lia avec plusieurs savants (tels que Patin, Hobbes, Baluze, Gassendi), dont il était l'intermédiaire, et fut nommé, en 1660, historiographe du roi. Il avait adopté la philosophie sensualiste de Gassendi et de Hobbes. Il publia une édition des œuvres du premier avec sa vie (Lyon, 1636, 6 vol. in-fol.), et traduisit plusieurs ouvr. du second (*Du citoyen*, Amst., 1649, pet. in-8; *le Corps politique* ou *les Elém. de la loi morale et civile*, Leyde, 1653, pet. in-12), ainsi que l'*Utopie* de Morus. Son style, quoique vieilli, est encore estimé.

SORBON, village de l'ancienne Champagne, auj. dans le dép. des Ardennes, à 3 kil. N. de Réthel ; 400 hab. Patrie de Robert de Sorbon, fondateur de la Sorbonne.

SORBON (Robert DE), savant docteur du XIIIᵉ siècle, né en 1201 à Sorbon en Champagne, mort en 1274, se fit une réputation par ses sermons et ses conférences, fut chapelain et confesseur de Louis IX, devint chanoine de Cambray, puis de Paris, et fonda, en 1252, la Sorbonne, « société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun et pourvus des choses nécessaires à la vie, devaient ne plus être occupés que de l'étude et enseigner gratuitement. » Outre les *Statuts de la maison et société de Sorbonne*, qui ont été en vigueur jusqu'à la Révolution, on a de lui plusieurs ouvrages : *De conscientiâ; Super confessione; Iter Paridisi*; etc.

SORBONNE, nom donné à la faculté de théologie de Paris. C'était d'abord un simple établissement d'éducation à l'usage des ecclésiastiques, qui avait été fondé en 1252 par Robert de Sorbon (*Voy.* l'art. précéd.). Ses agrandissements successifs, la célébrité des cours qui s'y faisaient, l'affluence des élèves qui venaient y prendre leurs degrés l'élevèrent au rang de faculté. La Sorbonne jouit d'un renom européen pendant les XIVᵉ, XVᵉ, XVIᵉ et XVIIᵉ siècles ; ses décisions faisaient autorité en matière de foi. Elle se prononça pendant le grand schisme pour les moyens les plus propres à ramener l'unité, combatt. la Réforme, défendit les lib. gallicanes, fut quelque temps troublée par les querelles du Jansénisme et vit plusieurs de ses membres se déclarer contre la bulle *Unigenitus*. Elle avait déjà commencé à décliner, lorsque la révolution de 1789 la frappa comme tous les établissements ecclésiastiques. La Sorbonne était régie par un *proviseur*, aidé d'un *prieur* (*Voy.* ces mots). Les bâtiments de la Sorbonne furent restaurés au commencement du XVIIᵉ siècle par Richelieu, dont on voit le mausolée dans la chapelle. Aujourd'hui, ces

bâtiments sont le siége de l'Académie Universitaire de Paris, et sont consacrés aux cours de lettres, de sciences et de théologie de la Faculté.

SORE, ch.-l. de cant. (Landes), à 48 kil. N. de Mont-de-Marsan ; 2,000 hab. Verrerie.

SOREL, riv. du Canada. *Voy.* RICHELIEU.

SOREL ou SOREAU (Agnès). *Voy.* AGNÈS.

SOREL (Charles), sieur de Souvigny, littérateur, né vers 1599, mort en 1674, avait succédé en 1635 à son oncle Ch. Bernard comme historiographe de France, mais perdit plus tard cet emploi. Ses principaux ouvrages sont : la *Vraie histoire comique de Francion*, Paris, 1622, 1633, in-8, et une *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'en* 840, 1636, 2 vol. in-8.

SORESINA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 23 kil. N. O. de Crémone ; 4,600 hab. Confiture estimée, dite *mostarda*.

SORÈZE, *Beata Maria de Sordiliaco* ou *de Solliaco*, ville du dép. du Tarn, à 26 kil. S. O. de Castres ; 2,432 hab., sur le ruisseau de Sor qui lui donne son nom. Sorèze possédait jadis une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée au IXe siècle par Pépin, roi d'Aquitaine, et nommée d'abord *Abbaye de la Paix*. On y faisait gratuitement l'éducation de 12 nobles. Depuis 1789, l'abbaye a été convertie en un établissement d'éducation qui fut longtemps florissant, mais qui a eu beaucoup à souffrir sous la Restauration. Aux environs, mines, fonderies de cuivre.

SORGUES, plusieurs riv. de France, entre autres : un affluent du Rhône (le *Sulgas*) qui sort de la célèbre fontaine de Vaucluse, reçoit l'Ouvèze et la Nesque et joint le Rhône à 3 kil. de Sorgues. Cours, 35 kil.

SORGUES, ville murée du dép. de Vaucluse, sur la Sorgues, à 9 kil. N. E. d'Avignon ; 2,100 hab. Vins, eau-de-vie. Aux env., ancien monastère de Gentilly.

SORIA, *Numantia nova*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. de l'intendance de Soria, sur le Duero, à 207 kil. N. O. de Madrid ; 5,500 hab. Beau pont en pierre. Commerce de laines (très déchu). Aux environs était Numance. Soria fut fondée en 1122 par Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon, et cédée en 1136 au roi de Castille Alphonse VIII. Ce fut dans la suite le titre d'un comté.— L'intendance de Soria, située entre celles de Burgos au N. O., de Saragosse à l'E., de Cuença au S. E., de Guadalaxara au S., de Ségovie au S. O., et de Navarre au N. O., a environ 120 kil. sur 130, et est fort montagneuse, sauf sur les bords du Duero : elle a 225,000 hab. On y trouve de l'argent, du fer, du sel, etc.

SORIANO, ville de l'État ecclésiastique (Viterbe), à 9 kil. E. de Viterbe ; 5,500 hab. ; titre d'une principauté. Victoire de Charles des Ursins sur le pape Alexandre VI en 1497.—Elle est au pied d'un mont.

SORLINGUES (îles), *Scilly* en anglais, *Cassiterides* des anciens, groupe d'îles dans la Manche, sur la côte du comté de Cornouailles : 145 îlots, dont 6 habités : 2,700 hab. Ch.-l., Newton (dans l'île Sainte-Marie, qui est la plus grande). Pêche ; soude de varech. Beaucoup d'antiquités druidiques. Jadis riches mines d'étain, qui furent exploitées par les Phéniciens et les Grecs, et qui valurent à ces îles le nom de *Cassitérides* (du grec *kassiteros*, étain).

SORNAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 23 kil. N. O. Ussel ; 1,563 hab.

SOROE, ville du Danemark, dans l'île Seeland, à 70 kil. S. O. de Copenhague ; 1,000 hab. Académie (jadis célèbre), pour les sciences politiques, juridiques, mathématiques ; bibliothèque ; cabinet de physique ; ferme-modèle. — Ile de Norvége (Finmark), par 19° 35' long. E., 68° 30' lat. N.

SORRENTO, *Surrentum*, ville du roy. de Naples (Naples), sur la mer Tyrrhénienne, à 12 kil. S. O. de Castel-a-Mare ; 4,000 hab. Archevêché ; cathédrale ; école de navigation ; soieries. Patrie du Tasse. Surrentum, fondée par les habitants de Cumes, fut longtemps une république indépendante ; elle devint colonie militaire sous Auguste, fut saccagée par Odoacre, par Mustapha-Pacha, etc.

SOS, ville d'Espagne (Saragosse), à 12 kil. S. E. de Sanguesa ; 2,800 hab. Patrie de Ferdinand-le-Catholique. Jean II, son père, donna, en 1458, à tous les habitants du lieu le titre de gentilhomme.

SOSIBE, dit l'*ancien*, *Sosibius*, grammairien, né en Laconie l'an 225 av. J.-C., se concilia la faveur de Ptolémée IV Philopator et devint son ministre ; il lui conseilla de se défaire de son frère et de sa femme Arsinoë, et commit toutes sortes de crimes. — Sosibe-le-Jeune, son fils, gouverna sous Ptolémée V ou Epiphane, et eut à disputer le pouvoir à Agathocle et à Tlépolème.

SOSIGÈNE, astronome d'Alexandrie, le principal membre de la commission qui, sous Jules-César, opéra la réforme du calendrier et introduisit le calendrier julien (46 av. J.-C.). Il paraît qu'il saisit l'erreur commise dans ce système en négligeant quelques minutes de reste, et qu'il comprit que quelque jour il serait nécessaire de la corriger.

SOSITHÉE, poëte dramatique et satyrique d'Alexandrie, vivait au commencement du IIIe siècle av. J.-C. ; il faisait partie de la Pléiade.

SOSPELLO, *Hospitellum*, ville des États sardes (Nice), à 23 kil. N. E. de Nice ; 3,200 hab. Drap, soieries, etc. Patrie du Jésuite Théophile Raynaud. — Prise sur le duc de Savoie par les Français en 1692 ; victoire de ces derniers sur les Piémontais en 1793.

SOSTHÈNE, général macédonien, repoussa une invasion des Gaulois, et fut en récompense proclamé roi de Macédoine après la mort de Méléagre, fils de Ptolémée Céraune, 279 av. J.-C. Il fut tué peu après dans un nouveau combat contre les Gaulois que commandait le second Brennus.

SOSTHÈNE, un des 72 disciples de J.-C. — Un autre Sosthène, chef de la synagogue à Corinthe, se convertit ; ce qui lui attira toutes sortes de mauvais traitements de la part des Juifs. Il est mentionné dans la 1re épître de saint Paul aux Corinthiens.

SOSTRATE, architecte grec de Cnide, au IIIe siècle av. J.-C., embellit Cnide par ses travaux, fut appelé en Egypte par Ptolémée Philadelphe, et construisit le fameux phare d'Alexandrie, une des sept merveilles du monde.

SOSVA, nom de deux riv. de la Russie d'Asie : l'une sort des monts Ourals, coule au N., à l'E., au N. E., traverse le gouv. de Tobolsk et tombe dans l'Obi, à 9 kil. S. de Bérézov (cours 650 kil.) ; — l'autre arrose les gouv. de Perm et de Tobolsk, puis se joint à la Lovza par 69° 31' lat. N. pour former la Tavda (cours, 350 kil.).

SOTADÈS, poëte grec, natif de Maronée en Thrace, vivait, dans le IIIe siècle av. J.-C., à la cour de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte ; il ne se fit connaître que par ses poésies licencieuses et ses sarcasmes. Ptolémée, irrité de ses satires, le fit jeter à la mer. Sotadès inventa ce genre de vers qu'on nomma d'après lui *vers sotadique*, et qu'on peut lire également de droite à gauche ou de gauche à droite, en retrouvant les mêmes mots ; par exemple :

Roma tibi subito motibus ibit amor.

SOTER, c.-à-d. *sauveur*. *Voy.* PTOLÉMÉE I et VIII, DÉMÉTRIUS, etc.

SOTERIOPOLIS ou DIOSCURIAS, ville de l'Asie ancienne, auj. *Isgaur*. *Voy.* DIOSCURIAS.

SOTHIS, nom que les Egyptiens donnaient à l'étoile appelée Sirius ou Canicule. On nomme *période sothiaque* une période de 1,460 ans, au bout de laquelle l'année civile coïncidait avec l'année religieuse chez les Egyptiens, l'année commençant au lever héliaque de la Canicule. On fait commencer le premier cycle sothiaque en l'an 2785 av. J.-C., et le second en 1325.

SOTO (Dominique), théologien espagnol, né à Ségovie en 1494, mort en 1560, fils d'un jardinier,

étudia sans maître, entra chez les Dominicains en 1524, fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente (1545), puis devint confesseur de l'empereur. Pris pour arbitre dans le différend élevé entre Las Casas et Sépulvéda au sujet des Indiens, il décida en faveur du premier. Il a laissé des traités de théologie estimés et des *Commentaires* sur Aristote, sur Pierre Lombard, etc.

SOTO (Fernand DE), de Villanueva, suivit Pizarre à la conquête du Pérou, puis obtint de Charles-Quint la permission d'entreprendre lui-même celle de la Floride, fut en même temps nommé gouverneur de Santiago de Cuba et des pays qu'il soumettrait, releva La Havane, ruinée par des corsaires français (1528), pénétra dans la Floride (1539), et fit diverses expéditions dans cette contrée et dans les pays voisins. Il périt dans l'une d'elles vers 1542.

SOTO-MAYOR (SAN-SALVADOR DE), ville d'Espagne (Santiago), à 22 kil. N. E. de Vigo; 2,500 hab. Vieux château des comtes de Soto-Mayor.

SOTTEGHEM, ville de Belgique (Flandre orient.), à 14 kil. S. E. d'Oudenarde; 2,700 hab. Tombeau du comte d'Egmont.

SOTTEVILLE-LÈS-ROUEN, village du dép. de la Seine-Infér., sur la Seine, à 1 kil. S. de Rouen; 3,926 hab. Lainages, vitriol, soufre napolitain, raffinerie de salpêtre; crème renommée.

SOTTOMARINA (île), île du roy. Lombard-Vénitien, la plus au S. de celles qui séparent les lagunes d'avec l'Adriatique. A son extrémité N. est Chioggia.

SOU, c.-à-d. *rivière* en turc. *Voy.* le mot qui accompagne SOU.

SOUABE, en allem. *Schwaben*, en lat. *Suevia*, région de l'anc. Allemagne, dans le S. O., n'avait pas de limites bien fixes; on lui donnait pour bornes au N. la Thuringe, à l'O. la Forêt-Noire, à l'E. la Bavière; elle s'avançait par le S. au delà du Rhin et jusqu'en Suisse : Zurich en était la ville principale; on y trouvait aussi Augsbourg, Ulm, Constance, Tubingue, Bade, Hall, Rhinfeld, Nordlingue, Esling, etc. Le pays était divisé en *gaus* ou cantons très nombreux : Nagoldgau au N. du Necker; Kraichgau, Iaxtgau, Kochergau, Brenzgau (ainsi nommés des riv. de Kraich, Iaxt, Kocher, Brenz, etc.); plus tard il fut divisé en comtés et seigneuries diverses.— Le nom de Souabe, le même que celui de Suèves (*Voy.* SUÈVES), ne devint très usité qu'au Xe siècle. Auparavant, ce pays se nommait Alémannie. Il forma sous ce premier nom un duché de l'empire mérovingien jusqu'en 746, puis fut administré par des nonces et redevint duché après 843. En 912, Erchanger usurpa le duché et prit alors le titre de duc de Souabe. Le duché passa ensuite à divers ducs non héréditaires; enfin la maison de Hohenstaufen, originaire de ce pays, le posséda de 1080 à 1268; cette maison, une des plus puissantes de l'Allemagne, fournit plusieurs empereurs (*Voy.* HOHENSTAUFEN). Dans l'intervalle de 843 à 1080, la Souabe comprenait tout le pays entre la Forêt-Noire et le Rhin, et même l'Alsace. De 1080 à 1268, le duché fut très diminué, surtout entre 1198 et 1212, par les cessions que fut obligé de faire Philippe de Souabe, soit pour maintenir la dignité de la couronne impériale, soit pour doter ses filles; rétabli à peu près dans son intégrité par l'empereur Frédéric II (ou VI), neveu de Philippe, il fut démembré encore en 1250, quand Conrad IV lui succéda. A la mort de ce dernier, Richard de Cornouailles réunit le duché à la couronne impériale et n'en investit plus personne. Le nom de Souabe subsista pourtant, et désigna un des cercles de l'empire (*Voy.* plus bas).

Ducs de Souabe depuis 912.

I. *Ducs non héréditaires.*

Erchanger, 912
Burkhard I (comte de la Baar), 926
Hermann I (fils d'un comte du Grabfeld et 2e mari de la veuve de Burkhard I), 926
Ludolf (fils d'Othon I et gendre d'Hermann I), 948
Burkhard II (fils de Burkhard I), 954
Othon I (fils de Ludolf et duc aussi de Bavière en 976), 973
Conrad I (neveu d'Hermann I), 982
Hermann II (neveu de Conrad I), 997
Hermann III (fils d'Hermann II), 1004
Ernest I d'Autriche-Babenberg (mari d'une sœur d'Hermann III), 1012
Ernest II (fils d'Ernest I), 1015
Hermann IV (frère d'Ernest II), »
Henri, fils de l'empereur Conrad II (ce fut depuis l'empereur Henri III), 1038
Othon II (petit-fils d'Othon II l'empereur), 1043
Othon III, margrave de Schweinfurt, 1044
Rodolphe de Rheinfeld (anti-empereur), 1057-1080

II. *Ducs héréditaires* (*maison de Hohenstaufen*).

Frédéric I, fils d'un comte de Buren, et gendre de l'empereur Henri IV, 1080
Frédéric II, *le Louche* (son fils), 1105
Frédéric III, son fils (le même que l'empereur Frédéric I, dit Barberousse), 1147
Frédéric IV *de Rothenbourg* (cousin de Frédéric III ou I et fils de l'empereur Conrad III), 1152
Frédéric V (second fils de Frédéric III ou I), 1167
Conrad IV (en même temps duc de Franconie, quatrième fils de Frédéric III), 1191
Philippe (empereur, 1198-1208, dernier fils de Frédéric III), 1196
Frédéric VI (le même que l'empereur Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI), 1208 ou 1213
Henri II, son fils, 1219
Frédéric VI, de nouveau, 1235
Conrad V (le même que l'empereur Conrad IV, fils de Frédéric VI ou II), 1250
Conrad VI ou Conradin, duc titulaire, 1254-1268

SOUABE (comté palatin de), partie du duché de Souabe, avait Tubingue pour ch.-l. et appartenait à la maison de Calw. Il cessa d'exister vers la fin du XIIIe siècle.

SOUABE (cercle de), un des quatre grands cercles de l'empire d'Allemagne créés dès 1387 par Wenceslas, et un des dix formés au XVIe siècle par Maximilien, entre ceux du Haut et du Bas-Rhin, de Bavière, d'Autriche (antérieure), de Franconie et la Suisse, et comprenait le duché de Wurtemberg, les margraviats de Bade et les principautés de Hohenzollern. On y remarquait de plus les quatre principautés ecclésiastiques de Constance, d'Augsbourg, d'Elwangen, de Kempten, beaucoup de prélats, de comtes et seigneurs, et 31 villes impériales (Ulm, Augsbourg, Hall, Heilbronn, Memmingen, etc.), qui formaient ce que l'on appelait la *Ligue de Souabe* ou *Grande-Ligue*.

SOUABE (maison de). Ce nom convient surtout à la maison de Hohenstaufen. *Voy.* HOHENSTAUFEN et l'art. ci-dessus.

SOUBAB. Dans l'anc. empire mogol de l'Inde, on nommait ainsi des espèces de vice-rois qui gouvernaient, au nom du grand-mogol, de vastes divisions de l'empire appelées *Soubabies* : telle était la soubabie du Décan. Les soubabs avaient sous leur dépendance les nababs ou gouverneurs de provinces.

SOUBISE, village de la Charente-Infér., à 4 kil. S. O. de Rochefort; 1,000 hab. Château. Sources minérales renommées. Il se livra en 1372 à Soubise un combat où fut pris le fameux captal de Buch. Ce fut jadis le titre d'une seigneurie qui appartint à la maison de Parthenay, puis passa par mariage dans celle de Rohan (Rohan-Guéménée), pour laquelle elle fut érigée en principauté.

SOUBISE (Benj. DE ROHAN, seigneur de), général protestant, second fils de René de Rohan et de

Catherine de Parthenay, héritière de Soubise, frère de Henri de Rohan, chef du parti réformé, servit en Hollande sous Maurice de Nassau, fut nommé par l'assemblée protestante de 1621 commandant-général des prov. de Poitou, Bretagne, Anjou, soutint un siége d'un mois dans St-Jean-d'Angely, s'empara du Bas-Poitou, menaça Nantes, mais s'enfuit devant Louis XIII sans combattre, et passa en Angleterre après la prise de Montpellier (1622). En 1625, il se jeta sur la flotte royale de Blavet, l'emmena à l'île de Ré, demeura maître de la mer entre Nantes et Bordeaux, mais perdit une bataille navale contre Montmorency. Il amena devant La Rochelle assiégée une flotte anglaise avec le duc de Buckingham, secours qui furent inutiles. Compris dans la pacification de 1629, il ne voulut point en profiter. Il retourna en Angleterre et y mourut en 1641, sans postérité.

SOUBISE (Ch. DE ROHAN, prince de), général et courtisan, né en 1715, mort en 1787, fut aide-de-camp de Louis XV (1744-48), gouverneur de Flandre et Hainaut (1751), commanda 24,000 hommes auxiliaires de l'Autriche au commencement de la guerre de Sept-Ans (1757), et se fit battre honteusement à Rosbach ; mis à la tête d'une nouvelle armée en 1758, il eut cette fois quelques avantages (à Sondershausen, à Lutzelberg), occupa le landgraviat de Hesse et fut nommé maréchal de France ; il eut de grands démêlés en 1761 avec le maréchal de Broglie et obtint gain de cause. Il fut vainqueur à Johannisberg (1762), grâce aux bons conseils du maréchal d'Estrées. Depuis ce temps, il vécut à la cour. Louis XV et Mme de Pompadour l'aimaient beaucoup. Il fut des premiers à rendre hommage à Mme Dubarry. Il fut initié aux secrets du ministère occulte de Louis XV et à toutes les intrigues relatives à l'ambassade du cardinal de Rohan à Vienne. Il est le seul des courtisans qui ait accompagné le corps de Louis XV à Saint-Denis.

SOUBISE (Armand DE ROHAN, dit *le cardinal de*), frère du précédent, petit-neveu d'Armand-Gaston de Rohan, cardinal-évêque de Strasbourg, né à Paris en 1717, mort en 1756, porta d'abord les noms de prince de Tournon, d'abbé de Ventadour, devint, à la mort de son grand-oncle (1749), évêque de Strasbourg, grand-aumônier du roi, cardinal. Il était de l'Académie Française.

SOUCHAY (l'abbé J.-B.), né dans le Vendomois en 1688, mort en 1746, vint à Paris où il fut précepteur, entra en 1726 à l'Académie des Inscriptions, et obtint en 1732 une chaire d'éloquence au collége Royal. On lui doit nombre d'éditions fort soignées, qui parurent pour la plupart anonymes, notamment les *Commentaires de Julien Fleury sur Ausone* (1730), et les *Œuvres* de Boileau (1735).

SOUCY, village du dép. de l'Yonne, à 6 kil. N. E. de Sens ; 700 hab. Patrie de J. Cousin, peintre.

SOUDAN (ou chez nos vieux auteurs *Soldan*), altération du nom de sultan, était d'abord un titre donné aux lieutenants-généraux des califes; il devint surtout célèbre quand ces lieutenants-généraux furent des Seldjoucides. Les Atabeks de ceux-ci s'en revêtirent à leur tour, et ensuite les généraux des Atabeks. Tel fut surtout Saladin, que les écrivains des Croisades appellent par excellence le soudan d'Egypte.

SOUDAN (le), contrée d'Afrique. *Voy.* NIGRITIE.

SOUDRAS ou SCHUDRAS, indiens qui composent la quatrième caste. *Voy.* BRAHMANISME.

SOUEIRAH, ville du Maroc. *Voy.* MOGADOR.

SOUEN-HOA, ville de Chine (Tchi-li), à 150 kil. N. O. de Péking ; ch.-l. de dép. Très peuplée.

SOUFFLOT (Jacq.-Germain), architecte, né en 1714 à Irancy près d'Auxerre, m. en 1781, visita l'Italie et même l'Asie-Mineure, construisit à Lyon plusieurs édifices remarquables, entre autres l'*Hôtel-Dieu*, puis vint se fixer à Paris, où il fut membre des académies d'architecture et de peinture, contrôleur, puis intendant-général des bâtiments de la couronne. Il donna le plan du Panthéon (1757), et dirigea jusqu'à sa mort la construction de cet édifice, mais il ne put l'élever que jusqu'à la naissance du dôme. Il essuya au sujet de ce dôme des critiques amères et de vives contradictions, qui empoisonnèrent ses derniers jours. On doit encore à Soufflot l'*École de Droit* de Paris. Ses ouvrages et ses dessins ont été publ. par G.-M. Dumont (1764 et 1781).

SOUFRIÈRE (la), mont volcanique de la Guadeloupe, par 16° 3' lat. N. ; 1,557 mètres ; il vomit continuellement une fumée sulfureuse. *V.* SOLFATARE.

SOUILLAC, ch.-l. de canton (Lot), à 24 kil. N. de Gourdon, sur la Dordogne ; 3,946 hab. Tribunal de commerce ; ancienne abbaye de Bénédictins. Outils aratoires. Commerce de vins, cuirs, sel, etc. Fontaines jaillissantes remarquables.

SOUILLY, ch.-l. de canton (Meuse), à 15 kil. S. O. de Verdun ; 900 hab.

SOUKOUM-KALE, v. et forteresse de l'Abasie, sur la côte E. de la Mer Noire, par 43° 10' lat. N. Occupée par les Russes depuis 1812 ; évacuée en 1854.

SOULAINES, ch.-l. de canton (Aube), à 18 kil. N. de Bar-sur-Aube ; 1,600 hab. Bonneterie.

SOULAVIE (J.-L. GIRAUD), littérateur, né à l'Argentière (Ardèche), en 1751 ou 52, mort en 1813, était en 1787 vicaire-général du diocèse de Châlons; il prit parti pour la révolution, prêta serment à la constitution civile du clergé, se maria, devint résident de la république à Genève (1793), fut incarcéré en 1794 comme partisan de Robespierre, jouit du repos sous Bonaparte et se réconcilia avec l'Église. Il a publié les *Mémoires de Saint-Simon, du duc d'Aiguillon* (par Mirabeau), *de Duclos* (sur Louis XIV, la régence et Louis XV), *du duc de Choiseul, de Maurepas* (par Salé), des *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI*, Paris, 1809, 2 vol. in-8. Il a en outre écrit lui-même : *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, Paris, 1801, 6 vol. in-8 ; *Histoire des États-Généraux*, 1789, 2 vol. in-8 ; *Mémoires du Maréchal de Richelieu*, 7 vol., 1790-93.

SOULE, *Subola*, anc. petit pays de la Gascogne méridionale, entre le Béarn à l'E., la Navarre française à l'O., et la Navarre espagnole au S. Ch.-l. Mauléon. Auj. partie du dép. des Basses-Pyrénées. Jadis titre de vicomté. Philippe-le-Bel réunit ce pays à la couronne en 1306.

SOULÈS (Franç.), né à Boulogne-sur-Mer vers 1750, mort en 1809, a traduit de l'anglais un grand nombre d'ouvrages : les *Romans* d'Anne Radcliffe, les *Voyages en France, et en Italie* d'Arthur Young, les *Droits de l'Homme* de Th. Payne, et des écrits de circonstance.

SOULI, petite ville de la Turquie d'Europe, dans le sandjakat de Delvino, à environ 40 kil. S. O. de Janina, au milieu des montagnes. Le territoire environnant est de 145 kil. carrés. Il correspond à une partie de l'ancienne *Étolie*. Les Souliotes, ses habitants, sont très braves ; ils se sont immortalisés par la victoire qu'ils remportèrent sur Ali-Pacha en 1790, et par la résistance désespérée, et souvent victorieuse, qu'ils lui opposèrent en 1792 et 1800. Finalement ils furent chassés du pays (1804). La Porte les y laissa revenir après la mort d'Ali, en 1822 (Ils s'étaient dans l'intervalle retirés dans l'île de Corfou).

SOULIMANA (roy. de), petit état de la Nigritie maritime, au N. E. du Kouranko, est le plus policé de la région de Sierra-Leone. Capitale, Falaba.

SOULOU (archipel de), entre l'île de Bornéo et celle de Mindanao, par 117°-120° long. E., et par 5° 45'-6° 45' lat. S., se compose d'envir. 160 îles formant trois groupes. La principale est Soulou, capitale Soulou ou Béouan, par 118° 40' long. E., 5° 58' lat. N. (8,000 h.). Tout l'archipel, plus un vaste

territoire dans le N. E. de Bornéo, compose un état que régit le sultan de Soulou. La pop. est musulmane et peut monter à 200,000 hab., presque tous pirates.

SOULT... ou SOULTH.... *Voy.* SULT...

SOULTZ, *Sulz* en allemand, bourg de France (Haut-Rhin), ch.-l. de canton, à 37 kil. S. O. de Colmar ; 4,152 hab. Rubans de soie, blanchisseries.

SOULTZ-LES-BAINS, *Salz-Baaden* en allemand, village du dép. du Bas-Rhin, sur la Bruche, à 20 kil. O. de Strasbourg : 1,000 hab. Commerce de bois de chauffage. Eaux thermales, carrières importantes.

SOULTZ-SOUS-FORÊTS, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), à 15 kil. S. de Weissenbourg : 2,016 hab. Houille, asphalte et pétrole, source salée ; vins estimés.

SOULTZ, ville d'Allemagne. *Voy.* SULZ.

SOULTZBACH, *Sulzbach* en allemand, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 14 kil. S. O. de Colmar; 700 h. Aux env., houille. Eaux minérales. *Voy.* SULZBACH.

SOULTZMATT, bourg du dép. du Haut-Rhin, à 22 kil. S. O. de Colmar ; 3,045 hab. Filatures de coton ; mousselines. Eaux minérales acidulées.

SOUMAROKOV (Alexandre-Pétrovitch), poëte russe, né en 1718, mort en 1778, était le fils d'un général, et fut conseiller d'état, directeur des théâtres de la cour, membre de plusieurs sociétés savantes. Il a laissé des *tragédies* (*Zémiro*, *Korev*, *Sinav et Trouvor*, etc.), des *comédies*, des *poëmes didactiques*, des *poésies diverses* (odes, épîtres, satires, élégies, etc.), des *Dialogues des Morts*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Moscou, 1787, 10 vol. in-8.

SOUMY, ville de la Russie d'Europe (Kharkov), à 140 kil. N. O. de Kharkov : 11,000 hab. Vieille citadelle. Grand commerce. La ville fut fondée en 1653.

SOUNGARIE. *Voy.* DZOUNGARIE.

SOUNG-KIANG, ville de Chine (Kiang-sou), par 31° lat. N., 118° 36' long. E., ch.-l. de dép.

SOUNUR, ville de l'Inde. *Voy.* DJOUNYR.

SOUR, l'ancienne *Tyr*, ville de Syrie (Acre), dans une presqu'île, à 36 kil. N. d'Acre ; 7,000 hab. ; rade moins dangereuse que celle de Séide, et très fréquentée. Grand commerce. *Voy.* TYR.

SOURA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Simbirsk, arrose ce gouv., ainsi que ceux de Penza, Simbirsk, Nijnéi-Novogorod, et tombe dans le Volga à Varil après un cours de 750 kil. Elle reçoit l'Ouza, l'Alatyr et la Piana.

SOURABAYA, ville et port de l'île de Java, sur la côte N. E., chef-l. de prov., par 110° 23' long. E., 7° 12' lat. S. ; de 80 à 100,000 hab. Rade, mais d'accès difficile ; deux forts, arsenal, fonderie de canons, vastes chantiers de construction, etc.

SOURAKARTA, ville de l'île de Java. *Voy.* SOLO.

SOURDEVAL-DE-LA-BARRE, ch.-l. de canton (Manche), à 9 kil. N. de Mortain ; 4,409 hab.

SOURDIS (Fr. d'ESCOUBLEAU DE), cardinal, était parent de Gabrielle d'Estrées, et dut sa fortune à cette parenté. Après avoir quelque temps vécu dans le monde sous le nom de La Chapelle-Bertrand, il reçut les ordres, fut fait archevêque de Bordeaux (1591), et cardinal (1599) ; il eut, par suite de la violence de son caractère, de graves démêlés avec son chapitre et avec le parlement de Bordeaux, et subit un court exil. Néanmoins il rentra en grâce, célébra le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche (1615), et tint le concile provincial de 1624, d'où sortirent des ordonnances synodales remarquables. Il mourut en 1628.

SOURDIS (H. D'ESCOUBLEAU, DE), frère du précédent, fut évêque de Maillezais en 1623, succéda en 1628 à son frère comme archevêque de Bordeaux, eut l'intendance de l'artillerie et la direction générale des vivres au siége de La Rochelle (1628), prit part à l'expédition navale d'Italie (1633), et à la reprise des îles Sainte-Marguerite. Il eut avec d'Epernon, gouverneur de Bordeaux, homme hautain et brutal, un démêlé violent, dans lequel les torts n'étaient pas de son côté, et fut appuyé par Richelieu en cette occasion. Il présida l'assemblée du clergé en 1634, et m. à Auteuil en 1645. E. Sue a publ. ses *Mém.*, 1839.

SOURGOUT, ville de la Russie d'Asie (Tobolsk), sur l'Obi, par 70° 45' long. E., 61° 25' lat. N., 1,500 hab. Fondée en 1593. Résidence du commissaire chargé de la perception du tribut des Ostiaks.

SOURNIA, bourg de France (Pyrénées-Orientales), ch.-l. de canton, à 13 kil. N. de Prades ; 800 hab.

SOUROUGA ou SOUMPOU, grande ville du Japon, dans l'île de Niphon, sur la côte S., ch.-l. de province, à 155 kil. S. O. d'Yédo ; on lui a donné 600,000 hab. (en 1612). Jadis résidence impériale ; beau palais qui ressemble à une citadelle.

SOUS, ruines qu'on trouve en Perse (Khousistan), dans l'espace de 15 à 16 kil. environ, près de Desfoul. On croit que c'est l'emplacement de l'ancienne *Suse* ou bien d'*Elymaïs*.

SOUS, ville et pays d'Afrique. *Voy.* SUS.

SOUSA, ville de l'Etat de Tunis, sur la Méditerranée, à 110 k. S. E. de Tunis ; 10.000 h. Rade, mais pas de port. Murs, deux ou trois châteaux, vaste mosquée. Fabrique de savon. Commerce important, fait surtout par navires français. Consul français.

SOUSAM-ADASSI. *Voy.* SAMOS.

SOUSSE, v. d'Afrique (Tunis). *Voy.* SOUSA.

SOUSTONS, ch.-l. de canton (Landes), à 27 kil. N. O. de Dax ; 2,560 hab.

SOUTCHAVA, ville de Galicie (Czernovicz), à 45 kil. S. E. de Czernovicz, sur la Soutchava (affluent du Sereth) ; 5,000 hab. Beaucoup de ruines. Commerce avec la Transylvanie et la Moldavie. — Jadis grande et séjour des princes de Moldavie.

SOU-TCHEOU, ville de Chine (Kiang-sou), sur le Canal impérial, par 31° 23' lat. N., 118° 8' long. E., au S. E. de Nan-king ; ch.-l. de dép. ; 250,000 hab. Elle est coupée par un si grand nombre de canaux, qu'on l'a nommée la *Venise chinoise*. Environs délicieux ; c'est le séjour habituel d'une foule de riches. Beaux temples ; tour à 7 étages ; arcs de triomphe. Brocarts, broderies, imprimeries, etc.

SOUTERRAINE (la), ch.-l. de cant. (Creuse), à 33 kil. N. O. de Guéret, dans une vallée profonde : 3,148 hab. Cours d'eau souterrain qui a fait donner son nom à la ville. Commerce de chanvre, de fil, etc.

SOUTHAMPTON, jadis *Hanton*, *Clausentum* en latin, ville et port d'Angleterre (Southampton), à 17 kil. S. O. de Winchester, dans une presqu'île, à l'embouchure de l'Itchin et du Test ; 20,000 hab. Anciens monuments ; belles églises. Chantiers de construction, peu d'industrie ; commerce maritime très actif ; service de bateaux à vapeur pour le Havre. — Bâtie par les Romains ; importante sous les Saxons ; envahie et pillée en 1339 par une flotte française. Cette ville a donné son nom au comté de Southampton, quoiqu'elle ne soit pas le ch.-l. du comté actuel. — Plusieurs villes des Etats-Unis portent aussi ce nom, une notamment dans le New-York, comté de Suffolk ; 5,000 hab.

SOUTHAMPTON (comté de). *Voy.* HAMPSHIRE.

SOUTHCOTT (Jeanne), visionnaire anglaise, née en 1750 dans le comté de Devon, morte en 1814, avait été domestique. A 40 ans, elle se déclara prophétesse, vit quelques unes de ses paroles confirmées par le hasard, ce qui lui attira de nombreux admirateurs, et écrivit ses visions. Elle était méthodiste et prétendait être cette femme de l'Apocalypse qui a la lune sous les pieds et douze étoiles sur la tête.

SOUTHERN (Thomas), poëte anglais, né en 1660 à Dublin, mort à Westminster en 1746, étudia un peu les lois, servit comme enseigne, revint à Londres à la paix, fit des pièces de théâtre qui lui valurent une grande réputation et une belle fortune. Ses *Œuvres*, 1735, 2 vol. in-12, se composent surtout de comédies ou drames (l'*Excuse des femmes* ; le *Fatal mariage* ; *Oroonoko* ou l'*Esclave royal*, etc.).

SOUTHWARK, faubourg de Londres, dans la partie S. de cette ville, sur la rive droite de la Tamise; 80,000 hab. Grand commerce maritime. Beaucoup d'usines et de fabriques. Southwark formait d'abord une ville à part. Quoique jointe à Londres auj., elle appartient encore au comté de Surrey (tandis que Londres est dans le comté de Middlesex).

SOUTHWELL, ville d'Angleterre (Nottingham), à 23 kil. N. E. de Nottingham; 3,000 hab. Ruines d'un palais des archevêques d'York.

SOUTHWOLD, ville et port d'Angleterre (Suffolk), à 23 kil. S. de Yarmouth; 1,700 hab. Dans la baie de Southwold eurent lieu deux batailles navales entre les Anglais et les Hollandais (1665 et 1672).

SOUVAROV (P.-Alexis Vasiliévitch, comte), fameux général russe, né dans l'Ukraine en 1730, se distingua dans la guerre de Sept-Ans, fut après cette guerre nommé colonel, commanda comme brigadier l'assaut de Cracovie (1768), vainquit l'armée polonaise à Stralovitz et sur plusieurs autres points (1768-72), battit les Turcs (1773), eut part à la victoire de Koslodje (1774), soumit les Tartares Nogaïs de la Crimée (1782), reçut les titres de général en chef et de gouverneur de Crimée, commanda un corps dans la guerre commencée en 1788 contre la Porte, se distingua à Kinbourn, à Otchakov, gagna, avec le prince de Cobourg (1789) les bat. de Fokchani, de Martinestié sur le Rimnik, prit Ismaïlov (1790), puis, envoyé contre les Polonais, battit Kosciusko à Macijovice, fit un massacre effroyable des habitants de Praga, puis entra dans Varsovie (1794). Après trois années de repos, il passa comme généralissime avec 30,000 Russes en Italie, obtint un avantage sur les Franç. à Cassano (avril 1799), força Macdonald à la retraite après un combat de 3 j. sur la Trébie (juin), remporta enc. la vict. de Novi sur Joubert (août), mais fut enfin refoulé par Masséna, déjà vainqueur d'une 2e armée russe, celle de Korsakov. Rappelé en Russie par Paul I, il ne trouva point à Saint-Pétersbourg l'accueil triomphal sur lequel il comptait. Il mourut peu après mécontent et en disgrâce (1800). Les Russes lui donnaient les surnoms de *Rimnikski* (à cause de sa victoire à Martinestié sur le Rimnik) et d'*Italiski* (en mémoire de sa campagne d'Italie).

SOUVIGNY, ch.-l. de cant. (Allier), à 15 kil. S. O. de Moulins; 2,777 hab. Eglise gothique (où sont les tombeaux des anciens sires de Bourbon); deux verreries. C'est dans ce lieu que Charlemagne fit ses premières armes en combattant le duc d'Aquitaine.

SOUVIGNY (Ch. SOREL, sieur de). *Voy.* SOREL.

SOUZA ou **SOUSA**, ville de Portugal (Minho), à 30 kil. E. de Porto; 4,000 hab. Titre d'un comté que possédait une des premières maisons du Portugal.

SOUZA (Manoel DE FARIA Y). *Voy.* FARIA.

SOUZA-BOTELHO (Jos.-Marie), littérateur portugais, né en 1758 à Oporto, mort en 1825, fils d'un gouverneur de la prov. de Saint-Paul au Brésil, entra au service à 20 ans, fut envoyé comme plénipotentiaire en Suède (1791), en Danemark (1795), enfin en France (1802-1805), quitta les affaires, sans doute pour n'être point obligé d'agir contre le système français, et se livra exclusivement aux lettres. On lui doit une magnifique édition des *Lusiades*, Paris, 1817, in-4 (avec fig. de Girard), et une trad. en portugais des *Lettres portugaises*, Paris, 1824, in-12. Il avait épousé en 1802 Mme de Flahaut.

SOUZA (Mme de), née FILLEUL, femme du précédent, fut mariée fort jeune au comte de Flahaut, âgé de 57 ans, qui périt sur l'échafaud en 1792, lui laissant un fils (M. le comte de Flahaut, auj. pair de France), se réfugia à l'étranger, publia quelques romans pleins de charme; revint en France sous le Consulat, y épousa en secondes noces M. de Souza-Botelho (1802), et se rattacha à la nouvelle cour. Elle mourut à Paris âgée de 76 ans en 1836. Ses romans parurent presque tous sous son premier nom de comtesse de Flahaut. Les principaux sont : *Adèle de Sénanges* (1794), *Emilie et Adolphe* (1799), *Charles et Marie* (1801), *Eugène de Rothelin* (1808), *la comtesse de Fargy*, etc. Ils se font remarquer par la délicatesse du sentiment et par la connaissance des parties les plus intimes du cœur humain. Elle y peint surtout les classes élevées de la société. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1822, 6 vol. in-8; il en a paru un choix dans la *Bibliothèque Charpentier*, 1 vol. in-12, 1842.

SOUZDAL, ville de la Russie d'Europe (Vladimir), à 35 kil. N. de Vladimir; 3,000 hab. Citadelle, vieux palais des archevêques de Vladimir, etc. Aux environs, immense quantité de cerises. Jadis titre d'une principauté qui formait un des apanages des princes russes de la maison de Rurik, et qui comprenait les gouv. actuels de Vladimir, de Nijnéi-Novogorod, de Moscou et quelques autres vers l'E. Il en est fait mention dès la mort d'Iaroslav I (1054). Méconnaissant la suzeraineté de Kiev, André I Bogolioubski, prince de Souzdal, érigea cette principauté en grand-principat (1167); par suite de l'invasion des Mongols et de la ruine de Kiev, ce grand-principat devint en fait l'état prédominant de la Russie, sous le nom de grand-duché de Moscou. Mais plusieurs fois les grands-ducs détachèrent la principauté proprement dite comme nouvel apanage. Elle fut réincorporée pour toujours au grand-duché en 1392 par Vasili II, qui en dépouilla son oncle maternel Siméon Dmitriévitch.

SOVANA ou **SOANA**, *Suanum*, v. de Toscane, à 94 kil. S. de Sienne. Évêché. Patrie du pape Grégoire VII.

SOZOMÈNE (Hermias), historien, né en Palestine au commencement du ve siècle, fut avocat à Constantinople. Il composa une *Histoire ecclésiastique* en 9 liv., qui va de 324 à 439, et un *Abrégé d'histoire depuis l'ascension de J.-C. jusqu'à la mort de Licinius en* 323. Nous n'avons plus que le premier ouvrage (dans les *Historici græci* de Rob. Estienne, Paris, 1544); il s'y montre assez bon écrivain, mais mauvais critique. C'est à tort qu'on attribue à Sozomène l'*Irrisio gentilium* qui porte le nom d'Hermias.

SOZOPOLIS, un des noms de l'*Apollonie* de Thrace, auj. SIZÉBOLI.

SOZUSA, puis *Apollonia*, ville de la Cyrénaïque, sur la mer, au N. E. de Cyrène, auj. MARZA-SOUZA.

SPA, ville de Belgique (Liége), à 27 kil. S. E. de Liége, dans une vallée de la Vèse; 3,600 hab. (permanents). Très bien bâtie (depuis l'incendie de 1807). Eaux ferrugineuses froides célèbres, qui furent découvertes au XIIIe siècle, et qui attirent tous les ans 2 à 3,000 étrangers de distinction; on en expédie de grandes quantités à l'étranger. On fait à Spa des ouvrages en bois vernissé et en fer-blanc peint dits *boîtes de Spa*.

SPAENDONCK (VAN), peintre. *V.* VAN-SPAENDONCK.

SPAGNUOLI (BATTISTA), poëte. *Voy.* BATTISTA.

SPAHIS ou **SIPAHIS**. Les Turcs nomment ainsi un corps de cavalerie légère qui fut institué par Amurat I. On donne ce nom dans l'armée française d'Afrique à des cavaliers indigènes qui sont enrégimentés à la française et commandés par un colonel français.

SPAITLA, *Suffetula*, ville de l'État de Tunis, à 200 kil. S. O. de Tunis. Belles ruines romaines.

SPALATRO, *Aspalathos* ou *Spalatum* des anciens et *Salone*, ville des États autrichiens (Dalmatie), ch.-l. de cercle, sur l'Adriatique, à 160 kil. S. E. de Zara; 7,000 hab. Bon port. Archevêché fondé en 650, et dont le titulaire est primat de Dalmatie et Croatie. Nombreux édifices qui faisaient partie du palais de Dioclétien à Salone; la cathédrale était jadis un temple de Diane; baptistère (ancien temple d'Esculape). Société d'agriculture. Lainages, soieries, rosoglio. Pêche active : le plus grand commerce de la Dalmatie. Aux environs, eaux thermales sulfureuses. — Spalatro n'occupe que partie de l'empla-

cement de l'ancienne Salone, dont les ruines se voient aux environs.

SPALDING, ville d'Angleterre (Lincoln), à 26 kil. S. de Boston; 6,500 hab. Houille, grains, laines.

SPALDING (J.-Joachim), un des premiers prédicateurs de l'Allemagne, né dans la Poméranie suédoise en 1714, mort en 1804, fut précepteur particulier, voyagea comme gouverneur d'un jeune noble, devint, en 1746, secrétaire de légation de l'envoyé de Suède à Berlin, puis pasteur à Lassahn (Poméranie suédoise), et finit par être membre du consistoire général et premier pasteur de l'église de Saint-Nicolas de Berlin (1764). On a de lui des *Sermons* (Berlin, 1765, 1768 et 1784), qui sont classiques en Allemagne; la *Destination de l'homme*, Greifswald, 1748, in-8, et quelques autres ouvrages. — George-L. Spalding, son 2ᵉ fils, philologue, né en 1762, mort en 1811, fut instituteur des enfants du prince Ferdinand de Prusse, professeur au gymnase de Berlin, conseiller au ministère de l'instruction publique, et membre de l'Académie de Berlin pour la classe historique. Il est connu par une excellente édition de Quintilien, Leipsick, 1798-1816, 4 vol. in-8.

SPALLANZANI (Lazare), célèbre naturaliste, né à Scandiano, près de Modène, en 1729, mort en 1799, étudia d'abord en droit, puis, laissé libre de suivre sa vocation, se livra aux mathématiques, aux langues savantes et aux sciences physiques, devint professeur de logique et de littérature grecque à l'université de Reggio (1754), passa à Modène (1760), quitta en 1770 cette ville pour Pavie, où il eut la chaire d'histoire naturelle et la direction du musée, explora de 1779 à 1788 la Méditerranée (de Livourne à Marseille), l'Italie, les monts Euganéens, les rives de l'Adriatique et de l'Archipel, Corfou, Cérigo, Constantinople, la Roumélie, le Vésuve, l'Etna, les îles Eoliennes; et rassembla ainsi grand nombre d'objets d'histoire naturelle, qui donnèrent une face nouvelle au musée de Pavie. On lui doit une infinité de découvertes, de recherches aussi originales que fécondes; elles roulent principalement sur la circulation du sang, la digestion, la génération (il admet des germes préexistants), les animaux microscopiques, la reproduction d'organes amputés. Ses principaux ouvrages sont : *Observations microscopiques sur le système de la génération de Needham et de Buffon*, Modène, 1767, in-8; des *Animalcules infusoires* (dans le *Giornale d'Italia*, Venise, 1767, tome 3); *Des Phénomènes de la circulation*, Modène, 1777, in-8; *Opuscules de physique animale et végétale*, Modène, 1769, 2 vol. in-4; *Mémoire sur la respiration*, Milan, 1803, 2 vol. in-8, etc. Spallanzani était lié avec Bonnet, dont les travaux lui suggérèrent quelques unes de ses plus belles recherches.

SPANDAU, ville des Etats prussiens (Brandebourg), à 14 kil. O. de Berlin; 7,600 hab. Forte citadelle (prison d'état); maison de force; fabrique royale d'armes : lainages, soieries, toiles; eaux-de-vie, etc. Prise par les Français en 1806.

SPANGENBERG, ville de l'électorat de Hesse, à 8 kil. S. E. de Melsungen; 1,700 hab. Château-fort.

SPANGENBERG (Aug.-Théoph.), évêque morave, né en 1704 à Klettenburg, dans le comté de Hohenheim, mort en 1792, étudia la théologie, se lia avec le comte de Zinzendorf, se fit membre de l'établissement d'Herrnhut, alla plusieurs fois en Amérique (1735, 1746, 1751) pour y prêcher la nouvelle doctrine, y fonda plusieurs maisons sur le modèle d'Herrnhut, fut élu évêque de l'Unité des Frères, et devint, après la mort de Zinzendorf, membre du conseil suprême d'Herrnhut (1760), inspecteur-général des établissements de Haute-Lusace (1764), président de la direction générale (1769). Ses efforts multiplièrent à un degré remarquable les établissements de Frères Moraves dans les états protestants de l'Europe. Il a laissé : la *Vie du comte de Zinzendorf*, Barby, 1772-75, 8 vol. in-8, et un *Résumé de la doctrine des Frères*, Barby, 1779, in-8, etc.

SPANHEIM ou SPONHEIM, bourg des États prussiens (Prov. Rhénane), à 12 kil. N. O. de Creutznach. Aux env., château qui a donné son nom à un comté. Jadis abbaye de Bénédictins. — Le comté de Spanheim, formé vers le Xᵉ siècle, est resté dans la même famille jusqu'en 1437. Le premier comte connu est Everard de Neubourg, qui vivait vers 1064. Un de ses descendants, Jean I, eut entre autres fils, Jean, tige des comtes de Sayn-Witgenstein (*Voy.* WITTGENSTEIN), et Simon II, qui continua la ligne des comtes de Spanheim. Après l'extinction de la maison de Neubourg-Spanheim, ce comté fut divisé entre la maison de Bade et un comte de Veldenz, d'où il tomba dans la branche palatine de Simmern, qui bientôt devint électorale ; mais des sous-partages eurent lieu ; la partie palatine de Spanheim, tantôt fut un apanage indépendant, tantôt eut des co-seigneurs (il y en avait 3 en 1673); et les querelles relatives à la succession de Spanheim n'étaient point encore finies quand l'Empire cessa d'exister en 1806. — Le comté de Spanheim, avant cette époque, se divisait en *Comté Antérieur* (ch.-l. Creutznach), et *Comté Ultérieur*, partagé lui-même en cinq bailliages (Birkenfeld, Castellaun, Traërbach, Allenbach et Vinteberg). Les margraves de Bade possédaient la plus grande partie du premier, et moitié du second. Le reste était partagé entre des princes de la maison palatine. Auj. le comté de Spanheim est compris presque tout entier dans la Prusse Rhénane et dans la principauté oldenbourgeoise de Birkenfeld.

SPANHEIM (Ezéchiel), numismate, né en 1629 à Genève, mort en 1710, d'une famille ancienne du Bas-Palatinat du Rhin, était fils d'un théologien estimé. Il se fit remarquer par sa précocité, devint de bonne heure un savant du premier ordre, fut professeur d'éloquence à Genève (1650), puis gouverneur du fils de l'électeur palatin Charles-Louis, fut chargé par ce prince de missions politiques en Italie, visita dans ce but Florence, Mantoue, Parme, Modène, Rome, Naples, la Sicile, Malte, fut envoyé aux conférences d'Oppenheim et de Spire, au congrès de Breda, et passa ensuite au service de l'électeur de Brandebourg, qui le nomma son ambassadeur à Londres (1702-05). Son principal ouvrage est le *De usu et praestantia numismatum antiquorum*, Rome, 1664, in-4; Londres et Amsterdam, 1706-17, 2 vol. in-fol. (c'était à cette époque le chef-d'œuvre de l'archéol.). Il a édité les *Œuv. de Julien*, 1696, a laissé des notes sur Callimaque, Josèphe, Thucydide, etc.

SPANHEIM (Fréd.), frère du précédent, né en 1632, mort en 1701, professa la théologie à Heidelberg et à Leyde, et devint dans cette seconde ville professeur d'histoire sacrée, bibliothécaire et recteur de l'université. Ses *Œuvres* (en latin), publiées à Leyde, 1701-03, 3 vol. in-fol., roulent sur la géographie, l'hist. sacrée et la théologie : ces dern. sont à l'index.

SPANISH-TOWN, *Santiago de la Vega* des Espagnols, capitale de l'île de la Jamaïque, par 79° 4' long. O., 18° 1' lat. N., à 24 kil. O. de Kingston. 5,000 hab. Pont de fer sur le Cobre, beau palais du gouverneur, etc. Commerce. — Fondée en 1520 par Diego, fils de Christophe Colomb; longtemps aux Espagnols, auj. aux Anglais, ainsi que l'île.

SPANISH-TOWN, v. de la Trinité. *V.* PORT-D'ESPAGNE.

SPARRE (Eric), sénateur suédois, né en 1550, mort en 1600, eut grande part à l'élection de Sigismond III comme roi de Pologne, resta fidèle à ce prince quand Charles IX voulut lui enlever la couronne de Suède, fut d'abord médiateur entre eux, finit par être obligé de quitter la Suède et de se réfugier en Pologne; mais Sigismond, ayant été vaincu, se vit contraint de le livrer à Charles IX, qui le fit décapiter à Linkoping (1600).

SPARTACUS, Thrace, qu'on présume avoir été de sang noble, servit d'abord dans un corps auxiliaire annexé aux armées romaines, déserta, fut pris, réduit en esclavage, et conduit à Capoue, où on le fit gladiateur. Il s'échappa de sa prison avec plusieurs de ses compagnons l'an 73, se mit à ravager la Campanie, battit le préteur Claudius, les deux consuls Gellius et Lentulus (72), et vit rapidement grossir son armée, qui un moment compta près de 70,000 hommes. Reconnaissant l'impossibilité de lutter contre la république, il voulait sortir de l'Italie, et déjà il était arrivé dans la Gaule Cisalpine, quand il se vit forcé, par l'inondation du Pô et par les cris de son armée, de rebrousser chemin et de se porter sur Rome. Hors d'état de prendre cette ville, il fut bientôt serré de près par des forces imposantes, refoulé dans le Brutium par Crassus, et cerné aux environs de Rhégium. Il tenta en vain de passer en Sicile, et, après avoir obtenu quelques nouveaux avantages, finit par être écrasé par Crassus à la bataille du Silare (71). Il périt en brave. Spartacus n'eut jamais qu'une autorité précaire sur les hordes indisciplinées qui le suivaient; c'est ce qui l'empêcha d'exécuter ses vastes projets. Il était, du reste, aussi humain qu'intrépide. On doit à Saurin une tragédie de *Spartacus*.

SPARTE, *Sparta*, ou LACÉDÉMONE, *Lacedæmon*, ville du Péloponèse, capit. de la Laconie et de tout l'état lacédémonien, au centre à peu près de la Laconie, en tirant un peu au S., dans une région âpre et montueuse, près du Taygète, et sur l'Eurotas; env. 30,000 hab. Très pauvre, peu de monuments (temple de Diane *Chalciœcos*, temple de Lycurgue, théâtre, portique des Perses). Aux portes ou aux environs de la ville étaient la Promenade dite *Plataniste*, le Cirque dit *Dromos*, le gouffre dit *Barathre* (où l'on jetait les nouveau-nés contrefaits ou infirmes). Il n'existe plus auj. de Sparte que quelques ruines. *Misitra* est à 4 kil. N. de l'anc. Sparte, et a été en partie construite avec ses débris. — On place la fondation de Sparte vers 1880 av. J.-C.; on l'attribue à Sparton, frère ou fils de Phoronée. Après Sparton, on cite, parmi ses rois, Lélex, Eurotas, Lacédémon, qui, vers 1577, agrandit Sparte ou bâtit auprès une nouvelle ville à laquelle il donna son nom (car Homère distingue Sparte et Lacédémone). Du XVe au XIIe siècle, Sparte et la Laconie furent occupées par des Hellènes (Achéens). Pendant cette période régnèrent Tyndare, Castor et Pollux, le pélopide Ménélas, gendre de Tyndare, Oreste et son fils Tisamène. Ce dernier fut enveloppé dans la ruine des Pélopides lors de la rentrée dans le Péloponèse des Héraclides unis aux Doriens (1190-1186). Aristodème, l'un des chefs héraclides, eut la Laconie en partage; mais ce prince étant mort pendant l'expédition, ses deux fils, Eurysthène et Proclès, lui succédèrent à la fois, et devinrent ainsi la tige des deux familles royales, qui depuis possédèrent simultanément le trône (les Proclides et les Eurysthénides). Aussitôt après la conquête, les vainqueurs (Héraclides et Doriens) retirèrent à la population laconienne (qui était achéenne d'origine) l'égalité des droits, et lui imposèrent un tribut, ainsi que le service militaire. Ceux qui voulurent résister (tels que les habitants d'Hélos ou Hilotes) furent réduits à l'état d'esclaves. De là trois classes : 1° les Spartiates conquérants; 2° les Laconiens tributaires; 3° les Hilotes. Au commencement du IXe siècle (898-870), les Spartiates reçurent de Lycurgue une législation célèbre, destinée à faire du Spartiate un peuple austère et éminemment guerrier (*Voy.* LYCURGUE). Sparte, sous cette nouvelle constitution, conserva ses deux rois (*archagètes;* mais leur puissance était limitée par cinq *éphores* et un sénat de 28 membres. Aussi Sparte fut-elle plutôt une république militaire qu'un état monarchique. De 744 à 724, puis de 682 à 668, Sparte soutint contre la Messénie une lutte terrible, qui se termina par l'asservissement complet de sa rivale (*Voy.* MESSÉNIE), et par la réduction des Messéniens en esclavage. Les guerres de Messénie furent suivies de la soumission des Arcadiens Tégéates (566-546), ainsi que de la conquête de Thyrée et de la Cynurie, enlevées aux Argiens (544). Peu à peu le reste du Péloponèse, qui se trouvait partagé en petits états faibles, tomba (sauf Argos et quelques cités) sous l'influence de Sparte, qui nommait alliés ses futurs sujets, et qui avait la présidence et le généralat de la ligue péloponésienne. Athènes, alors puissante par sa marine, ses richesses, ses nombreux alliés ou sujets, lui disputait seule la prééminence. Sparte, pendant les guerres médiques (480-459), joue le rôle le moins brillant. A l'exception du combat des Thermopyles, des victoires de Platée et de Mycale, où se signalèrent les Spartiates Léonidas, Pausanias, Léotychide, Athènes eut la part la plus glorieuse dans les grandes victoires remportées sur les Perses; la rivalité des deux républiques s'en accrut. A la fin du Ve siècle éclate la guerre du Péloponèse, qui dure 27 ans (431-404). Athènes est vaincue à Ægos-Potamos; la ville est prise par Lysandre; son port est détruit et ses fortifications rasées. Sparte, au contraire, s'étend et consolide sa puissance; elle porte même ses armes en Asie (*Voy.* CLÉARQUE, AGÉSILAS), et favorise l'expédition du jeune Cyrus (401). Thèbes, Argos, Corinthe, les Thessaliens, Athènes enfin, excités par la Perse, se liguent alors contre Sparte; mais celle-ci signe avec le grand roi le traité d'Antalcidas (387), qui, livrant les Grecs d'Asie à la Perse, soumet les Grecs d'Europe à Sparte. Cette république domine alors sur une partie de l'Hellade, de la Thessalie et sur les cités sujettes d'Olynthe. Mais bientôt Thèbes lui échappe, et, dans la guerre qui en résulte, Epaminondas, vainqueur à Leuctres (371), envahit le Péloponèse, rétablit la Messénie comme état, et donne un centre à la fédération arcadienne en bâtissant Mégalopolis (369). Sparte ne se releva jamais de ce double coup; mais la mort d'Epaminondas à Mantinée (363) lui permit de garder son indépendance. Un moment (225-223) rajeunie par Cléomène, qui venait de rétablir les lois de Lycurgue, elle fut à la veille de devenir la cité dominante de la ligue achéenne, et dès lors de reprendre son ancien rôle. Mais Antigone Doson, voué aux Achéens, anéantit cet espoir par la victoire qu'il remporta à Sellasie sur Cléomène (222). Sparte retomba, et, après avoir tenté un dernier effort sous le tyran Nabis, elle subit le joug romain en 146 av. J.-C. Sous les empereurs romains, Sparte jouit d'une profonde tranquillité. Après le partage de l'empire sous les fils de Théodose, elle devint le chef-lieu d'un despotat dont dépendait toute la Morée. Mahomet II s'empara de Sparte en 1460, et en chassa le despote Démétrius, qui était du sang des Comnène. Sigismond Malatesta, prince de Rimini, allié de Démétrius, assiégea la ville 3 ans après, et n'ayant pu la prendre y mit le feu. Ainsi périt Sparte, 33 siècles après sa fondation. Les Turcs firent de Misitra, élevée sur ses ruines, le chef-lieu d'un livah. Depuis la déclaration de l'indépendance de la Grèce, le nom de Sparte a reparu et a remplacé celui de Misitra; cette ville est devenue le chef-lieu d'un gouvernement particulier de la Morée. — Le Spartiate était robuste, brave, sobre, de mœurs pures, habitué aux privations et aux fatigues, dévoué à sa patrie; mais dur, opiniâtre, ignorant. L'éducation était donnée en commun, et tendait plutôt à former le cœur, à fortifier le corps, qu'à développer l'esprit. Le commerce, l'industrie étaient nuls. La monnaie d'or et d'argent fut interdite jusqu'à la prise d'Athènes. La brièveté lacédémonienne, dite *laconisme*, est devenue

proverbiale. Les femmes spartiates (formées aussi par une éducation publique très mâle) passaient pour les plus belles de la Grèce. Sparte est la patrie d'un grand nombre d'hommes illustres : Lycurgue, Leonidas, Pausanias, Agis, Lysandre, Agésilas, Cléombrote, Cléomène, etc.

Rois de Sparte.

(*N. B.* La chronologie de ces rois est fort incertaine.)

1° *Avant les Héraclides.*

Sparton,	vers 1880	OEbalus,	
Lelex,	vers 1742	Hippocoon,	
Mylès ou Melès,	vers 1680	Tyndare,	vers 1328
Eurotas,	vers 1631	Ménélas (*gendre de Tyndare*),	vers 1280
Lacédémon,	vers 1577	Oreste (déjà roi d'Argos),	vers 1240
Amyclas,	vers 1480	Tisamène,	1220 ou 1192
Argalus,			
Cynortas,	vers 1415		

2° *Dynastie des Héraclides.*

Aristodème, *père de Proclès et d'Eurysthène*, 1190

Proclides ou Eurypontides.		*Eurysthénides ou Agides.*	
Proclès,	1186	Eurysthène, Agis, Echestrate, Labotas,	1186
Soüs, Eurypon, Prytanis,	1142-986		
Eunome,	986	Doryssus,	986
Polydecte,	907	Agésilas,	957
Charilaüs (*mineur*),	898	Archelaüs,	909
(*Régence de* Lycurgue, *oncle de Charilaüs*, 898-879.)		Télècle,	853
		Alcamène,	813
		Polydore,	776
Nicandre,	809	Eurycrate, I,	724
Théopompe,	770	Anaxandre,	687
Zeuxidame,	723	Eurycrate II,	652
Anaxidame,	690	Léon,	645
(*Quelques chronologistes placent ici un* Archidamus, *de* 651 *à* 605.)		Anaxandride,	597
		Cléomène I,	519
		Léonidas I,	491
Agasiclès,	645	Plistarque (Cléombrote I et Pausanias, rég.),	480
Ariston,	597		
Démarate,	520	Plistoanax,	466
Léotychide,	492	Pausanias,	409
Archidamus I ou II,	469	Agésipolis I,	397
Agis I,	427	Cléombrote II,	380
Agésilas,	400	Agésipolis II,	371
Archidamus II ou III,	361	Cléomène II,	370
Agis II,	338	Areus ou Aretas I,	309
Eudamidas I,	330	Acrotatus,	265
Archidamus III ou IV,	296	Areus ou Aretas II,	264
Eudamidas II,	261	Léonidas II,	257
Agis III,	244	Cléombrote III, *usurpateur*,	243
Eurydamas,	239		
Euclidas ou Épiclidas, *prince Eurysthénide, frère de Cléom. III*,	234	Léonidas II, rétabli,	239
		Cléomène III,	238
		Agésipolis III,	219
Lycurgue, tyran, de la race des Proclides,			219
Machanidas, tyran,			210
Nabis, tyran,			205-192

SPARTEL (cap), dans l'état de Maroc, par 8° 13' long. O., 35° 40' lat. N., forme l'entrée S. du détroit de Gibraltar.

SPARTIEN, *Ælius Spartianus*, un des auteurs de l'*Histoire Auguste*, vécut au IVe siècle sous Dioclétien et Constantin. Il a écrit les vies d'Adrien, Verus, Didius, Sévère, Niger, Caracalla et Géta. Ces vies sont mal écrites et sans critique, mais elles renferment une foule de renseignements précieux. On les trouve dans l'*Histoire Auguste*. M. Fl. Legay les a trad.

SPARTIVENTO (cap), *Herculis promontorium*, dans le roy. de Naples, par 13° 43' long. E., 37° 56' lat. N., forme l'extrémité S. de l'Italie; il est ainsi nommé parce qu'il coupe le vent.

SPEIGHT'S-TOWN, ville de l'île de la Barbade, côte O. Assez grand commerce avec Bristol, ce qui l'a fait surnommer *le petit Bristol*.

SPELLO, *Hispellum*, ville de l'Etat ecclésiastique (Pérouse), à 5 kil. N. O. de Foligno; 2,000 hab. Ancien évêché transféré à Spolète dès le VIe siècle. On y a trouvé en 1772 le tombeau de Properce. Prise par Charles-Quint en 1529; démantelée par Paul III.

SPENCER. *Voy.* SPENSER et SUNDERLAND.

SPENDIUS, esclave à Rome, déserta, prit du service parmi les Carthaginois, et fut un des chefs de la grande révolte des mercenaires, qui, en 240 av. J.-C., mit Carthage à deux doigts de sa perte. Amilcar le défit en 239 et le fit mettre en croix.

SPENER (Phil.-Jacques), fondateur de la secte des Piétistes, né à Ribeauviller (Alsace), en 1635, mort en 1705, fut prédicateur de la cour de Dresde (1680-90), inspecteur et premier pasteur de Saint-Nicolas à Berlin, publia un grand nombre d'ouvrages théologiques empreints de mysticisme, tint chez lui des réunions dites *Colléges de piété*, et introduisit son système de réforme à l'université de Halle, qui devint alors le foyer du piétisme. Spener fut de plus le fondateur de la science héraldique en Allemagne. Son principal ouvrage en ce genre est le *Theatrum nobilitatis Europæ*, Francfort, 1668-78, 4 vol. in-fol. Il a laissé beaucoup d'écrits théologiques.

SPENSER (c.-à-d. *dépensier*), famille illustre d'Angleterre qui a formé deux branches, l'une qui s'est éteinte en 1414, et l'autre qui subsiste encore et dont les membres portent depuis 1643 le nom de comtes de Sunderland (*Voy.* SUNDERLAND). — A la première appartiennent les deux Hugues Spenser, père et fils, favoris d'Edouard II, roi d'Angleterre. Jaloux de leur crédit, les barons réussirent par leurs menaces à les faire exiler (1320); mais tous deux revinrent en Angleterre l'année suivante, reprirent leur ascendant sur le roi, firent périr sur l'échafaud un grand nombre de barons, et forcèrent même la reine Isabelle, qui leur était contraire, à se retirer en France auprès de son frère Charles-le-Bel. En 1326, Isabelle revint à son tour avec une armée qu'avait fournie le comte de Hainaut et que commandait Roger, comte de Mortimer, assiégea les deux Spenser et le roi dans Bristol, les prit et les mit à mort. Le roi fut assassiné dans sa prison (1327).

SPENSER (Edmond), poëte anglais, né à Londres vers 1553, mort en 1598, fut protégé par Philippe Sidney, qui pressentit son talent, devint secrétaire de lord Grey de Wilton, lieutenant-général de l'Irlande, obtint dans ce pays une concession de terres de plus de 3,000 acres, et s'y fixa. Il fit paraître en 1590 les trois premiers chants de la *Reine des fées* (*The fairy queen*), poëme qui lui valut la faveur d'Elisabeth et une grande célébrité; il ajouta à cette œuvre trois autres chants en 1596; l'ouvrage devait avoir douze chants; on croit que les six derniers furent détruits dans le pillage de la maison de l'auteur, lors de la révolte de Tyrone, et que le chagrin que lui causa cette perte abrégea ses jours. Ce poëme est une allégorie qui représente la cour d'Elisabeth; la lecture en est fatigante, surtout à cause des allusions perpétuelles. La meilleure édition de ce poëme est celle de Londres, 1751, 3 vol. in-8. On a encore de Spenser quelques autres ouvrages; mais on a perdu une grande partie de ses productions.

SPERCHIUS, auj. *Hellada*, fleuve de la Thessalie mérid., coulait de l'O. à l'E. et tombait dans le golfe Maliaque près d'Anticyre.

SPERONI, dit *degli Alvarotti*, écrivain italien né en 1500 à Padoue, mort en 1588, obtint l'estime de Pie IV, de Grégoire XIII, mais eut avec l'inquisition des démêlés qui finirent par l'éloigner du monde (1578). On lui doit une tragédie, la *Canace*, qui a longtemps passé pour le chef-d'œuvre du théâtre moderne, et des ouvrages en prose (*Lettres*, *Observations sur Virgile*, etc.). Ses *Œuvres* ont paru à Venise (1740), 5 vol. in-4, avec sa *Vie*, par Forcellini.

SPESSART, contrée montueuse d'Allemagne, sur le Mein, s'étend de l'embouchure de la Saale fran-

...nienne à celle de la Kinzig. Elle appartient presque toute entière à la Bavière. Point culminant, le Geyersberg (624 mètres).

SPETZIA, *Tiparenus*, île stérile de l'Archipel, sur la côte E. de la Morée, à l'entrée du golfe de Nauplie: 9 kil. sur 5; 8,000 hab. (pêcheurs et pilotes). — Un peu au S. est l'îlot de *Spetzia-Poulo*, jadis *Aristera*.

SPEUSIPPE, philosophe d'Athènes, neveu et disciple de Platon, lui succéda dans la chaire de l'Académie, au préjudice d'Aristote, l'an 347 av. J.-C. Selon Diogène Laërce, il déshonora son talent par son avarice, ses emportements et ses débauches. Il mourut à Athènes l'an 339 av. J.-C., après avoir huit ans dirigé l'Académie. On connaît peu les doctrines qui lui sont propres; on sait seulement qu'il se rapprochait du pythagorisme.

SPEY, riv. d'Écosse, naît dans le comté d'Inverness, arrose celui d'Elgin qu'il sépare de celui de Banff et tombe dans la mer du Nord, à 12 kil. N. E. d'Elgin : cours, 160 kil. Truites et saumons.

SPEZIA ou SPEZZIA (la), *Lunæ portus*, ville ...rée des États sardes (Gênes), sur le petit golfe de Spezia, à 80 kil. S. E. de Gênes et près de ...na; 4,000 hab. Le *golfe de la Spezia* est un des ...s beaux bassins du globe : il forme sept ports, est bien abrité des vents et très aisé à défendre. ...poléon voulait faire de Spezia le premier port de ...empire. — Ile de l'archipel. *Voy.* SPETZIA.

SPHACTÉRIE ou SPHAGIE, auj. *Prodona*, île ...la mer Ionienne, sur la côte de l'Élide et en ... de Pylos; 420 Spartiates y soutinrent un siége ...bre contre une armée d'Athéniens, en 426; enfin ...e rendirent par capitulation; ils furent retenus ...ans en captivité, puis rendus.

SPHÆRIA, île de la mer Egée, à très peu de ...nce des côtes de l'Argolide, est auj. POROS.

SPHAKIE. *Voy.* SFAKIA.

SPHINX (le), monstre fabuleux que l'on trouve ...Égypte et en Grèce. En Égypte, le Sphinx était ...statue représentant une lionne à poitrine et à ...de femme, symbole de Neith, déesse de la sa... Souvent au contraire Neith, sur un buste de ...e, portait une tête de lion. Les ruines des tem...égyptiens en Thébaïde ont encore de longues ...ées de sphinx colossaux monolithes qui con...ent aux propylées des temples. — La mytho... grecque a placé le Sphinx aux environs de la ...es de Béotie, et en a fait un être vivant; mais, ...ps de jeune fille et à la tête de lion des Egyp... elle a ajouté des ailes d'aigle. Le Sphinx, disent ...ètes grecs, se tenait sur la route de Delphes ...Daulis à Thèbes, et proposait aux passants ...igmes à résoudre : ceux qui ne devinaient pas ...t jetés à la mer; enfin Œdipe vint et trouva ...de l'énigme; alors le Sphinx, vaincu, se pré... lui-même dans les flots, et Thèbes, dont les ...nts avaient eu tant à souffrir de ce monstre, ...ur le trône son libérateur. Les Grecs ont donné ...able du Sphinx des explications tirées de l'his... ...ocale qui perdent toute valeur dès qu'on est que le Sphinx est d'origine égyptienne.

...CHEL ou ESPICHEL, cap de Portugal, par ... lat. N., 11° 35' long. O., au S. de Lisbonne ...embouchure du Tage.

...LBERG, ville et château de Bavière (Rezat), ... N. O. d'Heidenheim. Une ligne de la maison ...ngen en a pris son nom. — Château fort de ...e dans les États autrichiens, sert de prison pour les condamnés politiques qui doivent ...*carcere duro*. Il défend à l'O. la v. de Brunn.

...A, anc. ville d'Italie, à l'embouchure la ...éridionale du Pô (*Spineticum ostium*, auj. *Primaro*), est une des plus célèbres colonies ...ues; elle fut détruite de bonne heure.

...A (Alex. DELLA), moine dominicain du XIII° siècle, né à Pise, mort en 1313, passe pour avoir inventé les lunettes; d'autres attribuent avec plus de fondement cette invention à Salvino degli Armati, de Florence, qui vivait à la même époque et mourut en 1317 (Salvino aurait fait cette découverte vers 1285). Il paraît au moins que Spina retrouva par lui-même le secret de faire les lunettes que le 1er inventeur tenait caché, et qu'il le fit connaître au public.

SPINCOURT, ch.-l. de cant. (Meuse), à 29 kil. S. E. de Montmédy; 500 hab.

SPINOLA (Ambroise, marq. de), général célèbre, né à Gênes en 1571, mort en 1630, d'une famille noble et riche qui joua un rôle dans les troubles civils de Gênes aux XIV° et XV° siècles, leva des troupes à ses dépens pour Philippe IV, et soutint longtemps la cause espagnole dans les Pays-Bas, s'empara d'Ostende après 3 ans de siége (1604), fut commandant-général des troupes espagnoles dans les Pays-Bas (1621), prit Breda, marcha au secours du duc de Savoie contre les Français, mais se vit desservi près de Philippe IV, et mourut de chagrin pendant la campagne (1630). — Son frère, Frédéric Spinola, marin habile, commanda l'escadre espagnole des Pays-Bas, et fut tué dans une bataille navale en 1603, peu après avoir été nommé amiral d'Espagne.

SPINOSA (Bénédict), célèbre philosophe hollandais, né en 1632 à Amsterdam, d'une famille de Juifs portugais, fut élevé dans la religion de ses pères, mais conçut de bonne heure des doutes qui lui firent déserter la synagogue, et se vit bientôt proscrit par ses coréligionnaires. Il s'éloigna d'eux, changea son prénom de *Baruch* en celui de Benoît ou Bénédict (*Benedictus*), et alla vivre dans une retraite obscure, aux environs d'Amsterdam, suffisant à ses besoins avec le produit de verres d'optique qu'il fabriquait, et consacrant la plus grande partie de son temps à la méditation; plus tard il se retira à Leyde, et enfin à La Haye, où il mourut en 1677, d'une phthisie pulmonaire, à peine âgé de 45 ans. Spinosa avait été initié à la philosophie par l'étude de Descartes: mais bientôt il pensa par lui-même, et imagina un système de panthéisme, dans lequel il n'admettait qu'une substance unique, infinie, Dieu; il lui donne deux attributs essentiels, l'étendue et la pensée; tous les êtres finis ne sont que des parties ou des manifestations de cette seule substance, les corps n'étant que des modes de l'étendue infinie, et les esprits des modes de la pensée divine; tout est l'effet d'une nécessité absolue; il n'y a de liberté ni dans l'homme, ni même dans Dieu. Spinosa expose ce système avec tout l'appareil géométrique, commençant par définir la *substance*, la *cause*, termes vagues et abstraits, sur lesquels tout repose, puis avançant ses axiomes, proposant ses *postulata*, et donnant enfin ses démonstrations. Les *Œuvres de Spinosa* sont: 1° une *Exposition du système de Descartes démontré géométriquement* (*Renati Descartes, principia philosophiæ*, etc., Amst, 1663); 2° *Tractatus theologico-politicus*, Amst., 1670 (il y établit la liberté de pensée); 3° *Opera posthuma*, Amst., 1677 (ils contiennent un traité de morale, *Ethica*, où se trouve aussi exposé son système de panthéisme); *Tractatus politicus; De intellectus emendatione; Epistolæ*. H. E. G. Paulus a donné une éd. compl. de Spinosa (Iéna, 1802-3). M. Saisset l'a trad. en franç. (1843). La doctrine de ce philosophe a été réfutée par un grand nombre d'écrivains, notamment par Fénelon, le P. Lami, Boulainvilliers; elle a été, au commencement de ce siècle, ressuscitée pour un moment par Schelling. Amand Saintes a écrit sa *Vie*, 1845.

SPIRE, *Nemetes*, *Augusta Nemetum et Noviomagus* des anciens, *Speier* en allemand, ville du roy. de Bavière, ch.-l. du cercle du Rhin, à 264 kil. N. O. de Munich, sur la petite rivière de Spire, près de la rive gauche du Rhin; 9,000 hab. Evêché. Cathédrale célèbre (qui contenait les tombeaux de huit

empereurs). Commerce assez actif. — Spire était d'abord un village voisin d'*Augusta Nemetum*, capitale des *Nemetes*; ce village fut joint en 1084 à la ville par l'évêque Rugier, et finit par donner son nom à la ville. Elle devint sous Henri IV ville impériale, et fut la résidence des évêques de Spire, qui possédaient en outre Bruchsal, Philippsbourg, Rothenbourg, etc. Il se tint à Sp. plus. diètes, notamment celle de 1526, favorable aux Luthériens, et celle de 1529 qui les traita moins bien, et contre laq. ils *protestèrent*. Spire a été le siége de la chambre impériale, de 1530 à 1688. Les Français, commandés par Turenne, s'en emparèrent en 1688, et la détruisirent. Les tombeaux de la cathédrale furent alors tous ouverts, pillés et détruits. Spire ne se releva que 10 ans après. Tallart y battit les Impériaux en 1703. Cette ville a encore été occupée par les Français en 1734, 92, 93, et enfin en 1796; réunie alors à la France, elle devint sous-préfect. du dép. du Mont-Tonnerre.

SPIRE, riv. de la Bavière Rhénane, sort des Vosges, coule à l'E., arrose Neustadt, Spire, et se jette dans le Rhin, après un cours de 60 kil.

SPIRIDION (saint), évêque de Trimithonte, en Chypre, au IVe siècle, défendit saint Athanase au concile de Sardique en 347. On le fête le 14 décembre.

SPIRITO-SANTO. *Voy.* ESPIRITO-SANTO.

SPITHEAD, belle rade d'Angleterre (Southampton), dans la Manche, entre Portsmouth et l'île de Wight. Rendez-vous de guerre des flottes anglaises. Il y tiendrait jusqu'à 1,000 vaisseaux.

SPITIGNEW I et II, ducs de Bohême. *V.* BOHÊME.

SPITZBERG, c.-à-d. *montagnes pointues*, archipel de l'Océan Glacial Arctique, de 5° à 22° long. E., et de 74° à 80° 30' lat. N., se compose de 3 îles principales: le *Spitzberg* proprement dit, l'île du Sud-Est, et l'île du Nord-Est. Cet archipel est désert. Il appartient géographiq. à la Norvége, mais il y vient des vaisseaux de plus. nat. (danois, anglais, russes) pour y pêcher la baleine. On l'a regardé comme une annexe de l'Amériq. du N., mais il est plus voisin de l'Europe. Il y fait très froid; la grande nuit y est de près de trois mois; l'été est très court et chaud. Les cétacés et les phoques abondaient jadis dans les mers voisines, mais la guerre acharnée qu'on leur a faite en a beaucoup diminué le nombre. — Le Spitzberg, découvert en 1553 par l'anglais Willoughby, qui le nomma Grœnland oriental, fut revu en 1595 par les Hollandais Barentz et Cornelius, qui s'en attribuèrent la découverte; ils le nommèrent Spitzberg à cause des rochers pointus et escarpés dont il est couvert.

SPLUGEN, *Speluga*, b. de Suisse (Grisons), à 28 k. S. O. de Tusis, donne son nom à une m. et à un col que traverse, dep. 1818, une des plus bell. routes des Alpes.

SPOHN (Fréd.-Aug.-Guill.), savant allemand, né à Dortmund en 1792, mort en 1824, professa la philosophie, puis la littérature ancienne à l'université de Leipsick. Il a laissé nombre d'ouvrages de critique, d'histoire, de géographie, d'antiquités, et de philologie classique (notamment sur Homère, Hésiode, Théocrite, etc.), ainsi que beaucoup d'éditions latines. Il a aussi publié: *De lingua et litteris veterum Ægyptiorum*, etc., Leipsick, 1825.

SPOLÈTE, *Spoletum* en lat., *Spoleto* en ital., ville de l'Etat ecclésiastique, ch.-l. de la délégation de Spolète, sur la Maroggia, à 104 kil. N. de Rome; 7.000 h. Grande, quoique peu peuplée, rues escarpées. Fort, pont, qui est le plus haut de l'Europe, et sur un côté duquel se trouve un aqueduc. Nombreux et beaux restes d'antiquités (temple de la Concorde, palais de Théodoric, etc.). Peu d'industrie. — Spolète était jadis une des principales villes de l'Ombrie; en 217 av. J.-C. elle résista courageusement aux attaques d'Annibal. Sous l'empire romain, elle fut riche et florissante. Elle devint au VIe s. la cap. d'un duché lombard qui subsista jusqu'au XIe. Après Hugues II, 41e duc (1012-1030), les ducs de Spolète ne furent plus que des gouverneurs amovibles au gré des empereurs, rois d'Italie. Au moyen âge, Spolète fut souvent en lutte avec les villes voisines, mais surtout avec Pérouse. Les Pérugins la brûlèrent en 1324. Sous l'empire français, cette ville fut le ch.-l. du dép. du Trasimène. — La délégation de Spolète (détachée auj. de celle de Rieti, avec laquelle elle formait précédemment celle de Spolète-et-Rieti), a pour villes principales, Narni, Terni, Amelia, Norcia, Pié-di-Luco.

SPON (Jacques), médecin et antiquaire français, né à Lyon en 1647, d'une famille protestante, mort en 1685, voyagea en Italie, en Grèce, dans le Levant, revint dans sa patrie vers 1676, chargé de trésors scientifiques, mais quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, et m. à Vevey, dénué de tout. On a de lui: *Miscellanea eruditæ antiquitatis, in quibus marmora, Grutero et Ursino ignota illustrantur*, Lyon, 1685; in-f.; l'*Origine des Etrennes*, une *Hist. de Genève*, qui fut mise à l'*Index*; etc.

SPONDE (J. DE), *Spondanus*, né à Mauléon en 1557, mort en 1595, fils d'un conseiller-secrétaire de Jeanne d'Albret, abjura le calvinisme, fut lieutenant-général de la sénéchaussée de La Rochelle, et maître des requêtes. On lui doit une version latine d'*Homère*, Bâle, 1583, in-fol., gr.-lat.; des *Travaux et les Jours* d'Hésiode, gr.-lat., avec comment., La Rochelle, 1592; etc. — Sponde (H. de), son frère (1568-1643), filleul de Henri IV, fut maître des requêtes, abjura et devint évêque de Pamiers. On a de lui un *Epitome Annalium ecclesiasticorum card. Baronii*, Paris, 1612, in-fol.; *Annalium Baronii continuatio*, Paris, 1639, 2 v. in-fol.

SPONHEIM. *Voy.* SPANHEIM.

SPORADES, c.-à-d. *dispersées*, groupe d'îles de l'Archipel, à l'E. des Cyclades, et le long de la côte S. O. de l'Asie-Mineure, entre Samos et Rhodes; on y remarquait Icarie, les Corsées, Pathmos, Leros, Calymne, Cos, Carpathos, Nisyros, Telos. Celles-ci florissantes dans l'antiquité, furent ravagées par les Sarrasins, puis par les Turcs qui les possèdent auj. Elles sont comprises dans le *pachalik des Iles*. — Dans le roy. actuel de Grèce, on a donné le nom de *Sporades occidentales* aux îles d'Hydra, Spetzia, Poros, Egine, Colouri, etc., qui sont disséminées sur les côtes de la Morée et de la Grèce. On les a nommées ainsi par opposition aux Sporades proprement dites, qui sont plus à l'E.

SPORADES DE L'OCÉANIE. On a donné ce nom à des îles de l'Océan Pacifique, que l'on ne saurait réunir à aucun des groupes de cette partie du monde. On les distingue en *Sporades boréales*, Bass, de Plata, San-Bartolomeo, San-Pedro, etc., et *Sporades australes*, Penrhyn, Pâques, Sala, Pitcairn, Sauvage, les groupes de Gambier et de B...

SPRAT (Thomas), prélat anglais, 1636-1713, successivement chapelain du duc de Buckingham, du roi, évêque de Rochester, et montra de l'attachement aux Stuarts, même sous Cromwell. Il est un des fondateurs de la Société royale de Londres. On a de lui: *Histoire de la Société royale de Londres*, 1667 (trad. en fr., Genève, 1669); *Vie de Cowley* (en tête de l'édition de 1688); *Histoire de la conspiration de Rye-House*, 1684.

SPRÉE, riv. d'Allemagne, naît dans le roy. de Saxe (en Lusace), puis entre en Prusse, arrose Berlin et tombe à Spandau dans le Havel; cours 300 k. Un canal la fait communiquer avec l'Elbe et l'Oder.

SPRENGEL (Matthieu-Chrétien), historien, né à Rostock en 1746, mort en 1803, professa la philosophie à l'université de Gœttingue, puis l'histoire à celle de Halle. Il a laissé entre autres ouvrages: *Histoire des principales découvertes géographiques jusqu'à celle du Japon en 1542*, Halle, 1783, in-8; *Histoire des révolutions des Indes de 1756 à 1783* (1788), in-8; *Histoire des Mahrattes*, 1785, in-...

Manuel de la statistique des principaux états de l'Europe, Halle, 1793, in-8.

SPRENGEL (KURT), savant médecin, né en 1766 à Voldekow près d'Anklam, en Prusse, mort en 1833, se fit recevoir docteur en médecine à Halle, devint en 1789 professeur extraordinaire dans cette université, et en 1795 professeur ordinaire, y occupa une chaire de botanique à partir de 1797, et fut nommé membre associé de l'Académie des Sciences de Paris (1825). Ses principaux ouvrages sont: *Essai d'une histoire pragmatique de la médecine*, 5 vol., Halle, 1792-1803 (trad. par Jourdan); *Histoire de la Botanique*, 2 vol., 1817-8, et divers ouvrages de médecine et de botanique. Son *Histoire de la médecine* est le meilleur ouvrage de ce genre.

SPRINGFIELD, ville des État-Unis (Massachussets), sur le Connecticut, à 130 kil. à l'O. de Boston; 10,000 h. Armes. En face est West-Springfield. —V. de l'Illinois, au centre; cap. de l'Etat dep. 1837.

SPURIUS, pour *impurus*, enfant naturel, prénom commun à plusieurs Romains. *V.* le nom qui le suit.

SPURZHEIM (Gaspard), né près de Trèves en 1766, mort en 1833, s'attacha de bonne heure au docteur Gall, fut le plus fervent propagateur de la doctrine phrénologique, parcourut, soit avec son maître, soit seul, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, les États-Unis, pour y répandre la connaissance de sa doctrine, et mourut du typhus à Boston au milieu de son apostolat. Il avait concouru au grand ouvrage de Gall (l'*Anatomie du cerveau*); en outre, il publia lui-même des traités *sur la folie* (1817); *sur les principes de l'éducation* (1821), *sur la nature morale et intellectuelle de l'homme* (1832). Il fit subir au système de Gall quelques modifications, soit en y ajoutant des facultés nouvelles, soit en assignant une autre place aux facultés déjà admises.

SQUILLACE ou ESQUILLACE, *Scylaceum*, v. du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), à 8 kil. O. du golfe de Squillace, à 24 kil. S. O. de Catanzaro; 3,000 hab. Evêché. Aux environs, est une riche mine de plombagine. Squillace fut détruite en partie par un tremblement de terre en 1783. *Voy.* SCYLACEUM.

SQUILLACE (BORGIA, prince DE). *Voy.* BORGIA.

SRI, un des noms de Lackmi, femme de Vichnou. —Ce mot se prend aussi adjectivement et s'emploie devant les noms de personnes sacrées, *Sri-Krichna*, *Sri-Ranga*, etc.

SRI-PERMATARA, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Karnate, à 36 kil. S. O. de Madras; patrie de Rama-Anoudja-Acharya, adversaire des Djaïnas et des Bouddhistes au Xe siècle.

SS... Cherchez par S.... tous les mots qui commencent ainsi.

STAAL (Mlle DE LAUNAY, baronne de), née à Paris en 1684? m. en 1750, était la fille d'un peintre français mort en Angleterre, reçut une éducation brillante dans un couvent de Rouen, eut pour protectrice la duchesse de la Ferté, qui la plaça comme femme de chambre près de la duchesse du Maine; gagna bientôt la confiance de cette princesse, et fut l'âme des fêtes de Sceaux. Elle joua un rôle très actif dans la conspiration de Cellamare et fut par suite mise à la Bastille; elle rentra, après sa sortie de prison, auprès de la duchesse, qui ne la paya que d'ingratitude et la traita avec froideur; mais ayant enfin épousé le baron de Staal, vieil officier suisse à qui le duc du Maine donna une compagnie dans ses gardes avec le titre de maréchal de camp, elle vit son sort s'améliorer, et jouit dès lors de toutes les prérogatives des dames attachées à la princesse. Elle a laissé, outre des *Lettres*, des *Mémoires de sa vie*, très spirituels et très curieux, Paris, 1821 (et 1846, par Barrière).

STABIES, *Stabiæ*, auj. *Castel-a-Mare di Stabia*, v. de Campanie, sur le golfe de Naples, au S. du Vésuve, entre Pompéies et Surrentum, fut engloutie par l'éruption du Vésuve en 79. On l'a retrouvée le siècle dern.

STABROEK ou GEORGETOWN (Guyane angl.), ch.-l. du gouv. de Demerary, sur la Demerara, par 60° 17' long. O., 6° 50' lat. N.; 10,000 hab. Quelques édifices; hôtel du gouvernement, chancellerie, tribunaux; quais commodes, vastes magasins.

STACE, *P. Papinius Statius*, poëte latin, né à Naples l'an 61 de J.-C., avait pour père un homme qui était lui-même distingué comme poëte et comme orateur. Il remporta plusieurs couronnes poétiques aux fêtes lustrales de Naples et dans d'autres solennités, jouit d'une immense réputation de son vivant, et reçut des bienfaits de Domitien, qu'en revanche il a trop loué. Il mourut l'an 96 de J.-C., à 36 ans. On a de lui: la *Thébaïde*, poëme épique en 12 chants, où l'on remarque avec les défauts de la littérature du temps, des beautés d'un ordre supérieur: l'*Achilléide*, autre poëme épique, qu'il n'a conduit que jusqu'au milieu du 2e chant, et 5 livres de poésies diverses, dites *Sylves*. Le 5e est posthume. On trouve dans Stace une facilité, une abondance extraordinaires; nul poëte ne ressemble plus au Tasse. Les meilleures éditions de Stace sont celles de Markland, Londres, 1728; de Ferd. Hand, Leips., 1817, etc. Cormilliolle l'a traduit en français, 1778 et 1802 (réimp. en 1820), 5 vol. in-12. Il en a paru une traduction nouv. dans la collection Panckoucke, par MM. Rinn, Achaintre, etc. Luce de Lancival a imité en vers l'*Achilléide*.

STADE, ville du Hanovre, ch.-l. du gouv. de Stade, à 140 kil. N. de Hanovre, à 32 kil. O. de Hambourg, sur la Schwenge, et près de la rive gauche de l'Elbe; 5,000 hab. Ville forte, école de cavalerie. Jadis ville impériale et hanséatique; cédée aux Suédois par la paix de Munster. Elle fut prise par le duc de Brunswick (1676), par le roi de Danemark (1712), et reprise par le duc de Brunswick. Sous l'empire français, Stade fut le ch.-l. d'une sous-préfecture du départ. des Bouches-de-l'Elbe. — Le gouv. de Stade est borné au N. et à l'E. par l'Elbe, à l'O. et au S. O. par le Weser, au S. par l'Aller, au N. O. par la mer du Nord; 210,000 hab. Il est divisé auj. en 3 parties, duché de Brême, duché de Verden, pays de Hadeln. — Il y a eu un *comté de Stade*, qui longtemps releva du duché de Saxe au moyen âge. Son 1er comte connu fut Luther ou Lothaire I, qui périt en 931. Sa postérité subsista jusqu'au XIIe siècle; Hartwig, le dernier de cette race, ayant testé en faveur de l'archevêque de Brême, le duc de Saxe Henri-le-Lion s'empara du comté par force. L'empereur Frédéric II, confirma dans cette possession le petit-fils de ce prince (Othon l'Enfant) en 1236. Cependant l'archevêché de Brême parvint à se mettre en possession du comté de Stade, qui depuis ce temps a suivi le sort de ce grand fief ecclésiastique. — On a nommé parfois *Marche de Stade* l'ancienne marche de Brandebourg, parce que Luther Odo I, comte de Stade, avait été nommé en 1056 margrave de Soltwedel. *Voy.* ce nom.

STADION (Philippe, comte de), diplomate, né à Mayence en 1763, mort en 1824, avait été ambassadeur impérial en Suède et à Londres, quand il se brouilla avec l'Autriche, et entra comme grand-trésorier au service de l'évêque de Wurzbourg; s'étant ensuite réconcilié avec l'Autriche, il obtint les ambassades de Berlin, de St-Pétersbourg, devint ministre des affaires étrangères en 1806, et excita la guerre d'Autriche de 1809. Napoléon, après Wagram, exigea son renvoi; mais il reparut comme plénipotentiaire au traité de Tœplitz (1813), aux conférences de Francfort et de Châtillon (1813 et 1814), au congrès de Vienne (1814 et 1815).

STADT-AM-HOF, *Riparia*, ville murée de Bavière (Regen), sur le Danube, vis-à-vis de Ratisbonne; 1,500 hab. Hôpital. Pont entre Stadt et Ratisbonne. Brûlée en 1809 par les Français.

STADTBERG, *Ehresburg* au moyen âge, bourg de Westphalie, à 51 kil. E. d'Arensberg; 2,500 hab.

STADTHAGEN, ville murée de la principauté de Schaumbourg-Lippe, à 15 kil. N. E. de Buckebourg; 1,500 hab. Eaux minérales. Patrie de Büsching.

STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine NECKER, baronne de), née à Paris en 1766, était fille de Necker, et conserva toujours pour son père un amour et une admiration qui allaient jusqu'à l'idolâtrie. Elle épousa, en 1786, le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France (qui résida à Paris jusqu'en 1799, et mourut en 1802). Lors de la Révolution, elle rédigea un plan d'évasion pour Louis XVI peu avant le 10 août 1792, et ne craignit pas d'adresser au gouv. révolutionnaire une défense de la reine. Sous le Directoire, elle exerça par ses salons une grande influence, se déclara contre le club de Clichy qui voulait renverser le Directoire, et fit rentrer Talleyrand aux affaires (1796). Sous Bonaparte, son crédit baissa; elle fit de l'opposition, et fut exilée à 40 lieues de Paris (1802). Elle quitta la France, se rendit à Weimar, où elle étudia la littérature allemande avec Gœthe, Wieland et Schiller, passa un an (1805) à Genève et dans sa terre de Coppet (canton de Vaud), puis revint en France, où sa présence fut tolérée; mais elle déplut encore à la police impériale par les allusions dont fourmillait son *Allemagne*, alors sous presse (1810); l'édition fut saisie et mise au pilon, et il fut enjoint à Mme de Staël de ne plus s'écarter de Coppet. Elle s'évada, en 1812, de ce séjour devenu pour elle une prison, habita successivement Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, la Suède, enfin Londres, et ne revint à Paris qu'après la chute définitive de Napoléon, en 1815. Elle obtint de Louis XVIII 2,000,000 de francs, à titre de restitution des sommes dues à son père. Deux ans après, au retour d'un voyage en Italie, elle mourut à Paris (14 juillet 1817). Elle s'était remariée en 1810, mais secrètement, avec un jeune officier, M. de Rocca, auteur de mémoires sur la *Guerre des Français en Espagne* (Paris, 1814), et sur la *Campagne de Walcheren en* 1809 (Paris, 1815). Mme de Staël est la plus célèbre des femmes auteurs; elle parlait encore mieux qu'elle n'écrivait; son salon était rempli des hommes les plus illustres dans les lettres, les arts, les sciences, l'industrie et la politique; elle embrassait tous les genres de questions et les traitait avec supériorité. Elle a beaucoup contribué à l'introduction des nouvelles idées littéraires en France. Dans ses ouvrages, on trouve une hauteur de génie et une profondeur bien rares dans son sexe, une érudition variée, unies à une extrême finesse et à une grande connaissance du monde; mais sa prose est trop souvent lyrique, son style est quelquefois guindé et fatigant. Ses écrits sont: *Delphine* (1802), *Corinne* (1807), deux romans célèbres, le second surtout, dans lesquels on pense qu'elle a voulu se peindre elle-même; l'*Allemagne* (Lond., 1813); elle y décrit l'esprit, les mœurs, la littérature et la philosophie d'un pays alors très mal apprécié en France; des *Considérations sur la révolution française*, Paris, 1818, 3 vol. in-8. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par son fils, Paris, 1821, 17 vol. in-8. — Son fils, le baron de Staël, né à Coppet en 1790, mort en 1827, s'est surtout occupé d'agronomie et d'œuvres philanthropiq. On lui doit des édit. des *Œuvres* de sa mère et de celles de Necker.

STÆUDLIN (Charles-Frédéric), théologien protestant, né en 1761 à Stuttgart, mort en 1826 à Gœttingue, fut professeur de théologie et conseiller du Consistoire à Gœttingue. On a de lui d'importants travaux sur la théologie, sur la philosophie, et sur l'histoire de ces deux sciences, notamment: *Histoire et esprit du scepticisme*, Leipsick, 1794; *Principes fondamentaux de la morale et du dogme*, Gœtt., 1798; *Histoire universelle de l'église chrétienne*, Hanovre, 1806; *Histoire générale de l'église d'Angleterre*, Gœtt., 1816; *Histoire de la philosophie morale*, Hanovre, 1823; *Bibliographie et histoire de l'histoire de l'Eglise*, Hanovre, 1827 (posthume). D'abord rationaliste pur, Stæudlin revint avec les années aux idées religieuses et à la révélation.

STAFFA (île), une des Hébrides, est très petite (1,600m sur 800) et toute basaltique. On y trouve des colonnes basaltiques naturelles, droites, couchées, etc. On admire surtout la grotte de Fingal, celle de Mackinnon, le fauteuil d'Ossian, etc.

STAFFARDE, village et anc. abbaye des États sardes, dans le Piémont, à 6 kil. Nord de Saluces, et à peu de distance du Pô. Victoire de Catinat sur le duc de Savoie, le 18 août 1690.

STAFFORD, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Stafford, à 200 kil. N. O. de Londres; 7,000 hab. Eglise Sainte-Marie, hôtel du comté, etc. Maison de force; tanneries; fabriques de bottes et souliers. Fondée au xe siècle, et jadis forte. Titre de baronnie, de vicomté ou comté au moyen âge; érigée en marquisat (1786) en faveur du comte Gower.

STAFFORD (comté de), en Angleterre, dans le centre, entre ceux de Chester au N. O., de Derby au N. E., de Warwick au S. E., de Worcester au S., de Shrop à l'O.: 100 kil. sur 75; 411,000 hab. Ch.-l., Stafford; autres villes, Lichfield, Tamworth, etc. Presque tout en plaines. Climat varié, froid en général. Grains, légumes, etc.; agriculture assez bonne. Cuivre, fer, houille, pierre calcaire, marbre, albâtre, diverses terres. Industrie active: forges, hauts-fourneaux, quincaillerie, et surtout poterie renommée. — Ce pays appartenait autrefois au *Cornavii*. Il fit partie de la Flavie Césarienne sous les Romains, et du roy. de Mercie sous les Saxons.

STAFFORD, anc. famille d'Angleterre, d'origine normande, a pour chef Robert Tœnei, contemporain et allié de Guillaume-le-Conquérant, qui fut fait par ce prince gouverneur du château de Stafford. Plusieurs membres de cette famille ont joué un rôle historique, notamment: Humphrey, général de Henri VI, qui combattit le duc d'York, et fut, en récompense de ses services, créé duc de Buckingham (1465); — Henri, petit-fils et successeur du précédent, qui eut longtemps la faveur de Richard III, et le seconda dans ses criminelles entreprises; il finit par se révolter contre Richard, fut pris et décapité en 1483. — Son fils Edouard, accusé de trahison envers Henri VIII, périt aussi sur l'échafaud (1521). Cette maison s'étant éteinte dans les mâles en 1637, elle fut continuée par Guill. Howard, qui épousa l'héritière Marie (*Voy.* ci-après).

STAFFORD (Guill. HOWARD, comte de), 2e fils du 6e duc de Norfolk, naquit en 1611, fut créé comte de Stafford par Charles I en 1640, après avoir épousé l'héritière de l'antique maison de ce nom, suivit Charles II en exil, et devint à la restauration un des principaux personnages de l'état. Il fut impliqué par le parti whig dans les conspirations des poudres et des farines, et mis à la Tour, puis condamné à mort par la chambre des lords, qui pourtant le recommanda à la clémence du roi. Charles II, quoique convaincu de son innocence, n'osa lui faire grâce, et Stafford subit le supplice en 1680.

STAGIRE, *Stagira*, auj. *port Libesade* ou *Stravro* ville de Macédoine, en Chalcidique, au N., près du golfe Strymonique, fondée vers 665 av. J.-C., est célèbre comme ayant été la patrie d'Aristote.

STAGNO, ville des États autrichiens (Dalmatie), sur l'isthme de Sabioncello, à 30 kil. N. O. de Raguse; 2,000 hab. Evêché. — A 2 kil. est Stagno Piccolo, un des beaux ports de l'Adriatique.

STAHL (George-Ernest), célèbre médecin allemand, né en 1660 à Anspach, devint, en 1687, médecin du duc de Saxe-Weimar, en 1694 professeur de médecine à Halle, en 1716 médecin du roi de Prusse, et mourut à Berlin à 1734. Il a beaucoup

écrit; ses principaux ouvrages sont : *De motu tonico vitali*, Iéna, 1692; *De autocratia naturæ seu spontanea morborum excussione*, Halle, 1696; *De vena-porta, porta malorum*, 1698; *Theoria medica vera*, Halle, 1707; c'est son ouvrage capital; *Experimenta chimiæ*, Leipsick, 1697; *Negotium otiosum, seu sciamachia*, etc., Halle, 1720 (en réponse aux objections de Leibnitz); *Fundamenta chimiæ*, Nuremberg, 1723. Stahl est surtout célèbre comme auteur d'un système connu sous le nom d'*Animisme* ou de *Spiritualisme*; il expliquait tous les phénomènes de l'économie animale par un principe immatériel identique au principe de la pensée, l'âme; mais il reconnaissait que, dans ce nouvel exercice de ses facultés merveilleuses, l'âme n'a pas conscience d'elle-même. En médecine, il combattit ceux qui rapportaient tout à des causes chimiques ou mécaniques. Stahl fut aussi un grand chimiste; il imagina, pour expliquer la combustion, un principe nouveau, le *phlogistique*, doctrine qui régna près d'un siècle sur la science. Roussel avait fait un extrait raisonné des ouvrages de Stahl; ce travail n'a pas vu le jour.

STAHRENBERG. *Voy.* STAREMBERG.

STAINS, village du dép. de la Seine, à 3 kil. N. E. de Saint-Denis. Château et parc superbes qui ont appartenu aux familles de Thou et de Harlay.

STAIR (J. DALRYMPLE, comte de), général et homme d'état, né à Edimbourg en 1673, mort en 1747, travailla les esprits en Ecosse contre Jacques II, fut fait colonel par Guillaume III, servit sous Marlborough (1702), fut ambassadeur en Pologne (1709-13), et en France pendant la Régence, obtint du Régent l'expulsion du Prétendant, devint, sous George II, grand-amiral d'Ecosse et feld-maréchal, commanda l'armée anglaise en Allemagne, gagna sur le maréchal de Noailles la bataille de Dettingen (1743), et fit échouer la tentative du prétendant Charles-Edouard sur l'Angleterre (1745-46).

STALBERG. *Voy.* STOLBERG.

STALIMÈNE, l'anc. *Lemnos*, île de l'Archipel, à 105 kil. O. de la côte de l'Anatolie, a environ 37 kil. sur 30, et 11,000 hab.; ch.-l., Lemnos ou Stalimène (l'anc. Myrine). La côte occid. de Lemnos a quelques bons mouillages. Le sol est presque partout aride; on en extrait la terre *sigillée*, fameuse jadis, mais moins recherchée auj. : on la vend pour le compte du grand-seigneur. *Voy.* LEMNOS.

STAMBOUL. *Voy.* ISTAMBOUL et CONSTANTINOPLE.

STAMFORD, ville d'Angleterre (Lincoln), à 60 kil. de Lincoln, sur le Welland; 8,000 hab. Houille, malt, etc. Aux environs, belle résidence du marquis d'Exeter. Jadis importante; elle avait une université qui a été réunie à celle d'Oxford. Elle fut donnée à lord Burleigh par Elisabeth.

STAMFORD-BRIDGE (WEST-), village d'Angleterre (York), à 12 kil. N. E. d'York. Harold y battit les Danois dix jours avant l'invasion de Guillaume.

STAMPA (Gaspara), femme de Padoue (1523-54?), fut la maîtresse du comte Colalto, de Trévise, qui ensuite l'abandonna, se rendit célèbre par ses belles poésies érotiques (publiées après sa mort par sa sœur Cassandre, 1554, in-8).

STAMPALIE, jadis *Astypalée*, île de l'état de Grèce, une des Sporades, entre Naxie et Rhodes : 22 kil. sur 12; 1,500 hab. Très petite.

STANCARI (Fr.), célèbre unitaire de Mantoue, né en 1501, fut chassé d'Italie et d'Allemagne pour ses opinions, professa l'hébreu à Kœnisgberg, où il eut de graves querelles avec Osiander, vit condamner ses idées dans divers synodes, et mourut à Stobnitz en 1574. On a de lui un traité *De Trinitate et Mediatore*, Bâle, 1577, in-8, qui fut mis à l'*Index*.

STANCO ou STANCHIO, *Cos*, une des Sporades dans l'eyalet des Iles, par 24° 40' long. E., 36° 47' lat. N., à 16 kil. des côtes de la Turquie d'Asie · 42 kil. sur 8; ch.-l., Stanco. Climat chaud; sol très fertile, cotonniers, orangers, vers à soie, vins exquis etc.; 6,000 hab. auj. (bien plus peuplée avant la révolution grecque). *Voy.* COS. — La ville de Stanco, ch.-l. de l'île de même nom, est sur la côte N. E., à 20 kil. S. O. de Bodroun (jadis 9,000 hab.). Evêché, port, forteresse. Beaucoup de ruines.

STANCO (golfe de). C'est l'anc. golfe *Céramique*.

STANDIA, *Dia*, île de l'Archipel, sur la côte N. de Candie; petite, déserte; trois ports. Albâtre.

STANHOPE, famille noble d'Angleterre, du comté de Nottingham, a pour chef Philippe Stanhope, qui fut fait par Jacques I baron de Stanhope de Shelford (1616), et par Charles I comte de Chesterfield (1628); elle a fourni plusieurs personnages distingués (*Voy.* ci-après). La branche principale portait le titre de comte de Stanhope de Shelford. Une branche particulière (auj. éteinte) avait le titre de comtes de Harrington.

STANHOPE (Jacq., comte de), général et homme d'état, né en 1673, mort en 1721, voyagea par toute l'Europe, fit la guerre de la succession d'Espagne avec le titre de major-général, eut part à la prise de Barcelone (1708), s'empara de Port-Mahon et de Minorque, et fut en même temps ambassadeur près de l'archiduc Charles, compétiteur de Philippe V. Il fut pris à Brihuega (1710) et resta deux ans captif. Stanhope conclut avec Dubois à La Haye le traité de la Triple-Alliance (1717); il fut ensuite nommé premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier puis premier secrétaire d'état en 1718, et fit alors signer le traité de la Quadruple-Alliance. Il était frère aîné du fameux comte de Chesterfield. — Son fils, Philippe Stanhope, consacra sa grande fortune à l'encouragement des sciences; il fit imprimer à ses frais les ouvrages du savant mathématicien Robert Simson. Il passa ses dernières années à Genève, et mourut en 1786.

STANHOPE (Charles, comte de), pair d'Angleterre, petit-fils de Jacques Stanhope, né en 1759, mort en 1816, avait été élevé à Genève. Beau-frère de Pitt, il fut sans cesse en opposition avec ce ministre, défendit les idées libérales, se montra favorable à la révolution française, voulut la paix avec les États-Unis, l'abolition de la traite, la rédaction d'un code unique pour les trois roy. unis. Il possédait à fond les sciences physiques et mathématiques; il inventa deux machines arithmétiques très ingénieuses, diverses machines utiles à l'industrie, et la fameuse *presse à la Stanhope*, etc.; il publia beaucoup de *Mémoires* (dans les *Transactions philos.*), un *Traité de l'électricité*, un *Traité de la musique*. Il avait été créé vicomte de Mahon en mémoire des exploits de son grand-père en Espagne. — Sa fille, lady Esther Stanhope, nièce de Pitt, alla visiter l'Orient, et s'établit au commencement de ce siècle en Syrie, dans un vieux couvent près de Séide. On assure que les hordes de Bédouins des environs de Palmyre la proclamèrent leur reine : il est certain du moins qu'elle jouit d'un grand crédit dans ce pays, où elle protégea longtemps les Européens. Elle était vêtue en homme et portait le costume musulman. M. 1839.

STANHOPE (Philippe DORMER), comte de Chesterfield. *Voy.* CHESTERFIELD.

STANISLAS (saint), martyr, était évêque de Cracovie (1072). Il reprocha courageusement au roi Boleslas II sa tyrannie et ses débauches, et fut mis à mort par ce prince irrité (1079). On le fête le 7 mai.

STANISLAS KOTSKA (saint), fils d'un sénateur polonais, étudia chez les Jésuites à Vienne, se fit jésuite lui-même en 1567, malgré son père, et, après 9 mois passés dans l'exercice de la plus haute piété, mourut âgé de moins de dix-huit ans, en 1568. Sa *Vie*, écrite par Cepari, est un des livres que les Jésuites recommandent à leurs élèves. On l'h. le 13 nov.

STANISLAS I, LECZINSKI, roi de Pologne, né en 1682 à Lemberg (Gallicie) d'une famille ancienne et

illustre, avait pour père Raphaël Leczinski, palatin de Posnanie, et grand-trésorier du royaume. Il était déjà lui-même palatin de Posnanie et grand-échanson de la couronne, lorsque la guerre éclata entre Auguste II, roi de Pologne, et Charles XII, roi de Suède. Chargé par la confédération de Varsovie de négocier auprès de Charles XII, il plut à ce prince, et il en obtint ce qu'il demandait. Peu après, le trône ayant été déclaré vacant, il fut élu roi par l'influence de la Suède (1704). Charles XII l'affermit sur le trône par une suite de victoires qui déterminèrent Auguste II à renoncer à la couronne. Mais après le désastre de Pultava, Stanislas se vit obligé à son tour de quitter la Pologne (1712). Il alla rejoindre Charles en Bessarabie (1714), sortit de Turquie avec ce prince, et reçut de lui le gouvernement du duché des Deux-Ponts; mais il fut encore obligé, à la mort du roi, d'abandonner ce duché au comte palatin Gustave en 1719. Il trouva un asile en France, et vint se fixer à Weissembourg en Alsace. Quelques années après (en 1725), Louis XV épousa sa fille, Marie Leczinska. En 1733, à la mort d'Auguste II, un parti, appuyé par la France, réélut Stanislas; mais ce prince ne put, malgré tous ses efforts, se mettre en possession du roy., et, après avoir soutenu un long siége à Dantzick, il fut encore contraint de fuir. Le traité de Vienne de 1738 lui accorda la souveraineté de la Lorraine et du duché de Bar sa vie durant, en dédommagement de son roy. de Pologne. Stanislas régna 28 ans sur la Lorraine, dont il fit le bonheur, et où il mérita le surnom de *Bienfaisant*. Il favorisa les lettres, les sciences, éleva des monuments, et tint une cour brillante et polie, où il entretenait un grand nombre de gens de lettres; il suffisait à toutes ces dépenses avec une pension de 2,000,000. Il habitait Lunéville et Nancy, et fit de cette dernière ville une des plus agréables résidences. Il m. à Lunéville en 1766.

STANISLAS II, PONIATOWSKI, dernier roi de Pologne, naquit en 1732. Doué des qualités les plus brillantes de l'esprit et du corps, il plut à la grande-duchesse Catherine (depuis impératrice de Russie), dont il devint l'amant; il lui dut bientôt le titre d'ambassadeur de Pologne à Saint-Pétersbourg. A la mort du roi Auguste III, Catherine, devenue impératrice, le fit élire roi de Pologne (1764). L'insubordination des nobles, les querelles religieuses, les efforts des sectes dissidentes pour obtenir les mêmes droits que les Catholiques firent de son règne un temps d'anarchie. Les dissidents, protégés par l'étranger, venaient d'obtenir la liberté de conscience et l'aptitude aux charges (1768), lorsque se forma la ligue catholique et nationale dite *Confédération de Bar*; alors commença la guerre civile. Les confédérés ayant été vaincus, la Russie, l'Autriche et la Prusse purent, en 1772, exécuter un premier partage de la Pologne (*Voy.* POLOGNE). Stanislas, enlevé par les patriotes de Bar, n'échappa que par hasard à la mort. De 1774 à 1791, il fit de vains efforts pour rendre un peu de force à la Pologne, et favorisa inutilement une réforme de la constitution. Mais le complot de Targovice (*Voy.* ce nom) et la diète de Grodno (1793), ouverte sous l'influence russe, rétablirent l'ancien ordre de choses. De là une 2e guerre civile, et par suite un second démembrement, qui réduisit des sept huitièmes le royaume de Stanislas; ce prince n'eut plus dès lors que le nom de roi. Enfin, l'insurrection de Kosciusko, et plus encore le triomphe des Russes que commandait Souvarov, le déterminèrent à signer son abdication (1795), que suivit un troisième et dernier partage. Il se retira à Grodno, où les puissances copartageantes lui firent une pension; il mourut 2 ans après. Il n'avait pas été marié.

STANISLAVOV, ville murée de Galicie, ch.-l. de cercle, sur la Bistriça, à 110 kil. S. O. de Lemberg; 6,200 hab. Grand commerce.

STANLEY (Thom.), écrivain anglais, du comté d'Hereford, né vers 1620, mort à Londres en 1678, a laissé, entre autres ouvrages, une *Histoire de la philosophie*, 1655-1662 et 1743, 3 vol. in-4, en anglais, trad. en latin par Godef. Olearius, Leipsick, 1711, in-4. On lui doit aussi une bonne édition d'Eschyle, avec trad. latine, Londres, 1663.

STANOVOI (monts) ou IABLONOI, chaîne de montagnes de la Sibérie, s'étend depuis les monts Kiakhta jusqu'au cap Oriental; la partie S. E. de la chaîne (monts Daouriens) sépare la Sibérie de la Chine; le reste parcourt la prov. d'Okhotsk, et projette les monts du Kamtchatka. Sommets peu élevés. Riches mines, surtout au S. E., en Daourie (or, fer, cuivre, zinc, etc.). De ces monts sortent la Kolyma, l'Indigirka, l'Anadyr, la Chilka, etc.

STANZ, ville de Suisse (Unterwald), ch.-l. du Bas-Unterwald, à 12 kil. N. E. de Sarnen; 2,000 hab. Colonne surmontée de la statue d'Arnold de Winkelried, qui naquit dans cette ville. Il se tint à l'hôtel de ville de Stanz en 1481 une assemblée célèbre où Nicolas de Flue opéra la pacification des confédérés, et où la convention de Sempach fut ratifiée. Brune y défit les petits cantons insurgés, 9 sept. 1798.

STAOUELI, lieu de l'Algérie, à 24 k. O. d'Alger. Les Franç. y batt. les Alg. le 19 juin 1830. Trappistes.

STARASOL, ville de Galicie (Sambor), à 17 kil S. O. de Sambor; 4,000 hab. Pétrole, sel.

STAREMBERG (Guido, comte de), général autrichien, né en 1657, mort en 1737, assista à la défense de Vienne de 1683, à l'assaut de Bude (1686), au siége de Belgrade (1688), servit sous Eugène en Hongrie et en Italie, commanda en chef dans cette dernière contrée en 1701, fut nommé feld-maréchal en 1704, réprima la révolte de Hongrie, combattit comme général en chef l'armée de Philippe V en Espagne, fut vainqueur à Almenara, à Saragosse, puis vaincu à Villaviciosa (1710), et fit une belle retraite. Il fut à la paix nommé président du conseil aulique de la guerre.

STARGARD, nom de 2 villes d'Allemagne: l'une, *Alt-Stargard* (ou *Vieux-Stargard*), dans le grand-duché de Mecklembourg, à 20 kil. N. E. de Strélitz; 1,200 hab.; — l'autre, *Neu-Stargard* (ou *Nouv.-Stargard*), dans les Etats prussiens (Poméranie), à 32 kil. E. de Stettin; 8,400 hab.: école d'arts et métiers; industrie; commerce de grains. c'était jadis le chef-l. de la Basse-Poméranie. Les Russes s'en emparèrent en 1758. — Il y a un autre *Stargard*, en polonais *Starogrod*, dans les Etats prussiens (Posen), à 44 kil. S. O. de Posen; 2,800 hab.

STARK (J.-Aug.), né à Schwérin en 1741, mort en 1816, professeur de théologie et prédicateur à Kœnigsberg, à Mittau, à Darmstadt, a laissé: *Histoire du 1er siècle de l'Eglise*, Berlin, 1779; *Essai d'une histoire de l'Arianisme*, 1783. Il fit de louables efforts pour réunir les différentes communions chrétiennes; on prétendit même qu'il avait abjuré le luthéranisme pour le catholicisme.

STARKENBOURG, province du grand-duché de Hesse-Darmstadt, entre Francfort et l'électorat de Hesse au N., le duché de Nassau au N. O., la prov. du Rhin à l'O., le grand-duché de Bade au S., et la Bavière à l'E.; 80 kil. sur 60; 250,000 hab. Ch.-l., Darmstadt. Elle est ainsi nommée du château de Starkenbourg, près d'Eppenheim.

STARODOUB, ville de la Russie d'Europe (Tchernigov), à 150 kil. N. E. de Tchernigov; 5,000 hab.

STAROSTES (du slave *stary*, vieux, comme seigneur vient de *senior*), dignitaires polonais qui possédaient au nom du roi un fort, une terre ou toute autre partie du domaine royal. Ils y faisaient la police, percevaient les revenus pour eux-mêmes, à la charge d'en payer le quart au roi, et avaient une espèce de petite cour. Plusieurs d'entre eux avaient la juridiction sur un cercle plus ou moins grand. Les sta-

rosties étaient héréditaires. Quand une starostie venait à vaquer, elle ne faisait pas retour à la couronne; le roi en investissait un nouveau dignitaire.

STATHOUDER, en hollandais *Stadhouder*, en allem. *Statthalter*, c.-à-d. *lieutenant*, nom donné dans l'anc. république des Prov.-Unies à un haut fonctionnaire qui commandait les forces militaires et exerçait plusieurs des pouvoirs du souverain; ce titre ne désignait d'abord que des lieutenants ou gouverneurs nommés dans chaque province par les princes de la maison de Bourgogne ou de la maison d'Autriche, auxquels appartenaient les Pays-Bas; il fut conservé après la déclaration de l'indépendance, mais en changeant de nature. Chacun des états qui composaient la république avait son stathouder; cependant le même personnage pouvait être élu stathouder dans plusieurs états à la fois. Le stathoudérat-général ne fut établi qu'en 1747. — On connaît surtout les stathouders de la province de Hollande, qui, le plus souvent, réunirent le stathoudérat de plusieurs autres provinces; ils appartinrent tous à la maison de Nassau (*Voy.* NASSAU et HOLLANDE). Les stathouders assurèrent la liberté des Provinces-Unies, mais ils ne tardèrent pas à affecter la tyrannie; les états, pour prévenir le danger, abolirent le stathoudérat à la mort de Guillaume II de Nassau, en 1650. Il fut rétabli peu d'années après, en 1672, en faveur de Guillaume III (depuis roi d'Angleterre); aboli de nouveau à la mort de celui-ci (1702), il fut reconstitué en 1747 en faveur de Guillaume IV, qui fut créé *stathouder général et héréditaire*. Le stathoudérat fut dès lors une véritable royauté. Il subsista sous cette forme jusqu'au moment où les Français firent la conquête de la Hollande (1795) : alors on établit un gouvernement républicain, que remplaça bientôt la monarchie.

STATIELLATES, peuple de Ligurie entre les *Vagienni* à l'O., et les *Apuani* à l'E., avait pour ch.-l. *Aquæ Statiellæ* (Aix); les autres villes étaient *Asta*, *Dertona*, *Alba Pompeia*. Les Statiellates furent soumis par M. Popilius Lænas en 173 av. J.-C.

STATIRA, sœur et femme de Darius Codoman, tomba, après la bataille d'Issus, entre les mains d'Alexandre, qui la traita avec les plus grands égards. Elle avait une fille nommée aussi Statira, qu'Alexandre épousa à son retour des Indes. Il n'en eut point d'enfants; néanmoins la jalouse Roxane lui fit ôter la vie après la mort du roi.

STATIUS. *Voy.* STACE et ACHILLE STATIUS.

STAUDLIN. *Voy.* STAEUDLIN.

STAUFFACHER. *Voy.* MELCHTHAL (Arnold de).

STAUNTON (George-Léonard), médecin et voyageur irlandais, né vers 1740 à Galway, mort en 1801, exerça son art tant à la Grenade et aux Antilles qu'à Londres, remplit diverses fonctions civiles en Amérique, s'attacha lord Macartney, le suivit à Londres, à Madras, en Chine, avec le titre de secrétaire de légation (1792). Il a laissé un *Récit authentique de l'ambassade... à la Chine... du comte de Macartney*, Londres, 1797, 2 vol. in-4, cart. et fig. (trad. en franç. par Castera, Paris, 5 vol. in-8, sous le titre de *Voyage dans l'intérieur de la Chine et de la Tartarie*).

STAUPITZ (Jean), doyen de la Faculté de théologie à l'université de Wittemberg, et vicaire général des Augustins en Allemagne, mort en 1527. C'est lui qui chargea Luther de défendre son ordre contre les Dominicains.

STAVANGER, ville de Norvége (Sœndenfield), ch.-l. de bailliage, sur le golfe de Bukke, à 160 kil. N. O. de Christiansand; 3,800 hab. Belle cathédr. Harald y battit en 874 les rois de Norvége. Jadis evêché (transféré à Christiania en 1686).

STAVELOT, *Stabulum*, ville de Belgique (Liége), à 36 kil. S. E. de Liége; 3,500 hab. Charles-Martel y battit les Neustriens (719). Stavelot doit son origine à un monastère fondé par saint Remacle.

STAVEREN, ville de Hollande (Frise), sur le Zuyderzée, à 8 kil. S. O. de Hindelopen; 1,200 hab. Jadis bon port (auj. comblé). Ancienne résidence de rois frisons, puis ville hanséatique.

STAVROPOL, nom de plusieurs villes de Russie : 1° dans le gouv. de Simbirsk, sur le Volga, à 110 kil. S. E. de Simbirsk; 2,500 hab. : citadelle; fondée en 1737; — 2° dans le Caucase, à 180 kil. N. O. de Georgievsk; 7,000 hab. : aux env., très belles carrières; fondée en 1780; — 3° dans la Circassie, bâtie par Pierre-le-Grand, mais abandonnée en 1755 (les habitants furent transférés à Kislar).

STAY (Benoît), poëte latin, né à Raguse en 1714, mort à Rome en 1801, se fit connaître de bonne heure par un beau poëme où il chantait la philosophie de Descartes, trouva un protecteur zélé dans le cardinal Valenti, fut nommé successivement professeur d'éloquence et d'histoire au collége de la Sapience, puis secrétaire du pape Clément XIII pour les lettres latines, secrétaire des brefs pour les princes, et allait être fait cardinal quand éclata la révolution. On a de lui, outre son *Poëme* sur Descartes (*Philosophiæ versibus traditæ libri VI*), Venise, 1774, un autre poëme sur la philosophie de Newton (*Philosophiæ recentioris versibus traditæ libri X*), Rome, 1755-92; ces deux ouvrages l'ont fait placer par ses admirateurs à côté de Lucrèce.

STEELE (Richard), écrivain anglais, né à Dublin en 1671, m. en 1729, reçut une bonne éducation, s'enrôla malgré sa famille, qui était à l'aise, fut quelque temps simple garde à cheval, puis enseigne, et se livra longtemps au désordre. Après plusieurs essais dramatiques, il se fit définitivement auteur et journaliste : il eut la principale part, avec Addison, à la rédaction de feuilles périodiques célèbres, qui, par la sagesse des doctrines littéraires et politiques qu'on y professait, exercèrent une grande influence sur l'esprit public; telles furent : *le Babillard*, 1709; *le Spectateur*, 1711; *le Mentor* (*Guardian*), 1713, etc. L'esprit piquant et incisif de ses articles leur valut une vogue extraordinaire. Steele devint en outre homme politique : il fut élu membre de la Chambre des communes, prit parti pour les whigs et leur rendit de grands services. Sous le ministère tory de la reine Anne, il fut poursuivi et chassé de la chambre comme libelliste; sous George I, au contraire, il obtint de belles places, fut commissaire du timbre, gouverneur de la compagnie royale des comédiens, etc.; cela ne l'empêcha pourtant pas d'être sans cesse aux expédients, parce qu'il menait une vie fort irrégulière. Il mourut paralytique, accablé de dettes et n'ayant plus qu'une pension alimentaire que lui faisaient ses créanciers. On a de Steele plusieurs jolies comédies, entre autres les *Amants généreux* (*Conscious lovers*).

STEENWYK, ville de Hollande (Over-Yssel), 59 kil. N. de Zwoll; 2,100 hab. Jadis fortifiée. Souvent assiégée et prise : en 1522, 1582, 1592.

STEEVENS (George), critique anglais, né en 1736, mort en 1800, avait beaucoup d'esprit et de goût; il remplit longtemps les ouvrages périodiques d'articles élégants; mais s'étant permis des attaques anonymes, il devint l'objet du mépris et de la haine publiques, et mourut dans l'abandon. Il a donné avec Johnson une édition de *Shakspeare*, 1773, 10 vol. in-8 (réimpr. avec des perfectionnements en 1785 et 1793); c'est une des meilleures éditions que l'on ait du célèbre poëte anglais.

STEIN, c.-à-d. *pierre*, nom de plusieurs villes d'Allemagne. La plus importante est Stein-am-Anger, *Sabaria* ou *Claudia Augusta* des anciens, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat d'Eisenbourg, à 17 kil. S. de Güns; 4,000 hab. Evêché. Antiq. romaines.

STEINBACH (ERWIN de), architecte. *Voy.* ERWIN.

STEINKERQUE ou STEENKERKE, bourg de

Belgique (Hainaut), à 9 kil. S. E. d'Enghien; 900 hab. Le maréchal de Luxembourg y battit le prince d'Orange et les alliés, le 4 août 1692.

STELLA, famille d'artistes distingués, originaire de Flandres, a pour chef Fr. Stella, né en 1563 à Malines, mort en 1605, qui vint de bonne heure s'établir à Lyon. — Son fils, Jacques Stella, né à Lyon en 1596, séjourna longtemps en Italie, fut mis en prison à Rome sur de fausses imputations, quitta cette ville au bout de 11 ans de séjour, vint se fixer à Paris, et y fut accueilli par Richelieu, qui le fit nommer premier peintre du roi. Ses tableaux exécutés à Paris sont très estimés. Il était aussi fort habile graveur. — Sa nièce, Claudine Boussonet-Stella (1634-97), excella dans la gravure : personne n'a saisi comme elle le caractère du Poussin. — On connaît encore François Stella, frère de Jacques; Ant. Stella, son neveu; Françoise et Antoinette Stella, ses nièces, qui se distinguèrent aussi dans la peinture et la sculpture.

STENAY, ville de France (Meuse), ch.-l. de canton, à 14 kil. S. O. de Montmédy; 3,300 hab. Belles casernes. Tonnellerie hydraulique; haut-fourneau, forges. —Jadis place forte; prise par le vicomte H. de Turenne sous Henri IV en 1591; cédée à Louis XIII par le traité des Pyrénées; prise et démantelée par Fabert en 1654 (elle était alors défendue par Condé et les Espagnols).

STENDAL, ville des Etats prussiens (Saxe), à 53 kil. N. E. de Magdebourg; 5,600 hab. Lainages, cotonnades, etc. Jadis ch.-l. de la Vieille-Marche. Patrie de J. Winckelmann.

STENON (Nic.), savant anatomiste, né en 1638 à Copenhague, mort en 1687, se fit connaître de bonne heure par d'importantes découvertes, voyagea en Hollande, en France, en Italie, se fixa à Florence, y abjura la religion réformée (1667), et fut comblé de faveurs par les grands-ducs de Toscane. Dans la dernière partie de sa vie, il travailla activement à la conversion des Luthériens, et fut fait évêque *in partibus* par le pape Innocent XI. Il mourut à Schwérin. Ses travaux anatomiques eurent principalement pour objet l'étude des muscles, du cerveau et des vaisseaux du corps humain; son nom est resté au canal excréteur de la parotide ou conduit salivaire supérieur, dit *ductus stenonianus*. On lui doit un grand nombre d'ouvrages; le principal est *Elementa myologiæ*, Flor., 1667. Il fit un des premiers des recherches paléontologiques. —*Voy.* STURE (STÉNON).

STENTOR, un des guerriers grecs qui allèrent au siége de Troie, est célèbre par l'éclat de sa voix, qui était, dit-on, aussi bruyante que celle de 50 hommes. — On nommait *lac* ou *golfe de Stentor*, un golfe de la mer Egée, sur les côtes de Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre; c'est auj. le golfe d'Enos.

STENYCLAROS, auj. *Nisi*, ville de Messénie, sur le Pamisus, et au S. de Messène, était la résidence des rois Messéniens, et fut détruite dans la première guerre de Messénie.

STEPHANE, *Stephanus. Voy.* ETIENNE.

STEPHENS (Alexandre), biographe écossais, né à Elgin en 1757, mort en 1821, a laissé, outre des pamphlets et deux poëmes, les 9 premiers vol. des *Public characters*, l'*Histoire des guerres faites à la France à l'occasion de la révolution* (1803), 2 vol.; les *Mémoires de Horne-Tooke* (1813), in-8, et les 4 premiers tomes de l'*Obituary* anglais.

STEPPES, plaines immenses et désertes de la Russie et de la Sibérie; les principales sont les steppes de Petchora, du Dniepr, du Don, du Volga, de l'Oural, de l'Irtyche, de la Léna, etc.

STERNBERG, ville des Etats autrichiens (Moravie), à 16 kil. N. E. d'Olmütz; 800 hab. Bas, drap, mégisserie, etc. Fondée en 1245.

STERNE (Lawrence), écrivain original, né en 1713 à Clonmel en Irlande, mort en 1768 était ecclésiastique anglican, et jouissait du bénéfice de Sutton. Il vint en 1741 se fixer dans le comté d'York en Angleterre, et fit paraître de 1760 à 1767 son *Tristram Shandy* (en neuf volumes), ouvrage singulier et d'un genre neuf, qui fit scandale et fut recherché avec fureur. Il publiait en même temps un ouvrage plus grave, un recueil de sermons, ce qui lui valut le presbytère de Coxwold. Usé par l'abus des plaisirs, Sterne fit un voyage en France pour se rétablir (1767). A son retour, il mit au jour le *Voyage sentimental* (1768), le plus populaire, sinon le meilleur de ses écrits. Il mourut sans avoir pu jouir du succès de ce dernier ouvrage. Ses *Œuvres* ont été souvent réimprimées en Angleterre (notamment à Londres, 1823, 4 vol. in-12), et trad. en français (Paris, 4 vol. in-8, 1818); M. Francisque Michel en a donné une nouvelle traduction dans une édit. compacte, 1 vol. gr. in-8, 1840. Sterne attira l'attention par une originalité piquante, et par un tour d'esprit plaisant à la fois et sentimental, mais trop souvent sa plume se ressent de sa vie licencieuse. Il avait pris Rabelais pour modèle et il le copie souvent.

STÉSICHORE, poëte lyrique grec, d'Himère en Sicile, qui florissait vers 626 av. J.-C., est l'inventeur de l'épode. Ses poésies, écrites en dialecte dorique, formaient 26 livres. Il n'en reste que quelques fragments (rec. par J.-A. Suchfort, Gœttingue, 1771, in-4, et par Kleine, Berlin, 1828, in-8).

STETTIN, *Sedinum*, v. de Prusse (Poméranie), ch.-l. de la régence de Stettin, et jadis de la Poméranie entière, sur l'Oder, qui s'y divise en trois bras, à 58 kil. de la mer, et à 100 kil. N. E. de Berlin; 35,000 hab. Place forte. Bon port. Château, arsenal, hôtel du gouverneur, etc. Place royale, gymnase, observatoire, séminaires de maîtres d'école, école supérieure, école de navigation, etc. Industrie active et grand commerce extérieur. Les gros vaisseaux s'arrêtent à Swinemünde. — Cette ville est fort ancienne; elle appartint aux *Sidini* et aux *Vénèdes*. En 1121, Boleslas, roi de Pologne, s'en empara. La paix de Westphalie (1648) la donna aux Suédois; les Prussiens l'occupèrent ensuite en 1677 et 1713. Les Français la prirent en 1806. — La régence de Stettin, une des trois de la Poméranie, a celle de Cœslin à l'E., les deux grands-duchés de Mecklembourg à l'O., la mer Baltique au N., et le Brandebourg au S. Les îles d'Usedom et Wollin en dépendent; 13,000 kil. carrés, 440,000 hab. Plaines, marais et lacs; bois vers le centre; un sixième des terres est inculte. Grains, bétail, assez d'industrie.

STETTIN (NEU-), ville des Etats prussiens (Poméranie), ch.-l. de cercle, à 60 kil. S. de Cœslin; 2,500 hab. Lainages, brasseries, cloches.

STEVERSHAUSEN ou SIEVERSHAUSEN, village du Hanovre (Lunebourg), dans le bailliage de Meinersen; 300 hab. Maurice, électeur de Saxe, y battit Henri-le-Jeune, margrave de Brandebourg, en 1553; mais il y fut blessé mortellement.

STEVIN (Simon), mathématicien du XVIe siècle, natif de Bruges, m. en 1635, s'attacha à Maurice de Nassau, stathouder de Hollande, qui le nomma ingénieur des digues de Hollande. Il résolut d'une manière neuve une foule de questions de mécanique, et eut avant Descartes l'idée de noter les puissances par des exposants numériques. Il connaissait la conversion des quantités radicales en puissances fractionnaires, dont on fait honneur à Newton. On lui attribue la découverte de la pesanteur de l'air. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés à Leyde, 1605, 2 vol. in-fol., et traduits en latin par Snellius, en français par Alb. Girard, Leyde, 1634, in-fol.

STEWART (DUGALD), philosophe écossais, né en 1753 à Edimbourg, mort en 1828, avait pour père Mathieu Stewart, professeur distingué de mathématiques à Edimbourg. Il étudia dans l'université de sa ville natale et à celle de Glasgow, où il eut pour

maître le docteur Reid (1771), fut chargé dès l'âge de 19 ans de suppléer son père dans sa chaire de mathématiques, suppléa dès 1778 Ferguson, prof. de philosophie morale à l'univ. d'Édimbourg, et obtint lui-même cette chaire en 1785; il la remplit avec le plus grand succès et la conserva jusqu'en 1810; il se fit alors suppléer par Thomas Brown, et vécut depuis dans la retraite, occupé de la rédact. de ses ouvrages. On a de lui : *Élém. de la Philos. de l'esprit humain*, en trois parties, 3 v. in-4, 1792, 1814 et 1827 (la 1re a été trad. par Prévost de Genève, 2 v. in-8, 1818; la 2e par Farcy, 1 v. in-8, 1825; la 3e par L. Peisse, 1 v. in-12, 1842); des *Esq. de philosophie morale* (1793), trad. par M. Jouffroy, avec une préface remarquable (1826); des *Essais philosophiques* (1810), trad. en partie par Ch. Huret (1828), un *Discours sur l'histoire des sciences métaphysiques et morales*, traduit par M. Buchon, 3 vol. in-8 (1820-23), la *Philosophie des facultés actives et morales* (1828), trad. par L. Simon, Paris, 1834, 2 vol. in-8, et d'intéressantes notices sur Adam Smith, sur W. Robertson et sur Th. Reid. Dugald Stewart, sans vouloir bâtir de système, a fait faire des progrès à la philosophie, surtout à la psychologie, en appliquant aux sciences métaphysiques les méthodes d'observation et d'induction qui avaient si bien réussi dans les sciences naturelles. Ses ouvrages sont devenus classiques.

STEWART-DENHAM (sir James), économiste, né à Édimbourg en 1713, étudia la jurisprudence, parcourut le continent, s'attacha au prince Édouard, le prétendant, fut obligé par suite de s'exiler (1745), et se fixa en France; il revint en Angleterre en 1767, et y mourut en 1780. Il publia en 1767 des *Recherches d'économie politique*, 2 vol. in-4, qui le placent auprès d'Adam Smith.

STEYER, ville des États autrichiens, dans l'Autriche propre, jadis capitale de la Styrie, au confluent de l'Ens et de la Steyer, à 160 kil. S. O. de Vienne; 10,000 hab. Grande enceinte. Manufact. impériale d'armes; faux, faucilles, rasoirs; drap, cotonnade. Grand commerce d'exportation. Moreau y signa, après la victoire d'Hohenlinden, un armistice avec l'Autriche (1800). *Voy.* STYRIE.

STHÉNELUS, un des fils de Persée et d'Andromède, eut pour lot Mycènes à la mort de son père, vainquit et fit prisonnier Amphitryon, son neveu, sous prétexte de venger la mort d'Electryon, tué par Amphitryon; il eut pour fils Eurysthée.

STHÉNÉLUS, fils de Capanée, l'un des sept chefs qui assiégèrent Thèbes avec Polynice, fut un des *Épigones*, qui prirent et assiégèrent cette ville. Il alla aussi au siége de Troie à la suite de Diomède, et à son retour en Grèce, il fit avec ce prince la guerre au roi d'Étolie, Agrius, et le chassa du pays.

STHENIDA, de Locres, philosophe pythagoricien et législateur. Stobée cite de lui un préambule de loi d'une sagesse remarquable. On ne sait rien de sa vie.

STHENOBÉE, fille d'Iobate, roi de Lycie, conçut pour Bellérophon une passion criminelle, qui fut méprisée. *Voy.* BELLÉROPHON.

STILICON, *Flavius Stilico* ou *Stilicho*, général et favori de Théodose, Vandale d'origine, épousa Séréna, nièce de l'empereur, devint à la mort de ce prince, en 395, tuteur du jeune Honorius, son fils, et régent de l'empire d'Occident, prétendit aussi à la régence de l'empire d'Orient, et crut y parvenir en faisant égorger Rufin, tuteur d'Arcadius, qui régnait à Constantinople, mais il se vit déçu dans cet espoir par l'astuce d'Eutrope. Il exerça du moins tout pouvoir en Occident, et fit épouser sa fille à Honorius. Stilicon fit quelque temps respecter les frontières de l'empire par les Barbares, contint les Francs, enleva un de leurs rois, Marcomir, en fit tuer un autre, Suénon; repoussa les Goths à plusieurs reprises, battit leur roi Alaric à Pollentie (403), anéantit devant Florence Radagaise, chef des Germains (406); mais il laissa envahir la Gaule par une armée barbare qui mit tout à feu et à sang. Il songeait à faire passer la couronne dans sa famille, lorsqu'Honorius, instruit de ses intrigues, donna l'ordre de le mettre à mort; un de ses capitaines lui coupa la tête à Ravenne en 408. L'empire perdit en lui le seul général qui lui restât. Il avait été chanté par Claudien au temps de sa toute-puissance, dans un poëme intitulé, *De laudibus Stiliconis*. Stilicon flotta toute sa vie entre le christianisme et le paganisme.

STILLING (J.-Henri JUNG, dit), mystique allemand, né en 1740 à Grund (duché de Nassau), mort en 1817, eut longtemps à lutter contre la misère, fut successivement tailleur, maître d'école, instituteur privé, professeur d'économie politique à Lautern (1778), à Marbourg, Heidelberg, enfin conseiller aulique du grand-duc de Bade. D'une piété exaltée, il tomba dans le mysticisme, dans la superstition même, et fit partager ses erreurs à un certain nombre d'adeptes, notamment à la célèbre Mme Krudner. Il croyait à un commerce des esprits avec le monde sublunaire, et publia dans ce sens : *Scènes du règne des Esprits*, Francfort, 1803; *Théorie de la connaissance des Esprits* (1808); *Apologie de la Théorie des Esprits* (1809); *Théobald le rêveur*, etc. On lui doit aussi des ouvrages sur l'économie politique, et une *Méthode d'opérer la cataracte*, Marbourg, 1781 (il opérait avec succès la cataracte par extraction, d'après la méthode de Lobstein). Il a laissé d'intéressants mémoires sur sa propre vie.

STILLINGFLEET (Édouard), controversiste anglais (1635-99), se fit connaître par de savants ouvrages, fut nommé en 1689 par Guillaume III, évêque de Worcester, attaqua dans ses écrits et dans ses sermons les Catholiques, les Presbytériens, les Sociniens, les Déistes, et finit, au dire de Locke, par tomber lui-même dans une sorte de scepticisme, fruit de l'abus de la controverse. Il combattit aussi les doctrines métaphysiques de Locke. Ses principaux ouvrages sont : *Origines sacræ* (1662), où il expose les fondements de la religion naturelle et révélée; *Origines britannicæ* (1685), ouvrage plein de recherches. — Benj. Stillingfleet, petit-neveu du précédent (1702-71), s'occupa surtout d'histoire naturelle, rendit de grands services à la botanique et popularisa en Angleterre le système de Linné.

STILLO ou STILO, *Consulinum*, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), à 35 kil. S. de Squillace; 1,800 hab. Aux env., cuivre, plomb, et surtout fer. Patrie du philosophe Campanella. — Fondée par les *Ausoni*. Jadis évêché. Longtemps grande et riche, mais les Sarrasins la ravagèrent. Elle fut dévastée par le tremblement de terre de 1783.

STILPON, philosophe de Mégare, disciple de Diogène et maître de Zénon le Stoïcien, fut un modèle de vertu, et s'attira tant d'estime que Démétrius Poliorcète, en ordonnant le pillage de Mégare, voulut que l'on respectât sa maison. Stilpon vécut aussi en Égypte, et fut très aimé du roi Ptolémée Soter. Ce philosophe, ainsi que tous ceux de l'école de Mégare, s'occupait principalement de la logique et du raisonnement. Il nia la réalité des idées abstraites, et fit consister la sagesse dans l'apathie ou impassibilité. Il florissait vers 300 av. J.-C.

STIRLING ou STRIVELING, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de ce nom, sur le Forth, à 56 kil. N. O. d'Édimbourg; 10,745 h. Château roy., bibliothèque. Commerce actif. Stirling remonte au moins au IXe s. Wallace y défit les Anglais en 1297. Jacques II y poignarda de sa main le comte de Douglas, son parent. Stirling a souvent été prise et reprise, surtout dans les guerres civiles d'Écosse. — Le comté de Stirling, situé entre ceux de Perth au N., de Clackmannan au N. E., de Linlithgow à l'E., de Lanark au S. et de Dumbarton à l'O., a environ 56 kil. de l'E. à l'O., sur 25 du N. au S. et 75,000

hab. Sol médiocre, mais assez bien cultivé. Houille.

STIRLING (Guillaume-Alexandre, comte de), Écossais, né en 1580, mort en 1640, fut en grande faveur près de Jacques I et de Charles I, fonda la colonie de la Nouvelle-Écosse (1621), fut nommé secrétaire d'état pour l'Écosse (1626), et pair (1630), et mourut laissant des *poésies* qui furent goûtées de son temps, mais qui sont peu lues aujourd'hui.

STOA, poëte latin moderne. *Voy.* QUINZANO.

STOBÉE (J.), *Joannes Stobæus* ou *Stobensis*, compilateur grec, qu'on croit avoir vécu vers 450 ou 500 après J.-C., et qui sans doute était de *Stobi*, ville de Macédoine, a laissé un précieux recueil en deux parties, qui sont vulgairement intitulées, la 1[re], *Eclogæ physicæ et ethicæ*; la 2[e], *Sermones* ou *Anthologicon* (en lat. *Florilegium*). C'est une espèce d'encyclopédie où l'auteur a rassemblé une foule de passages d'écrivains anciens sur la physique et la morale. La seule édition complète de ce recueil a paru à Lyon sous ce titre (*Sententiæ ex thesauris græcorum delectæ*), 1608, in-fol. Les *Eclogæ* ont été publiées séparément par Heeren, Gœttingue, 1792-1801, 4 vol. in-8, et le *Florilegium*, par Gaisford, Oxford, 1822, 4 vol. in-8. Stobée n'a pas été trad. en français. Hug. Grotius a traduit en vers latins les vers grecs qui se trouvent dans Stobée, 1623, in-4.

STOBES, *Stobi*, auj. *Istib*, ville de Macédoine, capitale de la Péonie, chez les Agrianes, devint sous les Romains la métropole de la *Macédoine Salutaire*.

STOCKDALE, littérateur écossais, né en 1736, mort à Londres en 1811, servit quelque temps, puis entra dans les ordres, obtint de riches bénéfices, voyagea en Italie, traduisit l'*Aminte* du Tasse (1770), et publia divers ouvrages estimés : *Recherches sur la nature et les lois de la poésie* (1778), *Leçons sur les plus grands poëtes anglais* (1807), etc.

STOCKHOLM, capitale de la Suède et ch.-l. de la prov. de Stockholm, entre le lac Mælar et la Baltique, par 15° 43' long. E., 59° 20' lat. N.; 94,866 hab. Port vaste et sûr, mais de difficile accès; 10 quartiers, 14 ponts, superbe palais royal, superbe église de Saint-Nicolas (ou Storkyrkan), opéra, monnaie, banque, hôtel-de-ville, quais. Du reste, la ville est irrégulière, escarpée et médiocrement bâtie (beaucoup de maisons sont en briques ou en bois, et bâties sur pilotis). Sites pittoresques. Académie des Sciences, avec observatoire, cabinet d'histoire naturelle, bibliothèque, académie des belles-lettres, histoire et antiquités, académie suédoise des Dix-Huit, et autres sociétés savantes; collége des mines (avec un beau cabinet), institut carolinien de médecine, école d'arpentage, de navigation, de dessin, de sourds-muets, etc.; riche galerie de tableaux, bibliothèque royale, collection Hermelin, musée des antiques, cabinet de modèles. Industrie active, commerce immense; tous les produits de la Suède s'y rendent pour être exportés. — Fondée au XIII[e] siècle par le comte Birger. Son nom est dérivé de *stock*, morceau de bois, et de *holm*, île; elle ne devint capitale qu'au XVII[e] (Upsal l'était auparavant). En cette ville eut lieu en 1520 le fameux *massacre de Stockholm*, par lequel Christiern II crut consolider la domination du Danemark sur la Suède, et qui n'eut pour effet que sa chute, la rupture définitive de l'union de Calmar et l'avénement des Vasa (1523). Il a été conclu à Stockholm plusieurs traités de paix sous la médiation de la France, notamment en 1719 entre la Suède et l'Angleterre, et en 1720 entre la Suède, la Prusse et le Danemark. — La province ou lan de Stockholm se compose de partie des anc. provinces d'Upland et Sudermanie, et a pour villes principales (outre Stockholm), Carlberg, Marieberg, Nortelge, Drottningholm.

STOCKPORT, ville d'Angleterre (Chester), sur la Mersey, à 12 kil. S. E. de Manchester; 51,000 hab. Beau presbytère et quelques autres édifices. Grand commerce : draps, chapeaux, tissus de coton, etc. Canal par lequel elle communique avec Manchester. Jadis ville forte et baronnie (aux comtes de Chester).

STOCKTON-UPON-TEES, ville d'Angleterre (Durham), sur la Tees, à 17 kil. de son embouchure, à 32 kil. E. de Durham; 8,000 hab. Grand et bel hôtel-de-ville. Toile à voile, damas, drap, linge damassé, corderies, chantiers de construction, fonderies de fer, etc. Grand commerce.

STOECHADES INSULÆ, auj. les îles d'*Hyères*, groupe d'îles de la mer Intérieure, sur les côtes de la Narbonaise, près de *Massilia* (Marseille). Les principales se nommaient *Protè* (auj. Porquerolles), *Mese* (auj. Port-Croz), et *Hypæa* (auj. Titan ou Levant).

STOFFLET (Nic.), général vendéen, né à Lunéville en 1751, mort en 1796, servit 15 ans comme simple soldat, puis entra comme garde-chasse chez le comte de Colbert-Maulevrier. En 1793, il se joignit aux insurgés de la Vendée, se signala à la prise de Chollet, de Fontenay, et dans une foule de rencontres, et finit par être nommé major-général de l'armée catholique et royale (15 juillet 1793). A la mort de la Rochejacquelein (1794), il s'empara du commandement. Il eut quelques succès, et s'unit à Charette; mais s'étant bientôt brouillé avec celui-ci, il fit sa paix avec la Convention à d'assez bonnes conditions. Il reprit cependant les armes à l'instigation des agents du comte d'Artois, avec le titre de lieutenant-général que lui conféra Louis XVIII. Cette fois, il fut pris et fusillé à Angers (1796).

STOICIENS, *Stoici*, secte de philosophes fondée vers l'an 300 av. J.-C. par Zénon de Citium, tirait son nom d'un portique (en grec *stoa*), où se réunissaient les disciples de Zénon, pour recevoir les leçons de leur maître. Les Stoïciens se firent surtout remarquer par leur morale; ils professaient une doctrine austère, regardaient la vertu comme le souverain bien, niaient que la douleur fût un mal; ils croyaient à la Providence et insistaient sur les causes finales. Cette doctrine mâle fut professée par beaucoup de Romains illustres. Les Stoïciens les plus célèbres, après Zénon, furent Chrysippe, Cléanthe, Panétius, Posidonius, Athénodore de Tarse et Epictète chez les Grecs; Caton, Sénèque, Thraséas, Musonius Rufus, Cornutus, Perse et l'emp. Marc-Aurèle à Rome; Juste-Lipse, Scioppius chez les modernes.

STOKE-UPON-TRENT, v. d'Anglet. (Stafford), sur le Trent, à 3 kil. E. de Newcastle-under-Line, 37,220 h. Manuf. de porcelaine, créée par Wedgwood.

STOLBERG, ville des États prussiens (Province Rhénane), à 10 kil. E. d'Aix-la-Chapelle; 4,500 h. Nombreuses manufactures établies par des réfugiés français; fabriques de laiton, les premières de l'Europe, aiguilles, rails. Aux env., cuivre, zinc estimé.

STOLBERG-AM-HARZ, ville des États prussiens (Saxe), à 80 kil. N. O. de Mersebourg 4,200 hab. Résidence des comtes de Stolberg, maison ancienne, qui après avoir compté un grand nombre de lignes et de branches (Isenbourg, Wernigerode, Gedern, Schwarza, Rossla), est auj. réduite à deux lignes : Stolberg et Wernigerode.

STOLBERG-IM-GEBIRGE, ville du roy. de Saxe, à 18 kil. S. O. de Chemnitz; 2,000 hab. Toiles.

STOLBERG (Fr.-Léop.), né à Bramstedt (Holstein), en 1750, mort en 1819, se livra jeune à la littérature, voyagea en Suisse, en Italie, avec Gœthe et Lavater; devint ministre plénipotentiaire du duc d'Oldenbourg à Copenhague, puis remplit diverses missions à Saint-Pétersbourg, à Berlin, fut placé par le prince-évêque de Lubeck à la tête du gouvernement du consistoire et des finances, sans cesser de cultiver les lettres. Il abjura en 1800. Ses principaux ouvrages sont des traductions en vers de l'*Iliade*, d'*Ossian*, et d'*Eschyle*, la *Relation* de son voyage, 4 vol., et une *Histoire de la religion chrétienne*, Hambourg, 1806, 15 vol. in-8. Sa tra

duction d'Homère a été éclipsée par celle de Voss.

STOLBERG (la comtesse de). *Voy.* ALBANY.

STOLBOVA ou STOLBOWSKAIA, village de la Russie d'Europe (gouvernement de Saint-Pétersbourg), auj. en ruines. Il y fut conclu le 22 février 1617, entre la Russie et la Suède, un traité qui déterminait les frontières des deux états.

STOLNATZ, bourg de Turquie. *Voy.* KROTZKA.

STOLON (Cn. LICINIUS). *Voy.* LICINIUS.

STOLPE, ville murée des États prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, à 60 kil. N. E. de Coeslin, sur la Stolpe (qui se jette dans la Baltique à Stolpemünde); 6,000 hab. Toiles, lainages; ambre jaune, ouvrages au tour en ambre. Patrie de Ruhnkenius.

STONEHAVEN, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de Kincardine, sur la mer Germanique, à 172 k. N. d'Edimb.

STONEHENGE, monument curieux du culte des anciens Bretons, qui se trouve en Angleterre (comté de Wilts), dans la plaine de Salisbury, à 12 kil. de cette ville. Il se compose de quatre rangées d'énormes pierres brutes (quelques unes ont 10 mètres de long et 3 de large), placées debout et circulairement. — *Voy.* aussi STROMNESS.

STONEHOUSE, ville d'Angleterre (Devon), entre Plymouth et Plymouth-Docks, fait auj. partie de Plymouth; 6,100 hab. Casernes pour le corps royal de la marine; hôpital royal naval.

STONYHURST, hameau d'Angleterre (Lancastre), à 28 kil. S. E. de Lancastre. Célèbre collége fondé par les Jésuites; deux églises catholiques.

STORA ou SGIGATA, près de l'anc. *Rusicada*, v. de l'Algérie, à 65 kil. N. E. de Constantine, sur une baie de la Méditerranée, fut occupée le 7 octobre 1838 par les Français, que commandait le général Négrier. Aux environs, on a bâti Philippeville sur les ruines d'une ancienne cité romaine.

STORA-KOPPARBERG (lan de), un des lans de la Suède, dans la Suède propre, au N., formé de l'ancienne province de Dalécarlie, est situé entre les lans de Jæmtland au N., d'OErebro au S., etc., et confine par l'O. à la Norvége; 36,000 kil. carrés; 135,000 hab. Ch.-l. Falun. Lacs; mont. à l'O. Sol assez fertile. Fer et cuivre en abondance, d'où le nom donné à la ville (*Kopparberg* veut dire mont de cuivre).

STORCH ou STORCK (Nic.), dit aussi *Pelargus* (c.-à-d. *cigogne*, traduction grecque du nom allemand *storck*), chef des anabaptistes, né à Stolberg en Saxe, mort en 1530 à Münich, tira des principes de Luther les conséquences les plus exagérées, prescrivit un deuxième baptême, proclama dangereuse l'étude des Pères, des conciles, et même des belles-lettres en général, mais admit la liberté de conscience et donna ainsi des bases plus larges à l'anabaptisme, qui, remanié par lui, s'est perpétué jusqu'à nos jours. La secte de Storch est dite secte des *Pacificateurs*. Luther fit bannir Storch de Saxe par l'électeur; mais Zwickau, la Franconie, la Souabe, la Silésie, la Pologne, se remplirent de ses adhérents. — Un autre Storch (Ambroise), dominicain, né en Wetéravie vers 1500, mort en 1557, assista au concile de Trente en 1546, comme procureur de l'archevêque de Trèves, réfuta OEcolampade, entretint correspondance avec Erasme, et traduisit la liturgie de saint Jean Chrysostôme.

STORNOWAY, ville et port d'Ecosse (Ross), ch.-l. de l'île Lewis, 4,200 hab. Bon port.

STOROE, île de la mer du Nord, sur la côte O. de la Norvége, à 45 kil. S. de Bergen; 2,600 hab.; 8 kil. sur 15. Harald-Haarfager y tenait sa cour.

STORTHING, assemblée générale ou diète de Norvége, est un corps représentatif et électif, dans lequel les quatre ordres de l'État sont confondus; il s'assemble tous les trois ans, à Christiania, vote l'impôt, discute les lois, et peut même dans certains cas se passer de la sanction royale.

STOUR, nom de plusieurs rivières d'Angleterre: 1° une rivière qui arrose les comtés de Dorset et de Southampton, coule au S. pendant 65 kil., et se jette dans la Manche, à Christchurch; — 2° une riv. qui naît sur les limites des comtés d'Essex et de Suffolk, coule à l'E., et se jette, unie à l'Orwell, dans la mer du Nord, où elle forme la baie d'Harwick; cours, 70 kil.; — 3° une riv. du comté de Kent, qui passe à Cantorbéry, coule à l'E., et se perd dans la mer du Nord par deux branches, qui forment l'île de Thanet; — 4° un affluent de la Severn, qui arrose le comté de Worcester, et passe à Stourbridge et à Stourport.

STOURBRIDGE, ville d'Angleterre (Worcester), près de la Stour, à 27 kil. N. de Worcester; 5,100 hab. Lainages, poterie, verreries, tanneries, briqueteries. Usines à fer, houille, sable à verre.

STOURPORT, ville d'Angleterre (Worcester), à 17 kil. N. de Worcester; 6,158 hab. Commerce.

STOW, village d'Angleterre (Buckingham), à 13 kil. N. O. de Bridgewater. Aux environs, superbe château de Buckingham.

STRABO (Pompeius). *Voy.* POMPEIUS.

STRABON, *Strabo*, célèbre géographe grec, d'Amasée en Cappadoce, né vers 50 av. J.-C., reçut une éducation distinguée, voyagea en Asie mineure, en Syrie, en Egypte, en Grèce, en Italie, vécut longtemps à Rome, et mourut dans les dernières années de Tibère. Il avait composé des *Mémoires historiques* (qui sont perdus), et une *Géographie* en 17 livres, dont la majeure partie nous est parvenue. C'est avec celle de Ptolémée le meilleur ouvrage de ce genre que nous ait laissé l'antiquité, et l'histoire lui doit une foule de renseignements précieux. Strabon a joui au moyen âge d'une telle autorité, qu'on ne l'appelait que *le Géographe*. Les meilleures éditions de Strabon sont celles de Siebenkees et Tzschucke, Leipsick, 1796-1811, 6 vol. in-8, de Falconer, Oxford, 1807, 2 vol. in-fol., et celles de Coraï. Par., 1815-19; de Kramer, Berl., 1844. On en a des trad. latines par Phavorinus et Tifernas, Rome, 1469, et par Xylander, Bâle, 1571, et une excellente traduction française, publiée avec le texte, par MM. Laporte du Theil, Gosselin, Coraï et Letronne, Paris, 1805-1819, 5 vol. grand in-4.

STRADA (Famien), Jésuite, né à Rome en 1572, mort en 1649, professa 15 ans la rhétorique au collége romain. Il a laissé, entre autres écrits: *De bello Belgico decades duo* (histoire des Pays-Bas de 1555 à 1590, en 20 livres), Rome, 1632-47, 2 vol. in-fol. Il avait composé une 3e décade, dont l'Espagne empêcha, dit-on, la publication. Strada est pourtant favorable à la cause de l'Espagne et du catholicisme. Son ouvrage n'en est pas moins un des plus importants pour l'histoire des Pays-Bas. Strada a été traduit en français par Duryer.

STRADELLA, ville des Etats sardes (Alexandrie), à 28 kil. N. E. de Voghera; 3,900 hab.

STRADIVARIUS (Ant.), le plus habile facteur d'instruments à cordes qui ait existé, né vers 1670 à Crémone, mort vers 1728, était élève des Amati, et eut pour élève le célèbre Joseph Guarnerius, qui pourtant resta au dessous de lui. Ses violons jouissent d'une si grande réputation, qu'ils se sont vendus jusqu'à 10,000 fr.

STRAFFORD ou STRATFORD, ville d'Angleterre (Warwick), sur l'Avon, à 15 kil. S. O. de Warwick; 3,070 hab. Pont de 14 arches. Commerce de blé et drèche. Patrie de Shakspeare et de Jean de Strafford, régent sous Edouard III.

STRAFFORD (Thomas WENTWORTH, comte de), homme d'état, né à Londres en 1593, d'une famille alliée au sang royal, débuta avec éclat au parlement, où il se posa l'antagoniste de Buckingham et le défenseur des franchises nationales, fut privé de sa place de garde des archives d'York, donna l'exemple de refuser le paiement d'un impôt illégale

et subit pour ce fait la détention, puis l'exil, reparut au parlement de 1628, et fit adopter la célèbre *pétition des droits*. Après la mort de Buckingham, il se rapprocha de Charles I, qui le créa pair sous le nom de Strafford, président de la cour du nord, puis gouverneur d'Irlande (1632-39). L'opposition le considéra dès lors comme un apostat. Strafford rendit des services essentiels à Charles tout le temps que ce prince gouverna sans parlement, et leva des taxes qui n'avaient pas été autorisées par les chambres. Il obtint quelques succès sur les rebelles d'Ecosse, mais Charles l'empêcha d'achever sa victoire. Bientôt Pym, membre du parlement, provoqua une enquête contre lui, et la soutint devant les lords; ceux-ci condamnèrent Strafford à mort. Le roi, dont il n'avait été que l'instrument, eut la bassesse de signer l'arrêt, qui fut exécuté le 12 mai 1641. Cette mort fut le prélude de celle de Charles lui-même. Sous Charles II, la mémoire de Strafford fut réhabilitée.

STRAKONITZ, ville de Bohême (Prachim), à 21 kil. S. O. de Pisek; 2,000 hab. Résidence du grand-prieur de l'ordre de Saint-Jean-de-Bohême.

STRALSUND, ville du roy. de Prusse (Poméranie), ch.-l. de la rég. de Stralsund, et jadis de la Poméranie suédoise, à 220 kil. N. de Berlin, sur la Baltique, vis-à-vis de l'île de Rugen; 18,000 h. Bon port. Cathédrale de Saint-Nicolas, église Sainte-Marie, hôtel du gouvernement, monnaie, arsenal. Gymnase, bibliothèque, cabinet de médailles. Lainages, distilleries, chantiers. Commerce actif (blé, etc.). Stralsund a été fondée en 1230, et fut longtemps une des plus fortes places de l'Europe. Wallenstein l'assiéga vainement en 1628. Frédéric-Guillaume la prit en 1678; les armées combinées de Russie, de Prusse, de Danemark, etc., s'en emparèrent en 1713. Rendue à la Prusse en 1720, elle fut prise en 1807 par les Français, que commandait le maréchal Brune. — La régence de Stralsund a pour bornes au N. O., au N. et à l'E. la Baltique, au S. E. et au S. la rég. de Stettin, au S. O. et à l'O. le grand-duché de Mecklembourg-Schwérin: 125 kil. sur 40 de largeur moyenne; 165,000 hab. Division, 4 cercles.

STRASBOURG, *Argentoratum* des anciens, ville de France, jadis capitale de l'Alsace, auj. ch.-l. du dép. du Bas-Rhin, sur l'Ill, à 3 kil. de son embouchure dans le Rhin, à 465 kil. E. de Paris; 75,265 h. Évêché. Place forte. Cathédr. magnifique, dont la tour a 145 m. de haut, et qui renferme une fameuse horloge astronomique (arrêtée pendant fort longtemps, rétablie récemment par M. Schwilgué, et inaugurée le 1er janvier 1843). Palais impér. (où loge l'évêque), préfect., palais de justice, théâtre, arsenal, casernes, fonderie de canons. Belles promenades (dont deux ont des obélisques, en l'honneur de Kléber et de Desaix). Académie universitaire, facultés de théologie protestante (célèbre), de droit, de médecine, des sciences, des lettres, lycée impérial, séminaire, hôpital militaire d'instruction, cours de clinique et d'anatomie, école royale d'artillerie, etc.: sociétés des sciences naturelles, agricole et arts, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, jardin des plantes, orangerie, observatoire. Grande industrie (filatures, travail des peaux, produits chimiques, fabriques de tabac). Banque. Comm. immense entre l'Allemagne d'une part, Paris et Lyon de l'autre. Plus. chemins de fer. Sur le Rhin, tout près de Strasbourg, est le pont de Kehl, qui mène de France dans le grand duché de Bade. — *Argentoratum* fut, dit-on, fondée par Drusus, frère de Tibère, vers l'an 15 av. J.-C., sur le territoire des *Triboci*, et fut comprise dans la 1e Germanique; elle ne prit son nom moderne qu'au VIe s. Julien y battit les Allemands et les Francs en 357. Brûlée en 1002 par le duc de Souabe, elle fut rebâtie en 1025 par l'évêque Werner; après div. révolutions, elle devint ville impériale en 1205, et entra dans diverses ligues avec les villes souabes. Elle fut des premières à embrasser le protestantisme, mais en le modifiant. Ferdinand II y établit, en 1621, une université protestante. Louis XIV s'empara de Strasbourg (1681) en pleine paix, par surprise, d'après une décision de ses chambres de réduction: ce fut une des causes de la guerre du Palatinat; elle lui fut assurée par la paix de Ryswick. Jusqu'à la Révolution, Strasbourg garda de grands privilèges et un gouvern. municipal: la bourgeoisie y était divisée en 20 tribus; on en tirait un grand et un petit sénat, divisés en sect. ou chambres, ayant un pouvoir judiciaire sans appel, et régi par un *ammeister*, dont l'autorité durait 2 ans; le roi y nommait un *préteur royal*. Strasbourg a été le théâtre de la 1re tentative du prince Louis-Napoléon (1836). Une foule d'hommes remarquables sont nés dans cette ville ou y ont résidé: Guttenberg, Bucer, Schœpflin, Brunck, Schweighæuser, Kléber, Kellermann, Andrieux. — L'arr. de Strasbourg a 12 cant. (Strasbourg, qui compte pour 4, Bischweiler, Brumath, Geispolzheim, Haguenau, Molsheim, Schiltigheim, Truchtersheim, Wasselonne), 162 communes et 218,339 hab.

STRASBOURG (évêché de). Il comprenait plusieurs districts de la Basse-Alsace, mais non la ville elle-même. De ces districts, les principaux étaient ceux de Benfeld, de Dachstein, de Mutzig, plus les bailliages de Girbaden et de Wantzenhau.

STRASSBURG, *Brodnitzo* en polonais, ville murée des Etats prussiens, à 62 kil. S. E. de Marienwerder; 2,000 hab. Commerce. — Autre ville des Etats prussiens (Brandebourg), à 25 kil. N. O. de Prenzlow; 3,015 hab. Drap, étoffes, bas, etc.

STRASSBURG, v. de Transylvanie. *V.* ENYED (NAGY-).

STRATFORD. *Voy.* STRAFFORD.

STRATHAVEN, ville d'Ecosse (Lanark), à 23 kil. S. E. de Glasgow; 5,050 hab. Cotonnades. Titre de baronnie depuis 1450.

STRATON, de Lampsaque, philosophe péripatéticien, disciple de Théophraste, lui succéda au Lycée vers 289 av. J.-C., et mourut vers 270. Il avait passé une partie de sa vie en Egypte, et avait élevé Ptolémée Philadelphe. Il établit un système de physique dans lequel il expliquait tout par la force productrice de la nature, ce qui le fit surnommer le *physicien* ou le *naturaliste*. Il n'accordait à la nature ni intelligence, ni conscience d'elle-même; ce qui l'a fait regarder comme athée.

STRATON (TOUR DE). *Voy.* CÉSARÉE (de Palestine).

STRATONICE, princesse grecque d'une grande beauté, fille de Démétrius Poliorcète, épousa Séleucus Nicator, roi de Syrie (vers 299). Antiochus Soter, fils de ce prince, devint amoureux de sa belle-mère au point d'en tomber malade: le médecin Erasistrate, qui avait découvert la cause de son mal, ayant déclaré que le seul moyen de le sauver était de l'unir à la princesse, Séleucus consentit à la lui céder.

STRATONICÉE, *Stratonicea*, auj. *Eski-hissar*, ville de Carie, au centre, à l'E. de Mylase, fut ainsi nommée en l'honneur de Stratonice.

STRATTON, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 26 kil. N. de Launceston; 1,580 hab. Les Parlementaires y vainquirent les troupes royales en 1643.

STRAUBINGEN, *Castra Augustana*, ville de Bavière (Bas-Danube), sur le Danube, à 80 kil. N. O. de Passau; 6,200 hab. Deux églises, dont une a une tour de 91m. — Jadis capit. de la Basse-Bavière et titre de duché; ch.-l. de cercle de 1808 à 1812.

STRELITZ, nom de 2 villes du duché de Mecklembourg-Strélitz, d'où ce duché a pris son nom: l'une, *Neu-Strelitz* (*Nouveau-Strelitz*), bâtie en 1733, capit. du grand-duché, à 140 kil. S. E. de Schwérin, 5,400 hab. Château ducal, gymnase dit *Carolinum*, bibliothèque, cabinet de médailles, etc.; — l'autre, *Alt-Strelitz* (*Vieux-Strelitz*), à 6 kil. S. E. de Neu-

Strelitz; 2,400 hab. Fabriques de tabac, tanneries.

STRÉLITZ, e.-à-d. *tireurs*, corps d'infanterie russe institué vers 1545 par Ivan IV, montait à 40,000 hommes et fournissait la garde impériale. C'étaient des troupes permanentes, célèbres par leur bravoure; elles formaient la garde du czar, et avaient beaucoup de priviléges. Elles en abusèrent et s'insurgèrent souvent, surtout au commencement du règne de Pierre-le-Grand, à l'instigation de sa sœur Sophie: celui-ci, pour les punir, les décima en 1698, et bannit le reste à Astrakan. Une nouv. tentative de révolte des Strélitz contre Pierre-le-Grand, amena la destruction complète de ce corps vers 1705.

STRENGNÆS, ville de Suède (Nykœping), sur le lac Mælar, à 65 kil. N. de Nykœping: 1,100 hab. Evêché. Lycée où fut élevé Gustave Vasa.

STRIDO, *Stridonia* des anciens, *Strigau* en allemand, ville de Hongrie (Salad), à 13 kil. O. de Szerdahely. *Stridonia* est la patrie de saint Jérôme.

STRIGELIUS (Victorinus), théologien, né en Souabe en 1524, mort en 1569, étudia sous Luther et Mélanchton, professa la théologie à Iéna, Leipsick, Heidelberg, et soutint de nombreuses discussions, notamment avec Flacius, sur le péché originel.

STRIGONIE, ville de Hongrie. *Voy.* GRAN.

STRINGALI, ville d'Italie, auj. STRONGOLI.

STRIVALI, jadis les *Strophades*, petit groupe de quatre îles dans la mer Ionienne, près de la côte O. de la Morée, à 40 kil. S. de l'île de Zante.

STROEMOE (île), la principale des îles Fœroë, par 9° 30' long. O., 62° 10' lat. N.: 60 kil. sur 22; 1,600 hab. Ch.-l., Thorshaven (qui l'est aussi de tout le groupe). Côtes échancrées. Très montueuse.

STROEMSOE, ville de Norvége, à l'embouch. du Drammen, à 35 kil. S. O. de Christiania; 5,420 hab.

STROGONOF, anc. famille russe, connue dès le XVIe siècle, a fourni plusieurs personnages distingués: le comte Alexandre de Strogonof, né vers 1750, mort en 1811; il habita longtemps Paris, fut à son retour nommé président de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, et fut le Mécène des artistes et des gens de lettres; — le comte Paul de Strogonof, neveu d'Alexandre, qui fit avec éclat les campagnes d'Autriche (1805), de Prusse (1807), de Moldavie contre les Turcs (1809), de France (1813-14), et fut tué sous les murs de Laon (1814). C'est à cette famille qu'appartient M. le comte Grégoire de Strogonof, qui a été successivement ambassadeur à Madrid, à Stockholm, à Constantinople (1821), où il a pris part aux actes les plus importants.

STROMBOLI (île), *Strongyle*, une des îles Lipari, par 12° 52' long. E., 38° 43' lat. N.: 6 kil. sur 3; 1,000 hab. Toute volcanique. On y remarque un cratère (haut de 700m) qui vomit sans cesse une fumée rougeâtre. Lacs, sol très fertile; pêche active. Village principal, Inostra. Duquesne et Ruyter se livrèrent un combat naval près de Stromboli, 1676.

STROMNESS, ville et port de l'île Pomona (une des Orcades), à 22 kil. O. de Kirkwall: 2,300 hab. Près de la ville, on trouve des *pierres levées* qu'on regarde comme de même origine que le *Stonehenge*.

STRONGOLI, l'anc. *Pétilies*, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 2e), à 60 kil. N. E. de Catanzaro; 1,900 hab. Evêché. Aux environs, mines inexploitées d'or, d'argent, de mercure, de soufre.

STRONGYLE, une des îles Lipari, auj. *Stromboli*; — une des Cyclades. *Voy.* NAXOS.

STRONSAY (île), une des Orcades, par 5° 10' long. O.: 12 kil. de long; 1,000 hab. Deux bons ports.

STRONTIAN, village d'Ecosse (Argyle), à 31 kil. S. O. du Fort-William. Mines de plomb aux env. Kirwan et Hope y ont découvert, en 1790, la substance minérale qui a pris de là le nom de *strontiane*.

STROPHADES, auj. *Strivali*, îles de la mer Ionienne, vis-à-vis de la Messénie et au S. de Zacynthe, étaient censées la demeure des Harpyies depuis que Calaïs et Zéthès, fils de Borée, les avaient chassées de Thrace. Elles s'appelaient d'abord *Plotæ*.

STROUD, ville d'Angleterre (Glocester), à 14 kil. S. de Glocester, sur la Frome et la Stroud-Water; 42,000 hab. Les eaux de la Stroud sont excellentes pour la teinture, et ses bords sont couverts de fabriques. Commerce actif que favorise un canal.

STROUMA. *Voy.* STRYMON et KARA-SOU.

STROUMNITZA, riv. de Turquie. *Voy.* RADOVICHE.

STROZZI (Pallas), savant et homme d'état, né à Florence en 1372, mort en 1462, jouissait d'une grande fortune et la consacra à recueillir et faire copier des manuscrits grecs qu'il tirait à grands frais de la Grèce: c'est à lui qu'on doit l'*Almageste* de Ptolémée, les *Vies* de Plutarque, les *Œuvres* de Platon, la *Politique d'Aristote*. Il fut placé en 1428 à la tête de l'université de Florence, et l'éleva au plus haut degré de splendeur. Ennemi déclaré des Médicis, il fut obligé par eux de se réfugier à Padoue, où il mourut.

STROZZI (Philippe), célèbre Florentin, né en 1488, épousa une parente des Médicis (Clarice, fille de Pierre et sœur de Laurent II), mais n'en fut pas moins le défenseur des libertés de Florence contre cette famille: il refusa une principauté que lui offrait Léon X (qui était un Médicis), et eut la principale part à la révolution de 1527, qui enlevait Florence à l'influence des Médicis et y rétablissait l'ancienne forme de gouvernement; cependant, las de l'anarchie de Florence, il aida au triomphe du duc Alexandre de Médicis (1530), qui le créa sénateur; mais il se brouilla bientôt avec ce mauvais prince. Il alla chercher un refuge à Venise, tenta en 1537, à la tête des émigrés florentins, de rentrer dans sa patrie, mais fut surpris à Montemurlo par Vitelli, et enfermé dans la citadelle de Pistoie: il s'y coupa la gorge (1538), en apprenant qu'on allait remettre la place à Cosme I, successeur d'Alexandre.

STROZZI (Pierre), fils du précédent, se distingua au service de la France, où il fut nommé général des galères, puis maréchal, conduisit en 1554 et 55 l'expédition de Sienne, mais fut battu à Lucignano; il commanda deux ans plus tard sans grands succès l'armée du pape Paul IV, et fut tué en 1558 au siége de Thionville.

STROZZI (Léon), frère du précédent, né en 1515, mort en 1554, parvint aux premiers grades dans l'ordre de Malte, fut chef d'escadre au service de France, fut envoyé en Ecosse avec 20 galères, pour secourir la reine Marie de Lorraine, dirigea une expédit. sur les côtes d'Espagne, investit le fort de Scarlino (princip. de Piombino), et y fut blessé mortellement.

STROZZI (Philippe), fils de Pierre, né à Venise en 1541, fut enfant d'honneur de François II, se distingua au service de la France dès l'âge de quinze ans, devint colonel des gardes-françaises (1563), fit des prodiges de valeur aux batailles de la Roche-Abeille, de Moncontour et au siége de La Rochelle, commanda les secours fournis au prieur de Crato par Catherine de Médicis, et fut pris à la bataille navale des Açores par par l'amiral Santa-Cruz, qui le fit jeter à la mer (1582).

STROZZI (Titus-Vespasien), poëte latin, né en 1422 à Ferrare, mort en 1501, fut chargé de diverses missions par les ducs de Ferrare, et présida le conseil des Douze, mais son administration fut malheureuse, et il devint odieux au peuple. Comme poëte, il se fit remarquer par son élégance.

STROZZI (Hercule), son fils, né en 1471, mort en 1508, partagea avec son père la présidence du conseil des Douze à Ferrare et encourut aussi la haine du peuple; au moment de se marier, il périt assassiné, sans doute par ordre du duc Alphonse I qui aimait sa femme. Il a laissé des poésies latines qui ont été imprimées avec celles de son père, Venise, 1513, in-8.

STROZZI (Bern.), peintre, dit *il prete Genovese*, et *il Capuccino*, né à Gênes en 1581, mort en 1644, était effectivement capucin ; il quitta son couvent et trouva un asile à Venise, où il fit de belles fresques.

STRUENSEE (Jean Fréd.), homme d'état, fils d'un théologien danois, naquit à Halle en Prusse (1737), se fit recevoir médecin vers 1757, tenta aussi la profession d'écrivain, mais ne se distingua longtemps que comme homme de plaisir. Couvert de dettes, il songeait à quitter son pays et à passer aux Indes, quand il fut présenté à la cour de Danemark (1768), et fut nommé médecin particulier de Christian VII. Il devint son favori, l'accompagna dans ses voyages, fut chargé de l'éducation du prince royal, acquit bientôt un pouvoir sans bornes sur la jeune reine Caroline-Mathilde, et par elle renversa le ministre Bernstorf (1770), fut nommé en 1771 premier ministre et accomplit une révolution complète dans l'état en abolissant le conseil privé et en rendant à la royauté le pouvoir usurpé par l'aristocratie, en faisant d'utiles réformes dans les finances, l'industrie, les lois pénales, et en diminuant l'influence de la Russie. Mais ces changements ne furent point opérés avec assez de prudence : la reine douairière Julie, et le comte de Rantzau-Aschberg se mirent à la tête de ses ennemis, accusèrent Struensée de conspirer, et obtinrent du roi son arrestation ainsi que celle de la reine Caroline, avec laquelle il était accusé d'entretenir un commerce criminel. Le ministre fut aussitôt mis en jugement, et il eut la tête tranchée, en 1772. Son ami Brandt, qui avait partagé son étonnante fortune, périt avec lui. — Son frère, Ch.-Auguste, savant distingué, enseignait les mathématiques à Liegnitz, quand il l'appela en Danemark et le fit nommer intendant des finances. Charles partagea la disgrâce du favori, mais échappa à la mort et retourna en Prusse, où le roi lui confia l'administration des finances ; il mourut en 1804. Il avait composé sur l'art militaire des ouvrages qui sont devenus classiques en Allemagne.

STRUTHOPHAGES. *Voy.* ETHIOPIE.

STRUVE (George-Adam), *Struvius*, jurisconsulte, né en 1619 à Magdebourg, mort en 1692, premier conseiller de Magdebourg, fut employé par l'électeur de Saxe et d'autres princes à diverses affaires graves, professa le droit canonique à Iéna, et y devint président du sénat et du consistoire. Ses principaux ouv. sont le *Juris feudalis syntagma*, et le *Jurisprudentiæ civilis syntagma*, qui sont restés classiques dans presque toutes les universités d'Allemagne (souvent réimprimés). — Son fils Burckhard Gotthelf Struve, né en 1672, mort en 1738, fut bibliothécaire et professeur d'histoire à Iéna, et mourut conseiller de l'électeur de Saxe. C'était un savant bibliographe ; on lui doit : *Bibliotheca juris selecta*, Iéna, 1703 et 1756 ; *Introductio in notitiam rei litterariæ*, 1704 et 1754 ; *Bibliotheca philosophica*, 1704 ; *Bibliotheca historica*, 1705, etc.

STRY, ville murée de Galicie, ch.-l. de cercle, sur le Stry (affluent du Dniestr), à 65 kil. S. de Lemberg ; 5,500 hab. — Le cercle a pour bornes ceux de Brzezany au N., de Stanislavov à l'E., de Sambor à l'O., et la Hongrie au S. ; 200,000 hab.

STRYMON, auj. *Strouma* ou *Kara-sou*, fleuve de Thrace et de Macédoine, sortait de l'Hémus, coulait au S. et tombait, un peu au dessous d'Amphipolis, dans la mer Egée. Son cours était jadis compris tout entier dans la Thrace ; plus tard, la partie inférieure de ce fleuve forma la limite entre la Thrace et la Macédoine.

STRYMONICUS SINUS, auj. *golfe d'Orfano* ou de *Contessa*, golfe de la mer Egée, sur la côte de Macédoine, recevait le Strymon, qui lui donna son nom.

STUART, famille royale, célèbre par sa puissance et ses malheurs, régna d'abord sur l'Ecosse, puis sur toute la Grande-Bretagne. Elle avait pour chef un certain Walter, issu, dit-on, de Banquo, thane ou chef de Lochaber, qui avait été assassiné par Macbeth. Accueilli vers 1060 à la cour de Malcolm III, roi d'Ecosse, Walter y devint sénéchal du prince (en écossais, *stuart*, en anglais *steward*) ; ses descendants conservèrent depuis ce nom. Son arrière-petit-fils, Walter IV, épousa Marjaria, fille du roi d'Ecosse Robert I, et devint père d'un prince qui régna sur l'Ecosse sous le nom de Robert II (1370-90) ; il fut ainsi le chef de la dynastie des Stuarts. Les descendants de Robert régnèrent sur l'Ecosse jusqu'à Jacques VI qui, en 1603, fut appelé à succéder à Elisabeth en Angleterre, sous le titre de Jacques I, et réunit ainsi les deux couronnes ; ses droits sur la couronne d'Angleterre étaient fondés sur le mariage de Jacques IV, son gr.-père maternel, avec Marguerite, fille de Henri VII. Le règne de cette dynastie finit dans les mâles en la personne de Jacques II, exclu du trône par la révolution de 1688. Toutefois Marie, épouse de Guillaume d'Orange qui venait d'être appelé au trône d'Angleterre par cette révolution, était fille de Jacques II, et Anne, qui succéda à Guillaume (1702-1714), était sœur de Marie. Après cette dernière, et pendant que la maison de Hanovre occupait le trône, plusieurs prétendants issus de Jacques II firent de vains efforts pour ressaisir la couronne : enfin la famille s'éteignit en 1807 en la personne de Henri-Benoît (*Voy.* ci-après). La principale cause du malheur des Stuarts fut leur amour pour le pouvoir absolu et leur attachement au catholicisme.

Pour les princes de cette maison qui ont régné, *Voy.* JACQUES I, II, etc., CHARLES, MARIE, ANNE.

STUART (Jacques-Edouard), dit *le chevalier de Saint-George*, fils de Jacques II, naquit le 10 juin 1688, fut en 1701, à la mort de son père, reconnu roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques III, par Louis XIV, et espéra longtemps que la reine Anne le nommerait son successeur. En 1715 eut lieu une tentative en sa faveur ; le duc d'Argyle la rendit inutile en battant à Sherifmoor le comte de Mar, qui était à la tête de ses partisans : Jacques-Edouard parut lui-même en Ecosse en 1716, mais sans plus de succès. Albéroni songeait à le rétablir, mais les plans de ce ministre échouèrent (1719). Enfin, son fils Charles-Edouard tenta la fortune en 1745, pend. la g. de succession d'Autriche, et le fit proclamer en Ecosse ; mais cette fois encore, Jacques vit son espoir déçu. Il mourut à Rome en 1766. C'était un prince pieux, pacifique, mais sans talents. Il avait épousé la petite-fille du grand Sobieski ; il en eut 2 fils.

STUART (Ch.-Edouard), dit *le Prétendant* et *le comte d'Albany*, né à Rome en 1720, vint en France en 1744, comptant y trouver des secours, afin de reconquérir pour son père la couronne d'Angleterre, et, après de cruelles déceptions, alla débarquer en Ecosse en 1745 ; il réunit autour de lui beaucoup de chefs des *highlands*, entra dans Edimbourg, batt. l'enn. à Preston-pans et pénétra jusqu'à Derby, à deux journées de Londres. Mais l'indiscipline et l'irrésolution des chefs écossais le forcèrent à la retraite. De retour en Ecosse, il gagna la bataille de Falkirk, mais il fut vaincu à Culloden (1746), se trouva dès lors sans armée, fut obligé de se cacher, et n'échappa qu'avec des peines inouïes. Forcé de sortir de France après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), il alla chercher un asile en Italie. Il reparut en Angleterre en 1753 et 1761, mais furtivement et sans réussir à rien ; il mourut à Florence en 1788. Sa femme, née comtesse de Stolberg, et dite *la comtesse d'Albany*, épousa plus tard le poëte Alfieri. Ch.-Edouard avait du feu, de l'audace et des manières très chevaleresques. M. Amédée Pichot a donné en 1830 son *Hist.* ; Klose a pub. ses *Mém.*, *Lond.*, 1845

STUART (H.-Benoît), second fils de Jacq.-Edouard, né en 1725, mort en 1807, porta d'abord le titre de

duc d'York. Il reçut ensuite les ordres et fut créé cardinal d'York; à la mort de son frère (1788), il se fit nommer Henri IX. En lui finit la race des Stuarts.

STUART (Arabella), appelée ordinairement *lady Arabella*, fille de Charles Stuart, comte de Lennox, frère cadet de Henri Darnley (le second époux de Marie Stuart), descendait de Henri VII par la seconde fille de ce prince, Marguerite, et pouvait avoir des prétentions sur le trône d'Angleterre. Après la mort d'Elisabeth, quelques nobles ayant conçu à son insu le projet de la placer sur le trône à l'exclusion de Jacques, roi d'Ecosse, ce prince la fit jeter dans une prison où elle resta jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1615. Elle avait alors 38 ans.

STUART (James), architecte et antiquaire, né en 1713 à Londres, mort en 1788, alla visiter avec Revett l'Italie et la Grèce (1750-55), dessina les principaux monuments d'Athènes, et publia à son retour les *Antiquités d'Athènes*, ouvrage magnifique, en 4 vol. in-fol., 1762-1815, traduit par M. Feuillet, 1808-1815 : un *Supplém.* a paru en 1830.

STUART (J.), comte de Bute. *Voy.* BUTE.

STUHLINGEN, bourg du grand-duché de Bade, à 17 kil. N. O. de Schaffhouse; 1,000 hab. Jadis titre d'une seigneurie, aux ducs de Furstemberg.

STUHLWEISSEMBOURG, dite aussi *Albe-Royale*, *Alba Regia Julia* en latin moderne, *Szekes-Fejervar* en madgyar, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Stuhlweissembourg, à 58 kil. S. O. de Bude; 4,000 hab. Evêché. Cathédrale et quelques autres édifices. Ruines qui prouvent son ancienne importance (elle a été 500 ans résid. et sépult. des rois de Hongrie). Fondée par saint Etienne au commencement du XI[e] siècle. Prise par Soliman en 1543; reprise aux Turcs en 1601 par le duc de Mercœur; les Turcs l'occupèrent de nouveau en 1602; elle ne fut reprise par Léopold qu'en 1688. Elle fut démantelée en 1702. — Le comitat de Stuhlweissembourg est dans le cercle au delà du Danube, entre les comitats de Pesth, Tolna, Vesprim, Komorn; il compte 140,000 hab.

STUHM, ville des Etats prussiens (Prusse occid.), à 20 kil. N. E. de Marienwerder; 900 hab. Gustave-Adolphe y battit les Polonais en 1628.

STURA, *Stura* en latin, nom de deux riv. des Etats sardes : l'une affluent du Pô, où elle tombe à 4 kil. N. de Turin; 60 kil. de cours; — l'autre dont le cours est de 150 kil., et qui tombe dans le Tanaro à Cherasco. De 1801 à 1814 elle a donné son nom au dép. franç. de la Stura, formé de la partie S. O. du Piémont; ch.-l., Coni.

STURE (STENON), dit *l'Ancien*, fut nommé administrateur du roy. de Suède en 1471, à la mort de Charles VIII, soutint avec succès la guerre contre Christiern I de Danemark, repoussa les Russes de la Finlande, mais eut ensuite à lutter contre des ennemis intérieurs, qui le renversèrent en 1497. Rétabli en 1501, il chassa les Danois de la Suède, et garda le pouvoir jusqu'à sa mort, en 1503. Stenon-Sture fit le premier entrer les laboureurs dans les diètes de l'état, fonda l'université d'Upsal, et introduisit l'imprimerie en Suède.

STURE (SWANTE NILSON), succéda comme administrateur à Stenon, gouverna la Suède de 1504 à 1512, et laissa en mourant le pouvoir à son fils Stenon Sture, le jeune.

STURE (STENON), dit *le Jeune*, administrateur de Suède de 1512 à 1520, combattit à main armée Gustave Troll, archevêque d'Upsal (1517), qu'un parti voulait lui opposer, le réduisit à se réfugier en Danemark, mais fut bientôt en guerre avec Christiern II, roi de ce pays; il vainquit d'abord les Danois (1518), mais fut ensuite vaincu lui-même et mourut de ses blessures (1520). Sa veuve défendit héroïquement Stockholm, mais se vit enfin forcée à se rendre; Christiern fut alors couronné roi par Troll à Upsal, et l'union de Calmar fut rétablie pour un instant.

STURM (Jean), *Sturmius*, humaniste, né en 1507 à Sleida, mort en 1589, étudia à Louvain, enseigna quelque temps les lettres à Paris, puis fut nommé recteur du gymnase de Strasbourg, place qu'il occupa jusqu'en 1583. Il a beaucoup écrit sur la rhétorique, entre autres : *De amissa dicendi ratione*, Strasbourg, 1538; *De imitatione oratoria*, 1574; *De elocutione oratoria*, 1576, etc.

STURM (J.-Christophe), savant, né en 1635, mort en 1703, de Hilpolstein (principauté de Neubourg), était ministre évangélique et professeur de physique et de mathématiques à l'Académie d'Altdorf. On le regarde comme le restaurateur des sciences physiques en Allemagne : s'il n'a pas fait de découvertes, il a répandu le goût des études scientifiques et les a facilitées par de bonnes compilations. Son meilleur ouvrage est son *Collegium experimentale sive curiosum*, Nuremberg, 1676-85, 2 vol. in-4, figures. — Son fils, Léonard-Christophe, architecte, né en 1669, mort en 1719 à Gustrow, intendant des bâtiments du duc de Mecklembourg, a laissé, entre autres ouvrages : *Parallèle des systèmes de fortification de Vauban, Cohorn et Rimpler*, Augsbourg, 1718, in-fol.; *Idée et abrégé de l'architecture civile et militaire*, Augsbourg, 1718-20, in-fol., 16 parties.

STURM (Christophe-Chrétien), prédicateur, né en 1740 à Augsbourg, mort en 1786, parent des précédents, fut d'abord instituteur, puis pasteur à Magdebourg et à Naumbourg. On a de lui : *Anecdotes tirées des auteurs grecs et romains*, Halle, 1767; *Entretiens avec Dieu aux heures du matin*, 1768; *Méditations sur les œuvres de Dieu*, 1775, ouvrage devenu populaire et traduit en français par la reine de Prusse Elisabeth-Christine.

STUTTGART, capit. du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 6 kil. du Neckar et à 580 kil. E. de Paris; 35,000 hab. (plus 10,000 hommes de garnison). Château royal (nouveau), le vieux château, palais du prince royal, hôtel des Etats, écuries, collégiale, théâtre, archives, bâtiments du *Gymnase illustre*. Belles promenades, environs délicieux. Gymnase (espèce d'université), école royale des arts, institut de Catherine, école vétérinaire, école des forêts; magnifique bibliothèque et riches collections en divers genres. Pat. de Hegel. — Assiégée sept semaines par l'emp. Rodolphe I. Elle devint en 1320 résidence des comtes (ensuite ducs, puis rois de Wurtemberg). Elle s'est beaucoup embellie depuis un siècle.

STYMPHALE, *Stymphalus*, auj. *Zaraca*, petite ville d'Arcadie, au N. E., sur les confins de la Phliasie et de l'Argolide, près d'un lac et d'une mont. de même nom, avait, dit-on, été ainsi appelée du nom d'un ancien roi d'Arcadie. Des oiseaux de proie d'un aspect terrible habitaient, suivant la fable, les bords du lac Stymphale : ils dévoraient les hommes ou les perçaient de leurs propres plumes, qui étaient d'airain et qu'ils pouvaient lancer au loin. Hercule en délivra la contrée.

STYR, riv. d'Allemagne, naît en Galicie, près de Brody, puis entre en Russie, arrose les gouv. de Volhynie et de Minsk, et se perd dans le Pripets, à 35 kil. de Pinsk. Cours, 300 kil.

STYRIE, partie de la *Norique* et de la *Pannonie* anc., *Steyer* en allemand, un des gouv. de la monarchie autrichienne, borné au N. et à l'O. par l'Autriche, à l'E. par la Hongrie, au S. par l'Illyrie et la Croatie; 22,000 kil. carrés; 870,000 hab. (dont plus de 500,000 allemands). Ch.-l. général, Grætz. Division, 5 cercles : Grætz, Brück, Judenburg, Marburg, Cilley. Hautes mont. (les Alpes Noriques). Riv. principale, la Steyer, qui donne son nom au pays. Grands froids, sol assez fertile dans les vallées, mais beauc. de friches. Argent, fer, cuivre, cobalt, alun, vitriol, etc. — La Styrie, après avoir appartenu aux Romains,

aux Ostrogoths d'Italie, aux Avares, aux Wendes, passa sous la domination de Charlemagne, puis fit partie du royaume de Germanie et fut comprise dans la Carinthie ; quand celle-ci devint duché, elle fut elle-même (1030 ou 1032) élevée au rang de marche et dite *marche de Steyer*, parce que la ville de Steyer, qui est auj. en Autriche, était alors sa capitale. La maison de Steyer s'éteignit en 1192, et Léopold de la maison d'Autriche-Babenberg la remplaça. Mais bientôt Ottocar II, roi de Bohême, s'étant emparé des possessions de cette maison, la Styrie se révolta et se donna à la Hongrie. L'empereur Rodolphe la rejoignit à l'Autriche, et depuis elle n'a cessé d'être à la maison d'Autriche-Habsbourg. A la mort de l'emp. Ferdinand I (1564), il se forma une branche de Styrie ; cette branche parvint au trône impérial et à la possession de toutes les provinces autrichiennes en 1619, dans la personne de Ferdinand II.

STYX, marais et fleuve des enfers dans les fables des Grecs. Suivant les uns, il était glacé ; selon les autres, ses eaux étaient presque vénéneuses. On dérive son nom de *stygeo*, haïr. — On a fait de Styx une Océanide, femme du Titan Pallas : ayant rendu de grands services à Jupiter dans la guerre contre les Géants, elle reçut de lui le privilége que les dieux jureraient par elle, et que s'ils enfreignaient ce serment, ils seraient 9 ans privés de la divinité.

STYX, riv. d'Arcadie, chez les Phénéates, dans le voisinage de Nonacris, disparaissait sous terre près de sa source, puis reparaissait et tombait dans le Crathis. Ses eaux, dit-on, donnaient la mort et dissolvaient le fer. La fable en fit un des fleuves du Tartare. *Voy.* l'art. précédent.

SUAKEM ou SOUAKIN, v. et port de Nubie, sur le golfe Arabiq., partie sur le contin., partie sur un îlot, p. 19° 41' lat. N., à 310 k. S. O. de Djeddah; 10,000 h. Perles.

SUARD (J.-B.-Antoine), homme de lettres, né à Besançon en 1734, mort en 1817, vint à Paris en 1750, eut part à la rédaction d'un journal anglais qui s'imprimait à Paris, rechercha l'appui des philosophes, traduisit Robertson, obtint par ses travaux un nom littéraire, un fauteuil à l'Académie (1772), et une place de censeur (1774). Beaumarchais eut fort à se plaindre de lui. A la révolution, Suard embrassa les idées nouvelles, mais avec modération. Nommé membre de la 2e classe de l'Institut, il en dev. en 1803 secrét. perpétuel. Outre des *articles* de journaux, des *notices* et quelques *éloges* réunis dans ses *Mélanges de littérature* (5 vol. in-8, 1803-5), Suard a publié des traductions des *Voyages de Cook*, de l'*Histoire de Charles-Quint* (1771), et de l'*Histoire d'Amérique*, de Robertson (1778), remarquables par leur fidélité et leur élégance, et les *Lettres de l'anonyme de Vaugirard sur Gluck et Piccini*. Garat a publié des *Mémoires historiques sur Suard*, 1820, 2 vol. in-8.

SUARÈS (François), jésuite espagnol, né en 1548, à Grenade, mort en 1617, professa la philosophie à Ségovie, la théologie à Valladolid, Alcala, Salamanque, Coïmbre, prit part aux querelles qu'engendra le système de Molina sur la grâce, et imagina le *congruisme*, qui n'est qu'une légère modification de ce système. Il mourut à Lisbonne. Ses ouvrages ont été recueillis à Mayence et à Lyon, 1630, etc., 23 vol. in-fol. La plupart roulent sur les cas de conscience ou sur des matières théologiques et font autorité. Un des principaux est sa *Defensio catholicæ fidei contra anglicanæ sectæ auctores* (Coïmbre, 1613, in-fol.), dirigée contre le serment d'allégeance exigé en Angleterre par Jacques I, et brûlée à Paris et à Londres par le bourreau.

SUBIACO, *Sublac* en français, *Sublaqueum* en latin, ville de l'Etat Ecclésiastique (Civita-Vecchia), près du Teverone, à 25 kil. E. S. E. de Tivoli ; 3,000 hab. Belle église de St-André ; palais papal, chancellerie : arc de triomphe en l'honneur de Pie VII. Forges papeterie. C'est à Subiaco que saint Benoît fonda son ordre : il y bâtit un couvent célèbre, d'où sortirent une foule d'hommes savants. C'est aussi le lieu d'Italie où furent établies les premières presses.

SUBLICIUS (PONS), dit plus tard *Pons Æmilius*, puis *Pons Aurelianus* ; c'était le 1er pont de Rome en remontant le Tibre ; il était en bois. C'est là qu'Horatius Coclès arrêta l'armée de Porsena. Le pont avait été construit par Ancus, et il unissait Rome au Janicule.

SUBLIME-PORTE. *Voy.* PORTE.

SUCCESSION (guerres de). On connaît sous ce nom plusieurs guerres dont les principales sont :

1° La *guerre de la succession de Juliers*. Voy. JULIERS.

2° La *guerre de la succession d'Espagne*, 1701-1713, suscitée par les prétentions de la maison d'Autriche sur la couronne d'Espagne. Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, que le dernier roi d'Espagne Charles II avait institué son héritier, se vit disputer le trône par l'archiduc Charles (depuis Charles VI). L'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, le Portugal et la Savoie se réunirent contre la France. Les Français, d'abord vaincus partout, en Italie, en Allemagne, en Flandre (batailles de Turin, de Hochstett, de Ramillies, d'Oudenarde), se relevèrent par les victoires d'Almanza, de Villaviciosa en Esp., de Denain en Flandre. Les traités d'Utrecht et de Rastadt (1713-14), bien qu'onéreux pour la France, terminèrent la guerre en faveur de Louis XIV, dont le petit-fils fut reconnu roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

3° La *guerre de la succession d'Autriche*, 1741-1748, qui éclata à la mort de l'empereur Charles VI. Ce prince avait, par une célèbre pragmatique-sanction, assuré sa succession à sa fille aînée Marie-Thérèse, épouse de François de Lorraine. Charles-Albert, électeur de Bavière, et Auguste II de Saxe, qui avaient épousé les deux filles de l'emp. Joseph I, firent valoir, ainsi que plusieurs autres prétendants, leurs droits à l'empire. Charles-Albert, soutenu par la France, fut élu empereur sous le nom de Charles VII (1742). Marie-Thérèse, presque seule contre tant d'ennemis, avait vu envahir même ses états héréditaires ; elle était perdue, si la mort de Charles VII (1745) ne fût venue la sauver. François I fut alors élu au trône impérial. La guerre se termina en 1748 par le traité d'Aix-la-Chapelle. Marie-Thérèse conserva ses états, sauf la Silésie, que la Prusse avait enlevée et qu'elle garda ; ce qui plus tard donna naissance à la guerre de *Sept-Ans* (1756-63).

SUCCESSION (Acte de). On appelle ainsi la décision prise en 1701 par le parlement d'Angleterre, et par laquelle les princes catholiques furent exclus du trône, et la maison de Hanovre appelée à la couronne d'Angleterre.

SUCHET (L.-Gabriel), duc d'Albuféra, général français, né à Lyon en 1772, mort en 1826, s'enrôla à 20 ans comme volontaire, avança rapidement dans les armées de la république, se distingua en Italie sous Schérer, Augereau, Masséna, eut part en 1797, aux négociations avec la Suisse, suivit Brune en Italie comme major-général, rendit des services essentiels pendant la campagne de Marengo, fut chargé de diverses missions après la paix de Lunéville, contribua puissamment aux victoires d'Austerlitz et d'Iéna, ainsi qu'aux succès de la campagne de Pologne, et mit le comble à sa gloire en Espagne (1808-1812). La victoire de Margalef, la prise de Lérida et de Tarragone, l'occupation du Mont-Serrat lui valurent le bâton de maréchal. Il prit ensuite Oropeza, Murviedro (l'anc. Sagonte), Valence (1812), soumit le royaume de ce nom, et ne fit retraite vers les Pyrénées que quand les armées françaises eurent été refoulées sur tous les points.

Louis XVIII le fit pair en 1814. Suchet mourut à Marseille en 1826. Le titre de duc d'Albuféra, ainsi que le domaine de ce nom (près de Valence), lui avaient été donnés, en 1812, en mémoire d'une de ses dernières victoires. Suchet s'était signalé en Espagne par sa justice et sa modération autant que par sa valeur. Il a laissé : *Mém. sur la g. d'Esp.*(1808-14).

SUCRO, auj. *Xucar*, fleuve d'Hispanie (Tarraconaise), naissait près des sources du Tage et se jetait dans la Méditerranée, près d'une ville appelée aussi *Sucro* (auj. *Cullera*). Sertorius battit Pompée devant cette ville, 76 av. J.-C.

SUCZAWA, ville et riv. de Galicie. *Voy.* SOUTCHAVA.

SUD (dép. du), dép. de l'île d'Haïti, formé de l'extrémité S. O. de l'île ; 215,000 hab. Ch.-l., les Cayes.

SUDBURY, d'abord *Southburgh*, ville d'Angleterre (Suffolk), à 22 kil. S. d'Edmondbury ; 4,000 hab. Soieries, crêpes, serges. C'est là qu'Edouard III établit les Flamands auxquels l'Angleterre doit ses premières fabriques de lainages.

SUDERMANIE, *Sœdermanland* en suédois, anc. prov. suédoise, au S. de l'Upland, se divisait en 3 parties : Sudermanie propre, Sœdertœrn, Rekarna. Nykœping et Strengnæs en étaient les villes principales. Auj. dans les gouv. de Stockholm et de Nykœping.

SUDERMANIE (Charles, duc de), régent de la Suède après l'assassinat de Gustave III, puis roi sous le nom de Charles XIII. *Voy.* CHARLES XIII.

SUDÈTES (monts), *Sudetsch* ou *Sudeten*, chaîne de montagnes qui fait partie du système hercynio-carpathien, et qui s'étend des monts Carpathes occidentaux (16° long. E.) jusqu'aux sources de l'Elster, se dirigeant en général de l'E. à l'O. ; sa longueur approche de 600 kil. ; sa largeur moyenne est de 32 ; elle sépare la Silésie de la Moravie et de la Bohême, et la Bohême de la Lusace. On peut y distinguer : 1° les *Monts abaissés* (*Geisenkerebirge*), qui lient les Carpathes aux Sudètes ; 2° les *Sudètes* proprement dites ou *Grandes-Sudètes*, des sources de la March au défilé situé entre Pœlitz et Braunau (les monts de Glatz en font partie) ; 3° les *Monts des Géants* (*Riesengebirge*), qui vont jusqu'à l'entrée de la Lusace ; 4° les *Monts de la Lusace* ou *Petites-Sudètes* (autrement *Wohlischekamm* ou *...kamm*) ; 5° l'*Erzgebirge* (*Voy.* ce mot). Les monts Sudètes ne sont pas très hauts. Le Riesenkoppe, qui en est le point culminant, ne passe pas 1,630 mètres : ensuite vient le Schneeberg, 1,400 mètres. Il y a beaucoup de mines sur les deux versants de ces montagnes, principalement sur le versant nord. L'Elbe sort des Sudètes (Riesengebirge).

SUECA, ville d'Espagne (Valence), sur le Xucar, à 28 kil. S. de Valence ; 7,000 hab. Riz, fruits, etc.

SUÈDE, *Sverige* en suédois, un des deux royaumes qui forment la monarchie norvégieno-suédoise, a pour bornes, à l'O. la Norvége, à l'E. la Russie d'Europe, le golfe de Botnie et la mer Baltique, et va de 8° à 22° pour la long. E., de 55° à 69° pour la lat. N. : 1,550 kil. du N. au S. sur 330 de moyenne largeur ; 450,000 kil. carrés ; 3,562,462 hab. Capitale, Stockholm. Division, 3 régions et 24 lans ou gouvernements, savoir :

I. SUÈDE PROPRE.

Stockholm	Stockholm.
Upsal,	Upsal.
Westeræs,	Westeræs.
Nykœping,	Nykœping.
OErebro,	OErebro.
Carlstad,	Carlstad.
Stora-Kopparberg,	Falun.
Gefleborg,	Gefleborg.

II. GOTHIE.

Linkœping,	Linkœping.
Calmar,	Calmar.
Iœnkœping,	Iœnkœping.
Kronoberg,	Wexio.
Blekinge,	Carlscrona.
Skaraborg,	Mariestad.
Elfsborg,	Venersborg.
Gœtheborg et Bohus,	Gœthenborg.
Halmstad,	Halmstad.
Christianstad,	Christianstad.
Malmœhus,	Malmœ.
Gottland,	Wisby.

III. NORRLAND.

Norrbotten ou Botnie orientale,	Pitea.
Westerbotten ou Botnie occidentale,	Umea.
Wester-Norrland,	Hernœsand.
Iæmtland,	Ostersand.

La Suède possède en outre l'île de Saint-Barthélemy aux Antilles.— Précédemment et jusqu'au commencement de ce siècle, quand la vraie Botnie orientale et la Finlande étaient à la Suède, on sous-divisait ainsi les 3 grandes régions suédoises ci-dessus :

I. ROYAUME DE SUÈDE.

1. Upland (ch.-l., Upsal et Stockholm).
2. Sœdermanland ou Sudermanie (ch.-l., Nykœping).
3. Nerike ou Néricie (ch.-lieu, OErebro).
4. Westmannland ou Westmannie (ch.-l., Westeræs).
5. Dalarne ou Dalécarlie (ch.-l., Hedemora).

II. ROYAUME DE GOTHIE.

Gothie orientale.

6. OEstergothland ou Ostrogothie (ch.-l., Linkœping).
7. Smaland (ch.-l., Calmar).
8. OEland (l'île d').
9. Gothland (l'île de).

Gothie occidentale,

10. Westergothland ou Westrogothie (chef-lieu, Gœtheborg).
11. Warmeland (ch.-l., Carlstad).
12. Dalie.
13. Bohus.

Gothie méridionale.

14. Scanie (ch.-l., Malmœ).
15. Halland.
16. Blekingie (ch.-lieu Carlscrona).

III. NORRLAND.

17. Gœstrikland ou Gestricie (ch.-l., Gefleborg).
18. Helsingland.
19. Herjedalie.
20. Medelpad.
21. Iæmtland.
22. Angermanie (ch.-l., Hernœsand).
23. Westerbotten (qui comprenait et la Botnie occid. et la Botnie orientale actuelles).

La Laponie et le duché de Finlande formaient comme deux régions à part.

La Suède est très montueuse, surtout vers l'O. où les Dofrines la séparent de la Norvége. Les lacs et les marais y sont nombreux. Nul cours d'eau considérable : au N. pourtant plusieurs rivières de 200 à 300 kil. Climat très froid, surtout au N. Sol peu fertile (à peine peut-on en cultiver la 24e partie). Riches mines de fer, cuivre, plomb, etc. (le fer de Suède est sans rival au monde). Pêche considérable. Industrie assez active et en progrès. Commerce. Le suédois est une langue teutonique voisine de l'ancien norvégien. La religion dominante est le luthéranisme (1 archevêché, 11 évêchés) ; 2 universités (Upsal, Lund). Gouvernement monarchique tempéré par une diète. La population forme 4 ordres : noblesse, clergé, bourgeoisie, paysans. Budget de l'Etat, 54,000,000 fr. ; dette, presque nulle ; armée, 35,000 hommes, plus 85,000 hommes de milice formant réserve. La Suède a produit un grand nombre d'hommes illustres entre autres les rois Gustave Vasa, Gustave-Adolphe, Charles XII, Gustave III, les naturalistes Linnée, Celsius, Bergmann et Hasselquist, le chimiste Berzélius, l'hist. Geyer.

Histoire. La Suède, dont on fait dériver le nom de celui de *Suiones*, peuple scandinave, d'origine germaine, fut primitivement habitée par des Finnois et des Goths (ces derniers en occupèrent surtout la partie méridionale). Elle fut longtemps partagée en plusieurs états qui au Xe siècle se réduisirent à deux (Suède propre et Gothie) ; au XIIIe siècle, ces deux

états n'en firent plus qu'un. Stockholm fut fondée à la même époque. Le pays était alors gouverné par des rois de la race de Lodbrog, dont l'origine est peu connue, et qui prétendaient remonter jusqu'à Odin. Le christianisme avait été dès le IXe siècle introduit en Suède par des missionnaires français et anglais, dont le principal fut Anschaire. En 1389, l'élection au trône de Suède de Marguerite de Waldemar, déjà reine de Danemark et de Norvége, amena la réunion des trois royaumes scandinaves, qui fut confirmée par le traité de Calmar, dit *Union de Calmar* (1397); mais plusieurs fois la Suède, impatiente du joug danois, se révolta et fut de fait indépendante sous des administrateurs (Charles Canutson, Sténon Sture, etc., 1448-1520); enfin Gustave Vasa chassa le roi de Danemark Christiern, et délivra complètement la Suède de la domination danoise (1523). Avec les Vasa, la Réforme s'établit dans la Suède, qui depuis a toujours été luthérienne. Sous ces princes (1523-1654), la Suède prit rang parmi les puissances prépondérantes de l'Europe: elle donna 3 rois à la Pologne, intervint en Allemagne avec éclat pendant la guerre de Trente-Ans (*Voy.* GUSTAVE-ADOLPHE), et fut dans le Nord l'alliée de la France. Aux provinces de Livonie, d'Ingrie et de Carélie, conquises par Gustave-Adolphe, Christine, sa fille, joignit une partie de la Poméranie, les duchés de Brême et de Verden. Cette princesse, après un règne de 22 ans, abdiqua volontairement en faveur de son cousin Charles X, de la maison de Deux-Ponts. La nouvelle maison (qui régna de 1654 à 1720) soutint d'abord la gloire de la Suède; Charles XI conclut avec la Pologne le glorieux traité d'Oliva (1660); mais l'aventureux Charles XII, après avoir obtenu contre les Russes des succès inouïs, fut vaincu à Pultawa par le czar Pierre-le-Grand, ne put rentrer dans ses états, et ruina pour jamais sa patrie, qui bientôt après fut, par le traité de Nystad (1721), dépouillée de presque toutes ses conquêtes. Après le règne de Frédéric de Hesse, époux d'Ulrique-Eléonore (1721-1751), Adolphe-Frédéric commence une nouvelle dynastie, celle de Holstein-Gottorp. Les querelles des Bonnets et des Chapeaux et les empiétements de la diète sur l'autorité royale, l'assassinat de Gustave III par Ankarstrœm (1792), une folle guerre entreprise par Gustave IV contre la Russie et la France, et qui amène la perte de la Finlande, de la Botnie orientale et d'une partie de la Poméranie suédoise; enfin la déposition du roi (1809), affaiblissent de plus en plus la Suède. Charles XIII, oncle de Gustave IV, est élu à la place de ce prince; il se fait remarquer par sa sagesse, signe la paix avec la France, et choisit pour son successeur le général français Bernadotte (1810). Dès 1813, la Suède se joint aux *Alliés* pour agir contre Napoléon, et en récompense elle reçoit la Norvége, dont le Danemark est dépouillé. En 1818, Charles XIII étant mort, Bernadotte lui succéda sans difficulté sous le nom de Charles XIV et commença une nouvelle dynastie. La Suède a beaucoup gagné sous ce prince.

Souverains de la Suède depuis le XIe siècle.

I. *Fin de la dynastie de Lodbrog-Sigurdson.*

Olaüs III Skœtkonung, 1001
Anund Jacques, 1026
Emund III, 1051-56

II. *Race de Stenkill.*

Stenkill III, 1056
Eric VII et VIII, 1066
Haquin I, 1067
Inge I, 1080-1112
Halstan, 1080-90
Philippe, 1112
Inge II, 1118-29

III. *Races de Sverker et de Stenkill-Eric alternativement.*

Sverker I, 1129
Eric IX, *le Saint*, 1155
Charles VII, 1161
Canut, 1168
Sverker II, 1199
Eric X, 1210
Jean I, 1216
Eric XI, 1222-50

IV. *Princes divers.*

Waldem. et Birger, 1250
Magnus I, 1275
Birger II, 1290
Magnus II, *de Norvège*, 1319-63
Eric XII, 1350-59
Haquin II, 1361-63
Albert, 1363-89

V. *Période de l'union de Calmar.*

Marguerite de Waldemar, 1389
Eric XIII, *roi de Danemark*, 1412
Christophe, *roi de Danemark*, 1440
Charles VIII, Canutson, *roi indigène*, 1448-70
Sténon I, Sture, *administrateur*, 1471
Jean II, *roi de Danemark*, 1497
Sténon I, *de nouv.*, 1501
Svante-Nilson-Sture, *administrateur*, 1504
Sténon II, Sture, *administrateur*, 1512
Christiern, *roi de Danemark*, 1520-23

VI. *Dynastie des Vasa.*

Gustave I, Vasa, 1523
Eric XIV, 1560
Jean III, 1568
Sigismond de Pologne, 1592
Charles IX, 1604
Gustave II, ou Gustave-Adolphe, 1611
Christine, 1632-54

VII. *Dynastie de Deux-Ponts.*

Charles X, Gustave, 1654
Charles XI, 1660
Charles XII, 1697
Ulrique-Eléonore, *sœur du précéd.*, 1719
Frédéric de Hesse, *époux d'Ulrique, avec sa femme*, 1720
seul, 1721-51

VIII. *Dynastie de Holstein-Gottorp.*

Adolphe-Frédéric, 1751
Gustave III, 1771
Gustave IV, 1792
Charles XIII, oncle du précéd., 1809-18

IX. *Dynastie française.*

Charl.-Jean ou Ch. XIV (Bernadotte), 1818
Oscar I, 1844

SUÉNON I, dit *Tyfve-skeg* (ou barbe fourchue), roi de Danemark, se révolta plusieurs fois contre son père Harald, le fit périr et monta sur le trône en 985. Il avait été baptisé dans son enfance, mais il s'empressa de rétablir le culte des idoles. Il ravagea tantôt la Saxe, tantôt l'Angleterre, qu'il assujettit à des tributs considérables dits *Danegeld*, soumit aussi une partie de la Norvége, et entra en 1013 à Londres où, dit-on, il fut couronné roi d'Angleterre. Son fils Canut lui succéda.

SUÉNON II, petit-fils du précédent, fut d'abord vice-roi de Danemark pour Magnus I, roi de Danemark et de Norvége, qui ensuite lui céda la première de ces couronnes (1047). En vain le roi de Norvége Harald lui fit la guerre pour le déposséder. Suénon envoya sans succès une flotte en Angleterre contre Guillaume-le-Conquérant, puis il marcha contre les Saxons, mais ses troupes refusèrent de le suivre. Il mourut en 1074.

SUÉNON III, fils d'Eric Emund (1147-57), usurpa le trône de Danemark sur Canut V, qu'il fit assassiner; puis ayant voulu se débarrasser de même de Waldemar, fut attaqué par ce prince, perdit la bataille de Grathe près de Viborg, et fut tué dans sa fuite.

SUERKER. *Voy.* SVERKER.

SUESSA AURUNCA, *Sessa*, ville de l'Italie ancienne, capitale des Aurunques sur les frontières du Latium et de la Campanie: les Sidicins la détruisirent en 337 av. J.-C.; les Romains la relevèrent et en firent une colonie en 314. Lucilius y naquit.

SUESSA POMETIA, auj. *Sezze*, capitale d'un état volsque, fut prise par les Romains sous Tarquin-le-Superbe, puis sous le consul Servilius.

SUESSIONES, auj. le *Soissonnais*, peuple de la Gaule, dans la Belgique 2e, entre les *Veromandui*, les *Remi* et les *Catalauni*, etc., avait pour ch.-l. *Suessiones* ou *Augusta Suessionum*, auj. Soissons.

SUESSULA, auj. *Sessola* ou *Maddaloni*, ville de Campanie, à 16 kil. S. E. de Capoue; Cornélius Cossus Arvina y battit les Samnites l'an 343, av. J.-C., grâce au dévouement du premier Décius.

SUÉTONE, *C. Suetonius Tranquillus*, biographe latin, né vers 70 de J.-C., fils d'un tribun militaire, paraît avoir été avocat, puis secrétaire (*magister epistolarum*) d'Adrien; mais s'étant conduit trop familièrement avec l'impératrice Sabine

fut disgracié, vers 121. On présume qu'il avait donné des leçons de grammaire et de rhétorique à Rome. Il était lié avec Pline-le-Jeune, qui lui a adressé plusieurs de ses lettres. Il avait écrit sur les jeux des Grecs, sur les spectacles des Romains, les lois et coutumes de Rome. Il ne nous reste de lui aujourd'hui que les *Vies des Douze Césars*, et de courtes notices sur quelques hommes de lettres. Le premier ouvrage est célèbre. Il contient nombre de détails précieux et d'anecdotes; on peut se fier en général à la véracité de l'auteur; seulement, il ne ménage pas toujours la décence. Les meilleures éditions de Suétone, après l'édition *princeps* (Rome, 1470, in-fol.), sont celles de Paris, 1684, *ad usum Delphini*, in-4; de Leyde, par Duker, 1751; de Leipsick, par Wolf, 1802, et par Baumgarten-Crusius, 1816-18; enfin celle des *Classiques latins* de Lemaire, par Hase, 1828. Suétone a été traduit en français par La Harpe (1770), Delisle de Sales (1771), par Maurice Lévesque (1807), par M. de Golbéry (1832-33, dans la collection Panckoucke), et par M. E. Pessonneaux, 1856.

SUETONIUS PAULINUS, général romain, préteur sous Claude en 37, soumit les Maures révoltés et pénétra jusqu'au Tafilet actuel; fut consul subrogé en 50, puis fut envoyé en Bretagne, poussa très loin la conquête de l'île, prit Mona (Anglesey), et comprima l'insurrection de Boadicée; mais, desservi auprès de l'empereur, il fut rappelé à Rome en 61. Il commanda l'armée d'Othon contre Vitellius en 69, et perdit la bataille de Bédriac; il osa se vanter à Vitellius d'avoir suivi à dessein un plan propre à ruiner la cause d'Othon.

SUETONIUS TRANQUILLUS. *Voy.* SUETONE.

SUÈVES, *Suevi*, nom donné par les Romains depuis César jusqu'à Septime-Sévère à des peuples de la Grande-Germanie qui leur étaient fort peu connus; ils en faisaient un peuple nomade. Ce n'étaient réellement ni un peuple ni une nation; c'était la masse des aventuriers, des bannis et des braves allant aux rapines ou à la conquête: c'était la *bande* de la grande nation germaine. On les plaçait, mais à tort, le long de la rive septentrionale du Danube, puis on les recula de plus en plus vers le centre de la Germanie et vers le nord, à mesure que les connaissances géographiques faisaient des progrès, et que l'on ne trouvait pas de peuple suève. Au IIIe siècle se forma, dit-on, une ligue suève, c'est-à-dire que la bande errante et flottante jusque-là s'assit et prit l'aspect d'un peuple. Le nom d'*Allmen* ou *Alemanni* (c.-à-d. hommes de toute espèce) qu'on donne aussi aux Suèves indique bien l'identité de la bande et de cette ligue. Le siége principal de la ligue suévique était le S. O. de la Germanie, depuis le Rhin (vers Bâle) jusqu'au Mein, à la Saale et au Danube; c'est à peu près ce qu'on a nommé depuis la Souabe, nom dérivé de Suève. Des peuples réels et connus auparavant devinrent alors membres de la ligue suévique, notamment les Hermundures, dont le nom disparaît de l'histoire dès ce moment, et qui prirent par excellence le nom de Suèves. Cependant on regardait aussi comme Suèves les Reudings, les Eudoses, Nothons, Angles, et même, dit-on, les Semnons. Au Ve siècle, lors de la grande invasion des Gaules (407) et de l'Espagne (409), les Suèves étaient, avec les Alains et les Vandales, une des trois nations envahissantes. En 409, ils s'établirent en Espagne, conduits par leur roi Ermeric ou Hermanaric, et fondèrent dans la Gallécie ou Galice un royaume qui, un instant très puissant (surtout de 438 à 455, sous les rois Réchila et Réchiaire), comprit la Lusitanie, s'étendit jusqu'à la Bétique, et fut sur le point d'engloutir toute l'Espagne; mais le roi wisigoth Théodoric II les refoula dans leurs limites dès l'an 456. En 585, Léovigilde mit fin à leur empire, et réunit leurs états au royaume des Wisigoths.

SUEZ, *Arsinoé* ou *Cleopatris* des anciens, *Souéis* en arabe, ville d'Egypte (contrée orientale), à l'extrémité N. du golfe de Suez, par 30° 15' long. E., 29° 59' lat. N., à 135 kil. du Caire; 12,000 hab. Murs en ruines; port presque ensablé, eau rare. Aspect désolé, sauf lors de l'arrivée des pèlerins de la Mecque. C'est un des entrepôts entre le Caire d'une part, la Syrie et l'Inde de l'autre; des bateaux à vapeur anglais font un service régulier de cette ville à Bombay et à Calcutta. Suez fut occupée par les Français de 1798 à 1800.

SUEZ (golfe de), *golfe Héroopolite* des anciens, le golfe qui forme la pointe N. O. de la mer Rouge. On le nommait aussi *golfe Arabique*.

SUEZ (isthme de), isthme qui forme le point de contact de l'Asie et de l'Afrique, est situé entre la pointe N. du golfe de Suez et la Méditerranée; il a 115 kil. de longueur. Un canal qui le traverserait, et qui permettrait de passer de la Méditerranée dans la mer Rouge, abrégerait de 9,000 kil. le trajet de Cadix à l'Inde. On l'a tenté en vain: les sables semblent devoir toujours combler l'ouvrage. Le célèbre canal de Néchao, qui avait 150 kilomètres de long, allait du golfe de Suez au Nil, et atteignait en partie le même résultat. Ce canal, commencé par Néchao vers 600 av. J.-C., fut terminé, après la conquête de l'Egypte, par Darius, fils d'Hystaspe; rétabli par Ptolémée Philadelphe, négligé sous les derniers empereurs romains, creusé de nouveau sous les Arabes par les ordres d'Omar, il fut comblé par Al-Mansour en 767. On s'occupe auj. de joindre les deux mers par un canal et un ch. de fer.

SUFFÈTES, magistrats annuels à Carthage, analogues aux consuls de Rome, assemblaient le sénat, proposaient les affaires, rendaient la justice et commandaient quelquefois les armées.

SUFFETIUS (METIUS). *Voy.* METIUS.

SUFFOLK (comté de), comté d'Angleterre, sur la mer du Nord, au N. du comté d'Essex, au S. de celui de Norfolk, à l'E. de celui de Cambridge: 90 kil. sur 45; 300,000 hab. Ch.-l., Ipswich. Climat sec et froid. Agriculture florissante.

SUFFOLK (comtes de). Ce titre a été porté successivement par les familles de la Pole ou de Poll (depuis 1388), de Brandon (depuis 1513), de Howard (depuis 1603). Ces derniers comtes sont une branche de la noble famille des Howard: ils eurent pour chef Thomas Howard, fils de Thomas III de Norfolk, qui fut fait comte de Suffolk en 1603, et qui devint grand-trésorier d'Angleterre.

SUFFOLK (William POLL, comte, puis marquis et duc de), général anglais, petit-fils de Michel de Poll, 1er comte de Suffolk, servit sous Henri V dans la guerre contre la France, se distingua au siége de Rouen (1419), fut, en 1429, nommé par le duc de Bedford général en chef des troupes qui assiégeaient Orléans, fut forcé par Jeanne d'Arc de lever le siége, se laissa battre et prendre dans Jargeau, mais s'empara peu après de la ville d'Aumale. Après avoir longtemps joui d'une grande faveur, il fut accusé de trahison et de concussion, et eut la tête tranchée en 1451.

SUFFOLK (Charles BRANDON, duc de), ami d'enfance de Henri VIII, fut créé par lui duc de Suffolk en 1513. Chargé de ramener en Angleterre la sœur du roi, Marie, veuve de Louis XII, il plut à cette princesse, et obtint sa main (1515). Il seconda Henri VIII dans sa demande en divorce avec Catherine d'Aragon.

SUFFREN-SAINT-TROPEZ (P.-And. DE), vulg. *le bailli de Suffren*, célèbre marin français, né en 1726 à Saint-Cannat, près de Lambesc, en Provence, mort en 1788, fit plusieurs campagnes sur terre (1743-48), entra dans l'ordre de Malte (1749-54), fit partie de l'escadre de La Galissonnière, contribua à la prise de Mahon, se distingua dans les mers des Indes, ruina au Cap-Vert l'escadre du commodore Johnston, fut fait

chef d'escadre, défit l'amiral anglais Hughes devant Madras, fit alliance avec Haïder-Ali, battit les Anglais sur terre et sur mer, prit Négapatam, Trinquemale, subit à son tour un échec devant Gondelour (1782), mais parvint, à force d'activité, de bravoure et d'habiles manœuvres, à sauver cette ville ainsi que sa flotte, et ne se reposa qu'à la paix de Versailles (1783). — Son frère, L.-Jérôme Suffren, évêque de Sisteron, fit creuser à ses frais, dans son diocèse, un canal auquel son nom est resté, et qui décupla la valeur des terres qu'il traversait.

SUGER (l'abbé), ministre, né à St-Omer v. 1082, fut élevé dans l'abbaye de Saint-Denis, et devint abbé de ce monastère en 1122. Louis VI, avec lequel il avait été élevé, fit de lui son conseil et son guide. Suger améliora la justice, les lois, les relations extérieures, l'état social de la France, et favorisa l'affranchissement des communes. Non moins puissant sous Louis VII, il désapprouva le départ de ce prince pour la croisade, et plus encore son divorce. Pendant l'absence du roi (1147-49), il fut régent de France, et, par la sagesse de son administration, il mérita le titre de *Père de la patrie*, que lui décerna Louis VII. A la fin de sa vie, on vit avec étonnement ce ministre, démentant sa conduite antérieure, prêcher lui-même une nouvelle croisade; il réunit plus de 10,000 hommes, et il allait conduire cette expédition en Asie à ses frais, lorsqu'il mourut, en 1152. Suger a écrit la *Vie de Louis VI*, en latin, ainsi que des *Mémoires* sur sa propre administration (dans les collections de Duchesne et de M. Guizot). On le regarde comme le fondateur des *Grandes Chroniques* de Saint-Denys. On a une *H. de Suger* par Gervaise, 1732, l'*Eloge de S.* par Garat, 1778, et l'*H. de son ministère* par Combes, 1853.

SUHM (P.-Fréd.), historien danois, né à Copenhague en 1728, mort en 1798, assesseur au tribunal de la cour, gentilhomme de la chambre, chambellan, historiographe, eut part au complot de cour qui renversa Struensée, fit, en 1751, un voyage dans la Norvége, et fut membre de presque toutes les académies du Nord. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction à l'histoire critique du Danemark*, 5 vol. in-4; *Histoire critique du Danemark pendant les siècles païens*, 1774-8, 4 vol. in-4 (ouvrage qui jette le plus grand jour sur l'origine des peuples barbares et le culte d'Odin); *Histoire du Danemark*, 1782, etc., 7 tomes in-4. Ses *Opuscules* ont été réunis en 15 vol., Copenhague, 1788-98.

SUIDAS, lexicographe grec, qu'on croit avoir vécu au IXe ou Xe siècle, n'est connu que par son *Lexique*, compilation sans jugement, mais à laquelle nous devons beaucoup de fragments d'auteurs anciens, et d'intéressants détails sur l'histoire littéraire. Les meilleures éditions de Suidas sont celles de Ludolf Kuster, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol. avec traduct. lat. de Jér. Wolf, corrigée par Portus); de Gaisford, Oxf., 1834; de Bernhardy, Leips., 1853.

SUINDINUM. *Voy.* CENOMANI.

SUINTILA, roi des Wisigoths d'Espagne (621-31), réforma les lois, protégea le peuple contre les grands, battit les Vascons, et acheva de chasser les Grecs de l'Esp. (624). Mais bientôt il eut à lutter contre Sisenand, gouverneur de la Septimanie, qui le détrôna (631). Suintila mourut 4 ans après.

SUIONES, ancien peuple de Scandinavie, originaire de Germanie, occupait, à ce qu'on croit, la Suède actuelle, et semble avoir donné son nom à ce pays, qu'on appelait au moyen âge *Sueonia*.

SUIPACHA, riv. de Bolivie. *Voy.* SAN-JUAN.

SUIPPES, ch.-l. de canton (Marne), sur la Suippe, affluent de l'Aisne, à 23 kil. N. E. de Châlons-sur-Marne; 2,400 hab. Gros lainages, mérinos, etc.

SUISSE ou CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE, *Schweiz* en allemand, *Helvétie* et partie de la *Rhétie* des anciens, république fédérale, a pour bornes à l'O. la France, au N. le grand-duché de Bade, à l'E. le Tyrol, au S. le roy. Lombard-Vénitien et les Etats sardes, par 3° 44'-8° 5' long. E., 45° 50'-47° 48' lat. N.; 348 kil. de l'O. à l'E. sur 212 du N. au S.; 38,000 k. carr.; 2,400,000 h. Cap. fédérale, Berne (jusqu'en 1848, Zurich, Berne et Lucerne l'étaient à tour de rôle). Le pays tire son nom de la ville et du cant. de Schwitz, qui en furent le noyau. La Suisse se divise en 22 cantons; en voici la liste, d'après le rang qu'ils occupent dans la Confédération :

1. Zurich,	Zurich
2. Berne,	Berne.
3. Lucerne,	Lucerne.
4. Uri,	Altorf.
5. Schwitz,	Schwitz.
6. Unterwald,	Sarnen et Stanz.
7. Glaris,	Glaris.
8. Zug,	Zug.
9. Fribourg,	Fribourg,
10. Soleure,	Soleure.
11. Bâle,	Bâle.
12. Schaffhouse,	Schaffhouse.
13. Appenzell,	Appenzell, Herisau et Trogen.
14. Saint-Gall,	Saint-Gall.
15. Grisons,	Coire, Ilanz et Davos.
16. Argovie.	Aarau.
17. Thurgovie,	Frauenfeld.
18. Tessin,	Bellinzona, Lugano et Locarno.
19. Vaud,	Lausanne.
20. Valais,	Sion.
21. Neuchâtel,	Neuchâtel.
22. Genève,	Genève.

Plusieurs cantons ont des subdivisions : Bâle se divise en Bâle-Ville et Bâle-Campagne; Unterwald en Obwalden et Nidwalden; Appenzell en Rhodes intérieures et extérieures; les Grisons en trois ligues. *ligue Supérieure*, *ligue Cadée* et *ligue des Dix-juridictions*.— Des 22 cantons, 8 sont au N : Bâle, Soleure, Argovie, Zurich, Schaffhouse, Thurgovie, Saint-Gall, Appenzell; 12 au centre : Zug, Schwitz, Glaris, Grisons, Uri, Unterwald, Lucerne, Berne, Fribourg, Neuchâtel, Vaud, Genève; 2 au S. : Valais, Tessin. Les plus vastes sont les Grisons, Berne, le Valais, Vaud, Tessin; les plus petits Schaffhouse, Genève et Zug.

Pendant longtemps, de 1513 à 1798, la Suisse ne compta que 13 cant. : Berne, Zurich, Lucerne, Fribourg, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug, Glaris, Bâle, Soleure, Schaffhouse et Appenzell. On y distinguait en outre des *pays sujets* et des *alliés*. Les *pays sujets* ou vassaux des 13 cantons étaient : au N. et à l'E. le comté de Bade avec Bade, les *Bailliages* libres avec Bremgarten et Muri, la Thurgovie avec Frauenfeld, le Rheinthal avec Reineck, le comté de Sargans, le Gaster avec Utznach, et la ville de Rapperschwyl: à l'O., les bailliages de Morat, Grandson, Orbe, Schwartzenbourg; au S., les gouvernements de Lugano, Locarno, Mendrisio, Valmaggia, les bailliages de Bellinzona, Val Blegno, Riviera. Les alliés des 13 cantons étaient l'abbaye et la ville de Saint-Gall, la ville de Bienne, les trois ligues grises, la république du Valais, la ville de Mulhouse, celle de Genève, la principauté de Neuchâtel, l'évêque de Bâle pour une partie de ses possessions. De 1798 à 1815, la division territoriale de la Suisse subit diverses modifications qui portèrent le nombre des cantons à 19. Il fut enfin fixé à 22 en 1815.

La Suisse est le pays le plus élevé de l'Europe. On y trouve les principaux sommets des Alpes, qui de là projettent leurs ramifications en Italie, en Allemagne, en France. Le pays est célèbre pour la beauté et la variété des sites (glaciers, pics de toutes formes, lacs, sources vallées, etc.), ainsi que pour la salubrité de l'air; il a des mines très-variées (fer, cuivre, plomb, cristal, soufre), de beaux marbres, des eaux

minérales renommées. Mais le climat est généralement froid ou humide, et le sol stérile ou peu fertile. Cependant, les plateaux de médiocre hauteur et les vallées produisent des grains et offrent d'admirables pâturages. De la Suisse sortent le Rhin, le Rhône, l'Adige, plusieurs affluents de ces fleuves, ainsi que du Pô. On y compte beaucoup de lacs, notamment ceux de Genève ou lac Léman, de Constance, de Lucerne, de Zurich, de Neuchâtel, de Bienne, de Brienz, de Wallenstadt. Les cantons d'Uri, de Schwitz, Unterwald, du Valais et des Grisons sont très pauvres; les autres au contraire, notamment Berne, Bâle, Vaud, Genève, Zurich, sont industrieux et riches. En général, le Suisse est actif, économe, probe, très attaché à son pays (on connaît l'effet que produisent sur les Suisses, lorsqu'ils sont à l'étranger, les airs nationaux, notamment le fameux *Ranz des vaches*). Les Suisses ont été longtemps réputés par toute l'Europe pour leur bravoure : longtemps ce peuple a gardé la coutume de prendre service dans les armées étrangères (notamment en France et en Espagne), usage qui a presque cessé à la révolution de 1830; ils se sont rendus célèbres, surtout en France, par leur fidélité et leur dévouement. Les principales industries en Suisse sont l'horlogerie, les soieries et la fabrication des fromages. — Le gouvernement, partout républicain, varie dans ses formes pour chaque état. Des 13 cantons primitifs, trois étaient aristocratiques (Berne, Lucerne, Fribourg), six étaient démocratiques (Uri, Schwitz, Unterwalden, Zug, Glaris, Appenzell), les quatre autres mi-parti. Depuis l'établissement des 22 cantons, les formes du gouvernement se sont simplifiées : l'aristocratie a perdu; le gouvernement est devenu de plus en plus démocratique. Les assemblées fédérales ou diètes se tinrent longtemps à Bade en Argovie ou à Frauenfeld; puis, alternativement à Zurich, à Berne et à Lucerne; depuis 1848, les autorités fédérales siégent constamment à Berne.— Pour la religion, le pays est partagé entre le catholicisme et le calvinisme : on compte 9 cantons catholiques (Lucerne, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug, Fribourg, le Tessin, le Valais, Soleure), 7 cantons réformés (Zurich, Berne, Bâle, Schaffhouse, Vaud, Genève, Neuchâtel), 6 cantons mixtes (Argovie, Glaris, Thurgovie, Saint-Gall, Appenzell, les Grisons). — L'instruction est très répandue dans les cantons industrieux de la Suisse. On y parle deux langues surtout : le français (dans ceux de Neuchâtel, de Genève, de Vaud, du Valais, etc.), l'allemand (à Berne, Bâle, Zurich et dans tout l'E.) : dans le Tessin domine l'italien, parmi les Grisons le roman; de plus, il existe un patois dit *welche*, en usage dans le bas peuple des cantons français. Parmi le grand nombre d'hommes illustres qu'a produits la Suisse, brillent surtout les frères Bernouilli, Euler, J.-J. Rousseau, Gessner, Lavater, Jean de Muller, Bonnet, Necker, de Saussure, Tronchin.

Histoire. La Suisse, dite *Helvétie* au temps des Romains, était presque toute comprise dans la grande Séquanaise (prov. de la Gaule); le reste (à l'E. du Rhin), faisait partie de la Rhétie. Des *Tigurini* et autres tribus de ce pays se joignirent aux Cimbres, 112 av. J.-C. Les Helvétiens avaient quitté leur pays en masse pour s'établir dans la Gaule (61), quand César, en 58, extermina les uns, refoula les autres. Sous la domination romaine, les Helvétiens furent tranquilles. A partir du ve siècle, ils appartinrent tour à tour (pour la plupart) au roy. de Bourgogne, au roy. de Bourgogne Transjurane et au roy. des Deux-Bourgognes ou roy. d'Arles. Pendant la période féodale, le pays se trouva divisé en une foule de fiefs de tout ordre, dont bon nombre étaient possédés par la maison de Habsbourg lors de l'avénement à l'empire de Rodolphe I (1273). Albert, fils de Rodolphe, tendit à soumettre toute l'Helvétie (1304, etc.); mais l'oppression de ses agents, surtout de l'impitoyable Gessler, fit soulever les trois cantons d'Uri, Schwitz et Unterwal : c'est alors qu'eurent lieu et la conspiration du Grutli, qui eut pour auteurs Stauffacher, Walter Furst et Arnold de Melchthal, et l'aventure de Guillaume Tell (1307); les 3 cantons primitifs, après avoir battu à Morgarten le duc Léopold I (1315), formèrent la ligue perpétuelle de Brunnen, s'adjoignirent successivement Lucerne (1332), Zurich (1351), Zug et Glaris (1352), Berne (1353). Deux autres victoires remportées sur les ducs d'Autriche (à Sempach et à Næfels, 1386 et 88), diverses conquêtes faites sur les domaines de ces ducs (1415, etc.), rendirent les Suisses respectables à leurs voisins. En 1422 commencèrent à se former les ligues grises (ou des Grisons). Mais de 1439 à 1450, la guerre de Tockenbourg mit les Suisses aux prises les uns avec les autres : Zurich se sépara, et la dissolution de la ligue semblait imminente; à la même époque, ils furent attaqués à l'improviste par la France (1444), et seize cents d'entre eux furent exterminés, après une héroïque résistance, à la bataille de St-Jacques par le dauphin (depuis Louis XI). Cependant, tout rentra dans l'ordre en 1450; la paix fut conclue avec la France en 1453, et en 1460 eut lieu la conquête de la Thurgovie. De 1475 à 1476, les Suisses portèrent un coup mortel à la puissance de Charles-le-Téméraire (dans les batailles de Granson et de Morat), et le renom de leur bravoure devint européen. De là leur alliance (dite *Union héréditaire*) avec la France et l'Autriche, puis le traité de Bâle avec l'Empire, 1499; l'accession de 5 cant. nouv., Fribourg et Soleure (1481), Bâle et Schaffhouse (1501), Appenzell (1513), ce qui compléta les 13 cantons. Pendant la même période s'effectuaient l'alliance du Valais (1475) et des Grisons (1497), la conquête de Locarno, de Lugano (1513), etc. C'est surtout alors que les Suisses furent recherchés comme mercenaires; ils se mirent au service de la France (avec laquelle ils conclurent une *alliance perpétuelle*, 1516), de l'Autriche et du pape. De 1512 à 1530, les Grisons avaient soumis ou obtenu la Valteline, et pendant la guerre de Trente-Ans, l'Espagne leur fit en vain la guerre pour la leur ravir (1618-1638); enfin, en 1648, à la paix de Westphalie, le corps helvétique fut définitivement reconnu par l'Autriche et par l'Europe entière comme une puissance indépendante de l'empire. Le protestantisme avait été introduit en Suisse dès 1519 par Zwingle (à Zurich), puis par Calvin (à Genève), et bientôt la majeure partie de la Suisse quitta le catholicisme; de là nombre de petites guerres locales jusqu'à 1712, époque qui fixa l'état respectif des deux religions dans les 13 cantons. La Suisse fut depuis tranquille, jusqu'à la révolution française. Alors surgit un parti qui voulait l'égalité de droits pour tous, l'unité de la Suisse, l'abolition de la distinction de cantons souverains et de sujets, et pour en venir là, l'intervention française. Bonaparte, après le traité de Campo-Formio (1797), envoya Brune en Suisse pour opérer la révolution désirée. Elle eut lieu en effet, et le 12 avril 1798 fut proclamée la *République helvétique* une et indivisible, qui fut confirmée par la victoire de Stanz (9 sept.), mais qui fut remise en question par la 2e coalition contre la France (1799, etc.). Après plusieurs changements successifs, et l'établissement provisoire de plusieurs constitutions éphémères, Bonaparte força les Suisses (19 février 1803) à recevoir une organisation nouvelle, fédérative, sans inégalités : ce fut celle en 19 cantons. On a vu qu'en 1815 ces 19 cantons furent portés à 22. Cette Suisse définitive ne diffère en superficie de l'ancienne que par la perte de Mulhouse (qui fut cédée à la France, le 28 janvier 1798), et de quelques autres territoires. La révolution de 1830 a eu son contre-coup en Suisse; tout se borna d'abord à la séparation du

canton de Bâle en 2 cant., Bâle-Ville et Bâle-Campagne, 1833. La révolution du Valais en 1840, les troubles du Tessin en 1841, de Genève en 1846, prouvèrent la force du parti démocratiq. En 1847 se forma le *sonderbund*, ligue cathollq. et aristocrat., qui fut anéantie en quelq. jours; dès lors la démocratie triompha.

SUISSES (CENT-), compagnie de Suisses mercenaires, créée en 1496 par Charles VIII, continua son service auprès des rois de France jusqu'en 1792. Réorganisée en 1814, cette compagnie subsista jusqu'en 1817, puis fut incorporée aux gardes-du-corps.

SULAMITE. *Voy.* SUNAMITE.

SULIA, riv. du Venezuela. *Voy.* ZULIA.

SULIKOW, archevêque de Lemberg, contribua puissamment à placer Henri de Valois sur le trône de Pologne (1572), prit une part active à toutes les affaires de son temps, et en écrivit l'histoire.

SULLY-LA-TOUR, bourg du dép. de la Nièvre, à 13 kil. S. E. de Cône; 1,900 hab. Jadis seigneurie. Ruines du château. Usines à fer.

SULLY-SUR-LOIRE, *Sulliacum*, ville du dép. du Loiret, à 19 kil. N. O. de Gien; 2,300 hab. Patrie de Maurice de Sully, évêque de Paris. Titre du duché de Sully, érigé en 1606 par Henri IV en faveur de son ministre (Maximilien de Béthune).

SULLY (Maurice DE), évêque de Paris, au XIIe siècle, 1160-1196, né de parents très pauvres à Sully-sur-Loire, avait d'abord été réduit à mendier. Il se distingua par son talent pour la prédication, finit par être élevé sur le siége épiscopal, et prit une grande part à la construction de la cathédrale de Paris. Sully mourut avant que l'édifice fût terminé; il fut fort avancé par son successeur Eudes ou Odon de Sully (qui malgré cette ressemblance de nom n'avait rien de commun avec sa famille).

SULLY (Maximilien de BÉTHUNE, duc de), ministre d'état, naquit à Rosny en 1560 (d'où il porta longtemps le titre de baron de Rosny), et fut de bonne heure le compagnon de Henri IV, auprès duquel il se distingua par son intrépidité. Un beau mariage, beaucoup d'ordre, des spéculations commerciales très heureuses le rendirent fort riche en peu de temps. Henri IV crut qu'il ne pouvait mieux confier les finances du royaume qu'à l'homme qui administrait si bien ses propres affaires, et il le nomma en 1597 surintendant des finances. Sully se montra financier parfait. Il remit de l'ordre dans les comptes, fit rentrer un arriéré considérable, paya des dettes écrasantes, suffit aux dépenses des guerres avec l'Espagne et la Savoie, et à l'achat des places qui restaient encore aux chefs ligueurs, encouragea l'agriculture, créa de grands approvisionnements de guerre, poursuivit partout les abus et les prodigalités, et amassa ainsi, tous frais payés, 42 millions. Au titre de surintendant des finances, il joignait ceux de gouverneur de la Bastille, de grand-maître de l'artillerie et des fortifications, de grand-voyer de France, de surintendant des bâtiments, de capitaine héréditaire des eaux et rivières, et le gouvernement du Poitou. A la mort de Henri, il s'éloigna de la cour, se démit de presque tous ses offices et ne conserva que le gouvernement du Poitou avec la grande-maîtrise de l'artillerie et des forêts. Bien que mécontent de la reine-mère, il n'eut qu'une part très faible aux troubles de la régence, et refusa de prendre les armes avec les Protestants. Louis XIII le fit maréchal en 1634. Sully mourut en 1641. Il était calviniste et ne voulut jamais abjurer, bien qu'il eût lui-même donné à Henri IV le conseil de se faire catholique. Il avait été fait duc par Henri IV (1606), et avait pris à cette occasion le nom de la terre de Sully, qu'il venait d'acheter. On connaît l'étroite amitié qui unissait Henri IV et Sully; le ministre ne craignit pas, en plus d'une occasion, de heurter le roi, en lui faisant de sévères reproches sur ses égarements et en s'opposant avec énergie à ses prodigalités. Du reste, il n'était rien moins que désintéressé, et il ne s'était pas montré fort scrupuleux sur les moyens de faire fortune. On a de Sully des mémoires très précieux, mais rédigés sous une forme très bizarre (il suppose que ses secrétaires lui racontent sa propre vie). Ils parurent pour la première fois de 1634 à 1662, en 4 vol. Ils ont été réimprimés dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Petitot. L'abbé de L'Ecluse en a donné en 1745 une édition remaniée, refondue, mais trop altérée pour qu'aujourd'hui on y attache le moindre prix.

SULLY (Henri), horloger anglais, mort en 1728 à Paris, a fait d'excellentes recherches sur les longitudes. Il exécuta une pendule à levier pour mesurer le temps en mer, et contribua beaucoup au progrès de l'horlogerie dans le XVIIIe siècle. Il vécut longtemps et finit par se fixer en France.

SULMO, auj. *Solmona*, ville d'Italie chez les *Peligni*, à 16 kil. S. E. de Corfinium, dans les montagnes, fut détruite par les troupes de Sylla, mais se releva ensuite. Ovide y naquit. — Une autre *Sulmo*, auj. *Sermoneta*, se trouvait chez les Volsques, au S. de Norba.

SULPICE (saint), dit aussi *Sulpice-Sévère*, évêque de Bourges au VIe siècle, fut sacré en 584 et mourut en 591. Il joignait à la piété l'esprit, l'érudition, et cultivait la poésie. On l'a quelquefois confondu avec le suivant. On le fête le 29 janvier. — Un autre S., fêté le 17 janv., fut aussi év. de Bourges (624-644), fut aumônier de Clotaire II et supérieur d'une communauté de clercs qui étaient à la cour du roi.

SULPICE-SÉVÈRE, *Sulpicius Severus*, historien ecclésiastique, né en Aquitaine vers 363, suivit d'abord la carrière du barreau et partagea son temps entre le séjour de Toulouse et celui d'Elusa (près de Carcassonne). La mort de sa femme le détermina à quitter le monde, vers 392. Il se retira aux environs de *Biterrae* (Béziers), et de là, vers 409, dans un couvent de Marseille. On présume qu'il s'était fait prêtre; il fut le disciple de saint Martin. Il mourut en 410 suivant les uns, en 429 selon les autres. Quelques uns le regardent comme saint, et le fêtent le 29 janvier. Son ouvrage principal est l'*Histoire sacrée*, en 2 livres, qui s'étend de la création du monde à l'an 410, et dont le style élégant et concis lui a valu le nom de *Salluste chrétien* (elle a été trad. en franç. par J. Filleau, L. Giry, l'abbé Paul, etc.). On a aussi de lui une *Vie de saint Martin* (trad. par Duryer), et des *Lettres*. Ses *Œuv.* ont été souv. imprim. (Leyde, Elzevir, 1635, 1643, in-12; Vérone, 1741-45, 2 vol. in-4, par Jérôme de Prato), etc.

SULPICIENS, congrégation de prêtres destinés à l'instruction de jeunes ecclésiastiques, fondée en 1641 par Olier, curé de Saint-Sulpice. *Voy.* OLIER.

SULPITIA, Romaine qui cultivait avec succès la poésie, était femme d'un certain Calenus, et vivait vers l'an 90 de J.-C., sous Domitien. Il ne nous reste d'elle qu'une satire, qui est ordinairement imprimée à la suite de Juvénal ou de Pétrone; on la trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, et dans les *Poetae latini minores* de Wernsdorf; elle a pour titre: *De edicto Domitiani*, et roule sur l'exil des philosophes ordonné par ce prince.

SULPITIUS GALLUS (C.), préteur l'an 173 av. J.-C., tribun militaire sous Paul-Emile, dans la campagne de Macédoine, consul en 166, était orateur distingué et savant astronome. Il prédit une éclipse de lune pour la veille du jour où l'on devait livrer bataille à Persée, et prévint ainsi la frayeur qu'auraient pu éprouver les soldats.

SULPITIUS RUFUS (P.), tribun du peuple l'an 88 av. J.-C., fougueux partisan de Marius, fit rendre la loi qui chargeait Marius de la guerre contre Mithridate, à l'exclusion de Sylla, gagna les *Alliés* à son parti en leur

faisant des concussions dangereuses, et attaqua plusieurs fois les consuls eux-mêmes dans le *Forum* à la tête de ses partisans. Proscrit par Sylla, il fut décapité, et sa tête fut attachée à la tribune aux harangues.

SULPITIUS SEVERUS. *Voy.* SULPICE-SÉVÈRE.

SULPITIUS GALBA. *Voy.* GALBA.

SULTAN (de l'arabe *solatat*, puissant), titre que portaient aux Xe, XIe, XIIe et XIIIe siècles les lieutenants-généraux des califes, et en général ceux qui affectaient l'indépendance (comme par exemple les chefs gaznévides et les princes seldjoucides de Bagdad, de Konieh, d'Alep, de Damas), est aujourd'hui une des dénominations principales du monarque des Ottomans (nommé aussi *padichah* et grand-seigneur). — Celles des femmes du harem que le sultan favorise particulièrement sont dites *sultanes*; la mère du grand-seigneur régnant se nomme *sultane-validé*.

SULTANABAD, ville d'Iran (Irak-Adjémi), à 130 kil. O. de Kazbin. Citadelle, château. Aux environs, ruines de Sultanieh.

SULTAN-EUNI, sandjakat de la Turquie d'Asie, dans le N. de l'Anatolie, entre ceux de Boli au N., d'Angora à l'E., de Kara-hissar et de Kutaïeh au S., de Kodavenkiar et de Kodjah-ili au N. O. Ch.-l., Eski-chehr. Beaucoup de montagnes. Ce sandjakat correspond à la Gallo-Grèce et à une partie de la Phrygie-Epictète.

SULTAN-HISSAR, *Tralles*, village de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 20 kil. E. de Guzel-hissar. Vieux château-fort. Aux environs, ruines de *Nysa*.

SULTANIEH, ville de Perse (Irak-Adjémi), à 165 kil. N. O. de Kazbin. C'était jadis la résidence des rois de Perse; elle était alors très étendue et très florissante; auj. ce ne sont que des ruines.

SULTANIEH-HISSAR ou SULTANIEH-CALESSIE, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à l'entrée des Dardanelles, à 60 k. S. O. de Gallipoli; 12,000 h. Château-fort, dit *Château d'Asie*, qui commande l'entrée du détroit, et qui est situé vis-à-vis le château d'Europe.

SULZ, ville du roy. de Wurtemberg (Forêt-Noire), à 43 kil. S. O. de Reutlingen; 2,300 hab. Riche saline. C'est, dit-on, près de cette ville, qu'en 368 l'empereur Valentinien battit les Allemands révoltés.

SULZ, ville France. *Voy.* SOULTZ.

SULZBACH, ville de Bavière (Regen), à 9 kil. N. O. d'Amberg; 3,000 hab. Jourdan y battit les Autrichiens en 1796. Titre d'une principauté de la maison palatine (*Voy.* CHARLES-THÉODORE). — Riv. du duché de Nassau, affluent de la Lahn. — Bourg de France (Haut-Rhin). *Voy.* SOULTZBACH.

SULZER (J.-George), né en 1720 à Winterthur, en Suisse, mort à Berlin en 1779, embrassa l'état ecclésiastique, fut pendant quelques années vicaire d'un pasteur de campagne et instituteur, obtint en 1747 une chaire de mathématiques à Berlin, entra en 1750 à l'Académie de cette ville, et fut nommé en 1764 professeur de philosophie à l'académie des nobles de Berlin. On lui doit des travaux estimés sur la psychologie, mais il est surtout célèbre comme auteur d'une *Théorie universelle des beaux-arts*, en allemand, 2 vol. in-4, 1772, qu'on regarda longtemps comme le plus bel ouvrage de ce genre.

SUMATRA, île de l'Océanie, dans la Malaisie, la plus occidentale des grandes îles de cette partie du monde, séparée de la péninsule de Malacca par le détroit de Malacca, est entre 5° lat. N., et 5° lat. S.; 700 kil. sur 390 dans sa plus grande largeur; 470,000 kil. carrés, 6,000,000 hab. Division: partie indépendante (où l'on distingue le roy. d'Achem, celui de Siak, le pays des Battas), et partie hollandaise au S. O., ou gouvernement de Padang (avec le ci-devant empire de Menangkabou, le roy. de Palembang, le pays des Lampongs). Longue chaîne de montagnes (Gounong-Api ou Ophir, 4,500 mètres); quatre volcans. Climat varié, très chaud sur les côtes, mais tempéré par les vents de mer, pluies continues six mois de l'année. On y trouve les productions de l'Inde, de l'Inde-Chine et de l'Océanie; mais le sol est peu fertile. Forêts superbes; buffles, éléphants, singes, tigres énormes, ours, rhinocéros, chats tigres, crocodiles, boas, etc. Or en abondance. Commerce très actif. Les indigènes sont de race malaise; ils sont remarquables par leur férocité, et sont presque tous Musulmans. — La prospérité de Sumatra est très ancienne; les empires d'Achem et de Menangkabou ont été les plus florissants, surtout aux XVIe et XVIIe siècles. Les Hollandais, établis dans l'île vers 1625, n'y ont eu longtemps que peu de puissance, et ont presque été expulsés en 1823.

SUMBA, île de la Sonde. *Voy.* SAMBA.

SUMBAVA (île), une des îles de la Sonde, la plus occidentale de l'archipel Sumbava-Timor, par 114° 22'-116° 50' long. E., 8° 10'-9° 7' lat. S.; 280 kil., sur 100; 50,000 hab.: villes principales, Sumbava, sur la côte N., et Bima. L'île est coupée en trois péninsules; dans celle du centre est le terrible volcan de Tomboro. Sol très fertile; poudre d'or; nids d'oiseaux, huîtres à perles. Habitants: Malais, Macassars, Ouadjous. L'île est divisée entre plusieurs radjahs; le plus puissant est celui de Bima.

SUMBAVA, port de l'île de Sumbava, côte N.; résidence d'un radjah tributaire de celui de Bima.

SUMBAVA-TIMOR (archipel de), suite d'îles de la Malaisie, à l'E. de Java et sur une ligne qui va de l'ouest à l'est; la principale à l'O. est Sumbava, la principale à l'E. est Timor; entre elles deux sont Flores, Solor, Sabrao.

SUMÈNE, ch.-l. de canton (Gard), à 9 kil. du Vigan; 2,900 hab. Bonneterie.

SUMMAN, riv. d'Afrique. *Voy.* ABOUSE.

SUNAMITE, habitant de Sunam, v. de la tribu d'Issachar. On connaît sous cette dénomination: 1° Abisaïg, qui fut unie à David dans sa vieillesse; 2° l'épouse mystérieuse de Salomon dans le *Cantique des cantiques*; 3° la femme chez laquelle logeait le prophète Elisée et dont il ressuscita le fils (*Rois*, II, ch. 4).

SUND, détroit du Danemark, entre l'île Seeland et la côte suédoise de Malmoehus, joint la mer Baltique au Cattégat. Il a 100 kil. de long; sa largeur varie de 4 à 25 k. On y trouve, à plus. brasses de profondeur, un courant contraire à celui qui règne à la surface. — Les vaisseaux qui traversaient le Sund ont payé au Danemark jusqu'en 1857 un droit qui figurait pour des sommes importantes dans les revenus de l'État.

SUNDERLAND, ville d'Angleterre (Durham), à l'embouchure de la Wear, à 20 kil. N. E. de Durham; 17,000 hab. Divisée en deux parties (Sunderland, Monk-Wearmouth). Port excellent. Beau pont de fer d'une seule arche (qui a 76 mètres d'ouverture, 33 de hauteur). Bibliothèque, etc. Chantiers de construction, cristaux, bouteilles, goudron, etc. Immense commerce (bois, eau-de-vie, fer, planches, houille). C'est à Sunderland qu'eut lieu en 1831 la première invasion du choléra en Angleterre.

SUNDERLAND (H. SPENCER, 1er comte de), né en 1620, se montra fort dévoué à Charles I dans la guerre civile, fut créé comte de Sunderland en 1643, et périt la même année à la bataille de Newbury.

SUNDERLAND (Robert SPENCER, 2e comte de), fils du précéd., né en 1641, fut sous Charles II ambassadeur en Espagne, en France, au congrès de Cologne, ministre en 1678, vota en 1679 contre le bill d'exclusion du duc d'York, mais se prononça en 1680 dans un sens contraire, sortit du conseil pour cette raison, y rentra en 1682, et devint chef du cabinet, se maintint dans ce poste sous Jacques II, embrassa le catholicisme en 1688, flotta longtemps entre Jacques et son gendre Guillaume, les trompant tous deux, finit pourtant par agir en faveur de Guillaume, mais en simulant toujours du zèle pour Jacques, jouit de toute la confiance de Guil-

laume, qui, à son avénement, le nomma lord-chambellan, membre du conseil privé, lord-justicier. Las enfin des intrigues politiques, il se démit de ses emplois et alla mourir à sa résidence d'Althorp en 1702. — Son fils, Charles Spencer, 3e comte de Sunderland, fut aussi ambassadeur et ministre, d'abord sous la reine Anne, qui le renvoya, ainsi que tout son cabinet whig, après l'affaire de Sacheverell, et ensuite sous George I (1714-1722). Il montra une grande intégrité.

SUNDGAU, petite contrée annexée à la Haute-Alsace; avait pour ch.-l. Béfort, et pour autres villes, Ferrette, Thann et Huningue. — Elle forme auj. la partie S. du dép. du H.-Rhin. Ce pays appartenait anciennement aux archiducs d'Autriche, et relevait de l'évêque de Bâle. Louis XIII s'en empara.

SUNIUM, auj. *cap Colonne*, forme l'extrémité S. E. de l'Attique; Minerve y avait un beau temple, dont il reste encore 19 superbes colonnes. Platon discourut souvent avec ses disciples au cap Sunium.

SUNNITES ou SONNITES, secte musulmane, ainsi appelée du mot arabe *sunnah* (tradition), parce qu'ils reconnaissent comme véritables successeurs de Mahomet les califes Aboubekr, Omar, Othman, qui régnèrent après lui, et défèrent à leurs explications théologiques, ; ils sont opposés aux Chyites, qui n'accordent d'autorité qu'à Ali, 4e calife, et aux descendants directs de Mahomet. Les Sunnites dominent aujourd'hui dans l'empire ottoman, en Egypte, dans les Etats barbaresques. Ils se sont subdivisés en quatre rites, les Hanbalites, les Schaféites, les Malékites et les Hanéfites, ainsi appelés du nom de leurs fondateurs. Ces sectes n'ont entre elles que de légères différences, et sont également regardées comme orthodoxes par tous les Sunnites.

SUPERGA (la), montagne des Etats sardes, à 7 kil. N. E. de Turin. Au sommet, belle église qui sert de sépulture aux princes de Sardaigne.

SUPÉRIEUR (lac), le plus occidental et le plus vaste des cinq grands lacs de l'Amérique du Nord, par 87° 5'-94° 50' long. O., 46° 20'-42° 10' lat. N., est compris partie dans les Etats-Unis, partie dans le Bas-Canada : 580 kil. sur 300. Ses eaux sont douces et très poissonneuses. Il renferme nombre d'îles (Royale, Ignace, Michipicoten, etc.), et reçoit plus de 30 rivières (Dog-River, Saint-Louis, Montréal, etc.). Il communique au lac Huron par la rivière dite *Canal Sainte-Marie*. Il s'élève parfois sur ce lac des tempêtes aussi violentes que sur l'Océan. Il offre de belles cataractes.

SUPÉRIEURE (mer), *Superum mare*, auj. *golfe ou mer Adriatique*, entre l'Italie et l'Illyrie, ainsi nommée par opposition à la mer Inférieure ou Tyrrhénienne, entre l'Italie continentale et les 3 grandes îles (Corse, Sardaigne, Sicile).

SUPÉRIEURE (ligue). *Voy.* GRISONS.

SUPERSAX (George auf der FLUHE, plus connu sous le nom de), personnage influent du Valais, joua un rôle au commencement du XVIe siècle. Il s'opposa aux intrigues du cardinal de Sion (Schinner) lorsque celui-ci voulut détacher les Suisses de l'alliance de Louis XII, fut jeté dans un cachot, parvint cependant à s'échapper, releva son parti et força le cardinal à s'enfuir à Rome. Ce dernier toutefois finit par l'emporter : Supersax, mis au ban de l'empire, mourut en exil, à Vevey, en 1529. *Voy.* SCHINNER.

SUPPLENBOURG ou SUPPLINGEBOURG, anc. château, jadis résidence des comtes de Supplenbourg, en Saxe, se trouva compris (après le morcellement de ce duché et après divers partages entre les princes de Brunswick) dans la principauté de Wolfenbuttel : il est aux environs de Scheningen. Le comté de Supplenbourg était situé dans le Darlingau, entre ceux de Brunswick et de Sommersenbourg. Le plus connu des comtes de Supplenbourg est Lothaire, qui régna sur l'Allemagne de 1125 à 1137, et eut pour gendre Henri-le-Superbe. Il céda, non tout le comté, mais le château de Supplenbourg et quelques villages aux Templiers (1130), qui en firent une commanderie. Celle-ci, lors de l'abolition de l'ordre, passa aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

SUPRALAPSAIRES, Calvinistes qui faisaient remonter la prédestination de l'homme au delà même de la chute d'Adam (*supra lapsum*), et qui prétendaient que Dieu avait rendu la chute du premier homme inévitable, afin de pouvoir manifester sa justice et sa miséricorde à l'égard de la race humaine. Ils étaient opposés aux *Infralapsaires*. Ces deux sectes se formèrent en Hollande, au XVIIe siècle, à la suite du synode de Dordrecht.

SUPRÊME (la). *Voy.* INQUISITION.

SURATE, ville de l'Inde anglaise, ch.-l. du district de Surate, dans le Guzzerat, sur la Tapti, à 31 kil. de son embouchure, à 270 kil. N. de Bombay ; 325,000 hab. (dont beaucoup de Guèbres). Petit château-fort et petit port. Rues étroites, tortueuses, maisons hautes, et dont les étages supérieurs avancent sur les inférieurs. Hôpital pour les animaux. Du reste, nul monument. Commerce actif, mais bien moins que jadis, le voisinage de Bombay lui ayant fait beaucoup de tort. — Surate est très ancienne. Les Musulmans l'appelient *Porte de la Mecque*, parce qu'on s'y embarque en foule pour le pèlerinage. Elle prit un développement énorme après la découverte du cap de Bonne-Espérance, et son port fut fréquenté par tous les peuples européens. Les Mongols s'en emparèrent en 1572. En 1612, la compagnie anglaise des Indes y établit le premier comptoir qu'elle ait eu dans l'Hindoustan ; les Français et les Hollandais obtinrent ensuite le même privilége. Les Mahrattes l'attaquèrent souvent de 1664 à 1707, mais ne purent la prendre. Les Anglais se la firent céder en 1800.

SURCOUF (Robert), marin français, né en 1773 à Saint-Malo, descendait, dit-on, par sa mère, de Duguay-Trouin. Capitaine à 20 ans, il déploya dans toutes les mers, et surtout dans l'Inde, une intrépidité qui le rendit la terreur du commerce anglais. Quelques uns de ses exploits sont véritablement fabuleux. Pendant la paix, il se livra à des spéculations commerciales qui l'enrichirent. Il mourut à St-Malo en 1827. Ch. Cunat a écrit sa *Vie*, 1842.

SURÉNA, général d'Orode, roi des Parthes, remporta sur Crassus, en Mésopotamie, une victoire décisive à Carrhes, l'an 53 av. J.-C. ; mais il ternit sa gloire en faisant assassiner par trahison le général romain, qui était venu dans son camp pour traiter de la paix. Peu après, son orgueil et son despotisme le rendirent suspect à Orode, qui le fit mourir, l'an 52. Suréna a fourni à Corneille le sujet de sa dernière tragédie.

SURESNES, village du dép. de la Seine, sur la Seine, à 6 kil. O. de Paris, au pied du mont Valérien (Calvaire) ; 1,500 hab. Manufacture d'acier fondu, laminoirs, etc. Petit vin de qualité inférieure. Jolies maisons de campagne. On couronne tous les ans à Suresnes une rosière, à l'instar de celle de Salency. — C'était jadis une terre seigneuriale que Charles-le-Simple donna à l'abbé de Saint-Germain-des-Prés. C'est là qu'eut lieu la conférence à la suite de laquelle Henri IV abjura (1593). Patrie de l'architecte Ch. Perronet.

SURGÈRES, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 21 kil. N. E. de Rochefort ; 2,134 hab. Distilleries.

SURIN (J.-Joseph), jésuite, né à Bordeaux en 1600, mort en 1665, fut chargé en 1634, après l'exécution d'Urbain Grandier, de diriger les Ursulines de Loudun, que l'on croyait possédées du démon, et tomba lui-même dans un état fort analogue qui le fit croire ensorcelé. Il a laissé quelques écrits spirituels.

SURINAM, riv. de Guyane, traverse le S. O. de la Guyane française, puis la Guyane hollandaise, et se perd à Paramaribo, dans la mer des Antilles. Cours, 400 kil., dirigé généralement du S. au N. — On nomme gouvernement de Surinam la partie de la Guyane hollandaise qui est colonisée. *Voy.* GUYANE.

SURINTENDANT DES FINANCES, titre créé par Philippe-le-Bel, pour Enguerrand de Marigny, vers 1300, et qui fut supprimé à la disgrâce de Fouquet, en 1661. — *Surintendant-général de la navigation*, titre créé par Louis XIII, pour le cardinal de Richelieu, conféré plus tard à César, duc de Vendôme, et au d. de Beaufort, son fils, disparut à la m. du dern., 1669.

SURIUS (Laurent), chartreux, né à Lubeck en 1522, mort en 1578, est connu par une édition des *Vies des saints*, Cologne, 1570, 6 vol. in-fol. (réimp. en 1618), et par plusieurs autres ouvrages ascétiques. Il manque quelquefois de critique; néanmoins il peut servir à rectifier Sleidan sur plusieurs points, comme H. Sponde l'a fait observer.

SURJOUX, bourg du dép. de l'Ain, à 19 kil. S. E. de Nantua, fournit beaucoup d'asphalte.

SURRENTUM, auj. *Sorrento*, ville des *Picentini*, à l'O. de Salerne et vis-à-vis de l'île de Caprée, était renommée pour ses vins.

SURREY (comté de), en Angleterre, entre ceux de Kent à l'E., de Berks et de Southampton à l'O., de Sussex au S., d'Essex au N. : 60 kil. sur 45 : 486,000 hab. Ch.-l., Guilford. Climat sec, agriculture peu prospère; fer dans le S. O., pierre calcaire, craie, terre à potier, etc.; antiquités romaines et druidiques. — Ce comté, habité jadis par les *Segontiaci*, fit successivement partie de la Bretagne 1re sous les Romains, et du roy. de Sussex dans l'Heptarchie. C'est le titre d'un comté depuis le IXe siècle.

SURREY (Ch. HOWARD, comte de). *V.* HOWARD.

SURVILLE (Clotilde DE), née vers 1405 au château de Vallon, sur l'Ardèche, de la famille noble de Vallon-Chalis, épousa en 1421 le jeune Bérenger de Surville qu'elle aimait tendrement, le perdit en 1428 au siége d'Orléans, où il accompagnait Charles VII, et consola son veuvage par la culture de la poésie et par l'éducation de ses enfants. Elle mourut âgée de plus de 90 ans. Clotilde de Surville était restée inconnue jusqu'à l'époque où M. Ch. de Vanderbourg publia, sous le nom de cette femme, un recueil de poésies charmantes, composé d'élégies, d'épîtres, de contes et de morceaux lyriques du genre le plus élevé. Cette publication a excité parmi les gens de lettres une vive controverse; la plupart en ont contesté l'authenticité; les uns attribuaient ces poésies à M. le marquis de Surville, descendant de Clotilde, qui fut mis à mort en 1798 pour être rentré en France avec une mission de Louis XVIII, les autres en faisaient honneur à l'éditeur même, M. de Vanderbourg. Il n'existe plus aujourd'hui de doute à ce sujet, et M. de Vanderbourg est reconnu pour le véritable auteur des poésies de Clotilde, malgré les ruses ingénieuses par lesquelles il sut longtemps accréditer cette innocente imposture littéraire. Les poésies de Clotilde, publiées pour la première fois en 1803, ont été depuis réimprimées bien des fois, notamment en 1825.

SUS ou SOUS (roy. de), partie de l'empire de Maroc, jadis roy. indépendant, ainsi nommée de la riv. de Sus, a au N. le Maroc proprement dit, à l'O. l'Océan, au S. le pays des Mosselmines : 192 k. sur 269; 100,000 hab. Capit., Tarodant; autres villes, Agadir, Talent. Montagnes; climat chaud et agréable, sol fertile (canne à sucre, coton, indigo, olives, dattes, etc.), mais il y a beaucoup de parages non cultivés. Une partie du pays de Sus est auj. compris dans le nouvel état de Sidi-Hescham.

SUS ou RAZ-EL-OUADY, riv. de l'empire de Maroc, descend de l'Atlas, coule au S., puis à l'O. et au N. O., baigne Tarodant et se jette dans l'Atlantique à Agadir. Cours, 200 kil. Quelques géographes prétendent y reconnaître le *Daradus* de Ptolémée.

SUSANNE, femme de Joakim, de la tribu de Juda suivit son époux dans la captivité de Babylone, et se rendit célèbre par sa chasteté. Deux anciens ou juges d'Israël, voulant la séduire, la surprirent au bain, et la menacèrent, si elle ne cédait à leurs coupables désirs, de l'accuser d'adultère; sur son refus, ils l'accusèrent effectivement, et la chaste Susanne fut condamnée à mort. Mais Daniel, encore jeune, obtint la révision du jugement et fit reconnaître son innocence. On place cet événement vers 600 av. J.-C. Il eut lieu à Babylone. — On connaît aussi une sainte Susanne, vierge et martyre, qui fut, à ce qu'on croit, mise à mort à Rome en 295. L'Église l'honore le 11 août avec saint Tiburce.

SUSARION, le plus ancien poëte tragique grec, était d'Icarie en Attique, et florissait vers 589 av. J.-C. Ses sujets étaient empruntés à l'histoire.

SUSE, auj. *Chouster*? résidence d'hiver des rois Achéménides de Perse, était en Susiane, au N., sur le Choaspe. On en attribuait la fondation à Memnon. Les grands rois y avaient un palais magnifique et y gardaient une partie de leurs trésors.

SUSE, *Susa* en italien, *Segusio* en latin, ville des États sardes, dans l'anc. Piémont, ch.-l. d'une petite intendance, à 53 kil. O. de Turin; 2,200 hab. Evêché. Arc de triomphe en l'honneur d'Auguste, en marbre blanc. Aux environs, marbre vert dit *marbre de Suse*. Située à la réunion des deux grandes routes du mont Cenis et du mont Genèvre, elle est la clef de l'Italie de ce côté. Souvent prise et reprise; brûlée par l'emp. Frédéric Barberousse; prise par les Français en 1690, 1704, 1796; démantelée en 1798, et comprise dans le dép. du Pô comme ch.-l. d'arr. Suse forma au moyen âge un marquisat qui fut longtemps important; vers 1060, ce marquisat fut réuni au duché de Savoie par Amédée II, fils d'Adélaïde, héritière de la maison de Suse. — On appelle *Pas de Suse* le passage des Alpes à l'entrée duquel se trouve la ville de Suse. Ce passage fut plusieurs fois forcé par les Français, notamment en 1629, par le duc de la Meilleraie. — Réunie à l'Empire français, Suse fut comprise dans le dép. du Pô et fut ch.-l. d'arrondissement.

SUSE ou SOUSSE, v. de l'état de Tunis. *Voy.* SOUSA.

SUSIANE, auj. *Khouzistan*, contrée de l'empire médo-persan, entre la Perside à l'E., l'Assyrie et la Babylonie à l'O., le golfe Persique au S., avait pour ch.-l. Suse. On y fait régner Teutame et Memnon.

SUSQUEHANNAH, riv. des États-Unis, est formée dans l'état de Pensylvanie de la réunion de deux branches, l'une venant de l'E. et de l'état de New-York (cours, 600 kil.); l'autre descendant des Alleghany (cours, 300 kil.); elle coule ensuite au S. E., entre dans l'état de Maryland et tombe dans la baie de Chesapeak, après un cours de 200 kil. depuis la jonction. Un canal l'unit au Schuylkill.

SUSSEX (comté de), comté d'Angleterre au S., sur la Manche, entre ceux de Surrey au N., de Kent à l'E., et de Southampton à l'O. : 130 kil. sur 45; 272,400 hab. Ch.-l., Chichester. Sol, climat très diversifiés. Fer, marbre, ocre rouge, marne, etc. Bois excellent, surtout celui de chêne. — Ce comté, habité jadis par plusieurs peuplades belges, forma avec le comté de Surrey un des sept royaumes de l'Heptarchie (*Voy.* ci-après); il devint ensuite titre de comté; les comtes s'étant éteints en 1801, il fut érigé en duché en faveur du 6e fils du roi George III.

SUSSEX (roy. de), *South-Seaxna-rice*, un des états saxons de l'Heptarchie, fut formé, de 477 à 491, par Ælla qui débarqua dans l'île de Wight. Situé au bord de la Manche, entre ceux de Wessex à l'O. et d'Essex à l'E., il comprenait les comtés actuels de Surrey, Sussex et Southampton. Chichester en était la

capitale. Il ne subsista guère qu'un siècle et se fondit dans le roy. de Wessex.

SUTHERLAND (comté de), comté d'Ecosse, borné au S. par celui de Ross, à l'E. par celui de Caithness, partout ailleurs par la mer : 110 kil. sur 100; 26,000 hab. Ch.-l., Dornoch. Montagnes arides, côtes échancrées; sol stérile ou peu fertile; houille, marbre, pierre calcaire, cristal de roche, très beau grenat; pêche de harengs et cabillauds. Douze propriétaires seulement possèdent tout le pays.

SUTLEDJE. *Voy.* SATLEDJE.

SUTRI, *Sutrium*, ville de l'État ecclésiastique (Viterbe), à 24 kil. S. E. de Viterbe; 1,500 hab. Evêché (érigé en 487). Concile en 1046.

SUTRIUM. *Voy.* SUTRI.

SUTTON (Thomas), riche marchand anglais, né en 1532, mort en 1611, fit une grande fortune sous le règne d'Elisabeth, en employa une grande partie au service de son pays, et consacra en mourant tous ses biens à la fondation d'un magnifique établissement connu sous le nom de *Charter-house* (maison des Chartreux, parce qu'il était bâti sur l'emplacement d'un ancien couvent de Chartreux); il y réunit à la fois un hôpital pour les pauvres commerçants et une école. — Un autre Sutton, Robert, et le fils de celui-ci, Daniel, se sont rendus célèbres en Angleterre à la fin du dernier siècle par le perfectionnement de l'inoculation de la petite vérole.

SUTTON-COLDFIELD, ville d'Angleterre (Warwick), à 12 kil. N. E. de Birmingham; 3,000 hab. Lainages. Beau parc. Fief donné par Henri II à Roger, comte de Warwick.

SUVALKI, ville de la Russie d'Europe (Pologne), ch.-l. de la voïvodie d'Augustovo, à 210 kil. N. E. de Varsovie; 3,000 hab.

SUZE (LA), ch.-l. de cant. (Sarthe), sur la Sarthe, à 20 kil. S. O. du Mans; 2,052 hab.

SUZE-LA-ROUSSE, bourg du dép. de la Drôme, à 31 k. S. E. de Montélimart; 1,000 hab. Jadis seigneurie.

SUZE, ville d'Italie. *Voy.* SUSE.

SUZE (Henriette DE COLIGNY, C^sse^ de LA). *V.* LA SUZE.

SVANTOVIT ou SVIATOVID, dieu de l'île de Rugen, avait un temple dans cette île à Arkona, où l'on venait en pèlerinage lui offrir des dons. On entretenait en son honneur un beau cheval blanc que le grand-prêtre seul montait une fois l'an. Sa fête avait lieu vers le temps de la moisson. Svantovit était représenté sous la forme d'un colosse à quatre têtes, sans barbe, frisé, revêtu d'un habit court, tenant un arc et une corne dans ses mains. On le consultait sur la guerre et sur la récolte. On brûlait souvent des captifs en l'honneur de Svantovit. — Le culte de ce dieu fut aboli en 1168 par Valdemar, roi de Danemark.

SVEABORG, ville de la Russie d'Europe (Finlande), dans 7 îles du golfe de Finlande, au S. E. et près d'Helsingfors; 5,000 hab. Place forte, arsenaux, magasins creusés dans le roc; casernes pour 12,000 hommes. Beau port.—Sveaborg, construit en 1749, était le boulevard de la Suède. Livré à la Russie en 1808; bombardé par la flotte anglo-franç. en 1855.

SVEDENBORG (Emmanuel), fameux théosophe, né en 1688 à Stockholm, mort en 1772, à 84 ans, fils d'un évêque luthérien de Vestrogothie, se distingua d'abord dans les lettres et les sciences, fut nommé par Charles XII assesseur des mines (1716), acquit sur toutes les branches des sciences naturelles, et particulièrement sur la métallurgie, des connaissances profondes, qu'il consigna dans plusieurs écrits (*Opera philosophica et metallurgica*, 3 vol. in-fol., 1734; *Œconomia regni animalis*, 1738), et devint membre de la Société des Sciences de Stockholm, associé de l'Académie de St-Pétersb. Tout à coup, il prétendit avoir des révélations et converser avec les âmes des morts; bientôt on le vit résigner ses fonctions pour se livrer tout entier à la mission qu'il croyait avoir reçue de régénérer le christianisme. C'est en 1743, à 55 ans, qu'il eut sa première vision, et depuis il ne s'occupa que de propager sa doctrine, soit par ses discours, soit par ses écrits. Ses principaux ouvrages mystiques sont : *Arcana cœlestia*, Lond., 8 v. in-4, 1749-57; *De cœlo et inferno ex auditis et visis* (1758) : il y raconte ses entretiens avec les anges et les démons; *De nova Hierosolyma* (1758); *Vera christiana religio, seu theologia novæ ecclesiæ* (1771) : dans ces deux derniers écrits, il enseigne sa doctrine théologique. Swédenborg distingue un monde matériel et un monde spirituel; dans celui-ci se trouve, mais sous une autre forme, tout ce qui existe dans le premier. Il admet dans les Ecritures 3 sens : le 1er, naturel; le 2e, spirituel; le 3e, céleste; le sens spirit. était resté inconnu : Swédenborg est venu le révéler aux hommes. Il trouva de nombreux partisans, surtout en Suède et en Angleterre, et fonda une Église à laq. il donna le nom apocalyptiq. de *Nouv. Jérusalem*. Les *Swédenborgistes* ont des chapelles à Londres, à Manchester et dans plusieurs autres villes d'Angleterre; ils se sont même répandus jusqu'à dans les Etats-Unis, aux Indes, et dans l'Afriq. mérid. Les *Œuvres* de Svedenb. ont été trad. par J.-P. Moët, Par., 1819-24, et par M. Le Boys des Guays, St-Amand, 1842-55. Sa *Vie* a été écrite par Tafel, Tubing., 1842.

SVENDBORG, ville murée du Danemark, dans l'île de Fyen, côte S., à 40 kil. S. d'Odensee; 3,000 hab. Port spacieux; chantier de construction.

SVENKSUND ou SUENKSUND, ou SWENKASUND, partie E. du golfe de Finlande, resserrée entre Viborg et Frédérickshamn. Le roi de Suède Gustave III y fut battu par le prince de Nassau-Siegen en 1789, et l'y battit à son tour l'année suivante.

SVERKER. Il y a eu 2 rois de ce nom en Suède : le premier régna de 1129 à 1155, et eut pour successeur Eric IX, dit le *Saint*. Sverker fut la tige d'une nouvelle dynastie qui remplaça celle de Lodbrog, et occupa 117 ans le trône de Suède (1133-1250); le second régna de 1199 à 1210, et eut pour successeur Eric X, dit Canutson.

SVERR ou SVERRER, roi de Norvége, fils de Sigurd III, fut élevé en secret après le massacre de sa famille, disputa le trône à l'usurpateur Magnus VI, le battit à Drontheim (1179), lui proposa en vain un partage du royaume, et après 6 ans de guerre, remporta, en 1185, une victoire décisive où Magnus perdit la vie. Cependant il ne jouit pas sans troubles du trône : il se brouilla avec le clergé, et le pape Innocent III lança l'interdit sur ses états (1198). Il mourut en 1202. On a de ce prince un ouvrage intitulé : *Miroir des rois* (publié en norrégien et latin, Soroe, 1768, in-4), et un *Traité de droit public* en islandais ancien (publié en islandais et latin par Werlauf, Copenhague, 1815, in-8). Sverrer est le plus grand roi qu'ait produit la Norvége.

SVIATOPOLK, SVIENTOPOLK ou ZUENTIBOLD, roi de Lorraine, était fils naturel de l'empereur Arnoul, qui lui céda la Lorraine en 895. Il soutint le roi de France Charles-le-Simple contre Eudes, son compétiteur, puis se réconcilia avec ce dernier et épousa sa fille. Il se rendit odieux à ses sujets, et périt dans une bataille contre eux en 900.

SVIATOPOLK I, dit le *Scélérat*, grand-prince de Kiev, fils d'Iaropolk I et neveu de Vladimir I, usurpa la couronne à la mort de son oncle sur ses 12 cousins (1015), en fit tuer 3, fut attaqué par leur frère Iaroslav, se fit battre à Lioubitch (1017), et s'enfuit en Pologne, près de Boleslas I, son beau-père, fut ramené en triomphe par cet intrépide guerrier (1018), et ne le récompensa qu'en tentant d'égorger tous les Polonais qui étaient dans ses états, sans excepter Boleslas lui-même, mais il ne put y réussir. Attaqué de nouveau par Iaroslav, il fut vaincu à la bataille de l'Alta (1019), et alla mourir en Bohême. Quelq.-uns le donnent pour fils aîné de Vladimir I.

SVIATOPOLK II, grand-prince de Russie, fils d'Isiaslav I, régna de 1093 à 1112; il tenta d'établir un congrès périodique entre les nombreux princes de la maison de Rourik (deux seulement eurent lieu: en 1097 et 1116). Le chroniqueur Nestor vivait sous Sviatopolk II.

Le nom de Sviatopolk a encore été porté par plusieurs autres princes, notamment: un roi de Moravie (870-894), qui tint ses états de Louis-le-Germanique; — deux ducs de Poméranie: le premier s'efforça sans succès de se rendre indépendant des rois de Pologne, et périt en 1120 les armes à la main; le second tua Leszko, roi de Pologne, de qui, cependant, il tenait ses états, fit la guerre à la Pologne et aux chevaliers teutoniques, et finit par être battu (1246). Il mourut à Dantzick en 1266.

SVIATOSLAV I, grand-prince de Russie, fils et successeur d'Igor (946-73), soumit les pays entre les embouchures du Danube et du Don, fit, à l'invitation de Nicéphore Phocas, deux expéditions contre les Bulgares (967 et 968), s'empara de leur capitale, menaça ensuite l'empire d'Orient, et ravagea la Thrace jusqu'à Andrinople (970); mais fut vaincu l'année suivante à Durostol (ou Silistri) par Jean I Zimiscès, perdit bientôt toute la Bulgarie (972), et périt en revenant à Kiev (973).

SVIATOSLAV II, grand-prince de Russie, fils d'Iaroslav I, fut d'abord prince de Tchernigov, chassa du trône son frère en 1073, et régna jusqu'en 1076. Ses fils Oleg fut la tige des Olgovitches qui plus tard disputèrent la couronne aux Vladimirovitches. Isiaslav I, son frère, remonta sur le trône en 1076.

SVIATOSLAV III, grand-prince de Kiev, était le fils de l'Olgovitch Vsévolod II, et régna de 1179 à 1193.

SVIATOSLAV III, *bis*, grand-prince de Vladimir (1248-1253), était fils de Vsévolod III, succéda à son frère Iaroslav II bis, et eut pour successeur son neveu Alexandre I (Nevski).

SVIENTOPOLK. *Voy.* SVIATOPOLK.

SVIR, riv. de la Russie d'Europe, dans le gouv. d'Olonéje, sort du lac Onéga par le S. O., atteint la limite du gouv. de Saint-Pétersbourg, et se jette dans le lac Ladoga après un cours de 225 kil. Elle reçoit plusieurs canaux.

SW......, *pour les mots commençant ainsi qui ne seraient pas ci-dessous, Voy.* SV.

SWAMMERDAM (J.), anatomiste, né en 1637 à Amsterdam, mort en 1680, était médecin, mais ne pratiqua point, se voua particulièrement à l'anatomie des insectes, et par ses observations microscopiques recula les limites de la science. Vers la fin de sa vie, il donna dans les idées de la mystique Bourignon, et alla la joindre en Holstein. On lui doit, entre autres ouvrages: *Histoire générale des insectes* (en hollandais), Utrecht, 1669, in-4 (trad. en franç., Utrecht, 1682-1685, in-4); *Histoire de l'éphémère* (en hollandais), Amsterdam, 1675, in-8 (trad. en latin, Lond., 1681, in-4); *Biblia naturæ, seu historia insectorum in certas classes reducta*, etc., Leyde, 1737-38, 2 vol. in-fol. (trad. en franç. dans la collection académique de Dijon).

SWAN-RIVER, c.-à-d. *rivière des Cygnes*, en Australie, sort des monts Darling, coule au S. O., et tombe dans la mer des Indes; cours, 108 kil. Elle donne son nom à la colonie de *Swan-River*, un des établissements anglais sur la côte occid. de l'Australie, dans l'anc. terre de Leeuwin. Cet établissement date de 1829; il compte 4 villes naissantes (Freemantle, Perth, Guildford, Augusta).

SWANSEA, ville d'Angleterre (Glamorgan), dans le pays de Galles, près du canal de Bristol, à 65 kil. O. de Cardiff; 13,700 hab. Aspect très pittoresque. Chantiers de construction. Poterie rivale de celle de Stafford; nombreuses usines à fer. Aux environs, fer et houille en quantité. Swansea fut bâtie au commencement du XIIIe siècle.

SWEDENBORG, SWEDENBORGIENS. *Voy.* SWEDENBORG.

SWEDIAUR (F.-Xavier), médecin, né en 1748 à Steyer en Autriche, exerça son art successivement en Autriche, en Écosse, en Angleterre, et vint en 1789 se fixer à Paris, où il mourut en 1824. Il s'occupa surtout des maladies honteuses, et acquit par là une grande fortune. Son principal ouvrage est: *Traité complet des maladies syphilitiques*, Paris, 1798 et 1817. Il a aussi écrit sur la politique et la philosophie.

SWENKASUND. *Voy.* SVENKSUND.

SWIETEN (VAN). *Voy.* VAN SWIETEN.

SWIFT (Jonathan), écrivain anglais, naquit en 1667 à Cashel en Irlande de parents pauvres, passa de bonne heure en Angleterre, eut pour protecteur sir William Temple, dont on l'a cru à tort le fils adultérin, entra dans la carrière ecclésiastique, obtint la prébende de Kilroot, et plus tard le doyenné de Saint-Patrick en Irlande, qui lui rapportait plus de 1,000 liv. sterling. Bien que whig par l'éducation, il était tory par principes ou par ses relations avec la cour; il écrivit plusieurs brochures en ce sens, et s'acquit ainsi les faveurs du conseil privé de la reine Anne. A l'époque de la chute de la duchesse de Marlborough (1711), son crédit s'éleva au plus haut degré. La mort de la reine mit fin à ce rôle politique, et il revint en Irlande, où il mourut en 1745. Il eut des rapports fort bizarres avec deux femmes qu'il a rendues célèbres, et qui toutes deux l'aimaient vivement: l'une, la belle Stella, qu'il épousa, mais pour ne la traiter que comme une sœur; l'autre, Esther van Homrigh, qu'il nomme aussi *Vanessa*, qui mourut de regret de voir sa rivale préférée. Vers la fin de sa vie, il était à peu près tombé en enfance. On a de Swift, entre autres ouvrages: les *Voyages de Gulliver*, le *Conte du Tonneau*, la *Prophétie de Bickerstaff*, la *Bataille des Bouquins*, beaucoup d'articles politiques dans l'*Examiner*. Les *Voyages de Gulliver* ne sont qu'une espèce d'allégorie remplie d'allusions aux circonstances et aux personnages politiques de l'époque. Ses écrits, satiriques ou burlesques pour la plupart, lui ont valu le titre de *Rabelais de l'Angleterre*. Il a au suprême degré le genre de gaîté que les Anglais appellent *humour*. Il garde un rare sérieux en lançant les traits les plus risibles, et il excelle à revêtir de vraisemblance ses fictions les plus folles. Son style est classique, surtout en prose. Ses *Œuvres* ont été publiées par Hawkesworth à Londres, 1715, 14 vol. in-4. Nous avons en français les *Voyages de Gulliver* (trad. par Desfontaines, souv. réimpr.), et le *Conte du tonneau* (trad. par Van Effen): ce conte, où le pape, Luther et Calvin sont attaqués tour à tour, fut mis à l'*Index*. La *Vie* de Swift a été écrite par Orrery, Th. Sheridan, W. Scott et Deane Swift, son pet.-nev. — Th. Swift, fils de Deane S., cultiva la poésie: on a de lui les *Escrocs*, le *Temple de la folie*, etc. M. en 1815.

SWINE, une des trois grandes branches par lesquelles l'Oder se rend dans la Baltique, sépare l'île d'Usedom de celle de Wollin, et a 15 kil. de large.

SWINEMUNDE, ville des États prussiens (Poméranie), dans l'O. de l'île d'Usedom, à l'embouchure de la Swine, à 55 kil. N. O. de Stettin; 3,500 hab. Port. Eau-de-vie. Pêche de harengs, etc. Commerce.

SYAGRIUS, patrice romain, fils du comte Ægidius ou Gilles, qui avait détrôné le roi des Francs Childéric I, retint sous la domination romaine, après la mort de son père (464), le territoire de Soissons. Clovis vint l'y attaquer et le défit (486). Syagrius alla chercher un asile auprès d'Alaric, roi des Wisigoths, qui eut la lâcheté de le livrer à Clovis. Ce prince le fit mettre à mort, et resta maître de toutes les places que les Romains possédaient dans les Gaules. — Un autre Syagrius, bisaïeul de celui-ci, fut secrétaire de l'empereur

Valentinien (369), puis préfet de Rome et consul sous Gratien (382). Il était lié avec Ausone qui lui dédia ses poésies, et fut lui-même assez bon poëte.

SYBARIS, ville de l'Italie méridionale, sur les bords du Crathis, près de son embouchure dans la mer, et sur la frontière de la Lucanie et du Bruttium, fut fondée par les Locriens vers 725 av. J.-C., s'enrichit par le commerce, devint pendant un temps la première ville de la Grande-Grèce, et rangea sous ses lois 7 peuples et 16 villes; mais le luxe et la mollesse de ses habitants la perdirent, et elle fut détruite par les Crotoniates en 510. Thurium, qui lui succéda en 444, ne fut pas bâtie tout à fait sur le même emplacement. Les Romains la prirent l'an 194 av. J.-C., et la nommèrent *Copiæ*. Les ruines de Sybaris occupent une étendue de 7 milles sur les bords du Crathis, près de *Torre Brodognato*.

• **SYDENHAM** (Thomas), célèbre médecin anglais, né à Windford-Eagle (Dorset) en 1624, mort en 1689, exerça son art avec le plus grand succès à Westminster, faubourg de Londres. Il ramena les esprits à l'observation de la nature et à l'expérience, étudia avec soin les constitutions atmosphériques, afin de mieux traiter les épidémies, appliqua à la guérison de ces maladies, surtout à celle de la petite vérole, le traitement anti-phlogistique avec un extrême bonheur, découvrit la meilleure manière d'administrer le quinquina, fit grand usage de l'opium, et inventa la composition de laudanum qui porte son nom. On l'a nommé *l'Hippocrate anglais*. Ses œuvres complètes (en latin) ont été imprimées à Londres, 1734, in-8; à Genève, 2 vol. in-4, et trad. en français par Jault, Paris, 1774, 2 vol. in-8 (nouv. édition, Montpellier, 1816, 2 vol. in-8).

SYDNEY, ville de la Nouvelle-Hollande, ch.-l. du comté de Cumberland, et de toute la Nouvelle-Galles du Sud, sur la côte E., et sur la baie de Sydney, par 148° 30' long. E., 33° 51' lat. S.; 30,000 h. (1841). Beau port dit le port Jackson (un des plus beaux du globe), fort Macquarie. Le climat est très salubre, mais l'eau rare. Ev. cath., soc. savantes, école de commerce, jardin botanique, observatoire. Chantiers. Commerce actif avec la Chine, l'Inde, l'Océanie. — Sydney a été fondée en 1787. Sa population se composa longtemps de déportés.

SYDNEY, ville de l'Amérique anglaise, ch.-l. de l'île du cap Breton, à 312 kil. N. E. d'Halifax. Houille aux environs. Elle a été fondée en 1785.

SYDNEY, homme d'état. *Voy.* SIDNEY et SMITH.

SYDY-HESCHAM (Etat de). *Voy.* SIDI-HESCHAM.

SYENE, auj. *Assouan*, ville de la Thébaïde méridionale, sur le Nil, et presque sous le tropique. Juvénal fut exilé à Syène. Davoust y battit les Mamelouks en 1799. *Voy.* ASSOUAN.

SYKS. *Voy.* SEIKHS.

SYLBURG (Fréd.), helléniste, né en 1536 aux env. de Marburg, mort en 1596, fut longtemps attaché à l'imprimerie de Wechel à Francfort, puis à celle de Jér. Commelin à Heidelberg. Par les corrections pleines de goût qu'il fit aux textes, par ses notes et ses tables, il a rendu de vrais services à la critique. On estime encore ses éditions, notamment son *Aristote*, Francfort, 1584-87, 5 vol. in-4; son *Denys d'Halicarnasse*, Francfort, 1586, 2 vol. in-fol.; ses *Scriptores historiæ romanæ*, Francfort, 1588, 3 vol. in-fol.; son *Etymologicum magnum*, Heidelb., 1594, in-fol., son *S. Justin*, Heidelb., 1595, in-f., etc.

SYLLA (L. CORNELIUS), romain célèbre, né l'an 137 av. J.-C., était issu de l'antique maison des Cornelius, mais d'une branche obscure. Nommé questeur l'an 107, il alla servir en Afrique sous Marius, sut gagner la confiance de ce grand général, fut chargé de négocier avec Bocchus, roi numide, se fit livrer par lui Jugurtha, et dès ce moment devint un objet de jalousie pour Marius. Il fut nommé préteur en 92; alla en 91, comme propréteur, rétablir Ariobarzane sur le trône de Cappadoce, d'où Mithridate l'avait renversé, et fit alliance avec le roi des Parthes. De retour en Italie, il eut part à la guerre sociale, prit Stabies, Pompeia (89), réduisit le Samnium et mit fin à la guerre. Nommé consul en 88, il obtint du sénat la conduite de la guerre contre Mithridate: mais Marius, qui convoitait cette mission, fit annuler le sénatus-consulte par un décret du peuple, et se fit déférer le commandement. A cette nouvelle, Sylla qui était déjà parti de Rome, revient brusquement à la tête de son armée, entre en vainqueur dans la ville, force ses adversaires à fuir, et met à prix la tête de Marius. Marchant ensuite contre Mithridate, il commence par lui disputer la Grèce, s'empare d'Athènes (87), remporte les victoires décisives de Chéronée et d'Orchomène en Béotie (86), et porte la guerre en Asie. Bientôt Mithridate vaincu est contraint de demander la paix; impatient de retourner à Rome, où Marius était rentré en son absence (87) et répandait le sang de ses partisans, Sylla consent à traiter avec le roi de Pont (85), et après avoir replacé sur leurs trônes Ariobarzane, roi de Cappadoce, et Nicomède, roi de Bithynie, il débarque en Italie (84). Il s'y voit bientôt suivi d'une foule de partisans, reçoit de Pompée le secours de trois légions, bat le jeune Marius à Sacriport et à Préneste, remporte une victoire décisive sous les murs de Rome, et entre en triomphe dans cette ville (82). Il s'y baigne dans le sang, fait mettre à mort treize généraux du parti de Marius, égorge dans le cirque sept mille soldats prisonniers, dresse des tables de proscription, met à mort cinq mille citoyens pour distribuer leurs biens à ses partisans, et se fait nommer par le sénat dictateur perpétuel. Devenu maître absolu, il change alors la constitution de la république, augmente la puissance du sénat, lui rend l'autorité judiciaire, et affaiblit la démocratie par tous les moyens. Sylla exerça ainsi pendant deux ans un pouvoir sans bornes, puis il abdiqua la dictature (79), et rentra dans la vie privée, sans que personne osât lui demander compte de tout le sang qu'il avait versé. Il se retira près de Putéoles où il vécut encore un an. Il mourut l'an 78 av. J.-C., à 59 ans, de la maladie pédiculaire, fruit des infâmes débauches auxquelles il s'était livré toute sa vie. Sylla réussit dans toutes ses entreprises: aussi prit-il lui-même le surnom de *Felix* (*heureux*). La grande pensée de sa vie fut d'anéantir le pouvoir du peuple et de rétablir l'aristocratie dans ses anciens droits; mais son ouvrage lui survécut peu. Plutarque a écrit la vie de Sylla. Ce général avait lui-même rédigé des *Mémoires*, qui sont perdus. On doit à Jouy une belle trag. de *Sylla*.

SYLPHES, SYLPHIDES, génies ou êtres fantastiques, les uns mâles, les autres femelles, qui, dans la mythologie poétique du moyen âge, peuplaient l'air, comme les Ondines peuplaient l'eau. On les représentait sous une forme svelte et légère, avec des ailes transparentes aux épaules. Ces créations de l'imagination paraissent dues à la théosophie juive; c'est dans les livres cabalistiques qu'on en trouve les premières traces.

SYLVA. *Voy.* SILA et SILVA.

SYLVAIN, *Sylvanus*, le dieu des forêts (*sylva*) chez les Latins, ressemble beaucoup à Faune. Sylvain était le père ou le chef d'une foule de génies semblables à lui, nommé Sylvains, tous représentés avec des jambes et des oreilles de bouc. — On a parfois confondu Sylvain avec le dieu Terme; et parfois aussi on a distingué trois Sylvains, l'un qui est Terme, le 2e qui est Faune, le 3e qui fait partie des dieux lares. — Comme Pan, Sylvain passait pour apparaître brusquement au coin des bois ou sur les routes.

SYLVESTRE I (saint), pape de 314 à 336, né à Rome, jouit de la faveur de Constantin. Son pontificat est remarquable par la fin des persécutions.

par la tenue du 1er concile œcuménique, qui eut lieu à Nicée (325), et par la naissance de l'hérésie des Donatistes. C'est sous son règne qu'on place la donation attribuée à Constantin et sur laq. on a longtemps fondé la puiss. temporelle des papes. L'Égl. l'hon. le 31 déc.

SYLVESTRE II, *Gerbert*, né à Aurillac en Auvergne d'une famille obscure, vers 930, reçut une éducation savante dans un monastère d'Aurillac, alla se perfectionner en Espagne, près du savant Hatton, évêque de Vich, puis entra dans l'ordre des Bénédictins, s'attacha à l'empereur Othon I, qui lui confia l'éducation de son fils (Othon II) et lui donna l'abbaye de Bobbio; revint plus tard en France, où Hugues Capet le nomma précepteur de son fils Robert, et l'éleva à l'archevêché de Reims, après avoir déposé l'archevêque Arnoul (992). Cette nomination ayant déplu au pape Jean XV, Gerbert retourna en Allemagne. Othon III, maître de l'Italie, lui donna l'archevêché de Ravenne (997), et il le fit élire pape, en 999. Gerbert prit le nom de Sylvestre II. Il administra fort sagement, et mourut en 1003. Gerbert possédait des connaissances prodigieuses pour son siècle, en géométrie, en mécanique, en astronomie: on lui attribue l'introduction en Europe des chiffres arabes et de l'horloge à balancier. On a de lui quelques opusc., des *Lettres* et *Disc.*, publ. par Duchesne, 1636.

SYLVESTRE III, anti-pape, était d'abord évêque de Sabine. Il fut élu pape en 1043, après qu'on eût chassé Benoît IX; mais fut lui-même chassé du palais de Latran par son rival trois mois après.

SYLVESTRE (Ordre de S.-). *V.* ÉPERON D'OR, au *Suppl.*

SYLVIUS, fils posthume d'Énée et de Lavinie, parvint au trône à l'âge de 53 ans, et seulement après la mort d'Ascagne: Iule, fils de ce dernier, lui disputait la couronne, mais le peuple prononça pour Sylvius, et Iule fut obligé de se borner à la dignité de grand-pontife. Du reste, Sylvius lui céda Lavinium, qui devint ainsi la capitale religieuse du Latium, et alla fonder Albe. — On donne à Sylvius 29 ans de règne (de 1210 à 1181 av. J.-C.). De lui descendirent tous les rois d'Albe, au nombre de treize; ces rois portent tous, outre leur nom spécial, le nom générique de Sylvius. Le premier d'entre eux (et le fils de Sylvius), fut Énée Sylvius, qui régna 31 ans, et que suivirent Latinus Sylvius, Alba Sylvius, etc. Les femmes de même s'appelaient Sylvia (Rhea Sylvia, etc.). Du reste, rien n'est moins authentique que la liste des rois d'Albe.

SYLVIUS (Franç. DE LE BOE ou DU BOIS, en latin), savant médecin allemand, né en 1614 à Hanau (Hesse), mort en 1672, pratiqua son art avec succès à Leyde, Amsterdam, et devint en 1658, professeur à l'université de Leyde. On lui doit quelques découvertes anatomiques, mais il est surtout connu pour avoir introduit dans la médecine des hypothèses chimiques, qui pendant longtemps eurent une grande vogue; sa doctrine a été nommée *Chimiatrique*. On a imprimé à Amsterdam ses *Opera omnia*, 1679, in-4; on y remarque le traité *Praxeos medicæ idea nova*, où se trouve exposée sa doctrine.

SYLVIUS (ÆNEAS), pape. *Voy.* PIE II.

SYMMAQUE, *Q. Aurelius Anicius Symmachus*, orateur latin et homme d'État romain, était le fils de L. Aurelius Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364, et fut lui-même, sous Valentinien I et ses successeurs, questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul d'Afrique, enfin préfet de Rome (384-88). Païen zélé, il réclama de Gratien, puis de Valentinien II, le maintien du paganisme, ou au moins le rétablissement de l'autel de la Victoire, enlevé du Capitole, mais il ne put l'obtenir. Sous Théodose I, il fut banni de l'Italie, pour avoir renouvelé ses instances relatives à l'autel de la Victoire, soit pour avoir fait le panégyrique de Maxime, mais il rentra en grâce et fut consul en 391. On ignore l'époque de sa mort; on sait pourtant qu'il fut encore employé sous Honorius. Symmaque jouit de la plus haute réputation comme orateur; on le comparait à Cicéron. Ses harangues (parmi lesquelles on remarquait les panégyriques de Maxime et de Théodose) n'existent point en entier, mais l'abbé Mai en a découvert des fragments, Milan, 1815, in-8. On a de lui 965 *Lettres* (adressées à 130 correspondants, parmi lesquels Constance II, Gratien, Valentinien II, Théodose I, Arcadius, Honorius). — Un autre Symmaque, descendant de l'orateur, était sénateur, et fut désigné consul en 485. Il était étroitement uni avec Boëce, à qui il donna sa fille en mariage, et fut consul avec lui en 522. Devenu suspect à Théodoric après l'exécution de Boëce, il fut mandé de Rome à Ravenne, et mis à mort, en 525 ou 526. On dit que Théodoric, en proie aux remords après ce nouveau meurtre, croyait voir sans cesse l'ombre menaçante de sa victime.

SYMMAQUE, de Samarie, Ébionite, écrivit pour la défense de sa secte, et traduisit en grec l'Ancien-Testament. Cette traduction, dont il ne reste que quelques fragments, occupait la 4e colonne des *Hexaples* d'Origène.

SYMMAQUE (S.), *Cœlius Symmachus*, pape de 498 à 514, était Sarde de naissance. Il triompha de l'antipape Laurent par la décision du roi goth Théodoric. Accusé de crimes horribles par les adhérents de son rival, il fut absous par le concile de Palma. Il déploya beaucoup de zèle, soit contre l'Eutychianisme et le Nestorianisme, soit contre l'*Henoticon* de Zénon.

SYMPHÉROPOL. *Voy.* SIMFÉROPOL.

SYMPHORIEN (saint), né à Autun au IIe siècle, souffrit le martyre vers 179, pour avoir refusé d'adorer Cybèle. Il est honoré le 22 août, avec saint Timothée et saint Hippolyte.

SYMPLÉGADES (îles). *Voy.* CYANÉES.

SYNCELLE (George le). *Voy.* GEORGE.

SYNCRÉTISTES. En philosophie, on nomme ainsi ceux qui admettent plusieurs opinions contradictoires et inconciliables, et qui se font un système de ce mélange confus. On l'applique plus spécialement aux Alexandrins, qui se disaient *éclectiques*. — On donne en théologie le nom de *Syncrétistes* à des hérétiques plus connus sous le nom de Calixtins. *Voy.* CALIXTE (George).

SYNERGISTES, nom donné par les Luthériens à ceux qui regardent l'homme comme coopérant à la grâce, et en conséquence ayant quelque mérite dans la justification. Cette opinion, que Mélanchthon avait déjà laissé percer, fut mise en avant par Pfeffinger en 1555, et donna naissance à une violente querelle, dans laquelle ce théologien eut Flacius pour adversaire, et qui causa une scission dans le Luthérianisme. L'université de Wittemberg se distingua comme synergiste; celle d'Iéna montra un zèle fougueux pour le parti contraire.

SYNESIUS, écrivain grec, né à Cyrène vers 350, fréquenta les écoles d'Alexandrie et d'Athènes, suivit les leçons de la célèbre Hypatie, fut envoyé par ses compatriotes à Constantinople pour y présenter à l'empereur Arcadius leurs doléances, se maria vers 403, et finit, vers 410, après de longs refus, par devenir évêque de Ptolémaïs (auj. *Tolometa*), près de sa ville natale. On croit qu'il mourut vers 431. Il chercha à concilier le platonisme et le christianisme. On a de lui, entre autres ouvrages: un *Discours à Arcadius sur les devoirs de la royauté*; *Dion* ou *De l'Institution de soi-même*; l'*Égyptien* ou *De la Providence*, un traité des *Songes*; des *Hymnes religieuses*. Ses *Œuvres* ont été publ. par le P. Pétau, Paris, 1612-33, in-fol. (grec-latin), et par Krabinger, 2 vol. in-8, Leips., 1851. Les *Hymnes* ont été mises en vers français par J. Courtin, Paris, 1581, et trad. en partie par M. Villemain; elles ont été éditées en grec et trad. par MM. Grégoire et Collombet, Lyon, 1839.

SYNIS, ville de Portugal. *Voy.* SINES.

SYNNADE, ville de Phrygie, célèbre par ses marbres blancs tachetés de pourpre, devint au IVe siècle le ch.-l. de la Phrygie Salutaire. Il s'y tint en 235 une assemblée d'évêques, qui déclarèrent que le baptême conféré par des hérétiques n'était pas valable.

SYNODES, du grec *synodos*, réunion, nom donné dans l'Église catholique aux assemblées de curés d'un même diocèse. — Ce nom a été également adopté par les Calvinistes pour désigner les réunions de leurs ministres où sont mis en délibération les points litigieux du dogme. On connaît surtout le célèbre *synode de Dordrecht* (*Voy.* ce nom). — On appelle en Russie *Le saint synode* un conseil mi-parti d'ecclésiastiques et de laïcs qui préside à toutes les affaires religieuses, sous l'inspection d'un grand-procureur représentant de l'empereur. Ce conseil, qui remplaça l'ancien patriarche de Russie, dont la puissance était rivale de celle des czars, fut institué en 1721 par Pierre-le-Grand.

SYOUAH, *Ammonium*, oasis d'Égypte, dans le N. E. du désert de Libye, a. 25 kil. sur 20. Des montagnes au N., ailleurs des plaines; 8,000 hab. Ch.-l., Syouah, par 23° 46' long. E., 29° 12' lat. N., à 500 kil. S. O. du Caire; 2,000 hab. (la plupart des rues de la ville sont des galeries couvertes). Vingt sources d'eau douce, sol très fertile bien que sablonneux. — Alexandre-le-Grand visita cette oasis. Ses habitants embrassèrent le christianisme au IIe siècle, l'islamisme au VIIe; ils étaient en quelque sorte indépendants avant 1820, mais depuis, Méhémet-Ali les a soumis au tribut. A 2 kil. de Syouah était le fameux temple de Jupiter-Ammon, dont les ruines se nomment *Oumm-Beidah*.

SYOUAH-SOKIA, petite oasis, à 100 kil. E. de celle de Syouah. Ch.-l., Garah.

SYOUT, *Lycopolis*, capit. de la Haute-Égypte et de la prov. de Syout, entre la rive gauche du Nil et un canal, par 28° 53' long. E., 27° 10' lat. N.; 20,000 hab. Résidence d'un pacha et d'un évêque copte. Très peu de maisons, encore la plupart ne sont-elles que des huttes. C'est un des entrepôts principaux du commerce de la Haute-Égypte. — La prov. de Syout, au S. E. de celle de Minyeh, au N. O. de celle de Djirdjeh, a 100 kil. sur 20. *Voy.* LYCOPOLIS.

SYOUTI (AL-), écrivain arabe, né à Syout en 1445, mort en 1505, vécut en Égypte et composa un nombre prodigieux d'ouvrages, entre autres une *Vie de Mahomet*, des *Commentaires sur le Coran*, une *Anthologie*, une *Grammaire arabe*.

SYPHAX, roi des Massæsyles ou de la Numidie occid., prit parti pour les Romains pendant la seconde guerre punique (212 av. J.-C.), mais fut vaincu deux fois par Masinissa et obligé de se réfugier en Espagne; cependant il recouvra ses états dans la suite. A la persuasion d'Asdrubal, dont il épousa la fille Sophonisbe, il fit alliance avec Carthage (204), peu après que Masinissa se fut déclaré pour les Romains. Il fut battu et pris près de Cirta par Masinissa qui s'empara de ses états et de sa femme (*Voy.* SOPHONISBE), puis livré à Scipion et conduit à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Il mourut peu de temps avant la cérémonie (203).

SYRA (île de), *Syros*, île de l'État de Grèce, une des Cyclades, au S. O. de Teno; climat très doux, sol médiocrement fertile. Miel estimé. Gr. comm. L'île compte plus de 30,000 h.; ville princip., Syra ou Hermopolis (v. nouvelle avec un bon port, qui compte près de 19,000 h.). L'île entière n'avait guère que de 6 à 8,000 h. avant la guerre de l'indép.; sa population s'accrut alors considérablement parce qu'elle garda la neutralité. Évêché catholique. Station postale pour les vaisseaux allant de France à Constantinople.

SYRACUSE, *Syracusæ* en latin, *Siragosa* en italien, ville de Sicile, ch.-l. de l'intendance de Syracuse, sur la côte orient. de l'île, dans un îlot (jadis nommé Ortygie), à 252 kil. S. E. de Palerme; 14,500 hab. Évêché. Collége royal; deux séminaires, musée, bibliothèque. Poudrière royale. Un peu de commerce. Port presque ensablé. La ville est régulière et assez bien bâtie, mais n'a point de monuments modernes. Les antiquités y abondent. On y remarque surtout l'amphithéâtre, le théâtre, l'Oreille de Denys (voûte de la grande *Latomie de Paradiso*), le temple de Minerve, devenu la cathédrale. Les *latomies* ou carrières sont immenses. Les débris de l'ancienne ville s'étendent sur une circonférence de 36 kil. La ville moderne a été en grande partie détruite par un tremblement de terre en 1757. — L'anc. Syracuse était beaucoup plus grande que la ville moderne: elle contenait 5 quartiers: *Ortygie* ou *l'Ile* (le seul subsistant auj.), *Achradine*, *Epipoles*, *Tyché*, *Néapolis*; elle eut en un temps au moins 500,000 hab. (on a même dit 1,200,000): son port était superbe: il se composait de deux bassins, le Grand port et le Trogyle. S. Patrie ou séjour d'Epicharme, d'Archimède, de Théocrite et de Moschus. — Syracuse, fondée en 735 par le Corinthien Archias, devint la première de toutes les cités de la Sicile, et acquit d'immenses richesses qu'elle dut tant au commerce qu'à l'admirable fertilité de son territoire. Mais elle fut fréquemment déchirée par les factions aristocratiques et démocratiques qui s'y disputaient le pouvoir. Elle tint le plus souvent sous sa dépendance la plus grande partie de la Sicile. Athènes voulut s'en emparer (416-413), mais l'entreprise échoua complètement. Un peu plus tard, les Carthaginois mirent Syracuse aux abois: Denys I la sauva (405), mais il usurpa le souverain pouvoir; il le transmit (368) à son fils, Denys-le-Jeune, qui ne sut pas le garder. Une affreuse anarchie suivit l'expulsion de ce prince; Dion, Timoléon, Agathocle, Hiéron II, eurent tour à tour le pouvoir à Syracuse, et la relevèrent. Après une longue lutte contre Carthage, Syracuse resta maîtresse de toute la partie orient. de l'île, tandis que les Carthaginois dominaient dans la partie occident. Sous Hiéron II, Syracuse fut neutre entre Carthage et Rome, mais Hiéronyme prit parti pour Carthage (215 av. J.-C.), et s'attira ainsi le courroux des Romains; après trois ans d'un siége que prolongea le génie d'Archimède, la ville fut prise en 212 par Marcellus. Depuis ce temps, l'histoire de Syracuse se confond avec celle de la Sicile, dont elle fut la capit. jusq. 878, qu'elle fut prise et ruinée par les Sarrasins.

Rois, tyrans et chefs de Syracuse.

Gouvernement aristocratique, 735-484.		Hipparin,	353
		Nypsius,	351
Gélon,	484	Denys II (de nouveau),	
Hiéron I,	478		346-343
Thrasybule,	467-466	Timoléon,	343-337
Démocratie, 466-405.		Sosistrate,	320
Denys I, l'*Ancien* ou *le Tyran*,	405-368	Agathocle,	317-289
		Démocratie, 289-266.	
Denys II, *le Jeune*,	368	Hiéron II,	269
Dion,	357	Hiéronyme,	215
Callippe,	354	*Démocratie*, 214-212.	

SYRIANUS, philosophe néoplatonicien, né à Alexandrie vers 380 de J.-C., étudia à Athènes sous le platonicien Plutarque, remplaça son maître dans la direction de l'école d'Athènes, et mourut vers l'an 450. Il fut le maître de Proclus. Il reste de lui des *Commentaires* sur 3 livres de la *Métaphysique* d'Aristote (traduits en latin par Bagolin, Venise, 1558), et sur la *Rhétorique* d'Hermogène.

SYRIE, *Aram* dans l'Écriture, *Bar-el-Cham* ou *Scham* en arabe, région de l'Asie, entre l'Euphrate à l'E., la Méditerranée à l'O., l'Asie-Mineure au N. et l'Arabie au S.: 700 kil. (du N. au S.) sur 450: 120,000 kil. carrés: environ 2,400,000 hab. Elle fait partie de la Turquie d'Asie et forme 4 pachaliks: Alep, Damas, Tripoli, Acre, ...

nommée de leurs chefs-lieux. Alep peut être prise pour capitale. A l'O. sont le Liban et l'Anti-Liban; deux grandes chaînes très voisines l'une de l'autre, parallèles entre elles et parallèles à la côte. Climat brûlant dans les plaines, tempéré dans les montagnes. Sol très fertile (sauf vers le *désert de Syrie* au S. E. et dans toute la lisière orientale), palmiers, coton, indigo, canne à sucre, tabac; bons vins, oliviers, mûrier blanc : limons, poncires, pastèques, dattes, pistaches, bananes, etc. Tremblements de terre fréquents, et nombreuses traces d'éruptions volcaniques (vers la mer Morte), chameaux, buffles, chacals, hyènes, onces; colibris, pélicans, samarmar (animal qui détruit les sauterelles); peu de gibier. Peu d'industrie. Commerce actif sur les côtes et dans quelques villes (Alep, Damas, etc.), mais il est aux mains des Juifs et des Européens (ceux-ci ont des consuls dans les grands ports de Syrie qu'on comprend au nombre des *Echelles du Levant*). Le gouvernement, le plus souvent exercé très arbitrairement par des pachas, est vexatoire et insuffisant. Dans certains districts vivent des peuplades indépendantes, les Ismaéliens, les Druzes (qui sont en même temps un peuple et une secte religieuse), les Maronites (petite société chrétienne), les Samaritains (à Naplouse). La langue usuelle est l'arabe, ensuite vient le turc; l'italien et le français, ou plutôt la langue franque, se parlent dans les villes et sur la côte.

SYRIE ANCIENNE. Elle se divisait en trois parties: 1° Syrie vraie au N.; 2° Phénicie, sur la côte, vers le centre; 3° au S., région de la Palestine, divisée en Palestine et pays des Philistins (ce dernier n'était qu'une côte étroite comme la Phénicie, mais moins riche en ports). Dans la Syrie vraie, on distinguait encore la Célésyrie ou Syrie creuse, entre le Liban et l'Anti-Liban, la Chalcidique, la Cyrrhestique, l'Euphratésienne, la Comagène. Les villes principales étaient Damas, Antioche, Tyr, Sidon, Béryte, Acco (Saint-Jean-d'Acre), etc. Depuis le IVe siècle, la Syrie fut comprise par les Romains dans le diocèse d'Orient, dont elle forma la plus grande partie. — On nommait *Leucosyrie* ou *Syrie-Blanche* une partie de la Cilicie (*Voy.* LEUCOSYRIE), par opposition à la Syrie propre, qu'on nommait *Mélano-Syrie* ou *Syrie-Noire*.

Histoire de la Syrie. Peuplée de tribus de race arabe, la Syrie forma longtemps une foule de petits états à peu près indépendants, parmi lesquels on remarquait dès les temps les plus anciens les quatre royaumes de Damas, Hamath ou Emath, Gessur et Sobah. Pendant plusieurs siècles, ces petits états furent sans cesse en guerre entre eux et avec les Juifs. Tout le pays fut soumis par les rois d'Assyrie et de Babylone de 733 à 670 av. J.-C., puis il passa sous la domination des Perses, sous celle d'Alexandre, et après celui-ci, appartint successivement à plusieurs de ses lieutenants : Laomédon, Antigone, Ptolémée, Séleucus. Ce dernier en resta définitivement possesseur après la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.). Maîtres de presque toute la monarchie de Darius, les Séleucides firent de la Syrie leur province principale; leur empire prit de là le nom de *Royaume de Syrie* (*Voy.* ci-après), et Antioche, fondée au cœur de la Syrie par Séleucus, devint leur capitale. La rivalité de la Syrie avec l'Égypte, les attaques des Parthes, qui enlevèrent aux Séleucides leurs provinces orientales, la guerre que leur firent les Romains de 193 à 190, l'indépendance de la Judée proclamée par les Macchabées (169), enfin les discordes de la famille royale amenèrent la ruine totale de l'empire des Séleucides. La Syrie fut soumise par les Romains l'an 64 av. J.-C., et réduite en province romaine. Ce pays redevint florissant sous la domination de Rome, sauf quelques instants où il fut ravagé par les Parthes (53, 41 av. J.-C.), et par les rois Sassanides de Perse (257 et 261 de J.-C.). Elle donna même des empereurs et des impératrices à Rome, et l'on nomme période syrienne celle qui va de Septime-Sévère à Philippe-l'Arabe (193-249). La Syrie avait été, après la Judée, la 1re province où eût pénétré le christianisme. Depuis le triomphe de cette religion, le siége d'Antioche devint un patriarchat. La Syrie tomba une des premières au pouvoir des Arabes (634-638); elle devint leur province principale sous les Ommiades qui siégeaient à Damas (662-750), appart. tour à tour, en tout ou en partie, aux Abbassides, aux Thoulounides (883-905), aux Fatimites (968-1078), aux Seldjoucides (1078-1154), fut, lors de la première croisade, partagée entre les Chrétiens, qui y formèrent divers petits états (Jérusalem, Antioche, Tripoli), et les princes musulmans de Damas et d'Alep, dont les états furent finalement réunis en un seul sous les Atabeks de Syrie (1154), lesquels à leur tour furent remplacés par les Ayoubites d'Egypte, qui prirent Jérusalem (1187). Après diverses révolutions, les Chrétiens furent définitivement chassés de la Palestine (1291) par Kelaoun, sultan baharite d'Égypte, et la Syrie resta près de trois siècles unie à l'Égypte, jusqu'à ce que le sultan ottoman Sélim I mît fin à la domination des Mamelouks Baharites (1517). Depuis ce temps, la Syrie a toujours été province ottomane, à quelques révoltes près (tantôt sous l'émir druse Fakhreddin, 1635, tantôt sous quelques pachas, entre autres le fameux Ahmed-Djezzar, à la fin du XVIIIe siècle). En 1799, les Français, déjà maîtres de l'Égypte, tentèrent la conquête de la Syrie, mais sans pouvoir y réussir. Dernièrement, la Syrie avait été cédée à Méhémet-Ali par la Porte, après la bataille de Konieh (1833); mais l'intervention armée des Anglais l'a fait restituer au sultan (1840). Depuis peu, les Maronites et les Druzes ont obtenu des chefs indigènes (1842).

SYRIE (Roy. de), vaste empire fondé par les Séleucides et beaucoup plus étendu que la Syrie propre, dura 237 ans, de 301 à 64 av. J.-C. Séleucus I Nicator, qui, dès 311, régnait à Babylone, le fonda après la victoire d'Ipsus, qui fit perdre la Syrie à Antigone. Le roy. de Syrie varia sans cesse de limites, mais presque toujours il alla décroissant. On doit y distinguer 5 moments principaux : 1° de 301 à 240 environ, l'empire embrasse à peu près toutes les possessions des Achéménides en Asie : Syrie, Asie-Mineure, sauf quelques districts, Perside, Susiane, Babylonie, Assyrie, Médie, Bactriane, etc. (Pergame et la Palestine s'en détachèrent dès 279 et 275; la Parthiène et la Bactriane se révoltèrent en 255); — 2° de 240 à 189 : l'empire s'accroît de la Palestine en 203, mais il perd ce qu'il avait en Asie-Mineure (190), et plusieurs provinces de l'extrême Orient; — 3° de 189 à 144 : perte de la Palestine affranchie par les Macchabées (168, etc.), perte de presque toutes les provinces de l'ouest (144); — 4° de 144 à 125 : le roy. de Syrie est réduit à la Syrie vraie, à la Cilicie et à la Pamphylie, mais il conserve encore son unité; — 5° de 125 à 64 : le royaume est divisé en 2 états jusqu'à la conquête par Tigrane (70), et est enfin réduit en province romaine par Pompée (64). Antioche fut, dès sa fondation, la capitale de tout l'empire.

Rois Séleucides de Syrie.

1re *Période.*

Séleucus I, *Nicator I*,	311
Antiochus I, *Soter*,	279
Antiochus II, *Théos I*,	260
Séleucus II, *Callinique*,	247
Séleucus III, *Céraune*,	225
Antiochus III, *le Grand*,	222
Séleucus IV, *Philopator*,	186
Héliodore,	174
Antiochus IV, *Epiphane*,	174
Antiochus V, *Eupator*,	164-162

2° *Période* (*cinq usurpateurs*).

Démétrius I, *Soter*,	162-149
Alexandre I (*Bala*),	150-144
Démétrius II, *Nicator*, 149-143, 140-139,	130-125
Antiochus VI, *Théos II*,	143-140
Tryphon ou *Diodote*,	140-133
Antiochus VII, *Sidète*,	139-130
Alexandre II (*Zébina*),	125-121
Séleucus V.	124-123

3° *Période* (*la Syrie partagée entre 2 souverains*).

Antiochus VIII, dit *Grypus*.	123-97	Antiochus IX, *de Cyzique*,	114
Séleucus VI, *Nicator II*,	97-93	Antiochus X, *le Pieux*,	94
Philippe, seul ou avec ses 3 frères :	93-80	Sélène, *veuve d'Antiochus X*,	80
Antiochus XI,	93-90	*Tigrane*, *roi d'Arménie*,	70
Démétrius III, *Eucher*,	87-85	Antiochus XIII, *l'Asiatique*, *fils d'Antiochus*,	69-64
Antiochus XII, *Bacchus*,	83		

SYRIE BLANCHE, SYRIE NOIRE. *Voy.* SYRIE ANCIENNE.

SYRIE DES RIVIÈRES. *Voy.* MÉSOPOTAMIE.

SYRIENNE (déesse), déité principale d'Hiérapolis en Syrie. On la croyait éclose d'un œuf tombé du ciel et couvé par des colombes. Elle avait la tête ceinte de rayons, couronnée de tours, un voile sur le front, un sceptre dans une main, une quenouille dans l'autre. On a vu en elle une personnification du ciel, de la terre, de la puissance créatrice ; on l'a prise pour Cybèle ; on l'a regardée comme une espèce de Vénus Uranie. Lucien a composé sur cette déesse un traité très curieux.

SYRINX, nymphe d'Arcadie, fille du fl. Ladon, et l'une des plus fidèles compagnes de Diane. Pan, qui l'aimait, étant près de l'atteindre sur les bords du Ladon, elle pria les nymphes, ses sœurs, de la secourir. Elle disparut tout à coup, et Pan, au lieu d'une nymphe, n'embrassa que des roseaux, dont il fit cette flûte à sept tuyaux qui porte le nom de la nymphe.

SYRMIE, comitat de Hongrie (Esclavonie), entre ceux de Werowitz et de Bacs au N., le district régimentaire de Pétervaradin à l'E. et au S., celui de Brod au S. et à l'O. : 100 kil. sur 25 ; 110,000 hab. Ch.-l., Vukovar ; autres villes, Illok et Iregh. Collines, bruyères, étangs, pâturages ; vins renommés. — Ce comitat porta le titre de duché jusqu'en 1525.

SYROS, auj. *Syra*, une des Cyclades, à l'O. de Délos, différente de Scyros. Célèbre par ses vins et la salubrité de son climat. Patrie de Phérécyde. *V.* SYRA.

SYRTES, nom donné par les anciens aux deux golfes que forme la Méditerranée sur la côte septentrionale de l'Afrique, entre l'Egypte et le cap Hermæum : le premier, dit *Grande-Syrte*, est auj. le *golfe de Sidre* ; le second, dit *Petite-Syrte*, est auj. le *golfe de Cabès*. Remplis de bas-fonds, ils étaient très redoutés des navigateurs dans l'antiquité.

SYRUS (PUBLIUS). *Voy.* PUBLIUS SYRUS.

SZABOLCS ou SABOLCS, comitat de Hongrie, dans le cercle au delà de la Theiss, entre ceux de Zemplin au N., d'Unghvar et de Beregh au N. E., de Szathmar à l'E., de Bihar et de Bekes au S., d'Hevesch et de Borsod à l'O., et la Grande-Cumanie au S. O. ; il a quelques enclaves dans ceux de Bihar et Szathmar : 160 kil. sur 80 ; 160,000 hab. Ch.-l., Nagy-Kallo. Il doit son nom au château de Szabolcs, situé à 9 kil. de Tokay.

SZALAD, comitat de Hongrie, dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Veszprim au N. E., Schumeg au S. E., Eisenburg au N. O., la Styrie à l'O., la Croatie civile au S. : 150 kil. sur 50 ; 260,000 hab. Ch.-l., Szala-Egerszeg.

SZAMOS, *Samusus*, riv. des Etats autrichiens, naît en Transylvanie, entre en Hongrie et tombe dans la Theiss. Cours, 380 kil. Elle est formée de la réunion du *Grand-Szamos*, qui a un cours de 140 kil., et du *Petit-Szamos*.

SZAMOS-UJVAR OU ARMENIENSTADT, v. de Transylvanie (pays des Hongrois), ch.-l. du Szolnok intér., sur le Szamos, à 35 kil. N. O. de Klausenbourg : 1,500 h.

SZARVAS, ville de Hongrie (Bekes), à 45 kil. O. de Bekes : 14,000 hab. Institut économique.

SZASZ-VAROS, ville de Transylvanie, ch.-l. de district, à 70 kil. O. de Hermanstadt : 9,000 hab.

SZATHMAR ou SZATHMAR-NEMETH, ville de Hongrie (Szathmar), sur le Szamos, à 380 kil. E. de Bude : 12,000 hab. Évêché catholique. Vins, etc. — Le comitat de Szathmar, situé dans le cercle au delà de la Theiss, entre ceux de Beregh et Ugotsch au N., de Marmarosch à l'E., de Bihar au S. O., de Szabolcs à l'O., et la Transylvanie au S. ; 140 kil. sur 100 ; 213,000 hab. Chef-l. Nagy-Karoly. Beaucoup de rivières (Theiss, Tur, Szamos) ; grand marais de Leap ; mont. à l'E. et au S. E. ; or, argent, fer, antimoine, etc. ; forges, verreries.

SZEGED, ville de Hongrie. *Voy.* SEGED.

SZEKLERS, peuplade qui occupe la partie la plus haute de la Transylvanie. On les donne pour Madgyars ou Hongrois ; ils sont au nombre de plus de 200,000 (tous nobles et libres) ; les uns unitaires ou réformés, les autres catholiques. Ce sont des hussards Szeklers qui assassinèrent les plénipotentiaires français à Rastadt (*Voy.* RASTADT).

SZEKLERS (pays des), une des 3 parties de la Transylvanie ; la plus au S. E. ; cinq districts : Udvarhely, Haromszek, Szyk, Maros, Aranyos.

SZEXARD, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Tolna, à 11 kil. S. O. de Tolna ; 7,000 hab.

SZIGETH, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Marmarosch, à 100 kil. S. O. de Kolomea ; 6,500 hab. Salines. — *Nagy-Szigeth* est dans le comitat de Schumeg, à 30 kil. S. de Kaposvar ; 3,000 hab.

SZOBOSLO, ville de Hongrie, dans le comitat de Neutra, une des six villes des Haïdouks, à 25 kil. S. O. de Debreczin ; 12,800 hab.

SZOLNOK, v. de Hongrie (Hevesch), à 47 kil. S. O. d'Hevesch ; 8,900 hab. Commerce d'écaille de tortue.

SZOLNOK - INTÉRIEUR, comitat de Transylvanie (pays des Hongrois), borné au N. E. par la Hongrie, à l'E. par le pays des Saxons, au S. et S. O. par le comté de Dobok, etc. ; 100 kil. sur 90 ; 26,000 hab. Ch.-l. Szamos-Ujvar.

SZOLNOK - MOYEN, comitat de Transylvanie (pays des Hongrois), borné au S. O. par la Hongrie et le comté de Kraszna, par celui de Dobok au S. E., etc. ; 80 kil. sur 30 ; 102,000 hab. Ch.-l. Zillah.

T

T se prend dans les abréviations pour : *Titus*, *Tullius*, *Tullus* ; Th. pour *Théodore*, *Théodose*, etc.

TAAS, ville de l'imamat de Sana en Arabie (Yémen), par 41° 42' long. E., 13° 14' lat. N. ; citadelle sur un roc, plusieurs mosquées, souterrains qui servent de poudrières. Les Arabes placent aux environs la caverne des Sept-Dormants.

TAASINGE ou THORSENGE, île du Danemark, entre Fyen et Langeland ; 14 kil. sur 7 ; ch.-l. Troeses. Très bon commerce. Cette île fut donnée en 1677 par Christiern V à l'amiral Nic. Juul après une victoire remportée par lui sur les Suédois.

TAB, *Arosis* ou *Oroates*, riv. de Perse, sort des monts Damavend, coule au S. O., en séparant le Khousistan du Farsistan, et se jette dans le golfe Persique, après un cours de 280 kil., et après avoir arrosé Zehtoun et Endian.

TABAGO (île), une des Antilles anglaises, par 63° 4' long. O., 11° 15' lat. N.: 50 kil. sur 19; 16,000 hab. (dont plus de 13,000 esclaves). Ch.-l. Scarborough. Chaleurs moins grandes que dans les autres Antilles, ouragans moins violents. Végétation superbe; l'île est surtout fertile en tabac (cette plante y fut découverte en 1560, et en a pris nom), sucre, yams, ananas, sassafras, bananes, et surtout cocotiers. Commerce de rhum. — Tabago fut découverte par Christophe Colomb en 1498; elle devint colonie hollandaise en 1632; appartint alternativement aux Anglais, aux Hollandais, de 1666 à 1781; aux Français, de 1781 à 1793, et est restée aux Anglais depuis ce temps. — Sur sa côte E., est la Petite-Tabago.

TABARAUD (Math.), oratorien, né à Limoges en 1744, mort en 1832, enseigna la théologie dans divers séminaires, fut supérieur des colléges de Pézenas et de Limoges, émigra en Angleterre, revint en 1801, refusa un évêché, et fut nommé en 1811 censeur de la librairie. Il a laissé plusieurs écrits, presque tous empreints de jansénisme : *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage* (1816); *Histoire de Pierre de Bérulle, fondateur de l'Oratoire* (1817); *Histoire critique du philosophisme angl.* (1806); *De la réunion des communions chrét.*, etc.

TABARCA, ville de ... de Tunis, sur la côte N., ... près de la Calle. Corail. — Vis-à-vis est l'îlot de Tabarca, qui appartint aux Génois jusqu'en 1798, puis à la compagnie française de la Calle jusqu'en 1814; elle fut rendue aux Français par le bey de Tunis en 1830. On y exploite le corail.

TABARIEH, *Tibériade*, ville de Syrie (Acre), sur le lac de même nom, à 65 kil. S. E. d'Acre; 4,000 hab. Archevêché grec; mur flanqué de tours; quelques édifices (deux mosquées, palais du mosellim, etc.). Eaux thermales. Commerce. *Voy.* TIBÉRIADE.

TABARIN, charlatan et farceur dans le genre de ces paillasses, courait la ville et la province avec Mondor, et fut fort en vogue en France au commencement du XVII° siècle (de 1620 à 1630). On a l'*Inventaire universel des œuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes, farces, subtilités tabariniques*, etc., Paris, 1622, in-12, et nombre d'autres écrits burlesques sous son nom.

TABARISTAN ou TABÉRISTAN, prov. d'Iran, entre le Mazendéran au N., le Khoraçan à l'E., l'Irak-Adjémi au S., le Kouhistan au S. E.: 400 kil. sur 100; 130,000 hab. Ch.-l., Damavend. Deux parties : Damghan ou Kommis à l'E., Tabaristan propre ou Damavend à l'O. Sol assez fertile à l'E. Dans l'antiquité, une grande partie de ce pays était occupée par un peuple appelé *Tapuriens*.

TABAS, ville de Perse. *Voy.* TABS.

TABASCO ou VILLA HERMOSA DE TABASCO, ville du Mexique, ch.-l. de l'état de Tabasco, à l'embouchure du fleuve Tabasco ou Grijalva, à 700 kil. ... E. de Vera-Cruz. Commerce. Aux environs, Cortez battit les Mexicains au lieu où fut bâtie depuis *Notre-Dame-de-la-Victoire*. Tabasco est une des villes les plus anciennes du Mexique. — L'État de Tabasco, situé à l'extrémité S. E. du Mexique, a au N. la mer du Mexique, à l'E. l'Yucatan, à l'O. l'état de Vera-Cruz, au S. E. et au S. l'état de Guatemala; 72,000 hab.; 32,500 kil. carrés. Cacao et coton superbes; du reste, sol peu fertile; forêts, marais; climat insalubre.

TABÉRISTAN. *Voy.* TABARISTAN.

TABERNACLE, temple portatif des Israélites dans le désert, avait 30 coudées de long sur 10 de large et 10 de haut. Un voile précieux le séparait en deux parties, l'une de 20 coudées dite *le Saint*, l'autre de 10 nommée *le saint des Saints*. Dans celle-ci était l'arche d'alliance. Le grand-prêtre seul pouvait y entrer : encore n'était-ce qu'une fois par an. — La fête dite *des Tabernacles* était une des fêtes princ. des Juifs; ils la célébraient le 5 *thisri* (mars), sous des tentes, comme leurs ancêtres au désert.

TABERNÆ (c.-à-d. *tavernes*), nom de plusieurs villes chez les anciens. Les principales étaient : 1° *Tabernæ-Rhenanæ*, auj. *Rhein-Zabern*, dans la Germanie 1re, chez les Némètes; — 2° *Tabernæ-Riguæ* ou *Mosellanicæ*, auj. *Berncastel*, dans la Belgique 1re; — 3° *Tabernæ-Triboccorum* ou *Tres Tabernæ*, auj. *Saverne*, chez les Tribocci (Germanie 1re).

TABERNAS-Y-TURRILLAS, ville d'Espagne (Grenade), à 25 kil. N. E. d'Almeria; 5,500 hab.

TABES, *Tabæ*, nom de plusieurs villes anciennes: en Carie, sur les confins de la Pisidie; — en Cilicie; — en Perse, dans la Parétacène.

TABLE (mont de la), dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, au S. de la ville du Cap, entre celles du Tigre et de la Tête-de-Lion; 1,500 mètres de haut : surface plane au sommet, vue superbe. — Une montagne de l'île de Rhodes et une autre des États-Unis (Caroline du Sud) portent le même nom.

TABLE (baie de la), baie qui se trouve sur la côte O. de la colonie du Cap, au S. de la baie de Saldanha; elle est très dangereuse.

TABLE ISIAQUE. *Voy.* ISIAQUE (TABLE).

TABLE RONDE (chevaliers de la), ordre de chevalerie fabuleux, fut, suivant les légendes de la Grande-Bretagne, institué à la fin du V° siècle à York par le roi chrétien Uther ou son f. Artus, sur les conseils de l'enchanteur Merlin. L'ordre se composa d'abord de 24, puis de 50 chevaliers, à la tête desquels était le célèbre Artus, et dont les noms se trouvent gravés sur une table de marbre de forme ronde, qui est conservée à Winchester depuis 1480. Robert Wace, qui vivait au XI° siècle, paraît avoir le premier inventé la fable de la *Table Ronde*. Cette fable a inspiré un grand nombre de romanciers au moyen âge; elle fait le sujet des romans intitulés: *Tristan de Léonnais*, *Lancelot du Lac*, *Perceforest*, *San-Graal*, etc. M. Creuzé de Lesser a fait un poëme des *Chevaliers de la Table Ronde*.

TABLE THÉODOSIENNE. *Voy.* PEUTINGER.

TABLES (lois des DOUZE), code publié à Rome par les décemvirs en 451 et 450 av. J.-C., et ainsi nommé parce qu'il était gravé sur douze tables d'airain. On n'en publia d'abord que dix; mais comme elles étaient incomplètes, on en ajouta deux autres l'année suivante. Ce code régit les Romains jusqu'au temps d'Auguste. Les fragments de ces lois ont été recueillis dans les *Tabulæ chronologicæ* de Haubold, Paris, 1823. *Voy.* DÉCEMVIRS.

TABLES ALPHONSINES. *Voy.* ALPHONSE X, roi de Castille; — RUDOLPHINES. *Voy.* RODOLPHE.

TABOR, *Hradistie* ou *Chomow* en tchèque, ville de Bohême, chef-l. du cercle de Tabor ou Béchin, à 77 kil. S. E. de Prague; 3,300 hab. Château-fort. Fondée par Ziska en 1419 et ch.-l. des Hussites, qui ont pris de là le nom de *Taborites*. Elle fut prise en 1544 par les troupes de l'empereur. — Le cercle de Tabor, situé entre ceux de Czaslau, Kaurzim, Beraun, Prachin, Budweis et la Moravie, a 100 kil. sur 35, et 180,000 hab. Son ch.-l. est auj. Tabor; c'était jadis Béchin, qui est à 17 kil. S. O. de Tabor.

TABOR, mont. de Syrie. *Voy.* THABOR.

TABORITES, secte de Hussites qui reconnaissait Ziska pour chef, tirait son nom du château de Tabor. Ils rejetaient le purgatoire, la confession auriculaire, la confirmation, la présence réelle, etc.

TABOU, nom d'une coutume superstitieuse répandue dans toutes les îles de la Polynésie, et qui consiste en une espèce d'interdiction prononcée sur une personne ou sur un objet par les prêtres ou les

chefs. Presque partout le souverain est tabou, c'est-à-dire qu'on ne peut ni le toucher ni même lever les yeux sur lui. La violation du tabou entraîne les peines les plus sévères et souvent la mort. Un particulier peut imposer le tabou sur une partie de ce qu'il possède : l'interdiction ainsi prononcée peut être perpétuelle ou momentanée. Le tabou a été aboli en plusieurs lieux, notamment dans l'île Sandwich, depuis la venue des Européens.

TABOUROT (Étienne), sieur des Accords, procureur du roi à Dijon, né en 1547, mort en 1590, a publié plusieurs ouvrages facétieux et bizarres, entre autres : *Bigarrures et touches du seigneur des Accords*, imprimé à Paris en 1582, 1585 et 1662, in-12.

TABRIS, ville de Perse. *Voy.* TAURIS.

TABS ou TEBBES, ville d'Iran (Kouhistan), à 90 kil. S. O. de Toun, sur la route d'Yezd à Hérat; 8,000 hab. Citadelle; jadis forteresse des Assassins.

TACANHUNAS, riv. du Brésil (Para), a sa source par 8° 10' lat. S. et 54° long. O., coule au N. E. et joint le Tocantins, par 5° lat. S. Sur ses bords habite une tribu indigène de même nom.

TACAPA ou AQUÆ TACAPINÆ, auj. *El-Hamma-de-Cabès*, ville de l'Afrique ancienne. *Voy.* CABÈS.

TACAZZÉ, riv. d'Abyssinie. *Voy.* ATBARAH.

TACFARINAS, chef numide ou maure, servit dans l'armée romaine, puis se mit à la tête de bandes indépendantes sous Tibère, l'an 17 de J.-C., et résista huit ans aux Romains; enfin il fut tué dans un combat contre Dolabella, l'an 25.

TACHAU, ville de Bohême (Pilsen), à 52 kil. N. O. de Pilsen; 2,800 hab. André Procope, chef hussite, y battit les Impériaux en 1431. Aux environs, eaux minérales acidulées, et manufacture de glaces de Strœhl (la plus ancienne de la Bohême).

TACHFIN (ABOU'L MOEZZ ABOU-OMAR), roi almoravide de Maroc (1143-46), avait lutté 12 années en Espagne contre les Chrétiens et remporté plusieurs victoires, quand son père le rappela en Afrique pour l'opposer aux Almohades; il fut malheureux dans cette guerre. Il vit mourir son père de chagrin (1146), et, après 3 ans de règne, périt noyé dans la mer en courant au secours d'Oran. — Tachfin ne doit pas être confondu avec Youssouf-ben-Tachfin, le vainqueur de Zelaka (1086), qui était son aïeul.

TACHKEND, ville du Turkestan, dans le khanat de Khokand, à 200 kil. N. de Khokand ; 80,000 hab. Nombreuses fontaines; climat charmant (été perpétuel). Citadelle (avec garnison de 10,000 h.). — Jadis capitale d'un état dit état de Tachkend, auj. absorbé dans le khanat de Khokand.

TACHOS, roi d'Égypte, fils de Nectanébus I, régna après son père, 363 av. J.-C., se soutint contre Artaxerce Ochus ; mais fut forcé de prendre la fuite devant le rebelle Nectanébo, que soutenait le roi lacédémonien Agésilas. Il s'était attiré la haine de ce dernier par des railleries sur sa difformité.

TACITE, C. *Cornelius Tacitus*, célèbre historien, né à Intéramne en Ombrie, vers l'an 54 de J.-C., fut d'abord avocat, entra dans la carrière des honneurs sous Vespasien, épousa, en 79, la fille d'Agricola, passa environ quatre ans dans un gouvernement de province (89-93), et fut consul subrogé en 97. On croit qu'il mourut octogénaire, vers l'an 130 ou 134. Il était intime ami de Pline-le-Jeune, et fut regardé comme le premier orateur de son temps. Tacite ne commença à écrire l'histoire que dans un âge assez avancé. Nous avons perdu une grande partie de ses ouvrages (un *Panégyrique de Virginius*, un *Discours contre le proconsul Marius Priscus*, et ses autres *plaidoyers*, ses *poésies*, etc.); mais nous possédons en partie ses *Annales* (liv. 1-4, 2e moitié du 5e, 6e, 11-15e, et partie du 16e), ses *Histoires* (liv. 1-4, et le commencement du 5e), et en totalité la *Vie d'Agricola*, les *Mœurs des Germains*, plus un *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dialogue qu'on attribue, mais à tort, à Quintilien. Les *Histoires* commencent à l'avénement de Galba et vont jusqu'à Nerva, les *Annales* allaient de la mort d'Auguste à celle de Néron. Tacite est universellement regardé comme le plus grand des historiens. Il est grave, profond, énergique, concis, sans manquer d'abondance; il peint ses portraits des plus vives couleurs; ses jugements sévères flétrissent le crime et la tyrannie; il est d'ailleurs exact, ami de la vérité, bien informé, n'écrivant que sur ce qu'il a vu ou ce que des contemporains lui ont raconté. Malgré ces mérites, Tacite a été violemment critiqué, surtout par Linguet. On lui a reproché quelque obscurité dans le style, et on l'a accusé de calomnier Tibère. La 1re édition de Tacite est de Venise, 1469; les meilleures sont celles de Londres, 1790; d'Edimbourg, 1790-6; de Leipsick, 1801 (due à Ernesti et Oberlin); cette dernière a servi de base à l'édition des *Classiques latins* de Lemaire, à laquelle M. Naudet a donné ses soins. Juste-Lipse, Gruter, Gronovius, Brotier, Ernesti, Oberlin, sont les plus illustes commentateurs de Tacite. Cet auteur a été traduit dans toutes les langues. Les traducteurs français les plus connus sont : d'Ablancourt, Amelot de la Houssaye, la Bletterie, Dotteville, Dureau de la Malle (5e édition, 1818), M. Burnouf (1827 et années suivantes, 6 vol. in-8), avec le texte et de savantes notes; enfin M. C.-L.-F. Panckoucke, 1830-38, 7 vol. in-8. D'Alembert, J.-J. Rousseau, N. S. Anquetil, M. Ambr. Rendu, M. Ern. Boinvilliers, ont traduit des morceaux choisis de Tacite. Amelot avait joint à sa traduction des notes historiques et politiques, qui la firent mettre à l'*Index*.

TACITE, *M. Claudius Tacitus*, empereur romain, prétendait descendre du grand historien. Il fut élu par le sénat en 275 à cause de ses vertus : il avait alors 70 ans. Il abandonna à l'état ses revenus, repoussa les Goths, tenta de réorganiser l'armée : mais il mourut assassiné, dit-on, après 6 mois de règne. Il multiplia les copies de l'historien Tacite. Ce prince avait pour frère Florien, qui voulut lui succéder.

TACOARI, riv. du Brésil, sort de la prov. de Mato-Grosso, coule à l'O., reçoit le Cochim, joint le Paraguay par plusieurs bouches, sous 19° lat. S., après 400 kil. de cours.

TACONNET (Toussaint-Gaspard), acteur, né à Paris en 1730, mort en 1774, jouait dans la troupe foraine de Nicollet, dont il fit la fortune, et mourut à l'hôpital. Il excellait dans la parade. Il avait composé un grand nombre de farces, dont plusieurs ont été imprimées, entre autres *la Mort du Bœuf gras, tragédie pour rire* (1767).

TACOUCHÉ-TESSÉ ou FRAZER, riv. de l'Amérique anglaise, dans l'O. de la Nouvelle-Bretagne (Nouvelle-Calédonie), sort du lac Frazer, au milieu des monts Rocheux, coule au S. O., et tombe dans le golfe de Géorgie, par 49° lat. N.

TACUBA, jadis *Talcopan*, ville du Mexique, à 11 kil. N. O. de Mexico; 2,500 hab. Jadis chef-lieu d'un petit royaume. Belle chaussée de cette ville à Mexico, par laquelle F. Cortez se rendit à Mexico.

TADER, fleuve d'Hispanie, auj. la SEGURA.

TADJIKS, nation nombreuse et civilisée qui forme le fond de la population de la Perse. Il y a aussi beaucoup de Tadjiks dans le Kaboul, la Boukharie, etc.

TADMOR, nom oriental et longtemps le seul nom de Palmyre. *Voy.* PALMYRE.

TAFALLA, *Tubalia*, ville d'Espagne (Pampelune), à 33 kil. S. de Pampelune; 5,000 hab. Palais royal. Jadis une des places les plus fortes de la Navarre, et résidence de quelques rois de Navarre.

TAFILET, v. de l'état de Maroc, ch.-l. de la prov. de Taflet, sur le Ziz, à 110 kil. S. E. de Maroc. 2,500 hab. Château. — La prov. (jadis royaume) de Taflet, partie de l'empire de Maroc, a pour bornes au N. le roy. de Fez, à l'E. l'Algérie, etc. : env.

500 kil. du N. au S. sur 425; 650,000 hab. Sol très fertile et passablement arrosé. Au nord s'élève l'Atlas. Le ch.-l. est Tafilet, mais le gouverneur réside à Ressant. On y fabrique des cuirs, de beau maroquin, des couvertures de laine, des rondaches, etc., et il s'y fait quelque commerce avec la Nigritie. — C'est du roy. de Tafilet qu'est originaire la dynastie qui gouverne le Maroc; ce qui a valu à ce pays le nom de *Beladech-Cherfa* (pays des Chérifs).

TAFNA, *Siga*, petite riv. de l'Algérie (prov. d'Oran), se jette dans la Médit. par 3° 40' long. O., après un cours de 46 kil. Elle est renommée par le traité de la Tafna, conclu sur ses bords, en 1837, entre le général Bugeaud et l'émir Abd-el-Kader, et dont l'objet était de fixer les limites de l'Afrique française et des états de l'émir. Ce traité, qui fut vivement blâmé, a été rompu en 1839 par Abd-el-Kader.

TAFT, ville d'Iran (Fars), à 31 kil. S. O. d'Yezd; 4,000 hab. On y fait les plus beaux tapis de Perse.

TAGANROG, ville de la Russie d'Europe (Ekaterinoslav), sur la mer d'Azov, par 36° 18' long. E., 47° 12' lat. N.; 10,000 hab. Port, citadelle. Écoles de commerce, etc.; bourse, banque; chantiers de construction, forges, poterie, corderies, etc. Pêche active. Grand commerce, favorisé par le canal du Don au Volga. C'est par Taganrog que la Russie fournit de presque tous les objets nécessaires aux côtes (bois divers, fer, chanvre, goudron, cuivre, potasse, salpêtre, blés, viande). — Fondée en 1706 par Pierre-le-Grand; démolie en vertu du traité du Pruth en 1711; rebâtie en 1769. Alexandre I y m. en 1825. Bombardée en 1855 par la flotte anglo-franç.

TAGASTE, ville ruinée de Numidie, à l'E., entre Hippo et Sicca-Venerea. Patrie de saint Augustin.

TAGDEMPT, ville d'Algérie. *Voy.* TEKEDEMPT.

TAGE, *Tagus* des anciens, riv. de la péninsule hispanique, naît dans le mont San-Felipe (Sierra-de-Albaracin), par 4° 18' long. O., 40° 38' lat. N., coule d'abord au N. O., puis à l'O. et généralement au S. O. traverse les provinces espagnoles de Cuença, Guadalaxara, Tolède, Badajoz, entre en Portugal après avoir un instant formé la limite des deux royaumes, sépare le Beira de l'Alentéjo, traverse enfin l'Estremadure portugaise, et se jette dans l'Atlantique, au dessous de Lisbonne, après un cours de 760 kil. dont 500 en Espagne. Il baigne Aranjuez, Tolède, Talaveyra-de-la-Reyna, Puente-del-Arzobispo, Alcantara, Abrantès, Punhete, Santarem, Lisbonne. Princip. affluents: le Jarama, le Guadarrama, l'Alberche, le Tiétar, l'Alagon, en Espagne; l'Elja, le Ponsul, le Zezer, en Portugal. Bords arides, vantés à tort. Le fl. roule un peu d'or. — L'entrée du Tage fut forcée en 1831 par l'am. Roussin.

TAGE, *Tagos*, nom des chefs de cités et de fédérations en Thessalie. Philippe, père d'Alexandre, eut soin de se faire élire *tage* par les Thessaliens.

TAGÈS, génie étrusque, le plus grand des dieux, naquit un jour d'une motte de terre, sous la charrue d'un laboureur, aux environs de Tarquinies. Sa taille était celle d'un nain, mais dès sa naissance il fit entendre des paroles d'une profonde sagesse. On lui attribuait des livres prophétiques, les mêmes peut-être que ces fameux livres étrusques relatifs aux cérémonies et à la divination, dits *libri rituales*, *fulgurales*, *haruspicini*, etc.

TAGINE, auj. *Lentagio*, petite ville du Picenum, sur le Métaure, près de laq. Narsès gagna sur Totila en 552 la bataille dite aussi bat. de *Busta Gallorum*.

TAGLIACOZZI (Gasp.), *Taliacotus*, chirurgien, né en 1546 à Bologne, mort en 1599, est l'auteur de l'ouvrage le plus complet que l'on ait sur la rhinoplastie ou l'art de remettre le nez (*De curtorum chirurgiâ per insitionem*, Venise, 1597, in-fol., réimprimé sous le nom de : *Chirurgia nova de narium defectu*, etc., Francfort, 1598, in-8. Tagliacozzi pratiqua lui-même avec succès la rhinoplastie.

TAGLIACOZZO, ville du roy. de Naples (Abruzze Ult. 2e), à 17 kil. O. d'Alba; 3,000 hab. Beau palais ducal. — Fondée au ve siècle par les Ostrogoths. Charles I d'Anjou y remporta en 1268 sur Conradin, roi de Sicile, une victoire décisive.

TAGLIAMENTO, *Tilavemptus*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, sort des Alpes Juliennes, coule dans la province d'Udine au S., baigne Spilimbergo, Mendrisio, Latisana, et tombe dans le golfe de Venise, à 15 kil. S. de Marano; cours, 180 kil. Les Français et les Autrichiens se sont livrés plusieurs combats sur ses bords en 1797 et 1805. — Le Tagliamento a donné son nom à un dép. du roy. français d'Italie, situé entre ceux du Passeriano, de la Piave, du Bacchiglione, de l'Adriatique, et le Tyrol au N.; il fut formé en 1806 du territoire de Trévise, et d'une partie du Frioul vénitien; ch.-l. Trévise. Il revint à l'Autriche en 1814.

TAHER ou THAHER (AL-KHOUZAI-BEN-HOCÉIN-BEN-MASAB), général arabe, tige des Tahérides, avait servi le calife Haroun-al-Raschid. Il fit périr Amyn, son successeur, en 813, et assura le trône à Al-Mamoun; il reçut à titre de récompense le gouvernement du Khoraçan, et ne tarda pas à s'y rendre indépendant. Ses successeurs, connus sous le nom de Tahérides, possédèrent le Khoraçan jusqu'en 872, et y furent remplacés par les Soffarides.

TAHÉRIDES. *V.* TAHER et MOHAMMED-BEN-TAHER.

TAIKO-SAMA, premier koubo ou souverain séculier du Japon, avait été esclave; il devint ensuite favori et lieutenant d'un général qui s'était rendu maître de quelques provinces, et en 1585 réduisit le Daïri à la souveraineté spirituelle. C'est lui qui le premier persécuta les Chrétiens au Japon.

TAILHIÉ (Jacques), abbé, né vers 1700, mort vers 1778, fut l'élève de Rollin, et rédigea, entre autres ouvrages, un *Abrégé de l'Histoire ancienne* de son maître, 1744, 5 vol., et un *Abrégé de l'Histoire romaine* du même, 1755, plusieurs fois réimprimés.

TAILLEBOURG, bourg du départ. de la Charente-Inférieure, à 14 kil. S. O. de Saint-Jean-d'Angély, 1,300 hab. Saint Louis y battit les Anglais et le comte de la Marche, Lusignan, en 1242.

TAIN ou THIN, ville de France (Drôme), ch.-l. de canton sur le Rhône, vis-à-vis de Tournon, au pied du coteau de l'Ermitage; 2,400 hab. Beau pont en chaînes de fer (joignant Tain à Tournon). Aux environs, vins de l'Ermitage et de Côte-Rôtie. Vitriol, granit gris (le plus beau de la France). Truffes. Dans la plaine entre Tain et l'Isère, Fabius battit les Allobroges et les Arvernes. Louis de Bavière y défit les Normands en 881.

TAIN, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Ross, sur le Frith-de-Dornoch ou de Tain, à 10 kil. S. de Dornoch; 2,800 hab. Beau pont. Grande brasserie.

TAITBOUT, famille parisienne, dont une branche a possédé pendant tout le XVIIIe siècle la charge de greffier en chef et conservateur des hypothèques de la ville de Paris, a donné son nom à l'une des rues du quartier de la Chaussée-d'Antin.

TAITI, une des îles de la Société. *Voy.* OTAHITI.

TAI-TSOU, empereur chinois, chassa les Mongols de la Chine en 1368, et fonda la dynastie indigène des Mings. *Voy.* CHINE.

TAI-TSOUNG, nom d'Oktaï-khan chez les Chinois. *Voy.* OKTAÏ-KHAN.

TAKIMA, royaume de la Guinée supérieure, tributaire des Achantis, entre les roy. d'Achanti au S., de Soko au N. et de Coranza au S. E.; capitale, Takima, à 160 kil. N. de Coumassie.

TAKROUR, nom que les indigènes d'Afrique donnent à la Nigritie centrale ou Soudan.

TALANTI ou TALANDA, *Oponte*, ville de l'état de Grèce (Hellade orientale), sur un petit golfe dit aussi de Talanti (partie septentr. du canal d'Égribo), à 40 kil S. E. de Zeitoun; 5,000 hab. Évêché.

TALAPOINS, nom que portent les prêtres dans le pays de Siam, dans le Pégou et le Laos.

TALARU, noble maison du Lyonnais, a fourni à l'Eglise plusieurs prélats très distingués : Jean de Talaru, archevêque de Lyon en 1375, cardinal en 1387 ; Amédée de Talaru, qui fut aussi archevêque de Lyon (1415) et cardinal (1440); Hugues de Talaru, archevêque et cardinal (1488).

TALASIUS, dieu de l'Hyménée chez les Romains, était, dit-on, un jeune Romain recommandable par sa valeur, à qui ses compagnons, lors de l'enlèvement des Sabines, avaient réservé une jeune fille d'une rare beauté; ce mariage fut fort heureux, de sorte que par la suite on souhaitait aux nouveaux mariés le bonheur de Talasius.

TALAVERA DE LA REYNA, *Elbora*, *Talabrica*, ville d'Espagne (Tolède), sur le Tage, à 65 kil. O. de Tolède ; 8.000 hab., murs en ruines. Ville ancienne ; longtemps apanage des reines d'Espagne (d'où son nom) ; cédée par Jeanne, épouse de Henri II, aux archevêques de Tolède; prise par les Français en 1808. Ces derniers y furent défaits par les Anglo-Espagnols, en juillet 1809; ils occupèrent de nouveau la ville en 1823. Patrie du Jésuite Mariana. — A 59 kil. S. E. se trouve *Talavera-la-Vieja* (jadis *Evandria*); 500 hab., ruines romaines.

TALAVERA-LA-REAL, *Dippo*, ville d'Espagne (Badajoz), à 13 k. E. de Badajoz, à la g. de la Guadiana; 2,900 h.

TALBERT (Fr. Xavier), né à Besançon en 1728, mort en 1803, grand-vicaire de Lescar, eut de la réputation comme prédicateur, émigra et mourut à Lemberg. Il traita, concurremment avec Rousseau, la question proposée par l'Académie de Dijon, sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes* (1754), et remporta le prix. On a de lui des *Éloges de Louis XV*, *Montaigne*, *Bossuet*, *Massillon*, *d'Amboise*, *L'Hôpital*, qui furent couronnés par diverses académies.

TALBOT (Jean), premier comte de Shrewsbury, général anglais, surnommé l'*Achille de l'Angleterre;* né vers 1373, issu d'une famille normande originaire de Caux, fut envoyé dès 1417 en France, sous le règne de Charles VI; se signala dans plusieurs combats par un courage indomptable, mais ne put contrebalancer la bonne fortune de Charles VII aidé de Jeanne d'Arc. Il assista au siége d'Orléans, devint chef des troupes anglaises après l'affaire de Jargeau, où Suffolk s'était laissé prendre (1429), perdit la bataille de Patay, et y fut pris par Xaintrailles, qui le renvoya sans rançon, eut bientôt occasion d'user de la même courtoisie à l'égard de son libérateur ; reçut successivement les titres de comte de Shrewsbury, de Wexford, de Waterford en récompense de ses beaux faits d'armes, fut un des otages donnés par le duc de Somerset, reparut en Guyenne en 1452, et occupa rapidement toute la province, mais perdit la victoire et la vie à la bataille de Castillon, près de Bordeaux (1453). Il avait été fait maréchal de France en 1441 par le roi d'Angleterre Henri VI, alors maître de la France.

TALBOT (Charles), comte, puis duc de Shrewsbury, était chambellan de Jacques II, mais il quitta le service de ce prince, désapprouvant sa politique, et favorisa l'entreprise du prince d'Orange (Guillaume III), qui, placé sur le trône par la révolution de 1689, le nomma principal ministre, puis le créa duc (1694). Il résigna son portefeuille pour cause de santé, et fut néanmoins nommé par la reine Anne membre du conseil privé, ambassadeur en France, vice-roi d'Irlande, lord trésorier. Il mourut en 1717.

TALBOT (Richard), comte, puis duc de Tyrconnel, gentilhomme irlandais, zélé catholique, était issu du fameux Talbot. Il jouit de toute la confiance de Jacques II, qui le nomma vice-roi d'Irlande. Il défendit Jacques contre son gendre Guillaume, prince d'Orange, et reçut le roi à Dublin lorsqu'il eut été chassé d'Angleterre. Après la révolution de 1688, il tenta de rendre l'Irlande indépendante, mais sans pouvoir y réussir. Il mourut en 1691.

TALCA ou SAINT-AUGUSTIN, ville du Chili, ch.-l. du dép. de Maula, à 190 kil. S. de Santiago. Aux environs, mines d'or et collines d'améthystes. Victoire des Espagnols sur les indépendants en 1818.

TALENT, ville d'Afrique, capitale de l'état de Sidi-Hescham, dans le pays de Sus, à 110 kil. S. O. de Tarodant.

TALICHAH, khanat de la Russie mérid. (Chirvan), à l'O. de la mer Caspienne et sur les confins de la Perse. Ch.-l., Astarah. Habitants persans.

TALIDJS, peuple persan, habite dans le Mazanderan et le Ghilan ; 15,000 individus.

TALLAHASSEE, v. des États-Unis, capit. de la Floride, par 86° 56' long. O., 30° 28' lat. N.; 4,500 hab.

TALLARD, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), à 10 kil. S. de Gap ; 1,000 hab.

TALLART (Camille D'HOSTUN, duc de), général français, né en 1652, mort en 1728, servit sous Condé, sous Turenne, devint lieutenant-général (1693), maréchal (1703), gagna la bataille de Spire sur les Impériaux, mais perdit (1704) celle de Hochstett contre Marlborough et le prince Eugène, et fut conduit à Londres comme prisonnier. Il eut part, dit-on, par ses intrigues près de la reine Anne, au rappel de Marlborough, et fut, à son retour, membre du conseil de régence, puis ministre sous Louis XV.

TALLEMANT DES RÉAUX (l'abbé François), littérateur français, né à La Rochelle vers 1620, mort en 1693, fut 24 ans aumônier de Louis XIV, entra à l'Académie Française en 1651, donna une traduction de *Plutarque* (8 vol., 1663-65), que Boileau accuse de sécheresse, et traduisit l'*Histoire de la république de Venise* de Nani, 1679. — Son frère, Gédéon Tallemant des Réaux, né à La Rochelle vers 1619, mort à la fin du XVIIe siècle, a laissé des *Mémoires* qui n'ont été publiés qu'en 1834, par M. Monmerqué, sous le titre d'*Historiettes de Tallemant des Réaux* (6 vol. in-8) : on y trouve une foule d'anecdotes curieuses, mais trop de cynisme.

TALLEMANT (l'abbé Paul), cousin des précédents (1642-1712), membre de l'Académie Française et de l'Académie des Inscriptions, fut longtemps l'orateur de la 1re de ces compagnies et le secrétaire de la 2e. Il a publié en 1698 les *Remarques et décisions de l'Académie*, et en 1702, l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*.

TALLEYRAND, branche cadette de la famille des comtes souverains de Périgord, tire son nom d'une terre du Périgord, que possédaient ces comtes, et remonte jusqu'à Boson I, comte de la Marche au Xe siècle. Le premier seigneur de cette maison qui ait porté le nom de Talleyrand est Hélie de Talleyrand, qui vivait vers l'an 1100. Les membres les plus connus de cette famille sont :

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Hélie DE), cardinal, né en 1301, mort en 1364, eut grande part à la nomination de quatre papes : Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, fut chargé de diverses négociations importantes par le Saint-Siége, fit élire empereur Charles IV à la place de Louis V encore vivant (1346), alla à Londres solliciter la liberté du roi Jean et fit conclure une trêve de deux ans. Il fut le contemporain et l'ami de Pétrarque.

TALLEYRAND (Henri DE), comte de Chalais, né en 1599, favori de Louis XIII et amant de la duchesse de Chevreuse, montra de la bravoure aux siéges de Montpellier et de Montauban. Ayant trempé avec la duchesse de Chevreuse dans une conspiration contre Richelieu, celui-ci l'accusa d'avoir conspiré contre le roi même, et le fit périr sur l'échafaud (1626) ; il n'avait que 26 ans.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Alex.-Angélique DE), cardinal, né à Paris en 1736, mort en 1822, fut à 30

sus coadjuteur de l'archevêque de Reims, obtint lui-même cet archevêché en 1777, se signala par sa bienfaisance, fut député aux États-Généraux, émigra, se lia dans l'exil avec le comte de Provence (Louis XVIII), fut nommé en 1817 cardinal et archevêque de Paris. Il était oncle du fameux diplomate.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Charles-Maurice DE), prince de Bénévent, diplomate, né à Paris en 1754, mort en 1838, était boiteux, et fut destiné à l'Église. Il fut fait évêque d'Autun dès l'âge de 25 ans, adopta les principes de la révolution, se lia avec Mirabeau, célébra la messe au Champ-de-Mars sur l'autel de la patrie le jour de la fédération (14 juillet 1790), admit la nouvelle constitution du clergé, sacra les évêques assermentés, ce qui le fit excommunier par le pape, fut envoyé à Londres par Louis XVI en 1792 pour assister l'ambassadeur Chauvelin, reçut, en 1793, du cabinet de Saint-James l'ordre de s'éloigner, se rendit alors en Amérique, où il se livra au négoce, ne revint en France qu'en 1796, obtint du Directoire, avec l'appui de Mme de Staël, le ministère des affaires étrangères, s'entendit avec Bonaparte à son retour d'Égypte et au 18 brumaire; négocia les traités de Lunéville, d'Amiens, de Presbourg, de Tilsitt, prit, assure-t-on, une grande part à l'enlèvement du duc d'Enghien, fut nommé grand-chambellan à l'avénement de l'empereur, et reçut en 1806 la principauté de Bénévent. Ayant désapprouvé la guerre d'Espagne, ou plutôt ayant conseillé l'alliance anglaise, il fut privé du portefeuille des affaires étrangères (1807); bien qu'il eût reçu en compens. le titre de vice-grand-électeur, avec 500,000 fr. de traitem., il prit dès cette époque une part active aux intrigues qui avaient pour but de renverser Napoléon et de ramener les Bourbons : il fut nommé membre du gouvernement provisoire en 1814. Il sut rendre l'empereur Alexandre favorable à la France, fut nommé par Louis XVIII ministre des affaires étrangères, et assista au congrès de Vienne : mais après les Cent-Jours, il devint suspect aux ultra-royalistes, et se retira : il fut ainsi dispensé de signer la paix désastreuse de Paris. Resté simple pair, il prit parti dans l'opposition, et ne fut pas étranger à la révolution de 1830. Louis-Philippe le nomma, dès son avénement, plénipotentiaire en Angleterre. M. de Talleyrand réussit alors à réaliser cette alliance de l'Angleterre et de la France qui avait été la pensée dominante de sa vie; il signa aussi le traité de la Quadruple-Alliance (1834), et assista aux longues conférences qui terminèrent les querelles de la Belgique et de la Hollande. Voyant alors la paix assurée et son œuvre accomplie, il se retira des affaires. M. de Talleyrand était sans contredit le premier diplomate de son temps : à une grande habitude des affaires et à une extrême finesse il joignait un très grand empire sur lui-même. Il avait beaucoup d'esprit et on lui prête une foule de mots heureux. Il conserva ses facultés jusqu'à la fin. On accuse Talleyrand de versatilité, parce qu'il servit plusieurs gouvernements : il prétendait en cela ne servir que son pays. Comme prêtre, il mérite les plus grands reproches : il se maria, sans y avoir été autorisé; cependant, il mourut chrétiennement. Il a laissé des *Mémoires*, qui n'ont pas encore vu le jour. M. Mignet a lu son *Éloge* à l'Académie des Sciences Morales.

TALLIEN (J.-Lambert), révolutionnaire fameux, né à Paris en 1769, mort en 1820, était le fils d'un maître d'hôtel du marquis de Bercy, et avait été clerc de procureur, commis, prote d'imprimerie quand les États-Généraux s'ouvrirent. Il entra au club des Jacobins, eut part au 10 août (1792), devint secrétaire-greffier de la commune de Paris, fut député par le dép. de Seine-et-Oise à la Convention, se signala par sa violence contre Louis XVI et les Girondins, et soutint Marat et Rossignol. Envoyé à Bordeaux pour y établir le régime de la Terreur (1794), il connut dans cette ville la belle Mme de Fontenay, depuis Mme Tallien, qui exerça sur lui une heureuse influence et le rendit plus modéré; mais il se vit alors rappelé à Paris par le parti terroriste, et n'eut bientôt d'autre moyen d'échapper au supplice que d'y pousser Robespierre. Il s'unit contre lui avec ceux qui couraient les mêmes dangers, l'accusa au 9 thermidor, et le fit condamner. Il appuya ensuite de toutes ses forces la réaction contre les terroristes. Après la dissolution de la Convention, il fut du Conseil des Cinq-Cents, et prit part au 18 fructidor. Là finit son rôle politique. Il suivit Bonaparte en Égypte, fut pris par les Anglais à son retour, fut ensuite nommé consul à Alicante, et conserva jusqu'à sa mort les appointements de cette place sans en remplir les fonctions. Il mourut à Paris en 1820, sans fortune, et complètement oublié.

TALLIEN (Thérèse CABARRUS, Mme), femme célèbre par sa beauté, son esprit et sa générosité, était fille du banquier espagnol Cabarrus, et naquit en Espagne vers 1775. Amenée à Bordeaux, elle fut mariée dès l'âge de 14 ans à M. de Fontenay, conseiller au parlement de Bordeaux; elle avait d'abord embrassé les principes de la révolution, mais, effrayée de ses excès, elle voulut passer en Espagne. Arrêtée et conduite devant le proconsul Tallien, alors à Bordeaux, elle lui inspira une violente passion, à laquelle elle ne tarda pas à répondre. Elle n'usa de l'immense ascendant qu'elle avait sur Tallien que pour arracher à la mort une foule de victimes. Quand Tallien, accusé de modérantisme, eut été rappelé, elle fut jetée en prison; le 9 thermidor la sauva : il est probable que le danger où elle se trouvait hâta cette journée. C'est alors qu'elle épousa Tallien. Cette union ne fut pourtant pas heureuse, et peu d'années après, un divorce vint la rompre. En 1805, Mme Tallien épousa le comte de Caraman, depuis prince de Chimay. Elle mourut en 1831, au château de Ménars, près de Blois. Pendant longtemps Mme Tallien jouit d'une grande vogue à Paris, et exerça sur le public une grande influence. Cependant Napoléon refusa toujours de l'admettre à sa cour.

TALMA (Franç.-Jos.), grand tragédien, né à Paris en 1763, mort en 1826, était fils d'un dentiste, et pratiqua 18 mois lui-même la profession de son père; mais bientôt il se voua au théâtre. Il débuta aux Français en 1787, par le rôle de Séïde, dans *Mahomet*, commença en 1789 la réforme du costume, qu'il rendit conforme aux temps, aux lieux, créa plusieurs rôles (*Manlius*, *Othello*, *Hamlet*, *Sylla*, *Régulus*, etc.), et ne cessa jusqu'à la fin de sa vie d'étudier son art et d'augmenter sa supériorité. Il est regardé comme le premier tragédien de son temps et comme le régénérateur de l'art théâtral. Parlant l'anglais avec perfection, il donna parfois à Londres des représentations en cette langue. Napoléon l'aimait beaucoup et l'admettait dans son intimité; il paya au moins deux fois ses dettes. Talma avait été révolutionnaire ardent.

TALMONT, ch.-l. de cant. (Vendée), à 13 kil. E. des Sables; 3,087 hab. Anc. abbaye.—Un autre *Talmont* est dans la Charente-Infér., à 31 kil. S. de Saintes. Petit port; 600 hab. Ce bourg donne son nom à une principauté qui appartient à la maison de la Trémoille.

TALMUD ou THALMUD, c.-à-d. *discipline*, code civil et religieux des Juifs, est pour eux la suite et le complément de la Bible. On distingue deux Talmud : 1° *celui de Jérusalem*, qui fut achevé dans le IIe siècle : il est devenu inintelligible pour les Juifs eux-mêmes et n'est plus en usage; — 2° *celui de Babylone* : ce dernier est le plus important. Il se divise en deux parties : la *Mischna* (ou *seconde loi*), qui contient le texte, et qui fut écrite vers 190 par le rabbin Judas-le-Saint; et la *Gemara* (ou *complé-*

ment), qui est une sorte de glose ou de commentaire. Cette 2e partie fut commencée au ve siècle par le rabbin Asser, et achevée au vie. La *Mischna* est écrite en hébreu rabbinique assez pur; la *Gemara* en hébreu mêlé de chaldéen. Le style du *Talmud* est fort obscur; on trouve dans ce livre une foule de fables invraisemblables, et de graves erreurs chronologiques. Il a été publié tout entier par Bomberg, Venise, 1520, 12 vol. in-fol. (réimprimé à Amsterdam, 1744). — On donne le nom de *Talmudistes* ou de *Rabbinistes* aux Israélites qui reconnaissent les doctrines du *Talmud*. Ils sont opposés aux *Caraïtes*, qui s'en tiennent à la lettre de la Bible et rejettent tout commentaire. *Voy.* CARAÏTES.

TALMUDISTES. *Voy.* TALMUD.

TALON (OMER), avocat-général au parlement de Paris, d'une ancienne famille de robe originaire d'Irlande, né vers 1595 à Saint-Quentin, mort en 1652, montra pendant la Fronde du dévouement au roi et aux lois, ainsi que de la prudence, et déploya le plus noble caractère. Omer Talon fut un des premiers à faire entendre au barreau un langage sain et de bon goût. Il a laissé des *Mémoires* estimés. — Denis Talon, son fils, né en 1628, mort en 1698, fut comme lui avocat-général, et mourut président à mortier. Il eut grande part aux *Ordonnances de Louis XIV*. On a publié les *Plaidoyers* et *Discours* d'Omer et Denis Talon, Paris, 1821, 6 vol. in-8.

TALONG. *Voy.* PÉGOU.

TALTHYBIUS, héraut d'Agamemnon au siége de Troie. Ses descendants eurent longtemps le privilége de fournir des hérauts à Sparte.

TAMAGA, riv. d'Espagne, naît en Galice, à 40 kil. S. E. d'Orense, coule au S., entre en Portugal, où elle traverse les prov. de Tras-os-Montes et de Minho, et tombe dans le Douro à 15 kil. S. O. d'Amarante. Cours, 160 kil.

TAMAN, île de la Russie d'Europe (Tauride), entre la mer Noire et la mer d'Azov, à l'entrée du détroit d'Iénikaleh (d'où le nom de détroit de Taman donné souvent à ce détroit): 80 kil. sur 40. Sources de pétrole et plusieurs volcans de boue. Elle est habitée par des Cosaques. On y remarq. la v. forte de Taman, Tmoutarakan, et l'anc. *Phanagoria*.

TAMAULIPAS ou TAMAULIPAN (état de), dit aussi *Nouv.-Santander*, état de la Confédération mexicaine, entre ceux de San-Luis de Potosi, de Nouv.-Léon, de Cohahuila, et la mer du Mexique: 740 kil. de long sur une largeur qui varie de 64 à 172; 81,000 kil. carrés; 80,000 hab.? Capit. Aguayo. Autres villes: Tampico de Tamaulipas, Nouveau-Santander, El-Refugio, etc. Climat salubre et chaud, forêts, savanes, mais peu de culture. Beaucoup de chevaux et porcs sauvages. Argent, fer, sel. Montagnes au S. Nulle industrie, un peu de commerce.

TAMAULIPAS (TAMPICO DE). *Voy.* TAMPICO.

TAMBOV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Tambov, sur la Tzna, à 508 kil. S. E. de Moscou; 12,000 hab. Archevêché. Ecole centrale, école de cadets; manufacture impériale d'alun et de vitriol, corderies. Commerce assez actif. Tambov fut fondé par le czar Michel Romanov en 1636. — Le gouv. de Tambov est situé dans la Russie d'Europe, entre ceux de Vladimir, de Nijnéi-Novogorod, de Penza, de Saratov, de Riazan, etc.: 420 kil. sur 312 (de l'E. à l'O.): 70,000 kil. carrés; 1,470,000 hab. Cochenille polonaise, cantharides, fer.

TAMERLAN, dont le vrai nom est *Timour-Leng* ou *Timour-Beyg*, célèbre conquérant mogol, né en 1336 dans le Djaggathaï, à Kech, près de Samarcand, descendait de Gengiskhan par les femmes. Il succéda en 1360 à son oncle Séif-Eddyn, comme prince de Kech et chef de la tribu de Berlas, sous la suzeraineté de Toglouk-Timour, khan du Djaggathaï. Ce dernier étant mort (1363), Tamerlan s'unit à son beau-frère Hussein, vainquit et tua le fils de Togiouk (1363), donna le vain titre de khan à un homme sans puissance, Khaboul-Aglen, et partagea avec Hussein le pouvoir réel. Bientôt il se brouilla avec Hussein (1365), se fit proclamer khan lui-même (1370), soumit la Khowaresmie, le Kachgar, toute l'Asie à l'E. de la mer Caspienne, envahit la Perse ou ancien khanat d'Iran, la conquit en quelques années ainsi que les provinces au N. de ce pays (1389), dévasta ensuite tout le pays entre les fleuves Ili et Irtyche, s'avança jusqu'à la steppe des Kirghiz (1390), puis tourna ses armes vers le S. de la Russie, pilla et ruina Azov, courut de là vers l'Inde (1397), passa le Sind (1398), livra bataille à Mahomet IV sous les murs de Delhi, se rendit maître de cette ville, puis de tout l'empire, remplit l'Hindoustan de sang et de ruines, revint ensuite vers l'O., enleva la Syrie au sultan d'Egypte (1400), se dirigea de là sur Bagdad qu'il détruisit (1401), puis entra en lutte avec les Ottomans, remporta sur Bajazet la sanglante victoire d'Ancyre (1402), et fit le sultan prisonnier; de là, sans se donner le temps d'affermir son pouvoir en Asie-Mineure (1403), il se tourna vers l'Orient et marcha contre la Chine (1404), à la tête de plus de 200,000 h., mais il mourut en route à Otrar, sur le Sihoun, dans le khanat de Khokand (1405). A sa mort, Chah-Rokh, le plus jeune de ses fils, qui seul lui survivait, et ses 35 petits-fils ou arrière-petits-fils se partagèrent ses états; Chah-Rokh et Pir-Mohammed-Géangir, 2e fils de l'aîné de ses fils, en eurent la principale part. Tamerlan était sanguinaire et fanatique: Delhi, Damas, Bagdad et nombre d'autres villes furent incendiées par ses ordres; devant Delhi, il fit égorger 100,000 captifs; à Bagdad, il érigea un obélisque avec 90,000 têtes coupées. Il aimait pourtant les sciences; il fonda une école à Kech, sa ville natale, et rédigea le *Tuzukat* ou réglement sur l'organisation de l'armée et sur l'administration. Ce grand conquérant était boiteux.

TAMESIS, nom latin de la *Tamise*.

TAMIATHIS, nom latin de *Damiette*.

TAMIED, abbaye de l'ordre de Cîteaux en Savoie. La règle y est aussi sévère qu'à La Trappe. Bibliothèque riche en manuscrits.

TAMISE, *Tamesis* des anciens, *Thames* en anglais, riv. d'Angleterre, se forme de la réunion de plusieurs ruisseaux, à Lechlade, dans le comté de Berks, prend là le nom d'*Isis*, sépare les comtés d'Oxford, Buckingham, Middlesex, Essex, de ceux de Berks, Surrey, Kent, reçoit à Oxford la Charwell, à Dorchester la Thames, dont elle conserve le nom, baigne Reading, Windsor, Staines, Kingston, Brendford, Richmond, sépare Londres en deux parties, arrose encore Greenwich, Woolwich, Sheerness, Margate, et va tomber dans la mer du Nord par un large estuaire. Son cours, qui se dirige généralement de l'O. à l'E., est de 400 kil. env. Ses eaux sont d'excellente qualité. Les grands vaisseaux de guerre remontent la Tamise jusqu'à Deptford, un peu au dessous de Londres; les vaisseaux marchands de 800 tonneaux vont jusqu'à Londres. La Tamise communique avec un grand nombre de canaux.

TAMISE, ville de Belgique (Flandre orient.), sur l'Escaut, à 20 kil. de Dendermonde; 5,800 hab.

TAMOUL, peuple de la famille malabare, habite le Karnate et parle une langue particulière, dont l'alphabet sert quelquefois à écrire le sanscrit.

TAMPICO, dite aussi *Tampico-de-Tamaulipas* ou *Pueblo-Nuevo*, ville du Mexique (Tamaulipas), à 400 kil. N. de la Vera-Cruz, sur le golfe du Mexique. n'existe que depuis 1824 et est déjà très-florissante. Consulats. Souv. prise et reprise dans la guerre de l'indép. Santa Anna, à la tête des Mexicains, y remporta en 1829. sur les troupes royales, une victoire décisive.

TAMWORTH, ville d'Angleterre, à 13 kil. S. E. de Lichfield, au confluent de la Tame et de l'Anker, est séparée par la Tame en deux parties égales,

dont l'une est dans le comté de Warwick, et l'autre dans le comté de Stafford ; 7,200 hab. Lainages superfins, imprimerie sur toile, etc. — Jadis résidence des rois de Mercie.

TANA, riv. de Norvége, sépare le Finmark de la Laponie russe, et se jette dans l'Océan Glacial Arctique; cours, 350 kil. Beaucoup de saumons.

TANAGRE, *Tanagra*, auj. *Scamino*, ville de Béotie, au N. E., sur l'Asope; les Athéniens unis aux Argiens y furent battus en 457 av. J.-C. par les Lacédémoniens et les Béotiens. Deux mois après, ils prirent Tanagre et vengèrent l'affront de leur défaite en rasant les murs de la ville. On voyait à Tanagre le tombeau de Corinne. On dressait dans cette ville des coqs renommés pour le combat.

TANAIS, fleuve de la Sarmatie, auj. le *Don*. — V. sit. à l'emb. du Tanaïs, près de la v. actuelle d'Azov.

TANANARIVE, ville de l'île Madagascar, capit. du royaume des Ovas; 50,000 hab. Cases au milieu d'arbres, aspect pittoresque; 2 résidences royales. Imprimerie madécasse pour les missionnaires.

TANAQUIL, femme de la v. de Tarquinies, habile dans l'art des augures, épousa Tarquin l'Ancien, engagea son époux à quitter l'Étrurie pour s'établir à Rome, lui promettant qu'il régnerait dans cette ville, ce qui en effet eut lieu après la mort d'Ancus Martius : elle fit ensuite proclamer roi Servius Tullius, son gendre, et le fit reconnaître par le peuple.

TANARO, *Tanarus*, riv. des États sardes, sort des Apennins à l'extrémité S. O. de la prov. de Mondovi, traverse cette province, ainsi que celles d'Albe, d'Asti, d'Alexandrie, baigne les villes d'Ormea, de Cherasco, d'Asti et d'Alexandrie, et se jette dans le Pô à 14 kil. N. E. de cette dernière. Cours, 220 kil. Il reçoit la Stura, la Bormida, etc. Don Philippe, à la tête des Français et des Espagnols réunis, battit les Austro-Piémontais sur les bords de cette rivière en 1745.

TANASSERIM, ville de l'Inde. *Voy*. TENASSERIM.

TANCARVILLE, village du dép. de la Seine-Infér., à 26 kil. E. du Havre, et sur une hauteur située sur la droite de la Seine ; 500 hab. Aspect pittoresque ; 2 châteaux en ruines, l'un qui fut jadis la résidence des comtes de Tancarville, l'autre bâti par le financier Law.

TANCARVILLE (Jean vicomte de MELUN, comte de), prit part à la conquête de la Prusse par les chevaliers Teutoniques, combattit les Maures en Espagne, les Anglais dans l'Angoumois et en Normandie, fut nommé par le roi Jean grand-chambellan et grand-maître de France, négocia le mariage de Philippe (plus tard duc de Bourgogne) avec l'héritière de Flandre, fut pris à la bataille de Poitiers (1356), revint, en 1358, au grand effroi du parti de Marcel et de Charles-le-Mauvais, eut grande part à la paix de Brétigny (1360), fut nommé ensuite grand-maître des eaux et forêts par Jean, conserva son crédit sous Charles V, et mourut en 1382 gouverneur de Champagne, de Bourgogne et de Languedoc.

TANCRÈDE prince sicilien, célèbre dans les croisades, petit-fils par sa mère de Tancrède de Hauteville, était neveu de Robert Guiscard et cousin de Boémond de Tarente. Il partit avec ce dernier pour la première croisade (1096), battit les Grecs au passage du Vardari, eut grande part à la prise de Tarse, en vint aux mains avec Baudouin, auquel il disputait cette ville, se signala au siége de Jérusalem, plaça le premier son étendard sur les murs de la ville sainte, fonda la principauté de Galilée ou de Tibériade (1099), la résigna, en 1100, lors de l'avénement de Baudouin I, son ennemi, au trône de Jérusalem, et ne la reprit qu'en 1109; administra la principauté d'Antioche pendant l'absence de Boémond (1104-1111), le comté d'Edesse pendant la captivité de Baudouin du Bourg (1104-1110), et ne rendit ce comté que par la force. Il mourut à Antioche en 1112. Tancrède est un des héros les plus brillants de la *Jérusalem délivrée*; mais le poëte a beaucoup embelli son caractère. La *Vie* de Tancrède (*Gesta Tancredi*) a été écrite par Raoul de Caen (elle se trouve traduite dans la collection de M. Guizot).

TANCRÈDE, comte de Lecce, se disait fils naturel du duc de Pouille Roger, et petit-fils du roi Roger I : il fut mis en prison par Guillaume I, son oncle, qui craignait qu'il ne lui disputât le trône, mais il s'échappa et s'enfuit à Constantinople; Guillaume II le traita en bon parent. A la mort de ce prince, il se fit proclamer roi par les Siciliens (1189), mais bientôt il fut attaqué par Henri VI (époux de Constance, tante de Guillaume II). Après des succès variés, il mourut en 1194, laissant le trône à son fils Guillaume III, qui le perdit la même année.

TANCRÈDE de Rohan, de Hauteville. *Voy*. ROHAN, etc.

TANDAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 32 kil. N. O. de Mourchedabab. Toiles ouvrées et damassées. Résidence de Soliman-chah (1564).

TANDJAOUR, ville de l'Inde anglaise (Madras), sur le Kavert, à 360 kil. S. O. de Madras; 30,000 hab. Très forte ville : deux citadelles ; collége jadis célèbre ; beaux temples ; palais d'un radjah, tributaire des Anglais. — Jadis ch.-l. d'un petit état qui fut soumis par le nabab de Karnatic, que les Anglais dépouillèrent dès 1773, mais qui ne fut définitivement réuni qu'en 1855, à la mort du dernier radjah.

TANFANA, déesse germanique, avait chez les Marses un temple où l'on pratiquait la rhabdomancie.

TANGER, *Tingis*, ville et port de l'empire de Maroc (roy. de Fez), sur une hauteur près de la baie de Tanger (entrée occid. du détroit de Gibraltar), à 192 kil. N. de Fez, par 8° 8' long. O.; 9,000 hab. Fort, batterie. Grand château délabré; port; bel extérieur, mais rues étroites, sales, etc. Commerce assez important. Consulats européens. — Tingis, ville antérieure à la domination romaine, avait été fond., dit-on, par Antée, ou plutôt par les Carthagin.; elle fut nommée sous Claude *Traducta Julia* et devint alors le ch.-l. de la Mauritanie Tingitane, passa ensuite aux Wisigoths d'Espagne, aux Arabes, à diverses dynasties maures et enfin aux Portugais (1472). Alphonse VI la céda comme dot de Catherine sa sœur au roi d'Angleterre Charles II (1662); mais les Anglais l'abandonnèrent en 1684 après avoir fait sauter le môle qui abritait le port. Les Marocains s'en emparèrent alors. Tanger a été bombardée par les Franç. le 6 août 1844. *Voy*. TINGIS et TINGITANE.

TANGERMUNDE, ville des États prussiens (Saxe), au confluent du Tanger et de l'Elbe, à 10 kil. S. E. de Stendal; 3,200 hab. Magasin royal de fer.

TANGOUT, *Ho-si* en chinois, ancienne contrée de Chine, comprenait la prov. de Kan-sou, le S. O. de la Mongolie, le pays de Khoukhounoor, et avait pour capitale, Sé-tcheou.

TANIS, auj. *Sannah* ou *San*, ville très ancienne de l'Égypte-Inf., dans le petit delta au N., donna son nom à la branche Tanitique du Nil, 6e bras du Nil en partant de l'O., et au nome Tanite. Cette ville était au temps de Moïse la résidence d'une dynastie de Pharaons. Plus tard, Tanis fut ch.-l. de nome, puis fit partie de l'Augustamnique et eut titre d'évêché.

TANLAY, bourg du dép. de l'Yonne, à 10 kil. E. de Tonnerre; 650 hab. Titre d'un marquisat. Château où les Coligny et le prince de Condé se liguèrent contre Catherine de Médicis.

TANNA (île), en Polynésie, une des Nouvelles-Hébrides, par 167° 24' long. E., 19° 30' lat. S.; 32 kil. sur 15. Découverte par Cook en 1774.

TANNAY, ch.-l. de cant. (Nièvre), sur l'Yonne, à 14 kil. S. E. de Clamecy; 1,396 hab. Forges.

TANNEGUI DU CHATEL, vaillant capitaine du parti des Armagnacs, d'une ancienne famille de Bretagne connue dès le XIIIe siècle, suivit Louis

d'Anjou lorsqu'il tenta de reconquérir le roy. de Naples, puis fut nommé par le dauphin (Charles VII) maréchal de Guyenne et prévôt de Paris (1413). Il sauva ce prince des mains des Bourguignons, lors de leur entrée à Paris (1416). On l'accuse d'avoir eu la plus grande part au meurtre de Jean-sans-Peur dans l'entrevue de Montereau. Il fut comblé de biens et de dignités par Charles VII devenu roi, et mourut dans la retraite en Provence en 1449, à environ 80 ans. — Son neveu, nommé aussi Tannegui du Châtel, fut également en grande faveur auprès de Charles VII, servit Louis XI avec zèle, et fut tué en 1477 au siége de Bouchain.

TANNENBERG, village de Prusse (Brandebourg), dans le cercle de Potsdam, près de Teltow. Vladislas V, roi de Pologne, y défit les chevaliers Teutoniques le 15 juillet 1410. Le gr.-maître y périt.

TANTALE, roi de Sipyle en Phrygie, fils de Tmole, fut père de Brontée, Pélops et Niobé. Il se rendit odieux à Jupiter par le rapt de Ganymède, par l'audace qu'il eut de voler du nectar et de l'ambroisie pour en faire goûter aux mortels, par l'horrible épreuve qu'il osa faire de la science des dieux en leur servant les membres de son fils Pélops coupé en morceaux. Jupiter le condamna à être sans cesse en proie dans les enfers à une faim et à une soif dévorantes, au milieu d'un fleuve dont l'eau échappe à ses lèvres sitôt qu'il veut l'y porter et sous des arbres fruitiers dont les branches se relèvent sitôt qu'il veut en toucher les fruits.

TANTON ou TANTAH, ville de la Basse-Egypte, à 36 kil. N. de Menouf : superbe mosquée de Hamet-el-Bedaoui; pèlerinage célèbre; 3 foires considérables : il y vient jusqu'à 200,000 pèlerins et marchands; hors des temps de foire, la ville est presque déserte.

TANUCCI (Bernard, marquis de), homme d'état, né à Stia (Toscane), en 1698, mort en 1783, suivit l'infant don Carlos à la conquête de Naples, devint 1er ministre quand l'infant fut roi (1735), et conserva son pouvoir sous Ferdinand IV jusqu'à l'entrée de la reine Caroline au conseil (1776). Il réforma qq. abus, mais gouv. despotiquem. et ne sut créer rien de durable. Hostile au St-Siége et au clergé, il fit occuper Bénévent et Pontecorvo, limita la juridiction du nonce et des évêq., supprima un grand nombre de couvents et d'abbayes, et distribua leurs biens à des laïques.

TAO, un des noms de l'Etre suprême chez les Chinois : c'est la Raison suprême considérée comme réglant la nature, *la loi*. On nomme Tao-Tsée une secte fondée au VIe siècle av. J.-C. par Lao-Tseu ; elle adore le Créateur sous le nom de *Tao*, et a quelques rapports avec le Bouddhisme. M. G. Pauthier a donné un savant *Mémoire sur l'origine de la doctrine du Tao*, Paris, 1831. M. Stanislas Julien a traduit en français le *Tao-te-King*, livre qui renferme l'exposition de cette doctrine, Paris, 1842.

TAOQUES, peuple d'Arménie, au N. O., tenta de s'opposer au passage des Dix-Mille (401 av. J.-C.).

TAORMINA, *Tauromenium*, v. de Sicile, sur la côte orient., adossée au mont Taurus, à 45 kil. S. de Messine : 2 forts, rades. Ruines (théâtre, naumachie, citernes, aqueduc). Aux environs, marbre. L'ancienne *Tauromenium* fut détruite par les Sarrasins en 968. Aux environs, ruines de l'antique *Naxus*.

TAO-TSÉE, secte chinoise. *Voy.* TAO.

TAOUKRAH, *Teuchira*, ville ruinée de Barbarie (Barca), sur la mer, à 30 kil. S. O. de Tolometa.

TAPHIES ou TÉLÉBOIDES, petites îles de la mer Ionienne, entre l'Achaïe et Leucade, ainsi nommées de Taphius et Téléboas, fils de Neptune, qui y régnèrent. Les Taphiens étaient marins et pirates. Ils furent exterminés par Amphitryon. — On donne aussi le nom de *Taphiens* ou de *Téléboëns* à un peuple d'Etolie, et aux habitants de l'île de Caprée, qui fut colonisée, dit-on, par les Téléboëns d'Etolie.

TAPHROS, v. de la Chers. Taurique, auj. PÉRÉKOP.

TAPPA, roy. de Nigritie. *Voy.* NIFFÉ.

TAPROBANE, ancien nom de l'île de CEYLAN.

TAPTI, *Goaris*, riv. de l'Inde, naît dans les monts du Gandouana, sépare les anciennes provinces du Kandeich et du Bérar, arrose celle de Guzerat, et se jette dans la mer des Indes, au golfe de Cambaye, à 16 kil. E. de Surate. Cours, 700 kil. Affluents, la Pournah, la Guirna, etc.

TAR, riv. des Etats-Unis (Caroline du Nord), naît au N. O. d'Oxford, et se jette, sous le nom de Pamlico, dans la baie de Pamlico ; cours, 300 kil.

TARA, ville de la Russie d'Asie (Omsk), à 2 kil. de l'Irtyche, à 260 kil. N. d'Omsk ; 6,000 hab. Fort, cinq églises, une mosquée. Commerce avec les Kirghis et Boukhares. Fondée en 1594. — Un affluent de l'Irtyche se nomme aussi *Tara*.

TARAISE (s.), patriarche de Constantinople, mort en 806, refusa longtemps cette dignité, et ne céda qu'aux instances de l'impératrice Irène. Il fit condamner les Iconoclastes au 2e concile de Nicée (787), et dissuada Constantin V de répudier son épouse. On a de lui des *Lettres*. On l'h. le 25 févr.

TARANCON, ville d'Espagne (Tolède), à 40 kil. N. E. d'Ocagna ; 4,175 hab. Excellent vin.

TARANTAISE, *Tarantasia*, prov. des Etats sardes (Savoie), entre celles de Faucigny au N., d'Aoste à l'E., de Maurienne au S. et à l'O., et la Savoie supérieure au N. O. : 60 kil. sur 31 ; 40,000 hab. Ch.-l., Moutiers. Pays montagneux : les Alpes Grecques le limitent à l'E., et on y remarque le mont Iseran (d'où sort l'Isère) et le petit Saint-Bernard. Glaciers ; climat froid, mais sain.

TARARE, ch.-l. de cant. (Rhône), sur le Turdine, à 26 kil. S. O. de Villefranche ; 7,762 hab. Montagnes aux environs ; vue magnifique. Mousselines diverses, blanchisseries, peluches de soie, etc. Dans les environs sont de nombreuses fabriques de mousselines qui occupent de 50 à 60,000 hab.

TARASCON, *Tarasco*, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 15 kil. N. d'Arles, sur le Rhône, vis-à-vis de Beaucaire ; 10,774 hab. Tribunal de commerce. Beau pont suspendu ; belle église Ste-Marthe, hôtel-de-ville, etc. ; bains à la romaine. Vieux château, habité jadis par les comtes de Provence. Cadis, serges, chapeaux, vinaigre, etc. ; saucissons renommés. Commerce très actif. — Cette ville est très ancienne, et fut très florissante au moyen âge. Elle doit, dit-on, son nom à un dragon qu'on appelait *tarasque*, et dont sainte Marthe délivra la contrée. Pendant quelques années, Tarascon fut le ch.-l. de l'arrond. — Le roi René y faisait sa résidence.

TARASCON-SUR-ARIÉGE, ch.-l. de cant. (Ariége), à 17 kil. S. de Foix ; 1,675 hab. Entrepôt de tout le fer que donnent les nombreuses mines des environs.

TARAZONA, *Turiaso*, ville murée d'Espagne (Saragosse), à 85 kil. N. O. de Saragosse ; 10,000 hab. Un peu de commerce. Fruits exquis aux environs.

TARAZONA-DE-LA-MANCHA, ville d'Espagne (Cuenca), près du Jucar, à 48 kil. E. de S.-Clemente ; 6,800 h.

TARBÉ (L. HARDOUIN), né à Sens en 1753, mort en 1806, fut avocat et premier commis des finances sous Necker et de Calonne, directeur des contributions sous de Lessart, enfin ministre des finances. Il organisa aussitôt ce service sur un pied parfait. Il donna sa démission en 1792, et refusa de rentrer aux affaires sous le Consulat.

TARBELLI, peuple de la Gaule, en Novempopulanie, au S. des *Boii* et le long de l'Atlantique, avaient pour ch.-l. *Aquæ Tarbellicæ* (Dax).

TARBES, *Tarba* ou *Tarvia*, ch.-l. de préfecture (Hautes-Pyrénées), sur l'Adour, à 815 kil. S. O. de Paris ; 12,630 hab. Evêché. Tribunaux de 1re instance et de commerce ; lycée (depuis 1853), etc. Beaucoup de ruisseaux d'eau de source. Peu d'industrie. Entrepôt de tout le commerce du dép., grands marchés. Dépôt d'étalons. — T. existait avant

César et fut florissante sous les Romains. Elle fut souvent prise et pillée au moyen âge; elle souffrit beaucoup des guerres civiles religieuses au XVIe siècle. C'était la capitale du comté de Bigorre. Patrie de Barrère, conventionnel. — L'arrondissement de Tarbes a 11 cant. (Castelnau de Magnoac, Gallan, Maubourguet, Ossun, Pouy-Astruc, Rabasteins, Tournay, Trie, Vic-en-Bigorre, Tarbes, qui compte pour deux), 197 communes et 110,542 hab.

TARDENOIS, ancien petit pays de France, dans le Soissonnais (Ile-de-France), auj. compris dans le dép. de l'Aisne, avait pour ch.-l. la Fère-en-Tardenois.

TARDETS, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 15 kil. S. de Mauléon; 526 hab.

TARDIEU (M. et Mme), couple fameux, célèbre au XVIIe siècle par son avarice. Le mari était lieutenant-criminel de Paris. Les deux époux jouissaient d'une grande fortune, et ils rivalisaient de lésinerie. Ils furent assassinés par des voleurs en 1665. Boileau, dans sa 10e satire, a pris la femme pour type de la femme sordide.

TARDIEU, famille célèbre dans la gravure. Le premier artiste connu de cette famille est H.-Nicolas (1674-1749), élève d'Audran; il fut reçu à l'Académie en 1716. — Son fils J.-Nicolas et son neveu P.-François se sont également distingués, et ont transmis leur talent à Ant.-Franç. Tardieu (1757-1822), et à Alexandre Tardieu (1758-1844).

TARD-VENUS, compagnies de brigands qui se formèrent en France après la paix de Brétigny (1360). Elles se composaient de gens de guerre licenciés et d'une foule de vagabonds de tous pays, puis d'hommes ruinés qui se joignirent à eux. Les Tard-Venus promenèrent leurs ravages dans plusieurs provinces, qui, pour éviter une ruine totale, furent obligées de se racheter par des contributions de guerre. Ils défirent, en 1361, à Brignais, l'armée du roi Jean II, commandée par Jacques de la Marche, prirent Pont-Saint-Esprit, et firent trembler Urbain V dans Avignon. Enfin, le margrave de Montferrat, moyennant 60,000 florins d'or que lui donna le pape, en prit une forte partie à sa solde et les disciplina.

TARENTE, *Tarentum* en latin, *Taranto* en ital., ville du royaume de Naples (Terre d'Otrante), au fond du golfe de Tarente, à 100 kil. N. O. de Lecce; 18,500 hab. Evêché; citadelle, vieux château-fort, cathédrale remarquable, etc. Peu d'industrie, petit commerce, pêche active, coquillages précieux (de murex, la pinne-marine). Aux environs, soie végétale. La *tarentule*, espèce de grosse araignée qui se trouve dans ce pays, doit son nom à cette ville. — Tarente est très ancienne; elle fut fondée par des Crétois, puis augmentée par Phalante à la tête des Parthéniens exilés de Sparte (vers 707); elle devint bientôt très prospère, industrieuse, commerçante, riche, mais aussi très corrompue. Après avoir pris une faible part à la guerre des Samnites, elle attaqua les Romains (282), puis appela Pyrrhus pour se défendre, mais fut prise par Papirius Cursor en 272. Annibal l'arracha au joug romain (215), mais Fabius Maximus la reprit (209). Tarente a toujours suivi depuis le sort de l'Italie méridionale. Lors de l'établissement des Normands à Naples, il y eut une principauté de Tarente, laquelle n'eut que deux princes, tous deux du nom de Boémond. Le titre subsista sous les princes angevins, mais la principauté ne fut plus qu'un fief puissant. Quelques membres de la maison de la Trémoille, qui se prétendait héritière des rois angevins de Naples, prirent le titre de princ. de Tarente. Pat. d'Archytas.

TARENTE (Golfe de), dans la mer Ionienne, sur la côte de l'Italie méridionale (roy. de Naples), doit son nom à la ville de Tarente, sur le côte N.: il a environ 140 kil. de l'E. à l'O. sur 109 de largeur.

TARENTE (princes de). *Voy.* LOUIS, BOÉMOND. *Voy.* aussi LA TRÉMOILLE.

TARENTE (MACDONALD, duc de). *Voy.* MACDONALD.

TARGET, avocat, né à Paris en 1733, mort en 1806, avait acquis une grande célébrité au barreau, lorsqu'en 1789, il parut aux Etats-Généraux, mais il eut peu de succès à la tribune. Choisi par Louis XVI pour être un de ses trois défenseurs, il déclina ce beau rôle. Pendant la Terreur, il fut secrétaire d'un comité révolutionnaire, dont, au reste, il parait qu'il tempéra beaucoup la rigueur. En 1798, il fut nommé membre de la cour de cassation, et il y déploya des connaissances. On a de lui divers écrits, tels que: *Mémoire sur l'état des Protestants en France*, 1797; *Obs. sur le comm. des grains*, Paris, 1776, in-12. Target avait été reçu à l'Académie franç. en 1785.

TARGON, ch.-l. de cant. (Gironde), à 25 kil. N. O. de la Réole; 980 hab.

TARGOVICE, ville de la Russie d'Europe (Kiev), à 56 kil. S. E. d'Ouman. Elle a donné son nom à la célèbre confédération formée, le 14 mai 1792, par des seigneurs polonais partisans de la Russie, et qui avait pour objet le maintien de l'ancienne constitution de la Pologne. Cette confédération ne fit qu'augmenter l'anarchie et amena le second partage de la Pologne.

TARGUM, c.-à-d. *exposition*, *explication*, nom donné aux diverses paraphrases chaldaïques de l'Ancien Testament. Les plus remarquables de ces paraphrases sont celles d'Onkélos, de Jonathan-ben-Uziel, de Joseph-l'Aveugle, etc.

TARIF ou TARIK (Ben-Zeyad), gén. arabe, gouverneur de la partie la plus occidentale de l'Afrique, sous les ordres de Mouça, envahit l'Espagne (710); débarqua près du roc qui depuis prit de lui le nom de Gibraltar (Djibel-al-Tarik), au lieu nommé depuis Tarifa, battit les Wisigoths à Xerès, en 711, s'empara de la personne du roi Rodrigue, le tua, et envoya sa tête à Mouça; prit Tolède, et s'apprêtait à compléter la soumission de l'Espagne, quand Mouça jaloux survint, et le mit en prison. Le calife Walid le fit remettre en liberté, mais las enfin des querelles sans cesse renaissantes entre Mouça et Tarik, il leur retira le commandement à tous deux. Tarik mourut dans l'obscurité.

TARIFA, *Julia Traducta* ou *Joza*, ville d'Espagne (Cadix), sur le détroit de Gibraltar, à 40 kil. S. E. de Cadix; 13,000 hab.: c'est la ville la plus méridionale de l'Europe continentale; château-fort et fortifications diverses, petit port, fanal; les meilleures oranges de l'Andalousie. Tarifa fut ainsi nommée du musulman Tarif (*Voy.* ci-dessus). Prise aux Maures par Sanche, en 1290; assiégée par les Maures en 1340: Alphonse IV (de Portugal) la délivra par une victoire qu'il remporta près de la ville, sur les bords du Rio-Salado. Les Français l'assiégèrent vainement en 1811 et 1812, mais la prirent en 1823.

TARIK, le même que TARIF (*Voy.* ce nom).

TARKHOU, jadis *Semender*, ville de la Russie mérid. (Daghestan), à 160 kil. N. O. de Derbend; 12,000 hab. (presque tous Tartares). Château; résidence d'un khan. Commerce avec l'Iran et la Russie.

TARMA, ville du Pérou (Junin), jadis ch.-l. d'intendance, à 180 kil. E. de Lima, par 11° 36' lat. S., 77° 43' long. O.; 10,000 hab. Mines de mercure, d'argent et d'antimoine.

TARN, *Tarnis*, riv. de France, sort du mont Lozère, dans le dép. de ce nom, court au S. O., entre dans le dép. de l'Aveyron, arrose Milhau, Alby, Gaillac, Villemur, Montauban, Moissac, et tombe dans la Garonne, près de Moissac. Cours, 350 kil. Elle reçoit la Dourbie, le Dourdou, la Rance, l'Aveyron. Elle donne son nom aux dép. suivants:

TARN (dép. du), entre ceux de l'Hérault au S. E., de l'Aveyron à l'E. et au N., de Tarn-et-Garonne et de la Haute-Garonne à l'O.: 346,614 hab.: 5,739 k. carr. Ch.-l. Alby. Formé de l'Albigeois (dans le Haut-Languedoc). Montagnes, surtout au N. et à

l'E. Pas de canaux. Fer, plomb, manganèse, houille, marbre, pierre à plâtre, sable à faïence, à porcelaine, à verre, etc. Toutes les céréales, légumes, fruits, lin, chanvre, pastel, anis, coriandre, très bons vins; vastes forêts; pâturages; gros bétail, beaucoup de bêtes à laine. Draps fins et autres, étoffes de soie, toile, chapeaux, liqueurs, confitures; filatures, teintureries, usines à fer, etc. — Ce dép. a 4 arr. (Alby, Gaillac, Castres, Lavaur), 35 cantons, et 327 communes; il appartient à la 12e division militaire, a une cour impér. à Toulouse, et un archevêché à Alby.

TARN-ET-GARONNE (dép. de), entre ceux du Lot au N., de l'Aveyron au N. E., du Tarn à l'E., de la H.-Garonne au S., du Gers au S. O., et du Lot-et-Garonne au N. O.; 242,184 hab.; 3,670 kil. carrés; ch.-l., Montauban. Formé (en 1808) de parties du Bas-Quercy, du Haut-Languedoc, de l'Agénois, de la Lomagne, de la Basse-Marche et du Rouergue, prises sur les dép. environnants. Coteaux entrecoupés de plaines. Fer, marbre, pierre de taille, pierre tégulaire, terre à potier. Toutes les céréales, melons, noix, truffes, châtaignes, lin, chanvre, navette, peu de bois; beaux pâturages. Mules et mulets, gros bétail, porcs; volaille, abeilles, vers à soie; gibier. Cadis et autres lainages, toiles, bas de soie, coutellerie, amidon, papeteries, teintureries, tanneries, etc. Grand commerce (avec l'Espagne et l'Italie) en grains, farines, mulets, bestiaux, vins, eaux-de-vie, laine, huile, safran, draps, cuirs, prunes et pruneaux, etc. — Ce dép. a 3 arr. (Montauban, Moissac, Castelsarrazin), 24 cantons et 195 communes. Il appartient à la 12e division militaire; a une cour impér. à Toulouse, et un évêché à Montauban.

TARNOPOL, ville de Galicie, ch.-l. de cercle, sur le Sereth, à 110 kil. S. E. de Lemberg; 7,500 hab. Grand commerce. — Le cercle de Tarnopol, borné au N. et à l'E. par la Russie, ailleurs par ceux de Sleczow, Brzezany, Czortkow, a 95 kil. sur 60, et 210,000 hab. Napoléon le fit céder à la Russie en 1809; il fut rendu à l'Autriche en 1814.

TARNOW, ville de Galicie, ch.-l. de cercle, à 190 kil. O. de Lemberg; 4,300 hab. Évêché. — Le cercle de Tarnow est situé entre ceux de Rzeszow à l'E., de Jaslo au S., de Bochnia à l'O., et la Pologne russe au N. O.; 100 kil. sur 50; 240,000 hab.

TARO, *Tarus*, riv. de la haute Italie, sort des Apennins (Gênes), coule au S. E., puis au N. E., entre dans le duché de Parme, et se jette dans le Pô, à 19 kil. N. O. de Torricella, après un cours de 110 kil. Sous l'empire français, cette ville a donné son nom à un dép. dont Parme était le ch.-l., et qui fut formé en 1803 du duché de Parme et de Plaisance.

TARODANT, ville de l'empire de Maroc, ch.-l. de la prov. de Sus, à 200 kil. S. O. de Maroc; 10,000 hab. Tanneries; manteaux dits *haïques*, selles, salpêtre.

TARPEIA, fille de Sp. Tarpéius, gouverneur de Rome du temps de Romulus. Séduite par les Sabins, elle leur promit d'ouvrir les portes de la ville à leur armée, à condition qu'ils lui donneraient ce qu'ils portaient au bras gauche: elle voulait parler de leurs bracelets d'or. Tatius, roi des Sabins, y consentit; mais en entrant dans la ville, il jeta à Tarpeïa, non seulement son bracelet, mais encore le bouclier qu'il portait au même bras. Il fut imité par ses soldats, de manière que la malheureuse Tarpeïa périt accablée sous le faix. Elle fut enterrée au mont Capitolin, dont une partie prit d'elle le nom de *Roche Tarpéienne*. — Depuis, ce fut du haut de cette roche que l'on précipita les criminels de haute trahison.

TARPÉIEN (mont). *Voy.* CAPITOLIN et TARPEIA.

TARQUIN I, dit vulgairement TARQUIN L'ANCIEN, *L. Tarquinius Priscus*, 5e roi de Rome, était un riche seigneur ou *lucumon* de Tarquinies, et avait pour père l'exilé Corinthien Démarate; il vint, l'an 627 av. J.-C., s'établir à Rome, y acquit la faveur populaire par sa bravoure et sa munificence, fut nommé par Ancus mourant, tuteur de ses deux fils, et se fit proclamer roi lui-même par les curies (614). Il doubla le nombre des sénateurs (réduit alors à 150), et celui des chevaliers, fortifia et embellit Rome, y fit construire les célèbres égoûts, et jeta les fondements du Capitole. Au dehors, il battit les Sabins et leur prit Collatie, défit les Latins coalisés, s'empara de Corniculé, Ficulnée, Camérie, Crustumérie, Apioles, Médullie, Nomente, et, s'il faut en croire Denys d'Halicarnasse, soumit toute l'Étrurie après neuf ans de guerre. Ces faits sont sans doute exagérés, mais on ne saurait douter que Rome ne fût riche et forte vers la fin du règne de Tarquin. Ce prince mourut en 578, assassiné par les fils d'Ancus. Servius Tullius, son gendre, lui succéda. — Niebuhr ne croit pas que Tarquin fût étrusque, et il voit dans Priscus le nom d'un peuple ancien, fondu avec les Latins (*Prisci Latini*); selon lui, Tarquin serait un habitant de Lucéria, un Latin régnant sur Rome.

TARQUIN II ou TARQUIN-LE-SUPERBE, 7e et dernier roi de Rome, petit-fils du précédent. Marié à une fille de Servius, femme d'un caractère doux et timide, il la fit périr afin d'épouser une autre fille de Servius, Tullie, femme ambitieuse et hardie, qui de son côté s'était débarrassée de son époux. Il forma avec elle une conspiration, dont le dénouement fut la mort violente de Servius, et son élévation au trône (534 av. J.-C.). Son règne fut une réaction contre les institutions de Servius. Il abolit les lois favorables au peuple, accabla d'impôts les Romains des dernières classes, fit tuer nombre de sénateurs, décida seul de la paix et de la guerre, et gouverna en tyran. Du reste, il fut guerrier actif et politique habile. Rome vit sous son règne Apioles vaincue, Gabies soumise; les villes latines furent réunies en une confédération dont Rome était le centre et avait la présidence; le Capitole fut terminé, les livres sibyllins achetés. Tarquin faisait en personne le siége d'Ardée, quand la brutalité de son fils Sextus à l'égard de Lucrèce, et l'énergie de Brutus, déterminèrent une terrible insurrection à Rome; la royauté fut abolie et remplacée par la république (509). Tarquin, banni avec toute sa famille, ourdit trois conspirations au sein même de Rome, mais sans succès (*Voy.* BRUTUS); puis il arma successivement contre Rome Véies et Tarquinies (509), le roi de Clusium, Porsena (508 et 7), les Sabins (505-499), les Latins (498-496), les Volsques (495), et fut toujours malheureux. Il mourut âgé de 83 ans, chez Aristodème, tyran de Cumes.

TARQUIN (Sextus), fils aîné de Tarquin-le-Superbe, est célèbre par la prise de Gabies. Feignant du mécontentement contre son père, il se réfugia dans cette ville, s'y rendit agréable aux habitants par sa libéralité, se fit nommer aux premiers emplois: puis, ayant fait périr, sous divers prétextes, les hommes les plus marquants du pays, il livra la ville à son père. Il fut cause de l'abolition de la royauté par l'outrage qu'il fit à la chaste Lucrèce. Il suivit son père en exil, combattit contre les Romains et périt à la bataille du lac Régille, 496 av. J.-C.

TARQUINIES, *Tarquinii*, auj. *Turchina*, ville d'Étrurie, au S., sur la Marta, près de son embouchure, bâtie, dit-on, par Tarchon, un des auxiliaires d'Énée contre Turnus, fut la patrie de Tarquin l'Ancien. Tarquinies fit plusieurs fois la guerre à Rome, mais finit, en 351 av. J.-C., par être forcée à une trêve de 40 ans; elle fut occupée depuis 311, et entièrement soumise en 283.

TARRACO, auj. *Tarragone*, ville et port de l'Hispanie citérieure, capit. de la Tarraconaise, sur la mer, était d'origine phénicienne. Détruite par les Carthaginois, elle fut relevée par le grand Scipion. Jules César en fit une colonie romaine. Antonin en agrandit le port. Les Wisigoths la détruisirent presque entièrement. Tarraco a encore de beaux restes.

TARRACONAISE, *Tarraconensis* (s.-entendu pro-

nicia). Ce fut d'abord la plus grande et la plus septentrionale des 3 prov. d'Hispanie sous les Romains (elle équivalait alors aux prov. modernes de *Catalogne*, *Aragon*, *Navarre*, *Biscaye*, *Asturies*, *Galice*, *Entre-Minho-et-Douro*, *Tras-os-Montes*, *Léon*, *Vieille-Castille* et partie de la *Nouvelle*, *Valence*); plus tard on en diminua l'étendue en formant à ses dépens la Galécie et (en partie) la Carthaginoise (*Voy.* HISPANIE). Tarraco en fut toujours la capitale.

TARRAGONE, *Tarraco*, ville d'Espagne (Catalogne), sur la Méditerranée, à 85 kil. S. O. de Barcelone; 11,200 hab. Archevêché. Port; môle, deux ...nts. Belle cathédrale, aqueduc (dit Pont-de-Ferreras), antiquités. Pêche active. Distilleries, chapeaux, etc.; commerce extérieur. Capitale de la Tarraconaise et de toute l'Espagne citérieure sous les Romains, cette ville appartint ensuite aux Wisigoths, aux Arabes (de 714 à 1120), puis aux Maures, auxquels enfin Alphonse-le-Batailleur la reprit. Elle soutint un siége en 1640 contre les troupes royales pendant la révolte de la Catalogne), mais fut prise. Les Anglais l'occupèrent en 1705 (dans la guerre de la succession d'Espagne), et y mirent le feu en l'évacuant. Les Français l'ont aussi occupée en 1808 et 1811, et l'ont gardée jusqu'en 1813.

TARSE, auj. *Tarsous*, ville de l'Asie-Mineure, capitale de la Cilicie des Plaines, puis, au IV[e] siècle, de la Cilicie 1[re], à l'O., près de l'embouchure du Cydnus (Karasou) dans la Méditerranée, fut fondée par les Grecs, ou, suivant une autre tradition, par Sardanapale. De bonne heure elle fut très commerçante. Alexandre la visita, et pensa y périr en se baignant dans les eaux glacées du Cydnus. Tarse s'appela un instant *Juliopolis* en l'honneur de César. C'est dans cette ville qu'Antoine et Cléopâtre eurent leur première entrevue. Sous l'empire, Tarse devint fameuse par son école de philosophie. Le philosophe Athénodore, le rhéteur Hermogène, l'apôtre saint Paul naquirent à Tarse. La ville moderne occupe à peine le quart de l'anc., et n'a guère que 7 ou 8,000 h. fixes. Pendant l'hiver, la population s'élève à 30,000 âmes.

TARTAGLIA (Nic.), mathématicien du XVI[e] siècle, mort en 1557 à Venise, était resté orphelin à 6 ans; par une persévérance inconcevable, il triompha de la plus affreuse misère, apprit seul tout ce qu'il ...t des sciences, et enseigna les mathématiques à Vérone, Vicence, Brescia. Il résolut l'équation du 3[e] degré par de nouvelles formules, que l'on désigne à tort sous le nom de *formules de Cardan* (ce savant à qui il les avait communiquées se les appropria); il fut un des premiers qui appliquèrent les mathématiques à l'art de la guerre. On a de lui, entre autres écrits, *Quesiti ed invenzioni diverse*, Venise, 1560, in-4; *Balistique*, 1537, trad. par Rieffel, Par., 1846.

TARTARE (LE), suivant les Grecs et les Romains était la partie de l'enfer qu'habitaient les coupables; il avait pour limite le Phlégéthon, dont les circonvolutions formaient autour de lui comme une ceinture infranchissable.

TARTARES ou mieux TATARS, peuple originaire du Turkestan indépendant, et qui paraît se confondre avec les Turcs, a donné son nom à la partie centrale de l'Asie. Ils furent au XII[e] siècle subjugués par Gengis-khan, roi des Mongols, qui les incorpora à ses armées. Depuis on appliqua le nom de Tartares aux Mongols eux-mêmes, et bientôt on l'étendit avec moins de raison encore à une foule d'autres peuples. *Voy.* l'art. suiv.

TARTARIE ou mieux TATARIE (ainsi nommée des *Tatars* ou *Tartares*, ses prétendus habitants), nom vague, qui, dans le langage des anciens géographes, comprenait, en Asie: 1° la Sibérie; 2° toutes les possessions chinoises hors de Chine (moins le Thibet, le Boutan et la Corée), c.-à-d. la Mongolie et Charva-Mongolie, la Mantchourie, la Dzoungarie et Daourie, le Turkestan chinois; 3° le Turkestan indépendant; — en Europe: la Crimée et les autres gouvernements russes sur la mer Noire: ces derniers se nommaient *Petite-Tartarie*. Pour la Tartarie Asiatique, on la divisait en *Tartarie russe* (ou Sibérie), au N.; *Tartarie chinoise* (Mongolie, Mandchourie, Dzoungarie, etc.), à l'E.; *Tartarie indépendante* (ou Turkestan), à l'O. Ces noms, tous mal choisis, sont abandonnés à présent. Le plus faux de tous est celui de Tartarie russe. Les deux autres étaient fondés sur ce que les Turcs du Turkestan et les Mongols portaient au moyen âge le nom de Tartares. On distinguait les Tartares d'Asie en: *Tartares Kalmouks*, *Tartares Mongols*, *Tartares Tcherkesses*, *Tartares Nogaï*, *Tartares Uzbeks*, *Tartares Tongouses*, etc. En Europe, on distinguait les Tartares de la Petite-Tartarie en: *Tartares de Crimée* ou *de Pérékop*, *Tartares de Budziak* et *Tartares Koubans*. Plus anciennement il y avait eu un *royaume* (ou *khanat*) *tartare d'Astrakhan*, un *royaume* (ou *khanat*) *tartare de Kasan*; et tous ces états, ainsi que la Petite-Tartarie ou khanat de Crimée, étaient des débris de l'ancien *empire tartare du Kaptchak* ou *de la Horde-d'Or*. La population du gouv. d'Orenbourg, qui fut compris aussi dans le Kaptchak, se nommait *Tartares d'Oufa*. Quant aux mœurs, aux langues, à la religion, à l'histoire des Tartares, *Voy.* TURCS, TURKESTAN, MONGOLS, MANDCHOUS, KAPTCHAK, CRIMÉE, etc.

TARTARIE (MANCHE DE). *Voy.* MANCHE.

TARTARO, riv. du roy. Lombard-Vénitien, naît près du lac de Garda, communique avec le Pô et l'Adige par divers canaux, et tombe, sous le nom de Canale Bianco, dans l'Adriatique par plusieurs embouchures. Cours, 100 kil. C'est l'anc. *Atrianus*.

TARTAS, ch.-l. de cant. (Landes), à 20 kil. S. O. de Saint-Sever, sur la Midouze; 2,785 hab. Safran, boulangerie estimée. Jadis très forte et l'une des quatre vicomtés des Landes; longtemps possédée par la maison d'Albret. *Voy.* ALBRET.

TARTERON (le père), jésuite, né en 1644 à Paris, mort en 1720, professa les humanités et la rhétorique, donna des traductions d'*Horace* (1685 et 1704), de *Juvénal* et *Perse* (1688), qui eurent du succès dans leur temps.

TARTESSE, *Tartessus*, île et ville de l'Hispanie ancienne, selon les Phéniciens, semble avoir été située vers l'embouchure du Bétis. C'était de là que l'or de la péninsule était recueilli par les Phéniciens pour être porté en Orient. La renommée des richesses de Tartesse se conserva toujours chez les Grecs et les Romains, mais on ne connaissait plus l'emplacement de cette ville avec certitude. — Pour quelques savants, Tartesse ne fut que le premier nom de Gadès ou de *Carteia*. On donne quelquefois le nom de *Tartessii* aux *Carpetani*. *Voy.* ce nom.

TARTINI (J.), cél. violon et composit., né en 1692 à Pirano (Istrie), mort en 1770, quitta la théologie, puis le droit, pour se livrer à son goût pour la musique et l'escrime, épousa clandestinement à Padoue une demoiselle d'illustre famille, s'enfuit pour esquiver la vengeance des parents, et trouva asile dans un couvent d'Assise. Il jeta les fondements de sa réputation à Venise, tant comme virtuose que comme théoricien, et devint, en 1721, chef d'orchestre de l'église Saint-Antoine à Padoue. Sa musique est délicieuse et d'une exquise sensibilité. Son *Traité de musique*, Padoue, 1754, in-4, est estimé. On cite surtout de lui une célèbre *Sonate* qu'il composa dans un songe, où il lui semblait qu'il écrivait sous la dictée de Satan, et qu'on appelle *Sonate du Diable*.

TARUNTUS, nom ancien de la *Dwina* (occidentale).

TARVIS, bourg des États autrichiens (Laybach), à 27 kil. S. O. de Villach. Forges, martinets à cuivre, aciéries. Victoire de Masséna sur les Autrichiens (1797). — Jadis à l'évêque de Bamberg, avec titre de bourg archiducal et de marquisat.

TARVISIUM, ville de Vénétie, auj. TRÉVISE.

TASCHFYN. *Voy.* TACHFIN.

TASMAN (Abel-Janssen), célèbre navigateur hollandais, né à Hoorn vers 1600, fut chargé en 1642, par Van Diemen, gouverneur des Indes hollandaises, de faire un voyage de découvertes dans l'Océan Austral, découvrit la contrée qu'il nomma *Terre de Van-Diémen*, ainsi que la Nouvelle-Zélande, les archipels des Amis et Fidji, et fit en 1644 un second voyage dans lequel il paraît avoir parcouru la plus grande partie des côtes de la Nouvelle-Hollande, mais les particularités de ce voyage sont peu connues, les Hollandais ayant caché avec soin leur découverte.

TASMANIE. Quelques géographes modernes ont voulu donner ce nom les uns à la Diéménie, les autres à la Nouvelle-Zélande. *Voy.* ces noms.

TASSE (Bernard), poëte italien, père du célèbre Torquato Tasso, né en 1493 à Bergame, d'une antique et noble famille de cette ville, s'attacha successivement au prince de Salerne (1531), au duc d'Urbin, au duc de Mantoue, dont il fut le secrétaire, et qui lui confia le gouvernement d'Ostiglia. Il mourut en 1569. On a de lui un poëme en 100 chants, l'*Amadis de Gaule*, imité du célèbre roman de chevalerie de ce nom, qu'il termina en 1549, et dont la meilleure édition est celle de Bergame, 1775, 4 vol. in-12; un poëme de *Floridant*, dans le même genre, qui ne parut qu'en 1587, et fut révisé par Torquato, des églogues, des odes, des élégies, etc. Bernardo Tasse ne manquait pas d'imagination ni de talent poétique; mais il a été éclipsé par son fils.

TASSE (TORQUATO TASSO, dit le), célèbre poëte italien, fils du précédent, naquit en 1544 à Sorrente. Il étudia d'abord le droit à Padoue, mais il négligea bientôt cette étude aride pour se livrer tout entier à la poésie, et composa, dès l'âge de 18 ans, un poëme chevaleresque, *Renaud*, qui dès lors appela sur lui l'attention (1562); il conçut aussi dès cette époque le plan de son immortelle épopée. Il se vit bientôt après (1565) appelé à la cour de Ferrare par le duc régnant Alphonse II, suivit en France le cardinal d'Este (1571), et fut fort bien accueilli de Charles IX; de retour à Ferrare, il y fit jouer (1573) un drame pastoral, l'*Aminta*, qui est depuis resté sans égal, et termina en 1575 sa *Jérusalem délivrée*. Ce poëme ne reçut pas d'abord l'accueil qu'il méritait, et l'auteur ne dédaigna pas de s'engager pour le défendre dans une vive polémique avec ses obscurs critiques; en même temps, il éprouva quelques contrariétés à la cour de Ferrare, par suite sans doute d'une passion malheureuse qu'il avait conçue pour une des sœurs du duc, la belle Léonore; sans cesse assailli d'idées noires, sa raison s'égara, et il quitta brusquement Ferrare sans argent et sans but (1577). Il gagna Naples où il retrouva une sœur qui s'efforça de le calmer, puis, errant de ville en ville, il alla successivement à Mantoue, à Urbin, à Turin, mais ne trouvant nulle part le bonheur, il hasarda de revenir à Ferrare (1579); le duc, irrité, le fit enfermer dans une maison de fous; il l'y retint sept ans et ne lui rendit la liberté qu'en 1586, sur les vives sollicitations de plusieurs princes de l'Italie et du pape lui-même. Le Tasse séjourna depuis à Mantoue, à Naples, à Rome, recherché par les princes et les grands, mais sans en être plus heureux, luttant sans cesse contre la misère, et souvent privé de sa raison. Malgré les injustes critiques de ses envieux, son génie avait enfin été apprécié, et il venait d'être appelé à Rome par le pape Clément VIII pour y être solennellement couronné, lorsqu'il mourut dans cette ville, en 1595, emporté par une fièvre qui le minait depuis longtemps. Le Tasse a composé, outre la *Jérusalem délivrée*, un autre poëme épique, la *Jérusalem conquise* (Rome, 1593), qu'il prétendait substituer à son premier poëme; mais cet ouvrage, fruit des années où il ne possédait plus le plein usage de ses facultés, est bien inférieur au premier. On a encore de lui une tragédie de *Torrismondo* (1587), de *Poésies diverses* (*Rime*), des *Discours sur la Jérusalem*, des *Dialogues*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Rosini, en 30 vol. in-8, Pise, 1821, etc. La *Jérusalem délivrée* est le principal titre du Tasse à l'immortalité. Ce poëme, par la grandeur des conceptions, par le développement des caractères, la richesse des images, la grâce des idées, l'harmonie du style, se place auprès des chefs-d'œuvre d'Homère, de Virgile et de Milton. Il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe: les meilleures traductions françaises sont, en prose, celles de Mirabaud, 1724; de Panckoucke et Framery, 1783; de Lebrun, 1774; de M. A. Mazuy, 1838 (avec *Commentaires*); de V. Philippon de la Madeleine, 1841 (édition illustrée); et en vers celle de Baour-Lormian, 1795 et 1819, 3 vol. in-8. Le *Renaud* a été traduit par Cavellier, 1813; l'*Aminta* par Berthre de Bourniseaux, 1802, en prose, et par Baour-Lormian, 1813, en vers.

TASSILLON, duc de Bavière (748), le dern. des Agilolfinges, épousa Luitperge, fille de Didier, roi de Lombardie, et se déclara contre les Francs dès 764. Attaqué par Charlemagne, il fut battu et fait prisonnier en 788. Condamné à mort dans l'assemblée générale de la nation des Francs, sa peine fut commuée en une détention perpétuelle à l'abbaye de Jumiéges où il mourut.

TASSIN (le père), bénédictin, né en 1697, mort en 1777, rédigea avec D. Toustain un *Nouveau traité de diplomatique*, 6 vol. in-4, 1750-65, qui complète celui de Mabillon, et publia seul l'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur*, 1770.

TASSISUDON, capitale du Boutan, dans une haute vallée de l'Himalaya, 87° 10' long. E., 27° 50' lat. N., à 600 kil. N. E. de Calcutta; résidence du Deb-radjah. Beaucoup d'idoles en bronze.

TASSONI (Alexandre), poëte italien, né en 1565 à Modène, mort en 1635, fut secrétaire du cardinal Ascagne Colonna (1599), puis du duc de Savoie (1618), et s'attacha enfin au duc de Modène François I, qui le créa conseiller. Il savait beaucoup de physique, de géographie, d'histoire et de littérature. Son ouvrage principal est le poëme héroï-comique du *Seau enlevé* (*Secchia rapita*), Modène, 1744, placé trop bas par Voltaire, mais trop exalté par Apostolo Zeno. Il y chante en vers burlesques une querelle survenue entre Modène et Bologne au sujet d'un seau de puits qui resta au pouv. de Modène.

TATA, ville de Hongrie. *Voy.* DOTIS.

TATARS. *Voy.* TARTARES.

TATIEN, philosophe platonicien, né vers l'an 130 en Syrie, se convertit au christianisme, se mit au nombre des disciples de S. Justin, et écrivit un *Discours aux Grecs* (publ. par W. Worth, Oxford, 1700), pour prêcher la foi; mais il tomba, vers 172, dans les erreurs des Gnostiques et fut regardé comme hérésiarque. — Un autre T., de Mésopotamie, est auteur d'une *Harmonie des Évangiles*, attribuée à tort au précéd., et dont on n'a qu'une trad. latine, par Victor de Capoue.

TATITCHEV (Basile Nikitich), historien russe, né en 1686, mort en 1750, fut attaché au collége des mines, remplit diverses missions en Sibérie, en Suède, devint grand-maître des mines (1737), réorganisa ce service et rédigea un code des mines de Russie. Il a laissé une *Histoire de Russie* qu'il n'a pu achever, et qui a été publiée par Muller, à Moscou, Saint-Pétersbourg, 1769-84, 4 vol. in-4; cet ouvrage renferme de très utiles documents.

TATIUS (T.), roi de Cures (ou de Quirium), chez les Sabins, était déjà vieux quand le rapt des filles sabines lui fit prendre les armes contre Romulus, 745 av. J.-C.; suivant le récit vulgaire, il entra dans la citadelle, grâce à la trahison de Tarpeia, et livra trois combats aux Romains; il allait vaincre dans

le dernier quand l'intervention des Sabines fit cesser le combat; Tatius consentit à régner conjointement avec Romulus sur le peuple uni des Romains et des Quirites (*populus Romanus Quiritium*); au bout de sept ans, les deux rois se brouillèrent, et Tatius fut tué à Lavinium : Romulus est soupçonné d'avoir eu part à ce meurtre.

TATIUS (Achille), écrivain grec. *Voy.* ACHILLES.

TATRA (monts), partie la plus haute des Carpathes occid. en Hongrie, dans les comitats de Zips, Lipto, Arva; sommets principaux, Eisthaler-Spitz (2,666m), Lomnitz (2,648m), Krivan (2,512m).

TATTA, ville de l'état de Maroc, à 240 kil. O. de Draha; 10,000 hab. Rendez-vous des passagers pour Tombouctou et La Mecque.

TATTA ou TATTAH, *Patala?* ville de l'Inde (Sindhy), près du Sind, à 80 kil. de la mer, et à même distance d'Haïderabad, au S.; 15,000 hab.— Ville jadis commerçante, mais déchue auj. Les navires s'arrêtent à 9 kil. au S. E., à Begorah. Fondée en 1485, prise et pillée par les Portugais (1555).

TAUBER, riv. d'Allemagne, naît dans le Wurtemberg (cercle de l'Iaxt), coule à l'E., entre en Bavière, arrose les cercles de la Rézat et du Bas-Mein, se dirige au N., pénètre dans le grand-duché de Bade, traverse le cercle de Mein-et-Tauber, et se jette dans le Mein à Wertheim. Cours, 125 kil.

TAUBER (cercle de MEIN-ET-). *Voy.* MEIN.

TAULÉ, ch.-l. de cant. (Finistère), à 7 kil. N. O. de Morlaix; 2,892 hab.

TAULER (Jean), *Taulerus*, mystique, né en Alsace vers 1294, prit l'habit de Saint-Dominique à Strasbourg, vint à Paris pour y perfectionner ses études théologiques, et mourut à Strasbourg en 1361. Il a laissé plusieurs ouvrages regardés comme classiques par les mystiques, des *Méditations sur la vie et la passion du Sauveur*, des *Institutions divines*, des *Lettres spirituelles*, le tout en allemand. Ses *Œuvres* ont été traduites en latin par Surius, Cologne, 1548; les *Institutions divines* ont été mises en français par Loménie de Brienne (1665), et insérées dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1835.

TAUNTON, ville d'Angleterre (Somerset), à 59 kil. S. O. de Bristol, sur la Tone; 12,200 hab. Ancien château, place de la Parade, église gothique. Jadis grande fabrication de lainages communs. Commerce de soie. Ville ancienne, forte sous les Saxons.

TAUNTON, ville des États-Unis (Massachussets), à 50 kil. S. de Boston; 7,000 hab. Haut-fourneau.

TAUNUS ou HOEHE, chaîne de mont. de l'Allemagne occid., dans le duché de Nassau, commence sur les frontières de la Hesse, court au S. O., et se termine sur la rive droite du Rhin. Au N. E., elle se rattache au Vogelsgebirge. Cette chaîne sépare les eaux de la Lahn d'avec celles du Mein et du Rhin. Sommets principaux : Grand-Feldberg (868 mètres), Alte-Kœnig (800 mètres).

TAURASIA ou *Augusta Taurinorum*, auj. TURIN.

TAURELLUS. *Voy.* TORELLI.

TAURES, *Tauri*, peuple de la Scythie mérid., habitait la Chersonèse Taurique (Crimée) et le pays environnant, qu'on nommait Tauride. Ils n'étaient peut-être pas Scythes (ou Tchoudes) d'origine; mais ils se mêlèrent aux Scythes, et alors ils s'appelèrent *Tauroscythes*. Les Taures étaient renommés pour leur férocité. Ils immolaient à leur grande-déesse Opis (Diane Orthia selon les Lacédémoniens) des victimes humaines : Oreste faillit tomber sous leurs coups. *Voy.* ORESTE, IPHIGÉNIE, THOAS.

TAURESIUM, v. de Mésie, au pied de l'Hémus, et près de *Scopi*. Pat. de Justinien, qui la rebâtit sous le nom de *Justiniana I* (nom que d'autr. donn. à *Scopi*).

TAURIANA, v. de l'Italie anc., auj. SEMINARA.

TAURIDE. *Voy.* CHERSONÈSE et TAURES.

TAURIDE, gouv. de la Russie mérid., entre ceux de Kherson et d'Ekatérinoslav au N., la mer d'Azov et le détroit d'Iénikaleh à l'E., la mer Noire au S. et à l'O, se compose de la presqu'île de la Crimée et d'un vaste territoire au N. de cette presqu'île : 400 kil. sur 150; 400,000 hab. Ch.-l., Simféropol. Beaucoup de lacs salés et de marais; plusieurs riv. (Dniepr, Konskaïa, Berda); quelques montagnes en Crimée. Air insalubre vers la mer *Putride*. Forêts; beaucoup de blé, pâturages excellents. Chevaux et bestiaux. Plusieurs ports, mais le commerce maritime est déchu depuis la fondation d'Odessa. Habitants : Tartares Nogaïs, Russes, Arméniens, Grecs, Juifs et Allemands. *Voy.* CRIMÉE et TAURES.

TAURINI, auj. *prov. de Turin*, peuple de la Gaule Transpadane, vers les Alpes Cottiennes et les sources du Padus, était d'origine gauloise ou ligurienne. *Augusta Taurinorum* était leur capitale. Ils furent alliés du peuple romain pendant la 2e guerre punique.

TAURINORUM (AUGUSTA), ville de la Gaule Cisalpine, capit. des Taurini, auj. TURIN.

TAURIQUE (Chersonèse). *V.* CHERSONÈSE, TAURES et CRIMÉE.

TAURIS, dite aussi *Tabriz* ou *Tavriz*, ville d'Iran, ch.-l. de l'Aderbaïdjan, par 44° 12' long. E., 38° 5' lat. N.; 70,000 hab.; elle en a eu, dit-on, 500,000. Mur percé de 7 portes; vieux château; palais du prince; ruines de la belle mosquée de Djihan-Chah. Ville très commerçante. — Fondée, v. 792, par Zobéide, une des femmes d'Haroun-al-Raschid, sur l'emplacement d'une anc. ville dont on ignore le nom (*Gabris*, *Gaza* ou *Gazaca*). Souv. ravagée par les Turcs. Un tremblement de terre la détruisit en partie en 1721, et fit périr près de 100,000 de ses habitants.

TAUROMENIUM, *Taormina*, v. de Sicile, sur la côte orientale, adossée au m. *Taurus*, était une colonie de Zancle (ou Messine), et reçut les restes de la population de Naxos, ville voisine, saccagée par Denys-le-Tyran. C'était une des principales villes de l'île au IIIe siècle av. J.-C. Elle devint célèbre pendant la 1re guerre des esclaves de Sicile : Rupilius la prit en 132 et mit fin à la guerre. *V.* TAORMINA.

TAUROSCYTHES. *Voy.* TAURES.

TAURUS, *Djebel-Kurin* en turc, chaîne de montagnes en Asie-Mineure, commence vers 38° lat. N., près de l'Euphrate, traverse de l'E. à l'O. le pachalik de Marach, puis court toujours à l'O. parallèlement à la côte S. de l'Asie-Mineure qu'elle serre de très près, et finit par se bifurquer en deux petits rameaux qui se terminent aux golfes de Sataliéh et de Cos. On nomme *Anti-Taurus* une autre chaîne qui traverse aussi de l'E. à l'O. l'Asie-Mineure dans sa partie centrale. Enfin une chaîne septentr. cotoie, de plus ou moins près, la mer Noire; une branche qui se dirige du S. E. au N. O. unit la chaîne mérid. à la chaîne septentr. Tout l'ensemble peut s'appeler système du Taurus. Ce système présente des cimes élevées, surtout vers le centre, vers le N. O. et vers le S. O. Le Sogout-dagh, dans le pachalik d'Hamid, peut avoir 4,700 mètres.

TAURUS, auj. *capo di Santa Croce*, cap de Sicile, sur la côte E., près de Tauromenium.

TAUVES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 65 kil. O. d'Issoire; 2,358 hab.

TAVAI-POENAMMOU, une des deux îles dont se compose la Nouvelle-Zélande. *Voy.* ZÉLANDE.

TAVANNES, beau village de Suisse (Berne), à 34 kil. N. O. de Berne, à quelque distance au S. de l'anc. comté de Ferrette, au milieu du Jura; 1,500 hab. C'est sans doute de ce lieu que tirait son nom la maison allemande de Tavannes, qui en 1504 s'unit par mariage à la maison française de Saulx pour former la maison de Saulx-Tavannes. *Voy.* l'art. suiv.

TAVANNES (SAULX-), illustre et anc. maison de Bourgogne, qui a fourni de grands généraux à la France et de hauts dignitaires à l'Église, tire son double nom du château de Saulx en Bourgogne, qu'elle possédait dès le XIIe siècle, et de Margue-

rite de Tavannes, sœur et héritière de Jean de Tavannes (gentilhomme allemand, du comté de Ferrette, au service de France) que Jean de Saulx, seigneur d'Aurain, épousa en 1504. Cette maison a formé plusieurs branches, dont quelques unes sont éteintes; son dernier représentant, M. le duc de Saulx-Tavannes, pair de France, s'est tué en 1845.

TAVANNES (Gasp. DE SAULX, seigneur de), général français, né à Dijon en 1509, fut pris à Pavie avec François I dont il était page, se distingua par une extrême bravoure, surtout au siége d'Yvoi, à La Rochelle (1543), à la bat. de Cérisoles (1544), commanda l'armée dirigée contre les Trois-Évêchés, prit Metz (1552), eut grande part à la victoire de Renti (1554), et ramena, après le départ de Guise, l'armée envoyée en Italie au secours du pape (1556). Il déploya en toute occasion un zèle excessif contre les Réformés dans son gouvernement de Bourgogne et dans le Lyonnais, servit de mentor au jeune duc d'Anjou (Henri III), eut la principale part aux victoires de Jarnac et de Moncontour (1569) remportées sur les Protestants, et fut en récompense nommé maréchal de France. On l'accuse d'avoir fortement contribué à la Saint-Barthélemy, et d'avoir parcouru les rues de Paris pour exciter au massacre (1572). Il fut, peu après cet événement, nommé gouverneur de Provence. Il mourut en 1573, en allant avec le duc d'Anjou assiéger La Rochelle. Son 3ᵉ fils Jean a laissé sur sa vie des *Mémoires* fort curieux. On trouve la *Vie de Gaspard de Tavannes* dans les *Hommes illustres* de Pérau.

TAVANNES (Guill. DE SAULX, seigneur de), fils aîné du précédent (1553-1633), fut lieutenant du roi en Bourgogne (1574), maintint en partie cette province sous l'obéissance de Henri III pendant la Ligue; se déclara pour Henri IV dès 1589, malgré Jean, vicomte de Tavannes, son frère, forcené ligueur, qu'il combattit 3 ans. Il se distingua surtout à Fontaine-Française. On a de lui d'excellents *Mémoires historiques*, qui vont de 1560 à 1596, Paris, 1625 (réimprimés dans le *Panthéon littéraire*, 1836).

TAVANNES (Jean DE SAULX, vicomte de), 3ᵉ fils du maréchal et frère du précédent, né en 1555, mort vers 1630, suivit le duc d'Anjou (Henri III) au siége de La Rochelle et en Pologne, où il resta après son maître. De retour en France, il s'y montra déterminé ligueur, fut fait maréchal de France par Mayenne, et ne posa les armes qu'en 1595 : il demanda en vain la conservation de son grade. Il mourut dans ses terres. On a de lui une *Vie* de son père, souvent intitulée *Mémoires*, et qu'il ne faut pas confondre avec les *Mémoires de Guillaume de Tavannes*. Ceux de Jean ont été imprimés à Lyon, 1657, in-fol.

TAVASTEHUS, ville de la Russie d'Europe (Finlande), chef-lieu de gouvernement, sur un lac, à 135 kil. N. O. de Helsingfors; 1,800 hab. Fondée en 1650; prise et reprise par les Russes et les Suédois. Jadis capitale d'un petit pays nommé *Tavastie*.

TAVDA, rivière de la Russie d'Asie, formée par la réunion de la Sosva et de la Losva, dans le gouvernement de Tobolsk, coule au S. E. et se jette dans le Tobol après 400 kil. de cours.

TAVEL, bourg du dép. du Gard, à 8 kil. S. O. de Roquemaure; 800 hab. Vins renommés.

TAVERNA, ville du roy. de Naples (Calabre Ultér. 2ᵉ), à 14 kil. N. de Catanzaro; 2,000 hab. Draps communs. Aux environs, pierre spéculaire et pierre plombée (qui servent pour l'esquisse). Fondée par Nicéphore Phocas, détruite par Guillaume I, relevée par Arrigo IV, fils posthume de Roger I. Patrie du peintre Matthias Preti, dit le *Calabrois*.

TAVERNES, ch.-l. de cant. (Var), à 28 kil. N. de Brignoles; 1,494 hab. Huiles.—*Voy.* TABERNÆ.

TAVERNIER (J.-B), voyageur, né à Paris en 1605, était fils d'un marchand de cartes géographiques d'Anvers, réfugié en France. La profession de son père lui inspira de bonne heure le goût des voyages; il parcourut plusieurs régions de l'Europe, puis de l'Asie, et fit une fortune immense dans le commerce des diamants et des pierreries, qu'il n'avait pourtant entrepris qu'afin de se défrayer. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe. On a de lui : *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, souvent réimprimés (la meilleure édition est de 1679, 3 vol. in-8). Ces *Voyages* sont regardés comme parfaitement véridiques, et sont remplis de détails curieux.

TAVERNY, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 9 k. E. de Pontoise; 1,450 h. Jolie situation. *V.* St-Leu.

TAVIRA, *Balsa*, v. du Portug. un desch.-l. de l'Algarve, à 220 kil. S. E. de Lisbonne, à l'embouchure de la Seca dans l'Atlantique; 8,700 hab. Pain renommé. Marais salants. Pêche active.

TAVISTOK, ville d'Angleterre (Devon), à 49 kil. S. E. d'Exeter; 6,000 hab. Ustensiles en fonte, en fer. Aux environs, mines de cuivre, de fer, sources minérales. Patrie de l'amiral Fr. Drake.

TAVOLARA, *Hermaea*, île de la Méditerranée, sur la côte N. E. de Sardaigne, par 40° 54' lat. N.: 8 kil. sur 5. Très haute, boisée, déserte: beaucoup de chèvres sauvages. Au temps des Romains, on pêchait des perles sur ses côtes.

TAVROVSKAIA, bourg de la Russie d'Europe (Voronèje), à 13 kil. S. de Voronèje, sur la Tavrovka: 1,000 hab. Ville importante sous Pierre-le-Grand par ses établissements maritimes; mais les conquêtes des Russes sur la mer Noire l'ont rendue inutile.

TAXILA. Les anciens plaçaient sur l'Indus une ville de *Taxila*, qui est probablement la ville actuelle d'*Attok*. *Voy.* ce nom.

TAXILE, roi de l'Inde septentr., dont les états étaient entre l'Indus et l'*Hydaspe*, et avaient pour capit. *Taxila*. Il fut vaincu par Alexandre, qui le traita honorablement, tout en lui enlevant ses états.

TAY, *Tavus*, riv. d'Ecosse (Perth), sort des monts Grampians, coule à l'E., au S., à l'E., arrose Dunkeld et Perth, traverse le *Loch-Tay* (un des plus jolis lacs du royaume), forme, en approchant de la mer, un estuaire, dit *Frith of Tay* (ou *golfe de Tay*), et tombe dans la mer du Nord; cours total, 150 kil.

TAYEF, ville murée d'Arabie (Hedjaz), à 110 kil. S. E. de la Mecque. Grande mosquée, tombeau d'Abdallah-ibn-Abar (le secrétaire de Mahomet). Environs boisés et charmants, qui font donner au pays le nom de *Paradis de l'Arabie*. Tayef et son territoire sont aussi saints que la Mecque.

TAYGÈTE (mont), auj. *Monte di Maina*, chaîne du Péloponèse, courait à peu près du N. au S. en Laconie, bornant à l'O. le bassin de l'Eurotas, et par le N. se liait aux monts de l'Arcadie. Les Lacédémoniens y célébraient les mystères de Bacchus; on y exposait aussi les enfants nouveau-nés que leur difformité condamnait à la mort. Le Taygète a environ 2,400 mètres de hauteur.

TAYLOR (J. BROOK), mathématicien anglais, né en 1685 à Edmonton (Middlesex), mort en 1731, est l'inventeur de la formule analytique dite *Théorème de Taylor*, si féconde en applications. On a de lui, entre autres écrits : *Methodus incrementorum directa et inversa*, Londres, 1715-1717 (dont son théorème est comme le résumé); *Nouveaux principes de perspective linéaire*, 1715; des *Mémoires* (dans les *Trans. philos.*); quelques écrits de physique et de métaphys.

TAYLOR COLERIDGE (Samuel). *Voy.* COLERIDGE.

TCHAD (lac), dit aussi *lac de Ouangara*, *mer de Nigritie*, lac de la Nigritie centrale, entre le Bournou à l'O. et au S. O., le Kanem au N. et à l'E., à 275 m au-dessus de la mer : 380 kil. sur 225. Il reçoit le Chari et le Yéou. On y trouve quelques îles habitées par les Biddoumahs (pirates farouches). On a longtemps cru que ce lac était sans écoulement : des voyages tout récents ont fait découvrir une rivière de Tchadda, qui en sort et s'unit au Niger dans le Kouarra, 480 k.

avant son embouchure ; on dit aussi que jadis le Tchad s'écoulait à l'E. dans le Bahr-el-Ghazal, par une riv. dont le lit est actuellement desséché. Ce lac n'est bien connu que depuis le voyage de Denham et Clapperton en 1823.

TCHADIR-DAGH, c.-à-d. *montagne de la Tente*, *Trapezos* des Grecs, montagne de la Russie d'Europe (Tauride), dans le S. de la Crimée, à 26 kil. S. E. de Simféropol : 1,580 mètres.

TCHAGAING, ville de l'empire birman (Ava), sur l'Iraouaddi, vis-à-vis d'Amarapoura. Fort qui est en ruines. Pèlerinage fréquenté. Fabriques d'idoles qu'on envoie dans tout l'empire ; entrepôt de coton des prov. environnantes. Capitale de l'empire birman de 1760 à 1764.

TCHAGATAI, 2e fils de Gengiskan, fonda au XIIIe siècle dans le Turkestan et l'Asie centrale, le vaste empire dit de *Tchagatai* ou *Djagguthai*. Voy. DJAGGATHAI.

TCHAKHAR ou *Mongols de la frontière*, tribu de la Mongolie propre, habite au N. de la Grande-Muraille et de la province de Chan-si. Elle formait un des 8 corps de l'armée mandchoue qui conquit la Chine en 1644.

TCHALDIR, plaine de l'Aderbijan, au N. O. de Tauris. Sélim I y défit le chah Ismaïl en 1514.

TCHANARGAR, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Gange, à 32 kil. S. de Bénarès : 15,000 hab.

TCHANDALAS, nom que les Hindous donnent à ceux qui sont nés d'un père soudra et d'une femme brahmane, ou d'un chattrya et d'une soudra. Ils sont regardés comme impurs, et c'est parmi eux qu'on recrute les bourreaux.

TCHANDEIRRI, ville du Sindhiah, à 180 kil. N. E. de Serondje : 70,000 hab. Séjour d'un radjah.

TCHANDERKOUNA, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 110 kil. O. de Calcutta ; 18,000 hab. Étoffes de soie, de coton.

TCHANDERLI, *Pitane*, bourg de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 65 kil. N. O. de Smyrne, sur l'anc. *golfe de Cumes* (auj. *golfe de Tchanderli*).

TCHANDRA ou SOMA, dieu hindou, est la Lune personnifiée : il préside aux eaux vitales, aux pluies, à la fertilité, aux herbes médicinales. Quelquefois on en fait une déesse, et alors on la nomme Tchandri. On lui donne 27 femmes (ce sont les 27 journées qu'on attribuait au mois lunaire).

TCHANDRA-GOUPTA, fils d'un roi de Magada ou Béhar et d'une Soudra, extermina ses neuf frères, anéantit ainsi la race des Nandas et monta sur le trône. Il fut la tige de la dynastie des Moris. — On reconnaît dans le nom de Sandracottus des traces du nom de Tchandra-Goupta.

TCHANG-CHA, ville de Chine, ch.-l. de la province de Hou-nan, sur le Heng-kiang, par 28° 12' lat. N., 110° 26' long. E.

TCHANG-KIA-KEOU ou KHALGAN, ville de l'empire chinois (Tchi-li), capitale des Tchakhar, à 150 kil. N. O. de Péking, près de la Grande-Muraille, par 40° 52' lat. N., 112° 35' long. E. Elle est très peuplée et fait un immense commerce.

TCHANG-TCHÉOU, nom de 2 ch.-l. de dép. en Chine : l'un dans la prov. de Kiang-sou, sur plusieurs canaux, à 180 kil. S. E. de Nan-king (200,000 hab.; commerce immense); — l'autre dans la prov. de Fou-kian, sur le Chan, à 260 kil. S. O. de Fou-tchéou-fou (bijouterie ; grand commerce).

TCHANG-TÉ, 2 ch.-l. de dép. en Chine : l'un dans le Ho-nan, à 150 kil. N. de Khaï-foung ; l'autre dans le Hou-nan, à 165 kil. N. O. de Tchang-cha.

TCHANTIBOND, ville du roy. de Siam, ch.-l. de la riche province de Tchantibond, sur le golfe de Siam, à 200 kil. S. E. de Bankok. Port ; grand commerce, diminué pourtant depuis que la ville est aux Siamois. — La province était d'abord au royaume de Cambodge, puis elle a passé aux Annamitains et ensuite aux Siamois.

TCHAO-KING, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Kouang-tong), à 100 kil. O. de Canton. Port, tour à 9 étages. Résidence du gouverneur des deux provinces de Kouang-toung et de Kouang-si.

TCHAO-TCHEOU. Voy. CHAO-CHÉOU.

TCHAPPRA ou TCHOPRAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans le Béhar, ch.-l. du district de Sarun, par 15° 46' lat. N., 82° 20' long. E.; 43,000 hab. Aux Anglais depuis 1757.

TCHATTERPOUR. Voy. CHATTERPOUR.

TCHEDOBA ou MANAONG (île), *Baracata?* île du golfe de Bengale, sur la côte de l'Aracan ; 45 kil. sur 45. Volcan au centre.

TCHÉ-KIANG, prov. de Chine, sur la mer Jaune à l'E., entre celles de Kiang-nan et Kiang-sou au N., de Fou-kien au S. et d'An-hoëi à l'O. : 460 kil sur 350; 19,000,000 hab. Ch.-l., Hang-tcheou ; villes principales : Ning-po, Chao-hing, etc. Montagnes, sauf au N. et vers les côtes; rivière principale : le Tché-kiang. Sol très fertile (riz, blé, thé, coton, lotos, plantes médicinales, vin, mûrier nain, arbre à suif, camphrier) ; vers à soie innombrables. Industrie et commerce très actifs. On prétend que c'est de cette province qu'ont été importés en Europe les poissons cyprins.

TCHELAM, fleuve de l'Inde. Voy. BEHAT.

TCHELDIR (pachalik de). Voy. AKALTSIKÉ.

TCHENNAB ou CHENNAB, *Acesines*, riv. de l'Hindoustan, une des rivières du Pandjnad, dans le pays des Seikhs, sort de l'Himalaya, traverse le Lahore, le Moultan, reçoit le Djelem, le Ravei, le Setledge ou Gharrah et se jette dans le Sind.

TCHÈQUES, *Tscheck* en allemand, nom que les habitants slaves de la Bohême portent en leur langue. Ces Slaves sont plus nombreux en Bohême que les Allemands, et leur race y est plus ancienne. Leur idiome est très distinct du polonais, du russe, du serbe, mais appartient comme ceux-ci à la famille des langues slaves.

TCHERDINE, ville de Russie (Perm), à 300 kil. N. de Perm ; 2,500 hab. Jadis une des plus florissantes villes du Nord.

TCHEREMISSES ou MARIS, peuple de la famille finnoise, habite, dans la Russie d'Europe, les gouv. de Viatka, Perm, Kazan, Simbirsk, Orenbourg. Ils sont blonds ou roux, peu robustes, entêtés et en grande partie idolâtres. L'agriculture et l'éducation des abeilles forment leur principale occupation. On en compte environ 200,000.

TCHERKASK, nom de 2 villes de la Russie d'Europe (Cosaques du Don) : l'une, *Vieux-Tcherkask*, à 55 kil. N. E. d'Azov, sur le Don ; 1,500 hab. Assez de commerce, mais climat malsain ; — l'autre, *Nouveau-Tcherkask*, ch.-l. de la province, à 22 kil. N. de Vieux-Tcherkask ; 3,000 hab. Fondée en 1806 et siége du gouv., mais encore mal peuplée.

TCHERKESSES, vulgairement *Circassiens*, les *Cercètes* des anciens. Voy. CIRCASSIE.

TCHERNIGOV, ville de Russie. Voy. CZERNIGOV.

TCHERNOBOG, c.-à-d. *le dieu noir*, le mauvais principe chez les Slaves, était opposé à Bielbog (le dieu blanc). On l'apaisait par des sacrifices.

TCHERNOWITZ. Voy. CZERNOVICZ et BUKOWINE.

TCHEROKIS. Voy. CHEROKEES.

TCHESMÉ, *Cyssus*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), vis-à-vis de l'île de Chio, au fond d'une baie spacieuse, à 65 kil. N. O. de Smyrne ; 6,000 hab. Port vaste, citadelle. L'amiral russe Alexis Orlof et l'anglais Elphinstone y brûlèrent une magnifique flotte turque en 1770. Voy. CYSSUS.

TCHIJEVO, village de la Russie d'Europe (Smolensk), à 44 kil. de Smolensk. C'est le lieu précis de la naissance de Potemkin, qu'on fait vulgairement naître à Smolensk même.

TCHIKARPOUR, ville du Lahore (Afghanistan), ch.-l. d'un district, à 12 kil. du Sind, rive gauche.

par 27° 46' lat. N. Ville jadis très commerçante.

TCHIKIRA, riv. de l'empire chinois (Daourie), sort des monts Stanovoï, court au S. E., puis au S. O., et tombe dans l'Amour, à 26 kil. N. de de Saghalien-oula. Cours, 750 kil.

TCHIKOTA (île), la plus grande des îles Kouriles (140 kil. sur 50); assez peuplée. Pêche; chasse aux martres zibelines et aux renards.

TCHI-LI ou PE-TCHI-LI, prov. de Chine, entre celles de Chan-toung et de Ho-nan au S., de Chan-si à l'O., le golfe de Tchi-li à l'E., et au N. la grande muraille qui la sépare de la Mongolie : 700 kil. sur 490 ; 35,000,000 d'hab. Chef-lieu, Pé-king (capitale de tout l'empire). Nombreuses rivières. Climat variable et froid, mais sain; rats jaunes très gros dont la peau sert de fourrure.

TCHI-LI ou PE-TCHI-LI (golfe de), golfe formé par la mer Jaune sur la côte orientale de la Chine, au N., entre la prov. de Tchi-li à l'O., celle de Ching-king au N. et celle de Chan-toung au S. Il reçoit le Pay-ho et le Liao-ho.

TCHIL-MINAR ou TCHÉHIL-MINAR, c.-à-d. 40 *colonnes*, nom persan des ruines de Persépolis.

TCHING-KIANG, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Se-tchuen), à 400 kil. S. de Tching-tou.

TCHING-KIANG, nom de deux villes de Chine, toutes deux ch.-l. de dép. : l'une dans la prov. de Kiang-sou, à 65 kil. N. E. de Nan-king, sur le Yang-tsé-kiang; prise par les Angl. en 1842; la 2e dans l'Yun-nan, sur un lac, à 40 kil. S. E. de Yun-nan.

TCHING-KIANG, riv. de Chine. *Voy.* PE-KIANG-HO.

TCHING-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Hou-nan), sur le Youen-kiang, à 280 kil. O. de Tchang-tchaï. Or, argent, mercure, lapis-lazuli, etc.

TCHING-TE ou JÉHO, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Tchi-li), à 160 kil. N. E. de Pé-king, en dehors de la grande muraille. Beaucoup de forêts aux environs; rendez-vous de chasse des empereurs.

TCHING-TING, ch.-l. de dép. en Chine (Tchi-li), à 245 kil. S. O. de Pe-king.

TCHING-TOU, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Se-tchuen, par 101° 24' long. E., 30° 40' lat. N. Jadis résidence des empereurs; presque détruite en 1646. Ruines de temples, palais, etc.

TCHIN-NGAN, ville de la Chine, ch.-l. de dép. (Kouang-si), à 460 kil. O. S. O. de Koueï-ling.

TCHIN-SI ou BARKOL, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Kan-sou), par 43° 30' lat. N. et 91° 43' long. E. Ville très peuplée (habitants boukhares, mandchoux et mongols). Climat très froid.

TCHIN-YOUAN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Kouéi-tcheou), par 27° 1' lat. N., 105° 57' long. E.

TCHIPROVATZ, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), en Bulgarie, à 80 kil. S. de Viddin. Évêque qui prend le titre de primat de Bulgarie.

TCHIRMEN, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de sandjakat, à 35 kil. N. O. d'Andrinople. Château, mosquée.

TCHI-TCHEOU, v. de Chine, ch.-l. de dép. (Anhoéi), sur le Yang-tsé-kiang, à 10 kil. N. de Nan-king.

TCHITTAGONG, ville de l'Inde. *Voy.* ISLAMABAD.

TCHITTRA, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. du district de Ramghar, dans le Béhar, par 24° 10' lat. N., 82° 24' long. E. Cour de justice.

TCHOROK, *Acampsis* ou *Bathys*, riv. de la Turquie d'Asie (Erzeroum), limite l'Asie-Mineure au N. E. et tombe dans la mer Noire, près de Gounieh.

TCHOUCHI-KHAN. *Voy.* TOUCHI.

TCHOUDES, les *Scythes européens* des anciens, grande famille ethnographique qui forme le fond de la population de la Russie septentrionale. Ils paraissent être de la même race que les Finnois; certains auteurs cependant distinguent les Tchoudes d'avec les Finnois, et comprenant parmi ces derniers les peuples dits Lapons, Tchérémisses, Tchouvaches, Mordouans, Permiens, Zyriaines, Votiaks, Ostiaks et Vogouls, restreignent le nom de Tchoudes aux Livoniens, Esthoniens, Ingriens, Caréliens et habitants de la Finlande. On a dit aussi que les Hongrois ou Madgyars sont Finnois.

TCHOUGOUIEV, ville de Russie (Kharkov), à 32 kil. N. E. de Zmiev; 10,000 hab. Tanneries; pelisses, selles, etc. Fondée sous Ivan Vasiliévitch pour arrêter les incursions des Tartares.

TCHOUKTCHIS, peuple d'Asie, occupe le N. E. de la Sibérie, et donne son nom au cap Tchoukotsk; ils sont au nombre d'environ 50,000 âmes.

TCHOU-HIOUNG, ch.-l. de dép. en Chine, dans la prov. d'Yun-nan, à 140 kil. O. de Yun-nan.

TCHOULIM, riv. de la Russie d'Asie (Iéniséisk, Tomsk), tombe dans l'Obi par 58° lat. N. Cours, 900 kil.; affluents, la Knia, le Kétat, etc.

TCHOUNG-KING, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Sé-tchuen), à 270 kil. S. E. de Tching-tou. Sucre.

TCHOUROUM, *Tavium*, ville de la Turquie d'Asie (Sivas), ch.-l. de livah, à 160 kil. N. O. de Tokat. — Le livah, situé entre ceux de Djanik au N. E., d'Amasie à l'E., de Bourzouk au S., et l'Anatolie à l'O., répond à la partie orientale de l'anc. *Galatie*.

TCHOU-TAO, île du Japon. *Voy.* DESIMA.

TCHOU-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Tché-Kiang), à 200 kil. S. de Hang-Tcheou.

TCHOUVACHES, peuple de la Russie d'Europe, de race finnoise, habite les rives du Volga, dans les gouvernements de Nijnéi-Novogorod, de Kasan et d'Orenbourg, au nombre de 350,000 individus. Ils sont chrétiens depuis le XVIIIe siècle. Ils vivent de la culture de la terre et des produits de leur chasse.

TCHU-SAN ou CHU-SAN, île de Chine, dans la mer Bleue, sur la côte de la province de Tchekiang, et à l'E. de Ning-po, par 119°-120° long. E, et 31° lat. N. Ch.-l. Ting-haï. Les Anglais ont pris possession de cette île en 1840, mais l'ont rendue, 46

TEANO, *Teanum Sidicinum*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 20 kil. N. O. de Capoue; 3,100 hab. Evêché. Eaux minérales.

TEANUM APULUM, auj. *Ponte-Rotto* ou *Rotello*, ville d'Apulie, près des *Frentani*, sur le Franto, non loin de la mer.

TEANUM-SIDICINUM, auj. *Téano*, ville de Campanie, dans les terres, entre Allifes et Urbano, était le ch.-l. du petit état des *Ausones Sidicini*. L'attaque de cette ville par les Samnites, en 343, donna lieu à la guerre des Samnites contre Rome. Dans la 2e guerre punique, le consul Fulvius fit mettre à mort dans Teanum tous les sénateurs de Capoue qui avaient pris parti pour Annibal.

TEATE, *Teate Marrucinorum*, auj. *Chieti*, ville de l'Italie ancienne, chez les *Marrucini*, au N.; sur l'Aterne, se donna aux Romains en 317 av. J.-C. Patrie de Pollion, rival de Cicéron.—*Voy.* THÉATINS.

TEBA, *Theba*, ville d'Espagne (Séville), à 60 kil. N. O. de Malaga; 4,500 hab. Vieux château.

TEBBES, ville de Perse. *Voy.* TABS.

TEBELEN, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 150 kil. N. O. de Janina. Château-fort. Patrie d'Ali, pacha de Janina.

TECH, riv. de France (Pyrénées-Orientales), baigne Prats-de-Mollo, et se perd dans la Méditerranée, à 5 kil. N. E. d'Argelès. Cours, 70 kil.

TÉCHOU-LOUMBOU, ville de l'empire chinois (Thibet), dans la province de Thsang, sur le Brahmapoutre, par 86° 57' long. E., 29° 4' lat. N., résidence ordinaire d'un Lama, et capitale de ce qu'il possède au Thibet. Beaucoup de temples.

TECKLEMBOURG, ville des Etats prussiens (Province Rhénane), à 30 kilom. N. E. de Münster. Il y a eu au moyen âge un comté de Tecklembourg, qui finit par ne comprendre que Tecklembourg, Lengerich, Cappeln, mais qui jadis avait été trois fois aussi grand; ce qu'il perdit devint partie de l'évêché de Münster ou forma le

comté de Lingen. On fait dériver les comtes de Tecklembourg d'un certain Cobban vivant au IXe siècle. Sa race s'éteignit vers 1562, et le comté passa par mariage aux comtes de Bentheim; mais en 1577 la maison de Solms éleva des prétentions sur le comté de Tecklembourg; il y eut un long procès qui fut suivi d'un 1er partage en 1686; divers autres partages eurent lieu depuis, et finalement le roi de Prusse acheta ou s'adjugea le tout en 1706. Les Français occupèrent le Tecklembourg en 1757.

TECTOSAGES, *Volcæ Tectosages*, peuple de la Gaule dans la Narbonaise 1re, à l'E. des *Ausci* et des *Lactorates*, se divisait en plusieurs états importants, dont les 2 principaux étaient les *Tolosates* à l'O., les *Atacini* à l'E. Ch.-l., *Carcaso* (Carcassonne). Il paraît qu'ils étaient d'origine belge. On dérive leur nom du latin *tectus sago* (couvert de la saie).

TECTOSAGES, un des trois peuples gaulois de la Galatie, au N. O., en deçà de l'Halys, était limitrophe de la Phrygie, et avait pour capitale Ancyre. Ils étaient issus des Tectosages de la Gaule. Voy. GALATIE.

TEDELES, cap de l'Algérie, entre Bougie et Alger, par 36° 54' lat. N., 1° 54' long. E.

TEDJEN, *Ochus*, riv. d'Asie, naît dans l'Iran, entre dans le Turkestan, coule à l'O., puis au N.O., et tombe dans le golfe de Balkhan, par 52° 30' long. E., 39°36' lat. N. Cours, 450 kil.

TEFFÉ, riv. de l'Amérique du Sud, naît dans le Pérou, entre dans le Brésil (Para), court 900 kil., au N. E. et joint l'Amazone par 67° 15' long. O., 3° 13' lat. S., au dessous de la petite ville de Teffé.

TEFLIS, ville de Géorgie. Voy. TIFLIS.

TEGEE, *Tegea*, ville de l'Arcadie orientale, près de l'Argolide, au S. de Mantinée, était une des plus anciennes de la Grèce. Apollon et Pan y étaient particulièrement honorés. Elle avait un temple de Minerve qui était asile, et où périt Pausanias. Aristarque (tragique) naq. à Tégée. Oreste y fut enterré.

TEGLATH-PHALASAR, 2e roi du second empire de Ninive (742-724), fut heureux dans toutes ses guerres, notamment dans celles qu'il fit aux rois de Syrie et d'Israël, d'accord avec le roi de Juda Achaz.

TEGOULET, capitale de l'état de Choa en Abyssynie, par 36° 15' long. E., 9° 40' lat. N.

TEGUISE, cap. de l'île Lancerote; 2,000 h.

TEHERAN ou TEHRAN, capitale de la Perse ou roy. d'Iran, dans l'Irak-Adjémi, au pied des monts Elbourz, dans une belle plaine bien arrosée, par 48° 31' long. E., et 35° 41' lat. N.; 130,000 hab. (en hiver); l'été, presque tous les habitants vont vivre sous des tentes dans les plaines de Sultanieh. Air insalubre, chaleur excessive. Forte muraille. A l'intérieur est une autre ville encore plus fortement murée, et dite Arag; là est le palais du chah, très vaste, et où sont de beaux jardins. — Ville antique, bâtie près des ruines de l'anc. *Ragès*. Elle n'a pris d'importance que récemment. Détruite par les Afghans, elle fut relevée par Kérim-khan, qui en fit sa résidence; auparavant la capitale de la Perse était Ispahan.

TEHUACAN, ville du Mexique (état de la Puebla), à 88 kil. S. E. de la Puebla; fort belle ville. Grand commerce de farine. — C'était jadis un des endroits les plus vénérés des Aztèques.

TEHUANTEPETL, ville du Mexique (Oaxaca), sur le golfe de Tehuantepetl, à l'embouch. de la riv. de même nom dans le grand Océan, à 260 kil. . E. d'Oaxaca; port avec une barre dangereuse. Aux environs, excellent indigo. Belle race d'Indiens dans cette ville. On appelle isthme de Tehuantepetl, la langue de terre qui va du golfe de Tehuantepetl à celui de Campêche; elle n'a que 260 kil. de large; c'est un des points par lesq. on avait projeté d'unir les 2 mers: on y a construit un chem. de fer en 1854.

TEIA ou TEIAS, roi des Ostrogoths en Italie, fut élu en 552, après la mort de Totila, fut battu par Narsès à Nocera, en 553, et périt dans la bataille. En lui finit la monarchie des Ostrogoths.

TEILLEUL, ch.-l. de canton (Manche), à 12 kil S. E. de Mortain; 2,400 hab. Patrie de Fréd. Morel.

TEKEDEMPT ou TAGDEMPT, ville de l'Algérie, non loin des sources du Chélif, à 260 kil. S. O. d'Alger, et à 140 kil. E. S. E. d'Oran. Cette ville, qui paraît être une ancienne colonie romaine, a été occupée 150 ans par les Edrisites, et détruite l'an 975 de notre ère par les Fatimites de Kaïrouan; relevée plus tard, elle fut de nouveau détruite par les Turcs. Abd-el-Kader entreprit en 1836 de la relever une 2e fois, et d'en faire le siége de son gouvernement; mais les Français l'ont occupée le 25 mai 1841.

TEKÉLI (Éméric TOEKELY, dit vulgairement), magnat hongrois, né en 1658, fut un des chefs des *malcontents* qui tentèrent de se soustraire à la domination de l'Autriche en 1676, et par sa bravoure devint sur-le-champ l'âme du parti; il s'allia à Louis XIV, puis s'unit aux Turcs, reçut de Mahomet IV le titre de maître de la Moyenne-Hongrie (1682), et eut part au siége de Vienne (1683); mais l'amnistie de 1684 détacha de lui presque tous ses partisans, et il perdit les villes d'Eperies et de Cassovie (1685), de Munkatz (1688). Nommé par Soliman II prince de Transylvanie (1690), puis roi de Hongrie, il battit les troupes impériales commandées par Heister, et entra dans Hermanstadt, mais il fut chassé la même année par le prince de Bade, et ne fit plus la guerre qu'en partisan, dans l'Esclavonie et la Servie; il ne put se faire réintégrer dans ses biens à la paix de Carlowitz (1699), et finit par aller vivre à Constantinople, où il fut réduit à se faire cabaretier. Il mourut près de Nicomédie en 1705.

TEKIN (ALP-), fondateur de la dynastie des Gaznévides, était un esclave turcoman. Il devint gouverneur du Khoraçan pour Al-Mansour, prince Samanide, se révolta vers 960, et s'empara de Gazna, dont il fit sa résidence, et dont sa dynastie prit le nom. Il mourut en 975. Voy. GAZNÉVIDES.

TEKKE-ILI, à peu près la *Lycie* et la *Pamphylie*, sandjakat de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre le sandjakat d'Hamid-ili au N., la Caramanie et l'Itchil à l'E., la Méditerranée au S., et les sandjakats de Mentech et de Méis à l'O.: 150 kil. sur 130. Ch.-l., Sataliéh. Lors de la dissolution de l'empire de Roum (1294), ce pays forma un des petits états seldjoucides de l'Asie-Mineure, et eut pour émir un certain Tekke, qui lui laissa son nom.

TELAMON, fils d'Eaque, roi d'Egine, et frère de Phocus et de Pélée. Ayant tué d'un coup de disque l'aîné de ses frères, il fut banni par son père, après avoir essayé en vain de se justifier. Il alla à Salamine, où le roi Cychrée lui donna sa fille Glaucé en mariage, et il régna sur l'île après la mort du roi. Dans la suite il épousa encore Hésione, puis Péribée, desquelles il eut Teucer et Ajax. La 1re lui fut donnée par Hercule qu'il avait aidé à prendre Troie. Télamon avait aussi pris part à la navigation des Argonautes. Après la deuxième prise de Troie, irrité de voir revenir Teucer sans son frère Ajax, il le maudit, et le prince alla chercher un asile dans l'île de Cypre, où il fonda une ville de Salamine. On dit que pour se venger de la mort d'Ajax, qu'il attribuait à Ulysse, Teucer attira par des fanaux perfides la flotte de ce prince sur les écueils où elle se brisa.

TELAVI, ville de Géorgie, dans la Kakétie, à 110 kil. N. E. de Tiflis; 1,000 hab. Jadis importante; ce fut la résidence du prince géorgien Héraclius.

TELCHINES, génies ou hommes surnaturels que les Grecs donnent comme métallurgistes, vétérinaires, sorciers et très méchants; ils habitèrent d'abord le Péloponèse, principalement Sicyone, d'où ils chassèrent les Titans; puis l'île de Rhodes, qui prit d'eux le nom de *Telchinie*, et où ils fondèrent, dit-on, Linde, Camire et Jalyse. On ignore comment ils dis-

parurent. Les Telchines participent en même temps du dieu Vulcain, dont ils sont comme les ministres inférieurs, et du caractère d'une population primitive, adonnée aux travaux de la métallurgie et des mines. Ils ont quelques rapports avec les Curètes, les Dactyles, les Cabires; leur nom rappelle celui de Tubalcaïn.

TELEBOÏDES (îles). *Voy.* TAPHIES, ECHINADES.

TELEGONE, *Telegonus*, fils d'Ulysse et de Circé, se mit, lorsqu'il fut devenu grand, à la recherche de son père, débarqua dans l'île d'Ithaque, où pour vivre il se mit à piller, et, dans un combat qui s'ensuivit, tua son père sans le connaître : cet événement avait été prédit par un oracle. Il épousa ensuite Pénélope en même temps que Télémaque épousait Circé, et il devint le père d'Italus.

TELEMAQUE, *Telemachus*, fils d'Ulysse et de Pénélope, était au berceau quand commença la guerre de Troie; la vingtième année de l'absence d'Ulysse, il mit à la voile pour aller le chercher; Minerve, sous la figure de Mentor, le guidait dans ce voyage. Après avoir eu diverses aventures, à Pylos, à Sparte, à Phères, il reprit la route d'Ithaque, tua les assassins apostés par les prétendants pour le faire périr à son retour, et trouva son père chez Eumée. Il l'aida dans son combat contre les prétendants et partagea son triomphe. Plus tard Ulysse, à qui l'oracle avait prédit qu'il mourrait de la main d'un de ses fils, le réduisit à s'éloigner : malgré cette précaution, la prophétie fut accomplie, mais par Télégone, frère de Télémaque (*Voy.* l'art. ci-dessus). Télémaque épousa Circé et en eut Roma. D'autres lui donnent pour fils Romus. On lui attribuait aussi la fondation de Clusium. Fénelon a fait du jeune Télémaque le héros d'un poëme en prose, où il a imité avec un rare bonheur la manière antique; du reste, les aventures qu'il prête à son héros sont pour la plupart de sa création.

TÉLÉPHE, fils d'Hercule et d'Augé, avait été exposé à sa naissance, et nourri, dit-on, par une biche. Il fut adopté par Teuthras, roi de Mysie. Lorsque les Grecs vinrent assiéger Troie, Télèphe conduisit les Mysiens au secours de la ville, et se battit contre Achille dans les plaines du Caïque, mais il y fut blessé dangereusement. Il ne put être guéri que par le fer même de la lance qui l'avait blessé, et passa par reconnaissance dans le parti des Grecs. Euripide a mis sur la scène les malheurs de Télèphe.

TÉLÉPHONTE. *V.* MÉROPE et POLYPHONTE.

TELESILLE, Argienne, célèbre comme poëte et comme héroïne, sauva sa ville natale, attaquée par Cléomène, roi de Sparte, en faisant une sortie à la tête des femmes armées, 514 av. J.-C. : Cléomène se retira sans combattre. Une fête fut instituée en mémoire de cet événement. Le peu de fragments qui nous restent de Télésille se trouve dans les *Poetriarum fragmenta et elogia* de Wolf, Hambourg, 1734, in-8.

TELESIO (Bernardin), philosophe italien, né en 1509 à Cosenza (roy. de Naples), mort en 1588, tenta de secouer le joug d'Aristote, et en appela à la raison et à l'expérience; mais il fonda lui-même un nouveau système qui n'a guère plus de fondement que ceux qui l'avaient précédé. On a de lui: *De rerum natura juxta propria principia*, Rome, 1565 (en 2 liv.) : dans cet ouv., qui fut mis à l'*Index*, il prétend faire revivre, en la complétant, la doctrine de Parménide, qui expliquait tout par deux principes, la chaleur ou le Soleil, et le froid ou la Terre.

TELETSKOI (lac), en Sibérie. *Voy.* ALTIN.

TELIGNY (Louis DE), petit-fils d'un bravo gentilhomme qui avait servi avec distinction sous les ordres de l'amiral de Coligny, et qui était mort en 1557, devant Saint-Quentin, défendit avec valeur la cause de la Réforme, épousa la fille de Coligny, et devint un des principaux chefs du parti protestant; il se faisait remarquer par sa douceur et ses qualités autant que par son courage. Il fut enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemy.

TELIGOUL (golfe de), dans la Russie d'Europe (Kherson), est formé par la mer Noire, à 35 kil. N. E. d'Odessa.

TELINGA (roy. de), ancien état de l'Inde, contenait les provinces des Circars du Nord, de Haiderabad, de Balaghat, de Karnate. La langue telinga se parle encore entre Gandjam et Palikate.

TELIS, riv. de Gaule, auj. le TET.

TELL (Guillaume), un des chefs de la révolution suisse de 1307, était du canton d'Uri, et gendre de Walter Furst. Ayant refusé de saluer en passant le chapeau que Gessler, gouverneur du pays pour le duc d'Autriche, avait fait élever sur la place publique d'Altorf, il fut, dit-on, condamné à mourir, à moins qu'il ne réussît à abattre avec une flèche une pomme placée sur la tête de son fils; il réussit, mais n'en fut pas moins déclaré prisonnier d'état, et embarqué sur le lac de Lucerne pour le château-fort de Kussnacht, où Gessler se rendait en même temps. Une violente tempête s'étant élevée pendant la traversée, Tell fut délié, et mis au gouvernail; il parvint à sauver la barque, mais lorsqu'il fut près du bord il sauta à terre, alla s'embusquer dans un chemin creux qui menait à Kussnacht, et tua Gessler d'un coup de flèche. L'histoire de la pomme parait inventée à plaisir; elle se retrouve aussi dans les légendes du Danemark. Guillaume *Tell* assista à la bataille de Morgarten (1315), et mourut en 1354, à Burglen, receveur de l'église de ce bourg.

TELLER (Guillaume-Abraham), théologien protestant, né en 1734 à Leipsick, mort en 1804, était depuis 1764 professeur de théologie et pasteur à Helmstædt, et fut destitué en 1768 comme hérétique. Il alla s'établir à Berlin, y devint membre du consistoire, premier pasteur de Saint-Pierre et membre de l'Académie. On a de lui: *Doctrine de la foi chrétienne*, Helmstædt, 1764; *Dictionnaire du Nouveau-Testament*, 1722; *Morale pour tous les états*, 1787; *La plus ancienne Théodicée*, Berlin, 1802. Il expliquait tout par des allégories; tendait à faire disparaître le merveilleux de la religion et se rapprochait fort du Déisme.

TELLEZ (Eléonore), reine de Portugal. *Voy.* ÉLÉONORE.

TELLINE, un des noms de la Valteline. En 1798, une des 3 républiques qui furent établies un instant en Suisse, prit le nom de *République Telline*.

TELMESSE, auj. *Méis*, ville de Lycie, au S. O., avait un port à l'emb. du fleuve Glaucus. C'est auj. le port de *Macri*.

TELO MARTIUS ou TELONIS PORTUS, auj. *Toulon*, petite ville de Gaule (Narbonnaise 2e), chez les *Commoni*, près du *Citharistes portus* (auj. rade de Toulon), avait déjà de l'importance au IVe siècle.

TEMENDFUS. *Voy.* MATIFOU.

TÉMÉNUS, un des chefs Héraclides qui s'emparèrent du Péloponèse vers 1190, eut pour lot le pays d'Argos. *Voy.* ARGOLIDE.

TEMES, riv. de Hongrie qui arrose le Banat Valaque, les comitats de Krassova et de Temesvar, le Banat-Allemand et le comitat de Torontal, naît dans les Carpathes, coule à l'E., puis au N. O., au S. E. et au S., reçoit le Sebes, la Bisztra, la Bega, le Bogonica, baigne Karansebes, Temesvar, Lugos, Pancsova, et tombe dans le Danube au dessous de cette ville; cours, 460 kil.

TEMESE, *Temesa*, *Tempsa*, auj. *Torre di Nocera*, ville sur la côte occid. du Bruttium, un peu au N. de Térina, était célèbre par ses mines de cuivre.

TEMESVAR, *Tibiscum*? ville forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de Temesvar, sur la Temes, la Bega et le canal de la Bega, à 110 kil. N. E. de Petervaradin; 12,700 hab. Position malsaine. Evêché grec. Résidence du général commandant la fron-

tière du Banat. Cathédrale, hôtel-de-ville, dit des Rasciens, écoles diverses. Soieries, drap, tabac, etc. Commerce. Elle fut bâtie par les anciens rois de Bulgarie. Aux Turcs de 1552 à 1716. Un traité de paix y fut conclu entre l'empire et les Turcs, en 1662. Le comitat de Temesvar, situé dans le cercle au delà de la Theiss, entre ceux de Krassova, Arad, Torontal, a 140 kil. sur 65, et 266,000 hab. (Madgyars, Rasciens, Valaques, Allemands). Division : 4 marches, dont une se nomme Marche de Temesvar.

TEMESVAR (Banat de). *Voy.* BANAT.

TEMPÉ, belle vallée de la Grèce, dans le N. E. de la Thessalie, entre la chaîne de l'Olympe au N. et celle de l'Ossa au S., est arrosée par le Pénée. Sa longueur est de 8 kil., sa largeur de 32 mètres environ. Sites pittoresques. Les anciens, surtout Virgile, ont vanté la beauté de la vallée de Tempé.

TEMPELBURG, ville murée des Etats prussiens (Poméranie), à 35 kil. S. O. de Neu-Stettin ; 2,400 hab. Fondée par les Templiers au XIII° siècle.

TEMPIO, ville de Sardaigne (Sassari), ch.-l. d'une sous-intendance, à 45 kil. N. d'Ozieri ; 7,100 hab. Evêché (récent). Salaisons renomm. Vins aux env.

TEMPLE (le). On connut longtemps sous ce nom un monastère de Paris, qui était le chef d'ordre des Templiers en France ; la partie la plus importante de ce monastère, dite *la Tour du Temple*, fut construite en *1212*, et ne fut abattue qu'en 1811. Elle servait jadis de trésor aux rois de France ; les Templiers y avaient leurs archives. Louis XVI y fut détenu du 11 août 1792 au 21 janvier 1793. L'ancien emplacement du Temple est devenu un marché. A la place de la *Tour*, on a construit sous l'Empire un édifice qui devait être le ministère des cultes, et qui fut longt. un couv. de femmes. *V.* VENDOME (le prieur de).

TEMPLE (William), dit *le chevalier Temple*, diplomate, né à Londres en 1628, mort en 1698, ou, selon quelques uns, en 1700, entra à la Chambre des Communes (1661), s'y montra indépendant et impartial, acquit l'estime du duc d'Ormond, et par suite celle de Clarendon, qui le chargea de diverses missions ; il conclut l'alliance de 1665 entre Charles II et l'évêque de Munster contre la Hollande, ainsi que la fameuse *triple alliance* formée en 1668 entre l'Angleterre, les États-Généraux et la Suède, contre l'ambition de la France, eut grande part au traité d'Aix-la-Chapelle (1668), aux négociations de Nimègue (1674-78), fit ensuite partie du ministère, où il eut à tenir tête à Shaftesbury. Las des affaires, il se retira, en 1685, dans sa terre de Moor-Park, où il mourut, sans avoir pris part à la révolution de 1688. Temple unissait au talent la loyauté, le patriotisme, l'amour du roi, et la haine des abus. Il a laissé des *Mémoires* fort instructifs et des *Mélanges*. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1814, 4 vol. in-8.

TEMPLIERS ou CHEVALIERS DE LA MILICE DU TEMPLE, ordre militaire et religieux fondé vers 1118 à Jérusalem par Hugues des Payens, Geoffroy de Saint-Adhémar, et sept autres Croisés français, dans le but de protéger les pèlerins. Baudouin II, roi de Jérusalem, leur donna d'abord une maison située près de l'église de cette ville, qui était jadis le *temple* de Salomon ; de là leur nom. Ils faisaient les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et devaient vivre d'aumônes. Mais bientôt des donations considérables et les profits que leur procura la guerre qu'ils faisaient aux Infidèles les rendirent riches. Après la chute du royaume de Jérusalem en 1187, ils se répandirent par toute l'Europe, y augmentèrent infiniment leur puissance, leurs richesses et leur juste réputation de bravoure : il y eut un moment où ils comptèrent jusqu'à 9,000 maisons de leur ordre. Les Templiers portaient l'habit blanc et une croix sur leurs manteaux. Leur chef avait le nom de grand maître ; l'ordre se divisait en plusieurs langues, les possessions territoriales en plusieurs provinces ; celles-ci, à leur tour, se subdivisaient en grands prieurés, prieurés et commanderies. Tant de prospérité ne pouvait manquer de faire ombrage et d'exciter l'envie. Ils s'étaient d'ailleurs promptement corrompus ; leur orgueil, leur impiété et les vices infâmes que quelques-uns av. rapportés de l'Orient fournissaient des motifs suffisants pour les perdre. Philippe le Bel saisit avec empressement l'occas. de s'enrichir de leurs dépouilles. Le 13 oct. 1307, tous les Templiers qui se trouvaient en France furent arrêtés à la fois ; un grand nombre d'entre eux périrent dans les flammes, à la suite d'un simulacre de procédure (*Voy.* MOLAY) ; enfin, le pape Clément V supprima l'ordre en 1312, dans un consistoire secret tenu pendant le concile de Vienne. En Portugal, l'ordre détruit fut remplacé par l'*Ordre du Christ*. Il paraît, au reste, qu'il se conserva dans l'ombre un simulacre de l'*Ordre du Temple*, qui garda le même nom, mais qui, réduit à des séances secrètes, dégénéra en une secte mystique. Les Francs-Maçons prétendent se rattacher à cette secte. Le crime des Templiers est encore un problème ; ils avouèrent dans les tortures, dit Bossuet, mais ils nièrent dans les supplices. On doit au P. Lejeune une *Histoire apologétique des Templiers*, 1789, 2 vol. in-4, et à Raynouard, les *Monuments historiques relatifs à la condamnation des Chevaliers du Temple* (1813), ainsi qu'une belle trag., les *Templiers*. Maillard de Chambure a publié leurs statuts, 1840.

TÉMUDJIN. *Voy.* GENGIS-KHAN.

TÉNARE, *Tænarus*, auj. *Caibares*, ville de Laconie, au S. O., sur la mer, près du promontoire de même nom (auj. *cap Matapan*), avait de belles carrières de marbre vert. — Au pied du cap Ténare était une caverne profonde d'où sortaient des vapeurs méphitiques : les gens du pays la regardaient comme l'entrée de l'enfer ; de là, chez les poëtes, la synonymie de Ténare et d'enfers.

TENASSERIM, ville de l'Inde Transgangétique, dans la province de même nom (jadis capitale de cette province), sur le Tenasserim, à 70 kil. S. O. de Merghi ; auj. à peu près en ruines. La décadence de cette ville date de sa prise par l'empereur birman Alompra. Elle était auparavant aux Siamois. — La prov. de Tenass. est aux Anglais dep. 1826, et fait partie de leurs possessions à l'E. du Salouen ; elle a le roy. de Siam à l'E., le golfe de Bengale à l'O. ; 15,000 hab. Montagnes, éléphants ; sol fertile (canne à sucre, riz, beaux fruits, sandal), étain, huîtres à perle.

TENCE, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 15 kil. E. d'Yssengeaux, sur le Lignon ; 5,398 hab. Chapeaux de feutre, papeterie. Commerce de planches. Entrepôt de dentelles noires et blanches.

TENCIN (P. GUÉRIN DE), cardinal, né à Grenoble en 1680, mort en 1758, fut d'abord grand-vicaire de Sens et abbé de Vézelai, reçut en 1719 l'abjuration de Law, avec leq. il resta lié, ce qui l'enrichit, fut choisi pour conclaviste par le cardinal de Rohan qu'il suivit à Rome (1721), et y devint chargé d'affaires de la France. Il obtint successivement l'archevêché d'Embrun, le chapeau de cardinal (1739), et l'archevêché de Lyon (1740), puis fit partie du ministère Fleury. Pendant qu'il était archevêque d'Embrun, il eut grande part à la condamnation de l'évêque de Senez, Soanen, partisan des appelants, et soutint une lutte à ce sujet contre les avocats, le parlement et les Jansénistes : il lança contre eux plusieurs *Mandements* énergiques.

TENCIN (Claudine-Alexandrine GUÉRIN DE) sœur du précéd., née à Grenoble en 1681, m. en 1749, fut d'abord religieuse à Montfleury près de Grenoble, puis chanoinesse de Neuville, quitta la vie religieuse pour venir à Paris, où son esprit et les agréments de sa personne la firent bientôt rechercher, jouit d'un grand crédit auprès du cardinal Dubois, s'enrichit en jouant

sur les actions de Law, mena quelque temps une vie irrégulière, et eut clandestinem. un fils du chevalier Destouches-Canon (c'est le célèb. D'Alembert, qu'elle abandonna, et qu'elle voulut, mais en vain, reconnaître quand il fut devenu célèb.) : La Fresnaye, un de ses amants, se tua chez elle. Après cette catastrophe, elle changea de vie. Sa maison fut longtemps le rendez-vous des savants et des beaux esprits; elle nommait plaisamment cette réunion sa *ménagerie*. Le pape Benoît XIV lui-même lui adressa quelques lettres. Mme de Tencin a laissé plusieurs écrits. Parmi ses romans, le *Comte de Comminges* et le *Siége de Calais* sont ce qu'elle a fait de mieux ; on y trouve beaucoup de finesse, mais aussi de la recherche et de la prétention à l'excès.

TENCTÈRES, *Tencteri*, peuple de la Germanie, à l'O., vers le confluent du Rhin et de la Lippe, avait au N. les *Mattiaci*, au S. les *Marses*, au siècle d'Auguste, mais il changea souvent de demeure. Il finit par être compris dans la ligue des Francs.

TENDE, ville des Etats sardes (Nice), à 47 kil. N. E. de Nice. Château qui protége le passage du col de Tende ; 1,500 hab. Titre d'un comté qui appartint aux Lascaris de Vintimille, et qui passa ensuite par mariage dans la maison de Savoie.

TENDE (col de), passage de la chaîne des Alpes Maritimes, à l'O. de son point de jonction avec les Apennins, sur la limite des divisions de Nice et de Coni, et à 9 kil. N. de Tende : 1,795 mètres de hauteur. Les forteresses de Tende et de Saorgio commandent ce passage.

TENDE (René DE SAVOIE, comte de), fils naturel de Philippe II, duc de Savoie, ne put réussir à se faire légitimer, fut déclaré criminel de lèse-majesté en Savoie, et vint se fixer en France, où François I, son neveu, l'éleva aux premières dignités. Il se distingua à Marignan (1515), et mourut à Pavie (1525).

TENDE (Claude DE SAVOIE, comte de), fils du précédent (1507-66), fut pris à Pavie, suivit Lautrec à Naples, fut gouverneur et sénéchal de Provence, repoussa les attaques de Charles-Quint contre cette province, se montra indulgent dans ses rapports avec les Calvinistes, donna lieu par là aux soupçons des Catholiques, et finit par être révoqué (1566).

TENDE (Honorat DE SAVOIE, comte de VILLARS et de), frère du précédent (1509-80), s'enferma dans Hesdin (1533) et y fut pris, reçut une blessure à la bataille de St-Quentin (1557), se jeta dans Corbie qu'il sauva, fut nommé lieutenant-général de Languedoc (1560), et s'y montra terrible aux Réformés, fut rappelé, prit part aux guerres civiles religieuses qui suivirent, et devint successivement lieutenant-général de Guyenne (1570), maréchal (1571), amiral (1572).

TÉNÉDOS, *Tenedos* chez les anciens, *Bokhtcha-Adassi* des Turcs, île de l'Archipel, à l'E. de Lemnos et près de l'entrée des Dardanelles : 9 kil. sur 5 ; 6,000 hab. Ch.-l., Ténédos (sur la côte N. E., 5,000 hab.). Bons vins. Ténédos avait très anciennement formé un petit royaume. Virgile suppose que les Grecs, lorsqu'ils feignirent de quitter Troie en laissant le cheval de bois, allèrent se cacher derrière Ténédos. Donnée en 1376 aux Génois par Andronic Paléologue, elle leur fut bientôt enlevée par les Vénitiens, puis fut conq. par les Turcs. Les Vénitiens l'occupèrent encore un instant en 1656.

TÉNÉRIFFE (île), *Nivaria* ou *Pluvialia* des anciens, la plus grande des Canaries (à l'Espagne) entre 28° et 28° 36' lat. N. : 80 kil. sur 40; 80,000 hab. Ch.-l., Santa-Cruz (autres villes, Laguna, Orotava, Palmas, Canaria). Montagnes, parmi lesquelles le pic de Teyde ou de Ténériffe (pic volcanique fameux, dont la cime s'élève à 3,808 mètres, et qui a eu de fréquentes éruptions ; la dernière eut lieu en 1798). Climat charmant, fertilité rare, végétation variée ; vins fameux, rivaux de ceux de Madère (à Vidogne et à Malvoisie). Commerce actif, aux mains des Anglais. Les habitants primitifs de Ténériffe sont les Guanches. L'île leur fut enlevée par Fernandez de Lugo au XVIe siècle.

TENEZ, cap de Barbarie. *Voy.* TENNIS.

TÉ-NGAN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Hou-pé), à 100 kil. N. O. de Vou-tchang.

TENG-TCHEOU, ville et port de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-tong), sur la mer Jaune, par 118° 45' long. E., 37° 48' lat. N.

TENIAH DE MOUZAIA. *Voy.* MOUZAIA.

TENIERS (David), dit *le Vieux*, peintre flamand, né à Anvers en 1582, mort en 1649, fut d'abord élève de Rubens, puis s'attacha à Elzheimer, qui ne peignait que des figures de petites proportions, et devint son imitateur. Il fut père de David Téniers, dit *le Jeune*, qui fut encore plus célèbre que lui. On a de Téniers *le Vieux* une foule de scènes villageoises, grotesques et naïves, des intérieurs, des réunions de buveurs, de fumeurs, de charlatans, etc., où il y a de la vérité, du charme : ses tableaux sont fort difficiles à distinguer de ceux de son fils.

TENIERS (David), dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Anvers en 1610, mort en 1694, fut élève de son père. C'est un des artistes qui ont manié le pinceau avec la plus prodigieuse facilité; dans sa jeunesse, il imitait tous les maîtres de son temps avec tant d'habileté qu'on l'a nommé le *Protée de la peinture;* mais, quoique apte à tout rendre, et bien que vivant au milieu des grands et des princes (il fut gentilhomme de la chambre de Léopold et eut don Juan d'Autriche pour élève), il affectionna surtout le genre de son père, et le porta jusqu'à la perfection. Il a fait un nombre incroyable de tableaux. Le *Theatrum pictorium*, Anvers, 1658, 1660, 1684, 245 pl. (en fr., *le Grand Cabinet de tableaux*, 1755, in-fol.) n'offre qu'une partie de son œuvre; il y a encore d'innombrables estampes gravées d'après lui par Lebas et autres. Parmi ceux de ses ouvrages que possède le Musée du Louvre, on remarque *l'Enfant prodigue*, une *Tentation de saint Antoine, la Chasse au héron, le Joueur de cornemuse, la Noce de village*.

TENIERS ou TANIÈRES. *Voy.* MALPLAQUET.

TENISON (Thomas), archevêque de Cantorbéry, né en 1636, mort en 1715, était curé à Londres pendant la peste (1665) et montra un grand dévouement; il ne se distingua pas moins par sa charité pendant l'hiver rigoureux de 1683. Il devint évêque de Lincoln en 1691, succéda en 1694 à Tillotson sur le siége de Cantorbéry, et couronna George I. On a de lui, outre des *Sermons*, un *Examen de la foi de Hobbes* (1670) ; le *Baconiana* (1679), ouvrage précieux pour l'histoire de Fr. Bacon, etc.

TENNANT (Smithson), chimiste anglais, né en 1761, mort en 1815, professa la chimie à Cambridge. On lui doit l'analyse de l'acide carbonique (1791), la découverte de l'osmium et de l'iridium (1804), et plusieurs autres recherches importantes consignées dans les *Transactions philosophiques*.

TENNEMANN (Will. Gottlieb), philosophe allemand, né à Brembach, près d'Erfurth en 1761, mort en 1819, était destiné aux études théologiques, mais les quitta pour la philosophie. Il voulut d'abord combattre Kant, mais ensuite il se convertit aux idées de ce philosophe. En 1798, il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université d'Iéna, et devint en 1804, à la mort de Tiedemann, professeur ordinaire. Il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Tennemann a beaucoup écrit, et s'est principalement occupé de l'histoire de la philosophie ; son ouvrage capital est sa grande *Histoire de la philosophie*, Leipsick, 1798-1819, 11 vol. in-8 (réimprimée par A. Wendt, 1828), dont il a donné lui-même un abrégé, le *Manuel de l'histoire de la philosophie*, 1812, 4e édition, 1825 (traduit par M. Cousin, 1829; 2e édit., 1839, 2 vol. in-8). On doit encore à

Tennemann : *Doctrines et pensées des disciples de Socrate sur l'immortalité de l'âme*, Iéna, 1788 ; *Système de la philosophie platonicienne*, Leipsick, 1792-94, des traductions des œuvres de Hume, de Locke, de M. De Gérando. Tennemann est le plus exact des historiens de la philosophie ; il est à regretter qu'il juge tous les systèmes avec la mesure trop étroite et trop exclusive du système de Kant.

TENNESSÉE, riv. des Etats-Unis, naît aux montagnes de fer dans la Caroline du S., reçoit près de Knoxville le Holston et plus loin le Clinch, sortis de la Virginie; traverse l'État de Tennessee, auquel il donne son nom, puis entre dans le Kentucky, où il se jette dans l'Ohio par la r. gauche, à 19 k. au-dessous de l'embouch. de Cumberland, après un c. d'env. 1,050 k.

TENNESSEE (état de), un des Etats de l'Union, entre ceux de Kentucky au N., de Virginie au N. E., de la Caroline du Nord à l'E., de Géorgie au S. E., d'Alabama au S., de Mississipi au S. O., et le fleuve de ce nom à l'O. : forme oblongue (750 kil. de l'O. à l'E.; 195 de largeur moyenne du N. au S.) ; 906,830 h. (en 1855), dont 183,000 esclav. Cap., Nashville. Les monts Cumberland le parcourent. Climat sain, tempéré, sol fertile en général; beaucoup d'animaux, tant domestiques que sauvages ; on y trouvait surtout autrefois de nombreux bisons. Au S. E. vivent les Cherokees, peuplade indigène jadis très nombreuse. Ruines de monuments antiques (entre autres une pyramide de 51 mètres de haut, près du Forked-Dear). — Ce pays fut donné sous Charles II, en 1664, au comte de Clarendon et à plusieurs autres propriétaires qui le colonisèrent, malgré l'opposition des Cherokees; toutefois sa prospérité ne date guère que de 1773. Le Tennessee dépendit de la Caroline jusqu'en 1790 ; il en fut alors détaché, mais il ne fut admis dans l'Union à titre d'état qu'en 1796.

TENNIS, TENES, *Cartenna*, ville et petit port d'Algérie (prov. d'Alger), au pied du cap Ténès (*Apollinis promont.*), à 150 k. O. d'Alger, est le port d'Orléansville; 3,000 h. Cuivre. Occ. par les Français en 1843.

TENNSTADT, ville des États prussiens (Saxe), à 18 kil. N. E. de Langensalza ; 2,560 hab. Eaux salines sulfurées, découvertes en 1812. Patrie de J.-Auguste Ernesti le philologue.

TÉNOS, auj. *Tina* ou *Teno*, île de la mer Egée, une des Cyclades, entre Mycone et Andros, était peu fertile; on en tirait de bon vin. Son ch.-l. se nommait aussi Ténos (*S.-Nicolo*). L'île a 21,000 h.

TENOCHTITLAN, ancien nom indien de MEXICO.

TENQUIN (GROS-), v. de France. *V.* GROS-TENQUIN.

TEN-SIN-SITSI-DAI, c.-à-d. *les sept grands dieux spirituels*, sont au Japon les plus hautes divinités ; au dessous d'eux sont les Tsi-sin-go-daï (*les cinq dieux terrestres*).

TEN-SIO-DAI-TSIN, divinité japonaise, la première des Tsi-sin-go-daï, créa le monde, la terre et surtout le Japon. Son règne fut de 25,000 ans. De Ten-sio-daï-tsin descendent tous les Japonais ou au moins toutes les dynasties qui ont régné sur le Japon. Son fils fut Osiou-Ni, le 2e des Tsi-sin-go-daï. L'empire entier l'adore et l'invoque comme son patron. Dans son célèbre temple d'Icié, Ten-sio-daï-tsin n'a d'autre emblême qu'un miroir.

TENSIF, rivière de l'empire de Maroc, sort de l'Atlas, coule au S. O., au N. O., et tombe dans l'Océan à 32 kil. S. de Safi. Cours, 400 kil.

TENTUGAL, bourg de Portugal (Beira), à 17 kil. O. de Coïmbre ; 2,000 hab. Titre d'un comté, appartenant à la maison de Cadaval.

TENTYRA ou TENTYRIS, auj. *Denderah*, ville de l'ancienne Egypte. *Voy.* DENDERAH.

TENZEL (Will.-Ernest), littérateur allemand, né en 1659 en Thuringe, mort en 1707, étudia à Wittemberg, fut nommé en 1685 professeur au gymnase de Gotha, puis conservateur du Cabinet de médailles et du Musée de cette ville conseiller de l'électeur et historiographe de Saxe. Il a écrit sur les médailles. Tenzel est le plus ancien journaliste allemand. On lui doit une revue mensuelle des ouvrages de littérature, intitulée : *Conversation mensuelle entre de bons amis sur toutes sortes de livres et autres histoires amusantes*, Leipsick, 1688. Il a aussi beaucoup écrit dans les *Acta eruditorum*.

TÉOCALLIS. *Voy.* PYRAMIDES.

TEOS, auj. *Sedchidchik*, v. de l'Asie-Mineure, une des 12 cités de la Confédération ionienne, dans la presqu'île de Clazomène, sur la côte, est fameuse comme patrie d'Anacréon et d'Apellicon. Auguste l'agrandit, et, pour cette raison, en fut regardé comme le second fondateur.

TEOTIHUALCAN, ville du Mexique (Mexico), à 36 kil. N. E. de Mexico; 4,000 hab. : elle est à 2,052 mètres au dessus de la mer. A 2 kil., grande pyramide qui occupe 3,600 mètres carrés et qu'entourent 200 plus petites.

TEOTL, le dieu principal du Mexique, ne semble point avoir eu de temple.

TEPIC, ville du Mexique (Xalisco), à 200 kil. N. O. de Guadalaxara, est après Guadalaxara la plus peuplée de l'état de Xalisco.

TEPLITZ, village de Hongrie. *Voy.* TŒPLITZ.

TER, riv. d'Espagne (Barcelone), sort des Pyrénées, coule au S., puis au N. E., et tombe dans la Méditerranée à 32 kil. E. de Girone. Napoléon en 1812 décréta l'organisation d'un dép. du Ter, et même en nomma le préfet (ce fut M. Roujoux); mais ce projet ne put être réalisé. — Le maréchal Jules de Noailles battit les Espagnols sur le Ter en 1694.

TERAMO, *Interamna Prætutiorum*, ville du roy. de Naples, ch.-l. de l'Abruzze Ultérieure 1re, à 24 kil. S. E. d'Ascoli; 10,000 hab. Evêché. Cathédrale. Lainages, crême de tartre; grains. Importante sous les Romains; détruite au XIIe siècle, puis rebâtie. Patrie de Jacques de Téramo.

TERAMO (Jacques DE), dit *Palladino*, écrivain ascétique, né en 1349 à Teramo, étudia le droit à Padoue, puis reçut les ordres, devint évêque de Monopoli (1391), archevêque de Tarente (1400), et mourut en 1417. On a de lui une espèce de roman ascétique fort bizarre, le *Procès de Bélial*, dans lequel il feint que Bélial, élu par les démons pour leur avocat, demande justice à Dieu contre Jésus ; cet ouvrage, écrit en latin, a été imprimé à Augsbourg, 1472, et traduit en français par Farget, Lyon, 1482.

TERCEIRE, une des Açores, au N. O. de l'île de San-Miguel, par 20° 40' long. O. ; 590 kil. carrés ; 40,000 hab. Ch.-l., Angra. Côtes d'accès difficile. Mer poissonneuse, tortues, huîtres ; sol fertile ; montagnes. Commerce avec le Brésil. — Terceire a été pendant l'usurpation de don Miguel en Portugal la résidence du gouvernement de la reine Dona Maria (1829-1833). *Voy.* PORTUGAL.

TERCERE, riv. des Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata (Cordova), naît à 90 kil. S. O. de Cordova, court au S. E. et va grossir le Parana. Cours, 750 kil.

TEREDON, anc. cap. de la Chaldée, sur la mer.

TÉRÉE, *Tereus*, roi de Thrace, épousa Progné, fille du roi d'Athènes Pandion (II), et en eut un fils, Itys ; puis, quelque temps après, il fit violence à Philomèle, sœur de sa femme, lui fit couper la langue pour l'empêcher de révéler le crime, et l'enferma dans une tour. Mais Philomèle ayant trouvé moyen d'instruire sa sœur de son malheur, toutes deux pour se venger de Térée lui servirent les membres d'Itys à un grand repas, puis elles lui révélèrent ce qu'elles avaient fait. Terée, en proie au désespoir et à la colère, fut métamorphosé en huppe : cet oiseau poursuit sans cesse les deux oiseaux dont Philomèle et Progné prirent la forme en même temps (le rossignol et l'hirondelle).

TEREK, rivière de la Russie méridionale, des-

cend du mont Elbrouz, en Circassie; court au N. O., arrose la Grande-Kabardah, tourne à l'E., passe à Mozdok, limite les gouvernements de Géorgie, du Caucase et le Daghestan, puis arrive à Kisliar, où il se divise et tombe par plusieurs bouches dans la mer Caspienne. Cours, 500 kil.

TÉRENCE, *P. Terentius Afer*, poëte comique latin, né vers 193 av. J.-C., en Afrique, et probablement à Carthage, fut esclave du sénateur Terentius Lucanus, qui lui fit donner une bonne éducation et l'affranchit, s'acquit l'amitié de Scipion Emilien et de Lélius, qui, dit-on, prirent quelque part à la composition de ses pièces. Il voyagea en Grèce et en Asie pour étudier la littérature des Grecs, et revint de ce voyage avec des traductions ou imitations de 108 pièces de Ménandre, mais il les perdit toutes dans un naufrage, et peu de temps après en mourut de douleur (vers 159), à 35 ans. On a de Térence six comédies (*l'Andrienne*, *l'Hécyre* ou *la Belle-Mère*, *l'Héautontimorumenos* ou *le Bourreau de lui-même*, *le Phormion*, *l'Eunuque*, *les Adelphes*) : le style en est élégant et pur, la composition régulière, le ton parfait; mais souvent l'intrigue est presque nulle, et on y trouve peu de mouvement et de gaieté. Baron a imité *l'Andrienne*; Molière a tiré les *Fourberies de Scapin* du *Phormion*, et l'*Ecole des maris* des *Adelphes*. Les éditions les plus estimées de Térence sont celles de Bentley (Cambridge, 1726, in-4; Berlin, 1820, in-12), de Westerhovius, Zeune, Bruns (Halle, 1801, gr. in-8), de Perlet (Leipsick, 1821, 3 vol. gr. in-8), de Bosio (Milan, 1822, 3 vol. gr. in-8), de N.-E. Lemaire (dans la collection des *Classiques latins*, 1828, 3 vol. in-8). Térence a été commenté par Donat; trad. en prose par Port-Royal, 1647, par Mme Dacier, 1688, par Lemonnier, 1771, (réimpr. dans le *Théâtre des latins*, 1820); par Amar, dans la collect. Panckoucke, et par M. A. Magin (1845) dans la collect. Nisard. Il a été mis en vers p. M.-G. Duchesne, 1806, et P. Bergeron (de Bruxelles), 1834.

TERENTIA, dame romaine, épousa successivement Cicéron, qui en eut Tullia, et qui la répudia pour avoir violé la foi conjugale, puis l'historien Salluste, l'orateur Messala, et mourut à 103, ou même, selon quelques uns, à 117 ans. C'était une femme impérieuse, prodigue, ne reculant point devant un crime; elle eut beaucoup de pouvoir sur son premier mari, qu'elle détermina à sévir contre les complices de Catilina; elle ne suivit point Cicéron dans l'exil : ce furent les dilapidations et les désordres auxquels elle se livra à Rome pendant son absence qui déterminèrent celui-ci à la répudier.

TERENTIANUS MAURUS, versificateur du IIIe siècle, n'est connu que par son poëme didactique : *De litteris, syllabis, pedibus et metris* (1re éd., Milan, 1497; inséré dans le *Corpus poetarum* de Maittaire).

TERENTILLUS (C.) ARSA, tribun du peuple, proposa l'an 461 av. J.-C. une loi pour réclamer la rédaction d'un code écrit qui pût être connu des plébéiens comme des patriciens, et la nomination de décemvirs pour le rédiger. Son but en faisant cette dernière demande était surtout de restreindre les prérogatives consulaires, parce que cette magistrature n'appartenait encore qu'aux patriciens seuls; ceux-ci réussirent à faire ajourner la loi.

TERENTIUS VARRO (M.), consul. *Voy.* VARRO.

TERENTIUS AFER (P.). *Voy.* TÉRENCE.

TERGESTE, ville d'Istrie, auj. TRIESTE.

TERGLOU (mont), le point culminant des Alpes Juliennes, à 20 kil. S. de Villach, dans les Etats autrichiens (Laybach); 3,398 mètres.

TERGOVITZ, ville de Valachie, à 70 kil. N. O. de Boukharest; 5,000 hab. Résidence des voivodes de Valachie jusqu'en 1698.

TERGOW ou TERGOUW, v. de Hollande. *V.* GOUDA.

TERIM, ville d'Arabie (Hadramaout), à 400 kil. E. de Sana. Châles de soie très recherchés.

TERINÆUS SINUS, golfe de la mer Tyrrhénienne. *Voy.* SAINTE-EUPHÉMIE (golfe de).

TERLIZZI, *Turricium?* ville du royaume de Naples (Terre-de-Bari), à 28 kil. S. E. de Barletta; 10,000 hab. Evêché. Cathédrale; vieux château.

TERME, *Terminus*, dieu latin, protecteur des limites, n'était qu'un bloc équarri surmonté d'un cou et d'une tête, quelquefois avec des bras. Le dieu Terme était surtout vénéré à la campagne; sa fête, dite *Terminales*, se célébrait le 21 ou le 23 février. — Lors de la dédicace du Capitole sous Tarquin-le-Superbe, on voulut, pour inaugurer la statue de Jupiter, déplacer celles de tous les dieux qui s'y trouvaient; toutes se laissèrent enlever, sauf celles du dieu Terme et de la Jeunesse : ce qui signifiait, suivant les augures, que jamais les frontières de Rome ne reculeraient et que sa jeunesse serait éternelle.

TERMINI, *Thermæ Himerenses*, ville de Sicile (Palerme), à 35 kil. E. de Palerme, près de l'embouchure du Fiume di Termini; 14,200 hab. Port; château-fort, cathédrale. Pêche active de thon et sardines. Commerce de fruits, blé, sumac, amandes, cantharides, etc. Eaux thermales. Aux environs, un peu à l'O., sur le mont Calogero, sont les ruines d'*Himère*, détruite l'an 399 av. J.-C. par les Carthaginois. Ces derniers avaient éprouvé devant cette ville une défaite sanglante l'an 480 av. J.-C., le jour même où fut livrée la bataille de Salamine.

TERMONDE, v. de Belgique. *Voy.* DENDERMONDE.

TERNATE, une des Moluques, à l'O. de Gilolo, par 125° 51' long. E., 0° 55' lat. N.; 18 kil. sur 9. un volcan; sol fertile; or en poudre. Les habitants sont des Malais musulmans. L'île est soumise à un sultan, qui lui-même est vassal des Hollandais *Voy.* MOLUQUES.

TERNAUX, célèbre industriel, né à Sedan en 1763, mort en 1833. Il perfectionna surtout le lavage des laines et la fabrication des draps, et fonda dans plusieurs villes, notamment à Sedan et à Louviers, jusqu'à 22 établissements qui jouirent longtemps d'une grande prospérité. Après avoir fait une fortune immense, Ternaux se vit tout à coup ruiné en 1823 par une loi qui imposait les matières premières venant de l'étranger. On lui doit l'introduction en France des chèvres du Thibet, la fabrication des beaux *cachemires* dits *ternaux*, qui rivalisent avec ceux de l'Inde, et l'établissement des silos pour la conservation des grains. Il fut député de Paris en 1818 et 1827 et professa des idées libérales.

TERNI, *Interamna*, ville de l'Etat ecclésiastique (Spolète-et-Rieti), dans une île de la Néra, à 21 kil. S. O. de Spolète; 8,500 hab. Environs fertiles. A 5 kil. E. de la ville se trouve la belle cataracte delle *Marmora*, formée par le Vélino, qui se précipite de 165 mètres de hauteur dans la Néra. — L'ancienne *Interamna* est la patrie de l'historien Tacite et de l'empereur de même nom. En 1799, le général français Louis Lemoine y défit les Napolitains.

TERNOVA, ville de Turquie. *Voy.* TIRNAVA.

TEROUANNE, ville de France. *Voy.* THÉROUANNE.

TERPANDRE, musicien et poëte grec, né dans l'île de Lesbos vers l'an 676 av. J.-C., ajouta trois cordes à la lyre, qui jusque là n'en avait eu que quatre, et inventa la *scolie*, espèce de chanson fort courte qu'on chantait à table.

TERPSICHORE, une des neuf Muses, présidait à la danse, ainsi que l'indique son nom (de *terpo*, charmer, et *choros*, danse; qui charme par la danse).

TERRACINE, *Anxur*, *Trachin*, *Terracina* des anciens, ville de l'État ecclésiastique (Frosinone), sur la mer Tyrrhénienne, à l'extrémité S. E. des marais Pontins, à 80 kil. S. E. de Rome; 4,100 hab. Evêché, cathédrale (jadis temple d'Apollon), palais épiscopal, belle place. Pêche active. Commerce nul. Terracine donne son nom à un canal qui continue le canal Pie à travers les marais Pontins.

e long de la voie Appienne jusqu'au port de Terra-
ine. — Jadis ville des Volsques; aux Romains depuis
29 av. J.-C. Embellie par le pape Pie VI.

TERRAIL (Pierre du). Voy. BAYARD.

TERRANOVA, nom de plusieurs villes du roy. les Deux-Siciles, notamment : 1° en Calabre Cité-
ieure, près du Crati, à 16 kil. S. de Cassano; — 2° en Calabre Ultérieure 1re, à 22 kil. N. O. de
ierace (c'était avant le tremblement de terre de
783 une des plus belles villes de la Calabre; elle
'a que 500 hab. auj.); — 3° en Sicile (Calatani-
etta), sur la mer, à 56 kil. S. O. de Catane;
,200 hab. Château, rade; grand commerce de
rument, légumes, fruits, soufre, soude; elle fut
ndée à la fin du XIIIe siècle par le roi Frédéric
'Aragon; — 4° en Sardaigne, jadis Olbia, dite aussi
lbia, à 36 kil. E. de Tempio; 2,000 hab. Réunie à
mpurias, elle forme l'évêché de Civita-et-Ampurias.

TERRASSON, ch.-l. de canton (Dordogne), sur la
ézère, à 32 kil. N. de Sarlat; 2,945 hab. Truffes.

TERRASSON (l'abbé Jean), écrivain, né à Lyon,
e 1670, mort en 1750, fut nommé en 1721 profes-
eur de philosophie grecque et latine au collége de
rance, fut membre de l'Académie Française et de
elle des Sciences. Il fut d'abord enrichi, puis ruiné
r le système de Law. Il a laissé, entre autres
uvrages, Séthos, espèce de roman politique et
oral (1731), 3 vol. in-12. Dans la dispute sur la
rééminence des anciens et des modernes, il avait
is parti pour ces derniers. — Ses deux frères,
ndré et Gaspard (1668-1723 et 1680-1752), eurent
e la réputation comme prédicateurs, surtout le
econd. — Mathieu et Antoine, ses cousins, se
istinguèrent au barreau. On doit à Antoine une
istoire de la jurisprudence romaine (1750).

TERRAY (l'abbé Jos.-Marie), ministre fameux,
é en 1715, à Boen dans le Forez, mort en 1778, fut
'abord conseiller-clerc au parlement, hérita d'un
ncle riche, et donna dès lors l'exemple de tous les
candales, plut fort à Mme de Pompadour en improu-
ant ses collègues du parlement, qui tous, excepté
i, avaient donné leur démission (1755), et en tra-
aillant à la ruine des Jésuites, prit part à l'arrêt
u conseil de 1764, et parvint en 1769 au con-
rôle des finances : ennemi des dettes publiques,
débuta par une foule de banqueroutes spéciales,
orta le dernier coup à la Compagnie des Indes,
paraître une foule d'édits fiscaux, créa des impôts
e tout genre, organisa presque ouvertement pour
compte du roi et le sien le monopole des grains,
affecta de braver la misère publique par son
e et par les sarcasmes les plus cyniques et les
us durs; Louis XV le fit intendant-général des
âtiments et directeur des beaux-arts, tout en lui
onservant son portefeuille; il fallut l'avénement
e Louis XVI pour renverser cet indigne ministre
774). On a sous son nom des Mémoires rédigés
r Coquereau, Londres, 1776, 1 vol.

TERRE (la), Tellus, déesse des païens, la même
ue quelques auteurs que Cybèle, était femme d'U-
nus et mère de l'Océan, des Titans, des Géans, des
yclopes, de Rhéa, Thémis, Téthys, Mnémosyne.

TERRE (BASSE-). Voy. BASSE-TERRE.

TERRE AUSTRALE. Voy. HOLLANDE (NOUVELLE-).

TERRE DE BARI, DE LABOUR, D'OTRANTE,
rovinces du roy. des Deux-Siciles. Voy. BARI, etc.

TERRE DE FEU. Voy. FEU.

TERRE DES PAPOUS. Voy. PAPOUASIE.

TERRE-FERME. On a donné quelquefois ce
m : 1° à la partie septentrionale de l'Amérique
u Sud, ou seulement aux provinces de Panama, de
eragua et de Darien, les premières où Christophe
olomb ait abordé sur le continent du Nouveau-
onde (1498) : — 2° aux provinces continentales
e la république de Venise. Auj., on désigne en-
re ainsi le duché de Venise, la Lombardie véni-
tienne, le marquisat de Tarvis, le Frioul et l'Istrie.

TERRE-NEUVE, en anglais Newfoundland, grande île de l'Amérique septentrionale anglaise, comprise dans la Nouvelle-Bretagne, par 47°-52° lat. N., 55°-62° long. O., près du Labrador : 600 kil. du N. au S. E., sur 275 de largeur moyenne; 100,000 h. (Anglais, Français et Anglo-Américains; quelques indigènes). Capitale, Saint-Jean. Côtes dangereuses, beaucoup de baies. Climat variable, généralement très froid pour sa latitude; brumes, végétation chétive, six mois de neige, aurores boréales. Sur les côtes et aux environs on trouve d'immenses quantités de morues. On y fait une pêche très importante qui emploie environ 2,000 bâtiments par an. Terre-Neuve offre une belle race de chiens à poils soyeux, remarquables par leur grande taille et leur force, ainsi que par leur habileté à nager. — Terre-Neuve donne son nom au gouvernement anglais de Terre-Neuve, lequel comprend encore le Labrador et le Maine-Oriental. — Cette grande île, découverte par Sébastien Cabot en 1497, fut visitée en 1525 par J. Verazzani qui en prit possession au nom de la France; celle-ci toutefois n'y forma d'établissement qu'en 1604. Le traité d'Utrecht la donna aux Anglais; mais par les traités de Paris (1763), et de Versailles (1783), la France s'y est fait garantir le droit de pêche; les établissements français sont au N. et à l'O.

TERRE-NEUVE (grand banc de), vaste banc de sable dans l'Atlantique, à l'E. et au S. E. de l'île de Terre-Neuve; plus de 1,000 kil. de long sur 300 environ de large; c'est sur ce banc que se fait la pêche de la morue. Voy. ci-dessus.

TERRE-SAINTE. Voy. PALESTINE et JUDÉE.

TERREUR (régime de la). On nomme spécialement ainsi le régime odieux qui pesa sur la France depuis le 31 mai 1793, jour où le parti de la Montagne triompha des Girondins dans la Convention, jusqu'au 9 thermidor (27 juillet 1794), jour de la chute de Robespierre. Cette époque funeste, pendant laquelle dominaient Robespierre et le Comité de Salut public, a été marquée par la promulgation de la Constitution toute démocratique du 24 juin 1793, l'établissement du Gouvernement révolutionnaire (décret du 19 vendémiaire an II, 10 octobre 1793), la loi des suspects (27 germinal an II, 16 avril 1794), l'établissement du culte de l'Etre-Suprême et de la Raison (18 floréal). La France fut couverte d'échafauds; la reine Marie-Antoinette et la sœur de Louis XVI, Mme Elisabeth, eurent le même sort que le roi (16 oct. 1793 et 10 mai 1794); 21 Conventionnels girondins, entre autres Brissot, Vergniaud, Gensonné (31 octobre), et bientôt après, Danton, Camille Desmoulins, Chabot, etc. (5 avril 1794, 16 germinal an II), ainsi que des milliers de victimes de tout âge et de tout sexe subirent le supplice (Voy. ROBESPIERRE, TALLIEN, etc.). — Le 12 germinal an III (1er avril 1795), la Terreur parut recommencer; la populace de Paris, poussée par les démagogues, assiégea la Convention, dont les membres étaient accusés de modérantisme par le parti terroriste; mais cette tentative échoua. Le 1er prairial suivant (20 mai 1795), la salle des séances fut envahie, et le député Féraud massacré. La victoire de la Convention sur les sections, au 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), mit fin à ces excès populaires.

TERRI, montagne du canton de Berne, au S. E. de Porentruy : c'est du nom altéré de cette montagne qu'on a formé celui de Mont-Terrible, donné sous la République française à un département français. Voy. MONT-TERRIBLE.

Une montagne de l'île d'Haïti, dans le départ. de l'Ouest, porte aussi le nom de Mont-Terrible : elle est sit. près de la côte N. E. de la baie du Port-Républicain.

TERRORISTES, partisans ou agents du régime de la Terreur. Voy. ce mot.

TERTULLIEN, *T. Septimius Florens Tertullianus*, docteur de l'Église, né vers 160 à Carthage, était d'abord païen; il se convertit à la vue de la patience héroïque des martyrs, et donna l'exemple des vertus; il fit vers 204 un voyage à Rome, mais il déplut au clergé de cette ville par son rigorisme. De retour en Afrique, il embrassa le Montanisme, et n'y renonça que pour fonder lui-même une secte nouvelle. Il portait le *pallium* ou manteau des philosophes. Il mourut en 245. Son style est dur, barbare, hérissé de locutions africaines, mais plein d'éclat, de feu et d'énergie; on l'a nommé le *Bossuet de l'Afrique*. On a de lui un grand nombre d'écrits. L'*Apologétique*, les *Traités contre les Spectacles*, *Contre les Juifs*, *De l'Ame*; les *Cinq Livres contre Marcion* sont les principaux. La meilleure édition de ses *Œuvres complètes* est celle de Rigault, Paris, 1628, ou Venise, 1746, in-fol. L'*Apologétique* a été traduit en français par Meunier, 1822, in-12.

TERUEL, *Turbula*, ville d'Espagne (Saragosse), ch.-l. de prov., sur le Guadalaviar, à 140 kil. de Saragosse; 7,550 hab. Evêché. Aqueduc romain, etc. — Détruite par les Maures; rebâtie par Alphonse II (1171); prise et pillée par Pierre-le-Cruel (1365).

TESCATLIBOCHTLI ou **TLALOCH**, dieu mexicain, le plus grand de tous après Téotl, présidait à la vie pénitentiaire et à la punition des crimes; trois fois par an on immolait des victimes humaines en son honneur. Sa statue, d'un granit luisant et poli, le représentait avec un gros lingot d'or sur la poitrine, des chaînes d'or aux bras, quatre flèches dans la main droite, un miroir d'or à la main gauche.

TESCHEN ou **TIESSIN**, ville des Etats autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, à 29 kil. S. E. de Mœhrisch-Ostrau; 5,000 hab. Etablissements catholiques et luthériens; écoles. Draps, toiles, armes et surtout fusils. Teschen était jadis un des duchés de Silésie. Il y fut signé en 1779, entre Marie-Thérèse et Fréd. II, un traité qui mit fin à la guerre de la succ. de Bavière.

TÉSIN ou **TESSIN**. *Voy.* TESSIN.

TESSÉ (René DE FROULAI, comte de), né en 1650, mort en 1725, servit en Italie sous Catinat, débloqua Pignerol, battit Trautmansdorf entre Castiglione et Mantoue (1703), puis les Portugais à Badajoz, fut ambassadeur à Rome, à Madrid, et se retira dans sa vieillesse chez les Camaldules.

TESSENDER-LOO, v. de Belgique (Limbourg), à 25 kil. N. O. d'Hasselt, se nommait jadis TOXANDRIA.

TESSIER (H.-Alex.), agronome, membre de l'Institut, né en 1740, mort en 1837 à 97 ans, a publié un grand nombre d'écrits utiles à l'agriculture (*Des maladies des grains*; *Des maladies des bestiaux*, etc.), a fourni une foule d'articles à l'*Encyclopédie méthodique*, au *Dictionnaire des sciences naturelles*, a rédigé les *Annales de l'Agriculture*, de 1798 à 1817. Il fut professeur d'agriculture et de commerce aux Ecoles centrales, inspecteur des bergeries, etc. Tessier était de l'Académie des Sciences depuis 1782.

TESSIN, *Ticinus* en latin, *Ticino* en italien, riv. qui naît en Suisse, au mont Saint-Gothard, coule au S., traverse le lac Majeur, et s'unit au Pô près de Pavie (*Ticinum*); 154 kil. de cours. Annibal y battit le consul P. Scipion en 218 av. J.-C.

TESSIN (canton du), 18e cant. de la Confédération suisse, borné à l'O. et au S. O. par les Etats sardes, au S. et au S. E. par le roy. Lombard-Vénitien, au N. par les cant. du Valais et d'Uri, et au N. E. par celui des Grisons: 95 kil. sur 55; 117,700 hab. (presque tous Italiens et catholiques). Ch.-l., Lugano. Le gouvernement siége tour à tour à Lugano, à Locarno et à Bellinzona. Montagnes très hautes. Marbre, cristal, grenats, pierre ollaire, bois de construction; superbes pâturages, châtaignes; au S., plantes du midi; vallées très fertiles. Nulle industrie. — Ce pays, situé au S. des Alpes, appartint longtemps à l'Italie et fut conquis par les cantons suisses en 1512. Sujet de la confédération jusqu'en 1798, il fut alors déclaré indépendant et forma les cantons de Bellinzona et de Lugano, qui furent réunis en 1803 sous le nom de canton du Tessin. La forme du gouvernement est une république représentative; la démocratie et l'aristocratie s'y disputent le pouvoir: aussi des troubles graves ont-ils éclaté dans ce canton en 1839 et 1841.

TESSIN (Ch.-Gustave, comte de), né à Stockholm en 1695, fils d'un grand-maréchal de la cour, se montra zélé champion du parti des Chapeaux, présida l'assemblée de la noblesse à la diète de 1738, conseilla l'alliance française, et alla lui-même comme ambassadeur conclure un traité à Versailles, remplit encore diverses missions, finit par être président de la chancellerie et gouverneur du prince royal (depuis Gustave III). Il quitta les affaires pour aller vivre dans sa terre d'Akeroe (1761), et y mourut en 1770.

TESSY, ch.-l. de cant. (Manche), à 18 kil. S. de Saint-Lô; 1,643 hab.

TEST (Serment du), c.-à-d. serment servant de *pierre de touche*, serment auquel, d'après un bill de 1673, étaient tenus tous les fonctionnaires et officiers anglais: ils devaient déclarer par écrit qu'ils ne croyaient point à la transsubstantiation. L'acte du *test* avait pour but de reconnaître les Catholiques cachés et de les éloigner des affaires; il fut l'ouvrage des ennemis du duc d'York (depuis Jacques II), notamment de Shaftesbury. Un de ses premiers effets fut de contraindre le duc d'York à se démettre de sa charge de grand-amiral, et Clifford à sortir du ministère. En 1678, le *test* devint plus sévère; ceux qui prêtaient serment durent envelopper dans leur réprobation écrite le culte de la Vierge et des saints comme une idolâtrie. On introduisit en Ecosse en 1682 un troisième *test* qui exigeait: 1° une ferme adhésion au protestantisme; 2° la réprobation de toute doctrine de résistance au gouvernement, et la renonciation au Covenant. Charles II, et après lui son frère Jacques II, accordèrent à leurs partisans de nombreuses dispenses; ces dispenses, violemment combattues par le parlement, contribuèrent fortement à la révolution de 1688 qui renversa les Stuarts. Le serment du *test* n'a été aboli qu'en 1828.

TESTAMENT (VIEUX- et NOUVEAU-). *Voy.* BIBLE.

TESTE (LA). *Voy.* BUCH (LA TESTE DE).

TESTI (Fulvio), poëte italien, né à Ferrare en 1593, fut bibliothécaire du duc Alphonse II, secrétaire d'état d'Alphonse III, remplit diverses missions à Rome, Mantoue, Milan, Venise, Vienne; mais fut convaincu de correspondre secrètement avec Mazarin, et arrêté en 1646. Il mourut peu après: il est à croire qu'il périt de mort tragique. On a de lui des poésies diverses (*Rime*), parmi lesquelles on remarque ses odes; on admire surtout la *Canzone* adressée à Montecucullì.

TESTRY, ancien village du dép. de la Somme, près de Péronne. Pépin, duc d'Austrasie, y battit en 687 Thierry III, roi de Neustrie, le força à conclure la paix dite *de Testry*, et à lui donner le titre de maire du palais de Neustrie.

TET, *Telis*, riv. de France (Pyrénées-Orientales), naît sur les confins du dép. de l'Ariége, coule au S. E., puis au N. E., baigne Montlouis, Olette, Villefranche, Prades, Vinçac, Ille, Millas, Perpignan, et se jette dans la Méditerranée à 12 kil. E. de cette ville. Cours, 110 kil.

TÊTE, ville de l'Afrique mérid., dans la capitainerie-générale de Mozambique, ch.-l. du gouvernement des Rivières-de-Séna, sur le Zambèse, par 2° 45' long. E., 15° 30' lat. S. Grand commerce.

TÊTE-DE-BUCH. *Voy.* BUCH (LA TESTE-DE-).

TÊTES-PLATES. *Voy.* CHACTAS.

TÊTES-RONDES, sobriquet par lequel les cava-

liers ou partisans de la cour pendant la guerre civile de Charles I et jusque sous Charles II désignèrent leurs ennemis, les parlementaires. Ce nom avait d'abord été donné aux Ecossais, quand ils vinrent en rebelles dicter l'armistice de Rippon, et avait pour cause l'aspect bizarre qu'offrait leur tête rasée de très près : on l'étendit depuis à tous ceux qui prirent parti contre la cause royale. Il fut remplacé plus tard par celui de whig.

TÉTHYS, la première des divinités de la mer, fille d'Uranus et de la Terre, épousa l'Océan, son frère, et en eut les 3,000 Océanides. — Il ne faut pas la confondre avec Thétis, mère d'Achille.

TÉTOUAN, ville de l'état de Maroc (Fez), près de la Méditerranée, à 44 kil. S. E. de Tanger; 15,000 hab. Port à 3 kil. de là, château-fort, mosquées nombreuses, bazar. Commerce avec Fez, Gibraltar, etc. Aux environs, raisins, oranges, etc.

TÉTRAPOLE, nom donné chez les anciens à plusieurs contrées où se trouvaient *quatre villes* remarquables, notamment à un canton de Syrie renfermant les quatre villes d'Antioche, Laodicée, Apamée et Séleucie ; — et à la partie de la Locride Dorienne, qui comprenait les quatre villes de ...nde, Erinée, Bolum, Cytinium (on la nommait *Tétrapole Dorique*). — Il y avait encore des tétrapoles en Afrique et en Lycie.

TÉTRARCHIE, nom donné chez les anciens : à de petits états fractions d'un empire plus grand ...i était divisé en quatre ; 2° à une forme de gouvernement dans laquelle le pouvoir est partagé entre quatre personnes. — Dans le 1er sens, les ...s petits états galates, Trocmes, Tolistoboies, Tectosages, se divisaient chacun en tétrarchies. La Judée, à la mort d'Hérode, fut partagée en quatre tétrarchies (Galilée, Samarie, Judée, Pérée) : les chefs de chacun de ces états étaient dits *tétrarques*. L'empire romain, à partir de Dioclétien, fut une tétrarchie, dans le 2e sens : deux augustes et deux césars se partagèrent le pouvoir, et l'empire fut ainsi divisé : Dioclétien, auguste, eut l'Asie, l'Egypte, etc. (résidence, Nicomédie); Maximien, auguste, l'Italie et l'Afrique (résidence, Milan); Constance, césar, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne (résidence, Trèves); Galère, césar, l'Illyrie et la Grèce (résidence, Sirmium). Cette division, perfectionnée après la mort de Théodose (396), donna naissance aux quatre préfectures dites : des Gaules, d'Italie, d'Illyrie et d'Orient.

TÉTRICUS, *P. Pivesus* ou *Pesuvius Tetricus*, usurpateur, avait été consul. Il prit la pourpre en ...à Bordeaux, et domina env. 6 ans sur les Gaules, l'Espagne et la Bretagne, pendant que Claude II régnait sur le reste de l'empire. Battu par Aurélien (...), il renonça à ses prétentions. Il n'en fut pas moins réduit à orner le triomphe de ce prince, mais il reçut ensuite de lui des dignités et des richesses, et fut nommé gouverneur de Lucanie.

TETSCHEN ou DIECZIN, ville de Bohême, à 28 kil. N. de Leutmeritz ; 1,700 hab. Bains thermaux (*Josephsbad*. Boucles, boutons, etc. — Il ne faut pas la confondre avec *Teschen*, ville de Moravie.

TETZEL (Jean), moine dominicain, né vers 1470 à Pirna en Misnie, fut chargé de publier en Allemagne les indulgences que Léon X venait d'accorder, et reçut en même temps le titre d'inquisiteur de la foi. En distribuant les indulgences, il exagéra leurs vertus et put donner lieu à des abus : ce qui souleva contre lui les moines augustins, à la tête desquels se plaça Luther. Celui-ci écrivit contre lui ; Tetzel réfuta son écrit et le fit brûler publiquement. De là des rixes violentes qui furent le prélude de la Réforme. Tetzel fut réprimandé de ses supérieurs ; il mourut de chagrin, l'an 1519, à Leipsick.

TEUCER, prince d'origine crétoise suivant les uns, attique suivant les autres, régnait sur la Troade (qui de son nom s'appela *Teucrie*), lorsque Dardanus, souillé du sang de son frère Jasion, vint sur cette côte ; Teucer le purifia, lui donna sa fille Batée ou Arisbe, et lui légua l'empire à sa mort. — Un autre Teucer, fils de Télamon et d'Hésione, et demi-frère d'Ajax, accompagna ce dernier au siége de Troie, et en revint seul. Mal accueilli de son père, il s'exila et alla fonder la ville de Salamine en Cypre. Quelques mythologues le montrent fondant Carthagène en Espagne et même voyageant jusque chez les Callaïques.

TEUCRIE, *Teucria*, nom donné par les poëtes à la Troade, à cause de Teucer, un de ses anciens rois.

TEURNIA, ville de la Norique, auj. VILLACH.

TEUTA, reine d'Illyrie, veuve d'Agron, régnait vers l'an 231 av. J.-C. Ayant fait mourir les députés romains C. Junius et L. Coruncanius (230), elle attira sur elle les armes romaines, fut vaincue par les consuls L. Postumius Albinus et Cn. Fulvius Centumalus, et réduite à payer tribut (228).

TEUTAME, ancien roi d'Assyrie ou de Susiane, envoya au secours de Troie 20,000 hommes, sous la conduite de Memnon. On le croit le même que Tithon, père de Memnon.

TEUTATÈS, dieu des Germains, des Celtes ou Gaulois, présidait, suivant les uns, aux batailles ; selon les autres, au commerce, à l'argent, à l'intelligence, à la parole. Il a de grands rapports avec le dieu égyptien Thoth ou Taut, le dieu gaulois Ogham, et le Mercure des Latins. On l'adorait tantôt sous la forme d'un javelot, tantôt sous celle d'un chêne. Ses fêtes se célébraient dans des forêts, au clair de lune ou à la lueur des flambeaux. Une des cérémonies principales de sa fête, qui avait lieu dans la première nuit de la nouvelle année, consistait à couper avec une faucille d'or un gui sur un chêne, en criant : « Au gui l'an neuf. » On lui sacrifiait des chiens, parfois des victimes humaines.

TEUTOBURGERWALD ou EGGE, *Teutoburgiensis saltus*, chaîne de montagnes d'Allemagne, couvre le N. O. de la Hesse électorale, les gouv. (prussiens) de Minden, de Munster, la principauté de la Lippe, la province (hanovrienne) d'Osnabrück : 200 kil. de long ; très peu de largeur ; les plus hauts sommets ont 600 mètres. Au S., très belles forêts, qui jadis étaient beaucoup plus étendues. C'est dans cette région, aux environs de Paderborn, entre l'Ems et la Lippe, dans le pays qu'occupaient les Chérusques, qu'eut lieu la célèbre victoire d'Arminius sur Varus, l'an 10 de J.-C.

TEUTONIQUES (CHEVALIERS), ordre religieux et militaire fondé à Saint-Jean-d'Acre vers l'an 1190, afin de pourvoir au soulagement des Croisés malades ou blessés, eut pour point de départ un hôpital fondé vers 1128, dans la Terre-Sainte, par les bourgeois de Lubeck et de Brême, et desservi par des Allemands (*Deutschen* ou *Teutons*). H. de Waldpott en fut le 1er grand-maître. Chassé d'Asie à la fin des Croisades, l'ordre vint s'établir en Europe. Il acquit de vastes possessions en Allemagne, en Italie, en Hongrie, en Transylvanie, obtint bientôt une grande importance, et fut mis au rang des puissances européennes. L'emp. Frédéric II nomma le grand-maître prince d'empire. En 1230, un duc piast de Cujavie, Conrad, appela en Prusse les Chevaliers Teutoniques, qui avaient alors pour grand-maître Hermann de Salza, et les chargea de subjuguer et de convertir les habitants du pays, qui étaient encore idolâtres. Il leur donna pour résidence la ville de Culm. Les Chevaliers effectuèrent cette conquête en peu d'années, et restèrent maîtres de la Prusse. En 1237, l'ordre s'accrut par la fusion des Chevaliers *Porte-Glaives* (*Voy.* ce mot). Le siége de l'ordre fut transféré en 1309 à Marienbourg. Sa puissance finit par s'étendre non seulement sur la Prusse, mais sur l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, en un mot sur presque tout le

littoral de la Baltique. Les Chevaliers ne tardèrent point à décliner : le luxe, la débauche, le désordre dans les finances leur firent perdre de leur force et de leur considération. En 1466, Louis d'Erlichshausen fut obligé, à la suite d'une défaite, d'abandonner à la couronne de Pologne la partie occidentale de la Prusse : il ne garda que la Prusse orientale, et cela en se reconnaissant vassal de la Pologne (paix de Thorn). En 1525, Albert de Brandebourg, qui était alors grand-maître, se déclara pour la réforme de Luther, se maria, et sécularisa la Prusse orientale, qui depuis resta dans sa famille. Une partie des Chevaliers nommèrent alors à sa place Walter de Cromberg, et le siége de l'ordre fut transporté à Marienthal ou Mergentheim en Franconie ; en même temps, l'ordre des Porte-Glaives se reconstitua sous Walter de Plettenberg. L'ordre teutonique ne conserva plus que quelques propriétés en Allemagne, en Hongrie, en Italie ; il a cessé d'exister de fait avec l'empire d'Allemagne au commencement de ce siècle. Napoléon l'av. définitivement supprimé par un décret du 24 avril 1809 : le roi de Prusse l'a relevé en 1852 sous le titre d'*Ordre évangélique de St-Jean*.

TEUTONS, *Teutones* (le même nom que *Deutschen*, nom actuel des Allemands), peuple germain originaire des bords de la Baltique, ou plutôt nom commun à plusieurs peuples de la Germanie. Les Teutons sont célèbres pour la part qu'ils prirent à l'invasion qui eut lieu en Gaule et en Italie, de 114 à 101 av. J.-C. Entraînés par les Cimbres, les Teutons passèrent le Danube vers 112, emmenèrent encore avec eux les Ambrons, puis les Tigurins (de l'Helvétie), et arrivèrent, en 111, aux frontières de la Province Romaine en Gaule ; ils battirent 6 armées romaines, de 111 à 106, et remportèrent leur dernière victoire près d'Arausio (Orange). En 103, ils se séparèrent en 2 armées : l'une, composée des Teutons et des Ambrons, devait franchir le Rhône et les Alpes maritimes ; l'autre, composée des Cimbres, devait descendre par les Alpes rhétiques. Les deux armées formaient ensemble 300,000 âmes, mais il s'y trouvait beaucoup de femmes et d'enfants. Marius, posté de l'autre côté du Rhône, attendait les Teutons ; il les écrasa aux environs d'*Aquæ Sextiæ* (Aix) en 102.

TEVERE, nom italien du TIBRE.

TEVERONE, *Anio*, riv. de l'Etat ecclésiastique, naît à l'extrémité N. de la délégation de Frosinone, coule au S., puis au N., baigne Tivoli et joint le Tibre à 5 kil. N. de Rome : cours, 90 kil. Cascades, beaux sites (à Tivoli). Sur les bords de cette rivière, Tarquin-l'Ancien battit les Sabins, et Camille les Gaulois (367 av. J.-C.). Manlius Torquatus y défit en combat singulier un Gaulois d'une taille gigantesque (361 av. J.-C.).

TEVIOT, riv. d'Ecosse (Roxburgh), naît sur les confins du comté de Dumfries, coule au N. E., et se jette dans la Tweed : cours, 60 kil.

TEVIOT-DALE, comté d'Ecosse. *Voy.* ROXBURGH.

TEWKESBURY, ville d'Angleterre (Glocester), à 14 kil. N. de Glocester ; 6,000 hab. Fabriques d'étoffes ; moutarde vantée ; bas tricotés, drèche, clouterie. Edouard IV battit à Tewkesbury Marguerite d'Anjou et la fit prisonnière avec son fils (4 mai 1471). Cette victoire lui assura la couronne.

TEXAS (République du), nouvel état de l'Amérique septentrionale, situé le long du golfe du Mexique, entre les Etats-Unis et la Confédération mexicaine, s'étend par 26°-34° 30' lat. N., 96° 20'-104° 40' long. O., et a pour bornes au N. le Red-River, qui le sépare du Nouveau-Mexique et de l'Arkansas, à l'E. la Sabine, qui le sépare de la Louisiane, au S. O. le Rio de las Nueces, ou, selon les prétentions des Texiens, le Rio del Norte. Sa superficie équivaut à 42,000,000 d'hectares. Population : en 1835, 60,000 h. ; en 1850, 212,792, composés d'Anglo-Américains, de Mexicains, d'Indiens (env. 30,000) et d'esclaves (58,161). Cap., Austin. Les div. administr. ne sont encore qu'ébauchées : en voici la liste provisoire.

Districts.	*Chefs-lieux.*
Alabama,	Alabama,
Brazoria,	Brazoria,
Colorado,	Colorado,
Cumanche,	»
Goliad,	Goliad ou Bahia,
Gonzalès,	Gonzalès,
Harrisburg,	Harrisburg,
Houston,	Houston,
Jasper,	Zavala,
Jefferson,	Sabine,
Labaca,	Victoria.
Liberty,	Liberty.
Matagorda,	Matagorda.
Milam,	Tinoxtitlan.
Mina,	*Austin* (capitale).
Nacogdoches,	Nacogdoches.
Red-River,	»
Refugio,	Refugio.
Sabine,	»
Saint-Augustin,	Saint-Augustin.
San-Antonio,	San-Antonio de Béjar.
San-Felipe,	San-Felipe de Austin.
San-Patricio,	San-Patricio.
Tanaha,	»
Travis,	Montgomery.
Washington.	Washington.

A l'exception de la Sierra de San-Saba qui occupe la partie occid. du Texas, cette contrée est peu accidentée et forme une vaste plaine extrêmement fertile et arrosée par un grand nombre de fleuves, dont les principaux sont, de l'O. à l'E., le Rio-Bravo del Norte, le Rio-Nueces, le San-Antonio, le Colorado, le Brazos, le San-Jacinto, le Rio-Trinidad, le Naches et la Sabine ; presque tous ces fleuves ont des barres à leur embouchure ; sur la côte se voient plusieurs baies, entre autres la baie de Galveston, qui est fermée par l'île San-Luis. Immenses prairies incultes, couvertes de grandes herbes ; forêts de chênes, magnolias. Canne à sucre, coton, tabac. Climat tempéré et salubre. Le nord et l'ouest du Texas sont encore occupés par plusieurs peuplades indigènes, dont les principales sont les Comanches, les Pawnees, les Cushattes et Lippans. Industrie et commerce naissants et en voie de progrès.

Dès le XVIIe siècle, des Français (notamment Lasalle en 1684) essayèrent de former des établissements au Texas ; mais ces entreprises échouèrent. Cependant les Espagnols du Mexique, redoutant les empiétements des Français de la Louisiane, occupèrent le Texas qui se trouvait entre les possessions des deux peuples, et qu'ils avaient négligé jusqu'à ce moment ; ils y établirent (vers 1690) des presidios et des missions, et fondèrent San-Antonio de Béjar (1692) et Goliad (1716). Le Texas fut alors compris dans l'intendance de San-Luis de-Potosi. Après la cession de la Louisiane aux Etats-Unis (1803), cette république manifesta d'abord l'intention de s'emparer du Texas ; mais elle renonça à ses prétentions par le traité de Washington (1819) ; alors [illegible] Austin, citoyen du Missouri, obtint des Espagnols la permission d'établir au Texas une colonie anglo-américaine qui prit, en 1821, le nom de *[illegible]* ; elle s'accrut rapidement par l'émigration d'un grand nombre de familles venues de l'O. des Etats-Unis. San-Felipe de Austin devint le centre de cette nouvelle colonie. Après la déclaration d'indépendance du Mexique, et lors de l'organisation [illegible] de la Confédération mexicaine (1824), le Texas, qui n'était pas encore assez peuplé pour former un état séparé, fut réuni à la province de Cohahuila, et forma l'état de *Cohahuila-et-Texas* ; [illegible] (1829), les Texiens se soulevèrent pour [illegible] leur séparation d'avec le Cohahuila et se [illegible] indépendants. Les Mexicains réunirent [illegible]

les premières tentatives de rébellion, mais en peu d'années, les troubles prirent un caractère de plus en plus grave; enfin, le 3 novembre 1835, un gouv. provisoire fut établi à San-Felipe, et les Texiens déclarèrent la guerre aux Mexicains. Le 2 mars 1836, eut lieu la déclaration définitive d'indépendance, et le Texas fut érigé en république fédérative; l'indépendance du nouvel état fut assurée par la victoire décisive que le général Samuel Houston, 1er président du Texas, remporta, en 1836, près des bords du San-Jacinto, sur l'armée mexicaine, commandée par Santa-Anna. La nouvelle république fut aussitôt reconnue par les États-Unis; la France la reconnut bientôt après par un traité signé le 25 septembre 1839. Depuis, les Texiens, sans cesse inquiétés par les Mexicains, ont obtenu leur adjonction aux États-Unis (1845). — C'est au Texas qu'était le *Champ d'asile* où le général Lallemant voulut fonder, en 1817, une colonie de Français réfugiés.

TEXEL (île), île du roy. de Hollande (Hollande sept.), dans la mer du Nord, à la pointe N. O. du Zuyderzée (le Marsdiep la sépare du continent): 20 kil. sur 12; 5,000 hab. Ch.-l., le Bourg. Sol très plat; dunes, digues. Divers combats s'y sont livrés: en 1653, l'amiral Tromp y fut tué dans un combat entre les Anglais et les Hollandais, et, en 1794, la cavalerie française y prit la flotte hollandaise, bloquée par les glaces.

TEXTOR (RAVISIUS). *Voy.* RAVISIUS.

TEZCUCO, ville du Mexique (Mexico), près du lac de Tezcuco, à 26 kil. N. E. de Mexico; 5,000 hab. Tissus de coton (mais les fabriques sont loin d'être ce qu'elles étaient jadis). Grand commerce avec Mexico. Tezcuco était, avant la conquête espagnole, riche et populeuse; c'était la capitale d'un état tributaire des rois de Mexico. — Le lac de Tezcuco, un des cinq lacs de la vallée de Mexico, est à 7 kil. de Mexico: 24 kil. sur 16. Eaux très salées.

THABOR ou TABOR (mont), *Itabyrius mons* des anciens, mont. de Syrie (Acre), au S. O. du lac Tabarieh, à 11 kil. S. E. de Nazareth: environ 1,000 mètres de haut. C'est là qu'eut lieu le miracle de la Transfiguration de Jésus. Bonaparte et Kléber, avec 4,000 hommes, battirent 25,000 Turcs près du mont Thabor en 1799.

THABOR, ville de Hongrie. *Voy.* TABOR.

THADÉE ou THADDÉE. *Voy.* JUDE (saint).

THAGARA, ville de l'Hindoustan, dans les états du Nizam, près d'Aurengabad. Forte citadelle. On regardait cette ville comme la clef du Décan. Cependant elle a été souvent prise par les Musulmans, notamment en 1294, 1306, 1595, 1634, 1758. Au XIVe siècle, l'empereur afghan Mohammed III voulut en faire sa capitale au lieu de Delhi; mais à sa mort les deux villes reprirent leur rang.

THAHER, THAHÉRIDES. *Voy.* TAHER, TAHÉRIDES.

THAHMASP I ou THAMAS, 2e sofi de Perse, fils de Chah-Ismaïl, monta sur le trône à 10 ans (1524), battit les Usbeks (1528), prit Bagdad (1529), se laissa enlever par les Ottomans les villes de Van, Tauris, Bagdad, ainsi qu'une portion de la Géorgie (1533-36), conquit le Chirvan (1538), mais eut à souffrir les révoltes de deux de ses frères. Il soutint de nouveau la guerre contre les Ottomans, et recouvra dans cette campagne Bagdad et le pays à l'E. de Kars (1554). Thahmasp passa le reste de sa vie dans le repos, et mourut à 63 ans, empoisonné.

THAHMASP II, 12e sofi de Perse (1729-34), fut proclamé à Kazbin en 1722. Attaqué de tous côtés par les Afghans, les Russes, les Turcs, il fut obligé de se mettre sous la protection de Nadir-chah (1729), qui lui rendit la Perse méridionale; mais ayant voulu s'affranchir de cette tutelle, il n'éprouva que des revers, se vit contraint de signer une paix honteuse, et fut déposé par Nadir (1732). On croit qu'il fut tué 5 ans plus tard.

THAHMASP-KOULI-KHAN. *Voy.* NADIR-CHAH.

THAI-N'GAN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-toung), à 60 kil. de Tsi-nan.

THAI-PHING, ch.-l. de dép. (Kouang-si), par 22° 25' lat. N., 104° 46' long. E.

THAI-OUAN, ville de Chine, ch.-l. de l'île Formose, sur la côte E., très peuplée. Port d'accès difficile, mur épais, fossés. Ancien comptoir hollandais.

THAÏS, courtisane d'Athènes, se rendit en Asie après les premiers succès d'Alexandre, et sut captiver ce prince. Elle prit, dit-on, part à l'orgie à la suite de laquelle le conquérant aurait fait mettre le feu à Persépolis. Elle devint ensuite la maîtresse de Ptolémée, qui même la mit au nombre de ses femmes lorsqu'il fut roi d'Egypte. — Le nom de Thaïs a depuis été porté par plusieurs autres courtisanes.

THAI-TCHEOU, v. de Chine, ch.-l. de dép. (Tché-kiang), par 118° 48' long. E., 28° 54' lat. N.

THAI-TOUNG, ch.-l. de dép. (Chan-si), dans les montagnes, à 280 kil. N. E. de Thaï-youen.

THAI-YOUEN, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Chan-si, à 200 kil. S. O. de Péking. Longtemps résidence d'une dynastie chinoise.

THALA (ou TELEPTE?), ville de Byzacène, appartenait à la Numidie. Jugurtha y avait une partie de ses trésors. Métellus la prit en 108 av. J.-C.

THALEHRENBREITSTEIN, forteresse de la Prusse Rhénane. *Voy.* EHRENBREITSTEIN.

THALÈS, célèbre philosophe, originaire de Phénicie, né l'an 639 av. J.-C., voyagea en Egypte pour s'instruire, étudia surtout la géométrie et l'astronomie, vint vers 587 se fixer à Milet (qu'on lui donne quelquefois, mais à tort, pour patrie), et y fonda une école connue sous le nom d'*école ionienne*. Il mourut l'an 548, à 90 ans; selon d'autres, il poussa sa carrière jusqu'à 100 ans. On le met au nombre des sept sages; on lui attribue cette fameuse maxime: *Connais-toi toi-même*. Thalès rechercha l'origine du monde: il admit comme principe matériel des choses l'eau ou l'état liquide; il y ajoutait un principe moteur, l'esprit. Il reconnaissait la divinité, et disait que tout est plein de Dieu. Il eut pour disciples Anaximandre et Phérécyde. Thalès est un des premiers qui ait expliqué physiquement les éclipses, et il en prédit une qu'on place à l'an 601 av. J.-C.

THALIE, *Thalia* (du grec *thalsia*, réjouissance), une des 9 Muses, présidait à la comédie et à l'épigramme. On la représente chaussée de brodequins, et tenant à la main soit le *pédum* ou bâton pastoral, soit un masque grotesque. — Thalie est aussi le nom d'une des trois Grâces.

THALOUEN, riv. de l'Indo-Chine. *Voy.* SALOUEN.

THAMAR, femme cananéenne, épousa successivement les deux fils aînés de Juda, Her et Onan, qui par des manœuvres coupables l'empêchèrent de devenir mère. Restée veuve, elle eut avec son beau-père un commerce furtif, d'où naquirent Pharès et Zara. — Une seconde Thamar était fille de David. Amnon, son frère, en étant devenu amoureux, lui fit violence. Absalon, autre frère de Thamar, tua Amnon pour venger cet outrage.

THAMAS. *Voy.* THAHMASP.

THAME, riv. d'Angleterre, naît dans le comté de Buckingham, à l'E. de Winslow, coule au S. O., entre dans le comté d'Oxford à Thame, et va se joindre à l'Isis, à Dorchester, pour former la Tamise. Cours, 65 kil. *Voy.* TAMISE.

THAME, ville d'Angleterre (Oxford), à 20 kil. E. d'Oxford, sur la Thame; 2,500 hab. Commerce de grains, bétail, etc. Ville ancienne; importante sous les Saxons; souvent ravagée: par les Danois au XIe siècle, et pendant les guerres civiles au XIIe.

THAMES, nom anglais de la Tamise.

THAMMOUZ. *Voy.* ADONIS.

THAMYRIS, ancien poète grec, fils de Philammon et d'Arsinoé, naquit en Thrace chez les Édo-

mes, remporta le prix de la lyre aux jeux pythiques; mais ayant osé défier les Muses, il fut vaincu par elles, et fut en punition frappé de cécité; il laissa tomber sa lyre dans le fleuve Balyra en Messénie. On lui attribuait l'invention du mode dorien, ainsi que plus. poëmes, auj. perdus.—*Voy.* THOMYRIS.

THANE, nom donné par les Anglo-Saxons au chef d'une bande ou d'un canton. Après l'établissement des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne, ce nom fut donné à tout vassal immédiat de la couronne: le *thane* était au-dessus de l'*earl* ou comte. V. LEUDES.

THANET (île), île d'Angleterre (Kent), formée par l'embouchure de la Tamise et les deux bras de la Stour: 16 kil. sur 12; 20,000 hab. Commerce avec Londres. Cette île fut cédée en 449 aux Saxons par les Bretons, lorsqu'ils appelèrent ceux-ci à leur secours contre les Pictes. Bientôt ils voulurent les en chasser, et y furent battus en 463.

THANLAOUADDY, riv. d'Asie. *Voy.* KIAYN-DEAYN.

THANN, v. de France, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 33 kil. N. E. de Béfort, sur la Thur, dans une vallée qui se lie à celle de St-Amarin; 5,086 h. Belle église, surmontée d'une jolie tour, qui a 100m de haut. Près d'elle sont les ruines du château d'Engelbourg. Amidon, poudre, produits chimiques. Filatures de coton, toiles peintes, machines à filer et à tisser; entrepôt des salines de l'Est. Aux environs, bons vins. — Fondée au XIIe siècle et comprise dans le Sundgau; prise par les Suédois en 1632.—A l'E. de Thann est le village dit *Vieux-Thann*; 500 hab.

THAPSAQUE, *Thapsacus*, auj. *Déir*, antique et célèbre ville de la Palmyrène, sur la rive droite de l'Euphrate, à l'O. de Circesium. C'était la dernière ville de l'empire de Salomon du côté du N. E. Alexandre traversa l'Euphrate à Thapsaque.

THAPSE, *Thapsus*, auj. *Demsas*, ville d'Afrique, en Byzacène, à l'E., célèbre par la victoire décisive que César y remporta sur Metellus Scip., Pétréius et Juba, victoire qui anéantit en Afrique le parti de Pompée, en 46 av. J.-C.

THARGELIES, fêtes athéniennes en l'honneur du Soleil et des Heures, se célébraient le 6 et le 7 du mois de Thargélion (juillet): on y sacrifiait, dit-on, 2 victimes humaines, un homme et une femme.

THASO (île), *Æthria*, *Chrysa*, *Thasos* des anciens, île de la Turquie d'Europe (eyalet des îles), sur la côte de la Roumélie: 28 kil. sur 20. Ch.-l., Volgaro (600 h.). Mont., sol fertile, bois de construction. Jadis beau marbre et mines d'or. Patrie de Polygnote.

THAU (étang de), dans le dép. de l'Hérault, s'étend le long des côtes de la Méditerranée depuis Agde jusqu'aux limites du dép. du Gard, sur une longueur de 65 kil. Il n'est séparé de la mer que par une langue de terre fort étroite, et sur laquelle est bâtie Cette. Sur ses bords sont les villes de Frontignan, Maguelonne, Pérols, Mauguio, Balaruc, dont il prend les noms dans la partie qui les avoisine. Le canal de Cette le fait communiquer avec la mer.

THAUMANTIAS, surnom d'Iris, tiré de son père Thaumas, fils de l'Océan et de la Terre.

THEAKI. *Voy.* ITHAQUE.

THÉANO, fille de Cissée, et femme d'Anténor, grande-prêtresse de Minerve à Troie, livra le Palladium aux Grecs. — Fille de Pythagore, était habile dans la philosophie. Son père en mourant lui confia ses manuscrits; Théano, malgré sa pauvreté, ne consentit jamais à les vendre.

THÉATINS, congrégation de *Clercs réguliers* établie en 1524 à Rome par S. Gaétan de Tiene et J.-P. Caraffa, évêq. de Chieti (en lat. *Teate* ou *Theate*), depuis pape sous le nom de Paul IV. Ce prélat en fut le 1er supérieur, et comme on l'appelait *l'Évêque théatin*, le nom de *Théatins* fut donné à tous ses religieux. Le but de l'institution était de réformer les mœurs du clergé en faisant revivre la vie apostolique. Les *Clercs réguliers* ont tous les devoirs de moines et de prêtres. Ils vivent sans fonds, sans revenus, s'interdisant même la quête et comptant uniquem. sur les aumônes. Ils prêchent, visitent les malades, assistent les condamnés. Ils se signalèrent aussi par leur zèle contre les hérétiques et dans les missions étrangères.—Cet ordre avait une seule maison en France (à Paris, quai Malaquais).

THÉAULON (A.), auteur dramatique, 1787-1841, a composé seul ou en société plus de 250 pièces de divers genres, qui ont été jouées sur presque tous les théâtres de Paris, et qui brillent par l'esprit et la gaieté. Les principales sont: le *Petit Chaperon rouge*, *la Clochette*, opéras; l'*Indiscret*, comédie en 5 actes et en vers; le *Bénéficiaire*, le *Chiffonnier*, etc.

THEBAIDE, *Thebaïca regio*, auj. le *Saïd* et partie S. du *Ouestanieh*, région de l'Egypte mérid. dans laquelle on comprend, tantôt seulement les 7 nomes de l'Egypte supérieure (Tentyra, Coptos, Thèbes, Hermonthis, Latopolis, Apollinopolis-la-Grande, Ombos), tantôt, outre ces 7 nomes, les 8 qui forment la partie S. de l'Egypte moyenne (Diospolis-la-Petite, Abydos, This, Chemmis, Aphroditopolis, Antæopolis, Hypselis, Lycopolis), ainsi que la Grande-Oasis, qui sous les Romains fut aussi un nome; total 16 nomes. Cette partie de l'Egypte fut la première habitée et civilisée. C'est dans la Thébaïde qu'ont résidé les rois des plus anciennes dynasties des rois d'Egypte. (*Voy.* EGYPTE). La Thébaïde était fameuse par les déserts qui à l'E. et à l'O. environnaient sa partie habitée; c'est dans ces déserts que vécurent les premiers ermites et anachorètes chrétiens.

THEBÉENNE ou THÉBAINE (légion), légion romaine toute composée de chrétiens, et commandée par saint Maurice, se laissa massacrer plutôt que de sacrifier aux idoles; cet événement se passa sous Dioclétien, à *Octodurus* (Martigny) en Helvétie. On ne sait si cette légion prend son nom de la Thèbes d'Egypte ou de celle de Grèce. *Voy.* MAURICE.

THÈBES, *Tpé* en vieil égyptien, la *Thebæ hecatompylos* (ou aux cent portes) des Grecs et des Latins, ville de l'Egypte supérieure, qui prit d'elle le nom de Thébaïde, sur les deux rives du Nil, par 30° 26' long. E., 25° 40' lat. N., fut fondée à une époque très reculée, mais inconnue. Elle fut pendant un temps comprise dans le roy. de This, puis devint elle-même la capitale d'un état qui embrassa, tantôt une forte partie de l'Egypte, tantôt l'Egypte entière (sous la 18e dynastie); mais bientôt (au plus tard sous la 21e dynastie) les monarques d'Egypte quittèrent Thèbes pour Memphis, qui prit alors le rang de capitale de l'Egypte. Thèbes n'en resta pas moins une ville fort importante. Sa vaste enceinte, fermée par 100 portes, sa situation sur le Nil, et non loin de l'Ethiopie dont elle avait aussi le commerce, ses superbes monuments, la sainteté qu'on lui attribuait, la maintinrent pour longtemps encore au rang de 1re ville de l'Egypte supérieure. Elle fut prise par Cambyse, livrée au pillage par Ptolémée Lathyre, contre qui elle s'était révoltée, presque entièrement détruite par Cornelius Gallus, gouverneur de l'Egypte sous Auguste, 28 ans av. J.-C., et tomba enfin sous la domination des Arabes, sous laquelle elle dépérit de jour en jour. Il n'en reste auj. que des ruines qui couvrent une surface immense; de ses débris se sont formés cinq villages: Med-Amoud, Karnak, Louqsor, à la droite du Nil, Medinet-Abou, Gournou, à la gauche. Parmi ces ruines on distingue surtout: 1° à gauche du Nil, le gigantesque palais de Ramsès Méiamoun, le *Memnonium* (où se voient deux colosses, dont un fut la statue harmonieuse de Memnon), le tombeau d'Osymandias, le petit temple d'Athor, la grande Syringe avec de longues galeries souterraines; 2° à droite du Nil le palais d'Aménophis-Memnon (Aménothph III), l'allée des 600 sphinx, longue de plus de 2,000 mètres, le palais de Karnak, le plus grandiose des monuments qu'offre Thèbes. Les obélisques

es colonnes, les statues abondent dans ces ruines, qui ont enrichi le *Musée égyptien* (du Louvre). A l'ouest de Medinet-Abou se voient les tombeaux des rois des 18e, 19e et 20e dynasties. *Voy.* THIS et ÉGYPTE.

THÈBES, *Thebæ*, auj. *Tiva*, ville de la Grèce ancienne, dans la Béotie, vers l'E., sur l'Ismène, fondée vers 1580 av. J.-C., par Cadmus, qui bâtit la citadelle appelée *Cadmée*, puis agrandie par Zéthus et Amphion (1457), forma un royaume jusqu'en 1126, adopta ensuite la forme républicaine, et fut longtemps la cité dominante de la fédération béotienne. Elle fut surprise en 382 par les Lacédémoniens, mais recouvra son indépendance en 379, lorsque Pélopidas eut chassé la garnison lacédémonienne, entra dès lors en lutte avec Sparte, et joua quelque temps le premier rôle en Grèce, grâce au génie d'Épaminondas; mais sa puissance déclina dès la mort de ce grand homme (363). Thèbes engagea ensuite la Guerre Sacrée et appela en Grèce Philippe, qui peu après ne tarda point à dominer dans tout le pays. S'étant révoltée contre Alexandre, elle fut bientôt prise et détruite par le conquérant, qui ne respecta que la maison de Pindare. Thèbes se releva ensuite, mais elle ne recouvra jamais sa grandeur. — Thèbes joue un grand rôle dans l'histoire fabuleuse des Grecs; c'est là que régnèrent Labdacus, Laïus, Œdipe, et les deux frères ennemis Étéocle et Polynice; c'est contre Thèbes qu'eurent lieu les guerres des *Sept-Chefs* (1313 ou 1207 av. J.-C.?) et des *Épigones* (1303 ou 1197?). Patrie d'Amphion et Pindare.

THÈCLE (Ste), vierge d'Isaurie, convertie par S. Paul, échappa miraculeusem. au supplice. F. le 23 sept.

THEIL (le), ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Huisne, 35 kil. de Mortagne: 870 hab.

THEISS, *Titza* en hongrois, *Tibiscus*, *Pathyssus* ou *Parthiscus* en latin, riv. de Hongrie, sort des monts Carpathes dans le comitat de Marmarosch, arrose les comitats de Ugocs, Szathmar, Beregh, Szabolcs, Unghvar, Zemplin, Borsod, Hevesch, Pesth, Csongrad, Csanad et Bacs, l'Esclavonie militaire et le Banat, baigne les villes de Szigeth, Szolnok, Csongrad, Szegedin, etc., et se jette dans le Danube, à 32 kil. S. E. de Petervaradin, après un cours d'environ 1,000 kil. Affluents: le Bodrog, le Sajœ, le Szamos, le Kœrœs, le Maros. — La Theiss donne son nom à 2 des quatre grandes divisions de la Hongrie: le *Cercle au delà de la Theiss*, au S. E., qui comprend 12 comitats, et le *Cercle en deçà de la Theiss*, au N. O. qui en renferme 10.

THELAVI, ville de Russie. *Voy.* TÉLAVI.

THÈME, division territoriale de l'empire d'Orient, qui, au VIIe siècle, fut substituée aux divisions en diocèses et provinces: on nommait ainsi un gouvernement gardé par une légion. V. ORIENT (Emp. d').

THEMIS, c.-à-d. *la Justice*, déesse de la Justice chez les Grecs, fille d'Uranus ou de Titan, et nourrice d'Apollon, posséda la première le temple de Delphes, et y rendit des oracles. On la représente un glaive d'une main et une balance de l'autre.

THEMISCYRE, *Themiscyra*, auj. *Thermeh*, ville du Pont occidental, sur les bords du Thermodon, près de son embouchure, était célèbre dans la fable comme résidence principale des Amazones.

THEMISON, célèbre médecin grec, de Laodicée, disciple d'Asclépiade, fonda ou restaura la secte des Méthodiques, opposée à celle des Empiriques. Il vivait du temps d'Auguste.

THÉMISTIUS, dit *Euphradès*, c.-à-d. *le beau parleur*, rhéteur et sophiste grec, né en Paphlagonie, vers 317, embrassa la philosophie péripatéticienne, parcourut diverses villes d'Orient, où il fit briller son éloquence, se fixa à Constantinople, devint sénateur (355), jouit d'un grand crédit à la cour sous sept princes différents, depuis Constance jusqu'à Théodose, surtout sous Julien, fut nommé préfet de Constantinople en 384, et, quoique païen, sut obtenir l'estime des Chrétiens par la pureté de sa morale et par sa tolérance. Il mourut au plus tard sous Arcadius. On a de Thémistius 37 *Discours*, et des paraphrases sur divers ouvrages d'Aristote (la *Physique*, le traité de l'*Ame*, les *Dernières analytiques*, les livres de la *Mémoire*, du *Sommeil*, de la *Veille*). Il avait laissé, dit-on, des *Commentaires* sur toutes les œuvres d'Aristote, et beaucoup de *Lettres*. L'édition la plus complète qu'on ait de ses *Œuvres* est celle de Hardouin, Paris, 1684, in-fol. Son 37e discours a été publié pour la première fois par Ang. Mai, Milan, 1816, in-8. Plusieurs de ses ouvrages existent encore en manuscrit et sont inédits.

THEMISTO, fut épousée par Athamas, roi de Thèbes, après que ce prince eut répudié Ino; elle en eut deux fils. Jalouse d'Ino, elle voulut faire périr les enfants que cette 1re femme avait eus d'Athamas, Léarque et Mélicerte; mais par la ruse d'Ino, elle massacra ses propres fils: elle se tua de désespoir.

THEMISTOCLE, *Themistocles*, illustre Athénien, né vers 535 av. J.-C., était d'obscure naissance. Il se signala de bonne heure par son courage et eut part à la bataille de Marathon où commandait Miltiade (490). Depuis, il répétait souvent que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. Prévoyant la 2e guerre médique, il détermina par ses conseils les Athéniens à se créer une formidable marine, et quand Xerxès envahit la Grèce, en 480 av. J.-C., il fut mis à la tête des forces athéniennes. Il fit comprendre à ses concitoyens la nécessité d'évacuer Athènes et de se réfugier sur leurs vaisseaux, montra un calme admirable dans ses discussions avec le général en chef des Grecs, Eurybiade de Sparte, en lui disant ce mot célèbre: « Frappe, mais écoute! » et enfin porta un coup mortel à la flotte des Perses par la victoire navale de Salamine, 480 av. J.-C. Il releva ensuite les murs d'Athènes et fortifia le Pirée malgré l'opposition de Sparte, accrut la puissance maritime de sa patrie, fit tous ses efforts pour abaisser Sparte, et pour assurer aux Athéniens la prééminence sur tous les autres états de la Grèce. Sparte de son côté intrigua contre lui dans Athènes, et réussit à le faire bannir pour 5 ans par l'ostracisme. Thémistocle alla chercher un asile d'abord chez le roi des Molosses, Admète, puis chez le roi des Perses, Artaxerce I, qui lui donna une magnifique hospitalité, mais qui voulut lui faire porter les armes contre la Grèce. Thémistocle s'empoisonna, dit-on, pour ne pas être forcé d'obéir, 470 av. J.-C. Thémistocle avait du génie et du patriotisme, mais il était peu scrupuleux sur les moyens de réussir. On connaît sa fameuse proposition secrète de mettre le feu en pleine paix aux vaisseaux de Sparte, proposition que fit échouer Aristide, en déclarant aux Athéniens que si rien n'était plus utile, rien aussi n'était plus injuste.

THENEZAY, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 15 kil. N. E. de Parthenay; 2,066 hab. Vin blanc, etc.

THENON, ch.-l. de canton (Dordogne), à 40 kil. S. E. de Périgueux: 1,500 hab.

THEOBALD. *Voy.* THIBAUT.

THEOCRITE, *Theocritus*, poète bucolique grec, natif de Syracuse, florissait dans le IIIe siècle avant J.-C. Il quitta la Sicile à cause des troubles politiques qui l'agitaient; passa une partie de sa vie à la cour des deux premiers Ptolémées, revint ensuite dans sa patrie, jouit de la faveur de Hiéron II, et mourut très âgé. Il porta la poésie bucolique au plus haut point de perfection. On n'a de lui que 30 *idylles* et 23 *épigrammes* ou *inscriptions*. Il avait laissé encore des *hymnes*, des *élégies*, des *iambes* qui sont perdus. Des graces simples et naïves, un naturel exquis, un dialogue vif, serré, varié, piquant, des descriptions ravissantes, placent Théocrite parmi les modèles du genre. On trouve dans ses idylles quatre ou cinq morceaux d'un ordre

plus relevé, qui appartiennent à l'épopée. Les meilleures éditions de ce poète sont celles de Walckenaer, Leyde, 1779, in-8, et de Heindorf, Berlin, 1810, 2 vol. in-8. Il a été traduit en prose par Gail, 1792 ; Geoffroy, 1800 ; Gin, 1801 ; et en vers par Longepierre, 1688 ; Servan de Sugny, 1822, et Firmin Didot, 1833. — Un autre Théocrite, de Chio, orateur et sophiste d'Athènes, était le contemporain et l'antagoniste de Théopompe; il se prononça contre l'intervention des rois de Macédoine en Grèce. Antigone le fit mettre à mort, irrité, dit-on, de plusieurs épigrammes qu'il avait lancées contre lui. Ce Théocrite avait écrit un *Traité de Grammaire*, une *Histoire de la Libye*, etc., mais il ne nous en reste rien.

THÉODAT, roi des Ostrogoths, neveu de Théodoric I, épousa en 534 sa cousine Amalasonte, après la mort d'Eutheric, son 1er époux, et d'Athalaric, son fils, et fit bientôt après périr cette princesse. Justinien, sous prétexte de venger Amalasonte, fit envahir l'Italie par Bélisaire (535 et 36), et lui enleva la Sicile, la Basse-Italie, Naples. Les Goths, mécontents de leur roi, le déposèrent et le remplacèrent par Vitigès. Théodat voulut s'enfuir, mais il fut tué sur la route de Ravenne. Théodat a été mis sur la scène par Corneille (1672), mais sans succès.

THÉODEBERT I, 2e roi de Metz ou d'Austrasie (534-48), était fils de Thierri I. Il se fit céder la Bavière par l'Ostrogoth Vitigès (538) pour prix des secours qu'il lui promit contre Justinien; mais ayant reçu en même temps de l'argent de Justinien pour trahir Vitigès, il franchit les Alpes, pillant à la fois amis et ennemis. Il se préparait à marcher sur Constantinople, lorsqu'il mourut par accident, au milieu de ses projets ambitieux. Ce fut le plus brillant et le plus brave des descendants de Clovis.

THÉODEBERT II, 8e roi d'Austrasie (596-612), fils de Childebert II, lui succéda à 11 a s. Il se gouverna d'abord par les conseils de Brunehaut, son aïeule, puis il l'expulsa à la sollicitation de sa femme (599). Après diverses querelles avec Clotaire II et avec Thierri II, son frère, roi de Bourgogne, il fut battu par ce dernier à Toul et à Tolbiac en 612, fut pris et livré à Brunehaut, qui le fit mourir.

THÉODEMIR, prince wisigoth d'Espagne, battit sur mer les Maures en 695, les Arabes en 711, fut, avec Roderic, défait à Xérès (711), se maintint dans la Sierra-Morena, puis dans Orihuela, et forma un petit état qui embrassait Murcie, Valence et la Nouvelle-Castille actuelle, où il se soutint jusqu'à sa mort.

THÉODORA, impératrice d'Orient, femme de Justinien, avait d'abord été danseuse et courtisane. Elle monta sur le trône avec son époux en 527. Elle eut sur Justinien la plus grande influence, soutint le courage de ce prince pendant la fameuse sédition de 532, mais fut souvent funeste à l'empire par ses intrigues et ses caprices : elle protégea les désordres d'Antonine, femme de Bélisaire, puis, s'étant brouillée avec cette favorite, elle se vengea en faisant rappeler Bélisaire au milieu de ses victoires; elle obéra le trésor par ses prodigalités, anima la folle passion de Justinien pour les discussions théologiques, et tomba dans des hérésies qui la firent condamner par les papes Agapet et Vigile. Sa mort eut lieu en 548. Procope lui impute dans ses *Anecdotes secrètes* toutes sortes de débordements; néanmoins le même auteur la loue dans son *Histoire*. — On compte trois autres Théodora, impératrices d'Orient : 1° la femme de Léon V l'Arménien ; — 2° la femme de Théophile, née vers 815, veuve en 842, régente sous son fils Michel III; elle fut dépouillée du pouvoir en 857, et enfermée dans un couvent où elle mourut vers 867 ; — 3° la fille cadette de Constantin IX : elle régna quelques semaines avec Zoé, sa sœur, en 1042, puis seule après la mort de Constantin X (1054-1056), mérita l'estime publique par son administration, et désigna pour lui succéder Michel Stratiotique; en elle finit la dynastie macédonienne.

THÉODORA, dame romaine, parente d'Adalbert II, margrave de Toscane, célèbre par sa beauté, ses dérèglements et ses crimes, était vers l'an 908 toute-puissante à Rome. Elle avait 2 filles qui acquirent le même genre de célébrité qu'elle : 1° Marozie (*Voy.* ce nom); 2° Théodora la Jeune, femme du consul Gratien. Ces 3 femmes étaient à Rome l'âme d'un parti sans cesse en lutte avec les Allemands, et qui ne nomma pas moins de huit papes, Sergius III, Jean X, Jean XI, Léon VII, Étienne VIII, Martin III, Agapet II, Jean XII, peu dignes pour la plupart d'occuper la chaire de S. Pierre.

THÉODORE DE CYRÈNE, dit l'*Athée*, vivait vers 325 av. J.-C. Il embrassa les doctrines d'Aristippe. Banni de sa patrie à cause de ses opinions impies, il vint se fixer à Athènes, mais il y déplut à l'aréopage, qui le condamna, dit-on, à boire la ciguë. Théodore enseignait l'égoïsme le plus complet, et vouait à la risée la morale, la religion et ses ministres. Son ouvrage capital était un *Traité des Dieux*, où il prétendait prouver qu'il n'y a pas de divinité.

THÉODORE D'AMASÉE (saint), né en Arménie ou en Syrie, était soldat à Amasée lorsqu'il confessa courageusement Jésus-Christ, en 307, et mit le feu à un temple de Cybèle. Il fut appliqué à la torture et brûlé. On le fête le 9 novembre.

THÉODORE DE MOPSUESTE, né en 350 à Antioche, mort en 428, condisciple de saint Jean Chrysostôme, combattit l'apollinarisme avec talent, obtint en récompense de son zèle l'évêché de Mopsueste en 392; mais ne tarda pas à tomber lui-même dans l'erreur, en favorisant le pélagianisme. Ses écrits, qui faisaient partie des *Trois-Chapitres* (*Voy.* ce mot), furent anathématisés au 2e concile de Constantinople (553), comme infestés de nestorianisme. En effet, il avait eu Nestorius pour disciple. On a porté le nombre de ses écrits à 10,000 : il ne reste d'entier qu'un *Commentaire sur les Psaumes* (dans la *Chaîne* du P. Corder). On trouve des fragments des autres dans le *De Tribus Capitulis* de Facundus, dans le *Scriptorum veterum nova collectio e vaticanis codicibus* de Mai (Rome, 1825, in-4, etc.).

THÉODORE DE CÉSARÉE, dit *Ascidas*, fut d'abord moine à Jérusalem, puis vint vers 535 à Constantinople, où il s'acquit les bonnes grâces de Justinien et de l'impératrice Théodora, qui le fit archevêque de Césarée, eut une part essentielle à la condamnation des *Trois-Chapitres*, présenta le résumé de la doctrine de Théodore de Mopsueste, d'Ibas d'Edesse, de Théodoret de Cyr, et fut l'âme d'une foule d'intrigues et de mesures tyranniques relatives à ce débat théologique, mais il vit son crédit baisser après la mort de l'impératrice, et finit par être privé de son siége et excommunié.

THÉODORE DE PHARAN, ainsi nommé de la ville de Pharan en Arabie dont il était évêque, vécut sous Héraclius. Il passe pour l'auteur du monothélisme. C'est néanmoins à Sergius, patriarche de Constantinople, à Cyrus, évêque de Phaside, à Athanase, patriarche des Jacobites, que cette secte, née vers 626, doit sa célébrité.

THÉODORE STUDITE (saint), né à Constantinople en 753, fut moine, puis abbé (795) du monastère de Saccudion, près de Constantinople, fut persécuté par Constantin V pour avoir refusé de communiquer avec lui depuis son divorce, se réfugia, lors de l'invasion des Barbares, au couvent de Stude (dans Constantinople même), qui ne comptait alors que douze religieux et qui, sous sa conduite, en réunit au delà de mille. Sa fermeté le fit bannir par Nicéphore ; réintégré sous Michel I, il trouva de nouveau un persécuteur dans l'iconoclaste Léon V, qui le fit emprisonner et flageller. Michel II le rendit à la liberté (820). Théodore mourut six ans après, laissant plusieurs ouvrages dont quelques uns ont

été publiés par le P. Sirmond, Paris, 1696, in-fol. On le fête le 12 novembre.

THÉODORE PRODROME, moine grec du XII[e] siècle, est auteur du roman de *Rhodanthe et Dosiclès*, d'un dial. de l'*Amitié exilée*, de la *Galéomachie* et autres ouvrages, presque tous inédits. On a souvent publié son dialogue de l'*Amitié exilée*; *Rhodante* a été édité par Gaulmin, Paris, 1625, in-8, et traduit en français par Godard de Beauchamp.

THÉODORE, nom commun à 2 papes peu célèbres : l'un qui régit l'église romaine de 642 à 649, et qui montra de la vigueur contre le monothélisme ; l'autre qui mourut en 898, après un pontificat de 20 jours.

THÉODORE GAZA. *Voy.* GAZA.

THÉODORE I et II, emp. de Nicée. *Voy.* LASCARIS.

THÉODORE, roi de Corse. *Voy.* NEUHOFF.

THÉODORET, écrivain ecclésiastique, né à Antioche en 387, mort vers 458, donna sa fortune aux pauvres pour aller vivre dans un couvent près d'Apamée, devint, en 423, évêque de Cyr en Syrie, fut quelque temps en querelle avec saint Cyrille au sujet du nestorianisme ou plutôt de Nestorius, qu'il regrettait de voir en butte aux inimitiés des orthodoxes, bien qu'il n'approuvât pas ses opinions, se réconcilia ensuite avec Cyrille, mais eut bientôt le malheur de déplaire à la cour impériale de Constantinople par son ardeur contre l'eutychianisme, fut condamné dans le prétendu concile dit *Brigandage d'Éphèse* (449), et ne put revenir dans son diocèse que sous Marcien (après 450). Théodoret est surtout connu par une *Histoire ecclésiastique* en cinq livres, qui va depuis 325 jusqu'en 429 ; on a encore de lui une *Histoire pieuse* qui contient la vie de 30 solitaires ; un *Traité de la Providence* fort estimé, et plus. ouvrages de théologie. Les meill. édit. de Théodoret sont celles du P. Sirmond, 1684, in-f., et de J.-L. Schulze, Halle, 1769-74, 10 v. in-8 (gr.-latin).

THÉODORIC, roi des Ostrogoths, de la race royale des Amales, né vers 455 en Pannonie, où son père Théodemir s'était établi de l'aveu des empereurs d'Orient, fut envoyé dès l'âge de huit ans comme otage à Constantinople, où il prit des idées de civilisation, et devint en 472, par la mort de son père, chef des Ostrogoths. Il eut part en 477 au rétablissement de l'empereur Zénon, qui avait été détrôné par Basilisque, et fut en récompense nommé patrice, consul (484), et capitaine des gardes. En 487, d'accord avec l'emp. d'Orient, il envahit l'Italie, qui était alors au pouvoir d'Odoacre, parcourut tout le pays en vainqueur, se fit céder la Sicile par le roi des Vandales Thrasimond, vint enfin assiéger Odoacre dans Ravenne, et le força à capituler, mais en promettant de partager le trône avec lui (493) ; quelques jours après, il le poignarda dans un festin, et resta ainsi seul maître de l'Italie, à laquelle il joignit la Rhétie, la Norique, la Pannonie, l'Illyrie. En même temps, il rattachait à lui la plupart des chefs barbares, épousait la sœur de Clovis, et faisait épouser des princesses de son sang au roi des Wisigoths et à plusieurs autres princes. Nommé en 507 tuteur de son petit-fils Amalaric, roi des Wisigoths, il régna de fait sous son nom, chassa l'usurpateur Gésalic, défit un fils de Clovis devant Arles, et conserva la Septimanie aux Wisigoths, malgré les attaques des Francs. En même temps, il rétablissait l'ordre en Italie, favorisait le commerce, l'agriculture, les lettres, appelait auprès de lui les hommes les plus habiles, les Cassiodore, les Boèce, les Symmaque, et faisait revivre plusieurs des anciennes formes de l'administration romaine. Vers la fin de sa vie, il devint défiant, cruel, et fit périr, sur de faux soupçons, Boèce (524) et Symmaque (525). Il mourut lui-même peu après (526), en proie à une profonde mélancolie. Théodoric est sans contredit le plus grand des rois barbares qui envahirent l'empire romain : il possédait le génie de la civilisation et avait des vues libérales. On lui doit un code connu sous le nom de *loi gothique* ou *ostrogothique*, qu'il fit rédiger vers 500. Quoique arien, il toléra les Catholiques; cependant il les persécuta à la fin de sa vie. Du Roure a écr. son *Hist.*, 1846.

THÉODORIC I, roi des Wisigoths, qui régna de 420 à 451, successeur de Wallia, fit trois fois la guerre aux Romains, de 426 à 436, et tenta de s'emparer de Narbonne sans pouvoir réussir ; néanmoins il augmenta son territoire tant en Gaule qu'en Espagne. Il fut longtemps l'allié de Genséric, dont il fit son gendre, mais ensuite il se brouilla avec lui. Théodoric prit part à la ligue contre Attila, ainsi qu'à la bataille décisive de Châlons, dans laquelle il périt (451).

THÉODORIC II, fils du précédent, acquit le trône en 453 par le meurtre de Thorismond, son frère, mais fut tué en 466 par un autre frère, Euric. Il avait pendant son règne accru l'empire des Wisigoths de plusieurs districts des deux Aquitaines, et poussé presque jusqu'à la Loire ; il avait vaincu le roi suève Réchiaire (456) ; enfin il avait élevé sur le trône d'Occident Avitus, et, après avoir combattu Majorien, il avait obtenu de Ricimer la Narbonnaise 1[re].

THÉODORIC III, roi des Wisigoths, le même que Théodoric-le-Grand, roi des Ostrogoths. *V.* ci-dessus.

THEODOSE I, dit *le Grand*, *Flavius Theodosius*, empereur romain, né en Espagne en 346, était fils du comte Théodose, que Valens, empereur d'Occident, fit mettre à mort sur de faux soupçons, quoiqu'il lui eût rendu les plus grands services. Avant de monter sur le trône, le jeune Théodose avait déjà repoussé une invasion des Quades et des Marcomans (372) ; il combattait les Wisigoths et venait de remporter sur eux un avantage, lorsque Gratien, sentant qu'il avait besoin de s'adjoindre un homme capable de défendre le trône, le proclama à Sirmium empereur d'Orient à la place de Valens qui venait de mourir, l'an 379. Théodose acheva la soumission des Wisigoths par sa conduite généreuse envers leur roi Athanaric, et s'en fit d'utiles auxiliaires. Gratien, son collègue, ayant été en 383 renversé par l'usurpateur Maxime, qui menaçait du même sort le jeune Valentinien II, frère de Gratien, Théodose interposa sa médiation, et, en reconnaissant Maxime comme auguste, obtint la paix pour Valentinien. Maxime reprit néanmoins les armes contre Valentinien (387); alors Théodose marcha contre lui, le battit en Pannonie, le prit et le mit à mort dans Aquilée (388). Deux ans après, Valentinien périssait victime du Franc Arbogast, son favori, et le rhéteur Eugène le remplaçait sur le trône. Théodose marcha contre eux et les vainquit près d'Aquilée (394). Il se trouva par la mort de Valentinien II seul maître de tout l'empire. Mais lui-même mourut l'année suivante (15 janvier), laissant deux fils, Honorius, qui eut l'empire d'Occident, et Arcadius, qui eut l'Orient. Théodose fut aussi grand dans la paix que dans la guerre; il fit tous ses efforts pour réparer les maux de l'empire par une sage administration. Toutefois, ce grand prince ne put que retarder l'instant de la ruine de l'empire : elle commença sous ses deux fils. Théodose avait été obligé de comprimer avec rigueur les fréquentes séditions des grandes villes. Il fut sur le point de massacrer les habitants d'Antioche; il fit égorger 7,000 habitants de Thessalonique : pour le punir de cet emportement, saint Ambroise lui interdit l'entrée de l'église de Milan; Théodose se soumit à la pénitence, et obtint son pardon par un repentir sincère. Fléchier a écrit la *Vie de Théodose*.

THÉODOSE II, fils d'Arcadius et petit-fils du précédent, naquit en 399, monta sur le trône en 408, et régna jusqu'en 450 (c.-à-d. 42 ans). Ce prince faible fut gouverné toute sa vie : d'abord par le sage Anthémius, son ministre, puis par sainte Pulchérie, sa sœur aînée, qui s'efforça de corriger ses défauts

et de le rendre digne de son aïeul, par sa femme Athénaïs ou Eudoxie, et enfin par l'eunuque Chrysaphe, son chambellan. Les principaux événements de son règne sont : 1° une guerre avec la Perse (elle fut terminée par la paix de 423, qui dura 79 ans, et par un partage de l'Arménie); 2° les querelles religieuses du nestorianisme et de l'eutychianisme, qui donnèrent lieu au concile œcuménique d'Ephèse en 431, puis au prétendu concile dit par les orthodoxes *brigandage d'Ephèse*, en 449; 3° la rédaction du code dit *théodosien* (438), le premier code officiel connu. Tremblant devant Attila, il lui paya tribut ; il tenta plus tard, mais sans succès, de le faire assassiner.

THÉODOSE III, receveur à Adramyte, fut nommé empereur d'Orient par l'armée, qui venait de se révolter à Rhodes, refusa en vain la couronne, se rendit à Constantinople, força Anastase II à abdiquer, et abdiqua bientôt lui-même dès que Léon III se présenta comme son compétiteur.

THEODOSIE, *Théodosia*, auj. *Caffa*, ville de la Chersonèse Taurique ou Crimée, à 70 k. S. O. de l'entrée du Bosphore Cimmérien. *Voy.* CAFFA.

THEODOSIEN (Code), recueil de lois romaines rendues depuis Constantin, fut rédigé par l'ordre de Théodose II, promulgué en Orient l'an 438, et introduit en Occident par Valentinien III.

THEODOSIENNE (table). *Voy.* PEUTINGER.

THEODOSIOPOLIS, dite aussi *Colonia Septimia Resainesiorum*, ville d'Asie, au S. E. d'Edesse, est la même que Resena. *Voy.* RESENA.

THEODOTIEN, auteur d'une des traductions de l'Ancien Testament recueillies dans les *Hexaples* d'Origène, était de Sinope et vivait sous Commode. Il était de la secte des Ebionites.

THEOGNIS, poëte gnomique, né vers 580 av. J.-C., à Mégare, d'une famille noble et riche, fut banni de sa patrie et choisit Thèbes pour retraite. On a de lui des vers élégiaques qui contiennent des sentences (en grec *gnomè*). Ces sentences ont été imprimées une foule de fois, soit seules, soit dans des collections diverses. Les meilleures éditions qu'on en ait sont celles de Brunck (dans ses *Poetæ gnomici*), Strasbourg, 1784 ; de Bekker, Leipsick, 1815, in-8. Théognis a été traduit en français par Lévesque dans les *Moralistes anciens*, 1783, et par Coupé, Paris, 1796, in-8 (avec Phocylide).

THÉON, fameux mathématicien d'Alexandrie, et un des professeurs les plus illustres de cette ville, florissait de 365 à 390 ap. J.-C., et fut père de la célèbre Hypatia. On a de lui l'*Ecdose* (ou *Commentaires sur les Eléments d'Euclide*), et un *Commentaire sur l'Almageste* de Ptolémée. Le premier ouvrage est excellent; le second est, après celui de Ptolémée, l'ouvrage d'astronomie le plus précieux que nous aient laissé les Grecs. On lui attribue encore un *Commentaire sur Aratus*, qui est probablement d'un autre auteur. Le *Commentaire sur Euclide* a été publié à la suite de l'*Euclide* de Grynée, Bâle, 1533, in-fol., et souvent réimprimé; le *Commentaire sur l'Almageste*, qui était en treize livres, mais dont on a perdu le livre onzième et partie des neuvième et douzième, parut à la suite de l'édition princeps de Ptolémée, Bâle, 1538, in-fol. Halma a donné la traduction française des deux premiers livres, Paris, 1821, 2 vol. in-4, avec le texte et des notes. — Un autre Théon, mathématicien de Smyrne sous Trajan et Adrien, a laissé un abrégé des quatre sciences mathématiques (arithmétique, musique, géométrie, astronomie), dont les deux premières parties ont été publiées par Boulliau, sous ce titre : *Eorum quæ in mathematicis ad Platonis lectionem utilia sunt expositio*, Paris, 1644, grec-lat. avec notes, et la 4e par Th.-H. Martin, 1849. — Sophiste d'Alexandrie, sous les Antonins, est connu par ses *Progymnamata*, espèce de cahiers de rhétorique. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Daniel Heinsius, Leyde, 1626, in-8.

THEOPHANO, impératrice d'Orient, avait d'abord été cabaretière. Devenue femme de Romain II (959), elle ne se signala que par ses désordres, empoisonna son mari (963), donna le trône à son amant Nicéphore II (Phocas), qui l'épousa, fit assassiner ce dernier par un autre amant, Jean I (Zimiscès) ; mais celui-ci, à peine devenu empereur (976), l'exila. L'avénement de ses deux fils, Basile II et Constantin IX (983), la fit revenir à la cour.

THEOPHILANTHROPES, c.-à-d. *amis de Dieu et des hommes*, nom que prit à la fin du dernier siècle une secte qui professait le pur déisme, et dont le directeur La Réveillère-Lepaux était le chef. Ce culte, qui fut tourné en ridicule dès son apparition, fut établi en 1797 à Paris, et pratiqué dans plusieurs églises; mais un arrêté du 12 vendémiaire an X (3 octobre 1800) mit fin à ces profanations.

THÉOPHILE (S.), évêq. d'Antioche, né au commencement du IIe siècle, de parents idolâtres, se convertit en lisant les livres saints, fut fait évêque l'an 168, et mourut vers 190. On a de lui une *Apologie* de la religion chrétienne, en 3 livres. Hambourg, 1724, in-8. On l'hon. le 6 déc. avec S. Nicolas.

THÉOPHILE, empereur d'Orient (829-842), fils et successeur de Michel II, punit sévèrement les meurtriers de Léon V, montra beaucoup d'animosité contre les images, et fit presque continuellement la guerre au calife Motassem; il insulta ce prince en détruisant sa ville natale, Zapetra en Syrie ; mais celui-ci se vengea en saccageant Amorium, patrie de Théophile (842). Ce dernier en mourut de chagrin.

THÉOPHILE, jurisconsulte, enseigna le droit à Constantinople, et fut, avec Dorothée et Tribonien, un de ceux qui rédigèrent les *Institutes* de Justinien. Il a de plus laissé sur cet ouvrage une paraphrase grecque excellente, qui fut découverte au XVIe siècle, et dont les meilleures éditions sont celles de Fabrot, Paris, 1638, in-4, et de Reitz, La Haye, 1751, 2 vol. in-4, grec-latin.

THÉOPHILE, dit *le Moine* ou *le Prêtre*, écrivain du XIIe siècle, a laissé un ouvrage curieux intit. *Diversarum artium schedula* (imprimé dans les *Mém. d'hist. et de littérat.*, Brunswick, 1781, trad. en franç. par M. de l'Escalopier, avec le texte, et une introd. de M. Guichard, Paris, 1843, in-4). Il y traite de la peinture, des couleurs à employer sur murs, toile, bois, vélin; de l'art de peindre sur verre, des mosaïques à cristaux colorés, de l'orfévrerie, de l'art de nieller, etc. Il y donne une recette pour mêler les couleurs avec l'huile de lin et les faire sécher sans les exposer au soleil.

THÉOPHILE DE VIAU, plus connu par son seul prénom de THÉOPHILE, poëte français, né aux environs d'Agen en 1590, mort en 1626, vint à Paris en 1610, fut quelque temps lié avec Balzac, avec lequel il rompit à la suite d'un voyage en Hollande, se fit connaître par ses saillies et par ses vers qui le mirent en faveur près de quelques jeunes seigneurs, mais s'attira des ennemis par sa causticité, et leur donna des armes contre lui par sa verve obscène et impie. Il était calviniste ; on l'accusa d'athéisme et d'immoralité, et il fut exilé. De retour en France, il reçut de Louis XIII une pension ; mais accusé d'être l'aut. d'un recueil rempli d'obscénités sacriléges, qui avait paru en 1622, il perdit sa pens. et fut condamné à mort. Le connétable de Montmorency obtint que sa peine fût commuée en un simple bannissement de la capitale. Théophile garda même sa pension, et bientôt revint à Paris, mais il y mourut presque aussitôt, à 36 ans. Ses *Œuvres* furent publiées à Paris en 1621, en deux parties; une 3e partie parut à Rouen en 1626; il faut y joindre sa *Correspondance* (imprimée sous le titre de : *Nouvelles œuvres de M. Théophile*, Paris, 1644. On trouve dans ses poésies de l'imagination, de l'esprit et de la facilité; mais elles sont pleines de négligences; trop souvent

aussi l'auteur offense la pudeur, autant que le goût. Enfin sa vanité allait jusqu'à l'extravagance.

THÉOPHRASTE, philosophe grec, né à Eresus, dans l'île de Lesbos, 371 av. J.-C., était fils d'un foulon; il vint jeune à Athènes, y suivit les leçons de Platon, puis d'Aristote, et fut choisi par ce dernier pour le remplacer lorsqu'il cessa d'enseigner au Lycée, 322 av. J.-C. Il attira un grand nombre de disciples par la clarté de son exposition, et il enchanta tellement les Grecs par le charme de sa parole qu'ils lui donnèrent le nom de *Théophraste* (*divin parleur*), sous lequel il est connu (il se nommait d'abord Tyrtame). Il mourut à 85 ans, ou même à 107 ans selon quelques uns, entouré de la vénération publique. Il avait, comme son maître Aristote, embrassé toutes les sciences, et avait composé plus de 200 traités; nous n'en avons conservé qu'un très petit nombre : une *Histoire des plantes* dans laquelle on trouve le germe du système sexuel), les traités des *Causes de la Végétation*, des *Pierres*, les *Vents*, des *Signes du beau temps*, du *Feu*, des *Poissons*, du *Vertige*, de la *Lassitude*, de la *Sueur*, des *Odeurs*, des *Causes*, de la *Métaphysique*, du *Sentiment* et de l'*Imagination*, enfin les *Caractères*, recueil de portraits moraux; c'est le plus célèbre de tous ses ouvrages : il a servi de modèle aux *Caractères* de notre La Bruyère. Ce qui nous reste de Théophraste a été publié par Camerarius, 1541; Daniel Heinsius, Leyde, 1613, et par Schneider, Leipzick, 5 vol. 1818-21. Les *Caractères* ont été trad. en français par La Bruyère (1688), Lévesque (1782), Belin de Balu (1790), Coray (1799), Stiévenart (1842). Longtemps on n'a possédé que 28 chapitres de cet ouvrage; on a découvert en 1786 les chap. 29 et 30.

THÉOPHYLACTE, dit *Simocatta*, historien grec, né en Égypte, remplit diverses charges importantes à la cour de l'empereur Maurice, et mourut vers 640, âgé d'environ 70 ans. Outre 85 *Lettres* (publiées par Gruter, 1599, grec-latin), et des *Problèmes physiques* (Leipsick, 1653, in-4), on lui doit une bonne *Histoire du règne de Maurice* (de 582 à 602), imprimée par Pontanus, 1604, puis dans la *Byzantine*, et traduite en français par le président Cousin.

THÉOPOMPE, roi de Sparte (770-724 av. J.-C.). Augmenta le pouvoir des éphores, et disputa aux Argiens la possession de Thyrée. C'est sous lui que commença la 1re guerre de Messénie. Après avoir obtenu quelques succès, Théopompe fut battu et pris par Aristodème à la bataille d'Ithome, et fut égorgé.

THÉOPOMPE, de Chio, historien et orateur célèbre, né vers 358 av. J.-C., fut exilé de sa patrie, ainsi que son père, comme trop favorable à Sparte, vint à Athènes, où il eut pour maître Isocrate et pour émule Ephore, prononça des harangues dans presque toutes les villes grecques, se livra aussi avec succès à la philosophie, mais eut surtout une renommée immense comme historien. A l'art de narrer, il joignait la sagacité, la critique, l'amour du vrai; on lui reprochait de la malignité. On n'a plus que quelques fragments de cet historien (surtout dans Photius), l'un des plus respectables de l'antiquité. Il avait laissé : 1° les *Helléniques*, en 2 livres (continuation de l'*Histoire de Thucydide*); 2° les *Philippiques* (*Histoire de Philippe II*, en 85 liv.); 3° un *Abrégé d'Hérodote*. E. Koch a donné : *Prolegomena ad Th.*, Stettin, 1803; Wichers, ses *Fragm.*, Leyde, 1829.

THÉOS ou THÉOT (Catherine), visionnaire, née près d'Avranches en 1725, se persuada qu'elle était tantôt la mère de Dieu, tantôt une nouvelle Eve. Elle fut enfermée comme folle, mais plus tard remise en liberté. En 1794, elle recommença ses prédications à Paris au moment où fut institué le culte de la déesse Raison, et fit quelques prosélytes, notamment dom Gerle (*Voy.* ce nom). Le Comité de sûreté génér. la fit arrêter, et le 17 juin Vadier, dans un rapport monstrueux, l'accusa d'intelligences avec des émigrés et des prêtres, et la fit enfermer à la Conciergerie : elle y mourut, au bout de 6 semain., à 70 ans.

THERA, d'abord *Calliste*, auj. *Santorin*, une des Cyclades, la plus au S. de toutes, fut produite par un volcan sous-marin à l'époque héroïque de l'histoire grecque. Colonisée par les Lacédémoniens, elle fut à son tour la métropole de Cyrène. *Voy.* BATTUS.

THERAD ou THÉRAUD, ville de l'Inde (Guzzerat), à 24 kil. N. O. de Radampour, par 69° 37' long. E., 23° 45' lat. N.; 16,000 hab.

THÉRAIN, riv. de France, naît dans le dép. de la Seine-Inférieure, à l'E. de Forges, entre dans celui de l'Oise, arrose Songeons, Beauvais, et tombe dans l'Oise, à 3 kil. S. O. de Creil; cours, 80 kil.

THÉRAMÈNE, orateur athénien, natif de Céos, étudia l'éloquence sous Prodicus, aida Pisandre et Antiphon à remplacer la démocratie pure par le gouvernement des Quatre-Cents, eut part à la révolution qui ramena Alcibiade (411 av. J.-C.), commanda en 409 et 408 une division de la flotte athénienne, et contribua au succès de ces deux campagnes. Il se trouvait à la désastreuse bataille des Arginuses, en 406, mais échappa à la condamnation qui frappa ses collègues; il fut envoyé près de Lysandre, puis à Sparte après la bataille d'Ægos-Potamos, et fut un des trente tyrans auxquels Lysandre remit le pouvoir. La modération qu'il montra dans cette place déplut. Critias l'accusa en plein conseil, et le fit condamner à boire la ciguë (403).

THÉRAPEUTES, c.-à-d. *serviteurs de Dieu* (du grec *therapeuein*, servir, adorer), secte juive, fort analogue à celle des Esséniens, dont elle paraît être une branche, était établie principalement à Alexandrie. Les Thérapeutes, voués à la contemplation, au célibat et à une vie solitaire, formaient un véritable ordre religieux. Ils vivaient avec une extrême frugalité, et donnaient l'exemple de toutes les vertus. Philon est le premier qui ait parlé des Thérapeutes : il en fait une secte du judaïsme; Eusèbe, saint Jérôme et d'autres Pères pensent qu'ils étaient Chrétiens.

THÉRAPIA, bourg de la Turq. d'Eur. (Roumélie), à 16 k. N. E. de Constantinople, sur le golfe de Buiuk-Déré. Bon port; résidence d'été de l'amb. de France.

THERAPNE, *Therapne* ou *Therapnæ*, auj. *Calamata*, ville de Laconie, à l'O. de l'Eurotas, et tout près de Sparte. Patrie d'Hélène, de Castor et Pollux.

THÉRÈSE, fille naturelle d'Alphonse VI, roi de Castille, épousa vers 1090 le 1er comte de Portugal, Henri de Bourgogne, qui mourut en 1112; elle gouverna au nom de son fils Alphonse (né en 1110), soutint une guerre contre la fameuse Urraque, sa sœur, en 1121, et y gagna Zamora, Toro, Avila, etc.; mais fut moins heureuse dans une seconde guerre en Galice, contre Alphonse VIII, son neveu (1127). Elle épousa en 1124 Ferdinand Paez, comte de Transtamare, refusa, en 1128, de remettre à son fils Alphonse les rênes du gouvernement, et prit les armes contre lui; mais fut vaincue à San-Mamède, prise et emprisonnée. Elle mourut en 1130. Thérèse avait les mœurs les plus dissolues. Elle fit épouser à sa fille Urraque, Bérémond, frère de Ferdinand Paez. Son fils Alph. fut procl. roi de Portugal en 1139.

THÉRÈSE (sainte) DE CÉPÈDE, réformatrice des Carmélites, naquit en 1515 à Avila d'une famille noble et riche. Encore enfant, elle montra une grande ferveur, et quitta la maison paternelle avec son frère afin d'aller chercher le martyre chez les Maures; heureusement un parent les rencontra et les ramena. Arrivée à l'âge de douze ans, la jeune Thérèse prit du goût pour les vanités du monde; mais, ayant été placée par son père dans un couvent, elle sentit renaître son ancienne ferveur et bientôt elle prononça ses vœux comme carmélite (1534). Son esprit s'étant affaibli à la suite d'une longue maladie, sa ferveur diminua de nouveau, et elle retourna à la vie mondaine (1539); mais, 20 ans après, elle revint

enfin toute à Dieu. Elle concentra son ardeur sur la réformation de son ordre, établit en 1562 à Avila une maison-modèle pour les Carmélites, et réforma 16 autres couvents de femmes (1568-82), tandis qu'inspiré par elle, saint Jean de la Croix réformait les Carmes. Elle mourut en 1582 au couvent d'Albe après un long ravissement, et fut canonisée en 1621 par Grégoire XV. Ses *Œuvres*, écrites en espagnol et publiées à Bruxelles, 1675, 2 vol. in-fol., consistent en *lettres*, *statuts*, *histoires*, *traités ascétiques* et *poésies*. Ces dernières lui ont valu un rang parmi les poëtes classiques du XVIe siècle. L'*Histoire de sa vie* et l'*Histoire des maisons de sa réforme* sont l'une et l'autre, mais surtout la première, des morceaux très intéressants. Son *Chemin de la perfection*, son *Château de l'âme*, ses *Pensées sur l'amour de Dieu*, sont remarquables par l'ardeur du sentiment autant que par l'élévation du style. Ses écrits sont lus et relus par les personnes qui dans la piété tendent à la perfection. Ses principaux traités ont été traduits en français par Arnauld d'Andilly (1670), par l'abbé Chanut (1681) et par le P. M. Bouix, 1856. Ses *Lettres* ont égalem. été trad. (1661-1698). L'Église l'hon. le 15 oct.

THÉRÈSE (MARIE-), impératrice. *Voy.* MARIE.

THERESIENSTADT, ville de Hongrie (Bacs), à 42 kil. S. O. de Debreczin : 25,000 hab. Ch.-l. de cercle.

THERMA, premier nom de THESSALONIQUE.

THERMAÏQUE (golfe), *Thermaicus sinus*, sur les côtes de la Macédoine, est auj. le golfe de SALONIKI.

THERMÆ HIMERENSES, auj. *Termini*, ville de Sicile, sur la côte N., à l'E. et près d'Himère, à laquelle elle succéda. *Voy.* HIMÈRE et TERMINI.

THERMÆ SELINUNTINÆ, auj. *Sciacca*, ville de Sicile, sur la côte mérid., au S. O. de Sélinonte.

THERMEH, l'anc. *Thermodon*, riv. de la Turquie d'Asie, tombe dans la mer Noire par 34° 44' long. E. Cours, 200 kil. — Sur ses bords, est une ville de même nom (l'anc. *Thémyscire*).

THERMES, c.-à-d. *bains chauds*, nom de plusieurs villes anciennes (*Voy.* THERMÆ), et d'un grand nombre de monuments qui pour la plupart portent le nom des empereurs romains qui les avaient fait construire (Thermes de Néron, de Titus, de Domitien, de Caracalla, d'Antonin, de Dioclétien, etc., qui tous étaient à Rome). On voit encore à Paris, rue de la Harpe, les restes des *Thermes de Julien*.

THERMES (Paule DE LA BARTHE, seigneur de), maréchal de France, né en 1482, servit avec distinction sous François I et ses successeurs, se signala surtout en Piémont et contribua à la victoire de Cérisoles, s'empara du marquisat de Saluces (1547), fit déposer les armes au pape Jules III, soumit presque toute la Corse (1554), prit Calais, Dunkerque, et reçut en récompense le bâton de maréchal. Il fut battu et pris à Gravelines par le comte d'Egmont, 1558, et m. en disgrâce (1562).

THERMIA (île), jadis *Cythnos*, une des Cyclades septentrionales, dans l'état de Grèce, au S. E. de l'île Zia : 20 kil. sur 8; 6,000 hab. Ch.-l., Thermia (4,000 hab.), évêché. Coton, vin ; abeilles, vers à soie ; eaux thermales (qui ont fait donner à l'île son nom actuel).

THERMIDOR (NEUF) AN II, 27 juillet 1794. Dans cette journée, Robespierre est décrété d'accusation par la Convention, sur la proposition de Tallien, et arrêté à l'Hôtel-de-Ville. Il fut exécuté le lendemain avec 22 de ses partisans, entre autres : Couthon, Saint-Just, Henriot, Robespierre jeune, etc.

THERMIDORIENS, partisans de la révolution du 9 thermidor an II.

THERMODON, auj. *Thermeh*, petite riv. de Pont, coulait du S. au N., baignant les plaines ou campaient les Amazones, traversait Thémiscyre, leur capitale, puis se perdait dans le Pont-Euxin.

THERMOPYLES, *Thermopylæ*, auj. *Lycostomos* ou *Bouche du Loup*, défilé de la Grèce, dans la Locride épicnémidienne, formé par le mont Œta et la côte du golfe Maliaque, formait l'entrée de la Grèce proprement dite du côté de la Thessalie. Il est célèbre par l'héroïque défense de Léonidas et de ses 300 Spartiates, en 480 av. J.-C., et par la défaite d'Antiochus-le-Grand, qui y fut battu par les Romains l'an 191 av. J.-C. Sa longueur est de 7 kil. environ, sa largeur du temps des Grecs n'était que de 50 à 60 mètres ; elle a presque doublé depuis par la retraite de la mer et par des dépôts d'alluvion. Ce passage est inexpugnable quand on possède les hauteurs environnantes.

THERMUS, ville de la Grèce ancienne, capitale de l'Etolie, non loin du mont Panætolios ; c'est là qu'avaient lieu les diètes générales de l'Etolie.

THERMUTIAQUE (branche), bras du Nil, ainsi nommée d'une ville de Thermutis, placée sur ses bords, sortait de la branche Athribitique, un peu au dessus d'Athribis, et rejoignait la branche Agathodæmon entre Naucratis au N. et Andropolis au S. E.

THEROIGNE DE MERICOURT, fille d'un cultivateur du pays de Liége, vint à Paris où elle mena une vie fort dissipée, se jeta, au moment de la révolution, dans le parti exalté, pérora dans les clubs, acquit de l'influence sur le peuple, et ne s'en servit que pour pousser à de cruels excès. Elle finit par tomber en démence et mourut à la Salpêtrière en 1817.

THÉRON, tyran d'Agrigente au Ve siècle av. J.-C., natif de Béotie, mort vers 470 av. J.-C., avait épousé une fille de Gélon, tyran de Sicile. Il remporta plusieurs victoires aux jeux olympiques, et fut chanté par Pindare, son compatriote.

THÉROUANNE, *Taruenna*, ville du dép. du Pas-de-Calais, sur la Lys, à 11 kil. S. de Saint-Omer : 800 h. Ancien comté et évêché. Jadis v. forte, prise par les Anglais (1380 et 1513), rendue à la France (1529), reprise et démolie par Charles-Quint (1553).

THERSANDRE, fils de Polynice, et l'un des Epigones, revint quelques années après la mort de son père mettre le siége devant Thèbes, prit la ville et se plaça sur le trône. Il fut tué en Mysie par Télèphe.

THERSA, v. de Palestine. *Voy.* THIRSA.

THERSITE, *Thersites*, le plus laid, le plus lâche et le plus satirique des Grecs qui vinrent au siége de Troie, courait après le renom de bouffon, et dans ses sarcasmes, souvent aussi justes que piquants, ne ménageait ni Agamemnon, ni les autres chefs. Achille l'assomma d'un coup de poing, parce qu'il s'était moqué des larmes que versait le héros à la vue de Penthésilée morte.

THÉSÉE, *Theseus*, héros athénien, devait le jour, dit-on, au commerce furtif du roi d'Athènes Égée avec Ethra. Il fut élevé secrètement par son aïeul maternel Pitthée. Devenu grand, il se rendit à Athènes pour se faire reconnaître de son père, rencontra dans sa route plusieurs monstres dont il délivra la terre : Sinnis, Scyron, Cercyon, Procruste, et se présenta enfin à Égée, qui d'abord, à l'instigation de sa femme Médée, voulut l'empoisonner, mais qui l'ayant bientôt reconnu à l'épée qu'il portait, renversa la coupe fatale et le garda près de lui. Thésée mit fin à la guerre civile qui désolait Athènes, en mettant à mort les Pallantides qui disputaient le trône à Egée, tua le taureau de Marathon, puis alla en Crète, où il extermina le Minotaure, et délivra ainsi Athènes du tribut honteux qu'elle payait à ce monstre (*Voy.* MINOTAURE). Mais ayant oublié en revenant de mettre à son vaisseau des voiles blanches en signe de victoire, il causa la mort de son père qui, persuadé qu'il avait succombé, se jeta de désespoir dans la mer. Devenu roi, Thésée fondit en une seule nation les diverses tribus ou classes de l'Attique, agrandit Athènes, qui prit dès lors le rang de capit., restaura la fête des Panathénées, établit dans l'Attique un gouvernement presque républicain, et même, dit-on, abdiqua la royauté. Selon certaines traditions ce héros aurait pris part à la chasse du

sanglier de Calydon, à l'expédition des Argonautes; it fait la guerre aux Amazones, qui avaient enahi l'Attique. Uni d'une étroite amitié avec Pirithoüs, il l'accompagna dans sa tentative de rapt sur Proserpine, femme de Pluton; mais cette injuste entreprise échoua, et les deux héros restèrent captifs aux Enfers; Hercule délivra Thésée. A son retour, il trouva Athènes en proie aux factions, et fut mal reçu par ses compatriotes; il les maudit et mit aussitôt à la voile pour l'île de Crète; mais il mourut en route, à Scyros. Plus tard Cimon prétendit avoir retrouvé ses os dans cette île et les fit rapporter à Athènes en grande pompe. On donne à Thésée deux femmes: Antiope, reine des Amazones, qu'il avait faite prisonnière, et dont il eut Hippolyte; Phèdre, fille de Minos, qui éprise d'Hippolyte, son beau-fils, et ne pouvant le séduire, l'accusa auprès de son époux, et fut ainsi cause de sa mort. Il eut pour maîtresses Ariane, sœur aînée de Phèdre, qu'il abandonna pendant son sommeil dans l'île de Naxos; Hélène, qu'il enleva du temple de Diane Orthia, Anaxo, Péribée, etc. Thésée est un personnage vraiment historique, mais il est probable que l'on aura réuni sur lui nombre de traits qui appartiennent à plusieurs individus. On place son règne de 1323 à 1292.

THESMOPHORIES, fête athénienne en l'honneur de Cérès Thesmophore ou législatrice, se célébrait dans le mois de pyanepsion (novembre). On en attribuait l'institution à Orphée, à Triptolème ou aux Danaïdes. Les femmes seules pouvaient y assister. Cependant un grand-prêtre de la famille des Eumolpides y présidait. La fête durait trois jours. On s'y préparait par des jeûnes et par une vie chaste. Le 1er jour était rempli par une procession solennelle d'Athènes à Eleusis; dans le 2e, des femmes, avec des torches allumées, semblaient chercher Proserpine; le 3e, on recevait des initiés.

THESPIES, *Thespiæ*, auj. *Neocorio* ou *Erimocastro*, ville de Béotie au S. et au pied de l'Hélicon, était consacrée aux Muses et pleine d'édifices et de statues relatives à leur culte. Les Thespiens défendirent, avec les Spartiates de Léonidas, le défilé des Thermopyles.

THESPIS, créateur de la tragédie, né au bourg d'Icarie près d'Athènes, florissait en 540 av. J.-C. Le premier il intercala entre les chœurs qu'on chantait aux fêtes de Bacchus des récits qui bientôt se chantèrent en dialogues et formèrent de véritables pièces de théâtre. Il fut banni d'Athènes parce que ses fictions donnaient l'exemple du mensonge; il se mit alors à parcourir l'Attique avec quelques acteurs, monté sur un chariot qui lui servait de théâtre. On cite les titres de quelques-unes de ses tragédies: le *Combat de Pélias*, *les Prêtres*, *les Jeunes Grecs*, *Penthée*, *Alceste*.

THESPIUS ou THESTIUS, roi de Thespies, fils de Teuthras, eut 50 filles qu'Hercule rendit toutes mères en une nuit. Les enfants qui en naquirent, connus sous le nom de *Thespiades*, s'établirent en Sardaigne sous la conduite d'Iolas.

THESPROTIE, contrée de l'Épire occidentale, à l'O. d'Ambracie et le long de la mer, était arrosée par l'Achéron et le Cocyte, dont on a fait les fleuves des Enfers. Buthrotum et Onchesme en étaient les villes principales. C'est en Thesprotie que se trouvait Dodone et son célèbre oracle.

THESSALIE, primitivement *Hémonie*, auj. *sandjak de Tricala*, etc., une des sept contrées de la péninsule hellénique, au S. des monts Scardus et de Cambunis, était située sur la côte orientale, entre la Macédoine au N. et la Grèce propre au S., avait à l'O. la chaîne du Pinde, qui la séparait de l'Épire, à l'E. la mer, et au S. la chaîne de l'Œta. L'Olympe, l'Ossa, le Pélion y formaient une chaîne à peu près parallèle à la côte; le pays était arrosé par deux fleuves principaux: le Sperchius au S., le Pénée au N.— De bonne heure habitée par des Pélasges et nommée d'abord Hémonie (*Voy.* ce nom), cette contrée reçut ensuite nombre de peuplades de même race, mais plus barbares: les *Thessali* (sortis de Thesprotie), qui donnèrent leur nom à tout le pays, les Phthiotes, les Doriens-Achéens, qui quittèrent la Thessalie pour la Grèce propre et le Péloponèse, les Æniânes, qui finirent par se fixer au S. O. de la contrée. On y trouvait aussi dans les temps les plus anciens les Lapithes, les Myrmidons, les Dolopes et les Dryopes, qui disparurent de bonne heure. Quand les Doriens eurent quitté le pays, 80 ans après la prise de Troie, il y eut cinq régions principales en Thessalie: 1° la Magnésie; 2° la Phthiotide; 3° la Thessaliotide; 4° la Pélasgiotide; 5° l'Histiéotide. Iolcos en Magnésie, Phères, Pharsale, Larisse, Tricca etc. étaient les villes principales. Philippe soumit la Thessalie au protectorat de la Macédoine (352), et elle resta dans cet état jusqu'à ce qu'elle tombât au pouvoir des Romains avec le royaume de Macédoine. Les Thessaliens étaient spirituels, laborieux et guerriers; leur cavalerie était la première de la Grèce.

THESSALONIQUE, d'abord *Therma*, auj. *Salonik*, ville de Macédoine, en Mygdonie, sur le golfe Thermaïque, fut appelée Thessalonique en l'honneur de *Thessalonica*, sœur d'Alexandre et femme de Cassandre. Sous les Romains, elle devint la capitale de la Macédoine, et eut une nombreuse population. Ses habitants s'étant révoltés contre Théodose (390), cet emp. en fit massacrer 7,000. Au XIIe s. Thessalonique forma un roy. qui, en 1179, fut donné en dot par Manuel Comnène à son gendre Renier de Montferrat, puis, en 1183, échut au frère de celui-ci, Boniface de Montferrat, et fut dès 1232 réuni à l'empire de Nicée. Souvent prise par les Turcs, qui la conquirent définitivement sous Amurat II. On a deux *Épîtres* de S. Paul aux habit. de Thessalonique.

THESTIUS, roi d'Étolie, fils d'Agénor ou de Mars, eut deux fils, Plexippe et Toxée, et trois filles, Althée, Léda, Hypermnestre: les deux premières sont célèbres. *Voy.* leurs noms.

THESTIUS, roi de Thespies. *Voy.* THESPIUS.

THETFORD, *Hierapolis* et *Monachopolis* en latin moderne, ville d'Angleterre (Norfolk), à 46 kil. S. O. de Norwich; 3,500 hab. Commerce de houille. Ville jadis florissante et pleine de couvents (d'où son nom latin). Capitale de l'Estanglie pendant l'Heptarchie. Patrie de Thomas Payne.

THÉTIS, la plus belle des Néréides, fille de Nérée et de Doris, était recherchée par Apollon, Neptune et Jupiter, lorsque l'oracle déclara que le fils qui naîtrait d'elle serait plus grand que son père. Tous les dieux alors se retirèrent, et Thétis, réduite aux simples mortels, accepta pour époux Pélée, roi de la Phthiotide; de ce prince obscur elle eut Achille, le plus grand des héros grecs, et accomplit ainsi la prophétie. Thétis plongea son fils dans le Styx pour le rendre invulnérable. Voulant l'empêcher d'aller au siége de Troie, elle le cacha à Scyros parmi les filles de Lycomède; quand Ulysse l'y eut découvert et l'eut décidé à le suivre à Troie, Thétis fit forger pour Achille par Vulcain un bouclier et une cuirasse impénétrables. C'est aux noces de Thétis et de Pélée que la Discorde lança la pomme d'or que Pâris adjugea à Vénus comme prix de la beauté.— Il ne faut pas confondre Thétis, simple néréide, avec Téthys, la première des divinités marines.

THEUDIS, roi des Wisigoths (531-548), fut élu après la mort d'Amalaric; soutint deux guerres contre les Francs, l'une au N., l'autre au S. des Pyrénées, les repoussa de Saragosse (542); tenta en vain de reprendre Ceuta aux Grecs; se montra, quoique Arien, plein de tolérance pour les orthodoxes, et périt assassiné à Barcelone. C'est le premier roi des Wisigoths qui ait résidé en Espagne.

THEUX, ville de Belgique (Liége), à 24 kil. S. E.

de Liége; 3,100 hab. Drap, tanneries; marbreries.

THÉVENOT (Jean), voyageur, naquit à Paris en 1633, visita, dans divers voyages, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, puis Malte, Constantinople, l'Asie-Mineure, l'Egypte, Suez, la mer Rouge, l'état de Tunis, et enfin la Syrie, la Perse, et une grande partie de l'Inde. Il mourut en 1667, pendant son retour, dans la ville de Miana, à 120 kil. de Tauris. Ses *Voyages*, publiés d'abord séparément, ont été réunis en 5 vol. in-12, Paris, 1689.—Son oncle, Melchisédech Thévenot (1620-92), avait aussi parcouru plusieurs pays d'Europe, et rempli diverses missions à Gênes (1645), à Rome (1652-1654). On a de lui : *Recueil de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés*, Paris, 1663-72, 4 part. en 2 tom. in-fol.; *Recueil de voyages*, Paris, 1681, in-8, etc.

THÈZE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 22 kil. N. de Pau; 504 hab.

THIAN-CHAN, c.-à-d. *monts célestes*, chaîne de montagnes de l'empire chinois, entre le Turkestan chinois au S., la Dzoungarie au N., la prov. de Kan-sou à l'E., court d'abord de l'O. à l'E., puis du S. au N., et s'unit aux monts Belour à l'O. et aux monts Sayaniens au N. Nombreux volcans. — Les Chinois donnent le nom de *Tchian-chan-nan-lou* (pays au S. des Tchian-chan) au Turkestan chinois ou Petite-Boukharie, et celui de *Tchian-chan-pe-lou* (pays au N. des Tchian-chan), à la Dzoungarie et au pays des Kirghiz et des Torgout (*Voy.* ces noms).

THIANGES, village du dép. de la Nièvre, à 26 kil. S. E. de Nevers; 400 hab. Houille. Titre de marquisat. — On connaît sous le nom de *marquise de Thianges* une fille du duc de Mortemart, sœur de Mme de Montespan, célèbre comme sa sœur par sa beauté et son esprit.

THIAN-TSIN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Tchi-li), par 39° 10' lat. N., 114° 60' long. E.

THIARD (PONTUS DE), évêque de Châlons-sur-Saône, et l'un des poëtes composant la *Pléiade* de Ronsard, né vers 1521 au château de Bissy, dans le Mâconnais, mort en 1605, fut député aux états de Blois (1588), et défendit l'autorité royale contre les Ligueurs. On a de lui : *Œuvres poétiques* (1573); *Deux discours de la nature du monde* (1578); *Extrait de la généalogie de Hugues Capet* (1594).

THIAUCOURT, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 35 kil. N. de Toul; 1,590 hab. Grains, huile, bois, bon vin. Ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux.

THIBAUT, nom commun à plusieurs comtes de la 2e maison de Champagne, issus de Thibaut, dit *le Tricheur*, comte de Blois et de Chartres.— Ce Thibaut obtint par son mariage avec Leutgarde, fille d'Herbert II de Vermandois, le comté de Troyes, et y joignit ceux de Beauvais et de Meaux. Il prit part à toutes les grandes affaires de son temps, seconda le duc de France, Hugues-le-Grand, et les seigneurs de la maison de Vermandois, dans tout ce qu'ils firent contre Louis-d'Outremer, fut lui-même pendant un an le geôlier du roi, et mérita par une foule de perfidies le surnom que lui donnèrent ses contemporains. Il mourut vers 978. Quoique maître du comté de Troyes, il ne porta pas le titre de comte de Champagne; ce titre ne fut pris que par son petit-fils Eudes II, à la mort d'Etienne de Vermandois, dernier héritier de la 1re maison de Champagne. — Thibaut III, arrière-petit-fils de Thibaut, comte de Troyes et fils d'Eudes II, fonda une 2e ligne qui avait les comtés de Blois, Chartres et Brie, tandis que l'aînée avait celui de Champagne, mais qui hérita de la branche aînée en 1125, réunissant ainsi Champagne et Brie; ces deux branches se séparèrent de nouveau en 1152; l'aînée fut dite, *branche des comtes de Champagne*, et la cadette, *nouvelle branche des comtes de Blois*. —Thibaut VI, comte de Champagne, né en 1201, prit part à la crois. contre les Albigeois, puis à la ligue des feudataires contre la reine Blanche (1226), et changea trois fois de parti en moins de deux ans. Il eut à défendre son comté contre les prétentions d'Alix, sa cousine, reine de Chypre, et ne put désintéresser la princesse que par de fortes sommes qu'il obtint de la couronne en aliénant sa suzeraineté sur les quatre comtés de Blois, Chartres, Châteaudun, Sancerre. En 1234, il devint roi de Navarre, du chef de sa mère Blanche, sœur et hérit. de Sanche VII, et prit le nom de Thibaut I. En 1239, il entreprit, avec quelq. seigneurs, une croisade qui avorta, et revint au bout de deux ans. Il mourut à Pampelune en 1253. Thibaut est surt. célèb. par son talent comme troubadour, ce qui lui valut le surn. de *Faiseur de chansons*, et par sa passion pour Blanche de Castille (passion qui paraît n'être qu'une fable). On a de lui 66 *Chansons* (publiées à Paris, 1742, 2 vol. in-12), qui ne manquent pas de charme. — Thibaut laissa deux fils qui régnèrent aussi sur la Navarre, tout en restant comtes de Champagne, Thibaut II ou VII (1253-70), et Henri-le-Gros (1270-74). *Voy.* CHAMPAGNE.

THIBERVILLE, ch.-l. de canton (Eure), à 12 kil. N. O. de Bernay; 1,450 hab. Percales et rubans.

THIBET ou TIBET, *Si-dzang* en chinois, *Bot-ba* en langue du pays, grande région de l'Asie centrale, fait partie des pays tributaires de l'empire chinois, et a pour bornes à l'E. la Chine, au S. l'Inde, tant au delà qu'en deçà du Gange, et le Boutan, au N. le pays de Khoukhounoor; elle s'étend de 69° à 101° long. E., et de 27° à 35° 30' lat. N.; 2,800 kil. de l'E. à l'O. sur 940; 6,000,000 hab. Capitale, Lahsa. On le divise en 4 provinces, le Ngari ou Ladak (*Petit-Thibet*), à l'O.; le Tsang, l'Ouéi (ces deux au centre), le Kam à l'E. Le Thibet est un des plus beaux pays du monde. Il s'y trouve des sommets qui dépassent l'Himalaya (notamment la chaîne au N. du Setledje); on voit des villages à 4,000 mètres de hauteur. L'air est très sec, le climat tempéré au S., froid partout ailleurs; les saisons très uniformes, le printemps très court (2 mois); le sol est assez fertile dans les vallées du Sud. Immenses déserts, lacs nombreux, riches mines de fer, mercure, arsenic, cinabre, plomb, cuivre, argent et or (une seule est exploitée); salpêtre, soufre, turquoises, pierreries, lapis lazuli, borax, marbre, eaux minérales et thermales. Cheval, chameau, buffle, yak, daim musqué, chèvres à châles (que MM. Ternaux et Am. Jaubert ont acclimatées en France); on prétend que la licorne existe au Thibet. Peu d'agriculture, point d'industrie, un peu de commerce avec la Chine, les Boukhares et le Cachemire, mais par l'intermédiaire des étrangers. Les habitants sont, les uns Thibétains, les autres Mongols. La polyandrie est en usage dans les classes inférieures. La langue, dure et chargée de consonnes, a beaucoup de racines communes avec le chinois. Il existe au Thibet deux écritures, l'une sacrée, l'autre civile. L'imprimerie y est connue depuis longtemps, l'instruction élémentaire très répandue. C'est, dit-on, du Thibet, que vient la méthode de Lancaster. La religion indigène est le *lamaïsme* ou *chamanisme*, dont le chef visible, incarnation de Fo (Bouddha), se nomme Grand-Lama, et réside à Lahsa; les simples prêtres se nomment *lamas* ou *chamanes* (on en compte 84,000). On sait l'excessive et ridicule dévotion de tous ces peuples pour le Grand-Lama. Le Thibet est depuis 1642, et plus encore depuis 1724, tributaire de la Chine, qui a toujours à Lahsa un résident, par les ordres duquel tout s'opère. Les habitants du Népal, en 1792, occupèrent une partie du Thibet, et faillirent s'emparer du Grand-Lama.

THIÉBAULT (Dieudonné), littérateur, né en 1733 à Laroche en Lorraine, fut d'abord professeur chez les Jésuites, alla en Prusse comme professeur de grammaire générale à l'école militaire de Berlin (1765), y resta vingt ans honoré de la confiance de

Frédéric, revint à Paris en 1784, fut attaché à la direction de la librairie, puis devint secrétaire du Directoire (1795), et mourut proviseur du collége de Versailles (1807). On a de lui, entre autres ouvrages, un *Essai sur le style* (1774); une *Grammaire philosophique* (1797), et des *Souvenirs de Vingt ans en Frédéric-le-Grand*, etc., 5 vol. in-8, 1805.

THIEBLEMONT, ch.-l. de canton (Marne), à 10 kil. S. E. de Vitry-le-Français; 300 hab.

THIEL ou THEL, ville de Hollande (Gueldre), sur le Wahal, à 29 kil. S. E. d'Utrecht; 4,100 hab. Toiles, lainages, raffineries de sel; commerce de transit.

THIELT, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 20 kil. S. E. de Bruges; 10,000 hab. Toiles, dentelles, chapeaux, savon. Patrie d'Olivier Ledain.

THIÉRACHE, *Theorascia*, ancien petit pays de France, dans la Picardie, est auj. compris dans le N. du dép. de l'Aisne. Guise en était ch.-l.; Nouvion, Marle, La Fère en étaient les autres endroits principaux.

THIERRI (Saint), *Theodoricus*, disciple de saint Remi et abbé du mont d'Hor, près de Reims, mort vers 533; est fêté le 1er ou le 3 juillet. — Évêque d'Orléans, vers 1016, mort le 27 janvier.

THIERRI I, 1er roi de Metz ou d'Austrasie (511), était l'aîné des fils de Clovis. Il ajouta la Thuringe à ses états en 530, après avoir précipité traîtreusement du haut des murs de Tolbiac le roi du pays, Hermanfroy, combattit heureusement Théodoric-le-Grand, roi des Ostrogoths, et ne lui laissa en Gaule que la Septimanie. Il mourut en 534.

THIERRI II, 4e roi d'Orléans, 3e roi de Bourgogne et 7e roi de Metz ou d'Austrasie, né en 587, était le fils puîné de Childebert II, et le frère de Théodebert II. Il avait eu pour lot, à la mort de son père (596), les royaumes d'Orléans et Bourgogne; il accueillit à sa cour (599) son aïeule Brunehaut, chassée de l'Austrasie, où régnait Théodebert; fit la guerre d'abord à Clotaire II, roi de Soissons (600-602), qu'il vainquit à Dormeuil et à Étampes, puis à son frère Théodebert, qu'il battit à Toul, à Tolbiac (612), et qu'il fit prisonnier dans Cologne; il le livra avec ses deux fils à Brunehaut, qui les fit périr, et réunit l'Austrasie à ses états. Il mourut en 613 à Metz, laissant 4 fils, dont aucun ne lui succéda.

THIERRI III, 2e fils de Clovis II, fut à la mort de Clotaire III (670) mis sur le trône de Neustrie par Ébroïn, maire du palais, fut renversé presque aussitôt, ainsi qu'Ébroïn, par son frère Childéric II, déjà roi d'Austrasie, et fut enfermé à Saint-Denis; il en sortit en 673, à la mort de l'usurpateur, et recouvra la couronne. Spectateur oisif des grands événements de son règne, il laissa l'Austrasie se proclamer république (678), fut contraint d'accepter de nouveau pour maire du palais Ébroïn, qui l'avait vaincu, et qui gouverna sous son nom jusqu'en 683, et vit enfin l'Austrasie, représentée par Pépin d'Héristal, écraser la Neustrie à la bataille décisive de Testry (687), après laquelle les Héristal, à la fois ducs en Austrasie, maires en Neustrie, furent les véritables rois de France. Thierri III mourut en 691.

THIERRI IV, dit *de Chelles*, du nom du couvent où il avait été élevé, fut placé sur le trône de Neustrie à 7 ans, en 720, après Chilpéric II, et régna de nom jusqu'en 737. Charles-Martel, son maire du palais, ne lui donna pas de successeur.

THIERS, ch.-l. d'arr. (Puy-de-Dôme), à 36 kil. N. E. de Clermont-Ferrand, sur le penchant d'une montagne; 9,982 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collége communal, etc. Quincaillerie, coutellerie, papeterie, etc. Ville jadis forte, et l'un des plus grands fiefs de l'Auvergne. Elle donna son nom à une branche de la maison d'Auvergne. — L'arr. de Thiers a 6 cantons (Chateldon, Courpière, Lezoux, Maringues, Saint-Remy et Thiers), 39 communes, et 70,675 hab.

THIERS (J.-B.), théologien, né en 1636, mort en 1703, fut curé de Champrond (diocèse de Chartres), puis de Vibraye (diocèse du Mans). On a de lui: *l'Avocat des pauvres*, 1677, et des traités *de l'Exposition du St-Sacrement*, 1673; *des Superstitions*, 1679 (cet ouvr. est à l'*Index*); *des Jeux et Divertissements permis*, 1686; *Hist. des perruques*, 1690; etc.

THIMERAIS, *Theodomirensis pagus*, partie de l'ancien Perche; ch.-l., Châteauneuf-en-Thimerais.

THIONVILLE, *Diedenhofen* en allemand, *Theodonis villa* en lat. mod., ville de France (Moselle), ch.-l. d'arr., sur la Moselle, à 24 kil. N. de Metz; 5,680 hab. Place forte, casernes, etc. Société d'agric. — Th. date des rois de la 1re race, qui y eurent un palais. Charlemagne y convoqua en 806 une assemblée où il régla le partage de ses États entre ses fils. Th. passa successivement aux comtes de Luxembourg, aux ducs de Bourgogne, à la maison d'Autriche, aux rois d'Espagne. Prise d'assaut en 1558 par Guise et rendue l'année suiv., vainement assiégée par Feuquières en 1639, elle fut prise de nouveau en 1643 par Condé, et resta depuis à la France; elle devint la cap. du Luxembourg français. Elle fut vainement bombardée par les Autrichiens en 1792, et par les Prussiens en 1814. — L'arr. a 5 cant. (Thionville, Bouzonville, Cattenom, Metzervisse, Sierk), 117 comm., et 87,520 h.

THIRIOT, ami de Voltaire, né en 1699, mort en 1772, avait été avec lui clerc de procureur, et fut pendant toute sa vie son agent d'affaires; celui-ci le fit nommer le correspondant littéraire du grand Frédéric, et ne cessa de l'obliger, même de sa bourse.

THIRON-LE-GARDAIS, ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), à 15 kil. E. de Nogent-le-Rotrou; 670 hab.

THIROUX D'ARCONVILLE (Mme), fille de M. Darlus, fermier général, épousa un président à la chambre des enquêtes, quitta le monde de bonne heure pour s'occuper de littérat., donna des traduct. de l'angl., et composa elle-même plus. ouvr. estimés: *Traité de l'Amitié*, 1763, — *des Passions*, 1764; *Vie du cardinal d'Ossat*, 1771; *Vie de Marie de Médicis*, 1774; *Histoire de François II*, 1783, etc.

THIROUX DE CROSNE (Louis), lieutenant-général de police, fils de Mme Thiroux d'Arconville, né à Paris en 1736, fut, en qualité de maître des requêtes, chargé de réviser l'arrêt rendu à Toulouse contre Calas, devint en 1767 adjoint à l'intendance de Rouen, embellit cette ville et la dota de plusieurs établissements utiles, fut appelé à l'intendance de Lorraine en 1775, et nommé lieutenant-général de police en 1785. Ce fut lui qui ordonna la suppression du cimetière des Innocents. Il mourut sur l'échafaud en 1794. Une rue de Paris a reçu son nom.

THIRSA, v. de la tr. de Manassé, entre Samarie et le Jourdain, fut avant Samarie la cap. du roy. d'Israël.

THIS, ville de l'Égypte Supérieure, au N. O. d'Abydos, sur un bras dérivé du Nil, fut jadis la capitale d'un état particulier dont Thèbes faisait partie, et où régnèrent les deux dynasties dites Thinites-Thébaines, les plus anciennes de l'Égypte (vers 2,500 av. J.-C.). Thèbes prévalut ensuite, et This fut englobée dans le nouveau royaume; mais elle resta ch.-l. d'un nome, même au temps des Romains. This était peut-être la plus ancienne ville de toute l'Égypte. On y fait naître Ménès. Détruite depuis longtemps, elle n'offre pas même de ruines.

THISBE, amante de Pyrame. *Voy.* PYRAME.

THISTLEWOOD (Arthur), ex-lieutenant dans la milice anglaise, eut part à la conspiration de 1820. Perdu de dettes et de réputation, il s'était jeté parmi les mécontents, et avait ourdi avec le cordonnier Brunt et le boucher Ings un plan d'assassinat contre les ministres, plan qui devait être suivi d'une révolution complète. Un des conjurés révéla le complot, et Thistlewood fut arrêté, puis condamné à mort avec quatre de ses complices.

THIVA, l'anc. *Thèbes*, ville du roy. actuel de Grèce (Béotie), à 37 kil. E. de Livadie, 5,000 hab.

THIVIERS, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 25 kil. S. E. de Nontron ; 2,415 hab. Truffes renommées.

THIZY, ch.-l. de cant. (Rhône), à 31 kil. O. de Villefranche ; 1,600 hab. Calicots. Marbre aux env.

THOAS, roi de la Chersonèse Taurique, avait ordonné que tous les étrangers qui aborderaient sur les côtes de ses états fussent immolés sur l'autel de Diane, dont Iphigénie était alors la prêtresse. Oreste et Pylade, jetés par la tempête sur les bords de la Tauride, allaient périr ainsi des mains d'Iphigénie, sœur d'Oreste, lorsque celle-ci, les ayant reconnus, les délivra, et s'échappa avec eux.

THOGH-TEKIN, d'abord mamelouk du Seldjoucide Toutouch, en Syrie, ensuite atabek et premier ministre du fils de ce prince, disposa trois fois du trône, y plaça un faible enfant afin d'être le vrai maître de l'état de Damas, et y fonda la dynastie des Thoghtekanides. Il eut grande part à tout ce qui se fit contre les Croisés, assista à la bataille d'Antioche, vainquit Hugues de Tibériade et Gervaise, son successeur, seconda le roi de Mossoul Maudoud dans ses attaques contre le roy. de Jérusalem, et mourut en 1115, après 22 ans de règne.

THOIRAS. *Voy.* RAPIN-THOYRAS et TOIRAS.

THOISSEY, ch.-l. de cant. (Ain), à 30 kil. N. de Trévoux, sur la Saône ; 1,628 hab. Cire et bougie. Collége fondé par le duc du Maine. Ville jadis fortifiée ; c'était la seconde ville de la principauté de Dombes.

THOMAR, ville de Portugal (Estramadure), à 140 kil. N. E de Lisbonne ; 3,800 hab. Résidence du prieur de l'ordre du Christ. Ruines de l'ancienne *Nabantia* ou *Tacabis*, détruite par les Arabes.

THOMAS (saint), dit en grec *Didyme*, c.-à-d. *jumeau* (Thomas en hébreu a le même sens), un des douze apôtres, est célèbre par l'incrédulité qu'il montra lors de la résurrection de Jésus ; il ne se rendit qu'après avoir touché les plaies du Sauveur. Selon les traditions, saint Thomas alla prêcher l'Evangile chez les Parthes et jusque dans l'Inde, subit le martyre, et son corps fut transporté à Edesse. Les Portugais ont une tradition selon laquelle saint Thomas aurait péri à Méliapour ou *San Thomé*, aux Indes. On a sous son nom des ouvrages qui sont évidemment apocryphes. On fête saint Thomas le 21 décembre (*Voy.* CHRÉTIENS DE SAINT THOMAS).

THOMAS (saint) d'Aquin, célèbre théologien de l'ordre des Dominicains, né en 1227 au château de Rocca-Secca dans le royaume de Naples, près de l'abbaye de Mont-Cassin, de la famille illustre et ancienne des comtes d'Aquino, entra dans l'ordre des Dominicains afin de satisfaire son goût pour l'étude et la piété ; alla étudier sous Albert-le-Grand à Cologne, suivit son maître à Paris, prit dans l'université de cette ville le bonnet de docteur (1255), s'y livra avec un grand succès à la prédication et à l'enseignement, et s'attira l'estime de saint Louis, qui l'admit souvent à sa table. Il fut envoyé par son Ordre à Naples (1272) pour y enseigner la théologie. Il mourut deux ans après, à l'abbaye de Fosse-Neuve, près de Frosinone, pendant qu'il se rendait au concile général de Lyon. Les papes Innocent IV, Clément IV, Grégoire X, pleins d'estime pour ce saint personnage, lui offrirent les dignités de l'Église ; il refusa tout et se contenta toujours dans son ordre du titre de *definitor*, équivalent à peu près à celui de professeur. Saint Thomas fut l'homme le plus savant et le plus profond théologien de son temps, ce qui lui valut les surnoms de *docteur universel*, *docteur angélique*, *ange de l'école*. Il ne fut pas moins remarquable par sa piété et mérita d'être canonisé. On l'h. les 7 mars et 18 juill. Ses *Œuv.* ont été publiées à Rome en 18 vol. in-fol., 1570-71, à Paris, en 23 vol. in-fol., 1636-41, à Venise, 20 vol. in-4, 1745. On y trouve, avec ses traités dogmatiq. de théologie, des *Comment. sur Aristote*, *—sur l'Écrit.*, *—sur le Maître des sentences* (P. Lombard), des sermons, des écrits de controv. et même des poésies (surtout des *Hymnes : Lauda, Sion, Pange, lingua, Verbum supernum*, etc.). Ses ouvrages princip. sont une *Somme de la foi catholiq. contre les Gentils*, et une *Somme de théologie*, longt. classique : il y traite, sous la forme syllogistiq., les princip. questions de la théologie, de la philosophie et de la morale. Ce grand ouvr. a été trad. en fr. au dern. siècle par Marandé et Hauteville, et plus récemm. par l'abbé Drioux (1854 et ann. suiv.). Sans pouvoir exposer ici la doctrine théolog. de S. Thomas, dont plus. points, surtout en ce qui concerne la grâce, ont donné lieu à des interprét. div., il suffira de dire qu'en Métaphysiq., il était idéaliste ; qu'en Morale, il admettait une distinction absolue entre le bien et le mal, et conciliait la liberté de l'homme avec la toute-puiss. de Dieu, l'exist. du mal avec sa bonté. Il eut pour adversaire Duns Scot, et l'École se partagea dès lors en deux sectes, les Thomistes et les Scotistes.

THOMAS DE CATIMPRÉ, *Thomas Cantimpratensis*, légendaire du XIIIe siècle (1201-1270), d'abord moine augustin à l'abbaye de Catimpré (près de Cambray), puis dominicain, enseigna la théologie à Louvain, prêcha en Belgique, en France, en Allemagne. On a de lui plusieurs *Vies de Saints* et de *Saintes* (dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes), des poésies (en latin), et un livre de morale ascétique intitulé : *Bonum universale de Apibus* (publié par Colvener, Douai, 1597), où il se sert de la figure des abeilles pour donner des préceptes aux supérieurs et aux inférieurs. On lui attribue, mais sans doute à tort, des traductions d'Aristote.

THOMAS (Ant.-Léonard), littérateur français, né à Clermont-Ferrand en 1732, mort en 1785, travailla d'abord chez un procureur, puis fut professeur au collége dit de Beauvais (à Paris), commença en 1759 à se faire connaître par son poëme de *Jumonville* (1759), remporta cinq fois le prix d'éloquence à l'Académie Française, en composant les *Eloges* du maréchal de Saxe (1759), de d'Aguesseau (1760), de Duguay-Trouin (1761), de Sully (1763), de Descartes (1765), obtint une fois le prix de poésie (par son *Ode sur le temps*, 1762), et fut admis à l'Académie Française en 1767. Depuis cette époq., il publia encore l'*Eloge de Marc-Aurèle*, 1770 ; un *Essai sur les femmes*, 1772 ; un *Essai sur les éloges*, 1773, qu'on regarde comme son ch.-d'œuv. D'une santé délicate, il quitta de bonne heure la carrière pénible de l'enseignement ; il devint secrétaire du duc de Praslin, alors ministre des affaires étrangères, puis fut nommé secrétaire-interprète des cantons suisses, sinécure qui lui permit de se livrer à son goût pour les lettres. Il mourut en 1785 à Oullins, près de Lyon, laissant des œuvres posthumes, parmi lesquelles on distingue ses *Lettres*, et la *Pétréide* (ou le czar Pierre-le-Grand), poëme qui devait avoir 12 chants ; mais l'auteur n'en avait achevé que 6. On ne peut refuser à Thomas de l'éloquence et un grand talent, mais on lui reproche de l'emphase, de l'obscurité, de la monotonie ; ces défauts sont moins sensibles dans l'*Eloge de Marc-Aurèle*, et dans l'*Essai sur les éloges*. Thomas était un modèle de vertus : il donna dans les circonstances difficiles les preuves d'une belle âme et d'un vrai courage ; quoique gêné lui-même, il ouvrit souvent sa bourse aux écrivains malheureux. Il eut pour amis Marmontel, Delille, Chamfort, Ducis, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées par lui-même en 1773, 4 vol. in-8 ; par Desessarts, 1802, 7 vol. in-8 ; chez le libraire Belin, 1819, 2 vol. in-8 (édition compacte) ; et par M. de Saint-Surin, 1825, 6 vol. in-8., avec une *Notice sur Thomas*.

THOMAS A KEMPIS. *Voy.* KEMPIS.

THOMAS BECKET, — MORUS. *Voy.* BECKET, — MORUS.

THOMAS DE SAVOIE. *V.* SAVOIE et CARIGNAN (le pr. de).

THOMAS (CHRÉTIENS DE SAINT-). *Voy.* CHRÉTIENS DE SAINT-THOMAS.

THOMASBERG, jadis ville de Hongrie (Gran), n'est auj. qu'un faubourg de Gran; 6,400 hab.

THOMASIUS (Jacq.), philosophe, né à Leipsick en 1622, mort en 1684, enseigna pendant 40 ans la philosophie et l'éloquence dans l'école Saint-Nicolas à Leipsick, et compta Leibnitz au nombre de ses élèves. On a de lui : *Origines historiæ philosophicæ et ecclesiasticæ* (1665), *De plagio litterario* (1678), *Philosophia practica tabulis comprehensa* (1702), et une foule de dissertations savantes.

THOMASIUS (Chrétien), jurisconsulte, fils du précédent, né à Leipsick en 1655, mort en 1728, fut avocat, puis professeur à Leipsick, choqua le clergé de cette ville par sa hardiesse et fut banni, se rendit à Halle, où il occupa une chaire de jurisprudence (1694), puis fut placé à la tête de l'université de cette ville. Il introduisit la langue vulgaire dans l'enseignement du droit, et se distingua par son amour pour le paradoxe. On a de lui une foule d'ouvrages de jurisprudence, de morale et de droit naturel.

THOMASSIN (L.), oratorien, né à Aix en 1619, m. en 1695, professa les belles-lettres, la philosophie, la théol., à Pezénas, à Saumur, à Paris (à St-Magloire), puis se retira dans la maison de l'institut pour se livrer tout entier à la rédact. de ses ouvr. Il av. d'abord donné dans le Jansénisme, mais il ne tarda pas à y renoncer. Il composa dans sa retraite divers ouvrages qui lui firent une grande réputation. On a de lui (outre 17 *Dissertations sur les conciles* et les *Mémoires sur la grâce*, qui avaient soulevé une partie du clergé contre lui) : *Ancienne et nouvelle discipline de l'Église*, 1678 et 79, 3 vol. in-fol. (trad. en latin par lui-même, 1688; *Traité des Fêtes de l'Eglise*, 1681, in-8; *Dogmes théologiques*, 1680-84 et 89, 3 vol. in-fol.; *Traité dogmatique et historique des édits et autres moyens dont on s'est servi pour établir et maintenir l'unité dans l'Eglise*, Paris, 1703, 2 vol. in-4, etc.

THOMERY, village du dép. de Seine-et-Marne, à 8 kil. E. de Fontainebleau, et sur la gauche de la Seine; 1,100 hab. Excellents raisins; c'est de Thomery qu'est originaire le plant de vigne connu vulgairement sous le nom de *chasselas de Fontainebleau*.

THOMISTES. *Voy.* saint THOMAS D'AQUIN.

THOMPSON (sir Benjamin). *Voy.* RUMFORD.

THOMPSON (James), poëte didactique. *Voy.* THOMSON.

THOMSON (James), célèbre poëte écossais, né en 1700 à Ednam, près de Kelso, était fils d'un ministre presbytérien, et fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique; il y renonça sans adopter d'autre profession, vécut longtemps très pauvre, commença sa réputation en 1726 en publiant son poëme des *Saisons*, vit dès lors sa position s'améliorer, voyagea en Italie vers 1730 avec le fils aîné du chancelier Talbot, obtint en 1738 une pension de 100 liv. sterl., et fut à la même époque nommé intendant des îles sous le vent, sinécure qui ne l'obligea pas même à quitter l'Angleterre. Il mourut en 1748, dans toute la force de l'âge et du talent. On a de lui 3 poëmes didactiques (les *Saisons*, 1726-30; la *Liberté*, vers 1733; le *Château de l'indolence*, 1745); 5 tragédies (*Sophonisbe*, 1729; *Agamemnon*, 1738; *Tancrède et Sigismond*, 1745), et des poésies diverses; mais son titre capital est son poëme des *Saisons* (publié d'abord par chants séparés : l'*Hiver*, 1726; l'*Été*, 1727; le *Printemps*, 1728; puis tout entier en 1730). C'est sans contredit un des modèles du genre; il brille à la fois par la fidélité des descriptions, la richesse des images, la variété, le sentiment. Thomson a trouvé en France de nombreux imitateurs (Saint-Lambert, Roucher, etc.). Les *Saisons* ont été traduites en prose par Mme Bontemps (1759), par J. Deleuze (1801 et 1806), et mises en vers par Poullin, 1802, 2 vol. in-8. Les plus belles éditions des *Saisons* en anglais sont celles de Bodoni, Parme, 1794, in-4, et de Bartolozzi et Tomkins, Londres, 1810, avec gravures.

THOMYRIS, reine des Massagètes, marcha contre Cyrus qui avait envahi ses états, tailla son armée en pièces, le fit prisonnier lui-même et le mit à mort pour venger son fils que ce prince avait fait périr. Hérodote raconte qu'elle lui fit couper la tête, et la plongea dans un vase rempli de sang, en disant : « Rassasie-toi de ce sang dont tu fus si altéré. » Ces faits sont du reste fort contestés.

THONON, ville des Etats sardes (Savoie), ch.-l. de la petite-intendance du Châblais, sur le lac de Genève, à 31 kil. N. E. de Genève; 4,000 hab. Vue magnifique. Patrie d'Amédée IV. Sous l'empire français, Thonon a été un ch.-l. d'arr. du dép. du Léman.

THOPHAIL (Abou-Djafer-Ibn), philosophe et médecin arabe du XIIe siècle, né à Cordoue, mort à Séville en 1190, fut le maître d'Averroës. Il est célèbre par un ouvrage original intitulé : *Hai-ebn-yokdan* ou *l'Homme de la Nature*, publié par Pococke à Oxford, 1650 : il y suppose un homme qui découvre par lui seul la vérité, et il y expose la doctrine de l'intuition des néoplatoniciens.

THOR ou **ASA-THOR**, un des dieux principaux de la mythologie scandinave, fils aîné d'Odin et de Frigga, était le dieu de la force et du tonnerre. A la fin du monde, Thor tuera le grand serpent Jorgourmandour, emblème du mal, mais il périra lui-même asphyxié par la vapeur du venin de ce monstre. Thor habite Troudouangour (c.-à-d. *Asile contre la peur*), et dans ce pays imaginaire, il a un palais de 540 salles; deux boucs traînent son char. On le représentait avec les traits sévères de l'âge mur et une longue barbe, une massue ou un sceptre à la main, la couronne sur la tête. Le jeudi était consacré à Thor : le nom que porte encore actuellement ce jour dans quelques langues du Nord (en anglais, *thursday*) rappelle celui de *Thor*.

THORDA, *Thorenburg* en allem., *Salinæ* des anciens, ville de Transylvanie (pays des Hongrois), ch.-l. du comté de Thorda, à 28 kil. S. E. de Klausenbourg; 8,000 hab. Aux environs, mine de sel, qui donne annuellement 240,000 quintaux. — Le comté de Thorda est situé entre ceux de Saik, Maros, Weissembourg, Klausenbourg, Doboka et la Galicie : 180 kil. sur 60; 150,000 hab.

THORIGNY, *Augustodura*, ch.-l. de cant. (Manche), à 14 kil. S. E. de Saint-Lô : 2,350 hab. Jadis titre de vicomté. Restes du château des comtes de Matignon, qui passa depuis aux princes de Monaco. Grand commerce de volaille avec Paris. Patrie de Brébeuf.

THORLAKSEN, poète islandais, mort très âgé en 1820, était pasteur de 2 paroisses. Il donna une admirable traduction du *Paradis perdu*, et commença celle de la *Messiade*, dont il acheva 14 chants.

THORN, ville des Etats prussiens (Pr. occidentale), à 42 kil. E. de Bromberg, sur la Vistule, 11,000 hab. Murailles, plusieurs églises, etc. Draps, savon renommé, pain d'épice et navets. Patrie de Copernic. En 1466, il fut conclu à Thorn un traité de paix par lequel l'Ordre Teutonique se reconnut vassal de la Pologne. Prise par Charles XII en 1703.

THORSHAVN, ch.-l. de l'île de Stromœ et de tout l'archipel des îles Færoë; 500 hab.

THOTH, dieu égyptien, présidait à la parole, à l'écriture, aux sciences. Les Egyptiens lui attribuaient toutes les inventions; Osiris n'était que le disciple de Thoth, son envoyé sur la terre. De plus, il était censé l'esprit de la lune. Il existait sous son nom 42 livres sacrés confiés aux prêtres seuls, qui contenaient toute l'encyclopédie religieuse et scientifique des premiers temps de l'Egypte. Ce dieu était représenté tantôt avec la tête de l'ibis, tantôt avec celle du cynocéphale. Il règne, du reste, une profonde obscurité sur Thoth. Il est pour quelques uns l'Hermès des Grecs, l'Hermès Trismégiste des alchimistes (*Voy.* ce nom), inventeur prétendu de la chimie et des sciences cabalistiques;

on l'a aussi rapproché du Teutatès des Gaulois.

THOU (Jacq.-Aug. DE), historien, né à Paris en 1553, d'une famille de robe originaire d'Orléans, était le 3e fils de Christophe de Thou, premier président au parlement de Paris. Destiné d'abord à l'église, il se livra ensuite à l'étude du droit, et eut pour maîtres Cujas et Hotman. En 1573, il accompagna Paul de Foix, ambassadeur en Italie, puis fut chargé d'une mission dans les Pays-Bas, devint à 24 ans conseiller-clerc au parlement de Paris, et fit partie en 1581 d'une commission parlementaire formée à Bordeaux : dans cette ville, il connut Montaigne. Henri III le chargea de quelques missions en Picardie et en Normandie, le fit ensuite conseiller d'état, l'appela au parlement transféré à Tours, où il exerça la présidence, puis l'envoya en Allemagne et en Italie avec Schomberg, pour y solliciter des secours d'hommes et d'argent (1589). De retour en France, il suivit la fortune d'Henri IV, fut un des rédacteurs de l'édit de Nantes, et s'opposa avec d'autres magistrats à l'admission en France de de certaines disposit. du concile de Trente. Il accepta en 1601 le titre de Père temporel et protecteur de l'ordre de Saint-François dans le royaume. Lors de la retraite de son beau-frère, Achille de Harlay, (1611), il ne put obtenir du nouveau roi (Louis XIII) la place de premier président du parlement de Paris, qui lui avait été promise sous le règne précédent : on essaya de le dédommager en le nommant un des trois directeurs des finances qui remplacèrent Sully; mais il ne put se consoler de cette injustice. Il mourut peu d'années après, en 1617. On doit à de Thou un grand ouvrage historique en 138 livres, rédigé en latin : *Historia mei temporis* (allant de 1543 à 1607). Il en avait donné une 1re partie en 1604, mais la publication n'était pas achevée à sa mort. La seule édition véritablement complète de ses *Œuvres* est celle que donna Thomas Carte, Londres, 1733, et qui contient, outre l'*Histoire* proprement dite, les *Mémoires* de sa vie de 1553 à 1601 (rédigés par lui-même ou par Nicolas Rigault, son ami), des *Lettres* et morceaux divers, et enfin un *Supplément* de Rigault, qui va de 1607 à la mort d'Henri IV. L'*Histoire* a été traduite du latin en français par Lemascrier, Adam, Lebeau, Desfontaines, Leduc, Londres (Paris), 1734, 16 vol. in-4. Ce grand ouvrage, qui embrasse l'histoire de l'Europe presque entière, fait autorité, surtout pour ce qui regarde la France. De Thou possède au plus haut degré les qualités de l'historien. Souvent témoin oculaire et quelquefois acteur, il avait appris infiniment, soit par les hommes illustres avec lesquels il était en relation, soit par les pièces officielles. Dans son *Histoire*, le récit est accompagné de réflexions aussi nobles que judicieuses; on admire également la beauté du style. Cependant, la liberté avec laq. l'auteur parle du clergé et son indulg. pour les Protestants, firent soupçonner son orthodoxie, et son *Histoire* fut condamnée à Rome. De Thou a laissé des *Poésies latines*, qui sont estimées, entre autres un poëme *De re accipitraria*. On doit à MM. Patin et Phil. Chasles des *Eloges de De Thou*, qui ont partagé le prix à l'Acad. franç. en 1824.

THOU (Fr.-Auguste DE), fils du précédent, naquit à Paris vers 1607, fut conseiller au parlement, maître des requêtes, puis conseiller d'état. Protégé d'abord par Richelieu, il paraissait destiné au plus brillant avenir; mais il eut le malheur de s'attirer l'animosité du cardinal par une correspondance imprudente qu'il entretint avec la duchesse de Chevreuse. Dès lors, il se lia avec tous les ennemis de son ancien protecteur, notamment avec Cinq-Mars, dont il favorisa le complot, sans toutefois approuver le traité signé par Fontrailles avec l'Espagne. Cinq-Mars eut la faiblesse de le charger dans ses révélations, croyant ainsi mériter sa propre grâce. De Thou, rapidement jugé et condamné, fut exécuté aussitôt à Lyon, avec Cinq-Mars, malgré les circonstances qui pouvaient atténuer ses torts (1642).

THOUARCE, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 28 kil. S. d'Angers; 1,644 hab.

THOUARS, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), près du Thouet, à 28 kil. N. E. de Bressuire; 2,275 hab. Beau château sur un rocher. Prise par Pépin-le-Bref, qui en fit sa place d'armes (758); une des plus fortes villes du Poitou sous les Anglais; occupée par Duguesclin (1372); érigée en duché-pairie, en faveur des la Trémoille, au XVIe siècle. Occupée par les Vendéens le 5 mai 1793. C'est à Thouars que commença, en 1822, l'inutile tentative d'insurrection du général Berton.

THOUET, riv. de France, naît dans le dép. des Deux-Sèvres, à 2 kil. N. E. de Beugnon, baigne Secondigny, Parthenay, Thouars, entre dans le dép. de Maine-et-Loire, arrose Montreuil-Bellay, reçoit la Dive, l'Argenton, et tombe dans la Loire près de Saumur : cours, 120 kil.

THOUIN (André), professeur de culture au Jardin des Plantes, né en 1747, mort en 1823, fils d'un jardinier de cet établissement, devint lui-même jardinier en chef (1764), agrandit l'école botanique du Jardin du Roi, s'occupa surtout d'acclimater en France les plantes exotiques, et fit dans ce but divers voyages. Il fut professeur aux écoles normales et membre de l'Institut. On lui doit : un *Essai sur l'économie rurale* (1805); une *Monographie des greffes* (1821), ainsi qu'une foule de mémoires. Il a rédigé les articles de jardinage dans le *Dictionnaire d'agriculture* de l'*Encyclopédie méthodique*.

THOULOUNIDES, dynastie turcomane qui a régné en Egypte de 869 à 905, tirait son nom de Thouloun, esclave du calife Al-Mamoun, et père d'Achmet, qui, nommé gouv. de l'Egypte, s'y rendit indépendant.

THOUNG-JIN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Kouéi-tcheou), par 27° 38' lat. N., 106° 38' long. E.

THOUNG-TCHEOU, ch.-l. de dép. (Chen-si), par 34° 50' lat. N., 107° 30' long. E.

THOUNG-TCHOUAN, deux ch.-l. de dép. en Chine : l'un dans la prov. de Sé-tchuen, par 26° 21' lat. N., 101° 6' long. E.; — l'autre dans l'Yun-nan, à 300 kil. N. O. de Yun-nan.

THOUNG-TING, lac de Chine, par 110° long. E., 29° 10' lat. N.; 92 kil. sur 48, en communication avec le Yang-tsé-kiang par un canal.

THOURET (Jacq.-Guill.), membre de l'Assemblée Constituante, né à Pont-l'Evêque (1746), avait été avocat au parlement de Rouen. Député en 1789 aux Etats-Généraux, il fut nommé président de l'Assemblée, entra au comité de constitution, dont il devint rapporteur, et se fit remarquer par une activité infatigable. Il se montra l'adversaire du clergé, provoqua la suppression des parlements et l'organisation d'un autre système judiciaire, et eut grande part à la division de la France par départements. Devenu plus tard président du tribunal de cassation, il se consacra uniquement aux devoirs de sa charge et à l'étude de l'histoire; toutefois il ne put se soustraire aux proscriptions, et il mourut sur l'échafaud (22 avril 1794). On a publié de lui un *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français* (extrait de Dubos et de Mably), 1800, in-8, et des *Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 1821, in-fol., oblong. — Son frère, Michel-Augustin Thouret (1748-1810), médecin distingué, remplit plusieurs missions importantes, et devint directeur et professeur de l'école de médecine, lors de sa réorganisation. Il se signala comme partisan de la vaccine et comme adversaire du magnétisme animal, notamment dans ses *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 1784.

THOUROUT ou THOROUT, ville de Belgique (Flandre occid.), à 15 kil. S. O. de *Bruges*; 6,200 hab. Jadis abbaye, fondée par Dagobert. Aux env., com-

tat entre les Français et les Anglais (24 sept. 1708).

THOUS, riv. d'Iran, naît dans les monts du Khoraçan et tombe dans le golfe du Balkhan (partie E. de la mer Caspienne), par 39° 20' lat. N. Cours, 500 k.

THOUS, anc. cap. du Khoraçan, sur le Thous, détr. par les Tartares ; on en voit encore les restes près de Mesched. Cette ville fut très florissante sous les califes. Patrie d'Al-Gazel. C'est là que mourut Haroun-al-Raschid. *Voy.* MESCHED.

THOUTMOSIS, nom de trois rois égyptiens de la 18e dynastie, qui régnèrent du XXe au XVIIe siècle. Le plus important est Thoutmosis I, fils de Misphragmoutosis ; il acheva l'expulsion des Hycsos commencée par son père, et régna environ 13 ans.

THOUVENEL (Pierre), médecin, né en Lorraine en 1747, mort en 1815, mit en réputation les eaux de Contrexeville, y fonda à ses frais un établissement, et fut nommé inspecteur des eaux minérales de France. Il se montra grand partisan de l'hydroscopie, et publia sur ce sujet plusieurs ouvrages, entre autres : *Mémoire physique et médicinal sur les rapports qui existent entre la baguette divinatoire, le magnétisme et l'électricité*, Paris, 1781.

THRACE, *Thracia*, auj. partie N. E. de la *Roumélie*, grande région de l'Europe anc., avait pour bornes au N. l'Hémus, au S. la mer Egée et la Propontide, à l'E. le Pont-Euxin, à l'O. la Macédoine. On y trouvait l'Hémus au N. O., le Rhodope au S. O., et plusieurs fleuves, l'Hèbre, le Nestus, le Strymon. Habitée par une foule de peuplades diverses, la Thrace n'offrait que des divisions vagues : on y distinguait la Chalcidique (attribuée quelquefois à la Macédoine), l'Edonide, la Bisaltie, la Sintique, la Bessique, l'Odomantique, la Bistonide, la Ciconide, l'Odrysiade, l'Astique, le pays des Triballes. Il y avait sur le littoral beaucoup de villes grecques ou libres ou soumises à quelque métropole (Amphipolis, Périnthe, Sélymbrie, Byzance, Abdère, etc.). La Thrace était un pays montagneux et froid ; elle fournissait d'excellents chevaux. — Cette contrée fut de bonne heure peuplée par des émigrations de peuples barbares analogues aux Pélasges, qui, venus du N. E., franchirent le Danube. Il y a lieu de croire qu'elle avait été quelque temps civilisée (c'est là que la fable place Linus, Orphée, Thamyris, etc.), mais qu'elle retomba ensuite dans la barbarie. La Thrace, au Ve siècle avant J.-C., subit en partie la domination persane : plusieurs princes tributaires du grand roi y régnaient. A l'avénement de Philippe II, roi de Macédoine, en 360, le roi des Odryses était le plus puissant de ces princes, mais son royaume tomba en dissolution après la mort de Cotys I (356), et surtout de Chersoblepte (345). La Thrace devint en quelque sorte province macédonienne sous Philippe et sous Alexandre ; à la mort du dernier, elle échut à Lysimaque (323), qui, en 307, y prit le titre de roi. Après lui, ce pays passa aux mains de Séleucus Nicator, puis de Ptolémée Céraune, qui le joignirent à leurs états. La Thrace eut ensuite des rois indigènes fort obscurs depuis 277) ; elle fut enfin réduite en province romaine sous Claude, ou, selon d'autres, sous Vespasien. Les Thraces passaient pour braves, farouches et ivrognes. Ils avaient très peu de villes à l'intérieur. L'agriculture était à peu près nulle chez eux ; ils vivaient de la chair de leurs troupeaux et de rapines. Les villes grecques commerçantes de la côte tiraient du bétail, du bois, des pelleteries, des esclaves. Leur culte était varié. Bendis (déesse analogue à Diane) et Cotytto étaient leurs grandes divinités ; ils adoraient aussi un dieu de la guerre nommé Sabaz, qu'on croit le même que Bacchus ; ils reconnaissaient pour législateur Zamolxis. C'est chez eux que les mystères grecs semblent être nés.

THRACE (DIOCÈSE de). *Voy.* Emp. ROMAIN (p. 1523).

THRACE (BOSPHORE DE), auj. *Canal de Constantinople*, détroit situé entre le Pont-Euxin et la Propontide, sépare la Thrace de l'Asie-Mineure. *Voy.* BOSPHORE.

THRACE (CHERSONÈSE DE). *Voy.* CHERSONÈSE.

THRASEAS (PÆTUS). *Voy.* PÆTUS.

THRASYBULE, général athénien, eut une part essentielle à la révolution qui renversa les 400 et qui rappela de l'exil Alcibiade, aida au gain de la bataille de Cyzique, 410 av. J.-C., fut battu devant Ephèse (408), soumit la côte de la Thrace, fut chargé, lors de la bataille des Arginuses, de rendre les derniers devoirs aux Athéniens morts, se réfugia à Thèbes après l'établissement des 30 tyrans à Athènes, devint le chef des bannis, rentra avec eux à main armée dans sa patrie (403), reconstitua la démocratie, fit décréter une loi d'amnistie, réussit à rendre quelque indépendance à Athènes, fit décider la guerre contre Sparte, commanda la flotte destinée à soumettre les îles de la mer Égée et les villes grecq. de l'Asie-Mineure, s'assura de la Thrace, mit Méthymne en état de blocus, imposa une contribution de guerre à la ville d'Aspende, mais fut tué dans une sortie nocturne que firent les habitants (390).

THRASYMÈNE. *Voy.* TRASIMÈNE.

THRONIUM, ville de Grèce, capitale de la Locride épicnémidienne, vers le centre du pays.

THSE-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-si), à 300 kil. S. de Thay-youen.

THSIN-CHI-HOANG-TI ou HOUANG-TCHING, empereur chinois, le 1er de la dynastie des Thsin, hérita en 247 av. J.-C. du seul roy. de Thsin, réunit en une seule monarchie les 7 royaumes qui existaient en Chine, fit construire des canaux, des routes, de beaux édifices, extermina en partie les Hiong nou (Huns) et autres barbares, et mourut en 210. Ce prince fit, dit-on, brûler tous les livres historiques et ceux de Confucius pour imposer silence aux grands qui réclamaient sans cesse des droits anciens.

THSIN-TCHEOU, chef-lieu de dép. en Chine (Kouang-si), à 205 kil. S. O. de Kouéï-lin.

THSOUNG-LING (monts), partie occid. des monts Kouen-loun, de 69° à 80° long. E., se rattachent aux monts Bélour. Très hauts sommets, neiges éternelles.

THUANUS. *Voy.* DE THOU.

THUCYDIDE, *Thucydides*, célèbre historien grec, natif d'Athènes, vit le jour vers 471 av. J.-C., entendit à 15 ans la lecture de l'ouvrage d'Hérodote aux jeux olympiques, et désira dès lors marcher sur les traces de cet historien, servit pendant la guerre du Péloponèse, fut chargé de secourir Amphipolis et Eion (424), mais ne put sauver la première de ces villes, et fut puni par le bannissement (423). Son exil dura 20 ans ; il les passa en Thrace, à Scapté-Hylé, où il possédait des mines d'or. Il mourut vers 395 ; on croit qu'il fut assassiné. Thucydide a laissé une *Histoire de la guerre du Péloponèse* (jusqu'en 412), en 8 livres. Cette histoire est un des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; l'auteur s'y montre militaire et politique consommé. Instruit, impartial, judicieux, méthodique, il démêle habilement les causes, les ressorts, les conséquences des événements ; son style est serré, vigoureux ; ses discours sont admirables de logique. Démosthènes prit Thucydide pour modèle, et copia 8 fois de suite ses ouvrages. Les seuls reproches qu'on puisse faire à ce grand historien, c'est peut-être un peu de raideur, de sécheresse et d'obscurité. Thucydide a été édité et traduit dans toutes les langues de l'Europe ; les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Duker avec les notes d'Hudson (Amsterdam, 1731 in-f.), de Bekker (Oxford, 1824, in-8), et de Poppo, Leips., 1821-40, 11 v. in-8. On estime la trad. de Ch Lévesque, 1795, reproduite par Gail, 1808, 10 vol. in-4 (avec le texte grec et une trad. latine, et augmentée de notes et variantes) ; M. Amb.-Firmin Didot en a donné une nouvelle trad. en 1833, 4 vol. in-8.

THUEYS, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 26 kil. N. O. de l'Argentière ; 2,544 hab. Lainages.

THUGS, hordes pillardes de l'Hindoustan, immolent à leurs dieux tous les étrangers qu'ils rencontrent. Les Anglais en ont détruit un grand nombre.

THUGUT (François), ministre autrichien, né à Lintz en 1739, mort en 1818, était fils d'un batelier. Il remplit diverses missions, notamment à Constantinople, en France et à Naples, fut ambassadeur d'Autriche en Pologne (1780), eut l'administration générale de la Valachie et de la Moldavie en 1788, revint à Vienne après la mort de Léopold II, détermina la coalition contre la France, dirigea depuis ce temps toute la politique autrichienne, et devint, en 1794, premier ministre. Il resta aux affaires jusqu'à la paix de Lunéville (1801). Il se montra toujours fort opposé à la France.

THUILLIER (dom Vincent), bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, né aux environs de Laon en 1685, mort en 1735, fut prieur de son ordre; adversaire de la constitution *Unigenitus*, il se signala comme appelant, mais revint ensuite à la modération et retira son appel. On lui doit une *Histoire de la bulle Unigenitus*, une traduction française de *Polybe* (avec des commentaires par Folard), etc.

THUIN, ville de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, à 14 kil. S. O. de Charleroi; 3,000 hab. Fondée au xe siècle; prise par Charles-le-Téméraire en 1466; le maréchal de Lorges l'assiégea inutilement en 1654; Marceau la prit sur les Autrichiens en 1793.

THUIR, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), sur le Tet, à 10 kil. S. O. de Perpignan; 2,500 hab.

THUISTON, dieu des Celtes et des Germains analogue à Pluton, était fils de la Terre appelée *Tis* ou *Tuis* chez les Celtes. On en fait aussi un roi civilisateur comme Prométhée; il poliça les Germains, établit parmi eux des cérémonies religieuses, et fut mis après sa mort au rang des dieux.

THULÉ, île ou terre qui était le point le plus septentrional que connussent les anciens. On a cru longtemps que c'était l'Islande. Aujourd'hui on balance entre les îles Shetland (*Voy.* FOULA) ou les Færoé, les côtes ou îles du Danemark, et le S. O. de la Norvége. La première opinion est la plus probable.

THULÉ AUSTRALE. On nomme ainsi l'île la plus mérid. de l'archipel Sandwich, au S. de l'Amérique mérid., par 59° 34' lat. S., 27° 45' long. O.

THUN, ville de Suisse (Berne), sur l'Aar, près de la sortie du lac de Thun, à 24 kil. S. E. de Berne; 3,600 hab. Ecole militaire, bibliothèque, etc.

THUN (lac de), lac de Suisse (Berne), traversé par l'Aar, qui le met en communication avec celui de Brienz: 18 kil. sur 4. Bords pittoresques.

THUNBERG (Ch.-Pierre), botaniste et voyageur suédois, élève de Linné, fut envoyé en 1772 au Japon par la Compagnie Hollandaise pour étudier les productions du pays, visita aussi Ceylan, revint en Europe en 1778 avec de précieux trésors scientifiques, fut nommé professeur de botanique à Upsal, et mourut en 1798. On a de lui: *Flora japonica* (1784); *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, trad. par Langlès (1796), etc.

THUR, riv. de Suisse, naît dans le canton de Saint-Gall, arrose ensuite celui de Thurgovie (auquel elle donne son nom), et celui de Zurich, reçoit la Sitter à Bischofzell, puis la Murg, et se jette dans le Rhin près de Schaffhouse. Cours, 100 kil.

THUR, riv. de Hongrie, affluent de la Theiss, arrose les comitats de Szathmar et d'Ugocs. Cours, 140 kil.

THURGOVIE (canton de), *Thurgau* en allem., 17e canton de la Confédération helvétique, a pour bornes au N. le duché de Bade, au S. le cant. de St-Gall, et est arrosé par la *Thur*; 700 k. carrés; 89,000 h. (dont un quart Catholiques, le reste Réformés). Capit., Frauenfeld. Montag. peu élevées; plusieurs lacs (celui de Constance y forme limite à l'E.); climat doux, sain; sol fertile, grains, vin, etc., beaux vergers, forêts, bétail. Toiles, mousselines, soieries, etc. Le gouvernement est un mélange d'aristocratie et de démocratie; *grand-Conseil* (de 100 membres), et *Petit-Conseil* (de 9). Jadis habitée par les *Tigurini*, cette contrée, après diverses vicissitudes, devint un landgraviat qui fut possédé par la maison de Zæhringen, puis par les comtes de Kybourg. En 1460, la Thurgovie devint sujette des cantons suisses; elle forma un canton indépendant après la révolution de 1798.

THURINGE, ancienne contrée de l'Allemagne centrale qui a souvent changé de limites, occupait la Hte.-Saxe (Saxe-Cobourg, S.-Gotha, S.-Meiningen, S.-Weimar, etc.), et tirait son nom des *Thurs* ou *Thuringii*, les mêmes, à ce qu'on croit, que les *Hermundures*, qui, chassés des sources du Mein par les Suèves, vinrent habiter, entre l'Elbe et le Weser, dans les montagnes qui ont conservé le nom de *Thuringerwald*. — Le nom de Thuringe a successivement désigné un royaume, deux duchés, un comté, un margraviat, un landgraviat.

Royaume de Thuringe. Il comprenait, outre la Thuringe moderne (ou cercle de Thuringe), la Hesse, le Harz, le pays de Brunswick et l'Osterland, et s'étendit même jusqu'au Rhin, au Danube et près de l'Elbe: la Saale y coulait; Scheidingen (qui n'est plus qu'un village), sur l'Unstrutt, et Erfurt en étaient les villes principales. Limites: la Saxe (barbare) au N., diverses peuplades slaves à l'E., l'Austrasie à l'O. (la Fulde formait la séparation). Le roy. de Thuringe n'exista que de 426 à 527 ou 531. Parmi ses rois on nomme Meerwig (le fondateur), Basin (qui reçut Childéric à sa cour), et les 3 fils de Basin, qui, par leurs divisions, amenèrent la ruine du royaume. Hermanfroi, le dernier, fut tué à Tolbiac par Thierri I, roi d'Austrasie (530). Thierri I ne put garder tout le pays conquis: le Harz, le Brunswick et l'Osterland (qui n'avaient pas encore ces noms) formèrent une *Thuringe septentrionale* ou *Thuringe saxonne*, qu'on appela *Ostphalie*; le reste fut la *Thuringe méridionale*, dite aussi *Thuringe austrasienne*, *Thuringe franque* ou *Franconie*, *Thuringe propre*.

Duchés de Thuringe. Il y eut un 1er *duché de Thuringe* de 630 à 717, et un 2e de 849 à 919. La 1re fois il faisait partie du royaume ou de la république d'Austrasie; la 2e, il appartenait au roy. de Germanie. Parmi les ducs du 2e duché (dit aussi *Franconie*), on remarque Conrad de Hesse (père de Conrad I, roi d'Allemagne), Othon-l'Illustre (père de Henri-l'Oiseleur), et Henri-l'Oiseleur lui-même, qui réunit le duché à la couronne. Ce duché, qui répond à la *Thuringe austrasienne* (Thuringe moderne et Hesse), comprenait les comtés de Weimar, de Mansfeld, Schwarzbourg, Gleichen. — Le *margraviat*, le *landgraviat* et le *comté* ne prirent naissance que plus tard; le premier, formé en 960, s'éteignit en 1090, le second et le troisième se réunirent en 1130 et eurent une existence commune jusqu'en 1247. Le margraviat n'était autre chose que l'Osterland: après avoir eu divers maîtres, il appartint aux margraves de Misnie (de la 1re maison de Brunswick), puis aux Nordheim (d'où il passa aux Supplenbourg, puis aux Welfs), et entra enfin dans la maison de Wettin: dans ces changements, son nom disparut. — Le *landgraviat de Thuringe* (qui contenait presque toute la Thuringe moderne et la Hesse) appartenait à la maison de Winzenbourg. Hermann de Winzenbourg ayant été proscrit en 1130 pour un crime qu'il avait commis, son fief passa à Louis III, déjà comte de Thuringe, qui fut ainsi à la fois landgrave et comte. — Le comté, qui avait pour ch.-l. Sangerhausen, date de l'an 1039; il appartenait à une maison carlovingienne, issue de Charles de Lorraine (qu'avait dépossédé Hugues Capet) et qui se divisa en deux lignes, celle des landgraves, laquelle s'éteignit en 1247 dans la personne de l'anti-empereur Henri le Raspon, et celle de Hohnstein, qui n'a fini qu'au XVIe siècle.

A la mort de Henri le Raspon, la ligne cadette n'hérita point. Le landgraviat-comté fut partagé ainsi qu'il suit : les alleux (formant la Hesse) passèrent à Henri de Brabant dit l'*Enfant*, qui prit le titre de landgrave de Hesse; le reste fut donné aux margraves de Misnie de la maison de Wettin (plus tard électeurs de Saxe), et forma la Thuringe moderne.

La Thuringe moderne, formée du landgraviat-comté de Thuringe, appartint jusqu'en 1814 au roy. (jadis électorat) de Saxe; elle comprenait les treize bailliages de Tennstadt, Pforta, Tautenbourg, Treffurt, Weissenfels, Freyburg, Eckartsberga, Sangerhausen, Saxenbourg, Weissensee, Langensalza, Wendelstein, Sittichenbach. — Réunis à la principauté de Mersebourg et à la partie saxonne du comté de Mansfeld, tous ces pays formaient le *cercle de Thuringe* dans l'électorat de Saxe. Presque tout ce territoire fait auj. partie de la régence de Mersebourg dans la Saxe prussienne.

THURINGERWALD, c.-à-d., littéralement, *Forêt de Thuringe*, chaîne de montagnes boisées de l'ancienne Thuringe, auj. en Saxe, commence à la source de la Werra et se termine près d'Eisenach; elle a 30 kil. de long. Ses plus hauts sommets, le Schneekopf et le Behrberg, ne dépassent pas 1,000m.

THURIUM, auj. *Torre Brodognato*, ville grecque de Lucanie, sur la frontière du Brutium, bâtie l'an 444 av. J.-C., à l'aide d'une colonie d'Athéniens, près des ruines de Sybaris. Attaquée par les Lucaniens en 286 av. J.-C., elle se soumit aux Romains, qui la délivrèrent (282), et qui par suite conquirent toute la Grande-Grèce. Elle reçut en 194 av. J.-C. une colonie romaine et prit le nom de *Copiæ*. *Voy.* SYBARIS.

THURLOE (J.), homme d'état anglais, né en 1616, mort en 1668, d'abord avocat, fut secrétaire des commissaires du parlement au traité d'Uxbridge, fut chargé de l'ambassade près des Provinces-Unies en 1651, et fit partie du cabinet de 1652 à 1657, puis du conseil de Cromwell. C'est lui qui découvrit le complot de Harrison. Après le retour de Charles II, il fut mis quelque temps en prison pour crime de haute trahison; depuis il vécut dans la retraite; Clarendon venait souvent le consulter sur les affaires. On a de Thurloe une collection de la plus haute importance, intitulée *Papiers d'État*, Londres, 1742, 7 vol. in-fol. (publiée par Birch).

THURNMAIER (J.), historien. *Voy.* AVENTIN.

THUROCS (comitat de), en Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube; entre ceux de Trentsin au N. O., d'Arva au N. E., de Liptau à l'E., de Sohl au S. E., de Bars au S. et de Neutra au S. O.: 53 k. sur 32; 56,500 h.; ch.-l. St-Marton. Il prend son nom de la riv. de Thurocs qui traverse le comitat du S. au N.

THUROT (François), fameux corsaire, né en 1727 à Nuits, mort en 1760, prit d'abord du service comme chirurgien à bord d'un corsaire à Dunkerque; s'engagea ensuite comme matelot, devint pilote, puis capitaine, fit de riches prises, reçut le commandement d'une frégate du gouvernement, fit en une seule campagne 60 navires de commerce, se couvrit encore de gloire à la tête de 4 frégates et corvettes en 1757 et 58; tenta en 1759 un débarquement en Irlande, et y prit la place de Carrikfergus; il ramenait la garnison captive en France, quand seul il fut attaqué par trois frégates anglaises (20 janv. 1760); il périt glorieusem. dans le combat.

THUROT (J.-François), helléniste, né en 1768 à Issoudun, mort en 1832, du choléra, fut depuis 1811 professeur-adjoint de philosophie à la Faculté de Paris, où il suppléa Laromiguière, puis professeur de grec au collége de France (1824). On a de lui des traductions estimées de l'*Hermès* ou *Grammaire universelle*, de Harris (1798); de la *Morale* et de la *Politique* d'Aristote (1823), de divers *Dialogues* de Platon, des *Œuvres philosophiques* de Locke, et un traité *De l'Entendement et de la Raison*, 1830, 2 v. in-8.

THURSO, ville et port d'Écosse (Caithness), sur la Thurso, à 31 kil. N. O. de Wick; 4,700 hab.

THURY-HARCOURT, v. de France. *V.* HARCOURT.

THUSIS, bourg de Suisse. *Voy.* TUSIS.

THYADES, nom qu'on donnait quelquefois aux Bacchantes, de *thyein*, immoler, parce que dans leurs transports elles massacraient souvent ceux qui s'offraient à leurs regards. (*Voy.* AGAVÉ, PENTHÉE).

THYATIRE, *Thyatira*, auj. *Ak-Hissar*, ville de Lydie, au N., près de la Mysie, fut une des premières villes qui comptèrent des Chrétiens. Saint Paul a écrit une lettre aux fidèles de Thyatire.

THYESTE, *Thyestes*, fils de Pélops et d'Hippodamie, et frère puîné d'Atrée, roi d'Argos, séduisit sa belle-sœur Erope et en eut plusieurs enfants; Atrée ayant découvert leur commerce adultère, Thyeste s'enfuit en Épire. Cependant il revint bientôt en Argolide à la prière d'Atrée, qui feignit de se réconcilier avec lui, et qui même prit pour femme Pélopée, fille de Thyeste; mais dans le festin qui signalait leur alliance, Atrée fit manger à Thyeste les chairs des fils dont Erope l'avait rendu père, puis lui révéla tout. Thyeste épouvanté s'enfuit de nouveau, éleva pour la vengeance Egisthe, fils né d'un commerce incestueux qu'il avait eu avec Pélopée, puis envoya ce fils, devenu grand, auprès d'Atrée sous un faux nom; Egisthe ne tarda point à tuer Atrée. Thyeste alors occupa le trône d'Argos. Les Atrides, Agamemnon et Ménélas l'en chassèrent, et Thyeste alla mourir dans l'île de Cythère.

THYMBRÉE, *Thymbrium* ou *Thybarra*, lieu de Phrygie, au S. E. d'Ipsus. Crésus y perdit contre Cyrus (548 av. J.-C.) une bataille décisive. — Ville de Troade, où Apollon avait un temple célèbre, ce qui le fait appeler *Thymbræus*.

THYNES, peuple thrace, qui s'établit en Asie-Mineure et donna son nom à la Bithynie. *V.* BITHYNIE.

THYRÉE, ville du Péloponèse, sur les confins de l'Argolide et de la Laconie, près de la côte, appartint d'abord aux Argiens, et leur fut souvent disputée par les Lacédémon., à qui elle resta dep. 544 av. J.-C.

TIBALDI, peintre. *Voy.* PELLEGRINI.

TIBBOUS, peuple de l'Afrique centrale, dans le Sahara oriental, appartient à la famille atlantique ou berbère. Le territoire qu'ils occupent peut avoir 1,200 kil. sur près de 1,000, leur nombre est d'environ 150,000 âmes. Quelques uns habitent le Fezzan; on regarde ceux-là comme plus civilisés. Les autres sont très sauvages: ils vivent dans des grottes ou sous des huttes de terre. Ce sont d'impudents voleurs.

TIBÈRE, *Tiberius Claudius Nero*, 2e empereur romain, né en 42 av. J.-C., eut pour père Tiberius Nero, et pour mère Livie, qui ayant divorcé (38) épousa Octave. Encore jeune, il se distingua dans les guerres contre les Cantabres et contre les Germains, battit les Pannoniens révoltés (12), et après la mort de son frère Drusus (9), acheva la défaite des Germains (8); il reçut à son retour le consulat et la puissance tribunitienne pour cinq ans (6). Son ambition et l'antipathie qu'il montrait pour les deux fils aînés d'Agrippa et de Julie (Caïus et Lucius), dans lesquels il voyait des rivaux dangereux, le firent exiler à Rhodes, où il passa six ans. Rappelé à Rome en l'an 2 de J.-C., il y tint le rang de simple particulier; mais après la mort de Lucius et de Caïus (2 et 3), Auguste, qui déjà lui avait fait épouser Julie, sa fille, l'adopta en lui faisant adopter à lui-même Germanicus, fils de Drusus, et le décora de nouveau de la puissance tribunitienne; enfin il le désigna pour son héritier l'an 13. A la mort d'Auguste (14), Tibère s'empara du pouvoir, mais il feignit de résister aux instances du sénat, qui lui déférait le titre d'empereur, et voulut paraître ne prendre ce titre que malgré lui et pour un temps. Il ne tarda pas néanmoins à mettre à mort Posthume, le seul des fils d'Agrippa qui vécût encore; bientôt après, Germa-

nicus, qui avait excité sa jalousie parce qu'il était aimé de l'armée, expira en Syrie, empoisonné par Pison, l'instrument de Tibère (19). S'abandonnant de plus en plus librement à son caractère défiant et sanguinaire, Tibère encouragea les délations, multiplia les crimes de lèse-majesté, et fit tomber les têtes les plus illustres. Séjan, préfet des cohortes prétoriennes et son favori (22), le secondait dans ses cruautés : un fils aîné de Germanicus périt; Agrippine, femme de ce héros, fut exilée; sa mère Livie elle-même, à qui il devait tout, lui devint insupportable. Devenu vieux, Tibère, soit pour échapper à la haine des Romains, soit pour se livrer plus facilement à ses vices, quitta Rome pour fixer son séjour dans l'île de Caprée (26). C'est de là qu'il gouvernait l'empire, et qu'il envoyait à Rome ses ordres homicides. Pendant qu'il s'endormait dans le repos et la débauche, peu s'en fallut que Séjan, à qui il laissait presque toute l'autorité, ne le supplantât. Averti du complot, Tibère déjoua les projets de son perfide ministre et le fit mettre à mort en 31. Tibère mourut l'an 37 de J.-C. Le préfet Macron l'étouffa au moment où il semblait revenir à la vie. Tibère est devenu le type d'un tyran cruel et soupçonneux; toutefois il ne manquait pas de talent pour le gouvernement; il fit fleurir la paix, l'ordre, la justice dans les provinces, et administra bien les finances; on trouva dans son trésor 2,700 millions de sesterces (550 millions de francs). Tibère avait cultivé la littérature : il laissa quelques poëmes tant grecs que latins, et des *Mémoires* fort courts, qui étaient la lecture favorite de Domitien; ces ouvrages sont perdus. C'est sous Tibère que J.-C. fut mis à mort.

TIBÈRE II ou TIBÈRE CONSTANTIN, empereur d'Orient (578-582), avait été capitaine des gardes de Justin II; ce prince le désigna pour son successeur sur le conseil de sa femme Sophie, qui espérait devenir plus tard femme de Tibère. Déçue dans cet espoir, elle conspira; Tibère fut clément à son égard. Il continua la guerre contre les Perses avec des succès variés, et tenta, mais vainement, de conclure la paix avec eux; il repoussa les Avares. On pouvait espérer de lui un règne glorieux et utile à l'empire, lorsqu'il mourut après 4 ans de règne.

TIBÈRE III (ABSIMARE, nommé ensuite), empereur d'Orient (698-705), détrôna Léonce à l'aide du patrice Jean, remporta une victoire sur les Sarrasins, et voulut mettre à mort Justinien II, sur qui Léonce avait usurpé; mais ce prince s'échappa de sa prison, et, avec l'appui des Bulgares, rentra dans Constantinople, où il fit trancher la tête à Tibère.

TIBÉRIADE, *Tiberias*, v. de Palestine en Galilée (jadis dans la tribu de Zabulon), au S. E., sur la côte E. du lac de Tibériade (ou de Génésareth), fut fondée l'an 17 de J.-C. par Hérode Antipas en l'honneur de Tibère, et eut après la ruine de Jérusalem (71) une célèbre académie juive. La bataille de Tibériade ou d'Hittin, gagnée en 1187 par Saladin sur les Chrétiens, fit tomber Jérusalem aux mains des Infidèles. *Voy.* TABARIEH.

TIBÉRIADE (lac de), dit aussi lac de *Cénéreth* ou de *Génésareth*, lac de Palestine, entre la tribu de Nephtali à l'O. et la demi-tribu orientale de Manassé, à l'E., était traversé du N. au S. par le Jourdain. Il prenait son nom de la ville de Tibériade. C'est autour de ce lac que J.-C. fit la plupart de ses miracles.

TIBISCUS. *Voy.* THEISS et TEMESWAR.

TIBRE, *Tevere* en italien, *Tiberis* chez les anciens, primitivement *Albula*, célèbre riv. d'Italie, naît dans les Apennins en Toscane, à 9 kil. N. de Pieve-san-Stefano, coule généralement au S., arrose la Toscane, les États de l'église, baigne Rome et Ostie, reçoit la Chiana (*Clanis*) à droite, la Nera (*Nar*), le Teverone (*Anio*), l'Aja (*Allia*) à gauche, et tombe dans la Méditerranée sous Ostie par deux bras. Il roule des eaux jaunâtres et rapides et est sujet à de fréquents débordements. Sur ses bords et sous les murs de Rome eut lieu en 312 la célèbre bataille du Tibre, entre Constantin et Maxence: ce dernier y perdit à la fois la victoire et la vie.

TIBULLE, *Albius Tibullus*, poëte latin du s. d'Auguste, suivit Val. Messala dans une guerre contre l'Aquitaine (27 av. J.-C.), mais quitta les camps de bonne heure pour mener à la campagne une vie paisible. On croit qu'il avait perdu une partie de ses biens lors des proscriptions. Ami d'Horace et de Virgile, il mourut peu après ce dernier. Il a laissé quatre livres d'*Élégies* qui respirent une sensibilité profonde, une mélancolie douce que ne connurent ni Properce, ni Ovide. La meilleure édition de Tibulle est la 2e de Heyne, Leipsick, 1777, reproduite par Voss, Heidelberg, 1811; la plus récente est celle de Dissen, d'après Lachman, Gœttingue, 1835. Il a eu pour traducteurs en prose, Marolles, 1618; Pezay, 1770; Longchamps, Pastoret, 1784; Mirabeau et La Chabeaussière, 1796; en vers, Mollevaut, 1806 (6e éd., 1821); Carondel-Potelle, 1807; St-Geniez, 1814; Gaulmier, 1830.

TIBUR, auj. *Tivoli*, ville très ancienne du Latium, sur l'Anio, à l'Est de Rome, faisait primitivement partie de la fédération latine. Soumise à Rome dès le temps de Tarquin-le-Superbe, elle se révolta souvent, notamment de 361 à 359, pendant la 3e invasion gauloise, et dans la grande insurrection latine de 342 à 338. Les environs de Tibur étaient délicieux. Horace y avait sa maison de campagne.

TIBURCE (saint), martyr au IIe ou IIIe siècle avec Valérien et Maxime; on le fête le 14 avril. — Martyr à Rome en 286; on le fête le 11 août.

TICHFIELD, ville d'Angleterre (Hampshire), à 5 kil. O. de Fareham; 3,530 hab. Château qui servit d'asile à Charles I, après sa fuite de Hamptoncourt.

TICINUM, ville de la Gaule Cisalpine, auj. PAVIE.

TICINUS, riv. de la Gaule Cisalpine, auj. le TESSIN.

TICKELL (Thomas), poëte anglais du 2e ordre, né en 1681, mort en 1740, fut l'ami d'Addison, qui lui procura des emplois lucratifs. Tickel donna une traduction en vers du 1er livre de *l'Iliade* qui soutient la concurrence avec celle de Pope, travailla au *Spectateur*, au *Mentor* (*The Guardian*), et composa plusieurs jolis poëmes, entre autres *The royal Progress* (le *Voyage royal*).

TIDOR (île), une des petites Moluques, au S. de Ternate, à 12 kil. de Gilolo : 5 kil. sur 4; 10,500 hab. (musulmans). Elle est gouvernée par un sultan à peu près vassal des Hollandais, mais qui a aussi sous son pouvoir le S. de Gilolo et quelques îles. Découverte par les Espagnols en 1521. Les Portugais s'y établirent en 1527; les Hollandais les en chassèrent en 1607.

TIEDEMANN (Dietrich), historien de la philosophie, né en 1745 près de Brême, mort en 1803, professa les langues anciennes au collége Carolin à Cassel, puis la philosophie et le grec à l'université de Marbourg. On lui doit, entre autres travaux pleins d'une érudition solide: *Système de la philosophie stoïcienne*, Leipsick, 1776; *Esprit de la philosophie spéculative*, 1787-97, 6 vol. in-8 (ces deux ouvrages sont en allemand), et d'intéressantes recherches sur la magie. Tiedemann penchait pour la philosophie de Locke, et c'est de ce point de vue qu'il a jugé les divers systèmes.

TIEN, dieu suprême des Chinois, selon les disciples de Confucius et la religion de Sinto, est pris tantôt pour le ciel, tantôt pour le soleil.

TIEPOLO, famille vénitienne, a fourni plusieurs doges à la république. Jacques Tiepolo, doge de 1229 à 1249, prit part à la guerre des Guelfes contre Ferrare. Son administration est remarquable par le développement de l'autorité du conseil des *Pregadi*, qui devint en 1229 partie de la constitution, et par la création de deux nouvelles magistratures (les 5 *correcteurs du serment* et les 3 *inquisiteurs du doge*

défunt); — Laurent Tiepolo, doge de 1268 à 1275. A sa nomination fut employée pour la première fois la singulière combinaison de hasard et d'élection qui fut suivie depuis jusqu'à l'extinction de la république : — Boémond Tiepolo, conspirateur fameux, ourdit une trame à l'effet de remettre tout le pouvoir aux mains de l'aristocratie : il devait tuer le doge (Pierre Gradenigo), dissoudre le grand conseil et le remplacer par une élection annuelle (1310). Le complot fut découvert la veille du jour où il devait éclater ; on se battit sur la place publique : la victoire resta au doge. Tiepolo s'échappa, sa tête fut mise à prix ; et pour prévenir à l'avenir de semblables conflits, on institua le tribunal des *dix*.

TIERS-ETAT, ou simplement LE TIERS, c.-à-d. *troisième ordre*, nom donné en France, en Suède et en diverses autres contrées à la classe bourgeoise, par opposition à la noblesse et au clergé, qui formaient les deux premières classes, et aux habitants de la campagne, qui n'étaient censés d'aucune classe. Des représentants des Communes furent sous Louis-le-Gros admis à assister aux assemblées de la nation, qui prirent alors le nom d'*assemblée des trois états*. Ils n'eurent cependant voix délibérative qu'aux états-généraux de 1302, sous Philippe-le-Bel. D'abord peu nombreux, les députés du tiers s'accrurent peu à peu ; à la dernière assemblée des états, Louis XVI, par une décision du 27 décembre 1788, avait consenti à ce que les députés du tiers formassent un nombre égal à celui des députés de la noblesse et du clergé réunis : c'est ce qu'on appela le *doublement du tiers*. Le nom de *tiers-état* cessa en France dès 1789, lors de la transformation des *états-généraux* en assemblée nationale ; il ne subsiste plus aujourd'hui que comme souvenir.

TIERS-ORDRE, dits aussi *Tertiaires* ou *Tiercelins*, nom que l'on donne aux séculiers qui s'attachent à un ordre religieux et en suivent la règle sans renoncer pour cela à la vie civile. Il y a un tiers-ordre de St-François, fondé en 1221 ; — de St-Augustin, fondé en 1401 ; — de St-Dominique, en 1422, etc.

TIETE ou ANHEMBI, riv. du Brésil (Saint-Paul), naît dans la Serra-do-Mar, court au N. O. et joint le Parana par 54° 12' long. O., 20° 35' lat. S. ; cours, 750 kil. ; navigation difficile.

TIFERNAS (Grégoire), helléniste, né vers 1415 à Citta-di-Castello (l'anc. *Tifernum*), enseigna le grec à Naples, à Milan, à Rome, enfin à Paris, et mourut à Venise vers 1466. Il acheva la traduction latine de Strabon (commencée par Guarino), et traduisit le traité *De regno* de Dion Chrysostôme.

TIFERNUM, nom de plusieurs villes de l'Italie ancienne : 1° *Tifernum Metaurense*, auj. *San-Angelo-in-Vado*, chez les Senones, sur le Métaure ; — 2° *Tifernum Tiberinum*, auj. *Citta-di-Castello* ; — 3° *Tifernum Samniticum*, célèbre par trois victoires des Romains sur les Samnites en 305, 297, 295.

TIFERNUS, auj. *Tiferno*, riv. de l'Italie mérid. (Samnium), naît à l'O. de *Bojano* et tombe dans l'Adriatique, à 6 k. S. E. de *Buca* (Termoli). Cours, 90 k.

TIFLIS ou TEFLIS, ville de la Russie asiatique, ch.-l. de la Géorgie, et résidence du gouverneur-général de la région du Caucase, près de la rive droite du Kour, à 2,350 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg, par 43° 50' long. E., 41° 43' lat. N. ; 33,000 hab. avant 1830 (à cette époque, le choléra enleva les deux tiers de la population). Deux archevêchés, l'un géorgien, l'autre arménien. Quelques monuments (belle cathédrale ; casernes, grand bazar, etc, dans la ville nouvelle). Industrie assez active, commerce, bains sulfureux, d'où le nom de la ville qui signifie *ville chaude*. Tiflis est auj. un passage très fréquenté pour aller de l'Inde en Europe par terre. Cette ville fut, dit-on, fondée au milieu du Ve s. (469) par le roi Vakhtang, devint importante au IXe siècle, et fut dès lors la capitale du royaume de Géorgie et la résidence des rois du Karthli. Gengiskhan au XIIe siècle, Mustapha-Pacha en 1576 la prirent et la ravagèrent. Aga-Mohammed-khan, chah de Perse, la détruisit en 1796 ; enfin les Russes l'occupèrent en 1801. Elle s'est bientôt relevée et a beaucoup gagné depuis ce temps.

TIGELLIN, *Sofenius Tigellinus*, favori et ministre de Néron, était de basse naissance : il fit périr Sylla et Plautius, fut l'agent des amours de l'empereur et de Poppée, et travailla à faire passer Octavie pour adultère. C'est dans ses jardins que commença l'incendie de Rome. Lors de la découverte de la conspiration de Pison, Tigellin déploya la plus grande sévérité contre les complices de celui-ci. Il ne survécut que quelques mois à Néron, et se donna la mort par ordre d'Othon.

TIGRANE ou DIKRAN, c.-à-d. *souverain*, *tyran*, nom commun à plusieurs princes qui régnèrent sur l'Arménie ; on en compte jusqu'à 8. — Le plus ancien, Tigrane I, de l'antique dynastie des Haïganiens, régna de 565 à 520 av. J.-C. et fut le contemporain de Cyrus. On lui attribue la fondation de Tigranocerte, que d'autres rapportent à Tigrane-le-Grand. L'existence de ce prince est contestée.

TIGRANE II (ou I), dit aussi *Valarsace*, 1er roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, fut mis sur le trône en 128 av. J.-C. par son frère Mithridate II, roi des Parthes, et, pendant un règne glorieux de 22 ans, soumit les provinces frontières du Pont et de la Cappadoce, les Lazes, etc., fit la guerre aux Parthes après la mort de son frère, s'allia ensuite avec eux et les seconda dans leurs guerres contre les Séleucides, encouragea l'agriculture, donna des lois sages, développa la civilisation en Arménie, et provoqua la recherche des monuments historiques qu'il fit réunir en un corps. Il mourut en 95.

TIGRANE III (ou II), dit *le Grand*, fils du précédent, roi de 95 à 60 av. J.-C., prit le titre de *Roi des Rois*, puis, ayant épousé Cléopâtre, fille de Mithridate, roi de Pont, déclara la guerre aux Romains, envahit la Cappadoce (83) et conquit la Syrie (70) ; mais bientôt Lucullus tailla ses troupes en pièces et prit ses villes principales (69). Pompée le vainquit de nouveau, lui fit payer 6,000 talents (33,000,000 de fr. env.), et le força à signer un traité (64) par lequel il cédait aux Romains la Syrie, la Cappadoce et la Petite-Arménie. Peu après, son second fils, nommé comme lui Tigrane, voulut lui enlever l'Arménie à l'aide des Parthes, mais il échoua dans ce projet et s'empara seulement de la Sophène, que les Romains lui firent confirmer par son père. Selon la plup. des historiens, c'est Tigrane II qui fonda Tigranocerte (en 78). Quelques auteurs le font régner de 89 à 37 ou 35 av. J.-C.

TIGRANOCERTE, ville d'Arménie (Gordyène), sur une montagne au pied de laquelle passe le Nicéphorius, affluent du Tigre, fut, dit-on, fondée en 78 av. J.-C. par Tigrane, dit *le Grand*, qui la peupla de 300,000 prisonniers faits en Cappadoce et ailleurs, et qui en fit la capitale de ses états en remplacement d'Artaxate ; Lucullus la prit en 69, et bientôt Tigranocerte perdit une partie de sa population. Les uns retrouvent cette ville dans *Sert*, les autres dans *Kara-Amid* ou *Diarbek*.

TIGRE, *Tigris* en latin et en grec, rivière de la Turquie d'Asie, naît sur le versant méridional du Taurus, près de Diarbek, traverse une partie du pachalik de ce nom, puis tout le pachalik de Bagdad (*Arménie*, *Babylonie*, *Chaldée* des anciens), passe à Diarbek, Mossoul, Bagdad et Korna, reçoit le Khabour, la Diala, le Grand et le Petit-Zab, le Touz, s'unit à l'Euphrate (par la rive droite), et forme avec lui le Chat-el-Arab, qui va se perdre dans le golfe Persique. Cours, 1,240 k. L'ancien Tigre arrosait Amida, Ninive, Ctésiphon, Séleucie. La contrée comprise entre le Tigre et l'Euphrate portait chez les anciens le nom de *Mésopotamie* (*entre les fleuves*) ; les Turcs l'appellent *Al-*

djezireh (*l'île*). Les Orientaux croient que c'est le Tigre et non l'Euphrate qui est la branche principale du Chat-el-Arab. Dans sa partie inférieure, le Tigre communique avec l'Euphrate par plusieurs canaux. Sa partie supérieure, jusqu'à son confluent avec l'Euphrate, reçoit quelquefois le nom de *Didjel* (c'est aussi le nom du Petit-Tigre, bras qui sort de la rive droite du Tigre). Les eaux du Tigre renferment beaucoup de bitume. On a prétendu que le Tigre, dans l'antiquité, ne se confondait pas avec l'Euphrate et qu'il avait une embouchure particulière.

TIGRE, nom du Si-Kiang vers son emb. *V.* SI-KIANG.

TIGRÉ (Roy. de), en Afrique, dans l'Abyssinie, dont il est le principal état, s'étend de 34° à 39° long. E., et de 11° à 16° lat. N.: environ 440 kil. en tous sens. Il y a deux capitales, Axoum et Adova. On y distingue, outre le Tigré propre, une douzaine d'états tributaires. Sol très fertile, assez arrosé; le fleuve principal est le Tacazzé. Nombreux léopards, reptiles énormes.— Le Tigré ne forme un seul état que nominalement: le plus souvent il est de fait partagé entre une foule de chefs sans cesse en guerre, et les Gallas y font de terribles incursions. Le chef de l'état porte le titre de *ras* (vice-roi de *Négus*).

TIGURINI, un des 4 grands peuples de l'Helvétie au temps de César, habitait à l'E. des Urbigènes; leur nom se retrouve dans *Zurich* (*Tigurinum*).

TIJUCO (SANTO-ANTONIO-DE-). *V.* SANTO-ANTONIO.

TIKHVINE, ville de la Russie d'Europe (Novogorod), à 150 kil. N. de Novogorod, sur le canal de Tikhvine; 3,600 hab. Grand commerce. Pèlerinage.

TILAVEMPTUS, *Tagliamento*, riv. de Vénétie, arrose Aquilée, et se jette dans le golfe de Tergeste.

TILBURG, ville de Hollande (Brabant septent.), à 22 kil. S. O. de Bois-le-Duc; 10,000 hab. Fabriques de drap (6,000 ouvriers y travaillent) et cartons, etc.

TILESIUS. *Voy.* TELESIO.

TILLEMONT (Sébastien LE NAIN DE), historien, né à Paris en 1637, mort en 1698, étudia à Port-Royal, compta Nicole parmi ses maîtres, se fit prêtre en 1676, eut des liaisons avec des Jansén., alla, après la dispersion des solitaires de Port-Royal, vivre à Tillemont (entre Montreuil et Vincennes), et partagea son temps entre les exercices de la piété et les travaux littéraires. Il fut pour différentes publications le collaborateur d'Arnauld, d'Hermant et de plusieurs autres Jansénistes célèbres; il est de plus seul auteur de l'*Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné pendant les six premiers siècles de l'Église*, 6 vol. in-4, 1692-1738, des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 16 vol. in-4, 1693-1712 (ces *Mémoires* ne vont que jusqu'à 513) et d'une *Vie de St-Louis* (1847). Ces ouvr. sont pleins d'érudition et d'exactitude; mais ils laissent à désirer sous le rapport du style.

TILLOTSON (J.), célèbre prédicateur anglais, né en 1630, mort en 1694, avait été professeur au collége de Clare-Hall, à Cambridge. D'ab. Calviniste, il se laissa convertir à l'anglicanisme par Cudworth. S'étant montré zélé partisan de Guillaume III, il parvint sous ce prince aux plus hautes dignités, fut fait archevêque de Cantorbéry (1691), et eut une place dans le conseil. Il a laissé la *Règle de la foi*, des *Serm.*, et des ouvrages de controverse. Les Anglais prisent beaucoup son éloquence. Tillotson a effectivement de la logique, de l'élégance; mais ce n'est pas un véritable orateur. On l'accuse de socinianisme. Ses *Œuvres* ont été publiées en 12 vol. in-8, par Warburton. Barbeyrac a trad. ses *Sermons*: ils sont à l'*Index*.

TILLY, ch.-l. de cant. (Calvados), sur la Seule, à 20 kil. O. de Caen; 1,190 hab.

TILLY (J. TZERCLAES, comte de), fameux général, né à Bruxelles, avait été un instant Jésuite; il prit bientôt du service et se distingua en Hongrie contre les Turcs. Quand la guerre de Trente-Ans éclata, il devint en 1620 le lieutenant de Maximilien de Bavière (alors chef de l'armée de la ligue catholique). Tilly eut une part essentielle à la victoire de la Montagne-Blanche, enleva au comte Ernest de Mansfeld les places de Pilsen et de Tabor; se laissa ensuite battre à Wislock par les Protestants, mais prit sa revanche aux bat. de Wimpfen, de Hochst, de Loea, de Lutter, dont la dernière, livrée en 1626, anéantit les forces danoises. Wallenstein ayant ensuite été congédié par l'empereur Ferdinand II, Tilly fut choisi pour le remplacer comme général en chef des troupes impériales (1630). Mais bientôt Gustave-Adolphe fondit sur l'Allemagne: Tilly, maître de la Basse-Saxe, des forteresses du Sleswig et du Holstein, prit encore, après un siége opiniâtre, la ville de Magdebourg, qui fut saccagée; peu après, il perdit contre le roi de Suède la bataille décisive de Leipsick (1631). Réduit à fuir en Souabe, puis en Bavière, il tenta vainement de barrer à Gustave le passage du Lech: il fut battu complètement, et mourut quelques jours après à Ingolstadt de ses blessures (1632). Jusqu'à la journée de Leipsick, Tilly avait été regardé comme le premier général de l'Europe. Il était simple, désintéressé, ami de l'ordre et de la justice: on dit qu'en mourant il déplora le sac de Magdebourg, rejetant sur Pappenheim le tort de cet acte.

TILOEE ou TJELDOEE, *Thule?* île de Norvége, sur la côte du Norrland, dans le golfe de Salem.

TILSITT, v. des États prussiens (Prusse), sur le Niémen et la Tilse, à 55 kil. N. O. de Gumbinnen; 12,000 hab. Bibliothèque. Commerce avec Kœnigsberg et l'intérieur de la Pologne. Il fut conclu à Tilsit, en 1807, un célèbre traité entre la Russie et la Prusse d'une part, la France de l'autre. C'était au fond un vrai plan de partage de l'Europe continentale entre Napoléon et Alexandre: Napoléon devait avoir l'O. jusqu'au Niémen et le S., et cédait le reste à Alexandre: la Prusse perdait ses provinces à l'O. de l'Elbe et ses provinces polonaises.

TIMAGÈNE, historien grec, né à Alexandrie, y fut fait prisonnier, lors de la prise de cette ville par le romain Gabinius, 55 av. J.-C., devint esclave de Faustus (fils de Sylla), et après son affranchissement fut cuisinier, porteur de chaise, enfin rhéteur. Il s'acquit un nom et des amis, parmi lesquels Auguste lui-même, mais ensuite il tomba dans la disgrâce, et, après avoir été pendant un temps recueilli par Pollion, alla mourir à Dabane (en Osroène). Il laissa une *Histoire des Gaules* et une *Histoire des Rois* (c.-à-d. d'Alexandre et de ses successeurs). Timagène avait écrit une *Histoire d'Auguste*; mais irrité de sa disgrâce, il la brûla. Il ne reste rien de lui.

TIMANTHE, *Timanthes*, peintre grec, natif de Cythnos ou de Sicyone, fut contemporain et rival de Parrhasius (IVe siècle av. J.-C.). On a surtout vanté de lui deux beaux tableaux, le *Cyclope endormi* et le *Sacrifice d'Iphigénie*. Dans le premier, des Satyres mesurent avec un thyrse la longueur du pouce du colosse assoupi; dans le second, désespérant d'exprimer la douleur d'Agamemnon, le peintre le représenta la tête couverte d'un voile.

TIMARIOTS, soldats turcs qui jouissent d'un bénéfice militaire, et s'entretiennent à leurs frais.

TIMAVE, *Timavus*, auj. *Timao*, petite rivière des États autrichiens (Trieste), naît à 12 kil. S. de Goritz, et tombe dans l'Adriatique après un cours de 5 kil. seulement, mais entièrement navigable.

TIMBO, ville du Foutadjallo en Sénégambie, par 12° 54' long. O., 10° 25' lat. N.: 9,000 hab. Mosquée.

TIMÉE, *Timæus*, philos. pythagoricien, de Locres, dans la Grande-Grèce, florissait au commencement du Ve siècle av. J.-C., et remplit dans sa patrie les premières magistratures. On a sous son nom un *Traité sur l'Ame du monde et sur la Nature*, que les uns regardent comme un abrégé du *Timée* de Platon, et les autres comme un ouvrage vraiment original, qui aurait fourni à Platon la base de son sy-

tème des *Idées*. En effet, l'auteur y ramène tout à 2 principes : Dieu, les idées et la matière. Ce traité a été publié avec trad. latine par L. Nogarola, Venise, 1555, et traduit en franç. par le marquis d'Argens, Berlin, 1763, et par Le Batteux, Paris, 1768.

TIMÉE, historien grec, né à Tauromenium en Sicile, 350-262 av. J.-C., avait écrit une *Histoire de la Sicile*, et une *Histoire des guerres de Pyrrhus*, dont il ne reste que peu de fragments (publiés par Gœller, dans le *De situ et origine Syracusarum*, Leip. 1818, et par Muller, Par., 1841). Les anc. louent son style, mais l'accusent de partialité contre Agathocle.

TIMÉE, grammairien, d'une époque incertaine (du IIe au IIIe siècle de J.-C.), est auteur d'un *Dictionnaire des locutions platoniques* (publié par Ruhnkenius, Leyde, 1764 et 1789), ouvrage utile pour l'intelligence de Platon.

TIMOK, *Timacus*, riv. qui sépare la Turquie de la Servie, se jette dans le Danube, à 24 kil. N. O. de Widdin ; cours, 200 kil.

TIMOLÉON, général corinthien, né vers 410 av. J.-C., se signala par son patriotisme. Il s'opposa de toutes ses forces aux entreprises de son frère Timophane, qui voulait usurper le pouvoir à Corinthe, et n'ayant pu le détourner de ses projets criminels, il le fit lui-même mettre à mort vers 365 av. J.-C. Après ce cruel sacrifice, il s'exila, et resta 20 ans éloigné des affaires. Chargé en 343 par Corinthe d'aller délivrer les Syracusains de la tyrannie de Denys-le-Jeune, il s'empara de Syracuse, chassa Denys, rétablit la république, et fit refleurir l'ordre et la prospérité. Il délivra de même de leurs tyrans plusieurs autres villes de Sicile, et repoussa les Carthaginois. Il mourut en 337, à Syracuse, après avoir abdiqué le souverain pouvoir. Timoléon est regardé comme un modèle de grandeur d'âme, de sagesse et de modération. Alfieri, La Harpe et Chénier ont mis sur la scène le meurtre de Timophane par Timoléon.

TIMON, surnommé *le Misanthrope*, philosophe athénien, né vers 440 av. J.-C., fut victime de l'ingratitude de quelques amis, et tomba dès lors dans un chagrin profond, qui lui fit prendre tous les hommes en aversion. Un jour, il tomba d'un arbre et se cassa la jambe, et comme il vivait toujours seul, il périt faute de secours. On raconte de lui une foule de traits piquants, qui sans doute sont de pure invention.

TIMON, dit *le Sillographe*, philosophe et poëte, né à Phlionte vers 350, fut le disciple et l'ami de Pyrrhon le sceptique, enseigna la philosophie à Chalcédoine, alla en Égypte sous Ptolémée-Philadelphe, puis en Macédoine auprès d'Antigone Gonatas, et se fixa enfin à Athènes, où il mourut âgé de près 90 ans. Il avait composé des *Silles*, espèce de satires, où il maltraitait fort les philosophes. Il en reste quelques fragments (dans les *Analecta* de Brunck).

TIMOPHANE, frère de Timoléon. *Voy.* ce nom.

TIMOR, île de la Sonde, la princip. et la plus or. du groupe Sumbava-Timor, au S. des Moluques, par 8° 30'-10° 30' lat. S. et 121°-125° long. E. : 450 kil. sur 110 ; 2 mill. d'hab., Malais, Papous, Portugais, Hollandais et Chinois. Traversée par une longue chaîne de montagnes boisées ; beaucoup de rivières ; climat malsain, sujet à de brusques variations de température. Sol fertile : épices, bois de sandal, bambous. Singes en immense quantité, buffles, chevaux, etc., reptiles, abeilles sauvages en grand nombre. — La plus grande partie de l'île est soumise à des princes indigènes. Les Hollandais et les Portugais se partagent les côtes. Le port Concordia de Coupang sur la côte S. est le principal établissement ; Dielly, à l'E., est la ville principale des Portugais.

TIMOTHÉE, *Timotheus*, général athénien, fils de Conon et disciple d'Isocrate. Mis à la tête d'une flotte athénienne en 375 av. J.-C., il ravagea les côtes de la Laconie, remporta plusieurs avantages, et amena ainsi, de concert avec Chabrias et Iphicrate, le traité qu'Athènes et Sparte conclurent sous la médiation d'Artaxerce-Mnémon, et par lequel Sparte renonçait à la supériorité sur Athènes. Il eut encore part à la 1re guerre des Athéniens contre leurs alliés (363), soumit les Olynthiens, les Byzantins, prit Torone, Potidée, secourut Cyzique, s'empara de Samos, et rapporta de l'Asie-Mineure 1,200 talents. Dans la 2e guerre sociale (359-56), s'étant opposé au plan de Charès, qui voulait imprudemment livrer bataille, il fut condamné à une amende de 100 talents, puis exilé. Il se retira d'abord à Chalcis, ensuite à Lesbos. Conon, son fils, paya l'amende, qui fut réduite à 10 talents.

TIMOTHÉE, poëte et musicien de Milet, né vers 446 av. J.-C., ajouta 2 cordes (ou 4, selon d'autres) à la cithare, et s'acquit une célébrité prodigieuse. Il finit par se fixer en Macédoine, où le roi Archélaüs l'attira, et y mourut en 358. — Il ne faut pas le confondre avec Timothée de Thèbes, joueur de flûte célèbre, qui florissait sous Alexandre, et qui, dit-on, savait à son gré, par ses accords mélodieux, exciter ou apaiser les passions du conquérant.

TIMOTHÉE (S.), disc. de S. Paul, né à Lystra en Lycaonie, se convertit au christianisme, et s'attacha à saint Paul vers l'an 51 : il l'accompagna en Asie, en Macédoine, en Achaïe, partagea sa première captivité à Rome, et fut fait évêque d'Éphèse. On croit qu'il subit le martyre en 97. On l'hon. le 24 janv. Deux des *Épîtres* de S. Paul lui sont adressées. — Un autre S. Tim., martyr à Rome au IVe siècle, est fêté le 22 août.

TIMOUR ou TIMOUR-LENGH. *Voy.* TAMERLAN.

TIMOUR-CHAH, 2e chah des Afghans, fils et successeur d'Ahmed, naquit en 1746, succéda à son père en 1773, étouffa plusieurs révoltes, mais fut malheureux dans sa guerre contre les Uzbeks et fit une paix désavantageuse avec Chah-Mourad, souverain de Boukhara ; il mourut en 1793 et eut pour successeur Zéman-chah. Il résidait à Kaboul.

TINA ou TINO, une des Cyclades. *Voy.* TENOS.

TINCHEBRAY, ch.-l. de cant. (Orne), sur le Noireau, à 22 k. N. O. de Domfront ; 3,738 hab. Robert y fut battu par le roi d'Angleterre Henri I, l'an 1106, et perdit par suite le duché de Normandie.

TINDAL (Matthieu), fameux déiste anglais, né en 1656, mort en 1733, avait d'abord pris le parti des armes, puis quitta le service pour se faire écrivain. Après s'être montré partisan de Jacques II, il combattit ce prince dans ses écrits, et obtint du nouveau gouvernement une pension de 200 liv. sterl. Tindal est auteur de livres impies, où toutes les relig. positives sont attaquées ; tels sont : les *Droits de l'église chrétienne contre les prêtres romains* (1706), ouvrage qui fut condamné au feu par les trib., et le *Christianisme aussi anc. que le monde* (1730), où Voltaire puisa une partie de ses objections. Ame lâche et vénale, son caractère et ses mœurs étaient en accord avec son impiété.

TINDAL (Nicolas), neveu du précédent, né en 1687, mort en 1774, a traduit en anglais les *Antiquités sacrées et profanes* de Calmet, 1724 ; *Histoire de l'empire ottoman* de Cantemir ; *Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, 1726, 6 vol. in-8.

TINDAL (Will.), trad. de la Bible. *Voy.* TYNDALE.

TINDARO, *Tyndarium*, cap de Sicile (Messine), à 12 kil. S. E. de Patti. Belles ruines de Tyndaris.

TINEH, château de la B.-Egypte (Charqyeh), près des ruines de Péluse, à 80 kil. S. E. de Damiette.

TINGIS, ensuite nommée *Traducta Julia* (sous Claude), auj. *Tanger*, ville de Mauritanie, devint sous l'empire ch.-l. de la partie occidentale de cette contrée, qui fut alors dite *Mauritanie Tingitane*.

TINGITANE (MAURITANIE). *Voy.* MAURITANIE.

TING-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Fou-kian), à 360 kil. de Fou-tchéou.

TINIAN (île), une des îles des Mariannes, par 142° 40' long. E., 15° 9' lat. N. : 65 kil. de tour.

TINNEVELLY, ville de l'Inde anglaise (Madras),

ch.-l. de district, par 8° 48' lat. N., 75° 42' long. E. Rizières immenses. Aux Anglais depuis 1803.

TINTENIAC, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 41 kil. S. E. de Saint-Malo; 2,125 hab.

TINTINGUE, ville de l'île Madagascar, côte E., à 160 kil. N. E. de Tamatave. Les Français l'ont prise en 1829, et y ont élevé un fort. Elle appartient auj. à un chef allié de la France.

TINTORET (Jacques ROBUSTI, dit le), célèbre peintre, né à Venise en 1512, mort en 1594, était fils d'un teinturier (d'où son nom). Il fut disciple du Titien, mais se proposa, jeune encore, de fonder une école nouvelle. En effet, des études opiniâtres le rendirent presque le rival de son maître. Il a la même puissance de coloris et la même fécondité; il a plus de fougue et de vie. Ce qui lui manque souvent, c'est la dignité. Il a immensément composé; mais son œuvre n'est point partout égale à elle-même. Son *Crucifiement de Jésus* et son *Miracle de saint Marc* sont des chefs-d'œuvre.— Dominique Robusti, son fils, et Marie (dite *Marietta Tintoretta*), sa fille, se distinguèrent aussi dans la peinture : Marie se borna à peindre le portrait.

TIOUMEN, ville de la Russie d'Asie (Tobolsk), sur la Toura et la Tioumenka, à 200 kil. S. O. de Tobolsk; 10,000 hab. Fonderie de cloches. — C'est la première ville que les Russes fondèrent en Sibérie.

TIPARENUS, île de la mer Egée, auj. SPETZIA.

TIPERA ou TIPPERAH, district de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, s'étend à l'O. jusqu'au Brahmapoutre, et est séparé, à l'E., du Cassay, par une chaîne de montagnes; 750,000 hab. Ch.-l. Kamilla.

TIPPERARY (comté de), en Irlande (Munster), a pour bornes ceux du Roi au N. E., de la Reine à l'E., de Waterford au S., de Clarke à l'O., etc. : 96 kil. (du N. au S.) sur 60; 425,000 hab. Ch.-l., Cashel. Montagnes; climat sain et tempéré; sol fertile : les territoires de Cashel et de Tipperary se nomment *la vallée d'Or*. — La ville de Tipperary, qui a donné son nom au comté, est à 16 kil. O. de Cashel; elle était jadis plus importante. Aux env., ruines d'Enlly dont l'église était jadis métropole de tout le Munster.

TIPPO ou TIPPOU-SAEB (le *Tippoo-Saheb* des Anglais), dit *Behadour*, le brave, dernier nabab du Maïssour (ou Mysore), fils d'Haïder-Ali, né en 1749, se distingua de bonne heure par sa bravoure, et par sa haine pour les Anglais qui avaient envahi l'Inde. Il monta en 1782 sur le trône de son père, fit aussitôt la guerre aux Anglais; les força à évacuer Bednor, et leur fit signer une paix avantageuse pour lui (1784). Il prit alors le titre de sultan et même d'empereur (padischah), quoiqu'il ne fût réellement qu'un nabab ou lieutenant du souverain titulaire de l'Inde, Chah-Alem, et déploya un faste ruineux. Tippou ayant quelques années après attaqué le radjah de Travancor, les Anglais prirent parti pour celui-ci, assiégèrent Tippou dans Seringapatam, sa capitale, et le forcèrent à signer une capitulation humiliante; il céda la moitié de ses états, et paya 75 millions (1792). Ne respirant alors que vengeance, il chercha par tous les moyens à susciter des ennemis aux Anglais, soit dans l'Inde, soit même au dehors, et s'allia avec Bonaparte, alors en Egypte; mais la France alors était hors d'état de lui envoyer des secours. Instruits de ses efforts, les Anglais recommencèrent la guerre (1799); Tippou, déjà battu deux fois, s'enferma de nouveau dans Seringapatam; après un siége d'un mois, la ville fut prise d'assaut; Tippou périt les armes à la main (4 mai 1799). Ce prince était brave, mais imprudent, présomptueux, cruel et incapable de lutter contre la politique et les forces de l'Angleterre. Il aimait les Français et rechercha toujours leur alliance.

TIPSA, *Tipasa*, ville d'Algérie (Constantine), à 230 kil. S. E. de Constantine. Antiquités rom.

TIRABOSCHI (Jérôme), écrivain italien, né à Bergame en 1731, mort en 1794, était jésuite et conseiller du duc de Modène. On a de lui, entre autres grands ouvrages, une excellente *Histoire de la littérature italienne*, Modène, 1772-82, 13 vol. in-4 (en ital.), abrégée en fr. par Landi, Berne, 1784, 5 vol. in-8; la *Bibliothèque modenaise*, 5 vol. in-4, plus un 6e vol. (sur les *peintres, sculpteurs*, etc.); *Humiliatorum monumenta*, Milan, 1766, 3 vol. in-4.

TIREH, *Metropolis ad Caystrum*, v. de Turquie (Anatolie), ch.-l. du sandjakat d'Aïdin, à 53 k. S.E. de Smyrne; 20,000 hab. Tapis, toiles de coton; 14 mosquées, églises grecques. Prise par Tamerlan en 1402.

TIRESIAS, devin de Thèbes, fils d'Evérus et de la nymphe Chariclo, fut frappé de cécité, soit par Minerve, parce qu'il avait vu cette princesse au bain, soit par Junon, contre laquelle il s'était prononcé dans une discussion élevée entre la déesse et son époux; il reçut en dédommagement l'esprit prophétique et une vie fort longue. Tirésias vivait du temps d'OEdipe et des deux guerres des Sept-Chefs et des Epigones; il prédit la victoire des derniers, et mourut peu après. On l'honorait à Thèbes comme un dieu; il avait un oracle à Orchomène. On lui attribuait des livres sur la divination et surtout sur les augures. Il eut pour fille la célèbre prophétesse Manto.

TIRIDATE I, roi d'Arménie, frère de Vologèse, roi des Parthes, renversa du trône Rhadamiste (52 de J.-C.), fut chassé par son compétiteur, reconquit la couronne, mais eut longtemps à combattre et Rhadamiste, et le général romain Corbulon, qui était chargé de mettre sur le trône Tigrane VI; il finit par se maintenir, et vint à Rome recevoir la couronne des mains de Néron. Il mourut en 73.

TIRIDATE II, dit *le Grand*, roi d'Arménie, de 259 à 314, avait été conduit à Rome dans son enfance, après l'assassinat de son père (232), et fut placé sur le trône d'Arménie presque sans coup férir, par une armée romaine. Les Parthes ayant envahi ses royaume pendant qu'il faisait un voyage à Rome, il rev. précipitamment et les battit. Il av. été longtemps opposé au christianisme; mais à la fin il se fit baptiser

TIRIDATE, roi parthe. *Voy.* ARSACE II.

TIRLEMONT, ville murée de Belgique (Brabant mérid.), à 17 kil. S. E. de Louvain; 8,600 hab. Grande place, église Notre-Dame, hôtel-de-ville. Lainages, savon, sucre de betteraves, bière renommée. Patrie de J. Bollandus. Place jadis prise et reprise, notamment en 1635 par les Français et les Hollandais, en 1793 par Dumouriez, en 1794 par Jourdan; incendiée en 1700, démantelée en 1804.

TIRNAVA ou TERNOVA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), près de la Jantra, à 90 kil. S. E. de Nikopoli; 12,000 hab. Evêché grec, huit mosquées; église grecque, synagogue.

TIRON, *Tullius Tiro*, affranchi et secrétaire de Cicéron, perfectionna la tachygraphie, dont les caractères et sigles usuelles prirent depuis le nom de *notes tironiennes*. Il avait composé une *Vie de Cicéron*, des recueils de ses bons mots (en 3 livres), et quelques autres ouvrages; il nous a conservé les *Lettres* de son maître. — L'alphabet le plus complet que nous ayons des notes tironiennes se voit dans le *Traité de diplomatique* de Mabillon.

TIRYNTHE, *Tiryns*, v. d'Argolide, à peu de distance du golfe Argolique, au N. E. de Nauplie; avait été fondée par Tiryns, fils d'Argus. Amphitryon y régnait; Hercule, son fils, y fit sa résidence.

TISAMÈNE, fils de Thersandre et petit-fils de Polynice, fut le dernier roi de Thèbes du sang d'OEdipe; son fils Autésion se transporta par ordre de l'oracle chez les Doriens. — Fils d'Oreste, fut roi d'Argos et de Sparte après la mort de son père et fut détrôné par les Héraclides, 1190 av. J.-C. Il mourut bientôt après en Achaïe.

TISCHBEIN (J.-Henri), peintre, né en 1722 à Haina dans la Hesse, mort en 1789, étudia 5 ans en France sous Vanloo, visita Florence, Bologne, Rome, Venise, où il eut pour maître Piazzetta, fut peintre de Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, directeur de l'Académie de peinture et d'architecture de Hesse, professeur de peinture au collége Carolin, et fonda une école nouvelle qui, abandonnant la manière sombre de Rembrandt, adopta l'heureux mélange de couleurs qui caractérise l'école vénitienne. Tischbein a presque exclusivement peint la mythologie. — Un de ses neveux, J.-H.-Guillaume Tischbein, peintre d'histoire et directeur de l'académie de peinture de Naples, a bien mérité des artistes et des antiquaires par son magnifique *Recueil de gravures de vases antiques* (en anglais), Naples, 1791, 4 vol. in-fol. (publ. en fr., Paris, 1803-1806, 4 vol. de 240 gravures).

TISI (Benevenuto), peintre. *Voy.* GAROFALO.

TISIPHONE, une des Furies. *Voy.* FURIES.

TISSOT (Samuel-André), médecin distingué, né en 1728 à Grancy (dans le pays de Vaud), mort en 1797, étudia à Montpellier, se fit un nom à Lausanne par ses cures, fut pensionné de la république de Genève pour ses ouvrages, occupa la chaire de médecine à l'académie de Lausanne (1766), et après avoir rejeté de belles offres des rois de Pologne et d'Angleterre, accepta une chaire à l'université de Pavie (1781); il revint trois ans après à Lausanne. Il a beaucoup écrit, mais il n'existe pas d'édition de ses *Œuvres* complètes. Lui-même publia un recueil de ses ouvrages, tant latins que français, Paris, 1769, 10 vol in-12. On a ses *Œuvres choisies*, 8 vol. in-8, Paris, 1809, avec notes de Hallé. On y distingue le traité *De morbis ex manustupratione ortis* (1760), traduit en français sous le titre de *l'Onanisme*; *l'Avis au peuple sur sa santé* (1761); *De valetudine litteratorum* (1766), qu'il traduisit lui-même en français, sous ce titre : *De la Santé des gens de lettres*, Lausanne et Lyon, 1769, in-12; *Essai sur les maladies des gens du monde* (1770).

TITAN (île du), *Hypœa*, une des îles d'Hyères.

TITAN, fils du Ciel, et frère aîné de Saturne, fut le père des Titans. *Voy.* l'article suivant.

TITANS ou TITANIDES, fils de Titan et de Titée ou la Terre. Titan était l'aîné des fils d'Uranus, et pourtant il avait cédé à Saturne l'empire du monde, mais en réservant à ses enfants, les Titans, leurs droits au trône, et en stipulant que Saturne ne pourrait élever aucun enfant mâle. Ce dieu n'ayant point accompli sa promesse (*Voy.* SATURNE), les Titans se révoltèrent, et mirent Saturne à deux doigts de sa perte; ils se croyaient déjà vainqueurs, lorsque Jupiter, âgé d'un an, parut armé de la foudre et les précipita dans le Tartare.

TITE-LIVE, *T. Livius*, célèbre historien latin, né à Padoue en 59 av. J.-C., vécut longtemps à Rome et à Naples, fut honoré de l'amitié d'Auguste, qui lui confia l'éducation de Claude (depuis empereur), et, après la mort du premier (en 14), revint à Padoue, où il mourut en 18 ou 19. Outre divers écrits dont il ne reste rien, Tite-Live a laissé une *Histoire romaine* qui embrasse les années écoulées depuis la fondation de Rome jusqu' à la mort de Drusus. Cet ouvrage se composait de 140 ou 142 livres que l'on a distribués de 10 en 10, sous le nom de *Décades*. Aujourd'hui, nous ne possédons qu'à peu près un quart de Tite-Live ou 35 livres (1-10, 21-45), et quelques fragments dont un assez considérable (il appartient au 91e livre). Nous avons de plus les sommaires (dits *Epitome*), qui certainement ne sont pas de lui, mais qui doivent contenir de ses expressions et qui ont leur utilité. Freinshemius a essayé de remplir par des suppléments plusieurs lacunes de l'auteur latin (1649). Le principal mérite de Tite-Live est dans le style et la narration : rien de plus élégant et même de plus pur que son style, bien que ses contemporains lui reprochassent un peu de *patavinité*; rien de plus clair, de plus noble, de mieux ordonné que son récit : de plus, il a le mérite de ne point se passionner, bien qu'il soit favorable aux Romains plus qu'à leurs adversaires, aux patriciens plus qu'à la démocratie : cette dernière tendance était si claire, dit-on, dans la dernière partie de son ouvrage, qu'on l'appelait *le Pompéien*. Les discours, en si grand nombre dans son histoire, sont des chefs-d'œuvre ; tirés souvent de sources officielles ou authentiques, ils sont plus précieux peut-être que le récit lui-même pour mettre sur la voie des vrais motifs des événements. Tite-Live rapporte fidèlement des traditions absurdes, des prodiges incroyables, mais sans y croire lui-même. Tite-Live a été édité, réimprimé nombre de fois, traduit dans toutes les langues. La meilleure édition critique est encore celle de Drakenborch, Amst., 1738-46, 7 vol. in-4, reproduite à peu près dans la *Bibliothèque classique* de Lemaire, 13 vol. in-8. Parmi les éditions courantes, les meilleures, outre celle de Crevier avec d'excellentes notes, Paris, 1748, 6 vol. in-4, sont celles d'A. W. Ernesti (et Schæfer), Leipsick, 1801-4, 5 vol. in-8; de Stroth et Dœring, 1796-1819, 7 vol. in-8; de Ruperti, Gœtting., 1807, 4 vol. in-8. Tite-Live a été traduit en français par Dureau de la Malle et Noël, 1810-12, 15 vol. in-8, et depuis dans la collection de M. Panckoucke et dans celle de M. Nisard.

TITHON, prince troyen, fils de Laomédon, et frère de Priam, était si beau que l'Aurore l'enleva pour en faire son époux. Il la rendit mère de Memnon et d'Emathion. L'Aurore obtint pour lui de Jupiter l'immortalité; mais ayant oublié de demander en même temps qu'il eut une jeunesse éternelle, Tithon devint si vieux et si faible qu'il fallut l'emmailloter comme un enfant. L'Aurore le métamorphosa en cigale. Il est à croire que Tithon avait quitté la Troade, son pays natal, pour s'établir dans une contrée plus orientale (la Susiane ou la Perse), ce qui fit dire aux poëtes qu'il avait été enlevé par l'Aurore.

TITICACA ou CHUCUITO, lac du Pérou, par 13° 30'-17° 20' lat. S. et 71° 15'-73° 12' long. O. : 280 k. sur 100; altit., 3,915 m. Il reçoit plus. riv. et n'a aucun écoulement apparent. Au centre du lac est une île de même nom où les traditions péruviennes placent la résidence de Manco-Capac, et où l'on voit les ruines d'un temple du Soleil. Les indigènes disent que les Incas jetèrent leurs trésors dans ce lac à l'arrivée des Espagnols.

TITIEN (Tiziano VECELLI, dit LE), célèbre peintre vénitien, né vers 1477 à Pieve di Cadore, fut élève de Séb. Zuccato, de Gentil Bellini, de Giorgione, mais prit bientôt rang au dessus de ses maîtres, et reçut du sénat de Venise le titre de premier peintre de la république. Alphonse d'Este l'employa à décorer son palais de Castello. Le Titien visita ensuite diverses villes d'Italie, et fut partout admiré; il résista aux efforts que fit Léon X pour le fixer à Rome ; François I ne réussit pas mieux à l'attirer en France. Ce grand peintre voua ses talents à Charles-Quint, qui déjà l'avait comblé de dons et d'honneurs, et de 1545 à 1556, il exécuta pour lui une foule de tableaux magnifiques. Il en fit beaucoup encore pour Philippe II, bien qu'il fût âgé de près de 80 ans lors de l'avénement de ce prince. Il mourut de la peste à Venise en 1576 à 99 ans. Le Titien est sans contredit le premier des coloristes; les tableaux qu'il composa à 70 et même à 80 ans attestent une fraîcheur d'imagination vraiment inconcevable. Comme dessinateur, il est loin de la perfection. Le Titien est le vrai chef de l'école vénitienne. Parmi ses élèves Horace Vecelli, son fils, le Véronèse, le Tintoret, sont les plus célèbres. La fécondité de ce peintre ne fut pas moins prodigieuse que son génie

Le cabinet des estampes du roi possède 850 gravures faites d'après le Titien. Mais il en existe encore d'autres, et il est certain que beaucoup de ses ouvrages ont péri en Espagne; ses chefs-d'œuvre sont : *les Bacchanales* (à Ferrare), *le Triomphe de l'Amour* (Ferrare), *le Triomphe de Judith* (Venise), *l'Assomption* (Venise), les tableaux allégoriques de *la Religion* et de *la Sainte-Trinité recevant la famille impériale au ciel* (pour Charles-Quint), *Diane et Actéon*, *la Flagellation*, *la sainte Cène*, etc. Le Louvre possède du Titien *les Pèlerins d'Emmaüs*, *le Christ au roseau*, *Saint Jérôme dans le désert*, etc., et div. portraits, dont un de François I. — *V.* VECELLI.

TITIUS (Gottlieb-Gérard), jurisconsulte allemand, né à Nordhausen en 1661, m. en 1714, fut nommé en 1709 professeur de droit à l'université de Leipsick, en 1710 conseiller au tribunal de Dresde, et en 1713 assesseur au tribunal de Leipsick. Il introduisit dans l'enseignement du droit une méthode plus philosophique, et rédigea de savants ouvrages, entre autres : *Specimen juris publici Romano-Germanici*, Leips., 1698 ; *Droit féodal germanique* (en allem.), 1699; *Observations sur Puffendorf* (1703).

TITLIS (mont), en Suisse, sur les confins des cantons d'Uri, Berne et Unterwald : 3,606m; il est couvert d'une couche de glace de 60m d'épaisseur.

TITON DU TILLET (Évrard), né en 1677, mort en 1762, conseiller au parlement de Paris, se fit un nom par la protection qu'il accorda aux lettres, fit frapper à ses frais une suite de médailles représentant Louis XIV, les poëtes et les artistes de son règne, fit exécuter le monument en bronze connu sous le nom de *Parnasse français*, que l'on voit à la Biblioth. royale (décrit en 3 vol. in-f., 1732-60). Il songeait à instituer des *jeux lodoïciens* à l'instar des jeux olympiques, mais ce projet ne fut pas accueilli.

TITTERIE, anc. beylick de la régence d'Alger, entre ceux d'Alger au N., de Mascara à l'O., de Constantine à l'E., et le Zab au S. E. Médéa, Miliana, Sidi-Hamza en étaient les lieux princip. Au S. se trouve le mont de Titterie (Titery tach). Soumis par les Franç. en 1842.

TITUS, *T. Flavius Sabinus Vespasianus*, fils aîné et successeur de Vespasien, né en 40, avait été tribun légionnaire en Germanie et en Grande-Bretagne, puis questeur, lorsqu'en 66 il suivit son père en Judée; il prit Jotapate, Joppé, Tarichée, Giscale, et fut laissé en Orient par Vespasien, lorsque ce dernier, proclamé empereur par ses troupes, se rendit en Italie (69). Titus poussa la guerre plus activement et l'acheva par la prise de Jérusalem et du temple (8 septembre 70). De retour à Rome, il fut associé (sans titre pourtant) à l'administration de l'empire, cumula la censure, le tribunat, et fut 7 fois consul. En 79 enfin, il parvint à l'empire. Il abjura dès lors la vie licencieuse qu'il avait menée jusque-là, et renvoya sa maîtresse, la juive Bérénice; il bannit et flétrit les délateurs, donna d'immenses secours aux victimes de l'éruption du Vésuve (79), de la peste et de l'incendie de Rome, fléaux qui se succédèrent coup sur coup, et montra l'intention d'être le bienfaiteur de l'univers ; mais il n'eut pas le temps d'exécuter tout le bien qu'il projetait. Il mourut en 81, après deux ans et trois mois de règne, empoisonné peut-être par ordre de Domitien, son frère, qui lui succéda. Titus est surtout célèbre pour sa bienfaisance; il mérita d'être appelé les *délices du genre humain*. Ayant passé une journée sans répandre de bienfaits, il dit avec douleur : « Mes amis, j'ai perdu ma journée. »

TITYE, géant célèbre, voulut attenter à la pudeur de Latone, et fut tué à coups de flèches par les enfants de la déesse, Apollon et Diane, puis condamné à servir de pâture dans le Tartare à un vautour qui lui ronge les entrailles : celles-ci renaissent sans cesse à mesure que l'oiseau les dévore. Le corps du géant Titye couvrait sept arpents.

TIVERTON, ville d'Angleterre (Devon), à 22 kil. N. d'Exeter; 9,800 hab. Serges, droguets, etc.

TIVOLI, *Tibur*, ville des États de l'Église (comarque de Rome), à 26 kil. à l'E. de Rome, sur une colline, à la gauche du Teverone (*Anio*), qui y forme plusieurs cascades. On y compte env. 6,000 hab. Aspect délicieux et pittoresque. Cathédrale; couvent de Saint-Antoine (sur l'emplacement de la villa d'Horace); nombre d'antiquités ; grotte de Neptune, temple de Vesta et de la Sybille, etc. A 4 kil. de là sont les bains de Tivoli, *Albuneæ aquæ*.

TLALPAN ou *S.-Agostino de las Cuevas*, v. nouvelle du Mexique, ch.-l. de l'état de Mexico; 6,000 h.

TLASCALA, c.-à-d. *terre de grain*, ville du Mexique (Mexique), à 35 kil. S. de la Puebla, par 19° 19' lat. N., 100° 20' long. O., était très florissante et très peuplée avant l'arrivée des Espagnols et compta jusqu'à 300,000 hab. (auj. elle est réduite à 4,000). C'était la capitale d'un état gouverné par un *cacique*, ennemi de celui de Mexico.

TLEMCEN ou TREMECEN, v. d'Algérie (prov. d'Oran), à 80 k. S. O. d'Oran; 12,400 hab. Aux environs, beaux jardins plantés d'arbres fruitiers. Tlemcen était jadis beaucoup plus importante; elle a été longtemps capitale d'un état arabe, qui comprenait, outre Tlemcen, les villes de Ned-Roma, Djigelli, Marsalquivir, Oran, Mazagran, Arzew, Mostaganem, etc. Au VIIIe siècle, Edris, calife du Maghreb et fondateur de l'empire de Maroc, régnait à Tlemcen : cette ville passa ensuite sous la domination des Zirites (vers 980), puis sous celle des Almoravides et des Almohades. En 1248, Yagmouracen-ben-Zian s'empara de Tlemcen, s'y rendit indépendant, et y fonda la dynastie des Zianides ou Beniziana, qui prirent le titre de califes. Soumise un instant au Maroc (1312 et 1336), Tlemcen reconquit promptement sa liberté, et la conserva jusqu'au XVIe siècle. En 1515, elle fut prise par Aroudj-Barberousse, qui en fut chassé par les Espagnols en 1518 ; elle fut soumise par les Turcs en 1543, et réunie par eux en 1560 à la régence d'Alger, dont elle n'a point été depuis séparée. Prise par les Français en 1835, occ. définitiv. en 1842.

TMOLE, *Tmolus*, auj. *Bouzdag* ou *Tomolitz*, mont. de Lydie, célèbre par ses vins, son safran et la salubrité de l'air; au pied du mont et du côté opposé à Sardes était une ville de Tmole.

TMOUTARAKAN, ancienne ville de l'île de Taman, sur l'emplacement qu'occupe la ville nommée auj. Iékatérinodar, était aux Xe, XIe et XIIe siècles le ch.-l. d'une principauté qu'on donnait en apanage à des princes de la maison de Rurik. Les princes de Tmoutarakan jouèrent souvent un grand rôle dans les dissensions civiles de la Russie. L'invasion mongole mit fin à cette principauté.

TOALDO (Joseph), professeur à Padoue, né en 1719 à Pianezza, près de Vicence, mort en 1798, reçut les ordres sacrés, fut chargé, en 1762, d'une chaire de géographie physique et astronomique à Padoue, et fonda un observatoire dans cette ville. Ayant cru remarquer qu'au bout de 18 ans les phénomènes météorologiques reviennent dans le même ordre, il établit un cycle qu'on a nommé *cycle toaldin*. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Essai de météorologie* (ital.), traduit en français par Daquin (1784), et la *Météorologie appliquée à l'agriculture*, également traduite en français.

TOBI ou SCOMBI, *Genusus*, riv. de Turquie d'Eur., naît à 11 kil. O. de Monastir, entre en Albanie, arrose les sandjakats d'Ochrida, d'Avlone, de Scutari, et se jette dans l'Adriatique, après 200 kil. de cours.

TOBIE, *Tobias*, juif, captif à Ninive après la destruction du roy. d'Israël par Salmanasar (718), resta fidèle à la loi, et n'en acquit pas moins la confiance du roi, qui le fit son pourvoyeur; mais il déplut à son successeur Sennachérib par les bons offices qu'il rendait à ses concitoyens malheureux, et fut

obligé de fuir pour sauver sa vie. Rétabli dans ses biens à la m. de Sennachérib (712), il contin. ses bonnes œuvres; mais il eut le malheur de devenir aveugle. Quatre ans après, son fils, chargé par lui d'aller à Ragès redemander à Gabelus une somme de 10 talents qu'il lui avait prêtés, fit rencontre de l'arch. Raphaël, qui s'offrit à lui sous un déguisement pour compagnon de voyage. Par ses conseils, le jeune Tobie tira de l'eau un énorme poisson dont il mit à part le fiel, et de retour à la maison, il frotta les yeux de son père avec le fiel de cet animal, et lui rendit ainsi la vue. Tobie le père, âgé alors de 60 ans, en vécut encore 42. Tobie le jeune avait, pendant son voyage, épousé à Ecbatane Sara, sa parente, fille de Raguel; après la mort de son père, il se fixa près de son beau-père à Ecbatane, et y mourut à 99 ans. — L'hist. des deux Tobie est racontée dans un des livres de l'Anc.-Testament. On n'a plus l'original de l'ouvr.: S. Jérôme l'a traduit sur un texte chaldéen.

TOBOL, riv. de la Russie d'Asie, naît vers les frontières du Turkestan, dans les monts Kitchik-Karatcha, coule au N. E., traverse les gouv. d'Orenbourg, de Tobolsk, reçoit la Tavda, la Toura, l'Iset, l'Abouga, et tombe dans l'Irtiche, près de Tobolsk; cours, 900 kil.

TOBOLSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouv. de Tobolsk et v. princip. de toute la Sibérie, près du confluent de la Tobol et de l'Irtiche, par 65° 46' long. E., 58° 11' lat. N.; 20,000 hab. Archevêché russe. Citadelle en ruines. Climat très froid (souvent en hiver le thermomètre de Réaumur descend à 40° au dessous de zéro). Palais archiépiscopal, bourse, monument d'Iermak, séminaire, gymnase. Commerce avec la Sibérie orientale et la Chine, entrepôt des pelleteries de la couronne. Les Boukhares et les Tures y sont très nombreux. Tobolsk a été bâtie en 1643; elle existait comme bourg depuis 1587. — Le gouv. de Tobolsk, le plus occidental de la Sibérie, a environ 2,200 kil. du S. au N. sur 750 de largeur moyenne, et environ 600,000 hab. Le sol et le climat varient avec la latitude, qui va de 55° à près de 72°. Grains au S., immenses forêts, fourrures, gros bétail, pêche lucrative. Le gouverneur de Tobolsk est gouv.-général de la Sibérie occid., et comme tel étend sa juridiction sur les provinces de Tomsk et d'Omsk.

TOBOSO (EL-), bourg d'Espagne (Manche), à 101 kil. S. E. de Tolède; 2,800 hab. Poterie, moulins. Ce lieu, très misérable en lui-même, doit quelque célébrité à Cervantes, qui en a fait le séjour de sa belle Dulcinée.

TOCANTINS, fleuve du Brésil, se forme dans la prov. de Goyaz de la réunion du Paranaô et du Paranatinga, entre dans la prov. de Para, passe à Villaviçosa, reçoit le Rio-das-Bocas, arrose Para, et va se jeter dans l'Atlantique un peu à l'E. de l'emb. de l'Amazone. Cours, 1,400 kil., se dirigeant généralement au N. Cataractes. — Le Tocantins donne son nom à un district de la prov. de Goyaz.

TOCKEMBOURG ou TOGGENBOURG, pays des Tugeni, comté de Suisse, dans le canton de Saint-Gall, ainsi nommé d'un château de même nom situé près de la ville de Lichtensteig, était compris entre les possessions de l'abbaye de Saint-Gall, le Thurgau, le canton de Zurich, celui d'Appenzell, etc., et avait 47 kil. sur 20. Lichtensteig en était le ch.-l. C'est une vallée étroite, arrosée par la Thur. La 1re race des comtes s'éteignit en 1436; les prétentions rivales des comtés de Zurich et de Schwitz à la succession de ces comtes donnèrent lieu à la 1re *guerre de Tockembourg*, qui compromit un instant l'indépendance de la Confédération helvétique. Le comté fut vendu, en 1469, à Ulric VII, abbé de Saint-Gall. Depuis ce temps, le pays n'a cessé d'appartenir à l'abbaye; mais, vers 1705, les Tockembourgeois, opprimés par l'abbé, se soulevèrent: la Suisse entière prit part, pour et contre, et il en résulta une 2e *guerre de Tockembourg*, qui se termina en 1718 par la paix de Bade, à l'avantage des Tockembourgeois.

TOCQUEVILLE, village du dép. de la Manche, à 20 kil. S. de Cherbourg; 1,000 hab.

TOCUYO, ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), sur une rivière de même nom, à 52 kil. N. E. de Truxillo: 10,200 hab. Environs fertiles.

TODI, *Tuder*, *Tudertum*, ville de l'État ecclésiastique (Spolète et Riéti), à 24 kil. O. de Spolète. Evêché (érigé en 138). Cathédrale remarquable. Patrie du pape Martin I. — Il se tint à Todi un célèbre concile en 1001.

TODOS-OS-SANTOS. *Voy.* TOUS-LES-SAINTS.

TOEPLITZ, ville de Bohême (comitat de Leutmeritz), à 80 kil. N. O. de Prague: 2,325 h. Château avec beaux jardins. Bains thermaux très célèbres (17 sources thermales, ferrugineuses et salines, découvertes en 762). — Un autre Tœplitz en Hongrie (comitat de Trentsin) a aussi des sources sulfureuses.

TOGE, *Toga*, vêtement caractéristique des citoyens romains, était une ample robe qui se mettait par dessus la tunique. La toge, sans ornements, sans garnitures, était dite *toga pura*; garnie de pourpre, c'était la *toga prætexta*. *Voy.* PRÉTEXTE.

TOGGENBOURG, en Suisse. *Voy.* TOCKEMBOURG.

TOGGORT, ville de l'Algérie (Zab), à 200 kil. S. F. de Biscarah; 12,000 hab. Occupé en 1854.

TOGRUL I ou THOGROUL-BEG, fondateur de la dynastie turque des Seldjoucides, petit-fils de Seldjouk, ne fut d'abord qu'un chef de tribu établi dans le N. du Khoraçan, et relevant du gaznévide Mahmoud, puis de son fils Mas'oud. Il se révolta contre ce dernier, conquit partie du Kharizm et du Khoraçan, s'empara d'Hérat, de Nichapour, vainquit Mas'oud en 1039, et prit le titre de sultan. Se tournant ensuite à l'Occident, il entra dans Ispahan, et substitua dans tout l'Iran sa domination à celle des Bouides de (1051), soumit de même, après une guerre sanglante (1055-1059), Bagdad et ses dépendances (Mésopotamie et partie de la Syrie), mit à mort l'émir-al-omra Bessasiri, qui exerçait une odieuse tyrannie sur le calife Kaïem, épousa Séida, fille de ce dernier, et, après avoir encore porté ses armes en Arménie et en Géorgie, mourut en 1063, à 70 ans. — Son frère Ibrahim-Inal et son cousin Koutoulmich avaient été au nombre de ses antagonistes les plus acharnés. Il fit étrangler le premier et vainquit le second.

TOGRUL II (1132-1134). *V.* MAS'OUD (Gaïath-eddyn).

TOGRUL II ou III, dernier prince seldjoucide de Perse (1175-94), fils et successeur d'Arslan-Chah, fut d'abord gouverné par l'atabek Pehlevan-Mohammed, mais sut se soustraire au joug de Kizil-Arslan, fils de cet atabek. Il soumit l'Irak-Adjémi, mais vit s'armer contre lui de nombreux mécontents, fut battu et tué par l'un d'eux, Takach, en 1194. Il passe en Orient pour un grand poëte autant que pour un héros accompli.

TOHAN-HOA, ville de Cochinchine. *Voy.* KE-HOA.

TOIRAS (J. DU CAYLARD DE SAINT-BONNET, maréchal de), général français, né en 1585, mort en 1636, fut placé par Louis XIII à la tête de divers corps, se distingua aux siéges de Saint-Jean-d'Angély, Montauban, Montpellier, chassa Soubise de l'île de Ré (1627), défendit cette île avec succès contre Buckingham, soutint dans Casal (1630) un siége mémorable contre les Austro-Espagnols que commandait Spinola, reçut alors le bâton de maréchal, puis signa comme ambassadeur extraordinaire avec Servien le traité de Chérasque; mais ayant excité la jalousie de Richelieu, il fut privé de tout emploi. Il accepta du service en Savoie, et périt à la bataille de Fontanelle (Milanais), en combattant pour ce prince, allié de la France (1636).

TOISON D'OR (la), chez les anciens. *Voy.* PHRYXUS, ARGONAUTES et JASON.

TOISON D'OR (ordre de la), célèbre ordre de chevalerie institué à Bruges en 1429 par le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, en l'honneur d'une de ses maîtresses. Il ne devait se composer que de 31 chevaliers : le duc en était le grand-maître. Lors de l'extinction de la maison de Bourgogne, la grande-maîtrise passa à la maison d'Autriche. Charles-Quint la transmit aux rois d'Espagne, ses descendants, et la paix d'Utrecht la laissa au roi Philippe V, tige de la nouvelle maison régnante d'Espagne, qui portait avant son avénement le titre de duc de Bourgogne ; néanmoins l'Empereur ne voulut pas renoncer à son droit, et, depuis, l'ordre a été conféré concurremm. par les rois d'Esp. et les Empereurs. Les insignes de l'ordre sont un collier ou chaîne d'or, dont les ornements figurent des briquets en forme de B (pour Bourgogne) et des cailloux d'où sortent des étincelles ; une *toison d'or* est suspendue à la chaîne. — Napoléon institua en 1809 un ordre des *Trois toisons d'or* pour récompenser les services civils et militaires ; mais cet ordre n'eut qu'une existence éphémère.

TOKAT, *Berisa, Comana pont.?* v. d'Anatolie (Sivas), par 34° 3' long. E., 39° 58' lat. N., à 52 kil. N. O. de Sivas ; 100,000 hab. Mosquées et églises diverses ; bains. Commerce très vaste. Le tremblement de terre de 1825 a nui beaucoup à Tokat.

TOKAY, bourg de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss et le comitat de Zemplin, au confluent de la Bodrog et de la Theiss, à 36 kil. S. d'Ujhéli ; 4,200 hab. On récolte sur les collines qui environnent ce bourg un vin excellent que l'on regarde comme le premier vin de liqueur du monde ; les meilleurs crûs sont ceux de *Sainte-Thérèse* et de *Szarwach*. On a acclimaté le plant de Tokay en France, près de Nîmes et de Béziers.

TOKTAMOUICH, khan du Kaptchak, descendait au sixième degré de Gengiskhan ; il se signala d'abord au service d'Ourouch (un des khans du Kaptchak), puis prit les armes contre lui, fut vaincu en 1375 ; mais, aidé de Tamerlan, fut vainqueur à son tour à la Khalka (1380), et réunit sous sa loi presque tout le Kaptchak. Il somma le prince russe Dmitri III (Donski) de lui rendre hommage, et sur son refus entra en Russie, brûla Moscou, Vladimir, Mojaïsk, et n'accorda la paix qu'après la soumission de Dmitri (1385). Deux ans après, il entra en querelle avec Tamerlan, envahit la Transoxiane (1389 et 90), mais fut battu sur le bord de l'Oural et refoulé dans ses états. Il reprit encore l'offensive en 1394, mais cette fois il fut chassé du Kaptchak par Tamerlan, et après de vains efforts pour remonter sur le trône, fut tué en Sibérie (1406).

TOLAND (J.), célèbre incrédule irlandais, né près de Londonderry en 1670, mort en 1722, était d'abord catholique ; il se fit ensuite presbytérien et finit par tomber dans l'incrédulité. Il vécut dans la misère. Toland est auteur de livres fameux par leur impiété, dont plusieurs furent condamnés par les tribunaux : il y attaquait non-seulement les dogmes de la foi, mais même les vérités de la religion natur., niant l'immortalité de l'âme et enseignant effrontément le panthéisme et l'athéisme. Clarke, Leibnitz, Gordon le réfutèrent. Ses principaux écrits sont le *Christianisme sans mystères*, Londres, 1696, et la *Vie de Milton*, Londr., 1698 (pamphlet dirigé surtout contre l'authenticité du Nouveau-Testament) ; le *Nazarenus*, ou le *Christianisme judaïque, païen et mahométan* (1718), le *Panthéisticon* (1720).

TOLBIAC, *Tolbiacum*, auj. *Zulpich*, ville de Gaule, en Germanique 2°, au S. de *Juliacum*, fameuse par la victoire qu'y remporta Clovis sur les Allemands en 496, et par celle de Thierry II, roi de Bourgogne, sur Théodebert II, roi d'Austrasie, en 612.

TOLÈDE, *Toletum*, ville d'Espagne (Nouvelle-Castille), ch.-l. de l'intendance de Tolède, sur le Tage, à 57 kil. S. O. de Madrid ; 15,000 hab. Archevêché, dont le titulaire est primat d'Espagne ; cathédrale très vaste et belle, *Alcazar* (ancien palais des rois maures), fort embelli par Charles-Quint, hôtel-de-ville (ou *Ayuntamiento*), etc. L'intérieur de la ville est laid, les rues étroites et tortueuses ; l'eau y est rare ; ruines, restes d'un cirque romain. Jadis université célèbre (de 1717 à 1807), hospices, maison d'aliénés ; fabr. d'armes bl. On croit T. d'orig. phénicienne ; les Romains lui donnèrent le titre de colonie : c'est là qu'était alors réuni l'or des mines de l'Espagne. Les rois goths en firent leur capitale. Les Arabes la prirent en 714 et la gardèrent malgré les fréquentes révoltes qui y eurent lieu. Lors du démembrement du califat de Cordoue, il y eut un *Roy. de Tolède*. Alphonse VI conquit et le roy. et la ville en 1085 ; Tolède alors devint la capitale de la Castille ; sous Charles-Quint, elle le fut de toute l'Espagne. Philippe II transporta ce titre à Madrid. Tolède a eu, dit-on, 200,000 hab. au temps des Maures. Il s'y est tenu sous les Goths 17 conciles, la plupart remarquables sous le rapport politique. A Tolède sont nés saint Ildefonse, Aben-Ezra, le médecin Aboul-Cacem, Louis de la Cerda, Aloïse Sigée, Garcilasso de la Vega. — L'intendance de Tolède, bornée par celles de Madrid et de Guadalaxara au N., de Caceres à l'O. et par la Manche au S. et à l'E., a 207 kil. de l'E. à l'O. sur 96 de largeur moyenne : sol très montueux, mais fertile. Bétail, abeilles, vers à soie ; industrie assez active.

TOLÈDE (Roy. de). Il n'exista que de 1031 à 1085 et eut pour rois Ismaïl-ben-Dylnoun (1031), Almamoun-Yahyé (1061), Alcadir-Billahou Hacham (1076), Yahyé (1081-85). Il avait au N. la Castille, au S. les roy. de Cordoue et Séville, à l'O. celui de Badajoz, etc.

TOLÈDE (Pedro ou Pierre DE), général espagnol né en 1484 à Alba de Tormès, mort en 1553, se distingua dans la guerre de Navarre (1512), et dans celle des Flamands contre Charles-Quint, fut nommé vice-roi de Naples en 1532, se signala dans ce poste par la vigueur de son caractère ; mais se montra intolérant envers les Juifs, qu'il chassa de ses états ; supprima toutes les académies à Naples, et y établit l'inquisition (1547). Une insurrection terrible éclata et Charles-Quint abolit l'inquisition la même année ; néanmoins, Pierre de Tolède resta en place jusqu'à sa mort (1553). — Il y eut deux autres Tolède : l'un, don François, vice-roi du Pérou (1566-81), où il amassa par mille crimes et d'atroces perfidies d'immenses richesses, dont Philippe II le dépouilla après l'avoir jeté en prison ; l'autre, don Pèdre, connétable de Castille, général des galères de Naples, confident de Philippe III, fut ambassadeur en France auprès de Henri IV (1608).

TOLÈDE (ALVAREZ DE), duc d'Albe. *Voy.* ALBE.

TOLENTINO, ville de l'Etat ecclésiastique (Macerata-et-Camerino), près du Chiento, à 17 kil. S. O. de Macerata ; 3,850 hab. Jadis évêché (réuni à celui de Macerata en 1586). Séjour de Nicolas *de Tolentino*, hermite augustin au XIIIe s. (hon. le 10 sept.). Traité signé en 1797 entre Bonaparte et Pie VI (ce dernier cédait le Comtat à la France ; le Bolonais, le Ferrarais, la Romagne à la république Cisalpine). Murat y perdit contre les Autrichiens une bataille décisive qui lui enleva son roy. de Naples (2 mai 1815).

TOLET (Franç.), jésuite, né à Cordoue en 1532, m. à Rome en 1596, professa la philosophie et la théologie, fut prédicateur des papes Pie V, Grégoire III, Sixte V, Urbain VII, théologien ordinaire de Grégoire XIV, d'Innocent IX, de Clément VIII, remplit avec honneur diverses missions importantes, dont une surtout en Allemagne avec Commendon, et fut nommé cardinal en 1593. Il contribua beaucoup à lever les difficultés qui s'opposaient à l'absolution de Henri IV à Rome. On lui doit : *Commentarii et Annotationes in Lucam*, Rome, 1600, in-fol. ; *Summa*

canum conscientiæ, Rome, 1599 et 1618, fort estimée (tr. en franç. sous le titre d'*Instruction des prêtres*).

TOLETUM, nom latin de TOLÈDE.

TOLIMA, mont. de l'Amérique septent., dans la Nouvelle-Grenade, à 148 kil. O. de Bogota; 8,730 mètres de hauteur; volcan.

TOLISTOBOII, un des trois peuples gaulois de la Galatie, au S. O. et en deça de l'Halys, avait pour ch.-l. Amorium. Son nom semble signifier *Boii Tolosates*. Comme les Tectosages, ils dûrent venir du S. de la Gaule. *Voy.* GALATIE.

TOLLIUS (Jacq.), savant hollandais, né vers 1630 à Utrecht, mort en 1696, se fit recevoir médecin, fut quelque temps secrétaire du grand-pensionnaire Heinsius, qui le renvoya parce qu'il copiait des notes et autres documents, devint recteur du gymnase de Gouda, professeur d'humanités à Duisbourg, fut chargé par l'électeur de Brandebourg de visiter pour lui les mines d'Allemagne et d'Italie, s'aliéna encore ce protecteur, revint en Hollande, où il ouvrit une école qu'il fut bientôt forcé de fermer, et mourut dans la misère. Il avait des connaissances réelles en chimie et en minéralogie, comme en médecine et en littérature, mais il s'était infatué de l'alchimie. On lui doit, outre des éditions de *Longin*, Utrecht, 1694, in-4, d'*Ausone* (Amsterdam, 1669 ou 1671, in-8, faisant partie des *Variorum*), des traductions latines de divers ouvrages, des *Epistolæ itinerariæ*, Amsterdam, 1700 ou 1714, in-4. — Il eut deux frères, Corneille et Alexandre, dont l'un a donné des éditions de *Paléphate*, Amsterdam, 1649, in-12, et de *Cinnamus*, Amsterdam, 1652, in-4, et l'autre a publié l'édition d'*Appien* dite *Variorum*, Amsterdam, 1670, 2 vol. in-8.

TOLLIUS (Hermann), né en 1742 à Bréda, mort en 1822, fut successivement professeur d'histoire, d'éloquence, de grec à l'académie d'Harderwyck, précepteur des enfants du stathouder Guillaume V, professeur de statistique et de diplomatie (1809), puis de littérature grecque et latine à Leyde. Il a laissé une édition du *Lexicon Homericum* d'Apollonius (avec notes), Leyde, 1788, in-8, et des *Mémoires concernant la république des Provinces-Unies*, Leyde, 1814-16, 3 vol. in-8.

TOLLY (le prince BARCLAY DE). *Voy.* BARCLAY.

TOLNA, *Altinum*, bourg de Hongrie (Tolna), à 10 kil. N. E. de Szexard; 1,800 hab. Il a donné son nom au comitat de Tolna. — Ce comitat, situé dans le cercle au delà du Danube, est entre les comitats de Veszprim et de Stuhlweissembourg au N., de Pesth à l'E., de Baranya au S., et de Schimegh à l'O.: 65 kil. sur 45; 180,000 hab. Ch.-l., Szexard.

TOLOMETA, *Ptolémaïs*, ville de Barbarie (Tripoli), dans le Barca, à 110 kil. N. E. de Benghazy. Rade. Ruines grecques et romaines.

TOLOSA, auj. *Toulouse*, ville de Gaule, dans la Narbonaise 1re, cap. des Tolosates. *Voy.* TOULOUSE.

TOLOSA, *Iturissa*, ville murée d'Espagne (Bilbao), à 22 kil. S. de Saint-Sébastien; 5,030 hab. Ch.-l. du Guipuscoa, une des trois prov. vascongades. Quelques édifices. Manufacture royale de baïonnettes et d'armes, forge, martinet à cuivre; chapeaux, etc. — C'est là que se tenaient les sessions des anciens états basques. Victoire des Guipuscayens sur les Navarrais et les Français réunis en 1512.

TOLOSA (LAS NAVAS DE) ou MURADAL. *Voy.* MURADAL.

TOLOSATES, peuple tectosage, dans la Narbonaise 1re, au S. O., avait pour ch.-l. Tolosa.

TOLOUR (île), île de Malaisie. *Voy.* KERCOLAN.

TOLSTOI (Pierre, comte de), diplomate russe, né vers le milieu du XVIIe siècle, jouit de la plus grande faveur sous Pierre-le-Grand. Il fut envoyé à Constantinople en 1702 et en 1710, et fut enfermé au château des Sept-Tours par le sultan pour s'être trop vivement opposé à l'admission de Charles XII en Turquie. Redevenu libre en 1716, Tolstoï suivit Pierre dans son voyage en Hollande (1718), fut chargé de missions en Angleterre, puis à Vienne, et ramena de Naples le jeune Alexis, que bientôt Pierre fit périr. Il fut encore envoyé à Berlin (1719), puis il accompagna le czar dans la campagne de Perse (1722). Sous Pierre II, s'étant joint aux ennemis de Menzikof, il fut dépouillé de ses biens et enfermé dans un couvent où il mourut presque aussitôt (1728).

TOLU, ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), sur la mer des Antilles, à 98 kil. S. de Carthagène. Aux environs se recueille le baume de Tolu, qu'on emploie avec succès contre les affections pulmonaires et catarrhales.

TOLUCA, ville du Mexique (Mexico), à 40 kil. S. O. de Mexico, au pied de la Sierra Nevada-de-Toluca. Superbe route qui conduit à Mexico.

TOLVONDI, ville du roy. de Lahore (Lahore), sur la Beyah, par 72° 40' long. E., 31° 15' lat. N. Patrie de Nanek (fondateur du Nanekisme).

TOM, riv. de Sibérie (Tomsk), coule au N. O., et tombe dans l'Obi, à 40 kil. N. O. de Tomsk, après un cours de 500 kil. environ.

TOMASZOW, ville de la Russie d'Europe (Pologne), sur la Pilica, à 16 kil. S. O. de Rawa; 5,000 hab. Fondée en 1822 par le comte Ant. Ostrowski et déjà très industrieuse et très riche.

TOMBECKBEE, riv. des Etats-Unis, naît à l'extrémité N. E. de l'état de Mississipi, coule au S. E., puis au S., entre dans l'état d'Alabama, reçoit le Black-Warrior et tombe dans l'Alabama: cours, 700 kil.

TOMBORO (mont), en Malaisie, volcan de l'île Sumbava, au N., est le plus terrible des volcans connus; il a lancé des cendres (du 5 au 7 avril 1816) dans un rayon de plus de 1,200 kil. et a détruit complétement la ville de Tomboro, située à sa base, et qui comptait 12,000 hab.

TOMBOUCTOU ou TEN-BOKTOUE, ville de l'Afrique intérieure (Nigritie centrale), capit. du roy. de même nom, dans une vaste plaine de sable blanc, à 1,350 kil. N. E. de Saint-Louis au Sénégal (en ligne droite), non loin du Djoliba, au N., par 6° 2' long. E., 17° 52' lat. N.: forme triangulaire, 4 kil. de tour, environ 17,000 hab. (on lui en attribua longtemps un beaucoup plus grand nombre, 80,000, ou même 200,000). Rues étroites, maisons basses, beaucoup de cases en paille. Environs stériles. Tombouctou est le grand entrepôt commercial de l'intérieur de l'Afrique; tout le sel des mines de Toudeyni y est porté. Il y vient des caravanes de tous les points de l'Afrique septentr. Cabra (à 19 kil. S. E.), sur le Djoliba, lui sert de port. On y fait beaucoup d'affaires avec Djenny, par le fleuve. Tombouctou est connue des Maures depuis longtemps, mais elle n'a été visitée que dans ces derniers temps par un Européen. La société de géographie de Paris avait proposé un prix de 10,000 fr. pour le premier voyageur d'Europe qui reviendrait de Tombouctou. Caillié a obtenu ce prix en 1827. *Voy.* CAILLIÉ.

TOMBOUCTOU (roy. de), dans la Nigritie centrale, au N. et au S. du Djoliba. On en ignore les limites. On suppose qu'il fut fondé en 1116; il était fort puissant au XIVe siècle et avait pour tributaires les roy. de Kachena, Kana, Aghades, Melli, etc. De 1672 à 1727, au contraire, il a été tributaire de l'empire de Maroc et a encore subi son influence de 1727 à 1795. Il est indépendant auj., mais paie tribut aux Touariks pour être à l'abri de leurs incursions. Tous les habitants sont Musulmans. La nation dominante est celle des Nègres Kissous; il y a aussi beaucoup de Maures. Le gouv. est monarchique et héréditaire.

TOMELLOSO, ville d'Espagne (Manche), à 62 kil. N. de Villanueva-de-los-Infantes; 5,200 hab. Près de là commence la perte de la Guadiana, qui coule sous terre l'espace de 30 kil.

TOMES, *Tomi* en latin, auj. *Tomisvar?* ville de la Mésie inférieure, plus tard ch.-l. de la Petite-Scythie,

et une des villes frontières de l'empire romain vers le N., sur le Pont-Euxin, est célèbre comme ayant été le lieu d'exil d'Ovide. C'est de là que ce poëte écrivit ses élégies *Pontiques*; c'est là aussi que furent composées ses *Tristes*. Tomes n'eut jamais qu'une importance médiocre; elle déclina sous les Bulgares et n'est auj. qu'une bourgade. On est incertain sur l'emplacement de l'anc. *Tomi*: on la place à Tomisvar ou à Analdolkios en Bulgarie, ou même à Ovidiopol.

TOMISVAR, *Eski-Pargana* des Turcs, *Tomi* des anciens? ville et port de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur un bras de la mer Noire, à 125 kil. S. E. de Silistri. On croit que c'est là qu'Ovide fut exilé.

TOMMASI (J. DE), né à Crotone en 1731, mort en 1805, dernier grand maître titulaire de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Il s'était fait avantageusement connaître du grand-duc de Toscane Léopold, qui le recommanda au roi de Naples et à Paul I, emp. de Russie. Ces deux princes et le pape voulant rétablir l'Ordre l'en nommèrent grand-maître en 1803. Tommasi s'établit à Crotone, mais il tenta en vain de faire renaître l'Ordre, les Anglais, possesseurs de Malte, ayant refusé de rendre cette île.

TOMRUT ou TOUMERT. *Voy.* TOUMERT.

TOMSK, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouvernement de Tomsk, sur le Tom, à 4,700 kil. S. E. de St-Pétersbourg, par 82° 49' long. E., 56° 29' lat. N.; 10,000 hab. Ville belle et commerçante. Cathédrale, quelques bâtiments remarquables. Cuirs de Russie, imprimeries sur étoffes, etc. Tomsk a été fondée en 1604, mais n'est ch.-l. de gouvernement que depuis 1800. — Le gouv. de Tomsk est entre ceux de Tobolsk à l'O., d'Iéniséisk à l'E., l'empire chinois au S., l'Océan Glacial au N.: 2,600 kil. du N. au S. sur 1,040 de largeur moyenne; 375,000 hab. Au centre, immenses forêts; au N. la terre ne dégèle jamais; au S. climat tempéré, chaud même et fertile sur quelques points. Monts Altaï et autres, riches mines (or, argent, cuivre, zinc, sel). Fourrures.

TOMYRIS, reine des Scythes. *Voy.* THOMYRIS.

TONBRIDGE, ville d'Angleterre (Kent), à 22 kil. S. O. de Maidstone, sur la Medway; 8,000 hab. Belle église; école de grammaire. Grand commerce de bestiaux et de bois de construction. — Près de là sont des eaux ferrugineuses très fréquentées.

TONDA, village de l'Inde anglaise (Calcutta), ancien Bengale, à 70 kil. N. de Mourchedabad. Jadis grande ville; de 1564 à 1592, elle fut la capitale du Bengale et du Behar. Déchue depuis.

TONDERN, ville du Danemark (Schleswig), ch.-l. de bailliage, à 45 kil. S. de Ribe; 3,000 hab. Aux environs, village de Mogel-Tondern, jadis plus grand que la ville actuelle.

TONDERN, ville de Belgique. *Voy.* TONGRES.

TONDU (P.-Henri-Marie), dit *Lebrun-Tondu*, né à Noyon en 1754, avait été destiné à l'état ecclésiastique. Ayant quitté cette carrière, il se fit ouvrier imprimeur, puis fut journaliste dans le pays de Liége, où il rédigea le *Journal de l'Europe*, vint à Paris en 1790, entra, par la protection de Dumouriez, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, et obtint lui-même ce portefeuille après la journée du 10 août. Il se montra modéré et prit parti pour les Girondins; il périt avec eux (1793).

TONE (Théobald WOLFE), fondateur de l'association des *Irlandais-unis*, né en 1763 à Dublin, mort en 1798. Bien que né anglican, il embrassa la cause des catholiques d'Irlande, se fit nommer par les whigs membre du parlement, fonda la fameuse société des *Irlandais-unis*, redoutable par le nombre et l'exaspération de ses membres, se vit forcé de fuir, vint en France, donna au Directoire l'idée d'une expédition en Irlande pour appuyer l'insurrection de ses compatriotes, et accompagna comme adjudant-général l'expédition du général Hardi en 1798: pris par les Anglais, il se pendit dans sa prison.

TONGA (Archipel), ou *Archipel des Amis*, en Polynésie, par 176°-178° long. O., et par 17°-22° lat. S., au S. E. des îles Fidji, a environ 2,500 kil. carrés, et 50,000 hab. Les principales îles sont Tongatabou, Eoua, Vavaou. Climat chaud, sol très fertile (coco, bananes, arbre à pain, sucre, sandal, etc.), perroquets, pigeons (en nombre énorme); mer très poissonneuse. Les hab. sont de race malaisienne, de couleur cuivrée, grands robustes, bien faits, industrieux. Visité par Tasman en 1643, l'archipel de Tonga ne fut revu ensuite que par Cook, qui, à cause du bon accueil qu'il reçut des habitants, lui donna le nom d'*Archipel des Amis*. Auj. c'est un des plus connus de l'Océanie. Il est soumis à des chefs indépendants.

TONGATABOU, nommée *Amsterdam* par Tasman, la plus grande et la plus peuplée des îles Tonga, a environ 100 kil. de tour; lieu principal, Béa, résidence de Tahofa, le plus puissant chef de tout l'archipel. La fertilité y est extrême, mais les reptiles y abondent. Les missionnaires anglais y ont des établissements.

TONGOUSES. *Voy.* TOUNGOUSES.

TONGRES, *Tungri*, auj. partie des provinces de *Brabant* et de *Liége*, peuple de la Gaule, dans la Germanique 2e, entre les *Atuatuci* au S. O., et les *Ubii* au N. E., était originaire de la Germanie au delà du Rhin, et vint en Gaule occuper le pays des *Eburones*, lorsque César eut exterminé ces derniers (51 ans av. J.-C.); il s'étendit ensuite dans la forêt des Ardennes, entre l'Escaut et le Rhin; il avait pour capitale *Tungri* ou *Atuatuca* (auj. *Tongres*).

TONGRES, *Tondern* en allemand, Tungri ou *Atuatuca Tungrorum* des anciens, ville de Belgique (Limbourg), à 22 kil. N. O. de Liége; 4,000 hab. Tannerie; commerce de porcs et de grains. Jadis principale place de la Gaule Belgique, évêché au IVe siècle; détruite par les Vandales et les Goths (375), par Attila (450), ravagée par les Normands (881), par Charles-le-Téméraire (1468); démantelée en 1673 par les Français, qui la prirent en 1672 et 1677; elle ne s'est jamais relevée de tous ces désastres.

TONKAT, ville du khanat de Khokand, dans le Turkestan indépendant, sur le Sir-Daria, à 100 kil. S. de Taraz ou Turkestan. Il s'y tint en 1221 une célèbre diète convoquée par Gengiskhan, où vinrent tous les khans de son empire, et 500 ambassadeurs de pays tributaires.

TONKIN. *Voy.* TONQUIN.

TONNAY-BOUTONNE, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), sur la Boutonne, à 17 kil. N. O. de Saint-Jean-d'Angely; 1,204 hab. Vins, etc.

TONNAY-CHARENTE, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), sur la Charente, rive droite, à 7 kil. E. de Rochefort; 3,202 hab. Port pour vaisseaux de 100 tonneaux; commerce en vins, eaux-de-vie, esprits, acier, etc., avec l'Amérique, la Belgique, l'Angleterre; résidence de consuls étrangers.

TONNEINS, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 18 kil. S. E. de Marmande; 7,088 hab. Manufacture royale de tabac. Un peu de commerce. Patrie de Mme Cottin. Érigée en duché-pairie en faveur d'Ant.-Paul-Jacq. de Quélen, comte de La Vauguyon (1758).

TONNERRE, *Tornodurum*, ch.-l. d'arr. (Yonne), près du canal de Bourgogne, et sur la droite de l'Armançon, à 41 kil. N. E. d'Auxerre, à 205 kil. S. E. de Paris; 4,271 habitants. Tribunal de 1re instance. Belle église paroissiale avec un superbe tombeau de Marguerite de Bourgogne. Fontaine très abondante, hôpital remarquable par son grandeur. Jolie promenade. Papiers peints, tanneries, scierie hydraulique; bons vins. Patrie d'Eon de Beaumont. Cette ville existait du temps de Clovis: plus tard elle eut le titre de comté et fut possédée par les comtes d'Auxerre et de Nevers, les maisons de Bourgogne et de Châlons, et enfin par celle de Clermont, qui la vendit au marquis de Louvois en

1684. Prise par les Anglais en 1359, par Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne en 1414, incendiée en 1656. — L'arr. de Tonnerre a 5 cantons (Tonnerre, Ancy-le-Franc, Cruzy-le-Chatel, Flogny, Noyers), 82 communes et 45.390 hab.

TONQUIN, TONKIN ou TONG-KING, dit aussi, DRANG-NGAI, c.-à-d. *Roy. du dehors* (par opposition au *Drang-trong* ou *Roy. du dedans*, qui est la Cochinchine), contrée de l'Inde au-delà du Gange, jadis royaume indépendant, auj. province de l'empire d'Annam, par 101°-106° long. E., 18°-24° lat. N., a pour bornes au N. la Chine, à l'E. le golfe de Tonquin, à l'O. le Laos, au S. la Cochinchine; 700 kil. de long sur autant de large : 8,000,000 d'hab. Capitale, Kécho. Montagnes vers le N. et l'O. Beaucoup de rivières, lacs, canaux; eaux malsaines. Climat très varié (pluies terribles, grands ouragans sur les côtes en août et septembre). Sol fertile, fruits énormes, arbres précieux, arec, bétel, sucre, coton, etc. Éléphants, tigres, cerfs, singes, paons, perroquets, etc. Mines d'or, d'argent, de cuivre. Industrie assez active : tissus de coton et d'écorce d'arbres, tapis, papier, vernis et ouvrages vernissés. Langue dérivée du chinois : deux religions, celle des lettrés et celle du peuple. La polygamie est permise. — L'origine du royaume de Tonquin se perd dans la nuit des temps. De 112 à 968 il fut sous le joug chinois. Indépendant de 968 à 1414, il fut gouverné par quatre dynasties; et après être retombé un instant aux mains des Chinois (1414-28), il resta de 3 à 4 siècles sous la dynastie indigène des *Lé* (1428-1788), que toutefois interrompit l'usurpation des Mac. Enfin en 1788, il fut conquis par les Cochinchinois, et depuis 1802 il est incorporé à leur empire. — Il y a, dit-on, de 2 à 300,000 catholiques dans le Tonquin.

TONTI, banquier italien, vint s'établir en France en 1650, et imagina ces emprunts en rentes viagères où la part des décédés profite à ceux qui survivent, et qui furent, d'après son nom, appelées *tontines*. Mazarin établit la première en 1653; Louis XIV eut aussi recours à cet expédient en 1689, 1699, 1709, le tout sans grand succès pour le gouvernement et avec perte pour les rentiers. — Le chevalier Tonti, fils du banquier, suivit la carrière des armes. Il accompagna Lasalle en Amérique, et s'établit chez les Illinois (1682). Il y vécut du produit de la chasse et de la vente des pelleteries.

TOOKE (William), né à Islington en 1744, mort en 1820, ministre de l'église anglicane à Cronstadt en Russie, puis chapelain de la factorerie anglaise de Saint-Pétersbourg (1774-92); a laissé : *Histoire de la Russie jusqu'à Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8; *Vie de Catherine II*, 1797, 3 vol. in-8; *Tableau de l'empire russe sous Catherine II*, 1799, 3 vol. in-8; *La Russie, ou Tableau historique des nations qui composent cet empire*, 1780, 4 vol. in-8.

TOOKE (HORNE-), littérateur. *Voy.* HORNE-TOOKE.

TOPAL-OSMAN, c.-à-d. *Osman-le-Boiteux*, grand vizir, avait été dans sa jeunesse pris par un corsaire, conduit à Malte et sauvé généreusement par un Français qui le reconduisit au Caire. Etant entré dans la carrière des armes, il se signala en Morée en 1715, parvint au poste de grand-visir en 1731, y porta des vues utiles et du talent, s'appliqua à faire renaître l'abondance, le commerce, la justice, tenta, à l'aide du Français Bonneval, d'introduire la discipline européenne dans l'armée turque, et témoigna la plus grande bienveillance aux Chrétiens. Au dehors, la victoire de Koridjan, remportée sur Nadir, la reprise d'Hamadan et de Tauris, la paix de Kazbin (qui valut à la Turquie la cession de la Géorgie persane), signalèrent son visirat. Il n'en devint pas moins victime des intrigues du kislar-aga et de la sultane Validé (1732), et fut éloigné. Chargé du commandement de l'armée turque en Perse en 1733, il débuta par une victoire, mais, laissé sans renforts par le divan, il fut battu la même année à Leilan, près de Kerkouk, puis à Adkerbend, où il périt.

TOPAYOS, riv. du Brésil, formée de l'Arinos et du Juruena, court au N., reçoit l'Azevedo, le Tres-Barras, le Chacuruina, le Camarare, et tombe dans l'Amazone à Alter-do-Cham. Cours, 1,000 kil. env.

TOPHAIL. *Voy.* THOPHAÏL.

TOPINAMBARANAS, cours d'eau du Brésil (Para), se détache de la Madeira, joint le Mauhe (bras de l'Amazone), après 200 kil. de cours, et forme avec l'Amazone une île de 190 kil. sur 40. Elle est habitée par les Topinambous.

TOPINAMBOUS, peuplade sauvage que l'on place dans le Brésil, habite dans une île du fleuve Amazone. On a beaucoup parlé de ce peuple sans le connaître. Il n'en reste qu'un petit nombre d'individus.

TOPINO-LEBRUN, peintre d'histoire, élève de David, né à Marseille en 1769, adopta avec chaleur les idées républicaines, fut en 1793 juré au tribunal révolutionnaire, se signala par ses violences, eut part à la condamnation des Girondins, de Danton, Camille Desmoulins, etc. Il finit cependant par se montrer plus modéré, mais par là déplut à Robespierre, et fut incarcéré : le 9 thermidor le sauva. Il fut accusé en 1800 d'avoir pris part à la conspiration d'Aréna contre le premier consul, et condamné à mort. Parmi les tableaux de Topino-Lebrun, on remarque la *Mort de Caïus Gracchus*.

TOPOGLIA ou TOPOLIAS (lac), l'anc. *Copaïs*, dans l'état de Grèce (Hellade orientale). *Voy.* COPAÏS.

TOR (EL), ville d'Arabie (Hedjaz), sur le golfe de Suez, par 31° 19' long. E., 28° 13' lat. N. Grand commerce de transit avec la Syrie, l'Égypte, l'Inde. Aux env. est le Sinaï nommé auj. *Djebel-Tor*.—On nomme aussi Djebel-Tor la montagne des Oliviers.

TORBAY (baie et port de), en Angleterre (Devonshire), dans la Manche, par 5° 48' long. O., 50° 24' lat. N. C'est un rendez-vous des forces maritimes de l'Angl. Guillaume y débarqua en 1688.

TORCELLO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 9 kil. N. E. de Venise; évêché, climat malsain; 9,000 hab. en hiver, 300 seulement en été.

TORCY ou TORCY-LE-GRAND, bourg du dép. de la Seine-Infér., à 15 kil. S. E. de Dieppe, sur l'Arques; 600 hab. — A 1 kil. de là est le village de Torcy-le-Petit, qui a 400 hab.

TORCY (J.-Bapt. COLBERT, marquis de), neveu du grand Colbert, né en 1665, mort en 1746, fut chargé par Louis XIV de missions en Portugal, en Danemark et en Angleterre, et fit partie du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV. Il a laissé des *Mémoires* qui renferment des documents précieux pour l'histoire depuis le traité de Ryswyk jusqu'à la paix d'Utrecht (publiés en 1756). Il avait épousé la fille du marquis de Pomponne.

TORDENSKIOLD, c.-à-d. *la Foudre-Bouclier* (Jean WESSEL, dit), amiral danois, né en 1691 à Drontheim, mort en 1720, fut d'abord apprenti barbier, entra en 1704 à l'école de navigation de Copenhague, se distingua si bien comme cadet qu'on lui confia un bâtiment corsaire et ensuite une frégate avec le titre de lieutenant. Des actes d'une intrépidité héroïque le firent nommer capitaine (1714), adjudant-général et inspecteur des troupes danoises (1715), commandant en chef des armements pour les flottes du Nord (1717), vice-amiral (1718); il n'avait alors que 27 ans. Entre autres faits remarquables, Tordenskiold avait pris en 1716 dans le port de Dinelika toute l'escadre suédoise (12 bâtiments de guerre et 21 de transport). En 1719, il prit Marstrand et la citadelle de Carlstein. Il périt dans un duel à Hanovre (1720).

TORDESILLAS, *Turris Sillæ*, ville d'Espagne (Valladolid), à 26 kil. S. O. de Valladolid, sur le

Duero; 4,000 hab. Bien bâtie; beau pont, couvents. Tanneries. Patrie d'Alex.-Fern. d'Avillaneda, auteur de la 2e partie de *Don Quichotte*. Jeanne-la-Folle et Eléonore Tellez y moururent. Il y fut conclu en 1494 un traité qui modifia la ligne de partage tracée en 1493 par le pape Alexandre VI, en la portant 270 lieues plus à l'O., c.-à-d. à 370 lieues des Açores et du cap Vert (le Portugal et l'Espagne convenaient ainsi que tout pays découvert plus à l'occident que 370 lieues à l'O. des Açores serait à l'Espagne, et que tout pays plus à l'E. serait au Portugal).

TORDESILLAS (Ant. DE), historien. *Voy.* HERRERA.

TORELLI (GUIDO), d'une famille qui, de 1118 à 1310, eut la souveraineté de Ferrare, mais qui finit par la céder à la maison d'Este, apprit la guerre sous Carmagnole, servit avec éclat le duc de Milan J.-Marie Visconti, puis, prenant parti pour la reine de Naples Jeanne II, entra dans Naples et dans Gaëte, et délivra la reine; enfin, revenant au N. de l'Italie, il commanda de nouveau les troupes milanaises, battit Carmagnole en 1431 et réconcilia François Sforce avec Philippe-Marie Visconti. Il mourut comblé d'honneurs et de richesses en 1449.

TORELLI (Lélio), en latin *Taurellus*, jurisconsulte, né en 1489 à Fano, mort en 1576, devint podestat de Fossombrone et premier magistrat de Fano, chassa de cette ville Scanderbeg Comnène, qui en était seigneur, fut gouverneur de Bénévent pour Clément VII, et finit par s'établir à Florence; il y fut bien accueilli de Cosme I, devint auditeur de la Rote, podestat, chancelier, premier secrétaire du duc, et fut l'un des chefs de l'Académie florentine. On lui doit, entre autres ouvrages, la magnifique édition des Pandectes (*Digestorum seu Pandectarum libri L ex Pandectis florentinis repræsentati*), dite *Pandectes florentines*, Florence, 1553, 3 vol. in-fol., publiées sur le manuscrit trouvé en 1137 à la prise d'Amalfi et conservé à Florence.

TORFÉE (Thormode), savant danois, né dans un flot voisin de l'Islande en 1640, mort en 1719, fut nommé en 1660 par le roi de Danemark Frédéric III interprète pour les antiquités islandaises, eut commission d'aller recueillir des manuscrits en Islande, et plus tard reçut le titre d'historiographe des deux roy. de Danemark et d'Islande. On lui doit: *Series dynastarum et regum Daniæ a Skioldio ad Gormum grandævum*, Copenhague, 1702, in-4; *Trifolium historicum seu de tribus potentissimis Daniæ regibus*, etc., 1707, in-4; *Historia Hrolfi Krakii*, 1705, in-8; *Hist. Vinlandiæ*, 1705, in-8; *Hist. rerum norvegicarum*, etc., 1711, 4 vol. in-fol.; *Orcades, seu rerum orcadicarum hist.*, 1715, in-fol.

TORGAU, ville des Etats prussiens (Saxe), sur l'Elbe, à 65 kil. N. E. de Mersebourg: 8,000 hab. Château-fort. Fabriques de drap et casimir (4,200 métiers), bas, toile, chapeaux, etc. Tombeau de Catherine Bore (femme de Luther). Frédéric-le-Grand y battit les Autrich. en 1760 et prit la v. Les réf. s'y lig. en 1525; ils y rédigèrent en 1574 une cél. conf. de foi.

TORGOUT, peuple mongol soumis à la Chine dep. 1770, habite la Zoungarie et le Khoukhounoor.

TORIBIO (S.), archevêque de Lima, fut à la fois ordonné et sacré, en 1581, à la demande du roi d'Espagne Philippe II, quoiqu'il fût laïque et n'eût rempli jusque-là que des fonctions administratives. Comme Las Casas, il se dévoua au soulagement des malheureux Indiens, et créa partout chez eux des églises, des séminaires, des hospices. Il mourut en 1606.

TORIES (au singulier *Tory*), nom donné en Angleterre au parti le plus éloigné des principes démocratiques, et opposé aux *Whigs*. Ce parti, en général, est très attaché à la royauté, à l'épiscopat, aux intérêts de la grande propriété, et s'intitule par excellence *parti conservateur*. Le mot *tory* paraît être dérivé de l'irlandais *tores* (*donne-moi*), terme qu'emploient les voleurs en Irlande en abordant les passants; on l'appliqua d'abord par mépris à quelques Irlandais qui, vers 1648, avaient voulu se révolter contre le parlement, et que les ennemis de Charles I supposaient soudoyés par la cour; puis on s'habitua à étendre le nom de *Tories* à tous les royalistes; avec le temps ce mot perdit ce que son acception primitive avait d'offensant, et il fut accepté même par les membres du parti conservateur. Lors de la révolution de 1688, les *Tories* restèrent longtemps Jacobites, et alors on vit des *Whigs* grands royalistes et partisans de l'ordre de choses, des *Tories* aspirant au renversement de la maison régnante. Mais peu à peu, sous la dynastie de Hanovre, les *Tories* s'habituèrent à leurs nouveaux princes, et revinrent à leur caractère de conservateurs, d'amis du pouvoir.

TORJOK, ville de Russie (Tver), sur la Tvertsa, à 70 kil. N. O. de Tver; 10,000 hab. Bazar, ancienne cathédrale, etc.: maroquin, blanchisserie de cire, etc. Commerce. — Jadis très florissante, mais souvent ravagée par la guerre, la peste et l'incendie.

TORMES, riv. d'Espagne, sort des monts de Gredos, court au N., à l'O., passe à Alba, et tombe dans le Duero à 22 kil. S. O. de Miranda. Cours, 200 kil.

TORNA (comitat de), comitat de Hongrie dans le cercle en-deçà de la Theiss, entre ceux de Zips, Abaujvar, Borsod, Gœmœr; très petit: 35 kil. sur 20; 25,000 hab. Ch.-l., Torna (1,300 hab.).

TORNÉA, riv. de Suède (Botnie septent.), sort du lac Tornéa, court au S. E. et à l'E., reçoit le Muonio, le Lainio, sépare la Russie de la Suède, et tombe dans le golfe de Botnie. Cours, 400 kil. — A son embouchure, est un village de Tornéa (700 hab.), qui appartient à la Russie. C'est l'entrepôt de tout le commerce du pays environnant. On y voit une pyramide élevée en souvenir des expériences qu'y fit Maupertuis pour la détermination de la figure de la terre en 1736 et 37.

TORNIEL ou TORNIELLI (Augustin), savant italien, né en 1543, mort en 1622, fut général des Barnabites, et refusa plusieurs évêchés. Il a laissé des *Annales sacri et profani ab orbe condito ad eumdem Christi passione redemptum*, Milan, 1610; Anvers, 1620, 2 vol. in-fol. (abrégés par Sponde).

TORO, *Sarabris*, *Octodurum*, ville d'Espagne (Vieille Castille-et-Léon), jadis ch.-l. de la prov. de Toro, à 44 kil. N. E. de Salamanque; 10,000 hab. Evêché. Pont de 22 arches sur le Duero; collégiale, hôtel-de-ville, palais des ducs de Berwick. Etamines, toiles. La ville fut détruite par les Maures, puis rétablie par un fils d'Alphonse III (904). Alphonse V de Portugal y fut battu par Ferdinand-le-Catholique en 1476. En 1505 y furent rendues les célèbres *lois de Toro*, base de la législation municipale en Esp. Le gén. Morillo naq. près de là. — La province de Toro, une des cinq de l'ancien roy. de Léon, se composait de trois parties (Reynosa, Carrion et Toro), qui étaient enclavées, la première entre les intendances de Burgos et de Palencia; la seconde entre celles de Palencia, Léon, Valladolid; la troisième entre celles de Léon, Valladolid, Salamanque, Zamora. Dans la nouvelle division de l'Espagne (1833), la prov. de Toro a été supprimée et répartie entre diverses intendances.

TORO, ville du roy. de Naples (Sannio), à 12 kil. E. de Campobasso; 2,340 hab. Vins estimés.

TORONTHAL (comitat de), comitat de Hongrie entre ceux de Csanad au N., de Temesvar à l'E., de Bacs à l'O., de Csongrad au N. O., le Banat allemand et l'Esclavonie au S.: 145 kil. sur 75, 249,000 h. Ch.-l., Gross-Becskerek. Plaines fertiles.

TORONTO, v. du Canada. *Voy.* YORK.

TOROPETSE, ville de la Russie d'Europe (Pskov), sur la Toropa (affluent de la Dzvina), à 240 kil. S. E. de Pskov; 12,000 hab. Grand commerce en chanvre, lin, grains, marchandises coloniales. Cette ville était

au XIIe siècle une petite république indépendante.

TORQUATO-TASSO. *Voy.* TASSE (LE).

TORQUATUS. *Voy.* MANLIUS.

TORQUEMADA, *Turris Cremata*, ville d'Espagne (Palencia), sur la Pisuerga, à 22 kil. N. E. de Palencia; 2,500 hab. Beau pont (26 arches).

TORQUEMADA (Thomas de), premier inquisiteur-général en Espagne, né à Valladolid en 1420, mort en 1498, était dominicain. Etabli inquisiteur-général de Castille, puis d'Aragon, par le pape Sixte IV en 1483, il eut une part essentielle à l'organisation des tribunaux de la nouv. Inquisition, ainsi qu'à la rédact. d'un code uniforme pour les inquisiteurs, qui fut promulgué à Séville en 1484. Déployant dans l'exercice de ses fonctions un zèle trop ardent, il multiplia les condamnations, les supplices, les confiscat., et poussa si loin la rigueur que les papes Sixte IV et Alexandre VI fur. obligés d'interv. pour le modér. Il eut une grande part au banniss. prononcé par Ferdin. et Isab. en 1492 contre les Juifs non baptisés.—Jean de T., dominicain, de la même famille, né à Valladolid en 1388, m. en 1468, brilla au concile de Bâle (1437) comme théologien du pape, qui lui donna le titre de *défenseur de la foi*, fit condamner Wiclef et Jean Huss, contribua à maintenir la France dans l'obédience d'Eugène IV. Il fut évêque de Palestrine, puis de Sabine, et enfin cardinal. Il a laissé des ouvrages de théologie.

TORRE, v. d'Italie, dans les Etats sardes (Turin), à 16 k. S. O. de Pignerol; 2,200 h. —Un affluent de l'Isonzo se nomme la Torre, *Turris* chez les anciens.

TORRE-DEL-GRECO, ville du roy. de Naples (Naples), au pied du Vésuve, au S. O., sur le golfe de Naples, à 12 kil. S. E. de Naples; 15,800 hab. Souvent ravagée par les laves; maisons en ruines ou à moitié ensevelies. Objets en corail; pêche d'huîtres, thon, sardines. Aux env., vin (semblable à celui des îles de la Grèce), fruits délicieux.— Cette ville tire son nom d'une *tour* constr. par la reine Jeanne I, et de son vin *grec*. Elle a beaucoup souffert de l'éruption de 1794.

TORRE-DELL ANNUNZIATA, ville du roy. de Naples (Naples), au pied du Vésuve, au S., sur la mer, à 19 k. S. E. de Naples; 3,500 h. Aiguilles, macaroni, moulin à poudre, armes, etc. Navigation active, vin renommé. Une tour y fut construite sous le règne d'Alphonse I pour la défense de la côte. —Très près de la ville, au N. O., est l'anc. *Pompeia*.

TORRE-DI-CAMARINA, l'anc. *Camarina*, ville de Sicile, sur la côte S., au N. du cap Scalambri. Fondée l'an 552 av. J.-C. près d'un lac de même nom; détruite par les Syracusains, puis rebâtie.

TORRE-DI-MARE, l'anc. *Métaponte*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 45 kil. S. E. de Matera.

TORRE-DI-POLLUCE, bourg de Sicile, sur la côte S. O., et au S. de Pilieri, est l'anc. *Sélinonte*.

TORRE-DON-XIMENO, *Tosibia*, ville d'Espagne (Jaen), à 10 kil. O. de Jaen; 6,800 hab. Toile. Commerce d'huile et vin. Grande saline.

TORRE (les DELLA), ou TORRIANI, célèbre famille milanaise, originaire du bourg de Valsassina, au pied des Alpes, joua un grand rôle parmi les Guelfes et eut à Milan une autorité presque souveraine de 1242 à 1312. Ses principaux membres furent :

1° Pagano, qui s'acquit une popularité immense en prenant grand soin des blessés de Milan après la défaite de Cortenova (1237); il fut chef de la république de 1242 à 1256.

2° Martin, podestat de Milan dès 1256, qui fut outre seigneur de Lodi (1259) et de Novare (1263).

3° Philippe, podestat de Milan de 1263 à 1265; affermit l'autorité de sa maison sur la république, l'étendit sur Côme, Verceil, Bergame.

4° Napoléon, neveu de Philippe et son successeur dans la seigneurie de Milan (1265-78); il favorisa les entreprises de la 2e maison d'Anjou sur Naples, eut des différends très graves avec l'archevêque de Milan, anéantit par les armes et le supplice la famille Vestarini, régna par la terreur, causa ainsi la révolte de Côme (1271), fut pris à Désio par Othon Visconti (1277), et mourut en prison. L'emp. Rodolphe de Habsbourg l'avait reconnu vicaire impérial à Milan.

5° Gui, neveu de Napoléon, pris avec son oncle à Désio, s'évada en 1278, fit une guerre de partisan en Lombardie, rentra dans Milan vers 1308, et bientôt en fut presque le souverain, y joignit un instant la seigneurie de Plaisance, et fut reconnu vicaire impérial par Henri VII. Attaqué par les Gibelins qu'Henri VII avait fait rentrer dans Milan (1311), il fut forcé de s'enfuir à Crémone, où il mourut en 1312.

TORRE (M.-Ant. MAMMUCCA DELLA), de Capo d'Istria, fut 33 ans drogman de la légation impériale à Constantinople, rendit les plus grands services à l'Autriche, soit à Constantinople en épiant les intrigues des rebelles hongrois près de la Porte, soit à Vienne, depuis 1683, en lisant les correspondances interceptées; il fut créé en 1701 comte d'empire.

TORRE (J.-Marie DELLA), savant italien, né à Rome en 1713, mort en 1782, directeur de la bibliothèque de l'imprimerie royale de Naples, ainsi que du musée d'antiquités, est un des premiers qui ait osé descendre dans le cratère du Vésuve. On a de lui, entre autres ouvrages: *Elementa physices*, Naples, 1767, 9 vol. in-8; *Storia e fenomeni del Vesuvio*, 1755.

TORRELAGUNA, ville d'Espagne (Guadalaxara), à 9 kil. O. d'Uceda; 2,300 hab. Patrie de Ximenès.

TORRELLA, ville du roy. de Naples (Principauté Ult.), à 4 kil. E. d'Avellino. Aux environs, champs Taurasiniens où Pyrrhus battit les Romains.

TORREMAGGIORE, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 7 kil. O. de San-Severo; 4,850 hab.

TORRENTINUS (Hermann VAN BEEK, dit), grammairien du XVe siècle, né vers 1450 à Zwoll (Over-Yssel), mort vers 1520, était de la congrégation des Clercs de la vie commune, et enseigna la rhétorique à Groningue. Il laissa: *De generibus nominum, de heteroclitis*, etc.; *Alexandri doctrinale, cum commentariis*, 1503; *Elucidarius carminum et historiarum*. Haguenau, 1510, dictionnaire hist., mythol. et géogr.

TORRENTIUS (Lievin VAN DER BEKEN, dit), prélat belge, né à Gand en 1525, mort en 1595, fut évêque d'Anvers (1587), archevêque de Malines (1595), et remplit diverses missions importantes. Il fonda par son testament le collége des Jésuites de Louvain. On lui doit des éditions avec commentaires de *Suétone*, Anvers, 1578 et 1592, d'*Horace*, Anvers, 1602, in-4, et quelques poésies latines.

TORRENTIUS (J.), peintre d'Amsterdam, né en 1589, mort en 1640, déshonora un beau talent par l'infamie de ses mœurs et par le choix des sujets obscènes qu'il se plaisait à reproduire, se fit chasser de Hollande comme Adamite, après avoir couru risque de la vie, obtint en Angleterre quelques succès, mais finit aussi par s'y faire mépriser, et revint dans Amsterdam, où il resta caché jusqu'à sa mort

TORRÈS (détroit de), ou D'ENDEAVOUR, dans l'Océan équinoxial, entre la Papouasie et la Nouvelle-Hollande; 150 kil. de long : îlots, récifs, navigation très dangereuse. Découvert en 1606.

TORRÈS (L. DA MOTTA FEO DAS), amiral portugais, né à Lisbonne en 1769, mort en 1822, fit les guerres contre la France (1792), commanda les batteries flottantes qui devaient défendre l'entrée du Tage (1797 et 98), fut gouverneur du Brésil méridional, croisa sur les côtes d'Afrique et fit quelques prises aux Barbaresques (1805), combattit à la tête de trois légions contre les Français en 1808, fut quatre ans capitaine-général au roy. d'Angola en Afrique (1816-20), revint à Lisbonne en 1821, et s'opposa de tout son pouvoir à la révolution des Cortès (1822). On doit à ce navigateur quelques découvertes.

TORRES-VEDRAS, *Arandis*, ville murée du Portugal (Estramadure), à 46 k. N. de Lisbonne. Aqueduc. Beaucoup de vin. Wellington, forcé de battre

en retraite devant les Français, y prit une position redoutable, dite *lignes de Torres-Vedras* (1810).

TORRICELLI (Évangelista), physicien célèbre, né en 1608 à Faenza, selon ce qu'on croit, se fit de bonne heure remarquer par son goût pour les sciences, se lia avec Castelli, élève de Galilée, commença à se faire connaître en découvrant quelques propriétés de la cycloïde (découverte dont Roberval lui disputa la priorité) : il inventa le baromètre (1643). Il ferma les yeux à Galilée, et fut, après la mort de ce grand homme, nommé à sa place professeur de mathématiques à Florence. Il fut enlevé à l'âge de 39 ans, en 1647. On a de lui divers ouvrages qui ont été réunis sous le titre d'*Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4 ; une *Lettre à Roberval* sur la parabole, la cycloïde, etc. (dans les *Mém.* de l'Acad. des Sciences).

TORRIGIANO (P.), sculpteur florentin, né vers 1472, mort en 1522, exécuta des chefs-d'œuvre à Rome, en Angleterre, en Espagne ; on admire surtout la *Charité* et l'*Ecce homo* de Grenade. Ayant brisé de colère une statue de la sainte Vierge qu'on ne voulait lui payer que 30 ducats, il fut poursuivi comme sacrilége, et se laissa mourir de faim dans les prisons de l'inquisition.

TORSELLO. *Voy.* SANUTO.

TORSTENSON (Léonard, comte de), général suédois, né en 1595, mort en 1654, suivit Gustave-Adolphe en Livonie, puis en Allemagne (1630), donna partout des preuves de talent et d'intrépidité, fut pris au combat de Nuremberg, échangé après la bataille de Lutzen (1632), nommé grand-maître de l'artillerie (1634), prit, à la mort de Banier, le commandement de l'armée suédoise (1642), remporta la même année la victoire de Breitenfeld, envahit la Bohême et la Moravie (1643), fit une admirable retraite au fond du Holstein, déjoua le plan de Gallas, qui voulait l'y enfermer, anéantit son armée (1644), et battit les impériaux à Jankowitz. Christine le fit comte et gouverneur de la Westrogothie. L'*Eloge de Torstenson*, écrit par le roi Gustave III, a été couronné par l'Académie de Stockholm.

TORTELLI (J.), en lat. *Tortellius Aretinus*, natif d'Arezzo (1400-66), fut secrétaire et bibliothécaire de Nicolas V, passa pour un savant de premier ordre ; il n'est connu aujourd'hui que par un *Vocabulaire* et un traité *De potestate litterarum seu de orthographia*, etc., Rome, 1471, in-fol., Trévise, 1477, etc.

TORTOLA, une des îles Vierges, 28 kil. sur 10 ; 7,000 hab. Ch.-l., Road-Town. Aux Anglais.

TORTONE, *Dertona*, ville des États sardes (Alexandrie), ch.-l. d'intendance, à 24 kil. E. d'Alexandrie, sur la Scrivia ; 8,000 hab. Évêché. Place forte. Commerce de grains et de vins. On la suppose fondée par Brennus. Brûlée par Frédéric Barberousse, elle se releva, et s'érigea en république, mais finit par tomber sous la dépendance des ducs de Savoie. Elle fut prise par le marquis de Maillebois en 1734, par le duc de Modène en 1745, par les Français en 1796 et 99, et devint, sous l'empire, ch.-l. d'arr. dans le dép. de Marengo. — L'intend. de Tortone est située entre celles de Novara, de Voghera, de Gênes et d'Alexandrie ; 48 k. sur 17 ; 50,000 hab.

TORTOSE, *Dertosa*, chez les Romains, *Tortosa* en espagnol, ville d'Espagne (Catalogne), à 116 kil. S. de Barcelone, et à 410 kil. N. E. de Madrid, sur la gauche de l'Ebre ; 11,000 h. Evêché ; 6 châteaux-forts. Cathédrale, palais épiscopal. Grand commerce de poisson (une digue construite dans l'Ebre empêche le poisson de remonter, et monopolise ainsi la pêche au profit de Tortose). Aux environs, jaspe célèbre, salines très riches, fer, plomb, mercure, calamine, houille, alun, soude ; 600 sources. C'était une ville municipale sous les Romains. Elle fut enlevée aux Maures par les rois chrétiens en 1141 ; prise par les Français en 1649 et 1811.

TORTOSE, *Orthosia*, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), sur la mer, à 62 kil. N. de Tripoli. Fondée au vᵉ siècle.

TORTUE, île de l'archipel des Antilles, sur la côte N. O. de l'île d'Haïti, dont elle n'est séparée que par un étroit canal ; 32 k. sur 9 ; ch.-l. Tayona. Longtemps possédée par les Flibustiers.

TORTURA, dans l'Ecriture *Dor* ou *Nephath*, port de Syrie, à 22 k. S. d'Acre, au pied du mont Carmel.

TORY, TORYS. *Voy.* TORIES.

TOSCANE (grand-duché de), *Tuscia* et *Etruria* chez les anciens, état de l'Italie centrale, par 7° 56'-9° 58' long. E., 42° 20'-44° 14' lat. N., a pour bornes à l'E. et au S. l'État ecclésiastique, à l'O. la Méditerranée, au N. le duché de Modène ; environ 200 kil. sur 160 ; 1,400,000 hab. Capitale, Florence. Division : 5 *compartimenti* (Florence, Pise, Grosseto, Arezzo, Sienne) ; plus, Lucques, acquis en 1847. Montag. au centre et à l'E. (Apennins) ; nombreuses rivières (Ombrone, Arno, Tibre, etc.) ; canaux, lacs ; le long de la côte se trouvent les marais insalubres dits *Maremmes*. Climat varié, mais généralement très doux. Sol très fertile ; grains, légumes et fruits du midi : bons vins ; bétail, moutons et mulets superbes, etc. Mercerie, cinabre, alun, vitriol, soufre, houille, sel, marbres, bore. Pêche de thons et de sardines. Industrie assez active, grand commerce. L'instruction est très répandue ; trois universités (Florence, Pise, Sienne) : beaucoup d'académies et de sociétés savantes. Le dialecte toscan est l'italien le plus pur. Le gouvernement est une monarchie héréditaire. Le revenu public s'élève à 17,000,000 de fr. — Le nom de Toscane vient de *Tusci*, ancien nom des Étrusques. (Pour l'histoire primitive de ce pays, *Voy.* ÉTRURIE.) Au ivᵉ siècle de J.-C., l'anc. Étrurie fut, sous le nom de Tuscie, une province du diocèse d'Italie, et plus tard du diocèse de Rome. Elle tomba sous la domination lombarde, et forma plusieurs duchés, dont le plus important fut celui de Spolète. Après Charlemagne, la Tuscie devint un margraviat ou marquisat indépendant (qui subsista de 828 à 1115). Au xᵉ siècle, les marquis de Tuscie jouissaient de beaucoup d'influence à Rome, et avaient part essentielle à la nomination des papes. La grande-comtesse Mathilde, en qui finit la maison des marquis de Tuscie, ayant légué une grande partie de ses domaines au Saint-Siége, les papes finirent par avoir la Tuscie méridionale ; le reste prit peu à peu le nom de Toscane. Bientôt les villes de cette contrée (Pise, Florence, Sienne, Lucques, Pistoie, etc.) devinrent de riches et puissantes républiques. Pise était la 1ʳᵉ aux xiᵉ et xiiᵉ siècles ; mais au xiiiᵉ elle fut dominée par Florence, qui la soumit en 1405, et la garda de 1406 à 1494. Cette dernière avait de plus conquis Pistoie (1301-1329, etc.), Volterre (1361), Arezzo (1384), de sorte qu'en 1407, il ne restait plus en Toscane que trois états indépendants, Florence, Lucques, Sienne : Florence (où dominèrent les Médicis depuis 1421) était de beaucoup le plus puissant. L'invasion de Charles VIII (1494) chassa momentanément de Florence les Médicis, et fit révolter Pise contre sa rivale. Pise ne fut soumise qu'en 1509, et les Médicis ne revinrent à Florence qu'en 1513. En 1531 fut érigé par Charles-Quint, en faveur d'Alexandre-Médicis, le duché de Florence ou de Toscane, qui en 1569 prit le titre de grand-duché. Enfin Sienne, prise par Charles-Quint en 1555, fut en 1557 donnée par Philippe II à Cosme de Médicis (en échange de Piombino). A l'extinction des Médicis (1737), le grand-duché fut donné à la maison de Lorraine, qui bientôt après devint nouvelle maison d'Autriche, et qui le possède encore auj. ; mais en 1790 il forma, non plus une des provinces de la monarchie autrichienne mais un état particulier régi par une ligne cadette de la maison (c'est ce qu'on appelle auj. *secondogéniture* de la maison de Lorraine-Autriche en Toscane). Occupé en 1796 par Bonaparte, le grand

…ché de Toscane fut, en 1801, érigé en *Royaume d'Etrurie* pour des princes d'Espagne issus du dernier duc de Parme, qui y régnèrent jusqu'en 1807 (*Voy.* Roy. d'ÉTRURIE). Il fut alors réuni à l'empire français, où il forma les 3 dép. de l'Arno, de l'Ombrone et de la Méditerranée. En 1809, Napoléon nomma *grande-duchesse de Toscane* sa sœur Elisa Baciocchi, qui y resta jusqu'en 1814. A cette époque, la Toscane revint à la maison d'Autriche.

Souverains de la Toscane.

1° *Marquis de Tuscie.*		Jul. II et Laur. II,	1513-19
…niface I ou II,	828	3° les *Médicis*, ducs.	
…dalbert I,	845	Alexandre I, *duc*,	1531
…dalbert II,	890	Cosme I, *duc*,	1537
…ui,	917	*grand-duc*,	1569
…mbert,	929	François I Marie,	1574
…son,	931	Ferdinand I,	1587
…umbert,	936	Cosme II,	1608
…gues-le-Grand,	961	Ferdinand II,	1621
…dalbert III,	1001	Cosme III,	1670
…gnier,	1014	Jean-Gaston,	1723-1737
…niface II ou III,	1027	4° *Maison de Lorraine-Autriche.*	
…édéric,	1052		
…atrix,	1054	François II (emp., 1745),	1737
…thilde,	1076-1125		
…sieurs *républiques indépendantes.*		Léopold (empereur en 1790),	1765
Les Médicis à Florence, d'abord sans titre perpétuel.		Ferdinand III,	1790-1801
		5° *Rois d'Etrurie.*	
		Louis I de Parme,	1801
…n-le-Banquier,		Louis II,	1803-1807
…onfalonier,	1421	6° *Réunion à la France.*	
…me-le-Magnifi…que,	1429	Elisa, gr.-duchesse de Toscane,	1809-1814
…rre I,	1464	7° *Maison d'Autriche.*	
…rent et Julien,	1469	Ferdinand III, pour	
…rent *seul*,	1478	la 2e fois,	1814
…rre II,	1492-1494	Léopold II,	1824

…OSCANELLA, *Tuscania*, ville des Etats de l'Eglise, à 36 kil. N. de Civita-Vecchia; 3,066 hab. …e de soufre. Jadis évêché fondé en 595, et réuni …lui de Viterbe en 1198.

…OSCANELLI (Paul DEL POZZO), astronome, né …orence en 1397, mort en 1482, communiqua au …le Portugal Alphonse V, puis à Colomb, un plan …lant à aller par l'ouest dans l'Inde, qu'il croyait …gnée de 120 degrés au plus de l'Europe, établit …gnomon solsticial sur le dôme de l'église métropolitaine de Florence (1468), et s'en servit pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et pour corriger les tables alphonsines.

…OSIA, *Docea*, ville de la Turquie d'Asie (Ana…), à 45 kil. N. de Kiangari; 6,000 hab. Aux …rons, beaucoup de riz.

…OSTA, riv. du Guatimala (Nicaragua), tombe …le Grand Océan, à 18 kil. de Realejo; cours, …il. Un espace de 15 kil. seulement la sépare du …e Lindivi: aussi a-t-on pensé à cette rivière pour …ir la communication entre les deux mers.

…OSTANA, ville d'Espagne (Murcie), à 17 kil. … de Lorca; 6,050 hab. Divisée en 2 parties (Se… Triana). Mantilles, toiles peintes et ordinaires.

…OTES, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 26 …S. de Dieppe; 800 hab.

…TH, dieu égyptien. *Voy.* THOTH.

…TILA, roi des Ostrogoths en Italie (541-552), … d'abord été duc de Frioul. Il releva par sa …vérance et son courage la monarchie expirante, …t sur les empereurs grecs Cumes, Naples, Bé…it, Spolète, Pérouse, Plaisance, Florence, enfin … même; mais il se laissa bientôt enlever la plu…le ses conquêtes par Bélisaire (545-547). Il prit …uveau l'avantage quand Bélisaire eut été éloigné …, et pénétra jusqu'en Sicile. Cependant Narsès, …é contre lui, l'atteignit à Tagina (auj. *Lentagio*), …l'Apennin, et remporta sur lui la bataille dite de *Busta Gallorum* (552). Totila m. quelques jours après.

TOTT (Fr. baron DE), militaire et diplomate, né à Chamigny, près de la Ferté-sous-Jouarre, en 1733, était d'origine hongroise. Il fut employé à l'ambassade française de Constantinople (1757-63), devint consul français en Crimée (1767), et eut part au rétablissement de Crym-Guéraï, khan des Tartares, passa en Turquie près de Mustapha III, et y rendit des services inappréciables en réformant les pontons et l'artillerie, défendit les Dardanelles contre la flotte d'Orlof, donna des moyens de mettre à couvert la frontière turque du côté d'Otchakov et de la Crimée; mais il trouva chez les Turcs tant d'antipathie pour les améliorations qu'il se dégoûta et revint en France. Il fut chargé de l'inspection générale des consulats dans les Echelles du Levant et en Barbarie, remplit encore diverses fonctions en France même, émigra en 1790, et mourut en Hongrie (1793). Il a publié des *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, Amst. (Paris), 1784, 4 vol. in-8, qui sont fort estimés.

TOUARIKS, dits aussi *Sourgous*, peuple de la famille atlantique, habite toute la partie moyenne du Sahara, à l'O. des Tibbous. Ils sont très basanés (bien que de race blanche), grands, braves, agiles, pillards et très redoutés. Tous sont musulmans.

TOUAT, oasis du Sahara, à 480 kil. S. E. des frontières de Maroc dont elle dépend, par 28°-26° lat. N., 2°-3° long. E. Ch.-l., Agably. Commerce avec Maroc, le Fezzan, Tombouctou, etc.

TOUCHET (Marie), femme d'une grande beauté, fille d'un apothicaire d'Orléans, née en 1549, fut maîtresse de Charles IX, qui la rendit mère du duc Charles d'Angoulême, et qui lui resta toujours attaché; puis épousa Fr. de Balzac d'Entraigues, gouverneur d'Orléans, dont elle eut 2 filles, la marquise de Verneuil et la marqse d'Entraigues, remarq. aussi par leur beauté. Elle termina sa vie dans une retr. pieuse.

TOUCHI ou TCHOUCHI-KHAN, un des fils de Gengiskhan, fut détaché par son père à l'O. pendant la guerre de Khowaresmie, battit les Polovtses (entre le Don et le Danube), défit les Russes venus à leur secours (1224) à la grande bataille de la Khalkha, retourna de là vers le S. E., contre les Abases, les Tcherkesses, etc., et mourut avant Gengiskhan, laissant, entre autres fils, Batou, qui fonda l'empire du Kaptchak ou de la Horde-d'Or.

TOUCQUES, bourg du dép. du Calvados, à 8 kil. N. E. de Pont-l'Evêque et à 4 kil. S. de l'emb. de la Toucques; 1,100 hab. Commerce de grains, eaux-de-vie, harengs, etc. — La riv. de Toucques arrose les dép. de l'Orne et du Calvados, passe à Lisieux (où elle devient navigable), à Pont-l'Evêque, et se jette dans la Manche, après un cours de 120 kil.

TOUCY, ch.-l. de cant. (Yonne), à 25 kil. S. O. d'Auxerre; 2,728 hab. Grosses étoffes de laine. Patrie du cardinal Gilon de Paris.

TOUL, *Tullum Leucorum*, ch.-l. d'arr. (Meurthe), sur la Moselle, à 24 kil. O. de Nancy; 7,333 hab. Place forte. Beau pont, place du Dauphin, anc. cathédrale et anc. palais épiscop., coll., arsenal, casernes, hôpital. Toiles, imprimerie mécanique, etc. Société d'agriculture. Commerce. — Jadis capitale des *Leuci* sous les Romains; fortifiée par Valentinien I en 375; érigée dès le VIe s. en évêché. Bataille sanglante entre Théodebert, roi d'Austrasie, et Thierry, roi de Bourgogne (612). Au moyen âge, elle devint ville impériale et fut l'un des Trois-Evêchés. Réunie à la France par Henri II en 1552 (*Voy.* TROIS-ÉVÊCHÉS), elle fut fortifiée par Louis XIV en 1700. Les Prussiens mirent le siége devant cette ville en 1815. Patrie de saint Loup et de saint Waast, de Gouvion Saint-Cyr et du typographe Cares. — L'arr de Toul a 5 cant. (Colombey, Domèvre-en-Haye, Thiaucourt, et Toul, qui compte pour 2), 119 comm., et 64,041 hab.

TOUL (gouv. de), un des 8 petits gouvernements de

France avant la Révolution, se composait de 2 districts : la ville de Toul (Toul, Void, etc.), l'évêché de Toul (Liverdun, Vicheri).

TOULA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Toula, à 140 kil. O. de Riazan ; 30,000 hab. Archevêché. Beaucoup d'édifices publics, bazar. Industrie active (soieries, chapeaux, acier, suif, savon, corderies, tanneries, etc.) ; manufacture impériale d'armes, créée en 1712 par Pierre-le-Grand. — Toula, fondée en 1509, fut souvent prise et ravagée au XVIe siècle ; sa prospérité date de 1613. — Le gouv. de Toula, situé entre ceux de Moscou au N., de Riazan à l'E., de Tambov au S. E., d'Orel au S. et de Kalouga à l'O., a 240 kil. sur 150, et 1,100,000 hab. Sol plat et bien arrosé. Bois, pâturages, abeilles.

TOULA, riv. de l'empire chinois (Mongolie), coule au S. O., puis au N. O., et se jette dans l'Orkhon, par 49° lat. N. ; cours, 500 kil.

TOULLIER (Ch.-Bonav.-Marie), jurisconsulte, né à Dol, près de Saint-Malo, en 1752, mort en 1835, était agrégé à la faculté de droit de Rennes dès 1779 ; il alla en Angleterre (à Oxford et à Cambridge) pour compléter ses connaissances en droit. Sous la République, il fut administrateur de district et juge au tribunal d'Ille-et-Vilaine, puis se fit avocat. Lors de la réorganisation des écoles, il fut nommé professeur de droit civil à Rennes (1803), et devint peu après doyen de la faculté. La Restauration lui enleva, en 1815, ce titre honorifique, qui depuis lui fut rendu. Toullier commença dès 1811 la publication d'un grand ouvrage qui résumait ses cours : le *Droit civil français suivant l'ordre du Code*, 1811-1820, 9 vol. in-8. ; 5e édition, 1829-31, 15 vol. in-8. Ce traité est le meilleur commentaire que nous ayons du *Code civil* ; il a mérité à son auteur le surnom de *Pothier moderne*. On doit regretter qu'il ne soit pas terminé (il ne comprend que les 1,581 premiers art. du *Code*). M. J.-B. Duvergier l'a complété.

TOULON, *Telo Martius* ou *Telonis portus*, v. et port de France (Var), ch.-l. d'arr., sur la Méditerranée, au pied du mont Pharon, par 3° 35' long. E., 43° 71' lat. N. ; 69,474 h. Ch.-l. de dép. maritime et un des trois grands ports militaires de France. Place forte. Rade qui est une des plus belles de l'univers. Superbes établissements de marine : bassin de carénage, corderie, salle des voiles, arsenal, fonderie, chantiers, cales couvertes ; musée maritime ; lazaret, bagne. Vaste place du Champ-de-Bataille, belle rue aux Arbres ; 159 fontaines, etc. ; aux environs, hôpital militaire et lazaret. Collége communal, école imp de navigation, école de médecine de la marine, bibliothèque, musée d'histoire naturelle, jardin botanique. Société des sciences, belles-lettres et arts. Industrie et commerce médiocres. Jadis colonie romaine. Toulon fut plusieurs fois ravagé par les Arabes et par les Barbaresques. Le connétable de Bourbon le prit en 1524, Charles-Quint en 1536. Louis XIV le fit fortifier par Vauban ; en 1707, le prince Eugène et le duc de Savoie l'assiégèrent en vain. Livré aux Anglais en 1793 par la trahison des royalistes, il fut repris par les Républic. le 19 décembre de la même année : c'est à ce siége que Bonaparte commença sa réputation. — L'arr. de Toulon a 8 cantons (le Beausset, Collobrières, Cuers, Hyères, Ollioulles, Solliès, plus Toulon qui compte pour 2), 28 comm., et 99,012 hab.

TOULON-SUR-ARROUX, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 56 kil. N. O. de Charolles ; 2,307 hab.

TOULONGEON (Fr.-Emm., vicomte de), historien, né au château de Champlitte en 1748, mort en 1812, suivit d'abord la carrière des armes, devint colonel, finit par se vouer à la littérature et à la politique, devint membre des Etats-Généraux, et fut un des premiers parmi les nobles à se réunir au tiers-état ; il fut aussi plus tard membre du Corps législatif. On lui doit une *Histoire de France depuis la révolution de* 1789 (assez médiocre), 1801-10, 4 vol. in-4 ; une traduction de *César*, 1813, etc.

TOULOUBRE, *Cœnus*, riv. de France (Bouches-du-Rhône), communique par le canal de Craponne avec la Durance et se perd dans l'étang de Berre, au S. et près de Saint-Chamas.

TOULOUSE, *Tolosa*, v. de France, ch.-l. du dép. de la Hte-Garonne, sur la r. droite de la Garonne et le canal du Midi, à 669 kil. S. de Paris ; 94,195 h. Beau pont, belles promenades (esplanade, cours Dillon, jardin public) ; beaux quais, place Lafayette, place et rue Chereydon ; cathéd., égl. St-Sernin, la Dorade ; hôtel-de-ville fameux (dit *Capitole*), hôtel de la préfecture ; réservoir, superbe écluse, *pont-jumeaux*, etc. Archevêché. Cour impér., tribunal de 1re instance et de comm. ; acad. univ., fac. de théol., droit, sciences et lettres, lycée impér., école secondaire de médecine et chirurgie, école royale d'artillerie, école de dessin, académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, académie des *Jeux floraux* (*Voy.* ce nom), académie de peinture, société de médecine, des amis des arts ; deux bibliot., musée, observatoire, pépinière départementale. Etablissements de bienfaisance. Industrie active (pâtes d'Italie, faulx, limes, maroquins, passementerie, couvertures de laine et coton, cordes d'instruments ; manufacture impér. de tabac ; laminoir, manufacture d'objets d'acier, forges à la catalane, fonderie de canons, etc.). Commerce très important en objets de ses fabriques et en comestibles renommés ; c'est l'entrepôt des fers de tout le dép. de l'Ariége ; commerce de transit entre la France et l'Espagne. — Toulouse était fort riche et fort peuplée au temps même de l'indépendance des Gaules ; c'était un des sanctuaires religieux du pays. Elle fut de bonne heure alliée des Romains, mais elle les trahit pour les Cimbres en 106 av. J.-C. ; Cépion la prit alors par surprise ; il y fit un riche butin en dépouillant les temples, et se l'appropria : lorsqu'il fut battu par les Cimbres à Toulouse, on crut que c'était une punition de son impiété, ce qui fit imaginer l'expression proverbiale *l'or de Toulouse*, pour richesse qui porte malheur. Sous l'empire, elle fut comprise dans la Narbonaise. Elle devint capitale des Wisigoths en 419 ; Clovis la leur prit en 507. A partir de 631, les ducs d'Aquitaine de la ligne mérovingienne y régnèrent : Waïfre en fut le dernier duc (747-767). Toulouse fut ensuite la capitale du roy. momentané d'Aquitaine (créé par Charlemagne en 778 pour Louis-le-Débonnaire son fils), puis du comté de Toulouse ; elle devint alors florissante, et compta de nombreux troubadours. Toulouse avait une université depuis 1229 ; Philippe-le-Bel y établit un parlement en 1302 (en même temps qu'à Paris). Toulouse a toujours été la capitale du gouvernement du Languedoc. Elle a longtemps conservé des priviléges particuliers : ses magistrats s'appelaient *capitouls*. Le 10 avril 1814, le maréchal Soult livra à Wellington (10 jours après la reddition de Paris) la bataille de Toulouse, qui resta indécise. En 1841, il y a eu à Toulouse des troubles graves, qui ont pu faire craindre une révolte. A Toulouse sont nés Cujas, Fermat, Duranty ; Goudouli, Pibrac, Maynard, Palaprat, Campistron ; Bert.-Moleville, Villèle. — L'arr. a 12 c. (Cadours, Castanet, Fronton, Grenade, Léguevin, Montastruc, Verfeil, Villemur-sur-Tarn, plus Toulouse qui compte pour 4) ; 135 communes, et 159,064 hab.

TOULOUSE (comté de). Ce comté, créé dès 778 par Charlemagne, faisait partie du roy. d'Aquitaine, et eut d'abord des comtes bénéficiaires. Après la paix de Verdun (843), il se trouva être le principal des fiefs formés dans l'ancienne Narbonaise. Frédelon, qui commandait à Toulouse sous Charles-le-Chauve, ayant remis au roi cette importante place après la mort des comtes Bernard et Guillaume, qui avaient soutenu le parti de Pépin II, roi d'Aquitaine, fut fait comte de Toulouse, en 849 ; son frère Raimond

lui succéda (852), et depuis le comté fut héréditaire dans cette famille. Au xe siècle, le comté de Toulouse était l'un des six grands fiefs de la couronne. Il avait alors sous lui (comme arrière-fiefs) les comtés de Quercy, d'Alby, de Carcassonne, de Nîmes, de Béziers, de Foix; de plus les comtes héritèrent au xie siècle de la partie de la Provence dite *marquisat de Provence*. Le comté de Toulouse jouissait d'une haute prospérité et d'une civilisation précoce, jointe à une vie molle et corrompue, quand les feudataires septentrionaux se croisèrent contre les comtes, fauteurs de l'hérésie. De là la terrible guerre des Albigeois, l'expulsion des anciens comtes, et l'élévation de Simon de Montfort au titre de comte de Toulouse (1212-1218). La mort de Simon rendit le comté à l'ancienne dynastie, mais celle-ci s'éteignit bientôt dans les mâles en la personne de Raymond VII (1249). Sa fille Jeanne, épouse d'Alphonse, frère de saint Louis, lui succéda, sans conserver toutefois les vastes arrière-fiefs du comté de Toulouse (ceux-ci par le traité de Paris, 1229, avaient été cédés à la couronne); enfin en 1271, après la mort d'Alphonse et de sa femme, qui ne laissaient pas d'enfants, le comté de Toulouse proprement dit fut réuni de même à la France.

Comtes de Toulouse.

Frédelon,	849	Alphonse I Jourdain	1112
Raymond I,	852	Raymond V,	1148
Bernard,	854	Raymond VI,	1194-1222
Eudon,	875	*Simon de Mont-*	
Raymond II,	918	*fort,*	1212-18
Raymond III,	923	*Amaury de Mont-*	
Guillaume III,	950	*fort,*	1218-24
Pons,	1037	Raymond VII,	1222
Guillaume IV,	1060	Jeanne *et Alphonse de*	
Raymond IV,	1088	*France,*	1249-71
Bertrand,	1105	*Réunion à la France,*	1271

TOULOUSE (RAYMOND DE), nom de 7 comtes de Toulouse (*Voy.* ci-dessus), dont les plus connus sont: Raymond IV, dit *Raymond de Saint-Gilles*, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, né vers l'an 1042, mort en 1105. Il fut un des chefs de la première croisade (1096), et l'un des premiers qui montèrent à l'assaut de Jérusalem. Après la prise de cette ville, il refusa deux fois la couronne, et mourut en Syrie, près de Tripoli. Il eut pour successeur dans le comté de Toulouse son fils aîné, Bertrand, qui mourut 3 ans après, et qui laissa ses états d'Occident à son frère Alphonse-Jourdain (*Voy.* JOURDAIN).— Raymond V, fils d'Alphonse-Jourdain, né en 1134, épousa Constance, fille du roi Louis-le-Gros, et la répudia ensuite. Il fut attaqué par Henri II, roi d'Angleterre, et Alphonse II, roi d'Aragon; mais il sortit victorieux de ces différentes luttes, et acquit la ville de Nîmes; il y mourut en 1194. — Raymond VI, dit *le Vieux*, fils et successeur du précédent, né en 1156, eut de violents démêlés avec le St-Siége au sujet des Albigeois, dont il favorisait l'hérésie. Deux fois excommunié pour ce motif (1208 et 1211), il eut à soutenir des guerres sanglantes et désastreuses, et fut quelque temps dépouillé de ses états, dont s'emp. Simon de Montfort (1212-18); mais il triompha à la fin des armées ennemies, rentra dans ses domaines et s'y maintint jusqu'à sa mort (1222), malgré les attaques d'Amaury de Montfort, fils de Simon. Marié 5 fois, le comte de Toulouse ne laissa que 2 enfants légitimes, Raymond VII, qui lui succéda, et Constance, mariée à Sanche VIII, roi de Navarre. — Raymond VII, dit *le Jeune*, dernier comte de Toulouse, fils et successeur du précédent, né à Beaucaire en 1197, se signala dès sa jeunesse par sa bravoure, fut excommunié deux fois pour le même motif que son père, n'en poursuivit pas moins la guerre, triompha de Simon de Montfort et de son fils Amaury, et contraignit ce dernier après la mort de Raymond VI à traiter avec lui (1224). Mais affaibli par une si longue lutte, Raymond fit sa paix en 1229 avec la cour de France et avec le Saint-Siége, et subit toutes les conditions qu'on voulut lui imposer. Il mourut à Milhaud en 1249, laissant ses domaines à Jeanne, sa fille unique, qui avait épousé, en 1237, Alphonse, comte de Poitiers, frère de Louis IX.

TOULOUSE (L.-Alexandre DE BOURBON, comte de), 3e fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, né en 1678, mort en 1737, eut le titre d'amiral de France dès l'âge de cinq ans, se distingua pendant la guerre de la Succession d'Espagne (1700-10), battit l'amiral Rooke aux environs de Malaga, ne prit aucune part aux intrigues de la duchesse du Maine pendant la Régence, épousa, en 1723, la marquise de Gondrin, et tint à Rambouillet une cour qui fut, pour l'élégance et la distinction, rivale de celle de Sceaux. Il était père du duc de Penthièvre.

TOUMAN-BEY, dernier sultan mamelouk d'Egypte, neveu de Kansou-el-Ghaury, lui succéda en 1516, tenta en vain de défendre le pays contre le sultan ottoman Sélim I, déjà vainqueur de son oncle, fut battu, se défendit héroïquement dans le Caire et dans Djizeh, mais finit par être livré au sultan et fut pendu au Caire (1517).

TOUMAT, riv. d'Afrique. *Voy.* MALEG.

TOUMBEDRA, riv. de l'Inde, dans le N. du Maïssour, formée des deux rivières de Tounga et Bhadra, qui sortent des Ghattes occidentales, coule au N., au N. E., à l'E., reçoit la Vadavotti, etc., et tombe dans la Krichna par 75° 58' long. E., 16° lat. N., après un cours d'environ 450 kil.

TOUMET, tribu mongole de la Mongolie proprement dite, habite en partie sur les bords du Hoang-ho, à environ 400 kil. de Péking. Sa ville principale est Koukou-khoton.

TOUMROUT ou TOMRUT (MOHAMMED-AL-MAHDI BEN ABDALLAH), fondateur de la secte et de la dynastie des Almohades (1087-1130), était natif de la Mauritanie; il se lia avec Abd-el-Moumen, qui s'annonçait comme le 12e imam; alla prêcher à Maroc la religion nouvelle, fut chassé, puis condamné à mort, se réfugia à Tynamal, et, armant ses disciples, combattit sans relâche les Almoravides. Il étendit au loin son pouvoir (1122-25), chargea ensuite du commandement de ses troupes Abd-el-Moumen, et mourut en 1130.

TOUNGA, riv. de l'Inde. *Voy.* TOUMBEDRA.

TOUNG-KIANG, riv. de Chine (Kouang-tong), tombe dans le golfe de Canton; cours, 400 kil.

TOUNG-OUN, ville de Chine, dans l'île d'Haï-nan, à 20 kil. S. E. de Kiong-tcheou; 100,000 hab.

TOUNGOUNSKA, nom commun à deux rivières de la Russie d'Asie (Sibérie), l'une, dite *Toungounska inférieure*, qui coule 1,300 kil. au N. E., au N., à l'O., et joint l'Iénisséi près de Touroukhansk; — 2° l'autre, *Toungounska moyenne*, dite aussi *Toungounska au delà des montagnes*, qui coule 900 kil. à l'O., et tombe dans l'Ienisséi par 60° 40' lat. N.

TOUNGOUSES, peuple de la Russie d'Asie, de race mandchoue, habite dans les gouv. d'Iénisséisk et d'Irkourtsk et dans la province d'Iakoutsk, depuis l'Iénisséi à l'O. jusqu'à la mer d'Okhotsk à l'E., et depuis les monts Iablonoï au S. jusqu'à la mer Glaciale au N.; 17 à 18,000 individus mâles. Les Toungouses sont pasteurs et nomades, et exercent quelques métiers; ils adorent le Dalaï-Lama. Ils obéissent aux Russes depuis le XVIIe siècle.

TOUNG-TCHANG, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-tong), par 36° 32' lat. N., 114° long. E., sur le grand canal; très commerçante, très peuplée; tour à huit étages revêtue de porcelaine.

TOUNKAT, ville du Turkestan. *Voy.* TONKAT.

TOUP (Jean), philologue anglais, né en 1713 à Saint-Yves (Cornouailles), mort en 1785, était curé dans son comté natal, et vécut dans la solitude : de là son ton âpre et trop tranchant. On estime ses *Emenda-*

tiones in Suidam, Londres, 1760, 64, 66, 75, 4 vol. in-8 (réimp. sous le titre d'*Opuscula ad Suidam*, Leipsick, 1781, in-8; Oxford, 1790, 4 vol. gr. in-8), son édition de *Longin*, Oxford, 1778, et ses notes sur *Théocrite*, 1770 et 72.

TOUQUES, ville et riv. de France. *Voy.* TOUCQUES.

TOUR (LA). *Voy.* LA TOUR.

TOUR DE CORDOUAN. *Voy.* CORDOUAN.

TOUR DE LONDRES, vaste monument de Londres, sur la rive gauche de la Tamise, servait à la fois de forteresse, de prison d'état, d'arsenal et de garde-meuble. Cette tour fut construite avant la conquête normande; Guillaume (1077) et ses successeurs l'ont beaucoup agrandie. Les rois d'Angleterre devaient y passer un jour avant leur sacre. Le comte de Glocester mit à profit cet usage pour y faire périr les deux enfants d'Edouard IV pendant le séjour qu'ils y firent. Le roi Edouard II, le duc de Clarence, Strafford furent également mis à mort dans la Tour de Londres. Un incendie l'a en partie détruite en 1841.

TOUR DE ROUSSILLON, tour du pays de Roussillon, sur une colline, près du Tet, à 2 kil. S. de Perpignan, est située sur l'emplacement de l'anc. *Ruscino*, qui a donné son nom au Roussillon.

TOURA, riv. de la Russie d'Asie (Perm), naît dans l'Oural, coule 400 k. au N., à l'E., et au S. E., puis tombe dans le Tobol par 57° 18' lat. N.

TOURAINE, *Turones*, province et grand-gouvernement de la France avant la révolution, borné au N. par le Maine et l'Orléanais, au S. par le Poitou, à l'E. par le Berri, à l'O. par l'Anjou : 100 kil. sur 90. Ch.-l. Tours. On y distinguait les Varennes, le Verron, la Campagne, la Brenne, la Gastine. C'est auj. le dép. d'Indre-et-Loire. Céréales, vins, fruits (prunes renommées, etc.). Beaucoup de rivières, entre autres Loire, Cher, Indre, Vienne, Creuse; falun ou banc de coquillages immenses près de Ligueil. Plaines et vallées charmantes, beaux sites ; on nomme proverbialement la Touraine *le jardin de la France*. — La Touraine a appartenu quelque temps aux descendants de Thibaut *le Tricheur*, comte de Chartres et de Blois. Elle fut cédée en 1044 à Geoffroy-Martel, comte d'Anjou ; d'où elle passa aux Plantagenets, rois d'Angleterre. Philippe-Auguste s'en empara en 1203. Le roi Jean l'érigea en duché-pairie en 1360, en faveur de son fils Philippe, depuis duc de Bourgogne. Elle a plus tard été donnée plusieurs fois en apanage ; mais après la mort de François, duc d'Alençon, frère de Henri III (1584), elle a été de nouveau réunie à la couronne.

TOURAN, à peu près le *Turkestan indépendant*, nom donné vaguement par les anciens Mèdes à tous les pays au N. E. du Iaur, et à l'E. de la mer Caspienne; on crut pouvoir l'étendre même jusqu'à la Sibérie. Ces pays ne consistent pour la plupart qu'en maigres steppes, et avaient pour habitants des nomades, qui souvent envahissaient les régions du Sud. On donnait comme capitale au Touran la ville de Sibir. Le Zend-Avesta fait souvent mention du Touran et l'oppose au pays du Sud ou Iran. L'Iran est fertile et est la demeure des bons génies ; le Touran, séjour d'Ahriman, est aride. — *V.* TOURON.

TOURAN-CHAH III, roi d'Ormuz (1513-22), fut mis sur le trône par l'ambitieux Reis Noureddin, qui devint son ministre, signa avec Albuquerque un traité, tout à l'avantage des Portugais (1515); puis, à l'aide de ces derniers, se débarrassa et du ministre et de sa faction ; il devint alors lui-même comme le ministre d'Albuquerque, qui était tout-puissant à Ormuz, sans avoir l'air de s'immiscer dans le gouvernement. Après la mort d'Albuquerque, il laissa la faction vaincue reprendre sur lui son ascendant, donna le gouvernement du Lahsa à Mir-Aschraf, qui bientôt l'assassina.

TOURBET ou TOURBOUT, ville d'Iran (Khoraçan), à 150 kil. S. E. de Nichapour; 18,000 hab.

TOURCOING ou TURCOING, v. de France, ch.-lieu de canton (Nord), à 12 kil. N. E. de Lille; 19,966 hab. Chambre de commerce, conseil de prud'hommes, collége communal. Hôtel-de-ville, hospice. Filatures de coton et de laine; camelot, satins, molletons, étoffes printanières, etc., teintureries, tanneries, etc. Cette ville était déjà importante par son commerce au XII° siècle ; elle fut incendiée en 1471, 1607 et 1711. Les Protestants la pillèrent en 1566.

TOURFAN (mont), volcan de la chaîne des monts Thian-chan, à 100 kil. N. O. de Tourfan.

TOURGOUT, peuple mongol. *Voy.* TORGOT.

TOURINSK, ville de Sibérie (Tobolsk), à 123 kil. O. de Tobolsk ; 4,000 hab. Citadelle en bois.

TOURLAVILLE, *Toriallum*, bourg du dép. de la Manche, à 5 kil. E. de Cherbourg : 3,938 hab. Manufacture de glaces établie par Colbert en 1665.

TOURLET (René), né en 1756 à Amboise, mort en 1836, fut reçu médecin à Montpellier, se fixa en 1799 à Paris, et obtint un emploi aux Archives. Il concourut à la rédaction des *Annales littéraires*, du *Magasin encyclopédique*, du *Moniteur* (pour la partie scientifique). On lui doit des traductions médiocres de *Quintus de Smyrne* (sous le titre de la *Guerre de Troie*, 1800, 2 vol. in-8); de *Pindare* (1818); des *Œuvres de Julien* (1821, 3 vol. in-8).

TOURMENTES (cap des). *Voy.* BONNE-ESPÉRANCE.

TOURMOUZ, v. de Boukharie, dans le Turkestan, sur le Tourmouz (affluent du Djihoun), à 320 kil. S. E. de Boukhara. Prise en 1221 par Gengiskhan.

TOURNAN, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 27 kil. N. E. de Melun ; 1,806 hab. Châteaux de Combreux et d'Armainvilliers. Bestiaux, farines.

TOURNAY, *Turnacum*, ville forte de Belgique (Hainaut), sur l'Escaut, à 41 kil. N. O. de Mons; 29,000 hab. Evêché (fondé en 484). Citadelle, cathédrale gothique et quelques autres édifices. Académie de dessin, sculpture et architecture; athénée, etc. Soieries, lainages, bonneteries, porcelaine, faïence, bronzes dorés, tapis, camelots, draps, cotonnades, futaines, etc. Aux environs, pierres à chaux. Cette ville, une des plus importantes de la Gaule Belgique au temps de César, devint très florissante au III° siècle de l'empire ; elle fut ravagée au commencement du V° par les Vandales et Alains; tomba au pouvoir des Francs en 438, et fut la capitale de Mérovée et de ses successeurs jusqu'à Clovis. Les Normands la dévastèrent en 880. Comprise par Charles-le-Chauve dans le comté de Flandre, Tournay cessa bientôt de faire partie de la France. Cette ville a soutenu un grand nombre de siéges. Elle fut prise par Louis XIV en 1667, par les Alliés en 1709, par les Français en 1745, 92 et 94.

TOURNAY, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), sur l'Arros, à 14 kil. S. E. de Tarbes ; 1,000 hab.

TOURNEFORT (Jos. PITTON DE), célèbre botaniste, né à Aix en 1656, mort en 1708, quitta le séminaire pour l'école de médecine de Montpellier, parcourut les montagnes du Dauphiné, de la Savoie, du Roussillon, de la Catalogne, toujours herborisant, devint professeur de botanique au Jardin du Roi (1683), enrichit cet établissement tant par ses récoltes en Portugal, en Andalousie, en Angleterre, etc. (1688), qu'à la faveur d'un voyage scientifique qu'il fit, par ordre de Louis XIV, à Constantinople, à Candie, en Arménie, en Géorgie, etc. (1700); devint membre de l'Académie des Sciences en 1691, et obtint après son deuxième retour une chaire de médecine au collége de France. On lui doit, entre autres ouvrages, des *Eléments de botanique*, Paris, 1694, 3 vol. in-8 (qu'il a traduits en latin sous le titre d'*Institutiones rei herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4), et un *Voyage du Levant*, au Louvre, 2 vol. in-4, ou à Lyon, 1717, 3 vol. in-8. Tournefort est un des restaurateurs de la botanique. On lui doit une classification méthodique des genres et des espèces : elle est fondée principalement sur la fleur

et le fruit. Linnée a conservé la plus grande partie des genres qu'il avait établis.

TOURNELLE (LA), nom que l'on donnait à deux chambres de justice de Paris : l'une, dite *Tournelle criminelle* ou simplement *la Tournelle*, qui jugeait en dernier ressort les affaires criminelles ; elle fut instituée en 1436, et modifiée en 1452 et 1519 ; — l'autre, dite *Tournelle civile*, érigée en 1667 pour les affaires au dessous de 3,000 livres. On nommait, dit-on, ces deux chambres *Tournelles*, parce qu'elles se composaient de membres du parlement qui y venaient siéger *tour à tour* ; il est plus probable que ce nom venait de ce qu'elles siégeaient dans une des *tours* du Palais.

TOURNÉLY (Honoré), théologien, né à Antibes en 1658, mort à Paris en 1729, fut reçu docteur en Sorbonne (1686), remplit une chaire de théologie à Douai, puis à la Sorbonne (1692-1716), et composa des traités de théologie devenus classiques.

TOURNEMINE (le Père), savant jésuite, né à Rennes en 1661, mort en 1739, professa avec éclat, et dirigea le *Journal de Trévoux* de 1702 à 1736 ; outre une foule de *Dissertations et Analyses* (insérées dans ce journal), il a publié des *Tables chronologiques* (dans la Bible de Duhamel, 1706), des *Réflexions sur l'athéisme* (à la suite du *Traité de l'existence de Dieu* par Fénelon), une édition estimée des *Commentaires de Menochius sur l'Écriture sainte*, Paris, 1719, 2 vol. in-fol. Il entretenait correspondance avec un grand nombre de savants, et eut une vive discussion avec Leibnitz sur l'origine des Français : il en fait une colonie de Gaulois.

TOURNON, *Tornomagensis vicus*, ch.-l. d'arrond. (Ardèche), sur la rive droite du Rhône, à 55 kil. N. E. de Privas ; 4,174 h. Trib. de 1re instance ; lycée (formé de l'ancien collége fondé par le cardinal de Tournon, et dirigé d'abord par les Jésuites, puis par les Oratoriens), etc. Beau pont de fer, qui unit Tain et Tournon. Vieux château des ducs de Soubise. Mégisserie, tannerie, draps, soie. Bons vins. Tournon eut dès le XIIe siècle des seigneurs particuliers (qui eurent plus tard le titre de comtes), et dont la race s'est éteinte en 1644 ; le titre de ce comté passa ensuite successivement dans les maisons de Montmorency, de Lévy-Ventadour et de Rohan-Soubise. — L'arr. de Tournon a 11 cantons (Annonay, le Chaylard, Lamastre, Saint-Agrève, Saint-Félicien, Saint-Martin-de-Valamas, Saint-Pérey, Satillieu, Serrières, Tournon, et Vernoux), 124 communes et 134,569 hab.

TOURNON, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 22 kil. E. de Villeneuve-sur-Lot ; 7,634 hab.

TOURNON (François DE), cardinal, né en 1489 à Tournon en Vivarais, d'une ancienne maison connue dès le XIIe siècle, fut nommé archevêque d'Embrun à vingt-huit ans, puis devint successivement archevêque de Bourges, d'Auch, de Lyon. Il jouit de la confiance de François I, négocia le traité de Madrid qui rendit la liberté au roi, 1526, fut employé par le roi d'Angleterre, Henri VIII, comme intermédiaire auprès du pape pour obtenir son divorce, dirigea en 1536, de concert avec Anne de Montmorency, la guerre contre Charles-Quint, signa la paix à Nice en 1538, fut jusqu'à la mort du roi le ministre dirigeant, se vit écarté sous Henri II, qui l'envoya comme ambass. à Rome ; mais revint au pouv. sous ses successeurs. Il m. en 1562. Zélé pour l'unité de religion, il traita av. rigueur les Calvinistes et les Vaudois. C'est lui qui introduisit les Jésuites en France. Il protégea les lettres et fonda le collége de Tournon, dont il donna la direction aux Jésuites. — Un autre cardinal de Tournon fut légat du pape Clément XI aux Indes et à la Chine (1701-6), prohiba les pratiq. idolâtres chez les Chinois baptisés, encourut la colère de l'emper., qui le fit enferm., et m. en prison.

TOURNON (Phil.-Camille-Marcellin, comte de), issu de l'ancienne maison des comtes de Tournon, entra au conseil d'état en 1806, comme auditeur, fixa l'attention de Napoléon, qui le nomma intendant à Bareuth, puis le fit préfet de Rome (1809), administra cette ville jusqu'en 1814, et y laissa d'honorables souvenirs ; devint sous la Restauration préfet de la Gironde, du Rhône (1821), conseiller d'état, pair de France (1824), et mourut en 1833. Il a publié d'intéressantes *Études statistiques sur Rome*, etc.

TOURNOVO, ville de Turquie d'Europe (Tricala), à 14 kil. N. O. de Larisse ; 6,000 hab. Évêché grec ; étoffes de soie, dites *bourres* de Grèce.

TOURNUS, *Castrum Tinurtium*, plus tard *Turnucium*, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), sur la Saône, à 28 kil. N. E. de Mâcon ; 3,407 hab. Couvertures de coton, chapeaux ; salin et potasse, sucre de betterave. Commerce de vin, pierres blanches et rouges, etc. Patrie du peintre J.-B. Greuze. — Aux portes de la ville était jadis une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 875 par Charles-le-Chauve.

TOURON ou TOURANE, *Han* ou *Koua-han*, ville de l'empire annamitique (Cochinchine), à 1 k. d'une superbe baie, dite baie de Touron, à 100 kil. S. E. de Hué ; beau port. Jadis importante, et ch.-l. de la province de Cham (auj. c'est Faï-fo). Cédée à la France vers 1787, cette ville n'a jamais été occupée par elle.

TOUROUVRE, ch.-l. de cant. (Orne), à 13 kil. N. E. de Mortagne ; 1,950 hab. Verrerie, forge.

TOURREIL (Jacques DE), né à Toulouse en 1656, mort en 1715, obtint deux prix d'éloquence à l'Académie française (1681 et 83), traduisit les *Philippiques*, les *Olynthiennes* et quelques autres discours de Démosthènes, et finit par être membre de l'Académie des Inscriptions. Ses *Œuvres* ont été imprimées, à Paris, en 1721, 2 vol. in-4, 4 vol. in-12.

TOURS, *Turones* ou *Cæsarodunum*, ch.-l. du dép. d'Indre-et-Loire et capit. de l'anc. Touraine, sur la gauche de la Loire, à 225 k. S. O. de Paris ; 26,669 h. Deux beaux ponts, magnif. rue Nationale, belle rue St-Martin, cathéd. (avec tours de 80 mètres de haut), vaste égl. St-Martin (dite jad. St-Gatien), pal. archiép., hôtel-de-ville, préfecture, musée, bourse, palais, casernes, belle fontaine, puits artésien ; environs magnifiques, situation délicieuse, admirable entrée en venant de Paris. Près de Tours se voient les *Goutières*, grottes très curieuses. Archevêché ; tribunal de 1re instance et de commerce ; lycée impér., séminaire, société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, cabinet d'histoire naturelle et d'antiquités, musée de peinture, bibliothèque, jardin botanique. Draps, couvertures, tapis, ouate, soieries, passementerie, faïence, poterie bronzée, cordes en boyaux, corroieries, teintureries, amidon ; pruneaux dits *de Tours*, et autres fruits ; bougies, chanvres, laines, cuirs, grains, vins, etc. Chem. de fer. — Tours était la capitale des *Turones*, et fut sous les Romains ch.-l. de la Lyonnaise 3e. Les Wisigoths la prirent en 428 ; Clovis les en chassa (507) ; elle ne fit point partie du royaume d'Aquitaine. On nomme bataille de Tours la série de combats livrés en 732 par Charles-Martel aux Arabes, entre Tours et Poitiers. Tours appartint longtemps aux comtes d'Anjou (depuis rois d'Angleterre). Philippe-Auguste la leur prit en 1189. Ses environs étaient le séjour favori de Charles VII et de Louis XI ; ce dernier habita longtemps le château de Plessis-lès-Tours. Les États-Gén. s'y tinrent plus. fois (1484, 1506 ; etc.). Henri IV fit planter près de Tours les 1ers mûriers pour l'alimentation des vers à soie en France. Tours a eu pour évêques saint Martin et Grégoire, tous deux dits de Tours, Saint Gatien, etc. Gabrielle d'Estrées, Boucicaut, Rapin, Gréco urt, Destouches, Dutens, Bouilly, J. Leroy y sont nés. Jadis on battait monnaie à Tours, mais la livre y était d'un cinquième plus faible que celle de Paris, et pour la distinguer on l'appelait *livre tournois*. — L'arr. de

Tours a 11 cantons (Amboise, Bléré, Château-la-Vallière, Château-Renaut, Montbazon, Neuillé-Pont-Pierre, Neuvy-le-Roi, Vouvray, plus Tours, qui compte pour trois), 127 communes et 151,119 hab.

TOURTERON, ch.-l. de canton (Ardennes), à 20 kil. N. O. de Vouziers; 643 hab.

TOURVILLE ou COTENTIN-TOURVILLE, village de l'ancienne Normandie, auj. dans le dép. de la Manche, à 7 kil. O. de Coutances; 1,200 hab.; a donné son nom à la maison de Tourville connue dès le XIIIe siècle.

TOURVILLE (Anne-Hilarion DE COTENTIN, comte DE), célèbre marin français, né en 1642 au château de Tourville, d'une famille ancienne de Normandie, mort en 1701, était fils de César de Tourville, maréchal-de-camp. Il entra dans l'ordre de Malte à 14 ans, devint capitaine en 1667, se distingua sous d'Estrées et Duquesne, notamment aux batailles de South-Bay (1672), et d'Agousta (1676), commanda l'avant-garde sous le maréchal de Vivonne à la bataille navale de Palerme (1677); prit part aux diverses expéditions contre Alger et Tripoli (1682-1688); reçut le titre de vice-amiral des mers du Levant (1689), alla en Irlande avec d'Estrées soutenir la cause de Jacques II, prit en 1690 deux grands convois, près de l'île de Wight et dans la baie de Tingmouth (Devon), mais perdit deux ans après contre une flotte double en nombre la désastreuse bataille de La Hogue (qu'il ne livra du reste que malgré lui et sur un ordre exprès de la cour), fit une admirable campagne navale en 1693, gagna la bataille de Saint-Vincent (Portugal), et fit perdre aux Anglais plus de 80 bâtiments et de 36 millions.

TOUS, ville et riv. d'Asie. *Voy.* THOUS.

TOUS-LES-SAINTS (baie de), *Bahia de Todos os Santos*, baie du Brésil (Bahia), par 13° lat. S., et .° long. O., a 35 kil. sur 28. Sur la côte E. est Bahia. — Une baie du Mexique, sur la côte de la Nouvelle-Californie, par 31° 47' lat. N., et 118° 47' long. O., porte le même nom.

TOUSSAINT (la), fête instituée en 837 en l'honneur de *tous les saints*, par le pape Grégoire IV, et célébrée le 1er novembre chez les Latins, remplaça la fête de *Tous les Martyrs*, instituée en 607 par Boniface IV, lors de la dédicace du *Panthéon* de Rome, converti en église sous le nom de *Sainte-Marie-aux-Martyrs*, dite vulg. *Notre-Dame de la Rotonde*.

TOUSSAINT (Fr.-Vinc.), écrivain, né à Paris en 1715, mort en 1772, suivit quelque temps le barreau, puis se livra aux lettres. Il rédigea les articles de jurisprudence dans les 2 premiers vol. de l'*Encyclopédie*, publia en 1748 le livre des *Mœurs*, espèce de traité de morale naturelle, et y joignit en 1762 des *Eclaircissements*, qui furent, ainsi que l'ouvrage, condamnés au feu: Prémontval l'a réfuté avec succès. Frédéric, roi de Prusse, qu'il avait précédemment attaqué dans la *Gazette française*, lui offrit un asile (1764) et lui confia la chaire de rhétor. et de logique à l'école milit. de Berlin; mais Toussaint s'aliéna ce prince par sa vanité. Avant de mourir, il se convertit et rétracta ses erreurs. On a de lui des traduct. de l'allemand et de l'anglais.

TOUSSAINT-LOUVERTURE. *Voy.* LOUVERTURE.

TOUSTAIN (dom Ch.-Franç.), Bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1700, mort en 1754, a donné avec D. Tassin un *Nouveau traité de diplomatique*. 6 vol. in-4, et une édition de Théodore Studite.

TOUTHMOSIS, roi d'Egyte. *Voy.* THOUTHMOSIS.

TOUTOUCH (Tadj-ed-Daoulah), turc seldjoucide, fils d'Alp Arslan et frère de Mélik-Chah, eut commission d'achever la conquête de la Syrie (1076) et la termina en 1078; mais il lui fallut repousser les attaques des Egyptiens. A la mort de Mélik (1092), il se fit proclamer sultan à Damas, et se fit reconnaître par les émirs de Syrie; mais il eut bientôt à combattre et Barkiarok, fils de Mélik, et Aksankar, émir d'Alep; il battit et tua le second, mais fut lui-même vaincu par Barkiarok, et périt à Rei (1095). Toutouch est la tige des sultans seldjoucides de Damas.

TOUVET (LE), ch.-l. de cant. (Isère), à 37 kil. N. E. de Grenoble; 1,500 hab. Forges.

TOU-YUN, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Koueitcheou), par 26° 12' lat. N., et 105° 3' long. E.

TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, né en 1737, mort à Londres en 1805. Jouissant d'une grande fortune, il l'employa à voyager en Italie et en Grèce, et à former un riche muséum d'antiquités, qui fait maintenant partie du Musée britannique.

TOWTON, village d'Angleterre (York), à 17 kil. S. O. d'York, est célèbre par la victoire qu'Edouard IV de la maison d'York y remporta en 1461 sur Henri VI de la maison de Lancastre.

TOXANDRIA, ville de la Gaule septent. (2e Germanie), entre la Meuse et l'Escaut, est auj. *Tessender-Loo*. — Dans le moyen âge, on donnait le nom de *Toxandrie* à une partie du Brabant ou au Brabant lui-même.

TPÉ, déesse égyptienne, n'est autre que le Ciel. On voit son effigie de chaque côté des zodiaques rectangulaires: son corps alors est d'une longueur démesurée; on peint en bleu sa tunique, formée de lignes brisées ou onduleuses sur lesquelles les dieux circulent dans des barques. A Tpé s'opposait Netpé (ou Nephthys), la Terre, le principe imparfait ou mauvais. — Tpé est aussi le nom égyptien de Thèbes.

TRACHÉE ou TRACHÉOTIDE (CILICIE), c.-à-d. *âpre, montagneuse*. *Voy.* CILICIE.

TRACHINE, auj. *Trachin*, ville de Thessalie, au S. E., près de l'OEta et du golfe Maliaque, formait aux temps mythologiques un petit état dit *Trachinie*, que soumit Hercule. C'est là que demeurait Déjanire, femme du héros, et qu'Hercule revêtit la fatale tunique de Nessus. Une tragédie de Sophocle, qui représente la mort d'Hercule, est intitulée les *Trachiniennes*. — Terracine ou Anxur en Italie s'appelait aussi en grec *Trachine*.

TRACHINIE. *Voy.* l'art. précédent.

TRACHONITIDE (du grec *trachys*, âpre, raboteux), contrée de Syrie, au delà des limites orientales de la Palestine, touchait d'un côté à la Célésyrie, de l'autre à l'Arabie; elle était hérissée de montagnes. Auguste la conféra à un petit prince appelé Zénodore ou Zénon; ce qui la fit nommer *Domus Zenonis*.

TRACY, village du dép. de la Nièvre, à 10 kil. S. O. de Cosne, sur la Loire; 1,000 hab. Vins.

TRACY-LE-MONT, bourg du dép. de l'Oise, à 9 kil. S. E. de Ribecourt; 1,400 hab. Toiles.

TRACY (Ant-Louis-Claude DESTUTT DE), idéologue, né dans le Bourbonnais en 1754, d'une famille originaire d'Ecosse, mort en 1836, était colonel d'infanterie en 1789. Député aux Etats-Généraux, il s'y montra partisan éclairé de la réforme politique; il rentra dans la vie privée après l'Assemblée Constituante, fut arrêté comme suspect sous la Terreur, fit partie de l'Institut (sciences morales et politiques) dès sa fondation, devint peu après membre du comité de l'instruction publique, entra au sénat conservateur en 1799, à l'Académie Française en 1808, et fut appelé en 1814 à la Chambre des Pairs, où il vota constamment avec le parti constitutionnel. Ses princip. ouvrages sont: *Eléments d'idéologie*, comprenant: *Idéologie* proprement dite, 1801, *Grammaire*, 1803, *Logique*, 1805; *Traité de la volonté et de ses effets*, 1815, in-8 (ce dernier ouvrage est surtout un traité d'économie politique); *Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu*, 1808. On a en outre de lui quelques *Mémoires*, dont un sur *Kant*. Disciple de Condillac, il ramène comme lui toutes les idées et toutes les facultés à la sensation: ce qui a fait considérer ses œuvres comme dangereuses et les a fait condamner à Rome. Tracy approfondit quelques points de la doctrine du maître, tels que l'influence des signes, l'explication de l'idée de corps;

ain il émit des opinions qui lui sont propres sur quelques points de détail, comme l'origine des erreurs, qu'il attribue à l'imperfection de la mémoire.

TRADUCTA JULIA. *Voy.* TINGIS.

TRAERBACH, ville forte des États prussiens Prusse Rhénane), sur la Moselle, à 32 kil. S. de rèves, dans l'ancien palatinat du Rhin, et jadis apit. d'un des bailliages du comté de Spanheim. e comte de Belle-Isle s'empara de cette ville en 1734.

TRAETTA (Thom.), compositeur, né en 1727 à aples, mort en 1779, était l'élève de Durante et de éo. Il fut professeur au conservatoire de Venise, et vit appeler à Londres, à Venise, à Saint-Pétersourg. Il excelle dans les effets sombres et pittoesques. Ses principaux opéras sont : *Farnace* (son ébut, 1750); *Ippolito* (1757); *Ifigenia* (1759); *l'Ila disabitata* (1769); *l'Olimpiade* (1770); *Didone* 772); *la Disfatta di Dario* (1778), etc.

TRAETTO ou TRAJETTO, *Minturnes*, ville du y. de Naples (Terre de Labour), à 16 kil. O. de ssa; 3,400 hab. Ravagée par les Sarrasins (883), is par les Hongrois et les Génois. *Voy.* MINTURNES.

TRAFALGAR, *Junonis promont.*, cap d'Espagne adix), à l'entrée du détroit de Gibraltar, vis-à-vis cap Spartel. Il s'y livra, le 21 octobre 1805, une èbre bataille navale, où l'amiral anglais Nelson fit complétement les flottes de France et d'Esgne, commandées par les amiraux Villeneuve et avina. Nelson périt au milieu de sa victoire; Graa fut blessé à mort : l'amiral franç., Villeneuve, fut prisonnier par les Anglais.

TRAGURIUM, ville de Dalmatie, auj. TRAU.

TRAGUS. *Voy.* BOCK.

TRAINA, *Imachara*, ville de Sicile (Catane), à 17 E. de Nicosie; 7,000 hab. Château-fort.

TRAINCAVEL (RAYMOND DE), le même que Raymond VII, comte de Toulouse. *Voy.* TOULOUSE.

TRAINE, ville de France. *Voy.* TRÈNE.

TRAITANTS, nom sous lequel on désignait familièrement, surtout au dernier siècle, les banquiers de la cour, et tout financier qui, moyennant té, faisait des avances sur les impôts.

TRAJAN, *M. Ulpius Trajanus Crinitus*, empereur ain, né à Italica en 52, fils d'un soldat de forte élevé aux honneurs par Vespasien, se montra taire habile et brave sous Domitien, fut fait sul en 91, puis commanda des légions de la e-Germanie, fut adopté par Nerva, et devint pereur en 98 par la mort de ce prince. Il ne it à Rome qu'après avoir assuré les limites du du Rhin, refusa de payer tribut aux Daces, par suite à soutenir contre eux deux guerres -103, 105-106), dont le résultat fut l'acquisidu vaste pays dit depuis *Dacie Trajane*, envahit pire parthe (115-117), soumit l'Arménie, l'Ibéet la Colchide, donna un roi aux Albaniens et le aux Parthes, et poussa ses conquêtes au delà Euphrate et même du Tigre, mais ne put renr, comme il le désirait, l'empire des Arsacides anchir l'Indus. A l'intérieur, il fit fleurir la ce et cesser les délations, partagea le gouverent avec le sénat, s'environna de capacités de genre, allégea les impôts, refondit les monnaies, des soins extrêmes à l'approvisionnement de e, couvrit l'empire de magnifiques ou utiles uments (la colonne Trajane, l'an 114, le pont Danube, etc.), et colonisa la Dacie Trajane. Il réprimer une révolte des Juifs, lorsqu'il ut à Sélinonte en 117. Plotine, sa femme, caa mort jusqu'à ce qu'Adrien eût été reconnu. an a souvent été nommé le meilleur des empe- romains; mais il souilla sa réputation par son inérance, ses goûts dépravés, ses rigueurs enles chrétiens. Pline a fait le *Panégyrique de an.* L'histoire de ce prince a été écrite par Dion us (abrégé par Xiphilin), par Eutrope, Aurelius Victor, Orose. On a quelq. *Lettres* de lui (dans *Pline*). Esmenard donna en 1807 le *Triomphe de Trajan*, opéra.

TRAJANE (DACIE). *Voy.* DACIE.

TRAJANOPOLI ou ORIKHOVA, *Trajanopolis*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Maritza, au pied du Despoto-dagh (Rhodope), à 77 kil. S. O. d'Andrinople; 15,000 hab. Archevêque grec.

TRAJANOPOLIS, auj. *Trajanopoli*, ville de Thrace, au S., sur l'Hèbre, ch.-l. de la province dite Rhodope. — Plusieurs autres villes portaient le nom de Trajanopolis, notamment en Phrygie et en Mysie. La Sélinonte de Cilicie portait aussi le même nom.

TRAJECTUM, nom de plusieurs villes chez les anciens, bâties sur la rive d'un fleuve à l'endroit où on le traversait, notamment : *Trajectum Mosæ* ou *ad Mosam*, auj. *Maëstricht*, et *Trajectum Rheni* dit aussi *Ad Rhenum* ou *Vetus*, auj. *Utrecht*.

TRALLES, *Tralli*, auj. *Sultan-hissar*, ville de Lydie, au S., près du Méandre, entre Magnésie et Nyssa. Patrie du médecin Alexandre de Tralles.

TRAMAYES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 24 kil. O. de Mâcon; 2,431 hab. Marbre noir.

TRANI, *Turenum*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Bari), sur la mer Adriatique, à 40 kil. N. O. de Bari; 13,000 hab. Archevêché. Jadis château-fort élevé par le roi Frédéric II; cathédrale, théâtre, etc. Aux environs, coton. Commerce de grains, vins, huile, etc. — Détruite en 1134 par le roi normand Roger; elle ne tarda pas à redevenir florissante.

TRANQUEBAR, v. de l'Inde Anglaise, sur la côte de Coromandel, dans l'anc. Karnatic (district de Tandjaour), par 11° lat. N., 77° 34' long. E.; 26,000 h. Fort Daneborg; bien bâtie. Grand commerce. — Les Danois ont acheté Tranquebar au radjah de Tandjaour en 1616; les Anglais la leur ont achetée en 1845.

TRANSFIGURATION. On nomme ainsi le moment où Jésus apparut dans tout l'éclat de sa gloire sur le mont Thabor, avec Moïse et Elie, devant les apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean. On institua dans des temps fort anciens une fête en l'honneur de ce miracle; elle se célèbre le 6 août. Raphaël a représ. la *Transfiguration* dans un tableau qui est peut-être son chef-d'œuv. On le voit au Vatican.

TRANSOXIANE, part. de la *Sogdiane* et de la *Bactriane*, le *Mawarannahar* des Arabes, pays de l'Asie centrale, compris entre le Djihoun et le Sihoun (*Oxus* et *Iaxartes* des anciens), sans limites précises au N., à l'E. et à l'O. Samarcand en était la capitale. C'était la province la plus septentrionale de l'empire des califes. Soumis de bonne heure par les Arabes (vers 670), ce pays n'obéit bientôt plus que nominalement. Presque toutes les tribus avaient d'ailleurs conservé leurs khans héréditaires. Au Xe siècle, des khans du Mawarannahar dominaient les califes dans Bagdad même. C'est par le Mawarannahar que passèrent les conquérants du Nord (Gengis, Tamerlan) pour se jeter sur la Perse et sur l'Inde. C'est aussi de là que sortirent les Samanides.

TRANSPADANE (Gaule). *Voy.* GAULE.

TRANSPADANE (République), république créée, en 1796, par Bonaparte après la bataille de Lodi, était située au N. du Pô, et comprenait la Lombardie autrichienne et quelques provinces vénitiennes; elle fut réunie l'année suivante à la République Cispadane, avec laquelle elle forma la République Cisalpine.

TRANSTAMARE. *Voy.* HENRI et PAEZ.

TRANSTÉVÉRINS ou TRASTEVERINS, habitants du *Trastevere* ou *cité Léonine*, partie de Rome à la droite du Tibre.

TRANSTIGRITANES (provinces), pays cédés à Dioclétien par le roi de Perse Narsès en 297; c'étaient l'Arzanène, la Zabdicène, la Gordyène, la Moxoène, la Réhimène (ces deux derniers sont douteux). Ces pays avaient été pour la plupart détachés de l'Arménie.

TRANSYLVANIE, partie de l'anc. *Dacie Trajane*.

Dacia Mediterranea, Erdely-Orszag en hongrois, grand gouvernement de l'empire d'Autriche, entre la Hongrie au N., la Valachie au S. et la Moldavie à l'E., a 60,000 kil. carrés; 2,500,000 hab. Ch.-l., Klausenbourg (dit aussi *Kolosch, Kolosvar*). Les noms de *Transylvanie* et d'*Erdely-Orszag*, qui veulent dire *au delà des forêts*, ont été donnés à ce pays par les Hongrois, parce qu'il se trouve, par rapport à eux, au delà des vastes forêts (*trans sylvas*) qui couvrent les monts Krapaks et tout le territoire situé à l'E. de la Theiss. La Transylvanie est divisée en 3 grandes parties : le Pays des Hongrois à l'O., le Pays des Saxons au S., le Pays des Szeklers à l'E. On y distingue 25 comitats ou siéges, et 4 districts, qui sont ainsi répartis :

I. *Pays des Hongrois.*	Schæssbourg.
1° *Onze comitats.*	Mediasch.
Weissembourg supérieur.	Muhlenbach.
Carlsbourg ou Weissembourg inférieur.	Gross-Schenk.
Hunyad.	Reismarkt.
Zarand.	Reps.
Kockelbourg.	Lesskirchen.
Therda ou Thorenbourg.	Szasz-Varos.
Kolosch ou Klausenbourg.	2° *Deux districts.*
Doboka.	Kronstadt.
Szolnok intérieur.	Bistritza.
Szolnok moyen.	III. *Pays des Szeklers.*
Kraszna.	*Cinq siéges.*
2° *Deux districts.*	Udvarhely.
Kœvar.	Haromszek.
Fogaras.	Csik ou Szik.
II. *Pays des Saxons.*	Maros-Vasarhely, dite aussi Markstadt ou Neumarkt.
1° *Neuf siéges.*	Aranyos.
Hermanstadt.	

La Transylvanie est entourée à l'O. et au S. par les monts Krapaks, qui la couvrent de leurs ramifications; elle est arrosée par le Maros, le Szamos, l'Aluta, etc., affluents de la Theiss ou du Danube. Climat varié, froid vers les montagnes, brûlant dans les plaines et vallées; sol fertile, mais mal cultivé; beaucoup d'excellent vin. Bétail renommé, chevaux petits, mais fort bons. Mines nombreuses et très riches : or, argent, fer, cuivre, plomb, mercure, zinc, arsenic, sel gemme; marbres; houille, soufre, grès; diamants, topazes, agathes, améthystes, etc. Industrie presque nulle. Commerce assez actif, mais presque tout aux mains des Grecs et des Arméniens. Il y a beaucoup de races diverses en Transylvanie; on y parle trois langues : le hongrois, l'allemand et surtout le valaque. — Ce pays, habité primitivement par les Daces, conquis par Trajan, abandonné par Aurélien, appartint successivement aux Goths, aux Huns, aux Avares, enfin aux Hongrois (1004); depuis cette dernière conquête, il a suivi presque sans interruption le sort de la Hongrie, à laquelle il a souvent été disputé par les Turcs. En 1526, Jean Zapoly, frustré par l'empereur Ferdinand I de la couronne de Hongrie qui lui avait été déférée, se rendit indépendant en Transylvanie, avec le secours du sultan; ses successeurs régnèrent jusqu'en 1699 sur la Transylvanie et sur divers comitats de la Hongrie orientale, sous suzeraineté turque, dans l'ordre qui suit :

Jean Zapoly,	1526-40	Gabriel I Bathori,	1613
J.-Sigismond Zapoly,	1571	Gabriel II Bethlem (Bethlem Gabor),	1629
Etienne I Bathori,	1576	George I Ragotzi,	1648
Christophe Bathori,	1581	George II Ragotzi,	1661
Sigismond Bathori,	1602	Michel I Abaffi,	1690
Etienne II Botskay,	1606	Michel II Abaffi,	1699

En 1699, l'emp. Léopold I fit définitivement rentrer la Transylvanie sous la domination autrichienne; Marie-Thérèse l'érigea en grand-duché.

TRAPANI, *Drepanum*, ville et port de Sicile, ch.-l. de prov., à 80 kil. O. de Palerme, à l'extrémité O. de l'île, sur le cap Trapani (*Drepanum prom.*); 18,000 hab. Place forte; bien bâtie. Beau port, quai, phare. Evêché, couvents, beaucoup d'édifices. Ruines d'un temple de Vénus. Commerce (sel, soude, corail, albâtre, vin, thon). *Voy.* DRÉPANE.

TRAPANO ou **MALECA**, *Drepanum*, cap de l'île de Candie, sur la côte N., à 25 kil. E. de la Canée.

TRAPEZONTE, *Trapezus*, auj. *Trébizonde*, ville grecque du Pont oriental, non loin de la Colchide, était fort commerçante et se maintint florissante sous les Romains. Elle acquit surtout de l'importance au moyen âge (*Voy.* TRÉBIZONDE). Elle passait pour être une colonie d'une ville d'Arcadie de même nom (auj. *Caritena*), sur l'Alphée.

TRAPPE (NOTRE-DAME-DE-LA-), abbaye de l'ordre de Cîteaux, célèbre par la sévérité de la règle qu'on y suit, fut fondée en 1140 par Rotrou, comte du Perche. Elle était dans le Perche (auj. dans le dép. de l'Orne), à 12 kil. N. de Mortagne et près de Soligny. Cet ordre, qui s'était relâché, fut réformé en 1662 par l'abbé de Rancé, qui y établit l'étroite observance de Cîteaux. Les Trappistes observent un silence absolu, partagent leur temps entre la prière et le travail manuel, se nourrissent de pain grossier et de légumes cuits à l'eau, et ne sont vêtus que d'une robe de bure. Ils doivent avoir toujours devant les yeux l'image de la mort : il y a dans leur cimetière une fosse toujours ouverte. Cette abbaye fut supprimée à la révolution. Les bâtiments furent restaurés par M. de Lestrange, et rendus en 1815 à leur destination primitive. En 1822, l'ordre de la Trappe comptait plusieurs couvents en France, notamment à la Meilleraye, dans la Loire-Inf. M. Gaillardin a donné l'*Hist. de la Trappe* (1853).

TRASIMÈNE ou **THRASYMÈNE** (lac), *Thrasymenus lacus*, auj. *lac de Pérouse*, en Etrurie, aux environs de *Perusia*, est fameux par la victoire qu'Annibal y remporta sur le consul Flaminius l'an 217 avant J.-C. — Un des dép. de l'empire français formés aux dépens des Et. romains portait le nom de dép. de Trasimène; il avait Spolète pour ch.-l.

TRAS-OS-MONTES, c.-à-d. *au delà des monts*, prov. du Portugal, dans l'angle N. E., bornée au N. et au N. E. par l'Espagne, au S. par le Beira, à l'O. par l'Entre-Douro-e-Minho, tire son nom de ce qu'elle est, par rapport à la capitale, à l'E. et au delà des monts de Jerez et de Maranea : 140 kil. sur 100; 280,000 hab. Ch.-l., Bragance. Céréales, bons vins, chevaux et mulets estimés, abeilles, etc.

TRAU, *Tragurium*, ville des Etats autrichiens (Dalmatie), à 47 kil. N. O. de Spalatro; 3,000 hab. Petit port, quelques fortifications. Evêché. Vins et olives estimés. Cette ville fut, dit-on, fondée par les Syracusains. Au x[e] s., c'était une république; elle se donna en 991 aux Vénitiens qui, malgré les prétentions des Hongrois, la possédèrent jusqu'en 1797. Cédée à l'Autriche par le traité de Campo-Formio.

TRAUN, *Traunus*, riv. des Etats autrichiens (Autriche), naît à l'extrémité N. O. de la Styrie, coule au S. O., entre dans l'archiduché d'Autriche (cercle de Traun), traverse le lac de Hallstadt, se dirige au N., forme, en s'élargissant le lac de Traun par 11° 24' long. E., 47° 52' lat. N.; elle sort de ce lac à Gemünd, et tombe dans le Danube à 6 kil. S. E. de Lintz. Cours, 160 kil. — Le cercle de Traun est au S. de celui de la Mühl, a 150 kil. sur 90, et compte 176,000 hab. Ch.-l., Steyer. Au S., sont les Alpes Noriques.

TRAUN (Otton-Ferd., comte de), général autrichien, d'origine bavaroise, né en 1677, mort en 1748, servit avec éclat dans la guerre de la succession d'Espagne, devint général-major en 1723, défendit avec succès le Milanais en 1736, montra de vrais talents dans la guerre de la succession d'Autriche, fut nommé feld-maréchal, et mourut à Hermanstadt, gouverneur de la Transylvanie.

TRAUNSTEIN, ville de Bavière (Isar), sur la Traun, à 80 kil. S. E. de Munich ; 2,500 hab. Château ; saline (qui produit 160,000 quintaux par an).

TRAVANCORE, *Cottiara* des anciens, ville de l'Inde anglaise médiate en-deçà du Gange, jadis capit. d'un roy. de Travancore, par 74° 52' long. E., 8° 30' lat. N., dans une vallée des Ghattes. Très déchue auj. — *Le* roy. de Travancore, dans le Malabar, a pour bornes à l'O. et au S. la mer des Indes, à l'E. les Ghattes occident. : 215 kil. sur 100 ; 1,000,000 d'hab. dont plus de 100,000 chrétiens. Capitale actuelle, Trivanderam. Climat chaud, mais que tempère le voisinage de la mer. Sol très fertile. — Le pays de Travancore n'avait jamais été soumis aux Mahométans. Il est sous suzeraineté anglaise depuis 1809.

TRAVE, *Chalusus*, riv. d'Allemagne, naît dans le Holstein, court à l'E. et au N. E., passe à Lübeck, et tombe dans la mer Baltique à Travemünde. Cours, 98 kil.

TRAVEMUNDE, *Dragamuntina*, ville de la république de Lubeck, sur la Baltique, à l'embouchure de la Trave, à 20 kil. N. E. de Lubeck, dont on la regarde comme le port ; 1,000 hab.

TRAVENDAHL, *Treva*, château de Danemark (Holstein), à 23 kil. O. de Lubeck, près de la rive gauche de la Trave. Un traité de paix y fut conclu entre la Suède et le Danemark en 1700.

TRAVERS (lac), lac des États-Unis (Missouri), par 98° 54' long. O., 45° 39' lat. N. : 28 kil. sur 3. Il s'écoule au N. dans le Red-River.

TRAVERS (val), vallée de Suisse (Neuchâtel), s'étend du S. O. au N. E., le long de la Reuse, entre les deux branches du Jura. Sites variés et pittoresques ; 11,000 h. Bitume estimé, exploité depuis peu.

TRAVNIK ou **TRAWNITZ**, v. forte de Turquie d'Europe (Bosnie), ch.-l. de livah et résidence du pacha, à 77 kil. N. O. de Bosna-Séraï ; 10,000 hab. Château ; mosquées, bazars, etc. Lames de sabre (de trempe parfaite) ; fourrures.

TREBATIUS TESTA (C.), jurisconsulte romain, grand partisan de César, qui le fit tribun, jouit de la plus haute réputation sous Auguste, compta parmi ses disciples Labéon, écrivit divers traités (auj. perdus) sur le droit, et un sur les *Religions* : beaucoup de ses décisions se retrouvent dans les *Pandectes*.

TREBELLIEN, *C. Annius Trebellianus*, usurpateur, avait d'abord été pirate. Il se fit proclamer empereur en Isaurie en 264, sous le règne de Gallien, fut vaincu et tué l'année suivante.

TREBELLIUS POLLIO, historien du temps de Constantin, avait écrit l'histoire des empereurs depuis Philippe jusqu'à Claude II ; il ne nous reste de lui qu'un fragment qui comprend l'histoire de Valérien, celle de Gallien, son fils, et celle des Trente tyrans. Son style est moins mauvais que celui de la plupart des auteurs de la même époque.

TRÉBIE, *Trebbia* en italien, *Trebia* des anciens, riv. d'Italie, sort des États sardes (Gênes), coule au N. E., entre dans le duché de Parme et tombe dans le Pô à 4 kil. N. O. de Plaisance : 100 kil. de cours. Sur ses bords, Annibal défit Sempronius (218 av. J.-C.). Souvarow, après trois jours de combats sur la Trébie (17-19 juin 1799), força Macdonald à battre en retraite.

TREBIGNE ou **TREBIN**, *Trebunium* des anciens, ville de Bosnie, ch.-l. de l'Herzégovine, à 22 kil. N. E. de Raguse ; 10,000 hab. Évêché catholique.

TRÉBIZONDE, *Trapezus* des anc., v. et port de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de ce nom, sur la mer Noire, à 140 kil. N. E. d'Erzeroum ; 45,000 hab. Citadelle, enceinte terrassée ; 18 mosquées, églises grecques, dont une dite *Sainte-Sophie*. Consulats. Commerce assez actif avec la Perse et Constantinople (soieries, cotonnades, vin, fruits, huile, etc.). — Trébizonde est très ancienne, et semble avoir existé dès le temps de la guerre de Troie ; elle reçut ensuite une colonie grecque de Sinope, et sa forme quadrangulaire lui valut le nom de *Trapezus*. Elle finit par être vassale des rois de Pont. Sous l'empire romain, elle jouit de l'autonomie, et garda ses franchises pendant tout le temps du Bas-Empire. Après la conquête de Constantinople par les Latins en 1204, et lors du démembrement qui s'ensuivit, un Comnène (ou plutôt un Ducas, que l'on nommait Comnène) fit de cette ville et du territoire environnant un petit état, qu'il nomma *empire de Trébizonde*. Lorsque les Paléologues eurent repris Constantinople (1261), l'empire de Trébizonde ne resta soumis que nominalement au nouvel empire grec ; seulement Trébizonde recevait ses princes de Constantinople : du reste l'empereur les choisissait toujours dans la famille régnante. Voici les noms de ces princes :

Alexis I, Comnène,	1204	Basile I,	1332
Andronic I,	1222	Irène,	1340
Jean I,	1235	Anna,	1341
Manuel I,	1238	Michel,	1341-50
André II,	1263	Jean III,	1344
George I,	1266	Alexis III,	1350
Jean II,	1280	Manuel III,	1390
Alexis II,	1298	Alexis IV,	1412
Andronic II,	1330	Jean IV,	144"
Manuel II,	1332	David,	1458-6

En 1461, Trébizonde fut prise par les Turcs, et David, leur dernier empereur, mis à mort avec 6 de ses fils par Mahomet II ; un 7e fils s'enfuit dans le Péloponèse, où il fut la tige des Comnènes de Morée. Le territoire de Trébizonde devint alors un pachalik ; ce pachalik, qui répond à une partie de l'ancien *Pont*, est limitrophe de ceux de Sivas et d'Erzeroum, et de la Russie asiatique ; il peut avoir 435 kil. de l'O. à l'E., sur 105 de largeur moyenne, et compte 170,000 hab. Il est montueux, contient beaucoup de mines et de carrières qu'on n'exploite pas. Peu d'industrie et de commerce.

TREBONIANUS GALLUS (C. Vibius), empereur romain. *Voy.* GALLUS.

TREBONIUS (C.), tribun du peuple, 56 ans av. J.-C., suivit César dans les Gaules comme lieutenant, se trouva au siége d'Alésia, fit le siége de Marseille (49), commanda en Espagne comme proconsul (46), et fut consul subrogé l'année suivante. Comblé des bienfaits de César, il n'en fut pas moins un de ses meurtriers. Il fut tué à Smyrne, l'an 43, par Dolabella, au moment où il prenait le gouvernement de l'Asie, que le sénat lui avait conféré.

TRECÆ, nom de Troyes en latin moderne.

TREFFORT, ch.-l. de cant. (Ain), à 15 kil. N. de Bourg ; 2,160 hab. Brûlé en 1830.

TRÉGUIER, jadis *Lantriguet*, en lat. *Trecora* ou *Trecorium*, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 20 kil. N. E. de Lannion, à 8 kil. de la mer, sur le Tréguier (petite rivière qui n'a que 10 kil. de cours, mais qui est assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux) ; 3,019 hab. Grand commerce maritime. Cette ville était jadis un évêché ; elle a été importante, mais elle est déchue depuis qu'elle a été brûlée, en 1592, par les Espagnols. Patr. de S. Yves.

TREIDER-AA, riv. de la Russie d'Europe, arrose les gouv. de Courlande et de Livonie, et se jette dans le golfe de Livonie, près de l'emb. de la Duna ; cours, 150 kil.

TREIGNAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), sur la Vezère, à 45 kil. N. de Tulle ; 2,288 hab. Succursale de la manufacture d'armes à feu de Tulle. Collége.

TREILHARD (J.-B., comte), né en 1742 à Brives (Limousin), mort en 1810, fut avocat au parlement de Paris, où il se fit une riche clientèle et un beau nom, siégea aux États-Généraux, et devint membre du comité ecclésiastique, fut élu à la Convention par le département de Seine-et-Oise, vota pour la mort

du roi, fit partie du comité de salut public, fut envoyé en mission dans la Gironde, rentra au comité après le 9 thermidor, fut un des plénipotentiaires au congrès de Rastadt, devint membre du Directoire (1798), et après le 18 brumaire entra au conseil d'état, où il prit part à la rédaction du Code civil.

TREISAM, riv. du grand-duché de Bade, sort des montagnes de la Forêt-Noire, reçoit la Glotter, et tombe dans l'Elz, à 7 kil. S. de Kenzingen; cours, 45 kil. — Elle donne son nom au cercle de Treisam-et-Wiesen, un des six du grand-duché de Bade, dans l'angle S. O. Ch.-l., Fribourg-en-Brisgau.

TRELON, ch.-l. de cant. (Nord), à 14 kil. S. E. d'Avesnes; 1,850 hab.

TRELOVOUNO (mont), l'anc. *Hymette*, montagne de l'état de Grèce (Hellade orient.), au S. E. d'Athènes. Miel exquis, célèbre dans l'antiquité.

TREMBLADE (LA), petit port du dép. de la Charente-inf.), ch.-l. de canton, sur la Seudre, à 8 kil. de son embouchure, à 7 kil. S. O. de Marennes; 2,490 hab. Port. Eaux-de-vie, esprit-de-vin. Commerce d'huîtres vertes, etc.

TREMBLAY (le P. Joseph DU). *Voy.* JOSEPH (le P.).

TREMBLEURS. *Voy.* QUAKERS.

TREMBLEY (Abr.), grand naturaliste, né à Genève en 1700, mort en 1784, fit l'éducation des enfants du comte de Bentinck, résident anglais à La Haye, puis fut attaché comme gouverneur au comte de Richmond, visita avec lui l'Allemagne et l'Italie, se fixa enfin à Genève, et y mourut universellement vénéré. Il était correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. On lui doit la connaissance de l'histoire naturelle du polype à bras. On a de lui : *Mémoire pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce à bras en forme de cornes*, Leyde, 1744, in-4; *Instructions d'un père à ses enfans sur la religion naturelle et révélée*, Genève, 1779, 3 vol. in-8, etc.

TREMECEN, ville d'Algérie. *Voy.* TLEMCEN.

TRÉMITHONTE, *Tremithus*, ville de l'île de Cypre, est auj. NICOSIE.

TREMITI (îles), *Diomedeæ insulæ*, îles de l'Adriatique, sur la côte du roy. de Naples (Capitanate): elles sont au nombre de 5 : San-Domenico, San-Nicolo, Caprara, Cretaccio et la Vecchia. Câpriers, lentisques, huile exquise. Bons ports. C'est dans une de ces îles que Tibère relégua Julie, petite-fille d'Auguste, qui y mourut après 20 ans d'exil.

TREMOILLE (LA). *Voy.* LA TRÉMOILLE.

TRENCK (François, baron de), chef de partisans, né en 1711 à Reggio d'une riche famille de Slavonie, était d'une taille, d'une force, d'une bravoure et d'une férocité extraordinaires. Il prit du service en Russie (1738), puis en Autriche (1740), organisa à ses frais un régiment de *pandours* qu'il offrit à Marie-Thérèse; mais ayant, à la bataille de Soraw, livrée contre Frédéric II (1745), négligé de combattre, afin de piller le camp, il fut condamné à une forte amende et mis en prison; il s'enfuit en Hollande, mais ayant été découvert et reconduit à Vienne, il s'empoisonna (1749). Le baron de Trenck exerça, soit sur les villes ennemies, soit sur les soldats de son régiment de *pandours*, des actes d'une cruauté inouïe. Ses *Mémoires* ont été publiés par son cousin, Fréd. de Trenck, ital. et franç., Paris, 1788.

TRENCK (Frédéric DE), né en 1726 à Kœnigsberg, cousin du précédent, servit d'abord dans l'armée prussienne. Doué de tous les avantages extérieurs, il fut aimé de la princesse Amélie, sœur de Frédéric II; leur liaison ayant été découverte, le roi l'enferma dans une étroite prison (1745). Il parvint à s'évader, se réfugia à Moscou, où il se fit aimer d'une princesse russe, puis à Vienne où il hérita de son cousin; mais étant venu pour affaires de famille à Dantzick (1753), il tomba entre les mains de Frédéric, qui le retint pendant dix ans prisonnier à Magdebourg, et le traita avec la plus révoltante inhumanité. Il vint en France au commencement de la révolution, et y périt sur l'échafaud (1794), quoiqu'il se fût déclaré partisan du nouveau régime. Il a publié de nombreux écrits et des *Mémoires sur sa vie*, qui offrent un vif intérêt. Ils ont été traduits de l'allemand en français par Letourneur, Paris, 1788.

TRENE ou TRAINE, ville du dép. de la Gironde, à 9 kil. S. E. de Bordeaux; 1,100 hab. Jadis résidence d'un captal.

TRENEUIL (Joseph), poète élégiaque, né à Cahors en 1763, mort en 1818; remporta trois prix aux jeux floraux, fit l'éducation d'un enfant de la famille Castellane, suivit son élève en émigration, et devint sous l'empire conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. On a de lui des pièces qu'il intitula: *Elégies héroïques*, où l'on trouve de nobles sentiments exprimés en beaux vers; ce sont : *les Tombeaux de Saint-Denis* (1806); *l'Orpheline du Temple*; *le Martyre de Louis XVI*; *la Captivité de Pie VI*. Le recueil de ses *Œuvres* a paru en 1815 et en 1824.

TRENT, riv. d'Angleterre, prend sa source dans le comté de Stafford, coule au S., puis à l'E., arrose les comtés de Derby, de Nottingham, de Lincoln, et se joint à l'Ouse par la droite, sur la limite du comté d'York, pour former l'Humber. Cours, 270 kil. Elle reçoit la Derwent, le Soar et le Witham, et alimente en partie le canal dit *Great-Trunck*.

TRENTCHIN (comitat de). *Voy.* TRENTSIN.

TRENTE, *Tridentum* ou *Tridentinum* chez les anciens, *Trient* en allemand, *Trento* en italien, ville des Etats autrichiens, dans le Tyrol, ch.-l. de cercle, sur l'Adige, à 163 kil. S. d'Innspruck; 12,000 hab. Evêché. Quelques fortifications. Beaucoup de maisons en marbre; cathédrale, église de Sainte-Marie-Majeure, palais épiscopal, moulins à soie. — Trente fut, dit-on, fondée par les Rasena ou Etrusques, puis appartint aux Gaulois Cénomans, aux Goths, aux Lombards, aux ducs de Bavière, et devint ensuite ville libre et impériale. Son évêché fut quelque temps fief immédiat de l'empire et eut la supériorité territoriale, mais en 1363, l'évêque céda ce droit moyennant d'importants priviléges; l'évêché de Trente fut alors compris dans le Tyrol et par suite dans la monarchie autrichienne. Il fut sécularisé en 1802, fut réuni à la Bavière, puis entra dans le dép. du Haut-Adige, dont Trente fut le chef-lieu. Cette ville est célèbre par le concile qui s'y tint de 1545 à 1563. Ce concile, le 19e et dernier des conciles œcuméniques, avait été provoqué par les demandes des Protestants, qui toutefois récusèrent son autorité, même avant sa réunion; il fut rompu à plusieurs reprises par l'effet de contestations survenues entre Charles-Quint et le pape. Ce concile se prononça sur le sens de plusieurs dogmes de l'Église, lança l'anathème contre les dissidents, et fit d'utiles règlements pour la réforme des ecclésiastiques. Ses décisions furent reçues en France sans difficulté en matière de foi; mais plusieurs articles relatifs à la discipline furent repoussés par les parlements, pour conserver les usages de l'Église gallicane.

TRENTE (combat des), célèbre défi porté en 1351 par Jean, sire de Beaumanoir, au châtelain anglais de Ploërmel. Trente Bretons et trente Anglais en vinrent aux mains au pied du chêne de Mi-Voie, entre Josselin et Ploërmel. Huit Anglais furent tués, et les autres se rendirent. Dans l'ardeur du combat, Beaumanoir, épuisé de chaleur et de fatigue, but le sang qui coulait de ses blessures.

TRENTE-ANS (Guerre de). On appelle ainsi la lutte des princes réformés d'Allemagne contre l'empereur et les princes catholiques, lutte qui dura 30 ans (de 1618 à 1648), et finit par assurer aux Réformés la liberté de conscience. Cette guerre se divise en 4 périodes distinctes : la 1re, ou *période palatine* (1619-23), comprend la lutte de Frédéric V, électeur pa-

lin, contre l'empereur Ferdinand II, dont il était compétiteur. La défaite de Prague (1620) anéantit les espérances de Frédéric.—La 2e, ou *période danoise* (1625-29), est marquée par l'intervention de Christian IV, roi de Danemark, dans les affaires d'Allemagne. Les victoires des généraux de l'empereur de Wallenstein à Dessau, de Tilly à Lutter) obligèrent le roi de Danemark à signer la paix humiliante de Lubeck. — La 3e, ou *période suédoise* (1630-35), est signalée par les conquêtes rapides du roi de Suède, Gustave-Adolphe; ce prince bat les impériaux à Leipsick, puis à Lutzen; mais il est tué à cette dernière bataille. — Dans la 4e période, ou *période française* (1635-48), la politique de Richelieu, qui secourut les Protestants pour abaisser la maison d'Autriche, et les victoires de Bernard de Weimar, de Condé et de Turenne, décidèrent enfin l'empereur Ferdinand III à signer le traité de Westphalie (1648); ce traité mit fin à la guerre et fixa l'état politique et religieux de l'Europe. Schiller a donné une célèbre *Histoire de la guerre de Trente-Ans.*

TRENTE-TYRANS, se dit des trente magistrats que Lysandre et les Lacédémoniens imposèrent aux Athéniens après la guerre du Péloponèse et la prise d'Athènes, 404 av. J.-C. Ils étaient pour la plupart Lacédémoniens; cependant on y comptait quelques Athéniens (Critias, Théramène, etc.); ils furent chassés 8 mois après par Thrasybule.—On nomme aussi *Trente-Tyrans* les nombreux généraux qui se révoltèrent sous Valérien, Gallien, Claude, Aurélien, de 253 à 270, et prirent la pourpre; tels furent: Auréole, Quietus, Macrien, Baliste, les 2 Posthumius, les 2 Tétricus, Hérennien, Zénobie, etc.

TRENTON, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état de New-Jersey, sur la Delaware, à 45 kil. N. E. de Philadelphie; 4,000 hab. Hôtel du gouvernement, collége; 2 banques, académie. En 1776 Washington y fit prisonnière une partie de l'armée anglaise.

TRENTSIN, *Singone*, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Trentsin, sur la Vag, à 105 kil. N. E. de Presbourg; 2,800 hab. Collége piariste. — Le comitat de Trentsin, situé dans le cercle en deçà du Danube, entre les comtés d'Arva, de Thurocz, de Neitra, et la Moravie, a 130 kil. sur 45, et 295,000 hab.

TREPORT (LE), *Ulterior portus*, v. et port du dép. de la Seine-Infér., sur la Manche, à l'embouchure de la Bresle, à 28 kil. N. E. de Dieppe, à 4 kil. N. O. d'Eu; 2,419 h. Port obstrué; réparé depuis peu; pêche de hareng, entrepôt de sels, etc. Un peu de commerce. Jadis importante, mais les incursions des Anglais et les guerres religieuses l'ont fait déchoir.

TRESSAN (Élisabeth DE LAVERGNE, comte de), littérateur et militaire, né au Mans en 1705, mort en 1783, se distingua à l'armée de Flandre (1741), fut gouverneur de la Lorraine française, et fut appelé à la cour de Lunéville avec le titre de grand-maréchal. Il fut de l'académie de Nancy, puis de l'Académie française. Il avait découvert à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, une collection complète de nos romans de chevalerie en langue romane, et il composa les extraits de tous ces ouvrages pour la *Bibliothèque des romans*. Il a aussi traduit le *Roland furieux* de l'Arioste, et donné un *Essai sur le fluide électrique considéré comme agent universel*, Paris, 1783 ou 86, 2 vol. in-8. On a *ses Œuvres choisies*, 1787-91, 12 vol. in-8; 1823, 10 vol. in-8.

TRESSAN (l'abbé DE), fils du précédent, né en 1749, dans le Boulonnais, mort en 1809, fut grand-vicaire de Rouen, émigra, rentra en France après le 18 brumaire et s'occupa de littérature. On a de lui la *Mythologie comparée avec l'histoire*, Londres, 1776, une traduction des *Sermons de Blair*, 1807, et un roman chevaleresque, *le Chevalier Robert*, 1800. Il était l'ami de Delille.

TRETS, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône) à 23 kil. S. E. d'Aix; 3,010 hab. Eau-de-vie.

TRÊVE DE DIEU ou PAIX DE DIEU, suspension d'armes que l'Église parvint à établir au commencement du XIe siècle, pendant les guerres privées du moyen âge. *Voy.* GUERRES PRIVÉES.

TREVENTUM, une des principales villes des Samnites au N., est auj. *Trivento*, ville du royaume de Naples (Sannio); 3,500 hab.

TREVERI ou TREVIRI, peuple de la Gaule, d'origine germanique, habitait dans la Belgique 1re, au N. des *Mediomatrices*, et avait pour ch.-l. *Treveri* ou *Augusta Treverorum* (auj. Trèves).

TRÈVES, *Treveri*, *Treviri*, ou *Augusta Treverorum*, *Trier* en allemand, ville de la Prusse Rhénane, ch.-l. de régence, sur la Moselle, à 378 kil. N. E. de Paris, et à 670 kil. S. O. de Berlin; 17,600 hab. Evêché, cathéd. (où l'on garde la Robe de J.-C.), ancien palais de l'électeur. Gymnase, cabinet d'histoire naturelle, d'antiquités et de médailles. Société économique, société des *Recherches utiles*, riche bibliothèque. Draps, bas, sucre de betterave. Commerce de vin et bois. — Trèves était sous les Romains capit. de la Belgique 1re; aux IVe et Ve siècles, elle le fut de la province de Gaule et de tout le diocèse des Gaules. Plusieurs empereurs y firent leur résidence. Trèves avait alors une fabriq. d'armes, un arsenal, un hôtel des monnaies, etc., et passait pour la *Rome* des Gaules. Les Barbares la saccagèrent au moins cinq fois depuis la mort de Valentinien I. Elle passa ensuite aux Francs et fit partie de l'Austrasie, de l'empire de Lothaire I, du roy. de Lotharingie de Lothaire II, et en 870 fut comprise dans le royaume de Germanie. Trèves devint plus tard ville impériale, mais dès 1585 elle fut soumise à la domination de l'archevêque-électeur de Trèves. Son université, érigée en 1472, n'eut jamais une très grande vogue. Trèves a été souvent prise et occupée par les Français, en 1681, 1703, 1705, 1734, et enfin en 1794, époque à laquelle la ville fut réunie à la France; on en fit le ch.-l. du dép. de la Sarre. En 1814, Trèves fut donnée à la Prusse. — La régence de Trèves, une des cinq divisions de la province Rhénane de Prusse, a pour bornes au S. O. la France, à l'O. le grand-duché de Luxembourg, au N. E. la régence de Coblentz; 140 kil. sur 60; 390,000 hab.

TRÈVES (ÉLECTORAT DE). L'église de Trèves passe pour la plus ancienne de l'Allemagne. On ne sait quand l'évêché devint archevêché, mais il l'était déjà avant le VIIIe siècle. Cet archevêché acquit insensiblement la supériorité territoriale après l'extinction de la maison de Saxe, et son titulaire, qui était *archichancelier de l'Empire dans les Gaules*, fut compté dès le commencement parmi les sept électeurs auxquels était confié le choix de l'empereur. Ses domaines étaient compris dans le cercle du Bas-Rhin et avaient pour bornes le duché de Luxembourg à l'O., celui de Lorraine au S., Cologne au N., Hesse-Rheinfels et Nassau à l'E.: on y remarquait, outre Trèves, Sarrebourg, Berncastel, Coblentz, Ehrenbreitstein, Münster, Wesel, etc. L'évêché de Trèves fut sécularisé en 1801, et réparti dans les dép. de la Sarre, de Rhin-et-Moselle, du Mont-Tonnerre. Il est à la Prusse depuis 1814.

TRÈVES, ch.-l. de canton (Gard), à 40 kil. du Vigan; 524 hab.

TREVIÈRES, ch.-l. de canton (Calvados), à 16 kil. N. O. de Bayeux; 1,000 hab. Suifs.

TREVIGLIO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. S. O. de Bergame; 6,250 hab. Chem. de fer

TREVIGNO, ville d'Illyrie. *Voy.* ROVIGNO.

TRÉVISANE (Marche), une des provinces de l'État vénitien en Terre-Ferme, à l'O. de l'Istrie et au S. du Tyrol, se composait de quatre territoires, savoir: le Trévisan, le Feltrin, le Bellunais, le Cadorin. Elle répond à peu près à la délégation de Trévise du roy. Lombard-Vénitien.

TREVISANI (Fr.), peintre, né à Capo-d'Istria en 1656, mort en 1746, fut élève du Zanchi. Clément XI lui confia la décoration d'une partie de la coupole du dôme d'Urbin. Pierre-le-Grand lui commanda plusieurs tableaux et les paya richement. Il imitait admirablement toutes les manières. Son chef-d'œuvre est un *Crucifiement* de petite dimension. On a de ses tableaux à Bologne, à Forli, à Rome. On voit de lui au Louvre : la *Vierge couvrant d'une draperie l'Enfant Jésus endormi*; *Jésus assis sur une table montrant à sa mère une grenadille, symbole mystérieux de la passion.* — Son frère Angiolo resta toujours à Venise, y devint un des premiers artistes de cette école, et fut sans rival dans le portrait.

TRÉVISE, *Treviyi* en italien, *Tarvisium* en latin, ville des États autrichiens, dans le roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de délégation, sur le Sile, à 30 kil. N. O. de Venise; 12,800 hab. Evêché. Château. Beaucoup d'églises et de couvents, plusieurs beaux hôtels, théâtre. Académie des *Perseveranti* et des *Solleciti*. Toiles, ustensiles métalliques, coutellerie, soieries, tissus divers. Trévise a vu naître Totila, roi des Goths, et le pape Benoît XI. Cette ville est très ancienne; c'était une ville municipale sous les Romains; les Goths la possédèrent de bonne heure. Aux XIIIe et XIVe siècles, elle fut prise par les Hongrois, et appartint ensuite aux maisons de Carrare et della Scala. En 1388, elle se soumit à Venise, dont elle a depuis suivi le sort. Prise par les Français en 1797, donnée à l'Autriche en 1801, jointe au royaume d'Italie en 1805, elle fut 9 ans sous l'Empire chef-lieu du dép. du Tagliamento.— La délégation de Trévise, entre celles d'Udine à l'E., de Vicence à l'O., de Venise et de Padoue au S., de Bellune au N., a environ 2,000 kil. carrés et 250,000 hab. C'est une vaste plaine, très fertile, où le climat est très doux.

TRÉVISE (MARCHE de). *Voy.* TRÉVISANE (MARCHE).

TRÉVISE (MORTIER, duc de). *Voy.* MORTIER.

TRÉVOUX, *Trivultium*, *Trivortium*, ou *Trivium*, ch.-l. d'arr. (Ain), sur la Saône, à 52 kil. S. O. de Bourg; 2,650 h. Bâtie en amphithéâtre. Ruines d'un vieux château; beau pont (achevé en 1850), quai de la Saône, anc. palais du gouvernement, anc. hôtel de la monnaie. *Argue*, établissement pour l'affinage, le tirage et le battage de l'or et de l'argent. Trévoux existait du temps des Romains, et tirait son nom de *trois routes* qui s'y croisaient; l'empereur Sévère battit Albinus dans ses environs (198). Trévoux devint plus tard la capitale de la principauté de Dombes, qui, après avoir fait partie du roy. de Bourgogne, s'en détacha dès l'an 1032, et forma une petite souveraineté indépendante que possédèrent successivement les sires de Villars, les seigneurs de Thoires, et enfin des princes de Bourbon (Louis de Bourbon l'ayant achetée en 1402 du dernier sire de Thoires). François I institua en 1535 un parlement à Trévoux. — Louis-Aug. de Bourbon, prince de Dombes, établit à Trévoux en 1695 une imprimerie importante. Peu après, les Jésuites y publièrent, avec l'aide de ce prince, un journal littéraire célèbre connu sous le nom de *Mémoires de Trévoux*, qui commença en 1701 (il compta parmi ses rédacteurs les PP. Le Tellier, Buffier, Tournemine, Du Cerceau, Catrou, Bougeant, Castel, Berthier); ils y donnèrent aussi une réimpression du Furetière connue sous le nom de *Dictionnaire de Trévoux*, 1704, 3 vol. in-fol.—L'arr. a 7 c. (Trévoux, Thoissey, Châtillon-sur-Chalaronne, St-Trivier, Chalamont, Meximieux, Montluel), 111 comm., 76,000 h.

TRÉZÈNE, *Trœzen*, auj. *Damala*, v. d'Argolide, près de la côte E. où régna Pitthée, et où périt Hippolyte.

TRIADITZA, v. de la Turquie d'Europe. *V.* SOPHIA.

TRIANON (GRAND et PETIT). *Voy.* VERSAILLES.

TRIARIUS, lieutenant de Lucullus en Asie, fut chargé, en l'absence de ce général, de la conduite de la guerre contre Mithridate, qui le battit l'an 67 av. J.-C. Il fut tué pendant la guerre civile, en combattant contre *César*.

TRIAUCOURT, ch.-l. de cant. (Meuse), à 23 kil. N. O. de Bar-le-Duc; 900 h. Patrie de N. E. Lemaire.

TRIBALLES, *Triballi*, peuple de la Thrace septentr., entre le mont Hémus et le Danube, fut subjugué par Philippe II, roi de Macédoine. Peu après la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.), ou du moins de Lysimaque (282), il recouvra son indépendance.

TRIBOCI ou TRIBOCCI, peuple d'origine germanique, vint s'établir en Gaule, dans le territoire de *Mediomatrices*. Leurs princip. villes étaient *Brocomagus* (Brumath) et *Argentoratum* (Strasbourg).

TRIBONIEN, *Tribonianus*, jurisconsulte, né à Side en Pamphylie, vers le commencement du VIe siècle, fut questeur, maître des offices, consul, et enfin préfet du prétoire sous Justinien. Il reçut de cet empereur commission de réunir les parties éparses et confuses de l'ancienne législation, ainsi que d'extraire des commentaires des jurisconsultes ce qui s'y trouverait de nécessaire et d'usuel, et rédigea les 3 célèbres compilations dites les *Institutes*, le *Code*, les *Pandectes* ou *Digeste*, auxquelles on doit joindre les *Novelles*. Pour presque toutes, Tribonien eut des collaborateurs, qui lui étaient subordonnés. On a reproché à Tribonien une vénalité infâme; il aurait, dit-on, admis ou supprimé des lois et décisions moyennant argent. Il mourut en 547, toujours en faveur.

TRIBOULET, fou de Louis XII et de François I, était né à Blois. Louis XII l'attacha à sa personne par pitié, et François I le conserva auprès de lui. Il mourut en 1536. On lui prête des bons mots qu'il paraît incapable d'avoir dits.

TRIBUNAT, assemblée établie en France par la constitution de l'an VIII (1799) pour discuter les lois. Après avoir délibéré, il nommait des orateurs pour discuter les lois contradictoirement avec les orateurs du gouv. devant le Corps législatif, qui seul avait mission de voter. Le Tribunat, composé d'abord de 100 membres, qui étaient électifs et âgés de 25 ans au moins, fut réduit à 50 membres en 1802, et entièrement supprimé en 1807. Il siégeait au Palais-Royal. Ce corps, qui avait d'abord montré quelque indépendance, fut le premier à proposer l'établissement du gouvernement impérial. Les tribuns recevaient un traitement de 15,000 fr., réduit dep. à 18 f. par jour.

TRIBUNS DU PEUPLE, *Tribuni plebis*, magistrats plébéiens à Rome, chargés de défendre les intérêts des plébéiens contre les patriciens, furent institués l'an 493 av. J.-C., après la 1re retraite des plébéiens (au mont Sacré). Ils n'eurent d'abord que le privilége de l'inviolabilité et le droit d'opposer leur *veto* à tout acte qui leur semblait inique ou funeste; mais par suite, ils étendirent immensément leurs attributions, convoquèrent à volonté les assemblées par tribus, y firent rendre des lois dites *plébiscites*, qui, en 448 av. J.-C., devinrent obligatoires pour les patriciens, arrachèrent successivement à l'aristocratie les mariages mixtes, l'accession à toutes les charges, et excitèrent de perpétuelles séditions, surtout en proposant des lois agraires (*Voy.* ICILIUS, CANULÉIUS, les deux GRACQUES, SATURNINUS, etc.). Ils furent tout-puissants sous Marius, mais Sylla ruina leur pouvoir en leur interdisant la faculté législative, et le droit de haranguer le peuple. Pompée leur rendit une portion de leur autorité, 70 av. J.-C. Enfin, Octave, maître de la république, prit pour lui la puissance tribunitienne, qui rendait sa personne inviolable; depuis cette puissance resta confondue avec le pouvoir impérial. Le nombre des tribuns varia : il n'y en eut d'abord que deux; on porta ensuite leur nombre à dix. — En 1347, Rienzi, qui venait de rétablir la république à Rome, prit le titre de *tribun de Rome*.

TRIBUNS MILITAIRES, *Tribuni militum consulari po-*

tunate, magistrats institués à Rome à diverses époques, en place des consuls, avaient les mêmes attributions que ceux-ci, mais étaient plus nombreux et un peu moins considérés. En droit, les plébéiens pouvaient avoir ce titre, mais le plus souvent des patriciens furent seuls élus. Cette institution, qui date de l'an 444 av. J.-C., fut amenée par une proposition de Canuléius, qui voulait le partage du consulat entre les deux ordres. Le sénat éluda cette demande en substituant au consulat le tribunat militaire, qui fut partagé. La période des tribuns militaires est en tout de 78 ans; mais, dans cet espace de temps, le consulat fut plusieurs fois rétabli, de sorte qu'il n'y eut réellement que 49 années à tribuns militaires; enfin, en 366, le consulat ayant été accordé aux plébéiens, le tribunat militaire fut abandonné pour toujours. Il y eut d'abord 3 de ces tribuns, quelquefois on en nomma 8; le nombre ordinaire fut de 4 ou de 6.

TRIBUNS DES LÉGIONS, *Tribuni legionarii*, officiers supérieurs placés immédiatement au dessous du préfet de la légion, le remplaçaient alternativement dans le commandement. Chaque légion en avait six.

TRIBUNS, en France. *Voy.* TRIBUNAT.

TRIBUR ou **TRÉBUR** ou **TREUVER**, *Triburium*, ancienne ville d'Allemagne, auj. dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la Schwarzach, près du Rhin, rive droite, à 22 kil. N. O. de Darmstadt: 1,200 hab. Jadis, célèbre palais des empereurs carlovingiens, dont on voit encore quelques ruines. Il s'y tint divers conciles ou diètes, entre autres celle où fut déposé Charles III le Gros, en 887.

TRIBUS, nom donné chez les Hébreux, les Grecs et les Romains à de grandes divisions du peuple.

Les Israélites formaient 12 tribus, dont 10 issues de dix des fils de Jacob (*Voy.* JACOB); les 2 dernières tiraient leur nom des 2 fils de Joseph, Ephraïm et Manassé. Les descendants de Lévi, 12e fils de Jacob, n'avaient point de territoire particulier, mais étaient répartis dans toutes les autres tribus.

Les Athéniens eurent originairement 4 tribus dont les noms varièrent, et qui finirent par s'appeler *Hoplites* (hommes d'armes), *Géorgues* (laboureurs), *Egicores* (chevriers), *Ergates* (artisans); plus tard, ils en eurent 10, qui furent nommées Antiochide, Cécropide, Egéide, Eantide, Pandionide, Acamantide, Erechthéide, Léontide, OEnéide et Hippothoontide. Le chef d'une tribu se nommait *phylarque*.

A Rome, il y eut, sous Romulus, 3 tribus, les *Ramnenses*, les *Titienses*, les *Luceres*, que Niebuhr regarde comme 3 petites peuplades. Du règne de Servius à l'an 509 av. J.-C., le nombre des tribus fut porté à 19, suivant l'opinion vulgaire (Niebuhr croit qu'il fut de 30 sous Servius et Tarquin-le-Superbe); depuis il s'éleva graduellement jusqu'à 35. Chaque tribu se divisait en 10 curies. On assemblait le peuple par *tribus* pour voter les plébiscites.

Beaucoup d'autres cités ou nations anciennes (Perses, Spartiates, etc.) ont aussi été divisées en tribus. On trouve encore auj. de ces divisions en Ecosse, dans l'Asie centrale, parmi les Arabes, chez les Kabyles d'Afrique, etc., où chaque tribu forme en quelque sorte un petit état.

TRICALA, *Tricca*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. du livah de même nom, sur une montagne, à 90 kil. S. E. de Janina; 7,000 hab. (dont 4,000 grecs). Mosquées, bains; aux environs nombreux jardins. Teintureries de coton. Cette ville commande l'entrée de la Thessalie et de l'Albanie. Le livah de Tricala embrasse presque toute l'ancienne Thessalie. — Un autre Tricala est dans l'état de Grèce, à 35 kil. O. de Corinthe; 2,000 hab.

TRICALA, ville de Sicile. *Voy.* TRIOCALA.

TRICAMÉRON ou **TRICAMARUM**, ville d'Afrique, dans la Byzacène. Bélisaire y remporta sur Gélimer, roi des Vandales, en 534, une vict. décisive.

TRICARICO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 40 kil. O. de Matera; 5,000 hab. Evêché. Cathédrale. — On dit qu'elle fut fondée par Diomède après la prise de Troie, et qu'elle eut pour premiers habitants des colons venus de Tricca et d'Argos.

TRICASSES, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 4e, au N. des Lingones, à l'E. des Senones, avait pour ch.-l. *Tricasses* ou *Augustobona* (*Troyes*).

TRICASTINI, petit peuple de Gaule (Narbonaise), entre les Allobroges et les Segalauni, avait pour capitale *Augusta* ou *Nœomagus* (Aoust-en-Diois).

TRICASTRUM, auj. SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX.

TRICCA, auj. *Tricala*, ville de Thessalie, capit. de l'Histiéotide, au S. E. de Gomphi.

TRICORII, peuple de la Gaule Narbonaise 2e, avait pour ch.-l. *Vapincum* (auj. *Gap*).

TRICOT, bourg du dép. de l'Oise, à 10 kil. S. de Montdidier; 1,400 h. Drap (dit *tricot*) pour les troupes.

TRICOT (Laurent), maître de pension à Paris, né vers 1720, mort en 1778, est auteur d'une *Nouvelle Méthode*, 1754, in-12, et d'un *Rudiment*, 1756, in-12, ouvrages qui ont été longtemps classiques pour l'enseignement du latin.

TRICOTEUSES, femmes qui assistaient en tricotant aux séances de la Convention, des clubs populaires et du tribunal révolutionnaire.

TRIDENTUM, *Trente*, v. de Rhétie, sur l'Adige.

TRIE, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 30 kil. N. E. de Tarbes; 350 hab.

TRIE-LE-CHATEAU, bourg du dép. de l'Oise, à 3 kil. N. E. de Gisors. Belle église, vieux château seigneurial (en ruines). Filature de coton, etc. Patrie de Ch.-Fr. Dupuis.

TRIEL, bourg du dép. de Seine-et-Oise, sur la Seine, à 6 kil. N. O. de Poissy; 1,900 hab. Bons fruits (surtout abricots); pierres à plâtre, grès, moëllons. Jadis beau château de la princesse de Conti.

TRIESTE, *Tergeste*, ville des Etats autrichiens (Illyrie), ch.-l. du gouv. de Trieste, sur le golfe de même nom, à 440 kil. S. O. de Vienne, par 11° 20' long. E., 45° 45' lat. N.: 60,000 hab. Evêché. Port vaste et sûr, môle. Château-fort. Peu de monuments (hôtel-de-ville, église des Jésuites, théâtre), quelques belles places et beaux hôtels. Ecole de navigation, gymnase, société dite de *la Minerve*, imprimerie arménienne au couvent des Mékhitaristes, musée national, bibliothèque publique. Industrie active (velours, soieries, cotonnades, rosoglio, dentelles, bougies, etc.; boulets, ancres, chantiers de construction). Grand commerce avec le Levant, l'Egypte, la Sicile, l'Angleterre et l'Amérique. Trieste est presque le seul débouché maritime de l'Autriche, de l'Illyrie, etc. Consulats. — Cette ville, qui appartient à l'Autriche depuis 1382, n'est devenue importante qu'au XVIIIe siècle; Charles VI la déclara ville libre; Marie-Thérèse en fit un port franc (1750). De 6,000 âmes qu'elle avait alors, sa population s'est élevée à 52,000 âmes, et elle est encore en progrès. Les Français l'ont occupée en 1797 et 1805. — Le gouv. de Trieste, situé entre le roy. Lombard-Vénitien, le gouv. de Laybach, la Croatie et la mer Adriatique, est formé des anciennes provinces de Frioul et d'Istrie: il a 185 kil. du S. au N., sur 40 de moyenne largeur; 425,000 hab. (la plupart slaves). Division, 2 cercles: Goritz et Istrie (plus le territoire de Trieste). Montagnes, sol peu fertile; fer, cuivre, sel; marais sur quelques points. Les îles d'Osero, Cherso, Veglia, sont dans ce gouvernement. — On nomme golfe de Trieste celui des deux enfoncements du golfe de Venise qui est à l'O. de l'Istrie. Il est assez petit et sans îles remarquables.

TRIÉTÉRIDES, fêtes de Bacchus qui se célébraient tous les 3 ans en Béotie et en Thrace.

TRIGAULT (Nicolas), missionnaire jésuite, né à Douay en 1577, mort en 1628, partit de Lisbonne en 1607, et fit deux voyages différents dans l'empire

chinois; il a laissé : *De Christiana expeditione apud Sinas ex Matthæi Ricci commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4; *De Christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623; *Regni sinensis descriptio*; un *Dictionnaire chinois*, 3 vol., Leyde, 1639, in-24, etc.

TRIMMER (Mrs Sarah), dame anglaise, née à Ipswich en 1741, morte en 1810, a publié divers ouvrages pour l'éducation de l'enfance (*Histoire sainte*, *Histoires fabuleuses*, *Histoire d'Angleterre*, *l'Economie de la Charité*, etc.), et a contribué à établir les écoles du dimanche pour les jeunes filles.

TRIMOUILLE (LA). *Voy.* LA TRÉMOILLE.

TRIMOURTI, la trinité indienne, est, suivant les Védas, sortie du sein de Brahm; elle se compose de *Brahma* (créateur), *Vichnou* (conservateur), et *Siva* (destructeur).

TRINACRIE, nom donné à la Sicile, à cause des trois caps (*tria acra*) par lesquels elle se termine.

TRINCAVELLI (Victor), célèbre médecin, né à Venise en 1496, mort en 1568, obtint un grand succès dans l'enseignement, ramena ses contemporains à l'étude des médecins grecs, alla traiter les habitants de l'île Murano (près de Venise) que décimait une maladie épidémique, et mourut professeur de médecine à l'université de Padoue. Outre une foule d'édit. grecques (de *Themistius*, 1534, du *Commentaire de Jean-le-Grammairien sur Aristote*, 1535-36, 4 vol. in-fol., etc.), on a de lui des *Œuvres médicales* (en latin), Lyon, 1586 et 92, 2 vol. in-fol.

TRINCOMALÉ. *Voy.* TRINQUEMALE.

TRINIDAD (LA), riv. du Texas, tombe dans la baie de Galveston (partie du golfe du Mexique), par 98° 15' long. O., 32° 45' lat. N. Cours, 450 kil.

TRINIDAD (LA), ville de l'île de Cuba, près de la côte S., à 50 kil. S. E. de la Havane; 12,600 hab. Ville très commerçante. Fondée par Velasquez, 1514.

TRINITAIRES. *Voy.* MATHURINS.

TRINITÉ, fête de l'Eglise catholique, instituée au XIVe siècle en l'honneur de la sainte Trinité; elle se célèbre le dimanche qui suit la Pentecôte.

TRINITÉ (confrérie de la). *Voy.* ORATOIRE.

TRINITÉ (LA), ch.-l. de cant. (Morbihan), à 24 kil. N. O. de Ploermel; 900 hab.

TRINITÉ (LA), ville de la Martinique, ch.-l. d'arr., au fond de la baie de la Trinité, à 40 kil. N. du Port-Royal; 3,000 hab. Ville commerçante.

TRINITÉ (île de LA), la principale et la plus mérid. des Antilles anglaises, par 63° 9'-64° 12' long. O., 10° 3'-10° 51' lat. N., vis-à-vis de l'embouchure de l'Orénoque : 80 kil. sur 62; 39,000 h.; ch.-l., Spanishtown. Végétation luxuriante. Lac de bitume, sources de naphte. Situat. favorable pour le commerce avec la Terre-Ferme. — Découverte par Colomb en 1498; occupée par les Espagnols (1532), par les Anglais (1595), par les Français (1676), puis abandonnée; occupée de nouveau en 1793 par les Anglais qui l'ont gardée. — *Voy.* TRINIDAD.

TRINO, ville forte des États sardes (Novare), près du Pô, à 19 kil. S. O. de Verceil; 5,500 hab.

TRINOBANTES, peuple de Bretagne, au N. de la Tamise, avait pour ch.-l. *Londinum*, auj. *Londres*.

TRINQUEMALE ou TRINCOMALE, la *Spatana* de Ptolémée? ville et port de l'île de Ceylan, sur une petite presqu'île de la côte N. E., à 155 kil. N. E. de Candy, par 8° 3' lat. N., 79° 3' long. E.; grande ville, mais peu peuplée. Le port de Trinquemale est le seul de cette partie de l'Inde qui offre un abri sûr pendant les moussons. — Successivement aux Portugais, aux Hollandais, aux Anglais, aux Français (Suffren la prit en 1782), cette v. appart. définitivement aux Anglais depuis 1795.

TRIOCALA, ville de Sicile, auj. CALATA BELLOTA.

TRIOMPHE, *Triumphus*, cérémonie romaine. Le général vainqueur honoré du triomphe rentrait à Rome sur un char, couronné de lauriers, précédé du butin et des captifs qu'il avait faits dans la campagne, suivi de son armée et accompagné des sénateurs et de tous ceux qui voulaient prendre part à la pompe triomphale. On s'avançait ainsi vers le Capitole, où le triomphateur sacrifiait deux bœufs blancs, puis couronnait de lauriers la statue de Jupiter. Le triomphe fut institué par Romulus. Les premières cérémonies de ce genre furent très simples. A mesure que Rome devint puissante, elles furent plus magnifiques. Sous l'empire, le triomphe fut réservé aux empereurs et aux princes de la famille impériale; la politique des souverains remplaça cet honneur par le don de la robe et de la couronne triomphales, ce que l'on appelait *insignes triomphaux*. On ne décernait le triomphe qu'à ceux qui avaient remporté de grandes victoires ou fait d'importantes conquêtes. Pour les exploits moins importants, on n'accordait que l'*ovation*. *Voy.* ce mot.

TRIPHYLIE, partie mérid. de l'Elide, entre les fleuves Selléis au N. et Néda au S., fut ainsi nommée de ce qu'elle était habitée par *trois tribus* distinctes.

TRIPIER (Nicolas-Jean-Baptiste), avocat célèbre, né à Autun en 1765, mort en 1840, entra de bonne heure au barreau de Paris, se réfugia en Flandre pendant la Terreur, revint en France après le 9 thermidor, remplit d'abord les fonctions de substitut de l'accusateur public et d'assesseur au juge de paix, mais reprit les fonctions d'avocat dès 1796 et fut bientôt recherché pour les affaires les plus importantes. Ce fut lui qui défendit Lavalette en 1816. Il quitta le barreau en 1825 pour se livrer à la consultation, fut élu en 1828 bâtonnier de l'ordre, devint peu après conseiller à la cour royale, enfin conseiller à la cour de cassation (1831). Il avait été membre de la Chambre des Députés en 1815 et 1822; il fut appelé à la pairie en 1832. Tripier brillait surtout par la force de la logique et la connaissance profonde du droit : à l'éloquence fleurie et pompeuse des anciens avocats il substitua une dialectique dépourvue d'ornements, mais irrésistible : il fit école.

TRIPOLI (régence de), le plus oriental des Etats barbaresques, s'étend de 10° à 22° long. E., et de 27° à 33° lat. N., le long de la Méditerranée, entre l'Egypte à l'E., l'état de Tunis à l'O., le désert, le Fezzan et les Touariks au S. : 1,500 kil. de l'O. à l'E., de 175 à 750 du N. au S.; 1,500,000 hab. Capit., Tripoli. Division, 3 prov. (Tripoli, Mesurata, Barca). Montagnes peu élevées, faibles cours d'eau; beaucoup de plaines arides et sablonneuses. Grande chaleur. Dattes magnifiques et autres beaux fruits, vins, olives, safran, coton, garance renommée, caroube, cassob, etc. Chevaux et mulets vigoureux. Hyènes, chakals, lions; grains d'or dans les sables; soufre, gypse, pierres à bâtir. Tapis fort beaux, camelots, jarres de terre, huile de castor. Le gouv. est despotique, héréditaire; le chef, nommé pacha, reçoit l'investiture de la Porte, dont il est censé dépendre, mais dont il est presque indépendant. Les habitants sont les uns Maures, Arabes ou Turcs (presque tous mahométans), les autres nègres, juifs, ou renégats. Les sciences et les lettres y sont très peu connues; cependant l'arabe de Tripoli passe pour le plus pur qui se parle dans les Etats barbaresques. — Le territoire de la régence de Tripoli, dit *Tripolitaine* par les anciens, fut d'abord partagé entre Carthage et Cyrène, puis fit partie de l'Afrique romaine (diocèse d'Afrique sous Honorius). Les Vandales la possédèrent ensuite (après 439). En 534, elle retomba au pouvoir des Grecs (sous Justinien). Les Arabes s'en emparèrent vers 670. Elle appartint ensuite successivement aux Aglabites, aux Zéirites, aux Fatimites, etc. Charles-Quint conquit la régence, et l'abandonna aux chevaliers de Malte, mais Sinan et Dragut la leur reprirent et en firent une province de l'empire ottoman sous Soliman II (1551). En 1714, Hamet-Bey, dit *le Grand*, alors pacha, secoua le joug de la Porte, et rendit la

dignité héréditaire dans sa famille, qui s'est toujours maintenue au pouvoir. Il n'y a plus eu depuis ce temps que des révolutions de palais et de famille. Le pacha actuel est Sidy-Youssouf, qui règne depuis 1795, et qui s'est reconnu vassal de la Porte en 1835.

TRIPOLI, jadis *Œa*, ville d'Afrique, capitale de la régence de Tripoli, sur la Méditerranée, par 10° 51' long. E., 32° 53' lat. N., à 655 kil. S. E. de Tunis, à 1,250 S. E. d'Alger; 25,000 hab. Port petit, mais sûr. Château, murailles, forts, batteries. Rues sales; maisons mal bâties; toits plats. On remarque la maison du pacha, la grande mosquée, le bazar neuf. Ruines d'un bel arc de triomphe. Commerce assez actif (on exporte séné, garance, soude, peaux crues et préparées, plumes d'autruche, poudre d'or, ivoire, dattes, etc.; on importe draps, épiceries, soieries, liqueurs, fer, quincaillerie, poudre, armes, bois de construction. Beaux jardins. Bombard. par les Franç. en 1685.—Elle doit son nom à l'anc. contrée dite *Tripolis*, ainsi nommée de ce qu'elle renfermait 3 villes principales: *Sabrata*, *Œa*, *Leptis-la-Grande*.

TRIPOLI, *Tripolis* des anciens, *Trablos* des Turcs, ville et port de la Turquie d'Asie (Syrie), ch.-l. du pachalik de Tripoli, par 33° 31' long. E., 34° 26' lat. N., à 155 kil. N. O. de Damas; 15,000 hab., dont 7,000 Grecs cathol. Titre d'évêché *in partibus*. Belle ville; belle mosquée (jadis église Saint-Jean), église grecque, bazar, fontaines nombreuses. Beaux environs, surtout entre la ville et la mer. Rade peu sûre. Climat insalubre. Commerce actif. Tripoli fut prise par les Croisés en 1109 (elle possédait alors une bibl. qui fut brûlée). Erig. en comté pour Raym. de Toulouse.—Le pachal. est entre ceux d'Alep au N. et d'Acre au S., et la Méditerranée à l'O.: 220 kil. du S. au N., sur 116; 315,000 hab. Montagnes (Liban et Anti-Liban); nombreux cours d'eau, grande fertilité. Commerce assez actif. Population très mêlée (Arabes, Grecs, Turcs, Druzes, Maronites, Arméniens, Juifs, Moutoualis). — L'ancienne *Tripolis* était en Phénicie, et tirait son nom de ce qu'elle était composée de trois quartiers qui étaient trois villes distinctes, bâties l'une par les Tyriens, l'autre par les Sidoniens, et la troisième par des Aradiens.

TRIPOLIS, nom de plusieurs villes ou contrées anciennes: en Syrie, auj. *Tripoli* ou *Trablos*; — en Afrique, la même que *Leptis-la-Grande*, auj. *Lebedah*, capit. du pays appelé *Tripolis* ou *Tripolitana regio* (auj. régence de Tripoli); — dans le Pont, auj. *Tireboli*; — en Laconie, auj. *Tripolitza*. — Tripolis était aussi le nom d'une riv. de Syrie, auj. le *Karchout*.

TRIPOLITAINE. *Voy.* TRIPOLI (en Afrique).

TRIPOLITZA, *Tripolis*, ville de l'état de Grèce (Arcadie), par 20° 2' long. E., 37° 30' lat. N.; 2,000 hab. Murs flanqués de bastions, petit port. — Ainsi nommée parce que les habitants des trois villes de Mantinée, Pallantium et Tégée se réunirent pour la bâtir; capitale de la Morée sous les Turcs; ravagée par les Skipétars en 1779, presque détruite pendant la guerre de l'indépendance.

TRIPTOLÈME, fils de Célée, roi d'Eleusis, qui avait donné l'hospitalité à Cérès, fut initié par cette déesse aux mystères de l'agriculture et parcourut la terre avec elle. Revenu en Attique, Triptolème enseigna l'agriculture à ses concitoyens, et institua les mystères d'Eleusis. Il avait un temple à Athènes. — Quelques anciens ont fait de Triptolème un compagnon d'Osiris.

TRISMÉGISTE. *Voy.* HERMÈS et THOTH.

TRISPARADIS ou TRIPARADISUS, v. de Cœlésyrie, est le lieu où se fit entre les généraux d'Alexandre le 2e partage, après la mort de Perdiccas (320).

TRISSIN (J.-George), poëte italien, né à Vicence en 1478, mort en 1550, fut chargé par Léon X de diverses négociations à Venise, en Danemark, en Allemagne, jouit aussi de la faveur de Clément VII, mais eut dans sa vieillesse de graves et ruineux procès à soutenir, notamment contre un fils qu'il avait eu d'un premier lit. Ses principaux ouvrages sont l'*Italie délivrée des Goths*, poëme, la tragédie de *Sophonisbe*, la comédie des *Ménechmes*. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Vérone, 1729, 2 vol. petit in-fol. On ne les lit plus guère, et Trissin n'est bien connu que comme auteur de la première tragédie régulière et comme ayant été des premiers à employer les *versi sciolti*, ou vers non rimés. La *Sophonisbe* a été plusieurs fois traduite en français; elle a été louée et imitée par Voltaire.

TRISTAN (Nuno), navigateur portugais, fit quatre voyages à la côte d'Afrique (1440, 43, 46, 47), découvrit le cap Blanc dans le premier, ramena des esclaves et de l'or dans le second et le troisième, parvint au Rio-Grande dans le quatrième, mais périt tué par les nègres à coups de flèches.

TRISTAN D'ACUNHA, navigat. portugais. *V.* ACUNHA.

TRISTAN L'ERMITE (Louis), dit *le prévôt Tristan*, né en Flandre au commencement du XVe siècle, combattit contre les Anglais sous Charles VII. Dunois le créa chevalier (1451) sur la brèche de Fronsac, où il avait fait preuve d'une rare bravoure. Louis XI l'attacha à sa personne comme grand-prévôt. Il devint l'exécuteur des vengeances de ce prince, qui l'appelait son *compère*, et qui vivait avec lui dans une intime familiarité. Il mourut fort âgé et laissant de grands biens à son fils Pierre Tristan l'Ermite.

TRISTAN L'ERMITE (Pierre), poëte, né au château de Souliers (Marche) en 1601, gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, se vantait de descendre du *compère de Louis XI*. Il eut de grands succès au théâtre et fut membre de l'Académie Française. On a de lui: *le Page disgracié*, 1643, in-8, roman; des odes et des vers sur des sujets de dévotion, des tragédies (*Marianne*, *Penthée*, *la Mort de Sénèque*, etc.), qui sont auj. oubliées; ses contemporains l'opposaient pourtant à Corneille. Il menait une vie crapuleuse.

TRISTE (golfe), dans la mer des Antilles, sur la côte du Vénézuela, au N. O. de Puerto-Cabello, par 10° 30' lat. N., et 70° 40' long. O.

TRITCHINAPALI, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Karnatic, à 150 kil. de Tandjaour; 74,000 h. Jadis capitale d'une principauté.

TRITHÈME ou TRITHEIM (J.), chroniqueur et théologien, né en 1462 à Trittenheim (aux env. de Trèves), mort en 1516, fut élu chef de l'abbaye de Spanheim à 22 ans, tenta de réformer ses moines, mais excita parmi eux des mécontentements et une révolte, renonça à cette abbaye en 1505, et fut nommé abbé de Saint-Jacques à Wurtzbourg. On a de lui la *Chronique d'Hirsauge*, contin. jusqu'en 1513, Saint-Gall, 1690, 2 vol. in-fol.; *De scriptoribus ecclesiasticis*, Paris, 1497, in-4; *Lett. famil.*, 1536 *Polygraphia*, 1518; *Steganographia*, 1531 (ouv. mis à l'*Index*). Savant pour son temps, il fut acc. de magie.

TRITON, dieu marin subalterne, fils de Neptune et d'Amphitrite, précède leur char, armé d'une conque recourbée qui lui sert de trompette. On le représente avec un buste et une tête d'homme, mais le bas du corps se terminant en forme de poisson. Souvent il est suivi d'une troupe de Tritons, ses frères ou ses fils. — Dans les traditions les plus vieilles, Triton était fils de l'Océan ou de Nérée.

TRITON (lac de), *Tritonis lacus*, auj. *Farooun* ou *El-Loudeah*, lac de l'Afrique propre, au S., lié par un gué à un autre lac dit lac Libyque (*Libya palus*). On croyait que Minerve était née sur ses bords: de là ses noms de *Tritonis* et de *Tritogénie*.

TRITOPATORS, dieux pélasgiques analogues aux Cabires, étaient au nombre de trois: on les nomme le plus souvent Zagrée, Eubulée, Dionyse (ou Bacchus); ils étaient frères: les deux premiers tuèrent le plus jeune (Dionyse); ce fratricide est un trait essentiel du culte qui leur était rendu. En quelques lieux, on croyait à la résurrection de

leur victime. La Troade, l'Argolide, l'Attique, la Crète eurent des Tritopators. Les Tritopators, après la conquête dorienne, reçurent encore quelques honneurs, quoique éclipsés par les dieux nouveaux.

TRIUMVIRAT. Parmi les plus célèbres triumvirats, on connaît surtout les deux qui se formèrent vers la fin de la république romaine : le premier entre Pompée, César et Crassus (59 av. J.-C.); le second entre Octave, Antoine et Lépide (42 av. J.-C.); ces derniers seuls se firent officiellement reconnaître comme triumvirs. — En France, sous Charles IX, on donna le nom de *Triumvirat* à la ligue que formèrent l'an 1561 le duc de Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André. *Voy.* ces noms.

TRIUMVIRS, *Triumviri*. Les Romains donnaient primitivement ce nom à divers fonctionnaires ou commissaires qui généralement étaient au nombre de *trois*, tels que : 1° les *triumvirs monétaires*, préposés à la fabrication des monnaies; 2° les *triumvirs nummulaires*, inspecteurs ou essayeurs de la monnaie; 3° les *triumvirs capitaux*, chargés de la garde des prisonniers et de l'exécution des coupables; 4° les *triumvirs pour colonies*, commissaires chargés temporairement de diriger l'établissement des colonies; 5° les *triumvirs épulons*, chargés de présider aux repas publics. — Mais on connaît surtout sous ce nom de triumvirs des personnages politiques qui s'associèrent pour dominer. *Voy.* TRIUMVIRAT.

TRIVANDERAM, ville de l'Inde médiate, sur la côte de Malabar, capit. du roy. de Travancore, à 200 kil. S. E. de Cochin.

TRIVENTO, v. du roy. de Naples. *Voy.* TREVENTUM.

TRIVIUM, *Triviso*, v. de l'Italie anc., auj. dans le roy. de Naples (Principauté Ultér.). Une des villes principales des *Hirpini*.—V. de Gaule. *Voy.* TRÉVOUX.

TRIVULCE (J.-J.), général milanais, né en 1447, mort en 1518, servit d'abord Louis XI sous les ordres de Galéas Sforce, fit la guerre aux Vénitiens (1483), fut évincé des affaires sous J. Galéas par Ludovic-le-More, et alla prendre du service à Naples, défendit fort mal Capoue contre Charles VIII (1494), se joignit dès lors aux Français, eut une part essentielle à la rapide conquête du duché de Milan par Louis XII (1499), et en fut nommé gouverneur; mais il excita un mécontentement général par ses cruautés, et se fit chasser de Milan par le peuple révolté; il se maintint pourtant dans le duché, s'empara de Ludovic ainsi que de son neveu J. Galéas-Marie, et repoussa les Suisses (1501-03); il eut part à la guerre de la ligue de Cambray, mais finit par perdre le Milanais (1512). Il contribua depuis à la victoire de Marignan (1515), échoua devant Brescia et cessa dès lors de paraître à l'armée.

TRIVULCE (Théod.), neveu du précédent, eut part à la guerre de Naples sous Louis XII, aux batailles d'Agnadel, de Ravenne, commanda l'armée vénitienne tant qu'elle fit cause commune avec la France, la quitta ensuite, servit François I, fut gouverneur du Milanais (1515), etc., devint maréchal de France (1524) et gouverneur de Gênes, mais se vit ravir cette ville par Doria : il mourut en 1531.

TROADE, *Troas*, petite contrée d'Asie-Mineure, entre l'Hellespont, la mer Egée et l'Ida. — On étend quelquefois son nom à tout le roy. de Troie; il faut alors y joindre : 1° la Dardanie, l'Adrastée, l'Arisbe, la Cébrénie, la Carisène, le pays des Lélèges, et les pays frontières de la Lycie et de la Cilicie; 2° les peuples alliés ou tributaires : Mysiens, Phrygiens, Paphlagoniens, etc.—Troie était la cap. de la Troade; le Simoïs et le Scamandre (ou Xanthe) l'arrosaient.

TROARN, ch.-l. de cant. (Calvados), à 14 k. E. de Caen : 1,200 h. Cidre renommé, bonnes volailles, etc.

TROCADERO, fort de l'île de Léon, en face de Cadix. Pris aux insurgés par le duc d'Angoulême, 1823.

TROCMES, *Trocmi*, un des trois peuples gaulois de la Galatie, à l'E. et au delà de l'Halys, confinait au Pont et à la Cappadoce. Tavium était leur principale ville. *Voy.* GALATIE.

TROCZNOW, village de Bohême (Budweis), près de Forbes. Patrie de Ziska, ou domaine de sa famille.

TROGEN, ville de Suisse (Appenzell), un des deux chefs-lieux des Rhodes extérieures, à 7 kil. S. E. de Saint-Gall; 2,600 hab. La ville est bien bâtie. Eaux sulfureuses, cuivreuses et alumineuses.

TROGLODYTES, peuple fabuleux de l'Afrique orientale. On le plaçait dans un pays appelé de leur nom *Troglodytique*, qui s'étend le long du golfe Arabique et répond à la côte d'Habesch. Les anciens disaient que les Troglodytes habitaient dans des souterrains : c'est ce que signifie leur nom en grec (de *tróglos*, trou). Il est possible que les peuples situés sous la zone torride se soient en effet creusé des demeures souterraines pour échapper aux ardeurs du climat.

TROGUE-POMPÉE, historien. *V.* POMPÉE (TROGUE).

TROIE, *Troja* (ruines déc. en 1811 à *Bounar-Bachi*), capit. de la Troade et de tout le roy. de Troie, sur le revers occid. de l'Ida, séparée de la mer par une plaine d'environ 10 kil. où coulaient le Xanthe et le Simoïs. Sa citadelle se nommait *Pergame*. On nommait aussi la ville *Ilion* (*Ilium* en latin) du nom d'Ilus, un de ses rois. Elle était d'origine pélasgique. On lui donne pour fondateur Tros ou Dardanus. Son heureuse position la rendit bientôt riche et puissante; mais elle fut aussi de bonne heure exposée aux attaques de voisins jaloux. Sous Laomédon, elle fut environnée de murs; la fable attribue la construction de ses murailles aux dieux Apollon et Neptune. Peu après, Hercule, irrité de la perfidie de Laomédon (*Voy.* ce nom), prit Troie (1314 av. J.-C.), mit à mort ce roi déloyal, et plaça sur le trône le jeune Priam. Ce dernier, à son tour, ayant toléré l'enlèvement d'Hélène par son fils Pâris, eut à soutenir contre les Grecs confédérés sous Agamemnon la fameuse guerre de Troie qui dura dix ans, et qui finit par la prise de la ville et la destruction du royaume. On place généralement aujourd'hui la prise de Troie en 1270 av. J.-C., d'après Hérodote; selon les marbres de Paros, elle aurait eu lieu en 1209, selon Eratosthène en 1184. La guerre de Troie est le plus célèbre événement des temps mythologiques : il sert d'époque, et sépare ces temps des temps héroïques ou semi-historiques. Les poëtes l'ont ornée de fables sans nombre (*Voy.* HÉLÈNE, PARIS, AGAMEMNON, ACHILLE, etc.). Troie avait eu pour souverains :

Scamandre, av. J.-C.	1614	Tros,	1462
Teucer,	1590	Ilus,	1402
Dardanus,	1568	Laomédon,	1347
Erichthonius,	1537	Priam,	1311-1270

TROIE-LA-NOUVELLE, *Alexandria-Troas*, auj. *Eski-Stamboul*, ville d'Asie-Mineure, fondée par Alexandre-le-Grand à peu de distance des ruines de l'antique Troie, fut pendant un temps évêché suffragant de Cyzique. — On trouvait d'autres villes du nom de Troie en Egypte, en Epire, en Italie, etc.

TROILUS, fils de Priam et d'Hécube. Les Destins avaient arrêté que tant qu'il vivrait Troie ne pourrait être prise; cependant il osa témérairement attaquer Achille, et fut tué par le héros.

TROIS CHAPITRES (Affaire des). On appelait les *Trois Chapitres* trois ouvrages théologiques, l'un de Théodore de Mopsueste, l'autre de Théodoret, le troisième d'Ibas, qui étaient plus ou moins empreints des erreurs professées par Nestorius sur le mystère de l'Incarnation et sur l'union des deux natures en Jésus-Christ. Ces chapitres étaient accusés d'hérésie; cependant ils ne furent pas expressément condamnés par le concile de Chalcédoine (521) : de là, grande division entre les fidèles, dont les uns les approuvaient et dont les autres les condamnaient; cette dispute troubla le règne de Justinien et celui du pape Vigile. L'affaire dura jusqu'en 553, époque

à laquelle les Trois-Chapitres furent condamnés par le concile général de Constantinople.

TROIS-ÉGLISES, ville d'Arménie, la même qu'*Etchmiadzine*. *Voy.* ce nom.

TROIS-ÉVÊCHÉS. On désignait ordinairement sous ce nom trois villes de Lorraine : Metz, Toul et Verdun, qui avaient chacune le titre d'évêché. Après avoir été longtemps villes impériales, elles furent réunies toutes trois à la France en 1552 par Henri II ; le traité de Cateau-Cambrésis (1558) et celui de Westphalie (1648) lui en confirmèrent la possession.

TROIS-FONTAINES, abbaye de l'ordre de Cîteaux, en Champagne (Haute-Marne), à 8 kil. S. de Saint-Dizier ; 300 hab.

TROIS-MOUTIERS, ch.-l. de cant. (Vienne), à 9 kil. N. O. de Loudun ; 1,325 hab.

TROIS-POINTES (cap des), sur la côte d'Or, dans la Guinée supér., par 4° 40' lat. N., 5° 4' long. O.

TROIS-RIVIÈRES, ville de l'Amérique anglaise (Bas-Canada), sur le Saint-Laurent, à 110 kil. S. O. de Québec ; 2,500 hab. Couvent des Ursulines. Construction de barques. Commerce actif (grains, bois, peaux, etc.). — Bourg de la Guadeloupe (Basse-Terre), à 19 kil. S. O. de la Pointe-à-Pitre.

TROITSKOIE, ville de la Russie d'Europe (Moscou), à 60 kil. N. E. de Moscou ; 4,000 hab. Tout près, sur une colline, est le riche couvent de Troitskoie, consacré à saint Serge. Pierre-le-Grand y trouva un asile lors de la première révolte des Strélitz. Ce couvent avait neuf églises, deux palais, etc., et possédait jadis plus de 106,000 serfs. Catherine réunit au fisc les terres et les vassaux du monastère.

TROJA, nom latin de Troie. *Voy.* TROIE.

TROJA, *Ecanum?* ville du roy. de Naples (Capitanate), à 24 kil. S. O. de Foggia ; 4,500 hab. Évêché. On l'a dite fondée sous les empereurs grecs Michel et Basile. Concile célèbre sous Urbain II.

TROKI, ville de la Russie d'Europe, à 25 kil. S. O. de Vilna ; 3,800 hab. Fondée par Gedimin en 1321, et capitale de la Lithuanie avant Vilna.

TROLL (Gustave), archevêque d'Upsal, se montra l'ennemi acharné de l'administrateur Sténon II, excommunia Sténon et ses partisans, appela les Danois en Suède, et fut pour ce fait déposé par les États. Sténon ayant péri peu après, Troll rentra en vainq. dans son diocèse, et plaça la couronne de Suède sur la tête du roi de Danemark, Christian II, 1520. Il gouverna la Suède en l'absence de ce prince, mais ne put comprimer l'insurrection dirigée par Gustave Vasa, et s'enfuit avec Christian, quand ce prince fut lui-même chassé du Danemark ; il revint tenter la fortune en Norvége, et y périt (1535).

TROMBETAS, riv. du Brésil (Para), coule au S. et joint l'Amazone près d'Obidos. Cours, 560 kil.

TROMP (Martin), célèbre marin hollandais, né à la Brille en 1597, servit dès l'enfance, devint, après de longs dégoûts et des injustices, lieutenant-amiral en 1637, remporta plusieurs victoires navales, entre autres celle des Dunes (1639), fit deux admirables campagnes en 1651 et 52 contre Blake et Deane, se distingua également à Portland, Nieuport, Dunkerque, et fut tué à l'affaire de Catwik (1653).

TROMP (Corn.), fils du préc., né à Rotterdam en 1629, mort en 1691, se forma sous son père, fut capitaine de haut-bord à 21 ans, brilla dans les campagnes de 1652, 1656, 1662, devint lieutenant-général en 1665, fut quelque temps chef de la flotte hollandaise, mais se vit forcé d'en céder le commandement à Ruyter (1665), conçut dès lors de la jalousie contre ce rival, et le seconda mal dans un moment périlleux ; il fut par suite dépouillé de sa commission de lieutenant-général. Après le massacre des frères de Witt, qu'il regardait comme ses ennemis, et le triomphe de la maison d'Orange, à laquelle il était dévoué (1672), il reprit son emploi, et se réconcilia avec Ruyter, qui le tira de plus d'un péril. Il tenta en vain en 1674 d'opérer une descente sur les côtes de France, alla en 1676 défendre le Danemark contre les Suédois, et obtint les plus grands succès. Il mourut en 1691, au moment où il venait de recevoir le commandement de la flotte destinée à agir contre la France.

TROMSOE, île de la mer du Nord, sur la côte N. O. de la Norvége, par 69° 35' lat. N., 16° 28' long. E. ; 7 kil. sur 2. Ch.-l. Tromsoe ; 3,000 hab.

TRONCHET (Fr.-Denis), jurisconsulte, né à Paris en 1726, mort en 1806, se fit une grande réputation comme avocat consultant, tint son cabinet fermé pendant le triomphe du parlement Maupeou, parut aux États-Généraux et vota peu d'innovations, fut un des trois conseils choisis par Louis XVI, courut des risques jusqu'au 9 thermidor, fut membre du conseil des Anciens, puis (après le 18 brumaire), président de la cour de cassation et sénateur (1801). Il eut grande part au projet de Code Civil.

TRONCHIN (Théod.), médecin, né à Genève en 1709, mort en 1781, étudia à Cambridge et à Leyde (sous Boerhaave), exerça dans Amsterdam, à Genève, se fixa enfin à Paris où il fut premier médecin du régent, et popularisa l'inoculation en France.

TRONCHIN (J.-Rob.), jurisconsulte génevois, parent du précédent, né en 1711, mort en 1793, procureur-général à Genève, voulut défendre le gouvernement de son pays lors des poursuites dirigées par Genève contre l'*Émile* et le *Contrat social*, et fit paraître les *Lettres écrites de la campagne* ; Rousseau y répondit par les *Lettres de la Montagne*, qui portèrent au comble l'effervescence du peuple génevois, et firent bientôt triompher la démocratie.

TRONQUIERE (LA), ch.-l. de canton (Lot), à 25 kil. N. de Figeac ; 448 hab.

TRONSON DU COUDRAY (G. Al.), avocat, né à Reims en 1750, jeta beaucoup d'éclat au barreau de Paris, s'offrit pour défendre Louis XVI, partagea avec Chauveau-Lagarde la défense de la reine, sauva plusieurs victimes de la Révolution, entra en 1795 au Conseil des Anciens, fut déporté le 18 fruct., et m. en 1798 à Sinnamary. — Son frère, J.-B., a écrit sur l'artillerie.

TRONTO, *Truentum*, riv. d'Italie, naît dans le roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 1re), à 9 kil. N. E. de Montereale, coule au N., entre dans les États de l'Église, tourne au N. E., et se jette dans l'Adriatique après 100 kil. de cours. Sous Napoléon, elle donna son nom à un dép. du roy. d'Italie, qui avait pour ch.-l. Fermo.

TROPEA, *Tropæa* (dans le *Brutium*), ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), près du golfe de Sainte-Euphémie, à 18 kil. O. de Monteleone ; 4,000 hab. Évêché, cathédrale, trois belles portes. Soieries, couvertures de laines, toiles, canevas. Pêche de corail et de poisson. Fondée par Sextus Pompée, qui lui donna, dit-on, le nom de *Trophée* à l'occasion d'un avantage qu'il aurait remporté sur Octave. Elle a quelque temps appartenu aux Arabes.

TROPHONIUS et AGAMÈDE, étaient frères et passaient pour habiles architectes : on leur attribue la construction du temple de Delphes. Le roi d'Orchomène, Hyriée, les chargea de bâtir un édifice pour y placer son or. Les deux frères, en le construisant, y ménagèrent une issue secrète, au moyen de laquelle ils venaient la nuit puiser de l'or au trésor d'Hyriée. Ce prince, s'en étant aperçu, tendit un piége aux voleurs. Agamède y fut pris : Trophonius, craignant ses révélations, lui coupa la tête et s'enfuit en l'emportant ; mais bientôt il périt dans une grotte aux environs de Lébadée. Après la mort de Trophonius, Apollon reconnaissant de ce que cet architecte avait bâti son temple, lui accorda le don de prédire l'avenir ; la grotte où il était mort devint bientôt le siége d'un oracle qui fut un des plus célèbres de la Grèce. L'on n'était admis dans cette grotte qu'après des épreuves dures et propres à imprimer l'effroi. A

était-ce un proverbe en Grèce, que cette phrase : « Il revient de l'antre de Trophonius, » pour dire il est grave et soucieux.

TROPPAU, *Troppavia* en latin mod.; ville des Etats autrichiens, ch.-l. du cercle de Troppau (ou Silésie autrichienne), sur l'Oppa, à 140 kil. N. E. de Brünn; 8,000 hab. Château, gymnase, école supérieure, muséum d'histoire naturelle, bibliothèque. Armes, draps, liqueurs. Il s'est tenu à Troppau, d'octobre à décembre 1820, un fameux congrès où fut résolue la répression de la révolution napolitaine. — Le cercle de Troppau, ou Silésie autrichienne, a pour bornes au S. les cercles de Prerau et d'Olmutz, et fait partie du gouvernement de Moravie; 140 kil. sur 25; 200,000 hab. Pays montagneux, climat froid; sol peu fertile; beaucoup de moutons et de chevaux. Fer, marbre, ardoises, chaux, tourbe, eaux minérales.

TROS, fils d'Erichthonius et père de Ganymède, d'Ilus et d'Assaracus, régna sur Troie, qui prit son nom. Il fit la guerre au roi de Lydie Tantale.

TROUBADOURS, poëtes provençaux des XIe, XIIe et XIIIe siècles, ainsi appelés du mot *troubar*, trouver, inventer; ils nommaient leur art *la gaie science*. Les plus célèbres d'entre eux furent P. Vidal, Arnauld Daniel, Bertrand de Born, Anselme Fayditt, Raimond Bérenger, comte de Provence, Richard Cœur-de-Lion, Thibaut, comte de Champagne, et Guillaume IX, comte de Poitiers. Leurs poésies, qui pour la plupart appartiennent au genre lyrique, et sont très courtes, se composaient de *sirventes*, *plaints*, *tensons*, *ballades*, *novas* (ou nouvelles). Ils chantaient surtout la chevalerie et l'amour; cependant ils ont aussi laissé des poëmes didactiques et sacrés, et de volumineux romans (*le Bréviaire d'amour*, *le Girard de Roussillon*, etc.). Le troubadour de profession allait de château en château réciter ou chanter ses vers en s'accompagnant d'un instrument, ordinairement d'une guitare; souvent aussi il se faisait accompagner d'un *jongleur*, par lequel il faisait chanter ses vers. Les troubadours étaient répandus dans le midi de la France : ils florissaient surtout à Toulouse, à Narbonne, à Aix en Provence. Ils parlaient la langue d'*Oc*.

TROUVÈRES, poëtes du nord de la France, qui du XIe au XVe siècles ont composé en roman-wallon ou langue d'*Oïl* (le vieux français); ils existaient en même temps que les Troubadours, et leur nom a le même sens (*trouver*, *troubar*). Mais, tandis que les Troubadours ont surtout brillé dans le genre lyrique, c'est à la poésie épique que les trouvères se sont livrés de préférence. Ils ont admirablement réussi et dans la grande épopée, qui a pris par excellence le nom de *roman*, et dans les *fabliaux*, qui sont souvent chez eux des chefs-d'œuvre d'originalité, de naïveté, de gaieté. Les Trouvères ont aussi fait quelques poésies lyriques, tels que *lais*, *virelais* et *ballades*; enfin on leur doit les romans de chevalerie en prose. Leurs plus célèbres romans en vers sont le *Brut d'Angleterre* et le *Rou* de Wistace ou Wace; l'*Alexandre*, de Lambert et d'Alexandre de Bernay (composé au XIIe s. en vers de 12 syllabes, qui depuis prirent le nom d'alexandrins); le *Chevalier au Cygne*, de Renaut et Gauder; *Gérard de Nevers*, par Gibert de Montreuil; *Garin le Loherain*, par Jehan de Flagy; le roman de *la Rose*, par Guillaume de Lorris et Jean de Meung, dit *Clopinel*.

TROUVILLE, village du dép. du Calvados, sur la Manche, à 6 k. N. E. de Pont-l'Évêque; 1,800 hab. Fréquenté depuis quelque temps pour les bains de mer.

TROWBRIDGE, ville d'Angleterre (Wilt), à 14 kil. S. E. de Bath; 9,550 hab. Drap, lainages.

TROY, ville des États-Unis (New-York), sur l'Hudson, à 11 kil. N. d'Albany; 20,000 hab. Moulins divers, eau-de-vie, cotonnades, toile à voiles.

TROYES, *Tricasses*, *Trecæ* ou *Augustobona*, ch.-l. du dép. de l'Aube, à 150 kil. S. E. de Paris, sur la Seine; 25,563 hab. Évêché, tribunal de 1re instance et de commerce; collége, érigé en lycée en 1853. Belle cathédrale, dite de Saint-Pierre (clocher de 56 mètres), palais épiscopal, hôtel-de-ville, préfecture; belle promenade du Mail. Rues étroites et tortueuses, beaucoup de maisons en bois. Société d'agriculture, arts et sciences; bibliothèque publique, école spéciale de commerce. Bonneterie, cotonnades, rouenneries, draps, basins, chamoiseries, instruments aratoires; charcuterie. Chemin de fer. —Ch.-l. des *Tricasses* sous les Rom. et comprise dans la 4e Lyonnaise. Sauvée en 451 de la fureur d'Attila par l'év. S. Loup, elle fut saccagée par les Normands en 889. Dans la suite elle devint la résidence des comtes de Champagne et la capitale de la Champagne. C'est de Thibaut IV (1102-1152), que date la naissance de son industrie et son importance commerciale. Isabeau de Bavière y transféra en 1420 le parlement de Paris, et y conclut l'indigne traité qui livrait la France aux Anglais, et anéantissait les droits du dauphin. Déjà en 1415 Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, l'avait prise; Charles VII la reconquit en 1429. Louis XVI y exila le parlement de Paris en 1787. Ses environs furent le théâtre de sanglants combats en 1814. Cette ville a été souvent incendiée, notamment en 1181 et en 1524. A Troyes sont nés le pape Urbain IV, le chancel. J. Juvénal des Ursins, le poëte Passerat, les deux Pithou, Grosley, Mignard, Girardon, Laveaux, etc. Berceau de la fam. Molé.—L'arr. a 9 cant. (Aix-en-Othe, Bouilly, Ervy, Estissac, Lusigny, Piney-Luxembourg et Troyes, qui compte pour 3), 121 communes et 90,923 hab.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), né en 16[illegible] à Saint-Malo, mort en 1770, archidiacre et chanoine de Saint-Malo, trésorier de l'église de Nantes écrivit quelques compilations obscures, et finit néanmoins par être de l'Académie française (1761). Il s'attira par quelques critiques l'animosité de Voltaire, qui fit de lui comme le héros de la satire intitulée : *le Pauvre Diable*; c'est sur l'abbé Trublet que ce poëte fit ce vers si plaisant :

Il compilait, compilait, compilait.

On a de lui des *Essais de littérature et de Morale* (1736), des *Panégyriques des Saints* (1755), des *Mémoires sur Lamotte et Fontenelle* (1761).

TRUCCIA, auj. *Droissy* ou *Bruel*, ville de la Gaule septentrionale, près de *Suessiones* (Soissons). Les troupes de Frédégonde y défirent en 593 Childebert, fils de Brunehaut.

TRUCHET (J.), mécanicien, né à Lyon en 165[illegible], mort en 1729, entra chez les Carmes, et prit le nom de *père Sébastien*. Il fut encouragé par Colbert à étudier l'hydraulique, eut grande part à la conduite des eaux dans les jardins de Versailles, fut consulté sur tous les canaux construits depuis en France, dirigea seul celui d'Orléans, imagina la machine à transporter les arbres dite *diable*, et fut admis comme honoraire à l'Académie des Sciences (1699).

TRUCHSESS DE WALDBOURG (Gebhard), archevêque-électeur de Cologne (1577), était de l'illustre maison de Waldbourg, dans laquelle la charge de *truchsess* (maître d'hôtel) de l'Empire, était héréditaire. Il s'éprit d'Agnès de Mansfeld, chanoinesse de Guerichen, en 1578, et eut avec elle des relations telles que les frères d'Agnès le sommèrent d'épouser leur sœur. Voulant se marier sans perdre l'électorat, Gebhard changea de religion (1582) et prit Agnès pour femme; mais la ville et le chapitre se déclarèrent contre lui, le pape l'excommunia, et Ernest, électeur de Bavière, se rendit maître du pays à l'aide des Espagnols (1583). Abandonné même des Luthériens, parce que la bénédiction nuptiale avait été donnée par un ministre calviniste, Gebhard se réfugia en Hollande, puis à Strasbourg, où il possédait un canonicat. Il y mourut en 1601.

TRUCHTERSHEIM, b. de France, ch.-l. de cant. Bas-Rhin), à 20 kil. N O. de Strasbourg ; 658 hab.

TRUCY, ville du dép. de l'Yonne, à 19 kil. S. E. d'Auxerre. On y fait naître l'architecte Soufflot.

TRULLO (concile IN). *Voy.* QUINI-SEXTE.

TRUN, ch.-l. de cant. (Orne), sur la Dive, à 12 kil. N. E. d'Argentan ; 1,500 hab.

TRUXILLO ou TRUJILLO, *Scalabis* ou *Turris Julia* des Romains, ville d'Espagne (Estramadure), à 114 kil. N. O. de Badajoz, sur une montagne ; 4,800 hab. Château-fort, murailles et tours. Belle place carrée, palais des ducs de San-Carlos, hôpital du Saint-Esprit. Peu d'industrie et de commerce. Pizarre, Garcia de Paredes, Orellana naquirent à Truxillo. Cette ville existait dès le temps des Romains ; elle fut enlevée aux Maures en 1233.

TRUXILLO, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Vénézuela, ch.-l. de la prov. de même nom, à 688 kil. N. O. de Bogota ; 5,200 hab. Fondée en 1570 ; ravagée en 1678 par le flibustier français Grammont, elle se releva lentement ; elle comptait environ 8,000 hab. avant la guerre de l'indépendance. — La prov. de Truxillo fait partie du dép. de Zulia et a pour bornes au N. le dép. de Vénézuela : 175 kil. sur 97 ; 34,000 hab. Montagnes au S. et à l'O. ; territoire fertile.

TRUXILLO, ville de l'Amérique du Sud, dans le Pérou, ch.-l. du dép. de Livertad, à 2 kil. du Grand-Océan, par 81° 39' long. O., 8° 5' lat. S. ; 14,000 hab. Évêché. Mauvais port, mur en briques ; la ville est bien bâtie, mais les maisons n'ont qu'un étage, vu la fréquence des tremblements de terre. Commerce assez actif. Aux env., monuments péruviens, dans lesquels on a, dit-on, trouvé des trésors considérables. Truxillo fut fondée en 1535 par Pizarre.

TRYPHIODORE, grammairien et poëte grec du v° ou du vi° siècle, né en Egypte, a laissé divers poëmes, dont un seul (la *Destruction de Troie*, en 677 vers) nous est parvenu. Parmi les autres, le plus remarquable était son *Odyssée lipogrammatique*, en 24 chants, dans chacun desquels était omise une des 24 lettres grecques. Les meilleures éditions de Tryphiodore sont celles de Northmore, Londres, 1804, et de Wernicke, Leips., 1819. Il a été trad. par Scip. Allut, 1779. On le joint souvent à Quintus de Smyrne.

TRYPHON (DIODOTE, dit), usurpateur en Syrie, servit d'abord Alexandre I (Bala), puis fut tuteur de son fils (Antiochus VI ou Antiochus Théos II), 143-140 av. J.-C., le fit périr, s'assit sur le trône à sa place, mais fut combattu sans relâche par Antiochus VII (Sidète), et finalement se donna ou reçut la mort dans Apamée (138 av. J.-C.).

TRYPHON (SALVIUS, dit), joueur de flûte qui fut proclamé roi de Sicile par les esclaves révoltés (104 av. J.-C.). Il résista quelque temps aux armées romaines, fut ensuite battu et pris (99 av. J.-C.).

TSAO-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-toung), à 150 kil. S. O. d'Yan-tcheou.

TSA-SIN-GO-DAI, c.-à-d. les *cinq dieux terrestres*, série des grands dieux au Japon ; ils viennent immédiatement après les Ten-sin-sitsi-dai. Le premier d'entre eux, Ten-sio-dai-tsin, régna, dit-on, 250,000 ans ; le règne des quatre autres est plus long encore, et chacun l'emporte en durée sur le précédent : la somme des cinq règnes est de 2,342,467 ans.

TSCHIRNHAUSEN (Ehrenfried WALTHER DE), physicien et géomètre, d'une famille noble et riche, né en 1651 dans la Haute-Lusace, mort en 1708, servit dans la guerre de 1672 contre la France, voyagea en Angleterre, Italie, Sicile, Allemagne, vint quatre fois à Paris, et fut membre associé de l'Académie des Sciences. Il perfectionna les instruments d'optique, établit de superbes verreries en Saxe, fit un verre de lunette convexe des deux côtés, de 32 pieds (10m,70) de foyer et d'un pied (0m,33) de diamètre, découvrit plusieurs procédés industriels, entre autres celui des verres brûlants dit *Caustiques de Tschirnhausen*, et celui d'une porcelaine semblable à celle de la Chine. Il a laissé quelques ouvrages : le plus estimé est *Medicina mentis*, Amsterdam, 1687, traité de logique spécialement destiné à former des géomètres.

TSCHUDI (Gilles), dit le *Père de l'histoire suisse*, né à Glaris en 1505, mort en 1572, était catholique. Il remplit divers emplois dans sa patrie, et laissa, entre autres écrits : *Chroniques de la Suisse* (en allem.), Bâle, 1734, 2 vol. in-fol. ; *Descriptio de priscâ ac verâ Alpinâ Rhætiâ cum Alpinarum gentium tractu*, Bâle, 1530 et 1560, etc. — La même famille a fourni d'autres écrivains moins célèbres, dont un, J.-Henri Tschudi, a donné une *Histoire de Glaris*.

TSE-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-toung), à 300 kil. S. de Thay-yuen.

TSEU-SSE, philosophe chinois, petit-fils de Confucius, né vers 515 av. J.-C., mort vers 453, hérita de la réputation de sagesse de son aïeul, et composa plusieurs ouvrages de morale, dont le plus célèbre est l'*Invariable milieu* (Tchoung-young) : comme Aristote, il place la vertu dans le milieu entre les excès. Ce traité a été trad. en latin par le P. Intorcetta, et par le P. Noël, dans les 6 livres classiques de l'empire chinois ; en français, par le P. Cibot. M. Abel Rémusat a publié le texte en chinois et en mandchou, avec traductions lat. et franç. (dans les *Notices et extraits des manuscrits*, tome x).

TSIAMPA, prov. d'Asie, dans l'Inde au-delà du Gange, entre 10° 18'-12° 5' lat. N. et 104° 35'-106° 35' long. E., était jadis un royaume considérable qui comprenait la Cochinchine ; auj. c'est une prov. de ce pays. Pays montagneux et habitants sauvages.

TSI-NAN, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Chan-toung, par 36° 44' lat. N. et 114° 46' long. E. Bien peuplée et très industrieuse.

TSIN, TSING, dynasties chinoises. *Voy.* CHINE.

TSIN-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Chan-toung), à 150 kil. E. de Tsi-nan. Florissante.

TSIOUAN-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Fou-kian), à 80 kil. S. O. de Fou-tcheou, près du détroit de Formose. Arcs de triomphe, temples, etc. Grand commerce.

TSONG-MING (île), île de la Chine, vis-à-vis de l'emb. du Yang-tsé-kiang : 60 kil. sur 16. Sol fertile, beaucoup de canaux ; sel gemme en quantité.

TSOU-HIOUNG, ville de Chine, ch.-l. de dép. (Yun-nan), à 112 kil. O. de Yun-nan.

TSOU-SIMA, île et province du Japon, dans le détroit de Corée : 80 kil. de long.

TUAM, ville d'Irlande (Galway), à 31 kil. N. E. de Galway ; 7,000 h. Archev. cathol., év. anglican.

TUBALCAIN, fils de Lamech, né vers 2975 av. J.-C., passe pour avoir inventé l'art de travailler le fer et l'airain. On a remarqué la ressemblance de son nom avec celui de Vulcain.

TUBANTES, peuple de la Germanie, habita d'abord entre le Rhin et l'Yssel, puis au S. de la Lippe, entre Paderborn et Hamm, et enfin près du Thuringerwald, entre la Fulde et la Werra.

TUBÉRON, *L. Ælius Tubero*, grand ami de Cicéron, le suivit comme lieutenant en Asie, et combattit à Pharsale pour Pompée contre César. Il obtint son pardon du dictateur. Il avait composé une *Histoire romaine*. — Son fils, Q., Pompéien ainsi que lui, obtint aussi son pardon. Pour flatter César, il voulut mettre obstacle au rappel de Ligarius, accusé d'avoir combattu en Afrique. Cicéron triompha de son opposition, et prononça à cette occasion le *Pro Ligario*. Ce dernier Tubéron était habile jurisconsulte ; il reste de lui des fragments, qu'on trouve dans les *Institutes*.

TUBINGUE, ville du Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le haut Necker, à 28 kil. S. O. de Stuttgart : 7,600 hab. Eglise Saint-George, vieux château dit

Pfalz (ou palais). Université célèbre (fondée en 1477), écoles diverses. Patrie de Gmelin le botaniste. Jadis résidence des comtes palatins de Souabe ; elle fut achetée en 1342 par le comte Ulric de Wurtemberg. On y régla en 1514 le pacte dit *Tübinger-vertrag*, qui a été jusqu'à nos jours la charte du Wurtemberg. Tubingue souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente-Ans, et fut ravagée par les Français en 1688.

TUCCA, *Tucca*, ville de l'état de Tunis, à 110 kil. S. O. de Tunis. Beaux vestiges d'antiquité.

TUCCIS, dite aussi *Tuccitana* ou *Augusta Gemella*, auj. *Martos*, ville de la Bétique, au S. E. de *Corduba* (Cordoue).

TUCHAN, ch.-l. de cant. (Aude), à 45 kil. S. E. de Carcassonne; 1,100 hab. Moulins à huile, eaux-de-vie.

TUCKER (Abraham), moraliste anglais, né à Londres en 1705, mort en 1774, voyagea pour son instruction, et publia, en 1768 et années suiv., *The light of nature* (la Lumière de la nature), 7 vol. in-8, où il traite de métaphysique, de morale, de religion et de politique. On a aussi de lui : *Avis d'un gentilhomme campagnard à son fils*.

TUCKER (Josias), écrivain politique (1711-99), recteur de Saint-Étienne à Bristol, puis doyen de Glocester, a publié, entre autres écrits, un *Traité du gouvernement civil* (1781), où il réfute Locke.

TUCKEY (Jacques KINGSTON), né à Greenhill (Irlande) en 1776, mort en 1816, reconnut vers 1803 le port Philippe (Nouvelle-Hollande) et la côte voisine sur le détroit de Bass, fut 9 ans prisonnier en France, alla en 1816 explorer le Zaïre, afin de savoir si ce n'était pas le même fleuve que le Niger, et mourut dans ce voyage après avoir remonté près de 400 kil. dans l'intérieur de l'Afrique. On a les *Relations* de ses deux voyages (1805, 1818).

TUCUMAN ou SAN-MIGUEL, ville de l'Amérique du Sud, capit. de l'état de Tucuman, dans la confédération de Rio de la Plata, sur le Tucuman, à 1,160 kil. N. O. de Buenos-Ayres, par 67° 16' long. O., et par 26° 49' lat. S. ; 12,000 hab. Evêché. — Tucuman a été fondée en 1685. Les insurgés y battirent les Espagnols en 1812. Il s'y est tenu en 1816 un congrès où a été proclamée l'indépendance des Provinces-Unies de Rio de la Plata. — L'état de Tucuman a pour bornes ceux de Santiago à l'E., de Catamarca au S., de Rioja à l'O., de Salta au N. : 385 kil. de l'E. à l'O. sur 230; 145,000 hab. Mont. à l'O., vastes plaines ailleurs; nombreuses rivières, climat doux et sain, sol fertile (riz, maïs, coton, tabac, cacao, fruits, etc.). Le Tucuman est une des provinces les plus riches de la république. On en exporte beaucoup de bois.

TUDELA, *Tutela* ou *Tullonium*, ville d'Espagne (Pampelune), sur l'Èbre, à 60 kil. S. de Pampelune ; 9,000 hab. Evêché. Savon mou, gros lainages, tuiles, briques, huiles, etc. Foires. Commerce. Patrie du rabbin Benjamin-ben-Ionah, dit *de Tudèle* (*Voy.* BENJAMIN). Cette ville existait sous les Romains : le roi Alphonse la prit aux Maures en 1115. Le duc de Montebello y défit le général espagnol Castagnos, 23 novembre 1808.

TUDER, ville d'Etrurie, auj. TODI.

TUDLINGEN ou DUTTLINGEN, ville du Wurtemberg (Forêt-Noire), à 32 kil. S. O. de Sigmaringen ; 4,000 hab. Châles, gants, bonnets, soie. Les Français y furent défaits par les Impériaux en 1643. La ville fut brûlée en 1808.

TUDOR (OWEN), tige de la maison royale de Tudor, était d'une famille obscure du pays de Galles. Il sut se faire aimer de Catherine, veuve du roi d'Angleterre Henri V, qui l'épousa secrètement; il en eut un fils, Edmond Tudor, comte de Richmond, qui épousa Marguerite de Lancastre, issue d'Éd. III par Jean de Gand; Edm. fut père de Henri Tudor qui monta sur le trône sous le nom de Henri VII, après avoir renversé Richard III (d'York). Les Tudor avaient embrassé le parti de Lancastre Owen Tudor fut pris et décapité en 1461 par ordre du duc d'York (Edouard IV), mais Henri Tudor releva le parti de Lancastre, et le fit triompher. La maison de Tudor régna depuis 1485 jusqu'à l'avénement des Stuarts en 1603, et compte cinq souverains : Henri VII, Henri VIII, Edouard VI, Marie et Elisabeth.

TUESIS, golfe de l'Océan Germanique, sur la côte N. E. de la Calédonie, auj. le golfe de *Murray*.

TUFFÉ, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 26 kil. S. E. de Mamers ; 1,800 hab. Poterie, faïence.

TUGEND-BUND, c.-à-d. *lien de vertu*, société secrète formée en 1813 parmi les étudiants de l'Allemagne, dans le but d'expulser les Français du sol de la patrie. Elle finit par donner de l'ombrage aux souverains de l'Allemagne, et fut dissoute en 1815.

TUGENES, *Tugeni*, une des quatre nations principales de l'Helvétie au temps de César. Ils habitaient à l'E. du lac de Zurich, dans le Tockembourg.

TUGGURT, ville de l'Algérie. *Voy.* TOGGOURT.

TUILERIES (palais et jardin des), palais des rois de France à Paris, ainsi nommé parce qu'il a été bâti sur l'emplacement d'une fabrique de tuiles, est joint au Louvre par une grande galerie qui longe la Seine. Le terrain des Tuileries fut acquis en 1518 par François I ; le palais fut commencé en 1564 par l'ordre de Catherine de Médicis, sur les plans de Philibert Delorme, et continué après lui par Jean Bullant et Le Vau (sous Louis XIV). Le jardin, commencé en 1600, sous Henri IV, fut achevé sous Louis XIV par le fameux Le Nôtre. Les Tuileries n'ont guère été la résidence des souverains que depuis Louis XV. Pendant la République, les séances de la Convention se tenaient aux Tuileries. — Le 10 août 1792 le peuple de Paris insurgé s'empara des Tuileries et y massacra la garde suisse; le château fut pris une 2e fois par le peuple le 28 juillet 1830, et une 3e le 24 février 1848.

TUISTON, dieu germain. *Voy.* THUISTON.

TULA, riv. du Mexique, naît dans le N. de l'état de Mexico, parcourt celui de Queretaro, sépare les états de San-Luis-de-Potosi et de Vera-Cruz, et se jette dans le golfe de Mexique, par 28° 20' lat. N. sous le nom de Tampico. Cours, 450 kil. — Sur ses bords, dans l'état de Queretaro, est une v. de Tula qui a donné son nom à des comtes issus de Montézuma.

TULLE, ch.-l. du dép. de la Corrèze, sur la Corrèze, à 472 kil. S. de Paris ; 9,700 hab. Evêché (dont Mascaron fut titulaire). Tribunal de 1re instance et de commerce ; collége communal. Cathédrale, hôtel de la préfecture, palais de justice. Manufacture royale d'armes, papier, cartes à jouer, clous, chandelles, lainages communs, dentelles renommées, connues sous le nom de *tulles*. Commerce de bougies, liqueurs, huile de noix, etc. Patrie d'Et. Baluze. Tulle paraît devoir son origine à un monastère de saint Benoît, fondé au VIIe siècle. — L'arr. de Tulle a 12 cant. (Argentat, Corrèze, Egletons, Lapléau, Mercœur, la Roche-Canillac, Seilhac, Servières, Treignac, Uzerche, plus Tulle qui compte pour 2), 117 comm., et 129,799 hab.

TULLIE, *Tullia*, fille de Servius Tullius, et femme d'Aruns. Cette femme dénaturée fit périr son mari pour épouser Tarquin, fut l'âme du complot que trama celui-ci contre Servius, et fit passer son char sur le corps sanglant de son père.

TULLIE, *Tullia*, fille de Cicéron et de Terentia, née en 77 av. J.-C., fut mariée plusieurs fois, épousa en dernier lieu Dolabella, et mourut probablement en couches, à 32 ans (46) ; son père fut profondément affligé de sa mort. Pour se distraire de sa douleur, il composa son traité de la *Consolation*, qui ne nous est pas parvenu. Cicéron désignait affectueusement sa fille par le diminutif *Tulliola*.

TULLINS, ch.-l. de cant. (Isère), à 24 kil. N. O.

de Grenoble; 2,600 hab. Eau de cerises; usine à acier et cuivre.

TULLIUS, nom de la famille de Cicéron; cet orateur est souvent désigné par ce seul nom.

TULLIUS (SERVIUS), roi de Rome. *Voy.* SERVIUS.

TULLUM, nom de la ville de *Toul* chez les Latins.

TULLUS (ACTIUS), prince des Volsques, ennemi des Romains, donna asile à Coriolan exilé.

TULLUS HOSTILIUS, troisième roi de Rome (671-639 av. J.-C.), fit contre Albe deux guerres qui furent signalées, la première par le combat des Horaces et des Curiaces, la seconde par la destruction d'Albe; soumit aussi les Fidénates et les Véiens, défit les Sabins, porta le nombre des chevaliers de 300 à 900, et mourut frappé de la foudre.

TULZIA ou TOULTCHA, *Ægissus*, ville de Bulgarie, à 19 kil. S. d'Ismaïl, sur le Danube.

TUNBRIDGE, ville d'Angleterre. *Voy.* TONBRIDGE.

TUNES ou TUNESIUM, auj. *Tunis*, ville d'Afrique, dans la Zeugitane, près de Carthage, dont elle était sujette, devint florissante après la ruine de Carthage. Elle est célèbre par la bataille qu'y perdit Régulus contre Xantippe (256 av. J.-C.).

TUNGRI. *Voy.* TONGRES.

TUNGRORUM FONS, nom ancien de SPA.

TUNGURAGUA, nom du fleuve des Amazones à sa source, et jusqu'à sa jonction avec l'Ucayale.

TUNGURAGUA (mont), en Nouvelle-Grenade, à 32 kil. N. de Riobamba; 5,500 mètres. Volcan.

TUNIS, *Tunes* chez les anciens, ville d'Afrique, capit. de l'état de Tunis, sur la Méditerranée, au fond de la vaste lagune de Boghaz, à 620 kil. E. d'Alger, par 8° long. E., 36° 44' lat. N.: 115,000 hab. Citadelle, plusieurs forts; bon port, dit *la Goulette*. La ville est laide et sale. Les seuls monuments sont le beau palais mauresque du dey, l'aqueduc, la bourse. Velours, soieries, toiles, bonnets rouges renommés, dits *bonnets tunisiens*. Commerce très actif. Cependant les bazars de Tunis sont mal fournis. — Tunis est tout près de l'emplacement de *Carthage* (*Voy.* TUNES). Du temps de cette célèbre cité, elle n'était qu'un hameau. Son importance date de la destruction de celle-ci par les Arabes. Les Normands s'en emparèrent, mais Abd-el-Moumen les en chassa (1159). Tunis fut le but de la dernière croisade. C'est au siége de Tunis que saint Louis mourut de la peste en 1270 (en 1841, la France a élevé une chapelle au saint roi près de l'endroit où il mourut). Charles-Quint prit en 1535 le port de la Goulette, défendu par Barberousse; mais sous Philippe II (1574), Occhiali le reprit aux Espagnols.

TUNIS (régence ou état de), le moins vaste mais le plus peuplé des états barbaresques, entre l'Algérie à l'O. et l'état de Tripoli à l'E.: 580 kil. (du N. au S.) sur 290; 2,500,000 hab. Capitale, Tunis. Division, 2 districts: Frikiah au N., Farachise au S. Très peu de montagnes. Rivières, la Medjerda, plus quelques faibles cours d'eau, quatre lacs, entre autres: celui de Loudeah ou lac des Marques, et le lac de Tunis, à l'E. de la ville de ce nom. Climat chaud. Argent, cuivre, plomb, mercure, beaucoup de sel, eaux minérales et thermales. Sol extrêmement fertile: il produit tous les fruits de l'Europe méridionale et partie de ceux des régions équinoxiales; les dattes de Tunis passent pour les meilleures de l'Afrique. Très beaux chevaux barbes, chameaux très sobres, pigeons énormes, etc. Population très mêlée (Maures, Turcs, Koulouglis, juifs, chrétiens et renégats). Industrie assez active, mais qui se borne à quelques articles (savon, lainages, maroquins, châles carrés, calottes rouges qu'on exporte jusqu'en Amérique). Commerce, surtout avec l'intérieur de l'Afrique; mais le bey en a presque exclusivement le monopole et l'afferme à une compagnie de Juifs. Le gouvernement est monarchique électif; il est exercé par un bey élu par l'armée, mais qui est censé dépendre de la Turquie et qui reçoit l'investiture du sultan. — Le pays de Tunis répond au territoire de Carthage (*Voy.* ce nom). Sous les Romains, il formait les deux prov. d'Afrique propre et de Byzacène. Il fit ensuite partie du roy. des Vandales, de l'empire d'Orient sous Justinien et ses successeurs, du vaste empire des califes (VIIe siècle), de l'état des Aglabites ou de Kairowan (800), des Fatimites (909), puis des Zérites (972), et des Almohades (1160). En 1206, les Hafsites y fondèrent une souveraineté indép., qui dura plus. siècles. En 1534, Barberousse prit Tunis au nom des Turcs: l'année suiv., le prince détrôné fut restauré par Ch.-Quint. En 1573, les Espagn. furent chassés, et le Turc Sinan-pacha soumit ce pays à l'autorité du grand-seigneur; après un siècle environ, les janissaires turcs, qui formaient la garde des pachas, s'arrogèrent le droit d'élire un chef de l'état, qui se rendit de plus en plus indépendant de la Porte. Ces élections militaires ont causé de fréquentes révolutions. Le chef a titre de *bey*.

TUR (MEZOE-), ville de Hongrie. *Voy.* MEZOE.

TUR-KEVI, ville de Hongrie (Grande-Cumanie), sur le Bornetyo, à 28 kil. S. O. de Kartszag; 8,500 hab.

TURCKHEIM. *Voy.* TURKHEIM.

TURCOING, ville de France. *Voy.* TOURCOING.

TURCOMANS, grande race de la famille turque, est répandue dans la Perse, le roy. d'Hérat, le Kaboul, dans le Turkestan indépendant, dans la Russie caucasienne et l'Asie ottomane; toutefois, elle n'est pas la seule qui occupe ces pays, et dans les 3 premiers seulement elle est race dominante. Elle se divise en un grand nombre de branches.

TURCS, grande famille de la variété indo-germanique, a longtemps habité presque exclusivement le Turkestan indépendant et les régions situées au N. de la Chine, et se confond avec la race que l'on appelle vulgairement *Tartares*. Ils vinrent au Xe siècle se fixer en Perse et dans l'Asie-Mineure, entraînant à leur suite des peuplades alliées ou soumises avec lesquelles on les a souvent confondus. Les Turcs formèrent dans les pays conquis de nombreuses dynasties, dont les plus célèbres sont celles des Gaznévides, des Seldjoucides et des Ottomans (*Voy.* ces noms). La famille turque a donné naissance à un grand nombre de races distinctes, dont plusieurs ont disparu, entre autres les Khazars, les Ouigours (d'où sortirent les Hongrois), les Hoéikes. Parmi les races turques existant encore se distinguent: 1° les Ottomans, de tous les plus civilisés, et qui dominent dans la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie; 2° les Turcomans, dans la Perse, le Caboul, etc.; 3° les Touraliens ou Tartares de Sibérie; 4° les Uzbeks, qui sont la peuplade dominante du Turkestan; 5° les Kirghiz (subdivisés en Bourouts et Kaïsaks); 6° les Yakoutes et les Tchouvaches. *Voy.* ces noms et TURQUIE.

TURDETANI, peuple de l'Hispanie, en Bétique, à l'E. de l'Anas, à l'O. des *Bastuli*. Le Bétis traversait leur pays; Gadès était leur ch.-l. Ils avaient sans doute la même origine que les *Turduli*, placés au N. E. — Soumis par Carthage, puis par Scipion pendant la 2° guerre punique, les *Turdetani* participèrent à l'insurrection de 197, mais furent assujettis de nouveau par le préteur P. Manlius en 195.

TURDULI, peuple d'Hispanie en Bétique, sur les rives du Bétis, dans la moyenne partie de son cours, avait pour bornes au N. les *Oretani*, au S. les *Turdetani* (*Voy.* ce mot). Ses villes principales étaient *Astapa*, *Illiturgis*, *Corduba*.

TURENNE, ville de l'ancien Limousin, auj. dans le dép. de la Corrèze, à 12 kil. S. O. de Brive-la-Gaillarde; 2,000 hab. Vieux château. Jadis titre d'une vicomté située entre le Limousin et le Périgord, qui remonte au IXe siècle, et qui relevait des ducs de Guyenne, comtes de Limoges, mais qui se

maintint longtemps indépendante à la faveur des querelles des rois de France et d'Angleterre qui se disputaient la Guyenne. Elle conserva ses immunités jusqu'au dernier siècle, et ne fut réunie à la couronne que par Louis XV, qui l'acheta en 1738. Cette vicomté, après avoir appartenu à diverses maisons, fut acquise en 1350 par Guillaume Roger de Beaufort, puis passa en 1444 dans la maison de La Tour d'Auvergne, par le mariage d'Anne de Beaufort, vicomtesse et héritière de Turenne, avec Agne de la Tour d'Auvergne; c'est de cette dernière maison que sont sortis Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne et duc de Bouillon (*Voy.* BOUILLON), et son fils le célèbre Turenne.

TURENNE (H. DE LA TOUR D'AUVERGNE, vicomte de), célèbre général français, fils de H. de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne et duc de Bouillon (*Voy.* BOUILLON), naquit à Sédan en 1611, d'une famille qui professait la religion réformée, servit 5 ans sous ses oncles Maurice de Nassau et le prince Henri, puis fit la guerre en Lorraine, en Italie, monta très vite en grade, reçut de Mazarin le bâton de maréchal, recueillit les débris des troupes vaincues à Tudlingen (1643), soutint avec Condé les efforts de Mercy (1644), fut battu à Mariendal, mais opéra une belle retraite, vainquit à son tour à Nordlingen, se joignit à Wrangel dans la Hesse, et hâta par cette manœuvre la conclusion du traité de Westphalie (1648). Égaré par sa passion pour la duchesse de Longueville, Turenne se jeta dans le parti de la Fronde, après l'arrestation des princes (1650); prit pour les Frondeurs quelques villes, Rethel, Château-Porcien, marcha sur Vincennes, mais sans pouvoir enlever les prisonniers, qui avaient été conduits ailleurs, et fut défait par Praslin près de Réthel même (15 déc.). Il rentra dans le devoir l'année suiv., sauva la cour en repoussant à Bléneau, près de Gien, les Frondeurs, command. p. Condé (avril 1652), battit encore ce prince au faub. St-Antoine (à Paris), et ouvrit au roi les portes de la capitale, puis battit Condé à Arras (1654) et aux Dunes (1658), et reçut en 1660 le titre de maréchal-général en récompense de ses services. En 1672, il reprit les armes, fit face, avec des forces très inférieures, au prudent Montecucuili, marcha ensuite contre le parjure électeur de Brandebourg, le vainquit à Sintzheim (1674), et punit le prince Palatin, son allié, en mettant à feu et à sang le Palatinat. Il eut bientôt à tenir tête à des armées d'Impériaux supérieures en nombre, fit une admirable retraite dans laquelle il se surpassa lui-même, gagna les deux victoires de Mulhausen et de Turkheim, rejeta ainsi l'ennemi à l'E. du Rhin (1675), puis attira Montecucuili sur un terrain de son choix à Saltzbach; déjà il comptait le vaincre, quand il fut frappé d'un boulet (27 juillet). Le génie de Turenne a moins d'éclat que celui de Condé : ce grand capitaine a pourtant gagné autant ou même plus de batailles décisives, et il a réparé plus de graves échecs : c'était le premier tacticien de l'Europe. A ses talents il joignait toutes les qualités de l'homme privé. Né dans la religion protestante, il fut converti au catholicisme par Bossuet, et abjura en 1668. La *Vie de Turenne* a été écrite par Courtilz, par Raguenet, et par Ramsay. Mascaron et Fléchier prononcèrent son oraison funèbre. Il a laissé des *Mémoires* (publ. en 1782 par Grimoard, 2 vol. in-fol.). Sedan lui a élevé une statue.

TURGOT (Anne-Robert-Jacq.), baron de l'Aulne, célèbre ministre, né en 1727 à Paris, mort en 1781, était fils de Mich.-Et. Turgot, prévôt des marchands sous Louis XV, à qui Paris doit d'importantes améliorations. Il devint maître des requêtes en 1753; il se prononça pour le parlement Maupeou, se fit une haute réputation de savoir et de lumières par ses ouvrages sur l'économie politique, et par ses relations avec les penseurs de l'époque, fut nommé intendant de la généralité de Limoges (1761), rendit à cette province des services éminents, fut appelé par Louis XVI au ministère de la marine en 1774, et un mois après au contrôle général des finances; il tenta d'utiles réformes, et put en accomplir quelques-unes; mais ses efforts vinrent échouer contre la coalition du clergé, de la noblesse, de la haute finance et des parlements. On travestit toutes ses mesures, dont quelques unes pouvaient en effet être inopportunes, et, après deux ans de lutte, on parvint à le faire éloigner du ministère (1776). Il mourut cinq ans après, dans la retraite. Turgot était un homme ferme, droit et de bonne foi; mais il n'avait pas cet art des expédients et cette adresse qui sont nécessaires à la cour; il eut aussi une trop grande confiance dans l'ascendant de la justice et de la vérité. Turgot avait beaucoup écrit sur l'économie, la politique, la métaphysique et la littérature; on a même de lui des vers français et latins estimés. Il fournit des articles à l'*Encyclopédie*. Turgot était de l'Acad. des Inscript. Ses *Œuv. compl.* ont paru en 1809 et 1844. M. Baudrillart a comp. son *Éloge*, 1846.

TURGOT (Et.-Fr., dit *le chevalier*), frère du précédent, né en 1721, mort en 1789, fut gouverneur-général de la France équinoxiale (c.-à-d. de la Guyane française), qu'il tenta de coloniser, mais sans y réussir, eut avec l'intendant Chanvallon des démêlés qui le conduisirent en prison, et finit par se vouer exclusivement aux sciences. Il était associé libre de l'Académie des Sciences dès 1762.

TURHEIM (Ulric DE), minnesinger du XIII[e] siècle, continua le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, et composa : 1° les *Aventures d'Elie*; 2° *le roi Artus* ou la *Table Ronde*; 3° (avec Eschenbach) *St-Guillaume, margrave d'Orange*, le tout en allemand.

TURIA, riv. d'Hispanie, auj. le GUADALAVIAR.

TURIASO, ville d'Hispanie, auj. TARRAZONA.

TURICUM, nom latin de ZURICH.

TURIN, *Bodincomagus*, *Taurasia*, *Colonia Julia*, *Augusta Taurinorum* chez les anciens, *Torino* en italien, capit. des États sardes et ch.-l. de l'intendance de Turin et de tout le Piémont, sur le Pô et la Doire, à 825 kil. S. E. de Paris; 125,000 hab. Archevêché (érigé en 1515). C'est une des plus belles villes de l'Europe; on y remarque les rues du Pô, de la Doire et Neuve; les places Saint-Charles, du Château, Victor-Emmanuel et d'Italie; la cathédrale et les églises de St-Laurent, du St-Sacrement, de Sainte-Thérèse, des Jésuites, des Feuillants ou Consolata; les palais du Roi, des ducs de Savoie, du prince de Carignan, le grand théâtre, l'arsenal. Université la plus fréquentée (fondée en 1405), acad. militaire, 3 collèges, école de sourds-muets; académie royale des sciences (célèbre), académie royale des beaux-arts, société d'agriculture. Bibliothèque très riche, musée égyptien (sans égal au monde), musée d'antiquités, cabinet de médailles, d'histoire naturelle, de physique; jardin botanique du Valentino, etc. Industrie (soieries, velours, damas, liqueurs, etc. fonderie de canons, manufacture royale de poudres). Commerce actif. Chemins de fer. — Turin semble être d'origine gauloise : les *Taurini*, ses habitants ayant refusé de prendre parti pour Annibal, ce général saccagea la ville. Les Romains en firent une colonie; Auguste l'embellit. Sous les Lombards, elle devint ch.-l. d'un des trente duchés de cette monarchie. Son importance date surtout de la réunion du Piémont à la Savoie (*Voy.* États SARDES). Les Français la prirent en 1640, mais l'assiég. vainement en 1706: ces 2 siéges, surtout celui de 1706, sont au nombre des siéges les plus célèbres. Occupée par les Français en 1796, 1798, 1800, elle fut démantelée cette dernière fois; elle devint le ch.-l. du dép. du Pô et resta comprise dans l'empire français jusqu'en 1814. Turin est la patrie du mathématicien Lagrange. — L'intendance générale de Turin comprend la pro-

rande partie du Piémont et est située entre celles 'Aoste au N., de Coni au S., de Novare et d'Alexanrie à l'E., la France et la Savoie à l'O. : environ 100 il. sur 90 ; 800,000 h. ; elle se divise en cinq petites ntendances (Turin, Bielle, Suse, Ivrée et Pignerol).

TURKESTAN, région d'Asie, habitée par les Turcs, nommée aussi *Tartarie*, se distingue en 2 parties : Turkestan chinois et le Turkestan indépendant.

TURKESTAN CHINOIS, dit aussi *Petite-Boukharie*, et n chinois *Thian-chan-nan-lou*, très vaste contrée e l'Asie centrale, forme la prov. la plus occid. de empire chinois, et a pour bornes à l'O. le Turkesan indépendant, au S. le Thibet et le Kaboul, au . la Dzoungarie, à l'E. le pays de Khoukhounoor la Chine : 1,940 kil. de l'E. à l'O., sur 772 de rgeur moyenne ; 2,500,000 hab. Division, 10 prinpautés : Hami ou Khamil, Pidjan, Kharachar, outché, Saïram, Aksou, Ouchi, Kachkar, Yarand, Khotan ; ces 10 principautés ont chacune leur rince héréditaire ; ces princes se reconnaissent vasaux de la Chine. Point de capitale : mais Kachgar et arkand sont les plus grandes villes ; Aksou est la sidence du commandant chinois. De hautes monges entourent ce pays, sauf à l'E. ; au centre nt des plaines. Climat tempéré ou froid. Déserts. euve principal, l'Yarkand, qui tombe dans le lac bnoor. Sol fertile en beaucoup d'endroits : forêts, tail ; vers à soie. Tigres et autres animaux sauges ; serpents, scorpions, etc. Or, pierres prénuses, marbre ; salpêtre, soufre. Quelque industrie ; mmerce médiocre. Le Turkestan chinois a encore aucoup de peuplades nomades. Les habitants sont s uns des Turcs véritables, les autres des Mongols eux-ci moins nombreux). La langue appartient à famille des langues turques. La religion domiate est le mahométisme. — L'histoire du Turstan chinois est à peu près inconnue. En 1758, il mba sous le protectorat de la Chine ; d'abord triitaire seulement, il est auj. province sujette. En 27, il fut le théâtre d'une insurrection terrible.

TURKESTAN INDÉPENDANT OU TARTARIE INDÉPENNTE, *Sogdiane* et *Scythie Transoxiane* des anciens, 'O. du Turkestan chinois et du Thian-chan-pelou, S. des Kirghiz, au N. de l'Hindoustan et du Kaul, à l'E. de la mer Caspienne et de la Russie, entre ° et 51° lat. N., 47° et 80° long. E. ; 7,000,000 d'hab. y compte une foule d'états de toutes dimensions s khanats ; les principaux sont ceux de Boukhara, iva, Khokand, Hissar, Badakchan, Koulm, Balkh y. ces noms). Le pays, assez montueux, est coms dans la grande dépression centrale du continent atique (mers Caspienne et d'Aral). L'Amou et le en sont les deux fleuves principaux. Le pays se npose en grande partie de steppes ; on y trouve elques cantons fertiles. Les habitants ne mannt pas d'industrie, mais ils sont surtout très adonau commerce (notamment les Boukhares). Presstous sont de race turque et musulmans Sunnites.

TURKESTAN OU TARAZ, ville du Turkestan indépent (khanat de Khokand), à 212 kil. N. O. de Tachd, a souvent changé de maître. Elle était aux Kirz avant 1798 ; de 1798 à 1814, elle a été au khan Tachkend ; elle appartient depuis au Khokand.

TURKHEIM, jadis *Thuringheim*, ville de France, -l. de cant. (Haut-Rhin), à 4 kil. S. O. de Col-, sur la Fecht, au pied des Vosges ; 2,747 hab. blanc.—C'est une des 3 v. impér. qui formaient la neurie de Kaisersberg. Turenne y battit les Impéux commandés par l'électeur de Brandebourg 5). — Il y a un Turkheim en Bavière, à 36 kil.). d'Augsbourg ; 1,800 hab.

TURLUPIN, nom de théâtre adopté par H. Lend, acteur du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, était en vogue au XVI° siècle (1583-1634) ; il it d'abord joué des farces sur les tréteaux avec ses frères Gros-Guillaume, Gauthier-Garguille, etc., qui partag. ses succès : c'est de son nom que vient le mot *turlupiner*. Techener a publié les *Joyeusetés de G. Garguille, Turlupin*, etc., 1829, 16 vol. in-18.

TURLUPINS, hérétiques du XIV° siècle, répandus principalement dans les Pays-Bas, enseignaient que l'homme, parvenu à un certain état de perfection, est exempt de tout péché. Ils allaient nus, et se livraient publiquement aux excès les plus honteux. Ces hérétiques, qui paraissent être issus des Vaudois du Dauphiné, furent excommuniés par Grégoire XI en 1372, et bientôt détruits par les ordres de Charles V, roi de France. Ils s'appelaient eux-mêmes *la Fraternité des pauvres*. On les nomme aussi *Bégards*.

TURNACUM, auj. *Tournay*, ville de la Gaule, dans la Belgique 2°, chez les Nerviens.

TURNÈBE (Adr.), savant philologue français, né aux Andelys en 1512, mort en 1565, professa les humanités à Toulouse, la langue grecque, puis la philosophie grecque et latine au Collége de France depuis 1547, dirigea l'imprimerie royale pour les livres grecs (1552-56), forma H. Estienne, eut tous les hommes supérieurs de l'époque pour amis, et laissa un grand nombre de commentaires et de traductions estimés ; on les a recueillis sous le titre d'*Adversaria*, Paris, 1564, et de *Turnebi opera*, Strasbourg, 1600, in-fol. Il a surtout travaillé sur Cicéron, Varron, Horace, Pline-l'Ancien, Eschyle, Sophocle, et a trad. des traités d'Aristote, Théophraste, Plutarque, Arrien, Oppien, etc.

TURNHOUT, ville de Belgique (Anvers), à 40 kil. N. E. d'Anvers ; 11,000 hab. Toiles, siamoises, coutils, dentelles, tapis, etc. Fondée en 1209 par Henri, duc de Brabant ; donnée à Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, par Charles-Quint en 1545, elle passa ensuite à la maison d'Orange, puis fut vendue à la Prusse. Maurice de Nassau défit les Espagnols à Turnhout en 1597 ; les insurgés belges y battirent les Autrichiens en 1789.

TURNUS, roi des Rutules, fils de Daunus et de Vénilie, allait épouser Lavinie, lorsque Latinus lui préféra Enée, à peine arrivé de la veille en Italie. Turnus arma contre cet odieux rival, et secouru d'abord d'une partie des Latins, plus tard du roi d'Etrurie Mézence, il fit la guerre aux Troyens ; il fut battu et périt de la main d'Enée. Turnus est le véritable héros des six derniers chants de l'*Enéide*.

TUROCZ, comitat de Hongrie. *Voy.* THUROCZ.

TURONES, à peu près le dép. d'*Indre-et-Loire*, peuple de la Gaule, en Lyonnaise 3°, au S. E., près de la Lyonnaise 4° et de l'Aquitaine 2°, avait pour ch.-l. *Turones* ou *Cæsarodunum* (auj. *Tours*).

TURPIN (J.), TULPIN ou TILPIN, moine de Saint-Denis, puis archevêque de Reims (753), assista au concile de Rome de 769, fut, dit-on, secrétaire, ami et compagnon d'armes de Charlemagne, et fit copier beaucoup de livres. Il passe à tort pour l'auteur du livre *De vitâ Caroli Magni et Rolandi*, connu sous le nom de *Chronique de l'archevêque Turpin* (1re édition, 1566, dans le recueil de Schard ; publié depuis par Ciampi, Florence, 1822, in-8, et Reiffenberg, Paris, 1836) ; c'est une compilation romanesque, presque sans valeur historique ; elle doit surtout sa célébrité à l'Arioste, qui feint de la suivre dans ses récits. Le faux Turpin paraît avoir vécu à la fin du XI° s. : selon M. Génin, ce serait Gui de Bourgogne (Calixte II).

TURPIN (Fr.-H.), né à Caen en 1709, mort en 1799, a laissé une *Histoire universelle*, Paris, 1770-78, 3 vol. in-12 ; la *France illustre* ou le *Plutarque français*, Paris, 1775-85, 4 vol. in-4 ; les *Vies de Louis II de Bourbon*, *de Charles et de César de Choiseul* (qui forment les tom. 24, 25, 26 des *Hommes illustres de la France* de d'Auvigny) ; la *Vie de Mahomet*, etc.

TURPIN DE CRISSÉ (LANCELOT, comte), tacticien, né en 1710, lieutenant-général en 1780, puis gouverneur du fort de Scarpe à Douay, mort en émigration, a laissé un *Essai sur l'art de la guerre*, Paris, 1754, 2 vol. grand in-8 ; *Commentaires sur les mé-*

moires de Montecuculli, Paris, 1769, 3 vol. in-4; *Commentaires sur les Institutions de Végèce*, Montargis, 1770, 3 vol. gr. in-4; *Commentaires de César avec des notes historiques, critiques et militaires*, 1785, 3 v. in-8.

TURPIN (J.-Franç.), botaniste et dessinateur, né en 1775 à Vire, mort en 1840, alla à St-Domingue comme pharmacien en chef, et explora l'île entière. De retour en France, il eut part à la rédaction de la *Flore médicale*, de la *Flore parisienne*, entra à l'Académie des Sciences en 1833, et rédigea pour cette compagnie d'intéressants mémoires sur les parties les plus délicates de l'organisation des végétaux.

TURQUIE ou EMPIRE OTTOMAN, un des plus vastes états du globe, se compose de deux parties : la Turq. d'Europe et la T. d'Asie, auxquelles on peut joindre, en Europe, les 3 principautés tributaires de Servie, Valachie, Moldavie; en Asie, l'Arabie; et en Afrique, l'Égypte et les régences de Tunis et de Tripoli, qui ne dépendent de la Porte que nominalement. Borné au N. par la Russie et la mer Noire, à l'O. par les États autrichiens et la mer Adriatique, au S. par la Grèce, la Méditerranée et l'isthme de Suez, à l'E. par la Perse, ce vaste empire s'étend de 13° à 46° long. E., de 25° à 48° lat. N.; il embrasse les contrées les plus célèbres et les plus florissantes de l'antiquité; néanmoins, sa population ne s'élève guère qu'à 27 millions d'individus, dont 9 en Europe et le reste en Asie (les Turcs en forment à peine la moitié; le reste se compose de Grecs, Juifs, Arméniens, Syriens, Arabes, Francs, etc.). La capitale est Constantinople. Toutes les possessions turques en Asie et en Europe se partagent en gouvernements dits *eyalets* ou *pachaliks*, gouvernés par des pachas; ces gouvernements, à leur tour, se subdivisent en *sandjakats* ou *livahs*, gouvernés par des *sandjaks*. — Les Turcs ont en général la physionomie grave; ils sont grands, forts, mais indolents à l'excès. Ils dominent dans tout l'empire : les autres races sont tenues dans l'assujettissement, et sont confondues sous le nom injurieux de *rajas* (troupeau); les chrétiens surtout ont à subir toutes sortes d'avanies. L'islamisme (du rite sunnite) est la religion dominante, mais les autres religions sont tolérées. La polygamie est permise. La langue est un des dialectes de celles du Turkestan; pauvre et dure, elle manque d'expressions pour tout ce qui a rapport aux arts et aux sciences. Les Turcs sont en effet presque universellement étrangers à toute culture intellectuelle; leur littérature n'est guère qu'une imitation de celle des Persans et des Arabes. En fait de beaux-arts, les Turcs ne réussissent qu'à peindre ou à sculpter la nature inanimée (fleurs, arabesques, etc.) et à élever de jolies mosquées avec de hardis minarets. Le gouvernement est despotique ; le pouvoir est héréditaire dans la famille d'Othman. Le chef de l'état se nomme *sultan*, *padichah* ou *grand-seigneur*; il réunit le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, et se prétend successeur des califes. Les premiers personnages après lui sont : le *grand-vizir* (premier ministre), le *capitan-pacha* (amiral), le *defterdar* (au trésor), le *reïs-effendi* (à l'extérieur), le *kiaïa-bey* (à l'intérieur), le *tersom-emini* (à la marine), etc. Ces officiers, avec quelques autres, forment le *divan* ou conseil d'état. Le corps des *ulémas*, présidé par le mufti, a aussi part aux affaires, et limite jusqu'à un certain point le pouvoir du sultan. On nomme *Porte* (*Sublime-Porte*, *Porte Ottomane*) la cour de Turquie. Il n'y a point de noblesse dans ce pays. Le sultan ne peut se marier. La couronne passe généralement à l'aîné de la famille, frère ou fils (pendant longtemps les sultans à leur avénement massacraient tous les membres mâles de leur famille). L'administration est très mauvaise; les pachas et sandjaks cumulent dans leurs provinces les pouvoirs militaire, civil et financier, et y exercent toutes sortes d'extorsions. Les *rajas* paient seuls l'impôt, qui n'est fixé que par le caprice des gouverneurs. On suppose que les revenus de l'empire turc montent à près de 400 millions de francs; mais le trésor n'en perçoit réellement pas la moitié. L'armée régulière auj. ne dépasse pas 66,000 hommes, mais toute la population mahométane de l'empire est censée armée irrégulière ou milice.

TURQUIE D'EUROPE. Cette contrée, qui correspond à la *Thrace*, la *Macédoine*, l'*Illyrie*, l'*Epire* et la *Thessalie* des anciens, est généralement divisée par les Européens en cinq régions : Bulgarie, Bosnie avec la Croatie, Rouméiie, Albanie, Macédoine avec la Thessalie ; mais ces divisions sont inconnues aux Turcs. Ils divisent tout le pays en trois grands gouvernements ou *eyalets* : 1° eyalet de Roumélie ou Roum-Ili (comprenant les régions dites Roumélie propre, Bulgarie, Macédoine et Thessalie, Albanie ou Epire, Servie mérid.), ch.-l., Sophia et Monastir ; — 2° eyalet de Bosnie (comprenant Bosnie propre, Croatie, Herzégovine); ch.-l., Bosna-Seraï; — 3° eyalet des Iles, ou Al-Djézaïr (comprenant, outre les îles de Mételin, Rhodes, Chypre, Candie, Chio, Samos, etc., les villes continentales de Gallipoli en Europe, de Smyrne, d'Isnikmid, de Biga, etc., en Asie); ch.-l., Gallipoli. A ces divisions de la Turquie d'Europe il faut joindre les trois principautés tributaires : la Servie, la Valachie, la Moldavie, qui, depuis le traité d'Andrinople (1829), ne dépendent plus guère que nominalement de la Porte. Longtemps aussi la Grèce propre, sous le nom de Livadie et Morée, ne fut qu'une des provinces de la Turquie. Deux chaînes de montagnes traversent la Turquie d'Europe, l'une, l'ancien *Hémus*, de l'O. à l'E. (elle se subdivise en Glioubetin, Tchardagh, Argentaro, Balkhan), l'autre, les anc. monts *Candavii*, du N. au S. (elle part du Tchardagh et court jusqu'à la Grèce). Au N. de la première chaîne coulent la Save (affluent du Danube) et le Danube lui-même : ces deux fleuves reçoivent à droite beaucoup d'affluents : l'Unna, la Bosna, le Drin septentr. (Morava), l'Isker, etc. Dans la partie mérid. se trouvent à l'O. le Drin mérid., la Voïoussa, l'Aspropotame ; à l'E. la Salembria, le Vardari, le Kara-sou, la Maritza. Le climat, très varié, est chaud hors des hautes montagnes. Les côtes, très découpées, surtout au S., offrent beaucoup de ports et de baies : Constantinople est un des plus beaux ports du monde. Le sol est très fertile en général et, quoique mal cultivé, il produit beaucoup de grains, de fruits exquis, de plantes tinctoriales, potagères, oléagineuses, etc. Beaucoup de gros bétail, dont partie à l'état sauvage; vers à soie, abeilles, gibier, poisson en abondance. Argent et or (près de Ghiustendil), cuivre, fer, plomb, sel, houille, alun, marbre, etc.; eaux thermales et minérales. Industrie médiocre : cependant les Turcs sont très habiles en quelques parties (essence de rose ou attar, préparation du safran, teinturerie rouge, velours et autres soieries; tapis; mousselines peintes, pistolets et sabres, fonderies de canons); mais en général ils n'inventent ni n'adoptent de procédés nouveaux, et sont prodigieusement en arrière de l'Europe. Le commerce est très actif, mais à l'intérieur il se fait par les Grecs et les Arméniens; à l'extérieur, il est aux mains des Européens (Vénitiens et Génois autrefois; Français, Anglais et Autrichiens auj.). Quoique bien moins nombreux dans la Turquie d'Europe que les populations sujettes, les Turcs ne se sont jamais mêlés avec elles; ce qui a fait dire avec raison que *les Turcs ne sont que campés en Europe*.

TURQUIE D'ASIE. On la divise vulgairement en 6 grandes régions : Anatolie, Arménie, Kourdistan, Al-djézireh ou Mésopotamie, Irak-Arabi, Syrie; les Turcs y ont établi 18 eyalets environ, savoir : 6 dans l'anc. Asie-Mineure : Anatolie (ch.-l., Kutaieh); Caramanie (ch.-l., Konieh); Sivas, Trébisonde, Adana, Marach

ofs-lieux de même nom); — 3 en Arménie: Erze-m, Van, Kars; — 1 dans le Kourdistan (l'*Assyrie* a *Gordyène* des anciens): Chehrezour (ch.-l., Ker-ik); — 4 dans l'Aldjézireh et l'Irak-Arabi (la *Méso-amie*, la *Babylonie*, la *Chaldée* des anciens): Bag-l, Diarbekir, Rakka, Mossoul; — 4 en Syrie: Alep, nas, Tripoli, Acre. — On trouve dans cette contrée ystème Tauro-Caucasien, comprenant les chaînes Taurus et de l'Anti-Taurus, dans l'Asie-Mineure 'Arménie; du Liban et de l'Anti-Liban en Sy-; c'est là que coulent le Tigre, l'Euphrate, le rdain, le Kizil-Irmak (*Halys*), etc. (Pour les ails sur la population, l'industrie, etc., de cette itrée, *V.* les noms de chacune des grandes divisions). *Histoire*. Les Turcs Ottomans ou Osmanlis, qui sont qu'une branche de la puissante famille que (*Voy.* TURCS), tirent leur nom d'un de leurs s ou émirs, Othman ou Osman, dit le *Briseur* , qui, lors du démembrement de l'empire sel-ucide de Roum, s'établit vers 1300 à Karahissar amée), en Phrygie, et prit le premier le titre de tan; il s'agrandit aux dépens des principautés djoucides. Ses deux successeurs étendirent beau-up l'empire: Orkhan conquit le reste de l'Asie-neure et mit le pied en Europe (1355); Amurat I t Andrinople (1360), et soumit la Macédoine, lbanie, la Servie; Bajazet I conquit la Bulgarie rès la sanglante victoire de Nicopolis (1396), et naça Constantinople: c'en était fait dès lors de mpire grec sans l'invasion de Tamerlan et la dé-te de Bajazet à Ancyre (1402). Mahomet I raffer-it l'empire turc, Amurat II recommença les con-ètes et les progrès; enfin, Mahomet II prit Constan-iople (1453), et par cette importante conquête éantit l'empire grec. Ce conquérant soumit ensuite pidement le reste de toute la péninsule grecque, la ramanie, l'empire de Trébizonde (1461), la Bos-e, la Valachie (1463), la Petite-Tartarie, et pénétra qu'en Italie. La Turquie alors semblait menacer ute l'Europe occidentale. Elle grandit encore sous lim I, qui réduisit en provinces ottomanes la rie, la Palestine, l'Égypte (1517), prit la Mecque acquit Alger (1520). Soliman II y ajouta, en Asie, ldjézireh, partie de l'Arménie, du Kourdistan, l'Arabie; en Europe, partie de la Hongrie, la ansylvanie, l'Esclavonie, la Moldavie; il enleva hodes aux Chevaliers (1522), après un siége mémora-e, vint camper devant Vienne (1529), et ajouta à son pire Tunis (1534) et Tripoli (1551). Sélim II enleva ypre aux Vénit. (1570); mais l'année suiv. la marine rque était anéantie à la bataille de Lépante (1571); st de ce dernier événement que date la décadence l'empire ottoman. Cette décadence ne marcha que ntement d'abord: malgré les fréquentes révolutions palais (surtout de 1618 à 1622), malgré quelques ites en Hongrie (1595-1608), la Turquie obtint en-e d'importants avantages: la guerre de Choczim donna quelques districts de la Pologne; Ibrahim mença la guerre de Candie, qui finit par la con-e de cette île sous Mahomet IV (1669); mais à r de cet instant, la décadence marcha rapide-t. Les trois régences (Alger, Tunis, Tripoli) et e l'Égypte deviennent presque libres de fait. La s guerre de 1682 à 1699, que termine la paix arlowitz, arrache presque toute la Hongrie aux s; le traité de Passarovitz leur ôte et Temesvar rtie de la Servie, que toutefois ils recouvrent la paix de Belgrade (1740). Les Russes, avec els ils sont en lutte depuis 1672, commen-nt à obtenir la supériorité. Après la guerre de et 1774 (où la Porte figure comme alliée de ologne), elle perd la Bukovine et la Petite-rie, qui est reconnue indépendante par le é de Kutchuk-Kaïnardji. Cette même Tartarie nt province russe en 1783; la guerre de 1790 92 consacre cet état de choses et enlève à la Porte divers cantons du Caucase. De 1809 à 1812, nouvelle guerre et perte des provinces entre le Dniepr et le Danube, assurées à la Russie par la paix de Bucharest. En 1819, perte des îles Ioniennes (qui deviennent libres sous protectorat anglais). De 1820 à 1830, perte de la Grèce, définitivement affranchie par la victoire de Navarin (1827); perte de partie de l'Arménie turque, cédée à la Russie en 1829; à la suite d'une nouvelle guerre avec la Russie, la Valachie, la Moldavie, la Servie deviennent, par le traité d'Andrinople (1829), libres sauf tribut, sous garantie russe. En 1830, perte de l'Algérie, conquise par la France. En 1833, le pacha d'Égypte lève ouvertement l'étendard de la révolte, conquiert la Syrie, bat les Turcs à Konieh, et menace Constantinople. La Turquie, réduite alors à se mettre à la merci de la Russie, signe le traité d'Unkiar-Skelessi (1833) qui oblige le sultan à ouvrir le Bosphore aux Russes, en fermant les Dardanelles aux autres puissances. Méhémet-Ali, poursuivant ses succès, remporte en 1839 la victoire de Nézib et s'empare de Candie: toutefois, l'intervention des puissances européennes arrête sa marche, et même, en 1840, la Porte recouvre la Syrie, conquise par les armes anglaises; en 1841, Candie lui est restituée. Depuis cette époque, la Turquie s'efforçait, à la faveur de la paix, de réparer ses pertes et de se régénérer en s'organisant à l'européenne, lorsqu'en 1853 une nouvelle agression de la Russie vint encore compromettre son existence: elle fut sauvée cette fois par les armes de la France et de l'Angl.: le traité du 30 mars 1856 assura son indépend.

Sultans ottomans.

Othman I, 1287 ou	1299	Othman II,	1618
Orkhan,	1326	Mustapha I, 2ᵉ f.	1622
Amurat I,	1360	Amurat IV,	1623
Bajazet I,	1389	Ibrahim,	1640
Soliman I,	1402	Mahomet IV,	1649
Mousa,	1410	Soliman III,	1687
Mahomet I,	1413	Ahmed II,	1691
Amurat II,	1421	Mustapha II,	1695
Mahomet II,	1451	Ahmed III,	1703
Bajazet II,	1481	Mahmoud I,	1730
Sélim I,	1512	Othman III,	1754
Soliman II,	1520	Mustapha III,	1757
Sélim II,	1566	Abdoul Hamid,	1774
Amurat III,	1574	Sélim III,	1789
Mahomet III,	1595	Mustapha IV,	1807
Ahmed I,	1603	Mahmoud II,	1808
Mustapha I,	1617	Abdoul Medjid,	1839

TURRETIN (Benedict), d'une famille italienne de Lucques, qui avait quitté l'Italie pour exercer librement la religion réformée, né à Zurich en 1588, mort en 1631, fut pasteur et professeur de théologie à Genève, obtint des Provinces-Unies des secours pour Genève contre le duc de Savoie, et laissa des sermons et des écrits de controverse. — François Turretin, son fils, né à Genève en 1623, mort en 1687, aussi pasteur et professeur de théologie à Genève, fut comme son père chargé d'une mission en Hollande. — J.-Alphonse Turretin, fils de François, né en 1672, mort en 1737, visita la Hollande, la France, l'Angleterre, puis se consacra au ministère évangélique, fut nommé, en 1697, profess. d'histoire ecclésiastique à Genève, tenta, sans y réussir, de rapprocher les diverses branches de l'église réformée, et laissa de nombreux écrits, rassemblés à Leeuwarden, 1775, 5 vol. in-4; les plus importants sont: *Pyrrhonismus pontificius*, où il prétend réfuter l'*Histoire des variations* de Bossuet; *Historiæ ecclesiasticæ compendium ad annum 1700*, Genève, 1734. Toutes les œuvres des trois Turretin sont à l'*Index*.

TURRIERS (Basses-Alpes), à 23 k. N. E. de Sisteron.

TURSI, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 65 kil. S. de Matera; 4,600 hab. Évêché (érigé en 1546).

TURYASSU, riv. du Brésil, naît dans le S. O. de la prov. de Maranham, la sépare de celle de Para, et

tombe dans l'Atlantique, par 1° 30' lat. S. Cours, 560 k.

TUSCALOOSA, ville des Etats-Unis, ch.-l. de l'état d'Alabama, sur le Tuscaloosa (affluent du Tombekboe), par 90° 2' long. O., 33° 12' lat. N.; 2,000 hab. Cette ville fut fondée en 1816. Académie.

TUSCIE, *Tuscia*, une des 17 prov. du diocèse d'Italie au IVe siècle, comprenait l'Etrurie et l'Ombrie, et avait pour ch.-l. Florence. Ce nom vient de l'ancien nom de *Tusci* pour *Etrusci* (les Etrusques), et a donné naissance au mot moderne Toscane. Dans le XIe siècle, la grande comtesse Mathilde prenait le titre de marquise de Tuscie et Spolète.

TUSCULUM, auj. *Frascati*, ville du Latium, au S. E., près de Rome, sur le penchant d'une colline, passait pour avoir été fondée par Télégone, fils de Circé et d'Ulysse. Le pays voisin, nommé *Tusculanum*, offrait des vallées délicieuses et était rempli de maisons de campagne. Cicéron s'y retira après le triomphe de César : c'est là qu'il écrivit ses *Tusculanes*.

TUSIS, *Tossana* en italien, bourg de Suisse (Grisons), sur le Rhin, à 30 kil. S. de Coire; 600 hab. Entrepôt du commerce entre l'Allemagne et l'Italie.

TUY, *Castellum* ou *Tudæ ad Fines*, ville d'Espagne (Santiago), près du Minho, à 80 kil. S. O. d'Orense; 6,100 hab. Citadelle. Evêché, cathédrale, palais épiscopal. Linge de table, chapeaux communs, tannerie. Ville très ancienne; reconstruite par Ferdinand II, roi de Léon.

TVARTKO I (Etienne), neveu et successeur du ban Etienne Cotromanovitch, fut confirmé dans la possession du Banat par Louis I de Hongrie (1357), conquit la principauté de Zenta dans l'Herzégovine, 1366, et une partie du littoral servien (1373), se fit couronner en 1376 roi de Bosnie, Rascie, etc.; attaqua la Dalmatie, fit encore quelques conquêtes, grâce aux troubles intérieurs de la Hongrie; mais fut enfin forcé de rendre hommage à Sigismond, roi de Hongrie (1388); s'étant allié aux Turcs après la bataille de Cassovie (1389), il put, avec leur aide, s'emparer de toute la Dalmatie. Il mourut en 1391.

TVARTKO II OU TVARTO SKOUR, roi de Bosnie et Rascie (1396), eut presque continuellement à lutter contre deux compétiteurs, pilla l'Esclavonie à l'aide des Turcs ses alliés, se débarrassa de la suzeraineté de la Hongrie (que Sigismond avait rétablie en 1391), mais fit de vains efforts pour échapper à celle des Turcs (1415). Il mourut sans postérité mâle en 1443.

TVER, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Tver, sur le Volga, et sur la route de Moscou à Saint-Pétersbourg, à 176 kil. N. O. de Moscou; 25,000 hab. (plus, au printemps, 10,000 bateliers environ). Ville bien bâtie; cathédrale, palais archiépiscopal, hôtel-de-ville, hôtel du gouvernement, palais de justice, bazar, plusieurs belles places; gymnase, institut pour la noblesse, etc. Industrie active, riche pêche, grand commerce par le Volga. Chantiers de construction de bateaux. — Tver ne fut d'abord qu'un fort bâti par Vsévolod, prince de Vladimir, 1182. Elle devint vers 1250 le ch.-l. d'une principauté particulière, plus grande que le gouvernement actuel de Tver, et qui ne cessa d'exister qu'en 1490, sous le czar Ivan III. — Le gouvernement de Tver situé entre ceux de Pskov à l'O., d'Iaroslav à l'E., etc., a 384 kil. du N. E. au S. O., et au moins 1,300,000 hab. Le Volga le traverse. Climat froid et très variable. Rivières poissonneuses. Blé, chanvre, bois, toile, cuir, suif, gros bétail. Commerce actif.

TVERTSA, riv. de la Russie d'Europe (Tver), tombe à Tver dans le Volga : cours, 200 kil. Un canal la fait communiquer avec la Tsna, ce qui met en communication le Volga et la Neva.

TWEED, riv. de la Grande-Bretagne, naît en Ecosse dans le S. du comté de Peebles, dit aussi Tweeddale, traverse ceux de Selkirk et de Roxburgh, passe à Kelso, sépare ensuite l'Ecosse de l'Angleterre, reçoit le Teviot, et se perd à Berwick dans la mer du Nord, après un cours de 150 kil.

TWEEDDALE, comté d'Ecosse. Voy. PEEBLES.

TWICKENHAM, village d'Angleterre (Middlesex), sur la Tamise, à 15 kil. S. O. de Londres; 6,000 hab. Le comte d'Essex, Bacon, Pope, William Stanhope, y eurent leur maison de campagne.

TYANE, *Tyana*, auj. *Ketch* ou *Nikdé*, v. de Cappadoce, au S. O., en Cataonie, près du Sare, devint ch.-l. de la Cappadoce 2e (au IVe siècle). Le fameux imposteur Apollonius de Tyane y naquit.

TYBURN, bourg aux environs de Londres, près de Chelsea, est connu surtout par les fourches patibulaires que l'on y voyait autrefois. Il y passe un canal qui est un de ceux par lesquels Londres est approvisionnée d'eau.

TYCHO-BRAHÉ, célèbre astronome, né en 1546 en Scanie, d'une des familles les plus nobles du Danemark, montra dès son enfance un goût déterminé pour les observations astronomiques, parcourut pendant cinq ans l'Allemagne et la Suisse pour visiter les observatoires et prendre connaissance des méthodes alors usitées, se fit connaître, en 1572, par les observations qu'il publia sur une étoile qu'on venait de découvrir dans la constellation de Cassiopée, fut chargé par le roi de Danemark Frédéric II d'enseigner l'astronomie à Copenhague, reçut en don de ce prince l'île de Hwen (entre Copenhague et Elseneur), pour y faire ses observations, y fit construire le magnifique observatoire dit *Uranienbourg*, et y résida pendant dix-sept ans (1580-97); mais depuis, moins bien traité par le successeur de Frédéric, il quitta sa patrie et se rendit en Bohême, où l'empereur Rodolphe II lui fit construire une belle retraite et lui fit une pension. Il mourut à Prague en 1601. Tycho-Brahé perfectionna surtout la théorie de la lune en découvrant la variation et l'équation annuelle de cet astre, et reconnut le cours des comètes. Egalement mécontent du système de Ptolémée et de celui de Copernic, il en créa un nouveau qui échappait aux objections faites contre le 1er, mais qui était moins d'accord avec les phénomènes que celui de Copernic : il imaginait que la terre était immobile au centre du monde, et que le soleil et la lune tournaient autour d'elle, tandis que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne tournaient autour du soleil. Il partageait avec ses contemporains les erreurs de l'astrologie judiciaire. Tycho-Brahé eut la gloire de former Kepler. On a de lui, entre autres ouvrages : *Progymnasmata*, Uranienbourg, 1587-89; *Astronomiæ instauratæ mechanica*, 1598; *Historiæ cœlestis libri XX*, 1666, posthume : c'est le recueil de ses observations.

TYCHSEN (Olouf Gerhard), grand orientaliste, né à Tondern dans le duché de Sleswig, en 1734, mort en 1815, savait l'arabe, l'éthiopien, l'hindoustani, le tamoul et l'hébreu. Il professa les langues orientales à l'université de Rostock, et fut conseiller aulique et vice-chancelier du duc de Mecklembourg. Tychsen travailla inutilement à la conversion des Juifs allemands et prussiens. Il a rendu de grands services à la littérature orientale, en interprétant des inscriptions arabes écrites en caractères coufiques et en expliquant des monnaies musulmanes. Son principal ouvr. est l'*Introductio in rem nummariam Muhammedanorum*, Rostock, 1794, in-4.

TYDÉE, *Tydeus*, fils d'OEnée, roi de Calydon, tua involontairement Ménalippe, son frère, et se bannissant de sa patrie, trouva un refuge à la cour d'Argos, où il épousa Déiphile, une des filles d'Adraste; il accompagna Polynice au siége de Thèbes, et y périt. Il laissa un fils unique, le célèbre Diomède.

TYNDALE (Will.), un des 1ers propagateurs de la Réforme, né en 1500 dans le pays de Galles, reçut les ordres, adopta de bonne heure la doctrine de Luther, traduisit le *Nouveau Testament* en langue

vulgaire, fut pour ce fait chassé d'Angleterre, vint en Allemagne où il connut Luther, publia en 1526 sa trad. à Anvers et commença à traduire l'*Anc. Testament*; maisfut, à la demande de Henri VIII, arrêté par ordre de l'empereur et conduit à Augsbourg, où il fut étranglé, puis brûlé. Sa traduct. est condamnée.

TYNDARE, fils aîné d'Œbalus, roi de Sparte, devait succéder à son père, mais fut privé du trône par Hippocoon, son frère, et se retira dans la Messénie; Hercule le rétablit dans ses états. Il épousa Léda et en eut quatre enfants, Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre, que l'on nomme quelquefois *Tyndarides*, du nom de leur père.

TYNDARIDES. *Voy.* TYNDARE.

TYNDARIS, ville de Sicile, sur la côte N., un peu à l'O. de Myles, fut submergée presque entièrement par la mer. Ce qui en reste est devenu une chapelle dite *Santa-Maria di Tindaro*. Régulus battit les Carthaginois à Tyndaris, l'an 257 av. J.-C.

TYNE, nom de deux petites riv. d'Angleterre, la *North-Tyne* et la *South-Tyne*, qui se réunissent à Hexham, et séparent les comtés de Durham et de Northumberland. — Il y a une autre Tyne en Ecosse.

TYNEMOUTH, ville d'Angleterre, à l'embouch. de la Tyne dans la mer du Nord, à 13 kil. E. de Newcastle: 10,000 hab. Château en ruines, élevé sur un rocher. Bains de mer.

TYPHEE, *Typhœus*, géant célèbre, fils du Tartare et de la Terre, avait cent têtes et vomissait des flammes par ses cent bouches; il était d'une taille prodigieuse. Il fut le chef des géants qui escaladèrent le ciel; mais Jupiter le foudroya, et l'accabla sous le poids du mont Etna, ou, selon d'autres, sous l'île Inarime. Typhée fut père de Géryon et de Cerbère.

TYPHON, dieu égyptien, frère d'Osiris, était le principe du mal et de la stérilité. On lui donnait pour mère, mais plus souvent pour femme et pour sœur, Netpé ou Nefté (la Terre, par opposition à Pé, le Ciel). Osiris, son frère, lors de son départ pour la conquête du monde, lui laissa le gouvernement des déserts à l'E. de l'Egypte; mais Typhon convoita l'Egypte même, et il l'eût envahie si Djom (ou Hercule) ne l'eût repoussé par ordre d'Isis. Après le retour d'Osiris, ayant trouvé moyen de le faire entrer dans un coffre, il l'y enferma, le fit ainsi périr, et abandonna le cadavre au cours du Nil. Lorsque Isis eut mis ces tristes restes dans un cercueil, Typhon attenta au sépulcre et dispersa par tout le Delta le cadavre dépecé en 14 lambeaux. Le fils d'Osiris, Orus ou Haroéri, devenu grand, battit Typhon et le fit périr. On représentait Typhon avec des cheveux roux ou sous les formes de hippopotame, du verrat ou du crocodile. Il avait souvent, auprès des grands temples consacrés aux dieux bons, de simples chapelles, dites *chapelles noires* ou *Typhonium*. On l'honorait surtout à Héracléopolis la Petite, dite aussi *Typhonopolis*.

TYR, auj. *Sour*, nom commun à deux villes de Phénicie, l'une sur la côte, au S. de Byblos, l'autre dans une île voisine. La première fut fondée vers 2000 av. J.-C., et détruite en 572 par Nabuchodonosor. Réfugiés dans l'île, les restes des Tyriens élevèrent alors la deuxième ville, qu'on peut regarder comme la continuation de la première. Les débris de la première Tyr se nommaient *Palæ-Tyros* (ou Vieille-Tyr). Tyr avait deux ports; ses murailles étaient très fortes; le détroit qui la séparait du continent la rendait presque inexpugnable. Longtemps elle forma un état à part, qui était le plus riche de la Phénicie. Tyr brillait principalement par sa marine: on la nommait *la Reine des mers*. Son commerce s'étendait jusque dans l'Atlantique. La pourpre de Tyr n'avait point de rivale au monde. Gadès, Carthage, Utique étaient des colonies tyriennes. Son gouvernement était monarchique (sauf de 572 à 564 av. J.-C.); on connaît surtout parmi ses rois le cruel Pygmalion, frère de Didon. Son luxe et sa corruption égalaient ses richesses. Son culte tenait de ceux de la Phénicie. Melkart (dit l'*Hercule de Tyr*), Astarté (ou Vénus), Thammouz (ou Adonis) étaient ses divinités principales.— La Nouvelle-Tyr fut prise en 332 par Alexandre, après un long siége, et en joignant l'île au continent par une digue gigantesque. Depuis ce temps, elle suivit le sort de la Syrie. L'an 125 av. J.-C., les Tyriens obtinrent des rois de Syrie l'autorisation de se gouverner par leurs propres lois: de cette époque date une ère usitée en Syrie et dite *ère de Tyr*. Cette v. finit par tomber avec le reste de la Syrie sous le joug des Romains, puis sous celui des Arabes, et enfin des Turcs. Prise par les Croisés, 1124, par les Fr., 1799.

TYRANNION, grammairien géographe, natif du Pont. Lucullus le fit prisonnier et esclave; mais Muréna, son deuxième maître, l'affranchit. Il devint l'ami de Cicéron et ouvrit une école dans la maison de ce grand homme. Il acquit de grandes richesses et les employa à former une bibliothèque. Il publia le premier à Rome les ouvrages d'Aristote.

TYRANS (les TRENTE). *Voy.* TRENTE.

TYRAS, rivière de Sarmatie, auj. le DNIESTR.

TYRCONELL (R. TALBOT, comte DE). *Voy.* TALBOT.

TYRNAU, ville de Hongrie (Presbourg), à 42 kil. N. E. de Presbourg; 5,100 hab. Jadis université, transportée à Bude en 1777. Nombre de monastères, d'où le nom de *Petite-Rome*. Patrie de Sambucus. Victoire des Impériaux sur les Hongrois insurgés en 1705.

TYRO, fille de Salmonée, roi d'Elis, fut aimée de Neptune qui la séduisit en prenant la figure du fleuve Enipée, qu'elle aimait, et qui la rendit mère de Pélias et de Nélée (père de Nestor).

TYROL, partie orientale de la *Rhétie* des anciens, contrée et grand-gouvernement de la monarchie autrichienne, borné au N. par la Bavière; à l'O. par les Grisons; à l'E., par l'Illyrie et le cercle de Salzbourg; au S., par le roy. Lombard-Vénitien: environ 230 kil. en tous sens; 860,000 hab. Ch.-l., Innspruck. Division, 7 cercles (Haut et Bas-Innthal, Pusterthal, Adige, Trente, Roveredo, Vorarlberg). Le Tyrol est traversé par de très hautes montagnes (Alpes rhétiques), et est fort analogue à la Suisse; l'Adige, l'Eisach, la Brenta, la Drave, le Lech y prennent leur source. Air froid et très vif; sol peu fertile, sauf au S.; agriculture bien entendue: grains, vin, houblon, bétail, abeilles, vers à soie; on élève beaucoup d'oiseaux (les serins du Tyrol s'exportent par toute l'Europe). Riches mines de fer, argent, plomb, houille, alun, marbre, albâtre; sources minérales et thermales. Industrie assez médiocre. Commerce actif. Les Tyroliens sont forts, agiles, simples, attachés aux usages de leurs ancêtres et très religieux: ils sont excellents tireurs et bons musiciens; presque tous sont catholiques. Beaucoup émigrent (les Tyroliens allemands émigrent au printemps et reviennent chez eux passer l'hiver; les Tyroliens italiens partent vers l'hiver et reviennent vers l'été). — L'anc. Rhétie, après avoir appartenu aux ducs de Bavière Agilolfings, puis à l'empire carlovingien et ensuite au roy. de Germanie, fut séparée en deux parties quand Boson fonda le roy. d'Arles: 1° la Rhétie occid. (depuis pays des Grisons), qui fut comprise dans le roy. d'Arles; 2° la Rhétie orientale, qui resta au roy. de Germanie. Nombre de comtés, seigneuries, etc., se formèrent dans cette dernière, entre autres les évêchés de Trente et de Brixen, les comtés de Goritz, Eppan, Ulten, Andechs, Méran, la seigneurie de Castelbarco, etc. Un des moindres de ces fiefs était le comté de Tyrol (ainsi nommé du petit fort de Terioli), dont les propriétaires étaient de la maison de Goritz. En 1359, Marguerite *à la Grande-Bouche*, héritière de cette maison, céda le Tyrol et ses prétentions sur les autres propriétés de Goritz à la maison d'Autriche

qui n'a cessé de le posséder depuis. Le Tyrol fut souvent l'apanage de princes de la maison d'Autriche. Une des branches de cette maison, après la mort de Maximilien II, prit le nom de branche de Tyrol; elle arriva à l'empire en 1618, dans la personne de Ferdinand II, et ne cessa qu'avec Charles VI. Le Tyrol fut en 1808 envahi et conquis par les armées française et bavaroise, et réuni un moment à la Bavière. Il éclata dans ce pays en 1809 contre Napoléon une insurrection dirigée par André Hofer, qui fut bientôt comprimée. Le Tyrol a été rendu à l'Autriche en 1814.

TYROL, *Terioli* en italien, bourg et ancien comté du Tyrol, sur la gauche de l'Adige, à 2 kil. de Méran, a donné son nom à tout le pays (*Voy.* l'art. précédent). Aux environs, beau marbre. Sur un rocher voisin se voit encore le vieux château de Terioli.

TYRONE, comté d'Irlande (Ulster), entre ceux de Londonderry au N., d'Antrim à l'E., de Monaghan et de Fermanagh au S., d'Armagh au S. E., de Donegal à l'O.; 315,000 hab. Chef-lieu, Omagh. Pays montagneux; pâturages, grains, fer, houille, etc.

TYRREL (John), *Voy.* RICHARD III.

TYRREL (James), historien, né à Londres en 1642, mort en 1718, se fit de bonne heure connaître en défendant les idées libérales, combattit le *Patriarche* de Filmer, favorisa la révolution de 1688, composa dans ce but des *Dialogues politiques*, qui eurent une grande vogue, et fit paraître, de 1700 à 1704, une *Histoire générale de l'Angleterre* jusqu'à la fin de Richard II (5 vol. in-fol.); il y montre que les libertés des peuples ne sont pas des concessions des rois. Le mérite de cet ouvrage est de contenir de longs extraits des vieux historiens anglais.

TYRRHÈNES, *Tyrrheni*, nom qui passe pour synonyme d'*Etrusci*, mais qui l'est aussi de Pélasge, de sorte qu'il désigne, tantôt la population pélasgique de l'Étrurie (par opposition aux Rasena), ou la population étrusque mixte, composée de Rasena et de Pélasges, tantôt diverses peuplades pélasgiques maritimes de l'Italie. Les anc. donnent aussi aux Tyrrhènes le nom de *Lydiens*, ce qui suppose qu'ils venaient de Lydie. Les Tyrrhènes étaient célèbres comme navigateurs, et surtout comme pirates.

TYRRHÉNIENNE (mer), *Tyrrhenum mare*, dite aussi *Inferum mare* (par opposition à *Superum mare* qui se disait de l'Adriatique), partie de la Méditerranée entre la côte occidentale de l'Italie, la Sicile, et les deux îles de Corse et Sardaigne.

TYRTÉE, poëte athénien. Les Lacédémoniens ayant, pendant la 2e guerre de Messénie, demandé par l'ordre de l'oracle des secours aux Athéniens, ceux-ci leur envoyèrent, comme par dérision, le poëte Tyrtée, qui était boiteux et même borgne; mais ce poëte sut par ses chants belliqueux animer les Spartiates à tel point, qu'ils finirent par vaincre, 371 av. J.-C. En récompense, Tyrtée fut reconnu citoyen de Sparte; on lisait ses poésies à l'armée rassemblée. On n'a de lui que trois fragments, qu'on imprime d'ordinaire avec les Gnomiques, et qui ont été donnés à part avec un commentaire de Klotz, Altenbourg, 1764, et par Bach, Leipsik, 1831; traduit en prose française par Hautome, 1826, in-12, et en vers par F. Didot, 1826, in-8.

TYRWHITT (Thom.), savant critique, né en 1730 à Londres, mort en 1786, fut quelque temps sous-secrétaire de la Chambre des Communes, et enfin garde du Musée britannique. Il a laissé, entre autres écrits: *Explication de plusieurs inscriptions grecques* (dans l'*Archæologia britannica*, 1770, in-4); *Dissertatio de Babrio fabularum æsopicarum scriptore* (avec plusieurs *fables d'Esope* inédites), Oxford, 1776, in-8; etc. Il a publié les *Contes* de Chaucer, avec un glossaire, 1778; les poëmes du pseudonyme Th. Rowley (Chatterton), etc.

TYSDRUS, *El-Jem*, v. de la Byzacène, près la v. act. de Kairouan; bel amphithéâtre romain. C'est là que les 2 premiers Gordiens furent élevés à l'empire.

TZAPAR-BAZARDJIK, *Bessapara*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), près de la Maritza, à 36 kil. O. de Philippopoli; 10,000 hab. Mur flanqué de tours. Bains thermaux, salpêtre.

TZAR ou TSAR. *Voy.* CZAR.

TZARITZIN, ville de la Russie d'Europe (Saratov), sur le Volga, à 400 kil. S. de Saratov; 2,300 hab. Melons exquis, eaux minérales. — Jadis Tzaritzin était le ch.-l. de la ligne militaire de Tzaritzin qui s'étendait du Don au Volga.

TZARSKOÉ-SELO, ville de la Russie d'Europe (Saint-Pétersbourg), à 25 kil. S. de Saint-Pétersbourg, et près de Sophia, sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou; beau château et lycée impérial.

TZETZÈS (J.), poëte et grammairien grec, né à Constantinople vers 1120, mort vers 1183, écrivait avec la plus grande facilité. Il a laissé: *Carmina Iliaca*, poésies tirées de l'histoire de Troie; des *Allégories mythologiques, physiques et morales* (en vers iambiques); les *Chiliades* (en 6 livres et en vers politiques); des *épigrammes* et poésies diverses; une *Exégèse* sur l'Iliade; des *scholies* sur Hésiode, sur l'*Alexandra* de Lycophron; celles-ci contiennent beaucoup de traits précieux (on les a attribuées, mais à tort, à son frère Isaac Tzetzès). Il y a encore de Tzetzès beaucoup de scholies inédites. Les *Chiliades* se trouvent dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1614, t. 2, p. 274; la meilleure édition des *Iliaques* est celle de Bekker, Berlin, 1816, gr. in-8.

TZINTZONTZAN, ville du Mexique (Valladolid), à 16 kil. N. O. de Pascuaro; 2,500 hab. Jadis ch.-l. du Mechoacan.

U

N. B. *Cherchez par* Ou *et par* V *ou* W *les mots qui ne seraient pas à l'*U.

U, chez les anciens, était la même lettre que V. Pour l'usage de cette lettre dans les abréviations, *Voy.* ce qui est dit de la lettre V.

UATUMA, riv. du Brésil (Para), tombe dans l'Amazone au N. E. du lac Saraca : cours, 450 kil.

UBALDINI (Ruggieri d'), archevêque de Pise en 1276, et l'un des principaux chefs des Gibelins, eut à lutter contre le perfide Ugolin de la Gherardesca, qui lui disputait la souveraineté dans Pise, s'empara de sa personne, et le fit enfermer avec ses enfants dans une tour dont il jeta les clefs dans l'Arno et où tous ces malheureux périrent de faim (vers 1288). Le Dante, dans son *Enfer*, a raconté ce terrible épisode des guerres civiles de Pise, ainsi que la cruelle vengeance qu'Ugolin exerce dans l'enfer sur le crâne de son meurtrier.

UBALDIS (BALDE DE). *Voy.* BALDE.

UBAY, riv. de Bolivie. *Voy.* SAN-MIGUEL.

UBEDA, *Bætula?* ville d'Espagne (Jaen), entre le Guadalquivir et le Guadalimar, à 30 kil. N. E. de Jaen; 15,800 hab. Enlevée aux Maures en 1238.

UBERTI (FARINATA DEGLI), chef de la faction gibe-

ne de Florence, fut chassé de sa patrie en 1250, mais, avec le secours de Mainfroi, qui régnait à Naples, il battit les Guelfes à son tour, et prit toutes les villes de la Toscane, Florence y comprise : il les garda jusqu'en 1266. Il a été célébré par le Dante.

UBIENS, *Ubii*, peuple germain, habitait d'abord à l'O. et à l'E. du Rhin, chez les Suèves, puis fut transporté par Auguste dans la Germanique 2ᵉ, à l'O. du Rhin, entre ce fleuve et la Roër, au N. des *Treveri*. Ils avaient pour capitale *Oppidum Ubiorum*, depuis *Colonia Agrippina* (Cologne).

UBIQUISTES ou UBIQUITAIRES. On nomma ainsi au XVIᵉ siècle ceux des disciples de Luther qui, défendant la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie, prétendaient, pour soutenir cette doctrine, que le corps de J.-C. est partout (*ubique*), aussi bien que sa divinité. Ils étaient opposés aux *Sacramentaires*. On remarque parmi les *Ubiquistes* . Lefebvre dit *Schmiedlin*, Illyricus, Osiander.

UBRIQUE, *Ogurris*, ville d'Espagne (Malaga), à 8 kil. E. de Cadix ; 7,500 hab.

UCAYALE, riv. d'Amérique. *V.* AMAZONES (fl. des).

UCHORÉE, roi d'Égypte, 8ᵉ successeur d'Osymandias, et probablement l'un des rois d'une des dynasties thébaines, fonda Memphis (suivant Diodore, le seul qui mentionne son nom). Le règne d'Uchorée est placé au XXIIᵉ siècle av. J.-C.

UCKER, riv. des Etats prussiens (Brandebourg), sort d'un lac de même nom près de Prenzlow, baigne cette ville, arrose la régence de Potsdam, celle de Stettin, et se jette dans la Baltique à Vekermünde : cours, 40 kil.— Elle a donné son nom à la *Marche de l'Ucker* ou *Marche Uckeraine*. *Voy.* BRANDEBOURG.

UCLÈS, *Urcesa ?* bourg d'Espagne (Cuença), à 8 kil. S. O. de Huete ; 1,650 hab. Alphonse VI de Castille y fut battu par les Almoravides en 1108.

UDDEWALLA, ville et port de Suède (Gœtheborg-et-Bohus); 4,000 hab. Commerce de bois de construction ; huîtres, goudron, etc.

UDINE, *Utina*, ville des États autrichiens, dans le gouv. Lombard-Vénitien, chef-lieu de la délégation d'Udine, sur la Roja, à 136 kil. N. E. de Venise ; 8,200 hab. Archevêché, cathédrale, plusieurs palais, collége, observatoire. Soieries, liqueurs, blanc de céruse, ustensiles de cuivre. Commerce assez actif. Aux environs est le village et le château de Campo-Formio. Udine était jadis le ch.-l. du Frioul Vénitien, et fut ensuite celui du dép. de Passeriano. — La délégation d'Udine, formée du Frioul vénitien (*Voy.* FRIOUL), appartient au gouvernement de Venise, et a pour bornes l'Illyrie au N. et à l'E., l'Adriatique et la province de Venise au S., les délégations de Trévise et de Bellune à l'O. : 100 kil. en tout sens ; 360,000 hab.

UDINE (MARTIN d'), peintre. *Voy.* PELLEGRINO.

UDVARHELY, ville de Transylvanie (pays des Szeklers), ch.-l. de siége, à 100 kil. N. E. d'Hermanstadt ; 6,000 hab. Collége réformé. Tabac, miel.

UERDINGEN, *Hordeonium*, ville des Etats prussiens (Westphalie), à 7 kil. N. E. de Crevelt ; 2,000 hab. Huile de lin, graines, etc. Fondée par le Romain Hordeonius Flaccus ; fortifiée en 1330.

UGENTO, *Uxentum*, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 22 kil. S. E. de Gallipoli ; ,500 hab. Evêché. Cette ville fut saccagée par les Sarrasins au VIIIᵉ siècle, par les Turcs en 1537.

UGERNUM, v. de la Narbonaise, auj. BEAUCAIRE.

UGOLIN. *Voy.* GHERARDESCA (UGOLIN DE LA).

UGOTSCH ou UGOCS (comitat d'), en Hongrie, dans le cercle au delà de la Theiss, entre ceux de Beregh au N., Szathmar au S., Marmaros à l'E.; 8 kil. sur 40 ; 41,600 hab. Ch.-l., Nagy-Szollos.

UHLANS ou HULANS, corps de cavalerie légère, armé de lances, que l'on trouve chez quelques puissances du Nord (Autriche, Pologne, Prusse, etc.).

UIST, nom commun à deux des îles Hébrides : la 1ʳᵉ, dite *Uist septentrionale* (*North-Uist*), située entre l'île Lewis au N. et Benbecula au S., a 25 kil. sur 20 et 4,000 hab. ; elle est presque toute en bruyères et appartient en entier à lord Macdonald ; — la 2ᵉ, *Uist méridionale* (*South-Uist*), entre les îles de Benbecula au N. et de Barray au S., a 31 kil. sur 8 ; 5,500 hab. ; elle est à peine cultivée.

UJ, c.-à-d. *nouveau* en madgyar (hongrois), entre dans la composition de plusieurs noms géographiques.

UJHELY, ville de Hongrie (Zemplin), à 12 kil. S. O. de Zemplin ; 6,500 hab. Gymnase.

UJVAROS, ville de Hongrie. *Voy.* NEUSTADT.

UKER, rivière de Prusse. *Voy.* UCKER.

UKRAINE, c.-à-d. *pays limitrophe*, région de la Russie d'Europe, embrasse les gouv. actuels de Kiev, Pultava, Tchernigov et Kharkov (ce dernier se nomme aussi gouv. des Slobodes d'Ukraine). On divisait jadis l'Ukraine en Ukraine polonaise et Ukraine russe. Plus anciennement, l'Ukraine avait été comprise dans le Kaptchak, et par suite ce qu'on nomme auj. gouvernements de Pultava et de Kharkov avait en partie appartenu à la Petite-Tartarie. Les Slobodes qui habitent le gouv. de Kharkov sont de race cosaque. L'Ukraine est entièrement aux Russes depuis le premier partage de la Pologne en 1774. C'est une vaste plaine arrosée par le Dniepr, et d'une fertilité incomparable, surtout en grains. Bestiaux, chevaux renommés, abeilles, etc.: les sauterelles y causent de grands dégâts.

ULADISLAS. *Voy.* LADISLAS et VLADISLAS.

ULEA, riv. de la Russie d'Europe (Finlande), coule du S. E. au N. O., et se jette dans le golfe de Botnie, près d'Uleaborg : cours, 140 kil.

ULEABORG ou ULEA, ville et port de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. du district de même nom, sur le golfe de Botnie, par 65ᵉ lat. N., 23ᵉ long. E., à 600 kil. N. de Saint-Pétersbourg ; 4,000 hab. Fondée en 1710, prise par les Russes en 1714, mais rendue depuis, elle resta aux Suédois jusqu'en 1809.— Le district d'Uleaborg, le plus septentrional de la Finlande, a pour bornes à l'O. le golfe de Botnie et la Tornéa qui le sépare de la Suède, à l'E. le gouvernement d'Arkhangel, au N. la Laponie, et au S. les districts de Kouopio et de Vasa.

ULEFELD (CORNIFIX, comte d'), ministre danois, jouit de la faveur de Christian IV, épousa une fille de ce prince et de Christine de Munch, devint en 1643 grand-maître de la cour, et eut la direction suprême des finances, de l'armée et de la flotte. Il signala son ministère par d'importantes améliorations ; néanmoins, il tomba en disgrâce sous le successeur de Christian, Frédéric III, et se vit impliqué dans une fausse accusation. Il se retira en Suède et eut le tort d'agir contre son pays. Il voulut dans la suite rentrer en Danemark ; mais il fut emprisonné, puis forcé de s'éloigner, et enfin condamné à mort par contumace. Il mourut en Suisse (1664).

ULÉMAS. On nomme ainsi en Turquie un corps composé des docteurs de la religion et de la loi, ainsi que les docteurs mêmes qui forment ce corps. Les fonctions des *ulémas* embrassent à la fois le culte, la justice et le gouvernement. Le corps des *ulémas* se compose du *mufti*, qui préside, des *mollahs*, des *cadis* et *cadileskiers* (cadis attachés aux camps), et de simples docteurs. Le corps des *ulémas* est très puissant à Constantinople, et forme comme un contrepoids au despotisme du sultan.

ULIA, ville d'Hispanie (Bétique), près de Corduba, auj. MONTEMAYOR.

ULIARUS, auj. *Oléron*, île de l'Océan Atlantique, sur la côte de la Gaule.

ULLOA (SAINT-JEAN D'). *Voy.* VERA-CRUZ.

ULLOA (Ant. D'), né à Séville en 1716, mort en 1795, fut chargé de nombreuses missions par le gouvernement espagnol, prit possession de la Louisiane au nom de l'Espagne en 1762, et y orga-

nisa l'administration. Il commanda plusieurs escadres, mais eut peu de succès comme marin. Il fit beaucoup pour l'éducation industrielle et scientifique de l'Espagne, créa le premier cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait eu, perfectionna la gravure et a fabric. du drap, découvrit le platine (1741), etc.

ULM, ville du roy. de Wurtemberg (Danube), jadis en Souabe, sur le Danube, à 80 kil. S. E. de Stuttgardt; de 12 à 15,000 h. Forteresse féd. Egl. goth. (bâtie en 1377). Ulm tire son nom du grand nombre d'*ormeaux* (*ulmi*) qu'offre son territoire. Toiles; tabac. — Jadis ville libre impériale (depuis 1486). Souvent assiégée; Napoléon l'investit en 1805, et força le général Mack, qui la défendait avec 30,000 hommes, à signer une honteuse capitulation. Elle fut d'abord cédée à la Bavière, puis au Wurtemberg (1814). Patrie de Freinshemius.

ULPHILAS ou **ULFILAS** (WOELFEL, connu sous le nom d'), évêque des Goths de Dacie et de Thrace au IVe siècle. Lors de la destruction de l'empire des Goths par les Huns, il obtint de Valens un établissement pour les Goths, au S. du Danube (en Mésie inférieure), l'an 376. Il mourut très peu de temps après. Ulphilas avait traduit la Bible en idiome gothique. Il existe des fragments de cette version dans deux manuscrits, l'un à la bibliothèque de l'université d'Upsal, l'autre dans celle du duc de Brunswick-Wolfenbüttel; on les nomme, le premier, *Codex argenteus*, le deuxième, *Codex carolinus*. Tous deux ont eu plusieurs éditions; la 5e édition du *Codex argenteus* a paru à Weissenfels, 1805, in-4, avec traduction latine interlinéaire, grammaire et glossaire, par Fulda, Reinwald et Zahn. Le *Codex Carolinus* a été publié à Leyde, 1781-85.

ULPIA, dite aussi *Ulpia Trajana* ou *Augusta Dacica*, d'abord *Zarmizegethusa*, auj. *Varhely* ou *Gradiska*, capitale de la Dacie Trajane, au centre, à l'E. du Tibisque.—SARDICA. *Voy.* SARDIQUE et SOPHIA.

ULPIANUM ou JUSTINIANA SECUNDA, ville de la Mésie première, au S. de *Naïsse* et au N. de *Succorum Angustiæ*. Auj. *Kostendil* ou *Ghiustendil*.

ULPIEN, *Domitius Ulpianus*, jurisconsulte romain, natif ou originaire de Tyr, prof. longtemps le droit, fut préfet du prétoire sous Héliogabale et sous Alexandre Sévère, fut le confident intime et le principal ministre du second, et fit régner la justice; mais sa sévérité déplut aux prétoriens, et ils l'assassinèrent, sous les yeux mêmes d'Alexandre (228). Ulpien avait beaucoup écrit. Les *Pandectes* lui ont emprunté à lui seul plus qu'à tous les autres jurisconsultes ensemble. De plus, on a d'Ulpien un *Liber singularis regularum*, véritable traité scientifique du droit romain. On lui attribue en outre un traité où sont comparées les lois des Juifs et des Romains. Ce qui reste d'Ulpien a été publié en 1549 par Tilius (du Tillet), 1549; Cujas, 1566; Hugo, 1788.

ULRIC (St), év. d'Augsbourg au 10e s., fêté le 4 juill.

ULRIC, comte de Cilley, magnat de Hongrie au XVe siècle, fut sans cesse en lutte avec le grand Huniade, s'opposa au mariage d'Élisabeth, veuve du roi de Hongrie, avec le roi de Pologne (1440), afin de régner sous le nom de la princesse et de son jeune fils (Vladislas V), et profita du temps où Huniade repoussait les Turcs, pour lui faire la guerre. Il finit par périr sous les coups du fils d'Huniade (1456).

ULRIC DE HUTTEN. *Voy.* HUTTEN.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, reine de Suède, fille de Charles XI, et d'une autre Ulrique de Danemark, naquit en 1688, épousa en 1715 le prince Frédéric de Hesse-Cassel, fut élevée sur le trône à la mort de Charles XII son frère (1719), à condition qu'elle renoncerait au pouvoir absolu introduit par Charles XII, et consentit en effet à la nouvelle constitution qui limitait la royauté, partageant le pouvoir entre le monarque, le sénat et les états. Elle proposa aux états, dès la 2e année de son règne, de céder à son mari le gouvernement, dont le poids était trop lourd pour elle, fit agréer cette proposition, et vécut depuis dans la retraite, applaudissant aux succès de son époux et se livrant aux douceurs de l'étude. Elle mourut en 1741, et avec elle s'éteignit la dynastie des Deux-Ponts.

ULSTER ou **ULTONIE**, une des 4 grandes divisions de l'Irlande, la plus au N. des quatre, bornée au N. par l'Atlantique, au S. par le Leinster, a environ 204 kil. (de l'E. à l'O.) sur 175; 3,400,000 hab. (dont les trois quarts catholiques); 9 comtés (Armagh, Down, Cavan, Tyrone, Fermanagh, Monaghan, Donegal, Antrim et Londonderry). L'Ulster a eu longtemps des rois particuliers. Le mariage du duc de Clarence, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, avec l'héritière de ces rois, en 1361, mit fin à ce royaume, et compléta la soumission de l'Irlande.

ULTRAJECTUM, nom latinisé d'UTRECHT.

ULTRAMONTAINS, se dit particulièrt en France de ceux qui reconnaiss. dans sa plus grande étendue le pouvoir du Saint-Siége et défend. l'infaillibilité du pape hors du concile. On les nomme ainsi parce que le pape, résidant à Rome, est par rapp. à la France, *ultra montes, au delà les monts*. On les opp. aux *Gallicans*.

ULUGH. *Voy.* OULOUG.

ULUK-TAGH. *Voy.* OULOUK-TAG.

ULVERSTON, ville et port d'Angleterre (Lancastre), à 27 kil. N. O. de Lancastre: 5,500 hab.

. **ULYSSE**, en latin *Ulysses*, *Odysseus* en grec, roi d'Ithaque et de Dulichium, avait pour mère Anticlée et pour père Laërte, époux de cette princesse, ou plutôt Sisyphe, son amant. Il succéda à Laërte sur le trône d'Ithaque, et s'unit à Pénélope. Lors de la guerre de Troie, Ulysse, pour ne point prendre part à l'expédition, feignit la folie, mais Palamède déjoua cette ruse. Ulysse à son tour découvrit Achille caché dans le palais de Lycomède à Scyros. Pendant le siége, il se signala par sa prudence en même temps que par son intrépidité, alla comme ambassadeur à Troie, où il courut de grands dangers, aida Diomède à enlever les chevaux de Rhésus et le Palladium, obtint les armes d'Achille, que lui disputait Ajax, fils de Télamon, ramena Philoctète de Lemnos, et fit entrer dans les murs de Troie le cheval de bois; quand la ville fut prise, il donna l'avis de faire mourir Astyanax et Polyxène. Son retour dans Ithaque fut long et pénible: errant au gré des vents, il fut successivement poussé chez les Cicones, au cap Malée, près de Salamine, dans l'île africaine des Lotophages, en Sicile; échappa avec peine aux écueils de Charybde et de Scylla, aux chants des Sirènes, à la magicienne Circé, au cyclope Polyphême, aux Lestrigons, aborda dans l'île de Calypso, dont la nymphe le retint 7 ans, enfin dans celle des Phéaciens, d'où, grâce aux vaisseaux d'Alcinoüs, il parvint à Ithaque; il avait erré 10 ans sur les mers et son absence avait duré 20 années. Pénélope pendant son absence avait été obsédée des poursuites d'une foule de prétendants, et les biens d'Ulysse avaient été au pillage. Aidé de son fils Télémaque, le héros perça de flèches les prétendants et comprima la révolte du peuple qui voulait venger leur mort. Un oracle ayant prédit qu'il mourrait de la main de son fils, il exila Télémaque; mais un autre fils, Télégone, issu de ses amours avec Circé, aborda dans Ithaque et accomplit l'oracle en le tuant sans le connaître. — Ulysse est un des héros de l'*Iliade*; en outre, ses aventures et son retour à Ithaque forment le sujet spécial de l'*Odyssée*. Les modernes ont avancé qu'Homère lui-même n'est autre qu'Ulysse. Le nom d'Ulysse était célèbre en Italie comme en Grèce. On lui a donné pour fils ou Romus ou Romulus, fondateur de Rome, que d'autres font petit-fils de Télémaque. Les Portugais lui attribuaient la fondation d'Olisippo ou Lisbonne.

UMEA, ville de Suède, ch.-l. de la Botnie occid., sur l'Uméa-elf, à 13 kil. de son emb.; 1,100 hab.

UMEA-ELF, riv. de Suède (Botnie occidentale), coule au S. E., reçoit le Vindel et se jette dans le golfe de Botnie sous Umea; cours, 450 kil.

UMMERAPOURA. *Voy.* AMARAPOURA.

UNDECIMILLA ou les ONZE MILLE VIERGES. *Voy.* URSULE (sainte).

UNDERWALD. *Voy.* UNTERWALD.

UNELLI, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), avait pour ch.-l. *Constantia* (auj. *Coutances*).

UNEZOW ou **UNICZOW**. *Voy.* NEUSTADT.

UNFROI ou **ONFROI**, 3e fils de Tancrède de Hauteville, accompagna ses frères en Italie, commanda depuis 1051 les Normands qui conquirent la Pouille, remporta en 1053 la victoire de Civitella sur le pape Léon IX, et se fit investir par ce pape des provinces conquises. Il mourut en 1057, et fut remplacé par son frère Robert Guiscard.

UNGH, rivière de Hongrie (Unghvar), sort des Carpathes et tombe dans la Laborcsa à 15 kil. O. de Kaposvar. Cours, 150 kil.

UNGHVAR, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat d'Unghvar, dans une île de l'Ungh, à 280 kil. N. E. de Bude; 6,000 hab. Château-fort. Siége de l'évêché grec de Mongatch. — Le comitat d'Unghvar, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre la Galicie au N. et les comtés de Beregh à l'E., de Zabolcs à l'O., a 80 kil. sur 65, et 85,000 hab.

UNIFORMITÉ (Bill ou acte d'), loi passée au parlement d'Angleterre sous Charles II en 1662, obligeait les ministres de la religion réformée à suivre les rites du culte anglican et à renoncer au Covenant. On appelle *Non-Conformistes* ceux qui refusèrent de se soumettre à cette loi.

UNIGENITUS (Bulle). *Voy.* BULLES.

UNION (l'). *Voy.* ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.

UNION (ACTE D'), acte du parlement britannique du 1er janvier 1801, par lequel l'Irlande fut réunie administrativement à la Grande-Bretagne et le parlement de Dublin supprimé. Daniel O'Connell ne cesse de réclamer le rappel de l'Union.

UNION (ARRÊT D'). Lorsque le cardinal Mazarin, pour se créer des ressources, exigea de toutes les cours souveraines quatre années de leurs gages en forme de prêt, le parlement de Paris, qu'il avait excepté de cette mesure dans l'espoir de le détacher des autres compagnies, rendit le 13 mai 1648 le célèbre *arrêt d'union*, par lequel il refusait la faveur qui lui était accordée, et déclarait faire cause commune avec les ennemis du ministre.

UNION (ÉDIT D'), acte proclamé à Blois en 1588, par lequel Henri III se déclara chef de la *Ligue*.

UNION (SAINTE-). *Voy.* LIGUE.

UNION DE CALMAR. *Voy.* CALMAR, DANEMARK, etc.

UNION D'UTRECHT. *Voy.* UTRECHT.

UNION ÉVANGÉLIQUE, traité d'alliance formé en 1608 à Auhausen en Bavière, et resserré à Halle en 1610 entre les états protestants (particulièrement le Palatinat électoral, le Wurtemberg, la Hesse-Cassel, le margraviat de Bade-Dourlach), était opposé à la *Sainte-Ligue* formée par les catholiques à Wurtzbourg en 1609, et dont Maximilien, duc de Bavière, fut le chef.

UNION HÉRÉDITAIRE, acte par lequel la couronne de Suède fut déclarée héréditaire dans la maison de Vasa. Cet acte, adopté par la diète d'Œrebro en 1540, fut confirmé en 1544 par celle de Væsteras, et renouvelé en 1604 par celle de Nordkœping.

UNION PERPÉTUELLE, traité d'alliance conclu entre les Suisses et la maison d'Autriche en 1477. — On donne le même nom à un traité conclu à Senlis entre Louis XI et les Suisses en 1474.

UNION (CARVAJAL, comte de LA). *Voy.* CARVAJAL.

UNITAIRES. On nomme ainsi en général tous ceux qui nient la Trinité et qui n'admettent en Dieu qu'une seule personne : tels étaient les Ariens dans les premiers temps de l'Église. On a plus spécialement donné ce nom à une secte née au XVIe siècle, et qui eut pour principaux chefs François Stancari, prêtre de Mantoue (1501-1574) et Lelio Socin, de Sienne (1525-1563). Chassés tous deux de leur patrie, ils parcoururent la Suisse, l'Allemagne, et répandirent surtout leurs opinions en Pologne, où le roi Sigismond-Auguste les toléra; ils avaient leur chef-lieu à Rakow. Leurs doctrines, longtemps indécises, furent fixées par les écrits de Fauste Socin, neveu de Lelio, et depuis le nom de *Sociniens* remplaça celui d'*Unitaires*. On les nomme aussi *Anti-Trinitaires*, *Nouveaux Ariens*, *Frères Polonais*. *Voy.* SOCINIENS.

UNIVERSITÉ. On nomme ainsi de grands centres d'instruction répandus par toute l'Europe et modelés pour la plupart sur l'ancienne Université de Paris; on y réunit toutes les branches de l'enseignement supérieur, et on y distingue généralement 5 *facultés* : théologie, lettres, sciences, droit, médecine; cependant plusieurs universités n'ont qu'une partie de ces 5 facultés.

Université de Paris. Quoiqu'il y eût bien avant le XIIIe siècle à Paris des écoles florissantes, où enseignaient Guillaume de Champeaux, Abélard, Pierre Lombard, etc., le corps de maîtres et d'écoliers connu sous le nom d'*Université de Paris* ne date que de l'an 1200; il fut constitué cette année par Philippe-Auguste; ses statuts furent rédigés en 1215 par Robert de Courson, Anglais; le nom d'*université* lui fut donné parce qu'il embrassait l'*universalité* des maîtres et des étudiants, à quelque nation qu'ils appartinssent (on y distinguait alors 4 nations : France, Picardie, Normandie, Angleterre, remplacée depuis par l'Allemagne). L'Université n'admit d'abord que deux facultés, celle de théologie et celle des arts (comprenant les lettres et les sciences); on en adjoignit plus tard deux autres, celles de droit et de médecine; ces quatre facultés conféraient les grades (bachelier, ou maître ès-arts, licencié, docteur), et avaient à leur tête un doyen; l'Université tout entière avait pour chef un *recteur*, qui était électif. — L'Université posséda dès l'origine de grands priviléges : elle avait seule droit d'enseigner; elle n'était pas soumise aux juges ordinaires et avait sa juridiction particulière; elle prit (surtout aux XIVe et XVe siècles) une grande part aux affaires publiques, et eut ses représentants aux Etats-Généraux. Quelquefois elle résista aux rois, qui violaient ses priviléges, et troubla l'état en suspendant ses leçons; mais le plus souvent elle prêta son appui au pouvoir royal; elle reçut en retour de Charles V le titre de *Fille aînée des rois*, et dès lors prit rang après les princes du sang. En théologie, elle défendit constamment les libertés de l'église gallicane, et enseigna de saines doctrines : la Sorbonne, le principal de ses établissements théologiq., était l'oracle de l'Eglise de France. L'Université eut de longues luttes à soutenir contre plusieurs ordres religieux auxquels elle contestait le droit d'enseigner, surtout contre les Dominicains, les Franciscains (au XIIIe siècle), et les Jésuites (au XVIe); mais elle finit par être contrainte à partager ce droit avec eux. Elle vit aussi créer peu à peu, soit en France, soit à l'étranger, plusieurs corps enseignants qui lui firent une redoutable concurrence (*Voy.* ci-après). L'université de Paris a eu à sa tête plusieurs hommes illustres, entre autres : Pierre d'Ailly, Gerson, Rollin, Crévier. Ce corps a été supprimé en 1790. Après divers essais plus ou moins heureux qui avaient été faits sous la République, Napoléon institua, par un décret du 17 mars 1808, sous le nom d'*Université de France*, un corps enseignant unique, qui embrassait tout l'empire, et qui, avec l'enseignement supérieur, comprenait l'instruction secondaire; cette grande

institution a survécu à la chute du régime impérial. L'Université de France a pour chef un *Grand-Maître*, assisté d'un *Conseil royal;* elle se subdivise en 27 académies, dont chacune est régie par un *recteur* et un *conseil académique* (*V.* l'art. FRANCE, p. 645). L'Université eut pour 1er grand-maître M. de Fontanes.

Autres universités en France. Outre l'Université de Paris, la France possédait, avant 1789, plusieurs autres universités, savoir :

Toulouse, fondée en	1229	Caen,	1436
Montpellier,	1289	Valence,	1454
Orléans,	1305	Nantes,	1460
Grenoble,	1339	Bourges,	1465
(transf. en 1454 à Valence)		Bordeaux,	1472
Angers,	1364	Reims,	1548
Orange,	1365	Douay,	1572
Dole,	1422	Besançon,	1676
(tr. en 1676 à Besançon)		Pau,	1722
Poitiers,	1431	Nancy,	1769

Universités étrangères. Voici le tableau des principales, avec l'année de leur fondation.

Iles Britanniques.		Bâle,	1459
Oxford,	1206 ou 1249	Mayence,	1477
Cambridge,	1229 ou 1257	Tubingue,	1477
Saint-André,	1411	Wittemberg,	1502
Glasgow,	1450	(transf. en 1816 à Halle).	
Aberdeen,	1506	Marbourg,	1527
Edimbourg,	1582	Kœnigsberg,	1544
Dublin,	1591	Iéna,	1558
Londres,	1828	Helmstædt,	1575
Italie et Grèce.		Halle,	1694
Naples,	1224	Gœttingue,	1735
Padoue,	1228	Erlangen,	1743
Rome,	1245	Stuttgart,	1775
Pise,	1343	Berlin,	1810
Florence,	1349	Bonn (formée de	
Pavie,	1360	celle de Munster),	1818
Sienne,	1380	Munich (formée de	
Palerme,	1394	celle de Landshut),	1826
Turin,	1405	Zurich,	1832
Parme,	1482	Berne,	1834
Athènes,	1836	*Pays-Bas.*	
Espagne et Portugal.		Louvain,	1426
Valence,	1209	Leyde,	1575
Salamanque,	1239	Francker,	1585
Coïmbre,	1279	Groningue,	1614
Lisbonne,	1290	Utrecht,	1636
Valladolid,	1346	Liége et Gand,	1816
Tolède,	1499	Bruxelles,	1834
Séville,	1504	*États du Nord.*	
Allemagne et Suisse.		Cracovie,	1364
Prague,	1348	Copenhague,	1476
Vienne,	1365	Upsal,	1476
Genève,	1368	Dorpat,	1632
Cologne,	1385	Moscou,	1803
Heidelberg,	1386	Vilna,	1803
Leipsick,	1409	Saint-Pétersbourg,	1819

UNKEL, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur le Rhin, riv. droite, à 2 kil. N. de Lintz; 556 hab. Colonnes basaltiques. Bons vins.

UNKIAR SKELESSI, c.-à-d. *Echelles des officiers du grand-seigneur*, lieu de la Turquie d'Asie, sur la côte orientale du Bosphore, en face de Therapia, un peu au N. E. de Constantinople, est ainsi nommé parce que c'est là qu'on débarque quand on a traversé le détroit en sortant de Constantinople. Les Russes campèrent en ce lieu en 1833, lorsqu'ils vinrent au secours du sultan menacé par le pacha d'Égypte, et y signèrent, le 8 juillet de la même année, un traité d'alliance défensive et offensive pour huit ans avec la Turquie : une clause secrète du traité fermait éventuellement les Dardanelles aux puissances européennes, tout en laissant ce détroit ouvert, ainsi que le Bosphore, à la seule Russie. Les représentations des puissances lésées ont empêché de renouveler cette clause à l'expiration du traité.

UNNA, ville des États prussiens (Arensberg), à 20 kil. S. O. de Hamm; 3,500 hab. Patrie de Duker.

UNNA, riv. de la Turquie d'Europe, naît dans les Alpes Dinariques, reçoit la Sanna, sépare les États autrichiens de la Croatie turque, et tombe dans la Save près d'Ustitza : cours, 200 kil.

UNST (île), une des îles Shetland, la plus au N. de toutes, par 3° 13' long. O., 61° 46' lat. N. : 15 kil. sur 11; 3,500 hab. Jaspe, cristal de roche.

UNSTRUTT, riv. des États prussiens (Saxe), coule au S. E., au N. E., au S. E., arrosant l'ancienne Thuringe, reçoit la Wipper, la Helme, la Helde, la Salza, la Losse, la Géra, etc., tombe dans la Saale vis-à-vis de Naumbourg : cours, 160 kil. Sur ses bords, Thierry, roi de Metz, défit Hermanfroy, roi de la Thuringe (528); Sigebert, roi d'Austrasie, fut déf. par Radulfe, duc de Thuringe (640).

UNTERWALD ou **UNDERWALDEN**, c.-à-d. *au milieu des forêts*, 6e canton de la Confédération helvétique, a pour bornes ceux de Schwitz au N. E., d'Uri à l'E., de Lucerne à l'O., de Berne au S. : 43 kil. en tout sens; 25,000 hab. (catholiques). Ce canton est divisé en 2 républiques : l'Obwalden, au S.-O., le Nidwalden, à l'E. (capitales, Sarnen, Stanz) : mais, à la diète helvétique, les 2 républiques ensemble n'ont qu'une seule voix. Montagnes boisées au N.-E. 2 grandes vallées, quelques lacs (entre autres une partie de celui des Quatre-Cantons). Climat âpre, très peu de grains et de pommes de terre, vergers, pâturages, bétail, fromage. Les habitants sont pauvres, simples, apathiques; ils professent la religion catholique. Unterwald est un des trois cantons qui furent le berceau de la liberté suisse (1308).

UPLAND, anc. prov. de Suède, bornée par le golfe de Botnie, la Baltique, le lac Mælar, avait pour ch.-l. Upsal, et a formé le gouv. d'Upsal.

UPSAL, *Upsala* en suédois, ville de Suède, ch.-l. du gouv. de ce nom, à 62 kil. N. O. de Stockholm, sur le Fyris; 5,000 hab. (sans les étudiants). Archev. luth. (dont le titulaire est primat de Suède). Université, la plus célèbre du Nord (fondée en 1476). Cathédrale, vaste et belle; bibliothèques très riches, observatoire, théâtre d'anatomie, jardin botanique, collections, etc. Séminaire pour les prédicateurs, académie de Charles, société des sciences, société cosmographique, etc. Upsal est fort ancienne, et a été longtemps résidence des rois de Suède, qui, jusqu'au xe siècle, eurent le titre de *rois d'Upsal*. Linné, Bergmann y ont professé. — Le gouv. d'Upsal, formé de l'anc. Upland, a pour bornes ceux de Stockholm au S., de Gefleborg au N. : le golfe de Botnie le baigne au N. et à l'E. : environ 125 kil. sur 52; 95,000 hab. Fer, carrières. Sol varié.

UR, lieu de la Chaldée, patrie d'Abraham et de Tharé. On y entretenait un feu sacré en l'honneur du Soleil. On dispute sur l'emplacement de ce lieu; les termes de la Bible (*Genèse*, ch. 12, v. 28) ne permettent même pas de décider si c'était un pays ou une ville.

URAGUAY. *Voy.* URUGUAY.

URANIE (du grec *ouranos*, ciel), l'une des neuf Muses, présidait à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille vêtue d'azur, couronnée d'étoiles, et tenant un globe à la main.

URANIE (VÉNUS), dite aussi *Vénus Céleste*, nom donné par les Grecs et les Romains, tantôt au ciel pris comme déesse (comme à Carthage, à Tyr, en Cypre), tantôt à une Vénus supérieure et idéale, qui ne peut être l'objet des désirs matériels.

URANIENBOURG. *Voy.* TYCHO-BRAHÉ.

URANUS, le Ciel personnifié, et le plus ancien des dieux, est à la fois le fils et l'époux de la Terre, dont il eut dix-huit enfants, entre autres Saturne, les Cyclopes, les Titans, etc. Ses enfants se révoltèrent contre lui et le mutilèrent. De cette blessure naquirent les Géants, les Erinnyes et les Mélies.

URBA, *Orbe*, ville d'Helvétie, capit. des Urbigènes.

URBAIN I (saint), pape, de 222 à 230, subit le martyre. On le fête le 25 mai.—Un autre s. Urbain, évêque de Langres au vᵉ s., est fêté le 23 janvier.

URBAIN II, *Eudes* ou *Odon*, né en France, à Lagery près de Châtillon-sur-Marne, avait été d'abord religieux de Cluny, et fut nommé évêque d'Ostie par Grégoire VII, qui en mourant le désigna comme digne de lui succéder. Il fut effectivement élu, en 1088, après la mort de Victor III, soutint avec vigueur la querelle papale contre l'empire, ruina les prétentions de l'antipape Guibert, et détermina par ses démarches et par sa parole la 1ʳᵉ croisade, au concile de Clermont (1095). Il mourut en 1099.

URBAIN III, *Hubert Privelli* ou *Crivelli*, avait été fait archevêque de Milan et cardinal par le pape Luce III, fut élu en 1185, mais ne régna que deux ans, et mourut à Ferrare, après avoir en vain lutté contre l'empereur Frédéric I (Barberousse).

URBAIN IV, *Jacq. Pantaléon*, né en 1185 à Troyes en Champagne, était arrivé d'un rang obscur à la dignité de patriarche de Jérusalem, lorsqu'en 1261 on le nomma successeur d'Alexandre IV. Il augmenta le nombre des cardinaux, institua la fête du Saint-Sacrement, offrit à saint Louis la couronne de Naples que ce prince refusa, mais qu'accepta bientôt Charles d'Anjou son frère. Il mourut en 1265.

URBAIN V, *Guill. Grimaud* ou *Grimoard*, d'une famille noble du Gévaudan, fut élu en 1362 à la mort d'Innocent VI, et fut le 6ᵉ pape d'Avignon. Quoique Français, il voulut, en dépit de la France, retourner en Italie : il séjourna à Rome, de 1367 à 1370, et parvint même à décider l'empereur Charles IV à se rendre en Italie pour y soumettre les usurpateurs des fiefs ecclésiastiques. Mais ce prince étant venu avec des forces insuffisantes, Urbain V se vit obligé de reprendre la route d'Avignon (1370). Il mourut dans cette ville, la même année, en odeur de sainteté. Sa charité, sa justice, sa sévérité à l'égard de la simonie et des mauvaises mœurs n'étaient pas moindres que son désir d'affranchir la papauté de la tutelle française et de lui rendre ses domaines d'Italie. M. Th. Roussel a publié en 1840 à Paris des *Recherches sur la vie et le pontificat d'Urbain V*.

URBAIN VI, *Barthélemi de Prignano*, de Naples, était archevêque de Bari lorsqu'il fut élu, en 1378. Plusieurs cardinaux protestèrent contre son élection, prétendant qu'elle était l'œuvre de la violence, mais en réalité parce qu'il les avait irrités par sa sévérité, et ils élurent à sa place Robert de Genève, qui alla siéger à Avignon sous le nom de Clément VII : c'est le commencement du *grand schisme*. Urbain fut reconnu par la plus grande partie de l'Empire, par la Bohême, la Hongrie, l'Angleterre, la Sicile ; mais la France, Naples, l'Espagne se déclarèrent pour son compétiteur. Urbain VI créa 26 cardin., pour remplacer ceux qui s'étaient séparés de lui, prêcha en 1383 une croisade contre Clément VII et ses adhérents, appela de Hongrie à sa défense Charles de Duras, lui offrit la couronne de Jeanne I, reine de Naples, et l'accompagna à la conquête de ce royaume; mais il ne tarda pas à se brouiller avec ce prince, se retira à Nocera, où il eut à soutenir un siége, puis à Salerne, enfin à Gênes, où il fit arrêter et mettre à mort cinq cardinaux, qui conspiraient contre lui, et ne put rentrer dans Rome qu'après la mort de Ch. de Duras. Il se disposait à s'emparer du royaume de Naples, qu'il regardait comme sa propriété, lorsqu'il mourut, en 1389. Urbain VI fixa à 33 ans les intervalles du jubilé et institua la fête de la Visitation de la Ste Vierge.

URBAIN VII, *J.-B. Castagna*, ne fut pape que treize jours, en 1590, entre Sixte-Quint et Grégoire XIV.

URBAIN VIII, *Matthieu Barberini*, avait rempli avec talent divers emplois importants, lorsqu'il fut élu pape en 1623, à la mort de Grégoire XV. La réunion à l'État romain du duché d'Urbin avec ses annexes (1626-31) signala glorieusement la première partie de son règne; mais il fut moins heureux dans ses différends avec Venise et le Portugal, ainsi que dans la guerre de Castro, qui parut entreprise dans l'intérêt de sa fam. autant que dans celui de l'État, et fut terminée par une paix désavantageuse. Du reste, il remplit tout ce qu'on était en droit d'attend. d'un pape aussi éclairé que vertueux. Il donna une nouv. rédact. à la bulle *In cœna Domini* (1627), lança en 1642, dans une bulle non moins célèbre (*In eminenti*), la 1ʳᵉ condamnation contre les erreurs de Jansénius, approuva l'ordre de la Visitation, supprima, comme contr. aux saines doctrin., l'ordre des Jésuitesses, publia sous une nouvelle forme le Bréviaire romain, etc. Il m. en 1644. Urbain VIII cultiva avec quelque succès la poésie lat. et même la poésie ital.; il corrigea les hymnes de l'Église. Ses *Poésies* ont paru à Rome, 1640, et à Paris, 1642.

URBANIA, *Urbinum Metaurense*, ville de l'État ecclésiastique (Urbin-et-Pesaro), sur le Métaure, à 10 kil. S. O. d'Urbin ; 1,500 hab. Évêché.

URBANISTES. *Voy.* FRANCISCAINS.

URBIGÈNES, un des quatre grands peuples de l'Helvétie, habitait entre le lac Léman et *Aventicum*; ils avaient pour capit. *Urba* (auj. *Orbe*).

URBIN, *Urbino* en italien, *Urbinum Hortense* des anciens, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la délégation d'Urbin-et-Pesaro, à 244 kil. N. de Rome ; 12,000 hab. Archevêché. Citadelle. Ancien palais des ducs. Académie des *Assordis* (*Obsurdescentium*), la plus ancienne de l'Italie. Urbin a été la capit. du duché d'Urbin, puis de la légation d'Urbin (jusqu'en 1801), et fut sous Napoléon le ch.-l. d'un arrond. du dép. du Métaure, appartenant au royaume d'Italie. Le célèbre Raphael, le Baroche, Polydore Virgile étaient d'Urbin. — La délégation d'Urbin-et-Pesaro a pour bornes celles de Forli au N., d'Ancône au S., etc. : 75 kil. sur 65 ; 230,000 hab.

URBIN (duché de), entre la Romagne au N., la Marche d'Ancône au S., l'Adriatique à l'E., avait pour capit. Urbin et pour autres villes Pesaro, Sinigaglia, Fossombrone, Urbania, Bobbio, Pergola, Macerata et même Fano. Ce duché (d'abord comté) commença en 1213, et, après avoir été réduit d'abord à la ville d'Urbin, s'agrandit notablement au XIVᵉ siècle. Il fut possédé d'abord par la maison de Montefeltro, fut un instant envahi par César Borgia (1502), puis passa dans la maison de la Rovère (1508), dont la possession fut interrompue 5 ans par celle de Laurent de Médicis, père de Catherine de Médicis (qu'on nomme quelquefois duchesse d'Urbin), et par celle du pape Léon X (1516-21). Peu après la mort de François-Marie II, dernier duc, qui avait légué ses états au pape, le duché fut incorporé au Saint-Siége (1631).

Comtes et ducs d'Urbin.

1° *Les Montefeltro.*		*mier duc*,	1443
Buonconte,	1213	Frédéric III,	1444
Montefeltrino.	1238	Guid' Ubaldo I,	
Gui,	1268		1482-1508
Frédéric I,	1296-1322	*César Borgia*,	1502
(*au pape un an*).		2° *Les Della Rovère.*	
Nolfo et Speranza,	1323	François-Marie I,	1508-38
(*au pape de* 1342 *à* 1365).		*Laurent de Médicis*,	1516-19
Frédéric II,	1365		
Antoine,	1376	*Léon X*,	1519-21
Gui-Antoine,	1404	Guid' Ubaldo II,	1538
Odon Antoine, *pre-*		Fr.-Marie II,	1574-1626

URBINUM, nom de 2 villes d'Ombrie, l'une *Urbinum Hortense*, auj. *Urbin*; l'autre *Urbinum Metaurense*, au S. O. de la précéd., est auj. *Urbania*.

URCINIUM, nom latin d'Ajaccio.

URFÉ (Honoré D'), romancier célèbre, d'une anc. et illustre fam. du Forez, alliée aux maisons de Lascaris et de Savoie, né à Marseille en 1567, montra de la valeur pendant les guerres de la Ligue et de l'habileté dans les négociations dont il fut chargé en Savoie et à Venise. Il passa la dernière partie de sa vie dans la retraite aux environs de Nice, et y com-

posa le cél. roman pastoral de l'*Astrée* (1608-18), où il peignait le bonheur des bergers du Lignon. Ce singulier livre fut accueilli avec la plus grande faveur, et donna naissance à toute une école de romanciers bucoliques. D'Urfé mourut avant d'avoir achevé son ouvrage (1625). Baro, son secrétaire, le termina sur les manuscrits de l'auteur, ou d'après sa propre imagination. La meilleure édition complète de l'*Astrée* est celle de Rouen, 1647, 5 vol. in-8. — Anne d'Urfé, frère aîné du précédent, né en 1555 dans le Forez, mort en 1621, avait été bailli, puis lieutenant-général du Forez, ensuite membre du conseil d'état sous Henri IV, dont il était grand partisan; enfin, en 1599, s'étant séparé de sa femme (la belle Diane de Château-Morand), il prit les ordres. Il a laissé un recueil de 150 sonnets, intitulé *la Diane*; 5 seulement ont été imprimées. M. Bernard a publ. en 1839 un livre sur les d'Urfé, gr. in-8.

URGEL ou SEU-DE-URGEL, *Orgelum*, *Urgela*, v. d'Espagne (Barcelone), sur la Sègre, à 45 k. S.O. de Puycerda; 2,650 hab. Evêché (qui a l'Andorre dans son diocèse). Citadelle importante. Cette ville est très ancienne. Au IVe siècle, elle devint un comté de la Marche d'Espagne; sous Charles-le-Chauve, ce comté fut compris dans le marquisat de Barcelone; il fut réuni au XVe siècle à l'Aragon. Les Français prirent Urgel en 1704, 1809 et 1823. *Voy.* ANDORRE.

URI, *Uronia*, 6e canton de la Confédération helvétique, entre ceux de Schwitz au N., du Tessin au S. E., de Glaris et des Grisons à l'E., du Valais, de Berne et d'Unterwald à l'O.: 54 kil. du S. au N., 24 de largeur moyenne; 15,000 hab. Ch.-l., Altorf. Tout en vallées et environné de hautes montagnes; la Reuss y coule; une partie du lac des Quatre-Cantons (dite *lac d'Uri*) y est comprise. Climat assez doux. Bétail, fromages. Les habitants sont bons, simples, pauvres; ils sont catholiques. Ce canton est un des trois qui se révoltèrent contre l'Autriche en 1308; c'est celui qu'habitait Guillaume Tell.

URIAS SINUS, auj. golfe de *Manfredonia*, golfe de la mer Adriatique, sur la côte de l'Apulie.

URIE, mari de Bethsabée, servait dans l'armée de David. Ce prince ayant conçu pour Bethsabée une passion criminelle, envoya Urie au siége de Rabbath et donna ordre de l'exposer à l'endroit le plus périlleux. Urie périt en combattant.

URIEL, c.-à-d. en hébreu *lumière* ou *feu du ciel*, l'Ange du Midi, selon les rabbins, est un des ministres de la justice divine.

URQUIJO (Mariano-Louis, chevalier D'), ministre espagnol, né en 1768 à Bilbao (Biscaye), m. en 1817. fut chargé par Ch. IV du portefeuille des aff. étrangères lors de la retraite de Saavedra (1798). Il encouragea l'industrie, fit des efforts pour relever la marine, introduisit la vaccine en Espagne, réprima beaucoup d'abus, voulut abolir l'inquisition; mais s'attira par là de puiss. ennemis; disgracié dès 1800 par les intrigues de Godoï, il fut jeté dans les cachots de Pampelune. Il rentra au pouv. quand Joseph (Bonap.) eut été nommé roi d'Espagne. Il vint, après la chute de Joseph, se fixer à Paris.

URRAQUE, reine de Castille, fille aînée d'Alphonse VI, et sœur de Thérèse, comtesse de Portugal, fut mariée d'abord à Raymond de Bourgogne (qu'Alphonse VI fit comte de Galice), puis en 1109 au roi d'Aragon et Navarre, Alphonse-le-Batailleur (Alphonse I en Aragon, Alphonse VII en Castille), mais se fit détester de cet époux tant par sa conduite licencieuse que par la tenacité avec laquelle elle soutint ses droits de reine dès qu'Alphonse VI, son père, fut mort sans enfant mâle (1109). Elle destitua le vice-roi nommé en Castille par son mari, mais ne put empêcher ce dernier de se former un puissant parti dans ce royaume; elle fut prise et enfermée à Castellas (en Aragon); mais elle s'échappa, et demanda au St-Siége l'annulation de son mariage. Alphonse VII, après une réconciliation momentanée, la répudia publiquement (1111). Réduite à prendre les armes pour le chasser de ses états, elle fut battue à Sepulvéda, et se retira en Galice. Il lui restait de son premier mariage un fils, Alphonse VIII: elle le fit proclamer roi (1112), et gouverna ou plutôt laissa gouverner en son nom son amant le comte de Lara. Enfin, en 1122, les grands de Castille arrêtèrent le favori, et donnèrent la réalité du pouvoir à Alphonse VIII. Urraque ne céda qu'après avoir fait la guerre à son fils, et mourut 4 ans après au couvent de Saldanha, où elle avait été enfermée.

URSINS (LES), ou ORSINI, célèbre maison italienne, a fourni à l'Eglise plusieurs papes. *V.* ORSINI.

URSINS (Anne-Marie DE LA TRÉMOILLE, princesse DES), née en France vers 1643, épousa d'abord en France le prince de Talleyrand-Chalais, qu'elle suivit en exil, et en 2es noces à Rome, le duc de Bracciano Orsini, chef de la puissante famille des Ursins, qui la laissa veuve et immensément riche (1675). Nommée camarera-mayor de la jeune reine d'Espagne, 1re femme de Philippe V (1701), elle ne tarda point à prendre un ascendant sans bornes sur cette princesse, qui elle-même en avait beaucoup sur le roi, de sorte qu'elle les gouverna tous deux, et régna véritablement sur l'Espagne. Elle voulait soustraire ce royaume à la tutelle de la France; aussi ne put-elle longtemps marcher d'accord avec la cour de Versailles. Après avoir fait renvoyer plusieurs généraux et ambassadeurs français, elle reçut elle-même de Louis XIV l'ordre de quitter l'Espagne (1704). La retraite ayant modifié ses idées, elle accepta les conditions qu'on lui fit, et travailla dès lors dans le sens français, non pourtant sans être parfois encore en désaccord avec Louis XIV. C'est elle qui fit rappeler de Madrid le duc d'Orléans, qu'elle accusait de viser à la couronne d'Espagne. Elle prétendait obtenir en récompense de ses travaux une souveraineté dans les Pays-Bas; elle voulut même faire de cette concession une des clauses du traité d'Utrecht (1713), mais elle ne put la faire accepter. A la mort de la reine d'Espagne (1714), la princesse des Ursins donna pour 2e femme à Philippe V Elisabeth Farnèse, croyant trouver en elle une princesse frivole et sans caractère, sous le nom de laquelle elle gouvernerait. Mais à peine celle-ci était-elle entrée en Espagne qu'elle fit conduire la princesse des Ursins hors de la frontière. Louis XIV ne la reçut qu'avec la dernière froideur. Elle alla se fixer à Gênes, puis à Rome, où elle vécut des pensions que lui payait l'Espagne. Ne pouvant, malgré son âge, se résigner à l'inaction, elle tint la maison du prétendant J. Stuart. Elle m. à Rome en 1722. Sa *Corresp.* avec Mme de Maintenon a été publ. en 1826, 4 vol. in-8.

URSINS (JUVÉNAL OU JOUVENEL DES). *Voy.* JUVÉNAL.

URSINUS (Fulvius). *Voy.* ORSINI (FULVIO).

URSO, *Genua Ursorum*, v. de Bétique, auj. OSSUNA.

URSULE (sainte), vierge et martyre, fille, à ce qu'on croit, d'un prince de la Gr.-Bretagne, fut mise à mort par les Huns, près de Cologne, vers 384, avec plus. autres filles qui l'accompagnaient. On l'honore le 21 oct. Plusieurs écriv. ont dit, d'après les Légendes, que les compagnes de Ste Ursule étaient au nombre de *onze mille*; mais le martyrol. rom. porte seulement *Ursule et ses compagnes*, sans déterminer le nombre. Les opinions sont partagées sur l'explicat. de cette tradition.

URSULINES, religieuses placées sous l'invocation de sainte Ursule, furent instituées en 1537 par sainte Angèle de Brescia pour l'éducation gratuite des jeunes personnes, et furent soumises, en 1572, à la règle de saint Augustin et à la clôture. En 1604, les Ursulines s'établirent à Paris par les soins de Marie L'Huillier, comtesse de Sainte-Beuve, qui en obtint l'autorisation de Paul V, en 1612. Cet ordre se multiplia promptement en France. Avant 1789 il comptait 11 provinces et plus de 300 couvents.

URUGUAY, riv. de l'Amérique du Sud, naît au Brésil (Rio-Grande-do-Sul), puis forme la limite de la république de l'Uruguay et des Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata, coule 1,400 kil. au S. O., et se réunit au Rio-de-la-Plata par 34° lat. S., près de l'emb. du Parana. Affluents, le Negro, l'Ybicuy, l'Yguy, etc.

URUGUAY (République de l'), dans l'Amérique du Sud, entre l'empire du Brésil et le territoire neutre au N., l'état d'Entre-Rios à l'O., l'Océan Atlantique à l'E., et le Rio-de-la-Plata au S., s'étend de 55° à 61° long. O., et de 30° à 35° lat. S. : environ 550 kil. de l'E. à l'O., 500 du S. au N.; 160,000 hab. Capit., Montevideo. Division, 9 départ. (Montevideo, Maldonado, Canelones, San-José, Colonia, Soriando, Paisandu, Duragno, Cerrolargo). Le territoire de l'Uruguay se compose en partie de vastes solitudes traversées par l'Uruguay; mais le sol en est fertile, et la position du pays entre le Brésil et la Confédération de la Plata le rend très important : aussi ces deux puissances s'en sont-elles disputé la possession. — Ce pays faisait jadis partie de la vice-royauté espagnole de Buénos-Ayres, sous le nom de *Banda Orientale;* il fut ensuite dominé neuf ans (1816-1825) par Artigas (qui envahit le Buenos-Ayres et désola le Paraguay), passa en partie sous la protection brésilienne en 1821 et forma la *province Cisplatine* du Brésil, mais se révolta en 1825 contre cet empire, à l'aide de Buénos-Ayres, et fut reconnu en 1828 république indépendante. La république d'Uruguay a eu depuis, avec l'état de la Plata, de continuels démêlés qui ne sont pas même encore terminés (1846).

URVILLE (DUMONT D'), contre-amiral, né en 1790 à Condé-sur-Noireau, fit partie d'une expédit. dans la mer Noire en 1819-1820, rapporta de Milo la belle *Vénus de Milo* qui décore aujourd'hui le Musée du Louvre; accompagna en 1822 le capit. Duperrey dans un voyage de circumnavigation, publia à son retour divers mémoires scientifiques et une *Flore des Malouines* (en latin), fut nommé en 1826 capitaine de frégate, reçut à la même époque le commandement des deux corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*, avec mission d'explorer l'Océanie, reconnut dans l'île de Vanikoro (*Voy.* ce nom) le lieu où avait péri l'infortuné Lapérouse, rassembla une foule de matériaux précieux pour la géographie et la botanique, fit paraître, sous le titre de *Voyage de l'Astrolabe* (12 vol. in-8, 1830 et années suivantes), le résultat de ses recherches; entreprit en 1837 un nouveau voyage, explora les mers australes, poussa fort avant vers le pôle antarctique, en affrontant les plus grands périls au milieu des glaces, découvrit quelques nouvelles terres, notamment la terre *Louis-Philippe* et la terre *Adélie*, et fut à son retour créé contre-amiral (déc. 1840). Après avoir échappé sur mer à tant de dangers, il périt avec toute sa famille dans l'affreuse catastrophe qui eut lieu au chemin de fer de Versailles, le 8 mai 1842. Son *Voyage au pôle Sud* a paru en 1842-1848.

USEDOM (île), île de la mer Baltique, sur les côtes de la Poméranie, immédiatement à l'emb. de l'Oder, à l'O. de l'île de Wollin, dépend de la Prusse : 40 kil. sur 22; 10,500 hab. Ch.-l., Usedom (1,100 hab.). — Un cercle de la Poméranie porte le nom d'Usedom-et-Wollin, et a pour ch.-l. Swinemünde.

USHER (Jacq.), en latin *Usserius*, prélat anglican, né à Dublin en 1580, mort en 1656, fut successivement professeur de théologie à l'université de Dublin (1607), chancelier de l'église de Saint-Patrick, évêque de Meath, archevêque d'Armagh, membre du conseil privé, montra contre les Catholiques un zèle voisin du fanatisme, et, quand la rébellion d'Irlande éclata (1648), se vit privé des revenus de son archevêché et contraint de se réfugier en Angleterre, où il mourut huit ans après. Il est surtout célèbre comme historien et chronologiste. C'est lui qui a fixé l'an 1er du monde à 4004 av. J.-C., et ce calcul a été longtemps le plus universellement suivi. Il est consigné dans ses *Annales Veteris et Novi Testamenti*, Londres, 1650-54; Paris, 1673. On a encore de lui : *Britannicarum ecclesiarum antiquitates*, ouvrage qui fut condamné à Rome.

USINGEN, bourg du duché de Nassau, à 36 kil. N. E. de Wiesbaden; 1,700 hab. Château et parc. Usingen a donné son nom à une branche auj. éteinte de la maison de Nassau. *Voy.* NASSAU.

USIPIENS ou **USIPÈTES**, peuple de la Germanie, au N. O., près du Rhin, entre les Bructères au N. et les Marses au S., habitait le comté actuel de Zutphen.

USK, riv. d'Angleterre, naît dans le pays de Galles (Brecknock), puis arrose le comté de Monmouth, baigne Abergavenny, Usk, Newport, et se jette dans le canal de Bristol. Cours, 110 kil.

USKOKS, association d'aventuriers qui, pour la plupart, avaient quitté les provinces du N. O. de la Turquie (Servie, Bosnie, Croatie, Albanie), sous prétexte de religion, s'établit à la fin du XVIe siècle d'abord à Clissa, puis à Zengh, sous la protection de l'Autriche, inquiéta quelque temps les Ottomans, et exerça la piraterie, sans épargner même les chrétiens. Les Turcs ne parvinrent à les détruire qu'après une longue guerre (1592-1606).

USKUP, v. de Turquie d'Europe. *Voy.* OUSKOUB.

USSEL, ch.-l. d'arr. (Corrèze), à 61 kil. N. E. de Tulle; 4,135 hab. Tribunal de 1re instance: collége communal. Chanvre, étoffes de laine; tanneries. Jadis ch.-l. du duché de Ventadour. — L'arr. d'Ussel a 7 cant. (Bort, Bugeat, Aygurande, Meymac, Neuvic, Sornac et Ussel), 74 comm., et 59,540 hab.

USSERIUS. *Voy.* USHER.

USSON, ville du dép. du Puy-de-Dôme, à 9 kil. E. d'Issoire; 800 hab. Jadis château extrêmement fortifié et résidence des comtes d'Auvergne. Marguerite de France, première femme de Henri IV, y habita vingt ans. Il fut rasé en 1634.

USTARITZ, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), à 20 kil. S. de Bayonne; 2,154 hab. Laines, clouteries, verreries, etc. Patrie de D.-J. Garat.

USTICA ou **OSTEODE**, île de la mer Tyrrhénienne, au N. O. de la Sicile, à l'O. de Lipari.

USUARD, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés sous Charles-le-Chauve, mort vers 897, fut envoyé en Espagne, rapporta de Cordoue des reliques de saints, et fut à son retour chargé de rédiger un nouveau *Martyrologe*. Cet ouvrage fut imprimé dès 1475 à Lubeck; la meilleure édition est celle de Sollier, Anvers, 1714, in-fol.

UTICA, ville des États-Unis (New-York), sur la Mohawk et le grand canal Érié, à 150 kil. N. O. de New-York; 10,000 hab. Académie. Commerce actif.

UTIEL, ville d'Espagne (Cuença), à 130 kil. S. E. de Cuença; 6,000 hab. Savon, toile, soieries.

UTILITAIRES. On nomme ainsi les disciples de l'économiste anglais Bentham, parce qu'ils ne reconnaissent pour principe de la morale que l'utilité.

UTIQUE, *Utica*, v. de l'Afrique propre (dans la régence actuelle de Tunis), sur la mer, au N. O. de Carthage, fut, après la ruine de Carthage, la capit. de la prov. d'Afrique. Elle était aussi une colonie de Tyr. Le second Caton, dit d'*Utique*, s'y tua.

UTRAQUISTES, sectaires hussites ainsi appelés parce qu'ils communiaient sous les deux espèces. On les nomme aussi *Calixtins*. *Voy.* ce nom.

UTRECHT, *Trajectum ad Rhenum*, *Trajectum vetus* des anciens, *Ultrajectum* en latin moderne, ville du roy. de Hollande, ch.-l. de la prov. d'Utrecht, sur le Rhin, à 45 kil. S. d'Amsterdam, à 50 kil. E. de La Haye; 30,000 hab. Université fondée en 1636; collections et grands établissements scientifiques. Velours, tapis, etc. — Anc. cap. de l'évêché d'Utrecht (longtemps souverain), érigé en archevêché en 1559. On nomme *Union d'Utrecht* le pacte par lequel les

ept Provinces-Unies se confédérèrent contre Philippe II (1579); *Traité d'Utrecht*, la paix conclue dans cette ville en 1713, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, qui mit fin à la guerre de succession d'Espagne; *Congrès d'Utrecht*, le congrès qui prépara ce traité et qui se tint dès 1712. Utrecht fut occupé par les Français en 1672 et de nouveau en 1795. Sous l'Empire, il était ch.-l. d'arr. dans le dép. du Zuyderzée. Patrie du pape Adrien VI, Burmann, Drakenborch, etc.—La prov. a celles de Hollande mérid. au N., de Zélande à l'O., de Gueldre à l'E. : 870 kil. carr., et 120,000 hab.

UTRECHT (évêché d'). Cet évêché, qui remonte au VII[e] siècle, comprenait et la prov. d'Utrecht, qu'on nommait partie inférieure de l'évêché, et l'Over-Yssel, dit partie supérieure. Le 1[er] évêque d'Utrecht fut sacré en 695. L'évêché, successivement agrandi, acquit de bonne heure la supériorité territoriale. Le dernier évêque souverain fut Henri de Bavière qui, las des perpétuelles révoltes de ses sujets, vendit à Charles-Quint en 1528 la domination temporelle du pays. Toutefois l'évêché subsista toujours comme pouvoir spirituel, et le diocèse fut alors divisé en deux provinces, Utrecht et Over-Yssel. La révolte des Prov.-Unies ne changea rien à cette division, et les deux pays furent reçus dans l'Union de 1579 comme deux provinces distinctes.

UTRERA, *Illiturgis?* ou *Vericulum*, ville d'Espagne (Séville), à 29 kil. S. E. de Séville; 11,050 hab. Château-fort. Clocher et hôtel-de-ville remarquables. Commerce de chevaux. Foire fréquentée.

UXANTIS ou UXISAMA, auj. l'île d'OUESSANT.

UXBRIDGE, ville d'Angleterre (Middlesex), à 29 kil. N. O. de Londres; 2,800 hab. Il y fut conclu en 1645 un traité entre Charles I et le parlement.

UXELLES (Nic. DE BLÉ, marquis d'), maréchal de France, né en 1652, mort en 1730, fut protégé de Louvois, prit part, comme lieutenant-général, au siége de Philisbourg (1688), défendit Mayence contre les troupes impériales, mais se vit forcé de capituler (1689), fut à son retour hué publiquement à Paris, conserva cependant la faveur de Louvois et de Louis XIV, et reçut le bâton de maréchal en 1703. Il eut part comme diplomate aux conférences de Gertruydenberg, où il se fit peu d'honneur, et fut néanmoins, après la mort de Louis XIV, président du conseil des affaires étrangères.

UXELLODUNUM, ville de Gaule en Aquitaine 1[re], chez les *Cadurci*, à l'O., près des *Lemovices*. Place très forte. Il fallut à César toute son habileté pour la prendre (50 av. J.-C.). On ignore le véritable emplacement de cette ville; on a cru la retrouver dans *Cahors*, dans *Puech d'Issolu*, *Uzerche*, *Capdenac*, etc.

UXIENS, auj. pays d'*Ahouaz*, dans le Kouhistan, peuple de la Susiane, sur les confins de la Perside, habitait les montagnes et ne vivait que de rapines. Les rois achéménides de Perse leur payaient tribut pour passer de Suse à Persépolis. Alexandre, à son retour de l'Inde, les subjugua.

UZ (J.-Pierre), poëte allemand, né en 1720 à Anspach, mort en 1796, remplit diverses charges de magistrature à Anspach, et finit par être nommé premier juge du tribunal. C'est plutôt un versificateur qu'un poëte; grand partisan de la rime, il voulut ridiculiser, sous le nom de *Miltoniens* ou *Anglicans*, les partisans des vers blancs. Il a traduit avec succès des morceaux d'Homère, de Pindare, d'Anacréon. Ses *Œuvres poétiques* complètes ont été publiées à *Leipsick*, 1768, 2 vol. in-8.

UZBEK, khan du Kaptchak, de 1305 à 1342, étendit sa domination sur la Russie, éleva sur le trône ou renversa à son gré les princes de cet empire (Michel II, Iourié, Dmitri, etc.), forma le projet de détruire le christianisme en Russie, et de distribuer les villes de ce pays à des chefs mongols, et saccagea Tver, Kachin, Torjok pour venger le massacre des Mongols égorgés à Tver (1327). Les peuples qui lui obéissaient prirent de lui le nom d'Uzbeks.

UZBEKS (les), peuple de la famille turque, habite en Asie, à l'E. de la mer Caspienne, de 72° à 80° long. E., et de 34° à 40° lat. N., et tire son nom d'un de ses khans les plus célèbres (*Voy.* l'art. précédent). Ce sont eux qui dominent dans presque tout le Turkestan indépendant. Beaucoup d'Uzbeks se sont répandus à l'O. de la mer Caspienne; on en trouve des restes dans la Russie mérid. et dans le gouv. de Tobolsk.

UZEL, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 15 kil. N. O. de Loudéac; 2,150 hab. Entrepôt de toiles.

UZERCHE, *Usreca* au moyen âge? ch.-l. de cant. (Corrèze), sur la Vezère, à 35 kil. N. O. de Tulle: 3,223 hab. Aux environs, belles forges de la Grénerie et ermitage de M[me] de Genlis. Cette ville ne fut jamais prise par les Anglais.

UZES, peuple slave. *Voy.* POLOVTZES et COMANS.

UZÈS, *Ucetia*, ch.-l. d'arr. (Gard), près de l'Auzon, à 24 kil. N. de Nîmes; 6,856 h. Jadis évêché. Ancien palais épisc. Trib. Filat. de soie, bonneterie, bourre de soie, vin, eau-de-vie. Cette ville fut prise par Clovis aux Wisigoths en 507. Elle fut une des principales places des Réformés jusqu'en 1629, époque où elle fut soumise et démantelée. Uzès eut jadis des vicomtes particuliers. Elle fut érigée en duché-pairie en 1565. Patrie de l'écrivain Caste, de Moïse Charas, savant chimiste, et du peintre Sigalon. — L'arr. d'Uzès a 8 cant. (Bagnols, Saint-Chapt, Lussan, Pont-Saint-Esprit, Remoulins, Roquemaure, Villeneuve-lès-Avignon, plus Uzès), 98 communes et 85,701 hab.

UZUM-CASSAN. *Voy.* OUZOUN-HAÇAN.

V

N. B. *Cherchez par* W *ou par* U *les articles qui ne seraient pas ici.*

V. Cette lettre, qui en style lapidaire s'emploie aussi pour U, signifie dans les abréviations : *Vitellius*, *Volero*, *Volusus*, *Vopiscus*, *Vesta*, *Victor*, *Vir*, *Urbs* (Rome); A. V. C., *ab Urbe condita*, depuis la fondation de Rome, etc.

VAAG. *Voy.* VAC. — VAAST (S.). *Voy.* WAAST.

VABRES, bourg du dép. de l'Aveyron, à 5 kil. S. O. de Sainte-Affrique; 750 hab. Jadis évêché.

VABRES-DE-SÉNÉGATS, ch.-l. de cant. (Tarn), à 26 kil. N. de Castres; 2,432 hab.

VACA-DE-CASTRO. *Voy.* CASTRO.

VACCA, *Vaga* ou *Baga*, ville de l'Afrique propre, sur le *Rubricatus*, aux confins de la Numidie et la Zeugitane, fut saccagée par Q. Metellus pour avoir égorgé une garnison romaine, puis par Juba, pour s'être révoltée contre César.

VACCA (Alvar Nunez CABEZA DE), nommé en 1539 par la cour d'Espagne gouverneur du Paraguay, se rendit dans cette contrée en traversant le Brésil mérid., au milieu des Indiens Guaranis, et le 4 mars 1542 fit son entrée dans la ville de l'Assomption. Son avarice et sa cruauté ayant ex-

sité une révolte parmi ses troupes, il fut mis aux fers et embarqué pour l'Espagne avec son confident, le greffier Pedro Fernandez. A leur arrivée, ils furent condamnés par le conseil des Indes à être déportés en Afrique. Pendant l'instruction du procès, ils publièrent un mémoire justificatif; c'est le premier ouvrage qui ait été publié sur le Paraguay (il fut imprimé à Valladolid, 1555, in-4).

VACCÉENS, *Vaccæi*, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), au S. des Cantabres dont les séparait l'*Idubeda*, furent subjugués par Postumius en 178 av. J.-C., après 14 ans de guerre. Devenus suspects pendant la guerre des Celtibères, ils furent attaqués de nouveau par les Romains en 150 et 136, et soumis totalement en 100. Leurs villes principales étaient Palentia et Cauca; leur pays correspondait aux provinces modernes de Léon et de Vieille-Castille. — Pline confond les *Vaccéens* avec les *Vascons*.

VAÇOUDEVA, père de Krichna et de Balarama, avait épousé Dévaki, sœur du cruel Kansa, roi de Mathoura, et réussit à soustraire ses fils aux fureurs de ce prince, qui voulait les faire périr.

VAÇOUS, nom de huit dieux hindous qui viennent presque immédiatement au dessous de Brahma, et qui ont chacun une des huit régions du monde sous leur empire: Indra préside à l'éther et au jour; Iama, à la mort, aux enfers; Nirouti, aux mauvais génies; Agni, au feu; Varouna (ou Pratcheta), aux eaux et à l'Océan; Paoulastia, à l'intérieur du globe; Pavana (autrement Marouta ou Vaiou), à l'air, aux vents, aux odeurs; Içania, à la région du Nord-Est; ce dernier est une incarnation de Siva.

VACQUERIE (J. DE LA), magistrat, natif d'Arras, se fit remarquer de Louis XI par la vigueur avec laquelle il refusa, en 1476, de remettre Arras à ceux qui venaient l'en sommer de sa part. Ce monarque le fit en 1481 premier président du parlement de Paris. La Vacquerie ne montra pas moins d'énergie dans ce nouveau poste. Il fit rejeter par les magistrats des édits de Louis XI qui établissaient des taxes nouvelles, et obligea le roi à révoquer ces édits. La Vacquerie fit de même des représentations très fortes sous la régence d'Anne de Beaujeu. Il mourut vers 1497.

VADÉ (J.-Joseph), poëte burlesque, né en 1720 à Ham, fils d'un honnête marchand, ne fit point d'études régulières, mais se forma par la lecture des auteurs français. Il se créa un genre à part, le genre *poissard*, en imitant dans ses vers le langage des halles. Il fut quelque temps secrétaire du duc d'Agenois, puis occupa un petit emploi dans les finances. D'un caractère jovial, ami du vin et de la bonne chère, il hantait les cabarets, et n'en était pas moins fort recherché, même dans le grand monde; on le regardait comme un plaisant de société. Il mourut à 37 ans en 1757, ayant abrégé sa vie par ses excès. Il a laissé nombre de chansons bachiques, et de plus la *Pipe cassée*, *poëme épi-tragi-poissardi-héroï-comique*, les *Lettres de la Grenouillère*, des bouquets poissards, des madrigaux, des épîtres dans le même genre, des opéras comiques et des parodies qui eurent une grande vogue. Vadé est le Téniers de la poésie. Ses *Œuvres* ont été publiées en 4 vol. in-8, Paris, 1758. On a donné à part ses *Œuvres poissardes*, 1796, in-4. — Voltaire a publié des contes sous le pseudonyme de Guillaume Vadé.

VADICASSES. *Voy.* VIDUCASSES.

VADIMON (lac de), *Vadimonis lacus*, auj. *lac de Bassano?* petit lac de l'Etrurie, au N. E. de la forêt Ciminienne, est célèbre par deux victoires que les Romains y remportèrent, l'une en 310 sur les Etrusques, l'autre en 283 sur les Sénonais.

VADUTZ, ville de la Confédération germanique, ch.-l. de la principauté de Lichtenstein, à 48 kil. S. O. de Brégenz; 1,800 hab. Château.

VÆNIUS (OTTO), peintre. *Voy.* VAN-VEEN.

VÆSTERAS, ville de Suède, ch.-l. du gouv. de même nom, à 140 kil. N. O. de Stockholm; 3,000 hab. Evêché; château. Cathédrale (avec tombeau d'Eric XIV); lycée. Industrie métallurgique. Une diète tenue à Væsteras en 1544 confirma l'hérédité de la couronne en Suède. — Le gouv. de Væsteras, situé entre ceux de Gefleborg, Stora-Kopparberg, Œrebro, Nykœping, Upsal, a 140 kil. sur 80, et 90,000 hab. Pays plat, lacs et rivières.

VAG ou VAAG, *Cusus*, *Vagus*, riv. de Hongrie, naît dans le comitat de Liptau, arrose ceux de Thurocz, Trentsin, Neutra, Kœmœrn, coule 290 kil. au S. O., reçoit la Neutra, l'Arva, la Thurocz, etc., et tombe dans le Danube à Kœmœrn.

VAGA (PERINO DEL). *Voy.* PERINO.

VAGIENNES, *Vagienni*, peuple ligure de la Gaule Cisalpine, habitait les vallées arrosées par le Pô, le Tanaro et les deux Doire; capit. *Augusta Vagiennorum* (auj. Città di Bene ou Vico di Mondovi).

VAIGATCHE (île), île de la Russie d'Europe (Arkhangel), entre la Nouvelle-Zemble et la côte, dont elle est séparée par le détroit de Vaigatche ou de Nassau: 100 kil. sur 150. Habitants samoyèdes.

VAIGIOU (île), île du Grand-Océan Equinoxial, au N. O. de la Papouasie, dont la sépare le détroit de Gammen, par 0° lat., et 128° long. E.

VAI-HOU, dite aussi *île de Pâques* ou *de Davis*, île de la Polynésie, la plus orientale des Sporades Australes habitées, par 112° long. O., 27° lat. S.; 2,000 hab.: 25 kil. de tour. Sol fertile, bananes et patates excellentes. Habitants bien faits et intelligents. — Découverte par Davis en 1686, elle fut revue par Roggeween le jour de Pâques (1722).

VAILLANT (J. FOI), numismate, né en 1632 à Beauvais, mort en 1706, quitta la médecine pour les médailles, fit plusieurs voyages aux frais de Louis XIV en Italie, en Sicile, en Grèce, en Egypte, en Perse, en Hollande et en Angleterre, et rapporta de précieuses récoltes numismatiques, non sans avoir couru de graves dangers. Pris par les Algériens à son second voyage, il avait été 4 mois et demi esclave. Il fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions dès l'origine de ce corps savant. On lui doit beaucoup d'ouvrages, tous remarquables par l'exactitude et l'originalité des recherches, entre autres: *Historia Ptolemæorum ad fidem numismatum accommodata*, Amsterdam, 1701, in-fol.; *Seleucidarum imperium ad fidem numismatum*, etc., La Haye, 1732, in-fol.; *Arsacidarum imperium*, Paris, 1725, 2 vol. in-4; *Numismata ærea imperatorum... in coloniis*, etc., La Haye, 1688 et 97, in-fol.; *Numismata imperatorum... a populis romanæ ditionis*, Amsterdam, 1701, in-fol., etc.

VAILLANT (Walleran), peintre et graveur, né à Lille en 1623, mort en 1677, était habile dessinateur et coloriste; il est le premier qui ait gravé en manière noire. Il séjourna à Anvers, Amsterdam, et passa 4 années en France. — Il eut 4 frères, qui tous furent ses élèves, et qui se distinguèrent aussi, surtout le 2e, Bernard Vaillant.

VAILLANT (Séb.), botaniste, né en 1669 aux environs de Paris, mort en 1722, fut aide-chirurgien militaire, puis secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV, obtint la direction du Jardin des Plantes, y fut nommé professeur et entra en 1716 à l'Académie des Sciences. Il avait entrevu le système sexuel des plantes qui a fait tant de réputation à Linnée. Son principal ouvrage est le *Botanicon Parisiense*, Leyde et Amsterdam, 1727, plus de 300 figures (il n'eut pas le temps de le finir). — *Voy.* LEVAILLANT.

VAILLY ou WAILLY, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Aisne, à 20 kil. E. de Soissons; 1,544 hab.

VAILLY, ch.-l. de cant. (Cher), à 23 kil. N. O. de Sancerre; 697 hab.

VAIRAC, ch.-l. de cant. (Lot), à 53 kil. N. E. de Gourdon; 1,713 hab.

VAISON, *Vasio*, ch.-l. de cant. (Vaucluse), près de l'Ouvèze, à 25 kil. N. E. d'Orange ; 2,602 hab. Anc. évêché.—Anc. capitale des *Vocontii* ; importante sous les Romains. Patrie de Trogue-Pompée.

VAISSETTE (dom Jos.), savant français, né en 1685 à Gaillac près d'Alby, mort en 1756, fut d'abord procureur du roi, quitta cette place pour se faire Bénédictin, afin de se livrer librement à ses goûts studieux, fut appelé en 1713 à l'abbaye de Saint-Germain, et s'appliqua tout entier à la composition d'ouvrages historiques ou géographiques de la plus haute importance. Le plus remarquable est son excellente *Histoire générale du Languedoc*, Paris, 1730-45, 5 vol. in-fol., dont il donna lui-même un abrégé, Paris, 1749, 6 vol. in-12.

VAIZE ou **VAISE**, faubourg de Lyon, au N. O., sur la droite de la Saône ; 6,000 hab.

VAKHTANG, nom de plusieurs rois de Géorgie, dont l'un fonda la ville de Tiflis au vᵉ siècle. Le plus célèbre, Vakhtang V, régna de 1703 à 1724. Pour conserver le trône, il feignit de se faire musulman, mais il ne tarda pas à revenir au christianisme. Il réprima les incursions des Lesghis et des Tartares du Caucase ; mais trop faible pour résister au puissant Nadir, il se retira en Asie et mourut à Astracan. Il fut le dernier prince de la dynastie des Pagratides. On lui doit une *Chronique universelle de Géorgie* (dont on conserve plusieurs manuscrits à Rome et en Russie), et une *Description des pays Caucasiens* (en partie publiée par Klaproth).

VALA ou **WALA**, fils du comte Bernard et cousin de Charlemagne, fut intendant du palais de ce prince, puis quitta brusquement la cour pour le cloître, et fut fait abbé de Corbie, tout en conservant une grande influence à la cour. Louis-le-Débonnaire lui confia l'éducation de son fils Lothaire. Vala eut le tort d'exciter l'ambition du jeune prince ; il le poussa à la révolte contre son père, et eut part à la déposition de Louis en 833. L'empereur, rétabli sur son trône, fit enfermer Vala dans une forteresse, sur le bord du lac Leman. Il m. en 836 à Bobbio.

VALACHIE ou **VALAQUIE**, *Ak-Iflak* en turc, partie de l'anc. *Dacie Trajane*, princip. de l'Europe orient., longtemps province de Turquie, a pour bornes au S. et à l'E. le Danube qui la sépare de la Bulgarie, à l'O. la Servie et la Hongrie, au N. la Transylvanie et la Moldavie, et s'étend de 17° à 24° long. E. ; 2,500,000 hab. Capitale, Bukharest. Division, deux grandes parties, la Grande et la Petite-Valachie. Rivières, outre le Danube : Aluta, Ardjich, Jalomnitza, Sereth. Climat chaud et humide ; montagnes au N. ; sol varié, fertile en général ; longues et belles vallées, superbes plaines ; grains, légumes, tabac, bétail et chevaux. Mines d'or qu'on n'exploite pas. Les hab. sont du culte grec schismat. ; leur langue est le valaque ou *roumouni*, formé du latin et du slave. Le gouv. est une monarchie à vie ; le souverain se nomme hospodar ; il paie tribut à la Porte, mais à cela se réduit sa dépendance. — La Valachie, comprise dans la Dacie conquise par Trajan, reçut des colons romains, fut envahie par les Goths vers le temps d'Aurélien, puis fut occupée par les Huns, Avares, Bulgares, Petchenègues, Outses, et finalement devint, en 1290, un royaume particulier, qui fut tantôt uni à la Moldavie ou vassal de la Hongrie, tantôt indépendant. Mahomet II en fit une province de l'empire ottoman (1463), mais en lui laissant ses propres lois, et en ne gardant, outre la suzeraineté, que le droit de nommer et de déposer le chef de l'état (ce chef fut dep. 1716 choisi parmi les Grecs Fanariotes). La dépendance devint plus complète au commencement du xviᵉ siècle. Sous Pierre-le-Grand (1707), les Valaques commencèrent à nouer des intelligences avec la Russie, et cette puissance n'a cessé depuis de convoiter la possession de leur pays. La Valachie jusqu'à l'Aluta fut cédée à l'Autriche par le traité de Passarovitz (1718), mais celui de Belgrade la rendit aux Turcs (1739). Enfin, en 1829, le traité d'Andrinople la plaça sous la protection de la Russie. Les hospodars qui ont gouv. depuis sont : Grég. Ghika, m. en 1834 ; Alex. Ghika déposé en 1842 ; George Bibesco, remplacé en 1849 par son frère Styr-bey.

VALAIS, *Wallis* en all., *Vallis Pennina* en lat., 20ᵉ canton de la Confédération helvétique, entre ceux de Vaud et Berne au N., d'Uri et du Tessin au N. E., et les États Sardes ; 81,000 h. (cathol.). Cap., Sion. Division, Haut et Bas-Valais. Tout le pays n'est qu'une immense vallée (d'où son nom) ; il est traversé par le Rhône, et est entouré de très hautes montagnes (Rosa, Cervin, Mœnch, Jungfrau, Grimsel, grand Saint-Bernard, Simplon, etc.). Grains, safran, légumes, fruits exquis, raisin de qualité supérieure. Pâturages, gibier nombreux. Mines d'or, argent, fer, cuivre, plomb, cobalt ; houille, marbre. Les habitants appartiennent à deux races, la française et l'allemande. Beaucoup sont goitreux. — Le Valais a successivement appartenu aux Romains, aux Bourguignons, aux Francs, a fait ensuite partie du roy. de Bourgogne Transjurane, puis du roy. d'Arles ; il se divisa plus tard en Bas-Valais (aux comtes de Savoie), et Haut-Valais (soumis à l'évêque de Sion). En 1476 l'évêque de Sion, Walter de Supersax, aidé par un corps de Bernois, fit la conquête du Bas-Valais. Dès lors les deux parties du Valais se réunirent et formèrent une république, qui fut l'alliée des 13 cantons suisses. En 1801, cette république, s'étant séparée de la Suisse, se mit sous la protection de la France. En 1810, elle devint le dép. du Simplon, qui eut pour ch.-l. Sion. En 1814, elle forma un des 22 cantons. Déchirée par la guerre civ. en 1844 et 1847.

VALANGIN, bourg de Suisse. *Voy.* VALLANGIN.

VALAQUE-ILLYRIEN (district), district régimentaire des États autrichiens, dans le gouv. des Confins militaires (généralat du Banat), entre le comitat de Krassova, la Servie et la Valachie ; 80,000 hab. Villes : Karansebes, Mehadia, etc.

VALARSACE, roi d'Arménie. *Voy.* TIGRANE II.

VALART (Joseph), humaniste, né en 1698 à Hesdin (Artois), mort en 1781, se fit abbé, fut professeur et précepteur dans diverses maisons, et enfin à l'école militaire à Paris. On lui doit des éditions classiques d'un grand nombre d'auteurs (Ovide, Végèce, Frontin, Horace, Celse, Cornelius-Nepos, Quinte-Curce, César, etc.), une *Grammaire latine*, 1736, une *Grammaire française*, 1742, etc.

VALAZÉ (Ch.-Eléonor DUFRICHE DE), membre de la Convention, né en 1751 à Alençon, fut d'abord lieutenant, puis quitta le service et s'occupa d'économie politique, de législation et de littérature, jusqu'à la révolution. Il en adopta les principes, fut envoyé en 1792 à la Convention par le dép. de l'Orne, prit parti pour les Girondins, rédigea le rapport dans le procès de Louis XVI, s'éleva contre Marat et Robespierre, fut compris dans la proscription des Girondins le 2 juin 1793, et condamné à mort le 30 octobre, par le tribunal révolutionnaire ; il se perça d'un poignard au prononcé de l'arrêt.

VALBONNAIS, ch.-l. de cant. (Isère), à 37 kil. S. E. de Grenoble ; 1,405 hab.

VALCKENAER (Louis-Gaspard), philologue hollandais, né en 1715 à Leeuwarden (en Frise), mort en 1785, élève d'Hemsterhuys, fut co-recteur au gymnase de Campen, professeur de langue grecque, puis d'antiquités grecques, à l'université de Franeker (1741), passa à celle de Leyde comme professeur de langues et d'antiquités grecques, puis d'histoire hollandaise, et forma un grand nombre d'élèves distingués. Il a donné des éditions estimées de l'*Hippolyte* et des *Phéniciennes* d'Euripide, de Callimaque, de Théocrite, d'Ammonius (*de Vocabulorum differentia*) et autres grammairiens grecs, etc., et a laissé divers ouvrages originaux, réunis sous le titre d'*Opuscula*

philologica, critica et academica. On y trouve beaucoup d'idées neuves. — *V.* WALCKENAER, au *Supplém.*

VALDAI (monts), très petites collines en Russie d'Europe (Novogorod), courent 500 kil. vers l'O. et le N. O., limitant au N. le bassin du Volga ; elles n'ont guère que 300 mètres de haut. Fer, cuivre.

VALDEMAR I, dit *le Grand*, roi de Danemark, né en 1131, était fils de Canut Lavard, roi des Obotrites ou des Vénètes, et petit-fils d'Eric III. A la mort d'Eric V il fut un des 3 compétiteurs qui disputèrent sa succession (1147); il finit par l'emporter sur ses deux adversaires, Canut V et Suénon III, et resta en 1157 seul maître de tout le Danemark. Il entretint des relations amicales avec l'empire, força les princes de Meckiembourg à renoncer à leurs prétentions au trône (1166), dirigea contre les pirates de la Baltique une foule d'expéditions glorieuses, conquit l'île de Rugen, où il détruisit le culte d'Hertha et celui de Svantovit (1168); força le roi de Norvége (Magnus VI) à signer un traité humiliant, et fit rédiger les deux codes dits *loi de Scanie* et *loi de Seeland*. Il mourut en 1181.

VALDEMAR II, dit *le Victorieux*, fils puîné de Valdemar I, succéda en 1202 à son frère aîné Canut VI, conquit le Holstein, se fit confirmer par l'empereur Frédéric II dans la possession de tous les pays slaves au S. et à l'E. de l'Eyder et de l'Elbe qu'avaient acquis ses prédécesseurs ; fit en Suède et en Norvége des expéditions glorieuses, acquit la Prusse en 1210, subjugua une partie de l'Esthonie (1219), y fonda Revel et Narva, et se vit à la tête de la plus puissante marine qui existât alors (1,400 vaisseaux). Fait prisonnier en 1223 par le comte Henri de Schwerin, il n'obtint la liberté qu'après deux ans et à des conditions onéreuses. En 1240, il fit reviser les lois de Scanie et de Seeland, et publia un nouveau code pour les autres provinces. Il mourut en 1241, laissant 3 fils, Eric VI, Abel, Christophe I, qui régnèrent tous trois après lui. —Valdemar III, son fils aîné, qu'il avait de son vivant nommé corégent (de 1219 à 1231), était mort avant lui.

VALDEMAR IV, 2e fils de Christophe II, était en Bavière lorsque mourut son père (1334), et y resta encore quelques années. En 1340, il vint avec une armée de Bavarois et de Souabes, et rentra successivement en possession du Slesvig, de Seeland et autres îles du Jutland (1340-44), mais il céda au roi de Suède et Norvége Magnus II le Halland, la Scanie, la Blekingie (1343). En 1347, il vendit l'Esthonie à l'ordre Teutonique, et avec l'argent que lui valut cette vente, il racheta nombre de domaines encore engagés (1348). Les grands, effrayés de son pouvoir, se révoltèrent plusieurs fois (1353 et 1357), et appelèrent à leur secours les ducs de Mecklembourg et de Saxe-Lauenbourg. Valdemar ne les soumit qu'en 1360. Il venait alors de reprendre à la Suède les 3 provinces qu'il lui avait cédées ; il conquit encore les îles d'OEland et de Gothland, mais il s'attira ainsi la guerre avec les rois de Norvége et de Suède, avec la Hanse et plusieurs princes allemands ; il rompit cette ligue par le mariage de Marguerite sa fille avec le roi de Norvége Haquin VII ; une 2e ligue s'étant formée contre lui en 1368, il fut secouru par l'empereur Charles IV, mais fut forcé de faire de grands sacrifices pour sauver ses états. Il mourut en 1376, sans enfant mâle, et laissant deux filles, Ingeburge et Marguerite. Il eut pour successeur le fils de Marguerite, Olof II de Norvége.

VALDEMAR, roi de Suède, le 1er de la dynastie des Folkungs, fut élu en 1250, à la mort d'Eric XI, son oncle maternel, et gouverna d'abord conjointement avec son père, le cél. com e Birger. Il se déshonora par ses mœurs dissolues, entreprit, pour effacer ses torts aux yeux de l'opinion, un pèlerinage à Jérusalem (1272), confia en partant l'administration à son 2e fils Magnus ; trouva au retour, en 1276, des trames perfides ourdies contre lui, ce qui causa une guerre civile, fut vaincu, puis abdiqua, ne se réservant que le duché de Gothie ; mais bientôt il reprit les armes, fut encore battu, se réfugia en Danemark (1278), et finit par être arrêté et mis en prison par ordre de Magnus (1288). Il y mourut 5 ans plus tard.

VAL-DE-OLIVAS, ville d'Espagne (Cuença), à 44 kil. N. O. de Cuença ; 2,700 hab. Ch.-l. du duché de l'Infantado.

VAL-DE-PENAS, ville d'Espagne (Manche), à 38 kil. S. E. de Ciudad-Réal ; 10,000 hab. Palais des marquis de Santa-Cruz. Bons vins.

VALDERIES, ch.-l. de cant. (Tarn), à 12 kil. N. E. d'Alby ; 1,709 hab.

VALDIVIA, riv. de l'Amérique du Sud, sort des Andes à l'O., entre dans le Chili, passe à Valdivia et se jette dans le Grand Océan : cours, 250 kil.

VALDIVIA, ville et port du Chili, au milieu de l'Araucanie, par 75° 46' long. O., 39° 51' lat. S., à 340 kil. S. de la Concepcion. Fondée en 1551 par Pierre de Valdivia, et plusieurs fois détruite et relevée. Prise par lord Cochrane en 1820. Ravagée par un affreux tremblement de terre en 1837.

VALDIVIA (Pierre DE), un des compagnons de Pizarre, s'était acquis le renom de bon officier en Italie ; en Amérique, il seconda Pizarre contre Almagro, eut une part essentielle à la défaite du dernier, obtint à sa place le gouvernement du Chili, dont bientôt il acheva la conquête, et où il bâtit Santiago. Ramené dans le Pérou par les troubles qui agitaient cette province après la mort de Pizarre (1541), il prit parti pour Gonzalès, frère de celui-ci, contre Nunez de Vela, représentant du roi d'Espagne, mais ensuite il rentra dans le devoir, aida au triomphe de La Guasca sur les rebelles, et gagna ainsi le titre de capitaine-général du Chili et de tout le pays qu'on pourrait soumettre au sud du Pérou. Valdivia s'enfonça dans le pays, cherchant de l'or et subjuguant les tribus sur son passage, fonda les villes de la Concepcion, de Villa Imperiale, de Villarica, de Valdivia, mais il finit par être attaqué en 1559 par les intrépides Araucans, qui le vainquirent, le firent prisonnier et l'assommèrent.

VALDO (Pierre de VAUX, ou), *Petrus de Valdo*, hérésiarque, était un marchand de Lyon, natif de Vaux, près de Lyon. Devenu très riche, il quitta le monde, vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, et avec un certain nombre de disciples se mit, vers 1170, à expliquer la Bible au peuple, et à dogmatiser, prétendant que chaque fidèle pouvait remplir les fonctions de prêtre. Lui-même avait, dit-on, traduit ou fait traduire la Bible en idiome vaudois. On ignore à quelle époque il mourut. Ses disciples formèrent la fameuse secte connue sous le nom de Vaudois ; on les nomme aussi *Pauvres de Lyon*.

VALDRADE, sœur de Gontier, archevêque de Cologne, gagna par sa beauté le cœur de Lothaire, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire I, qui répudia pour l'épouser sa femme Tietberge. Le pape Nicolas I excommunia ces deux époux et força Lothaire à quitter Valdrade (865).

VALENÇA-DO-MINHO, ville forte du Portugal (Minho), près du Minho, à 53 kil. N. de Braga ; 1,800 hab. Erigée en marquisat par Jean I en faveur d'Alphonse de Bragance.

VALENÇAY, ch.-l. de cant. (Indre), à 39 kil. N. O. de Châteauroux 3,289 hab. Superbe château que Napoléon donna pour résidence au prince des Asturies (Ferdinand VII) ; ce prince y resta de 1808 à 1814 et y signa sa ruine (1813). Le château de Valençay appartenait depuis peu au prince de Talleyrand.

VALENÇAY (Achille D'ETAMPES-), dit le *cardinal de Valençay*, né à Tours en 1589, mort en 1646, se signala d'abord comme chevalier de Malte à la prise de Sainte-Maure dans l'Archipel, puis en France, en Italie et dans les Pays-Bas ; il commanda les troupes

d'Urbain VIII contre le duc de Parme, et reçut en récompense le chapeau de cardinal. — Léonor d'Etampes-Valençay, son frère, fut archevêque de Reims, député du clergé d'Anjou aux Etats-Généraux de 1614, et se distingua comme prédicateur et comme poëte. Il mourut à Paris en 1651.

VALENCE, *Valentia Edetanorum*, *Valencia* en espagnol, ville d'Espagne, capitale de la province, intendance ou royaume de ce nom, sur la droite du Guadalaviar, à 2 kil. de la Méditerranée et à 320 kil. S. E. de Madrid; 68,000 hab. Cinq faubourgs, superbe cathédrale, la plus riche du royaume, beaux quais, bourse, palais archiépiscopal, palais du gouverneur, consulat, belles promen. du *Mail* et de l'*Alameda*, etc. Archevêché, université fondée en 1209 (auj. la 1re de l'Espagne), académie des sciences et arts, académie de peinture, société économique, bibliothèque, école militaire de sous-officiers. Soieries, velours, moires, passementerie, draps, chapeaux, ébénisterie, orfévrerie, fleurs artificielles, etc. Commerce actif. — Valence a été la capitale des *Edetani*. Les Arabes la prirent en 715. Comprise d'abord dans le califat de Cordoue, elle devint, lors du démembrement de ce califat (1031), capit. d'un petit royaume; elle fut enlevée aux Maures, en 1094, par le Cid, fut reprise par eux après la mort du héros (1100), malgré l'héroïque résistance de Chimène, sa veuve; fut conquise définitivement par Jacques I, roi d'Aragon, en 1238, et fut enfin réunie à la Castille avec la couronne d'Aragon. Il était resté beaucoup de Maures à Valence et dans le roy. de ce nom après la conquête; le nombre s'en accrut encore après la chute du roy. de Grenade (1492). Leur industrie et leur habileté en agriculture enrichirent beaucoup le pays. Aussi les Valençais s'opposèrent-ils tant qu'ils purent au bannissement des Maures sous Philippe II et III. Valence est la première ville d'Espagne où l'on ait imprimé. A Valence naquirent Alexandre VI et Célestin III, Guilhen de Castro, Hugues de Moncade, etc. Le maréchal Suchet s'empara de Valence en 1812.

VALENCE (royaume de), dit aussi *intendance de Valence*, prov. d'Espagne, entre la Catalogne au N., le roy. de Murcie au S. E., l'Aragon et la Nouv.-Castille à l'O., la Méditerranée à l'E.: 348 kil. du S. au N., largeur variable; 1,080,000 hab. Ch.-l., Valence. C'est une des plus délicieuses contrées de l'Europe. Climat chaud, sol fertile, fruits et vins exquis, kermès, riz, sparterie, etc.; agriculture bien entendue. Point de port (sauf Alicante et San-Polo). Grand commerce, industrie florissante. Les Castillans affectent un profond mépris pour les Valençais. Le peuple parle catalan. — Ce pays, habité jadis par les *Edetani*, et compris par les Romains dans l'Espagne Tarraconaise, fut conquis par les Goths, puis par les Maures (715), appartint aux califes de Cordoue, forma quelque temps (1031-1094) un petit royaume à part qui eut pour capit. Valence et qui suivit le sort de cette ville (*Voy.* ci-dessus). Quoiqu'il ne fût plus, sous la domination espagnole, qu'une province, on continua de dire *royaume de Valence*; cette prov. fut longtemps gouvernée par un vice-roi; elle a auj. un capitaine-général pour le militaire, et un intendant-général pour le civil.

VALENCE, *Julia Valentia*, ville de France, ch.-l. du dép. de la Drôme, sur la gauche du Rhône, à 564 kil. S. E. de Paris; 10,967 hab. Evêché, citadelle. Belle cathédrale (où se voit le mausolée de Pie VI). Palais épiscopal, pont suspendu. Ecole d'artillerie. Tribunal; collége, soc. d'agr., comm. et arts. Bibliothèque. Toiles peintes, filature de soie, etc. Commerce de vins, eau-de-vie, fruits, huile, laines, peaux. Valence était capit. des *Segaluni*. Elle devint de bonne heure colonie romaine. Au moyen âge, elle fut la capitale du Valentinois. Il s'est tenu 3 conciles particuliers à Valence (374, 584, 855). L'université de Grenoble y fut transférée en 1454 par Louis XI. C'est là qu'enseigna Cujas. A Valence siégea la *Chambre ardente* qui condamna Mandrin en 1755. Pat. de Pluvinel, Français (de Nantes), Championnet (qui y a une statue).—L'arr. a 10 c. (Valence, Bourg-du-Péage, Chabeuil, le Grand-Serre, Loriol, Romans, Saint-Jean-en-Royans, Saint-Donat, Saint-Vallier, Tain), 101 communes et compte 138,546 hab.

VALENCE, ch.-l. de cant. (Tarn), à 25 kil. N. E. d'Alby; 1,252 hab. Commerce de bois de charpente.

VALENCE, ch.-l. de cant. (Gers), à 9 kil. S. de Condom, sur la Bayse; 1,295 hab.

VALENCE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 25 kil. O. de Moissac; 3,116 hab.

VALENCIA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Vénézuela, à 150 kil. S. O. de Caracas, à 3 kil. O. du lac de Valencia; 12,000 hab. Entrepôt de commerce entre Caracas et Porto-Bello. On cultive aux environs l'indigo et le coton.—La ville fut fondée en 1555: très endommagée dans la guerre de l'indépend.—V. d'Espagne. *V.* VALENCE.

VALENCIA-DE-ALCANTARA, ville forte d'Espagne (Badajoz), à 40 kil. S. O. d'Alcantara; 4,700 hab.

VALENCIA-DE-DON-JUAN, bourg d'Espagne, à 25 kil. S. de Léon; 1,800 hab. Jadis important.

VALENCIA-DEL-VENTOSO, ville d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. O. de Llerena; 3,900 hab.

VALENCIANA, ville du Mexique (Guanaxuato), près de la ville de Guanaxuato; 4,000 hab. (jadis 22,000). Immenses mines d'argent, auj. envahies en partie par les eaux: exploitées depuis 1760 par Obregon (depuis comte de Valenciana); de 1771 à 1804, elles ont produit près de 500 millions de francs.

VALENCIENNES, *Valentianæ*, ch.-l. d'arr. (Nord), sur l'Escaut, à 51 kil. S. E. de Lille; 19,489 hab. Ville forte, citadelle, hôtel-de-ville remarquable, statue de Froissart (érigée en 1856). Trib. de 1re instance et de commerce; collége. Acad. de peinture; société philharmonique, société des Incas; musée, cabinet d'histoire naturelle. Batistes, linons, gazes, mérinos, calicots, percales, dentelles dites *valenciennes*, bonneterie, imprimeries sur étoffes diverses, tissus métalliques, huiles, amidon, sucre de betteraves, forges, etc. Grand commerce. Aux environs, sont les mines d'Anzin. — Fondée vers 399 av. J.-C. Les rois francs y avaient un palais; elle appartint ensuite à Lothaire (842, etc.), et par suite à l'empire d'Allemagne. En 1677, Louis XIV s'en empara; le traité de Nimègue en confirma la possession à la France (1678). Prise par les Autrichiens (1793), reprise par les Français (1794). Patr. de Froissart. Elle fut désolée par la peste en 1008.—L'arr. a 7 c. (Bouchain, Condé, Saint-Amand qui compte pour 2, plus Valenciennes qui compte pour 3), 80 comm., et 130,061 h.

VALENCIENNES (comté de), seigneurie qui comprenait la prévôté de Valenciennes, l'Ostervant et le Brabant, fut de bonne heure réunie au Hainaut.

VALENS (Flavius), empereur romain, né vers 328 en Pannonie, fut associé en 364 à la dignité impériale par son frère aîné Valentinien qui lui abandonna l'Orient. Il étouffa la révolte de Procope (366), remporta divers avantages sur le roi de Perse, admit dans l'empire les Goths et leur donna asile dans la Basse-Mésie (376); mais l'avidité des agents impériaux ayant réduit ce peuple au désespoir, ils prir. les armes et battirent ses génér. aux batailles de Marcianople et d'*ad Salices*. Valens lui-même fut défait en personne à Andrinople et périt avec toute sa suite, brûlé dans une chaumière, où il s'était réfugié (378). Valens était arien: il persécuta cruellement les Catholiques, surtout les évêques. Il fit mettre à mort, sur de faux soupçons, le comte Théodose (père de l'empereur).

VALENS (Julien), prit la pourpre sous Dèce et fut tué quelques jours après. — Son neveu, P. Valerius Valens, proconsul d'Achaïe, se fit également proclamer empereur sous Gallien, après l'usurpation de Macrien, vainquit et fit tuer Pison qui venait

aussi d'être salué auguste en Thessalie, mais fut égorgé par ses soldats au bout de six semaines (261).

VALENSOLE, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), à 48 kil. S. O. de Digne; 3,284 hab.

VALENTIA (Pierre DE), jurisconsulte espagnol, né à Cordoue en 1554, d'une famille originaire de Zafra (Estramadure), mort en 1620 à Madrid, historiographe de Philippe III, était fort instruit dans les langues et la philosophie anciennes. On a de lui, sous le titre d'*Academica, sive de Judicio erga verum*, un excellent ouvrage qui contient l'exposé et la discussion des différentes opinions relatives à la certitude et qui sert de commentaire aux *Académiques* de Cicéron. — Il ne faut pas le confondre avec Gregorio Valentia, jésuite (1551-1603), qui a laissé des commentaires sur la *Somme de saint Thomas* et des ouvrages de controverse.

VALENTIA, auj. *Valence*, v. de Gaule, chez les *Segalauni*.—V. d'Hispanie, chez les *Edetani*. V. VALENCE.

VALENTIE, *Valentia*, province du diocèse de Bretagne, la plus au N., mais au S. de la Calédonie, fut soumise par les Romains dès le temps d'Antonin et de Sévère : sous Valentinien I, Théodose, père de l'empr. de ce nom, la conquit de nouveau. Elle comprenait les comtés de Northumberland, Durham, Cumberland, Westmoreland, et le N. de celui d'York.

VALENTIN (le), château royal des États sardes, à 1 kil. S. E. de Turin, fut commencé vers 1550, sous la domination française par René de Birague, président du parlement de Turin, et devint ensuite un lieu de plaisance pour les princes de Savoie.

VALENTIN (saint), prêtre d'Italie, subit le mart. à Rome en 270 ou à Terni en 306. On l'hon. le 14 fév.

VALENTIN, hérésiarque égyptien du IIe siècle, mort en 161. Il avait voulu être évêque, mais n'ayant pu y réussir, il se sépara de l'église et forma vers l'an 140 une des sectes connues sous le nom de *Gnostiques*. Il eut des succès en Egypte, mais s'étant rendu à Rome sous le pape Hygin, il se vit presque isolé, et fut excommunié (143). Il retourna en Orient et y propagea sa doctrine. Adoptant en partie les erreurs de Basilide, Valentin enseignait une espèce de syncrétisme mystique où l'on trouvait confondus avec les principes du christianisme quelques dogmes du platonisme et de la philosophie orientale. Il imaginait deux mondes, l'un visible, l'autre invisible. Dans celui-ci il distinguait un espace infini et lumineux, qui n'était autre chose que Dieu, du sein duquel émanaient trente essences divines, éternelles, qu'il nommait *Æons*, au nombre desquelles figuraient l'*esprit*, la *vérité*, le *verbe*, la *vie*, la *foi*, l'*église*. Le monde visible doit sa création à un ouvrier de nature secondaire, le *démiurge*, qui seul est coupable des imperfections qu'on y remarque.

VALENTIN (Basile), célèbre alchimiste, l'un des fondateurs de la chimie et de la pharmacie. En cherchant la pierre philosophale, il a fait quelques découvertes utiles; il s'est surtout occupé de l'antimoine, et a fait connaître les propriétés médicales de cette substance. On ne sait rien de certain sur sa vie ni même sur son nom. On croit qu'il naquit à Erfurt en 1394. Il est plus probable que ce personnage n'a jamais existé, et que son nom (qui veut dire *régule puissant*, dénomination du *mercure* chez les chimistes), n'est qu'un voile sous lequel s'est caché quelque alchimiste du XVe siècle. Ses ouvrages, originairement écrits en allemand, furent traduits en latin et dans plusieurs langues vulgaires. Les principaux sont : *De microcosmo*, Marbourg, 1609; *Azoth sive Aurelia occulta*, Francfort, 1613, où il traite de la pierre philosophale; *Practica, una cum duodecim clavibus*, Francfort, 1618 (trad. en français sous ce titre : *les Douze clefs de la philosophie, traitant de la vraie médecine métallique*, 1660); *Currus triumphalis antimonii*, 1624, etc.

VALENTINE VISCONTI ou VALENTINE DE MILAN, fille de Galéas Visconti et d'Isabelle de France, épousa en 1389 Louis, duc d'Orléans, fils puîné de Charles V et frère de Charles VI, et lui apporta en dot le comté d'Asti avec l'expectative du duché de Milan, si la dynastie de Visconti venait à s'éteindre dans les mâles. De là, plus tard, les guerres de Louis XII et de François I pour la possession du Milanais. Valentine montra beaucoup de tendresse à son mari, malgré ses nombreuses infidélités, et prodigua ses soins à Charles VI, tombé en démence. Lors de l'assassinat du duc (1407), elle alla en deuil se jeter aux pieds du roi pour demander vengeance. Elle mourut l'année suivante, à 38 ans, et fit en mourant jurer à ses enfants de venger leur père.

VALENTINIEN I, *Flavius Valentinianus*, empereur romain, né en Pannonie en 321, servit avec distinction sous Julien et Jovien, et, après la mort de ce dernier (364), fut proclamé auguste par l'armée à Nicée. Il s'associa son frère Valens, lui donna l'Orient, en gardant pour lui l'Occident, et envoya sur-le-champ ses armées en Gaule, afin d'en chasser les Alemanni (365). Il y vint bientôt lui-même, et extermina ces peuples barbares (366-68). De là, il envoya ses lieutenants battre les Pictes (367), les Saxons (370) : en même temps il portait ses vues sur toute l'administration, donnait aux villes l'institution des *défenseurs de cité*, et réprimait la turbulence des Ariens. En 373, après un court séjour en Italie, il passa en Pannonie, battit les Quades, ruina leurs villes, et les réduisit à demander la paix. Ce prince était sujet à de violents emportements : il se brisa un vaisseau dans la poitrine en discutant avec les ambassadeurs des Quades, et mourut immédiatement (375). Il laissa 2 fils, Gratien et Valentinien II, qui lui succédèrent. Au nombre de ses meilleurs généraux était Théodose, père de l'empereur de ce nom, que Valens fit tuer en 376, sur de faux soupçons.

VALENTINIEN II, *Flavius Valentinianus Junior*, était très jeune quand Valentinien I, son père, mourut; cependant l'armée d'Illyrie le salua auguste (375). Gratien, son aîné, qui avait été associé à l'empire dès 367, ratifia ce choix, et lui donna la préfecture d'Italie. Valentinien s'établit à Milan, et régna d'abord sous la tutelle de sa mère. Maxime, qui venait de tuer Gratien, menaçait aussi Valentinien II; Théodose consentit à reconnaître cet usurpateur, à condition qu'il se contenterait des possessions de Gratien en Gaule (383); mais cinq ans après, le voyant reprendre les armes, il lui déclara la guerre, le vainquit et le mit à mort (388). Valentinien II venait de faire contre les Francs une expédition heureuse (389), quand le traître Arbogaste l'assassina dans Vienne (en Gaule), 390. Il n'avait que 20 ans. Sa piété et ses vertus donnaient les plus belles espérances.

VALENTINIEN III, *Flavius Placidus Valentinianus*, empereur d'Occident, fils de Constance III et de Placidie, naquit à Ravenne en 419, fut conduit à Constantinople par sa mère en 423, à la mort d'Honorius, son oncle, et placé sur le trône d'Italie en 425, par les troupes de l'empire d'Orient. Placidie gouverna d'abord au nom de son fils. Devenu majeur, Valentinien III fut gouverné par Aétius, qui lui conserva une partie de la Gaule, et qui repoussa l'invasion d'Attila, à l'O. du Rhin (451). Valentinien n'en tua pas moins ce grand gén., dont il était jaloux. Attila fondit alors sur l'Italie (452), dont il dévasta le Nord; il méditait une autre attaque lorsqu'il mourut, en 453. Valentinien, sans courage et sans talent, fut tué deux ans après par Pétrone Maxime, dont il avait outragé la femme (455), et qui lui succéda.

VALENTINOIS, partie du Bas-Dauphiné, au S. du Viennais et à l'E. du Rhône, avait pour ch.-l. Valence, qui lui donnait son nom. Autres places, Crest, St-Marcellin, Montelimart, Pierrelatte. Le Valentinois portait d'abord le titre de comté : il eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1419; il fut alors vendu

au Dauphin, fils de Charles VII; mais ce dernier n'ayant pu remplir les conditions de la vente, le Valentinois fut acquis par le duc de Savoie, qui le céda à la France en 1446 en échange du Faucigny. Il fut à quatre fois différentes érigé en duché-pairie : en 1499, pour César Borgia; en 1548, pour Diane de Poitiers; en 1642, pour Honoré de Grimaldi, prince de Monaco; en 1715, pour Guyon de Matignon, gendre d'un Grimaldi. Les descendants de cette dernière famille, princes de Monaco, portent encore le titre de ducs de Valentinois. Ce pays fait aujourd'hui partie du département de la Drôme.

VALENTINOIS (la duch. de). *V.* DIANE DE POITIERS.

VALÈRE (sainte), *Valeria*, vierge qui subit le martyre dans le Limousin au IIIe siècle, est fêtée le 10 décembre. — L'Église fête le 14 juin un martyr du nom de Valère, *Valerius*, mort à Soissons en 287.

VALÈRE MAXIME, *Valerius Maximus*, écrivain latin, servit en Asie sous le consul Sextus Pompeius, l'an 14 de J.-C., et fut admis à la cour de Tibère, auquel il dédia son ouvrage. Du reste, il ne prit aucune part aux affaires publiques. Il n'est connu que par un recueil *De dictis factisque mirabilibus*, en 9 livres, ouvrage qui ne se compose que d'anecdotes ou traits d'histoire isolés, rangés sous certains titres généraux (de la religion, du mariage, de la bravoure, de la patience, etc.), mais auquel nous devons quelque reconnaissance pour les faits intéressants qu'il nous apprend. Le style, bien que pur, n'est pas digne de l'époque d'Auguste. On a prétendu, mais sans preuve, que nous n'avions qu'un abrégé de l'ouvrage original. La meilleure édition critique de Valère Maxime est celle de Kapp, Leipsick, 1782, in-8; celle de M. Hase, dans la collection Lemaire, la reproduit en partie avec avantage. Cet auteur a été fréquemment traduit en français. Les plus récentes traductions sont celles de R. Binet, 1796, 2 vol. in-8; de MM. Peuchot et Allais, Paris, 1822, 2 vol. in-8, et celle de M. Frémion, dans la collection de Panckoucke.

VALÉRIE, *Valeria*, espèce de marche militaire formée au IVe siècle de la partie de la Pannonie inférieure située le long du Danube, depuis l'emb. de l'Arrabo (Raab) jusqu'à celle de la Drave, était régie par un duc. On la compte souvent comme prov. du diocèse d'Illyrie. — Prov. d'Italie, dans le diocèse de Rome, entre l'Ombrie, la Campanie et le Picenum.

VALÉRIEN (mont), colline du dép. de la Seine, au dessus de Suresnes et près de la rive gauche de la Seine, a été de temps immémorial un lieu de pèlerinage. Sanctifiée, dit-on, par sainte Geneviève, elle fut longtemps habitée par des anachorètes, qui, vers le milieu du XVIIe siècle, y furent réunis en communauté. En 1634, Hubert Charpentier, prêtre de Paris, y fonda en outre, sous le nom de *Calvaire*, un établissement consacré à Jésus crucifié, qui représentait toutes les circonstances de la Passion, et qui était desservi par 12 prêtres. Dévasté pendant la Révolution, le Calvaire fut sous la Restauration rendu à sa destination religieuse; il fut abandonné de nouveau en 1830. On a élevé depuis 1841 au mont Valérien d'importantes fortifications.

VALÉRIEN, *P. Licinius Valerianus*, empereur romain, né vers 190, passa par tous les grades de la milice, et était presque sexagénaire lorsque la défaite et la mort de l'empereur Gallus, au secours duquel il marchait contre Émilien, le déterminèrent à prendre la pourpre pour lui-même (253). Il s'associa son fils Gallien, ordonna la 8e persécution contre les Chrétiens, et repoussa les hordes barbares, qui envahissaient les frontières, défit le tyran Cyriade, ainsi qu'Odenat qui le protégeait, puis marcha contre Sapor : il obtint d'abord quelques succès, mais il fut vaincu près d'Edesse par la trahison de son favori Macrien (260), et se rendit à Sapor. Ce prince barbare le tint dans une humiliante captivité. Il se servait de lui comme d'un marche-pied pour monter à cheval. Après plusieurs années de torture, il le fit écorcher vif, et suspendit sa peau dans un temple.

VALÉRIEN (saint), saint et martyr bourguignon, vivait à *Castrum Tinurtium* (Tournus) au IIe siècle, sous Marc-Aurèle, et eut la tête tranchée en 179. On bâtit sur son tombeau une église, et on lui consacra, en 1019, une abbaye qui porte son nom. On le fête le 15 septembre, et dans quelques églises le 17. — Un autre saint Valérien, évêque d'Aquilée au IVe siècle, mort vers 389, est fêté le 27 novembre.

VALERIUS FLACCUS (C.), dit aussi SETINUS et BALBUS, poëte latin, de Setia ou de Padoue, occupa quelques fonctions publiques, fut lié avec Martial, Pline, Juvénal, plut à Vespasien et à Titus; il mourut vers 111 de J.-C. On a de lui les *Argonautiques*, poëme épique en 8 chants, mais inachevé. On a peut-être trop vanté ce poëme : l'imitation d'Apollonius de Rhodes, le défaut d'invention et d'intérêt, l'obscurité, l'affectation s'y montrent trop sensiblement. Cependant la versification, le style prouvent un véritable talent, et plusieurs passages méritent l'admiration. La meilleure édition est celle de Th.-Chr.-Harles, avec les notes de Burmann, Altenbourg, 1781, 2 vol. in-8, reproduite dans la *Bibliothèque des Classiques latins* de Lemaire. Dureau de la Malle en a donné une traduction en vers, Paris, 1811. M. Caussin de Perceval l'a traduit en prose (dans la collection Panckoucke).

VALERIUS PUBLICOLA, MESSALA, etc. *Voy.* PUBLICOLA, MESSALA.

VALÉRY (saint), *Walaricus* ou *Gualaricus*, premier abbé du monastère de Picardie qui porte son nom, mort en 622, est fêté le 12 décembre. C'est de lui que la ville de Saint-Valéry a pris son nom.

VALÉSIO ou VALLES (F.), dit *Covarrurias*, professeur de médecine à Alcala de Hénarès, puis médecin de Philippe II, tenta de concilier les idées médicales des Arabes avec celles des Grecs. Il a laissé, entre autres ouvrages : *In IV libros meteorologicôn Aristotelis commentarius*, Alcala, 1558, in-8; *Comment. in Galeni artem medendi*, Alcala, 1569, in-8; *Methodus medendi*, Venise, 1589, in-8.

VALESIUS, historien. *Voy.* VALOIS (Henri).

VALESPIR, ancien petit pays de France, dans le Roussillon, auj. dans le dép. des Pyrénées-Orient. (ch.-l., Prats de Mollo), avait le titre de comté et dépendait du comté de Cerdagne.

VALETTE (la CITÉ-), *Città-Valetta* en italien, ville de l'île de Malte, sur la côte E., ch.-l. de l'île, et anc. résidence des grands-maîtres de l'ordre de Malte; 30,000 hab. Div. en 5 parties, qui sont comme autant de villes : *Città-Nuova*, ou la Valette proprement dite, *Floriana*, *Vittoriosa*, *Sanglea*, *Burmola*, plus le port dit *Marza-Musciette*. Lazaret, arsenal, fortifications presque inexpugnables; belle cathédrale, anc. palais du grand-maître de l'ordre de Malte, hôpital Saint-Jean (auj. maison centrale de pharmacie des possessions britanniques de la Méditerranée), etc. Un aqueduc souterrain la fournit d'eau. Académie, 2 bibliothèques, cabinet d'antiquités, jardin botanique; chantiers de construction; 2 banques. Grand commerce. Fondée, en 1566, par le grand-maître Parisot de La Valette; assiégée par les Turcs en 1665; livrée aux Français que commandait Bonaparte en 1798; prise par les Anglais après un siége de 2 ans (1799-1801).

VALETTE (LA), ch.-l. de cant. (Charente), à 29 kil. S. E. d'Angoulême; 1,000 hab. Ch.-l. d'un duché-pairie créé en 1622 en faveur du duc d'Epernon.

VALETTE (LA). *Voy.* LA VALETTE.

VALGORGE, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 19 kil. N. O. de l'Argentière; 1,459 hab.

VALHALLA ou VALHOLL, paradis d'Odin, dans la religion des Scandinaves; l'entrée n'en est permise qu'aux héros morts en combattant; ils s'y livrent chaque jour, pendant l'éternité, de terribles combats, après lesquels ils reviennent sains et saufs

boire l'hydromel et la bière, versés par les Valkiries. —Monument national élevé par le roi de Bavière sur le m. Brauberg près de Ratisbonne, inauguré en 1842.

VALIDE (sultane). *Voy.* SULTAN.

VALINCOUR (J.-B.-H. DU TROUSSET DE), né à Paris en 1643, mort en 1730, fut secrétaire du comte de Toulouse, entra à l'Académie Française en 1699, devint historiographe du roi, et fut lié avec Racine et Boileau; ce dernier lui adressa la XIe satire (sur *Le vrai et le faux honneur*). Il avait la réputation d'un homme de goût : on a de lui des *Lettres sur la Princesse de Clèves* (1678), une *Vie du duc de Guise* (1668), et quelques traductions d'Horace.

VALKI, ville de la Russie d'Europe (Slobodes d'Ukraine), à 40 kil. S. O. de Kharkov; 10,000 hab.

VALKIRIES, déesses scandinaves, vont couper la trame de la vie des guerriers sur le champ de bataille, et les conduisent dans le Valhalla, où elles leur versent à grands flots l'hydromel et la bière.

VALLA (Laurent), savant du XVe siècle, né à Rome en 1406, mort en 1457, sollicita en vain la place de secrétaire apostolique auprès du pape Martin V, fut quelque temps professeur d'éloquence à Pavie, puis à Milan, à Gênes, à Florence, s'attacha au roi d'Aragon Alphonse V, qu'il suivit dans ses guerres et ses voyages en Italie, courut grand risque à Rome d'être arrêté au moment de publier un ouvr. où il niait qu'aucune donation eût été faite à l'église de Rome par Constantin, chercha un asile à Barcelone, puis à Naples, où Alphonse le nomma son secrétaire et son historiographe, accepta en 1447 les offres avantageuses du pape Nicolas V, qui le fit secrétaire apostolique et chanoine de St-Jean-de-Latran, et revint enfin mourir à Naples auprès d'Alphonse. Il eut à soutenir une longue polémique contre divers savants, principalement contre le Pogge. Valla est sans contredit avec le Pogge l'homme qui de son temps contribua le plus à réveiller l'amour des lettres latines. Il traduisit en latin : *Hérodote*, Paris, 1510, in-4; *Thucydide*, Lyon, 1543, in-8; l'*Iliade*, Venise, 1502, in-fol.; les *Fables d'Esope*, Venise, 1519, in-4. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons ses *Élégances de la langue latine*, en 6 livres; un traité *De la volupté et du vrai bien*; un dialogue sur le *Libre arbitre*, réunis dans la collection de ses *Œuvres* (Bâle, 1543); une *Histoire du roi Ferdinand* (Paris, 1521); tous ces ouvrages sont en latin. On regrette que son élégante latinité ne soit point accompagnée de plus de politesse à l'égard de ses antagonistes. Ses ouvrages théologiques furent condamnés à Rome.

VALLA (George), érudit du XVe siècle, né à Plaisance, enseigna l'éloquence à Milan, Pavie (1470), Venise (1481). On a de lui des traductions latines de quelques ouvrages d'Aristote (*Du Ciel, Grandes éthiques, Poétique*), et une espèce d'encyclopédie fort curieuse, sous le titre : *De expetendis et fugiendis rebus*, Venise, 1501.

VALLA (Joseph), oratorien français, né à l'Hôpital (Forez), professa la philosophie et la théologie à Soissons, puis à Lyon, rédigea par ordre de Montazet, archev. de Lyon, des *Institutiones theologicæ*, 1780 et 84, 6 vol. in-12, et des *Institut. philosophicæ*, 1782, 5 v. in-12, ouvr. classiques connus sous les titres de *Théologie* et de *Philosophie de Lyon*. La *Théologie* fut mise à l'*Index* en 1792. L'auteur était m. dès 1790.

VALLA (Nicolas DUVAL, dit), jurisconsulte français du XVIe siècle, fut conseiller au parlement de Paris, puis à celui de Rennes. On lui doit un traité intitulé : *De rebus dubiis et quæstionibus in jure controversis*, Paris, 1583, in-8; Arnheim, 1638, in-4.

VALLADOLID, *Pintia* des anciens, ville d'Espagne, dans le roy. de Léon, ch.-l. de l'intendance de Valladolid, sur la Pisuerga et l'Esgueva, à 154 kil. N. de Madrid; 21,500 hab. Evêché. Chancellerie royale. Belle cathédrale (inachevée), superbe collége de Santa-Cruz, hôpital, 15 ponts. Université (fondée en 1346), académie des sciences et arts, société de géographie, etc. Chapeaux, étamines, rubans de soie. Fernand Nunez (dit *Pincianus*) et Philippe II y sont nés : ce dernier y tint sa cour pendant un temps. Christophe Colomb y mourut en 1506. — L'intendance de Valladolid se compose de deux grandes masses séparées : elle a au N. celles de Léon et Palencia, au S. celles de Ségovie et d'Avila : 8,000 kil. carr.; 200,000 hab. Elle est arrosée par le Duero et ses nombreux affluents. Climat variable; sol nu, médiocrement fertile. Peu d'industrie et de commerce.

VALLADOLID, ville du Mexique, capitale de l'état de même nom (l'anc. Mechoacan), à 184 kil. N. O. de Mexico, dans une belle vallée à 2,000 mètres au dessus de la mer. Evêché. Cathédrale, bel aqueduc. Patrie d'Iturbide. Environ 18000 hab.

VALLADOLID, ville de la république de Honduras. *Voy.* COMAYAGUA.

VALLAGE, anc. petit pays de France, en Champagne, auj. compris dans les dép. de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube et de la Meuse; ch.-l., Joinville; autres villes, Vassy, Bar-sur-Aube, etc.

VALLANGIN ou VALLENGIN, bourg de Suisse (Neuchâtel), à 5 kil. N. O. de Neuchâtel; 500 hab. Horlogerie. Ch.-l. d'un comté qui a donné son nom à l'une des branches des comtes de Neuchâtel, et qui fut réuni à celui de Neuchâtel en 1579.

VALLE D'ALESANI, village de Corse, ch.-l. de canton, à 22 kil. de Corte; 650 hab.

VALLÉE (Geoffroy), fameux déiste, né à Orléans dans le XVIe siècle, vint jeune à Paris, où il mena une vie fort dissipée, et y publ. la *Béatitude des Chrétiens* ou ou *le Fléau de la foy*, opuscule où il professait impudemment les opinions les plus impies. Le parlement de Paris le condamna en 1572 à être pendu et brûlé. L'exécut., quelque temps ajournée, eut lieu en 1574.

VALLELONGA, *Nicephora*, ville du roy. de Naples (Calabre Ult.), à 20 kil. de Mileto; 5,000 hab.

VALLERAUGUE, ch.-l. de cant. (Gard), près de la source de l'Hérault, à 20 kil. N. du Vigan; 3,957 hab. Filatures de soie. Patrie de La Baumelle.

VALLET, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 20 kil. S. E. de Nantes; 5,972 hab. Vins excellents.

VALLIA ou WALLIA, 4e roi des Wisigoths, vengea la mort d'Ataulf, son beau-frère, sur l'usurpateur Sigeric, et prit la place de ce dernier (415). Il établit les Wisigoths en Gaule (dans l'Aquitaine et la Narbonaise 1re), d'accord avec Honorius, mais à condition de faire la guerre aux Suèves, aux Alains et aux Vandales, ce qu'il exécuta avec succès. Il mourut en 419.

VALLIÈRE (J. Florent DE), officier d'artillerie, né à Paris en 1667, mort en 1739, fit toutes les campagnes des dernières années de Louis XIV, commanda l'artillerie au siége du Quesnoy, où il démonta 80 pièces ennemies avec 34; devint bientôt lieutenant-général, directeur de l'artillerie, et membre de l'Académie des Sciences. — Son fils, Joseph Florent, marquis de Vallière (1717-1776), suivit la même carrière, eut part au siége de Fribourg, à la prise de Berg-op-Zoom, après laquelle il fut fait lieutenant-général, devint en 1761 directeur-général de l'artillerie; alla, sur la demande du roi Charles III, organiser l'artillerie en Espagne et à Naples. Il était aussi de l'Académie des Sciences. Ces deux officiers apportèrent dans leur armée des perfectionnements importants, et s'opposèrent toujours à la séparation de l'artillerie et du génie.

VALLIÈRE (Mlle DE LA). *Voy.* LAVALLIÈRE.

VALLISNERI (Ant.), naturaliste, né en 1661 aux environs de Modène, mort en 1730, exerça la médecine, et occupa longtemps la chaire de médecine pratique à Padoue; il eut une longue lutte à soutenir contre la routine avant de pouvoir hautement enseigner les découvertes modernes. Il en fit lui-

même quelques-unes, tant en entomologie qu'en organologie humaine. Il combattit très fortement la génération spontanée, soutint le système des œufs, et donna par ses recherches sur ce sujet une impulsion à la science. Il a beaucoup écrit: parmi ses *Œuvres complètes*, publiées (en italien) à Venise, 1733, 3 vol. in-fol., on distingue ses *Expériences et observations sur l'origine, le développement et les mœurs de divers insectes*, Padoue, 1713, in-4, et son *Histoire de la génération de l'homme et des animaux*, Venise, 1721, in-4 ; etc.

VALLOMBREUSE, célèbre abbaye du grand-duché de Toscane, fondée en 1060 par saint Jean Gualbert, noble de Florence, dans un canton très sauvage de la province de Florence, près de San-Giovanni-in-Val d'Arno. *Voy.* GUALBERT.

VALLON, ch.-l. de cant. (Ardèche), près de l'Ardèche, à 32 kil. S. E. de l'Argentière: 2,627 hab.

VALLONS ou WALLONS. *Voy.* WALLONS.

VALLS, ville d'Espagne (Barcelone), à 17 kil. N. de Tarragone ; 9,000 hab. Grande industrie.

VALMIKI, poëte hindou, le plus ancien, le plus célèbre de tous; on le suppose contemporain de Rama, et on le place vers le XVe siècle av. J.-C. On le regarde comme le père de la poésie épique des Indiens, et on lui attribue l'invention du distique indien, dit *sloka*. On a sous son nom un magnifique poëme épique en langue sanscrite, le *Ramayana*, où sont racontés les exploits de Rama et sa victoire sur le géant Ravana, roi de Lanka ou Ceylan; il se compose de 25,000 vers env., distribués en 7 livres. Le texte sanscrit a été pour la 1re fois publié en entier à Paris, avec trad. italienne, par M. Gorresio, de Turin, de 1843 à 1857, en 11 v. grand in-8. Précédemment, il en avait été publié plusieurs parties : par Carey et Marshall, avec trad. angl. (Serampour, 1806-10) ; par A. G. de Schlegel, avec trad. lat. (Bonn, 1829-38), etc.

VALMONT, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 24 kil. N. O. d'Yvetot: 1,080 hab. Eaux minérales.

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), naturaliste, né à Rouen en 1731, mort en 1807 à Paris, fut deux ans pharmacien, voyagea comme naturaliste pour le compte du gouvernement, visita les Alpes, les Pyrénées, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, la Laponie, l'Islande, forma un riche cabinet à son retour, et fit des cours publics d'histoire naturelle (1757-88 et 1795-1806), qui répandirent le goût de cette science. Il était membre de l'Académie des Sciences. On lui doit, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, Paris, 1765, 5 vol. in-8 (5e édit., Lyon, 1800, 15 vol. in-8), ouvrage fort incomplet, mais qui a été le type des ouvrages de même genre qui ont paru depuis.

VALMY, village du dép. de la Marne, à 11 kil. O. de Sainte-Menehould ; 415 hab. — Il y fut livré, le 20 septembre 1792, entre les Français commandés par Dumouriez et les Prussiens commandés par le duc de Brunswick, un combat où les Français obtinrent l'avantage, et qui produisit un immense effet moral. Napoléon depuis donna le titre de duc de Valmy à Kellermann, qui commandait à Valmy sous Dumouriez. *Voy.* KELLERMANN.

VALOGNES, ch.-l. d'arr. (Manche), sur le Merderet, dans un vallon, à 45 kil. N. O. de Saint-Lô, à 16 kil. S. de Cherbourg, à 12 kil. de la mer; 6,655 h. Église ogivale du XVe s. Collége, bibliot., hospice. Anc. abb. de Bénéd. Aux env., quelq. antiquités: restes de théâtre, thermes. Commerce tant avec Jersey et Guernesey qu'avec Paris (poissons, coquillages, volaille et gibier). Patrie de Le Tourneur et de Vicq-d'Azyr. On croit que Valognes est l'anc. *Crociatonum*, ch.-l. des *Unelli*. Elle fut prise par Duguesclin sur Charles II, roi de Navarre, et par les Anglais sous le règne de Charles VII. — L'arr. de Valognes a 7 cantons (Valognes, Barneville, Briquebec, Montebourg, Quettehou, Sainte-Mère-Église, Saint-Sauveur-le Vicomte), 118 comm. et 95,660 hab.

VALOIS, pays des *Vadicasses* ou *Viducasses*, anc. petit pays de France, dans l'Ile-de-France, auj. réparti entre l'E. du dép. de l'Oise et le S. du dép. de l'Aisne ; ch.-l., Crespy. En 1284, il fut donné en apanage, avec le titre de comté, par Philippe-le-Hardi à son fils puîné Charles, père de Philippe de Valois (Philippe VI), et tige de la branche des Valois, qui donna 13 souverains à la France, de 1328 à 1589 (*Voy.* la suite de ces princes à l'art. FRANCE, p. 650). Charles VI érigea le Valois en duché pour son frère Louis d'Orléans, en 1402. Louis XIV en fit un duché-pairie pour Philippe d'Orléans, son frère, et depuis, le Valois a toujours été possédé par la maison d'Orléans jusqu'à la suppression des apanages en 1790.

VALOIS (Ch. DE FRANCE, comte de). V. CHARLES.

VALOIS (Henri DE), *Valesius*, historiographe de France, l'un des plus savants hommes du XVIIe siècle, né à Paris en 1603, mort en 1676, s'appliqua de bonne heure à la lecture des poëtes grecs et latins, des orateurs et des historiens, et s'acquit une grande réputation dans toute l'Europe. En 1658, il obtint une pension du cardinal Mazarin; deux ans après, il fut nommé historiographe du roi. Ses principaux ouvrages sont : une édition des *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe, de Socrate, Sozomène, Théodoret, etc., avec des notes, 1659-73, 3 vol. in-fol. ; une nouvelle édit. d'Ammien Marcellin, avec des remarq., 1636, in-4; *Emendationum libri V*, 1740 (posth.).

VALOIS (Adrien DE), frère puîné du précédent, 1607-1692, suivit l'exemple de son frère, et se consacra à l'histoire de France. Le roi le fit son historiographe en 1664. Ses ouvrages les plus estimés sont: *Gesta Francorum*, 1658, 3 vol. in-fol. : *Notitia Galliarum*, Paris, 1675, in-fol. — Ch. de Valois, fils du précédent, savant antiquaire, membre de l'Académie des Inscriptions, a publié, sous le titre de *Valesiana*, un recueil de remarques historiques et critiques de son père. Il a donné à l'Académie de savants mémoires, notamment des recherches sur les *Amphictyons*, sur les *Guerres sacrées* de la Grèce.

VALOMBREUSE. *Voy.* VALLOMBREUSE.

VALORBE, village de Suisse (Vaud), à 12 kil. S. O. d'Orbe; 1,000 hab. Aux environs, source de l'Orbe et superbe grotte dite *des Fées*.

VALPARAISO, c.-à-d. *vallée du Paradis*, ville du Chili (Santiago), sur la baie de Valparaiso, à 160 kil. N. O. de Santiago; 40,000 h. Port, citadelle, 3 forts. Grand commerce avec Lima (or, argent, platine; chinchillas). Endommagée par deux tremblements de terre, 1822 et 1829, et par le feu, 1843.

VALPERGA, ville des Etats sardes (Turin), à 40 kil. N. O. de Turin; 3,500 hab.

VALPERGA DI CALUSO (Thomas), savant italien, né à Turin en 1737, mort en 1815, se fit oratorien à Naples après avoir été marin, voyagea beaucoup, acquit de profondes connaissances dans les mathématiques et les langues orientales, professa la littérature grecque et orientale à l'université de Turin, et mourut directeur de l'observatoire de Turin, président et directeur d'une des classes de l'académie des sciences et des lettres de cette ville, correspondant de l'Institut de France. Il a laissé de savants ouvrages sur les mathématiques, sur les langues orientales (*Litteraturæ copticæ rudimentum*, Parme, 1783, in-8, etc., sous le pseudonyme de Didymus Taurinensis); des *Vers latins et grecs*, Turin, 1807, in-8, et des *poésies italiennes*, Turin, 1807, in-8 (sous le pseudonyme d'Euforbo Melesigenio). Il était étroitement lié avec Alfieri, et publia les *Œuvres posthumes* de cet écrivain.

VALREAS, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 33 kil. N. O. d'Orange; 4,277 hab. Moulins à soie, teintureries. Patrie du cardinal Maury.

VALROMEY, *Vallis Romana*, anc. petit pays de France, au moyen âge, en Bourgogne, dans le Bugey, avait longtemps appartenu à la maison de Savoie. Louis XIII l'érigea en duché en faveur de la maison d'Urfé. Il est auj. compris dans la partie E. du dép. de l'Ain. Champagne en était le lieu princ.

VALSAINTE, anc. chartreuse de Suisse (Fribourg), à 17 kil. S. de Fribourg, devint, en 1791, le séjour des Trappistes français; elle est depuis 1818 occupée par la congrégation de Saint-Sauveur.

VALSALVA (Ant.-Marie), anatomiste italien, né en 1666 à Imola, mort en 1723, était disciple de Malpighi. Il pratiqua la médecine à Bologne, fut en même temps professeur d'anatomie dans cette ville, et eut Morgagni pour élève. Il fit faire des progrès à la chirurgie, inventa ou simplifia plusieurs instruments, et fit de nombreuses découvertes en anatomie. Son principal ouvrage est un *Traité de l'Oreille*, en latin, Bologne, 1704, souvent réimprimé.

VALSESIA, prov. des Etats sardes (Novare), entre celles d'Ossola au N., de Pallanza et de Novare à l'E., d'Aoste à l'O., de Verceil et de Biella au S.: 45 kil. sur 22; 35,000 hab. Ch.-l., Varallo. Montagnes; châtaignes; vers-à-soie, bestiaux. Mines.

VALTELINE, *Vallis Tellina* en latin moderne, *Val-Tellina* en italien, petite région de l'Italie septentrionale (jadis entre la Ligue-Cadée, le comté de Bormio, le duché de Milan, le comté de Chiavenne et la Terre-Ferme de Venise), auj. dans le royaume Lombard-Vénitien (partie orientale de la légation de Sondrio), n'est qu'une vallée qui s'étend de l'Adda au lac de Côme: 2,200 kil. carr.; 63,000 hab.; ch.-l., Sondrio. L'Adda le traverse, de hautes montagnes l'enferment. Sites très pittoresques, sol très fertile (on y trouve les productions de la Sicile à côté de celles des hautes montagnes). Dans les parties basses de la vallée se trouvent des crétins. La Valteline, après avoir formé la limite S. de la Rhétie au temps des Romains, passa aux Ostrogoths, aux Francs, aux rois de Germanie, et fut donnée comme fief par les empereurs aux évêques de Coire, qui en furent dépouillés tantôt par la v. de Côme, tantôt par les ducs de Milan: finalement les Ligues grises et l'évêque reprirent ces pays en 1512, et l'évêque céda ses droits aux Ligues en 1530. L'Espagne, qui convoitait ce territoire pour joindre le duché de Milan au Tyrol, fit soulever les habitants contre les Ligues en 1620; la France soutint les Lig. (1621-32) et envoya à leur secours le duc Henri de Rohan, avec une armée qui les remit en possession de la Valteline. Bonaparte enleva la Valteline aux Grisons en 1797 et la réunit en 1807 au royaume d'Italie (elle forma le départ. de l'Adda; ch.-l. Sondrio). En 1814, le pays fut donné à l'Autriche et réuni au royaume Lombard-Vénitien.

VAL TRAVERS, en Suisse. *Voy.* TRAVERS.

VALVERDE, ch.-l. de l'île de Fer, une des Canaries, sur la côte N. E.; port. — Ville du Pérou (Lima), par 11° lat. S.; port sur le Grand Océan.

VALVERDE-DEL-CAMINO, ville d'Espagne (Séville), à 75 kil. N. O. de Séville; 4,600 hab.

VALVERDE-DE-XUCAR, bourg d'Espagne (Cuença), sur le Xucar, à 27 kil. S. de Cuença; 1,600 hab. Palais des comtes de Valverde.

VALVERDE (Vincent DE), Espagnol, natif d'Oropesa, accompagna comme missionnaire Fr. Pizarre au Pérou, montra d'abord une grande rigueur, puis fit de vains efforts pour arrêter les effets de la cruauté des Espagnols, revint en Espagne en 1534, et retourna au Pérou en 1538 avec le titre d'évêque de Cuzco. Il fut pris par les Indiens en 1543 et dévoré.

VAMBA, roi des Wisigoths, fut élu en 672, mais eut à lutter sans cesse contre l'esprit factieux des nobles et contre les seigneurs de la Septimanie, qui soutenaient un de ses généraux révoltés, le Grec Paul. Il prit d'assaut Narbonne, Nîmes, et fit preuve de modération dans la victoire. Il fut, après 8 ans d'un regne heureux, détrôné par Ervige, qu'il avait comblé de bienfaits. Ce traître le fit raser et revêtir d'un habit monastique pendant qu'il dormait engourdi par un soporifique. Vamba crut dès lors ne pouvoir plus régner, et il entra dans un monastère (680). Le règne de Vamba est remarquable par la 1re attaque que firent sur l'Espagne les Arabes d'Afrique; ils furent repoussés, et perdirent 272 vaisseaux à cette tentative.

VAMPIRES, c.-à-d. en esclavon *sangsues*, dits aussi *Stryges*, êtres fantastiques imaginés par certains peuples modernes et dont l'existence est accréditée principalement en Hongrie, en Pologne, en Esclavonie et dans les îles de la Grèce. Suivant les récits du vulgaire, les Vampires sont des revenants qui à l'heure de minuit sortent de leur tombeau et viennent sucer le sang de leurs victimes sans les réveiller, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ils s'attaquent de préférence à leurs parents et à leurs amis. — Les naturalistes ont, par allusion à cette croyance, donné le nom de vampire à une grande chauve-souris qui vient sucer le sang des voyageurs endormis.

VAN, *Artemita*, ville de la Turquie d'Asie (Arménie), ch.-l. de pachalik, à 260 kil. S. E. d'Erzeroum, sur la rive orientale du lac de Van; 15,000 hab. Murailles; citadelle. Commerce actif par caravanes. Jardins délicieux. Cette ville est extrêmement ancienne. On lui donne pour fondatrice la célèbre Sémiramis. — Le pachalik de Van est situé entre ceux de Cars au N., d'Erzeroum au N. O., de Diarbek à l'O., de Chehrezour au S. et la Perse à l'E.: 270 kil. sur 220; 150,000 hab. Montagnes, beaucoup de rivières. Excellent blé, fruits, vins. Gibier, abeilles. Habitants (Turcomans, Arméniens et Kourdes).

VAN (lac de) ou D'ARDJICH, *Arsissa palus*, lac de la Turquie d'Asie, au milieu du pachalik de Van: 140 kil. sur 60. Plusieurs îles. Eaux amères et salées.

VAN AARSSEN (Franç.), ambassadeur hollandais, né à La Haye en 1572, mort en 1641, fils de Corneille Van Aarssen, qui avait été pensionnaire de Hollande, fut chargé de représenter son pays en France, à la cour de Henri IV, puis à Venise et en Angleterre. Quoiqu'il dût son élévation à Barneveldt, il prit parti contre lui pour Maurice de Nassau, et fut le premier à conseiller la convocation du synode de Dordrecht où le malheureux Barneveldt fut condamné.

VAN-BAEK ou **BEEK**. *Voy.* TORRENTINUS.

VAN-BAERLE. *Voy.* BARLÆUS.

VANBRUGH (John), auteur comique et architecte anglais, né vers 1672, d'une famille originaire de Gand, mort en 1726, servit d'abord dans l'armée, puis travailla pour le théâtre (depuis 1697), dirigea quelque temps avec Congrève le théâtre d'Haymarket, qu'il avait lui-même fait construire (1706); il avait obtenu, par la protection du comte de Carlisle, la place lucrative de roi d'armes (1704); il fut nommé en 1715 architecte des bâtiments de la couronne et inspecteur de l'hôpital de Greenwich. Ses principales pièces sont la *Rechute*, 1697; *Esope*, 1698; la *Femme poussée à bout* (*The provoked wife*), 1698; la *Ligue des femmes mariées*; le *Mari en colère* ou le *Voyage à Londres* (qu'il n'a pas eu le temps d'achever). Comme auteur comique, Vanbrugh est plein de verve et de sel, mais aussi d'une licence excessive; comme architecte, son mérite est contesté: cependant on le jugea digne de construire le palais de Blenheim, voté par la nation au duc de Marlborough. On remarque une grande analogie entre Vanbrugh et notre Perrault.

VANCOUVER (George), navigateur anglais, né en 1750, mort en 1798, fit avec Cook les 2e et 3e voyages autour du monde, servit ensuite sous Rodney, et fut en 1789 employé à la station de la Jamaïque. Chargé l'année suivante d'examiner s'il existe une communication maritime par le Nord, entre les

côtes occid. et orient. de l'Amérique du Nord, il explora, d'abord avec l'Espagnol Quadra, qu'il avait rencontré dans ces parages (1792), puis seul (1793), toute la côte occid. depuis le 56e degré jusqu'à la Nouvelle-Californie, sans trouver le passage cherché, visita les comptoirs russes, l'archipel du roi George et du prince de Galles, la grande île de l'Amirauté, reçut du roi d'Owhyhée la cession de cette île (1794), et revint en Angleterre en 1795. Il fit paraître, l'année même de sa mort, son *Voyage de découvertes à l'Océan Pacifique*, etc. Londres, 1798, 3 vol. in-4, atlas in-fol. (trad. en français, Paris, an VIII ou 1800, en 3 vol. in-4, atlas in-fol.).

VANCOUVER (île). *Voy.* QUADRA-ET-VANCOUVER.

VANDA, reine de Pologne. *Voy.* POLOGNE.

VAN-DALE (Ant.), critique et médecin, né en 1638 à Harlem, m. dans la même ville en 1708, fut quelque temps prédicateur des Mennonites ou Anabaptistes pacifiques, puis médecin de l'hospice de Harlem. On a de lui : *De oraculis veterum ethnicorum*. Amsterdam, 1683 et 1700 (où il avance que les oracles sont le fruit de l'imposture et non l'œuvre du démon; Fontenelle a tiré de ce livre son *Hist. des oracles*); *De origine et progressu idolatriæ*, 1696; *De vera et falsa prophetia*, 1702 : ces trois ouvrages sont condamnés. Baltus a réfuté le traité *Des Oracles*. On a aussi de Van-D. une dissertation sur la traduct. des *Septante*.

VANDALES, *Vandali* (nom dérivé de *Wendes*, et que l'on fait aussi venir, mais à tort, du mot all. *wandeln*, errer), peuple de la famille wende, d'origine slave, à ce qu'on croit, habita successivement entre la Vistule et l'Oder sur les côtes de la Baltique, entre l'Oder et l'Elbe, vers la Lusace des modernes, puis (au IIe siècle) plus au S., au milieu des Hermundures et des Quades, et se transporta au IIIe siècle dans le sud de la Dacie Trajane, à l'E. du Tibisque inférieur (banat de Temesvar). Unis aux Alains et aux Suèves, ils passèrent le Rhin à la fin de 406, envahirent la Gaule et pénétrèrent en Espagne en 409, s'établirent surtout dans la Bétique qui prit d'eux le nom de *Vandalusia* (d'où Andalousie); ils y ajoutèrent bientôt la Carthaginoise, possession des Alains, et s'amalgamèrent avec ce peuple. Pressés par les Wisigoths et les Suèves, ils quittèrent l'Espagne en 428, sous la conduite de Genséric, leur roi, passèrent en Afrique, où les appelait le comte Boniface, gouverneur de cette province, s'établirent d'abord en Mauritanie, puis conquirent tout le diocèse d'Afrique, y compris Carthage qu'ils prirent en 439, et qui devint leur capitale. Ils étendirent leurs dévastations sur tout le littoral de la Méditerranée, pillèrent Rome pendant 14 jours (455), et se signalèrent tellement par leur barbarie que leur nom ne rappelle plus que l'idée d'un peuple féroce et destructeur. Ils furent exterminés en 534 par Bélisaire, qui, ayant débarqué en Afrique, défit leur roi Gilimer à Tricaméron (en Byzacène). Voici les rois des Vandales, tant en Hispanie qu'en Afrique.

Godégisile,	406	Gundamond,	484
Gonderic,	406	Thrasimond,	496
Genséric,	427	Hildéric,	523
Huneric,	477	Gilimer,	530-534

Une partie des Vandales était restée en Germanie; on a même prétendu qu'il en existe encore des débris (entre l'Elbe et l'Oder), conservant sous le joug des Prussiens une apparence de nationalité, et ayant un roi de leur nation. Les ducs de Mecklembourg s'intitulent encore auj. *Princes des Vandales*.

VANDALIA, v. d'Am., ch.-l. (jusqu'en 1837) de l'état d'Illinois, sur la Kaskaskia; 2,000 hab. Université.

VANDALUSIA, nom donné aux possessions des Vandales en Espagne. C'est auj. l'Andalousie et le royaume de Grenade. *Voy.* VANDALES.

VANDAMME (Dominique-Joseph), général français, né à Cassel (Nord) en 1771, était général de brigade à 23 ans, fut fait général de division en 1799, prit part aux glorieuses campagnes de la république, du consulat et de l'empire. En 1813, il commandait en Saxe : attaqué par des forces supérieures, il fut battu et pris par les Russes à Culm. Rentré en France en 1814, il devint pair pendant les Cent-Jours et fut chargé de plusieurs commandements. Après le désastre de Waterloo, il ramena sous Paris les débris de l'armée. Persécuté sous la Restauration, il se retira à Gand, puis en Amérique. Il revint en Europe en 1824 et mourut à Cassel en 1830.

VAN DEN HOECK (Jean), peintre, né à Anvers en 1608, élève de Rubens, se rendit à Rome et s'y fit bientôt remarquer, fut appelé à la cour de Vienne par Ferdinand II, puis revint dans sa patrie où il mourut. On cite de lui : *Pallas foulant aux pieds les vices et embrassant la Prudence*, et le *Portrait équestre de l'archiduc Léopold Guillaume*.

VAN DEN VELDE, nom de plusieurs artistes hollandais, dont les plus connus sont :

Isaïe et Jean Van den Velde, frères, nés à Leyde, l'un en 1597, l'autre en 1598; ils excellèrent dans les paysages et les scènes rustiques.

Guillaume Van den Velde, dit *le Vieux* (1610-1693), natif de Leyde, et son fils, de même nom, dit *le Jeune* (1633-1707), natif d'Amsterdam; ils excellèrent dans les marines et furent appelés en Angleterre où ils se fixèrent. Pour peindre avec plus d'exactitude les batailles maritimes, ils suivaient les flottes jusqu'au fort du combat.

Adrien Van den Velde, paysagiste (1639-72), d'Amsterdam, élève de Wynants; il réussit également dans le genre d'histoire.

VAN DER AA. Les deux frères Adolphe et Philippe Van der Aa, ainsi que Gérard Van der Aa, leur parent, tous trois Hollandais, se signalèrent parmi les amis de la liberté de leur pays, qui, en 1556, présentèrent à Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, des remontrances énergiques contre le roi d'Espagne, Philippe II, leur oppresseur. Ils contribuèrent puissamment à l'affranchissement de leur pays.

VAN DER BEKEN. *Voy.* TORRENTIUS.

VANDERBOURG (Ch. BOUDENS DE), littérateur français, né en 1765 à Saintes, mort en 1827, avait servi avant la révolution dans la marine militaire. Il émigra en 1793, alla en Allemagne où il étudia la littérature de ce pays, puis passa dans les îles danoises de l'Amérique comme chargé des intérêts de quelques riches Danois, revint en France en 1802, se fit d'abord connaître par quelques traductions de l'allemand (le *Woldemar* de H. Jacobi, 1796, le *Laocoon* de Lessing, 1802), publia, en 1803, sous le nom de Clotilde de Surville, un recueil de poésies qui excitèrent l'admiration générale en même temps qu'il s'élevait de vives discussions sur leur authenticité, travailla longtemps à des journaux littéraires, notamment aux *Archives* et au *Journal des Savants*, où il se fit connaître comme critique judicieux, et mit le sceau à sa réputation par une traduction estimée des *Odes d'Horace* en vers français, 1812 et 1813. Il fut reçu à l'Académie Française en 1814. Il est aujourd'hui reconnu que les *Poésies de Clotilde* sont en grande partie son propre ouvrage.

VAN DER FAES. *Voy.* LELY.

VAN DER HELST (Barthélemi), peintre hollandais, né en 1613 à Harlem, mort en 1670 à Amsterdam, excella dans le portrait et fut en ce genre le rival de Van Dyck.

VAN DER LINDEN (J. Antoniade), *Lindenius*, né en 1609 à Enckhuysen, mort à Leyde en 1664, exerça la médecine à Amsterdam, puis enseigna cette science à Franeker et à Leyde. On a de lui, entre autres ouvrages : *De scriptis medicis libri duo*. Amsterdam, 1637 (bibliographie médicale très utile, publiée depuis par Mercklein avec beaucoup d'augmentations sous le titre de *Lindenius renovatus*, Noremberg, 1686); *Medicina physiologica*, etc., Am-

terdam, 1653, in-4 ; *Selecta medica*, Leyde, 1656, in-4 ; des éditions de *Celse*, Leyde, 1657, 1665, in-12, et d'*Hippocrate*, grec-latin, 1665, 2 vol. in-8, etc.

VAN DER MEULEN (Ant.-Franç.), peintre de batailles, né à Bruxelles en 1634, mort en 1690, fut de bonne heure appelé à Paris par Colbert, auquel son mérite avait été révélé par Lebrun, eut à son arrivée le brevet d'une pension de 2,000 liv., et fut logé aux Gobelins, suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, pour dessiner sur les lieux les marches, les campements, les attaques et les vues des différentes villes assiégées, et put ainsi atteindre à cette vérité frappante d'imitation qui lui assure un rang éminent. Il a peint aussi avec succès la plupart des vues des maisons royales, et a réussi dans le portrait. Personne ne dessinait mieux que lui les chevaux: aussi Lebrun lui confia-t-il l'exécution de ceux qu'il a introduits dans ses batailles d'Alexandre. Les trois réfectoires des Invalides sont ornés de ses tableaux, représentant les conquêtes de Louis XIV. Le musée de Versailles en possède un grand nombre ; on y distingue : l'*Entrée de Louis XIV dans une ville conquise* ; l'*Entrée de Louis XIV à Arras* : le *Siége de Maëstricht*. L'œuvre gravée de cet artiste forme une suite de 152 planches (tom. 16, 17 et 18 de la collection connue sous le nom de *Cabinet du Roi*). Van der Meulen fut reçu à l'Académie en 1673.

VAN DER MONDE (N.), géomètre, membre de l'Académie des Sciences et de l'Institut, né à Paris en 1735, mort en 1796, a donné des *Mémoires* sur la résolution des équations, les problèmes de situation, une nouvelle espèce d'irrationnelles, les éliminations des inconnues dans les quantités algébriques. Ce géomètre décomposa le système musical et l'établit sur deux règles générales, la succession des accords et l'arrangement des parties. Les mémoires qu'il lut sur ce sujet à l'Académie eurent l'approbation des compositeurs célèbres, tels que Philidor, Gluck et Piccini. Il fut professeur d'économie politique à l'école normale (1795).

VAN DER NOOT (H. Nic.), avocat de Bruxelles, prit, en 1789, une grande part à une insurrection qui avait pour but de chasser les Autrichiens des Pays-Bas ; lorsque les troupes impériales eurent évacué le pays, il fut nommé président du congrès national et chargé du pouvoir exécutif ; les Autrichiens ayant repris le pays en 1790, il se retira en Hollande et engagea ses compatriotes à se joindre à la France. Il mourut en 1826 à Bruxelles.

VAN DER VELDE (Ch.-F.), romancier allemand, né en 1779 à Breslau, mort en 1824, travailla d'abord pour le théâtre, mais ayant eu peu de succès, il se mit à écrire des romans historiques ; il a été quelquefois surnommé, quoique bien à tort, le *Walter Scott allemand*. Ses *Œuvres* ont été publiées Dresde, 14 vol. in-8, 1823, et trad. en français par M. Loëve-Weimars, Paris, 1826-28, 16 vol. in-12. On y remarque : *Naddock-le-Noir* ; *Walaska* ou les *Amazones de Bohême* ; les *Anabaptistes* ; les *Patriciens*. — Peintres célèbres. *Voy.* VAN DEN VELDE.

VANDEUVRE ou VANDOEUVRE, ch.-l. de cant. (Aube), à 25 kil. O. de Bar-sur-Aube ; 1,727 hab. - Village du dép. de l'Indre, à 11 kil. S. O. de Buzançois ; près de là est la forge de la Cailleaudière.

VAN-DIEMEN (TERRE DE). *Voy.* DIÉMEN.

VANDRILLE (S.), comte du palais sous Dagobert I, se cloîtra en 629, prêcha dans le pays de Caux, fonda en 648 l'abb. de son nom, et m. en 666. On l'h. le 22 juill.

VAN DYCK (Antoine), peintre de l'école flamande, né à Anvers en 1599, mort à Londres en 1641, fut élève de Rubens, voyagea en Italie, en Hollande, en France et en Angleterre, où il se fixa. Le peu d'encouragement qu'il reçut lui fit abandonner presque entièrement le genre de l'histoire, genre dans lequel il a presque égalé Rubens, pour se livrer à celui du portrait, où il a rivalisé avec le Titien. Il travaillait avec une extrême facilité, et a produit un grand nombre d'ouvrages. On connaît de lui plus de 70 tableaux d'histoire ; pour ses portraits, le nombre en est infini ; il lui arrivait souvent d'en faire plusieurs dans la journée. On regarde comme ses chefs-d'œuvre le *saint Sébastien* (au musée du Louvre), le *saint Augustin en extase* (pour une église d'Anvers), gravé par P. de Jobe ; le *Couronnement d'épines* et *Jésus élevé en croix*, gravés par Bolswert.

VAN DYCK (Philippe), dit *le Petit Van Dyck*, né à Amsterdam en 1680, mort à La Haye en 1752, fut élève de Boonen dont il éclipsa la réputation ; les Hollandais le regardent comme un de leurs plus grands peintres. On lui attribue : *Sara présentant Agar à Abraham*, et *Abraham renvoyant Agar et son fils Ismaël*, que l'on donne aussi à un autre Van Dyck (Floris), qui florissait à Harlem.

VANE (H.), homme d'état anglais, né en 1612, fut un des plus zélés adversaires de Charles I, devint en 1640 membre du parlement, fut un des instigateurs du Covenant (1643), et entra après la victoire de son parti au conseil d'état, où il resta de 1649 à 1653. Il ne s'en montra pas moins opposé à Cromwell qui le jeta en prison. Nommé après la mort de Cromwell président du conseil d'état, il tenta vainement de faire adopter une nouvelle forme de gouvernement républicain. Charles II rétabli le fit arrêter et exécuter à Towerhill (1662).

VAN EFFEN (Juste), auteur, né à Utrecht, d'un capitaine réformé d'infanterie, mort en 1735, était inspecteur des magasins de Bois-le-Duc. Il a traduit de l'anglais en français les *Voyages de Robinson Crusoé*, 2 volumes in-12 ; le *Mentor moderne*, 3 vol. in-12 ; le *Conte du tonneau*, du docteur Swift, 2 vol. in-12 ; *Pensées libres de Mandeville*, La Haye, 1723, in-12. On a de lui : le *Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8 ; la *Bagatelle* ou *Discours ironique*, 3 vol. in-8 ; *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, qu'on attribue à Fontenelle ; on trouve ce *Parallèle* à la fin du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, par Mathanasius.

VAN EYCK. *Voy.* JEAN DE BRUGES.

VAN GEER (Louis), industriel hollandais, vint se fixer en Suède, y perfectionna les fonderies de fer, les manufactures d'armes, obtint la confiance de Gustave-Adolphe et de la reine Christine, et se servit de son influence et de ses richesses pour encourager l'industrie et les lettres. Il fit venir en Suède Comenius pour organiser l'instruction publique. En récompense de ses services, Van Geer fut anobli.

VAN GEER (Charles, baron), maréchal de la cour de Suède, issu de la même famille que Louis, né en Suède en 1720, mort en 1778, s'adonna par goût à l'histoire naturelle, et mérita d'être appelé le *Réaumur suédois*. On lui doit d'excellents *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, rédigés en français, 7 vol. in-4, Stockholm, 1752-1778.

VANGIONES, peuple de la Gaule, en Germanique 1re, entre les Caracates et les Nemètes, avait pour ch.-l. *Vangiones* ou *Borbetomagus*, auj. WORMS.

VAN HELMONT (J.-B.), célèbre empirique, né à Bruxelles en 1577, mort en 1644, d'une famille noble et riche, renonça à la carrière des honneurs pour se livrer aux sciences, exerça quelque temps la médecine, occupa une chaire de chirurgie à Louvain, puis se dégoûta de son art qu'il regardait comme trop incertain, cultiva de préférence la chimie expérimentale, et voulut créer une nouvelle médecine en la fondant sur la chimie. Il imagina aussi un nouveau système métaphysique. Pour rendre compte des phénomènes, il admettait en nous 2 principes immatériels : l'*archée*, principe vital qui pénètre le corps entier, y exécute les fonctions de nutrition, de digestion, et combat les maladies ; le *duumvirat*, principe intelligent ou âme proprement dite ; ce principe réside, non dans le cerveau, mais dans l'estomac et la rate, et résulte de l'accord de

ces deux viscères. Van Helmont habitait Vilvorden, près de Bruxelles. Ses *Œuvres*, qui renferment les idées les plus bizarres, mais aussi quelques vues profondes, ont été publiées par son fils, sous le titre d'*Ortus medicinæ*, etc., Amsterdam, 1648, in-4. On y remarque un traité *De magnetica vulnerum curatione* (1621), où il paraît avoir connu les faits dont on attribue la 1re découverte à Mesmer.

VAN HELMONT (Franç.-Mercure), fils du précédent, né en 1618, mort en 1699, partagea le goût de son père pour les sciences occultes, mena une vie errante, s'enrôla dans une troupe de Bohémiens pour connaître leur langue, et parcourut avec eux une partie de l'Europe. Il croyait posséder la panacée universelle et la pierre philosophale, et prétendait avoir trouvé la langue primitive. Il a laissé, entre autres écrits bizarres : *Principia philosophiæ antiquissimæ et recentissimæ*, Amsterdam, 1690.

VAN HOOFFT (P.-Cornélius), historien et poëte hollandais, né en 1581 à Amsterdam, mort à La Haye en 1647, est un des écrivains qui ont le plus puissamment concouru aux progrès de la littérature hollandaise. Sans ambition, il se contenta toute sa vie de sa place de *drossart* (magistrat civil) à Muiden (près d'Amsterdam). Il fut l'ami de Grotius. Ses principaux ouvrages sont : la *Vie de Henri-le-Grand, roi de France et de Navarre*, Amsterdam, 1627, in-fol.; *Histoire de Hollande*, en 27 livres, 1677, in-fol.; *Traduction de Tacite*, 1684, in-fol.; plusieurs pièces de théâtre, telles que : *Granida*, drame (1602); *Gérard de Velsen*, tragédie; *Bato*, tragédie (1628); des *Poésies diverses*, 1636, in-12, etc.

VAN HUYSUM (Jean), peintre de fleurs et de fruits, né à Amsterdam en 1682, mort en 1749, a laissé un grand nombre de tableaux fort recherchés. Il travaillait en secret, ne voulant pas que l'on connût les procédés qu'il employait pour préparer ses couleurs et pour donner à ses fleurs ce coloris, ce velouté, cette fraîcheur qui rivalisent avec la nature.

VANIÈRE (le P. Jacq.), jésuite, né en 1664 près de Béziers, mort en 1739, enseigna les humanités et la rhétorique dans divers colléges de son ordre en province, et finit par se fixer à Toulouse. Il fit, en 1730, un voyage à Paris, où il fut traité avec les plus grands honneurs. Vanière est surtout connu comme poëte latin; on lui doit un poëme charmant, le *Prædium rusticum*, en 16 livres, où il chante les travaux et les plaisirs de la campagne. Dans ce poëme, il s'est rapproché de l'auteur des *Géorgiques* autant que le pouvait un moderne. Publié pour la 1re fois à Paris (1710), en 10 chants, le *Prædium rusticum* n'a paru complet qu'en 1730. Il a été trad. en français par Berland d'Halouvry, 1756, 2 vol. in-12, et par Ant. Le Camus, 1755-56. On a encore du P. Vanière des *Opuscula* (1730), qui renferment des poésies fugitives, et un *Dictionarium poeticum* (Lyon, 1710), espèce de *Gradus ad Parnassum*.

VANIKORO, groupe d'îles de l'Océanie, par 11° 4' lat. S., 164° 32' long. E., se compose de 2 îles, Vanikoro ou la Recherche (la plus grande) et Tevaï. Connues, à ce qu'on croit, par Quiros dès 1606; visitées par La Pérouse, qui y périt avec son équipage. Après avoir été l'objet d'une longue et inutile recherche, elles ont été revues en 1827 par l'Anglais Dillon, et en 1828 par Dumont d'Urville, qui y trouvèrent des débris du vaisseau de La Pérouse.

VANINA D'ORNANO, femme du corse Sampiétro, fut étrangl. par son époux même, dont elle voulait implorer la grâce près du sénat de Gênes qui l'avait proscrit.

VANINI (Lucilio *ou* Julio Cesare), né en 1585 à Taurozano (Terre d'Otrante), étudia la philosophie, la médecine, l'astronomie, la théologie, et reçut les ordres. Il voyagea beaucoup, visita Naples et l'Italie, la France, l'Allemagne, les Pays-Bas, Genève, l'Angleterre, répandant en secret les doctrines les plus impies, finit par se fixer en France, et habita successivement Lyon, où il écrivit contre Cardan; Toulouse, où il entra dans un couvent, d'où il fut chassé pour ses mœurs infâmes; Paris, où il fut aumônier du maréchal de Bassompierre. Il retourna en 1617 à Toulouse, et fut même chargé de l'éducat. des enfants du premier président; mais il continuait à se livrer au plus coupable prosélytisme. Déféré en 1618 à la cour comme athée par le procureur général, il protesta de son innocence et proclama dev. ses juges sa croyance en un Dieu; il n'en fut pas moins condamné, sur des dépositions accablantes, à être pendu et brûlé, après avoir eu la langue coupée : il changea, dit-on, de langage quand l'arrêt eut été prononcé. Il subit le supplice à Toulouse en 1619. Ses écrits sont : *Amphitheatrum Providentiæ divino-magicum*, Lyon, 1615 (il y combat Cardan); *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis*, Paris, 1616, en 60 dialogues, dédié au maréch. de Bassompierre : cet écrit, où il veut tout expliquer par les seules forces de la nature, avait été censuré par la Sorbonne dès 1617. La *Vie* de Vanini a été écrite en franç. par Durand, Rott., 1717; en lat. par F. Arpe (sous le titre d'*Apologia*), 1712, et en allem., par W. D. F., Leips., 1800. Ses *Œuvres philosophiques* ont été trad. par Rousselot, Paris, 1842.

VAN KESSEL, famille d'artistes flamands. On connaît surtout : Jean Van Kesel, né à Anvers en 1626, qui imita avec succès Breughel de Velours, et réussit dans les tableaux de fleurs, de *fruits* et d'oiseaux; — Ferdinand Van Kessel, fils de Jean, né vers 1660 à Anvers, qui excella dans le genre de son père, ainsi que dans le paysage, et fut peintre du roi de Pologne Jean Sobieski; — Jean Van Kessel, neveu de Ferdinand, qui imita Téniers avec succès. Il vint exercer son talent à Paris : il s'y enrichit, mais il n'en mourut pas moins dans la misère par l'effet de son inconduite; — Théodore Van Kessel, habile graveur, qui grava surtout d'après Rubens, le Guide, le Titien, Carrache, Vianne.

VAN LAAR, peintre. *Voy.* BAMBOCHE.

VANLOO (J.-B.), peintre célèbre, né en 1684 à Aix, fils et petit-fils de peintres hollandais assez habiles, fut élève de son père, s'établit à Toulon, ensuite à Nice, visita l'Italie, et séjourna à Rome aux frais du prince de Carignan, puis vint à Paris près de ce protecteur éclairé. Grâce à l'appui du prince et à son talent, il fut bientôt universellement connu. Il entra en 1731 à l'Académie, devint professeur-adjoint en 1733, et professeur titulaire en 1737. Il eut aussi le plus grand succès en Angleterre, où il demeura 4 ans. Vanloo mourut en 1745. Il s'exerça surtout dans le portrait, et y réussit parfaitement. Il laissa 2 fils, L.-Michel et Ch.-Amédée-Philippe, qui ont eu aussi de la réputation.

VANLOO (Carle), frère de J.-Baptiste, né à Nice en 1705, mort en 1765, suivit J.-Baptiste à Rome et à Paris, fut son collaborateur pour quelques tableaux, alla derechef étudier à Rome, et, après avoir exécuté de beaux morceaux tant en cette ville qu'à Turin, revint à Paris, où il obtint un fauteuil à l'Académie, le titre de 1er peintre du roi, la direction de l'école de peinture. Trop vanté de son vivant, trop déprécié depuis, Carle Vanloo fut certainement un des peintres les plus distingués de son époque. Sa facilité était extrême. On vante surtout son *Énée portant Anchise* et son *Saint-Esprit présidant à l'union de la Vierge et de saint Joseph*.

VANLOO, v. de Hollande. *Voy.* VENLOO.

VANNES, *Veneti*, ch.-l. du Morbihan, sur la Vannes, près de son embouch. dans le golfe du Morbihan, à 500 k. O. de Paris; 11,623 h. Petit port sur le Morbihan. Évêché, suffragant du siége de Tours. Collége, école d'hydrographie, société polymathique, société d'agriculture. Château de l'Hermine, anc. résidence des ducs de Bretagne. Cathédrale, église de Saint-Paterne; cours, beau quai le long du port, jolies promenades. Chantiers de construction, dentelles; pêche

active.—Nommée par les Romains *Dariorigum*, puis *Venti*; p. les Bretons *Gwened*; ch.-l. d'un des 3 comtés qui aux VIIe et VIIIe siècles furent formés de la Bretagne (Rennes, Nantes étaient les deux autres). — L'arr. de Vannes à 11 cantons (Allaire, La Gacilly, Elven, Grandchamp, Muzillac, Questembert, la Roche-Bernard, Rochefort-en-Terre, Sarzeau, plus Vannes qui comptepour 2); 74 comm. et 125,898 hab.

VANNUCCHI, peintre. *Voy.* ANDRÉ DEL SARTO.

VAN OOST (Jacques), dit *le Vieux*, peintre flamand, né à Bruges en 1600, mort en 1671. Ses ouvrages sont excessivement nombreux; on y distingue une *Descente du Saint-Esprit* et un *Saint Charles Borromée*. Il imitait Annibal Carrache. — Son fils, J.-Jacques Van Oost, dit *le Jeune*, l'a presque égalé.

VAN ORT (Adam), peintre d'Anvers, né en 1557, mort en 1661, ne sortit pas de sa ville natale et compta parmi ses élèves Rubens et Jordaens.

VAN-OSTADE (Adrien), peintre de l'école flamande, né à Lubeck en 1610, se fixa dans Amsterdam et y mourut. On a de lui: *la Famille d'Adrien Van-Ostade* (au Louvre); *le Maître d'école*, *le Chansonnier ambulant*; *l'Intérieur d'un ménage rustique*. — Son frère Isaac, mort jeune, se distingua aussi comme peintre. Le Louvre a de lui: une *Halte de voyageurs*; un *Paysan dans sa charrette*; un *Canal glacé avec des patineurs*.

VANOZZA (Rosa), maîtresse de R. Borgia (depuis Alexandre VI), en eut 5 enfants, dont les 3 plus célèbres furent César Borgia, duc de Valentinois, la fameuse Lucrèce Borgia, et François, duc de Gandie.

VAN-PRAET (Jos.-Basile-Bernard), bibliographe, né en 1754 à Bruges, mort en 1837, à Paris, concourut en 1783 à l'excellent catalogue des livres rares du duc de La Vallière, fut attaché l'année suivante à la Bibliothèque royale, devint un des conservateurs de cet établissement qu'il enrichit d'un grand nombre d'ouvrages précieux, et fut admis en 1830 à l'Académie des Inscriptions. On lui doit: *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du roi*, etc., 1822-28, in-8.

VANS (LES), ch.-l. de canton (Ardèche), à 25 kil. S. O. de l'Argentière; 2,627 hab. Filat. de soie, etc.

VAN-SPAENDONK, peintre, né à Tilbourg en Hollande en 1746, mort en 1821, se fit d'abord connaître comme peintre en miniature, puis comme peintre de fleurs, jouit d'une réputation immense à la cour de Versailles, devint professeur d'iconographie au Jardin des Plantes et membre de l'Institut.

VAN SWIETEN (Gérard), célèbre médecin, né à Leyde en 1700, fut l'élève de Boerhaave. Il avait été nommé professeur de médecine à l'université de Leyde, mais ses envieux le forcèrent à se démettre de cette chaire, parce qu'il était catholique. Il alla, en 1745, à Vienne où il professa la médecine et l'anatomie avec succès, et fit des guérisons inespérées; il mourut à Schœnbrünn en 1772. L'impératrice Marie-Thérèse l'avait nommé son premier médecin, bibliothécaire et directeur-général des études des Pays héréditaires. Van Swieten créa à Vienne un amphithéâtre d'anatomie, un laboratoire de chimie et un jardin des plantes. Il a laissé son nom à une liqueur dont on fait usage en médecine. Son principal ouvrage est intitulé: *Commentaria in H. Boerhaave aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, Paris, 5 vol. in-4, 1771 et 1773. Paul en a tiré et traduit en français les traités des *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12; des *Maladies des Enfants*, 1769, in-12; le *Traité de la Pleurésie*, in-12; St Louis, les *Aphorismes de médecine*, 1766; les *Aphorismes de chirurgie*, 1768, 7 vol. in-12, etc.

VANUCCI (LE), peintre. *Voy.* PÉRUGIN.

VAN VEEN (Othon), en latin *Otto Vœnius*, peintre, né à Leyde en 1556, mort à Bruxelles en 1634, ne quitta jamais la Hollande. Il reçut du prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, le titre d'ingénieur en chef et de peintre du roi, puis de l'archiduc Albert l'intendance des monnaies de Bruxelles. Van Veen fut le maître de Rubens. Il cultivait aussi les lettres, et a publié la *Guerre des Bataves contre les Romains*, tirée des 4e et 5e livres de Tacite, Anvers, 1612, in-4, avec 40 estampes; les *Emblèmes d'Horace*; la *Vie de saint Thomas d'Aquin*, ornée de 32 planches, etc.

VAN VITELLI (L.), architecte, né en 1700 à Naples, mort en 1773, fils du peintre Gaspar Van Vitelli (renommé par ses tableaux de monuments), étudia simultanément la peinture et l'architecture, exécuta très jeune encore des tableaux et des fresques remarquables, mais se signala encore plus par la construction des deux églises de Saint-François et de Saint-Dominique à Urbin, et par la restauration du palais Albani dans la même ville. Le pape le chargea de grands travaux à Ancône (1728). Sa réputation grandit de jour en jour; il y mit le comble en fournissant le plan du beau palais de Caserte.

VANVRES, bourg du dép. de la Seine, à 3 kil. S. O. des murs de Paris; 1,700 hab. Ancien château du prince de Condé. Parc appartenant au collége Louis-le-Grand. Maison d'aliénés. Fort (1842).

VAOUR, ch.-l. de cant. (Tarn), à 28 kil. N. O. de Gaillac; 650 hab. Beau château.

VAPINCUM, ville de la Narbonaise, auj. GAP.

VAR, *Varo* en italien, *Varus* en latin, riv. qui sort des Alpes, coule au S. dans les États sardes, forme ensuite la limite entre ces états et la France (comté de Nice et dép. du Var), et se jette dans la Méditerranée, près de Saint-Laurent-du-Var: cours 100 kil. Impétueuse et large, mais peu profonde.

VAR (dép. du), dép. frontière et maritime, à l'angle S. E. de la France, borné au N. par celui des Basses-Alpes, à l'O. par celui des Bouches-du-Rhône, au S. par la Méditerranée, à l'E. par le comté de Nice: 7,268 kil. carr.; 323,404 hab. Ch.-l., Draguignan. Formé aux dépens de l'anc. Provence. Très montagneux, surtout à l'E.; côtes très échancrées (golfes de la Napoule, de Fréjus, de Grimaud, rades d'Hyères, de Toulon); beaucoup de rivières côtières. Les îles d'Hyères et de Lérins appartiennent à ce département. Houille, plâtre, marbre, granit, pierre de taille, albâtre oriental, jaspe, porphyre. Sol sec, sablonneux; peu de grains; vins délicats; mûriers, orangers, oliviers, roses et jasmins; plantes médicinales; truffes, safran, câpres, jujubes, etc.; bois de charpente et de construction. Peu de gros bétail; mulets, moutons, abeilles, vers-à-soie, ver qui donne la teinture écarlate. Savons, parfums, essences, liqueurs, eau-de-vie, huiles, cuirs, gros draps; fruits secs et confits. Commerce actif; pêche de sardines, thon, anchois. Ce dép. a 4 arr. (Draguignan, Toulon, Brignolles, Grasse), 35 cantons, 209 communes; il dépend de la 9e division militaire, de la cour impér. d'Aix, et a un évêché à Fréjus.

VARADES, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 12 kil. E. d'Ancenis; 3,618 hab. Vin et bois.

VARADIN, v. de Hongrie (Banat allemand), sur la Temes, à 32 kil. N. O. de Pancsova; 3,000 hab.

VARADIN ou VARASDIN, ville forte des États autrichiens (Croatie), ch.-l. du gouv. de Varadin, sur un bras de la Drave, à 70 kil. N. E. d'Agram; 4,500 hab. Citadelle. Eaux thermales. *Voy.* CROATIE.

VARADIN (GRAND-), *Gross-Wardein* en allemand, *Nagy-Varas* en madgyar, ville forte de Hongrie, ch.-l. du comté de Bihar, sur la Kœrœs, à 300 kil. E. de Bude; 17,500 hab. Archevêché catholique; académie. Soieries, etc. — Nouveau-Varadin, situé tout auprès, est comme un faubourg de Grand-Varadin.

VARADIN (PETER-). *Voy.* PETER-VARADIN.

VARAGINE ou VORAGINE (Jacques DE), dominicain, né à Varaggio, sur la côte de Gênes, vers 1230, mort en 1298, se distingua comme professeur et prédicateur, devint provincial de la Lom-

bardie, év. de Bologne, arch. de Gênes, 1292, travailla sans relâche à la réforme des mœurs des moines et de son clergé, et laissa, entre autres ouvrages, *Historia Lombardina*, *seu Legenda sancta*, plus connu sous le nom de *Legenda aurea*, légende d'or, recueil précieux de vies des saints, mais auquel on reproche de manquer de critique (cet ouv. fut réimp. plus de 50 fois dans les XVe et XVIe siècles, notamment à Paris, 1475, in-fol.; mis en vieux franç. par J. de Vignay, réimpr. à Paris, 1844, 2 v. in-12); et les *Chronicœ genuenses*, publ. par Muratori (tome IX des *Rerum italic. scriptores*).

VARALLO, ville des États sardes (Novare), ch.-l. de l'intendance de Valsesia, à 54 kil. N. O. de Novare; 3,250 hab. Gymnase, académie de dessin, etc.

VARANES ou VARANANES, nom donné par les historiens grecs à plusieurs rois perses de la dynastie des Sassanides, dont le vrai nom est Bahram ou Behram. Il y eut quatre princes de ce nom: Varanes I, fils d'Hormisdas Ier, qui régna avec sagesse, de 273 à 276, et fut assassiné par un sectaire chrétien; — Varanes II et III, fils et petit-fils du précédent, qui régnèrent de 276 à 293 et de 293 à 296; — un autre Varanes III (parce que souvent on ne compte pas le fils de Varanes II), qui régna de 389 à 399; — enfin Varanes IV, qui régna de 420 à 440; ce dernier était poëte.

VARANGIENS. *Voy.* VARÈGUES.

VARCHI (Benoît), historien et poëte, né en 1502, à Florence, mort en 1565, prit part en 1527 à la deuxième expulsion des Médicis, mais fut forcé, lors de leur 2e restauration, de s'expatrier; Cosme I le rappela, le pensionna, et le chargea d'écrire l'histoire des derniers temps de la république. Son principal ouvrage est celui que lui avait commandé le duc de Toscane, l'*Histoire florentine*, en ital. (Flor., 1721, in-fol.; trad. par Requier, 1754, 3 vol. in-8): cet ouvrage fut mis à l'*Index*. Varchi traduisit plusieurs auteurs latins, fit des sonnets, des comédies, etc.

VARDANE ou VARTAN, roi des Parthes, succéda à son père Artaban III, l'an 44 de J.-C., eut pendant tout son règne à combattre les prétentions de son neveu Gotarsès, et fut assassiné par ses officiers au moment où il venait de le vaincre (47). Vardane soumit Séleucie, qui s'était rendue indépendante, et embellit Ctésiphon pour lui créer une rivale. Apollonius de Tyane fut reçu à la cour de ce prince.

VARDANE, prince de Daron en Arménie, gouverna ce pays de 415 à 442, époque où ses États tombèrent au pouvoir des Perses, renonça, mais par force, au christianisme en 450, se mit la même année à la tête d'une insurrection contre Yezdedjerd II, roi de Perse, invoqua en vain l'aide de Théodose II, battit les Persans sur les bords du Cyrus, et força le pas de Derbend; il comptait s'unir aux Huns, quand ceux-ci l'abandonnèrent. Il périt en combattant dans l'Aderbaïdjan (451).

VARDANÈS ou HYPANIS, auj. le BOG ou le KOUBAN.

VARDARI, *Axius*, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), coule au S. E., sort du versant oriental du Tchar-dagh, baigne Uskup, Gradiska, et se jette dans le golfe de Salonique, après un cours de 280 kil.

VARÈGUES (de *Warg*, banni), peuple normand sorti de Norwége, fut appelé dans la Slavonie par les Novogorodiens pour défendre la frontière septentrionale contre les incursions des Finnois; mais quelques années après, Rurik, leur chef, s'empara de Novogorod, et prit le titre de grand-prince (862). D'autres s'établirent à Kiev, 864, et en Islande, 874.

VAREL, ville du grand-duché d'Oldenbourg, sur la Hase, à 28 kil. N. d'Oldenbourg; 3,000 hab. Château-fort. Résidence du seigneur de Kniphausen.

VAREN (Bernhard), *Varenius*, savant géographe d'Amsterdam, né vers 1610, mort vers 1680, exerça la médecine et cultiva les sciences par goût. Il donna, sous le titre de *Geographia generalis* (Amst., 1664), un excellent traité de géographie physique et mathématique, que l'on peut regarder comme le premier en ce genre. Newton n'a pas dédaigné d'éditer cet ouvrage (Cambridge, 1681), et de le commenter.

VARENNES, ch.-l. de canton (Haute-Marne), à 24 kil. E. de Langres; 1,297 hab.

VARENNES-EN-ARGONNE, ch.-l. de cant. (Meuse), à 29 kil. N. O. de Verdun; 1,607 hab. C'est là que fut arrêté Louis XVI fuyant à l'étranger, 22 juin 1791.

VARENNES-SUR-ALLIER, ch.-l. de canton (Allier), à 45 kil. N. O. de la Palisse; 2,191 hab.

VARGAS (L. DE), peintre de Séville, né en 1502, mort en 1560, étudia à Rome 14 ans, sous Perino del Vaga, revint ensuite en Espagne et y jouit d'une juste réputation, surtout à Séville, où il embellit nombre d'édifices religieux et particuliers de tableaux et de fresques. Son chef-d'œuvre est le *Calvaire* de l'hôpital de las Bubas. — André de Vargas, autre peintre, né en 1613 à Cuença, mort en 1671, fut habile dessinateur et bon coloriste.

VARHÉLY, *Zarmigethusa*, *Upia Trajana*, bourg de Transylvanie (Hunyad), à 16 kil. S. O. de Hatszeg.

VARIGNON (P.), géomètre, de Caen, né en 1654, m. en 1722, étudia la théologie et reçut les ordres. Il se livra aux mathématiques, y fit de rapides progrès, fut admis à l'Académie des Sciences (1688), et fut nommé à la chaire de mathématiques du collége Mazarin. On lui doit beaucoup d'ouvrages, entre autres: *Nouvelle mécanique ou statique*, Paris, 1725, 2 vol. in-4; *Éclaircissements sur l'analyse des infiniment petits*, *et sur le calcul exponentiel des Bernouilli*, 1725, 2 vol. in-4; *Traité du mouvement et de la mesure des eaux jaillissantes*, 1725, in-4.

VARILHES, ch.-l. de canton (Ariége), sur l'Ariége, à 8 kil. S. de Pamiers; 1,607 hab.

VARILLAS (Ant.), historien, né à Guéret en 1624, mort en 1696, fut historiographe de Gaston, frère de Louis XIII, puis adjoint de Dupuy, garde de la Bibliothèque royale, et fut chargé par Colbert de collations de manuscrits; mais il s'en acquitta fort mal, et fut remplacé; il conserva pourtant une pension de 1,200 l. du gouvernement, qui lui suffit longtemps pour vivre; il reçut aussi une petite pension de l'assemblée du clergé, comme travaillant à une *Histoire des hérésies*. Il employa tout son temps à composer de volumineux ouvr. historiques: ce sont des écrits précieux; mais l'auteur laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude. Cependant, son zèle pour l'orthodoxie paraît l'avoir rendu trop suspect aux philosophes et a fait exagérer ses défauts. On a de lui: *Vies de Louis XI*, *Charles VIII*, *Louis XII*, *François I*, *Henri II*, *Charles IX*, *Henri III*, qui forment comme une *Histoire de France de Louis XI à Henri IV*, Paris, 1683, en 14 vol. in-4, ou 23 vol. in-12; *Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion* (c'est là son *Histoire des hérésies*), Paris, 1686-9, 6 vol. in-4, ou 12 vol. in-12; *Anecdotes de Florence* ou *Histoire secrète de la maison de Médicis*, La Haye, 1685, in-12; etc.

VARINAS, ville de la république de Vénézuela (Orénoque), ch.-l. de province, à 450 kil. S. O. de Caracas; 6,000 hab. — La province en a 80,000.

VARIUS (L.), poëte latin, ami de Virgile et d'Horace, leur survécut, revit, dit-on, et corrigea l'*Énéide*, avec Tucca, mais sans y rien ajouter. Il reçut en legs de Virgile un 12e de ses biens, et mourut au plus tard l'an 10 ou 11 av. J.-C. Il avait entrepris une épopée en l'honneur d'Agrippa et d'Auguste. Il ne nous reste de lui qu'une quinzaine de vers (dans le recueil de Maittaire). Varius était regardé comme bon poëte et homme de goût.

VARNA, *Odessus*, *Constantia* ou *Barne*, v. de Turquie d'Europe (Bulgarie), à 115 kil. S. E. de Silistri, sur la mer Noire; 25,000 h. Rade d'accès difficile. Résid. d'un pacha et d'un évêque. Amurat II vainquit sous ses murs, en 1444, Ladislas V, roi de Hongrie. Les Russes prirent Varna en 1828.

après un long siége; mais ils la rendirent à la paix.

VARNES ou VARINS, *Varni*, *Varini* (*Pharadini* de Ptolémée), peuple de la Germanie, au N., sur la mer Baltique, entre l'Elbe et l'Oder, dans le Mecklembourg, semble d'origine slave. Chassés de leur pays par d'autres peuples barbares, ils descendirent au S. Narsès en enrôla un bon nombre pour faire la guerre aux Ostrogoths; d'autres se mêlèrent aux Wisigoths; finalement leur nom disparut.

VAROUNA, le dieu des eaux dans la mythologie indienne, a pour femme Varouni; sa cour est composée de l'Océan ou Samoudra, de la déesse Ganga et des autres divinités des lacs et des rivières. Il s'incarna plusieurs fois, prit dans une de ses incarnations le nom de Pratchitas, et fut père de Valmiki. Il est au nombre des huit Vaçous.

VARRON, *C. Terentius Varro*, consul romain, 216 av. J.-C., était fils d'un boucher, et devait son élévation à la populace; il ne signala son consulat que par la témérité avec laquelle il livra, malgré son collègue Æmilius, la désastreuse bataille de Cannes; il recueillit à Canusium 10,000 hommes échappés au massacre, fut rappelé à Rome, où le sénat le remercia de ne point avoir désespéré du salut de la république, et eut encore un petit commandement l'année suivante.

VARRON, *M. Terentius Varro*, dit *le plus savant des Romains*, né à Rome l'an 116 av. J.-C., termina son éducation aux écoles d'Athènes, suivit d'abord le barreau de Rome, fut successivement associé aux fermiers des revenus de l'État, tribun du peuple, chef d'une des divisions de la flotte de Pompée contre les pirates, remporta un avantage sur les côtes de la Cilicie, gouverna l'Espagne ultérieure comme lieutenant de Pompée (49), mais fut bientôt obligé de la remettre à César; fut, après l'assassinat de ce grand homme, porté sur les listes de proscription (41), échappa aux meurtriers et vécut encore 15 ans. Il mourut l'an 26 av. J.-C. Il savait immensément et écrivit plus de 500 volumes, mais il ne nous reste de lui que fort peu d'écrits: *De re rusticâ* (3 livres dans les *Scriptores rei rusticæ* de Schneider); *De linguâ latinâ*, en 25 livres (on n'en a plus que les livres 4-9, et des fragments, Deux-Ponts, 1788, et par O. Müller, Leipsick, 1833; p. Egger, Par., 1838, in-16); des fragments de ses *Satires Ménippées*, de ses ouvr. historiq., etc. Il a été trad. par Rousselot, 1843.

VARRON, *P. Terentius Varro Atacinus*, poëte, né vers 82 av. J.-C. à Narbonne, chez les *Atacini*, d'un père romain, alla sans doute de bonne heure à Rome, se livra avec succès à la poésie, et contribua au perfectionnement de la versification latine. Outre deux ou trois poëmes didactiques: *Chorographia*, *Libri navales* et *Europa* (qui peut-être n'était qu'un épisode des *Libri navales*), il avait traduit en vers les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, sous le titre de *Jason*, et fait un poëme épique en trois chants, *De bello Sequanico* (sur la soumission des *Sequani* par César). Il ne reste de lui que quelques fragments dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff.

VARSOVIE, *Warszava* en polonais, *Warschau* en allemand, ville de la Russie d'Europe, capitale de la Pologne russe (et jadis de toute la Pologne), ch.-l. aussi de la voivodie de Mazovie, sur la rive gauche de la Vistule, à 1,620 kil. N. E. de Paris et à 1,200 kil. S. O. de Saint-Pétersbourg; 156,000 hab. (beaucoup de juifs). Praga, sur la droite de la Vistule, lui est unie et forme un de ses faubourgs. Varsovie est la résidence du gouverneur de la Pologne russe et de l'archevêque primat. Forte citadelle construite en 1832). Très bel aspect, nombre de palais entremêlés de maisons chétives. Cathédrale Saint-Jean; églises Sainte-Croix, Saint-André, etc.; château royal, palais de Saxe, palais du gouverneur (jadis palais Krasinski), palais Brühl, Radziwill, Zamoyski, Poniatowski (auj. dit l'*Académie*), place Marie-Ville (imitation du Palais-Royal de Paris, renfermant la bourse, la douane, 300 boutiques, etc.); nouveau théâtre national, théâtre français; pont de pierre, sur lequel est la statue de Jean Sobieski. Université fondée en 1816, dissoute dès 1832; séminaire central, lycée, académie militaire (artillerie et génie), gymnase piariste, collége noble, école des arts, école forestière, conservatoire, etc. Société royale des Amis des Sciences (avec riche bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et collection de gravures), sociétés d'agriculture, de médecine, de physique. Fabrication de chapeaux, voitures, bonneterie, gants, tapis, tissus de coton, couleurs, liqueurs, instruments de musique, etc. Commerce. Banque. — Varsovie est très ancienne, mais pendant longtemps elle fut peu importante; d'abord capitale du duché de Mazovie, elle devint capitale de la Pologne entière sous Sigismond II (1566). Charles X, roi de Suède, et Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, y défirent complétement les Polonais en 1656 (cette bataille, dite *bataille de Varsovie*, dura trois jours). Varsovie fut prise en 1703 par Charles XII, en 1794 par Souvarow, qui incendia Praga et fit piller la ville. Dans le partage de la Pologne qui suivit, Varsovie échut à la Prusse. Les Français, commandés par Murat, y entrèrent le 30 nov. 1806. De 1807 à 1815, cette ville fut la capitale du grand-duché de Varsovie. En 1815, elle fut cédée aux Russes. En novembre 1830, il y éclata une insurrection terrible qui affranchit pour quelques mois la Pologne du joug des Russes; mais malgré la glorieuse campagne des Polonais contre Diébitch, Varsovie finit par être rendue à Paskévitch le 8 sept. 1831, ce qui mit fin à la guerre. Insurgée de nouv. en 1848, elle fut aussitôt bombardée et réduite.

VARSOVIE (grand-duché de), état créé en 1807 par Napoléon en faveur du roi de Saxe, Frédéric-Auguste, petit-fils du roi de Pologne Auguste II, se composait de la plus grande partie de l'ancien royaume de Pologne, enlevée à la Prusse et à la Russie, et avait pour bornes au N. E. le Niémen et à l'E. le Bug qui le séparaient de la Russie, au S. la Vistule qui le séparait de la Galicie, au S. O. et à l'O. la Silésie, au N. O. et au N. la Prusse. Ch.-l., Varsovie. Autres villes: Thorn, Posen, Cracovie, Lublin, Zamosch, etc. En 1815, cet état cessa d'exister, et fut partagé entre la Prusse et la Russie. *Voy.* POLOGNE.

VARTAN. *Voy.* VARDANE.

VARUS (P. Quintilius), général romain, fut consul l'an 12 av. J.-C., puis proconsul de la Syrie, où il s'enrichit par des spoliations, et enfin gouverneur de la prov. frontière de la Gaule Belgique dite Germanie. Il irrita les Germains par son despotisme, et donna occasion à une conspiration à la tête de laquelle se plaça Arminius. Trompé par ce général, qui feignait d'être l'allié des Romains, il se laissa attirer dans les défilés de Teutberg, où il fut attaqué à l'improviste, et périt avec 3 légions (l'an 10 de J.-C.). Auguste, au désespoir en apprenant cette nouvelle, s'écriait souvent, dit-on: « Varus, rends-moi mes légions! » — Un Quintilius Varus est mentionné par Virgile et par Horace; les uns croient que c'est le même que le précédent, les autres pensent que c'est un personnage différent, homme de goût, qui vécut loin des camps, adonné tout entier aux lettres.

VARZY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 15 kil. S. O. de Clamecy; 2,737 hab. Filature de coton, faïence. Jadis ville forte; prise par les Protestants en 1590.

VASA ou WASA, château situé à 4 k. de Stockholm, donna son nom à la maison roy. de Suède. — V. de Finlande, jadis à la Suède, auj. à la Russie, ch.-l. de gouv., sur une baie; 3,000 h. Fondée en 1606 par Char. IX. — Le gouv. est entre ceux d'Uleaborg, Kouopio, Abo et le golfe de Botnie, et compte 200,000 h.

VASA, famille souveraine qui a donné sept rois

à la Suède et trois à la Pologne, a pour tige Gustave Vasa, qui délivra la Suède de la domination danoise en 1523 (*Voy.* GUSTAVE, ERIC, SIGISMOND, CHRISTINE, etc.). — Un dernier rejeton de cette famille, aujourd'hui exclue du trône, porte le titre de prince de Vasa, et sert à l'étranger. *V.* GUSTAVE IV.

VASARHELY, ville de Hongrie (Csongrad), sur le lac Hod et le canal Carolin, à 20 kil. N. E. de Szegedin; 6,000 hab. Société pour la propagation des sciences physiques. Culture de tabac, vigne, etc.

VASARHÉLY (SOMLYO), ville de Hongrie (Veszprim), à 40 kil. O. de Veszprim; 25,000 hab.

VASARHÉLY (MAROS). *Voy.* MAROS-VASARHÉLY.

VASARI (George), peintre, architecte et écrivain, né en 1512, mort en 1574, était d'Arezzo. Il affectionnait surtout la manière de Michel-Ange; il présida aux vastes travaux ordonnés par Cosme I (1553), mais il est connu surtout par ses *Vies des peintres illustres* (en italien), Florence, 1550, souvent réimprimées avec additions ou notes, notamment à Milan, 1807, 16 vol. in-8, dans la collection des *Classiques italiens*, et traduites en français par Jeanron et Léopold Leclanché, 10 v. in-8, 1839-42. Cet ouvrage est une source précieuse pour l'histoire de l'art, et renferme des jugements sains et impartiaux.

VASATES, peuple de Novempopulanie, au N., entre les *Bituriges Vivisci*, les *Nitiobriges*, les *Elusates*, avait pour ch.-l. *Vasates* ou *Cossio*, auj. *Bazas*.

VASCO DE GAMA. *Voy.* GAMA.

VASCO DE BALBOA. *Voy.* BALBOA.

VASCONCELLOS (Michel DE), ministre portugais, fils du chancelier Barbosa, consentit à être l'instrument de l'oppression de ses concitoyens qui gémissaient sous le joug de l'Espagne, et fut, par la protection d'Olivarès, chargé du gouvernement du Portugal sous Philippe IV, avec le titre de secrétaire d'état. Il excita par sa tyrannie un tel mécontentement, qu'il se forma contre lui une conspiration à la tête de laquelle se plaça Pinto-Ribeiro. Les conjurés pénétrèrent jusque dans sa chambre et le tuèrent, le 1er décembre 1640. Le peuple déchira son corps et le traîna dans les rues de Lisbonne. Avec lui finit la domination espagnole, la maison de Bragance étant alors montée sur le trône de Portugal.

VASCONCELLOS (Augustin-Manuel DE), écrivain portugais, né en 1583, trempa dans une conspiration contre Jean IV, et eut la tête tranchée à Lisbonne en 1641. On a de lui : *la Vie d'Edouard de Meneses, 3e comte de Viana*, Lisbonne, 1627, in-4; *la Vie et les Actions du roi Jean II de Portugal*, Madrid, 1639.

VASCONES, auj. *Navarre* et peut-être partie de la *Biscaye*, peuple ibère, qui longtemps habita l'Hispanie, au N. de l'*Iberus* (Èbre), entre les Cantabres et les *Iaccetani*, fut, après une résistance héroïque, soumis en partie par Pompée, puis entièrement par Auguste, et subit ensuite la domination des Wisigoths. De 582 à 597 ils se révoltèrent, et après avoir fait dans les montagnes la guerre de partisans, ils passèrent les Pyrénées, et s'établirent vers 628, avec l'agrément de Caribert II (roi mérovingien d'Aquitaine), dans l'ancien pays des *Ausci* et aux environs, sous un duc héréditaire; ce pays prit alors le nom de *Vasconia* ou *Gascogne*. — *Vascones* est évidemment le même nom que *Basques*.

VASCONGADES (Provinces). *Voy.* BASQUES (Prov.).

VASCOSAN (Michel), célèbre imprimeur, né vers 1500 à Amiens, mort en 1576, se fixa de bonne heure à Paris, y épousa une belle-sœur de Robert-Étienne, et devint imprimeur de l'université de Paris et du roi. Il fut un des premiers à rejeter le caractère gothique, et donna nombre d'éditions fort estimées, entre autres, les *Vies des hommes illustres de Plutarque*, et ses *Œuvres morales*, Paris, 1567-74, in-8; les *Œuvres de Cicéron; Diodore de Sicile* (1530): *Quintilien* (1542), in-fol., rare.

VASILI I, IAROSLAVITCH, grand-prince de Russie (1272-1276), 4e fils d'Iaroslav II, succéda à Iaroslav III; fut obligé d'accompagner les Tartares dans leur campagne en Lithuanie, et n'obtint qu'à grand'peine son entrée à Novegorod. Dmitri I lui succéda.

VASILI II, DMITRIÉVITCH, fils et successeur de Dmitri IV (1389-1425), eut des démêlés avec Vitold, son beau-père, fut ensuite assiégé dans Moscou par un général de Tamerlan, et ne l'éloigna que moyennant 3000 roubles (1408).

VASILI III, VASILIÉVITCH, dit *Temnoi* ou l'*Aveugle*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône à dix ans (1425), fut dépossédé par le prince de Gallicie, Iouri Dmitriévitch, puis réintégré après la mort de cet ambitieux, attaqué et même pris par le khan de Kazan, qui le renvoya moyennant rançon (1445). Quand il revint à Moscou, le fils d'Iouri, qui y commandait en maître, lui fit crever les yeux. Néanmoins, Vasili parvint à chasser l'usurpateur. Il mourut en 1462. Ivan III, son fils aîné, lui succéda.

VASILI IV, grand-prince de Russie (1505-33), fils et successeur d'Ivan III, porta le premier le titre d'autocrate, abolit les franchises républicaines de Novogorod et de Pskov, et en transporta nombre d'habitants à Moscou, prit Smolensk, mais vit lui-même Moscou, sa capitale, prise par les Tartares de Crimée et de Kazan (1521), leur paya tribut pendant un temps, mais ne tarda guère à reprendre sur eux sa supériorité, établit un nouveau khan à Kazan, fortifia Kolouma, réunit à la couronne quelques principautés, et mourut en 1533, laissant le trône à Ivan IV.

VASILI V, CHOUISKI, czar de Russie, descendant de Vladimir-le-Grand et des princes de Souzdal, avait été régent pendant la minorité de Féder II (1605). Celui-ci ayant été renversé par un faux Dmitri (Grégoire Otrepiev), Vasili chassa l'usurpateur, et fut proclamé czar par le peuple. Il eut à combattre deux faux Dmitri; il contint d'abord les rebelles avec le secours du roi de Suède, Charles IX, qui lui envoya 5,000 hommes commandés par le comte Jacq. de La Gardie; mais attaqué à l'improviste par Sigismond, roi de Pologne (1610), il fut vaincu, livré à son ennemi par les Moscovites, et mourut en captivité à Varsovie.

VASILIKO, ville de l'état de Grèce (Achaïe), à 16 kil. N. O. de Corinthe; aux environs, belles ruines de *Sicyone* et plaine très fertile.

VASILI-POTAMO, très-petite rivière de l'État de Grèce, se jette dans le golfe de Kolokythia après 8 kil. de cours. Elle est un peu à l'O. de l'ancien Eurotas, avec lequel on l'a longtemps confondue (l'Eurotas est plutôt l'*Iri* actuel).

VASQUEZ (Gabriel), fameux théologien espagnol, né en 1551, mort en 1604, jésuite et professeur de théologie à Alcala, puis à Rome, a laissé beaucoup d'ouvrages, qui ont été réunis en 10 vol. in-fol., Lyon, 1604. Il mérita d'être nommé l'*Augustin* de l'Espagne, la *Lumière de la théologie*. — On connaît plusieurs autres Vasquez : le plus célèbre est Alphonse Vasquez, sculpteur et peintre, né à Rome en 1575 de parents espagnols, mort en 1645, qui exécuta le superbe catafalque de Philippe II et de belles peintures à fresque en Espagne.

VASSAUX. Sous le régime féodal on appelait ainsi les possesseurs de fiefs, par opposition aux seigneurs suzerains dont ils relevaient. Les vassaux se distinguaient en *vassaux directs*, qui tenaient immédiatement leur fief du seigneur suzerain, et en *arrière-vassaux* ou *vavasseurs*, qui le tenaient d'un seigneur déjà vassal lui-même. En France, on donnait le nom de *grands-vassaux* aux seigneurs qui ne relevaient que du roi : tels étaient, par exemple, les douze pairs. — On étend quelquefois, mais par abus, le nom de vassaux à tous ceux qui tenaient des terres de quelques seigneurs ou qui habitaient sur leurs domaines.

VASSELONNE, *Wasselnheim* en allemand, ch.-l.

de canton (Bas-Rhin), à 22 kil. O. de Strasbourg; 4,376 hab. Bonneterie, indiennes, savon, papier.

VASSY, *Vadicassus*, ch.-l. d'arr. (Haute-Marne), à 45 kil. N. O. de Chaumont; 2,694 hab. Tribunal de première instance; collége communal. Lainages et coton; fer, poteries. Le massacre des Protestants, qu'y fit le duc de Guise en 1562, fut le signal des guerres religieuses qui désolèrent la France à la fin du XVIe siècle. — L'arr. de Vassy a 8 cant. (Chevillon, Doulaincourt, Doulevant, Joinville, Montier-en-Der, Poissons, Saint-Dizier et Vassy), 145 comm. et 68,170 hab.

VASTHI, femme d'Assuérus (Darius I), roi de Perse, fut répudiée par ce prince à cause de son caractère altier, et fut remplacée par Esther. On place cet événement vers l'an 518 av. J.-C.

VASTO (IL), *Istonium*, ville du roy. de Naples (Abruzze Cit.), près de l'Adriatique, à 50 kil. S. E. de Chieti; 8,600 hab. Grande place; beau palais et belle fontaine. Ville commerçante. Eau minérale. Beau climat, sol fertile, mais souvent ravagé par les tremblements de terre. — C'est de là qu'ont pris leur nom les marquis del Vasto ou du Guast.

VATABLE ou VATEBLÉ (Fr.), savant hébraïsant du XVIe siècle, né en Picardie au diocèse d'Amiens, mort en 1547, fut professeur d'hébreu au collége royal de France, que François I venait d'établir. Robert-Étienne publia en 1545 une édition de la Bible latine de Léon de Juda, à laquelle il adjoignit, sous le nom de *Vatable*, des notes qui n'étaient pas de lui, mais qui avaient été empruntées aux Réformés, et qui furent condamnées par la Sorbonne. La Bible qu'on appelle *Bible de Vatable* contient, outre l'hébreu, la version de la Vulgate et celle de Léon de Juda (publiée par Robert-Étienne, Paris, 1539-44, 4 vol. in-4). Vatable était également très versé dans la langue grecque; il a traduit en latin les traités d'Aristote dits *Parva naturalia* (dans l'édition de Nic. Duval).

VATACE (Jean II DUCAS, dit BATATZETÈS ou), beau-fils et successeur de Théodore I (Lascaris), empereur de Nicée, monta sur le trône en 1223, à 27 ans, remporta des avantages sur les Latins, fut attaqué à son tour par Jean-de-Brienne (1233); mais, à l'aide du roi des Bulgares, Asan, il reprit le dessus, mit le siége devant Constantinople (1235), soumit la Thrace et la Macédoine (1245), enleva aux Latins Lesbos, Chio, Samos (1247), et à Théodore l'Ange Thessalonique (1251). Il mourut en 1255, ayant préparé le retour des empereurs grecs à Constantinople.

VATAN, ch.-l. de canton (Indre), à 19 kil. N. O. d'Issoudun; 2,912 hab. Commerce de laine.

VATEL, célèbre maître d'hôtel, ordonna d'abord les fêtes du surintendant Fouquet, et ensuite celles de M. le Prince (duc de Condé). Il se tua de désespoir pendant une fête que le duc donnait au roi, à Chantilly (1671), se croyant *perdu d'honneur* parce qu'une partie des préparatifs qu'il avait ordonnés avait manqué son effet, la marée n'étant pas arrivée à temps. Mme de Sévigné a donné le récit de cet événement dans la 95e de ses lettres. On a expliqué autrement cette mort, en disant qu'épris d'une des dames de la cour, il lui fit l'aveu de sa passion le jour de cette fête, et que se voyant repoussé il s'était tué de douleur.

VATER (Jean-Séverin), savant linguiste, né en 1771 à Altenbourg en Saxe, enseigna les langues orientales à Halle (1799), puis la théologie à Kœnigsberg (1810), et revint en 1820 à Halle, où il mourut en 1826. On a de lui une *Grammaire générale* fort estimée (1805); des *Grammaires hébraïque*, *syriaque*, *chaldéenne*, *arabe* (1802-1807). Il a aussi dressé une liste de toutes les langues du monde connues, de leurs grammaires et dictionnaires (*Linguarum totius orbis index alphabeticus*, Berlin, 1815). Il continua le *Mithridate* d'Adelung, et en donna les trois derniers volumes, 1806-17.

VATHI, ville des îles Ioniennes, ch.-l. de l'île de Théaki (Ithaque), sur la côte N. E.: 1,800 hab. Beau port; siége d'un protopape. — Il y a d'autres Vathi: dans l'île de Samos, côte N. (port; 2,400 hab.); dans l'île de Sifanto (une des Cyclades), etc.

VATICAN, *Vaticanus mons*, colline de Rome, à l'O. du Tibre et au N. du Janicule, était située originairement hors de l'enceinte de Rome, et ne faisait pas partie des sept collines; elle est auj. remarquable par le magnifique palais des papes, auquel sont attenants des jardins superbes, la célèbre bibliothèque dite *du Vatican*, et la basilique de Saint-Pierre. Ce palais a été construit, suivant les uns, par Constantin; suivant d'autres, par le pape saint Libère ou par saint Symmaque, en 498. Agrandi et embelli par différents papes, il devint la résidence des souverains pontifes, surtout depuis le retour d'Avignon (1377). Nicolas V, Paul III, Sixte IV, Léon X, Sixte V, Benoît XIV, Clément XIV, Pie VI sont ceux qui ont le plus fait pour l'embellissement du Vatican. On y admire les œuvres du Bramante, de Michel-Ange, de Raphaël, du Perugin et du Bernin.

VATINIUS (P.), démagogue fougueux, partisan de César, avait été questeur en 62 et 61 av. J.-C.; il devint lieutenant de César dans les Gaules, préteur en 53, leva des troupes en Italie lors des guerres civiles, obtint quelques avantages sur un lieutenant de Pompée en Illyrie, fut un moment consul en 46, et trois ans après obtint les honneurs du triomphe. Il était plus fameux par ses débauches que par ses exploits.

VATTEL (Emmerich DE), publiciste, né en 1714 à Couret (principauté de Neufchâtel), mort en 1767, était sujet prussien. N'ayant pu se faire admettre à Berlin dans l'administration, il trouva de l'emploi en Saxe auprès d'Auguste III, devint conseiller d'ambassade, puis ministre de Saxe à Berne, et enfin conseiller privé. On a de lui un ouvr. célèbre: *le Droit des gens* ou *Principes de la loi naturelle appliqués aux nations et aux souverains*, Neufchâtel, 1758, souv. réimpr.: il ne fait guère qu'y reproduire les doctrines de Grotius et de Pufendorf; dans cet ouvr. d'ailleurs, l'esprit de secte s'allie aux err. du déisme. Vattel a aussi publié une *Défense du système de Leibnitz*.

VATTEVILLE (don Jean DE), abbé de Baumes, né vers 1613 à Besançon, ville qui dépendait alors de l'Espagne, fut d'abord militaire, puis chartreux, s'évada de son couvent, se réfugia à Constantinople, y prit le turban, devint pacha, et obtint le gouvernement de plusieurs places en Morée. Voulant rentrer en Europe, il livra à l'Autriche un corps qu'il commandait; il obtint de Rome l'absolution de son apostasie, ainsi que la riche abbaye de Baumes en Franche-Comté (1659), revint dans sa patrie, et fut chargé par ses compatriotes de diverses négociations; mais il les trahit aussi, et aida Louis XIV à s'assurer la possession de la Franche-Comté; il en fut largement payé. Il mourut en 1703. — Son frère Charles, baron de Vatteville, fut plénipotentiaire d'Espagne aux conférences qui précédèrent le traité des Pyrénées, puis ambassadeur en Angleterre et en Portugal.

VAU (Louis LE), architecte, mort en 1670. C'est sur ses dessins qu'on éleva une partie des Tuileries et la porte d'entrée du Louvre. Il donna les plans de l'hôtel de Colbert et du collége des Quatre-Nations.

VAUBAN (Sébastien LEPRESTRE DE), célèbre ingénieur, né en 1633 à St-Léger-de-Foucherets (Yonne), en Bourgogne, d'une famille noble, mais pauvre, s'enrôla comme volontaire à 17 ans dans les troupes du prince de Condé, qui combattait alors contre la cour, fut pris par les royalistes et conduit à Mazarin, qui, devinant son mérite, le gagna à sa cause, et lui donna un brevet de lieutenant, obtint, en 1655, le brevet d'ingénieur, dirigea dès l'âge de 25 ans les siéges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde (1658), accompagna Louis XIV dans presque toutes ses campagnes, et eut la plus grande part aux succès

du roi, prit en 1667 Douay (où il fut blessé à la joue), Lille, qu'il fortifia, fit de Dunkerque un port de guerre, dirigea les principaux siéges dans la guerre de Hollande (1673), prit Maëstricht en personne, mit toutes les côtes en état de défense, et fut nommé, en 1674, brigadier-général des armées. Dans la campagne de 1677, on lui dut la prise de Valenciennes et de Cambray. Nommé la même année commissaire-général des fortifications, il eut en cette qualité la direction de toutes les forteresses de France, y fit d'importantes améliorations, et en éleva un grand nombre de nouvelles, entre autres Maubeuge, Longwy, Sarrelouis, Thionville, Haguenau, Huningue, Kehl, Landau, qui formaient comme une ceinture autour des frontières. Il assura ainsi le salut de la France dans la campagne de 1683. Il prit encore Mons (1691), Namur (1692), Steinkerque (1692), et reçut, en 1703, le bâton de maréchal. Il n'en dirigea pas moins le siége de Brisach, sous le commandement du duc de Bourgogne (1703). Il passa ses dernières années dans la retraite, occupé d'objets d'utilité publique, et mourut en 1707. Vauban fit faire d'immenses progrès à l'art des siéges et des fortificat. : il perfectionna les parallèles, imagina les cavaliers de tranchée, le tir à ricochet, changea la marche des sapes, etc. D'un caractère noble, désintéressé, et plein de franchise, Vauban ne craignait pas de contredire Louis XIV, même en matière politique, et lui conseilla fortement d'établir la liberté des cultes. C'est d'après ses avis que Louis XIV fonda l'ordre de Saint-Louis (1693). Etranger à la jalousie, il fit lui-même accueillir en France Cohorn, son rival. Il a laissé un grand nombre d'écrits, dont quelques uns seulement ont été imprimés; les principaux sont : des *Traités de l'attaque et de la défense des places*, des *Mémoires sur la dixme royale*, sur l'*Edit de Nantes*. Il avait laissé, sous le titre modeste de *Mes oisivetés*, 12 vol. in-fol. de manuscrits précieux. M. Poncelet a publié, en 1841, des *Mémoires inédits de Vauban*.

VAUBECOURT, ch.-l. de cant. (Meuse), à 20 kil. N. de Bar-le-Duc; 1,143 hab. Source de l'Aisne.

VAUCANSON (Jacq. DE), né en 1709 à Grenoble, mort en 1782, est un des plus grands mécaniciens qui aient existé. Après divers essais extrêmement remarquables qu'il fit sans autre maître que son génie et avec les instruments les plus grossiers, il vint à Paris étudier les sciences, et se fit une réputation européenne par une foule de chefs-d'œuvre de mécanique, notamment par ses automates et ses moulins à organsiner. Le cardinal de Fleury le chargea de l'inspection des manufactures de soie. Il était membre de l'Académie des Sciences. Parmi ses automates, on cite un *Homme qui jouait de la flûte*, un autre *qui jouait à la fois du tambourin et du galoubet*, et un *Canard* qui prenait du grain avec son bec et le digérait.

VAUCLUSE, en latin *Vallis Clausa*, village du dép. de Vaucluse, à 26 kil. E. d'Avignon, dans un vallon que baigne la Sorgue, riv. dont la source est voisine. Cette source, que l'on nomme *fontaine de Vaucluse*, a été immortalisée par les vers de Pétrarque.

VAUCLUSE (dép. de), dép. à l'E. du Rhône, entre ceux de la Drôme au N., des Bouches-du-Rhône au S. et des Basses-Alpes à l'E : 3,473 kil. carrés; 246,071 hab. Ch.-l., Avignon. Formé de l'ancien Comtat Venaissin (jadis au pape), de partie de l'anc. Provence et de la principauté d'Orange. Montagnes, parmi lesquelles le mont Ventoux; côteaux. Fréquents orages; trop peu de pluies. Beaucoup de rivières; marais à l'O. Houille, terre à poterie; eaux minérales. Peu de bois, de fourrages et de grains; beaucoup de fruits excellents, de garance, de safran, d'olives, de miel; vin médiocre. Industrie active : soieries, couvertures de laine, acide nitrique et autres, faïence; eaux-de-vie, usines à fer; préparations de la soie; confitures et comestibles divers. Ce département a 4 arr. (Avignon, Apt, Orange, Carpentras), 22 cantons, 148 communes; il appartient à la 9e division militaire, à la cour impér. de Nîmes, et a un évêché à Avignon.

VAUCOULEURS, *Lorium*, ch.-l. de cant. (Meuse), près de la Meuse, à 20 kil. S. E. de Commercy; 2,420 hab. Bâti en amphithéâtre. Bas, toiles rayées, cotonnades. Patrie de Ladvocat, auteur du *Dictionnaire historique*, et de Jeanne Vaubernier (la Dubarry).—Il s'y tint un concile en 864. C'est dans cette ville que Jeanne d'Arc vint offrir ses services à Robert de Baudricourt.

VAUD, *Waadt* en allemand, *Pagus Urbigenus* des anciens, 19e canton de la confédération helvétique, entre ceux de Neuchâtel, Fribourg, Berne, Valais et la France, a au S. le lac de Genève : 3,100 kil. carrés; 199,000 hab. (dont 7,000 seulement Catholiques); capitale, Lausanne. Montagnes au S. E., belles vallées, riches plaines, sites délicieux. Climat varié, fort doux près du lac. Bons vins, fruits, lin, chanvre, plantes oléagineuses et médicin.; peu de céréales. Bétail, fer, houille, asphalte, soufre, sel, tourbe; eaux minérales; cavernes remarquables. Industrie : draps, cuirs, horlogerie. Exportations en France, commerce de transit. L'idiome vulgaire est un patois du vieux français qu'on nomme *le welche*. L'instruction publique est très-soignée : c'est dans ce canton, à Yverdun, qu'était le célèbre établissement de Pestalozzi.— Ce pays fut successivement possédé par les Francs, les rois de la Bourgogne-Transjurane, les empereurs d'Allemagne, les ducs de Zæhringen, les ducs de Savoie (1273-1536); il fut ensuite assujetti au canton de Berne, et ne devint canton indépendant qu'en 1798. Il est régi démocratiquement depuis 1845.

VAUDEMONT, bourg du dép. de la Meurthe, à 9 kil. S. de Vézelise; 450 hab. Ancien château. Ruines romaines. Jadis capitale du comté de Vaudemont. — Ce comté, créé en 1070 en faveur de Gérard, fils de Gérard d'Alsace, duc de Lorraine, passa en 1214 dans la maison de Joinville, et en 1394 dans celle de Lorraine par le mariage de Marguerite de Joinville avec Ferri de Lorraine. Ferri, comte de Vaudemont, petit-fils de ce dernier, épousa Yolande d'Anjou, héritière des duchés de Lorraine et de Bar, et leur fils René réunit les deux duchés, ainsi que le comté de Vaudemont, dont les ducs de Lorraine ont depuis donné le nom à leurs puînés. Charles III, duc de Lorraine, le donna à son fils naturel Charles-Henri, prince de Vaudemont.—Louise de V. épousa le roi Henr III.

VAUDOIS, hérétiques célèb., ainsi nommés de leur chef, P. de Vaux ou Valdo (*V.* ce nom), invectivaient contre les prêtres, prétendaient réformer les mœurs du clergé et ramener les temps de la primitive église. Ils affichaient pour eux-mêmes de grandes prétentions à la pureté des mœurs, ce qui leur valut le nom de *Cathares* (du grec *katharoi*, purs); on les appelait aussi *Pauvres* ou *Gueux de Lyon*. Cette secte, qu'il ne faut pas confondre avec les Albigeois, prit naiss. au XIIe siècle, à Lyon, d'où elle se répand. dans tout le Dauphiné. Attaquée par le fer et le feu, elle se grossit beaucoup jusqu'à la croisade contre les Albigeois, qui les réduisit à un petit nombre. Les Vaudois se cachèrent alors dans les montagnes de la Provence et du Piémont, où ils vécurent longtemps paisibles et obscurs. C'est sur ces débris des Vaudois que furent commis les massacres de Cabrières et Mérindol qui les anéant. en France, 1545. Ceux du Piémont furent à leur tour l'objet de mesures violentes, et se virent enfin réduits à fuir en Suisse (1686-87) ou à se convertir. Victor-Amédée les laissa rentrer en 1689. Il y a encore auj. de 16 à 20,000 Vaudois en Piémont.

VAUDREUIL (L.-Phil. RIGAUD, marquis de), marin français (1723-1802), commanda un vaisseau à la bataille d'Ouessant (1778), conquit ensuite le Sé-

négal, fit pour 8 millions de prises dans ses croisières, et servit avec éclat jusqu'à la paix de 1783, entra en 1789 aux Etats-Généraux, siégea au côté droit, émigra, et ne rentra qu'après le 18 brumaire.

VAUGELAS (Claude FAVRE DE), né en 1585 à Meximieux, fils du jurscons. A. Favre, fut chambellan de Gaston, duc d'Orléans. Il s'était fait une grande réputation de grammairien et de puriste, entra à l'Académie française lors de sa fondation, et fut mis à la tête de la grande entreprise du *Dictionnaire de l'Académie*. On a de lui des *Remarques sur la langue française*, Paris 1647, in-4, et 1738, 3 v. in-12, avec des notes de Patru et de Th. Corneille, et une traduct. estimée de *Quinte-Curce*, 1653, in-4, à laq. il travailla 30 ans, et qui ne parut qu'après sa mort. Il m. en 1650.

VAUGIRARD, *Vallis Bostroniæ* au moyen âge, puis *Vauboitron*, ensuite *Vaugirard*, bourg du dép. de la Seine, contigu aux murs de Paris, au S. O., séparé de la Seine par la plaine de Grenelle; 8,850 hab. Carton-pâte, céruse, colle-forte, produits chimiques, raffineries de sucre et d'huile, briqueterie, etc. Beaucoup de vaches laitières. — C'était autrefois une seigneurie qui appartenait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

VAUGNERAY, ch.-l. de cant. (Rhône), à 14 kil. S. O. de Lyon; 1,500 hab. Houille.

VAUGONDY (ROBERT DE). *Voy.* ROBERT.

VAUGUYON (le duc de LA). *Voy.* LA VAUGUYON.

VAULX ou VAUX, v. de France. *Voy.* VAUX.

VAULX-CERNAY (Pierre, moine DE), religieux de l'abbaye de ce nom, au diocèse de Paris, prit part à l'expédition contre les Albigeois, et en écrivit l'*Histoire* de 1206 à 1218 (Paris, 1615, in-8, et dans la *Collection* des historiens de France de Duchesne, tom. 5; trad. en franç. par M. Guizot, dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, tom. 13).

VAUQUELIN, marin, né à Caen en 1726, mort en 1763, s'embarqua à dix ans, donna des preuves d'une intrépidité presque fabuleuse, reconnut les ports de la Grande-Bretagne, défendit opiniâtrément la Louisiane, conduisit trois frégates au secours de Québec, dont il retarda la prise; mais au moment où il obtenait son premier grade dans la marine royale, il fut mis en prison par les intrigues de quelques envieux, et n'en sortit que pour être assassiné.

VAUQUELIN (L.-Nic.), chimiste, né en 1763 à Saint-André d'Hébertot (Calvados), mort en 1829, était fils d'un paysan. Placé chez un pharmacien de Paris, il attira l'attention de Fourcroy, qui se l'associa dans ses travaux. Il acquit une pharmacie, puis devint inspecteur des mines, professeur à l'école de pharmacie, à l'école de médecine, au collége de France, et membre de l'Institut. Il possédait surtout le talent de manipuler. La science lui doit une foule d'analyses et la déc. du *chrome*. On a de lui : *Manuel de l'Essayeur*, 1812, et divers *Mémoires* dans le recueil de l'Acad. des Sciences et les journaux scientifiques.

VAURÉAS. *Voy.* VALRÉAS.

VAUVENARGUES, bourg du dép. des Bouches-du-Rhône, à 12 kil. N. E. d'Aix; 400 hab. Marquisat.

VAUVENARGUES (Luc DE CLAPIERS, marquis de), moraliste, né en 1715, à Aix en Provence, servit quelque temps avec distinction, et fit les campagnes de 1734 et 1741. Epuisé par les fatigues, il se retira du service à 28 ans avec le grade de capitaine, vécut depuis dans la retraite et la méditation, et mourut en 1747 à 32 ans. On a de lui : une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, 1746; des *Réflexions sur divers auteurs*, des *Maximes*, et quelques autres opuscules. Ces ouvr., écrits avec élégance, l'ont placé au nombre des bons écrivains du XVIIIe s. : on y trouve, avec des pensées profondes, des réflexions paradoxales qui l'ont fait revendiq. par les philosophes comme un des leurs : Voltaire fait de lui le plus grand cas. Ses ouv., publ. par lui-même en 1746, ont été souvent réimprimés depuis; l'édition la plus complète est celle de Brière, 1821, 3 vol. in-8.

VAUVERT, ch.-l. de cant. (Gard), près du Vistre, à 20 kil. S. O. de Nîmes; 4,128 hab. Eaux-de-vie.

VAUVERT, ancien château, voisin de Paris, près de la barrière d'Enfer, avait, au XIIIe siècle, la réputation d'être visité par les revenants. Louis IX le donna aux Chartreux (1258), et de ce moment les revenants disparurent. Il en est resté le proverbe : *aller au diable Vauvert*, c.-à-d. entreprendre une expédition dangereuse.

VAUVILLIERS, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 46 kil. N. de Vesoul; 1,264 hab. Verre, suif.

VAUVILLIERS (Jean-François), helléniste, fils de Jean Vauvilliers, professeur estimé, né à Paris en 1737, fut professeur de grec au Collége royal, membre de l'Académie des Inscriptions (1782), adopta les idées nouvelles en 1789, fut président de la commune, et spécialement chargé des subsistances de Paris, sauva cette ville de la famine, se vit cependant poursuivi sous la Convention et le Directoire comme modéré, fut compris sur la liste des déportés en fructidor, se réfugia en Russie et mourut à Saint-Pétersbourg en 1801. On lui doit un *Essai sur Pindare* avec une traduction de quelques odes, 1772, des extraits d'auteurs grecs à l'usage de l'école milit. (1768), des éd. estimées de *Plutarque*, 1783 (avec Brotier), de *Sophocle* 1784, et des écrits politiq.

VAUX, village du dép. de Seine-et-Oise, non loin de la Seine, rive droite, à 3 kil. E. de Meulan; 969 hab. Joli château.—VAUX-PRASLIN (Seine-et-Marne), célèbre château, à 2 kil. S. de Melun, fondé et magnifiquement orné par Fouquet; possédé depuis par Villars, et enfin par le duc de Praslin, min. de L. XV.

VAUX, ou VAULX-EN-VELIN, village de l'anc. Dauphiné (Isère), sur le Rhône, à 8 kil. N. E. de Lyon; 1,100 hab. Patrie de Pierre de Vaux ou Valdo, auteur de l'hérésie des Vaudois.

VAUX (Noel JOURDA, comte de), maréchal, né en 1705, mort en 1788, entra au service en 1724, passa par tous les grades, assista à dix-neuf siéges, dix combats et quatre batailles, se distingua surtout dans les guerres de Flandre, commanda en chef dans la Corse, et fit la conquête de l'île en trois mois (1769): il fut nommé maréchal de France en 1785.

VAUXCELLES (J. BOURLET, abbé de), né à Versailles en 1734, mort en 1802, prêcha avec succès, travailla au *Mercure*, au *Journal de Paris*, et eut pour amis Delille, Thomas, Labarpe. Il est surtout connu par une édition fort estimée des *Lettres* de Mme de Sévigné, Paris, 1801, 10 vol. in-12.

VAUX-DE-VIRE (LES), vallée de France (Calvados), près de Vire. C'est dans cet endroit qu'habitait Olivier Basselin, foulon et poëte, célèbre par ses chansons joyeuses et malignes qui, désignées d'abord sous le nom de *vaux-de-vire*, prirent, dit-on, dans la suite, par corruption, celui de *vaudevilles*.

VAUXHALL, célèbre jardin public, avec salles de concert et de danse, aux portes de Londres, au S. O., tire son nom d'un entrepreneur français nommé Vaux qui l'ouvrit en 1730.

VAVASSEURS (les) ou *Arrière-Vassaux*. On nommait ainsi dans le régime féodal les vassaux d'un vassal direct. Les vavasseurs étaient fréquemment en guerre avec leurs suzerains. L'Italie vit éclater en 1026 une fameuse guerre des vavasseurs contre les grands vassaux, les prélats et les villes (dite *guerre des vavasseurs*) : Conrad II, empereur d'Allemagne, y mit fin en 1037 par ses célèbres constitutions féodales en faveur des vavasseurs.

VAVINCOURT, ch.-l. de canton (Meuse), à 7 kil. S. de Bar-le-Duc; 808 hab.

VAYRAC, ch.-l. de canton (Lot), à 53 k. N. E. de Gourdon; 1,713 hab.

VAYRINGE (Philippe), mécanicien français, né en 1684 à Nouillonpont (Lorraine), mort en 1746

commença par travailler chez un serrurier de Metz, établit à Nancy une boutique d'horlogerie, et fut nommé horloger de la ville, puis mécanicien du duc de Lorraine, apprit, dans un voyage à Londres, la géométrie, l'algèbre et l'usage de toutes les machines de physique, fut chargé (1731) de faire à l'académie de Lorraine un cours de physique expérimentale, puis suivit en Toscane le duc Léopold. On a de lui plusieurs *Machines* remarquables, entre autres un planisphère d'après le système de Copernic. Il mérita d'être appelé l'Archimède lorrain.

VEAU D'OR. Pendant le séjour de Moïse sur le mont Sinaï, les Israélites forcèrent Aaron à leur ériger une idole qui avait la forme d'un *veau* et qui fut faite en *or* avec les bijoux dont les femmes se dépouillèrent à cet effet; Moïse, descendu de la montagne, brisa aussitôt cette idole. Le *veau d'or* était une imitation du *bœuf Apis*.—*Voy.* JÉROBOAM.

VECELLI (TIZIANO), dit *le Titien*. *Voy.* TITIEN.

VECELLI (Fr.), frère du Titien et son élève, s'est beaucoup rapproché du style de ce grand peintre, et a laissé plusieurs tableaux magnifiques. — La famille Vecelli a eu encore d'autres peintres remarquables : 1° Horace, fils du Titien, mort de la peste à Venise en 1576, et qui partageait son temps entre la peinture où il excellait et la recherche de la pierre philosophale; — 2° Marc, neveu et élève du Titien, et le plus célèbre de cette famille après son maître; — 3° Tiziano, dit *Tizianello*, fils de Marc, mort après 1648, auteur de beaux tableaux, mais déjà maniéré.

VECHT, riv. d'Allemagne, naît dans les États prussiens (Westphalie), traverse le S. O. du Hanovre, entre en Hollande, parcourt les prov. de Drenthe et d'Over-Yssel, et se jette dans le Zuyderzée au N. E. de l'emb. de l'Yssel, sous le nom de Zwarte-water. Cours, 150 kil. — Une branche du Vieux-Rhin qui s'en sépare à Utrecht, et qui se jette également dans le Zuyderzée, porte le même nom.

VECTIS, nom latin de l'île de WIGHT.

VÉDANTA, c.-à-d. *conclusion des védas*. On nomme ainsi une doctrine théologique et philosophique de l'Inde qui s'appuie sur les *Védas* : c'est un des deux systèmes orthodoxes de la philosophie indienne connus sous le nom de *Mimansa* (*Voy.* ce nom). Ce système, tout idéaliste, enseigne le culte d'un seul Dieu qu'on doit adorer d'une manière abstractive; il reconnaît pour fondateur Vyasa et pour principal docteur Sankara Atcharya.

VÉDAS, les plus anciens et les plus révérés des livres sacrés des Hindous, sont le fondement de leur religion. Ils sont au nombre de 4 : 1° le *Rig*, qui contient des prières et des hymnes en vers; 2° le *Yadjour*, où sont des prières en prose; 3° le *Sama*, dont les prières, dites *mantras*, sont destinées à être chantées; 4° l'*Atharvan*, composé surtout de formules de consécration, d'expiation et d'imprécation. Chacun des Védas se compose de deux parties distinctes : les *mantras* ou prières, et les *brahamanas* ou préceptes et dogmes. En outre, on en a fait une foule de commentaires, les *Pouranas*, les *Soutras*, qui jouissent d'une autorité presque sacrée; on en a tiré un système de philosophie *orthodoxe*, la philosophie *Védanta* (*Voy.* ci-dessus). L'âge comme la doctrine des quatre *Védas* diffère beaucoup. Ils passent (les trois premiers surtout) pour avoir été inspirés par Brahma; les légendes hindoues en attribuent la publication à Vyasa qui les aurait compilés vers le IVe siècle av. J.-C. Les Védas sont écrits en langue sanscrite. Il en fut fait une traduction abrégée en langue persane, par ordre d'un frère d'Aureng-Zeyb, au XVIIe siècle; cette version elle-même a été traduite en latin; et Anquetil du Perron l'a publiée sous le titre d'*Oupnekhat*. Du reste, jusqu'ici nous n'avons en langues européennes que quelques extraits des Védas. M. Langlois a trad. en fr. le *Rig-Véda* 1848.

VEDASTUS. *Voy.* WAAST (saint).

VEENDAM, ville de Hollande (Groningue), à 22 kil. S. E. de Groningue; 6,000 hab.

VEGA (NUESTRA SENORA DE LA), ville d'Espagne (Burgos), à 35 kil. S. E. de Santander; 5,000 hab.

VEGA (la) ou la CONCEPTION, ville de l'île de Haïti, à 110 kil. N. O. de Saint-Domingue, occupe la place d'une ancienne ville fondée par Chr. Colomb et détruite par un tremblement de terre en 1564.

VEGA (GARCILASSO DE LA). *Voy.* GARCILASSO.

VEGA (LOPE DE). *Voy.* LOPE.

VÉGÈCE, *Flavius Vegetius Renatus*, écrivain militaire latin, florissait vers la fin du IVe siècle. Il est auteur d'un traité en 5 livres : *De re militari*, dédié à l'empereur Valentinien II; c'est un extrait fort instructif des écrivains antérieurs. On estime les éditions de Valart, Paris, 1762, et de Schwebel, Strasbourg, 1806. Végèce a été traduit en français par Bourdon de Sigrais, 1743; par Bongars, 1772, et commenté par Turpin de Crissé. — Un autre Végèce, *Publius Vegetius*, est auteur d'un *Traité de l'art vétérinaire*, publié par Gesner, Manheim, 1781, et traduit par Saboureux de la Bonneterie (dans le tome 6 des *Ouvrages relatifs à l'agriculture*).

VEGLIA (île), *Curicta*, île des États autrichiens (Dalmatie), dans le golfe de Quarnero : 35 kil. sur 22; 17,000 hab. Ch.-l., Veglia, sur la côte S. O., avec un port et 3,000 hab.; évêché.

VEHME (SAINTE), ou COURS VEHMIQUES, du vieil allemand *fehmen*, condamner, bannir, tribunaux secrets établis originairement en Westphalie; avaient pour but de maintenir la paix publique ou la religion et connaissaient de tous les crimes qui pouvaient troubler l'une ou l'autre. Les membres de ces tribunaux, dits *francs-juges*, s'enveloppaient du mystère le plus profond et avaient dans toute l'Allemagne des initiés qui leur déféraient les coupables : tout initié était tenu d'exécuter le jugement du tribunal dès qu'on l'en chargeait; le condamné était frappé par une main inconnue. L'origine des *cours vehmiques* paraît remonter au temps de Charlemagne, mais elles n'ont pris d'importance qu'à la fin du XIIe siècle, lorsque la Westphalie fut tombée au pouvoir de l'archevêque de Cologne (1182). Après la *paix publique de Westphalie*, 1371, un grand nombre de tribunaux s'établirent sur ce modèle dans les états qui avaient accédé à ce traité mais bientôt ils donnèrent lieu aux plus grands abus: au XVe siècle les empereurs Sigismond, Albert, Frédéric III, travaillèrent à les réprimer et ils disparurent au XVIe siècle. La *Sainte Vehme* avait son principal siége à Dortmund en Westphalie.

VEIES, *Veii*, auj. l'*Isola Farnèse*? v. d'Étrurie, une des 12 lucumonies étrusques, la plus méridionale et la plus voisine de Rome, fut souvent en guerre avec les Romains, qui finirent par s'en emparer en 395, après un siége de dix ans. Veies leur servit d'asile lors de la prise de Rome par les Gaulois en 389: les tribuns voulaient même qu'on abandonnât définitivement Rome pour s'établir à Véies; mais Camille, le vainqueur de Véies, s'y opposa : il mérita par là le surnom de *second fondateur de Rome*.

VEILLANE, bourg du Piémont. *Voy.* AVIGLIANA.

VEILLY, village de la Côte-d'Or, à 18 kil. N. O. de Beaune. Source ferrugineuse et purgative.

VELASCO (Grég.-Hernandez DE), poète espagnol, né vers le milieu du XVIe siècle, a traduit en vers le poëme de Sannazar, *De partu Virginis* (Tolède, 1554), et l'*Enéide* (Alcala, 1585, in-8). Ses compatriotes placent ces ouvrages au premier rang.

VÉLASQUEZ (Diégo), général espagnol, né vers 1465 à Cuellar (Ségovie), accompagna Colomb dans son 2e voyage, se fixa à Saint-Domingue et contribua puissamment à la soumission de l'île (1496-1509), fut chargé par Diégo Colomb, frère de Christophe, de faire la conquête de Cuba, réussit dans cette entreprise, devint gouverneur de l'île, y fonda

[l'im]portantes colonies, entre autres, San-Salvador, [P]uerto de Carenas (nommée depuis *la Havane*), 1511, [se]conda l'expédition qui découvrit le Yucatan et le [M]exique, 1517-18, mit Fernand Cortez à la tête de [l']expédition chargée de conquérir le Mexique, devint [bi]entôt jaloux de son lieutenant et voulut, mais sans [su]ccès, s'opposer à ses progrès. Il mourut en 1523.

VELASQUEZ (Jacques Rodrigues de SILVA Y), célèbre [p]eintre espagnol, né en 1599 à Séville, mort en [1]660, eut pour maître Herrera-le-Vieux, puis Fran[ç]ois Pacheco, étudia à fond les collections du Prado [e]t de l'Escurial, fit deux voyages en Italie, et fut [c]omblé d'honneurs par Philippe IV. Parmi ses plus [b]eaux tableaux on cite la *Tunique de Joseph*, le [P]ortrait d'Olivarès, le *Tableau de famille* (la famille [r]oyale), etc. Vélasquez est le chef de l'école gallo-[e]spagnole; ses ouvrages se distinguent par une imi[ta]tion si parfaite de la nature, qu'ils font complète[m]ent illusion.—Il y a eu trois autres Velasquez, tous [tr]ois frères, assez remarquables comme peintres: [1]° Alexandre Gonzalez (1719-72), qui fut aussi ar[ch]itecte; 2° Antonio Gonzalez (1729-93), et L. Gon[za]lez (1715-64), auteurs de fort belles fresques, et [l']un directeur, l'autre sous-directeur, de l'Acadé[m]ie de peinture de Madrid.

VELASQUEZ DE VELASCO (Louis-Joseph), antiquaire, [n]é en 1722, à Malaga, mort en 1772, fut chargé [pa]r Ferdinand VI de recueillir les anciens monu[m]ents de l'histoire d'Espagne, devint correspondant [de] l'Académie des Inscriptions de Paris, fut empri[so]nné comme auteur de pamphlets injurieux contre [le] gouvernement (1766), et ne fut rendu à la li[be]rté que quelques mois avant sa mort. Il a laissé [le]s *Annales de la nation espagnole depuis les temps [le]s plus reculés jusqu'à l'entrée des Romains*, Ma[la]ga, 1759, in-4; *Conjectures sur les médailles des [ro]is Goths et Suèves d'Espagne*, Malaga, 1759, in-4; [Or]igine de la poésie castillane*, 1754, etc.

VELAY, *Vellavi*, ancien petit pays de France, en [La]nguedoc, auj. dans le dép. de la Haute-Loire, [ét]ait situé entre le Forez au N., la Haute-Auvergne [à] l'O., le Gévaudan au S., et le Vivarais à l'E.; [ch.]-l., le Puy-en-Vélay.

VELCHES. *Voy.* WELCHES.

VELDECK ou VELDIG (Henri DE), minnesinger [de]s XIIe et XIIIe siècles, vécut à la cour des princes [de] Thuringe et de Basse-Saxe. On a de lui l'*Enéide* [qui e]st une imitation du *Roman de l'Eris* de Chres[tie]n de Troyes, plutôt qu'une traduction du poëme [de] Virgile), Berlin, 1784; *Ernest, duc de Bavière*, [poë]me épique, manuscrit; et la *Légende de Saint-[Ser]vais*, en 4 chants, manuscrits.

VELDENZ, bourg des États prussiens (province [Rh]énane), à 5 kil. S. O. de Bernccastel; 700 hab. [For]ges. Aux environs, ardoises, houille. Veldenz a [don]né son nom de 1614 à 1694 à un rameau cadet de [la] maison palatine de Deux-Ponts. *Voy.* PALATINAT.

VELEZ, ville de Nouvelle-Grenade, à 80 kil. S. O. [de] Socorro; 2,500 hab. Riches mines d'or aux env.

VELEZ-BLANCO, *Egelasta*, ville d'Espagne (Gre[nad]e), à 55 kil. N. E. de Baza; 6,600 hab.

VELEZ-DE-GOMERA, *Parietina*, ville du Maroc (Fez), [prè]s de la Méditerranée, à 90 kil. E. de Tétouan.

VELEZ-MALAGA, *Menoba*, ville d'Espagne (Gre[nad]e), près de la mer, à 22 kil. E. de Malaga. Châ[tea]u. Aux env., vaste plaine très fertile. Raisins [secs], fruits, canne à sucre, cochenille, soie; vins, etc.

VELEZ-RUBIO, *Morus*, ville d'Espagne (Grenade), [à ..]2 kil. S. de Velez-Blanco; 12,000 hab. Drap, [lai]nes, couvertures, etc.

[VEL]EZ (PENON DE), ville d'Afrique. *Voy.* PENON.

[VE]LHAS (Rio das). *Voy.* RIO DAS VELHAS.

[VE]LIE, ville de l'Italie ancienne. *Voy.* ELÉE.

[VE]LIGE, ville de la Russie d'Europe (Vitebsk), [à ..] kil. N. E. de Vitebsk; 5,000 hab. Château. [Bât]ie en 1536. A la Pologne jusqu'en 1772.

VELIKIIA-LOUKI, ville forte de la Russie d'Europe (Pskov), à 200 kil. S. E. de Pskov; 3,500 hab. Au grand-duc de Moscou dès 1448; prise par Etienne Bathory en 1580. Brûlée en 1611 par les partisans des faux Dmitri, et repeuplée en 1620 par les Cosaques.

VÉLIKI-OUSTIOUG. *Voy.* OUSTIOUG-VELIKI.

VELINES, ch.-l. de canton (Dordogne), à 30 kil. O. de Bergerac; 800 hab.

VELINO, *Velinus*, riv. d'Italie, naît dans le roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), puis entre dans l'Etat ecclésiastique, arrose Rieti, et tombe dans la Néra: cours 95 kil. Belles cascades.

VELINO (MONTE), mont. du roy. de Naples (Abruzze Ult. 2e), près et au N. O. du lac Fucin; 2,558m.

VELINUS, riv. de la Sabine. *Voy.* VELINO.

VELIOCASSES ou VELLOCASSES, peuple de la Gaule, dans la 2e Lyonnaise, occupaient, avec les *Caleti*, le diocèse de Rouen, et avaient pour capitale *Rotomagus* (Rouen). Ils ont donné leur nom au *Vulcassinus pagus* (le pays Vexin).

VÉLITES, corps d'infanterie légère chez les Romains, était formé des citoyens les plus pauvres et les plus jeunes. On les plaçait presque toujours entre les rangs de la cavalerie dont ils accompagnaient les mouvements. Ils étaient 1,200 par légion de 6,000 hommes.—Napoléon avait établi dans l'armée française des corps de troupes légères appelés *vélites*.

VELITSCHTERIN ou VOUSITRIN, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, à 22 kil. N. O. de Pristina; 3,000 hab. Evêché grec.

VELLAUDUNUM ou VELLAUNODUNUM, ville de Gaule (Lyonnaise 4e), chez les *Senones*, importante au temps de César. On l'a placée tantôt à Beaune, tantôt à Château-Landon, Avallon, Auxerre, etc.

VELLAVI, auj. *le Vélay*, peuple de la Gaule, chez les Arvernes (Lyonnaise 4e), au N. des *Gabali*, au S. des *Segusiani*, avait pour chef-lieu *Vellavi*, d'abord *Revessio* (auj. *Saint-Paulien*).

VELLEDA, prophétesse germaine du temps de Vespasien, était de la nation des Bructères, et exerçait une influence immense sur toutes les populations germaniques. Elle contribua puissamment à l'insurrection des Bataves, à la tête de laquelle se mit Civilis (70 de J.-C.); mais quand elle vit le mauvais succès de cette tentative, elle fit poser les armes au nom de la divinité dont elle était prêtresse, et aida le général romain Cerealis à pacifier le pays. Elle fut quelques années après prise par Rutilius Gallicus, et conduite à Rome en triomphe.

VELLEIUS PATERCULUS, historien latin, né vers l'an 19 av. J.-C., servit neuf ans sous Tibère comme commandant de cavalerie, fut successivement questeur, tribun du peuple, préteur (14 de J.-C.), consul même, selon quelques biographes, et périt, à ce qu'on croit, enveloppé dans la chute de Séjan. Il avait écrit un abrégé de l'histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident, qui n'existe plus en entier. Ce qui en reste n'est qu'un fragment relatif à l'histoire grecque et à l'histoire romaine depuis la guerre de Persée jusqu'à la 6e année de Tibère. C'est un morceau des plus remarquables, auquel on doit cependant reprocher les flatteries adressées à Tibère et à Trajan. Les meilleures édit. sont celles de Leyde, dite *Variorum*, 1688, 1719, 1744, in-8; de Barbou, 1746, in-12; de la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire (1822, in-8). Velleius Paterculus a été traduit par l'abbé Paul, Avignon, 1768, et par Després, 1826 (dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, in-8).

VELLETRI, *Velitræ*, ville des Etats de l'Eglise (comarque de Rome), à 31 kil. S. E. de Rome; 10,000 hab. Evêché, ch.-l. de légation. Hôtel-de-ville (dû au Bramante); palais Ginetti et Borgia; statue d'Urbain VIII.—L'anc. *Velitræ*, dans le Latium, appartenait aux Volsques. Auguste en était originaire.

VELLORE ou VELAR, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'anc. Karnatic, à 22 kil. N. O. d'Arcot. Citadelle, pagodes. Coton; indigo.

VELLY (l'abbé Paul-Franç.), historien français, né en 1709 à Fismes près de Reims, m. en 1759, entra chez les Jésuites, et professa au collége Louis-le-Grand à Paris. Il commença la fameuse *Histoire de France* en 30 vol., dite *Histoire de Velly, Villaret et Garnier*. Velly lui-même n'en composa que 7 vol. et une partie du 8e (1756-59). Ces volumes, qui embrassent jusqu'au règne de Philippe-le-Bel, sont la partie la plus faible de la compilation, surtout les 2 premiers. Velly n'avait point sérieusement étudié les sources. *Voy.* VILLARET et GARNIER.

VELTHUYSEN (Lambert), *Velthusius*, théologien protestant d'Utrecht, né en 1622, mort en 1685, occupa plusieurs dignités importantes à Utrecht, et fut député par sa ville natale aux assemblées ecclésiastiques; mais il déplut à ses collègues par le zèle avec lequel il soutenait les droits de ses commettants, et ils parvinrent, en l'accusant d'hérésie, à le faire révoquer. On a de lui: *Usage de la raison dans les questions théologiques* (1668); *De la Pudeur naturelle* (1676), etc. Ses écrits théologiq. sont à l'*Index*.

VENAFRE, *Venafrum*, auj. *Venafro*, ville de Campanie, au N., près du Vulturne, fondée, dit-on, par Diomède, devint plus tard colonie romaine; elle était célèbre par son huile. — La ville moderne est dans la Terre-de-Labour, à 19 kil. S. O. d'Isernia; 2,800 hab.

VENAISSIN (Comtat), ou simplement le COMTAT, *Comitatus Vindascinus*, petit pays du midi de la France, jadis aux papes, entre la Provence, le Dauphiné, le Rhône et la Durance, avait pour ch.-l. Carpentras, et tirait son nom de la ville de Vénasque qui en fait partie et qui en fut longtemps la capitale. Par une étrange erreur, on a quelquefois appelé ce pays *comtat d'Avignon* (*comitatus Avenionensis*), bien que la ville d'Avignon n'y fut point comprise; mais probablement parce que l'on aura pris le mot *Venaissin* pour une corruption du mot latin *Avenionensis*, et parce que le comtat Venaissin appartenait aux papes, ainsi qu'Avignon. Le Comtat se divisait en trois juridictions, et avait pour villes principales: Carpentras, Vénasque, Cavaillon, Vaison, Valréas, l'Ile, etc. — Jadis aux Cavares, ce pays passa aux Romains qui le comprirent dans la Viennaise, puis aux Bourguignons, aux Francs, aux comtes d'Arles (1054), à ceux de Toulouse (1125), aux Croisés qui combattirent les Albigeois (1226), rev. peu apr. à Raymond VII, c. de Toulouse, et fut porté par sa fille au prince Alphonse, frère de saint Louis (1237). Philippe-le-Hardi s'en empara en 1271 à la mort d'Alphonse, puis le céda au pape Grégoire X en 1274. Depuis ce temps le comtat Venaissin ne cessa, sauf diverses occupations temporaires de la part de la France, d'appartenir au Saint-Siége, jusqu'à ce qu'en 1791 l'Assemblée législative le déclara réuni à la France ainsi qu'Avignon; le tout forma le département de Vaucluse. Les traités de Tolentino et de Lunéville confirmèrent cette réunion.

VÉNASQUE, *Vindascinum*, bourg du dép. de Vaucluse, à 12 kil. S.E. de Carpentras; 1,100 hab. Jadis place importante, et ch.-l. du comtat Venaissin. Il y a 2 autres Vén., l'une en Aragon, près du val d'Aran; l'aut. dans les États sardes, à 19 k. S.O. de Saluces.

VENCE, *Ventia*, ch.-l. de canton (Var), à 22 kil. N. E. de Grasse; 3,156 hab. Ville très-ancienne, eut jadis un évêché (transféré à Grasse au XIIIe siècle).

VENCE (l'abbé DE), commentateur de la Bible, né vers 1676 dans le Barrois, mort en 1749 à Nancy, avait été précepteur des jeunes princes de Lorraine, puis prévôt de l'église primatiale de Nancy. On a de lui 6 vol. d'*Analyses et dissertations sur les livres de l'Ancien-Testament*, 2 vol. d'*Analyses* ou *Explications des Psaumes*, qu'il ajouta à l'édition de la *Bible* du P. de Carrières, Nancy, 1738-43, 22 vol. in-12, et qui ont valu à celle-ci le nom de *Bible de Vence*. Cette *Bible* a été réimprimée plusieurs fois (5e éd., par Drach, Paris, 1827, etc., 27 vol. in-8).

VENCESLAS I (saint), duc de Bohême, né en 907, n'avait que 13 ans à la mort de son père Vratislas. Sa mère Drahomire, qui eut la régence, était païenne: elle tenta d'abolir le christianisme en Bohême et persécuta cruellement les chrétiens de ce duché; mais Venceslas, devenu majeur en 925, releva les autels après avoir éloigné sa mère et son frère Boleslas, qui s'opposaient à ses projets. Il ne songea, sur le trône, qu'à faire fleurir la justice et la religion, et pratiqua toutes les vertus. Ayant, par excès de bonté, rappelé sa mère et son frère, il fut assass. en trahison par ce frère même, à Bunzlau, en 935 ou 936. On l'hon. le 28 sept.

VENCESLAS II, duc de Bohême en 1191, avait été 18 ans en exil, et avait en vain tenté de ravir le trône à son oncle Frédéric. Trois mois après son avénement, il fut chassé par Przemislas, et tomba entre les mains du margrave de Lusace, qui le jeta dans une prison où il mourut (1194).

VENCESLAS III (III comme duc, ou I comme roi), fils de Przemislas-Ottocar I, naquit en 1205, fut en 1226 associé à son père, et régna seul en 1230. Son règne est signalé par ses guerres avec l'Autriche, p. l'arrivée des Mongols en Moravie (1241), où ils commirent d'épouvantables dégats; par sa participation à la lutte contre les Hohenstauffen et à l'élection de Guillaume de Hollande comme empereur (1247). Ses sujets se révoltèrent, et choisirent pour roi son fils (Ottocar II); mais il finit par triompher. Il mourut en 1253.

VENCESLAS IV (ou II), dit *le Vieux*, né vers 1270, parvint au trône de Bohême en 1283, après un intervalle de 5 ans qui suivit la mort d'Ottocar II, son père. La régence fut confiée au marquis de Brandebourg, son cousin. En 1300, il fut élu roi de Pologne par le parti opposé à Vladislas IV (Lokietek), et il se mit en possession du royaume. Un parti hongrois lui offrit aussi la couronne de Hongrie (1301), mais il préféra la céder à son fils Venceslas V. Il mourut en 1305. C'est lui qui est le héros de la tragédie de *Venceslas*, par Rotrou.

VENCESLAS V (ou III), fils du précédent, fut élu roi de Hongrie en 1301 (à 12 ans) sur le refus de son père, se soutint contre Charles-Robert jusqu'en 1303, quitta ensuite ce royaume, et abandonna ses prétentions à Othon IV de Bavière (1305), en montant sur le trône de Bohême. Il se préparait à faire valoir ses droits sur la Pologne, lorsqu'il périt assassiné à Olmutz en 1306. On imputa ce crime à la maison de Habsbourg. Sa mort rendit Vladislas Lokietek maître de la Pologne.

VENCESLAS VI (ou IV), dit *l'Ivrogne* et *le Fainéant*, roi de Bohême et empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Charles IV, né en 1359, réunit, à la mort de son père (1378), la couronne impériale au trône héréditaire de Bohême. Il causa toutes sortes de maux par son apathie, son lâche amour pour d'infâmes voluptés, et se fit universellement détester par son caractère sanguinaire. Entre les deux papes qui se disputaient le siége pontifical (Urbain VI et Clément VII), il se décida pour Urbain, mais sans pouvoir faire reconnaître par ses peuples le pouvoir de ce pape: il laissa désoler l'Allemagne par l'anarchie et le brigandage, et permit aux grands de former des ligues, qui bientôt anéantirent son autorité; il publia enfin, en 1389, une *paix publique*, qui avait pour but de réprimer les désordres, mais qui y réussit fort peu. Il se rendit par ses cruautés si odieux en Bohême, que son frère Sigismond et son cousin Josse de Moravie, unis à l'archevêque de Prague, le firent enfermer (1394). Il fut cependant relâché sur les représentations des états de l'empire; mais ces états eux-mêmes se révoltèrent

bientôt, et Venceslas fut solennellement dépouillé du titre d'empereur (1400). Toutefois, il conserva son royaume de Bohême, et s'y maintint jusqu'à sa mort. Les dernières années de son règne furent ensanglantées par l'hérésie et les guerres de Jean Huss et de Ziska. Venceslas mourut en 1419. On l'a représenté comme le Néron et le Sardanapale de l'Allemagne.

VENDÉE (la), riv. de France, naît dans le dép. des Deux-Sèvres, entre dans le dép. de la Vendée, et tombe à 3 kil. N. E. de Marans, dans la Sèvre Niortaise; cours, 65 kil., dont 22 navigables.

VENDÉE (dép. de la), département maritime, sur le golfe de Gascogne, au S. de celui de la Loire-Inférieure, au N. de celui de la Charente-Inférieure, est arrosé par la Vendée : 8,617 kil. carrés; 341,312 hab. Ch.-l., Bourbon-Vendée. Formé de l'anc. Poitou. On y distingue 3 régions naturelles : le Bocage, au centre et à l'E.; le Marais à l'O., le long de la côte, et au S.; la Plaine entre les deux. Climat varié (assez froid dans le Bocage, humide et malsain dans le Marais). Immenses marais salants; sources minérales; chanvre et lin (dans le Marais); céréales, légumes, fruits, vins médiocres; bois et prairies artificielles (dans le Bocage); bons chevaux, mulets, ânes, gros et menu bétail. Peu d'industrie (draps, toiles; papier; tanneries, corderies). Commerce actif : pêche abondante, surtout de sardines. — Ce dép. a 3 arr. (Bourbon, les Sables-d'Olonne, Fontenay-le-Comte), 30 cant., 294 comm.; il appartient à la 15e division militaire ainsi qu'à la cour impér. de Poitiers; il a un évêché à Luçon.

VENDÉE (guerres de la), nom commun aux diverses guerres qui eurent lieu entre les royalistes de l'Ouest de la France et les divers gouvernements qui ont remplacé l'ancien régime. Le Bas-Poitou (dép. actuel de la Vendée), l'Anjou, le Bas-Maine et la Bretagne en ont été le théâtre. Les insurgés étaient les nobles et des paysans, auxquels se mêlaient quelques prêtres. La première guerre commença en mars 1793 dans le Bocage; Lescure, Bonchamp, d'Elbée, Stofflet, Cathelineau, et surtout Larochejaquelein en furent les héros. Lescure eut d'abord des succès, entra dans Saumur et passa la Loire; il marchait sur le Mans, quand l'indiscipline de ses troupes et quelques renforts qui arrivèrent aux républicains forcèrent les insurgés à la retraite : ils furent défaits à Saumur. En même temps Cathelineau échouait à Nantes; Lescure était blessé à la Tremblaye; d'Elbée, gén. en chef, était pris. Celui-ci fut remplacé par Larochejaquelein, qui, après avoir sauvé les Vendéens d'une ruine totale, périt au combat de Nouaillé, 1794. La guerre alors prit un autre caractère : les insurgés s'éparpillèrent par bandes et se confondirent avec les *Chouans*; leur principal chef, Charette, se montra souvent redoutable, mais il finit par être pris et fusillé à Nantes (1796). C'est Hoche qui eut l'honneur de mettre fin à cette première guerre, ce qui lui a valu le titre de *pacificateur de la Vendée*. Toutefois il resta de nombreuses bandes, composées de brigands plutôt que d'insurgés, qui longtemps infestèrent les routes. En 1799, par suite des fautes du Directoire, la Vendée et les Chouans reprirent les armes. Brune les réduisit, et les amena dès le commencement de 1800 à une pacification : un calme profond régna dans l'Ouest pendant tout le temps de l'Empire. En 1815, pendant les Cent-Jours, les Vendéens semblèrent vouloir reprendre les armes : la présence du général Lamarque dans l'Ouest empêcha ce mouvement de devenir grave. Enfin, en 1832, après l'avénement de la maison d'Orléans, diverses bandes légitimistes se montrèrent dans la Vendée, mais sans prendre de consistance : l'arrestation de la duchesse de Berri fit évanouir ces tentatives.—Beauchamp, Crétineau-Joly, etc., ont écrit l'histoire des guerres de la Vendée.

VENDÉENS. On désigne ainsi, non seulement les habitants du dép. de la Vendée, mais en général tous les habitants des dép. de l'Ouest qui se soulevèrent contre la République pour défendre la cause royaliste (*Voy.* l'art. précédent).—On confond quelquefois, mais à tort, les Vendéens avec les *Chouans* (*Voy.* ce mot).

VENDÉMIAIRE an IV (journées des 12 et 13), 4 et 5 octobre 1795. On nomme ainsi la victoire remportée dans les murs de Paris sur les sections insurgées par l'armée de la Convention que commandaient Barras et le général Bonaparte.

VENDEN, ville de la Russie d'Europe (Livonie), à 80 kil. N. E. de Riga; 1,000 hab. Bâtie en 1205, fut quelque temps ch.-l. des Chevaliers Porte-Glaive. Evêché. Incendiée en 1748.

VENDES, peuple slave. *Voy.* WENDES et VÉNÈDES.

VENDES, village du dép. du Calvados, à 17 kil. O. de Caen; 500 hab. Patrie du père Porée.

VENDEUVRE. *Voy.* VANDEUVRE.

VENDIDAD SADÉ, livre sacré des Parses, contient 3 parties : le *Vendidad*, le *Yaçna* et le *Vispered*. Il a été trad. par E. Burnouf, 1829-43. Le *Vendidad* fait partie du *Zend-Avesta*; c'est un livre de droit et de liturgie, rédigé sous la forme d'un dialogue entre Ormuzd et Zoroastre. *Voy.* ZEND-AVESTA.

VENDOME, *Vendocinum*, ch.-l. d'arr. (Loir-et-Cher), sur le Loir, en partie dans des îles, à 33 kil. N. N. O. de Blois; 8,206 h. Tr. de 1re inst. et de comm.; collége cél. (auj. lycée), fondé par César, duc de Vendôme, et longt. dirigé par les Oratoriens. Belle église et haut clocher; anc. abb. de Bénédictins (auj. quartier de cavalerie); bibliothèque. Gants, cotonnades, mégisseries, etc. Aux environs naquit Ronsard. — Jadis titre d'un comté qui eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1373; il passa alors dans la maison de la Marche et fut ensuite érigé en duché pairie par François I en faveur de Charles de Bourbon, grand-père de Henri IV. Celui-ci donna le titre de duc de Vendôme à l'un des fils qu'il eut de Gabrielle d'Estrées (*Voy.* ci-après). La ville de Vendôme fut prise par les Calvinistes en 1562 et 1586. — L'arr. de Vendôme a 8 cant. (Droué, Mondoubleau, Montoire, Morée, Saint-Amand, Savigny, Selommes, plus Vendôme), 110 comm. et 77,760 hab.

VENDOME (César, duc de), appelé de son vivant *César Monsieur*, fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1594 au château de Coucy (Aisne), mort en 1665, fut légitimé en 1595, épousa la fille du duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, et devint lui-même gouverneur de cette province. Sous Louis XIII, il trempa dans le complot de Chalais contre Richelieu (1626), et en fut puni par quatre ans de détention et la perte de son gouvernement; accusé, en 1641, d'avoir eu part au projet d'assassiner Richelieu, il s'enfuit en Angleterre, d'où il ne revint qu'en 1643. Sous Louis XIV, il fut, comme son fils, le duc de Beaufort, un des chefs du parti des *Importants*, mais il fit la paix avec Mazarin dès qu'on lui eut conféré le gouvernement de Bourgogne avec le titre de surintendant-général de la navigation et du commerce de France. C'était un homme d'esprit, mais sans portée politique.

VENDÔME (Louis, duc de), fils aîné du précédent, 1612-69, porta le nom de duc de Mercœur jusqu'à la mort de son père, fut en 1649 vice-roi de Catalogne pour la France, épousa, en 1651 Laure Mancini, nièce de Mazarin, commanda en Provence, puis en Lombardie (avec le duc de Modène), 1656. Après la mort de sa femme il reçut les ordres, devint cardinal en 1667 et fut légat de Clément IX en France. Il est père des deux qui suivent.

VENDÔME (L.-Jos., duc de), célèbre général, fils aîné du précédent, né en 1654, porta le titre de duc de Penthièvre jusqu'à la mort de son père. Il fit ses premières armes contre la Hollande en 1672,

devint maréchal de camp en 1678, gouverneur de Provence en 1681, se distingua comme lieutenant-général dans la guerre de la ligue d'Augsbourg, surtout aux siéges de Mons, de Namur, aux batailles de Steinkerque, de la Marsaille, fut envoyé comme général en chef en Catalogne (1695), prit Barcelone, et par ses succès eut grande part à la conclusion de la paix de Ryswyk (1697). Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il combattit sur les trois principaux théâtres de la guerre : en Italie, aux Pays-Bas, en Espagne. En Italie, il répara d'abord avec éclat les fautes de Villeroi (1702), mais son indolence et l'habileté du prince Eugène qui souvent lui fut opposé, l'empêchèrent de frapper des coups décisifs. En Flandre, où il fut envoyé en 1708, il commit des fautes graves, permit la jonction de Marlborough et d'Eugène, et perdit ainsi la bataille d'Oudenarde. Plus heureux en Espagne, il remporta la victoire de Villaviciosa (1710), ramena Philippe V à Madrid et raffermit sur la tête de ce prince la couronne qui paraissait perdue. Il se rendait en Catalogne pour achever la soumission de l'Espagne, lorsqu'il mourut dans une petite ville du royaume de Valence (1712). Philippe V fit porter son deuil à toute l'Espagne, et le fit inhumer à l'Escurial dans le tombeau des infants. Vendôme avait le coup-d'œil et le génie d'un grand général, mais il lui manquait l'activité, la réflexion, la prudence. Sa vie privée était infâme, et il en faisait parade avec cynisme ; du reste, il avait beaucoup d'esprit. On ne peut non plus lui refuser du désintéressement et de la bonté ; mais sa bonté dégénérait souvent en faiblesse.

VENDÔME (Philippe, dit le prieur de), frère du précédent, né en 1655, mort en 1727, entra dans l'ordre de Malte, parut en 1669 au siége de Candie, fit les campagnes de Hollande, d'Allemagne, de Flandre, devint maréchal de camp en 1691, grand-prieur de France et lieutenant-général (1693), eut part aux succès de Catinat en Italie, à ceux de son frère en Catalogne, commanda en Lombardie, et eut un succès à Castiglione en 1705, mais fut disgracié pour n'avoir point donné à la bataille de Cassano ; privé de ses bénéfices, il alla vivre à Rome. Il ne revint en France que cinq ans après, mais sans reprendre de service. Il résidait au Temple et vivait au milieu d'un cercle choisi de gens de lettres, parmi lesquels brillaient Chaulieu et Lafare. En lui s'éteignit la maison de Vendôme.

VENDOMOIS, ancien petit pays de France, dans l'Orléanais, faisait partie de la Beauce ; ch.-l., Vendôme. Il est auj. réparti entre les dép. de Loir-et-Cher et de la Sarthe.

VENDOTENA (île) ou VENDOTIENE, *Pandataria*, île du roy. de Naples (Naples), à 10 kil. N. O. de celle d'Ischia : 3 kil. sur 2 ; 400 hab. Agriculture et pêche. Lieu d'exil sous les Romains ; déserte au IXe siècle à cause des incursions des barbaresques ; peuplée en 1769 d'indigents tirés de Rome.

VENÈDES, *Venedi*, peuple de Germanie, vers l'embouchure de la Vistule, étaient évidemment les Wendes ou une partie des Wendes. — Il y eut aussi des Venèdes dans le sud du Norique : c'étaient des Wendes qui, après avoir pris part aux grandes invasions des Ve et VIe siècles, furent, vers 610, refoulés au loin par la marche des Avares vers l'O. Leur pays a depuis été la Carnie (Carniole et S. de la Carinthie), qu'au moyen âge on nomma *Marche des Vénèdes*, et qui, sous les Carlovingiens, faisait partie du duché de Frioul. *Voy.* VÉNÉTIE.

VÉNÉDIQUE (golfe), auj. le golfe de DANTZICK.

VÉNÈLES, *Veneli*, peuple de la Gaule, en Lyonnaise 2e, à l'O., avaient pour villes principales *Constantia* (Coutances), et *Crociatonum* (Valognes).

VENER, grand lac de Suède (Gothie et Suède propre), entre les lans de Carlstad, Elfsborg et Skaraborg : 145 kil. sur 75. Il s'écoule dans le Cattegat par le Gotha-Elf et communique avec le lac Vetter par le canal de Trollhætta, ouvert en 1844.

VENERONI (J. VIGNERON, dit), natif de Verdun, italianisa son nom, vint à Paris, se fit passer pour Florentin, eut de grands succès comme maître d'italien, et devint secrétaire interprète du roi. Il publia une *Grammaire italienne* (1710), et un *Dictionnaire italien-français et français-italien* (1706, in-4), qui malgré leurs imperfections ont longtemps servi de manuels en France.

VÉNÈTES, peuple slave d'origine, qui donna son nom à la Vénétie. — Peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 3e, au S., avait pour ch.-l. *Veneti*, d'abord *Dariorigum*, auj. *Vannes*. — Les Vénèdes de la Baltique, les Hénètes de la Paphlagonie, les Vénètes de l'Italie et de la Gaule semblent avoir été des peuplades de même race, toutes appartenant à la subdivision wende de la race slave.

VÉNÉTIE, *Venetia*, auj. la partie vénitienne du roy. Lombard-Vénitien, contrée de l'ancienne Italie septentrionale, au N. du Padus, entre l'Ollius et l'Adriatique, devait son nom à des Wendes qui étaient venus s'y établir. Aquilée, Patavium, Vérone, Vicence en étaient les villes principales. A la Vénétie on ajoutait ordinairement l'Istrie dont la capitale était Pola ; ces deux pays, réunis sous le titre de *Venetia cum Istria*, formèrent sous l'empire romain une province de la préfecture d'Italie, dans le diocèse d'Italie propre.

VENETTE (J. DE), romancier et chroniqueur français, né vers 1307, au village de Venette près de Compiègne, mort en 1369, prieur du couvent du Carmel à Paris. On lui doit la *Seconde continuation de la chronique de Nangis*, de 1348 à 1368 (dans le *Spicilegium* de d'Achéry), et le roman des *Trois Maries* en rimes françaises (manusc. à la bibliothèque du roi), dont J. Droyn a donné une version libre en prose qui eut grand cours au XVIe siècle. — Un autre Venette, Nicolas, médecin (1632-98), professeur d'anatomie et de chirurgie à la Rochelle, a donné un bon *Traité du scorbut* (1671) ; mais est plus connu par un *Tableau de l'amour conjugal* (Amst., 1688, in-8), qui n'est qu'un livre obscène et un roman médical.

VÉNÉZUELA (république de), état de l'Amérique du Sud, borné au N. par la mer des Antilles, à l'E. par l'Atlantique, au S. par le Brésil, à l'O. par les républiques de la Nouvelle-Grenade et de l'Equateur : 1,169,450 kil. carr. ; 872,000 hab. Capit., Caracas. Div., 4 départements, subdivisés eux-mêmes en 12 provinces comme il suit :

Vénézuela,	Caracas, Carabobo.
Zulia,	Maracaybo, Coro, Truxillo, Mérida.
Orénoque,	Varinas, Apure, la Guyane.
Maturin,	Cumana, Barcelone, la Marguerite.

A l'E. et au N., montagnes peu élevées ; à l'O. et au S., immenses plaines et grands fleuves (l'Amazone, qui forme limite au S., et l'Orénoque, dont presque tout le cours est compris dans la république, avec leurs nombreux affluents). Climat varié, très chaud dans les plaines, délicieux dans les vallées, froid dans les montagnes. Sol très fertile (denrées équatoriales, plantes médicinales et tinctoriales, aloès, etc.). Nombreux bétail. Immenses espaces presque sans culture, dans lesquels errent quelques peuplades indigènes. Peu d'industrie et de commerce. — Le Vénézuela fut ainsi appelé par les Espagnols à cause de la ressemblance qu'ils trouvèrent entre la situation de plusieurs villes indiennes de ce pays, situées sur le lac de Maracaybo, et celle de Venise bâtie sur des lagunes. Il formait jadis, sous la domination de l'Espagne, la moitié occidentale de la capitain. gén. de Caracas-et-Nouv.-Grenade. Indépendant dès 1811, il fit de 1819 à 1831 partie de la république de Colombie qui, à cette dernière époque, s'est scindée en trois états distincts. Le Vénézuela forma dès lors un état indépendant. — Le dép. de

Vénézuela, sur la mer des Antilles, a pour bornes la prov. d'Apure au S., le dép. de Zulia à l'O.: 570 kil. de l'E. à l'O. sur 270; 350,000 hab.: ch.-l., Caracas.

VÉNÉZUELA (golfe de). *Voy.* MARACAYBO.

VENISE, *Venetia* en latin, *Venezia* en italien, ville maritime des États autrichiens (Italie), ch.-l. du gouv. de Venise et une des deux capit. du roy. Lombard-Vénitien, à 247 kil. E. de Milan; 110,000 hab. Résidence du gouverneur du roy. Lombard-Vénitien (pendant l'hiver), et du commandant-général de la marine autrichienne. Patriarche cathol., archevêque arménien, évêque grec. Port franc. Venise est bâtie sur environ 160 petites îles (Malamocco, Torcello, Murano, Mazorbo, San-Lazzaro, etc.) au milieu des lagunes; elle semble sortir des eaux et offre un aspect unique : 9,000 gondoles parcourent les nombreux canaux que ces îles laissent entre elles : on compte dans cette ville 140 ponts. On y remarque la magnifique place de Saint-Marc, celles de Saint-Étienne, Saint-Paul, Saint-Jean-Paul, Sainte-Marie de Fornoue. Les rues sont très étroites, mais bien pavées. Parmi les nombreux monuments de Venise, on cite les églises de Saint-Marc, des Déchaux, des Jésuites, du Salut, de Saint-Georges, du Rédempteur, des Frères, de Saint-Jean-Paul, de Saint-Sauveur; le ci-devant palais ducal (orné d'une foule de tableaux et de statues des plus grands maîtres); le célèbre pont des Soupirs, le pont de Rialto; les palais Grassi, Grimani, Balbi, Rezzonico; la promenade de la Piazzetta et le quai des Esclavons; sept théâtres, dont un (celui de la *Fenice*) est un des plus beaux d'Italie; l'arsenal, etc. Lycée, séminaire de *la Salute*, collége *delle Salesiane* (pour les jeunes filles), école de navigation, des cadets de marine, des beaux-arts; section de l'institut impérial des sciences et arts, athénée vénitien; superbe bibliothèque de Saint-Marc, précieuse surtout par les manuscrits, musée. Jointe au continent par un chem. de fer.—V. doit son origine à quelques familles d'Aquilée et de Padoue qui, fuyant devant Attila, se retirèrent dans les îles des lagunes (vers 452). Chaque île d'abord s'administra elle-même. Vers 697, elles se réunirent en commun et choisirent pour chef un doge (Anafeste fut le premier, 697-717). La nouvelle république fut censée sujette de l'empire d'Orient; mais au xe siècle, elle devint indépendante de fait, et en 997, sous Pierre Orseolo II, Venise jeta les fondements de sa puissance en soumettant les villes maritimes de l'Istrie et de la Dalmatie (entre autres Zara). Le XIe siècle et surtout le XIIe lui furent très favorables. Ses navires, rivaux de ceux de Pise et de Gênes, transportaient les marchandises, les pèlerins, les croisés, et souvent elle se faisait donner en paiement partie des villes conquises sur les Infidèles. Guelfe plus que Gibelline, bien que ne prenant qu'un intérêt secondaire à la guerre du sacerdoce et de l'empire, elle nuisit beaucoup à Frédéric Barberousse, battit la flotte impériale au cap Melloria, et contribua à la paix de Venise (1177), qui fut le prélude de celle de Constance. Peu après, elle affectait l'empire de l'Adriatique sous le doge H. Dandolo. La conquête de Constantinople par les Latins, à laquelle elle avait pris part par sa marine (1204), lui valut plusieurs îles de l'Archipel, Négrepont, Candie, et un quart de Constantinople. Jusqu'en 1261, Venise joua le premier rôle dans l'ancien empire grec; mais quand Michel VIII (Paléologue) eut repris Constantinople (1261), et surtout après les défaites de 1291 et 1298, cette primauté devint le lot de Gênes, et de là une longue lutte entre les deux républiques (guerres de Caffa, 1350-1355, de Chiozza, 1378 — 1381). Cette dernière guerre lui fit perdre toutes ses conquêtes en Terre-Ferme; toutefois elle se dédommagea bientôt après en obtenant la Marche de Trévise (1388), le Padouan (1405), le Bressan (1428). Après la prise de Constantinople par les Turcs, Venise s'honora par une courageuse résistance (1461-1477); néanmoins, elle se vit enlever par Mahomet II beaucoup d'îles de l'Archipel, entre autres Négrepont, plus les places de la Morée. A la mort de Scanderbeg, elle posséda momentanément divers districts de l'Albanie, et, en 1489, elle se fit céder le roy. de Chypre par Catherine Cornaro. Venise était alors la première puissance commerçante de l'Europe; elle jouait aussi un rôle essentiel dans la politique de l'Italie : c'est elle qui forma la ligue contre Charles VIII, vainqueur de Naples (1495), et qui fit échouer tous ses projets. Mais la découverte du passage aux Indes (1497) et celle de l'Amérique (1492) lui portèrent un coup mortel : la ligue de Cambray, formée contre elle en 1508 par l'empereur, le pape, les rois de France et d'Aragon, la mit à deux doigts de sa perte et lui coûta la Polésine avec cinq villes dans le roy. de Naples : Chypre lui fut prise en 1571 sous Sélim II, ainsi que les douze Cyclades; et sous Mahomet IV, une guerre ruineuse lui arracha Candie (1669). En vain, elle recouvra quelques places en Morée (1683-99): elle les reperdit encore en 1739. Enfin Venise, bien qu'elle fût restée neutre en apparence, fut occupée en 1797 par Bonaparte, qui, par le traité de Campo-Formio, livra tout son territoire à l'Autriche (ne gardant que les îles au S. E.), contre la cession du duché de Milan et de la limite du Rhin. En 1805, la paix de Presbourg joignit Venise et son territ. au roy. d'Italie. Le tout revint en 1814 à l'Autriche. Insurgée en 1848, V. procl. la républ., mais est réduite en 1849 après un long siége. — Venise avait repris sous le gouv. de la France et de l'Autriche une vie nouvelle; elle est port franc, ce qui rend son commerce très florissant. Au moyen âge, elle était célèbre par son industrie; elle a été longtemps sans égale pour la fabrication des glaces. Elle a aussi excellé dans la peinture : aux XVIe et XVIIe siècles, l'école vénitienne a été sans comparaison la première pour les coloris : c'est à cette école qu'appartiennent les frères Gentile et Giovanni Bellini, le Giorgione, le Titien, le Tintoret, Paul Véronèse. Venise eut longtemps la réputation d'une ville de plaisir, et son *Carnaval* y attirait les étrangers de toute l'Europe.— Le gouvernement républicain de Venise était une forte et ombrageuse aristocratie; ses nobles étaient inscrits dans un registre dit *livre d'or*. Le chef de l'état avait le titre de *doge*, c.-à-d. *duc* (*Voy.* DOGE); les doges étaient à vie, mais comme presque tous étaient nommés fort vieux, aucun d'eux, depuis J. Foscari (qui gouverna 34 ans, 1423-1457), ne resta au pouvoir plus de 16 ans. Le pouvoir du doge était limité par le conseil des *Dix*, par les inquisit. d'état, par le conseil des *Pregadi*, par le tribunal de la *Quarantie*. Les Vénitiens nobles avaient seuls accès aux charges politiques. Les provinces étaient régies par des *provéditeurs*, les villes par des *podestats*. La force armée consistait en Dalmates, dits *stradiotes*. Le système général de Venise, depuis la perte de Chypre, fut la neutralité entre les puissances de l'Europe.— Depuis Anafeste jusqu'à Louis Marini, dernier doge (de 697 à 1797), pendant un espace de 1,100 ans, Venise compta 122 doges. Les familles ducales les plus connues sont celles des Gradenigo, Candiano, Orseolo, Contarino, Faliero, Morosini, Ziani, Dandolo, Tiepolo, Mocenigo, Foscari, Pisani (*Voy.* ces noms). Daru a écrit une *Histoire de Venise*, qui est estimée.

VENISE (état de). Avant 1789, il comprenait les provinces suivantes :

1. Le *Dogado* ou duché de Venise (Venise, quelques îles et un peu de Terre-Ferme).
2. Le Padouan (Padoue, Bassano, Abano, Este).
3. La Polésine de Rovigo.
4. Le Véronais (Vérone, Carpi, Peschiera).
5. Le Vicentin (Vicence, Asiago).
6. Le Bressan (Brescia, Salo, Lonato, Chiari).

7. Le Bergamasc (Bergame, Crémone).
8. Le Crémasque (Crême).
9. La Marche Trévisane (subdiv. en Trévisan, Feltrin, Bellunais et Cadorin).
10. Le Frioul (Udine, Sacile, Pordenone).
11. L'Istrie (Pola, Capo d'Istria).
12. Sur la côte de Dalmatie, Nona, Zara, Trau, Spalatro, Sebenico, Clissa, la prov. Primorise (ch.-l., Cettigne), Signia, l'Herzégovine, Cattaro.
13. Les îles dalmates depuis Osero jusqu'à Curzola.
14. En Albanie, Parga, Prevesa, Vonizza, Butrinto.
15. Les îles Ioniennes.

Ces quatre dernières provinces passèrent de 1797 à 1801 entre les mains de la France à qui bientôt l'Angleterre ravit les îles. A la paix générale, les îles Ioniennes formèrent un petit état sous la protection de l'Angleterre, et presque tout le reste grossit la monarchie autrichienne. De 1805 à 1814, les dix premières provinces, englobées dans le roy. d'Italie, formèrent les départements de l'Adriatique, de la Brenta, du Bacchiglione, de l'Adige, du Serio, de la Mella, du Tagliamento, de la Piave, du Passeriano. Elles ont été depuis données à l'Autriche et jointes au roy. Lombard-Vénitien.

VENISE (gouv. de), prov. de la monarchie autrichienne, un des deux gouvernements du roy. Lombard-Vénitien, a pour bornes celui de Milan à l'O., le Tyrol et l'Illyrie au N., l'État ecclésiastique au S., l'Adriatique des autres côtés : 250 kil. du N. E. au S. O., sur 108 de largeur moyenne : 25,000 kil. carr.; 2,000,000 d'hab. Ch.-l. Venise. Div., 8 provinces ou délégations (Venise, Padoue, Polésine, Vérone, Vicence, Bellune, Trévise, Udine).

VENISE (golfe de), nom donné abusivement à la mer Adriatique toute entière, mais qui en réalité doit seulement s'entendre de cette partie de l'Adriatique comprise entre la côte septentrionale de l'Italie (de l'embouchure du Tagliamento à celle du Pô) et les îles qui forment Venise. Sur cette côte se trouvent *les lagunes*, vastes marais qui occupent presque tout le littoral de la Piave à la Brenta. Leur surface est d'environ 600 kil. carr. Le voisinage en est très insalubre.

VENLOO, *Sablones*, ville du Limbourg hollandais, sur la Meuse, rive droite, à 20 kil. N. E. de Ruremonde; 6,000 hab. Petit port. Fortifications importantes. Epingles, aiguilles, etc. Elle a été ville hanséatique. Prise par Marlborough en 1708.

VENOSA, *Vénusie*, ville du roy. de Naples (Basilicate), sur un affluent de l'Ofanto, à 37 kil. N. de Potenza; 3,500 hab. Evêché. Belle cathédrale; monument de Guillaume Bras-de-Fer; aqueduc et ruines de monuments antiques. *Voy.* VÉNUSIE.

VENT (ILES DU) et ILES SOUS LE VENT, îles de la mer des Antilles. *Voy.* ANTILLES.

VENTA, nom commun à deux villes de la Bretagne romaine : Venta Belgarum, auj. *Winchester;* Venta Icenorum, auj. *Norwich* ou *Caster*.

VENTADOUR, bourg de France (Corrèze), dans le Limousin, à 24 kil. de Tulle. Seigneurie possédée d'abord par une branche de la maison de Comborn, puis au XVIe siècle par celle de Lévy; érigée en duché-pairie en 1578. Ussel dépendait du duché de Ventadour.

VENTENAT (Et.-Pierre), botaniste, né à Limoges en 1757, mort en 1808, d'abord Génovéfain, puis professeur de botanique et bibliothécaire au Panthéon, a laissé : *Tableau du règne végétal*, 1779, etc.

VENTIDIUS BASSUS (P.), général romain, natif d'Asculum, avait été fait esclave dans la guerre sociale. César lui confia plusieurs affaires importantes dans la guerre des Gaules, et le nomma sénateur, tribun du peuple, préteur; après la mort de César, il s'attacha à Antoine, dont il fut le principal lieutenant pendant la guerre de Pérouse (41 av. J.-C.); opposé aux Parthes, il les chassa de l'Asie-Mineure et de la Syrie; il allait les poursuivre dans leur propre empire, lorsque Antoine, jaloux de sa gloire, vint prendre le commandement. Ventidius passa le reste de sa vie sans jouer un grand rôle politique.

VENTOUX (mont), mont. de France (Vaucluse), au N. E. de Carpentras, fait partie des Alpes Cottiennes : 2,010 mètres; vents violents au sommet (d'où son nom, du latin *Ventosus*).

VENUS, en grec *Aphroditè*, déesse de la beauté, naquit suivant les uns de Jupiter et de Dioné, suivant d'autres de l'écume de la mer. Elle apparut à la surface des eaux, puis fut reçue aux cieux où Jupiter la donna pour femme à Vulcain, le plus laid des Dieux. On lui attribue de nombreuses infidélités : elle eut pour complices Jupiter, Apollon, Mercure, Bacchus, Mars, Adonis, Anchise, Butès, etc. Elle eut du premier les Grâces; de Mercure, Hermaphrodite; de Bacchus, Priape et Hymen; d'Anchise, Enée; de Butès, Eryx; de Mars, Harmonie et l'Amour. Vulcain la surprit avec ce dernier, les enveloppa tous deux d'un filet et les exposa ainsi aux regards des dieux assemblés. Vénus est fameuse pour avoir sur le mont Ida obtenu du berger Pâris le prix de la beauté (*Voy.* DISCORDE). Lors de la guerre de Troie, elle se déclara pour les Troyens : blessée par Diomède, elle se vengea en inspirant à la femme de ce prince des fureurs adultères. Elle avait également enflammé de ses feux les Prétides, les Lemniennes, les filles de Cinyre, Pasiphaé, Phèdre. Troie prise, elle conduisait la flotte d'Énée en Italie. Les Romains, qui se prétendaient issus d'Enée, la vénéraient comme leur mère. Vénus était adorée surtout dans l'île de Cypre (à Paphos, Amathonte, etc.), à Cythère, à Rome. De là les surnoms de Cypris, Cythérée, Paphia, etc. On la nommait aussi : Dioné (c.-à-d. *déesse*) ainsi que sa mère; *Anadyomène*, comme sortant des eaux; *Génétyllide*, comme présidant à la génération. On admettait aussi une *Vénus-Uranie* qui, selon les uns, n'était que le Ciel personnifié, et, selon d'autres, la déesse de l'amour platonique ou des sciences; on l'opposait à une Vénus *Pandémos*, c.-à-d. publique ou vulgaire. *Les* Syriens et les Phéniciens la nommaient *Astarté* (ou mieux *Achtoret*), et en faisaient la femme du Soleil. Le myrte, la rose, l'éperlan, la dorade étaient consacrés à Vénus; on croyait la retrouver dans la planète qui porte son nom. On lui sacrifiait de jeunes porcs, des colombes, rarement de grandes victimes. On la représentait nue, belle, jeune, riante, tantôt le pied sur les flots, sur une tortue de mer ou sur une conque marine, tantôt *traînée* sur un char attelé de colombes. *Les poëtes* lui attribuent une ceinture dite *ceinture de beauté*, qui donne à celle qui la porte un charme irrésistible. Le culte de Vénus chez les Grecs dérivait en partie de celui de la déesse Athor ou de quelque autre déité égyptienne analogue, en partie du culte rendu en Phénicie à la planète Vénus et à Dercéto. Il existe de Vénus une infinité de statues. Les plus belles sont : la Vénus de Médicis (qu'on croit être une copie de la Vénus de Cnide de Praxitèle), et la Vénus de Milo (découverte à Milo en 1820).

VENUSIE, auj. *Venosa*, ville d'Apulie, en Daunie, près de la Lucanie, au S.O. de Cannes. Patr. d'Horace. Théâtre anc.; catacombes (grottes de Santa Rufina).

VÊPRES SICILIENNES, nom donné au massacre que les Siciliens firent des Français en 1282 et dont le résultat fut d'arracher à Charles d'Anjou la souveraineté de la Sicile. Le massacre commença à Palerme le lundi de Pâques, 30 mars, au coup de la cloche de vêpres, et s'étendit bientôt par toute la Sicile. On attribue généralement cette exécution sanguinaire à J. de Procida (*Voy.* ce nom), qui agissait par l'ordre de Pierre III, roi d'Aragon, compétiteur de Charles : 8,000 français y périrent.

VERA, *Barfa*, ville d'Espagne (Grenade), près de la mer, à 60 kil. N. E. d'Alméria; 8,000 hab. Pêche.

VERA (Pierre DE), conquérant des Canaries, né en 1440 à Xerez-de-la-Frontera, de famille noble, fut envoyé par Ferdinand et Isabelle à la Grande-Canarie, comme capitaine-général, en 1480, consolida la domination espagnole dans cette île et soumit tout l'Archipel. Il déporta tous les indigènes dits *Guanches*, divisa les terres entre ses soldats et des colons qu'il appela d'Espagne, naturalisa la canne à sucre dans ces îles et se montra aussi habile administrateur que brave guerrier. Il quitta les Canaries vers 1488 et mourut peu après à Xerez.

VERA-CRUZ, ville et port de la Confédération mexicaine, capitale de l'état de Vera-Cruz, sur le golfe du Mexique, à 276 kil. E. de Mexico; 16,000 h. Commerce d'exportation. La Vera-Cruz est défendue par le célèbre fort de Saint-Jean-d'Ulloa, situé en face de la ville, à moins d'un kilomètre de distance, et que l'on regardait naguère comme imprenable. Ce fort est le dernier point qu'aient possédé les rois d'Espagne dans la guerre de l'indépendance. Les insurgés s'en rendirent maîtres en 1823. Les Français, commandés par l'amiral Baudin, l'ont pris en 1838, après quelques heures de canonnade.— C'est sur l'emplacement de Vera-Cruz que Fernand Cortez aborda en 1519, le *Vendredi-Saint*, pour commencer la conquête du Mexique. C'est dans cette ville qu'éclata en 1832 la révolution dirigée par le général Sta-Anna. Occ. en 1838 par les Franç., en 1847 par les Ét.-Unis. L'État est entre ceux de Puebla et S.-Luis de Potosi: 640 kil. du N. O. au S. O., sur 100 environ de largeur moyenne; 150,000 hab. Climat très varié (brûlant dans les plaines et glacé sur les montagnes); le sol est très fertile, mais beaucoup de terres sont en friche et comme désertes.

VERAGRI, peuple d'Helvétie, habitait dans la partie inférieure du Valais, aux environs de Sion; ch.-l. *Octodurus* (auj. *Martinach* ou *Martigny*).

VERAGUA, anc. province de la république de Colombie, dans le dép. de l'Isthme, avait pour bornes à l'E. la province de l'Isthme, à l'O. le Guatimala, au N. la mer des Antilles, au S. le Grand-Océan: 270 kil. sur 140; 40,000 hab. Ch.-l., Santiago de Veragua (à 200 kil. S. O. de Panama).

VERANZIO, *Verantius*. *Voy.* WRANCZY.

VERAPAZ (SAN-DOMINGO DE LA) ou **COBAN**, ville du Guatimala, ch.-l. d'un dép. de même nom, à 200 kil. N. E. de Guatimala-la-Nueva; 12,000 hab.

VERAZZANI (J.), navigateur florentin, né vers la fin du XVe siècle, fut envoyé par François Ier, en 1524, dans l'Amérique septentr., et en visita les côtes orientales depuis le 30e degré de lat. N. jusqu'à Terre-Neuve, dont il prit possession en 1525. La relation de son voyage se trouve dans la *Collection de Ramusio* et dans l'*Histoire générale des voyages*.

VERBANUS LACUS, auj. le lac MAJEUR.

VERBE (le), fils de Dieu. *Voy.* JÉSUS-CHRIST.

VERBERIE, bourg du dép. de l'Oise, sur l'Oise, à 16 kil. N. E. de Senlis; 1,300 hab. Position charmante. Eau ferrugineuse. Produits chimiques. Les rois de Neustrie y avaient un célèbre palais. Il s'y est tenu des conciles en 753, 853, 863 et 869.

VERBIEST (Ferdinand), jésuite, né vers 1630 à Bruges, mort en Chine en 1688, se distingua comme missionnaire et comme astronome, fut nommé par l'empereur de Chine, Kang-hi, président du tribunal des mathématiques; répara le désordre du calendrier chinois, dirigea la fabrication de l'artillerie chinoise et compta parmi ses élèves l'empereur lui-même. Il a laissé plusieurs ouvrages écrits en chinois (manuscrits à la bibliothèque du Roi) et *Liber organicus astronomiæ europeæ apud Sinas restitutæ*, 1668.

VERBIGÈNES, un des peuples de l'Helvétie au temps de César, habitait aux environs de Soleure, entre le Jura, l'Aar et la Limat.

VERCEIL, *Vercelli* en ital., *Vercellæ* des anciens, ville des Etats sardes (Novare), ch.-l. de petite intendance, sur la Sesia, à 70 kil. N. E. de Turin; 16,000 hab. Evêché, cathédrale, hôpital, jardin botanique, etc. Etoffes de soie. République aux XIIIe et XIVe siècles, Verceil appartint successivement aux ducs de Milan et aux ducs de Savoie (1427). Prise par les Espagnols (1630), par les Français (1704), par les Alliés (1706). Réunie à la France avec le Piémont; ch.-l. du dép. de la Sesia sous Napoléon; rendue au roi de Sardaigne en 1814. — *Voy.* VERCELLÆ.

VERCEL, ch.-l. de canton (Doubs), à 21 kil. S. de Baume; 1,245 hab.

VERCELLÆ, auj. *Verceil*, ville de la Gaule Transpadane, chez les Libici, au S. E. d'Eporédie, au N. E. de Bodincomagus, fameuse par la vict. de Lutatius Catulus et de Marius sur les Cimbres, 101 av. J.-C.

VERCINGÉTORIX, chef gaulois, Arverne de naissance, souleva, l'an 53 av. J.-C., la Gaule centrale que César venait de soumettre, et se fit proclamer généralissime. César, accourant aussitôt, le battit en plusieurs rencontres, s'empara de *Bituriges* (Bourges), sa principale place, l'assiégea dans Alésie, et le força à se rendre. Vercingétorix orna le triomphe du vainqueur, puis fut étranglé (47 av. J.-C.).

VERDE (SIERRA-), montagnes de l'Amérique, dans le N. du Mexique, forment la continuation méridionale des monts Rocheux, et sont une partie de la grande arête qui sépare le versant de l'Atlantique de celui du Grand-Océan.

VERDE (RIO-), rivière du Brésil. *Voy.* RIO-VERDE.

VERDEN, *Ferda*, *Tuliphurdum*, ville du roy. de Hanovre (Stade), ch.-l. de la principauté de Verden, sur l'Aller, à 31 kil. S. E. de Brême: 3,500 hab. Charlemagne y fit massacrer en 782 4,500 Saxons retombés dans l'idolâtrie et rebelles.

VERDEN (duché de BRÊME-ET-). *Voy.* BRÊME.

VERDETS, nom donné pendant la Révolution à des compagnies royalistes secrètem. organisées dans le midi de la France, notamment à Toulouse: elles portaient un uniforme *vert*. Les Verdets commirent beaucoup de massacres après le 9 thermidor, ainsi qu'en 1815. Le gén. Ramel fut une de leurs victimes.

VERDON, riv. de France, naît au S. de Barcelonette, coule au S., puis à l'O., sépare les dép. des Basses-Alpes et du Var, et tombe dans la Durance après un cours de 180 kil.

VERDUN, *Verodunum*, ch.-l. d'arr. (Meuse), sur la Meuse, à 45 kil. N. E. de Bar-le-Duc et à 244 kil. E. de Paris; 10,577 h. Evêché. Citadelle. Trib. de 1re inst.; collége comm. Tanneries, serges, draps; liqueurs, confitures, anis et dragées renommées. Anc. abbaye de Bénédict. (*V.* ST-VANNES). V. imp. dès les Rom.; conq. par les Francs Austrasiens au commencement du VIe siècle. Les fils de Louis-le-Débonnaire y conclurent, en 843, un célèbre traité de partage dit *Paix de Verdun* (Lothaire eut, avec le titre d'empereur, l'Italie et tout le pays compris entre les Alpes, le Rhin, l'Escaut, la Meuse, la Saône, le Rhône; Louis, toute la Germanie transrhénane, plus Worms, Spire et Mayence; Charles, les contrées situées entre l'Escaut, la Meuse, le Rhône, l'Ebre et les deux mers). Conquise ensuite par Othon-le-Grand, Verdun fit partie de l'empire d'Allemagne. Elle fut un des *Trois-Evêchés* que Henri II réunit à la France en 1552. Les Prussiens la prirent en 1792, mais ne l'occupèrent que 42 jours. Verdun est la patrie de Chevert, qui y a une statue.—7 cant. (Verdun, Charny, Clermont, Etain, Fresne-en-Voivre, Souilly, Varennes), 159 comm. et 82,241 hab.

VERDUN (gouv. de), un des 8 petits gouvernements de l'anc. France, compris depuis dans le grand gouv. de Metz-et-Verdun, se composait de 2 districts: 1° ville et comté de Verdun; 2° évêché de Verdun. L'évêché avait jadis supériorité sur le comté de Clermont et sur les châtellenies de Vienne et Varennes.

VERDUN-SUR-GARONNE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), sur la Garonne, à 32 kil. S. E. de Castel-

Sarrazin ; 4,213 hab. Jadis capitale du Verdunois.

VERDUN-SUR-SAÔNE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), au confluent de la Saône et du Doubs, à 22 kil. N. E. de Châlons-sur-Saône ; 1,901 hab. Cette ville a souvent été prise et repris aux XIe et XIIe siècles.

VERDUNOIS ou RIVIÈRE-VERDUN, anc. petit pays de France (Gascogne), dans le Bas-Armagnac, entre la Garonne, la Save et le Gimone. Ch.-l., Verdun-sur-Garonne. Il est auj. compris dans les dép. de la Haute-Garonne et de Tarn-et-Garonne.

VERDUNOIS, en Lorraine. *Voy.* VERDUN (gouv. de).

VERES-VAGAS, bourg de Hongrie (Saros), à 20 kil. S. E. d'Eperiès. Aux environs, mine d'opales.

VERFEIL, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), sur le Giron, à 28 kil. de Toulouse ; 2,460 hab.

VERGARA, ville d'Espagne. *Voy.* BERGARA.

VERGENNES (Ch. GRAVIER, comte DE), ministre de Louis XVI, né en 1717 à Dijon, d'une famille de robe, embrassa de bonne heure la carrière diplomatique, déploya les talents d'un négociateur achevé au congrès de Hanovre et à Manheim (1753), fut nommé ambassadeur en Turquie (1755), combattit dans ce poste les intrigues de l'Angleterre et de la Prusse pendant la guerre de Sept-Ans, alla en Suède en 1771, eut une bonne part à la révolution royaliste opérée par Gustave III, fut chargé par Louis XVI du portefeuille des affaires étrangères, conclut l'alliance avec les colonies anglo-américaines insurgées (1778), signa la paix de Teschen (1779) et celle de Versailles (1783), devint président du conseil des finances en 1783, et se déclara contre le système prohibitif. Il mourut en 1787. Malgré ses succès comme négociateur, Vergennes a laissé la réputation d'un ministre médiocre.

VERGIER (Jacq.), poëte français, né à Lyon en 1657, vint fort jeune à Paris, devint commissaire ordonnateur de la marine, président du conseil de commerce à Dunkerque. Il fut assassiné à Paris, en revenant de souper chez un de ses amis (1720). Il a composé des *Chansons*, des *Odes*, des *Sonnets*, des *Contes*, des *Madrigaux*, des *Epithalames*, des *Epigrammes*, des *Fables*, des *Epîtres*; des *Parodies*. La meilleure édition de ces différents ouvrages est celle de 1750, 2 vol. in-12. Il est le premier pour le conte après Lafontaine ; il réussissait aussi fort bien dans la chanson.

VERGILIO (Polydore). *Voy.* VIRGILE (Pol.).

VERGNIAUD (P.-Victorin), célèbre orateur, né à Limoges en 1759, s'était fait la plus brillante réputation à Bordeaux comme avocat, lorsqu'il fut envoyé à l'Assemblée législative par le dép. de la Gironde (1791). Son éloquence le mit à la tête du parti des Girondins. Malheureusement il n'avait pas de grands talents politiques ; d'ailleurs, il était indolent et peu ambitieux. Ouvertement républicain, il hâta par ses discours la chute de la royauté, appuya la déclaration de guerre à l'Autriche et à la Prusse, favorisa la journée du 20 juin, fit décréter la formation d'un camp de 20,000 hommes sous Paris, et présida l'Assemblée nationale au 10 août. Réélu pour faire partie de la Convention, il vota dans cette assemblée la mort de Louis XVI, mais en demandant l'appel au peuple (1793). Il lutta en vain contre les Jacobins, combattit l'institution du tribunal révolutionnaire, et s'éleva énergiquement contre le féroce parti de la Montagne. Robespierre finit par le dénoncer comme ennemi de la république et fédéraliste. Le 31 mai, une populace furieuse demanda la tête des 22 Girondins, et le 2 juin la Convention rendit contre eux le décret d'accusation. Incarcérés d'abord, ils furent exécutés au nombre de 21 (le 31 octobre 1793) : Vergniaud était l'un d'eux. On trouve plusieurs de ses discours dans le *Choix des rapports, opinions et discours*, etc., par Lallement, 1818-25, 24 vol. in-8.

VERGOBRET, magistrat suprême et annuel de quelques peuples Gaulois, surtout des Éduens.

VERGY, famille illustre du comté de Bourgogne (près de Nuyts), a fourni plusieurs prélats, un cardinal, un maréchal (Antoine de Vergy, partisan du duc de Bourgogne pendant la démence de Charles VI, fait maréchal par le roi d'Angleterre, qui se prétendait alors roi de France), des gouverneurs de Bourgogne, un archevêque de Besançon (Ant. de Vergy, 1488-1541, qui jouit de la faveur de Charles-Quint), etc.

VERGY (Gabrielle DE), dame de Fayel, amante de Raoul de Coucy. *Voy.* COUCY.

VERIA, l'anc. *Bérée*, dite aussi *Irenopolis*, *Carapheria*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 60 kil. O. de Salonique, dans l'anc. Macédoine, au confluent du Véria-sou et de l'Indjé-Karasou ; 8,000 hab. Tissus de coton ; teintures renommées.

VÉRINE, femme de l'empereur d'Orient Léon I, conspira après la mort de ce prince contre Zénon, son gendre, en faveur de son frère Basilisque, qu'elle mit sur le trône (475), dans le but de lui substituer son amant Patricius. Basilisque s'étant défait de ce dernier, Vérine aida au rétablissement de Zénon (477). Mécontente du peu de crédit dont elle jouit après cette restauration, elle tenta de faire assassiner Illus, favori de Zénon (484), mais elle échoua, et fut livrée à Illus, qui l'enferma dans un château de Cilicie ; elle y mourut vers 485, après avoir pris part à de nouvelles intrigues.

VERJUS (Louis DE), comte de Créçy, diplomate, né à Paris en 1629, mort en 1709, alla en Allemagne en 1669 pour traiter avec les princes protestants, fut plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne (1679) et concourut au traité de Ryswyk (1697). Il était de l'Académie Française. Lisola avait écrit contre lui un libelle intitulé : *Sauce au Verjus*; il y répondit en publiant : *Réfutation d'un libelle adressé à M. le prince d'Osnabruck*, Paris, 1674.

VERKOLIE, nom de deux artistes hollandais qui se sont distingués dans la peinture et la gravure. Jean, d'Amsterdam, né en 1650, mort en 1693, s'établit à Delft, peignit de préférence des assemblées de village, des festins, des scènes galantes ; — Nicolas, son fils, né en 1673 à Delft, mort en 1746, peignit le portrait et l'histoire. Tous deux excellaient dans la gravure en manière noire. On voit au Louvre quelques uns de leurs portraits.

VERMAND, ch.-l. de cant. (Aisne), dans l'ancien Vermandois, à 13 kil. N. O. de Saint-Quentin ; 1,200 h. Jadis ville épiscopale. Ruinée par les Huns.

VERMANDOIS, partie du pays des Veromandui, ancien pays de France, dans la Haute-Picardie, au N. O. de la Thiérache, autour des sources de la Somme, avait pour villes : Saint-Quentin, Vermand (qui a donné son nom au pays), Ham, Saint-Simon, le Catelet. Il est auj. compris dans les dép. de l'Aisne et de la Somme. — Le Vermandois fut érigé en comté par Charlemagne en faveur de son 2e fils, Pepin, roi d'Italie, dont la famille le posséda jusqu'au milieu du XIe siècle. Herbert IV, 8e descendant de Pepin, étant mort, Eudes, son fils, fut dépouillé du Vermandois par les barons, et sa postérité mâle prit le nom de St-Simon : quant au comté, il fut donné à Hugues de France, époux d'Adèle, fille d'Herbert IV. Il passa ensuite aux comtes de Flandre par le mariage d'Elisabeth, petite-fille de Hugues avec Philippe d'Alsace, comte de Flandre (1156). Philippe II s'en empara en 1185 et le réunit à la couronne de France en 1215.

VERMANDOIS (Herbert II, comte de), 4e descendant de Pepin, roi d'Italie, succéda dans le comté de Vermandois à son père, Herbert I, assassiné par le comte de Flandre, Baudouin-le-Chauve (923), entra dans la ligue des grands-vassaux contre Charles-le-Simple, espérant sans doute arriver au trône, attira ce prince à Péronne, l'y fit prisonnier et le tint en captivité jusqu'à sa mort (929) ; il se déclara ensuite

pour Louis d'Outremer, et eut alors à soutenir contre le roi Raoul et contre Hugues-le-Blanc une guerre dans laquelle il perdit Laon et la plus grande partie de ses états. Il mourut en 943.

VERMANDOIS (Raoul I, comte de), dit *le Vaillant*, petit-fils du roi Henri I, était fils de Hugues de France et d'Adèle, fille du comte Herbert IV. Il aida Louis-le-Gros dans les guerres contre les vassaux rebelles, fut nommé grand-sénéchal en 1131, épousa la sœur d'Eléonore de Guyenne, resta en France lors de la seconde croisade avec le commandement des troupes que Louis-le-Jeune y laissait à la disposition de Suger. Il dépouilla sa sœur du comté d'Amiens pour le joindre au Vermandois. Il mourut en 1152. — Son fils aîné, Hugues, né en 1127, fut élevé par saint Bernard, se fit religieux, fonda avec saint Jean de Matha l'ordre des Mathurins ou de la Rédemption, et mourut en 1212. Il a été canonisé sous le nom de *S. Félix de Valois* (F., 20 nov.).

VERMANDOIS (Louis DE BOURBON, comte de), fils naturel de Louis XIV et de Mme de la Vallière, né en 1667, légitimé en 1669, mort à Courtray en 1683, est un des personnages que l'on a voulu, mais bien à tort, faire passer pour être le *Masque de Fer*.

VERMANTON, ch.-l. de canton (Yonne), sur la Cure, à 22 kil. S. E. d'Auxerre ; 2,726 hab. Vins.

VERMEILLE (mer), ou *golfe de Californie*, golfe du Grand-Océan, entre la côte du Mexique et la presqu'île de Californie, par 23°-32° 30' lat. N., et 109° 40'-117° 27' long. O. : 1,300 kil. de long sur 150 de large. Il reçoit plusieurs riv., le Rio-Haqui, le Rio-del-Fuerto et le Rio Colorado, dont les eaux *de couleur rouge* lui ont valu le nom de *Vermeille*.

VERMEJO ou RIO-GRANDE, riv. de l'Amérique du Sud, naît en Bolivie, puis forme la limite de cette république et des Prov.-Unies-de-Rio-de-la-Plata, et se jette dans le Paraguay par 26° 3' lat. S. Cours, 900 kil. ; affluents : Dorado, San-Lorenzo, etc.

VERMOND (l'abbé Matthieu-Jacques DE), docteur en Sorbonne, et bibliothécaire au collége Mazarin, fut, par la protection de Loménie de Brienne, envoyé à Vienne auprès de l'archiduchesse Marie-Antoinette (fiancée à Louis XVI) pour la perfectionner dans la langue française, gagna la confiance de son élève, resta auprès d'elle après son arrivée en France et son mariage, fut son confident intime, porta Loménie à la présidence du conseil, et joua un grand rôle dans l'affaire du collier en poussant la reine à un fâcheux éclat. En 1789, il s'enfuit à Valenciennes, puis à Vienne, où il mourut. Les mémoires du temps le peignent comme un intrigant.

VERMONT, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes au N. le Bas-Canada, à l'E. le New-Hampshire (dont le sépare la riv. de Connecticut), au S. le Massachussets, à l'O. l'état de New-York ; 195 kil. du N. au S., sur 107 de largeur moyenne ; 314,120 hab. Capitale, Montpellier ; autres villes, Middlebury, Windsor, etc. Il est traversé par les Green-Mountains ou *monts Verts* (d'où son nom). Beaux pâturages, climat froid, air salubre ; grains, bétail. Fer, plomb, jaspe, marbre, etc. Quelques exportations. Commerce avec New-York par le canal Champlain (jadis avec Boston et Hartford). Il y a dans cet état beaucoup de congrégationalistes ; viennent ensuite les Baptistes, les Méthodistes et enfin les Unitaires. — Colonisé à la fois par les Français et les Anglais au commencement du XVIIe siècle, ce pays resta à l'Angleterre après la perte du Canada par la France. Les Vermontais prirent part à la guerre de l'indépendance ; mais ce pays ne reçut le titre d'état qu'en 1791 sous le nom de New-Connecticut ou Vermont.

VERNES (Jacob), pasteur de Genève, né en 1728, mort en 1790, fut d'abord lié avec J.-J. Rousseau, mais se mit au nombre de ses adversaires quand il eut publié l'*Emile*. Il fut exilé en 1782 pour s'être opposé à tout changement dans la constitution et ne rentra dans sa patrie qu'en 1789. On a de lui : *Choix littéraire*, 1755-60, recueil périodique, des *Lettres* et des *Dialogues sur le christianisme de Rousseau*.

VERNET (Jacq.), théologien génevois, né en 1698, mort en 1789, voyagea en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, fut lié avec Montesquieu, Rousseau et Voltaire, mais finit par se brouiller avec ce dernier à cause de la différence de leurs opinions. On lui doit un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Paris, 10 vol. in-8, 1730-1788 ; une réfutation en latin du paradoxe de J.-J. Rousseau sur les sciences et les arts, etc.

VERNET (Claude-Joseph), célèbre peintre, né en 1714, mort en 1789, était fils d'un peintre d'Avignon assez habile qui lui donna les premières leçons. Il alla ensuite visiter l'Italie où il se fit la réputation du meilleur peintre de marine, obtint à Rome des succès si flatteurs qu'il s'y fixa, revint à Paris au bout de 22 ans et fut chargé par Louis XV de peindre les principaux ports de France. Il consacra environ dix ans à cette tâche, et produisit ainsi plusieurs chefs-d'œuvre aussi remarquables par la beauté du style que par l'exactitude. Ce grand peintre mania le pinceau jusqu'à la fin de sa vie, et exécuta plus de 200 tableaux de 1752 à 1789. On regarde comme son chef-d'œuvre *le Soir* ou *la Tempête*. Dans la première partie de sa vie, il se rapprochait du genre de Salvator Rosa ; plus tard il modifia sa manière ; son coloris fut plus varié, mais son dessin resta correct et sévère, et se préserva de l'afféterie et du mauvais goût de la peinture contemporaine. Vernet était de l'Académie de Peinture. La plupart des marines de Vernet sont au Louvre.

VERNET (Ant.-Charles-Horace), connu sous le nom de *Carle Vernet*, fils du précédent, né à Bordeaux en 1758, mort en 1836, ne se distingua pas moins que son père dans la peinture, mais choisit une autre spécialité, et réussit surtout à peindre les batailles. Il fut chargé de représenter la plupart des grandes victoires de l'empire, les *Batailles de Rivoli*, de *Marengo*, d'*Austerlitz*, de *Wagram*, le *Passage du mont Saint-Bernard*. Il excellait à peindre les chevaux, les chiens, et on a de lui plusieurs chasses d'une admirable exécution. Enfin il ne dédaigna pas la caricature, et reproduisit de la manière la plus enjouée les scènes populaires ou grivoises. Il fut admis à l'Académie en 1787 sur son tableau du *Triomphe de Paul-Emile*. — Son fils Horace Vernet, né en 1789, fut son élève et son émule.

VERNEUIL, ch.-l. de cant. (Eure), sur l'Avre, à 50 kil. S. O. d'Evreux ; 3,500 hab. Bibliothèque. Bonneterie, peaux pour reliûres ; forges, etc. Bataille entre les Anglais et les Français en 1424.

VERNEUIL, *Vernogilum* ou *Vernolium*, château du dép. de l'Oise, sur l'Oise, à 50 kil. de Paris et près de Senlis, fut érigé en marquisat par Henri IV en faveur d'une de ses maîtresses, Mlle d'Entraigues. Louis XIV l'érigea en duché-pairie (1652) pour un des fils naturels de Henri IV et de la marquise, qui mourut sans postérité en 1682. Le château fut ensuite possédé par la maison de Bourbon-Condé.

VERNEUIL (la marquise de). *Voy.* ENTRAIGUES.

VERNIER (Pierre), né en 1580 à Ornans (dans la Franche-Comté), mort en 1637, s'adonna avec succès aux sciences exactes, fut nommé par le roi d'Espagne, qui possédait alors la Franche-Comté, commandant du château d'Ornans, directeur des monnaies au comté de Bourgogne et conseiller du roi d'Espagne. On lui doit l'invention de l'instrument de mathématiques qui porte son nom. Le *vernier* est un quart de cercle divisé en 90 degrés et placé sur un secteur mobile divisé lui-même en 30 parties, ce qui permet d'arriver avec précision aux plus petites divisions. L'inventeur en

a enseigné l'usage dans son *Traité de la construction, de l'usage, etc., du quadrant nouveau*, Bruxelles, 1631.

VERNON, ch.-l. de cant. (Eure), sur la Seine, à 36 kil. N. E. d'Evreux; 5,301 hab. Pont de 22 arches. Dépôt d'artillerie. Toile de coton, minoterie. Aux environs, forêt de Vernon, château et parc de Bizy, appartenant à la famille d'Orléans. Jadis ville forte.

VERNON (Edouard), amiral anglais, né en 1684, mort en 1757, se distingua d'abord aux Indes sous le commodore Walker, fit plusieurs campagnes brillantes, détruisit en 1739 et 1740 les établissements espagnols en Amérique, et s'empara en deux jours de l'opulente place de Porto-Bello. Il fut promu, après de nombreux exploits, au grade d'amiral. Toutefois, il finit par tomber en disgrâce auprès du ministère de George II, et fut rayé de la liste des amiraux pour avoir désobéi à l'amirauté. — Un autre Vernon, James, remplit longtemps avec zèle et intelligence des fonctions subalternes, s'attacha au duc de Shrewsbury après la révolution de 1688, devint membre de la Chambre des Communes et enfin secrétaire d'état (vers 1698). On a de lui des *Lettres écrites au duc de Shrewsbury, de 1696 à* 1708, publiées seulement en 1840, qui jettent du jour sur le règne de Guillaume III.

VERNOUX, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 36 kil. S. O. de Tournon; 3,014 hab. Vin, bois, etc.

VERNY ou POURNOY-LA-GRASSE, ch.-l. de cant. (Moselle), à 15 kil. S. de Metz; 558 hab.

VERODUNENSES ou VERUNI, à peu près le dép. de la Meuse, peuple de la Gaule en Belgique 1re, à l'E. des *Leuci* et des *Mediomatrices*, avait pour ch.-l. *Verodunum* (auj. *Verdun*).

VEROLI, *Verulum?* ville de l'Etat ecclésiastique (Frosinone), à la source du Garigliano, à 9 kil. S. E. de Frosinone; 8,000 hab. Evêché.

VEROMANDUI, auj. le *Vermandois*, peuple de la Gaule, en Belgique 2e, borné au N. par les Atrebates et les Nervii, avait pour ch.-l. *Augusta Veromanduorum* (Saint-Quentin).

VÉRONE, *Verona* en latin et en italien, *Bern* en allemand, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de Vérone, sur l'Adige, à 150 k. E. de Milan; 50,000 hab. Evêché. Trois châteaux-forts avec bastions et casemates. La position est superbe, mais la ville est laide. On y remarque cependant une belle place, les jardins Giusti, et plusieurs monuments; cathédrale, palais royal, hôtel-de-ville, arcs de triomphe, magnifique amphithéâtre romain, dit l'*Arena*, bien conservé; palais Canossa, Bevilacqua, Verza, Pompei. Société des sciences et arts, académie de peinture, académie d'agriculture, gymnase grec, lycée, etc.; deux bibliothèques, musée célèbre. Soieries, toiles, draps, gants, cire, etc. Vérone fut fondée par les Etrusques ou par les Gaulois Cénomans. César la colonisa. Philippe l'Arabe y fut tué, 249. Constantin la prit en 312. Stilicon y battit les Wisig. en 402. Théodoric en fit sa capitale. Narsès la prit en 555. Sous les Lombards, elle fut un des principaux duchés; sous les Carlovingiens, elle fut ch.-l. d'une marche du roy. d'Italie; en 952, Othon-le-Grand adjoignit la marche de Vérone à l'empire. Cette ville prit part aux deux ligues lombardes, devint république, puis fut asservie par Eccelin III de Romano, passa ensuite aux della Scala, et enfin, en 1405, à la république de Venise. Pendant la guerre de la ligue de Cambray, Maximilien la posséda huit ans (1509-1516), après quoi elle retourna à Venise. De 1797 à 1801, Vérone fut possédée par les Autrichiens; après le traité de Presbourg (1805), elle fit partie du roy. d'Italie et fut le ch.-l. du dép. de l'Adige; elle revint à l'Autriche en 1815. En 1822, il s'y tint un célèbre congrès entre les souverains, membres de la Sainte-Alliance: on y résolut l'intervention en Espagne contre le régime des Cortès. A Vérone naquirent Catulle, Cornelius Nepos, Pline l'ancien, Vitruve (?), Fracastor, J.-C. Scaliger (?), Scip. Maffei, Paul *Véronèse*, Pindemonte, etc. Verone a eu, dit-on, plus de 100,000 hab. — La délégation de Vérone, entre le lac de Garda à l'O., les prov. de Vicence et de Padoue à l'E., a 93 kil. sur 40, et environ 285,000 hab. Montagnes au N. Sol fertile, gibier, pêche lucrative. Cuivre, houille; marbre, albâtre et pierre à fusil en abondance; terre verte dite *terre de Vérone*, etc. Avant 1797, ce pays formait, sous le nom de Véronais, une des provinces de Terre-Ferme de la république de Venise.

VÉRONÈSE (Paul CALIARI, dit), célèbre peintre italien, né à Vérone en 1528 ou 1530, mort en 1588, était fils d'un sculpteur. Il révéla de bonne heure son talent, et marcha bientôt sur les traces du Titien et du Tintoret qu'il s'était proposés pour modèles. Mal apprécié à Vérone, il alla se fixer à Venise, et embellit cette ville d'une foule de chefs-d'œuvre. Il brille par l'élégance, la richesse des ornements, la fécondité de l'imagination; mais on lui reproche les plus bizarres anachronismes. On admire surtout son *Apothéose de Venise* et ses *Cènes*, notamment les *Noces de Cana*. Le Guide disait que s'il avait à choisir entre tous les peintres, il voudrait être Véronèse. — Paul Véronèse avait un frère, Benoît Caliari, qui l'aida dans plusieurs de ses tableaux, et un fils, Charles, dit *Carletto*, qui annonçait un grand peintre, mais qui mourut à 26 ans.

VÉRONIQUE. On a donné ce nom (qui paraît être formé du latin *vera*, vrai, et du grec *eikonika*, dimin. d'*eikôn*, portrait), à la représentat. de la face de N.-S. impr. sur un linge que l'on garde à St-Pierre de Rome. Quelq.-uns croient que c'est le suaire même qui fut mis sur le visage de J.-C. apr. sa mort; d'autres que c'est le linge av. leq. une ste femme essuya le visage du Sauv., couvert de sang et de sueur, lorsqu'il montait au Calv., linge qui garda son empreinte. Une fête a été instit. en l'honn. de cette sainte image: on la célèb. le 4 févr.

VÉRONIQUE (Ste), née près de Milan, se distingua par toutes les vertus chrétiennes, dev. un modèle de la vie religieuse, et m. à Milan en 1497. On la fête le 13 janv.

VERONIUS, nom latin de l'Aveyron.

VEROVITZ, ville d'Esclavonie. *Voy.* WEROVITZ.

VERPILLIÈRE (la), ch.-l. de cant. (Isère), à 25 kil. N. E. de Vienne; 1,060 hab.

VERRÈS (C. Licinius), Romain fameux par ses concussions, de la famille noble des Licinius, né vers 119 avant J.-C. Envoyé en Asie comme lieutenant du consul Dolabella (82 av. J.-C.), il ne se signala que par ses déprédations et ses débauches. Nommé l'an 75 préteur en Sicile, il réussit à garder trois ans cette province et l'écrasa d'impôts exorbitants en même temps qu'il exerçait contre les malheureux habitants toutes sortes de cruautés et les dépouillait de tout ce qu'ils possédaient de plus précieux en statues, tableaux, vases, etc. A son retour, il espérait corrompre ses accusateurs et ses juges: mais Cicéron, chargé de l'accusation, mit ses crimes au grand jour. Verrès s'exila sans attendre l'issue du procès, et fut condamné à restituer aux Siciliens plusieurs millions, qui étaient loin d'égaler ses déprédations (72). Il ne revint de l'exil que 24 ans après, et fut proscrit par Antoine pour avoir refusé de lui céder de beaux vases de Corinthe. Cicéron nous a laissé sept discours contre Verrès; mais tous n'ont pas été réellement prononcés; il avait suffi, pour faire condamner Verrès, de l'audition des témoins.

VERRI (Alexandre), littérateur, né à Milan en 1741, mort en 1816, avait d'abord été avocat célèbre, puis s'était livré à l'étude de la législation, tant en Italie qu'à Paris, où il se mit en relation avec les chefs du parti philosophe; il publia ensuite avec Beccaria une feuille périodique intitulée *le Café*, qui eut une grande vogue; puis vint se fixer à Rome où, après quelques essais dramatiques, il entreprit une *Iliade abrégée* qui n'eut pas de succès. On a encore de

lui quelques ouvrages qui lui ont valu de la réputation, entre autres : les *Nuits romaines au tombeau des Scipions*; la *Vie d'Erostrate*; un *Essai sur l'histoire générale d'Italie, depuis sa fondation jusqu'à nos jours*. Ces ouvrages, écrits en italien, ont tous été traduits en français par Lestrade (1826, 1827, etc.). — Ses deux frères, Pierre (1728-97) et Charles (1743-1823), ont aussi écrit. Le premier avait été successivement militaire et administrateur, et fut l'âme d'un cercle où brillaient les Beccaria, les Frisi, les Carli. Ses *Méditations d'économie politique*, Milan, 1771 (en latin), sont un ouvrage remarquable. Le second est connu par plusieurs traités d'agronomie (*De la Culture de la Vigne; de la Culture du Mûrier*, etc.).

VERRIÈRES, village du dép. de Seine-et-Oise, sur la Bièvre, à 13 kil. S. E. de Versailles; 1,200 h. Briques. Joli bois. Eau minérale ferrugineuse.

VERRIUS FLACCUS (M.), grammairien latin, esclave d'abord, puis affranchi, tint à Rome une école qui fut la plus renommée de cette ville, et ensuite fut chargé par Auguste de l'éducation de ses deux petits-fils, Caïus et Lucius Agrippa; il mourut très vieux sous Tibère. De plusieurs ouvrages qu'il avait composés le plus fameux est le traité *De verborum significatione*, espèce de grand lexique latin, abrégé au IIIe siècle par Sextus Pompeius Festus et qui fut abrégé lui-même 400 ans plus tard par Paul Warnefriede ou le Diacre. Ces abrégés successifs ont fait perdre le lexique primitif; mais ce qui reste de celui de Pomp. Festus, quoique dans un déplorable état, fournit des fragments de Verrius Flaccus, auxquels il faut joindre d'autres fragments épars dans divers auteurs, et de grands fragments d'un calendrier romain, dits *fastes prénestins*, qui furent publiés pour la 1re fois (9 ans après la découverte), par Foggini, Rome, 1779, in-fol. Les fragments de Verrius ont été publiés à part pour la 1re fois avec les notes d'Antoine Augustin dans son édition de Pomp. Festus (Venise, 1559); et depuis on les a toujours réimprimés avec ce dernier. Les meill. édit. sont celles de Lindemann, Leips., 1832, in-4, et d'E. Egger, Paris, 1838, in-16.

VERROCHIO (André), peintre et sculpteur, né à Florence vers 1422, mort à Venise en 1488, réussit surtout dans la sculpture, et surpassa tous ses contemporains dans l'art de travailler le bronze. Comme peintre, il eut la gloire de former P. Pérugin et Léonard de Vinci. Il était aussi musicien.

VERSAILLES, *Versaliæ* en latin moderne, ch.-l. du dép. de Seine-et-Oise, à 20 kil. S. O. de Paris; 27,656 h. en 1846 (la populat. était presque triple en 1789). Évêché, suffragant de Paris. Cour d'assises, tribunal de 1re instance et de commerce. Institut agronomique, fondé en 1848, lycée, école normale primaire. Deux quartiers : Saint-Louis et Notre-Dame, plus Montreuil qui est contigu à Versailles. Vaste place d'armes devant le château; belle place Hoche; trois magnifiques avenues (dites de Paris, de Saint-Cloud, de Sceaux), aboutissant au château, belles rues. Château magnifique, élevé par Louis XIV, et qui depuis 1680 jusqu'en 1789 fut la résidence ordinaire des rois (il a été transformé depuis 1830 par le roi Louis-Philippe en un immense musée de peintures et de sculptures relatives à l'histoire nationale, consacré *à toutes les gloires de la France*). Parc et jardins superbes, d'une vaste étendue, remplis d'une foule de belles statues, de jets et pièces d'eau magnifiques (pièce de Neptune, salle d'Apollon, pièce des Suisses, etc.). Orangerie admirable; chapelle (toute en marbre et porphyre); salle de spectacle (dans le palais). Au parc attiennent deux palais moins vastes : le Grand et le Petit-Trianon, qui chacun ont aussi des jardins délicieux. La ville offre en outre un grand nombre de beaux édifices : la préfecture, la mairie, les hôtels de la chancellerie, de la guerre, etc; les écuries du roi. Versailles est sans eau, mais la célèbre machine de Marly (*Voy.* ce nom) lui en fournit. — Fabriques d'armes, d'horlogerie; pépinières, etc. — Deux chemins de fer (de la rive droite et de la rive gauche) unissent V. à Paris. — Versailles n'était qu'un rendez-vous de chasse sous Louis XIII, qui y bâtit en 1630 un petit château (la partie centrale du château actuel). En 1661, Louis XIV y commença des travaux d'agrandissement; il dépensa pour la construction du palais et des jardins plus d'un milliard. La ville ne se composait d'abord que de quelques maisons du quartier St-Louis, le séjour de la cour en fit bien vite une ville opulente. Sous Louis XV, on y comptait 80,000 hab. A Versailles furent signées, sous Louis XIV, la paix avec Gênes, 1685; sous L. XV, l'alliance avec l'Autriche, 1756; sous L. XVI, 1783, la *paix de Versailles*, par laquelle l'Angleterre reconnaissait l'indépendance des États-Unis. Les États-Généraux furent assemblés à Versailles le 5 mai 1789; c'est là qu'eurent lieu les journées du 17 juin, où les députés se constituèrent en assemblée nationale; du 20 juin, où ils firent serment de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France (serment du jeu de paume), et celles des 6 et 7 octobre qui entraînèrent à Paris l'assemblée nationale avec Louis XVI. Presque abandonnée après 1789, Versailles a repris quelque vie depuis l'ouverture du *Musée historique* (1838). A Versailles sont nés Phil. V, roi d'Esp., Louis XVI, Ducis, l'abbé de l'Epée, Kreutzer, Berthier, Hoche, Houdon. — L'arr. de V. contient 10 cant. (Argenteuil, Marly, Meulan, Palaiseau, Poissy, Sèvres, Saint-Germain-en-Laye, plus Versailles qui compte pour 3), 114 comm., 133,551 h.

VERSETZ, ville de Hongrie (Temesvar), à 76 kil. S. de Temesvar, sur le canal de Versetz; 16,200 hab. Evêché grec, gymnase grec. Moulins à soie.

VERSOIX, ville de Suisse (Genève), sur la riv. de Versoix, à 12 kil. N. de Genève; 1,200 hab. Lampes, lustres, etc. Fondée en 1770; à la France av. 1789.

VERT (cap), *Arsenarium pr.*, le cap le plus occ. de l'Afrique, en Sénégambie, par 14° 44' lat. N. Déc. en 1445 par D. Fernandez, portugais. — A 500 k. O. du cap, par 13°-17° lat. N., 24°-27° long. O., sont les *Iles du Cap-Vert* (savoir : au S. Santiago et Fogo, à l'O. Boavista, au N. S.-Antonio, l'Ile de Sel, etc.); 80,000 h. Au Portugal. Déc. en 1456 par Cadamosto.

VERTAISON, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 20 kil. N. O. de Billom; 2,676 hab.

VERTE (RIVIÈRE). *Voy.* GREEN-RIVER et RIO-VERDE.

VERTEILLAC, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 14 kil. N. de Riberac; 1,209 hab.

VERTES (MONTAGNES). *Voy.* GREEN-MOUNTAINS.

VERTOU, petite ville et ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), à 8 kil. S. E. de Nantes; 5,480 hab.

VERTOT (René AUBERT, dit l'abbé DE), historien, né en 1655, mort en 1735, fut successivement capucin, prémontré, prieur de Joyenval, curé de Croissy-la-Garenne près de Marly, curé aux environs de Rouen, devint en 1705 membre de l'Académie des Inscriptions, se fixa à Paris, fut secrétaire des commandements de la duchesse d'Orléans, obtint un logement au Palais-Royal, et vécut dans l'aisance. Il consacra quarante années de sa vie à la composition de quelques ouvrages historiques, qui ont été très goûtés de leur temps; ces ouvrages sont en effet fort élégamment écrits; mais on n'y trouve ni instruction profonde, ni couleur locale, et l'auteur se soucie peu de la vérité. Ce sont : l'*Histoire de la conjuration de Portugal* (1689); l'*Histoire des révolutions de Suède* (1696); l'*Histoire des révolutions de la république romaine* (1719); l'*Histoire de l'Ordre de Malte* (1726), ouvrage peu exact, qui fut mis à l'*Index*.

VERTS (les), faction du cirque. *Voy.* BLEUS (les).

VERTUMNE, dieu latin, présidait aux transformations, mais surtout à celles que subit la végétation, et par suite aux jardins et vergers, à l'année et aux saisons; il avait pour femme Pomone, déesse

des fruits. On le représentait jeune, couronné d'herbes, tenant des fruits et une corne d'abondance.

VERTUS, ch.-l. de cant. (Marne), à 28 kil. S. O. de Châlons-sur-Marne; 2,221 hab. Vin estimé. Jadis ch.-l. du *Pagus Virtudiens* et titre d'un comté créé pour le prince Philippe, oncle de Louis XII.

VERULAM, *Verulamium*, ville de la Bretagne romaine, auj. en ruines, au N. de la ville actuelle de Saint-Alban, devint plus tard un titre de baronnie. Bacon était baron de Vérulam. *Voy.* SAINT-ALBAN.

VERUS, *L. Aurelius Cejonius Commodus Verus*, empereur romain, fils d'un autre Verus qui avait été adopté par Adrien en 135, mais qui était mort en 138; fut lui-même adopté par Antonin, en même temps que Marc-Aurèle, et fut à l'avénement de ce dernier associé par lui à l'empire. Il épousa la fille de Marc-Aurèle, et commanda l'armée destinée à combattre les Parthes; mais il ne se signala que par ses débauches, son faste et son ineptie. Il m. d'apoplexie à 39 ans, en 169, à Altinum (Vénétie), pendant qu'il march. avec Marc-Aurèle contre les Marcomans.

VERVIERS, *Vervesia*, ville de Belgique (Liége), à 18 kil. E. de Liége; 20,000 hab. Drap renommé jadis, couvertures de laine, savon, huile de vitriol.

VERVINS, *Verbinum*, ch.-l. d'arr. (Aisne), à 40 kil. N. E. de Laon; 2,571 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collége communal. Toiles, huile, etc. Vervins était jadis ville forte et titre de marquisat. En 1598 (2 mai) y fut signé un fameux traité de paix entre Henri IV et Philippe II. Par ce traité, l'Espagne rendait à la France les places qu'elle avait prises en Picardie, ainsi que Blavet (auj. Port-Louis) en Bretagne; la France cédait Cambray. Prise plusieurs fois (notamment en 1653) par les Esp.; reprise par les Fr. en 1654.—L'arr. de V. a 8 cant. (Vervins, Aubenton, la Capelle, Guise, Hirson, Nouvion, Sains, Wassigny); 131 comm., et 115,400 h.

VERZUOLO, v. et fort des États sardes (Turin), près de la Vraita, à 5 kil. S. de Saluces; 5,000 hab.

VERZY, ch.-l. de canton (Marne), à 15 kil. S. E. de Reims; 1,122 hab. Bon vin de Champagne.

VESALE (André), médecin, né à Bruxelles en 1514, mort en 1564, est regardé comme le créateur de l'anatomie humaine. Surmontant les dégoûts des recherches anatomiques, et bravant les préventions de l'époque, il fut un des premiers à disséquer des cadavres; il vint se perfectionner à Paris, enseigna ensuite l'anatomie à Pavie (1540-44), à Bologne, à Pise, fut médecin de Charles-Quint et de Philippe II, et publia un grand traité *De corporis humani fabrica* (Bâle, 1543, 2e édition corrigée et augmentée, 1555). Vésale, accusé par ses envieux d'avoir ouvert le corps d'un gentilhomme encore vivant, fut contraint de faire un pèlerinage en Terre-Sainte pour expier ce crime invraisemblable; il fut à son retour jeté par la tempête sur les côtes de l'île de Zante, et y mourut de faim. Les *Œuvres complètes* de Vésale (en lat.) ont été publiées à Leyde, 1725, 2 vol. in-fol.

VESCOVATO, *Episcopatus*, bourg de Corse, ch.-l. de cant., à 24 kil. S. de Bastia; 1,050 hab. Hautes montagnes très pittoresques. Vins estimés.

VESELIZE. *Voy.* VÉZELISE.

VESERIS, lieu de Campanie, au pied du Vésuve, fameux par la victoire que Manlius Torquatus, secondé par le dévouement du premier Décius, y remporta sur les Latins insurgés, en 340 av. J.-C.

VÉSERONCE, ville du dép. de l'Isère, à 8 kil. E. de Vienne. Thierri I, r. de Metz, et Clodomir, r. d'Orléans, fur. battus en 524 par Gondemar, roi des Burgondes.

VESEVUS, mont. de l'Italie anc., auj. le VÉSUVE.

VESIN, bourg du dép. de la Moselle, sur le Chiers, à 50 kil. N. O. de Briey. Fonderie de fer.

VESLE, riv. de France, dans le dép. de la Marne et de l'Aisne, baigne Reims, et grossit l'Aisne à 5 kil. S. O. de Vailly; cours 140 kil.

VESONTIO, auj. *Besançon*, ville de la Gaule, ch.-l. de la grande Séquanaise, fut prise par César après un siége difficile, et devint très importante sous les empereurs. *Voy.* BESANÇON.

VESOUL, ch.-l. du dép. de la Haute-Saône, sur le Durgeon, à 354 kil. S. E. de Paris; 5,943 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Belle promenade du Cours, quartiers de cavalerie. Bibliothèque, société d'agriculture; pépinière départementale. Commerce assez actif. Aux environs, eaux minérales de Rèpes et curiosités (Fontaine-du-Diable, grotte de Notre-Dame de Salleboide, le Frais-Puits). — Vesoul ne date que du IXe siècle. Les Anglais le saccagèrent en 1360. Elle a encore été prise ou ravagée en 1478, 1595, 1636, 1644, et a subi des pertes terribles. Elle faisait partie de la Franche-Comté, et a été réunie à la France avec le reste de cette province.—L'arr. de Vesoul a 10 cant. (Vesoul, Amance, Combeau-Fontaine, Jussey, Montbozon, Noroy-le-Bourg, Port-sur-Saône, Rioz, Scey, Vitrey), 252 comm., et 114,818 hab.

VESPASIEN, *T. Flavius Vespasianus*, empereur romain, né à Réate l'an 7 de J.-C., était fils d'un publicain. Il remplit diverses charges sous Claude, Caligula, Néron, fut, sous ce dernier, proconsul en Afrique, puis eut la conduite de la guerre de Judée. Il remporta dans ce dernier pays de grands avantages; il n'avait plus que Jérusalem à prendre, lorsque le trône devint vacant par la mort de Galba (69), et par les querelles d'Othon et de Vitellius. Il se fit proclamer empereur par l'armée d'Orient (69), envoya en Italie ses généraux, Mucien et Antonius Primus, qui le firent reconnaître, puis laissant en Judée son fils Titus, qui s'empara de Jérusalem (70), il vint à Rome, où il entra sans obstacle, pacifia la Gaule agitée par Civilis, chef des Bataves, envoya dans la Bretagne Agricola, qui soumit presque toute l'île (78), rétablit l'ordre en apportant une stricte économie dans l'administration des finances et mourut après dix ans d'un règne glorieux (79). Il laissait à son fils Titus un empire florissant. On reproche à Vespasien l'exécution de Sabinus, la condamnation d'Helvidius Priscus et une excessive parcimonie. Ce prince actif et infatigable disait « qu'un empereur romain devait mourir debout. »

VESPER. *Voy.* HESPER.

VESPUCE, *Amerigo Vespucci*. *Voy.* AMÉRIC.

VESTA, *Hestia* en grec, fille de Saturne et de Rhée, sœur de Jupiter, présidait au foyer domestique, puis au feu interne de la Terre, et par suite à la terre même : aussi l'a-t-on quelquefois confondue avec Cybèle et Ops; et l'a-t-on faite femme de Saturne. Plus tard des savants ont voulu distinguer deux Vesta, l'*ancienne*, qu'ils donnent pour épouse à Saturne au lieu d'Ops, *la jeune*, qui est la vraie Vesta. Cette déesse était principalement honorée par les Pélasges, par les habitants de Troie et par les Romains, qui prétendaient descendre des Troyens: elle était avec Minerve la première des divinités dites *pénates*. On entretenait en son honneur un feu perpétuel (*Voy.* VESTALES). On représente Vesta sous les traits d'une femme sévère, belle, noble, tenant à la main un sceptre, et ayant un brasier près d'elle. — Les modernes ont donné le nom de Vesta à une petite planète découverte par Olbers en 1807.

VESTALES, prêtresses de Vesta, étaient chargées d'entretenir le feu sacré sur l'autel de Vesta, et d'accomplir en l'honneur de la déesse divers rites mystérieux. Elles étaient tenues de garder la chasteté tout le temps de leur ministère, qui était de 30 ans. Celle qui violait son vœu ou qui laissait éteindre le feu sacré était enterrée vive. En revanche, les Vestales avaient de grands priviléges: elles n'étaient point assujetties à l'autorité paternelle, ni à la tutelle; elles étaient crues sans serment en justice; leur présence sauvait la vie au criminel

qu'elles rencontraient par hasard, etc. On les choisissait autant que possible dans les premières familles ; on les consacrait au culte dès leur plus jeune âge (de 6 à 10 ans). Les 30 ans finis, elles pouvaient quitter le temple et même se marier. Les Vestales semblent avoir existé en Italie, notamment chez les Sabins, antérieurement à la fondation de Rome. Numa transporta cette institution à Rome, et y établit quatre Vestales. Tarquin l'Ancien ou Servius porta ce nombre à 6. La plus âgée d'entre elles se nommait la grande Vestale, et avait autorité sur les autres.

VESTERAS, ville de Suède. *Voy.* VÆSTERAS.

VESTER-BOTTEN, VESTER-GOETTLAND, etc. *Voy.* BOTNIE, GOTHIE, etc.

VESTINS, peuple de l'Italie centrale, vers la mer Supérieure, au S. des *Prætutii*, au N. des *Marrucini*, faisait partie de la grande famille sabellique, et prit parti contre Rome dans la guerre des Samnites. Vaincus en 326 av. J.-C., ils reprirent les armes plusieurs fois : ils se soumirent enfin après la prise d'Amiterne, leur principale ville, 295 av. J.-C.

VESTRIS (Gaetano-Apolino-Balthazar), célèbre danseur, né en 1729 à Florence, mort en 1808, vint jeune à Paris, fut élève de Dupré, et se fit à l'Opéra une réputation colossale (1748-81). On le surnommait le *Dieu de la danse*. Sa vanité était plus grande encore que son talent; il disait souvent : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe, moi, Voltaire et le roi de Prusse (Frédéric II). » Vestris quitta le théâtre en 1781. Il a composé plusieurs ballets. — Sa femme (née Anne-Frédérique Heinel) excella aussi comme danseuse, surtout dans le genre grave. — Son fils naturel, Marie-Aug. Vestris, dit Vestris II ou Vestr'-Allard (du nom de sa mère), né en 1760, mort en 1842, a aussi été le plus célèbre danseur de son temps. Entré au théâtre en 1780, il y resta jusqu'en 1818, et fut depuis professeur à l'école de grâce. — Enfin, sa belle-sœur, Marie-Rose Gourgault-Dugazon, sœur du comédien Dugazon et femme de Paco-Vestris, née en 1746, morte en 1804, eut aussi, sous le nom de Mme Vestris, les plus brillants succès, comme tragédienne, et créa plusieurs rôles pour les tragédies de Voltaire. Lekain avait été son maître. Malgré ses succès, Mme Vestris manquait de sensibilité.

VESUNA ou PETROCORII, auj. PÉRIGUEUX.

VÉSUVE, *Vesevus* ou *Vesuvius*, célèbre volcan du royaume de Naples, à 8 kil. S. E. de Naples, se lie aux Apennins. Sa base a 40 kil. de tour ; sa cime est à 1,020m de hauteur. On y distingue auj. deux sommets, la Somma et l'Ottojano. Il est très escarpé. On y jouit d'un superbe coup d'œil. Toutes ses pentes sont cultivées jusqu'à la maison dite l'Ermitage ; elles sont d'une prodigieuse fertilité. Ses vignobles fournissent le célèbre vin de *Lacryma-Christi*. Son cratère est profond de 115m. Probablement le Vésuve a vomi des laves dès les temps les plus anciens ; mais sa 1re éruption historiquement connue est celle qui eut lieu l'an 79 de J.-C. (après une interruption d'au moins 12 siècles); elle détruisit Herculanum, Pompeï, Stabies ; environ 50 autres éruptions ont suivi, notamment en 472, 1779, 1794, 1819, 1832 et 33. Les dernières ont entièrem. changé la face des lieux. Toute la région qui environne Naples est volcanique, d'où le nom de *Champs Phlégréens* (*plaines ardentes*) que lui donnent les anciens.

VESZPRIM, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Veszprim, à 100 kil. S. O. de Bude ; 8,000 hab. Château. Evêché catholique. École supérieure. Cette ville fut prise et reprise par les Turcs et les Autrichiens; ses fortifications furent rasées en 1702. — Le comitat de Veszprim, dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Raab, Komorn, Stuhl-Weissembourg, Schumeg, Eisenburg, a 110 kil. sur 80 et 172,000 hab. Il contient la partie N. E. du lac Balaton.

VETERA CASTRA, auj. *Xanten*, lieu célèbre de l'île des Bataves, au N., à 2 kil. du Rhin.

VETERAVIE. *Voy.* WETTERAVIE.

VETO, c.-à-d. en latin *j'empêche*, formule par laquelle les tribuns du peuple à Rome s'opposaient à un décret du sénat. — Dans les temps modernes, on a ainsi appelé le refus fait par le roi ou le chef d'un état de sanctionner une loi adoptée par le parlement. La constitution de 1791 accordait au roi un *veto* suspensif; Louis XVI apposa ce *veto* aux décr. du 17 et du 29 novembre contre les prêtres et les émigrés. — En Pologne, dep. 1652, tout nonce assistant à une diète pouvait par son *veto* rendre nulle l'élection du roi ; cette instit. funeste ne fut abolie qu'en 1791.

VETRANION, général romain, natif de Mésie, était gouverneur de Pannonie, lorsque la révolte de Magnence le décida à prendre aussi la pourpre à Sirmium, en 350. Constance II le reconnut comme auguste, et joignit ses troupes aux siennes comme pour marcher de concert contre Magnence. Mais dès le lendemain de son arrivée, il provoqua ouvertement les soldats de Vétranion à la défection, et les vit tous passer à lui. Il laissa Vétranion vivre paisiblement à Pruse, et lui fit une riche pension.

VETTER, lac de Suède (Gothie), à 35 kil. S. E. du lac Vener, entre les préfectures de Linkœping, Skaraborg, Jonkœping, Œrebro : 110 kil. sur 30. Il s'écoule dans la Baltique par la Motala, et communique avec le lac Vener par le canal de Gœta.

VETTONES ou VECTONES, auj. prov. de *Salamanque* et N. de l'*Estramadure espagnole*, peuple de l'Hispanie, avait au N. le Durius, au S. le Tage, à l'E. les Vaccéens et les Carpetani ; ch.-l., *Salmantica* (Salamanque). Les *Vettones* prirent part à la ligue des Vaccéens et des Celtibères contre les Romains, furent défaits à *Toletum* en 192 av. J.-C., reprirent les armes en 153 avec les Lusitaniens, mais furent vaincus par Calpurnius, puis par Atilius.

VETTORI. *Voy.* VICTORIUS.

VÉTULONIES, auj. *Vetulia*, ville d'Étrurie, une des 12 lucumonies, entre l'Umbro et l'Arnus. C'est de Vétulonies, dit-on, que Rome emprunta les insignes du pouvoir suprême (sous Tarquin I).

VÉTURIE, mère de Coriolan. *Voy.* CORIOLAN.

VEVAY, *Viviscum* des Romains, jolie ville de Suisse, dans le canton de Vaud, sur le lac de Genève (N. E.), à l'embouchure d'une petite rivière, dite la Vevayse, au pied du Jorat, à 17 kil. S. E. de Lausanne ; 5,500 hab. Port, jolie place, halle au blé avec colonnes de marbre, etc. Collége, bibliothèque, société d'émul., caisse d'épargne, etc. Comm. de vins, fromages, planches et bois de construct. Aux environs, beaucoup de sites admirables, climat charmant ; jolis châteaux. — D'abord aux ducs de Savoie, elle appartint ensuite à Berne, en 1536; enfin au canton de Vaud, depuis 1798.

VEXIN, *Veliocasses*, et en latin du moyen âge *Vulcassinus pagus*, pays de France, jadis tout à la Normandie, et plus tard divisé en Vexin normand (en Normandie) et Vexin français (dans l'Ile-de-France). Places principales : dans le Vexin normand : Gisors, Rouen, Jumiéges, Noyon-sur-Andelle, les Andelys, Lions, Vernon ; dans le Vexin français : Pontoise, Chaumont, La Roche-Guyon, Magny. Auj. partie des dép. de la Seine-Inférieure, de l'Eure, de Seine-et-Oise. — Le Vexin reçut le titre de comté vers 750, devint héréditaire avant 938 sous la suzeraineté du duché de France, et fut réuni une 1re fois à la couronne en 1082. En 1126, Louis-le-Gros le donna en apanage à Guillaume Cliton ; mais celui-ci ayant été tué en 1128, le Vexin fut de nouveau réuni à la couronne.

VEXIO ou KRONOBERG. *Voy.* WEXIOE.

VEXORIS, roi d'Égypte, dont on ne saurait fixer l'époque, fit une expédition contre les Scythes, mais fut repoussé avec perte.

VEYLE, riv. du dép. de l'Ain, passe près de Bourg, arrose Pont-de-Veyle, et se jette dans la Saône, près de Mâcon, après un cours de 100 kil.

VEYNES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), sur le Buech, à 22 kil. O. de Gap; 1,899 hab. Antiquités.

VEYRE ou **VEYRE-MONTON**, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 15 k. S. E. de Clermont-Ferrand; 1,770 h.

VEZELAY, *Vizeliacum*, ch.-l. de cant. (Yonne), près de la riv. de Cure, à 14 k. O. d'Avallon; 1,169 h. Eaux minérales salées. Patrie de Théodore de Bèze. Bons vignobles aux environs. — Fondée au IXe siècle; jadis forte. Saint Bernard y prêcha la 2e croisade; Louis VII y prit la croix en 1146. Les Calvinistes l'occupèrent quelque temps sous Charles IX.

VEZELISE, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 28 kil. S. O. de Nancy; 1,185 hab. Son église a une haute flèche. Cotonnades, broderies, etc. Sable à verre. Patrie du poëte Saint-Lambert et du conventionnel Salles. — Jadis capitale du comté de Vaudemont.

VEZENOBRE, ch.-l. de cant. (Gard), à 10 kil. S. E. d'Alais; 1,004 hab.

VEZÈRE (la), riv. de France, naît près de Chavagnac (Corrèze), reçoit la Corrèze, et grossit la Dordogne à Linceuil; cours, 160 kil.

VEZÈRE (la HAUTE-), riv. de France, tombe dans l'Isle, à 10 kil. E. de Périgueux; cours, 80 kil.

VEZINS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à la source de la Viaur, à 10 kil. S. O. de Severac; 600 hab.

VEZOUZE, riv. de France (Meurthe), arrose Cirey et Blamont, puis se jette dans la Meurthe à Lunéville; cours, 75 kil.

VEZZANI, bourg de Corse, ch.-l. de canton, à 18 kil. de Corte; 953 hab.

VIADRUS, riv. de Germanie, auj. l'ODER.

VIANA ou **VIANE**, ville d'Espagne (Pampelune), à 9 kil. N. E. de Logrono, à 4 kil. de l'Ebre; 3,300 hab. Vieux château. Prise par Henri de Castille en 1461. L'héritier du roy. de Navarre se nommait jadis prince de Viane. On connaît surtout, sous le nom de *Prince de Viane*, don Carlos, fils de Jean II. *Voy.* CARLOS (don).

VIANA, ville forte du Portugal (Minho), près de l'emb. de la Lima, à 55 kil. N. de Porto; 8,100 h. Port profond, mais ensablé. Vins, fruits. Pêche.

VIANEN, ville de Hollande (Hollande mérid..), sur le Leck, à 11 kil. S. d'Utrecht; 1,800 hab.; c'était autrefois l'asile des criminels et des banqueroutiers. — Prise par les Français en 1672.

VIAREGGIO, ville et port du duché de Lucques, sur la mer, à 23 kil. E. de Lucques; 2,500 hab.

VIAS (Balthazar DE), poëte latin moderne, né en 1587 à Marseille, mort en 1667, était docteur en droit, mais s'occupa de numismatique, d'astronomie, de poésie, et ne suivit pas le barreau. Il assista aux états-généraux de 1614, et fut nommé par Louis XIII gentilhomme de la chambre et conseiller d'état. Il a laissé, sous le titre d'*Henricœa* (Aix, 1606, in-4), un recueil de poésies diverses dédié à Henri IV, et qu'on a voulu à tort présenter comme le type de la *Henriade* de Voltaire.

VIATKA, jadis *Khlinov*, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Viatka, sur la Viatka, à 1,920 kil. S. E. de St.-Pétersbourg; 12,000 h. Archevêché. Murs flanqués de tours. Savons, etc. Commerce assez actif. — C'est une des plus anciennes villes de la Russie; des Novogorodiens s'y établirent (1181), et l'agrandirent. Longtemps elle fut une république vassale de celle de Novogorod; Ivan III la soumit en même temps que Novogorod. Les Tartares l'avaient prise et pillée en 1391. — Le gouvernement de Viatka, situé entre ceux de Kostroma à l'O., de Perm à l'E., etc., a 508 kil. de l'E. à l'O., sur 450; 125,000 kil. carrés, et 132,500 hab.; climat très froid au N., plus doux au S. Grains, légumes, chanvre; belles forêts. Bétail, riche pêche. Fer, cuivre, houille. Un peu d'industrie (toiles, draps, cuirs, verre, fonderie de fer et cuivre, construction de bateaux).

VIATKA, riv. de la Russie d'Europe, naît à 31 kil. N. E. de Glazov, traverse la ville de Viatka, et joint la Kama à 14 kil. S. de Mamadiche; cours, 970 kil.

VIAU (Théophile), poëte. *Voy.* THÉOPHILE.

VIAUR, riv. de France, sépare le dép. de l'Aveyron de celui de Tarn, et se jette dans l'Aveyron, à 10 kil. S. E. de Saint-Najac; cours de 135 kil.

VIAZMA, ville de la Russie d'Europe (Smolensk), sur la Viazma (affluent du Dniepr), à 150 kil. N. E. de Smolensk; 1,500 hab. Citadelle. Pain d'épices renommé. — Viazma était l'apanage des princes de Smolensk. Il fut signé dans cette ville, en 1631, un traité de paix entre Ladislas, roi de Pologne, et le czar Michel Romanov, par lequel ce dernier renonçait à toutes ses prétentions sur la Pologne, ainsi que sur l'Esthonie, la Livonie et la Courlande.

VIBII FORUM, auj. *Revello*, ville de la Gaule Cisalpine, ch.-l. des *Revelli*.

VIBINUM, ville de l'Italie mérid., auj. BOVINO.

VIBIUS, empereur. *Voy.* GALLUS et VOLUSIEN.

VIBIUS SEQUESTER, géographe latin qu'on suppose avoir vécu du Ve au VIIe siècle, n'est connu que par un opuscule intitulé *De fluminibus, fontibus, lacubus... quorum apud poetas fit mentio*, dont la meilleure édition est celle d'Oberlin, Strasbourg, 1778, gr. in-8. — On connaît deux autres Vibius: C. Vibius Serenus, délateur sous Tibère, et Vibius Crispus, orateur renommé sous Néron et ses successeurs, dont Juvénal a fait le portrait dans sa 4e satire.

VIBORG ou **WIBORG**, ville de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. du gouvernement de Viborg, sur une baie du golfe de Finlande, à 110 kil. N. O. de Saint-Pétersbourg; 4,200 hab. Muraille de rochers, château, arsenal, magasins. Pêche active (entrepôt d'une partie de la Finlande). Fondée en 1293, elle fut la capitale de l'ancienne Carélie. Assiégée par les Russes en 1495. Les Russes y battirent les Suédois en 1556; un traité y fut conclu entre les deux peuples en 1609. Prise en 1710 par l'amiral russe Apraxin, elle fut définitivement gardée par les Russes à la paix de Nystad (1721). — Le gouvernement de Viborg, situé entre ceux de Kuopio au N., de Kymmenegard à l'O., d'Olonetz à l'E., de Saint-Pétersbourg au S. E., et le golfe de Finlande au S., a 400 kil. sur 220, et 226,000 hab. Montagnes au N. E., lacs, entre autres ceux de Saïma et de Ladoga. Riv. principale, la Kymmène.

VIBORG, ville du Danemark, ch.-l. de diocèse (Jutland), presque au centre, sur le lac de Viborg, par 56° 57' lat. N. et 7° 6' long. E.; 3,000 hab. Évêché. Jadis capitale des Cimbres du Jutland.

VIBRAYE, ch.-l. de canton (Sarthe), sur la Braye, à 19 kil. N. de Saint-Calais; 2,000 hab. Forges.

VIC, *Vicus*, ch.-l. de c. (Meurthe), sur la Seille, à 6 kil. S. E. de Château-Salins; 3,600 hab. Tribunal de 1re instance. Vieux château. Bonneterie de laine, chamoiseries, vins, etc. Immense mine de sel gemme; plâtre. — Jadis capitale du pays Saunois (ainsi nommé de la quantité de sel qu'on y récoltait), et l'un des séjours des rois d'Austrasie. Ruinée par le comte de Bar en 1255. Traité de paix entre Louis XIII et le duc de Lorraine, Charles III (1632).

VIC-DESSOS, ch.-l. de canton (Ariége), sur le Vic-Dessos (affluent de l'Ariége), à 31 kil. S. O. de Foix; 1,136 hab. Aux env., riches mines de fer.

VIC D'OSONA, ville d'Espagne. *Voy.* VICH.

VIC-EN-BIGORRE, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), à 16 kil. N. de Tarbes; 3,857 hab. Chaux, briques, taillanderie, tannerie, bestiaux, vins.

VIC-EN-CARLADÈS ou **VIC-SUR-CÈRE**, ch.-l. de cant. (Cantal), sur la Cère, à 16 kil. N. E. d'Aurillac; 2,400 hab. Bains thermaux. Commerce de bétail, toiles. Patrie de L. de Boissy, poëte dramatique.

VIC-FEZENSAC, ch.-l. de canton (Gers), sur la Losse, à 28 kil. N. O. d'Auch; 3,713 hab. Grand

merce (eau-de-vie, merrains, châtaignes, etc.). -Fezensac était le ch.-l. du comté de Fezensac, mpris dans l'Armagnac depuis 1148.

IC-LE-COMTE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur llier, à 20 kil. S. E. de Clermont; 3,230 hab.

IC-SUR-AISNE, ch.-l. de canton (Aisne), à 20 kil. de Soissons; 700 hab.

IC-SUR-CÈRE. *Voy.* VIC-EN-CARLADÈS.

IC-SUR-LOSSE. *Voy.* VIC-FEZENSAC.

IC (Dominique DE), vicomte d'Ermenonville, un des serviteurs les plus dévoués d'Henri IV. pouvant plus servir par suite d'une blessure il avait reçue à la jambe (1586), et dont le tement menaçait d'être long, il se fit amputer, joignit l'armée de Henri, et se couvrit de gloire vry. Henri IV lui donna successivement le gounement de Saint-Denis (1591), de la Bastille, Calais, le nomma vice-amiral (1602), puis amsadeur en Suisse (1604). Passant après la mort roi dans la rue de la Ferronnerie, où ce prince it été assassiné, Vic fut saisi d'une douleur si e qu'il en mourut le lendemain (1610).

ICAIRE, *Vicarius*, nom donné dans l'empire main depuis le IVe siècle au gouverneur d'un cèse. Ainsi par exemple le préfet d'Orient avait s lui les 4 vicaires : d'Orient (proprement dit), Égypte, d'Asie, de Pont, et gouvernait lui-même cinquième diocèse, celui de Thrace.—A la mort empereurs d'Allemagne, les fonctions impériales ient exercées par intérim par deux *vicaires impériaux*. L'empereur déléguait aussi parfois son auité à des *vicaires impériaux* dans les pays où il résidait pas, comme l'Italie, la Provence, le Piént, etc. *Voy.* aussi VIDAME, VIGUIER.

ICENCE, *Vicentia* en latin, *Vicenza* en italien, e du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la proce de Vicence (gouvernement de Venise), sur le chiglione, à 70 kil. O. de Venise; 30,000 hab. ché. Très bel aspect; belle place du Palais pu: (ou hôtel-de-ville), églises des Dominicains et la Grâce, le Vieux palais, théâtre olympique ef-d'œuvre de Palladio), palais Prefettizio, Chieti, Barbarato, Tiene, Nievi, Coldogno, etc. démie des Olympiques, académie d'agriculture, liothèque, jardin botanique, etc. Soieries, draps, peaux, pompe à feu, etc.— Vicence remonte au ps des Rasena; les Sénonais l'agrandirent en av. J.-C. Alaric (401), Attila (452), la ravaent. Sous les Lombards elle fut ch.-l. d'un du-, et au XIIe siècle elle devint une des répuques de la Haute-Italie. Elle prit part aux deux les lombardes; Frédéric II la saccagea en 1236. e fut ensuite tyrannisée par les Romano, obéit lque temps aux della Scala, devint, ainsi que l le Vicentin, province vénitienne en 1404, fut upée 8 ans par Maximilien (1509-1516), et renà Venise après la paix de Noyon, puis envahie les Français en 1796 : après cinq ans d'incerde et quatre de domination autrichienne, elle fut exée au roy. d'Italie (1805), où elle figura comme -l. du dép. du Bacchiglione. En 1814, elle fut née à l'Autriche avec le reste de la Lombardie. ius, le Trissin et Palladio naquirent à Vicence. oléon donna le titre de duc de Vicence à Cauourt. — La délégation de Vicence, située entre délégations de Bellune, Trévise, Padoue, Vé-e, et le Tyrol au N., a 2,500 kil. carrés et ,000 hab. Au N., montagnes, ailleurs belles nes. Climat délicieux, air renommé pour sa ubrité, sol fertile; on appelle le Vicentin le in de l'Italie. Riz, vin, chanvre, mûriers, vers le. Argent, fer, marbre, sources minérales et rmales, traces de volcans, etc. Le Vicentin était une 10 provinces de Terre-ferme de l'état vénitien.

ICENCE (le duc de). *Voy.* CAULINCOURT.

ICENTE (Gil), ancien poëte comique portugais, né en 1480, mort à Evora en 1557, avait d'abord étudié le droit, mais se consacra de très bonne heure à l'art dramatique. Ses pièces ne sont point régulières et pèchent souvent contre le goût; mais l'originalité, la richesse d'invention, le naturel et la vivacité du dialogue, la force comique qui y dominent, les rendent dignes d'être encore lues. C'est surtout dans les *farces* que brille le génie de Gil-Vicente ; on a en outre de lui des *autos* (où la poésie bucolique tient beaucoup de place), des comédies et des tragi-comédies. On a nommé Gil Vicente le *Plaute portugais*. Il a été publié à Lisbonne en 1562, in-f., par son fils L. V. (éd. très rare), 1585, in-4 (éd. mutilée), et à Hambourg, 1834, 3 v. in-8.

VICESIMUM (AD), c.-à-d. *A vingt milles*, nom de plusieurs lieux chez les Anciens, ainsi appelés parce qu'ils étaient distants de 20 milles d'une ville plus importante. On en connaît surtout deux : l'un dans la Grande-Grèce, sur le golfe de Tarente, entre Siris et Sybaris; l'autre dans l'Etrurie, sur le Soracte.

VICH ou VIC D'OSONA, *Ausa*, *Ausona*, ou bien *Vicus Spacorum?* ville d'Espagne (Barcelone), à 58 kil. N. de Barcelone; 12,500 hab. Evêché. Commerce actif. Non loin de là est le mont Seni, d'où l'on tire des améthystes, des topazes, de superbes cristaux. — Saccagée au IXe siècle, et dans la guerre de la succession d'Espagne, pour avoir pris le parti de l'archiduc Charles. Aux environs, les Français battirent les Espagnols en 1810 et en 1823.

VICHNOU, dieu hindou, 2e personne de la Trimourti (Trinité des Hindous), a le rôle de conservateur. Sel. eux, il prend de temps en temps une forme visible pour le bien de la terre. Il s'est déjà incarné neuf fois, et doit s'incarner une dixième. Ces incarnations s'appellent *avatar*. Les quatre premières eurent lieu dans le premier âge du monde ou Sattayouga, les suivantes dans le deuxième et le troisième âge, la dixième terminera la période actuelle ou âge noir (Kali-youga), et mettra fin à l'existence du monde. Dans les quatre premières incarnations, Vichnou se montra successivement poisson, tortue, sanglier, lion. Après avoir ainsi revêtu diverses formes animales de plus en plus relevées, il prit la forme humaine, et d'abord il fut le brahme nain, Vamana, en second lieu le brahme guerrier et armé de la hache, Paraçou-Rama, enfin le beau prince Rama, fils de Daçaratha, radjah d'Ayodhia ou Aoude (dont les aventures sont le sujet du *Ramayana*); il devint ensuite Krichna, le bon pasteur, le vainqueur de Kansa, et enfin Bouddha le saint, le sage par excellence. Vichnou, lorsqu'il s'incarnera pour la 10e fois sera le cheval exterminateur Kalki, lequel d'un coup de pied réduira le globe en poudre. Ce dieu a pour femme la belle Lakchmi. Vichnou est le premier être qui sorte du sein de la mer primordiale, et alors on le nomme *Narayana* (celui qui se meut sur les eaux); de son nombril sort un lotos qui porte les 2 autres personnes de la *Trimourti* (Brahma et Siva). Il dort et flotte sur les eaux dans l'intervalle des petites destructions du monde : on le représente alors étendu sur le grand serpent *Adisécha* ou *Ananta*, qui s'allonge sous son corps en forme de lit, et recourbe ses sept têtes sur la sienne. D'autres fois il est porté sur un épervier ou sur un aigle. La jeunesse et la vigueur se dessinent dans tout son extérieur; il a quatre bras et quatre mains; dans une main il tient une massue, dans une autre un disque ou roue magique (*tchakra*), dans la troisième une conque, dans la quatrième un lotus; sa tête est ornée d'une magnifique couronne à triple étage. — Vichnou compte des adorateurs dans l'Inde entière, mais principalement à Djaggernat, où l'on voit des fanatiques se faire écraser sous les roues du char qui porte sa statue.

VICHNOU-SARMA, brahme qu'on suppose avoir été le véritable auteur du recueil connu sous le nom de

Fables de Pilpai ou *Bidpai*. Ce recueil, originairement écrit en sanscrit, porte le titre de *Pandjatantra*; il aurait été composé par Vichnou-Sarma pour l'instruction de trois jeunes princes que lui avait confiés un radjah leur père. Le *Pandjatantra* a été traduit en français par l'abbé Dubois, Paris, 1826. On a révoqué en doute l'existence de Vichnou-Sarma. Il vivait plusieurs s. av. J.-C. *Voy.* PILPAY.

VICHY, *Aquæ calidæ*, ville du dép. de l'Allier, sur l'Allier, rive droite, à 24 kil. S. O. de la Palisse; à 60 kil. S. de Moulins; 1,200 hab. Eaux thermales renommées, auxquelles on attribue des vertus apéritives et stomachiques, et que l'on emploie contre les obstructions, les rhumatismes, les paralysies, etc. Établissements splendides. Dans la saison des eaux, Vichy est le rendez-vous d'une société brillante. Vichy était une place forte sous Louis XI; Charles VII l'avait prise en 1440.

VICO, bourg de Corse, ch.-l. de canton, à 30 kil. N. d'Ajaccio; 1,409 hab. Vin, huile d'olive, bois.

VICO, ville du royaume de Naples (Capitanate), à 60 kil. de Foggia, sur le mont Gargano; 9,000 hab.

VICO-DI-MONDOVI, *Augusta Vagiennorum*, ville d'Italie, dans les États sardes (Coni), à 3 kil. S. E. de Mondovi; 3,300 hab.

VICO-EQUENSE ou VICO-DI-SORRENTO, ville du roy. de Naples (Naples), près du golfe de Naples, à 6 kil. S. O. de Castel-a-Mare; 2,600 hab. Évêché. Climat charmant. — Détruite par les Goths, rebâtie en 1300 par Charles II, roi de Naples.

VICO (J.-B.), savant italien, né à Naples en 1668, mort en 1744, était fils d'un pauvre libraire. Il professa 40 ans la rhétorique à l'université de Naples, vécut dans la gêne, et fut nommé vers la fin de sa vie historiographe du roi de Naples. Bien qu'estimé pour son savoir, Vico fut méconnu de ses contemporains. Philosophe, jurisconsulte, historien, critique, il méritait de prendre rang parmi les plus profonds penseurs. Il fut un des créateurs de la philosophie de l'histoire, qu'il nomme *la science nouvelle*; il a tracé de main de maître l'histoire du genre humain, a préludé à toutes les grandes questions de races, de langues, de migrations, agitées depuis; mais il se laisse souvent entraîner par son imagination à des hypothèses peu solides. Son ouvrage capital, les *Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations*, parut à Naples en 1725. Vico distingue dans l'histoire de l'humanité trois âges : l'*âge divin*, temps d'idolâtrie, dans lequel les hommes encore ignorants divinisaient tout; l'*âge héroïque*, temps de barbarie où dominèrent quelques héros; l'*âge humain*, époque de civilisation; il croyait que les peuples parcouraient successivement ces trois âges, et qu'arrivés au dernier ils devaient retourner au premier, roulant ainsi dans un cercle éternel. Il est un des premiers qui aient présenté les personnages héroïques, poét., ou même historiq. (Hercule, Homère, Romulus), comme des *mythes* ou des personnifications de certains âges, de certains sentiments ou de certains intérêts. Les *Œuvres complètes* de Vico ont été publiées à Milan, en 6 vol. in-8, 1836-37. M. Michelet a le premier en France appelé l'attention sur cet homme remarquable : on lui doit une traduction de la *Science nouvelle*, sous ce titre, *Principes de la philosophie de l'histoire* (1827), qu'il a fait suivre de la publication des *Œuvres choisies de Vico*, 2 vol. in-8, 1836. M. J. Ferrari a fort bien apprécié le mérite et l'influence de cet auteur dans le livre intitulé : *Vico et l'Italie*, Paris, 1840.

VICOMTE (de *vice*, à la place de, et *comes*, comte). Les vicomtes, dont l'institution remonte aux derniers temps de l'empire romain, n'étaient que les vicaires ou lieutenants des comtes. Ceux-ci les choisissaient eux-mêmes, excepté dans quelques villes principales, où ils étaient nommés directement par l'empereur. Chez les Francs, le nom de vicomte est employé pour la première fois en 819, sous Louis-le-Débonnaire, qui nomma Chilane vicomte de Narbonne; auparavant on se servait du titre de *vidame* (*Voy.* ce mot). Sous les derniers Carlovingiens, les vicomtes, à l'exemple des ducs et des comtes, érigèrent leurs gouvernements en fiefs héréditaires qui relevaient, les uns du roi, les autres des ducs et des comtes. Depuis l'abolition du régime féodal, le titre de vicomte n'est plus qu'honorifique, comme tous les titres nobiliaires.

VICOMTERIE (Louis de LA). *Voy.* LA VICOMTERIE.

VICQ-D'AZYR (Félix), médecin, né à Valognes en 1748, mort en 1794, ouvrit avec éclat à Paris en 1773 un cours d'anatomie, entra par mariage dans la famille de Daubenton, qui devint son protecteur, fut nommé en 1774 membre de l'Académie des Sciences, en 1776 secrétaire perpétuel de la Société de médecine, fut chargé de rédiger les éloges de ses principaux collègues, ce qu'il fit avec un grand talent, et obtint ainsi un fauteuil à l'Académie Française (1788). Il était professeur à l'École vétérinaire d'Alfort et premier médecin de la reine. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1805, en 6 vol. in-fol. (avec atlas in-4) : elles contiennent ses *Éloges*, généralement élégants et d'une lecture agréable; des *Mémoires* sur l'anatomie humaine et comparée; un *Traité d'anatomie et de physiologie*, etc. Il rédigea pour l'*Encycl. méthod.* le *Syst. des Quadrup.* On lui doit la théorie des homologues.

VICRAMADITYA, prince célèbre de l'Inde, qui régnait à Oudjein ou Oudjayani dans le Ier siècle av. J.-C., était fils d'un aventurier qui avait épousé la fille du roi d'Oudjein. Il conquit le Bengale, l'Orissa, le Guzerat, le Delhi, mais périt peu après cette dernière conquête dans une bataille livrée à Salivahana, roi de Pratichthana. Il illustra son règne par la protection qu'il accorda aux lettres; le célèbre Kalidasa vivait à sa cour. Vicramaditya donna son nom à une ère qu'on fait commencer l'an 56 av. J.-C.; cette ère fut effacée par celle de Salivahana, qui commence 78 après J.-C.

VICTOIRE, déesse allégorique, fille de la Force et de la Valeur. Sylla lui bâtit un temple à Rome, et institua des fêtes en son honneur. Sa statue était dans le Capitole, et elle y resta jusqu'en 382, époque à laquelle l'empereur Gratien la fit enlever. Ce fut la dernière statue païenne que le christianisme fit disparaître des monuments publics : l'enlèvement de cette statue fut regardé comme un événement de mauvais augure, et fut vivement combattu, surtout par l'éloquent Symmaque, alors préfet de Rome.

VICTOIRE (sainte), vierge et martyre à Rome en 249, est fêtée le 23 décembre. — Une autre sainte Victoire subit le martyre à Carthage en 304 avec saint Saturnin. L'église en fait mémoire le 11 février.

VICTOIRE (Louise-Thérèse), connue sous le nom de *Madame Victoire*, fille de Louis XV, sœur du Dauphin et tante de Louis XVI, née en 1733, se distingua à la cour par la pureté de ses mœurs, s'exila en 1791 avec Mme Adélaïde, sa sœur, et mourut à Trieste en 1799. — *Voy.* VICTORINE.

VICTOR (saint), de Marseille, était soldat dans l'armée de l'empereur Maximien; arrêté comme chrétien, il subit le martyre v. 303, le 21 juillet, jour où l'on célèbre sa fête.

VICTOR I (saint), pape de 193 à 202, était Africain de naissance : il condamna et excommunia Théodore de Byzance qui niait la divinité de Jésus-Christ, et fixa la fête de Pâques au dimanche qui suit le 14e jour de la lune de mars. Il subit le martyre sous Sévère. L'église le fête le 28 juillet.

VICTOR II, *Gebhard*, pape de 1055 à 1057, était évêque d'Eichstedt et conseiller de l'empereur Henri III, qui, de concert avec Hildebrand, les cons

la tiare. Gebhard méritait cet honneur. Il fit des efforts pour déraciner la simonie, frayant ainsi la route à Grégoire VII.

VICTOR III, nommé d'abord *Didier*, pape de 1086 à 1087, était de la maison ducale de Capoue; il avait été 29 ans abbé du mont Cassin, et avait joué un grand rôle sous Grégoire VII dont il était l'ami. Elu pape, il refusa longtemps la tiare : il fut sacré en 1087, et ne régna que 4 mois. Il prêcha contre les Arabes d'Afrique une expédition qui leur devint funeste. Victor III avait eu à combattre l'anti-pape Clément III (Guibert de Ravenne), que la grande-comtesse Mathilde chassa de Rome.

VICTOR IV, anti-pape, de la famille des comtes de Tusculum, fut nommé par le parti impérial après la mort d'Adrien IV (1159), tandis que le parti normand faisait choix d'Alexandre III : il chassa de Rome Alexandre, et le somma de comparaître devant un concile à Pavie (1162); il mourut en 1164.

VICTOR, dit *de Vite*, évêque de Vite en Byzacène, fut forcé, pendant la persécution exercée contre les catholiques par le roi vandale Huméric, qui était arien, de s'enfuir à Constantinople (483), où il vécut au moins encore 4 ans. On a de lui : *Historia persecutionis vandalicæ sive africanæ sub Genserico et Hunnerico*, publiée par D. Ruinart, Paris, 1694. Belleforest et Arnaud d'Andilly l'ont traduite.

VICTOR (Victor PERRIN, dit), duc de Bellune, général français, né à La Marche (Vosges) en 1766, mort en 1841, entra au service en 1781, fut nommé général de brigade au siége de Toulon (1793), se signala à l'armée des Pyrénées orientales, puis en Italie, prit Ancône (1796-97), contribua aux victoires de Montebello et de Marengo (1800), d'Iéna (1806), de Friedland (1807), et fut élevé au rang de maréchal de France. En 1808, il passa en Espagne, où il gagna les vict. d'Uclès et de Medellin. Il fit partie de l'expédition de Russie (1812), se distingua encore aux batailles de Dresde (1813), de Leipsick, de Hanau, et fit la campagne de 1814 en France, où il fut grièvement blessé. Pendant les Cent-Jours, il suivit Louis XVIII à Gand. Au retour des Bourbons, il fut un instant ministre de la guerre, et dev. pair en 1815. Son fils a publié ses *Mémoires*, 1847.

VICTOR-AMÉ ou VICTOR-AMÉDÉE I, duc de Savoie, fils de Charles-Emmanuel I, monta sur le trône en 1630, à 18 ans. Bien qu'il eût épousé Christine de France, fille de Henri IV, il n'en fit pas moins la guerre à son beau-frère Louis XIII; mais les traités de Ratisbonne (1630) et de Chérasque (1631) rétablirent la paix et lui donnèrent partie du Montferrat. Il acquit, aux dépens du duc de Mantoue, Albe sur le Tanaro et l'Albesan, signa le traité de Rivoli avec Louis XIII, en 1635, au moment où commençait la participation de la France à la guerre de Trente-Ans, et fut nommé généralissime des troupes françaises qui devaient agir en Italie. Il remporta un avantage à Fornavento sur le marquis de Léganès, en 1636, et l'année suivante une victoire décisive à Monbaldone. Mais il mourut subitement quelques jours après, à Verceil, laissant 2 fils, qui tous deux régnèrent, François-Hyacinthe (1637-38) et Charles-Emmanuel II 1638-1675).

VICTOR-AMÉDÉE II, d'abord duc de Savoie, puis roi de Sardaigne, célèbre par sa politique tortueuse et versatile, né en 1665, succéda en 1675 à Charles-Emmanuel II, son père, avec le titre de duc de Savoie, sous la régence de sa mère, Marie de Nemours, et s'unit à la France en épousant Anne d'Orléans, nièce de Louis XIV (1684) : mais bientôt il prit parti contre Louis XIV, et entra en négociation avec Guillaume III et le duc de Bavière. Catinat fondit sur ses états (1690), et le vainquit à Staffarde ainsi que sur d'autres points, malgré les secours de la quadruple alliance. Victor-Amédée ne fut sauvé d'une perte certaine que par l'arrivée du prince Eugène. En 1692, il reçut de la cour de Vienne le titre de commandant en chef des troupes envoyées par l'Autriche contre la France; mais Louis XIV obtint à prix d'argent sa défection. Après la paix de Ryswyk (1697), ayant quelques prétentions à la future succession de Charles II, il signa plusieurs traités de partage avec Louis XIV; mais après le commencement des hostilités, il s'arrangea secrètement avec les alliés, et finit par s'unir avec eux par le traité de Turin, en 1703. Les campagnes de 1703 à 1706 le dépouillèrent presque totalement de ses états, et il se vit forcé de s'enfuir à Gênes. Rétabli par le prince Eugène dans ses possessions italiennes (1707), il attaqua en vain Toulon. Il commanda, en 1708, l'armée austro-sarde, et obtint quelques succès; mais en 1709, s'étant brouillé avec l'Autriche, il devint à peu près neutre. Par le traité d'Utrecht (1713), il obtint la restitution de tous ses états, et reçut en outre la Sicile et une partie du duché de Milan; il prit dès lors le titre de roi. En 1720, il fut forcé d'échanger avec l'Autriche la Sicile contre la Sardaigne. Il abdiqua en 1730, et voulut plus tard, mais en vain, ressaisir la couronne. Il m. 2 ans après (1732), au château de Moncaglieri, où il était presque prisonnier. V.-Am. avait eu quelques différends avec le Saint-Siége au sujet du tribunal ecclésiastique appelé *Monarchia* en Sicile.

VICTOR-AMÉDÉE III, né en 1726, remplaça en 1773 sur le trône son père Charles-Emmanuel III. Il sécularisa plusieurs abbayes, abolit les droits de péage en Savoie, organisa son armée sur le pied prussien, fonda l'académie des sciences de Turin, éleva des digues et autres belles constructions; mais il eut le tort d'obérer ses finances, et se trouva ainsi mal en mesure contre la révolution française. Il fut pourtant un des princes les plus ardents contre elle, ouvrit ses états aux premiers émigrés, et refusa de recevoir l'ambassadeur français Sémonville. Quand la guerre eut éclaté, il fut battu en plusieurs rencontres par Schérer (1795), puis par Bonaparte, et se vit forcé à signer, le 15 mai 1796, la paix humiliante de Paris, qui lui enlevait une partie de ses états. Il ne survécut que 5 mois.

VICTOR-EMMANUEL I, roi de Sardaigne, né en 1759, 2e fils de Victor-Amédée III et frère de Charles-Emmanuel IV. A l'abdication de son frère Charles-Emmanuel (1802), il lui succéda, mais il ne régna que sur la Sardaigne (le Piémont et la Savoie étaient alors à la France). Enfermé dans cette île, il réussit à échapper aux armes de Bonaparte; il rentra dans ses états de terre-ferme en 1814, et les vit augmenter, en 1815, de l'ancien territoire de Gênes et de diverses annexes. Ce prince, s'étant montré fort hostile aux idées libérales, vit éclater en 1821, dans ses états, une violente insurrection, qui avait pour but d'obtenir une constitution. Il abdiqua plutôt que de satisfaire au vœu de ses peuples, et laissa le trône au duc de Genevois, Charles-Félix, son frère. Il mourut en 1824.

VICTORIA, ville de la Bretagne romaine, en Valentie, aux environs du mont Grampius, fut ainsi nommée en mémoire d'une victoire de Septime-Sévère sur les Calédoniens. C'est auj. *Stirling*.

VICTORIA (terre), terre découverte, en 1841, dans le grand Océan austral par le capitaine Ross (qui la nomma ainsi, en l'honneur de la reine Victoria), est située par 71° 56' lat. S. et 171° 7' long. E.

VICTORIA (LA), ville de la rép. de Vénézuela (Caracas), à 60 kil. S. O. de Caracas, par 10° 12' lat. N., 69° 51' long. O.; 8,000 hab.

VICTORIA (NOSSA-SENHORA DA), ville du Brésil, ch.-l. de la prov. d'Espirito-Santo, par 10° 18' lat. S., 42° 21' long. O.—*V.* VITORIA, VITTORIA, VICTORIUS.

VICTORIEN (saint), proconsul d'Afrique, fut martyrisé par les Vandales en 484. On le fête le 23 mars.

VICTORIN, *M. Aurelius Piauvonius Victorinus*, fils de la célèbre Victorine, un des 30 tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, avait été associé à l'empire par Posthume en 264. Après la mort de cet usurpateur et celle de Lollien, il fut seul maître de la Gaule, et il y joignit pendant un temps l'Espagne et la Bretagne. Il avait de grands talents et battit les troupes de Gallien; mais sa lubricité sans frein causa une sédition, dans laquelle il périt en 268. Les légions de Cologne proclamèrent alors son fils, *L.* Victorin, qui fut aussi massacré quelques jours après dans une sédition.

VICTORINE ou **VICTOIRE**, *Aurelia Victorina*, était sœur de Posthume, tyran des Gaules, et mère de Victorin I. Elle fit adopter son fils par Posthume en 264. Après la mort de Victorin, elle prolongea quelques mois la résistance des Gaulois contre Rome, en faisant successivement donner la pourpre par les soldats à Victorin le jeune, son petit-fils, à Marius, à Tetricus. Elle mourut en 268. Ses libéralités l'avaient rendue l'idole des soldats: ses médailles lui donnent le titre de *Mater Exercituum*. Elle a été comparée à Zénobie.

VICTORINUS (M.), écrivain lat. du IVe siècle, né en Afrique, prof. les lettres à Rome, se convertit à la fin de sa vie, et m. en 370. On a de lui: *De orthographia*, publié par Camerarius, Tubingue, 1584; *Commentaires sur l'Invention* de Cicéron, Milan, 1474; des poésies sacrées et divers traités contre les hérétiques.

VICTORIUS (Petrus), en italien *P. Vettori*, savant italien, né en 1499 à Florence, mort en 1585, suivit d'abord la carrière des armes, puis s'appliqua aux lettres, devint en 1538 professeur d'éloquence grecque et latine à Florence, forma un nombre prodigieux d'élèves, et soit comme critique, soit comme restaurateur de l'éloquence en Italie, se mit à la tête des savants de son temps. Il a immensément écrit. Ses ouvrages principaux sont: des commentaires estimés sur la *Rhétorique*, la *Poétique*, la *Politique* et la *Morale* d'Aristote, Florence, 1548-84, 4 vol. in-fol.; *Variarum lectionum libri XXXVIII*, Florence, 1582, in-fol. On lui doit aussi des éditions de Cicéron, Venise, 1534-37; de Térence, Varron, Salluste, Platon, Xénophon, etc. — On connaît encore, sous le nom de Victorius, plusieurs autres savants, entre autres Leonillus Victorius, médecin, de Faenza (1450-1520), qui professa à Bologne et laissa plusieurs écrits; et Benedictus Victorius, son neveu (1481-1561), professeur de médecine à Padoue, auteur d'une *Empirica medicina*, assez célèbre.

VICTUMVIÆ, petite ville de la Gaule Cisalpine, près de Plaisance, auj. VIGEVANO.

VICUS AUGUSTI, ville d'Afrique, dans la Byzacène, auj. KAIROUAN.

VICUS JULII, ville de la Lyonnaise 3e, auj. AIRE.

VICUS JULIUS, ville de Germanie, auj. GERMERSHEIM.

VICUS SPACORUM, ville d'Hispanie (Tarraconaise), auj. VIGO ou VIC D'OSONA.

VIDA (Marc-Jérôme), poëte latin moderne, né à Crémone en 1490, mort en 1566. Léon X, appréciant son talent, lui fit don d'un riche prieuré, afin qu'il pût se consacrer à la poésie, puis il le nomma évêque d'Albe sur le Tanaro. Vida conserva cet évêché 34 ans. Il a laissé, outre quelques ouvrages en prose, divers poëmes et opuscules poétiques latins d'un vrai mérite, soit pour l'invention, soit pour la versification. Ce sont: la *Christiade* (6 chants), l'*Art poétique* (3 chants), les *Echecs* (poëme didactique), les *Vers à soie* (poëme didactique en 2 chants), etc. Ses poésies ont été imprimées pour la première fois à Crémone, 1550, 2 vol. in-8. Une édition donnée à Padoue en 1731, 2 vol. in-4, contient presque toutes les *Œuvres* de Vida, en prose et en vers. La *Christiade* a été trad. en vers français par Souquet de la Tour, 1826, in-8; l'*Art poétique* l'a été en prose française par Le Batteux (dans les *Quatre poétiques*, 1771, 2 vol. in-8); en vers français, par Barrau, 1808; les *Vers à soie*, par Bonafous, 1840.

VIDAL (P.), troubadour provençal, né en 1160, habita succ. Gênes, le Montferrat, la Lombardie, Milan, suivit, dit-on, Richard en Palestine, et mourut vers 1200 à la cour d'Alphonse III d'Aragon. Il eut de nombreuses aventures galantes qui ne tournèrent pas toutes à son honneur. On assure qu'un mari outragé lui fit percer la langue. Offensée de ses hommages, la vicomtesse de Marseille le contraignit à s'expatrier. Il paraît qu'il finit par perdre la raison. On a de lui environ 60 pièces, dont 9 ont été publiées par M. Raynouard (*Choix de poésies de troubadours*, tome 3 et tome 4). — On connaît 2 autres troubadours du même nom: Raymond Vidal, auteur d'une *Grammaire provençale* et de quelques nouvelles; — Arnaud Vidal, de Castelnaudary, docteur en gaie science, qui obtint la violette d'or aux *Jeux Floraux* de Toulouse (1324).

VIDAME ou **AVOYER** (de *vice*, à la place de, *dominus*, maître), officier chargé d'ester en jugement pour une église, de prendre les armes pour la défendre, de commander le contingent fourni par elle, et de rendre la justice civile au nom des évêques, lorsque ceux-ci furent en possession de la juridiction civile. Les vidames étaient nommés les uns par les évêques, les autres par les rois (dans les églises fondées par ceux-ci ou protégées par eux).

VIDDIN, ville de Turquie. *Voy.* WIDDIN.

VIDOURLE (la), riv. de France, naît dans l'O. du dép. du Gard, sépare les dép. du Gard et de l'Hérault, et tombe dans l'étang de Thau; cours, 80 kil.

VIDUCASSES ou **VADICASSES**, peuple de la Gaule Lyonnaise, avait pour ch.-l. une ville de même nom (auj. *Vieux*). — Peuple de la Belgique 1re, entre les Silvanectes et les Suessiones, répond au *Valois* moderne.

VIEILLEVILLE (Franç. DE SCÉPEAUX, sire de), vaillant capitaine, né en 1509, mort en 1571, se distingua au service de François I par une rare bravoure, à laquelle il joignait la prudence, le désintéressement, la modération. Sous Henri II, il accompagna Montmorency dans l'Angoumois et la Guyenne pour y réprimer des mouvements séditieux. Il rendit de grands services dans la guerre de 1555 à 1559, et fut un des plénipotentiaires français à Câteau-Cambrésis. Charles IX le créa maréchal en 1562. Il mourut empoisonné. Ses *Mémoires*, écrits par Carloix (son secrétaire), ont été imprimés en 1757, 5 vol. in-12 (réimp. dans la *Collection des mémoires* de Petitot et dans le *Panthéon littéraire*).

VIELLE ou **VIEILLE-AURE**, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), à 45 kil. de Bagnères; 410 hab.

VIELMUR, ch.-l. de cant. (Tarn), à 16 kil. O. de Castres; 1,154 hab. Laines, peaux.

VIEN (Jos.-Marie), célèbre peintre, né à Montpellier en 1716, mort en 1809, vint à Paris en 1741, obtint un premier prix qui lui ouvrit la route de Rome, et fut, après son retour, reçu à l'Académie de peinture et de sculpture. Malgré les offres brillantes de divers souverains, il voulut rester en France, et y fut bientôt reconnu pour le 1er peintre d'histoire du temps. De 1771 à 1781, il alla de nouveau à Rome comme directeur de l'école française en cette ville. En 1788, il fut nommé 1er peintre du roi. La révolution lui enleva ses places. Napoléon le créa sénateur, comte et commandant de la Légion-d'Honneur. Vien a commencé la régénération de la peinture, tombée si bas en France au XVIIIe siècle, et il a préludé à l'œuvre qu'accomplit David, son élève. On lui doit 179 tableaux: on admire l'*Ermite endormi*, la *Prédication de saint Denis*, les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, etc.

VIENNAISE, *Viennensis* (sous-entendu *provincia*), ...rtie occid. des 2 provinces de *Dauphiné* et de ...ovence, plus le *Comtat Venaissin*, une des 17 pro...nces du diocèse des Gaules, formée aux dépens de ...inc. Narbonaise, et placée entre la Narbonaise 1re ...l'O. et la Narbonaise 2e à l'E., avait pour bornes à ...). le Rhône, mais non sur toute sa longueur. ...lle comprenait les Allobroges, les Ségalaunes, les ...elviens, les Tricastins, les Voconces, les Cavares. ...enna (Vienne) en était la capitale. — Au ve siècle, ...i compta deux Viennaises, dites 1re et 2e, et ayant ...ur ch.-l., l'une Vienne, l'autre Arles.

VIENNE, en latin *Vindobona*, *Flaviana castra*, ...*iliobona*, en allemand *Wien*, capitale de l'Autri...ie et de toute la monarchie autrichienne, sur la ...oite du Danube, à 1,220 kil. E. de Paris, par 14° ... long. E., 48° 12' lat. N.; 357,927 hab. (en 1841). ...rchevêché. La ville proprement dite est entourée ...: murailles; elle est petite et peu belle et ne ...ompte que 52,593 hab., mais les 34 faubourgs sont ...utes et offrent un bel aspect. On y remarque le ...*ourg* ou château impérial (composé d'une foule ...e bâtiments divers, dont plusieurs magnifiques), la ...ancellerie de la cour, l'hôtel du conseil de guerre, ...s palais des chancelleries d'Autriche et Bohême, ...e Hongrie, de Transylvanie; de superbes églises ...Saint-Étienne, Saint-Pierre, Saint-Charles, etc.); ...: Belvédère, les Invalides, l'Hôtel-de-Ville, deux ...rsenaux, la banque, la douane, la monnaie, le ...iéâtre, le grand-hôpital, la fabrique impériale de ...orcelaine, les palais Esterhazy, Lichtenstein, ...uersberg, Stahrenberg, etc. Quelques belles pla...es (Hof, Graben, Josephplatz, etc.); belle porte, ...ite Burgthor; promenades renommées (Prater, ...ugarten, Brigitten-Au, Bastions, Volksgarten). ...Université (créée en 1365), cél. surt. pour la médecine, ...cole orientaliste, collége *Theresianum*, académie ...oséphine (de médecine et chirurgie), académie des ...B.-Arts; Ac. des Sc. (1846), inst. polytechn., éc. nor...male, militaire, vétérinaire, de musique (au Con...servatoire); cinq gymnases (Lœvenburg, etc.). Ob...servatoire, plusieurs bibliothèques (la première est ...a Bibliothèque impériale, très riche, admirable ...urtout pour les *Incunables*), collections en tous ...genres, musée brésilien. Porcelaine, glaces, étoffes ...diverses, velours, dentelles d'or et d'argent, rubans, ...ndiennes, fleurs artificielles, voitures, instruments ...le musique, orfèvrerie, bijouterie, etc. Grand ...ommerce avec la Hongrie et la Transylvanie. Aux ...environs, palais de Schœnbrunn et de Lachsenburg. ...-Vienne, bâtie par les Wendes, n'était qu'un vil...lage quand Auguste conquit la Pannonie; les Ro...mains y établirent une de leurs stations militaires ...importantes. Henri I (Jasomirgott), marquis d'Au...triche, en fit une ville (1151); Léopold VIII lui ...donna de bonnes murailles (1198); Frédéric II la ...déclara ville impériale en 1237. Rodolphe I la prit ...n 1277, et dès lors la fortune de la maison de ...Habsbourg, devenue maison d'Autriche, la fit sortir ...le son obscurité (surtout après 1437). Matthias ...Corvin l'assiégea en vain en 1477; il la prit en 1485. ...Vienne eut aussi à subir deux siéges fameux de la ...part des Turcs: en 1529 (par Soliman II en per...sonne), et en 1683: cette 2e fois elle ne dut son ...salut qu'au roi de Pologne, Jean Sobieski. Napo...léon occ. Vienne en 1805 et 1809. Insurgée en 1848, ...elle fut bombardée et bientôt réduite.—Il y fut signé ...div. traités, entre autres celui de 1738 (qui donnait la ...Lorraine à Stanislas avec reversibilité à la France, ...la Toscane à François de Lorraine, époux de Marie-...Thérèse, et le royaume de Naples à don Carlos), et ...celui de 1809 qui mit fin à la guerre de la cin...quième coalition, et par lequel l'empereur d'Au...triche cédait à Napoléon les prov. illyriennes avec ...partie du Tyrol, et lui donnait la main de sa fille ...Marie-Louise. — On nomme *congrès de Vienne* le congrès tenu du 2 octobre 1814 au 9 juin 1815 par les puissances alliées pour régler le sort de la France; *déclaration de Vienne*, l'acte publié par les alliés le 13 mars 1815, et par lequel Napoléon était mis hors la loi.

VIENNE, *Vienna*, *Vienna Allobrogum*, ville de France, ch.-l. d'arr. (Isère), au confluent de la Gère et du Rhône, à 82 kil. N. O. de Grenoble; 16,484 h. Archevêché (dont les titulaires étaient jadis primats des Gaules), auj. réuni à celui de Lyon. Trib. de 1re instance et de commerce; collége communal. Belle église de Saint-Maurice; hôtel-de-ville; quartier de cavalerie; arc de triomphe et ruines d'un théâtre, d'un amphithéâtre, d'une naumachie, d'un temple d'Auguste, d'un aqueduc. Bibl., musée d'anat. Draps croisés, corderie, haut-fourneau, fonderie de plomb, papeterie, etc. Commerce. — Vienne était la capitale des Allobroges. Tibère la fit colonie romaine; Claude lui donna un sénat (qui fut le premier de ceux des Gaules); elle fut le séjour principal du gouverneur de la Narbonaise. Sous Dioclétien, elle donna son nom à la Viennaise, détachée de la Narbonaise. Les Burgundes en firent leur capitale en 432, les Francs la prirent en 534. Charles-le-Chauve l'assiégea en 871 et s'en empara. Elle redevint capitale en 879, lors de la formation du roy. de Bourgogne ou Bourgogne Cisjurane (qu'on nomme aussi quelquefois *Royaume de Vienne*); mais après la réunion des deux Bourgognes, elle perdit ce rang qu'Arles lui ravit. Son sort depuis ce temps fut celui du Dauphiné; cependant elle ne se soumit à la France qu'en 1448, environ un siècle après la réunion de cette province. Le Bas-Dauphiné se nommait Viennois. En 1311 (sous Clément V) se tint à Vienne le seizième concile œcuménique: ce fut celui qui supprima l'ordre des Templiers. Vienne est la patrie de saint Mamert et de Claudien Mamert, de l'historien Nic. Chorier, etc. — L'arr. de Vienne a 10 cant. (Beaurepaire, Côte-Saint-André, Heyrieu, Meyzieu, Roussillon, Saint-Jean-de-Bournay, Saint-Symphorien-d'Ozon, la Verpillière, plus Vienne, qui compte pour 2), 132 communes et 145,000 hab.

VIENNE, *Vigenna*, riv. de France, naît dans le N. du dép. de la Corrèze, arrose ceux de la Haute-Vienne, de la Vienne, de l'Indre-et-Loire; reçoit la Creuse, le Clain, le Taurion; baigne Saint-Léonard, Limoges, Chabannais, Confolens, l'Ile-Jourdain, Lussac, Châtellerault (où elle devient navigable), Chinon, et se jette dans la Loire à Candes. Cours, 410 kil.

VIENNE (dép. de la), entre ceux des Deux-Sèvres à l'O., de Maine-et-Loire et d'Indre-et-Loire au N., de l'Indre et de la Haute-Vienne à l'E., de la Charente au S.: 6,760 kil. carrés; 288,002 hab. Ch.-l., Poitiers. Formé aux dépens du Poitou, de la Touraine et du Berri. Collines, surtout à l'O., plaines, landes, bruyères. Fer, houille, marbre, granit, pierres meulières et lithographiques, etc. Eaux minérales. Grains; légumes, fruits, pommes de terre, châtaignes, lin (très beau). Chanvre, truffes renommées, vins, eaux-de-vie. Belles forêts, bons pâturages. Moutons excellents, chevaux, mulets. Couvertures de laine, lainages divers, dentelles communes, coutellerie, usines à fer, papeteries, etc.—Ce dép. a 5 arr. (Poitiers, Châtellerault, Loudun, Civray, Montmorillon), 31 cantons, et 300 comm.; il appartient à la 18e division militaire, a une cour impér. et un évêché à Poitiers.

VIENNE (dép. de la HAUTE-), entre ceux de la Vienne et de l'Indre au N., de la Dordogne et de la Corrèze au S., de la Charente à l'O., de la Creuse à l'E.: 5,543 kil. carrés; 293,011 hab. Ch.-l., Limoges. Formé de partie du Limousin, de la Marche, du Poitou et du Berri. Ramifications des monts de l'Auvergne, assez élevées, surtout au

S. et au centre ; beaucoup de rivières et de ruisseaux, 556 étangs : climat froid et humide. Fer, plomb, étain, antimoine ; porphyre, marbre, serpentine, terre à porcelaine (fort abondante à Saint-Yrieix), marne, etc. Sol peu fertile ; vastes châtaigneraies (la châtaigne y est l'aliment du bas peuple), blé, blé noir, seigle, légumes, raves, lin, chanvre, etc.: foin excellent. Chevaux, dits chevaux limousins (élégants et robustes), moutons, porcs, abeilles, loups.— Ce dép. a 4 arr. (Limoges, Bellac, Rochechouart, Saint-Yrieix), 27 cantons, 196 communes ; il appartient à la 21e division militaire, a une cour impér. et un évêché à Limoges.

VIENNE (Jean DE), amiral de France, d'une ancienne maison de Bourgogne, porta les armes sous les rois Charles V et Charles VI, fit une descente en Angleterre (1377), prit et brûla Rye (dans le comté de Sussex), saccagea l'île de Wight et plusieurs villes, prit part à la bataille de Rosebecque en 1382, et trois ans après fit une descente en Ecosse. La guerre contre les Turcs ayant été résolue, il accompagna le duc de Bourbon en Barbarie, et assista au siége de Carthagène ; en 1396, il fut du nombre des seigneurs français qui allèrent au secours du roi de Hongrie contre Bajazet I. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, et y périt avec 2,000 gentilshommes.

VIENNOIS ou VIENNAIS, ancien petit pays de France, dans le Bas-Dauphiné, entre le Rhône, l'Isère et le Grésivaudan, tirait son nom de Vienne qui en était le ch.-l. Il fait actuellement partie des dép. de la Drôme et de l'Isère. *Voy.* VIENNE.

VIERGE (la sainte), mère de Dieu. *Voy.* MARIE.

VIERGES (les), groupe d'îles qui font partie des Antilles, par 66° 55' long. O., 17° 30' lat. N. ; 20,000 hab. Ces îles sont au nombre de 40 environ. Il y en a 7 principales : Anegada, Vierge-Gorda, Tortola, aux Anglais ; Saint-Jean, Saint-Thomas, aux Danois ; Borequim, Vique, aux Espagnols. Sol assez fertile, climat chaud, ouragans, peu d'eau. — Découvertes par Christophe Colomb (1493) qui les nomma ainsi, dit-on, en l'honneur des onze mille vierges et à cause de leur nombre. Fr. Drake les visita en 1580. Les Hollandais y fondèrent le premier établissement à Tortola, pour la pêche des tortues ; les Anglais le prirent en 1666 ; peu à peu Anglais et Danois ont occupé les meilleures îles.

VIERGES (les ONZE MILLE). *Voy.* URSULE (sainte).

VIERZON ou VIERZON-VILLE, ch.-l. de cant. (dép. du Cher), sur le Cher, à 35 kil. N. O. de Bourges ; 4,980 h. Chem. de fer. Manufacture de porcelaine (700,000 francs de produit annuel), poterie, forges (fer de 1re qualité), acier, tôle, etc. —*Vierzon-Village*, faub. de la v., compte 3,800 hab.

VIESTI, *Apenestæ? Merinum?* ville du roy. de Naples (Capitanate), sur l'Adriatique, près du cap Gargano, à 40 kil. N. E. de Manfredonia ; 4,720 hab. Evêché. Elle doit son nom à un anc. temple de Vesta.

VIÈTE (François), *Vietus*, profond mathématicien français, né en 1540 à Fontenay-le-Comte, mort en 1603, était maître des requêtes et ami du président de Thou. Il fit faire de grands progrès à l'analyse mathématique, eut la première idée de l'application de l'algèbre à la géométrie, et résolut les problèmes les plus difficiles avec une facilité qui le faisait passer pour sorcier. Ses *Œuv.* ont paru à Leyde, 1646.

VIETNAM, royaume d'Asie. *Voy.* ANNAM.

VIEUSSENS (Raymond), anatomiste, né en 1641 dans le Rouergue, devint médecin de Mlle de Montpensier, puis se fixa à Montpellier, y fut médecin d'hôpital et y mourut vers 1720. Il s'est surtout occupé du cerveau et du système nerveux, et a publié sur ce sujet un ouvrage estimé, *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685.

VIEUX DE LA MONTAGNE (LE), chef de la secte des Assassins. *V.* ASSASSINS et HAÇAN-BEN-SABBAH.

VIEUX, *Viducasses*, village du dép. du Calvados, à 10 kil. S. O. de Caen ; 550 hab. Jadis, ch.-l. des Viducasses.

VIEUX-BERQUIN, VIEUX-BRISACH, etc. *Voy.* le mot qui suit VIEUX.

VIEUZAC (BARÈRE ou BARRÈRE de), fameux conventionnel, né à Tarbes en 1755, mort dans la même ville en 1841, avait été d'abord avocat à Toulouse. Elu député du tiers aux Etats-Généraux, il ne se fit guère remarquer dans l'Assemblée Nationale que par d'estimables travaux sur le droit public, sur les finances et l'administration, et fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de Mirabeau. A la même époque, il faisait partie du club des Jacobins et rédigeait un journal politique, *le Point du Jour*. Député à la Convention, il joua dans cette nouvelle assemblée un des principaux rôles, soutint une longue lutte contre la municipalité de Paris, qui voulait opprimer la représentation nationale, fut nommé membre du comité de constitution et peu après président de la Convention : il dirigea en cette qualité le procès de Louis XVI et vota pour la mort. Il fut pendant deux ans membre du Comité de salut public (1793-95), et remplit les fonctions de rapporteur de cette commission sanguinaire. Il finit pourtant par se séparer de ses principaux collègues, Robespierre, Couthon et Saint-Just, et eut une grande part à l'événement du 9 thermidor, qui délivra la France de la tyrannie de Robespierre. Il n'en fut pas moins proscrit et condamné à la déportation comme membre de l'ancien Comité de Salut Public (12 germinal an III, 1er avril 1795) ; mais il s'évada. Oublié sous le Consulat et sous l'Empire, il fut nommé pendant les Cent-Jours membre de la Chambre des Représentants, fut exilé par les Bourbons comme régicide, alla vivre à Bruxelles et ne revint en France qu'après la Révolution de 1830. On a de Barère, outre ses nombreux *Discours* et *Rapports* aux diverses assemblées législatives, quelques ouvrages politiques et plusieurs écrits littéraires (*Eloges de Louis XII, de L'Hôpital*, des traductions des *Veillées du Tasse*, des *Nuits d'Young*, etc.). Barère était un orateur facile et brillant, mais il avait peu de force et de profondeur. Son nom se trouve associé aux actes les plus violents ; cependant il n'était pas naturellement cruel. Ses *Mém.* ont été publiés par M. Carnot fils, 1842.

VIF, ch.-l. de cant. (Isère), à 16 kil. N. de Grenoble ; 2,362 hab. Aux environs, marne.

VIGAN (LE), *Vindomagus*, ch.-l. d'arrond. (Gard), sur l'Arre, à 77 kil. N. O. de Nîmes ; 5,049 hab. Tribunal de 1re instance. Ville ancienne et mal bâtie. Coton, soie, tanneries, mégisseries. Patrie du chevalier d'Assas. — L'arr. du Vigan a 10 cant. (Alzon, Quissac, Saint-André-de-Valborgne, Saint-Hippolyte, la Salle, Sauve, Sumène, Trèves, Valleraugue, Le Vigan), 80 comm., et 65,755 hab.

VIGÉE (L.-Gilles-Bernard-Etienne), homme de lettres, né à Paris en 1755, mort en 1820, se fit connaître par quelques poésies dans le genre de Dorat, fut secrétaire du cabinet de Madame, sœur de Louis XVI, encensa tous les pouvoirs qui se succédèrent, fit après La Harpe, mais avec moins de succès, un cours de littérature à l'Athénée, fut nommé en 1814 lecteur de Louis XVIII, dirigea longtemps l'*Almanach des Muses*, et composa pour le théâtre plusieurs pièces, *les Aveux difficiles*, 1783 ; *la Fausse Coquette*, 1784 ; *la Belle-Mère*, 1788 ; *l'Entrevue*, 1788 (c'est sa meilleure) ; *la Matinée d'une jolie femme*. Il s'exerça aussi dans l'épître et l'épigramme, mais sans s'élever au dessus du médiocre.

VIGÉE (Mme LEBRUN, née), femme célèbre comme peintre de portraits, née à Paris en 1756, de Louis Vigée, peintre distingué, morte en 1842, avait épousé M. Lebrun, qui faisait le commerce de tableaux : elle attira de bonne heure l'attention publique, fut

admise en 1783 à l'Académie de Peinture, émigra en 1789, se vit recherchée par tous les souverains de l'Europe, revint en France en 1801, et y mena jusqu'à l âge de 87 ans la vie la plus douce et la plus heureuse. Outre un grand nombre de portraits (662 environ) qui forment son principal titre à la célébrité, et une foule de paysages, on lui doit quelques tableaux d'histoire : on connaît surtout *la Paix ramenant l'Abondance*, 1783 (au ministère de l'intérieur), et *la Sibylle*. Elle a laissé 3 vol. de mémoires, intitulés : *Souvenirs de Mme Lebrun*.

VIGENÈRE (Blaise DE), traducteur français, né en 1523 à Saint-Pourçain (Bourbonnais), mort en 1592, fut secrétaire du duc de Nevers, puis secrétaire d'ambassade à Rome (1566). Il avait reçu les leçons de Turnèbe et de Dorat, et traduit plusieurs auteurs grecs et latins, entre autres : *César*, *Tite-Live* (1re décade), *Philostrate*, *Onosander*. On lui doit aussi la première traduction du Tasse.

VIGENNA, riv. de Gaule, auj. la VIENNE.

VIGEOIS, ch.-l. de cant. (Corrèze), sur la Vezère, à 33 kil. N. de Brives ; 2,504 hab.

VIGEVANO, *Victumviæ*, ville des États sardes (Novare), sur la Mora, à 110 kil. E. de Turin ; 15,500 hab. Evêché. Murs, vieux château-fort sur un rocher. Filoselle, bonneterie, mouchoirs ; chapeaux, savon ; macaroni ; vers à soie. Grand commerce. Patrie de Fr. Sforza. Aux environs est la ville *Villa Sforzesca*, ancien couvent des Dominicains.

VIGGIANO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 35 kil. S. de Potenza ; 5,500 hab. Belle église Sainte-Marie-du-Mont. Aux environs (sur le mont Viggiano), chapelle célèbre comme pèlerinage.

VIGILANCE, *Vigilantius*, hérésiarque, le premier qu'aient produit les Gaules, né, dit-on, à Calagorris (Cazères), chez les *Convenæ* (pays de Comminges), voyagea en Palestine, revint de ce pays mécontent de l'accueil de saint Jérôme, et se mit à dogmatiser dans la Gaule contre les reliques des saints et les miracles qui avaient lieu sur leurs tombeaux, contre les jeûnes, les veilles et les aumônes, le célibat des clercs et contre les moines. Saint Jérôme le combattit et par des lettres et par un traité spécial.

VIGILE, pape, natif de Rome, fut élu du vivant même de Silvère (537), grâce à l'impératrice Théodora, qui crut trouver en lui un ennemi du concile de Chalcédoine, et fut reconnu universellement après la mort de Silvère (538). Il parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime et des *Acéphales* (c.-à-d. sans chef) ; mais il ne tarda pas à les condamner hautement et s'attira ainsi le ressentim. de Théodora, qui le fit traîner, une corde au cou, dans les rues de Constantinople, et l'enferma dans un cachot (547). Dans l'affaire des *Trois chapitres*, il refusa d'abord de condamner ces écrits ; mais, dès que le concile de Constantinople eut prononcé (553), il adhéra à sa décision, en épargnant toutefois la personne des auteurs des *chapitres*. Cette restriction donna lieu à une scission momentanée de qqs églises d'Occident. Vigile m. en 555 à Syracuse, en reven. à Rome. — Un autre Vigile, évêque de Thapse vers 480, a laissé des écrits polémiques, publiés par le P. Chifflet, Dijon, 1664.

VIGNALE, place forte des États sardes, à 11 kil. S. de Casal ; 2,000 hab. Prise au milieu du XVIe siècle par le maréchal de Cossé-Brissac.

VIGNEMALE, mont. de France (Hautes-Pyrénées), un des plus hauts sommets des Pyrénées ; 3,444m.

VIGNEUL DE MARVILLE. *V.* ARGONNE (Bon. D').

VIGNEULLES, ch.-l. de cant. (Meuse), à 28 kil. N. E. de Commercy ; 1,071 hab. Brasserie.

VIGNOLA, ville du royaume de Naples (Basilicate), à 9 kil. S. O. de Potenza : haut clocher gothique ; 4,000 hab. Elle a été ch.-l. de la province. — Bourg du duché de Modène, à 20 kil. S. de Modène. Patrie de Muratori et de l'architecte Vignole.

VIGNOLE (Jacq. BAROZZIO, dit), architecte, né à Vignola en 1507, mort en 1573, étudia longtemps à Rome, passa deux ans en France, puis revint en Italie, où il éleva plusieurs édifices remarquables (à Bologne, Parme, Rome et Pérouse). C'est lui qui fournit les dessins de l'Escurial. On le regarde comme le premier qui ait fixé des règles de l'architecture. On lui doit un excellent *Traité de la perspective*, publié en 1583, et un *Traité des cinq ordres*, traduit et commenté par Daviler, 1691, 3 vol. in-4, et 1738, 2 vol. gr. in-8. MM. Lebas et Debret ont donné une édition de ses *Œuvres*, Paris, 1815 et ann. suivants.

VIGNOLES (DES), chronologiste. *Voy.* DESVIGNOLES.

VIGNORY, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 20 kil. N. de Chaumont ; 767 hab. Bas de laine ; huile. Patrie du jésuite Oudin. Baronie créée en 1555 pour une branche de la maison d'Amboise.

VIGO, *Vicus Spacorum*, ville d'Espagne (Santiago), ch.-l. de province, sur la baie de Vigo, à 80 kil. S. O. de Santiago ; 5,000 hab. Excellent port, 2 châteaux forts. Commerce actif ; cabotage : on exporte par an 5,000,000 de kilogr. de sardines. Très ancienne et importante au temps des Romains. Une flotte espagnole fut coulée bas en 1702 devant cette ville par une flotte anglo-hollandaise.

VIGOUREUX (la), fameuse empoisonneuse du XVIIe siècle, faisait le métier de sorcière ; elle fut condamnée en 1680 avec l'abbé Vigoureux, son frère, par la Chambre ardente, et fut brûlée en place de Grève avec la Voisin et ses complices, après l'affaire de la marquise de Brinvilliers.

VIGUIER, du latin *vicarius*, président d'un tribunal nommé *viguerie*. Les viguiers, qui remplacèrent en partie les *vicarii* des Romains ou lieutenants des préfets et des comtes, étaient des prévôts ou des juges qui rendaient la justice pour le roi ou pour les seigneurs. Les principales *vigueries* étaient celles de Marseille, de Toulouse, d'Albi, etc. La révolution abolit les vigueries, dont le nombre était déjà fort restreint.

VIGY, ch.-l. de canton (Moselle), à 15 kil. N. E. de Metz ; 600 hab.

VIHIERS, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), à 38 kil. S. O. de Saumur ; 1,000 hab. Toile.

VILAINE, *Herius* et *Vicinovia*, rivière de France, naît dans le dép. de la Mayenne, à l'O. d'Ernée, entre dans le dép. d'Ille-et-Vilaine, sépare ce dép. de celui de la Loire-Inférieure, celui-ci du Morbihan, arrose Vitré, Rennes, Redon, la Roche-Bernard, et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 180 kil., dirigé à l'O., puis au S. O. Affluents principaux : l'Ille, à droite ; la Seiche et le Cher à gauche.

VILAINE (dép. d'ILLE-ET-). *Voy.* ILLE-ET-VILAINE.

VILLA BELLA, ville du Brésil. *Voy.* MATO-GROSSO.

VILLABOA, ville du Brésil. *Voy.* GOYAZ.

VILLACH, ville d'Illyrie (Laybach), ch.-l. de cercle, à 37 kil. O. de Klagenfurth ; 4,000 hab. Murailles. Aux environs, mines de fer et de cuivre ; eaux minérales et salines. Elle a éprouvé un tremblement de terre en 1348, et depuis a souffert de plusieurs incendies. — Le cercle de Villach, formé de l'O. de l'anc. Carinthie, est situé entre l'archiduché d'Autriche et la Styrie au N., les cercles de Klagenfurth à l'E., de Laybach et de Goritz et le roy. Lombard-Vénitien au S., et le Tyrol à l'O. : 140 kil. sur 60 et 120,000 hab.

VILLA-DA-PRAYA, ville et fort de l'île Terceire, sur la côte ; 3,000 hab. La flotte dirigée par Don Miguel contre les Açores y fut anéantie en 1829.

VILLA-DE-LA-OROTAVA. *Voy.* OROTAVA.

VILLA-DEL-FUERTE, ville du Mexique, à 150 kil. N. de Sinaloa, sur le Rio-del-Fuerte : 7,900 hab.

VILLA-DEL-PRINCIPE, ville de l'île de Cuba, à 415 kil. S. E. de Puerto-Principe.

VILLA-DO-PRINCIPE, ville du Brésil (Minas-Geraes), chef-lieu de la comarque de Cerro-do-

Frio, à 200 kil. N. E. de Villa-Rica; 3,000 habitants.

VILLA-FORTE, ville du Brésil. *Voy.* ASSOMPTION (NOTRE-DAME DE L').

VILLAFRANCA, ville des États sardes (Turin), à 25 kil. S. E. de Pignerol; 6,800 hab. — Autre ville des États sardes, à 2 kil. E. de Nice; 3,000 hab. Fondée par Charles II, roi de Naples et comte de Provence. Prise par Montesquiou en 1792.

VILLAFRANCA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. S. O. de Vérone; 5,400 hab.

VILLAFRANCA, ville de l'île San Miguel (une des Açores), à 22 kil. de Ponte-del-Gada, sur la côte S.; 3,000 hab. Port creusé par une éruption d'un volcan sous-marin. Importante avant que son commerce eût été transporté à Ponte-del-Gada.

VILLAFRANCA-DEL-BUZZO, ville d'Espagne (Léon), à 13 kil. O. de Ponferrada; ch.-l. de prov.; 3,000 hab. Palais, fort; titre de marquisat. — La prov. de Villafranca, entre celles d'Oviédo, Léon, Zamora, Orense, Lugo, a 80 kil. sur 60, et 90,000 hab.

VILLAFRANCA-DE-LOS-BARROS, ville d'Espagne (Badajoz), à 32 kil. S. de Mérida; 6,400 hab.

VILLAFRANCA-DEL-PUENTE. *Voy.* PUENTE-DEL-ARZOBISPO.

VILLAFRANCA-DE-PARADES, *Antistiana*, ville d'Espagne (Barcelone), sur le Tet, à 50 kil. O. de Barcelone; 4,700 hab. Eau-de-vie. Conquise l'an 1000 par les comtes de Toulouse, qui lui donnèrent des franchises (d'où son nom).

VILLAGARCIA, ville et petit port d'Espagne (Santiago), à 40 kil. S. O. de Santiago; 1,900 hab. Eaux minérales ferrugineuses, découvertes en 1824.

VILLA HERMOSA DE TABASCO. *Voy.* TABASCO.

VILLAINE-LA-JUHEL, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 36 kil. E. de Mayenne; 2,440 hab.

VILLA-JOYOSA, ville d'Espagne (Valence), près de la Méditerranée, à 26 kil. N. E. d'Alicante; 7,400 hab. Environs fertiles (vin, etc.). Jadis ville forte.

VILLALAR, bourg d'Espagne (Valladolid), à 35 kil. S. O. de Valladolid; 700 hab. Don Juan de Padilla y fut vaincu et pris en 1522.

VILLALOBOS (Ruy LOPEZ de), navigateur espagnol, alla en 1542, par ordre du vice-roi du Mexique (Antoine de Mendoza), reconnaître les îles situées à l'ouest de l'Amérique, découvrit les terres *del Coral* et *Jordines* (partie des Carolines orient.), les *Mataloles*, les *Arrecipes* (ou Pelew), une grande île qu'il nomma *Cæsarea Caroli*, qu'on pense être Luçon, et enfin celle de Saragan ou Antonia, où il s'établit malgré la résistance des habitants (1543); mais dénué de tout, ne pouvant avoir de vivres, il alla mourir à Amboine, dévoré de chagrins.

VILLAMBLARD, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 23 kil. N. E. de Bergerac; 1,225 hab.

VILLANDRAUT, ch.-l. de cant. (Gironde), à 12 kil. O. de Bazas; 722 hab. Patrie de Clément V.

VILLANI (J.), historien, né à Florence vers 1275, se livra dans sa jeunesse au négoce, voyagea en France et en Flandre, revint à Florence où il fut plusieurs fois élu un des *prieurs* (1316-1321), remplit divers autres emplois dans sa patrie, entre autres ceux de directeur de la monnaie, de préposé à la construction des remparts et des tours, etc. Il mourut de la peste en 1348. Ses *Istorie fiorentine* (qui vont depuis l'origine de Florence jusqu'à l'an 1348) sont remarquables par le style et contiennent des renseignements précieux. Elles ont été imprimées pour la première fois à Venise en 1537, in-fol. Les meilleures éditions sont celles des Juntes, Florence, 1587, de Muratori (dans le *Scriptores rerum italicarum*, tom. 13 et 14), et des éditeurs des *Classiques de Milan* (tom. 10-17 de la collection), 1802. A l'histoire de Jean Villani sont jointes dans ces trois dernières éditions deux continuations, l'une en deux livres, par Matthieu Villani, son frère (ils vont de 1348 à 1363), l'autre en 42 chapitres, par Philippe Villani, fils de Matthieu (on y trouve l'histoire des années 1363 et 1364). On doit encore à Philippe Villani des *Vies des hommes illustres de Florence*, qui n'ont été publiées qu'en 1747.

VILLANOVA-DA-GOA, ville de l'Inde. *Voy.* GOA.

VILLANOVA-DE-PORTO OU VILLANOVA-DE-GAYA, ville du Portugal (Minho), sur le Duero, vis-à-vis de Porto dont même elle est censée faubourg. Vins.

VILLANUEVA-DE-CABELLAS, ville d'Espagne (Barcelone), près de la Méditerranée, à 49 kil. N. E. de Tarragone; 9,500 hab. Bon ancrage.

VILLANUEVA-DEL-ARZOBISPO, ville d'Espagne (Jaen), à 35 kil. N. E. d'Ubeda; 4,500 hab.

VILLANUEVA-DE-LA-SERENA, ville d'Espagne (Badajoz), à 80 kil. E. de Badajoz; 12,000 hab.

VILLANUEVA-DE-LOS-INFANTES, ville d'Espagne (Manche), ch.-l. de district, à 75 kil. S. E. de Ciudad-Real, dans la plaine de Montiel; 7,500 hab. Beaux édifices, belles places. Teintureries.

VILLANUEVA-DE-SAN-JOSE. *Voy.* SAN-JOSE.

VILLANUEVA-DE-SAN-MARCOS, v. d'Espagne (Grenade), sur le Xenil, à 26 k. N. E. d'Antequera; 5,000 hab.

VILLANUOVA, ville des États sardes (Coni), à 9 kil. S. O. de Mondovi; 3,000 hab. — D'autres villes d'Italie, moins importantes, portent le même nom.

VILLARD-DE-LANS, ch.-l. de cant. (Isère), à 22 kil. S. O. de Grenade; 2,196 hab. Houille.

VILLAREAL, ville d'Espagne (Valence), sur le Mijares, à 9 kil. S. O. de Castellon; 8,000 hab. Couvent de Franciscains. Prise en 1706 par Philippe V.

VILLA-REAL, ville de Portugal (Tras-os-Montes), à 22 kil. N. de Lamego; 4,000 hab. Château construit par les Arabes. Beaucoup de vins aux environs.

VILLA-REAL-DE-SANTO-ANTONIO, ville du Portugal (Algarves), à 18 kil. N. E. de Tavira, à l'embouchure de la Guadiana; 1,750 hab. Bon port. Fondée par le marquis de Pombal en 1744.

VILLA-REAL-DO-SABARA. *Voy.* SABARA.

VILLARET (Guillaume), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, signala son court magistère par d'actives tournées dans les trois provinces de France, d'Auvergne, de Provence, par le rétablissement de la discipline dans l'Ordre, et conçut le dessein de prendre Rhodes aux Vénitiens; il mourut à Limisso (Chypre) en 1308.

VILLARET (Foulques de), grand-maître de l'ordre de Malte, frère du précédent, lui succéda en 1308, réalisa le dessein de Guillaume sur Rhodes, malgré l'opposition de l'empereur Andronic II (Paléologue), dont il battit les troupes (1310); força à une fuite précipitée le Turc Othman qui l'attaquait dans sa nouvelle conquête, et augmenta considérablement les richesses de son ordre, en acceptant du pape Clément V les biens des Templiers condamnés (1312); cependant, par son orgueil, ses débauches et ses actes arbitraires, il mécontenta les chevaliers à tel point qu'il fut déposé : il recouvra le magistère quelques années après (1321), mais sa réélection ne fut que nominale; il abdiqua en 1325 et reçut en échange un grand-prieuré. Sa mort eut lieu en 1329.

VILLARET (Claude), historien, né à Paris vers 1717, mort en 1766, dépensa toute sa fortune dans la dissipation, courut la province comme comédien, et eut quelques succès dans cette carrière, fut ensuite nommé premier commis à la chambre des comptes et chargé de mettre en ordre les archives de cette cour, étudia dès lors ces documents originaux de notre histoire, et mérita, à la mort de Velly, d'être choisi pour continuer l'œuvre de cet historien, qui ne comptait encore que 7 volumes. Il conduisit ce travail jusqu'au tome 17 (c.-à-d. de 1329 à 1469). Les 10 vol. qu'on lui doit sont sans contredit la partie la moins défectueuse de l'ouvrage.

VILLARET DE JOYEUSE (L.-Thomas), amiral français, né à Auch en 1750, mort en 1812, se distingua dans la guerre de 1777 à 1783, surtout aux sièges

de Pondichéry et de Goudelour (Kaddalor), fut pris par les Anglais et ne redevint libre qu'à la paix de Versailles. Fait contre-amiral à la révolution, il perdit la bataille de Brest contre les Anglais (1794) : c'est dans cette malheureuse affaire que périt *le Vengeur*. Bonaparte, en 1801, lui donna le commandement des forces navales destinées à l'expédition de Saint-Domingue (*Voy.* LECLERC). Nommé plus tard capitaine-général de la Martinique et de Sainte-Lucie, il s'y défendit avec vigueur contre les Anglais et ne se rendit qu'en 1809 Napoléon le nomma en 1811 commandant de la 12e division militaire et gouverneur de Venise ; il y mourut l'année suivante.

VILLA-RICA (c.-à-d. *ville riche*), ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Minas-Geraes, sur le flanc d'une haute montagne, à 380 kil. N. de Rio-Janeiro ; 10,000 h. (plus peuplée jadis). Commerce florissant, quelque industrie. Dans son voisinage étaient des mines d'or qui lui ont valu son nom de *ville riche*. Ces mines qui dans le dernier siècle, surtout de 1730 à 1750, produisirent des trésors immenses, sont à peu près épuisées aujourd'hui. — Il y a d'autres villes du même nom au Paraguay, au Chili, etc.

VILLARS (maison de), illustre maison de France, originaire de Lyon, a donné cinq archevêques de suite à la ville de Vienne, et a produit plusieurs généraux distingués. Le titre de *duc* de Villars fut donné en 1705 au célèbre maréchal de ce nom (*Voy.* ci-après) ; il portait auparavant, ainsi que ses ancêtres, le titre de marquis. Le siége de la duché-pairie de Villars était un bourg du dép. de l'Ain, à 13 kil. N. E. de Trévoux. — Il ne faut pas confondre ce duché avec un autre duché de Villars, qui tirait son nom de Villars, dans le dép. de Vaucluse, à 7 kil. N. d'Apt. Ce dernier duché appartenait à la maison de Brancas ; il fut constitué en 1626. *Voy.* BRANCAS.

VILLARS (Louis-Hector, marquis, puis duc de), célèbre général français, né en 1653 à Moulins, était fils de Pierre de Villars, qui servit avec distinction dans l'armée et dans la diplomatie. Il se signala très jeune au passage du Rhin, au siége de Zutphen, à la bataille de Senef (1674), entra dans la diplomatie à la paix, et fut nommé ambassadeur à Munich (1683), puis à Vienne (1699), et y fit preuve d'un vrai talent. Quand la guerre de la succession d'Espagne éclata, il reprit les armes, et fut envoyé en Lombardie où Villeroi l'abreuva de dégoûts. Enfin, en 1702, il commanda pour la première fois en chef. Ayant passé le Rhin à Huningue, il opéra dans le Brisgau et la Forêt-Noire, battit le prince de Bade à Friedlingen, près d'Huningue, et fut salué sur le champ de bataille du titre de maréchal de France, titre que Louis XIV ratifia. L'année suivante, il parvint avec des peines inouïes à opérer sa jonction avec l'électeur de Bavière, notre allié, mais il ne put s'entendre avec lui, et demanda son rappel. Louis XIV l'employa à l'intérieur, contre les camisards des Cévennes (1704), qu'il parvint à soumettre, autant par les négociations et la persuasion que par la force. Envoyé de nouveau contre l'étranger, il fit avec gloire les campagnes de 1705, 1706 et 1707, tint tête à Marlborough, força, en 1707, les fameuses lignes des Impériaux à Stollhofen, près de Strasbourg, pénétra au cœur de l'Allemagne, conçut le plan hardi de se joindre à Charles XII, alors en Saxe, plan que l'or de Marlborough empêcha de réussir. En 1709, il remplaça Vendôme à l'armée du Nord : au moment de vaincre à Malplaquet, il est blessé et se voit enlever la victoire. Néanm. Louis XIV qui déjà l'avait créé duc, le nomma pair de France et le maintint dans le commandement : en 1712, Villars rétablit sa réputation et sauva la France par la célèbre victoire de Denain, qu'il remporta sur le prince Eugène. Cette victoire fut suivie des traités d'Utrecht et de Rastadt (1713-1714). Villars lui-même fut, avec le prince Eugène, un des négociateurs à Rastadt. A la paix, il reçut le gouvernement de la Provence : il fit exécuter dans son gouvernement un canal connu sous le nom de *canal de Villars*. Membre du conseil de régence après la mort de Louis XIV, il se montra fort opposé à Dubois et à Law : plus tard il le fut à Fleury qui, par ses menées, lui fit perdre une partie de sa fortune. En 1733, Louis XV lui donna le titre de maréchal-général et l'employa en Italie. Villars conquit rapidement le Milanais et le duché de Mantoue : il mourut bientôt après à Turin, en 1734. Villars brillait par tous les avantages de l'esprit aussi bien que du corps ; mais il avait une ambition et un orgueil sans bornes : en outre il ternit sa gloire par de scandaleuses rapines. On a sous son nom des *Mémoires* imprimés en Hollande, 3 vol. in-12 et dont le premier volume vient de lui ; les autres sont de l'abbé Margon et n'ont aucune valeur. Il était membre de l'Académie.—Villars laissa un fils, Honoré-Armand, qui n'hérita point de ses talents, et qui néanmoins lui succéda dans la plupart de ses dignités, même à l'Académie. Ce duc de Villars fut l'ami et le protecteur de Voltaire.

VILLARS (l'abbé MONTFAUCON de), littérateur, de la famille de Canillac-Villars, ne près de Toulon en 1635, mort assassiné en 1673, se fit la réputation d'un homme d'esprit. On a de lui : *Entretiens du comte de Gabalis sur les sciences*, 1670, où il dévoile plaisamment les mystères de la Cabale et de la société des Rose-Croix ; *Entretiens sur les sciences secrètes*, pamphlet contre Descartes, destiné à faire suite au premier ouvrage.

VILLA-VICIOSA ou VILLA-VIÇOSA, ville de Portugal (Alentejo), à 22 kil. S. O. d'Elvas ; 3,600 hab. Fort. Beau palais des ducs de Villa-Viciosa. Vin, huiles. Aux environs eut lieu la bataille de Villa-Viciosa ou de Montes-Claros (1665), dans laquelle les Portugais, aidés du général français Schomberg, battirent les Espagnols. Cette ville est le ch.-l. de l'ordre de Notre-Dame de la Conception.

VILLA-VICIOSA, village d'Espagne (Guadalaxara), dans la Nouv.-Castille, à 2 kil. S. de Brihuega, à 85 k. N. E. de Madrid ; 800 hab. Vendôme y battit Staremberg en 1710, et par cette victoire assura l'Espagne à Philippe V. — Plusieurs autres lieux d'Espagne portent le même nom.

VILLÉ ou VILLER, jadis *Ortenberg* en allemand, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), à 12 kil. O. de Schelestadt ; 1,100 hab. Bonneterie ; usines. Ancienne seigneurie qui appartint aux Habsbourg, aux Fugger, et à une branche de la maison de Choiseul.

VILLEBOIS, bourg du dép. de l'Ain, à 12 kil. S. E. d'Ambérieux, près du Rhône, rive droite ; 1,650 hab. Tout près et à l'O., saut du Rhône.

VILLEBRUMIER, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), à 17 kil. S. E. de Montauban ; 814 hab.

VILLEBRUNE (J.-B. LEFEBVRE DE), savant français, né à Senlis en 1732, m. en 1809, fut d'abord médecin, puis professeur de langues orientales au collége de France et conservateur de la Bibliothèque nationale. Il perdit ses places sous le Directoire pour avoir écrit une lettre sur la nécessité d'avoir en France un seul chef ; il occupa plus tard diverses chaires à l'école centrale d'Angoulême. Il a beaucoup écrit, mais ses ouvrages sont peu estimés. On a de lui des traductions de *Silius Italicus*, 1781 ; des *Nouvelles de Cervantès*, 1775 ; du *Manuel d'Epictète* et du *Tableau de Cebès*, 1795 ; d'*Athénée*, 1789-91, 5 v. in-4, une éd. d'*Athénée*, 1796.

VILLE-D'AVRAY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 2 kil. N. O. de Sèvres, à l'une des entrées du parc de Saint-Cloud ; 500 hab. Beau château bâti sous Louis XVI ; pépinières, surtout de rosiers. Fontaine célèbre (les rois à Versailles ne buvaient pas d'autre eau que celle de cette fontaine).

VILLE-DIEU (LA), ch.-l. de canton (Vienne), à 14 kil. S. de Poitiers ; 335 hab.

VILLE-DIEU-LES-POÊLES, ch.-l. de canton (Manche), à 19 N. E. d'Avranches; 3,849 hab. Chaudronnerie, fonderies de cuivre, etc.

VILLEDIEU (Marie-Hortense DESJARDINS, dame DE), née en 1632 à Alençon, morte en 1683, vécut assez longtemps chez la duchesse de Rohan, où ses grâces et ses talents poétiques lui donnèrent de nombreux adorateurs, contracta successivement plusieurs unions illicites, notamment avec un jeune officier, Boisset de Villedieu, dont elle porta le nom, mena une vie romanesque et vagabonde, et rentra enfin dans sa ville natale, où elle devint la femme d'un de ses cousins qui avait été son premier amant. Elle a composé des poésies fugitives qui ne sont pas sans mérite, des romans (les *Exilés de la cour d'Auguste*, les *Amours des grands hommes*, etc.), une tragédie (*Manlius Torquatus*), etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1710, 10 vol. in-12, et 1741, 12 vol. in-12.

VILLE-EN-TARDENOIS, ch.-l. de canton (Marne), à 18 kil. S. O. de Reims; 505 hab. Draps.

VILLEFAGNAN, ch.-l. de canton (Charente), à 10 kil. S. O. de Ruffec; 1,678 hab.

VILLEFORT, ch.-l. de cant. (Lozère), au pied du mont Lozère, à 45 kil. E. de Mende; 1,640 hab. Fonderie de plomb, de cuivre. Commerce de transit.

VILLEFRANCHE, ch.-l. de cant. (Tarn), à 18 kil. E. d'Alby; 1,355 hab. Fondée par Philippe de Montfort, descendant de Simon. Aux env., mine de fer.

VILLEFRANCHE (en Piémont). *Voy.* VILLA FRANCA.

VILLEFRANCHE-DE-BELVEZ ou DE PÉRIGORD, ch.-l. de canton (Dordogne), à 36 kil. S. O. de Sarlat; 1,808 hab.

VILLEFRANCHE-DE-CONFLENT, ville forte du dép. des Pyrénées-Orient., sur le Tet, à 6 kil. S. O. de Prades; 600 hab. Château qui commande le défilé voisin; marbre et eau thermale sulfureuse. Fondée en 1075 par Guillaume de Cerdagne; aux comtes de Barcelone, puis aux rois d'Aragon; prise par les Français en 1654 (ils l'avaient déjà possédée de 1475 à 1493).

VILLEFRANCHE-DE-LAURAGUAIS, ch.-l. d'arr. (Haute-Garonne), sur la Lers, à 34 kil. S. E. de Toulouse; 2,765 hab. Tribunal de 1re instance; société d'agriculture; toile à voiles, teinturerie, etc. — L'arr. de Villefranche-de-Lauraguais a 6 cantons (Caraman, Lanta, Montgiscard, Nailloux, Revel, plus Villefranche), 97 communes et 63,101 hab.

VILLEFRANCHE-DE-LONCHAPT, ch.-l. de canton (Dordogne), à 42 kil. N. O. de Bergerac; 786 hab.

VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE, ch.-l. d'arr. (Aveyron), sur l'Aveyron, à 56 kil. O. de Rhodez; 8,738 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal, etc. Bibliothèque, cabinet de physique, etc. Chaudronnerie, lampes, chapeaux, tanneries, toiles. Patrie du maréchal de Belle-Isle. Fondée par Alphonse, comte de Toulouse, 1252. Anc. capitale de la Basse-Marche. — L'arr. a 7 cant. (Asprières, Aubin, Montbazens, Najac, Rieupeyroux, Villeneuve, plus Villefranche), 48 comm. et 81,130 hab.

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE, ch.-l. d'arr. (Rhône), près de la Saône (rive droite), à 30 kil. N. de Lyon; 7,553 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Collége communal. Société d'agriculture. Coton filé, couvertures, imprimerie sur toiles, filature de coton. Chanvre, toile, etc. Vins d'ordinaire estimés, connus sous le nom de *vins de Beaujolais*. Environs pittoresques. Patrie de Roland (conventionnel). Fondée par Humbert IV, sire de Beaujeu; jadis ch.-l. du Beaujolais. Elle avait une académie célèbre. — L'arr. a 9 cantons (Anse, Beaujeu, Belleville, Bois-d'Oingt, Lamure, Monsol, Tarare, Thizy, plus Villefranche) 127 comm. et 151,980 h.

VILLEGAGNON (Nic. DURAND DE), de Provins, était neveu de Villiers de l'Isle-Adam. Il entra en 1531 dans l'ordre de Malte, prit part à l'expédition de Charles-Quint en Afrique, défendit Tripoli contre les Turcs, mais sans succès (1551), fut nommé par Henri II vice-amiral de Bretagne, partit en 1555 pour faire une exploration en Amérique, à dessein d'y fonder des colonies, et s'y établit dans une île très forte, à l'emb. du Rio-Janeiro; mais il mécontenta ses compagnons par ses rigueurs, et l'établissement déclina bientôt. De retour en Europe, il s'engagea dans une vive polémique contre Calvin, et fut quelque temps représentant de l'ordre de Malte à la cour de France. Il mourut en 1571, âgé d'env. 61 ans. On a de lui, entre autres ouvrages: *Caroli quinti expeditio in Africam ad Algieram* (Alger), Paris, 1542, in-8; *De bello melitensi*, Paris, 1553, in-4 (trad. en franç. par Edoart, Lyon, 1553, in-8).

VILLEGAS (Et.-Manuel DE), poëte espagnol, né en 1595, mort en 1669, était receveur des rentes à Nagera ou Negera (Vieille-Castille); il y vieillit sans qu'on rendît justice à ses talents. On a de lui des *poésies érotiques* (Nagera, 1617, in-4) qui n'ont pas été surpassées en Espagne. Il a de plus laissé de nombreux manuscrits. — Un autre Villegas, Ferdinand-Ruiz, né à Burgos vers 1510, fleurit au XVIe siècle sous Charles-Quint et Philippe II, et cultiva la poésie latine. Ses *Œuvres* ont été publiées à Venise en 1743. — Un 3e, Alphonse, de Tolède, écrivit vers 1596 des *Vies des saints* (lat.). — V. QUEVEDO.

VILLEHARDOUIN (Geoffroi DE), chroniqueur, né près de Bar-sur-Aube vers 1160, était maréchal de Champagne sous Thibaut V, comte de Champagne et de Brie. Il prit une part glorieuse à la 4e croisade (1199), servit souvent d'intermédiaire entre Alexis IV et les Croisés, assista à la prise de Constantinople (1204), et fut fait maréchal de Romanie par l'empereur latin Baudouin I. Il réconcilia ce prince avec le marquis de Montferrat, chef des Croisés, et quand, en 1206, Baudouin eut été battu par les Bulgares, il sauva l'armée d'une destruction totale. Il servit avec non moins de zèle Henri, frère et successeur de Baudouin. Il mourut en Thessalie vers 1213. On a de lui une *Histoire de la conquête de Constantinople*, ou *Chronique des empereurs Baudouin et Henri de Constantinople* (en vieux français), qui va de 1198 à 1207; elle a été publiée par Ducange, 1657 (avec trad. en français moderne, glossaire et notes), et reproduite par M. Buchon dans le *Panthéon littéraire* (avec les variantes des manuscrits et des notes extraites des contemporains). — Un neveu de l'historien, nommé aussi Geoffroi de Villehardouin, se substitua au comte Robert de Champlitte dans la possession de la principauté d'Achaïe (1206), et y fonda la dynastie de Villehardouin. Mort en 1223, il laissa 2 fils, Geoffroi II et Guillaume, qui lui succédèrent l'un après l'autre. Guillaume, mort après 1268, fut remplacé par Isabelle, sa fille aînée, qui épousa successivement Philippe de Tarente, Florent de Hainaut, Philippe de Savoie. Après elle régnèrent Mahaut de Hainaut, sa fille, mariée à un prince de Bourbon; Catherine de Valois (1324); Robert d'Anjou, son fils; Marie de Bourbon; Louis de Bourbon, qui ne put se rendre en Morée.

VILLEJUIF, *Villa Judæa* sous Louis VII, ch.-l. de cant. (Seine), à 8 kil. S. de Paris; 1,647 hab. Savon, cire, toiles cirées, belles pépinières. Ce bourg appartenait aux Juifs de Paris avant qu'ils fussent expulsés de cette ville par Philippe-Auguste (1206).

VILLEMBLARD. *Voy.* VILLAMBLARD.

VILLEMUR, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), sur le Tarn, à 38 kil. N. de Toulouse; 5,575 hab. Grains, huiles.

VILLENA, *Turbula?* ville d'Espagne (Murcie), à 80 kil. N. E. de Murcie; 9,600 hab. Marquisat.

VILLENA (H. D'ARAGON, marquis de), fils du roi d'Aragon Ferdinand I et petit-fils du roi de Castille Jean I, naquit en 1384, obtint de Jean II, roi de Castille, son cousin, les comtés de Cangas et de Tineo, et devint ensuite grand-maître de Ste-Marie-

de-Calatrava. Il mit tout en œuvre pour être le maître absolu en Castille, surprit Jean II à Tordesillas, et le tint dans une espèce de captivité; puis, ce prince s'étant évadé, il l'assiégea dans le château de Montalban; mais il fut vaincu et enfermé lui-même au château de Mora. Il ne recouvra la liberté que sur la demande d'Alphonse V d'Aragon. Il mourut en 1434. Ce prince aimait les lettres, les sciences, et surtout les sciences occultes; ce qui donna matière à beaucoup d'accusations contre lui. Il avait écrit une poétique, intitulée la *Gaya ciencia* (la *gaie science*, c.-à-d. la poésie), et trad. Virgile, Dante, etc.

VILLENA (J.-Fernandez PACHECO, marquis de), favori de Henri IV, roi de Castille (d'une autre famille que le précédent), eut tout le pouvoir au commencement du règne de Henri (1454), mais se rendit odieux aux grands en s'opposant à leurs prétentions, fut accusé par eux de s'être vendu à l'étranger, et fut disgracié. Il se mit alors à la tête des mécontents, forma la ligue de Burgos (1464), fit déclarer inhabile à la couronne, comme illégitime, la fille du roi, Jeanne, que l'on disait née d'un adultère. S'étant ensuite rapproché de Henri, il recouvra toute sa faveur (1467), fut nommé grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, et travailla à rétablir Jeanne à l'exclusion d'Isabelle, sa tante; mais il mourut sans y avoir réussi (1474).

VILLENAUXE, ch.-l. de cant. (Aube), à 16 kil. N. E. de Nogent; 2,713 hab. Bonneterie.

VILLENEUVE, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 10 kil. N. de Villefranche-de-Rouergue; 3,364 hab.

VILLENEUVE-D'AGEN ou VILLENEUVE-SUR-LOT, ch.-l. d'arr. (Lot-et-Garonne), à 26 kil. N. E. d'Agen; 11,222 hab. Tribunal de 1re instance. Collége communal. Société d'agric. Etalons. Pont hardi, vieux château. Toiles et linge de table, martinets à cuivre, etc. Fondée au XIIIe siècle et jadis forte. — L'arr. de Villeneuve-d'Agen a 10 cant. (Cancon, Castillonès, Fumel, Sainte-Livrade, Monclar, Monflanquin, Penne, Tournon, Villeréal, plus Villeneuve-d'Agen), 86 comm. et 96,961 hab.

VILLENEUVE-DE-BERG, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 27 kil. S. de Privas; 2,576 hab. Patrie d'Olivier-de-Serres (qui y a une statue), et de Jean, son frère.

VILLENEUVE-DE-MARSAN, ch.-l. de cant. (Landes), à 20 kil. de Mont-de-Marsan; 1,611 hab.

VILLENEUVE-L'ARCHEVÊQUE, ch.-l. de cant. (Yonne), sur la Vannes, à 23 kil. E. de Sens; 1,980 hab.

VILLENEUVE-LE-ROI ou VILLENEUVE-SUR-YONNE, ch.-l. de cant. (Yonne), à 18 kil. N. O. de Joigny; 5,199 hab. Draps, tanneries, pépinière, etc. — Il y a un autre Villeneuve-le-Roi (*Villanova-Regis* au moyen âge), dit aussi Villeneuve-sur-Seine, dans le dép. de Seine-et-Oise, près de la Seine, à 3 kil. O. de Villeneuve-Saint-Georges. Jadis superbe château qui appartint à Claude Le Pelletier, ministre de Louis XIV.

VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON, ch.-l. de cant. (Gard), à 31 kil. E. d'Uzès, vis-à-vis d'Avignon, sur le Rhône, rive droite; 3,633 hab. Bibliothèque. Soieries, toiles, corderie.

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES, joli bourg du dép. de Seine-et-Oise, au confluent de l'Yères et de la Seine, à 17 kil. S. E. de Paris; 1,100 hab. Maisons de campagne; château de Beauregard (d'où l'on voit Paris).

VILLENEUVE-SUR-YONNE. *Voy.* VILLENEUVE-LE-ROI.

VILLENEUVE (HUON DE), poëte français qui florissait sous Philippe-Auguste, a laissé 10 ou 12 romans de chevalerie (presque tous manuscrits, à la bibliothèque royale). Les principaux sont: les *Quatre fils Aymon* (retouché pour le style au milieu du XVIe siècle), et *Doolin de Mayence* (attribué quelquefois au poëte Aldenes).

VILLENEUVE (Romieu ou Romée DE), connétable et grand-sénéchal de Provence, né vers 1170, prit Nice qui s'était révoltée contre le comte de Provence Bérenger, devint le principal ministre de ce prince, contribua beaucoup à l'éclat de son règne tant par ses expéditions maritimes que par ses actes politiques, fut, après la mort de Bérenger (1245), tuteur de sa 4e fille (Béatrix) et régent de la Provence, maria sa pupille, devenue comtesse de Provence, au comte d'Anjou, Charles, frère de saint Louis, et prépara ainsi la réunion de la Provence à la couronne de France. L'*Histoire de son administration* a été écrite par Baudier, Paris, 1635, in-16.

VILLENEUVE (Elion DE), 26e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (1319-46), succéda à Foulques de Villaret, prit Smyrne aux Turcs (1344), battit le roi de Maroc, et mourut en 1346.

VILLENEUVE (P.-Ch.-J.-B.-Silvestre), vice-amiral, commanda l'arrière-garde à la malheureuse bataille d'Aboukir (1798), eut un avantage léger sur sir Robert Calder, ne poussa point cette victoire, se laissa battre, ainsi que l'amiral espagnol Gravina, par Nelson, à Trafalgar (1805), et fut fait prisonnier. Redevenu libre en 1806, il revint en France et prit la route de Paris. Mais pressentant un mauvais accueil de la part de Napoléon, il s'arrêta à Rennes et s'y donna la mort.

VILLENEUVE (Armand DE). *Voy.* ARNAUD.

VILLEQUIER, bourg du dép. de la Seine-Infér., sur la Seine, à 5 kil. S. O. de Caudebec; 900 hab. Beaux sites; vue superbe sur la Seine. — Ce lieu a donné son nom à une famille de magistrats fort honorée en Normandie.

VILLER, ville de France (Bas-Rhin). *Voy.* VILLÉ.

VILLERÉAL, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 32 kil. N. de Villeneuve-sur-Lot; 1,423 hab.

VILLEROI (Nicolas DE NEUFVILLE, seigneur de), né en 1542, mort en 1617, fut employé par Catherine de Médicis dans deux négociations importantes en Italie, devint secrétaire-d'état en 1567, se maintint sous Charles IX et Henri III, mais fut destitué en 1588 comme partisan des Guises. Il entra dans le conseil du duc de Mayenne, bien qu'il fût un des chefs du tiers-parti, redevint secrétaire-d'état sous Henri IV (1594), et conserva ce poste quatre ans sous Louis XIII (1610-14). Il poussa de toutes ses forces à l'alliance espagnole, et contribua à élever Concini au maréchalat. Il a laissé des *Mémoires d'état* (de 1567 à 1604, imprimés à Paris, 1622, in-4 et in-8, et reproduits dans la collection de Petitot, tome 44). — Son fils, Charles, marquis de Villeroi, fut sous Henri IV gouverneur du Lyonnais, et alla négocier à Rome le mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. — Son petit-fils, Nic., 1597-1685, servit en Piémont, en Esp., en Lorraine, et dev. gouv. de Louis XIV, qui lui conserva beauc. d'affection, et le fit duc et maréch. de France. Il fut père de:

VILLEROI (Fr. DE NEUFVILLE, duc de), né en 1643, fut élevé avec Louis XIV, qui eut pour lui une extrême amitié, et le créa duc dès 1663. Il ne se fit connaître pendant sa jeunesse que par ses galanteries: les femmes le surnommaient *le Charmant*. S'étant distingué à Nerwinde (1693), il fut tout à coup nommé maréchal. Chargé d'un commandement en chef à la place du maréchal de Luxembourg (1695 et 96), il commit des fautes grossières, et laissa prendre Namur. Son ineptie fut encore plus fatale à la France dans la guerre de la succession d'Espagne. Général en chef de l'armée d'Italie, il se fit battre à Chiari et se laissa prendre dans Crémone (1702). Dans les Pays-Bas, il fut défait à Vignamont, près de Huy (1705), et perdit l'année suivante la désastreuse bataille de Ramillies. Enfin, Louis XIV lui ôta le commandement, mais il ne l'en accabla pas moins de faveurs. Il lui donna le gouvernement de Lyon, et le nomma, en 1715, gouverneur de Louis XV. Instruit du contenu du testament du roi, Villeroi vendit ce secret au duc d'Orléans, et ce dernier en récompense le nomma président du

conseil des finances. Ayant offensé le régent par ses craintes hypocrites pour la sûreté de Louis XV, dont il était toujours gouverneur, il reçut ordre de quitter la cour. Il mourut à Lyon en 1730.

VILLERS (Charles), littérateur, né en 1767 à Boulay en Lorraine, fut officier d'artillerie, émigra en 1792, se fixa à Lubeck, épousa une protestante, s'enthousiasma pour la littérature et la philosophie allemandes, ainsi que pour le luthéranisme, et entrepr., avec Mme de Staël, de les faire connaître à la France. Sa partialité pour l'Allemagne, une brochure qu'il publia sur la prise de Lubeck par les Français, son opposition à la réunion des villes hanséatiques à l'empire français, le firent mal voir du gouvernement impérial. Il fut néanmoins nommé professeur de littérature à Gœttingue depuis le couronnement de Jérôme Bonaparte, et se vit même recherché à la cour de ce prince. Les événements de 1814 lui enlevèrent sa chaire. Il mourut l'année suivante à Gœttingue. Ses principaux ouvrages sont : un *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther* (couronné par l'Institut en 1803), et la *Philosophie de Kant* ou *Principes fondamentaux de la philosophie transcendentale*, Metz, 1801, in-8 : c'est le premier ouvrage où cette philosophie ait été exposée en français avec clarté. Ces ouvrages sont à l'*Index*.

VILLERS-BOCAGE, ch.-l. de cant. (Calvados), à 26 kil. O. de Caen ; 1,200 hab. — Ch.-l. de cant. (Somme), à 14 kil. N. d'Amiens ; 520 hab.

VILLERS-COTTERETS ou COSTE-RETZ, ch.-l. de canton (Aisne), à 30 kil. S. O. de Soissons, dans la forêt de Retz ; 2,692 hab. Vieux château des ducs de Valois, fondé par Franç. I ; auj. grand dépôt de mendicité. Franç. I y donna en 1539 un édit qui limitait la compétence des trib. ecclésiastiq. Pat. de Demoustier.

VILLERS-FARLAY, ch.-l. de cant. (Jura), à 20 kil. N. de Poligny ; 950 hab.

VILLERS-SEXEL, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 18 kil. S. de Lure ; 1,264 hab. Hauts-fourneaux. Titre de marquisat à la maison de Grammont.

VILLES LIBRES. On appelait ainsi, dans l'ancien empire d'Allemagne, des villes qui ne relevaient d'aucun seigneur, et qui avaient un gouvernement particulier, presque toujours républicain ; la plupart de ces villes étaient en même temps villes impériales, c.-à-d. sous la protection immédiate de l'empereur d'Allemagne. *Voy.* IMPÉRIALES (Villes). — Auj. dans la Confédération germanique, il y a 4 villes libres : Francfort-sur-le-Mein, Hambourg, Brême et Lubeck.

VILLETTE (LA), commune du dép. de la Seine, contiguë au mur de Paris, du côté du N., à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, sur la route de Belgique et le canal de l'Ourcq ; 7,681 hab. Ce canal y forme un beau bassin, où prennent naissance les canaux Saint-Martin et Saint-Denis. Chapellerie ; savons, machines à vapeur, suif, bière, etc. Entreprises de vidanges. Entrepôt d'huile, eaux-de-vie, etc. Guinguettes nombreuses et très fréquentées par la classe ouvrière de Paris.

VILLETTE (Charles, marquis de), né en 1736, mort en 1793, fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, aimait à se dire fils de Voltaire, qui avait effectivement pour lui une affection paternelle et qui lui fit épouser en 1777 Mlle de Varicourt, sa protégée (*Voy.* ci-après). Lors de la révolution, il brûla avec ostentation ses lettres de noblesse, et fut élu membre de la Convention ; il vota pour la réclusion de Louis XVI. Ses mœurs étaient infâmes et il en faisait parade. Voltaire avait voulu lui faire une réputation de poëte et l'appelait le *Tibulle français*. Ses *Œuvres* (prose et poésie) ont été superbement imprimées à Paris, 1786, in-8 (sous la rubrique d'Edimbourg). — Mme de Villette, née de Varicourt, était d'une famille noble, mais sans fortune. Belle et d'un aimable caractère, elle plut à Mme Denis, nièce de Voltaire, qui l'adopta ; elle se concilia également l'affection de Voltaire qui ne l'appelait que *belle et bonne*, et qui la maria au marquis de Villette, homme peu digne d'une telle femme et peu propre à la rendre heureuse. Elle vécut jusqu'en 1822, et se signala par sa bienfaisance.

VILLIERS-LE-BEL, village du dép. de Seine-et-Oise, à 22 kil. S. E. de Pontoise, près de la forêt d'Ecouen ; 1,500 hab. Belles maisons de campagne.

VILLIERS-SAINT-GEORGES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 15 kil. N. E. de Provins ; 550 hab.

VILLIERS-DE-L'ISLE-ADAM (J. DE), maréchal de France, né vers 1384, servit le duc de Bourgogne Jean-sans-Peur, surprit Paris en 1418, y exerça une sanglante domination, mais ne put après l'assassinat du duc s'accorder avec le roi d'Angleterre Henri V, qui le mit à la Bastille. Villiers n'en sortit qu'à la mort de ce prince et continua de jouer un grand rôle dans la guerre civile ; après la paix d'Arras (1435), il reprit Pontoise aux Anglais, et eut part à la réduction de Paris sous les lois de Charles VII. Jean-sans-Peur l'avait fait maréchal de France : Charles VII lui confirma cette dignité. Il fut tué en 1437 dans une émeute à Bruges.

VILLIERS-DE-L'ISLE-ADAM (Philippe DE), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, né en 1464, fut élu en 1521 au moment où Soliman se préparait au siége de Rhodes, et prolongea toute l'année 1522 une résistance héroïque, quoique attaqué par 200,000 hommes et 400 bâtiments de guerre. Forcé enfin de rendre la place (1523), il se retira en Italie, se fixa provisoirement à Viterbe, et après d'épineuses négociations obtint de Charles-Quint les îles de Malte et de Gozzo en toute souveraineté pour son ordre (1530). Sa mort fut hâtée, dit-on, par les chagrins que lui causèrent les divisions et les désordres de ses chevaliers ; elle eut lieu en 1534.

VILLIERS, duc de Buckingham. *Voy.* BUCKINGHAM.

VILLOISON (J.-B. D'ANSSE DE), helléniste, né à Corbeil en 1750, mort en 1805, entra en 1772 à l'Académie des Inscriptions, voyagea en Allemagne, en Italie, en Hollande pour y faire des recherches philologiques, accompagna Choiseul-Gouffier à Constantinople en 1785, visita Smyrne, les îles de l'Archipel, les couvents du mont Athos. Il venait d'être nommé professeur de grec au collége de France, quand il mourut. Entre autres publications importantes, il donna : *Apollonii Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ*, Paris, 1773, 2 vol. in-4 ; *Anecdota græca è regiâ Parisiensi et è Venetâ S. Marci bibliothecis deprompta*, Ven., 1781, 2 vol. in-4 ; *Nova versio græca Proverbiorum, Ecclesiastis*, etc., Strasb., 1784, in-8 ; la *Pastorale* de Longus, Paris, 1778, 2 v. in-8 ; *Homeri Ilias ad veteris codicis veneti fidem recensita ; scholia in eam antiquissima*, Venise, 1788, in-fol., l'une des plus savantes éditions de l'*Iliade*.

VILLON (Fr.), poëte, né à Auvers près Pontoise en 1431. Pauvre, oisif et vicieux, il se fit plusieurs fois emprisonner pour vol, puis fut condamné par le Châtelet à être pendu ; le parlement, sur son appel, commua la peine en un bannissement. De nouveaux méfaits le firent mettre en prison à Meung-sur-Loire : Louis XI, qui faisait cas de son talent, le remit encore en liberté. Il mourut vers la fin du XVe siècle (1482). Ses *Œuvres* (publ. d'abord en 1489, réimprimées en 1742 avec notes de *Le Duchat*) sont dignes de sa vie : l'impiété, l'immoralité, la satire grossière y dominent ; mais on y reconnaît un tour vif et spirituel, du mordant, de la verve, de la souplesse, et un talent réel de versificateur et de conteur. Villon est le véritable auteur du genre marotique que Marot n'a fait que perfectionner. On remarque surtout dans ses œuvres : son *Petit-Testament* et son *Grand-Testament*, des ballades, des rondeaux, etc. Boileau a dit de lui :

> Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers

VILMANSTRAND, ville forte de la Russie d'Europe (Finlande), à 50 kil. N. O. de Viborg ; 300 hab. Les Russes y remportèrent une sanglante victoire sur les Suédois en 1741.

VILNA, ancienne ville de Lithuanie, auj. dans la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Vilna, sur la Vilia, à 928 kil. S. O. de St-Pétersbourg ; 26,000 hab. Évêché catholique, archevêché grec, consistoire luthérien. Cathédrale de Saint-Stanislas (où l'on admire une belle chapelle de Saint-Casimir et un cercueil d'argent, pesant, dit-on, 1,500 kil.); hôtel-de-ville magnifique ; arsenal ; palais du gouvernement, des pairs ; palais Oginski, Radziwill, Chodkievic ou Potocki, Vankovic, etc. Université fondée de 1576 à 1587, restaurée en 1803), académie ; société de médecine, société biblique ; école de médecine et chirurgie, école maritime, école grecque de théologie, école normale ; collége piariste, collége des sciences physiques et anatomiques : bibliothèque, jardin botanique, observatoire (d'où les Russes comptent le premier méridien), etc. Peu d'industrie. Commerce avec Riga, Memel et Kœnigsberg : les Juifs surtout en sont en possession. Vilna a été fondée en 1320 par Gédimin, qui en fit la capitale du grand-duché de Lithuanie. Les Jagellons y avaient un beau et vaste château qui fut détruit en 1797. De fréquents incendies (surtout en 1748 et 49) ont ravagé Vilna ; elle a beaucoup gagné depuis qu'on l'a rebâtie. Son université est célèbre dans le Nord, et c'est la ville la plus littéraire de toute la région lithuanienne. — Le gouv. de Vilna, formé de l'ancienne Lithuanie proprement dite, a pour bornes ceux de Grodno à l'O., de Minsk à l'E. et confine au roy. de Pologne, à la Prusse et à la mer Baltique : 445 kil. du N. O. au S. E., sur 155 de largeur moyenne : 60,000 kil. carr.; 1,380,000 hab. Plaines plates ; froids humides, brumes ; sol assez fertile (grain, lin, houblon) ; forêts : loups, lynx, ours, bœufs sauvages, etc.; abeilles sauvages, cochenille polonaise.

VILVORDE, ville de Belgique (Brabant mérid.), à 12 kil. N. E. de Bruxelles ; 3,000 hab. Vieux château (auj. maison de correction et de travail, où sont 1,200 détenus). Dentelles, aiguilles.

VIMEUX, petite contrée de France dans la Picardie, vers la côte entre la Bresle et la Somme, auj. comprise dans le dép. de la Somme, avait pour lieu principal Saint-Valery-sur-Somme.

VIMIEIRO, v. de Portugal (Estramadure), à 65 k. N. de Lisbonne ; 1,800 hab. Les Français commandés par Junot y furent défaits le 21 août 1808.

VIMINAL(mont), *Viminalis mons*, une des 7 collines de Rome, dans la partie orientale, entre le Quirinal au N. et l'Esquilin au S., était ainsi nommé de l'abondance des osiers (*vimina*) qu'on y trouvait.

VIMIOSO, ville forte du Portugal (Tras-os-Montes), à 28 k. de Miranda. Berceau des Bragance.

VIMORY, b. du Loiret, à 2 k. S. de Montargis. Guise y battit en 1587 les Allemands alliés des protestants.

VIMOUTIERS, ch.-l. de canton (Orne), sur la Vie (affluent de la Dives), à 30 kil. N. E. d'Argentan ; 4,083 hab. Fabrication de toiles de cretonne qui occupe 20,000 personnes, tant à Vimoutiers qu'aux environs.

VIMY, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 12 kil. N. d'Arras ; 1,149 hab.

VINAROZ, ville d'Espagne (Valence), sur la Méditerranée, à 14 kil. N. de Peniscola ; 10,000 hab. Pêche, cabotage. Le duc de Vendôme y mourut (1712).

VINAY, *Ventia*, ch.-l. de canton (Isère), à 10 kil. N. E. de Saint-Marcellin ; 3,340 hab. Taillanderie.

VINÇA, ch.-l. de canton (Pyrénées-Orientales), près du Tet, à 10 kil. N. E. de Prades ; 2,066 hab.

VINCENNES, *Ad vicenas*, ch.-l. de cant. (Seine), à 7 kil. E. de Paris : 3,032 hab. Château-fort, susceptible d'une bonne défense et important comme arsenal, école d'artillerie ; vaste bois, enclos de murs, et qui a une étendue de 720 hectares. Vincennes fut aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles une des résidences favorites des rois de France. Philippe-Auguste fit fermer son parc de murailles (1183) ; saint Louis rendait la justice sous les chênes du bois. Philippe de Valois fit démolir le vieux château et en commença un nouveau en 1337 : il fut achevé sous Charles V. Depuis Louis XI, en 1472, ce château a souvent servi de prison d'état. C'est dans les fossés du château que le duc d'Enghien a été fusillé (1804). Les alliés en firent le blocus en 1814 et 1815, mais ne purent le prendre (*Voy.* DAUMESNIL). — Vincennes s'appelait jadis *la Pissotte*, et dépendait de Montreuil.

VINCENNES, ville des États-Unis (Indiana), sur la Wabash, à 200 kil. S. O. d'Indianopolis ; 1,500 hab. Evêq. cath. Imprimeries, banque, etc. ; commerce. Fondée en 1735 par des émigrants franç. du Canada.

VINCENT (saint), martyr, né à Saragosse, avait été ordonné diacre par Valère, évêque de cette ville, quand le proconsul d'Espagne Dacien lui fit subir le martyre en 304. Au témoignage de saint Augustin, peu de morts ont été accompagnées d'aussi horribles supplices ; le geôlier, à la vue de la constance du saint, se fit baptiser. On célèbre la fête de saint Vincent le 22 janvier, jour de sa mort.

VINCENT DE LÉRINS (saint), était Gaulois et avait occupé des postes élevés, lorsqu'il se consacra à la vie religieuse. Il s'enferma dans le couvent de Lérins (près d'Antibes), étudia la Bible, les Pères, et devint un profond théologien. Il mourut vers 450. On a de lui un *Commonitorium peregrini*, composé vers 434, et dont la meilleure édition est celle de Baluze (1663). Dans ce livre il prémunit ses lecteurs contre les nouveautés religieuses. F., 24 mai.

VINCENT DE BEAUVAIS, *Vincentius Bellovacensis*, savant du XIIIe siècle, né vers 1200 à Beauvais, à ce qu'on croit, mort vers 1264, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, jouit de la confiance de saint Louis, et fut chargé par ce prince de rédiger un résumé des sciences qu'on cultivait alors. Il composa dans ce but le *Miroir général* (*Speculum majus*), divisé en quatre parties : le *Miroir naturel* ou description de la nature ; le *Miroir moral*, traité de morale ; le *Miroir scientifique* (en latin *doctrinale*), contenant la philosophie, la physique, la rhétorique, la grammaire, la politique, le droit, la médecine, la théologie, etc. ; le *Miroir historique*. Ce curieux ouvrage, écrit en latin, est l'encyclopédie du XIIIe siècle. Il a été imprimé pour la première fois à Strasbourg, 1473, 10 vol. in-fol., et plusieurs fois réimprimé depuis. Quelques-uns pensent que le *Miroir moral* n'a pas été rédigé par Vincent lui-même.

VINCENT FERRIER (saint), célèbre prédicateur espagnol, né à Valence en 1357, entra dans l'ordre des Dominicains et se fit une telle réputation par ses sermons qu'on venait pour l'écouter de tous les points de l'Espagne ; il fut appelé par plusieurs princes étrangers, se fit entendre en France, où il prêcha contre les Vaudois, en Angleterre, en Allemagne, fut même pris pour arbitre par plusieurs princes, et assura le trône, par sa décision, à l'infant de Castille, Ferdinand. Il mourut à Vannes en 1419, dans le cours de ses prédications, et fut canonisé en 1455. On le fête le 5 avril, jour de sa mort.

VINCENT DE PAUL (saint), homme célèbre par sa charité et son dévouement, né en 1576 près de Dax (Landes), d'une famille pauvre, garda les troupeaux de son père dans son enfance, fit avec grand'peine des études théologiques à Toulouse, et fut ordonné prêtre en 1600. En allant par mer de Marseille à Narbonne (1605), il fut pris par un pirate de Tunis et vendu comme esclave ; il convertit son maître qui était un Savoyard renégat, et revint avec lui en France au bout de deux ans. Il accompagna à Rome en 1608 le vice-légat d'Avignon, et reçut du pape une mission auprès du roi de France Henri IV, ce qui l'a-

mena à Paris. Il se fixa dès lors en France. Nommé en 1610 aumônier de Marguerite de Valois, il refusa des offres brillantes pour aller remplir la modeste cure de Clichy (1612), puis entra comme instituteur chez Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, général des galères (1613). En même temps il faisait des missions qui opéraient de nombreuses conversions, fondait des confréries de charité, visitait par toute la France les malades, les prisonniers, les galériens, faisant tous ses efforts pour améliorer leur sort. On raconte que visitant un jour le bagne de Marseille, il prit la place d'un forçat, père de famille, dont le désespoir l'avait vivement ému. Louis XIII, charmé de son zèle et de ses succès, le nomma aumônier-général des galères (1619). Saint Vincent fonda en 1625 la congrégation des *Prêtres de la Mission*, destinés à instruire le peuple des campagnes et à former des prêtres dans les séminaires; en 1634, il forma l'admirable institution des *Sœurs de la Charité*, pour le service des pauvres malades. On lui doit également l'établissement des *Enfants-Trouvés;* le sort de ces malheureux, longtemps incertain, fut fixé définitivement en 1648, après un discours éloquent de saint Vincent qui électrisa toute l'assemblée, et qui détermina les plus grands sacrifices. Il fonda encore en 1653, pour 80 vieillards, l'hospice du nom de Jésus, et bientôt après l'hôpital-général des pauvres de la capitale à la Salpétrière (1655). Saint Vincent mourut en 1660, chéri et vénéré de tous. Sa fête est fixée au 19 juillet. La *Vie de saint Vincent de Paul* a été écrite par Abelli, par Collet et par M. Capefigue (1827).

VINCENT (Isabeau). *Voy.* BERGÈRE DE CREST.

VINCENT (Grégoire DE SAINT-). *Voy.* SAINT-VINCENT.

VINCI (Léonard DE), peintre, né en 1452 aux environs de Florence, au château de Vinci, étudia la peinture sous André Verrocchio, se distingua à la fois comme peintre, sculpteur, mécanic., ingénieur et architecte, travailla beaucoup pour Ludovic Sforce, qui le nomma directeur de l'académie de peinture et d'architecture de Milan; quitta Milan après la conquête du Milanais par Louis XII, habita tantôt Florence, où il eut dans Michel-Ange, encore jeune, un concurrent redoutable, tantôt Rome, où Léon X lui fit peu d'accueil, et vint enfin se fixer en France à la suite de François I, qui le combla de bienfaits (1515). Il mourut en 1519 à Amboise; on prétend que ce fut entre les bras mêmes du roi. Léonard de Vinci laisse peut-être quelque chose à désirer pour le coloris; mais il est le premier qui ait réalisé à un haut degré les principes du beau en peinture; il est avec Raphaël celui qui a peint les têtes de vierges les plus belles et les plus touchantes. Sa *Sainte-Cène* est son chef-d'œuvre. Les superbes cartons qu'il fit avec Michel-Ange p. la salle du Conseil à Florence sont perdus. Le musée du Louvre a de lui neuf tableaux ou portraits, entre autres, *la Vierge aux rochers*, le portrait de *Charles VIII*, et le célèbre portrait de *Lisa del Giocondo* (la *Joconde*), gravé à Paris en 1842 avec un rare bonheur par M. Fauchery. Comme sculpteur et ingénieur, Léonard de Vinci a laissé aussi de beaux monuments de son génie. Il a cultivé également les lettres avec le plus grand succès, et a composé des sonnets estimés. On a de lui un *Traité de la peinture* (en italien), Rome, 1817, traduit en français par Gault de Saint-Germain, Paris, 1803, qui se lit encore avec fruit.

VINCIAC ou VINCY, ancien village de France, qu'on croit être auj. *Jinchy* ou *Crèvecœur*, entre Arras et Cambray. Charles Martel y battit Chilpéric II, roi de Neustrie, en 717.

VINDÉLICIE, partie du *Wurtemberg*, de la *Souabe* et de la *Bavière occid.*, région d'Europe, entre la Rhétie au S., le Danube au N., était ainsi nommée de deux rivières, le *Vindo* (Wertach), et le *Licus* (Lech), et avait pour tribus principales les *Licates*, les *Runcinates*, les *Catenates*, et les *Consuanetes*. Elle ne fut soumise par les Romains que l'an 15 av. J.-C., en même temps que la Rhétie. Auguste y fonda *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), qui devint le ch.-l. du pays.— La Vindélicie, sous les Romains, ne forma qu'une même province avec la Rhétie. Au IVe siècle, lors de la division de la Rhétie en deux provinces, elle fut nommée Rhétie 2e, et fut comprise dans le diocèse d'Italie; elle eut toujours pour ch.-l. *Augusta*.

VINDEX (C. Julius), propréteur de la Séquanaise sous Néron, était Gaulois de naissance et issu des anciens rois d'Aquitaine. Il donna le signal de la révolte contre le tyran (67), se mit à la tête d'une nombreuse armée de Gaulois, et offrit l'empire à Galba. Virginius Rufus à la tête des légions de Germanie marcha contre lui; une entrevue eut lieu entre les deux chefs, et ils étaient d'accord, lorsque, par un malentendu, les Gaulois de Vindex et les légions de Virginius en vinrent aux mains; celles-ci obtinrent l'avantage, et Vindex se tua de désespoir (68).

VINDHYA (monts), chaîne de l'Inde septentrionale, s'étend de Rotasghor au golfe de Cambaye, en traversant les prov. de Béhar, Allahabad, Malwa, et limite au N. le bassin de la Nerbedda; 1,350 kil.

VINDILES, *Vindili* (même nom que *Wendes* et *Vandales*), semblent avoir été ceux des Wendes qui restèrent le long du golfe Vénédique (dans la Prusse propre actuelle). On distingue parmi eux les *Nuithones*.

VINDILIS, île de l'océan Atlantique, près de la côte du pays des Venètes en Gaule (Lyonnaise 3e), est auj. BELLE-ILE.

VINDOBONA, quelquefois *Juliobona*, auj. *Vienne* (en Autriche), ville de la Pannonie supérieure, sur le Danube. C'est là que Marc-Aurèle fut atteint en 180 de la maladie qui le mit au tombeau.

VINDOMAGUS, auj. *le Vigan*, ville de Gaule (Narbonaise 1re), chez les Arécomiques.

VINDONIS, v. de la Bretagne (Flavie Césarienne), auj. WINDSOR.

VINDONISSA, auj. *Windisch*, ville de la Gaule, dans la grande Séquanaise, chez les Helvètes, près de l'Arula. Constance Chlore y battit les Germains.

VINET (Elie), savant du XVIe siècle, né près de Barbezieux vers 1519, mort en 1557, fut régent d'humanités à Bordeaux sous André Govea, et remplaça ce savant comme principal du collége de Bordeaux en 1558. On lui doit des éditions estimées de *Sidoine*, *Solin*, *Eutrope*, *Perse*, *Ausone*, *Florus*, *Pomponius Méla*, le traité de la *Sphère* de Proclus, un recueil des traités de *Priscien*, *Rhemnius Fannius*, etc. sur les poids et mesures des anciens (Paris, 1565), des recherches sur l'*antiquité des villes de Bordeaux*, *Saintes*, *Barbezieux*, etc.

VINNIUS (Arnold VINNEN, dit en latin), jurisconsulte hollandais, né en 1588, mort en 1657, recteur du collége des humanités à La Haye (1613-1633), puis professeur de Digeste à Leyde. On a de lui: *Institutionum imperialium commentarius*: c'est un commentaire des Institutes. Cet ouvrage est à l'*Index*.

VINTIMILLE, *Vintimiglia* en italien, *Albium Intemelium* en latin, ville des États sardes (Nice), sur la Méditerranée, à 30 kil. N. E. de Nice; 5,000 hab. Evêché. Pêche active. Fondée par des Ligures; importante sous les Romains; occupée successivement par les Goths, les Lombards, les Francs; elle eut des comtes indépendants dès le Xe siècle, fut prise par les Génois en 1222, cédée par eux en 1266 à Charles d'Anjou, comte de Provence. Les Français s'en emparèrent en 1790 et la comprirent dans le dép. des Alpes-Maritimes. Elle fut jointe aux États sardes en 1815. Ses fortifications, détruites par les Français, ont été relevées en 1831 et 1832.

VINTIMILLE (maison des comtes de), branche des marquis d'Ivrée et rois d'Italie, était issue de Conrad, quatrième fils de Béranger, empereur et roi

l'Italie, et se partagea en un grand nombre de branches; une des plus célèbres fut celle des comtes de Tende qui portaient le nom de Lascaris, par suite du mariage de Guillaume-Pierre, comte de Vintimille, avec Eudoxe, fille de Théodore II Lascaris. Les autres branches les plus connues sont celles des marquis du Luc et des barons d'Ollioules.

VINTIMILLE-LASCARIS (Paul DE), grand-maître de Malte, issu par sa mère des Lascaris empereurs de Constantinople, né en 1560, mort en 1657, fut élu grand-maître en 1636, gouverna avec talent dans des circonstances difficiles, déjoua les entreprises d'Urbain VIII, de Ladislas IV, et de l'Espagne contre l'Ordre, éleva des fortifications, combattit les corsaires et les Turcs avec avantage, donna des secours à Candie assiégée par ces derniers, acquit pour l'ordre l'île de Saint-Christophe en Amérique et établit à Malte une bibliothèque publique.

VINTIMILLE-DU-LUC (Gaspard DE), archevêque d'Aix dès 1708, fut appelé au siége de Paris en 1729, réprima les Jansénistes, ferma en 1740 le cimetière St-Médard, où les Convulsionnaires opéraient de prétendus miracles, et rendit une sentence qui déclarait ces miracles illusoires. Il m. en 1746.—Un frère de l'archevêque, Ch.-François de Vintimille-du-Luc, né en 1653, mort en 1740, est plus connu sous le nom de comte du Luc (*Voy.* LUC). — Un petit-neveu du même archevêque, le comte J.-B.-Félix-Hubert de Vintimille, maréchal de camp, n'est connu que pour avoir épousé une des maîtresses de Louis XV, Pauline-Félicité de Mailly (*Voy.* MAILLY).

VIOTTI (J.-B.), violoniste célèbre, né en 1755 aux environs de Turin, parcourut presque toutes les cours de l'Europe, vint en 1782 se fixer à Paris, y fut pendant un temps co-directeur de l'Opéra-Italien, perdit sa fortune dans cette entreprise, et alla la refaire à Londres. Plein d'amour pour la France, il y revint souvent et finit par accepter la direction de l'Opéra en 1818. Les fatigues de cette gestion hâtèrent sa mort qui eut lieu en 1824. Ce célèbre exécutant, qui a servi de modèle à tous les violonistes modernes, a laissé une centaine de morceaux très remarquables.

VIRBIUS, fils d'Hippolyte et d'Aricie, ou Hippolyte lui-même, après que Diane lui eut rendu la vie. *Voy.* HIPPOLYTE.

VIRE, *Viria*, *Castrum Viriense*, ch.-l. d'arr. (Calvados), sur la Vire, à 59 kil. S. O. de Caen; 7,339 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce; collége. Place d'armes, promenades, bel hôtel-de-ville. Draps pour troupes, serges, toile fine, cordages, papeterie. Vire était jadis dans la Basse-Normandie; elle fut souvent prise et reprise par les Français, les Bretons et les Protestants. Patrie du jésuite Letellier, des poëtes Oliv. Basselin et Chênedollé, du savant Duhamel.—6 c. (Vire, Aulnay, le Béni-Bocage, Condé, St-Sever, Vassy), 99 communes, et 89,450 h.

VIRE (LA), riv. de France, a sa source sur les confins des dép. de la Manche et du Calvados, et tombe dans la Manche un peu au dessous d'Isigny, après 97 kil. de cours.

VIRET (P.), hérétique, né à Orbe en 1511, mort à Orthez en 1571, un des chefs de la réforme en Suisse, contribua puissamment avec Farel à renverser le catholicisme à Genève, fut pasteur à Lausanne (1536), exerça les mêmes fonctions à Genève pendant l'absence de Calvin, visita Nîmes, Montpellier, Lyon, Orange, pour y propager et y organiser le calvinisme, et fut appelé par Jeanne d'Albret dans le Béarn, où il mourut. Son ouvrage principal est le *De origine*, *continuatione*, *usu*, *auctoritate atque praestantia ministerii verbi Dei atque sacramentorum*, Gen. 1554, in-fol. Il a laissé un grand nombre d'autres écrits, qui sont remarquab. par leur singularité plutôt que par leur mérite. Ses *Œuvres* sont condamnées.

VIRGILE, *P. Virgilius Maro*, le prince des poëtes latins, naquit en 70 ou 69 av. J.-C. au village d'Andes, près de Mantoue, fut élevé à Crémone et à Naples, et se prépara à la poésie par une étude approfondie des lettres grecques. Il s'exerça d'abord dans la poésie bucolique; il avait 25 ans quand il composa sa première églogue (la seconde des éditions). Son talent poétique et la protection de Pollion valurent à son père la promesse de n'être pas enveloppé dans la mesure qui adjugeait aux soldats des triumvirs le territoire de Crémone et de Mantoue (43 av. J.-C.); Virgile remercia Octave de ce bienfait dans une admirable allégorie (la 1re églogue des éditions). La plupart des autres églogues parurent dans l'espace de trois ans. S'élevant bientôt à des genres plus sérieux, Virgile composa successivement les *Géorgiques*, poëme didactique en quatre chants, où il décrivait les travaux des champs et le bonheur de la vie champêtre, et *l'Enéide*, poëme épique en douze chants, où il chantait le berceau de Rome et les antiquités de l'Italie. Ces chefs-d'œuvre lui méritèrent de son vivant l'admiration universelle, la protection de Mécène et les bienfaits de l'empereur. La sœur d'Auguste, Octavie, s'évanouit, dit-on, à la lecture faite par Virgile lui-même du beau passage sur la mort prématurée de son fils, le jeune Marcellus (au 6e livre de l'*Enéide*), et, en revenant à elle, elle fit compter au poëte dix grands sesterces pour chacun des vers de ce passage (env. 52,000 fr.). Agé de plus de 50 ans, Virgile passa en Grèce, où il se proposait de faire un long séjour; mais ayant trouvé Auguste à Athènes, il revint presque sur le champ avec lui. Il tomba malade à Mégare et mourut en abordant à Brindes en Calabre, l'an 19 av. J.-C. Son corps fut, d'après son désir, transporté près de Naples. On mit sur son tombeau ce distique qu'il avait composé à ses derniers moments:

Mantua me genuit; Calabri rapuêre; tenet nunc
Parthenope: cecini pascua, rura, duces.

Virgile n'avait pas entièrement terminé l'*Enéide*, à laquelle il travaillait depuis 12 ans: par son testament il ordonna de jeter au feu cette œuvre inachevée; mais Auguste s'y opposa. Virgile était aimé de tous les grands écrivains de son siècle, surtout de Varius et Horace. Ses contemp. vantent sa droiture et la pureté de ses mœurs. Ce poëte ne fut jamais marié. Outre *les Bucoliques*, *les Géorgiques* et *l'Enéide*, on a encore sous le nom de Virgile quelques pièces qui évidemment ne lui appartiennent pas, sauf peut-être le *Moucheron* (*Culex*), et trois ou quatre des *Catalectes*, essais de sa première jeunesse.—Virgile a toujours été regardé, sinon comme le plus grand, du moins comme le plus parfait des poëtes. Son style est pur, facile, varié, toujours en harmonie avec le sujet. Sa versification l'emporte infiniment sur celle de tous les poëtes latins qui l'ont précédé. La qualité qui domine en lui, c'est la sensibilité. Bien que, sous le rapport de la force et de l'élévation, on le dise inférieur à Homère, il ne lui cède point dans les livres 2e et 6e de *l'Enéide*; les six derniers livres de ce poëme sont ce qui lui appartient le plus en propre; ils brillent surtout par la couleur locale et la connaissance approfondie des antiquités nationales. Les *Eglogues* de Virgile sont inférieures à celles de Théocrite; cependant la dixième, la quatrième et surtout la sixième sont de la plus haute beauté. Pour les *Géorgiques*, tout le monde reconnaît que c'est le chef-d'œuvre des poëmes didactiques. Virgile a eu parmi les anciens un excellent commentateur, Servius. Les éditions de Virgile sont innombrables. La meilleure est celle de Heyne, Leipsick, 1800, 6 vol. grand in-8 (reproduite avec d'utiles additions dans la *Bibliothèque des Classiques latins* de Lemaire, Paris, 1819, etc., 7 vol. in-8). On doit au P. Larue une édition avec paraphrase, fort utile pour les classes. La plus belle édition de luxe est celle de P. Didot le jeune, Paris, 1798, grand in-fol.

Les traductions de Virgile sont très nombreuses. En français on distingue surtout, en prose celles de Marolles, Desfontaines, Binet, Morin, De Guerle, Villenave, Charpentier, Pongerville, A. Nisard; en vers, celles de Delille (la meilleure de toutes), de Cournand, de Gaston, de Mollevaut, de Becquey, de Barthélemy, de Duchemin. La traduction de Delille comprend *les Géorgiques* et *l'Enéide*. MM. Didot, Lauwereyns et Tissot ont traduit seulement les *Bucoliques* en vers. On doit à M. Tissot des *Études sur Virgile*, 2 vol. in-8 (2ᵉ édit., 1841), et à M. Eichhof des *Études grecques sur Virgile*, 3 vol. in-8, qui offrent des rapprochements pleins d'intérêt.

VIRGILE (S.), moine de Lérins, puis évêque d'Arles, en 588, vicaire du pape dans les royaum. de France, de Bourgogne et d'Austrasie, m. en 624, est hon. le 10 oct.

VIRGILE (S.), évêque de Salzbourg, d'une fam. noble d'Irlande, fut censuré par le pape Zacharie pour avoir avancé *qu'il y a sous terre un autre monde et d'autres hommes, un autre soleil et une autre lune* (ce que qqs-uns ont à tort entendu des antipodes). Mandé à Rome, il retracta son erreur et fut peu après sacré évêque (766). Il établit la foi en Carinthie, et m. saintement, en 784. Grégoire IX le canonisa : on l'hon. le 27 nov.

VIRGILE ou VERGILE (Polydore), historien, né vers 1470 à Urbin, mort en 1555, reçut les ordres, professa les belles-lettres à Bologne, fut chargé par le pape Alexandre VI d'aller recevoir le denier de saint Pierre en Angleterre, plut aux rois Henri VII, Henri VIII, fut nommé archidiacre de Wells (1507), et revint en 1550. On a de lui: *Anglicæ historiæ libri XXVI*, Bâle, 1534, in-fol.; *De inventoribus rerum libri VIII, necnon de prodigiis libri III*, Amsterdam, 1571, in-12, trad. par Belleforest, 1582.

VIRGINIE, jeune fille romaine d'une grande beauté. Appius Claudius, l'un des décemvirs, devint amoureux d'elle et voulut s'emparer de sa personne. Virginius, son père, qui était alors à l'armée, où il occupait le rang de centurion, ayant été averti de la violence qu'on voulait faire à sa fille, accourut en hâte à Rome, et se présenta au Forum dans le moment où Appius Claudius la livrait à un de ses affranchis, qui par son ordre l'avait réclamée comme esclave. Le malheureux père, tirant alors sa fille à l'écart, arracha un couteau à la boutique d'un boucher, et le lui plongea dans le cœur pour la soustraire à l'opprobre. Cet événement souleva le peuple et fit abolir le décemvirat, l'an 449 av. J.-C. La mort de Virginie a été mise en scène par Mairet (1628), Leclerc (1645), Campistron (1683), La Beaumelle, Chabanon (1769), La Harpe, Leblanc du Guillet (1786), Guiraud (1827), Latour St-Ybar (1845). Alfieri et Lessing ont aussi traité ce sujet.

VIRGINIE (LA), un des états de l'Union de l'Amérique du Nord, a pour bornes au N. le Maryland et la Pensylvanie, au S. la Caroline sept. et le Tennessee, à l'O. le Kentucky et l'Ohio, à l'E. l'Atlantique: 625 kil. de l'E. à l'O., sur 310 de moyenne largeur; 1,250,000 hab. (dont au moins 500,000 esclaves); capitale, Richmond. Les monts Alleghany et Blue-Ridge la coupent en deux parties égales, dites, l'une, district oriental; l'autre, occidental. Rivières, la Potomak, la Rappahannok, etc. Climat très varié, fort chaud sur une foule de points. Sol très-fertile dans les plaines. Beaucoup de bestiaux; grains, tabac renommé, coton, etc. Riches mines d'or (bien exploitées depuis 1827); fer, plomb, cuivre, etc.; carrières. Industrie active, tissus, sel, salpêtre, poudre, armes, fonderie, sucre, chantiers, etc. Commerce très florissant. — La Virginie est un des 13 états primitifs de l'Union. Elle fut visitée par Verazzani vers 1524. Les Anglais s'y établirent en 1584, et donnèrent ce nom au pays en l'honneur de leur reine vierge, Elisabeth, mais en l'étendant à toute la contrée au N. de la Floride. La création de la Caroline (1622), et celle de la Pensylvanie (1682), formées aux dépens de cette Virginie primitive, restreignit son étendue au N. et au S., et la réduisit à ce qu'elle est aujourd'hui. Washington naquit dans l'état de Virginie.

VIRGINIUS, centurion romain, père de Virginie. *Voy.* VIRGINIE.

VIRGINIUS RUFUS (L.), général romain, né aux environs de Côme, l'an 14 de J.-C., obtint trois fois le consulat (en 63, en 70, en 97), fut gouverneur de la Haute-Germanie, marcha pour Néron contre Vindex, qu'il vainquit (*Voy.* VINDEX), refusa deux fois l'empire que lui offrirent ses soldats (après Néron et Othon), et mourut en 97, pendant son 3ᵉ consulat. Tacite, qui lui fut subrogé, prononça son éloge.

VIRIATHE, chef lusitanien, avait été successivement berger, chasseur, chef de brigands; il leva l'étendard de la révolte contre les Romains, l'an 149 av. J.-C., vit bientôt affluer autour de lui une foule d'hommes déterminés, défit quatre préteurs (C. Vétilius, 149; C. Plautius, 148; Claudius Unimanus, 147; C. Nigidius Figulus, 146): fut quelque temps arrêté par Fabius Æmilianus, qui le battit en 144; ne s'en maintint pas moins maître des montagnes, souleva contre les Romains plusieurs peuples de la Celtibérie, les battit de nouveau, et força en 141 le consul Fabius Maximus Servilianus à conclure la paix avec lui; mais il fut attaqué à l'improviste l'année suivante par un autre consul, *Cépion*, qui cassa la paix de 141, et il périt égorgé dans sa tente par deux de ses officiers qu'avait gagnés le général romain. Viriathe est, après Annibal et Mithridate, le plus redoutable ennemi qu'ait trouvé la République.

VIRIEU, ch.-l. de canton (Isère), à 11 kil. S. E. de la Tour-du-Pin; 1,264 hab. Scieries hydrauliques.

VIRIEU-LE-GRAND, ch.-l. de canton (Ain), à 15 kil. N. O. de Belley; 768 hab.

VISA, *Bizia*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, à 130 kil. N. O. de Constantinople. Le livah de Visa est sur la mer Noire et le canal de Constantinople, à l'E. des livahs de Kiskilissia et de Gallipoli; il est fort petit.

VISAPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* BEDJAPOUR.

VISBY, ville de Suède. *Voy.* WISBY.

VISCONTI, célèbre maison de Milan, fournit pendant deux siècles des chefs et des maîtres à Milan, et fut longtemps à la tête des Gibelins.

Othon Visconti, né en 1208, s'attacha au cardinal Octavien des Ubaldi, et fut, grâce à sa protection, nommé archevêque de Milan en 1263 par le pape Alexandre IV; mais les della Torre, tout puissants dans Milan, ne lui permirent pas de prendre possession de son siége; une guerre civile acharnée s'engagea entre ceux-ci et l'archevêque aidé des Gibelins. Finalement Othon entra en triomphe dans Milan (1277), mais il eut encore à combattre les débris du parti ennemi. Il mourut en 1295.

Matthieu I, dit *le Grand*, né en 1250, neveu d'Othon, eut part à ses victoires, puis à son gouvernement, prit le titre de capitaine-général, acquit en 1290 Verceil, puis Côme, et fut reconnu, à la mort d'Othon, seigneur perpétuel de Milan (1295). Il était de plus vicaire impérial en Italie, depuis 1294. Une ligue puissante, formée par les della Torre et Albert Scotto de Plaisance, lui enleva presque toutes ses possessions (1302). Pour réparer ses pertes il appela l'empereur Henri VII en Italie: il chassa avec son secours les della Torre, se fit confirmer par l'empereur le vicariat et la possession du Milanais érigé en comté (1311), et y joignit ensuite Bergame, Pavie, Plaisance, Tortone. Il eut sans cesse à lutter contre la faction des Guelfes et les efforts du pape Jean XXII, qui l'avait excommunié. En 1322 il abdiqua en faveur de son fils Galéas I, et se retira dans un couvent où il mourut en 1323.

Galéas I, fils aîné de Matthieu, né en 1277, devint souverain de Milan en 1322, par l'abdication de son

père, fut la même année chassé de Milan par une émeute guelfe, y rentra au bout d'un mois, s'y vit ensuite assiégé par les Guelfes que soudoyait le pape (1323), mais se maintint jusqu'à l'arrivée de l'empereur Louis V en Italie (1327). Nommé par ce prince vicaire impérial, il se rapprocha secrètement des Guelfes. Louis V alors le fit jeter, avec son fils aîné et deux de ses frères, dans les prisons de Monza; il fallut l'intercession de Castruccio-Castracani pour lui faire rendre la liberté (1328). Quant à ses états, l'empereur les garda. Galéas mourut la même année.

Azzon, fils aîné du précédent, né vers 1302, avait été enfermé avec son père à Monza par l'empereur Louis V (1327). Devenu libre, il se fit nommer par ce même prince vicaire impérial à Milan (1328); mais bientôt il se déclara contre lui, devint l'allié de Jean XXII qui, en sa faveur, leva l'interdit depuis si longtemps jeté sur Milan et les Visconti, et qui le nomma vicaire de l'Église. Il entra dans la ligue formée contre Jean de Bohême, qui voulait asservir l'Italie, et eut pour sa part de dépouilles les villes de Bergame, Plaisance, Crémone et la suzeraineté sur Pavie. Il prit encore, de 1332 à 1337, Vigevano, Crême, Côme, Lodi, Brescia, etc. Attaqué par un de ses parents, Lodovisio Visconti, qu'il avait chassé de Milan pour un complot, il envoya contre lui son oncle Luchino qui le battit; il fit assassiner un autre de ses oncles, Marc, qui lui portait ombrage. Dès lors il n'y eut plus de gibelin dans la maison de Visconti, qui s'était élevée grâce aux Gibelins. Azzon mourut en 1339.

Luchino, 3e fils de Matthieu-le-Gr., et oncle d'Azzon, fut en 1339 proclamé seigneur de Milan, avec son frère Jean, archevêque de cette ville, et exerça presque toute l'autorité. Il se montra implacable à l'égard de tous ceux qu'il soupçonnait; mais en même temps il comprima la licence des soldats, les violences des nobles, fit fleurir la paix intérieure, rappela les exilés, acquit Parme, Asti, Locarno, et médita l'acquisition de Bologne et de Gênes. Il mourut en 1349, empoisonné par sa femme Isabelle Fiesco.

Jean, 4e fils de Matthieu le Grand, et frère du précédent, fut nommé en 1329 archevêque de Milan, et devint en 1339 co-seigneur de Milan. Laissé seul maître en 1349 par la mort de son frère, il agrandit ses états, acheta Bologne de Jean Pepoli, au préjudice du pape (1350), et obtint la soumission de Gênes (1353); il mourut en 1354, au moment où se formait contre lui la ligue de Venise. Il avait mis à la tête de ses troupes son fils naturel, Jean d'Oleggio.

Matthieu II, fils d'Etienne, 5e fils de Matthieu-le-Grand, et neveu du précédent, partagea la souveraineté avec ses deux frères, Galéas et Barnabo, et eut en propre Vigevano, Monza, Lodi, Bobbio, Pontremoli, Plaisance, Parme, Borgo-san-Donino, Bologne; mais Jean d'Oleggio, son cousin, lui enleva cette dernière ville (1355). Matthieu mourut la même année, empoisonné par ses frères; du reste, c'était un prince cruel et qui fut peu regretté.

Galéas II, frère de Matthieu II, et co-seigneur de Milan avec lui en 1354, eut en propre Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone, Alexandrie, et y joignit ensuite Plaisance, Bobbio, Monza, Vigevano. Attaqué par les coalisés de Venise, il ne fit point la guerre en personne, et prit à son service des *condottieri*, par lesquels il laissa fouler ses peuples. Il mourut en 1378.

Barnabo, frère des deux précédents, et co-seigneur de Milan en 1354, eut pour sa part Crémone, Crême, Bergame, Brescia, et y joignit Lodi et Parme. Après divers échecs, il fit la paix avec la ligue de Venise (1356), en abandonnant Gênes et Bologne. Il eut encore à lutter contre la formidable alliance de Viterbe formée par le légat Albornoz (1368), et dans laquelle entrait l'empereur Charles IV, puis contre deux autres ligues formées aussi par l'influence des papes (1369-70, et 1372-78); mais il sut échapper à tant de périls. Vers 1379 il partagea ses états entre ses cinq fils. Jean Galéas, son neveu, voulant régner seul, le surprit sans défense et l'enferma dans une prison où il ne tarda point à mourir empoisonné (1385). Barnabo était cruel et débauché, mais il protégeait les lettres, il avait Pétrarque à sa cour et fonda l'université de Pise. Il laissa un grand nombre de bâtards.

Jean-Galéas I, duc de Milan, fils de Galéas II, né en 1347, succéda en 1378 à son père, dans la co-seigneurie de Milan. S'étant emparé par trahison de la personne et des états de son oncle Barnabo, il intimida les fils de ce prince à tel point qu'ils s'enfuirent, et le laissèrent seul maître de l'état de Milan (1385). Il joignit Vicence et Vérone à ses possessions (1387), dépouilla par une insigne perfidie le duc de Padoue de tous ses états (1388), fut forcé de les rendre en 1390, fit la guerre à Bologne et à Florence (1390-92), et tenta, mais sans succès, de créer un royaume d'Italie. Il acheta de l'empereur Venceslas le titre de duc de Milan pour lui et ses descendants, et fit comprendre dans ce duché Vicence, Vérone, Feltre, Bellune, Bassano, Arezzo, et Sarzane (1395). Il acquit ensuite Pise et Sienne, soumit Pérouse, Spolète, Assise, Nocera, battit par ses généraux l'empereur Robert de Bavière qui voulait lui retirer les concessions de Venceslas (1401), puis conquit Bologne; il assiégeait Florence, lorsqu'il mourut en 1402, laissant deux fils mineurs. Valentine, sa fille du premier lit, avait été mariée à Louis I, duc d'Orléans, frère de Charles VI, et lui avait porté en dot le comté d'Asti; ce fut là l'origine des prétentions de la maison royale de France sur le Milanais.

Jean-Marie, fils aîné de Jean-Galéas, né en 1389, fut proclamé seul duc à la mort de son père (1402). La faiblesse de Catherine Visconti, sa mère, qui était chargée de la régence, remit en question tout ce qu'avaient fait les Visconti depuis un siècle, et ressuscita les factions guelfes et gibelines. En 1404, Jean-Marie chassa sa mère du palais, et l'enferma à Monza, où elle mourut de poison. Ses effroyables cruautés effrayèrent bientôt ses sujets; ils se révoltèrent, et laissèrent entrer dans Milan le comte Blandrate, qui déjà occupait Alexandrie, Tortone, Verceil et Novare. J.-Marie périt assassiné par Astorre, fils naturel de Barnabo (1412). On prétend que ce monstre nourrissait ses dogues de chair humaine.

Philippe-Marie, 2e fils de Jean-Galéas, et frère du précédent, né en 1391, eut d'abord en partage la ville de Pavie. Après le meurtre de Jean-Marie (1412), il se fit reconnaître à Milan, et s'assura la succession de Blandrate (mort l'année précédente), en épousant sa veuve, qu'il ne tarda pas à faire décapiter. Il sut, soit par d'habiles négociations, soit par les exploits de son célèbre général le condottiere Carmagnole, reprendre sur les spoliateurs de sa maison tout ce qu'elle avait possédé, sauf les villes toscanes et Bologne; conquit sur les Suisses Bellinzone et la vallée de Levantine (1422-26), et reprit le projet de son père pour la création d'un royaume d'Italie, mais sans pouvoir y réussir. Il perdit par sa faute son général Carmagnole, qui passa aux Vénitiens, prit à sa place Piccinino et Sforce, se brouilla avec ce dernier qui était devenu seigneur d'Ancône, et fut forcé de lui donner sa fille naturelle, Blanche-Marie (1441). Il mourut en 1447. C'était un habile politique, mais un homme ambitieux et perfide, qui sans cesse changeait d'alliés. Son gendre Sforce se rendit maître de son héritage en 1450, et commença une nouvelle maison de ducs à Milan.

VISCONTI (Ennius-Quirinus), savant antiquaire, né à Rome en 1751, mort en 1818, descendait d'un fils naturel de Barnabo Visconti. Son père, grand ami de Winckelmann, et premier auteur de la description du *Musée Pio-Clémentin*, surveilla lui-même

son éducation, et se fit seconder par lui dans la description du *Musée*. Son père étant mort, Visconti resta seul chargé de cette publication, obtint bientôt une grande réputation, et fut nommé par Pie VI conservateur du Musée du Capitole. En 1797 il accepta le portefeuille de l'intérieur dans la nouvelle république romaine formée sous l'influence française, et en 1798 il fut un des cinq consuls. Le triomphe de la coalition le réduisit à fuir; il vint en France où Bonaparte le fit administrateur du Musée des antiques et tableaux qui venaient d'Italie (1799). Plus tard il joignit à ce titre ceux de professeur d'archéologie et de membre de l'Institut. A une science rare il unissait le goût le plus pur et un sens exquis de l'antiquité. De ses nombreux ouvrages, les principaux, outre le *Musée Pio-Clémentin*, Rome, 1782-98, 6 vol. in-fol., fig. (en ital.), sont : le *Musée Chiaramonti* (en ital.), Rome, 1808, in-fol., fig.; les *Inscriptions grecques de Tropœa* (ital.), 1794, in-f.; *Monuments Gabiens* (ital.), 1797, in-8; *Iconographie greca. et rom.* (franç.), 1808. etc., in-f.

VISDELOU (Claude), jésuite breton, né en 1656, mort en 1737, alla comme missionnaire à la Chine (1706), fut nommé en 1708 vicaire apostolique dans cette contrée et évêque de Claudiopolis, eut de vives querelles avec les autres ordres religieux admis en Chine, et fut forcé par ses ennemis à partir dès 1709 pour Pondichéry, où il mourut. Il savait le chinois à fond: on lui doit les premières notions exactes et suivies sur les grands travaux historiques des Chinois. Il a laissé une *Histoire de la Tartarie*, en 4 vol. in-4, dans la *Bibliothèque orientale*, édition de 1777-79, 4 vol. in-4, ou 2 vol. in-fol., qui est très précieuse, et a fait connaître la fameuse inscription de *Si-an-fou*, qui constate l'introduction du christianisme en Chine au VIIe siècle.

VISÉ ou VIZÉ (J. DONNEAU DE), littérateur, né en 1640, mort en 1710, travailla d'abord pour le théâtre, mais sans succès, puis créa sous le titre de *Mercure galant* un recueil périodique, contenant avec les nouvelles du jour des pièces de vers, l'annonce et la critique des ouvrages nouveaux, etc. Ce recueil commença à paraître en 1672, et prit, à partir de 1677, le titre de *Mercure de France*. Visé obtint de Louis XIV la charge d'historiographe de France, avec une pension de 500 écus et un logement au Louvre. On a de lui, outre son journal, 12 *comédies*, des *Nouvelles nouvelles*, 1663, 3 vol. in-12, et des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, 1697-1705, 10 vol. gr. in-fol. (ouvrage sans valeur).

VISEO ou VISEU, *Verurium*, ou *Vicus-Aquarius*, ville du Portugal (Beira), entre le Mondego et la Vouga à 80 kil. N. E. de Coïmbre; 6,500 hab. Évêché. Ancien duché. Riche foire. Il y avait jadis aux environs des mines d'étain dont il ne reste plus de traces. — Le titre de duc de Viseu a été porté par plusieurs princes de la maison royale de Portugal: Henri-le-Navigateur, 4e fils du roi Jean I, mort en 1463; Ferdinand de Portugal, 2e fils du roi Edouard, mort en 1470 (et ses deux fils Jean et Jacques); le roi Emmanuel, mort en 1521.

VISIGOTHS. *V.* Goths, Espagne, Septimanie, etc.

VISITANDINES ou *Religieuses de la Visitation*, ordre de femmes institué en 1610, à Annecy, par saint François de Sales et la baronne de Chantal, en mémoire de la visitation de la Vierge. Cet ordre, dont la règle est peu sévère, fut approuvé par Urbain VIII en 1626, et se répandit bientôt en France, en Italie, en Allemagne et en Pologne.

VISITATION (fête de la), fête de l'église catholique, instituée au XIVe siècle en mémoire de la visite que la Vierge fit à sainte Élisabeth, quelques jours après l'annonciation. On la place au 2 juillet.

VISO (mont), *Vesulus mons*, dans les Alpes cottiennes, entre les États sardes et la France; 3,936m. de hauteur. Le Pô y prend sa source. Belle route, dont 2,000 mètres creusés dans le roc vif (détruite par le roi de Sardaigne, elle fut rétablie par Napoléon en 1811). On croit que c'est par le mont Viso que Bellovèse et Annibal traversèrent les Alpes.

VISTULE, *Wisla* en polonais, *Weichsel* en allem., riv. de l'Europe centrale, naît au mont Skalka en Moravie, près de Teschen, traverse la Galicie, la Pologne, la Prusse, baignant Cracovie, Sandomir, Pulawy, Varsovie, Modlin, Plock, Thorn, Culm, Elbing, Marienbourg, Dantzick, reçoit la Poprad, la Dunajec, la San, la Wieprz, le Bug, la Drewenz à droite, la Pilica, la Bzura et la Brahe à gauche, et tombe dans la Baltique par deux bras, dont le plus occidental passe par Dantzick (la direction de ce dernier bras s'est un peu modifiée par l'effet d'un débordement en 1840). Cours, 970 kil.

VISURGIS, riv. de Germanie, auj. le WESER.

VIT ou GUI (St), *Vitus*, martyr au IVe s. avec saint Modeste et sainte Crescence, est fêté le 15 juin.

VITAL (saint), *Vitalis*, né vers 1060, dans le diocèse de Bayeux, était chapelain de Robert (frère de Guillaume-le-Conquérant). Il abandonna tous ses bénéfices et alla fonder le monastère de Savigny près Coutances, 1112; il lui donna la règle de S. Benoît. Il brilla par son éloquence, surtout au conc. de Reims, 1119. M. en 1122, 16 sept.—Un autre S. Vital, de Milan, martyr à Ravenne en 62, est hon. le 28 avril.

VITAL, dit *de Blois*, écriv. du XIIe s., né à Blois, est connu par son poëme latin intitulé *Querolus*, imité du *Querolus* ou *Aulularia* de Plaute (imp. en 1595): on lui a longtemps attribué le *Querolus* original.

VITAL (ORDERIC), historien. *Voy.* ORDERIC.

VITALIEN, général scythe, arrière-petit-fils d'Aspar, était chef de la confédération des habitants de la Scythie, de la Thrace et de la Mœsie sous l'empereur Anastase et ses successeurs. Il vint deux fois (513 et 518), à la tête d'une armée devant Constantinople, pour protéger les Catholiques que persécutait Anastase, grand partisan de l'eutychianisme. Il jouit de la faveur de l'empereur Justin, et fut créé consul en 520; cependant il fut assassiné à Constantinople par la faction des Bleus; on imputa ce crime au neveu de l'empereur, à Justinien, à qui Vitalien portait ombrage.

VITALIEN, pape de 657 à 672, était de Signia en Campanie. Il maintint la discipl. ecclésiastiq., envoya des missionn. en Anglet. et m. en odeur de sainteté.

VITEBSK ou VITEPSK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Vitebsk, sur la Dzvina méridionale, à 730 kil. au S. de St-Pétersbourg; 15,000 hab. (dont beaucoup sont Juifs). Trois synagogues, quatre églises, huit couvents. Commerce actif avec Riga, Dantzick, Memel, Saint-Pétersbourg et avec l'intérieur. Vitebsk existait au Xe siècle et appartenait à la Lithuanie; elle fut prise aux Polonais en 1654 par le czar Alexis et en 1812 par Napoléon.—Le gouvernement de Vitebsk, entre ceux de Minsk à l'E., de Mohilev à l'O., a environ 387 kil. sur 182 de largeur moyenne; 960,000 hab. Climat salubre et tempéré, sol fertile (grains, légumes, lin superbe); abeilles; faible industrie.

VITELLI (VAN), architecte. *Voy.* VAN VITELLI.

VITELLIO, mathématicien polonais du XIIIe siècle, a composé sur l'optique un ouvrage curieux pour le temps, qui a été publié pour la première fois en 1533, sous ce titre: *Vitellionis perspectivæ libri X*, Nuremberg, in-fol. (réimprimé en 1551 et en 1572 à Bâle). On attribue à Vitellio la première connaissance de la réfraction.

VITELLIUS (Aulus), 8e empereur romain, né l'an 15 de J.-C., fils d'un des plus vils adulateurs de Claude, passa sa jeunesse à la cour de Tibère à Caprée, fut le compagnon de débauches de Néron, devint consul en 48, et fut nommé par Galba gouverneur militaire de la Basse-Germanie (68). Les légions

s cette frontière le saluèrent empereur à la nouvelle e la mort de Galba (69), tandis qu'Othon venait 'être proclamé à Rome; Cécina et Valens, ses lieutenants, gagnèrent pour lui la bataille de Bédriac, près laquelle Othon se donna la mort. Vitellius fut eçu à Rome comme un libérateur; mais à peine tait-il établi sur le trône, que l'armée d'Orient roclama Vespasien; Antonius Primus, général du ouvel empereur, s'empara de Rome et se fit livrer 'itellius, que la populace de Rome mit en pièces (70). 'itellius avait régné huit mois et quelques jours. Il e se fit remarquer que par sa gloutonnerie, ses ébauches et ses cruautés. Visitant le champ de ataille de Bédriac, il prononça ces horribles paroles: *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.*»

VITERBE, jadis *Fanum Voltumnæ*, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la délégation de Viterbe, au ied du mont Soriano, à 77 kil. N. de Rome; 5,000 hab. Évêché. Belles places, larges rues pavées en laves. Cathédrale, palais, églises Sainte-Rose et Saint-François, ancien couvent de Dominicains. Raffinerie de soufre; ustensiles de fer. Commerce assez actif. Aux environs, eaux minérales, èlerinage de la Madonna della Quercia, et nombre e châteaux et maisons de campagne des cardinaux t des grandes familles romaines. — Viterbe fut, it-on, bâtie en 773 par Didier, roi des Lombards. Elle fut donnée aux papes avec tout le territoire qui orma le *Patrimoine de saint Pierre*, par la grande omtesse Mathilde (1077), et fut dès-lors le chef-ieu de ce pays. La famille Vico joua le premier rôle Viterbe, à partir du XIVe siècle, jusqu'à la fin du XVe siècle; elle était gibeline. A Viterbe fut conclu n 1515, entre Léon X et François I (après la conquête lu Milanais par ce dernier), un traité célèbre, par equel le pape renonçait à Parme et Plaisance. Viterbe est la patrie du fameux J. Nanni, dit *Annius le Viterbe*. — La délégation de Viterbe, formée de artie de l'ancienne délégation de Viterbe-et-Civita-Vecchia, a pour villes principales (outre Viterbe), Montefiascone, Nepi, Civita-Castellana, Ronciglione. Le Tibre la limite à l'E. Plusieurs mont. (mont de Viterbe, Soriano, etc.); plusieurs lacs (Bolsena, Vico).

VITERIC, roi des Wisigoths, parvint au trône par 'assassinat de Liuva II (603). Son règne ne fut u'une réaction de l'arianisme contre le catholicisme, devenu religion dominante sous Récarède le atholique. Il fut tué par ses sujets en 610.

VITI (archipel de), dit aussi *de Fidji*, archipel du Grand Océan équinoxial, entre 16°-20° lat. S., et 74°-179° long. O., s'étend sur une longueur de 50 kil., et une largeur de 400. Ile principale, Viti-Levou. Il fut découvert par Tasman en 1643.

VITIGÈS, 4e roi des Ostrogoths d'Italie, avait été n des plus illustres généraux de Théodoric I. Il it proclamé roi à la place du lâche Théodat (536) t organisa une résistance vigoureuse en Italie, mais laissa prendre Rome par Bélisaire, vit se révolter Milan, Bergame, Novare, Côme, qu'il punit vec rigueur, fut attaqué dans la haute Italie par es bandes de Francs et de Burgundes, se réfugia ans Ravenne, y fut bloqué par Bélisaire et capitula en 540. Bélisaire le mena en triomphe à Constantinople. Vitigès y mourut en 543.

VITIKIND. *Voy.* WITIKIND.

VITIM, riv. de Sibérie (Irkoutsk), sort des monts e Daourie, coule au N. et tombe dans la Lena, ar 110e long. E. Cours, 1,400 kil.

VITIZA, roi des Wisigoths d'Espagne, était le fils 'Egiza, qui l'associa au trône en 696, et régna seul n 701. Il perdit les Baléares, que conquit l'arabe Mouça, gouverneur de l'Afrique pour Walid, et fut étrôné vers 710 par Roderic (ou Rodrigue), qui ui fit crever les yeux, mais lui laissa la vie.

VITODURUM, ville des Helvétiens, chez les Tugènes, auj. WINTERTHUR.

VITORIA, ville de l'Espagne septentr., ch.-l. de la province de Vitoria et de l'anc. pays d'Alava, près de la rivière de Zadorra, à 50 kil. S. E. de Bilbao; 12,000 hab. Double enceinte de murs. Velours de soie, chapeaux, toile, bougies, armes blanches, ustensiles de cuivre, corroieries, etc. Vin, blé, laine, etc. Vitoria fut fondée en 581, par Léovigilde, roi des Wisigoths au VIe siècle, en mémoire d'une *victoire* qu'il avait remportée sur les Vascons; fortifiée au XIe siecle par dom Sanche-le-Grand; agrandie par Jean II et Ferdinand-le-Catholique; occupée par les Français en 1808, évacuée en 1813 après une défaite.

VITRÉ, anc. ville de Bretagne, ch.-l. d'arr. du dép. d'Ille-et-Vilaine, sur la Vilaine, à 36 kil. E. de Rennes; 8,904 hab. Château fort avec tours, église Notre-Dame. Toile à voile, flanelle. Source minérale. Ancienne baronnie possédée par la maison de la Trémoille; ancienne abbaye de Bénédictins fondée en 1226. Durant la ligue, Vitré embrassa le calvinisme et fut vainement assiégé par le duc de Mercœur. Patrie de Bertrand d'Argentré et du voyageur Nic. Savary.—L'arr. de Vitré a 6 cant. (Argentré, Châteaubourg, la Guerche, Rethiers, Vitré qui compte pour 2), 62 communes, et 82,042 hab.

VITREY, ch.-l. de canton (Haute-Saône), près de l'Amance, à 42 kil. N. O. de Vesoul; 1,032 hab.

VITRUVE, *M. Vitruvius Pollio*, architecte romain, natif de Vérone ou de Formies, florissait au 1er s. av. J.-C., et vécut très vieux (de 116 à 26 ?). On a de lui un célèbre traité *De Architecturâ* (en 10 livres), dédié à Auguste, et tres précieux parce qu'il constate l'état où en était l'architecture à Rome de son temps. On y voit que Vitruve possédait toutes les connaissances relatives à son art, mais son style est peu élégant et quelquefois obscur. Les meilleures éditions de Vitruve sont celles de Rode, Berlin, 1801 et 1802, 2 vol. in-4, et de Schneider, Leipsick, 1808, 3 vol. in-8. Perrault l'a trad. (1678 et 1684) et en a donné un abrégé (1694).

VITRY, *Victoriacum*, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 16 k. N. E. d'Arras; 2,666 h. Sigebert y fut tué, 575.

VITRY-LE-BRULÉ ou VITRY-EN-PERTHOIS, bourg du dép. de la Marne, sur la Saulx, à 5 kil. N. E. de Vitry-le-Français; 600 h. C'était une ville importante autrefois; elle fut brûlée par Louis VII en 1143 (c'est le regret de cette action qui lui fit entreprendre la 2e croisade, 1147), puis par Charles-Quint, 1544.

VITRY-LE-FRANÇAIS, et mieux LE FRANÇOIS, dit aussi *Vitry-sur-Marne*, ch.-l. d'arr. (Marne), à 32 kil. S. E. de Châlons-sur-Marne, à 5 kil. S. O. de Vitry-le-Brûlé; 6,822 hab. Beau port sur la Marne. Bonneterie, chapellerie, filature de coton, huiles. Ainsi appelée du nom de François I, qui la fit bâtir pour recevoir les habitants de Vitry-en Perthois q. Charles-Quint venait de détruire (1544). Prise par les alliés en 1814. — L'arr. de Vitry-le-François a 5 cant (Heiltz-le-Maurupt, Saint-Remi-en-Bouzemont, Sommepuis, Thiéblemont, plus Vitry), 133 communes, et 50,527 hab.

VITRY-SUR-SEINE, bourg du dép. de la Seine, à 8 kil. S. des murs de Paris, et près de la gauche de la Seine; 2,100 hab. Beau château, belles pépinières. Il s'y livra divers combats aux XIVe et XVe siècles. C'est là que mourut le roi Henri I.

VITRY (Jacques DE), historien du XIIIe siècle, natif d'Argenteuil près Paris, fut chanoine régulier et curé d'Oignies (diocèse de Liége), devint évêque de Ptolémaïs en Terre-Sainte, prêcha en Belgique et en Allemagne la croisade contre les Albigeois, et finit par être nommé évêque de Tusculum et cardinal par Grégoire IX. Il mourut à Rome en 1244. Outre des *Lettres*, des *Sermons*, des *Vies de Saintes*, on a de lui : l'*Histoire orientale* (en 3 livres, dont 2 sont imprimés dans le *Gesta Dei per Francos* de Bongars), et l'*Histoire occidentale* (imprimée à Douay, 1597, avec le 1er volume de l'*Histoire orientale*).

VITRY (Nic. DE L'HOSPITAL, marquis de), issu d'une famille napolitaine, et fils d'un officier distingué, qui, après avoir servi successivement Henri III et Mayenne, finit par se rallier à Henri IV, succéda en 1611 à son père dans la charge de capitaine des gardes-du-corps du roi (Louis XIII). Étroitement lié avec de Luynes, favori de Louis XIII, il se chargea d'arrêter Concini, devenu odieux au roi, et le tua dans la cour du Louvre (1617). Il reçut en récompense le bâton de maréchal, avec une charge de conseiller de robe courte au parlement (charge qui le mettait à l'abri des poursuites). Lors de la première guerre de religion sous Louis XIII, il eut part à la prise de Château-Renaud, de Gien, de Jargeau (1621), de Sancerre (1622), etc. En 1631 il fut nommé gouverneur de la Provence; mais les actes arbitraires qu'il commit de son chef le firent mettre à la Bastille par Richelieu (1637-43); il fut néanmoins créé duc et pair en 1644. Il mourut en 1645.

VITSLIBOCHTLI, dieu mexicain, présidait à la guerre et à la divination. Il rendait des oracles. Le culte de Vitslibochtli était surtout en vigueur à Mexico. Son temple à Mexico était au sommet d'une très haute pyramide ou *téocalli*; on y massacrait des victimes humaines en grand nombre. On le représentait assis sur un trône soutenu par un globe d'azur, symbole du ciel, coiffé d'un casque de plumes, affreux de visage, la main droite sur une couleuvre, tenant 4 flèches et un bouclier de la gauche.

VITTEAUX, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Brenne, à 23 kil. S. E. de Semur; 1,957 hab. Jadis château fort. Cette ville a appartenu aux maisons de Bourgogne, de Châlons, de Vienne, et d'Aligre. Dévastée par un terrible ouragan en 1842.

VITTEL, ch.-l. de canton (Vosges), à 23 kil. S. O. de Mirecourt; 1,405 hab. Dentelles.

VITTORIA, ville de Sicile (Syracuse), à 26 kil. N. O. de Modica; 10,000 hab. Abeilles, vers à soie.

VITTORIA, ville d'Espagne. *Voy.* VITORIA.

VIVARAIS, pays des *Helvii*, ancien petit pays de France, dans le N. E. du Languedoc, tirait son nom de Viviers, son ch.-l. Il est auj. compris dans le départ. de l'Ardèche. Volcans éteints, basaltes, etc.

VIVERO, port d'Espagne (Santiago), sur la baie de Vivero, à 32 kil. N. O. de Mondonedo; 4,700 hab.

VIVEROL, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 28 kil. S. E. d'Ambert; 1,397 hab.

VIVÈS (J.-Louis), savant espagnol, né à Valence en 1492, mort en 1540, fut professeur à Louvain, puis à l'université d'Oxford, et devint un des instituteurs de Marie, fille de Henri VIII. Ayant blâmé le divorce de ce prince, il subit six mois de prison et fut obligé d'abandonner l'Angleterre. Il fit alors un voyage en Espagne, puis vint s'établir à Bruges où il mourut en 1540. Il était étroitement lié avec Erasme et Guill. Budé. Ses *Œuvres complètes* (en latin) ont été imprimées en 1555, 2 vol. in-fol., et à Valence, 1782. On y trouve divers traités de littérature ou de philosophie : *De initiis et sectis philosophiæ; De anima; De corruptis artibus* (le meilleur de ses ouvrages), *De epistolis conscribendis* (1549); *De ratione studii puerilis*, 1536, in-4; *Dialectices libri IV*, Paris, 1550, in-4; des *Commentaires* sur la *Cité de Dieu*, 1522, sur le *Songe de Scipion*, Bâle, 1544, sur les *Bucoliques* de Virgile, Paris, 1548, et des lettres.

VIVIANI (Vincent), géomètre célèbre, né à Florence en 1622, mort en 1703, fut élève de Galilée et de Torricelli, et s'acquit de bonne heure une réputation européenne. Louis XIV lui envoya de riches présents; l'Académie des Sciences de Paris le reçut au nombre de ses associés. Le grand-duc Ferdinand de Médicis le nomma son géomètre et son premier ingénieur. Ses ouvrages principaux sont : *De maximis et minimis locis geometrica divinatio in quintum Conicorum Apollonii Pergæi*, etc., Florence, 1659, grand in-fol.; *De locis solidis secunda divinatio*, etc., Florence, 1701, in-fol.

VIVIENNE (sainte). *Voy.* BIBIANE.

VIVIERS, *Albaugusta*, *Alba Helviorum*, *Vivarium*, ch.-l. de cant. (Ardèche), près du Rhône, à 37 kil. S. E. de Privas; 2,552 hab. Evêché. Vaste cathédrale, observatoire. Filature de soie. Grains, vin, soie. Aux environs, grotte curieuse. Jadis, ch.-l. du Vivarais, auquel cette ville a donné son nom.

VIVONNE, ch.-l. de cant. (Vienne), à 20 kil. S. S. O. de Poitiers. 2,708 h. Cordes, gros lainages. Commerce de grains. Elle a donné son nom à une famille fort ancienne du Poitou, qui s'est alliée aux maisons de la Chataigneraie et de Rochechouart.

VIVONNE (L.-Victor DE ROCHECHOUART, comte, puis duc de MORTEMART et de), frère de Mme de Montespan, né en 1636, mort en 1688, fut enfant d'honneur de Louis XIV, montra de la bravoure au service, tant sur terre que sur mer, fut nommé général des galères (1669), porta des secours à Candie (1670), fut blessé au passage du Rhin (1672), devint gouverneur de Champagne (1674), fut envoyé en 1675 au secours de Messine révoltée contre les Espagnols, et réussit à battre ceux-ci et à entrer dans Messine, mais il s'y conduisit si mal qu'il rendit la France odieuse aux habitants. Il n'en fut pas moins fait maréchal. De retour en France, il remplit jusqu'à sa mort (1688) les fonctions de premier gentilhomme de la Chambre et vécut en courtisan. Il amusait Louis XIV par sa gaieté, ses contes plaisants et ses bons mots. C'était en effet un homme d'esprit et fort gai, mais débauché. Il favorisait les lettres et fut surtout lié avec Molière et Boileau.

VIVONNE (François DE), seigneur de la Châtaigneraie. *Voy.* CHATEIGNERAIE et JARNAC.

VIVONNE (Catherine DE). *Voy.* RAMBOUILLET.

VIZAGAPATAM, ville de l'Inde anglaise (Madras), sur le golfe de Bengale, par 81° 8' long. E., 17° 40' lat. N.; 10,000 hab. Port où l'on sent un ressac très violent. Commerce actif. Cumin, froment, sel, cire, indigo, toiles, etc.

VIZILLE, ch.-l. de cant. (Isère), à 15 kil. S. E. de Grenoble; 3,105 hab. Filature de coton, haut-fourneau, etc. Château du connétable de Lesdiguières, brûlé en 1826. Les Etats particuliers du Dauphiné se tinrent en 1788 à Vizille.

VIZIRS, plus correctement *vézirs*, grands-fonctionnaires turcs, répondent à peu près aux ministres des puissances européennes. Les principaux sont le *grand-vizir*, véritable lieutenant du sultan, et qui, sous un prince faible, ressemble fort aux maires du palais des Mérovingiens; le *kiaïassi*, lieutenant du grand-vizir et ministre de l'intérieur; le *reis-effendi* ou ministre des relations extérieures, le *tchaouch-bachi* ou maréchal du palais.

VLAARDINGEN, *Flenium*, ville du roy. de Hollande (Hollande mérid.), à 12 kil. O. de Rotterdam, non loin de la Meuse; 6,100 hab. Rendez-vous des armateurs pour la pêche du hareng.

VLADIMIR, *le Grand*, *le Saint*, grand-prince de Russie, fils de Sviatoslav I, n'eut d'abord que Novogorod à la mort de son père (973), mais finit par rester seul maître de tout l'héritage paternel 980. Il reprit la Galicie aux Polonais, soumit plusieurs peuples barbares, s'étendit jusqu'à la mer Baltique au N. et au S. du golfe de Finlande, attaqua et vainquit les Bulgares d'Orient (sur la Kama et le Volga), et assujettit la petite république de Cherson (988). Il força les empereurs grecs Basile II et Constantin VIII à lui donner leur sœur pour épouse, se fit chrétien à cette occasion et voulut que tous ses sujets fussent baptisés. Il fonda des écoles publiques, introduisit l'écriture, fit fleurir l'ordre et la justice. Il mourut en 1015, laissant 12 fils auxquels il avait de son vivant distribué des apanages : toutefois, le possesseur de Kiev devait seul

ître grand-prince et suzerain. Sa mort fut suivie le longues dissensions. Les Russes l'hon. le 15 juillet.

VLADIMIR II, dit *Monomaque*, arrière-petit-fils du précédent et fils de Vsévolod I, né en 1053, monta ur le trône de Russie en 1113, envoya ses fils faire a guerre aux Bulgares d'Orient, aux Livoniens, aux Cumans, etc., marcha contre Alexis Comnène pour venger le meurtre de Léon, son gendre, et conserver es droits de Basile, son petit-fils, mais se laissa désarmer par les dons de l'empereur. Il mourut en 1125. l avait porté surtout ses soins sur l'intérieur de ses tats, où il étouffa plusieurs guerres civiles et où il it régner l'ordre et la justice. Il a laissé des *Instructions pour ses enfants*, où brille un sens profond.

VLADIMIR, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. lu gouvernement de Vladimir, sur la Kliazma, à 87 kil. E. de Moscou; 3,000 hab. Archevêché. Cathédrale et quelques églises, palais archiépiscopal, hôtel du gouverneur. La ville est peu prospère, vu 'absence de rivières navigables.— Vladimir, fondée au XIIe siècle, fut de 1157 à 1339 capitale du grand-duché de Vladimir (jadis duché de Souzdal), le plus oriental des apanages de la maison de Rurik. Les Tartares du Kaptchak prirent et ravagèrent Vladimir en 1257 et 1410. — Le gouvernement de Vladimir a pour bornes ceux de Tver et de Moscou à l'O., de Nijnéi-Novogorod à l'E., d'Iaroslav et de Kostroma au N., de Tambov et de Riazan au S.: 50,000 kil. carr.; 1,375,000 hab. Plaines, lacs, marais, forêts : l'Oka et la Kliazma en sont les principales rivières. Climat très froid ou très chaud selon la saison, mais salubre; sol fertile, industrie active (tissus de laine, tissus de fil, savon, peaux, papier, etc.).

VLADIMIR, *Wlodzimirz* en polonais, ville de l'ancienne Pologne, auj. dans la Russie d'Europe (Volhynie), à 357 kil. N. O. de Jitomir; 2,000 hab. (presque tous juifs). Ch.-l. de cercle. Indiennes, toiles, soieries; potasse, verre. Commerce. — On la croit fondée par Vladimir-le-Grand (992). Elle fut ensuite capit. d'une principauté de Vladimir, située à l'O. du grand-duché de Kiev, et qui était l'apanage l'une des branches de la maison de Rurik. Cette principauté, devenue quelque temps indépendante sous Roman, petit-fils d'Isiaslav II Mstislavitch (1198-1206), forma depuis, avec la principauté de Halicz, le royaume de Galicie et Lodomérie (c.-à-d. le Halicz et de Vlodimir ou Vladimir), créé vers 1246 sous Daniel Romanovitch : les 2 petits-fils de ce prince (Lvof, prince de Halicz; Vladimir, prince de Vladimir) moururent en 1320 et 1319 sans postérité mâle. La fille de Vladimir porta sa principauté au grand-duc de Lithuanie, Gedimin, dont les successeurs réunirent Halicz (*Voy.* GALICIE). Vladimir passa avec la Lithuanie à la Pologne, puis à la Russie. En 1274 fut tenu à Vladimir un concile national où fut publiée une constitution ecclésiastique.

VLADISLAS, nom commun à divers rois ou princes de Pologne, de Hongrie et de Bohême.

Rois et princes polonais.

VLADISLAS I, dit *Hermann*, succéda en 1081 à son père Boleslas II, sans prendre d'autre titre que celui de duc, eut à combattre Vratislav II, duc de Bohême, les Prussiens, les Poméraniens, ainsi que Zbignev, son fils naturel, qu'il avait fait duc de Moravie, et qui s'était révolté. Sa mort eut lieu en 1102.

VLADISLAS II, fils aîné de Boleslas III, devint roi en 1138. Il voulut dépouiller ses 3 puînés qui avaient reçu d'énormes apanages, fut chassé par eux et remplacé par Boleslas IV (1146), se réfugia à la cour de l'empereur Conrad, ne put remonter sur son trône, malgré les secours de Conrad et de Frédéric Barberousse et l'appui du pape, et mourut en exil (1159). Boleslas IV céda aux fils de Vladislas la Silésie comme grand fief sous suzeraineté polonaise.

VLADISLAS III, dit *Laskonogi* ou *aux Jambes grêles*, fils de Miécislas III, hérita pour sa part, en 1202, de la Grande-Pologne, et en même temps fut élu roi de toute la Pologne par un parti; il n'accepta que sur le refus formel de Lech-le-Blanc qui avait des droits. Il repoussa une invasion de Roman, prince de Halicz. Mais bientôt ses violences soulevèrent la nation. Lech fut rappelé (1206), et Vladislas III ne garda que la Grande-Pologne, d'où ses excès le firent chasser aussi. Il mourut en exil (1233).

VLADISLAS IV, dit *Lokietek* ou *le Nain*, neveu de Vladislas III et frère de Lech-le-Noir, fut un des 5 compétiteurs qui se disputèrent la couronne à la mort de ce dernier (1289), mais ne fut universellement reconnu que vers 1304 (après la mort de Venceslas). Il ne put réunir à la Pologne la Poméranie, grand fief dont les possesseurs venaient de s'éteindre en 1295, laissa la Silésie passer sous la suzeraineté de l'Allemagne, eut des guerres à soutenir contre la Lithuanie, le Brandebourg, la Bohême, mais surtout contre les Chevaliers Teutoniques, qu'il battit à Radzielewo (1331), et auxquels il reprit Bromberg, Dobrzyn, etc. Il mourut en 1333. Casimir III (le Grand) était son fils.

VLADISLAS V (JAGELLON ou JAGIEL, dit), d'abord duc de Lithuanie, puis roi de Pologne, par suite de son mariage avec Hedwige, fille et héritière de Louis, roi de Hongrie et de Pologne, fut le chef de la dynastie des *Jagellons*, et régna en Pologne de 1386 à 1434. Il fit avec succès la guerre aux Chevaliers Teutoniques, et refusa le trône de Bohême que lui offraient les Hussites révoltés contre Venceslas.

VLADISLAS VI, fils de Vladislas V (Jagellon), né en 1424, régna en Pologne de 1434 à 1444, et fut, en 1440, élu roi de Hongrie, où il régna sous le nom de Ladislas (*Voy.* LADISLAS V *bis*).

VLADISLAS VII, fils de Sigismond III, né en 1595, monta sur le trône en 1632. Il s'était fait dès sa jeunesse une telle réputation de valeur, qu'un parti russe lui offrit en 1610 le trône des czars; mais il ne put réussir à s'y asseoir. Devenu roi de Pologne, il soutint avec succès la guerre contre Michel Romanov, qui voulut en vain reprendre Smolensk (1634), triompha des Tartares de Crimée et des Turcs (1633 et 34), fomenta sous main la révolte des Cosaques (sous Chmielnicki) contre la Pologne, révolte qui devait lui fournir l'occasion de s'entourer de grandes forces militaires et d'étendre les priviléges trop restreints de la royauté. Il mourut en 1648, au moment d'accomplir ses projets, ne laissant qu'un frère, Jean-Casimir, qui lui succéda.

Rois de Bohême.

VLADISLAS I, duc de Bohême, avait été en 1105 le compétiteur de Sviatopolk, devint son successeur en 1109, non sans opposition, aplanit les résistances en partageant le pays avec son frère Borzivog, et mourut en 1125.

VLADISLAS II, fils du précédent, ne parvint au trône qu'après la mort de Sobieslas I, son oncle, et par l'appui de l'empereur Conrad III (1140). Il eut plusieurs révoltes graves à combattre, et finalement Sobieslas II, son cousin, le déposséda en 1173. Il avait pris part à la 2e croisade en 1147, et avait fourni des secours à Frédéric dans ses guerres contre la ligue lombarde. Il mourut en 1173.

VLADISLAS III, fils puîné de Brzétislas III (Henri), lui succéda en 1198; mais, après cinq mois de règne, abdiqua en faveur de son frère Przemislas Ottocar, et se contenta de la Moravie comme apanage.

Rois et princes hongrois.

VLADISLAS, rois de Hongrie, plus communément LADISLAS. *Voy.* ce nom.

VLADISLAS, fils aîné d'Huniade (1431-57), fut donné en otage par son père, après la défaite de Cassovo, au duc de Servie, Etienne V, et se vit forcé d'épouser Elisabeth de Cilley, fille de l'ennemi mortel de son père. Redevenu libre, il fut nommé duc de Croatie et de Dalmatie, vainquit les grands.

révoltés dans la Haute-Hongrie, et se distingua par ses exploits. Après la mort de son père, il eut querelle avec Ulric de Cilley, revenu en Hongrie avec le nouveau roi, Ladislas V le Posthume, et le fit tuer pour prévenir ses embûches. Mais le roi le fit décapiter à Bude. Peu après cette exécution, le frère de Vladislas, Matthias Corvin, fut appelé au trône.

VLASTA, amazone bohémienne, fut d'abord une des compagnes de Libussa, et voulut, après la mort de cette princesse en 735, former un état où les femmes domineraient sur les hommes. Elle en établit le siége sur le mont Vidovlé, d'où sa singulière armée s'élançait sur les plaines voisines pour les ravager. Elle fut ainsi huit ans la terreur de la Bohême, ferma l'oreille aux propositions de paix du roi Przemislas, et publia un code qui consacrait sur tous les points la dépendance et l'infériorité des hommes. Le fort de Vidovlé fut pris d'assaut par le roi de Bohême, et Vlasta périt les armes à la main.

VLIE ou VLIELAND, *Flevolandia*, île de Hollande (Hollande septentrionale), à 9 kil. N. E. du Texel : 14 kil. sur 3 ; ch.-l., Vlieland ; 600 hab.

VOCONCES, *Vocontii*, à peu près l'E. du *dép. de la Drôme*, peuple de la Viennaise, entre les *Allobroges* au N., les états de *Cottius* et les *Caturiges* à l'E., les *Cavares* à l'O., les *Memini* et les *Vulgientes* au S., avait pour ch.-l. *Dea* (Die) ou *Vasio* (Vaison), et plus tard *Lucus Augusti* (Luc).

VODINA, *Edesse* de Macédoine, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 80 kil. N. O. de Salonique ; 12,000 hab.

VOET (Gisbert), théolog. protestant, né à Heusde en 1593, mort en 1680, remplit depuis 1634 la chaire de théologie et de langues orientales à l'école d'Utrecht, passa toute sa vie en querelles, prit violemment parti pour les Gomaristes contre les Arminiens, eut pour principal adversaire, parmi les théologiens, Coccéius, fulmina contre Descartes une accusation d'athéisme, le traduisit devant les magistrats d'Utrecht, et lui suscita toutes sortes de persécutions. Les Catholiques eurent aussi en lui un ennemi acharné. Son ouvrage le plus remarquable est sa *Politica ecclesiastica*, 4 vol. in-4, Amsterdam, 1663-76.

VOGEL (Christophe), habile compositeur, de Nuremberg, né en 1756, mort en 1788, à 32 ans, des suites de son intempérance, s'était déjà fait connaître par la *Toison d'Or*, opéra joué à Paris en 1786. Il laissa en mourant l'opéra de *Démophon*, qui fut joué en 1789 avec un grand succès.

VOGELBERG, *Avicula*, un des sommets des Alpes Lépontiennes, à 65 kil. S.E. du mont St-Gothard, et à la source du Rhin postérieur ; 3,423 m. de haut.

VOGELSBERG, chaîne de mont. d'Allemagne, dans la Hesse, entre les bassins du Mein et du Weser. Sommet principal, l'Oberwald, 741ᵐ.

VOGESUS MONS, nom latin des VOSGES.

VOGHERA, *Vicus Iriæ* ou *Iria*, ville des Etats sardes (Alexandrie), ch.-l. d'intendance, sur la rivière de Staffora, à 31 kil. N. O. d'Alexandrie ; 10,000 hab. Evêché. Soieries, filatures de soie. — L'intendance de Voghera, entre la division de Novare, le roy. Lombard-Vénitien, la prov. de Tortone, le duché de Parme et la division de Gênes, a 45 kil. sur 30 et 100,000 hab. Elle est traversée par le Tanaro, la Staffora, la Trebbia, le Bobbio.

VOGOULS, VOGOULITCHES, peuple nomade de la Russie d'Asie, de race finnoise, à l'E. de l'Oural septentrional, est répandu dans les gouvernements de Perm et de Tobolsk. Les Vogouls sont chasseurs, et vivent surtout de la chair de l'élan.

VOID, ch.-l. de canton (Meuse), à 8 kil. S. de Commercy ; 1,480 hab. Fabrique d'huile.

VOIGTLAND, *Variscia*, territoire de l'ancien empire d'Allemagne, comprenait ce que l'on appelle auj. cercle de Voigtland (au roy. de Saxe), bailliage de Weyda (dans la Saxe-Weimar), cercle de Ziegenrück (dans le gouv. d'Erfort, à la Prusse), bailliage de Ronneburg (Saxe-Gotha), et possessions de la maison de Reuss. — Le cercle de Voigtland ou Neustadt, dans le roy. de Saxe, est entre celui d'Erzgebirge au N. E., la Bohême au S. E., la Bavière au S. O., le duché de Reuss au N. O. : 60 kil. sur 40 : 105,000 hab. Ch.-l., Planen.

VOIOUSSA, *Aous*, riv. de la Turquie d'Europe (Albanie), naît dans l'E. du livah de Janina, coule du S. E. au N. O., entre dans le livah d'Avlone, baigne Premiti, Tebelen, et se jette dans l'Adriatique au N. du golfe d'Avlone ; cours, 200 kil.

VOIRON, ch.-l. de cant. (Isère), à 20 kil. N. O. Grenoble : 7,571 hab. Toile de chanvre dite de Voiron ; chapeaux de paille façon Florence ; papeteries, etc. Patrie de Cl. d'Expilly.

VOISENON (Claude-Henri FUSÉE, abbé DE), poëte français, né au château de Voisenon aux environs de Melun en 1708, mort en 1775, s'était déjà fait connaître par de jolis vers et par une vie dissipée, lorsqu'il reçut les ordres pour complaire à sa famille. Il fut nommé grand-vicaire de Boulogne, refusa de devenir évêque, reçut en dédommagement une riche abbaye et passa sa vie dans les plaisirs et dans le culte des muses. Il composa de petites comédies : *les Mariages assortis*, 1744 ; *la Coquette fixée*, 1746 ; des poésies fugitives, quelques opéras, et fut admis à l'Académie en 1762 ; mais il dut bien plutôt cet honneur à ses liaisons avec les grands et les gens de lettres (Voltaire, Favart, etc.) qu'à son mérite personnel. La versatilité de son caractère le rendit méprisable aux yeux mêmes des hommes les plus frivoles ; en effet, il encensa également Choiseul, d'Aiguillon, l'abbé Terray et le chancelier Maupeou, Mᵐᵉ de Pompadour et la Dubarry. Ses mœurs étaient scandaleuses. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1781, 5 vol. in-8. Parmi ses pièces de théâtre, *la Coquette fixée* est la moins mauvaise ; ses *Poésies fugitives* sont gracieuses, mais trop négligées. Il a aussi laissé des fragments historiques. On lui attribuait une grande part dans les ouvrages de Favart. On cite de Voisenon une foule de mots pleins d'esprit et de gaîté.

VOISIN (Catherine DES HAYES, dite la), devineresse, était d'abord accoucheuse à Paris, et se mit, pour s'enrichir, à faire le métier de sorcière. Elle fut compromise dans l'affaire de la marquise de Brinvilliers, et fut accusée d'avoir débité clandestinement des poisons. Condamnée par la Chambre ardente, elle fut brûlée en place de Grève, 1680.

VOISIN, chancelier. *Voy*. VOYSIN.

VOITEUR, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Seille, à 12 kil. N. de Lons-le-Saulnier ; 1,092 hab. Bons vins.

VOITURE (Vincent), poëte français, né en 1598 à Amiens, mort en 1648, était le fils d'un riche marchand de vins. Lancé de bonne heure dans le monde et à la cour, il s'y fit une réputation d'esprit, acquit de puissants protecteurs, et devint introducteur des ambassadeurs près de Gaston, frère du roi ; pendant la révolte de ce prince il le suivit en Lorraine, en Belgique, et reçut de lui une mission en Espagne près d'Olivarez. Après le retour de Gaston en France, il s'attacha à Richelieu et jouit de la confiance du ministre et même du roi (Louis XIII). Mazarin le fit maître d'hôtel du roi, interprète des ambassadeurs chez la reine : il eut de plus diverses pensions et une riche sinécure aux finances. Il fut membre de l'Académie Française dès sa création, en 1635. Peu d'auteurs ont été plus encensés que Voiture de leur vivant, la postérité l'a oublié. On ne peut nier pourtant qu'il n'eût de l'esprit, mais il a plus de prétention encore ; il est froid, forcé, et tombe souvent dans la puérilité. Ses *Œuvres complètes*, Paris, 1713 et 1855, 2 vol. in-12, se composent principalement de *Lettres* à diverses personnes, de

Lettres amoureuses et de poésies, fort médiocres en général. Ses *Lettres* eurent un succès prodigieux; elles ont contribué, ainsi que les écrits de Balzac, à polir la langue. Voiture était le coryphée de l'hôtel Rambouillet. Il est l'auteur du fameux sonnet d'*Uranie*, rival du sonnet de *Job* par Benserade.

VOIVODE ou VAYVODE, c.-à-d. *chef de guerre* (des deux mots slavons *voï*, troupe, et *vodü* commander), nom que portaient d'abord les princes de Valachie et de Moldavie, et qui fut depuis remplacé par celui d'hospodar. Ce nom est aussi usité en Pologne pour désigner les gouverneurs des provinces ou voïvodies. — Les *voïvodies* se subdivisent elles-mêmes en *obvodies*.

VOLATERRANUS. *Voy.* MAFFEI et VOLTERRE.

VOLATERRES, *Volaterræ*, auj. *Volterra*, ville d'Étrurie, une des 12 lucumonies, à l'O. de *Sena Julia* (Sienne), fut une des dernières soumises par les Romains. Ceux-ci y battirent l'armée étrusque en 298. Perse était de Volaterres.

VOLCANO ou VULCANA (île), *Hiera*, une des îles Lipari, la plus méridionale, est déserte : 16 kil. de tour. Volcan de 800 mètres de hauteur qui jette continuellement beaucoup de soufre.

VOLCEÆ PALUDES, auj. le lac BALATON (Hongrie).

VOLCES, *Volcæ*, peuple de la Gaule, dans la Narbonaise 1re, se distinguait en plusieurs peuplades dont les plus connues sont les Tectosages et les Arécomiques (*Voy.* ces deux mots). — On présume que Volces est le même nom que Belges, et que ces deux noms dérivent du mot *volk* (*peuple* en allemand).

VOLGA, *Rha* des anciens, le plus grand fleuve de la Russie européenne et de toute l'Europe, naît dans le gouv. de Tver par 57° lat. N., 30° long. E., coule à l'E., puis au S. et au S. E., arrose les gouv. de Tver, Iaroslav, Kostroma, Nijnéi-Novogorod, Kazan, Simbirsk, Saratov, Astrakhan; reçoit à droite l'Oka, la Soura, à gauche la Mologda, la Chekana, la Kama, l'Oufa, la Samara, et tombe par 65 ou 70 embouchures dans la mer Caspienne, après un cours d'au moins 2,800 kil. La navigation y est très facile; mais la profondeur du fleuve diminuant tous les jours, on craint qu'un jour il ne devienne impraticable pour les bâtiments un peu gros. La pêche y est très productive. Divers canaux établis entre les affluents de la Neva et ceux du Volga unissent les mers Baltique et Caspienne; d'autres, entre les tributaires du Volga et de la Dwina du Nord, font communiquer les mers Caspienne et Blanche : enfin pour lier la mer Caspienne et la mer Noire, Sélim II voulut ouvrir un canal entre le Volga et le Don (qui sont très voisins l'un de l'autre à Tzaritzin); Ivan IV fit échouer ce projet, mais depuis les Russes l'ont repris pour leur compte et ont fait le canal d'Ivanov (qui unit la Chata et l'Oka) en attendant l'exécution du canal de Pierre I.

VOLHYNIE, *Wolhynsk* en polonais, gouv. de la Russie d'Europe, borné par ceux de Grodno et Minsk au N., de Podolie au S., de Kiev à l'E., et par la Pologne à l'O. : 350 kil. sur 254 : 7,900 kil. carrés; 1,540,000 hab. (Russes, Polonais, Juifs, etc.). Ch.-l., Jitomir. Climat doux, sol fertile : fruits, légumes, grains, lin, riches forêts; poix, goudron, potasse. Bétail, gibier, animaux à fourrures et quelques animaux féroces (ours, lynx, loups). Fer, chaux, gypse, pierres à bâtir, salpêtre. Industrie. Exportation active. — La Volhynie fit longtemps partie de la Pologne : elle est à la Russie depuis 1793.

VOLKONSKI. *V.* w.—VOLKSHEIM. *V.* HOHLEEN.

VOLLORE-VILLE, *Lovolautrium* ou *Volotrense Castrum*, ville du dép. du Puy-de-Dôme, à 13 kil. N. E. de Thiers; 3,944 hab. Colonne milliaire en l'honneur de l'empereur Claude. Ville jadis forte; prise en 532 par Thierry, roi de Metz. — Entre Thiers et *Vollore-Ville* se trouve *Vollore-Montagne*, bourg de 830 hab.

VOLMUNSTER, ch.-l. de canton (Moselle), à 40 kil. E. de Sarreguemines; 1,516 hab.

VOLNAY, village du dép. de la Côte-d'Or, à 7 kil. S. O. de Beaune; 650 hab. Vins fins et légers, d'un bouquet agréable; les meilleurs crûs sont ceux de Santenot, des Caillerets, de la Bouche-d'Or, des Angles, des Champans, des Caillepieds, des Chevrets et des Fremyets.

VOLNEY (Constantin-François CHASSEBOEUF, comte de), savant français, né en 1757 à Craon (Anjou), mort en 1820, vint à Paris pour étudier la médecine, mais se livra de préférence aux travaux d'érudition. En 1782, il entreprit un voyage en Orient, apprit l'arabe chez les Druses dans un couvent du Liban, et parcourut pendant quatre ans la Syrie et l'Égypte. À son retour (1787), il publia la relation de son voyage, qui lui fit une grande réputation. Envoyé aux États-Généraux, il y soutint les idées nouvelles; mais sous Robespierre il fut accusé de royalisme et enfermé. Le 9 thermidor le sauva. Il fut nommé en 1794 professeur d'histoire aux écoles normales, et fut membre de l'Institut lors de sa création. Il fit en 1795 un voyage aux Etats-Unis, et y fut bien accueilli, comme ami de Franklin. Il se déclara pour la révolution du 18 brumaire, fut nommé membre du sénat conservateur et bientôt après vice-président du sénat. Volney montra de l'indépendance : il s'opposa au concordat, à l'expédition de St-Domingue, à l'établissement de l'empire; depuis ce temps, il s'éloigna des affaires, et se livra plus spécialement à ses travaux de philologue et d'orientaliste. Néanmoins, Napoléon le fit comte de l'empire. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Paris, en 8 vol. in-8, 1821, et ses *Œuvres choisies* en 6 vol. in-32, 1827. On y distingue son *Voyage en Égypte et en Syrie* (1787), les *Ruines* (1791), où il sape les fondements de toute religion, surtout du catholicisme; la *Loi naturelle* ou *Catéchisme du citoyen* (1793), la *Chronologie d'Hérodote* (1808), les *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (1814). Il s'était beaucoup occupé de la simplification de l'écriture des langues orientales, et proposa dans ce but des caractères nouveaux pour compléter l'alphabet vulgaire. Il fonda un prix pour le meilleur *Mémoire* sur ce sujet. Les *Ruines* et les *Recherches nouvelles* sont à l'*Index*.

VOLO, jadis *Pagases*, ou, selon d'autres, *Iolcos*, ville de l'état de Grèce, en Thessalie (Hellade orient.), sur un golfe circulaire dit golfe de Volo (golfe *Pagasétique* ou *Pélasgique* des anciens), à 50 kil. S. E. de Larisse; 3,500 hab. Archevêché grec. Port, château. Commerce avec la Turquie et l'Égypte. Le golfe de Volo forme la limite de la Turquie et du nouvel état de Grèce du côté de l'E.

VOLOGDA, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Vologda, sur la Vologda, à 730 kil. S. E. de Saint-Pétersbourg; 15,000 hab. Archevêché. Environ 50 églises. Établissements d'instruction publique. Toile à voiles, draps communs, couleurs, tanneries. Commerce assez actif avec Saint-Pétersbourg. — Fondée par les Novogorodiens du Xe au XIe siècle; à la principauté de Rostov depuis l'invasion de Batou-Khan (XIIIe siècle); soumise par les grands princes de Moscou en 1390. — Le gouv. de Vologda a pour bornes celui d'Arkhangel au N., la Sibérie à l'E., les gouv. de Perm, de Viatka, de Kostroma et d'Iaroslav au S., ceux de Novogorod et d'Olonèje à l'O., et va de 38° à 57° long. E., de 58° à 64° lat. N. : 1,150 kil. de l'E. à l'O., sur 400 de largeur moyenne; 1,060,000 hab. Plaines, sauf à l'E., où s'élèvent les monts Poyas. Climat rigoureux, mais sain; hiver de huit mois. Sol peu fertile. Forêts. Animaux à fourrure, lynx, loups, ours. Fer, cuivre, grès, granit, chaux, gypse, feldspath.

VOLOGDA, riv. de Russie, a environ 116 kil. de cours, et tombe dans la Soukhon, à 31 kil. au dessous de la ville de Vologda qu'elle baigne.

VOLOGÈSE I, roi des Parthes, fils et successeur de Vonone II, régna de l'an 50 à 80, donna la Médie à son frère Pacorus, plaça un autre frère (Tiridate) sur le trône d'Arménie (52), vit ses états envahis par les Romains, sous le règne de Néron, mais soutint sans grande perte les efforts du général romain Corbulon; repoussa aussi les Dahes, les Saces, les Alains. Quelques-uns le font régner jusqu'en 90.

VOLOGÈSE II, fils et successeur de Chosroès (121-150), resta en paix avec les Romains, malgré les affronts qu'ils lui prodiguèrent, et acheta la retraite des Alains qui envahissaient son territoire.

VOLOGÈSE III, fils et successeur du précédent, envahit l'Arménie en 161, y établit Chosroès à la place de Sohême, fut battu ensuite par les Romains et attaqué par ses propres sujets, dont il ne triompha qu'avec des peines extrêmes. Il mourut en 192.

VOLOGÈSE IV ou ARDAWAN, roi en 192, feignit de soutenir le parti de Pescennius Niger pour envahir la Mésopotamie, mais fut battu par Septime-Sévère en 198, et regagna précipitamment Ctésiphon, sa capitale. Il mourut en 207.

VOLOGÈSE V (ou IV), fils du précéd. et frère d'Artaban V, disputa le trône à ce dernier, puis partagea l'empire avec lui, eut pour lot la Susiane, la Perside et les autres contrées méridionales de la monarchie (212). Bientôt les Perses, sous Ardechir-Babekhan (ou Artaxerce I, le premier des Sassanides), se révoltèrent contre lui. Il fut battu, s'enfuit dans le Kerman, et y perdit la vie en 219 ou 220.

VOLONNE, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), sur la Durance, à 20 kil. S. E. de Sisteron; 1,366 hab.

VOLPI (Jean-Antoine), né à Padoue en 1686, mort professeur de philosophie, puis d'éloquence latine à Padoue, forma en 1717, avec son frère l'abbé Gaetano Volpi, un grand établissement d'imprimerie et de librairie, d'où sortirent beaucoup d'éditions estimées, accompagnées de *préfaces* et de *commentaires*. On remarque celles de Catulle, Tibulle, Properce, Lucrèce, Dante, Pétrarque, Politien. Gaetano a publié le catalogue de la *Libreria de' Volpi*, Padoue, 1756.

VOLSK, ville de la Russie d'Europe (Saratov), sur le Volga, à 130 kil. N. E. de Saratov; 5,000 hab. Etablissement pour les sciences dit *Propylées*.

VOLSQUES, *Volsci*, peuple du Latium méridional, au N. de la Campanie et au S. des Pélignes, semble être d'origine osque. Ils étaient divisés en plusieurs petits états formant une espèce de confédération, et dont les principaux étaient Antium, Ecètres, Vélitres, Anxur, Priverne. Celles de ces villes qui possédaient des côtes sur la mer Inférieure avaient une marine marchande, et quelquefois s'adonnaient à la piraterie. Une partie de la ligue volsque était soumise à Tarquin-le-Superbe; elle se déclara libre peu après l'expulsion des Tarquins. Depuis ce temps, les Volsques, aidés des Eques et parfois des Etrusques, firent à la république romaine une guerre acharnée. C'est chez eux que se réfugia Coriolan, exilé de Rome. Les Romains, après avoir soumis à diverses reprises les petits états de la ligue volsque et comprimé de nombreuses révoltes, finirent par briser l'existence des Volsques comme nation en 338 (après les 3 batailles de Veseris, de l'Astura et de Pedum).

VOLTA (Alexandre), célèbre physicien, né à Côme en 1745, mort en 1827, fut d'abord professeur dans sa ville natale, puis occupa 30 ans la chaire de physique à l'université de Pavie. Bonaparte le fit comte et sénateur du roy. d'Italie, et l'inscrivit le premier sur la liste des membres de l'Institut italique. Il était en outre associé étranger de l'Institut de France (depuis 1802). Volta est un des plus grands physiciens qui aient existé. On lui doit: l'*Electrophore perpétuel* (1775), le *Condensateur* (1782), l'*Eudiomètre électrique*, l'*Electroscope à pailles*, un *Pistolet* et une *Lampe à matière inflammable*; mais son principal titre est la découverte de l'appareil électrique appelé de son nom *pile voltaïque*, qui a ouvert à la chimie une carrière toute nouvelle. Cette découverte, qui date de 1794, ne fut connue en France qu'en 1801. Il y fut conduit en soumettant à une analyse plus sévère les faits observés par Galvani, et dont ce physicien avait donné une explication précipitée. Appelé en France par le 1[er] consul après cette découverte, il y reçut la médaille d'or de l'Institut. Les principaux ouvrages de Volta sont: les *Lettres sur l'inflammabilité de l'air se dégageant des marais* (traduit en français, 1776), et sa *Lettre à Banks sur la construction de la pile*. V. Antinori a publié une *Collection des ouvrages de Volta* (en italien), Florence, 1816, 5 vol. in-8.

VOLTAIRE (François-Marie AROUET DE), né à Châtenay ou à Paris même en 1694, était fils de François Arouet, ancien notaire et trésorier de la chambre des Comptes, et de Marguerite d'Aumart, d'une famille noble du Poitou. Il fit des études brillantes au collége Louis-le-Grand, alors dirigé par les Jésuites, et y compta parmi ses maîtres les PP. Lejay et Porée. Son père le destinait à la magistrature, et le plaça chez un procureur; mais une vocation précoce l'entraîna irrésistiblement vers les lettres et la poésie. Dès son enfance il avait été remarqué de Ninon, qui lui légua 2,000 fr. pour acheter des livres. Il fut de bonne heure introduit dans la société des grands seigneurs, des beaux-esprits et des incrédules, par l'abbé de Châteauneuf, son parrain, incrédule lui-même, et il y puisa une grande liberté de penser. A 21 ans, il s'était déjà fait une telle réputation de malignité qu'on l'accusa d'être l'auteur d'une satire contre Louis XIV, qui parut peu après la mort du roi et qui finissait par ce vers:

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Mis à la Bastille, quoiqu'il protestât de son innocence, il y resta plus d'une année. En sortant de prison, il quitta son nom d'Arouet, sous lequel il avait été, disait-il, trop malheureux, pour prendre celui de Voltaire, qu'il tira d'un petit domaine appartenant à sa mère. Pendant sa détention il avait ébauché la *Henriade* et composé *Œdipe*. Cette tragédie fut jouée en 1718, et obtint le plus grand succès. Voltaire donna ensuite les tragédies d'*Artémire* (1720), de *Mariamne* (1724), et la comédie de l'*Indiscret* (1725), qui ajoutèrent peu à sa réputation; mais en même temps il achevait la *Henriade*, qui lui valut des éloges universels. Au milieu de ses succès il se vit de nouveau privé de sa liberté; un chevalier de Rohan, auquel il avait demandé réparation d'une grossière insulte, le fit pour toute réponse mettre à la Bastille (1726). Voltaire ne recouvra la liberté qu'au bout de six mois, et reçut ordre de sortir de France. Il se rendit en Angleterre; pendant cet exil il étudia profondément la langue, la littérature, la philosophie des Anglais, et fortifia son penchant à l'incrédulité par le commerce des Toland, des Tindal, des Collins, des Bolingbroke. Revenu clandestinement à Paris après trois ans, il s'y livra à la fois à des spéculations financières qui l'enrichirent, et à des travaux littéraires qui mirent le comble à sa gloire; en moins de cinq ans il produisit: *Brutus* (1730), *Eriphyle*, *Zaïre* (1732), dont le succès fut prodigieux (1733), *Adélaïde du Guesclin* (1734); composa le *Temple du Goût* (1733), l'*Histoire de Charles XII*, et fit paraître les *Lettres philosophiques* ou *Lettres anglaises* (1735), déjà publiées à Londres en 1728, mais en anglais. Cet ouvrage fut, à cause de ses attaques contre la religion, brûlé par la main du bourreau, et l'aut. se vit obligé de prendre la

taire. Il alla s'enfermer au château de Cirey (en Champagne), chez la marquise Du Châtelet, femme déjà célèbre par son goût pour les sciences, et avec laquelle il avait formé une liaison intime. Dans cette retraite où il resta cinq ans (1735-40), il étudia les sciences, à l'exemple de son amie, et rédigea les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738); c'est là aussi qu'il fit *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*, ses *Discours sur l'homme*, qu'il prépara le *Siècle de Louis XIV*, l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, et composa ce poëme trop fameux, qui, en insultant à la chaste héroïne de la France, ne fit tort qu'à sa propre gloire. En 1740, il fit un court voyage à Berlin, se rendant aux pressantes invitations du roi Frédéric II, l'un de ses plus grands admirateurs. A son retour, il se vit tout à coup recherché par le ministère qui l'avait persécuté jusque là, et fut chargé en 1743, auprès du roi de Prusse, d'une mission qui obtint un plein succès. Il composait vers le même temps pour la cour la *Princesse de Navarre*, le *Temple de la Gloire*, opéras qui furent représentés à Versailles, et chantait les victoires du roi dans le *Poëme de Fontenoy* (1745). Il obtint alors, par le crédit de Mme de Pompadour, qui s'était déclarée sa protectrice, le brevet d'historiographe de France, avec une charge de gentilhomme de la chambre du roi, et put enfin entrer à l'Académie (1746), dont les portes lui avaient été deux fois fermées. Mais sa faveur dura peu; pour le dégoûter, on affecta de lui préférer Crébillon; il se vengea en refaisant avec une grande supériorité les tragédies de son rival; c'est à cette lutte que l'on dut *Sémiramis* (1748), *Oreste* (1750), *Rome sauvée* (1752); il donnait à la même époque *Nanine* (1749), la meilleure de ses comédies. Repoussé de Versailles, Voltaire se vit accueilli à Sceaux, chez la duchesse du Maine, à Nancy, où régnait Stanislas, et finit, après la mort de Mme Duchâtelet (qu'il avait perdue en 1749), par se rendre à Berlin, où les sollicitations du roi l'appelaient depuis longtemps (1750). Frédéric le logea dans son palais à Potsdam, le nomma chambellan, lui donna 20,000 fr. de pension, et fit tout pour le fixer près de lui. Voltaire goûta dans ce séjour quelques instants de bonheur, mais bientôt il excita l'envie, et se fit, par son penchant à la raillerie, des ennemis acharnés, surtout parmi les écrivains français établis à Berlin; il eut de violentes querelles avec Maupertuis, président de l'Académie, qu'il livra à la risée publique dans sa *Diatribe du docteur Akakia*. Ses ennemis parvinrent à lui nuire dans l'esprit du roi, et, après plusieurs réconciliations feintes, les deux amis se séparèrent définitivement (1753). Voltaire parcourut alors une partie de l'Allemagne, s'arrêta chez la duchesse de Saxe-Weimar, à la prière de laquelle il rédigea les *Annales de l'Empire*, le plus médiocre de ses ouvrages; séjourna à Strasbourg, à Colmar, à Lyon, et dans plusieurs autres villes de France, mais sans pouvoir revenir à Paris; habita quelque temps les *Délices*, sur le territoire de Genève (1755), et finit par se fixer à Ferney, dans le pays de Gex (1758). C'est là qu'il passa ses vingt dernières années; il s'y construisit une magnifique demeure, et fit par sa présence prospérer toute la contrée : ses admirateurs venaient de tous les points de l'Europe pour visiter celui qu'on appelait le *patriarche de Ferney*. Pendant son séjour en ce lieu, Voltaire, étendant encore le cercle de ses travaux, rédigea d'éloquents *factums* pour Calas, pour Sirven, pour Lally, victimes de déplorables erreurs judiciaires, réclama l'affranchissement des serfs de l'abbaye de Saint-Claude dans le Jura, publia des *Commentaires sur Corneille*, afin de doter une nièce de ce grand homme; mit la dernière main à l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, écrivit l'*Histoire de la Russie sous Pierre-le-Grand* (1759-63), l'*Histoire du Parlement de Paris*; composa une foule de poésies des genres les plus divers, satires, épîtres, contes, épigrammes, poésies légères; écrivit ses romans en prose, si pleins d'esprit, mais aussi de malignité et de cynisme, et fit en outre de nombreuses tragédies, dont quelques-unes, *l'Orphelin de la Chine*, *Tancrède* (1760), sont dignes de ses meilleures années, mais dont plusieurs n'obtinrent pas même l'honneur de la représentation (les *Scythes*, les *Guèbres*, les *Pélopides*, etc.), et quelques comédies, entre autres l'*Écossaise*, dirigée tout entière contre Fréron. En même temps il entretenait une correspondance immense, animait de son esprit les *Encyclopédistes*, et lançait une foule de pamphlets, où il employait contre ses adversaires l'arme du ridicule, mais trop souvent aussi l'invective et l'injure; parmi les victimes de ses sarcasmes on connaît surtout Desfontaines, Fréron, Labeaumelle, Nonotte, Sabatier, Trublet. Enfin, et c'est ce qui l'occupait le plus, il soutenait contre la religion chrétienne une lutte acharnée, et publiait sous le voile de l'anonyme un grand nombre d'écrits impies : la *Philosophie de l'histoire*, la *Bible commentée*, l'*Examen important de mylord Bolingbroke*, l'*Histoire de l'établissement du Christianisme*, etc.; c'est en grande partie dans le même but que fut rédigé son *Dictionnaire philosophique*. En 1778, à 84 ans, Voltaire, à la sollicitation de Mme Denis, sa nièce, qui le gouvernait, fit un voyage à Paris afin de faire représenter *Irène*, une de ses dernières productions. Il fut reçu dans la capitale avec un enthousiasme impossible à décrire; mais accablé d'honneurs de tous genres, il ne put résister à tant d'émotions, et succomba trois mois après son arrivée (30 mai 1778). Il logea et mourut chez le marquis de Villette, sur le quai qui a conservé son nom. Il n'avait pas reçu les secours de la religion. On refusa de l'enterrer à Paris; son corps fut transporté à l'abbaye de Scellières, dont l'abbé Mignot, son neveu, était commendataire. Ses restes ont été solennellement transportés en 1791 au Panthéon, où ils reposent encore. Voltaire est l'écrivain le plus universel des temps modernes; doué d'une merveilleuse souplesse, il a embrassé presque tous les genres, et a manié avec bonheur les styles les plus divers. Comme poète, il a surtout brillé dans la tragédie, où il s'est placé auprès de Corneille et de Racine; dans l'épopée, où il occupe le premier rang parmi les poètes français, quoiqu'il soit resté bien au dessous d'Homère, de Virgile et du Tasse; dans la poésie philosophique, où il égale Pope; dans la poésie légère, où il est sans rival; mais il a été moins heureux dans la comédie, dans l'opéra, et a échoué dans l'ode. Partout ses vers sont faciles et corrects : mais on leur reproche du prosaïsme et des rimes négligées. Comme prosateur, il a traité avec un égal succès la philosophie, l'histoire, le roman, le genre épistolaire : son style est irréprochable dans ses ouvrages sérieux; il est toujours simple, clair, élégant. Il brille surtout par l'esprit. En histoire, il fut un des premiers à porter la critique dans l'étude des faits; ses récits sont partout pleins d'intérêt; mais trop souvent il est partial et altère les événements au gré de ses passions. Comme philosophe, il ne fit qu'adopter et propager les idées de Locke et de Condillac; d'ailleurs la philosophie n'était guère pour lui que l'incrédulité, et, bien qu'il affectât de respecter la croyance en Dieu et les vérités morales, il n'employa le plus souvent son talent qu'à saper les fondements de toute religion : aussi la plupart de ses ouvrages furent-ils condamnés à Rome et en France. Comme homme, Voltaire est un singulier mélange de qualités et de défauts; il était d'une mobilité, d'une irascibilité extrême; il se montra vindicatif, peu scrupuleux et quelquefois hypocrite; mais il eut aussi de nobles mouvements, fit du bien et défendit en plus d'une occasion les droits de la justice et

de l'humanité. Voltaire est assurément l'homme de qui on a dit le plus de bien et le plus de mal; tout en condamnant sévèrement sa haine insensée contre la religion, on ne peut nier qu'il soit un des plus beaux génies que la France ait produits, et qu'il ait exercé pendant plus d'un demi-siècle une véritable dictature sur la littérature et la philosophie. — Les *Œuvres de Voltaire* ont été plusieurs fois réimprimées, soit en totalité, soit en partie. Parmi les éditions complètes, les plus remarquables sont celles de Kehl, 1784-89, 70 vol. in-8, avec des notes de Condorcet, Decroix et Beaumarchais, et une table des matières publiée en 1801; de Desoër, Paris, 1817-19, 13 vol. gr. in-8; de Lefebvre et Déterville, Paris, 1817-1820, 42 vol. in-8; de Lequien, Paris, 1822-26, 70 vol. in-8; de Dupont, 1825-27, 70 vol. in-8; de Dalibon, Paris, 1824 et années suivantes, 75 vol. in-8; de Jul. Didot, 1827-1829, 4 vol. in-8, compacts; enfin celle de M. Beuchot, chez Lefebvre, Paris, 1829-34, 70 vol. in-8, avec préface, avertissements, notes, tables; cette dernière édition, qui renferme beaucoup de pièces inédites et de nombreux éclaircissements, est la meilleure de toutes. La vie de Voltaire a été écrite par Condorcet, le marquis de Luchet, l'abbé Duvernet; et de nos jours, par MM. Mazure, Paillet de Warcy et Lepan. Frédéric II, Laharpe, Harel ont composé son *Eloge*.

VOLTERRA, *Volaterræ*, ville de Toscane (Pise), à 45 kil. S. E. de Pise; 6,000 hab. Evêché. Murs de fondation étrusque, citadelle; musée d'antiquités étrusques; ateliers d'objets étrusques. Aux environs, gypse, salines très productives, houille; eaux thermales. Patrie de Perse, de saint Lin, de l'érudit Maffei et du peintre Daniel Ricciarelli, dit *le Volterran*. Jadis beaucoup plus importante; quelque temps république indépendante; soumise par Florence en 1361.

VOLTERRAN (Daniel RICCIARELLI, dit LE), ainsi nommé du nom de sa ville natale, né en 1509, mort en 1566, sculpteur et peintre célèbre, vint de bonne heure s'établir à Rome, fut collaborateur de Perino del Vaga, travailla pour le pape Paul III, pour beaucoup de riches familles, pour Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint (pour laquelle il peignit les *Hauts faits de Charles-Quint*), pour Catherine de Médicis, qui le chargea d'exécuter en bronze la statue équestre de Henri II (il ne put faire que le cheval, qui depuis a servi à porter la statue de Louis XIII, élevée en 1639 dans la Place-Royale et renversée en 1792). Sa *Descente de Croix* est un des chefs-d'œuvre de la peinture; comme sculpteur, personne n'a plus approché de la manière de Michel-Ange. — (RAPHAEL). *Voy.* MAFFEI.

VOLTUMNA, déesse de la volonté et du bon conseil, était surtout adorée des Etrusques. Elle avait à Vulsinies un temple où se tenaient les grandes assemblées de la fédération étrusque.

VOLTURARA, ville du royaume de Naples (Capitanate), à 24 kil. O. de Lucera; 2,800 hab. Evêché. — Ville de la Principauté-Ultérieure, à 18 kil. S. E. d'Avellino; 4,000 hab.

VOLTURNO, *Vulturnus*, riv. du roy. de Naples, naît dans le Sannio, coule au S., au S. E., au S. O., arrose Capoue, reçoit le Calore, et tombe dans la mer Tyrrhénienne à Castel-Volturno. Cours, 140 kil.

VOLUMNIE, femme de Coriolan, se mit avec Véturie, mère de ce général, à la tête des femmes qui se rendirent à son camp pour le fléchir, et obtinrent la levée du siége de Rome.

VOLUSIEN (C. VIBIUS), fils de l'empereur Gallus, fut associé par ce prince à l'empire après la mort d'Hostilien, fils de Déce, en 252. Il fut massacré en 253 par les soldats en même temps que son père.

VOLVIC, *Vialoscensis pagus*, bourg du dép. du Puy-de-Dôme, à 8 kil. S. O. de Riom, 3,449 hab. Aux environs, belles pierres venant de laves volcaniques et dites *pierres de Volvic*; on s'en sert beaucoup pour trottoirs. Ecole d'architecture fondée en 1820 par le comte Chabrol de Volvic.

VONA ou VONO, *Jasonium promont.*, cap de la Turquie d'Asie (Sivas), sur la mer Noire, à 50 kil. N. O. de Keresoun, par 41° 7' lat. N., 36° 28' long. E.

VONDEL (Juste VAN DEN), célèbre poëte hollandais, né à Cologne en 1587 de parents anabaptistes, mort en 1679, était bonnetier et n'avait point reçu d'éducation littéraire. Il se forma lui seul et cultiva les lettres tout en continuant son commerce. Il a laissé 32 tragédies, dont les meilleures sont: *le Sac d'Amsterdam* et *l'Exil de Gisbert* (1637), des *Satires* dignes de Juvénal, de belles poésies lyriques, des traductions en vers des *Métamorphoses* d'Ovide et de tout *Virgile*, etc. Il avait entrepris une épopée, *Constantin-le-Grand*, mais il détruisit lui-même ce poëme avant de l'avoir achevé. Vondel a beaucoup aidé par ses écrits au perfectionnement de la langue hollandaise. Malheureusement sa tournure d'esprit mordante, la guerre qu'il fit aux Gomaristes triomphants, sa conversion au catholicisme, les tracasseries d'une direction théâtrale, le réduisirent à une position fort gênée, et il fut obligé de solliciter une chétive place d'employé au mont-de-piété d'Amsterdam, qu'il occupa dix ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Amsterdam, 1820, 10 vol. in-4. Les tragédies l'ont été séparément, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-4.

VON DER HARDT (Hermann), critique, né en 1660 près d'Osnabruck en Westphalie, mort en 1746, s'attacha aux langues orientales, surtout à l'hébreu; devint conservateur de la riche bibliothèque du duc de Brunswick, Rodolphe-Auguste, puis professeur de langues orientales à Helmstadt (1690), et recteur du gymnase de Marienbourg (1709). Il interprétait allégoriquement plusieurs des faits les plus merveilleux de la Bible; la témérité de ses interprétations lui attira de nombreux désagréments. On a de lui, entre autres ouvrages, *Ænigmata Judæorum*, 1705; *Ænigmata prisci orbis*, 1723. Quelques-uns de ses ouvr. furent supprimés par l'autorité ecclésiastiq.; son *Hist. du concile de Constance* fut mise à l'*Index*.

VONITZA, *Anactorium*, v. du nouveau royaume de Grèce (Hellade occid.), sur le golfe d'Arta, à 100 kil. S. de Janina; 2,000 hab. Archevêque grec.

VONONE I, roi des Parthes, avait été envoyé en otage à Rome par Phraate IV, son père. L'an 14 de J.-C., il fut mis en liberté par Auguste, qui le choisit pour roi des Parthes; mais bientôt ceux-ci le chassèrent et le remplacèrent par Artaban III. Vonone alla se réfugier en Arménie; mais Artaban l'en expulsa aussi. Réduit à fuir sur les terres romaines, il fut confiné à Pompéiopolis en Galatie, et, ayant essayé de s'évader, il fut tué l'an 19.

VONONE II, roi des Parthes, régna l'an 50, mais quelques mois seulement.

VOORN ou VOERN, petite île de Hollande, à l'emb. de la Meuse, à l'O. de l'île Stregum; 28,000 hab. Ch.-l., Briel.

VOPISCUS (Flavien), historien latin, natif de Syracuse, jouit à Rome sous Dioclétien et Constance Chlore d'une considération méritée. Il a écrit les vies d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probus, de Carus, de Numérien, de Carin, lesquelles font partie de l'*Histoire Auguste*. Des six biographes auteurs de ce rec., il est le plus estimé. Il a été tr. par Moulines (dans l'*H. Aug.*), et par Taillefert et Chenu, 1847.

VORAGINE. *Voy.* VARAGINE.

VORARLBERG, cercle du Tyrol, à l'O., a pour bornes, au N. et au N. E. la Bavière, à l'E. le cercle de l'Innthal supérieur, au S. le canton des Grisons, à l'O. la principauté de Lichtenstein et le canton de Saint-Gall, au N. O. le lac de Constance: 80 kil. sur 45; 104,000 hab. Ch.-l., Bregenz. Ce cercle tire son nom de la chaîne de l'Arl

berg qui le traverse. Rivières : l'Aach, l'Ill, le Fuessach, le Loch, l'Iller. Vins, fruits. Forêts et pâturages. Mines de fer, tissus de coton, boissellerie.

VORCHHEIM, ville de Bavière. *Voy.* FORCHHEIM.

VOREY, ch.-l. de canton (Haute-Loire), à 16 kil. N. du Puy; 2,083 hab.

VORGANIUM, auj. *Carhaix* (et non *Concarneau*), v. de la Gaule (Lyonnaise 3e), capitale des *Osismii*.

VORMARK, marche d'Allemagne. *Voy.* PRIEGNITZ.

VORONA, rivière de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Penza, coule dans la partie E. de celui de Tambov et sur la limite de celui de Voronèje, et tombe dans le Khoper; cours, 350 kil.

VORONÈJE, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Voronèje, à 520 kil. S. de Moscou, à 1,290 kil. de Saint-Pétersbourg; 15,000 hab. Archevêque grec. Palais archiépiscopal, deux cathédrales, hôtel du gouvernement, séminaire, gymnase, bibliothèque. Draps, fonderie de canons et boulets, poudre, savon, tanneries, suif. Climat très variable. Voronèje, fondée vers 1117 par les Khazars, dépendit d'abord de la principauté de Riazan, fut prise et pillée par Batou-Khan en 1237, et par les Cosaques de l'Ukraine en 1590. Pierre-le-Grand y établit en 1697 des chantiers de construction et de vastes magasins, que les incendies de 1703, 1748, 1773 détruisirent. — Le gouv. de Voronèje a au N. celui de Tambov, à l'O. ceux de Koursk et d'Ukraine, au S. celui d'Ekatérinoslav, à l'E. le pays des Cosaques du Don : 464 kil. du N. au S. sur 330 de largeur moyenne; 1,500,000 hab. Vastes plaines, climat tempéré, sol fertile (sauf au S.). Beaux pâturages, bétail, pêche active (dans le Don, etc.); grès, nitre, moellons, terres utiles dans les arts. Draps, savons, suif, distilleries d'eau-de-vie, etc.

VORONÈJE, riv. de Russie, naît dans le gouv. de Tambov, passe à Voronèje où elle est assez profonde pour porter des vaisseaux de 80 tonneaux, et tombe dans le Don. Cours total 240 kil.

VORORT (c.-à-d. *en place de*), Directoire fédéral chargé en Suisse d'expédier les affaires en l'absence de la diète. Il se compose du conseil d'état du canton dirigeant, de l'avoyer de ce canton, qui est le président, et d'un chancelier.

VOROSVAGAS, ville de Hongrie. *V.* CSERVENITSA.

VORTIGERN, roi breton, d'abord chef des *Damnonii*, se fit élire *pentheirn* ou roi de toute la nation après le départ des Romains (445), appela les Saxons Hengist et Horsa pour le défendre contre les Pictes et les Scots, établit le premier de ces princes dans l'île de Thanet (comté de Kent). Il eut bientôt à combattre ces dangereux alliés. Hengist fut vaincu et demanda la paix, mais il invita les principaux chefs bretons à un festin dans lequel il les fit tous égorger traîtreusement; toutefois il conserva la vie à Vortigern, qui devint ainsi suspect aux siens. Bientôt Ambrosius Aurelianus fut élu à sa place et finit l'assiéger dans son château de Cambri. Vortigern y périt en 485 dans un âge très avancé.

VOSGES (les), *Vogesus mons*, grande chaîne de montagnes qui couvre de ses ramifications le N. E. de la France, le S. E. de la Belgique, et les provinces prussiennes et bavaroises situées à l'O. du Rhin. On y distingue : 1° la *côte d'Or*, qui court au N. dans les dép. de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or; — 2° le *plateau de Langres*, dans le S. O. du dép. de la Haute-Marne; — 3° les *monts Faucilles*, qui traversent de l'O. à l'E. le dép. des Vosges; — 4° les *Vosges proprement dites*; celles-ci courent au N. E. jusqu'au mont Tonnerre (Bavière-Rhénane), en formant la limite des dép. des Vosges et du Haut-Rhin, de la Meurthe et du Bas-Rhin, et séparent les bassins de la Moselle et du Rhin. Au S. se détachent les ballons de Servance et d'Alsace, et un chaînon qui unit les Vosges au Jura; les Vosges se lient vers le N. O. au Hundsruck; au S. E. aux Ardennes par les monts Faucilles. Les plus hauts sommets des Vosges sont le Guebwiller, 1,466m, le ballon d'Alsace, 1,428m, le ballon de Servance, 1,400m environ, etc. (c'est la forme arrondie de plusieurs de ces sommets qui leur a fait donner le nom de *ballons*). Belles forêts de sapins et de merisiers. Mines de cuivre, fer, plomb argentifère, houille, sel gemme, etc.; sources minérales et thermales. La Moselle, la Sarre, la Meurthe, l'Ill, la Lauter, la Meuse, la Saône sortent des Vosges.

VOSGES (dép. des), dép. de l'intérieur, borné par ceux de la Meurthe au N., de la Haute-Saône au S., du Haut et Bas-Rhin à l'E., de la Haute-Marne à l'O. : 5,859 kil. carrés; 411,034 hab. Ch.-l., Epinal. Formé aux dépens de la Lorraine. Beaucoup de montagnes (dans l'E. les Vosges proprement dites, au S. les monts Faucilles), collines, vallées. Climat varié, froid dans les mont. (la neige y reste pendant six mois), tempéré dans la plaine. Fer, antimoine, houille, marbre, granit, pierres meulières, grès blanc et sable à verre, terre à porcelaine, tourbe, etc. Eaux minérales. Sol varié; pâturages dans les mont.; très vastes forêts (elles occupent 2,220 kil. carrés ou près de moitié du dép.); grains, pommes de terre, fruits (surtout fruits à noyaux, merisiers), lin, chanvre, navette, houblon, angélique, etc. Chevaux, petit bétail, moutons, porcs, chèvres. Hauts-fourneaux et autres usines à fer; toiles de coton, dentelles; instruments de musique; kirschenwasser; boissellerie; papier renommé, faïence, verre, poterie; térébenthine; fromage façon Gruyère. — Ce dép. a 5 arr. (Epinal, Mirecourt, Remiremont, Saint-Dié, Neufchâteau), 30 cant., 547 comm.; il appartient à la 5e division militaire, à la cour impér. de Nancy, et a un évêché à Saint-Dié.

VOSGIEN, collaborateur de Ladvocat. *V.* LADVOCAT.

VOSS (J.-Henri), littérateur allemand, né en 1751 près de Wahren (Mecklembourg), mort en 1826, professa d'abord au *séminaire philologique* ou école normale de Gœttingue que dirigeait Heyne, devint recteur du collége d'Otterndorf en Hanovre (1778), passa bientôt à Eutin avec ce même titre, y resta 28 ans (1780-1803), et reçut du duc d'Oldenbourg une pension en récompense de ses longs services. Il fut depuis 1805 attaché à l'université de Heidelberg. De longues et vives querelles tant avec Heyne qu'avec le comte Frédéric de Stolberg et Creuzer empoisonnèrent une partie de sa vie. Il avait, comme poëte et comme traducteur, un rare talent. Outre des poésies originales (18 *idylles*, des *poésies diverses*, un poëme de *Louise* en trois chants, qui a inspiré à Gœthe *Hermann* et *Dorothée*), on lui doit les traductions complètes en vers d'*Homère* (1781, 2e édition, 1821), de *Virgile* (1799), d'*Horace* (1806, 2e édition, 1820), d'*Hésiode* et de l'*Argonautique d'Orphée* (1806), de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus* (1808), de *Tibulle* (1810), d'*Aristophane* (1821), d'*Aratus* (1824), de divers passages des *Métamorphoses* d'Ovide (1798). Il a aussi trad. environ un tiers des pièces de *Shakespeare* (1818-26). On estime beaucoup ses traductions de poëtes grecs, surtout celle d'Homère : chaque vers grec est rendu par un vers allemand qui calque avec la dernière fidélité les formes et l'allure de l'original.

VOSSIUS (Gérard-Jean), savant allemand, né en 1577 à Heidelberg, mort en 1649, fut professeur de grec à Leyde, de philosophie à Steinfurt, prit ensuite la direction du collége théologique de Leyde, fut suspendu en 1620 comme gomariste, et alla occuper une chaire d'histoire à Amsterdam (1633). Ses *Œuvres complètes* en latin forment 6 vol. in-fol., Amsterdam, 1701, et comprennent, entre autres ouvrages : l'*Histoire du Pélagianisme* (qui fut l'origine de sa destitution), un *Traité de l'Idolâtrie*; un autre *De la manière d'écrire l'histoire*, un *Dic-*

tionnaire étymologique, des traités fort estimés sur la *Rhétorique*, la *Grammaire*, la *Poétique*, etc.

VOSSIUS (Isaac), fils du précéd., né à Leyde en 1618, mort en 1689, refusa en 1649 la chaire laissée vacante par la mort de son père afin de se livrer tout entier à l'étude, passa en Suède où il fut le bibliothécaire de Christine et son maître de grec, fut disgracié par l'effet des intrigues de Saumaise, reçut diverses gratifications de Louis XIV, fut nommé par Charles II chanoine de Windsor, et alla se fixer en Angleterre où il mourut. Ses *Œuvres complètes* n'ont jamais été réunies. On y trouve une érudition ingénieuse, mais peu de méthode, et du cynisme dans l'expression. Ses principaux ouvrages sont : *De poematum cantu et viribus rhythmi*, Oxford, 1673, in-8 ; *De Nili et aliorum fluminum origine*, La Haye, 1666, in-4 ; *De vera mundi ætate* (il y soutient la supputation des Septante); *De Sibyllinis oraculis*, 1679, etc.; des éditions de Catulle (Londr., 1684, in-4), de Scylax, Pomponius Mela, etc.—Plusieurs ouvrages des deux Vossius sur l'histoire sacrée sont condamnés.

VOSTITSA, *Ægium*, ville de l'État de Grèce (Achaïe), près du golfe de Lépante, à 28 kil. E. de Patras ; 2,000 hab. Fréquents tremblements de terre. Jardins, oliviers, vignobles, etc.

VOSTOUNI, nom arabe de l'*Égypte moyenne*.

VOTIAKS, peuple de Russie, d'origine finnoise, habite dans les gouv. de Viatka et d'Orenbourg ; au nombre d'environ 90,000 individus. Ils sont laids, petits, malpropres, et ont des rapports avec les Tchouvaches. Cependant ils parlent la langue des Permiens.

VOUET (Simon), peintre français, né à Paris en 1582, mort en 1649, se fit très jeune encore une réputation comme peintre de portraits, peignit le sultan Achmet I à Constantinople, travailla pour Urbain VIII à l'embellissement des églises Saint-Pierre et Saint-Laurent, et enfin revint en France sur l'ordre de Louis XIII qui prit de lui des leçons de pastel, le nomma son premier peintre et le logea au Louvre. Vouet était avide d'argent. Pour suffire aux demandes il adopta une manière expéditive très inférieure à celle qu'il avait employée d'abord ; aussi ses derniers tableaux sont-ils loin d'égaler les premiers, et se vit-il éclipser par Poussin, que Louis XIII avait appelé en France. Il n'en a pas moins rendu de grands services à la peinture, en ramenant les artistes au bon goût ; c'est à son école que s'étaient formés Lebrun, Lesueur, Mignard, Dufresnoy. Ses chefs-d'œuvre sont une *Salutation angélique* et une *Présentation au temple* (celle-ci est au musée du Louvre).

VOUGEOT, village du dép. de la Côte-d'Or, à 6 kil. N. E. de Nuits ; 250 hab. Sur la côte voisine est le *clos Vougeot* qui produit d'excellent vin rouge de première qualité. Jadis aux abbés de Citeaux.

VOUILLÉ, dit aussi *Voclade?* ch.-l. de canton (Vienne), sur l'Auzance, à 16 kil. N. O. de Poitiers; 1,464 hab. C'est là qu'on place la célèbre défaite d'Alaric par Clovis I (507).

VOULTE (LA), ville de France. *Voy.* LA VOULTE.

VOUNEUIL, ch.-l. de cant. (Vienne), à 12 kil. S. de Châtellerault ; 1,386 hab.

VOURLA, *Clazomènes*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le golfe de Smyrne, à 35 kil. S. O. de Smyrne ; 5,000 hab. Beau port.

VOUVRAY, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur la Cize, à 9 kil. E. de Tours; 2,610 hab. Vins blancs.

VOUZIERS, ch.-l. d'arr. (Ardennes), à 50 kil. S. de Mézières ; 2,101 hab. Tribunal de 1re instance. Usines à fer ; grains, osier ; vannerie, laine et lin. — L'arr. de Vouziers a 8 cant. (Attigny, Buzancy, le Chesne, Grandpré, Machault, Monthois, Tourteron, Vouziers), 121 comm., et 60,837 hab.

VOVES, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 22 kil. S. E. de Chartres ; 1,315 hab.

VOYER D'ARGENSON. *Voy.* ARGENSON.

VOYSIN (Daniel-Franç.), chancelier de France, né en 1654 à Paris, fut d'abord intendant du Hainaut, et devint, grâce à la protection de Mme de Maintenon, membre du conseil d'état (1694), secrétaire-d'état de la guerre (1709), quoiqu'il entendît fort peu les opérations militaires, et enfin chancelier (1714). C'est lui qui, par ordre de Mme de Maintenon, insinua à Louis XIV les dispositions testamentaires qu'il fit en faveur des princes légitimés ; néanmoins, quelques jours avant la mort du roi, il révéla, dit-on, au duc d'Orléans le contenu du testament ; il proposa au parlement l'annulation de cet acte. Devenu régent, Philippe le récompensa en lui laissant les sceaux et en lui donnant entrée au conseil de régence. Il mourut en 1717. — La famille Voysin de Gartempe, honorablement connue dans la magistrature, est issue de la même souche que le chancelier.

VRAITA, *Fevus*, riv. des Etats sardes, sort des Alpes maritimes, au S. O. du mont Viso, coule à l'E. jusqu'à Castiglione, puis au N., et se jette dans le Pô après un cours de 80 kil.

VRATISLAS I, régna sur la Bohême avec le titre de duc, de 915 à 920, et fut le premier duc chrétien. Il fut père de Venceslas I.

VRATISLAS II, premier roi de Bohême, monta sur le trône en 1061. Il n'eut d'abord, comme ses prédécesseurs, que le titre de duc ; mais ayant rendu service à l'empereur Henri IV, qu'il soutint contre Rodolphe, son compétiteur, il reçut de ce prince en récompense le titre de roi (1086), avec la main de sa fille Judith. Il fut sacré à Prague par l'archevêque de Trèves, et mourut en 1092.

VRIES (Gérard DE), philosophe hollandais du XVIIe siècle, natif d'Utrecht, adopta les idées de Descartes, et publia pour les défendre divers écrits, entre autres, *De Deo divinisque perfectionibus*, Utrecht, 1685 ; *De R. Cartesii meditationibus a Gassendo impugnatis*, 1691 ; *De ideis rerum innatis*, 1695. On lui doit aussi une bonne *Logique*, et une savante dissertation *De homœomeria Anaxagoræ*, 1692. — On connait encore J. Fredeman de Vries de Leeuwarden, peintre et architecte du XVIe siècle, habile surtout dans la perspective; — Martin Gerritson de Vries, navigateur qui fut chargé en 1643 par Van Diémen, gouverneur des Indes hollandaises, d'explorer les côtes de l'île d'Yéso, les Kouriles, et fit faire quelques pas à la géographie ; — Jérôme de Vries, écrivain, né en 1776, à Amsterdam, secrétaire-d'état, auteur d'une *Histoire de la poésie néerlandaise*, 1810.

VRILLIERE (L. Phélippeaux, marq. de la), ministre de Louis XIV, fut seul conservé par le régent, et laissa son portefeuille à son fils Saint-Florentin.

VSEVOLOD, gr.-prince de Russie, f. d'Iaroslav I, eut comme apanage la principauté de Péreiaslav, prit les armes contre son frère Isiaslav, d'accord avec son autre frère Sviatoslav II, prince de Tchernigov, 1073, et mit ce dernier sur le trône ; fit la paix avec Isiaslav à la mort de Sviatoslav II, 1076, et lui succéda comme grand prince à Kiev en 1078. Son règne fut de 15 ans. Il eut pour successeurs à Kiev son neveu Sviatopolk II, qui régna de 1093 à 1113 ; à Péreiaslav, son fils Vladimir II (Monomaque).

VSÉVOLOD II, un des fils d'Oleg, fils de Sviatoslav III, se fit proclamer grand-prince de Kiev en 1138, gouverna en tyran, selon les uns, en sage selon d'autres, et mourut en 1146.

VSÉVOLOD III, grand-duc de Vladimir (1177-1212), était un des fils d'Iourié, vit ses états déchirés par des guerres civiles qui affaiblirent les fils de Rurik, et fit de Vladimir l'état dominant.

VUKOVAR, ville de l'Esclavonie civile, ch.-l. du comitat de Syrmie, à 33 kil. S. E. d'Essek, au confluent de la Vuka et du Danube ; 6,000 hab.

VULCAIN, *Vulcanus*, en grec *Hephæstos*, dieu du feu et des volcans, fils unique de Jupiter et de Junon. Comme il était laid et difforme, Jupiter, ou, selon

d'autres, Junon, le précipita du ciel; il tomba dans l'île de Lemnos, et resta boiteux de sa chute. Vulcain établit des forges dans les îles Lipari et sous l'Etna; il y travaillait avec les Cyclopes à forger la foudre. Malgré sa laideur, Vulcain prit Vénus pour épouse; mais comme cette déesse lui faisait de fréquentes infidélités, il s'en vengea en l'enfermant dans un filet ainsi que Mars, son amant, un jour qu'il l'avait surprise avec ce dieu, et l'exposa dans cet état à la risée des Immortels. On lui attribue mille ouvrages merveilleux: il construisit le palais du soleil et le trône de Jupiter, fabriqua les armes d'Achille, celles d'Énée, le sceptre d'Agamemnon, le collier d'Hermione; il enchaîna Prométhée sur le mont Caucase, etc. On lui donne pour fils Céculus, Cacus, Cercyon, êtres malfaisants, qu'il eut d'Aglaïa, de Cabira et de quelques autres, et pour élève le célèbre Dédale. Son culte paraît originaire de l'Egypte, où ce dieu s'appelait Fta. Il était surtout adoré en Sicile, en Egypte, à Athènes, à Rome: Romulus leur avait élevé un temple hors des murs de la ville. On trouve une analogie remarquab. entre le nom grec de Vulcain (*Hephæstos*) et celui de la déesse Vesta (*Hestia, Festia*), à laquelle le feu était aussi consacré.

VULCANIENNES ou EOLIENNES (îles), *Vulcaniæ* ou *Æoliæ insulæ*, auj. îles LIPARI.

VULGATE (de *vulgatus*, répandu), version latine de la Bible, seule reconnue comme canonique par le concile de Trente. Elle est l'œuvre de S. Jérôme, qui l'entreprit vers 384 d'après l'invitation du pape Damase, et la fit sur le texte original. Il existait précédemment une autre version latine, dite *italique*, qui paraît remonter au commencement du IIe siècle; faite d'après la traduction grecque des Septante, elle était moins exacte.—Les papes ont fait faire depuis la découverte de l'imprimerie plusieurs éditions critiques de la Vulgate: les plus célèbres sont celle de Sixte-Quint, Rome, 1590 (aussitôt supprimée comme imparfaite) et celles de Clément VIII, Rome, 1592 et 93.

VULGIENTES, peuple de Gaule (Narbonaise 2e), avait pour ch.-l. *Apta* (auj. Apt).

VULSINIES, *Vulsinii*, auj. *Bolsena*, célèbre ville d'Etrurie, sur le lac de ce nom (auj. *Lago di Bolsena*), au N. de Tarquinies, était une des 12 lucumonies étrusques, et fut pendant longtemps le siége de la diète générale (cette diète s'y tenait dans le temple de *Volumna*). Les Romains prirent Vulsinies en 294. Les esclaves de Vulsinies s'étant révoltés en 265 av. J.-C., les Romains vinrent les réduire, et profitèrent de cette occasion pour consolider leur autorité.

VULTUR MONS, montagne qui faisait partie des Apennins, séparait la Lucanie d'avec l'Apulie.

VULTURNE, *Vulturnus*, auj. le *Volturno*, riv. de la Campanie, naissait dans le Samnium, près de Bovianum, et tombait dans la mer Inférieure après avoir baigné Vénafre et la ville de Vulturne, qui fut depuis nommée *Capoue* (auj. *Castel-Volturno*).

VYASA, c.-à-d. le *compilateur*, mouni ou anachorète indien, que l'on place, tantôt vers le XVe, tantôt au XIIe siècle avant notre ère, fils du savant Parasara et de la belle Satyavati, et frère utérin du roi Santanou, était né dans une île du fleuve Yamounâ. A la fois théologien, philosophe, poète, il recueillit et mit en ordre les Védas, auxquels il donna la forme sous laquelle nous les possédons, rédigea les 18 *Pouranas*, les 18 *Oupa-Pouranas*, et composa un vaste poëme intitulé le *Mahabharata*. Il est l'auteur d'un système de philosophie orthodoxe dont il consigna les principes dans le *Védanta-darsana*, et qui se fait remarquer par un idéalisme exagéré.

VZESLAV, arrière-petit-fils de Vladimir I, hérita de Polotsk en 1044, prit les armes contre Isiaslav I, grand-prince depuis 1054, fit alliance contre lui avec les Petchenègues, et finit, après des succès divers, par faire une transaction qui dégageait Polotsk de toute vassalité à l'égard de Kiev. Vzeslav mourut en 1101.

VZEVOLOD. *Voy.* VSÉVOLOD.

W

N. B. *Cherchez par* V *et par* OU *les mots qui ne seraient pas ici.*

WAAG, rivière de Hongrie. *Voy.* VAG.

WAARSCHOOT, ville de Belgique (Flandre orient.), à 14 kil. N. O. de Gand; 5,300 hab. Toiles.

WAAS (pays de), petit pays de Flandre le long du Bas-Escaut, avait Rupelmonde pour ville principale.

WAAST ou WAST (saint), *Vedastus* en latin, était prêtre dans le diocèse de Toul lorsqu'il fut chargé par son évêque d'instruire Clovis qui se préparait à embrasser le christianisme. Il devint évêque d'Arras et seconda les travaux de saint Remy dans le diocèse de Reims: il mourut en 540, et fut inhumé près d'Arras, dans un lieu où fut élevée depuis la célèbre abbaye dite *de Saint-Waast*. On l'hon. le 6 févr.

WABASH, riv. des Etats-Unis, naît dans l'O. de l'état d'Ohio, entre dans celui d'Indiana, sépare ce dernier de l'état d'Illinois, passe à Vincennes et se jette dans l'Ohio après 700 kil. de cours.

WACE (Maître Rob.), dit aussi *Guace* ou *Wistace*, poëte anglo-normand, natif de Jersey, fut clerc-lisant à la cour d'Angleterre sous Henri I, Henri II et Henri Court-Mantel, puis chanoine de Bayeux, mourut en Angleterre vers 1184. On a de lui: 1° *Le Brut d'Angleterre* ou *Artus de Bretagne*, Paris, 1543, Rouen, 1836; 2° le *roman du Rou* (Rollon) en vers de 8 syllab., Rouen, 1827, 2 vol. in-8, avec notes, par Fréd. Pluquet; 3° la *Chronique ascendante des ducs de Normandie* (dans les *Mémoires* de la Société des Antiquaires, tome I, 1825).

WADDING (Le P. LUC DE), franciscain irlandais, né en 1588 à Waterford, mort à Rome en 1657, vint jeune en Espagne où il étudia ainsi qu'à Lisbonne, fut cordelier à 16 ans, enseigna la théologie à Salamanque, puis à Rome, remplit diverses missions près du Saint-Siége, et laissa, entre autres ouvrages: *Presbeia, sive legatio Philippi III et IV ad Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII*, Louvain, 1624, in-folio; *Annales ordinis Minorum*, Lyon et Rome, 1628-51, 8 vol. in-fol.; *Scriptores ordinis Minorum*, 1650. On lui doit une édition des œuvres de *J. Duns Scot*, avec sa *Vie*. — Un autre Wadding, Pierre, jésuite, du même pays et de la même époque, professa la théologie à Louvain et à Prague, et publia (à Neisse, 1634) une réfutation du *Flagellum jesuiticum*, libelle dirigé contre son ordre.

WADOWICE, auparavant *Myslenice*, cercle de Galicie, entre la république de Cracovie au N., les cercles de Bochnia et de Sandec à l'E., la Hongrie au S., la Moravie à l'O.; 75 kil. sur 45: 280,000 hab. Ch. l., Wadowice; 1500 hab. Sol montagneux.

WÆNGLER, philologue. *Voy.* PAREUS.

WAERBEK (PERKIN). *Voy.* PERKIN.

WÆSTERAS, lan de Suède. *Voy.* VESTERAS.

WAFFLARD (Alexis-Jacques-Marie), auteur dramatique, né à Versailles en 1787, mort en 1824, a donné (presque toujours avec des collaborateurs) diverses pièces très spirituelles, entre autres *Haydn*,

1811; *le Valet d'Angleterre*, avec Moreau, 1814; *le Voyage à Dieppe*, avec Fulgence, 1821, etc.

WAGRAM, village des états autrichiens (Autriche), à 16 kil. N. E. de Vienne. Napoléon y remporta sur l'archiduc Charles une victoire décisive les 5 et 6 juillet 1809. Il donna le titre de prince de Wagram à Berthier, qui avait puissamment contribué au gain de la bataille.

WAGRIE, ancienne contrée du Holstein, comprend les villes de Lubeck, Oldenbourg, Plœn, Eutin, Travemunde, etc.

WAHABITES, puissante secte arabe, aujourd'hui répandue dans la plus grande partie du Nedjed (où Derreyeh est leur place principale) et dans le Lahsa, vers le golfe Persique, prétend suivre dans toute leur pureté les préceptes de l'islamisme, admet l'authenticité du Coran, mais refuse à Mahomet, ainsi qu'aux imams descendants d'Ali, tout caractère divin. Les Wahabites se distinguent par des mœurs simples et une grande bravoure; mais ils sont superstitieux et cruels; ils se livrent sans scrupule au brigandage et à la piraterie, croyant effacer l'odieux de cette vie par les pratiques de leur religion. — Cette secte a pris naissance au sein de l'Yémen, vers le milieu du XVIIIe siècle. Elle eut pour chef le cheik Mohammed-ben-Abd-el-Wahab, *c.-à-d. fils d'Abd-el-Wahab* (d'où lui vint le nom de *Wahabites*), qui fut surtout secondé par un autre cheik fort puissant nommé Sehoud. La nouvelle doctrine, présentée comme une réforme de l'islamisme, se répandit promptement dans toute l'Arabie, en Egypte, dans la Turquie d'Asie, et bientôt se rendit partout redoutable. Après avoir repoussé une expédition dirigée contre eux par le pacha de Bagdad (1801), les Wahabites s'emparent de la Mecque, puis, au commencement de 1803, ils franchissent l'isthme de Suez et menacent le Caire; mais ils sont arrêtés par les Mamelouks. Rentrés en Arabie, ils prennent Médine (30 juillet); et bien que Mohammed, leur chef, périsse assassiné au milieu de ses triomphes (octobre 1803), ils n'en continuent pas moins leurs conquêtes. En 1808, sous la conduite d'Abdallah, fils de Sehoud, ils menacent la Syrie et prennent Damas; mais en 1812, Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, va les chercher jusqu'en Arabie et remporte sur eux quelques avantages; enfin, Ibrahim, à qui son père a laissé le soin de terminer cette guerre, parcourt tout le Nedjed, prend Derreyeh, leur capitale, fait prisonnier Abdallah et le conduit à Constantinople, où le sultan ordonne sa mort (1818). Depuis ce temps la puissance des Wahabites n'a pu se relever; cependant leur secte compte encore beaucoup de partisans.

WAHAL, *Vahalis*, bras mérid. du Rhin, se détache du fleuve au fort de Schenk, entre Doornebourg et Millingen, passe à Nimègue et à Thiel, s'unit une première fois à la Meuse, près de l'île de Voorn, passe à Bommel, s'unit une seconde fois à la Meuse à Gorkum et se jette avec elle dans la mer du Nord; cours, 80 kil. *Voy.* RHIN.

WAIBLINGEN, petite ville du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 14 kil. N. E. de Stuttgart, faisait partie des domaines de Frédéric de Hohenstaufen, frère de l'empereur Conrad. Le nom de cette ville fut pris pour cri de guerre par les partisans de la maison de Hohenstaufen à la bataille de Weinsberg, en 1140. Ce nom, légèrement altéré, devint en Italie celui de *Gibelin*.

WAIFRE, duc d'Aquitaine, 745-768, fils de Hunald, avait donné asile à Grifon, frère de Pépin et de Carloman, et attira ainsi les armes des Héristal sur la France du midi (758). Il soutint neuf ans, avec des succès divers, une lutte vigoureuse contre Pépin, qui fit à l'Aquitaine une guerre d'extermination, et fut enfin tué par ses domestiques dans les bois qui étaient devenus son seul asile.

WAIGATZ, île et détroit de Russie. *V.* VAIGATCHE.

WAI-HOU (île), dans l'Océanie. *Voy.* VAI-HOU.

WAILLY, bourg du dép. de l'Aisne. *Voy.* VAILLY.

WAILLY (Noël-Fr. DE), savant grammairien, né en 1724 à Amiens, mort en 1801, vint de bonne heure à Paris, s'y fit connaître comme bon instituteur, et fut membre de l'Institut dès sa formation. Il a laissé une excellente grammaire intitulée: *Principes généraux et particuliers de la langue française*, 1754, in-12, qui devint classique aussitôt qu'elle parut; un *Nouveau Vocabulaire français*, ou *Abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, Paris, 1801, in-8, etc. Il adopta dans ces ouvrages les réformes orthographiques proposées par Dumarsais, Voltaire et Duclos.

WAILLY (Ét.-Augustin DE), fils du précédent, né à Paris en 1770, mort en 1821, fut un des plus brillants élèves du collége Ste-Barbe, puis de l'école Polytechnique, fut nommé proviseur du Lycée Napoléon (dep. collége Henri IV) lors de sa fondation (1805), et resta jusqu'à sa mort à la tête de cet établissement qu'il porta au plus haut point de prospérité. Il a donné, outre des éditions améliorées des ouvrages de son père, un *Dictionnaire de rimes*, 1812; une traduction en vers des *Odes* d'Horace, 1817-1818, in-12. Il a laissé plus. enfants qui se sont aussi distingués: M. Alfred de W., longtemps proviseur du collége Henri IV, auteur d'ouvrages classiques; MM. Gustave et Jules de W., auteurs de pièces qui ont eu du succès.

WAILLY (Ch. DE), de la famille des précédents, architecte, né à Paris, 1729-98, élève de Blondel et de Servandoni, donna les plans de l'hôtel d'Argenson et du théâtre de l'Odéon à Paris, du château des Ormes en Touraine, du palais Spinola à Gênes, refusa les brillantes offres de Catherine II, fut nommé membre de l'Académie d'architecture (1767), puis de celle de peinture (1771), et enfin de l'Institut.

WAISHYAS. *Voy.* BANIANS et BRAHMANISME.

WAITZEN, ville de Hongrie (Pesth), sur le Danube, à 32 kil. N. de Bude; 10,500 hab. Evêché. Académie, école de sourds-muets, collége piariste.

WAKEFIELD, ville d'Angleterre (York), à 12 kil. S. de Leeds; 25,000 hab. Jolie église St.-Jean, etc. Lainages, bonneterie, teinturerie, etc. Houille. Il y fut livré en 1460, pendant la guerre des Deux-Roses, une bataille sanglante dans laquelle fut tué Richard, duc d'York.

WAKEFIELD (Gilbert), critique anglais, né à Nottingham en 1756, mort en 1801, entra dans la carrière évangélique, mais se sépara bientôt du clergé anglican, dont il n'approuvait pas les doctrines; fut instituteur à l'école de Warrington, puis professeur de belles-lettres à Hackney; quitta l'enseignement pour se livrer à des travaux littéraires et à la politique, défendit les idées libérales, blâma la guerre contre la France, et publia dans ce sens des pamphlets hardis qui le firent incarcérer (1798). Il mourut du typhus peu après sa sortie de prison. On lui doit des éditions estimées d'Horace, Virgile, Lucrèce, Bion, Moschus; des éditions avec commentaires des poésies de Th. Gray (1786), de Pope (1796); un recueil d'observations philologiques intitulé: *Sylva critica*, 1789-95; un *Delectus tragœdiarum græcarum*, 1794, et des écrits théologiques parmi lesquels on remarque ses *Recherches sur les opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles concernant la personne de Jésus-Christ* (1784). Comme philologue, Wakefield ne fut pas moins hardi que Bentley. Il était lié avec Fox, Wilberforce, etc.

WALCHEREN, île du roy. de Hollande (Zélande), à l'embouchure de l'Escaut, est séparée de Beveland-Sud par le détroit de Sloe: 18 kil. sur 14; 30,000 hab. Chef-lieu, Middelbourg: autres villes, Flessingue, Veere. Superbes digues. Sol fertile, mais climat malsain. Les Anglais y tentèrent une célèbre expédition en 1809, tandis que Napoléon était occupé par sa campagne de Wagram; le min. Clarke et le gén. Bernadotte les firent échouer.

WALCKENAER, philologue. *Voy.* VALCKENAER.

WALCOURT, ville de Belgique (Namur), à 42 kil. S. O. de Namur ; 800 hab. Affineries, martinet pour fer. Pèlerinage à une image de la Vierge.

WALDBOURG (baronnie de), ancien état d'Allemagne, dans le cercle de Souabe, entre l'Iller et le Rhin. Les barons de Waldbourg avaient la charge héréditaire de maître-d'hôtel (*truchsess*) de l'Empire. *Voy.* TRUCHSESS.

WALDECK (principauté de), petit état de la Confédération-Germanique, formé de 2 parties inégales : 1° la principauté de Waldeck proprement dite (enclavée dans les gouv. de Minden et d'Arensberg en Prusse Rhénane et dans la Hesse électorale) ; 2° le comté de Pyrmont. Capitale, Corbach ; autres lieux Arolsen (résidence du prince), Waldeck, bourg de 900 hab., avec un château ruiné : 790 kil. carr. ; 56,000 hab. Pays montagneux, sol peu fertile. Fer, plomb, cuivre, albâtre, marbre ; eaux minérales célèbres, à Pyrmont.— Le prince de Waldeck, avec ceux de Reuss, de la Lippe, de Hohenzollern, de Lichtenstein, a la 16e place à la Diète. Le gouvernement est monarchique. Le revenu public s'élève à 1,200,000 fr. ; la dette passe 2,000,000. La famille de Waldeck fait remonter son origine à Witikind ; elle porta longtemps le titre de comte, et devint princière en 1682. Cette maison, après avoir formé plusieurs lignes aujourd'hui éteintes (Schwalenburg, Sternberg, Eisenberg, Wildungen), est auj. divisée en 2 lignes, Waldeck-Waldeck (c'est celle qui règne) et Waldeck-Bergheim (qui n'est qu'une ligne apanagée).

WALDECK (George-Frédéric, prince de), général allemand, né en 1620, mort en 1692, servit les États de Hollande, puis Léopold I, qui le fit feld-maréchal, eut part à la grande bataille de Vienne (1683), revint en Hollande, où il fut nommé maréchal-général des armées des Provinces-Unies, fut battu à Fleurus (1690) par le maréch. de Luxembourg, et mourut sans postérité. — Son petit-neveu, mort en 1750, commandait les troupes hollandaises à Fontenoy (1745). — Chrétien-Aug., prince de Waldeck, né en 1744, servit l'Autriche contre les Turcs, puis contre la France, perdit un bras au siége de Thionville (1792), prit part à l'attaque des lignes de Wissembourg, remplaça Mack (1794), puis passa en Portugal, où il mourut en 1798. — Un autre Waldeck, évêque de Munster au XVIe, fut chassé de Munster en 1533 par les Anabaptistes, ayant à leur tête Jean de Leyde, mais rentra de vive force dans la ville, prit Jean de Leyde, et le livra au supplice.

WALDEMAR. *Voy.* VALDEMAR et MARGUERITE.

WALDENBURG, ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), sur la Mulde, à 26 kil. N. O. de Chemnitz ; ,000 hab. Château. Bas, toile, lainages, cotonnades, etc. — Ville du Wurtemberg, dans la principauté de Hohenlohe ; 1,050 hab. — Ville de Silésie, dans le comté de Hochberg ; 1,800 hab. Mines.

WALDPOTT (Henri DE), 1er grand-maître de l'Ordre Teutonique. *Voy.* TEUTONIQUE (Ordre).

WALDRADE. *Voy.* VALDRADE.

WALDSTÆTTES, c.-à-d. *États des Forêts*. On nomme ainsi les 4 cantons suisses de Schwitz, Uri, Unterwald et Lucerne.

WALDSTÆTTES (lac des), ou *Lac des Quatre-Cantons*, quelquefois *lac de Lucerne*, lac de Suisse, vers le centre, forme un grand nombre de sinuosités, et baigne les 4 cantons appelés *Waldstættes*. Sur ses bords, montagnes hautes et escarpées, épaisses forêts.

WALDSTEIN, château de Bohême, près de Bunzlau, a donné son nom au célèbre général Waldstein, plus connu sous le nom de Wallenstein.

WALEF (B.-H. DE CORTE, baron de), né à Liége en 1652, mort en 1734, voyagea longtemps en Europe, fut agent d'intrigues, officier au service de l'Angleterre, puis de la Hollande, obtint la confiance de la duchesse du Maine, et eut part à la conspiration de Cellamare. Il a laissé plus de 30,000 vers français ; on a de lui 5 vol. in-8 d'*Œuvres choisies*, Liége, 1731, et 5 autres, publiés à Liége (1725).

WALES, nom anglais de la principauté de Galles.

WALHALLA. *Voy.* VALHALLA.

WALID I (ABOUL ABBAS), 6e calife ommiade d'Orient, succéda à son père Abdel-Melek en 705, dut toute l'illustration de son règne aux conquêtes de ses lieutenants, et vit la domination arabe s'étendre du détroit de Gibraltar aux frontières de la Tartarie. Walid fit agrandir le temple des Juifs à Jérusalem, ordonna la reconstruction du temple de Médine, et fonda à Damas un caravansérail et un hôpital pour les voyageurs. Il mourut en 715.

WALID II (ABOUL ABBAS), 11e calife ommiade d'Orient, fils d'Yezid II, succéda en 743 à son oncle Hescham, se livra aux plus abominables excès, excita le mécontentement universel, et fut chassé après 14 mois de règne (744).

WALKER, nom commun à plusieurs écrivains anglais, dont le plus connu est John Walker, grammairien, né en 1732 à Friern-Barnet (Hartford), aux environs de Londres, mort en 1807. Il se destina d'abord à la scène, puis se voua à l'enseignement, se distingua surtout par la beauté de son élocution, fit avec grand succès des cours de débit oratoire, et composa des ouvrages qui devinrent classiques, entre autres des *Eléments d'élocution* (1781), et un *Dictionnaire critique de prononciation* (1798).

WALKYRIES, WALLA. *Voy.* VALKIRIES, VALLA.

WALLACE (Guill.), né en 1276 dans le comté de Renfrew, mort en 1305, est un des héros populaires de l'Écosse. Il tua à 19 ans le fils du gouverneur de la forteresse de Dundee, s'enfuit, forma une bande à la tête de laquelle il attaqua les troupes d'Édouard I, se fit ensuite nommer vice-roi d'Écosse ou régent pour Baliol, qui était prisonnier en Angleterre, battit Ormesby, fut encore vainqueur sur les bords du Forth (1297), reprit Berwick, envahit les comtés septentrionaux de l'Angleterre (1298), mais fut vaincu à son tour à Falkirk par la faute des nobles écossais. Il préparait dans la retraite de nouveaux moyens de défense, lorsqu'il fut trahi par un des siens. Conduit à Londres et chargé de chaînes, il fut décapité à Tower-hill (1305).

WALLENSTADT, ville de Suisse (Saint-Gall), sur le lac de Wallenstadt ou Wallensee, à 40 kil. N. O. de Coire ; 1,800 hab. — Le lac est très-petit ; il offre les sites les plus pittoresques.

WALLENSTEIN (Albert-Venceslas-Eusèbe DE WALDSTEIN, dit vulg.), fameux général des Impériaux, naquit en Bohême en 1583, d'une ancienne et noble famille, qui professait la religion catholique. Il se distingua dès le commencement de la guerre de Trente-Ans (1618-21), et reçut en don de l'emp. Ferdinand II des domaines immenses confisqués sur les rebelles de la Bohême. Bientôt Wallenstein leva à ses frais une armée de 50,000 hommes, avec laquelle il obtint d'éclatants succès. Se concertant avec Tilly, il refoula les Danois dans le pays d'Osnabrück et de Münster, battit Mansfeld au pont de Dessau, le poursuivit jusqu'en Hongrie, défit les Turcs et Bethlem-Gabor qui prêtait du secours au général vaincu, força Bethlem-Gabor à la paix, puis regagna le Brandebourg, qu'il conquit ainsi que le Holstein, le Slesvig, le Mecklembourg, la Poméranie, et réduisit Christian IV à signer le traité de Lubeck (1629). Grâce à ses efforts, le triomphe de la cause catholique semblait assuré, lorsque Ferdinand, qui, dans sa reconnaissance, l'avait déjà nommé duc de Friedland et duc de Mecklembourg, cédant aux plaintes qui s'élevaient de tous côtés contre ce général, coupable en effet de toutes sortes d'exactions, le congédia brusquement (1630). Wallenstein affecta de ne point ressentir cet outrage, et rentra dans la vie privée. Cependant l'arrivée de Gustave-Adolphe et

les revers éprouvés par Tilly réduisirent Ferdinand à venir implorer son appui. Wallenstein ne céda aux prières de l'empereur qu'après une longue résistance, et en se faisant accorder des priviléges exorbitants. En peu de temps il reprit la Bohême, força Gustave-Adolphe à quitter la Bavière, le suivit en Saxe, et lui livra la célèbre bataille de Lutzen, où périt le héros suédois (1632). Mais ses démarches ultérieures, ses désobéissances à l'empereur, qui voulait qu'il passât l'hiver hors de la Bohême, ne tardèrent point à devenir suspectes, et bien qu'il eût encore battu les Suédois à Steinau, forcé le comte de Thorn à se rendre avec 6,000 hommes, refoulé Bernard de Saxe vers le Haut-Palatinat (1633), l'empereur Ferdinand, le croyant conspirateur et rebelle, le mit en secret au ban de l'empire, et le fit assassiner à Egra, au moment où il allait se réfugier chez les Suédois (1634). La conspiration de Wallenstein contre l'empereur a longtemps été contestée; il paraît auj. hors de doute qu'il voulut se rendre indépendant en Bohême. Schiller a fait de Wallenstein le héros d'une admirable trilogie.

WALLER (Edmond), poëte anglais, né en 1605, mort en 1687, plut à Jacques I par ses saillies, épousa une riche veuve, et, devenu veuf lui-même à 25 ans, adressa en vain ses vœux à une fille du comte de Leicester (depuis duchesse de Sunderland). Il prit parti contre la cour dans le parlement de 1640, défendit vivement Hampden, qui était son oncle, se prononça pourtant, comme franc royaliste, pour le maintien de la juridiction ecclésiastique, et se fit ainsi un renom de modération et d'impartialité; puis, se tournant décidément du côté de Charles I, il ourdit avec son beau-frère Tomkins un complot royaliste qui n'eut point de succès; il obtint la vie par des révélations et des bassesses, et, après un an de prison, vint se réfugier en France, où il se lia avec Saint-Evremond. Il rentra pourtant en Angleterre sous Cromwell, dont il composa le panégyrique en beaux vers, et avec lequel il se réconcilia, fit de même la paix avec Charles II lors de la restauration, qu'il chanta aussi, et fut membre de tous les parlements sous ce prince jusqu'à sa mort, en 1687. Waller avait beaucoup d'esprit; Charles II lui reprochant un jour d'avoir mieux loué Cromwell que lui; il répondit ingénieusement : « C'est que les poëtes réussissent mieux dans la fiction que dans la réalité. » Comme poëte, il a fait faire de grands progrès à la versification anglaise. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1729, grand in-8. — Un William Waller, parent du précédent, fut un des chefs de l'armée parlementaire, et n'en fut pas moins poursuivi plus tard comme royaliste.

WALLIA. *Voy.* VALLIA.

WALLIS (J.), mathématicien anglais, né en 1616, mort en 1703, étudia à Cambridge, prit les ordres, s'opposa aux doctrines des Indépendants, n'en eut pas moins la chaire savilienne de géométrie à l'université d'Oxford, où plus tard il devint garde des archives. Il a créé la doctrine des *indivisibles*, et son *arithmétique des infinis* a pu mettre sur la voie des calculs différentiel et intégral. Il fut aussi un des créateurs de l'enseignement des sourds-muets.

WALLIS (George-Olivier, comte de), feld-maréchal autrichien et membre du conseil de Vienne, né en 1671, mort en 1743, se signala en Sicile par la prise de Messine, commanda sur le Rhin (1733), dans l'Italie septentr., en Hongrie; mais il est connu surtout par sa déplorable conduite dans la campagne de 1739, où il perdit contre les Turcs la bataille décisive de Krotska qui amena la paix de Belgrade et qui le fit disgracier. Marie-Thérèse lui confia pourtant encore un corps d'armée en Bohême, mais Wallis mourut presque aussitôt.

WALLIS (Samuel), navigateur anglais, continua les explorations du commodore Byron (1766-68), visita Taïti découvrit les îles qui portent son nom (13° lat. S., 179° long. O.), et div. terres entre le cap de Bonne-Espérance et Batavia, et laissa les matériaux d'une relation de son voyage (publié dans le recueil de Hawkesworth, Londres, 1773, 3 vol. in-4).

WALLONS. On nommait ainsi jadis les habitants de cette partie des Pays-Bas où l'on parlait l'ancien français dit *wallon*, que l'on croit dérivé du gaulois (*vaal* en hollandais). Le *pays wallon*, situé au N. et à l'E. de la Flandre française, comprenait la plus grande partie de ce qui forme auj. la Belgique, les Flandres occid. et orient. (dites ensemble *Flandre wallone*), la prov. de Namur, le Hainaut, le pays de Liége, le Limbourg et même le Luxembourg. — Ce pays fournissait d'excellents soldats, qui faisaient la force des armées espagnoles dans les Pays-Bas : on les nommait *gardes wallones*. — On nommait en Hollande *églises wallones* certaines églises fondées en faveur des religionnaires français du pays wallon qui s'étaient réfugiés en Hollande pour y pratiquer librement la réforme.

WALPOLE (Robert), premier comte d'Orford, fameux ministre anglais, né en 1676 à Houghton, mort en 1745, siégea à la Chambre des Communes à partir de 1700 parmi les whigs les plus ardents, devint membre du conseil du prince George de Danemark (1705), puis ministre de la guerre (1708), trésorier de la marine (1709); perdit cette place à la chute de Marlborough, fut en même temps expulsé de la Chambre et condamné comme concussionnaire et corrupteur, mais fut réélu par le bourg de Lynn (1714) et rappelé au ministère par George I. Nommé d'abord payeur-général de l'armée, il devint bientôt après premier lord de la trésorerie, chancelier et sous-trésorier de l'échiquier. Il obtint la condamnation du ministère précédent (Bolingbroke, Oxford, etc.), et fit rendre le bill de septennalité; mais il ne put faire adopter le remboursement de la dette publique. Donnant alors sa démission (1717), il fit une opposition redoutable, mais il se réconcilia bientôt avec la cour, devint premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier (1721), fut nommé par George I, lors de son départ pour le Hanovre, seul secrétaire d'état (1723), et grandit encore en faveur sous George II (1727-42), sous lequel il fut 15 ans ministre dirigeant. Le système de Walpole était d'étendre autant que possible la prérogative de la couronne et de ne point faire la guerre. Son grand moyen de gouvernement fut la corruption : il se vantait de savoir le tarif de chaque conscience et sut garder longtemps la majorité dans les chambres. Ayant voulu, contre le vœu de la nation, maintenir la paix avec l'Espagne (1739), il perdit beaucoup de son crédit et se vit obligé de se retirer en 1742; il fut nommé par George II, qui le regrettait, pair et comte d'Orford. Il survécut encore trois ans à sa chute. On a de lui quelques opuscules politiques.

WALPOLE (Horace), frère du précédent, né en 1678, mort en 1757, fut ambassadeur en France (1727), et près des États-Généraux (1730), remplit diverses hautes charges, et seconda son frère tant pour les relations extérieures que pour les affaires financières. Il a laissé diverses brochures.

WALPOLE (Horace), troisième fils du ministre, né en 1718, m. en 1797 à 79 ans, fut pourvu dès 1733 de riches sinécures, siégea sans éclat à la Chambre des Communes, et finit par hériter de la fortune et des titres de son neveu (troisième comte d'Orford). Il est connu par sa belle résidence de Strawberry-Hill, où il avait établi une imprimerie pour imprimer ses propres ouvrages, par sa liaison avec la célèbre M[me] du Deffant, qu'il avait connue dans un voyage à Paris en 1765, et avec laquelle il ne cessa de correspondre; enfin par la protection qu'il accorda aux gens de lettres. Il prit lui-même rang

parmi les écrivains, et fut alternativement poëte, historien, publiciste, romancier, auteur dramatique. On a de lui : *Ædes Walpoliana*, 1752 (il y décrit le palais de son père à Houghton); *Doutes sur la vie et le règne de Richard III*, 1768 (il y fait l'apologie de ce tyran), la *Mère mystérieuse*, tragédie monstrueuse, qui ne fut jamais représentée; *Anecdotes de la peinture en Angleterre*, 1761; le *Château d'Otrante*, roman noir, qui fraya la route à ceux d'Anne Radcliffe; *Catalogue des rois et nobles qui ont été auteurs; Mémoires sur George II*, 1822 (posth.),—*sur George III*, 1845; une *Correspondance* fort étendue qui le place à la tête des épistolaires anglais (Londres, 1843).

WALRAME de Nassau. *Voy.* NASSAU.

WALSALL, ville d'Angleterre (Stafford), à 27 kil. S. de Stafford; 15,100 hab. Objets de sellerie. Aux environs, houille, pierre à chaux.

WALSH (Will.), poëte anglais, ami de Pope, né en 1663, mort en 1710, a composé un *Dialogue sur les femmes* (1691), où il fait l'apologie du beau sexe, des *Poëmes galants*, des odes, élégies, etc. (dans la *Collection of minor poets*, 1749).

WALSINGHAM, ville d'Angleterre (Norfolk), à 40 kil. N. O. de Norwich; 1,000 hab. Anc. abbaye.

WALSINGHAM (Fr.), un des principaux ministres d'Elisabeth, fut d'abord le protégé de Cécil, devint secrétaire d'état et membre du conseil privé en 1572, fut envoyé en France pour y négocier l'union d'Elisabeth et du duc d'Alençon, ou plutôt pour lier des relations avec les Calvinistes français, mais ne put réussir, alla aussi comme plénipotentiaire au congrès d'Utrecht (1578), puis en Ecosse en 1583 pour y assurer et le triomphe de la réforme et l'influence de l'Angleterre. De retour à Londres, il découvrit le complot Babington, et opina pour qu'on fît le procès à Marie Stuart. Désigné comme un des juges de la reine (1587), il se récusa. Il mourut en 1590, à 54 ans, très pauvre. Il avait pourtant fondé à ses frais la Bibliothèque du Roi à Cambridge. Digges a publié le corps des négociations de Walsingham sous le titre du *Complet ambassadeur*, 1655, in-fol. (trad. en franç. sous celui de *Mémoires et instructions pour les ambassadeurs*, par Boulesteis de la Contie, Amsterdam, 1700, in-4). On lui attribue à tort le livre intitulé *Arcana aulica* ou *Manuel de Walsingham*.

WALTER (J.-Théoph.), anatomiste prussien, né en 1734 à Kœnigsberg, mort en 1818, avait disséqué plus de 8,000 cadavres; il forma une superbe collection d'anatomie (qui fut achetée 400,000 francs par le roi de Prusse), professa l'anatomie à Berlin et laissa plusieurs ouvrages sur cette science (*Manuel de myologie*, Berlin, 1777, in-8; *Traité des os secs du corps humain*, Berlin, 1798, in-8, 4e édition; etc.). — Son fils, Frédéric-Auguste, professeur d'anatomie au collége de médecine et de chirurgie de Berlin, a publié la description de son *Musée anatomique*, 2 vol. in-4.

WALTER DE CROMBERG, grand-maître de l'ordre Teutonique. *Voy.* TEUTONIQUE.

WALTER DE PLETTENBERG, grand-maître des Porte-Glaives. *Voy.* PLETTENBERG et PORTE-GLAIVES.

WALTER RAWLEIGH. *Voy.* RAWLEIGH.

WALTER SCOTT. *Voy.* SCOTT.

WALTON (Bryan), orientaliste anglais, né en 1600, m. en 1661, év. de Chester, donna en 1654 une *Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, in-8; puis dirigea l'édit. de la *Biblia polyglotta* de Londr., 1657, 6 vol. in-fol. (en hébreu, samaritain, chaldéen, avec les versions grecq., latine, arabe, persique, etc.), et 2 vol. de *Supplém.*, 1659. Cette *Bible* est à l'*Index*.

WALTON (Isaac), né à Stafford en 1593, mort en 1683, biographe et poëte médiocre, s'est fait un nom populaire par son *Parfait pêcheur à la ligne*, Londres, 1653, in-12, souvent réimprimé.

WAMBA, roi des Wisigoths. *Voy.* VAMBA.

WANDELAINCOURT (Ant.-Hubert), né à Rupt-en-Voivre en 1731, mort en 1819, fut précepteur des enfants du duc de Clermont-Tonnerre, devint en 1791 évêque constitutionnel de la Haute-Marne, siégea à la Convention et au Conseil des Anciens. Il a publié des ouvrages de politique, de controverse, de morale, d'éducation (*Cours de latinité*, 4 vol.; *Cours complet d'éducation*, 7 vol. in-12, etc.).

WARASDIN. *Voy.* VARADIN.

WARBECK ou WAERBECK. *Voy.* PERKIN.

WARBURTON (Will.), savant prélat anglais, né en 1698 à Newark-sur-Trent, mort en 1779, fut chapelain du prince de Galles (1738), puis du roi (1753-54), doyen de Bristol et enfin évêque de Glocester. Il a écrit sur toutes sortes de sujets; on remarque surtout : le traité de l'*Alliance entre l'Église et l'État, ou la Nécessité d'une religion établie*, 1736; la *Divine légation de Moïse*, Londres, 1738-41, et 1766, 5 vol. in-8 (ouvrage qui lui fit une grande réputation de science, mais où l'on trouve des paradoxes insoutenables: un fragment de ce même ouvrage, qui renferme des recherches sur les hiéroglyphes, a été traduit en français sous le titre d'*Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens*, Paris, 1744, 2 vol. in-12); un *Aperçu de la philosophie de Bolingbroke*, 1775; etc. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Londres, 1788, 7 vol. in-4, et 1811, 12 vol. in-8. On doit aussi à Warburton des éditions critiques de Shakespeare et de Pope. Ce savant se fit beaucoup d'ennemis par son ton acerbe et tranchant.

WARMBRUNN, c.-à-d. *fontaine chaude*, ville des États prussiens (Silésie), dans les Sudètes, à 6 kil. S. O. de Hirschberg; 1,800 hab. Voiles, toile, etc. Joli hospice. Bains d'eau minérale.

WARMELAND, ancienne prov. de Suède, forme auj. le lan ou gouv. de Carlstad.

WARMIE ou ERMELAND, contrée de l'Europe orientale anc., la même que la BIARMIE ou PERMIE.

WARMINSTER, ville d'Angleterre (Wilts), à 35 kil. N. O. de Salisbury; 6,000 hab. Restes d'antiquités.

WARNACHAIRE ou GARNIER, maire de Bourgogne sous Clotaire II, livra Brunehaut à ce prince qui la fit périr dans d'affreux supplices (613), et obtint en récompense la promesse de n'être jamais révoqué de ses fonctions; c'est de ce moment que date la puissance des maires du palais. Warnachaire fut maire jusqu'à sa mort.

WARNEFRIDE (Paul). *Voy.* PAUL WARNEFRIDE.

WARNETON, ville de Belgique (Flandre occid.), sur la Lys, à 12 kil. S. E. d'Ypres; 5,300 hab. Toiles, dentelles, distilleries.

WARNOW, riv. du duché de Mecklembourg-Schwerin, sort de plusieurs petits lacs voisins de Parchim, arrose Rostock et se jette dans la mer Baltique près de Warnemünde. Cours, 110 kil.

WARREN HASTINGS. *Voy.* HASTINGS.

WARRINGTON, ville d'Angleterre (Lancastre), sur la Mersey, à 29 kil. E. de Liverpool; 20,000 hab. Diverses églises; *dissenting academy* (école pour les sectes dissidentes); établissements de bienfaisance. Commerce considérable.

WARTA, riv. de la Russie d'Europe (Pologne), naît dans la voivodie de Cracovie, parcourt la voivodie de Kalica, puis entre dans les États prussiens, traverse les provinces de Posen et de Brandebourg et se jette dans l'Oder à Kustrin, à 26 kil. N. de Francfort-sur-l'Oder, après avoir reçu la Prosna, la Netze, l'Obra, etc., et avoir baigné les villes de Koliœ, Posen, Schwérin, Landsberg. Cours, 750 kil.

WARTBOURG, château fort du grand-duché de Saxe-Weimar, à 2 kil. d'Eisenach. Les landgraves de Thuringe y tinrent leur cour pendant longtemps; ils y donnèrent, en 1207, un célèbre tournoi poétique, auquel prirent part les *Minnesingers* les plus célèbres. Luther fut enfermé un an au château de

Wartbourg, en 1521, par l'électeur de Saxe, Frédéric, mais ce n'était que dans le but de le soustraire aux châtiments qu'il avait encourus. Il y traduisit la Bible.

WARTON (Joseph), littérateur anglais, né en 1722 à Dunsfold (Surrey), mort en 1800, obtint divers bénéfices, et devint en 1766 chef de l'école de Winchester. Il fut un des rédacteurs de l'*Adventurer* de Hawkesworth ; il a laissé une traduction en vers anglais des *Eglogues* et des *Géorgiques* de Virgile (1753), de *l'Enéide;* a composé des *Odes* (1746), dont la meilleure est *l'Ode à l'Imagination;* trois *Essais sur la poésie pastorale*, *didactique*, *épique* (1748-53), 4 vol. in-8 ; un *Essai sur le génie et les écrits de Pope* (1756-92), et une édition de ce poëte (1797, 9 vol. in-8).

WARTON (Thomas), frère du précédent, né en 1728, mort en 1790, professeur d'histoire au collége Pembroke à Oxford, était aussi dans les ordres. Il écrivit beaucoup en prose et en vers et préparait une édition complète de ses poésies lorsqu'il mourut subitement. Son principal titre est une *Histoire de la poésie anglaise depuis la fin du* XIe *siècle jusqu'au* XVIIIe, 1744-81, 3 vol. in-8. Ses poésies ont été réunies en 1802, Oxford, 2 vol. in-8.

WARTON (Thomas), homme d'état. *Voy.* WHARTON.

WARWICK, *Caer Guarvic* ou *Caer Leon* en gallois, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Warwick, sur une colline au pied de laquelle coule l'Avon, près du canal de Warwick-et-Birmingham, à 66 kil. N. O. de Londres ; 9,400 hab. Elle est belle et bien bâtie. Château, église Ste-Marie, hôtel-de-ville. Filature hydraulique.— Le comté de Warwick a pour bornes ceux de Leicester au N. E., de Stafford au N. O., d'Oxford et de Glocester au S., de Southampton au S. E., de Worcester à l'O. : 77 kil. du N. au S. (sur 54 de large); 400,000 hab. (on en comptait 96,000 seulement en 1700). Fer, grès, houille, marne, argile bleue, etc. ; grande industrie (Birmingham est dans ce comté). Jadis habité par les *Cornavii*, puis partie du roy. de Mercie.

WARWICK (Richard NEVIL, comte de), dit *le faiseur de rois*, était gendre de Richard de Beauchamp, comte de Warwick, qui avait été favori de Henri V, gouverneur de Henri VI, ambassadeur au concile de Constance (1414), et qui dirigea l'inique procédure contre Jeanne d'Arc. Il succéda, vers 1453, au titre de son beau-frère, Henri Beauchamp, et prit alors le nom de Warwick, donna sa sœur en mariage à Richard, duc d'York, que bientôt il excita à réclamer la couronne, gagna pour ce prince la bataille de St-Alban où il prit Henri VI (1455), battit encore l'armée lancastrienne à Northampton (1460), barra la route de Londres à Marguerite d'Anjou après la victoire de Wakefield, écrasa les troupes royales à la bat. de Towton, et fit proclamer roi le fils du duc d'York sous le nom d'Édouard IV (1461). Il jouit quelque temps d'un crédit sans bornes; mais quand Edouard se fut uni à Elisabeth Woodville, sa faveur baissa. Dès lors il excita secrètement des révoltes qui mirent Édouard en danger; puis, venant à son secours, il le délivra des rebelles, mais le retint dans une espèce de captivité. Ce prince ayant trouvé un appui dans le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, qui avait épousé sa sœur, Warwick se vit contraint de lui rendre la liberté. Il s'enfuit alors en France près de Louis XI, se réconcilia avec Henri VI et Marguerite d'Anjou, maria sa fille au fils de cette princesse, puis débarqua en Angleterre avec une petite troupe: Il rassembla bientôt une armée de 60,000 hommes, força Edouard à fuir et à se réfugier en Hollande, proclama derechef Henri VI qu'il tira de la Tour de Londres et se fit nommer gouverneur du roi. Mais son triomphe fut court : Edouard revint, réunit à son tour une armée formidable et le battit à Barnet (1471). Warwick resta sur la place.

WARWICK (Edouard, comte de), petit-fils du précédent par sa fille Isabelle (femme du duc de Clarence), fut mis à la Tour de Londres sous Henri VII, qui craignait qu'il n'élevât des prétentions sur la couronne, y connut Perkin Waerbeck, tenta une évasion et fut condamné à la décapitation.

WASA. *Voy.* VASA.

WASHINGTON (Georges), fondateur de la république des Etats-Unis, naquit en 1732 à Bridge-Creek (Virginie), fut ingénieur-arpenteur, puis servit comme officier de milice, pendant la guerre des Anglais contre les Français du Canada (1754-1760), fit preuve de talent et se retira avec le grade de colonel. Lors des troubles des colonies anglaises, il fut un des sept députés de la Virginie au congrès de Boston (1774), et reçut presque aussitôt le commandement en chef de l'armée anglo-américaine (1775). Il suppléa à l'absence de toutes les ressources par une prudence, une constance et une capacité rares, et, soutenu par quelques secours français, résista non sans peine aux généraux anglais Howe, Clinton, Burgoyne, Cornwallis : après des succès variés, il finit par enfermer ce dernier dans York-Town et le forcer à une capitulation (1781), que suivirent la paix de Versailles (1783) et la reconnaissance de l'indépendance américaine par l'Angleterre. Washington alors opéra le licenciement de l'armée sans trouble, puis remit sa commission de généralissime et rentra dans la vie privée. Dès qu'un gouvernement régulier eut été établi (1789), Washington fut élu président de l'Union pour quatre ans ; il fut réélu en 1793 pour quatre nouvelles années : il maintint la paix avec l'Europe que la révolution française mettait en feu, resta neutre pendant la guerre de la France et de l'Angleterre, mais perdit un peu de sa popularité en s'opposant aux doctrines démagogiques ; il résigna le pouvoir en 1797. Il mourut deux ans après, regardé universellement comme un des hommes les plus sages et les plus probes qui aient jamais gouverné une nation. La vie de Washington a été écrite par Marshall (trad. en 1807), par Ramsay (trad. en 1811). M. Guizot a publié en 1839 : *Vie, Correspondance et écrits de Washington*, 6 vol. in-8. Cet ouvrage, rédigé sur des pièces authentiques, est le plus important que l'on possède sur cet homme vraiment grand.

WASHINGTON, ou *la Ville fédérale*, ville capit. des États-Unis, dans le district de Colombia, sur la Potomak, par 79° 19' long. O., 38° 52' lat. N.; 25,000 hab. Elle est très grande, bien percée et admirablement régulière, mais on n'y compte encore que 3,000 maisons; rues à trottoirs, fort larges, toutes parallèles et se coupant à angle droit, superbes avenues. Capitole tout en marbre blanc (pour les séances du Congrès); hôtel du Président; quatre vastes hôtels en briques pour les finances, la marine, la guerre, l'extérieur et l'intérieur ; arsenal et caserne de la marine, dépôt d'artillerie, hôtel-de-ville, cirque, théâtre, etc. Fort qui domine la Potomak, grand pont en bois (1,400^m). Institut colombien, divisé en cinq classes, *Colombian-college*; société de médecine, de botanique, d'agriculture; société américaine de colonisation; bibliothèques. Fonderie de canons, chantier de construction : fabrique de verre à vitre, papeterie ; quatre banques. — Washington a été fondée en 1792 en l'honneur du général de ce nom ; le siége du gouv. y a été transféré en 1800. Durant la guerre avec les Anglais, ceux-ci s'en emparèrent en 1814, et brûlèrent le Capitole ; il fut restauré en 1815. — Un des deux comtés du district fédéral de Colombie se nomme comté de Washington. — Beaucoup de villes et comtés de même nom sont répandus dans les États-Unis : la ville la plus importante est en Pensylvanie, à 40 kil. S. O. de Pittsburg : 3,000 hab. Le comté le plus notable du nom de Washington est dans l'état

le New-York, à la gauche de l'Hudson : chefs-lieux, Salem et Sandy-Hill ; 50,000 hab.

WASSELONNE. *Voy.* VASSELONNE.

WASSIGNY, ch.-l. de canton (Aisne), à 29 kil. N. O. de Vervins ; 900 hab. Serges.

WASSY. *Voy.* VASSY.

WAST (saint). *Voy.* WAAST.

WATELET (Claude-Henri), riche amateur, né à Paris en 1718, mort en 1786, était receveur-général des finances à Paris. Il savait peindre, graver, sculpter, et faisait agréablement les vers. Il voyagea dans les Pays-Bas et en Italie. Il fut à la fois membre de l'Académie Française et associé libre de l'Académie de peinture. On lui doit un poëme (en 4 chants), l'*Art de peindre*, Paris, 1760, in-4 et in-12 ; un *Essai sur les jardins* (1774); un *Dictionnaire de peinture, gravure, sculpture* (terminé par Lévesque), Paris, 1792, 5 vol. in-8.

WATERFORD, ville et port d'Irlande (Munster), sur la côte mérid., ch.-l. du comté de Waterford, sur la Suir, à 8 kil. de son embouchure et à 117 kil. S. O. de Dublin ; 34,500 hab. Evêché. Cathédrale, palais épiscopal, bourse, douane, théâtre, quai superbe. Draps, lainages, ustensiles de fer, raffineries de sucre, eau-de-vie de grains. Armements pour la pêche de la morue. Fondée, suivant les uns, en 155 ; suivant d'autres, en 852. Elle s'appelait d'abord jadis en langue erse, *Cecun-na-Grioth* (c.-à-d. *Havre du Soleil*); elle prit ensuite le nom de *Port large*, et ne reçut celui de *Waterford* qu'après la conquête de l'Irlande par Henri II, qui s'empara de la ville. En 1003, Reginald-le-Danois y construisit un château, qui est le plus ancien de l'île et qui se voit encore. Cromwell fit en vain le siége de Waterford (1649). — Le comté de Waterford, entre ceux de Cork à l'O., de Kilkenny et de Tipperary au N., de Wexford à l'E., et l'Atlantique au S., a 1,900 kil. carrés et 170,000 hab. presque tous catholiques). Ch.-l., Waterford. Canal de Waterford à Dublin. Peu d'industrie.

WATERFORD (HAVRE ou BAIE de), vaste baie sur la côte S. de l'Irlande, entre les prov. de Munster et de Leicester, sur la limite des comtés de Waterford et de Wexford. Elle reçoit la Suir et le Barrow réunis.

WATERLOO, village de Belgiq. (Brabant mérid.), sur la lisière méridionale de la forêt de Soigne, à 16 kil. S. de Bruxelles ; 900 hab. Il a donné son nom à la fameuse bataille qui se livra, le 18 juin 1815, entre Napoléon et les Alliés, commandés par Wellington et par Blücker, bataille qui décida de la chute définitive du régime impérial, et fut suivie d'une seconde invasion de la France. Le théâtre de l'action se trouvait compris entre les 3 villages de Waterloo au N. O., de Mont-Saint-Jean au N. et de la Belle-Alliance au S. Les étrangers nomment aussi cette bataille *bataille de Mont-Saint-Jean*. — Les Anglais ont donné le nom de pont de Waterloo à un des plus beaux ponts de Londres.

WATSON (Rob.), historien écossais, né vers 1730 à Saint-André, mort en 1780, principal du collége de Saint-André, a laissé une *Histoire de Philippe II*, Edimbourg, 1777, 2 vol. in-8, et une *Histoire de Philippe III* (achevée par Thomson), 1783, in-4.

WATT (Jacques), habile mécanicien, né en 1736 à Greenock en Écosse, mort en 1819, fut fabricant d'instruments de mathématiques, puis coopéra aux travaux des ports et canaux de l'Écosse. Il apporta à la machine à vapeur de Newcommen et de Brighton des perfectionnements essentiels (le condenseur, l'emploi exclusif de la vapeur pour faire jouer les pistons, la précision mathématique des résultats), et c'est depuis cette époque (1764) que cette machine a pu recevoir ses plus utiles applications. Des envieux lui contestèrent sa découverte; mais après de longs débats, un arrêt du banc du roi en 1799 reconnut ses titres. Watt jouit alors d'une renommée européenne. Il mourut dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham.

WATTEAU (Ant.), peintre français, né en 1684 à Valenciennes, mort en 1721, peignit des décors pour l'opéra (1702), et végéta misérable jusqu'à ce que des protecteurs éclairés, devinant son talent, le missent à même de concourir à l'Académie. Watteau gagna le prix ; il retourna ensuite à Valenciennes pour étudier de nouveau, fut reçu membre de l'Académie, se rendit en Angleterre (1720), et mourut à son retour. Son *Œuvre* (qui consiste surtout en tableaux et dessins de genre) a été publié en 3 vol. (563 planches). On lui reproche un genre maniéré.

WATTEVILLE. *Voy.* VATTEVILLE.

WATTEWILLER, bourg du Haut-Rhin, à 3 kil. N. de Cernay, au pied des Vosges; 1,300 h. Eaux minérales. Victoire des Suédois sur les Impériaux (1634).

WATTIGNIES, village du dép. du Nord, près de Lille. Jourdan y battit les Autrichiens (1793), et par cette victoire dégagea Maubeuge assiégée.

WATTS (Isaac), ministre non-conformiste, né en 1674, à Southampton, mort en 1748, fut étroitement lié avec l'alderman de Londres, Th. Abney, et passa chez lui ses 36 dernières années. On lui doit une *Logique* (en angl.), trad. p. E. Jouffroy, 1846, le *Perfectionnement de l'entendement* (trad. sous ce titre, *Culture de l'esprit*, Lausanne, 1762), et quelques ouvrages de morale et de piété.

WAT-TYLER, couvreur de Deptford, chef de la révolte de 1381, tua un collecteur qui venait chez lui lever la capitation, réunit autour de lui des masses innombrables, vit l'insurrection gagner les comtés d'Essex, Sussex, Surrey, Kent, marcha sur Londres, s'empara de la Tour sans coup férir, et fut sur le point d'avoir entre ses mains le roi Richard II. Ce prince détermina Wat-Tyler à se rendre à une conférence, promettant d'abolir l'impôt qui excitait tant de mécontentement ; mais dès que le rebelle n'eut plus de forces nombreuses autour de lui, le roi le fit ou le laissa tuer. Southey l'a mis sur la scène.

WAVRES, ville de Belgique (Brabant méridional), à 22 kil. S. E. de Bruxelles ; 4,000 hab. Incendiée en partie durant la bataille de Waterloo.

WAZEMMES, bourg de France (Nord), à 6 kil. S. de Lille ; 6,932 hab. Divisé en trois parties, dites Faubourg de Paris, de Béthune, de la Barre. Blanc de céruse ; tapis, linge damassé ; cuir.

WEARMOUTH, nom de deux villes d'Angleterre, toutes deux sur la Wear, à l'embouchure de cette rivière, l'une, *Bishop-Wearmouth*, très près et à l'O. de Sunderland (12,060 hab.) ; l'autre, *Monk-Wearmouth*, en face de la précédente (8,000 hab.). Ancien monastère.

WEBER (Ch.-Marie DE), compositeur célèbre, né en 1786 à Eutin (Holstein), fils d'un habile musicien, eut pour maîtres Heuschkel, Michel Haydn, Valesi, Kalcher, écrivit un opéra (*la Fille des Bois*) à 14 ans ; fut à Vienne le rival des Haydn, des Vogler, des Stadler, devint maître de chapelle à Breslau, s'attacha en 1806 au prince Eugène de Wurtemberg, fut chargé de réorganiser et de diriger l'Opéra de Prague (1813) ; s'occupa, sur l'invitation du roi de Saxe, de créer à Dresde un opéra allemand (1816-20), visita successivement Berlin (1822), Paris (1826), et mourut à Londres (juin 1826). Ses chefs-d'œuvre sont : le *Freyschütz*, donné à Berlin en 1822 (arrangé pour la scène française sous le titre de *Robin des Bois*, 1824), *Obéron* ou *le Roi des Elfes*, donné à Londres (1826). Weber mourut peu après ce dernier succès. Il a laissé beaucoup d'autres compositions (*opéras*, *concertos*, cantates, etc.). On a prétendu que c'était lui, et non Sennefelder, qui était le véritable inventeur de la lithographie.

WEDGWOOD (Josias), manufacturier anglais, 1730-95, perfectionna la poterie, fonda une fabrique de porcelaines peintes dans le comté de Stafford.

et devint membre de la Société royale de Londres. On lui doit le *pyromètre* qui a gardé son nom.

WEDNESBURY, ville d'Angleterre (Stafford), sur la Tamise, à 14 kil. N. O. de Birmingham; 6,000 hab. Château-fort jadis célèbre. Armes, harnais de voitures, scies, mors, etc. Houille. Grand commerce.

WEERDT, ville de Belgique (Limbourg), à 20 kil. E. de Ruremonde; 5,400 hab. Eau-de-vie. Patrie de Jean de Weerdt. Prise par les Français en 1792.

WEERDT (Sebald DE), navigateur hollandais, fit partie de l'expédition de découverte commandée par De Cordes (1598), et donna son prénom à trois îles du détroit de Magellan (les îles Sebaldines). Il fut tué en 1603 dans une grotte de l'île de Ceylan, par ordre du roi du pays. La *relation* de son voyage a été traduite du hollandais en latin, dans Debry, *Grands voyages*, 9e partie, et en franç. (dans le *Recueil des voyages de la compagnie des Indes*).

WEERDT, WERT ou WERTH (Jean DE), fameux partisan, né en 1594 à Weerdt, mort en 1652, servit la Bavière, puis l'Autriche dans la guerre de Trente Ans, commanda l'armée bavaroise après la mort d'Aldringer, eut part à la victoire de Nordlingue (1634), battit Gassion (1635), dévasta la Picardie (1636), se laissa prendre par le duc Bernard de Saxe-Weimar (1638), fut échangé en 1642, et vainquit le général français Rantzau à Tudlingen (1643). Il se retira dans ses terres en Bohême à la paix de Westphalie.

WEGELIN (Jacques), né à Saint-Gall en 1721; mort à Berlin en 1791, fut d'abord pasteur, puis bibliothécaire, et professeur de philosophie à Saint-Gall, et obtint en 1765 la chaire d'histoire à l'académie des nobles de Berlin. Il a publié en français les *Principales époques de l'histoire de l'Allemagne* (1766); *Mémoire sur la philosophie de l'histoire* (1772-79); *Histoire universelle* (1766-80).

WEHLAU, ville des États prussiens (Prusse), à 47 kil. E. de Kœnigsberg, au confluent de l'Alle et de la Pregel; 3,100 hab. Gants, drap, chapeaux, amidon, etc. Il y fut conclu en 1657 un traité entre la Pologne et la Prusse, qui sanctionna l'indépendance de la Prusse.

WEHME (la SAINTE-). *Voy.* VEHME.

WEHRAU, bourg de la Silésie pruss., sur la Queiss, à 15 k. N. O. de Bunzlau. Patrie d'A.-G. Werner.

WEHRGELD, nom donné par les Germains et les Francs à l'indemnité que le meurtrier était tenu de payer à la famille de sa victime.

WEIL, ville du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 24 kil. S. O. de Stuttgart; 2,000 hab. Jadis ville impériale. Patrie de Keppler.

WEILBOURG, ville et château du duché de Nassau, à 49 kil. N. E. de Wiesbaden, sur la Lahn; 2,200 hab.; a donné son nom à une branche de la maison de Nassau. *Voy.* NASSAU.

WEIMAR, capitale du grand duché de Saxe-Weimar, et ch.-l. du cercle de Weimar-Iéna, sur l'Ilm, à 760 kil. N. E. de Paris; 10,000 hab. Vieux château. Beau palais ducal (avec un des parcs les plus beaux de l'Allemagne); belle église, théâtre, séminaire normal, gymnase, école de peinture et de dessin; cabinet de tableaux, antiques et médailles; bibliothèques. Bureau d'industrie et institut géographique fondé par Bertuch, société de bienfaisance, société biblique, etc. Industrie assez médiocre. Commerce de grains et laine. — L'empereur Othon II tint une diète à Weimar en 975. Divers incendies ont ravagé cette ville, notamment en 1299, 1424, 1618, 1774; elle faillit périr par une inondation en 1613. Cette ville est renommée par l'appui que les ducs régnants de Saxe-Weimar n'ont cessé de donner aux lettres depuis 80 ans, ce qui lui a mérité le nom d'*Athènes de l'Allemagne*. Gœthe, Schiller, Herder, Wieland, Seckendorf, etc., y ont séjourné longtemps; Kotzebue y était né.

WEIMAR (duché de SAXE-). *Voy.* SAXE-WEIMAR.

WEIMAR (Amélie, duchesse douairière de SAXE-), née en 1739, morte en 1808, fut mariée en 1756 au duc Ernest-Auguste-Constantin. Restée veuve à l'âge de 19 ans, elle se trouva chargée du gouvernement pendant la minorité de son fils jusqu'en 1775. Sous son administration, qui fut sage et bienfaisante, la ville de Weimar devint le rendez-vous des savants et des littérateurs les plus distingués de l'Allemagne. *Voy.* ci-dessus l'art. géographique.

WEIMAR (Bernard de SAXE-). *Voy.* BERNARD.

WEINSBERG, ville du roy. de Wurtemberg (Neckar), à 5 kil. N. E. d'Heilbronn; 1,800 hab. Devant cette ville, Guelfe III livra à l'empereur Conrad en 1140 le combat où furent employés pour la première fois les noms de Guelfes et de Gibelins.

WEISHAUPT (Adam), chef de la secte des *Illuminés*, né en 1748 à Ingolstadt en Bavière, étudia chez les Jésuites, obtint en 1772 la chaire de droit canonique à l'université d'Ingolstadt; créa en 1776 sous le nom d'*Ordre des Perfectibilistes*, une société secrète, qui plus tard devint l'*Ordre des Illuminés*, et l'organisa sur le plan de celles des Jésuites, prétendant, disait-il, faire servir au bien ce qui jusque-là n'avait fait que du mal. Il y admettait, sans distinction, des hommes de toute religion, et exigeait des adeptes une obéissance passive. Il vit bientôt cette assoc. devenir nombreuse et florissante, mais ayant voulu étendre son influence jusque sur les affaires publiques, il excita par là même les défiances du gouvernement de Bavière, qui, en 1784, interdit toute association de ce genre dans ses états, et qui condamna à l'exil ou à la prison tous les affiliés. Il se réfugia à Gotha, dont le duc, qui était un de ses adeptes, le fit conseiller aulique. Il mourut dans cette ville en 1822. On a de lui: *Histoire des persécutions qu'ont éprouvées les Illuminés en Bavière* (1781); *Description de l'ordre des Illuminés* (1788); *De la vérité et de la perfectibilité morale* (1793-97); *Pythagore ou l'art secret de gouverner les hommes* (1795), etc.

WEISS, nom d'une famille de savants allemands plus connus sous le nom latinisé d'ALBINUS.

WEISSE (Chrét.-Félix), fécond écrivain allemand, né en 1726 à Annaberg en Saxe, mort à Leipsick en 1804, étudia à Leipsick, se lia avec les notabilités littéraires de son temps, surtout avec Lessing, se fit d'abord connaître par des poésies lyriques, traduisit de l'anglais et du français un grand nombre d'ouvrages de genres divers, surtout des pièces de théâtre, composa lui-même des tragédies, des comédies, des opéras comiques, et rédigea, d'abord avec Mendelssohn, puis seul, la *Bibliothèque des Belles-lettres*, recueil périodique; mais il est surtout connu par son *Ami des Enfants*, publication hebdomadaire qui obtint un grand succès, et qui a servi de modèle à notre Berquin.

WEISSEMBOURG, *Weissenburg* en allem., ville de Bavière (cercle de la Rézat), sur la Rézat de Souabe, à 40 kil. S. E. d'Anspach; 4,000 hab. Jadis ville libre et impériale; à la Bavière depuis 1806.

WEISSEMBOURG, v. de France. *Voy.* WISSEMBOURG.

WEISSEMBOURG (Hongrie). *V.* STUHLWEISSEMBOURG.

WEISSEMBOURG-INFÉRIEUR (comitat de), *Unter-Weissenburg*, dit aussi comitat de *Carlsbourg* et d'*Albe-Inférieur*, comitat de Transylvanie (pays des Hongrois), entre ceux de Zarand, d'Hunyad, et le pays des Saxons au S., le comitat de Kockelbourg à l'E., ceux de Thorenbourg et de Klausenbourg au N., et la Hongrie à l'O.: 115 kil. sur 75; 80,000 hab. Ch.-l., Carlsbourg. Montagnes; mines.

WEISSEMBOURG-SUPÉRIEUR (comitat de), *Ober-Weissenburg*, dit aussi *Albe-Supérieur*, comitat de Transylvanie (pays des Hongrois), se compose de sept enclaves éparses dans les pays des Saxons et des Szeklers, et compte environ 40,000 hab. Ch.-l. Furstenburg. Grains, vins, bois, gibier.

WEISSENFELS, ville des États prussiens (Saxe), ır la Saale, à 17 kil. S. de Mersebourg ; 5,650 hab. ncien château, convert. auj. en caserne. Velours, ierie, passementerie, orfèvrerie. Dans une église t le tombeau de Gust.-Adolphe. Éc. de sourds-muets. ésid. d'une branche ducale de Saxe éteinte en 1746.

WEITRA, bourg de l'archiduché d'Autriche (pays ı-dessous de l'Ens), dans le cercle supérieur de anhartsberg, à 60 kil. de Krems ; 1,800 hab. Eaux inérales. Jadis seigneurie qui appartint aux landraves de Furstenberg (*Voy.* FURSTENBERG).

WÉLATABES, dits aussi *Wiltses* (ou *Lutizes*), uple de Germanie, de race slave, habita du VIIe au Xe s. les bords de la Baltique, à l'O. de l'Oder dans le Brandebourg et la Poméranie actuels. *Voy.* WENDES.

WELCHES ou **VELCHES**, mot corrompu de *Galli* ou *Galli* (*Gaulois*), est le nom primitif des eltes qui ont formé la population principale de la aule et du pays de Galles dans la Grande-Bretagne. On retrouve ce nom : 1° dans le pays de alles, dont les habitants s'appellent encore auj. *Welsh* (prononcez *Welch*) ; 2° dans cette partie des nciens Pays-Bas qu'on nommait *Flandre-Welche*, ı N. de la Flandre Française, et dont les habitants aient dits *Wallons* (nom synonyme de *Welche*) ; ° dans le Valais et le pays de Vaud en Suisse, dont s habitants parlent un dialecte particulier du roan qu'on nomme le *welche*. Le nom de Welche emploie souvent pour désigner des barbares, des ɔmmes illettrés et ignorants. Il a été surtout emoyé dans ce sens par Voltaire.

WELF, duc de Bavière. *Voy.* GUELFE.

WELLAND, rivière d'Angleterre, naît dans le ɔmté de Northampton qu'il sépare de ceux de eicester et de Rutland, entre dans le comté de Linln, arrose Stamford, Spalding, etc., et se jette ıns la mer, après 100 kil. de cours.

WELLER (Jacques), savant allemand, né en 1602 Newkirchen, mort à Dresde en 1664, enseina la philosophie à Wittemberg, puis la théogie et les langues orientales à Meissen, et finit ır être premier prédicateur de la cour de Dresde. n a de lui des sermons, des oraisons funèbres ; il t surtout connu auj. par une excellente *Grammaire grecque*, souvent réimprimée, et qui a été mmentée par J. Fréd. Fischer (Leips., 1748).

WELLINGTON, ville d'Angleterre (Shrop), à kil. S. E. de Shrewsbury ; 9,000 hab. Fer, uille, pierre à chaux, usines, hauts-fourneaux, ırtinets, ustensiles divers, etc.

WELLINGTON, ville d'Angleterre (Somerset), à 65 . S. O. de Bristol ; 4,500 hab. Tombeau du chanier J. Popham. Serges, droguets, poterie, etc.

WELLS, un des ch.-l. du comté de Somerset, à 24 k. de Bristol ; 6,700 hab. Évêché. Cathédrale goque, avec un superbe portail ; maison épiscopale mblable à un château-fort). Dentelle, bas de ɪe, soie, papeterie, tannerie.

WELLS, ville du comté de Norfolk, sur la mer, à kil. N. O. de Norwich ; 2,700 hab. Port presque ablé. Jadis comm. important avec la Hollande.

WELLS (W.-Ch.), médecin et physicien originaire cosse, né en 1753, à Charlestown aux États-s (Caroline du Sud), mort en 1817, servit d'ad dans l'armée hollandaise comme chirurgien, vint à Londres en 1788 et y fut reçu membre la Société Royale. On lui doit un traité fort es-é *sur la Rosée* ; c'est lui qui donna de ce phénomène l'explication admise aujourd'hui.

WELS, *Ovilabis*, ville des États autrichiens (Autriche), ch.-l. de cercle, sur le Traun, à 27 kil. O. de Linz ; 3,800 hab. Indiennes, cotonnades, ire à tirer, martinet à cuivre. L'emp. Maximilien I et le duc de Lorraine Charles IV y sont morts.

WENCESLAS. *Voy.* VENCESLAS.

WENDEN. *Voy.* WENDIQUE (cercle).

WENDES, grande division de la famille slave, dont on reconnaît le nom dans ceux de Vénèdes, Venètes, Henètes, Antes, Vindiles, Vandales, ainsi que dans *Vindobona*, et que l'on trouve épars depuis la Baltique jusqu'aux Alpes Carniques, particulièrement dans la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, la Saxe, la Styrie, la Vénétie et l'Illyrie. Les Wendes en général se trouvèrent, dans les migrations de la famille slavique, au sud et à l'ouest des Slaves proprement dits. Au commencement du VIe siècle, on trouve les Wendes proprement dits établis surtout dans la Bohême et la Lusace ; vers 568, en Pannonie, où ils sont soumis par les Lombards, puis par les Avares (581). Ils se révoltent contre ces derniers au commencement du VIIe siècle, et, pour résister à leurs attaques, ils se reconnaissent tributaires des Francs (744). Depuis cette époque, leur nom disparaît peu à peu. On rattache à ce peuple un grand nombre de peuplades, dont les principales sont : les Wiltses ou Wélatabes, les Polabes, les Wagres, les Obotrites, les Havelles. L'idiome usuel en Styrie, en Carinthie et en Carniole est le wende ; en Croatie, on parle deux dialectes, le slovène et le wende.

WENDIQUE (cercle), une des divisions du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, a pour ch.-l. Gustrow. *Voy.* MECKLEMBOURG.

WENDROCK, pseudonyme. *Voy.* NICOLE.

WENER (lac), lac de Suède. *Voy.* VENER.

WENTWORTH. *V.* Straff., Roscom., Rockingham.

WENTZEL (C.-Fréd.), chimiste, 1740-93, fils d'un relieur de Dresde, fut chirurgien dans la marine hollandaise, puis directeur des mines de Freyberg (Saxe). On estime ses *Leçons sur l'affinité*, Dresde, 1777. Il découvrit la loi des *équivalents* en chimie.

WEN-WANG, tige de la dynastie chinoise des Tcheou, né vers 1231 av. J.-C., obtint de l'emp. Ti-yie commandement de toutes les troupes de l'empire, inspira des craintes au successeur de ce prince, qui le tint trois ans captif à Yeou-li, se retira dès lors dans le Tcheou, son domaine héréditaire, qu'il agrandit considérablement, et mourut vers 1127, après 50 ans de règne, laissant ses états à son fils Fa (ou Wou-wang), qui ne tarda pas à s'emparer du trône impérial. Wen-wang avait rédigé des commentaires sur les *Koua* ou lignes brisées de Fo-hi, qui forment, avec les explications de Confucius, le texte de l'*Y-king*, le premier des livres sacrés des Chinois.

WERDEN, ville murée des États prussiens (Prov.-Rhénane), à 22 kil. N. E. de Dusseldorf ; 2,500 hab. Maison de correction. Drap, velours, soieries, etc. Houille, alun, chaux. — *Voy.* aussi VERDEN.

WERNER (Jos.), peintre, né à Berne en 1637, mort en 1710, réussit dans la peinture à l'huile et à fresque, mais excella surtout dans la miniature. Il fut employé par Louis XIV et par divers princes d'Allemagne. Il s'était lié à Paris avec le poëte Quinault, et peignit pour lui les *Muses sur le Parnasse*, la *Mort de Didon*, etc.

WERNER (Abrah.-Gottlob), minéralogiste célèbre, né en 1750 à Wehrau, en Silésie, mort en 1817, étudia dans l'école des mines de Freyberg, fut adjoint à la chaire de minéralogie et inspecteur du cabinet des mines de cette ville (1775), se classa de bonne heure par ses écrits et ses leçons à la tête des minéralogistes les plus illustres, fut un des huit associés étrangers de la 1re classe de l'Institut, ne voulut jamais, malgré les offres brillantes qui lui furent souvent faites, entrer au service de princes étrangers, et mourut à Dresde. Il a rendu à la science minéralogique des services analogues à ceux que la botanique doit à Linné. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité des caractères des minéraux*, 1774, la *Nouvelle théorie des filons*, 1791 ; la *Classification et*

description des montagnes, 1787. Werner classait surtout les minéraux par leurs caractères extérieurs et donnait trop peu aux caractères chimiques et cristallographiques. En géologie, il est considéré comme le père de l'hypothèse neptunienne.

WERNER (Fréd.-L.-Zacharie), poëte, né en 1768 à Kœnigsberg, mort en 1823, fut employé successivement dans les bureaux de l'administration prussienne à Varsovie et à Berlin, où il se fit franc-maçon et mystique, mena longtemps une vie très dissipée, vint à Paris en 1811, abjura le protestantisme à Rome, prit les ordres à Vienne, et prêcha dans cette ville avec un succès sans égal. On a de lui des tragédies (*la Croix à la mer Baltique*, *Martin Luther*, *Attila*, *Le 24 février*, qui sont traduites dans une collection de *Théâtres étrangers*), beaucoup de *Poésies*, et des *Confessions* (1801), où règne un singulier mysticisme. Mme de Staël l'a jugé très favorablement dans son *Allemagne*.

WERNIGERODE, ville murée des États prussiens (Saxe), à 19 kil. S. O. de Halberstadt; 3,400 hab. Ch.-l. du comté de Stolberg-Wernigerode.

WERNSDORF, famille de Saxe, qui a produit plusieurs savants distingués. Le plus connu est J.-Christ. Wernsdorf, à qui on doit une excellente édition des *Poetæ latini minores*, Helmstadt, 1779, reproduite dans la collection de M. Lemaire.

WEROVITZ (comitat de), dans les États autrichiens (Esclavonie civile), entre ceux de Schuneg, Baranya, Bacs, Syrmie, Brod, Posega et la Croatie: 150 kil. sur 60; 16,000 hab. Ch.-l., Eszck.

WERRA (la), riv. d'Allemagne, naît dans le Thuringerwald, au N. E. d'Hildburghausen, arrose le duché de Saxe-Meiningen, l'électorat de Hesse, la province de Gœttingue dans le Hanovre, s'unit près de Münden à la Fulde, et avec elle forme le Weser; cours, 200 kil. Elle reçoit l'Ulster par sa gauche. — Autre rivière, affluent du Weser, naît dans la Lippe-Detmold et arrose la régence de Minden dans la Westphalie.

WERT, ville de Belgique. *Voy.* WEERDT.

WERT (Jean DE), général autrichien. *Voy.* WEERDT.

WERTACH, rivière de Bavière (Ht.-Danube), coule au N., et s'unit au Lech un peu au dessous d'Augsbourg; cours, 140 kil.

WERTHEIM, ville murée du grand-duché de Bade, au confluent de la Tauber et du Mein, à 130 kil. N. E. de Carlsruhe; 3,300 hab. Vieux château. Chantiers de construction.

WERWICK, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 13 kil. S. E. d'Ypres; 4,300 hab.

WERWICK (SUD-), bourg du dép. du Nord, à 15 kil. N. de Lille, en face de la ville belge de Werwick; 1,300 hab. Il s'y livra plusieurs combats entre les Français et les Impériaux.

WESEL, ville forte des États prussiens (Province-Rhénane), à 40 kil. S. E. de Clèves, au confluent de la Lippe et du Rhin; 12,100 hab. Lainages, prod. chimiques. Prise par les Fr. en 1672.

WESER, *Visurgis*, fleuve d'Allemagne, dans la partie N. O. de ce pays, se forme près de Münden de la réunion de la Fulde et de la Werra, arrose Hameln, Minden et Brême, reçoit l'Aller et la Vumme à droite, le Delme et l'Hunt à gauche et tombe dans la mer du Nord, après un cours de 380 kil. Il s'ensable chaque jour; cependant les navires marchands le remontent encore jusqu'à Wegesack. — De 1810 à 1814, sous Napoléon, il y eut un département français des *Bouches-du-Weser*, formé de l'Oldenbourg, de la ville de Brême et d'une partie du Hanovre; il avait pour ch.-l. Brême.

WESLEY (John), enthousiaste anglais, fondateur du Méthodisme, né en 1703 à Epworth (Lincoln), mort en 1791, avait pour frère un ministre non conformiste, Ch. Wesley (auteur d'un poème sur la bataille de Blenheim et de poésies sacrées). Il reçut les ordres (1725), et se nourrit de lectures ascétiques, prit ensuite avec son frère la direction de quinze jeunes gens d'Oxford avec lesquels il élabora un nouveau système religieux, et les soumit ainsi que lui à un genre de vie réglé dans lequel chaque heure avait son emploi : cette manière de vivre les fit appeler par dérision *Méthodistes*, dénomination dont ils se firent honneur et qu'ils gardèrent. Wesley passa avec quelques missionnaires en Amérique, et, de retour en Angleterre (1738), organisa définitivement les assemblées ou *chapelles* de sa secte : il avait pris pour modèles les congrégat. moraves. On a de lui des *Sermons* et quelques écrits : *le Papisme examiné de sang-froid*; *Nature, objets et réglements des sociétés méthodistes* (Londres, 1798, 8 vol. in-8), etc. Ses *Œuvres complètes* forment 32 vol. in-8, Londres, 1774, etc. *Voy.* MÉTHODISTES et WHITEFIELD.

WESSELING (P.), philologue, né en 1692 à Steinfurt (Westphalie), mort en 1764, professa l'histoire et l'éloquence à Deventer, Franeker, Utrecht, fut recteur de l'université d'Utrecht et bibliothécaire de cette ville. On lui doit un recueil des anciens itinéraires romains avec *notes*, Amsterdam, 1735, in-4; *De origine pontificiæ dominationis*, Franeker, 1723, 1724, in-fol., et des éditions estimées d'Hérodote, de Diodore de Sicile, etc.

WESSEX (royaume de), ou des *Saxons de l'Ouest*, un des sept états de l'Heptarchie anglo-saxonne, fut fondé en 516 par Cerdic. Il comprenait à peu près les comtés de Berks, Wilts, Hamp et Dorset : Winchester en était la capitale. Les rois de Wessex finirent par réunir toutes les possessions anglo-saxonnes. Le dernier roi de Wessex fut Egbert, qui prit le titre de roi d'Angleterre.

WEST (Benjamin), peintre américain, né en 1738 à Springfield (Pensylvanie), mort en 1820, passa trois ans en Italie (1760–63) avec Mengs et autres artistes renommés, puis s'établit à Londres où il se plaça dans le genre d'histoire à la tête de tous les peintres anglais, succéda à Reynolds comme président de l'Académie de peinture, sculpture et architecture, et fut associé étranger de l'Institut de France. Ses chefs-d'œuvre sont : la *Mort de Socrate*, *Oreste*, *Pylade*, *Agrippine débarquant avec les cendres de Germanicus*, *Régulus retournant à Carthage*, la *mort du général Wolf*, *le Christ présenté au peuple par Pilate*, etc.

WESTBURY, ville d'Angleterre (Wilts), à 35 kil. N. O. de Salisbury; 8,000 hab. Draps, etc.

WEST-CAPPEL, ville de Hollande (Zélande), à 13 kil. N. O. de Middelbourg; 1,300 hab. Digues magnifiques.

WESTERAS. *Voy.* VÆSTERAS.

WESTERBOTTEN. *Voy.* BOTNIE OCCIDENTALE.

WESTERGOTHLAND ou WESTROGOTHIE. *Voy.* GOTHIE.

WESTERMANN (François-Joseph), général français, né en 1764 à Molsheim (Alsace), était greffier à Haguenau en 1790. Accusé d'y avoir excité plusieurs émeutes, il fut arrêté et emprisonné quelque temps: il vint ensuite à Paris, se lia avec Danton, coopéra au 10 août, fut nommé adjudant-général, aida Dumouriez dans ses négociations avec le duc de Brunswick, le suivit en Belgique, fut compris dans l'arrêt lancé contre ce général, mais se justifia, fut envoyé en Vendée comme général de brigade, y fit preuve d'une bravoure éclatante, pénétra dans l'intérieur du pays, se laissa surprendre par les Vendéens à Châtillon, mais les battit à Beaupréau, Laval, Granville, Angers, eut grande part à l'affaire du Mans et acheva d'écraser les vaincus à Savenay. Il n'en fut pas moins proscrit avec Danton et guillotiné le 5 avril 1794.

WESTERN (îles). *Voy.* HÉBRIDES.

WESTER-NORRLAND. *Voy.* NORLAND (WESTER-).

WESTERWALD, chaîne de montagnes de l'Allemagne, entre la Lahn, la Sieg, le Rhin, confluent

en Westphalie où elle se détache du Rothhaar, traverse le N. du duché de Nassau et se termine en face de Coblentz. Les Siebengebirge en sont le prolongement.

WEST-FIORD, grand golfe ouvert de l'Océan Atlantique, entre la côte de la Norvége et les îles Loffoden : 160 kil. sur 100.

WEST-LOTHIAN, en Écosse. *Voy.* LINLITHGOW.

WEST-MEATH, comté d'Irlande. *Voy.* MEATH.

WESTMINSTER (c.-à-d. *monastère* ou *abbaye de l'Ouest*), un des quartiers de Londres, à l'O. de la Cité et sur la rive droite de la Tamise, était jadis une ville particulière. Westminster est célèbre par son antique et vaste abbaye, sépulture des souverains ainsi que des grands hommes de l'Angleterre. Près de l'abbaye est le Parlement ; les deux chambres y ont chacune leur salle particulière. De Westminster on peut aller à Southwark par le pont de Westminster. Quoique réuni à Londres, Westminster a conservé ses propres magistrats, qui sont élus par l'abbaye et indépendants du lord-maire. Westminster compte 202,000 hab. et envoie deux membres au parlement. Elle a une *école* célèbre.

WESTMORELAND, comté d'Angleterre, entre ceux de Durham et de Cumberland au N., d'York à l'E., de Lancastre au S. et à l'O.; il touche un peu à la mer d'Irlande au S. O. : 64 kil. du N. au S. sur 40 ; 60,000 hab.; ch.-l., Appleby. Montagnes, lacs célèbres, sol aride, sauf à l'O. : climat humide. Pâturages, plombagine (dont on fait les crayons renommés): grès, ardoise, porphyre, basalte, houille.

WESTPHALIE, contrée de l'Allemagne, à l'O., entre le Weser et le Rhin, ainsi nommée des Westphales, la plus occidentale des trois grandes tribus de la Saxe primitive, a souvent changé d'étendue et de limites ainsi que de forme de gouvernement ; ainsi elle a été successivement un duché, un cercle de l'empire d'Allemagne, un des royaumes de la Confédération du Rhin, enfin une province des Etats prussiens, et a tour à tour appartenu aux ducs de Saxe, aux archevêques-électeurs de Cologne, à la France et à la Prusse (*Voy.* les articles ci-après). C'est en Westphalie, surtout dans la partie qui dépendait des archevêques-électeurs de Cologne, que furent en vigueur les tribunaux secrets connus sous le nom de *Sainte-Vehme* (*Voy.* ce mot). C'est aussi dans ce pays que furent signés les fameux *traités dits de Westphalie* (*Voy.* ci-après).

WESTPHALIE (duché de), nom donné : 1° dans les temps très anciens à la partie occidentale de la Saxe, entre l'Elbe et le Weser (ce territoire n'a jamais été un fief particulier) ; 2° à une des quatre provinces de l'électorat de Cologne ; elle fut détachée du duché de Saxe et donnée en 1180 (lors du bannissement de Henri le Lion) à l'archevêque de Cologne par Frédéric Barberousse. Ce duché, qui avait à l'O. le comté de la Marck et à l'E. la principauté de Waldeck, était censé appartenir au cercle du Bas-Rhin, comme l'électorat même ; Arensberg en était la principale ville. Il fut donné en 1802 à la Hesse-Darmstadt.

WESTPHALIE (cercle de), dit aussi *cercle des Pays-Bas et de Westphalie*, *cercle de Westphalie sur le Bas-Rhin*, avait pour bornes la mer du Nord, les Provinces-Unies et les cercles de Bourgogne, Basse-Saxe, Haut-Rhin, Bas-Rhin. Il comprenait l'ancienne Westphalie à peu près entière et quelques parties de la Lotharingie septentr., de l'Ostphalie et de la Thuringe. Les princes convoquant et directeurs étaient l'évêque de Munster et alternativement l'électeur palatin (comme duc de Juliers) ou le roi de Prusse (comme duc de Clèves). Les principaux états du cercle étaient les évêchés de Munster, Paderborn, Liége, Osnabrück, les principautés de Minden, de Meurs, de Verden, de Nassau-Siegen et Nassau-Dillenbourg le duché de Berg, les comtés de Ravensberg, de Hoya, de Pyrmont, d'Oldenbourg et Delmenhorst, de Schaumbourg, de la Lippe, de Bentheim, de Diepholz, les abbayes de Corvey, de Stablo, les trois villes impériales de Cologne, Aix-la-Chapelle et Dortmund. Ce cercle cessa d'exister en 1806, à la dissolution de l'empire d'Allemagne.

WESTPHALIE (royaume de), un des 4 royaumes de la Confédération du Rhin, avait pour bornes au N. les duchés de Mecklembourg, à l'E. les royaumes de Prusse et de Saxe, avec les duchés de Saxe et d'Anhalt, au S. les grands-duchés de Francfort et de Hesse-Cassel, à l'O. ce dernier, plus le grand-duché de Berg et les départements nord-est de l'empire français. Capitale, Cassel. Il n'avait de l'ancien cercle de Westphalie que l'évêché de Paderborn, Horn, Bielefeld et quelques autres districts ; mais il y joignait partie des cercles du Haut-Rhin et de Basse-Saxe. Il comprenait ainsi en tout le sud du Hanovre (le reste était à l'empire français), le duché de Brunswick, Hesse-Cassel, les principautés de Magdebourg et de Verden. Ses principales villes étaient (outre Cassel), Paderborn, Marbourg, Heiligenstadt, Gœttingue, Halberstadt, Bernburg, Hanovre, Brunswick, Magdebourg, Celle, Verden, Saltzwedel. Le royaume de Westphalie fut formé par Napoléon en 1807. Il n'eut qu'un roi, Jérôme, frère de Napoléon. Les Prussiens l'occupèrent après la bataille de Leipsick (1813); en 1814, ses débris furent distribués entre le Hanovre, la Prusse, le Brunswick, la Hesse-Cassel, etc.

WESTPHALIE (province de), province des Etats prussiens (Prusse-Rhénane), a pour bornes au N. le royaume de Hanovre, au N. O. celui de Hollande, à l'O. la Province Rhénane, au S. le duché de Nassau, la principauté de Waldeck, les deux Hesse, à l'E. la Hesse électorale, le royaume de Hanovre, le duché de Brunswick : 200 kil. sur 200 ; 1,150,000 hab. Ch.-l., Münster. Division, trois régences (Münster, Minden, Arensberg). Elle comprend les anciens évêchés de Münster, Minden, Paderborn, la principauté (jadis abbaye) de Corvey, les comtés de la Marck, Berg, Ravensberg, Tecklembourg, le haut comté de Linange, etc. L'Ems, le Weser, la Lippe, la Rühr l'arrosent. Climat assez froid. Fer, plomb, cuivre, sel, houille. Jambons renommés, toiles les plus belles de l'Allemagne, tissus de coton, cuirs, tabac, martinets, tréfilerie, papier, verre, etc. Commerce actif. La Prusse ne possède la province actuelle de Westphalie que depuis 1814 (c'est un des débris du royaume de Westphalie, joint à une portion du grand-duché de Berg et du duché de Nassau-Weilbourg, à la partie septentr. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, etc.). Anciennement, dès 1613, la Prusse en possédait déjà une partie. La guerre de 1806 et 1807 (suivie de la paix de Tilsit) la lui fit perdre ; mais en 1814 elle se la fit rendre avec usure.

WESTPHALIE (paix publique de). On nomme ainsi un réglement fait en 1371 par l'empereur Charles IV, de concert avec divers états de l'Allemagne, dans le but de maintenir la paix, soit entre eux, soit dans le sein de chaque état. On y reconnut l'existence des *tribunaux vehmiques* et on les introduisit dans tous les états qui prirent part au traité.

WESTPHALIE (traité de), nom collectif de deux traités signés, l'un à Osnabrück le 6 août 1648, l'autre à Münster le 8 septembre de la même année, et publiés tous deux le 24 octobre suivant. Ces traités mirent fin à la guerre de Trente-Ans. Le traité de Münster était conclu entre l'empereur et la France, celui d'Osnabrück entre l'empereur et la Suède. Les 2 puissances victorieuses (France et Suède) se garantissaient mutuellement leurs acquisitions, et garantissaient à leurs alliés en Empire d'importantes concessions. On doit distinguer 3 sortes de clauses dans le traité de Westphalie :

I. *Satisfactions territoriales ou autres.*

Les principales étaient : 1° pour la France, Haute

et Basse-Alsace, Sundgau, Brisach, préfect. de Haguenau ; reconnaissance de la conquête des Trois-Évêchés ; — 2° pour la Suède, Poméranie Citérieure avec Stettin et l'île de Wollin, plus l'expectative de toute la Poméranie et de l'évêché de Camin, Rugen et Wismar, l'évêché de Verden et l'archevêché de Brême sécularisés et convertis en principauté et duché ; et, en outre, son admission aux diètes de l'Empire pour ses possessions en Allemagne ; — 3° au Brandebourg, l'archevêché de Magdebourg et les évêchés de Minden, Camin, Halberstadt, sécularisés ; — 4° au Mecklembourg, les évêchés de Schwerin et de Ratzebourg, etc. ; — 5° à l'électeur palatin, restitution de tous ses domaines, moins le Haut-Palatinat, laissé à la Bavière ; — 6° reconnaissance de l'indépendance de la Suisse et de celle des Provinces-Unies.

II. *Dispositions religieuses.*

1° Confirmation des paix de Passau et d'Augsbourg (1555) ; 2° extension aux Calvinistes des avantages que ces deux actes avaient accordés aux Luthériens ; 3° suspension de la juridiction ecclésiastique, tant d'état catholique à état protestant qu'entre deux états protestants ; 4° sur les 50 membres de la chambre impériale, 24 seront protestants ; 6 protestants entreront toujours au conseil aulique.

III. *Dispositions constitutionnelles.*

1° Tout état immédiat d'empire a chez lui la supériorité territoriale ; 2° la supériorité territoriale s'étend sur l'ecclésiastique comme sur le civil et le temporel ; 3° tout état immédiat a séance et suffrage à la diète ; nulle loi ou interprétation de loi, nulle déclaration de guerre d'empire, nulle paix ou alliance d'empire, nulle taxe, levée, construction de forts, etc., ne peut avoir lieu sans le consentement des co-états réunis en diète ; 4° les villes impériales jouissent des mêmes priviléges.

Le traité de Westphalie a été la base de l'organisation de l'Allemagne jusqu'à la suppression du corps germanique en 1806. Il a été aussi, avec le traité des Pyrénées (1659), qui en est le complément, le point de départ de la diplomatie moderne jusqu'aux guerres de la Révolution.

WEST-POINT, ville des États-Unis (New-York), ch.-l. du territoire des Highlands, à 100 kil. N. de New-York. Célèbre école militaire, fondée en 1802.

WEST-PORT, ville d'Irlande (Mayo), à 15 kil. S. O. de Castlebar : 3,500 hab. Commerce actif. Cette ville s'agrandit tous les jours.

WEST-RIDING, div. du comté d'York. *Voy.* YORK.

WETSTEIN, famille de Bâle, a produit, aux XVI° et XVII° siècles, plusieurs savants distingués. Jean-Rodolphe Wetstein, né en 1614, mort en 1684, et son fils Jean-Rodolphe II (1647-1711), enseignèrent le grec et la théologie à Bâle ; le 2° publia quelques traités inédits d'Origène ; — J.-Henri, frère de J.-Rodolphe II, né en 1649, mort en 1726, s'établit à Amsterdam, et y fonda une imprimerie célèbre, d'où sortirent un grand nombre de bons ouvrages, qu'il accompagnait lui-même de savantes notices ; — Jean-Jacques, neveu des précédents, né en 1693, m. en 1754, prof. de théol. réformée à Bâle, fit d'immenses recherches dans les principales bibliothèques de l'Europe, dans le but d'établir le texte du Nouveau-Testament, ne put obtenir de publier à Bâle le résultat de son travail, se retira en Hollande en 1730, et y donna, en 1751 et 1752, une édition du Nouveau-Testament, en 2 vol. in-fol., avec une riche collection de variantes ; — Ch.-Ant., fils de l'imprimeur J.-Henri (1743-1797), enseigna la littérature grecque à Leyde, et traduisit, en vers latins, Hésiode, Théocrite, Coluthus (1774).

WETTER, riv. d'Allemagne. *Voy.* WETTÉRAVIE.

WETTER (lac), en Suède. *Voy.* VETTER.

WETTÉRAVIE, en allem. *Wetterau*, anc. prov. d'Allemagne, dans le cercle du Bas-Rhin, aujourd'hui généralement comprise dans la Hesse, le Nassau et les pays environnants, est ainsi nommée de la Wetter (affluent de la Nidda), qui l'arrose : elle comprenait le Lahngau inférieur, les 2 Rheingau, le Maingau, Usingen, Wiesbaden, le comté de Kœnigstein, les 2 comtés de Katzenellnbogen, Epstein, Wetzlar, Francfort-sur-le-Mein, Hanau, Mayence. On la divisait en Wettéravie mérid. ou Wettéravie propre, et Wettéravie septentr. ou Westerwald. — Plus anciennement, il y avait eu un *Wettergau* ou canton de la Wetter moins vaste, et qui, borné au S. par le Mein, puis par la Kinzig et par le Vogelsberg, comprenait les comtés d'Isenbourg, de Nidda, de Solms-Laubach, Stolberg-Gedern, Schotten et la ville de Friedberg.

WETTEREN, ville de Belgique (Flandre orient.), sur l'Escaut, à 16 kil. O. de Dendermonde ; 7,400 h.

WETTERHORN, montagne de Suisse (Berne), dans les Alpes Bernoises, au N. du Schreckhorn ; 3,916m de haut.

WETTIN, ville murée des États prussiens (Saxe), régence de Mersebourg, sur la Saale, à 25 kil. N. O. de Mersebourg ; 2,600 hab. Elle a donné son nom à la maison qui règne tant sur le royaume que sur les divers duchés de Saxe. *Voy.* MISNIE et SAXE.

WETZLAR ou WETZLÆR, ville murée des États prussiens (Province Rhénane), ch.-l. du cercle de Wetzlar-Braunfels, à 75 kil. N. E. de Coblentz ; 4,750 hab. Jadis ville impériale. Elle fut depuis 1693 le siége de la chambre impériale qui jugeait des causes entre états d'empire (avant cette époque, la chambre avait été à Spire). Les Français et les Autrichiens se livrèrent un combat devant ses murs en 1796. De 1803 à 1814, Wetzlar appartint à l'électeur archi-chancelier de l'empire germanique (Ch.-Théod. Dalberg), dit plus tard prince-primat. Le congrès de Vienne donna cette ville à la Prusse.

WEXFORD, ville et port d'Irlande (Leinster), ch.-l. du comté de Wexford, sur le canal St-George, à 97 kil. S. de Dublin ; 12,500 hab. Le port est obstrué par une barre. Bains de mer fréquentés. — Wexford passait pour la plus anc. ville de l'Irlande ; elle a été bâtie par les Danois. Elle était jadis très-forte ; on voit encore quelques traces de ses murailles. Les Anglais s'en rendirent maîtres en 1170 ; Cromwell l'assiégea et la prit en 1649. — Le comté de Wexford est entre ceux de Wicklow au N., de Kilkenny et de Carlow à l'O., et sur le canal St-George au S. et à l'E. ; il a 90 kil. du N. E. au S. O., sur 32 kil. de moyenne largeur, et 202,000 hab. (dont 190,000 catholiques). Beaux pâturages.

WEXIOE, ville de Suède (Gothie), ch.-l. du lan ou gouv. de Cronenburg ou Kronoberg, à 400 kil. S. O. de Stockholm ; 1,300 hab. Évêché. Bibliothèque ; imprimerie, papier, usines à fer, etc.

WEYMOUTH, ville d'Angleterre (Dorset), sur la Manche, à l'emb. de la Wey, à 16 kil. S. de Dorchester ; 2,900 hab. Un pont la réunit à Melcombe-Regis. Quelques édifices élégants. Bains de mer. Marguerite d'Anjou débarqua à Weymouth avec son fils Édouard en 1471, lorsqu'elle venait rétablir son mari sur le trône.

WHAMPOA, port de Chine, à 3 kil. au dessous de Canton, dans une île du Pé-kiang. C'est là que s'arrêtent les nav. europ. Tr. avec la France en 1844.

WHARTON (Thomas, marquis de), fils de lord Phil. Wharton (parlementaire zélé sous Charles I), fut constamment dans l'opposition sous Charles II et Jacques II, provoqua la fameuse adresse qui invitait le prince d'Orange à prendre les rênes de l'état, fut contrôleur du palais et membre du conseil privé sous ce prince, perdit ses places à l'avénement d'Anne, puis rentra en grâce, fut nommé vice-roi d'Irlande en 1708, quitta ce poste en 1710, mais reçut en 1714 les titres de lord du sceau privé, de marquis de Wharton et Malmesbury. Il mourut l'année suivante. — Son fils, Philippe Wharton

(1699-1731), ne se fit remarquer que par sa versatilité et son extravagance, s'attacha alternativement au Prétendant, qui le fit duc de Northumberland, et à Georges I, de la maison de Hanovre, qui le nomma duc de Wharton. Il a laissé divers écrits et des poésies assez remarquables.

WHIGS, nom célèbre donné en Angleterre à ceux qui se portent comme les défenseurs des libertés publiques; il est opposé à celui de tories. Ce nom qu'on donnait en Écosse aux charretiers, et qui paraît venir du cri par lequel ils stimulent leurs chevaux (*whiggam*), fut, à partir de 1680, appliqué aux rebelles écossais qui, sous Charles II, marchèrent contre Edimbourg. Les royalistes l'étendirent ensuite aux ennemis de la Restauration dont beaucoup étaient Ecossais presbytériens; on le donna bientôt à tous les ennemis des Stuarts. La révolution de 1688 fut en grande partie l'ouvrage des whigs; ils soutinrent de même la maison de Hanovre contre les Jacobites. Mais à mesure que ceux-ci se rapprochèrent de la dynastie régnante (sous George II), ils reprirent leur caractère hostile à la toute-puissance des rois, sans toutefois adopter des principes démocratiques. Les whigs et les tories, depuis le règne de George II, ont alternativement donné des ministres à l'Angleterre, mais les whigs ont moins souvent été au pouvoir.

WHISTON (Will.), théologien et mathématicien, né en 1667 à Norton (Leicester), mort en 1747, chapelain de l'évêque de Norwich, puis recteur ou curé dans le comté de Suffolk, succéda à Newton comme professeur de mathématiques à l'université de Cambridge, fut destitué pour ses idées hétérodoxes sur le dogme de la Très-Ste-Trinité, s'érigea dès lors en prophète, s'entoura de douze disciples et écrivit une foule d'ouvrages de controverse; il y attaquait surtout la Trinité, et propageait l'arianisme. Il entra à l'âge de 80 ans dans une congrégation d'anabaptistes. Ses ouvrages les plus célèbres sont une *Nouvelle théorie de la terre* (1696), qui obtint l'approbation de Newton, mais qui n'en excita pas moins de vives discussions comme entachée d'hérésie; l'*Exposé de la chronologie de l'Ancien-Testament et de l'harmonie des quatre évangiles*, 1702; le *Christianisme primitif rétabli*, 1711. On lui doit aussi une traduction estimée de l'historien Josèphe.

WHITAKER (John), savant anglais, né à Manchester en 1735, mort en 1808, entra dans l'Eglise anglicane et obtint divers bénéfices. Il s'occupa de recherches historiques et publia: *Histoire des Bretons*, 1771-75; *Apologie de Marie Stuart*, 1787; *Origine de l'Arianisme*.

WHITBY, ville d'Angleterre (York), à l'embouchure de l'Esk, à 65 kil. N. E. d'York: 10,500 hab.; deux bons ports, deux môles. Bassins à sec, chantiers de construction. Aux environs, houille, mines d'alun, et curiosités naturelles. — Elle doit son origine à une célèbre abbaye du VIIe siècle.

WHITEFIELD (George), fondateur de la secte des *Méthodistes Calvinistes*, né à Glocester en 1714, mort en 1770, membre d'un des colléges d'Oxford, s'agrégea en 1735 à la secte de John Wesley, le suivit en Amérique, où il fit six autres voyages comme missionnaire, se sépara de Wesley en 1741 et fonda une nouvelle branche de Méthodisme. Il différait de Wesley en ce qu'il était un calviniste rigide, tandis que Wesley professait les erreurs des Arminiens. Whitefield mourut à Newbury (près de Boston). On a de lui des *Lettres*, *Sermons*, *Traités*, etc., 1771, 6 vol. in-8. Voy. WESLEY et MÉTHODISTES.

WHITEHAVEN, ville d'Angleterre (Cumberland), sur la mer d'Irlande, à 55 kil. S. O. de Carlisle; 12,600 hab.; port, six môles. Beau théâtre sur le plan de celui de Bath. Chantiers de construction; toile à voile, corderies. Aux environs, vastes houillères (qui sont les plus profondes connues). Whitehaven n'était encore qu'un hameau en 1678.

WHITE-MOUNTAINS, c.-à-d. *montagnes blanches*, montagnes des Etats-Unis, dans le N. de l'état de New-Hampshire, vers 44° lat. N., 73° 30' long. O. Leur plus haut sommet, le Washington, a 2,070 mètres.

WHITE-RIVER. *Voy.* BLANCHE (RIVIÈRE).

WIASMA, ville de Russie. *Voy.* VIAZMA.

WIBLINGEN. *Voy.* WAIBLINGEN.

WIBOURG, ville de Danemark. *Voy.* VIBORG.

WICHERLEY (Guill.), auteur comique anglais, né en 1640 dans le comté de Shrop, mort en 1715, acheva ses études en France et s'y fit catholique, revint à l'anglicanisme sous Charles II, à la cour duquel il vécut, fut l'émule des Rochester et des Buckingham, obtint des places lucratives; mais, ayant déplu à sa protectrice la duchesse de Portsmouth, il perdit la faveur du roi, fut mis en prison par ses créanciers et ne redevint libre que sous Jacques II, qui paya ses dettes et lui fit une pension de 200 livres sterling. On a de lui quatre comédies fort spirituelles et quelques poésies (premier recueil, 1704; second et posthume, 1726).

WICK, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Caithness, à 270 kil. N. d'Edimbourg; 1,100 hab. Pêche du hareng.

WICKAM, ministre d'Edouard III. *Voy.* WYKEHAM.

WICK-DURSTÈDE. *Voy.* WYK.

WICKLOW, ville d'Irlande (Leinster), ch.-l. du comté de Wicklow, sur la mer d'Irlande, à 40 kil. S. E. de Dublin; 3,000 hab. Un roc fortifié la domine et la défend. Bière excellente. — Le comté de Wicklow, situé entre ceux de Dublin au N., de Wexford au S., de Kildare et de Carlow à l'O., la mer d'Irlande à l'E., a 65 kil. sur 53, et 136,000 hab.

WICLEF ou WICKLIFFE (Jean DE), célèbre hérésiarque anglais, né vers 1324 à Wickliffe (York), mort en 1387, fut élu en 1365 principal du collége de Cantorbéry, fondé à Oxford par Islip, archevêque de Cantorbéry, mais fut dépossédé de cet emploi par Langham, successeur d'Islip. Il en appela à Rome; mais le pape Urbain V prononça contre lui. Wiclef exaspéré attaqua dès lors la puissance papale au spirituel et au temporel, et traita le pape d'*Antechrist*. Edouard III, dont il avait défendu les prétentions contre le souverain pontife (1366), l'avait pourvu du riche bénéfice de Lutterworth (dans le comté de Leicester); l'université, qu'il avait soutenue contre les moines, était pour lui. Wiclef niait la transsubstantiation, la nécessité de la confession pour qui a la contrition, la damnation des enfants morts sans baptême, et de plus la primauté du siége de Rome, la hiérarchie, le droit des clercs et des moines aux biens temporels et à la juridiction, etc. Grégoire XI ordonna à l'archev. de Cantorbéry et à l'év. de Londres d'arrêter l'hérésiarque. Cité devant un concile tenu à Lambeth, il réussit, par la protection du duc de Lancastre, à éviter une condamnation: les év., intimidés, se contentèrent de lui imposer silence; mais il n'en continua pas moins à dogmatiser. Un 2e concile, tenu à Londres en 1382, condamna dix de ses propositions comme hérétiques et le força à quitter Oxford. Wiclef se retira à Lutterworth et y mourut frappé d'apoplexie. On cite parmi ses ouvrages le *Traité de la vérité des saintes Ecritures* (en anglais), le *Trialogue entre la Vérité, le Mensonge et la Prudence*, une traduction anglaise de la Bible. Wiclef suscita Jean Huss et prépara Luther: aussi l'a-t-on surnommé l'*Etoile du matin de la Réforme*.

WICQUEFORT (Abraham DE), diplomate du XVIIe siècle, né à Amsterdam en 1598, entra au service de l'électeur de Brandebourg, et fut chargé de le représenter en France en 1626. Soupçonné en 1658 d'avoir abusé de sa position pour faire aux Etats-Généraux de Hollande des révélations indiscrètes, il fut enfermé un an à la Bastille; il passa

en Hollande dès qu'il fut libre (1659), fut nommé par de Witt historiographe des Etats, et fut en même temps choisi par le duc de Brunswick-Lunebourg pour son résident à La Haye. Chargé par la Hollande de traduire quelques papiers importants, il fut encore accusé de les avoir communiqués à l'ambassadeur anglais et condamné à un emprisonnement perpétuel (1675). Il s'évada de sa prison après quatre ans de détention, s'enfuit à Zell et y mourut en 1682. On a de Wicquefort : *Mémoires touchant les ambassadeurs*, Cologne, 1676-79, 2 vol. in-12; l'*Ambassadeur et ses fonctions*, La Haye, 1681, 2 vol. in-4 ; *Histoire des Provinces-Unies*, et des traductions de l'espagnol et de l'allemand.

WIDDIN, *Vendemis*, *Viminiacum*, ville fortifiée de la Turquie d'Europe, dans la Bulgarie, ch.-l. de livah, sur le Danube, à 225 kil. E. de Belgrade; 40,000 hab. Château et ouvrages détachés. Archevêque grec. Grand commerce (sel gemme, grains, vins).— Le livah de Widdin, le plus à l'O. de ceux qui ont été formés aux dépens de la Bulgarie, est très important par sa position, et en conséquence il est gouverné par un pacha à trois queues. Passwan-Oglou, en 1798, s'y rendit indépendant.

WIDMER (Samuel), neveu d'Oberkampf, né en Suisse en 1767, assista son oncle dans la fabrication des toiles peintes, inventa la machine à graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, découvrit le *vert solide*, d'une seule application, et importa d'Angleterre la machine à fabriquer le coton. Ses facultés mentales l'abandonnèrent à la fin de sa vie, et il se donna la mort en 1821.

WIELAND (Christophe-Martin), célèbre écrivain allemand, naquit à Holzheim (près de Biberach en Wurtemb.) en 1733, alla à Tubingue pour étudier le droit, mais s'y occupa presque exclusivement de littérature, passa deux ans à Zurich dans l'intimité de Bodmer (1752-54), puis fut précepteur particulier à Zurich et à Berne, vint, comme membre du conseil municipal, se fixer à Biberach (1760), remplit la chaire de philosophie et de belles-lettres à l'université d'Erfurt (1769-72), et finit par se fixer à Weimar. Il y dirigea l'éducation des deux princes de Saxe-Weimar, et s'y lia avec toutes les notabilités littéraires de l'époque, notamment avec Gœthe qui prit sur lui un grand ascendant. Il mourut en 1813. On a nommé Wieland le *Voltaire de l'Allemagne ;* il a mérité ce titre par le nombre et la variété de ses écrits; on y trouve beaucoup de grâce, de finesse, d'élégance; il conte à merveille, et ne manque même pas d'une certaine originalité; mais ce n'est pas un écrivain du premier ordre. Ses *Œuvres* ont été publiées à Leipsick en 42 vol. in-8, 1794-1801, et en 51 vol., 1824-27 (cette dernière édition est la seule complète). Elles consistent surtout en poëmes, romans et nouvelles, pièces de théâtre, morceaux de critique, mélanges philosophiques, traductions. Nous citerons : 1° plusieurs poëmes : *la Nature des choses ou le Monde plus parfait* (6 chants), *Obéron* (14 chants), *Musarion* (3 chants), *le Nouvel Amadis* (18 chants) ; — 2° des romans philosophiques : *Don Sylvio*, *l'Histoire des Abdéritains*, *Glycérion*, *les Trois Calenders*, *Agathon*, *Aristippe*, *Pérégrin Protée*; — 3° des pièces de théâtre : *Jeanne Grey*, tragédie; *Clémentine de Porretta*, drame; *le Choix d'Hercule*, *Alceste*, *Rosemonde*, opéras ; — 4° la traduction complète des *Œuvres dramatiques* de Shakespeare, diverses traductions d'Aristophane, de Lucien, de Cicéron, d'Horace (celle-ci surtout est fort estimée : elle est écrite en vers iambiques).

WIELICSZKA, ville de Galicie (Bochnia), à 16 kil. S. E. de Cracovie; 3,400 hab. Célèbres mines de sel; elles produisent par an 800,000 quintaux de sel, et sont exploitées depuis près de 600 ans.

WIENERWALD (c.-à-d. *forêt de Vienne*), *Cetius mons*, montagnes boisées de l'archiduché d'Autriche, dans le pays au dessous de l'Ens, fait partie du Kahlengebirge (*Voy.* ce mot) et donne son nom à deux cercles de l'archiduché, le *cercle supérieur du Wienerwald*, ch.-l., Saint-Pœlten, et le *cercle inférieur du Wienerwald*, ch.-l., Traiskirchen.

WIESBADEN, *Mattiacæ aquæ calidæ*, capit. du duché de Nassau, à 9 kil. N. O. de Mayence; 7,320 hab. ; deux châteaux ; palais ducal (le prince pourtant réside d'ordinaire à Biberich). Bibliothèque; école de Frédéric (pour la peinture, l'architecture, les mathématiques); imprimeries ; fabriques de chocolat, cire à cacheter, maroquin, meubles. Antiquités nombreuses. Eaux minérales et thermales très fréquentées. Aux environs, sites pittoresques. Wiesbaden n'est capitale que depuis 1815.

WIESELBOURG, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de même nom, à 33 kil. S. de Presbourg; 3,450 hab. Drap, teintureries, tuileries, salpêtre.— Le comitat de Wieselbourg, situé dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Presbourg à l'E., d'OEdenbourg à l'O., de Raab au S., et l'Autriche au N. O., a 48 kil. sur 53 et 28,000 hab. Sol plat.

WIGAN, ville d'Angleterre (Lancastre), à 26 kil. N. O. de Manchester; 20,000 hab. Belle église. Toiles communes, etc.

WIGHT (île de), *Vectis insula*, île d'Angleterre, appartient au comté de Southampton, dont elle n'est séparée que par un étroit canal. Forme quadrangulaire : 35 kil. sur 20 ; 33,000 hab. Ch.-l., Newport. Climat salubre et doux ; sol fertile, prairies, bétail, céréales, peu de bois. Industrie.

WIGNEROD (Marie-Madeleine DE), duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu. *Voy.* AIGUILLON.

WIGNEROD (Armand DE), duc d'Aiguillon. *Voy* AIGUILLON.

WIGTON, *Virosidum* ou *Olenacum* des Romains, ville d'Angleterre (Cumberland), à 16 kil. S. O. de Carlisle ; 5,500 hab. Ecole du dimanche.

WIGTON, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Wigton, à 140 kil. S. d'Edimbourg ; port à l'embouchure du Bladnoch, dans la baie de Wigton ; 1,972 hab. Climat salubre. Ville importante sous le roi Robert Bruce. — Le comté de Wigton, situé entre ceux d'Ayr au N., de Kirkudbright à l'E., le long de la mer d'Irlande, a 60 kil. sur 22, et 36,258 hab.

WILBERFORCE (William), célèbre philanthrope anglais, né à Hull en 1759, mort à Chelsea en 1833, se lia dans sa jeunesse avec William Pitt, fut appelé au parlement en 1784, fit en 1787 sa première motion en faveur de l'abolition de la traite des noirs, et ne cessa depuis cet instant de poursuivre l'adoption de cette importante mesure, qu'il fit enfin triompher après une longue opposition. Wilberforce était soutenu dans ses efforts par ses sentiments religieux Il av. une éloquence persuasive et entraînante qui lui assura toujours une grande influence dans le parlement. Il fut enterré à Westminster. Wilberforce a laissé un grand nombre de *lettres*, de *discours* parlementaires et de *brochures*. Parmi ses écrits, on distingue : *Discours sur l'abolition de la Traite*, 1789, in-8 ; *Apologie du dimanche*, 1797 ; *Coup d'œil pratique sur les systèmes religieux professés par les hautes et moyennes classes de la société*, *en opposition avec le véritable christianisme*, in-8 (très souvent réimprimé), etc.

WILD-ET-RHINGRAVES. *Voy.* RHINGRAVES.

WILDHAUS, village de Suisse (Saint-Gall), à 22 kil. S. de Saint-Gall. Patrie de Zwingle.

WILFRID (saint), moine anglo-saxon, né vers 634, bâtit les deux couvents de Stamford et de Rippon, fut évêque de Northumberland, eut part aux négociations qui remirent Dagobert II sur le trône d'Austrasie; échoua sur les côtes de Frise, 677, fit dans le pays de nombreuses conversions qui lui ont mérité le nom d'apôtre des Frisons, et mourut en 709, laissant quelques écrits. On le fête le 12 octobre.

WILHELMINE, de Prusse. *Voy.* LOUISE-AUGUSTE.

WILHEM (Guill.-L.-B., dit), fondateur des écoles populaires de chant en France, fit dès 1820 entrer l'enseignement du chant dans les écoles mutuelles, simplifia les méthodes, établit les réunions de l'*Orphéon*, dans lesquelles divers groupes, instruits séparément, se rassemblaient pour chanter en chœur, et obtint dans l'exécution une admirable perfection. Il mourut en 1842, à 63 ans.

WILKES (J.), pamphlétaire anglais, né en 1727 à Londres, mort en 1797, siégea à la Chambre des communes en 1757 et 1761, se jeta dans l'opposition et créa le journal dit *North-Briton*, où il censurait hardiment les actes du pouvoir. Traduit devant la cour des plaids-communs, il fut acquitté. Poursuivi derechef pour un poëme intitulé *Essai sur la femme*, il passa en France (1764); mais en 1768 il revint se faire élire par le comté de Middlesex, fut condamné, bien qu'inviolable comme député, à 22 mois de prison, se vit trois fois repoussé par la chambre et trois fois fut réélu, sans pouvoir encore, après la 4e élection, se faire admettre par ses collègues, fut néanmoins élu alderman du principal quartier de Londres, puis (1772) shérif pour Londres et le Middlesex, et enfin (1774) lord-maire. Il entra à la Chambre sans opposition en 1775, obtint le poste lucratif de chambellan de la ville de Londres 1779), et fit casser par la Chambre même, en 1788, une résolution par laquelle son élection avait été annulée en 1769. Ses *Lettres* et *Discours* ont été réunis en 3 vol. in-12, Londres, 1769.

WILKINS (J.), né à Fawsley (Northampton) en 1614, mort en 1672, président du collége de Wadham, prit parti pour les parlementaires, épousa une sœur de Cromwell, fut fait principal du collége de la Trinité à Cambridge (1659), perdit sa place à la restauration, mais s'acquit la protection de Buckingham, et eut une cure à Londres, puis l'évêché de Chester. Il est un des fondateurs de la Société Royale de Londres. Wilkins a laissé des *Sermons*, Londres, 1682, in-8; des ouvrages philosophiques et mathématiques (recueillis en 3 vol. in-8, 1708); on y remarque son *Essai sur la langue philosophique* avec un *Dictionnaire*, 1688, in-fol. Il y proposait une langue universelle à l'usage des savants. — On connaît encore David Wilkins (1685-1745), archidiacre de Suffolk, qui s'occupa de langues orientales, surtout de l'égyptien ou copte; — Charles Wilkins, orientaliste, né en 1750 à Hartford, mort à Londres en 1836. Envoyé au Bengale comme employé civil de la Compagnie, il fut un des premiers à étudier le sanscrit, traduisit le *Baghavad-Gita* (1785), l'*Hitopadesa*, recueil d'apologues de Vichnou-Sarma (1786), donna une *Grammaire* et des *Racines sanscrites* (1808 et 1815), etc.

WILLEMAIN D'ABANCOURT (F.-J.), homme de lettres, né à Paris en 1745, mort en 1803, a laissé des *Fables*, des pièces de théâtre et des poésies diverses, fort médiocres.

WILLEMSTADT, ch.-l. de l'île de Curaçao, au S. O., sur la baie de Santa-Anna, par 70° 26' long. O., 12° lat. N.; 3,600 hab. Synagogue. — Une autre Willemstadt, en Hollande (Brabant sept.), sur un bras de la Meuse, a 1,600 hab. Petit port dangereux. Fondée par Guillaume d'Orange en 1583.

WILLIAM ou GUILLAUME. *Voy.* GUILLAUME.

WILLIAM (fort), en Écosse (Inverness), à l'emb. du canal Calédonien et de la Lochy, dans le Loch-Linnhe, à 105 kil. S. O. d'Inverness. Assiégé par le Prétendant en 1745.

WILLIAM (fort), dans l'Amérique du Nord (Nouvelle-Bretagne), sur la baie de Thunder, dans la partie N. O. du lac Supérieur, par 91° 44' long. O., 48° 29' lat. N. Construit en 1803 par la compagnie du Nord-Ouest. C'est l'entrepôt des pelleteries amassées pendant toute l'année.

WILLIAMS (J.), prélat et magistrat anglais, né en 1582 à Aberconway, fut chapelain de Jacques I, doyen de Salisbury et de Westminster, devint, en 1621, garde des sceaux en remplacement de Fr. Bacon et enfin évêque de Lincoln. Il perdit les sceaux et son vicariat sous Charles I par les intrigues de Buckingham, prit place alors dans l'opposition, appuya la *pétition des droits*, fut condamné par la chambre étoilée à une amende de 10,000 liv. sterl. ainsi qu'à la prison et n'en sortit qu'en 1640. Oubliant néanmoins tant d'injures, il se rallia au roi, qui le fit alors archevêque d'York.

WILLIAMS (David), né à Cardigan en 1738, mort en 1816, se fit un nom à Londres parmi les *dissenters* par ses prédications, adopta le pur déisme, créa à Chelsea une école sur un nouveau plan où affluèrent les élèves bien qu'il prît fort cher, mais abandonna cet établissement en 1775, publia en 1782 des *Lettres sur la liberté politique* qui eurent du succès et qui furent trad. en franç. par Brissot, reçut de l'Assemblée législative le titre de citoyen français et vint en France où il se lia avec les Girondins, repassa la Manche après la condamnation de Louis XVI, établit sous les auspices du prince de Galles le *Fonds littéraire* pour venir au secours des gens de lettres nécessiteux et en fut le président. On lui doit, outre ses *Lettres sur la liberté*, des *Lettres sur l'éducation*, in-8, des *Leçons sur l'éducation*, des *Leçons sur les principes politiques*, 1789, etc.

WILLIBROD (saint), apôtre des Frisons, né en 658 dans la Northumberland, mort en 738, fut élevé dans le monastère de Rippon, récemment fondé par Wilfrid, vint avec onze autres moines dans la Frise pour convertir les habitants de ce pays et fut fait évêque d'Utrecht par le pape Sergius en 695. C'est lui qui baptisa Pépin-le-Bref. On le fête le 7 novembre.

WILLINCK, ville des États-Unis. *Voy.* CLARENCE.

WILLOUGHBY (François), naturaliste, né en 1635, mort en 1676, condisciple et ami de Ray, visita la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, les Pays-Bas, etc. Il a laissé une *Ornithologie* (en latin, 3 liv.), Londres, 1676, in-8, et une *Histoire des poissons* (en latin, 5 liv.), Oxford, 1686, in-fol.

WILMANSTRAND. *Voy.* VILMANSTRAND.

WILMINGTON, ville des États-Unis (Delaware), à 80 kil. N. de Dover; 6,700 hab. Tanneries, lainages, tissus de coton, etc.; usines aux environs.

WILMINGTON, ville des États-Unis (Caroline du Nord), à 9 kil. de l'emb. du Cape-Fear-River, à 150 kil. S. E. de Raleigh; 3,000 hab. Climat malsain.

WILMOT (J.) *V.* ROCHESTER. — WILNA. *V.* VILNA.

WILSON (Richard), paysagiste, né en 1714 dans le comté de Montgomery, mort en 1782, se forma presque seul, voyagea en Italie, débuta très heureusement à l'exposition de Londres, et entra à l'Académie de cette ville dès sa création. Ses compatriotes l'ont nommé le *Claude Lorrain* de l'Angleterre, quoiqu'il soit loin de cet artiste.

WILSON (cap), cap qui forme la pointe la plus mérid. de la Nouvelle-Hollande, s'avance dans le détroit de Bass, par 39° 11' lat. S., 144° 4' long. E.

WILTON, ville d'Angleterre (Wilts), à 7 kil. O. de Salisbury; 8,000 hab. Jadis tapis et draps renommés. Aux environs est *Wilton-House*, magnifique château des comtes de Pembroke. Wilton fut la résidence du prince breton Carvilius. Robert, comte de Glocester, y défit Étienne de Blois.

WILTS (comté de) ou WILTSHIRE, comté d'Angleterre, a pour bornes ceux de Glocester au N., de Somerset à l'O., de Southampton et de Dorset au S., de Berks à l'E.: 70 kil. du S. au N. sur 54; 240,000 hab. Ch.-l., Salisbury. Climat assez froid. Collines, dunes. Grains, légumes, fourrages, pommes de terre; fromages renommés. Grande industrie: draps, lainages, cotonnades, gants, toile, coutellerie, etc. Nombreux canaux. Antiquités druidiques.

WILTS-ET-BERKS (canal), en Angleterre, fait partie du système hydraulique de Londres : il part d'Abingdon, et joignant le canal de Kennet-et-Avon, il met ainsi la Tamise en communication avec le canal Saint-George.

WILTSES, peuple wende. *Voy.* WELATABES.

WIMBLEDON, village d'Angleterre (Surrey), à 72 kil. S. O. de Londres ; 2,000 hab. Faïence façon japonaise, jolies maisons de campagne aux environs. En 568 il s'y livra un combat entre Ethelred, roi de Kent, et Céaulin, roi de Wessex.

WIMILLE, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 7 kil. N. de Boulogne ; 1,100 h. C'est là que tombèrent les aéronautes Pilastre De Rozier et Romain (1785).

WIMPFEN, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 10 kil. N. d'Heilbronn ; 2,000 hab. environ. Mine de sel. — Jadis ville impériale. Combat entre Tilly et le margrave de Bade, qui y est battu, 1622.

WINCHELSEA, ville d'Angleterre (Sussex), sur la Manche, à 15 kil. N. E. d'Hastings ; 650 hab. Jadis très importante et l'un des Cinq-Ports.

WINCHESTER, *Venta Belgarum*, ville d'Angleterre sur l'Itchin, ch.-l. du comté de Southampton, à 31 kil. N. O. de Portsmouth ; 9,200 hab. Evêché. Belle cathédrale, palais épiscopal, collége extramuros, etc. Couvent de Bénédictins, avec une célèbre école catholique. Jadis beaucoup d'établissements religieux. Elle a été pendant l'Heptarchie capitale du royaume saxon de Wessex, puis elle fut celle de toute l'Angleterre sous Egbert ; elle perdit ce rang au commencement du XI[e] siècle. C'est la patrie de l'évêque Lowth.

WINCHESTER, ville des Etats-Unis (Virginie), à 200 kil. N. de Richmond ; 3,000 hab. Fabriques d'horlogerie, sellerie, voitures, chaussures, etc. Eaux minérales aux environs.

WINCKELMANN (Jean-Joachim), célèbre antiquaire, né, en 1717, à Stendal (Saxe prussienne), vécut longtemps fort pauvre, étudia beaucoup à Halle, fut précepteur dans plusieurs maisons, puis directeur d'école à Seehausen, et devint ensuite bibliothécaire du comte de Bunau à Nœthenitz, près de Dresde ; mais entraîné par un goût décidé pour les arts, il se rendit à Rome après avoir abjuré (1756), y visita avec enthousiasme les monuments et les antiquités, passa de là à Naples, à Florence, entra en 1758 au service du cardinal Albani, comme bibliothécaire et inspecteur de sa riche collection des antiques, fut nommé en 1763 président des antiquités à Rome, puis bibliothécaire du Vatican, refusa les offres de diverses cours d'Allemagne qui tentaient de l'attirer, mais alla cependant faire une tournée dans cette contrée, séjourna un peu à Vienne, puis reprit la route de l'Italie ; il était à Trieste quand il périt assassiné en 1768 par un misérable qui avait gagné sa confiance en feignant un grand amour pour les arts. Winckelmann a beaucoup écrit. Son principal titre à la célébrité est son admirable *Histoire de l'art chez les Anciens* (en allemand), Dresde, 1764, 2 vol. in-4 (trad. en fr. par Huber, 1781, 3 vol. in-4 ; par Jansen, 1798-1803, 3 vol. in-4), ouvrage non moins remarquable par le goût sûr du connaisseur que par la science de l'érudit. Ses autres ouvrages sont des *Remarques sur l'histoire de l'art* ; des *Réflexions sur l'imitation des ouvrages dans la peinture et la sculpture* ; une *Lettre sur les antiquités d'Herculanum*, le tout en allemand, et de plus, un recueil italien, *Monumenti antichi inediti*, Rome, 1767, 2 vol. in-fol. (trad. en franç. par Fantin-Desodoards, Paris, 1809, 3 vol. in-4). Ces ouvrages ont exercé une influence immense sur les progrès de l'art et de l'esthétique dans la dernière partie du XVIII[e] siècle. L'éloge de Winckelmann a été prononcé par Heyne (1778), et sa vie écrite par Huber, par Gurlitt, etc.

WINCKELRIED (Arnold DE), paysan du canton d'Unterwald, se dévoua, à la bataille de Sempach, en offrant sa poitrine aux piques de la première ligne autrichienne, et en les entraînant contre terre à l'instant où elles le perçaient ; de là un vide dans les rangs : les Suisses s'y jetèrent et vainq., 1386.

WINDAU, ville et port de la Russie d'Europe (Revel), à l'embouchure de la Windau, dans la Baltique, à 160 kil. N. O. de Mittau ; 1,200 hab. — Jadis importante, et longtemps siége des Etats.

WINDHAM, *Voy.* WYNDHAM.

WINDSHEIM, ville murée de Bavière (Rezat), à 48 kil. O. de Nuremberg ; 4,000 hab. Eaux minérales. Jadis ville libre impériale.

WINDSOR ou NEW-WINDSOR, ville d'Angleterre (Berks), sur la Tamise, à 35 kil. O. de Londres ; 7,600 hab. Superbe château royal sur une hauteur (avec murailles et fossés), fondé par Guillaume-le-Conquérant et successivement augmenté par Edouard III et ses successeurs ; terrasse de 576 mètres de long, chapelle royale, chapelle Saint-George où sont reçus les chevaliers de la Jarretière, tour ronde d'où la vue embrasse 12 comtés, grand parc ou forêt de 100 kil. de tour. Au S. E. est la jolie maison de Queen's Loge, à laquelle est contigu le petit parc. — Old-Windsor est à 3 kil. S. E. de New-Windsor. Les rois saxons y ont résidé.

WINDSOR, nom de beaucoup de villes aux Etats-Unis, entre autres dans l'état de Vermont, à 100 kil. S. de Montpellier ; 3,160 hab.

WINNIPEG, lac d'Amérique. *Voy.* OUINIPEG.

WINSENDORF, v. de Transylvanie. *Voy.* ALVINCZ.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), anatomiste, né en 1669 à Odensée en Danemark, était neveu de Sténon. Il vint s'établir en France en 1698, fut converti par Bossuet, s'attacha au savant Duverney, et devint professeur d'anatomie au Jardin-du-Roi, puis membre de l'Académie des Sciences, 1707, et mourut en 1760, à 91 ans. On a de lui : *Exposition anatomique de la structure du corps humain*, Paris, 1732, 1 vol. in-4, ouvrage estimé, et une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, 1742.

WINTERTHUR, ville de Suisse (Zurich), à 19 kil. N. E. de Zurich ; 5,300 hab. Bibliothèque, cabinet de médailles et d'antiquités. Cotonnades, mousselines, horlogerie, produits chimiques, etc. Aux environs, eaux minérales. — A l'Autriche jadis ; au canton de Zurich depuis 1467. — Près de là, au N. E., *Ober-Winterthur* (2,000 hab.), l'anc. Vitodurum.

WINTZENHEIM, bourg de France (Haut-Rhin), ch.-l. de canton, à 6 kil. de Colmar ; 3,377 hab.

WIPPER, nom de plusieurs riv. d'Allemagne, entre autres : 1° un affluent du Rhin, qui naît en Westphalie, entre dans la prov. de Clèves-et-Berg, arrose Eberfeld, et a son embouchure à 19 kil. N. de Cologne ; cours 50 kil. ; — 2° un affluent de la Saale, qui naît dans la Saxe prussienne (Mersebourg), arrose la principauté d'Anhalt-Bernbourg, et se joint à la Saale un peu au-dessus de Bernbourg ; cours, 60 kil. ; — 3° un affluent de l'Unstrutt, qui naît dans la Saxe prussienne (Erfurt), et qui parcourt la principauté de Schwartzbourg-Sondershausen : cours, 75 kil. ; — 4° une riv. tributaire de la Baltique, où elle se rend, unie à la Grabow.

WISBADE. *Voy.* WIESBADEN.

WISBEACH, ville d'Angleterre (Cambridge), dans l'île d'Ely, à 80 kil. N. de Cambridge ; 8,000 hab. Comm. de houille, graine, bois de construction, etc.

WISBY, v. forte de Suède, dans l'île Gothland, sur la côte O., à 170 k. S. E. de Stockholm ; 4,000 hab. Evêché, toile, tabac, ouvrages en marbre. — Longtemps ville hanséatique ; elle a donné son nom à un code maritime célèbre ; ce code, avec le *droit lubeckois (justitia lubecensis)*, réglait au moyen âge le commerce de la Baltique.

WISCONSIN, territ. des Etats-Unis. *V.* OUISCONSIN.

WISHART (G.), un des propagateurs de protes-

tantisme en Écosse, embrassa en Allemagne la doctrine de Luther, et de retour dans sa patrie prêcha contre les dogmes de l'Église romaine et compta bientôt beaucoup d'adhérents. Ayant méprisé les injonctions du cardinal Beaton, qui lui commandait de se taire, il fut traduit devant un synode à Edimbourg, et brûlé en janvier 1545.

WISIGOTHS. *Voy.* Goths, Espagne, Septimanie.

WISLOK, riv. de Galicie, sort du versant N. des Carpathes, arrose les comitats de Sanok, Iaslo, Rzeszow, et tombe dans la San, à 8 kil. N. E. de Gradisca; cours, 250 kil. — Il ne faut pas la confondre avec la *Wisloka*, autre rivière de Galicie (Iaslo, Tarnow), affluent de la Vistule; cours, 140 kil.

WISMAR, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, sur la mer Baltique, à 27 kil. N. de Schwérin: 10,000 hab. Port peu profond. Toile à voile et autres, chantiers de construction. Navigation active. Commerce avec Rostok, la Norwége, l'Angleterre, etc. Fondée en 1229; à la Suède, de 1648 à 1803.

WISNOWIECKI (Michel KORIBUT). *Voy.* KORIBUTH.

WISSANT, l'*Itius Portus* des Romains? comm. de France (Pas-de-Calais), à 17 kil. N. E. de Boulogne-sur-Mer; 800 hab. Port auj. comblé.

WISSEMBOURG, *Weissenburg* en allemand, *Sebusium* en latin, ville de France, ch.-l. d'arr. (Bas-Rhin), sur la Lauter et la frontière bavaroise, à 38 kil. N. E. de Strasbourg; 5,675 hab. Tribunal de première instance; collége communal. Fortifications importantes. On nomme *lignes de Wissembourg* une ligne de fortifications qui longent le cours de la Lauter et se lient aux fortifications de la ville. Savon, poterie, papier enluminé: commerce. — Ville ancienne, bâtie autour d'une abbaye fondée par Dagobert I; ville libre impériale en 1247; réunie à la France par le traité de Ryswyk (1697). Résidence de l'ex-roi de Pologne, Stanislas Leczinsky, de 1719 à 1725. Prise par les Impériaux en 1744 et en 1793 par Wurmser, qui força les lignes de Wissembourg. — L'arrond. de Wissembourg a 6 cantons (Lauterbourg, Niederbronn, Seltz, Soultz-sous-Forêts, Wœrth-sur-Sauer, plus Wissembourg), 103 communes, et 95,873 hab. — Pour d'autres villes de ce nom, *Voy.* WEISSENBOURG.

WISSOWATIUS (André), théologien unitaire, né en Lithuanie en 1608, mort en 1678, était petit-fils par sa mère de Fauste Socin. Il étudia au collége des Unitaires de Rakow, desservit plusieurs églises de sa secte en Pologne et en Lithuanie, vécut toujours errant et poursuivi à cause du fanatisme avec lequel il propageait ses doctrines, et mourut en Hollande. On a de lui plusieurs écrits polémiques oubliés pour la plupart aujourd'hui, entre autres un traité intitulé: *Religio rationalis*, et une thèse contre la Trinité, qui fut réfutée par Leibnitz.

WISSUNGUS, anatomiste de Padoue, au XVIIe siècle, fut conduit par une remarque d'Hoffmann à découvrir dans l'homme le canal pancréatique, qu'on appelle aussi de son nom *canal de Wissungus*.

WISTACE. *Voy.* WACE.

WITIKIND, héros saxon, fut l'antagoniste de Charlemagne dans la grande guerre qu'il fit contre la Saxe. Il commença à se faire connaître en 772: souleva ses concitoyens contre les Francs, passa en Danemark après deux expéditions malheureuses (774 et 776); revint à la charge en 778, poussa jusqu'au Rhin, menaça Cologne et Mayence, mais fut bientôt chassé, battu par Charlemagne à Buchholz sur la Lippe, et se vit forcé à retourner en Danemark; reparut encore en 782, uni aux Slaves-Sorabes, battit les Francs à Schweinthal ou Sinthal, et nécessita ainsi une nouvelle expédition de Charlemagne, qui cette fois fut impitoyable et vengea le sang des Francs et des missionnaires par le massacre de Verden. Witikind organisa alors une confédération générale des tribus germaines et slaves contre le conquérant, et livra deux grandes batailles, à Teutmold et sur la Hase; mais il eut encore le dessous, et entra enfin en accommodement avec le vainqueur; il reçut le baptême à Chatigny-sur-Aisne, fut nommé duc de Saxe; et depuis ce temps se montra fidèle aux traités. Il fut tué en 807, en combattant contre le duc de Souabe. Nombre de maisons allemandes, entre autres celle des princes de Waldeck, se prétendent, mais la plupart gratuitement, issues de Witikind. On a même dit que Robert-le-Fort, tige des Capétiens, était son petit-fils.

WITIKIND, bénédictin de l'abbaye de Corvey, mort vers 963, avait été professeur de littérature sacrée. Il a laissé: *Annales de gestis Othonum* (inséré dans les *Scriptores rerum germanicarum*, Helmstædt, 1688).

WITOLD (Alexandre), grand-duc de Lithuanie, était cousin de Vladislas Jagellon. Il fut baptisé avec ce prince en 1386, fut créé en 1392 lieutenant du roi de Pologne en Lithuanie, s'y rendit à peu près indépendant, repoussa les chevaliers Teutoniques qui avaient envahi la Lithuanie (1394), pénétra ensuite en Livonie, prit Smolensk (1395), et s'étendit beaucoup aux dépens du prince russe Vasili II, battit les Tartares de Crimée (1397), mais fut vaincu à son tour par Ediga, leur chef (1399), se rejeta alors sur les Russes (1406-08), et sur l'Ordre Teutonique, battit ces deux puissances, porta surtout un coup fatal à la dernière par la victoire de Tannenberg (1410), et acquit la Samogitie par la paix de Thorn; prit sur les Russes Novogorod (1414), et soumit Pskov à un tribut. Il se préparait à faire ériger la Lithuanie en royaume quand la mort le frappa en 1430.

WITT (Jean DE), ministre hollandais, né à Dordrecht en 1625, fut dès 1650 pensionnaire de sa ville natale, devint deux ans après grand pensionnaire de Hollande, et signa avec Cromwell, en 1654, la paix de Westminster, par laquelle l'Angleterre garantissait que nul prince de la maison d'Orange ne serait stathouder ou grand-amiral de la république; fit en 1667 convertir cette clause en *édit perpétuel* par les États, n'épargna rien pour écarter des affaires la maison d'Orange, et par suite pour préserver la Hollande de toute guerre européenne. Il en soutint une cependant, et même avec honneur, contre l'Angleterre (1664-66); puis ayant fait la paix il s'unit à Charles II d'Angleterre et à Charles X de Suède, pour faire restituer la Franche-Comté par Louis XIV (1668); il s'allia en 1670 à l'Empereur et à l'Espagne contre l'ambition de la France, mais il eut le tort de ne point prévoir la brusque invasion de 1672, qui rendit Louis XIV maître de la Hollande en trois mois. Le parti des Orangistes profita de l'occasion pour exciter une émeute épouvantable dans la Haye; de Witt et son frère Corneille furent mis en pièces par la populace, et leurs cadavres traînés par les rues, puis suspendus à un gibet. Jean de Witt était un ministre patriote, intègre et habile; on ne tarda pas à regretter vivement sa perte. On a de lui: *Elementa linearum curvarum*, Leyde, 1650, et un recueil de *Lettres*. — Corneille de Witt, frère du précédent, né en 1623, servit avec distinction dans la marine, partagea avec son frère les soins de l'administration, et fut nommé grand bailli de Putten. Ayant refusé de signer la révocation de l'édit qui éloignait du trône la maison d'Orange, il fut jeté en prison à la Haye; il périt peu après, avec son frère (1672).

WITT (Terre de), partie de la côte N. O. de la Nouv.-Hollande, située par 112°-128° 30' long. E., 11°-21° 30' lat. S., entre la terre d'Endracht au S., celle de Diémen-du-N., au N. Le long de la côte, îles et îlots très dangereux. Découverte par un Hollandais nommé De Witt, en 1628; visitée depuis par Tasman, Dampier, Baudin, Kotzebue.

WITTELSBACH, château voisin de la ville d'Aichach, près d'Augsbourg en Bavière, bâti vers 1100 par Othon IV de Wittelsbach, est le berceau de la célèbre famille de Wittelsbach qui a régné sur la Bavière ducale et le Palatinat, et qui porte auj. les couronnes de Bavière et de Grèce. Le chât. fut rasé après le meurtre de l'empereur Philippe de Souabe par Othon de Wittelsbach, son compétiteur, en 1208. — La tige de la maison de Wittelsbach est Luitpold, qui fut duc non héréditaire de Bavière, et périt en 907, en combattant contre les Hongrois. Son fils, Arnoul-le-Mauvais, fut duc aussi jusqu'à sa mort, en 937. Après lui, le duché sortit de la maison de Wittelsbach, qui n'eut plus que le comté palatin de Bavière. En 1180 seulement, Frédéric Barberousse investit héréditairement du duché, alors très restreint dans ses limites, Othon V de Wittelsbach, que comme duc on nomme Othon I. Pour la suite de la famille, *Voy.* BAVIÈRE et PALATINAT.

WITTEMBERG, *Wittenberga* ou *Leucorea* en latin moderne, ville forte des États prussiens (Saxe), ch.-l. d'un cercle de même nom, à 90 kil. N. E. de Mersebourg, sur l'Elbe ; 8,000 hab. Jadis université (fameuse surtout pour la théologie), fondée en 1502, et unie auj. à celle de Halle. Draps, toiles, teintureries, tanneries, distilleries, etc. Monument en l'honneur de Luther, érigé en 1821. Autrefois on y voyait son tombeau, dans l'église de l'Université (primitivement église de Tous les Saints).—Wittemberg fut fondé par Bernard, fils d'Albert-l'Ours, duc de Brandebourg. Elle est célèbre comme ayant été le berceau de la réforme (1517) : c'est là que Luther afficha ses fameuses propositions. Charles-Quint l'assiégea en 1547. Un incendie la détruisit en partie en 1640. Les Prussiens la prirent en 1756 et 1760.

WITTENAGEMOTT, c.-à-d. *Assemblée de sages*, assemblée nationale des Anglo-Saxons, au temps de l'*Heptarchie*. Chacun des 7 royaumes avait la sienne.

WITTGENSTEIN, cercle des États prussiens (Westphalie), dans la régence d'Arensberg ; 18,000 hab. ; ch.-l., Berlebourg. Il doit son nom au château de Wittgenstein, près de Laasphe, et appartient à la maison de Sayn-Wittgenstein, qui se divise en deux lignes : Wittgenstein-Berlebourg et Wittgenstein-Hohenstein, et qui compte des princes et des ducs. Cette maison a fourni à la Prusse depuis le commencement de ce siècle plusieurs hommes d'état distingués.

WITTICHIUS (Christophe), théologien protestant, né en 1625 à Brieg en Silésie, mort en 1687, enseigna à Duisbourg et à Nimègue. Il essaya de concilier la philosophie de Descartes avec la théologie (*Consensus Scripturæ cum Cartesio*, 1682), et réfuta Spinosa (*Anti-Spinosa*, 1690).

WITTSTOCK, ville murée des États prussiens (Brandebourg), à 80 kil. N. O. de Potsdam ; 4,625 hab. Baner y défit les Impériaux en 1636.

WLAARDINGEN. *Voy.* VLAARDINGEN et MACASSAR.

WLADIMIR. *Voy.* VLADIMIR.

WLODZIMIERZ. *Voy.* VLADIMIR (en Volhynie).

WOERDEN, ville forte de Hollande (Hollande mérid.), à 15 kil. O. d'Utrecht ; 2,800 hab. Le maréchal de Luxembourg y défit les Hollandais, 1672.

WOERTH-SUR-SAUER, ville de France (Bas-Rhin), ch.-l. de canton, entre le Sauer et le Sulzbach, à 20 kil. de Wissembourg ; 1,208 hab.

WOIVODE. *Voy.* VOIVODE.

WOLA, village de Pologne (Mazovie), à 4 kil. O. de Varsovie. C'est là que se tenait en plein air la diète polonaise pour l'élection des rois de Pologne.

WOLBECK, ville des États prussiens (Westphalie), à 7 kil. S. E. de Munster, dans la principauté de Rheina-Wolbeck ; 1,000 hab. *Voy.* RHEINA.

WOLCOTT (J.), dit *Peter Pindar*, poëte lyrique anglais, né en 1738 à Dodbrook (Devon), mort en 1819, acheva ses études en France fut médecin du gouverneur de la Jamaïque, puis revint s'établir Truro (Cornouailles), habita successivement Exeter, Londres, Sommerston, et mourut dans cette dernière ville. Il a laissé des poésies où l'on trouve de la verve et de l'esprit, mais qui sont pleines d'allusions peu intelligibles aujourd'hui. Elles consistent principalement en odes et satires. La dernière édition est de Londres, 1816, 4 vol. in-24. On donna à ce poëte le surnom de *Peter-Pindar*, parce qu'il avait publié sous ce pseudonyme ses premières poésies.

WOLDEMAR. *Voy.* VALDEMAR.

WOLF ou WOLFF (J.-Chrétien), philosophe allemand, né en 1679 à Breslau, était fils d'un brasseur. Il se fit remarquer par sa précocité ; s'adonna avec ardeur à l'étude des sciences, se forma surtout à l'école de Descartes et de Leibnitz, et conçut le projet de donner à l'Allemagne une philosophie nationale. Nommé en 1707 professeur de mathématiques et de physique à Halle en Prusse, il obtint de grands succès dans son enseignement, mais se vit accusé par quelques théologiens d'enseigner des doctrines qui portaient atteinte à la liberté de l'homme et à l'orthodoxie, et reçut brusquement du roi Frédéric I ordre de quitter la Prusse sous deux jours (1723). Il trouva un asile auprès du landgrave de Hesse-Cassel qui le nomma professeur de philosophie à Marbourg et conseiller aulique. Au bout de quelque temps, le gouvernement prussien, honteux de sa rigueur, l'autorisa à *rentrer dans* le royaume, et Frédéric II, devenu roi, lui rendit la chaire de Halle, et le nomma vice-chancelier de l'université. Il mourut dans cette ville en 1754. Peu auparavant, l'électeur de Bavière lui avait décerné le titre de baron de l'empire. Wolf n'eut d'autre but que celui de coordonner les matériaux de la science, épars de tous côtés. Il composa à cet effet un grand corps de philosophie, en 24 vol. in-4, rédigé en latin, et qui comprend la logique, la psychologie soit empirique, soit rationnelle, l'ontologie, la cosmologie, la théologie naturelle, la morale, le droit naturel, la politique, les mathématiques. Il a en outre traité presque tous les mêmes sujets dans sa langue nationale. Dans la métaphysique, Wolf a surtout suivi Leibnitz, auquel il emprunta les hypothèses de l'harmonie préétablie, des monades, etc. En morale, il donna pour règle de tendre à la perfection. On reproche à Wolf un appareil pédantesque, une prolixité fatigante, et surtout la folle prétention d'appliquer à toutes les sciences la méthode géométrique, ce qui rend ses ouvrages fatigants et presque illisibles. Son *Corpus philosophiæ* a paru à Francfort et à Leipsick de 1728 à 1746. La vie de Wolf a été écrite par Ludovici.

WOLF (Fréd.-Aug.), philologue célèbre, né en 1757 à Haynrode, près de Nordhausen (Saxe prussienne), étudia à l'université de Gœttingue, et après avoir été régent à Ilefeld, recteur de l'école latine d'Osterode, devint professeur à l'université de Halle (1783-1806) : après la paix de Tilsit, il fut nommé conseiller d'état en Prusse, eut grande part à la création de l'université de Berlin (1808), et y occupa une chaire En 1824, sa santé l'obligea à faire un voyage dans le midi de la France ; mais à peine arrivé à Marseille, il y mourut. Il était membre de l'Académie de Berlin et associé étranger de l'Institut de France. Outre une *Histoire de la littérature romaine* (en allemand), Halle, 1787, in-8 ; des *Mélanges*, 1802, et des articles dans divers recueils périodiques allemands : on lui doit des éditions excellentes d'Homère (l'*Iliade*, Halle, 1794, 2 vol. in-8 ; les *Œuvres complètes* Leips., 1804-7) ; de la *Théogonie* d'Hésiode, 1784 ; du *Phédon*, de l'*Euthyphron*, du *Banquet* de Platon ; de l'*Histoire* d'Hérodien, etc., la plupart avec notes ou commentaires. Ses *Prolégomènes* sur Homère (Halle, 1795, in-8) l'ont surtout rendu fameux : il y soutient que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont composées

ne de morceaux divers rassemblés après coup; l'Homère est un personnage chimérique qui n'a jamais existé ; il a également contesté l'authenticité e plusieurs discours de Cicéron, notamment du *pro Marcello*. Ces hardis paradoxes l'ont engagé dans vives et longues disputes. — D'autres érudits llemands ont porté le nom de Wolf. Les principaux sont : 1° Jér. Wolf, né en 1516, mort en 1580, luthérien, principal du collége d'Augsbourg et bibliothécaire de la ville, qui a laissé des traductions latines de Démosthène, d'Isocrate, d'Epictète, etc., vec des commentaires estimés, etc. (presque tous imprimés à Bâle, chez Oporin); — 2° J.-Christophe Wolf, né à Wernigerode en 1683, mort en 1739, professeur de langues orientales à Hambourg, puis recteur de l'Académie de cette ville, auteur de nombre d'ouvrages précieux (entre autres : *Historia lexicorum hebraicorum*, Wittemberg, 1705, in-8 ; *Bibliotheca hebræa*, Hambourg et Leipsick, 1715-35, vol. in-4) ; — 3° J.-Chrétien Wolf, frère du précédent, né en 1689, mort en 1770, professeur de physique et de poésie au gymnase de Hambourg, auteur de *Monumenta typographica*, Hambourg, 1740, 4 vol. in-8, etc.

WOLFENBUTTEL, *Guelferbytum*, ville du duché de Brunswick, sur l'Ocker, ch.-l. de district, à 14 kil. S. de Brunswick ; 8,250 hab. Vieux château, jadis résidence des seigneurs de Wolfenbüttel, auj. des ducs de Brunswick. Petits canaux dérivés de l'Ocker. Bibliothèque célèbre (qui contient plus de 200,000 vol. et 10,000 manuscrits); on y voit le monument érigé à Lessing, qui en fut bibliothécaire. Imprimeries, rubans de fil, cuirs, toile, savon, liqueurs, vitriol, tabac, etc.. Guébriant y battit les Impériaux en 1641.

WOLFFHART (Conrad), dit *Lycosthène*, savant alsacien, né en 1518 à Ruffach, mort en 1561, était diacre de Saint-Léonard à Bâle, où de plus il professait la grammaire et la dialectique. Il a donné des éditions de Julius Obsequens, de Ptolémée, etc., et quelques ouvrages tels que *Prodigiorum et ostentorum Chronicon*, Bâle, 1557, in-fol., etc.

WOLFGANG (saint), né en Souabe, ami de l'archevêque de Cologne Brunon, et de l'archevêque de Trèves Henri, vécut longtemps dans un couvent au fond des bois, refusant la prêtrise par modestie, fut enfin sacré par saint Udalrich, alla prêcher l'Évangile en Hongrie (972), fut promu à l'épiscopat de Ratisbonne (974), et m. en 994. On l'hon. le 31 oct.

WOLGAST, ville et port des Etats prussiens (Poméranie), sur le détroit de Stralsund ; 4,500 hab.

WOLKONSKY, noble famille princière de Russie, issue de Rurik, a fourni plus. hommes distingués (Théod. W., qui eut part au *Code* du czar Alexis; Michel W., gouv. de Moscou sous Catherine, etc.). Ils tirent leur nom de la *Wolkona*, riv. du gouv. de Toula.

WOLLASTON (Will.), moraliste anglais, né en 1659 dans le comté de Stafford, mort en 1724, entra dans l'église angl., fut 2e maître dans l'école publique de Birmingham, recueillit en 1688 une succession qui le mit dans l'aisance, et passa le reste de ses jours à Londres, se livrant aux sciences et aux lettres. Son principal ouvrage est le *Tableau de la religion naturelle*, 1722 (traduit en français dès 1726, La Haye, 1 vol. in-4). Il y fonde la morale sur la raison et assimile la bonté morale à la vérité, prétendant que toute mauvaise action suppose un mensonge intérieur, par lequel nous affirmons avoir quelque droit que nous n'avons pas dans la réalité.

WOLLASTON (Will.), savant physicien anglais, né en 1766, mort en 1828, descendait du précédent. Il exerça d'abord la médecine, mais ayant peu de clientèle, il renonça à cette profession et se livra à l'étude des sciences naturelles. Il fut admis en 1793 à la Société Royale de Londres, et devint en 1806 secrétaire de cette compagnie. On lui doit plusieurs instruments ingénieux, le microscope à lampe, la *Camera lucida*, la chambre obscure périscopique, le goniomètre à réflexion ; il découvrit deux métaux, le *rhodium* et le *palladium*, indiqua le curieux phénomène de la rotation des aimants, le moyen de rendre le platine malléable, etc. On a de lui plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

WOLLIN, jadis *Julin*, île des États prussiens (Poméranie), dans la régence de Stettin et le cercle d'Usedom-Wollin, est formée par les deux bras orientaux de l'Oder (Swine, Divenow), le Frische-Haff et la Baltique : 26 kil. sur 22 ; 6,000 hab. Ch.-l., Wollin (sur la côte E.; 3,000 hab.). Pâturages, bois ; pêche. Anc. nid de pirates danois.

WOLOGDA, ville de Russie. *Voy.* VOLOGDA.

WOLSEY (Thom.), célèbre ministre de Henri VIII, né en 1471 à Ipswich, était, disait-on, fils d'un boucher ; Henri VII le nomma son aumônier et doyen de Lincoln : Henri VIII, dont il avait gagné la faveur par sa gaieté et sa souplesse, l'appela au conseil d'état, lui donna plusieurs évêchés, puis l'archevêché d'York, le nomma grand-chancelier du royaume et se laissa en tout diriger par lui. Wolsey fut nommé par Léon X cardinal et légat *à latere* en Grande-Bretagne, et à la mort de ce pape il tenta de se faire élire, mais il n'y parvint pas. En un temps où l'équilibre de l'Europe tenait à la ligne de conduite que suivrait l'Anglet., W. joua le rôle le plus important : d'ab. favorable à Charles-Quint, il se déclara ensuite pour François I, et réunit contre le premier les forces de la France et de l'Angleterre. Arrivé au faîte de la puiss., il éprouva la plus éclatante disgrâce : il était commissaire pour l'affaire du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon ; comme il ne hâtait pas la terminaison de cet acte au gré du prince, il fut accusé dev. la cour du banc du roi de crimes imaginaires, se vit privé du sceau et de presq. tous ses revenus, et éloigné de la cour. Il se retira dans son dioc., où il se livra tout entier à l'accompl. de ses fonct. épiscop. Néanmoins, il fut mandé à Londres pour subir un 2e jugement, mais il m. en route, à Leicester (1530). Wolsey avait amassé d'immenses richesses : son revenu égalait presque celui de la couronne. Il s'ét. fait beauc d'ennemis par son caractère dur et superbe. Néanmoins, il fit du bien : c'est lui qui fonda le collége du Christ à Oxford.

WOLVERHAMPTON, ville d'Angleterre (Stafford), à 25 kil. S. de Stafford, à 18 kil. de Birmingham : auj. 70,000 hab. (la population est le quadruple de ce qu'elle était il y a peu d'années). Ville manufacturière : serrurerie, clés, verrous, haches, poignées d'épée, ustensiles de tôle, de fer, de cuivre, d'étain, etc.

WOOD (Ant.), antiquaire et biographe, né en 1632 à Oxford, mort en 1695, passa sa vie à explorer les archives d'Oxford, sa ville natale, et publia des ouvrages fort estimés pour leur exactitude : *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*, 1686-90, 2 vol. in-fol. (en latin); *Athenæ Oxonienses* (ou histoire des écrivains, évêques, etc. d'Oxford), 1691-92, in-fol. (en anglais). Wood est très impartial ; il n'a pas craint, lorsqu'il le fallait, de choquer les nobles familles intéressées dans ses récits

WOOD (Robert), archéologue irlandais, né en 1707, mort en 1775, fit deux voyages en Orient, pénétra jusqu'en Syrie, recueillit des médailles, des inscriptions et des manuscrits, et fut à son retour nommé secrétaire d'état. Il a laissé *les Ruines de Palmyre*, Londres, 1753, in-fol. ; *les Ruines de Balbeck*, 1757, in-fol. ; *Essai sur le génie original et les écrits d'Homère*, 1769, 1775, in-4.

WOODSTOCK, ville d'Angleterre (Oxford), à 12 kil. N. O. d'Oxford ; 7,000 hab. Acier poli, gants. Château royal avec un parc magnifique, construit par le roi Henri II pour sa maîtresse Rosemonde ; il est aujourd'hui détruit. Aux environs, château de Blenheim donné au fameux Marlborough en mémoire

de sa victoire à Bleinheim. Patrie du prince Noir et de Chaucer. Walter Scott, dans un de ses romans, a raconté l'histoire du château de Woodstock.

WOODSTOCK (Thomas), duc de Glocester. *Voy.* GLOCESTER.

WOODVILLE (Elisabeth). *Voy.* ELISABETH.

WOOLSTHORPE ou WOOLSTROPE, bourg d'Angleterre (Lincoln), à 46 kil. S. O. de Lincoln; 500 hab. Patrie de Newton.

WOOLSTON (Thomas), écrivain anglais, né en 1669 à Northampton, se livra au ministère évangélique et obtint un emploi au collége de Sidney (université de Cambridge). Il est surtout connu par ses *Discours sur les miracles de J.-C.* (1727-29), qui ont fourni des armes à Voltaire et aux incrédules: il y attaquait les vérités fondamentales de la foi et présentait les miracles de J.-C. comme de pures allégories. Déféré au tribunal séculier, il fut condamné à l'amende et jeté dans une prison où il resta jusqu'à sa mort (1731).

WOOLSTONCRAFT (Mary). *Voy.* GODWIN.

WOOLWICH, ville d'Angleterre (Kent), sur la Tamise, à 14 kil. E. de Londres; 28,000 hab. Eglise Sainte-Marie-Madeleine; superbe arsenal de la marine royale, caserne, hôpital des troupes de la marine, immenses chantiers de construction pour les gros vaisseaux de ligne (corderie, magasins, etc.): école militaire. Cette ville n'était qu'un hameau avant Henri VIII.

WORCESTER, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Worcester, sur la Saverne, à 170 kil. N. O. de Londres; 27,000 hab. Evêché, cathédrale gothique; hôtel-de-ville, prison à la Howard. Porcelaine, gants, etc. Célèbre bataille gagnée en 1651 par Cromwell sur les royalistes. — Le comté de Worcester situé entre ceux de Stafford, Warwick, Glocester, Hereford, Shrop, a 55 kil. sur 30; 215,000 hab. Sol fertile, climat sain, tempéré; pas de mines sauf un peu de houille. Industrie et commerce. Ce comté est traversé par le canal de *Worcester-et-Birmingham* qui met en communication les deux villes dont il porte les noms.

WORCESTER, ville des Etats-Unis (Massachusetts), à 60 kil. S. O. de Boston; 4,500 hab. Industrie.

WORINGEN, *Buruncum*, ville des Etats-Prussiens (province Rhénane), à 22 kil. N. O. de Cologne; 1,600 hab. Ancienne seigneurie. Le pape Innocent IV fit élire dans cette ville roi des Romains Guillaume, comte de Hollande, en 1245.

WORKINGTON, ville et port d'Angleterre (Cumberland), à 50 kil. S. O. de Carlisle; 8,000 hab. (population ascendante). Toiles à voile, cordages; pêche du saumon.

WORKUM, ville de Hollande (Frise), à 15 kil. S. O. de Sneek; 3,000 hab. Chaux faite avec des coquillages de mer. Cette ville est entourée de digues. — Bourg du Brabant septentrional, au confluent de la Meuse et du Wahal.

WORMHOUDT, bourg de France (Nord), ch.-l. de canton, à 20 kil. S. E. de Dunkerque; 3,900 hab.

WORMS, *Vangiones*, *Borbetomagus*, puis *Vormatia*, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, près du Rhin, à 34 kil. S. O. de Darmstadt; 8,000 hab. Murs en ruine, quelques tours, grande enceinte, jardins. Cathédrale gothique, hôtel des monnaies, hôtel-de-ville, église neuve. Tabac, acétate de plomb, tanneries. Bons vins dits *lait de Notre-Dame*. Ville fondée par les Vandales; résidence de plusieurs rois carlovingiens; siége de plusieurs diètes et conciles. C'est là que fut signé, en 1122, entre le pape Calixte II et l'empereur Henri V le *concordat de Worms* qui mit fin à la querelle des investitures. Les diètes les plus remarquables furent celles de 1495 et 1517 qui établirent la paix publique de l'Allemagne, et celle de 1521 devant laquelle Luther fut cité et où fut rendu l'*édit de Worms* qui condamnait ce réformateur. Worms était jadis ville impériale et avait des évêques avec lesquels elle fut toujours en guerre. Elle adopta une des premières la confession d'Augsbourg. Les juifs y ont toujours été fort nombreux. Cette ville souffrit beaucoup des maux de la guerre au XVIIe siècle; elle fut brûlée par Louis XIV en 1689. Réunie à la France sous l'Empire.

WORONZOV (Michel Larionovitch, comte de), né en 1710 à Saint-Pétersbourg, mort en 1767, favori d'Elisabeth et grand chancelier de Russie sous cette princesse, garda quelque temps sa place sous Catherine II, mais fut disgracié pour avoir dissuadé l'impératrice de se marier à Grégoire Orlof.

WORSLEY, v. d'Angleterre, à 9 k. N. O. de Manchester; 10,000 h. Célèbres mines de houille.

WOTTON (H.), né à Broughton-Hall (Kent) en 1568, mort en 1639, fut secrétaire du comte d'Essex, se réfugia à Florence lors de la chûte de son patron, remplit pour le grand-duc de Toscane une mission diplomatique près de Jacques VI, roi d'Ecosse, qui, devenu roi d'Angleterre, l'employa comme ambassadeur à Vienne, en Italie, en Hollande, en Allemagne. Wotton mourut prévôt du collége d'Eton. Il avait donné beaucoup d'ouvrages de genres très différents: *Etat du christianisme*; *Eléments d'Architecture*, des lettres et même des poésies. Une partie de ses écrits a été recueillie sous le titre de *Reliquiæ Wottonianæ*, Londres, 1651, in-8.

WOTTON (Guillaume), 1666-1726, associé au collége Saint-Jean de Cambridge, et chapelain du comte de Nottingham, a laissé entre autres ouvrages: *Histoire de Rome* (de Marc-Aurèle à la mort d'Alexandre-Sevère), Londres, 1705, in-8, et *Linguarum veterum septentrionalium conspectus brevis*, 1708, in-8.

WOU-TCHANG, ville de Chine, ch.-l. de la province de Hou-pé, sur le Yang-tsé-kiang, par 111° 20' long. E., 30° 34' lat. N.; 600,000 hab. Thé de première qualité; papier de bambous. Commerce.

WOUTERS (François), peintre flamand, né en 1614, mort en 1659, élève de Rubens, cultiva le genre historique, mais réussit surtout dans le paysage, fut nommé peintre de l'empereur Ferdinand II, puis peintre et premier valet de chambre du prince de Galles (Charles II), revint en Flandre où il fut directeur de l'Académie d'Anvers et fut tué d'un coup de pistolet par une main inconnue.

WOU-TSOUNG, emp. chinois. *Voy.* KHAI-SANG.

WOU-WANG, premier empereur chinois de la dynastie des Tcheou, reçut en héritage de Wen-Wang, son père, à peu près les trois quarts de la Chine, détrôna l'empereur Cheou-sin (1100), s'appliqua à effacer les traces de la tyrannie de ce prince, donna une organisation nouvelle à l'empire chinois, substituant à l'ancienne forme de monarchie un système féodal. Il mourut en 1116.

WOUWERMANS (Philippe), peintre hollandais, né à Harlem en 1620, mort en 1668, vécut longtemps obscur malgré ses talents. Il a peint surtout des chasses, des marchés aux chevaux, des assauts de cavalerie, des paysages. Son *Œuvre* gravé est considérable. Il avait d'abord été le rival de Bamboche et finit par le surpasser. — Ses deux frères Pierre et Jean ne manquèrent pas de mérite, mais furent loin de l'égaler.

WRANCZY (Antoine), *Veranzio* en italien, *Verantius* en latin, négociateur célèbre, né en 1504 à Sebenico en Dalmatie, mort en 1573, fut employé comme ambassadeur en Pologne, Italie, France, Angleterre et Allemagne par le roi de Hongrie, Jean I (Zapoly), puis par la régente Isabelle, veuve de Jean I, devint évêque de Cinq-Eglises sous Ferdinand I (après l'abdication de Jean II), fut 2 fois envoyé en ambassade à Constantinople, de 1553 à 1557 et en 1567, conclut avec les Turcs la paix d'Amasch, devint archevêque primat de Gran, vice-roi de Hongrie, cardinal. Il traduisit en latin la vieille chronique anonyme turque dite *Tarikhi-Ali-Osman*; cette tra-

lection dite *Codex Verantianus*, n'a point été imprimée, mais elle a été consultée par Lœwenklau pour ses *Annales sulthanorum Othmanidarum et Pandectæ historiæ turcicæ*, Francfort, 1588, in-4.

WRANGEL (Charles-Gustave), général suédois, né en 1613 dans l'Upland, mort en 1676, gentilhomme de Gustave-Adolphe, eut part à la bataille de Lutzen, servit avec distinction sous Baner (1636) et fit partie du conseil de guerre qui, après sa mort (1641), dirigea les opérations militaires, remplaça Torstenson dans le commandement (1645) et malgré les impériaux se retrancha dans la Hesse, maintint ses communications avec Turenne, fut vainqueur sur la Nidda, passa le Danube, le Lech et leva des contributions en Bavière, se signala de même pendant les campagnes suivantes en Suisse, Silésie, Bohême, Hesse, Franconie, Pologne, Danemark (1646-1658). Il fut en récompense nommé successivement feld-maréchal, sénateur, et enfin maréchal du royaume de Suède et président du conseil de guerre. En 1675 il se retira dans l'île de Rugen et y mourut bientôt.

WRATISLAS. *Voy.* VRATISLAS.

WRATISLAVIA, nom latinisé de BRESLAU.

WRAY (J.), naturaliste anglais. *Voy.* RAY.

WREDE (Ch.-Philippe, prince de), feld-maréchal bavarois, né à Heidelberg en 1767, mort en 1838, fut de 1805 à 1813 à la tête des troupes bavaroises auxiliaires de la France, se distingua à Abensberg, à Wagram et surtout à Leipsick, eut à combattre les Français quand la Bavière eut quitté le parti de Napoléon, et fut battu à Hanau. Pendant les campagnes de 1814 et 1815, il remporta plusieurs succès éclatants. De retour en Allemagne, il fut comblé d'honneurs et de dignités.

WREN (Matthieu), homme d'état, né à Londres en 1585, d'une famille originaire de Danemark, jouit de la plus grande faveur auprès de Charles I, cumula les titres de recteur de Feversham, chanoine de Winchester, principal d'un des colléges de Cambridge, doyen de Windsor et de Wolverhampton, vice-chancelier et secrétaire de l'ordre de la Jarretière, prédicateur du cabinet royal (de Charles I), prévôt de la cathédrale de Westminster, et occupa successivement les siéges épiscopaux d'Hereford, Norwich, Ely: mais lors de la réaction parlementaire contre Charles I, il fut mis à la Tour de Londres (1641) comme favorable au papisme: il y resta ... ans, et refusa d'entrer en arrangement avec Cromwell qui voulait le gagner à sa cause. Il ne recouvra son siége qu'en 1660, à la Restauration.

WREN (Christophe), célèbre architecte, neveu du précédent, né en 1632 à Knoyle (Wilts), construisit à l'âge de 13 ans une machine représentant le cours des astres, fit à 16 ans des découvertes en astronomie, en gnomonique, et fut nommé à 25 ans professeur de mathématiques à Oxford. Il proposa, lors de l'incendie de Londres en 1666, un plan général de reconstruction de la ville: ce plan ne fut adopté qu'en partie, mais le fit connaître avantageusement. Wren obtint en 1668 le titre d'architecte du roi, et depuis ce temps il dirigea la construction d'un grand nombre d'édifices publics (la basilique Saint-Paul, l'église Saint-Étienne, la douane du port de Londres, le palais royal et le palais épiscopal de Winchester, l'hôpital de Chelsea, etc.); il mourut en 1723 âgé de 91 ans, et regardé comme un des premiers architectes de son siècle.

WREXHAM, ville d'Angleterre (Denbigh), dans le pays de Galles, à 34 kil. S. E. de Denbigh; 6,000 hab. Superbe église; grand marché de flanelles.

WRIGHT, peintre anglais, né en 1734, mort en 1797, visita l'Italie, s'établit à Bath, puis à Derby, vécut dans une retraite presque perpétuelle et n'en eut pas moins d'une vogue extrême. Ses paysages disputent à ceux de Wilson; et rien n'est mieux touché que ses petits sujets historiques. Sa *Mort du soldat* est le plus célèbre.

WRINGTON, bourg d'Angleterre (Somerset), à 20 kil. S. de Bristol; 1,200 hab. Chardons pour draps. Patrie de Locke.

WUKOVAR, ville d'Esclavonie. *Voy.* VUKOVAR.

WURMSER (Dagobert-Sigismond, comte de), général autrichien, né en Alsace en 1724, mort en 1797, fut envoyé en 1793 contre les Français, obtint quelques avantages sur Custine, emporta les lignes de Wissembourg, fit capituler la garnison du Fort-Louis, mais fut battu à Freischweiler, et fit une retraite précipitée et meurtrière. Il n'en eut pas moins en 1795 le commandement de l'armée du Haut-Rhin, puis fut envoyé en Italie contre Bonaparte pour réparer les désastres de Beaulieu (1796); mais il perdit les batailles de Castiglione, Montechiaro, Lonato, fut repoussé de Vérone, s'enferma dans Mantoue et y capitula le 2 février 1797. Il mourut la même année, se rendant dans la Hongrie dont il venait d'être nommé commandant-général.

WURSCHEN, village de Saxe (Lusace), à 12 kil. E. de Bautzen. Château Victoire de Napoléon sur les Prussiens et les Russes, 21 mai 1813.

WURTEMBERG ou WIRTEMBERG, ancien château, voisin de la ville de Canstadt, a donné son nom à la famille et par suite au roy. de Wurtemberg.

WURTEMBERG (roy. de), un des quatre roy. secondaires de la Confédération germanique, borné à l'O. par le grand-duché de Bade, à l'E., au S. et au N. par le roy. de Bavière, entre 6° et 8° long. E., 47° et 50° lat. N.: 420 kil. sur 318; 20,000 kil. carrés; 1,575,000 hab. Capitale, Stuttgart. Quatre cercles: Necker, Iaxt, Forêt-Noire, Danube. Montagnes assez hautes, lacs; climat un peu froid; sol assez fertile, agriculture bien entendue. Pâturages, bétail, abeilles. Beaucoup de fer; albâtre, marbre, chaux, houille, alun, craie, terres à porcelaine et à potier. Eaux minérales et thermales, salines. Industrie et commerce actifs; draps, toiles, cuirs, gants, nankin, papiers, horlogerie, bijouterie, faïence, glaces, verres; forges; exploitation de forêts. Instruction très répandue; université à Tubingue. La religion évangélique domine; tolérance illimitée. Gouvernement monarchique constitutionnel; deux chambres (déjà depuis trois siècles, les états partageaient de fait la souveraineté avec le prince). La dynastie régnante n'a point changé depuis le XIIIe siècle. Le roi a le 6e rang dans la Confédération et a quatre voix à la diète générale. Revenu public (en 1842), 20,882,600 fr.; dette, 49,022,000 fr.; armée, 5,000 h. sur le pied de paix.

WURTEMBERG (comté et duché de), ancien état d'Allemagne, dans le cercle de Souabe (dont il occupait le milieu), était moins vaste que le roy. actuel de Wurtemberg; en revanche, les ducs avaient le comté de Montbéliard (auj. à la France). On divisait le Wurtemberg autrefois en trois parties: le Bas-duché (de Heilbronn à Stuttgart), le Haut-duché, le Moyen-duché; et quelquefois simplement en Pays au delà et Pays au dessous de la montagne. — La famille régnante de Wurtemberg prétend descendre d'un maire du palais de Clovis, nommé Emeric; elle n'avait encore au XIIe siècle que des domaines peu importants; elle les augmenta beaucoup aux XIIIe et XIVe siècles. Après plusieurs partages, une réunion de tous les domaines eut lieu en 1496, et depuis ce temps il n'y a plus eu de séparation. En 1495, le Wurtemberg, qui jusque là n'avait été que comté, fut élevé au rang de duché par l'empereur Maximilien. Sous Ulric V (I comme duc) eurent lieu 3 graves événements: 1° introduction de la réforme; 2° dépossession momentanée du duc, 1519-1534 (il fut rétabli par l'intervention protestante, après la bataille de Laufen, en dépit de la maison d'Autriche qui avait occupé

le Wurtemberg pendant 15 ans) ; 3° capitulation perpétuelle du duc avec les états auxquels il reconnut des droits exorbitants à condition qu'ils se chargeraient du payement de ses dettes. L'ordre de choses ainsi introduit subsista jusqu'à 1806. A cette époque, l'empereur Napoléon fit roi le duc Frédéric, et augmenta considérablement ses états. Le comté de Montbéliard, après avoir formé à diverses fois apanage pour des lignes cadettes de la maison de Wurtemberg (depuis son acquisition par mariage en 1396) avait été définitivement réuni au duché en 1631 ; mais il fut de nouveau perdu en 1792, la France l'ayant alors compris dans le dép. du Doubs.

Liste des princes de Wurtemberg.

1° *Comtes.*

Ulric I,	vers 1250	son frère,	1344-61
Eberhard I, l'*Illustre*,	1265	Eberhard III,	1392
Ulric II,	1325	Eberhard IV,	1417
Eberhard II, *le Hutin*, avec Ulric III,		Louis I, et Ulric IV,	1419-41

2° *Séparation en 2 comtés.*

A Urach.		*A Neuffen.*	
Louis I,	1441	Ulric IV,	1441
Louis II,	1450	Eberhard VI,	1480-96
Eberhard V,	1457-95		

3° *Ducs.*

Eberhard V (ou I comme duc),	1495	Jean-Frédéric,	1608
Eberhard VI ou II,	1496	Eberhard III,	1628
Ulric V (ou I comme duc),	1498	Guillaume-Louis,	1674
Christophe,	1550	Eberhard-Louis,	1677
Louis, *le Pieux*,	1568	Charles-Alexandre,	1733
Frédéric, *de Montbéliard*,	1593	Charles-Eugène,	1737
		Louis-Eugène,	1793
		Frédéric I,	1795
		Frédéric II,	1797-1806

4° *Rois.*

Frédéric I (le même que le duc Frédéric II),	1806	Guillaume,	1816

WURTEMBERG (maison de). Les princes les plus connus de cette maison sont :

Ulric I, qui le premier s'intitula comte *par la grâce de Dieu*, vers 1250, et fut reconnu prince immédiat de l'Empire. Il était devenu maître de presque toute la Souabe à la mort de l'infortuné Conradin. Il mourut en 1265.

Eberhard I, dit *l'Illustre*, fils du précédent, le remplaça en 1265, fit la guerre à plusieurs princes de l'Empire, à Rodolphe de Habsbourg et à ses successeurs, Adolphe de Nassau et Henri de Luxembourg, et mourut en 1325, laissant le trône à Ulric II. Il avait prétendu un moment à l'empire en même temps que Conrad de Weinsberg.

Eberhard V, premier duc de Wurtemberg. Il succéda en 1457 à son frère Louis II, protégea les lettres et fonda l'université de Tubingue en 1477. L'empereur Maximilien le fit déclarer duc de Wurtemberg et de Teck à la diète de Ratisbonne en 1496. Il mourut l'année suivante, sans postérité.

Ulric V, troisième duc, né en 1487, élu à 11 ans par les états du duché après la déposition de son oncle Eberhard VI ; il épousa Sabine de Bavière, nièce de l'empereur Maximilien, lequel lui confia le commandement de plusieurs de ses armées. Mis au ban de l'empire pour un meurtre (*Voy.* HUTTEN), puis chassé de ses états par la révolte d'une partie de ses sujets, Ulric resta quinze ans exilé en Saxe et dans le duché de Brunswick. Les troubles qui survinrent en Allemagne à l'occasion de la Réforme lui permirent de rentrer dans ses états. Secouru par François I et le landgrave Philippe de Hesse, il remporta en 1534 la victoire décisive de Lauffen, et l'empereur lui confirma la possession de ses domaines héréditaires, sous la condition que le Wurtemberg relèverait de l'Autriche. Ulric prit part à la ligue protestante de Smalkalde, vit ses états ravagés par les troupes du duc d'Albe, et n'obtint la paix qu'à des conditions très onéreuses. Il mourut à Tubingue en 1550.

Eberhard-Louis, né en 1676, succéda, dès l'année suivante, à son père Guillaume-Louis ; pendant sa minorité, la régence fut dévolue à son oncle Frédéric-Charles, qui servit activement l'empereur contre la France, et fut défait à Pfortzheim, 1692. Eberhard commanda lui-même les armées impériales au commencement de la guerre de la succession d'Espagne, prit part aux affaires les plus importantes de cette guerre, en Allemagne, sur le Rhin et dans les Pays-Bas, commanda en chef l'armée de Souabe en 1710 et 1711, fut ensuite employé en Hongrie contre les Turcs et en Italie contre l'Espagne. Il mourut en 1733.

Frédéric II (Guillaume-Charles), duc, puis roi de Wurtemberg, né en 1754, succéda en 1797 à son père Frédéric I, et se signala dès le commencement de son règne par son opposition aux idées libérales ; en 1803, il reçut de l'empereur d'Allemagne la dignité électorale ; cependant dès 1805 il fit alliance avec Napoléon, reçut de lui (1806) le titre de roi, et accéda à la Confédération du Rhin : en même temps il cassait les états de Wurtemberg et s'aidait de la puissance de Napoléon pour établir dans son royaume le pouvoir absolu. Ce prince prit part aux campagnes des Français contre l'Autriche (1809), puis contre la Russie (1812), mais en 1813 il commença à se détacher de la France, et finit par signer à Fulde un traité avec l'Autriche (8 novembre). Mécontent du congrès de Vienne en 1814, il quitta brusquement l'Autriche et se rendit à Stuttgart où il publia une charte qui rétablissait le gouv. constitutionnel (15 mars 1814). Cette charte, octroyée dans un moment de dépit, empoisonna la fin de ses jours. Il mourut en 1816. Frédéric avait donné une de ses filles à Jérôme (Bonaparte), alors roi de Westphalie. — Son fils Guillaume, qui lui succéda, règne encore aujourd'hui.

WURTZ (Paul, baron de), général allemand, natif de Husum (Slesvig), servit successivement Ferdinand II, Gustave-Adolphe, Christian IV qui le fit feld-maréchal, et prit enfin du service dans l'armée des Provinces-Unies menacées par Louis XIV. Il ne put cependant garantir ces provinces de la rapide invasion de 1672. Traversé dans ses projets et humilié par le jeune stathouder Guillaume III, il envoya sa démission aux États-Généraux (1674). Il mourut en 1676. C'est de ce général que Boileau dit, dans son épître IV :

Ah ! grand roi, quel héros, quel Hector que ce Wurtz

WURTZBOURG, *Herbipolis*, ville du roy. de Bavière (Mein), sur le Mein, à 232 kil. N. O. de Munich ; 23,000 hab. Evêché. Beau pont. Forteresse de Marienberg ou Frauenberg. Cathédrale ; palais royal (imité de celui de Versailles), belles promenades. Univ. *Julia* (Cath.), gymnase, séminaire normal, institut orthopédique, école d'industrie, école vétérinaire, école de clinique, etc. ; cabinet d'histoire naturelle, amphithéâtre anatomique, jardin botanique, muséum, bibliothèque. Draps, [illegible] peaux, miroirs, tabac, salpêtre, ouvrages en [illegible] cartes à jouer, etc. Aux environs, vins estimés. — [illegible] diète de Wurtzbourg en 1138, Henri le Superbe [illegible] dépouillé de ses états par l'emp. Conrad. En 16[illegible] états catholiques d'Allemagne signèrent à Wurtzbourg une *ligue* pour résister à l'*Union* protestante de Hall. Maximilien de Bavière en fut le chef.

WURTZBOURG (évêché de), jadis état d'empire compris dans le cercle de Franconie, borné à l'[illegible] par l'évêché de Bamberg, à l'O. par la [illegible] derie de Mergentheim, etc., avait 496 kil. carrés [illegible] 250,000 hab. Outre la capitale (Wurtzbourg), on remarquait Münnerstadt, Melrichstadt, Nordheim, Kitzingen, etc. Cet évêché fut sécularisé en 1[illegible] par la paix de Presbourg et donné à l'archiduc Ferdinand, ex-duc de Toscane, en échange de

rincipauté de Salzbourg, qui fut cédée à la Bavière.

WURTZBOURG (grand-duché de), nom que prit évêché sécularisé après 1805. Il ne tarda pas à faire artie de la confédération du Rhin. Il se trouvait ans la nouvelle organisation borné à l'O. par le rand-duché de Francfort, à l'E. par le roy. de avière, et il bornait lui-même au N. le grand-uché de Bade et le roy. de Wurtemberg. Après s événements de 1814, il fut donné à la Bavière, t le grand-duc, Ferdinand d'Autriche (ancien duc e Toscane), recouvra la Toscane.

WURTZBOURG (Conrad DE), minnesinger. *Voy.* ONRAD DE WURTZBOURG.

WYATT (Thom.), poëte anglais, né en 1503 dans comté de Kent, mort en 1541, fut très aimé de lenri VIII, puis tomba dans la disgrâce et fut mis la Tour de Londres, enfin rentra en faveur et fut ommé ambassadeur en Espagne, mais il mourut u moment de s'embarquer. Ses *poésies* consistent n *odes*, *sonnets*, *ballades*, *satires*, etc. — Son fils, homas Wyatt, zélé protestant, joua un des preniers rôles dans le complot de Suffolk contre la eine Marie I, et se vit un instant à la tête de 5,000 hommes; mais abandonné des siens, il fut ris et périt de la main du bourreau (1554).

WYATT (Jacq.), architecte, né à Burton en 1743, iort en 1813, visita l'Italie à la suite de l'ambasadeur lord Bagot, et prit place parmi les premiers rchitectes de ce pays par la construction du Panhéon de Londres, du palais de Kew, du château e Windsor, etc. Catherine II lui fit en vain des ffres brillantes.

WYCHERLEY, poëte anglais. *Voy.* WICHERLEY.

WYE, *Ratostathybius*, riv. d'Angleterre, naît lans le comté de Montgomery, au pays de Galles, rrose ceux de Radnor, Brecknock, Hereford, Monmouth, Glocester, et tombe dans la Saverne, ous Chepstow; cours, 160 kil.

WYK, *Batavodurum*, ville de Hollande (Utrecht), u point où le Rhin et le Leck se séparent, à 22 kil. S. E. d'Utrecht; 1,935 hab. Nombreuses ruines tour carrée, etc.). — Tout près était jadis Wyk-Duurstède, qui comprenait l'ancienne *Batavodurum*, et qui, avant d'être détruite par les Normands, au IXe siècle, a eu 12 kil. de tour et 55 églises paroisiales. La ville actuelle de Wyk fut bâtie sur ses uines en 1300.

WYKEHAM (Will. DE), ministre d'état anglais, né à Wykeham (Hampshire) en 1324, mort en 1404, fut successivement intendant de toutes les constructions royales d'Edouard III (1347-56), doyen de la chapelle royale de Saint-Martin-le-Grand à Lonres, garde du sceau privé, secrétaire du roi, évêque de Winchester, gouverneur du grand conseil, chancelier. Le parti de Lancastre le fit éloigner de la cour (1371). Il revint au pouvoir à l'avénement de Richard II (1377), et y resta jusqu'en 1390, puis il se retira dans son diocèse. Il avait créé à ses frais un collége à Oxford et une école préparatoire à Winchester. Il avait un talent remarquable pour l'architecture.

WYNDHAM (sir William), ministre d'état anglais, né à Orchard-Wyndham (Somerset) en 1687, mort en 1740, entra de bonne heure à la Chambre des Communes, devint chancelier de l'échiquier en 1713, fut écarté des affaires à la mort de la reine Anne, entra dès lors dans l'opposition, fut même arrêté en 1715 comme complice de la révolte d'Ecosse, mais ne fut point mis en jugement.

WYNDHAM (William), ministre d'état, de la même famille, né à Londres en 1750, mort en 1810, fut l'ami de Burke, siégea d'abord avec lui à la Chambre des Communes parmi les whigs les plus ardents, se prononça contre la révolution française après l'exécution de Louis XVI, et contre la réforme parlementaire, se rapprocha ensuite de Pitt, devint en 1795 secrétaire-d'état de la guerre, soutint les insurgés de la Vendée, combina l'expédition de Quiberon, se retira du ministère en 1801 avec Pitt lors de la paix d'Amiens, et eut grande part à la rupture de cette paix. Il rentra au ministère en 1806, mais y resta peu de temps. Les Anglais le placent au rang de leurs hommes d'état les plus distingués et de leurs orateurs les plus éloquents.

WYNDHAM (William), lord Grenville, neveu du précédent. *Voy.* GRENVILLE.

WYTTENBACH (Daniel), célèbre philologue, né à Berne en 1746, mort en 1820, fils d'un professeur de l'université de Berne, se forma à l'école de Ruhnkenius et de Valckenaer, fut professeur de philosophie et de littérature au collége des Remontrants d'Amsterdam, de philosophie à l'*Illustre Athénée* (à la même ville), professeur de littérature grecque et bibliothécaire à Leyde (1799), après la mort de Ruhnkenius. On lui doit, entre autres ouvrages, une excellente édition des *Œuvres morales de Plutarque*, grec-latin, avec variantes, notes critiques, commentaires, Oxford, 1795-1802, 5 vol. On a encore de lui une logique extraite des meilleurs auteurs latins (*Præcepta philosophiæ logicæ*, Amsterdam, 1794), et un grand nombre d'*Opuscula*, publiés à Leyde, 1821, 2 vol. in-8. Il rédigea de 1777 à 1807, avec Ruhnkenius et quelques autres savants, une *Bibliothèque critique*, qui exerça une grande influence sur les progrès de la philologie en Allemagne. Wyttenbach écrivait fort bien en latin. Il a formé des philologues distingués, entre autres MM. Creuzer, Mahne, Van Heusde.

X

N. B. *Cherchez aux lettres* **CS, CZ, J, S,** *les mots qui ne sont pas ici.*

XAGUA, baie et port de l'île de Cuba, sur la côte S., par 82° 54' long. O., 22° 4 lat. N.

XAINTES, XAINTONGE. *V.* SAINTES, SAINTONGE.

XAINTRAILLES, bourg du dép. de Lot-et-Garonne, à 13 kil. N. O. de Nérac; 700 hab.

XAINTRAILLES (J. POTON, seigneur de), vaillant capitaine français, entra au service en 1419, contribua à la victoire de Patay (1429), y fit prisonnier le général anglais Talbot, qu'il renvoya sans rançon, fut lui-même pris peu après et traité avec la même générosité, aida Charles VII à expulser les Anglais, devint maréchal de France (1454), et mourut à Bordeaux (1461). Il était l'ami et le compagnon d'armes de Lahire.

XALAPA, ville du Mexique. *Voy.* JALAPA.

XALISCO ou GUADALAXARA (état de), état de la Confédération mexicaine, entre 18° 46'-23° 54' lat. N., et 103° 30'-108° 31' long. O., a pour bornes les états de Durango au N., de Sonora au N. O., de Zacatecas au N. E., de Guanaxuato à l'E., de Valladolid au S. E., et le Grand Océan à l'O.; 600 kil. sur 450; 800,000 hab. Ch.-l., Guadalaxara. Côtes sinueuses (golfe de Bayonna). Montagnes au N. (cordillière d'Anahuac, etc.); volcans; forêts;

climat chaud et malsain, peu de rivières; sol néanmoins fertile, pâturages excellents; mines.

XALON, *Salo* ou *Bilbilis*, riv. d'Espagne (Saragosse), naît dans les monts d'Albarracin, reçoit la Xiloca à Calatayud, traverse les provinces de Calatayud (Soria), et de Saragosse (Aragon), et grossit l'Èbre près de Saragosse. Cours, 170 kil.

XANTEN ou SANTEN, *Castra vetera?* ville anc. et murée des États prussiens (Prov. Rhénane), dans le cercle de Rheinberg, près de la rive gauche du Rhin, à 11 kil. O. de Wesel; 2,700 hab. Épingles, étoffes de soie, drap, rubans; tanneries. Patrie de Siegfried, un des héros des *Niebelungen*, et de saint Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés. On voit encore près de la ville les ruines d'un amphithéâtre de l'anc. *Vetera castra*. Prise par les Fr. en 1672.

XANTHE, riv. de Troade. *Voy.* SCAMANDRE.

XANTHE, *Xanthus*, auj. *Eksenidé*, ville de Lycie, sur une riv. de même nom, fut prise et ruinée par Cyrus, 564. Patrie de Proclus, phil. néoplatonicien.

XANTHIPPE, *Xanthippus*, général athénien, remplaça Thémistocle après l'expédition de Paros, eut part à la bataille de Mycale, prit Sestos et ravagea la Chersonèse. Périclès était son fils.

XANTHIPPE, officier lacédémonien, prit le commandement des auxiliaires carthaginois en 255 av. J.-C., battit Régulus à *Tunes* (auj. Tunis) et le fit prisonnier. Il périt au retour de cette expédition.

XANTHIPPE, *Xanthippe*, femme de Socrate, est fameuse par son humeur acariâtre et impérieuse, dont elle donnait souvent des preuves à son époux en mettant sa patience à l'épreuve.

XANTHUS de Lydie, un des plus anciens historiens grecs, avait rédigé les *Lydiaques* ou *Histoire de Lydie* en 4 liv., dont il ne nous reste que quelques fragments (dans les *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta* de Creuzer, Heidelb., 1806, in-8, et dans ceux de C. Muller, chez Didot, 1841). On n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle il vécut, les uns le plaçant dans le VIe siècle av. J.-C., les autres, avec plus de probabilité, dans le Ve, peu avant Hérodote.

XATIVA, ville d'Espagne. *Voy.* SAN-FELIPE.

XAVERO ou XAVIER, château et bourg d'Espagne (Pampelune), au pied des Pyrénées, à 4 kil. E. de Sanguesa. Patrie de saint François-Xavier.

XAVIER (saint FRANÇOIS-). *Voy.* FRANÇOIS-XAVIER.

XENAIAS, évêque syriaque. *Voy.* PHILOXÈNE.

XÉNIL ou GENIL, riv. d'Espagne, sort de la Sierra-Nevada, passe à Grenade, Loja, Ecija, et se jette dans le Guadalquivir près de Palma; cours, 225 kil. Elle reçoit le Darro, la Cabra, le Dilar, etc.

XÉNOCRATE, philosophe grec, né à Chalcédoine, vers 406 av. J.-C., fut un des disciples les plus assidus de Platon, et dirigea l'Académie après Speusippe; il enseigna pendant 25 ans et mourut vers 314 à 92 ans. Il tenta de concilier la doctrine de Platon avec le pythagorisme. Il laissa, entre autres ouvrages, un *Traité de l'art de régner*, et 6 livres *de la Nature;* tous sont perdus aujourd'hui. Il est célèbre par ses vertus, son désintéressement et surtout sa continence. Les Athéniens lui conférèrent d'importantes missions. Son caractère austère et rude faisait dire à Platon qu'*il avait besoin de sacrifier aux Grâces.*

XÉNOPHANE, philosophe grec, né vers l'an 617 av. J.-C., à Colophon dans l'Asie-Mineure, parcourut la Sicile et l'Italie, exerçant pour vivre le métier de rhapsode, se fixa dans sa vieillesse à Élée (vers 536), et y mourut, âgé, dit-on, de 100 ans. Sans avoir tenu une école à proprement parler, il fut le chef d'une secte qui est devenue célèbre sous le nom d'*école éléatique*, et fonda le système vulgairement connu sous le nom de *panthéisme*. Il réduisait tout à une unité absolue, qu'il identifiait avec Dieu même, et niait la pluralité, le changement; cependant il joignait à ses spéculations toutes métaphysiques une doctrine physique, dans laquelle, raisonnant d'après les apparences offertes aux sens, il faisait sortir le monde de deux éléments, la terre et l'eau, ou, selon d'autres, d'un seul, la terre; enseignait que les astres ne sont que des nuages condensés; le soleil, un feu qui s'allume tous les matins et s'éteint périodiquement, etc. Xénophane avait composé plusieurs ouvrages en vers qui ne nous sont point parvenus, entre autres un poëme de *la Nature* où il exposait sa philosophie; il ne reste de lui que quelques fragments recueillis par Brandis (*Commentationes eleaticæ*, Altona, 1813). On trouve dans Aristote un petit traité *De Xenophane, Zenone et Gorgia.*

XÉNOPHON, général, philosophe, historien, fils de Gryllus, naquit en Attique vers 445 av. J.-C., devint à 16 ans disciple de Socrate, qui lui sauva la vie à la bataille de Délium (424), continua à servir tant dans la guerre du Péloponèse que parmi les mercenaires que Cléarque conduisait à la suite du jeune Cyrus contre Artaxerce Mnémon (401), prit le commandement de ce corps après la mort de Cléarque, et opéra la fameuse retraite des *Dix-Mille* (des rives du Tigre à Chrysopolis), aida ensuite le roi thrace Seuthès à remonter sur le trône, et conduisit les restes des Dix-Mille en Ionie, où ils entrèrent au service de Sparte, se lia avec Agésilas, roi de Sparte, ce qui le fit bannir par ses concitoyens (394), resta dès lors auprès de ce prince en Asie et en Grèce jusqu'à la bataille de Coronée, à laquelle il eut part, et s'établit depuis à Scillonte en Élide avec sa femme et ses enfants. Il y resta 24 ans, et se réfugia à Corinthe lors de l'invasion de la Laconie par les Éléens (368). Il fut l'année suivante rappelé de son exil, mais il ne rentra pas dans Athènes, et mourut à Corinthe en 355 ou 354 av. J.-C. Ses ouvrages se distinguent en 4 classes: 1° ouvrages historiques: les *Helléniques* (suite de l'*Histoire de la Grèce* de Thucydide jusqu'à 362 av. J.-C.), l'*Anabase* (ou *Retraite des Dix-Mille*), l'*Éloge d'Agésilas*, la *Cyropédie* (8 liv.); 2° politique: les *Républiques de Sparte et d'Athènes*, les *Revenus de l'Attique;* 3° instruction militaire: l'*Hipparchique* ou le *Maître de la Cavalerie*, l'*Equitation*, les *Cynégétiques;* 4° philosophie: le *Banquet*, l'*Économique*, l'*Hiéron*, les *Dits mémorables* et l'*Apologie de Socrate*. C'est Xénophon qui publia l'*histoire* de Thucydide, restée inconnue jusqu'à lui. Le style de Xénophon est d'une élégance et d'une douceur exquises: il lui a valu le surnom d'*abeille attique;* cependant il est quelquefois diffus et languissant. Comme historien, on reproche à Xénophon des lacunes et de la partialité, surtout en faveur des Spartiates. Comme philosophe, il est l'interprète le plus fidèle des doctrines de Socrate. Sa *Cyropédie* est un roman moral plutôt qu'une histoire. Les meilleures éditions de Xénophon sont celles de B. Weiske, Leip., 1798-1804, 6 v. in-8, et de Schneider, Leips., 1838 et 1849. Gail en a donné une éd. compl., texte grec, avec version lat. et franç. et notes, Paris, 1797-1814, 7 vol. in-4; il n'a fait que reproduire la traduction latine de Leunclavius et les traductions françaises partielles de Dacier, de Lévesque ou celle de Larcher. Dindorf a publié Xén. dans la coll. de F. Didot, 1838, gr. in-8. M. Letronne a donné un excellent art. sur Xén. dans la *Biogr. univ.*

XÉNOPHON D'ÉPHÈSE, romancier grec, auteur d'un roman intitulé: *les Éphésiaques* ou *Amours d'Abrocome et d'Anthia*, paraît avoir vécu à la fin du IIe siècle de J.-C. On croit que ce nom de Xénophon n'est qu'un pseudonyme. Le roman de Xénophon d'Éphèse a été publié à Londres en 1726 par Ant. Cocchi (édition *princeps*), et à Vienne par le baron de Locella, 1796. Il a été traduit en français par un anonyme, Paris, 1736, et par Jourdan, Paris, 1748.

XÉRÈS ou XERES DE LA FRONTERA, *Asta Regia*, ville d'Espagne (Cadix), à 22 kil. N. E. de Cadix;

2,000 hab. Églises, couvents, hôpitaux. Elle est surtout célèbre par les excellents vins qu'on récolte aux environs, et qui s'exportent dans toute l'Europe; on en distingue de deux espèces : le doux, nommé *pajarète* ou *pacaret;* le sec, dit *xerez-secco*, qui est un peu amer et stomachique. Aux environs, célèbre chartreuse, convertie depuis en asile pour les enfants et les vieillards.— Cette ville, bâtie sur ou auprès de l'emplacement de l'ancienne *Asta Regia*, doit une partie de son nom à ce qu'elle est voisine des frontières de l'Espagne. Les Maures, commandés par Tarik, y remportèrent sur don Rodrigue une victoire signalée qui assura leur domination en Espagne. On place cet événement tantôt en 712, tantôt même en 713; il paraît certain qu'il eut lieu en 711; la bataille dura 9 jours (du 17 au 26 juillet). Alphonse-le-Sage reprit Xeres aux Maures en 1264.— Deux villes de l'Amérique, l'une dans le Guatimala (Honduras), l'autre au Brésil (Mato-Grosso), portent le même nom.

XEREZ DE LOS CABALLEROS, *Esuris*, ville d'Espagne (Estramadure), à 60 kil. S. de Badajos; 9,000 hab. Murailles. Toiles, cuirs, chapeaux, poterie, savon. Mines de soufre et d'argent. Patrie de Balboa. Elle tirait son nom des *Chevaliers du Temple*, auxquels elle avait appartenu.

XERT, *Indibilis*, ville d'Espagne (Tarragone), à 29 kil. N. de Tortose, sur l'Èbre; 2,300 hab.

XERTIGNY, ch.-l. de canton (Vosges), à 13 kil. S. d'Épinal; 3,578 hab. Forges, martinets.

XERXÈS I, 5e roi de Perse, de 485 à 472 av. J.-C., fils et successeur de Darius Ier, monta sur le trône au préjudice d'Artabazane, son frère aîné, soumit l'Égypte révoltée, reprit les desseins de son père contre la Grèce, et entama ainsi la deuxième guerre médique (480); il fit des levées en masse qu'on porte à trois millions d'hommes, épuisa l'Asie-Mineure, jeta un pont de bateaux sur l'Hellespont, et dans sa folie fit fouetter la mer pour la punir d'avoir rompu ce pont, franchit avec peine les Thermopyles que défendait Léonidas, incendia Athènes, prit Thèbes, Platée, Thespies, mais vit sa flotte anéantie par Thémistocle à Salamine (480), revint en Asie laissant en Grèce une armée de 300,000 hommes sous la conduite de Mardonius, et perdit encore les batailles de Mycale et de Platée (479). Il périt assassiné par Artaban, son capitaine des gardes.

XERXÈS II, fils et successeur d'Artaxercès I (Longuemain), ne fit que paraître sur le trône (424 av. J.-C.), et fut assassiné par son frère Sogdien.

XICOCO, île du Japon. *Voy.* SIKOK.

XILOCA, riv. d'Espagne, affluent du Xalon.

XILOTEPEC, ville du Guatimala. *Voy.* SAN-MARTIN.

XIMENA-DE-LA-FRONTERA, ville d'Espagne (Cadix), à 42 kil. E. de Medina-Sidonia; 6,300 hab.

XIMENÈS (François) de CISNEROS, célèbre ministre d'état, né en Castille en 1437, avait pour père un receveur des décimes; il reçut les ordres, entra chez les Franciscains, professa le droit à l'université de Salamanque, plaida devant les tribunaux ecclésiastiques à Rome et devint archevêque de Tolède en 1495. Isabelle, dont il était le confesseur, lui confia l'administration de la Castille, et après la mort de cette princesse, Ferdinand le conserva dans ce poste important. Ximenès rendit à ce prince les plus grands services, d'abord en se portant médiateur entre l'archiduc Philippe d'Autriche et lui, puis, quand Philippe fut mort, en lui assurant la régence de la Castille au nom de Jeanne-la-Folle et de Charles-Quint. Peu après il fit à ses frais une expédition en Afrique et prit Oran (1509). A la m. de Ferdinand, 1516, il fit proclamer Charles (Charles-Quint) roi de Castille et d'Aragon, et parvint, en étouffant plusieurs révoltes, à faire reconnaître l'autorité de ce prince en Espagne. Charles, qui devait tout à l'archevêque de Tolède, ne tarda pas cependant à le disgracier dans son diocèse (1517). Ximenès mourut en recevant la nouvelle de sa disgrâce. Il était depuis plusieurs années cardinal et grand inquisiteur. Ximenès était d'un caractère austère : il avait un courage à toute épreuve, une connaissance profonde des hommes et des choses de l'Espagne, et l'esprit le plus vaste, le dévouement le plus vrai à ses maîtres; il était sévère, mais juste. Savant lui-même, il fit beaucoup pour les lettres : il fonda l'université d'Alcala, et fit publier à ses frais la *Bible polyglotte d'Alcala*, 1502-17, 4 vol. in-fol., réimprimée à Anvers, 1569-70, 8 vol. in-fol. (cette 2e édition est bien meilleure). Fléchier a écrit une *Vie de Ximenès*.

XIMENÈS (Augustin-Louis), littérateur français, né en 1726 à Paris, mais d'une famille aragonaise, mort en 1817, avait été colonel et fut de la société intime de Voltaire. On a de lui trois tragédies médiocres : (*Epicharis*, *don Carlos*, *Amalazonte*), des poésies fugitives réunies sous le titre d'*Œuvres*, 1772, et le *Codicile d'un vieillard*, 1792.

XIMO ou KIOU-SIOU, île du Japon, la plus grande après Niphon, a 220 kil. sur 355 et forme la région dite de Saï-Kaï-Do. Elle se subdivise en neuf provinces; ch.-l. Nangasaki (seul port de l'empire où puissent aborder les Européens).

XINGU, riv. du Brésil, naît dans la prov. de Mato-Grosso, par 15° 40' lat. S., coule du S. au N., entre dans la prov. de Para et se jette dans l'Amazone par 53° 20' long. O., 1° 42' lat. S. : 3,000 kil. environ. Affluens, Ilabagna, Pacaja, Rio-Fresco, Guarini, etc.

XIPHILIN (Jean), patriarche de Constantinople de 1066 à 1078, était de Trébizonde et avait été d'abord ermite au mont Olympe. Il a laissé quelques constitutions et des homélies qui sont restées manuscrites.

XIPHILIN (Jean), dit *le Jeune*, historien grec, neveu du précédent, vivait à la fin du XIe siècle sous l'empereur Michel Ducas. Il a laissé un *Abrégé de Dion Cassius*, très précieux à cause de la perte de presque tout l'ouvrage original. Cet abrégé a été imprimé en latin, Paris, 1551, in-4; 1592, in-fol., et traduit par le président Cousin, Paris, 1678 et 1686.

XISUTHRE, le dernier des rois antédiluviens de l'Assyrie, ayant été instruit en songe par un dieu que le genre humain allait périr par un déluge, construisit une arche ou grand navire, y fit entrer sa famille, ses oiseaux, des animaux de chaque espèce, puis quand les eaux baissèrent, débarqua sur une montagne et fut enlevé au ciel. Xisuthre, dont l'histoire paraît n'être que celle de Noé, défigurée par les Mythologistes, n'est connu que par le témoignage de Bérose (cité par G.-H. Syncelle), qui donne à son règne une durée de plusieurs milliers d'années.

XOCHIMILCO, lac du Mexique (Mexico), un des cinq de la vallée de Mexico, s'écoule au N. dans le lac de Tezcuco. Eaux très limpides. Mexico est entre les lacs de Xochimilco et de Tezcuco.

XOIS, ville de l'Égypte inférieure, à 2 kil. N. O. de Busiris, à 4 kil. O. de Sébennyte, fut ch.-l. de nome sous les Lagides et sous les Romains. Cette ville, fort ancienne, a donné son nom à la 14e dynastie des rois d'Égypte, qui est dite *dynastie Xoïte*.

XUCAR, *Sucro*, fleuve d'Espagne, sort de la Sierra de Albarracin dans la province de Cuença qu'il parcourt du N. au S., arrose ensuite celle de Chinchilla, sépare celles de Valence et de San-Felipe et se jette dans la Méditerranée, un peu au S. du lac Albufera. Cours, 300 kil.

XUTHUS, fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion, eut de Créuse, fille d'Érechthée, deux fils, Ion et Achéus, qui furent la tige des Ioniens et des Achéens.

XYLANDER (Guill. HOLTZMANN, dit en grec), philologue, né à Augsbourg en 1532, mort en 1576, était professeur de grec à l'académie d'Heidelberg, et fut secrétaire des assemblées convoquées par l'é-

lecteur palatin Frédéric III à l'abbaye de Maulbronn pour statuer sur les points controversés entre diverses sectes protestantes. Il a trad. en latin plus. aut. grecs (*Tryphiodore*, Bâle, 1548; *Dion Cassius*, 1558; *Marc-Aurèle*, 1558; *Plutarque*, 1561-70, 2 vol. in-f.; *Strabon*, 1571; *Diophante*, 1575, etc.); il a composé des vers latins et quelques ouvrages originaux: ceux qui se rapportent à la religion sont à l'*Index*.

Y

Cherchez à l'I ou au J les mots qui ne seraient pas ici.

Y (golfe de l'), bras de mer de la Hollande, dans le Zuyderzée, s'étend de Muyden à Beverwyck, et a 26 kil. de long; il sépare la Hollande sept. de la Hollande mérid. C'était jadis un lac d'eau douce, uni au Rhin d'un côté, au lac *Flevo* de l'autre.

YACOUB. *Voy.* YAKOUB.

YAHIA (Abou-Zakharia), général musulman célèbre au XIIe siècle, reçut de Tachfin, roi de Maroc, le commandement de toutes les forces des Almoravides d'Espagne, fut réduit, par une révolte des Arabes espagnols, à s'unir avec le roi de Castille Alphonse Raymond, vit les Almohades envahir la Péninsule, fut assiégé par eux dans Cordoue, puis dans Grenade, et périt dans une sortie en 1149.

YAHIA-AL-BARMÉKI. *Voy.* BARMÉCIDES

YAHIA-AL-MOTALI, calife de Cordoue (1018-27), de la dynastie des Hamoudides, disputa le trône à son oncle Cacem, le vainquit en 1023; se fit chérir par s s vertus mais périt prématurément dans une embuscade.

YAKOUB (Abou-Yousouf), dit *Al-Mansour-Billah*, de la dynastie des Mérinites, remplaça en 1258 son frère Abou-Bekr sur le trône de Fez, réunit Maroc à ses états, passa trois fois en Espagne à la voix du roi de Grenade, Mohammed II, pour repousser Alphonse X, s'allia ensuite à ce dernier contre ses co-religionnaires, assiégea en vain Cordoue, et mourut à Algésiras en 1286, après 28 ans de règne.

YAKOUB (Ibn-Leizt), dit *Al-Soffar*, fondateur de la dynastie des Soffarides, avait été chaudronnier (*soffar* en arabe) dans le Séistan; il se fit chef de brigands, se mit au service de Salih-ebn-Nasr, qui chassa les Tahérides du Khoraçan, puis de son frère Darham, remplaça ce dernier en 872, et réunit au Séistan le Khoraçan, le Fars, le Tabaristan. Il marchait sur Bagdad quand il mourut, en 879.

YA-LOUNG-KIANG, riv. de l'empire chinois, naît dans le pays de Khoukhounoor, puis passe dans la prov. thibétaine de Kam, et entre dans la Chine propre, coule au S. E. et au S., se joint au Kin-cha-kiang pour former le Yang-tsé-kiang, par 99° long. E., 26° 30' lat. N. Cours, env. 1,200 kil.

YAMA, dieu indien. *Voy.* IAMA.

YAMBO, ville d'Arabie. *Voy.* JAMBO.

YAMOUNA, nom antique du Djomnah, fleuve de l'Inde. *Voy.* DJOMNAH.

YANAON, ville de l'Inde et comptoir français dans le pays des Circars septentrionaux, à 40 kil. E. de l'emb. du Godavery, app. à la France dep. 1752 av. un territoire de 8 kil. carr., et compte 7,000 hab. Les Anglais s'en emparèrent pendant la Révolution, mais la rendirent en 1817. Dévastée le 16 nov. 1839 par un violent ouragan et par un débordement de la mer.

YANDABOU, ville de l'empire Birman (Ava), sur l'Iraouaddy, à 100 kil. S. O. d'Ava. Il y fut conclu en 1826 un traité par lequel l'empereur des Birmans abandonnait aux Anglais une partie de l'Inde Transgangétique. *Voy.* INDE.

YANG-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. de Kiang-sou, sur le canal Iu-ho, à 80 kil. N. E. de Nan-king; 200,000 hab.

YANG-TSE-KIANG, dite *le Fleuve bleu* par les Européens, grande riv. de l'empire chinois, est formée du Kin-cha-kiang et du Ya-loung-kiang, coule au N. E. et à l'E. dans les provinces de Sé-tchouan, Hao-nan, An-hoeï, Kiang-nan, reçoit le Han-kiang, le Min-kiang, le Kia-ling-kiang, et tombe dans la Mer Bleue au-dessous de Nankin, par 32° lat. N. Cours, 4,500 kil.; largeur, 2 kil. presque partout; 30 à l'embouchure. La marée y remonte jusqu'à 650 kil. et les bâtiments jusqu'à 1,000 kil.

YANI, royaume de Sénégambie, sur la Gambie, rive droite, entre ceux de Bambouk occident., Oulli, Saloum: ch.-l. Kataba. Sol très fertile.

YANKEES, nom donné dérisoirement par les Anglais aux habitants des Etats-Unis issus des premiers colons anglais et principalement à la bourgeoisie commerçante; ce nom est une imitation de la manière dont les nègres de la Virginie et les Indiens prononcent en le défigurant le mot *English* (Anglais).

YAN-NGAN, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la province de Chen-si, à 380 kil. N. de Si-ngan.

YAN-PIHNG, v. de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. de Fou-kian, par 26° 39' lat. N. 150° 57' long. E.

YAN-TCHEOU, nom de deux villes de Chine, toutes deux ch.-l. de dép., l'une dans la prov. de Tche-kiang, par 29° 37' lat. N., 117° 12' long. E.; l'autre dans celle de Chan-toung, par 35° 42' lat. N., 114° 40' long. E.

YAO, souverain de la Chine, vers 2357 av. J.-C., établit sa résidence à King-yang, fit dresser un nouveau calendrier, inventa la musique religieuse. De son temps eut lieu, selon la tradit. chinoise, une grande inondation, qu'on place en 2298 av. J.-C.: c'est sans doute le déluge. On le fait régner près de 100 ans.

YAO-NGAN, ville de Chine, ch.-l. de dép. dans la prov. d'Yun-nan, par 25° 32' lat. N., 99° 5' long. E. Commerce de musc. Aux environs, lac salé.

YAOURI, roy. de Nigritie, entre ceux de Niffé au S., Borgou à l'O., Haoussa à l'E. Ch.-l., Yaouri.

YAPURA, riv. de l'Amérique mérid., naît dans les Andes au S. E. d'Almaguer, coule au S. E., sépare l'ancienne Colombie du Brésil et se jette dans l'Amazone par plusieurs bouches dont une par 67° long. O., 3° lat. S. Cours, 1,400 kil.

YAR-BROK-YOU-MTHSO ou PALTE, lac de l'empire Chinois (Thibet), dans la province de Oueï, à 80 kil. S. de Lassa, n'est qu'un canal de 9 kil. de large environnant une île de 180 kil. de tour.

YARKAND, riv. du Turkestan chinois, coule au N. E., et tombe dans le lac Lop: cours 1,500 kil.

YARKAND, ville du Turkestan chinois (Petite-Boukharie), ch.-l. de khanat, au confluent de la Meltcha et du Telour-sou, et près de leur embouchure dans l'Yarkand, par 73° 57' long. E., 38° 19' lat. N.; 60,000 hab. Citadelle. Résidence d'un chef musulman et de deux mandarins chinois. Beau palais, bazar immense, établissements d'instruction publique. Etoffes de soie, de coton, de lin; beaux tapis. Grand commerce. Beaucoup de jaspe.—Capitale du roy. de Kachgar au XVIIe siècle; aux Chinois depuis 1757.

YARMOUTH (GREAT-), *Garianonum*, ville et port d'Angl. (Norfolk), à l'emb. de la Yare dans la mer du Nord, à 28 kil. E. de Norwich; 28,000 hab. Rade, beau quai, arsenal, forts; colonne en l'honneur de Nelson, ruines romaines. Pêche du hareng et du maquereau.

YARMOUTH (SOUTH-), bourg et port d'Angleterre Southampton), à 15 kil. O. de Newport, sur la côte N. O. de l'île de Wight; 1,000 hab.

YAROU-DANGBO-TCHOU. *Voy.* IRAOUADDY.

YARRIBA, vaste état de la Nigritie centrale à l'O. du Niffé et au S. du Borgou; ch.-l., Katunga. Il étend sa domination sur un grand nombre d'états voisins. Son nom était inconnu en Europe avant les voyages de Clapperton.

YATREB, ville d'Arabie. *Voy.* MÉDINE.

YBERVILLE (LEMOYNE d'), intrépide corsaire français, né à Montréal, au Canada en 1662, mort en 1706, combattit les Anglais au Canada avec un courage extraordinaire. Il reconnut en 1698 l'embouchure du Mississipi, dont une branche porte encore le nom d'Yberville, établit la première colonie française dans la Louisiane, enleva aux Anglais l'île de Nevis, 7,000 nègres, 30 bâtiments de guerre, 1706. Il mourut à la Havane en préparant une expédition contre la Jamaïque. Un de ses frères, Lemoyne de Bienville, fonda la Nouvelle-Orléans.

YBICUY, riv. de l'Amériq. du S. *Voy.* IBICUY.

YÉ, ville de l'Inde transgangétique anglaise, ch.-l. de la province de Yé, à 140 kil. S. de Martaban.

YECLA, ville d'Espagne (Murcie), à 24 kil. O. de Villena; 11,600 hab. Eau de vie, huile, tanneries.

YEDDO ou YEDO, capitale du Japon, dans l'île de Niphon, sur la côte S. E., à l'extrémité N. O. du golfe de Yeddo, par 36° 39' lat. N., 137° 40' long. E.; 2,000,000 d'hab. (environ). Cette ville a près de 70 kil. de circuit; rues et places fort belles; maisons bien bâties, mais en bois (ce qui cause de fréquents incendies). Résidence du koubo qui y habite un palais immense et magnifique. Nombreux édifices. Les Hollandais sont les seuls Européens qui puissent pénétrer dans cette ville (et encore est-ce avec difficulté).

YELLOW-STONE (c.-à-d. *Pierre-Jaune*), riv. des États-Unis (Missouri), sort du versant E. des Monts-Rocheux, coule au N. E. et après un cours de 1,500 k. se jette dans le Missouri par 48° lat. N., 106° long. O.

YEMANAH, ville d'Arabie (Yémen), ch.-l. de la province de Kherdje, à 140 kil. S. O. de Derreyeh.

YÉMEN, région S. O. de l'Arabie, partie principale de l'*Arabie heureuse* des Anciens, par 39°-44° long. E., 12°-20° lat. N., a pour bornes, à l'O. la mer Rouge, au S. le golfe d'Aden, à l'E. l'Hadramaout (qu'on comprend quelquefois dans l'Yémen), au N. l'Hedjaz; 755 kil. du N. au S., sur 350: 2,500,000 hab. On y remarq. un état principal, l'Imamat de Sana ou de l'Yémen propre; puis l'état d'Abou-Arich, les pays d'Aden et de Kobaïl. A l'O., grande plaine de sable, dite Thama; à l'E. et au centre, montagnes boisées et vallées délicieuses, à l'E. et au N. chaleurs brûlantes. Climat très varié; sol extrêmement fertile dans quelques parties. Plantes aromatiques. Café (le café de ce pays, connu sous le nom de café *moka*, est le plus estimé de tous; c'est même de l'Yémen qu'est originaire le caféier); dattes, indigo, sené, *ouars* pour teindre en jaune; fruits exquis, vins, grains, tabac. Cornaline; un peu de fer, aimant et soufre; sel marin et corail en quantité. Peu d'industrie (toiles, savon, cuirs, poterie). Commerce, surtout de café. — L'Imamat de Sana ou d'Yémen comprend la plus grande partie de l'Yémen proprement dit. Capitale, Sana; autres villes, Moka, Damar, Beit-el-Fakih, Kousma, Doouma, Lohéia. L'iman s'intitule calife. Ses revenus montent à 3 millions de francs, et ses forces permanentes à 6,000 hommes.

YENNE, *Epauna*, ville des États sardes (Savoie), sur le Rhône, à 20 kil. N. O. de Chambéry; 2,500 hab. Le roi burgunde Sigismond y assembla un concile en 517. Jadis capitale du petit Bugey.

YEOMANRY. On nomme ainsi en Angleterre une milice nationale à cheval, espèce de gendarmerie mobile, qui est chargée de la défense et de la police locales; elle se compose des *yeomen* ou propriétaires de la campagne.

YEOU, riv. de Nigritie, naît dans le pays de Djakoba, arrose le Haoussa, le Bournou, se jette dans le lac Tchad, après un cours de 750 kil. On a longtemps pris cette rivière pour une partie du Djoliba.

YÈRES, riv. de France, naît dans le dép. de Seine-et-Marne, à 10 kil. N. de Provins, coule à l'O., entre dans le dép. de Seine-et-Oise, et se perd dans la Seine à Villeneuve-Saint-Georges, après un cours de 90 kil. Sur ses bords se voit le village d'Yères, à 8 kil. E. de Villeneuve-Saint-Georges, avec le beau château de La Grange, qui a appartenu au maréchal de Saxe et à Lafayette, et une ancienne abbaye de Bénédictines, fondée en 1122 par une sœur de Louis-le-Gros. — *Voy.* HYÈRES.

YERVILLE, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), à 9 kil. N. E. d'Yvetot; 1,640 hab.

YESO, grande île du Japon, par 137° 10'-144° long. E., 41° 25'-45° 30' lat. N.; 560 kil. sur 450. Ch.-l. Matsmaï. Elle n'est séparée de l'île Niphon que par un petit bras de mer, le détroit de Sangar. Côtes très échancrées. Montagnes hautes, neigeuses; volcans. On y distingue: 1° le gouvernement de Yeso proprement dit, qui ne comprend que la péninsule S. O. de l'île, et où se trouve Matsmaï et Kakodade; 2° l'Aïnou-Kouni ou pays des Aïnos (*Voy.* JAPON). Cette île n'est connue que depuis le XVII° siècle. Le jésuite d'Angelis la découvrit en 1620; les Hollandais y abordèrent en 1643, et les Russes en 1739; depuis elle a souvent été visitée. On a cru longtemps qu'elle faisait partie du continent.

YEZD, ville d'Iran (Fars), à 270 kil. S. E. d'Ispahan, dans une vaste plaine sablonneuse et stérile; de 20 à 30,000 hab. Mal bâtie; beaucoup de ruines, jardins. Commerce avec Kerman, Meched et Ispahan. Etoffes de soie, coton, laine, brochées d'or et d'argent, taffetas, satins. Châles de poil de chameau. Manufactures d'armes. — A 35 kil. N. O. est une ville d'Yezd-abad qui compte env. 1,000 maisons.

YEZDEDJERD Ier, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, régna de 399 à 420 après J.-C. Il conserva la paix avec les Romains, protégea les Chrétiens, et s'attira la haine des mages. Il mourut des suites d'une chute de cheval.

YEZDEDJERD II, roi de Perse de 440 à 457, fit la guerre aux Albaniens, aux Arméniens et aux Ibériens pour leur imposer la religion du feu; il fut d'abord vainqueur et fit détruire les temples chrétiens; mais bientôt les Arméniens donnèrent le signal d'une révolte générale; ils furent toutefois remis sous le joug par la défection des Ibériens et des Albaniens qui se soumirent et abjurèrent le Christianisme.

YEZDEDJERD III, roi de Perse, de 632 à 652, rétablit la paix dans ses états, et professa la tolérance en matière de religion. Malgré sa sagesse il ne put résister aux attaques des fanatiques musulmans dirigés par Omar: il les vainquit une première fois en 634, grâce à la valeur de Roustam, son favori; mais attaqué avec une nouvelle violence quelques années après, il se vit enlever successivement toutes ses provinces, et périt par la trahison d'un des siens. En lui finit la race des Sassanides; ses états passèrent sous la domination des califes. Le commencement du règne de ce prince est une ère en usage chez les Persans. On la date du 16 juin 632.

YEZID Ier, 2e calife ommiade, régna à Damas de 680 à 683, vainquit Hocéin, fils d'Ali, fit rude guerre au rebelle Abdallah, assiégea et saccagea Médine (681); il allait investir la Mecque, lorsqu'il mourut. Son nom est en exécration aux Chyïtes.

YEZID II, 9e calife ommiade, cousin et successeur d'Omar II (720-24), fut un prince voluptueux et indolent, persécuta les Chrétiens et ordonna la destruction des images.

YÉZID III, neveu d'Yézid II, fit périr et remplaça

sur le trône Valid II son cousin, mais ne régna que six mois (744). Mervan II lui succéda.

YÉZID IBN MAHLEB, célèbre général musulman, gouverneur du Khoraçan (702), se fit un nom par ses exploits, mais devint odieux au général Hedjadj, son rival, qui le fit disgracier par le calife Walid I. Soleiman ayant succédé à Walid, son frère (715), Yézid obtint le gouvernement de l'Irak, rentra dans celui du Khoraçan, et justifia ces faveurs par de grands exploits. Sous Omar II et Yézid II, il retomba dans les périls les plus graves, et finit par se déclarer indépendant à Bassora (720). Mais peu après il fut battu sur l'Euphrate et resta sur le champ de bataille; 300 membres de sa famille furent décapités.

YEZIDIS, peuplade kourde répandue dans les monts Sindjar, entre Mossoul et le Khabour (pachalik de Bagdad), dans le pachalik d'Alep, le Diarbekir et la province russe d'Érivan. On en compte environ 200,000. Ils sont, les uns nomades, les autres sédentaires. Les uns reconnaissent l'autorité des chefs des territoires qu'ils habitent, les autres, surtout ceux des monts Sindjar, sont indépendants. Ils détestent l'islamisme, boivent beaucoup de vin, torturent et tuent impitoyablement les Mahométans, attaquent souvent les caravanes et montrent beaucoup de bonté aux Chrétiens. Ils vénèrent comme leur fondateur un cheik nommé Yézid, et comme leur réformateur le cheik Hadi. Ils ont été exterminés en 1834 par Reschid-pacha.

Y-KING ou *Livre des Transformations*, le 1er des *King*, livres sacrés des Chinois, écrit par Wen-Wang dans le XIIe s. av. J.-C., a été trad. en lat. par Régis.

YLDEGOUZ (Chams-Eddin), fondateur de la dynastie des Atabeks de l'Aderbaïdjan, fut d'abord esclave, gagna la confiance des sultans seldjoucides Mahmoud et Maçoud, devint émir sous ce dernier, et eut en fief une partie de l'Aderbaïdjan, épousa la veuve de Mahmoud, et prit le titre d'*atabek* (beau-père), se substitua dans presque toute la Perse aux Seldjoucides, fit la guerre aux Géorgiens, et mourut en 1172 à Hamadan, laissant 2 fils qui lui succédèrent.

YOGIS. *Voy.* JOGUIS.

YOLOFS. *Voy.* GHIOLOFS.

YON, riv. du dép. de la Vendée, arrose Bourbon-Vendée (appelée d'abord La-Roche-sur-Yon), et grossit le Lay, à 7 kil. S. O. de Mareuil. Cours, 65 kil.

YON (saint), *Ion, Ionius* ou *Æonius*, disciple de saint Denis, prêcha la foi dans le pays au sud de Paris, principalement à Arpajon, et subit le martyre dans cette ville en 290. On célèbre sa fête le 5 août.—Les Frères des écoles chrétiennes ont été appelés *Frères Saint-Yon*, parce qu'ils avaient leur principal établissement à l'abbaye de Saint-Yon, près de Rouen.

YONNE, *Icauna*, riv. de France, naît dans le dép. de la Nièvre, au S. E. de Château-Chinon, traverse les dép. de la Nièvre et de l'Yonne et le sud de celui de Seine-et-Marne, arrose Corbigny, Clamecy, Auxerre, Joigny, Villeneuve-le-Roi, Sens et Pont-sur-Yonne, et se jette dans la Seine à Montereau-Fault-Yonne, après un cours de 280 kil. au N. O. Ses principaux affluents sont l'Armançon, la Cure, le Beuvron. L'Yonne communique avec la Loire par le canal du Nivernais, et avec la Saône par celui de Bourgogne.

YONNE (dép. de l'), dép. de l'intérieur, entre ceux de l'Aube au N. E., de Seine-et-Marne au N. O., de la Nièvre au S., de la Côte-d'Or au S. E., du Loiret à l'O. : 7,284 kil. carr. ; 365,237 hab. Ch.-l., Auxerre. Formé aux dépens de la Bourgogne, de la Champagne et de l'Orléanais. Pays très montueux ; beaucoup d'étangs. Fer, grès à paver, pierres lithographiques et de taille, ocres rouge et jaune, etc. Toutes sortes de céréales, légumes, fruits ; chanvre; bons vins; gros et menu bétail; gibier, poisson. Gros draps, lainages, tanneries, tonnellerie ; tuiles, faïence, poterie, verre; forges; bière; raisiné, etc. Commerce actif.—Ce dép. a 5 arr. (Auxerre, Sens, Joigny, Avallon, Tonnerre), 37 cant., 481 comm. Il appartient à la 1e div. militaire, ressortit à la cour impér. de Paris, et a un archevêché à Sens.

YORK, *Eboracum*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté d'York, sur l'Ouse et le Fos, à 320 kil. N. O. de Londres; 35,000 hab. Archevêché. Cathédrale, la plus belle de l'Angleterre (fort endommagée par un incendie en 1839), prison remarquable, hôtel-de-ville, etc. Bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, observatoire; société philosophique, école de théologie qu'on y a transférée de Manchester en 1830. Antiquités romaines. Commerce actif.—York est une ville très ancienne; c'était la capitale des *Brigantes*. Septime-Sévère et Constance Chlore y moururent; Constantin y fut proclamé; Alcuin y naquit. Au moyen âge, elle devint très importante : elle avait été capitale du roy. de Northumbrie. Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, on la regarda comme la 2e ville de l'Angleterre; elle l'est toujours administrativement, quoiqu'elle soit bien inférieure à plusieurs autres pour la population. Son maire, comme celui de Londres, s'intitule *lord-maire*. York fut assiégée, en 1644, pendant les guerres civiles, et eut beaucoup à souffrir. Elle a été souvent érigée en duché pour des princes du sang royal.—Le comté d'York a pour bornes ceux de Durham au N., de Lincoln au S., de Westmoreland à l'O., et la mer du Nord à l'E.: 12,500 kil. carr. (c'est le plus vaste de la Grande-Bretagne); 998,700 hab. Ch.-l., York; div., 3 provinces ou ridings (dites North-Riding, East-Riding, West-Riding), outre York et sa banlieue. Collines, montagnes, plaines, marais. Climat et sol très variés. Bonne agriculture, surtout à l'E.; immense industrie à l'O. (draps, lainages, plaqué, coutellerie, filatures, etc.). C'est dans ce comté que sont Leeds et Sheffield. Grand commerce.

YORK ou TORONTO, v. de l'Amérique anglaise, capitale du Haut-Canada, et évêché cathol., est située sur le lac Ontario, bord N. O., à 775 kil. S. O. de Quebec; 20,000 h. (en 1849). Port; ville régulière et bien bâtie. Commerce de pelleteries. Fondée en 1793, siége du gouvern. depuis 1858, alterne avec Quebec.

YORK, ville des États-Unis (Pensylvanie), à 20 kil. S. E. d'Harrisburg : 4,400 hab.

YORK (cap), pointe la plus septentrionale de la Nouvelle-Hollande, s'avance dans le détroit de Torres, en face de la Nouvelle-Guinée, par 10° 43' lat. S., 140° 9' long. E.

YORK (maison d'), branche célèbre de la maison royale des Plantagenets, joua un rôle important en Angleterre dans la guerre des Deux-Roses, où elle luttait contre la maison de Lancastre. Elle avait pour tige Edmond de Langley, duc d'York, 4e fils d'Edouard III, et appuyait ses prétentions sur le mariage de Richard, f. d'Edmond de Langley, avec Anne de Mortimer, arr.-p.-fille de Lionel, duc de Clarence, 2e fils d'Edouard III, tandis que les princes de la maison de Lancastre ne descendaient que du 3e fils de ce roi. La maison d'York fournit trois rois à l'Angleterre: Edouard IV, Edouard V et Richard III. La maison de Tudor, qui se rattachait aux Lancastre, finit par la supplanter. Dans les guerres civiles, les partisans de la maison d'York se distinguaient par une *rose blanche*, et les partisans des Lancastre par une *rose rouge*. *Voy.* LANCASTRE et ROSES (DEUX-).

YORK (Edmond DE LANGLEY, duc d'), d'abord comte de Cambridge, tige de la maison d'York, était le 4e fils du roi Edouard III. Durant la minorité de Richard II, son neveu, fils du prince Noir (qui lui-même était le fils aîné d'Edouard III), Edmond fut chargé de la régence avec Jean de Gand, duc de Lancastre, son frère. Il favorisa la révolte de ce dernier, et contribua à la déposition de Richard, en 1399, par Henri (Henri IV), fils de Jean de Gand. Il mourut en 1402; laissant de sa femme,

Isabelle, le prince Richard, comte de Cambridge, père de Richard, duc d'York, qui suit.

YORK (Richard, duc d'), né en 1416, mort en 1460, petit-fils du précédent, fut 5 ans régent de France pendant la minorité de Henri VI, puis gouverneur d'Irlande. Enhardi, par la faiblesse du roi et les discordes de la cour, à tenter de faire valoir les prétentions de la ligne d'York au trône, il vint dans ce but en Angleterre, en 1451, malgré la défense du roi, avec une suite de 4,000 hommes, et exigea la convocation d'un parlement, marcha sur Londres avec 10,000 hommes, mais fut refoulé dans le comté de Kent, et posa les armes sans être venu à bout de se faire nommer héritier présomptif, profita de l'accès d'imbécillité de Henri VI pour se faire déclarer protecteur, et, quand le retour du monarque à la raison l'eut privé de ce titre, prit les armes, battit, à l'aide de Warwick, les troupes royales à Saint-Alban (1455), s'empara dans cette bataille de la personne du roi, et se fit nommer derechef protecteur. Marguerite fit déclarer par le parlement que Henri avait recouvré la raison (1456), et évinça le duc qui fut battu dans le pays de Galles. Mais Warwick vainquit bientôt les royalistes à Northampton (1460), et Henri étant alors retombé au pouvoir des rebelles, Richard demanda la couronne; le parlement décida qu'il la porterait à la mort de Henri. Mais Marguerite, qui s'était enfuie en Ecosse, revint avec des troupes et défit les Yorkistes à Wakefield (1460); le duc Richard périt dans la bataille. Marguerite fit planter sur les murs de la ville d'York sa tête ornée d'une couronne de papier. Richard eut quatre fils : le comte de la Marche (qui régna sous le nom d'Édouard IV), le comte de Rutland, assassiné à la bataille de Northampton (1460), le duc de Clarence, le duc de Glocester (depuis Richard III).

YORK (Frédéric, duc d'), 2e fils de George III, né en 1763, fut nommé tout jeune évêque luthér. d'Osnabrück, commanda en 1793 contre la France le corps auxiliaire des Autrichiens dans les Pays-Bas, perdit les batailles de Hondschoot (1793), de Turcoing (1794), fut chargé d'aller en Hollande, aidé des Russes, rétablir la maison d'Orange, mais essuya deux nouvelles défaites (Alkmaar et Castricum). Il n'en fut pas moins nommé chef suprême du personnel de la guerre, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort (1827). Il avait été accusé en 1809 de vendre les places d'officier. Sa maîtresse (mistriss Clarke) fut seule convaincue de ce honteux trafic; néanmoins, l'opinion publique persista à regarder aussi Frédéric d'York comme coupable. Ce prince consuma sa fortune dans toutes sortes d'excès qui abrégèrent sa vie. Il se rendit également odieux par ses violences contre les Catholiques.

YORK (Jacques, duc d'). *Voy.* JACQUES II.

YORK (le cardinal d'). *Voy.* STUART (H.-Benoît).

YORKTOWN, ville et port des États-Unis (Virginie), à 100 kil. S. E. de Richmond ; 1,500 hab. Les Américains y firent prisonniers lord Cornwallis et ses troupes en 1781.

YO-TCHÉOU, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. d'Hou-nan, à 150 kil. N. de Tchang-cha, par 29° 24' lat. N., 110° 33' long. E. ; 200,000 hab.

YOUAN-TCHÉOU, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. de Kiang-si, par 27° 52' lat. N., 112° long. E.— *Voy.* aussi YOUNG-TCHÉOU.

YOUDHICHTHIRA, prince indien, le premier des Pandous, perdit au jeu ses états, ses quatre frères et sa femme, ce qui fut une des principales causes de la guerre entre les Pandous et les Kourous. Il fut vainqueur des Kourous et régna encore 36 ans. Il a donné son nom à une ère indienne qui commence environ 1200 ans av. J.-C. *Voy.* PANDOUS.

YOUGHALL, ville et port d'Irlande (Cork), à 46 kil. E. de Cork ; 9,680 hab. Collégiale gothique.

YOUN-CHAN, partie de l'empire de Siam, est séparée de l'empire birman par le Thaleayn, et consiste surtout dans une vallée du Menam. Ch.-l., Zimma. Ce pays a formé quelque temps un roy. particulier.

YOUNG (Édouard), poëte anglais, né en 1681 à Upham près de Winchester, mort en 1765, reçut les ordres en 1727, fut nommé chapelain du roi George II, se fit le panégyriste de la maison de Hanovre et du ministre Walpole ; mais ayant perdu sa femme et sa fille, il s'enferma dans une solitude complète. Dans cette retraite, il cultiva avec le plus grand succès la poésie, et adopta un genre sombre et lugubre, analogue à ses chagrins. On a de lui deux tragédies (*Busiris*, 1719 ; *la Vengeance*, 1721), un poëme sur *le Jugement dernier* (1713), des *Satires* et *Poésies diverses*, enfin *les Nuits* (1741), méditations mélancoliques, qui eurent une grande vogue. Ses *Œuvres* ont été réunies à Londres, 1792 et 1803, 3 vol. in-8 ; elles ont été traduites en français par Le Tourneur, 1769-70, 4 vol. in-8 et in-12. Young a de la majesté, de la magnificence, des pensées profondes, mais il est parfois monotone et emphatique.

YOUNG (Arthur), célèbre agronome, né en 1741 dans le comté de Suffolk, mort en 1820, voyagea beaucoup, fut premier secrétaire du bureau d'agriculture, fit de son domaine de Bradfield-Hall une exploitation-modèle, et compta parmi ses nombreux correspondants le roi George III lui-même, qui emprunta à cet effet un pseudonyme. Young a beaucoup écrit. Ses principaux ouvrages sont : *le Guide du fermier*, 1770, 2 vol. in-8 ; *le Cours d'agriculture expérimentale*, 1770, 2 vol. in-4 ; *le Voyage d'un fermier dans l'Est de l'Angleterre*, 1771, 4 vol. in-8 ; *le Voyageur en Irlande*, 1782, 2 vol. in-8 et in-4 ; *le Voyageur en France, Espagne, Italie*, 1790, 91, 94, 2 vol. in-4 ; les *Annales d'agriculture* (journal mensuel), 45 vol. in-8, commencé en 1784.

YOUNG (Th.), savant médec., né en 1773 à Milverton (Somerset), m. en 1829, fit quelque temps des cours à l'*Institution royale* de Londres, publia en 1807 ses *Leçons sur la philosophie naturelle et les arts mécaniques*, 2 vol. in-4 ; donna en 1812 un *Système de nosologie pratique* avec une excellente bibliographie de cette partie des sciences médicales, s'occupa aussi avec succès d'antiquités (il tenta même avant Champollion d'expliquer les hiéroglyphes égyptiens), de hautes mathématiq. (il eut sur qq. points de la science une vive querelle avec H. Wronsky), de religion (il publ. en 1803 *Analyse des princ. de la relig. nat.*). La physique lui doit l'import. découv. des interférences.

YOUNG-PE, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. d'Yun-nan, à 250 kil. N. O. d'Yun-nan.

YOUNG-PHING, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. de Pe-tchi-li, à 200 kil. E. de Pe-king.

YOUNG-TCHANG, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. d'Yun-nan, à 390 kil. O. d'Yun-nan.

YOUNG-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de dép., dans la prov. d'Hou-nan, à 270 kil. S. O. de Tchang-cha.

YOUN-LING, chaîne de montagnes de Chine, sépare cette contrée du Thibet, et a pour ramifications les Pé-ling qui séparent les bassins du Hoang-ho et du Yang-tsé-kiang, les Nan-ling qui séparent le bassin du Yang-tsé-kiang d'avec celui de la Chine.

YOUSOUF-BALKIN (ABOU'L FETHAH), fondateur de la dynastie des Zéirites (971-984), vengea la mort de son père Zéiri-ben-Mounad (*Voy.* ce nom) par une victoire sur la tribu des Zénates (971), soumit Bougie, Biscara, Bafra, etc., s'étendit jusqu'aux déserts de Sahara et au Barca, obtint du calife Moez-Ledinillah toute l'Afrique occidentale musulmane comme fief, conquit Tlemcen, Fez, Sedjelmesse, et laissa après 12 ans de règne le trône à son fils Abou'l Cacem-al-Mansour.

YOUSOUF-BEN-TASCHFYN, prince musulman d'Afrique, élu en 1069, fonda la ville de Maroc, dont il fit la capitale de ses états, et chassa les Zéirites de l'Afrique occidentale. Appelé en Espagne par les

princes musulmans, qui ne pouvaient résister aux progrès des armes du roi de Castille, Alphonse VI, Yousouf défit complétement ce monarque à Zelaka, près de Badajoz, en 1086, et conquit une grande partie du territoire espagnol. Bien qu'investi d'une grande puissance, ce prince reconnaissait la suprématie des califes abbassides de Bagdad, et ne prenait dans ses actes que le titre d'*Emir-al-moslemin* (prince des croyans). Il mourut en 1106. — Le nom de Yousouf, qui veut dire *Joseph*, a été en outre porté par plusieurs rois de Maroc et de Grenade qui ont joué un rôle peu important, et par un émir qui gouverna l'Espagne pour les califes d'Orient de 747 à 756; il fit bénir son administration, mais ne put empêcher les Ommiades de se relever et périt en les combattant à la bataille de Lorca.

YPERLÉE, riv. de Belgique (Flandre occidentale), naît près d'Ypres, arrose cette ville, passe près de Dixmude et à Nieuport, et tombe dans la mer du Nord après un cours de 75 kil.

YPRES, *Yperen* en flam., *Ipra* en latin, ville du roy. de Belgique (Flandre occidentale), sur un canal qui communique avec Bruges, Ostende et Nieuport, à 46 kil. S. O. de Bruges; 15,500 hab. Cathédrale, vaste hôtel-de-ville, bourse, chambre de commerce. Collége royal. Dentelles, toiles, cotonnades, etc. Commerce de grains, lin, chanvre. Ypres existait au IXe siècle. Elle prit de l'importance sous les comtes de Flandre et sous les ducs de Bourgogne, et fut sous ces derniers le théâtre de nombreuses séditions. Ses draps étaient renommés, mais elle a beaucoup déchu. La peste y fit des ravages en 1490 et 1552. Ypres fut souvent prise par les Français: en 1128 par Louis VI, en 1213 par Philippe-Auguste, en 1297 par Philippe-le-Bel, en 1648, 1658, 1678 sous Louis XIV. Le traité de Nimègue la donna à la France; elle en fut depuis détachée. Reprise en 1794, elle devint sous l'empire ch.-l. d'arr. dans le dép. de la Lys. Le pape Paul IV y avait érigé en 1559 un évêché dont le célèbre Jansenius fut titulaire (1635-38), et qui est auj. supprimé.

YPSILANTI, famille grecque fanariote, originaire de Trébizonde, acquit à partir du XVIIIe siècle un grand crédit et d'immenses richesses à Constantinople, où ses membres exerçaient auprès de la Porte les fonctions de médecins et de drogmans. Athanase, l'un d'eux, brigua inutilement en 1768 l'hospodarat de Moldavie. — Alexandre, fils d'Athanase, fut quelque temps prince de la Valachie, puis il revint à Constantinople, où il acquit un grand crédit; néanmoins il fut disgracié et mis à mort en 1805, quoiqu'il eût alors plus de 80 ans, à cause des relations que son fils Constantin entretenait avec la Russie. — Constantin, fils du précédent, forma dès sa première jeunesse le projet de délivrer la Grèce, et par ses relations avec les Russes excita les soupçons du sultan; néanmoins, il fut, par considération pour son père, nommé hospodar de Moldavie en 1799, puis de Valachie en 1802. La Russie, dont il avait brigué la protection, stipula pour lui qu'il resterait en fonctions pendant 7 ans; le sultan ayant voulu, malgré cette clause, le priver de sa charge, il s'ensuivit une guerre avec la Russie. Après le traité de Tilsitt (1807), Constantin se retira en Russie, où il mourut en 1816. Il laissait sept enfants, dont les plus célèbres sont Alexandre et Démétrius. — L'aîné, Alexandre, né en 1792, se mit d'abord au service de la Russie, devint en 1814 colonel et un peu plus tard aide-de-camp de l'empereur Alexandre. En 1820 il fut mis à la tête d'une association formée pour la délivrance de la Grèce sous le nom d'*Hétérie* (*Voy.* ce mot). Ses projets ayant été découverts par la Porte, il voulut prévenir la vengeance du sultan par une attaque hardie, et passa le Pruth en 1821 à la tête d'un petit corps mais fut vaincu à Dragachan et à Skulleni (juin 1821), et se vit obligé de se réfugier en Autriche, où il fut retenu captif. Accablé par ses revers, il tomba malade et mourut à Vienne en 1828. — Démétrius, frère d'Alexandre, qui s'était rendu en Morée en 1821, reçut d'abord des insurgés le titre de généralissime; mais il fut bientôt réduit à un rôle secondaire. Il mourut en 1832.

YRIARTE (Thomas DE), poëte espagnol, né vers 1750, à Ténériffe, était neveu de Jean de Yriarte, littérateur distingué; il dirigea le *Mercure* de Madrid, fut employé dans les bureaux du gouvernement et devint chef des archives, eut un procès au tribunal de l'inquisition, qui l'acquitta moyennant une pénitence, et mourut en 1791. Il est connu surtout par ses *Fables littéraires*, espèce de critique fort spirituelle des écrivains de son temps; on a encore de lui trois *comédies*, un poëme très estimé sur la *Musique*; des *Épîtres morales*, etc. Ses *Œuvres* (en vers et en prose), ont été imprimées, Madrid, 1787, 6 vol. in-8, 1805, 8 vol. in-8.

YRIEIX ou YRIER (saint), en latin *Aredius* ou *Aridius*, né à Limoges en 511, fut chancelier du roi Théodebert, fonda le monastère d'Atane, autour duquel se forma plus tard la ville appelée d'après lui Saint-Yrieix (*Voy.* ce nom), et mourut en 591. On trouve la *Vie* de ce saint dans les *Analecta* de D. Mabillon. On le fête le 25 août.

YSER, riv., qui a source en France, à l'E. de St-Omer (Nord), arrose, en Belgique, la Flandre occid. et se jette dans l'Yperlée, au fort de Knocke; 52 kil.

YSSEL ou OVER-YSSEL, c.-à-d. *Yss. supér.*, *Sala*, riv. de Hollande, se forme à Duisbourg par l'union du Vieux et du Nouv. Yss., arr. la prov. d'Over-Yss. (V. ce nom), et tombe dans le Zuyderzée sous Kampen; 90 k.

YSSEL (NEDER-), *Yssel inférieur*, branche du Leck, se sépare de cette riv. dans le sud de la province d'Utrecht, à l'O. de Vianen, entre dans la Hollande mérid., baigne Oudewater et Gouda, et tombe dans la Meuse au dessus de Rotterdam; cours, 50 kil.

YSSENGEAUX, YSSOIRE, YSSOUDUN. *V.* ISS..

YU, empereur chinois, tige de la dynastie des Hia, avait été intendant de Yao et premier ministre de Choun. Il succéda à celui-ci l'an 2197 av. J.-C., à 93 ans, et mourut après sept années de règne. On lui attribue à tort divers ouvrages de mathématiques et d'agriculture, entre autres le *Yu-koung* (c.-à-d. *les travaux de Yu*), qui se trouve dans le *Chou-koung*: c'est un des plus beaux monuments de l'antiquité orientale.

YUCATAN, presqu'île de l'Amérique centrale et un des états de la Confédération mexicaine, entre 89°-93° long. O., 16°-22° lat. N., a pour bornes à l'O. l'état de Mexico et celui de Chiapa, au S. le Guatimala, des autres côtés la mer du Mexique et des Antilles: 445 kil. du N. au S. sur 290: 95,000 kil. carrés; 472,000 hab. Capitale, Mérida. Riv., Honda, Bullina, Balise, Nabukun. Climat chaud, sec et sain; sol fertile (indigo, manioc, maïs, etc.); superbes forêts (campêche, acajou). Quelques tribus indigènes. La côte orientale (jadis la plus florissante) est déserte, le gouv. espagnol y ayant prohibé tout établissement pour éviter la contrebande anglaise. — En 1829, le Yucatan se sépara un instant de la Confédération mexicaine; cette séparation fut renouvelée en 1845.

YUCATAN (baie du), formée par la mer des Antilles, sur la côte E. du Yucatan, s'étend 450 kil. du N. au S., depuis la pointe Brava jusqu'à la pointe Roja. Nombreux bancs de sable.

YUCATAN (détroit du) ou de CORDOVA, passage par lequel la mer des Antilles communique avec le golfe du Mexique, est resserré entre le cap Catoche, extrémité N. E. du Yucatan, et le cap San-Antonio, extrémité O. de Cuba: 160 kil. de large.

YUN-NAN, prov. de la Chine, au S. O., entre 21° 40'-28° lat. N. et 96°-103° long. E: 900 kil. sur

750; 3,500,000 hab. Ch.-l., Yun-nan. Beaucoup de montagnes, de lacs et de rivières. Sol fertile et riche. Gommes, lin, plantes médicinales; éléphants, rhinocéros, tapirs; soie, musc. Mines d'or, de cuivre et d'étain, ambre, rubis, saphirs, agates, perles, marbres, etc. Grand commerce.

YVERDUN, *Iferten* en allemand, *Ebrodunum* des anciens, ville de Suisse (Vaud), dans une île de la Thièle, à l'emboueh. de cette riv. dans le lac de Neuchâtel ou d'Yverdun, à 28 kil. N. de Lausanne: 3,500 hab. Bon port. Vieux château (bâti au XIIe siècle par Conrad de Zæhringen). Institut de Pestalozzi, établi dans le château de 1805 à 1825, bibliothèque école de sourds-muets, etc. Commerce d'expédition actif. Au XVIIIe siècle, Felice y a fondé un grand établissement typographique, d'où sont sortis une foule de bons ouvrages, entre autres l'*Encyclopédie d'Yverdun*. Place forte sous les Romains. Cette ville appartint successivement aux rois de Bourgogne, aux ducs de Zæhringen, puis à la Savoie de 1259 à 1536 (sauf une interruption de 3 ans, 1473-77), pendant lesquels elle fut possédée par les Suisses). Les Bernois s'en emparèrent en 1536, ainsi que de tout le pays de Vaud, dont elle a depuis suivi les destinées. — Yverdun était jadis plus florissante; mais les incendies, les inondations, la peste et les maux de la guerre l'ont beaucoup dépeuplée.

YVERDUN (lac d'). *Voy.* NEUCHATEL.

YVES (saint), évêque de Chartres, sacré en 1091, mort en 1115, avait été un des fondateurs de l'abbaye de St-Quentin de Beauvais, et y enseigna les sciences. Il s'opposa avec la plus grande fermeté au mariage illégitime de Philippe I et fut jeté en prison; cependant, pour préven. des troubles, il empêcha de rendre publiq. des lettres écrites aux évêq. de France par Urbain II et où la conduite du roi était blâmée. On a de lui plusieurs écrits précieux pour l'histoire du temps et le droit canonique. On le fête le 23 déc. et le 20 mai.

YVES HÉLORI (S.), patron des avocats, né en 1253 à Ker-Martin près de Tréguier, m. en 1303, étudia le droit à Paris, Orléans, Rennes, se fit partout remarquer par ses austérités et sa charité, fut official à Rennes et à Tréguier, reçut les ordres, devint recteur ou curé de Tredrez près de Lannion, puis de Lohannec, et mérita le beau surnom d'*avocat des pauvres*, pour avoir souvent employé son talent à les défendre. Clément VI le canonisa en 1347. On le fête le 19 mai, jour de sa mort.

YVETAUX (VAUQUELIN DES). *Voy.* DES YVETAUX.

YVETOT, ville de France, ch.-l. d'arr. (Seine-Inférieure), à 42 kil. N. O. de Rouen; 9,218 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Rouenneries, siamoises, velours, draps de coton; grains et bestiaux. Yvetot fut jadis ch.-l. d'une seigneurie, dont les possesseurs prenaient le titre de *rois d'Yvetot*. Robert Gaguin rapporte que ce titre fut concédé en 534 par Clotaire I aux héritiers de Gautier, sire d'Yvetot, pour expier le meurtre de ce seigneur que Clotaire aurait assassiné dans l'église de Soissons; mais cette explication paraît avoir été inventée à plaisir. Il est cependant vrai que les seigneurs d'Yvetot portaient le titre de roi. Ils paraissent l'avoir pris dans la 2e moitié du XIVe siècle; on ne sait, du reste, de quel droit. Ce titre leur fut authentiquement reconnu par les rois de France Louis XI, François I et Henri II. La seigneurie d'Yvetot entra, au XVIe siècle, dans la maison des du Bellay par le mariage d'Isabeau Chenu avec Martin du Bellay-Langei, et le titre de *roi* fut alors changé en celui de *prince souverain*. Depuis, cette seigneurie a passé aux marquis de Saint-Forgeux de la maison d'Albon, et l'idée de souveraineté attachée à la possession de cette seigneurie a disparu avec le temps. — L'arr. d'Yvetot a 10 cant. (Cany, Caudebec, Doudeville, Fauville-en-Caux, Fontaine-le-Dun, Ourville, St-Valery-en-Caux, Valmont, Yerville, Yvetot), 169 comm. et 142,480 hab.

YVETTE, riv. de France (Seine-et-Oise), naît au N. E. de Rambouillet, passe à Chevreuse, Orsay, Palaiseau, Longjumeau, et se jette dans l'Orge, à 12 kil. N. O. de Corbeil, après un cours de 50 kil.

YVOY ou CARIGNAN, v. de France. *V.* CARIGNAN.

YVOY-LE-PRÉ, bourg du dép. du Cher, à 7 kil. N. O. d'Henrichemont; 2,500 hab. Forges où l'on fond des pièces pour les machines à vapeur, etc.

YVRÉE, YZARNORE, etc. *Voy.* IVRÉE, IZARNORE, etc.

Z

N. B. *Cherchez à CS, CZ, SZ les mots commençant par Z qui ne seraient pas ici.*

ZAB, jadis partie S. de la *Mauritanie de Sétif* et de la *Gétulie*, contrée de l'Algérie, au S. des provinces de Titterie et de Constantine, entre l'Atlas et le Biledulgerid, par 3°-5° long. E. Ville princip., Biscara. Riv., le Djiddi. Habitants sauvages, demi-nomades et guerriers; les deys d'Alger et les beys de Constantine n'allaient chez eux qu'une fois par an, et avec de fortes troupes, pour lever l'impôt. Les Franç., comm. par le d. d'Aumale, l'ont soumis en 1844.

ZAB, ou ADIAB, nom de 2 riv. de Turquie d'Asie, toutes deux affluents du Tigre, l'une dite le *Grand Zab* (*Zabatus major*, *Lycus*, c.-à-d. *Loup*), dans le pachalik de Bagdad, sort des monts du Kourdistan, coule 200 kil. au N. O. et au S. et se jette dans le Tigre au S. E. de Mossoul; — l'autre le *Petit Zab* (*Zabatus minor*, le *Caprus* des Grecs), coule au S. O. et se jette dans le Tigre à 75 kil. au dessous du confluent du Grand-Zab.

ZABACHE (mer de), un des noms de la mer *Putride*, est quelquefois étendu à toute la mer d'Azov.

ZABARAH (mont), *Smarugdus mons*, dans la Haute-Égypte. *Voy.* ÉMERAUDES (îles des).

ZABARELLA (François), dit *le Cardinal de Florence*, né en 1339 à Padoue, mort en 1417, professa le droit à Padoue, fut chargé de négociations importantes, s'établit à Florence quand Padoue fut tombée au pouvoir des Vénitiens, fut élu archevêque par les Florentins, mais sans l'aveu du pape Boniface IX, fut plus heureux près de Jean XXIII, qui même lui donna le chapeau de cardinal en 1411, assista au concile de Constance (1414) et y mourut d'un excès de travail. Son principal ouvrage a pour titre: *Commentarii in Decretales et Clementinas*, 6 vol. in-fol. — Un autre Zabarella, Jacques, natif aussi de Padoue, 1533-89, est célèbre comme philosophe et commentateur d'Aristote. Il écrivit beaucoup, composa des traités de *logique*, de *physique*, etc. et fut accusé d'athéisme pour son livre *De inventione æterni motoris*.

ZABATHAI-SEVI. *Voy.* SABATHAÏ-SÉVI.

ZABOLCS, comitat de Hongrie. *Voy.* SZABOLCS.

ZABULON (tribu de), une des douze divisions de l'ancienne Palestine entre le lac Tibériade et la Méditerranée, était bornée au N. par celles d'Aser et de Nephtali, au S. par celle d'Issachar et n'avait que très peu de côtes sur la Méditerranée. Elle répondait à la partie S. de la Galilée. Les monts Gelboé y commençaient; Béthulie, Nazareth, Endor, Se-

phoris, Jesrael en étaient les places principales. Elle devait son nom à Zabulon, 6e fils de Jacob et de Lia.

ZACATECAS, ville de la Confédération mexicaine, ch.-l. de l'état de Zacatecas, par 24° lat. N., 104° long. O., à 450 kil. N. O. de Mexico; 33,000 hab. Hôtel des monnaies, couvents, hôpital; fabrique de poudre à tirer. — L'état de Zacatecas, situé entre ceux de Cohahuila au N., Nouveau-Léon au N. E., San-Luis-Potosi à l'E., Guanaxuato au S., a 400 kil. du N. au S. sur 280; 160,000 hab. Sol montagneux; riches mines d'argent (dites de Sombrerete, de Fresmillo, etc.).

ZACATLAN, ville du Mexique (Mexico), à 150 kil. N. E. de Mexico; 8,000 hab.

ZACCARIA (François-Antoine), né à Venise en 1714, mort en 1795, entra à quinze ans chez les jésuites, enseigna quelque temps la rhétorique, fut appelé à Rome en 1740, s'y livra à la prédication avec succès et devint, en 1754, conservateur de la bibliothèque de Modène en remplacement du célèbre Muratori. Lors de l'expulsion des jésuites, il se retira à Rome où il se fit le champion du Saint-Siége contre les prétentions de l'église gallicane, et occupa la chaire d'histoire ecclésiastique au collége de la Sapience. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus importants sont: *Anecdotorum medii ævi collectio*, Turin, 1755, in-fol.; *Storia letteraria d'Italia*, Modène, 1751-57, 14 vol. in-8; *Annali letterari d'Italia*, Modène, 1762-64.

ZACH (François, baron de), astronome allemand, né en 1754 à Presbourg, mort à Paris en 1832, du choléra, servit quelque temps en Autriche, puis voyagea à Londres où il résida plusieurs années, se livrant à l'étude des sciences mathématiques, et entra plus tard au service du duc de Saxe-Gotha qui lui donna le titre de général et lui confia, en 1787, la direction de l'observatoire nouvellement créé au mont Seeberg. Le baron de Zach se fit bientôt un nom européen par ses travaux astronomiques; il entreprit en 1798 les *Ephémérides géographiques* qui se continuent encore auj., et en 1800 la *Correspondance mensuelle pour les progrès de la géographie et de l'astronomie*, 1800-14 et 1818-28. Il voyagea dans ses dernières années en Italie et en France.

ZACHARIE, fils du roi d'Israel Jéroboam II, lui succéda après un intervalle de onze ans et demi, l'an 767 av. J.-C., ne régna que six mois et fut tué par l'usurpateur Sellum, pour s'être adonné à l'impiété.

ZACHARIE, fils et successeur du grand-prêtre Joïada, fut, malgré les services rendus par son père à Joas, lapidé par l'ordre de ce prince à qui il reprochait son idolâtrie.

ZACHARIE, le 2e des petits prophètes, exhorta les Juifs à relever le temple. C'est le plus fécond et le plus obscur des petits prophètes. Il a eu beaucoup de commentateurs. Il prophétisait au commencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe.

ZACHARIE, père de saint Jean-Baptiste et mari de sainte Elisabeth, était un prêtre du temple de Jérusalem; il devint muet pour avoir refusé de croire l'ange Gabriel qui lui annonçait la naissance d'un fils, et recouvra la voix quand son fils naquit. On croit qu'il fut mis à mort par Hérode, parce qu'il avait voulu sauver son fils lors du massacre des Innocents.

ZACHARIE (S.), pape de 741 à 752, était Grec de naissance. Il détermina Luitprand, roi des Lombards, à faire la paix, fit restituer au St-Siége plus. possessions qui lui avaient été enlev., approuva l'élevat. au trône de Pépin le Bref, disant qu'*il valait mieux donner le titre de roi à celui qui en avait le pouvoir*, tint plus. conciles pour rétablir la discipline, se montra dévoué pour son peuple au point d'exposer plus d'une fois sa vie pour le sauver, se distingua par ses aumônes, et commença la bibl. du Vatican. On l'hon. le 15 mars.

ZACHARIE (Justin-Frédéric-Guillaume), poète allemand, né en 1726 à Frankenhausen, mourut en 1777, professeur de poésie au collége Carolin de Brunswick. Ses *Poésies* forment 9 vol. in-8, Brunswick, 1763-65. On y remarque le *Phaéton*, le *Mouchoir*, les *Quatre parties de la journée*, la *Femme dans les quatre parties de son âge*. Il faut y joindre des *Fables et Contes*, 1771. On a aussi de lui plusieurs traductions de pièces espagnoles, réunies sous le titre de *Théâtre espagnol*, 1770 et 71, etc.

ZACUALPA, anc. ville du Mexique. *Voy.* CUMANA.

ZACYNTHE, *Zacynthus*, auj. *Zante*, île de la mer Ionienne, au S. de Céphalénie et vis-à-vis de l'emb. de l'Alphée, avait pour ch.-l. Zacynthe, sur la côte E. Elle appartint successivement à Ulysse, aux Athéniens, aux Romains, qui l'annexèrent à l'Epire.

ZÆHRINGEN, château et village du grand-duché de Bade, à 8 kil. N. de Fribourg en Brisgau, est le berceau de la célèbre maison allemande de ce nom.

ZÆHRINGEN (maison de), célèbre maison allemande, issue de Gontram-le-Riche, comte de Brisgau, qui vivait vers 930 et descendait d'Ethico I, duc d'Alsace au VIIe siècle. Gontram eut deux fils ou petits-fils: l'un fonda la maison de Habsbourg; l'autre, Bertheud ou Berthold I, le Barbu, commença la maison de Zæhringen. Comte jusqu'en 1052, Berthold, à qui avait été promis le duché de Souabe (qu'il n'eut jamais), prit du moins le titre de duc de Zæhringen, quoiqu'il n'y ait jamais eu de duché de Zæhringen, et posséda, de 1068 à 1073, le duché de Carinthie et la marche de Vérone. Berthold II, son fils aîné (1077-1111), forma la ligne aînée qui garda le nom de Zæhringen; le second, Hermann, la ligne cadette, dite auj. maison de Bade. En 1152, la ligne aînée ou de Zæhringen se subdivisa encore en deux branches: l'une qui garda le nom de Zæhringen, l'autre dite la branche des comtes de Teck. La première s'éteignit en 1218 avec Berthold V, la deuxième en 1439. Il ne resta plus dès lors que la ligne cadette ou maison de Bade qui existe encore. La succession de Zæhringen en 1218 fut une affaire importante: les fiefs auraient dû passer à la maison de Teck, les alleux aux trois sœurs de Berthold V. Les comtes de Teck cédèrent tous leurs droits à l'empereur Frédéric II qui ménagea un arrangement équitable entre toutes les parties. Les ducs de Zæhringen possédaient les comtés de Zæhringen, Rheinfelden, Brisgau (tout le sud du pays de Bade), le rectorat de la petite Bourgogne ou Bourgogne Cisjurane, Thurgovie, Zurich, Soleure, Berne, Genève, le Valais, l'Uchtland. La plus grande partie de leurs domaines, notamment la terre de Zæhringen, appartient aujourd'hui au grand-duc de Bade; le reste fait partie de la Suisse.

ZAFRA, *Segeda*, *Restituta Julia*, v. d'Espagne (Estramadure), à 60 kil. S. E. de Badajoz; 7,500 hab. Beau palais des ducs de Médina-Celi. Tanneries, corroieries, orfèvrerie, etc. (en décadence). Prise aux Maures par Ferdinand III le Saint en 1240.

ZAGOURA, l'*Achéron* des anciens, riv. de la Turquie d'Europe, dans l'Albanie, tombe dans la mer Ionienne, à 8 kil. E. de Parga, après avoir formé le lac Tchouknida (*Acherusia palus*) et avoir reçu le Cocyte.

ZAGOURA ou PETRA, l'ancien *Pélion*, montagne de Grèce, en Thessalie, près de l'archipel, et au S. O. d'un cap de même nom. — *Voy.* aussi HÉLICON.

ZAGRÉE, *Zagreus*, dieu crétois, fils de Jupiter et de Perséphone, était une des principales divinités infernales, mais avait aussi du pouvoir sur la terre, et offrait de l'analogie avec Bacchus. On le fait passer par une foule de métamorphoses. On le met aussi au nombre des Tritopators, et alors on l'associe à Bacchus et à Eubulée. *Voy.* TRITOPATORS.

ZAGROS (monts), *Zagrus mons*, dits aussi *Djebel-tak*, montagnes d'Asie, naissent sur la limite de l'Arabie et de la Perse, se lient au mont Taurus au dessous du lac de Van, courent parallèlement au

ges, se dirigent ensuite à l'E. de Cheuster, traversent le Laristan et le Farsistan, et vont se terminer au golfe Persique à Gomroun.

ZAIRE, dit aussi *Coango* ou *Congo*, du nom du pays qu'il arrose, et *Moienza-Enzaddi* (c.-à-d. fleuve qui engloutit les fleuves), principal fleuve du Congo, naît chez les Regas, coule au N. O., au S. O., puis à l'O., reçoit l'Hogi, le Louimbi, le Banza, etc., et tombe dans l'Atlantique. Cours total, 000 kil. environ. Sa largeur, à l'embouchure, est de 4 kil. On ne connaît bien que la partie inférieure de son cours. On a soupçonné pendant un temps, mais bien à tort, que le Zaïre et le Djoliba ne faisaient qu'un même fleuve. — Le Portugais Diégo Cam découvrit en 1484 l'embouchure du Zaïre, et le nomma ainsi d'un mot que les indigènes employaient pour désigner tous les grands fleuves.

ZAISSANG (lac), en Mongolie. *Voy.* DZAÏSSANG.

ZALACA. *Voy.* ZELACA. — ZALAD. *Voy.* SZALAD.

ZALEUCUS, philosophe grec, né vers 700 av. J.-C., a passé pour disciple de Pythagore, quoique ce dernier ait vécu un siècle plus tard. Il donna, dit-on, aux Locriens-Epizéphyriens un code de lois remarquables par leur sagesse. Une de ses lois prononçait que l'adultère aurait les yeux crevés : son fils ayant été convaincu de ce crime, Zaleucus voulut lui appliquer la loi ; le peuple demanda sa grâce : alors Zaleucus se contenta, dit-on, de lui faire crever un œil, mais il s'en fit crever un à lui-même. Diodore et Stobée ont conservé le préambule du code de Zaleucus. Plusieurs historiens ont mis en doute l'existence de ce personnage.

ZAMA, auj. *Zowarin* ou *Zaouharim*, ville d'Afrique, dans la Zeugitane, à 150 kil. env. au S. O. de Carthage, au S. E. de *Sicca Venerea*, près d'un petit affluent du Bagradas, est célèbre par la victoire que Scipion y remporta sur Annibal, victoire qui mit fin à la seconde guerre punique (202 av. J.-C.). Cédée à la Numidie après la prise de Carthage (146), elle devint une des résidences royales des souverains de ce pays. Métellus, en 100, ne put la prendre. Les Romains la détruisirent en 46, après la mort de Juba I.

ZAMAH (Ben-Melik-al-Khaoulani al), sixième émir arabe d'Espagne (718-21), envahit l'Aquitaine, parvint de Carcassonne à Toulouse, et fut vaincu et tué sous les murs de cette dernière ville par Eudes, duc d'Aquitaine.

ZAMBÈZE ou COUAMA, fleuve de l'Afrique mérid., naît dans le pays des Cazimbes, entre 12°-13° lat. S., et 24°-26° long. E., coule au S., puis à l'E., traverse le Monomotapa, où il arrose Zimboe, coupe les monts Lupata, parcourt le gouv. des Rivières-de-Sena (dans la capitainerie portugaise de Mozambique), et se jette dans le canal de Mozambique par plusieurs embouchures, vers 18° lat. Il reçoit plusieurs affluents considérables, mais peu connus. On remonte le Zambèze 1,300 kil. env.: au-delà, on n'a que des renseignements peu certains. Le Quilimane est un des bras du Zambèze.

ZAMET (Séb.), fameux financier italien, né à Lucques vers 1549, était fils d'un cordonnier. Il suivit en France Catherine de Médicis, fit une fortune considérable, rendit à Henri IV des services de tout genre dont il fut amplement récompensé, et eut de même la faveur de la régente Marie de Médicis. Il mourut en 1614, laissant plusieurs enfants : l'un d'eux, Jean Zamet, baron de Murat et de Billy, fut maréchal de camp et périt au siége de Montpellier ; l'autre fut évêque de Langres.

ZAMOLXIS, personnage fabuleux, était adoré par les Gètes de la Thrace comme une divinité : on lui donnait pour résidence le mont Cocajon, qu'on dit situé dans les Carpathes. Selon Hérodote, c'était un philosophe thrace qui, après avoir habité la Grèce, retourna dans son pays ; il enseigna à ses compatriotes le dogme de l'immortalité de l'âme, qu'il avait, dit-on, appris de Pythagore. Les Gètes le déifièrent après sa mort. Ils croyaient que tous ceux qui mouraient allaient le trouver, et plusieurs d'entre eux se faisaient tuer dans cette espérance.

ZAMORA, *Ocellodurum*, ville d'Espagne (Léon), ch.-l. d'intend., à 206 kil. N. O. de Madrid, sur une hauteur, à la droite du Duero ; 10,000 hab. Evêché. Citadelle ruinée ; palais du Cid (ruiné aussi) ; palais épiscopal ; rues étroites ; aspect sombre et triste. Chapeaux, couvertures, étoffes de laine, eau-de-vie, liqueurs, teintureries et tanneries. Patrie du jurisconsulte Alphonse de Zamora, collaborateur de la bible polyglotte de Ximenès. Prise aux Maures en 748 par Alphonse-le-Catholique, roi des Asturies ; reconquise et presque détruite par Almanzor, roi de Cordoue, en 985. Le Cid la reprit en 1093. Déjà Alphonse-le-Grand, roi des Asturies, y avait remporté une grande vict. sur les Maures en 901. Couvent dont la cloche, dit-on, sonnait d'elle-même quand un des moines allait mourir. — L'intend. de Z., entre celles de Valladolid, de Salamanque et le Portugal, a 75 kil. du N. au S. sur 53 de largeur moyenne, et compte 150,000 hab. Elle est traversée par le Duero. Climat tempéré et salubre, sol fertile, mais mal cultivé ; peu d'industrie et de commerce.

ZAMORA, ville d'Amérique, dans la république de la Nouvelle-Grenade (Asuay), à 40 kil. E. de Loxa, sur une riv. de même nom. Jadis très importante à cause de ses mines qui sont auj. abandonnées. — Bourg du Mexique (Mechoacan), à 100 kil. N. O. de Valladolid ; 300 familles.

ZAMORIN, titre que les voyageurs portugais donnent au sultan de Calicut.

ZAMOSK, ville de la Pologne russe (Lublin), à 80 kil. S. E. de Lublin ; 6,000 hab. Bougies, blanchisseries de lin, tanneries. Joli théâtre. Jadis bibliothèque, lycée catholique et gymnase. Cette ville fut fondée par Zamoyski en 1588 ; appartint aux Autrichiens de 1722 à 1809 ; fut en vain assiégée en 1813 par les Russes, qui en restèrent maîtres en 1814. Elle a beaucoup souffert en 1831 pendant l'insurrection polonaise.

ZAMOYSKI (J.-Sarius), grand-chancelier de Pologne sous Étienne Bathori, né en 1541, mort en 1605, avait été un des ambassadeurs qui portèrent à Henri, duc d'Anjou (Henri III), l'acte de son élection au trône (1573). Il fit élire Étienne Bathori après le départ du duc d'Anjou, commanda les armées, battit les Russes et leur reprit diverses provinces ; il refusa la couronne pour lui-même en 1587 et la fit tomber sur la tête de Sigismond III. Il fonda Zamosk en 1588.

ZAMOYSKI (André), de la même famille que le précédent, né en 1716, mort en 1792, servit en Saxe, remplit divers emplois à son retour en Pologne, et fut nommé chancelier en 1764, se montra zélé patriote pendant les troubles du règne de Poniatowski, fut chargé en 1776 de rédiger un code à l'usage de la Pologne ; y admit des dispositions favorables aux paysans, vit pour ce motif son code repoussé par la noblesse, le fit cependant adopter en 1791, et mourut peu après à Zamosk (1792). Son *Code* a été imprimé à Varsovie, 1778, in-fol.

ZAMRI, roi d'Israël, s'empara du trône en 918 après avoir tué le roi Ela, fut ensuite assiégé dans la ville de Thersa par Amri, que l'armée venait d'élire roi, et périt dans l'incendie de son palais.

ZANCHI (Basile), membre de l'Académie romaine sous le nom de *Petreius Zanchus*, né à Bergame vers 1501, entra dans l'ordre des chanoines de Latran, s'adonna à la poésie latine avec succès, et devint garde de la bibliothèque du Vatican. Il fut emprisonné à Rome pour avoir désobéi au pape Paul IV, qui avait enjoint aux religieux vivant hors

de leur cloître d'y rentrer, ou plutôt pour avoir embrassé les erreurs religieuses du temps, et mourut dans un cachot en 1588. Ses ouvrages sont : *de Horto Sophiæ libri duo*, etc., Rome, 1640, in-4; *Poematum libri VIII*, 1550, in-8; *Verborum latinorum ex variis auctoribus Epitome*, 1541, in-4; *Dictionarium poeticum*, etc., 1542 et 1612; *In divinos libros Notationes*, 1555.

ZANCLÉ, ancien nom de *Messine*, ville de Sicile.

ZANDJAN, ville de l'Iran (Irak-Adjémi), à 40 kil. N. O. de Sultanabad; 10,000 hab. Ruines. Ville jadis considérable, fondée, dit-on, sous Ardechir-Babegan, premier roi de la dynastie des Sassanides; détruite par Tamerlan qui la rebâtit en partie.

ZANESVILLE, ville des Etats-Unis (Ohio), à 100 kil. E. de Columbus; 3,600 hab. Couperose, verreries. Puits salants. Fondée par un certain de Zane.

ZANETTI, famille de Venise qui a fourni plusieurs antiquaires distingués. On remarque : le comte Ant.-Marie, né en 1680, mort en 1766, qui composa un riche cabinet d'antiques, publia *Iconum series ex Museo suo*, Venise, 1743, et perfectionna la gravure en bois en imaginant des procédés pour obtenir différentes teintes; — Alexandre, né en 1713, mort en 1778, conservateur de la bibliothèque de Saint-Marc, qui a écrit 5 livres *Sur les peintres de l'école vénitienne* (en ital., Venise, 1771); — Guido, né en 1741, mort en 1791, savant numismate, conservateur du Musée des antiques de Ferrare, à qui on doit un *Nouveau recueil des monnaies d'Italie* (ital.), Bologne, 1775-1789.

ZANGUEBAR (côte de), grande contrée de l'Afrique orient., s'étend sur la mer des Indes, de 5° lat. N. à 11° lat. S., entre la côte d'Ajan au N. et la capitainerie de Mozambique au S.; elle a à l'O. des pays inconnus : environ 2,400 kil. du N. au S.; 600,000 kil. carrés; 1,000,000 d'hab. On y distingue beaucoup d'états, entre autres ceux de Magadocho, Mélinde, Zanzibar, Quiloa. Plaines et forêts épaisses le long de la mer; ailleurs, montagnes. Rivières nombreuses. Chaleur excessive, sol fertile et varié. Grains, riz, sucre, fruits, coton; tek, baobab, copal, etc. Lions, léopards, panthères, éléphants, rhinocéros, hippopotames, crocodiles, etc. Or, argent, cuivre, fer, etc. Les habitants parlent cafre et professent la religion musulmane. Beaucoup d'entre eux sont Arabes.

ZANOTTI (J.-P.), peintre et poëte, originaire de Bologne, né à Paris en 1674, mort à Bologne en 1765, secrétaire de l'Académie Clémentine. On lui doit, outre des tableaux estimés qu'on voit à Bologne et dans d'autres villes d'Italie, des *Poésies*, 1741, 3 vol. in-8, une tragédie de *Didon*, 1718; une *Description des peintures de l'institut de Bologne*, Venise, 1756, in-fol., et celle *des fresques de L. Carrache au cloître Saint-Nicolas*, Bologne, 1776, in-fol.

ZANOTTI (Fr.-Marie), frère du précédent, philosophe, né à Bologne en 1692, mort en 1777, enseigna à Bologne et popularisa en Italie les systèmes de Descartes et de Newton. Il a laissé divers ouvrages, entre autres une *Philosophie morale*.

ZANTE, *Zacynthus*, une des îles Ioniennes, à 20 kil. O. des côtes de la Morée, et à 12 kil. S. de Céphalonie, par 37° 57' lat. N., 18° 20' long. E. : 37 kil. du N. O. au S. E.; 40,000 hab. Ch.-l., Zante, sur la côte E. (19,000 hab; archevêché grec). Côtes escarpées; quelques rades au N. E. et au S. Sol volcanique; point de rivières, mais beaucoup de sources. Climat délicieux; campagne magnifique; forêts, vignobles, fruits exquis (olives, oranges, citrons, grenades, pêches, raisin de Corinthe, melons); huile de pétrole, soufre. Selon la fable, Zante dut son nom à un héros béotien, Zacynthus, qui avait accompagné Hercule en Espagne, et qui mourut dans cette île. *Voy.* ZACYNTHE et IONIENNES (îles).

ZANZALE (Jacob), surnommé *Baradée*, moine syrien, fut élevé au siége épiscopal d'Edesse en 541 par les Eutychéens, releva cette secte, à peu près détruite par la décision du concile de Chalcédoine et les édits des empereurs, parcourut dans ce but, couvert de haillons, l'Arménie, la Mésopotamie et les pays voisins, prêchant ses doctrines, ordonna des prêtres, des évêques, et montra tant de zèle que, d'après son nom, on appela *Jacobites* ces nouveaux Eutychéens. Il mourut à Edesse en 578.

ZANZIBAR (île), *Menuthias insula* des anciens? île de la mer des Indes, sur la côte du roy. de Zanguebar, par 37° long. E., 6° 2' lat. S. : 80 kil. sur 25; env. 500,000 hab. A l'imam de Mascate. Climat agréable, brises de mer; très bon port. Grand comm. avec l'Ile-de-France et la côte d'Afrique. Cons. franç.

ZANZIBAR (roy. de), en Afrique orientale, sur la côte de Zanguebar, entre les royaumes de Mélinde au N. et de Quiloa au S., prend son nom de l'île de Zanzibar, qui se trouve sur sa côte.

ZAPOLY, noble famille hongroise, dont les membres les plus célèbres sont :

Etienne, un des quatre lieutenants de Matthias Corvin. Il prit une grande part à l'élection de Ladislas de Pologne comme roi de Hongrie, eut pour gendre le roi de Pologne Sigismond, et mourut en 1499, au moment où il allait marcher contre les Turcs.

Jean I, un des 3 fils du précédent, né en 1487, mort en 1540. Il fut chef des troupes hongroises en Transylvanie sous Louis, délivra Bathori assiégé dans Temesvar par des rebelles, se fit proclamer roi de Hongrie en 1526, après la mort de Louis, tandis que Ferdinand (frère de Charles-Quint) prenait aussi la couronne, fut battu par les troupes de son rival, traita dès lors avec Soliman II, se reconnut son vassal, obtint à ce prix l'investiture d'une partie de la Hongrie ainsi que des secours, se rendit maître de la Transylvanie, où il conclut en 1538 avec Ferdinand un traité qui lui abandonnait ce pays et assurait la Hongrie à son compétiteur.

Jean II ou J.-Sigismond, fils du précédent, né en 1540 quelques jours avant la mort de son père, mort en 1570, fut reconnu par Soliman II roi d'une partie de la Hongrie, sous la tutelle de sa mère Isabelle, courut grand risque de perdre la couronne par le traité que celle-ci signa avec Ferdinand d'Autriche, et qui cédait les états des Zapoly à ce prince, épousa Jeanne, fille de l'empereur (1560), et eut définitivement en partage la Transylvanie et la Basse-Hongrie. C'est le dernier des Zapoly.

ZAPOROGUES (Cosaques), branche des Cosaques de l'Ukraine, furent ainsi nommés de ce qu'ils habitaient d'abord près des cataractes du Dniepr, appelées en russe *porogie*. Ils servirent tantôt les Polonais, et tantôt les Russes ou les Suédois. Sous Pierre-le-Grand, ils eurent pour hetman le fameux Mazeppa. Pierre les soumit, leur imposa des chefs russes et les employa aux travaux publics. Catherine II leur ôta leur hetman, et les transplanta sur les bords du Kouban (1775), pour les punir de leurs brigandages. On y trouve encore les restes des Zaporogues, qui sont auj. assimilés aux autres Cosaques.

ZARA, ville des Etats autrichiens, en Dalmatie, ch.-l. de cercle, sur le détroit de Zara, à 475 kil. S. de Vienne, à 26 kil. N. O. de Zara-Vecchia : 6,500 hab. Beau port, citadelle, château. Archevêché. Etoffes de soie, de laine; liqueurs renommées. Aux environs, ruines romaines. — Le cercle de Zara, borné par la Croatie au N., le cercle de Spalatro au S., l'Adriatique au S. O., la Turquie d'Europe à l'E., a 115,000 hab. Beaucoup d'îles (Grossa, Incoronata, Zuri, Uglian, Melada, etc.).

ZARA-VECCHIA (c.-à-d. *Vieille-Zara*), *Biograd* ou *Biogrod* en esclavon, *Iadera*, *Blandona* ou *Alba maritima* des anciens, village de Dalmatie, à 26 kil. S. E. de Zara, port sûr; 1,350 hab. Capit. de la Liburnie sous les Romains : résidence de quelques

ois de Croatie; soumise par Venise dès le XIIe siècle; saccag. en 1202 par les Vén. aidés des Croisés, en pun. l'une révolte et remplacée par la ville act. de Zara.

ZARAND, comitat de la Transylvanie, à l'O., dans le pays des Hongrois, entre les comitats de Hunyad et de Weissembourg inférieur, et la Hongrie. Ch.-l., Altenbourg. Rivières nombreuses (Kœrœs, etc.). Mines.

ZARATE (Augustin DE), historien espagnol du XVIe siècle, fut secrétaire du conseil de Castille, puis maître-général des comptes de la colonie du Pérou 1543). A son retour, il présenta à Philippe (fils de Charles-Quint) une *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou* (en espagnol, Anvers, 1555, in-8). Elle a été trad. en franç., Paris, 1706, 2 vol. in-12.

ZARATE (François-Lopez DE), poëte espagnol, né vers 1580 à Logrono, dans la Vieille-Castille, mort en 1658, a laissé: *Poesias varias*, Alcala, 1629, in-8; *la Invencion de la cruz por el emper. Constantino Magno*, poëme, Madrid, 1648, in-4, etc.

ZARCO (J.-Gonzalez), navigateur portugais, découvrit en 1417 l'île de Porto-Santo, sur les côtes de laquelle il fit naufrage, et en 1419 celle de Madère; il s'établit dans cette dernière (1421), y fonda Funchal et en devint gouverneur. On lui attribue l'usage de l'artillerie à bord des vaisseaux.

ZARIASPE, ville de l'Asie ancienne, la même que Bactres (auj. *Balkh*).

ZARMIGETHUSA, ou ZARMIZEGETHUSA, ville de Dacie. *Voy.* ULPIA TRAJANA.

ZARYTOS (HIPPO-), ville d'Afrique. *Voy.* HIPPO.

ZATMAR, comitat de Hongrie. *Voy.* SZATHMAR.

ZBIGNEV, fils illégitime du roi de Pologne Vladislas I, reçut de son père un tiers du royaume avec le titre de duc de Mazovie, se fit céder la Moravie à la mort du roi (1102), régna conjointement avec son frère Boleslas III jusqu'à 1107; mais, ayant trahi ce prince, il fut vaincu par lui et fait prisonnier. Boleslas se contenta de l'exiler. Zbignev mourut vers 1116.

ZÉA ou CÉOS, île de l'Archipel. *Voy.* ZIA.

ZEA (Fr.-Ant.), né à Médellin, dans la Nouvelle-Grenade en 1770, mort en 1822, était, dès l'âge de 16 ans, professeur d'histoire naturelle à Santa-Fé-de-Bogota; il fut mandé à Madrid et enfermé à Cadix (1797-99) pour avoir manifesté le désir de voir sa patrie indépendante, obtint sa liberté deux ans après, fut même nommé directeur du cabinet botanique de Madrid et professeur des sciences naturelles en cette ville, devint, après l'abdication de Charles IV, membre de la junte de Bayonne en 1808, puis ministre de l'intérieur, fut, sous l'administration française, préfet de Malaga, rejoignit Bolivar après la chute du roi Joseph (Bonaparte), fut intendant-général de l'armée libératrice, présida le congrès d'Angostura (1819), et fut élu vice-président de la Colombie. Envoyé en Europe avec les pouvoirs illimités (1820), il ne put traiter avec l'Espagne, mais trouva de l'accueil en Angleterre et en France, et y disposa les esprits à reconnaître l'indépendance de la Colombie.

ZEBID, *Sabea Regia*, ville d'Arabie (Yémen), à 150 kil. S. O. de Sana. Petite citadelle. Collége sunnite en renom.

ZÉBINA (ALEXANDRE-). *Voy.* ALEXANDRE ZÉBINA.

ZEBU (île), île de l'archipel des Philippines, dans le groupe des Bissayes, à l'E. de l'île Negros, par 121° 10'-121° 35' long. E., 9° 28'-11° lat. N.: 80 kil. de long; 157,000 hab. Ch.-l., Zébu, sur la côte E. de l'île Mactan (bon port, fort. Evêché; 2,000 hab.). L'île de Zébu fut découverte par Magellan en 1521. C'est là que périt ce navigateur.

ZEGRIS, mieux ZÉIRITES. *Voy.* ZÉIRITES.

ZEG-ZEG, vaste contrée du Haoussa, par 9° 30'-11° 10' lat. N., entre le Kano au N., le Djakoba au S., le Niffé et le Gouari à l'O.: ch.-l., Zaria. Le Zeg-Zeg, jadis indépendant, a encore un sultan; mais il est soumis à celui du Haoussa.

ZÉIAD, frère naturel du calife Moaviah I, fut un des plus braves capitaines arabes, soutint avec éclat la cause des Alides, et ne l'abandonna que quand Hassan eut abdiqué. Moaviah le combla d'honneurs et lui donna le gouv. de Bassora. Zéiad purgea ce pays des brigands qui l'infestaient. Il y joignit les gouv. de Koufah, Bahrein, Oman, enfin de toute l'Arabie, et probablement il visait au califat lorsqu'il mourut en 673.

ZEID ou ZEID-BEN-THABET, un des secrétaires et des plus zélés sectateurs de Mahomet, n'avait que onze ans quand le prophète s'enfuit de la Mecque. Il prit part, dès que l'âge le lui permit, aux combats livrés pour la nouvelle religion, et se trouva à la bataille d'Ohod ainsi qu'à toutes les suivantes. Presque tous les sectateurs du Coran ayant péri dans une bataille contre les Arabes de Yémanah (ville du Nedjed), le calife Abou-Bekr, qui craignait que le livre sacré ne se perdît, en fit rassembler par Zéid les fragments qui jusque-là étaient restés épars; cette copie, seule regardée comme authentique, est le Coran tel que nous le possédons auj. — *Voy.* SEID.

ZEIL, ville de Bavière (Mein-inférieur), sur le Mein, à 55 kil. N. E. de Wurtzbourg; 1,200 hab. Ch.-l. de la seigneurie de Waldbourg.

ZEILAH, *Avalites Emporium*, port d'Afrique (côte d'Adel), par 40° 45' long. E., 11° 18' lat. N., sur le golfe d'Aden; 4,000 hab. Commerce avec Moka. Innombrables insectes.

ZÉIRI-BEN-MOUNAD, dit *al Taclani*, chef des Zéirites-Sanhadjides ou Badissides, issu d'anciens rois d'Arabie, groupa diverses tribus autour de lui, battit les Zéirites-Zénates, conquit tout le pays qui s'étend d'Alger à Tripoli, en fit hommage au calife fatimite Obéid-allah, fonda en 935 Achir (entre Constantine et Kairouan), dont il fit sa principale résidence, et, après avoir rendu de grands services aux Fatimites, périt à la bataille de Mansoùrah qu'il livrait pour eux (971). Son fils Yousouf-Balkin fonda la dynastie des Zéirites-Sanhadjides, qui posséda un moment tout le Maghreb (Afrique N. O.).

ZEIRI-BEN-ATYAH, premier roi zéirite de Fez, était d'abord cheik d'une tribu de Zéirites-Zénates; il profita de la décadence des Edrisites pour se dérober à la souveraineté des rois de Cordoue, enleva Fez aux Zéirites-Badissides (988), eut successivement à combattre deux compétiteurs suscités par la cour espagnole, établit sa résidence à Woudja ou Wadjida, dans la prov. de Tlemcen (995), battit les Musulmans d'Espagne (996), mais fut vaincu ensuite par Abdel-Melek, fils d'Almansor, et réduit à s'enfuir dans le Sahara; il en revint à la tête de quelques tribus et reprit Tlemcen, Tahert, le Zab, mais il mourut en l'an 1001, avant d'avoir complétement reconquis ses états, ce que fit son fils Moezz.

ZEIRITES ou ZEIRIDES (vulgairement *Zegris*), tribu et dynastie maure, a fourni plusieurs souverains à Fez, Tlemcen, Alger, Tunis, Kairouan, Mahdyah et Tripoli, et s'est partagée en plusieurs tribus qui étaient souvent en guerre: les deux principales étaient les Zéirites-Badissides ou Sanhadjides et les Zéirites-Zénates. Le premier des princes Zéirites Sanhadjides fut Yousouf-Balkin (fils de Zéiri-ben-Mounad), que le fatimite Moez-Ledinillah, en allant s'établir au Caire, avait laissé gouverneur de cette ville; il se rendit indépendant des Fatimites (972), et reconnut les califes ommiades d'Espagne. Ces princes soumirent toute la partie N. O. de l'Afrique, se maintinrent surtout dans les états de Tunis et d'Alger, et eurent pour capitale Achir (*Voy.* ZEIRI-BEN-MOUNAD). Leur domination dura de 972 à 1050, époque à laquelle ils furent renversés par les Almoravides. Malgré leur chute, ils formèrent encore une tribu importante et qui devint surtout célèbre à

Grenade par sa bravoure, son grand nombre et par sa rivalité avec les Abencérages. — La dynastie des Hamedides de Bougie était une branche de ces Zéirites. — La tribu des Zéirites-Zénates, rivale de celle des Sanhadjides, leur enleva de bonne heure (988) Fes et plusieurs provinces occidentales de leur empire, sous la conduite de Zéiri-ben-Atyah (*Voy.* ce nom), et s'y maintint jusqu'en 1070.

ZEITOUN, ville de l'État de Grèce (Hellade orient.), à 65 kil. N. O. de Livadie et près du golfe de Zeitoun (le *golfe Maliaque* des anc.); 4,000 hab. — Il y a une Zeitoun dans l'île de Malte, à 7 kil. S. E. de La Valette; 3,900 hab.

ZEITOUN (OUED-), petite riv. de l'Algérie, sort de l'Atlas, coule au N. et se jette dans l'Oued-Isser, par 36° 33' lat. N.

ZEITZ, ville murée des États prussiens (Saxe), près de l'Elster-Blanc, à 40 kil. S. de Mersebourg; 7,200 hab. Évêché avant le XIe siècle; ravagée par les Vandales.

ZELA, anc. ville du Pont. *Voy.* ZELEIA.

ZELAKA, plaine et petite forteresse d'Espagne, à 15 kil. N. de Badajoz. Yousouf-ben-Tachfin battit Alphonse VI, roi de Castille, dans la pl. de Zalaka, 1086.

ZELANDE, *Zeeland*, c.-à-d. en hollandais *pays de mer*, prov. du roy. de Hollande, au S. O., se compose des îles de Walcheren, Beveland, Schouven, etc. (formées par les bouches de la Meuse et du Rhin) et d'une petite partie de la Flandre: en tout 1,550 kil. carrés; 145,000 hab. Ch.-l., Middelbourg. Division, 5 districts, Middelbourg, Sluys (ou l'Écluse), Hulst, Gœs, Zierikzée. Plaines basses et souvent inondées; digues dont l'entretien coûte plus de 2 millions par an. Climat tempéré, mais malsain; fièvres endémiques. Sol fertile et bien cultivé (grains, légumes, chanvre, colza, moutarde, pommes de terre). Riche pêche. Industrie; filage, toiles, lainages; distilleries, brasseries, moulins à huile, chantiers, etc. Commerce actif. Le sol de la Zélande est de formation moderne; ce fut longtemps comme un terrain neutre entre les comtés de Flandre et de Hollande: de petits seigneurs en possédaient les îles; en 1256, le comte de Hollande Florent V les réunit et prit formellement le titre de comte de Hollande et de Zélande. Dès lors la Zélande suivit le sort de la Hollande; elle passa comme celle-ci à la maison de Bourgogne, forma sous Charles-Quint une des Dix-Sept provinces des Pays-Bas, se révolta contre Philippe II, et signala l'union d'Utrecht (1579), devint en 1810 pays français (elle forma le dép. des Bouches-de-l'Escaut et partie de celui des Bouches-de-la-Meuse), et depuis 1814 fut successivement province du royaume des Pays-Bas et province du nouveau royaume de Hollande.

ZÉLANDE (NOUVELLE-), dite aussi *Terre des États*, *Terre de Cook*, et enfin *Tasmanie*, nom donné à l'ensemble des deux îles Ika-na-Maoui et Tavaï-Pounamou, séparées par le détroit de Cook, et situées dans l'Océan-Pacifique austral, par 34°-47° lat. S. et 164°-178° long. E. Ika-na-Maoui ou l'île du Nord est antipode à l'Espagne; elle a environ 900 kil. du N. au S. sur 284; Tavaï-Pounamou a 996 sur 285: on leur donne à toutes deux 800,000 hab. (l'île du N. est la plus peuplée). Toutes deux sont divisées entre une foule de tribus ennemies et indépendantes. On n'y voit que des bourgades peu importantes. Une longue chaîne de montagnes traverse ces deux îles et offre quelques cimes couvertes de neiges éternelles et des volcans en ignition. Plusieurs belles rivières. Côtes très échancrées. On connaît surtout les baies dites des Iles, de Lauriston, de l'Abondance, de Loukers, Dusky, etc. Climat chaud, mais tempéré. Sol très fertile (surtout dans l'île du Nord); superbes forêts, mais très peu d'arbres à fruits; fougère dite *pteris esculenta*, célèbre *phormium tenax*, yam, blé d'Inde. Mines de charbon de terre. Les seuls mammifères de la Nouvelle-Zélande sont le rat et le chien; point de reptiles ni d'insectes venimeux. Nombreux oiseaux aquatiques et poissons. Les habitants sont forts, braves, belliqueux, mais cruels et anthropophages. Les chefs se tatouent. Les Nouveaux-Zélandais n'ont pas de temples, mais quelques idoles grossières. Le *tabou* y règne encore dans toute sa force. Des missionnaires anglais établis près du port Wangaroa y ont fait connaître le christianisme. L'industrie des Nouveaux-Zélandais se borne à exécuter des pirogues, de belles nattes, des filets, des casse-têtes et des haches. La Nouvelle-Zélande fut découverte par le hollandais Tasman en 1642, visitée par Cook en 1769, puis par Surville, Marion, Howell, Thompson, Freycinet, Dumont d'Urville (1769, 1772, 1815, 1816, 1818, 1827). Vers 1835 la France a formé à Akaroa, dans la presqu'île de Banks (île du Sud), un établissement qui paraît devoir prospérer. Cependant l'Angleterre prétend s'approprier toute la Nouvelle-Zélande; elle a déclaré les deux îles possessions britanniques en 1839.

ZELATEURS, sectaires juifs qui parurent vers l'an 66 ap. J.-C. et qui étaient disciples d'un certain Judas de Galilée. Ils durent leur nom à leur zèle inconsidéré pour la liberté de la patrie; leur cruauté et leurs excès précipitèrent la ruine de Jérusalem, prise par Titus en 70. Jean de Gischala fut un de leurs chefs. On les nommait aussi *assassins*.

ZELE, bourg de Belgique (Flandre orient.), à 7 kil. N. O. de Dendermonde; 10,078 hab. (y compris les hab. de 21 hameaux voisins). Fabrication de couvertures de laine, d'étoupes de siamoises, etc.

ZELEIA ou ZIELA, auj. *Zileh*, ville du Pont occidental, au S. E., sur le Scylax, était célèbre par un temple d'Anaïtis et le devint encore plus par la bataille qui y fut livrée l'an 67 av. J.-C. entre Mithridate et Triarius (général de Lucullus), et par la victoire de César sur Pharnace en 47 av. J.-C.

ZELL, ZELLE ou CELLE, ville du royaume de Hanovre, dans la principauté de Lunebourg, à 38 kil. N. O. de Hanovre, sur l'Aller; 8,500 hab. Château fort, trois faubourgs. Chapeaux, bougies, lainages, bas, etc.; haras. Zell était jadis la résidence des ducs de Brunswick-Lunebourg; elle a donné son nom à plusieurs branches de cette maison (*Voy.* BRUNSWICK). Un traité y fut conclu le 5 février 1679, entre la France et la Suède d'une part, et les ducs de Brunswick et de Wolfenbuttel de l'autre; ce traité fut le complément de la paix de Nimègue. La reine de Danemark, Caroline-Mathilde, fut confinée à Zell et y mourut en 1775. — Plusieurs autres villes d'Allemagne portent le même nom, mais elles sont peu importantes.

ZELL (Sophie de), reine d'Angleterre. *V.* GEORGE I.

ZELLERSEE, c.-à-d. *lac de Zell*: partie N. O. du lac de Constance.

ZEMBLE (NOUVELLE-), c.-à-d. en russe *Terre-Neuve*, nom donné à la réunion de deux îles de l'empire russe et situées dans l'Océan Glacial arctique au N. du gouv. d'Arkhangel, par 68° 50'-76° lat. N. et 50°-68° long. E.: environ 855 kil. sur 260. Climat très rude, un peu moins glacial pourtant qu'on ne le croirait vu la latitude. La Nouvelle-Zemble est toute entière dans le cercle polaire: aussi la grande nuit y est-elle de près de trois mois. Lacs, rivières, peu de végétaux, quelques bouleaux: les animaux qu'on y trouve sont l'ours blanc, le renne, l'isatis, la loutre, la chouette. Ce pays est inhabité, mais les pêcheurs et les chasseurs d'Arkhangel viennent y chercher les cétacés, les squales et les phoques qui sont très nombreux sur ses côtes.

ZEMPLIN (comitat de), comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre la Galicie au N., les comtés d'Unghvar, de Szabolcs à l'E., ceux d'Abaujvar, de Sarosch à l'O.: 160 kil. sur 45; 280,000 hab. Ch.-l., Ujhely.

ZÉNATES. V. ZEIRI-BEN-ATTAH et ZÉIRITES.

ZEND, langue très ancienne de l'Asie, semble avoir été parlée dans la Bactriane et les contrées avoisinantes au S. et à l'E. Elle précéda le pehlvi usité en Médie, et le parsi (ancien perse). C'est en langue zend que sont écrits les deux tiers du Zend-Avesta. Le zend est depuis longtemps une langue morte, mais il n'a point cessé d'être la langue sacrée des Guèbres, qui récitent en cet idiome des prières dont presque aucun d'eux ne comprend le sens.

ZEND (dynastie), dynastie persane au XVIIIe siècle, rivale de celle des Kadjars, eut pour premier chef Kerim-Khan, et pour dernier Louthf-aly-Khan. Voy. PERSE et LOUTHF-ALY-KHAN.

ZEND-AVESTA, c.-à-d. *parole vivante*, livre sacré des Guèbres ou Parsis, se compose de deux parties écrites, l'une en zend, l'autre en pehlvi. La première comprend : 1° le *Vendidad-Sadé*, espèce de bréviaire dont les prêtres devaient avoir récité des fragments avant le lever du soleil et qui lui-même était divisé en trois parties, le *Vendidad* (combat contre Ahriman), l'*Izeschné* ou *Yaçna* (élévation de l'âme), le *Vispered* (chefs des êtres); 2° Les *Iechtiadés*, prières, dont plusieurs sont en pehlvi et en parsi; 3° le *Sirouzé* (ou les 30 jours) sorte de calendrier liturgique. La deuxième partie se réduit au *Boundéhech*, espèce d'encyclopédie où sont contenues des notions sur la cosmogonie, sur la religion et le culte, sur l'astronomie, sur les institutions civiles, sur l'agriculture, etc. De ces livres ou recueils si différents les uns des autres, le *Vendidad* est probablement le seul qui soit vraiment un ouvrage antique. On le regarde comme un des vingt-un *Noska*, attribués par les anciens Perses eux-mêmes à Zoroastre (*Voy.* ZOROASTRE). — Le Zend-Avesta a été apporté en Europe par Anquetil-Duperron qui le premier en a donné une traduction (Paris, 1771, en 3 vol. in-4). M. Eugène Burnouf a publié le texte original du Zend-Avesta.

ZENGH, *Segna* en italien, *Szeny* en croate, ville des États autrichiens (Croatie), à 80 kil. S. O. de Carlstadt; 2,600 hab. Évêché, bon port, école de navigation. Zengh est le grand entrepôt d'exportation maritime de la Hongrie. Cette ville fut au XVIe siècle le principal lieu de réunion des Uskoks.

ZENGHI (OMAD-EDDIN), dit *Sanguin* dans les historiens des croisades, atabek de Mossoul (Syrie et Mésopotamie), né vers 1084, reçut du seldjoucide Mahmoud I la principauté de Mossoul (1127), battit les deux frères ortocides Daoud et Timourtach, puis le prince d'Antioche Boémond II, mais fut repoussé par Foulques, roi de Jérusalem, marcha en 1132 au nom du sultan Sandjar contre le calife Mostarched et contre Maçoud, força Maçoud à signer la paix, fit ensuite à diverses reprises la guerre aux Kourdes, au roi de Damas, aux chrétiens, prit Édesse à ces derniers (1144), marcha de là sur la forteresse de Djabar en Syrie, et mourut pendant qu'il en faisait le siége (1145). Il laissa, entre autres fils : le fameux Nour-Eddin, Séif-Eddin, Cothb-Eddin (père d'un Zenghi II, prince de Sindjar et un instant sultan d'Alep (1181-82).

ZENGHIAN, ville de Perse, dans l'Irak-Adjémi, à 260 kil. N. O. de Téhéran; 15,000 hab. Palais, résidence d'un khan. Saccagée par Tamerlan.

ZENO (Charles), grand-amiral de Venise, né vers 1334, voyagea sept ans en Orient, conduisit la négociation qui valut Ténédos aux Vénitiens (1376), défendit Trévise contre les Hongrois et sauva cette frontière (1379), battit les Génois dans les lagunes (1380) et par cette victoire arracha la république à une ruine imminente, fut nommé grand-amiral, ambassadeur en France et en Angleterre, procurateur de Saint-Marc, et défit le général Boucicaut sur mer près de Modon. Il fit aussi avec succès la guerre à François de Carrare, mais ayant été soupçonné de s'être laissé corrompre par ce prince, il fut tenu deux ans en prison. Il fit ensuite un pèlerinage à Jérusalem, et battit à son retour les Génois pour le roi de Chypre Lusignan. Rentré dans Venise, il se consacra aux lettres. Il mourut en 1418.

ZENO (Nicolas et Antoine), célèbres voyageurs, frères du précédent, équipèrent un navire à leurs frais pour visiter les terres lointaines, se dirigèrent au N. O. de l'Europe et découvrirent des terres inconnues qu'ils nommèrent Frisland, Poland, Engroveland, Estotiland et Icaria. On a quelque raison de soupçonner que ce sont les îles Feroër, le Groenland méridional, le Labrador et Terre-Neuve. Ils moururent, le premier en 1395, le deuxième en 1405. Leurs lettres, cartes et relations manuscrites sont restées inconnues jusqu'à ce qu'un petit-fils d'Antoine, Caterino Zeno, en tirât le recueil intitulé : *Découverte des îles de Frislanda, Eslanda*, etc. Venise, 1558 (reproduit dans le recueil des *Navigations* de Ramusio, vol. 2, f. 230, édit., 1583).

ZENO (Apostolo), critique et poëte, né en 1668 à Venise, mort en 1750, fut un des premiers à se prononcer contre le mauvais goût de son siècle, eut part à la fondation de l'Académie Vénitienne *degli Animosi* (1691), créa le *Giornale de' letterati* (1710) dont il publia 20 volumes, reçut en 1718 de l'empereur Charles VI le titre d'historiographe de la cour et alla se fixer à Vienne. Il est regardé comme un des premiers antiquaires de son temps. On a de lui soixante-trois pièces dramatiques (tragédies, comédies, opéras), Venise, 1744, 10 vol. in-8; des *poésies diverses* (lyriques et autres); 2 vol. in-4 de *Dissertazioni Vossiani*, 1752-53 (ce sont des suppléments aux recherches de Vossius). Il fut sans rival dans l'opéra jusqu'à la venue de Métastase. Ses œuvres dramatiques ont été traduites en partie par Bonehaud, Paris, 1758, 2 vol. in-12.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie (partie de la Géorgie actuelle), et fille de Mithridate, roi d'Arménie. Son époux, forcé de fuir, et craignant de la laisser au pouvoir de l'ennemi, la poignarda et la jeta dans l'Araxe; mais Zénobie fut sauvée et conduite à Tiridate, roi d'Arménie, qui la traita en reine (53 de J.-C.). *Voy.* RHADAMISTE.

ZÉNOBIE, *Septimia Zenobia*, reine de Palmyre, fille d'un prince arabe de la Mésopotamie, avait épousé en secondes noces Odenat, qu'elle seconda dans ses expéditions contre Sapor. Après la mort d'Odenat, mort qu'on lui attribue, elle prit le titre de reine de l'Orient et fit la guerre aux Romains (267-72). Galien voulut en vain la réduire. Aurélien fut plus heureux; il remporta sur elle les victoires d'Antioche et d'Emèse, l'assiégea dans Palmyre, la réduisit à chercher son salut dans la fuite, l'atteignit en route, et la fit paraître à son triomphe à Rome. Il lui assigna pour retraite Tibur, où elle vécut obscure avec ses enfants (Tibur prit de là, pendant quelque temps, le nom de *Zenobia*). Zénobie avait pour conseiller le célèbre Longin.

ZÉNODORE, tyran de Panéas (ou Césarée de Palestine), étendit sa domination sur une partie de la Syrie au temps d'Auguste. La protection qu'il accordait aux brigands de la Trachonitide souleva des plaintes si fortes, qu'Auguste le réduisit à ses possessions primitives, et donna le reste à Hérode. Zénodore mourut l'an 20 av. J.-C.

ZÉNODORE, fameux sculpteur grec, fut chargé par les Arvernes de fondre une statue colossale de Mercure, et par Néron d'élever à Rome la statue colossale de 36 à 40m de haut. qui devait représenter cet empereur.

ZÉNON d'Élée, philosophe grec, de la secte des Éléates, né à Élée, dans la Grande-Grèce, vers 504 av. J.-C., étudia sous Parménide, accompagna ce philosophe dans un voyage à Athènes, vers l'an 464, enseigna dans cette ville la doctrine de son maître, ainsi que la dialectique, et se

payer chèrement ses leçons. Ardent patriote, il voulut délivrer sa patrie, qui était tombée au pouvoir d'un tyran, mais il échoua, et fut livré à des supplices horribles qu'il supporta avec un courage héroïque. On rapporte que, pour ne pas trahir ses complices, il se coupa la langue avec les dents, et la cracha à la face du tyran. Zénon professa la doctrine de l'unité absolue de Parménide, et s'attacha à réfuter les adversaires de cette doctrine, en montrant les contradictions et les absurdités qu'entraîne l'opinion vulgaire sur la diversité des êtres, leurs changements perpétuels, la divisibilité à l'infini. On raconte qu'un jour qu'il argumentait contre le mouvement devant Diogène, ce philosophe se contenta pour le réfuter de marcher devant lui : mais cette anecdote ne mérite aucun crédit; car Diogène vivait environ 100 ans après lui. Zénon réduisit la dispute en art, et devint ainsi le créateur de la dialectique. Il avait écrit en prose plusieurs traités qui ne nous sont point parvenus. Aristote (*Physique*, VI, ch. 9) nous a conservé les arguments par lesquels il attaquait la réalité du mouvement.

ZÉNON, fondateur du stoïcisme, né à Citium, dans l'île de Chypre, vers l'an 355 av. J.-C., ou, selon quelques uns, l'an 362, était fils d'un riche marchand, et se livra d'abord lui-même au commerce; mais il y renonça après avoir éprouvé une perte considérable. Entrant par hasard chez un libraire d'Athènes, il y rencontra les *Mémoires* de Xénophon sur Socrate, et conçut dès lors un goût si vif pour la philosophie, qu'il voulut s'y livrer tout entier. Il entendit le cynique Cratès, le mégarique Stilpon, les académiciens Xénocrate et Polémon, puis se fit un système propre, et ouvrit, vers l'âge de 40 ans (300 av. J.-C.), une école sous un célèbre portique d'Athènes, nommé le *Pécile;* c'est de là que cette école est nommée le *Portique* ou école *stoïcienne* (du grec *stoa*, portique). L'éclat de ses leçons, l'élévation de sa morale, et plus encore les beaux exemples qu'il offrait dans sa conduite, attirèrent auprès de lui de nombreux disciples, parmi lesquels on comptait Antigone Gonatas, roi de Macédoine, qui l'honora toujours d'une estime particulière. Il mourut dans une extrême vieillesse, entouré de la vénération universelle, vers l'an 263 av. J.-C. Zénon s'était surtout proposé de rétablir dans toute leur autorité la vertu, ébranlée par les Epicuriens, et la vérité, attaquée par les Sceptiques. Il divise la science en 3 parties : logique, physiologie (ou science de la nature) et morale; mais chez lui les deux premières ne font guère que préparer à la troisième, qui seule avait de l'importance à ses yeux. Dans la logique, il s'attache surtout à déterminer le *criterium* de la vérité; il le place dans les perceptions des sens approuvées par la raison, et proclame que toutes nos idées ont leur première source dans les sens : *nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu.* Dans la science de la nature, il distingue, pour le monde comme pour l'homme, deux principes : l'un passif, la matière, le corps; l'autre actif et vivifiant, Dieu et l'âme humaine. Néanmoins, il fait de l'âme un *air ardent*, une espèce de feu, et conçoit de même Dieu comme un principe igné universellement répandu qui anime chaque chose, et qui par sa *providence* dirige tous les êtres selon les lois immuables de l'ordre ou de la raison. En morale, il prescrit de se conformer à ce même ordre, qui est la loi de Dieu, et donne pour règle de suivre la nature (*sequi naturam*), ou la droite raison. Il n'admet d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice, et trace du vrai sage un portrait idéal qui le place presque au dessus de l'humanité; il le proclame seul libre, heureux, beau, riche, et même roi; il condamne toutes les passions comme autant de faiblesses et de maladies de l'âme, tombant ainsi dans d'insoutenables paradoxes et recommandant une insensibilité contre nature, une vertu farouche, vaine et pleine d'ostentation. On ne possède auj. que les titres de qqs-uns de ses ouv. : *De la Vie selon la nature*, *du Devoir*, *de la Nature hum.*, *des Passions*, *des Mots* etc. On ne connaît ses opinions que par les écrits de Cicéron (*Questions académiques*, *des Biens et des Maux*, *des Devoirs*, *Paradoxes*, etc.), de Sénèque, de Plutarque, etc. Diogène Laërce a donné sa *Vie*.

ZÉNON L'ISAURIEN, empereur d'Orient. D'abord chef de la garde isaurienne, il plut à Léon I, en se montrant prêt à le soutenir contre Aspar et Ardaburius, devint son gendre, et à la mort de ce prince (474) se fit associer à l'empire dans l'hippodrome par son propre fils Léon II, prince enfant qu'il avait eu de la fille de l'empereur, et qui périt bientôt. Zénon fut chassé de Constantinople par la révolte de Vérine, veuve de Léon I, et de Basilisque (475), et chercha un refuge en Isaurie. Il recouvra le trône 2 ans après, grâce aux Isauriens et aux Goths; mais il souilla sa victoire par des cruautés et des perfidies, et se brouilla bientôt avec les Goths qui l'avaient aidé à le rétablir et qui lui firent une guerre désastreuse; il eut aussi à comprimer les révoltes de Marcien, de Léonce et d'Illus, ses généraux. Plongé dans la débauche et odieux à tout le monde, il finit par être enterré vivant, pendant qu'il était ivre, par la trahison de sa propre femme Ariadne, 491. Zénon avait donné en 482 le cél. édit connu sous le nom d'*Hénotique*.

ZENTA, bourg de la Hongrie (Bacs), à 14 kil. S. de Kis-Kaniza, sur la Theiss; cél. par la vict. que le prince Eugène et l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste y remportèrent en 1697 sur les Turcs.

ZÉPHYRE, nom que les Grecs donnaient au vent d'ouest, vent doux et léger. Ils en faisaient un fils d'Eole et de l'Aurore, et l'époux de Chloris. Les Latins donnaient à Zéphyre et à Chloris les noms de Favonius et de Flore. On représente Zéphyre sous la forme d'un jeune homme, à l'air doux et serein, avec des ailes de papillon et une couronne de fleurs.

ZEPHYRIN (saint), pape de 202 à 218, vit éclater la persécution de Sévère. On le fête le 26 août.

ZEPHYRIUM PROMONTORIUM, c.-à-d. *Cap du Couchant*, nom commun à plusieurs caps chez les anciens, notamment le cap *Bursano*, en Italie, près de Locres épizéphyrienne. Les autres étaient en Cilicie, en Paphlagonie, dans le Pont, l'île de Cypre, etc.

ZER-AFCHAN ou **SOGD**, *Polytimetus*, riv. du Turkestan indépendant, sort du lac Pandjikand, par 42° lat. N., passe à Samarcand et à Boukhara, et tombe, à 48 kil. S. O. de Boukhara, dans le lac Karakoul, qui communiq. avec le Djihoun; cours, 600 k. De nombreux canaux d'irrigation l'absorbent presque tout à fait avant le lieu de son embouchure.

ZERBI ou **GERBI** (île), *Meninx*, *Lotophagitis insula* des anciens, île de l'état de Tunis, dans le golfe de Cabès, par 10° 57' long. E., 33° 49' lat. N.: 46 kil. carrés: 30,000 hab. Ils sont chyites, très industrieux et commerçants. Beaucoup de villages, pas de chef-lieu. Climat très sec, sol fertile. Le lotus qu'on y trouvait autrefois en abondance n'y existe plus. Les Espagnols s'emparèrent de cette île au XVIe s., en 1560 : ils en fur. chassés la même année p. les Turcs; on y voit encore une pyramide construite avec les têtes des Espagnols qui périrent dans le combat.

ZERBST, *Servesta*, ville d'Allemagne, dans le duché d'Anhalt-Dessau, à 19 kil. N. O. de Dessau; 7,400 hab. Jadis plus importante. Patrie de l'impératrice Catherine II, née princesse d'Anhalt-Zerbst. Longtemps résidence des princes d'Anhalt-Zerbst.

ZERDUST. *Voy.* ZOROASTRE.

ZERREH (lac), *Aria palus*, lac de l'Afghanistan (Sedjistan), le plus grand de la contrée (160 k. sur 45). Au milieu est une île dans laquelle est la ville de Koukhozerd. Ce lac reçoit l'Helmend et d'autres

rivières : il inonde ses bords dans la saison pluvieuse. Sur sa rive S. O. est une ville de Zerrah.

ZERVANE-AKÉRÈNE, dieu suprême chez les Perses, était au dessus et d'Ormuzd et d'Ahriman, qui l'un et l'autre émanaient de lui. Son nom veut dire *le temps sans limites*.

ZETHÈS et CALAÏS, jumeaux, fils de Borée et d'Orithyie, firent partie de l'expédition des Argonautes, chassèrent les Harpyies qui tourmentaient Phinée, leur beau-frère, mais furent tués par Hercule, soit pour avoir insulté Hylas, soit à la suite d'une querelle avec Tiphys, pilote du navire Argo. Suivant les Athéniens, ils furent changés en deux Vents, dits les *Prodromes* (c.-à-d. *avant-coureurs*), parce qu'ils précèdent de 9 jours le lever de la Canicule, ou parce que leur souffle favorable invite au départ.

ZETHUS, fils de Jupiter et d'Antiope et frère d'Amphion, aida celui-ci à élever les murs de Thèbes. La Fable en fait un chasseur habile.

ZEUGITANE, contrée de l'Afrique romaine, qui ne fut jamais une province particulière, comprenait les environs immédiats de Carthage, moins peut-être les côtes, jusqu'à 30 à 35 kil. dans les terres.

ZEUGMA, c.-à-d. *lien, réunion*, ville de Syrie, en Comagène, au S. E., sur la rive droite de l'Euphrate, communiquait par un pont avec Apamée, située sur l'autre rive. Les deux villes avaient été fondées par Séleucus I ; mais le pont était plus ancien. Zeugma et Thapsaque étaient les deux points les plus fréquentés pour passer de Syrie en Babylonie.

ZEUNE (J.-Ch.), philologue, né en Saxe en 1736, mort en 1788, fut professeur à Leipsick, puis à Wittemberg. On a de lui des édit. de Xénophon, Leips., 1778-85 ; des *Idiotismes grecs* de Vigier, 1789, etc.

ZEUXIS, célèbre peintre grec, né vers 475 av. J.-C., mort vers 400, étudia le coloris sur les ouvrages d'Apollodore, dont il perfectionna le procédé, et fut le rival de Parrhasius. La noblesse des sujets, le grand caractère du dessin, la beauté divine des personnages, distinguaient les tableaux de Zeuxis : on admirait surtout son *Hélène*. Il devint très riche, et finit par ne plus vendre ses ouvrages. La plupart de ses chefs-d'œuvre ornèrent ensuite Rome, puis Constantinople. Le temps les a anéantis.

ZHÉ-HOL, ville de Chine. *Voy.* TCHING-TÉ.

ZIA ou ZÉA, *Céos* des anciens, île de l'Archipel, une des Cyclades, à 17 kil. S. E. du cap Colonne, par 37° 37' lat. N., 22° 1' long. E. : 22 kil. sur 13 ; 5,000 hab. Ch.-l., Zéa. Collines au centre. Climat délicieux ; sol fertile : fruits excellents, bon vin, coton ; vers à soie. *Voy.* CÉOS.

ZIANI (Sébast.), doge de Venise (1172-79), signa en 1177 la trêve de Venise entre l'empereur Frédéric Barberousse et la ligue lombarde, établit la cérémonie des épousailles du doge de Venise et de l'Adriatique pour consacrer en quelque sorte l'empire de sa patrie sur la mer. — Son fils, P. Ziani, succéda en 1205 à H. Dandolo, acheva la conquête de la Grèce et mourut en 1229. On l'avait remplacé de son vivant même, après 24 ans d'administration.

ZIANIDES, dynastie musulmane, fondée à Tlemcen par Yagmourezen-ben-Zian. *Voy.* TLEMCEN.

ZICCAVO, bourg de Corse, ch.-l. de canton, à ... kil. E. d'Ajaccio ; 1,200 hab.

ZIELA. *Voy.* ZELEIA et ZILEH.

ZIERIKZEE, ville de Hollande (Zélande), sur l'Escaut orient., à 26 kil. N. E. de Middelbourg ; ...00 hab. Jadis évêché. Clocher superbe brûlé en 1832. Très vaste citerne. Chantier de construction. Salines et raffineries de sel. Port ensablé en partie. Commerce (plus grand jadis). Pêche active. Bâtie au IXe siècle, et résidence des comtes de Zélande. Vainement assiégée en 1300 par les Flamands, qui y furent battus sur mer en 1304 par les Franç. : prise par les Esp. en 1576, mais bientôt reprise.

ZIGEUNES. *Voy.* BOHÉMIENS.

ZILEH, jadis *Zeleia*, ville de la Turquie d'Europe (Sivas), à 40 kil. S. O. de Tokat. *Voy.* ZELEIA.

ZIMBAOE, c.-à-d. *résidence royale*, ville de l'Afrique mérid., capitale du Monomotapa, et résidence du souverain, sur la droite du Zambèze, vers son confluent avec la Manzora, entre Tète et Sena.

ZIMISCÈS (JEAN), empereur grec. *Voy.* JEAN.

ZIMMERMANN (J.-J), fanatique, né en 1644 à Wayhingen en Wurtemberg, mort en 1693, était diacre de Bittigheim. Il se fit disciple de Bœhme et de Bronquell, donna beaucoup d'éclat par ses prédications aux opinions des Bœhmistes, publia un ouvrage mystique, *Révélation presque complète de l'Antechrist*, qui lui fit perdre son diaconat, erra prêchant et faisant des prosélytes en Allemagne et dans les Provinces-Unies, occupa 4 ans une chaire de mathématiques à Heidelberg, passa ensuite à Hambourg, puis à Rotterdam et mourut au moment de s'embarquer pour l'Amérique. On a de lui, entre autres ouvrages, *Scriptura sacra Copernicans* (trad. en allem., Hambourg, 1770, in-8), et *Coniglobium nocturnale stelligerum* (Hambourg, 1740, in-8).

ZIMMERMANN (J.-George), médecin et philosophe suisse, né en 1728 à Brugg (en Argovie), mort en 1795, fut 14 ans médecin dans sa ville natale, la quitta en 1768 pour se rendre à Hanovre avec le titre de premier médecin du roi d'Angleterre, fut appelé à Berlin pour soigner Frédéric II mourant ; tomba sur la fin de sa vie dans une hypocondrie qui empoisonna ses dernières années, et finit par devenir fou. Il écrivit avec violence contre les Illuminés et les révolutionnaires, et s'attira ainsi de fâcheuses affaires. On a de lui un *Essai sur la Solitude* (en allemand), ouvrage célèbre qui parut d'abord en un seul volume, 1756, et dont il fit plus tard 4 volumes, 1773-86 (trad. en fr. par Mercier, 1790 ; Jourdan, 1825) ; *De l'orgueil national*, 1758 ; *De l'expérience en médecine*, 1763-74, le plus savant de ses ouvrages (trad. par Lefebvre de Villebrune, 1774 et 1818).

ZINGARELLI (Nicolo), musicien né en 1751 à Naples, mort en 1837, vint en France en 1804, fut nommé en 1806 maître de chapelle du Vatican, et devint en 1820 directeur du Conservatoire à Naples. On a de lui plusieurs opéras : *Montezuma, Alzinda, Pirro, Artaserse, Romeo e Giulietta, Il conte di Saldagna, Inez de Castro*. Il a aussi composé des oratorios, une infinité de *messes*, de *motets*, etc.

ZINGARI. *Voy.* BOHÉMIENS.

ZINZENDORF (Phil.-Louis, comte de), ministre d'état autrichien, né en 1671, mort en 1742, fut successivement membre du conseil aulique d'empire (1695), ambassadeur extraordinaire en France après la paix de Ryswyk, conseiller privé (1705), commissaire impérial à Liége, après la prise de Landau, pour y installer un nouveau gouvernement, joua le plus grand rôle sous l'empereur Joseph I, puis sous Charles VI, et finit par remplacer le prince Eugène dans la haute direction des affaires ; il décida les guerres avec la Turquie, avec la France, ainsi que la Quadruple-Alliance, mesures qui toutes furent peu populaires à cause de leurs résultats ; il se donna aussi beaucoup de mouvement pour la Pragmatique de Charles VI, mais ne prit pas les précautions qui eussent pu en assurer l'exécution. Il quitta les affaires à la mort de son maître.

ZINZENDORF (Nic.-Louis, comte de), né à Dresde en 1700, mort en 1760, fils d'un chambellan d'Auguste III, électeur de Saxe, roi de Pologne, était lui-même conseiller en Saxe. Il mena d'abord une vie extrêmement scandaleuse, mais en 1721, ayant donné asile à quelques descendants d'anciens frères Moraves persécutés, il adopta leurs opinions, et créa bientôt à Herrnhutt, de concert avec eux, un établissement et une nouvelle secte *Frères Moraves* connue sous le nom de *Herrnhütte*

il prêcha, écrivit et envoya des missionnaires pour répandre leurs dogmes, mit en ordre leur ancienne liturgie (1727), alla faire des conversions dans le Groënland (1732), et de retour en Europe abandonna toute fonction publique pour ne travailler qu'au développement de son institution.

ZINZILI, port de l'Iran. *Voy.* INZELI.

ZIPANGU, nom sous lequel Marco-Polo désigne le Japon.

ZIPH (désert de), en Palestine, dans la tribu de Juda, près de la mer Morte et du pays d'Engaddi; à l'entrée (et à 8 milles d'Hébron à l'E.), était une ville de même nom.

ZIPS, *Cepusiensis comitatus*, comitat de la Hongrie septentrionale, dans le cercle en-deçà de la Theiss, borné au N. par la Galicie, à l'E. par le comitat de Saros, au S. par ceux d'Abaujvar, de Torna et Gœmœr, à l'O. par celui de Lyptau; 100 kil. sur 25; 170,000 hab. Ch.-l. Leutschau. Ce comitat renferme 16 villes qu'on appelle les *Seize bourgs privilégiés*, et dont l'ensemble forme un district indépendant de la juridiction du comitat de Zips; la principale est Neudorf. Ce comitat est en partie couvert par les Carpathes. Rivières, le Poprad, le Hernad, la Golnitz, le Dunajec. Climat froid. Fer, cuivre, eaux minérales, etc.

ZISKA (J. TROCZNOV, dit), fameux chef des Hussites, né vers 1360, était un noble bohémien. Il perdit un œil au service (d'où son nom de *Ziska*, borgne), se mit à la tête des Bohémiens révoltés peu après le supplice de J. Huss (1417), prit Prague (1419), refusa de reconnaître l'emp. Sigismond pour roi de Bohême à la mort de Venceslas, pilla les couvents, ravagea avec fureur les terres des seigneurs catholiques; forma contre Sigismond une confédération formidable; fit de Tabor sa place d'armes et la fortifia, battit Sigismond au mont Wintkow en 1420, résista en 1421 aux deux armées impériale et hongroise de cet emp.; bien qu'ayant perdu son dernier œil, et quoique cerné sur le mont Taurkand, il s'ouvrit un chemin, remporta encore plusieurs victoires, et força Sigismond à lui accorder la paix et à lui donner avec le titre de vice-roi de Bohême un pouvoir absolu sur ce royaume. Il mourut de la peste en 1424, au moment où il allait prêter serment à l'empereur. On raconte que les Bohémiens firent de sa peau un tambour dont le son, disaient-ils, avait la vertu d'intimider les ennemis et de les mettre en fuite.

ZITTANG ou PANLANG, fleuve de l'empire Birman, est une branche de l'Iraouaddy, dont il se sépare entre Ava et Amarapoura, coule au S. E., puis au S. O. et au S., arrose une ville du nom de Zittang à 35 kil. E. de Pégou, et se jette dans le golfe de Martaban à l'E. de Rangoun, et au N. O. de Thaleayn. Cours, 700 kil.

ZITTAU, ville du roy. de Saxe (Lusace), à 80 kil. E. de Dresde; 8,100 hab. Double enceinte de murs. Bibliothèque, cabinet de médailles, cabinet d'histoire naturelle. Entrepôt des fils et des toiles de la Lusace. Patrie de l'orientaliste Michaelis. Prise et pillée en 1757 par les alliés de l'électeur de Saxe.

ZIZIM, ou plus exactement DJEM, fils de Mahomet II, né en 1459, disputa le trône à Bajazet II son frère aîné (1481 et 82), fut deux fois vaincu, et se réfugia à Rhodes près du grand-maître de l'Ordre, qui lui promettait des secours; mais celui-ci, gagné par Bajazet, le retint captif; il fut transféré de prison en prison en Savoie et en France, puis fut remis au pape Innocent VIII, qui reçut pour le garder une pension du sultan. Charles VIII, qui comptait se servir du captif dans ses projets contre les Ottomans, se le fit remettre par Alexandre VI et l'emmena à Naples, mais Zizim mourut aussitôt qu'il eut été remis à ce prince (1495). On prétend qu'il périt de la main d'un barbier qui se servit, pour le raser, d'un rasoir empoisonné.

ZLOCZOW, ville de Galicie, ch.-l. de cercle, à 80 kil. E. de Lemberg; 6,200 hab. Château. Le cercle de Zloczow, entre la Russie au N. et à l'E., et les cercles de Zolkiev, Tarnopol, Brzezany et Lemberg, a 90 kil. sur 60, et compte 234,550 hab. (dont 26,000 Juifs). On y trouve la source du Bug.

ZNAYM, ville des États autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, à 55 kil. S. O. de Brünn; 5,000 hab. Vieux palais, maison du conseil, abbaye de Luka, etc. C'est là que mourut l'empereur Sigismond (1437). Combat d'avant-garde entre les Autrichiens et les Français, suivi d'un armistice signé entre Napoléon et l'empereur François (le 11 juillet 1809). Cet armistice prépara la paix de Vienne de 1809. — Le cercle de Znaym, situé entre ceux de Brunn à l'E. et au N. E., d'Iglau au N. O. et à l'O., et l'archiduché d'Autriche au S., a 65 kil. sur 80, et compte 160,000 hab.

ZOBEIDAH (la Fleur-des-Dames), cousine-germaine et seule femme légitime du calife Haroun-al-Raschid, fut mère d'Amin, successeur du calife (809), et fut bien traitée par Al-Mamoun qui le remplaça. Elle mourut en 831. On lui attribue la fondation de Tauris (792).

ZOBEIR, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 14 kil. S. de Bassora; fondée sur les ruines de l'ancienne Bassora, par des familles qui voulaient se mettre à l'abri des attaques des Wahabites.

ZODIAQUE (de *Zôdion*, diminutif de *Zoon*, animal), large bande du ciel dont l'écliptique occupe le milieu, comprend l'espace que le soleil semble parcourir dans sa révolution annuelle, et dans lequel est renfermé le cours des planètes: cette zone, à laquelle on donne près de 16 à 18 degrés de largeur, a été divisée en 12 parties, correspondant chacune à un des mois de l'année, et renfermant une constellation ou réunion d'étoiles appelée signe. En voici les noms: le *Bélier*, le *Taureau*, les *Gémeaux* (pour le printemps); l'*Écrevisse*, le *Lion*, la *Vierge* (pour l'été); la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire* (pour l'automne); le *Capricorne*, le *Verseau*, et les *Poissons* (pour l'hiver). Ces 12 signes correspondent aux mois de Mars, Avril, Mai; Juin, Juillet, Août; Septembre, Octobre, Novembre; Décembre, Janvier, Février. — On a réuni le nom des divers signes dans les deux vers latins suivants:

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

La connaissance et l'usage du zodiaque sont de la plus haute antiquité; on le trouve chez les Chaldéens, les Egyptiens, les Indiens, les Arabes. Le zodiaque était représenté sur plusieurs monuments de la plus haute antiquité, notamment dans un temple de Denderah en Égypte. *Voy.* DENDERAH.

ZOÉ, impératrice d'Orient, d'abord maîtresse, puis 4e femme de Léon VI, reçut ce titre après la naissance de Constantin VII (Porphyrogénète II). Elle fut chassée du palais à la mort de son mari (911), y fut rappelée en 914 par son fils, le jeune Constantin Porphyrogénète: liguée avec Romain I (Lécapène), son amant, elle jouit d'un grand pouvoir, jusqu'à ce que ce dernier la confinât dans un cloître (919). — La 1re femme de Léon VI s'appelait aussi Zoé.

ZOÉ, impératrice d'Orient, fille de Constantin IX et femme de Romain III (1028): fit périr Romain (1034), pour placer sur le trône son amant Michel IV, dit le *Paphlagonien*. Celui-ci l'épousa, mais la maltraita, et la força de reconnaître pour son successeur son neveu Michel V (1035). Elle fut encore plus malheureuse sous ce dernier (1041), mais elle excita une émeute à Constantinople et fut proclamée impératrice avec sa sœur Théodora. Elle épousa en 3es noces Constantin X Monomaque (1042), et dès lors eut seule tout le pouvoir. Elle mourut en 1052

ZOËGA (George), archéologue danois, né en 1755 à Dahler, près de Ripen (Jutland), mort en 1809, étudia à Gœttingue sous Heyne, voyagea comme gouverneur avec un jeune gentilhomme, fut chargé par le ministre Guldberg de classer les médailles existant à Copenhague, puis fit aux frais du roi un voyage numismatique, visita le musée de Vienne, vint à Rome où il se maria et abjura le luthéranisme; se fixa en 1804 à Kiel, avec les titres de professeur et d'agent du roi de Danemark. On doit à Zoëga diverses *Dissertations*, qui ont été recueillies en 1817; le *Catalogus codicum copticorum Musei Borgiani*; et le célèbre traité *De usu et origine obeliscorum* (1797-1800), où il prouve que l'écriture hiéroglyphique fut employée jusqu'à la chute du paganisme, frayant ainsi la voie aux découvertes subséquentes.

ZOHAK, usurpateur venu d'Arabie, fut ennemi de Djemchid, le vainquit, le détrôna et le coupa en deux, puis se plaça sur le trône de Perse. Féridoun, fils de Djemchid, mit fin à sa cruelle domination et l'enferma dans une caverne du mont Demavend.

ZOHAR, c.-à-d. *splendeur*, un des livres théologiques des Juifs modernes, contient des explications cabalistiques sur les livres de Moïse, mêlées à toutes sortes de rêveries. On en attribue la rédaction à Ben-Yokaï, disciple du rabbin Akiba. Le Zohar a été traduit en latin.

ZOÏLE, *Zoïlus*, fameux critique grec, connu par l'amertume de ses censures à l'égard d'Homère (d'où son surnom d'*Homeromastix* ou fouet d'Homère), était né, à ce qu'on croit, à Ephèse ou à Amphipolis, et vivait au IVe siècle av. J.-C. On a débité mille fables sur son compte: on l'a fait vivre 132 ans (de 400 à 268); on a dit qu'il fut crucifié ou lapidé par la foule admiratrice d'Homère. On lui attribuait 9 livres de *Remarques hypercritiques* sur Homère, une *Histoire d'Amphipolis*, une *Histoire générale du monde jusqu'à Philippe* (roi de Macédoine). Son nom est resté synonyme de critique envieux et partial; on l'oppose à celui d'Aristarque.

ZOLKIEW, ville de Galicie, ch.-l. de cercle, à 22 kil. N. de Lemberg; 4,000 hab. Château. — Le cercle de Zolkiew, entre ceux de Zloczow à l'E., de Przemysl et de Lemberg au S. et au S. O., la Russie d'Europe au N., a 100 kil. sur 70, et 218,500 hab.

ZOLLIKOFER (George-Joachim), célèbre prédicateur protestant, né en 1730 à Saint-Gall (Suisse), fut successivement ministre dans le pays de Vaud, chez les Grisons, à Leipsick, etc., et mourut en 1788. Ses *Sermons* ont été publiés à Leipsick, 1789-1804, 15 vol. in-8.

ZOLTAN, fils d'Arpad, ravagea l'Europe occidentale à la tête des Hongrois, de 907 à 955, mais fut enfin battu sur le Lech par Othon I; changeant alors de système, il se fixa au N. de l'Adriatique, entre la Dalmatie, la Styrie et la Transylvanie, y jeta les fondements du roy. de Hongrie et n'attaqua plus que l'empire d'Orient. Il laissa le pouvoir à son fils en 960.

ZONARAS (J.), historien grec du XIIe siècle, fut secrétaire d'état sous Jean et Manuel Comnène, puis se fit moine dans une île solitaire. Il a laissé des *Annales* qui vont de la création du monde à la mort d'Alexis Comnène (1118), et qui font partie de la Byzantine. Cet ouvrage est précieux pour ce qui regarde Constantin et les princes de sa maison. Il se trouve dans la Byzantine et a été trad. (avec Xiphilin et Zosime) par le prés. Cousin, Paris, 1678, in-4.

ZONZONATE ou **ZEZONTLATL** (c.-à-d. *les 400 sources*), dite aussi *Trinidad*, ville du Guatimala (San-Salvador), à l'embouchure d'une riv. de même nom dans le Grand Océan; 450 familles.

ZOPYRE, satrape perse, fils de Mégabyze, est célèbre par son dévouement à son prince. Pour faciliter à Darius I la prise de Babylone, il se coupa le nez et les oreilles, puis obtint l'entrée de la ville en se plaignant de la cruauté du roi qui, disait-il, l'avait traité d'une manière si cruelle et si ignominieuse ayant ainsi gagné la confiance des assiégés qui lui donnèrent le gouvernement de leur ville, il en ouvrit les portes à Darius.

ZOROASTRE, en pehlvi *Zaradot*, en zend *Zerotochtro*, en persan *Zerdust*, auteur ou réformateur du magisme ou religion des Perses anciens, des Parthes et des Guèbres, naquit probablement en Médie, dans l'Aderbaïdjan (ou Atropatène), sous le règne de Gouchtasp (peut-être Hystaspe, père de Darius I). La relig. des Mèdes étant chargée de pratiq. superstit., Zoroastre entreprit de la réformer. Après avoir passé la 1re partie de sa vie à voyager pour conférer avec les savants les plus illustres, il s'enferma dans une grotte, selon les traditions fabuleuses des Perses, fut enlevé au ciel, vit Ormuzd face à face, et reçut de lui mission d'aller prêcher à l'Iran (Perse) une doctrine nouvelle. Il se présenta d'abord à la cour de Gouchtasp, qui régnait à Balkh, en Bactriane, parvint à se faire accueillir, courut pourtant des dangers par la malice de ses ennemis, déjoua leurs trames et finit par convertir le roi Gouchtasp, puis Isfendiar son fils, et avec eux tout l'Iran occidental; en vain 80,000 brahmes vinrent de l'Inde (l'Iran oriental) pour le convaincre d'erreur: il les confondit, et tout le pays jusqu'au Sind reçut sa loi. Il consigna, dit-on, ses doctrines dans 21 livres dits *Nosks* qu'il avait recueillis de la bouche même d'Ormuzd, et dont les débris formèrent le *Zend-Avesta* (la parole vivante). Excessivement âgé, il se retira sur le mont Albordj, et il y mourut on ne sait à quelle époque. Souvent on le fait périr au sac de Balkh, lors de la grande irruption des hordes du Touran dans les états de Gouchtasp. Les légendes relatives à Zoroastre sont très nombreuses et souvent contradictoires; on ne peut en tirer d'indications biographiques précises. Il est probable qu'on aura accumulé sur la tête d'un seul homme une foule de traditions relatives les unes aux divers chefs de la religion des Perses, les autres à l'histoire de la religion même. De là les variations sans fin sur Zoroastre, sur sa patrie, sur son rôle, sur les événements de sa vie. L'époque de sa naissance flotte du XIIIe au VIe siècle av. J.-C.; souvent on l'a fait naître en Bactriane, à Balkh même. Il semble hors de doute que le Parsisme a successivement revêtu diverses formes, que la plus célèbre est celle dont Zoroastre fut le propagateur, que ce prétendu prophète ne fut qu'un réformateur, que sa réforme n'était qu'une simplification du culte ancien, que cette réforme partit de l'ouest et du nord-ouest, et fut faite sous l'influence ou avec la coopération du souverain, que la portion orientale de la monarchie ne l'accepta qu'après résistance, enfin qu'il vint du nord une autre opposition et que les adhérents de la nouvelle religion subirent une réaction terrible qui sembla frapper de mort la réforme, et qui pourtant ne fut que momentanée. Outre le *Zend-Avesta* (*Voy.* ce mot), on a sous le nom de Zoroastre des *Oracles magiques*, qui sont évidemment un livre apocryphe fabriqué au Ier ou au IIe siècle de J.-C. pour favoriser les systèmes des philosophes de cette époque. La religion de Zoroastre admettait deux principes opposés, Ormuzd et Ahriman, au dessus desquels s'élève un dieu suprême, Zervane-Akerène, prescrivait le culte du feu, réglait la vie publique comme la vie privée, annonçait des peines et des récompenses après la mort, etc.; elle avait pour ministres les *Mages*. *Voy.* ORMUZD, MITHRAS, GUÈBRES, MAGES, etc.

ZOROBABEL, juif qui se mit à la tête de ceux de ses compatriotes captifs à Babylone qui voulurent revenir en Judée quand Cyrus le leur permit (536 av. J.-C.), seconda les efforts du grand-prêtre Jésus pour le rétablissement du culte, et releva le temple en dépit des Samaritains.

ZOSIME, historien grec du ve siècle, avait été avocat du fisc vers le temps de Théodose-le-Jeune ; il portait le titre de comte et était un païen zélé. On a de lui une *Histoire romaine* (des empereurs) en 6 livres, laquelle ne va que jusqu'en 410 : il s'y montre fort partial contre les chrétiens : la meilleure édition est celle de Reitemeier, Leipsick, 1784, in-8. Le présid. Cousin l'a donnée en français (avec Xiphilin et Zonaras), Paris, 1678, in-4.

ZOSIME (saint), pape de 417 à 418, se laissa un instant induire en erreur par Célestius et Pélage, mais reconnut bientôt l'hérésie et la condamna. On a de lui treize *Lettres* et un fragment de sa *Constitution* contre Pélage. Sa fête est célébrée le 26 décembre.

ZOTTON, premier duc de Bénévent, était un des guerriers Lombards qui accompagnèrent Alboin. Il conquit Bénévent vers 571 et y régna 20 ans.

ZOUAVES, corps d'infanterie indigène de l'Algérie au service de la France, admet aussi beaucoup de soldats européens, et est commandé par des officiers français. Créé en 1830 par le général Clausel.

ZOUBOV (Platon), dernier favori de Catherine II, fut nommé par cette impératrice prince et grand-maître de l'artillerie, acquit d'énormes richesses par des exactions, fut exilé de la cour par Paul I, trempa dans le meurtre de ce monarque, puis vécut dans la retraite jusqu'à sa mort (1817).—Son frère Valérien Zoubov, né en 1760, mort en 1804, eut part aux faveurs de Catherine, fut placé à la tête de l'armée de Perse, prit Derbend et ne fit rien d'ailleurs qui justifiât sa rapide fortune.

ZOUCHIO, l'ancienne *Pylos*. *Voy*. NAVARIN.

ZOUK-MIKAEL, ville de Syrie (Acre), dans le Kesraouan, à 28 kil. N. E. de Béirout ; 12,000 hab. Palais du cheik Béchara (mort en 1227), église Saint-Michel, palais du délégué du Saint-Siége, résidence du patriarche. Grand commerce en soie et en vins.

ZOUMBO, établissement portugais de l'Afrique orientale, dans une île du Zambèze, à 400 kil. S. O. de Tète. Les indigènes y apportent beaucoup d'or, d'ivoire et de dents de rhinocéros.

ZOUNGARIE. *Voy*. DZOUNGARIE.

ZUENTIBOLD. *Voy*. SVIATOPOLK.

ZUG, *Tugium*, ville de Suisse, capit. du cant. de ce nom, sur le lac de Zug, à 26 kil. S. de Zurich ; 3,300 hab. Gymnase, bibliothèque. Deux rues de Zug s'abîmèrent dans le lac en 1455 ; plusieurs maisons furent détruites de même en 1594 ; en 1795, la ville fut en partie brûlée.

ZUG (canton de), *Tugensis pagus*, 8e canton de la Confédération helvétique, au centre, borné par ceux de Zurich au N., Schwitz à l'E. et au S., Argovie à l'O. : 20 kil. sur 16 ; 18,000 hab. Capit., Zug. Deux bailliages (l'intérieur et l'extérieur). Climat doux. Châtaignes, fruits, fromages, beurre, kirschenwasser. Les habitants sont de race allemande, et catholiques. Le gouv. est démocratique. Zug fut reçu dans l'ancienne confédération des cantons en 1352.

ZUG (lac de), en Suisse, dans les cant. de Zug et de Schwitz, a 14 kil. de long., 2 kil. de largeur moyenne, environ 215^m^ de profondeur. Il communique avec la Reuss par la Lorze, qui en sort au N.

ZULIA, riv. du Venezuela, tombe dans le lac Maracaybo, au S., et donne son nom à un dép. orient.

ZULLICHAU, ville et château des États prussiens (Brandebourg), à 35 kil. E. de Francfort-sur-Oder ; 5,300 hab. Château.

ZULPICH ou **ZULCH**, l'ancien *Tolbiac*, ville des États prussiens (Province-Rhénane), à 33 kil. S. O. de Cologne ; 1,120 hab. *Voy*. TOLBIAC.

ZUMALACARREGUY (Thomas), général espagnol, né en 1788 dans le Guipuscoa, était commandant dans la garde royale à la mort de Ferdinand VII ; il se démit de ses fonctions pour suivre don Carlos, souleva le Guipuscoa, fit une terrible guerre de partisan aux Christinos, qu'il rejeta sur l'Èbre, assiégea et prit Villafranca, mais fut mortellement blessé devant Bilbao en 1835. Il avait les qualités d'un général et était l'idole de ses soldats.

ZUNIGA, bourg d'Espagne, dans la Navarre, à 50 kil. S. O. de Pampelune, a donné son nom à la maison de Zuniga, une des plus anciennes d'Espagne, que l'on fait descendre d'Alphonse, infant de Navarre, et de Sanctie, dame et héritière de Zuniga. Cette maison a fourni un grand nombre d'hommes qui se sont distingués dans l'administration, dans l'église et dans l'armée. On connaît surtout Jean de Zuniga, grand-maître de l'ordre d'Alcantara, puis archevêque de Séville et cardinal (1503). Il servit avec zèle le roi Ferdinand-le-Catholique, contribua à la conquête du roy. de Grenade, encouragea les lettres et fut le protecteur d'Antoine de Lebrija.

ZURAVNO, bourg de Galicie (Brzezany), sur le Dniestr, à 28 kil. E. de Stry. Aux environs, Sobieski et 10,000 Polonais tinrent 23 jours contre 200,000 Turcs et Tartares ; ils n'échappèrent à une perte certaine qu'en signant le traité de Zurawno (1676), qui donnait aux Turcs la Podolie. *V*. SOBIESKI.

ZURBARAN (François), peintre, surnommé le *Caravage espagnol*, né en 1598 dans l'Estramadure, mort en 1662, commença sa réputation en copiant avec le plus rare bonheur des tableaux du Caravage qui étaient arrivés à Séville. Il a orné cette ville d'une foule de chefs-d'œuvre, parmi lesquels on remarque le tableau du maître-autel de la cathédrale de Séville, et un *Saint-Thomas* d'Aquin.

ZURICH, *Turicum*, *Tigurum*, *Duregum*, ville de Suisse, cap. du canton de Zurich, sur la Limmat, à l'extrémité du lac de Zurich, à 70 kil. S. E. de Bâle ; 11,000 hab. On y remarque quelques édifices : l'hôtel-de-ville, la maison des orphelins, celle des aliénés, le Casino. Université (créée en 1833), amphithéâtre anatomique, salle de physique, collections, plus. bibliothèques ; collége, gymnase, école des arts, école d'aveugles, institut politique, etc. Soieries, mousselines, gazes, tissus de coton, vinaigre, etc. Zurich existait sous les Romains ; elle devint ville impériale en 1218. Avant 1250 elle s'affranchit de la prééminence des nobles et se donna un régime démocratique. Elle entra en 1351 avec le canton de son nom dans la confédération Suisse, mais ayant pris querelle, en 1436, avec Glaris et Schwitz pour la possession du Tockenbourg, elle fit alliance avec l'Autriche (1439) et sortit de la confédération pour n'y rentrer qu'en 1450. Dès 1516 Zwingle prêcha la réforme à Zurich qui fut la vraie métropole du Zwinglianisme et en quelque sorte le berceau du calvinisme. Zurich s'est distinguée comme ville littéraire par ses écoles et par l'instruction de ses habitants. On l'a nommée l'*Athènes de la Suisse*. Gessner, Bodmer, Lavater, Meister, Fuseli, Hess, Pestalozzi y sont nés. La bataille de Zurich gagnée en 1799 par les Français (commandés par Masséna) sur les Austro-Russes empêcha la France d'être envahie de ce côté.

ZURICH (canton de), premier canton de la Confédération helvétique, borné par le grand-duché de Bade et le canton de Schaffhouse au N., par ceux de Saint-Gall, Zug, Schwitz au S., par le canton d'Argovie à l'O. et par celui de Thurgovie à l'E. : 62 kil. sur 43 ; 1,850 kil. carrés ; 251,000 hab. (dont environ 6,700 catholiques). Capit., Zurich. Plusieurs rivières : Rhin, Reuss, Limmat, Sihl, Thur : plusieurs lacs, entre autres celui de Zurich. Montagnes qui ne passent pas 1,160^m^ ; point de glaciers. Forêts, pâturages ; agriculture bien entendue (aucun canton n'égale Zurich sous ce rapport). Industrie et commerce florissants : cidre et kirschenwasser. Houille. Il y a un grand conseil de 212 membres, un petit conseil de 25 et un tribunal d'appel. Le canton de Zurich fut admis en 1351 dans la confédération ; il ne se composait alors que de la ville et d'un district au bord de la

ihl. Il acquit ses limites actuelles surtout du XIVe u XVIe siècle. Il fut en 1798 et 99 le théâtre de sanlantes opérations militaires des Français et des usses. En 1802 il s'y éleva des dissensions dont es résultats furent l'intervention française et l'organisation de la Suisse en dix-neuf cantons.

ZURICH (lac de), en Suisse, dans les cantons de urich, Saint-Gall et Schwitz : 35 k. sur 3 de largeur oyenne; 200m de profondeur près de la presqu'île e l'Aue. On le divise en 2 parties (lac supérieur et c inférieur) : au point de partage se voit le pont e Rapperschwyl, qui a 1,800 pas de long. Le lac e Zurich reçoit la Linth et s'écoule par la Limmat.

ZURITA (Jérôme), historien espagnol, né en 1512 Saragosse, mort en 1581, fut administrateur des illes de Barbastro et d'Huesca, fiscal de Madrid, hargé d'affaires en Allemagne pour le conseil de astille, historien d'Aragon, voyagea en Italie et en icile pour recueillir des documents et finit par se ixer chez des Hiéronymites. Il a laissé des *Annales le la couronne d'Aragon*, Saragosse, 1562-79, 6 vol. n-fol. C'est lui qui découvrit le *Chronicon Alexanrinum* ou *Pascale*, édité depuis dans la Byzantine.

ZURLAUBEN (le baron de LA TOUR-CHATILLON DE), 'une noble famille allemande qui remonte au emps d'Othon I, naquit à Zug en 1720, se mit au ervice de la France, fit les campagnes de 1742, 3, etc., se distingua en 1762 à la défense des reranchements de Melsungen et prit sa retraite en 780 avec le titre de lieutenant-général. Il mourut n 1795. Il était associé de l'Académie des Inscripions, et a laissé, entre autres ouvrages, *Histoire militaire des Suisses*, Paris, 1751-53, 8 vol. in-12; *ableaux topographiques, politiques et littéraires de a Suisse*, 1780-86, 4 vol. grand in-fol. (réimprimé ous le titre de *Tableaux de la Suisse* ou *Voyage pitoresque*, Paris, 1784-88, 12 vol. in-4).

ZURLO (Joseph, comte), né en 1759 à Naples, nort en 1828, suivit d'abord le barreau de Naples, evint directeur des finances en 1798, se tint à écart pendant la courte durée de la république arthénopéenne, reprit sa place en 1800, rétablit le rédit et entreprit des réformes qui soulevèrent conre lui des mécontentements, fut renversé par la cabale e la reine et d'Acton, suivit néanmoins la famille oyale lors de son 2e exil, mais se rallia en 1809 à lurat, et fut sous lui ministre de la justice, puis e l'intérieur, suivit à Trieste la veuve de Murat, entra dans sa patrie en 1818 et redevint ministre le l'intérieur lors de la révolution de 1820; mis en ccusation par les *carbonari* pour une cause insinifiante, il donna sa démission, qui fut suivie de la etraite de tout le cabinet.

ZUTPHEN, ville forte de Hollande (Gueldre), ur l'Yssel, à 14 kil. S. de Deventer; 9,800 hab. Belle église de Sainte-Walburge (ancienne cathérale), hôtel-de-ville à cinq façades, etc. Ville très ncienne; elle appartint à l'évêque d'Utrecht dès 202; plus tard ville hanséatique avec titre de omté. Prise par l'armée des Etats (1530), par don Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe (1572), par e prince Maurice (1591), par les Français (1672); ette dernière fois, elle fut démantelée.

ZUYDERZÉE, c.-à-d. *mer du Sud*, vaste golfe le la mer du Nord, entre la Hollande à l'O., la Frise et 'Over-Yssel à l'E., la province d'Utrecht et la Gueldre u S.; son entrée est située au N. et est fermée par les les de Texel, de Vlieland, Ter-Schelling, Ameland qui n'y laissent pénétrer les vaisseaux que par quelques passes : 220 kil. du N. E. au S. O., 75 kil. de largeur moyenne. Au S. O. on remarque le golfe de l'Y qui est uni à la mer de Harlem (petit lac de la Hollande). Le Zuyderzée reçoit l'Yssel et les deux Vechts. La moitié méridionale du Zuyderzée se nommait au temps des Romains lac *Flevo*; il était au milieu des terres, ou ne tenait que par un filet d'eau à la mer du Nord; mais en 1282 une inondation terrible submergea tout l'espace qui forme aujourd'hui la partie septentrionale. Il a été question dans ces vingtcinq dernières années de dessécher le Zuyderzée; mais la crainte d'anéantir le commerce maritime des villes qui ont un port sur ce golfe a fait renoncer à ce projet. — Sous l'empire français, de 1810 à 1814, il y eut un département du Zuyderzée, formé de la Hollande septentrionale et d'une partie de la province d'Utrecht. Il avait pour ch.-l. Amsterdam.

ZUYLICHEM (HUYGHENS DE). *Voy.* HUYGHENS.

ZVORVIK ou IZVORNIK, ville de la Turquie d'E. (Bosnie), ch.-l. de livah, sur la Drina, à 140 kil. N.E. de Travnik; 14,000 hab. Château. Commerce avec Belgrade et Semlin. Aux env., mines de plomb.

ZWARTE-WATER, riv. de Hollande. *Voy.* VECHT.

ZWEYBRUCKEN, nom allem. de DEUX-PONTS.

ZWENTIBOLD, roi de Lorraine. *Voy.* SVIATOPOLK.

ZWICKAU, *Cygnea*, ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 27 kil. S. O. de Chemnitz; 7,000 hab. Ch.-l. de cercle. Anc. chât., auj. mais. de détention et de travail. Bibliothèque. Drap, cotonnade, cire à cacheter, carmin. Jadis v. impér. Pat. de J. Feller.

ZWICKER (Dan.), chef de secte, né à Dantzick en 1612, mort en 1678. Après avoir été médecin, il quitta sa profession pour s'occuper de religion, se fit socinien, puis se rapprocha de l'arminianisme, tenta de fondre les diverses communions chrétiennes; devint ainsi le chef de la secte des *Conciliateurs* ou *Tolérants*, mais pour quelques prosélytes qu'il fit, il s'attira une multitude d'ennemis parmi les théologiens. Des ouvrages qu'il a laissés, le principal est l'*Irenicon irenicorum*, Amsterd., 1658, in-8.

ZWINGER (Théod.), médecin, né à Bâle en 1658, mort en 1724, se fit un nom comme praticien et professeur, eut la chaire de médecine à l'académie de Bâle, devint médecin et conseiller aulique du duc de Wurtemberg, du marquis de Bade-Dourlach, etc.; alla secourir Fribourg en proie à une épidémie (1710). On a de lui le *Théâtre botanique*, Bâle (en allemand), 1696, in-fol., avec fig., ouvrage fort estimé dans son temps, mais auj. bien dépassé. — Son trisaïeul, Théodore Zwinger dit l'*ancien* (1533-88), avait aussi été un célèbre médecin et mourut à Bâle d'une épidémie qu'il avait combattue avec le plus grand dévouement. On lui doit, entre autres ouvrages, le *Theatrum vitæ humanæ*, Bâle, 1565, compilation anecdotique fort curieuse.

ZWINGLE ou ZWINGLI (Ulrich), fameux Réformateur, né en 1484 à Wildhaus dans le canton de St-Gall, mort en 1531, était curé de Glaris à 22 ans. Il assista, comme aumônier des Suisses auxiliaires de Jules II, à la bataille de Novare, suivit une autre armée de Suisses à Marignan, prêcha dès lors contre la coutume de ses compatriotes de se mettre à la solde de l'étranger, fut nommé en 1516 curé de Notre-Dame-d'Einsiedeln ou des Ermites, attaqua en chaire dès cette année, et un an avant Luther, le luxe et les abus de la cour de Rome, fut porté par ses nombreux adhérents à la cure de Zurich (1518), développa de plus en plus ses idées de réforme, décida le grand-conseil de Zurich à ne plus laisser enseigner que l'Evangile, sollicita en 1523 le colloque de Zurich, à la suite duquel furent supprimés et le célibat des prêtres et la messe (1524 et 25), et se maria. Nommé recteur du gymnase de Zurich, il réorganisa les études dans cette ville. Bien que différant de Luther sur quelques points entre autres sur la présence réelle dans l'Eucharistie (que Zwingle niait et qu'admettait Luther), il tenta de se rapprocher de ce chef de la réforme. Berne venait d'adopter son système (1528), et il avait l'espoir de l'étendre par toute la Suisse, quand éclata la guerre dite *de Cappel*, entre les deux croyances opposées (Catholiques et Réformés) : cette guerre,

étouffée par une première paix (1529), renaquit presque aussitôt, et Zwingle, qui était parmi les troupes évangéliques, perdit la vie à Cappel, où son parti fut battu par les Catholiques (1531). Il avait adressé à la diète d'Augsbourg et à François Ier sa *Confession*, que ses partisans regardent comme un chef-d'œuvre. Plus logicien et plus poli que Luther, Zwingle ne possédait pas la même puissance pour remuer les masses. Il a beaucoup écrit. Ses *Œuvres* (en latin) ont été publiées à Zurich, 1543, 4 vol. in-fol., et 1828-42, 11 vol. in-8. Des extraits en ont été publiés en allemand par Usteri et Vogelin, Zurich, 1819, etc. Zwingle a été le précurseur de Calvin; cependant il différait de ce réformateur en ce qu'il accordait à l'homme le libre arbitre, et, par conséquent, le mérite ou le démérite de ses actions, que Calvin lui refusait. Peu après sa mort, ses partisans se réunirent aux Calvinistes.

ZWINGLIANISME, ZWINGLIENS. *Voy.* ZWINGLE.

ZWITTAU, ville des États autrichiens (Moravie), à la source de la Zwittawa (affluent de la Schwarza), à 60 kil. N. O. d'Olmütz; 4,000 hab. Entourée de murs et fossés. Commerce de chanvre et de laine.

ZWOLL, ville de Hollande, ch.-l. de la province d'Over-Yssel, à 80 kil. N. E. d'Amsterdam; 13,500 hab. Deux canaux, murs en terrasse, avec 4 bastions, 3 forts, et divers ouvrages avancés; quelques édifices remarquables (hôtel du gouvernement, hôtel de ville, église St-Michel). Drap, toile, savon, vinaigre, bougie, imprimerie sur toile, etc. Grand entrepôt du commerce entre la Hollande et l'Allemagne. — Ce n'était qu'un village avant 1233; elle devint depuis ville libre et impériale, et ville hanséatique. Pris par les Catholiques espagnols en 1580, reprise bientôt après par les Hollandais, auxquels elle fut enlevée par les Français, qui la démantelèrent en 1672. Sous l'Empire français, Zwoll fut le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Yssel. Elle a beaucoup souffert d'un ouragan qui la submergea en 1825.

ZYPŒTAS, roi de Bithynie de 328 à 281 avant J.-C., reconnut la domination d'Alexandre, qui venait d'envahir l'Asie. Il eut pour successeur son fils Nicomède Ier, qui se rendit indépendant.

ZYRIANES, peuple de Russie, de race ouralienne ou finnoise, habite dans les gouvernements de Vologda, Perm, Tobolsk, et compte environ 30,000 individus.

ZYTOMIERZ, ville de Russie. *Voy.* JITOMIR.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

ALBRÉDA. *Ajoutez :* Cédé aux Anglais par échange en 1857.

AMÉLIE. *Ajoutez :*

AMÉLIE-LES-BAINS. *Voy.* BAINS (Pyrénées orientales).

ARBOIS. *Au lieu de :* Sur la Vieille, *lisez :* sur la Cuisance.

BELGIQUE, fin. *Au lieu de :* En 1832, les deux Chambres ont décerné la couronne, *lisez :* La même année (1831), les deux Chambres, etc.

BOGORIS, fin. *Au lieu de :* Vers 841, *lisez :* Il fut baptisé en 861 sous le nom de Michel.

BULGARES. *Ajoutez à la fin :* Ils embrassèrent le Christianisme au IXe siècle, sous Bogoris (861) : ils appartiennent au rit grec.

CHARLES I, roi de Naples, p. 360, l. 4. *Au lieu de :* fut fait prisonnier, comme lui, à Damiette, *lisez :* après la bataille de Mansourah, à Minieh.

CRIM. *Au lieu de :* dite aussi *Eski-Krim*, etc., *lisez :* dit aussi *Staroï-Krim*, à 22 k. O. de Caffa, entre cette v. et Karasoubazar.

ENTRAIGUES (Henriette d'), l. 5. *Après :* inspira une vive passion à Henri IV, *ajoutez :* après la mort de Gabrielle.

EUPATORIA. *Au lieu de :* v. et port de Crimée, sur la côte occid. de la mer Noire, *lisez :* v. et port de Crimée (côte occid.), sur la mer Noire.

FOSCOLO, l. 9 et 10. *Au lieu de :* des tragédies *Thyeste et Ajax*, *Ricciardo*, un roman, etc., *lisez :* des tragédies médiocres : *Thyeste*, *Ajax*, *Ricciardo*; un roman célèbre, etc.

GREUZE, l. 2. *Au lieu de :* vers 1725, *lisez :* en 1726. — L. 8, *au lieu de :* l'*Accordée du village*, lisez : l'*Accordée de village*.

KAZAN, l. 15 et 16. *Au lieu de :* Les Turcs et Tartares y sont très-nombreux, *lisez :* Les Tartares y deviennent de moins en moins nombreux : on n'en compte guère aujourd'hui que 7,000.

NEUCHATEL (Suisse). *Ajoutez à la fin :* Son indépendance a été reconnue en 1857 par le roi de Prusse.

SUPPLÉMENT

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

AVERTISSEMENT

SUR LE SUPPLÉMENT DU DICTIONNAIRE UNIVERSEL D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

Le *Supplément* qui paraît aujourd'hui, et qui peut s'ajouter à toutes les éditions publiées jusqu'à ce jour de notre *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie*, est destiné à faire connaître les personnages célèbres qui ont terminé leur carrière depuis la première impression de cet ouvrage, et à enregistrer les grands événements qui depuis la même époque se sont accomplis dans la politique, ainsi que les changements qui ont pu survenir dans la géographie.

Ce qui devait occuper le plus de place dans ce *Supplément*, c'est la biographie : c'est aussi, nous l'espérons, la partie qui offrira le plus d'intérêt. On ne saurait croire en effet combien de noms illustres sont venus dans un si court espace de temps s'inscrire sur nos tablettes et réclamer une place dans cette espèce de panthéon historique. Toutes les carrières, toutes les contrées, toutes les époques voisines de nous, la Révolution, l'Empire, la Restauration, la France de Juillet, la République de 1848, le nouvel Empire même, ont abondamment fourni chacun leur contingent. Qu'il nous suffise de citer, parmi les souverains, le roi *Louis-Philippe*, le roi de Sardaigne, *Charles-Albert*, *Bernadotte*, qui régna sur la Suède sous le nom de *Charles-Jean*, *Guillaume*, roi des Pays-Bas, *Christian VIII*, roi de Danemark, *Joseph* et *Louis Bonaparte*, qui furent rois un moment, l'un en Espagne, l'autre en Hollande, l'impératrice *Marie-Louise*, *dona Maria*, reine de Portugal; *Méhémet-Ali*, pacha d'Égypte, enfin l'empereur *Nicolas;* dans le monde politique, M. *de Villèle*, le *prince de Polignac, Dupont de l'Eure*, *Laffitte*, M. *Molé*, M. de *Salvandy*, l'infortuné *Rossi*, le comte de *Toreno*, le prince de la Paix, *Godoï*, le duc de *Palmella*, lord *Grey*, lord *Melbourne*, *Robert Peel*, *O'Connell*, le libérateur de l'Irlande; dans le clergé, le pape *Grégoire XVI*, les cardinaux *Pacca*, *Angelo Maï*, *Cheverus* , l'abbé *Frayssinous*, l'archevêque martyr, Mgr *Affre*, et son infortuné successeur, Mgr *Sibour;* dans l'armée, les maréchaux *Clausel*, *Grouchy*, *Bourmont*, *Moncey*, *Oudinot*, *Molitor*, *Exelmans*, *Bugeaud*, *Gérard*, *Sébastiani*, *Marmont*, *Soult*, *Saint-Arnaud;* les généraux *Bertrand*, *Cambronne*, *Drouot*, *Gourgaud*, *Fabvier ;* le feld-maréchal *Wellington*, lord *Raglan*, le prince *Paskewitch;* dans la marine, les amiraux *Duperré*, *Linois*, *Verhuell*, *Willaumez*, *Truguet*, *Roussin*, *Baudin*, *de Mackau ;* dans la philosophie, *Schelling*, *Royer-Collard*, *Jouffroy ;* dans les sciences, *Geoffroy Saint-Hilaire*, *Blainville*, *de Candolle*, *Brongniart*, *Gay-Lussac*, *Arago*, *Orfila*, *Thénard*, *Cauchy ; Berzélius*, *OErsted*, *Dalton*, *Buckland*, *Gauss ;* dans les sciences médicales, *Esquirol*, *Larrey*, *Pariset*, *Magendie*, *Roux*, *Lisfranc*, *Hahnemann;* dans l'industrie, *Étienne* et *Benjamin Delessert*, *Brunel*, *Stephenson*, *Philippe de Girard*, *Matthieu de Dombasle;* dans les lettres, *Chateaubriand*, *Lamennais*, *Baour-Lormian*, *Ballanche*, *Alexandre Duval*, *Casimir Delavigne*, *Soumet*, *Béranger*, *A. de Musset*, *Étienne* et *Jouy*, *Ch. Nodier*, *Ancelot*, *Bayard*, *Balzac*, *Xavier de Maistre*, *E. Sue; Sismondi*, *Lacretelle*, *Aug. Thierry*, *Fauriel*, *Letronne*, les deux *Burnouf*, *Walckenaer*, *Boissonade ;* et à l'étranger, *Wordsworth*, *Southey*, *Thomas Moore*, *Samuel Rogers*, *Fenimore Cooper*, le capitaine *Marryat*, *Lingard*, *de Hammer*, *Channing*, *Tegner*, *OEhlenschlager*, *Zschokke*, *Tieck*, *Heeren*, *Ottfried Müller*, *Silvio Pellico*, *Gioberti*, *Quintana*, *Kriloff*, *Gogol*, *Pouschkine*, *Mickiewicz;* dans les arts, *Spontini*, *Cherubini*, *Berton*, *Ad. Adam*, *Donizetti*, *Fréd. Kalkbrenner*, *Baillot*, *Rubini*, Mme *Catalani*, Mlle *Mars; Visconti*, *Granet*, *Isabey*, *P. Delaroche*, *Grandville*, *Daguerre* et *Niepce*, *Bosio*, *Cortot*, *Pradier*, *Rude*, *David* (d'Angers); *Thorwaldsen*, *Schwanthaler*, tous noms véritablement historiques, qui sollicitent également, bien qu'aux titres les plus divers, l'attention du lecteur.

En même temps qu'elle était la partie la plus importante de notre tâche, la biographie en était aussi la plus difficile. Quand il s'agit d'hommes morts si récemment, qui n'ont point en-

core exercé la plume des historiens et des biographes, les documents manquent bien souvent; aussi n'est-ce qu'à grand'peine que nous avons pu réunir les matériaux de nos courtes notices. C'est d'ailleurs chose fort délicate que d'apprécier le mérite d'hommes dont la cendre est à peine refroidie et sur lesquels l'impartiale histoire n'a pas encore prononcé. Dans les cas où l'esprit de parti pouvait être en jeu, nous avons dû appliquer la règle que nous nous étions imposée dès le principe : « Pour tout ce qui est encore en litige, disions-nous dans la préface de la première édition du *Dictionnaire universel*, pour tout ce qui est trop récent et pour ainsi dire actuel, nous nous sommes abstenu de prononcer, pensant que ce livre, destiné à être consulté par des personnes de toutes les opinions, n'en devait heurter aucune, et qu'ici notre rôle devait se borner à rappeler les faits, à les exposer fidèlement, et à mettre ainsi devant les yeux de chacun les pièces du procès. »

La géographie n'a pas été pour nous l'objet de moindres soins. Nous nous sommes attaché à faire connaître les localités qui dans ces dernières années ont acquis quelque importance historique dans les diverses parties du monde : en Europe, où les champs de bataille se sont rouverts depuis 1848; dans l'Asie, où les Anglais luttent avec tant d'énergie pour rétablir leur domination; dans l'Amérique septentrionale, où les États-Unis étendent sans cesse leur empire, où les *Mormons* créent une société toute nouvelle, où la découverte de l'*Eldorado* californien vient d'opérer une subite révolution dans les régions de l'Ouest; dans l'Océanie, où les Européens ont depuis peu fondé tant de nouveaux établissements, et qui, par ses mines d'Australie, lutte aujourd'hui de richesse avec la Californie.

Notre attention a dû surtout se fixer sur l'Algérie et sur la Crimée, sur ces deux terres qui chaque jour ajoutent à notre histoire quelque page glorieuse. Pour la première, outre l'article *Algérie*, qui présente un résumé chronologique des principaux faits accomplis dans notre colonie depuis 1840, on trouvera ici mentionnés à leur ordre alphabétique les lieux qui depuis quelques années ont attiré l'attention publique : l'*Isly*, où le général Bugeaud remporta une victoire décisive sur les troupes de l'empereur de Maroc; *Taguin*, où le duc d'Aumale surprit la *smalah* d'Abd-el-Kader; la *Macta*, la *Sikkak*, la *Chiffah*, où se livrèrent de sanglants combats; *Djemma-Ghazouat*, *Sidi-Brahim*, témoins de la perfidie des Arabes et du dévouement de nos soldats; le *Dahra*, soumis après plusieurs révoltes; *Bathna*, *Lambessa*, *Tebessa*, *Orléansville*, villes occupées, visitées ou fondées par nos troupes; *Zaatcha*, *Narah*, *Laghouat*, derniers remparts de la résistance; la *Kabylie* enfin, définitivement réduite par les efforts successifs du maréchal Bugeaud, du général Saint-Arnaud, du général Mac-Mahon et du maréchal Randon. Pour la Crimée, nous nous sommes attaché à faire connaître les lieux nouvellement illustrés par nos armes et qui ne se trouvaient pas dans le corps du *Dictionnaire universel* : tels sont l'*Alma*, la *Tchernaïa*, *Balaclava*, *Inkermann*, noms dont chacun rappelle une victoire. Notre *Supplément* est, nous le croyons, le premier répertoire où figurent ces noms, qui cependant, pour la plupart, sont déjà populaires.

Nous donnons enfin un *Tableau alphabétique de la population de la France*, dressé d'après le dernier dénombrement, opéré en 1856. Ce tableau complète et rectifie tous les dictionnaires géographiques publiés antérieurement; rapproché de la population qui a été indiquée dans le corps de notre *Dictionnaire universel*, d'après le dénombrement de 1836, le nouveau *Tableau* permettra de reconnaître, pour tous les lieux de quelque importance en France, l'état de leur population à vingt années de distance, et de suivre pour chaque localité le mouvement de progression ou de décroissance dans le nombre des habitants.

« Il ne nous reste qu'un vœu à former, disions-nous en publiant pour la première fois ce modeste travail, c'est que ce *Supplément* soit accueilli du public avec autant de faveur que l'a été l'ouvrage principal dont il est l'appendice : nous n'avons épargné aucune peine, aucune recherche, pour qu'il ne fût pas indigne de la même bienveillance. » Le vœu que nous formions alors a été entendu. Ce *Supplément* a reçu du public un accueil si empressé qu'il a fallu bientôt en multiplier les tirages afin de satisfaire à de nombreuses demandes. Une faveur si constante nous imposait de graves obligations : nous avons redoublé d'efforts pour les remplir en complétant et améliorant notre œuvre.

Paris, le 1er janvier 1858.

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

SUPPLÉMENT.
(1842—1858.)

ADAM (Adolphe), compositeur, né à Paris en 1803, mort en 1856, avait pour père un habile pianiste alsacien, Louis Adam (1760-1848), qui devint professeur au Conservatoire de Paris, et à qui l'on doit une excellente méthode de piano. Ad. Adam reçut, avec les leçons de son père, celles de Boïeldieu, se fit de bonne heure remarquer par la facilité de ses improvisations, obtint en 1825 le 2e grand prix de l'Institut et commença bientôt après à travailler pour le théâtre. Doué d'une merveilleuse fécondité, il composa, le plus souvent pour l'Opéra-Comique et en collaboration avec Saint-Georges ou Scribe, un grand nombre de pièces charmantes, entre autres: *le Chalet* (1834), *le Postillon de Lonjumeau* (1836), *le Fidèle Berger* (1837), *Gisèle*, ballet délicieux (1841), *le roi d'Yvetot* (1842), *le Toréador* (1849), *Giralda* (1850); il composa aussi quelques pièces pour les théâtres de Londres et de Saint-Pétersbourg. Élu en 1844 membre de l'Académie des Beaux-Arts, il fut nommé en 1848 professeur de composition au Conservatoire. Dans le but d'offrir aux jeunes compositeurs le moyen de se produire, Adam avait créé en 1846 le *Théâtre lyrique;* mais les événements de 1848 étant venus interrompre le succès qu'avait d'abord obtenu cette entreprise, il éprouva des pertes ruineuses, et dut pour les réparer s'imposer de pénibles sacrifices et des travaux excessifs qui sans doute abrégèrent sa vie. Comme compositeur, Adam se distingue par une musique fraîche, gracieuse et facile. Il possédait au plus haut degré l'entente de la scène lyrique, et excellait dans la disposition des voix. Dans ses dernières années, il aborda la critique musicale, dans *le Constitutionnel* et *l'Assemblée nationale*, et sut toujours unir le goût, la justice et la bienveillance.

ADÉLAIDE (Mme) D'ORLÉANS. *Voy.* ORLÉANS.

AFFRE (Denis-Auguste), archevêque de Paris, né en 1793 à Saint-Rome-de-Tarn (Aveyron), était neveu de l'abbé Boyer. Il étudia au séminaire de Saint-Sulpice, professa quelque temps la philosophie et la théologie, exerça successivement les fonctions de grand vicaire à Luçon, à Amiens et à Paris, fut nommé en 1839 coadjuteur de Strasbourg, avec le titre d'évêque *in partibus* de Pompéiopolis, fut, à la mort de M. de Quélen, élu vicaire capitulaire par le chapitre métropolitain de Paris, puis sacré, en 1840, archevêque de cette ville. Dans cette haute position, il déploya beaucoup de zèle, de fermeté et d'indépendance; il s'efforça de faire fleurir les études ecclésiastiques et littéraires, et fonda dans ce but la maison des Carmes; il créa ou développa plusieurs œuvres de charité. Le 25 juin 1848, profondément ému du spectacle sanglant des discordes civiles, il marcha intrépidement vers les barricades du faubourg Saint-Antoine, afin de s'interposer entre les combattants; mais la lutte, un instant suspendue par sa présence, s'étant tout à coup ranimée autour de lui, le généreux archevêque fut mortellement atteint d'une balle, partie d'une main inconnue; il mourut deux jours après. Il se montra jusqu'au dernier soupir animé des plus nobles sentiments d'un évêque, répétant ces belles paroles : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Ses obsèques présentèrent un spectacle touchant : il fut porté découvert à travers la ville, au milieu d'un concours immense. L'Assemblée nationale proclama, dans un décret du 28 juin, *ses sentiments de douleur et de reconnaissance pour cette mort saintement héroïque*, et décida qu'un monument lui serait érigé dans la cathédrale pour en consacrer la mémoire. (Ce monument a été inauguré en 1856.) L'Académie française proposa cette mort pour sujet du prix de poésie (M. Amédée Pommier obtint la palme, 1849). — Outre ses *Mandements* et ses *Instructions pastorales*, Mgr Affre avait publié divers ouvrages qui se font remarquer par la solidité de l'instruction et la force de la logique : *Traité de l'administration temporelle des paroisses*, 1827; *Essai historique et critique sur la suprématie temporelle des papes*, 1829, où il combat les exagérations de l'abbé de La Mennais et de son école; *Traité de l'appel comme d'abus*, 1843, où il réfute des excès contraires; *Introduction philosophique à l'étude du christianisme*, 1844, dirigée contre le rationalisme moderne. On lui doit aussi un *Traité des écoles primaires*, 1826, ouvrage d'une utilité pratique, et une *Lettre sur les études ecclésiastiques*, 1841, où il trace un vaste plan d'études. Théologien éclairé, esprit droit et judicieux, ce prélat était plutôt

écrivain qu'orateur. Comme MM. Emery, de La Luzerne, Bausset et Frayssinous, il était resté attaché aux anciennes maximes de l'Église de France. M. l'abbé Cruice a publié sa *Vie*, 1849, in-8.

AIMÉ-MARTIN. *Voy.* MARTIN (Aimé).

AIN-TAGUIN. *Voy.* TAGUIN.

ALGÉRIE. Depuis l'époque où le général Bugeaud remplaça le maréchal Valée (29 déc. 1840), les principaux événements accomplis en Algérie sont : en 1841, la destruction des places d'armes de l'émir, Tagdempt, Boghar, Thaza, Saïda; la défaite de ses khalifas, l'occupation de Msilah et de Zamorah, la prise de Mascara; — en 1842, la prise de Sebdou, dernière place d'Abd-el-Kader; la réduction des Hachems et des tribus de l'Ouaransenis, qui avaient donné refuge à l'émir; la soumission de l'anc. province de Titterie, l'occupation de Tébessa; — en 1843, le brillant combat de Taguin, livré le 16 mai par le duc d'Aumale, qui surprit Abd-el-Kader et dispersa sa *smalah*; la fuite de l'émir et sa retraite dans le Maroc; l'occupation de Tenez; — en 1844, l'occupation de Bathna, de Biskara, de Dellys; les hostilités avec le Maroc, qui donnait appui à l'émir; le bombardement de Tanger, 6 août; la victoire décisive remportée près de l'Isly, dans le Maroc, par le maréchal Bugeaud, 14 août; la prise de Mogador par le prince de Joinville, 15 août; la signature de la paix avec le Maroc, 10 septembre; — en 1845, les nouvelles tentatives d'Abd-el-Kader, rentré sur notre territoire par la province d'Oran; l'insurrection d'une grande partie des pays conquis, notamment celle du Dahra, excitée par Bou-Maza, mais bientôt réprimée par les colonels Saint-Arnaud et Pélissier; la soumission de l'Aurès par le général Bedeau; le massacre d'un détachement de la garnison de Djemma-Ghazouat, attiré par trahison au marabout de Sidi-Brahim, 22 septembre; — en 1846, le châtiment des Issers, des Ouled-Naïls, des tribus de l'Ouaransenis, qui avaient de nouveau accueilli l'émir; enfin l'anéantissement de la puissance d'Abd-el-Kader, qui, rejeté dans le Maroc et réduit à l'extrémité, prend le barbare parti de massacrer les prisonniers français; — en 1847, la soumission spontanée des Kabyles habitant entre Bougie et Sétif; la reddition de Bou-Maza, qui, depuis deux ans, agitait le Dahra; l'expédition contre la grande Kabylie (à l'E. de Dellys), accomplie par le maréchal Bugeaud, qui assure ainsi pour un temps la pacification de cette contrée, mais qui, contrarié dans ses plans, se retire bientôt et est remplacé par le duc d'Aumale (11 sept.); enfin, la soumission d'Abd-el-Kader, qui, dépourvu de tout et inquiété dans le Maroc, vient se rendre au général Lamoricière (23 décembre) et est transféré en France; — en 1848, à la suite de l'insurrection de juin, la création de colonies agricoles, composées surtout d'ouvriers inoccupés des villes; — en 1849, la répression de plusieurs tentatives d'insurrection, de celle notamment de l'oasis de Zaatcha, dans le Zab, enlevée par le colonel Canrobert après un assaut meurtrier (26 novembre); l'occupation de Bou-Çada dans le Sahara; — en 1850, la destruction de Narah, dans l'Aurès, foyer de rébellion pour les Kabyles; la réduction du sahel de Sétif par le général de Barral; la transportation à Lambessa des insurgés de juin non graciés; — en 1851, l'introduction du régime de libre échange avec la métropole; l'expédition contre la petite Kabylie (entre Djijelli et Collo), dirigée par le général Saint-Arnaud, et couronnée du plus brillant succès (mai-juin); — en 1852, l'expédition non moins heureuse du général Mac-Mahon contre la partie la plus orientale de la Petite-Kabylie (à l'E. de Collo); la répression des tribus soulevées par le chérif Bou-Bargla; la réduction définitive du Djurjura par les généraux Camou et Pélissier; la prise de Laghouat (4 déc.), et la soumission d'Aïn-Mahdy; — en 1853, la défaite du chérif d'Ouargla et la prise de cette ville; — en 1854, l'expédition contre le Sébaou; la reddition de Tuggurt (2 déc.); la mort de l'agitateur Bou-Bargla, tué par le caïd des Beni-Abbès; — en 1855, le maintien de la tranquillité malgré la guerre d'Orient; le développement des travaux civils (création de villages, routes, cultures diverses, mines, etc.); — en 1856, la prompte répression d'insurrections partielles sur les rives du Sébaou, dans les monts Babor et dans le Djurjura; — en 1857, la réduction définitive, opérée par le maréchal Randon, des parties non soumises de la Grande-Kabylie, suivie immédiatement de l'ouverture de nouvelles routes et de la création de chemins de fer.

Depuis 1848, l'Algérie a eu pour gouverneurs les généraux Cavaignac (24 février 1848), Changarnier (29 avril), Charon (9 sept.), d'Hautpoul (22 oct. 1850), enfin le général Randon (11 déc. 1851), qui occupe encore ce poste.

Définitivement divisée en trois grandes provinces, celles d'Alger au centre, d'Oran à l'O., de Constantine à l'E., l'Algérie offre dans chacune de ces provinces plusieurs subdivisions, qui sont administrées les unes civilement, les autres militairement. Le nombre de ces subdivisions a dû varier avec les progrès de la colonie.

La population indigène de l'Algérie est évaluée à 3 millions d'âmes; la population européenne à 150 000 individus.

ALIGRE (Étienne-Jean-François, marquis D'), né en 1770, mort en 1847, était issu de l'illustre famille parlementaire de ce nom, et fils d'Étienne-François, premier président au parlement de Paris, pour qui les terres de Marans et d'Andilly avaient été érigées en marquisat en 1777, et qui, après s'être opposé de tout son pouvoir à la convocation des États généraux, mourut dans l'émigration en 1798. Jouissant d'une immense fortune, le marquis d'Aligre ne voulut remplir que des fonctions honorifiques. Sous l'Empire, il eut le titre de chambellan de Caroline, reine de Naples, mais sans jamais exercer. Membre du Conseil général de la Seine en 1814, il fut un des commissaires chargés de recevoir Louis XVIII à son entrée à Paris. Nommé pair dès 1815, il refusa de prononcer aucune peine contre le maréchal Ney. On lui doit l'*asile d'Aligre*, à Chartres, l'*hôpital d'Aligre*, à Bonneval (Eure-et-Loir), et plusieurs autres fondations charitables, entre autres l'hôpital de Bourbon-Lancy. — Sa sœur, Catherine d'Aligre, mariée à Hilaire de Rouillé du Coudray, marquis de Boissy, est mère du marquis de Boissy, pair de France jusqu'en 1848, qui marqua longtemps dans l'opposition.

ALLETZ (Édouard), estimable écrivain, né à Paris en 1798, mort en 1850, était petit-fils d'Auguste Alletz, auteur de nombreuses compilations. Il débuta par des poésies, parmi lesquelles on remarque *le Dévouement des médecins français à Barcelone* (1822), pièce couronnée par l'Académie, fit des cours à la Société des Bonnes-Lettres, puis entra dans la carrière administrative, et fut successivement consul à Gênes et à Barcelone. Il s'efforça, dans ses écrits, de concilier et de faire concourir à un même but la philosophie et la religion. On a de lui : *Essai sur l'homme*, 1826; *Esquisse de la souffrance morale*, 1828; *Maladies du siècle*, 1835; *de la Démocratie nouvelle*, 1837, ouvrage auquel l'Académie décerna un prix de 4000 fr. Alletz s'est aussi exercé dans la poésie et a donné *Walpole*, en 3 chants, 1825;

la *nouvelle Messiade*, en 16 chants, 1830; mais ces deux poëmes furent peu remarqués.

ALMA, petite rivière de Crimée, coule de l'E. à l'O. et se jette dans la mer Noire, à égale distance d'Eupatoria et de Sébastopol. L'armée anglo-française, commandée par le maréchal Saint-Arnaud et lord Raglan, franchit cette rivière le 20 septembre 1854, et battit sur ses bords l'armée russe, commandée par le prince Menschikoff.

ANCELOT (Jacques-Arsène-François), littérateur, né au Havre en 1794, mort en 1854, était fils d'un greffier qui aimait les lettres et qui lui en inspira le goût. Il occupait un modeste emploi dans l'administration de la marine, lorsqu'il fit représenter, en 1819, la tragédie de *Louis IX*, qui obtint un brillant succès et lui valut une pension de 2000 fr. sur la cassette du roi (Louis XVIII), avec le titre de bibliothécaire à Meudon. Moins heureux dans une seconde tragédie, *le Maire du palais* (1823), il prit sa revanche dans *Fiesque*, où il imitait Schiller avec bonheur (1824); ses drames d'*Olga* (1828) et d'*Élisabeth d'Angleterre* (1829) eurent un succès d'estime. Vers la même époque, il publiait *Marie de Brabant* (1825), poëme où le drame se mêle au récit; *Six mois en Russie* (1827), relation d'un voyage fait avec le maréchal Marmont; et des romans, dont le meilleur est *l'Homme du monde* (1827). Privé de sa place et de sa pension par la révolution de juillet, et découragé par la chute d'une nouvelle tragédie, *le Roi fainéant* (1830), M. Ancelot, qui était marié et père de famille, résolut de consacrer son talent à des compositions plus lucratives, et travailla pour les théâtres secondaires. De 1830 à 1840, il donna, soit seul, soit avec divers collaborateurs, un grand nombre de vaudevilles et de comédies historiques, dont plusieurs obtinrent la vogue : *le Régent, la Jeunesse de Richelieu, Madame Duchâtelet, Madame Dubarry*, etc.; il acquit ainsi une assez belle fortune; mais il la compromit en se chargeant de la direction du théâtre du Vaudeville. Il n'avait pas néanmoins renoncé entièrement à des œuvres plus relevées, et il fit jouer en 1838 *Maria Padilla*, tragédie dont l'intérêt est faible, mais dont les beaux vers rappellent l'auteur de *Louis IX*. Il fut admis à l'Académie française en 1841. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui des épîtres familières, des poésies morales et de piquantes satires, publiées à différentes époques. Dès 1837, ses *Œuvres* avaient été rassemblées, avec une notice par X. B. Saintine. Heureux dans des genres fort divers, Ancelot a surtout réussi dans la tragédie, où il resta constamment fidèle aux traditions classiques; ses pièces sont écrites d'un style élégant et harmonieux et menées avec art, mais elles manquent parfois de mouvement. — Mme Ancelot (née Marguerite Chardon), femme d'un esprit remarquable, cultive aussi les lettres avec succès. Elle a composé des romans et des pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue trois comédies : *Un Mariage raisonnable*, *Marie ou les Trois époques*, *le Château de ma nièce*. On lui a aussi attribué quelque part dans plusieurs ouvrages de son mari.

ANGOULÊME (Louis-Antoine de BOURBON, duc D'), fils aîné du comte d'Artois (Charles X), né à Versailles en 1775, mort à Goritz en 1844, fut emmené par son père en émigration, épousa en 1799 à Mittau la fille de Louis XVI, Marie-Thérèse, sa cousine, fit partie de l'armée de Condé, accompagna Louis XVIII à Varsovie, à Hartwell, rentra en France en 1814, fut accueilli avec enthousiasme à Bordeaux, tenta de s'opposer à la marche de Napoléon en 1815, obtint d'abord quelques avantages, notamment au pont de la Drôme, où il battit le général Debelle, mais se vit bientôt abandonné de ses troupes, fut pris par le général Grouchy, détenu quelques jours au Pont-Saint-Esprit, et ne dut la liberté qu'à la générosité de l'Empereur. Il reçut de Louis XVIII, après les Cent-Jours, la mission de parcourir les départements afin d'y répandre l'esprit constitutionnel, conduisit en 1823 une nombreuse armée au secours de Ferdinand VII, roi d'Espagne, dont le trône était menacé par les Cortès, délivra le roi, poursuivit les insurgés jusqu'à l'extrémité méridionale de la Péninsule, couronna l'expédition par la prise du Trocadéro, réussit, presque sans effusion de sang, à rétablir l'autorité royale, et signa l'ordonnance conciliatrice d'Andujar, mais eut le regret d'en voir neutraliser l'effet par le mauvais vouloir de la cour de Madrid. A l'avénement de Charles X (1824), il avait pris le titre de *Dauphin*, comme héritier du trône; mais, après les événements de 1830, il céda, ainsi que Charles X, tous ses droits au duc de Bordeaux, et vécut depuis en simple particulier, d'abord en Angleterre, puis en Autriche, sous le nom de comte de Marnes (tiré d'une terre voisine de Ville-d'Avray). Sans être doué de facultés éminentes, ce prince possédait des qualités solides et était animé des intentions les plus conciliantes.

ANGOULÊME (Marie-Thérèse-Charlotte, duchesse D'), fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, née à Versailles en 1778, morte en 1851, avait à peine quatorze ans quand elle fut emprisonnée au Temple avec sa famille. Elle eut à subir les plus indignes traitements et à pleurer successivement la mort tragique de son père, de sa mère, de sa tante Élisabeth et de son jeune frère, ne recouvra la liberté qu'en 1795, et fut échangée contre les commissaires de la Convention livrés par Dumouriez aux Autrichiens, rejoignit dans l'exil son oncle, Louis XVIII, qu'elle ne quitta plus, épousa en 1799, à Mittau, le duc d'Angoulême, son cousin, rentra en France avec lui en 1814, excitant partout sur son passage le plus vif intérêt par ses malheurs, et proclamant *union* et *oubli;* déploya à Bordeaux, en 1815, pour la défense de la cause royale, une énergie qui fit dire à l'Empereur qu'elle était *le seul homme de la famille;* rentra en France, après les Cent-Jours, avec des dispositions moins bienveillantes que la première fois; accompagna sa famille dans un nouvel exil en 1830, et se fixa à Frohsdorf, en Styrie, où elle se livra tout entière à l'éducation de son neveu, le duc de Bordeaux, et à la pratique des bonnes œuvres. Son attachement à Louis XVIII, dont elle fut la compagne fidèle, l'avait fait surnommer l'*Antigone moderne*. Malheureuse presque toute sa vie, cette princesse, qui était soutenue par une piété vive, fut un modèle de résignation. A l'exemple de Louis XVI, elle pardonna, dans son testament, à ses ennemis.

APPERT (Ch.-Nicolas), inventeur d'un procédé pour la conservation des substances alimentaires, mort en 1840, à Massy (Seine-et-Oise), avait été longtemps confiseur et distillateur à Paris. Il commença ses recherches dès 1796, en fit constater le résultat en 1804 par des expériences officielles à Brest, et obtint les suffrages des juges les plus compétents. Il avait fondé dès 1804 un établissement de *conserves*, qui fut bientôt connu dans le monde entier; il y fit une rapide fortune. Son procédé, au moyen duquel on réussit à conserver pendant plusieurs années aux substances alimentaires leur fraîcheur, leur saveur et leur parfum, consiste à faire bouillir ces substances au point juste de leur cuisson, et à les caser bien privées d'air dans un vaisseau de fer-blanc qu'on scelle hermétiquement. On a d'Appert l'*Art de conserver les substances animales et végétales*,

1810, ouvrage souvent réimprimé, et complété en 1831 par M. Appert Prieur, son neveu.

ARAGO (François), savant illustre, né en 1786 à Estagel (Pyrénées-Orientales), mort à Paris en 1853, était fils d'un employé de la Monnaie de Perpignan, originaire d'Espagne. Il fit de bonnes études au collége de Perpignan, entra dès l'âge de dix-sept ans à l'École polytechnique à la suite d'un brillant examen, fut, en sortant de l'École, attaché à l'Observatoire comme secrétaire du Bureau des Longitudes, puis adjoint à M. Biot pour continuer en Espagne l'opération entreprise par Delambre et Méchain dans le but d'arriver à une mesure plus précise du globe (1806), se vit interrompu dans ce travail par la guerre qui éclata entre la France et l'Espagne (1808), fut pris pour un espion, jeté en prison, et ne put rentrer en France qu'après avoir couru les plus grands dangers; fut, à son retour, admis à l'Académie des Sciences et nommé professeur à l'École polytechnique, quoiqu'il n'eût encore que vingt-trois ans (1809); justifia ces faveurs précoces par d'importantes découvertes, qui lui valurent de nouveaux honneurs, et devint successivement directeur de l'Observatoire et du Bureau des Longitudes, membre du conseil supérieur de l'École polytechnique, enfin secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences (1830), en même temps que toutes les grandes académies de l'Europe s'empressaient de se l'associer. Voulant joindre à la gloire de savant celle d'homme politique, Arago se fit nommer, en 1831, député des Pyrénées-Orientales : il se signala à la Chambre des députés par une opposition aussi vive que constante, attaquant successivement les fortifications de Paris, le système des études classiques, le régime électoral, demandant instamment la réforme, etc.; il acquit ainsi une telle popularité qu'en 1848 il fut porté par acclamation au gouvernement provisoire : il fut chargé successivement des ministères de la guerre et de la marine; il s'honora en luttant contre la faction qui voulait arborer le drapeau rouge, en se prononçant contre les prédications subversives de L. Blanc et autres utopistes, en se mettant pendant les funestes journées de juin à la tête des troupes pour marcher contre les barricades; mais il ne tarda pas à se retirer avec découragement de la scène politique. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut, par une exception honorable, dispensé de prêter serment, et put conserver jusqu'à sa mort les postes qu'il occupait comme savant.

Arago a rendu de grands services à la science, surtout à la physique : l'optique et l'électro-magnétisme sont les branches qui lui doivent le plus. Il adopta et fit triompher la théorie de l'*ondulation* de la lumière, en détruisant par des faits celle de l'*émission;* étendit les observations de Malus sur la polarisation, découvrit la *polarisation colorée*, inventa un ingénieux *polariscope* et divers instruments qui donnèrent plus de précision aux observations astronomiques, soit en garantissant des erreurs produites par l'irradiation, soit en permettant de mesurer les réfractions comparatives de l'air sec et de l'air humide, la scintillation des étoiles et la vitesse de leurs rayons; il compléta les travaux d'Œrsted et d'Ampère sur les rapports de l'aimantation et de l'électricité, et découvrit, en 1824, le *magnétisme par rotation*, découverte pour laquelle la Société royale de Londres lui décerna la médaille de Copley, qui n'avait encore été accordée à aucun Français. Arago possédait à un rare degré le talent d'exposer la science avec clarté et de la mettre à la portée du plus grand nombre; la foule se pressait pour l'écouter, soit à l'Institut, où il rendait compte, comme secrétaire perpétuel, des travaux présentés à l'Académie des Sciences, soit à l'Observatoire, où il faisait un cours populaire d'astronomie; on ne lisait pas avec moins d'empressement les *Notices biographiques* ou *scientifiques* qu'il rédigeait pour l'Institut ou pour l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, et parmi lesquelles on remarque celles *sur le tonnerre*, *la rosée*, *la lune rousse*, *les puits artésiens*, *les machines à vapeur*.

Éparpillant ses forces, Arago n'a point laissé, à proprement parler, de grand monument; mais on lui doit une foule d'écrits précieux, disséminés pour la plupart dans les *Mémoires de l'Institut* ou dans les recueils scientifiques, notamment dans les *Annales de physique et de chimie*, qu'il avait fondées avec Gay-Lussac. Après sa mort, M. J. A. Barral a réuni ses *OEuvres complètes*, en 14 vol. in-8 : elles se composent d'un traité d'*Astronomie populaire*, de *Notices* et *Mémoires scientifiques*, de *Notices biographiques*, de *Rapports* et de *Mélanges*. M. Ch. Combes a prononcé son *Éloge* à l'Institut dans la séance publique du 30 janvier 1854.

Deux frères de François Arago, M. Jacques Arago (né en 1790) et M. Étienne Arago (né en 1803), se sont fait connaître comme écrivains. Le premier a publié, quoique devenu aveugle, des récits de voyages, des nouvelles, des romans pleins d'intérêt; le deuxième a donné de spirituels vaudevilles. M. Emmanuel Arago, avocat, envoyé en 1848 à Lyon en qualité de commissaire du gouvernement provisoire, est fils de F. Arago.

ARGENSON (Marc-René-Marie VOYER D'), petit-fils du comte Marc-Pierre d'Argenson, né en 1771, mort en 1842, avait été dans sa jeunesse aide de camp de La Fayette, et fut toute sa vie son ami politique et l'un des plus fermes champions de la cause libérale. Préfet des Deux-Nèthes sous l'Empire, il donna sa démission en 1813 pour ne pas s'associer à des actes arbitraires. Député pendant les Cent-Jours et sous la Restauration, il combattit la réaction ultra-royaliste, et dénonça le massacre des protestants dans le Midi. En 1835, il ne craignit point d'accepter la mission de conseil des accusés d'avril devant la cour des Pairs. Administrateur, manufacturier, agronome, orateur de l'opposition, il se fit partout remarquer par ses sentiments philanthropiques et par ses maximes populaires; il réclama constamment les mesures les plus favorables aux classes pauvres et laborieuses. Retiré, à la fin de sa vie, dans sa belle terre des Ormes, près de Tours, il s'y occupa surtout d'agriculture. Le recueil de ses *Discours* a paru en 1846, 2 vol. in-8, avec une *Notice sur sa vie*.

ARGUELLES (Augustin), orateur espagnol, né en 1776 à Ribadesella, dans les Asturies, d'une famille noble, mais pauvre, mort en 1844, avait rempli avec succès diverses missions en Portugal et en Angleterre lorsque commença le soulèvement de l'Espagne contre les Français. Réfugié à Cadix avec les autorités supérieures, il contribua à y organiser une représentation nationale, fut élu député des Asturies et membre du comité chargé de rédiger une constitution, fit à ce sujet, en 1810, un rapport remarquable, d'où sortit la célèbre constitution de 1812; fut par suite proscrit comme libéral en 1814 et condamné par le roi Ferdinand, jugeant en personne, à dix ans de galères au préside de Ceuta; ne recouvra la liberté qu'à la révolution de 1820, et fut alors nommé ministre de l'intérieur, puis président des Cortès. Il déploya au pouvoir autant de modération que de désintéressement, mais n'en fut pas moins forcé de s'exiler lors de la réaction de 1823, et ne put revoir sa patrie qu'en 1834 : il rentra alors à la Chambre, dont il devint une des lumières, fut nommé en 1840 tuteur de la reine, et conserva

es hautes fonctions jusqu'à la majorité de la princesse : il se montra constamment l'adversaire le la reine mère, Christine. Du reste, tout le monde rendait hommage à sa probité et à sa capacité ; son éloquence l'avait fait surnommer, avec quelque exagération peut-être, *le divin*.

ARLINCOURT (le vicomte d'), romancier, né en 1789, au château de Mérantris, près de Versailles, mort en 1856, était fils d'un fermier général qui fut, en 1793, une des victimes de la Révolution. Nommé par Napoléon écuyer de *Madame-Mère* et auditeur au conseil d'État, il se rallia en 1814 aux Bourbons, et fut aussitôt fait par Louis XVIII maître des requêtes. Jouissant d'une belle fortune, il quitta les affaires après les *Cent-Jours* pour se livrer aux lettres. Il publia en 1818 un poëme épique, *Charlemagne* ou la *Caroléide*, où l'on blâma un plan étrange et une versification bizarre ; ce poëme ayant eu fort peu de succès, il se réduisit au roman. Il donna en 1821 *le Solitaire*, dont le sujet était emprunté au moyen âge et qui, malgré l'exagération du sentiment, malgré un style ampoulé et des inversions forcées, eut une vogue prodigieuse parce qu'on y trouvait de l'imagination et de l'intérêt. Cette œuvre fut suivie de quelques autres romans où l'on rencontre, presque avec le même fond, les mêmes qualités et les mêmes défauts : *l'Étrangère*, *le Renégat*, *Ipsiboé*. Vivement blessé dans ses sentiments monarchiques par la révolution de 1830, le vicomte d'Arlincourt attaqua le nouveau gouvernement d'une manière détournée dans des romans allégoriques dont le titre fait assez connaître l'esprit : *les Rebelles sous Charles V*, *Bannissement et retour de Charles VII*, *le Brasseur roi*, etc. Non moins opposé à la république de 1848, il la combattit dans les pamphlets qui furent peu remarqués. Le vicomte d'Arlincourt, qui avait joui d'une si grande vogue sous la Restauration, eut la douleur de se voir, avant de mourir, presque entièrement oublié.

ARRIGHI DE CASANOVA (Jean-Toussaint), duc de Padoue, né en Corse en 1778, mort en 1853, appartenait à l'une des grandes familles du pays, qui était alliée à celle des Bonaparte. Il s'engagea à 16 ans, fut nommé capitaine à 20 ans sur le champ de bataille de Salahieh, en Égypte (1798); fut blessé grièvement à l'assaut de Jaffa et laissé pour mort à Saint-Jean d'Acre; gagna le grade de chef d'escadron à Marengo, n'ayant encore que 22 ans; se distingua également aux batailles d'Austerlitz, de Friedland; fut fait colonel à 24 ans, général de brigade à 29 et général de division à 31, après la bataille d'Essling (1809). Chargé, en 1812, de la défense des côtes depuis l'Elbe jusqu'à la somme, il y organisa 67 cohortes de garde nationale, avec lesquelles il repoussa les attaques des Anglais contre la Hollande. Il joua un rôle important à la bataille de Leipsick (1813), défendit pied à pied, pendant la campagne de France, le sol de la patrie, depuis Châlons jusqu'à Paris; fut nommé aux Cent-Jours pair de France et gouverneur de la Corse; fut proscrit en 1815, ne put rentrer en France qu'en 1820, et fut depuis laissé en disponibilité. Élu en 1849 représentant de la Corse à l'Assemblée nationale, il fut nommé en 1852 sénateur et gouverneur des Invalides, mais il mourut l'année suivante. Arrighi avait été fait en 1809 duc de Padoue.

ARTAUD DE MONTOR (le chevalier Al.-Frédéric), membre libre de l'Académie des Inscriptions, président de la Société des bibliophiles, né à Paris en 1772, mort en 1849, avait émigré et combattu dans l'armée de Condé. Rentré en 1798, il suivit la carrière diplomatique et fut longtemps chargé d'affaires à Rome et à Florence. Mettant à profit son expérience en diplomatie, sa connaissance approfondie de la langue italienne et sa résidence sur les lieux, il composa plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire, l'art et la littérature en Italie : *Considérations sur la peinture en Italie avant Raphaël*, 1808 et 1811 ; *Voyage dans les catacombes de Rome*, 1810; *Machiavel, son génie et ses erreurs*, 1833; l'*Italie*, 1834 (dans l'*Univers* de Firmin Didot); *Histoire du pape Pie VII*, 1836, qui est son principal titre; — *de Léon XII*, — *de Pie VIII*, etc. Il avait commencé en 1847 à publier une *Histoire des souverains pontifes romains*, qu'il terminait au moment de sa mort. On lui doit, en outre, une traduction de *Dante*, 1811 et 1828, et une excellente *Histoire* de ce poëte, 1841. — Un autre Artaud (Antoine), 1767-1838, né à Avignon, conservateur du Musée de Lyon, puis directeur de l'École des Beaux-Arts de cette ville, est connu comme antiquaire. On lui doit, outre une *Notice des antiquités et des tableaux du Musée de Lyon*, de curieuses recherches sur les *Mosaïques*. Il était, comme le précédent, membre libre de l'Académie des Inscriptions.

ATTERBOM (Daniel-Amédée), littérateur suédois, né en 1790 à Asko, mort en 1855, fonda en 1807 la *Société de l'Aurore*, qui se proposait d'affranchir la littérature suédoise de l'influence française; publia dans ce but (1810-1813) une revue littéraire, *le Phosporos*, et devint le chef d'une école qu'on appela de là l'*école phosporite*. Professeur à l'Université d'Upsal, il y enseigna successivement l'histoire, la philosophie, l'esthétique. Il est surtout connu par un recueil de romances, *les Fleurs*, et par ses poëmes de *l'Ile du bonheur*, des *Bardes et Scaldes suédois* : ce dernier est son chef-d'œuvre.

AUDIN (J.-V.-M.), écrivain, né à Lyon en 1790, mort en 1851, avait été longtemps libraire à Paris. Après s'être essayé dans la critique littéraire et la politique, il se consacra à des recherches sur l'histoire de la religion, et écrivit du point de vue catholique plusieurs monographies qui lui ont fait un nom : *Histoire de la Saint-Barthélemy*, 1826; *Hist. de la vie, des écrits et de la doctrine de Luther*, 1839; *Hist. de Calvin*, 1841; — *de Léon X*, 1844; — *de Henri VIII*, 1850: ces 4 dernières histoires ont été réunies sous le titre d'*Etudes sur la Réforme*, 9 vol. in-8. Tous ses ouvrages sont rédigés sur des pièces originales, mais déparés quelquefois par l'affectation d'un style romantique. C'est à Audin qu'on doit la plupart des *Guides du voyageur* connus sous le pseudonyme de Richard.

AUDOUIN (Pierre), habile graveur de Paris, 1768-1822, grava d'après le Corrége, Raphaël, Lesueur, etc. Il s'était déjà fait connaître par de beaux morceaux, parmi lesquels on remarque *le Christ au tombeau*, *la Vierge* dite *la belle Jardinière*, *la Charité*, lorsqu'il fut choisi, au retour des Bourbons, pour graver les portraits des princes de la *Famille royale*, ainsi que des souverains étrangers et des principaux personnages de l'époque (*Alexandre*, *Wellington*, *Marmont*, etc.), ce qui lui valut le titre de graveur du roi.

AUDOUIN (Victor), naturaliste, né en 1797, à Paris, mort en 1841, se fit recevoir médecin, mais sans se destiner à la pratique, fut nommé en 1823 sous-bibliothécaire de l'Institut, créa en 1824 les *Annales des Sciences naturelles*, suppléa, dès 1825, au *Muséum*, Lamark et Latreille; obtint, à la mort de ce dernier, la chaire d'entomologie; parcourut, de 1826 à 1829, avec M. Milne Edwards, les côtes de Normandie et de Bretagne pour y faire des observations, dont les fruits parurent en 1832 sous le titre d'*Histoire naturelle du littoral de France;* s'adonna spécialement depuis à l'étude des insectes nuisibles à l'agriculture et des moyens de les détruire; fit

dans ce but, en 1835, des recherches sur la pyrale de la vigne; consacra les années suivantes à des voyages scientifiques, mais succomba prématurément, épuisé par le travail. Il avait été admis en 1838 à l'Académie des Sciences (section d'économie rurale). Parmi ses mémoires, on remarque ceux qu'il rédigea *sur les Crustacés* (1828), où il décrit la circulation du sang dans ces animaux; *sur la Muscardine*, maladie du ver à soie (1836); et *sur la Pyrale* (1837). Il rédigeait au moment de sa mort l'*Histoire des insectes nuisibles à la vigne*, qui a été terminée par Milne Edwards. V. Audouin était un des fondateurs de la Société entomologique : M. Duponchel lui a consacré une *Notice* étendue dans les *Annales* de cette Société.

AUDUBON (J.-J.), le premier ornithologiste du nouveau monde, né en 1780 à la Nouv.-Orléans, de parents aisés, d'origine bretonne et protestante, mort en 1851, conçut, dès l'âge le plus tendre, une vive passion pour l'histoire naturelle, vint à Paris à 15 ans, et y apprit le dessin sous le peintre David, parcourut l'Amérique, à partir de 1810, menant par goût la vie errante du chasseur, observant la nature avec amour et la reproduisant dans ses dessins et ses descriptions avec un talent supérieur, alla passer plusieurs années en Angleterre pour y publier le résultat de ses travaux, et y fit paraître, de 1830 à 1839, les *Oiseaux d'Amérique* (*the Birds of America*, Londres, 4 vol. in-fol. atl.), ouvrage également remarquable par l'exactitude des détails et par la beauté de l'exécution : la plupart des oiseaux y sont représentés de grandeur naturelle; Cuvier a dit de cet ouvrage : « C'est le plus magnifique monument que l'art ait jamais élevé à la nature. » Il le compléta en donnant, pour lui servir de texte, la *Biographie ornithologique* (Edimb., 1831-39, 5 vol. in-8). De retour dans sa patrie, il se fixa en Pensylvanie, dans une magnifique plantation sur les bords du Schuylkill, et entreprit, avec le concours du Dr Bachman, la description des *Quadrupèdes d'Amérique*; il ne termina ce grand ouvrage qu'en 1850, peu de mois avant sa mort. Ses deux fils, formés à son école, ont continué ses travaux. M. E. Bazin a traduit une partie de l'œuvre d'Audubon sous le titre de *Scènes de la nature aux États-Unis*, 1857.

AUMALE, poste militaire de la province d'Alger, établi en 1845, par le duc d'Aumale, au lieu dit précédemment *Sour-Ghozlan*, sous la protection du fort de Hamza, sur le versant N. du Djebel-Dira, à 120 kil. E. S. E. d'Alger, à 80 kil. S. de Dellys. Près de là, restes de l'anc. ville d'*Auzia*.

AZAIS (P.-Hyac.), né en 1766 à Sorrèze, mort en 1845, à Paris, était fils d'un maître de musique, et fut lui-même quelque temps organiste. Il devint professeur d'histoire au prytanée de Saint-Cyr, puis inspecteur de la librairie à Nancy, mais perdit cet emploi en 1815. Il avait publié en 1808 *Des Compensations dans les destinées humaines*, ouvrage qui fit grand bruit : il y prétendait que le bien et le mal se balancent partout dans cette vie; bientôt, il voulut expliquer la nature entière par un système analogue, et ramena tous les phénomènes à l'action de deux forces qui *s'équilibrent en se compensant*, l'*expansion* et la *compression*. Il écrivit dans ce but : *Système universel*, 1810-1812, Avignon, 8 vol. in-8; *Cours de philosophie générale*, 1823-1828, 8 vol. in-8. Il exposait en même temps ses idées dans des cours publics où il charmait son auditoire par la grâce de son élocution. Son système, fruit d'une imagination exaltée et dupe d'elle-même, offre une confusion perpétuelle du physique et du moral, du sens propre et du sens métaphorique, et ne soutient pas l'examen.

AYACUCHOS, sobriquet injurieux donné aux adhérents d'Espartero ou parti militaire en Espagne. Ce mot vient d'Ayacucho, village du Pérou, célèbre par la victoire qu'y remportèrent en 1824 les insurgés péruviens sur les troupes royales, et à la suite de laquelle les généraux espagnols, qui presque tous devinrent par la suite les affidés d'Espartero, reconnurent l'indépendance du Pérou, s'engageant à ne plus porter les armes contre ce pays. Cette capitulation est regardée en Espagne comme peu honorable pour les généraux qui la signèrent, et c'est pour la rappeler qu'on donnait aux partisans d'Espartero le sobriquet injurieux d'*Ayacuchos*.

B

BAILLOT (Pierre), célèbre violoniste, né en 1771 à Passy, mort à Paris en 1842, était fils d'un magistrat qui l'emmena à Bastia, où l'appelaient ses fonctions, et qui mourut peu après son arrivée. Orphelin à 12 ans, il intéressa M. de Boucheporn, intendant de la Corse, qui l'envoya étudier à Rome : il reçut dans cette ville les leçons du célèbre violon Pollani, puis, à Paris, celles de Viotti, dont il devint l'élève favori. Introduit par son maître en 1791 à l'orchestre du théâtre de Monsieur (l'Opéra-Comique), il y obtint un tel succès qu'il fut, dès 1795, appelé comme professeur au Conservatoire. De 1805 à 1808, il voyagea en Russie, et y fut accueilli avec enthousiasme. A son retour, il fut attaché à la musique de l'empereur, puis à la chapelle du roi, en même temps qu'il était premier violon à l'Opéra. Aussi habile compositeur que bon exécutant, il a publié une grande quantité de morceaux de tout genre; on lui doit aussi plusieurs ouvrages destinés aux études, surtout l'*Art du violon*, 1835, qui ont puissamment contribué aux progrès de l'art. Ses compositions, hardies et originales, ont quelque chose de grave et de mélancolique. Dans l'exécution, Baillot se faisait surtout remarquer par un jeu large et brillant, par un goût pur et sévère.

BALACLAVA (c. à d. *Belle-Clef*), la *Symbolon* des Grecs, la *Cembalo* des Génois, ville et port de Crimée, sur la côte mérid., à 15 kil. S. de Sevastopol et près de l'anc. cap Parthénion, où l'on place l'autel de la Diane taurique; env. 1000 hab., presque tous Grecs. Port excellent, mais sans commerce. Ancienne colonie grecque, occupée au moyen âge par les Génois. Les Anglais s'y établirent en 1854 et repoussèrent victorieusement, le 25 octobre, une attaque des Russes. Ils y ont construit un chemin de fer conduisant à Sévastopol.

BALBI (Adrien), géographe et statisticien, né à Venise en 1782, mort à Vienne en 1848, était issu de l'illustre maison de ce nom, et eut pour père Rodolphe Balbi, gouverneur de l'île de Veglia. Sa famille ayant été ruinée par la révolution de 1797, il se livra à l'enseignement, et fut successivement professeur de géographie à San-Vito-del-Tagliamento, à San-Michele de Murano près de Venise, et professeur de physique au lycée de Fermo. Il vint en 1821 à Paris pour y publier d'importants travaux préparés dès longtemps; est

à lutter pendant plusieurs années contre les difficultés d'une position précaire, fit paraître en 1826 un *Atlas ethnographique du globe*, in-fol., ouvrage original, où les peuples étaient classés d'après leurs langues, et en 1832 un *Abrégé de Géographie*, gr. in-8, qui se fit remarquer par la nouveauté du plan, l'abondance et l'exactitude des renseignements, et qui devint bientôt classique. Grâce au succès obtenu en France par ses ouvrages, il fut enfin remarqué par le gouvernement autrichien, qui l'appela à Vienne avec le titre de conseiller pour la géographie et la statistique : ainsi pourvu d'une riche sinécure, il put se livrer à ses recherches sans souci de l'avenir. Outre les deux ouvrages capitaux déjà cités, Balbi a donné sous forme de tableaux synoptiques : *Tableau politico-statistique de l'Europe en* 1820; *Balance politique du globe*, 1828; *la Monarchie française*, 1828; *l'Empire russe*, 1829; *l'Empire britannique*, 1830. Il a réuni ses écrits détachés sous le titre de *Scritti geografici, statistici*, etc. 5 vol. in-18, Turin, 1841-2).

BALLANCHE (Pierre-Simon), écrivain, né à Lyon en 1776, mort en 1847, était d'une famille d'imprimeurs, et dirigea quelque temps lui-même à Lyon une maison de librairie et une imprimerie. Il renonça dès 1813 aux affaires, afin de se livrer à son goût pour les lettres, visita plusieurs fois l'Italie, et vint vers 1824 se fixer à Paris, où ses écrits, d'un genre tout nouveau, ne furent d'abord appréciés que de quelques esprits d'élite. Il fut reçu à l'Académie française en 1844. Tous ses travaux se rattachent à une seule et même pensée, l'histoire des destinées du genre humain et la rénovation sociale. Vouées, selon lui, à des périodes alternatives de destruction et de régénération, les sociétés accomplissent une sorte d'épopée cyclique, qu'il entreprit de raconter; il espérait concilier par son système le dogme religieux de la chute et de la réhabilitation de l'homme avec le dogme philosophique de la perfectibilité humaine. Le grand ouvrage qu'il méditait, mais qu'il n'a pas achevé, devait s'intituler la *Palingénésie sociale*. *Antigone*, *Orphée*, la *Vision d'Hébal*, la *Ville des expiations*, l'*Homme sans nom*, le *Vieillard et le Jeune homme*, sortes de poëmes philosophiques qu'il composa successivement, en sont des épisodes; les *Essais de Palingénésie sociale*, qui parurent en 1827 (en tête d'*Orphée*), en sont l'introduction. Il exposa des idées moins chimériques dans ses *Institutions sociales* (1828). Les écrits de Ballanche valent surtout par la beauté de la forme et la noblesse des conceptions; mais ses idées sont présentées sous une forme symbolique et poétique qui ne permet pas toujours de les bien saisir : elles sont d'ailleurs empreintes d'un mysticisme qui leur ôte toute valeur scientifique. Imprimées d'abord isolément et à un petit nombre d'exemplaires, qui n'entrèrent même pas dans le commerce, ses *Œuvres* ont été réunies par lui en 1830, 4 vol. in-8, et en 1832, 6 vol. in-8. M. Alexis de Saint-Priest, qui le remplaça à l'Académie, l'a fort bien apprécié dans son discours de réception.

BALTARD (L.-Pierre), architecte et graveur, né en 1764 à Paris, mort en 1846, manifesta de bonne heure d'heureuses dispositions pour le dessin, fut remarqué par le baron de Breteuil, ministre de la maison du roi, qui lui procura les moyens de visiter l'Italie, prit à Rome le goût de l'architecture, fut rappelé en France par la Révolution, s'enrôla, fut adjoint au génie militaire, et devint successivement professeur d'architecture à l'École polytechnique dès la fondation, à l'École des beaux-arts en 1818, architecte du Panthéon et des prisons, membre des conseils des bâtiments et des travaux publics. On doit à Baltard plusieurs constructions monumentales (*Palais de justice de Lyon*, *Chapelles* de Saint-Lazare et de Sainte-Pélagie, etc.). En outre il a gravé, avec un talent qui l'égale au célèbre Piranesi, une foule de planches soit au burin, soit à l'eau-forte ou à *l'aqua-tinta*, notamment des *Vues des monuments de Rome* (1801); les planches du *Voyage en Égypte* de Denon (1802); *Paris et ses monuments* (1803), la *Colonne de la Grande armée* (1810), ainsi que les planches du *Voyage en Espagne* d'Alex. de La Borde, du *Voyage à Thèbes* de Caillaud, des *Antiquités de la Nubie* de Gau, et les *Grands prix d'architecture*, collection continuée par son fils. — Celui-ci, M. Victor B., né en 1805, est lui-même un de nos architectes les plus distingués : on lui doit le *Nouvel hôtel du Timbre* et les *Halles centrales*.

BALZAC (Honoré DE), fécond romancier, né à Tours en 1799, mort à Paris en 1850, était fils d'un ancien secrétaire du conseil du roi. Il étudia au collége de Vendôme, débuta fort jeune dans la carrière littéraire par des romans médiocres, publiés pour la plupart sous le voile du pseudonyme; fut imprimeur à Paris de 1826 à 1829, quitta, après de graves pertes, une profession qui convenait peu à ses goûts, et se remit à écrire, mais en adoptant une manière toute nouvelle qui le conduisit rapidement au succès. Il donna en 1830, et sous son vrai nom cette fois, la *Physiologie du mariage*, vive satire de l'état conjugal, qui assura sa réputation; il ne cessa depuis de produire des romans et des nouvelles, qui parurent pour la plupart dans les recueils ou les feuilletons du temps, et qui furent lus avec avidité. Après une vie laborieuse et précaire, il était enfin arrivé à la renommée et à l'aisance, et venait de contracter une alliance honorable en s'unissant à la comtesse Evelina de Hanska, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, dans la force de l'âge et du talent. Balzac avait entrepris de décrire sous toutes ses faces la société contemporaine, et il a, dans ce but, distribué toutes ses œuvres sous un certain nombre de chefs qui devaient embrasser la vie entière : *Scènes de la vie privée*, — *de la vie parisienne*, — *de la vie de province*, — *de la vie politique*, — *de la vie militaire*, — *de la vie de campagne*, *Études philosophiques*, *Études analytiques*; le tout devait former *la Comédie humaine*; mais il n'a pu remplir un si vaste cadre. Parmi ses œuvres publiées, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 90, on remarque, outre les romans déjà cités, la *Femme de trente ans*, la *Femme abandonnée*, le *Père Goriot*, les *Parents pauvres*, le *Lis dans la vallée*, *Eugénie Grandet*, l'*Illustre Gaudissart*, *César Birotteau*, un *Prince de la Bohême*, le *Médecin de campagne*, le *Curé de village*, la *Peau de chagrin*, la *Recherche de l'absolu*, le *Député d'Arcis* (laissé inachevé, et terminé par M. Rabou). Balzac s'essaya aussi sur la scène, mais avec moins de bonheur : son drame de *Vautrin*, joué en 1840, fut défendu comme immoral et dangereux; cependant, *Mercadet le Faiseur*, comédie jouée après sa mort, obtint un succès de vogue : il y dévoile toutes les roueries des spéculateurs. Balzac est incontestablement un grand peintre de mœurs : on trouve dans la plupart de ses romans, avec un intérêt vif et soutenu, un style pittoresque et original, quoique peu correct et quelquefois de mauvais goût, une rare profondeur d'observation, une vérité de description frappante, ainsi qu'une grande subtilité d'analyse; il a créé des types qui resteront : il a surtout excellé à peindre la femme et à saisir les ridicules de la bourgeoisie; mais il s'est plu à représenter le côté le plus défectueux de notre société, et il a

noirci comme à plaisir les hommes et les choses; en outre, affectant dans ses écrits le ton d'un homme sans principes, prenant tous les rôles, il se montre alternativement, et comme indifféremment, moraliste sévère, mystique rêveur, ou cynique effronté : aussi la plupart de ses ouvrages ont-ils mérité d'être condamnés à Rome. Il est également à regretter que, pressé par le besoin, il ait trop souvent fait de la littérature une spéculation. On doit à M. Sainte-Beuve des *Etudes littéraires* sur Balzac. Une édition illustrée de ses *OEuvres* a été publiée par Furne (20 vol. in-8, 1842-1852).

BANDERALI (David), célèbre chanteur, né en 1789 à Palazzo, en Lombardie, mort à Paris en 1849, se fit remarquer dès l'âge de 17 ans au théâtre de la Scala, à Milan, fut apprécié de la princesse Amélie, femme du prince Eugène, vice-roi d'Italie, qui le choisit pour maître de chapelle et pour professeur de musique de ses enfants, devint quelques années après professeur au Conservatoire de Milan, et compta parmi ses élèves Rubini, Pellegrini, Mmes Pasta, Lalande, Camporosi. Sur la désignation de Rossini, il fut appelé en 1828 au Conservatoire de Paris, et y forma de nombreux élèves, dont plusieurs brillent encore sur nos scènes lyriques. Banderali avait une méthode large et expressive, et un goût exquis. Il a laissé des vocalises et des compositions italiennes qui sont entre les mains de tous les amateurs de chant.

BAOUR-LORMIAN (Louis), poëte français, né en 1770 à Toulouse, mort à Paris en 1854, était fils d'un imprimeur qui cultivait lui-même la poésie. Après avoir débuté par des satires dans sa ville natale, il vint à Paris, voulant briller sur un plus vaste théâtre, y publia dès 1795 une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, œuvre imparfaite, qui fut vivement critiquée, surtout par Lebrun, ce qui l'engagea dans une guerre d'épigrammes avec ce poëte; donna en 1801 une traduction, également en vers, des *Poésies d'Ossian*, qui partagea la vogue dont jouissaient alors les poésies attribuées au barde écossais, et qui lui valut la faveur du premier consul; fit représenter en 1809 *Omasis* ou *Joseph en Egypte*, trag. en 5 actes, qui réussit, grâce à l'élégance de la versification, mais où l'action dramatique était presque nulle, et la fit suivre en 1811 de *Mahomet II*, où il fut moins heureux. S'essayant en outre dans les genres les plus divers, il publiait des *Veillées poétiques et morales* (1811), imitées d'Young et d'Hervey, enfantait une épopée, l'*Atlantide* ou le *Géant de la Montagne* (1812), complétement oubliée aujourd'hui, écrivait des *Satires*, où, tout en attaquant ses adversaires, Chénier, Lebrun, etc., il se montrait piquant sans être amer; chantait dans des *Odes* et des *Hymnes* les divers gouvernements qui se succédaient en France; donnait des opéras (*Jérusalem délivrée, Aminte, l'Oriflamme, Alexandre à Babylone*), et composait des contes et des romans. En 1819, il refondit entièrement sa traduction du Tasse, qui cette fois obtint un grand succès. Dans ses dernières années, devenu aveugle, Baour-Lormian mit en vers le poëme de *Job*, vers lequel ses propres infirmités avaient tourné son esprit : on trouve dans cette version, empreinte de la couleur biblique, tout l'éclat de son talent. Baour-Lormian a laissé la réputation d'un versificateur élégant, pur et harmonieux, mais pompeux et monotone. Il était de l'Académie française depuis 1815. Il a laissé des *Mémoires*. M. Ponsard, son successeur à l'Académie, a fait son éloge dans son *Discours de réception*.

BASTIAT (Frédéric), économiste, né en 1801 à Bayonne, mort en 1850, était fils d'un négociant aisé. Il suivit d'abord la carrière du commerce, mais il la quitta de bonne heure afin de se livrer aux études spéculatives, pour lesquelles il se sentait un goût décidé. Il médita longtemps les écrits de Smith, de Say, de Tracy, de Ch. Comte, et ne se révéla au public qu'en 1844. Il débuta par des articles remarquables dans le *Journal des Economistes*, devint en 1846 rédacteur en chef d'un journal libre-échangiste publié à Paris, et fit paraître coup sur coup plusieurs ouvrages dans lesquels il combattait à la fois les systèmes prohibitifs et le socialisme, qu'il regardait comme fondés sur les mêmes principes. Membre du conseil général des Basses-Pyrénées dès 1832, il fut élu en 1848 à l'Assemblée constituante, et en 1849 à l'Assemblée législative. Bastiat est regardé comme le représentant le plus éminent de la doctrine du libre-échange. Ses principaux écrits sont : *Cobden et la Ligue*, 1845 : *Sophismes économiques*, 1846 : *Harmonies économiques*, 1850 et 1851 : dans ce dernier ouvrage, qui malheureusement est resté inachevé, il montrait que toutes les lois économiques tendent vers un but commun, le perfectionnement progressif de la vie humaine : il ne demandait, pour atteindre ce but, qu'une seule condition : le respect de la liberté et de la propriété de tous et de chacun.

BATHNA, poste militaire établi par les Français en 1848 dans la prov. de Constantine, entre Constantine et Biskara, à 110 k. S. de Constantine : ch.-l. de subdiv. militaire. On doit à M. le colonel Carbuccia d'excellents travaux sur la topographie et les antiquités de la subdivision de Bathna (1848-1851).

BAUDIN (Charles), amiral français, né en 1784, à Sedan, mort en 1854, était fils du conventionnel Baudin, dit *des Ardennes*. Il entra dans la marine militaire comme novice dès l'âge de 15 ans : se distingua en 1808 dans la mer des Indes, et eut le bras droit emporté dans un combat contre les Anglais, mais n'en continua pas moins à servir : gagna, en 1812, le grade de capitaine de frégate, en luttant dans la Méditerranée contre un brick anglais de force supérieure; devint capitaine de vaisseau en 1814; quitta le service à la seconde rentrée des Bourbons, fonda au Havre une maison de commerce maritime que vint renverser la révolution de 1830; rentra alors dans la marine, où il ne tarda pas à se signaler de nouveau, et fut bientôt nommé contre-amiral. Chargé en 1838 de tirer vengeance d'actes de violence commis au Mexique contre des négociants français, il attaqua et détruisit, avec quatre vaisseaux seulement, le fort de Saint-Jean d'Ulloa, réputé jusqu'alors imprenable, et, par ce seul coup hardi, termina glorieusement la guerre. Il venait d'être élevé à la dignité d'amiral lorsqu'il mourut. L'amiral Baudin était protestant : élu par ses coreligionnaires président du conseil central des églises réformées, il protégea activement leurs intérêts.

BAUDRILLART (Jacques-Joseph), savant forestier, né en 1774 à Givron (Ardennes), mort en 1832, fut dans sa jeunesse employé aux hôpitaux ambulants, profita de ses voyages pour étudier l'aménagement des forêts en Allemagne, acquit sur cette partie de précieuses connaissances qui lui donnèrent entrée dans l'administration forestière, et y devint, en 1819, chef de division. Outre des traductions de l'allemand, on lui doit plusieurs ouvrages qui font autorité, notamment un *Traité général des eaux et forêts, chasses et pêches* (10 vol. in-4, 1821-34), qui renferme des *Dictionnaires des eaux et forêts*, *des chasses et des pêches*. Il rédigea avec Bosc le *Dictionnaire de la Culture des arbres* dans l'*Encyclopédie méthodique*, et publia le *Code forestier* (1827), le *Code de la pêche* (1829), le *Mémorial forestier*, l'*Annuaire forestier*, tous ouvrages d'une utilité pratique.

BAYARD (Jean-François), l'un de nos plus spi-

ituels et de nos plus féconds auteurs dramatiques, né en 1796, à Charolles (Saône-et-Loire), mort en 1853, fit de brillantes études à Sainte-Barbe, suivit la carrière littéraire, quoique sa famille l'eût destiné au barreau, et vécut dans une étroite intimité avec Scribe, dont il fut souvent le collaborateur et dont il épousa la nièce en 1827. Composant avec une extrême facilité, il donna aux divers théâtres, soit seul, soit en collaboration avec Scribe, Désaugiers, Théaulon, Varner, Mélesville, Vanderburch, Dumanoir, etc., une foule de pièces dont la plupart eurent la vogue. C'étaient le plus souvent des vaudevilles; cependant il aborda aussi avec succès le drame et même la haute comédie. Le nombre de ses pièces s'élève à plus de 200. On remarque dans le nombre : la *Belle-mère*, *Christine ou la Reine de seize ans*, les *Fées de Paris*, *Hortense de Cerny*, *Marie Mignot*, les *Enfants de troupe*, les *Premières armes de Richelieu*, la *Manie des places*, la *Grande dame*, la *Fille de l'avare*, *Mathilde ou la jalousie*, le *Gamin de Paris*, et, dans un genre plus élevé : *Roman à vendre*, un *Ménage parisien*, un *Château de cartes*, comédies en vers, le *Mariage à la campagne*, joués soit à l'Odéon, soit au Théâtre-Français. Il venait d'achever le *Fils de famille*, lorsqu'il fut enlevé subitement à la fin d'une fête donnée pour l'anniversaire de la naissance de sa fille. Bayard était de l'école de Dancourt et de Picard, un peu grivois, mais plein de gaieté, de verve, d'entrain; bien peu d'auteurs ont possédé à un aussi haut degré le talent de l'invention, l'entente du théâtre et toutes les ressources de l'art dramatique. MM. Hachette ont publié son *Théâtre choisi*, 12 vol. in-12, 1855-1858.

BAZIN DE RAUCOU (Anaïs), écrivain distingué, né à Paris en 1797, mort en 1850, était fils d'un riche avoué. Garde du corps en 1814, il se fit plus tard recevoir avocat, mais quitta de bonne heure le barreau pour se consacrer aux lettres. Il participa à la rédaction de plusieurs journaux et recueils littéraires, fut couronné par l'Académie française en 1831 pour un *Eloge de Malesherbes*, publia en 1838 une *Histoire de France sous Louis XIII*, à laquelle l'Académie décerna en 1840 le 2e prix Gobert, et compléta ce bel ouvrage par une *Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, 1842. Il a aussi laissé des études de mœurs contemporaines sous le titre de *L'époque sans nom*, et des *Etudes d'histoire et de biographie* qui renferment des morceaux neufs et piquants : on y remarque les *Recherches sur la vie de Molière* (publiées à part en 1851 chez Techener).

BEAUTEMPS-BEAUPRÉ (Charles-François), célèbre hydrographe, né en 1766 à Neuville-le-Pont (Aisne), mort en 1854, fit ses premières études d'hydrographie sous la direction de Buache et de Fleurieu; navigua comme ingénieur géographe avec le contre-amiral d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de La Pérouse (1791); imagina une nouvelle méthode hydrographique qu'il exposa dans un appendice au *Voyage d'Entrecasteaux;* fut nommé en 1798 sous-conservateur du dépôt des cartes et plans de la marine et dessinateur géographe de l'Institut; procéda à partir de 1799 à la reconnaissance hydrographique du littoral de l'Empire français et des provinces conquises; fut nommé en 1814 ingénieur hydrographe en chef, et dirigea de 1815 à 1838 la rédaction des nouvelles cartes des côtes de la France, travail immense, dont les résultats sont consignés dans le *Pilote français*, imprimé en 1844 (6 atlas gr. in-fol.). Par la sûreté de sa méthode et l'étendue de ses travaux, Beautemps-Beaupré doit être considéré comme l'un des créateurs de l'hydrographie. Il avait été admis à l'Institut en 1810. M. Fr. Chassériau a donné, dans le *Moniteur* des 19 juillet et 2 août 1854, une excellente *Notice sur Beautemps-Beaupré.*

BELL (Charles), célèbre anatomiste, né à Édimbourg en 1781, mort en 1842, professa la physiologie à l'Université de Londres dès sa fondation, et accepta en 1836 la chaire d'anatomie à l'Université d'Édimbourg. Il coopéra à plusieurs ouvrages de son frère John Bell (*Voy.* ce nom dans le corps du *Dictionnaire*), et publia lui-même un *Système de chirurgie opératoire*, 1807. C'est lui qui découvrit que les racines antérieures de la moelle épinière servent au mouvement et les racines postérieures à la sensibilité, découverte qu'il consigna dans son *Exposition of the natural system of the nerves*, trad. par J. Genest, 1825.

BÉRANGER (Pierre-Jean DE), chansonnier national, né à Paris en 1780, mort en 1857, avait pour père un agent d'affaires, ardent royaliste, qui se compromit dans la Révolution, fut élevé par son grand-père, pauvre tailleur, puis par sa tante, aubergiste à Péronne, suivit quelque temps dans cette ville les cours d'un *Institut patriotique* organisé d'après les idées de Jean-Jacques, où il puisa quelque instruction, mais sans s'initier aux lettres anciennes, entra à 14 ans comme apprenti chez un imprimeur de Péronne, qui faisait des vers et qui lui en donna le goût, revint à 16 ans à Paris pour être commis chez son père, se livra en même temps à la poésie, mais fut long à trouver sa voie, s'essayant successivement dans l'épopée, l'idylle, le dithyrambe, la comédie, et ne s'attacha qu'assez tard au genre qui devait l'immortaliser. Il luttait contre la gêne et l'obscurité lorsqu'en 1803 Lucien Bonaparte, à qui il avait adressé ses poésies manuscrites, apprécia son talent naissant et assura son existence en lui abandonnant son traitement de l'Institut. A partir de 1805, il travailla aux *Annales du Musée* de Landon; en 1809, sur la recommandation d'Arnault, il fut attaché comme expéditionnaire aux bureaux de l'Université : tout en s'acquittant de sa besogne de copiste, il faisait de joyeuses et piquantes chansons, qui furent remarquées et le firent admettre en 1813 au *Caveau moderne*, où il fut le rival de Désaugiers. Sous la Restauration, qui blessait tous ses sentiments, il composa des chansons d'un genre nouveau, dans lesquelles il ne craignit pas d'attaquer les tendances antinationales du gouvernement, de fronder les ridicules du jour et de célébrer les gloires de la République et de l'Empire. Il fut en 1821 privé de son modeste emploi, poursuivi et condamné à 3 mois de prison et 500 francs d'amende; en 1828, il se vit condamné de nouveau, mais cette fois à 9 mois de prison et 10 000 francs d'amende. Ces condamnations ne firent que le rendre plus populaire : l'amende de 10 000 francs fut acquittée par souscription. La révolution de 1830 ayant en grande partie donné satisfaction à ses vœux, il renonça à la satire politique, et n'eut plus guère à traiter que des sujets philosophiques ou humanitaires; il cessa même presque entièrement de rien publier à partir de 1833. Ses amis, arrivés au pouvoir, le pressaient d'accepter un emploi avantageux : il refusa constamment, ne voulant pas aliéner son indépendance. Elu en 1848 membre de l'Assemblée nationale, il refusa également de siéger; jamais non plus il ne voulut se mettre sur les rangs pour l'Académie française, où il eût été reçu par acclamation. Joignant la bienfaisance au désintéressement, il n'usa de son crédit que pour rendre service. Il mourut pauvre : le gouvernement impérial voulut faire les frais de ses funérailles. — Après avoir débuté par des chansons bachiques, licencieuses et même impies, qui l'auraient laissé confondu dans la foule, Béranger sut, comme La Fontaine, se créer un genre à part : il éleva la chanson à la hauteur de l'ode.

Dans les pièces où il traite des sujets patriotiques, philanthropiques ou philosophiques, il sait le plus souvent unir à la noblesse des sentiments l'harmonie du rhythme, la hardiesse des figures, la vivacité et l'intérêt du drame. Parmi ses chefs-d'œuvre, on peut citer : la *Sainte Alliance des peuples*, le *Vieux Drapeau*, le *Vieux Sergent*, les *Enfants de la France*, l'*Orage*, le *Cinq mai*, les *Souvenirs du Peuple*, le *Champ d'Asile*, les *Adieux à la Gloire*, le *Dieu des Bonnes gens*, le *Bon Vieillard*, les *Hirondelles*, les *Quatre âges*, le *Déluge*. — Béranger avait publié son premier recueil en 1815 sous le titre malicieux de *Chansons morales et autres*; il en publia trois nouveaux en 1821, 1825 et 1833. Ce dernier, qui parut sous le titre de *Chansons nouvelles et dernières*, est dédié à Lucien Bonaparte, pour lequel il avait conservé une vive reconnaissance. Il a laissé une centaine de chansons inédites, qui forment une sorte de *romancero* napoléonien, et une *Notice biographique* sur lui-même, pièces dont M. Perrotin, son éditeur et son ami, promet la prochaine publication. M. Lamartine a donné dans ses *Entretiens* une remarquable appréciation de Béranger.

BERNADOTTE (J.-B.), général français, roi de Suède sous le nom de CHARLES-JEAN ou CHARLES XIV, né à Pau en 1764, mort en 1844, était fils d'un avocat. Il s'engagea comme simple soldat dès l'âge de 17 ans, et n'était encore que sergent-major en 1789; sa bravoure et son activité lui valurent un avancement rapide dans les guerres de la Révolution. Il se distingua aux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, fut proclamé, par Kléber, général de brigade sur le champ de bataille en 1794, devint peu de mois après général de division, contribua puissamment aux victoires de Fleurus et de Juliers (1794), fit capituler Maestricht, prit Altdorf, et protégea la marche de Jourdan, forcé de battre en retraite (1795). Chargé en 1797 de conduire à Bonaparte en Italie 20000 hommes de l'armée de Sambre-et-Meuse, Bernadotte rivalisa d'ardeur avec le jeune général, et quoiqu'il éprouvât peu de sympathie pour lui, parce qu'il soupçonnait dès lors ses desseins ambitieux, il le seconda de tout son pouvoir : il eut une part glorieuse au passage du Tagliamento, prit Gradiska, Trieste, Laybach, Idria, et vint après la campagne présenter au Directoire les drapeaux enlevés à l'ennemi; il ne s'en vit pas moins à son retour enlevé à son armée par Bonaparte, à qui il portait ombrage. Envoyé en Autriche comme ambassadeur (1798), il y éprouva de grandes difficultés : il excita une émeute pour avoir arboré le drapeau tricolore, et quitta bientôt Vienne, parce qu'on lui refusait les réparations convenables. Porté au ministère de la guerre par l'influence de Barras après le 30 prairial, il réorganisa en deux mois (2 juillet-11 sept. 1799) les services qui étaient dans un état déplorable; déjà il avait rappelé la victoire sous nos drapeaux quand il fut écarté par une intrigue de Sieyes. Après la révolution du 18 brumaire, à laquelle il avait refusé de concourir, il fut envoyé par les consuls dans la Vendée pour combattre les nouvelles tentatives d'insurrection (1800); il sut par ses habiles dispositions empêcher les Anglais de débarquer à Quiberon, et rétablit la tranquillité dans le pays. En 1804, il reçut de Napoléon le bâton de maréchal, avec le gouvernement du Hanovre : il déploya dans ce pays un rare talent d'administration, et forma un beau corps d'armée, à la tête duquel il exécuta les plus glorieux faits d'armes. ainsi, en 1805, il rétablit dans Munich l'électeur de Bavière, allié de la France, conquit le pays de Salzbourg, et décida la victoire d'Austerlitz en enfonçant le centre de l'armée russe, ce qui lui valut pour récompense la principauté de Ponte-Corvo; en 1806, il battit les Prussiens devant Halle et à Lubeck, où il fit Blücher prisonnier; puis, marchant sur la Pologne, passa la Vistule, occupa Elbing, Braunsberg, et défit les Russes à Mohrungen et à Spanden sur la Passarge, où il fut grièvement blessé (1807). Nommé, après sa guérison, gouverneur des villes hanséatiques, et chargé d'opérer contre la Suède, il consentit loyalement à suspendre les hostilités dès qu'il eut appris qu'une révolution avait précipité du trône Gustave IV, qui seul était hostile à la France (13 mars 1808); cette conduite lui concilia l'estime et l'affection des Suédois, mais elle excita le mécontentement de Napoléon, dont elle contrariait les projets. En 1809, il commanda le 9e corps, composé en grande partie de Saxons, et contribua puissamment avec eux à la victoire de Wagram; mais il se retira après la bataille, mécontent de ce que l'empereur n'eût pas dans ses bulletins rendu justice à ses troupes. Il n'en fut pas moins chargé, à son retour en France, de repousser les Anglais débarqués à Walcheren (juillet 1809) : il accomplit en soixante jours cette difficile mission. Malgré ce nouveau succès, il se vit encore une fois privé de son commandement par l'empereur; il était dans une disgrâce complète lorsqu'un trône lui fut offert. Élu le 20 août 1810 prince royal de Suède, adopté par le roi Charles XIII, Bernadotte partit avec l'assentiment de Napoléon; il embrassa le luthéranisme en arrivant. Il consentit d'abord à seconder la politique de l'empereur et accéda même au blocus continental; mais, au commencement de 1812, les troupes françaises ayant envahi le territoire suédois, il fit des représentations, qui ne furent pas écoutées : une rupture s'ensuivit, et la Suède entra dans la coalition contre la France. Nommé généralissime de l'armée du Nord, le prince royal débarqua à Stralsund avec 30000 Suédois, vainquit Oudinot à Gross-Beeren, Ney à Dennevitz, et eut une part décisive à la funeste bataille de Leipsick; toutefois, il ne pénétra pas à main armée sur le territoire français, et s'arrêta sur les bords du Rhin; il tenta même, mais inutilement, de déterminer Napoléon à la paix, et de détourner les alliés de passer le Rhin; il ne prit aucune part à la deuxième invasion. A peine de retour en Suède, où il fut reçu avec enthousiasme, il marcha sur la Norvége, dont la possession lui avait été assurée par les alliés, et s'en rendit maître en quinze jours (1814). Reconnu roi de Suède à la mort de Charles XIII, en 1818, Charles-Jean ne s'occupa plus que de faire prospérer ses États : il cimenta l'union des Suédois et des Norvégiens, tout en laissant à chacun des deux peuples sa constitution propre, développa l'instruction publique, l'agriculture, l'industrie et le commerce, et réunit par le canal de Gothie, l'Océan et la Baltique (1822). Charles-Jean est assurément un des meilleurs souverains qu'ait eus la Suède; chéri des Suédois, il avait pris pour devise : *L'amour de mon peuple est ma récompense.* — Napoléon juge très-sévèrement Bernadotte dans le *Mémorial* : bien qu'on ne puisse que regretter sa conduite envers la France, on doit reconnaître qu'il posséda les talents d'un grand général, une bravoure à toute épreuve, un caractère loyal et indépendant, et une rare habileté administrative. On a publié sa *Correspondance avec Napoléon de* 1810 *à* 1814, Paris, 1819, et un *Recueil de ses lettres, proclamations et discours* (Stockholm, 1825). Son *Histoire* a été écrite par Touchard-Lafosse, 1838, et par Sarrans jeune, 1845. — Bernadotte avait épousé Eugénie Clary, fille d'un négociant de Marseille et sœur de la femme

e Joseph Bonaparte; il n'a laissé qu'un fils, le rince Oscar, né en 1799, qui lui a succédé sur le ;ône de Suède.

BERNARD (Charles DE), écrivain distingué, ont le vrai nom est *Ch. Bern. Dugrail de la 'illette*, d'une famille noble et légitimiste de la ranche-Comté, né en 1804 à Besançon, mort n 1850, se destinait à la magistrature; les événements de 1830 ayant renversé ses espérances, se voua aux lettres, débuta par un volume de oésies (*Plus deuil que joie*, 1832), puis composa es nouvelles et des romans qui, pour la plupart, arurent dans les journaux et revues du temps, t qui se font remarquer par la grâce et l'élégance, mais dont le style n'est pas toujours exempt 'afféterie. Charles de Bernard est de l'école de alzac. Parmi ses nouvelles, on remarque la *'emme de quarante ans*, qui fait le pendant de *Femme de trente ans* de Balzac; l'*Anneau d'argent*, le *Persécuteur*, l'*Arbre de science*, le *Pied 'argile*; parmi ses romans, *Gerfaut*, 1838; les *iiles d'Icare*, 1840; la *Peau de Lion* et la *Chasse ux amants*, 1841; le *Beau-Père*, 1845; le *Gentilomme campagnard*, 1846: le *Veau d'or*, 1847. es *OEuvres complètes* ont été publiées par Michel .évy, 1854, 12 vol. in-18, avec une *Notice* de I. A. de Pontmartin. Sans être contraires à la reigion, les écrits de Ch. de Bernard ne respectent as toujours assez la morale.

BERRIAT-SAINT-PRIX (Jacques), jurisconulte, né en 1769 à Grenoble, mort en 1845, eneigna dès 1796 la législation à l'école centrale e l'Isère, devint en 1805 professeur de procéure à l'académie de Grenoble, publia peu après n *Cours de procédure*, qui attira sur lui l'attenion (3 vol. in-8, Grenoble, 1808-10, souvent éimprimé), et fut appelé en 1819 à la Faculté de 'aris, où il enseigna jusqu'à sa mort. Outre son *'ours de procédure*, on lui doit un *Cours de roit criminel*, 1817, une *Histoire de droit romain*, suivie d'une *Histoire de Cujas*, 1821. erriat était aussi un habile philologue : il a onné une bonne édition critique des *OEuvres de loileau*, 1830, 4 vol. in-8. Membre de l'Académie e Grenoble depuis 1796, de la Société des Antiuaires de France depuis 1820, il fut admis en 840 à l'Académie des sciences morales : il a donné ces trois compagnies des mémoires aussi intéessants que variés. — Berriat a laissé deux fils, harles et Aimé, qui, comme lui, ont uni à l'étude u droit la culture des lettres.

BERRYER (P.-N.), avocat distingué de Paris, é à Sainte-Menehould en 1757, mort en 1841, laida sans interruption depuis 1780 jusqu'à ses erniers jours, se fit remarquer dès le début ar des qualités éminentes, fut chargé de causes olitiques de la plus grande importance, eut part la défense du général Moreau, défendit le maire 'Anvers accusé de péculat, 1812, plaida avec uccès pour l'ordre de Malte, et parla en 1815 pour maréchal Ney devant la cour des pairs, mais ans avoir la liberté d'user de tous ses moyens de éfense. Il brillait par la beauté de son organe, ion moins que par l'éclat et l'abondance de sa arole: mais il tombait quelquefois dans la proixité. Ce doyen des avocats de Paris a laissé des *ouvenirs* (2 vol. in-8, 1839), où il trace une intéessante histoire du barreau de 1774 à 1838. Avocat lu haut commerce, il avait entrepris un *Traité du roit commercial*, qu'il allait publier lorsque surint la révolution de 1830, qui le découragea. — '.-Ant. BERRYER, son fils, né en 1790, non moins élèbre comme avocat, a joué depuis 1830 un rôle mportant à la Chambre des Députés et à l'Assemlée nationale. Il est le plus éloquent soutien de a cause légitimiste et le chef du parti en France.

BERTIN (L.-Franç.), écrivain politique, né à Paris en 1766, mort en 1841, était fils d'un secrétaire du duc de Choiseul. A la vue des excès de la Révolution, dont il avait d'abord accepté les promesses, il fonda en 1795 le journal l'*Eclair*, dans le but de défendre les idées conservatrices. Cette feuille ayant été supprimée en 1799, après le 18 brumaire, il acquit la même année un journal bien peu connu jusqu'alors, le *Journal des Débats*, qui en 1805 prit le titre de *Journal de l'Empire*. Sous son habile direction, et grâce au concours d'hommes tels que Fiévée, Geoffroy, Dussault, Chateaubriand, Féletz, Boissonade, Malte-Brun, Hoffmann, Auger, Ch. Nodier, cette feuille obtint bientôt un immense succès et jouit d'une grande autorité, surtout en littérature. Bertin, suspect de royalisme, fut sous le Consulat et l'Empire l'objet de persécutions incessantes : emprisonné au Temple en 1800, puis exilé, il ne put rentrer en France qu'en 1805; il se vit en 1811 dépouillé de la manière la plus arbitraire, par décret impérial, de la propriété de son journal. En 1814, il reprit la direction de cette feuille et y soutint chaudement la cause de la Restauration. En 1815, il accompagna Louis XVIII en Belgique, et y rédigea avec M. Guizot le *Moniteur* dit *de Gand*. En 1824, il se sépara d'une politique devenue impopulaire, et dès lors le *Journal des Débats*, sans cesser d'être l'organe du parti conservateur, prit hautement la défense des doctrines constitutionnelles. Après 1830, Bertin l'aîné se rallia promptement à Louis-Philippe, et fut un des plus fermes appuis de la nouvelle monarchie. — Son frère, Pierre-Louis Bertin de Vaux, 1771-1842, le seconda dans la rédaction du *Journal des Débats*, tout en dirigeant une maison de banque qu'il avait fondée en 1801. Député dès 1815, secrétaire général du ministère de la police sous M. Decazes, ambassadeur près du roi des Pays-Bas après 1830, appelé en 1832 à la pairie, il exerça une grande influence sur l'esprit public : sa maison fut longtemps, surtout depuis 1830, le rendez-vous des hommes politiques les plus influents.— M. Armand Bertin, fils de Bertin l'aîné, né en 1801, mort en 1854, fut après son père le rédacteur en chef du *Journal des Débats* : il sut conserver à cette feuille le haut rang où l'avaient placée les deux frères. — Mlle Bertin, sœur de M. Armand Bertin, s'est distinguée à la fois dans la poésie et la composition musicale; on lui doit la musique de quelques opéras (le *Loup-Garou*, opéra-comique, 1827; *Fausto*, opéra italien, 1831; *Esméralda*, donné au grand Opéra, 1836), et un recueil de poésies, les *Glanes*, œuvre également remarquable par la délicatesse du sentiment et la pureté de la forme, qui fut couronnée par l'Académie française en 1842.

BERTON (Henri MONTAN), compositeur, fils de Pierre Berton, directeur de l'Opéra et bon compositeur lui-même, né à Paris en 1766, mort en 1844, fut dès l'âge de 13 ans violon à l'Opéra, reçut les leçons de Sacchini, débuta par des oratorios, fit représenter à 20 ans, en 1787, son premier opéra-comique, la *Promesse de mariage*, donna successivement plus de 40 autres ouvrages, opéras ou ballets, dont plusieurs de circonstance (*le Nouveau d'Assas*, 1791; *Viala*, 93; *Tyrtée*, 97), fut professeur d'harmonie au Conservatoire dès la création de l'établissement (1796), devint en 1806 directeur de l'Opéra italien, en 1811 chef de chant à l'Académie de musique, et entra en 1815 à l'Institut. Il en fut arbitrairement exclu pour opinion politique en 1816, mais fut réélu en 1817. Parmi ses nombreuses productions, on remarque *Ponce de Léon*, opéra bouffon, dont il fit les paroles aussi bien que la musique (1798), *Montano et Stéphanie*

(1798), le *Délire* (1801), *Aline, reine de Golconde* (1803). Ses compositions se distinguent par l'originalité, l'élégance, la pureté du style, et par la vérité dramatique. Berton a laissé un *Traité de l'harmonie*, suivi d'un *Dictionnaire des accords*, 1815, 4 vol. in-4, et des *Mémoires* posthumes; il a rédigé les articles de musique dans l'*Encyclopédie moderne*.— Son fils, H. Berton, compositeur distingué, auteur de *Ninette à la cour*, fut enlevé par le choléra en 1832.

BERTRAND (le général H.-Gratien, comte), le fidèle ami de Napoléon, né en 1773 à Châteauroux, où son père était maître des eaux et forêts, mort en 1844, servit dans le génie, fit la campagne d'Egypte, où il se concilia la confiance de Bonaparte, contribua au gain de la bataille d'Aboukir, 1799, et revint en Europe avec le grade de général de brigade. Il eut une part glorieuse aux victoires d'Austerlitz, de Friedland, de Wagram, fut en récompense nommé général de division, comte de l'Empire, et devint grand maréchal du palais à la mort de Duroc (1813). Il protégea la retraite de nos troupes pendant les revers d'Allemagne, sauva les débris de l'armée après le désastre de Leipsick, défendit intrépidement le territoire français en 1814, surtout à Montmirail; suivit l'empereur à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène, où il fut son plus intime confident, et ne le quitta qu'après lui avoir fermé les yeux. Il avait été condamné à mort par contumace en 1816: à son retour de Sainte-Hélène, Louis XVIII lui fit grâce de la peine et lui rendit ses grades. Après 1830, il fut un instant commandant de l'Ecole polytechnique. Elu député par l'arrondissement de Châteauroux, il se montra le zélé défenseur de l'ancienne armée et ne cessa de réclamer en même temps la liberté illimitée de la presse. Il accompagna en 1840 le prince de Joinville à Sainte-Hélène et rapporta en France avec lui les restes de Napoléon. Quelques mois auparavant, il avait fait hommage au roi Louis-Philippe des armes de l'Empereur, dont il était dépositaire. Il fit dans une de ses dernières années un voyage en Amérique, où il reçut les témoignages les plus flatteurs. Ses restes ont été déposés aux Invalides, auprès de ceux de Napoléon; la ville de Châteauroux lui a élevé une statue (1854). Ses fils ont publié en 1847 les *Campagnes d'Egypte et de Syrie* (2 vol. in-8 et atlas), qu'il avait écrites à Sainte-Hélène, sous la dictée du général en chef. — Le général Bertrand a laissé trois fils qui ont suivi avec distinction la carrière militaire. Arthur, le plus jeune, est né à Sainte-Hélène.

BERTRAND (le Dr Alexandre), né à Rennes en 1795, mort en 1831, étudia la médecine à Paris après avoir passé par l'Ecole polytechnique. Observant en philosophe les intéressants phénomènes du magnétisme et du somnambulisme, il les rapporta à un état particulier qu'il nommait *extase*, et tenta d'expliquer avec leur secours des faits extraordinaires attribués jusque-là soit à une intervention surnaturelle, divine ou diabolique, soit à la jonglerie. On a de lui : *Traité du somnambulisme*, 1823, in-8; *du Magnétisme en France*, 1826; *de l'Extase*, 1829; *Lettres sur les révolutions du globe*, 1824, in-8, souvent réimprimées; *Lettres sur la physique*, 1825, 2 vol. in-8; dans ces deux derniers ouvrages, il a réussi à mettre les résultats de la science à la portée des gens du monde. Bertrand avait été un des rédacteurs principaux du *Globe*.

BERZÉLIUS (Jacq.), célèbre chimiste suédois, né en 1779 près de Linkœping (Ostrogothie), mort en 1848, était fils d'un directeur d'école paroissiale et reçut de son père les premières notions des sciences. Il entra dès l'âge de 17 ans à l'Université d'Upsal pour étudier la médecine, fréquenta le laboratoire de chimie alors dirigé par Afzelius, neveu du célèbre Bergmann, y prit un goût décidé pour la chimie, se fit connaître, avant même d'avoir terminé ses études, par ses observations sur les eaux minérales de Medevi (1800), publia bientôt après des *Recherches sur les effets du galvanisme* (1802), fut en 1804 nommé professeur à l'école de médecine de Stockholm, commença en 1806, avec Hisinger, la publication de *Mémoires relatifs à la physique, à la chimie et à la minéralogie;* fut dès 1808, à l'âge de 31 ans, admis à l'Académie de Stockholm, devint en 1818 le secrétaire perpétuel de cette compagnie, et reçut du roi Charles-Jean (Bernadotte) des titres de noblesse en récompense des services qu'il avait déjà rendus à la science. Désirant se livrer tout entier à ses recherches expérimentales, il renonça en 1832 aux fonctions actives de l'enseignement. Berzélius fut le premier analyste du siècle : outre un nombre immense d'analyses faites avec la plus grande précision, on lui doit la découverte de plusieurs corps simples (*cerium, selenium, zirconium, thorinium*), la connaissance des combinaisons du soufre avec le phosphore, l'étude du fluor et des fluorures, la détermination d'un grand nombre d'équivalents chimiques, la décomposition d'un grand nombre de substances végétales et animales; en outre, il fut presque le créateur de la chimie organique. Philosophe non moins qu'expérimentateur, il consolida la théorie atomistique ainsi que celle des proportions chimiques; il inventa et fit admettre universellement, pour exprimer la composition des corps, des formules chimiques analogues aux formules algébriques; enfin il adopta, pour expliquer les phénomènes, la célèbre théorie du dualisme électro-chimique, et fit au moyen de cette théorie de nombreuses réformes dans la nomenclature et dans la classification des substances minérales; il fut ainsi un des premiers à fonder la minéralogie sur la connaissance des éléments chimiques des corps : ses vues sur ce sujet sont exposées dans son *Nouveau système de minéralogie* (Paris, 1819, in-8). Outre un nombre infini de mémoires (traduits pour la plupart dans les *Annales de chimie*), Berzélius a rédigé un grand *Traité de chimie*, qui est un des ouvrages les plus complets et les plus consciencieux sur la matière : la première édition parut à Stockholm de 1808 à 1818 en 3 vol. in-8; l'auteur l'agrandit et l'améliora dans plusieurs éditions successives. Mis en français dès 1829 par Jourdan, ce traité a été traduit de nouveau et refondu, avec le concours de l'auteur, en 1840 et années suivantes, par MM. Esslinger et Hœfer, 8 vol. in-8 (chez Didot). On doit encore à Berzélius un *Traité des proportions chimiques*, où il approfondit la question des atomes et des équivalents, ainsi qu'un *Traité du chalumeau*, indispensable au minéralogiste : ces deux traités ont aussi été traduits en français (le 1er en 1812 et 1835, le 2e en 1821, par Fresnel). Enfin, sur l'invitation de l'Académie de Stockholm, il publia, à partir de 1822, un *Compte rendu annuel des progrès de la chimie et de la minéralogie*, recueil précieux qui contient l'exposition et l'appréciation des travaux faits en chimie dans tous les pays, mais auquel on reproche quelquefois une excessive sévérité : il le continua jusqu'à l'année même de sa mort. Berzélius était depuis 1822 associé de l'Institut de France.

BEUCHOT (Adr.-J. Quentin), bibliographe, né en 1773 à Paris, mort en 1851, était fils d'un avocat de Paris, qui devint ensuite secrétaire de l'intendance de Lyon. Il fut d'abord placé chez un notaire de cette dernière ville, quitta bientôt le notariat pour venir à Paris se livrer à ses goûts

littéraires, débuta par la littérature légère, prit part à la rédaction d'un *Nouvel Almanach des Muses* et de la *Décade philosophique*, fut l'un des principaux collaborateurs de la *Biographie universelle*, rédigea à partir de 1811 la *Bibliographie de la France*, journal général de l'imprimerie et de la librairie, et continua jusqu'à la fin de 1847 cette publication à laquelle il sut donner de l'intérêt par les précieuses informations qu'il y insérait. Il fut élu en 1834 bibliothécaire de la Chambre des Députés, juste et honorable récompense de ses longs travaux. On lui doit plusieurs grandes éditions qui se recommandent par la bonne distribution des matières et par des recherches qui prouvent autant le goût que d'érudition : on estime surtout ses éditions de *Bayle* (16 vol. in-8, 1820-24) et de *Voltaire* (72 vol. in-8, dont 2 de tables, 1831-41).

BEUDANT (Franç.-Sulpice), minéralogiste, né à Paris en 1787, mort en 1850, entra à l'École normale dès sa fondation, professa les sciences aux lycées d'Avignon et de Marseille, fut en 1814 chargé par Louis XVIII de transporter d'Angleterre en France son cabinet de minéralogie, fut à son retour nommé sous-directeur de la collection et se consacra dès lors à cette branche de l'histoire naturelle; fit en 1818 un voyage d'exploration scientifique en Hongrie, obtint en 1822, à la mort d'Haüy, son ancien maître, la chaire de minéralogie de la Faculté des sciences de Paris, fut en 1824 admis à l'Institut, devint en 1840 inspecteur général de l'Université, et fit partie en 1846 du Conseil de l'instruction publique. On doit à Beudant de savantes recherches sur les rapports intimes de la composition chimique des minéraux avec la cristallisation et sur l'isomorphisme : appliquant simultanément la chimie et la physique à l'étude des minéraux, il fonda sur des principes nouveaux la classification et la nomenclature minéralogiques. Outre un grand nombre de mémoires (dans le *Recueil de l'Académie des Sciences*, les *Annales de chimie*, *des mines*, etc.), il a publié un *Cours élémentaire et général des sciences physiques*, divisé en *Traité de Physique*, 1821, et *Traité de Minéralogie*, 1824 : c'est dans ce second livre, le plus important de ses ouvrages, qu'est exposé son système de classification. Il l'abrégea en 1841 et le fit entrer dans le *Cours élémentaire d'histoire naturelle* rédigé pour les collèges avec MM. A. de Jussieu et Milne Edwards. Il avait dès 1822 fait paraître son *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, 4 vol. in-4. Dans son enseignement comme dans ses livres, Beudant s'attachait surtout à rendre la science accessible à tous.

BEUGNOT (Jacques-Claude, comte), ancien ministre, né en 1761 à Bar-sur-Aube, mort en 1835, fut élu par son département procureur-général-syndic de l'Aube (1790), puis député à la Législative (1791), soutint dans cette assemblée la monarchie constitutionnelle, et fit décréter d'accusation Marat pour ses provocations incendiaires, fut emprisonné sous la Terreur, devint après le 18 brumaire préfet de la Seine-Inférieure, puis conseiller d'État, organisa en 1807 le nouveau royaume de Westphalie et en 1808 le grand-duché de Berg et obtint en récompense le titre de comte; se rallia de bonne heure aux Bourbons, reçut en 1814 du gouvernement provisoire le portefeuille de l'intérieur, et de Louis XVIII celui de la marine, accompagna le roi à Gand, fut fait, après la deuxième restauration, ministre d'État et membre du conseil privé, mais n'en garda pas moins son indépendance. Député de la Haute-Marne dès 1815, il siégea au centre gauche et se montra ennemi de tout excès. Il quitta la Chambre des députés en 1824. Dans les derniers moments de la Restauration, il fut nommé directeur du bureau du commerce, et élevé à la pairie. Il a laissé des *Mémoires*. — Son fils, M. Arthur B., né en 1797, pair de France sous la monarchie de Juillet, représentant du peuple à l'Assemblée nationale, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique en 1850, s'est fait connaître par de savantes recherches historiques (*Institutions de Saint-Louis*, 1821; les *Juifs d'Occident*, 1824; *Destruction du paganisme en Occident*, 1832), qui lui ont valu un siége à l'Académie des Inscriptions.

BEYLE (Henri), romancier. Voy. STENDHAL.

BIGNON (L.-Pierre-Édouard), diplomate, né en 1771 à Guerbaville près de la Meilleraye (Seine-Inférieure), mort en 1841, était fils d'un teinturier de Rouen. Engagé volontaire en 1792, il fut remarqué de son général, qui le prit pour secrétaire, devint en 1798 secrétaire de légation, remplit avec succès de nombreuses missions sous l'Empire (en Suisse, en Piémont, à Berlin, à Cassel, à Carlsruhe, à Vienne, à Varsovie, où il dirigea les affaires pendant 4 ans), administra avec autant de modération que d'intégrité plusieurs des pays conquis, reçut en récompense le titre de baron, fut un des plénipotentiaires français à Dresde (1813), accepta les fonctions de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères pendant les Cent-Jours, et se vit en cette qualité forcé de signer la fatale capitulation de Paris (3 juillet 1815). Député depuis 1817, il fut élevé à la pairie en 1837. Il défendit constamment les libertés publiques et fut un des plus redoutables adversaires du gouvernement de la Restauration. Après la révolution de 1830, il tint quelques instants le portefeuille des affaires étrangères et celui de l'instruction publique. Napoléon, qui avait apprécié sa capacité diplomatique, lui légua 100,000 fr., en l'invitant à écrire une *Histoire de la diplomatie française depuis le* 18 *brumaire* (1799) *jusqu'à* 1815. Bignon accomplit religieusement cette honorable tâche : à sa mort, il avait déjà publié 10 vol. de ce grand ouvrage (1827-38); son gendre, M. Enouf de Verclives, l'a complété en publiant quatre autres volumes, dont l'auteur avait presque entièrement terminé la rédaction. Outre cette histoire, on a de Bignon de nombreux écrits de circonstance qui exercèrent une puissante influence sur l'opinion, entre autres son livre *Des proscriptions*, 1819; *le Congrès de Troppau*, 1821; *les Cabinets et les Peuples*, 1822; des *Discours et Opinions* politiques (sur la liberté de la presse, le recrutement, les élections, les finances, etc.), qui sont aussi remarquables par la lucidité que par la force des arguments. Bignon fut admis à l'Académie des Sciences morales dès son rétablissement (1832). M. Mignet a lu à cette Académie une *Notice historique* sur ce diplomate.

BLAINVILLE (H. M. DUCROTAY DE), profond zoologiste, né en 1777, à Arques, près de Dieppe, d'une famille noble et ancienne, mort en 1850, eut une jeunesse fort agitée et resta longtemps incertain sur le choix d'une carrière. Il étudiait la peinture et avait déjà 27 ans quand il sentit naître subitement en lui le goût de l'histoire naturelle en assistant par hasard à une leçon de Cuvier : il s'attacha à ce grand naturaliste, qui bientôt le choisit pour son suppléant; obtint en 1812, à la suite d'un concours, une chaire de zoologie à la Faculté des sciences, et succéda en 1832 à Cuvier dans sa chaire d'anatomie comparée au Muséum. Professeur infatigable, il fit presque jusqu'à la veille de sa mort des cours qui attirèrent constamment de nombreux auditeurs : il brillait moins par le talent de l'élocution que par la verve, l'abondance et l'originalité des idées. Il avait, dès 1825, mérité par de nombreux travaux d'être admis à l'Académie des sciences. M. de Blainville s'atta-

cha surtout à introduire dans la zoologie une classification méthodique : il publia dans ce but dès 1816 un *Prodrome d'une nouvelle distribution du règne animal* : il la fondait principalement sur la structure comparée du squelette. Outre une foule de *Mémoires* (dans les recueils de l'Académie et autres sociétés savantes), on a de lui plusieurs traités capitaux, dont quelques-uns malheureusement n'ont pas été achevés : *de l'Organisation des animaux*, 1822, ouvrage profond, mais resté incomplet; *Cours de Physiologie générale et comparée*, recueilli à ses leçons par le Dr Hollard, 1829; *Manuel de Malacologie et de Conchyliologie*, 1825; *Manuel d'Actinologie et de Zoologie*, 1834; *Ostéographie ou Description comparée du squelette des 5 classes d'animaux vertébrés*, *récents et fossiles*, 1839 et ann. suiv., ouvrage destiné à guider dans leurs recherches les anatomistes et les paléontologistes (il n'en a paru que les *Primates*, les *Paresseux*, les *Insectivores* et les *Carnassiers*). M. l'abbé Maupied a rédigé ses leçons sur les *Principes fondamentaux de la zoologie*. M. de Blainville a été, en outre, un des principaux collaborateurs du *Journal de Physique*, de la *Faune française* et du grand *Dictionnaire des Sciences naturelles*. Auteur d'idées neuves, mais contestées, Blainville eut à soutenir pour les défendre les luttes les plus vives; il ne tarda pas à se séparer de Cuvier. Dans l'exposition de ses doctrines, il affectionnait la méthode *a priori*. Ce savant était profondément religieux. M. Flourens a lu à l'Académie des sciences son *Éloge historique* (1854).

BLANQUI (Jérôme-Adolphe), économiste, né en 1798 à Nice, mort en 1854, était fils du conventionnel J. Dom. Blanqui, et fut d'abord répétiteur à Paris. Il s'attacha de bonne heure au célèbre économiste J. B. Say, obtint en 1825, par sa recommandation, la chaire d'histoire et d'économie industrielle à l'École du Commerce, et fit à partir de cette époque, à l'Athénée, des cours sur l'*Histoire de la civilisation industrielle des nations européennes*, qui furent très-suivis; en même temps il prenait part à la rédaction du *Journal du Commerce*, du *Courrier français*, du *Siècle*, etc. Il devint en 1830 directeur de l'École du Commerce; succéda en 1833 à J. B. Say, dans la chaire d'économie politique au Conservatoire des Arts et Métiers; fut élu en 1838 membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, et en 1846 député de la Gironde. Il entreprit de nombreux voyages dans les différentes parties du globe pour y étudier par lui-même les procédés de l'industrie et pour résoudre par l'observation diverses questions économiques. Ses principaux ouvrages sont : *Résumé de l'histoire du commerce et de l'industrie* (1826), *Précis élémentaire d'économie politique* (1826), *Histoire de l'économie politique en Europe* (1838), *Les classes ouvrières en France* (1848), *Rapport sur l'exposition de Londres* (1851). Disciple de Say, dont il admettait les principes sur la liberté du commerce, il se séparait de son maître sur d'autres points et professait un sage éclectisme. — Son frère, Auguste Blanqui, né en 1805, s'est acquis une fâcheuse célébrité par ses doctrines démagogiques et par le rôle qu'il joua après les révolutions de 1830 et de 1848.

BLESSINGTON (lady Marguerite, comtesse), célèbre Irlandaise, née en 1789 dans le comté de Waterford, tint longtemps à Londres le sceptre de la mode. Elle débuta comme auteur en 1822 par des *Esquisses de voyage en Belgique*; publia en 1833, sous le titre de *Conversations de Byron*, un livre où l'on trouve d'intéressantes révélations sur ce poëte, avec lequel elle était étroitement liée (trad. la même année par Ch. Le Tellier), et donna ensuite plusieurs romans de mœurs qui augmentèrent sa réputation littéraire, mais qui lui aliénèrent la haute société de son pays, parce qu'elle y attaquait ouvertement la pruderie anglaise : *Confessions d'une dame sur le retour*, *Loisirs d'une femme en France et en Italie*, *les Victimes de la société*, *la Loterie de la vie*, *Pensées décousues*. Elle mourut presque subitement pendant un séjour qu'elle fit à Paris dans l'hiver de 1849 : on supposa qu'elle avait été frappée du choléra, qui régnait alors. Sa résidence de Gore-house, à Kensington, était le rendez-vous de tous les étrangers de distinction, mais elle était peu fréquentée par les dames anglaises. Comme écrivain, lady Blessington brillait par la finesse, la grâce et le bon goût, qualités auxquelles elle joignait une grande liberté philosophique.

BODE (J.-Elert), astronome, né à Hambourg en 1747, mort à Berlin en 1826, était fils du directeur d'une école commerciale. Il se sentit, dès sa première jeunesse, entraîné par un goût naturel vers l'astronomie, fut remarqué du savant Büsch, qui lui procura les moyens d'étudier, publia quelques écrits qui appelèrent l'attention sur lui, fut nommé en 1772 *astronome pratique* à Berlin, et dirigea pendant cinquante ans l'observatoire de cette ville. Il avait été admis en 1782 à l'Académie de Berlin. Outre un excellent *Manuel d'astronomie* (publié dès 1768, 9e édition, 1822), et plusieurs autres ouvrages populaires, on lui doit un grand *Atlas céleste* (*Uranographia*, Berlin, 1801, in-fol.), où sont marquées les positions de 17 240 étoiles; il a publié chaque année, depuis 1774 jusqu'à sa mort, les *Éphémérides astronomiques*. Il a découvert plusieurs comètes et un grand nombre d'étoiles. Son nom est resté attaché à une loi fort remarquable du système planétaire, selon laquelle les intervalles des orbites des planètes iraient à peu près en doublant à mesure que l'on s'éloigne du soleil, loi déjà soupçonnée par Képler et par J.-Daniel Titius, et qui a été confirmée par des découvertes postérieures.

BOIGNE (LEBORGNE, comte de), né à Chambéry en 1751, mort en 1830, était fils d'un marchand de pelleteries. Il servit d'abord en France et en Russie, puis passa dans l'Inde et se mit, à partir de 1786, au service du prince mahratte Sindhyah, qui lui donna toute sa confiance et le nomma général en chef. Il disciplina l'armée du prince, lui assura par là de faciles victoires sur ses voisins, et l'aida à fonder un vaste empire; il reçut en récompense les plus grands honneurs et d'immenses richesses. Il quitta l'Inde en 1796, deux ans après la mort de Sindhyah et vint se fixer dans sa ville natale, où il consacra plus de 4 millions de francs à des actes de bienfaisance et à la fondation d'établissements utiles. Boigne savait parfaitement les idiomes hindous, ce qui facilita beaucoup ses succès. La Société académique de Savoie a publié à Chambéry des *Mémoires sur la carrière politique et militaire du général Boigne*, 1828.

BOISARD (J.-F.-M.), fécond fabuliste, né à Caen en 1743, mort en cette ville en 1831, avait été secrétaire de Monsieur (Louis XVIII); il perdit tout à la Révolution, et vécut depuis dans la gêne. Il a fait plus de 1000 fables (publiées en divers recueils de 1773 à 1805), qui lui assurent un rang honorable parmi les fabulistes du second ordre : la plupart des sujets sont de son invention; la narration est simple, facile et naïve. Souvent l'auteur n'exprime pas la moralité de ses fables, ce qui les rend quelquefois obscures. — Son neveu, J.-F. Boisard, peintre et poëte, né à Caen vers 1762, a publié aussi des *Fables* (1817 et 1822), mais est resté fort au-dessous de lui.

BOISSONADE (Jean-Franç.), savant helléniste,

né en 1774, à Paris, d'une famille noble, originaire de Gascogne, mort à Passy en 1857, étudia au collége d'Harcourt, occupa dans sa première jeunesse un emploi au ministère des relations extérieures, fut destitué en 1795 sur de faux soupçons, et chercha un refuge dans les lettres. Il s'adonna d'abord à la critique littéraire et philosophique, et fournit au *Magasin encyclopédique* de Millin, au *Journal des Débats* ou *de l'Empire*, au *Mercure*, des articles qui furent remarqués. Il débuta comme helléniste, en 1806, par une excellente édition des *Héroïques* de Philostrate, fut nommé en 1809 professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris, et joignit à cette chaire, en 1828, celle du Collége de France. Il avait été reçu dès 1813 à l'Académie des Inscriptions, et était associé de la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Travailleur infatigable, Boissonade a donné jusqu'à la fin de sa longue vie une foule d'éditions d'ouvrages grecs rares, curieux, et pour la plupart inédits. A une érudition profonde, il joignait l'esprit, le goût et l'élégance du style. Dévoué à la science jusqu'au désintéressement, il fit à ses frais plusieurs de ses publications, ce qui lui imposa de lourds sacrifices. Outre les *Héroïques*, on lui doit des éditions de la *Vie de Proclus*, par Marinus, 1814; des *Figures* du rhéteur Tiberius, 1815; des *Partitions* d'Herodianus et du roman de *Nicetas Eugenianus*, 1819; des *Lettres d'Aristénète*, des *Vies* d'Eunape et de la traduction grecque des *Métamorphoses d'Ovide*, par Planude, 1822; du conte de *Syntipas*, 1828; six volumes d'*Anecdota græca*, 1829-1844, riche mine de morceaux inédits; plusieurs écrits, restés inconnus jusque-là, de *Théophylacte Simocatta* (1835), d'*Enée de Gaza* (1836), de *Michel Psellus* (1838); les *Lettres de Philostrate* (1842), la première édition des *Fables de Babrius*, récemment retrouvées (1844); les *Déclamations de Choricius* (1846), de *G. Pachymère* (1848); les *Allégories de l'Iliade de Tzetzès*, ainsi qu'une jolie collection de poëtes grecs en 24 vol. in-32 (1823-26). Boissonade a fourni en outre au recueil des *Notices des manuscrits de la Bibliothèque impériale* plusieurs morceaux précieux, et à la *Biographie universelle* un grand nombre de ses meilleurs articles. Enfin la littérature française lui doit un recueil inédit de *Lettres de Voltaire à Frédéric* (1802), des éditions des *OEuvres de Bertin* (1824), des *OEuvres choisies de Parny* (1827), et une savante édition de *Télémaque* (1844), où sont indiqués tous les emprunts faits par Fénelon à l'antiquité classique. M. Ph. Lebas a donné, dans la *Revue de l'instruction publique*, une excellente *Notice sur Boissonade*.

BOITARD (Edouard), né à Paris en 1804, mort en 1835, fut nommé en 1833 professeur suppléant à la Faculté de droit de Paris, et fit sur la *Procédure civile* et la *Législation criminelle* des cours qui le placèrent dès le début au rang des plus habiles maîtres : ses *Leçons* ont été recueillies par M. de Linage, 1837 et 1839.

BOMARSUND, puissante forteresse russe, située dans l'île d'Aland, sur un détroit, au milieu de la côte orientale et près du bourg de Scarpans, dont elle porte aussi le nom. Cette forteresse, dont la construction avait demandé plus de 20 ans, venait à peine d'être achevée, lorsqu'elle fut bombardée et détruite en 1854 par la flotte anglo-française : elle se rendit le 16 août.

BONAFOUS (Mathieu), agronome, né à Lyon en 1793, mort en 1852, appartenait à une famille de riches négociants piémontais originaire de France. Il cultiva avec ardeur les sciences naturelles, étudia surtout les cultures répandues dans le midi de la France, la soie, le maïs, le riz, la vigne, et écrivit sur ces divers sujets, soit en français, soit en italien, des ouvrages estimés: *De l'éducation des vers à soie*, 1821; *l'Art de cultiver le mûrier*, 1822; *Traité du maïs*, 1838; *Histoire naturelle du maïs*, 1836; *Ampélographie subalpine*, etc. Il a aussi traduit *les Principes d'économie politique appliqués à l'agriculture*, de Beccaria, et mis en vers français le poëme de Vida sur le *Ver à soie*. Consacrant sa fortune à l'encouragement des études agronomiques, il fonda plusieurs prix dans ce but. On lui doit également diverses fondations philanthropiques : il concourut à la création de la colonie de Mettray et des instituts agronomiques de Grignon et de Roville. Il était correspondant de l'Institut. Son *Eloge*, par M. Cap, a été couronné par l'académie de Lyon en 1854.

BONAPARTE (famille). Le tableau suivant de la descendance des Bonaparte complétera les détails donnés dans le corps du *Dictionnaire :*

1. JOSEPH, 1768-1844, roi de Naples, puis d'Espagne, dit comte de Survilliers depuis 1814; père de :	Zénaïde-Julie, née en 1801, mariée en 1822 à son cousin Charles-Lucien, fils de Lucien, morte en 1854. Charlotte, née en 1802, mariée à son cousin Charles-Louis Napoléon, fils aîné du roi Louis; morte en 1839.
2. NAPOLÉON, 1769-1821, empereur des Français, marié deux fois; père de :	Napoléon-François-Charles-Joseph, né en 1811, de Marie-Louise d'Autriche, proclamé roi de Rome en naissant, fait duc de Reichstadt en 1814, mort à Schœnbrunn en 1832.
3. ÉLISA, 1773-1820, princesse de Lucques et Piombino, puis grande-duchesse de Toscane, mariée en 1797 au Corse Bacciochi; mère de :	Napoléone-Élisa Bacciochi, née en 1806, mariée en 1824 au comte Camerata; Jérôme-Charles Bacciochi, né en 1810, mort en 1830; Napoléon-Frédéric Bacciochi, né en 1815, mort en 1833.
4. LUCIEN, 1775-1840, prince de Canino, marié deux fois; père de 11 enfants, dont les plus connus sont :	Charles-Lucien, prince de Canino et Musignano, 1803-1857, naturaliste distingué, vice-président de l'Assemblée constituante de Rome en 1848 et 1849, marié en 1822 à sa cousine Zénaïde, fille de Joseph, dont il a eu 10 enfants; Louis-Lucien, né en 1813; Pierre-Napoléon, né en 1815; Antoine, né en 1816.
5. LOUIS, 1778-1846, roi de Hollande, dit comte de St-Leu depuis 1814, marié en 1802 à Hortense de Beauharnais, fille d'un 1er mariage de l'impératrice Joséphine; père de :	Napoléon-Charles, 1802-1807; Charles-Napoléon-Louis, né en 1804, marié à sa cousine Charlotte, fille de Joseph, mort sans postérité à Forli en 1831; Louis-Napoléon, né en 1808, président de la République en 1848, empereur en 1852; marié en 1853 à Eugénie de Guzman-Montijo, comtesse de Téba.
6. PAULINE, 1780-1825, duchesse de Guastalla en 1806, mariée en 1797 au général Leclerc, en 1803 au prince Borghèse; mère de :	Napoléon Leclerc, mort à Rome en 1804; N'a pas laissé d'enfants de son second mariage.

7. CAROLINE, 1782-1839, reine de Naples, dite comtesse de Lipona depuis 1815, mariée en 1800 à Murat; mère de :	Napoléon-Achille Murat, né en 1801, mort en 1847 aux États-Unis; Lucien-Napoléon Murat, né en 1803.
8. JÉRÔME, né en 1784, roi de Westphalie de 1807 à 1813, dit prince de Montfort depuis 1814, fait maréchal de France en 1850, marié en 1807 à une princesse de Wurtemberg, morte en 1835; père de :	Jérôme Napoléon, né en 1814, mort en 1847, capitaine aux gardes du roi de Wurtemberg; Mathilde, née en 1820, mariée en 1841 au prince Anatole Demidoff; Napoléon-Joseph, né en 1822.

En vertu des sénatus-consultes des 28 floréal an XII et 5 frimaire an XIII, l'hérédité de la dignité impériale, à défaut de descendance mâle de Napoléon, devait être dans la famille de son frère Joseph, et subsidiairement dans celle de Louis.

M. F. Wouthers a publié en 1850 l'*Histoire de la famille Bonaparte depuis* 1815; M. Émile Bégin, l'*Histoire de Napoléon et de sa famille*, 1854.

BONAPARTE (madame), née Letizia Ramolino, femme remarquable à la fois par sa beauté et par la dignité de son caractère, naquit en 1750 à Ajaccio, épousa à 17 ans Charles Bonaparte, assesseur à la juridiction d'Ajaccio, qui la laissa veuve dès 1785, avec 8 enfants (*Voy.* leurs noms ci-dessus), se consacra tout entière à l'éducation et à l'établissement de sa nombreuse famille, trouva quelque appui, pour l'accomplissement de cette tâche difficile, dans la protection du comte de Marbeuf, gouverneur de la Corse, qui avait été touché de son malheur; se réfugia à Marseille quand Paoli eut livré la Corse aux Anglais, et y vécut quelques années dans une honorable pauvreté; vint se fixer à Paris après le 18 brumaire, reçut à l'avénement de l'Empereur les titres de *Madame-mère*, d'*Altesse impériale;* mais n'en vécut pas moins avec la plus grande modestie, étrangère aux affaires et ne voulant être autre chose que la *Protectrice des établissements de charité*. En 1814, elle se retira à Rome, où elle fut traitée avec les plus grands égards : c'est là qu'elle mourut en 1836. Elle était depuis plusieurs années infirme et affligée de cécité. Justement fière d'un fils tel que Napoléon, elle ne quitta jamais le deuil depuis sa mort.

BONAPARTE (Joseph), frère aîné de Napoléon, né en 1768 à Ajaccio, mort en 1844 à Florence, était destiné au barreau, et venait d'épouser Julie Clary, fille d'un négociant de Marseille, quand l'élévation de son frere l'appela aux affaires publiques. Il fut, en 1796, nommé par la Corse député au Conseil des Cinq-Cents, puis envoyé en ambassade à Rome (1797); mais il quitta cette ville après le meurtre du général Duphot, son aide de camp. Il signa la paix de Lunéville (1801) et celle d'Amiens (1802), reçut le titre de prince impérial quand son frère eut été couronné, administra l'Empire en son absence, fut placé par lui en 1806 sur le trône de Naples, où il se fit aimer du peuple, mais sans pouvoir rallier les nobles; échangea en 1808, bien à regret, la couronne de Naples contre celle d'Espagne, eut sans cesse à lutter contre ses nouveaux sujets, se vit deux fois forcé de quitter sa capitale, et rentra définitivement en France en 1813, après la défaite de Vittoria. Lieutenant-général de l'Empire en 1814 et aux Cent-Jours, il ne put maîtriser les événements, quitta Paris à l'approche des alliés, quoiqu'il eût annoncé dans une proclamation qu'il voulait y attendre l'ennemi, et accompagna l'impératrice à Blois. Après Waterloo, il se réfugia aux États-Unis, où il vécut onze ans sous le nom de comte de *Survilliers*, s'occupant d'agronomie, et faisant bénir sa bienfaisance, puis il revint en Europe, où il habita successivement l'Angleterre et l'Italie. Homme sage, bon, simple dans ses manières, Joseph n'avait pas les qualités propres au rôle élevé que son frère lui fit jouer. Il aimait et cultivait les lettres; cependant c'est à tort qu'on lui a attribué un poëme en 10 chants intitulé *Napoléon*, et consacré au héros de sa famille (ce poëme est de M. H.-L. Lorquet, professeur à l'Ile de France, qui le publia dans cette île en 1822 sous la rubrique de Philadelphie). Le roi Joseph a laissé des *Mémoires* et une *Correspondance*, qui ont été publiés par M. Du Casse, de 1852 à 1854 (Paris, 10 vol. in-8), et qui jettent un grand jour sur l'histoire de l'Empire. Il laissa deux filles (*Voy.* le tableau ci-dessus).

BONAPARTE (Louis), frère puîné de Napoléon, né en 1778 à Ajaccio, mort en 1846 à Florence, fut, dès l'âge de 16 ans, aide de camp de son frère à l'armée d'Italie, le suivit en Égypte, obtint un avancement rapide, fut marié en 1802, presque malgré lui, à la fille de Joséphine, Hortense de Beauharnais, avec laquelle il ne sympathisa jamais et dont il finit par se séparer (*Voy.* HORTENSE); reçut, à la création de l'Empire, le titre de grand connétable; organisa en 1805 avec une merveilleuse rapidité l'armée du Nord, à la tête de laquelle il occupa le territoire de la République batave; quitta loyalement le pays aux premières nouvelles de la paix, ce qui lui concilia l'estime des habitants; fut élevé en 1806 sur le trône de Hollande, et sut se faire aimer dans son royaume, mais abdiqua en 1810, quand il vit qu'il ne pouvait pas faire le bien et qu'il connut les projets de Napoléon, qui ne tarda pas en effet à réunir la Hollande à l'Empire. Ce prince philosophe vécut depuis dans la retraite sous le nom du comte de *Saint-Leu*, restant également étranger au retour de Napoléon en 1815, et aux tentatives faites en 1836 et 1840 par son fils, le prince Louis. Il a publié des *Documents historiques sur le gouvernement de la Hollande* (3 vol. in-8, Paris, 1820), ouvrage précieux pour l'histoire, mais où Napoléon n'est pas épargné. Comme Lucien et Joseph, il cultiva les lettres. Il avait en 1814, dans un *Essai sur la versification*, proposé pour notre versification un nouveau système, où il substituait le rhythme à la rime et scandait les vers suivant la distribution des accents prosodiques; il voulut appliquer ce système et composa quelques poésies en vers *rhythmiques* (*Lucrèce*, tragédie, *Ruth et Noémi*, opéra-comique); mais cette tentative n'eut aucun succès. On a encore de lui des *Odes* (Vienne, 1813) et des *Poésies diverses* (Florence, 1828), où l'on trouve, avec une philosophie douce, de nobles sentiments exprimés en beaux vers; un roman, *Marie ou les Peines de l'amour* (publié dès 1800, réimprimé en 1814 sous le titre de *Marie ou les Hollandaises*), roman qui paraît être sa propre histoire.—De trois enfants qu'il avait eus d'Hortense (*Voy.* le tableau ci-dessus), un seul survit : c'est le prince Louis-Napoléon, aujourd'hui empereur.

BONAPARTE (Caroline), sœur cadette de Napoléon, née en 1782, morte en 1839, fut mariée en 1800 à Murat. Devenue grande-duchesse de Berg, puis reine de Naples, elle se montra digne de ce haut rang : elle favorisa surtout les arts et les artistes, encouragea les fouilles de Pompéi, et créa à Naples des établissements utiles dont plusieurs subsistent encore. Déclarée régente quand Murat eut été forcé de quitter Naples, elle assura la tranquillité publique, ne s'éloigna qu'après avoir stipulé avec le commodore anglais pour les inté-

·êts de ses anciens sujets, puis se retira au château de Baimbourg près de Vienne, où elle s'occupa exclusivement de l'éducation de ses enfants. Après 1830, elle se réunit à sa famille en Italie. Depuis qu'elle avait quitté le trône, elle avait pris le titre de comtesse de Lipona (anagramme de Napoli, nom italien de Naples).

BONAPARTE (Charles-Lucien), prince de Canino et Musignano, fils aîné de Lucien, né en 1803, mort en 1857, fut élevé à Rome, épousa en 1822, à Bruxelles, sa cousine Zénaïde, fille de Joseph, se rendit avec elle aux États-Unis où résidait son beau-père, publia dans ce pays plusieurs ouvrages estimés d'ornithologie (*American Ornithology*, Philadelphia, 1825; *Ornithology of the North America*, 1826), fit paraître, après son retour en Italie, d'autres travaux qui ajoutèrent encore à sa réputation (*Ornithologie comparée de Rome et de Philadelphie*, Rome, 1828; *Observations sur le Règne animal de Cuvier*, 1830; *Classification des animaux vertébrés*, 1831; la *Faune italienne*, 1833-41, etc., tous en italien); organisa en Italie les congrès scientifiques et mérita par son zèle pour la science d'être admis dans la plupart des sociétés savantes de l'Europe et d'être nommé correspondant de l'Institut. Élu en 1848 membre de l'Assemblée constituante de Rome, il en était président en 1849 et ne sut pas s'opposer aux excès qui amenèrent si promptement la chute de la nouvelle république. Rendu à la vie privée, il vint résider à Paris et reprit les travaux qui l'ont placé dans les premiers rangs des zoologistes. Ses restes ont été transportés à Ajaccio.

BONCENNE (Pierre), jurisconsulte, né à Poitiers en 1774, mort en 1840, obtint au concours en 1822 la chaire de procédure à la Faculté de droit de Poitiers, et enseigna jusqu'à sa mort. Député de la Vienne en 1815, il se montra défenseur zélé des institutions libérales. On lui doit : *Théorie sur la procédure civile*, 4 vol. in-8, Poitiers, 1828-34, ouvrage classique sur la matière (refondu peu d'années après, et continué par M. Bourbeau, 1837-47, 6 vol. in-8).

BONDI (Clément), poëte italien, né en 1742 à Mezzano, dans le duché de Parme, mort à Vienne en 1821, fut élevé par les Jésuites, ce qui ne l'empêcha pas de chanter la suppression de l'ordre, s'attira par là des inimitiés qui l'obligèrent à s'expatrier, trouva un protecteur dans l'archiduc Ferdinand, qui le nomma son bibliothécaire à Brünn et lui confia l'éducation de son fils (depuis duc de Modène); passa ses dernières années à Vienne et devint en 1815 professeur de littérature de l'impératrice. Poëte lyrique, didactique et satirique à la fois, il joignait à une versification élégante, harmonieuse et facile, un style noble et simple. Bondi, le *Delille* de l'Italie, est surtout connu par une excellente traduction de Virgile en *versi sciolti*; les *Bucoliques* et les *Géorgiques* parurent à Parme en 1790, l'*Énéide* en 1796; il a aussi traduit les *Métamorphoses* d'Ovide, et a composé plusieurs poëmes didactiques estimés (la *Journée champêtre*, la *Conversation*, le *Bonheur*), des sonnets, des cantates, des *canzoni*, etc. Ses *OEuvres* ont été réunies en 1808, à Vienne, en 3 vol. in-8.

BONJOUR (Casimir), homme de lettres, né en 1795 à Clermont en Argonne, fit de brillantes études à Reims et fut admis à l'École normale, mais professa peu de temps; entra dans les bureaux des finances, et se mit à travailler pour le théâtre, tout en remplissant les devoirs de sa place, mais fut au bout de quelques années destitué par M. de Villèle comme libéral. Il se livra dès lors tout entier à ses goûts littéraires et donna au Théâtre-Français plusieurs comédies de mœurs, qui réussirent. En 1830, il refusa une préfecture et préféra la modeste place d'inspecteur des études à la Flèche; il fut depuis nommé bibliothécaire à Sainte-Geneviève. On a de lui : la *Mère rivale* (1821), les *deux Cousines* (1823), le *Mari à bonnes fortunes* (1824), l'*Argent* (1826), le *Protecteur et le Mari* (1829), le *Presbytère* (1833), le *Bachelier de Ségovie* (1844, à l'Odéon), toutes comédies en vers: les trois premières sont les meilleures. C. Bonjour est un de ceux qui luttèrent contre l'invasion du mauvais goût : si ses œuvres n'ont pas une grande force comique, elles sont pleines d'esprit et de finesse et ont toujours un but louable; le style en est pur et châtié. Il aspirait légitimement à l'Académie française : il eut le regret de mourir avant d'y être admis.

BORY DE SAINT-VINCENT (le colonel), membre libre de l'Académie des sciences, né en 1780 à Agen, mort en 1846, fut attaché en 1800 comme naturaliste à l'expédition du capitaine Baudin, et publia à son retour un *Voyage dans les îles d'Afrique*, puis servit comme officier d'état-major, sous Brune, Davoust, Ney et Soult, alliant la culture des sciences naturelles avec le service militaire. Il se signala par son patriotisme dans la Chambre des Cent-Jours, fut exilé de 1815 à 1820, dirigea en 1829 l'expédition scientifique de Morée, présida en 1838 la commission explorative de l'Algérie, et fut seize ans chef du bureau historique au dépôt de la guerre. Travailleur infatigable, il a écrit sur plusieurs branches de l'histoire naturelle, sur les reptiles, les animaux miscroscopiques, les cryptogames, etc.; il a été le principal rédacteur de la *Bibliothèque physico-économique*, du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, de la partie scientifique de l'*Expédition de Morée* (1832 et ann. suiv.), a rédigé de bons résumés géographiques, notamment celui d'Espagne, et a donné nombre d'articles à l'*Encyclopédie moderne*, ainsi qu'à plusieurs autres recueils.

BOSIO (J.-Franç.-Joseph), sculpteur, membre de l'Institut, né en 1767 à Monaco, mort en 1845 à Paris, fut élève de Pajou, attira par ses premiers essais l'attention de Denon, qui appela sur lui la faveur de Napoléon, fit les bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme, les bustes de l'Empereur et de plusieurs membres de la famille impériale, et fut chargé, sous la Restauration, de la statue équestre de Louis XIV pour la place des Victoires et des ouvrages de sculpture du monument expiatoire de Louis XVI. Parmi ses autres ouvrages on remarque la *Jeune Indienne*, l'*Hercule au serpent* (aux Tuileries), la *Renommée*, érigée à Paris sur la place du Châtelet en l'honneur des armées républicaines, la statue colossale de *Napoléon* (sur la colonne de Boulogne), *Henri IV enfant*, *Montyon*, etc. Bosio forma de brillants élèves, entre autres Raggi, Marochetti, Durey, Dantan.

BOUÇADA, ville et poste militaire d'Algérie, à l'extrémité mérid. de la province de Constantine, à 326 kil. S. E. de cette ville. Riches plantations de palmiers. Prise le 15 nov. 1849.

BOUFARIK, établissement français fondé en 1832, dans la plaine de la Métidja, près du camp d'Erlon, à 34 kil. S. d'Alger; 2300 h. Pépinière.

BOUILLÉ (Louis-Joseph-Amour de), fils du marquis de Bouillé, si célèbre par sa fidélité à Louis XVI, né à la Martinique en 1769, mort à Paris en 1850, était aide de camp de son père en 1790 : il le seconda lorsqu'il réprima l'émeute de Nancy et tenta de sauver le roi. Il émigra avec lui, devint aide de camp de Gustave III, puis servit dans l'armée de Condé; rentra en France dès 1802, s'enrôla dans l'armée républicaine, se distingua, en Italie, au siége de Gaëte, en Espagne, aux batailles de Ciudad-Real et d'Almonacid, où il contribua puissamment à la victoire, et défit avec

1200 hommes 5000 Espagnols à Baza (1810). Déjà il était général de brigade et avait mérité d'être fait comte de l'Empire lorsqu'une cécité complète le força à quitter le service en 1812. Il trouva un refuge dans les lettres. Déjà, en 1809, il avait publié la *Vie politique, militaire et privée du prince Henri de Prusse*, son ancien protecteur et son ami; il put, grâce au concours d'un secrétaire dévoué, rédiger plusieurs autres ouvrages, dont quelques-uns seulement ont vu le jour: *Mémoire sur l'évasion de Louis XVI*, 1823; *Commentaires sur le Prince de Machiavel et sur l'Anti-Machiavel de Frédéric II*, 1827; *Pensées et Réflexions*, 1826 et 1851; ces ouvrages lui assignent un rang distingué parmi les observateurs et les écrivains. — Son fils, M. René de Bouillé, pair de France, mort en 1853, s'est lui-même fait connaître honorablement par une *Histoire des ducs de Guise*, ainsi que par un *Essai sur la vie du marquis de Bouillé*, 1853.

BOULAY (le comte), dit *B. de la Meurthe*, homme d'État, né en 1761 à Chaumouzey (Vosges), d'une famille de cultivateurs, mort en 1840, était avocat à Paris en 1789. Il adopta les idées nouvelles, s'enrôla en 1792, mais n'en fut pas moins inquiété sous la Terreur, fut, en l'an V, envoyé par le département de la Meurthe au Conseil des Cinq-Cents, où il devint l'âme du parti constitutionnel modéré; combattit inutilement la politique du Directoire, prit part à la révolution du 18 brumaire, et se voua dès lors à la fortune de Bonaparte; fut bientôt après nommé président de la section de législation au Conseil d'État et contribua à la rédaction du Code Napoléon; eut la mission de régler tout ce qui concernait les biens nationaux, et s'acquitta avec tous les ménagements nécessaires de cette tâche épineuse; fut appelé en 1810 au conseil privé, et plus tard au conseil de régence; reçut aux Cent-Jours (1815) le titre de ministre d'État, fut un des rédacteurs de l'*Acte additionnel aux constitutions de l'Empire*, tenta vainement d'établir sur le trône Napoléon II, fut exilé au retour des Bourbons, rentra en 1819, mais resta depuis dans la vie privée. Il avait publié en l'an VII (1799) un *Essai sur les causes qui amenèrent en Angleterre l'établissement de la république*, etc.; en 1818, le *Tableau politique des règnes de Charles II et Jacques II*, ouvrages historiques qui étaient aussi des écrits de circonstance, et qui influèrent puissamment sur l'opinion. Il a laissé des *Mémoires*, qui n'ont pas encore vu le jour. — Son fils aîné, le comte Henri B., longtemps député et membre du conseil général de la Seine, auj. sénateur, avait été élu en 1849 vice-président de la République. Son 2e fils, le baron Jules B., sénateur depuis 1857, était précédemment président de section au Conseil d'État.

BOURMONT (Victor, comte de GAISNES DE), né en 1773 au château de Bourmont, en Anjou, mort en 1846, était en 1789 officier aux gardes françaises. Il émigra fort jeune avec son père, aide de camp du prince de Condé, mais rentra en France dès 1794, et joua un rôle très-actif dans la guerre de la Vendée. Placé d'abord sous les ordres du vicomte de Scépeaux, il fut nommé en 1799 par le comte d'Artois (Charles X) commandant du Maine et de l'Anjou, se mit à la tête des *Chouans*, et s'empara du Mans, où furent commis les plus grands excès, capitula en 1800, et offrit ses services au premier consul; devint suspect après l'explosion de la *machine infernale*, et fut incarcéré; mais s'évada (1805), et trouva un refuge en Portugal; fut reçu en grâce en 1808 pour s'être réuni aux Français à Lisbonne pendant leurs revers, revint en France avec eux et reprit du service; se fit remarquer à l'armée de Naples, de Russie, en Allemagne, enfin dans la campagne en France, défendit héroïquement Nogent contre des forces beaucoup supérieures (1814), et reçut de l'Empereur en récompense le grade de général de division. Après le retour de l'île d'Elbe, il accepta de Napoléon un commandement; mais, au lieu de répondre à la confiance de l'Empereur, il abandonna son corps d'armée trois jours avant la bataille de Waterloo, et se rendit à Gand auprès de Louis XVIII. Rentré en France avec ce prince, il fut comblé de faveurs: en 1823, il commanda un des corps d'armée envoyés en Espagne, et contribua au succès de l'expédition: il fut créé pair à son retour; en 1829, il fit partie du ministère Polignac, et fut chargé du portefeuille de la guerre. Nommé en 1830 commandant en chef de l'armée dirigée contre l'Algérie, il accomplit cette importante mission avec autant de célérité que de succès, et entra dans Alger le 5 juillet; il venait de recevoir en récompense le bâton de maréchal, lorsque, par suite de la révolution de Juillet, il se vit forcé de céder son commandement et de quitter la France. Il tenta inutilement, de concert avec la duchesse de Berry, de relever la cause royale en armant la Vendée (1832), puis il se mit au service de don Miguel, en Portugal, mais sans obtenir plus de succès. Ayant enfin renoncé à tout rôle politique, il put rentrer en France et alla finir ses jours dans son château de Bourmont.

BOYER (Pierre-Denis), théologien, né en 1766 à Séverac près de Rodez, mort en 1842, s'unit à l'abbé Émery pour relever le séminaire de Saint-Sulpice, dont il devint directeur après lui. Il seconda l'abbé Frayssinous au début de ses célèbres conférences, et se livra avec succès à la prédication des stations et des retraites ecclésiastiques. L'abbé Boyer était gallican. Cet homme sage combattit avec force toutes les exagérations: c'est dans ce but qu'il publia les ouvrages suivants: *De la liberté des cultes selon la Charte*, 1819; *Examen de la doctrine de M. de La Mennais*, 1834; *Défense de l'ordre social contre le carbonarisme moderne*, 1835. On estime surtout ses *Discours pour les retraites ecclésiastiques*, 1842. L'abbé Boyer était oncle de l'abbé Affre: il eut l'honneur de former ce savant et généreux prélat.

BOYER (J.-Pierre), président de la République d'Haïti, né en 1776 au Port-au-Prince, mort à Paris en 1850, était homme de couleur, né d'un colon provençal et d'une négresse de Guinée. Reconnaissant des décrets par lesquels la République française avait aboli l'esclavage, il seconda d'abord de tout son pouvoir les généraux français qui tentèrent de rétablir à Saint-Domingue l'autorité de la métropole et combattit avec eux contre les Anglais et contre Toussaint-Louverture; mais, après le mauvais succès de l'expédition du général Leclerc et la proclamation de l'indépendance d'Haïti, il s'unit à Pétion, qui le prit d'abord pour secrétaire, et qui l'éleva rapidement aux grades de colonel et de général; il l'aida en 1806 à renverser le tyran Dessalines et à combattre Christophe, qui l'avait remplacé, mérita d'être désigné par Pétion mourant pour lui succéder dans la présidence, fut reconnu avec acclamation en 1818, réunit sous sa domination l'île entière par l'effet de la mort du roi Christophe (1820) et de la soumission de la partie espagnole (1822), fit reconnaître l'indépendance de la République par la France en 1825, en stipulant une indemnité de 150 millions, gouverna pendant 25 ans avec un rare talent et porta la nouvelle république à son plus haut degré de prospérité, mais n'en fut pas moins attaqué par une opposition aussi violente qu'injuste. Voyant l'insurrection près de triompher, il se démit de la présidence en 1843 et se retira d'abord à la Jamaïque, puis en France, où il termina ses jours

ans la retraite. Après sa chute, Haïti a été livrée endant plusieurs années à de perpétuelles ré-olutions. *Voy.* HAÏTI, *au Supplément*.

BRACONNOT (Henri), chimiste, né à Commercy n 1780, mort en 1854, fut d'abord placé comme lève chez un pharmacien de Nancy, servit pen-ant six ans comme pharmacien militaire, vint, à paix de 1802, compléter à Paris ses études scien-fiques, puis alla se fixer à Nancy près de sa mère our laquelle il eut toujours le plus tendre attache-ient, devint en 1807 membre de l'Académie de ancy et directeur du jardin botanique de cette ille et fut élu en 1823 correspondant de l'Institut. se livra surtout à la chimie végétale et avança ette science par ses analyses exactes : on lui doit connaissance des acides *bolétique*, *aconitique*, *ncéique*, *ellagique*, *pectique*, *pyrogallique*, la écouverte de la *légumine*, celle de la *stéarine*, nsi que l'invention de la bougie stéarique (1818), fin la curieuse découverte du *sucre de bois* (1819). ussi modeste et timide qu'il était savant, il ne se ontra pas moins bienfaisant : il légua 280 000 fr. la ville de Nancy. M. J. Nicklès, professeur à la aculté de Nancy, a donné une notice pleine d'in-rêt sur *Braconnot, sa vie et ses travaux*, 1856.

BRAZIER (Nicolas), fécond vaudevilliste, fils un instituteur, né à Paris en 1783, mort en 35, était membre et l'un des plus joyeux con-ves du *Caveau moderne*. Il a composé, le plus uvent en société avec Dumersan, Carmouche, héaulon, Mélesville, Dartois, Merle, Vander-rch, Ourry, un nombre prodigieux de petites èces, pleines de gaieté et d'à-propos, dont plu-eurs obtinrent la vogue, entre autres le *Ci-devant ne homme*, le *Savetier et le Financier*, le *Coin rue*, le *Soldat laboureur*, les *Ouvriers*, *Pré-le et Taconnet*, les *Cuisinières* (ces trois der-ères avec Dumersan), la *Laitière de Montfermeil*. a aussi donné plusieurs recueils de chansons et crit l'*Histoire des petits théâtres* (1838), histoire e personne ne pouvait mieux connaître que lui.

BRÉA (J.-B.-Fidèle), général français, l'une plus déplorables victimes de l'insurrection de n 1848, né en 1790 à Menton (principauté de naco), était sous-lieutenant à 17 ans. Il se dis-gua en 1813 à la prise de la redoute de Holz-usen et à la bataille de Leipsick, où il fut laissé ur mort; en 1815, à celle des Quatre-Bras, où enfonça un régiment écossais; prit une part orable aux campagnes d'Espagne et de Belgi-sous la monarchie, remplit pendant longtemps fonctions de chef d'état-major à Nantes, et vint en 1845 au grade de maréchal de camp. rgé en 1848 d'opérer contre les insurgés de la gauche de la Seine, il avait déjà réussi à les ter hors des murs : dans l'espoir d'amener par moyens pacifiques la fin des hostilités, il ança pour parlementer en dehors de la bar-e Fontainebleau; mais il fut traîtreusement i, et, après mille outrages, lâchement assas-(25 juin). Menton, sa patrie, et la ville de tes, où il avait longtemps commandé, lui ont é des monuments.

RÉMONTIER (Vic. Théod.), inspecteur gé-il des ponts et chaussées, 1738-1809, exécuta rand nombre de travaux remarquables et eut loire de fixer les dunes ou montagnes de sable iles qui envahissaient le pays situé sur le golfe ascogne; il y réussit au moyen de plantations, out en plantant le pin maritime. Louis XVIII leva un monument près d'Arcachon en 1818. de Brémontier, entre autres écrits, un *Mé-re sur les dunes*, 1796.

RIFAUT (Ch.), poëte, né à Dijon en 1781, t en 1857, a composé un poëme de *Rosa-de* (1813), imité d'Addison; plusieurs tragédies, dont la meilleure est *Ninus II* (1814); un opéra, *Olympie* (1820), mis en musique par Spontini; des *Dialogues*, *Contes* et autres poésies (1824), et a laissé plusieurs ouvrages inédits, dont M. Bi-gnan prépare la publication, et parmi lesquels on cite une tragédie de *François Ier à Madrid*, des comédies (*l'Amour et l'Opinion*, *la Tante et le Neveu*, *le Protecteur*); d'intéressantes nou-velles et de piquants souvenirs (*Récits d'un vieux parrain à son jeune filleul*, *Passe-temps d'un reclus*). Il avait été reçu à l'Académie française en 1826. M. Brifaut exerça sous la Restauration les fonctions de censeur dramatique et fut pen-sionné par Charles X. Il resta jusqu'à la fin de sa vie fidèle à la cause de la légitimité.

BRONGNIART (Alexandre), minéralogiste, né en 1770 à Paris, mort en 1847, était fils du célè-bre architecte de ce nom. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, suivit l'École des mines, où il reçut les leçons de Sage, devint ingénieur des mines en 1794, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale des Quatre-Nations en 1796, suppléa à la Faculté des Scien-ces le savant Haüy, qu'il remplaça plus tard comme professeur de minéralogie au Muséum; fut dès 1800, sur la désignation de Berthollet, nommé directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort, et entra en 1815 à l'Institut. Il avait débuté dans les publications scientifiques par un *Mémoire sur l'art de l'émailleur*, qui attira l'attention de Ber-thollet; il donna en 1807 un *Traité élémentaire de minéralogie*, rédigea en 1812, de concert avec Cuvier, dont il avait un des premiers apprécié les découvertes, la *Géographie minéralogique des environs de Paris* (refondue en 1822 sous le titre de *Description géologique des environs de Paris*), donna en 1832 l'*Histoire naturelle des crustacés fossiles* (avec Desmarets), et publia en 1844 un *Traité des arts céramiques ou des Poteries*, 2 vol. in-8, avec atlas, œuvre capitale, qui résume les recherches de toute sa vie. M. Brongniart avait aussi cultivé avec succès la zoologie : on lui doit la division des reptiles en quatre ordres (*sau-riens*, *batraciens*, *chéloniens*, *ophidiens*); parmi les fossiles, il étudia surtout les *trilobites*, dont le nom même lui est dû. On a de lui, outre les ou-vrages précédents, une foule de *Mémoires* sur les sujets les plus ardus, et d'intéressants *Voyages*. Comme directeur de la manufacture de Sèvres, il renouvela et perfectionna l'industrie de la peinture sur verre, que l'on croyait perdue, et créa le *Musée céramique* (dont il a lui-même publié la *Descrip-tion* avec M. Riocreux, 2 vol. in-4, et atlas). — Son fils, M. Adolphe Brongniart, membre de l'Institut, né en 1801, est surtout connu par ses travaux sur la *Botanique fossile* et sur l'*Organographie*.

BRUÉ (A.-H.), un des meilleurs cartographes modernes, né en 1786, mort en 1832 à Paris, du choléra, a donné divers atlas et des cartes spécia-les, qui sont également remarquables par la pureté de la gravure et l'exactitude des renseignements, et qui sont devenus classiques. Son principal titre est son *Atlas universel* : publié d'abord en 1820 en 36 cartes, cet atlas a été graduellement augmenté par lui et par M. P.-Ch. Picquet, qui s'en rendit acquéreur. Brué dessinait directement sur cuivre (en grec *cypron*) : il a donné aux cartes dressées par ce procédé le nom de *cartes encyprotypes*.

BRUGELETTE, bourg de Belgique (Hainaut), sur la Dendre, à 22 kil. N.-O. de Mons; 1800 hab. Toiles, chaux hydraulique. Les Jésuites y ont eu une maison d'éducation florissante, qu'ils ont abandonnée depuis leur admission en France.

BRUNEL (Marc-Isambert), ingénieur français, né en 1769 à Bacqueville (Eure), mort à Londres

en 1849, montra de bonne heure un goût instinctif pour la mécanique, servit quelque temps dans la marine française, émigra en 1793, résida six ans aux États-Unis, où il exécuta d'importants travaux, alla en 1799 se fixer en Angleterre, y appliqua plusieurs inventions ingénieuses qui l'enrichirent promptement, notamment une machine à fabriquer des poulies pour la marine, une scierie de bois de marqueterie, un moulin à scier pour l'arsenal de Chatam, et mit le sceau à sa renommée en formant et exécutant le hardi projet d'un *tunnel* sous la Tamise : conçus dès 1819, ses plans ne commencèrent à être mis à exécution qu'en 1824; le travail ne fut terminé qu'en 1842. Brunel avait été dès 1813 élu membre de la Société royale de Londres; il en devint en 1833 le vice-président. Il était correspondant de l'Institut. — Son fils suit avec succès la même carrière.

BUCH (Léopold DE), célèbre géologue prussien, né à Stolpe en 1774, mort en 1853, consacra sa vie à des excursions géologiques, visitant le Vésuve, les volcans éteints de l'Auvergne, les Alpes et les montagnes de l'Allemagne, les îles Scandinaves, les Hébrides, les Canaries, etc.; fit, par ses découvertes, faire de grands pas à la géologie et à la paléontologie, et mérita d'être appelé par A. de Humboldt « le plus grand géologue de notre époque. » Le roi de Prusse, pour rendre hommage à son mérite, l'avait nommé chambellan. Élève du minéralogiste Werner, il adopta d'abord la doctrine neptunienne de son maître; ses études personnelles le conduisirent plus tard à se rallier aux doctrines vulcaniennes et à la théorie des soulèvements, développée depuis par M. Élie de Beaumont. On a de lui : *Description géognostique de la Silésie* (1797), *Observations géognostiques faites en Allemagne et en Italie* (1802-1809), *Voyage en Norwége et en Laponie* (1810), *Description physique des îles Canaries* (1825), etc. Il a donné au Recueil de l'Académie des Sciences de Berlin un grand nombre de Mémoires (notamment sur les *ammonites*, les *cératites*, les *térébratules*, etc.). Un de ses plus importants travaux est sa *Carte géognostique de l'Allemagne* (1832). De Buch était associé étranger de l'Institut. M. Flourens a lu à l'Institut en 1856 une *Notice* sur ce savant.

BUCHON (Jean-Alexandre), né en 1791 près de Bourges, mort en 1846, donna d'abord des traductions de l'anglais, prit une part très-active aux luttes du parti libéral contre la Restauration, écrivit dans le *Censeur européen*, la *Renommée*, etc., puis se renferma dans les travaux d'érudition. Après avoir longtemps voyagé pour rassembler de nombreux documents, il fut nommé en 1828 inspecteur des archives et bibliothèques, mais il fut destitué sous le ministère Polignac à cause de ses opinions libérales. En 1830, il fut chargé d'une mission en Grèce, d'où il rapporta de précieux documents. Il a publié une *Collection de chroniques françaises du* XIIIe *au* XVIe *siècle*, 1824-29, 47 vol. in-8, qu'il compléta en éditant les *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises du* XIIIe *siècle*, 1840, et de nombreux *Mémoires* (dont plusieurs inédits jusque-là), insérés dans le *Panthéon littéraire*, vaste publication dans il fut un des fondateurs. On lui doit de savantes *Recherches historiques sur la domination française dans les provinces de l'empire grec*, 1840, in-8, auxquelles font suite ses *Nouvelles recherches sur la principauté française de Morée*, 1842. Il avait entrepris peu avant sa mort, avec plusieurs collaborateurs, une *Histoire universelle des religions*, 1844.

BUCKLAND (le révérend W.), célèbre géologue, né en 1782, près d'Eastminster, mort en 1856, étudia en théologie à Oxford, où il se livra en même temps avec succès aux sciences naturelles, devint en 1813 professeur de géologie et de minéralogie à l'université de cette ville, et joignit à ce titre en 1845 le doyenné de Westminster. Il obtint, tant par ses cours que par ses travaux, une très-grande autorité dans la science et mérita d'être nommé correspondant de l'Institut. Il s'efforça surtout de confirmer par les découvertes de la géologie les récits de la Genèse. Ses principaux ouvrages sont: *Reliquiæ diluvianæ* (1823); la *Géologie et la Minéralogie dans leurs rapports avec la Théologie naturelle* (1837), ouvrage qui fait partie des *Traités* dits *de Bridgewater* et qui a été traduit avec succès par M. L. Doyère (1838, 2 vol. in-8).

BUGEAUD DE LA PICONNERIE (Thomas-Robert), maréchal de France, né à Limoges en 1784, mort à Paris en 1849, était d'une famille noble qui avait été éprouvée par la Révolution. Il s'engagea en 1804 comme simple vélite, fit avec distinction les grandes campagnes de l'Empire, et gagna tous ses grades sur le champ de bataille. Il se signala d'abord en Pologne, à Pulstuck, où il fut blessé, puis, en Espagne, aux siéges de Lérida, de Tortose, de Tarragone, au combat d'Yéda (Murcie), où il enleva une colonne de 700 Espagnols avec 200 hommes seulement, au col d'Ordal (Catalogne), où il anéantit un régiment anglais; enfin en Savoie, où il se maintint même après le désastre de Waterloo, et où il livra le dernier combat, celui de L'Hôpital-sous-Conflans (28 juin 1815), dans lequel il repoussa avec 1700 hommes un corps de 8500 Autrichiens. Après l'abdication de l'Empereur, il se retira avec le grade de colonel, et se livra, dans sa terre d'Excideuil (Dordogne), aux travaux agricoles. Rappelé à l'activité en 1830 et nommé colonel du 66e de ligne, il se dévoua à la nouvelle monarchie, réprima avec énergie en 1832 et 1834 de violentes insurrections dans Paris; fut en 1832 chargé du commandement de la citadelle de Blaye, et eut à garder la duchesse de Berry; sut concilier avec des devoirs rigoureux les égards dus à l'infortune, mais n'en fut pas moins, à l'occasion de cette mission, en butte à des insultes qui amenèrent un duel déplorable dans lequel périt le député Dulong (27 janvier 1834); fut envoyé en 1836 en Algérie, battit Abd-el-Kader sur la Sikkah (6 juillet), mais conclut avec lui, le 30 mai 1837, le traité de la Tafna, qui constituait la puissance de l'émir et qui fut vivement critiqué. Nommé en décembre 1840 gouverneur général, il déploya dans ces hautes fonctions les talents de l'administrateur aussi bien que ceux de guerrier : poursuivant sans relâche Abd-el-Kader, il réussit à l'atteindre en donnant à notre armée plus de légèreté et de moblité, le battit partout où il le rencontra, lui enleva les villes de Takedempt, de Mascara, les forts de Boghar, de Saïda, de Thaza, le rejeta dans le Maroc, et mit le comble à sa gloire en remportant sur les Marocains la victoire de l'Isly, où 10000 Français formés en carré défirent une armée quatre fois plus forte (14 août 1844). Le général Bugeaud avait été nommé dès 1843 maréchal de France : à la suite de cette dernière victoire, il fut fait duc d'Isly. Après avoir dirigé avec succès une expédition contre la Grande Kabylie et avoir commencé l'œuvre de la colonisation, il se retira en 1847, mécontent de se voir contrarié dans l'exécution de ses plans. Appelé par Louis-Philippe, dans la nuit du 23 au 24 février 1848, au commandement de la force armée, il se vit retirer son commandement peu d'heures après, au moment où il prenait des mesures énergiques pour sauver la monarchie. Tenu à l'écart dans les premiers mois de la Révolution, il fut, après l'élection du 10 décembre, investi de toute la confiance du Président de la République, et se

plaça au premier rang des défenseurs de l'ordre en péril; il venait d'être nommé général en chef de l'armée des Alpes lorsqu'il fut enlevé par le choléra. Député de la Dordogne depuis 1831, Bugeaud porta dans nos assemblées nationales une parole rude, mais franche et pleine de sens; il y déploya un courage civil égal à sa valeur militaire. Comme général, on lui doit d'avoir introduit en Afrique une tactique nouvelle, parfaitement appropriée à la nature du pays et de l'ennemi qu'il avait à combattre; il sut aussi, par sa sollicitude toute paternelle, gagner au plus haut degré l'amour et la confiance du soldat. Habile agriculteur en même temps que grand guerrier, il offrit le type du soldat laboureur, et justifia la devise qu'il avait choisie : *Ense et aratro ;* l'Algérie lui doit les premiers essais sérieux de colonisation. Sa mort fut considérée comme un malheur public; on lui fit des funérailles magnifiques; une souscription s'ouvrit pour lui ériger un double monument, à Périgueux et à Alger. Son nom a été donné à un village récemment créé dans la province de Constantine (au S.-O. de Bone). Outre quelques écrits sur l'Algérie, sur diverses parties de l'art militaire, sur l'agriculture, et une relation de la bataille d'*Isly* (dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1845), le maréchal Bugeaud a fait paraître en 1848 et 1849 *les Socialistes* et *les Soirées du village*, où il combat la folie du communisme. Il a laissé des manuscrits qui ont été déposés aux archives de la guerre. Une *Biographie du général Bugeaud*, par P. Christian, avait paru dès 1845. M. Arthur Ponroy a publié, en 1849, *le Maréchal Bugeaud, récit des camps*, etc.

BURDETT (sir Francis), membre du parlement, ami de Fox, né en 1770, mort en 1844, descendait de Hugh Burdett, un des compagnons de Guillaume le Conquérant. Il entra à la Chambre des Communes dès 1796, s'y fit remarquer parmi les membres les plus énergiques de l'opposition libérale, subit plusieurs condamnations politiques qui ne firent qu'augmenter sa popularité, et contribua puissamment à la réforme parlementaire.

BURNOUF (J.-Louis), célèbre professeur et philologue, né en 1775 à Ourville (Manche), mort en 1844, était fils d'un pauvre tisserand, qui le laissa orphelin de bonne heure. Il fut élevé par un oncle, entra au collége d'Harcourt par la protection de Gardin-Dumesnil, professeur émérite de ce collége, remporta en 1792 le prix d'honneur de l'Université, n'en fut pas moins obligé, pendant la Révolution, de se faire commis marchand pour vivre, entra dans l'Université en 1807 sur l'invitation de M. Guéroult, fut successivement professeur de rhétorique au lycée Charlemagne (1807) et au lycée Impérial (1810), maître de conférences à l'École normale (1811), professeur d'éloquence latine au Collége de France (1817), inspecteur de l'Université (1830), et rendit dans ces diverses positions de grands services à l'enseignement. Il fut admis en 1836 à l'Académie des Inscriptions. On lui doit : *Méthode pour étudier la langue grecque* (1813), *Méthode pour étudier la langue latine* (1840), ouvrages remarquables surtout par l'esprit philosophique, et dès longtemps devenus classiques; une savante édition de *Salluste* (1822), dans la collection Lemaire; des traductions de *Tacite* (6 vol. in-8, 1827-1833), de plusieurs ouvrages de Cicéron, du *Panégyrique* de Pline : ces traductions unissent l'élégance à la fidélité. A l'étude des langues grecque et latine, Burnouf joignit à la fin de sa vie celle du sanscrit. Un *Éloge* de J.-L. Burnouf, par M. Morel, a été couronné par l'Académie de Caen (1847).

BURNOUF (Eugène), savant orientaliste, fils du précédent, né à Paris en 1801, mort en 1852, fut de bonne heure formé par son père aux études sérieuses, se consacra aux langues orientales, et approfondit surtout le sanscrit et le zend, éclairant l'un par l'autre; fit quelque temps un cours de grammaire générale à l'École normale, fut élu en 1832 professeur de langue et de littérature sanscrites au Collége de France, et entra la même année à l'Institut (Académie des Inscriptions). Il venait d'être nommé inspecteur général de l'enseignement supérieur et secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, qu'avait hâtée son ardeur au travail. On a de lui, outre un grand nombre de savants mémoires sur des questions particulières, le texte explicatif de l'*Inde anglaise* de Geringer, 1827-35; *Vendidad-Sadé*, l'un des livres de Zoroastre, texte zend, avec traduction, 1829-32 : il y ressuscitait, pour ainsi dire, un idiome depuis longtemps perdu; le *Yaçna*, le livre des prières, en zend, 1833, avec un commentaire où le vrai sens des livres sacrés des Parses était enfin révélé; un *Mémoire sur les inscriptions cunéiformes*, 1838, où pour la première fois sont déchiffrés des caractères réputés jusque-là indéchiffrables; le *Bhâgavata-pourana*, histoire poétique de Krichna, avec traduction et commentaires, 1840-44; enfin une *Histoire du Bouddhisme indien*, faite sur les monuments originaux récemment retrouvés, et dans laquelle il dévoilait les mystères de cette religion : il achevait ce grand travail au moment de sa mort; un de ses élèves, M. Ch. Pavie, en a terminé la publication, en y joignant la traduction, laissée par E. Burnouf, du *Lotus de la bonne loi*, l'un des livres canoniques des bouddhistes de l'Inde. En faisant des découvertes inespérées, en ouvrant à l'érudition des voies toutes nouvelles, E. Burnouf a mérité que M. Villemain dit de lui qu'il était *un philologue de génie.*

M. Naudet a lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 18 août 1854, une excellente *Notice historique* sur MM. Burnouf père et fils.

C

CABET (Étienne), communiste, né à Dijon en 1788, mort en 1856, était fils d'un tonnelier. Il se fit recevoir avocat, plaida, mais avec peu de succès, d'abord à Dijon, puis à Paris, se jeta dans l'opposition la plus avancée sous Charles X, fut en 1830 nommé procureur général en Corse, mais se fit bientôt révoquer pour s'être mis en lutte avec ceux même qui l'avaient nommé, fut élu en 1831 député de la Côte-d'Or, attaqua avec violence le gouvernement de Louis-Philippe à la tribune et dans un journal ultra-démocratique qu'il avait fondé, *le Populaire*, fut condamné en 1834 à deux ans de prison, s'exila pour se soustraire à cette peine, et se réfugia en Angleterre, d'où il ne revint qu'en 1839, publia en 1842, sous le titre de *Voyage en Icarie*, le plan d'une utopie communiste, dont il avait conçu l'idée en Angleterre, tenta quelques années après de réaliser ses plans, et à cet effet se transporta, avec quelques partisans qui lui avaient déféré la dictature, sur les bords de la rivière Rouge, au Texas, puis dans l'Illinois, à Nauvoo, établissement abandonné par les Mormons; mais rencontra dans

l'exécution une foule d'obstacles et de mécomptes, eut avec ses disciples de vives contestations et des procès scandaleux, vit bientôt sa communauté dépérir et se dissoudre, et mourut lui-même dans la misère et le chagrin.

CALIFORNIE (HAUTE-) ou NOUVELLE-CALIFORNIE. *Ajoutez*: Occupée dès le 6 juillet 1846 par le commodore américain Sloat, cette province fut, ainsi que le Nouveau-Mexique, cédée par les Mexicains aux États-Unis par le traité de Guadalope, le 2 février 1848. Au mois de mai de la même année, on découvrit dans cette contrée, négligée jusque-là et presque inhabitée, d'inépuisables gisements d'or (dits *placers*), qui s'étendent surtout sur les bords du Sacramento, du San-Joaquim et de leurs affluents, ou sur les flancs des montagnes de la Sierra-Nevada : ce qui attira bientôt de tous les points du globe d'innombrables *chercheurs d'or*. Aussi cette contrée, qui comptait à peine 10000 hab. en 1848, est-elle déjà une des plus peuplées de l'Union : on en porte la population à 50000 hab. Indépendamment de la richesse de ses mines et gisements, la Californie se recommande par son climat tempéré, par sa fertilité, par l'étendue de ses côtes, par la commodité et la sûreté de ses ports. Pourvue dès 1849 d'une constitution qu'elle s'est donnée elle-même, la Haute-Californie a été admise en 1850 au nombre des États de l'Union. — La Haute-Californie a pour villes principales San-Carlos de Monterey, Los Angeles, San-Diego, Benicia, Stockton, Sacramento et San-Francisco, dont le port, situé sur la plus belle rade du globe, a subitement acquis un immense développement. Une *Description de la Nouvelle-Californie* a été publiée par M. H. Ferry, Paris, 1850, in-12.

CAMBRONNE (Pierre-Jacques, baron DE), général français, né à Nantes en 1770, mort en 1842, s'enrôla en 1790, et fit avec distinction les campagnes de la République et de l'Empire, fut fait major dans la garde impériale en 1814, accompagna Napoléon à l'île d'Elbe, revint avec lui en 1815, commanda l'avant-garde de sa petite armée, et prit une grande part à la bataille de Waterloo, où il commandait une division de la vieille garde : quoique sa division fût presque entièrement détruite, il refusa opiniâtrément de se rendre, en faisant, dit-on, cette réponse célèbre : *La garde meurt et ne se rend pas;* il tomba néanmoins aux mains des Anglais après avoir été grièvement blessé. Traduit en 1816 devant un conseil de guerre pour avoir servi l'empereur, il fut absous à l'unanimité. Il fut peu d'années après rappelé à l'activité : il commandait en 1821 le département du Nord, et y réprima l'émeute avec énergie. Nantes lui a érigé une statue, qui a été inaugurée en 1848. — On a contesté la réponse qui a illustré Cambronne; s'il ne prononça pas textuellement le mot même qui lui est attribué, il en dit le sens dans le langage énergique du soldat.

CAMPBELL (Thomas), poëte anglais, né à Glasgow en 1777, mort en 1844, se fit connaître dès l'âge de 21 ans par un poëme didactique qui eut un grand succès, les *Plaisirs de l'Espérance* (imité par Albert de Montémont, 1824); prit un rang élevé dans le genre lyrique en composant la *Bataille de Hohenlinden*, les *Marins anglais*, les *Combats de la Baltique*, le *Dernier homme*, et mit le sceau à sa réputation par son poëme de *Gertrude de Wyoming* (1809), qui brille à la fois par le pathétique des situations, par l'élégance et l'harmonie du style. Il a aussi écrit en prose : on a de lui *les Annales de l'Angleterre*, *de l'avénement de Georges III à la paix d'Amiens*, 1808. Campbell dirigea le *New Monthly Magazine* de 1821 à 1831, organisa en 1825 l'université de Londres, devint en 1827 recteur de l'université d'Édimbourg, et reçut en 1843 le titre de poëte lauréat.

CAMPENON (Vincent), né à la Guadeloupe en 1772, mort en 1843, était neveu du poëte Léonard. Il s'annonça par des poésies fugitives, donna en 1809 la *Maison des champs*, en 1811 l'*Enfant prodigue*, petits poëmes didactiques qui firent sa réputation, fut admis à l'Académie en 1813, et devint chef de division, puis inspecteur de l'Université, et enfin secrétaire du cabinet du roi. On lui doit une traduction estimable d'Horace en vers, des traductions de l'anglais, des éditions de Léonard, Marot, Delille, etc. Ses *Poëmes et Opuscules* ont été réunis en 2 vol. in-18, 1823, et 1 vol. in-12, 1844.

CANDOLLE (Augustin-Pyrame DE), botaniste, né à Genève en 1778, mort en 1841, était issu d'une famille calviniste de Provence qui s'expatria. Venu à Paris pour étudier la médecine, il prit le goût de la botanique au cours de Desfontaines, donna dès 1799 une *Histoire des plantes grasses*, fit, l'année suivante, de curieuses observations sur le sommeil et les habitudes des végétaux, publia bientôt après un *Essai sur les propriétés médicales des plantes*, qu'il avait pris pour sujet de sa thèse de doctorat; aida Lamarck à refondre la *Flore française*, dont il rédigea seul la 3e édition (6 vol. in-8, 1804-1815); reçut en 1806 la mission de parcourir toutes les parties de l'Empire pour reconnaître l'état de l'agriculture, et publia à son retour trois beaux rapports sur ses voyages botaniques et agronomiques (dans les *Mémoires de la Société d'agriculture*, 1807-1813). Il obtint en 1808, à la mort de Broussonnet, la chaire de botanique à la Faculté de Médecine de Montpellier, avec la direction du jardin botanique, et donna en 1813 la *Théorie élémentaire de la botanique*, son chef-d'œuvre : il y enseigne les rapports naturels des parties de la plante, et analyse la valeur de chacune de ces parties. Persécuté en 1815 comme protestant et parce qu'il avait accepté pendant les Cent-Jours les fonctions de recteur de l'académie de Montpellier, il donna sa démission et quitta la France. Genève, sa patrie, l'accueillit avec empressement, et créa pour lui une chaire d'histoire naturelle et un jardin botanique : en outre, il y fut élu membre du conseil souverain. Là, reprenant ses travaux avec une nouvelle ardeur, il entreprit en 1818 de donner la description de toutes les plantes connues, et publia les deux premières parties de ce grand travail (*Regni vegetabilis systema naturale*, vol. I, 1818; II, 1821); cette publication, conçue sur de trop vastes proportions, n'ayant pu se continuer, il la reprit dans un ouvrage plus abrégé, *Prodromus regni vegetabilis*, continué après sa mort par son fils, 14 vol. in-8, 1824-1858). On lui doit encore l'*Organographie* (2 vol. in-8, 1827) et la *Physiologie végétale* (3 vol. in-8, 1832), qui, avec la *Théorie élémentaire*, forment un corps de science complet. Outre ces divers ouvrages, de Candolle a donné un grand nombre de mémoires et d'articles détachés (recueillis en partie dans sa *Collection de mémoires*, 1828) : on y remarque ses *Expériences relatives à l'influence de la lumière sur les végétaux* et sa *Géographie botanique*. De Candolle est le seul homme qui, depuis Linné, ait embrassé toutes les parties de la science des végétaux avec un génie égal. Il s'attacha à découvrir les lois intimes des êtres; il suivit les organes des plantes dans toutes leurs transformations, et expliqua d'une manière heureuse les difformités ou anomalies apparentes; mais c'est peut-être par ses travaux sur les méthodes qu'il avança le plus la science : il fit triompher définitivement la méthode naturelle, et poussa aussi loin que possible

a classification; il portait à la fin de sa carrière e nombre des espèces connues à 80 000. De Candolle était depuis 1814 associé étranger de l'Institut. M. Flourens a prononcé son *Éloge* à l'Académie des Sciences, 1842. De La Rive lui a consacré une *Notice* étendue dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, 1844. Il a laissé lui-même les *Mémoires sur sa vie*. — Son fils, Alphonse de Candolle, lui succéda à Genève dans la chaire de botanique, qu'il occupa jusqu'en 1850, et continua ses publications inachevées. Il a été élu en 1851 à l'unanimité associé de l'Institut.

CARNOT (Joseph), jurisconsulte éminent, né à Nolay (Côte-d'Or) en 1752, mort à Paris en 1835, était frère aîné du célèbre conventionnel. Après avoir rempli des fonctions administratives dans son département, il fut appelé à la Cour de cassation dès sa création. On a de lui des ouvrages de droit qui font autorité : *Commentaire sur le Code d'instruction criminelle*, 1812 et 1830; *Commentaire sur le Code pénal*, 1823 et 1826. Nommé en 1831 membre d'une commission chargée de reviser notre code criminel, il eut la satisfaction d'y faire admettre une partie des idées qu'il avait constamment défendues. Carnot fit partie de l'Académie des Sciences morales dès le rétablissement de cette compagnie (1832). M. Bérenger a prononcé son *Éloge* devant cette compagnie en 1835.

CAROLINE, reine de Naples. *Voy.* BONAPARTE (Caroline), au *Supplément*.

CARREL (Armand), écrivain politique, né à Rouen en 1800, d'une famille de commerçants, servit quelque temps comme sous-lieutenant, prit part à la conspiration du colonel Caron à Belfort (1822), mais sans être découvert; passa en Espagne en 1823, et s'enrôla dans un bataillon français qui combattait pour la constitution des Cortès; fut pris et traduit devant un conseil de guerre, et n'échappa qu'avec peine à une condamnation capitale (1824). Il fonda au commencement de 1830, avec MM. Thiers et Mignet, *le National*, feuille qui dès son apparition exerça une grande influence sur l'opinion; il devint après la révolution de Juillet le rédacteur en chef de ce journal. Professant ouvertement les doctrines républicaines, il eut par suite à soutenir plusieurs procès de presse, dont un, en 1834, devant la Cour des Pairs : il se défendit lui-même avec éloquence, et montra une grande hardiesse. Il périt de la manière la plus malheureuse en 1836, tué dans un duel politique. Carrel exerçait un grand empire sur son parti : il en était le modérateur, et seul peut-être il eût pu le discipliner. Il a mérité l'estime de ses adversaires mêmes par la loyauté de son caractère. Outre un grand nombre d'articles de journaux, on a de lui : *Résumé de l'histoire des Grecs modernes*, 1825; *Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, 1827; *Essai sur la vie et les écrits de Paul-Louis Courier* (en tête les *OEuvres* de cet écrivain). MM. Littré et Paulin ont publié en 1857 ses *OEuvres politiques et littéraires*, avec une *Notice biographique*.

CARRION-NISAS (le baron Henri), militaire et homme de lettres, d'une famille noble du Languedoc, né à Pézenas en 1767, mort en 1840, avait été camarade de Bonaparte à l'école de Brienne, et était officier de cavalerie en 1789. Il s'attacha à Bonaparte après le 18 brumaire, entra au Tribunat, où il appuya l'établissement de l'Empire, fut néanmoins disgracié un moment pour avoir combattu hardiment quelques propositions de l'empereur, rentra en grâce en 1806, et rendit des services signalés, surtout dans les campagnes d'Espagne et de Portugal, d'Allemagne et de France; fut sous la première Restauration secrétaire général du ministre de la guerre, mais se rallia à Napoléon en 1815, rédigea l'adresse lue au Champ-de-Mai au nom du peuple français, défendit vigoureusement les ponts de Saint-Cloud et de Sèvres, ce qui lui valut de la part du gouvernement provisoire le grade de général de brigade, et quitta définitivement le service après le triomphe de l'ennemi. On a de lui : *Organisation de la force armée*, 1817; *Histoire de l'art militaire*, 1823; *Campagne d'Allemagne en* 1800, pub. en 1829. Il avait aussi composé des tragédies, mais elles eurent peu de succès.—Son fils, Antoine, né en 1794, d'abord attaché aux bureaux de la guerre, s'est fait connaître par des écrits politiques et historiques, parmi lesquels on remarque *les Peuples et les Armées*, 1820; *Bonaparte et Napoléon*, parallèle; *Des idées républicaines*, 1821. Le père et le fils ont travaillé aux *Victoires et conquêtes des Français*.

CASTAGNOS (don Francisco-Xavier de), duc de Baylen, célèbre général espagnol, né en 1758 dans la Biscaye, mort à Madrid en 1852, se forma sous le général O'Reilly, son beau-frère, qu'il accompagna en Prusse; servit avec distinction en 1793 dans l'armée de Navarre contre les troupes républicaines de la France; devint en 1798 lieutenant général, mais se fit bannir peu après pour s'être montré opposé au système de paix à tout prix suivi par son gouvernement; fut rappelé lors de l'invasion des Français et investi du commandement d'un corps d'armée sur les frontières de l'Andalousie; surprit le général Dupont, qui voulait pénétrer dans cette province, le battit à Baylen (19 juillet 1808), et le contraignit à signer une déplorable capitulation, mais fut à son tour battu par le général Lannes à Tudela, au mois de novembre de la même année; unit alors ses forces à celles de Beresford et de Wellington, eut la plus grande part à la bataille de Vittoria, gagnée par ce dernier le 21 juin 1813; n'en fut pas moins destitué par la régence par suite de dénonciations politiques; fut réintégré par Ferdinand VII de retour dans ses États, et nommé capitaine général de la Catalogne; fut en 1825 appelé au Conseil d'État et à la présidence du Conseil de Castille; se montra partisan d'un système de modération, mais se vit éloigné en 1833 pour s'être opposé aux modifications apportées dans le droit de succession au trône; rentra aux affaires, malgré son grand âge, après la chute d'Espartero (1843); remplaça Arguelles comme tuteur de la jeune reine, et fut comblé d'honneurs jusqu'à la fin de sa longue vie. Il avait été fait par Ferdinand duc de Baylen et grand d'Espagne; la reine Isabelle, en 1847, perpétua ces titres dans sa famille.

CASTEL (René-Richard), poëte et naturaliste, né en 1758 à Vire, mort en 1832 à Reims, du choléra, fut député du Calvados à l'Assemblée législative, se retira en Normandie après la session, et s'y livra aux lettres; fut nommé, lors de la création de l'Université, professeur de belles-lettres au lycée Impérial (Louis-le-Grand), puis élevé aux fonctions d'inspecteur général des études, poste qu'il perdit à la Restauration. Il avait publié dès 1797 les *Plantes*, poëme didactique dans le goût de l'époque, qui fit sa réputation, et qui fut désigné pour un des prix décennaux (il en a paru plusieurs éditions : la 5e est de 1832, in-12). Il fit paraître en 1805 un autre poëme : la *Forêt de Fontainebleau*. Comme naturaliste, il donna, de 1799 à 1802, avec Patrin, Sonnini, Latreille, etc., un *Cours complet d'histoire naturelle*.

CATALANI (Angelica), célèbre cantatrice, née à Sinigaglia en 1779, morte à Paris en 1849, était fille d'un bijoutier, et fut élevée au couvent de Sainte-Lucie de Gubbio, où le charme de ses chants religieux la fit remarquer de bonne heure. Elle quitta, non sans résistance, le couvent pour

le théâtre, débuta à Venise en 1795, passa l'année suivante en Portugal, où elle fit partie de la chapelle du roi jusqu'en 1799; contracta en 1806 un engagement très-avantageux à Londres, et, en se rendant dans cette ville, passa par Paris, où elle obtint un succès prodigieux, mais refusa les offres de l'Empereur, qui voulait l'y retenir; revint en France en 1814, et reçut de Louis XVIII le privilége du théâtre italien de Paris, mais éprouva dans cette gestion des pertes qui la déterminèrent à quitter la France; parcourut l'Allemagne, l'Italie, la Suède, la Russie, et fut partout applaudie avec enthousiasme. Ayant amassé une immense fortune, elle se retira en 1823 à Florence, où elle fonda une école gratuite de chant qu'elle dirigeait elle-même, et elle répandit tout autour d'elle d'innombrables bienfaits. Elle avait épousé en 1800, à Lisbonne, un officier français, M. de Valabrègue. Catalani avait une magnifique voix de *soprano*, mais elle n'était ni actrice, ni même grande musicienne; elle dut presque tout à la nature, qui lui avait donné un admirable *instrument*. Elle réussit peu au théâtre; elle brillait surtout dans les concerts, où ses vocalisations surprenantes la laissèrent sans rivale.

CAUCHY (Aug. Louis), mathématicien, né à Paris en 1789, mort à Sceaux en 1857, était fils de L. François Cauchy, archiviste de la chambre des pairs et poëte latin. Doué d'une aptitude précoce pour les mathématiques, il fut admis à seize ans à l'École polytechnique, entra dans le corps des ponts et chaussées, puis se voua à l'enseignement, devint professeur à l'École polytechnique et à la Faculté des sciences, et fut en 1816 nommé, par ordonnance, membre de l'Institut. Royaliste dévoué, Cauchy suivit Charles X en exil et fit l'éducation scientifique du duc de Bordeaux. Il refusa le serment en 1852, mais n'en fut pas moins maintenu dans ses fonctions. Ce savant infatigable a composé une foule de *Mémoires*, parmi lesquels on remarque sa *Théorie des ondes*, couronnée en 1815 par l'Institut; ses *Mémoires sur la polarisation de la lumière* et *sur la Théorie des nombres*. Il a en outre publié plusieurs livres très-importants, parmi lesquels nous citerons: *Cours d'analyse de l'École polytechnique*, 1821; *Leçons sur les applications du calcul infinitésimal à la géométrie*, 1826; *Exercices de mathématiques*, 1827; et a coopéré à plusieurs journaux scientifiques. M. Cauchy ne se distinguait pas moins par sa piété et sa charité que par sa profonde science.

CAVAIGNAC (Eugène), général français, issu d'une famille considérable du Quercy, né à Paris, en 1802, était fils du conventionnel J.-B. Cavaignac, mort en exil, à Bruxelles, en 1829, et frère de Godefroy, l'un des chefs les plus ardents du parti républicain sous Louis-Philippe, rédacteur de la *Réforme* et président de la *Société des Droits de l'homme* (mort en 1845). Après avoir fait ses études à Sainte-Barbe, Eugène Cavaignac fut admis à l'École polytechnique, entra dans le génie, fit, en 1828, la campagne de Morée, manifesta hautement, après la révolution de 1830, ses tendances républicaines, et fut par suite mis temporairement en disponibilité, puis envoyé à l'armée d'Afrique; se signala dans plusieurs expéditions périlleuses, résista pendant quinze mois dans le *méchouar* de Tlemcen à tous les efforts d'Abd-el-Kader (1836-37), défendit également avec un courage héroïque la place de Cherchell et y fut blessé (1840), commanda l'avant-garde à la bataille de l'Isly, où il contribua puissamment à la victoire (1844), et fut, en récompense, élevé au grade de général de brigade. Il commandait la province d'Oran lorsqu'éclata la révolution de février 1848: il fut aussitôt nommé gouverneur général de l'Algérie, avec le titre de général de division, fut peu après élu représentant du peuple par les départements de la Seine et du Lot, et appelé au ministère de la guerre à la suite de l'attentat du 15 mai contre l'Assemblée nationale. Il eut peu de jours après à réprimer la terrible insurrection de juin, suscitée par les partisans de la *République démocratique et sociale*, et reçut à cet effet le titre de chef du pouvoir exécutif: il montra d'abord quelque lenteur et quelque hésitation sur les mesures à prendre, mais il déploya bientôt la plus grande énergie et parvint, après trois jours d'une lutte acharnée (23, 24 et 25 juin), à se rendre maître du mouvement: l'Assemblée nationale déclara qu'il avait bien mérité de la patrie; le bâton de maréchal de France lui fut offert, mais il ne crut pas devoir l'accepter. Investi d'un pouvoir dictatorial, il prit les mesures rigoureuses qui lui parurent nécessaires pour prévenir le retour du désordre: la mise en état de siége, la suspension des journaux hostiles, la transportation des insurgés. En même temps, il refusait son concours à la propagande révolutionnaire, offrait un asile au pape, chassé de ses États, et envoyait des troupes en Italie pour protéger sa retraite. Après la promulgation de la nouvelle constitution, il se porta candidat à la présidence de la république concurremment avec le prince Louis-Napoléon, mais il ne put guère réunir que le cinquième des suffrages: il résigna le pouvoir avec une simplicité digne et alla reprendre sa place sur les bancs de l'Assemblée nationale. Arrêté par mesure de précaution au 2 décembre 1851, il fut presque aussitôt élargi. Élu en 1852 député au Corps législatif, il refusa le serment à la nouvelle constitution et alla vivre dans la retraite; il n'en fut pas moins réélu aux élections suivantes. Il mourut subitement en octobre 1857, à son château d'Ourne (Sarthe.) Son corps fut ramené à Paris, conduit, avec les honneurs dus à son rang, au cimetière Montmartre, et déposé dans le caveau de sa famille. Il avait épousé en 1852, une fille de M. Odier, régent de la Banque.—E. Cavaignac a laissé une réputation intacte d'homme d'honneur et a mérité le respect de ses adversaires mêmes; comme homme politique, il s'est montré droit, sincèrement dévoué à la cause républicaine, mais de caractère irrésolu: les Arabes l'appelaient un *roseau peint en fer*. M. Hipp. Castille a donné sa *Biographie;* M. de La Guéronnière a tracé son portrait (dans ses *Études et portraits politiques*).

CERRO-GORDO, défilé du Mexique, situé près de Pérote, sur la route de la Vera-Cruz à Mexico. Le général américain Scott y battit le 18 avril 1847 les Mexicains commandés par Santa-Anna.

CHALMERS (le Dr Thomas), théologien écossais (1770-1847), d'abord pasteur à Glasgow, puis professeur de philosophie à l'université de Saint-André, fut l'ornement de l'Église presbytérienne et consomma la séparation de l'Église et de l'État (1843). Excellent prédicateur, il brillait à la fois par la profondeur des idées et l'élégance du style. On a recueilli ses *Sermons* (traduits en français par E. Diodati, 1825). Il a aussi laissé des traités théologiques dont les plus estimés sont: *Preuves et autorité de la religion chrétienne*, traduit par Vincent, 1819 et 1836; *La révélation en harmonie avec l'astronomie moderne*, traduit par J.-M. de C., 1827; *Institutes de théologie*, ouvrage posthume; et des ouvrages estimés d'économie sociale: *Économie civile et chrétienne*, 1821; *Economie politique considérée par rapport à l'état moral de la société*, 1825. Ses *OEuvres*, recueillies après sa mort par son fils, forment 34 volumes in-8. Th. Chalmers était correspondant de l'Institut. Sa *Vie* a été écrite par le Dr Hanna, 1851.

CHAMISSO (Adelbert DE), écrivain et naturaliste, né en 1781 au château de Boncourt en Champagne, mort à Berlin en 1838, fut emmené par ses parents en émigration, servit quelque temps en Prusse, tout en cultivant les lettres et les sciences naturelles, surtout la botanique; revint en France après la paix de Tilsitt, et fut quelque temps professeur à Napoléonville, mais ne tarda pas à retourner à Berlin, et y publia en 1814 un livre tout à fait original, écrit en allemand, *Peter Schlemihl* (trad. par N. Martin, 1838), histoire d'un homme qui a perdu son ombre et qui court le monde pour la retrouver; accompagna de 1815 à 1818 Otto de Kotzebue dans son voyage de découvertes, rédigea la partie scientifique de ce voyage, et fut à la fin de sa vie nommé directeur du Jardin des plantes de Berlin. Ses *OEuvres*, la plupart en allemand, se composent d'écrits des genres les plus divers, botanique, linguistique, romans, poésies; elles ont eu un grand succès en Allemagne. Il règne dans ses poésies un sentiment de tristesse qui semble naître de l'éloignement où il était du sol natal.

CHANNING (William-Ellery), né en 1780 à New-Port (États-Unis), mort en 1842, embrassa l'état ecclésiastique, exerça son ministère à Boston, se fit remarquer par son éloquence, sa charité et son esprit de tolérance, et mérita d'être appelé le *Fénelon du Nouveau-Monde*. Il était un des chefs de l'unitarianisme aux États-Unis. Il fut aussi un des plus ardents promoteurs de l'abolition de l'esclavage, et s'attacha, dans plusieurs de ses sermons et de ses écrits, à prouver la nécessité sociale de la religion, dont il opposa les préceptes aux mauvais conseils de la pauvreté et aux erreurs du socialisme. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en 1851 par Maclellan (Londres, 2 vol. in-8). M. La Boulaye a donné une traduction de ses *OEuvres sociales* (in-12, 1854, avec un *Essai sur sa vie et ses ouvrages*), ainsi que de son *Traité de l'Esclavage*, 1855. Une dame anonyme a publié sur lui un livre intitulé : *Channing, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1857.

CHARLES D'AUTRICHE (l'archiduc), général autrichien, fils de l'empereur Léopold II, et frère puîné de François II, né en 1771, mort en 1847, fut en 1796 chargé du commandement en chef des troupes impériales sur le Rhin, obtint quelques avantages sur les généraux républicains Jourdan et Moreau, qu'il obligea à repasser le fleuve, prit Kehl en 1797, fut moins heureux contre Bonaparte et Masséna, disputa longtemps la victoire à Caldiero, à Eckmuhl, à Essling, mais perdit la bataille décisive de Wagram, où il fut blessé (1809), et fut forcé de signer l'armistice de Znaïm. Après cet échec, il quitta le service et consacra ses loisirs à l'étude. On a de lui : *Principes de stratégie*, Vienne, 1814; *Campagne d'Allemagne en* 1799, Vienne, 1819. Favorable aux idées libérales, l'archiduc fut longtemps, pour ce motif, en défaveur à la cour impériale.

CHARLES-ALBERT, roi de Sardaigne, né en 1798, mort en 1849, était issu d'une branche collatérale, et avait pour père Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan. Élevé en France, il y puisa de bonne heure des idées libérales, et se passionna pour l'indépendance de l'Italie. Il commandait l'artillerie du roi de Sardaigne lorsque éclata l'insurrection de 1821. Victor-Emmanuel, en abdiquant (13 mars), le nomma régent du royaume jusqu'à l'arrivée du nouveau roi Charles-Félix. Il proclama aussitôt la constitution des *Cortès* d'Espagne, et institua une junte provisoire; mais au bout de peu de jours (21 mars), il fut forcé de se retirer devant l'intervention autrichienne. Exilé en Toscane, il resta longtemps en disgrâce, tout en étant en butte au ressentiment des *carbonari*, qui se croyaient trahis par lui; cependant il fut nommé en 1829 vice-roi de Sardaigne. Appelé au trône en 1831 à défaut d'héritier direct, il opéra d'utiles réformes, créa un conseil d'État, reconstitua les conseils provinciaux, fit rédiger un code complet de lois civiles et criminelles, réorganisa l'armée, encouragea l'agriculture, l'industrie et les sciences, abolit en Sardaigne le système féodal, toutes mesures qui le rendirent agréable au parti national; mais, dans la suite, dominé sans doute par des influences étrangères, il se montra beaucoup moins favorable à la cause de la liberté. Cependant, en 1848, après la révolution de Février, revenant aux idées de sa jeunesse, il donna à son peuple une constitution libérale, et embrassa ouvertement la cause de l'indépendance et de l'unité de l'Italie; il appuya de ses armes les peuples insurgés de la Lombardie, de la Vénétie, des duchés de Parme, de Plaisance, de Modène, obtint d'abord de brillants succès, battit les Autrichiens à Pastrengo (30 avril 1848), à Goito (30 mai), à Rivoli (10 juin), à Somma-Campagna (24 juillet), enleva Pizzighettone, Peschiera; mais, mal secondé par les troupes lombardes, il fut à son tour battu à San-Donato par le maréchal Radetzky (4 août), se vit forcé d'évacuer précipitamment Milan, où il faillit être pris, et dut solliciter un armistice qui lui fit perdre presque tous ses avantages. Cédant aux exigences du parti démagogique, il recommença imprudemment la guerre à l'expiration de l'armistice; mais il n'éprouva plus que des revers, et perdit, malgré des prodiges de valeur, la bataille décisive de Novare (23 mars 1849). Il abdiqua le jour même en faveur de son fils, Victor-Emmanuel II, et s'expatria. Dévoré de chagrin, épuisé de fatigues, il mourut peu de mois après, à Oporto en Portugal, à la suite d'une longue maladie. Ce prince était profondément religieux; on a dit de lui : « Il s'est battu en héros, a vécu en moine et est mort en martyr. » Il encourageait les lettres et les sciences, et publia à ses frais les *Monumenta historiæ patriæ*, Turin, 1838. M. Mamiani prononça son *Éloge funèbre*.

CHARLES XIV, roi de Suède. *Voy.* BERNADOTTE.

CHARLET, artiste, né en 1792 à Paris, mort en 1845, était fils d'un dragon des armées de la République, et professa sous la Restauration des opinions hardies qui lui firent perdre une petite place qu'il occupait à la mairie du 2e arrondissement. Il se voua dès lors tout entier à l'art pour lequel il se sentait une puissante vocation, réussit surtout dans le dessin et la lithographie, et acquit bientôt une vogue immense en traitant avec un talent supérieur des sujets militaires ou des scènes du peuple; tout le monde connaît : *La Garde meurt et ne se rend pas; Vous ne savez donc pas mourir? l'Aumône du soldat*, *la Résignation*. Il excellait dans la *charge*. Cet artiste infatigable a laissé plus de 800 lithographies, et près de 2000 dessins à la sépia, à l'aquarelle, à la plume. Il réussissait aussi dans la peinture : on remarqua au Salon de 1836 son *Épisode de la campagne de Russie*.

CHASSELOUP-LAUBAT (François, marquis DE), né en 1754 à Saint-Sornin (Charente-Inférieure), d'une famille noble, déjà illustrée dans les armes, mort en 1833, était colonel du génie en 1789. Il défendit Montmédy contre les Prussiens, dirigea en 1794 l'attaque principale contre Maëstricht, qui capitula bientôt, commanda en chef les travaux du siége de Mayence, 1795; accompagna Bonaparte en Italie dès 1796, eut une grande part aux succès de cette brillante campagne, à la suite de laquelle il fut fait général de division; assiégea, prit, puis fortifia Peschiera, Mantoue, Alexandrie, et appliqua à ces fortifications un système nouveau

dont il était l'auteur; fit en 1807 les siéges mémorables de Dantzick et de Stralsund, commanda en chef le génie dans la campagne de Russie, et fut, en récompense de ses services, fait par Napoléon comte de l'Empire et sénateur. Devenu sous la Restauration pair de France et marquis, il n'en compta pas moins parmi les défenseurs des institutions constitutionnelles. Chasseloup a écrit sur son art; son système de fortification est représenté en relief aux Invalides à côté de ceux de Vauban et Cormontaigne. On a publié des *Extraits de ses Mémoires sur l'artillerie*, 1805 et 1811.

CHATEAUBRIAND (François-René, vicomte DE), né en 1768 à Saint-Malo, d'une famille noble et ancienne, connue dès le xe siècle, passa son enfance dans le château patrimonial de Combourg, fit de rapides études aux colléges de Dol et de Rennes, obtint un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre à 17 ans, fut fait capitaine à 19, séjourna à Paris pendant les dernières années de Louis XVI (1788-91), s'y lia avec La Harpe, Fontanes et autres littérateurs de l'époque, et débuta par des vers pour l'*Almanach des Muses;* s'éloigna de la France à la vue des excès populaires et s'embarqua pour le Nouveau-Monde, parcourut pendant une année les immenses solitudes et les forêts vierges de l'Amérique du Nord, vivant avec les sauvages et ébauchant sur les lieux son poëme des *Natchez;* revint en Europe en 1792, dès qu'il eut appris l'arrestation de Louis XVI, alla rejoindre les émigrés à Coblentz et s'enrôla dans les compagnies bretonnes, fut grièvement blessé au siége de Thionville et transporté mourant à Jersey; vécut quelques années à Londres dans le plus profond dénûment, réduit à donner des leçons de français et à faire des traductions pour les libraires; publia en cette ville en 1797 son premier ouvrage, l'*Essai sur les révolutions anciennes et modernes dans leur rapport avec la Révolution française*, œuvre de jeunesse où il exprimait en politique et en religion des idées qui étaient fort peu en harmonie avec celles qu'il professa plus tard; fut ramené aux idées religieuses par une lettre de sa mère mourante; rentra en France en 1800, dès qu'il eut été rayé de la liste des émigrés, rédigea pendant quelques années le *Mercure* avec Fontanes, et fit paraître dans ce recueil, en 1801, *Atala ou les Amours de deux Sauvages dans le désert*, création originale qui révéla son genre de talent et excita une admiration universelle; composa vers la même époque *René*, œuvre empreinte d'une mélancolie rêveuse, où il paraît avoir trahi le secret de son propre cœur, mais qu'il ne livra au public que beaucoup plus tard (en 1807), et donna en 1802 le *Génie du christianisme*, qu'il avait en partie rédigé en Angleterre, et dont *Atala* et *René* n'étaient que des épisodes: il s'était proposé de montrer dans cet ouvrage que le christianisme, si supérieur au paganisme par la pureté de la morale, n'est pas moins favorable à l'art et à la poésie que les fictions de l'antiquité; ce livre, loué avec enthousiasme, critiqué avec passion, fit événement et donna le signal d'une sorte de restauration religieuse. L'auteur, remarqué par le premier consul, fut choisi en 1803 pour accompagner le cardinal Fesch à Rome comme secrétaire d'ambassade; il venait d'être chargé en 1804 de représenter la France près la république du Valais lorsqu'il connut l'odieuse exécution du duc d'Enghien: il s'empressa de donner sa démission et ne cessa depuis de se montrer hostile à l'Empire. Rendu aux lettres, Chateaubriand conçut le projet d'une épopée chrétienne, où seraient mis en présence le paganisme expirant et la religion naissante; il voulut visiter par lui-même les lieux où devait être placé le théâtre de l'action, et parcourut dans ce but la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Égypte (1806). A son retour, il alla s'enfermer dans une modeste retraite, qu'il appelait la Vallée-aux-Loups, à Aunay, près de Sceaux, et y composa les *Martyrs*, sorte d'épopée en prose, qui ne parut qu'en 1809: ce beau poëme, qui est incontestablement son chef-d'œuvre, offre la plus heureuse application des théories du *Génie du christianisme*. Les notes que l'auteur avait recueillies dans son voyage formèrent la matière de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), écrit qui brille par l'éclat du style autant que par l'intérêt du récit. La même année, Chateaubriand fut élu membre de l'Institut, à la place de Chénier; mais ayant, dans son projet de discours de réception, sévèrement blâmé certains actes de son prédécesseur, il ne lui fut pas permis de prendre possession de son siége; il ne put siéger qu'après la Restauration. — Chateaubriand accueillit avec transport le retour des Bourbons: dès le 30 mars 1814, il avait publié contre l'Empereur déchu un virulent pamphlet, *De Buonaparte et des Bourbons*, qui fut répandu par milliers, et qui, au dire même de Louis XVIII, valut à ce prince une armée; mais, s'il servit la cause royale, cet écrit, plein d'exagération et de partialité, compromit l'auteur près des hommes modérés. Nommé ambassadeur en Suède, Chateaubriand n'avait pas encore quitté Paris quand Napoléon revint en France (1815). Il accompagna Louis XVIII à Gand, devint un des membres de son cabinet, lui adressa un célèbre *Rapport sur l'état de la France*, et fut au retour nommé ministre d'État et pair de France; mais ayant, dans un écrit intitulé *De la monarchie selon la Charte*, attaqué la célèbre ordonnance du 5 septembre 1816 qui dissolvait la *Chambre introuvable*, il se vit disgracié et perdit son titre de ministre d'État. Il se jeta dès lors dans l'opposition ultra-royaliste et devint l'un des principaux rédacteurs du *Conservateur*, le plus puissant organe de ce parti. Le meurtre du duc de Berry (1820) le rapprocha de la cour: il écrivit à cette occasion d'intéressants *Mémoires sur la vie et la mort du duc*. Nommé la même année ministre de France à Berlin, puis ambassadeur en Angleterre (1822), il fut l'un des plénipotentiaires au congrès de Vérone, et fit décider la guerre d'Espagne. A son retour, il reçut le portefeuille des affaires étrangères; mais, n'ayant pu s'accorder avec M. de Villèle, chef du cabinet, il se vit brutalement congédié (5 juin 1824). Il rentra aussitôt dans l'opposition, mais pour s'unir cette fois à l'opposition libérale, et combattit à outrance le ministère Villèle, soit à la Chambre des Pairs, soit dans le *Journal des Débats*, où il donna le signal de la défection: il s'y montra surtout le zélé défenseur de la liberté de la presse et de l'indépendance de la Grèce, ce qui lui valut une grande popularité. A la chute de M. de Villèle, il fut nommé ambassadeur à Rome (1828); mais il donna sa démission dès qu'il connut l'avénement du ministère Polignac. Après la révolution de 1830, il montra une fidélité chevaleresque à la cause de la légitimité, malgré les torts qu'on avait pu avoir envers lui; il se retira définitivement des affaires et quitta même la Chambre des Pairs: il ne signala plus son existence politique que par des critiques acerbes contre le nouveau gouvernement (*De la Restauration et de la Monarchie élective*, 1831), par des voyages auprès de la famille déchue, et par la publication d'un *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry* (1833), mémoire au sujet duquel il fut poursuivi, mais acquitté. Reprenant ses travaux littéraires longtemps interrompus, il avait donné en 1831 ses *Etudes ou Discours historiques* (4 vol. in-8): cet ouvrage devait être le frontispice d'une histoire de France qu'il méditait de-

uis longtemps, mais qu'il n'a pas exécutée. Ses dernières années furent passées dans une profonde retraite; il ne quittait guère sa demeure que pour aller à l'Abbaye-aux-Bois, chez Mme Récamier, dont il fut l'ami constant et dont le salon réunissait l'élite du monde littéraire. Il avait commencé dès 1811 des mémoires sur sa propre vie; il les reprit et les continua presque jusqu'à son dernier jour; ces mémoires, qu'il intitula *Mémoires d'Outre-Tombe*, ne devaient en effet paraître qu'après sa mort; toutefois, pressé par des besoins d'argent, qui l'assiégèrent toute sa vie, il en aliéna la propriété dès 1836, et la céda par avance à une société qui lui assura un revenu convenable pour le reste de ses jours. Il mourut en 1848 à Paris; ses restes furent transportés à Saint-Malo, et déposés, selon son vœu, au rocher du Grand-Bé, îlot d'aspect romantique situé dans la rade de sa ville natale; il lui fut fait des obsèques magnifiques. — Mme de Chateaubriand (née Céleste Delavigne-Buisson), qu'il avait épousée dès 1792, et qui, malgré de grandes différences de goûts et d'humeur, lui était restée dévouée toute sa vie, avait succombé l'année précédente : c'est à cette dame qu'on doit l'infirmerie Marie-Thérèse, fondée en faveur des prêtres infirmes.

Chateaubriand est sans contredit le plus grand écrivain du siècle et peut-être le plus grand peintre de la nature qui ait existé: il brille surtout par l'éclat, le coloris et le grandiose de ses images, empruntées pour la plupart à une nature toute nouvelle; chez lui le sentiment, noble ou tendre, est presque toujours mêlé de mélancolie et d'amertume. On a relevé, surtout dans ses premiers écrits, des traces de mauvais goût, un style ampoulé, des idées bizarres, des alliances de mots forcées; les sages conseils de Fontanes parvinrent peu à peu à faire disparaître ces imperfections. Par ses qualités comme par ses défauts, Chateaubriand peut être considéré comme le père du romantisme en France. Comme homme politique, sa conduite et ses écrits semblent offrir de nombreuses contradictions; cependant, il fut toujours, ou du moins il voulut être à la fois l'ami de la royauté légitime et de la liberté, défendant alternativement celle des deux qui lui semblait être en péril : « Je suis, a-t-il dit lui-même, bourbonnien par honneur, monarchiste par raison, républicain par goût et par caractère. » Comme publiciste, il porta dans ses écrits et ses discours une éloquence passionnée qui, de son propre aveu, l'entraîna quelquefois au delà du but. — Aux avantages de l'esprit, Chateaubriand joignait ceux de la personne: « Le génie était dans ses yeux, a dit un de ses panégyristes, la grâce dans son sourire; la noblesse et la fermeté de son âme se répandaient sur tous ses traits; » aussi exerçait-il sur ceux qui l'entendaient un charme irrésistible. Comme plusieurs hommes célèbres, il avait une vanité qui se dissimulait peu de son vivant, et qui se montre à découvert à chaque page de ses *Mémoires*.

Outre d'innombrables éditions de chacun des ouvrages séparés de M. de Chateaubriand, il a été fait plusieurs éditions de ses *Œuvres complètes* : les meilleures sont celle de Ladvocat, en 31 vol in-8, Paris, 1826-31, revue par l'auteur même, qui y a joint des éclaircissements et des notes critiques, et l'a enrichie de quelques œuvres inédites (les *Abencerrages*, les *Natchez*, *Moïse*, tragédie, des poésies diverses, des discours politiques); et celle de Ch. Gosselin, 25 vol. in-8, 1836-38 (on y trouve en plus le *Congrès de Vérone*, un *Essai sur la littérature anglaise*, une traduction du *Paradis perdu* de Milton). Chateaubriand n'a donné depuis que la *Vie de Rancé*, 1844. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* ont été édités par les frères Penaud, 12 vol. in-8, 1849-50.

M. de Noailles, successeur de Chateaubriand à l'Académie, a fait son *Éloge* dans son discours de réception. M. Ancelot a écrit sa *Vie*. M. Collombet a publié en 1851 *Chateaubriand, sa vie et ses écrits*.

CHAUVEAU-LAGARDE (Claude-François), célèbre avocat du barreau de Paris, né en 1756 à Chartres, mort en 1841, se distingua surtout sous le régime de la Terreur en défendant, au péril de sa vie, un grand nombre d'accusés, notamment la reine Marie-Antoinette, Mme Élisabeth, sœur du roi, et Charlotte Corday. Le courage avec lequel il luttait contre l'oppression le signalait à l'animadversion de la Montagne : attaqué par Marat, dénoncé par Hébert et mis en arrestation, il était sur le point d'être traduit devant le tribunal révolutionnaire, lorsque le 9 thermidor lui sauva la vie. Sous les divers régimes qui se succédèrent, il continua avec la même indépendance l'exercice de sa profession, et mérita l'estime de tous. En 1806, Napoléon le gratifia d'une des charges d'avocat au conseil d'État qui furent créées alors. Les Bourbons l'accueillirent à leur retour et lui donnèrent la décoration de la Légion d'honneur avec des titres de noblesse; cependant ce n'est qu'au bout de douze ans, en 1828, qu'il fut nommé conseiller à la cour de cassation. Il a publié une *Notice sur le procès de la reine et de Mme Élisabeth* (1816), et quelques plaidoyers. Son nom a été donné à une des rues voisines de la Madeleine.

CHERUBINI (Salvador), compositeur, né à Florence en 1760, mort à Paris en 1842, était fils d'un maître de musique. Il montra des dispositions précoces, reçut les leçons de Sarti, qui l'associa bientôt à ses travaux; composa sa première messe à 13 ans, et son premier opéra à 19; fut en 1784 appelé à Londres, où il donna la *Finta principessa* et *Giulio Sabino*; vint en 1787 se fixer à Paris, où son ami Viotti lui fit confier la direction musicale de l'*Opera-Buffa*; donna en 1788 à Turin *Ifigenia in Aulide*, qui eut un grand succès, et à Paris *Démophon*, grand opéra, qui réussit moins bien; mit le sceau à sa réputation par *Lodoïska*, représentée en 1791 au théâtre Feydeau; donna en 1794 *Élisa*, en 1800 les *Deux Journées*; composa pour les cérémonies républicaines plusieurs morceaux admirables, parmi lesquels on remarque la marche funèbre pour les obsèques de Hoche; rédigea en 1806, pour le théâtre de Vienne, l'opéra de *Faniska*, et en 1809, pour le théâtre des Tuileries, *Pygmalion*, opéra italien, qui, malgré un mérite réel, fut froidement accueilli de l'Empereur, dès longtemps prévenu contre lui. Mieux apprécié par les Bourbons, il devint en 1816 surintendant de la musique du roi et se livra dès lors presque exclusivement à la composition sacrée. Nommé en 1822 directeur du Conservatoire, où depuis longtemps il était professeur, il releva cet établissement et rédigea lui-même plusieurs solféges pour l'instruction des élèves. Il reparut au théâtre en 1833, en donnant à l'Opéra *Ali-Baba*, composition pleine de grâce et de fraîcheur, mais à laquelle nuisit la faiblesse du livret. Il composa encore depuis, malgré son grand âge, plusieurs morceaux des plus remarquables, entre autres un *Requiem* destiné à ses propres funérailles. Cherubini a réussi dans les genres les plus divers : musique de théâtre, musique d'église, musique de chambre, musique didactique. Au théâtre, il sut concilier le goût français, qui veut la vérité de l'expression, avec le charme séduisant des formes italiennes. Sa musique d'église sera peut-être son principal titre à l'admiration de la postérité. Sa *Méthode de contrepoint et de fugue* (1835) est restée une œuvre classique. Cherubini était de l'Académie

des Beaux-Arts depuis 1816. M. Raoul-Rochette a lu à l'Institut en 1843 une *Notice sur Cherubini*.

CHERVIN (Nicolas), courageux médecin, né en 1783 à Saint-Laurent (arrondissement de Villefranche), mort en 1843, voua toute sa vie à établir la *non-contagion de la fièvre jaune*. Après avoir étudié le typhus à Mayence en 1814, il alla visiter les lieux où sévit la fièvre jaune, la Nouvelle-Orléans, les Antilles, la Havane, Cayenne (1824), Cadix (1828), s'exposant lui-même à tous les dangers de la contagion, revêtant même la chemise des victimes du fléau; de retour en France, il soutint sa thèse avec force dans des *Mémoires* qui lui valurent un prix de 10 000 fr. à l'Institut et un siége à l'Académie de Médecine (1832). Il réussit enfin à faire réformer nos lazarets.

CHEVERUS (J. Lefébure de), cardinal, né en 1768 à Mayenne, mort en 1836, fut ordonné en 1790, se vit bientôt après obligé de s'expatrier, passa en Angleterre, puis aux États-Unis; accomplit de périlleuses missions parmi les sauvages, qu'il convertit en grand nombre; fut sacré évêque de Boston en 1808 et fit bénir son nom dans ce diocèse par ses vertus évangéliques; fut, malgré sa résistance, porté en 1823 au siége de Montauban, en 1826 à l'archevêché de Bordeaux, et reçut le chapeau de cardinal en 1836, peu de mois avant sa mort. Sa *Vie*, par l'abbé Hamon, son grand-vicaire, offre le modèle de l'évêque catholique.

CHICAGO, ville des États-Unis (Illinois), sur le lac Michigan, au S. O., à l'embouchure d'une rivière de même nom; 5000 hab. seulement en 1835; auj. 60 000 hab. Evêché créé par Grégoire XVI.

CHIFFA, rivière de l'Algérie (prov. d'Alger), naît près et au N. de Médéah, et s'unit à l'Oued-Ger pour former le Mazafran. Il s'est livré sur ses bords plusieurs combats entre les Français et les Arabes : dans celui du 31 décembre 1839, l'infanterie régulière d'Ad-el-Kader fut écrasée.

CHOISEUL (Claude-Ant.-Gabriel, duc de), pair de France, né en 1760, mort en 1838, était neveu du célèbre ministre de ce nom : il fut élevé par lui à Chanteloup et lui succéda dans la pairie en 1785. Colonel de dragons en 1791, il coopéra à la tentative d'évasion de Louis XVI, fut arrêté et emprisonné à Verdun après la malheureuse issue de cette tentative, ne recouvra la liberté que lors de l'amnistie accordée à l'occasion de l'acceptation de la constitution par le roi, fut alors nommé chevalier d'honneur de la reine, resta auprès de la princesse jusqu'à son incarcération au Temple, et n'émigra que quand sa tête eut été mise à prix; leva un régiment de hussards avec lequel il combattit dans l'armée royaliste, fut pris en 1795, mais échappa au supplice à la faveur de la révolution du 18 brumaire, et en fut quitte pour être déporté en pays neutre; rentra dans sa patrie en 1801, mais resta longtemps suspect au gouvernement consulaire, qui l'exila; fut, à la Restauration, appelé à la Chambre des Pairs comme ancien pair du royaume, et s'y posa dès le début comme le défenseur sincère des institutions constitutionnelles, opina pour l'exil dans le procès du maréchal Ney, défendit en 1820 le général Merlin impliqué dans une conspiration, se démit, à l'avénement du ministère Villèle, des fonctions de major général de la garde nationale, qu'il avait acceptées sous le ministre Dessoles, et devint tellement populaire qu'à la révolution de 1830 son nom fut porté, à son insu, avec ceux du maréchal Gérard et Lafayette, sur la liste du gouvernement provisoire. Dévoué à la nouvelle monarchie, il lui donna un constant appui : Louis-Philippe le choisit pour aide de camp et le nomma gouverneur du Louvre. Le duc de Choiseul avait rédigé des *Mémoires* dont il n'a paru que quelques fragments : *Départ de Louis XVI, le 20 juin 1791*, Paris, 1822; *Procès des naufragés de Calais*, 1823.

CHOPIN (Frédéric), pianiste polonais, né en 1810 près de Varsovie, mort à Paris en 1849, parcourut la Pologne, la Russie, l'Allemagne, et se fit partout admirer par l'originalité de ses productions et de son jeu, qui unissait à la hardiesse la méthode classique. Il passa ses dernières années en France, où il introduisit les *Mazurkas*. On a de lui un grand nombre de compositions.

CHRISTIAN VIII, roi de Danemark, né en 1786, mort en 1848, était fils du prince héréditaire Frédéric, frère consanguin de Christian VII. Il s'était fait connaître avant de monter sur le trône par la courageuse, mais inutile résistance qu'il opposa à la décision de la Sainte-Alliance qui enlevait la Norvége au Danemark pour la céder à la Suède (1814), et par la libérale *constitution d'Eidswold* qu'il avait donnée aux Norvégiens. Proclamé roi de Norvége, sous le nom de Christian Ier (19 mai 1814), il se vit peu de jours après obligé de se retirer devant les forces supérieures de Bernadotte, qu'appuyait la coalition, et il abdiqua. Appelé au trône de Danemark en 1839, à la mort de Frédéric VI, son cousin, il introduisit quelques réformes, favorisa les lettres, les sciences et les arts, et forma de riches collections. A la fin de son règne, s'éleva la question des *droits du* Danemark sur le Sleswig et le Holstein, question qui donna lieu depuis à une longue guerre, terminée seulement après sa mort, en 1850. Il eut pour successeur son fils Frédéric VII, né en 1808.

CLARAC (le comte de), antiquaire, né à Paris en 1777, mort en 1847, émigra avec sa famille, rentra en France sous le Consulat, après s'être formé par les voyages, cultiva l'archéologie et les arts du dessin avec un succès qui attira sur lui l'attention d'hommes influents, devint précepteur des enfants du roi de Naples, Joachim Murat, fut chargé par ce prince de diriger les fouilles de Pompéies, visita sous la Restauration le Brésil à la suite de l'ambassadeur de France, fut, peu après son retour, nommé conservateur des antiques au musée du Louvre, en remplacement de Visconti, et admis à l'Académie des Beaux-Arts. Outre un bon *Catalogue* du musée du Louvre et un *Manuel de l'Histoire de l'art*, 1847, on lui doit le *Musée de Sculpture antique et moderne*, 1826-1852, 6 vol. in-8, avec planches in-4, magnifique publication qui absorba sa fortune, et qui ne put être terminée qu'après sa mort.

CLAREMONT, beau château du comté de Surrey, à 20 kil. S. de Londres; d'abord aux ducs de *Clare*, puis au duc de Newcastle, à qui il doit ses principaux embellissements; acheté en 1816 pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui venait d'épouser la princesse Charlotte, et qui, en 1848, le mit à la disposition de Louis-Philippe : c'est là que mourut ce prince.

CLAUSEL (Bertrand), maréchal de France, né à Mirepoix en 1772, mort en 1842, était neveu du conventionnel J.-B. Clausel. Enrôlé dès 1791, il s'était déjà distingué à l'armée des Pyrénées, à Saint-Domingue, en Italie, en Dalmatie, lorsqu'il fut envoyé en Espagne, pour servir sous Junot et Masséna (1810); il assiégea Ciudad-Rodrigo, fut blessé à Salamanque, sauva par une mémorable retraite l'armée de Portugal et la ramena en Espagne, reçut en récompense le commandement en chef de l'armée du Nord en Espagne (1813), fut un des derniers à mettre bas les armes en 1814 et un des premiers à se déclarer en faveur de Napoléon aux Cent-Jours, prit à cette époque le commandement de Bordeaux, força la duchesse d'Angoulême à quitter cette ville, et y rétablit le gouvernement impérial sans effusion

e sang; fut exilé par les Bourbons à leur retour, e retira aux États-Unis, où il resta jusqu'en 1820; ut nommé aussitôt après la révolution de 1830 ;énéral en chef des troupes de l'Algérie, occupa 3lidah, Médéah, après avoir franchi le redoutable ol de Mouzaia, et tenta le premier l'œuvre de la olonisation; mais il eut la malheureuse idée de éder les provinces de Constantine et d'Oran à les princes tunisiens : un tel projet ne pouvait tre approuvé, et Clausel fut écarté; il reçut éanmoins en 1831 le bâton de maréchal. Envoyé le nouveau en Afrique avec le titre de gouverneur ;énéral en 1835, il prit Mascara, mais échoua levant Constantine (1836), et fut immédiatement emplacé. Il passa ses dernières années dans la etraite. Député de Réthel depuis 1827, il soutint onstamment à la tribune les idées libérales et la ause de l'Algérie.

CLAY (Henri), homme d'État américain, né en 777 en Virginie, d'une famille sans fortune, mort n 1852, débuta par des positions infimes, se fit ecevoir avocat en 1797 et se distingua au bareau; fut élu en 1803 membre de la chambre des eprésentants du Kentucky, en 1806 membre du énat de Washington; devint ensuite membre de a Chambre des représentants des États-Unis, uis enfin président de ce corps; fit partie en 814 de la commission envoyée à Gand pour néocier la paix avec la Grande-Bretagne; revint iéger à la Chambre des représentants; fut nommé n 1825, par le président Adams, secrétaire d'État ux affaires étrangères; partagea en 1828 les voix our la présidence avec le général Jackson, se nit de nouveau sur les rangs en 1833, 1836 et 844, mais sans plus de succès; se retira quelque temps des affaires après ces injustes échecs, nais y rentra dès 1846 comme député du Kenucky au sénat, et y resta jusqu'en 1851, jouisant de la plus grande influence. H. Clay était e chef du parti whig : d'un caractère conciliant, l réussit deux fois, en 1820 et en 1850, en faiant adopter d'heureux *compromis*, à prévenir n conflit imminent entre les États à esclaves t les États abolitionistes. Sa mort fut un deuil ublic.

CLINTON (Henri-Fines), savant chronologiste nglais, né à Londres en 1781, mort en 1853, se fit ecevoir maître-ès-arts à Oxford en 1805, et fut déuté au parlement de 1806 à 1826. Il publia de 827 à 1834 les *Fasti Hellenici* et les *Fasti Ronani*, ouvrages qui font autorité. On lui doit aussi n *Epitome de la chronologie civile et littéraire le la Grèce jusqu'au siècle d'Auguste.*

CODRINGTON (sir Édouard), amiral anglais, né n 1770, mort en 1851, commandait en 1827 la lotte anglaise dans la Méditerranée. Il unit ses orces à celles des amiraux français et russe pour nettre un terme aux cruautés exercées par Ibraim en Morée contre les Grecs, prit le commanlement en chef comme le plus ancien amiral, força e port de Navarin et anéantit en trois heures la lotte ottomane qui en disputait l'entrée (20 oct. 1827). Cet acte d'énergie, qui rendit son nom poulaire dans toute l'Europe, l'exposa cependant u blâme du cabinet tory qui gouvernait alors : n l'accusa d'avoir outrepassé ses instructions, et l ne tarda pas à être rappelé (1828). Il ne rentra n faveur qu'à l'avénement de Guillaume IV.

COLEBROOKE (H.-Thomas), indianiste, né à Londres en 1765, mort en 1837, fut envoyé dans l'Inde en 1782, devint juge dans le Bengale, puis chef de justice à Calcutta (1805), se livra à une étude approfondie des langues orientales, notamment du sanscrit, revint après trente ans d'absence à Londres et y fonda la Société asiatique. Un des premiers, il a fait connaître à l'Europe la religion, la législation, l'histoire et la science de l'Inde; on remarque surtout ses mémoires sur l'astronomie, l'algèbre et la philosophie des Hindous. Les principaux de ces mémoires, publiés dans les *Transactions de la Société asiatique* de Calcutta et de celles de Londres, ont été réunis en 1837 sous le titre de *Miscellaneous essays*, Londres, 2 vol. in-8. M. Pauthier a traduit l'*Essai sur la philosophie des Hindous*, 1833-37.

COLETTIS (Jean), ministre grec, né en 1784 à Serako près de Janina, mort en 1846, était en 1812 médecin de Mouktar-Pacha, fils d'Ali, pacha de Janina. Ardent apôtre de l'*Hétérie*, il attira à la cause de l'indépendance les Armatoles de l'Épire, dont il devint le chef, fut de 1821 à 1828 membre des divers gouvernements et des assemblées nationales qui se succédèrent en Grèce; conçut le plan de la belle campagne de 1826 qu'il exécuta en partie lui-même comme général en chef, fut, sous la présidence de Capo d'Istria, commissaire extraordinaire à Samos, où il établit une administration régulière; fit, après le meurtre du président, partie du gouvernement provisoire, mais ne tarda pas, par suite de dissentiments avec ses collègues, à se retirer à Mégare avec ses Rouméliotes, rentra au pouvoir en 1832 comme membre du gouvernement provisoire qui administra jusqu'à l'arrivée du roi Othon, remplit successivement sous le jeune prince les fonctions de ministre de la marine, de l'intérieur, puis de plénipotentiaire à Paris (1836-43), fut rappelé en Grèce après la révolution du 15 septembre 1843, et contribua puissamment à y fonder le gouvernement représentatif : il fut un des rédacteurs de la constitution. Nommé premier ministre en 1844, il sut concilier les intérêts de la liberté avec ceux du pouvoir. A la fois guerrier et administrateur, homme désintéressé, animé du plus ardent amour de la patrie, Colettis rappelait les beaux types de la Grèce ancienne.

COLOCOTRONI (Théod.), un des régénérateurs de la Grèce, né dans la Messénie en 1770, mort en 1843, fils de Constantin Colocotroni, qui périt en combattant les Turcs, était dès l'âge de 20 ans chef d'*Armatoles*. Obligé en 1802 de quitter la Morée, parce que sa tête était mise à prix par les Turcs, il se réfugia à Zante, d'où il revint au premier signal de l'insurrection grecque de 1821, combattit en héros, défit en Morée Méhémet-Pacha (1822), mais compromit le succès des Grecs par sa rivalité avec Mavrocordato; il se rallia cependant au président Capo d'Istria, qui le nomma général en chef de la Morée, et fut, après le meurtre du président, un des membres du gouvernement provisoire (1831). Il conspira en 1834 contre la régence qui avait été établie pour gouverner jusqu'à la majorité d'Othon, et fut condamné à mort; mais il obtint sa grâce du jeune roi.

COLONIA DEL SACRAMENTO, port fortifié de la république de l'Uruguay (Montevideo), sur la rive gauche de la Plata, en face de Buénos-Ayres; 2000 h. Repris le 31 août 1845 par les flottes anglaise et française sur les troupes de Rosas qui avaient envahi ce point.

COMTE (Charles), publiciste français, né en 1782 à Sainte-Éminie (Lozère), mort en 1837, se fit recevoir avocat, soutint une lutte ardente contre la Restauration dans *le Censeur*, qu'il fonda en 1814 avec Ch. Dunoyer, vit sa publication suspendue aux Cent-Jours et sous la seconde Restauration; la reprit avec un éclat nouveau en 1817, et y répandit les doctrines de l'économiste J.-B. Say, dont il était devenu le gendre; fut, en 1820, condamné à deux ans de prison comme coupable d'attaques contre le roi et les chambres,

se réfugia d'abord en Suisse et fit avec succès à Lausanne un cours de droit public; puis en Angleterre, où il se lia avec Bentham. Rentré en France en 1825, il publia un *Traité de législation* (1827, 4 vol. in-8), où il expose les lois qui président au développement des sociétés, et les causes qui retardent ce développement : ce livre, qui a fait sa réputation, lui valut le grand prix Montyon. Après la révolution de 1830, il fut élu député de la Sarthe, puis nommé procureur du roi ; mais il ne tarda pas à résigner cette fonction pour garder toute son indépendance. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques, depuis sa reconstitution (1832), et il en devint le secrétaire perpétuel. Outre le *Traité de législation*, on a de lui un *Traité de la propriété* (1834, 2 vol. in-8) qui fait suite au précédent, des *Notices sur Malthus* et *Garat*, dans les Mém. de l'Acad. des Sciences morales, et de nombreuses brochures de circonstance. MM. Bérenger (*Journal des Savants*, 1837), et Mignet (*Mémoires et Notices historiques*), ont donné de bonnes notices sur Ch. Comte.

COMTE (Aug.), fondateur de l'école dite *positiviste*, né à Montpellier en 1795, mort à Paris en 1857, entra à l'École polytechnique en 1814, et se distingua tellement par son aptitude pour les hautes mathématiques qu'il resta attaché à l'École, d'abord comme répétiteur d'analyse, puis comme examinateur d'admission, emploi qu'il perdit en 1844. Il avait, dans sa première jeunesse, embrassé avec ardeur les doctrines de Saint-Simon, et avait même concouru à plusieurs de ses publications; mais, dès 1824, il se sépara du maître et publia, sous le titre de *Système de politique positive*, le programme d'une doctrine nouvelle, programme qu'il remplit depuis dans son *Cours de philosophie positive* (1839 et ann. suiv.), dans son *Catéchisme positiviste* (1850), et dans sa *Politique positiviste* (1851-1854). Combinant, selon ses expressions, *les indications de la science physiologique avec les révélations de l'histoire collective du genre humain*, l'auteur de ce système tend à établir que l'homme, après avoir été successivement dupe d'hypothèses théologiques ou métaphysiques, ne possédera une science véritable que lorsque, renonçant à toute intervention surnaturelle, à toute recherche des causes finales, il n'admettra plus que des faits positifs : la philosophie qu'il voulait fonder devait présenter l'ensemble de ces faits, ordonnés en système, c'est-à-dire rangés dans l'ordre vraiment naturel. C'est cet ordre qu'il a tenté de déterminer dans ses écrits. M. Aug. Comte a eu de fervents disciples : le plus distingué est M. Littré, qui a éclairci avec talent ce qu'il y avait d'obscur dans les écrits du maître.

CONTEMPORAINE (la). *Voyez* SAINT-ELME.

COOPER (sir Astley PASTON), célèbre chirurgien et anatomiste anglais, correspondant de l'Institut, né en 1768 à Brooke (Norfolk), mort en 1841, était neveu de W. Cooper, chirurgien de Londres. Attaché à l'hôpital de Guy, à Londres, il se distingua également comme chirurgien et comme professeur, se fit une immense réputation par son habileté à opérer comme par son enseignement, et acquit une fortune de plusieurs millions. Il a le premier pratiqué la ligature de l'artère carotide et tenté celle de l'aorte (1817). Cooper a laissé des *Leçons sur les principes de la pratique de la chirurgie*, ouvrage classique sur la matière, trad. par Chassaignac et Richelot, 1837. Cooper était de l'école de Hunter : il affectait de mépriser les livres et voulait tout tirer de ses propres observations.

COOPER (J.-Fenimore), romancier américain, né en 1789, à Burlington (New-Jersey), sur la Delaware, mort en 1851, était fils d'un juge du comté, qui devint membre du congrès. Il fit quelques études au collége de Yale (New-Haven), entra au service dès 1805, en qualité de midshipman, quitta la marine en 1810 pour aller habiter la résidence de Cooperstown, créée par son père, près de New-York ; s'y livra pendant plusieurs années à la littérature et à la composition de ses romans; vint en Europe en 1826, étant déjà célèbre, visita l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, la France; et, après un assez long séjour sur le continent, se retira dans son habitation de Cooperstown, où il finit ses jours. Disciple et émule de Walter Scott, Fen. Cooper s'est surtout distingué en peignant la nature vierge de l'Amérique et le caractère primitif des Indiens, en retraçant la vie maritime, ou en s'emparant des événements de l'histoire nationale pour les poétiser. Parlant de ce qu'il a sous les yeux, il brille par la parfaite fidélité des descriptions plus encore que par l'intérêt du récit. Le premier de ses romans qui ait fait sensation en Europe est *l'Espion* (1821), dont le sujet est tiré de la guerre de l'indépendance; vinrent ensuite *les Pionniers*, *le Pilote*, *le Dernier des Mohicans*, *la Prairie*, *les Puritains d'Amérique*, *le Corsaire rouge*, *l'Écumeur des mers*, *le Bravo*, *le Bourreau de Berne*, *les Lions de mer*. Tous ces romans, dont quelques-uns balancèrent la vogue de ceux de Walter Scott, furent traduits à mesure qu'ils paraissaient par M. J.-B. Defauconpret ou par M. B. Laroche; il a été donné en outre deux recueils des *Œuvres traduites de Fen. Cooper*, l'un par M. Defauconpret (chez Furne, 1838-45), l'autre par MM. B. Laroche et A. Montémont (chez Didot, 1835, et années suiv.). Fen. Cooper a laissé une *Histoire de la marine des États-Unis* et quelques écrits politiques qui n'ont d'intérêt que pour ses compatriotes.

CORBINEAU (J.-B.-Juvénal, comte), un de nos plus braves généraux de cavalerie, né à Marchiennes (Nord), en 1776, mort à Paris en 1848, était sous-lieutenant au régiment de Berry en 1792. Il prit une part glorieuse à toutes les campagnes de la République et de l'Empire, déploya les plus grands talents militaires à la bataille d'Ocana (1809), s'empara de Grenade, dont il fut nommé gouverneur (1810), sauva la grande armée au passage de la Bérésina (1812), en découvrant un gué, remplaça Vandamme fait prisonnier à Culm, et assura la retraite de l'armée française en enfonçant le corps du général Kleist (1813); arracha à une mort certaine l'empereur, surpris par les Cosaques près de Brienne (30 janv. 1814), reprit Reims sur les Russes le 6 mars, et réussit, en défendant contre des forces considérables cette ville ouverte, à retarder la marche de l'ennemi. Général de division et aide de camp de l'empereur en 1814, il fut après les Cent-Jours poursuivi, puis mis en disponibilité, et ne reprit du service qu'en 1830 ; il commanda jusqu'en 1846 la 16ᵉ division (Lille). Il avait été fait sous l'Empire comte et grand officier de la Légion d'honneur : Louis-Philippe le nomma grand cordon et pair de France (1835).—De ses deux frères, l'un Constant, l'aîné, aide de camp de l'empereur, fut tué en 1807 à Eylau d'un coup de canon; l'autre, Hercule, major de la garde à Wagram, fut laissé pour mort, puis amputé de la jambe; il mourut en 1826 receveur général à Châlons-sur-Marne. — Les trois frères, également distingués par leur bravoure, avaient été surnommés dans l'armée les *trois Horaces*. Napoléon donna pour armes à cette famille héroïque : *trois bras*.

CORTOT (Jean-Pierre), statuaire, né à Paris, en 1787, de parents pauvres, mort en 1843, suivit l'école gratuite de dessin de Bachelier, fut admis fort jeune à l'école des Beaux-Arts, y remporta

en 1809 le grand prix, fut envoyé à Rome, où son talent se mûrit promptement, et fut nommé, en 1825, membre de l'Institut et professeur à l'école des Beaux-Arts, en remplacement de Ch. Dupaty. Infatigable au travail, il a exécuté une foule d'ouvrages, la plupart pour des établissements publics, parmi lesquels on remarque : *Sainte-Catherine*, pour l'église Saint-Gervais, à Paris; *P. Corneille*, pour la ville de Rouen; *Louis XIII*, pour la Place Royale, à Paris; la *Captivité de Louis XVI*, bas-relief pour le Palais-de-Justice; les statues colossales de *Brest* et de *Rouen*, pour la place de la Concorde; *Casimir Périer*, en bronze, au Père-Lachaise; le *Soldat de Marathon*, aux Tuileries; plusieurs sculptures pour l'*Arc de triomphe* de l'Étoile; le *Fronton de la Chambre des Députés*, vaste travail qu'il ne termina qu'en 1841, et qui lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il a aussi fait un grand nombre de bustes : *Eustache de St-Pierre*, à Calais; *Ch. Dupaty*, à l'Institut; *Henri IV*, *Louis XVIII*, etc.

COURTOIS (Bernard), chimiste, né à Dijon en 1777, mort en 1838, était fils d'un salpêtrier. Il étudia la chimie dans les laboratoires de Fourcroy, de Thénard, d'A. Seguin, fit quelques travaux neufs, notamment sur l'opium; mais se livra surtout à l'industrie, et établit en 1804 une nitrière artificielle (fabrique de salpêtre). En traitant les eaux-mères des soudes qu'il employait dans ses fabrications, il y découvrit, en 1812, un corps nouveau qu'il isola, mais dont il laissa l'étude à d'autres. Ce corps, qui a pris depuis une si grande importance dans l'industrie et dans la médecine, est celui auquel Gay-Lussac donna le nom d'*iode* (c'est-à-dire *violet*, à cause de la couleur violette de sa vapeur). Ruiné par la paix, qui ouvrit la France aux salpêtres étrangers, Courtois luttait contre la misère, lorsque l'Académie des sciences, sur la proposition de Thénard, lui décerna un prix de 6000 francs pour sa découverte. L'administration et la Société d'encouragement s'empressèrent aussi de contribuer à soulager son infortune.

COUSIN D'AVALLON (Charles), infatigable compilateur, né en 1769, à Avallon (Yonne), mort dans la misère, en 1840, mit à la mode les recueils d'anecdotes et bons mots connus sous la désignation d'*Ana* (*Voltairiana*, *Rousseana*, *Molierana*, etc.), écrivit des histoires de Kléber, Desaix, Pichegru, Moreau, Bonaparte, etc. : coopéra au *Dictionnaire historique* de Prudhomme, et composa des romans ainsi que des ouvrages de circonstance.

CRACOVIE. Après l'insurrection de la Pologne en 1846, l'Autriche, la Prusse et la Russie s'accordèrent pour supprimer cette république : son territoire fut donné à l'Autriche et incorporé à la Gallicie. Une nouvelle tentative d'insurrection fit bombarder Cracovie en 1848.

CRESCENTINI (Girolamo), célèbre *soprano*, né près d'Urbin en 1769, mort à Naples en 1846, débuta à Rome en 1788, chanta ensuite à Padoue, à Venise, à Milan, à Vienne et à Lisbonne, et excita un tel enthousiasme qu'on le surnomma l'*Orphée italien*. Il excellait surtout dans les opéras de *Giulio Sabino*, de *Romeo e Giulietta*, de *Semiramide*. Napoléon, qui l'avait entendu à Vienne, en fut si charmé qu'il l'attira en France par des avantages considérables : à la suite d'une représentation de *Roméo et Juliette*, où Crescentini avait arraché des larmes à tout son auditoire, il le nomma chevalier de la Couronne de fer. Crescentini quitta la France en 1812, et se retira à Naples, où il était appelé comme professeur de chant. Ce célèbre chanteur était en même temps bon compositeur; on lui doit une admirable *Prière de Roméo* et un bon recueil de vocalises.

CRUZEIRO (Ordre du), ordre créé au Brésil en 1822 par l'emp. Pedro I, a pour insigne une croix à rayons, entourée de feuilles de cacaotier et de caféier, et surmontée de la couronne d'or du Brésil; au milieu on lit, d'un côté, *Bene merentium præmium;* de l'autre, *Petrus Bresiliæ imp.* Le ruban est bleu de ciel.

CYGNE (Chevaliers du), ordre fondé en 1443 par l'électeur de Brandebourg, Frédéric II, renouvelé en 1843 par le roi de Prusse. Ce n'est qu'une association charitable destinée au soulagement des malades; le roi en est le grand maître. La devise est : *Gott mit uns* (Dieu avec nous); les chevaliers ont un collier d'or, mais ils ne le portent pas extérieurement.

D

DAGUERRE (L.-Jacques MANDÉ), peintre, l'un des inventeurs de la photographie, né en 1788, à Cormeilles-en-Parisis, mort en 1851, se consacra d'abord à la peinture de décors, et exécuta en ce genre des tableaux dont plusieurs sont restés dans la mémoire des connaisseurs (notamment les décorations d'*Aladin*, à l'Opéra); inventa, en 1822, le *Diorama*, spectacle de jour d'un genre tout nouveau, qu'il exploita avec M. Bouton, et reproduisit sur ses merveilleuses toiles les plus belles vues de l'univers; se lia peu après avec M. Niepce, de Dijon, qui depuis longtemps recherchait les moyens de reproduire les gravures par la seule action de la lumière, et s'associa à ses travaux, mais ne découvrit qu'en 1839, six ans après la mort de Niepce, le procédé aujourd'hui employé pour fixer les images sur la plaque métallique, procédé qui a reçu en son honneur le nom de *Daguerréotype*. Cette admirable découverte fut aussitôt livrée au public, et M. Daguerre reçut de l'État, outre des récompenses honorifiques, une pension de 6000 fr. Il n'a cessé jusqu'à sa mort de perfectionner sa découverte. Il a publié : *Historique et description du daguerréotype et du diorama*, 1839; *Nouveau moyen de préparer les plaques photographiques*, 1844. La Société libre des Beaux-Arts, dont il était membre, lui a élevé un monument à Petit-Brie (Seine), où il est mort.

DAHRA, contrée montagneuse de l'Algérie (province d'Oran), entre la rive droite du Chélif et la mer, peuplée de Kabyles belliqueux. Le chérif Bou-Maza y excita en 1845 une violente insurrection qui fut comprimée par les colonels Saint-Arnaud et Pélissier : ce dernier étouffa par le feu et la fumée les restes des insurgés, les Ouled-Rhia, qui s'étaient réfugiés dans les grottes du Dahra.

DALTON (John), physicien et chimiste, né en 1766 à Englesfield (Cumberland). d'une honorable famille de quakers, mort en 1844 à Manchester, enseigna longtemps les mathématiques dans cette dernière ville, puis s'appliqua à la physique et à la chimie. Il étudia surtout les phénomènes produits par l'action de la chaleur sur les gaz et les vapeurs, et imagina (1802) ou plutôt mit en lumière la théorie atomique, qui, dès 1789, avait été entrevue par Higgins : il supposait que les corps sont composés de particules indivisibles qui s'unissent entre elles dans des proportions définies que le calcul détermine. Ses principaux ouvrages sont : *Meteorological observations* (1793); *New*

system of chemical philosophy (1808-1810). Dalton était membre de la Société royale de Londres et associé de l'Institut. Plusieurs de ses *Mémoires* ont été traduits dans le *Journal des Mines*.

DARCET (J.-Pierre-Joseph), membre de l'Institut, commissaire général des monnaies, fils du célèbre Jean Darcet, né en 1777, mort en 1844, continua les travaux de son père, créa les premières fabriques de soude et de potasse artificielles ainsi que d'alun, perfectionna la savonnerie, le clichage, fit de nombreuses recherches sur les alliages, l'affinage des métaux, la fabrication et l'essayage des monnaies, et réussit à diminuer, au moyen des ventilateurs, les dangers d'un grand nombre d'industries (dorure, soufroirs, vidanges, etc.); il est surtout connu par ses expériences sur la gélatine, substance dont il paraît s'être exagéré les vertus alimentaires. Il a laissé une foule de savants *Mémoires*, qui ont été réunis par Th. Grouvelle, son neveu (1843 et années suivantes, in-4). Il a paru dans le 2e numéro du *Bibliothécaire* une bonne *Notice sur J.-P.-J. Darcet*.

DAVID (Pierre-Jean), dit *David d'Angers*, né en 1792, à Angers, mort en 1856, vint jeune à Paris, étudia sous Roland, remporta en 1809 le grand prix et fut envoyé à Rome; exécuta, peu après son retour, la statue du *Grand Condé*, qui figure dans la cour d'honneur de Versailles; fut élu en 1826 membre de l'Institut, et nommé, la même année, professeur à l'École de Peinture et de Sculpture. Il a produit une foule d'ouvrages de genres divers, monuments, tombeaux, statues, bustes, médaillons, bas-reliefs, qui tous sont empreints d'un talent vrai et énergique. Préférant le réel à l'idéal, il s'attacha surtout à la fidèle représentation des personnages illustres; la plupart de ses ouvrages sont de véritables portraits. On lui doit : le nouveau *Fronton du Panthéon;* les *Tombeaux des généraux Foy* et *Gobert*, au Père-Lachaise; le *Monument de Fénelon*, à Cambray; le *Mausolée de Marco Botzaris*, à Missolonghi; *Philopémen blessé*, sur la terrasse des Tuileries: les statues de *Corneille*, à Rouen, de *Racine*, à la Ferté-Milon, d'*Ambroise Paré*, à Laval, de *Larrey*, au Val-de-Grâce, de *Bichat*, à l'École de médecine, de *Bernardin de Saint-Pierre* et *Delavigne*, au Havre, de *Cuvier*, au Jardin des Plantes, de *Talma*, au Théâtre-Français; les bustes de *Lafayette* et *Washington*, dans la salle du congrès des États-Unis; de *Camille Jourdan*, au Père-Lachaise; de *Gœthe*, à Dresde; de *Visconti*, à l'Institut; de *Grégoire*, *Sieyès*, *Barrère*, *Lamennais*, etc. Ardent démocrate, David prit une part active à nos luttes politiques et fut élu en 1848 représentant du peuple par le département de Maine-et-Loire. Il quitta la France en 1852, et se dirigea vers la Grèce; mais sentant ses forces décliner, il ne tarda pas à rentrer dans sa patrie, et succomba à une vieillesse précoce. M. Halévy a lu à l'Institut, le 3 octobre 1857, une excellente *Notice sur sa vie et ses ouvrages*.

DECAEN (Ch.-Math.-Isidore), général français, né en 1769 à Caen, fils d'un huissier au bailliage, s'enrôla en 1792, se signala dès l'année suivante à Mayence sous les yeux de Kléber, qui le fit capitaine, passa en 1795 sous les ordres de Moreau, qu'il seconda avec une rare intelligence dans ses opérations sur le Rhin, fut en récompense élevé rapidement aux grades de général de brigade (1796), de général de division (1800), emporta Munich par un coup de main, décida la victoire de Hohenlinden, fut chargé par le premier Consul, qui voulait, dit-on, éloigner en lui un ami de Moreau, d'aller commander les établissements français dans l'Inde (1802), déploya dans cette difficile mission les qualités de l'administrateur aussi bien que celles du guerrier, réussit pendant 8 ans à défendre les îles de France et Bourbon contre tous les efforts des Anglais, quoiqu'il ne reçût aucun secours, mais se vit en 1810 forcé de capituler, n'ayant plus que 1200 hommes à opposer à 20000, obtint de l'ennemi les conditions les plus honorables et mérita les éloges du conseil d'enquête chargé à son retour d'examiner sa conduite; fut aussitôt mis à la tête de l'armée de Catalogne, et gagna l'estime des vaincus mêmes par sa justice et son désintéressement. Après avoir vainement tenté, au commencement de 1814, de repousser les Anglais de Bordeaux, il reconnut Louis XVIII. Nommé par ce prince gouverneur de la 11e division militaire (Bordeaux), il tenta, mais vainement, d'y maintenir l'autorité royale après le débarquement de Napoléon; il n'en fut pas moins incarcéré au retour des Bourbons; il recouvra sa liberté au bout d'un an, mais fut laissé sans emploi. Rappelé à l'activité par le roi Louis-Philippe en 1830, il préparait d'utiles réformes dans notre législation coloniale lorsqu'il fut enlevé par le choléra-morbus, en 1832. De Caen avait été fait comte sous l'Empire. M. L.-E. Gautier lui a consacré une excellente notice dans les *Mémoires de l'Acad. de Caen*, 1851.

DECAZEVILLE, bourg de l'Aveyron, arrondissement et à 30 kil. N. E. de Villefranche, dans une vallée, près du Lot; 8842 hab. (1857). Houille, minerai de fer; immense fabrication de *rails* pour chemins de fer. Ce lieu était entièrement inhabité lorsque M. le duc Decazes y créa en 1825 une usine qui est aujourd'hui la plus importante de la France.

DEFAUCONPRET (Aug.-J.-B.), célèbre traducteur, né à Lille en 1767, mort à Fontainebleau en 1843, cultiva les lettres avec passion dès sa plus tendre jeunesse, remporta en 1786 le prix d'honneur au concours général de l'Université, fut quelques années notaire à Paris, mais quitta de bonne heure une profession qui lui convenait peu et alla se fixer à Londres, où il se livra tout entier à ses goûts littéraires. Il a publié des tableaux de mœurs anglaises (*Une année à Londres*, *Londres en* 1819, *Londres en* 1824, etc.) et a composé des romans historiques (*Jeanne Maillotte ou l'Héroïne lilloise*, 1824; *Wat Tyler*, 1825; *Mazaniello*, 1827); mais c'est par ses traductions de l'anglais qu'il a obtenu une juste célébrité : il a traduit les œuvres complètes de Walter Scott et de Fenimore Cooper, ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages de Marryat, Washington Irving, lady Morgan, Maria Edgeworth, etc. Ses traductions se distinguent par l'exactitude, l'élégance, et par une connaissance approfondie du génie de la langue anglaise. — Il eut pour collaborateur dans quelques-uns de ses travaux son fils, M. Ch.-Auguste Defauconpret, aujourd'hui directeur du collége Rollin.

DEJEAN (P.-F.-Auguste, comte), lieutenant général, pair de France, né en 1780 à Amiens, mort en 1845, était fils d'un général du génie (mort en 1824) qui rendit de grands services sous la République et l'Empire. Il se distingua dès sa première jeunesse dans les guerres de l'Empire, devint général de brigade à 30 ans, fut dès 1813 aide de camp de Napoléon, prit une part glorieuse aux batailles de Ligny et de Waterloo, fut exilé par les Bourbons de 1815 à 1818 et ne reprit d'activité qu'en 1830. Membre du comité de cavalerie, il a publié d'utiles *Observations sur l'ordonnance de* 1829, relative à la cavalerie (Paris, 1833). Unissant aux talents militaires un goût prononcé pour l'histoire naturelle, Dejean se plaça parmi nos premiers entomologistes. Sa collection d'insectes est la plus complète que l'on connaisse; il en a publié le *Catalogue*, 1821 et 1833. On lui

loit aussi : *Species général des coléoptères* (1825-1839), 7 vol. in-8; *Iconographie et histoire naturelle des coléoptères d'Europe*, avec Boisduval et Aubé, 1829 et années suivantes, avec planches coloriées. Cet ouvrage capital a été continué après sa mort par M. Aubé.

DE LABORDE. *Voy.* LABORDE (DE).

DELAROCHE (Paul), peintre d'histoire, né à Paris en 1797, mort en 1856, était fils d'un expert en tableaux. Il étudia d'abord le paysage, puis s'adonna à l'histoire et entra dans l'atelier de Gros, exposa dès 1819, mais ne commença à être remarqué qu'au salon de 1822, où il donna *Joas sauvé par Josabeth*, et à celui de 1824, où parurent *Saint Vincent de Paul prêchant pour les enfants trouvés* et *Jeanne d'Arc dans sa prison*, qui lui valurent une médaille d'or; fut chargé en 1827 de peindre la *Prise du Trocadéro*, que l'on critiqua fort, réussit mieux dans la *Mort d'Élisabeth* et dans *Miss Macdonald secourant le Prétendant;* exposa en 1831 les *Enfants d'Édouard*, le plus populaire de ses tableaux, et qui inspira la belle tragédie de Casimir Delavigne, *Richelieu traînant sur le Rhône ses prisonniers*, *Mazarin mourant;* en 1832, *Cromwell regardant le cadavre de Charles Ier*; en 1834, le *Supplice de Jane Gray;* en 1835, l'*Assassinat du duc de Guise;* en 1837, *Charles Ier insulté par des soldats*, *Strafford marchant au supplice;* cessa, à partir de cette année, de rien exposer pour se soustraire à la malveillance de la critique, mais n'en continua pas moins à travailler sans relâche, et termina en 1841, après quatre années d'assiduité, l'*Hémicycle de l'École des Beaux-Arts*, admirable peinture à fresque, qui rassemble les plus grands artistes de toutes les époques (on y compte 75 figures). Il eut la douleur de voir ce chef-d'œuvre atteint par le feu en 1855; mais une main habile a pu le restaurer promptement. Parmi les autres fruits de sa retraite, on remarque *Bonaparte franchissant les Alpes*, *Napoléon à Sainte-Hélène*, *Marie-Antoinette après sa condamnation*, la *Cenci marchant au supplice*, le *Dernier adieu des Girondins*, et plusieurs sujets religieux qui occupèrent ses dernières années : *Moïse exposé sur le Nil*, le *Christ à Gethsemani*, le *Christ sur la croix*, le *Christ espoir des affligés*, l'*Ensevelissement du Christ*, la *Vierge au pied de la croix*, la *Vierge chez les saintes femmes le vendredi*, la *Vierge en contemplation devant la couronne d'épines*, une *Jeune martyre*. Paul Delaroche a peint en outre, pour le musée de Versailles, le *Baptême de Clovis*, le *Sacre de Pépin*, le *Passage des Alpes par Charlemagne* et son *Couronnement à Rome*, et a exécuté un grand nombre de portraits, parmi lesquels on admire surtout ceux de MM. *Guizot*, *Salvandy*, *Rémusat* et *Thiers*. Il fut admis en 1832 à l'Institut et nommé, peu après, professeur à l'École des Beaux-Arts. Il avait épousé une fille d'Horace Vernet, femme pleine de grâce, dont la mort prématurée assombrit ses dernières années. Venu au moment où le goût de l'antique s'en allait, Paul Delaroche rajeunit l'art en traitant des sujets modernes et en s'attachant à la représentation du *vrai* plutôt qu'à celle de l'idéal et de l'héroïque. Il se plut surtout dans le choix de sujets dramatiques, terribles ou touchants, et fut le *Casimir Delavigne* de la peinture. On lui a contesté le feu et l'imagination; mais on s'accorde à louer en lui la parfaite intelligence de la composition, la correction du dessin, un goût exquis et un rare talent d'exprimer par les traits de la physionomie le caractère et les sentiments les plus intimes de ses personnages. N'ayant guère traité que des anecdotes historiques, et le plus souvent sur des toiles de petite dimension, il se place entre les peintres de genre et les vrais peintres d'histoire. Ses plus belles œuvres ont été gravées par Henriquel Dupont, Calamatta, Mercuri, Prudhomme, Martinet, François. M. H. Delaborde a publié dans la *Revue des Deux Mondes* une excellente *Étude sur la vie et les ouvrages de Paul Delaroche*.

DELAVIGNE (Casimir), l'un de nos plus grands poëtes, né au Havre en 1793, fils d'un négociant, étudia au lycée Napoléon, composa, étant encore sur les bancs du collége, un *Dithyrambe sur la naissance du roi de Rome* (1811), qui lui valut, avec un prix, la protection de Français (de Nantes) et une place dans les droits réunis; disputa, pendant quelques années, les palmes académiques, et présenta aux concours de l'Académie française plusieurs pièces de vers qui furent remarquées (*Charles XII à Narva*, la *Vaccine*, les *Charmes de l'étude*), mais dont une seule, l'*Enseignement mutuel*, fut couronnée; se fraya bientôt une route nouvelle en consacrant sa muse, après les désastres de 1815, à des sujets nationaux, et pleura les malheurs de la France dans d'admirables élégies qu'il intitulait *Messéniennes*, en assimilant nos malheurs à ceux de l'antique Messénie; il se tourna enfin vers le théâtre, pour lequel il s'était senti une vocation précoce. Il donna en 1819 la tragédie des *Vêpres siciliennes*, qui fut représentée à l'Odéon avec un succès extraordinaire, bien qu'elle eût été refusée par les Sociétaires du Théâtre-Français; il fit jouer l'année suivante, au même théâtre, une comédie en vers, qui ne fut pas moins bien accueillie, les *Comédiens*, où il se vengeait finement des dédains des Sociétaires; puis, en 1821, une nouvelle tragédie, le *Paria*, également remarquable par la nouveauté des situations, par la générosité des sentiments et la perfection de la poésie. Au milieu de ces triomphes, C. Delavigne se vit frappé d'une disgrâce : le ministère d'alors, irrité de l'esprit libéral qui perçait dans ses écrits, lui enleva une modeste place de bibliothécaire; le duc d'Orléans (roi depuis) s'empressa de le dédommager en lui confiant sa bibliothèque du Palais-Royal. En 1823 parut l'*École des Vieillards;* l'auteur donna cette pièce au Théâtre-Français, cédant aux sollicitations des Sociétaires, qui n'avaient pas tardé à ouvrir les yeux sur le mérite du poëte. Le succès de cette œuvre détermina son admission à l'Académie française (1825). Au retour d'un voyage que l'altération de sa santé l'avait forcé de faire en Italie, il fit jouer la *Princesse Aurélie* (1828), comédie qui fut froidement accueillie, puis *Marino Faliero* (1829), tragédie en cinq actes, qui réussit beaucoup mieux. En 1830, C. Delavigne improvisa, le lendemain des journées de juillet, la *Parisienne*, chant patriotique, qui fut bientôt répété d'un bout de la France à l'autre; à la même époque, il composa une dernière messénienne, *une Semaine de Paris*. Puis, retournant à ses travaux dramatiques, il donna successivement quatre grands ouvrages où son talent flexible se montra sous des faces toutes nouvelles : *Louis XI* (1832), les *Enfants d'Édouard* (1833), *don Juan d'Autriche* (1835), drame en prose, la *Popularité* (1838), comédie en 5 actes et en vers; indépendamment de plusieurs pièces moins importantes : *une Famille au temps de Luther* (1836), tragédie en un acte; la *Fille du Cid* (1840), tragédie en 3 actes; le *Conseiller rapporteur* (1841), comédie en prose; *Charles VI* (1841), opéra fait en société avec son frère Germain. Épuisé par tant de travaux, il se vit de nouveau contraint de quitter Paris pour chercher un climat plus doux; mais il ne put arriver au terme de son voyage, et mourut à Lyon à la fin de 1843. Outre les œuvres déjà citées, il a laissé des poésies de genres divers (*Nouvelles*

Messéniennes, poëmes, ballades, etc.), publiées, les unes de son vivant, les autres après sa mort; elles offrent des beautés du premier ordre. Ses *OEuvres complètes* ont été réunies en 6 vol. in-8, Paris, 1846. — C. Delavigne est le plus pur et le plus classique des poëtes de notre époque; il rappelle la perfection de Racine; toutefois, en se garantissant des écarts du romantisme, il n'a pas craint, surtout dans la dernière moitié de sa carrière, d'emprunter à l'école nouvelle plus de hardiesse dans les situations, plus de liberté dans l'allure et de familiarité dans le style. Voué sincèrement à son art, ce poëte refusa constamment les honneurs ou les fonctions qui l'en auraient détourné, et vécut fort retiré. Comme homme, il offrit le modèle des vertus privées et domestiques, et sut par sa modestie et son aménité se faire chérir de tous ceux qui l'approchaient. M. Germain Delavigne, son frère, lui a consacré dans l'édition de ses *OEuvres* de 1846 une *Notice* pleine d'intérêt; son mérite littéraire a été fort bien apprécié par M. Sainte-Beuve, qui le remplaça à l'Institut. Son *Éloge*, par M. Cap, a été couronné par l'Acad. de Rouen en 1846. Le Havre lui a élevé une statue. Son buste, exécuté par David d'Angers, a été placé au Théâtre-Français et au lycée Napoléon.

DE LAVILLE. *Voy.* LAVILLE.

DE LENS (Adrien-Jacques), savant médecin, né à Paris en 1786, m. en 1846, présenta en 1811, pour le doctorat, une thèse remarquable sur l'*Application de la chimie à la médecine*, eut la principale part à la rédaction de la *Bibliothèque médicale*, où il porta une critique aussi impartiale qu'éclairée, fut membre de l'Académie de Médecine dès sa fondation, fut nommé en 1823 agrégé de la Faculté de Paris, devint bientôt après inspecteur général de l'Université, perdit cette position après la révolution de 1830, et se livra dès lors tout entier à la pratique de la médecine et à la littérature médicale. Il est surtout connu par le *Dictionnaire de matière médicale et de thérapeutique*, qu'il publia avec Mérat (*voy.* ce nom), ouvrage qui fait autorité et auquel l'Académie des Sciences décerna un des prix Montyon.

DELESSERT (Étienne), banquier, né à Lyon en 1735, mort à Paris en 1816, était d'une honorable famille de Calvinistes que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée à quitter la France, mais qui y revint sous Louis XV. Placé dès l'âge de 20 ans à la tête d'une maison de commerce que son père avait à Lyon, il vint en 1777 se fixer à Paris et y fonda un établissement qui devint bientôt l'un des plus importants. Il contribua au développement de l'industrie des tissus de gaze, forma la première compagnie d'assurances contre l'incendie, provoqua en 1782 la création de la caisse d'escompte, qui fut le germe de la banque de France; sut, pendant la même année, prévenir, par des avances faites à propos au commerce, une crise industrielle qui menaçait de compromettre la tranquillité publique; fut emprisonné en 1792, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor; s'occupa dès qu'il fut libre de l'amélioration de nos troupeaux, introduisit en France les 6000 mérinos que l'Espagne s'était engagée à nous livrer en 1785, et perfectionna l'agriculture par l'invention de machines ingénieuses et par l'application de meilleurs procédés. Amateur éclairé des arts, il forma une belle galerie de tableaux, agrandie par ses fils, et riche surtout en chefs-d'œuvre des écoles hollandaise et flamande. Ét. Delessert avait épousé Mlle Boy de Latour, de Neufchâtel, à qui J.-J. Rousseau adressa la plupart de ses *Lettres sur la botanique*. Il en eut plusieurs enfants, dont trois sont connus : Benjamin (dont l'art. suit); François, banquier, élu plusieurs fois membre de la Chambre des Députés; Gabriel, pair de France, préfet de police de 1836 à février 1848, à qui Paris doit d'utiles réformes. — On trouve une intéressante notice sur Ét. Delessert dans les *Hommes utiles* de M. Jarry de Mancy.

DELESSERT (Benjamin), fils du précédent, né à Lyon en 1773, mort en 1847, acquit de bonne heure des connaissances étendues dans les sciences naturelles, alla compléter son éducation en Écosse, où il suivit les leçons d'Ad. Smith et de Dugald Stewart, puis en Angleterre, où il se lia avec le célèbre mécanicien Watt; s'enrôla en 1793, fit plusieurs campagnes comme capitaine d'artillerie, et se distingua aux siéges d'Ypres, de Maubeuge et d'Anvers; quitta le service pour prendre la direction de la maison de banque de son père, fonda en 1801 à Passy une raffinerie de sucre où il introduisit des procédés nouveaux, réussit le premier en France à fabriquer le sucre de betterave, et reçut en récompense la croix d'honneur de la main même de Napoléon, ainsi que le titre de baron de l'Empire (1812); importa d'Angleterre l'idée de la caisse d'épargne, et fut en France un des fondateurs de cette belle institution (1818). Membre de la Chambre des Députés, où il siégea 25 ans, et dont il fut deux fois élu vice-président, il prit rang dans l'opposition constitutionnelle sous la Restauration et parmi les conservateurs depuis 1830, et attacha son nom aux actes les plus honorables : c'est lui qui proposa de décerner une récompense nationale au duc de Richelieu après la libération du territoire français, et qui fit abolir la loterie, ainsi que les maisons de jeu. Colonel d'une légion de la garde nationale en 1814, juge au tribunal de commerce, régent de la Banque, membre pendant 4? ans du conseil général des hospices de Paris, il remplit toutes ces fonctions avec zèle et capacité. Il fut un des principaux membres de la Société philanthropique, et l'un des fondateurs de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale; fervent propagateur de l'instruction primaire, il fut surtout le patron des salles d'asile. Justement surnommé le *père des ouvriers*, il légua 150000 fr. à la caisse d'épargne, à la charge de donner des livrets de 50 fr. à 3000 ouvriers choisis chaque année. B. Delessert occupait aussi un rang élevé parmi les savants, et était membre libre de l'Académie des Sciences; il a formé de magnifiques collections botaniques et conchyliologiques: son herbier, commencé par J.-J. Rousseau même pour Mlle Delessert (Mme Gautier), se compose de 80 000 espèces, dont 3000 inédites, qui ont été décrites par de Candolle dans ses *Icones selectæ plantarum*; le catalogue de sa bibliothèque botanique, la plus complète qui existe, a été publié sous le titre de *Musée botanique* par A. Lasègue 1845, in-8); le Dr Chenu a décrit sa collection conchyliologique (1842). On a de lui, outre des discours politiques et des écrits sur les caisses d'épargne, le *Guide du bonheur*, 1839, in-8 et 1855, in-16. L'Académie de Lyon a décerné en 1850 à M. P.-A. Cap le prix fondé par M. Mathieu Bonafous pour l'*Éloge de B. Delessert*. On doit en outre à MM. d'Argout, Ch. Dupin, Alp. de Candolle, Flourens (séance de l'Institut du 4 mars 1850), des *Discours* ou des *Notices* sur sa vie et ses travaux.

DELVINCOURT (Claude-Étienne), jurisconsulte, né à Reims en 1762, mort à Paris en 1831, était avant la Révolution agrégé à la Faculté de droit de Paris. Il y rentra dès que les écoles furent rouvertes, devint doyen, et fut des premiers à commenter le nouveau Code : il publia dans ce but des *Institutes de Droit civil* (1808, 3 v. in-8), et *de Droit commercial* (1810, 2 v. in-8), réunis et

refondus en 1824 sous le titre de *Cours de code civil*, 3 vol. in-4. Malgré des vices de rédaction, ces ouvrages rendirent service parce qu'ils défrichèrent le terrain : aussi obtinrent-ils plusieurs éditions. Légitimiste ardent, Delvincourt fut nommé censeur en 1814, et membre du Conseil de l'instruction publique en 1824; il perdit ce dernier titre en 1830. M. de Portets a donné une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, 1832.

DELY-IBRAHIM, commune de l'Algérie, à 11 kil. S.-S.-O. d'Alger, env. 1,500 hab. C'est notre premier essai de colonisation en Algérie : on en doit la fondation au duc de Rovigo (1832).

DEMARNE (Jean-Louis), peintre flamand, né à Bruxelles en 1744, mort en 1829, reçut d'abord les leçons de Nicasius, puis vint se perfectionner à Paris. Il a produit une foule de charmants tableaux de genre dans lesquels les personnages, les animaux et le paysage se disputent l'importance et l'intérêt. Le Musée de Paris en possède trois (une *Noce de village*, une *Diligence sur une route*, une *Foire*), qui peuvent faire apprécier cet éminent artiste. Sa manière lui est propre : le ton vigoureux de ses jolies figures ne nuit jamais à l'harmonie de l'ensemble.

DEPPING (Georges-Bernard), savant historien, né à Munster en 1784, mort en 1853, vint de bonne heure se fixer en France, s'y fit naturaliser, et consacra toute sa vie à des recherches historiques. On lui doit une *Histoire des expéditions maritimes des Normands au* x*e siècle*, couronnée en 1820 par l'Académie des Inscriptions, une *Histoire de la Normandie depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à la réunion de cette province à la France*, une *Histoire des Juifs au moyen âge;* enfin une *Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe*, couronnée en 1828. Il a publié dans la Collection des *Documents inédits de l'Histoire de France* le *Livre des Métiers d'Est. Boyleaux* et la *Correspondance administrative sous Louis XIV* (continuée depuis sa mort par son fils, Guill. Depping). M. Alfr. Maury a donné dans l'*Annuaire de la Société des antiquaires de France* (1854) une *Notice sur la vie et les travaux de Depping*.

DERJAVINE (Gabriel), poëte russe, né en 1743 à Kasan, mort en 1816, fut successivement militaire et magistrat, devint ministre de la justice en 1801, et se retira des affaires en 1803, pour cultiver les lettres. On a de lui des poésies lyriques, parmi lesquelles on remarque l'*Hymne à Dieu* (1775), traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, et que l'empereur de Chine même fit traduire (elle a été mise en vers français par F.-G. Eichhoff, 1839), et l'*Ode sur l'expulsion des Français* (1813); des compositions dramatiques et des écrits en prose, qui tous dénotent une grande fécondité et un esprit vraiment original.

DESBASSYNS DE RICHEMONT (Phil. PANON), habile administrateur, né en 1774 à Saint-Paul (Ile Bourbon), d'une famille de colons riche et ancienne, mort en 1840, fut chargé, sous le Consulat et l'Empire, de négociations avec l'Angleterre qu'il mena à bonne fin, fit relâcher en 1811 nos malheureux soldats retenus sur les pontons, obtint à la paix la restitution de plusieurs colonies, fut nommé en 1814 administrateur des établissements français dans l'Inde, et envoyé, après 1815, comme intendant à l'île Bourbon, où il créa d'utiles institutions, fut à son retour nommé membre du conseil de l'amirauté, et élu membre de la Chambre des Députés par le département de la Meuse. Possesseur d'une grande fortune, Desbassyns en fit un noble usage : il légua 140,000 fr. aux pauvres.

DIBDIN (Thomas-Frognall), bibliophile anglais, né en 1773, mort en 1847, était ministre anglican et bibliothécaire de lord Spencer. Il débuta dans la carrière bibliographique par une *Introduction à la connaissance des éditions rares et précieuses des classiques grecs et latins*, 1802 et 1808; donna en 1809 *Bibliomania* ou la *Folie des livres*, en 1810 et années suivantes les *Antiquités bibliographiques*, en 1815 *Bibliotheca Spenceriana*, magnifique catalogue de la collection confiée à sa garde, en 1817 *le Décaméron bibliographique*, où l'on trouve les renseignements les plus variés et les plus curieux sur la calligraphie, la peinture des manuscrits, les origines de l'imprimerie, la reliure et l'ornementation des livres, l'histoire de la calligraphie, etc.; en 1821 un *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France, en Allemagne*, etc., 3 vol. gr. in-8, exécuté avec le plus grand luxe (la partie qui concerne la France a été trad. par Liquet et G.-A. Crapelet, 1825, 4 vol. in-8). Tous les ouvrages de Th. Dibdin abondent en documents intéressants et sont écrits d'un style piquant et original; mais l'auteur est quelquefois tombé dans des erreurs qui sont l'effet d'un examen superficiel et s'est souvent permis des excentricités peu convenables.

DIEFFENBACH (le Dr J.-Fréd.), chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité et professeur de clinique chirurgicale à Berlin, né à Kœnigsberg en 1792, mort en 1847, est le premier qui ait pratiqué la section des muscles de l'œil pour la guérison du strabisme, et la section du tendon d'Achille pour la guérison du pied bot. On lui doit aussi des méthodes nouvelles pour guérir le bégaiement, pour former artificiellement des nez, des lèvres, des paupières. Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Chirurgie opératoire* et des *Essais de chirurgie*, traduits en français par Philippe, 1840.

DJEMMA-GHAZOUAT ou NEMOURS, ville et port de l'Algérie (Oran), ch.-l. de cercle, à 162 kil. O. d'Oran, près de la frontière du Maroc. Poste militaire établi en 1844. Monument en l'honneur des Français massacrés près de là, à Sidi-Brahim.

DOBROUTCHA, contrée marécageuse de la Turquie d'Europe (Bulgarie), entre le Danube et la mer Noire, s'étend depuis la branche la plus méridionale du Danube jusqu'au mur d'Adrien, au N. de Varna. Envahie en 1854 par les Russes.

DOCTRINAIRES. On a ainsi désigné depuis 1815 quelques hommes d'État et publicistes qui ont surtout travaillé à établir en France le gouvernement constitutionnel, pensant que l'on peut concilier le pouvoir et la liberté. On compte parmi eux de profonds penseurs et des orateurs éloquents : MM. Royer-Collard, ancien élève des Pères de la *Doctrine*, qui est regardé comme leur chef, Camille Jordan, de Serre, Guizot, de Broglie, Duchâtel, Rémusat, Jaubert, Duvergier de Hauranne. Bien que fort peu nombreux, les *Doctrinaires* exercèrent par l'ascendant du talent une grande influence sous les deux monarchies de 1814 et de 1830. *Voy.* ROYER-COLLARD.

DODE DE LA BRUNERIE (Guillaume), maréchal de France, né en 1775, mort en 1851, était fils d'un notaire de Geoire (Isère). Officier distingué du génie, il fit les campagnes d'Égypte, d'Allemagne, d'Espagne, dirigea les travaux du siége de Saragosse (1809) et de Badajoz (1810), s'enferma dans Glogau après le désastre de Russie et s'y maintint jusqu'à la paix, commanda en chef le génie dans l'expédition d'Espagne en 1823, fit prévaloir l'avis de marcher droit sur Madrid, emporta le Trocadéro, assiégea Cadix, et fut à son retour créé pair de France avec le titre de vicomte. Nommé en 1840 président du conseil des fortifications, il eut en cette qualité la direction des fortifications de Paris, et acheva en cinq années, avec autant d'économie que de succès, cette œuvre immense : il reçut en récompense le bâton

de maréchal (1847). Dode a rédigé les travaux de siége dans l'*Expédition d'Égypte* et publié un *Précis des opérations devant Cadix*. On doit au général Moreau une excellente *Notice sur le maréchal Dode* (1852).

DOMBASLE. *Voy.* MATHIEU DE DOMBASLE.

DOMINICAINE (République), nom que prit en 1843 la partie orientale de l'île d'Haïti, après s'être rendue indépendante à la faveur des troubles qui suivirent la chute du président Boyer. Cette république, qui compte environ 50000 individus, Espagnols la plupart, a pour capitale Santo-Domingo. Elle élut d'abord pour président Ximénès, puis les généraux Santana et Baez. L'empereur d'Haïti, Faustin I (Soulouque), a vainement tenté de la réduire.

DONIZETTI (Gaëtan), compositeur italien, né à Bergame en 1798, était fils d'un employé. Il se voua à la carrière musicale malgré son père qui le destinait au barreau, reçut à Bergame les leçons de J. Simon Mayer, et à Bologne celles du P. Mattei, savant contrepointiste; débuta à Venise en 1818 par l'opéra *Enrico di Borgogna*, écrivit à Rome en 1822 *Zoraïde di Granata*, qui commença sa réputation, fit paraître à Milan en 1831 *Anna Bolena*, en 1834 *Lucrezia di Borgia*, qui toutes deux renferment des beautés supérieures; vint en 1835 à Paris où il donna *Marino Faliero*, qui fut éclipsé par les *Puritains* de Bellini; composa la même année à Naples, en six semaines, la *Lucia di Lammermoor*, son chef-d'œuvre, qui fit bientôt le tour du monde; revint en 1840 à Paris, précédé cette fois d'une grande célébrité; donna en cette seule année, à l'Opéra-Comique la *Fille du régiment*, à l'Académie de musique *les Martyrs*, opéra tiré du *Polyeucte* de Corneille, qui, malgré de mâles beautés, eut peu de représentations; puis, la *Favorite*, l'une des plus charmantes partitions de notre première scène lyrique, et fit enfin représenter en 1843 *Don Sébastien*, vaste ouvrage qu'il avait écrit en deux mois. La composition hâtive de cette dernière œuvre, jointe à l'abus des plaisirs, épuisa ses forces : atteint bientôt d'aliénation mentale, puis frappé de paralysie, il fut transporté dans sa ville natale, où il mourut en 1848, à 50 ans. Doué d'une facilité prodigieuse, Donizetti avait, dans sa courte carrière, composé plus de 60 opéras, indépendamment de morceaux de genres divers. Aux œuvres déjà citées nous ajouterons : la *Parisina*, Florence, 1833; *Gemma di Vergi*, Milan, 1835; *Linda di Chamouni*, qui fut représentée avec un grand succès à Vienne en 1842, et valut à l'auteur le titre de maître de la chapelle impériale; l'*Élixir* et *Don Pasquale*, qui brillent par une musique vive et piquante, *Catarina Cornaro*, sa dernière œuvre, donnée à Naples en 1844. Donizetti procède de Rossini : d'abord simple imitateur, il se montre, à partir de 1831, vraiment original : à la tendresse du sentiment, ce maître sait unir la noblesse et la vigueur; il est à regretter qu'il ait abusé de sa facilité jusqu'à la négligence. P. Scudo lui a consacré une intéressante notice dans la *Revue des Deux Mondes* (juillet. 1848).

DOUBLE (François-Joseph), habile praticien, né en 1776 à Verdun-sur-Garonne (Tarn-et-Garonne), mort à Paris en 1842, étudia la médecine à Montpellier, vint à Paris vers 1803, s'y fit connaître par les succès de sa pratique et par ses ouvrages, et remplaça Portal à l'Académie des Sciences en 1832: il était en concurrence avec Broussais. Ses principaux ouvrages sont : *Traité du croup* (1811), qui obtint la première mention honorable dans le concours ouvert pour l'étude de cette maladie; *Séméiologie générale*, traité des signes et de leur valeur en médecine, 3 vol. in-8, 1811-1822. On a en outre de lui un grand nombre de *Mémoires* et *Rapports* lus à l'Académie de Médecine, notamment un rapport sur le *choléra morbus*, et de nombreux articles dans les journaux de médecine. La pairie lui avait été offerte sous Louis-Philippe, à la condition qu'il renoncerait à l'exercice de son art : il se fit honneur en refusant.

DOUDEAUVILLE. *Voy.* LAROCHEFOUCAULD.

DOUERA, village et poste militaire de l'Algérie (province d'Alger), créé par les Français en 1834, à 23 kil. S. d'Alger, sur la route d'Alger à Blidah; 2000 hab., dont moitié d'Européens. Colonisé en 1842 et déjà florissant.

DROUET D'ERLON, maréchal de France, né à Reims en 1765, mort en 1844, s'enrôla en 1792, devint général de division en 1805, fit capituler Dantzick (1807), fut blessé à Friedland, servit sous Masséna en Espagne, résista aux Anglais jusqu'à la fin, combattant sur l'Adour, à Orthez, à Toulouse (1814); fut un des plus empressés à reconnaître Napoléon au retour de l'île d'Elbe, commanda le premier corps d'armée pendant les Cent-Jours, fut condamné à mort par contumace en 1816, trouva un asile en Prusse, rentra en France en 1825, mais ne reprit du service qu'en 1830, et fut nommé en 1834 gouverneur général de l'Algérie. Il adopta quelques mesures utiles, notamment la création des *bureaux arabes*, l'introduction du régime municipal, l'établissement d'un collége; mais comme il ne déployait pas contre Abd-el-Kader la vigueur nécessaire, il fut rappelé dès 1835; il n'en fut pas moins nommé maréchal en 1843. Un camp créé par lui près de Bouffarick conserve son nom. On a imprimé la *Vie militaire du général Drouet*, écrite par lui-même, 1844.

DROUOT (le comte), célèbre général d'artillerie, né à Nancy en 1774, mort dans cette ville en 1847, était fils d'un boulanger, et se forma à l'école d'artillerie de Metz. Nommé en 1808 major de l'artillerie de la garde impériale, il assista aux grandes batailles de l'Empire, et contribua puissamment à nos succès, surtout à Wagram, à la Moskowa, à Lutzen, à Bautzen; fut après cette dernière affaire nommé général de division, gagna le combat de Wachau la veille de la bataille de Leipsick (16 oct. 1813), sauva les débris de l'armée devant Hanau en lui frayant un passage (30 oct.), défendit pied à pied le territoire français en 1814, fit des prodiges à Nangis et au défilé de Vauclor, suivit à l'île d'Elbe Napoléon qui le nomma gouverneur de l'île, l'accompagna également à son retour en France en 1815, bien qu'il eût désapprouvé l'entreprise; fit à Waterloo des efforts incroyables, mais inutiles; se retira après ce désastre au delà de la Loire avec la garde impériale, dont il avait été nommé commandant par la Commission provisoire; sut contenir cette troupe qu'on craignait encore et aida à la licencier; ne s'en vit pas moins proscrit par Louis XVIII, et traduit devant un conseil de guerre, mais fut acquitté. Retiré depuis dans sa ville natale, il refusa constamment d'accepter aucune fonction publique; il devint aveugle dans ses dernières années. Drouot n'était pas moins remarquable par son sang-froid au milieu du danger que par son habileté à diriger l'artillerie. Il possédait en outre toutes les vertus antiques; Napoléon l'avait surnommé *le Sage;* il lui laissa par son testament 100000 fr. Animé d'une piété sincère, Drouot pratiqua, même au milieu des camps, les devoirs de la religion. Il employa la plus grande partie de sa fortune en bonnes œuvres et en fondations utiles. M. J. Nollet a donné sa *Biographie* (1850). Le P. Lacordaire a prononcé son *Éloge funèbre* dans la cathédrale de Nancy. La ville de Nancy lui a élevé une statue (inaugurée

en 1855). Une rue de Paris, l'ancienne rue Grange-Batelière, a reçu son nom.

DROZ (Franç.-Xavier-Joseph), écrivain estimable, né à Besançon en 1773, d'une famille de magistrats, mort en 1850, s'enrôla en 1792 dans le bataillon du Doubs, où il fut aussitôt élu capitaine, servit pendant 3 ans à l'armée du Rhin comme officier d'état-major, mais quitta bientôt une carrière qui convenait peu à ses goûts paisibles, professa les belles-lettres à l'École centrale de Besançon, vint en 1803 se fixer à Paris, où il occupa pendant plusieurs années un emploi dans les bureaux de Français (de Nantes), directeur général des droits réunis, fut admis dans la société d'Auteuil, où il devint l'ami de Cabanis et de Ducis, débuta comme écrivain par un roman sentimental, *Lina*, qui fut peu remarqué, publia en 1806 l'*Art d'être heureux*, qui n'est que la confidence du secret de son propre bonheur, concourut en 1811 pour l'*Éloge de Montaigne* par un discours qui fut distingué, publia en 1823 son livre *De la philosophie morale*, livre où il cherche à concilier les divers systèmes des moralistes, et auquel l'Académie française décerna le prix Montyon pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs; fut lui-même admis dans cette compagnie dès l'année suivante, entra en 1832 à l'Académie des Sciences morales, et justifia ces deux choix par de nouveaux écrits : *Études sur le beau dans les arts*, *Application de la morale à la politique*, *Économie politique*, *Histoire du règne de Louis XVI*: ce dernier (3 vol. in-8, 1839-42) est le plus important de ses ouvrages; il y montre que l'on eût pu prévenir ou diriger la Révolution. Consacrant ses dernières années à la défense des idées religieuses, il publia dans ce but : *Pensées sur le christianisme*, *Aveux d'un philosophe chrétien*. Ecrivain pur et plein d'onction, Droz fut en même temps un homme sage, aimable et conciliant. M. de Montalembert, son successeur à l'Académie française, l'a fort bien apprécié dans un discours éloquent. M. Mignet a lu à l'Institut une *Notice* pleine d'intérêt *sur la vie et les travaux de Droz*.

DUBOS (Constant), professeur de rhétorique au lycée impérial (auj. Louis-le-Grand) de 1810 à 1820, né à Béziers, mort en 1845, dans un âge avancé, donna en 1808 *les Fleurs*, charmant recueil d'idylles et d'allégories, qu'il augmenta d'année en année; composa jusque dans sa vieillesse des poésies remarquables, parmi lesquelles on cite une *Ode à P. Riquet*, le créateur du canal du Languedoc (1838), et donna une traduction en vers d'*Épigrammes choisies de Martial* (1841), qui brille par le goût, l'élégance et l'esprit.

DUBUQUE, ville des États-Unis (Iowa), sur la rive droite du Mississipi, par 42° 52' lat. N., 92° 50' long. O., sur les confins des Etats d'Illinois et de Wisconsin, chef-lieu d'un diocèse constitué vers 1837 par Grégoire XVI. Ecoles dirigées par le clergé; missionnaires.

DUCAURROY DE LA CROIX (A.-M.), jurisconsulte, né à Eu en 1788, mort à Paris en 1850, devint fort jeune professeur de droit romain à l'École de droit de Paris et y enseigna jusqu'à sa mort. Malgré sa sévérité bien connue, la lucidité de ses leçons, la solidité de ses doctrines attirèrent constamment à ses cours de nombreux auditeurs. Il débarrassa l'enseignement du droit romain des commentaires qui l'étouffaient, de l'esprit de système qui l'égarait, et le ramena à l'étude des textes: il publia dans ce but les *Institutes de Justinien, traduites sur le texte de Cujas*, 1813; les *Institutes nouvellement expliquées*, 3 vol. in-8, 1822-27. Il publiait, avec la coopération de MM. Bonnier et Roustain, un *Commentaire théorique et pratique du Code civil* lorsque la mort vint le surprendre. Ducaurroy était un des fondateurs de la *Thémis* et de la *Revue de Législation*.

DUFRÉNOY (Pierre-Armand), géologue, né en 1792, mort en 1857, était fils de la célèbre Mme Dufrénoy, si connue par ses poésies. Admis en 1811 à l'École polytechnique, il entra, deux ans après, dans le corps des Mines, devint inspecteur général, professeur à l'École des Mines, puis directeur de cet établissement, et, tout en remplissant ses fonctions, se livra à des travaux scientifiques qui le firent admettre de bonne heure à l'Institut. De concert avec M. Élie de Beaumont, il exécuta la grande *Carte géologique de France* qui parut en 1841, avec un texte explicatif en 3 vol. in-4: cette œuvre n'avait pas demandé moins de dix-huit années de travaux assidus. Il publia avec le même savant un *Voyage métallurgique en Angleterre* (2 vol. in-8, 1827 et 1839), et de nombreux Mémoires sur les questions géologiques les plus ardues. On lui doit en outre un *Traité de minéralogie* (3 vol. in-8, 1845), qui présente de la manière la plus complète le dernier état de la science, et une foule d'articles et de mémoires dans les journaux scientifiques. Comme directeur de l'École des mines, il transforma cet établissement soit en changeant sa constitution et ouvrant ses portes à tous, soit en y ajoutant de vastes constructions et le dotant de riches collections.

DUMERSAN (Marion), fécond vaudevilliste, issu d'une famille noble et ancienne de Bretagne, né en 1780 au château de Castelnau (Cher), mort en 1849, composait de petites pièces dès l'âge de 14 ans. Il fut remarqué par le savant Millin, qui l'attacha au cabinet des médailles de la bibliothèque nationale; il finit par devenir conservateur-adjoint de cet établissement (1842). Faisant marcher de front la littérature légère et l'érudition, il composa, soit seul, soit avec de spirituels collaborateurs, tels que Désaugiers, Chazet, Bouilly, Merle, Carmouche, Francis, Scribe, et surtout avec Brazier, une foule de pièces (plus de 200), la plupart petillantes d'esprit et de gaieté, pleines d'observations fines et vraies, qui furent représentées avec succès sur les petits théâtres, et dont plusieurs ont laissé un souvenir dans toutes les mémoires (*Voy.* BRAZIER); en même temps il publiait des ouvrages du genre le plus sérieux, qui le placent au rang de nos meilleurs numismates : *Éléments de numismatique*, 1834; *Histoire du cabinet des médailles*, 1838; *Notice des monuments exposés dans le cabinet des médailles antiques*, 1828 et 1840, etc. Il donna en 1845 un recueil de *Chansons nationales et populaires de la France*, 2 vol. grand in-8, avec l'histoire de la chanson.

DUPATY (Emmanuel), l'un de nos plus spirituels auteurs dramatiques, né à Bordeaux en 1775, mort à Paris en 1851, était fils du célèbre président Dupaty, et frère cadet de Ch. Dupaty, l'un de nos statuaires les plus distingués. Appelé sous les drapeaux dès 1792 par la réquisition, il fit quelques campagnes sur mer et se signala par sa bravoure; mais il quitta le service de bonne heure (1797), pour venir à Paris se livrer à ses goûts littéraires. Il débuta par des vaudevilles pleins d'esprit et de gaieté, donna en 1802 *les Valets dans l'antichambre*, opéra-bouffon qui faillit le faire déporter, parce que la police y vit des allusions blessantes pour certains personnages de l'époque; fit représenter depuis sur différents théâtres, mais le plus souvent à Feydeau, une série de pièces charmantes, mêlées de couplets, parmi lesquelles on remarque, outre *Picaros et Diégo* (qui n'est que la reproduction des *Valets*), *le Chapitre second*, *la Jeune mère*, *la Jeune prude*, *la Leçon de botanique*, *Ninon chez Mme de Sévigné*, *l'Intrigue*

aux fenêtres, l'Auberge en auberge, le Poète et le Musicien, les Voitures versées; s'éleva jusqu'à la haute comédie dans *la Prison militaire* (1803), pièce en cinq actes et en prose; se joignit, après la Restauration, aux écrivains libéraux pour combattre la réaction royaliste dans *la Minerve, le Miroir*, et autres petits journaux; composa en 1816 *les Délateurs*, poëme satirique plein de verve, dans lequel il stigmatisait justement d'odieux excès; fut admis en 1835 à l'Académie française, et consacra le reste de ses forces à la composition d'un grand poëme, *Isabelle de Palestine*, qu'il a laissé manuscrit. Membre des Sociétés du *Caveau*, des *Dîners du Vaudeville*, des *Enfants d'Apollon*, Dupaty a fourni aux recueils de ces diverses sociétés nombre de jolies pièces de vers et de joyeuses chansons. M. Alfred de Musset, son successeur à l'Académie, a fait son *Éloge* dans son discours de réception.

DUPERRÉ (Victor-Guy), amiral de France, né en 1775 à la Rochelle, mort en 1846, était fils du trésorier de la guerre. Il s'embarqua à 16 ans, se signala dans divers combats contre les Anglais, notamment dans les mers de l'Inde, prit ou brûla dans ces parages plusieurs de leurs bâtiments, leur disputa longtemps l'Ile de France, gagna sur eux dans le Grand-Port de cette île une brillante victoire le 23 août 1810, et fut fait à son retour contre-amiral et baron de l'Empire (1811). Il bloqua et bombarda Cadix en 1823, conduisit en 1830 la flotte qui portait notre armée en Algérie, contribua puissamment à la prise d'Alger, et fut en récompense nommé amiral et pair de France. Appelé au ministère de la marine en 1834 et plusieurs fois depuis, il quitta spontanément l'administration en 1843, parce qu'il sentait ses forces décliner. M. Tupinier a prononcé l'*Eloge funèbre* de Duperré à la Chambre des Pairs. — Il ne faut pas confondre l'amiral Duperré avec le capitaine Duperrey, membre de l'Institut, né en 1786, connu par ses voyages de circumnavigation et ses observations sur la physique du globe.

DUPONT DE L'EURE, homme politique, né en 1767 à Neubourg (Eure), mort en 1855, fut successivement avocat au parlement de Rouen, juge à Louviers, accusateur public près le tribunal criminel de l'Eure, membre du Conseil des Cinq-Cents (1797), conseiller à la cour impériale de Rouen (1811), puis président de cette cour, siégea sous l'Empire au Corps législatif, et sous la Restauration à la Chambre des Députés, prit place parmi les membres les plus courageux de l'opposition libérale, devint, après la révolution de 1830, ministre de la justice, mais ne tarda pas à rentrer dans l'opposition et acquit une telle popularité, qu'en 1848, bien qu'il se fût retiré des affaires depuis quelques années, il fut acclamé président du gouvernement provisoire; mais, affaibli par l'âge, il ne fut président que de nom et ne put rien pour prévenir ou pour arrêter le mal qui se fit alors. Dans les différents postes qu'il avait occupés jusque-là, Dupont de l'Eure s'était constamment signalé par son intégrité, par son patriotisme : aussi était-il respecté de tous les partis.

DUREAU DE LA MALLE (Auguste), érudit, fils du célèbre traducteur de ce nom, né à Paris en 1777, mort en 1857, reçut de son père même l'éducation la plus complète, cultiva à la fois la poésie, le dessin, les sciences naturelles et l'érudition, débuta en 1798 par une traduction en vers de l'épisode de *Françoise de Rimini*, de Dante, donna en 1811 une traduction, également en vers, de l'*Argonautique* de Valerius Flaccus, et en 1823, *Bayard*, poëme original en douze chants, aujourd'hui oublié. En même temps il se livrait à de profondes recherches sur divers points de la science de l'antiquité, notamment sur la géographie et la statistique des peuples anciens, et publiait la *Géographie physique de la Méditerranée et de la mer Noire* (1807). Il fut admis en 1818 à l'Académie des Inscriptions, et justifia ce choix par de savants travaux qui se succédèrent presque sans interruption jusqu'à la fin de sa carrière. Les principaux traitent de la *Poliorcétique des anciens* (1819-1822), de l'*Origine et de la patrie des Céréales* (1819 et 1826), des *Progrès et de la décadence du Luxe chez les Romains*, de la *Population de l'Italie ancienne* (1825), de *l'Agriculture, de l'Administration, des Poids et Mesures des Romains* (1827-28), de la *Topographie de Carthage* (1835), de la *Province de Constantine* (1837). Il rédigea, au nom de l'Académie, les *Recherches sur l'histoire de la régence d'Alger et sur la colonisation de l'Afrique sous la domination romaine* (1837 et ann. suiv.), et donna en 1840 l'*Économie politique des Romains* (2 vol. in-8), ouvrage qui résume toutes ses recherches sur l'organisation sociale de ce peuple si important à connaître.

DUSOMMERARD (Alex.), antiquaire, né à Bar-sur-Aube en 1779, mort en 1842, servit comme volontaire dans sa jeunesse, puis entra à la Cour des comptes où il devint conseiller. Plein d'admiration pour l'architecture du moyen âge et affligé des dévastations dont il était témoin, il conçut de bonne heure le projet de conserver le souvenir d'un art dont les traces disparaissaient tous les jours : il alla dans ce but s'établir dans l'hôtel de Cluny (rue des Mathurins), ancien palais gothique construit à la fin du XVe siècle par Georges d'Amboise, et y créa un riche musée d'antiquités nationales qui, à sa mort, fut acquis par l'État. On lui doit : *Notices sur l'hôtel de Cluny et le palais des Thermes*, 1834; *les Arts au moyen âge* (510 pl. in-fol. et 5 vol. de texte, 1842-1846), ouvrage capital auquel il travailla jusqu'à sa mort, et qui prouve autant de goût que d'érudition.

DUSSEK (J.-Ladislas), compositeur et pianiste, fils d'un habile organiste, né en 1762 à Czaslau en Bohême, mort en 1812, reçut une forte éducation musicale et même littéraire, composa dès l'âge de 13 ans une messe solennelle, voyagea quelque temps dans le nord de l'Europe, séjourna successivement à La Haye près du stathouder, à Hambourg, où il se perfectionna sous Emmanuel Bach, enfin à Paris, qu'il quitta lors de la Révolution pour se réfugier en Angleterre, mais où il revint dès 1800; il y finit ses jours, dans la maison de Talleyrand, son protecteur et son ami. On a de lui 70 morceaux pour le piano (sonates, symphonies, concertos, duos, fantaisies); une excellente *Méthode de piano*, des oratorios, entre autres la *Résurrection*. Dans ses compositions, sages et devenues classiques, on trouve une verve tempérée par la grâce du chant, des coupes heureuses, et une mélodie soutenue qui enchante sans fatiguer. Il releva la sonate du discrédit où elle était tombée.

DUTROCHET (Joachim), savant physiologiste, né en 1776 au château de Néol (Indre), mort en 1847, était issu d'une famille noble et riche qui émigra et fut ruinée par la Révolution. Il fit plusieurs campagnes comme médecin des armées, quitta de bonne heure le service, et se fixa près de Château-Regnaud, où il se livra à une étude approfondie des faits les plus mystérieux de la nature. Entre ses nombreux travaux, on remarque sa *Nouvelle théorie de la voix* (1806) et *de l'harmonie* (1810), sa *Théorie de l'habitude et des sympathies* (1810), ses *Recherches sur l'accroissement et la reproduction des végétaux* (1821), — *sur l'Ostéogénie* (1822), — *sur la Structure intérieure des animaux et des végétaux* (1824), — *sur l'Agent immédiat du mouvement vital* (1826), —

sur l'Endosmose et l'Exosmose (1826), — *sur le Développement de l'œuf et du fœtus*, — *sur la Respiration chez les insectes aquatiques*, — *sur la Direction radicale des végétaux*, *l'ascension de la sève*, etc. Correspondant de l'Académie des Sciences dès 1819, Dutrochet fut élu membre de ce corps en 1828, et vint alors se fixer à Paris. Il réunit en 1837, après les avoir revisés, tous ses travaux sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des végétaux et des animaux*, 2 vol. in-8, avec atlas; il a publié depuis des *Recherches physiques sur la force épipolique*, en 2 parties. 1842 et 1843. Ses travaux se distinguent par l'originalité; son nom restera attaché à la découverte des singuliers phénomènes qu'il désigna sous le nom d'*endosmose* et d'*exosmose*. « Dutrochet, a dit le Dr Rayer, comprit que pendant trop longtemps on avait tenu l'étude des phénomènes de la vie isolée de celle des autres phénomènes de la nature; il comprit que, si une force inconnue préside au développement des êtres vivants, un grand nombre de ces phénomènes ne peuvent être analysés et définis sans les secours puissants que la physique et la chimie fournissent à l'observateur. »

DUVAL (Alexandre PINEUX), auteur dramatique, né à Rennes en 1767, mort à Paris en 1842, mena d'abord une vie aventureuse, fut successivement buraliste, marin, militaire, ingénieur, acteur, enfin auteur; donna soit seul, soit avec Picard ou autres, plus de 50 pièces, dont quelques-unes du genre le plus élevé, et qui pour la plupart eurent du succès; devint en 1807 directeur de l'Odéon, ranima un moment ce théâtre par ses propres compositions, et fut nommé quelques années après bibliothécaire de l'Arsenal. Il avait été admis à l'Institut en 1812. Parmi ses comédies, on remarque : *Édouard en Écosse*, en 3 actes et en prose (1802); *le Menuisier de Livonie* (1805); *le Tyran domestique*, en 5 actes et en vers (1805); *le Chevalier d'industrie*, en 5 actes et en vers (1809); *le Faux Stanislas* (1810); *le Retour d'un Croisé*, parodie des mélodrames alors en vogue (1810); *la Jeunesse de Henri V*, en 3 actes (1812), *la Manie des grandeurs*, en 5 actes et en vers (1817); *la Fille d'honneur*, en 5 actes et en vers (1819) : c'est son chef-d'œuvre. On lui doit aussi de charmants opéras-comiques : *le Prisonnier*, musique de Della-Maria (1796); *Maison à vendre*, musique de Dalayrac (1801), et un drame lyrique, *Joseph* (1807), dont la musique, due à Méhul, est bien supérieure au poëme. Ses œuvres ont été réunies par lui-même en 9 vol. in-8, 1812-1825, avec d'intéressantes notices sur chaque pièce. Alex. Duval peignit avec esprit et fidélité les mœurs de son époque; il brilla surtout par l'entente de la scène. Venu à la fin de la République, il rendit à l'art la décence que lui avaient fait perdre les écrivains révolutionnaires. M. Ballanche, qui lui succéda à l'Académie, a fait son *Éloge* dans son discours de réception. — Alex. Duval était frère d'Amaury Duval, membre de l'Académie des Inscriptions (*Voy.* son article au corps du *Dictionnaire*), et de Henri Duval, 1770-1847, auteur d'une *Histoire de Charles VI* (1842, 2 vol. in-8).

DUVIVIER (Franciade-Fleurus), général de division, né à Rouen en 1794, passa par l'École polytechnique, fit ses premières armes en 1814 contre les alliés qui cernaient Paris, prit part à l'expédition d'Afrique en 1830, se signala au passage du col de Mouzaïa (1831) et à la première attaque de Constantine (1836), fut chargé de divers commandements, à Bougie, à Guelma, dans la province de Tittery, et réussit partout à contenir ou à repousser les Arabes; quitta l'Algérie en 1841 par suite de dissentiments avec le général Bugeaud, et resta quelques années sans emploi; organisa, après février 1848, la garde mobile, fut élu la même année représentant du peuple par le dép. de la Seine, défendit vaillamment, en juin 1848, l'Hôtel de ville contre les insurgés, mais fut blessé dès le 25 et succomba peu de jours après. Il a publié des écrits estimés sur l'Algérie. Il avait entrepris sur les rapports de la langue des Kabyles avec le phénicien d'intéressantes recherches, que la mort l'a empêché de terminer. M. H. Frère a donné une biographie de Duvivier, qui a été couronnée par l'académie de Rouen.

E

ÉBELMEN (Jacques-Joseph), chimiste français, né en 1814 à Baume-les-Dames (Doubs), mort en 1852. Élève distingué de l'École polytechnique et de l'École des mines, il devint professeur dans ces deux établissements et fut nommé en 1845 administrateur de la manufacture de porcelaine de Sèvres. Il fit connaître en 1847 une nouvelle méthode d'une grande simplicité pour obtenir des combinaisons cristallisées par la voie sèche, et en fit l'application la plus heureuse à la reproduction des espèces minérales : il obtint ainsi artificiellement plusieurs pierres précieuses entièrement semblables à celles qu'offre la nature, notamment le *spinelle*, l'*émeraude*, le *péridot*, le *corindon*. M. Chevreul a publié le *Recueil des travaux scientifiques d'Ébelmen*, avec une notice sur ce savant, 1855, 2 vol. in-8.

ÉBLÉ (J. B.), général d'artillerie, né en 1758 à Rohrbach (Moselle), servit avec gloire en Hollande, et eut une grande part à la conquête de ce pays, accompagna Championnet en Italie et contribua puissamment à la prise de Naples (1799), fut un instant ministre de la guerre de Jérôme, roi de Westphalie (1808), rendit les plus grands services dans la retraite de Russie, surtout au passage de la Bérésina, où il sauva l'empereur et les débris de l'armée en construisant avec une promptitude surprenante un pont de bois, mais succomba peu de jours après à l'excès des fatigues (1812). Il venait d'être nommé commandant en chef de l'artillerie de la grande armée. Eblé avait été créé successivement baron, puis comte de l'Empire. — Son fils, M. Charles E., né en 1799, a suivi avec honneur la même carrière. Il a été nommé en 1854 général de brigade et commandant de l'École polytechnique.

EDGEWORTH (Maria), romancière et moraliste irlandaise, fille du savant Richard Edgeworth, née en 1767 à Edgeworth-Town, morte en 1849, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour la littérature, consacra son talent à l'éducation de l'enfance et à la moralisation du peuple, et composa dans ce but un grand nombre de petits ouvrages, où le plus souvent la leçon ressort du récit même des faits, et dont la plupart sont devenus populaires. Elle débuta par l'*Éducation pratique* (1798), que suivirent bientôt l'*Éducation familière*, le *Guide des parents*, les *Contes moraux pour les jeunes garçons*, — *pour les jeunes filles*, les *Contes populaires*, les *Contes du beau monde* (Tales of fashionable life), les *Jeunes industriels*, et une foule d'autres. Presque tous ses ouvrages ont été traduits en français par

Mme L. Belloc; quelques-uns par Mmes Élisa Voïart, de Bon, Gottis, Eug. Niboyet, Sobry, etc.

EICHHORN (Frédéric-Charles), né en 1781 à Iéna, mort en 1854, fils du célèbre théologien J.-God. Eichhorn (*voy.* ce nom au *Dictionnaire*), occupa successivement des chaires de droit allemand dans les universités de Francfort-sur-l'Oder, de Berlin, de Gœttingue; interrompit ses travaux pour prendre le commandement d'un escadron dans la campagne de 1813, reprit ses études à la paix, et fut sur la fin de sa carrière appelé par le roi de Prusse au conseil d'État. Il se consacra à l'étude de l'histoire de l'Allemagne envisagée sous le rapport de sa constitution politique, de sa législation, de ses coutumes, et publia le fruit de ses recherches dans plusieurs ouvrages, dont le plus important est l'*Histoire du droit public et des législations de l'Allemagne*, 4 vol. in-8, 1808-1818, qui compte déjà plusieurs éditions.

EMPECINADO (don Juan DIAZ, dit EL), chef de guérillas, fils d'un laboureur de la Nouvelle-Castille, prit les armes en 1808 à la nouvelle de l'insurrection de Madrid contre les Français, fut bientôt suivi d'une troupe de paysans, avec laquelle il fit beaucoup de mal à nos soldats, surtout dans la Castille et l'Aragon, fut élevé par la junte centrale au grade de brigadier général, et ne posa les armes que quand Ferdinand VII eut été établi sur le trône. Il encourut cependant la disgrâce de ce prince pour s'être déclaré partisan de la constitution de 1812 : ayant pris part en 1820 au mouvement en faveur de cette constitution, et s'étant opposé en 1823 à la marche de l'armée française, il fut proscrit, tomba entre les mains des émissaires du roi, fut condamné à mort et exécuté en 1825. Son surnom d'*el Empecinado* veut dire l'*Empoissé*, et lui fut donné parce qu'il était d'un village de cordonniers, état où l'on fait, comme on sait, grand usage de la poix.

ENGELMANN (Godefroi), lithographe, né en 1788 à Mulhouse, mort en 1839, avait quelque temps fréquenté l'atelier du peintre Regnault, et se trouvait ainsi fort bien préparé à cultiver et à perfectionner le nouvel art, lorsque l'invention de Senefelder vint à sa connaissance. Après avoir étudié à Munich, dès 1815, les procédés alors en usage, il fonda à Mulhouse d'abord, puis à Paris (1816), un des premiers établissements lithographiques, et apporta dans cette industrie de nombreux perfectionnements; ses épreuves soutiennent la comparaison avec la gravure. Peu avant sa mort, il inventa la *chromolithographie*, art d'imprimer en diverses couleurs, au moyen duquel la lithographie rivalise aujourd'hui avec le pinceau. Outre les belles planches qu'il a fournies au *Voyage dans le Levant* du comte de Forbin, aux *Antiquités de l'Alsace*, au *Voyage pittoresque dans le Brésil*, au *Voyage en Espagne*, etc., on lui doit le *Manuel des dessinateurs lithographes*, 1823, et un *Traité de la lithographie*, 1839.

ÉPERON D'OR (Ordre de l'), ordre de chevalerie des États romains, créé ou réformé par Pie IV en 1559, aurait été, selon quelques-uns, fondé par Constantin dès 312 en mémoire de sa victoire sur Maxence, et approuvé dès lors par le pape saint Sylvestre. Il était destiné à récompenser le mérite civil, n'admettait que des nobles, et pouvait être donné à des étrangers. Quelques familles princières de Rome et quelques hauts fonctionnaires pouvaient le conférer, ce qui ne tarda pas à donner lieu à de graves abus. Grégoire XVI le réforma en 1841, lui donna le nom d'*ordre de Saint-Sylvestre* ou de l'*Eperon d'or réformé*, et réserva au pape le droit exclusif de le conférer. Les chevaliers portent une croix d'or à huit pointes émaillée de blanc, offrant l'effigie de saint Sylvestre, et suspendue à un ruban rayé rouge et noir; entre les branches de la croix est un *éperon d'or*.

ERLON. *Voy.* DROUET D'ERLON, au *Supplément*.

ERNEST-AUGUSTE, roi de Hanovre, précédemment duc de Cumberland. Voy. HANOVRE au corps du *Dictionnaire*).

ESCAYRAC (maison d'), l'une des plus anciennes du Quercy, comptait plusieurs chevaliers à la 2[e] croisade de saint Louis (1250), et eut (depuis 1631) des liens d'affinité avec les maisons de Lorraine et de Bourbon. Elle a fourni plusieurs hommes distingués, entre autres Ber[illegible] marquis d'Escayrac et de Lauture, colonel du régiment de Guyenne sous Louis XVI, député par la noblesse du Quercy aux états généraux, qui périt en 1791 au château de Buzet en Languedoc, en résistant courageusement à l'émeute. — Cette famille est aujourd'hui représentée par le marquis H. Léonce d'Escayrac, pair de France avant 1848, et par son fils, jeune et intrépide voyageur, connu par ses explorations du Kordofan et du Soudan accomplies de 1850 à 1855, par ses écrits et par ses tentatives pour remonter aux sources du Nil.

ESQUIROL (le D[r] J. E. D.), médecin philanthrope, né en 1772 à Toulouse, mort en 1840. Élève de Pinel, il se consacra, comme son maître, à l'amélioration du sort des aliénés, fit de nombreux voyages en France et à l'étranger pour observer les hospices de fous, obtint qu'un régime de douceur et de liberté fût substitué aux violences dont ces malheureux étaient l'objet, fonda de ses propres deniers une maison modèle à Ivry, devint médecin en chef de la Salpêtrière en 1810, de la maison de Charenton en 1829, et acquit, soit par son enseignement, soit par ses écrits, une autorité et une réputation européennes. Il fut admis à l'Académie de Médecine et à celle des Sciences morales. Outre un grand nombre d'articles dans divers recueils, il a laissé un traité des *Maladies mentales*, Paris, 1838, 2 vol. in-8, où il a déposé le fruit de quarante années d'observations. Pariset a prononcé son *Éloge* à l'Académie de Médecine.

ESPARBÈS (D'), famille noble et ancienne de l'Armagnac, honorablement connue dans l'histoire dès le XII[e] siècle, a formé les branches de Fezensac, de Lussan, d'Aubeterre, de Jonzac. Les personnages les plus illustres de cette famille sont : François d'Esparbès de Lussan, seigneur d'Aubeterre, qui servit surtout sous Henri IV, devint gouverneur de Blaye, sénéchal de l'Agenois, maréchal de France (1620), et qui mourut en 1628 : — Bouchard d'Esparbès, marquis d'Aubeterre (1714-[illegible]), qui se distingua par sa valeur à la bataille de Dettingen, à l'attaque de Château-Dauphin en Piémont, fut ambassadeur à Vienne, à Madrid, à Rome, où il déploya des talents éminents, et qui fut créé maréchal en 1783. — Plusieurs branches de cette famille sont éteintes. La branche de Lussan est auj. représentée par M. Jules d'Esparbès de Lussan, conseiller à la cour de cassation.

ÉTIENNE (Charles-Guillaume), écrivain dramatique et publiciste, né en 1778 à Chamouilley (Haute-Marne), mort en 1845, occupait d'abord un modeste emploi à l'armée : une pièce de circonstance qu'il fit pour le camp de Boulogne appela sur lui l'attention de Napoléon et lui valut la protection du ministre Maret, qui le prit pour secrétaire et se chargea de sa fortune; il devint bientôt chef de la division littéraire au ministère de la police (1810) et fut nommé censeur des journaux. Unissant les lettres aux affaires, il donnait à la même époque des comédies dont plusieurs obtinrent un grand succès et lui ouvrirent les portes de l'Académie française en 1811. Privé de ses emplois par les Bourbons en 1814

xclu même de l'Académie, où il ne rentra qu'en 829, il se jeta dans la politique et fit une rude uerre à la restauration dans le *Constitutionnel* t la *Minerve* : ses *Lettres sur Paris*, dans ce ernier recueil, eurent une grande vogue. Élu éputé en 1820 par le département de la Meuse, l figura constamment parmi les défenseurs de la ause libérale et fut en 1830 un des rédacteurs e l'adresse votée par les 221; il fut quelques an- ées plus tard élevé à la pairie. Les œuvres 'Étienne les plus connues sont : parmi ses co- nédies, les *Maris en bonne fortune* (1803), en actes et en prose; *Brueys et Palaprat* (1807), n 1 acte et en vers; les *Deux Gendres* (1810), n 5 actes et en vers (l'envie l'accusa d'avoir, lans cette comédie, copié une pièce inconnue l'un jésuite, intitulée *Conaxa*, avec laquelle la ienne avait tout au plus quelque analogie par le ujet); l'*Intrigante* (1813), aussi en 5 actes et en ers, dont les représentations furent défendues à ause de prétendues allusions blessantes pour la our impériale: parmi les opéras-comiques, *Gu- istan*, 1805; *Cendrillon*, 1810; *Joconde*, 1814; *'eannot et Colin*, 1814; le *Rossignol*, 1817; *Ala- lin ou la Lampe merveilleuse*, 1822, toutes pièces ui eurent la vogue. Il a aussi composé, soit seul, oit en société, de charmants vaudevilles et une *listoire du Théâtre-Français depuis la Révolution*. Étienne brillait surtout par un esprit fin et délicat; l a porté dans la comédie une gaieté vive et de bon oût et une vérité d'observation qui soutiennent 'intérêt sans blesser la raison ni les bienséances. Une édition de ses *Œuvres* littéraires a paru en 846-1847, 4 vol. in-8. M. A. de Vigny, son suc- esseur à l'Académie, a fait son *Éloge* dans son liscours de réception.

EXELMANS (Isidore, comte), maréchal de France, l'un de nos plus braves et de nos plus brillants généraux de cavalerie, né à Bar-le-Duc n 1775, s'enrôla dès 1791, à peine âgé de 16 ans, it avec la plus grande distinction toutes les cam- pagnes de la République et de l'Empire; devint n 1801 aide de camp de Murat; fut nommé co- lonel en 1805, après le combat de Wertingen, où il avait eu trois chevaux tués sous lui; général de brigade en 1807, après la bataille d'Eylau, à laquelle il eut une part glorieuse; passa en Es- pagne en 1808, fut pris en pleine paix par les guérillas espagnols et conduit en Angleterre, mais parvint à s'échapper des pontons anglais, en se jetant dans une barque avec laquelle il tra- versa la Manche (1811); fit l'expédition de Russie, et fut nommé général de division en 1812, après la bataille de la Moskowa; fut, pendant les Cent- Jours, placé sous les ordres de Grouchy, et tenta en vain de déterminer ce général à marcher sur le champ de bataille de Waterloo; mais trouva quel- ques jours après l'occasion de faire par lui-même une action d'éclat : à la tête d'un faible corps de cavalerie, il surprit à Vélizy, entre Versailles et Paris, une division prussienne qui déjà marchait sur la capitale, et la détruisit entièrement. Exilé au retour des Bourbons, il ne put rentrer en France qu'en 1823; il prit part en 1830 aux jour- nées de Juillet, et seconda le général Pajol dans sa marche sur Rambouillet. Nommé pair de France sous Louis-Philippe, il devint en 1849 grand chancelier de la Légion d'honneur, et en 1851 maréchal de France. Il y avait peu de mois qu'il avait été élevé à cette dignité, lorsqu'il périt malheureusement, d'une chute de cheval (juillet 1852). M. J. Nollet a écrit sa *Vie*, 1853.

EYRIÈS (J.-B.), géographe, né à Marseille en 1767, mort en 1846, membre libre de l'Académie des Inscriptions, et l'un des fondateurs de la So- ciété de géographie, dont il fut longtemps le pré- sident; a rendu service à la science, soit en tra- duisant de l'anglais, de l'allemand, du suédois et du russe de bons ouvrages, soit en publiant d'u- tiles compilations, telles que l'*Abrégé de géogra- phie moderne*, avec Pinkerton et Walckenaer, l'*Abrégé des Voyages modernes depuis* 1780, 14 vol. in-8, 1822-1824, qui fait suite à l'*His- toire générale des Voyages* de Laharpe. Il coo- péra longtemps aux *Annales des Voyages* et à plusieurs autres recueils.

F

FABVIER (le général), né en 1782 à Pont-à- Mousson (Meurthe), mort en 1855, passa par l'É- cole polytechnique et l'école de Metz, servit avec distinction dans l'artillerie, fut blessé à la bataille de Salamanque, à celle de la Moskowa et sous les murs de Paris, accompagna en 1817, comme chef d'état major, le maréchal Marmont, chargé de pa- cifier Lyon, et se trouva par suite engagé dans de vives contestations avec le général Canuel, qui le fit condamner comme diffamateur; alla en 1823 servir la cause des Grecs, organisa un corps d'ar- mée et défendit en 1826 l'acropole d'Athènes; re- vint en France en 1830 au moment de la révolution de juillet; y prit une part active et fut aussitôt nommé commandant de la place de Paris avec le grade de maréchal de camp. Il fut élevé à la pairie en 1845 et nommé en 1848 ambassadeur à Constan- tinople, puis en Danemarck. Élu représentant de la Meurthe en 1849, il rentra dans la vie privée après le 2 décembre 1851. On a de lui : *Lyon en* 1817 et un *Journal des opérations du 6ᵉ corps en* 1814.

FAUCHER (Léon), publiciste, né en 1803 à Li- moges, d'une famille sans fortune, mort en 1854, fit de solides études, entra fort jeune comme précep- teur dans la famille Dailly, dont il resta l'ami, se destina à l'enseignement de la philosophie, mais renonça à ce projet après la révolution de 1830, pour se faire journaliste; écrivit dans le *Temps*, le *Con- stitutionnel*, le *Courrier français*, dont il devint en 1839 le rédacteur en chef, publia sur l'écono- mie politique quelques écrits remarquables où il défendait surtout la cause de la liberté commer- ciale, fut élu en 1846 député de la Marne, sié- gea au côté gauche et se montra chaud partisan de la réforme, mais fut aussi un des plus cou- rageux à réparer les ruines faites en 1848. Il reçut du Président, après l'élection du 10 décembre, le portefeuille de l'intérieur, réprima énergi- quement le désordre, quitta le ministère en mai 1849 à la suite d'un vote qui le blâmait comme ayant tenté d'influencer les élections, y rentra en avril 1851, mais se retira définitivement après l'é- vénement du 2 décembre. Il avait été reçu en 1849 à l'Académie des Sciences morales (section d'éco- nomie politique). Léon Faucher avait épousé une dame polonaise, Mme Wolowska, qui, après sa mort, a fait en son nom à l'Académie des Sciences morales un don de 20000 fr. destiné à fonder un prix d'économie politique. M. Wolowsky, son beau-frère, a réuni ses mémoires et ses articles les plus importants sous le titre de *Mélanges d'éco- nomie politique et de finances* (2 vol. in-8, 1856).

FAURIEL (Claude), savant critique, né en 1772 à Saint-Étienne, mort en 1844, servit quelques

années dans sa jeunesse, devint secrétaire du général Dugommier, puis fut attaché au cabinet du ministre Fouché ; mais abandonna bientôt la carrière administrative pour les lettres et vint se fixer à Paris ; il était un des ornements de la société d'Auteuil et s'y lia avec les savants les plus distingués, notamment avec Cabanis, qui lui adressa sa fameuse *Lettre sur les Causes premières*. Fauriel possédait un grand nombre de langues, même celles de l'Orient : il avait déjà traduit quelques ouvrages allemands et italiens (de Baggesen, de Manzoni, etc.), lorsqu'il publia en 1824 les *Chants populaires de la Grèce moderne*, qui contribuèrent à exciter une vive sympathie pour la cause des Grecs. Nommé en 1831 professeur de littérature étrangère à la Faculté de Paris, il remplit avec éclat cette chaire qui avait été créée pour lui. Il donna en 1836 une savante *Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*, qui le fit admettre la même année à l'Académie des Inscriptions ; il laissa en mourant une *Histoire de la poésie provençale*, qui a été publiée après sa mort (1846, 3 vol. in-8), et des travaux analogues sur les littératures italienne et espagnole, notamment des *Études sur Dante*, publiées en 1854. Ses écrits se font remarquer par la finesse des aperçus et la nouveauté des découvertes, non moins que par l'érudition. Fauriel avait édité en 1837 l'*Histoire de la croisade contre les Albigeois*, en vers provençaux (dans les *Documents inédits sur l'histoire de France*). La *Revue des Deux-Mondes* de 1845 contient une *Étude sur Fauriel* de M. Sainte-Beuve.

FELETZ (Ch. Dorimond de), critique, né en 1767 à Grimont près de Brives, mort en 1850, embrassa l'état ecclésiastique, se montra opposé à la Révolution, ce qui le fit condamner à la déportation, échappa à l'exil en se cachant ; fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats* pour l'examen des ouvrages de littérature, et y donna pendant plus de 30 ans des articles de critique qui se distinguent à la fois par la sûreté du goût, la solidité de l'instruction, l'urbanité de la forme. Il fut admis à l'Académie française en 1827. Un choix de ses articles a été publié en 1828 sous le titre de *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, 1828, 6 vol. in-8, et a été complété en 1840 par un volume de *Jugements historiques et littéraires* : c'est comme une histoire de notre littérature pendant un quart de siècle. M. Féletz avait été inspecteur de l'Académie de Paris de 1812 à 1830 ; il était conservateur de la bibliothèque Mazarine depuis 1809. M. D. Nisard a, dans son *Discours de réception* à l'Académie, apprécié Feletz avec autant de finesse que de justice.

FELLENBERG (Ph.-Emmanuel), célèbre pédagogiste et agronome, né à Berne en 1771 d'une famille patricienne et riche, mort en 1844. Après avoir étudié les divers modes d'éducation, ceux surtout de Pestalozzi, de Pfeffel, de Saltzmann, il fonda vers 1799, dans le domaine jusque-là désert d'Hofwyl, près de Berne, un *Institut agricole*, auquel il joignit successivement un *Institut de Pauvres* ou école d'industrie, un *Institut de jeunes Nobles*, qui offrait un système complet d'études, et un *Institut normal*, pour former des instituteurs, embrassant ainsi toutes les parties de l'éducation. Ces divers établissements, où affluaient des élèves de toutes les parties de l'Europe, prospérèrent de son vivant ; mais ils succombèrent peu après sa mort, par l'effet des troubles qui agitaient la Suisse ; cependant ils ont été depuis relevés par Wehrli (mort en 1855). L'idée première de Fellenberg avait été de faire de l'agriculture un moyen d'éducation pour les pauvres, et de couvrir, par le produit du travail des élèves les frais d'éducation. Il a publié en allemand des *Vues relatives à l'agriculture de la Suisse et au moyen de la perfectionner* (trad. par Ch. Pictet, Genève, 1808).

FEUERBACH (Paul de), criminaliste allemand, né en 1775, mort en 1833, était fils d'un avocat de Francfort-sur-le-Mein. Après s'être fait connaître par des *Recherches sur le crime de haute trahison* et sur la *Révision des principes du droit criminel*, il ouvrit en 1799 des cours à Iéna, fut nommé en 1801 professeur ordinaire de l'université de cette ville, enseigna aussi à Kiel, puis à Landshut, et se fixa dès lors en Bavière, où il devint conseiller intime et président de la cour d'appel d'Anspach. On a de lui un *Manuel du droit criminel*, Giessen, 1801, ouvrage classique sur la matière, qui en 1847 avait déjà obtenu 14 éditions. Il rédigea en 1813 un *Nouveau Code pénal*, qui fut l'année même adopté pour la Bavière et servit de base aux codes du Wurtemberg et de plusieurs autres États. Feuerbach est un des chefs de l'école dite des *Rigoristes*, qui s'attachent à la lettre de la loi, ne laissant rien à l'arbitraire du juge. Il fonde la législation criminelle sur une sorte d'intimidation qu'il appelle *contrainte psychologique*. — Il laissa cinq fils, dont le plus connu est Louis-André, né en 1804, fervent disciple d'Hegel, auteur de nombreux écrits sur la philosophie et sur l'histoire de la philosophie, qui a devancé notre compatriote Proudhon dans ses attaques contre la propriété, et qui n'a pas plus que lui respecté l'idée de Dieu.

FEUTRIER (Fr.-J.-Hyac.), évêque de Beauvais, né à Paris en 1785, d'abord attaché au cardinal Fesch, se fit un nom comme prédicateur, devint successivement, après 1815, vicaire de la grande aumônerie, curé de la Madeleine, vicaire général du diocèse de Paris (1823), et enfin évêque (1826) ; fut, à la chute du ministère Villèle, chargé du portefeuille des affaires ecclésiastiques, se montra constitutionnel et fit rendre la célèbre ordonnance du 16 juin 1828, qui renfermait dans de certaines limites le nombre des élèves des petits séminaires et qui rencontra une vive opposition dans le clergé, resta aux affaires jusqu'à l'avénement du ministère Polignac (1829), et mourut peu après, dans une profonde tristesse (juin 1830). On a de lui : *Panégyrique de Jeanne d'Arc* (prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1821, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans), — *de saint Louis* (1822), *Oraison funèbre du duc de Berry* (1820), — *de la duchesse d'Orléans* (1821).

FINN-MAGNUSSEN, savant archéologue, né en 1781 à Skalholt en Islande, mort en 1847. D'abord juge à Reikiavick, il quitta l'île, qui avait été envahie par un usurpateur (1809), se retira à Copenhague, s'y livra à d'intéressantes recherches sur les antiquités littéraires des contrées du Nord, et devint professeur de langue islandaise à l'université de Copenhague, puis directeur en chef des archives du royaume. Il a traduit les *Eddas* en danois et a donné plusieurs ouvrages originaux, dont les principaux sont : *Commentaires sur les Sagas*, en latin ; *Archéologie septentrionale* ; *Doctrines et origines de l'Edda* ; *Parallèle des religions des anciens Scandinaves et des peuples indo-persans*, tous trois en danois ; *Dictionnaire de la mythologie des anciens peuples du Nord*, en latin.

FIORAVANTI (Valentin), compositeur, né à Rome en 1764, mort en 1837, élève du Conservatoire de Naples, a donné à différents théâtres des opéras qui jouirent d'une véritable vogue, due à leur gaieté franche et naturelle ; tout le monde connaît les charmantes productions qui ont pour titre : *le Cantatrice villane*, et *I Virtuosi ambulanti* (joué à Paris en 1807). Fioravanti paraît n'avoir écrit que deux opéras sérieux, mais on a de lui plusieurs masses et autres morceaux de musique d'église, qu'il a composés comme maître de

chapelle de Saint-Pierre de Rome, fonctions qu'il remplissait depuis 1816 : on estime surtout son *Miserere à trois voix*.

FODÉRÉ (Franç.-Emmanuel), savant médecin, né en 1764 à Saint-Jean de Maurienne en Savoie, d'une famille pauvre, mort en 1835, se fit recevoir docteur à Turin, fut envoyé à Paris, pour s'y perfectionner, aux frais du roi Victor-Amédée, à qui son mérite précoce avait été signalé, fut à son retour nommé médecin-juré du duché d'Aoste, entra comme médecin dans l'armée française lors de la réunion de la Savoie à la France (1792), fut longtemps à la tête de l'Hôtel-Dieu de Marseille, et obtint au concours en 1814 la chaire de médecine légale à la Faculté de Strasbourg, chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort avec autant de zèle que de distinction. Outre de savantes recherches sur *les goîtres*, *le crétinisme*, et en général sur *les maladies des montagnards*, sur *le délire* et sur *la pneumatologie humaine*, on lui doit un *Traité de médecine légale*, publié d'abord en 1798 et refondu en 1813 (6 vol. in-8); cet ouvrage, bien supérieur à ce qui existait, est devenu classique. M. le Dr Roux en 1843, et M. Ducros de Sixt en 1845, ont donné des *Notices* sur la vie et les travaux de Fodéré. Une statue, œuvre de L. Rochet, lui a été érigée dans sa ville natale.

FONTAINE (Pierre-François), architecte, né à Pontoise en 1762, mort en 1853, reçut de son père, architecte lui-même, les premières leçons, se perfectionna à Rome où il fut envoyé en 1785, après avoir obtenu le second grand prix, et où il se lia avec Percier; fut adjoint à ce dernier comme architecte des bâtiments de la couronne sous l'Empire, prit part aux grands travaux de construction entrepris alors à Saint-Cloud, au Louvre, aux Tuileries, à Compiègne, à Fontainebleau, traça le dessin de la rue de Rivoli, éleva l'arc de triomphe du Carrousel, qui lui valut le grand prix d'architecture (1810); fut chargé par ordre de Louis XVIII de construire la chapelle expiatoire consacrée à la mémoire de Louis XVI (rue d'Anjou); exécuta pour le duc d'Orléans, dont il était devenu l'architecte particulier, d'importants travaux à Eu et à Neuilly, et dirigea la restauration du palais de Versailles. Il a écrit, soit seul, soit avec Percier, quelques ouvrages sur son art : *Maisons et autres édifices modernes dessinés à Rome* (1813, in-fol.); *Décorations intérieures pour tout ce qui concerne l'ameublement* (1812, in-fol.). Il a aussi laissé des *Mémoires*, qui sont encore inédits. Il avait été nommé dès 1811 membre de l'Académie des Beaux-Arts. M. Halévy a lu devant cette Académie (oct. 1854) une intéressante *Notice* sur Fontaine.

FORBIN (L.-Nic.-Phil.-Aug., comte DE), peintre et connaisseur, de l'illustre famille des Forbin, né en 1779 au château de la Roque (Bouches-du-Rhône), mort en 1841 à Paris, était à Lyon lors du siége de cette ville par la Convention, y vit périr sous ses yeux son père et son oncle, fut recueilli et élevé par un habile dessinateur lyonnais, Boissieu, qui l'initia à la pratique de son art; quitta le crayon pour s'enrôler dans les troupes républicaines afin d'échapper à la proscription, ne tarda pas à se distinguer et devint un brillant officier; mais prit de bonne heure son congé afin de se livrer à la peinture, dont Granet (*V.* ce nom) lui avait inspiré le goût, et visita l'Italie, où il obtint la protection de la princesse Borghèse. Nommé, à la Restauration, directeur général des musées de France, il s'occupa avec activité de réorganiser et d'enrichir les musées, agrandit celui du Louvre et en établit un spécial au Luxembourg pour les œuvres des peintres vivants. Peintre habile lui-même, le comte de Forbin a produit entre autres ouvrages : l'*Éruption du Vésuve*, qui lui ouvrit les portes de l'Institut, la *Mort de Pline*, la *Vision d'Ossian*, la *Procession des Pénitents noirs*, une *Scène de l'Inquisition*, *Inès de Castro*, le *Campo Santo de Pise*, le *Cloître de Santa Maria Novella* à Florence. Comme écrivain, on a de lui : un *Voyage dans le Levant*, 1819; des *Souvenirs de Sicile*, 1823; *un Mois à Venise*, 1824, ouvrages accompagnés de vues prises par lui-même. On a publié en 1843 : *Portefeuille de M. le comte de Forbin*, avec un texte rédigé par le comte de Marcellus, son gendre. Il était de l'Académie des Beaux-Arts.

FORBIN-JANSON (Ch.-Auguste), évêque de Nancy, né à Paris en 1785, était en 1806 auditeur au Conseil d'État; il renonça à la carrière administrative pour entrer au séminaire, organisa en 1814, avec M. de Rauzan, l'œuvre des missions, et prêcha lui-même avec un grand éclat; alla visiter la Terre-Sainte, fut en 1823 nommé évêque de Nancy, y déploya un zèle ardent qui lui suscita de nombreux ennemis, se vit par suite forcé de quitter son diocèse en 1830, mais sans vouloir jamais donner sa démission; s'embarqua pour le Canada, où ses prédications produisirent d'heureux fruits, et mourut peu après son retour, en 1844, près de Marseille, lorsqu'il se disposait à partir pour la Chine : il venait de fonder l'*Œuvre de la Sainte-Enfance* pour le rachat et le baptême d'enfants chinois.

FORTIA D'URBAN (le marquis DE), érudit, né en 1756 à Avignon, mort en 1843, était issu de l'antique famille catalane des Fortia, dont une branche prit au XVIe siècle le nom d'Urban, d'un fief voisin d'Avignon. Il était colonel des milices du pape dans le comtat Venaissin lorsque la réunion d'Avignon à la France vint le rendre à la vie privée. Il se livra dès lors tout entier à son goût pour l'étude et cultiva avec un égal succès les mathématiques, l'histoire et la géographie. Il était membre de la Société des antiquaires de France et membre honoraire de l'Académie des Inscriptions. Outre des dissertations sur des sujets très-divers, il a publié : *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe*, 10 vol. in-12, 1805-1807 (on y distingue ses recherches sur les déluges); *Tableau historique et géographique du monde jusqu'au siècle d'Alexandre*, 1810, 4 vol. in-12; *Histoire du Portugal*, 1828, 10 vol. in-8; *Histoire antédiluvienne de la Chine*, *Description de la Chine*, 1839-40. On lui doit la publication de l'*Histoire du Hainaut* par Jacques de Guyse, lat.-franç., 1826 et années suiv., 22 vol. in-8, et un *Recueil des Itinéraires anciens*, publié après sa mort, 1845, in-4. Il eut une grande part à une nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*, et à la rédaction de la *Biographie universelle*.

FORTOUL (Hippolyte), écrivain et ministre, né en 1811, à Digne, mort en 1856 aux eaux d'Ems, fit de brillantes études au lycée de Lyon, débuta par des articles de revue, se fit connaître avantageusement par diverses publications historiques et littéraires, fut nommé en 1840 professeur de littérature française à la Faculté de Toulouse, et obtint de grands succès dans son enseignement, ce qui le fit élever en 1846 au décanat de la Faculté d'Aix; fut élu représentant en 1848, connut, à l'Assemblée nationale, le prince Louis-Napoléon et s'en fit apprécier, fut appelé en 1851, après le 2 décembre, au ministère de l'instruction publique et conserva ce poste jusqu'à sa mort. Il avait été, en 1853, élevé à la dignité de sénateur, et reçu en 1854 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Comme ministre, M. Fortoul a attaché son nom à des réformes importantes dans l'enseignement, qui ont eu principalement pour but de satisfaire aux nouveaux besoins de la société en faisant une plus forte part à l'étude des sciences et en associant plus étroitement les sciences et les

lettres. Il modifia aussi profondément l'organisation de l'instruction publique en supprimant la section permanente du Conseil de l'Université, en se réservant la faculté de révoquer sans jugement les professeurs de tout ordre, et en réduisant à seize le nombre des académies. Il a réuni en 1854, sous le titre de *Réforme de l'enseignement*, le recueil de ses actes administratifs, et, sous le titre d'*Études d'archéologie et d'histoire*, ses divers travaux d'érudition. Il avait précédemment publié à part plusieurs ouvrages dans lesquels on reconnaît une plume élégante et facile : *Histoire du XVIe siècle; Étude sur la maison des Stuarts; le Génie de Virgile; la Danse des morts expliquée; De l'Art en Allemagne* : ce dernier est le plus estimé de ses écrits.

FRAGONARD (Alex.-Évariste), fils du célèbre peintre J. H. Fragonard (*Voy.* ce nom au corps du *Dictionnaire*), né à Grasse en 1783, mort à Paris en 1850, reçut les premières leçons de son père, à qui il dut, outre une grande facilité, l'art de rendre ses compositions piquantes, se perfectionna sous David, et se distingua à la fois dans la peinture et la sculpture. Comme peintre, il a composé *François Ier armé chevalier, François Ier recevant le Primatice* (au plafond du Louvre), *les Bourgeois de Calais, Jeanne d'Arc montant sur le bûcher, le Tasse lisant la Jérusalem*. Comme sculpteur, on lui doit l'ancien *fronton de la Chambre des députés* et la statue colossale de *Pichegru*.

FRANCŒUR (L.-Benjamin), savant mathématicien, né en 1773 à Paris, mort en 1849, était fils du surintendant de la musique de l'Opéra. Il servit quelque temps dans l'artillerie, entra comme élève à l'École polytechnique dès sa fondation, y devint bientôt répétiteur, puis examinateur, fut nommé en 1803 professeur de mathématiques à l'École centrale de Saint-Antoine (depuis lycée Charlemagne), en 1809 à la Faculté des sciences de Paris, se vit en 1815 écarté de l'École polytechnique pour opinion politique, et consacra depuis tout son temps à l'enseignement de la Faculté et à des travaux qui ont popularisé la science; ces travaux lui valurent en 1842 un siége à l'Institut. Ses principaux ouvrages sont: *Mécanique*, 1800; *Cours complet de mathématiques pures*, 1810, 2 vol. in-8; *Uranographie*, 1812, in-8; *Goniométrie* (art de tracer les angles), 1820. Il a aussi donné des *Éléments de Technologie*, de *Dessin linéaire*, de *Géodésie*, de *Statique*, une *Astronomie pratique*, etc. Infatigable au travail, il publiait encore à 72 ans un *Traité d'Arithmétique appliquée à la banque, au commerce*, etc. (1845). Il a coopéré au *Dictionnaire de Technologie*, à l'*Encyclopédie moderne* et à divers recueils scientifiques. Ses ouvrages se recommandent par l'ordre, la clarté, l'exactitude et l'utilité pratique. Un de ses fils, professeur de mathématiques à l'École des beaux-arts, a donné une *Notice sur sa vie et ses ouvrages* (1853).

FRANK (Jean-Pierre), médecin allemand, né en 1745 à Rotalben dans le margraviat de Bade, mort en 1821, attira l'attention par ses recherches sur la *Police médicale*, fut nommé professeur de médecine à l'Université de Gœttingue (1784), puis à celle de Pavie (1785), et obtint dans son enseignement de grands succès; fut appelé en 1795 à Vienne pour y organiser le service médical des armées, en 1804 à Wilna pour y fonder une clinique, et refusa l'offre que lui fit Napoléon de se fixer en France. Ses principaux écrits sont : *Système de police médicale* (en allemand, 6 vol. in-8, Manheim, 1779-1819) : c'est le premier ouvrage complet où aient été traitées toutes les questions d'hygiène publique; *Médecine pratique* (en latin, 6 vol. in-8, Manheim, 1792-1821), ouvrage vraiment pratique, fruit de 50 années d'observations et affranchi de tout esprit de système; il a été traduit par Goudareau, 1820-1828, 5 vol. in-8, et 1842, 2 vol. gr. in-8 à deux colonnes. Frank a laissé son nom à un remède toni-purgatif qui a joui d'une grande vogue. — Son fils, Joseph Frank, né en 1771, le remplaça à Pavie, puis à Wilna, et publia ses *Œuvres posthumes*, Vienne, 1824. Il a donné lui-même un grand traité de pathologie médicale : *Praxeos medicæ universæ præcepta*, Leipsick, 1821-43, 13 vol. in-8, trad. par Bayle, 1842 et années suiv., 6 vol. in-8.

FRANKLIN (sir John), célèbre marin anglais, entreprit en 1844 d'aller à la découverte du passage du Nord-Ouest, mais, depuis son départ, on ne reçut pas de ses nouvelles. A la sollicitation de sa femme, plusieurs expéditions furent envoyées à sa recherche. Enfin, le cap. John Rae découvrit, en 1854, aux environs de la baie d'Hudson, les débris de l'équipage du capitaine Franklin : on pensa qu'il avait dû périr de froid et de faim, vers 1850, au milieu des glaces polaires.

FRAUNHOFER, opticien bavarois, né en 1787 à Straubing, mort en 1826, était fils d'un simple vitrier et fut longtemps ouvrier tailleur de verres. A force de travail, il s'instruisit seul dans les sciences physiques et mathématiques, ce qui lui permit d'apporter dans son industrie d'importants perfectionnements et même de faire des découvertes en optique. Il fut nommé conservateur du cabinet de physique de Munich et membre de l'académie de cette ville. Fraunhofer perfectionna la fabrication du *crown-glass*, ainsi que celle de l'*héliomètre*, du *micromètre*, du *microscope achromatique*, et exécuta le grand *télescope parallactique* de Dorpat. Il fit une étude particulière de la diffraction de la lumière, du spectre solaire, et obtint sans prisme un spectre homogène.

FRAYSSINOUS (l'abbé Denis DE), né en 1765 à Curières, près d'Espalion (Aveyron), mort en 1842, fit depuis 1801, aux Carmes d'abord, puis à Saint-Sulpice, des *Conférences sur la religion*, qui attirèrent la foule et qui exercèrent une influence salutaire sur la jeunesse; se vit néanmoins en 1809 contraint par un pouvoir ombrageux de les interrompre, les reprit en 1814 et les continua jusqu'en 1822. Déjà premier aumônier de Louis XVIII, il fut à cette époque sacré évêque *in partibus* d'Hermopolis, admis à l'Académie française, et nommé grand maître de l'Université; il reçut en outre, en 1824, le portefeuille des affaires ecclésiastiques; il se retira en 1828. Pendant son administration, il s'était attaché à faire prévaloir la religion dans l'éducation de la jeunesse: il se montra favorable aux Jésuites, et ne craignit pas d'avouer leur existence en France. Il vivait dans la retraite lorsqu'en 1833 Charles X lui confia l'éducation du duc de Bordeaux; il ne rentra en France qu'après avoir accompli cette mission. Les *Conférences* de M. Frayssinous ont été publiées en 1825 sous le titre de *Défense du christianisme* (3 vol. in-8, auxquels il en a été ajouté un en 1843); on a en outre de lui : *Vrais principes sur les libertés de l'Église gallicane* (1818), *Oraisons funèbres du prince de Condé* (1818), *du cardinal Talleyrand de Périgord* (1821), *de Louis XVIII* (1824). Comme orateur, Frayssinous se faisait remarquer par une éloquence mesurée, une logique pressante, un ton grave et plein d'autorité. M. Pasquier, qui l'a remplacé à l'Institut, a fait son *Éloge* dans son discours de réception.

FREYCINET (Claude de SAULSES DE), navigateur, né à Montélimart en 1779, mort en 1842, accompagna le capitaine Baudin dans un voyage aux terres Australes (1800-1804), et fit, de 1817 à 1820, sur l'*Uranie*, avec le titre de capitaine de frégate, un voyage autour du monde, destiné

rincipalement à des observations sur les sciences aturelles, ainsi qu'à des expériences sur le magnésme terrestre et sur la figure de l'hémisphère ustral. Il fut, à son retour, nommé capitaine de aisseau, et admis à l'Académie des Sciences. Il st l'un des fondateurs de la *Société de géograhie* (1821). Son *Voyage* a été publié aux frais de État, 1824-1844, 9 vol. in-4, avec atlas. Le nom u capitaine Freycinet a été donné à une contrée e la Nouvelle-Hollande et à une île de l'archipel angereux, découverte en 1823 par Duperrey. — Ienri de Freycinet, son frère aîné (1777-1840), ervit dans la marine sous l'Empire, soutint en 1805, près de Saint-Domingue, et avec une simple corvette, le *Phaéton*, une lutte glorieuse contre une frégate, administra nos colonies de Bourbon (1821-1826), de la Guyane (1827), de la Guadeloupe (1829), fut nommé contre-amiral en 1828 et préfet maritime à Rochefort en 1834.

FROHSDORFF, bourg et château des États autrichiens, dans les Alpes styriennes, à 46 kil. E. de Vienne, sur les frontières de la Hongrie, possédé d'abord par la maison Lichtenstein, puis acheté par la veuve de Murat, devint, après la mort du duc d'Angoulême, la résidence de la veuve de ce dernier et du duc de Bordeaux.

G

GAETE (Gaudin, duc de). *Voy.* Gaudin.

GAISFORD (Thomas), helléniste anglais, né en 780, mort en 1855, était professeur de littérature grecque à l'Université d'Oxford et membre e l'Église du Christ. Il a donné un grand nombre 'excellentes éditions qui l'ont placé à la tête des hilologues de son pays et lui ont mérité l'honeur d'être nommé correspondant de l'Institut et nembre de plusieurs autres sociétés savantes. On de lui : *Poetæ minores græci*, Oxford, 1814-21; *ectiones platonicæ*, 1820; des éditions d'*Hérootе*, 1825 et 1840; de *Suidas*, 1834; de l'*Etymoogicum magnum*, enfin de *Théodoret*, 1854.

GALLE (André), graveur en médailles, né en 761 à Saint-Étienne, mort en 1844, fut d'abord imple ouvrier chez un fabricant de boutons, puis hez un orfèvre de Lyon, se forma sans maître, ommença la pratique de son art en gravant des rnements sur fusils de chasse, vint à Paris dans les ernières années du siècle, révéla son talent par une elle médaille de la *Conquête de la haute Égypte* et onsacra depuis son burin aux grands événements ationaux : *Retour d'Egypte*, *Bonaparte à Fréjus*, e *Couronnement de Napoléon*, *Friedland*, *Entrée le Louis XVIII à Paris*, *Départ de la duchesse l'Angoulême*, *Conquête d'Alger*, *Translation des endres de Napoléon*, etc. Ses œuvres sont des modèles de précision, de netteté et en même temps l'exactitude historique. M. Raoul-Rochette a lu l'Institut, en 1848, une *Notice sur Galle*.

GALUPPI (Pasquale), professeur de philosophie l'Université de Naples, né en 1770, à Tropea Calabre), mort à Naples en 1846, a publié sur la hilosophie de nombreux ouvrages qui populariѐrent la science, et dans lesquels il soumit à une age critique les doctrines étrangères. On a de ui : *Elementi di filosofia*, Messine, 1821; *Lettere ilosofiche*, 1827, traduites en français par M. Peisse, 844 (il y traite des vicissitudes de la science sur a question de la connaissance, depuis Descartes usqu'à Kant). Il était correspondant de l'Institut.

GAMBA (Bartolomeo), savant bibliographe itaien, bibliothécaire de Saint-Marc à Venise, né Bassano en 1780, mort en 1841, a donné, outre es éditions estimées de classiques italiens, un xcellent livre de bibliographie, *Serie dell' ediioni de' testi di lingua italiana* (Bassano, 1805; 'enise, 1828), des notices sur les *Hommes illustres e Bassano*, sur les *Femmes célèbres de Venise*, ne *Galerie des littérateurs et artistes vénitiens*, t de nombreuses dissertations dans les recueils e diverses académies.

GAMBART (Adolphe), astronome, né à Cette en 800, mort à Paris en 1836, était directeur de Observatoire de Marseille et correspondant de Institut. De 1822 à 1834, il découvrit 13 comètes, t fit de nombreuses observations d'occultations d'étoiles et d'éclipses de satellites, qui sont consignées dans la *Connaissance des temps*.

GAMBEY (Henri), habile mécanicien, membre du Bureau des longitudes et de l'Institut (section de mécanique), né à Troyes en 1789, mort en 1847, se forma à l'École de Châlons, et porta au plus haut degré l'art de construire les instruments de précision en introduisant des méthodes aussi simples que sûres. Il perfectionna le *théodolite*, l'*héliostat*, la *boussole*, inventa le *cathétomètre*, construisit pour l'Observatoire un *équatorial* et un *cercle mural méridien* de 2 mètres de diamètre, qui ont été admirés des connaisseurs. Travailleur solitaire, il n'avait pas rédigé ni même fait connaître toutes ses méthodes, et quelques-unes eussent été ensevelies avec lui si le savant M. Arm. Séguier ne les eût recueillies ou retrouvées.

GANNAL (Jean-Nicolas), né en 1791 à Sarrelouis, mort en 1852, entra dès 1808 dans la pharmacie militaire, quitta cette carrière à la paix pour s'occuper de chimie, fut quelque temps préparateur du cours de M. Thénard, fit plusieurs applications utiles de la science, notamment à la fabrication du borax indigène (1819), de la colle forte, et se voua, à partir de 1825, à l'art des embaumements. Après divers essais, il adopta définitivement en 1833 un procédé qui consiste à injecter dans le corps par la carotide une solution de sulfate d'alumine, procédé auquel il a dû des succès incontestables. Il a laissé, outre plusieurs mémoires, une *Histoire des embaumements*, 1837.

GANNERON (Aug.-Hipp.), banquier, né à Paris en 1792, mort en 1847, fit de bonnes études à Sainte-Barbe, suivit quelque temps le barreau, et le quitta pour continuer l'industrie de son père. Juge au tribunal de commerce en juillet 1830, il donna le lendemain de l'apparition des ordonnances inconstitutionnelles de Charles X le premier exemple de la résistance légale : un imprimeur ayant, conformément aux prescriptions nouvelles, refusé d'imprimer le *Courrier français*, Ganneron et ses collègues le condamnèrent le 28 juillet à exécuter ses engagements, nonobstant des ordonnances qu'ils déclarèrent contraires à la Charte. Élu après la révolution député, membre du conseil municipal, colonel de la 2e légion, il fut un des plus fermes appuis du nouveau gouvernement, et se montra animé du plus pur patriotisme; il siégea dans ses dernières années sur les bancs de l'opposition modérée. Comme banquier, il rendit de grands services dans des temps de crise, surtout en créant un *Comptoir d'escompte*.

GAU (François-Chrétien), architecte, né à Cologne en 1790, mort à Paris en 1853, vint se fixer en France dès 1809 et s'y fit naturaliser. Il conçut le projet d'explorer les monuments de la Nubie pour compléter le travail archéologique de l'ex-

pédition d'Egypte, partit dans ce but en 1817, réussit, malgré les plus grands obstacles, à accomplir son projet, et publia en 1823 *les Antiquités de la Nubie* (63 pl. in-fol. avec un texte rédigé par Niebuhr et Letronne). Il fut depuis chargé de terminer la publication des *Ruines de Pompeies*, commencée par Mazois, et exécuta pour la ville de Paris plusieurs grands travaux, entre autres l'église ogivale de *Sainte-Clotilde*, qu'il eut le regret de ne pouvoir achever.

GAUCHOS, nom que portent dans l'Amérique méridionale, surtout au Brésil, dans l'Uruguay et la Plata, les habitants de la campagne, issus pour la plupart du mélange des indigènes et des Espagnols; ils élèvent des bêtes à cornes et des chevaux sauvages, et sont remarquables par leur vigueur et leur agilité.

GAUDIN (Mart.-Michel-Charl.), duc de Gaëte, habile financier, né en 1756 à Saint-Denis, mort en 1844, entra fort jeune dans l'administration, montra une grande aptitude, fut nommé par Necker chef d'un des bureaux de la direction générale des contributions que ce ministre venait d'établir, devint en 1791 un des commissaires de la Trésorerie créée par l'Assemblée nationale, se retira en 1794 afin de ne pas porter la responsabilité de mesures désastreuses, accepta le portefeuille des finances après le 18 brumaire (1799) et le garda jusqu'à la chute de l'Empire, releva promptement le crédit, établit le système de contributions directes qui nous régit encore, exécuta le cadastre, fit créer le ministère du Trésor, la Cour des comptes; fut en récompense de ses services nommé grand-officier, puis grand-aigle de la Légion d'honneur et duc de Gaëte (1809) et resta jusqu'au bout fidèle à Napoléon. Élu député en 1815, il éclaira les discussions financières, repoussa victorieusement les accusations d'hommes de parti qui lui imputaient d'avoir aidé Napoléon à spolier le trésor, vit son innocence proclamée par Louis XVIII lui-même, qui le nomma régent de la Banque (1820), et conserva ces fonctions jusqu'en 1834, laissant la plus honorable réputation d'habileté et de loyauté. Gaudin a publié des *Mémoires et Souvenirs* (3 vol. in-8, 1826-34), où éclate sa reconnaissance pour l'Empereur.

GAULMIER (Ant.-Eugène), poëte de grande espérance, enlevé par une mort prématurée, né en 1795 à Saint-Amand (Cher), était fils du receveur des finances. Une passion malheureuse le jeta de bonne heure dans une mélancolie profonde qui l'empêcha longtemps de se fixer. Après s'être destiné successivement à la médecine, au droit, à l'Église, il se voua à l'enseignement et professa avec distinction la rhétorique à Nevers, à Reims, à Bourges. Il cultivait en même temps la poésie avec une ardeur extrême, qui lui devint funeste: il succomba en 1829 à une affection cérébrale. Gaulmier s'était essayé dans les luttes académiques : son *Ode sur le dévouement de Malesherbes* fut couronnée en 1821 par l'Académie française; ses pièces sur le *Dévouement des médecins français à Barcelone*, sur la *Traite des Nègres*, furent distinguées. Il avait en outre composé un grand nombre de poésies où brillent des beautés de premier ordre, et avait entrepris de traduire *Tibulle;* ses œuvres éparses ont été recueillies avec un soin religieux par ses anciens élèves (3 v. in-8, 1830). On y remarque, outre sa traduction de Tibulle, l'*Élégie sur la mort d'un écolier*, la *Jeune mère mourante*, l'*Ode à Manuel*, l'*Épître à M. Anot*, les *Souvenirs du poëte*, ainsi qu'un discours sur les *Nouvelles doctrines littéraires*, où il combat les tendances romantiques.

GAUSS (Ch.-Fréd.), astronome et mathématicien, né à Brunswick en 1777, mort en 1855, annonça de bonne heure des dispositions si heureuses pour les mathématiques que le duc de Brunswick voulut se charger des frais de son éducation; trouva dès l'âge de 18 ans la méthode des *moindres carrés*, devint en 1807 professeur d'astronomie à Gœttingue, et consacra toute sa vie à des études astronomiques dans l'Observatoire de cette ville. On a de lui : *Disquisitiones arithmeticæ* (1801), ouvrage qui transforma l'arithmétique transcendante; *Theoria motus corporum cœlestium* (1809), *Theoria combinationis observationum erroribus minimis obnoxiæ* (1823), et un *Atlas du magnétisme terrestre*, fait en commun avec G. Weber. On doit à Gauss de nouvelles méthodes pour calculer la révolution des planètes, l'invention du *magnétomètre*, celle d'un instrument d'optique, qu'il appelait l'*héliotrope*, propre à rendre visibles les stations les plus éloignées au moyen de la réflexion de la lumière solaire; des travaux estimés sur la théorie de la géodésie, sur la physique du globe, etc. Il était associé de l'Institut. Laplace l'avait proclamé le plus grand mathématicien de l'Europe.

GAVEAUX (Pierre), acteur et compositeur, né à Béziers en 1761, mort en 1825, était destiné à l'état ecclésiastique, et apprit la musique dans les églises, où il chantait en attendant un bénéfice; tout à coup, il quitta le petit collet pour le théâtre et débuta à Bordeaux. Ses succès le firent appeler à Paris en 1789; il chanta pendant 20 ans au théâtre Feydeau. Comme compositeur, il a donné 34 opéras. Sa musique était facile et chantante, mais faible. *Sophie et Moncars* (1797), *Léonore* (1798), sont ses ouvrages les plus étudiés. On a gardé mémoire de plusieurs de ses mélodies (la *Piété filiale*, le *Petit matelot*, le *Bouffe et le Tailleur*, etc.), ainsi que de l'air qu'il composa en 1795, après les excès de la Terreur, pour le *Réveil du peuple*, hymne de Saint-Marc, qui eut une vogue extraordinaire.

GAY (Mme Sophie), femme d'esprit, née à Paris en 1776, fille d'un financier du nom de Lavalette, fut mariée fort jeune à M. Liottier, agent de change, et divorça en 1799 pour épouser M. Gay, qui devint sous l'Empire receveur général du département de la Roër. Son salon, à Aix-la-Chapelle et à Paris, fut longtemps le rendez-vous de la plus brillante société; elle était particulièrement liée avec Pauline Bonaparte (princesse Borghèse), avec le marquis de Boufflers, et le vicomte de Ségur. Elle débuta dans la carrière des lettres en 1802, par un roman assez faible, *Laure d'Estell*, donna en 1813 *Léonie de Montbreuse*, que les critiques regardent comme son chef-d'œuvre, en 1815 *Anatole*, récit plein d'intérêt, dont le héros est un sourd-muet, en 1818 les *Malheurs d'un amant heureux*, tableau de mœurs où elle peint au naturel la société du Consulat et de l'Empire. Depuis 1830, elle fit paraître une série d'ouvrages dans le goût du jour : la *Physiologie du ridicule*, la *Duchesse de Châteauroux*, la *Comtesse d'Egmont*, le *Comte de Guiche*, etc., dont plusieurs obtinrent un légitime succès. Mme Gay s'est aussi essayée au théâtre : parmi ses œuvres dramatiques, on a surtout remarqué le *Marquis de Pomenars*, donné à la Comédie-Française en 1819; le *Chevalier de Canolle*, à l'Opéra-Comique, 1836. Poëte et bonne musicienne, elle a composé les paroles et la musique de plusieurs romances qui ont eu la vogue, entre autres *Mœris*. Elle a laissé des mémoires : les *Souvenirs d'une vieille femme*, publiés en 1834, en sont un fragment. Tous les écrits de Mme Gay, quoique de genres fort divers, brillent également par un esprit naturel, par un style net et courant, et respirent un rare parfum d'élégance et

de bonne compagnie. Mme Gay est mère de Mlle Delphine Gay (Mme Ém. de Girardin) : on a dit, sans vouloir en cela rabaisser ses mérites personnels, que sa fille était son plus bel ouvrage. *Voy.* GIRARDIN (Mme).

GAY-LUSSAC (Nic.-François), chimiste et physicien, né en 1778 à Saint-Léonard (Haute-Vienne), mort en 1850, entra à l'École polytechnique, puis à celle des ponts et chaussées, fut de bonne heure distingué par Berthollet, qui l'introduisit dans la société d'Arcueil et le dirigea dans ses premiers essais, débuta en 1802 par un beau travail sur la loi de la dilatation des gaz (qu'il reconnut être d'un 267ᵉ par degré centigrade), exécuta en 1804, avec M. Biot d'abord, puis seul, deux célèbres ascensions aérostatiques, s'éleva jusqu'à 7000 mètres et fit dans ces hautes régions d'intéressantes observations de physique; voyagea en 1805 et 1806 avec M. Alex. de Humboldt pour recueillir des observations magnétiques; entreprit en 1808 avec M. Thénard, au moyen de la pile galvanique, des recherches sur le *potassium*, le *sodium*, le *bore*, récemment découverts par Davy, et publia en 1811 le résultat de ses travaux sous le titre de *Recherches physico-chimiques* (2 vol. in-8); fit dès 1813 une étude approfondie de l'*iode*, que le salpêtrier Courtois avait trouvé par hasard, et publia sur ce sujet en 1816 un Mémoire qui est peut-être la meilleure de ses productions; porta la lumière d'une savante analyse sur une foule de sujets de chimie et de physique, tels que le chlore, l'acide fluorique, l'azote, le soufre, l'acide prussique (qu'il reconnut pour être un hydracide), le cyanogène, l'acide hydrochlorique; découvrit l'acide chlorique oxygéné; étudia l'expansion de la vapeur, l'hygrométrie, la capillarité; compléta et fixa la théorie des proportions définies; inventa l'alcoomètre, construisit un baromètre transportable, trouva des méthodes plus sûres pour essayer l'or et l'argent, et porta dans les procédés et les instruments de la science une rigueur et une précision inconnues jusque-là. Il avait été admis à l'Institut dès 1804; il devint bientôt professeur de physique à la Faculté des sciences, professeur de chimie à l'École polytechnique et au Muséum, vérificateur des ouvrages d'or et d'argent à la Monnaie, membre du conseil de perfectionnement des poudres et salpêtres, membre du comité des arts et manufactures, etc. Député depuis 1831, il fut en 1839 nommé pair de France. — M. Gay-Lussac n'a pas laissé d'ouvrage d'ensemble, mais il a exécuté une foule de travaux de détail qui contribuèrent puissamment aux progrès de la physique et de la chimie; en même temps son enseignement lucide et intéressant répandait le goût de la science. Ses nombreux mémoires ont été publiés dans les recueils de la Société d'Arcueil, de l'Académie des Sciences, de la Société philomatique, dans les *Annales de physique et de chimie*, qu'il rédigea avec M. Arago de 1816 à 1840. Son *Cours de physique* a été recueilli et publié en 1827 par M. Grosselin; son *Cours de chimie*, par M. Gaultier de Claubry, 1828. Ce savant eut avec plusieurs de ses contemporains, surtout avec Dalton, Davy et Berzélius, de vifs démêlés sur la priorité de quelques découvertes.

GÉNIN (François), philologue, né à Amiens en 1803, mort en 1856, fut élève de l'École normale, professa au collége et à la Faculté de Strasbourg, écrivit en même temps dans le *National* et devint en 1848 chef de division au ministère de l'instruction publique. Écrivain laborieux et spirituel, mais caustique, il a publié, outre des ouvrages de polémique aujourd'hui oubliés, des travaux sérieux d'érudition qui prouvent de l'invention et de la finesse, mais aussi l'amour du paradoxe : *Variations du langage français depuis le* XIIᵉ *siècle*, 1845 : *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains du* XVIIᵉ *siècle*, 1846; *Récréations philologiques*, 1856. On lui doit des éditions des *Lettres de la reine de Navarre*, 1841 ; de la *Chanson de Roland*, 1850; de l'*Éclaircissement de la langue française*, par *J. Palsgrave* (dans les *Documents inédits sur l'histoire de France*, 1852); de la farce de *Maître Patelin*, 1854.

GENOUDE (Ant.-Eugène DE), publiciste, né en 1792 à Montélimart, mort en 1849 à Hyères, fut successivement étudiant en droit, professeur au lycée Bonaparte, séminariste, aide de camp du prince de Polignac, et se consacra enfin à la politique. Après avoir écrit dans le *Conservateur* et dans le *Défenseur*, il prit, à partir de 1823, la direction de la *Gazette de France*, où il soutint constamment la cause de la monarchie et de la religion, et ne cessa depuis 1830 de réclamer le suffrage universel. Devenu veuf en 1835, il embrassa l'état ecclésiastique et se livra quelque temps à la prédication; mais il dut bientôt renoncer à ce ministère peu compatible avec sa profession de journaliste. Élu député de la Haute-Garonne en 1846, il ne joua pas un rôle important à la Chambre et ne put être réélu en 1848, bien que le suffrage universel, pour lequel il avait tant combattu, eût enfin triomphé. Outre la rédaction de la *Gazette de France*, M. de Genoude trouva le temps de publier de nombreux écrits, appartenant les uns à la polémique du jour, les autres à la théologie et à l'histoire, entre autres une *Histoire de France* en 23 vol. in-8, 1844-48, et une nouvelle traduction de la *Bible* (23 vol. in-8, 1821-24, et 5 v. in-4, 1839-40). Cette traduction fut publiée aux frais de l'État, et lui valut une pension ainsi que des lettres de noblesse; cependant cette œuvre n'a pas paru sans défauts aux juges les plus compétents, qui d'ailleurs préfèrent à la diction brillante de l'auteur la noble simplicité de Sacy.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Étienne), célèbre zoologiste, né en 1772 à Étampes, mort en 1844, sortait d'une famille qui avait déjà produit un grand chimiste, Étienne-François, auteur de la première table d'affinités chimiques. Il était destiné à l'état ecclésiastique, mais il préféra se vouer aux sciences naturelles, dont il avait puisé le goût dans les leçons de Brisson et de Daubenton et dans la société d'Haüy. Pendant les massacres de septembre (1792), il sauva, au péril de sa vie, plusieurs ecclésiastiques détenus, et avant tous Haüy, qui était incarcéré comme prêtre insermenté. Devenu cher à ses maîtres par cet acte de dévouement, il fut, sur la proposition de Daubenton, nommé sous-démonstrateur au Jardin des plantes (1793); trois mois après, cet établissement ayant été organisé, il y devint professeur-administrateur, et fut chargé de la zoologie : il ouvrit le premier cours sur cette science qui ait été fait en France, commença bientôt ces immenses collections zoologiques qui sont une des richesses de notre pays, et créa la ménagerie. Mis dès 1794 en relation avec G. Cuvier, alors ignoré, il devina son génie, l'appela à Paris, et vécut avec lui fraternellement, lui faisant partager son domicile et ses travaux. De 1798 à 1802, Geoffroy fit partie de l'expédition d'Égypte : il explora le pays conquis, et fut un des fondateurs et des membres les plus actifs de l'Institut du Caire; il sauva par son énergie les collections scientifiques, qu'une capitulation abandonnait aux Anglais : il menaça de tout brûler plutôt que de rien livrer. En 1808, il fut envoyé en Portugal avec une mission relative aux sciences et aux lettres : incarcéré et menacé de mort à son passage en Espagne, il parvint cependant à sa destination et s'acquitta de sa mission d'une manière avanta-

geuse à la fois pour le Portugal et pour la France. Membre de la Chambre des Cent-Jours (1815), il rentra dans la retraite au retour des Bourbons, et depuis il ne s'occupa plus que de ses études. Il avait été admis à l'Institut en 1807, et avait été nommé en 1809 professeur de zoologie et de physiologie comparées à la Faculté des sciences. Il professa jusqu'à sa mort. — La carrière scientifique de Geoffroy se partage en deux portions bien distinctes : purement zoologiste d'abord, il travailla quelque temps de concert avec Cuvier; à partir de 1807, il se livra presque entièrement à des spéculations sur la *philosophie naturelle*, science dont on peut le regarder comme le père. Il s'attacha à démontrer l'*unité de composition organique* entre les diverses espèces d'animaux, unité déjà pressentie par Buffon et Gœthe, et fonda la *théorie des analogues*. L'unité de composition est pour lui *la loi d'identité* entre les matériaux qui composent les organes des animaux de différente espèce, matériaux qui, bien que diversifiés à l'infini dans leur forme, leur volume, leurs usages, restent au fond les mêmes chez tous et révèlent un même plan; la théorie des analogues est la *méthode* par laquelle on arrive à démontrer l'unité de composition. Ce savant conçut aussi dès 1807 une idée qui est le complément des précédentes, celle de l'analogie qu'offrent les caractères permanents des espèces inférieures avec les caractères transitoires de l'embryon dans l'homme et les animaux supérieurs. Enfin, il se servit de sa doctrine pour expliquer heureusement, par des *arrêts* dans le développement, les inégalités des êtres et les monstruosités des individus. Un débat célèbre s'éleva en 1830, au sein de l'Académie des Sciences, entre Cuvier et Geoffroy, au sujet de l'unité de composition : le monde savant se partagea entre les deux antagonistes. On a pu reprocher à Geoffroy quelques applications hasardées de ses théories, mais ces théories elles-mêmes resteront comme bases de l'anatomie philosophique. Dans ses écrits, des négligences de rédaction nuisent quelquefois à la clarté de l'exposition; du reste, son style ne manque ni de nerf ni d'éclat. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle des mammifères* (avec Fréd. Cuvier), 1819-1837, in-fol.; *Philosophie anatomique*, 1818 et 1822, 2 vol. in-8 (c'est là que se trouve exposée sa nouvelle doctrine); *Principes de la philosophie zoologique*, 1 vol. in-8, 1830 (il y résume sa discussion avec Cuvier); *Études progressives d'un naturaliste*, 1835, in-4: c'est un recueil de mémoires. Il a en outre donné un grand nombre de travaux détachés aux *Annales du Muséum*, au *Dictionnaire des sciences naturelles*, etc. — Son fils, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, né en 1805, membre de l'Académie des sciences, qui travaille constamment à confirmer ses principes, a publié : *Vie, travaux et doctrine scientifique d'É. Geoffroy Saint-Hilaire*, 1848, in-8. M. Flourens a prononcé son *Éloge historique* à l'Institut en 1852. — Une statue a été élevée par souscription à Étienne Geoffroy dans Étampes, sa ville natale (elle a été inaugurée en 1857). Une rue voisine du Muséum a reçu son nom.

GERANDO (Joseph-Marie, baron DE), né à Lyon en 1772, mort en 1842, fut élevé par les Oratoriens et destiné à l'Église, prit part en 1793 à la défense de Lyon contre les troupes de la Convention, ce qui le contraignit à s'exiler; rentra en 1796, s'enrôla et assista à la bataille de Zurich (1799). Cultivant la philosophie au milieu des camps, il fut à la même époque couronné par l'Institut pour un remarquable mémoire sur l'influence du langage (*des Signes et de l'Art de penser dans leurs rapports mutuels*, 1800, 4 vol. in-8), et par l'Académie de Berlin pour un mémoire sur la *Génération des connaissances humaines* (Berlin, 1802), mémoire qui devint plus tard l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*. Ces succès ayant appelé sur lui l'attention, il fut attaché par Lucien Bonaparte au ministère de l'intérieur; il devint en 1804 secrétaire général de ce ministère, accompagna en 1805 Napoléon en Italie, et introduisit l'administration française en Toscane (1808), dans les États romains (1809), en Catalogne (1812). Membre du Conseil d'État dès 1811, il en fut écarté à la Restauration, mais y rentra bientôt. Il fut appelé en 1819 à la chaire de droit administratif nouvellement créée, et fut élevé à la pairie en 1837. Il était de l'Académie des Sciences morales depuis 1804. Animé de l'amour du bien, de Gérando participa de la manière la plus active à plusieurs œuvres philanthropiques : il fut un des fondateurs de la Société de la morale chrétienne, de la Société pour l'instruction élémentaire, qui popularisa l'enseignement mutuel, de la Société d'encouragement pour l'industrie, des caisses d'épargne, des salles d'asile, et créa lui-même à Paris en 1839 un ouvroir qui porte encore son nom. Outre les mémoires déjà cités, on a de lui : *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, publiée d'abord en 1804, en 3 vol. in-8; refondue dans une 2ᵉ édition, dont les 4 premiers volumes parurent en 1822 et années suivantes, et dont les 4 derniers n'ont paru qu'en 1847, d'après des manuscrits auxquels l'auteur n'avait pu mettre la dernière main; *Du perfectionnement moral*, 1824, 2 vol. in-8, où il montre que la vie entière doit être pour chaque homme un vaste travail d'éducation de soi-même; *De l'éducation des sourds-muets*, 1827; *Cours normal des instituteurs primaires*, 1832; *Institutes de droit administratif*, 1829 et 1845, 4 vol. in-8. On lui doit aussi des ouvrages de philanthropie fort estimés : *le Visiteur du pauvre*, couronné à Paris et à Lyon (1820); *De la bienfaisance publique* (1839, 4 vol. in-8). Il a en outre laissé en manuscrit des traités, *Des Méthodes* et *De l'existence de Dieu*, et l'*Examen de Condillac, de Descartes, de Malebranche, de Locke*. — M. de Gérando a rendu de vrais services à la philosophie et à l'histoire de la philosophie. D'abord disciple pur de Condillac, il se garantit bientôt de l'exagération de cette école, et donna un des premiers l'exemple d'un éclectisme éclairé; son *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, bien que faite à un point de vue trop restreint (l'examen des doctrines par rapport à la seule question de l'origine des connaissances), n'en est pas moins la meilleure histoire de la philosophie qui ait paru en France. Son style, correct et même orné, est un peu diffus. On doit à M. Bayle-Mouillard un *Éloge de M. de Gérando*, et à Mlle Octavie Morel, sa nièce, un *Essai sur sa vie et ses travaux*, tous deux couronnés par l'Académie de Lyon. M. Mignet a lu une *Notice historique* sur M. de Gérando à l'Académie des Sciences morales le 16 décembre 1854. M. Cousin a fort bien apprécié ses travaux philosophiques dans ses *Fragments*. — Un de ses fils, M. J. de Gérando, aujourd'hui procureur général à Metz, a lui-même publié plusieurs écrits philanthropiques et religieux : *Tableau des Sociétés religieuses et charitables de Londres*, 1824; *Divines prières et méditations*, 1839; *le Démocrate chrétien*, 1848. — Son neveu, M. A. de Gérando, s'est fait connaître par un *Essai sur l'origine des Hongrois*, 1834, et par un livre sur *la Transylvanie et ses habitants*, 1845.

GÉRARD (Maurice-Étienne, comte), maréchal de France, né en 1773 à Damvilliers (Meuse), mort en 1852, était fils d'un notaire. Il s'enrôla en 1791, fit ses premières armes à Fleurus, servit

en Italie sous les ordres de Bernadotte, dont il devint l'aide de camp et bientôt l'ami inséparable, se signala à la bataille d'Austerlitz, où il fut blessé; au combat de Halle, qui ouvrit à l'armée la route de Berlin; à Wagram, où il contribua puissamment au gain de la victoire; fit des prodiges de valeur au sanglant combat de Valontino, où il remplaça le général Gudin, tué à la tête de ses troupes, et à la bataille de la Moskowa, après laquelle il fut nommé général de division (1812), contribua avec Davoust à sauver l'arrière-garde surprise à Kovno, commanda une division du 11° corps à Lützen et à Bautzen, fit, pendant la campagne de France, les efforts les plus énergiques pour défendre le territoire, notamment au pont de Dienville, à Saint-Pane, à Montereau, à Méry; fut placé, pendant la campagne de 1815, sous les ordres du général Grouchy, et insista vainement auprès de ce général pour marcher sur Waterloo, où l'on entendait la canonnade; eut, le même jour (16 juin), la poitrine traversée d'une balle à Wavres; quitta la France après le licenciement de l'armée, et se retira à Bruxelles; rentra dans sa patrie en 1817, mais sans reprendre de service; fut élu député en 1822 et 1827, et se plaça, avec Manuel et Foy, sur les bancs de l'opposition; accueillit avec joie la révolution de 1830; fut chargé, dès le mois d'août de la même année, du portefeuille de la guerre, et réorganisa l'armée; reçut peu après le bâton de maréchal de France; fut mis l'année suivante à la tête de l'armée du Nord, et repoussa les Hollandais de la Belgique; fit en 1832 le siége d'Anvers, qui se rendit après 24 jours de tranchée (23 décembre 1832); fut nommé en 1835 grand chancelier de la Légion d'honneur, en 1838 commandant supérieur de la garde nationale de la Seine, et passa ses dernières années dans une honorable retraite. Napoléon, pendant la campagne de France, proposait Gérard pour modèle à ses généraux découragés : il l'avait désigné dans ses *Mémoires* pour la dignité de maréchal de France. M. J. Nollet a écrit sa *Vie*.

GERHARDT (Charles), chimiste français, né en 1816, à Strasbourg, mort dans la même ville en 1856, était fils d'un fabricant de produits chimiques. Il alla compléter ses études scientifiques en Allemagne, s'attacha surtout au chimiste Liebig. dont il resta l'ami, vint à Paris en 1838 et s'y fit recevoir docteur ès sciences avec distinction, fut nommé en 1844 professeur de chimie à la Faculté de Montpellier, revint à Paris en 1848 pour se livrer plus librement à des recherches d'un genre tout nouveau et y fonda une école pratique de chimie; reprit du service en 1855 et professa à la Faculté et à l'École de pharmacie de Strasbourg. Il venait d'être élu correspondant de l'Académie des sciences lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée. Ch. Gerhardt a surtout avancé la chimie organique; il avait conçu, avec Laurent, son ami, le projet de réformer cette partie de la science : considérant certaines substances organiques comme des compositions *équivalentes* entre elles, il ne donna pas aux formules qui les représentent une valeur absolue, mais il les classa d'après les analogies de leurs métamorphoses; il choisit à cet effet un certain nombre de composés dont il fit des *types* auxquels il en rapportait une foule d'autres, distribués en *séries*. Outre de savantes recherches sur les *huiles essentielles*, les *acides anhydres* et les *amides*, on lui doit la traduction de plusieurs ouvrages de Liebig : un *Précis de chimie organique* (1844, 2 vol. in-8) et un grand *Traité de chimie organique* (1850-1856, 4 vol. in-8), qui fait suite au *Traité de chimie minérale* de Berzélius. Il a publié pendant plusieurs années le *Compte rendu des travaux chimiques faits à l'étranger;* enfin il a rédigé pour notre *Dictionnaire universel des sciences* les articles de chimie et de physique qui donnent le plus de prix à cet ouvrage.

GEYER (Éric-Gustave), historien et poëte suédois, né en 1783 dans la province de Wermeland, mort en 1847, étudia à l'Université d'Upsal, remporta fort jeune le prix proposé pour l'*Éloge de Sténon Sture*, fut en 1810 nommé adjoint à la Faculté de philosophie d'Upsal, en 1817 professeur d'Histoire, puis historiographe du roi, et fut élu représentant de l'Université aux diètes de 1828 et de 1840. On lui doit une excellente *Histoire de Suède*, qui malheureusement ne va que jusqu'à la fin du règne de Christine (trad. en français par J. F. de Lundblad, Paris, 1840, gr. in-8). Il a aussi composé des poésies nationales, qu'il mit lui-même en musique, et qui excitèrent un enthousiasme universel : on admire surtout le *Wikhing*, le *Dernier barde*, le *Dernier héros*.

GILCHRIST (John Borthwick), orientaliste, né à Edimbourg en 1759, mort en 1841, professa l'hindoustani et le persan au collége de Calcutta, puis à Édimbourg et à Londres. Ses travaux ont fait faire d'immenses progrès à la linguistique : son *Dictionnaire anglais-hindoustani*, Calcutta, 1787-1790, et sa *Grammaire*, 1796, sont classiques.

GIOBERTI (Vincenzo), né à Turin en 1801, mort en 1852, reçut de bonne heure les saints ordres, enseigna la théologie à l'Université de Turin, se fit un nom dans la controverse, et fut choisi pour chapelain par le roi de Sardaigne Charles-Albert, mais se fit exiler en 1833 à cause de la hardiesse de ses opinions libérales, se retira en France, puis en Belgique, fit de 1834 à 1845 des cours de philosophie et d'histoire à Bruxelles, publia divers ouvrages de polémique qui le placèrent à la tête du parti national et rendirent son nom populaire en Italie, mais qui lui firent des ennemis ardents; fut ramené dans sa patrie par les événements de 1848 et y reçut un accueil enthousiaste, fut alors appelé par Charles-Albert à la direction des affaires et nommé président du conseil. Aussi opposé à l'anarchie qu'au despotisme, il proposa de faire rétablir par une armée piémontaise le pape et les autres princes italiens dépossédés; n'ayant pu faire adopter cette proposition, il se retira des affaires; néanmoins, après la bataille de Novare (mars 1849), il fut envoyé à Paris comme ambassadeur; il se démit bientôt de ces fonctions mêmes pour aller vivre dans la retraite. On a de lui des ouvrages de philosophie : *Essai sur le beau; Introduction à l'étude de la philosophie; Lettres sur les doctrines de Rosmini, — sur les doctrines de Lamennais; Considérations sur les doctrines de M. Cousin;* mais il doit surtout sa réputation à ceux de ses ouvrages qui touchent à la politique nationale : *Primauté civile des Italiens*, 1843; le *Jésuite moderne*, 1847, où il attaque violemment cet ordre célèbre et demande son expulsion des États sardes; *Rénovation de l'Italie*, 1851, où il expose les fautes récemment commises par les Italiens, et leur donne des conseils pour l'avenir. Ses ouvrages sont condamnés à Rome. Plusieurs ont été traduits en français.

GIRARD (Philippe de), habile inventeur, né en 1775 à Lourmarin (Vaucluse), mort en 1845, s'était déjà fait connaître par d'ingénieux travaux lorsqu'il entreprit de répondre à l'appel de Napoléon qui, en 1810, avait promis un prix d'un million à l'inventeur de la meilleure machine à filer le lin : il y réussit en 1813 et fonda à Paris la première filature de lin (rue Meslay); mais la chute de l'Empire le priva de la récompense promise. Rebuté par le gouvernement de la Restauration, ruiné par de dispendieux essais, il fut ré-

duit à offrir ses services à l'étranger : il alla en Autriche, puis en Russie, et fut nommé en 1826 ingénieur en chef des mines de Pologne. Il revint à Paris en 1844, sans avoir fait fortune. Ses droits à l'invention de la filature mécanique du lin avaient été proclamés en 1842 par la Société d'encouragement ; au moment où il mourut, une société de filateurs et de mécaniciens venait de lui assurer une pension de 6000 fr., et le gouvernement allait enfin le récompenser ; la dette publique a pu du moins être acquittée par l'État envers ses héritiers : une loi rendue en 1853 leur assure une pension viagère. Outre la machine à filer le lin, Phil. de Girard perfectionna les machines à vapeur, inventa les lampes hydrostatiques à niveau constant, ainsi qu'un procédé pour fabriquer à la mécanique les bois de fusil.

GIRARD (le P. Grégoire), célèbre instituteur suisse, de l'ordre des Cordeliers, né en 1765 à Fribourg, mort en 1850, fut d'abord curé catholique à Berne, où il n'y avait pas eu de curé depuis la Révolution; dirigea de 1805 à 1823 l'école française de Fribourg, qui, sous son habile direction, arriva au plus haut point de prospérité ; quitta cet établissement par suite de démêlés avec les Jésuites, professa de 1825 à 1835 la philosophie à Lucerne avec la plus grande distinction, et se retira en 1835 dans le couvent de son ordre à Fribourg, où il se consacra à la rédaction de ses ouvrages. Le plus important est le *Cours éducatif de langue maternelle*, en français, publié à Paris par MM. Rapet et Michel (1845-48, 6 vol. in-12); il y transforme l'étude de la langue, si souvent fastidieuse et stérile, en un puissant moyen de culture intellectuelle et morale. Cet ouvrage, vraiment original, valut à l'auteur un prix extraordinaire de 6000 fr. que l'Institut de France lui décerna en 1844, avec le titre de correspondant de l'Académie des Sciences morales. On lui doit encore, outre divers mémoires sur des questions d'éducation, insérés pour la plupart dans les actes de la Société suisse d'utilité publique, un *Cours de philosophie* (Lucerne, 1829-1831, en allemand), aussi remarquable par la clarté de l'expression que par l'élévation des pensées, et un excellent *Rapport sur l'institut de Pestalozzi*, 1810.

GIRARDIN (Mme DE), femme distinguée par son esprit et ses talents littéraires, née en 1805 à Aix-la-Chapelle, morte en 1855, était fille de la célèbre Mme Sophie Gay (*Voy.* ce nom), et fut d'abord connue sous le nom de *Delphine Gay*. Dès l'âge de 17 ans, elle adressait à l'Académie française une pièce de vers sur le *Dévouement des sœurs de Sainte-Camille pendant l'épidémie de Barcelone*, pièce qui fut fort remarquée; bientôt après, elle célébra, dans des chants pleins de sensibilité, de naturel et d'harmonie, plusieurs des grands événements qui excitaient la sympathie générale, *la Mort de Napoléon*, *la Mort du général Foy*, *l'Insurrection de la Grèce*, etc., et elle mérita d'être surnommée la *Muse de la patrie*. Dès 1824, elle publia, sous le titre d'*Essais poétiques*, un recueil de ses premières productions qui fut accueilli avec la plus grande faveur : Charles X, pour encourager ce jeune talent, lui fit une pension de 1500 fr. sur sa cassette. A Rome, en 1827, elle reçut une véritable ovation à l'occasion d'une pièce de vers qu'elle avait composée sur le *Retour de Romains captifs à Alger*, et fut acclamée au Capitole membre de l'Académie du Tibre. Elle était dans tout l'éclat de sa réputation et de sa beauté quand elle épousa M. Émile de Girardin (1831). Son salon devint bientôt le rendez-vous de toutes les illustrations littéraires. Depuis son mariage, elle composa encore quelques poésies, notamment le charmant poëme de *Napoline* (1833); mais elle cultiva surtout d'autres genres, nouveaux pour elle jusque-là, le roman (le *Lorgnon*, le *Marquis de Pontanges*, la *Canne de M. de Balzac*, *Marguerite*), la comédie (*l'Ecole des journalistes*, 1839; *Lady Tartufe*, 1853 ; *la Joie fait peur*, 1854; *le Chapeau d'un horloger*, etc.), la tragédie (*Judith*, 1843 ; *Cléopâtre*, 1847), et elle obtint dans presque tous de brillants succès; elle réussissait surtout dans la peinture fidèle des sentiments les plus délicats. Elle écrivit aussi, de 1836 à 1839, pour le feuilleton de la *Presse*, des *Courriers de Paris* pleins de verve, d'esprit et d'enjouement, qui contribuèrent à la vogue de ce journal (ils ont été réunis en un volume sous le titre de *le Vicomte de Launay*, correspondance parisienne, et de *Lettres parisiennes*). Mme de Girardin semble s'être peinte elle-même dans ce vers de *Napoline* :

Naïve en sa gaieté, rieuse et point méchante.

Une édition complète de ses *Œuvres* en 8 vol. in-12 a paru en 1856 et 1857.

GIRAUD (le comte Giovanni), auteur comique italien, né à Rome en 1776, d'une famille noble originaire de France, mort en 1834, quitta le service militaire pour se livrer tout entier à la poésie dramatique, fut en 1809 nommé par Napoléon inspecteur général des théâtres de l'Italie, et alla, après les événements de 1814, s'établir en Toscane, où il s'enrichit par le commerce. Son *Teatro domestico*, recueil de petites pièces de société, composé en grande partie à l'imitation de Berquin, a paru à Milan (1823, 2 vol. in-8), et à Florence (1825, 6 vol. in-12). On y remarque *le Précepteur dans l'embarras*, d'où a été tirée la pièce française de même titre ; *la Capricieuse corrigée*, *le Rendez-vous dans l'obscurité*. Son théâtre a été traduit en français avec celui d'Alberto Nota par Th. Bettinger (1839, 3 vol. in-8).

GLEICH (Joseph-Aloys), écrivain allemand, né à Vienne en 1772, mort en 1841, occupait un modeste emploi dans les finances autrichiennes. D'une imagination inépuisable, il a composé près de 200 romans et autant de pièces de théâtre. Il réussissait surtout dans les romans de chevalerie; on lit encore *le Chevalier noir*, *Harald ou la Guerre des couronnes*, *Bodo et ses frères*. Ses meilleures compositions dramatiques ont été recueillies sous le titre de *Théâtre comique*, Brunn, 1821.

GODECHARLES (Guill.), célèbre sculpteur belge, né à Bruxelles en 1750, mort en 1835, se forma à Paris, puis à Rome, où il remporta le grand prix de sculpture, enseigna longtemps à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, et fut successivement sculpteur du prince Charles de Lorraine, d'Albert de Saxe-Teschen, de Napoléon et du roi des Pays-Bas; il était membre de l'Institut d'Amsterdam. Un grand nombre d'édifices de Belgique et de Hollande sont ornés de ses œuvres : on remarque les bas-reliefs du palais des Deux-Chambres et du château de Laeken, les statues des magnifiques jardins de Wespelaer (entre Louvain et Malines). Cet artiste était d'une fécondité prodigieuse; mais il eut plus de facilité que de goût, plus de force que de grâce et de pureté.

GODOY (don Manuel), prince de la Paix, né en 1767 à Badajoz, d'une famille noble, mais pauvre, entra fort jeune dans les gardes du corps de Charles IV, roi d'Espagne, attira l'attention de la reine Marie-Louise par les agréments de sa personne et par son talent musical, sut en même temps capter la faveur du faible roi, fut porté avec une rapidité scandaleuse aux grades les plus élevés, devint en 1792 premier ministre, en remplacement du duc d'Aranda, et fut en même temps créé duc d'Alcudia ; fit déclarer la guerre

à la France, après la condamnation de Louis XVI, cédant en cela au vœu national; dirigea contre le Roussillon des troupes dont les succès furent balancés; conclut en 1795 la paix de Bâle, à l'occasion de laquelle il fut créé prince de la Paix et grand d'Espagne; signa l'année suivante, à Saint-Ildefonse, un traité d'alliance offensive et défensive avec la République française, traité qui entraîna son pays dans une guerre désastreuse avec l'Angleterre; se vit écarter des affaires en 1798 par une intrigue de cour, mais sans perdre l'affection personnelle du couple royal, et fut, en compensation, élevé au grade de capitaine général (équivalant à la dignité de maréchal de France); rentra au pouvoir en 1800, ayant plus de crédit que jamais, se mit en 1801 à la tête d'une armée destinée à occuper le Portugal, de concert avec la France, fit assez heureusement une facile campagne et signa le traité de Badajoz, dont un article secret lui assurait plusieurs millions; fit déclarer la guerre à l'Angleterre en 1804, sous la pression de la France, et reçut à cette occasion le titre de généralissime des armées de terre et de mer, mais ne put empêcher que l'Espagne, battue à Trafalgar, perdît ses plus belles colonies; tenta en 1806 de secouer le joug de Napoléon, et fit, pour seconder la coalition du Nord, de grands armements qu'il colora toujours de faux prétextes; mais s'empressa, dès qu'il connut les victoires d'Iéna et d'Austerlitz, de mettre l'Espagne à la discrétion de l'Empereur, qui avait pénétré ses projets; excita, par cette lâche conduite et par l'abus de son pouvoir, l'indignation universelle en Espagne, et vit le propre fils du roi, le prince des Asturies (Ferdinand VII), se mettre à la tête des mécontents; ne craignit pas, sur l'ordre de Charles IV, de faire incarcérer ce prince, et de le traduire en jugement comme conspirateur, mais fut arrêté dans sa vengeance par l'intervention de Napoléon, qui se réserva le jugement du différend entre le père et le fils; prévit dès lors le sort de la monarchie espagnole, et détermina le roi et la reine à quitter Madrid et à s'embarquer pour le Mexique; mais échoua dans ce projet, par suite de la révolte d'Aranjuez (18 mars 1808), qu'avait fomentée le prince des Asturies; se vit alors réduit à se cacher, et n'échappa à la fureur populaire que par l'abdication de Charles IV; fut jeté dans une étroite prison par Ferdinand, devenu roi pour un instant, mais fut relâché au bout de quelques jours sur les instances de la France, et amené à Bayonne, où il contribua à déterminer Charles IV à signer son abdication; accompagna la famille royale dans ses diverses résidences en France et en Italie; vint, après la mort des deux époux, se fixer à Paris, où il vécut dans l'obscurité; fut autorisé en 1847 à rentrer dans sa patrie et remis en possession de ses titres et de ses biens, mais ne put, à cause de son grand âge, profiter de cette faveur, et mourut à Paris en 1851 dans sa 85e année. Il avait été marié en 1797 à une princesse du sang royal, Maria Teresa de Bourbon, fille de l'infant don Louis, et cousine du roi, qui ne lui donna sa main qu'avec répugnance. Après la mort de cette princesse (1828), il épousa Josefa Tudo, avec laquelle il entretenait depuis longtemps une étroite liaison. — Le prince de la Paix a été l'objet d'accusations de toute nature, dirigées les unes contre ses mœurs, les autres contre sa politique : il a rédigé, pour réfuter ces dernières, des *Mémoires*, qui ont été traduits en français sous ses yeux par J.-G. d'Esménard, Paris, 1836-38, 4 vol. in-8. Ses ennemis reconnaissent que, bien que manquant d'instruction et de moralité, il avait le jugement sain; qu'il connaissait bien les hommes et les employait habilement; qu'il était doux, et ne versa jamais de sang; enfin, qu'il sut contenir l'inquisition.

GOERRES (J. Joseph), écrivain allemand, né à Coblentz en 1776, mort à Munich en 1848, adopta dans sa jeunesse les doctrines révolutionnaires et la philosophie de la nature de Schelling, tout en les alliant à des idées mystiques, publia, à partir de 1807, une collection de *Livres populaires de l'Allemagne*, où il remettait en honneur les légendes du moyen âge, fut en 1813 un des plus ardents à soulever ses compatriotes contre les Français, et rédigea dans ce sens le *Mercure rhénan ;* mais, ayant continué l'agitation démagogique après 1815, il devint suspect, vit supprimer son journal et fut forcé de sortir des États prussiens (1819). Ses idées s'étant depuis tournées vers le catholicisme, il fut accueilli par le roi de Bavière, qui lui confia en 1827 une chaire de littérature et d'histoire à l'Université de Munich, chaire qu'il occupa jusqu'à sa mort. Outre ses écrits politiques et religieux, on a de lui une *Histoire mythique de l'Asie*, le *Livre héroïque de l'Iran* (d'après le *Schah-Nameh* de Ferdoucy, Berlin, 1820), et la *Mystique chrétienne*, 1836-42. Gœrres avait fini par devenir un des chefs de l'école catholique allemande. — Son fils, Guido Gœrres, m. en 1852, l'a suivi dans cette voie.

GOGOL (Nicolas), écrivain russe, né en 1808 dans la petite Russie, débuta par un recueil de *Nouvelles*, se fit surtout connaître par une comédie intitulée *le Contrôleur* ou *l'Inspecteur*, où il signalait énergiquement les abus de l'administration en Russie; acheva de rendre son nom populaire par son roman des *Ames mortes*, peinture assez libre de la société russe, qui lui suscita quelques persécutions; alla passer plusieurs années à Rome, puis revint dans sa patrie, où il fut enlevé presque subitement en 1852 par une mort que l'on a lieu de croire volontaire. Il était, depuis 1847, atteint d'une noire hypocondrie; dans un de ses accès, il brûla tous ses manuscrits. On trouve, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, une traduction de ses *Nouvelles choisies* et de son roman de *Tarass Boulba*, espèce d'Iliade cosaque, par M. L. Viardot, 1845.

GOLBÉRY (Aimé de), né à Colmar en 1786, mort en 1854, fut successivement procureur impérial à Colmar, conseiller à la cour royale de Strasbourg, premier président de la cour de Besançon. Envoyé à la chambre des députés en 1834 par le collége de Colmar, il siégea parmi les membres de l'opposition modérée. On a de lui quelques ouvrages estimés : *Lettres sur la Suisse*, 1827-1832 (faisant suite à celles de M. R. Rochette), *Antiquités de l'Alsace*, 1828; *Suisse et Tyrol*, 1839 (dans l'*Univers pittoresque*), et des traductions de *Suétone*, de l'*Histoire romaine* de Niebuhr, de l'*Histoire universelle de l'antiquité*, de Schlosser. Il était correspondant de l'Académie des Inscriptions.

GONDOUIN (Jacques), architecte, né en 1737 à Saint-Ouen, près Paris, mort en 1818, était fils du jardinier de Louis XV à Choisy-le-Roi, ce qui lui procura la protection du roi. Il fut élève de Blondel et pensionnaire de l'école de Rome. C'est lui qui construisit l'*École de médecine* de Paris, l'ouvrage le plus classique du XVIIIe siècle. Il a aussi dirigé avec Lepère la construction de la colonne de la place Vendôme : il transporta scrupuleusement dans ce monument les formes, les détails et les proportions de la colonne Trajane de Rome.

GOUFFÉ (Armand), dit le *Panard du XIXe siècle*, né vers 1773, mort en 1845, occupait au ministère des finances un emploi de chef de bureau, qu'il quitta en 1827 pour se retirer à Beaune au sein de sa famille. Il a donné à divers théâtres, le plus souvent en société avec divers collabora-

teurs, un grand nombre de vaudevilles et de petites pièces (*Cange ou le Commissionnaire*, *Bientôt*, *les Deux Jocrisses*, *Nicodème à Paris*, *le Chaudronnier de Saint-Flour*, *le Directeur dans l'embarras*, etc.). Il réussit surtout dans la chanson; plusieurs de celles qu'il composa sont devenues populaires : tout le monde a chanté sous l'Empire *Plus on est de fous, plus on rit*. Il se place dans ce genre entre Désaugiers et Béranger : on a dit que Désaugiers faisait des *ponts-neufs*, Béranger des *odes*, et Gouffé des *chansons*. Il en publia plusieurs recueils sous le titre de *Ballon d'essai* (1802), *Ballon perdu* (1804), *Encore un ballon* (1807), le *Dernier ballon* (1812). Gouffé fut un des fondateurs du *Caveau moderne*. On lui doit une édition des *OEuvres choisies* de Panard, 1808, 3 v. in-8.

GOUHENANS, commune de la Haute-Saône, arr. et à 10 kil. S. de Lure; 500 h. Salines et houillères, qui ont acquis une fâcheuse célébrité : la concession de ces mines devint l'occasion d'un triste procès à la suite duquel le ministre Teste fut condamné comme prévaricateur par la Cour des pairs, le 17 juillet 1847.

GOURGAUD (Gaspard), général d'artillerie, né à Versailles en 1783, mort en 1852, était fils d'un musicien de la chapelle de Louis XVI et neveu du célèbre comédien Dugazon, dont le nom véritable était Gourgaud. Entré au service dès 1801, après avoir passé par l'École polytechnique et l'École de Metz, il devint en 1803 aide de camp du général Foucher, se signala à la bataille d'Austerlitz, où il fut blessé, à celles d'Iéna, de Friedland, d'Essling, et surtout à Wagram; fut, à la paix, chargé de diverses missions relatives au service de l'artillerie, et attira, par l'intelligence avec laquelle il les remplit, l'attention de Napoléon, qui le nomma l'un de ses officiers d'ordonnance (1811); accompagna en cette qualité l'Empereur au congrès de Dresde, prit une part glorieuse à la campagne de Russie, entra le premier dans le Kremlin, où il sauva l'Empereur et une partie de l'armée en enlevant, au péril de sa vie, une mèche qui allait mettre le feu aux poudres; ne se distingua pas moins dans la campagne de France, eut, après le combat de Brienne, le bonheur de sauver une deuxième fois la vie à l'Empereur; combattit avec le titre de général de brigade à Waterloo, où il fit tirer les derniers coups de canon; accompagna Napoléon à Sainte-Hélène, mais se vit obligé de quitter l'île en 1817 par suite de mésintelligence avec un de ses compagnons d'exil; fit à son retour en Europe d'actives démarches auprès des souverains réunis à Aix-la-Chapelle pour faire adoucir le sort du prisonnier; publia en 1818 la *Campagne de* 1815, écrite à Sainte-Hélène, ce qui attira sur lui les persécutions des Anglais et le fit rayer par Louis XVIII des contrôles de l'armée française; ne reprit d'activité que sous Louis-Philippe, qui l'éleva au grade de général de division et le nomma son aide de camp : accompagna en 1840 le prince de Joinville à Sainte-Hélène, et ramena avec lui en France les cendres de l'Empereur. Outre la *Campagne de* 1815, Gourgaud a rédigé, avec Montholon, les *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon* (1822-25). Il a aussi écrit pour réfuter sir Walter Scott, qui, dans sa *Vie de Napoléon*, n'avait pas craint de l'accuser d'avoir trahi l'Empereur, et pour signaler les *Erreurs de Bourienne*.

GRANDVILLE (J. J.), dessinateur original, né en 1804 à Nancy, mort en 1847, reçut les premières leçons de son père, habile peintre de miniatures, vint se perfectionner à Paris, et s'ouvrit une voie toute nouvelle en créant la caricature philosophique et sociale. Il débuta par les *Tribulations de la petite propriété*, que suivirent les *Plaisirs de tout âge*, la *Sibylle des salons*; puis il donna les *Métamorphoses du jour*, dont les piquantes figures, moitié hommes, moitié animaux, rendirent son nom populaire; se vit dès lors recherché par les éditeurs, enrichit de ses dessins la *Silhouette*, l'*Artiste*, la *Caricature*, le *Charivari*; interpréta avec un admirable talent les *Fables de La Fontaine*, donnant aux animaux toute l'expression de la physionomie humaine, et créant ainsi un genre d'*illustration* aussi ingénieux que neuf; puis en vint à composer des livres en estampes où le texte n'est plus guère que l'accessoire (*Scènes de la vie privée et publique des animaux*, *Petites misères de la vie humaine*, etc.). Il donna dans les derniers temps de sa vie les *Fleurs animées*, les *Étoiles animées*, l'*Autre monde*, compositions empreintes d'un certain mysticisme qui avait sa source dans l'état même de son âme : ayant perdu coup sur coup une femme qu'il aimait et trois jeunes enfants, il était tombé dans une mélancolie profonde. Par une étude assidue de l'homme, Grandville était parvenu à exprimer avec autant de justesse et de concision que d'esprit les sentiments les plus secrets du cœur humain, les traits les plus fins du caractère. M. J. Nollet a écrit sa *Vie*.

GRANET (Franç.-Marius), peintre, né à Aix en 1775, de parents pauvres, mort en 1849, annonça de bonne heure de bonnes dispositions que sa famille seconda, fut longtemps réduit à peindre dans les chantiers de Toulon des poupes et des proues de vaisseau, fut tiré de cette humble profession par le comte de Forbin, qui avait été son compagnon d'études, visita avec cet ami Paris et l'Italie, et séjourna longtemps à Rome. Il s'ouvrit une voie nouvelle en s'attachant aux effets de lumière, débuta en ce genre par une *Vue du cloître des Feuillants*, envoya de Rome en 1810 *Stella traçant une Vierge sur les murs de sa prison*, peignit ensuite le *Chœur des Capucins de la place Barberine*, où l'illusion est parfaite et dont le succès fut immense (il lui fallut en faire plus de 15 copies), et ne cessa depuis de produire d'excellents ouvrages qui assurèrent sa réputation. Admis à l'Académie en 1830, il donna depuis la *Mort du Poussin* (1834), la *Communion des premiers chrétiens dans les Catacombes* (1837), la *Cérémonie funèbre aux Invalides après l'attentat de Fieschi* (1839), où son talent se montra sous de nouvelles faces. On l'a quelquefois appelé le *Rembrandt français*; cependant il réussit le plus souvent à éviter les écueils de l'artiste hollandais. Peintre de la lumière par-dessus tout, Granet a su par le choix des sujets et des lieux, par le caractère de ses personnages, élever son style à la hauteur de la peinture d'histoire. M. Raoul Rochette a lu à l'Institut, en 1851, une intéressante *Notice historique* sur Granet.

GRÉGOIRE XVI, *Mauro Capellari*, pape, né à Bellune en 1765, élu en 1831, mort en 1846. Entré très-jeune chez les Camaldules de Saint-Michel de Murano, près de Venise, il devint successivement abbé de ce monastère, procureur, vicaire général de la congrégation; fut nommé par Léon XII visiteur apostolique des universités de l'État ecclésiastique, cardinal (1825), enfin préfet de la congrégation de la Propagande. Il conserva sur le trône pontifical les habitudes de la vie la plus simple. Opposé à toute innovation, il vit, au début de son règne, éclater de violentes insurrections, et ne put réussir à les réprimer qu'en invoquant le secours de l'Autriche : ce qui amena l'occupation d'Ancône par les Français (1832). Il se montra favorable à l'ordre des Jésuites, seconda de tout son pouvoir les missions, créa plusieurs évêchés nouveaux, surtout en Amérique, régla les mariages mixtes, et réprouva

dans deux célèbres encycliques les doctrines exagérées de M. de Lamennais (15 août 1832 et 25 juin 1835). Ayant reçu en 1845 la visite de l'empereur Nicolas, il plaida énergiquement devant ce prince la cause de la liberté des catholiques romains en Russie. Recommandable par la gravité de ses mœurs, ce pape s'était aussi fait un nom par son savoir, surtout dans les matières ecclésiastiques et canoniques. Il a laissé quelques écrits, entre autres, *le Triomphe du Saint-Siége*, 1779 (traduit par l'abbé James, 1833, et par Menghi d'Arville, 1839), et des discours *sur les Fondements de la religion*, lus à l'Académie de la religion catholique fondée par Pie VII en 1801. Il créa l'ordre de *Grégoire-le-Grand*, et réforma celui de l'*Éperon d'or*, auquel il donna le nom de *Saint-Sylvestre*.

GRÉGOIRE-LE-GRAND (Ordre de Saint-), ordre fondé par Grégoire XVI en 1831 pour récompenser le mérite religieux, civil et militaire, a pour insigne une croix d'or octogone, émaillée de rouge, offrant au centre l'image du pape saint Grégoire, suspendue à un ruban rouge avec liséré orange. Cet ordre peut être conféré aux étrangers.

GREY (le comte Charles), homme d'État, né en 1764 à Fallowden (Northumberland), d'une famille sortie jadis de Normandie, mort en 1845, était fils du général Grey (pair d'Angleterre, mort en 1807, après avoir été fait vicomte Howick, puis comte Grey). Lié avec Fox et le parti whig, Ch. Grey entra à la Chambre des Communes dès 1786, à 22 ans, proposa en 1793 la réforme parlementaire, fit partie en 1806 du ministère de Fox, à la mort duquel il reçut le portefeuille des affaires étrangères et devint ministre dirigeant; résigna le pouvoir en 1807 parce qu'il n'avait pu faire abolir le serment du *test*, entra la même année à la Chambre des Lords, où il se signala pendant vingt-trois ans par l'appui qu'il prêta aux mesures libérales, notamment à l'émancipation des catholiques (1829), fut rappelé au ministère après la révolution française de 1830, et fit enfin triompher la réforme parlementaire (1832). On lui doit aussi l'émancipation des esclaves des Indes occidentales et diverses mesures libérales en faveur de l'Écosse et de l'Irlande. Il résigna le pouvoir en 1834, et vécut depuis dans la retraite. — Son fils Henri, lord Howick, né en 1802, a suivi la même ligne de conduite, et a fait partie du ministère Melbourne (1835-1839).

GROUCHY (Emmanuel, marquis DE), maréchal de France, né à Paris en 1766, d'une famille noble de Normandie, mort en 1847, était en 1789 sous-lieutenant des gardes du corps. Il adopta les idées nouvelles, se distingua dans les premières guerres de la révolution, surtout dans les Alpes et la Vendée, et fut nommé dès 1793 général de brigade : privé de son grade par un décret qui excluait de l'armée tous les nobles, il s'engagea comme simple soldat et obtint bientôt sa réintégration. Envoyé en 1798 à l'armée d'Italie, sous les ordres de Joubert, il détermina l'abdication du roi de Sardaigne, et réunit ainsi le Piémont à la France. Il prit une part glorieuse à la bataille de Novi, où il reçut quatorze blessures et tomba aux mains de l'ennemi; aux victoires d'Hohenlinden, d'Eylau, de Friedland, de Wagram, de la Moskowa, aux combats de Brienne, de la Rothière, de Vauchamps, de Craonne, où il fut grièvement blessé. Pendant les Cent-Jours (1815), il fut opposé au duc d'Angoulême dans le Midi, et le fit prisonnier : il reçut de l'Empereur à cette occasion le bâton de maréchal. Appelé ensuite en Belgique, il y joua un rôle important : il avait déjà emporté les villages de Fleurus (16 juin) et de Ligny (17), et il marchait, selon ses instructions, à la poursuite de Blucher avec un corps de 30 000 hommes, lorsque se livra la bataille de Waterloo (18). Ne recevant pas d'ordre à temps, il ne put venir prendre part à la bataille, quoiqu'il fût impatiemment attendu de l'Empereur, et quoiqu'il pût, du lieu où il était, entendre le bruit du canon : cette fatale absence, qui a été diversement interprétée, décida du sort de la journée. La Restauration refusa de reconnaître à Grouchy le titre de maréchal, qui ne fut confirmé qu'en 1831 ; il fut nommé pair en 1832. Il a publié divers écrits pour expliquer sa conduite à Waterloo, notamment des *Fragments historiques*, 1840. — Deux sœurs du marquis de Grouchy épousèrent, l'une Condorcet, l'autre Cabanis, et se firent remarquer par leur esprit et leurs qualités. — Le maréchal a laissé deux fils qui se sont aussi distingués dans l'armée : A. F. E. de Grouchy, aujourd'hui général de division; Victor, général de cavalerie.

GRUBER (Jean-Godefroy), savant allemand, né en 1774 à Naumbourg, mort à Halle en 1851, successivement professeur à Iéna, à Dresde, à Wittemberg et, depuis 1816, à Halle; a écrit sur les sujets les plus divers (*Destination de l'Homme*, *Dictionnaires d'Esthétique*, de *Mythologie*, de *Synonymes*, etc.), mais est surtout connu par la publication de l'*Encyclopédie universelle des Sciences et des Arts*, qu'il fonda avec le savant Ersch en 1818, et qu'il continua seul depuis 1828 jusqu'à sa mort : elle était alors arrivée au 103e volume. On lui doit aussi une bonne édition des *OEuvres de Wieland*, avec une *Vie* de l'auteur rédigée sur les matériaux que Wieland lui-même avait mis à sa disposition.

GUELMA, *Calama*, ville et poste militaire de l'Algérie (Constantine), ch.-l. de cercle, à 65 kil. S. O. de Bone et à 100 kilom. E. N. E. de Constantine, près la rive droite de Seybousse; env. 1000 hab. Vastes ruines romaines. Guelma fut occupé en 1836. La colonisation y est fort avancée.

GUÉRARD (Benjamin-Edme-Charles), paléographe, né en 1797, mort en 1854, était fils du juge de paix de Montbard. Après avoir occupé successivement de modestes emplois dans un collége communal, puis dans une maison de banque, il entra à la bibliothèque royale et fut attaché au département des manuscrits, où il classa des masses énormes de parchemins; suivit en même temps les cours de l'École des chartes; fut l'auxiliaire du marquis de Fortia d'Urban dans plusieurs grandes publications (*Histoire du Hainaut*, de Jacques de Guise, 22 vol. in-8; *Itinéraires anciens*, in-4, etc.); édita avec lui la troisième partie de l'*Art de vérifier les dates*, dont il rédigea lui-même quatre volumes, et finit, d'après le conseil d'Abel de Rémusat, par consacrer exclusivement ses recherches à l'histoire diplomatique de l'ancienne France. Couronné en 1830 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour un mémoire *Sur le système des divisions territoriales de la Gaule* (1832), il se vit bientôt après nommé professeur à l'École des chartes, et fut élu la même année membre de l'Académie des inscriptions. Il a publié plusieurs grands travaux d'érudition, parmi lesquels on remarque : le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Père de Chartres* (2 vol. in-4, 1840); celui de *l'abbaye de Saint-Bertin* (in-4, 1841), et le *Polyptyque de l'abbé Irminon*, dénombrement des revenus de l'abbaye de Saint-Germain des Prés sous Charlemagne (3 vol. in-4, 1844), ouvrages qu'il enrichit d'éclaircissements de toute espèce. On lui doit aussi un bon *Éloge de Daunou*. M. Naudet a lu à l'Institut une excellente *Notice historique sur la vie et les travaux de Guérard* (1857).

GUERRERO, mulâtre, fut un des principaux chefs indépendants lors de l'insurrection du

Mexique en 1810, se mit en 1827 à la tête des *Yorkinos* (démocrates), mécontents de l'élection du président Pedrazza, et se fit élire à sa place, mais rencontra lui-même une vive opposition. Abandonné des siens, réduit à se cacher, il fut livré par un traître à Bustamente, chef du parti contraire, qui le fit aussitôt fusiller (1831).

GUILBERT de PIXÉRÉCOURT (Charles), fécond dramaturge, né en 1773 à Nancy, mort en 1844, sortait d'une famille noble, qui possédait le château de Pixérécourt près de Nancy. Il émigra avec son père, ancien major au régiment de Royal-Roussillon; rentra en France dès 1793, pour s'y marier; se cacha dans Paris, où il eut à lutter contre la misère, obtint à grand'peine un petit emploi, fit en même temps des pièces de théâtre et ne put faire jouer sa première pièce qu'en 1797, après de nombreux rebuts. Depuis cette époque, il a fait représenter sur différents théâtres, notamment à l'*Ambigu* et à la *Gaîté*, une foule de pièces des genres les plus divers, comédies, opéras, vaudevilles, drames, mélodrames. Il réussit surtout dans ce dernier genre, et mérita d'être surnommé le *Corneille*, le *Shakspeare du boulevard*. Dans ses mélodrames, où l'intérêt est puissamment augmenté par une habile mise en scène, il représente les situations les plus terribles, les plus déchirantes, les actes les plus noirs, mais il sait tempérer le tragique par le bouffon; du reste, plein de respect pour la morale, il a toujours soin de faire triompher la vertu; son style offre la déclamation inhérente au genre, mais il était parfaitement adapté au goût de son public. Guilbert de Pixérécourt fut longtemps directeur du théâtre de la *Gaîté*, et s'enrichit dans cette entreprise; mais l'incendie de cette salle en 1835 lui fit perdre une partie de sa fortune. Après cette catastrophe, il se retira à Nancy, où il passa ses dernières années. Parmi ses productions, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 120, on remarque: *Cœlina ou l'Enfant du mystère*, 1800; *le Pèlerin blanc*, 1801; *l'Homme à trois visages*, 1801; *la Femme à deux maris*, 1802; *les Mines de Pologne*, 1803; *Tékéli*, 1803; *les Maures d'Espagne*, 1804; *la Forteresse du Danube*, 1805; *Robinson Crusoé*, 1805; *la Rose blanche et la Rose rouge*, 1809; *Marguerite d'Anjou*, 1810; *les Ruines de Babylone*, 1810; *le Chien de Montargis*, 1814; *Charles le Téméraire*, 1814; *Christophe Colomb*, 1815; *le Monastère abandonné*, 1816; *la Fille de l'exilé*, 1819; *Valentine*, 1820; *l'Évasion de Marie Stuart*, 1822; *la Tête de mort*, 1827; *Latude*, 1834. Il a donné lui-même ses *OEuvres choisies*, 4 vol. in-8, Nancy, 1841-1843; il y a joint, sous le titre de *Souvenirs*, une notice sur sa propre vie.

GUILLAUME Ier, roi des Pays-Bas, né en 1772 à la Haye, était fils de Guillaume V, stathouder de Hollande (dépossédé par les Français et mort à Brunswick en 1806), et épousa fort jeune une nièce du roi de Prusse. Connu d'abord sous les titres de prince d'Orange, de duc de Nassau, de *Prince héréditaire des Provinces-Unies de Hollande*, il servit en 1793 et 1794 sous le prince de Cobourg, tenta vainement de disputer son pays aux Français, se réfugia en Angleterre, puis en Prusse, se vit dépouiller de ses possessions patrimoniales en Allemagne pour avoir refusé d'accéder à la Confédération du Rhin, rentra en Hollande dès 1813, après la bataille de Leipsick, et prit dès lors le titre de *prince souverain*, qu'il échangea en 1815 contre celui de roi des Pays-Bas, réunissant sous son sceptre la Belgique et la Hollande. Il donna à son peuple une sage constitution et un gouvernement représentatif, mais il s'aliéna les Belges en menaçant le culte catholique et en imposant l'usage de la langue hollandaise: aussi vit-il éclater en Belgique le 25 août 1830, peu de jours après la révolution de France, une insurrection formidable. Malgré la longue et énergique résistance qu'il y opposa, il ne put empêcher la séparation des deux pays: il n'accorda toutefois son acceptation qu'en 1838. Peu après, il mécontenta les Hollandais eux-mêmes en présentant un budget onéreux, qui fut rejeté (1839), et en contractant un second mariage avec une dame belge et catholique, la comtesse d'Oultremont. Dégoûté du trône, il abdiqua en faveur du prince d'Orange, son fils (Guillaume II), et se retira à Berlin, où il mourut subitement en 1843, laissant une fortune de plus de 300 millions. — Guillaume II, né en 1792, qui lui avait succédé dès 1840, ne lui survécut que peu d'années: il mourut en 1848: il s'était attaché à diminuer les charges du peuple et à concilier tous les intérêts. Il eut pour successeur son fils, né en 1817, qui prit le nom de Guillaume III.

GUILLON (l'abbé Marie-Nicolas-Silvestre), évêque de Maroc, né à Paris en 1760, mort en 1847, acquit dès sa jeunesse, par un travail infatigable, les connaissances les plus variées, publia en 1788 des *Mélanges de littérature orientale* qui le firent remarquer de Barthélemy, fut introduit par ce savant chez la princesse de Lamballe, qui la nomma son aumônier, son lecteur et son bibliothécaire, combattit courageusement dans ses écrits la constitution civile du clergé, fut forcé de se cacher sous la Terreur, et se réfugia dans l'exercice de la médecine; reparut en 1801 pour publier des *Recherches sur le Concordat*, qui lui valurent quatre mois de détention au Temple, fut néanmoins, lors du rétablissement du culte, nommé chanoine de Paris, bibliothécaire de l'archevêché, et chargé d'accompagner le cardinal Fesch à Rome; accepta de M. de Fontanes, à son retour, des fonctions dans la nouvelle Université, et professa la rhétorique dans divers lycées; fut appelé à la Faculté de théologie dès sa création (1810), y fit avec zèle et distinction le cours d'éloquence sacrée pendant 30 ans, devint doyen de cette Faculté, et inspecteur de l'Académie de Paris. Après le retour des Bourbons, il s'était attaché à la famille d'Orléans, dont il fut l'aumônier dès 1818. Promu par Louis-Philippe à l'évêché de Beauvais, il ne put obtenir ses bulles du pape, parce qu'il avait administré l'abbé Grégoire, évêque *constitutionnel* de Blois, sans avoir observé toutes les règles ecclésiastiques; néanmoins, ayant publiquement reconnu ses torts, il fut nommé en 1832 évêque *in partibus* de Maroc. Outre un grand nombre d'écrits de circonstance et quelques ouvrages littéraires ou philosophiques (*Commentaires de La Fontaine*, *Entretiens sur le suicide*, *Histoire de la philosophie*, etc.), l'abbé Guillon a publié une *Bibliothèque choisie des Pères grecs et latins*, traduits en français (Paris, 1826-28, 26 vol. in-8), qui a puissamment contribué à ramener l'attention publique sur une littérature trop négligée. Il a donné en outre en 1837 une traduction complète des *OEuvres de saint Cyprien*. L'abbé Guillon était attaché aux opinions gallicanes; combattant à la fois l'ultramontanisme et l'impiété, il publia en 1835 une *Réfutation des ouvrages de M. de Lamennais*, et en 1842 un *Examen des doctrines de Gibbes, Strauss et Salvador*. — Un autre abbé Guillon (Aimé), né à Lyon en 1758, conservateur de la bibliothèque Mazarine, est aussi connu par de nombreux écrits, les uns théologiques, les autres historiques; les plus intéressants sont l'*Histoire du siége de Lyon*, 1797, complétée par des *Mémoires* sur le même sujet (1824); les *Martyrs de la foi pendant la Révolution* (1820).

GUIRAUD (le baron Alexandre), né en 1788 à Limoux (Aude), mort en 1847, était fils d'un manufacturier, et jouissait d'une aisance qui lui permit de se livrer à ses goûts littéraires. Après avoir remporté quelques palmes aux jeux Floraux, il vint à Paris, présenta en 1820 au Théâtre-Français la tragédie de *Pélage*, qui fut reçue, mais dont la représentation fut défendue parce qu'un archevêque y était mis en scène; fit jouer à l'Odéon en 1822 les *Macchabées*, tragédie en 5 actes, qui obtint un grand succès; donna l'année suivante une tragédie tirée, comme *Pélage*, de l'histoire d'Espagne, *le Comte Julien ou l'Expiation*, qui réussit moins bien, et en 1827 *Virginie*, qui fut plus heureuse. Guiraud abandonna de bonne heure le théâtre et consacra son talent à la poésie lyrique et élégiaque, dans laquelle il s'était déjà exercé avec bonheur; on estime ses *Élégies savoyardes*, ses *Chants hellènes*, et ses romans chrétiens de *Césaire*, de *Flavien ou l'Homme au désert*. Comme Soumet, son compatriote et son ami, Guiraud répandit dans ses écrits les sentiments religieux qui étaient dans son cœur. Le recueil de ses *Poëmes et chants élégiaques*, publié en 1824, a eu plusieurs éditions. Guiraud avait été reçu à l'Académie française en 1826.

H

HAHNEMANN (Samuel), fondateur de la médecine homœopathique, né en 1755 à Meissen (roy. de Saxe), avait pour père un pauvre peintre sur porcelaine. Il étudia au milieu des plus grandes privations, fut reçu docteur en médecine à Erlangen, se fixa en 1791 à Leipsick, où il étudia avec le plus grand soin la chimie et la matière médicale; découvrit de nouveaux moyens de constater les falsifications du vin ainsi que les empoisonnements par l'arsenic, et trouva le précipité connu depuis sous le nom de *mercure soluble d'Hahnemann*. Mécontent de la médecine régnante, il renonça à une pratique lucrative et entreprit une série d'expériences, qu'il exécutait souvent sur lui-même, dans le but de reconnaître les vraies propriétés des médicaments, et se trouva conduit à proclamer que les spécifiques les plus propres à guérir une maladie sont les substances mêmes qui produisent sur l'homme bien portant les symptômes de cette maladie. Dès lors, à l'axiome hippocratique : *Contraria contrariis curantur*, il substitua ce principe opposé : *Similia similibus curantur;* il nomma en conséquence la nouvelle doctrine *homœopathie* (d'ὅμοιον, *semblable*, πάθος, mal); toutefois, il recommandait de n'employer les remèdes homœpathiques qu'avec la plus grande réserve, et à des doses *infinitésimales*. Ce fut en 1794, à l'hospice de Georgenthal près de Gotha, qu'Hahnemann fit les premiers essais publics de sa méthode. Violemment attaqué par ses confrères et par les pharmaciens, dont il ruinait l'industrie par la simplicité de ses remèdes, il se vit plusieurs fois contraint de changer de résidence : il trouva pendant 14 ans un asile à Cœthen (1820-34). Veuf depuis 1827 d'une première femme qui lui avait donné 11 enfants, il se remaria en 1835, à 80 ans, et unit son sort à une jeune Française, Mlle Mélanie d'Hervilly, qu'il initia à la pratique de son art. Il vint se fixer avec elle à Paris, où il obtint l'autorisation d'exercer; il y mourut en 1843, dans sa 89e année, n'ayant jamais interrompu ses études ni sa pratique. Ses principaux ouvrages sont l'*Organon de l'art de guérir*, Dresde, 1810, traduit par Jourdan, 1832; la *Matière médicale*, 1811-1821, traduite par le même, 1834; *Des maladies chroniques* (il les attribue pour la plupart à un vice psorique ou à un vice syphilitique), 1828, traduit en 1832 et 1846. Hahnemann a des partisans enthousiastes et d'ardents adversaires. Quelque opinion qu'on doive former sur le fond de sa doctrine, on reconnaît qu'il a rappelé l'attention sur l'action de médicaments trop négligés, et qu'il a fait lui-même d'intéressantes découvertes sur les propriétés spécifiques de plusieurs substances. Le Dr Perry et le Dr Léon Simon ont donné des *Notices* sur sa vie et sur ses travaux.

HAITI. *Ajoutez :* L'île est aujourd'hui divisée en six départements ou provinces : la province de l'Ouest, ch.-l., Port-au-Prince, capitale de tout l'empire; celle du Nord, ch.-l., Cap-Haïtien; celle de l'Artibonite, ch.-l., Gonaïves; celle du Sud, ch.-l., les Cayes; celle du Nord-Est ou de Cibao, ch.-l., St-Yague; celle du Sud-Est ou de l'Ozama, ch.-l., St-Domingo. — Après l'expulsion de Boyer (1843), ce pays a été livré à de perpétuelles révolutions jusqu'au moment où le sénat proclama le général Soulouque président de la république (1847). Ce général, connu dès longtemps par sa bravoure, ne tarda pas à rétablir l'ordre; cependant il a vainement tenté jusqu'ici de faire rentrer sous son autorité la partie orientale de l'île, qui, dès 1843, à la faveur des troubles, s'était rendue indépendante sous le nom de République dominicaine. En 1849, à la suite d'une conspiration qu'il sut déjouer, le président Soulouque se fit proclamer empereur sous le nom de Faustin Ier.

On doit à M. Thomas Madiou, directeur du lycée national du Port-au-Prince et rédacteur du *Moniteur haïtien*, une excellente *Histoire d'Haïti*, publiée au Port-au-Prince en 1847, 3 vol. in-8.

HAMMER (Joseph DE), baron de Purgstall, célèbre orientaliste allemand, né en 1774 à Grætz, en Styrie, mort en 1856, entra dès l'âge de 14 ans à l'académie orientale fondée par le prince de Kaunitz, suivit à Constantinople en 1799 l'internonce baron de Herbert, fut envoyé bientôt après en Egypte avec une mission, et en revint avec une riche collection d'objets précieux, momies, manuscrits et pierres hiéroglyphiques, dont il fit don à la bibliothèque impériale de Vienne; fut nommé en 1802 secrétaire de légation à Constantinople, en 1806 agent consulaire en Moldavie, en 1811 interprète près la chancellerie de l'empire; fut envoyé à Paris en 1815 pour réclamer les manuscrits orientaux provenant des bibliothèques de Vienne; fut élevé en 1817 à la dignité de conseiller aulique, et en 1835 à celle de baron. On lui doit un grand nombre de publications savantes, dont les principales sont : *Constitution politique et administrative de l'empire ottoman* (1816), *Histoire des lettres en Perse*, *Histoire des Assassins* (1818); *Histoire de l'empire ottoman* (1827-34), le plus important de ses ouvrages; *Histoire de la poésie ottomane* (1836). *Galerie des souverains musulmans* (1839), *Histoire de la horde d'or* (1840), *Histoire des Ilkhanis* (1843). Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en français, notamment l'*Histoire de l'empire ottoman*, par Hellert (1835-43) et par Dochez (1840). Ses travaux sur la littérature de l'Orient sont moins exacts et moins estimés que ses ouvrages historiques. M. de Hammer appartenait à presque toutes les

sociétés savantes de l'Europe et était correspondant de l'Académie des inscriptions.

HARRISON (le général W. H.), président des États-Unis, né en 1775 dans la Virginie, était fils d'un des signataires de la déclaration d'indépendance. Il se forma à l'art militaire sous le général Wayne, qui le prit pour aide de camp, quitta le service à la mort de ce général, fut nommé vice-gouverneur de l'Indiana et député de cet État au Congrès, fit adopter plusieurs mesures favorables aux provinces occidentales, ce qui lui valut le surnom de *Père de l'Ouest* et le fit élire gouverneur de l'Indiana, fut, dans la guerre engagée contre les Indiens (1811) et bientôt après contre les Anglais (1812), appelé au commandement en chef de toutes les forces américaines, battit les Indiens sur la Wabash (5 novembre 1811), reprit aux Anglais les places de Cleveland, Sanducky, Détroit, Chicago, transporta la guerre sur le territoire ennemi, pénétra dans le haut Canada où il battit le général Proctor (5 oct. 1813), et rétablit les affaires dans le bas Canada; mais il donna sa démission en 1814 parce qu'un ordre intempestif l'enlevait au pays qui avait été le théâtre de ses succès, et fut quelque temps réduit à remplir la modeste fonction de greffier. En 1836, ses amis tentèrent, mais sans succès, de l'élever à la présidence; ils y réussirent aux élections de 1840. Il venait à peine d'entrer en exercice (mars 1841) lorsqu'il mourut (avril) : le vice-président John Tyler le remplaça.

HARTWELL, château du comté de Buckingham, près d'Aylesbury, à 60 kil. N. O. de Londres, fut, de 1811 à 1814, la résidence du comte de Provence (depuis Louis XVIII).

HEEREN (Arnold), historien, né en 1760 à Arberg, près de Brême, mort en 1842, prit le goût des études historiques en entendant Heyne, avec lequel il se lia et dont il épousa la fille; débuta par une savante édition des *Eclogæ* de *Stobée* (Gœttingue, 1793 à 1801, 4 vol. in-8), fit dès 1787 des cours à l'université de Gœttingue comme professeur extraordinaire, et y fut nommé en 1799 professeur d'histoire. Il reçut du roi de Hanovre le titre de conseiller aulique, et fut nommé associé étranger de l'Institut (Académie des Inscriptions). Il s'occupa surtout de recherches sur la politique et le commerce des anciens, et fut presque le créateur de cette branche d'études jusque-là fort négligée. Ses principaux ouvrages, dont quelques-uns sont devenus classiques, sont : *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, commencé dès 1793, plusieurs fois refondu, et dont la dernière édition originale est de 1826 (traduit en français par M. Désaugiers dès 1820, et depuis, sur l'édition la plus complète, par M. W. Suckau, 1830-44, 7 vol. in-8); *Manuel historique du système politique des États de l'Europe*, 1809 (traduit par MM. Guizot et Vincens de St-Laurens, 2 vol. in-8, 1821); *Manuel de l'histoire ancienne*, 1799 (traduit par Thurot, 1827, in-8); *Histoire de la littérature classique au moyen âge; Essai sur l'influence des croisades*, mémoire couronné par l'Institut, et traduit en français par Ch. Villers, 1808. Heeren était protestant : ses ouvrages doivent être lus avec prudence dans tout ce qui touche à l'histoire de la religion.

HEINE (H.), écrivain, né en 1797, à Dusseldorf, de parents israélites, mort en 1856 à Paris, s'est distingué à la fois dans la littérature allemande et dans la littérature française. Il étudia le droit et fut reçu docteur à Goettingue, mais se consacra tout entier aux lettres; il séjourna alternativement à Hambourg, à Berlin, à Munich, et vint en 1830 se fixer à Paris. Il débuta en 1822 par des poésies lyriques, fit représenter en Allemagne deux tragédies, *Almanzor* et *Radcliff*, qui eurent peu de succès; publia en 1826 ses *Reisebilder* (esquisses de voyages), et en 1827 ses *Lieder*, ou *Chants*, qui excitèrent un vif enthousiasme; donna, à partir de 1830, à la *Revue des Deux Mondes*, d'intéressants articles sur les beaux-arts, et publia plusieurs ouvrages également écrits en français, qui ne laissent pas soupçonner une plume étrangère et qui furent lus avec empressement (*Atta-Troll*, rêve d'une nuit d'été, *Lazare*, *Lutèce*, etc.). Frappé de paralysie huit ans avant sa mort, il n'en conserva pas moins toute la vivacité de son esprit. Écrivain original, H. Heine unit l'enthousiasme du poëte lyrique à l'ironie de l'humoriste; il offre un singulier mélange de tristesse et de gaieté, de délicatesse et de cynisme, de passion et d'insensibilité : ses admirateurs trouvent en lui du Cervantes, du Swift et du Voltaire, et le placent près de Goethe. Ce qui lui a manqué, c'est la foi en quelque idée, religieuse ou philosophique : il a persiflé toutes les croyances, et, bien qu'il eût quitté en 1825 la foi juive, dans laquelle il était né, pour embrasser le protestantisme, il a plus d'une fois fait montre d'athéisme. Michel Lévy a publié ses *Œuvres complètes* (1856-57), avec une *Notice* par Th. Gautier.

HERBART (Jean-Fréd.), philosophe allemand, né en 1776 à Oldenbourg, mort en 1841, puisa le goût de la philosophie dans les leçons de Fichte, fut successivement précepteur à Berne, professeur de philosophie à Kœnisberg et à Gœttingue. Ses principaux ouvrages sont : *Pédagogique*, 1806; *Philosophie pratique*, 1808; *Psychologie fondée sur l'expérience*, 1824; *Métaphysique générale* avec des *Éléments de la philosophie de la nature*, 1828; *Encyclopédie de la philosophie*, 1831; *Examen analytique du droit naturel et de la morale*, 1836; *Recherches psychologiques*, 1839-40. La philosophie d'Herbart est une protestation contre l'idéalisme qui avait envahi l'Allemagne; c'est un retour au réalisme et au bon sens. D'accord avec Kant pour placer dans l'expérience la source de toute connaissance, il se sépare de lui presque aussitôt en rejetant comme impossible la critique de la raison; il veut bien que la spéculation commence par le doute, mais à la condition que l'examen porte, non sur les facultés, mais sur les notions données. Du reste, il ne tarde pas à s'égarer lui-même quand il prétend, dans sa philosophie de la nature, expliquer la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme, la vie. Hartenstein, un de ses disciples, a publié ses *Œuvres posthumes* avec sa *Biographie*, Leipsick, 1842-43.

HERHAN (L.-Étienne), imprimeur et fondeur en caractères, né à Paris en 1768, mort en 1853, a attaché son nom à un ingénieux procédé de stéréotypie. Au lieu de composer la *planche mère* avec des caractères mobiles en relief, il eut l'idée de se servir, à cet effet, de caractères en creux (*lettres-matrices*), que le compositeur réunissait comme des caractères ordinaires, pour en former des pages : c'est sur ces *matrices paginaires*, comme il les appelait, qu'il obtenait directement le cliché en frappant à froid à l'aide d'un mouton. Ce procédé, d'après lequel il donna de belles éditions de nos classiques, ayant dû être abandonné comme trop dispendieux, M. Herhan s'associa avec MM. Pierre et Firmin Didot, et concourut avec eux au perfectionnement du procédé de stéréotypie qui avait prévalu. Les divers jurys d'exposition reconnurent le mérite de ses inventions et les récompensèrent par plusieurs médailles d'or; néanmoins, comme la plupart des inventeurs, il vécut dans la gêne.

HERMANN (Godefroi), célèbre philologue, né à Leipsick, en 1772, mort en 1848, se forma sous Reiz, son parent, professa successivement la phi-

losophie, l'éloquence et la poésie à l'Université de Leipsick; fonda en 1819 la Société grecque, et contribua puissamment par cette fondation, ainsi que par ses cours et ses savants écrits, aux progrès de la philologie en Allemagne. Décoré dès 1815 de l'ordre du Mérite civil, puis anobli par le roi de Saxe, il fut en 1835 nommé associé étranger de l'Académie des Inscriptions. Ses travaux ont eu principalement pour objet la *métrique* des anciens, dont il réussit à débrouiller le chaos; il publia dans ce but : *De Metris poetarum græcorum et romanorum*, 1796; *Manuel de métrique* (allem.), 1798; *Elementa doctrinæ metricæ*, 1816, ouvrage dont il donna lui-même un abrégé en 1818. On lui doit en outre d'excellents travaux sur la *Grammaire grecque*, sur les *Dialectes*, sur la *Mythologie primitive;* de bonnes éditions des *Orphiques*, des *Hymnes d'Homère*, et des *Tragédies d'Eschyle* (1852, posthume).

HOPE (Thomas), riche amateur anglais, né en 1774, d'une ancienne famille d'Écosse, mort en 1830; visita l'Europe, l'Asie, l'Afrique, dessinant tout ce qui lui semblait digne d'attention, puis se fixa à Londres, où il se bâtit une délicieuse résidence : il y créa de riches galeries de peinture et de sculpture, et publia sur l'art des ouvrages estimés, entre autres : *Ameublements et décors* (recueil de dessins), 1805; *Costumes des anciens*, 1809; *Costumes des modernes*, 1812. On a aussi de lui : *Anastase*, ou *Mémoires d'un Grec moderne*, 1819, roman historique et pittoresque (traduit par Defauconpret, 1820).

HUDSON LOWE. *Voy.* Lowe.

HUOT (J.-J.-Nic.), savant français, né en 1790, mort en 1845, fut le collaborateur et le continuateur de Malte-Brun (*Voy.* ce nom). Il a lui-même écrit sur la géographie, la géologie, la minéralogie, des *Manuels* estimés, a fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie méthodique*, à l'*Encyclopédie moderne* et autres recueils, a rédigé la *Géologie de la Crimée* (dans la *Relation* du prince de Demidoff), et a donné une traduction de *Pomponius Mela*, avec d'excellentes notes, 1845 (dans la collection D. Nisard).

I

IACOBS, philologue. *Voy.* ci-après Jacobs.

IBRAHIM-PACHA, fils ou seulement, selon quelques-uns, fils adoptif de Méhémet-Ali, né à la Cavale vers 1792, mort en 1848, se forma sous son père à l'art de la guerre et de l'administration, seconda activement Méhémet dans la réorganisation de son armée, qu'il disciplina à l'européenne, dirigea de 1816 à 1818 l'expédition contre les Wahabites, et donna dans cette expédition, qui eut un plein succès, des preuves éclatantes de valeur et de capacité, soumit ensuite le Sennaar et le Darfour, fut chargé en 1824 par le sultan de réduire la Morée, mais se vit forcé par l'arrivée des Français d'évacuer ce pays après y avoir fait une guerre d'extermination (1828); envahit la Syrie en 1831 par ordre de son père, emporta rapidement Jaffa, Kaïffa, prit d'assaut Saint-Jean d'Acre après un siége de six mois, et battit l'armée turque à Homs (19 juillet 1832), puis à Konieh (21 décembre 1832); il s'apprêtait à marcher sur Constantinople, et déjà il avait atteint Kutayeh, quand il fut arrêté par l'intervention des puissances européennes. Chargé de gouverner la province qu'il venait de conquérir, il établit quelque ordre dans ce malheureux pays; mais sa rigueur excita de violents soulèvements. Il reprit les armes en 1839 pour repousser l'agression du sultan, et remporta le 24 juin, à Nézib, une victoire décisive sur les troupes turques; mais il se vit encore une fois arracher le fruit de sa victoire : une flotte anglaise bombarda les ports de Syrie, et il fut forcé d'abandonner sa conquête. Attaqué de phthisie, Ibrahim vint en 1846 en France pour y prendre les eaux du Vernet; il en obtint une guérison momentanée, et visita Paris, où il reçut de la cour le plus brillant accueil; mais il succomba peu après son retour. Il avait administré l'Égypte pendant la démence de Méhémet-Ali, et avait même été investi de la vice-royauté dès le 16 août 1848. Ibrahim est sans contredit le plus grand général qu'aient eu les musulmans dans ce siècle.

IDELER (Louis), savant chronologiste, né en 1766 près de Perleberg (Brandebourg), mort en 1846, professa avec distinction l'astronomie à Berlin, et fut élu en 1839 membre étranger de l'Institut de France. Il a publié : *Essai sur les observations astronomiques des anciens*, 1806; *Manuel de chronologie*, 1825, ouvrage classique sur cette matière; *Chronologie chinoise*, 1837. — Son fils, Jules Ideler (1809-1842), s'était livré à de savantes recherches sur la langue copte, les hiéroglyphes, la métrologie, etc.

IDSTEDT, village du Sleswig, entre la Trène et l'Eider, à 10 kil. de la ville de Sleswig. Les Danois y remportèrent le 25 juillet 1850 une victoire décisive sur les insurgés du Sleswig-Holstein.

IFTIKHAR. *Voy.* Nichan-Iftikhar.

ISABEY (Jean-Baptiste), peintre miniaturiste, né à Nancy en 1764, mort en 1855, avait été élève de David. Après avoir étudié la peinture historique, il se donna tout entier à la miniature, où il obtint le premier rang; il excella également dans la peinture sur émail et sur porcelaine, et dans l'aquarelle. Il fut nommé successivement premier peintre de la manufacture de porcelaine de Sèvres, peintre de l'Empereur, puis de Louis XVIII, ordonnateur des fêtes de la cour, conservateur adjoint des musées impériaux (1827). Isabey a fait le portrait en miniature des principaux personnages de l'Europe, depuis Napoléon jusqu'à l'empereur Alexandre; dans le tableau connu sous le nom de *la Barque d'Isabey*, il a réuni les portraits en miniature des personnes de sa famille; parmi ses peintures sur porcelaine, on remarque la *Table des maréchaux;* parmi ses dessins à la sépia, la *Visite du premier consul à la manufacture d'Oberkampf à Jouy*, et la *Parade devant les Tuileries*. A la pureté du dessin, il unissait la vérité du caractère et de la couleur. — Son fils, M. Eugène Isabey, né à Paris en 1807, s'est fait un nom comme peintre de marines.

ISLY, rivière du Maroc, près des limites de l'Algérie. Le maréchal Bugeaud battit les Marocains sur ses bords, près d'Ouchda, le 14 août 1844, et reçut en mémoire de ce beau fait d'armes le titre de duc d'Isly (*Voy.* Bugeaud, au *Supplément*). — Une rivière de même nom coule en Algérie, dans la province d'Oran, et se jette dans le Chélif, à l'O. d'Orléansville.

ISSER, cours d'eau de l'Algérie (prov. d'Alger), coule du S. au N., et se jette dans la mer entre Alger et Dellys. Il donne son nom à la puissante tribu des Issers qui habite ses bords et qui a soutenu contre nos troupes de sanglants combats. —

Un autre Isser, dans la province d'Oran, s'unit à la Tafna après avoir reçu la Sikkah.

ITARD (J.-M.-Gaspard), médecin de sourds-muets, né vers 1775 à Oraison (Basses-Alpes), mort en 1836, suivit les cours du Val-de-Grâce, fut, dès 1799, attaché par Sicard à l'institution des sourds-muets, où il resta jusqu'à sa mort, et acquit dans le traitement des maladies de l'ouïe une habileté qui lui valut une réputation européenne. Les résultats de sa longue pratique sont consignés dans son *Traité des maladies de l'oreille*, 1821 et 1842. Il légua une rente de 8000 fr. à l'institution des sourds-muets pour la création d'une classe de perfectionnement, et une autre rente de 1000 fr. à l'Académie de Médecine, dont il était un des membres les plus distingués, pour la fondation d'un prix triennal en faveur du meilleur mémoire sur l'art de guérir.

ITUZAINGO, ville de l'Amérique méridionale, sur les confins du Brésil et de la république de l'Uruguay. Il s'y livra, en 1828, entre l'armée brésilienne et la confédération Argentine, une bataille qui assura l'indépendance de l'Uruguay.

J

JACKSON (le général André), président des États-Unis, né en 1767 dans la Caroline du Sud, mort en 1845, était fils d'un Irlandais récemment émigré. Il prit part dès l'âge de 15 ans à la guerre de l'indépendance, puis étudia le droit, remplit quelques années les fonctions d'avocat général à Nashville (Tennessée), fut, en 1796, élu membre de la commission chargée de rédiger la constitution de l'État de Tennessée et envoyé au congrès; devint sénateur en 1797, juge de la cour suprême du Tennessée en 1799, et fut nommé bientôt après chef de la milice, ce qui convenait beaucoup mieux à ses goûts. Major général dans la guerre de 1812 contre les Anglais, il défendit vigoureusement le pays menacé, enleva la Floride aux Espagnols qui favorisaient l'ennemi, et remporta devant la Nouvelle-Orléans, le 8 janvier 1815, une victoire décisive qui força les Anglais à se rembarquer et qui mit fin à la guerre. Il repoussa avec le même succès les Indiens qui faisaient des incursions sur le territoire de l'Union. Jouissant dès lors d'une immense popularité, il fut nommé en 1821 gouverneur de la Floride, et porté à la présidence par le parti démocratique : il fut élu président en 1829 et réélu en 1833. Il sut, par sa fermeté, prévenir une scission imminente entre les Etats-Unis du Sud et ceux du Nord; il obtint de Louis-Philippe le payement d'une indemnité de 25 millions pour dommages causés au commerce des États-Unis sous l'Empire (1835); mais, pendant les négociations, il faillit, par des procédés blessants, faire éclater la guerre avec la France. Il compromit gravement le crédit en brisant la banque des États-Unis (1833), et amena ainsi une crise financière des plus violentes. Le général Jackson avait une volonté inébranlable et un patriotisme ardent; mais il porta au pouvoir les passions de l'homme de parti, et ne respecta pas toujours la légalité.

JACOBS (Christ.-Fréd.-Wilh.), savant helléniste, né en 1764 à Gotha, m. en 1847, était fils d'un avocat, et fut l'élève de Heyne et de Schütz. Professeur au gymnase de Gotha dès l'âge de 21 ans, il fut appelé en 1807 à Munich pour y remplir la chaire de littérature ancienne et faire l'éducation du prince royal de Bavière. Ayant éprouvé quelques difficultés, il retourna en 1810 à Gotha, où il fut nommé directeur de la bibliothèque ducale. Il était membre de la plupart des académies de l'Allemagne et associé de l'Institut de France. On lui doit d'excellents travaux sur *Euripide*, *Philostrate*, *Athénée*, *Élien*, *Stobée*, *Longus*, *Achille Tatius*, *Tzetzès*, dont il épura les textes; une *Chrestomathie grecque* et une *Chrestomathie latine*, devenues classiques; mais il est surtout connu par son édition critique de l'*Anthologie grecque:* ce vaste monument, qui se compose de 13 vol. in-8, en y comprenant ses *Animadversiones*, parut à Leipsick de 1794 à 1814: l'éditeur le compléta par l'*Anthologie de Constantin Céphalas*, publiée d'après un manuscrit de Gotha, 3 vol. in-8, 1813-1817. Jacobs était en outre un écrivain distingué : il a traduit avec élégance en allemand une partie de l'*Anthologie*, ainsi que les œuvres de Longus, de Philostrate, d'Héliodore, d'Élien, et a composé une série de romans philosophiques et de contes pour l'éducation de l'enfance.

JALAPA (Mexique). *Ajoutez* : C'est là que fut publié le 4 décembre 1829, par Anastase Bustamente, le fameux *plan* dit de *Jalapa*, dirigé contre Guerrero, nommé président par les démocrates; ce dernier fut déposé et bientôt après fusillé.

JAUBERT (le chevalier Amédée), orientaliste, de l'Académie des Inscriptions, né en 1779 à Aix, d'un avocat au parlement, mort en 1847 à Paris, fut de bonne heure remarqué par Sylvestre de Sacy, qui le fit attacher comme interprète à l'armée d'Orient, accompagna en Syrie le général Bonaparte, dont il gagna la confiance et qui le ramena en France avec lui, fut à son retour nommé secrétaire interprète du gouvernement et professeur de turc à l'École des langues orientales (1801), reçut de l'Empereur diverses missions en Turquie et en Perse, et les remplit avec succès, mais faillit, en se rendant auprès du chah, périr dans un cachot où l'avait jeté le perfide pacha de Bayazid (1805). En 1818, il alla en Asie pour y rechercher la race des chèvres qui produisent le duvet dont on fabrique les châles de cachemire, et ramena heureusement un troupeau de chèvres du Thibet, ce qui permit à Ternaux de naturaliser en France la riche industrie des cachemires. Maître des requêtes sous l'Empire, un moment disgracié sous la Restauration, il devint après 1830 conseiller d'Etat et fut élevé en 1841 à la pairie. Outre sa chaire de turc, il occupait celle de persan au Collége de France et dirigeait l'École des langues orientales. On a de lui la relation de ses *Voyages en Arménie et en Perse* (1821), une *Grammaire turque* (1823), et une traduction fort estimée de la *Géographie d'Edrisi*, écrivain arabe, 2 vol. in-4 (1837-1841). Il avait été admis à l'Académie des Inscriptions en 1830.

JAUCOURT (le marquis Franç. DE), homme d'État, né à Paris en 1757, mort en 1852, descendait par les femmes de Duplessis-Mornay, et était neveu du chevalier de Jaucourt, l'un des auteurs de l'*Encyclopédie*. Entré jeune au service, il était colonel à 25 ans. Il adopta en 1789 les idées de réforme, malgré ses liaisons avec la cour, fut élu en 1791 président du directoire du département de Seine-et-Marne, et bientôt après député à l'Assemblée législative, se prononça pour la cause de la monarchie constitutionnelle, prit place parmi les Feuillants, et combattit surtout, mais en vain, les lois contre les émigrés, ainsi que la tyrannie

des clubs; fut incarcéré en 1792, et n'échappa aux massacres de septembre que grâce aux actives démarches de Mme de Staël; se réfugia en Angleterre, puis en Suisse, rentra en France aussitôt après le 9 thermidor, se rallia à Bonaparte après le 18 brumaire, devint membre et bientôt président du Tribunat, soutint, avec Lucien Bonaparte, le concordat devant le Corps législatif, fut porté au sénat en 1803, attaché en 1804 à la maison de Joseph en qualité de premier chambellan, accompagna ce prince à Naples où il sut faire aimer la domination française, resta fidèle à la cause impériale jusqu'au départ de Marie-Louise et de Joseph, départ auquel il avait inutilement tenté de s'opposer (1814), consentit alors à faire partie du gouvernement provisoire, fut élevé par Louis XVIII à la pairie, et chargé, en l'absence de Talleyrand, du portefeuille des affaires étrangères, suivit Louis XVIII à Gand après le 20 mars (1815), ce qui le fit mettre hors la loi par Napoléon; devint, après les Cent-Jours, ministre de la marine, mais se retira bientôt pour n'avoir pas à signer la reddition de Landau. Étranger depuis à la politique, il s'occupa activement des intérêts du protestantisme, auquel il appartenait : il est un des fondateurs de la Société biblique protestante.

JAY (Antoine), homme de lettres, né en 1770 à Guitre, près de Libourne, d'une famille de Bordeaux fort ancienne, mort en 1854, remplit d'abord des fonctions civiques à Libourne, y renonça bientôt pour aller visiter l'Amérique (1796), séjourna sept ans aux États-Unis, et s'y lia avec quelques hommes importants, notamment avec Jefferson, fit paraître à son retour, dans le *Journal des Voyages*, une relation de ses excursions dans les contrées inexplorées de l'Amérique du Nord (1803), présenta en 1806 au concours de l'Académie française un *Tableau de la littérature française au* XVIIIe *siècle*, qui fut couronné, composa des *Éloges de Corneille* (1808) et de *Montaigne* (1812), qui obtinrent la même distinction, fit paraître en 1812 le *Glaneur* ou *Essais de Nicolas Freeman*, recueil philosophique et humoristique, qui reçut du public un accueil empressé, fut ensuite chargé par l'Empereur de la direction du *Journal de Paris*, auquel il donna une nouvelle vie, et publia en 1815 une *Histoire du ministère du cardinal de Richelieu*, qui est le plus estimé de ses ouvrages. Devenu, sous la Restauration, un des coryphées du parti libéral, il fonda en 1815, avec quelques amis, le journal *l'Indépendant* (qui prit peu après le titre de *Constitutionnel*), puis la *Minerve* (1818), feuille périodique qui devint bientôt l'oracle du parti, et encourut, ainsi que M. de Jouy, l'emprisonnement pour la hardiesse de ses attaques : il écrivit avec lui pendant leur captivité les *Ermites en prison*, et après leur libération les *Ermites en liberté* (*Voy.* JOUY). Sa dernière publication est la *Conversion d'un romantique* (1830), œuvre de polémique littéraire. Jay a participé à la rédaction du *Mercure du* XIXe *siècle* et d'une foule d'autres publications littéraires. Écrivain élégant et pur, il fut admis en 1832 à l'Académie française. Il fut aussi député sous la Restauration et sous Louis-Philippe. Ses *OEuvres littéraires* ont été réunies en 1831 (4 vol. in-8).

JOSEPH, roi d'Espagne. *V.* BONAPARTE (Joseph).

JOUBERT (Joseph), écrivain, né en 1754 à Montignac (Dordogne), mort en 1824, professa quelque temps dans les collèges de la *Doctrine*, mais fut obligé par la faiblesse de sa santé de renoncer à l'enseignement, vint à Paris, s'y lia étroitement avec Fontanes, qui le fit entrer dans l'Université impériale dès son organisation, et le nomma inspecteur général. Joubert avait écrit, sans les destiner à la publicité, des réflexions et maximes, qui se font remarquer à la fois par le style, par la justesse de la pensée et la délicatesse du sentiment; elles ont été après sa mort recueillies par sa veuve et publiées en 1838 par les soins de Chateaubriand, sous le titre de *Pensées*; il en a paru une 2e édit. en 1849, avec une *Notice sur Joubert*, par P. Raynal.

JOUFFROY (le marquis DE), inventeur du bateau à vapeur, né vers 1751 en Franche-Comté, mort aux Invalides en 1832, était avant la Révolution capitaine d'infanterie. En visitant la pompe à feu de Chaillot, il conçut l'idée d'appliquer la vapeur à la navigation : il fit un premier essai en 1776 sur le Doubs, et le renouvela avec succès en 1783 à Lyon, sur la Saône; mais, sans fortune, sans appui, il ne put donner suite à son invention, qui fit bientôt après la gloire et la fortune de Fulton; il refusa néanmoins de la porter à l'étranger. Une compagnie formée à Paris en 1816 lui fournit enfin les moyens d'exécuter ses plans; mais une ruineuse concurrence l'empêcha de réussir. Les étrangers avaient contesté sa découverte : l'Académie des sciences reconnut et proclama ses droits en 1840. — Son fils, M. Achille de Jouffroy, a publié l'histoire de ses travaux dans une brochure intitulée *Des Bateaux à vapeur*, 1839, et a lui-même perfectionné cette invention.

JOUFFROY (Théodore), professeur de philosophie, né en 1796 aux Pontets, près de Pontarlier (Doubs), mort en 1842, entra en 1813 à l'École normale, où il puisa le goût de la philosophie dans les leçons de MM. Royer-Collard et Cousin, y fut nommé maître de conférences dès 1817, resta sans emploi à la suppression de l'École normale (1822), fit alors des cours particuliers qui furent suivis par des jeunes gens d'élite, écrivit à la même époque dans le *Globe*, feuille libérale qui exerça une puissante influence sur l'opinion; fut rendu à l'enseignement public en 1828, réintégré à l'École normale récemment rétablie, et pourvu d'une chaire de philosophie à la Faculté des lettres, à laquelle il joignit en 1832 une chaire au Collège de France. Il obtint dans ses cours de grands succès par l'originalité de ses consciencieuses recherches et la lucidité de son exposition; mais sa santé altérée le força de bonne heure à interrompre ses leçons. Il avait été admis dès 1833 à l'Académie des Sciences morales, et fut appelé en 1840 au Conseil de l'instruction publique. Député de Pontarlier depuis 1831, il se signala dans cette nouvelle carrière par la sagesse de ses vues et l'indépendance de ses opinions. On doit à M. Jouffroy la traduction des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald Stewart (1 vol. in-8, 1826), et des *OEuvres complètes* de Reid (6 vol. in-8, 1828-1836), précédées toutes deux de préfaces étendues, qui sont elles-mêmes de beaux ouvrages; un *Cours de Droit naturel*, professé à la Faculté des lettres (3 vol. in-8, 1834-1842); un *Cours d'Esthétique* (1 vol. in-8, publié en 1843 d'après les rédactions d'un de ses auditeurs); des *Mélanges philosophiques*, 1833, enfin de *Nouveaux mélanges* (1 vol. in-8, publiés après sa mort par M. Damiron). Disciple des Écossais, M. Jouffroy s'est attaché à établir la possibilité de la science psychologique et à tracer la ligne de démarcation qui la sépare de la physiologie; il a fortement insisté sur la méthode et l'organisation de la science; mais il l'a peu avancée lui-même. En morale, il s'est surtout préoccupé du problème de la destinée humaine et de la loi morale : son *Cours de droit naturel*, le plus important de ses écrits, est consacré à l'examen de ce grand problème; malheureusement, il n'a pu l'achever.

M. Mignet a lu à l'Institut en 1853 une *Notice historique* sur Th. Jouffroy.

JOURDAN (le docteur Ant.-Jacq.-Louis), infatigable traducteur, né à Paris en 1788, mort en 1848, servit dès 1807 dans la chirurgie militaire, profita de ses campagnes en Allemagne pour se familiariser avec la langue et la littérature du pays, fut licencié en 1814, et consacra dès lors tout son temps à des travaux de cabinet qui le firent admettre à l'Académie de Médecine. Un des premiers, il initia la France au mouvement scientifique de l'Allemagne : on lui doit la traduction d'un grand nombre d'ouvrages des genres les plus divers, médecine, chimie, philosophie, droit même; nous citerons : l'*Histoire de la médecine*, de Sprengel (1815-20), l'*Anatomie du cerveau*, de Fr. Tiedemann (1823), l'*Art de prolonger la vie*, de Hufeland (1824), l'*Anatomie générale* de Meckel (1825), la *Chimie* de Berzélius (1829-33), la *Doctrine homœopathique* et les *Maladies chroniques* d'Hahnemann (1832), ainsi que la *Matière médicale* du même (1834), l'*Anatomie comparée* de Carus (1835), la *Physiologie* de Burdach (1837-41), l'*Encyclopédie anatomique* de Bischoff, Henle, etc. (1843-47). Ses premières traductions, faites précipitamment, sont bien inférieures à celles qui suivirent. On lui doit une *Pharmacopée universelle* (1828 et 1840), œuvre prodigieuse de patience et d'érudition. La plupart de ses ouvrages ont été publiés chez J. B. Baillière, qui fut son ami en même temps que son éditeur.

JOUY (V.-Jos.-ÉTIENNE, dit DE), littérateur, né en 1764 au village de Jouy (Seine-et-Oise), dont il prit le nom, mort en 1846 à Saint-Germain, servit fort jeune en Amérique, puis dans l'Inde, où il eut les aventures les plus romanesques, et fit les premières campagnes de la Révolution : il était déjà commandant de place lorsque, dégoûté par d'injustes accusations, il prit sa retraite en 1797 pour se consacrer aux lettres. Il débuta par de gais vaudevilles (*Comment faire?* 1798; les *Sabines*, 1799), qui furent applaudis; mais ce qui commença vraiment sa réputation, ce fut l'opéra de la *Vestale* (musique de Spontini), 1807, qui eut une vogue extraordinaire, et lui valut en 1810 le prix décennal de poésie lyrique; il donna encore à l'Opéra *Fernand Cortez* (avec Spontini), 1807; les *Bayadères* (avec Catel), 1810; les *Amazones* et les *Abencerrages* (avec Cherubini), 1812-1813; enfin *Moïse*, 1827, et *Guillaume Tell*, 1829 (avec Rossini) : ces deux pièces rappelèrent ses premiers succès. S'essayant aussi avec bonheur dans la tragédie, il fit représenter au Théâtre-Français en 1813 *Tippo Saëb*, tragédie inspirée par le souvenir de sa campagne dans l'Inde; en 1822 *Sylla*, son chef-d'œuvre (cette pièce eut une grande vogue, à laquelle contribuèrent les allusions politiques); en 1825 *Bélisaire*, en 1827 *Julien dans les Gaules* : ces dernières tragédies furent froidement accueillies. Doué d'une singulière flexibilité de talent, M. de Jouy écrivait en même temps, sous le masque de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, de légères et spirituelles esquisses des mœurs parisiennes, qui, publiées par articles détachés dans le *Mercure* à partir de 1812, amusèrent le public et piquèrent vivement la curiosité; mais, entraîné par le succès, il abusa du genre qu'il avait créé, et donna plusieurs suites à son *Ermite*, espèces de copies qui étaient loin de valoir l'original. Chaud défenseur des idées libérales et l'un des derniers représentants des opinions voltairiennes, M. de Jouy fut, avec Étienne et Jay, un des écrivains qui firent la plus rude guerre à la Restauration : il écrivit dans le *Constitutionnel*, dans la *Minerve*, et dans une foule de petits journaux, des articles de vive opposition; il eut par suite à subir, avec Jay, son collaborateur, une détention de quelques mois, qui n'eut d'autre effet que de les rendre plus populaires, et qui leur suggéra l'idée de deux nouveaux ouvrages, les *Ermites en prison* et les *Ermites en liberté* (1823, 1824). Après la révolution de 1830, le roi Louis-Philippe le nomma bibliothécaire du Louvre. M. de Jouy a publié lui-même de 1823 à 1827 ses *Œuvres complètes*, 27 vol. in-8. Il avait été reçu à l'Académie française en 1815. M. Empis, son successeur, a lu son *Éloge* à l'Académie le 26 décembre 1847.

JULLIEN (Marc-Ant.), dit *de Paris*, né à Paris en 1775, mort en 1848, fils de Jullien (de la Drôme), conventionnel, fut, lorsqu'il était à peine âgé de 18 ans, envoyé en mission dans l'Ouest et le Midi, se vit à son retour accusé d'avoir participé aux excès de l'époque et fut incarcéré 14 mois, prit du service à l'armée d'Italie, remplit quelque temps les fonctions de capitaine d'état-major près de Bonaparte, qui le chargea de rédiger le *Courrier de l'armée d'Italie*, puis entra dans le corps de l'inspection aux revues, mais fut écarté sous l'Empire à cause de ses opinions libérales, encourut pour le même motif la disgrâce des Bourbons, rédigea en 1815 l'*Indépendant*, qui se fondit bientôt avec le *Constitutionnel*, et fonda en 1819 la *Revue encyclopédique*, qui pendant plusieurs années rendit d'incontestables services à la science. On a de lui : *Essai général d'éducation*, 1808; *Essai sur l'emploi du temps*, 1808; *Méthode de Pestalozzi*, 1812; *Plan de lectures historiques*, 1821.

K

KABYLIE, nom général donné à toute la partie montagneuse de l'Algérie, habitée par les Kabyles, est plus spécialement appliqué à la chaîne qui longe la Méditerranée, à l'E. d'Alger, depuis Dellys jusqu'à Philippeville. On y distingue la *Grande Kabylie*, ou *Kabylie du Djurjura*, entre Dellys et Bougie; la *Petite Kabylie*, à l'E. de la précédente, entre Djidjelli et Collo. Les habitants de cette contrée forment une confédération démocratique; ils ont des demeures fixes, s'occupent de culture, de jardinage et de la fabrication des armes. Indépendante de temps immémorial, la Kabylie a été la dernière des contrées de l'Algérie à reconnaître notre domination. Le général Bugeaud parcourut en vainqueur la Grande Kabylie, en 1847, mais sans en prendre possession effective; la partie de la Petite Kabylie qui s'étend entre Collo et Djigelli a été soumise en quelques semaines par le général Saint-Arnaud, en mai et juin 1851; la soumission du reste du pays a été accomplie de 1852 à 1857 par les expéditions dirigées par les généraux Mac-Mahon, Camou, Pélissier, Bosquet, Renault, et achevée par le maréchal Randon. (*Voy.* ci-dessus l'art. ALGÉRIE.) Le *Dépôt de la Guerre* a publié en 1852 une excellente carte de la *Grande* et de la *Petite Kabylie*.

KALKBRENNER (Frédéric), pianiste et compositeur, né à Berlin en 1788, mort à Paris du choléra en 1849, fils du célèbre compositeur Christian Kalkbrenner, eut pour maître L. Adam à Paris, Haydn et Clementi à Vienne; se plaça de bonne heure au premier rang des virtuoses, par-

ourut l'Europe, obtenant partout l'admiration du ublic, ainsi que la faveur des souverains, dont lusieurs le décorèrent de leurs ordres, se fixa à 'aris en 1824 et y ouvrit, d'après une méthode ouvelle, une école destinée spécialement aux rofesseurs, et d'où sont sortis d'excellents maîres. Il avait adopté la belle manière liée et chanante de Clementi. F. Kalkbrenner a laissé en nourant 187 ouvrages pour le piano : méthodes, norceaux d'ensemble, concertos, parmi lesquels on emarque son concerto en *fa bémol*. On estime sa *féthode* pour apprendre le piano à l'aide du guideains; les *Etudes* qui font partie de cette *Méthode*, es *Etudes dédiées à Clementi;* les *Préludes dans es toniques :* et surtout son *Traité de composition our les pianistes*, publié quelques semaines avant a mort. Comme Pleyel, F. Kalkbrenner avait ondé à Paris une manufacture de pianos d'un enre nouveau : ses *pianinos* étaient fort prisés.

KHORSABAD, village désert de la Turq. d'Asie, 20 kil. N. E. de Mossoul. M. P. E. Botta, consul e France, y découvrit en 1843 les restes d'un aste palais couvert de bas-reliefs et d'inscriptions unéiformes, qui paraît avoir appartenu à l'antique Ninive. Une partie de ces précieuses antiquités, essinées sur place par M. E. Flandin, a été en 845 transportée en France et déposée au Louvre.

KLUBER (J. L.), publiciste, né en 1762 à Thann, rès de Fulde, mort en 1839, enseigna le droit ux universités d'Erlangen et de Heidelberg, fit 'éducation du prince électoral de Bade, remplit our le grand-duc de Bade de nombreuses missions diplomatiques, et fut appelé en 1817 à Berin par le roi de Prusse, qui le nomma conseiller rivé; mais quitta bientôt cette cour où il ne ouvait exprimer librement sa pensée. On lui doit a publication des *Actes du congrès de Vienne en 814 et* 1815 (Erlangen, 1815-1819), le *Droit public de la confédération germanique*, Francfort, 817, le *Droit des gens de l'Europe*, Stuttgart, 819. Ces deux derniers ouvrages font autorité et ont devenus classiques.

KNOW-NOTHING (c'est-à-dire *je ne sais rien*), om par lequel on désigne depuis peu aux Etats-Jnis un parti exclusif connu aussi sous le nom de *atifs*, qui prétend réserver aux seuls créoles nés n Amérique le droit de citoyens, et qui se montre ort hostile aux étrangers. Les adhérents de ce arti formaient dans le principe une affiliation ui s'était fait une loi absolue de la discrétion, t ils répondaient à toutes les questions des curieux par ces mots : *Know-nothing*, qui sont deenus leur sobriquet.

KOLETTIS. *Voy*. COLETTIS.

KOLOKOTRONI. *Voy*. COLOCOTRONI.

KOPP (Fréd.), savant allemand, né en 1762 à Cassel, mort à Marbourg en 1834, a publié : *Palæographia critica*, 4 vol. in-4, Manheim, 1817-829; *Anciennes écritures* (*Bilder der Vorzeit*), vec planches, 2 vol. in-4, 1819-1821 : c'est un recueil de *fac-simile*. Il a aussi écrit sur le droit et 'histoire de l'Allemagne, et a préparé une bonne édition de Marcien Capella, qui fut publiée en 1836 ar le célèbre Godefroi Hermann, son ami.

KRILOFF (Iwan), fabuliste russe, né à Moscou n 1768, mort en 1844, était depuis 1811 conservateur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Il débuta dans les lettres par une comédie; malgré le succès de cette pièce, il préféra e donner tout entier à la composition des fables. l est en ce genre le classique de la Russie. La plupart de ses sujets sont empruntés à La Fontaine; mais il a su parfaitement se les approprier et les adapter au goût de sa nation. Parmi les éditions de ses *Fables*, on admire celle que le comte Gr. Orloff donna à Paris en 1825, avec des traductions en vers français et italiens (chaque fable y a son traducteur particulier); elles ont été traduites en prose par Masclet, Moscou, 1828.

KRUG (Wilh. Traugott), philosophe allemand, né en 1770 près de Wittemberg, mort en 1841, enseigna la philosophie successivement à Wittemberg (1794), à Francfort-sur-l'Oder (1801), à Kœnigsberg, où il remplaça Kant (1804), à Leipsick (1809), s'enrôla en 1813 pour repousser l'invasion française, s'occupa beaucoup depuis de politique, combattant énergiquement le pouvoir absolu, et fut élu en 1833 député de l'université de Leipsick à la diète saxonne. Parmi ses nombreux écrits, on remarque : *Plan d'un nouvel Organon*, 1801, dans lequel il annonce un système nouveau; *Philosophie fondamentale*, 1803, où il pose les bases de ce système; *Système de philosophie théorique*, 1806-1809, et *Système de philosophie pratique*, 1817-1819, ouvrages où il tire les conséquences des principes posés; *Histoire de la philosophie ancienne*, 1815, et *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 1827-1834, dans lesquels il applique son système à la critique de tous les autres. Disciple de Kant, Krug tenta de compléter le *criticisme* et de le rapprocher du bon sens : il prétendait que ni l'idéalisme, ni le réalisme ne satisfont la raison, mais que l'un et l'autre se concilient par l'union originelle de l'être et du savoir dans la conscience; c'est ce qu'il nomme le *synthétisme transcendantal*. Il s'occupa aussi de questions théologiques : ses *Lettres sur la perfectibilité des idées religieuses* ont servi de base à toutes les utopies modernes sur la perfectibilité en matière de religion.

KRUMMACHER (F.-A.), écrivain protestant, né en 1768 à Tecklembourg (Westphalie), mort en 1845, enseigna la théologie à Duisbourg, puis fut pasteur et prédicateur à Crevelt, à Bernbourg, enfin à Brême, où il mourut. S'attachant surtout à rendre la religion accessible, il publia dans ce but en 1805 des *Paraboles* qui eurent une grande popularité (elles ont été traduites par M. Bautain, 1821, et par M. Teillac, 1838). Ami de l'enfance, dont il comprenait parfaitement les besoins, il a écrit pour le jeune âge le *Monde des enfants*, 1806, et un recueil d'*Apologues*, 1810.

KRUSE (Christian), chronologiste, né en 1753 à Hiddigwarden (Oldenbourg), mort en 1827, étudia à l'université de Halle, lutta contre la misère jusqu'au moment où l'administrateur du duché d'Oldenbourg le choisit pour instituteur de ses fils, fut, après avoir terminé cette éducation, chargé de la direction générale des établissements d'instruction du duché, devint en 1812 professeur d'histoire à l'université de Leipsick, et consacra la plus grande partie de sa vie à l'exécution d'un grand *Atlas des États européens*, ouvrage devenu classique, où l'on trouve en regard l'une de l'autre la géographie et la chronologie de chaque siècle. Cet Atlas a été reproduit en français, avec de notables améliorations, par MM. Lebas et Ansart, Paris, 1832 et 1836, gr. in-fol. — Son fils, Frédéric Kruse, professeur à Halle, puis à Dorpat, a revisé et complété l'*Atlas historique*.

KRUSENSTERN (Adam DE), navigateur russe, né en 1770 en Esthonie, mort en 1851, exécuta de 1803 à 1806 un voyage autour du monde, dans lequel il fit plusieurs découvertes, entre autres celle des îles Orloff (il publia en 1810 la *Relation* de ce voyage, en allem.; trad. en français par Eyriès, 1821), explora en 1815 le détroit de Behring, et chercha un passage qui conduisît directement d'Amérique à Arkhangel. Il fut nommé en 1826 vice-amiral et sous-directeur du corps des cadets. Krusenstern a surtout avancé l'hydrographie : on lui doit un magnifique *Atlas de l'Océan pacifique*, 1824 et années suivantes. Il fut secondé dans ses

voyages et ses travaux par les capitaines Otto de Kotzebue et Bellingshausen. Ce savant navigateur était associé étranger de l'Institut de France.

KRYLOFF. *Voyez* KRILOFF.

KUHN (H.-Gottlob), professeur de physiologie et de pathologie à Leipsick, né en 1754 à Spergau (Saxe), mort en 1840, a attaché son nom à la collection intitulée ***Medicorum græcorum opera quæ exstant***, gr. et lat., 26 vol. in-8, Leips., 1821-33 : c'est une des plus importantes publications du siècle ; on regrette cependant de ne pas y trouver les écrits d'Aétius, d'Oribase, d'Alexandre de Tralles, de Paul d'Égine. On doit aussi à Kuhn plusieurs ouvrages originaux, se rapportant pour la plupart à l'histoire de la science, entre autres une *Histoire de l'électricité médicale*, 1783-85.

L

LABARRAQUE (Ant.-Germain), pharmacien, né en 1777 à Oloron (Basses-Pyrénées), mort en 1850, fut dans sa première jeunesse employé dans la pharmacie militaire, compléta ses études à Montpellier sous Chaptal, à Paris sous Vauquelin, s'établit pharmacien dans la capitale en 1805, concourut pour un prix proposé en 1820 par la Société d'encouragement à celui qui trouverait le moyen d'assainir l'art du boyaudier, découvrit ce moyen dans l'emploi des chlorures de calcium et de sodium, livra généreusement sa découverte au public, et en fit lui-même de nombreuses et importantes applications, notamment au curage des égouts, à l'assainissement des lieux infects, à l'embaumement des corps, au pansement des plaies, au traitement de maladies réputées contagieuses, typhus, fièvre jaune, choléra, morve, etc. L'Académie des Sciences lui décerna un prix Montyon (1823) ; l'Académie de Médecine et la Société de pharmacie s'empressèrent de l'admettre dans leur sein ; il fut en outre décoré et appelé au conseil de salubrité. M. Labarraque a exposé ses procédés de désinfection dans l'*Art du boyaudier* (1822) et dans une brochure sur l'*Emploi des chlorures* (1823).

LABORDE (le comte Alexandre DE), né à Paris, en 1773, mort en 1842, était issu d'une famille du Béarn et avait pour père J.-Joseph de Laborde, riche financier espagnol qui s'établit en France et fut anobli pour ses services, mais qui périt en 1794 sur l'échafaud révolutionnaire. Après avoir passé sa jeunesse en Autriche, il rentra en France dès 1797, accompagna en Espagne Lucien Bonaparte, envoyé en ambassade près de Charles IV, visita le pays en amateur éclairé des arts, publia à son retour le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* (1807-1820, 4 vol. grand in-fol.), ouvrage magnifique qui absorba la plus grande partie de sa fortune ; fut attaché au Conseil d'État et chargé de plusieurs missions, eut part en 1814 à la capitulation de Paris comme adjudant-major de la garde nationale, fut élu député en 1822, et plusieurs fois réélu depuis ; défendit à la tribune les idées libérales, contribua à la révolution de 1830 et fut dès le 30 juillet nommé préfet de la Seine ; mais il se montra peu propre à l'administration et fut, dès l'année suivante, remplacé dans ce poste. Il n'en resta pas moins attaché au roi Louis-Philippe, qui le choisit pour aide de camp. Associé à plusieurs œuvres philanthropiques, Alexandre de Laborde fut un des propagateurs de la méthode d'enseignement mutuel. Il était depuis 1813 de l'Académie des Inscriptions, et depuis 1832, de l'Académie des Sciences morales. Outre des ouvrage de circonstance, on lui doit : *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 1808 et 1827 ; *Voyage pittoresque en Autriche*, 1821 ; *les Monuments de la France classés chronologiquement*, 1832-36. — Son fils, M. Léon de Laborde, né en 1807, s'est fait connaître par d'intéressantes recherches sur l'histoire de l'art, de la gravure, de l'imprimerie, et sur les bibliothèques ; il a publié en outre : *les Grandes habitations françaises au* XVII*e siècle* ; *Voyage dans l'Arabie Pétrée*, 1830, — *en Asie Mineure et en Syrie*, 1837. Il remplaça son père à la Chambre des députés et à l'Académie des Inscriptions.

LABOUAN (c'est-à-dire, en malais, *port*), îlot de la mer de Chine, près de la côte N. O. de l'île Bornéo, presque en face de l'embouchure du fleuve Bornéo, longtemps habité par des pirates, occupé momentanément par les Anglais en 1775, et définitivement en 1846. Riches mines de houille.

LACRETELLE (Charles), historien, que l'on a longtemps désigné par le nom de *Lacretelle jeune* pour le distinguer de son frère aîné (*Voy.* P.-L. LACRETELLE, au corps du *Dictionnaire*), né à Metz en 1766, mort en 1855, vint jeune à Paris où il débuta dans la littérature et la polémique sous le patronage de son frère, rendit compte dans le *Journal des Débats* des travaux de l'Assemblée nationale et put ainsi voir de près les grands événements qu'il devait plus tard raconter. fut proscrit au 13 vendémiaire (an IV) comme l'un des chefs du mouvement contre la Convention, puis arrêté au 18 fructidor (an VI), et ne sortit de prison qu'au 18 brumaire (an VIII) ; fut nommé en 1800 membre du bureau de la presse et plus tard censeur ; fit paraître depuis 1801 plusieurs ouvrages historiques où les vertus de l'homme et du citoyen rehaussaient le talent de l'écrivain : fut nommé en 1809 professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Paris et ne résigna sa chaire qu'en 1858 : son cours, qu'il fit assidûment jusqu'à l'âge le plus avancé, fut pendant longtemps un des plus suivis. Ch. Lacretelle avait été admis à l'Académie en 1813. On a de lui : *Précis historique de la Révolution française*, 1801-1806, 6 vol. in-8 (le *Précis de l'Assemblée Constituante*, qui en forme le 1er vol., avait été rédigé par Rabaut St-Étienne) ; *Histoire de France pendant le* XVIII*e siècle*, 1808, 6 vol. in-8, souvent réimprimée : c'est le plus estimé de ses écrits ; *Histoire de la Révolution française*, 1821-1826, 8 vol. in-8, faisant suite au précédent ; *Histoire de France depuis la Restauration*, 1829-1835, 4 vol. in-8 ; *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 1845-46 : dans ce dernier ouvrage, l'auteur, affaibli par l'âge, tente, mais avec peu de succès, de lutter contre l'*Histoire* de M. Thiers. On lui doit encore une *Histoire des Guerres de Religion*, 1814-1816, 4 vol. in-8. — Les qualités qui distinguent Ch. Lacretelle comme écrivain, et qui le faisaient aimer et estimer comme professeur, sont l'impartialité, la bienveillance, un esprit sage, exact et judicieux, une éloquence à la fois simple, vive et pénétrante. M. Biot, qui l'a remplacé à l'Académie française, y a fait son *Éloge* dans son discours de réception (1857).

LACROIX (Silv.-Franç.), savant mathématicien, né en 1765, mort en 1843, se fit connaître dès 1787 par un travail sur les assurances maritimes, qui fut couronné par l'Académie des Sciences ; entra à l'Institut dès la fondation, enseigna successivement les mathématiques à l'École militaire,

. l'École centrale des Quatre-Nations, à l'École olytechnique, à la Faculté des sciences, dont il evint le doyen, enfin au Collége de France (1815). In lui doit un *Cours de Mathématiques* (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie), publié .e 1796 à 1801, ouvrage élémentaire, remarquable ar la clarté de l'exposition, et dans lequel il introuisit l'usage de la méthode analytique; un *Traité lu calcul différentiel et intégral* (1797, 2 vol. in-4, t 1810-1819, 3 vol. in-4), ouvrage d'un genre plus levé, qui est le vrai fondement de sa réputation; in *Essai sur l'enseignement des Mathématiques*, 805, in-8, écrit philosophique où l'on remarque a partie qui traite des méthodes.

LADOUCETTE (le baron J.-Ch.-François DE), né n 1772 à Nancy, mort en 1848, était fils d'un vocat distingué. Il fut successivement préfet es Hautes-Alpes (où il créa la route du Montienèvre), de la Roër, de la Moselle; rentra ans la vie privée à la chute de l'Empire, et se ivra tout entier à son goût pour les lettres. Préident de la Société des antiquaires, il justifia ce hoix par d'importants travaux : *Archéologie de Mons Seleucus* (Mont-Saléon, Hautes-Alpes), 1806; *Voyage entre Meuse et Rhin*, 1818; *Histoire, Antiuités, etc., des Hautes-Alpes*, 1820 : c'est le meileur ouvrage qui ait paru sur la statistique de ce ays. Il a aussi composé des *Fables* en vers (1826), es unes imitées de Lessing, Pfeffel, Richardon, etc., les autres tirées de son propre fonds, insi que des romans, des nouvelles, des contes, u'on lit encore avec plaisir. M. Beaulieu a donné ine *Notice sur Ladoucette* (1849).

LAEKEN, faubourg oriental de Bruxelles, où e trouve un château royal, avec beau parc, bâti n 1782 sur les plans du duc de Saxe-Teschen.

LAFFITTE (Jacques), né en 1767, mort en 1844, tait fils d'un pauvre charpentier de Bayonne. Il int jeune à Paris, entra en qualité de commis hez le banquier Perregaux, obtint, par son inelligence et sa régularité, la confiance de son atron, qui se l'associa; augmenta bientôt l'imporance de la maison; fut nommé en 1814 gouverieur de la Banque, mais refusa le riche traitement ttaché à ces fonctions, vint au secours de l'État béré dans les moments difficiles qui suivirent l'inasion, reçut de Napoléon partant pour l'exil un lépôt de plusieurs millions, qu'il conserva relizieusement, fit partie en 1815 de la Chambre des Représentants, puis de celle des Députés, fut réélu n 1817 par tous les colléges de Paris; vota contamment, sous la Restauration, avec l'opposition, nais ne traita guère à la tribune que des questions inancières; eut la part la plus active à la révolution le Juillet (1830), et fut le premier à proposer de léférer au duc d'Orléans la lieutenance du royaume, uis la couronne; accepta au début de la révoluion le portefeuille des finances, devint président lu conseil au 3 novembre 1830, et se montra favoable au *mouvement*, mais fut bientôt débordé, t se vit, après le sac de l'archevêché, obligé de e retirer (13 mars 1831). Dès lors, mécontent de a marche du gouvernement et déçu dans ses spérances, il rentra dans l'opposition pour n'en lus sortir. J. Laffitte avait éprouvé, soit pendant on ministère, soit depuis, des pertes immenses ui le forcèrent à liquider sa maison de banque et nême à vendre son hôtel : une souscription naionale racheta cet hôtel pour le lui conserver. Rendu à la vie privée, il reconstitua sa maison ous la dénomination de *Banque sociale*, et put la oir de nouveau prospérer. Bienfaisant et génésreux, J. Laffitte ouvrait sa bourse à toutes les inforunes, aidait l'industrie de ses capitaux, encouageait les lettres et les arts : aussi jouit-il d'une mmense popularité. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa le prince de La Moskowa. Outre ses *Discours* et *Opinions*, il avait rédigé des *Mémoires*, dont la publication a été retardée par des contestations judiciaires. Les *Souvenirs de M. Laffitte racontés par lui-même* sont l'œuvre de M. Ch. Marchal. Une rue de Paris a reçu le nom de Laffitte.

LAGHOUAT ou mieux EL-AGHOUAT, ville d'Algérie, à 220 kil. S. d'Alger, par 3° 48′ lat. N., 0° 48′ long. E., est le poste le plus avancé dans le sud de la province d'Alger, et comme la capitale du désert. Commerce actif. Les habitants émigrent en grand nombre à Alger, où ils exercent le métier de portefaix. Prise le 4 décembre 1852, par le général Pélissier, après un assaut meurtrier.

LAHORE. *Ajoutez :* Depuis la mort de Runjet-Sing (1840) et le meurtre de Shere-Sing, son fils (1843), ce pays, administré par Chanda, veuve de ce dernier, femme dissolue, qui régnait au nom d'un fils mineur, a été le théâtre de révolutions perpétuelles et d'horribles massacres. Les Anglais, profitant du désordre, envahirent le pays sous un prétexte en 1845, vainquirent les Syks à la bataille meurtrière de Mondky (*Voy.* ce mot), et firent signer à la reine, dans Amretsir, en mars 1846, un traité qui démembrait le royaume, cédait à la Compagnie des Indes le territoire compris entre le Bias ou Beyah et le Suttledje, et constituait un nouveau royaume (entre le Sind ou Indus et le Ravy) en faveur de Goulab-Sing, sujet révolté. Peu de mois après, la reine se vit contrainte à se mettre sous la protection de la Compagnie des Indes, c'est-à-dire à abdiquer entre ses mains (décembre 1846). Les Anglais se sont définitivement emparés du pays en 1849.

LAINÉ (J.-H.-Joachim-Hostein), avocat de Bordeaux, né en 1767, mort en 1835, fut nommé en 1808, par le département de la Gironde, membre du Corps Législatif, y déploya une indépendance fort rare alors, encourut en 1813 la colère de Napoléon pour avoir, dans un *Rapport* célèbre (28 décembre 1813), parlé de *paix* et de *liberté*, devint au retour des Bourbons préfet de la Gironde, député et président de la Chambre, puis ministre de l'intérieur (1816), eut à lutter contre l'entraînement du parti ultra-royaliste, et provoqua la célèbre ordonnance du 5 septembre 1816 qui dissolvait la Chambre *introuvable*, fit adopter une loi électorale plus libérale; mais se vit bientôt dépassé et dut quitter le ministère dès 1818. Il fut nommé pair en 1823 et fait vicomte. Il ne cessa, dans l'une comme dans l'autre Chambre, de se montrer à la fois le défenseur de la légalité et des principes conservateurs; c'est de lui qu'est ce mot célèbre : *Les rois s'en vont*. Comme orateur, il était chaleureux et brillant d'images, mais visait trop à l'effet. Lainé avait été nommé membre de l'Académie française en 1816, quoiqu'il n'eût pas produit d'œuvres à proprement parler littéraires.

LAKANAL (Joseph), conventionnel, né en 1762 à Serres (Ariége), mort en 1845, était engagé dans les ordres et professait la philosophie à Moulins dans un collége de Doctrinaires au moment de la Révolution. Élu député à la Convention par le département de l'Ariége, il y devint président du comité d'instruction publique et se consacra tout entier aux intérêts de la science et des lettres : il fit conserver le *Jardin du Roi* qui, sur sa proposition, fut réorganisé et transformé en *Muséum d'histoire naturelle* (1793), eut une grande part à la création des *Écoles normales* (1794), des écoles centrales, des écoles primaires, ainsi qu'à la fondation de l'Institut et du Bureau des Longitudes. Entré en 1795 au Conseil des Cinq-Cents, il fut en 1797 nommé commissaire du Directoire, et remplit avec autant de désintéressement que de fermeté d'importantes missions dans plusieurs des

départements récemment réunis. Après le 18 brumaire (1799), il renonça à la vie politique et occupa quelques années une modeste chaire à l'École centrale de la rue Saint-Antoine (lycée Charlemagne). Il quitta la France en 1814 et se réfugia aux États-Unis; il y fut élu président de l'université de la Louisiane; mais il résigna ses fonctions pour aller se faire planteur dans l'Alabama, sur les bords de la Mobile. Il rentra dans sa patrie en 1837, pour prendre place à l'Académie des Sciences morales, nouvellement reconstituée et dont il avait fait partie dès la création. Républicain sincère, Lakanal ne se départit jamais de ses principes politiques. On a de lui : *Exposé sommaire des travaux de J. Lakanal*, Paris, 1838, in-8. Il avait rédigé des *Mémoires sur la Révolution* et *sur les États-Unis*, qui ont disparu à sa mort. M. Mignet a lu à l'Institut le 2 mai 1857 une *Notice sur Lakanal.* — Lakanal s'était marié à son retour en France : il a laissé un fils.

LALLA MAGRNIA, poste militaire français de la prov. d'Oran, ch.-l. de cercle de la subdivision de Tlemcen, sur la Tafna, à 38 kil. S. de Djemma-Gnazouat, près de la frontière du Maroc. Occupé en 1844. Il y fut signé en 1845 un traité de délimitation avec le Maroc.

LALLEMAND (Claude-François), grand chirurgien, né à Metz en 1790, mort en 1854, servit d'abord dans la chirurgie militaire, qu'il quitta en 1811; devint, en 1819, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier, puis chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville. Il vint dans ses dernières années se fixer à Paris, et fut élu membre de la section de chirurgie de l'Académie des Sciences (1845); il légua à cette compagnie 50 000 fr. pour fonder un concours sur l'anatomie du cerveau. On lui doit de savantes recherches sur l'*Encéphale*, sur les *Maladies génito-urinaires*, sur les *Pertes involontaires*. Ses leçons de *Clinique médico-chirurgicale* ont été recueillies par H. Kaula (1845).

LAMB (Ch.), écrivain anglais, né à Londres en 1775, mort en 1834, occupait un emploi dans les bureaux de la Compagnie des Indes, et donnait en même temps des articles à divers recueils littéraires. Lié avec Wordsworth, Coleridge, Southey, il partagea leur popularité. Critique, *essayist* et poëte, il porta partout dans ses écrits ce genre de gaieté originale que les Anglais appellent *humour*. Parmi ses ouvrages, on estime surtout *Rosamund Gray*, la *Vieille aveugle Marguerite*, récit plein de sensibilité, les *Contes tirés de Shakspeare*, la tragédie de *John Woodwill*, et les *Essais d'Élia*, recueil de morceaux qu'il avait fait paraître dans les principaux *Magazines*. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Londres en 1842, 1 vol. gr. in-8, avec une notice par Serjeant Talfourd. Ses *Contes de Shakspeare* ont été trad. par M. Borghers, 1847.

LAMB (W.), lord MELBOURNE. *Voy.* MELBOURNE.

LAMBESSA, *Lambæsis*, anc. ville romaine de Numidie, à 120 kil. S.-E. de Constantine, à 11 kil. S.-E. de Bathna. Ruines immenses, restes de temples, théâtre, cirque. Colonie pénale établie en 1850, peuplée de *transportés* de 1848 et de 1851.

LAMENNAIS (l'abbé Félicité ROBERT DE), né en 1782 à Saint-Malo, d'une famille de négociants, mort en 1854, fut élevé dans des sentiments de piété qu'il ne tarda pas à perdre en perdant sa mère, s'instruisit sans maître, puisant au hasard dans une vaste bibliothèque laissée à sa disposition, fut ramené aux croyances religieuses par son frère aîné, l'abbé J.-M. de Lamennais (le fondateur de la congrégation des Frères de ce nom), qui lui fit faire sa première communion à 22 ans, entra quelques années après au séminaire de Saint-Sulpice, qu'il quitta bientôt, ne pouvant se faire à la rigueur de la discipline de cette maison, mais n'en fut pas moins ordonné prêtre en 1816. Il avait dès 1808 débuté comme écrivain en rédigeant avec son frère des *Réflexions sur l'état de l'Église en France*, ouvrage de polémique religieuse qui parut sous le voile de l'anonyme, et qui fut supprimé par la police impériale; en 1812, il avait, dans un écrit intitulé *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques*, combattu les doctrines gallicanes que défendaient alors les abbés de Pradt et Grégoire. De 1817 à 1823, il fit paraître l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* (4 vol. in-8), ouvrage éloquent, mais paradoxal, qui fit une sensation immense et qui est encore aujourd'hui le fondement de sa réputation : déniant toute autorité à la raison individuelle, et n'admettant d'autre criterium de la vérité que le consentement universel, il prétendait dans cet ouvrage ramener l'homme à la foi la plus ferme par le scepticisme le plus radical, et prescrivait une obéissance absolue au chef de l'Église, subordonnant en tout le pouvoir civil au pouvoir pontifical. Cet ouvrage, qui eut une foule d'admirateurs, souleva aussi de nombreuses objections : l'auteur y répondit dans sa *Défense de l'Essai sur l'indifférence* (1824). Vers la même époque, l'abbé de Lamennais éditait, sous le titre de *Bibliothèque des dames chrétiennes*, une collection d'écrits ascétiques, qu'il enrichissait de préfaces et de notes, et traduisait l'*Imitation de Jesus-Christ;* en outre, il écrivait dans le *Conservateur*, dans la *Quotidienne*, dans le *Drapeau blanc*, partageant toute l'exagération de ces feuilles ultra-royalistes. En 1825, il publia la *Religion considérée dans l'ordre politique et civil*, où il attaquait violemment la célèbre déclaration de 1682 : traduit pour ce fait en police correctionnelle, il fut condamné à une amende. Il n'en poursuivit pas moins ses attaques dans son livre *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église* (1829); ce livre ayant été censuré par l'archevêque de Paris lui-même (M. de Quélen), il répondit au prélat par deux *Lettres* peu respectueuses. Converti, après la révolution de 1830, à la cause démocratique, M. de Lamennais fonda l'*Avenir*, journal dans lequel il prétendait régénérer l'Église en faisant servir le catholicisme à l'affranchissement des peuples, et où il réclamait la séparation complète du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel; mais les doctrines qu'il y professait furent désavouées par le Saint-Siége même, et, bien qu'il eût fait le voyage de Rome pour les justifier, il se vit condamné par Grégoire XVI dans une *Lettre encyclique* (1832). Depuis ce moment, Lamennais, répudiant toutes ses anciennes croyances, fait paraître une série de publications où il attaque à la fois et sans ménagement l'Église et la monarchie : les *Paroles d'un croyant* (1834), pamphlet des plus violents rédigé sous une forme mystique, et qu'une seconde *Lettre encyclique* ne tarda pas à condamner; *Affaires de Rome* (1836), le *Livre du peuple* (1837), l'*Esclavage moderne* (1839), le *Pays et le gouvernement* (1840), écrit qui lui valut un an de détention; *Une voix de prison* (1841), *Amschaspands et Darvands* (1843), où il fait une vive satire de la société actuelle sous le voile d'une allégorie persane; les *Évangiles*, avec des *Réflexions* qui sont écrites au point de vue des idées radicales (1845); enfin il publie, sous le titre d'*Esquisse d'une philosophie* (1841-1846, 4 vol. in-8), un grand ouvrage où l'on retrouve quelques-unes des hautes qualités de l'écrivain, mais dont la métaphysique offre un mélange confus d'idées platoniciennes et alexandrines avec les idées chrétiennes, et où d'ailleurs l'auteur nie formellement plusieurs des dogmes fondamentaux de la religion : aussi cet

ouvrage fut-il condamné à Rome dès qu'il eut paru. Après les événements de 1848, Lamennais joua un instant un rôle politique : s'étant lié avec les plus fougueux démagogues, il fonda le *Peuple constituant*, journal qui cessa de paraître après les funestes journées de juin; il prit part ensuite à la rédaction de la *Réforme;* il fut à la même époque du membre des Assemblées constituante et législative et fit partie du comité de constitution, mais il n'y exerça aucune influence. Il mourut oublié, et fut enterré, d'après son désir, sans appareil et sans le concours du clergé.

Lamennais était un homme d'un caractère difficile, un esprit orgueilleux, absolu et porté aux extrêmes. Malgré les variations qu'offrent ses écrits et sa conduite, il prétendait n'avoir pas changé, mais *s'être continué*. La vérité est qu'il fut entraîné par sa nature impatiente de toute contradiction et par une certaine audace de dialectique à des conclusions excessives et même contradictoires. Son style se ressent des exagérations de sa pensée : il a de l'ampleur et une certaine magnificence qui rappelle quelquefois la manière de Bossuet ou celle de J. J. Rousseau, mais il est le plus souvent déclamatoire et tendu. — Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en 12 vol. in-8, 1836 et ann. suiv., et en 10 vol. in-18, 1844, etc., et ses *OEuvres choisies* en 10 vol. in-32, 1837, etc. Il a laissé des *OEuvres posthumes*, dont le 1er volume, publié en 1855 par M. E. Forgues, contient une traduction de la *Divine comédie*, avec une *Introduction* qui renferme de nouvelles attaques contre le catholicisme.—M. Edm. Robinet a donné une *Notice biographique sur l'abbé de Lamennais*, et M. Madrolle l'*Histoire secrète du parti et de l'apostasie de M. de Lamennais*.

LAPIE (Pierre), cartographe, né à Mézières en 1777, mort en 1851, fut admis dès 1794 dans le corps des ingénieurs-géographes, fit en cette qualité plusieurs campagnes où ses services furent très-utiles pour diriger la marche des armées, s'éleva jusqu'au grade de colonel d'état-major, devint en 1814 directeur du cabinet topographique du roi, fut, dès 1818, chargé de la direction topographique de la nouvelle *Carte de France*, et eut la plus grande part à l'exécution de ce magnifique monument. Il a publié un *Atlas classique* (1812), qui s'étendit et s'améliora dans plusieurs éditions successives, et un *Atlas universel de Géographie ancienne et moderne* (1828, etc.), qui, pour l'exactitude et la beauté de l'exécution, est un des meilleurs que nous possédions. On lui doit encore un grand nombre de cartes spéciales, parmi lesquelles on remarque celles des *Iles britanniques*, de la *Russie*, de l'*Europe centrale*, de la *Turquie d'Europe* et de l'*Égypte*, enfin des prov. d'*Alger*, d'*Oran*, de *Constantine* (dressées au ministère de la guerre), où sont consignées de la manière la plus exacte toutes les données de la science. — Il eut pour collaborateur dans ses derniers travaux son fils, E. Lapie, officier distingué au corps des ingénieurs-géographes.

LARIVE (J. Mauduit de), acteur tragique, né en 1749 à la Rochelle, mort en 1827, reçut les leçons de Mlle Clairon, doubla quelque temps Lekain, le remplaça en 1778 et obtint de brillants succès, qu'il dut à la fois à un physique avantageux, à un bel organe, à une profonde connaissance de l'art, mais qu'il compromit quelquefois par un débit emphatique et des cris forcés. *Achille*, *Oreste*, *Coriolan*, *Tancrède*, *Bayard*, *Spartacus*, étaient ses plus beaux rôles. Il resta sans rival jusqu'à l'apparition de Talma, qui ne tarda pas à l'éclipser. Il se retira alors de la scène, ouvrit un cours de déclamation, puis suivit à Naples Joseph Bonaparte, élevé sur un trône (1806). Il avait acquis à Montlignon, près de Montmorency, un beau domaine, où il passa ses dernières années et où il créa le joli *hameau Larive*. On a de lui des *Réflexions sur l'art théâtral* et un excellent *Cours de déclamation*.

LA ROCHEFOUCAULD-DOUDEAUVILLE (Ambroise-Polycarpe de), né en 1765, mort en 1841, devait le nom de *Doudeauville* à sa femme, issue des Letellier de Louvois, héritière de la terre de Doudeauville en Boulonnais et fondatrice de l'hospice La Rochefoucauld, à Paris. Major au 2e régiment de chasseurs en 1789, il émigra, mais sans porter les armes contre la France; rentra sous le Consulat, mais sans accepter de fonctions publiques, se fixa dans sa terre de Montmirail où il répandit d'innombrables bienfaits, fut élu membre, puis président du conseil général de la Marne, devint en 1814 pair de France, en 1815 président du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, en 1821 directeur des postes, en 1824 ministre de la maison du roi; se démit en 1827 pour ne pas concourir à la dissolution de la garde nationale, et sut toujours concilier ce qu'il devait à sa patrie avec l'affection qu'il portait aux Bourbons. Éminemment charitable, il coopéra à une foule de bonnes œuvres : société philanthropique, société pour l'instruction élémentaire, société des prisons, conseil des hospices, etc. Pendant son ministère, il introduisit les moutons à longue laine, perfectionna l'éducation des vers à soie, encouragea l'Institut agronomique de Grignon, et créa le musée des antiquités égyptiennes. — Son fils, M. Sosthènes de La Rochefoucauld, aujourd'hui duc de Doudeauville, né en 1785, directeur des Beaux-Arts sous Louis XVIII, signala son administration par quelques réformes et prescrivit aux danseuses un costume plus modeste. Il a publié des *Pensées*, qui brillent par l'esprit, des *Esquisses et Portraits*, et des *Mémoires* (1837), précieux pour l'histoire de la Restauration.

LARREY (J.-Dominique), célèbre chirurgien militaire, surnommé l'*Ambroise Paré* de notre époque, né en 1766 à Baudéan, près de Bagnères (Hautes-Pyrénées), mort en 1842, se forma sous Desault et Sabatier, entra dans le service de santé à l'armée du Rhin en 1792, fut chirurgien en chef à 28 ans, fit en cette qualité les campagnes d'Italie, d'Orient, d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, déployant partout un zèle infatigable; donna le premier l'exemple d'enlever les blessés sous le feu de l'ennemi, et fut lui-même atteint plusieurs fois, notamment à Saint-Jean d'Acre et à Waterloo, où il tomba entre les mains de l'ennemi; fut à la paix nommé chirurgien en chef de la garde royale, malgré son culte bien connu pour l'Empereur, puis chirurgien en chef des Invalides et de l'hôpital du Gros-Caillou; sollicita en 1841 la mission d'inspecter les hôpitaux de l'Algérie, mais excéda ses forces dans ce service et mourut au retour. Il avait été, dès 1797, nommé professeur au Val-de-Grâce; membre de l'Institut d'Égypte et de l'Académie de Médecine dès leur fondation, il fut en 1829 admis à l'Institut de France. On lui doit les *ambulances volantes* (1793), création salutaire qui permet de donner aux blessés des secours immédiats, et qui le fit justement regarder comme *la providence du soldat*. Napoléon ne l'appelait que *le vertueux Larrey :* en 1809, après la bataille de Wagram, il l'avait fait baron, avec une dotation de 3000 fr. de rente; il lui légua 100000 fr. par son testament. Supérieur comme praticien, auteur d'innovations importantes (amputation immédiate, débridement des plaies d'armes à feu, appareils inamovibles pour fractures), Larrey a aussi laissé des écrits qui feront vivre son nom : *Relation historique et chirurgicale de l'expédition d'Orient*, 1803, in-8; *Mémoires de médecine et*

chirurgie, 5 vol. in-8, 1812-1831; *Clinique chirurgicale*, 5 vol. in-8, 1829 36. M. Pariset a prononcé son *Éloge* à l'Académie de Médecine (1845). Une statue en bronze, œuvre de David (d'Angers) lui a été érigée par souscription au Val-de-Grâce. Son nom a été donné à une rue voisine de l'École de Médecine (ancienne rue du Paon). — Larrey a laissé un fils qui suit avec honneur la même carrière, et qui est connu par d'importants travaux: il est membre de l'Académie de Médecine.

LAS CASES (Dieudonné, comte DE), un des compagnons d'exil de Napoléon, né en 1766 au château de Las Cases, près de Revel (Haute-Garonne), mort en 1842, se disait issu de la même famille que Las Casas, le vertueux évêque de Chiapa. Lieutenant de vaisseau en 1789, il émigra, fit partie de l'armée de Condé et de l'expédition de Quiberon, mais rentra en France après le 18 brumaire. Tout occupé, pendant plusieurs années, de travaux littéraires, il publia, sous le pseudonyme de *Le Sage*, un *Atlas historique, chronologique et géographique* (ans XI et XII, 1803-1804, gr. in-fol.), qui obtint un grand succès et devint classique. Quand les Anglais menacèrent Flessingue, Las Cases s'enrôla comme volontaire pour les repousser (1809), et fut dès lors remarqué par Napoléon, qui bientôt se l'attacha comme chambellan, puis le fit entrer au Conseil d'État et le chargea de plusieurs missions de confiance. Il refusa, en 1814, de signer l'adhésion du Conseil d'État à la déchéance de l'Empereur, reprit son service auprès de lui après le 20 mars (1815), et fut un des quatre serviteurs fidèles qui l'accompagnèrent à Sainte-Hélène. Il resta dix-huit mois auprès de l'illustre prisonnier, vivant dans son intimité et recueillant ses paroles dans un journal, qui parut depuis sous le titre de *Mémorial de Sainte-Hélène* (1822-1824, 8 vol. in-8); mais, devenu suspect au gouverneur anglais Hudson Lowe, il se vit arracher violemment d'auprès de Napoléon, fut déporté au cap de Bonne-Espérance, puis transféré en Europe et traité comme prisonnier; il ne put revoir sa patrie qu'après la mort de Napoléon. Nommé député de la Seine après 1830, il siégea dans l'opposition. L'*Atlas historique*, fort imparfait à l'origine, s'étendit et s'améliora dans plusieurs éditions successives. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* obtint une grande vogue; il est à regretter que le rédacteur ne soit pas toujours resté d'accord avec lui-même dans les diverses éditions de cet ouvrage, et que la spéculation se soit emparée de sa première idée pour l'amplifier outre mesure. — Son fils, Emmanuel, né en 1800 à Vieux-Castel (Finistère), mort en 1854, l'avait suivi à Sainte-Hélène, où il servit de secrétaire à Napoléon; il accompagna en 1840 le prince de Joinville, chargé de rapporter en France les restes de l'Empereur, et publia en 1841: *Journal écrit à bord de la Belle-Poule*. Il fut élu en 1831 député du Finistère, et appelé au Sénat en 1852.

LASTEYRIE (le comte Charles), agronome, né en 1759 à Brive (Corrèze), mort en 1849, s'adonna de bonne heure à l'étude de l'économie rurale, visita dans ce but presque toutes les contrées de l'Europe, porta surtout, en Espagne, son attention sur l'éducation des bêtes à laine, et par suite importa les mérinos en France (1795); alla dès 1812 à Munich pour étudier l'art tout nouveau de la lithographie, et créa lui-même à Paris les premiers établissements de ce genre. Gendre de Lafayette, il fut comme lui un des plus zélés soutiens des idées libérales; il prit une part active à la propagation de l'enseignement mutuel et à la création de la Société d'encouragement, dont il fut longtemps le vice-président. Il avait formé un riche cabinet contenant tous les objets relatifs à l'économie rurale, ainsi que tous les ouvrages sur cette matière. Il a lui-même écrit sur diverses parties de l'agronomie, notamment sur les *Bêtes à laine d'Espagne* (1799, 1802), sur la *Culture du Cotonnier* (1808), *de l'Indigotier* (1811); a donné, sous le titre d'*Histoire nationale du Mouton, du Cheval, du Chien, du Chameau, du Bœuf, du Cochon*, etc., un grand nombre de petits traités d'une utilité pratique; et a publié une précieuse *Collection des machines, instruments, etc., employés dans l'économie rurale*, 1820-25, 2 vol. in-4. — Son fils, Ferdinand de Lasteyrie, membre de la Chambre des députés dès 1842, puis représentant à l'Assemblée nationale, s'est fait connaître par une curieuse *Histoire de la peinture sur verre d'après les monuments*, 1837. — Son neveu, Jules de Lasteyrie, ancien officier au service de don Pedro, député, puis représentant, exilé après le 2 décembre 1851, a écrit sur le Portugal.

LAUNCESTON, ville récemment fondée par les Anglais dans la Diéménie; environ 5000 hab. Port déclaré franc depuis 1845, commerce actif avec Sidney et Hobart-Town. Collége florissant.

LA VILLE DE MIRMONT (Alex. de), poëte dramatique, né a Versailles en 1783, mort en 1845, fut chef de division à l'Intérieur, puis inspecteur des prisons, et consacra aux lettres ses moments de loisir. On a de lui plusieurs comédies en vers, qui se distinguent par la vérité des portraits, la simplicité de l'intrigue et la facilité du style, entre autres le *Folliculaire* (1820), en 5 actes, qui obtint un grand succès auprès du public, mais que critiquèrent amèrement certains journalistes qui voulurent s'y reconnaître; une *Journée d'élection* (1822), en 3 actes, dont une censure ombrageuse défendit la représentation; le *Roman* (1825), 5 actes. les *Intrigants*, en 5 actes: cette dernière comédie, reçue au théâtre dès 1826, ne put être représentée qu'en 1831. La Ville s'exerça aussi dans la tragédie: *Charles VI*, représenté en 1826, le fit, mais bien à tort, accuser de plagiat à cause de la ressemblance du sujet avec la *Démence de Charles VI* de Lemercier. Les *Œuvres* de La Ville, rassemblées par lui-même, ont paru en 1845, 4 v. in-8.

LECLERCQ (Théodore), né à Paris en 1777, d'une famille aisée, mort en 1851, occupa quelque temps un emploi de receveur des droits réunis, mais donna sa démission en 1814 pour se livrer à ses goûts littéraires. Après avoir joué par amusement des proverbes dramatiques, il se mit à en composer lui-même: il déploya dans cette espèce de comédie en miniature une finesse d'observation, une délicatesse de pensée et un bonheur d'expression qui le placent au premier rang, bien au-dessus de Carmontel, le créateur du genre. ses *Proverbes*, où il peint les ridicules du jour, sont le miroir fidèle de la société de l'époque. L'auteur n'avait voulu travailler que pour les salons: le rapide succès de ses *Proverbes* l'obligea à les livrer au public. Un premier recueil fut publié en 1823 en 2 volumes; il en parut 6 autres volumes jusqu'en 1833. On y remarque surtout la *Manie des proverbes*, qui est comme une introduction générale, le *Mariage manqué*, *Tous les comédiens ne sont pas au théâtre*, l'*Humoriste*, le *Château de cartes*, *le Jour et le lendemain*, le *Retour du baron*. Les auteurs dramatiques ont fait à Théodore Leclercq de fréquents emprunts, qu'ils n'ont pas toujours avoués. M. Sainte-Beuve a parfaitement apprécié ce spirituel écrivain dans le *Constitutionnel* du 31 mars 1851.

LENNEP (David-Jacques VAN), philologue hollandais, né en 1774 à Amsterdam, mort en 1849, fut dès 1799 professeur à l'Athénée d'Amsterdam, donna d'excellentes éditions des *Héroïdes* d'Ovide et de Sabinus (Amsterd., 1807 et 1812), et de l'*An*-

thologia græca, avec Bosch (5 vol., Utrecht, 1795-1822), traduisit *Hésiode* en hollandais (1823), et composa, soit en latin, soit dans sa langue maternelle, des écrits en prose et en vers fort estimés. Il passait pour le meilleur latiniste de la Hollande. — Son fils, Jacques, né en 1802, est un des poëtes les plus populaires des Pays-Bas : il exploite surtout les légendes du moyen âge.

LENOIR (Alex.), créateur et directeur du Musée des monuments français, né à Paris en 1761, mort en 1839, avait étudié la peinture sous Doyen. Il proposa en 1790 à l'Assemblée nationale de faire rassembler à Paris, dans l'ancien couvent des Petits-Augustins, les objets d'art provenant des églises et couvents supprimés; fut nommé conservateur du musée créé à cet effet sur sa proposition, réunit et préserva de la destruction plus de 500 monuments, qu'il restaura avec soin et distribua avec goût; mais vit en 1816 anéantir son œuvre et supprimer son emploi par une ordonnance royale qui rendait les monuments religieux à leur destination primitive. Il fut en compensation nommé administrateur de l'église de Saint-Denis. Outre une *Notice du Musée des Petits-Augustins* (1793), souvent réimprimée et étendue, on lui doit : *Musée des monuments français*, 1800-1822, 8 vol. in-8, avec planches; *Histoire des arts en France par les monuments*, 1811, in-4, avec atlas; *Atlas des monuments et des arts libéraux*, etc. 1820-1827, in-fol.; la *Vraie science des artistes*, 1823, 2 vol. in-8; *Monuments des Arts en France depuis les Gaulois*, 1840, ouvrages qui contribuèrent puissamment à répandre en France le goût des arts et la connaissance du moyen âge.

LENORMAND (Mlle), fameuse devineresse, née en 1772 à Alençon, morte à Paris en 1843, reçut une éducation distinguée dans un couvent de Bénédictines, fit dès l'enfance des prédictions qui frappaient d'étonnement ses compagnes, vint en 1790 se fixer à Paris (rue de Tournon, où elle habita jusqu'à sa mort), et se mit à prédire l'avenir en tirant les cartes. Emprisonnée en 1794 pour quelques révélations compromettantes, elle vit sa vogue s'accroître en sortant de prison, et fut, sous l'Empire et pendant la Restauration, consultée et recherchée par les plus hauts personnages, parmi lesquels on compta l'impératrice Joséphine. Elle a publié quelques écrits, entre autres *la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1819, qui lui attira en Belgique un procès dont elle sortit triomphante, et des *Mémoires secrets sur Joséphine*, 1820. Elle avait promis ses *Mémoires*, mais ils n'ont pas paru. Mlle Lenormand prétendait être une *somnambule éveillée*. M. Francis Girault a donné sa *Biographie*, 1843. On a publié sous son nom, en 1846, le *Grand Jeu de société*, auquel elle n'a eu aucune part.

LEOPARDI (le comte Giacomo), écrivain italien, né en 1798 à Recanati (Ancône), mort en 1837, se fit de bonne heure connaître par des travaux philologiques (édition de la *Vie de Plotin*, traduction de *Fronton*, dissertations sur *Dion Chrysostome*, *Denys d'Halicarnasse*, *Eusèbe*, etc.); prit rang dès 1818 parmi les meilleurs poëtes lyriques par ses *Canzoni* patriotiques, et se distingua aussi comme prosateur par des écrits qui sont empreints d'un certain esprit philosophique, mais où l'on regrette de trouver des sentiments désespérants. Inquiété pour ses opinions, il en conçut un vif chagrin, qui, joint à une constitution maladive, abrégea sa vie. Ses *Œuvres complètes* (vers et prose) ont été publiées à Florence en 1845, 2 vol. in-8, par A. Ranieri, son ami. Ses *Operette morali* sont à l'*index*.

LÉOPOLD (Ordre de), ordre créé en Autriche par l'empereur François I en 1808, pour honorer la mémoire de son père Léopold II, et récompenser tous les genres de talents, civils ou militaires, sans égard à la naissance. La croix à huit pointes, au milieu desquelles est un écusson portant F. I. A. (*Franciscus imperator Austriæ*), avec ces mots : *Integritati et merito;* au revers on lit les mots : *Opes regum, corda subditorum*, qui étaient la devise de l'empereur Léopold II. Le ruban est rouge bordé de blanc.

LÉOPOLD (Ordre belge de), créé en Belgique par le roi Léopold en 1832 pour les services rendus à la patrie. La décoration est une croix blanche émaillée, entourée d'une guirlande de laurier et de chêne, et ayant au milieu, d'un côté, le chiffre du roi, de l'autre le lion belge, avec cette devise : *L'union fait la force*. Le ruban est rouge moiré.

LEPÈRE, architecte, né en 1762, mort à Paris en 1844, fit partie de l'expédition d'Égypte, enrichit de ses dessins et de ses mémoires le grand ouvrage qui perpétue le souvenir de cette expédition, éleva de concert avec Gondouin la colonne de la place Vendôme, et y plaça en 1833 la nouvelle statue de l'empereur. Successivement architecte de la Malmaison, de Saint-Cloud, de Fontainebleau, il consacra ses dernières années à la construction de l'église Saint-Vincent de Paul à Paris. Il avait trouvé le moyen de sculpter le granit aussi facilement que la pierre.

LEPRÉVOST D'IRAY (le vicomte), membre de l'Institut, né en 1768 au château d'Iray (Orne), mort en 1849. Dépouillé de son patrimoine par la Révolution, il chercha une ressource dans les lettres, fut successivement professeur aux écoles centrales, censeur au Lycée impérial (auj. Louis-le-Grand), inspecteur général des études, et se fit connaître du monde savant par des travaux historiques qui lui ouvrirent en 1818 les portes de l'Académie des Inscriptions. Il a publié : *Tableau comparatif de l'histoire ancienne*, 1802, — *de l'Histoire moderne*, 1804 (pour l'usage des écoles); *Histoire de l'Egypte sous les Romains*, couronnée par l'Institut en 1807. Il avait en outre composé une tragédie de *Manlius Torquatus*, 1794, des comédies, un poëme en 6 chants, *la Vendée*, 1824, des *Odes*, des *Poésies fugitives*, des imitations des *Prophéties d'Isaïe*, du *Cantique de David* sur la mort de Saül, etc.

LERMINIER (Eugène), littérateur et critique, né en 1803, mort en 1857, était fils d'un greffier de Strasbourg et fut élevé dans cette ville, où il se familiarisa avec la langue et la littérature allemandes. Après avoir débuté au barreau de Paris, il ouvrit un cours privé sur l'histoire et la philosophie du droit, écrivit en même temps dans les journaux de l'opposition, notamment dans le *Globe*, fut appelé après la révolution de 1830 à une chaire de législation comparée, créée pour lui au Collége de France, y professa des doctrines libérales qui lui valurent pendant plusieurs années les sympathies ardentes de la jeunesse, mais perdit tout d'un coup la faveur de son public pour s'être rallié au gouvernement et avoir accepté une place de maître des requêtes, et se vit obligé de quitter sa chaire en 1839. Resté fidèle à la maison d'Orléans après les événements de 1848, il devint un des principaux rédacteurs de l'*Assemblée nationale*. Outre des écrits de circonstance, M. Lerminier a publié : *Introduction à l'histoire du droit* (1829), *Philosophie du droit* (1831), *Influence de la philosophie sur la législation* (1833), *Histoire des législations comparées* (1837), et a donné à la *Revue des Deux Mondes* de remarquables articles de critique dont quelques-uns ont été réunis en 1833 sous le titre de *Lettres à un Berlinois*. Dans ses ouvrages sur le droit, il n'a guère fait que vulgariser en France les travaux de l'Allemagne.

LE SAGE, pseudonyme. *Voy.* LAS CASES.

LESUR (Ch.-Louis), né à Guise en 1770, mort

en 1849, vint jeune à Paris, débuta en donnant aux petits théâtres des pièces de circonstance, fut quelque temps employé sous Talleyrand au ministère des affaires extérieures, remplit jusqu'en 1825 les fonctions d'inspecteur de la loterie, et passa ses dernières années dans sa ville natale. On lui doit plusieurs ouvrages justement estimés (*Politique de la puissance russe*, 1807; *Histoire des Cosaques*, 1814, etc.); mais il est surtout connu comme fondateur et rédacteur de l'*Annuaire historique*, qu'il commença en 1818 et poursuivit jusqu'en 1833 : c'est un précieux répertoire de documents de toute nature et un manuel indispensable pour ceux qui s'occupent des affaires publiques.

LETRONNE (Jean-Antoine), né en 1787 à Paris, d'une famille obscure, mort en 1848, se forma presque seul, approfondit la géographie sous Mentelle et le grec sous Gail, voyagea de 1810 à 1812 avec un riche étranger, et visita ainsi la France, l'Italie, la Suisse et la Hollande ; fit paraître après son retour un savant *Essai sur la topographie de Syracuse au Ve siècle av. J.-C.*, et quelques autres travaux d'érudition, ce qui le fit choisir par l'Institut pour terminer le *Strabon* commencé par Laporte-Dutheil ; fut admis dès 1816 à l'Académie des Inscriptions, et bientôt après nommé inspecteur général des études; devint en 1832 directeur de la Bibliothèque du Roi, en 1834 professeur d'archéologie au Collége de France, succéda en 1840 à Daunou comme garde général des Archives, et joignit à cet emploi les fonctions de directeur de l'École des chartes (1847). Sachant concilier les travaux de l'érudition avec les devoirs de l'administrateur, Letronne a laissé un grand nombre d'ouvrages et de mémoires qui se distinguent à la fois par la sagacité et par la sûreté de la critique. Collaborateur et ami de Champollion le jeune, il fit faire de grands pas à l'archéologie égyptienne : il publia dans ce but des *Recherches sur l'Histoire de l'Egypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, 1823 ; — sur l'*Objet des représentations zodiacales*, 1824, écrites à l'occasion du zodiaque de Denderah, dont la découverte donnait lieu aux plus vives discussions ; — sur le *Christianisme en Egypte, en Nubie, en Abyssinie*, 1832; — sur la *Statue vocale de Memnon*, 1833 ; — sur l'*Inscription de Rosette*, 1840 ; — sur la *Civilisation égyptienne*, 1846 ; enfin il donna un vaste *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, 1841-1849, 3 vol. in-4. On remarque encore ses travaux sur la *Métrologie des anciens*; sur l'*Evaluation des monnaies grecques et romaines*, 1817 ; sur la *Peinture murale chez les Grecs et les Romains*, 1840 ; etc. Letronne a fourni en outre de nombreux articles au *Journal des savants*, à la *Revue archéologique* (ces derniers articles ont été réunis en 1 v. in-8, 1849), et autres recueils. Il avait donné dans sa jeunesse un *Cours élémentaire de géographie*, qui a eu de nombreuses éditions. On lui doit l'édition de *Rollin* en 30 vol. publiée par Didot, de 1821 à 1825. Sans avoir exécuté aucun grand ouvrage d'ensemble, Letronne a éclairci une foule de points obscurs et détruit nombre d'erreurs. M. Walckenaër a lu son *Eloge* à l'Académie des Inscriptions (août 1850).

LEVÉE (Jér.-Balthazar), professeur de rhétorique au Havre, puis à Bruges et à Caen, né au Havre en 1769, mort à Paris vers 1835, a donné dans le *Théâtre des Latins* (1820 et années suivantes) des traductions de *Plaute* et de *Sénèque le Tragique* qui ne sont pas sans mérite. Il est le principal éditeur du *Cicéron* de Fournier (1816, etc.), qui fut éclipsé par l'édition donnée à la même époque par J.-V. Le Clerc. Il a composé quelques poésies de circonstance, et a donné une *Biographie des hommes célèbres du Havre*, 1828.

LÉZARDIÈRE (Mlle Marie-Pauline DE), née en 1754 au château de la Verci en Vendée, morte en 1835, était fille du baron de Lézardière, ami de Malesherbes et de Necker. Elle reçut une éducation sérieuse, prit un goût vif pour les études historiques, et entreprit sur la législation politique de la monarchie française un immense travail, pour combler la lacune qu'offre sur ce point l'*Esprit des Lois* de Montesquieu. L'ouvrage était en grande partie imprimé en 1792, et il en avait déjà paru deux volumes; mais les malheurs de la Révolution firent anéantir presque toute l'édition, et forcèrent la famille de Lézardière à émigrer. Rentrée en 1801, Mlle de Lézardière, tout entière à d'autres soins, ne put reprendre cette publication, qui ne fut exécutée qu'après sa mort, par les soins du vicomte de Lézardière, son frère, et qui parut en 1844 sous le titre de *Théorie des lois politiques de la monarchie française*, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, d'une solidité et d'une profondeur étonnantes pour une femme, s'appuie sur les meilleures autorités et est accompagné de pièces justificatives.

LINGARD (le Dr John), historien anglais, né en 1769 à Hornby, près de Lancastre, mort dans ce même lieu en 1851, était prêtre catholique, et fut élevé à Douai par les Jésuites. Il exerça longtemps son ministère à Newcastle-upon-Tyne (Northumberland), et passa ses dernières années dans la retraite, à Rome. Il se fit d'abord connaître par des ouvrages de controverse, où il défendait avec autant d'habileté que de vigueur la religion catholique contre les attaques des écrivains protestants; débuta comme historien en 1809 en publiant les *Antiquités de l'Église anglo-saxonne* (trad. par A. Cumberworth, 1826), qui annonçaient de profondes recherches; puis consacra tous ses loisirs à la rédaction du grand ouvrage auquel son nom est resté attaché : son *Histoire d'Angleterre* (depuis l'invasion des Romains jusqu'à la révolution de 1688), qui commença à paraître à Londres en 1819, ne fut achevée qu'en 1832; il la revisa et la compléta dans plusieurs éditions successives, dont la dernière ne fut terminée qu'en 1850. Faite au point de vue catholique, cette histoire est destinée à réparer les erreurs et les injustices des écrivains protestants, ainsi qu'à combler leurs lacunes; néanmoins elle obtint un très-grand succès, même auprès des protestants : tous ont rendu hommage à la vaste érudition de l'auteur, à ses recherches consciencieuses, à son style nerveux et concis. Cette histoire, un des grands monuments dont s'honore la littérature anglaise en ce siècle, se place à côté, ou plutôt en face de celle de Hume. Elle a été traduite en français par MM. de Roujoux et Amédée Pichot, 1825-31 (avec une *Continuation* depuis 1688 par Marlès), et plus récemment par L. de Wailly, 1843-44 (avec une continuation jusqu'à nos jours par Th. Lavallée. Une sixième édition, publiée après la mort de l'auteur, est précédée de sa *Vie* par le Rév. M.-Aloysius Tierney.

LINOIS (Ch.-Alex.-Léon, comte DURAND DE), marin, né à Brest en 1761, mort à Versailles en 1848, s'embarqua à 15 ans, servit avec distinction dans l'Inde et dans la guerre d'Amérique, devint en 1795 capitaine du vaisseau *le Formidable*, combattit en héros la flotte anglaise à l'île de Groix (28 juin 1795), mais vit son vaisseau prendre feu, et tomba au pouvoir de l'ennemi; fut bientôt échangé, puis nommé contre-amiral (1799), battit les Anglais dans la baie d'Algésiras (6 juillet 1801), opposa en 1806, près de Madère, la plus vigoureuse résistance à la flotte de l'amiral Warren, bien supérieure en nombre, mais fut pris de nouveau, et ne recouvra sa liberté qu'en 1814. Nommé d'abord par Louis XVIII gouverneur de la Guade-

oupe, il fut révoqué et mis prématurément à la etraite, en 1815, à la suite d'une insurrection.

LION-NÉERLANDAIS (Ordre du), ordre fondé en 815 par Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, pour le nérite civil, a pour insignes une croix à quatre ıranches, offrant au milieu, d'un côté un lion ouronné, de l'autre ces mots : *Virtus nobilitat*. .e ruban est bleu foncé, avec une bande orange.

LION DE ZÆRINGHEN (Ordre du), ordre fondé ın 1812 par le grand-duc de Bade, Charles, pour onsacrer l'origine de sa maison, qui est en effet ssue de celle de Zæringhen. Cet ordre a pour nsignes une croix d'or, dont l'écusson porte les ırmes de la maison de Bade et offre en outre d'un :ôté les ruines du château de Zæringhen, de 'autre un lion prêt au combat. Le ruban est vert ɔordé d'orange.

LISFRANC (Jacques), grand opérateur, né en 790 à Saint-Paul-en-Jarrest (Loire), mort en 1847, tait d'une famille de médecins où il puisa le goût le son art. Il étudia à Lyon, se perfectionna à 'aris sous Dupuytren, entra jeune dans le service le santé militaire, vint en 1814, après le licen-iement de l'armée, se fixer à Paris, où il de-int successivement agrégé de la Faculté, chirur-;ien en second, puis chirurgien en chef de la 'itié, et se fit un nom autant par ses cours de linique, qui attiraient une foule d'élèves, que par on habileté à opérer, qui lui valut une immense lientèle : il était surtout consulté pour les lésions les femmes. On a de lui un *Précis de médecine pératoire* (1845-48, 3 vol. in-8, continué par I. Jobert de Lamballe). Sa *Clinique chirurgicale* .vait déjà été publiée en 1842 (3 vol. in-8). On lui loit en outre d'intéressants mémoires sur divers oints de chirurgie (dont un sur la *Rhinoplastie*, 832). Lisfranc donna aux opérations une préci-ion géométrique : son nom restera attaché à deux rocédés de son invention, l'un pour désarticuler 'épaule avec plus de célérité, l'autre pour ampu-er le pied dans son articulation tarso-métatar-ienne, de manière à laisser à l'amputé une plus arge base de sustentation.

LIST (Frédéric), économiste, né en 1789 dans e Wurtemberg, mort en 1846, fit partie du parle-nent wurtembergeois, en fut exclu à cause de la ıardiesse de ses opinions, passa en 1824 aux États-Unis, où il s'occupa surtout de chemins le fer, et y conçut le plan d'un système général de hemins de fer allemands : de retour dans sa pa-rie (1831), il travailla malgré mille difficultés à e mettre à exécution. Il avait eu dès 1819 la pre-nière conception du *Zollverein* (association doua-ıière des peuples allemands) : cette institution, près avoir été longtemps repoussée, finit par être doptée par presque tous les États de la Confédé-ation germanique; il fonda pour la soutenir un ournal, le *Zollverein-blatt*. Il publia divers au-res écrits qui avaient également pour but la rospérité de l'Allemagne, notamment son *Sys-ème national d'Economie politique* (1840); mais, encontrant partout des obstacles, il se découra-ea, et mit fin à ses jours. Le *Système national* a té traduit en 1851 par M. Richelot, qui y a joint ıne biographie de l'auteur.

LOCOFOCOS, nom du parti radical aux États-Jnis. Les lampes étant venues à s'éteindre dans ın club de démocrates, on les ralluma, dit-on, u moyen d'allumettes chimiques appelées aux États-Unis *locofocos* (c'est-à-dire *tenant lieu de eu*) : de là ce singulier sobriquet.

LOCRÉ DE ROISSY (Guill.), jurisconsulte, né en 758 à Leipsick, de famille française, mort en 1840, tait avocat au Parlement de Paris en 1789. Chargé ın 1794 par Merlin et Cambacérès de classer les ois décrétées jusqu'à cette époque, puis nommé secrétaire rédacteur du Conseil des Anciens en 1795, enfin secrétaire général du Conseil d'Etat sous le Consulat et l'Empire, il put suivre dans toutes ses phases le travail d'enfantement de la législation nouvelle, et rendit un vrai service aux jurisconsultes en publiant les ouvrages suivants, qu'il était mieux que personne en position de ré-diger : *Esprit du Code Napoléon*, 1806, 7 vol. in-8; *Esprit du Code de Commerce*, 1808-1813, 10 vol. in-8; et 1829, 4 vol. in-8; *Esprit du Code de Procédure*, 1816, 5 vol. in-8; *Législation de la France*, 1826-1832, 31 vol. in-8.

LODIANA, ville forte de l'Inde anglaise (Sir-hind), sur la rive gauche d'un bras du Setledge, à 200 k. N. O. de Delhy, à 50 kil. N. O. de Sir-hind; environ 20000 hab. Fabriques de cache-mires. Fondée par les musulmans lorsqu'ils con-quirent l'Inde; possédée longtemps par les Syks, auxquels les Anglais l'enlevèrent; presque dé-truite en 1846 par les Syks, alors en guerre avec les Anglais.

LOISELEUR - DESLONGCHAMPS (Auguste), orientaliste, employé à la Bibliothèque royale, né à Paris en 1805, mort en 1840, était fils d'un savant médecin, connu lui-même par d'excellents ouvra-ges de botanique et d'économie rurale (né à Dreux en 1774, mort en 1850). Il étudia le sanscrit sous Chézy, et publia dans la langue originale un des livres les plus importants de l'Inde an-cienne, les *Lois de Manou* (*Manava-Dharma-Sas-tra*), avec traduction française, 2 vol. grand in-8, 1832-1833. On lui doit encore un *Essai sur les Fa-bles indiennes*, 1838, in-8; l'*Amarakocha*, diction-naire sanscrit, qui n'a été terminé qu'après sa mort, 2 vol. in-4, 1839-1845, et la traduction de quelques épisodes du *Ramayana*.

LORIQUET (le Père J.-N.), célèbre Jésuite, fils d'un maître de pension d'Épernay, né en 1767, mort en 1845, étudia au séminaire de Reims, oc-cupa pendant les premières années de l'émigra-tion une place de précepteur à Anvers, fut en 1796 emprisonné quelques mois comme ayant émigré, entra en 1801 dans la congrégation des Pères de la Foi, qui se fondit plus tard dans la com-pagnie de Jésus, et y devint profès, enseigna avec un zèle infatigable dans plusieurs des maisons de l'ordre, organisa les études avec un grand succès dans quelques-unes, fut en 1814 nommé supé-rieur du petit séminaire de Saint-Acheul, qui, sous son habile direction, s'éleva rapidement au plus haut degré de prospérité, ne quitta ces fonc-tions qu'en 1828, par l'effet des lois sur les con-grégations non autorisées, fut nommé en 1833 supérieur de la maison de Paris, et s'occupa acti-vement jusqu'à sa mort de la direction religieuse d'un grand nombre de couvents. Il a composé ou refait pour ses élèves une foule de livres élémen-taires : grammaire, arithmétique, mythologie, histoire, géographie; la plupart de ces abrégés sont écrits avec une concision élégante; mais son *Histoire de France*, imprimée pour la première fois en 1814, et vingt fois réimprimée depuis, est empreinte d'une partialité notoire, et a été l'objet des critiques les plus vives: cet ouvrage a du reste été considérablement modifié par l'auteur dans les éditions subséquentes. La plupart des li-vres élémentaires du P. Loriquet portent les ini-tiales A. M. D. G. (*ad majorem Dei gloriam*), qui furent remplacées plus tard par un soleil perçant les nuages à l'horizon, avec cette devise : *Lucet, non nocet*. Le P. Loriquet a publié des *Souvenirs de Saint-Acheul*, 1829 et 1830, une histoire de la suppression de sa compagnie sous le titre de *Choi-seul, Pombal et d'Aranda*, et un traité de la *Dé-votion à saint Joseph*. M. Henrion a écrit sa *Vie*.

LOUDIANAH. *Voy.* LODIANA.

LOUIS BONAPARTE, roi de Hollande. *Voy.* BONAPARTE (Louis), au *Supplément*.

LOUIS-PHILIPPE, roi des Français, fils aîné de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans (dit *Philippe-Égalité*), né à Paris en 1773, porta le titre de duc de Chartres jusqu'à la mort de son père (1793), fut confié, ainsi que sa sœur Adélaïde, aux soins de Mme de Genlis, qui lui donna une éducation conforme aux idées philosophiques de l'époque; reçut dès 1785 le brevet de colonel des dragons de Chartres, adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution, courut à la frontière se mettre à la tête de son régiment aussitôt que l'étranger eut envahi le sol français, se signala dès le début dans plusieurs affaires, notamment au combat de Quiévrain, où il rallia les fuyards (28 avril 1792), se couvrit de gloire à Valmy (20 septembre) et surtout à Jemmapes (6 novembre), où il commandait comme lieutenant général et où il décida la victoire; n'en fut pas moins proscrit en 1793, se vit forcé de quitter l'armée avec Dumouriez, son général en chef, pour échapper à une arrestation imminente, mais refusa les offres avantageuses que lui faisait le général autrichien s'il voulait servir contre la France; se réfugia avec sa sœur en Suisse, y vécut sous un faux nom, pauvre, errant de ville en ville, et fut heureux de se placer comme professeur dans le modeste collége de Reichenau (Grisons), où il resta huit mois; quitta cette retraite pour visiter les contrées septentrionales, et pénétra jusqu'au cap Nord; consentit en 1796, sur le vœu du Directoire, à s'embarquer pour l'Amérique, afin d'obtenir l'élargissement de sa mère et de ses frères détenus en France, revint en Europe en 1800, et se fixa en Angleterre, où il se rapprocha des autres membres de la famille de Bourbon; habita sept années, avec les ducs de Montpensier et de Beaujolais, ses frères, la résidence de Twickenham, qu'il ne quitta que pour accompagner à Malte le duc de Beaujolais, son plus jeune frère, atteint d'une maladie mortelle, se rendit de là à Palerme auprès de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, et y obtint la main de la princesse royale Marie-Amélie (25 novembre 1809); reçut peu de mois après de la junte de Séville l'invitation de se rendre en Espagne pour se mettre à la tête du parti national et repousser l'invasion française, se rendit à cet effet en Catalogne, puis à Séville (1810), mais ne fut pas soutenu par ceux même qui l'avaient appelé, et se rembarqua pour la Sicile; revint en France dès qu'il eut appris les événements de 1814, mais fut accueilli très-froidement de Louis XVIII, qui lui refusa le titre d'altesse royale; se vit cependant recherché bientôt après par ce même roi, dès que l'on connut le débarquement de Napoléon (mars 1815), et fut investi d'un commandement supérieur; séjourna de nouveau en Angleterre pendant les Cent-Jours, fut, à son retour, l'objet des défiances de Louis XVIII, ce qui l'obligea à retourner encore une fois à Twickenham; ne rentra définitivement en France qu'en 1817, devint bientôt, par l'effet même de l'état de disgrâce dans lequel il était laissé, un point de ralliement pour les libéraux et les mécontents, s'entoura des notabilités littéraires et politiques de l'époque, et même en dédommagea plusieurs des rigueurs du pouvoir; acquit ainsi une grande popularité, et se trouva tout désigné à l'opinion publique lorsque éclatèrent les événements de 1830; accueillit, dès le 31 juillet, le vœu des députés qui le pressaient de remplir les fonctions de lieutenant général du royaume, fonctions auxquelles Charles X l'appelait de son côté, convoqua les Chambres, qui lui déférèrent la royauté, et reçut la couronne, avec le nom de Louis-Philippe, après avoir prêté serment à la nouvelle constitution, promettant que *la Charte serait désormais une vérité* (9 août).

Le nouveau roi mit tous ses soins à rétablir l'ordre, fortement ébranlé par la révolution: placé entre des partis extrêmes, il adopta une politique de modération et d'équilibre que l'on a désignée sous le nom de *juste-milieu*; toutefois il se montra, selon les circonstances, plus ou moins favorable au *mouvement* ou à la *résistance*; de là divers ministères qui sont assez caractérisés par les noms de leurs chefs: au début, MM. Dupont de l'Eure et Laffitte (1er août et 2 novembre 1830), puis M. Casimir Périer (13 mars 1831), continué par le maréchal Soult (11 octobre 1832); M. Thiers (22 février 1836 et 1er mars 1840), M. Molé (6 septembre 1836 et 15 avril 1837), enfin M. Guizot (29 octobre 1840-23 février 1848). Les principaux événements politiques de ce règne, un des mieux remplis de notre histoire, sont: le refus fait par le roi du trône offert par les Belges à son fils, le duc de Nemours (17 février 1831), l'entrée en Belgique d'une armée française (9 août), qui repousse les Hollandais et consomme la séparation des deux peuples par la prise d'Anvers (23 décembre 1832); le mariage d'une fille du roi, la princesse Louise, avec le roi des Belges (9 août 1832), mariage qui resserre les liens de la Belgique et de la France; l'expédition contre le Portugal dirigée par l'amiral Roussin, qui force l'entrée du Tage (11 juillet 1831) et dicte des conditions à don Miguel; l'occupation d'Ancône par nos troupes (23 février 1832), occupation qui arrête aussitôt les progrès des Autrichiens en Italie; l'énergique répression des insurrections de Lyon (21 novembre 1831 et 9 avril 1834) et de Paris (5 et 6 juin 1832, 13 et 14 avril 1834); l'arrestation à Nantes de la duchesse de Berry, qui tentait de soulever l'Ouest (6 novembre 1832), et sa détention dans la citadelle de Blaye, d'où elle est reconduite hors du territoire; la conclusion du traité de la *Quadruple alliance* entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, pour assurer la paix de la Péninsule troublée par des prétendants (22 avril 1834); le payement, après de longs débats, d'une créance de 25 millions réclamée par les États-Unis (18 avril 1835); l'horrible attentat de Fieschi (*Voy.* ce nom), dirigé contre le roi et ses fils (28 juillet 1835); le vote des lois répressives dites *de septembre* proposées à cette occasion; l'avénement du ministère conciliateur de M. Molé, qui débute par une amnistie (8 mai 1837), mais dont l'action est entravée par une regrettable *coalition*; le mariage du duc d'Orléans, fils aîné du roi, avec une princesse protestante, Hélène de Mecklembourg (mai 1837); la guerre avec les Mexicains, le bombardement et la prise de Saint-Jean d'Ulloa, leur plus forte citadelle, par l'amiral Baudin (27 novembre 1838), et la conclusion d'un traité avec le Mexique; les démêlés avec la république Argentine (1838), auxquels mit fin le traité conclu avec cette république par M. de Mackau (oct. 1840); la demande d'une dotation pour le duc de Nemours, demande dont le rejet entraîne un changement de ministère (1er mars 1840); l'appui donné par le nouveau cabinet au pacha d'Égypte en guerre avec le sultan, et, par suite, la conclusion d'un traité signé entre les grandes puissances, à l'exclusion de la France, pour arrêter les progrès de Méhémet-Ali (15 juillet 1840); la rentrée de la France dans le concert européen par le traité dit *des Détroits*, relatif à l'entrée des Dardanelles et du Bosphore (13 juillet 1841), et par le traité du droit de visite (décembre 1841); la translation en France des restes de Napoléon, déposés solennellement aux Inva-

lées (15 décembre 1840), et l'inauguration de la colonne de la grande armée à Boulogne (15 août 1841); la mort déplorable du duc d'Orléans (13 juillet 1842), et le vote de la loi qui défère la régence au duc de Nemours; l'occupation par l'amiral Du Petit-Thouars des îles Marquises (1er mai 1842) et de la Société (septembre 1842-novembre 1843); un traité de commerce conclu avec la Chine (24 octobre 1844); une convention avec l'Angleterre pour la suppression de la traite (29 mai 1845); le mariage du duc de Montpensier avec la sœur de la reine d'Espagne, effectué malgré l'opposition du cabinet anglais (10 octobre 1846). — Pendant le même temps, notre domination s'étendait en Afrique, où les fils du roi prenaient la part la plus active et la plus glorieuse à nos succès (*Voy.* ALGÉRIE, et ci-après l'article du duc d'ORLÉANS). — En outre, un grand nombre de lois étaient rendues sur les matières les plus importantes, telles que la presse (8 octobre et 29 novembre 1830, 18 août 1835), le jury (11 janvier 1831), la garde nationale (22 mars 1831), les élections (19 avril), la réforme du Code pénal (7 décembre 1831 et 28 avril 1832), la répression de la traite (15 janvier 1831) et l'émancipation progressive des esclaves; le régime des aliénés (30 juin 1838) et la réforme des prisons (18 mai 1844); l'instruction primaire (28 juin 1833), les écoles de médecine et de pharmacie (27 septembre et 13 octobre 1840), et la fondation d'une école française à Athènes (11 septembre 1846). les encouragements à donner aux caisses d'épargne (22 février 1837 et 22 juin 1845), la suppression des maisons de jeu et de la loterie (1er janvier 1838, 1er janvier 1839), le travail des enfants dans les manufactures (13 mars 1822), le recrutement de l'armée (26 avril 1843). — Enfin, un grand nombre de monuments et de travaux d'utilité publique étaient entrepris ou achevés, entre autres la colonne de Juillet et la colonne de Boulogne, l'Arc de triomphe, la Madeleine, Notre-Dame de Lorette, Saint-Vincent de Paul, l'hôtel de ville de Paris, le palais du quai d'Orsay, les ponts Louis-Philippe et du Carrousel, l'hôpital Louis-Philippe; les châteaux royaux étaient splendidement restaurés aux frais du roi; le palais de Versailles était converti en un magnifique musée historique consacré *à toutes les gloires de la France* (1837); Paris était entouré de fortifications (1840-46), ainsi que Lyon et Grenoble; la construction des grandes lignes de chemins de fer était décrétée (loi du 8 juin 1842).

Un règne si prospère finit cependant par une grande catastrophe : depuis longtemps des réformes étaient réclamées dans le système électoral et parlementaire; plusieurs propositions avaient été faites à cet égard (notamment par MM. de Rémilly, le 15 juin 1840; Pagès et Mauguin, 6 avril 1841; Ducos, 14 février 1842; de Sade, 4 mars 1843, etc.), mais toutes avaient été rejetées : de là un mécontentement et une agitation qui, à la fin de 1847 et au commencement de 1848, furent exaltés encore par les banquets de réformistes qu'avaient organisés et que présidaient les chefs de l'opposition. Un banquet annoncé à Paris pour le 22 février ayant été défendu, il s'ensuivit une collision; le roi, pour éviter l'effusion du sang, changea son ministère au lieu de résister, et forma un cabinet favorable à la réforme (23 février); puis, les concessions ne suffisant plus et la lutte s'étant inopinément ranimée, il abdiqua en faveur de son petit-fils le comte de Paris (24); mais cette abdication fut considérée comme non avenue : un gouvernement provisoire fut établi, et la République aussitôt proclamée. Obligé de fuir avec sa famille, Louis-Philippe retourna une dernière fois en Angleterre, où il prit le nom de comte de Neuilly; il y mourut le 26 août 1850, au château de Claremont, dans sa 77e année.

Louis-Philippe a été jugé très-diversement. Tous reconnaissent en lui une haute capacité; mais ses adversaires l'ont accusé, les uns d'avoir usurpé, en acceptant la couronne au détriment de l'héritier légitime, le duc de Bordeaux; les autres d'avoir manqué à son origine en comprimant l'esprit libéral et en refusant obstinément des réformes qui eussent été sans danger; d'avoir faussé le gouvernement constitutionnel en faisant prédominer sa volonté personnelle; d'avoir favorisé ou toléré la corruption politique; d'avoir voulu la paix à tout prix; la plupart l'accusaient de thésauriser, tandis qu'il contractait plus de trente millions de dettes dans un intérêt public. Ses amis, repoussant toutes ces imputations comme autant d'indignes calomnies, opposent à la plupart des réponses péremptoires, et proclament Louis-Philippe un des plus sages rois qui aient régné sur la France. En attendant l'arrêt définitif de l'impartiale histoire, on doit reconnaître dès à présent que ce prince respecta constamment la Charte qu'il avait jurée; qu'il réussit à rétablir l'ordre à l'intérieur, à maintenir la paix à l'extérieur, que la France a joui sous son règne de la liberté la plus étendue, de la prospérité la plus grande; qu'il encouragea de tout son pouvoir les lettres, les arts, l'industrie, enfin qu'il donna aux travaux publics une immense impulsion : aussi avait-il mérité d être surnommé le *Napoléon de la paix*. En outre, il offrit sur le trône l'exemple des vertus privées, éleva ses fils dans des sentiments tout nationaux, et répandit sur les malheureux de toute opinion d'innombrables bienfaits, admirablement secondé en cela par la reine Amélie; enfin il se montra clément envers ses ennemis, et se refusa toujours à relever l'échafaud politique. — Néanmoins, peu de princes ont été l'objet d'attentats aussi répétés : indépendamment des conspirations de toute espèce dirigées contre son trône, sa vie fut attaquée sept fois : une première, le 19 novembre 1832, par une main qui resta incertaine, et depuis par Fieschi (28 juillet 1835), Alibaud et Meunier (25 juin et 27 décembre 1836), Darmès (22 octobre 1840), Lecomte, Joseph Henri (16 avril et 29 juillet 1846).

Louis-Philippe eut un grand nombre d'enfants : 1° Ferdinand, duc d'Orléans, né en 1810, mort en 1842, marié à la princesse Hélène de Mecklembourg, dont il eut deux fils, Louis-Philippe, comte de Paris, né en 1838, et Ferdinand, duc de Chartres, né en 1840; 2° Louise, née en 1812, mariée au prince Léopold, roi des Belges, morte en 1850; 3° Marie, née en 1813, mariée au prince Alexandre de Wurtemberg, morte en 1839; 4° Louis-Charles, duc de Nemours, né en 1814, marié à une princesse de Saxe-Cobourg-Gotha; 5° Clémentine, née en 1817, mariée à un prince de Saxe-Cobourg-Cohari; 6° François-Ferdinand, prince de Joinville, né en 1818, marié à une princesse impériale du Brésil; 7° Henri-Eugène, duc d'Aumale, né en 1822, marié à une princesse de Naples; 8° Antoine-Philippe, duc de Montpensier, né en 1824, marié en 1846 à la princesse Louise, sœur de la reine d'Espagne.

L'*Histoire de Louis-Philippe* a été écrite par MM. Am. Boudin et Félix Mouttet, 1846, 2 vol. in-8; par M. Capefigue (l'*Europe depuis l'avénement de Louis-Philippe*, 10 vol. in-8); par M. Alexandre Dumas (*Louis-Philippe, Histoire de sa vie politique et privée*), 1852, 2 vol. in-8, et par V. de Nouvion, 1857-58, 6 vol. in-8. M. A. Boullée a donné des *Études biographiques sur Louis-Philippe*, 1849; M. de Montalivet, *Le roi Louis-Philippe et sa liste civile*, 1850. M. Fr. Groiseilliez, en 1851, et

M. Granier de Cassagnac, en 1857, ont publié l'*Histoire de la chute de Louis-Philippe*. L'*Histoire de dix ans*, par Louis Blanc (1840, continuée par l'*Histoire de huit ans* d'Élias Regnault, 1851), et la *Biographie de Louis-Philippe*, par M. Michaud (1849), ne sont que des œuvres de parti. Louis-Philippe a laissé lui-même de précieux *Mémoires* sur sa vie, auxquels il a travaillé jusqu'à sa mort : ils n'ont pas encore paru.

LOUISE (d'Orléans), reine des Belges, l'aînée des filles de Louis-Philippe, née à Palerme en 1812, fut mariée en 1832 à Léopold (de Saxe-Cobourg), roi des Belges, comme un gage d'union entre la France et la Belgique. Elle ne se fit remarquer sur le trône que par ses vertus et son inépuisable charité, gagna tous les cœurs, et mourut peu de semaines après son père, dont les malheurs l'avaient fortement ébranlée. Elle laissait deux fils, Léopold, duc de Brabant, né en 1835; Philippe, comte de Flandres, né en 1837.

LOWE (sir Hudson), gouverneur de Sainte-Hélène, né en 1770 en Irlande, mort en 1844, avait combattu les Français en Italie, où il se laissa surprendre dans l'île de Capri (1808), et avait le grade de colonel lorsqu'il fut chargé, en 1815, de garder l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène. Exagérant sans doute les ordres qu'il avait reçus, il fit subir à l'illustre prisonnier toutes sortes de vexations, qui hâtèrent sa fin : il acquit par là une triste célébrité. Il fut à son retour nommé lieutenant général (1823), et fut richement récompensé par son gouvernement; mais il perdit la plus grande partie de sa fortune dans de folles spéculations. Il a laissé des *Mémoires*, publiés par son fils (Londres, 1845), où il cherche à justifier sa conduite; ces *Mémoires* ont été traduits en français en 1853.

LYNCH (John), colon de la Caroline au XVIe siècle, que ses concitoyens, par une résolution connue sous le nom de *Lynch law* (loi de Lynch), investirent d'un pouvoir discrétionnaire afin de juger sommairement et de réprimer immédiatement les désordres inséparables d'une colonie naissante. Cette mesure, commandée par la nécessité, a depuis été adoptée par plusieurs autres États de l'Amérique du Nord pour des circonstances semblables : il en a été fait depuis 1848 de fréquentes applications en Californie.

M

MACAREL (M.-A.), un des fondateurs de l'enseignement administratif en France, né en 1792, mort en 1851, fils d'un conseiller à la cour d'Orléans, fut quelque temps secrétaire du ministre de la marine, acheta en 1819 une charge d'avocat au Conseil d'État, remplit, à partir de 1828, la chaire de droit administratif à l'École de droit, entra en 1830 au Conseil d'État comme maître des requêtes, et devint bientôt conseiller titulaire; fut appelé par M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, à la direction de l'administration départementale et communale, eut dans ce poste à préparer plusieurs lois des plus importantes, fut, lors de la réorganisation du Conseil d'État en 1849, élu un des premiers par l'Assemblée nationale, et fut porté par ses collègues à la présidence de la section d'administration. Macarel avait dès 1818 publié des *Éléments de jurisprudence administrative*; il les compléta en 1828 par son traité des *Tribunaux administratifs*. Le *Cours de droit administratif* qu'il avait professé à l'École de droit, et qui résume toutes ses recherches, a paru en 1842 et 43, 4 vol. in-8.

MACCARTHY (le père Nic. Tulte de), éloquent prédicateur catholique, né en 1769 à Dublin, était fils du comte irlandais Justin de Maccarthy, célèbre bibliophile (1744-1811), qui était venu s'établir en France. Interrompu dans ses études ecclésiastiques par la Révolution, il ne fut ordonné prêtre qu'en 1814; il entra en 1818 dans l'ordre des Jésuites, se voua à la prédication, se fit entendre avec le plus grand succès dans les principales villes de France et de l'étranger, à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Toulouse, à Strasbourg, où il émut tout le protestantisme, ainsi qu'à Rome, à Turin, à Chambéry, à Annecy, et mourut dans cette dernière ville en 1833. Son éloquence brillait par le choix des preuves, la richesse de l'élocution, la noblesse et la vérité des mouvements, et par une action vive et touchante. Ses *Sermons* ont été imprimés après sa mort, en 1834, 3 vol. in-8, et 1839, 4 vol. in-12, avec une *Notice* de M. l'abbé Deplace.

Maccarthy (Jacq.), géographe, d'une famille irlandaise étrangère à celle du précédent, né en 1785 à Cork, mort en 1835, fut amené jeune en France, s'enrôla à 17 ans, fit avec distinction les guerres de l'Empire, fut licencié en 1815 avec le grade de chef de bataillon, entreprit sans succès des spéculations commerciales, puis se fit instituteur et traducteur, et obtint enfin un emploi au dépôt de la guerre où il fut chef par intérim de la section de statistique. On lui doit un *Dictionnaire universel de Géographie*, 2 vol. in-8, 1835, ouvrage estimé; un *Choix de Voyages modernes*, 10 vol. in-8, 1821-22, et des traductions d'ouvrages historiques ou géographiques anglais. — Son fils, officier distingué, s'est surtout occupé de la géographie de l'Algérie.

MACKAU (Armand, baron de), amiral français, né à Paris en 1788, d'une famille originaire d'Irlande, qui a fourni à la France plusieurs diplomates, mort en 1855, entra dans la marine à 16 ans, se distingua en 1811, n'étant encore qu'enseigne provisoire, en s'emparant, avec le brick *l'Abeille*, d'un brick anglais beaucoup mieux armé, fut en récompense promu immédiatement par l'Empereur lui-même au grade de lieutenant de vaisseau, fut nommé capitaine de frégate dès l'année suivante, après avoir capturé plusieurs corsaires: eut à remplir, depuis la paix, plusieurs missions des plus délicates, dont il s'acquitta avec le plus grand succès, dirigea notamment les négociations avec Haïti, porta en 1825 au Port-au-Prince l'ordonnance qui reconnaissait l'indépendance de la colonie et sut aplanir les difficultés qui se présentaient dans l'exécution, fut, à son retour, investi, avec le grade de contre-amiral, du commandement en chef de la station des Antilles, obtint, sans coup férir, de la Nouvelle-Grenade, réparation d'une insulte faite dans Carthagène au consul français (1833), signa en 1840, avec le gouvernement de la Plata, un traité de paix destiné à mettre un terme aux différends survenus entre cette république et la France, devint bientôt après vice-amiral et pair de France, fut appelé en 1843 au ministère de la marine, qu'il administra pendant 4 ans, s'attachant à augmenter la flotte, à assurer son approvisionnement, à développer la marine à vapeur, à hâter, mais avec prudence, l'affranchissement des noirs. Il fut élevé en 1847 à la dignité d'amiral de France. Homme loyal, d'un

aractère généreux, d'un jugement sûr, administrateur éclairé, consciencieux, le baron de Mackau joignait à la dignité et à l'autorité du commandement la bienveillance et l'affabilité : aussi était-il chéri de tous autant que respecté. Il a paru en 1853, dans la *Galerie des membres du Sénat*, une bonne *Notice sur l'amiral de Mackau*.

MACTA (la), c'est-à-dire *le gué*, cours d'eau de l'Algérie (prov. d'Oran), formé par la réunion de l'Habrah, du Sig et de l'Hammann, se jette dans la Méditerranée entre Arzew et Mostaganem. Le général Trézel combattit Abd-el-Kader près de son embouchure, et y subit un échec (28 juin 1835).

MAGENDIE (François), célèbre physiologiste, né à Bordeaux en 1783, mort en 1855, était fils d'un médecin distingué. Il suivit les hôpitaux de Paris dès l'âge de 15 ans et acquit une grande dextérité dans l'art de disséquer, ce qui le fit choisir de bonne heure pour prosecteur de la Faculté, puis pour chef des travaux anatomiques. Fidèle à la méthode de Harvey et de Haller, il s'efforça de ramener la physiologie à la méthode expérimentale, et entreprit, pour découvrir les phénomènes de la vie et surprendre pour ainsi dire la nature sur le fait, une longue série de recherches qu'il poursuivit pendant toute sa carrière scientifique : il soumit dans ce but une foule d'animaux vivants à des expériences dont l'utilité a dû faire excuser la cruauté. Il donna ainsi une nouvelle impulsion à la science et fit école. Le mérite de ses travaux le fit appeler aux postes médicaux les plus importants : il fut médecin de la Salpêtrière, puis de l'Hôtel-Dieu, professeur de physiologie au Collége de France, président du comité consultatif d'hygiène; en outre, il fut nommé membre de l'Académie de Médecine dès sa fondation et peu après élu membre de l'Académie des Sciences. Ses principaux ouvrages sont : *Précis élémentaire de physiologie*, 1816, dont il a paru plusieurs éditions : *Leçons sur les phénomènes physiques de la vie*, 1836-42; *Leçons sur les fonctions et les maladies du système nerveux*, 1839; *Recherches sur le liquide céphalo-rachidien*, 1842. On lui doit aussi un *Formulaire pour la préparation de plusieurs nouveaux médicaments* (noix vomique, sels de morphine, etc.), 1821, et de savants mémoires *sur le cerveau*, *sur l'usage du voile du palais et de l'épiglotte*, *sur le vomissement*, *sur l'œsophage*, *sur l'emploi de l'acide prussique dans les maladies*, *sur la gravelle*, *sur la gélatine*, dont il démontra, contre Darcet, l'insuffisance comme aliment, etc. Il avait fondé, en 1821, un *Journal de physiologie*, et il a pris part à la rédaction du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* (1820, etc.).

MAÏ (Angelo), savant cardinal, né en 1782 à Schilpario (diocèse de Bergame), mort en 1854, entra dans la compagnie de Jésus en 1799, fut envoyé à Naples en 1804 pour y enseigner les humanités, puis à Milan, où il fut attaché à la bibliothèque Ambrosienne; fit une étude particulière de la paléographie et des manuscrits, notamment des *palimpsestes*, fort négligés jusqu'à lui; réussit à y découvrir des ouvrages ou des fragments inédits, et fit paraître à partir de 1813 une série de publications du plus grand intérêt pour la philologie grecque et latine, notamment des fragments d'*Homère* (avec peintures antiques), de *Fronton*, d'*Antonin*, de *Marc Aurèle*, d'*Appien*, de *Symmaque*, de *Denys d'Halicarnasse*, de *Plaute*, d'*Isée*, de *Thémiste*, d'*Eusèbe*, de *Porphyre*, de *Philon le Juif*, des *Livres sibyllins*, d'anciens *Commentaires sur Cicéron*, *sur Virgile*, etc. Appelé en 1819 par Pie VII au poste de premier bibliothécaire de la Vaticane, il justifia bientôt ce choix par de nouvelles découvertes, telles que celle de la *Rhétorique de Julius Victor* et de fragments de droit romain antérieurs à Justinien; enfin il parvint à reconstruire, à l'aide des *palimpsestes*, la plus grande partie d'un des ouvrages les plus regrettés de Cicéron, le *De Republica*. On lui doit, en outre, un *Catalogue des manuscrits égyptiens de la bibliothèque du Vatican*, deux grands recueils intitulés : *Scriptorum veterum nova collectio e Vatic. codd. edita*, 1827-38, 10 vol. in-4, et *Classici scriptores e Vatic. codd. editi*, 1828 et suiv., 10 vol. in-4, un *Spicilegium romanum*, 1844, 10 vol., une *Nouvelle bibliothèque des SS. Pères*, 6 vol., enrichie d'une foule d'écrits retrouvés par lui. A. Maï fut honoré des plus hautes dignités de l'Église romaine : après avoir été chanoine de la basilique du Vatican, secrétaire de la congrégation de la Propagande, il reçut le chapeau de cardinal en 1837; il présida successivement en cette qualité la congrégation des *Livres de l'Église orientale*, celle de *l'Index*, et enfin celle du *Concile*. Il ne cessa, jusqu'à sa mort, de partager ses soins entre les devoirs que lui imposaient ses fonctions et ses savantes recherches.

MALAKOFF (tour), la plus forte de celles qui défendaient Sébastopol, fut emportée d'assaut le 8 septembre 1855 par les troupes françaises que commandait le général Pélissier : ce qui amena l'évacuation immédiate de Sébastopol. Le vainqueur fut fait maréchal et duc de Malakoff.

MAISTRE (le comte Xavier DE), frère cadet du célèbre comte Joseph de Maistre, né en 1764 à Chambéry, était officier du roi de Sardaigne lorsque la Savoie fut conquise par la République française. Il chercha un asile en Russie, où son frère résidait comme envoyé extraordinaire de la Sardaigne près de l'Empereur, y prit du service, se distingua dans la guerre contre la Perse et gagna le grade de général-major; se maria à Saint-Pétersbourg après la campagne, revit un instant sa patrie, mais retourna bientôt se fixer en 1817 en Russie, où il mourut en 1852, presque nonagénaire. Il s'était fait connaître dès l'âge de 30 ans par le *Voyage autour de ma chambre*, ingénieux et piquant badinage, qu'il écrivit comme en se jouant (Turin, 1794), et auquel fait suite l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*, qu'il donna beaucoup plus tard. Après un long intervalle, il publia en 1811 le *Lépreux de la Cité d'Aoste*, récit touchant d'un fait réel, en 1815 le *Prisonnier du Caucase*, et en 1817 la *Jeune Sibérienne*, nouvelles pleines d'intérêt, où l'on trouve la peinture fidèle de mœurs qui nous sont totalement étrangères. Ce peu d'écrits, dont il eût été facile à l'auteur d'augmenter le nombre s'il n'avait été trop modeste ou trop enclin à la paresse, ont suffi pour lui faire une réputation européenne et pour le placer au rang des bons écrivains de notre langue. Ami des arts, M. X. de Maistre peignait lui-même avec succès le paysage. Il était en même temps habile chimiste et il présenta à l'Académie des Sciences de Turin, dont il était membre, plusieurs savants Mémoires, parmi lesquels on remarque ses recherches sur l'oxydation de l'or et sur l'application de l'oxyde d'or à la peinture. Ses *Œuvres littéraires* ont été réunies par M. Valery en 3 vol. in-18, Paris, 1825.

MARIA II, reine de Portugal, plus connue sous le nom de *dona Maria da Gloria*, née en 1819 à Rio-Janeiro, morte en 1853, était fille de don Pedro, alors prince royal (*Voy.* PEDRO au corps du *Dictionnaire*). Elle fut proclamée en 1826 reine de Portugal par suite de l'abdication de son père, qui resta empereur du Brésil, et fut mise sous la tutelle de son oncle don Miguel, à qui elle était fiancée; mais ce prince ayant dès l'année suivante usurpé la couronne et aboli la Constitution, don Pedro se

vit forcé de revenir en Europe pour rétablir sa fille : il n'y réussit qu'au bout de 5 années et au prix des plus grands sacrifices. Après l'expulsion de don Miguel (1834), dona Maria fut déclarée majeure par les cortès, et la Constitution fut remise en vigueur. Son règne fut troublé par les intrigues des partisans de don Miguel et par l'opposition des libéraux : en 1851, après un mouvement militaire à la tête duquel s'était mis le maréchal Saldanha, la Constitution fut modifiée dans un sens plus démocratique, et la reine se vit contrainte à signer l'*Acte additionnel* qui sanctionnait cette modification. Dona Maria avait été mariée en 1835 au duc Auguste de Leuchtenberg. Ce prince étant mort la même année, elle épousa en 1836 le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg Gotha, dont elle eut 7 enfants. Après une courte minorité, l'aîné, né en 1837, a été proclamé roi en 1855 sous le nom de Pedro V.

MARIE (Société des Clercs de), ou MARISTES, congrégation religieuse fondée en 1818 à Bordeaux par l'abbé Cheminade, docteur de Sorbonne, et autorisée par ordonnance royale en 1825, a pour but de donner à la jeunesse une éducation chrétienne. Elle se compose de prêtres et de laïques qui n'affectent aucun costume particulier et qui vivent de la vie commune. Elle est répandue en France, en Suisse, en Allemagne, aux États-Unis ; le siége de l'administration est à Bordeaux. Elle dirige des colléges (notamment, à Paris, le collége Stanislas, depuis 1855), des institutions, des écoles primaires, des écoles industrielles, des fermes-modèles. A la différence des frères des Écoles chrétiennes, les Maristes peuvent aller seuls et recevoir des rétributions.

MARIE-LOUISE, reine d'Espagne, fille de Philippe, duc de Parme, née en 1754, fut mariée dès 1765 au prince des Asturies (Charles IV), qui monta sur le trône en 1788. Elle maîtrisa facilement son faible époux, mais se laissa elle-même dominer par un indigne favori, Manuel Godoy (*Voy.* ce nom au *Supplément*) : elle s'aliéna ainsi le cœur de ses sujets et se brouilla avec son propre fils (Ferdinand VII). Attirée en France ainsi que Charles IV, elle appuya, au détriment de son fils, l'abdication du roi en faveur de Napoléon (1808). Reléguée d'abord à Fontainebleau, puis à Marseille, elle finit par se fixer à Rome, où elle mourut délaissée en 1819.

MARIE-LOUISE, reine d'Étrurie, 3e fille de la précédente et du roi d'Espagne (Charles IV), née en 1782, fut mariée dès 1798 à Louis de Bourbon, fils aîné du duc de Palerme, qui reçut en 1801 la Toscane (érigée en royaume d'Étrurie) en échange du duché de Parme. Elle perdit son époux en 1803, resta régente et se livra tout entière à son goût pour le faste et le plaisir ; mais elle se vit dépossédée par les Français en 1807 (*Voy.* ÉTRURIE), et retourna auprès de son père, dont elle partagea bientôt la captivité en France. En 1814, elle ne put rentrer en possession ni de la Toscane, ni du duché de Parme, qui fut donné à une autre Marie-Louise, la veuve de Napoléon, et se vit obligée d'accepter le duché de Lucques pour son fils Charles ; elle mourut en 1824. On a d'elle des *Mémoires*, trad. en français par Lemierre d'Argy, 1814, et insérés dans la *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution*.

MARIE-LOUISE, impératrice de France, née en 1791, morte en 1847, fille de François Ier, empereur d'Autriche, fut épousée en 1810 par l'empereur Napoléon, qui avait fait de ce mariage une condition de la paix avec l'Autriche, croyant par là cimenter l'union des deux pays, et en même temps relever et affermir sa propre dynastie. Elle fut reçue en France avec enthousiasme, donna le jour l'année suivante à un fils qui fut salué en naissant du titre de roi de Rome (*Voy.* REICHSTADT), fut pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814 proclamée régente, mais n'en eut jamais que le nom, laissant à d'autres tout le pouvoir ; abandonna Paris à l'approche des alliés, et se retira à Blois avec le roi Joseph, sans avoir rien tenté pour sauver l'empereur et le pays ; se laissa sans murmure, après la première abdication de Napoléon, éloigner de l'empereur et séparer de son fils, et protesta même publiquement contre le retour de Napoléon en 1815. Pour prix de sa docilité, elle reçut du congrès de Vienne le duché de Parme, à titre de possession viagère ; c'est là qu'elle passa le reste de ses jours, vivant avec le comte de Neipperg (*Voy.* ce nom), général autrichien, qui lui avait été donné par la cour pour guide et pour ministre, et dont elle eut trois enfants ; elle s'unit à lui, dès qu'elle fut veuve, par un mariage *morganatique*. Femme nulle, Marie-Louise fut également au-dessous de sa prospérité et de son infortune ; elle ne sut être ni impératrice, ni veuve, ni mère.

MARIPOSA, rivière aurifère de Californie, le plus méridional des affluents de droite du San-Joaquim, donne son nom à un comté où se trouvent de riches *placers*.

MARISTES. *Voy.* MARIE (Société de).

MARMONT (Aug.-Fréd.-Louis VIESSE DE), duc de Raguse, maréchal de France, né en 1774 à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), d'une famille noble, mort en 1852, était fils d'un officier distingué. Pourvu d'un brevet de sous-lieutenant dès 1789, il fut placé néanmoins à l'École de Châlons pour se former au service de l'artillerie, se trouva au siége de Toulon, où il connut Bonaparte, qui le prit en affection et l'emmena en Italie comme aide de camp ; déploya une brillante valeur à Lodi, à Castiglione, au combat de Saint-Georges, etc. ; fut, après la campagne, nommé colonel et chargé de porter au Directoire les drapeaux pris sur l'ennemi ; fit partie de l'expédition d'Égypte (1798), eut une part décisive à la prise de la citadelle de Malte, et enleva de sa main le drapeau de l'ordre, ce qui lui valut le grade de général de brigade ; se distingua également à l'assaut d'Alexandrie, à la bataille des Pyramides ; revint en France avec Bonaparte (1799), et concourut de tout son pouvoir au coup d'État du 18 brumaire, après lequel il fut nommé conseiller d'État ; commanda l'artillerie au passage du mont Saint-Bernard, contribua puissamment à la victoire de Marengo, après laquelle il fut fait général de division (1800) ; coopéra, dans la campagne de 1805, à la prise d'Ulm, occupa la Styrie, puis passa en Dalmatie, se maintint dans Raguse malgré les attaques des Russes et des Monténégrins, qu'il battit à Castel-Nuovo avec des forces très-inférieures (1806) ; administra pendant deux ans la Dalmatie avec un zèle et un talent qui lui valurent le titre de duc de Raguse (1808) ; rejoignit la grande armée la veille de la bataille de Wagram, fut, après la victoire, chargé de la poursuite de l'ennemi, le battit à Znaïm (10 juillet 1809), contraignit par cette victoire l'archiduc Charles à faire des propositions de paix, et reçut en récompense le bâton de maréchal sur le champ de bataille même ; fut, après la conclusion de la paix, nommé gouverneur général des provinces illyriennes, montra dans ce poste autant de sagesse que d'habileté, et sut se concilier l'affection du pays conquis ; prit en 1811 le commandement de l'armée de Portugal, en remplacement de Masséna ; fit heureusement sa jonction avec le maréchal Soult, vola spontanément au secours de Badajoz, dont il fit lever le siége, et réussit pendant

15 mois à tenir Wellington en échec; mais fut atteint d'un coup de canon au début de la funeste bataille des Arapiles (près de Salamanque), et se vit arracher la victoire (22 juillet 1812); reparut peu de mois après en Allemagne, quoique à peine guéri de ses blessures; combattit à la tête du 6e corps à Lutzen, à Bautzen, à Wurtzen, à Dresde, à Leipsick, où il protégea la retraite et fut blessé de nouveau; joua un des rôles les plus importants pendant la désastreuse campagne de 1814, défendit longtemps les bords du Rhin, mais fut forcé de se replier devant les forces réunies de la Sainte-Alliance; se trouva au combat de Brienne, couvrit la retraite de l'armée à Rosnay (Aube), et rejeta l'ennemi au delà de la Voire; détruisit à Champaubert le corps du général russe Alsuvief et fit ce général prisonnier; puis, après avoir payé de sa personne à Vauchamps, surprit dans Étoges et enleva la division du général Duroussof, chassa Blücher de Meaux, le battit au Gué-à-Trem, près de cette ville, et l'éloigna de Paris; puis marcha en toute hâte à la défense de la capitale, menacée par une autre armée; livra le 30 mars, avec des troupes décimées et exténuées par des marches forcées, une bataille désespérée sur les hauteurs de Chaumont et de Belleville, poursuivit le combat avec un courage héroïque pendant plusieurs heures, même après avoir reçu du roi Joseph l'autorisation de traiter; demanda une suspension d'armes quand toute défense fut devenue impossible; évacua aussitôt Paris et se retira en bon ordre avec son corps d'armée à Essonne, près de Fontainebleau. Là, reconnaissant l'impossibilité de lutter plus longtemps, il traita avec le gouvernement provisoire et avec les alliés: par ce traité, qu'il conclut sans en avoir reçu mission, il rendit inévitable l'abdication de l'Empereur et se fit accuser de défection ou même de trahison; il tenta cependant, mais en vain, de faire reconnaître le roi de Rome et la régence. Il fut comblé de faveurs par Louis XVIII, qui le nomma pair de France et major général de la garde royale. Chargé en juillet 1830 de réprimer dans Paris le soulèvement excité par les ordonnances de Charles X, il obéit, quoique désapprouvant lui-même les mesures pour lesquelles il lui fallait combattre. Après la chute du roi, il accompagna ce prince jusqu'à Cherbourg à la tête d'un détachement de la garde royale. Privé par le nouveau gouvernement de son grade et de ses traitements, il supporta dignement sa disgrâce et ne prit aucune part aux intrigues politiques; il se retira en Autriche, visita la Hongrie, la Russie méridionale, la Turquie, et alla terminer ses jours à Venise. Ses restes furent rapportés à Châtillon, où de grands honneurs lui furent rendus par toute la population. — Marmont doit être compté parmi nos plus braves et nos plus habiles généraux, et s'il fût mort après la bataille de Paris, sa gloire serait sans tache; mais les événements de 1814 et de 1830 ont fait oublier ses services, et pendant longtemps son nom a été voué à la haine publique. Cependant il a cherché, dans plusieurs écrits, à justifier sa conduite, et il a protesté en toute occasion de son amour pour son pays; dans son exil, il avait pris pour devise : *Patriæ totus et ubique*. De nos jours une sorte de réhabilitation a été plusieurs fois tentée en sa faveur (*Voir* notamment les art. de M. Sainte-Beuve dans le *Constitutionnel* du 5 avril 1852 et des lundis suiv.). — Savant distingué, Marmont était depuis 1816 membre libre de l'Académie des Sciences. Il s'est aussi beaucoup occupé d'industrie : il avait créé à Châtillon, avec d'immenses sacrifices, des forges importantes qui sont aujourd'hui une des richesses du pays. Les habitants de Châtillon ont, en reconnaissance, donné son nom à une rue et à une place de la ville. —Marmont a publié une relation de ses voyages, aussi instructive que bien écrite (*Voyage en Hongrie, en Russie*, etc., Paris, 1837, 4 vol. in-8); on lui doit en outre l'*Esprit des institutions militaires* (1845), petit écrit qui, au jugement du maréchal Bugeaud, devrait être le *vade-mecum* de tout officier. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été publiés de 1856 à 1857, en 8 vol. in-8, et qui, loin de le réhabiliter, ont soulevé de nombreuses et de vives réclamations.

MARNES (le comte DE). *Voy.* ANGOULÊME (duc D'), au *Supplément*.

MARRAST (Armand), publiciste, né en 1802 à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), exerça pendant quelques années les fonctions de maître d'étude au collége Louis-le-Grand et à l'École normale, débuta comme écrivain en 1829 par un *Examen critique du cours de philosophie de M. Cousin*, où le savant professeur était peu ménagé, se consacra à la politique après la révolution de 1830, fut un des fondateurs de la *Tribune* et se livra dans ce journal à de violentes attaques contre le gouvernement, qui le firent condamner en 1834 à l'emprisonnement, prévint l'application de la peine en se réfugiant en Angleterre, où il se maria, devint, à partir de 1841, le rédacteur en chef du *National*, contribua de tout son pouvoir à la révolution de 1848 et à la proclamation de la République, fit partie du gouvernement provisoire et remplit, après Garnier-Pagès, les fonctions de maire de Paris, fut élu représentant à l'Assemblée nationale, exerça dans cette assemblée une grande influence et en devint le président, prit la plus grande part à la rédaction de la nouvelle Constitution et la promulgua en en faisant lecture publique sur la place de la Concorde; ne put néanmoins se faire réélire en 1849, vit, au 2 décembre 1851, abolir sa Constitution, et mourut peu après (11 mars 1852), pauvre et délaissé.

MARRYAT (le capitaine Francis), marin et romancier anglais, né à Londres en 1792, mort en 1848, était fils d'un riche négociant des Indes occidentales. Il entra de très-bonne heure dans la marine militaire, parvint au grade de capitaine, après avoir pris une part glorieuse à plusieurs combats, et ne commença qu'assez tard, en 1829, sa carrière littéraire. Il publia depuis cette époque une trentaine de romans, presque tous maritimes, qui se succédèrent avec une étonnante rapidité, et qui obtinrent un succès populaire, dû surtout à la vérité des descriptions et à la gaieté des personnages. Les principaux sont : *Peter Simple*, *Jacob Fidèle*, *le Midshipman aisé*, *l'Officier de marine*, *le Vieux Commodore*, *le Vaisseau Fantôme*, *le Pauvre Jack*, *Percival Keene*. Il publia en 1839 le *Journal d'un voyage en Amérique*, avec des observations piquantes sur les mœurs et les institutions du pays, qui causèrent aux États-Unis une vive irritation. Ses romans ont été traduits par MM. Defauconpret, Albert de Montémont et Razey.

MARS (Mlle), grande comédienne, fille de l'acteur Monvel et d'une actrice du nom de Mars, née en 1779, morte en 1847, débuta dès l'âge de 13 ans, joua d'abord sur les théâtres Montansier et Feydeau, puis se fixa au Théâtre-Français. Remarquable dès ses débuts par sa beauté, sa grâce et par un organe enchanteur, elle laissait cependant à désirer pour le jeu et eut quelque peine à percer; mais elle se forma par l'étude et atteignit une telle perfection qu'elle mérita le surnom d'*inimitable*. Après avoir longtemps joué les *ingénues* et les *jeunes premières*, elle remplaça en 1812 Mlle Contat dans les *grandes coquettes*. Par un

privilége bien rare, elle sut charmer le public jusque dans un âge avancé, et ne quitta définitivement la scène qu'en 1841, à 62 ans. Elle mourut chrétiennement. Outre les rôles d'*Agnès*, *Henriette*, *Victorine*, *Célimène*, *Araminte*, *Elmire*, etc., de l'ancien répertoire, dans lesquels elle excellait, elle créa au Théâtre-Français, de 1798 à 1840, plus de cent rôles, et contribua puissamment par son jeu admirable à la fortune de nombre de pièces, entre autres l'*Intrigante*, les *deux Gendres*, la *Fille d'honneur*, le *Tyran domestique*, la *Jeunesse de Henri V*, *Valérie*, l'*École des Vieillards*, *Mlle de Belle-Isle*.

MARSDEN (William), orientaliste, né en 1755 en Irlande (Wicklow), mort en 1837, remplit divers emplois dans l'Inde, fut résident anglais à Bencoulen (Sumatra), puis deuxième secrétaire de l'amirauté, et quitta les affaires en 1807 pour se livrer tout entier à l'étude. On lui doit : *Histoire de Sumatra*, Londres, 1783 et 1812, traduite par Parraud, 1785, *Grammaire* et *Dictionnaire de la langue malaie*, 1812, ouvrages qui firent connaître pour la première fois un pays et une langue à peine étudiés jusque-là ; il traduisit en anglais le *Voyage de Marco-Polo*, 1818, en y joignant de savants commentaires, qui confirmaient le témoignage de l'illustre voyageur vénitien.

MARSH (James), chimiste et médecin irlandais, né en 1789, occupa pendant quarante ans une place fort modique à l'arsenal de Londres, et mourut en 1846, laissant une famille dans un état voisin de la misère. On lui doit un procédé célèbre, qui permet de reconnaître sûrement la présence de l'arsenic : il consiste à diriger sur une assiette de porcelaine l'arsenic à l'état de gaz (*hydrogène arseniqué*), après l'avoir enflammé : le poison s'y dépose sous forme de taches noires. C'est en 1836 qu'il fit connaître ce procédé, ainsi que l'appareil à l'aide duquel il s'applique.

MARTENS (Guill.-Fréd. DE), diplomate, né à Hambourg en 1756, mort en 1821, fut professeur de droit public à Gœttingue, conseiller du royaume de Westphalie (1809), secrétaire du congrès de Vienne (1814), ministre du Hanovre près la diète germanique (1816). On lui doit plusieurs ouvrages qui sont indispensables au diplomate : *Précis du droit des gens de l'Europe*, Gœtt., 1789, et Paris, 1831 (avec notes de Pinheiro-Ferreira); *Cours diplomatique*, 1801; *Recueil des principaux traités de paix des puissances de l'Europe depuis* 1761, 1791-1800, complétant le recueil de Dumont et Rousset; cette publication fut suivie d'un *Supplément* publié par lui-même de 1802 à 1818, et continuée depuis par son neveu, le baron Ch. de Martens (en tout 28 vol. in-8), recueil précieux, quoique mal ordonné. Tous ces ouvrages sont en français. — Son neveu a publié un *Manuel diplomatique*, Leipsick, 1823 et 1832 (refondu sous le titre de *Guide diplomatique*, avec améliorations par Hoffmanns, Paris, 1837; 3 vol. in-8), un *Recueil manuel des traités*, Leipsick, 1845, etc.

MARTHE (Anne BIGET, dite Sœur), née en 1748 à Thoraise près de Besançon, morte dans cette dernière ville en 1824, se dévoua toute sa vie au soulagement des malheureux, secourut, pendant les guerres de l'Empire, une foule de prisonniers et de blessés, sans distinction de nation ni de religion, et mérita d'être décorée de plusieurs ordres français et étrangers.

MARTIN (Aimé), homme de lettres, né en 1786 à Lyon, mort en 1847, vint de bonne heure à Paris, s'y créa des ressources par sa plume, fit en 1813 un cours d'histoire littéraire à l'Athénée, fut attaché l'année suivante à la rédaction du *Journal des Débats*, devint en 1815 secrétaire rédacteur de la Chambre des députés, puis remplaça Andrieux comme professeur de belles-lettres à l'Ecole polytechnique, et fut à la fin de sa vie nommé bibliothécaire à Sainte-Geneviève. Elève et ami de Bernardin de Saint-Pierre, il recueillit les œuvres de ce grand écrivain, défendit sa mémoire contre d'injustes attaques, épousa sa veuve et adopta sa fille, Virginie. A. Martin a composé peu d'ouvrages originaux; il débuta en 1810 par les *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, qui eurent un grand succès: il y mettait la science à la portée de tous, et lui prêtait, à l'exemple de Demoustier, l'ornement de la poésie; il fit paraître en 1834 l'*Éducation des mères de famille*, qui fut couronnée par l'Institut. C'est surtout comme éditeur et critique qu'il se recommande : on lui doit la publication des *OEuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre*, avec un *Essai sur sa vie et ses ouvrages*, 1817-1819, 12 vol. in-8, et d'excellentes éditions annotées de *Racine*, *La Rochefoucauld*, *Molière* (1821-1824), dans la belle collection Lefèvre; on estime surtout son commentaire sur Molière. Il a aussi donné une édition du *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, enrichie de considérations tirées des nouvelles découvertes de la science.

MATHIEU (le R. P.), l'*apôtre de la tempérance*, né en 1790 à Thomastown en Irlande, mort à Cork en 1856, étudia au séminaire de Maynooth, fut ordonné prêtre en 1814, entra dans l'ordre des Franciscains, s'établit à Cork et acquit, par ses prédications, une grande influence sur les populations ouvrières. Frappé des maux que l'ivrognerie causait à l'Irlande, il entreprit, en 1838, d'arracher ses compatriotes à ce vice honteux : il obtint par ses exhortations que des milliers d'entre eux fissent serment de s'abstenir de toute boisson enivrante, et organisa de nombreuses *Sociétés de tempérance*. Encouragé par le succès, il passa en Angleterre, puis aux États-Unis, obtenant partout d'heureux résultats: mais, épuisé par ses efforts, il se vit obligé de revenir dans son pays en 1851, et y mourut quelques années après, au milieu de la vénération générale, également regretté des protestants et des catholiques.

MATHIEU de DOMBASLE (Christophe), agronome, né à Nancy en 1777, mort en 1843, dirigea depuis 1822 la ferme expérimentale et l'institut agricole de Roville (Meurthe), parvint, au prix de grands sacrifices, à élever cet établissement à un haut point de prospérité, et contribua puissamment au perfectionnement de l'agriculture, soit en formant d'habiles élèves, soit en inventant des instruments aratoires et en publiant de bons ouvrages : outre les *Annales agricoles de Roville*, il a publié la *Théorie de la charrue*, le *Calendrier du bon cultivateur*, et a traduit de l'anglais l'*Agriculture théorique et pratique* de J. Sainclair. Nancy lui a élevé une statue.

MAYER (J.-Simon), compositeur, né en 1763 en Bavière, mort en 1845 à Bergame, élève de Carlo Lenzi (à Bergame) et de Bertoni (à Venise), se fixa à Bergame, et y exerça jusqu'à sa mort les fonctions de directeur de l'Institut musical: parmi les élèves qu'il y forma, on cite Donizetti. Ce maître a considérablement produit : on n'a pas moins de 77 œuvres de lui, opéras ou cantates, outre une foule de morceaux religieux; la plupart de ses opéras réussirent : *Médée* est restée au théâtre. Malgré ses succès, on lui conteste une grande portée d'imagination. Mayer fait la transition entre l'ancienne et la nouvelle école : on l'a nommé le *précurseur de Rossini*.

MAYNOOTH, petite ville d'Irlande, à 18 kil. O. de Dublin; 2053 h. Séminaire catholique, dit *université de Saint-Patrick*, fondé en 1775, agrandi

et doté par l'État en 1845 : c'est le premier établissement catholique qui ait obtenu cette faveur dans la Grande-Bretagne.

MAZOIS (Franç.), architecte, fils d'un négociant de Lorient, né en 1783, mort à Paris en 1826, étudia sous Percier, se perfectionna en Italie, fut chargé par Murat des embellissements de Naples, explora avec le plus grand soin les ruines de *Pompeii* et de *Pæstum*, revint en France en 1819, fut nommé inspecteur des bâtiments et membre du conseil des bâtiments civils, et restaura l'archevêché de Reims pour le sacre de Charles X. On a de lui *les Ruines de Pompeii*, 4 vol. gr. in-fol., ouvrage capital, publié de 1813 à 1838 (achevé par M. Gau); *le Palais de Scaurus, fragment d'un voyage de Mérovir, prince suève, à Rome* (1819, 1 vol. in-8 avec planches), ouvrage fictif, qui fait parfaitement connaître l'intérieur d'une maison romaine.

MEDJANA, plaine de l'Algérie (Constantine), entre deux chaînes de l'Atlas, arrosée par plusieurs cours d'eau, s'étend à l'O. et à l'E. de Sétif, et contient entre autres lieux Bordj-Medjana, Zamora, Sidi-Embark, Djimilah, Milah; elle est traversée par la route qui va d'Alger à Constantine à travers les Portes de fer. Occupée par les Français en 1838, insurgée en 1840, définitivement réduite en 1842.

MÉHÉMET-ALI, vice-roi d'Égypte, né en 1769 à la Cavale (Roumélie), était fils d'un agha. D'abord marchand, il quitta cette profession pour celle des armes; alla, avec un corps d'Albanais, combattre les Français en Égypte, et se distingua à la bataille d'Aboukir (1799); acquit rapidement une grande influence dans le pays, se ligua avec les Mamelouks contre Khosrew-Pacha, gouverneur d'Egypte pour les Turcs, et réussit à l'expulser après l'avoir battu et pris (1803), puis se débarrassa du chef des Mamelouks lui-même en excitant une révolte parmi ses soldats, et se fit proclamer par eux vice-roi, usurpation que la Porte, gagnée par son or, ne tarda pas à ratifier (1806); s'attacha, dès qu'il fut maître du pouvoir, à faire rentrer dans l'obéissance les Mamelouks, qu'il avait lui-même suscités contre les précédents gouverneurs; mais, désespérant de discipliner cette milice redoutable, les fit tous massacrer dans toute l'Égypte le même jour, le 1er mars 1811 (470, attirés par ruse dans la citadelle du Caire, y furent égorgés sous ses yeux), donna, après cette sanglante exécution, un libre cours à son ambition, se rendit maître de la haute Égypte, dont la Porte se hâta de lui donner l'investiture, passa en Arabie, où il extermina les Wahabites, après une guerre qui ne dura pas moins de six années, et à laquelle son fils Ibrahim prit la part la plus active (1812-1818), soumit à son pouvoir tout le Hedjaz, puis envoya en Nubie un de ses fils, Ismaël-Pacha, qui conquit les provinces de Dongolah, Chendi, Sennaar, Kordofan, etc., mais qui périt assassiné au milieu de ses triomphes (1822). Lorsque les Grecs eurent levé l'étendard de l'indépendance, il aida de tout son pouvoir le sultan à les réduire, envoya sur les côtes de Morée une flotte de 163 voiles, et fit envahir la péninsule par Ibrahim, qui dévasta le pays pendant trois ans (1824-1827): mais il vit sa flotte anéantie à Navarin par les escadres combinées de France, de Russie et d'Angleterre (20 oct. 1827), et fut bientôt obligé de rappeler Ibrahim; obtint du sultan, pour prix de sa coopération, la cession de l'île de Candie (1830), mais exigea en outre l'abandon de la Syrie, rompit avec la Porte qui la refusait, et fit entrer en Syrie, sous un prétexte, une puissante armée commandée par son fils Ibrahim (1831), qui conquit rapidement cette province (*Voy.* IBRAHIM); mais se vit, après la victoire de Konieh (21 décembre 1832), arrêté dans sa marche triomphale sur Constantinople par l'intervention européenne; il réussit cependant à se faire assurer, par le traité de Kutayeh (14 mai 1833), la possession de la Syrie et du district d'Adana. Mahmoud ayant en 1839 rétracté ces concessions, le vice-roi arma aussitôt: la victoire décisive de Nézib, gagnée par Ibrahim le 24 juin 1839, mit de nouveau le sultan à sa merci; mais il se vit encore arracher le fruit de sa victoire par une coalition européenne formée entre l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, la Russie (15 juillet 1840), coalition à laquelle la France ne voulut prendre aucune part. Voyant son armée battue en Syrie (10 oct. 1840), Beyrouth, Séid, Saint-Jean d'Acre pris d'assaut, Alexandrie bloquée, Méhémet fut contraint de restituer au sultan la Syrie, Candie, le Hedjaz, ainsi que la flotte turque, qui lui avait été livrée; toutefois, il obtint en compensation, pour lui et ses descendants, le gouvernement perpétuel et héréditaire de l'Égypte sous la suzeraineté de la Porte (firman du 13 février 1841). Il ne s'occupa plus depuis que de régir en paix les États qui lui étaient ainsi assurés. Atteint en 1847 d'un mal incurable, il resta pendant deux ans privé de sa raison, et mourut en 1849 à Alexandrie. Ibrahim-Pacha l'avait précédé dans la tombe; Abbas-Pacha, l'un de ses petits-fils, lui succéda. — Non moins apte à l'administration qu'à la guerre, Méhémet-Ali avait reconnu de bonne heure la supériorité de la discipline et de la civilisation européennes : dès 1815, il introduisit notre organisation et notre tactique dans son armée, malgré les plus vives résistances. Il releva en Égypte l'agriculture, le commerce et l'industrie; mais il crut nécessaire, pour atteindre ce résultat, aussi bien que pour s'enrichir, de commencer par s'emparer de toutes les propriétés foncières et de se réserver le monopole des produits les plus profitables (coton, garance, opium, riz, froment, maïs, etc.), ainsi que des fabrications les plus lucratives. En outre, il fonda des écoles spéciales (militaire, polytechnique, de médecine, etc.), et envoya annuellement en Europe, surtout en France, des jeunes gens chargés de s'instruire et de répandre à leur retour les connaissances utiles. Les efforts de Méhémet-Ali pour relever et civiliser l'Égypte lui assurent une grande place dans l'histoire; les résultats qu'il a obtenus attestent une volonté énergique et persévérante, une intelligence vraiment supérieure; ils doivent d'autant plus étonner que le pacha eut à suppléer à un défaut absolu d'instruction : il n'apprit à lire qu'à quarante-cinq ans. Il est à regretter pour sa gloire que ses premiers pas aient été marqués par l'intrigue, la trahison et le meurtre.—Méhémet-Ali aimait les Français : plusieurs l'ont puissamment secondé dans ses réformes, notamment MM. Jomard, le docteur Clot (Clot-bey) et le colonel Sèves (Soliman-pacha), dont le nom restera uni au sien. On doit à M. F. Mengin une *Histoire de l'Egypte sous Méhémet-Ali de* 1823 *à* 1838; à M. Hamont *l'Égypte sous Méhémet-Ali*, 1843; à M. Ed. Gouin *l'Égypte au* XIX*e siècle, histoire militaire, etc., de Méhémet-Ali*, 1849.

MELBOURNE (W. LAMB, vicomte), homme d'État, né en 1778, d'une famille de robe récemment anoblie, mort en 1848, était fils de sir Peniston Lamb, créé pair d'Irlande en 1770. Élu en 1805 membre de la Chambre des communes sous le patronage des whigs, il fut nommé par Canning secrétaire d'État pour l'Irlande et acquit dans ce pays une grande popularité. Il entra en 1828 à la Chambre des lords après la mort de son père, fut appelé en 1830 par lord Grey au ministère de l'intérieur, contribua à faire adopter la réforme par-

lementaire et réussit à rétablir l'ordre partout ébranlé à la suite de la révolution française, devint, à la retraite de lord Grey (1834), premier lord de la trésorerie et chef du cabinet whig, et, sauf une courte interruption, garda ce poste jusqu'en 1841. Son administration ne fut pas très-heureuse : c'est sous lui qu'eut lieu la rupture de l'alliance française à l'occasion des affaires d'Orient (1840), et que furent entreprises des guerres désastreuses contre les peuples situés à l'O. de l'Indus ainsi que la guerre si injuste contre la Chine. Homme de plaisir, d'un caractère faible et insouciant, lord Melbourne était peu capable de gouverner dans des circonstances critiques; mais il était conciliant, et, quoique whig, il ralliait à lui par sa modération un grand nombre de tories. Lord Palmerston avait épousé la sœur de lord Melbourne (1815).

Une ville d'Australie, située sur la côte S. E., à 4 kil. de Port Philip, a reçu le nom de *Melbourne;* quoique fort récemment fondée (1835), cette ville, qui est le chef-lieu de la province Victoria, a déjà une grande importance : elle compte plus de 40 000 hab. et possède une université.

MELI (Jean), poëte sicilien, né à Palerme en 1740, mort en 1815, était médecin, et enseigna longtemps la chimie à l'Académie de Palerme. Il réussit surtout dans la poésie bucolique : ses admirateurs le placent auprès de Théocrite ; on a aussi de lui des odes et *canzoni*, des satires, des épîtres, des fables fort goûtées, et de charmants poëmes, la *Fée galante*, en 8 chants, *Don Quichotte*, 12 chants. Ses *Œuvres* ont été réunies à Palerme en 1814, 7 vol. in-8, et plusieurs fois réimprimées. Il n'a écrit que le dialecte sicilien.

MENDELSOHN-BARTOLDY (Félix), compositeur, né à Berlin en 1809, mort à Leipsick en 1847, était petit-fils du célèbre Moïse Mendelsohn. Il se fit connaître dès son enfance comme pianiste : il était à 18 ans un compositeur distingué. Appartenant à une famille opulente, il eut le rare avantage de pouvoir suivre ses inspirations; malheureusement la mort interrompit trop tôt ses travaux. Il a laissé un opéra, les *Noces de Gamache* (1827), des symphonies, des ouvertures, des quatuor, etc., et l'oratio de *Saint Paul*, qui eut le plus grand succès.

MÉRAT (Franç.-Victor), médecin, né à Paris en 1780, mort en 1851, ancien chef de clinique interne, membre de l'Académie de Médecine, est auteur de plusieurs ouvrages bien faits, qui ont popularisé la science : *Flore des environs de Paris*, 1812; *Éléments de Botanique*, 1822 (d'après le cours de Desfontaines), souvent réimprimés; *Dictionnaire universel de matière médicale*, avec De Lens, 7 vol. in-8, 1829-46.

MÉRODE (comtes Ghislain DE), illustre famille belge qui fait remonter son origine à sainte Élisabeth de Hongrie, a joué un grand rôle depuis la révolution de Belgique. Un de ses membres, Frédéric de Mérode, après avoir héroïquement combattu les Hollandais dans les rangs du peuple, fut blessé à mort à Berchem en avant d'Anvers (1830). Un monument, œuvre de Van Geef, lui a été érigé dans la cathédrale de Bruxelles.—Félix, son frère, membre du gouvernement provisoire en 1830, plusieurs fois ministre, puis sénateur, a été longtemps le chef du parti catholique, et a puissamment contribué à l'établissement du gouvernement constitutionnel. Mort en 1857. — Le comte de Montalembert est allié à cette honorable famille.

MEXIQUE. L'annexion du Texas aux États-Unis, consommée en 1845, entraîna le Mexique dans une guerre désastreuse avec cette dernière puissance. Battus partout, les Mexicains virent bloquer leurs ports et occuper successivement, en 1846, Matamoras, Santa-Fé, Monterey (N.-Léon), Tabasco, Tampico et San-Luis Potosi; en 1847, la Puebla, la Vera-Cruz après le bombardement de St-Jean d'Ulloa, etc., et se firent battre à Palo-Alto (7 mai 1846), à Buena-Vista, près de Saltillo (22 février 1847), au défilé de Cerro-Gordo (18 avril), à Contreras et sur les rives du Churobosco (19 et 28 août), enfin à Chetulpec et à Molino del Rey (12 et 13 sept). Mexico fut pris le 15 sept. 1847, et les Mexicains, contraints de signer la paix, cédèrent aux vainqueurs, par le traité de Guadalupe-Hidalgo (signé le 2 févr. 1848, ratifié le 30 mai), le territoire à l'E. du Rio del Norte, le Nouveau-Mexique et la Nouvelle-Californie. Ils reçurent en compensation 15 millions de dollars (env. 80 millions de fr.). — Les chefs qui ont gouverné le Mexique depuis son indépendance sont : Iturbide, empereur (1822-1823), puis les présidents Vittoria (1824), Pedrazza (1828), Guerrero (1828), Bustamente (1829), Santa-Anna (1832), Bustamente de nouveau (1836), Parèdes (1841) Santa-Anna, dictateur (1843), Herrera (1844), Parèdes (1846), Santa-Anna pour la 3e fois, puis Pedro Anana (1847), Herrera (1848), Arista (1851). En 1853, le général Santa-Anna revint au pouvoir à la suite d'une révolution et restaura un moment l'autorité; mais en 1855, il se vit contraint de nouveau par une insurrection de s'éloigner du Mexique, qui est resté depuis en proie à l'anarchie.

MEZZOFANTI (le cardinal Giuseppe), savant polyglotte, né à Bologne en 1774, mort à Naples en 1849, était d'une condition fort obscure et s'instruisit sans maîtres. Il savait et parlait familièrement trente langues différentes; on le surnommait la *Pentecôte vivante*. D'abord bibliothécaire à Bologne, il devint en 1833 premier conservateur de la bibliothèque du Vatican, et fut promu au cardinalat en 1838. Il est à regretter qu'un homme si prodigieusement instruit n'ait pas laissé d'écrits.

MICALI (Joseph), archéologue italien, né à Livourne vers 1780, mort en 1844, consacra sa vie à étudier les antiquités de l'Italie. Il publia en 1810 un ouvrage important, l'*Italie avant la domination des Romains*, qui fut couronné par l'Académie de la Crusca, et qu'il refondit depuis sous le titre d'*Histoire des anciens peuples de l'Italie* (1832). Il a joint à cet ouvrage, sous le titre de *Monuments antiques*, une précieuse collection de gravures représentant les monuments les plus célèbres de l'ancienne Italie. Son *Histoire* a été traduite par M. Raoul Rochette.

MICKIEWICZ (Adam), poëte national polonais, né en 1798 en Lithuanie, d'une famille noble, mais pauvre, mort en 1856, étudia à l'université de Wilna et devint professeur à l'école de Kowno; mais s'étant rendu suspect par son esprit d'indépendance, il fut exilé dans l'intérieur de la Russie. Il excita, par son talent poétique, l'intérêt du prince Galitzin, gouverneur de Moscou, qui l'attacha à sa maison; publia en 1828 à Saint-Pétersbourg, le poëme de *Konrad Wallenrod*, qui contribua à réveiller dans la jeunesse polonaise le sentiment national; obtint l'année suivante la permission de voyager à l'étranger, visita l'Allemagne, la France, l'Italie; ne put aller prendre part, en 1830, à la révolution de la Pologne, mais anima l'ardeur de ses compatriotes par son *Ode à la jeunesse;* vint, en 1832, se réfugier à Paris, y fit paraître de nouvelles poésies et y composa le *Livre des pèlerins polonais*, où il peint les malheurs de sa patrie, ainsi que *Monsieur Thadée*, tableau fidèle des mœurs polonaises; fut appelé, en 1840, à une chaire de littérature slave au collége de France, mais se fit suspendre quelques années après, pour avoir fait de sa chaire une tribune politique et religieuse. fut néanmoins nommé bibliothécaire à l'Arsenal

et chargé en 1855 d'une mission scientifique en Orient : c'est pendant cette mission qu'il mourut, atteint du choléra. Ses *Œuvres* ont été réunies à Paris en 8 vol. in-8 (1838 et ann. suiv.) Longtemps proscrites en Russie, elles y ont été autorisées après sa mort par l'empereur Alexandre II. La plupart ont été traduites en français : le *Livre des pèlerins*, par M. de Montalembert, les autres par M. Chr. Ostrowsky. Une souscription nationale a pourvu, après sa mort, aux besoins de sa famille; le sculpteur Lad. Obezinsky a fait sa statue, destinée au grand-duché de Posen.

MILAN. *Ajoutez :* Insurgée le 18 mars 1848, réunie un instant avec le reste de la Lombardie au royaume de Sardaigne, cette ville capitula dès le 5 août, à l'approche des Autrichiens. Il y fut conclu le 6 août 1849 un traité qui rétablit la paix entre la cour d'Autriche et celle de Turin en imposant à celle-ci les plus grands sacrifices.

MILBERT (Jacques-Gérard), peintre naturaliste, né à Paris en 1766, mort en 1840, partit comme dessinateur avec l'expédition de Baudin aux terres australes (1800-1804), fut forcé par raison de santé de s'arrêter à l'île de France, recueillit dans cette île de précieux matériaux, qu'il publia sous le titre de *Voyage pittoresque à l'île de France* (1812, 2 vol. in-8), alla ensuite explorer les États-Unis, et fit paraître en 1827-1829 l'*Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson*, etc., 2 vol. in-4, ouvrage rempli, comme le précédent, de renseignements précieux pour la science. « Milbert, a dit Cuvier, est un des hommes à qui l'histoire naturelle devra le plus. »

MILLS (Ch.), historien anglais, né près de Greenwich en 1788, mort en 1825, a publié : *Histoire du mahométisme*, Londres, 1817, ouvrage bien écrit, mais superficiel; *Histoire des croisades*, 1819, ouvrage supérieur au précédent (trad. par M. P. Tiby, 3 vol. in-8, 1825-1835); *Voyage de Th. Ducas dans différentes contrées de l'Europe à l'époque de la renaissance des lettres*, 1823, 2 vol. in-8; *Histoire de la chevalerie*, 1825, 2 vol. in-8.

MINA (Xavier), neveu du célèbre Francisco Mina, né en 1789 en Navarre, seconda son oncle comme chef de *guérillas* dans la guerre contre les Français, fut pris en 1809 et détenu à Vincennes jusqu'en 1814, se prononça, après son retour en Espagne, pour la Constitution des cortès, passa au Mexique quand la cause de la Constitution fut perdue, et y devint un des chefs des indépendants insurgés, mais tomba entre les mains du vice-roi, qui le fit fusiller en 1817.

MINESOTA, nouveau territoire des États-Unis, situé à l'O. de celui d'Iowa, ainsi appelé d'une rivière qui l'arrose, a été admis dans le sein de l'Union par acte du 3 mars 1849. Il formait précédemment le district des Mandanes, ainsi nommé lui-même d'une peuplade indienne qui l'habitait.

MIONNET (Théodore), numismate, né en 1770 à Paris, mort en 1842, était fils d'un huissier-priseur. Son père ayant fréquemment occasion de vendre des médailles, il se familiarisa de bonne heure avec ces précieux restes de l'antiquité, fut, sur la demande de l'abbé Barthélemy, attaché au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, et devint conservateur adjoint du cabinet des Antiques. On lui doit le classement des monnaies antiques de la Bibliothèque; il a donné la *Description des médailles grecques et romaines, avec leur degré de rareté et leur estimation* (6 vol. in-8, 1806-1813, suivis d'un *Supplément*, 9 vol., 1819-1837); il consacra trente ans à cette pénible tâche : aussi son ouvrage est-il le manuel indispensable de tout numismate. Mionnet avait été admis en 1830 à l'Académie des Inscriptions.

MIRBEL (Mme Leczinska DE), miniaturiste, née à Cherbourg en 1799, morte en 1849, se distingua à la fois par la finesse du dessin, par l'expression et par la couleur, et mérita d'être nommée sous la Restauration peintre miniaturiste du roi. Elle a fait le portrait de Louis XVIII et d'un grand nombre de personnages importants de l'époque.

MIRBEL (Ch. Fr. BRISSEAU-), botaniste, né à Paris en 1776, mort en 1854, débuta par des cours à l'Athénée, rédigea, pour faire suite au Buffon de Sonnini, l'*Histoire naturelle des plantes* (1802 et ann. suiv.), dirigea, sous l'Empire, les jardins de la Malmaison, habitée par Joséphine, fut, en 1806, admis à l'Académie des sciences, et chargé bientôt après de la chaire de botanique à la Faculté des sciences de Paris; entra, sous la Restauration, dans la vie politique, et fut, sous le ministère de M. Decazes, secrétaire général du ministère de la police, puis de l'intérieur, mais retourna, après la chute de ce ministère, à ses études scientifiques. Outre l'*Histoire naturelle des plantes*, on a de lui un *Traité d'anatomie et de physiologie végétales*, 1802; des *Éléments de physiologie végétale et de botanique*, 1815, fort estimés, et un grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences. C'est lui qui a rédigé les articles de botanique du *Dictionnaire des sciences naturelles*.

MISSERGHIN, village de l'Algérie, à 15 kil. O. d'Oran, au bord de la Sebkha; 1000 hab. en 1851. Colonie établie en 1845; orphelinat dirigé par le P. Abram, trappiste; établissement du *Bon-Pasteur* pour les filles repenties. Près de là est la gorge de Ten-Salmet, où 65 spahis, commandés par le capitaine Montebello, repoussèrent l'attaque d'un millier d'Arabes.

MITSCHERLICH (Charles-Guillaume), philologue allemand, né en 1760 à Weissensée (Prusse), mort en 1854, fut pendant près de 70 ans professeur à l'Université de Gœttingue. Il a publié un grand nombre d'ouvrages d'érudition, parmi lesquels on distingue : *Lectiones in Catullum et Propertium*, 1786; *Scriptores erotici græci*, 1792; une édition fort estimée des *Odes d'Horace*, 1800, et des *Racemationes Venusinæ*, 1827, qui forment comme un supplément à cette édition. — Son neveu, Ernest Mitscherlich, professeur à l'Université de Berlin, s'est fait un nom comme chimiste, surtout par ses recherches sur l'*Isomorphisme* (*Voy.* ce mot au *Dictionnaire univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*).

MOHAMMED-CHAH, roi de Perse, né vers 1806, mort en 1844, était fils d'Abbas-Mirza, et petit-fils de Feth-Ali-Chah. Il succéda à celui-ci en 1834, eut à combattre de puissants compétiteurs, qu'il parvint à réduire avec le secours des Anglais, assiégea vainement dans sa capitale en 1838 le khan de Hérat, qui refusait de le reconnaître pour suzerain, et ne put soumettre la ville de Hérat qu'après la mort de ce prince; tint tête à la Turquie, qui élevait des prétentions sur quelques parties de son territoire; dompta les Kourdes, les Batharis et autres hordes révoltées qui ravageaient le pays, opéra de nombreuses réformes dans l'administration, punit d'une manière terrible les déprédateurs des finances, et sut, dans les circonstances les plus critiques, se maintenir en bonnes relations avec deux puissances rivales, l'Angleterre et la Russie. Il fut enlevé dans la force de l'âge, au milieu d'un règne qui donnait de grandes espérances.

MOLÉ (Matthieu-Louis), homme d'État, né à Paris en 1781, mort en 1855, était issu de l'illustre famille parlementaire de ce nom, et avait pour père le président Molé de Champlâtreux, qui périt en 1794 sous la hache révolutionnaire. Emmené par sa mère en Suisse, puis en Angleterre, il revint en France dès 1796, se livra pendant

plusieurs années aux études les plus sérieuses, afin de reconquérir par ses propres efforts ce que la Révolution lui avait fait perdre, et fut admis à l'École centrale des Travaux publics (École polytechnique); publia en 1806, à l'âge de 25 ans, des *Essais de morale et de politique*, qui attirèrent sur lui l'attention du public ainsi que celle de Napoléon, fut présenté par M. de Fontanes à l'Empereur, dont il ne tarda pas à obtenir toute la confiance; devint successivement maître des requêtes au conseil d'État (1806), préfet de la Côte-d'Or (1807), conseiller d'État, directeur général des ponts et chaussées (1809), remplaça en 1813 le duc de Massa, alors grand juge (ministre de la justice), et reçut le titre de comte de l'Empire; se tint à l'écart lors de la première Restauration, vit néanmoins avec regret le retour de Napoléon en 1815, n'accepta aux Cent-Jours d'autres fonctions que celles de directeur des ponts et chaussées, et refusa de signer la déclaration du conseil d'État contre les Bourbons; se rallia aux royalistes constitutionnels après la deuxième Restauration, fut nommé pair en 1815, et entra la même année dans le ministère Richelieu, avec le portefeuille de la marine (17 septembre); en sortit en même temps que le duc de Richelieu (28 décembre 1818), s'opposa de tout son pouvoir, dans la Chambre des pairs, aux mesures réactionnaires qui amenèrent la chute de Charles X; fut appelé en 1830 aux Affaires étrangères par Louis-Philippe dès que la monarchie eut été reconstituée, fit reconnaître la nouvelle dynastie par tous les cabinets étrangers, proclama le principe pacifique de *non-intervention*, se retira trois mois après, avec Casimir Périer, par suite de dissentiment avec ses collègues, fut rappelé en 1836 et placé, avec le portefeuille des Affaires étrangères, à la tête d'un nouveau cabinet, qu'il avait été lui-même chargé de former (6 septembre), signala son administration par des mesures de clémence et de conciliation, et fit rendre une loi d'amnistie (8 mai 1837), mais prêta le flanc à ses adversaires en ordonnant l'évacuation d'Ancône et de la Belgique, et vit se former contre son administration une *coalition* formidable, à la tête de laquelle se placèrent MM. Guizot et Thiers; déploya beaucoup de talent et d'énergie en repoussant pendant plusieurs mois toutes les attaques, mais, voyant la majorité lui échapper, se décida à se retirer, le 8 mars 1839. M. Molé cessa depuis cette époque de jouer un rôle important; il n'en conserva pas moins toute l'affection de Louis-Philippe, qui peu auparavant était allé le visiter dans sa terre de Champlâtreux. En 1840 il fut élu, à l'unanimité moins une voix, membre de l'Académie française; en 1849, il fut nommé représentant à l'Assemblée législative, mais il se tint constamment dans l'ombre. Par la dignité de son caractère, par l'exquise distinction de sa personne, de ses manières et de sa parole, M. Molé est un des hommes qui représentaient avec le plus d'honneur l'ancienne société française. En lui s'est éteint un des plus grands noms de la magistrature : il n'a laissé qu'une fille, Mme de La Ferté. Outre les *Essais*, on doit à M. Molé un *Éloge de Matthieu Molé* (à la suite d'une 2e édition de ses *Essais* publiée en 1809) et de nombreux *Discours politiques* et *académiques*. Il a laissé des *Mémoires* importants, dont la publication est annoncée. M. de Falloux, son successeur à l'Académie française, a fait son *Éloge* dans son discours de réception (1857).

MOLITOR (Gabriel), maréchal de France, né en 1770 à Hayange (Moselle), mort à Paris en 1849. Fils d'un ancien militaire, il s'enrôla comme volontaire au début de la Révolution pour défendre la frontière, fut dès 1791 nommé capitaine, commanda une des colonnes qui vainquirent à Weissembourg, devint général de brigade en 1798, après avoir été blessé sous Mayence; seconda puissamment en Suisse Masséna dans sa lutte contre Souvarow, et battit les troupes russes et autrichiennes dans les combats de Schwitz, de Muttenthal et de Glaris (1799) : à cette dernière affaire, sommé de se rendre par des forces bien supérieures, il répondit : « Ce n'est pas moi qui me rendrai, ce sera vous; » et en effet, il força l'ennemi à mettre bas les armes. Il commanda en 1800 le passage du Rhin, qu'il effectua le premier à la tête d'une compagnie de grenadiers sous le feu de l'ennemi; fit 2500 prisonniers à Stockach, enleva de vive force Mœskirch, reprit Feldkirch, qui était la clef du Tyrol, et fut en récompense élevé au grade de général de division. Il se signala également en 1805 à l'armée d'Italie, notamment à la bataille de Caldiero, où il assura la victoire en contenant avec sa seule division toute l'aile droite de l'archiduc Charles. En 1806, il occupa la Dalmatie avec trois régiments seulement, et réussit, par un prodige d'audace, à débloquer Lauriston enfermé dans Raguse, en dispersant avec 1670 hommes 11 000 Russes et Monténégrins. Chargé en 1807 et 1808 du commandement de la Poméranie, il poursuivit les Suédois jusque sous les murs de Stralsund, entra le premier dans la place, et rendit d'éclatants services qui lui valurent le titre de comte avec une dotation de 30 000 fr. de rentes. Il eut une grande part aux victoires d'Eckmuhl, d'Essling, de Wagram, et s'empara de l'île de Lobau (1809). Mis à la tête de l'armée d'occupation des villes hanséatiques (1810), puis de la Hollande (1811), il tint jusqu'au dernier moment; puis il se replia sur le territoire français pour le défendre : il fit d'admirables, mais d'inutiles efforts à la Chaussée, à Châlons, à la Ferté-sous-Jouarre. Quelque temps disgracié par les Bourbons pour avoir accepté du service aux Cent-Jours, il fut cependant appelé en 1823 au commandement du 2e corps de l'armée expéditionnaire d'Espagne; à la suite de cette campagne, il fut élevé à la dignité de maréchal de France et à la pairie. Appelé dans ses dernières années au poste de gouverneur général des Invalides, puis de grand chancelier de la Légion d'honneur, il trouva dans ces hautes fonctions un honorable repos.

MOLLEVAUT (Ch.), né en 1776 à Nancy, mort en 1844, était fils d'un avocat de Nancy qui fut membre de la Convention et du Corps législatif. D'abord professeur aux écoles centrales, puis au lycée de Nancy, Ch. Mollevaut se fit connaître de bonne heure par des traductions d'auteurs anciens, qui le firent admettre en 1816 à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Il a traduit en vers : les *Amours d'Héro et Léandre* de Musée; les *Odes d'Anacréon;* un choix d'*Ovide*, de *Tibulle*, de *Properce*, de *Catulle;* l'*Énéide* et les *Géorgiques* de Virgile; en prose : *Salluste*, *Virgile*, la *Vie d'Agricola* de Tacite. On a aussi de lui de nombreuses poésies originales : *Éloge de Goffin*, 1812; *Élégies*, 1816; les *Fleurs*, en quatre chants, 1818; *Chants sacrés*, 1824, et nombre de pièces de circonstance, dans lesquelles il loue alternativement Napoléon et les Bourbons. Ses premiers travaux avaient du mérite, son *Tibulle* surtout; mais il ne sut pas s'arrêter, et ne cessa jusqu'à ses derniers jours de produire des œuvres qui devinrent de plus en plus faibles.

MOLLIEN (Franç.-Nic.), habile financier, né en 1758 à Rouen, mort en 1850 à Paris, était en 1789 attaché aux fermes générales. Après avoir rempli divers emplois dans les finances, il fut nommé par l'Empereur ministre du Trésor en

806, conserva cette haute position jusqu'en 814, y fut rappelé aux Cent-Jours, puis rentra ans la vie privée. Il avait puissamment contribué rétablir l'ordre dans l'administration et à créer otre organisation financière : Napoléon, en ré- ompense, le fit comte de l'Empire et grand-cor- on de la Légion d'honneur. Après quelques an- ées de retraite, Louis XVIII l'appela en 1819 à ı Chambre des pairs, dont il fut une des lu- nières. Le comte Mollien a écrit des Mémoires, nprimés en 1845 sous ce titre : ***Mémoires d'un ncien ministre du Trésor public*** (4 vol. in-8), où expose et développe les doctrines économiques t financières qui ont présidé à son administration.

MONCEY (Adrien), duc de Conégliano, maré- hal de France, né en 1754 à Moncey, près de esançon, mort en 1842, fils d'un avocat au par- ment de Franche-Comté, s'était engagé à quinze ıs, et était capitaine en 1791. Envoyé en 1793 ans les Pyrénées à la tête des ***chasseurs cantabres***, s'y distingua tellement qu'il devint en peu de mps général de brigade, puis général de divi- on. Nommé, malgré ses refus, général en chef l'armée des Pyrénées-Occidentales (1795), il rit Fontarabie, le port du Passage, Saint-Sébas- en, fit deux mille prisonniers à Villanova, sou- it le Bastan, la vallée de Roncevaux, où il dé- uisit une pyramide qui consacrait un souvenir jurieux pour la France, et força l'Espagne à emander la paix. Dans la campagne d'Italie de 796, il franchit le Saint-Gothard, s'empara de ellinzona, de Plaisance, et se distingua au com- ıt de Roveredo. Créé, après la paix de Luné- lle, inspecteur général de la gendarmerie, il ndit dans ce poste de grands services au pre- ier consul en déjouant les plans des conspira- urs; aussi fut-il en 1804 compris dans la pre- ière promotion de maréchaux et nommé sénateur; reçut peu après le titre de duc de Conégliano. ırsque éclata la guerre d'Espagne, Moncey, en- yé de nouveau sur le théâtre de ses premiers ploits, battit les insurgés de Valence au défilé Almanza (1808), et contribua à la prise de Sara- sse (1809): mais il cessa, pendant les dernières nées de l'Empire, de prendre part à des guerres 'il désapprouvait, et ne reparut qu'en 1814 pour ıter, comme major général de la garde natio- le, de défendre les murs de Paris (30 mars); il déposa les armes que quand la capitulation t été signée. Après les Cent-Jours, il refusa de ėsider un conseil de guerre chargé de juger le ıréchal Ney, et se vit, pour cet acte généreux, fermé au fort de Ham, où il resta trois mois, stitué de tous ses emplois, exclu même de la ambre des pairs, où il ne rentra qu'en 1819. anmoins, en 1823, lors de l'intervention en pagne, on eut recours à sa vieille expérience, le commandement du 4e corps lui fut confié. Il mpara promptement de Puycerda, de Rosas, de ruières, et força Barcelone, Tarragone et Hos- rich à se rendre. Appelé dans ses dernières an- ės au gouvernement de l'hôtel des Invalides, il eçut en 1840 les cendres de Napoléon. Moncey tait pas moins remarquable par son noble ca- tère que par ses talents guerriers : plein de dération, il resta pur de tout excès au milieu ı régimes si divers sous lesquels il vécut; unis- t l'humanité à la bravoure, il sut se faire esti- r des vaincus eux-mêmes. M. Ch. Dupin a pro- ıcé son *Éloge* à la Chambre des Pairs. Un ***ge historique de Moncey***, par M. de Chénier, a couronné par l'Académie de Besançon.

IONDKY, village de l'Inde, à 30 kil. S. de Fi- pour, près de la rive gauche du Setledge. Les ːks y livrèrent les 18 et 22 décembre 1845 des ıbats meurtriers aux Anglais, qui restèrent vainqueurs; cette victoire mit à leur merci le royaume de Lahore.

MONGEZ (Ant.), archéologue, né à Lyon en 1747, mort à Paris en 1835, entra jeune chez les Génovéfains, qui lui confièrent la garde de leur cabinet d'antiques; fut admis en 1785 à l'Acadé- mie des Inscriptions, se lia sous la République avec les Girondins, fut nommé en 1792 par Cla- vière membre de la commission de la Monnaie, devint en 1804 administrateur de cet établisse- ment, fut destitué au retour des Bourbons comme prêtre marié, et réintégré en 1830. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire d'antiqui- tés*, etc. (dans l'*Encyclopédie méthodique*), 5 vol. in-4, 1786-1794. Il termina l'*Iconographie ro- maine*, qui avait été commencée par E. Q. Vis- conti. 3 vol. in-4, 1812-1829.

MONTAGNE (la Vieille-), nom donné à d'impor- tantes usines établies vers 1836 par une riche so- ciété belge à Liége et dans les communes de Mo- resnet, d'Angleur et de Tilff-sur-l'Ourthe, pour extraire la calamine et travailler le zinc. Les mines produisent environ 23 millions de kilog. de minerai par an, et plus de 2 millions de zinc la- miné. Elles appartiennent par indivis à la Belgique et à la Prusse. — Non loin de là, dans le voisi- nage de Verviers, se trouvent la Nouvelle-Mon- tagne et la Grande-Montagne, où l'on exploite aussi le zinc, mais avec beaucoup moins de succès.

MONTEIL (Amans-Alexis), historien, né à Rodez en 1769, mort en 1850 au village de Céli (Seine-et Marne), fils d'un conseiller au présidial de sa ville natale, fut quelque temps secrétaire de son dis- trict, puis professeur d'histoire à l'école centrale de l'Aveyron, aux écoles militaires de Fontaine- bleau, de St-Germain et de St-Cyr, et passa la plus grande partie de sa vie dans la retraite et la pauvreté. On lui doit l'***Histoire des Français de divers états aux cinq derniers siècles*** (10 vol. in-8, 1827-44), ouvrage d'un genre neuf dans le- quel l'auteur, au lieu de l'éternelle histoire des rois, des combats et des événements politiques, offre, sous une forme ingénieuse et intéressante, l'histoire des diverses professions et des classes de la société, négligées jusque-là par les historiens. Promptement apprécié du public, cet ouvrage obtint en peu d'années plusieurs éditions (la 3e est de 1847, 5 v. in-8); l'Institut lui décerna un prix Montyon et le 2e prix Gobert. On a en outre de Monteil un ***Traité des matériaux manuscrits***, 1832, qui révèle l'existence d'une foule de docu- ments inconnus et précieux, et une ***Poétique de l'histoire***, 1835. Il avait publié dès 1802 une excellente ***Description de l'Aveyron***. M. J. Janin a donné une ***Notice biographique*** sur Monteil dans la ***Revue des Deux Mondes*** (févr. 1852.)

MONTHOLON (Charles-Tristan, comte DE), l'un des plus fidèles serviteurs de Napoléon, né à Pa- ris en 1782, mort en 1853, était fils d'un colonel de dragons. Il fut enrôlé dans la marine dès l'âge de 10 ans, passa à 15 ans dans la cavalerie, fit les campagnes d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, et gagna promptement par son intrépidité le grade de colonel; prit une part glorieuse, comme aide de camp de Berthier, à la bataille de Wagram, où il reçut 5 blessures; fut en 1809 attaché à la per- sonne de l'Empereur en qualité de chambellan; voulut, dès sa première abdication, le suivre dans l'exil, mais ne put obtenir cet honneur; fut choisi par lui aux Cent-Jours comme aide de camp, avec le grade de général de brigade, l'accompagna à Sainte-Hélène, resta près de lui jusqu'à sa mort, fut l'un de ses exécuteurs testamentaires et le dépo- sitaire de ses manuscrits, qu'il publia, avec le géné- ral Gourgaud, sous le titre de ***Mémoires pour ser- vir à l'histoire de France sous Napoléon, écrite à***

Sainte-Hélène, *sous sa dictée*, 8 vol. in-8, 1823, et années suiv. Ruiné par sa longue absence, il s'efforça à son retour de rétablir sa fortune par des entreprises industrielles, mais il n'éprouva que de nouvelles pertes. En 1840, il prit part à la tentative faite à Boulogne par le prince Louis-Napoléon. Condamné avec lui à la détention, il fut gracié au bout de peu de temps.

MONVILLE, commune de la Seine-Inférieure, canton de Clères, sur le chemin de fer de Rouen à Dieppe, 2581 hab. Filatures, produits chimiques. Ravagée en 1845 par une trombe terrible.

MOORE (Thomas), célèbre poëte irlandais, né en 1780 à Dublin, d'une famille catholique, mort en 1852, dans sa résidence de Sloperton près de Devizes (Wiltz), était fils d'un commerçant en épiceries. Il fit de brillantes études au collége de la Trinité de Dublin, entreprit dès l'âge de 14 ans une traduction en vers anglais des *Odes d'Anacréon*, qui parut en 1800, publia en 1801 un recueil de poésies légères imitées de Catulle, qu'il intitula *Th. Little's poems* (poésies de Thomas le Petit), par allusion à sa petite taille, et qui obtint un accueil favorable; fut envoyé en 1803 aux Bermudes comme greffier du gouvernement, et profita de la proximité des États-Unis pour visiter le pays, mais renonça bientôt à exercer des fonctions qui s'accordaient mal avec ses goûts littéraires; fit paraître à son retour des *Esquisses de voyage au delà de l'Atlantique*, où il s'égayait aux dépens des Américains; donna, en 1810 les *Mélodies irlandaises*, poésies toutes nationales composées pour les vieux airs de l'Irlande, et qui excitèrent l'enthousiasme de ses compatriotes; en 1812, les *Lettres interceptées*, satires piquantes dirigées contre les ridicules de l'époque, qui furent suivies peu d'années après des *Lettres de la famille Fudge*, écrites de Paris, spirituel badinage où il persifle les *touristes* anglais; fit paraître en 1817, après trois années de retraite, *Lalla-Rookh*, poëme oriental et féerique, qui le plaça au premier rang des poëtes de l'époque, et en 1823, les *Amours des anges*, œuvre d'un genre suave, où il traite, mais d'un tout autre point de vue, le sujet qu'avait abordé Byron dans *Ciel et Terre*. Depuis cette époque, Th. Moore n'a plus guère écrit qu'en prose; mais il a été moins heureux dans ce genre de style. On a de lui, outre des écrits de circonstance, oubliés aujourd'hui, la *Vie de Sheridan*, celles de *Fitz-Gerald*, de *lord Byron*, une *Histoire d'Irlande*, qui renferme des recherches approfondies sur les origines du peuple irlandais, et un roman poétique, l'*Epicurien* ou la *Vierge de Memphis*. Lord Byron, dont il était devenu l'ami, après avoir débuté avec lui par une querelle littéraire, lui avait confié ses *Mémoires*, en le chargeant de les publier après sa mort; déjà des arrangements étaient pris avec un éditeur pour la publication, lorsque Moore, cédant aux sollicitations de la famille de Byron, consentit à anéantir le manuscrit. Comme poëte, Th. Moore brille par la grâce et surtout par une imagination luxuriante; c'est un des plus grands coloristes qui aient écrit. Tout dévoué à l'Irlande, il ne néglige aucune occasion de la relever et de réclamer en faveur de son indépendance: aussi est-il le poëte national des Irlandais. Non moins populaire en Angleterre, tout ce qui sortait de sa plume était lu avec avidité: le seul poëme de *Lalla-Rookh* lui fut payé 80 000 francs. La plupart des ouvrages de Thomas Moore ont été traduits en français à mesure qu'ils paraissaient par Mmes Belloc, Aragon, et par MM. Am. Pichot, A. Renouard, Aroux, Moutardier, etc. Une édition complète de ses Œuvres a été imprimée en Irlande par souscription. Lord John Russell a publié: *Mémoires, Journal et Correspondance de Th. Moore*, Londres, 1852 et années suivantes.

MOREL DE VINDÉ (Ch.-Gilbert, vicomte), agronome et littérateur, né en 1759 à Paris, mort en 1842, était conseiller au parlement dès l'âge de 19 ans. Il donna sa démission après l'arrestation du roi à Varennes, se retira à la campagne (à la Celle Saint-Cloud), et se livra à l'agriculture, aux lettres et à l'exercice de la bienfaisance. Il fit sur l'éducation des troupeaux, sur les assolements et les engrais, des expériences qui lui valurent un siége à l'Académie des Sciences (1824). Il avait été appelé dès 1815 à la Chambre des pairs. Parmi ses nombreux écrits on remarque: dans les sciences, ses *Observations sur les assolements*, 1815 et 1823; son *Essai sur les constructions rurales*, 1824; ses *Considérations sur le morcellement de la propriété*, 1826; dans les lettres, sa *Morale de l'enfance* (1790), en 512 quatrains moraux, recueil qui a eu une grande popularité et qui a été mis en vers latins par M. Victor Le Clerc; enfin ses romans, où respire une morale pure, enseignée d'un ton simple et naturel. Il a publié le *Cabinet de M. Paignon-d'Ijonval*, son grand-père maternel (précieux recueil de dessins et estampes), 1810, in-4. M. le marquis d'Audiffret a prononcé son *Éloge* à la Chambre des pairs.

MORMONS, secte toute récente, née aux États-Unis. Ils n'admettent comme authentique qu'une Bible particulière, écrite, selon eux, au temps de Sédécias, roi de Juda, environ 600 av. J.-C., par un prophète juif du nom de *Mormon*, et miraculeusement trouvée sous un rocher. Cette secte, analogue à celle des Millénaires, annonce la venue prochaine du règne de Dieu sur la terre, d'où ses adeptes s'appellent les *Saints du dernier jour*. Ils prétendent, d'après leur Bible, que les aborigènes de l'Amérique sont issus des Hébreux: ils enseignent que le baptême doit être renouvelé sur les adultes, et exigent l'immersion totale du catéchumène dans une eau courante. Le fondateur de la secte est un certain Joseph Smith, né en 1805 dans l'État de Vermont, transplanté depuis avec sa famille à Palmyra, dans le nord de l'État de New-York: cet enthousiaste prétendait avoir eu des révélations dès 1823: le 22 septembre 1827, il reçut, disait-il, des mains de l'ange du Seigneur, dans une grotte mystérieuse, le livre sacré de Mormon, auquel il fit depuis de nombreuses additions. En 1830, il se transporta avec quelques adeptes dans le Missouri et forma un premier établissement à Indépendance; chassés de cet État en 1838, à cause de querelles perpétuelles avec les sectes rivales, les Mormons furent accueillis avec empressement dans l'Illinois, où dès 1839 ils fondèrent une ville nouvelle, Nauvoo (c'est-à-dire *la Belle*); mais là encore leur présence ne tarda pas à devenir l'occasion de troubles graves: incarcéré à Carthage, Joseph Smith fut, en 1844, tué dans sa prison, avec son frère Hiram, par une multitude furieuse. Ses disciples, expulsés en 1846 de l'Illinois, cherchèrent un refuge dans les territoires les plus occidentaux de l'Union: ils se fixèrent en 1847, après une migration des plus pénibles, dans les vastes plaines situées entre les monts Rocheux et la Sierra Nevada, et formèrent au S. du grand lac Salé et au N. du lac Utah un vaste établissement qu'ils nomment *Deseret* (Ruche d'abeilles), où règnent l'égalité, la communauté des biens et la pluralité des femmes. Cet établissement a pris, avec une incroyable rapidité, un accroissement prodigieux, surtout depuis la découverte des gisements d'or de la Californie, parce qu'il est sur le passage des émigrants qui se rendent des États-Unis au nouvel Eldorado. Déjà il forme, sous le nom d'Utah, un nouveau territoire de l'Union

(1850), qui reconnaît pour gouverneur et pour pontife à la fois un certain Brigham Young. Les Mormons ont en outre de nombreux partisans dans les diverses parties des États-Unis et même en Angleterre. On évalue leur nombre actuel à 130 000, dont 80 000 en Amérique. M. X. Raymond a des premiers fait connaître en France cette singulière secte, dans le *Journal des Débats* (13 octobre-7 novembre 1850). M. Mérimée a consacré aux *Mormons* plusieurs articles dans le *Moniteur* (mars 1853). Enfin, M. Amédée Pichot a donné, dans la *Bibliothèque des Chemins de fer*, une notice sur les *Mormons*, 1854.

MORRISON (Robert), sinologue et missionnaire protestant, né en 1782 à Morpeth (Northumberland), entra dans l'église presbytérienne, fut envoyé en Chine par la société des missionnaires anglais (1807), acquit une connaissance approfondie de la langue du pays, fut nommé en 1809 secrétaire interprète du bureau britannique à Canton, fonctions dans lesquelles il rendit les plus grands services, et mourut en 1834, en accompagnant lord Napier à Pékin. Il traduisit en chinois le *Nouveau Testament*, Canton, 1813; l'*Ancien Testament*, 1819, et rédigea une *Grammaire chinoise*, 1815, des *Dictionnaires anglais-chinois et chinois-anglais*, suivis d'un *Dictionnaire des mots chinois par radicaux*, 1815-1823, 6 vol. in-4, ouvrages qui sont restés classiques. On lui doit en outre : *Tableau de la Chine* (chronologie, géographie, religion, etc.), en anglais. Morrison, par ses travaux, affranchit son pays de la nécessité où il était d'employer des interprètes étrangers.

MOZABITES ou BÉNI-MZAB, peuple de l'Algérie qui habite dans le Belad-el-Djérid, à l'entrée du désert, à 20 journées au S.-E. d'Alger. Ils ont une langue à part et une religion particulière, issue de l'islamisme, mais plus rigoureuse. Leur ville principale est *Gardaïa*. Ils émigrent en grand nombre à Alger et dans les autres villes de l'Algérie, et forment une corporation qui a le monopole des bains maures; ils exercent aussi le métier de boucher, font le commerce, et sont les intermédiaires entre Alger et l'intérieur de l'Afrique.

MSILAH, v. d'Algérie (prov. de Constantine), sur le Ksab, au S.-E. de Sétif, par 2° 12′ long. E., 35° 42′ lat. Nord. Occupée en 1841 par les Français.

MÜLLER (Ottfried), savant allemand, né en 1797 à Brieg en Silésie, enseigna les langues anciennes au *Magdalenum* de Breslau, puis l'archéologie à Gœttingue; devint en 1824 professeur ordinaire d'histoire et de philosophie à l'Université de cette ville, et se livra à de profondes recherches sur les premiers temps de la Grèce; il explorait sur les lieux mêmes les monuments de l'antiquité, lorsqu'il mourut en 1840 à Castri (l'ancienne Delphes). Ottfried Muller avait entrepris une vaste histoire des peuplades helléniques; mais il n'a pu en publier que quelques parties : *Orchomène et les Minyens*, Breslau, 1820; *les Doriens*, 1824 (ces deux ouvrages ont été refondus dans une 2e édition publiée par Schneidewin, 3 vol. in-8, Breslau, 1844); *les Macédoniens*, Berlin, 1825; *les Étrusques*, 1828. On lui doit aussi un *Manuel de l'archéologie de l'Art*, 1830, 1835 et 1847, traduit en français par Nicard, 1845 (c'est le premier abrégé d'archéologie qui soit au niveau de la science); des *Prolégomènes pour une mythologie scientifique*, 1825; une *Histoire de la littérature de la Grèce ancienne*, inachevée, et nombre d'articles et de mémoires publiés à part ou dans divers recueils, parmi lesquels on remarque : *Minervæ Poliadis sacra*, 1820, *de Phidiæ vita et operibus*, 1827. M. Ch. Rumelin a donné une notice sur O. Muller, 1849 (dans le *Journal de l'Instruction publique*).

MUSSET (Alfred de), poëte, né à Paris en 1810, mort en 1857, était fils de Musset-Pathay, chef de bureau au ministère de la guerre, auteur d'une *Histoire* estimée *de J. J. Rousseau*. Il fit ses études au collége Henri IV, où il eut pour condisciple le duc de Chartres (depuis duc d'Orléans), dont il devint l'ami, essaya de diverses études, médecine, droit, banque, peinture, etc., mais ne sentit de goût que pour les lettres, embrassa d'abord avec ardeur les doctrines de l'école romantique, et obtint les encouragements de Ch. Nodier et de V. Hugo; fit paraître en 1831 des *Poésies diverses* qui révélèrent son talent, composa, à partir de 1833, de charmants *Proverbes*, qui parurent dans la *Revue des Deux Mondes*, et dont plusieurs ont été joués avec succès (*un Caprice*, *Il ne faut jurer de rien*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *le Chandelier*); donna en 1835, sous le singulier titre d'*Un spectacle dans un fauteuil*, un nouveau recueil de vers qui ne fut pas moins bien accueilli que le premier; publia en 1836 *les Confessions d'un enfant du siècle*, roman qui paraît être sa propre histoire; composa dans les années suivantes des *Nouvelles* et des *Contes* remarquables par le style comme par l'intérêt (*les Deux maîtresses*, *Frédéric et Bernerette*, *Histoire d'un merle blanc*), et donna en 1850 un dernier recueil de poésies, qui mit le sceau à sa réputation. L'Académie française l'admit dans son sein en 1852. Il dut à l'amitié du duc d'Orléans la place de bibliothécaire au ministère de l'intérieur, et à la bienveillance du gouvernement impérial celle de bibliothécaire du ministère de l'instruction publique. Néanmoins, né sans fortune et aimant la dépense, il vécut toujours dans la gêne; ardent au plaisir et incapable de maîtriser ses penchants, il abrégea sa vie par ses excès et s'éteignit dans une vieillesse prématurée. A. de Musset résume toutes les passions et toutes les inquiétudes qui, depuis vingt ans, ont troublé les esprits : ses œuvres, qui se ressentent de l'imitation de Byron, offrent un mélange d'ironie et de lyrisme, de profondeur et de frivolité; les premières accusent un matérialisme audacieux; les dernières, hésitant entre un scepticisme railleur et un enthousiasme vrai, sont empreintes d'une grâce mélancolique et témoignent de certaines aspirations morales. Incertain dans la forme comme dans la pensée, A. de Musset, après avoir été un des plus aventureux champions du romantisme, en railla les écarts dans ses *Lettres de Dupuis et Cotonnet*, et le désavoua même dans son *Discours de réception à l'Académie*. Ses vers, quelquefois incorrects par système, sont en général remarquables par l'aisance du rhythme et par le coloris; sa prose rappelle la netteté de Voltaire. Le talent de cet écrivain a été parfaitement apprécié par M. D. Nisard, dans sa *Réponse au discours de réception d'A. de Musset*; par M. de Sainte-Beuve, dans ses *Causeries*, et par M. Lamartine, dans ses *Entretiens de littérature* : ce dernier l'appelle *le poëte de la jeunesse*, mais de la jeunesse licencieuse et voltairienne. — Son frère aîné, M. Paul de Musset, né en 1804, s'est aussi fait un nom comme écrivain : on lui doit de bons romans.

MUSTAPHA, commune de la banlieue d'Alger, dont elle est comme le faubourg au S.; environ 5000 hab. Jolies maisons de campagne. Ainsi nommée en mémoire de Mustapha, un des premiers chefs indigènes qui se soient ralliés à la France : il était devenu général et commandeur de la Légion d'honneur : il fut tué dans une embuscade en 1843.

N

NARAH, bourg fortifié de l'Algérie (Constantine), dans les montagnes de l'Aurès, sur un affluent de l'Oued-Abdi. Longtemps réputé inexpugnable; pris et détruit par le colonel Canrobert, le 5 janvier 1850.

NAUVOO, ville de l'Amérique du Nord, dans l'Illinois, sur le Mississipi, fondée en 1839 par les Mormons qui y construisirent un temple célèbre, mais qui en furent expulsés en 1846; occupée depuis 1848 par Cabet et ses disciples, qui en firent la capitale de l'*Icarie* et tentèrent d'y réaliser leur système de communisme.

NÉANDER (J.-Aug.-Guill.), théologien protestant, un des chefs de l'école Piétiste, né à Gœttingue en 1789, mort en 1850, était d'abord juif; il se convertit, obtint une chaire de théologie à Heidelberg, puis à Berlin (1812), et se fit un nom par de savants écrits aussi bien que par son enseignement. On a de lui des biographies de *Julien*, *saint Bernard*, *saint Jean Chrysostome*, une *Histoire des systèmes gnostiques*, 1818; l'*Anti-Gnostique*, 1826; une *Histoire générale de la religion et de l'Église chrétiennes*, 1825-34, 7 v. in-8, qui est son principal titre, une *Histoire des Apôtres*, 1832, et une *Vie de Jésus*, 1836. Quelques-uns de ces ouvrages ont été traduits en français.

NÉBRASKA, riv. de l'Amérique du Nord, sort des monts Rocheux vers 42° lat. N., coule de l'O. à l'E., et se jette dans le Missouri par la rive droite, vers 99° 50' long. O., séparant les Mandanes des Osages. On la nomme aussi *rivière Plate*, à cause de son peu de profondeur. — La Nebraska donne son nom à un district des États-Unis formé en 1845, et érigé en 1854 au rang de territoire : son organisation, à laquelle se trouvait mêlée la question de l'esclavage, a donné lieu à de vifs débats.

NÉGRIER (le général Casimir), né en 1788 au Mans, d'une famille aisée, s'enrôla à 17 ans, fit la plupart des guerres de l'Empire depuis la bataille de Friedland (1807) jusqu'à la campagne de France et gagna tous ses grades sur le champ de bataille : il anéantit à Chivry un corps de 2000 Russes avec cinq compagnies seulement et fut frappé de 5 coups de feu à Waterloo. Envoyé en Algérie en 1836 comme maréchal de camp, il commanda la colonie par intérim pendant la seconde expédition de Constantine (1837), dirigea avec succès diverses expéditions sur Stora, Msilah, Biskara, contre les kabyles de Collo et les Haractas, et rentra en France en 1842 avec le grade de lieutenant général. Nommé commandant de la 16° division militaire (Lille), il se concilia si bien les sympathies des habitants qu'ils le choisirent en 1848 pour représentant à l'Assemblée nationale; l'Assemblée le nomma questeur. Investi d'un commandement pendant l'insurrection de juin 1848, il fut frappé mortellement le 25, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, au moment où, monté sur une barricade il exhortait les insurgés à se rendre. Lille lui a élevé un monument.

NEMOURS (Algérie). *Voy.* DJEMMA GHAZOUAT.

NEUILLY (le comte DE). *Voy.* LOUIS-PHILIPPE.

NICHAN-IFTIKHAR, c'est-à-dire *signe de gloire*, décoration créée en Turquie par Mahmoud en 1831, offre le sceau du sultan entouré de brillants. Les pierreries varient selon les dispositions plus ou moins favorables du sultan. Des raisons d'économie ont fait simplifier cette décoration en 1852. — Tunis et plusieurs autres pays musulmans ont aussi leur *nichan*.

NICOLAS Ier, empereur de Russie, né en 1796, mort en 1855, était le troisième fils de Paul Ier. Il reçut, sous la direction de sa mère, Marie Fédorovna, l'éducation la plus complète et la plus soignée, cultivant à la fois les sciences, les lettres et les arts, mais s'appliquant surtout à l'art militaire. Il monta sur le trône en 1825, à la mort d'Alexandre, son frère aîné, et par l'effet de la renonciation de son deuxième frère, Constantin (*Voy.* ce nom dans le corps du *Dictionnaire*), eut dès son avénement à comprimer une révolte militaire et déploya en cette occasion une grande fermeté; obligea la Turquie à signer le traité d'Akermann (1826), qui confirmait les concessions obtenues par celui de Bucharest; repoussa les attaques du schah de Perse qui avait cru pouvoir, à la faveur d'un changement de règne, envahir impunément le territoire russe et obtint, par la paix de Tourkmantchai (22 février 1828), la cession des provinces d'Erivan et de Nakschivan: mais fut moins heureux avec les Circassiens, qu'il tenta vainement de réduire; favorisa le soulèvement des Hellènes, s'allia, pour assurer leur indépendance, à l'Angleterre et à la France, et joignit sa flotte à celles de ces deux puissances pour anéantir la flotte turque à Navarin (1827); déclara en 1828 la guerre à la Porte qui, par représailles, refusait d'exécuter le traité d'Akermann, fit occuper par son armée les principautés danubiennes et franchir le Balkan, et força le sultan à signer, à Andrinople, une paix humiliante (14 sept. 1829), qui livrait à la Russie, avec de nouvelles provinces en Asie, les bouches méridionales du Danube et lui donnait une plus grande autorité sur les principautés, dont il devint le *protecteur*; se montra en 1830 fort hostile à la révolution qui venait de s'opérer en France ainsi qu'à la nouvelle dynastie qui avait été portée au trône, vit éclater en Pologne, à la suite de cette révolution, une insurrection formidable, qui ne put être comprimée qu'après dix mois d'une lutte acharnée (1831), et punit les Polonais en leur enlevant leur constitution, leurs priviléges et même leur nationalité; s'empressa en 1833 d'envoyer un corps d'armée en Turquie, où le sultan Mahmoud, menacé par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, réclamait son secours, augmenta par là sa prépondérance en Orient et obtint de la Porte en reconnaissance qu'elle signât le traité d'Unkiar-Skélessi (juin 1833), qui, fermant à son profit le détroit des Dardanelles, en interdisait l'entrée à tout vaisseau de guerre étranger; s'allia en 1840 avec l'Angleterre et l'Autriche, à l'exclusion de la France, pour arrêter de nouveau les progrès du pacha d'Égypte; eut à étouffer en 1846 une nouvelle insurrection polonaise, à la suite de laquelle la république de Cracovie fut supprimée et son territoire réuni aux États de l'Autriche; s'unit étroitement, après les événements de 1848, à la Prusse et à l'Autriche pour comprimer l'esprit révolutionnaire et aida puissamment ce dernier État à triompher de l'insurrection hongroise (1849); prit prétexte en 1853 d'un différend élevé au sujet des lieux saints pour exiger impérieusement de la Porte un traité qui lui permît d'intervenir dans les affaires intérieures de l'empire ottoman afin d'y protéger les sujets grecs, refusant de se contenter du firman par lequel le sultan donnait spontanément toute garantie à cet égard, fit occuper les principautés danubiennes et détruire la flotte ottomane à Sinope, et engagea ainsi une guerre

désastreuse, dans laquelle la France et l'Angleterre, après avoir inutilement tenté tous les moyens de conciliation, prirent parti contre lui (1854) : déjà il avait pu connaître l'échec de ses troupes devant Silistrie, leur défaite sur les bords de l'Alma, la destruction de Bomarsund et les progrès du siége de Sébastopol, lorsqu'il mourut d'une paralysie de poumon, au milieu des immenses préparatifs qu'il faisait pour pousser la guerre avec une nouvelle vigueur.

L'empereur Nicolas était doué de tous les avantages extérieurs qui commandent le respect; en outre, il avait une grande activité, une volonté énergique; il s'honora par ses vertus domestiques, par son amour pour les arts et par l'habileté de son gouvernement : il étendit les limites de ses États, développa les ressources intérieures de la Russie, améliora le sort de la bourgeoisie et des populations rurales, donna aux nobles de son empire l'exemple d'émanciper les serfs et fit dresser un *Digeste* qui établit la concordance de toutes les lois russes (promulgué en 1833); ennemi des révolutions, il se posa comme le défenseur de l'autorité, de l'ordre et de la légitimité : aussi fut-il longtemps regardé comme le modérateur et l'arbitre de l'Europe; mais, convoitant la possession de Constantinople et se croyant appelé à réaliser les projets ambitieux de Pierre Ier et de Catherine II sur la Turquie, il compromit par ses derniers actes sa réputation de sagesse, ainsi que la prospérité de son empire. En outre, ce prince se montra pendant tout son règne fort intolérant : unissant en sa personne le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, il employa tous les moyens pour faire triompher l'*Eglise orthodoxe russe*, et dans ce but fit subir aux dissidents toutes sortes de vexations.

Nicolas avait épousé en 1817 la princesse Charlotte de Prusse, sœur de Frédéric-Guillaume, actuellement régnant. Il a laissé sept enfants, dont quatre fils : Alexandre, qui lui a succédé sous le nom d'Alexandre II, né en 1818; Constantin, né en 1827; Nicolas, né en 1831; Michel, né en 1832.

M. Alph. Balleydier a écrit une *Histoire* estimée *de l'empereur Nicolas Ier*, 1857, 2 vol. in-8. M. A. de La Guéronnière a fort bien apprécié ce souverain dans ses *Etudes et portraits politiques*.

NIEMCEWICZ (J.-U.), patriote polonais, né en 1757 en Lithuanie, mort à Paris en 1841, fut envoyé en 1788 à la diète polonaise, appuya de sa parole et de ses écrits les mesures d'ordre, combattit en 1794 sous Kosciusko, fut blessé et pris à Macijowice avec son général, ne sortit de prison que pour se rendre en Amérique, revint lors de l'érection du grand-duché de Varsovie, fut élu secrétaire du sénat et président de la Société des sciences, alla, lors de l'insurrection de Pologne (1831), solliciter des secours en Angleterre, mais ne put rentrer dans sa patrie, retombée au pouvoir des Russes; se réfugia en France, et passa ses dernières années dans l'exil. Vrai patriote, il a, dans le but de ranimer l'esprit national, rédigé des journaux, recueilli des *Chants historiques*, et composé des pièces de théâtre tirées de l'histoire du pays : le *Retour du nonce*, *Casimir le Grand*, *Ladislas à Varna*, *Jean Kochanowski*, l'*Égoïste*, les *Pages de Sobiesky*, *Hedvige*, opéra. On a aussi de lui des romans, des *Fables* et *Contes* allégoriques et satiriques; enfin des ouvrages d'histoire : le *Règne de Sigismond III*, *Mémoires sur l'ancienne Pologne*, etc. M. Ch. Forster a publié en 1835 et années suivantes, sous le titre de la *Vieille Pologne*, un recueil de chants et légendes de Niemcewicz, traduits et mis en vers par les plus célèbres poëtes français.

NIEMEYER (Aug. Hermann), pédagogiste, né à Halle en 1754, mort en 1828, professeur de théologie, puis recteur de l'Université de Halle et directeur des fondations de Francke dans cette ville, a donné quelques écrits théologiques (*Caractères de la Bible*, *Théologie populaire*, etc.); mais est surtout connu par ses ouvrages sur la pédagogie. Les plus importants sont : *Principes de l'éducation et de l'enseignement* (en partie traduits par M. Durivau, 1832); *Timothée*, imitation chrétienne de l'*Émile* de J.-J. Rousseau.

NIEPCE (Joseph-Nicéphore), un des inventeurs de la photographie, né à Châlon-sur-Saône en 1765, mort en 1833, entra au service en 1792 comme sous-lieutenant, le quitta en 1793 à la suite d'une maladie grave, et devint administrateur du district de Nice (1794-1801). Rendu à la vie privée, il étudia avec ardeur la mécanique et la chimie, fit dès 1813 des recherches qu'il appelait lui-même *héliographiques*, ayant pour but de produire des images à l'aide de la lumière; obtint ainsi des copies de gravures, d'abord sur l'étain et le verre poli, puis sur le cuivre, et enfin sur le plaqué d'argent. Il s'associa en 1829 avec Daguerre par un traité où il est désigné comme l'auteur de la découverte qui a été perfectionnée par Daguerre.

NODIER (Charles), littérateur, né à Besançon en 1780, mort en 1844, était fils d'un avocat qui devint en 1790 président du tribunal criminel de Besançon. Il prit goût fort jeune à l'histoire naturelle, et publia à 18 ans une dissertation sur l'*Usage des antennes des insectes* (il place l'ouïe dans ces organes); vint en 1800 à Paris, où il se fit connaître par des romans et des poésies, mais s'attira de fâcheuses affaires en composant la *Napoléone*, ode satirique contre le premier consul qui allait devenir empereur, et fut obligé de se cacher. Il obtint cependant, sur la proposition de J. Debry, préfet du Doubs, une chaire de littérature à Dôle, puis, par la protection de Fouché, une place de bibliothécaire à Laybach. Il vit avec joie le retour des Bourbons et soutint chaudement leur cause dans divers journaux; fut nommé en 1824 bibliothécaire à l'Arsenal, et en 1833 membre de l'Académie française. Ch. Nodier s'est exercé avec succès dans des genres très-divers : romans, histoire, poésie, critique, philologie, bibliographie. On remarque, parmi ses romans, qui ne dépassent guère les proportions d'une nouvelle : *Stella ou les Proscrits* : c'est son début (1802); le *Peintre de Salzbourg*, *Adèle*, *Thérèse Aubert*, *Trilby*, la *Fée aux miettes*, *Mlle de Marsan*, le *Nouveau Faust*, *Jean Sbogar* (1818), qu'il regardait comme son chef-d'œuvre; parmi ses écrits historiques, l'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée* (1815), et le *Dernier banquet des Girondins* (1833), ouvrages où la fiction a autant de part que la réalité. Ses poésies ont paru sous le titre d'*Essais d'un jeune Barde* (1804), et de *Poésies diverses* (1827). Comme critique et philologue, Nodier a publié : *Questions de littérature légale* (1812), *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (1829), *Dictionnaire des onomatopées* (1808 et 1828), *Examen critique des dictionnaires de la langue française* (1828), *Notions élémentaires de linguistique* (1834), tous ouvrages qui attestent autant d'érudition que de goût. Il a laissé d'intéressants détails sur sa propre vie dans ses *Souvenirs*. Une collection de ses *OEuvres*, publiée par lui-même, a paru en 12 vol. in-8, 1832-1834. On trouve dans les écrits de Ch. Nodier une sensibilité vive, mais exaltée; une imagination riche, mais bizarre; son style, toujours élégant, sent trop le travail. M. Mérimée, son successeur à l'Académie, a prononcé son *Éloge*. — La fille de Charles Nodier, Mme Ménessier, cultive elle-même avec succès la littérature.

NORMALE (École). *Voy.* cet article au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts.*

NORVINS (Jacques MARQUET DE MONTBRETON DE), né à Paris en 1769, mort en 1854. Destiné par ses parents à la magistrature, il y renonça lors de la Révolution, émigra, servit quelque temps dans les armées de l'Autriche, et ne rentra en France que sous le Directoire. Il fut, après le 18 brumaire, secrétaire du préfet de la Seine, puis du général Leclerc à Saint-Domingue; devint ensuite lieutenant des gendarmes d'ordonnance, fit avec ce corps la campagne de Prusse, puis remplit des fonctions administratives dans le royaume de Westphalie et les États romains; enfin, après 1814, il se consacra exclusivement aux lettres. Il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque un poëme : *De l'immortalité de l'âme* (1822), et une *Histoire de Napoléon* (1827), souvent réimprimée. Il est, avec Arnault, Jay et Jouy, un des auteurs en nom de la *Biographie des contemporains.* Il a laissé des *Mémoires* inédits.

NOTA (Alberto), auteur comique, né en 1775 à Turin, mort en 1847, eut une jeunesse errante et malheureuse. Il se fit avocat et brilla bientôt au barreau de Turin. Le duc de Carignan le prit pour secrétaire, et ce prince, parvenu au trône, le nomma intendant des provinces de Pignerol et Coni. Alb. Nota composa de très-bonne heure des comédies qui, pour la plupart, eurent du succès; elles se distinguent par le développement des caractères, par une peinture fidèle des mœurs italiennes, par l'entente de la scène, et offrent une morale pure, un style correct. Les meilleures sont: les *Premiers pas vers le mal*, pièce imitée par C. Delavigne dans l'*École des Vieillards;* l'*Homme à projets*, le *Nouveau riche*, le *Philosophe célibataire*, l'*Atrabilaire*, l'*Ambitieuse*, la *Coquette*, la *Foire*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre. Son *Théâtre* a eu de nombreuses éditions; il a été traduit en français, avec celui du comte Girand, par Bettinger, 1839, Paris, 8 vol. in-8.

O

OBLIGADO (Punta de), lieu situé sur le Parana, un peu au-dessus de sa jonction avec l'Uruguay. Les flottes de France et d'Angleterre y battirent le 20 nov. 1845 les troupes de Rosas, dictateur de la Plata, et forcèrent l'entrée du Parana.

O'CONNELL (Daniel), célèbre catholique irlandais, dit le *Grand Agitateur*, le *Libérateur* de l'Irlande, né en 1775, était fils d'un propriétaire aisé du comté de Kerry, et se disait issu d'anciens rois ou chefs de clan du pays. Élevé au collége de Jésuites de Saint-Omer, puis au séminaire irlandais de Douai, et destiné à l'Église, il préféra entrer au barreau, qui venait d'être rouvert à ses compatriotes, fut reçu avocat en 1798, et eut bientôt formé une nombreuse clientèle qui lui valut une immense fortune. Il s'affilia de bonne heure à des associations qui avaient pour but l'émancipation de l'Irlande, et défendit avec véhémence la cause nationale dans les *clubs* et les journaux : provoqué par un *alderman* de Dublin, qu'il avait traité avec peu de ménagements, il le tua en duel (1815). Il posa en 1823, avec l'avocat Sheil, les bases d'une nouvelle *association catholique* qui, secondée par le clergé, s'étendit bientôt sur toute l'Irlande et réunit d'immenses capitaux; traduit en 1824, devant un grand jury pour provocation à la révolte, il sut se faire acquitter. Élu en 1828 membre de la Chambre des communes, après une lutte acharnée contre le candidat protestant, il ne put siéger parce qu'il refusa de prêter le serment du *Test* (*Voy.* ce mot); mais il vit l'année suivante prononcer par le parlement l'émancipation des catholiques, qu'il n'avait cessé de réclamer, et entra par suite, en 1830, à la Chambre, où il exerça une puissante influence; il prêta son appui aux *whigs*, dont il amena le triomphe, et vota avec eux la réforme parlementaire (1832); obtint l'abolition de lois vexatoires pour les Irlandais, fit admettre ses compatriotes aux magistratures municipales, et fut lui-même nommé lord maire de Dublin (1841). Non content de ces succès, il sollicita le *rappel de l'union*, c'est-à-dire la dissolution de l'union législative de l'Irlande et de l'Angleterre, et provoqua dans ce but des pétitions et de nombreuses réunions (*meetings*), qui devinrent bientôt menaçantes : il fut alors arrêté de nouveau et condamné à la prison par le tribunal de Dublin; mais il réussit encore à se soustraire aux effets de cette condamnation, et fit casser l'arrêt par la cour des lords (1844). Cependant il avait épuisé ses forces dans la poursuite d'un projet impraticable : il se rendit en Italie pour rétablir sa santé, mais il mourut à Gênes, en 1847. O'Connell possédait tout ce qu'il faut pour agir sur la foule : taille athlétique, voix retentissante, éloquence vive, sarcastique, injurieuse même, style hardi et plein de métaphores : aussi exerça-t-il une influence prodigieuse sur le peuple irlandais. Le caractère de l'*agitation* qu'il excita si longtemps fut d'être purement pacifique : habile jurisconsulte, il se servait pour résister à la loi des ressources fournies par la loi même; on le vit toujours user de son ascendant pour prévenir toute collision sanglante. Il a laissé des *Mémoires sur l'Irlande*. Le P. Lacordaire et le P. Ventura ont prononcé son *Éloge*.

ŒHLENSCHLAGER (Adam), fécond poëte danois, né en 1778 à Frederikaborg, résidence royale située près de Copenhague, et dont son père était intendant, mort en 1850. Il s'essaya d'abord comme acteur et débuta à Copenhague, mais, ayant peu réussi, il abandonna la scène et se consacra tout entier aux lettres. Après avoir pris ses grades avec distinction et avoir visité l'Allemagne, la France et l'Italie, il obtint à l'Université de Copenhague la chaire d'esthétique, qu'il occupa jusqu'à sa mort, attirant constamment une grande affluence d'auditeurs. Admiré de ses compatriotes, il fut en outre comblé d'honneurs par son souverain. Œhlenschlager est le chef des romantiques en Danemark : il avait étudié avec soin l'ancienne mythologie du Nord; il lui emprunta la plupart des sujets de ses compositions, ce qui le rendit promptement populaire dans tous les pays scandinaves. Outre plusieurs poëmes (la *Mort de Balder*, les *Dieux du Nord*, *Aladin*) et divers recueils de poésies (1806, 1810, 1822), il a composé avec un succès égal des tragédies et des comédies; et a mérité d'être surnommé à la fois le *Corneille* et le *Molière* danois. Parmi ses tragédies, on cite *Staerkodder*, héros scandinave, l'Achille du Nord : *Haken*, iarl de Norvége, le dernier défenseur du paganisme; *Palnatoke*, célèbre *roi de mer* du x[e] siècle; *Axel et Valborg*; le *Corrége* (trad. en français par M. X. Marmier, 1834); parmi ses comédies, l'*Amiral Tordenskiold*, l'*Autel de Freya*, l'*Enfant du berger*. Il a également composé plusieurs opéras et de nombreuses

ièces fugitives. Il traduisit lui-même en allemand la plupart de ses pièces, et elles n'obtinrent pas moins de succès en Allemagne qu'en Danemark. M. Lefebvre-Deumier a publié une *Étude biographique et littéraire sur OElenschlager*, 1854.

ŒRSTED (J.-Christian): savant physicien danois, né en 1774 à Rudkiœbing, dans l'île de Langeland, mort en 1851, était fils d'un pharmacien. Envoyé à Copenhague pour y étudier la médecine, il prit goût aux sciences naturelles, devint en 1806 agrégé de l'Université, et en 1820 professeur titulaire. Il soupçonna dès 1802 l'identité du magnétisme et de l'électricité, et se livra, pour la démontrer, à des recherches persévérantes; mais ce n'est qu'en 1820 qu'il réussit à la mettre hors de doute : il prouva par des expériences irréfragables qu'une aiguille aimantée, placée sous un fil métallique communiquant par ses extrémités avec une pile voltaïque, était affectée par le courant qui se produit alors dans le fil; il reconnut aussi que durant l'action de la batterie le fil devenait magnétique et affectait une aiguille aimantée à travers le verre ou tout autre corps non conducteur : il fonda ainsi une branche toute nouvelle de la physique, l'électro-magnétisme, dont notre illustre Ampère donna aussitôt la théorie, et dont M. Wheatstone tira depuis la télégraphie électrique. Œrsted visita en 1821 et 1822 les principales capitales de l'Europe, Berlin, Paris, Londres, répétant partout ses belles expériences. Il reçut des récompenses de tout genre : déjà membre et secrétaire de l'Académie des sciences de Copenhague, il fut élu associé par l'Institut de France et la Société royale de Londres; ces deux compagnies lui décernèrent en outre les prix destinés aux plus grandes découvertes. Le roi de Danemark le décora de l'ordre de Danebrog, le nomma conseiller d'État, et lui conféra la noblesse. Œrsted croyait à l'identité de l'électricité et de la lumière qui, selon lui, n'est que l'électricité en mouvement; mais cette théorie n'a pas été suffisamment confirmée. On a de lui entre autres écrits : *Mécanisme de la propagation des forces électrique et magnétique*, 1806; *Considérations sur l'histoire de la chimie*, 1807, où se trouve le premier germe du système dynamique; *Recherches sur l'identité des forces chimiques et électriques* (Berlin, 1812, trad. par Marcel de Serres, Paris, 1813); *Expériences sur l'effet du conflit électrique sur l'aiguille aimantée* (1820, en danois et en latin), mémoire où est exposée sa découverte et qui fut traduit dès 1820 par Gay-Lussac et Arago; l'*Esprit de la nature* (2e édit., 1851), ouvrage qui est le fruit de ses dernières années, et qui est comme la philosophie générale des sciences physiques. Plein de zèle pour la science, Œrsted avait fondé en 1824 une société pour la propager dans tout le Danemark; il fit créer à Copenhague une école polytechnique en 1829, et en fut nommé directeur.

OKEN (Laurent), savant naturaliste, né en 1779, à Ortenberg (Souabe), mort en 1851, enseigna successivement à Gœttingue, à Iéna, à Munich, et, à partir de 1833, à Zurich où il termina sa carrière : il embrassait dans son enseignement toutes les branches des sciences naturelles : histoire naturelle proprement dite, zoologie, anatomie et physiologie comparées. Il rédigea pendant plusieurs années à Weimar l'*Isis*, feuille encyclopédique, dont la rédaction indépendante lui attira des démêlés avec le gouvernement ducal, ce qui le détermina à quitter le pays. Oken a écrit sur la *Minéralogie*, la *Botanique*, la *Zoologie*, et s'est efforcé de créer un système général qui embrassât les trois règnes : ses vues à cet égard sont exposées dans son *Manuel de la philosophie naturelle*, 1808 et 1831, et dans son *Histoire naturelle générale*, 1833-35; il fait à l'histoire naturelle l'application de la philosophie de la nature ou *de l'identité* de Schelling. M. Cuvier, dans son *Cours d'histoire naturelle*, et M. de Blainville, dans son *Histoire des sciences de l'organisation*, ont analysé et apprécié les théories d'Oken.

O'MEARA (Ed.), chirurgien de marine irlandais, servait sur *le Bellérophon* quand Napoléon y chercha un refuge. Il s'attacha au noble exilé, et voulut rester auprès de lui à Sainte-Hélène; mais il devint bientôt suspect au gouverneur Hudson Lowe, et fut éloigné en 1818. Il publia à Londres, sous le titre de *Napoléon en exil*, les notes précieuses qu'il avait recueillies à Sainte-Hélène (trad. en français en 1831, 5 vol. in-8). Cette publication, où il révélait des faits peu honorables pour le gouvernement anglais, le fit priver de son emploi. Il mourut en 1836.

ONSLOW (Georges), compositeur, né en 1784, à Clermont-Ferrand, d'un gentilhomme anglais et d'une Française, mort en 1853, eut pour maître Beethoven, et se familiarisa particulièrement avec la musique allemande, dont il était enthousiaste. Il a composé un grand nombre de quatuors et de quintettes pour instruments à cordes, et diverses compositions pour piano, trois symphonies et deux opéras-comiques qui ont eu du succès, l'*Alcade de la Vega* (1824) et le *Colporteur;* ses compositions sont remarquables par leur caractère de gravité. Onslow était de l'Institut de France : M. Halévy a lu une intéressante *Notice sur sa vie et ses travaux* dans la séance du 6 octobre 1855.

ORBIGNY (Alcide d'), savant naturaliste, né en 1802 à Couëron (Loire-Inférieure), mort en 1857, a été successivement naturaliste voyageur du Muséum, secrétaire de la Société des sciences naturelles, professeur de paléontologie au Muséum, chaire créée pour lui. Il a publié plusieurs ouvrages scientifiques, parmi lesquels on remarque : *Voyage dans l'Amérique méridionale exécuté de* 1826 *à* 1833 (7 vol. gr. in-4, avec planches, 1835-1849); *Galerie ornithologique* (1836, in-4); *Paléontologie française* (1836, in-8). Il a pris part au *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* de M. Ch. d'Orbigny, son frère (13 vol. in-8, 1839-1849), ainsi qu'à plusieurs publications savantes, et a produit un assez grand nombre de travaux originaux, entre autres une *Monographie des céphalopodes*.

ORÉGON, vaste contrée de l'Amérique du Nord, à l'O. des États-Unis, entre les monts Rocheux à l'E., la Nouvelle-Bretagne au N., le grand Océan à l'O., et la Californie au S., est arrosée par le fleuve Columbia ou Orégon, qui lui donne son nom. Ce pays, longtemps regardé comme une annexe des possessions françaises du Canada, ne commença à être exploré qu'en 1792; à cette époque, un bâtiment américain, le *Columbia*, entra dans le fleuve qui depuis a pris son nom. Vers 1811, un citoyen américain, J. Astor, fonda près de l'embouchure du fleuve un établissement pour le commerce des pelleteries : c'est la ville actuelle d'Astoria. Pendant la guerre de 1812, les Anglais se rendirent maîtres de cet établissement et accaparèrent la navigation du fleuve. De là entre les Anglais et les Américains de longues contestations. Une convention signée en 1818 accorda aux deux nations un libre accès sur le territoire contesté; en 1846 un nouveau traité fixa la limite entre les deux puissances au 49e de lat. N., donnant aux États-Unis ce qui est au S. de cette ligne, et à la Grande-Bretagne ce qui est au N., plus l'île Quadra-et-Vancouver tout entière. L'Orégon a été érigé en territoire en 1850 : cette contrée, qui fait de rapides progrès, a déjà un ar-

chevêché, créé par le pape Grégoire XVI, une université (à Maryland), et un pénitencier (à Portland).

ORELLI (Jean-Gaspard D'), savant philologue, né en 1787 à Zurich, d'une famille originaire d'Italie, mort en 1849, d'abord pasteur de l'église réformée, puis professeur à Coire (1814), fut appelé en 1819 à Zurich pour occuper la chaire d'éloquence et d'herméneutique, résigna ses fonctions en 1822 parce qu'on suspectait son orthodoxie, et se consacra dès lors tout entier à des travaux philologiques. Outre quelques ouvrages originaux (*Histoire de la poésie italienne*, 1810; *Victorin de Feltre*, 1812: la *Réforme en Suisse*, 1819), on lui doit des éditions fort estimées de *Cicéron*, 1826-38; de *Phèdre*, 1832; de *Velleius Paterculus*, 1835: de *Salluste*, 1840; d'*Horace*, 1843; de *Tacite*, 1846-48; et un précieux recueil, *Inscriptionum latinarum Collectio*, 1828, 2 vol. in-8, préférable à tous les recueils analogues publiés jusque-là. — Son frère. Conrad d'O., 1771-1849, est connu par de savantes recherches sur la langue romane et sur l'ancienne langue française. —Jean-Conrad d'O., cousin des précédents, 1770-1826, pasteur et conseiller ecclésiastique à Zurich, a donné des éditions de *Nicolas de Damas*, grec-latin, Leipsick, 1804-11, 2 vol. in-8; d'*Arnobe*, 1816; du philosophe grec Salluste (*De diis et mundo*), 1821; une collection des *Opuscula Græcorum sententiosa*, 1819-21, et une édition de *Procope*, qui n'a été terminée qu'après sa mort, 1828.

ORFILA (Mateo), savant chimiste, né en 1787 à Mahon (Minorque), mort à Paris en 1853, était fils d'un négociant aisé. Destiné au commerce, il fut embarqué à quinze ans sur un bâtiment marchand, mais, après une première campagne dans laquelle il fut battu par la tempête et pris par des pirates, il renonça à cette carrière pour étudier la médecine et alla dans ce but à Valence, puis à Barcelone : il se distingua tellement, surtout dans la chimie, qu'il fut envoyé aux frais de l'État à Madrid, puis à Paris (1807), pour faire une étude plus approfondie de cette science. La guerre qui survint peu après son arrivée l'empêchant de retourner dans son pays, il se fixa en France, y fut reçu docteur en 1811 et se fit naturaliser. Il ouvrit des cours sur la chimie et sur la médecine légale dont le succès fonda sa réputation, et publia en 1813 un *Traité des poisons* qui le plaça dès lors au rang de nos premiers chimistes et lui valut les titres de correspondant de l'Institut et de membre de l'Académie de Médecine. En 1819, il remplaça Hallé dans la chaire de médecine légale, chaire qu'il échangea en 1822 contre celle de chimie; il fut élevé en 1831 au décanat de la Faculté, et appelé en 1832 au conseil de l'Instruction publique; en 1848, l'envie et la calomnie réussirent à lui faire enlever le décanat; cependant il conserva sa chaire et fit ses leçons avec le même zèle jusqu'au dernier moment. Orfila fut également remarquable comme savant, comme professeur, comme administrateur et comme homme. Comme savant, il a fait faire de grands progrès à la médecine légale et fut le véritable créateur de la toxicologie : aussi était-il appelé par les tribunaux d'un bout de la France à l'autre, dans les accusations d'empoisonnement, pour résoudre les questions les plus épineuses. Comme professeur, il réunissait à une science solide une exposition vive et lucide : aussi vit-il toujours ses leçons suivies avec le plus grand empressement. Comme administrateur, il introduisit dans la Faculté de médecine les plus utiles réformes, organisa les écoles préparatoires de médecine et de pharmacie, enrichit l'École de Paris de l'hôpital des cliniques, installa le *Musée Dupuytren*, consacré à l'anatomie pathologique, créa lui-même un musée d'anatomie comparée qui, à bon droit, a été appelé de son nom. Il légua une somme de 121 000 fr. pour achever ce bel établissement et fonder des prix; il établit en outre une *Société de prévoyance* destinée à assister les médecins tombés dans l'infortune. Comme homme, il possédait tous les avantages de la personne; il y joignait un rare talent pour la musique et une admirable voix de basse-taille qui lui aurait permis de rivaliser avec les artistes les plus renommés. — Les principaux ouvrages d'Orfila sont : *Traité des poisons ou Toxicologie générale* (1813-1815); *Éléments de chimie médicale* (1817); *Leçons de médecine légale* (1821-1823); *Traité des exhumations juridiques* (1830); ouvrages qui presque tous ont eu de nombreuses éditions. Il a publié en outre, avec MM. Chomel, Béclard, etc., un *Nouveau dictionnaire des termes de médecine, de chirurgie*, etc. (1833), et a donné, soit dans les recueils médicaux, soit à part, plusieurs mémoires parmi lesquels on remarque ses *Recherches sur l'empoisonnement par l'acide arsenieux*. Il a laissé sur sa vie d'amples mémoires, qui sont encore inédits. Son *Éloge* a été lu par M. Dubois d'Amiens à l'Académie de Médecine, le 6 décembre 1853, et par M. Bérard à la Faculté de Médecine, le 15 novembre 1854.

ORLEANS (Ferdinand, duc de Chartres, puis duc D'), prince royal, né en 1810 à Palerme, fils aîné de Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, suivit pendant cinq ans les cours du collége Henri IV, où il fit des études sérieuses, et où il se concilia l'affection de ses camarades ainsi que de ses maîtres. Colonel du 1er régiment de hussards dès 1825, il était en 1830 à Joigny avec son corps quand éclata la révolution de juillet; il vint aussitôt rejoindre son père à Paris, à la tête de son régiment, auquel il avait fait prendre la cocarde tricolore, et fut accueilli avec enthousiasme. Quand Louis-Philippe eut reçu la couronne, il fut envoyé dans les départements pour y faire reconnaître le nouveau gouvernement. En 1831, après les troubles de Lyon, il se rendit sur les lieux afin de cicatriser par des bienfaits les plaies de cette malheureuse cité. En 1832, il prit la part la plus active au siége d'Anvers et commanda l'avant-garde. Envoyé en Algérie en 1835, il livra aux Arabes plusieurs brillants combats, notamment sur les bords de l'Habrah, où il fut blessé, et entra avec l'armée triomphante à Mascara; en 1839, il franchit avec le maréchal Valée les fameuses *Portes de fer*, réputées infranchissables; l'année suivante, il força, malgré la plus vive résistance, le *Teniah* de Mouzaia, défilé célèbre dont l'entrée était défendue par Abd-el-Kader. Il avait créé et organisé en 1836 les chasseurs de Vincennes, connus aussi sous le nom de *chasseurs à pied*, qui ont rendu depuis de si grands services. Le 13 juillet 1842, il périt de la manière la plus déplorable, tout près du château de Neuilly, renversé de voiture par des chevaux emportés. Affable, généreux, brave, ami des idées libérales, protecteur des arts, doué en outre d'avantages extérieurs, ce prince avait conquis une immense popularité; sa mort fut un malheur public et excita un deuil universel. On lui fit de magnifiques obsèques; une statue lui fut érigée à Paris (cour du Louvre), et une autre à Alger. Une ville de l'Algérie a reçu en mémoire de ce prince le nom d'Orléansville. — Le duc d'Orléans avait épousé en 1837 la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, du culte luthérien; il a laissé deux fils, le comte de Paris, né en 1838, le duc de Chartres, né en 1840.

ORLÉANS (Louise D'), fille aînée de Louis-Philippe, et reine des Belges. *Voy.* LOUISE.

ORLÉANS (Marie D'), princesse royale, 3e enfant de Louis-Philippe, née en 1813 à Palerme, mariée en 1837 au duc Alexandre de Wurtemberg, enlevée en 1839 par une mort prématurée, se distingua par son goût pour les arts, et cultiva elle-même avec un rare succès le dessin et surtout la sculpture. Tout le monde a pu admirer au musée de Versailles sa belle statue de *Jeanne d'Arc*, qu'elle avait achevée à 20 ans; on a en outre de cette princesse l'*Ange gardien du ciel*, la *Péri*, et nombre de bas-reliefs, de bustes, de statuettes. Ces ouvrages la placent parmi les artistes distingués de l'époque.

ORLÉANS (Adélaïde, princesse D'), fille de Philippe d'Orléans et sœur cadette de Louis-Philippe, dont elle fut constamment l'amie dévouée, née en 1777, morte en 1847, fut élevée avec son frère par Mme de Genlis dans les idées philosophiques du XVIIIe siècle, n'émigra que quand elle y fut forcée, et ne put se réunir à son frère qu'après avoir longtemps erré de pays en pays. Elle contribua, sous la Restauration, à rallier autour de lui les hommes les plus distingués du parti libéral, et, en 1830, à le décider à accepter la couronne. Femme de tête, elle exerçait un grand ascendant sur l'esprit de Louis-Philippe : on la surnommait son *Égérie*. Sa mort plongea ce prince dans un abattement qui paraît avoir facilité les funestes événements de 1848. Elle laissait une grande fortune, qu'elle légua à ses neveux.

ORLÉANSVILLE, ville et poste militaire de la prov. d'Alger, à 210 kil. O.-S.-O. d'Alger, à 50 kil. S. de Tenès, au lieu précédemment appelé par les Arabes *El-Esnam*, sur la rive gauche du Chélif, par 1° long. O., donne son nom à une subdivision militaire. Fondée par les Français en 1843, et ainsi nommée en mémoire du jeune duc d'Orléans. Ruines romaines.

OUDINOT (Nic.-Charles), duc de Reggio, maréchal de France, né en 1767 à Bar-sur-Ornain, mort en 1847, s'enrôla dès l'âge de 16 ans, fut élu en 1792 chef du 3e bataillon de la Meuse, débuta par la belle défense du château de Bitche, où il repoussa les Prussiens et leur fit 700 prisonniers, fut après ce beau fait d'armes nommé colonel; se signala par sa bravoure à l'affaire de Moorlauter, où il résista pendant dix heures avec son seul régiment à un corps de dix mille hommes, ce qui lui valut le grade de général de brigade (1794); prit Trèves, Nordlingen, Donauwerth, Neubourg, et fut nommé général de division après les combats d'Ingolstadt et de Feldkirch, livrés à l'armée de Condé (1799); seconda puissamment Masséna à la bataille de Zurich, où il fut blessé; eut une grande part au siége de Gênes, à la bataille du Mincio, après laquelle il vint apporter à Paris les drapeaux enlevés à l'ennemi; fut mis en 1805 à la tête du corps des *grenadiers-réunis*, qui devint bientôt célèbre; battit avec eux les Autrichiens à Wertingen, ouvrant par ce succès les portes de Vienne à Napoléon; entra des premiers dans cette capitale, et s'empara de toute l'artillerie en franchissant le Danube sur un pont miné; figura glorieusement à Austerlitz, gagna la bataille d'Ostrolenka, 1807, eut la principale part à la sanglante victoire de Friedland, à la suite de laquelle il reçut de l'Empereur, avec le titre de comte, une dotation d'un million; rendit les plus grands services dans la campagne de 1809, fit des prodiges de valeur à Pfaffenhofen, à Ebersberg, à Essling, où il remplaça Lannes, emporté par un boulet; enleva le bourg de Wagram, et se couvrit de gloire à la bataille de ce nom, après laquelle il fut nommé maréchal et duc de Reggio; fut chargé en 1810 de prendre possession de la Hollande, et s'acquitta de cette mission avec autant de célérité que de ménagements; commanda le 2e corps dans la campagne de Russie (1812), occupa Polotsk, Borissof, assura le passage de la Bérésina lors de la fatale retraite, et fut proclamé le *sauveur de l'armée;* contribua en 1813 au gain de la bataille de Bautzen, et tenta de s'emparer de Berlin, mais fut battu par Bernadotte à Gross-Beeren, et forcé de se replier; commanda à Leipsick deux divisions, mais ne put, malgré des prodiges de valeur, empêcher le désastre, et fut emporté mourant; reparut bientôt cependant à la tête d'un corps de la jeune garde pour défendre le territoire français (1814), fit de nouveaux, mais inutiles efforts à Brienne, à Champ-Aubert, à Nangis, à Bar-sur-Aube, à Arcis, et ne posa les armes qu'après l'abdication de Fontainebleau. D'une bravoure à toute épreuve, Oudinot avait été blessé 32 fois sur les champs de bataille; aussi loyal que brave, il mérita d'être surnommé le *Bayard moderne*. Chargé sous l'Empire de diverses missions administratives (à Neufchâtel, 1806, en Hollande, 1810, à Berlin, 1812), il se fit partout aimer et respecter pour son équité et son désintéressement. Justement apprécié par les Bourbons, il devint sous la Restauration pair de France, major général de la garde royale, commandant en chef de la garde nationale; il eut part à l'expédition d'Espagne en 1823, reçut le commandement de Madrid, et sut y contenir une population exaltée. Non moins bien traité par Louis-Philippe, il fut nommé en 1839 grand chancelier de la Légion d'honneur, en 1842 gouverneur des Invalides. Une statue, œuvre de Jean de Bay, lui a été élevée par souscription dans sa ville natale; une rue de Paris (anc. rue Plumet) a reçu son nom. Le maréchal Oudinot avait formé dans son domaine de Jean-d'Heurs (près de Bar-le-Duc) un musée d'armes des plus riches, dont la plus grande partie a été acquise, à sa mort, par la ville de Saint-Etienne. M. Nollet a donné une *Histoire d'Oudinot*, 1850.

Les fils du maréchal Oudinot se sont aussi distingués dans la carrière militaire : l'aîné, Victor, né en 1791, colonel dès 1814, général de division en 1835, élu représentant du peuple en 1848 et 1849, a dirigé l'expédition d'Italie en 1849 et commandé l'armée qui s'empara de Rome et y rétablit l'autorité de Pie IX; — un deuxième fils, colonel de chasseurs à cheval, fut tué en Afrique, au défilé de Muleï-Ismaël, en 1835.

OZANAM (Antoine-François), professeur et historien, né à Milan en 1813, mort à Marseille en 1853, fut successivement avocat et professeur de droit à Lyon, puis professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris (1840), et se distingua à la fois par son enseignement, par ses talents littéraires et par ses sentiments religieux. On remarque parmi ses publications : *Dante et les philosophes catholiques au XIIIe siècle*, 1845 : *Etudes germaniques*, 1847 ; *les Poëtes franciscains*, 1852 ; *la Civilisation au Ve siècle*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées avec une *Notice* par le R. P. Lacordaire et une préface par J. J. Ampère, 8 vol. in-8, 1855.

P

PACCA (le cardinal), ministre camerlingue de Pie VII, évêque et légat de Velletri, doyen du sacré collége, né en 1756 à Bénévent, d'une famille noble, mort en 1844, avait rempli plusieurs nonciatures lorsqu'il reçut de Pie VII en 1801 le chapeau de cardinal; il devint son principal ministre en 1808, rédigea et lui fit signer la bulle d'excommunication fulminée contre Napoléon en 1809, fut par suite enlevé de Rome en même temps que Pie VII, et enfermé au fort de Fénestrelle; rejoignit le pape à Fontainebleau en 1813, le détermina à rétracter les concessions qu'il venait de faire à l'Empereur (par le concordat du 25 janvier 1813), rentra avec lui à Rome en 1814, et fit bientôt après rétablir l'ordre des Jésuites (1816). Pacca avait eu plusieurs fois des voix pour la papauté. Il a laissé d'intéressants *Mémoires*, qui ont été traduits par l'abbé Jamet, Caen, 1832; par M. L. Bellaguet, Paris, 1833, et par M. Queyras, 1845.

PAHLEN (le comte Pierre DE), d'une famille noble de Livonie, né vers 1744, mort en 1826, avait été nommé par Paul Ier gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Craignant de devenir victime des caprices de ce bizarre despote, il se mit à la tête d'une conspiration contre lui, le fit étrangler (23 mars 1801), sur son refus d'abdiquer, et proclama empereur le jeune Alexandre, fils de Paul; mais n'obtenant pas du nouveau souverain l'accueil qu'il avait espéré, il se retira des affaires. Il laissa plusieurs fils : le plus connu, le comte Pierre de Pahlen, après avoir combattu vaillamment les Français de 1812 à 1814, puis les Turcs et les Polonais, avait été nommé en 1835 ambassadeur en France, mais il n'a pas résidé.

PAIXHANS (Henri-Joseph), général français, né à Metz en 1783, mort en 1854, était élève de l'École polytechnique et choisit l'artillerie. Il est auteur de perfectionnements importants pour l'artillerie de marine et de siége : il a donné le modèle de canons-obusiers qui s'appliquent utilement à ce double service, et qui de son nom sont appelés *canons à la Paixhans*. On a de lui : *Considérations sur l'artillerie* (1816); *Nouvelle force maritime* (1821); *Force et faiblesse de la France* (1830). Metz a donné son nom à une rue.

PAJOL (Pierre), brave général de cavalerie, né à Besançon en 1772, d'un avocat au parlement, mort en 1844, s'enrôla en 1791 et fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire. Général de division en 1812, il commanda l'avant-garde dans la campagne de Russie, prit Minsk, Mojaïsk, où il eut un bras fracassé; contribua à la victoire de Dresde (1813), fut laissé pour mort à Leipsick, reprit Montereau sur les alliés en 1814, s'empara de Namur en 1815, au moment même où se livrait la bataille de Waterloo; refusa, après le désastre, d'accéder à la capitulation de Paris et quitta le service; ne reparut qu'en 1830, seconda de tout son pouvoir la révolution de Juillet, et dirigea au 3 août l'expédition des Parisiens sur Rambouillet, expédition qui détermina Charles X à partir pour Cherbourg. Il fut à son retour nommé gouverneur de la 1re division militaire, et bientôt après pair de France.

PALAFOX (don José de), l'intrépide défenseur de Saragosse, né vers 1780, d'une famille noble d'Aragon, mort en 1847, accompagna à Bayonne en 1808, comme officier des gardes, la famille royale d'Espagne, s'évada dès qu'il vit Ferdinand VII retenu prisonnier, souleva l'Aragon, fut proclamé par le peuple gouverneur de Saragosse, et, secondé de son frère Francisco, organisa dans cette ville une vigoureuse résistance : après un siége de 61 jours, il força les Français à s'éloigner (14 août 1808); mais l'ennemi étant bientôt revenu à la charge, il eut à subir un nouveau siége plus meurtrier encore que le premier, dans lequel chaque rue, chaque maison fut disputée. Privé de tout moyen de défense, atteint de l'épidémie, il fut enfin contraint de capituler; ce deuxième siége avait duré deux mois, du 20 décembre 1808 au 20 février 1809, et Palafox avait eu successivement à combattre les généraux Lefebvre-Desnouettes, Moncey, Mortier et Lannes. On le transporta prisonnier en France, et il ne rentra en Espagne qu'en 1814. Il contribua puissamment à rétablir sur le trône Ferdinand VII, qui le nomma capitaine général de l'Aragon et duc de Saragosse; mais s'étant prononcé en 1820 pour la constitution, il fut disgracié. Il vécut depuis dans la retraite.

PALMELLA (don P. de SOUZA-HOLSTEIN, duc de), homme d'État portugais, né en 1786 à Turin, mort en 1850, gagna la confiance du roi Jean VI, qui le nomma plénipotentiaire au congrès de Vienne (1814), puis ministre des Affaires étrangères, et le chargea, après la révolution de 1820, de préparer une charte pour le Portugal, mais fut à cause de cela même l'objet de la haine de don Miguel et se vit proscrit par ce prince devenu régent. Appelé à la régence en 1828 par la junte d'Oporto, mis en 1830 par don Pedro à la tête de la nouvelle régence que ce prince venait d'établir à l'île de Terceire, il obtint l'appui de l'Angleterre et eut la plus grande part à l'établissement du trône de dona Maria. A la mort de don Pedro (1834), il fut chargé par la jeune reine de former un cabinet, dont il devint le président; mais au bout de deux ans l'intrigue et la calomnie le forcèrent à quitter le pouvoir. Il y rentra à la chute du ministère Cabral (1846), fut de nouveau placé à la tête du cabinet et y occupa le ministère des Finances. Palmella a laissé la réputation d'un diplomate habile et d'un ministre de talent; il était ami sincère du gouvernement représentatif et grand partisan de l'alliance anglaise.

PARDESSUS (Jean-Marie), jurisconsulte et historien, né à Blois en 1772, mort en 1853, était fils d'un avocat qui avait été l'élève de Pothier. Il débuta fort jeune au barreau et y tint la place de son père, détenu dans les prisons de la Terreur; devint maire de Blois, puis député au Corps législatif, et fit partie des différentes assemblées politiques qui se succédèrent de 1806 à 1830. Il avait gagné au concours, en 1809, la chaire de droit commercial de la Faculté de Paris, qu'il occupa longtemps avec distinction; il fut nommé en 1821 conseiller à la Cour de cassation, mais il donna sa démission en 1830 par dévouement pour la dynastie déchue, et consacra le reste de sa vie à la science. Il était depuis 1829 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et président du conseil de perfectionnement de l'École des chartes. On lui doit : 1° des ouvrages de jurisprudence : *Traité des servitudes*, [illegible], 2 vol. in-8; *Traité du contrat et des lettres de change*, 1809, 2 vol. in-8; *Éléments de jurisprudence commerciale*, 1811, in-8; *Cours de droit commercial*, 1814, 6 vol. in-8 : c'est le traité le plus complet et le plus estimé sur cette matière;

a plupart de ces ouvrages ont eu plusieurs éditions ; 2° de vastes travaux d'érudition : *Collection des lois maritimes antérieures au* XVIII° *siècle*, 1828-1845, 6 vol. in-4; *Mémoire sur l'origine du droit coutumier en France*, 1839, in-4; *Loi salique*, recueil contenant les anciennes rédactions de cette loi, avec des notes et des explications, 1843, in-4; *Us et coutumes de la mer dans l'antiquité et au moyen âge*, 1847, 2 vol. in-4; *Essai historique sur l'organisation judiciaire et l'administration depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XII*, servant de préface au XXI° vol. du *Recueil des ordonnances des rois de France;* une édition des *Diplomata ad res gallicas spectantia*, la continuation de la *Table chronologique des diplômes*, de Bréquigny, etc. Comme jurisconsulte et comme érudit, Pardessus se distingue par la netteté de l'exposition, la sagacité de la critique et la sûreté du jugement. M. Demante (*Bibl. de l'École des chartes*, 1854) et M. Naudet (*Séance publique de l'Académie des Inscriptions du* 10 août 1855) ont donné chacun une *Notice historique sur M. Pardessus*.

PARISET (Étienne), médecin littérateur, né en 1770 à Grand, près de Neufchâteau (Vosges), mort en 1847, était fils d'un pauvre cloutier. D'abord commis chez un de ses oncles, parfumeur à Nantes, il ne commença que tard à faire des études, et y réussit tellement qu'il fut envoyé aux frais de la ville de Nantes à l'École de santé de Paris, mais il se vit forcé d'interrompre ses études médicales faute de ressources, se fit alors précepteur, resta huit ans dans cette position, et ne put prendre le grade de docteur en médecine qu'à 36 ans. Il se fit une réputation auprès des gens du monde par le succès des cours d'anatomie et de physiologie qu'il fit à l'Athénée, et devint en peu de temps membre du conseil de salubrité, du conseil général des prisons, médecin de Bicêtre, puis médecin en chef de la Salpêtrière, membre et secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine (1822), enfin membre libre de l'Académie des Sciences. En grande faveur sous la Restauration, il fut un des professeurs les plus goûtés de la Société dite des *Bonnes-Lettres*, fondée par le parti royaliste, et accepta même les fonctions de censeur des journaux. Chargé en 1819 d'aller étudier sur les lieux l'épidémie de Cadix, puis, en 1821, la fièvre jaune de Barcelone, il se signala par son dévouement et faillit, à Barcelone, devenir, comme son ami Mazet, victime du fléau ; il n'en partit pas moins en 1828 pour l'Égypte, afin d'observer la peste dans le pays qu'il regardait comme le berceau et le foyer principal de la maladie ; il poussa jusqu'à Tripoli, en Syrie, où la peste s'était déclarée (1829) : ses observations le conduisirent à se prononcer pour la contagion, ce qui l'engagea dans de vives et pénibles disputes avec les adversaires de cette opinion. On a de lui une *Histoire médicale de la fièvre jaune* (avec Bally), 1823; un *Mémoire sur les causes de la peste*, 1837 ; des éditions et traductions de quelques écrits d'*Hippocrate*, un grand nombre d'articles dans le *Journal de l'Empire* ou *des Débats*, dans les recueils de médecine, dans le *Dictionnaire des sciences médicales* et la *Biographie universelle;* mais son principal titre, ce sont les *Éloges* des membres de l'Académie de Médecine, qu'il prononça en sa qualité de secrétaire perpétuel de la Compagnie, éloges qui se placent auprès de ceux de Fontenelle, de Vicq-d'Azyr et de Cuvier ; on remarque ceux de *Corvisart*, *Cadet-Gassicourt*, *Berthollet*, *Pinel*, *Esquirol*, *G. Cuvier*, *Vauquelin*, *Dupuytren*, *Desgenettes*, *Larrey*. Son style, trop académique peut-être, est constamment clair, élégant, quelquefois même énergique. Le recueil de ses *Éloges* a été publié par J. B. Baillière, 1845 et 1850. M. E. F. Dubois (d'Amiens) a prononcé son *Éloge* à l'Académie de Médecine.

PASKEWITCH (Jean Federowitch), général russe, né en 1782 à Poltava, mort en 1856, fut d'abord page de Paul I, puis aide de camp d'Alexandre I, se signala en 1809 au siége de Braïlov ; en 1812, aux batailles de Smolensk, de Borodino, à Viazma, à Krasnoï ; en 1813, à la bataille de Culm et à celle de Leipsick, après laquelle il fut fait général de division ; entra en France en 1814 à la tête d'une division de grenadiers, enleva Arcis-sur-Aube, où il fut blessé, et prit part aux combats qui eurent lieu sous les murs de Paris ; fut chargé en 1826, par l'empereur Nicolas, de diriger la guerre contre la Perse ; conquit rapidement l'Arménie persane, en prit d'assaut la capitale, Erivan (13 octobre 1827), ce qui lui valut le titre de comte d'Erivan, et signa la paix avantageuse de Tourkmantchaï ; marcha en 1828 contre la Turquie, prit Kars, Akhaltsikė, Erzeroum (29 juillet 1829), ce qui contraignit la Porte à signer le traité d'Andrinople, et reçut en récompense le bâton de feld-maréchal ; fut dirigé en 1831 contre la Pologne, réussit, après des combats sanglants, à y comprimer l'insurrection et à reprendre la capitale, et fut aussitôt nommé prince de Varsovie et gouverneur général de la Pologne. Il prit encore part, en 1849, à l'expédition de Hongrie, et, en 1853, à la guerre contre la Turquie ; mais, malheureux cette fois, il se vit obligé d'abandonner le siége de Silistrie, après y avoir été blessé. Dans le poste de gouverneur de la Pologne, qu'il conserva jusqu'à sa mort, Paskewitch eut à exécuter des ordres bien rigoureux, mais il s'efforça de les tempérer par des actes personnels de bienfaisance et laissa de vifs regrets.

PASSOW (Fréd.), érudit allemand, né en 1786 à Ludwigslust (Mecklembourg), mort en 1833, reçut les leçons de Jacobs, d'Hermann et de Wolf, fut nommé en 1815 professeur de littérature ancienne à l'Université de Breslau, et peu après directeur du séminaire philologique de cette ville. On lui doit des éditions de *Musée*, de *Longus* et des *Érotiques grecs;* de *Perse*, de *Jean Second;* il a aussi donné des *Éléments de littérature grecque et latine*, Berlin, 1829 ; mais il est surtout connu par son *Dictionnaire grec-allemand*. Ce dictionnaire ne fut d'abord présenté que comme une nouvelle édition de celui de Schneider (1819) : le nom de Passow n'y figura qu'à partir de 1831 ; il en parut rapidement plusieurs éditions. C'est un des meilleurs vocabulaires qu'on puisse mettre entre les mains des écoliers ; il a été utilement mis à contribution par nos lexicographes les plus estimés.

PASTORET (Adélaïde-Anne-Louise PISCATORY, marquise DE), épouse du chancelier (*Voy.* Cl. PASTORET au corps du *Dictionnaire*), née en 1766, morte en 1844, fut l'une des femmes les plus remarquables de son temps par son esprit, sa beauté et son admirable charité. Au sortir de la Révolution, elle réussit, avec quelques âmes compatissantes, à rétablir les associations de charité : c'est aussi à elle que l'on doit la première idée des *crèches* et des *salles d'asile;* elle fonda seule, et à ses frais, dès 1801, les premiers établissements de ce genre à Paris, et elle les entretint de ses deniers pendant 40 ans. La ville de Paris a placé son buste dans la salle du conseil des hospices. — Son fils, le marquis de Pastoret, 1791-1857, conseiller d'État et gentilhomme de la Chambre sous la Restauration, s'est fait connaître par quelques œuvres historiques et par quelques poésies : il était de l'Académie des Beaux-Arts.

PAULUS (H. Eberhard Gottlob), théologien pro-

testant, né en 1761 à Léonberg près de Stuttgard, mort en 1851, s'adonna d'abord à l'étude des langues orientales, qu'il enseigna à l'Université d'Iéna de 1789 à 1794, fut alors nommé professeur de théologie dans la même Université, quitta cette chaire en 1803 pour celle de Wurzbourg, et fut nommé en 1811 professeur d'exégèse et d'histoire ecclésiastique à Heidelberg, où il resta jusqu'à sa mort. Paulus est le chef de l'école rationaliste allemande. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaires philosophiques, critiques et historiques sur le Nouveau Testament*, *la Clef des Psaumes*, *Vie de Jésus*, *Manuel exégétique*. Il a aussi joué un rôle politique : il fut l'un des auteurs de la constitution du Wurtemberg de 1814, et rédigea pendant 10 ans (1819-29) le *Sophronizon*, journal destiné à hâter le développement des institutions représentatives et à combattre les progrès du catholicisme.

PEDRO (Ordre de), fondé au Brésil en 1822 par l'empereur don Pedro Ier, est réservé aux têtes couronnées; l'insigne est une étoile à cinq rayons émaillés de blanc et bordés d'or, suspendue à un ruban vert moiré; au milieu est un phénix en or avec les lettres P. I. (Pedro Ier).

PEEL (sir Robert), homme d'État, né en 1778 à Bury (Lancashire), était le fils aîné d'un riche filateur, membre du Parlement, qui fut créé baronnet par Pitt en 1800, et qui mourut en 1830, laissant une fortune de plus de 50 millions. Après avoir fait de fortes études, Robert Peel entra à 21 ans à la Chambre des communes, où il prit rang parmi les tories; fut nommé en 1812 secrétaire au département de l'Irlande, en 1817 représentant de l'Université d'Oxford, fut appelé en 1822 par Liverpool au ministère de l'intérieur, où il resta près de huit ans, accomplit d'utiles réformes dans l'administration et la législation criminelle, se retira à la mort de Liverpool (1827), pour rentrer au pouvoir dès l'année suivante avec lord Wellington, poursuivit ses réformes en faisant abolir les actes vexatoires de *corporation* et du *test*, proposa et fit adopter (mars 1829) le bill d'émancipation des catholiques, qu'il avait lui-même longtemps combattu, et s'exposa ainsi au courroux de son parti; fut remplacé par les whigs peu après la révolution de Juillet 1830, combattit de tout son pouvoir la réforme parlementaire, qui n'en fut pas moins adoptée, fut chargé en septembre 1841 de former une nouvelle administration et devint dès lors le ministre dirigeant, rétablit aussitôt la bonne harmonie avec la France, rompue par le ministère précédent, fit adopter malgré son propre parti le rétablissement de l'*income-tax* et la suppression des prohibitions qui pesaient sur les céréales et sur plusieurs autres denrées (1848), se retira de nouveau peu après ce triomphe, par suite du rejet des mesures répressives proposées contre l'Irlande, et rentra dans l'opposition, dont il devint le chef et le modérateur. Il était sur le point de ressaisir le pouvoir, lorsqu'il périt inopinément, le 2 juillet 1850, d'une chute de cheval. Conservateur, mais en même temps progressif, sir Robert Peel n'hésita jamais à proposer lui-même les réformes les plus hardies quand il eut reconnu que les circonstances l'exigeaient : c'est ce qui explique les contradictions apparentes de sa conduite politique. Son éloquence brillait par la clarté et la méthode plutôt que par la vivacité et le pathétique. T. Doubleday a donné la *Vie politique de R. Peel*, Lond., 1855. M. Guizot a publié en 1857 *Sir Robert Peel*, étude historique des plus remarquables, et y a joint des fragments de ses *Mémoires*.

PEIGNOT (Et.-Gabriel), savant et laborieux bibliophile, né en 1765 à Arc-en-Barrois, mort en 1849 à Dijon, se fit recevoir en 1790 avocat au parlement de Besançon, fut nommé commissaire du département, puis bibliothécaire à Vesoul, où il mit en ordre un amas de riches matériaux provenant de Luxeuil et autres monastères, devint en 1803 directeur de l'école secondaire de Vesoul, en 1813 inspecteur de la librairie à Dijon, puis proviseur du collége de cette ville, enfin inspecteur de l'Académie. Il entretenait des relations avec un grand nombre de savants étrangers, et était membre des académies de Besançon et de Dijon, ainsi que des Sociétés des Antiquaires et de Statistique à Paris. On remarque parmi ses ouvrages : *Manuel bibliographique*, 1800; *Dictionnaire raisonné de bibliologie*, 1802; *Curiosités bibliographiques*, 1804; *Dictionnaire des livres condamnés au feu, supprimés ou censurés*, 1806, rare et curieux; *Amusements philologiques*, 1808 et 1842; *Répertoire de bibliographies spéciales*, 1810; *Répertoire bibliographique universel*, 1812; *Histoire du parchemin et du vélin*, 1812; *Traité du choix des livres*, 1817 et 1823; *Précis historique des pragmatiques, concordats*, etc., 1817; *Recherches sur les danses des morts et les cartes à jouer*, 1826; *Choix de testaments*, 1829; *le Livre des Singularités*, 1841; d'intéressantes *Recherches sur Voltaire*, 1817,—*La Harpe*, 1820,—*La Monnoye*, 1832, etc. M. P. Guillemot, en 1852, et M. P. D. (Deschamps), en 1857, ont donné des *Notices sur G. Peignot*.

PELLETIER (Joseph), chimiste, né à Paris en 1788, mort en 1842, était fils de Bertrand Pelletier, savant pharmacien. Il suivit avec distinction la carrière de son père, devint professeur à l'École de pharmacie, fut membre de l'Académie royale de Médecine dès sa fondation, puis de l'Académie des Sciences. Il a concouru puissamment aux progrès de la chimie organique : on lui doit, ainsi qu'à M. J. B. Caventou, son collaborateur et son ami, la plus grande découverte de la thérapeutique moderne, celle du sulfate de quinine; il y joignit celle de la strychnine, de la brucine, de la vératrine, etc., les agents les plus énergiques de la matière médicale. Il a concouru pendant plus de trente ans, comme membre du conseil de salubrité de Paris, à toutes les mesures favorables à l'hygiène et à l'assainissement de la capitale.

PELLICO (Silvio), écrivain italien, né en 1789 à Saluces, mort en 1854, était fils d'un employé de l'administration de la guerre, qui aimait et cultivait les lettres. Il fut d'abord professeur de langue française à Milan, puis précepteur; se lia avec les principaux représentants de la littérature italienne, particulièrement avec Monti et Foscolo, ainsi qu'avec quelques hommes politiques qui espéraient affranchir la Lombardie de la domination autrichienne; se fit un grand nom par sa tragédie de *Francesca di Rimini*, qui obtint dans toute l'Italie un succès d'enthousiasme (1819); fonda, avec le concours de Sismondi, de Romagnosi, de Manzoni, etc., un journal destiné à répandre les idées libérales, *Il Conciliatore*, qui fut bientôt supprimé par le gouvernement autrichien; se vit, en 1820, lors de l'explosion des révolutions de Naples et de Piémont, arrêté comme suspect, et fut condamné à mort en 1822 comme coupable de complot contre l'ordre établi : la peine fut commuée en 15 années de *carcere duro*, qu'il alla subir au Spielberg : il fut gracié dans la neuvième année et reconduit en Piémont. Il a raconté les souffrances de ses années de prison dans un ouvrage d'une simplicité touchante, qui a joui en Europe d'une grande popularité, *Le mie Prigioni* (1833), et dont on compte en français plus de dix traductions (la meilleure est celle de M. de Latour). Silvio Pellico a, depuis sa mise en liberté jusqu'à sa mort, vécu à Turin au milieu de sa

famille, dans la retraite, la prière et l'étude. Il a, dans ce laps de temps, donné sept tragédies, dont la plupart ont eu du succès; douze *Cantiche*, petits poëmes narratifs tirés des annales de l'Italie; un traité fort estimé de morale chrétienne, *les Devoirs de l'homme;* et un recueil de *Poésies diverses*. On a publié après sa mort en Italie ses *Œuvres posthumes*, ses *Mémoires* et sa *Correspondance*. M. Ant. de Latour a traduit ses *Lettres*, 1857.

PÉPÉ (Guillaume), général napolitain, né en 1782, à Squillace en Calabre, d'une famille de militaires, mort en 1855, s'enrôla sous le drapeau républicain lors de la proclamation de la République parthénopéenne par les Français, et combattit les troupes royales, mais fut pris et banni; entra dans la légion italienne, puis s'attacha au roi Joseph et à Murat, et se distingua par les faits d'armes qui lui valurent le grade de lieutenant général et le titre de baron; seconda en 1820 la révolution qui imposa au roi Ferdinand une constitution, prit en 1821 le commandement en chef de l'armée insurrectionnelle des Abruzzes, mais ne put résister aux troupes autrichiennes, fut exilé et se réfugia en Espagne, puis en Angleterre; reparut en 1848 lors du soulèvement de la Lombardie, mais retourna bientôt à Londres, après le triomphe des Autrichiens. Il avait fait paraître, dès 1822, une *Relation des événements de 1820 et 1821*; il a publié en outre, en 1846, des *Mémoires* écrits en français, qui ont été complétés récemment pour les années 1848 et 49. — Son frère aîné, le général Florestan Pépé, né en 1780, eut une destinée à peu près semblable : il s'attacha comme lui au service de la France, favorisa l'insurrection de 1820 et fut en 1821 gouverneur de Naples; il rentra depuis dans la vie privée.

PERCIER (Charles), architecte, membre de l'Institut, né à Paris en 1764, mort en 1840, fut l'ami et le collaborateur de Fontaine (*Voy.* ce nom au *Supplément*), contribua avec lui à la restauration du Louvre et des Tuileries, fit construire le grand escalier du Musée du Louvre et dirigea, sous Louis-Philippe, les travaux d'architecture dans la plupart des résidences royales. Il excellait surtout par son habileté dans les décorations. Il a publié avec Fontaine d'importants ouvrages sur son art : *Palais, maisons et autres édifices modernes dessinés à Rome*, 1798, in-fol.; *Recueil de décorations intérieures*, etc., 1812, in-fol.

PÉTIET (Claude), ministre intègre, né en 1749 à Châtillon-sur-Seine, mort en 1806, fils du lieutenant général du bailliage de Châtillon, avait été pendant quinze ans secrétaire général de l'intendance de Bretagne, puis procureur-syndic d'Ille-et-Vilaine (1790), enfin commissaire ordonnateur (1792), quand il fut élu par le département d'Ille-et-Vilaine au Conseil des Anciens, en 1795. Appelé l'année suivante au ministère de la guerre, il réussit, quoiqu'il n'y fût resté que 18 mois (8 février 1796-23 juillet 1797), à rétablir l'ordre dans cette administration depuis longtemps désorganisée, et donna en se retirant l'exemple de rendre un compte public de ses opérations; il perdit son portefeuille au 18 fructidor comme suspect de royalisme. Élu bientôt après député au Conseil des Cinq-Cents (1799), il s'attacha à Bonaparte, qui l'adjoignit au ministre de la guerre Berthier, puis lui confia le gouvernement de la Lombardie : Pétiet organisa dans ce pays la République cisalpine et y fit bénir le nom français. Il eut à préparer, comme intendant général de l'armée, l'invasion de l'Angleterre (1803), puis celle de l'Autriche (1805), mais il succomba à l'excès du travail. Il venait d'être nommé sénateur. Ses cendres furent déposées au Panthéon; son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile. — Un de ses fils, le baron Pétiet, l'un des plus brillants officiers de l'Empire, a longtemps commandé comme maréchal de camp le département du Loiret; il a publié d'intéressants *Souvenirs militaires* (1844, 1 vol. in-8) et d'ingénieuses *Pensées* (1851, in-18).

PETIT (Alexis), physicien, né à Vesoul en 1791, mort en 1820, était, dès l'âge de 11 ans, en état d'entrer à l'École polytechnique; il s'y présenta dès que son âge le permit, y entra le premier à 16 ans, et fut mis hors ligne aux examens de sortie. Nommé aussitôt répétiteur de physique à l'École polytechnique (1815), puis professeur titulaire, il était en même temps professeur au collége Bourbon, et maître de conférences à l'École normale; mais il succomba bientôt à l'excès du travail. Petit avait publié, dès 1814, en commun avec M. Arago, son beau-frère, des *Recherches sur le pouvoir réfringent des corps;* il donna en 1818, avec M. Dulong, des *Recherches sur la théorie de la chaleur*, qui furent couronnées par l'Académie des Sciences.

PFAFF (Charles-Henri), physicien et chimiste, né à Stuttgard en 1773, mort en 1852, attira sur lui l'attention par une thèse pleine de nouveauté : *De electricitate animali* (1791); fit avec Volta un voyage scientifique à Harlem; devint en 1805 professeur de chimie à Kiel et continua son enseignement jusqu'à sa mort, malgré la cécité dont il avait été frappé en 1849. Ses principaux ouvrages sont : *De l'électricité et de l'irritabilité animales; Manuel de chimie analytique; Théorie des couleurs; Système de la matière médicale d'après les principes de la chimie*. Il a en outre composé de savants *Mémoires* sur l'archéologie grecque et latine.

PFISTER (Jean-Chrétien), historien, né en 1772 dans le Wurtemberg, mort en 1836, a laissé une *Histoire de la Souabe*, 6 vol. in-8, Heilbronn, 1803-1827, et une *Histoire générale de l'Allemagne*, d'après les sources, 5 vol. in-8, Hambourg, 1830-1835, ouvrage capital qui lui coûta 30 ans de travaux; cette histoire a été traduite par Paquis, 11 vol. in-8, 1835 et années suivantes.

PICOT (l'abbé), né en 1770 à Neuville-aux-Bois (Loiret), mort en 1841, fut un des écrivains qui, au sortir de la Révolution, se consacrèrent à la défense de la religion. Il s'unit à M. de Boulogne pour rédiger, de 1810 à 1811, les *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, 9 vol. in-8, recueil périodique; fonda en 1814 *l'Ami de la Religion et du Roi*, journal dont il fut le rédacteur principal jusqu'en 1840, et donna à la *Biographie universelle* un grand nombre d'articles relatifs à l'histoire ecclésiastique. Aussi modeste qu'instruit, il a laissé plusieurs ouvrages estimables auxquels il n'a point mis son nom : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIII[e] *siècle*, 1815 (réimprimés en 1854, avec additions); *Essai historique sur l'influence de la religion en France pendant le* XVII[e] *siècle*, 2 vol. in-8, 1824; *Notice sur l'abbé Emery*, 1811; — *sur l'abbé Legris Duval*, 1819.

PIE IX (Ordre de), ordre équestre, créé par le pape Pie IX le 17 juin 1847, jour anniversaire de son exaltation, pour récompenser les divers genres de mérite, a pour insigne une étoile d'or à huit rayons d'azur, portant au milieu le nom *Pius IX* entouré de ces mots : *Virtuti et merito*. Le ruban est bleu avec liséré rouge. Les chevaliers se divisent en deux classes : la 1[re] reçoit un titre de noblesse transmissible; la 2[e], un titre purement personnel.—Cet ordre rappelle et renouvelle l'ordre des *Piani*, institué au XVI[e] siècle par Pie IV.

PINHEIRO-FERREIRA (Sylvestre), publiciste portugais, né à Lisbonne en 1769, mort en 1847, professa d'abord la philosophie à l'Université de

Coïmbre, y introduisit la doctrine de Condillac, et s'attira par là des attaques qui le déterminèrent à quitter l'enseignement, entra dans la diplomatie, fut successivement secrétaire de légation à Paris et à la Haye, chargé d'affaires près la cour de Berlin, et devint en 1821 ministre des affaires étrangères du roi Jean VI. Favorable au régime constitutionnel, il quitta le pouvoir lors du rétablissement du *roi absolu*, qui eut lieu après l'expédition des Français en Espagne, vint à Paris où il se livra à des travaux littéraires, et ne rentra en Portugal qu'après la chute de don Miguel. Il était correspondant de l'Institut. Outre plusieurs écrits portugais, on lui doit une édition, avec notes, du *Précis du droit des gens* de Martens, un *Supplément au Guide diplomatique* du même, et quelques autres ouvrages, écrits en français avec une rare pureté : *Essai sur la psychologie*, 1826; *Cours de droit public interne et externe*, 1830-35; *Principes du droit constitutionnel*, 1834.

PIXERÉCOURT (GUILBERT DE). *Voy*. GUILBERT.

PLANARD (Eugène DE), auteur dramatique, né à Milhau (Aveyron) en 1783, mort en 1853, appartenait à une famille de riches financiers qui émigra et dont les biens furent confisqués. Rentré fort jeune en France, il y fit son droit, fut employé aux archives du conseil d'État, et devint secrétaire de la section de législation. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, il a composé des comédies, dont quelques-unes ont eu du succès, notamment *la Nièce supposée* (1813), et a écrit le poëme de plusieurs charmants opéras-comiques, parmi lesquels on a surtout applaudi *la Lettre de change* (1815), *Emma* (1821), *Marie* (1826), *le Pré aux Clercs* (1833), et *l'Éclair* (1836). Son genre, simple et vrai, procédait de celui de Sedaine.

POLIGNAC (le prince Jules DE), ministre et favori de Charles X, né à Paris en 1780, mort en 1847, était le deuxième fils du comte Jules de Polignac, fait duc par Louis XVI (mort en 1817), et de la célèbre duchesse de Polignac, amie et confidente de Marie-Antoinette. Emmené en émigration en Angleterre dès 1789, il fut placé fort jeune auprès du comte d'Artois (Charles X), qui le prit en affection et le nomma son aide de camp; revint jeune en France en 1804, ainsi que son frère aîné Armand, entra avec lui dans le complot tramé par Georges et Pichegru contre le premier consul, fut par suite condamné à deux ans de prison, tandis qu'Armand était condamné à mort; tenta par un généreux dévouement de sauver son frère, qui cependant ne dut son salut qu'à l'intercession de l'impératrice Joséphine; fut détenu par mesure de sûreté après l'expiration de sa peine, s'évada à la fin de 1813 et alla rejoindre à Vesoul le comte d'Artois, dont il reçut les instructions; pénétra un des premiers dans Paris, et y arbora le drapeau blanc dès le 31 mars 1814; remplit depuis diverses missions dans l'intérêt des Bourbons, notamment auprès du pape, qui lui conféra le titre de prince romain; fut nommé pair en 1816, mais refusa longtemps de prêter serment à la Charte, qui lui paraissait blesser les intérêts de la religion et de la monarchie, et ne consentit à siéger qu'après que le pape eut levé ses scrupules; résida depuis 1823 à Londres comme ambassadeur, et signa en cette qualité le traité qui autorisait l'expédition en faveur des Grecs; fut appelé par Charles X au ministère le 8 août 1829, et reçut le portefeuille des affaires étrangères ainsi que la présidence du conseil, mais se vit accueilli par un sentiment général de défiance; ne tarda pas à justifier toutes les craintes en signant, le 25 juillet 1830, les funestes ordonnances qui, au lieu de rendre à la royauté toute son indépendance, comme il l'espérait, amenèrent la chute de Charles X et de la branche aînée des Bourbons. Pendant les trois jours que dura la lutte, il refusa obstinément tout accommodement; après le triomphe définitif de la révolution, il tenta de s'échapper sous un déguisement; mais fut reconnu à Granville, transféré à Paris et traduit devant la Cour des Pairs : il fut condamné à une prison perpétuelle, privé de tous ses titres, grades et ordres, et déclaré mort civilement; il avait été noblement défendu par M. de Martignac, ce ministre même auquel il avait enlevé le pouvoir l'année précédente. Après quelques années de détention au fort de Ham, le prince de Polignac fut amnistié en 1836; il passa en Angleterre, puis obtint de rentrer en France, et put finir tranquillement ses jours à Saint-Germain en Laye. Ce ministre, auteur de tant de maux, était dans la vie privée un homme bon, pieux et honorable; sa conduite s'explique par des préjugés de naissance et d'éducation, par une foi aveugle dans les doctrines de l'ancien régime, par un dévouement chevaleresque pour Charles X, enfin par l'ignorance complète des besoins de l'époque et du véritable esprit du pays. Il publia deux ans avant sa mort un ouvrage qui est comme son testament politique, et où il persiste dans ses idées. — Son frère aîné, le duc Armand, né en 1771, mort aussi en 1847, était animé du même dévouement pour la monarchie, et partagea son sort jusqu'à la Restauration; il fut nommé en 1814 aide de camp du comte d'Artois et maréchal de camp; fit partie en 1815 de la Chambre introuvable, entra à la Chambre des Pairs après la mort de son père, en 1817, mais n'y joua pas un rôle bien important. — Un 3e frère, le comte Melchior de P., 1781-1855, fut de 1815 à 1825 aide de camp du duc d'Angoulême.

POLK (James Knox), président des États-Unis, né en 1795 dans la Caroline du Sud, avait d'abord été ouvrier sellier, puis avocat dans le Tennessée. Député au congrès en 1825, il devint président de la Chambre des représentants sous l'administration du général Jackson, qui se prit d'amitié pour lui, fut par son influence nommé gouverneur du Tennessée, et se vit élevé de la manière la plus inattendue à la première magistrature de l'Union : il exerça de 1845 à 1849. Joignant à un esprit net, à un jugement solide, un caractère énergique, il fit dans son administration preuve d'habileté, accomplit l'annexion du Texas (1845), termina par un traité le différend survenu avec l'Angleterre au sujet de l'Orégon (1846), entreprit contre le Mexique une guerre, peu juste peut-être, mais qui fut heureuse, et assura ainsi à sa patrie les vastes et riches territoires du Nouveau-Mexique et de la Californie (1847); en même temps il étendait les relations commerciales des États-Unis et faisait un grand nombre de traités de commerce avec les puissances de l'Amérique et de l'Europe. Le travail excessif auquel il s'était livré pendant sa présidence avait épuisé ses forces; il était à peine de retour dans le Tennessée quand il fut pris de la maladie à laquelle il succomba.

POLYTECHNIQUE (École). *Voy*. cet article au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

POMARÉ, nom de plusieurs princes qui régnèrent sur Taïti. Pomaré Ier, nommé d'abord Otou, né vers 1762, mort en 1803, fut placé en 1793 par son oncle Toutaha sur un trône usurpé, eut par suite à lutter contre des insurgés, les réduisit avec le secours des armes anglaises, et reçut dans son île, en 1797, des missionnaires anglicans. — Pomaré II, son fils, né vers 1780, mort en 1821, s'appuya également sur les Anglais et donna toute sa confiance à leurs missionnaires, vit en conséquence éclater de violentes insurrections, et fut quelque temps obligé de quitter son île. Il se con-

vertit au christianisme en 1817, et fut baptisé en 1819. Il donna la même année à son peuple une sorte de charte, et introduisit l'imprimerie. — C'est sa fille qui règne actuellement sur Taïti; après avoir sollicité en 1842 le protectorat français, elle céda aux instigations de l'Angleterre, prit des mesures qui la brouillèrent avec la France, et fut par suite obligée de s'exiler de Taïti; elle y rentra en 1847 et vécut depuis en bonne intelligence avec la France.

PONS (J. L.), le *Chasseur de comètes*, né à Peyre (Hautes-Alpes) en 1761, mort en 1831. D'abord simple concierge de l'observatoire de Marseille, il s'exerça lui-même aux observations, acquit bientôt une grande habileté, fit plusieurs découvertes et mérita d'être nommé astronome adjoint (1813); il quitta cet emploi pour aller diriger l'observatoire de Lucques (1819), puis celui de Florence (1825). De 1801 à 1827, il découvrit 37 comètes: la plus célèbre est celle qu'il observa en 1805 et 1818, et dont il soupçonna la périodicité; on la connaît sous le nom de *comète d'Encke*, du nom de l'astronome qui en calcula l'orbite.

PONS, de Verdun (1747-1844), d'abord avocat au Parlement, fut député à la Convention et au Conseil des Cinq-Cents, fit longtemps partie du comité de législation, devint sous l'Empire avocat général près la Cour de cassation, et fut exilé sous les Bourbons. C'était un homme d'esprit : il a laissé sous le titre de *Mes Loisirs*, de jolis contes et des poésies diverses, dont l'édition la plus complète est de 1807.

PONTÉCOULANT (Louis Gustave LE DOULCET, comte de), né à Caen en 1764, d'une famille noble et ancienne, mort en 1853, adopta avec chaleur les principes de la Révolution de 89, fut élu en 1792 député à la Convention par le département du Calvados, résista courageusement aux excès de 1793, et fut mis hors la loi; se réfugia à Zurich où il fut réduit à se faire menuisier, reprit son siége à la Convention après le règne de la Terreur, fut nommé membre du Comité du gouvernement et chargé spécialement des opérations militaires, ce qui lui donna l'occasion de distinguer et de s'attacher le capitaine Bonaparte; devint plus tard président du Conseil des Cinq-Cents, préfet du département de la Dyle sous le Consulat, sénateur en 1805, et remplit sous l'Empire plusieurs missions militaires et diplomatiques, se montrant partout à la hauteur de sa position; sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet, il prit une part active aux travaux de la Chambre des pairs.

PORT-PHILIPP, beau port de la côte S. de la Nouvelle-Hollande, Terre de Grant, dans la baie de Melbourne, par 38° 17' lat. S. et 142° 13' long. E., à environ 60 kil. de l'E. à l'O. et 45 du N. au S. Découvert en 1802 par le lieutenant Murray; colonisé par les Anglais, déjà très-peuplé et très-florissant.

PORT-WELLINGTON, ville de la Nouvelle-Zélande, à l'entrée orientale du détroit de Cook, sur le port Nicholson. Récemment fondée par la Compagnie anglaise de la Nouvelle-Zélande, la ville comptait déjà plus de 5000 hab. en 1842. Ainsi nommée en l'honneur du duc de Wellington.

POUSCHKINE (Alex.), poëte russe, né en 1799 à Saint-Pétersbourg, manifesta de bonne heure dans ses écrits des idées hardies qui le rendirent suspect au pouvoir, fut envoyé dans les provinces éloignées du royaume, où il remplit diverses fonctions administratives, mais rentra en grâce à l'avénement de l'empereur Nicolas (1825), qui le nomma historiographe. Il périt en 1837, dans la force de l'âge et du talent, frappé mortellement en duel par un beau-frère qu'il accusait d'avoir séduit sa femme. On a de lui des *Odes* et des *Épîtres*, un poëme romantique en 6 chants, *Rouslan et Ludmila*, 1820; le *Prisonnier du Caucase*, 1822; la *Fontaine des Pleurs*, 1826; *Tsigani* (les Bohémiens), 1827; *Onéghine*, poëme inachevé, analogue au *Don Juan* de Byron, et qui eut un grand succès; *Boris Godunow*, 1831, tragédie non destinée à la représentation, et qu'on n'en regarde pas moins comme son chef-d'œuvre, enfin quelques nouvelles: *la Fille du Capitaine*, *la Fille du Chirurgien*, etc. Pouschkine a imité dans la forme Shakespeare et Byron, mais il est éminemment national par le choix des sujets et par la peinture des mœurs. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1837 et années suivantes, à Saint-Pétersbourg, aux frais de la couronne, et traduites en français par H. Dupont, 1846, 2 vol. in-8.

PRADIER (James), habile sculpteur, né en 1792 à Genève, d'une famille de réfugiés français, mort en 1852, vint fort jeune en France, montra un talent précoce qui le fit remarquer par Denon, entra, sur la recommandation de cet ami de l'art, dans l'atelier de Lemot; remporta en 1813 le grand prix (*Philoctète dans l'île de Lemnos*), fut envoyé à Rome, où il mûrit son talent, et où il exécuta plusieurs ouvrages qui commencèrent sa réputation; puis vint se fixer à Paris, et y obtint bientôt par ses gracieuses productions une popularité fort rare parmi les sculpteurs: il reçut sa première médaille à l'exposition de 1819, et fut élu en 1827 membre de l'Institut, en remplacement de Lemot, son maître. D'un talent facile, d'un goût pur, d'une fécondité prodigieuse, cet artiste a produit une foule d'excellents ouvrages dans les genres les plus divers; cependant, il se complaisait surtout dans la reproduction de la beauté féminine, donnant plus à la grâce qu'à la force. Il emprunta ses plus heureux sujets à la mythologie grecque, ce qui a fait dire ingénieusement qu'il était *le dernier des païens*. Parmi ses œuvres les plus estimées, on cite : un groupe de *Bacchante et de Centaure*, à Rouen; un *Fils de Niobé*, une *Psyché* et une *Vénus*, au Luxembourg; les *Trois Grâces*, à Versailles; *Phidias*, *Prométhée*, aux Tuileries; *Phryné*, la *Poésie légère*, *Flore*, le *Printemps*, la *Toilette d'Atalante*, enfin *Sapho*, exposée en 1852, et à laquelle fut décernée, après la mort de l'auteur, la grande médaille de 4000 fr. Outre ces œuvres, toutes spontanées, Pradier exécuta de nombreuses compositions qui lui étaient demandées pour les monuments publics : *Saint Pierre*, à Saint-Sulpice; *Saint André* et *Saint Augustin*, à Saint-Roch; le *Duc de Berry mourant*; les *Villes de Lille* et de *Strasbourg*, sur la place de la Concorde; les deux *Muses* de la fontaine Molière, à Paris; la belle fontaine de Nîmes; l'*Industrie*, à la Bourse; les grandes *Renommées* de l'Arc de triomphe; les *Victoires* colossales du tombeau de Napoléon; enfin, un grand nombre de statues de personnages historiques, entre lesquelles on remarque celle de *J. J. Rousseau*, en bronze, pour Genève. On lui doit en outre une foule de statuettes et de figurines, qui ornent les salons les plus élégants, et qui sont recherchées avec empressement par les amateurs. Pradier forma plusieurs élèves qui sont déjà illustres : MM. Etex, Guillaume, Lequesne, etc. M. Raoul Rochette a lu à l'Académie des Beaux-Arts une *Notice sur Pradier*.

PRÉVAL (le vicomte DE), écrivain militaire, né à Salins en 1772, d'une famille d'officiers distingués, mort en 1853, fut enrôlé dès l'âge de 10 ans comme volontaire au régiment d'Enghien, et était sous-lieutenant en 1789. Il fit plusieurs des campagnes de la République, du Consulat et de l'Empire; devint en 1806 général de brigade, en 1814 général de division; se fit surtout remarquer par ses talents administratifs, fut appelé comme

maître des requêtes au Conseil d'État en 1810, et devint conseiller d'État en 1837. Élevé à la pairie sous la Restauration, il fut nommé sénateur par Napoléon III en 1852. Comme administrateur, Préval a coopéré à la plupart des réformes du maréchal Gouvion Saint-Cyr: comme écrivain, il a rédigé sur l'histoire et l'administration militaires des ouvrages qui font autorité; on distingue les suivants : *Mémoires sur les guerres d'Italie*, sur l'*Organisation de la cavalerie*, sur l'*Organisation et la police des troupes*, sur le *Service des troupes en campagne*.

PRIESSNITZ (Vincent), fondateur de l'hydrothérapie, né à Græfenberg (Silésie) en 1799, mort en 1851. Après avoir remarqué qu'un homme de sa ville natale employait avec fruit l'eau froide pour soigner des blessures, et avoir fait sur lui-même une expérience heureuse, il érigea en système le traitement par l'eau froide. Les succès qu'il obtint lui firent une réputation et attirèrent dès 1826 des malades à Græfenberg, où il fonda un établissement d'hydrothérapie. Sa clientèle s'étendit peu à peu, et il dut créer, vers 1837, un journal pour répondre aux nombreuses personnes qui le consultaient de divers côtés. Il mourut à 52 ans après une longue maladie, pendant laquelle il ne voulut pas suivre d'autre mode de médication que celui dont il était l'auteur. M. le docteur Bigel a donné un *Manuel d'hydrosudopathie suivant la méthode de Græfenberg*, 1840.

PUISSANT (Louis), mathématicien, lieutenant-colonel d'état-major, né en 1769 en Champagne, de pauvres cultivateurs, mort en 1843, fut placé fort jeune chez un arpenteur, sentit le besoin d'étudier la géométrie pour comprendre les principes de son art, et fit dans cette étude de rapides progrès; fut nommé ingénieur-géographe à l'armée des Pyrénées-Orientales, puis professeur de mathématiques à l'École centrale de Lot-et-Garonne (1795), à l'École militaire de Fontainebleau (1804), enfin à l'École de l'état-major, où il enseigna vingt ans. Il fut admis en 1828 à l'Académie des Sciences. Il y souleva en 1836 un vif débat en avançant qu'il y avait eu erreur dans la mesure de la partie du méridien qui s'étend de Montjouy à Formentera : il fut reconnu qu'il fallait en effet ajouter 68 toises à la mesure, et par suite changer le chiffre adopté pour la longueur du méridien, ainsi que pour le mètre. Puissant a coopéré aux opérations géodésiques les plus importantes, surtout à la nouvelle carte de France. On a de lui outre un *Cours de Mathématiques*, des *Traités de Géodésie*, 1805; *de Topographie*, 1807; *de Trigonométrie*, 1809, et la *Description géométrique de la France*.

PUSEYISME, doctrine religieuse répandue depuis peu d'années en Angleterre, surtout à l'université d'Oxford, et ainsi nommée de son principal auteur, le Dr Pusey, chanoine de l'église du Christ et professeur d'hébreu à Oxford : elle déclare la foi indépendante du pouvoir temporel et se rapproche étroitement du catholicisme sur les points les plus importants, demandant le rétablissement de la messe, l'introduction de la confession auriculaire, de la pénitence, du jeûne, admettant l'invocation des saints; etc. Ses principaux partisans, avec le Dr Pusey, sont MM. Newman, Oakley, Ward, Bowden, Thorndike, Keble, Perceval, qui ont commencé en 1833 à exposer leurs doctrines dans une série de publications et de sermons. Inquiétés pour leurs opinions par l'épiscopat anglican, la plupart ont ouvertement embrassé le catholicisme.



QUATREMÈRE, ancienne famille parisienne, qui dans les siècles précédents a fourni à la capitale plusieurs échevins et qui a produit dans ces derniers temps plusieurs savants distingués :

QUATREMÈRE DE QUINCY (Ant.-Chrysostome), né en 1755, mort en 1849, doyen de l'Institut. Déjà connu dans les lettres et les arts avant 1789, il embrassa avec modération les idées nouvelles, fut élu représentant de la Commune de Paris, puis membre de l'Assemblée législative (1791), combattit les mesures révolutionnaires, ce qui le fit incarcérer sous la Convention; fut député au Conseil des Cinq-cents (1797), et inscrit sur la liste de déportation au 18 fructidor, reparut sous le Consulat, devint membre, puis secrétaire général du Conseil municipal de la Seine; accueillit avec joie le retour des Bourbons, fut nommé en 1814 censeur royal, en 1815 intendant des arts et monuments, en 1818 professeur d'archéologie, et siégea en 1820 à la Chambre des députés, mais se retira à l'expiration de son mandat. Admis de bonne heure à l'Institut comme membre de l'Académie des Inscriptions et de celle des Beaux-Arts, il fut nommé en 1816 secrétaire général de cette dernière compagnie. Il quitta ces fonctions en 1839, à cause de son grand âge. A la connaissance de l'art et de son histoire, Quatremère unissait un goût pur, un esprit juste; mais son style laisse à désirer, et l'on a quelquefois suspecté la sûreté de son érudition. On remarque parmi ses écrits : *De l'Architecture égyptienne comparée à l'Architecture grecque*, 1785-1803; *Considérations sur l'Art du dessin*, 1791; *Sur la destination des ouvrages de l'art*, 1815; *le Jupiter olympien*, 1815: *Dictionnaire d'Architecture*, 1795-1825 (dans l'*Encyclopédie méthodique*), refondu en 1833; *De l'imitation dans les beaux-arts*, 1823; *Monuments restitués*, 1829; *Histoire de la Vie et des Ouvrages des plus célèbres architectes*, 1830; *Histoire de la Vie et des Ouvrages de Michel-Ange*, — *de Raphaël*, — *de Canova*, 1824-35; et de nombreuses *Notices historiques* lues à l'Académie des Beaux-Arts (réunies en 2 vol. in-8, 1834-37). Il a fourni au *Journal des savants*, aux *Mémoires de l'Académie*, etc., un grand nombre de savantes dissertations. On trouve dans le *Journal des savants* de nov. 1853 une *Notice* sur ce savant.

QUATREMÈRE DISJONVAL, frère aîné du précédent, né en 1754, mort en 1830, a mené une vie aventureuse et s'est singularisé par des excentricités qui ont fini par faire douter de sa raison. D'abord livré aux sciences physiques, il fit plusieurs travaux qui furent couronnés par l'Académie des Sciences et découvrit les sels triples, ce qui le fit de bonne heure admettre dans cette compagnie; mais il épuisa sa fortune dans des expériences ruineuses et fit faillite. Il embrassa alors la carrière militaire : devenu chef d'état-major de l'armée française, il rendit des services lors du passage du Simplon (1802). Il publia, sous le titre d'*Aranéologie*, un livre curieux sur le travail des araignées et sur le rapport de ce travail avec les variations du temps (1775 et 97); il le fit suivre d'un *Calendrier aranéologique*.

QUATREMÈRE de ROISSY, cousin germain des deux précédents, 1754-1834, ancien conseiller au

hâtelet, a composé des romans et quelques écrits istoriques sur des sujets intéressants, entre autres : *Histoire de Mme de La Vallière*, 1823; — *e Ninon de Lenclos*, 1824: — *d'Agnès Sorel*, 825; — *de Jeanne d'Arc*, 1827.

Un neveu de ce dernier, Étienne Marc QUATREMÈRE, né en 1782, mort en 1857, s'est fait un om comme orientaliste. Membre de l'Académie es Inscriptions dès 1815, il fut nommé profeseur d'hébreu et de syriaque au Collége de rance en 1819, et professeur de persan à l'École es langues orientales en 1838. On lui doit de avantes recherches sur la langue, l'histoire et a géographie de l'Égypte, des lexiques de diveres langues orientales, des traductions d'ouvrages mportants, notamment de l'*Histoire des Monols de Perse*, de Rachild-Eldin (1836); des *Sulans mamelouks de l'Égypte*, de Makrizy (1837); t de savants *Mémoires sur les Nabathéens*, *sur e Périple d'Hannon*, etc.

QUINTANA (don Manuel José), né en 1772 à Madrid, mort en 1857, étudia le droit à Salamanque, exerça comme avocat à Madrid, mais unit dans toute sa vie le culte des lettres aux occupations du barreau et aux affaires publiques. l se fit connaître dès 1795 par des poésies lyriques, parmi lesquelles on remarqua son *Ode à la mer*, donna, de 1801 à 1805, outre de nouveaux recueils de poésies, plusieurs tragédies nationales (*le Comte de Viseu*, *Pélage*, etc.); commença en 1807 la publication de ses *Vies des Espagnols célèbres* (complétée en 1830 et 1833): publia en 1808 les *Odes à l'Espagne libre*, destinées à enflammer l'ardeur de ses compatriotes qui combattaient l'invasion française; soutint la même cause dans le *Seminario politico*, et consacra depuis la plus grande partie de sa vie à la politique. Précédemment agent fiscal de la junte de commerce, censeur des théâtres, secrétaire du roi, attaché au ministère des affaires étrangères pour l'interprétation des langues, il devint en 1808, lors du premier essai de gouvernement constitutionnel, membre de la junte suprême de censure, et rédigea la plupart des proclamations des Cortès. Il n'en fut pas moins emprisonné en 1814 par Ferdinand VII, et ne recouvra la liberté qu'à la faveur de la révolution de 1820, qui le rétablit dans ses fonctions. Après l'expédition du duc d'Angoulême et le triomphe du pouvoir absolu (1823), il s'exila dans l'Estramadure et ne put rentrer à Madrid qu'au bout de 5 ans; en 1833, à la mort de Ferdinand VII, il fut replacé dans son ancien poste aux affaires étrangères; en 1835, il fut nommé directeur général des études, conseiller d'État, pair du royaume. Il était depuis longtemps membre de l'Académie de Madrid; il reçut, dans ses dernières années, la couronne d'or de poëte. Quintana continua la tradition des grands poëtes espagnols : il épura la langue, éleva le vol de la poésie populaire, et par ses vers, où respirait un enthousiasme vrai, il enflamma toutes les âmes. Outre ses œuvres originales, on lui doit un recueil fort estimé des poëtes castillans (*Tesoro del Parnasso*, etc.), avec une introduction et des notes qui y ajoutent un grand prix. Ses *Poésies* ont été réimprimées à Paris en 1837, et ses *Vies* en 1845. J. M. Maury a traduit quelques-unes de ses poésies dans *l'Espagne poétique* (1826); Laffon de Saint-Marc a traduit la *Vie du Cid* (1843).

R

RADET (J.-B.), fécond vaudevilliste, né à Dijon en 1751, mort à Paris en 1830, fut d'abord peintre, abandonna le pinceau pour la plume, et obtint auprès de la duchesse de Villeroy un emploi de secrétaire bibliothécaire, espèce de sinécure qui lui permit de se livrer à ses goûts littéraires. Il avait déjà donné avec succès quelques pièces au théâtre d'Audinot (l'*Ambigu-Comique*) et au Théâtre-Italien (l'*Opéra-Comique*), lorsque le théâtre du Vaudeville fut fondé par son ami Barré; il y fit représenter de 1792 à 1816 une foule de jolies pièces, qu'il composait soit seul, soit avec Barré, Desfontaines, A. Gouffé, Després, Mme Kennens, et qui firent la fortune de ce théâtre : son dialogue est fin et spirituel, ses couplets bien tournés. Il réussit aussi dans la parodie. Radet avait perdu la vue dans ses dernières années.

RAGLAN (J.-H. Fitzroy-Somerset, lord), général anglais, né en 1788, fit ses premières armes en Espagne, servit sous Wellington, qui le distingua et se l'attacha comme aide de camp et secrétaire; prit part, en qualité de lieutenant-colonel, à la bataille de Toulouse et à celle de Waterloo, où il eut un bras emporté, fut élu en 1818 membre de la Chambre des communes, occupa successivement depuis la paix les postes de secrétaire de la direction de l'artillerie, de major général, enfin de directeur général de l'artillerie, et fut choisi en 1854 pour commander en chef les forces britanniques en Orient. Il dressa, de concert avec le maréchal Saint-Arnaud, le plan de l'expédition de Crimée, prit une part glorieuse à la victoire de l'Alma, au siége de Sébastopol, à la bataille d'Inkermann, et fut après cette dernière affaire élevé à la dignité de feld-maréchal, mais il mourut peu après, de maladie (1855). C'était un homme d'une valeur antique et d'une fermeté inébranlable; mais son calme et sa lenteur contrastaient avec l'impétuosité et la valeur bouillante du général en chef de l'armée française. Il avait été élevé à la pairie en 1852, avec le titre de baron.

RAOUL ROCHETTE. *Voy*. ROCHETTE.

RAYNEVAL (Joseph-Mathias GÉRARD DE), publiciste et diplomate, né en 1736 à Masvaux (Haut-Rhin), d'une famille parlementaire d'Alsace, mort à Paris en 1812, occupa pendant vingt ans le poste de *premier commis* au ministère des affaires étrangères, devint, par sa profonde expérience, la lumière de l'administration, prit, comme plénipotentiaire à Londres, une grande part au traité de commerce conclu avec l'Angleterre en 1786, et consacra ses dernières années à d'utiles travaux. On lui doit, entre autres écrits, les *Institutions au Droit de la nature et des gens* (Paris, 1803 et 1832), ouvrage devenu classique.

François-Maximilien Gérard de Rayneval, fils du précédent, né à Versailles en 1778, mort en 1836, se forma sous son père à la diplomatie, fut secrétaire d'ambassade à Lisbonne, puis à Saint-Pétersbourg, accompagna le duc de Vicence aux congrès de Dresde et de Châtillon, fut nommé après la Restauration premier secrétaire d'ambassade et consul général à Londres, devint en 1820 sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, fut successivement ambassadeur à Berlin, en Suisse, à Vienne, à Madrid, et rendit dans ces divers postes d'éminents services, qui lui valurent le titre de comte et la pairie. — Son fils, qui suit avec distinction la même carrière, a été succes-

sivement ambassadeur à Rome et, depuis 1857, à Saint-Pétersbourg.

RÉCAMIER (Julie-Bernard, dame), femme célèbre, née à Lyon en 1777, morte à Paris en 1849, était fille de M. Bernard, employé supérieur des postes, qui fut destitué sous le Consulat, comme suspect de connivence avec les royalistes. Elle fut mariée, avant moins de 16 ans, à un riche banquier de Paris, M. Récamier, et son salon devint sous le Consulat et l'Empire le rendez-vous d'une société choisie qui ne tarda pas à exciter les ombrages du nouveau pouvoir : on y remarquait Lucien Bonaparte, le général Moreau, Bernadotte, David, La Harpe, Mme de Staël, Benjamin Constant, Mathieu et Adrién Montmorency, et plus tard Chateaubriand, qui resta jusqu'à sa mort son plus intime ami. Éloignée de Paris par la police impériale pour ses nombreuses visites à Coppet, où résidait Mme de Staël, alors exilée, elle séjourna quelque temps à Lyon, où elle se lia avec Camille Jordan et Ballanche, puis alla visiter l'Italie, où l'attirait son goût exquis pour les arts et où elle trouva l'accueil le plus empressé; elle ne put revoir la France qu'après la chute de l'Empire. Éprouvée plusieurs fois par de grands revers de fortune, elle les supporta avec dignité, et alla s'ensevelir dès 1819 à l'Abbaye-aux-Bois (rue de Sèvres). Elle n'en fut pas moins recherchée du monde qu'elle fuyait, et vit, comme dans ses plus beaux jours, sa retraite fréquentée par toutes les célébrités de l'époque. Mme Récamier se plaisait à rapprocher pour les concilier les hommes des opinions les plus opposées, et n'employait son crédit qu'à soulager le malheur, à protéger le mérite ou à servir l'amitié. D'une beauté incomparable, qu'elle eut le privilége de conserver fort tard, et à laquelle se joignaient tous les dons de l'esprit et du cœur, elle fut entourée d'adorateurs; mais, se contentant de plaire, elle sut se préserver de toute faiblesse. Mme Récamier avait consigné dans plusieurs volumes manuscrits les souvenirs d'une vie si pleine d'intérêt, mais en mourant elle ordonna de les détruire. Elle a laissé une vaste correspondance que sa famille garde secrète. Gérard a peint son portrait en pied, qui est un chef-d'œuvre; Canova a fait sous le nom de Béatrix un buste qui offre ses traits. M. Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, a parfaitement apprécié cette femme remarquable. L'Académie de Lyon a mis au concours son *Éloge :* le prix a été remporté par M. A. Rondelet, 1851.

RÉCAMIER (Joseph), médecin français, né en 1774, près de Belley (Ain), mort en 1852, était de la même famille que le mari de la précédente. Il fut longtemps médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, professeur à la Faculté de médecine et au Collége de France. Praticien ingénieux et fécond en ressources, le docteur Récamier a souvent obtenu des cures heureuses dans des cas désespérés. Il a peu écrit; on a cependant de lui des *Recherches sur le traitement du cancer* (1829) et du *choléra-morbus* (1832). Il ne se distinguait pas moins par sa piété que par sa science. Le docteur Dubois a prononcé son *Éloge* à l'Académie de médecine.

REGGIO (le duc DE). *Voy.* OUDINOT.

REGNAULT (le baron J.-B.), peintre célèbre, né à Paris en 1754, mort en 1829, s'était d'abord engagé comme mousse. Il fut, au retour de ses pérégrinations, emmené à Rome par un peintre qui avait remarqué en lui d'heureuses dispositions, remporta à 20 ans le grand prix par son tableau d'*Alexandre et Diogène*, composa pour l'Académie de peinture *Andromède et Persée* et l'*Éducation d'Achille*, qui le firent admettre dans cette compagnie en 1783, et composa successivement un grand nombre de beaux ouvrages, parmi lesquels on remarque le *Déluge*, où il ne craignit pas de lutter contre Poussin, *Mars désarmé par Vénus*, *Socrate et Alcibiade chez Aspasie*, *la Mort d'Adonis*, *les Trois Grâces*, *l'Amour endormi sur le sein de Psyché*, *Jupiter enlevant Io*. Il exécuta sous l'Empire plusieurs tableaux politiques et allégoriques, entre autres le *Triomphe de la Paix*, dans lequel on eut sous la Restauration la malheureuse idée de faire disparaître la tête de Napoléon pour la remplacer par celle de la France. Regnault brille surtout par la grâce; sa manière, plus douce qu'énergique, dégénère quelquefois en mollesse. Ce maître forma d'illustres élèves, entre autres Guérin et Hersent.

REIFFENBERG (le baron Frédéric DE), écrivain belge, né à Mons en 1795, d'une famille originaire de Franconie, étudia à l'École normale de Paris, rentra dans sa patrie après la Restauration, professa la philosophie à l'Université de Louvain et l'histoire à celle de Liége. L'un des membres les plus actifs de l'Académie de Bruxelles, secrétaire de la commission d'histoire de la Belgique, il était aussi correspondant de l'Institut. Ses principaux ouvrages sont : *Fastes belgiques*, 1823; *Histoire de la Toison d'or*, 1830; *De la Peinture sur verre aux Pays-Bas*, 1832; *Principes de logique, avec l'histoire et la bibliographie de la science*, 1833. Il a aussi composé des *Poésies diverses* (1825), d'intéressantes *Nouvelles*, a fondé le *Bibliophile belge* (1840), et a fourni à plusieurs académies de nombreux et savants mémoires, relatifs pour la plupart à l'histoire des Pays-Bas. Reiffenberg était libéral en politique et éclectique en philosophie.

REISET (Ant. vicomte DE), lieutenant général, né à Colmar en 1775, mort en 1836, s'enrôla en 1793, servit d'abord sous Kléber, gagna tous ses grades par des actions d'éclat, se distingua surtout à Schwandstadt, où il prit le général ennemi (1800); à Iéna, où il fit de sa main prisonnier le prince Auguste de Prusse (1804), à Rosas en Espagne, où il soutint avec un seul régiment l'effort de toute l'avant-garde de Wellington (1812); à Dresde, où il fit mettre bas les armes à plusieurs régiments (1813); défendit Mayence et empêcha l'ennemi d'y pénétrer; commanda de 1823 à 1828 le corps de l'armée d'occupation en Catalogne et sut maintenir la tranquillité dans ce malheureux pays. Il avait été fait baron par Napoléon et vicomte par Louis XVIII. Son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile.

RENOUARD (Antoine-Augustin), bibliophile, né à Paris en 1765, mort en 1853, était fils d'un fabricant d'étoffes de gaze et suivit d'abord la profession de son père; mais, entraîné par son goût pour les livres, il se fit libraire et imprimeur après avoir été simple amateur, et donna, à partir de 1792, une série d'éditions des meilleurs ouvrages latins et français qui toutes se distinguent par l'élégance et la correction, et dont plusieurs se recommandent par les gravures dues au burin des Moreau, des Desenne, des Prudhon, des Saint-Aubin : ses éditions portent pour marque une *ancre surmontée d'un coq*, symbole de la solidité de leur mérite et de la vigilance qui a présidé à leur exécution. On doit en outre à M. A.-A. Renouard d'excellents travaux bibliographiques : *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, 1819; *Annales de l'imprimerie des Aldes*, 1825; *Annales de l'imprimerie des Estienne*, 1837 et 1843. M. Renouard fut après 1830 maire d'un des arrondissements de Paris, et rendit de grands services dans les moments les plus difficiles. — M. Augustin-Charles Renouard, son fils aîné, né en 1795, d'abord avocat, aujourd'hui conseiller à la Cour de cassation, s'est fait connaître par des ouvrages es-

imés, notamment par ses *Traités des Brevets* 'invention, — *des Droits d'Auteurs*, — *des Fail-*'*tes*, qui font autorité.

RICHEMONT. *Voy.* DESBASSYNS DE RICHEMONT.

ROBIQUET (Pierre), chimiste, né à Rennes en 780, mort en 1840, entra fort jeune dans une harmacie de Lorient, fut successivement attaché u service de la marine et des armées, vint se per-ctionner à Paris sous Fourcroy et Vauquelin, ıt nommé en 1811 professeur à l'École de phar-ıacie, devint l'administrateur de cet établisse-ıent où il introduisit de grandes améliorations, ıt décoré en 1830 à la demande de ses élèves, et lmis en 1834 à l'Institut. Ce savant découvrit usieurs principes chimiques importants : l'*as-*ragine (1805), la *cantharidine* (1810), la *caféine* 821), l'*alizarine* et la *purpurine*, principes colo-nts de la garance (1826, 1827), l'*orcine*, et le ıriolarin (1829), l'*amygdaline* (1830), la *codéine* l'*acide méconique* (1834). On lui doit de pré-eux mémoires sur plusieurs autres objets inté-ssants pour la science (dans les *Annales de phy-que et de chimie*, le *Journal de pharmacie*, et le *cueil des savants étrangers*). M. A. Bussy a pro-ıncé son *Éloge* devant la Société de pharmacie vril 1841). — Son fils, H.-Edmond Robiquet, ıarmacien distingué, agrégé de l'École de phar-ıacie de Paris, suit aussi avec honneur la car-ıre scientifique.

ROCHETTE (Raoul), archéologue, né en 1789 à int-Amand (Cher), mort en 1854, fut d'abord pro-sseur au lycée Louis-le-Grand, remporta en 1813 prix à l'Institut pour un *Mémoire sur les colo-es grecques*, fut par suite choisi par M. Guizot ur le suppléer dans sa chaire d'histoire à la culté des lettres de Paris, et nommé maître de nférences à l'École normale (1815), fut admis à cadémie des Inscriptions dès 1816, nommé en 18 conservateur des médailles à la Bibliothèque yale, puis en 1820 professeur d'archéologie, en nplacement de Quatremère; fit partie en 1828 de commission scientifique envoyée en Morée, fut t en 1838 membre de l'Académie des Beaux-Arts bientôt après secrétaire perpétuel de cette com-ȝnie. Il avait épousé fort jeune (1810) la fille du èbre sculpteur Houdon, artiste dont le com-rce l'avait familiarisé de bonne heure avec les ıux-arts. Outre un grand nombre de *Mémoires* ıs le Recueil de l'Institut et d'articles dans le *ırnal des savants*, où il rédigeait depuis 1816 articles d'antiquités, on a de lui : *Histoire cri-ue de l'établissement des colonies grecques*, 1815: ıt le développement du *Mémoire* couronné en 3; *Monuments inédits d'antiquité figurée*, 1828; *ntures antiques inédites*, 1836; *Lettres sur la sse*, plusieurs fois réimprimées; *Cours d'archéo-ie*, publié, d'après ses leçons, par la sténogra-e, 1828-1835, et d'intéressantes *Notices* sur sieurs membres de l'Académie des Beaux-Arts. lui doit aussi une nouvelle édition du *Théâtre Grecs* de Brumoy, et une traduction de l'*Italie nt la domination des Romains par Micali y.* ce nom au *Supplément*). Les premiers écrits Raoul Rochette, faits trop vite, n'avaient pas à l'abri des objections; mais, avec le temps e travail, il était devenu un antiquaire de nier ordre et un excellent critique.

ODE (Pierre), violoniste, né à Bordeaux en 3, mort en 1830, n'avait pas 13 ans quand il présenté à Viotti, qui, charmé de ses disposi-s, se chargea de le former. Il devint bientôt même un artiste distingué, et fut appelé dès ondation au Conservatoire, où il créa l'ensei-ment du violon; il était en même temps nommé nier violon de la musique du premier consul. btint de grands succès dans toute l'Europe et se fit remarquer par sa bienfaisance autant que par son talent. Il a écrit une méthode de violon pour le Conservatoire (avec Baillot) et a composé des morceaux de musique fort estimés.

ROGER (François), littérateur, né en 1776 à Langres, mort à Paris en 1842, était fils d'un re-ceveur des dîmes. Il entra par nécessité dans l'administration, et cultiva les lettres par voca-tion. Après avoir produit quelques petites pièces aujourd'hui oubliées (l'*Épreuve délicate*, la *Dupe de soi-même*, etc.), il fit représenter en 1806 l'*Avocat*, comédie en 3 actes et en vers, imitée de Goldoni, qui eut un grand succès, et en 1809 la *Revanche* (faite avec Creuzé de Lesser), qui fut aussi fort bien accueillie; il donnait vers le même temps à l'Opéra-Comique le *Billet de lote-rie*, le *Magicien*, etc. Il fut admis à l'Académie française en 1817. Non moins heureux dans sa carrière publique, il avait été élu dès 1807 député au Corps législatif, et fut appelé par Fontanes en 1809 au conseil de l'Université; il devint, sous la Restauration, secrétaire général des postes. Les comédies de Roger se distinguent par des carac-tères bien tracés, par un esprit fin, un style élé-gant; mais on leur reproche de manquer de cette force comique qui fait le mérite essentiel du genre. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1834, avec une introduction de Ch. Nodier, 2 vol. in-8. Dévoué à la cause royaliste, Roger fut sous la Restauration un des fondateurs de la *Société des Bonnes-Lettres*, qui était destinée à répandre dans la jeunesse l'esprit monarchique et religieux. — Le plus connu de ses fils, M. Henri Roger, agrégé à la Faculté de médecine de Paris, rédige dans le *Constitutionnel* la *Revue scientifique*, où il dé-ploie autant d'esprit que de solide instruction.

ROGERS (Samuel), poëte anglais, né à Londres en 1762, mort en 1855, était fils d'un riche ban-quier de la Cité, et exerça lui-même cette pro-fession. Il profita des loisirs que lui assurait une grande fortune pour cultiver les lettres, et réus-sit surtout dans le genre didactique. Par l'heu-reux choix des expressions et le naturel du sen-timent, il se place auprès de Goldsmith. On a de lui les *Plaisirs de la mémoire*, 1792 (traduit en vers français par M. Albert de Montémont); *Co-lumbus*, 1818; la *Vie humaine*, 1820; l'*Italie*, 1822, regardée comme son chef-d'œuvre; des odes, des épîtres et des poëmes divers. Aussi libé-ral que riche, il était le Mécène des gens de lettres de son temps : son salon fut pendant cinquante ans le rendez-vous de la société la plus brillante.

ROGUET (François), général français, né en 1770 à Toulouse, mort en 1846, s'engagea en 1789, fit avec gloire les campagnes de l'Empire et con-quit tous ses grades sur le champ de bataille. Il rendit de grands services dans le Piémont en ré-tablissant les communications de Gênes avec l'ar-mée française (1799), et fut en récompense nommé par Moreau chef de la 33e demi-brigade, qui de-vint bientôt le modèle de l'infanterie. Sous les ordres du maréchal Ney en 1805, il emporta les hauteurs d'Elchingen, se signala aux batailles d'Iéna, d'Eylau, fut laissé pour mort en 1807 dans un combat d'arrière-garde livré aux Russes sur la Passarge, où il couvrait les cantonnements du reste de la grande armée; commanda les gre-nadiers à pied de la vieille garde à Wagram, dé-fit les Russes à Krasnoï le 15 novembre 1812 et assura ainsi la retraite de l'armée, eut en 1813 une grande part à la victoire de Dresde, disputa jusqu'au dernier moment les Pays-Bas aux Prus-siens et aux Anglais en 1814, et se signala prin-cipalement à Hogstræten et à Courtray; commanda la vieille garde à Waterloo après la blessure du général Friant, et réprima avec vigueur en 1831

l'insurrection de Lyon. Déjà créé sous l'Empire baron, puis comte, il fut nommé pair de France en 1834. Ce général brillait par son talent à organiser et à discipliner les troupes, non moins que par sa bravoure. — Son fils, également distingué comme soldat et comme écrivain militaire, a longtemps servi avec honneur en Afrique. Il est aujourd'hui général de division, 1er aide de camp de l'Empereur et sénateur.

ROHRBACHER (l'abbé), historien ecclésiastique, né en 1789, mort en 1856, docteur de l'université de Louvain, fut professeur, puis supérieur au grand séminaire de Nancy. Outre quelques écrits de philosophie et de polémique, il a publié une *Histoire universelle de l'Eglise catholique* (29 vol. in-8, 1842-1845), qui est tirée en partie d'un ouvrage analogue de F. R. Stolberg, et qui a obtenu en peu d'années trois éditions. Il a dressé un curieux *Tableau des conversions des protestants*, en recherchant les *Motifs qui les ont ramenés à l'Eglise catholique* (1841).

ROMAGNESI, famille originaire d'Italie, a fourni à la France plusieurs grands artistes. Jean-Antoine, acteur et auteur comique, né à Namur en 1690, mort en 1742, petit-fils d'Antonio, dit Cinthio, comédien du Théâtre-Italien, excellait dans les rôles d'ivrogne, de suisse et d'allemand. Il a donné, soit seul, soit avec Riccoboni, un assez grand nombre de pièces et de parodies, espèces de parades pleines d'une bouffonnerie divertissante, dont il parut un choix en 1768. — Antoine-Joseph-Michel, petit-neveu du précédent, né à Paris en 1781, mort en 1850, s'est distingué comme compositeur et éditeur de musique. Après avoir rempli quelques emplois, il abandonna l'administration en 1816 pour se livrer tout entier à la musique, et publia en peu d'années une foule de romances qui obtinrent la vogue : son nom est resté attaché au genre de la romance. — Joseph-Antoine, cousin germain du compositeur, né en 1776, est connu comme sculpteur. On a de lui la *Paix*, 1808; *Minerve protégeant le fils de Napoléon*, 1812; *Louis XVIII*, 1814; *Orphée*, 1817; *Pothier*, *Fénelon*, 1819, etc. On lui doit l'invention du *carton-pierre*, dont il a fait depuis 1833 la plus heureuse application à la sculpture et à la statuaire : ses statuettes faites en cette matière sont partout.

ROMAGNOSI (Dominique), publiciste, né en 1761 à Salso, près de Plaisance, mort en 1835, débuta en 1791 par un ouvrage important, la *Genèse du droit pénal*, où il fondait le droit sur la nécessité; devint, sous la domination française, professeur de droit à l'Université de Parme (1802), puis à celles de Pise (1807) et de Milan (1808); fut, à la chute de l'Empire, privé de ses emplois par le gouvernement autrichien, et vécut depuis dans une grande gêne. Outre la *Genèse du droit pénal*, on estime son *Introduction à l'histoire du droit public* (1805), et son *Projet de code de procédure* (1807). Il publia de 1812 à 1814 un *Journal de jurisprudence* à Milan.

ROQUEFORT (J.-B.), né en 1777, mort en 1834, commença par enseigner la musique, se lia avec Millin et Ginguené, qu'il aida dans leurs savantes recherches; publia en 1808 le *Glossaire de la langue romane* (complété en 1820 par un *Supplément*), fut couronné en 1815 par l'Institut pour un *Mémoire sur la poésie française aux* XIIe *et* XIIIe *siècles*, et donna en 1829 un *Dictionnaire étymologique de la langue française*, où les mots composés sont rangés sous leur racine. Il avait contracté dès sa jeunesse des habitudes de débauche qui nuisirent à sa considération, et l'obligèrent à se mettre aux gages des libraires.

ROQUEPLAN (Camille), peintre de genre, né en 1802 à Mallemort, près d'Arles (Bouches-du-Rhône), mort en 1855, avait pour père un amateur éclairé qui reconnut bientôt sa vocation. Il étudia sous Abel de Pujol et Gros, exposa dès 1822 un *Soleil couchant*, mais ne commença à être remarqué qu'en 1827. Il a produit depuis, avec une rare fécondité, des œuvres dans lesquelles le dessin n'est pas toujours irréprochable, mais qui brillent par le sentiment et surtout par la couleur; la plupart de ses sujets sont empruntés à J. J. Rousseau et à Walter Scott. Nous citerons : *J. J. Rousseau et Mlle Galley*, *J. J. Rousseau cueillant des cerises*, la *Marée de l'équinoxe*, l'*Antiquaire*, *Quentin Durward*, *Van-Dyck à Londres*, *Une scène de la Saint-Barthélemy*, le *Lion amoureux*. Au retour d'un voyage aux Pyrénées nécessité par le délabrement de sa santé, il adopta une manière nouvelle, dans laquelle son coloris est moins vif, mais qui se rapproche davantage de la nature : à cette seconde manière appartiennent plusieurs sujets empruntés à la vie des montagnards. Outre les tableaux de genre, C. Roqueplan a laissé quelques tableaux d'histoire, ainsi que des marines, des paysages, des portraits, etc. Possédant toutes les ressources de son art, il a su, par l'habile emploi de procédés particuliers, donner à ses tableaux une durée matérielle dont il paraît avoir dérobé le secret aux anciens. — C. Roqueplan était frère de M. Nestor Roqueplan, naguère directeur de l'Opéra.

ROSE (ordre de la), ordre fondé en 1829, au Brésil, par l'empereur Pedro Ier, à l'occasion de son mariage avec Amélie de Leuchtenberg, et destiné à récompenser le mérite civil et militaire; il a pour insigne une étoile à six rayons d'émail blanc, bordés d'or, ayant au milieu les initiales P. A. (*Pedro* et *Amélie*), avec l'inscription *Amor e fidelios*. Le ruban est de couleur rose, avec bordure blanche.

ROSELLINI (Hippolyte), antiquaire, né à Pise en 1800, mort en 1843, fut professeur de langues orientales, puis d'archéologie à l'Université de Pise, se lia avec Champollion le jeune, qui lui donna le goût des études hiéroglyphiques, fut mis par le grand-duc de Toscane, en 1828, à la tête d'une expédition scientifique qui visita l'Égypte en même temps que l'expédition française dirigée par Champollion; publia, de concert avec le savant français, les *Monuments d'Égypte et de Nubie* (1833-45, 10 vol. in-8, avec atlas), mais ne put achever cette importante publication, qui fut terminée après sa mort par ses amis.

ROSENMULLER (Jean-Georges), théologien luthérien, né en 1736 à Ummerstadt, près d'Hildburghausen, mort en 1815, professa la théologie à Erlangen, à Giessen, à Leipsick (1785), réforma sur quelques points la liturgie protestante, rédigea des *Instructions religieuses* pour la jeunesse, ouvrage estimé de ses coreligionnaires, et se fit un nom dans l'exégèse par ses *Scholia in Novum Testamentum*, 6 vol. in-8, Nuremberg, 1777-1782, dont son fils a donné une 6e édition de 1829 à 1831. — Ce fils, Ernest-Frédéric Rosenmuller, 1768-1835, professeur de langues orientales à l'Université de Leipsick et conservateur de la bibliothèque, l'a surpassé dans ses *Scholia in Vetus Testamentum*, 25 vol. in-fol., 1788-1835, le plus complet répertoire d'exégèse que l'on connaisse. On lui doit en outre des *Manuels de bibliographie biblique*, 1797-1800, *d'Archéologie biblique*, 1822, et de savants travaux sur l'arabe. Il prit une part active à la rédaction de la *Gazette littéraire de Leipsick*. — Les ouvrages théologiques des deux Rosenmuller sont condamnés à Rome comme entachés de rationalisme.

ROSMINI (Charles DE), né en 1758 à Roveredo,

d'une famille noble et aisée, mort en 1827, publia divers écrits qui le firent admettre dans les académies de la Crusca et de Turin, et qui lui assignèrent un rang honorable parmi les biographes. On lui doit : *Vie d'Ovide*, 1792 et 1821; — *de Sénèque*, 1793; — *de Victorin de Feltre*, 1801; — *de Philelphe*, 1803; — *de Guarini de Vérone*, 1805; — *de J. J. Trivulce*, 1815; — *Histoire de Milan jusqu'en* 1735, 1820. — Il ne faut pas le confondre avec Antoine Rosmini, philosophe et publiciste contemporain, auteur d'ouvrages qui ont donné lieu à de vives controverses, et dont quelques-uns ont été condamnés par le Saint-Siége.

ROSSI (Pellegrino), économiste et diplomate, né en 1787 à Carrare (duché de Modène), fut reçu dès 19 ans docteur en droit à Bologne, entra au barreau de cette ville, y plaida et y enseigna plusieurs années avec éclat, mais fut forcé de s'exiler en 1815 à cause de son attachement au parti français, se réfugia à Genève, y ouvrit des cours libres qui l'eurent promptement fait apprécier, fut en 1819 appelé par les autorités de Genève à la chaire de droit romain et gratifié du droit de bourgeoisie, entra bientôt après au Conseil représentatif de Genève et y prit un grand ascendant, dont il n'usa que pour affermir l'autorité du parti modéré; représenta en 1832 le canton de Genève dans la diète constituante qui devait reviser le pacte fédéral, proposa un projet de pacte, œuvre de sagesse, que la diète adopta unanimement, mais qui n'obtint pas la sanction de la majorité des communes, quitta la Suisse peu après cet échec inattendu, vint en France, attiré par des offres honorables, fut pourvu de la chaire d'économie politique du Collége de France, vacante par la mort de J. B. Say, puis appelé à l'École de droit de Paris pour remplir une chaire de droit constitutionnel récemment créée, rencontra dans la jeunesse de l'école quelques préventions, mais les eut bientôt dissipées par la supériorité de son talent; remplaça en 1836 Sieyès à l'Académie des Sciences morales, devint en 1840 membre du Conseil de l'instruction publique, fut fait en 1844 pair de France et comte, après avoir obtenu des lettres de grande naturalisation; fut envoyé en 1845 à Rome, d'abord comme ministre plénipotentiaire, puis comme ambassadeur; obtint quelques concessions relativement au séjour des Jésuites établis en France, et sut gagner la confiance du pape Pie IX. Il rentra dans la vie privée après la révolution de février 1848; mais, au bout de quelques mois, pressé par le pape d'accepter le poste de chef de son ministère, il se chargea, après quelque hésitation, de cette difficile et périlleuse mission (14 sept.). Il travaillait avec zèle à donner aux États pontificaux un gouvernement constitutionnel ainsi qu'à préparer l'unité de l'Italie lorsqu'il périt assassiné par un fanatique, le 15 nov. 1848; il fut frappé au moment où, bravant des avis secrets, il allait entrer dans la Chambre des députés. Ce crime, qui excita l'indignation de toute l'Europe, resta impuni; il trouva même des approbateurs parmi les républicains de Rome; les coupables ne furent recherchés et punis qu'après le rétablissement de l'autorité papale. — « Rossi, dit M. Mignet, a été un théoricien circonspect, un professeur consommé, un législateur conciliant. Il a eu plusieurs patries, mais il n'a servi qu'une cause, la cause de la liberté réglée par la loi. » Ses principaux ouvrages sont : *Traité du droit pénal*, 1829, 3 vol. in-8, où il concilie le principe d'utilité de Bentham avec celui de la justice absolue; *Cours de droit constitutionnel*, dont une partie seulement a été recueillie par des sténographes, 1835-36; *Cours d'économie politique*, 1840-54, 4 vol. in-8 (dont 2 posthumes, publiés par ses fils) : il y réunit et fond ensemble, par un judicieux éclectisme, des principes trop longtemps opposés. Ses fils ont publié en 1857 ses *Mélanges d'économie politique, d'histoire et de philosophie*, 2 vol. in-8. M. Mignet a lu à l'Académie des Sciences morales, le 24 novembre 1849, une excellente *Notice historique* sur Rossi. M. Huber Saladin a publié *Rossi en Suisse de* 1816 *à* 1833, Paris, 1849. Pie IX a fait ériger dans Rome un monument à sa mémoire.

ROUSSIN (Albin-Reine), amiral, né à Dijon en 1781, mort en 1854, était fils d'un avocat au parlement de Bourgogne. Il s'engagea comme mousse à 12 ans pour sauver son père menacé de la guillotine (1793), acquit par lui seul les connaissances scientifiques nécessaires pour arriver aux grades supérieurs, fut embarqué en qualité d'enseigne sur la *Sémillante*, qui livra de 1803 à 1808 plusieurs combats glorieux dans les mers de l'Inde, prit une grande part, en 1810, au célèbre combat du Grand-Port (Ile-de-France), à l'issue duquel il fut nommé capitaine de frégate et décoré, reçut à son retour le commandement de la frégate la *Gloire*, armée au Havre, réussit à sortir du port malgré les croisières anglaises, et fit, de 1812 à 1814, de nombreuses captures sur l'ennemi; fut nommé en 1814 capitaine de vaisseau, mais laissé sans emploi après les Cent-Jours; fut chargé de 1817 à 1821 d'explorer et de relever les côtes de l'Afrique et du Brésil, et rédigea d'excellentes cartes de ces parages, ce qui lui valut son admission à l'Académie des Sciences et au Bureau des Longitudes; fut, en 1822, appelé, avec le titre de contre-amiral, au commandement de nos forces navales dans les mers du Sud; alla en 1828, à la tête d'une escadre, réclamer du Brésil la réparation de préjudices causés au commerce français, et obtint, par la seule fermeté de son attitude, une satisfaction immédiate; fut en 1831 envoyé en Portugal pour demander réparation d'insultes faites à des résidents français, força, sur le refus de don Miguel, l'entrée du Tage, regardée jusque-là comme inexpugnable (11 juillet 1831), et obtint, dans les 24 heures, toutes les satisfactions réclamées; fut en récompense élevé au grade de vice-amiral, et bientôt après à la pairie, avec le titre de baron; occupa, de 1832 à 1839, le poste d'ambassadeur à Constantinople, et fit tous ses efforts pour sauver l'empire ottoman, menacé à la fois par les armes de l'Égypte et par l'ambition de la Russie; fut appelé en 1840 et 1843 au ministère de la marine, mais se vit bientôt obligé, par le mauvais état de sa santé, de renoncer aux affaires. Il avait été élevé en 1840, en quittant le ministère, à la dignité d'amiral. On doit à M. Breton, ancien administrateur de la marine, une excellente *Notice biographique sur l'amiral Roussin*.

ROUX (Philibert-Joseph), célèbre chirurgien, né en 1780 à Auxerre, mort en 1854, était fils de chirurgien, fut l'élève et l'ami de Bichat, et put, à la mort de son maître (1802), quoique à peine âgé de 22 ans, continuer son cours et terminer son *Anatomie descriptive* (*Voy.* Bichat). Rival de Dupuytren, il fut successivement chirurgien de la Charité, où il seconda pendant 20 ans le baron Boyer, son beau-père, puis chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et créa presque l'enseignement de l'anatomie chirurgicale : il excellait partout dans la chirurgie réparatrice. Il fut élu en 1819 professeur de la Faculté, entra à l'Académie de Médecine dès la fondation, et fut admis en 1834 à l'Académie des Sciences, où il remplaça Boyer. On a de lui des *Mélanges de chirurgie et de physiologie* (1809); des *Eléments de médecine opératoire* (1813), dont il n'a paru que deux volumes; un *Mémoire sur*

la réunion immédiate des plaies après l'amputation (1814), qui fit révolution dans la chirurgie en démontrant l'inutilité d'une suppuration prolongée; un *Parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française*, publié en 1816 à la suite d'un voyage à Londres, et deux *Mémoires sur la staphyloraphie ou Suture du voile du palais* (1825 et 1850) : il y enseigne les moyens de remédier, par une opération délicate, à l'une des plus tristes infirmités, la division du voile du palais, qui empêche de bien articuler. Il a été en outre publié après sa mort 2 volumes de mémoires qu'il avait laissés sur des sujets divers. Ce qui caractérise l'enseignement et les écrits de Roux, c'est une bonne foi parfaite jointe à une science profonde : il fait connaître ses échecs ou ses erreurs aussi bien que ses succès. M. le Dr Malgaigne a lu son *Eloge* à la séance de rentrée de la Faculté de médecine de 1855.

ROY (Antoine, comte), ancien ministre, né en 1764 à Savigny (Haute-Marne), mort en 1847, fut reçu dès 1785 avocat au parlement de Paris, disputa, dans les temps orageux de la Révolution, de nombreuses victimes à l'échafaud, et sauva d'une injuste spoliation plusieurs familles d'anciens fermiers généraux condamnés à mort; se livra, pendant la même époque, à d'importantes exploitations, qui devinrent pour lui l'origine d'une grande fortune; acquit du dernier duc de Bouillon le magnifique domaine de Navarre (Eure), dont Napoléon le déposséda arbitrairement; fut, pendant les Cent-Jours, membre de la Chambre des représentants, où il fit une vive opposition au gouvernement impérial, fit également partie de la Chambre royaliste dite *Chambre introuvable*, où il défendit, avec la minorité constitutionnelle, les principes de la modération ; fut, en 1816, 1817 et 1818, rapporteur des lois de finances, et révéla dans ses rapports une haute capacité financière; tint de 1819 à 1822 le portefeuille des finances, signala son administration par un dégrèvement de l'impôt foncier et par la libération définitive des acquéreurs de biens nationaux, reçut en sortant du ministère le titre de comte et la pairie; combattit à la Chambre des pairs le ministère Villèle, et fit rejeter le projet de loi pour la conversion des rentes; fut rappelé aux affaires en 1828 et entra dans le ministère de M. de Martignac, mais se retira en 1829, à l'avénement du prince de Polignac. Ministre, député, pair de France, M. Roy se montra partout aussi laborieux que capable; ami sincère du régime constitutionnel, il conseilla sans cesse des mesures conciliatrices. Portant un ordre parfait dans l'administration de sa fortune privée, aussi bien que dans la gestion des finances de l'État, il était devenu un des plus riches particuliers de France. Il fit souvent un noble usage de sa richesse en secourant sans ostentation d'honorables infortunes. — Il a laissé deux filles, qu'épousèrent le comte de La Riboisière et le marquis de Talhouet; il a légué ses titres à son petit-fils, M. Auguste de Talhouet.

ROYER-COLLARD (Pierre-Paul), politique et philosophe, né en 1763 à Sompuis, près de Vitry-le-Français (Marne), mort en 1845, étudia sous les Pères de la Doctrine, enseigna quelque temps dans leurs colléges, puis entra au barreau de Paris. Il adopta en 1789 les principes de la Révolution, fut même un instant secrétaire de la Commune, mais s'éloigna après la sanglante journée du 10 août 1792; fut en 1797 député par le département de la Marne au Conseil des Cinq-Cents, d'où il se vit expulsé au 18 fructidor pour s'être opposé à des mesures de violence; se lia dès lors avec les royalistes, et fit partie d'un conseil secret formé en France par Louis XVIII, mais se retira de la politique après le couronnement de l'Empereur pour se livrer tout entier aux études philosophiques; fut nommé en 1810, par M. de Fontanes, professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des lettres et doyen de cette Faculté; fut en 1815, après le retour des Bourbons, élu de nouveau député par le dép. de la Marne, devint successivement conseiller d'État, directeur de la librairie, enfin président de la Commission d'instruction publique (1816), signala son administration par d'importantes améliorations, notamment par la création de chaires d'histoire : quitta ce poste en 1820, quand le parti ultra-royaliste l'eut emporté; combattit énergiquement à la Chambre des députés les mesures réactionnaires (loi d'aînesse, loi du sacrilége, etc.), obtint par là une telle popularité qu'en 1827 sept colléges l'élurent à la fois; fut, en 1828, appelé à la présidence de la Chambre, et remplit ces fonctions avec autant de fermeté que d'impartialité, s'éclipsa volontairement après 1830, mais ne quitta la Chambre que peu d'années avant sa mort. Il avait été en 1827 admis à l'Académie française. M. Royer Collard fut un des fondateurs du régime constitutionnel en France. On lui avait donné, ainsi qu'à ses amis, le titre de *doctrinaire*, soit par allusion à la congrégation de la *Doctrine* où il avait été élevé, soit parce qu'il avait véritablement une *doctrine* en politique, doctrine qui consistait à concilier par la pondération des pouvoirs la liberté et la légitimité. Comme philosophe, il a surtout attaché son nom à la réaction spiritualiste en combattant le sensualisme de Condillac, et faisant connaître en France la philosophie écossaise : c'est à son école que se sont formés MM. Cousin et Jouffroi. Comme orateur, il se distingua par une éloquence grave et nerveuse et par une dialectique puissante. Il a peu écrit : on n'a de lui, outre ses discours politiques, qui n'ont pas été recueillis, que des fragments philosophiques joints à la traduction de Reid par M. Jouffroy. M. de Rémusat, son successeur à l'Académie française, l'a très-bien apprécié dans son discours de réception. La ville de Vitry, dont Royer-Collard avait été longtemps le député, lui a élevé une statue. Son nom a été donné à une rue de Paris (l'ancienne rue Saint-Dominique d'Enfer).

RUBINI (J.-B.), célèbre chanteur, né à Romano, près de Bergame, en 1795, mort en 1854. Fils d'un professeur de musique, il fit d'abord partie de l'orchestre du théâtre de sa ville natale. Il débuta comme chanteur à Bergame, se fit entendre à Pavie, à Brescia, à Florence, mais eut beaucoup de peine à percer; il parut pour la première fois en 1825 devant le public parisien, et y obtint un succès que l'Angleterre et l'Italie ne tardèrent pas à confirmer. Rubini faisait admirablement valoir les opéras de Bellini; il avait une voix de ténor belle et puissante, et jouait avec beaucoup d'âme.

RUDE (François), statuaire, né à Dijon en 1784, mort en 1855, était fils d'un poêlier et travailla d'abord avec son père. Ayant révélé un rare talent pour le dessin, il fut envoyé, dès 1807, à Paris pour se perfectionner, entra dans l'atelier de Cartelier et obtint en 1812 le grand prix. Après le retour des Bourbons, il accompagna dans l'exil M. Frémyet, son bienfaiteur, et resta plusieurs années à Bruxelles, luttant contre les circonstances les plus difficiles, mais recevant les conseils du peintre David et grandissant dans son art. Il revint à Paris en 1827, exécuta pour l'Arc de triomphe de l'Étoile *le Départ des volontaires*, groupe plein de verve et d'entrain, mais qui se ressent de l'invasion du romantisme; exposa en 1833 *le Jeune pêcheur napolitain*, qui lui valut la décoration de la Légion d'honneur, et en 1834

un *Mercure rattachant ses talonnières pour remonter dans l'Olympe*, deux chefs-d'œuvre qu'on peut admirer au musée du Luxembourg; traita avec succès plusieurs sujets religieux : pour l'église de Saint-Gervais, une *Vierge*, pour la Madeleine, un *Baptême du Christ*, pour Saint-Vincent de Paul, un *Calvaire*, et exécuta en 1846 pour M. Noisot (à Fixin, Côte-d'Or), *Napoléon mort à Sainte-Hélène*. On lui doit en outre des statues du *Maréchal de Saxe*, de *Lapeyrouse*, *Monge*, *Poussin*, *Godefroy Cavaignac*, des bustes de *Houdon*, de *David*, de *M. Dupin*, etc. Toutes les œuvres de cet artiste ne sont pas également heureuses : on estime moins sa *Jeanne d'Arc* (jardin du Luxembourg) et sa statue du *Maréchal Ney* (placée, en 1853, à l'endroit où le maréchal avait été fusillé, dans l'allée de l'Observatoire). Rude venait d'obtenir une grande médaille à l'Exposition universelle, lorsqu'il fut emporté par une mort presque subite, laissant plusieurs œuvres inachevées, parmi lesquelles un admirable *Christ en croix*.

S

SACRAMENTO (Rio), rivière de la Haute-Californie, prend sa source vers 40° de lat. N., au pic de Shaste, coule du N. au S., entre la Sierra-Nevada et la Cordillère de la côte, reçoit un grand nombre d'affluents, arrose la ville de Sacramento, et se jette dans l'océan Pacifique après s'être uni, dans la baie de San-Francisco, au Rio San-Joaquim, qui coule du S. au N. Ce fleuve, ainsi que le San-Joaquim et plusieurs de leurs affluents, roule de l'or; leurs sables en sont imprégnés. Cette découverte, faite en 1848, attira sur leurs bords des nuées de *chercheurs d'or*.

SAINT-ALBIN (Alexandre ROUSSELIN CORBEAU, *dit* DE), publiciste, né en 1773, mort en 1847, était fils d'un lieutenant-colonel d'artillerie (auteur d'une histoire estimée de la *Formation des États modernes*, mort en 1813). Il embrassa avec toute l'ardeur de la jeunesse les doctrines de la Révolution, s'attacha à Danton et à Camille Desmoulins, fut en l'an II (1794) commissaire national à Troyes, puis commissaire aux armées, remplit avec intégrité plusieurs missions dont il fut chargé, devint en 1799 secrétaire général du ministère de la guerre sous Bernadotte, fut, aux Cent-Jours, secrétaire du ministère de l'intérieur sous Carnot, fut, en 1815, un des fondateurs de l'*Indépendant*, journal d'opposition, qui peu après se fit appeler le *Constitutionnel*, et fut jusqu'en 1838 un des principaux rédacteurs de cette feuille, qui obtint un grand et rapide succès. Il est auteur d'une *Vie de Hoche* (1798) et de quelques autres biographies militaires; il a laissé sur la Révolution et l'Empire des ouvrages manuscrits (notamment une *Vie de Danton*). — Un de ses fils, M. Hortensius de Saint-Albin, magistrat et député, puis représentant à la Constituante de 1848, est connu par divers ouvrages (*Logique judiciaire*, *Logique de la conscience*, etc.).

SAINT-ALLAIS (VITON DE), généalogiste, né à Langres en 1773, d'une famille bourgeoise, mort en 1842, porta quelque temps les armes sous la République, quitta le service pour se livrer à des recherches historiques, recueillit de précieux enseignements sur l'origine d'un grand nombre de familles, et fonda un cabinet de généalogiste qui attira bientôt une nombreuse clientèle. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire générale des ordres de chevalerie*, 1811; *Tablettes chronologiques de l'Europe*, 1812; *Histoire généalogique des maisons souveraines de l'Europe*, 1812, 2 vol. in-8; *Nobiliaire universel de France*, 1814-1820, 18 vol. in-8; *Dictionnaire de la noblesse*, 1819; *Armorial de France*, 1817. Il commença en 1819 une nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*, mais ne put mettre à fin cette grande entreprise, qui fut continuée par Fortia-d'Urban. On l'accuse de s'être montré très-facile sur l'admission de certaines généalogies.

SAINT-ARNAUD (Jacques-Achille LEROY DE), maréchal de France, né à Paris en 1798, mort en 1854, était fils d'un ancien avocat au parlement de Paris, qui fut depuis membre du Tribunat et préfet de l'Aude. Il perdit son père dès l'âge de cinq ans, fut dirigé par sa mère, pour laquelle il conserva toujours la plus tendre affection, étudia au lycée Napoléon, entra en 1815 aux gardes du corps, alla en 1822 combattre comme volontaire pour la cause hellénique, voyagea à l'étranger pendant quelques années, et ne rentra au service qu'en 1831. Après une campagne en Vendée, il fut envoyé à Blaye et attaché en qualité d'officier d'ordonnance au général Bugeaud, dont il se concilia promptement l'estime et l'amitié; accompagna la duchesse de Berry à Palerme (1832), et passa en 1837 comme simple lieutenant en Afrique, où il conquit péniblement et glorieusement tous ses grades, et mérita d'être *cité* dix fois à l'ordre du jour de l'armée. Il prit une part active à l'assaut de Constantine (1837), à la prise de Djigelli (1839), à l'attaque du col de Mouzaïa, où il reçut une blessure grave (1840), à la prise de Tekedempt, de Mascara (1841); fut investi en 1842 du commandement de Milianah, et en 1844 de celui d'Orléansville; comprima l'insurrection du Dahra (1845-47), et contraignit Bou-Maza, qui en était l'instigateur, à se remettre entre ses mains; fut élevé en 1850 au commandement supérieur de la province de Constantine, fit l'année suivante, contre les tribus jusque-là insoumises de la petite Kabylie, une expédition aussi bien conçue que hardie, où il eut 26 combats à livrer, et qui fut couronnée d'un plein succès (mai-juillet 1851); fut immédiatement après nommé général de division, et bientôt appelé au commandement d'une division active de l'armée de Paris, puis au ministère de la guerre (octobre 1851); s'attacha surtout à réorganiser l'armée et à y rétablir l'autorité et la discipline, ébranlées depuis 1848; fut chargé, au 2 décembre 1851, de l'exécution des mesures militaires qui devaient assurer le succès du coup d'État; reçut en 1852, lors du rétablissement de l'Empire, le bâton de maréchal; fut, en 1854, mis à la tête de l'armée d'Orient dirigée contre la Russie; opéra le 14 septembre, de concert avec l'armée anglaise, une heureuse descente en Crimée, et remporta le 20 sur les bords de l'Alma une victoire éclatante. Il poursuivait les Russes et marchait sur Sébastopol, lorsque, vaincu par une maladie qui le minait depuis longtemps, il se vit forcé de résigner son commandement : il succomba en mer trois jours après (29 septembre). Son corps fut déposé aux Invalides. Son buste, exécuté avec le produit d'une souscription ouverte entre les anciens élèves du lycée Napoléon, a été placé dans la cour d'honneur du lycée. Aux qualités du guerrier, le maréchal Saint-Arnaud unissait les agréments de la personne, les plus doux sentiments de famille, ainsi qu'un esprit vif et tout français. Il a été pu-

blié en 1855 un recueil de ses *Lettres*, où il se peint tout entier : ces lettres, écrites dans l'intimité et adressées pour la plupart à ses frères, M. Ad. de Saint-Arnaud et M. Ad. de Forcade, le font aimer du lecteur, en même temps qu'elles offrent l'histoire de sa vie, et jettent un grand jour sur les événements auxquels il a pris part.

SAINTE-AULAIRE (Louis BEAUPOIL, comte DE), diplomate, né en 1778 près de Dol (Bretagne), d'une ancienne famille du Périgord, mort en 1854, fut élevé en France pendant la Révolution, quoique sa famille eût émigré; fut reçu en 1794 élève de l'École des ponts et chaussées, obtint au concours en 1796 la place d'élève géographe, se rallia à l'Empire et plut, par ses qualités d'homme du monde, à Napoléon, qui le nomma chambellan en 1811, et qui lui confia en 1812 la préfecture de la Meuse; devint sous la première Restauration préfet de la Haute-Garonne, fut élu député dès 1815, et se distingua constamment dans les assemblées parlementaires par sa fidélité aux principes de la monarchie constitutionnelle. Beau-père de M. Decazes, il suivit la ligne politique de son gendre. Après la révolution de juillet 1830, il devint un des principaux et des plus habiles appuis du gouvernement de Juillet, qui l'appela successivement aux ambassades de Rome, de Vienne et de Londres, et qui l'éleva à la pairie. On a de M. de Sainte-Aulaire une *Histoire de la Fronde* fort estimée (1827, 3 vol. in-8), qui lui valut un fauteuil à l'Académie française. Il a laissé des *Mémoires sur ses ambassades*, qui sont encore inédits. Il a été fort bien apprécié comme homme politique et comme écrivain par M. Saint-Marc Girardin dans le *Journal des Débats* du 23 janvier 1855 et par M. le duc de Broglie, qui lui succéda à l'Académie.

SAINT-ELME (Ida), aventurière, dite la *Contemporaine*, qui, après avoir longtemps mené une vie désordonnée et avoir plusieurs fois changé de nom, publia en 1827, chez le libraire Ladvocat, sous le titre de *Mémoires d'une Contemporaine*, de prétendus mémoires qui ne sont qu'un tissu de contes, scandaleux pour la plupart, sur l'époque de la Révolution et de l'Empire. Ces *Mémoires*, arrangés par quelques hommes de lettres (MM. Lesourd, Malitourne, A. Pichot, etc.), eurent une vogue prodigieuse et firent la fortune du libraire. Quant à la *Contemporaine*, elle mourut, dit-on, dans la misère, à l'hospice des Ursulines de Bruxelles en 1845, à 67 ans environ.

SAINT-PRIEST (Alexis, comte DE), membre de l'Académie française, né en 1805 à Saint-Pétersbourg, mort à Moscou en 1851, était petit-fils d'un ministre de Louis XVI et de Louis XVIII, et fils d'Armand de Saint-Priest, qui, élevé en Russie, y avait épousé une princesse Galitzin, et était devenu gouverneur de Kherson et de la Podolie. Après avoir étudié au collége français de la ville d'Odessa, ville dont son père était gouverneur, il revint en France dans les premières années de la Restauration, et fut nommé gentilhomme de la chambre de Charles X; mais il n'entra réellement dans la carrière politique que sous Louis-Philippe. Il se montra partisan zélé du gouvernement constitutionnel et des idées libérales, et fut pendant dix ans (1832-1842) chargé de diverses missions diplomatiques, au Brésil, en Portugal, en Danemark, au retour desquelles il fut nommé pair de France. Il consacra dès lors ses loisirs à la littérature, qu'il avait cultivée de bonne heure. On a de lui : *Histoire de la Royauté* (1842), intéressante revue des diverses transformations du gouvernement monarchique; *Histoire de la suppression de l'ordre des jésuites* (1844); *Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjou* (4 vol. in-8, 1847): c'est le plus considérable de ses ouvrages, et celui qui lui ouvrit les portes de l'Académie, où il fut reçu en 1849. On a réuni sous le titre d'*Études diplomatiques et littéraires* les articles publiés par lui dans différentes *Revues*. Il avait entrepris une *Histoire du siècle de Voltaire*, qu'il n'a pas achevée. M. de Barante a publié une *Notice sur le comte de Saint-Priest;* M. Berryer, dans son *Discours de réception à l'Académie* (février 1855), a fait son *Eloge*, mais non sans y apporter quelques restrictions.

SAINTS (les) DU DERNIER JOUR. *Voy.* MORMONS, au *Supplément*.

SALM (Constance de THÉIS, princesse DE), femme auteur, née à Nantes en 1767, morte à Paris en 1845, était fille d'un maître des eaux et forêts qui cultivait lui-même les lettres, et qui a donné un joli recueil de contes intitulé le *Singe de La Fontaine*. Elle composa dès l'âge de 18 ans de charmantes poésies, entre autres la chanson de *Bouton de Rose*, qui fut chantée par toute la France, donna en 1794 au théâtre Louvois *Sapho*, tragédie lyrique qui obtint un brillant succès, mais vit échouer au Théâtre-Français son drame de *Camille*, 1796. Depuis, elle se voua de préférence à la poésie didactique et lyrique : ses cantates, ses dithyrambes, ses discours en vers, ses épîtres surtout lui firent une grande réputation sous l'Empire. Poëte penseur, elle se distingue par la justesse des idées : aussi l'a-t-on surnommée la *Muse de la raison*, le *Boileau des femmes*. Elle a écrit en prose des *Pensées*, des *Éloges*, et un roman, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* (1824), qui eut une foule de lecteurs. Elle couronna sa carrière littéraire en publiant *Mes soixante ans*, en vers, 1833. Ses *OEuvres complètes* forment 4 vol. in-8, 1837 et 1842. Mariée fort jeune à M. Pipelet de Leurry, médecin du roi, elle n'avait pas trouvé le bonheur dans cette union; elle la rompit bientôt, et contracta en 1803 un second mariage avec le comte (depuis prince) de Salm, qu'avaient charmé son esprit et son noble caractère, non moins que sa beauté.

SALVANDY (Narcisse-Achille, comte de), écrivain et homme politique, né en 1795 à Condom, d'une famille d'origine irlandaise, étudia au lycée Napoléon, s'enrôla fort jeune, sous l'Empire, dans les gardes d'honneur; se signala par sa bravoure dans les campagnes de Saxe et de France, et fut blessé trois fois; quitta le service après l'abdication de Napoléon, avec le grade de capitaine et la croix d'honneur; publia, en 1816, sous le titre de *La Coalition et la France*, une brochure hardie, où il protestait courageusement contre l'occupation, et qui attira l'attention générale; fut, en 1819, nommé par le duc de Richelieu maître des requêtes, résigna cet emploi lors de la réaction de 1821, consacra ses loisirs aux lettres et fit paraître, en 1823, *Don Alonzo*, roman d'histoire et de mœurs espagnoles; s'attacha vers la même époque à Chateaubriand, et soutint, de concert avec lui, dans le *Journal des Débats*, une polémique vigoureuse contre la politique de M. de Villèle; fut nommé conseiller d'État sous le ministère Martignac (1827), mais se retira de nouveau à l'avénement du duc de Polignac et fit dans la presse de vains efforts pour prévenir une catastrophe; se rallia, mais un peu tard, à la révolution de 1830, et prêta tout son concours à la cause de l'ordre; fut nommé député de l'Eure en 1832; se vit appelé, en 1837, à faire partie, comme ministre de l'instruction publique, du ministère conciliateur de M. Molé, et quitta le pouvoir avec lui; fut nommé ambassadeur à Madrid (1841), puis à Turin (1843); se démit de ce poste à la suite d'un dissentiment avec

e gouvernement, mais n'en fut pas moins appelé le nouveau, en 1845, au ministère de l'instruction publique, où il resta jusqu'à la révolution de 848. Il rentra depuis dans la vie privée, mais i'en fut pas moins, dans sa retraite, un des plus ictifs promoteurs du projet de *fusion* entre les deux branches de la maison de Bourbon. D'un caractère oyal, généreux, chevaleresque, M. de Salvandy ut beaucoup d'amis et sut se faire estimer de ses adversaires mêmes. Comme ministre, il a laissé es meilleurs souvenirs : il tenta de restaurer l'Université impériale, reconstitua le Conseil de l'instruction publique en ajoutant aux conseillers titulaires des conseillers ordinaires, améliora le sort des membres du corps enseignant, créa plusieurs chaires, tenta de rapprocher l'Université et e clergé, et favorisa constamment les gens de ettres. Comme écrivain, il a publié, outre *Alonzo* et des écrits de circonstance, une *Histoire de la Pologne avant et sous J. Sobiesky* (1829); mais il s'est surtout fait remarquer par ses articles de journaux et ses brochures politiques, dans lesquels on rencontre, avec une abondance inépuisable, l'alliance si difficile de la modération de a pensée avec la vivacité, quelquefois fougueuse, de l'expression. Il fut reçu à l'Académie française en 1835. M. D. Nisard, dans le *Dictionnaire de la Conversation*, M. Saint-Marc Girardin, dans le *Journal des Débats*, ont apprécié d'une manière supérieure le caractère et le talent de M. de Salvandy.

SANÉ (le baron), habile constructeur de vaisseaux, né à Brest en 1754, mort en 1832, se lia avec Borda, travailla de concert avec lui à perfectionner la construction navale et mérita d'être surnommé le *Vauban de la marine*. Après avoir exercé longtemps comme ingénieur, il fut nommé directeur du port de Brest, puis inspecteur général du génie maritime. Il avait été élu, sur la proposition de Napoléon lui-même, membre de l'Institut (section de mécanique). Parmi les navires construits par lui, on admire surtout le vaisseau l'*Océan*, le plus élégant et le meilleur voilier de l'Europe, et la *Ville de Paris*, qui, commencé à Rochefort en 1807, ne put être achevé qu'en 1850, grâce à nos perpétuelles révolutions. Une frégate à vapeur porte son nom.

SAN-JOAQUIM, fleuve aurifère de la Californie, affluent du Sacramento, coule du S. au N. *Voy.* SACRAMENTO, au *Supplément*.

SAN-MARTIN (don Juan), un des héros de l'Amérique du Sud, né vers 1780 dans la Plata près des Andes, mort en 1851, servit d'abord en Espagne contre l'invasion française et parvint au grade de colonel. Il quitta l'Espagne après la dissolution des cortès par Ferdinand VII, se rendit à Buenos-Ayres, se joignit aux insurgés, qui l'élurent général, franchit les Cordillères pour pénétrer dans le Chili, et assura l'indépendance de cette contrée par les victoires de Chacabuco et de Maypo (1818). Il marcha ensuite sur le Pérou, prit Lima en 1821, et prépara les succès de Bolivar; pour prévenir l'effet d'une fâcheuse rivalité avec cet illustre général, il réunit son armée à la sienne, lui céda le commandement et quitta l'Amérique. Il vint en 1822 se fixer en France, et y passa le reste de ses jours, étranger aux convulsions qui n'ont cessé depuis d'agiter son pays.

SAXE-TESCHEN (Albert DE), fils de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste III, né à Dresde en 1738, mort en 1822, épousa en 1766 l'archiduchesse Christine, fille de l'empereur François Ier, fut nommé gouverneur des Pays-Bas autrichiens, où il ne put empêcher l'insurrection d'éclater en 1789, assiégea inutilement Lille en 1792, et se retira à Vienne après la conquête de la Belgique par les Français. Dans sa retraite, il cultiva les arts avec succès : c'est lui qui donna le dessin du beau château de Laeken, près de Bruxelles. Il avait reçu de François Ier, à l'occasion de son mariage avec l'archiduchesse, la principauté de Teschen, d'où il prit le nom de Saxe-Teschen.

SAYN-WITTGENSTEIN, maison d'Allemagne, fort ancienne, alliée à celle de Nassau, tire son nom des deux maisons de Sayn et de Wittgenstein, qui se fondirent au XIIIe siècle par le mariage du comte Salentin-Sayn avec la comtesse Élisabeth de Wittgenstein, dernière héritière du nom. — En 1752, le comte Casimir de Sayn-Wittgenstein, Prussien de naissance, comte du Saint-Empire, entra au service de Russie. — Son fils, L. A. Pierre, prince de Wittgenstein, général au service de Russie, né en 1769, mort en 1843, commanda en 1812 les troupes chargées de couvrir Saint-Pétersbourg, et sauva par le combat de Kliastitzy cette capitale, dont les habitants lui firent don par reconnaissance d'une belle terre dans les environs; il fut en 1813 nommé commandant en chef des armées alliées de Russie et de Prusse, prit une grande part aux journées de Bautzen, de Lutzen, de Leipsick, puis à la campagne de France, et reçut le titre de feld-maréchal de l'empereur Nicolas lors de son avénement, 1825. Il fut chargé en 1828 de la guerre contre la Turquie; mais, ralenti par l'âge, il la poussa avec trop peu de vigueur, et fut mis à la retraite l'année suivante. Il avait été créé prince en 1834 par le roi de Prusse. On attribue à ce général le plan de campagne qui sauva la Russie en 1812.

SCHADOW (Jean-Godefroi), sculpteur prussien, né en 1764 à Berlin, mort en 1850, était fils d'un pauvre tailleur. Son talent pour le dessin s'étant manifesté de bonne heure, les premiers artistes de Berlin s'intéressèrent à son sort et lui procurèrent les moyens d'étudier. Après deux années de séjour à Rome, il fut nommé en 1788 sculpteur du roi, puis professeur de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin; il devint en 1822 directeur en chef de cet établissement. Voici les plus célèbres de ses ouvrages : le monument funèbre du *Comte de La Marck*, dans l'église de Sainte-Dorothée, à Berlin; les statues équestres de *Frédéric le Grand*, à Stettin; du feld-maréchal *Blücher*, à Rostock; du duc *Léopold de Dessau*, à Berlin; une statue de *Luther*, à Wittemberg; un groupe colossal en marbre représentant la reine *Louise de Prusse et sa sœur*, *la duchesse de Cumberland*, à Londres; le quadrige placé sur la porte de Brandebourg, à Berlin; les bustes de Klopstock, Kant, Haller, Jean de Muller, pour le Walhalla germanique. Schadow a formé d'excellents élèves : Rauch et Tieck, de Berlin; Dannecker, de Stuttgard; Pozzi, de Manheim, et son propre fils, Ridolfo Schadow. — Celui-ci, né en 1786 à Rome, s'était déjà fait un nom par des ouvrages pleins de grâce et de vérité, lorsqu'il fut enlevé en 1822 par une mort prématurée. Il avait débuté par un chef-d'œuvre, *Pâris réfléchissant avant de prononcer son jugement*; parmi ses autres ouvrages, on remarque une *Jeune fille attachant ses sandales*, la *Fileuse*, *Achille protégeant le corps de Penthésilée*.

SCHÆFFER (Geoffroy-Henri), philologue, né à Leipsick en 1764, mort en 1840, était professeur de littérature grecque et bibliothécaire à l'Université de Leipsick. Il est surtout connu pour sa jolie collection d'auteurs grecs stéréotypés publiée par Tauchnitz; on lui doit en outre de bonnes éditions d'*Hérodote*, de *Démosthène*, d'*Apollonius de Rhodes*, etc.

SCHELLING (Fréd. Guill. Joseph DE), célèbre philosophe allemand, né en 1775 à Léonberg en Souabe (Wurtemberg), mort en 1854, aux eaux

de Ragaz, en Suisse, fit de fortes études de philosophie et de théologie à Tubingue, où il eut Hegel pour condisciple et pour ami, puis se rendit à Leipsick, où il entendit Platner, et enfin à Iéna, où enseignait Fichte. Il parut d'abord s'attacher à ce dernier maître et publia même, de 1794 à 1796, quelques écrits qui semblaient être conçus dans l'esprit de sa doctrine (*Du Moi comme principe de la philosophie; Lettres philosophiques sur le dogmatisme et le criticisme*); mais il ne tarda pas à se séparer de lui et commença, à partir de 1798, à faire, à Iéna même, en qualité de professeur privé (*privat-docent*), des cours où il enseignait une doctrine toute nouvelle, et qui furent écoutés avec faveur; néanmoins, reconnaissant bientôt lui-même l'insuffisance de son instruction scientifique, il quitta sa chaire pour redescendre sur les bancs, suivit assidûment pendant plusieurs années des cours de sciences physiques et de médecine, et se fit recevoir docteur en médecine en 1802. Il venait de rouvrir ses cours particuliers lorsqu'une chaire lui fut offerte à l'Université de Wurtzbourg : il y professa quatre ans les diverses branches de la philosophie (1804-1808). Nommé en 1807, par le roi de Bavière, membre de l'Académie des Sciences de Munich, et l'année suivante secrétaire général de l'Académie des Beaux-Arts, ses nouvelles fonctions l'obligèrent à interrompre son enseignement pendant plusieurs années : mais en 1820, ayant quitté Munich par suite de fâcheuses collisions avec Jacobi, président de l'Académie, il se rendit à Erlangen, où il reprit le cours de ses leçons. Une Université ayant été établie à Munich en 1827, il y transporta sa chaire et y obtint les plus brillants succès; il devint bientôt après président de l'Académie des Sciences, conservateur des collections scientifiques, conseiller intime du roi de Bavière. Il consentit cependant en 1841 à se rendre à Berlin pour occuper à l'Université de cette ville la chaire de philosophie qu'avait déjà illustrée Hegel : il y répandit un nouvel éclat.

Schelling est l'auteur d'un système qui, depuis le commencement de ce siècle, occupe toute l'Allemagne pensante et qui balança, s'il ne l'éclipsa, la célébrité de ceux de Kant et de Fichte. Il n'a jamais produit ce système sous une forme définitive : sans varier essentiellement pour le fond, sa philosophie se modifia dans la forme et dans l'expression, se corrigea, s'accrut et se compléta graduellement. Il n'avait pas 20 ans quand il produisit ses premiers écrits; il déposa la plume à 40, pour ne la reprendre que 20 ans plus tard, et cela encore pour écrire une simple préface.

L'idée fondamentale de son système, qui se rattache étroitement à ceux de Kant et de Fichte, avec la prétention de les corriger tous deux, est que l'on doit cesser d'opposer, comme on l'avait fait jusque-là, le monde idéal et le monde réel, et de chercher comment l'esprit passe de l'un à l'autre, mais qu'il y a *identité* entre les *idées* et les *choses*, entre la *pensée* et l'*être*, le *sujet* et l'*objet*, le *moi* et le *non moi*, l'*homme* et la *nature*, que ce ne sont là que deux faces d'un seul et même être, l'*Un*, l'*Absolu*, *Dieu* : c'est ce qui a fait nommer ce système *Philosophie de l'identité;* on le nomme aussi *Philosophie de la nature*, parce que l'auteur s'est surtout attaché à expliquer les lois de la nature physique et à montrer leur identité avec celles de la nature intellectuelle et morale. Du sein de l'Absolu, et par une évolution nécessaire appelée *procès*, sortent la Nature et l'Esprit, les choses et les idées, qui coexistent et se développent parallèlement, mais dans une parfaite identité : l'*électricité*, par exemple, se confond avec l'*irritabilité*, le *magnétisme* avec la *sensibilité*. L'univers est l'expression identique de la pensée divine. La raison humaine est virtuellement l'image de l'intelligence absolue, ainsi que de l'univers; elle conçoit l'Absolu par une *intuition intellectuelle*. La philosophie a pour objet de connaître toutes choses par les idées de la raison; l'art en est la représentation sensible. Le but de la triple activité de la nature, de la philosophie et de l'art, est de donner à Dieu conscience de lui-même. Ce système prétend concilier tous les contraires, l'idéalisme et le réalisme, la nécessité et la liberté, le matérialisme et le spiritualisme; il veut reproduire, dans ses conceptions, l'ordre même des choses, et aspire à une science telle qu'elle peut se concevoir dans Dieu même.

La *philosophie de la nature* n'est au fond que le panthéisme, et il est facile d'y reconnaître les idées de Plotin, de J. Bruno ou de Spinosa; mais c'est le panthéisme le plus savant, s'aidant de toutes les découvertes de la science moderne. On ne peut nier que ce système n'offre un aspect imposant et grandiose, et qu'on n'y rencontre des rapprochements heureux, des aperçus profonds, des éclairs de génie; mais, outre qu'il est en butte à toutes les objections qui ont de tout temps été faites contre le panthéisme envisagé, soit en lui-même, soit dans ses conséquences, il pèche par la base et par la méthode : dédaignant la marche lente et patiente de l'observation, l'auteur procède, selon sa propre expression, par voie de *construction*, c'est-à-dire par hypothèse, et s'expose ainsi à être trop souvent dupe de sa propre imagination.

Schelling a écrit sur les matières les plus diverses : métaphysique, sciences, physique, médecine, histoire, mythologie, poésie, beaux-arts. Les principaux ouvrages dans lesquels il a exposé sa doctrine sont les suivants : *Idées sur la philosophie de la nature*, 1797; *De l'Ame du monde*, 1798; *Esquisse du système de la philosophie de la nature*, et *introduction à l'Esquisse*, 1799; *Système de l'idéalisme transcendental*, 1800 (traduit en français par M. Grimblot, 1842); *Bruno, dialogue sur le principe divin et le principe naturel des choses*, 1801 (traduit par M. Husson, 1845); *Leçons sur la méthode des études académiques*, 1803 (traduites par M. Bénard avec d'autres écrits sous ce titre : *Écrits philosophiques de Schelling*, 1847, 1 vol. in-8); *Philosophie et religion*, 1804; *Du rapport des arts plastiques à la nature*, 1807; *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine*, 1809; *Dissertation sur les divinités de Samothrace*, 1815 : c'est un échantillon de la manière dont M. de Schelling entendait interpréter la mythologie. Depuis 1815, M. de Schelling ne rompit le silence qu'une seule fois, en 1834 : il consentit alors à écrire une préface en tête d'une traduction allemande des *Fragments* de M. Cousin. Dans cet écrit, intitulé *Jugement de M. de Schelling sur la philosophie de M. Cousin* (traduit par Wilm, 1835), il indiquait les principales différences entre la méthode suivie par les Français et celle qu'ont adoptée les Allemands, et annonçait une philosophie nouvelle, la philosophie *positive*, qui devait expliquer la réalité et réconcilier la spéculation idéaliste avec les grands intérêts de la religion et de la vie pratique. Jusqu'ici cette philosophie nouvelle, qui paraît avoir fait l'objet des leçons de Berlin, n'a pas encore vu le jour; elle n'est guère connue que par quelques fragments.

La philosophie de Schelling a eu de chauds partisans et de violents adversaires : parmi les premiers on compte Oken, qui en fit l'application aux sciences naturelles; Baader, Kieser,

Schubert, Burdach, Creuzer, Gœrres, Krause; parmi les seconds, Fichte, son ancien maître, Jacobi, Bouterweck, Krug, enfin Hegel, qui avait d'abord été l'un de ses plus fermes appuis.

Pour plus de détails sur le système de Schelling et sur l'histoire de ce système, on peut consulter l'*Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hégel*, de Wilm, Paris, 1846-1849; *Schelling et la Philosophie de la Nature*, par M. Matter, 1842 et 1845.

SCHMID (Christophe DE), dit le *chanoine Schmid*, né en 1768 à Dinkelsbuhl (Bavière), mort en 1853, fut précepteur dès l'âge de 16 ans, entra ensuite au séminaire de Dœllingen, reçut les ordres en 1791, fut successivement vicaire, curé de campagne, aumônier du comte de Stadion, et enfin chanoine d'Augsbourg (1826); il remplissait en même temps les fonctions d'inspecteur des écoles dans le cercle du haut Danube. Dans ces diverses positions, il se fit constamment aimer et respecter par sa bonté, son zèle consciencieux et son dévouement. Il a publié, pour moraliser l'enfance en l'amusant, un grand nombre de petits *Contes*, où respire le sentiment moral et religieux; ces contes sont rapidement devenus populaires et ont été traduits soit séparément, soit collectivement, dans presque toutes les langues de l'Europe. Le succès de ces traductions ayant produit des imitations faussement attribuées au chanoine Schmid, l'auteur a déclaré ne reconnaître comme authentiques, parmi celles qui ont été publiées en français, que la traduction faite par l'abbé Macker (Strasbourg, 1832 et suiv., 22 vol. petit in-18). On a encore du chanoine Schmid une *Histoire sainte pour les enfants*, qui a eu plus de 20 éditions en Allemagne et qui a été traduite en français (Haguenau, 1828, 3 vol. in-18), et des *Souvenirs*, où il raconte la première partie de sa vie.

SCHUBERT (Franz), compositeur, né à Vienne en 1797, mort en 1828, s'est exercé dans les genres les plus divers : il a surtout composé des *mélodies* d'un genre mélancolique, connues sous le nom allemand de *lieder*, qui eurent une très-grande vogue en Allemagne et en France, entre autres le *Roi des Aunes*, l'*Ave Maria*, la *Sérénade*, l'*Attente*, l'*Adieu*. On le rapproche de Beethoven, dont il avait adopté la manière.

SCHWANTHALER (Charles), sculpteur bavarois, né à Munich en 1802, mort en 1848, appartenait à une famille de sculpteurs. Il reçut de son père les premières leçons, put, grâce à la munificence du roi de Bavière, visiter l'Italie, où il résida trois ans. fit aussi une étude approfondie des marbres d'Égine, récemment apportés à Munich, fut nommé professeur de sculpture à l'Académie, et orna de ses ouvrages le palais du roi dans la capitale, ainsi que le Walhalla germanique élevé près de Ratisbonne, et le Walhalla bavarois près de Munich. Il avait étudié la peinture, et excellait dans le dessin; dans cet art, sa manière rappelle celle de Flaxmann. Parmi ses œuvres, on cite la *Victoire d'Hermann sur les Romains*, bas-relief pour un des frontons du Walhalla germanique, les statues des peintres anciens pour la Pinacothèque, celles des anciens héros bavarois; mais ce qu'on admire surtout, c'est sa statue symbolique de la *Bavière*, colosse en bronze qui a près de 20 mètres de hauteur : il put y mettre la dernière main avant de mourir; mais il ne vécut pas assez pour voir s'élever dans les airs ce chef-d'œuvre de la sculpture moderne. On estime aussi ses dessins et illustrations pour l'*Iliade* d'Homère, pour la *Théogonie* d'Hésiode et les poésies d'Orphée. Schwanthaler se distingue moins par l'originalité et le fini que par une imagination abondante et facile, par un talent souple et une intelligence élevée, qui lui permettaient de comprendre et de réaliser avec un égal succès les genres les plus différents.

SÉBASTIANI DE LA PORTA (le comte Horace), maréchal de France, né en 1775 à la Porta, près de Bastia, en Corse, mort en 1851, entra fort jeune au service, dut à sa valeur un avancement rapide, fut nommé chef de bataillon par Bonaparte pour sa belle conduite au combat d'Arcole, fut fait colonel par Marceau sur le champ de bataille de Vérone, seconda vigoureusement Bonaparte au 18 brumaire, et décida le succès de cette journée par l'attitude qu'il fit prendre au régiment de dragons qu'il commandait; combattit à Marengo, et fut chargé, après la victoire, de poser, de concert avec Marmont, les bases de l'armistice de Trévise; fut, après la paix d'Amiens, envoyé à Constantinople pour y faire des propositions de paix, et réussit dans cette négociation difficile, remplit avec non moins de bonheur une mission près de Djezzar, pacha de Saint-Jean d'Acre, ainsi qu'auprès des puissances barbaresques, et fut à son retour nommé général de brigade; prit, en cette qualité, une part active à la campagne d'Autriche, combattant toujours à l'avant-garde; se distingua surtout à Hollabrunn et à Austerlitz, où il fut grièvement blessé dans une charge heureuse, ce qui lui valut le grade de général de division; fut appelé en 1806 à l'importante ambassade de Constantinople, se couvrit de gloire dans cette mission périlleuse en décidant Sélim, dont il s'était fait un ami, à déclarer la guerre à la Russie et en empêchant le faible sultan de céder aux menaces de l'amiral anglais Duckworth; dirigea la défense de Constantinople contre les Anglais, força ceux-ci à repasser honteusement les Dardanelles, et reçut de l'Empereur, en récompense de sa conduite à la fois habile et ferme, le grand cordon de la Légion d'honneur (1807); quitta Constantinople après la chute de Sélim, fut bientôt après dirigé vers l'Espagne et mis à la tête du 4e corps (1809); força le passage de la Guadiana, gagna la bataille de Ciudad-Réal et celle d'Almonacid, qui fit rentrer Joseph dans Madrid; enleva les retranchements d'Ocana, entra en vainqueur dans Grenade, s'empara de Malaga, battit de nouveau l'ennemi à Baza (1810), et déploya une rare sagesse dans l'administration des provinces qu'il avait conquises, mais ne put s'accorder avec le roi Joseph, et demanda son rappel en France (1811), ce qui indisposa l'Empereur; fit néanmoins partie de l'expédition de Russie, où il tint l'avant-garde; se signala à Smolensk, à la Moskowa, entra des premiers à Moscou; fut, pendant la campagne de 1813, blessé à Leipsick, n'en combattit pas moins dès le lendemain à Hanau, et s'empara d'un défilé qui assurait la retraite; commanda, pendant la campagne de France, toute la cavalerie de la garde; se signala surtout à Reims, dans un combat où fut tué le général Saint-Priest, émigré; à Arcis-sur-Aube, où il eut à résister à toute la cavalerie des alliés; fit partie de la Chambre des représentants aux Cent-Jours, et fut, après Waterloo, un des commissaires désignés pour traiter de la paix avec les alliés, mais ne put rien obtenir en faveur de Napoléon; resta sans emploi sous la Restauration, fut élu député en 1819 par la Corse, en 1826 par l'arrondissement de Vervins, en remplacement du général Foy; prit place à l'extrême gauche et fit une vive opposition au gouvernement d'alors; eut, après les événements de juillet 1830, une grande part à l'érection du nouveau trône, fit partie de la commission chargée de reviser la Charte, reçut le 7 novembre 1830 le portefeuille des affaires étrangères, qu'il garda près de trois ans; se montra partisan du

système de la paix, au risque de se dépopulariser en abandonnant la Pologne à elle seule; résigna le pouvoir en 1833 pour des motifs de santé, accepta bientôt après l'ambassade de Naples, puis celle de Londres, où il suivit avec succès d'importantes négociations relatives à la constitution définitive de la Belgique, au droit de visite, à la pacification de l'Orient, mais fut rappelé après la chute du ministère Molé, auquel il s'était attaché. Il n'en conserva pas moins la confiance toute personnelle du roi, qui le consultait encore fréquemment, et qui lui donna le bâton de maréchal en octobre 1840. Il passa ses dernières années dans la retraite, accablé par la perte tragique de sa fille, la duchesse de Praslin, et entouré de ses petits-enfants, devenus orphelins, sur l'éducation desquels il veilla jusqu'au dernier moment. Sébastiani avait épousé en premières noces Mlle de Coigny, et en secondes noces Mlle de Grammont.

SÉNANCOUR (Ét.-P. DE), écrivain philosophe, né à Paris en 1770, mort en 1846, perdit une grande fortune à la Révolution, et vécut depuis solitaire, livré à la méditation et atteint d'une mélancolie qu'augmentèrent des infirmités précoces. Imbu des idées de J.-J. Rousseau, il avait rêvé la réforme de la société et de la religion : ces sentiments lui ont inspiré plusieurs écrits remarquables par l'originalité du style et par la hardiesse du paradoxe. Ses *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* (1798, 1802, 1803) sont comme le préambule d'un grand ouvrage de philosophie qu'il méditait et auquel se rattachent ses écrits postérieurs : *Obermann* (1804 et 1833); *de l'Amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes* (1805 et 1834); *Libres méditations d'un solitaire inconnu* (1819, 1830, 1838); *Isabelle*, roman en forme de lettres (1833). Il a publié des *Observations critiques sur le Génie du christianisme* (1815), où il se montre fort sévère envers l'auteur. Sénancour fut longtemps un des rédacteurs du *Constitutionnel*. — Sa fille, Mlle Virginie de Sénancour, a composé des nouvelles et des romans (*Pauline de Sombreuse, la Veuve*, etc.) qui offrent des peintures de caractères neuves et qui trahissent une manière libre et originale.

SIBOUR (Marie-Dominique-Auguste), archevêque de Paris, né en 1792 à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), fut successivement vicaire de Saint-Sulpice, chanoine de Nîmes, évêque de Digne (1839), signala son administration par de sages règlements (qui ont été publiés sous le titre d'*Institutions diocésaines*, Digne, 1845), et par des tendances gallicanes et libérales; fut choisi en 1848 pour remplacer Mgr Affre, victime de l'insurrection de juin; justifia pleinement ce choix par ses vertus évangéliques, par ses efforts constants pour pacifier les esprits et par sa sollicitude pour les classes pauvres, en faveur desquelles il fonda plusieurs œuvres charitables; tint à Paris en 1849 un concile où furent rendus d'importants décrets, qui devinrent la règle de son administration, augmenta le nombre des paroisses, encouragea de tout son pouvoir les études ecclésiastiques, tout en montrant les meilleures dispositions envers l'Université, et institua la *Fête des écoles* dans le but de rapprocher de lui la jeunesse des établissements publics. Malgré ses généreuses intentions, ce vertueux prélat, cet homme si bon, si doux, rencontra, surtout dans une partie de la presse religieuse, une violente opposition, et il finit par devenir victime d'un abominable attentat : le 3 janvier 1857, un prêtre interdit, du nom de Verger, le frappa d'un coup mortel dans l'église même de Saint-Etienne du Mont, au moment où il venait d'y officier : on présuma que l'auteur d'un crime si atroce ne jouissait pas de sa raison. Outre ses *Institutions diocésaines*, Mgr Sibour a rédigé, avec le concours de ses grands vicaires, des *Mandements* qui attestent, avec une véritable éloquence, un esprit versé dans la philosophie aussi bien que dans la religion : on remarqua surtout ses deux *Mandements sur la Justice* et *la Charité* (1851 et 1852). M. Poujoulat a écrit la *Vie de Mgr Sibour*, 1857. — M. l'abbé L. Sibour, né en 1807, professeur de théologie, cousin de l'archevêque et son vicaire général, a été sacré en 1854 évêque de Tripoli et donné pour auxiliaire à l'archevêque.

SIDI-BEL-ABBÈS, poste militaire en Algérie, ch.-l. de cercle (prov. d'Oran), à 80 kil. entre Tlemcen et Mascara. Colonie établie en 1849 : c'est une des plus florissantes de l'Algérie.

SIDI-BRAHIM, marabout situé à 15 kil. S. de Djemma-Ghazouat; 450 Français, commandés par le colonel Montagnac, furent attirés par trahison près de là et surpris par 3000 Arabes : ils s'y firent massacrer plutôt que de se rendre, le 22 sept. 1845. Un monument leur a été élevé à Djemma-Ghazouat.

SIKKAKH, rivière de l'Algérie (prov. d'Oran), affluent de la Tafna, passe près de Tlemcen, à l'E. Le maréchal Bugeaud battit les Arabes sur ses bords le 6 juillet 1836.

SIMART (Charles), sculpteur, né à Troyes en 1807, mort en 1857, était fils d'un menuisier et devait exercer l'état de son père; mais son goût précoce pour la sculpture l'ayant fait remarquer, il fut envoyé à Paris aux frais de sa ville natale. Il étudia le dessin sous Ingres, la sculpture sous Pradier, obtint le grand prix en 1833, fut envoyé à Rome où il puisa la passion de l'antique, traita surtout avec succès les sujets allégoriques, fit en ce genre de belles statues de la *Poésie épique* et de la *Philosophie* (au Sénat), et exécuta, avec les conseils du duc de Luynes, une admirable reproduction de la *Minerve* de Phidias, en or et en ivoire (exposée en 1855). On lui doit en outre la belle statue de *Napoléon* qui orne le tombeau des Invalides, de magnifiques caryatides (au Louvre), des bas-reliefs, qui sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Il périt par suite d'un déplorable accident, dans la force de l'âge et du talent. Il avait remplacé Pradier à l'Institut en 1852 et était professeur à l'École des Beaux-Arts. M. Ch. Lévêque a donné une *Notice sur la vie et les œuvres de Ch. Simart*.

SIREY (J.-B.), arrêtiste célèbre, né à Sarlat en 1762, mort en 1845, était engagé dans les ordres au moment de la Révolution. Ayant obtenu les dispenses nécessaires, il se maria et épousa une nièce de Mirabeau. Il n'en fut pas moins accusé de royalisme et subit une longue détention. Nommé en 1799 un des cinquante défenseurs (aujourd'hui avocats) attachés à la Cour de cassation, il entreprit dès l'année suivante, avec Denevers, un *Recueil* mensuel *des lois et arrêts en matière civile, criminelle, commerciale*, etc. (1800-1830), 30 vol. in-4, continué depuis 1830 par L.-M. Villeneuve; immense et précieux répertoire qui est devenu le manuel de tous les gens de loi; il y joignit des *Tables alphabétiques* (1812, 1828, 1838), qui en facilitent beaucoup l'usage. On doit en outre à Sirey les divers *Codes annotés*. — Sa femme, née Lasteyrie du Saillant, a composé quelques écrits (*Marie de Courtenay, la Mère de famille, Conseils d'une grand'mère*), qui se recommandent par une excellente moralité.

SISMONDI (Charles SIMONDE DE), historien et économiste, né à Genève en 1773, d'une famille originaire de Pise, mort en 1842, était calviniste. Il passa plusieurs années en Angleterre et en Toscane pendant les troubles de sa patrie, rentra dans sa ville natale en 1800, et s'y fit connaître

par des écrits sur l'économie politique; fut, sous l'administration française, secrétaire de la Chambre de commerce du département du Léman; entra depuis au Conseil représentatif de Genève, dont il fut un des membres les plus considérés, et combattit, mais souvent en vain, les tendances ultra-démocratiques. Il fit plusieurs séjours à Paris, notamment en 1815, époque pendant laquelle il donna une adhésion publique à l'*Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire*. Il consacra la majeure partie de sa vie à la rédaction des grands ouvrages historiques et littéraires qui lui ont valu une réputation européenne et le titre d'associé de l'Institut (Académie des Sciences morales). Ses principales productions sont: *De la Richesse commerciale*, 1803, où il adopte le système de liberté absolue d'Adam Smith; *Nouveaux principes d'économie politique*, 1819, et *Etudes sur les sciences morales*, 1836, où, se séparant de Smith, il signale les dangers d'une production exagérée et combat la concurrence illimitée; *Histoire des républiques italiennes*, 1807-1818, 16 vol. in-8, que complète l'*Histoire de la renaissance de la liberté en Italie* 1832, 2 vol. in-8 (cet ouvrage, où il ne se montre pas toujours juste pour le Saint-Siége, fut condamné à Rome); *Histoire des Français*, 1821-1844, 31 vol. in-8, immense monument auquel il travailla jusqu'à sa mort, et où pour la première fois furent rédigées les annales d'un peuple plutôt que la biographie des rois: cette histoire, non moins remarquable par la haute moralité que par l'érudition, pèche malheureusement par le style, et peut quelquefois être accusée de partialité contre les rois et le clergé (elle a été achevée, à partir du 30e volume, *Règne de Louis XVI*, par M. Am. Rénée); *Précis de l'histoire des Français*, résumé du livre précédent, 1839, 2 vol. in-8 (on y a depuis ajouté un 3e vol., qui est d'Ed. Robinet); *De la Littérature du midi de l'Europe*, 1813 et 1829, 4 vol. in-8, ouvrage plein d'intérêt, mais où la partie qui regarde l'Espagne et le Portugal laisse à désirer. M. Mignet a lu à l'Institut, en 1845, une *Notice historique* sur Sismondi.

SMALAH, espèce de ville arabe ambulante, composée d'une foule de tentes momentanément réunies sur un même point. Le duc d'Aumale surprit et dispersa la *Smalah* d'Abd-el-Kader, près d'Aïn-Taguin, le 16 mai 1843. *Voy.* TAGUIN.

SMITH (Joseph), chef des Mormons. *V.* MORMONS.

SOBRAON, ville de l'Inde septentrionale (Pendjab), près des bords du Settledge. Le 10 février 1846, les Seyks perdirent aux environs de cette ville, près du pont de Herrikih, une bataille décisive contre les Anglais, commandés par le général Hough Gough et par sir H. Hardinge, gouverneur général des Indes; ils furent par suite obligés d'accepter une paix humiliante, qui les mit à la discrétion des Anglais.

SOMMERARD (DU). *Voy.* DUSOMMERARD.

SONDERBUND, c'est-à-dire *Ligue séparative*, ligue que formèrent en 1846 sept cantons catholiques de la Suisse, Lucerne, Fribourg, Uri, Schwiz, Unterwald, Zug, Valais, dans le but de résister à certains ordres de la diète qu'ils regardaient comme oppressifs pour leur foi, notamment à l'ordre de fermer plusieurs maisons religieuses, et d'expulser les Jésuites, les Ligoriens, les Frères de la Doctrine chrétienne, etc. La diète déclara ce pacte illégal et ordonna de le dissoudre; les cantons associés ayant protesté contre cette décision et ayant armé pour se défendre, le général Dufour fut chargé de réduire la coalition par la force; il y réussit en quelques semaines et presque sans effusion de sang (nov. 1847). — M. Cretineau-Joly a écrit l'*Histoire du Sonderbund*, 1850.

SOULIÉ (Frédéric), littérateur romantique, né en 1800 à Foix (Ariége), mort en 1847, fils d'un employé des Finances, travailla dans les bureaux de son père jusqu'en 1824, époque où celui-ci fut destitué comme bonapartiste; publia la même année un volume de poésies qui fut peu remarqué; chercha des ressources dans l'industrie, tout en continuant à cultiver les lettres; parvint en 1828, après mille difficultés, à faire représenter à l'Odéon *Roméo et Juliette*, tragédie en cinq actes et en vers, œuvre touchante qui eut du succès, donna l'année suivante *Christine à Fontainebleau*, pièce romantique qui échoua, malgré d'incontestables beautés, puis la *Famille de Lusigny* et *Clotilde* (1832), drames qui, malgré leurs défauts, eurent de nombreuses représentations; enfin, peu avant sa mort, la *Closerie des genêts*, drame plein d'intérêt, qui fit courir tout Paris. Fécond romancier, il a donné 148 volumes de romans; on remarque dans le nombre les *Deux Cadavres* (1832), le *Magnétiseur* (1834), les *Romans historiques du Languedoc* (1834-36), l'*Homme de lettres* (1838), les *Mémoires du diable* (1840-43): ce dernier eut une grande vogue; l'auteur y peint ce scepticisme et ce désenchantement de la vie qui étaient la maladie de l'époque. F. Soulié travaillait en outre à presque tous les recueils littéraires de l'époque. Après avoir longtemps lutté contre la gêne et l'obscurité, cet écrivain fut enlevé lorsqu'il arrivait à la réputation et à la fortune, et quand son talent mûri donnait les plus légitimes espérances. Il mourut en exprimant le regret d'avoir quelquefois fait un mauvais usage de son talent.

SOULT (Nicolas-Jean-de-Dieu), maréchal de France, né en 1769, à Saint-Amans-la-Bastide (Tarn), mort en 1852, s'enrôla à 16 ans, passa par tous les grades inférieurs, servit d'abord sous Custine, qui le nomma capitaine en 1793, à la suite d'une action d'éclat; se distingua à Kaiserslautern, à Wissembourg; fut nommé en une seule année (1794) chef de bataillon, colonel, général de brigade, après avoir pris part à la bataille de Fleurus et après avoir coopéré à la conquête de la Belgique; assura par ses habiles manœuvres le succès de la journée d'Altenkirchen, contribua puissamment à la victoire de Friedberg; fut fait général de division en 1799, après l'action de Liebtingen, où il repoussa, avec 5000 hommes, 30 000 Autrichiens; seconda Masséna en Suisse, soumit en quinze jours les cantons de Schwitz, d'Unterwald et d'Uri, qui s'étaient insurgés; prit part à la bataille de Zurich, poursuivit les débris de l'armée de Souvarow; suivit Masséna en Italie (1800), se couvrit de gloire par les opérations qu'il exécuta autour de Gênes, pour délivrer cette place qu'assiégeaient les Autrichiens, eut la jambe fracassée par un biscaïen au moment où il allait enlever le Monte-Creto, qui domine la ville, et tomba entre les mains de l'ennemi; fut mis en liberté peu après, à la suite de la victoire de Marengo; commanda en 1803 le camp de Saint-Omer, où, par de perpétuels exercices, il prépara ses troupes à de nouveaux exploits; fut, en récompense de ses éclatants services, compris dans la première promotion de maréchaux (1804), et mis en 1805 à la tête du 4e corps de la grande armée; fit capituler Memmingen, prit part au blocus d'Ulm, commanda le centre à la bataille d'Austerlitz et décida le gain de la bataille; fut, après la victoire, chargé du gouvernement de Vienne; prit une part non moins glorieuse, dans la campagne de Prusse, aux victoires d'Iéna, d'Eylau; enleva Kœnigsberg, ce qui lui valut le titre de duc de Dalmatie; passa en 1808 en Espagne, où, pendant cinq ans, il tint Wellington en échec; signala son arrivée par la victoire de Burgos, prit la Corogne, le Ferrol, enleva le camp

d'Oporto, tailla l'ennemi en pièces à Ocana (18 oct. 1809), et par cette victoire raffermit momentanément sur son trône le faible roi Joseph, puis déboucha dans l'Andalousie, prit Séville (1810), et investit Cadix; vola en 1811 au secours de Masséna, mais ne put empêcher Wellington de reprendre Badajoz; se vit en 1812, après les désastres de la Russie, obligé de se rapprocher de la France et fit à travers toute l'Espagne une retraite qui passe pour une des plus belles opérations de la stratégie moderne; reparut quelques instants en Allemagne en 1813, concourut à la victoire de Bautzen, où il commandait le centre; retourna précipitamment en Espagne la même année pour y réparer nos désastres, mais sans pouvoir y réussir; disputa pied à pied le terrain à l'armée anglo-espagnole qui marchait sur la France, combattit à Peyrehorade, Saint-Palais, Orthez, Aire; livra à Wellington sous les murs de Toulouse, le 10 avril 1814, un dernier combat où il tint tête, avec 22 000 hommes, à plus de 80 000 Anglais et Portugais, et ne posa les armes que quand les Bourbons eurent été assis sur le trône; se rallia, après une courte disgrâce, au nouveau gouvernement et accepta même le portefeuille de la Guerre le 3 décembre 1814, mais se le vit enlever peu de jours avant le 20 mars; accepta pendant les Cent-Jours le poste de major-général de l'armée, ce qui le fit exiler au retour des Bourbons; put cependant rentrer en France en 1819 et fut même élevé à la pairie par Charles X en 1827; se dévoua tout entier au gouvernement de Louis-Philippe après la révolution de juillet 1830, remplaça au mois de novembre de cette même année le maréchal Gérard au ministère de la Guerre et devint bientôt après président du conseil; déploya une activité prodigieuse pour réorganiser l'armée, prépara et fit exécuter en 1832 la glorieuse expédition d'Anvers; représenta la France en 1838 au couronnement de la reine d'Angleterre, et fut dans la Grande-Bretagne l'objet d'une véritable ovation; reprit en 1839, puis en 1840, le portefeuille de la Guerre, avec la présidence du conseil; se vit forcé en 1847, par l'état de sa santé, de résigner ses fonctions, et reçut en quittant le pouvoir le titre tout exceptionnel de maréchal-général, titre que n'avaient porté avant lui que Turenne, Villars et le maréchal de Saxe. Il passa ses dernières années dans sa terre de Soult-Berg, près de Saint-Amans, dans une honorable retraite, qui ne fut troublée que par les événements de 1848. Soult était surtout un grand tacticien : après la victoire d'Austerlitz, Napoléon l'avait proclamé *le premier manœuvrier de l'Europe;* depuis, au ministère, il déploya des capacités administratives égales à celles qu'on lui connaissait comme homme de guerre. Il a laissé de précieux *Mémoires*, qui ont été publiés par son fils en 1854. — Hector Soult, son fils, d'abord officier d'état-major, entra, après 1830, dans la carrière diplomatique, remplit successivement les fonctions de ministre plénipotentiaire à la Haye, à Turin, à Berlin, et fut longtemps député du Tarn. — Son gendre, M. de Mornay, député de l'opposition sous Louis-Philippe, représentant du peuple sous la République, mort en 1852, peu après le maréchal, s'honora par la noble et courageuse conduite qu'il tint en 1848 envers la duchesse d'Orléans, qu'il sauva, ainsi que ses enfants, le 24 février.

SOUMET (Alexandre), poëte français, né en 1786 à Castelnaudary, mort en 1845, cueillit dès sa première jeunesse de nombreuses palmes aux Jeux Floraux, puis vint à Paris disputer les couronnes de l'Académie française, et l'emporta plusieurs fois sur Millevoye et Casimir Delavigne. Il fit paraître en 1810 l'*Incrédulité*, poëme didactique inspiré par une foi vive; cet ouvrage, et plus encore peut-être une *Ode à Napoléon le Grand* publiée la même année, le firent remarquer de l'Empereur, qui le nomma auditeur au conseil d'État. Il se retira du monde pendant quelques années pour se préparer à paraître dignement sur la scène et fit, depuis son retour, représenter successivement plusieurs tragédies qui eurent presque toutes le plus brillant succès : *Clytemnestre*, 1820; *Saül*, 1821; *Cléopâtre*, *Jeanne d'Arc*, 1825; *Élisabeth de France*, 1828; une *Fête de Néron* (avec Belmontet), 1830; *Norma*, 1831. Néanmoins il s'éloigna de la scène après cette dernière œuvre, afin de se consacrer à la poésie épique, et ne reparut au théâtre qu'au bout de dix ans, pour donner quelques tragédies nouvelles, faites en commun avec sa fille Gabrielle : le *Gladiateur* (1841), le *Chêne du Roi*, *Jeanne Grey* (1844). Dans l'intervalle, il avait composé deux grands poëmes, *Jeanne d'Arc* et la *Divine épopée*, conception hardie où, faisant la contre-partie du *Paradis perdu*, le poëte chante la rédemption. Soumet s'est aussi exercé avec succès dans le dithyrambe, l'épître et l'élégie : tout le monde a retenu sa touchante élégie de *la Pauvre fille*. Soumet avait été reçu à l'Académie française dès 1824. Nommé bibliothécaire du roi (d'abord à Saint-Cloud, puis à Rambouillet et à Compiègne), il put, dans cette espèce de sinécure, cultiver la poésie tout à loisir. Ce poëte appartient à une école littéraire qui voulait plus d'indépendance, mais sans tomber dans les écarts du romantisme; ses conceptions, souvent neuves et hardies, ne sont jamais extravagantes. Soumet brille surtout par la beauté de la forme, par l'harmonie et le coloris du style. Émule de C. Delavigne, il est avec lui le plus grand tragique de son temps. D'un caractère noble, désintéressé, bienveillant, il sut se faire chérir, même de ses rivaux. M. Vitet, son successeur à l'Académie, l'a fort bien apprécié dans son discours de réception. — Sa fille, Gabrielle, aujourd'hui Mme Beuvain d'Altenheim, formée par lui à la poésie, s'est montrée la digne héritière de son talent : outre sa coopération aux tragédies déjà mentionnées, elle a donné les *Filiales*, 1836; les *Nouvelles Filiales*, 1838; *Berthe Bertha*, 1843, roman poétique où domine l'élément chrétien, et qui l'a justement fait proclamer la *Muse des larmes et de la miséricorde*. Elle a publié en 1846 les ouvrages inédits de son père.

SOUTHEY (Robert), poëte anglais, né en 1774 à Bristol, mort en 1843, professa d'abord des opinions démocratiques, et débuta par un drame révolutionnaire, *Wat Tyler;* fut envoyé pendant quelques années en Portugal, où son exaltation se calma, profita de son séjour pour étudier la littérature du pays, obtint en 1801 une place de secrétaire du chancelier de l'échiquier d'Irlande, et devint dès lors ardent *tory*. Choisi en 1813 comme poëte lauréat, il put, grâce à cette lucrative sinécure, se livrer tout entier à ses goûts littéraires. Il se retira à Keswick, dans le Cumberland, près des beaux lacs de ce pays, ce qui a fait donner aux poëtes de son école le nom de *Lakistes;* dans ses dernières années, il tomba en démence. Homme d'esprit et de goût, Southey a écrit avec un égal succès en vers et en prose. Ses œuvres en vers se composent de poëmes (*Jeanne d'Arc*, 1796; *Thalaba*, 1803; *Madoc*, fondé sur une légende galloise, 1805; la *Malédiction de Kehama*, 1811; *Roderic, le dernier des Goths*, 1814, œuvre remarquable par la couleur locale et le luxe de poésie), de contes, enfin de ballades, genre dans lequel il excellait (on connaît surtout la *Jeune fille de l'auberge*, la *Sorcière de Berkeley*, *Saint-Gualbert*). Parmi ses écrits en prose, on cite:

l'*Histoire du Brésil*, — *de la guerre de la Péninsule*, — *des Indes occidentales*, — *de la Marine anglaise;* ses biographies de *Nelson*, de *Wesley*, etc. On lui reproche d'avoir plus d'une fois fait de l'histoire un roman. Plusieurs de ses écrits ont été traduits : *Roderic*, par Bruguières de Sorsum, 1820, et par Amillet de Sagries, 1821 ; l'*Histoire de la Péninsule*, par Lardier, 1828. Son fils a publié en 1848 ses *Mémoires* et sa *Correspondance*.

SPONTINI (Gaspard), célèbre compositeur, né en 1778, au bourg de Majolati, près de Jési (États romains), mort en 1851, étudia au Conservatoire de la Piétà à Naples, composa pendant qu'il était encore sur les bancs un petit opéra, qui fut représenté avec quelque succès, s'enfuit de la Pietà pour venir à Rome se produire sur un plus grand théâtre, donna, soit dans cette ville, soit à Venise et à Florence, une douzaine de pièces sans pouvoir percer, vint chercher fortune à Paris en 1803 et y fit représenter sur le Théâtre-Italien la *Finta filosofa*, qui fut accueillie favorablement, mit en musique quelques opéras-comiques français, et commença à révéler son talent dans *Milton* (1804); fut nommé peu après directeur de la musique de l'impératrice Joséphine, et réussit, avec l'appui de sa puissante protectrice, à faire représenter, malgré mille obstacles, un grand opéra sur lequel il fondait de brillantes espérances, la *Vestale*, dont le poëme, fort remarquable lui-même, était l'œuvre de M. de Jouy 1807) : ce chef-d'œuvre, d'un genre tout nouveau, obtint un succès éclatant; il eut plus de 00 représentations consécutives et valut à son auteur un des grands prix décennaux. *Fernand Cortez*, autre opéra, dont le sujet avait été suggéré par Napoléon lui-même, et dont M. de Jouy fournit aussi les paroles, fut représenté en 1809 et augmenta la réputation de Spontini. Nommé en 1810 directeur du Théâtre-Italien, il marqua son passage par un excellent choix d'ouvrages et d'artistes; mais il quitta au bout de deux ans cette administration, qui n'avait pas été heureuse pour lui, et se remit à composer. Après quelques ouvrages de circonstance, aujourd'hui oubliés, il donna en 1819 un nouvel opéra, *Olympie*, sur lequel il comptait beaucoup, mais qui fut très-froidement reçu. Mécontent de la France, il la quitta l'année suivante pour aller occuper la place de directeur de l'Opéra de Berlin que lui offrait le roi de Prusse. Il fit représenter sur ce théâtre quelques ouvrages nouveaux, entre autres *Agnès de Hohenstaufen* (1837), qui offre de grandes beautés; mais, après la mort de son protecteur Frédéric-Guillaume, ayant éprouvé quelques désagréments, il revint en 1842 se fixer à Paris, où il avait été élu à l'unanimité membre de l'Institut dès 1839. Il alla passer ses derniers moments dans sa ville natale. La musique de Spontini, éminemment expressive, formait une heureuse transition entre le système purement déclamé de Gluck et le système plus musical des compositeurs modernes : elle donna beaucoup plus d'importance à l'accompagnement et fit révolution dans l'orchestration; les instruments à vent y occupaient une grande place. On reproche à ce compositeur quelques incorrections de style harmonique. Spontini eut sans cesse à lutter, soit contre la routine qui s'opposait à ses innovations, soit contre la jalousie qui méconnaissait son mérite; au reste, jaloux lui-même, il souffrait des succès obtenus par des rivaux plus jeunes (Rossini, Meyerbeer, Auber, etc.). Malgré ce vice de caractère, il était bienfaisant : il dota Jési d'utiles établissements (hospice pour la vieillesse, mont-de-piété, écoles gratuites, cours pour les ouvriers). MM. Adam et Berlioz ont donné d'intéressantes notices sur ce grand compositeur (*Constitutionnel* du 8 février 1851, *Débats* du 12 février). M. Raoul Rochette a prononcé son *Éloge* à l'Académie des Beaux-Arts.

STASSART (Augustin, baron DE), homme d'État et littérateur belge, né à Malines en 1780, mort en 1854, vint jeune à Paris, y obtint en 1803 et 1804 des prix d'éloquence et de législation criminelle, fut nommé en 1805 auditeur au conseil d'État, et remplit sous l'Empire diverses fonctions administratives dont il s'acquitta avec autant de succès que de désintéressement; il était en 1814 préfet des Bouches-de-la-Meuse. Après la chute de l'Empereur, il fut élu député aux états généraux des Pays-Bas, et, depuis l'indépendance de la Belgique, devint président du sénat belge et gouverneur de la province du Brabant. Consacrant aux lettres les loisirs que lui laissaient ses fonctions administratives et politiques, M. de Stassart a publié des ouvrages originaux et piquants, parmi lesquels on remarque les *Pensées de Circé, chienne célèbre* (1814), et surtout des *Fables* (1818), qui ont eu de nombreuses éditions. On a encore de lui de savants travaux d'histoire et d'archéologie, qui lui ont mérité le titre de correspondant de l'Institut de France (Académie des Sciences morales et politiques). Grand amateur d'autographes, il en avait formé une des collections les plus précieuses. Il a légué à notre Académie des Sciences morales 20 000 francs pour fonder un prix de morale. — M. Dupont-Delporte a publié ses *OEuvres complètes* (Paris, 1855, gr. in-8), et les a fait précéder d'une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*.

STEIBELT (Daniel), compositeur et pianiste, né à Berlin en 1765, mort à Saint-Pétersbourg en 1823, vint à Paris en 1790, et y donna en 1793 sa belle partition de *Roméo et Juliette*, qui obtint un succès mérité. Il écrivit aussi beaucoup de musique instrumentale : son morceau de l'*Orage* a été joué sur tous les pianos. C'était un artiste d'un talent original, mais d'un caractère fort peu honorable : il avait la monomanie du vol.

STENDHAL (DE), pseudonyme du romancier français Henri Beyle, né à Grenoble en 1783, mort à Paris en 1842, était fils d'un riche avocat au parlement de Grenoble et parent du comte Daru. Il aborda, sans se fixer, les carrières les plus différentes, la peinture, l'état militaire, le commerce, l'administration; fit en amateur la campagne de Russie (1812), alla, après les événements de 1814, voyager en Italie, fut en 1821 expulsé de Milan par la police autrichienne, revint en France, d'où il repartit bientôt pour parcourir l'Angleterre et l'Allemagne, entra dans la diplomatie après 1830, et fut nommé consul à Civita-Vecchia, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il débuta dans les lettres par quelques études sur les arts : *Vies de Haydn, Mozart et Métastase; Histoire de la peinture en Italie; Rome, Naples et Florence* (1817); *Vie de Rossini* (1823); s'essaya dans la peinture du sentiment en composant son livre *De l'amour* (1822), prit rang comme critique par un écrit en faveur de l'école romantique : *Racine et Shakespeare* (1823), publia, sous le titre de *Promenades dans Rome* (1829) et de *Mémoires d'un touriste* (1838), d'intéressants souvenirs de voyage, se fit particulièrement remarquer par une suite de romans : *Armance, ou Quelques scènes d'un salon de Paris*, 1827 ; le *Rouge et le Noir, chronique du* XIXe *siècle*, 1831 ; la *Chartreuse de Parme*, 1839, qui offre une amusante peinture des intrigues d'une petite cour italienne. Il publia aussi dans les *Revues* de l'époque plusieurs nouvelles : l'*Abbesse de Castro*, *Vanino Vanini*, etc. Stendhal est un

écrivain spirituel et original, mais capricieux, paradoxal, excentrique même; c'est un observateur fin et délicat, mais dont l'ironie perpétuelle atteste un esprit blasé : on l'a ingénieusement appelé le *Machiavel des salons*. Ses œuvres complètes ont été publiées en 18 vol. gr. in-18, avec une *Notice* par M. Pr. Mérimée, 1855-56.

STEPHENSON (Georges), inventeur des *locomotives*, né en 1781 à Wylam-sur-la-Tyne (Newcastle), mort en 1848, était fils d'un ouvrier houilleur, et travailla d'abord lui-même aux houillères. Ayant de bonne heure manifesté un singulier talent pour la mécanique, il fut élevé par son patron du rang de simple ouvrier à celui d'ingénieur, se signala par d'utiles inventions, notamment par celle de la lampe de sûreté, qu'il découvrit en même temps que Humphry Davy, s'attacha à perfectionner l'industrie des chemins de fer, et put enfin en 1824, après dix ans d'essais, fabriquer une locomotive telle que celle qu'on emploie aujourd'hui; cette machine fonctionna avec le plus grand succès dès l'année suivante sur le chemin de Stockton à Darlington. Il fonda pour la fabrication des machines à vapeur et des *rails* un vaste établissement qui prospéra promptement et qui assura sa fortune. — Son fils, Robert Stephenson, ingénieur en chef de plusieurs chemins de fer et membre du parlement, a exécuté des travaux gigantesques, entre autres le pont *Britannia*, pont tubulaire ou chemin de fer suspendu qui traverse le détroit de Menay et joint l'île d'Anglesey à la terre ferme (1850). Il a publié une *Description de la machine locomotive*, traduite par Mellet, 1839.

SUE (Eugène), célèbre romancier, né à Paris en 1804, mort en 1857, était issu d'une famille d'habiles chirurgiens et exerca lui-même quelque temps la chirurgie, d'abord dans l'armée de terre, puis dans la marine. Mis en possession d'une assez belle fortune à la mort de son père, en 1830, il quitta le service militaire et entra dans l'atelier du peintre de marines Gudin, mais il en sortit bientôt pour se livrer tout entier à la littérature. Il débuta par des romans maritimes (*Plick et Plock*, *Atar-Gull*, *la Salamandre*, *la Coucaratcha*, *la Vigie de Koatven*, 1831-33), qui le placèrent à côté de l'Américain F. Cooper, et couronna ses travaux en ce genre par deux ouvrages plus sérieux (*Histoire de la marine française*, 1835-37; *Histoire de la marine militaire de tous les peuples*, 1841). Il s'adonna ensuite à la composition de romans de mœurs et de romans historiques, qui n'eurent pas moins de succès (*Cécile*, *Arthur*, *le Marquis de Létorières*, *Jean Cavalier*, *Thérèse Dunoyer*, *Latréaumont*, *Mathilde*, regardée comme son chef-d'œuvre, 1835-42). Enfin, changeant encore une fois de manière, il se mit à composer des romans philanthropiques et socialistes, qui achevèrent de rendre son nom populaire, mais dans lesquels il se porta trop souvent aux exagérations les plus déplorables et les plus dangereuses (*les Mystères de Paris*, publiés d'abord dans le feuilleton du *Journal des Débats*, 1842-43, *le Juif errant*, 1844-45; *Martin l'enfant trouvé*, 1847; *les Sept Péchés capitaux*, 1847-49, romans qui parurent dans *le Constitutionnel*; *les Mystères du peuple, histoire d'une famille de prolétaires*, 1849). Devenu, par ces publications et par quelques écrits de circonstance, cher aux démocrates, il fut élu en 1849 membre de l'Assemblée législative : il siégea sur les bancs de la Montagne et quitta la France après le 2 décembre 1851, pour se retirer aux Barattes, près d'Annecy, où il mourut. Outre les ouvrages déjà mentionnés, E. Sue a donné quelques pièces de théâtre (*Mathilde*, *Latréaumont*, *le Juif errant*, etc.), qui ne sont guère que la mise en scène de ses romans. On ne refuse pas à ce romancier fécond l'invention, l'art du récit, le talent de préparer et de produire de grands effets; mais on regrette qu'il ait écrit avec trop de négligence et d'incorrection, qu'il ait démesurément allongé, dans des vues qu'on put croire intéressées, plusieurs de ses compositions, rédigées au jour le jour, et surtout que, dans ses dernières œuvres, il ait trop souvent mis son talent au service de l'esprit de système, de la passion politique ou antireligieuse, et se soit constamment attaché à dénigrer la société. E. Sue s'était fait par sa plume une grande fortune; il avait des goûts d'élégance et de luxe qui contrastaient singulièrement avec les doctrines démocratiques et trop souvent subversives qu'il professa dans ses derniers écrits. Ses *Œuvres*, rassemblées par Paulin, forment plus de 60 volumes.

SURVILLIERS (le comte DE), nom que prit Joseph Bonaparte après la chute du régime impérial, était tiré d'un domaine que possédait ce prince dans la commune de Survilliers (Seine-et-Oise), canton de Luzarches, à 34 kil. N. de Paris, et à 4 kil. O. de Morfontaine.

SYLVESTRE (Ordre de SAINT-), ordre romain. *Voy.* ÉPERON D'OR (au *Supplément*).

T

TAGUIN, cours d'eau de l'Algérie, sort du Djebel-Amour, traverse le petit désert, coulant du S. au N., et s'unit au Chélif, qui semble n'en être que la continuation. — AIN-TAGUIN, c'est-à-dire *Source de Taguin*, lieu du petit désert, situé dans la province d'Alger, sur le Taguin, à 300 kil. S. d'Alger, par 34° 50' lat. N., 0° 10' long. O. En ce lieu, le duc d'Aumale surprit et dispersa, le 16 mai 1843, avec 600 cavaliers, la *Smalah* d'Abd-el-Kader, qui réunissait environ 20 000 Arabes, dont 5000 combattants.

TAO-KOUANG, empereur de la Chine, fils de l'empereur Kia-King, né en 1781, se fit remarquer par une sagesse précoce, fut choisi pour successeur par son père, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, parce qu'il lui avait sauvé la vie dans une insurrection, et régna de 1820 à 1850. Son règne ne fut pas heureux : il eut à réprimer de violentes révoltes, et à soutenir, de 1839 à 1842, une guerre inégale avec les Anglais, qui voulaient, malgré sa défense, introduire de l'opium dans ses États. Après avoir essayé inutilement de les abuser par de feintes négociations, il vit successivement forcer ses principales places, Canton, Hong-Kong, Chusan, Ning-Po, Yang-tsé-Kiang, Shang-Haï, Tschin-Kian-Fou, enfin Nanking même, sa capitale, et fut, malgré son bon droit, contraint de signer un traité par lequel il permettait le commerce de l'opium, cédait aux vainqueurs l'île Hong-Kong, payait une indemnité de 21 millions de dollars, et ouvrait au commerce européen les ports de Canton, Emoüi, Fou-Tcheou, Ning-Po et Shang-Haï. Avant de monter sur le trône, il se nommait *Meening* ou *Mian-Ning*; il prit à son avénement le nom de Tao-Kouang, qui veut dire *splendeur de la Raison*. Ce prince se montra assez tolérant envers les chrétiens. Il eut pour successeur son fils Yih-Tchou.

TAYLOR (Thomas), laborieux traducteur, né à Londres en 1758, mort en 1830. Il eut toute sa vie à lutter contre la misère, et fut réduit à se faire maître d'école, puis commis dans une maison de banque. Il n'en trouva pas moins le moyen de faire une étude approfondie de la philosophie ancienne, et put, grâce à la libéralité de riches protecteurs, G. et W. Meredith, publier des traductions complètes de *Platon* (1804, 5 vol. in-4), l'*Aristote* (9 vol. in-4), et traduire une bonne partie des écrits de *Plotin* et de *Proclus*. On lui doit aussi de savantes dissertations sur les philosophies platonicienne et péripatéticienne, sur les mystères d'Eleusis, et sur des sujets de mathématiques. — J.-J. Welsh a donné une *Notice* sur Th. Taylor, Londres, 1831.

TAYLOR (le général Zacharie), président des États-Unis, né en 1780, mort en 1850, entra de bonne heure au service, guerroya longtemps contre les Indiens dans les marais de la Floride et les déserts de l'Ouest, et gagna lentement ses grades. Il était général de division lorsque survint la guerre contre le Mexique (1846) : chargé à cette époque de commander un corps d'observation sur les bords du Rio-Grande del Norte, frontière du Texas et du Mexique, il détruisit deux armées mexicaines à Palo-Alto et à Reseca de la Palma, occupa Matamoras (18 mai), pénétra rapidement jusqu'à Monterey (Nouv.-Léon), qu'il prit avec un corps plus faible que la garnison (23 septembre), et détruisit à Buenavista, près de Saltillo, une troisième armée commandée par le dictateur Santa-Anna en personne (23 février 1847); il marchait sur Mexico lorsqu'il fut arrêté par un ordre de son gouvernement qui lui enjoignait d'opérer sa jonction avec le général Scott. Devenu, par ses exploits, l'objet de l'enthousiasme universel, il fut élu président en 1848 et entra en fonctions en 1849. Il apportait aux affaires un amour sincère de la paix et une loyauté qui lui fit condamner l'odieuse tentative du général Lopez contre l'indépendance de Cuba; mais il fut enlevé seize mois après son entrée en exercice, sans avoir pu rien faire d'important. Il appartenait au parti whig, mais ne se considérait comme l'élu d'aucun parti. Ses manières toutes militaires, son caractère énergique et résolu, l'avaient fait surnommer *Rough and Ready* (brusque et toujours prêt).

TCHERNAIA, ou BOUIOUK-OUZEN, rivière de Crimée, prend sa source au S., près de Baïdar, coule du S. au N.-O., et se jette dans la mer Noire par la baie de Sébastopol. Les Russes furent défaits sur ses bords, près du pont de Traktir, le 16 août 1855, par l'armée franco-piémontaise, commandée par le général Pélissier.

TEBESSA, en latin *Theveste*, ville d'Algérie (prov. de Constantine), à 188 kil. E. de Constantine et près de la frontière de l'État de Tunis. Belles ruines, arc de triomphe de Septime Sévère, temple, etc. Occupée par les Français en 1842 et colonisée.

TEGNER (Esaias), poëte suédois, né en 1782, mort en 1846, fit marcher de front les lettres et la théologie, fut nommé en 1812 professeur de littérature grecque à l'Université de Lund, et devint en 1824 évêque de Wexiœ. Parmi ses œuvres, on remarque le *Sage*, poëme didactique, le *Chant de guerre de la Landwehr de Scanie*, *Axel*, la *Saga de Frithiof* (1825), et de charmantes idylles. Ses poésies se distinguent par la vivacité du sentiment et la profusion des images. Plusieurs ont été trad. par Mlle Du Puget, et plus récemment par M. Desprez, 1844, et par L. Léouzon-Leduc, 1850. Une statue lui a été élevée à Copenhague.

TELL (de *tellus*, terre labourable), nom donné en Algérie, et généralement dans le nord de l'Afrique, à la partie labourable, par opposition au désert ou *Sahara*. Elle borde la Méditerranée.

THÉIS (Alexandre, baron DE), né à Nantes en 1765, d'une famille noble et ancienne, mort en 1842, était frère de Constance de Théis, princesse de Salm (*Voy.* SALM). Longtemps secrétaire général de préfecture, il devint depuis préfet de la Haute-Vienne. On a de lui, entre autres écrits : *Voyage de Polyclète*, 1821, 3 vol. in-8, ouvrage destiné à faire connaître l'Italie antique, comme le *Voyage d'Anacharsis* fait connaître la Grèce, et qui a eu plusieurs éditions; *Politique des nations*, 1828, réimprimé en 1829 sous le titre d'*Histoire universelle; Conseils aux jeunes gens qui sortent des écoles*, 1833.

THÉNARD (L. Jacques), célèbre chimiste, né en 1777 à La Louptière, près de Nogent-sur-Seine (Aube), mort en 1857, reçut les leçons de Vauquelin et fut d'abord préparateur de chimie, devint bientôt lui-même professeur et déploya un tel talent pour l'enseignement et une telle ardeur pour la science, qu'il se vit appelé aux trois premières chaires de chimie de Paris, celles de la Faculté des sciences, du Collége de France et de l'Ecole polytechnique. Il fut admis en 1810 à l'Institut, devint en 1821 doyen de la Faculté des sciences, fut élu en 1827 député de l'Yonne et vota avec les défenseurs des libertés constitutionnelles, se rallia en 1830 à la nouvelle monarchie, entra la même année au Conseil de l'instruction publique, dont il ne tarda pas à être nommé le vice-président, fut élevé à la pairie en 1832 et se retira des affaires après 1851. Il avait été fait baron en 1825. On lui doit un grand nombre de recherches, de découvertes ou d'applications de la science : on remarque entre autres ses travaux sur l'*acide acétique*, le *protoxyde de fer*, le *sulfure d'arsenic*, les *éthers;* ses recherches (faites avec Gay-Lussac) sur le *potassium*, le *sodium*, le *bore* et sur les moyens de les obtenir, sa découverte de l'*eau oxygénée*, ses expériences sur le phosphore, l'invention du bleu dit de *Thénard*. Il avait déjà consigné les résultats de ses travaux personnels dans un grand nombre de mémoires détachés, publiés dans les divers recueils scientifiques (*Annales de chimie*, *Annales de physique et de chimie*, *Mémoires de l'Institut*), lorsqu'il entreprit de réunir en un seul corps toutes les connaissances qu'on possédait sur la science à laquelle il s'était voué : il fit paraître dans ce but, de 1813 à 1816, son grand *Traité de chimie*, qui fut longtemps l'oracle de l'étudiant et qui eut de nombreuses éditions. — Député, pair de France, président de la Société d'encouragement, membre du Conseil des manufactures et de la plupart des commissions scientifiques, M. Thénard a rendu partout des services éminents en prêtant à l'administration et à l'industrie les lumières de la science. Comme administrateur de l'Université, il a laissé les meilleurs souvenirs, tant par les réformes qu'il porta dans les finances que par sa fermeté, sa justice et sa bienveillance envers les fonctionnaires. Ami du travail, il l'encourageait par tous les moyens en son pouvoir. Dans sa sollicitude pour les savants qui pouvaient devenir victimes de leur zèle, il fonda, la dernière année de sa vie, une *Société de secours des Amis des sciences*, et s'inscrivit le premier pour une somme de 20 000 francs. — Son fils, M. Paul Thénard, s'est aussi fait connaître honorablement dans la science : on lui doit surtout d'heureuses applications de la chimie à l'agronomie.

THIBAUDEAU (Ant.-Claire), conventionnel, né en 1765 à Poitiers, mort à Paris en 1854, était fils d'un avocat distingué de Poitiers, qui fut membre de l'Assemblée constituante. Il suivit

d'abord le barreau, fut élu en 1792 membre de la Convention, où il fit partie des comités de sûreté générale et de salut public (après le 13 vendémiaire); eut une grande part à la Constitution de l'an III, fut porté par 32 départements au conseil des Cinq-Cents, qu'il présida quelque temps; provoqua dans cette Assemblée des mesures réparatrices, devint après le 18 brumaire conseiller d'État, et, sous l'Empire, préfet de la Gironde, puis des Bouches-du-Rhône, et fut fait comte; accepta aux Cent-Jours les fonctions de commissaire extraordinaire dans la Côte-d'Or, fut par suite proscrit sous Louis XVIII, se fixa à Prague, et ne put rentrer en France qu'après la révolution de 1830. Il fut fait sénateur en 1852. On a de lui des *Mémoires sur la Convention et le Directoire*, 1824, 2 vol. in-8; des *Mém. sur le Consulat*, 1826, in-8; une *Hist. du Consulat et de l'Empire*, 1835 et 1837, 10 vol. in-8; une *Hist. des États généraux*, 1843, 2 vol. in-8.

THIERRY (Augustin), grand historien, né en 1795 à Blois, mort en 1856 : fit ses études au collége de Blois et sentit naître en lui, au collége même, le goût de l'histoire pittoresque, en lisant *les Martyrs* de Chateaubriand; entra en 1811 à l'École normale et fut envoyé en 1813 au collége de Compiègne pour y professer une classe de grammaire, fut forcé par l'invasion de 1814 d'abandonner sa chaire et de se réfugier à Paris, s'attacha au fameux réformateur Saint-Simon, dont il devint le disciple bien-aimé, et publia avec lui quelques écrits où il prenait le titre de son *fils adoptif*, mais rompit dès 1817 une association qui ne pouvait convenir à son esprit juste et indépendant, entra dans la presse libérale et prit part à la rédaction du *Censeur européen*, puis à celle du *Courrier français*, fit paraître dans ce dernier journal, en 1820, ses *Lettres sur l'Histoire de France* (réunies en corps d'ouvrage en 1827), où il développa des idées neuves et profondes qui devaient régénérer l'histoire nationale; ne tarda pas à se retirer de la presse afin de se consacrer tout entier à ses recherches historiques, et publia, en 1821, son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, ouvrage fait sur les sources originales et qui marqua une nouvelle ère pour l'histoire : on y trouvait, en effet, avec des révélations inattendues sur la longue lutte des deux races anglo-saxonne et normande, une couleur locale d'une vérité saisissante et des formes dramatiques qui donnaient au récit un vif intérêt. Frappé de cécité et bientôt après de paralysie, par suite de travaux trop assidus, il supporta ces maux avec une admirable résignation, et n'en continua pas moins à se livrer à l'étude. Il put même faire paraître, avec le concours de personnes intelligentes et dévouées, plusieurs ouvrages nouveaux : *Dix ans d'études historiques* (1839), recueil d'articles publiés dans divers journaux; *Récits mérovingiens* (1840), où l'on trouve racontés sous une forme vive et dramatique plusieurs épisodes de notre plus ancienne histoire; *Monuments de l'histoire du tiers état* (1849-56); *Histoire de la formation et des progrès du tiers-état* (1853). A. Thierry avait été nommé, en 1830, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Depuis 1840 jusqu'à sa mort, l'Académie française lui décerna le prix Gobert. A la patience et à l'érudition d'un bénédictin, cet historien unissait l'art d'un grand écrivain et l'imagination d'un poëte; il a mérité d'être appelé par Chateaubriand l'*Homère de l'histoire*. Ses ouvrages ont eu de nombreuses éditions, la plupart avec des améliorations nouvelles : il revisait une dernière fois la *Conquête de l'Angleterre* quand la mort le frappa. Furne et Didier ont publié ses *Œuvres complètes*. M. Magnin, dans la *Revue des Deux Mondes* (mai 1841), M. Bourquelot, dans l'*Athenæum* (mai 1856), et M. E. Renan dans le *Journal des Débats* (janvier 1857), ont fort bien apprécié ses écrits et son caractère.—A. Thierry avait épousé, en 1831, Julie de Quérangal (morte en 1844), qui s'est recommandée à la fois par son dévouement à son mari et par quelques œuvres littéraires (*Scènes de mœurs aux* XVIIIe *et* XIXe *siècles*, 1836; *Adélaïde*, *Mémoires d'une jeune fille*, 1839).— M. Amédée Thierry, frère cadet d'Augustin, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, s'est aussi fait un nom par de grands travaux historiques (*Histoire de la Gaule sous l'administration romaine; Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule*, etc.).

THORWALDSEN (Barthélemy), sculpteur danois, né en mer en 1769, mort en 1844, était fils d'un pauvre marin de Copenhague qui sculptait des figures en bois pour la proue des navires. Doué d'un talent précoce, il obtint le grand prix de dessin, fut envoyé à Rome, où se prononça sa vocation; fit dans cette ville de longs et fréquents séjours, et revint passer ses dernières années dans sa patrie, où il fut comblé d'honneurs. Son coup d'essai fut une statue colossale de Jason, qui fit une grande sensation; suivirent *Mars*, les *Trois Grâces*, les *Muses*, *Apollon*, *Mercure*, *Adonis*, les *Douze apôtres* (à Notre-Dame de Copenhague), qui lui firent une réputation universelle. On recourait à son ciseau de toutes les parties de l'Europe : ainsi il exécuta pour Rome le *Tombeau de Pie VII*, pour Varsovie la statue équestre de *Poniatowsky*, pour Mayence le monument de *Gutenberg*, etc. On a de lui une foule de bas-reliefs, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, entre autres *Achille à qui l'on enlève Briséis*, *Bacchus donnant à boire à l'Amour*, l'*Amour éveillant Psyché*, enfin l'*Entrée d'Alexandre à Babylone*, vaste série entreprise par ordre de Napoléon, et qui orne aujourd'hui le château de Christiansborg à Copenhague. Thorwaldsen se distingue surtout par la pureté du style et la fidèle représentation des caractères, des temps et des lieux. Il a fondé un musée à Copenhague et a légué son immense fortune à cet établissement. L'Institut de France le comptait parmi ses membres étrangers.

THUILLIER (J.-L.), botaniste, 1757-1822, fut d'abord jardinier au Jardin des plantes de Paris, acquit en botanique des connaissances approfondies qui l'élevèrent bientôt au-dessus de sa modeste condition, publia en 1790 la *Flore des environs de Paris*, qui eut un grand succès; se fit une réputation par son habileté à former les herbiers, fut chargé d'en préparer pour plusieurs établissements publics, et fut, lors de la fondation des écoles centrales, nommé directeur de la partie botanique de l'enseignement et professeur de botanique rurale. Son magnifique herbier fut acheté par M. B. Delessert et fait encore aujourd'hui partie de la collection de ce célèbre amateur.

TIARET, poste militaire de l'Algérie (Oran), dans la subdivision de Mascara, à 220 kil. S. d'Oran, par 1° long. O., 35° 30' lat. N.; ch.-l. d'un cercle militaire créé en 1843.

TIECK (Louis), littérateur allemand, né à Berlin en 1773, mort en 1853, fut longtemps un des chefs du romantisme en Allemagne, et abandonna cette école à la fin de sa carrière. Après quelques essais d'un genre indécis, il débuta dans la littérature romantique par les *Voyages de Sternbald* (1798), où il exalte l'art du moyen âge et combat la poésie matérialiste; fit représenter à Berlin, dans les années suivantes, *Barbe-Bleue*, les *Quatre fils Aymon*, drames où il traduisait sur la

bne de vieux contes populaires; le *Chat botté*, *Prince Zerbino, ou Voyage à la recherche du n goût*, comédies satiriques pétillantes d'esprit; *meviève de Brabant*, son chef-d'œuvre dramatique; puis s'interrompit pour voyager, visita unich, Rome, Londres, où il s'enthousiasma pour akspeare, et se fixa en 1819 à Dresde, où il régea la critique théâtrale dans l'*Abendzeitung* ournal du soir), et où il fit paraître un recueil *Poésies lyriques* (1821). A partir de cette époque, adopta une manière nouvelle, dans laquelle le ntastique fit place au réel, et il publia un grand ombre de nouvelles historiques et de romans de œurs, parmi lesquels on cite la *Révolte des Cévennes*, la *Mort de Camoëns*, le *Sabbat des sorières*, le *Jeune menuisier*, *Vittoria Accorombona*, ont l'héroïne est une espèce de Corinne, et qu'il omposa à 67 ans. Rappelé en Prusse en 1842 par roi, qui le fit conseiller de cour, il passa ses ernières années à Berlin : se prenant alors de assion pour les classiques grecs, il fit représenter sur le théâtre de Potsdam l'*Antigone* et plusieurs autres tragédies de Sophocle. Outre ses euvres originales, on doit à Tieck une bonne traduction de *Don Quichotte*, ainsi que la publication des *Minnelieder* (chants d'amour) *du temps les empereurs de la maison de Souabe*, du *Vieux héâtre allemand*, du *Vieux théâtre anglais* et les *OEuvres de Novalis*. Plusieurs des écrits de Tieck ont été traduits en français sous les titres le *Sternbold*, 1822; *Contes d'artistes*, 1832; *Contes unatiques*, 1834. — Son frère, Frédéric-Christian Tieck, né à Berlin en 1776, mort en 1851, s'est fait in nom comme sculpteur. Il était de l'école de David et cultivait aussi la peinture. Ses principales œuvres sont le *Monument de la reine Louise de Prusse*, les sculptures du théâtre et de la cathédrale de Berlin, les bustes de *Lessing*, *Bürger*, *Herder*, etc.— Koeppe a donné la *Vie* de L. Tieck, Leips., 1855.

TISSOT (Pierre-François), homme de lettres, né en 1768 à Versailles, mort en 1854, prit le goût des études classiques aux colléges de Montaigu et de Louis-le-Grand, adopta avec l'enthousiasme de la jeunesse les idées révolutionnaires, remplit dès 1792 des fonctions civiques qui compromirent plus d'une fois sa sûreté, fut, après le 18 fructidor, attaché aux bureaux de la police générale comme secrétaire-rédacteur, mais se vit bientôt enlever ce poste, employa ses loisirs à traduire en vers les *Bucoliques* de Virgile (1800), et attira sur lui par ce travail l'attention de Delille qui, en 1806, le choisit pour suppléant dans la chaire de poésie latine au collége de France; devint titulaire de cette chaire à la mort de Delille (1813), mais fut destitué, sous la Restauration, à cause de l'esprit libéral qu'il laissait percer dans son cours; se jeta alors dans le journalisme, fut un des rédacteurs du *Pilote*, du *Constitutionnel*, de la *Minerve*, se fit réintégrer dans sa chaire après la révolution de 1830 et continua, malgré son grand âge, à donner ses leçons presque jusqu'à ses derniers jours. Outre la traduction des *Bucoliques*, qui parut en 1800 et qui obtint plusieurs éditions, on lui doit des *Études sur Virgile* (1825-30, 4 vol. in-8), vaste et utile travail dans lequel le poëte latin est comparé avec tous les poëtes épiques et dramatiques anciens et modernes. Tissot a aussi donné une *Histoire de la Révolution française* (1833-36, 6 vol. in-8), et a prêté son nom à plusieurs autres publications, qui, sans ajouter à son mérite, purent quelquefois compromettre sa considération.

TIPASA, appelé par les Arabes *Tfassed*, petit port de l'Algérie (province d'Alger), entre Alger et Cherchell, à 92 kil. O. d'Alger, et à l'extrémité occid. de la plaine de Mitidja. Ruines d'une ville romaine de la Mauritanie césarienne, importante sous les Romains; rebâtie en 1854.

TŒPFER (Rodolphe), écrivain génevois (1799-1846), fils d'un habile peintre, était destiné à la peinture, mais fut forcé par une maladie d'yeux de renoncer à cet art; il se consacra aux lettres et à l'éducation, dirigea avec succès un pensionnat, puis fut nommé professeur de belles-lettres à l'académie de Genève (1832). On lui doit plusieurs productions charmantes : *Nouvelles génevoises*, *Rosa et Gertrude*, le *Presbytère*, romans moraux; les *Voyages en zigzag*, où, combinant habilement le dessin avec la narration, il décrit les excursions qu'il faisait dans les Alpes avec ses écoliers. Il est l'auteur de spirituels *albums*, qui ont eu une grande vogue, et qui couvrent les tables des salons : *M. Vieux-Bois*, *M. Jabot*, *M. Crépin*, le *docteur Festus*, *M. Cryptogame*. On a publié de lui, en 1847, un remarquable essai sur le beau dans les arts, sous le titre de : *Réflexions et menus propos d'un peintre génevois*, 2 vol. in-12. M. Sainte-Beuve a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages de Tœpfer*, en tête d'un recueil des écrits de cet auteur, publié de 1841 à 1847; il le place auprès de Xavier de Maistre.

TORENO (le comte José de), connu d'abord sous le titre de vicomte de Matarrosa, né en 1786 à Oviédo (Asturies), d'une des plus nobles et des plus riches familles du pays, mort en 1843, se trouvait à Madrid lorsque cette ville s'insurgea contre les Français, le 2 mai 1808. Il courut aussitôt faire arborer le drapeau de l'insurrection dans sa ville natale; fut dépêché en Angleterre par la junte des Asturies pour demander des secours, réussit pleinement dans cette mission; fut peu après son retour élu député aux *Cortès*, et obtint l'autorisation de siéger, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis (1811); joua un rôle important dans cette assemblée, donna l'exemple de renoncer aux droits féodaux, provoqua l'abolition de l'inquisition et la suppression des ordres religieux; se vit, en conséquence, peu de temps après le retour de Ferdinand VII, obligé de quitter l'Espagne, y rentra à la faveur de la révolution de 1820, siégea de nouveau dans les *Cortès*, où il porta plus de maturité et soutint les vrais principes du crédit public; fut proscrit en 1823, après le rétablissement du pouvoir absolu de Ferdinand par l'armée française; vint résider à Paris, et consacra ses loisirs forcés à écrire l'*Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*, ouvrage capital, qui révéla en lui un grand écrivain, en même temps qu'il mit dans tout leur jour ses sentiments patriotiques; profita de l'amnistie de 1833 pour revoir son pays; se prononça, après la mort du roi, en faveur de la reine Isabelle; fut nommé en 1834, par la régente Christine, ministre des finances, et reçut bientôt après la présidence du Conseil avec le portefeuille des affaires extérieures : il reconnut la dette étrangère, supprima les Jésuites, limita le pouvoir des municipalités; mais il fit de vains efforts pour concilier l'ordre et la liberté : se voyant débordé par le parti exalté, il se retira (1835). Il passa ses dernières années à Paris. Son *Histoire du soulèvement de l'Espagne* a été traduite par L. Viardot, 1834-1838, 5 vol. in-8.

TOURKMANTCHAI ou TURKMANTCHAI, village de l'Arménie persane, près de Tauris. Il y fut conclu le 22 février 1828, entre la Russie et la Perse, un traité qui donnait à la Russie, avec une forte indemnité, les provinces d'Erivan et de Naktchivan, et qui assurait à Abbas-Mirza la succession du roi de Perse, Feth-Ali-Chah, son père.

TRAKTIR (c.-à d. *Auberge*), lieu de la Crimée,

près et au S.-E. de Sébastopol, où se trouve un pont sur la Tchernaïa. *Voy.* TCHERNAIA.

TRUGUET (J.-Franç.), amiral, né en 1752, mort en 1839, fils du directeur du port de Toulon, entra dans la marine à 15 ans, fit la campagne d'Amérique comme attaché à l'état-major du comte d'Estaing, auquel il sauva la vie à l'assaut de Savannah; accompagna en Turquie l'ambassadeur de Choiseul, et dressa pendant son séjour d'excellentes cartes de l'Archipel et de la mer Noire, fut nommé en 1792 contre-amiral, seconda l'armée française dans ses opérations contre les États sardes, contribua à la prise de Nice, châtia la trahison de la ville d'Oneille, fit une tentative inutile contre Cagliari en Sardaigne, et fut forcé par l'insubordination des troupes de rentrer à Toulon; se vit bientôt après arrêté comme suspect et ne recouvra sa liberté qu'à la chute de Robespierre; fut fait vice-amiral en 1794, et peu après appelé par le Directoire au ministère de la marine, réorganisa promptement les services en rappelant les officiers précédemment écartés, arma, de concert avec le général Hoche, une flotte destinée à opérer en Irlande une descente, que les éléments contraires empêchèrent d'effectuer, fut remplacé au ministère en 1797, puis envoyé en Espagne comme ambassadeur, et bientôt après exilé en Hollande par l'effet de sourdes intrigues; commanda, lors du projet d'invasion en Angleterre, une flotte de 21 vaisseaux, mais se vit destitué en 1804, pour avoir refusé son adhésion à l'Empire et resta cinq ans en disgrâce; fut investi en 1809 du gouvernement des provinces maritimes de la Hollande, où il fit bénir son administration, en 1815 du commandement de Brest, qu'il préserva de l'occupation étrangère, fut en récompense de ses services élevé à la pairie en 1819 et nommé amiral en 1831. L'amiral Roussin a lu son *Éloge funèbre* à la Chambre des pairs le 3 juillet 1840.

TURNER (Sharon), historien anglais, né à Londres en 1768, mort en 1847, était *solicitor* ou avoué à Londres, et un des rédacteurs du *Quarterly-Review*. Il se fit connaître dès 1799 par une *Histoire des Anglo-Saxons*, qui est puisée aux sources et qui s'améliora dans plusieurs éditions successives. Il la fit suivre d'une *Histoire de l'Angleterre au moyen âge* (jusqu'à la fin de Henri VII), 1814-1823, qu'il continua plus tard jusqu'à la mort d'Élisabeth, 1826-1829. On a aussi de lui une *Histoire sacrée du monde*, qui parut de 1836 à 1839, et qui est moins estimée que les précédentes; des *Méditations sacrées*, un poëme de *Richard III*, 1845. Turner compte parmi les bons écrivains de son pays, quoiqu'on lui reproche de nombreux *gibbonismes*.

U

URIAGE, établissement thermal du dép. de l'Isère, à 12 kil. E. de Grenoble; 1800 hab. Eaux sulfureuses, iodurées et salines, recommandées contre les maladies de la peau et les scrofules; connues des anciens, mais longtemps abandonnées; exploitées de nouveau depuis 1820.

UTAH, lac de l'Amérique du Nord, situé au S. du lac Salé, par 114°, 50′ long. O., 40° lat. N., communique par une rivière de même nom avec le grand lac Salé. Il donne son nom à une ville et à un nouveau territoire des États-Unis formé en 1850 et colonisé par les Mormons. Ce territoire est borné à l'O. par la Californie, au N.-O. par l'Orégon et renferme, dans sa partie sept., le lac Salé.

V

VAITAHU, une des îles Marquises. Climat chaud (25 degrés centigrades habituellement), mais sain. Lieu désigné pour la déportation par la loi de 1850.

VALÉE (le maréchal), général d'artillerie, né en 1773 à Brienne, mort en 1846, fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire, rendit de grands services en Espagne, surtout aux siéges de Lérida, Tarragone, Tortose, Valence; fut fait général de division en 1811, se rallia aux Bourbons dès leur retour, présida le conseil de guerre qui condamna Lefebvre-Desnouettes; fut en 1837 chargé de commander l'artillerie au deuxième siége de Constantine; prit, après la mort du général Danrémont, la direction du siége, et emporta rapidement la ville (13 octobre 1837). Nommé presque aussitôt maréchal de France et gouverneur général de l'Algérie, il étendit la domination française, fit occuper Stora, Milah, Setif, Koléah, Blidah, et dirigea en 1839, avec le duc d'Orléans, l'expédition des *Portes-de-Fer*, qui eut un plein succès. La guerre s'étant rallumée avec Abd-el-Kader, il parut nécessaire d'en confier la direction à un chef plus jeune, et le maréchal Valée fut remplacé à la fin de 1840 par le général Bugeaud. M. Molé a prononcé son *Éloge funèbre* à la Chambre des pairs en 1847.

VALHUBERT (Roger), un des plus intrépides généraux de l'Empire, né à Avranches en 1764, mort à Austerlitz en 1805, conquit ses grades à la pointe de l'épée, contribua surtout au gain des batailles de Montebello et de Marengo, et mourut de ses blessures cinq jours après la bataille d'Austerlitz, où il était resté à son poste avec la cuisse fracassée. Napoléon donna son nom à une des places de Paris (à l'entrée S. du pont d'Austerlitz).

VARNER (Antoine-François), spirituel vaudevilliste, né à Paris en 1789, mort en 1854, fit de bonnes études à Sainte-Barbe, s'enrôla en 1808 et servit quelque temps dans les dragons, puis entra dans les bureaux du ministère de la guerre, et fit, comme adjoint au commissaire des guerres, la campagne de Moscou. Laissé sans emploi sous la Restauration, il se consacra aux lettres, et composa, soit seul, soit avec MM. Scribe, Ymbert, Bayard, Mélesville, plusieurs vaudevilles qui eurent du succès et parmi lesquels on remarque *le Solliciteur*, *les Deux maris*, *la Mansarde des artistes*, *le Précepteur dans l'embarras*. Varner avait obtenu après 1830 une modeste place de chef de bureau à l'Hôtel de Ville de Paris, mais la révolution de 1848 vint la lui enlever.

VATOUT (Jean), né en 1792 à Villefranche (Rhône), mort en 1848, fit de brillantes études à Sainte-Barbe, où il remporta le prix d'honneur, fut secrétaire du ministre de la police, M. Decazes, puis sous-préfet de Semur, se vit révoqué en 1820 à cause de ses tendances libérales, mais fut accueilli par le duc d'Orléans, qui le prit pour

ecrétaire et bibliothécaire, et qui, devenu roi, nomma conseiller d'État et directeur des bâtiments civils. Élu en 1831 député de la Côte-d'Or, fut constamment réélu jusqu'en 1848. Tout dévoué au roi Louis-Philippe, son bienfaiteur, il accompagna dans l'exil et mourut près de lui. Il vait été admis à l'Académie française peu de ours avant la révolution de Février. Comme écrivain, Vatout débuta par les *Aventures de la Fille d'un roi* (1820), spirituelle allégorie où il raconte les vicissitudes de la Charte octroyée par Louis XVIII; il donna en 1822 *les Gouvernements représentatifs au congrès de Troppau*, et en 1832 *la Conspiration de Cellamare*. Outre la description des collections d'art du duc d'Orléans (*Galerie lithographiée*, avec texte en prose et en vers, 2 vol. gr. in-fol., 1825-29, etc.), il a rédigé *l'Histoire du Palais-Royal*, celle *du Château d'Eu*, et les *Souvenirs historiques des résidences royales* (*Versailles*, *Fontainebleau*, le *Palais-Royal*, *Compiègne*, *Saint-Cloud*, *Eu*), 6 vol. in-8, 1837-45, recueil qui fut interrompu par les événements de 1848. Vatout cultiva avec succès la poésie légère; il excellait dans la chanson. Pétillant d'esprit, il était fort recherché dans les salons.

VAUBAN (Joseph, comte DE), arrière-petit-neveu du maréchal, né à Dijon en 1754, mort en 1816, était colonel en 1789. Il émigra, se rendit à Coblentz où le comte d'Artois le nomma son aide de camp, commanda un corps de chouans à Quiberon, où il faillit périr, remplit depuis diverses missions pour la cause royaliste en Angleterre et en Russie, rentra en France sous le Consulat, mais fut arrêté en 1806 et enfermé au Temple. On saisit chez lui des *Mémoires sur les guerres de la Vendée* qui renfermaient d'intéressantes révélations, et où il portait des jugements sévères sur la plupart des royalistes; le gouvernement d'alors s'empressa de les publier (1806, in-8), et rendit en même temps la liberté à Vauban, qui depuis resta suspect à son parti.

VAUBLANC (le comte VIENNOT DE), né à Montargis en 1756, mort en 1845, fut membre de l'Assemblée législative, où il prit place au côté droit, puis du Conseil des Cinq-Cents, où il figura comme un des chefs du parti clichien ou royaliste; fut proscrit au 18 fructidor, rentra en France après le 18 brumaire, fut député au Corps législatif, et parut dès lors s'attacher à Napoléon, qui le nomma préfet et comte de l'Empire, il ne s'en rallia pas moins avec empressement aux Bourbons en 1814, et fut en 1815 chargé par Louis XVIII du portefeuille de l'Intérieur. Il signa l'ordonnance qui dissolvait l'Institut, et déploya pour la cause royaliste un zèle exagéré : aussi fut-il nécessaire de le remplacer dès 1816. Il fit depuis partie de diverses législatures et appuya constamment M. de Villèle. M. de Vaublanc a publié de nombreux écrits, les uns sur l'économie politique, d'autres sur l'histoire (*Rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1708, *Tables synchroniques de l'histoire de France*, 1818); il a aussi cultivé la poésie, mais avec peu de succès : on a de lui des tragédies, *Soliman*, *Attila*, etc., et même un poëme épique, le *Dernier des Césars*, 1836. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été publiés après sa mort par M. F. Barrière.

VAUJOURS, bourg de Seine-et-Oise, à 24 kil. E. de Paris, entre la Marne et le canal de l'Ourcq; 500 hab. Érigé en duché pour Mme de Pompadour, 1752. On y a récemment fondé l'asile Fénelon, destiné à l'éducation de jeunes orphelins.

VERNET-LES-BAINS, village des Pyrénées-Orientales, à 7 kil. S.-S.-O. de Prades, au pied du mont Canigou; 1000 hab. Eaux thermales sulfureuses; fréquentées surtout depuis peu d'années.

VERHUELL (l'amiral), né en 1764 à Dœtichem dans la Gueldre, mort en 1845, était contre-amiral dans les Pays-Bas, et passait pour le meilleur marin de son pays, lorsqu'il fut chargé en 1803 d'une mission près du gouvernement français. Il concerta avec Napoléon le projet de descente en Angleterre; commanda la flottille fournie pour cette destination par la Hollande, parvint, malgré l'opposition de l'escadre anglaise, à conduire cette flottille de Flessingue à Ambleteuse en doublant le cap Grisnez (1804); reçut peu après du gouvernement hollandais le portefeuille de la marine, contribua à placer sur le trône de Hollande Louis Bonaparte, qui le créa *maréchal de Hollande;* fut, après l'abdication de ce prince et la réunion de ses États à l'Empire, président de la junte administrative, commandant de la flotte du Texel, et resta fidèle à Napoléon jusqu'au bout. Après la chute de l'Empire, il se fixa en France, où il fut naturalisé : il conserva ses titres, et fut même en 1819 élevé à la pairie. Protestant zélé, il consacra ses dernières années à des œuvres pieuses, et fut un des fondateurs de la Société protestante des missions. M. Pelet de la Lozère a prononcé son *Éloge* à la Chambre des pairs.

VICTORIA-TOWN, ville de l'île de Hong-Kong, fondée en 1842 par les Anglais, et ainsi nommée en l'honneur de la reine Victoria; capitale de l'île et des possessions anglaises dans ces parages. — Victoria est aussi le nom d'une province d'Australie, qui comptait en 1855 plus de 300 000 hab., et qui a pour capitale Melbourne.

VILLÈLE (Joseph, comte DE), homme d'État, né à Toulouse en 1773, mort en 1854, était entré fort jeune dans la marine militaire et servait dans l'Inde quand éclata la Révolution. Il quitta le service, alla à l'île Bourbon, où M. Desbassyns le chargea de diriger ses plantations et lui donna sa fille en mariage; vint en 1807 se fixer à Toulouse, où il ne tarda pas à être apprécié et où il fut élu membre du conseil général, accueillit avec enthousiasme la Restauration et professa hautement les doctrines monarchiques les plus pures; fut nommé maire de Toulouse en 1815 et bientôt après élu député par la Haute-Garonne; prit place, dans la *Chambre introuvable*, parmi les royalistes les plus ardents, mais s'y fit aussi bientôt remarquer par ses capacités financières; se mit à la tête de l'opposition ultra-royaliste après l'ordonnance du 5 septembre (1816), qui avait dissous cette chambre; fut appelé aux affaires en 1820, après la chute du ministère modéré de M. Decazes, entra d'abord au Conseil avec le seul titre de ministre d'État, sans portefeuille; reçut en 1821 le portefeuille des finances et fut élevé l'année suivante à la présidence du Conseil, avec le titre de comte. Il signala son ministère par des mesures politiques et financières de la plus haute importance : la guerre d'Espagne, la septennalité de la Chambre élective, le milliard d'indemnité accordé aux émigrés, l'établissement du fonds 3 pour 100 et la conversion facultative des rentes 5 pour 100 en ce nouveau fonds, le dégrèvement de l'impôt foncier, la reconnaissance de l'indépendance d'Haïti moyennant une indemnité de 150 millions, et il réussit à porter les finances du pays au plus haut point de prospérité; mais il s'aliéna l'esprit public en proposant des mesures antipopulaires, le rétablissement du droit d'aînesse, la loi de sacrilége, la censure des journaux, la loi contre la liberté de la presse, la dissolution de la garde nationale, etc., mesures qui firent qualifier son administration de *ministère déplorable;* perdit ainsi la majorité dans les chambres et dans les colléges électoraux, auxquels il recourut en vain, et se vit forcé,

en 1828, de se retirer pour faire place au ministère réparateur de M. de Martignac. En quittant le pouvoir, il fut élevé à la pairie, mais, sentant que son rôle était fini, il se tint à l'écart. Après les événements de 1830, il renonça tout à fait aux affaires et se retira dans sa terre de Morville, près de Villefranche (Haute-Garonne). M. Lespinasse de Sanne a donné une *Notice nécrologique sur M. de Villèle*, 1855.

VILLENAVE (Matthieu-Guill.), littérateur, né en 1762 à Saint-Félix de Caraman (Haute-Garonne), mort en 1846, était à Nantes au commencement de la Révolution : n'ayant pas craint de blâmer ouvertement les excès de l'époque, il fut arrêté par ordre de Carrier, envoyé à Paris avec 132 Nantais, et n'échappa à la mort que grâce à la chute de Robespierre. Devenu libre, il dévoila dans de virulents pamphlets les crimes des oppresseurs de la France, et prit part à la rédaction de plusieurs journaux réactionnaires. Il fut en 1814 et 1815 le rédacteur en chef de la *Quotidienne*, fonda en 1819 les *Annales politiques*, qui l'année suivante prirent le titre de *Courrier français*, et fit de 1824 à 1831 à l'Athénée un cours d'histoire littéraire de la France, dont il a été publié quelques fragments. S'intéressant à tout, il était de l'Académie celtique, de la Société des antiquaires, de la Société philotechnique et vice-président de la Société de la morale chrétienne. Outre une foule d'écrits de circonstance, on lui doit une bonne traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, 1807-22, 4 vol. in-8 et in-4, édition splendide ornée de 144 figures, une *Vie d'Ovide*, 1809, où il cherche à percer le mystère de l'exil du poëte; quelques poésies (*le Dévouement de Brunswick*, *Kosciusko*, *la Jacobinade*, *la Vie future*); de bonnes éditions, avec notices, de plusieurs de nos classiques, *Barthélemy*, *Duclos*, *Marmontel*, *Thomas* (dans les *Prosateurs français* de Belin, 1820-21), et un grand nombre de notices historiques, la plupart dans la *Biographie universelle* des frères Michaud. Zélé bibliophile, Villenave possédait une riche bibliothèque et une précieuse collection d'autographes et de manuscrits historiques qui a été dispersée après sa mort. — M. Villenave était père de Mme Mélanie Waldor, si connue par ses *Poésies du cœur*, et de M. Théodore Villenave, né en 1798, auteur de plusieurs poëmes de circonstance (les *Trois jours*, 1830; *Constantine*, 1837; les *Cendres de Napoléon*, 1840, etc.).

VILLENEUVE DE BARGEMONT, famille ancienne de Provence, issue, dit-on, d'une maison princière d'Espagne, tirait son nom de Bargemont près de Draguignan. Elle a fourni plusieurs hommes distingués, et a donné naissance dans le dernier siècle à six frères, dont trois surtout se sont fait connaître dans l'administration ou les lettres :

1° Le comte Christophe, né à Bargemont en 1771, mort en 1829, d'abord militaire, puis administrateur, préfet de Lot-et-Garonne sous l'Empire, des Bouches-du-Rhône sous la Restauration, auteur d'une excellente *Statistique des Bouches-du-Rhône*, 1821-29; de *Notices sur Nérac*, *sur la Sainte-Baume*, etc.;

2° Le marquis Louis-François, dit VILLENEUVE-TRANS, membre libre de l'Académie des Inscriptions, 1784-1850, à qui l'on doit d'intéressantes recherches sur la *Chapelle ducale de Nancy*, 1826; une *Histoire de René d'Anjou*, 1825; — *de saint Louis*, 1836;

3° Le vicomte Alban, plus spécialement connu sous le nom de VILLENEUVE-BARGEMONT, 1784-1850, frère jumeau du précédent, qui fut sous l'Empire et la monarchie préfet de la Meurthe, puis du Nord, et fut plusieurs fois élu député. Il est auteur d'un remarquable ouvrage sur le *Paupérisme*, 1834, qui lui ouvrit les portes de l'Académie des Sciences morales; d'une *Histoire de l'économie politique*, et du *Livre des affligés*, œuvre d'une philosophie pieuse et consolatrice.

Cette famille n'a rien de commun avec une famille du même nom en Languedoc, à laquelle appartient le marquis Pons de VILLENEUVE-VILLENEUVE, né à Saint-Pons, qui fut aussi préfet sous l'Empire et la Restauration, mais qui laissa une réputation équivoque.

VINDÉ. *Voy.* MOREL DE VINDÉ.

VINET (Alex.), critique distingué, né près de Lausanne en 1797, mort en 1847, était ministre calviniste et professeur : il fit des cours de littérature française à l'université de Bâle, puis à l'académie de Lausanne. Comme pasteur, il lutta constamment contre l'intolérance, soit en chaire, soit dans ses écrits (*Mémoires sur la liberté des cultes*, Paris, 1826, *Discours sur quelques sujets religieux*, 1836). Comme critique, il a donné, sous le titre de *Chrestomathie française*, un choix excellent de morceaux français, avec une remarquable *Introduction*. Il a publié dans le *Semeur* un grand nombre d'articles philosophiques et littéraires, dont quelques-uns ont été recueillis sous le titre d'*Essais de philosophie morale*, 1837. On a donné après sa mort, d'après ses manuscrits et les notes prises à ses cours, des *Études sur la littérature française au XIXe siècle*, 1849. On peut lire sur Vinet une intéressante notice de M. Shérer et un article de M. Sainte-Beuve (*Critiques et portraits*).

VIREY (Jules-Joseph), né en 1776 à Hortes (Haute-Marne), mort en 1847, était en 1814 pharmacien en chef des hôpitaux militaires. Il quitta cette carrière pour la médecine, et publia sur les divers objets de ses études de savants écrits qui le firent admettre à l'Académie de médecine. Il fut quelque temps député de la Haute-Marne. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle du genre humain*, 1801 et 1824; *Traité de pharmacie*, 1809-1811, qui a eu quatre éditions; *Histoire naturelle des médicaments*, 1820; *Mœurs et instincts des animaux*, 1821; *De la Puissance vitale*, 1823; *De la Femme*, 1823. Il a coopéré au *Dictionnaire des sciences médicales*, au *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, et a laissé de nombreux mémoires. Médecin philosophe, Virey réhabilita le vitalisme et combattit les doctrines matérialistes. Son style est brillant et facile.

VISCONTI (Louis), célèbre architecte français, né à Rome en 1791, mort en 1854, était fils d'un savant archéologue (*Voy.* E.-Q. VISCONTI dans le corps du *Dictionnaire*). Il fut amené en France dès 1798 par son père, qui le fit naturaliser; étudia l'architecture sous Percier, et remporta à l'École des Beaux-Arts le second grand prix (1817); fut successivement conducteur des travaux de l'entrepôt des vins de Paris, inspecteur des travaux au ministère des finances, architecte voyer, architecte de la bibliothèque impériale, et enfin architecte de l'empereur Napoléon III. Il ne tarda pas à être élu membre de l'Académie des Beaux-Arts. On lui doit les *fontaines Gaillon*, *Molière*, *Louvois* et de *Saint-Sulpice*, à Paris; les monuments funéraires des maréchaux Lauriston, Saint-Cyr, Suchet, Soult; le *Tombeau de l'empereur Napoléon Ier*, où il sut créer une œuvre originale et saisissante, tout en respectant la perspective du monument qui renferme ce tombeau; enfin l'achèvement du Louvre, gigantesque entreprise dont il sut vaincre toutes les difficultés, et qui place honorablement son nom à côté de ceux de P. Lescot, de Ducerceau et de Philibert Delorme. Il mourut avant que les constructions fussent achevées.

W

WALCKENAER (le baron Ch.-Athanase), polygraphe, né en 1771, à Paris, d'une famille apparenant à la riche bourgeoisie, mort en 1852, nontra de bonne heure un goût prononcé pour es études les plus variées, alla compléter son éducation en Angleterre; fut appelé sous les lrapeaux en 1793, se fit admettre à l'École polyechnique dès la création, mais sans entrer dans es services publics; débuta en 1798 par un *Essai ur l'histoire de l'espèce humaine*, ouvrage ambiieux qu'il ne tarda pas à condamner lui-même; emporta en 1811 un prix à l'Institut pour un mémoire sur les anciens habitants des Gaules, fut dmis dès 1813 dans ce corps savant (3ᵉ classe, ujourd'hui Académie des Inscriptions); entra lans l'administration après le retour des Bourons, fut successivement maire du 5ᵉ arrondissenent de Paris, secrétaire général de la préfecture le la Seine (1816), préfet de la Nièvre, de l'Aisne; entra dans la vie privée en 1830 pour se livrer out entier aux lettres, fut attaché en 1839 à la ibliothèque royale comme trésorier, puis comme onservateur des cartes géographiques, et fut lu en 1840 secrétaire perpétuel de l'Académie les Inscriptions, en remplacement de Daunou. Walckenaër fut à la fois littérateur, naturaiste, géographe, biographe. En littérature, il produit deux romans, *Charles et Angelina, ou 'île de Wight* (1799), et *Eugénie* (1803), qui ne ont pas sans intérêt, et de curieuses *Lettres sur es contes de fées* (1836). En histoire naturelle, cience dont il avait puisé le goût dans la soiété de Latreille, il a donné la *Faune parisienne les insectes* (1805), qu'il compléta dans son *Hisoire naturelle des insectes* (1836); l'*Histoire* et e *Tableau des aranéides* (1806). Dans la géograhie, à laquelle il fut initié par Gosselin, il a pulié, outre des traductions de l'anglais et des ompilations de voyages, des *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale* (1821), la *Géoraphie historique et comparée des Gaules*, avec tlas (1839), ouvrage capital, dont le mémoire ouronné en 1811 n'est que le germe. En biograhie, outre un grand nombre de notices insérées lans la *Biographie universelle* des frères Michaud, n lui doit l'*Histoire de la vie et des ouvrages de a Fontaine* (1820), l'*Histoire de la vie et des poésies d'Horace* (1840); des *Mémoires touchant la vie t les écrits de Mme de Sévigné* (1842 et ann. suiv., vol. in-8, inachevés). Dans ce dernier ouvrage, ruit de sa vieillesse, l'auteur se laisse aller à des igressions qui, malgré leur intérêt propre, étenent le livre outre mesure. On doit en outre à I. Walckenaër plusieurs bonnes éditions de nos lassiques, notamment de La Fontaine (1820) et a Bruyère (1845). M. Cortambert a lu à la Société e géographie une *Notice biographique* sur Walcenaër; M. Sainte-Beuve a fort bien apprécié ce avant dans le *Constitutionnel* du 1ᵉʳ juin 1852.

WELLESLEY (Richard Colley, marquis de), omte de Mornington, né en 1760, d'une famille landaise originaire de Castille, mort en 1842, tait frère aîné de lord Wellington. Nommé en 797 gouverneur général des possessions anglaises ans l'Inde, il combattit à outrance le sultan de Iysore, Tippo-Saëb, le plus redoutable ennemi e la domination anglaise, prit sa capitale Serinapatam, après un siége d'un mois, dans un asaut où périt ce prince, 1799; puis tourna ses armes ontre les Mahrattes, conquit en trois mois tout le ays situé entre la Djomna et le Gange, et força à la soumission Sindyah et le radjah de Bérar (1803); il reçut en récompense le titre de marquis et le droit d'ajouter à ses armoiries l'étendard de Tippo-Saëb. Rappelé en 1805, il fut accusé de dilapidations, mais cette accusation n'eut pas de suite. Ambassadeur en Espagne en 1809, ministre des affaires étrangères en 1810, il combattit sans cesse l'influence française. Lord lieutenant d'Irlande en 1822, puis vice-roi de ce pays (1833), il se montra impartial, défendit les catholiques contre les violences des orangistes, et appuya leur émancipation. — Le nom de Wellesley a été donné en son honneur à une province anglaise de la presqu'île de Malacca, située en vue de l'île Penang.

WELLINGTON (Arthur Colley Wellesley, duc de), né en 1768 à Dungan-Castle, en Irlande, d'une famille récemment anoblie, mort en 1852, dans sa quatre-vingt-quatrième année, était le troisième fils du vicomte Wellesley, comte de Mornington. Il reçut les premières notions de l'art de la guerre dans un établissement français, à l'École militaire d'Angers; entra au service en 1787 comme sous-lieutenant, se fit remarquer dès 1794 en Hollande pendant la retraite du duc d'York, sous lequel il servit comme lieutenant-colonel; fut, en 1796, envoyé dans l'Inde, dont son frère aîné, lord Wellesley, venait d'être nommé gouverneur; prit une part fort active à la guerre du Mysore, contre Tippo-Saëb; fut, après la prise de Seringapatam, nommé gouverneur de cette place (1799); dirigea une expédition contre les Mahrattes orientaux, les battit en plusieurs rencontres, notamment au village d'Assye (Bérar), où il n'avait que 8000 hommes à opposer à 60000 ennemis (1803); revint en Angleterre en 1805, fut élu député à la Chambre des communes et nommé par le gouvernement secrétaire d'Irlande; commanda une brigade dans l'inique expédition contre Copenhague (1807), et négocia la capitulation de cette ville; fut envoyé en 1808 en Portugal avec le titre de lieutenant général, défit à Vimeiro le général Junot, qui se vit, à la suite de cet échec, contraint de signer la convention de Cintra; fut nommé en 1809 commandant en chef de l'armée anglaise en Portugal; força les Français à évacuer ce pays, entra en Espagne, livra au roi Joseph et au maréchal Victor, le 27 juillet 1809, la bataille de Talaveyra, qui, bien qu'incertaine, lui valut la pairie et le titre de vicomte de Wellington (titre qu'il échangea plus tard contre celui de duc); mais se vit bientôt obligé de repasser le Tage à l'approche des maréchaux Soult et Ney; fit construire, pour couvrir Lisbonne que menaçait Masséna, les redoutables lignes de Torres-Vedras, qui s'étendaient de la mer au Tage; rentra en Espagne en 1811 à la suite de l'armée française, que le manque de renforts avait forcée à la retraite, et, après de nombreux combats, dont les chances furent très-partagées, emporta d'assaut Ciudad-Rodrigo et Badajoz (1812); gagna sur le maréchal Marmont la bataille de Salamanque ou des Arapiles (21 juillet 1812); entra peu de jours après dans Madrid (12 août), mais se vit de nouveau contraint, par les savantes manœuvres de Soult, de reculer jusqu'en Portugal; reprit l'offensive en 1813, à la nouvelle des désastres de la Russie; fut investi par la régence de Cadix du commandement en chef des armées espagnoles, qu'il réunit à celui des forces anglaises; poursuivit sans relâche nos troupes épuisées, les atteignit à Vittoria, où il remporta une victoire décisive (21 juin 1813), qui

lui valut le titre de maréchal; marcha rapidement vers la France, y pénétra au commencement de 1814, malgré la vigoureuse résistance du maréchal Soult; obtint plusieurs avantages à Bayonne, à Orthez, etc.; attaqua le 10 avril, à Toulouse, le maréchal, qui, bien que fort inférieur en nombre, le repoussa victorieusement; accourut à Paris à la nouvelle de l'occupation de la capitale par les alliés, représenta l'Angleterre au congrès de Vienne, et se montra l'un des plus modérés parmi les vainqueurs; fut, au retour de Napoléon, nommé par les souverains alliés généralissime des armées européennes coalisées contre la France, et livra le 18 juin 1815, avec Blucher, la funeste bataille de Waterloo, que l'Empereur ne perdit que par l'effet de la défection et d'un fatal concours de circonstances (*voy.* Bourmont et Grouchy). Il fut, après la fin de la guerre, chargé du commandement en chef de l'armée d'occupation; en même temps, il recevait de son gouvernement les plus magnifiques récompenses, outre d'immenses dotations, et des souverains alliés des honneurs de toute espèce: Louis XVIII, dans sa reconnaissance, alla jusqu'à lui donner le titre de *maréchal de France*. — Depuis la paix, lord Wellington joua encore un rôle important comme personnage politique. Il assista, en qualité de plénipotentiaire, aux congrès d'Aix-la-Chapelle et de Vérone; fut, en 1828, comme l'un des représentants les plus éminents du parti tory, appelé à faire partie du ministère formé par sir Robert Peel, et y occupa le poste de premier lord de la trésorerie; quitta le pouvoir après la révolution de 1830, s'opposa de toutes ses forces, mais inutilement, à la réforme parlementaire, au risque de compromettre sa popularité; revint aux affaires en 1834 et en 1841, avec les tories, mais ne fit plus guère que prêter à Robert Peel l'appui de son nom. Le duc de Wellington avait un corps et une volonté de fer, ce qui le fit surnommer par ses compatriotes *Iron duke* (duc de fer). Comme homme de guerre, il se signala moins par l'élan et le génie que par le sang-froid, la prudence, la discipline, la persévérance; ses sages lenteurs le faisaient comparer à Fabius *Cunctator* (le temporiseur). Souvent il fut servi heureusement par des circonstances imprévues, notamment à Waterloo; aussi Napoléon a-t-il pu dire: « La fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. » Lui-même il avait inscrit sur son blason cette modeste devise: *Virtutis fortuna comes*. Comme homme politique, Wellington était le type de l'aristocratie anglaise, et il se signala constamment par son antipathie pour les idées libérales et par sa résistance aux innovations: cependant, il sut accepter les réformes quand elles étaient devenues inévitables, notamment l'émancipation des catholiques et la liberté du commerce des céréales, auxquelles il coopéra comme ministre. Le recueil des dépêches du duc de Wellington a été publié à Londres en 1838; il en a été fait un choix en français, Paris, 1840. Le duc a aussi laissé une *Correspondance*, qui est précieuse pour l'histoire. Sa *Vie* a été écrite par Maxwell, Wright, Alexandre, etc.

WICAR (Jean-Baptiste-Joseph), peintre, né à Lille en 1762, mort en 1834, était fils d'un ouvrier charpentier. Il se fit de bonne heure remarquer par son goût pour le dessin, fut envoyé à Paris avec une pension par sa ville natale, y eut pour maître David, qui l'emmena à Rome en 1785, et dont il resta le fidèle disciple, fut nommé par le Directoire membre de la commission chargée de choisir en Italie les chefs-d'œuvre destinés à nos musées, se fixa en Italie et mourut à Rome. Sous le patronage du grand-duc de Toscane, il avait formé la magnifique collection de la galerie de Florence et du palais Pitti. Il avait aussi formé pour son propre compte une précieuse collection des cartons de Raphaël et de Michel-Ange, qu'il légua à la ville de Lille et qui forme le *Musée Wicar*. Il a laissé quelques tableaux.

WILKIE (David), peintre écossais, fils d'un ministre anglican, né en 1785 à Cultes (Fife), mort en 1841, se forma à Édimbourg, puis vint se fixer à Londres, exposa en 1806 les *Politiques de village*, qui commencèrent sa réputation, fut admis en 1811 à l'Académie royale, visita de 1826 à 1829 l'Italie et l'Espagne, composa dans ce dernier pays plusieurs tableaux d'après la manière de Vélasquez, et fut en 1834 nommé peintre du roi. Ce laborieux artiste, le plus populaire de la Grande-Bretagne, ne laissait passer presque aucune année sans exposer quelques nouveaux chefs-d'œuvre. Ses ouvrages représentent pour la plupart des scènes familières, tantôt grotesques, tantôt pathétiques: on cite l'*Ouverture du testament*, le *Joueur de violon aveugle*, les *Petits garçons cherchant des rats*, le *Jeune Messager*. Allan Cuningham a écrit sa *Vie*, Londres, 1843.

WILLAUMEZ (J.-B.-Philibert), vice-amiral, né en 1761 à Belle-Ile-en-mer, mort en 1845, était fils d'un chef de gardes-côtes. Il débuta comme mousse, se fit de bonne heure remarquer par son habileté comme pilote et par son courage, mais resta jusqu'en 1789 dans les rangs inférieurs, parce qu'il n'était pas noble; il obtint depuis un rapide et légitime avancement, eut part à toutes les expéditions importantes de la République et de l'Empire, se signala pendant l'expédition de Saint-Domingue en battant avec la frégate *la Poursuivante* un vaisseau de ligne anglais, *l'Hercule*, 1803; fut à son retour créé contre-amiral; commanda une escadre de l'armée navale de Brest, sur laquelle le jeune Jérôme Bonaparte fit son noviciat; exécuta en 1806 et 1807 des courses hardies contre les Anglais, et réussit, malgré de fâcheux contre-temps, à leur faire éprouver de fortes pertes. Négligé sous la Restauration, il a été fait depuis 1830 vice-amiral et pair de France (1837). Willaumez passait pour le meilleur marin praticien de son temps. On lui doit un *Dictionnaire de marine*, 1820, in-8, souvent réimprimé.

WINTER (J.-Guillaume de), amiral hollandais, né en 1750, au Texel, mort en 1812, fut obligé de s'expatrier en 1787 pour avoir pris part à une manifestation contre le stathouder, rentra dans son pays avec les Français en 1795, contribua à l'établissement de la République batave, et reçut aussitôt le commandement de l'armée navale du Texel; il fut battu et pris en 1797 devant Camperduyn (Campredon), par l'amiral anglais Duncan, après une vigoureuse résistance; il n'en conserva pas moins la confiance de ses concitoyens, qui le chargèrent encore d'importantes expéditions. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, le nomma maréchal du royaume et commandant en chef des armées de terre et de mer.

Winter (Pierre de), compositeur et directeur d'orchestre à Munich, natif de Manheim (1754-1825), a donné plusieurs bons opéras, entre autres *le Sacrifice interrompu* (1796), ainsi que des oratorios et des cantates.

WITTGENSTEIN. *Voy.* Sayn-Wittgenstein.

WOLTMANN (Ch.-Louis), historien allemand, né en 1770 à Oldenbourg, mort en 1817 à Prague, fut professeur d'histoire à Gœttingue et à Iena, puis conseiller et résident du prince de Hesse-Hombourg à Berlin. Il se montra successivement le partisan et l'adversaire de Napoléon. On a de lui: *Histoire de France*, Berlin, 1797; — *d'Angleterre*, 1799; — *de la Réforme*, 1803; — *de la paix de Westphalie*, 1808 (traduit par Mailher de

:hassat, avec la *Guerre de Trente ans* de Schiller); — *de Bohême*, 1815; et des traductions estimées le Tacite et de Salluste.

WORDSWORTH (W.), poëte anglais, l'un des astres de la pléiade des *Lakistes*, né en 1770 à Cockermouth (Cumberland), mort en 1850, révéla dès l'âge de 13 ans son talent poétique, voyagea en France, en Suisse et en Italie, et débuta en racontant en vers son excursion (1793); se retira de bonne heure à la campagne, d'abord à Alfoxton (Somerset), où il composa ses *Ballades lyriques* (1798), puis à Grassmere, près des lacs du Westmoreland, lacs qu'il se plaisait à prendre pour sujets de ses descriptions (d'où le nom donné à son école) : il y vivait de son modeste patrimoine et des émoluments d'un emploi de percepteur des droits du timbre. Il donna en 1807 deux volumes de *Poésies diverses*, et, après quelque interruption, fit paraître depuis 1814 plusieurs petits poëmes : le *Reclus*, le *Chien de Rylstone*, *Peter Bell*, le *Charretier*, la *Rivière de Duddon*, la *Visite à Yarrow*. Ce qui le caractérise, ainsi que toute son école, c'est un style simple et naturel, empreint d'une douce sensibilité; on lui reproche d'abuser du genre descriptif. Wordsworth était l'ami de Coleridge et de Southey; il remplaça ce dernier comme poëte lauréat.

WRONSKY (Hoëné), savant polonais, né en 1775 à Posen, mort en 1853, servit quelque temps en Pologne, sous Kosciousko, se retira avec le grade de lieutenant-colonel d'artillerie, et vint se fixer à Paris, où il se livra à de nombreux travaux sur les parties transcendantes des mathématiques et de la philosophie. Ses travaux, dont une partie seulement a été publiée, sont remarquables, selon les uns, par leur originalité et leur profondeur, selon les autres, par leur bizarrerie, leur obscurité et par un mysticisme affecté; ce qui a pu faire accuser l'auteur de charlatanisme : le singulier procès qu'il eut en 1818 avec M. Arson, auquel il s'était engagé à révéler le secret de l'*absolu*, dont il se prétendait en possession, ne contribua pas peu à lui faire cette fâcheuse réputation. Parmi ses écrits publiés, on cite : *Introduction à la philosophie des mathématiques*, 1811; *Philosophie de l'infini*, 1814; *Philosophie de la technie algorithmétique*, en 2 sections, 1815-17; le *Sphinx*, qui parut par numéros, 1818-19; le *Messianisme*, 1831-39, qui, selon ses propres expressions, devait effectuer l'*union finale de la philosophie et de la religion constituant la philosophie absolue*. Il prétendit en outre réfuter la *Théorie des fonctions analytiques*, de Lagrange, et la *Théorie des fonctions générales*, de Laplace. Dans ses dernières années, il s'occupa beaucoup d'études pratiques, de machines à vapeur, de chemins de fer : il avait proposé l'emploi de rails mobiles (1839).

Y

YVARD (Victor), agronome et vétérinaire, né à Boulogne-sur-mer vers 1764, mort en 1831, enseigna l'économie rurale à l'école d'Alfort, visita l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, pour y comparer les méthodes d'agriculture; fut membre du conseil d'agriculture attaché au ministère de l'intérieur, et l'un des fondateurs de la Société d'agriculture et remplaça Parmentier à l'Institut. Il fit les plus louables efforts pour améliorer l'agriculture en France et mérita d'être appelé l'*Arthur Young* français. Retiré de l'enseignement en 1824, il appliqua avec succès les théories de la science dans sa belle propriété de Saint-Port, près de Melun. On lui doit : *Coup d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France, comparée avec les contrées voisines*, 1807; *Traité des assolements, jachères*, etc. (dans le *Nouveau cours complet d'Agriculture*, tom. IX), ouvrage devenu classique, qui concourut pour le prix décennal; et de nombreux mémoires sur des objets d'utilité pratique.

Z

ZAATCHA, village fortifié de l'Algérie (Constantine), dans le Zab-Daari ou Zab du Nord, à 30 k. S. de Biskara, entouré de nombreux palmiers, fut en 1849 le centre d'une grave insurrection; il fallut en faire le siége en règle; il fut emporté le 26 novembre, après un assaut meurtrier, auquel le général Canrobert eut la part la plus brillante; tous ses défenseurs se firent massacrer. M. le capitaine Ch. Bocher a donné une intéressante relation du *Siége de Zaatcha* dans la *Revue des Deux Mondes* (1er avril 1851).

ZSCHOKKE (J.-H.-Daniel), écrivain allemand, né en 1770 à Magdebourg, d'une famille de commerçants, mort en 1848, fut successivement acteur, auteur dramatique, professeur, maître de pension : se fixa dès 1797 en Suisse, où il prit droit de bourgeoisie, et fut, à partir de 1798, chargé par le gouvernement helvétique de diverses missions politiques et administratives qu'il remplit avec succès. Comme écrivain, il s'est exercé dans les genres les plus divers. On a de lui un drame, *Abellino, chef de brigands*, 1793, longtemps resté populaire; des ouvrages historiques : *Histoire des Grisons*, 1797; *Histoire de la destruction des républiques de Schwitz, Uri et Unterwald*, 1802; *Histoire du peuple bavarois*, 1813-1818 (c'est son ouvrage capital); *Histoire de la nation suisse*, 1822; *Histoire contemporaine*, 1817-23; des romans, des contes et nouvelles, qui l'ont surtout fait connaître à l'étranger, et parmi lesquels on remarque *Alamontade ou l'Esclave galérien*, *la Béguine d'Aarau*, *Jonathan Frock*, un de ses chefs-d'œuvre. Il rédigea en outre des recueils politiques et littéraires qui eurent une grande vogue, et écrivit sa propre biographie (*Selbstschau*). Sans être un écrivain de premier ordre, Zschokke occupe par sa lucidité et sa fécondité un rang distingué dans la littérature allemande. On l'a surnommé le *Walter Scott* de la Suisse. Ses nombreux écrits ont rendu service aux classes laborieuses en présentant la morale sous des formes séduisantes et accessibles à tous. Ses *OEuvres*, dont un recueil parut de 1825 à 1833, forment 40 volumes. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français : M. Loève-Weimars a donné les *Contes suisses*, 1828, 4 vol, in-18; *les Soirées d'Aarau*, 1829, 4 vol. in-12; *les Matinées suisses*, 1830-32, 12 vol. in-12, ainsi que plusieurs de ses romans; M. de Suckau, *Jonathan Frock;* M. Cherbuliez, les *Nouvelles Soirées d'Aarau*, 1833, 5 vol. in-12; M. Ch. Monnard, l'*Histoire de la nation suisse*, 1823-1833, etc.

TABLEAU ALPHABÉTIQUE

DE LA POPULATION DE LA FRANCE

CONTENANT

AVEC LES DÉPARTEMENTS, TOUTES LES VILLES ET COMMUNES RECENSÉES EN 1856,

DRESSÉ D'APRÈS LES TABLEAUX DE POPULATION ANNEXÉS AU DÉCRET DU 20 DÉCEMBRE 1856,

ET SUIVI

DU TABLEAU DE LA POPULATION DES COLONIES FRANÇAISES

D'APRÈS LES DOCUMENTS OFFICIELS LES PLUS RÉCENTS.

On n'a compté, pour chaque ville ou commune, que la population *fixe et sédentaire*, en excluant les garnisons, les hospices, les écoles, les étrangers, en un mot toute la population *flottante*.

En outre, les chiffres attribués ici à chaque ville ou commune ne donnent que la population *agglomérée*, c'est-à-dire celle dont les habitations sont groupées et se tiennent, et non la population *totale*, qui comprend de plus toutes les habitations éparses dépendant administrativement d'une même commune. La différence entre ces deux populations est telle que souvent l'une est dix fois et quelquefois même vingt fois plus forte que l'autre, surtout dans les départements de l'ancienne Bretagne : ainsi, dans les Côtes du Nord, Courseul a une population agglomérée de 324 habitants seulement, et sa population totale s'élève à 3234 hab.; Glomel a 182 âmes de population agglomérée et 3322 de population totale.

Abbaretz, *Loire-Infér.*,	254
Abbeville, *Somme*,	17,964
Accous, *Basses-Pyrénées*,	1,537
Acheux, *Somme*,	803
Acigné, *Ille-et-Vilaine*,	377
Agde, *Hérault*,	8 651
Agen, *Lot-et-Garonne*,	15 103
Ahun, *Creuse*,	885
Aignan, *Gers*,	657
Aignay-le-Duc, *Côte-d'Or*,	836
Aigre, *Charente*,	1 423
Aigrefeuille, *Charente-Inf.*,	997
Aigrefeuille, *Loire-Inf.*,	563
Aigrefonde, *Tarn*,	1 888
Aigueperse, *Puy-de-Dôme*,	2 745
Aigues-Mortes, *Gard*,	2 751
Aiguilles, *Hautes-Alpes*,	717
Aiguillon, *Lot-et Gar.*,	2 313
Aigurande, *Indre*,	1 477
Aillant, *Yonne*,	903
Aillevillers, *Haute-Saône*,	754
Ailly-le-H.-Clocher, *Som.*,	1 161
Ailly-sur-Noye, *Somme*,	1 071
Aimargues, *Gard*,	2 404
Ain,	370 919
Airaines, *Somme*,	2 145
Aire, *Landes*,	1 960
Aire, *Pas-de-Calais*,	4 864
Airvault, *Deux-Sèvres*,	1 735
Aisne,	555 539
Aix, *Bouches-du-Rhône*,	17 030
Aix (les), *Cher*,	1 217
Aix-en-Othe, *Aube*,	1 196
Aixe, *Haute-Vienne*,	1 787
Aizenaye, *Vendée*,	944
Ajaccio, *Corse*,	10 199
Ajain, *Creuse*,	232
Alaigne, *Aude*,	360
Alais, *Gard*,	15 624
Alban, *Tarn*,	468
Albert, *Somme*,	3 433
Albestroff, *Meurthe*,	755
Albi, *Tarn*,	10 380
Albon, *Drôme*,	1 356
Aldudes, *Basses-Pyrénées*,	391
Alençon, *Orne*,	13 520
Alixan, *Drôme*,	631
Allaire, *Morbihan*,	228
Allanche, *Cantal*,	1 085
Allassac, *Corrèze*,	1 164
Allauch, *Bouches-du-Rhô.*,	1 587
Allègre, *Haute-Loire*,	1 072
Allevard, *Isère*,	1 547
Allier,	352 241
Alligny-en-Morvan, *Nièvre*,	234
Allineuc, *Côtes-du-Nord*,	132
Allonnes, *Maine-et-Loire*,	610
Allos, *Basses-Alpes*,	440
Alpes (Basses-)	149 670
Alpes (Hautes-)	129 556
Altkirch, *Haut-Rhin*,	3 027
Alzon, *Gard*,	583
Alzonne, *Aude*,	1 307
Amance, *Haute-Saône*,	926
Amancey, *Doubs*,	716
Amanlis, *Ille-et-Vilaine*,	267
Ambarès, *Gironde*,	480
Ambazac, *Haute-Vienne*,	279
Ambérieu, *Ain*,	886
Ambert, *Puy-de-Dôme*,	3 394
Ambialet, *Tarn*,	278
Amboise, *Indre-et-Loire*,	4 263
Ambrières, *Mayenne*,	1 348
Amélie-les-Bains, *Pyr.-Or.*,	461
Amfreville, *Eure*,	516
Amiens, *Somme*,	47 494
Amilly, *Loiret*,	207
Ammerschwihr, *H.-Rhin*,	1 883
Amou, *Landes*,	1 036
Amplepuis, *Rhône*,	2 126
Ancenis, *Loire-Inférieure*,	3 344
Ancerville, *Meuse*,	2 096
Ancy-le-Franc, *Yonne*,	1 508
Andelot, *Haute-Marne*,	969
Andelys (les), *Eure*,	3 528
Andeux, *Doubs*,	145
Andlau-au-Val, *B.-Rhin*,	1 475
Andolsheim, *Haut-Rhin*,	1 064
Andouillé, *Mayenne*,	606
Anduze, *Gard*,	4 491
Anet, *Eure-et-Loir*,	1 324
Angers, *Maine-et-Loire*,	41 105
Anglards, *Cantal*,	356
Anglès, *Tarn*,	526
Anglet, *Basses-Pyrénées*,	3 079
Anglure, *Marne*,	856
Angoulême, *Charente*,	20 283
Aniane, *Hérault*,	2 385
Aniche, *Nord*,	3 392
Anizy-le-Château, *Aisne*,	937
Annappes, *Nord*,	1 868
Anneyron, *Drôme*,	1 146
Annœullin, *Nord*,	2 913
Annonay, *Ardèche*,	11 661
Annot, *Basses-Alpes*,	965
Anor, *Nord*,	533
Anost, *Saône-et-Loire*,	282
Anould, *Vosges*,	2 798

nse, *Rhône*, 1 427
ntibes, *Var*, 3 906
ntraigues, *Ardèche*, 861
ntrain, *Ile-et-Vilaine*, 1 179
nzin, *Nord*, 4 884
pt, *Vaucluse*, 4 314
ramon, *Gard*, 2 398
ramits, *Basses-Pyrénées*, 516
rbois, *Jura*, 5 541
rbresle (l'), *Rhône*, 2 281
ro-en-Barrois, *H.-Marne*, 1 101
re-lès-Gray, *H.-Saône*, 1 408
rchiac, *Charente-Infér.*, 673
rcis, *Aube*, 2 719
rcs (les), *Var*, 1 926
rcueil, *Seine*, 2 112
rdèche, 353 806
rdennes, 322 836
rdents, *Indre*, 606
rdes, *Puy-de-Dôme*, 1 206
rdres, *Pas-de-Calais*, 1 104
rette, *Basses-Pyrénées*, 1 105
rgelès, *H.-Pyrénées*, 1 660
rgelès-s.-Mer, *Pyr.-Or.*, 1 924
rgent, *Cher*, 765
rgentan, *Orne*, 5 006
rgentat, *Corrèze*, 2 220
rgenteuil, *Seine-et-Oise*, 5 465
rgentière (l'), *H.-Alpes*, 27
rgenton, *Indre*, 4 672
rgenton-Château, *D.-S.*, 909
rgentré, *Ille-et-Vilaine*, 450
rgentré, *Mayenne*, 651
rgueil, *Seine-Inférieure*, 406
riége, 251 318
rinthod, *Jura*, 1 029
rjuzanx, *Landes*, 139
rlanc, *Puy-de-Dôme*, 2 077
rles, *Bouches-du-Rhône*, 14 750
rles, *Pyrénées-Orient.*, 1 734
rleuf, *Nièvre*, 323
rleux, *Nord*, 1 490
rmantières, *Nord*, 8 795
rnay-le-Duc, *Côte-d'Or*, 2 274
rpajon, *Cantal*, 640
rpajon, *Seine-et-Oise*, 1 829
rques, *Pas-de-Calais*, 2 842
rras, *Pas-de-Calais*, 21 984
rreau, *Hautes-Pyrénées*, 1 230
rrou, *Eure-et-Loir*, 558
rs, *Charente-Inférieure*, 2 348
rs-sur-Moselle, *Moselle*, 3 900
rtenay, *Loiret*, 870
rthez, *Basses-Pyrénées*, 530
rthon, *Loire-Inférieure*, 420
rudy, *Basses-Pyrénées*, 1 605
rvert, *Charente-Infér.*, 473
rzacq, *Basses-Pyrénées*, 738
rzano, *Finistère*, 185
rzon, *Morbihan*, 208
sfeld, *Ardennes*, 1 150
spet, *Haute-Garonne*, 715
spres-les-Veynes, *H.-Alp.*, 710
sprières, *Aveyron*, 382
sson, *Basses-Pyrénées*, 350
staffort, *Lot-et-Garonne*, 1 812
this, *Orne*, 461
ttichy, *Oise*, 700
ttigny, *Ardennes*, 1 440
ubagne, *Bouch.-du-Rhô.*, 4 096
ube, 261 673
ubenas, *Ardèche*, 4 921
ubenton, *Aisne*, 881
uberive, *Haute-Marne*, 323
ubervilliers, *Seine*, 2 093
ubeterre, *Charente*, 634

Aubière, *Puy-de-Dôme*, 3,416
Aubiers (les), *Deux-Sèvres*, 864
Aubigné, *Sarthe*, 617
Aubigny, *Cher*, 2 515
Aubigny, *Pas-de-Calais*, 665
Aubin, *Aveyron*, 2 041
Aubusson, *Creuse*, 5 468
Auch, *Gers*, 7 942
Aucun, *Hautes-Pyrénées*, 436
Aude, 282 833
Audenge, *Gironde*, 747
Audincourt, *Doubs*, 2 513
Audruicq, *Pas-de-Calais*, 1 067
Audun-le-Roman, *Moselle*, 440
Augan, *Morbihan*, 247
Augerolles, *Puy-de-Dôme*, 257
Ault, *Somme*, 1 372
Aumale, *Seine-Inférieure*, 1 927
Aumont, *Lozère*, 655
Aunay, *Calvados*, 1 665
Aunay, *Charente-Infér.*, 1 350
Auneau, *Eure-et-Loir*, 1 289
Auneuil, *Oise*, 533
Aups, *Var*, 2 338
Auray, *Morbihan*, 3 795
Aurec, *Haute-Loire*, 660
Aurignac, *H.-Garonne*, 1 197
Aurillac, *Cantal*, 8 667
Auriol, *Bouches-du-Rhô.*, 2 700
Auros, *Gironde*, 233
Auterive, *Haute-Garonne*, 2 305
Auteuil, *Seine*, 5 734
Authon, *Eure-et-Loir*, 928
Autrey-lès-Gray, *H.-S.*, 1 108
Autun, *Saône-et-Loire*, 9 343
Auvers-le-Hamon, *Sarthe*, 562
Auvillar, *Tarn-et-Garonne*, 1 597
Auxerre, *Yonne*, 12 064
Auxi-le-Château, *P.-de-C.*, 2 461
Auxonne, *Côte-d'Or*, 3 048
Auzances, *Creuse*, 1 006
Auzelles, *Puy-de-Dôme*, 166
Auzon, *Haute-Loire*, 881
Availles, *Vienne*, 867
Avallon, *Yonne*, 4 692
Avénières (les), *Isère*, 683
Avesnes, *Nord*, 2 825
Avesnes-le-Cte, *P.-de-C.*, 1 427
Avesnes-l.-Aubert, *Nord*, 2 894
Avesnières, *Mayenne*, 1 447
Avessac, *Loire-Inférieure*, 185
Aveyron, 393 890
Avignon, *Vaucluse*, 28 312
Avignonet, *H.-Garonne*, 1 080
Avize, *Marne*, 1 673
Avranches, *Manche*, 8 026
Ax, *Ariége*, 1 289
Axat, *Aude*, 527
Ay, *Marne*, 3 194
Ayen, *Corrèze*, 508
Azay-le-Ferron, *Indre*, 463
Azay-le-Rideau, *I.-et-L.*, 1 127
Azerables, *Creuse*, 253

Baccarat, *Meurthe*, 3 072
Baconnière (la), *Mayenne*, 736
Bacqueville, *Seine-Infér.*, 1 341
Baden, *Morbihan*, 280
Badonviller, *Meurthe*, 1 883
Bagé-le-Châtel, *Ain*, 704
Bagé-la-Ville, *Ain*, 79
Bagnac, *Lot*, 328
Bagnères, *Hautes-Pyrén.*, 6 659
Bagnères-de-Luchon, *H.-G.* 2 690
Bagnols, *Gard*, 3 901
Baguer-Morvan, *Ille-et-Vil.*, 250

Baignes-Ste-Radégonde, *Ch.*, 717
Baigneux, *Côte-d'Or*, 480
Bailleul, *Nord*, 5 948
Bain, *Ille-et-Vilaine*, 1 386
Bains, *Ille-et-Vilaine*, 287
Bains, *Vosges*, 1 482
Bais, *Ille-et-Vilaine*, 380
Bais, *Mayenne*, 780
Baixas, *Pyrénées-Orient.*, 2 179
Balleroy, *Calvados*, 1 089
Ballon, *Sarthe*, 884
Banassais, *Vienne*, 660
Bannalec, *Finistère*, 594
Banon, *Basses-Alpes*, 561
Banyuls-s.-Mer, *Pyr.-Or.*, 1 512
Bapaume, *Pas-de-Calais*, 2 900
Bar (le), *Var*, 1 285
Bar-le-Duc, *Meuse*, 13 334
Bar-sur-Aube, *Aube*, 4 473
Bar-sur-Seine, *Aube*, 2 542
Barbentanne, *B.-du-Rhône*, 1 699
Barbezieux, *Charente*, 2 557
Barcelonnette, *Bass.-Alp.*, 1 810
Barcilonnette, *Hautes-Alp.*, 198
Barcus, *Basses-Pyrénées*, 363
Bardos, *Basses-Pyrénées*, 120
Barentin, *Seine-Inférieure*, 2 184
Barenton, *Manche*, 538
Barjac, *Gard*, 1 715
Barjols, *Var*, 3 004
Barneville, *Manche*, 604
Baroche (la), *Haut-Rhin*, 785
Barr, *Bas-Rhin*, 3 976
Barre, *Lozère*, 421
Barrême, *Basses-Alpes*, 760
Barsac, *Gironde*, 1 364
Barthe (la), *Hautes-Pyrén.*, 778
Bas, *Haute-Loire*, 829
Bassée (la), *Nord*, 2 452
Bastelica, *Corse*, 3 003
Bastia, *Corse*, 14 959
Bastide-Clairence (la), *B.-P.*, 594
Bastide-de-Sérou (la), *Ar.*, 1 020
Bastide-l'Evêque (la), *Av.*, 193
Bastide-Murat (la), *Lot*, 715
Bastide-Rouayroux (la), *T.*, 1 711
Bâtie-Neuve (la), *H.-Alp.*, 283
Batignolles (les), *Seine*, 43 302
Batz, *Loire-Inférieure*, 1 164
Baud, *Morbihan*, 1 326
Baugé, *Maine-et-Loire*, 3 189
Baugy, *Cher*, 799
Bavai, *Nord*, 1 519
Bayeux, *Calvados*, 8 582
Bayon, *Meurthe*, 952
Bayonne, *Bass.-Pyrén.*, 14 021
Bazas, *Gironde*, 2 411
Bazoche-Gouet (la), *E.-et-L.*, 807
Bazoches-sur-Hoëne, *Orne*, 346
Bazoge (la), *Sarthe*, 803
Bazouges-la-Pérouse, *I.-et-V.*, 763
Beaucaire, *Gard*, 9 694
Beaucourt, *Haut-Rhin*, 2 692
Beaufort, *Jura*, 787
Beaufort, *Maine-et-Loire*, 2 629
Beaufray, *Sarthe*, 294
Beaugency, *Loiret*, 4 002
Beaujeu, *Rhône*, 2 690
Beaulieu, *Corrèze*, 2 047
Beaulieu, *Loiret*, 596
Beaume-les-Dames, *Doubs*, 2 244
Beaumes, *Vaucluse*, 1 130
Beaumesnil, *Eure*, 389
Beaumetz-l.-Loges, *P.-de-C.* 130
Beaumont, *Dordogne*, 968
Beaumont, *Manche*, 292

Beaumont, *Tarn-et-Gar.*, 3 304
Beaumont-le-Roger, *Eure*, 1 300
Beaumont-s.-Oise, *S.-et-O.*, 2 256
Beaumont-s.-Sarthe, *Sar.*, 1 827
Beaune, *Côte-d'Or*, 9 700
Beaune-la-Rolande, *Loiret*, 1 034
Beaupréau, *Maine-et-L.*, 2 377
Beauquesnes, *Somme*, 2 789
Beaurepaire, *Isère*, 2 245
Beaurepaire, *Saône-et-Loire*, 168
Beausset (le), *Var*, 1 886
Beauvais, *Oise*, 12 567
Beauval, *Somme*, 2 607
Beauville, *Lot-et-Garonne*, 462
Beauvoir, *Deux-Sèvres*, 459
Beauvoir, *Vendée*, 1 074
Beauzac, *Haute-Loire*, 504
Bécherel, *Ille-et-Vilaine*, 706
Bédache, *Basses-Pyrénées*, 921
Bédarieux, *Hérault*, 9 170
Bédarrides, *Vaucluse*, 2 131
Bédée, *Ille-et-Vilaine*, 413
Bédouin, *Vaucluse*, 1 435
Bégard, *Côtes-du-Nord*, 482
Bègles, *Gironde*, 3 160
Beine, *Marne*, 1 089
Bélabre, *Indre*, 1 238
Belcaire, *Aude*, 830
Bélesta, *Ariége*, 1 248
Belfort, *Haut-Rhin*, 5 284
Belgodère, *Corse*, 1 001
Belin, *Gironde*, 261
Bellac, *Haute-Vienne*, 2 930
Bellefontaine, *Vosges*, 2 280
Bellegarde, *Creuse*, 522
Bellegarde, *Gard*, 2 190
Bellegarde, *Loiret*, 1 027
Belle-Isle-en-Terre, *C.-du-N.*, 691
Bellême, *Orne*, 3 018
Bellenaves, *Allier*, 1 178
Bellencombre, *Seine-Infér.*, 698
Belleville, *Rhône*, 1 898
Belleville, *Seine*, 56 833
Belley, *Ain*, 3 802
Belligné, *Loire-Inférieure*, 270
Bellou-en-Houlme, *Orne*, 240
Belmont, *Aveyron*, 660
Belmont, *Loire*, 392
Belpech, *Aude*, 1 139
Belvès, *Dordogne*, 1 830
Belz, *Morbihan*, 204
Benet, *Vendée*, 1 321
Bénévent-l'Abbaye, *Creuse*, 1 321
Benfeld, *Bas-Rhin*, 2 911
Bény-Bocage, *Calvados*, 303
Berck, *Pas-de-Calais*, 2 329
Bercy, *Seine*, 14 239
Bergerac, *Dordogne*, 7 605
Bergheim, *Haut-Rhin*, 2 992
Bergues, *Nord*, 5 455
Berlaimont, *Nord*, 1 505
Bernaville, *Somme*, 1 109
Bernay, *Eure*, 5 578
Berre, *Bouches-du-Rhô.*, 1 454
Berrien, *Finistère*, 83
Bertignat, *Puy-de-Dôme*, 299
Bertincourt, *Pas-de-Cal.*, 1 535
Bertry, *Nord*, 2 488
Besançon, *Doubs*, 30 249
Bessan, *Hérault*, 2 225
Besse, *Puy-de-Dôme*, 927
Besse, *Var*, 1 560
Bessé, *Sarthe*, 1 160
Bessenay, *Rhône*, 880
Bessines, *Haute-Vienne*, 337
Béthune. *Pas-de-Calais*, 7 273

Betton, *Ille-et-Vilaine*, 124
Betz, *Oise*, 452
Beuvry, *Pas-de-Calais*, 640
Beuzec-Cap, *Finistère*, 95
Beuzeville, *Eure*, 765
Beynat, *Corrèze*, 422
Béziers, *Hérault*, 19 905
Biarritz, *Basses-Pyrénées*, 1 928
Bierné, *Mayenne*, 535
Biert, *Ariége*, 297
Bignan, *Morbihan*, 322
Bignon (le), *Loire-Infér.*, 255
Billom, *Puy-de-Dôme*, 3 519
Binic, *Côtes-du-Nord*, 1 162
Bischheim, *Bas-Rhin*, 3 155
Bischwiller, *Bas-Rhin*, 6 946
Bitche, *Moselle*, 2 456
Bitschwiller, *Haut-Rhin*, 3 236
Blain, *Loire-Inférieure*, 1 177
Blamont, *Doubs*, 601
Blâmont, *Meurthe*, 2 381
Blanc (le), *Indre*, 4 455
Blangy, *Calvados*, 272
Blangy, *Seine-Inférieure*, 1 328
Blanquefort, *Gironde*, 2 037
Blanzac, *Charente*, 671
Blanzy, *Saône-et-Loire*, 916
Blaye, *Gironde*, 3 389
Bléneau, *Yonne*, 1 168
Bléré, *Indre-et-Loire*, 1 875
Blesle, *Haute-Loire*, 1 103
Bletterans, *Jura*, 1 039
Bleymard (le), *Lozère*, 440
Bligny-s-Ouche, *C.-d'Or*, 1 181
Blois, *Loir-et-Cher*, 13 552
Blond, *Haute-Vienne*, 201
Blotzheim, *Haut-Rhin*, 2 240
Bocognano, *Corse*, 2 351
Boën, *Loire*, 1 703
Bohain, *Aisne*, 4 212
Bois-d'Oingt, *Rhône*, 758
Bois-Guillaume, *Sein.-Inf.* 2 776
Boissezon, *Tarn*, 385
Boissy-St-Léger, *S.-et-O.*, 570
Bolbec, *Seine-Inférieure*, 2 664
Bollène, *Vaucluse*, 2 812
Bondues, *Nord*, 630
Bonifacio, *Corse*, 2 823
Bonnat, *Creuse*, 387
Bonnétable, *Sarthe*, 3 343
Bonneval, *Eure-et-Loir*, 1 768
Bonnières, *Seine-et-Oise*, 560
Bonnieux, *Vaucluse*, 1 149
Bonny, *Loiret*, 1 356
Boos, *Seine-Inférieure*, 742
Bordeaux, *Gironde*, 137 538
Bordères, *Hautes-Pyrén.*, 476
Borgo, *Corse*, 684
Bormes, *Var*, 818
Bort, *Corrèze*, 1 758
Bouaye, *Loire-Inférieure*, 364
Bouchain, *Nord*, 1 009
Bouches-du-Rhône, 473 365
Bouchoux (les), *Jura*, 131
Bouère, *Mayenne*, 724
Bouëxière, *Ille-et-Vilaine*, 98
Bouglon, *Lot-et-Garonne*, 182
Bouguenais, *Loire-Infér.*, 375
Bouillargues, *Gard*, 1 936
Bouilly, *Aube*, 798
Bouin, *Vendée*, 1 392
Boulay, *Moselle*, 2 770
Boulogne, *Haute-Garonne*, 1 258
Boulogne, *Pas-de-Cal.*, 32 742
Boulogne, *Seine*, 11 161
Bouloire, *Sarthe*, 801

Boupère (le), *Vendée*, 546
Bourbon, *Allier*, 1 638
Bourbon-Lancy, *S.-et-L.*, 1 461
Bourbonne, *H.-Marne*, 3 458
Bourbourg-Campa., *Nord*, 1 061
Bourbourg-Ville, *Nord*, 2 430
Bourbriac, *Côtes-du-Nord*, 637
Bourdeaux, *Drôme*, 827
Bourg, *Ain*, 8 144
Bourg, *Gironde*, 1 389
Bourg-Argental, *Loire*, 2 153
Bourg-de-Péage, *Drôme*, 3 887
Bourg-de-Visa, *Tarn-et-G.*, 426
Bourg-d'Oisans, *Isère*, 1 496
Bourg-l.-Valence, *Drôme*, 1 840
Bourg-St-Andéol, *Ardèche*, 3 670
Bourg-sous-Napol., *Vendée*, 127
Bourganeuf, *Creuse*, 2 568
Bourges, *Cher*, 19 434
Bourglastic, *Puy-de-Dôme*, 578
Bourgneuf, *Loire-Infér.*, 818
Bourgneuf (le), *Mayenne*, 466
Bourgogne, *Marne*, 1 029
Bourgoin, *Isère*, 3 310
Bourgthéroulde, *Eure*, 471
Bourguébus, *Calvados*, 170
Bourgeuil, *Indre-et-Loire*, 1 576
Bourmont, *Haute-Marne*, 909
Bournezeau, *Vendée*, 831
Bouscat (le), *Gironde*, 1 819
Boussac, *Creuse*, 976
Boussay, *Loire-Inférieure*, 810
Boussenac, *Ariége*, 700
Boussières, *Doubs*, 260
Bouvron, *Loire-Inférieure*, 230
Bouxwiller, *Bas-Rhin*, 3 416
Bouzonville, *Moselle*, 1 537
Bozouls, *Aveyron*, 667
Bracieux, *Loir-et-Cher*, 962
Braisne, *Aisne*, 1 484
Brando, *Corse*, 1 423
Branne, *Gironde*, 378
Brantôme, *Dordogne*, 1 260
Brasparts, *Finistère*, 436
Brassac, *Tarn*, 1 285
Bray, *Seine-et-Marne*, 1 550
Bray, *Somme*, 1 542
Brazey-en-Plaine, *C.-d'O.*, 1 723
Bréal-s.-Montfort, *Ille-et-V.* 333
Brécé, *Mayenne*, 100
Brécey, *Manche*, 622
Brech, *Morbihan*, 466
Brède (la), *Gironde*, 348
Bréhal, *Manche*, 646
Bréhand, *Côtes-du-Nord*, 128
Bréhan-Loudéac, *Morbihan*, 218
Breil (le), *Sarthe*, 1 295
Breloux, *Deux-Sèvres*, 886
Brenod, *Ain*, 821
Bresles, *Oise*, 987
Bresse (la), *Vosges*, 511
Bressuire, *Deux-Sèvres*, 2 470
Brest, *Finistère*, 41 512
Bretenoux, *Lot*, 862
Breteuil, *Eure*, 1 492
Breteuil, *Oise*, 2 639
Bretoncelles, *Orne*, 339
Bretteville-s.-Laize, *Calv.*, 588
Brezolles, *Eure-et-Loir*, 824
Briançon, *Hautes-Alpes*, 1 596
Briare, *Loiret*, 3 110
Brie-Comte-Rob., *S.-et-M.* 2 488
Briec, *Finistère*, 279
Brienne-Napoléon, *Aube*, 1 982
Briénon, *Yonne*, 2 473
Briey, *Moselle*, 1 653

rignoles, *Var*, 4 626
rinon, *Nièvre*, 444
riollay, *Maine-et-Loire*, 372
rionne, *Eure*, 3 270
rioude, *Haute-Loire*, 4 671
rioux, *Deux-Sèvres*, 522
riouze, *Orne*, 867
riquebec, *Manche*, 1 591
rive, *Corrèze*, 6 504
rix, *Manche*, 161
roglie, *Eure*, 970
romont, *Puy-de-Dôme*, 376
rôons, *Côtes-du-Nord*, 855
roque (la), *Vosges*, 1 295
rossac, *Charente*, 309
rou, *Eure-et-Loir*, 1 895
rousse, *Puy-de-Dôme*, 118
rouvelieures, *Vosges*, 451
rouzils (les), *Vendée*, 252
ruai, *Nord*, 706
ruguière (la), *Tarn*, 1 405
ruille-St-Amand, *Nord*, 1 088
rûlon, *Sarthe*, 1 228
rumath, *Bas-Rhin*, 4 545
ruyères, *Vosges*, 2 056
ruz, *Ille-et-Vilaine*, 259
ubry, *Morbihan*, 2 292
uchy, *Seine-Inférieure*, 648
uffière (la), *Vendée*, 605
ugeat, *Corrèze*, 329
ugue, *Dordogne*, 1 623
uironfosse, *Aisne*, 1 548
uis (le), *Drôme*, 2 033
ujaleuf, *Haute-Vienne*, 275
ulgnéville, *Vosges*, 970
urie, *Charente-Inférieure*, 374
urzet, *Ardèche*, 832
Busigny, *Nord*, 2 479
Bussang, *Vosges*, 615
Busserolles, *Dordogne*, 194
Bussière-Badil, *Dordogne*, 408
Bussière-Dunoise, *Creuse*, 540
Bussière-Poitevine, *H.-V.*, 339
Buxy, *Saône-et-Loire*, 1 242
Buzançais, *Indre*, 3 366
Buzançy, *Ardennes*, 853

abannes (les), *Ariége*, 493
adalen, *Tarn*, 335
aden, *Morbihan*, 223
adenet, *Vaucluse*, 2 326
aderousse, *Vaucluse*, 1 807
adière (la), *Var*, 1 044
adillac, *Gironde*, 894
adouin, *Dordogne*, 411
adours, *Haute-Garonne*, 343
aen, *Calvados*, 32 676
agnes, *Var*, 1 800
ahors, *Lot*, 9 955
ajarc, *Lot*, 1 093
alacuccia, *Corse*, 815
alais, *Pas-de-Calais*, 10 860
alenzana, *Corse*, 2 440
allac, *Côtes-du-Nord*, 1 173
allas, *Var*, 1 886
almon, *Haute-Garonne*, 856
aluire-et-Cuire, *Rhône*, 5 500
Calvados, 478 397
alvi, *Corse*, 1 412
alvisson, *Gard*, 2 187
amarès, *Aveyron*, 1 656
amaret, *Vaucluse*, 946
ambrai, *Nord*, 18 083
ambremer, *Calvados*, 412
ambrin, *Pas-de-Calais*, 308
Camors, *Morbihan*, 233

Campagnac, *Aveyron*, 692
Campagne, *Pas-de-Calais*, 992
Campan, *H.-Pyrénées*, 3 137
Campbon, *Loire-Infér.*, 396
Campénéac, *Morbihan*, 287
Campile, *Corse*, 907
Campitello, *Corse*, 280
Cancale, *Ille-et-Vilaine*, 3 115
Cancon, *Lot-et-Garonne*, 551
Candé, *Maine-et-Loire*, 1 826
Canisy, *Manche*, 235
Cannes, *Var*, 4 937
Canourgue (la), *Lozère*, 1 219
Cantal, 247 665
Canteleu, *Seine-Infér.*, 3 284
Cany-Barville, *Seine-Inf.*, 1 302
Capelle (la), *Aisne*, 1 450
Capelle-Marival (la), *Lot*, 822
Capendu, *Aude*, 685
Capestang, *Hérault*, 2 093
Captieux, *Gironde*, 434
Caraman, *H.-Garonne*, 1 297
Carbon-Blanc, *Gironde*, 418
Carbonne, *H.-Garonne*, 1 724
Carcassonne, *Aude*, 15 053
Carcès, *Var*, 2 284
Carentan, *Manche*, 2 743
Carentoir, *Morbihan*, 300
Carhaix, *Finistère*, 1 808
Carignan, *Ardennes*, 1 644
Carla-le-Comte, *Ariége*, 476
Carlux, *Dordogne*, 360
Carmaux, *Tarn*, 3 041
Carnac, *Morbihan*, 541
Carnières, *Nord*, 1 606
Carnoët, *Côtes-du-Nord*, 116
Caromb, *Vaucluse*, 2 080
Carpentras, *Vaucluse*, 8 332
Carquefou, *Loire-Infér.*, 391
Carrouges, *Orne*, 812
Carvin, *Pas-de-Calais*, 4 217
Cassagnes-Bégonhès, *Aveyr.*, 311
Cassel, *Nord*, 2 731
Cassis, *Bouches-du-Rhô.*, 1 624
Castanet, *Haute-Garonne*, 972
Casteljaloux, *Lot-et-Gar.*, 2 011
Castellane, *Basses-Alpes*, 1 325
Castelmoron, *Lot-et-Gar.*, 1 065
Castelnau, *Gironde*, 1 314
Castelnau, *Lot*, 1 131
Castelnau-de-Brassac, *Tarn*, 112
Castelnau-de-Montm., *Tarn*, 735
Castelnau-Magnoac, *H.-Pyr.* 988
Castelnau-Riv.-bas., *H.-P.*, 603
Castelnaudary, *Aude*, 7 903
Castelsarrasin, *Tarn-et-G.*, 3 612
Castets, *Landes*, 906
Castifao, *Corse*, 386
Castillon, *Ariége*, 928
Castillon-Capitourlan, *Gir.* 3 649
Castillon-Gagnières, *Gard*, 3 712
Castillonnès, *Lot-et-Gar.*, 1 137
Castres, *Tarn*, 14 144
Castries, *Hérault*, 969
Cateau (le), *Nord*, 8 660
Catelet (le), *Aisne*, 559
Catillon, *Nord*, 1 263
Cattenom, *Moselle*, 1 076
Catus, *Lot*, 792
Caudan, *Morbihan*, 210
Caudebec, *Seine-Infér.*, 2 094
Caudebec-lez-Elb., *S.-I.*, 5 454
Caudéran, *Gironde*, 3 057
Caudry, *Nord*, 3 937
Caumont, *Calvados*, 595
Caune (la), *Tarn*, 1 383

Caunes, *Aude*, 2 070
Caussade, *Tarn-et-Gar.*, 2 262
Cavaillon, *Vaucluse*, 3 763
Cayeux, *Somme*, 2 253
Caylan (le), *Hérault*, 823
Caylus, *Tarn-et-Garonne*, 1 303
Cayres, *Haute-Loire*, 210
Cazals, *Lot*, 518
Cazaubon, *Gers*, 552
Caze (la), *Tarn*, 440
Cazères, *Haute-Garonne*, 2 340
Cazes-Mondenard, *T.-et-G.*, 470
Cazouls-lez-Béziers, *Hér.*, 2 202
Ceaucé, *Orne*, 655
Cebazat, *Puy-de-Dôme*, 2 007
Cellefrouin, *Charente*, 328
Celles, *Deux-Sèvres*, 922
Celles, *Puy-de-Dôme*, 433
Cellier (le), *Loire-Infér.*, 305
Cellule, *Puy-de-Dôme*, 433
Cenon-la-Bastide, *Gir.*, 4 901
Cérans-Fouiletourte, *Sart.*, 1 076
Cérences, *Manche*, 750
Céret, *Pyrénées-Orient.*, 2 860
Cerilly, *Allier*, 859
Cerisiers, *Yonne*, 750
Cérisy-la-Salle, *Manche*, 469
Cerizay, *Deux-Sèvres*, 554
Cernay, *Haut-Rhin*, 4 026
Cervione, *Corse*, 1 350
Cervon, *Nièvre*, 315
Cesson, *Ille-et-Vilaine*, 382
Ceton, *Orne*, 1 030
Cette, *Hérault*, 18 917
Ceyzeriat, *Ain*, 627
Chabanais, *Charente*, 1 099
Chabeuil, *Drôme*, 1 332
Chablis, *Yonne*, 2 256
Chabris, *Indre*, 2 243
Chagny, *Saône-et-Loire*, 2 711
Chaillac, *Indre*, 394
Chailland, *Mayenne*, 468
Chaillé-les-Marais, *Vendée*, 834
Chaise-Dieu (la), *H.-Loire*, 1 139
Chaise-le-Vte (la), *Vend.*, 1 011
Chalabre, *Aude*, 2 222
Chalais, *Charente*, 626
Chalamont, *Ain*, 994
Challans, *Vendée*, 1 517
Châlon, *Saône-et-Loire*, 18 666
Chalonnes-sur-Loire, 2 703
Châlons, *Marne*, 14 009
Châlus, *Haute-Vienne*, 1 069
Chamberet, *Corrèze*, 411
Chambon, *Creuse*, 1 423
Chambon (le), *Haute-Loire*, 240
Chambon-Feugerolles, *L.*, 2 269
Chamboulive, *Corrèze*, 513
Champagnac, *Cantal*, 170
Champagnac, *Dordogne*, 336
Champagne, *Ain*, 539
Champagne-Mouton, *Char.*, 647
Champagney, *Hte-Saône*, 1 672
Champagnole, *Jura*, 2 819
Champdeniers, *D.-Sèv.*, 1 132
Champeix, *Puy-de-Dôme*, 1 787
Champigny, *Seine*, 1 877
Champlitte, *Haute-Saône*, 2 614
Champniers, *Charente*, 340
Champs, *Cantal*, 249
Champsecret, *Orne*, 173
Champtocé, *Maine-et-Loire*, 840
Champtoceaux, *Maine-et-L.*, 316
Chanac, *Lozère*, 1 089
Changé, *Mayenne*, 434
Changé, *Sarthe*, 1 407

Chaniers, *Charente-Inf.*, 201
Chantelle, *Allier*, 1 727
Chantenay, *Loire-Infér.*, 375
Chantilly, *Oise*, 2 458
Chantonnay, *Vendée*, 1 293
Charnu, *Orne*, 573
Chaource, *Aube*, 769
Chapareillan, *Isère*, 1 809
Chapdes-Beaufort, *P.-de-D.*, 486
Chapelle (la), *Seine*, 33 346
Chapelle-Agnon (la), *P.-de-D.*, 126
Chapelle-aux-Bois (la), *Vosg.*, 360
Chap.-Basse-Mer, *L.-Infér.*, 770
Chap.-de-Guinchay, *S.-et-L.* 255
Chapelle-d'Angillon, *Cher*, 650
Chap.-d'Armantières, *Nord*, 904
Chap.-en-Vercors, *Drôme*, 298
Chap-la-Reine, *S.-et-M.*, 674
Chapelle-Moche (la), *Orne*, 512
Chap.-sur-Erdre, *Loire-Inf.*, 186
Chapelle-sur-Loire, *I.-et-L.*, 315
Charbonnières, *Puy-de-D.*, 176
Charente, 378 721
Charente-Inférieure, 474 828
Charenton, *Cher*, 601
Charenton-le-Pont, *Seine*, 3 729
Charité (la), *Nièvre*, 4 333
Charleville, *Ardennes*, 8 268
Charlieu, *Loire*, 3 389
Charly, *Aisne*, 1 182
Charmes, *Vosges*, 2 988
Charny, *Meuse*, 468
Charny, *Yonne*, 1 003
Charolles, *Saône-et-Loire*, 2 905
Charonne, *Seine*, 11 939
Charost, *Cher*, 1 597
Charpey, *Drôme*, 1 298
Charroux, *Vienne*, 1 016
Chartre (la), *Sarthe*, 1 242
Chartres, *Eure-et-Loir*, 16 497
Chasseneuil, *Charente*, 563
Château (le), *Char.-Infér.*, 1 406
Châteigneraie (la), *Vendée*, 1 535
Châteaubourg, *Ille-et-Vil.*, 602
Châteaubriant, *Loire-Inf.*, 3 312
Château-Chinon, *Nièvre*, 2 713
Château-du-Loir, *Sarthe*, 2 675
Châteaudun, *Eure-et-Loir*, 5 659
Châteaugiron, *Ille-et-V.*, 1 607
Château-Gontier, *Mayen.*, 6 635
Châteaulandon, *S.-et-M.*, 1 275
Château-la-Vallière, 917
Châteaulin, *Finistère*, 1 701
Châteaumeillant, *Cher*, 2 035
Châteauneuf, *Charente*, 2 160
Châteauneuf, *Cher*, 2 303
Châteauneuf, *Eure-et-L.*, 1 485
Châteauneuf, *Finistère*, 900
Châteauneuf, *Haute-Vienne*, 456
Châteauneuf, *Ille-et-Vil.*, 749
Châteauneuf, *Loiret*, 2 751
Châteauneuf, *Lozère*, 420
Châteauneuf, *Maine-et-L.*, 1 159
Châteauneuf, *Nièvre*, 416
Châteauneuf-d'Isère, *Drôme*, 428
Châteauponsac, *H.-Vienne*, 707
Château-Porcien, *Arden.*, 2 236
Châteaurenard, *B.-du-R.*, 1 860
Châteaurenard, *Loiret*, 1 596
Châteaurenault, *I.-et-L.*, 3 108
Châteauroux, *Indre*, 12 462
Château-Salins, *Meurthe*, 2 209
Château-Thierry, *Aisne*, 4 182
Châteauvillain, *H.-Marne*, 1 636
Châtel, *Vosges*, 1 221
Châtelaudren, *C.-du-N.*, 1 304

Châteldon, *Puy-de-Dôme*, 1 112
Châtelet (le), *Cher*, 1 039
Châtelet (le), *Seine-et-M.*, 853
Châtellerault, *Vienne*, 11 815
Châtelus, *Creuse*, 517
Châtenois, *Bas-Rhin*, 3 668
Châtenois, *Vosges*, 1 121
Châtillon, *Côte-d'Or*, 4 653
Châtillon, *Deux-Sèvres*, 1 463
Châtillon, *Drôme*, 1 223
Châtillon, *Indre*, 2 555
Châtillon, *Marne*, 878
Châtillon, *Nièvre*, 983
Châtillon-de-Michaille, *Ain*, 987
Chât.-s.-Chalaronne, *Ain*, 2 024
Châtillon-s.-Colmont, *May.*, 511
Châtillon-s.-Loing, *Loiret*, 1 987
Châtillon-s.-Loire, *Loiret*, 2 249
Chatonnay, *Isère*, 605
Châtre (la) *Indre*, 4 508
Chatte, *Isère*, 1 797
Chaudesaigues, *Cantal*, 1 354
Chauffailles, *Saône-et-L.*, 1 573
Chaulnes, *Somme*, 1 082
Chaumergy, *Jura*, 227
Chaumont, *H.-Marne*, 5 911
Chaumont, *Oise*, 848
Chaumont-Porcien, *Ard.*, 920
Chaunay, *Vienne*, 2 184
Chauny, *Aisne*, 7 018
Chaussin, *Jura*, 1 157
Chauvigny, *Vienne*, 1 718
Chavagnes-en-Paillers, *Ven.*, 504
Chavanges, *Aube*, 901
Chazelles-sur-Lyon, *Loire*, 2 793
Chécy, *Loiret*, 924
Chef-Boutonne, *D.-Sèv.*, 1 337
Chemillé, *Maine-et-Loire*, 3 147
Chemin, *Jura*, 432
Chéneraille, *Creuse*, 939
Cher, 314 844
Cherbourg, *Manche*, 26 534
Chéroy, *Yonne*, 794
Chesne (le), *Ardennes*, 1 459
Chevagnes, *Allier*, 466
Chevillon, *Haute-Marne*, 951
Chevreuse, *Seine-et-Oise*, 1 475
Chèze (la), *Côtes-du-Nord*, 371
Cheylard (le), *Ardèche*, 2 220
Chinon, *Indre-et-Loire*, 4 929
Choisy-le-Roi, *Seine*, 3 610
Cholet, *Maine-et-Loire*, 9 638
Chomérac, *Ardèche*, 1 223
Chorges, *Hautes-Alpes*, 724
Chouzé-sur-Loire, *I.-et-L.* 1 042
Cintegabelle, *H.-Garonne*, 1 999
Ciotat (la), *Bouch.-du-Rh.*, 5 730
Cirey, *Meurthe*, 2 259
Civray, *Vienne*, 2 113
Clairac, *Lot-et-Garonne*, 2 311
Clairvaux, *Aveyron*, 558
Claret, *Hérault*, 418
Clamart, *Seine*, 2 000
Clamecy, *Nièvre*, 4 692
Clarac, *Basses-Pyrénées*, 316
Clairvaux, *Jura*, 1 129
Clary, *Nord*, 2 440
Claye, *Seine-et-Marne*, 1 166
Clayette (la), *Saône-et-L.*, 1 562
Cléden, *Finistère*, 340
Cléden-Cap-Sizun, *Finist.*, 181
Clefmont, *Haute-Marne*, 529
Cléguer, *Morbihan*, 436
Cléguérec, *Morbihan*, 426
Clelles, *Isère*, 400
Clères, *Seine-Inférieure*, 393

Clerjus (le), *Vosges*, [illegible]
Clermont, *Hérault*, 5 [illegible]
Clermont, *Meuse*, 1 [illegible]
Clermont, *Oise*, 3 [illegible]
Clermont, *Puy-de-Dôme*, 30 [illegible]
Clerval, *Doubs*, 1 254
Cléry, *Loiret*, 1 [illegible]
Clichy, *Seine*, 8 [illegible]
Clion (le), *Loire-Infér.*, 135
Clisson, *Loire-Infér.*, 2 [illegible]
Clohars-Carnoët, *Finist.*, [illegible]
Cloyes, *Eure-et-Loir*, 1 942
Clugnat, *Creuse*, 177
Cluis, *Indre*, [illegible]
Cluny, *Saône-et-Loire*, 3 217
Coarrage, *Basses-Pyrén.*, 1 752
Cognac, *Charente*, 6 968
Coligny, *Ain*, 638
Collinée, *Côtes-du-Nord*, 581
Collioure, *Pyrénées-Or.*, 3 123
Collobrières, *Var*, 1 950
Collonges, *Ain*, 696
Colmar, *Haut-Rhin*, 17 557
Colmars, *Basses-Alpes*, 1 325
Cologne, *Gers*, 723
Colombey, *Meurthe*, 990
Colombiès, *Aveyron*, 160
Combeaufontaine, *H.-Saône*, 732
Combles, *Somme*, 1 587
Combourg, *Ille-et-Vilaine*, 1 318
Combronde, *P.-de-Dôme*, 1 [illegible]
Comines, *Nord*, 3 288
Commana, *Finistère*, 466
Commentry, *Allier*, [illegible]
Commercy, *Meuse*, 3 450
Compiègne, *Oise*, 8 767
Comprégnac, *H.-Vienne*, 238
Comps, *Var*, 325
Concarneau, *Finistère*, 2 353
Conches, *Eure*, 1 442
Condat, *Cantal*, 886
Condé, *Aisne*, 700
Condé, *Nord*, 3 133
Condé-sur-Noireau, *Calv.*, 6 [illegible]
Condé-sur-Vire, *Manche*, 204
Condom, *Gers*, 4 635
Condrieu, *Rhône*, 2 522
Conflans, *Moselle*, 492
Confolens, *Charente*, 2 475
Conlié, *Sarthe*, 1 196
Conliége, *Jura*, 960
Conques, *Aude*, 1 326
Conques, *Aveyron*, 582
Contres, *Loir-et-Cher*, 1 776
Conty, *Somme*, 839
Corbeil, *Seine-et-Oise*, 8 [illegible]
Corbie, *Somme*, 4 002
Corbigny, *Nièvre*, 1 562
Corcieux, *Vosges*, [illegible]
Cordemais, *Loire-Infér.*, [illegible]
Cordes, *Tarn*, 2 [illegible]
Corlay, *Côtes-du-Nord*, [illegible]
Cormeilles, *Eure*, 1 [illegible]
Corné, *Maine-et-Loire*, [illegible]
Cornimont, *Vosges*, 1 [illegible]
Cormus, *Aveyron*, [illegible]
Corps, *Isère*, 1 [illegible]
Corps-Nuds, *Ille-et-Vil.*, [illegible]
Corrèze, *Corrèze*, [illegible]
Corrèze, 314 982
Corse, 240 183
Corseul, *Côtes-du-Nord*, [illegible]
Corte, *Corse*, 4 [illegible]
Cosne, *Nièvre*, 4 [illegible]
Cossé-le-Vivien, *Mayen.*, 1 [illegible]
Côte-d'Or, 385 [illegible]

ôte-St-André (la), *Isère*, 3 031
ôtes-du-Nord, 621 573
otignac, *Var*, 2 970
oubissou, *Aveyron*, 145
oubon, *Haute-Loire*, 180
ouches-l.-Mines, *S.-et-L.* 1 108
oucouron, *Ardèche*, 372
oucy-le-Château, *Aisne*, 836
oudray-St-Germer, *Oise*, 290
ouëron, *Loire-Inférieure*, 1 258
ouhé, *Vienne*, 1 598
ouiza, *Aude*, 885
oulange-la-Vin., *Yonne*, 1 339
oulange-sur-Yonne, *Y.*, 1 050
ouliboeuf, *Calvados*, 210
oullons, *Loiret*, 679
oulommiers, *S.-et-Marne*, 3 180
oulonges, *Deux-Sèvres*, 1 244
ouptrain, *Mayenne*, 473
ourbevoie, *Seine*, 5 265
ourcheverny, *L.-et-Cher*, 1 001
ourcité, *Mayenne*, 484
ourçon, *Charente-Infér.*, 713
ourlay, *Deux-Sèvres*, 275
ournon, *Puy-de-Dôme*, 2 389
ouronne (la), *Charente*, 398
ourpière, *Puy-de-Dôme*, 1 474
ourrières, *Pas-de-Cal.*, 2 892
ours, *Rhône*, 1 751
oursan, *Aude*, 2 046
oursegoules, *Var*, 533
ourson, *Yonne*, 1 126
ourtenay, *Loiret*, 1 882
ourtheson, *Vaucluse*, 2 689
ourtine (la), *Creuse*, 537
ourtomer, *Orne*, 342
ourville, *Eure-et-Loir*, 1 487
oussac-Bonneval, *H.-V.*, 611
oussey, *Vosges*, 718
outances, *Manche*, 7 093
outiches, *Nord*, 326
outras, *Gironde*, 1 785
outure (la), *Pas-de-C.*, 2 271
ozes, *Charente-Inférieure*, 667
raon, *Mayenne*, 3 162
raonne, *Aisne*, 747
raponne, *Haute-Loire*, 2 119
rau-d'Hyères, *Var*, 1 266
réances, *Manche*, 1 949
récy, *Seine-et-Marne*, 1 018
récy, *Somme*, 1 332
récy-sur-Serre, *Aisne*, 2 030
reil, *Oise*, 3 048
rémieu, *Isère*, 2 031
réon, *Gironde*, 705
répy, *Oise*, 2 172
rest, *Drôme*, 3 945
reully, *Calvados*, 949
reuse, 278 889
reuzot (le), *Saône-et-L.*, 9 681
rèvecœur, *Oise*, 2 108
rèvecœur, *Nord*, 1 987
riquetot-l'Esneval, *S.-Inf.*, 910
rocq, *Creuse*, 673
roisic (le), *Loire-Infér.*, 2 075
roisille (la), *Haute-Vienne*, 143
roisilles, *Pas-de-Calais*, 1 380
roix, *Nord*, 721
rozon, *Finistère*, 726
rucy-le-Châtel, *Yonne*, 916
uer, *Var*, 3 852
ugaud, *Vendée*, 615
uiseaux, *Saône-et-Loire*, 862
uisery, *Saône-et-Loire*, 1 028
unlhat, *Puy-de-Dôme*, 879
urvalle, *Tarn*, 114

Cuq-Toulza, *Tarn*, 65
Cusset, *Allier*, 3 744
Cysoing, *Nord*, 2 224

Dabo, *Meurthe*, 1 919
Damazan, *Lot-et-Garonne*, 955
Dambach, *Bas-Rhin*, 3 184
Dammartin, *Seine-et-M.*, 1 659
Dampierre, *Jura*, 447
Damp.-s.-Salon, *H.-Saône*, 1 229
Damville, *Eure*, 864
Damvillers, *Meuse*, 860
Dangé, *Vienne*, 329
Dannemarie, *Haut-Rhin*, 1 190
Daoulas, *Finistère*, 391
Darnac, *Haute-Vienne*, 146
Darnétal, *Seine-Inférieure*, 5 910
Darney, *Vosges*, 1 820
Dax, *Landes*, 5 801
Decazeville, *Aveyron*, 7 272
Decize, *Nièvre*, 3 062
Degagnac, *Lot*, 333
Delle, *Haut-Rhin*, 1 069
Delme, *Meurthe*, 666
Denain, *Nord*, 8 714
Déols, *Indre*, 2 024
Derval, *Loire-Inférieure*, 457
Desvres, *Pas-de-Calais*, 2 616
Deûlemont, *Nord*, 404
Deville-lez-Rouen, 3 816
Die, *Drôme*, 3 490
Dieppe, *Seine-Inférieure*, 17 806
Dieulefit, *Drôme*, 3 003
Dieuze, *Meurthe*, 3 494
Digne, *Basses-Alpes*, 3 720
Digoin, *Saône-et-Loire*, 2 377
Dijon, *Côte-d'Or*, 28 567
Dinan, *Côtes-du-Nord*, 7 420
Doizieux, *Loire*, 2 404
Dol, *Ille-et-Vilaine*, 3 273
Dôle, *Jura*, 7 759
Dollon, *Sarthe*, 948
Dolomieu, *Isère*, 499
Dolus, *Charente-Inférieure*, 439
Domalin, *Ille-et-Vilaine*, 180
Domart, *Somme*, 1 400
Domène, *Isère*, 1 100
Domèvre, *Meurthe*, 395
Domfront, *Orne*, 2 163
Dommartin, *Vosges*, 1 025
Domm.-sur-Yèvre, *Marne*, 239
Dommes, *Dordogne*, 1 097
Dompaire, *Vosges*, 1 401
Dompierre, *Allier*, 1 061
Domp., *Charente-Infér.*, 1 578
Donges, *Loire-Inférieure*, 382
Donjon (le), *Allier*, 964
Donnemarie, *S.-et-Marne*, 1 061
Dontreix, *Creuse*, 314
Donzenac, *Corrèze*, 1 718
Donzy, *Nièvre*, 2 564
Dorat (le), *Haute-Vienne*, 1 777
Dordogne, 504 651
Dore-l'Eglise, *Puy-de-D.*, 374
Dorlisheim, *Bas-Rhin*, 1 980
Dormans, *Marne*, 1 452
Dornach, *Haut-Rhin*, 3 146
Dornes, *Nièvre*, 411
Douai, *Nord*, 17 443
Douarnenez, *Finistère*, 4 470
Doubs, 286 888
Doudeville, *Seine-Infér.*, 1 719
Doué, *Maine-et-Loire*, 3 158
Doulaincourt, *H.-Marne*, 1 078
Doulevant, *Haute-Marne*, 865
Doullens, *Somme*, 2 912

Dourdan, *Seine-et-Oise*, 2 324
Dourgnes, *Tarn*, 898
Dournazac, *Haute-Vienne*, 227
Douvres, *Calvados*, 1 137
Dozulé, *Calvados*, 708
Draguignan, *Var*, 8 827
Dreux, *Eure-et-Loir*, 5 948
Drôme, 324 760
Droué, *Loir-et-Cher*, 491
Drulingen, *Bas-Rhin*, 544
Duault, *Côtes-du-Nord*, 172
Ducey, *Manche*, 938
Duclair, *Seine-Inférieure*, 1 726
Dun, *Creuse*, 1 142
Dun-le-Roi, *Cher*, 4 379
Dun-sur-Meuse, *Meuse*, 925
Dunières, *Haute-Loire*, 521
Dunkerque, *Nord*, 26 132
Duras, *Lot-et-Garonne*, 648
Durban, *Aude*, 564
Durtal, *Maine-et-Loire*, 1 555

Eauze, *Gers*, 1 853
Ebreuil, *Allier*, 1 345
Écommoy, *Sarthe*, 1 375
Écos, *Eure*, 367
Écouché, *Orne*, 1 359
Écouen, *Seine-et-Oise*, 996
Écueillé, *Indre*, 1 094
Écully, *Rhône*, 1 321
Écury-sur-Coole, *Marne*, 296
Édern, *Finistère*, 142
Égletons, *Corrèze*, 184
Égliseneuve, *Puy-de-Dôme*, 495
Éguzon, *Indre*, 348
Elbeuf, *Seine-Inférieure* 17 657
Elliant, *Finistère*, 361
Elne, *Pyrénées-Orientales*, 2 906
Elven, *Morbihan*, 705
Embrun, *Hautes-Alpes*, 2 344
Ennegat, *Puy-de-Dôme*, 1 345
Ensisheim, *Haut-Rhin*, 2 663
Entraigues, *Vaucluse*, 1 423
Entrains, *Nièvre*, 1 431
Entraygues, *Aveyron*, 1 056
Entrevaux, *Basses-Alpes*, 970
Envermeu, *Seine-Inférieure*, 675
Épernay, *Marne*, 8 930
Epfig, *Bas-Rhin*, 1 911
Épinac, *Saône-et-Loire*, 991
Épiniac, *Ille-et-Vilaine*, 247
Épinal, *Vosges*, 9 401
Équeurdreville, *Manche*, 4 157
Erbray, *Loire-Inférieure*, 148
Ercé, *Ariége*, 550
Ercé-en-Lamée, *Ille-et-V.*, 213
Erdeven, *Morbihan*, 252
Ergné-Gabéric, *Finistère*, 97
Ernée, *Mayenne*, 3 480
Erstein, *Bas-Rhin*, 3 384
Erquy, *Côtes-du-Nord*, 283
Ervy, *Aube*, 1 387
Escaudain, *Nord*, 1 839
Escoutoux, *Puy-de-Dôme*, 95
Escurolles, *Allier*, 453
Espalion, *Aveyron*, 2 515
Espelette, *Basses-Pyrénées*, 785
Esquehéries, *Aisne*, 801
Esquermes, *Nord*, 2 934
Essarts (les), *Vendée*, 730
Essonnes, *Seine-et-Marne*, 3 590
Essoyes, *Aube*, 1 611
Estagel, *Pyrénées-Orient.*, 2 306
Estaing, *Aveyron*, 813
Estaires, *Nord*, 3 210
Estairny, *Marne*, 458

Estissac, *Aube*, 1 353
Estrées-Saint-Denis, *Oise*, 1 279
Étables, *Côtes-du-Nord*, 263
Étain, *Meuse*, 2 494
Étampes, *Seine-et-Oise*, 7 651
Étaples, *Pas-de-Calais*, 2 171
Étoile, *Drôme*, 938
Étrépagny, *Eure*, 1 386
Étrœungt, *Nord*, 1 256
Eu, *Seine-Inférieure*, 3 609
Eure, 404 665
Eure-et-Loir, 291 074
Evaux, *Creuse*, 1 376
Evisa, *Corse*, 1 370
Evran, *Côtes-du-Nord*, 339
Evrecy, *Calvados*, 530
Evreux, *Eure*, 7 970
Evron, *Mayenne*, 2 864
Excideuil, *Dordogne*, 1 632
Exmes, *Orne*, 456
Eyguières, *Bouches-du-R.*, 2 581
Eygurande, *Corrèze*, 215
Eymet, *Dordogne*, 1 335
Eymoutiers, *H.-Vienne*, 1 590
Eyragues, *Bouches-du-R.*, 1 956
Eyzines, *Gironde*, 610

Faches, *Nord*, 1 916
Falaise, *Calvados*, 7 960
Fanjeaux, *Aude*, 1 325
Faou (le), *Finistère*, 948
Faouët (le), *Morbihan*, 1 297
Farcé, *Sarthe*, 863
Faucogney, *H.-Saône*, 1 135
Fauville, *Seine-Infér.*, 1 278
Faulquemont, *Moselle*, 1 043
Fauquembergues, *P.-de-C.* 947
Fay, *Loire-Inférieure*, 281
Fayence, *Var*, 1 350
Fay-le-Froid, *H.-Loire*, 720
Fays-Billot, *H.-Marne*, 2 166
Fécamp, *Seine-Infér.*, 10 421
Fégréac, *Loire-Inférieure*, 233
Felleringen, *Haut-Rhin*, 1 259
Felletin, *Creuse*, 2 929
Fénétrange, *Meurthe*, 1 179
Fère (la), *Aisne*, 3 044
Fère-Champenoise, *Marne*, 2 021
Fère-en-Tardenois, *Aisne*, 1 980
Fermanville, *Manche*, 350
Ferney, *Ain*, 1 060
Ferrette, *Haut-Rhin*, 680
Ferrières, *Loiret*, 1 248
Ferté-Allais (la), *Seine-et-O.* 790
Ferté-Bernard (la), *Sarthe*, 2 596
Ferté-Frénel (la), *Orne*, 412
Ferté-Gaucher (la), *S.-et-M.*, 1 798
Ferté-Macé (la), *Orne*, 3 557
Ferté-Saint-Aubin (la), *L.*, 1 502
Ferté-s.-Jre (la), *S.-et-M.* 2 978
Ferté-s.-Amance (la), *H.-M.* 542
Ferté-Vidame (la), *E.-et-L.*, 706
Feurs, *Loire*, 2 160
Figeac, *Lot*, 5 152
Finistère, 606 552
Firminy, *Loire*, 4 521
Firmy, *Aveyron*, 991
Fismes, *Marne*, 2 302
Fives, *Nord*, 4 995
Flavigny, *Côte-d'Or*, 851
Flavy-le-Martel, *Aisne*, 1 842
Flayosc, *Var*, 1 816
Flèche (la), *Sarthe* 5 917
Flers, *Nord*, 744
Flers, *Orne*, 5 843
Fleurance, *Gers*, 2 997

Fleurbaix, *Pas-de-Calais*, 695
Fleurie, *Rhône*, 1 095
Fleury-sur-Andelle, *Eure*, 1 337
Flines-les-Raches, *Nord*, 1 076
Flize, *Ardennes*, 214
Flogny, *Yonne*, 382
Florac, *Lozère*, 1 920
Florensac, *Hérault*, 3 655
Flotte (la), *Charente-Inf.*, 2 164
Foix, *Ariége*, 3 600
Fondette, *Indre-et-Loire*, 316
Fontaine, *Haut-Rhin*, 303
Fontainebleau, *S.-et-M.*, 8 206
Fontaine-Franç., *C.-d'O.*, 1 034
Fontaine-le-Comte, *Vendée*, 6 170
Fontaine-le-Dun, *S.-Infér.*, 530
Fontenay-sous-Bois, *Seine*, 1 596
Fontenoy-le-Chât., *Vosg.*, 1 275
Fontevrault, *Maine-et-L.*, 830
Fontvieille, *B. du-Rhône*, 1 778
Forbach, *Moselle*, 4 121
Forcalquier, *Basses-Alpes*, 1 938
Force (la), *Dordogne*, 101
Forges-les-Eaux, *S.-Inf.*, 1 510
Formerie, *Oise*, 1 137
Fos, *Bouches-du-Rhône*, 1 355
Fossat (le), *Ariége*. 409
Fouesnant, *Finistère*, 459
Fougères, *Ille-et-Vilaine*, 8 296
Fougerolles, *Haute-Saône*, 987
Fougerolles, *Mayenne*, 681
Fouillade (la), *Aveyron*, 270
Fouillouse (la), *Loire*, 988
Fourchambault, *Nièvre*, 5 229
Fourmies, *Nord*, 3 160
Fournels, *Lozère*, 478
Fours, *Nièvre*, 621
Fousseret, *H.-Garonne*, 2 025
Fraize, *Vosges*, 633
Française (la), *Tarn-et-Gar.*, 940
France, 36 039 364
Francescas, *Lot-et-Garonne*, 386
Fréjus, *Var*, 2 436
Freland, *Haut-Rhin*, 816
Frelinghien, *Nord*, 882
Fresnay, *Sarthe*, 3 074
Fresne-en-Woëvre, *Meuse*, 981
Fresne-saint-Mamès, *H.-S.*, 520
Fresnes, *Nord*, 4 127
Fresnes, *Oise*, 310
Fresnoy-le-Grand, *Aisne*, 4 110
Fresse, *Haute-Saône*, 564
Fretin, *Nord*, 1 466
Frévent, *Pas-de-Calais*, 3 257
Froissy, *Orne*, 563
Fronsac, *Gironde*, 427
Frontenay, *Deux-Sèvres*, 1 584
Frontignan, *Hérault*, 1 812
Fronton, *Haute-Garonne*, 912
Frossay, *Loire-Inférieure*, 964
Fruges, *Pas-de-Calais*, 2 135
Fuilet (le), *Maine-et-L.*, 1 490
Fumay, *Ardennes*, 3 439
Fumel, *Lot-et-Garonne*, 1 521
Fuveau, *Bouches-du-Rhô.*, 2 105
Fyé, *Sarthe*, 527

Gabaret, *Landes*, 669
Gacé, *Orne*, 1 890
Gacilly (la), *Morbihan*, 669
Gaël, *Ille-et-Vilaine*, 1 060
Gaillac, *Tarn*, 5 503
Gaillac-Toulza, *H.-Garonne*, 577
Gaillan, *Gironde*, 1 313
Gaillon, *Eure*, 1 213
Gaipry, *Ille-et-Vilaine*, 138

Galan, *Hautes-Pyrénées*, 784
Gamaches, *Somme*, 1 711
Gan, *Basses-Pyrénées*, 935
Ganges, *Hérault*, 4 574
Gannat, *Allier*, 5 655
Gap, *Hautes-Alpes*, 5 453
Gard, 419 697
Gardanne, *Bouch.-du-Rhô.*, 1 923
Garde (la), *Var*, 692
Gardefreinet, *Var*, 1 830
Garlin, *Basses-Pyrénées*, 651
Garnache (la), *Vendée*, 390
Garonne (Haute-), 481 247
Gaubretière (la), *Vendée*, 630
Gausson, *Côtes-du-Nord*, 247
Gavray, *Manche*, 1 036
Geaune, *Landes*, 611
Geispolsheim, *Bas-Rhin*, 2 179
Gémozac, *Charente-Infér.*, 656
Gendrey, *Jura*, 595
Genas, *Isère*, 1 450
Gençay, *Vienne*, 956
Gendrey, *Jura*, 596
Gennes, *Maine-et-Loire*, 647
Générac, *Gard*, 1 994
Genillé, *Indre-et-Loire*, 1 544
Genlis, *Côte-d'Or*, 1 076
Genolhac, *Gard*, 926
Gentilly, *Seine*, 15 932
Gentioux, *Creuse*, 80
Ger, *Manche*, 543
Gérardmer, *Vosges*, 1 583
Gerbéviller, *Meurthe*, 2 067
Gers, 304 497
Gerzat, *Puy-de-Dôme*, 2 571
Gespunsart, *Ardennes*, 1 874
Gesté, *Maine-et-Loire*, 1 382
Gétigné, *Loire-Inférieure*, 570
Gevrey, *Côte-d'Or*, 1 490
Gex, *Ain*, 1 322
Giat, *Puy-de-Dôme*, 576
Gien, *Loiret*, 5 697
Gignac, *Hérault*, 2 534
Gimont, *Gers*, 1 988
Ginestas, *Aude*, 636
Giromagny, *Haut-Rhin*, 2 623
Gironde, 640 757
Gisors, *Eure*, 3 245
Givet, *Ardennes*, 4 136
Givors, *Rhône*, 8 573
Givry, *Saône-et-Loire*, 2 135
Glomel, *Côtes-du-Nord*, 152
Goarec, *Côtes-du-Nord*, 458
Goderville, *Seine-Infér.*, 957
Gommegnies, *Nord*, 1 460
Goncelin, *Isère*, 1 450
Gondrecourt, *Meuse*, 1 553
Gonesse, *Seine-et-Oise*, 2 196
Gonfaron, *Var*, 1 991
Gordes, *Vaucluse*, 1 115
Gorgue (la), *Nord*, 995
Gorron, *Mayenne*, 1 907
Gorze, *Moselle*, 1 573
Goudelin, *Côtes-du-Nord*, 316
Gourdon, *Lot*, 2 693
Gourin, *Morbihan*, 1 122
Gournay, *Seine-Inférieure*, 2 683
Gouzeaucourt, *Nord*, 2 406
Goven, *Ille-et-Vilaine*, 212
Graçay, *Cher*, 1 741
Gramat, *Lot*, 1 830
Grancey-le-Château, *C.-d'Or*, 637
Grand-Bourg (le), *Creuse*, 570
Grand-Champ, *Morbihan*, 649
Grand-Combe (la), *Gard*, 5 563
Grand-Couronne, *S.-Inf.*, 971

r. Fougeray (le), *Il.-et-V.* 917
rand-Lemps, *Isère*, 1 319
rand-Lucé, *Sarthe*, 1 249
randpré, *Ardennes*, 1 303
r.-Pressigny (le), *I.-et-L.*, 682
randrieu, *Lozère*, 240
randris, *Rhône*, 968
rand-Serre (le), *Drôme*, 690
randvilliers, *Oise*, 1 724
ranges, *Vosges*, 795
ranville, *Manche*, 9 984
rasse, *Var*, 7 292
rasse (la), *Aude*, 1 108
raulhet, *Tarn*, 2 960
rave (la), *H.-Alpes*, 1 505
ravelines, *Nord*, 1 796
ray, *Hautes-Saône*, 6 188
renade, *Haute-Garonne*, 2 680
renade, *Landes*, 728
renelle, *Seine*, 14 650
renoble, *Isère*, 25 299
resle (la), *Loire*, 290
rez-en-Bouère, *Mayenne*, 698
rignols, *Gironde*, 1 012
rignan, *Drôme*, 1 145
rimaud, *Var*, 775
risolles, *Tarn-et-Gar.*, 1 983
roix, *Morbihan*, 550
rostenquin, *Moselle*, 411
ruissan, *Aude*, 2 666
ua (le), *Charente-Inf.*, 490
uebwiller, *Haut-Rhin*, 8 971
uégon, *Morbihan*, 224
uémené, *Loire-Inférieure*, 724
uémené, *Morbihan*, 1 504
uenrouet, *Loire-Infér.*, 383
uer, *Morbihan*, 876
uérande, *Loire-Infér.*, 2 262
uerche (la), *Cher*, 2 259
uerche (la), *Ille-et-Vil.*, 2 105
uéret, *Creuse*, 3 594
uern, *Morbihan*, 223
ueugnon, *Saône-et-Loire*, 1 019
uiche (la), *Saône-et-L.*, 554
uichen, *Ille-et-Vilaine*, 3 704
uiclan, *Finistère*, 136
uidel, *Morbihan*, 623
uignen, *Ille-et-Vilaine*, 246
uillers, *Morbihan*, 284
uillestre, *Hautes-Alpes*, 1 241
uillon, *Yonne*, 432
uines, *Pas-de-Calais*, 3 413
uingamp, *Côtes-du-N.*, 6 424
uiole (la), *Aveyron*, 854
uipavas, *Finistère*, 800
uiscard, *Oise*, 1 009
uiscriff, *Morbihan*, 384
uise, *Aisne*, 3 662
uissény, *Finistère*, 277
uitres, *Gironde*, 1 164
ujan, *Gironde*, 2 490
y, *Haute-Saône*, 1 940

Habas, *Landes*, 589
Habsheim, *Haut-Rhin*, 1 970
Hadol, *Vosges*, 2 195
Hagetmau, *Landes*, 1 717
Haguenau, *Bas-Rhin*, 7 123
Hallencourt, *Somme*, 604
Halluin, *Nord*, 3 880
Ham, *Somme*, 2 254
Hambye, *Manche*, 336
Hanvec, *Finistère*, 201
Harbonnières, *Somme*, 2 062
Harcourt, *Calvados*, 1 111
Harnes, *Pas-de-Calais*, 2 167
Haroué, *Meurthe*, 565
Hasnon, *Nord*, 631
Hasparren, *Basses-Pyrénées*, 995
Haspres, *Nord*, 3 173
Haubourdin, *Nord*, 3 105
Haussy, *Nord*, 3 039
Hautefort, *Dordogne*, 507
Hauterives, *Drôme*, 400
Hauteville, *Ain*, 590
Hautmont, *Nord*, 1 904
Havre (le), *Seine-Infér.*, 61 205
Hayange, *Moselle*, 2 455
Haye (la), *Indre-et-Loire*, 1 532
Haye-du-Puits (la), *Manche*, 1 369
Haye-Pesnel (la), *Manche*, 466
Hazebrouck, *Nord*, 5 220
Hédé, *Ille-et-Vilaine*, 933
Hégenheim, *H.-Rhin*, 2 020
Heiltz-le-Maurupt, *Marne*, 821
Hem, *Nord*, 299
Hénin-Liétard, *Pas-de-C.*, 3 225
Hennebont, *Morbihan*, 3 402
Hénon, *Côtes-du-Nord*, 253
Henrichemont, *Cher*, 1 401
Hérault, 400 424
Herbault, *Loir-et-Cher*, 632
Herbiers (les), *Vendée*, 1 555
Herbignac, *Loire-Infér.*, 471
Hergnies, *Nord*, 1 020
Héric, *Loire-Inférieure*, 471
Héricourt, *Haute-Saône*, 3 484
Hérisson, *Allier*, 956
Herlisheim, *Bas-Rhin*, 2 034
Hermenault (l'), *Vendée*, 540
Herment, *Puy-de-Dôme*, 449
Hermies, *Pas-de-Calais*, 2 280
Herry, *Cher*, 647
Hesdin, *Pas-de-Calais*, 3 058
Heuchin, *Pas-de-Calais*, 636
Hiersac, *Charente*, 660
Hillion, *Côtes-du-Nord*, 402
Hirsingen, *Haut-Rhin*, 1 356
Hirson, *Aisne*, 3 109
Hochfelden, *Bas-Rhin*, 2 525
Hombourg-H.-et-B., *M.*, 1 076
Hondschoote, *Nord*, 2 006
Honfleur, *Calvados*, 8 739
Hornoy, *Somme*, 1 046
Horps (le), Mayenne, 452
Houdain, *Pas-de-Calais*, 988
Houdan, *Seine-et-Oise*, 1 985
Houeillès, *Lot-et-Garonne*, 80
Houlme (le), *Seine-Infér.*, 2 070
Houplines, *Nord*, 1 212
Hucqueliers, *P.-de-Calais*, 707
Huelgoat, *Finistère*, 682
Huis (l'), *Ain*, 296
Huningue, *Haut-Rhin*, 1 382
Huriel, *Allier*, 809
Hüttenheim, *Bas-Rhin*, 2 123
Hyères, *Var*, 4 864

Ibos, *Hautes-Pyrénées*, 2 006
Iffendie, *Ille-et-Vilaine*, 236
Iholdy, *Basses-Pyrénées*, 146
Ile Bouchard (l'), *I.-et-L.*, 1 591
Ile-Dieu (l'), *Vendée*, 1 243
Ile-Jourdain (l'), *Vienne*, 706
Ile-Rousse, *Corse*, 1 611
Ille, *Pyrénées-Orientales*, 2 988
Ille-et-Vilaine 580 898
Illiers, *Eure-et-Loir*, 2 230
Illkirch-Graffenst., *B.-R.*, 4 002
Imphy, *Nièvre*, 1 481
Indre, 273 479
Indre, *Loire-Inférieure*, 2 627
Indre-et-Loire, 318 442
Ingersheim, *Haut-Rhin*, 2 416
Ingré, *Loiret*, 186
Inguiniel, *Morbihan*, 237
Ingwiller, *Bas-Rhin*, 2 035
Inzinzac, *Morbihan*, 292
Irvillac, *Finistère*, 335
Isère, 576 637
Isigny, *Calvados*, 1 619
Isigny, *Manche*, 343
Isle (l'), *Vaucluse*, 4 574
Isle-Adam (l'), *S.-et-O.*, 1 855
Isle-en-Dodon (l'), *H.-G.*, 7 575
Isle-Jourdain (l'), *Gers*, 2 006
Isle-sur-le-Doubs (l'), *D.*, 1 838
Isle-sur-le-Serein (l'), *Y.*, 833
Issigeac, *Dordogne*, 824
Issoire, *Puy-de-Dôme*, 5 736
Issoudun, *Indre*, 10 603
Is-sur-Tille, *Côte-d'Or*, 1 350
Issy, *Seine*, 3 077
Issy-l'Evêque, *Saô.-et-L.*, 540
Istres, *Bouch.-du-Rhône*, 3 006
Ivry, *Seine*, 8 679
Iwuy, *Nord*, 3 589
Izé, *Ille-et-Vilaine*, 204
Izernore, *Ain*, 851
Izieux, *Loire*, 586

Jaligny, *Allier*, 816
Jallais, *Maine-et-Loire*, 1 368
Jallieu, *Isère*, 2 301
Janville, *Eure-et-Loir*, 1 103
Janzé, *Ille-et-Vilaine*, 1 676
Jargeau, *Loiret*, 1 538
Jarnac, *Charente*, 3 007
Jarnages, *Creuse*, 647
Jarrie (la), *Charente-Inf.*, 795
Jaujac, *Ardèche*, 1 640
Javie (la), *Basses-Alpes*, 262
Javron, *Mayenne*, 751
Jegun, *Gers*, 742
Job, *Puy-de-Dôme*, 206
Joigny, *Yonne*, 5 233
Joinville, *Haute-Marne*, 3 207
Joncquières, *Vaucluse*, 1 166
Jonzac, *Charente-Inf.*, 2 041
Josselin, *Morbihan*, 2 390
Jouarre, *Seine-et-Marne*, 1 418
Joué-sur-Erdre, *Loire-I.*, 446
Joyeuse, *Ardèche*, 2 118
Jugon, *Côtes-du-Nord*, 540
Juillac, *Corrèze*, 958
Jumeaux, *Puy-de-Dôme*, 1 529
Jumilhac-le-Grand, *Dord.*, 673
Juniville, *Ardennes*, 1 561
Jurançon, *Basses-Pyrén.*, 1 817
Jussey, *Haute-Saône*, 2 424
Juvigny, *Manche*, 458
Juvigné, *Mayenne*, 325
Juvigni-sous-Andaine, *Orne*, 429
Jura, 296 701
Juzennecourt, *H.-Marne*, 347

Kaysersberg, *Haut-Rhin*, 3 120
Kerfeunteun, *Finistère*, 330
Kergrist-Moëlou, *C.-du-N.*, 210
Kerlouan, *Finistère*, 190
Kervignac, *Morbihan*, 303
Krüth, *Haut-Rhin*, 1 514

Laboussac, *Ille-et-Vilaine*, 372
Labrit, *Landes*, 1 028
Ladignac, *Haute-Vienne*, 551
Lagnieu, *Ain*, 2 495
Lagny, *Seine-et-Marne*, 2 614

Lagor, *Basses-Pyrénées*,	480
Laigle, *Orne*,	4 945
Laignes, *Côte-d'Or*,	1 382
Lailly, *Loiret*,	1 854
Laissac, *Aveyron*,	835
Lalbenque, *Lot*,	587
Lalinde, *Dordogne*,	751
Lama, *Corse*,	445
Lamballe, *Côtes-du-Nord*,	4 006
Lambesc, *B.-du-Rhône*,	2 524
Lambézellec, *Finistère*,	3 772
Lampaul, *Finistère*,	492
Landas, *Nord*,	629
Landeda, *Finistère*,	226
Landerneau, *Finistère*,	5 392
Landes,	309 832
Landivisiau, *Finistère*,	1 809
Landivy, *Mayenne*,	420
Landrecies, *Nord*,	3 818
Landser, *Haut-Rhin*,	483
Lanfains, *Côtes-du-Nord*,	278
Langeac, *Haute-Loire*,	2 272
Langeais, *Indre-et-Loire*,	1 763
Langoat, *Côtes-du-Nord*,	475
Langogne, *Lozère*,	2 387
Langon, *Gironde*,	2 854
Langonnet, *Morbihan*;	214
Langres, *Haute-Marne*,	7 848
Langueux, *Côtes-du-Nord*,	454
Languidic, *Morbihan*,	650
Lanmeur, *Finistère*,	853
Lannemezan, *H.-Pyrén.*,	1 369
Lannilis, *Finistère*,	1 073
Lannion, *Côtes-du-Nord*,	6 213
Lannoy, *Nord*,	1 600
Lanouée, *Morbihan*,	224
Lanta, *Haute-Garonne*,	455
Lanvollon, *Côtes-du-N.*,	1 094
Laon, *Aisne*,	8 114
Laplume, *Lot-et-Garonne*,	618
Lapte, *Haute-Loire*,	643
Lapleau, *Corrèze*,	1 173
Laragne, *Hautes-Alpes*,	760
Larajasse, *Rhône*,	2 358
Larchamp, *Mayenne*,	300
Larche, *Corrèze*,	402
Largentière, *Ardèche*,	2 755
Laruns, *Basses-Pyrénées*,	1 648
Lasalle, *Gard*,	1 883
Lassay, *Mayenne*,	1 434
Lasseube, *Basses-Pyrénées*,	487
Lassigny, *Oise*,	803
Lathus, *Vienne*,	223
Laudun, *Gard*,	1 877
Laurière, *Haute-Vienne*,	400
Lauterbourg, *Bas-Rhin*,	2 094
Lautrec, *Tarn*,	977
Lauzerte, *Tarn-et-Gar.*,	1 425
Lauzès, *Lot*,	797
Lauzet (le), *Basses-Alpes*,	412
Lauzun, *Lot-et-Garonne*,	642
Laval, *Mayenne*,	17 975
Lavalla, *Loire*,	493
Lavardac, *Lot-et-Gar.*,	1 107
Laveline, *Vosges*,	310
Lavaur, *Tarn*,	4 500
Lavit, *Tarn-et-Garonne*,	1 018
Lavelanet, *Ariége*,	2 707
Laventie, *Pas-de-Calais*,	1 294
Layrac, *Lot-et-Garonne*,	038,
Laxou, *Meurthe*,	760
Lecelles, *Nord*,	800
Lectoure, *Gers*,	2 879
Lédignan, *Gard*,	669
Leers, *Nord*,	284
Legé, *Loire-Inférieure*,	850

Léguevin, *Haute-Garonne*,	570
Leigné-sur-Usseau, *Vienne*,	50
Lembeye, *Basses-Pyrén.*,	1 077
Lencloître, *Vienne*,	1 087
Lens, *Pas-de-Calais*,	3 301
Léré, *Cher*,	837
Lescar, *Basses-Pyrénées*,	1 702
Lescure, *Tarn*,	494
Lesneven, *Finistère*,	1 920
Lesparre, *Gironde*,	2 231
Lessay, *Manche*,	543
Lestrem, *Pas-de-Calais*,	439
Levet, *Cher*,	418
Levie, *Corse*,	1 236
Levier, *Doubs*,	1 212
Levroux, *Indre*,	2 785
Lézardrieux, *Côtes-du-N.*,	508
Lezat, *Ariége*,	1 721
Lezay, *Deux-Sèvres*,	606
Lézignan, *Aude*,	2 569
Lezoux, *Puy-de-Dôme*,	2 549
Liancourt, *Oise*,	2 021
Libourne, *Gironde*,	10 269
Lièpvre, *Haut-Rhin*,	1 463
Liernais, *Côte-d'Or*,	278
Lieurey, *Eure*,	601
Liffré, *Ille-et-Vilaine*,	426
Ligné, *Loire-Inférieure*,	355
Lignières, *Cher*,	2 397
Lignières, *Mayenne*,	432
Ligny, *Meuse*,	2 770
Ligny-le-Châtel, *Yonne*,	1 128
Ligueil, *Indre-et-Loire*,	1 216
Lille, *Nord*,	71 286
Lillebonne, *Seine-Inf'r.*,	3 840
Lillers, *Pas-de-Calais*,	3 471
Limay, *Seine-et-Oise*,	1 332
Limoges, *Haute-Vienne*,	37 302
Limogne, *Lot*,	645
Limonest, *Rhône*,	441
Limours, *Seine-et-Oise*,	638
Limoux, *Aude*,	6 179
Linselles, *Nord*,	1 400
Lion d'Angers (le), *M.-et-L.*,	1 512
Liré, *Maine-et-Loire*,	444
Lisieux, *Calvados*,	12 651
Lisle, *Tarn*,	1 800
Littry, *Calvados*,	555
Livarot, *Calvados*,	1 159
Livernon, *Lot*,	270
Livron, *Drôme*,	1 397
Lizy-sur-Ourcq, *S.-et-M.*,	1 079
Loches, *Indre-et-Loire*,	3 384
Locmariaquer, *Morbihan*,	684
Locminé, *Morbihan*,	1 399
Locoal-Mendon, *Morbihan*,	284
Lodève, *Hérault*,	12 008
Loguivy-Plougras, *C.-du-N.*,	865
Loire,	505 260
Loire (Haute-),	300 994
Loire-Inférieure,	555 996
Loiret,	345 115
Loir-et-Cher,	264 043
Loiron, *Mayenne*,	366
Lombez, *Gers*,	1 613
Lomme, *Nord*,	1 200
Londinières, *Seine-Inf'r.*,	787
Longeau, *Haute-Marne*,	467
Longjumeau, *S.-et-Oise*,	1 753
Longny, *Orne*,	1 530
Longué, *Maine-et-Loire*,	1 694
Longueville, *Seine-Inf'r.*,	570
Longuyon, *Moselle*,	1 420
Longwy, *Moselle*,	2 010
Lons-le-Saunier, *Jura*,	8 250
Lonzac (le), *Corrèze*,	184

Loon, *Nord*,	337
Loos, *Nord*,	2 347
Lorette, *Loire*,	2 745
Lorgues, *Var*,	3 016
Lorient, *Morbihan*,	22 408
Loriol, *Drôme*,	2 065
Lormes, *Nièvre*.	1 901
Lormont, *Gironde*,	2 251
Loroux (le), *Loire-Inf'r.*,	1 280
Lorquin, *Meurthe*,	1 083
Lorrez-le-Bocage, *S.-et-M.*,	523
Lorris, *Loiret*,	1 [illegible]
Lot,	293 733
Lot-et-Garonne,	340 041
Louargat, *Côtes-du-Nord*,	[illegible]
Loudéac, *Côtes-du-Nord*,	1 [illegible]
Loudes, *Haute-Loire*,	356
Loudun, *Vienne*,	3 [illegible]
Loué, *Sarthe*,	1 [illegible]
Louhans, *Saône-et-Loire*,	3 [illegible]
Loulay, *Charente-Inf'r.*,	573
Loulay-l'Abbaye, *Orne*,	[illegible]
Loupe (la), *Eure-et-Loir*,	1 [illegible]
Lourches, *Nord*,	3 [illegible]
Lourdes, *H.-Pyrénées*,	3 [illegible]
Lourdoueix-St-Pierre, *Creuse*,	[illegible]
Louroux-Béconnais, *M.-et-L.*,	[illegible]
Louviers, *Eure*,	9 457
Louvigné, *Ille-et-Vil.*,	[illegible]
Loyat, *Morbihan*,	[illegible]
Lozère,	140 819
Lubersac, *Corrèze*,	1 [illegible]
Luc (le), *Var*,	2 [illegible]
Luc-en-Diois, *Drôme*,	[illegible]
Lucenay, *Saône-et-Loire*,	[illegible]
Lucenay-les-Aix, *Nièvre*,	[illegible]
Luché, *Sarthe*,	[illegible]
Luçon, *Vendée*,	4 [illegible]
Lucq, *Basses-Pyrénées*,	[illegible]
Lucs (les), *Vendée*,	[illegible]
Lude (le), *Sarthe*,	2 [illegible]
Lugny, *Saône-et-Loire*,	[illegible]
Lumbres, *Pas-de-Calais*,	[illegible]
Lunas, *Hérault*,	[illegible]
Lunel, *Hérault*,	5 [illegible]
Lunéville, *Meurthe*,	11 [illegible]
Lurcy-Lévy, *Allier*,	1 [illegible]
Lure, *Haute-Saône*,	3 [illegible]
Luri, *Corse*,	1 [illegible]
Lury, *Cher*,	[illegible]
Lusignan, *Vienne*,	1 [illegible]
Lusigny, *Aube*,	[illegible]
Lussac, *Gironde*,	[illegible]
Lussac, *Vienne*,	[illegible]
Lussan, *Gard*,	[illegible]
Luxeuil, *Haute-Saône*,	3 [illegible]
Luynes, *Indre-et-Loire*,	[illegible]
Luz, *Hautes-Pyrénées*,	1 [illegible]
Luzarches, *Seine-et-Oise*,	1 [illegible]
Luzech, *Lot*,	1 [illegible]
Luzillat, *Puy-de-Dôme*,	1 [illegible]
Luzy, *Nièvre*,	[illegible]
Lyon, *Rhône*,	249 [illegible]
Lyons-la-Forêt, *Eure*,	[illegible]
Machault, *Ardennes*,	[illegible]
Machecoul, *Loire-Inf'r.*,	1 [illegible]
Machine (la), *Nièvre*,	2 [illegible]
Mâcon, *Saône-et-Loire*,	[illegible]
Madeleine (la), *Nord*,	2 361
Maël-Carhaix, *Côt.-du-N.*,	[illegible]
Magnac-Laval, *H.-Vienne*,	1 [illegible]
Magné-le-Désert, *Orne*,	[illegible]
Magny, *Seine-et-Oise*,	1 [illegible]
Maiche, *Doubs*,	[illegible]
Maignelay, *Oise*,	711

aillezais, Vendée, 813
aine-et-Loire, 524 387
ainsat, Creuse, 834
aintenon, Eure-et-Loir, 1 361
aisdon, Loire-Inférieure, 716
aison-Alfort, Seine, 1 850
alansac, Morbihan, 879
alaucène, Vaucluse, 2 260
alesherbes, Loiret, 1 188
alestroit, Morbihan, 1 447
alicorne, Sarthe, 1 277
allemort, B.-du-Rhône, 1 249
alleville, Aveyron, 190
alzieu-Ville (le), Lozère, 843
amers, Sarthe, 5 604
anche, 593 202
anosque, Basses-Alpes, 4 883
ans (le), Sarthe, 27 845
ansigné, Sarthe, 620
ansle, Charente, 1 589
antes, Seine-et-Oise, 4 856
antilli, Orne, 131
anzat, Puy-de-Dôme, 230
arans, Charente-Infér., 3 199
arat, Puy-de-Dôme, 118
arcenat, Cantal, 628
archaux, Doubs, 482
arche (la), Vosges, 1426
archenoir, Loir-et-Cher, 586
archiennes-Ville, Nord, 2 284
arciac, Gers, 1 404
arcigny, Saône-et-Loire, 2 492
arcillac, Aveyron, 1 478
arcillac, Gironde, 292
arcillat, Allier, 402
arcilly-le-Hayer, Aube, 462
arck, Pas-de-Calais, 413
arckolsheim, Bas-Rhin, 2 382
arcoing, Nord, 1 617
arcq-en-Barœul, Nord, 1 831
ardore, Rhône, 183
arennes, Charente-Inf., 1 865
aretz, Nord, 2 426
areuil, Dordogne, 1 001
areuil, Vendée, 1 129
argueritttes, Gard, 1 916
arignane, Bouches-du-R. 1 921
arigné, Sarthe, 342
arigny, Manche, 464
arines, Seine-et-Oise, 1 423
aringues, Puy-de-Dôme, 3 192
arle, Aisne, 1 828
arlhes, Loire, 455
arly-le-Roi, Seine-et-O., 1 207
armande, Lot-et-Gar., 5 251
armoutiers, Bas-Rhin, 2 125
arnay, Haute-Saône, 996
arne, 372 050
arne (Haute-) 256 512
aroilles, Nord, 1 122
arolles-les-Braults, Sart., 692
aromme, Seine-Infér., 2 783
arosaglia, Corse, 900
aroué, Côtes-du-Nord, 172
arquette, Nord, 241
arquette, Nord, 1 991
arquion, Pas-de-Calais, 794
arquise, Pas-de-Calais, 2 382
arsac, Puy-de-Dôme, 635
arsanne, Drôme, 453
arseillan, Hérault, 3 748
arseille, Bouch.-du-R., 195 649
arseille, Oise, 770
arsillargues, Hérault, 3 204
arson, Marne, 374
artel, Lot, 1 841

Martigné, Mayenne, 967
Martigné-Ferchaud, I.-et-V. 1 080
Martigues, B.-du-Rh., 5 719
Martres-de-Veyre, P.-d.-D. 1 901
Marvejols, Lozère, 4 316
Mas-Cabardès (le), Aude, 759
Mas-d'Agenais, L.-et-G., 1 279
Mas-d'Azil (le), Ariége, 1 290
Massat, Ariége, 1 217
Massay, Cher, 1 216
Massegros, Lozère, 224
Masseube, Gers, 677
Massevaux, Haut-Rhin, 2 419
Massiac, Cantal, 1 228
Mastre (le), Ardèche, 1 005
Matelles (les), Hérault, 350
Matha, Charente-Infér., 1 797
Matignon, Côtes-du-Nord, 624
Matour, Saône-et-Loire, 1 363
Maubeuge, Nord, 3 706
Maubourguet, H.-Pyr., 2 704
Mauguio, Hérault, 1 631
Mauléon, Basses-Pyr., 1 220
Mauléon-Barousse, H.-P., 758
Maulévrier, Maine-et-L., 1 024
Maure, Ille-et-Vilaine, 298
Mauriac, Cantal, 2 063
Mauron, Morbihan, 834
Maurs, Cantal, 1 871
Mauvezin, Gers, 1 529
Mauzé, Deux-Sèvres, 1 758
May (le), Maine-et-Loire, 1 532
Mayenne, 373 841
Mayenne, Mayenne, 8 203
Mayet (le), Allier, 395
Mayet, Sarthe, 1 406
Mazamet, Tarn, 7 387
Mazan, Vaucluse, 2 443
Mazé, Maine-et-Loire, 457
Mazères, Ariége, 2 574
Mazières, Deux-Sèvres, 225
Meaux, Seine-et-Marne, 8 273
Médréac, Ille-et-Vilaine, 420
Mées (les), Basses-Alpes, 1 261
Mehun, Cher, 4 133
Meillac, Ille-et-Vilaine, 164
Meilhan, Lot-et-Garonne, 642
Mêle-sur-Sarthe (le), Orne, 785
Melesse, Ille-et-Vilaine, 310
Melgven, Finistère, 146
Melisey, Haute-Saône, 991
Melle, Deux-Sèvres, 2 435
Melrand, Morbihan, 333
Melun, Seine-et-Marne, 7 007
Menat, Puy-de-Dôme, 451
Mende, Lozère, 5 389
Ménéac, Morbihan, 314
Menet, Cantal, 352
Menetou-Salon, Cher, 916
Menigoute, Deux-Sèvres, 301
Ménitré (la), Maine-et-L., 537
Mennetou-s.-Cher, L.-et-Ch. 547
Mennevret, Aisne, 2 207
Mens, Isère, 1 542
Mer, Loir-et-Cher, 3 285
Mercœur, Corrèze, 576
Merdrignac, Côtes-du-Nord, 766
Méréville, Seine-et-Oise, 1 022
Mérignac, Gironde, 1 496
Mérinchal, Creuse, 351
Merlerault (le), Orne, 829
Méru, Oise, 2 645
Merville, Nord, 3 181
Méry-sur-Seine, Aube, 1 371
Mésanger, Loire-Inférieure, 291
Meslay, Mayenne, 1 136

Messei, Orne, 515
Messeix, Puy-de-Dôme, 434
Mesvres, Saône-et-Loire, 213
Meteren, Nord, 797
Mettray, Indre-et-Loire, 914
Metz, Moselle, 44 176
Metzervisse, Moselle, 756
Meudon, Seine-et-Oise, 2 351
Meulan, Seine-et-Oise, 2 012
Meung, Loiret, 3 338
Meursault, Côte-d'Or, 2 128
Meurthe, 424 373
Meuse, 306 727
Meximieux, Ain, 1 738
Meymac, Corrèze, 1 680
Meyrueis, Lozère, 1 364
Meyssac, Corrèze, 658
Meyzieu, Isère, 1 347
Mèze, Hérault, 4 781
Mézel, Basses-Alpes, 690
Mézidou, Calvados, 571
Mézières, Ardennes, 3 798
Mézières, Indre, 799
Mézières, Haute-Vienne, 270
Mézin, Lot-et-Garonne, 1 822
Miélan, Gers, 1 158
Migné, Vienne, 1 209
Milhau, Aveyron, 8 760
Millas, Pyrénées-Orient., 1 970
Milly, Seine-et-Oise, 2 109
Mimizan, Landes, 914
Miniac-Morvan, Ille-et-Vil., 369
Mios, Gironde, 890
Mirabel, Drôme, 1 243
Miradoux, Gers, 466
Mirambeau, Charente-Inf., 949
Mirande, Gers, 2 778
Mirandol, Tarn, 371
Mirebeau, Côte-d'Or, 1 200
Mirebeau, Vienne, 1 661
Mirecourt, Vosges, 4 857
Mirepoix, Ariége, 3 308
Miribel, Ain, 1 869
Miribel-l.-Échelles, Isère, 1 887
Mirmande, Drôme, 540
Missillac, Loire-Inférieure, 231
Moëlan, Finistère, 274
Mohon, Morbihan, 357
Moirans, Isère, 2 063
Moirans (les), Jura, 1 021
Moisdon, Loire-Inférieure, 1 583
Moissac, Tarn-et-Garonne, 5 946
Moita, Corse, 750
Molières, Tarn-et-Garonne, 986
Molliens-Vidame, Somme, 775
Molsheim, Bas-Rhin, 3 315
Monastier (le), H.-Loire, 1 817
Monclar, Lot-et-Garonne, 948
Monclar, Tarn-et-Garonne, 634
Moncontour, Côtes-du-N., 1 388
Moncontour, Vienne, 734
Moncoutant, Deux-Sèvres, 436
Mondoubleau, Loir-et-Ch., 1 626
Monein, Basses-Pyrénées, 1 183
Monestier-de-Clermont, I., 550
Monestiès, Tarn, 607
Monêtier (le), H.-Alpes, 1 225
Monflanquin, Lot-et-Gar, 1 291
Monistrol-sur-Loire, H.-L., 1 882
Monpazier, Dordogne, 1 063
Monpont, Dordogne, 1 122
Monségur, Gironde, 1 170
Monsols, Rhône, 312
Montagnac, Hérault, 3 411
Montagny, Loire, 910
Montagrier, Dordogne, 189

Montaigu, *Tarn-et-Gar.*, 764
Montaigu, *Vendée*, 1 664
Montaigut, *Puy-de-Dôme*, 1 315
Montaner, *Basses-Pyrénées*, 210
Montargis, *Loiret*, 7 281
Montastruc, *H.-Garonne*, 570
Montataire, *Oise*, 3 370
Montauban, *Ille-et-Vilaine*, 705
Montauban, *Tarn-et-G.*, 16 492
Montbard, *Côte-d'Or*, 2 187
Montbarrey, *Jura*, 509
Montbazens, *Aveyron*, 682
Montbazon, *Indre-et-Loire*, 814
Montbéliard, *Doubs*, 5 340
Montbenoit, *Doubs*, 182
Montbert, *Loire-Inférieure*, 312
Montbozon, *Haute-Saône*, 806
Montbrison, *Loire*, 5 610
Montbron, *Charente*, 1 228
Montcenis, *Saône-et-L.*, 1 360
Montchanin, *Saône-et-L.*, 2 091
Montcrabeau, *Lot-et-Gar.*, 286
Montcuq, *Lot*, 1 170
Mont-de-Marsan, *Landes*, 4 767
Montdidier, *Somme*, 3 825
Montdragon, *Vaucluse*, 1 868
Montebourg, *Manche*, 2 088
Montech, *Tarn-et-Garonne*, 656
Montélimar, *Drôme*, 7 823
Montembœuf, *Charente*, 248
Montenay, *Mayenne*, 437
Montendre, *Charente-Inf.*, 807
Montereau, *Seine-et-M.*, 5 679
Montesquieu-Volv., *H.-G.* 2 479
Montesquiou, *Gers*, 1 578
Montet (le), *Allier*, 521
Monteux, *Vaucluse*, 2 503
Montfaucon, *Haute-Loire*, 790
Montfaucon, *Lot*, 456
Montfaucon, *Maine-et-L.*, 756
Montfaucon, *Meuse*, 1 090
Montfort, *Eure*, 436
Montfort, *Ille-et-Vilaine*, 1 351
Montfort, *Landes*, 540
Montfort, *Sarthe*, 771
Montfort-l'Amaury, *S.-et-O.* 1 534
Montfrin, *Gard*, 2 525
Montgiscard, *H.-Garonne*, 950
Montguyon, *Ch.-Inférieure*, 500
Monthermé, *Ardennes*, 1 772
Monthois, *Ardennes*, 574
Monthoumet, *Aude*, 397
Monthureux, *Vosges*, 1 280
Montiérender, *H.-Marne*, 1 196
Montiers-sur-Saulx, *Meuse*, 1 180
Montignac, *Dordogne*, 2 619
Montigny, *Haute-Marne*, 1 170
Montigny-lez-Metz, *Mos.*, 1 766
Montigny-sur-Aube, *C.-d'Or*, 893
Montirat, *Tarn*, 548
Montivilliers, *Seine-Inf.*, 3 193
Montjean, *Maine-et-Loire*, 1 531
Montlieu, *Charente-Infér.*, 413
Montlouis, *Indre-et-Loire*, 840
Montlouis, *Pyrénées-Orient.*, 318
Montluçon, *Allier*, 12 773
Montluel, *Ain*, 2 156
Montmarault, *Allier*, 1 597
Montmartin-s.-Mer, *Manche*, 657
Montmartre, *Seine*, 34 206
Montmédy, *Meuse*, 1 646
Montmeyran, *Drôme*, 590
Montmirail, *Manche*, 2 272
Montmirail, *Sarthe*, 682
Montmirey, *Jura*, 449
Montmoreau, *Charente*, 632

Montmorency, *S.-et-O.*, 2 282
Montmorillon, *Vienne*, 3 789
Montmort, *Manche*, 459
Montoir, *Loire-Inférieure*, 621
Montoire, *Loir-et-Cher*, 2 452
Montpellier, *Hérault*, 38 053
Montpezat, *Ardèche*, 1 322
Montpezat, *Tarn-et-Gar.*, 1 042
Montpont, *Saône-et-Loire*, 195
Montréal, *Aude*, 2 154
Montréal, *Gers*, 684
Montredon, *Tarn*, 801
Montréjeau, *H.-Garonne*, 3 083
Montrelais, *Loire-Infér.*, 632
Montrésor, *Indre-et-Loire*, 588
Montrel, *Saône-et-Loire*, 122
Montreuil, *Seine*, 4 311
Montreuil, *Pas-de-Calais*, 3 376
Montreuil-Bellay, *M.-et-L.*, 1 918
Montrevault, *Maine-et-Loire*, 824
Montrevel, *Ain*, 911
Montrichard, *Loir-et-Cher*, 2 638
Montrouge, *Seine*, 16 991
Monts, *Vienne*, 760
Mont-Saint-Aignan, *S.-Inf.*, 941
Mont-Saint-Jean, *Sarthe*, 337
Mont-St-Vincent, *S.-et-L.*, 340
Montsalvy, *Cantal*, 705
Montsauche, *Nièvre*, 224
Montsurs, *Mayenne*, 1 526
Montvicq, *Allier*, 1 507
Montville, *Seine-Infér.*, 1 063
Morannes, *Maine-et-Loire*, 1 236
Moras, *Drôme*, 1 330
Morbecque, *Nord*, 627
Morbihan, 473 932
Mordelles, *Ille-et-Vilaine*, 400
Moréac, *Morbihan*, 185
Morée, *Loir-et-Cher*, 628
Morestel, *Isère*, 905
Moret, *Seine-et-Marne*, 1 865
Moreuil, *Somme*, 2 260
Morez, *Jura*, 3 555
Morlaas, *Basses-Pyrénées*, 1 170
Morlaix, *Finistère*, 11 330
Mormant, *Seine-et-Marne*, 804
Mormoiron, *Vaucluse*, 1 817
Mornant, *Rhône*, 1 285
Mortagne, *Orne*, 4 216
Mortagne-sur-Sèvre, *Vend.*, 1 689
Mortain, *Manche*, 1 741
Morteau, *Doubs*, 1 589
Mortrée, *Orne*, 486
Moselle, 451 152
Mothe-Achard (la), *Vendée*, 583
Mothe-St-Héray (la), *D.-S.*, 2 084
Motte (la), *Basses-Alpes*, 441
Motte (la), *Côtes-du-Nord*, 293
Motte-Beuvron (la), *L.-et-C.*, 860
Motte-Chalançon (la), *Drôme*, 814
Mouchamps, *Vendée*, 625
Moulins, *Allier*, 15 675
Moulins-Engilbert, *Nièvre*, 1 469
Moulins-la-Marche, *Orne*, 779
Moulins-Lille, *Nord*, 7 418
Moulis, *Ariége*, 439
Mouriès, *Bouch.-du-Rhône*, 1 460
Moustiers, *Basses-Alpes*, 976
Mouthe, *Doubs*, 876
Moutiers-l.-Mauxfaits, *Vend.*, 617
Mouveaux, *Nord*, 720
Mouzon, *Ardennes*, 1 853
Moyenmoutier, *Vosges*, 951
Moyenneville, *Somme*, 1 074
Moyeuvre (Grande), *Mosel.*, 2 234
Mouy, *Oise*, 2 710

Moy, *Aisne*, 1 360
Mugron, *Landes*, 690
Mulhouse, *Haut-Rhin*, 41 2[illegible]
Munster, *Haut-Rhin*, 3 843
Mur, *Côtes-du-Nord*, 525
Murat, *Cantal*, 2 347
Murat, *Tarn*, 429
Murato, *Corse*, 1 024
Mur-de-Barrez, *Aveyron*, 758
Mure (la), *Isère*, 3 2[illegible]1
Mure (la), *Rhône*, 1 065
Muret, *Haute-Garonne*, 2 530
Muro, *Corse*, 1 279
Murviel, *Hérault*, 1 539
Mussidan, *Dordogne*, 1 893
Mussy-sur-Seine, *Aube*, 1 596
Muttersholtz, *Bas-Rhin*, 1 947
Mutzig, *Bas-Rhin*, 3 529
Muy (le), *Var*, 1 940
Muzillac, *Morbihan*, 1 223

Naillat, *Creuse*, 150
Naillers, *Vendée*, 963
Nailloux, *Haute-Garonne*, 968
Naizin, *Morbihan*, 1 780
Najac, *Aveyron*, 1 515
Nancy, *Meurthe*, 41 825
Nangis, *Seine-et-Marne*, 2 066
Nant, *Aveyron*, 1 359
Nanterre, *Seine*, 2 706
Nantes, *Loire-Inférieure*, 95 028
Nanteuil, *Oise*, 1 409
Nantiat, *Haute-Vienne*, [illegible]
Nantua, *Ain*, 3 044
Napoléon-Vendée, *Vend.*, 4 8[illegible]
Napoléonville, *Morbihan*, 4 944
Narbonne, *Aude*, 11 4[illegible]
Nasbinals, *Lozère*, 953
Naucelle, *Aveyron*, [illegible]
Navarreux, *Basses-Pyr.*, 1 111
Naves, *Corrèze*, [illegible]
Nay, *Basses-Pyrénées*, 2 840
Négrepelisse, *Tarn-et-G.*, 1 165
Nemours, *Seine-et-Marne*, 3 6[illegible]
Nérac, *Lot-et-Garonne*, 3 870
Néronde, *Loire*, 573
Nérondes, *Cher*, 1 538
Nesle, *Somme*, 1 873
Nestier, *Hautes-Pyrénées*, 563
Neubourg, *Eure*, 2 131
Neuf-Brisach, *Haut-Rhin*, 1 783
Neufchâteau, *Vosges*, 3 509
Neufchâtel, *Aisne*, 865
Neufchâtel, *Seine-Infér.*, 3 305
Neuillé-P.-Pierre, *I.-et-L.*, 809
Neuilly, *Seine*, 23 14[illegible]
Neuilly-en-Thelle, *Oise*, 1 688
Neuilly-le-Réal, *Allier*, 833
Neuilly-l'Evêque, *H.-M.*, 1 154
Neuilly-St-Front, *Aisne*, 1 414
Neulise, *Loire*, 1 216
Neung-s.-Beuvr., *L.-et-Ch.*, 335
Neuvéglise, *Cantal*, [illegible]
Neuvic, *Corrèze*, 1 673
Neuvic, *Dordogne*, 435
Neuville, *Loiret*, 1 [illegible]
Neuville, *Rhône*, 1 6[illegible]
Neuville, *Vienne*, 1 285
Neuville-en-Ferrain, *Nord*, [illegible]
Neuvilly, *Nord*, 2 144
Neuvy-le-Roi, *Indre-et-L.*, [illegible]
Neuvy-St-Sépulcre, *Indre*, 1 47[illegible]
Nevers, *Nièvre*, 15 [illegible]
Névez, *Finistère*, [illegible]
Nexon, *Haute-Vienne*, [illegible]
Niederbronn, *Bas-Rhin*, [illegible]

Nieppe, *Nord*, 772
Nieul, *Haute-Vienne*, 223
Nièvre, 326 086
Nîmes, *Gard*, 47 213
Niort, *Deux-Sèvres*, 17 525
Nivillac, *Morbihan*, 230
Nivillers, *Oise*, 195
Noaillan, *Gironde*, 703
Noailles, *Oise*, 1 173
Nocé, *Orne*, 400
Nogaro, *Gers*, 1 472
Nogent, *Haute-Marne*, 3 083
Nogent-le-Bernard, *Sarthe*, 407
Nogent-le-Roi, *E.-et-L.*, 1 376
Nogent-le-Rotrou, *E.-et-L.* 5 603
Nogent-sur-Marne, *Seine*, 2 230
Nogent-sur-Seine, *Aube*, 3 486
Noirétable, *Loire*, 602
Noirmoutier, *Vendée*, 2 306
Noisy-le-Sec, *Seine*, 1 783
Nolay, *Côte-d'Or*, 2 232
Nomain, *Nord*, 1 124
Nomeny, *Meurthe*, 1 260
Nonancourt, *Eure*, 1 427
Nontron, *Dordogne*, 2 435
Nonza, *Corse*, 469
Nord, 1 212 353
Noroy-le-Bourg, *H.-Saô.*, 1 044
Norrent-Fontes, *P.-de-C.*, 1 329
Nort, *Loire-Inférieure*, 1 834
Ne.-De.-Bondeville, *S.-I.*, 2 433
Nouaille (la), *Dordogne*, 604
Nouvion (le), *Aisne*, 1 959
Nouvion, *Somme*, 862
Nouvoitou, *Ille-et-Vilaine*, 500
Nouzon, *Ardennes*, 2 893
Noves, *Bouches-du-Rhône*, 1 109
Noviou-Porcien, *Ardennes*, 877
Noyal-Muzillac, *Morbihan*, 398
Noyal-Pontivy, *Morbihan*, 643
Noyal-sur-Vilaine, *Ille-et-V.* 460
Noyant, *Maine-et-Loire*, 543
Noyen, *Sarthe*, 1 285
Noyers, *Basses-Alpes*, 225
Noyers, *Yonne*, 1 284
Noyon, *Oise*, 5 583
Nozay, *Loire-Inférieure*, 1 016
Nozeroy, *Jura*, 725
Nuits, *Côte-d'Or*, 3 078
Nyons, *Drôme*, 2 729

Obernai, *Bas-Rhin*, 4 996
Octeville, *Manche*, 587
Octeville, *Seine-Inférieure*, 418
Offranville, *Seine-Inf.*, 1 001
Oise, 396 085
Oisemont, *Somme*, 1 077
Oisseau, *Mayenne*, 548
Oissel, *Seine-Inférieure*, 3 141
Oisy-le-Verger, *P.-de-Cal.*, 2 086
Olargues, *Hérault*, 806
Oletta, *Corse*, 792
Olette, *Pyrénées-Orientales*, 331
Olivet, *Loiret*, 1 364
Olliergues, *Puy-de-Dôme*, 622
Ollioules, *Var*, 2 113
Olmeto, *Corse*, 1 445
Olmi-Cappella, *Corse*, 863
Olonne, *Vendée*, 566
Olonzac, *Hérault*, 1 567
Oloron, *Basses-Pyrénées*, 4 936
Omessa, *Corse*, 1 054
Omont, *Ardennes*, 457
Onnaing, *Nord*, 3 306
Onzain, *Loir-et-Cher*, 676
Oradour-s.-Vagres, *H.-V.*, 424
Orange, *Vaucluse*, 6 264
Orbec, *Calvados*, 2 587
Orbey, *Haut-Rhin*, 969
Orchies, *Nord*, 3 377
Orcières, *Hautes-Alpes*, 100
Orgelet, *Jura*, 1 534
Orgères, *Eure-et-Loir*, 222
Orgon, *Bouches-du-Rhône*, 2 187
Origny-Ste-Benoîte, *Aisne*, 2 342
Orléans, *Loiret*, 43 236
Ornans, *Doubs*, 2 981
Orne, 430 127
Orpierre, *Hautes-Alpes*, 543
Orthez, *Basses-Pyrénées*, 4 788
Orvault, *Loire-Inférieure*, 200
Ossès, *Basses-Pyrénées*, 316
Ossun, *Hautes-Pyrénées*, 2 734
Oublize, *Rhône*, 477
Ouessant, *Finistère*, 150
Oulchy-le-Château, *Aisne*, 705
Oullins, *Rhône*, 2 317
Ouroux, *Nièvre*, 447
Ouroux, *Saône-et-Loire*, 1 097
Ourville, *Seine-Inférieure*, 444
Oust, *Ariége*, 580
Outarville, *Loiret*, 343
Outreau, *Pas-de-Calais*, 385
Ouzouer-le-Marché, *L.-et-Ch.* 589
Ouzouer-sur-Loire, *Loiret*, 396
Oyonnax, *Ain*, 3 140

Pacaudière (la), *Loire*, 841
Pacé, *Ille-et-Vilaine*, 295
Pacy-sur-Eure, *Eure*, 1 509
Paimbœuf, *Loire-Infér.*, 4 063
Paimpol, *Côtes-du-Nord*, 1 640
Paimpont, *Ille-et-Vilaine*, 84
Palais (le), *Morbihan*, 2 076
Palaiseau, *Seine-et-Oise*, 1 650
Palingès, *Saône-et-Loire*, 191
Palisse (la), *Allier*, 1 717
Palluau, *Vendée*, 379
Palud (la), *Vaucluse*, 2 165
Pamiers, *Ariége*, 5 944
Pampelonne, *Tarn*, 791
Pamproux, *Deux-Sèvres*, 1 347
Pange, *Moselle*, 257
Panissières, *Loire*, 1 491
Pantin, *Seine*, 3 754
Paramé, *Ille-et-Vilaine*, 2 492
Paray-le-Monial, *S.-et-L.*, 2 631
Parcq (le), *Pas-de-Cal.*, 749
Parentis, *Landes*, 224
Parigné-l'Évêque, *Sarthe*, 937
Paris, *Seine*, 1 130 488
Parthenay, *Deux-Sèvres*, 4 039
Pas, *Pas-de-Calais*, 876
Pas-de-Calais, 712 846
Passage (le), *Lot-et-Gar.*, 541
Passais, *Orne*, 340
Passy, *Seine*, 12 922
Patay, *Loiret*, 1 228
Pau, *Basses-Pyrénées*, 16 282
Pauillac, *Gironde*, 1 747
Paulhaguet, *Haute-Loire*, 1 175
Paulin, *Tarn*, 89
Pavilly, *Seine-Inférieure*, 1 758
Payrac, *Lot*, 545
Paysac, *Dordogne*, 459
Péaule, *Morbihan*, 102
Pédernec, *Côtes-du-Nord*, 401
Pellegrue, *Gironde*, 252
Pellerin (le), *Loire-Inf.*, 923
Pélussin, *Loire*, 1 426
Penne, *Lot-et-Garonne*, 1 426
Penne, *Tarn*, 469
Penvénan, *Côtes-du-Nord*, 574
Percy, *Manche*, 425
Périers, *Manche*, 2 052
Pérignac, *Charente-Inf.*, 540
Périgneux, *Loire*, 478
Périgueux, *Dordogne*, 12 726
Pernes, *Vaucluse*, 3 478
Pero-Casevecchie, *Corse*, 639
Péronne, *Somme*, 3 940
Perpignan, *Pyr.-Orient.*, 18 095
Perreux, *Loire*, 493
Perros-Guirec, *C.-d.-Nord*, 541
Pertre (le), *Ille-et-Vilaine*, 329
Pertuis, *Vaucluse*, 3 901
Pervenchères, *Orne*, 181
Pesmes, *Haute-Saône*, 1 435
Pessac, *Gironde*, 523
Petite-Pierre (la), *Bas-Rh.*, 961
Petite-Synthe, *Nord*, 988
Petit-Quevilly, *Seine-Inf.*, 3 800
Petreto-Bicchisano, *Corse*, 801
Peyrat-le-Château, *H.-V.*, 597
Peyrehorade, *Landes*, 1 846
Peyreleau, *Aveyron*, 356
Peyriac-Minervois, *Aude*, 1 170
Peyrins, *Drôme*, 360
Peyrolles, *B.-du-Rhône*, 1 100
Peyruis, *Basses-Alpes*, 700
Pézenas, *Hérault*, 6 498
Phalsbourg, *Meurthe*, 1 694
Piana (la), *Corse*, 902
Picauville, *Manche*, 700
Picquigny, *Somme*, 1 354
Piedicorte, *Corse*, 930
Piedicroce, *Corse*, 436
Pierre, *Saône-et-Loire*, 844
Pierre-Buffière, *H.-Vien.*, 1 002
Pierrefitte, *Meuse*, 600
Pierrefontaine, *Doubs*, 583
Pierrefort, *Cantal*, 524
Pierrelatte, *Drôme*, 2 160
Pietra, *Corse*, 925
Pieux (les), *Manche*, 466
Pignans, *Var*, 2 237
Piney, *Aube*, 1 163
Pinols, *Haute-Loire*, 303
Piolenc, *Vaucluse*, 1 197
Pionnat, *Creuse*, 311
Pionsat, *Puy-de-Dôme*, 750
Pipriac, *Ille-et-Vilaine*, 2 865
Piré, *Ille-et-Vilaine*, 645
Pissos, *Landes*, 420
Pithiviers, *Loiret*, 4 259
Plabennec, *Finistère*, 395
Plainfaing, *Vosges*, 499
Plaintel, *Côtes-du-Nord*, 346
Plaisance, *Gers*, 628
Plancher-Bas, *Haute-Saône*, 960
Planches (les), *Jura*, 169
Plancoët, *Côtes-du-Nord*, 1 203
Plaudren, *Morbihan*, 190
Pleaux, *Cantal*, 1 549
Pléchatel, *Ille-et-Vilaine*, 308
Plédéliac, *Côtes-du-Nord*, 184
Plédran, *Côtes-du-Nord*, 176
Pleibert-Christ, 802
Pleine-Fougère, *Ille-et-Vil.* 426
Plélan, *Ille-et-Vilaine*, 671
Plélan-le-Petit, *C.-du-N.*, 100
Plélo, *Côtes-du-Nord*, 353
Plémet, *Côtes-du-Nord*, 419
Plémy, *Côtes-du-Nord*, 276
Plénée-Jugon, *Côtes-du-N.*, 443
Pléneuf, *Côtes-du-Nord*, 370
Plerguer, *Ille-et-Vilaine*, 137
Plérin, *Côtes-du-Nord*, 839

Plessala, *Côtes-du-Nord*, 1 159
Plessé, *Loire-Inférieure*, 729
Plestan, *Côtes-du-Nord*, 138
Plestin, *Côtes-du-Nord*, 1 040
Pleubian, *Côtes-du-Nord*, 1 185
Pleudaniel, *Côtes-du-N.*, 336
Pleudihen, *Côtes-du-Nord*, 515
Pleumartin, *Vienne*, 524
Pleumeur-Bodou, *C.-du-N.*, 448
Pleumeur-Gautier, *C.-du-N.* 356
Pleurtuit, *Ille-et-Vilaine*, 497
Pleyben, *Finistère*, 848
Ploaré, *Finistère*, 301
Ploëc, *Côtes-du-Nord*. 126
Ploëmeur, *Morbihan*, 825
Ploërdut, *Morbihan*, 212
Ploërmel, *Morbihan*, 2 464
Plœuc, *Côtes-du-Nord*, 611
Ploëzal, *Côtes-du-Nord*, 342
Plogastel-S.-Germain, *Fin.*, 271
Plogonnec, *Finistère*, 96
Plombières, *Vosges*, 1 477
Plomeur. *Finistère*, 167
Plomodierne, *Finistère*, 314
Plonéour, *Finistère*, 710
Plonévez-du-Faou, *Fin.*, 198
Plonévez-Porzay, *Finist.*, 120
Plouagat, *Côtes-du-Nord*, 209
Plouaret, *Côtes-du-Nord*, 486
Plouarzel, *Finistère*, 368
Plouasne, *Côtes-du-Nord*, 289
Plouay, *Morbihan*, 1 230
Ploubalay, *Côtes-du-Nord*, 270
Ploubazlanec, *Côtes-du-N.*, 309
Ploubezre, *Côtes-du-Nord*, 120
Ploudalmézeau, *Finistère*, 801
Ploudaniel, *Finistère*, 1 095
Ploudiry, *Finistère*, 341
Plouénan, *Finistère*, 301
Plouër, *Côtes-du-Nord*, 264
Plouescat, *Finistère*, 652
Plouëzec, *Côtes-du-Nord*, 277
Ploufragan, *Côtes-du-Nord*, 101
Plougasnou, *Finistère*, 323
Plougastel, *Finistère*, 518
Plougonven, *Finistère*, 620
Plougonver, *Côtes-du-N.*, 300
Plougoulm, *Finistère*, 45
Plougrescant, *Côtes-du-N.*, 397
Plouguenast, *Côtes-du-N.*, 445
Plougerneau, *Finistère*, 703
Plougernével, *Côtes-du-N.*, 210
Plouguiel, *Côtes-du-Nord*, 107
Plouguin, *Finistère*, 189
Plouha, *Côtes-du-Nord*, 500
Plouhinec, *Finistère*, 184
Plouhinec, *Morbihan*, 469
Plouider, *Finistère*, 173
Plouigneau, *Finistère*, 520
Ploujean, *Finistère*, 740
Ploumagoar, *Côtes-du-N.*, 100
Ploumilliau, *Côtes-du-N.*, 180
Plounéour-Menez, *Fin.*, 660
Plounéour-Trez, *Finistère*, 156
Plounéventer, *Finistère*, 157
Plounévez-Lochrist, *Fin.*, 731
Plounévez-Moëdec, *C.-du-N.* 346
Plounévez-Quint., *C.-du-N.* 570
Plounez, *Côtes-du-Nord*, 90
Plourin, *Finistère*, 321
Plourivo, *Côtes-du-Nord*, 320
Plouvien, *Finistère*, 195
Plouvorn, *Finistère*, 336
Plouyé, *Finistère*, 130
Plouzévédé, *Finistère*, 169
Plozévet, *Finistère*, 86

Pluduno, *Côtes-du-Nord*, 189
Plumaugat, *Côtes du-Nord*, 590
Plumelec, *Morbihan*, 327
Pluméliau, *Morbihan*, 523
Plumelin, *Morbihan*, 334
Plumegat, *Morbihan*, 192
Plumieux, *Côtes-du-Nord*, 188
Pluneret, *Morbihan*, 641
Pluvigner, *Morbihan*, 1 214
Pluzunet, *Côtes-du-Nord*, 377
Podensac, *Gironde*, 1 151
Poiré-sous-Napol. (le), *Vend.* 548
Poissons, *Haute-Marne*, 1 390
Poissy, *Seine-et-Oise*, 2 862
Poitiers, *Vienne*, 24 723
Poix, *Somme*, 1 132
Polignac, *Haute-Loire*, 645
Poligny, *Jura*, 5 095
Pomarez, *Landes*, 433
Pommeraye (la), *Maine-et-L.*, 991
Pommerit-le-Vic., *C.-du-N.* 524
Pommerit-Jaudy, *C.-du-N.* 527
Ponein, *Ain*, 1 144
Pons, *Charente-Inférieure*, 2 727
Pontacq, *Basses-Pyrénées*, 2 475
Pontaillier, *Côte-d'Or*, 1 340
Pont-à-Marcq, *Nord*, 814
Pont-à-Mousson, *Meurthe*, 6 117
Pontarion, *Creuse*, 413
Pontarlier, *Doubs*, 4 373
Pont-Audemer, *Eure*, 5 815
Pontaumur, *Puy-de-Dôme*, 824
Pont-Aven, *Finistère*, 905
Pontcharra, *Isère*, 1 892
Pontchâteau, *Loire-Infér.*, 800
Pont-Croix, *Finistère*, 1 412
Pont-d'Ain, *Ain*, 934
Pont-de-Beauvoisin, *Isère*, 1 880
Pont-de-l'Arche, *Eure*, 1 660
Pont-de-Montvert (le), *Loz.*, 466
Pont-de-Roide, *Doubs*, 1 142
Pont-de-Vaux, *Ain*, 2 911
Pont-de-Veyle, *Ain*, 1 411
Pont-du-Château, *P.-de-D.* 3 510
Pont-en-Royans, *Isère*, 692
Pontgibaud, *Puy-de-D.*, 1 101
Pont-l'Abbé, *Finistère*, 3 003
Pont-l'Évêque, *Calvados*, 1 688
Pontlevoy, *Loir-et-Cher*, 1 571
Pontlieue, *Sarthe*, 2 390
Pontoise, *Seine-et-Marne*, 4 975
Pontorson, *Manche*, 1 949
Pontrieux, *Côtes-du-Nord*, 1 665
Pont-Sainte-Maxence, *Oise*, 2 332
Pont-Saint-Esprit, *Gard*, 4 170
Pont-Scorff, *Morbihan*, 591
Pont-sur-Yonne, *Yonne*, 1 605
Ponts-de-Cé (les), *M.-et-L.*, 2 362
Pontvallain, *Sarthe*, 780
Poôté (la), *Mayenne*, 519
Pordic, *Côtes-du-Nord*, 782
Pornic, *Loire-Inférieure*, 1 312
Port (le), *Ariége*, 151
Porta (la), *Corse*, 630
Portel (le), *Pas-de-Calais*, 2 807
Portes, *Gard*, 835
Port-Louis. *Morbihan*, 2 029
Portovecchio, *Corse*, 930
Port-Ste-Marie, *Lot-et-G.*, 1 864
Port-sur-Saône, *H.-Saône*, 1 684
Pouancé, *Maine-et-Loire*, 1 665
Pougues-les-Eaux, *Nièvre*, 700
Pouillon, *Landes*, 505
Pouilly, *Nièvre*, 1 937
Pouilly-en-Auxois, *C.-d'Or*, 1 013
Poulaines. *Indre*, 521

Pouldergat, *Finistère*, 221
Poule, *Rhône*, 1 230
Pouligny-St-Pierre, *Indre*, 191
Poullan, *Finistère*, 610
Poulhaouen, *Finistère*, 441
Poutroye (la), *Haut-Rhin*, 745
Pouyastruc, *H.-Pyrénées*, 685
Pouzauges, *Vendée*, 1 256
Pouzin (le), *Ardèche*, 2 663
Prades, *Pyrénées-Orient.*, 2 824
Pradelles, *Haute-Loire*, 1 441
Prahecq, *Deux-Sèvres*, 783
Prat, *Côtes-du-Nord*, 250
Prats-de-Mollo, *Pyr.-Or.*, 1 000
Prauthoy, *H.-Marne*, 679
Prayssas, *Lot-et-Garonne*, 332
Préchac, *Gironde*, 2 136
Précigné, *Sarthe*, 1 297
Précy-sous-Thil, *Côte-d'Or*. 712
Pré-en-Pail, *Mayenne*, 1 156
Preignac, *Gironde*, 1 464
Prémery, *Nièvre*, 1 058
Preuilly, *Indre-et-Loire*, 1 957
Prissac, *Indre*, 457
Privas, *Ardèche*, 2 769
Priziac, *Morbihan*, 128
Provins, *Seine-et-Marne*, 6 789
Prunelli, *Corse*, 1 049
Puget-près-Cuers, *Var*, 1 266
Puiseaux, *Loiret*, 1 791
Pujols, *Gironde*, 295
Putanges, *Orne*, 480
Puteaux, *Seine*, 5 385
Puttelange, *Moselle*, 1 933
Puy (le), *Haute-Loire*, 14 230
Puycelci, *Tarn*, 1 052
Puy-de-Dôme, 590 062
Puylaroque, *Tarn-et-G.*, 1 194
Puylaurens, *Tarn*, 1 867
Puy-l'Évêque, *Lot*, 1 143
Puymirol, *Lot-et-Garonne*, 901
Pyrénées (Basses-), 436 442
Pyrénées (Hautes-), 245 856
Pyrénées-Orientales, 183 056

Quarouble, *Nord*, 2 246
Quarré-les-Tombes, *Yonne*, 428
Quelaines, *Mayenne*, 663
Quemper-Guéz., *C.-du-N.*, 478
Quérigut, *Ariége*, 566
Querrien, *Finistère*, 398
Quesnoy (le), *Nord*, 2 960
Quesnoy-sur-Deûle, *Nord*, 2 086
Quessoy, *Côtes-du-Nord*, 346
Questembert, *Morbihan*, 1 081
Quettehou, *Manche*, 568
Quiberon, *Morbihan*, 623
Quiévy, *Nord*, 3 031
Quillan, *Aude*, 1 742
Quillebœuf, *Eure*, 1 328
Quimper, *Finistère*, 9 896
Quimperlé, *Finistère*, 3 707
Quingey, *Doubs*, 1 157
Quintin, *Côtes-du-Nord*, 3 332
Quissac, *Gard*, 1 584
Quistinic, *Morbihan*, 247

Rabastens, *H.-Pyrénées*, 1 226
Rabastens, *Tarn*, 3 283
Raimbeaucourt, *Nord*, 1 897
Raismes, *Nord*, 2 601
Rambervillers, *Vosges*, 4 296
Rambouillet, *Seine-et-O.*, 3 022
Ramerupt, *Aube*, 665
Ramonchamp, *Vosges*, 765
Rancon, *Haute-Vienne*, 550

Randan, *Puy-de-Dôme*, 1 310
Rânes, *Orne*, 550
Raon-l'Étape, *Vosges*, 3 140
Raucourt, *Ardennes*, 1 399
Réalmont, *Tarn*, 2 175
Rebais, *Seine-et-Marne*, 798
Recey-sur-Ource, *C.-d'Or*, 960
Réchicourt, *Meurthe*, 879
Redon, *Ille-et-Vilaine*, 3 294
Reichshoffen, *Bas-Rhin*, 2 390
Reignac, *Gironde*, 326
Reillanne, *Basses-Alpes*, 920
Reims, *Marne*, 47 691
Remalard, *Orne*, 1 158
Remiremont, *Vosges*, 4 431
Remoulins, *Gard*, 1 407
Rémuzat, *Drôme*, 521
Rennes, *Ille-et-Vilaine*, 35 665
Renwez, *Ardennes*, 1 531
Réole (la), *Gironde*, 3 254
Requisheim, *Haut-Rhin*, 2 078
Réquista, *Aveyron*, 690
Ressons, *Oise*, 762
Rethel, *Ardennes*, 7 164
Rétiers, *Ille-et-Vilaine*, 566
Retournac, *Haute-Loire*, 807
Reuilly, *Indre*, 1 451
Revel, *Haute-Garonne*, 3 106
Revigny, *Meuse*, 1 434
Revin, *Ardennes*, 2 574
Rezé, *Loire-Inférieure*, 1 839
Rhin (Bas-), 563 845
Rhin (Haut-), 499 458
Rhône, 625 991
Riaillé, *Loire-Inférieure*, 363
Rians, *Var*, 2 302
Riantec, *Morbihan*, 917
Ribeauvillé, *Haut-Rhin*, 5 905
Ribécourt, *Oise*, 588
Ribemont, *Aisne*, 2 401
Riberac, *Dordogne*, 1 633
Ribiers, *Hautes-Alpes*, 730
Ricamarie (la), *Loire*, 1 140
Riceys (les), *Aube*, 3 124
Richebourg, *P.-de-Cal.*, 2 068
Richelieu, *Indre-et-Loire*, 2 330
Riec, *Finistère*, 316
Rieumes, *Haute-Garonne*, 1 166
Rieupeyroux, *Aveyron*, 601
Rieux, *Haute-Garonne*, 1 821
Riez, *Basses-Alpes*, 2 360
Rignac, *Aveyron*, 719
Riols, *Hérault*, 1 086
Riom, *Cantal*, 707
Riom, *Puy-de-Dôme*, 8 750
Riotord, *Haute-Loire*, 497
Rioz, *Haute-Saône*, 1 005
Riscle, *Gers*, 1 040
Rive-de-Gier, *Loire*, 14 312
Rives, *Isère*, 1 845
Rivesaltes, *Pyrénées-Or.*, 4 115
Rixheim, *Haut-Rhin*, 2 991
Roanne, *Loire*, 14 306
Robiac, *Gard*, 2 060
Roche-Bern. (la), *Morb.*, 1 251
Roche-Canillac (la), *Cor.*, 190
Roche-Chalais (la), *Dord.*, 1 601
Rochechouart, *H.-Vienne*, 1 642
Roche-de-Glun, *Drôme*, 531
Roche-Derrien, *C.-du-N.* 1 555
Roche-en-Brenil, *C.-d'Or.*, 520
Rochefort, *Charente-Inf.* 19 594
Rochefort, *Jura*, 431
Rochefort, *Morbihan*, 686
Rochefort, *Puy-de-Dôme*, 697
Rochef.-s.-Loire, *M.-et-L.*, 1 020
Rochefoucauld (la), *Char.*, 2 115
Rochelle (la), *Ch.-Inf.*, 14 157
Rochemaure, *Ardèche*, 706
Rochemillay (la), *Nièvre*, 270
Roche-Molière (la), *Loire*, 1 046
Rocheservière, *Vendée*, 885
Rocroi, *Ardennes*, 1 122
Rodez, *Aveyron*, 8 107
Rogliano, *Corse*, 510
Rohan, *Morbihan*, 527
Rohrbach, *Moselle*, 1 143
Roisel, *Somme*, 1 676
Romainville, *Seine*, 2 013
Romanèche, *Saône-et-L.*, 454
Romans, *Drôme*, 7 952
Romenay, *Saône-et-Loire*, 375
Romillé, *Ille-et-Vilaine*, 378
Romilly-s.-Seine, *Aube*, 3 780
Romorantin, *Loir-et-Ch.*, 7 412
Ronchamp, *Haute-Saône*, 1 206
Roncq, *Nord*, 1 352
Roque (la), *Lot-et-Garon.*, 438
Roquebrou (la), *Cantal*, 1 126
Roquebrussanne, *Var*, 1 207
Roquecourbe, *Tarn*, 1 184
Roquefort, *Landes*, 1 340
Roquemaure, *Gard*, 2 925
Roquevaire, *Bouch.-du-Rh.* 1 514
Rosans, *Hautes-Alpes*, 500
Roscoff, *Finistère*, 1 181
Rosheim, *Bas-Rhin*, 3 749
Rosières, *Haute-Loire*, 537
Rosières, *Somme*, 2 390
Ros.-aux-Salines, *Meurthe*, 1 953
Rosiers (les), *Maine-et-L.*, 1 076
Rosporden, *Finistère*, 848
Rostrenen, *C.-du-Nord*, 1 084
Rouans, *Loire-Inférieure*, 226
Roubaix, *Nord*, 26 500
Rouen, *Seine-Inférieure*, 94 645
Rouessé-Vassé, *Sarthe*, 572
Rouez, *Sarthe*, 389
Rouffach, *Haut-Rhin*, 3 716
Rouffignac, *Dordogne*, 260
Rougé, *Loire-Inférieure*, 202
Rougemont, *Doubs*, 1 231
Rougnat, *Creuse*, 250
Rouillac, *Charente*, 749
Rouillé, *Vienne*, 336
Roujan, *Hérault*, 1 731
Roulans, *Doubs*, 533
Rousses (les), *Jura*, 467
Roussillon, *Isère*, 964
Routot, *Eure*, 482
Royan, *Charente-Infér.*, 2 719
Roybon, *Isère*, 1 750
Roye, *Somme*, 3 268
Royère, *Creuse*, 238
Rozoy, *Seine-et-Marne*, 1 330
Rozoy-sur-Serre, *Aisne*, 1 468
Rue, *Somme*, 1 159
Rueil, *Seine-et-Oise*, 4 780
Ruffec, *Charente*, 2 816
Rugles, *Eure*, 1 461
Ruines, *Cantal*, 232
Rumigny, *Ardennes*, 694
Rupt, *Vosges*, 1 770
Russey (le), *Doubs*, 345
Ryes, *Calvados*, 426

Saales, *Vosges*, 1 123
Saar-Union, *Bas-Rhin*, 3 345
Sablé, *Sarthe*, 4 118
Sables-d'Olonne, *Vendée*, 5 870
Sabres, *Landes*, 491
Saffré, *Loire-Inférieure*, 268
Sagy, *Saône-et-Loire*, 140
Saignes, *Cantal*, 394
Saillagouse, *Pyrénées-Or.*, 458
Saillans, *Drôme*, 1 629
Sailly-sur-la-Lys, *P.-de-C.*, 480
Sainghin-en-Weppes, *N.*, 1 773
Sains, *Aisne*, 1 995
Sains, *Somme*, 829
Saint-Affrique, *Aveyron*, 4 657
Saint-Agnant, *Char.-Inf.*, 271
Saint-Agnant, *Creuse*, 346
Saint-Agrève, *Ardèche*, 1 571
Saint-Aignan, *Loir-et-Ch.*, 3 040
Saint-Aignan, *Mayenne*, 298
Saint-Alban, *Lozère*, 699
Saint-Alvère, *Dordogne*, 442
Saint-Amand, *Cher*, 7 094
Saint-Amand, *Loir-et-Cher*, 370
Saint-Amand, *Nièvre*, 1 220
Saint-Amand, *Nord*, 6 282
Saint-Amans, *Aveyron*, 203
Saint-Amans, *Lozère*, 335
Saint-Amans-Soult, *Tarn*, 687
Saint-Amant-de-Boixe, *Char.* 914
St-A.-Roche-Sav., *P.-de-D.* 569
St-Am.-Tallende, *P.-de-D.* 1 354
Saint-Amarin, *H.-Rhin*, 2 090
Saint-Ambroix, *Gard*, 3 750
Saint-Amour, *Jura*, 1 589
Saint-André, *Eure*, 1 159
Saint-André, *Hérault*, 2 224
St-André-de-Cubzac, *Gir.*, 1 475
St-André-Méouille, *B.-A.*, 729
St-André-Valborgne, *Gard*, 814
Saint-Anthême, *Puy-de-D.*, 949
Saint-Antonin, *T.-et-Gar.*, 2 790
Saint-Astier, *Dordogne*, 837
Saint-Auban, *Var*, 206
Saint-Aubert, *Nord*, 2 433
St-Aubin-d'Aubigné, *I.-et-V.* 318
St-Aub.-des-Châteaux, *L.-I.*, 177
St-A.-du-Cormier, *I.-et-V.*, 1 159
Saint-Aulaye, *Dordogne*, 442
Saint-Avold, *Moselle*, 2 943
Saint-Béat, *Haute-Garonne*, 995
Saint-Beauzély, *Aveyron*, 423
Saint-Beauzille, *Hérault*, 1 851
Saint-Benin-d'Azy, *Nièvre*, 499
Saint-Benoît, *Indre*, 1 122
Saint-Berthevin, *Mayenne*, 854
Saint-Bertrand, *H.-Gar.* 477
Saint-Blin, *Haute-Marne*, 592
Saint-Bonnet, *H.-Alpes*, 1 167
St-Bonn.-de-Joux, *S.-et-L.*, 622
St-Bonn.-le-Château, *L.*, 1 922
Saint-Brandan, *C.-du-N.*, 143
Saint-Briac, *Ille-et-Vilaine*, 540
St-Brice-en-Coglais, *I.-et-V.*, 660
St-Brieuc, *Côtes-du-N.*, 10 764
Saint-Calais, *Sarthe*, 2 977
Saint-Céré, *Lot*, 3 084
Saint-Cernin, *Cantal*, 395
Saint-Chamas, *B.-du-Rh.* 2 453
Saint-Chamond, *Loire*, 10 119
Saint-Chaptes, *Gard*, 768
Saint-Chef, *Isère*, 825
Saint-Chély, *Aveyron*, 624
St-Chély-d'Apcher, *Lozère*, 1 276
Saint-Chinian, *Hérault*, 3 257
St-Christophe-en-Bazelle, *I.* 230
Saint-Ciers-Lalande, *Gir.*, 518
Saint-Clair, *Manche*, 172
Saint-Clar, *Gers*, 1 229
Saint-Claud, *Charente*, 648
Saint-Claude, *Jura*, 4 920
Saint-Cloud, *Seine-et-O.*, 3 267

Saint-Colombin, *Loire-Inf.* 339
Saint-Côme, *Aveyron*, 1 137
Saint-Coulomb, *Ille-et-Vil.*, 442
Saint-Cyprien, *Dordogne*, 1 400
St-Cyr-l'École, *S.-et-O.*, 1 090
St-Cyr-sur-Loire, *I.-et-L.*, 790
Saint-Denis, *Seine*, 14 155
St-Denis-d'Anjou, *Mayen.*, 1 069
St-Denis-de-Gastines, *May.* 1 008
St-Denis-de-Pille, *Gironde*, 606
St-Denis-d'Orques, *Sarthe*, 590
Saint-Desir, *Calvados*, 848
St-Didier-au-M.-d'Or, *R.*, 1 084
St-Didier-la-Séauve, *H.-L.*, 2 227
Saint-Dié, *Vosges*, 6 730
Saint-Dier, *Puy-de-Dôme*, 263
Saint-Dizier, *Creuse*, 242
Saint-Dizier, *Hte-Marne*, 6 508
Saint-Dolay, *Morbihan*, 412
Saint-Donan, *Côtes-du-Nord*, 216
Saint-Donat, *Drôme*, 1 428
Saint-Égonat, *Ille-et-Vil.* 446
Saint-Émilion, *Gironde*, 1 148
Saint-Épain, *Indre-et-Loire*, 466
Saint-Etienne, *Basses-Alpes*, 963
Saint-Etienne, *Loire*, 78 648
St-Et.-de-Baigorry, *B.-P.*, 690
St-Etienne-de-Lugdarès, *A.* 652
St-Ét.-de-Montluc, *L.-Inf.* 1 063
St-Etienne-de-St-Geoirs, *I.*, 1 150
St-Etienne-du-Bois, *Vendée*, 354
St-Et.-en-Dévoluy, *H.-A.*, 779
Saint-Esprit, *Landes*, 4 178
Saint-Estèphe, *Gironde*, 404
Saint-Fargeau, *Yonne*, 1 369
Saint-Félicien, *Ardèche*, 740
Saint-Félix, *H.-Garonne*, 726
Saint-Firmin, *Hautes-Alpes*, 432
Saint-Florent, *Cher*, 1 952
Saint-Florent, *Corse*, 645
St-Flor.-le-Vieil, *M.-et-L.* 1 036
Saint-Florentin, *Yonne*, 2 045
Saint-Flour, *Cantal*, 4 570
Saint-Forgeux, *Rhône*, 523
St-Fraimbault-s-Pisse, *Orne*, 236
Saint-Front, *Haute-Loire*, 205
St-Front-de-Collières, *Orne*, 159
Saint-Fulgent, *Vendée*, 435
Saint-Galmier, *Loire*, 2 088
Saint-Gaudens, *Garonne*, 3 019
Saint-Gaultier, *Indre*, 1 664
St-Gemmes-le-Robert, *May.* 1 245
St-Genés-Champan., *P.-de-D.*, 41
Saint-Genest-Lerpt, *Loire*, 695
St-Genest-Malifaux, *Loire*, 851
Saint-Gengoux, *S.-et-L.*, 1 598
Saint-Geniez, *Aveyron*, 2 856
Saint-Genis, *Char.-Infér.*, 676
St-Genis-Laval, *Rhône*, 1 905
St-Genis-Terre-N., *Loire*, 1 351
Saint-Geoire, *Isère*, 615
St-Georges (Ile d'Ol.), *Ch.-I.*, 534
Saint-Georges, *Loir-et-Cher*, 369
Saint-Georges, *Vienne*, 509
St-Georges-Buttavent, *May.*, 822
St-Georges-d'Espéranche, *Is.* 805
St-Georg.-de-Montaigu, *Vend.* 451
St-Georg.-en-Couzan, *Loire*, 283
St-Georg.-de-Reintembault, 724
St-Georg.-de-Reneins, *R.*, 1 007
St-Georges-de-Vièvre, *Eure*, 448
St-Georg.-s-Loir., *M.-et-L.*, 1 016
Saint-Germain, *Haute-Loire*, 396
Saint-Germain, *Lot*, 556
St-Germ.-de-Calberte, *Loz.*, 353
St-Germ.-de-Tallevende, *Cal.* 644

Saint-Germ.-du-Bois, *S.-et-L.* 774
St-Germ.-du-Plain, *S.-et-L.*, 262
St-Germain-du-Teil, *Lozère*, 491
St-Germ.-en-Coglais, *I.-et-V.*, 277
St-Germ.-en-Laye, *S.-et-O.* 11 218
St-Germain-Laval, *Loire*, 1 406
St-Germ.-Lembron, *P.-de-D.* 2 166
St-Germ.-les-Belles, *H.-V.*, 748
St-Germ.-l'Hermite, *P.-de-D.* 879
Saint-Gervais, *Hérault*, 1 378
Saint-Gervais, *Puy-de-D.*, 803
Saint-Géry, *Lot*, 444
St-Gildas-des-Bois, *L.-I.*, 317
Saint-Gilles, *Gard*, 5 730
St-Gilles-sur-Vic, *Vendée*, 865
Saint-Girons, *Ariége*, 3 188
Saint-Gobain, *Aisne*, 1 592
St-Haon-le-Châtel, *Loire*, 597
Saint-Héand, *Loire*, 1 226
Saint-Herblain, *Loire-Inf.*, 163
Saint-Herblon, *Loire-Inf.*, 349
Saint-Hilaire, *Aude*, 830
Saint-Hilaire, *Char.-Inf.*, 1 065
Saint-Hilaire, *Nord*, 2 021
St-Hil.-de-Loulay, *Vendée*, 366
Saint-Hilaire-de-Riez, 619
St-Hil.-de-Talmont, *Vendée*, 226
St-Hil.-des-Loges, *Vendée*, 434
St-H.-du-Harcouët, *Manche*, 3 257
Saint-Hippolyte, *Doubs*, 928
Saint-Hippolyte, *Gard*, 4 719
Saint-Hippolyte, *H.-R.*, 12 85
Saint-Igny-de-Vers, *Rhône*, 224
Saint-Jacques, *Calvados*, 2 187
Saint-James, *Manche*, 1 347
St-Jean-Bonnefond, *Loire*, 4 352
St-Jean-Brévelay, *Morbihan*, 378
St-Jean-d'Angely, *Ch.-Inf.*, 5 328
St-Jean-de-Boizeau, *L.-I.*, 1 541
St-Jean-de-Bournay, *Is.*, 1 849
St-Jean-de-Bruel, *Aveyr.*, 1 500
Saint-Jean-de-Daye, *Manche*, 195
St-Jean-de-Liversay, *C.-I.*, 1 885
St-Jean-de-Losne, *C.-d'O.*, 2 045
Saint-Jean-de-Luz, *B.-P.*, 1 757
St-Jean-de-Monts, *Vendée*, 704
St Jean-des-Ollières, *P.-de-D.* 219
St-Jean-du-Gard, *Gard*, 3 067
St-Jean-en-Royans, *Drôme*, 1 205
St-J.-Pied-de-Port, *B.-P.*, 1 442
Saint-Jean-Soleymieux, 224
Saint-Jeures, *Haute-Loire*, 339
Saint-Joachim, *Loire-Inf.*, 780
St-Jouan-de-l'Isle, *C.-du-N.*, 293
Saint-Julien, *Jura*, 462
Saint-Julien, *Vienne*, 311
St-Julien-Chapteuil, *H.-L.*, 636
St-Jul.-de-Concelles, *L.-I.*, 431
St-Jul.-de-Copel, *P.-de-D.*, 421
St-Jul.-de-Vouvantes, *L.-I.*, 612
St-Jul.-du-Sault, *Yonne*, 1 574
St-Julien-en-Jarret, *Loire*, 2 063
Saint-Junien, *Hte-Vienne*, 3 474
Saint-Just, *Char.-Inf.*, 745
St-Just-en-Chaussée, *Oise*, 1 544
St-Just-en-Chevalet, *Loire*, 580
St-Just-la-Pendue, *Loire*, 1 142
Saint-Just-Malmont, *H.-L.*, 743
St-Just-sur-Loire, *Loire*, 1 260
Saint-Laurent, *Jura*, 755
St-Laur.-de-Cerdans, *P.-O.*, 1 194
St-Laur.-de-Chamousset, *Rhô.* 881
St-Laur.-la-Salanq., *P.-O.*, 3 790
St-Laurent-du-Pont, *Is.*, 1 135
St-Laurent-et-Benon, *Gir.*, 608
St-Laur.-sur-Gorre, *H.-V.*, 191

St-Laur.-sur-Sèvre, *Vendée*, 892
St-Léger-s/s-Beuvray, *S-et-L.*, 259
Saint-Léonard, *Hte-Vienne*, 3 579
Saint-Lizien, *Ariége*, 674
Saint-Lô, *Manche*, 8 664
Saint-Loubès, *Gironde*, 1 665
Saint-Loup, *Deux-Sèvres*, 795
Saint-Loup, *Haute-Saône*, 2 256
Saint-Lys, *Haute-Garonne*, 722
Saint-Macaire, *Gironde*, 627
Saint-Macaire, *M.-et-L.*, 1 145
Saint-Maixent, *Deux-Sèvr.*, 3 907
Saint-Malo, *Ille-et-Vil.*, 9 458
St-Malo-de-Lalande, *Manche*, 66
Saint-Mamert, *Gard*, 554
Saint-Mamet, *Cantal*, 340
Saint-Mandé, *Seine*, 4 784
Saint-Marcel, *Ardèche*, 1 087
Saint-Marcel, *Indre*, 1 072
Saint-Marcellin, Isère, 2 761
Saint-Mars-d'Egrenne, *Orne*, 245
St-Mars-d'Outillé, *Sarthe*, 522
Saint-Mars-la-Jaille, *L.-Inf.*, 573
Saint-Martin, *Char.-Inf.*, 1 893
St-Mart.-Boulogne, *P.-de-C.*, 815
St-Martin-d'Auxigny, *Cher*, 2 522
St-Martin-de-Connée, *May.*, 295
St-Martin-de-Londres, *Hér.*, 934
St-Mart.-de-Seignaux, *Land.* 2 497
St-Mart.-d'Estreaux, *Loire*, 1 160
St-M.-de-Valamas, *Ardèche*, 649
St-M.-de-Valgalgues, *Gard*, 543
St-Martin-d'Uriage, *Isère*, 1 281
St-M.-du-Vieux-Bellême, *Orne*, 385
St-Mart.-en-Bresse, *S.-et-L.*, 619
St-Martin-en-Haut, *Rhône*, 555
St-Martin-la-Plaine, *Loire*, 960
Saint-Martory, *Hte-Gar.*, 1 061
Saint-Mathieu, *Hte-Vienne*, 334
Saint-Mathurin, *M.-et-L.*, 583
Saint-Maur, *Seine*, 1 687
Saint-Maurice, *Creuse*, 223
Saint-Maurice, *Puy-de-D.*, 262
Saint-Maurice, *Seine*, 2 635
St-Maurice-de-Lignon, *H.-L.*, 529
St-Maur.-en-Gourgois, *Loire*, 461
Saint-Maximin, *Var*, 3 198
St-Médard-en-Jalle, *Gir.*, 2 114
Saint-Méen, *Ille-et-Vil.*, 1 391
St-Méloir-des-Ondes, *I.-et-V.*, 645
Saint-Michel, *Aisne*, 2 483
St-Mich.-l'Hermitage, *Vend.*, 2070
Saint-Mihiel, *Meuse*, 4 474
Saint-Nabord, *Vosges*, 1 087
Saint-Nazaire, *Loire-Inf.*, 2 394
Saint-Nazaire, *Var*, 1 562
Saint-Nicolas, *Meurthe*, 3 321
Saint-Nicolas, *T.-et-G.*, 2 002
St-Nicolas-de-Redon, *L.-I.*, 739
St-Nicol.-du-Pelem, *C.-du-N.*, 285
St-N.-pr.-Granv., *Manche*, 2 695
Saint-Omer, *P.-de-C.*, 19 193
Saint-Ouen, *Seine*, 1 349
St-Ouen-de-la-Rouërie, *I-et-V*, 387
Saint-Ouen-des-Toits, 351
Saint-Ours, *Puy-de-Dôme*, 266
Saint-Pardoux, *Dordogne*, 704
St-Pal-de-Chalençon, *H.-L.*, 640
Saint-Palais, *Basses-Pyr.*, 1 296
Saint-Paterne, *Sarthe*, 232
Saint-Paul, *Basses-Alpes*, 249
Saint-Paul, *Pyr.-Orient.*, 2 090
Saint-Paul, *Tarn*, 692
St-Paul-en-Jarret, *Loire*, 1 367
St-Paul-lez-Dax, *Landes*, 1 800
St-Paul-Trois-Chât., *Drôme*, 1 642

Saint-Paulien, *H.-L.*, 1 391
Saint-Pé, *Hautes-Pyrén.*, 1 660
Saint-Pée, *Basses-Pyrén.*, 278
Saint-Péray, *Ardèche*, 1 624
Saint-Père-en-Retz, *L.-I.*, 873
St-Philbert-Bouaine, *Vend.*, 420
Saint-Philibert, *Loire-Inf.*, 990
St-Pierre (Ile d'Ol.), *Ch.-I.*, 1 453
St-Pierre-de-Chignac, *Dord.*, 197
St-Pierre-de-Maillé, *Vienne*, 553
St-P.-des-Plesgen, *I.-et-V.*, 379
St-Pierre-Eglise, *Manche*, 1 387
St-Pierre-la-Cour, *Mayenne*, 505
St-Pierre-le-Moutier, *Nièv.*, 2 090
St-P.-lez-Calais, *P.-de-C.* 10 654
St-Pierre-Quilbignon, *Fin.*, 2 503
St-Pierre-s.-Dives, *Calv.*, 1 621
Saint-Pierreville, *Ardèche*, 862
Saint-Pois, *Manche*, 287
Saint-Pol, *Pas-de-Calais*, 3 168
Saint-Pol-de-Léon, *Fin.*, 3 036
Saint-Pons, *Hérault*, 3 510
Saint-Porchaire, *Ch.-Inf.*, 546
Saint-Pourçain, *Allier*, 3 259
Saint-Priest, *Isère*, 1 679
St-Pr.-des-Champs, *P.-de-D.*, 182
Saint-Quay, *Côtes-du-Nord*, 957
Saint-Quentin, *Aisne*, 26 128
Saint-Quentin, *Gard*, 1 994
Saint-Rambert, *Ain*, 1 335
Saint-Rambert, *Loire*, 1 232
Saint-Remy, *B.-du-Rhône*, 3 042
Saint-Rémy, *Puy-de-Dôme*, 564
St-Remy-en-Bouzemont, *M.*, 630
Saint-Renan, *Finistère*, 1 078
Saint-Romain, *Seine-Infér.* 933
St-Rome-de-Tarn, *Aveyr.*, 1 183
Saint-Saëns, *Seine-Infér.*, 1 899
Saint-Satur, *Cher*, 1 286
Saint-Saturnin, *Vaucluse*, 1 929
Saint-Saud, *Dordogne*, 304
Saint-Saulge, *Nièvre*, 1 181
Saint-Saulve, *Nord*, 1 876
Saint-Sauvant, *Vienne*, 773
Saint-Sauves, *Puy-de-D.*, 285
Saint-Sauveur, *Loire*, 639
Saint-Sauveur, *Yonne*, 1 215
St-Sauv.-Lendelin, *Manche*, 367
St-Sauveur-le-Vte, *Manche*, 967
Saint-Savin, *Gironde*, 328
Saint-Savin, *Isère*, 602
Saint-Savin, *Vienne*, 1 224
Saint-Savinien, *Char.-I.*, 1 257
St-Seine-l'Abbaye, *C.-d'O.* 774
Saint-Sernin, *Aveyron*, 1 110
Saint-Servan, *Ille-et-Vil.*, 9 892
Saint-Sever, *Calvados*, 641
Saint-Sever, *Landes*, 1 970
Saint-Simon, *Aisne*, 355
Saint-Souplet, *Nord*, 1 666
St-Sulpice-les-Champs, *Cr.*, 151
St-Sulpice-les-Feuilles, 294
Saint-Symphorien, *Gironde*, 410
Saint-Symphorien, *I.-et-L.*, 1 253
St-Symphorien-de-Lay, *L.*, 1 569
St-Symph.-d'Ozon, *Isère*, 1 535
St-Symp.-s.-Coise, *Rhône*, 1 700
St-Thégonnec, *Finistère*, 556
St-Trivier-de-Courtes, *Ain*, 778
St-Triv.-s.-Moignans, *Ain*, 575
Saint-Tropez, *Var*, 3 162
St-Usuges, *Saône-et-L.*, 197
St-Valery, *Seine-Infér.*, 4 756
Saint-Valery, *Somme*, 3 094
Saint-Vallier, *Drôme*, 2 833
St-Vallier, *Saône-et-Loire*, 627
Saint-Vallier, *Var*, 524
St-Varent, *Deux-Sèvres*, 855
Saint-Vaury, *Creuse*, 612
St-Venant, *Pas-de-Calais*, 780
St-Vinc.-de-Reins, *Rhône*, 324
St-V.-de-Tyrosse, *Landes*, 428
St-V.-de-Xaintes, *Landes*, 839
Saint-Vivien, *Gironde*, 771
Saint-Voy, *Haute-Loire*, 84
Saint-Wast, *Manche*, 3 877
Saint-Ybars, *Ariége*, 981
St-Yrieix, *Haute-Vienne*, 3 448
Sainte-Bazeille, *L.-et-G.*, 1 485
Sainte-Cécile, *Vaucluse*, 1 813
Sainte-Colombe, *Sarthe*, 826
Sainte-Croix, *Ariége*, 412
Ste-Cr.-aux-Mines, *H.-R.*, 1 579
Sainte-Enimie, *Lozère*, 665
Sainte-Féréole, *Corrèze*, 468
Sainte-Fortunade, *Corrèze*, 470
Ste-Foy-la-Grande, *Gir.*, 3 195
Ste Foy-lez-Lyon, *Rhône*, 1 710
Ste-Geneviève, *Aveyron*, 442
Sainte-Hermine, *Vendée*, 1 320
Sainte-Livrade, *Lot-et-G.*, 1 455
Sainte-Marie, *B.-Pyr.*, 2 951
Sainte-Marie, *Char.-Inf.*, 2 501
Ste-Marie-aux-Min., *H.-R.*, 7 804
Ste-Maure, *Indre-et-L.*, 1 782
Ste-Menehould, *Marne*, 3 048
Ste-Mère-Eglise, *Manche*, 649
Ste-Pazanne, *Loire-Infér.*, 561
Sainte-Sévère, *Indre*, 641
Ste-Sigolène, *Haute-Loire*, 819
Sainte-Soulle, *Char.-Infér.*, 320
Sainte-Suzanne, *Mayenne*, 1 171
Saintes, *Charente-Infér.*, 8 199
Saintes-Maries, *B.-du-Rh.*, 545
Saissac, *Aude*, 1 044
Salars, *Aveyron*, 330
Salbris, *Loir-et-Cher*, 969
Salernes, *Var*, 2 531
Salers, *Cantal*, 912
Salice, *Corse*, 317
Salies, *Basses-Pyrénées*, 2 503
Salies, *Haute-Garonne*, 578
Salignac, *Dordogne*, 693
Salins, *Jura*, 5 304
Sallertaine, *Vendée*, 344
Salles, *Gironde*, 3 591
Salles-Curan, *Aveyron*, 565
Salles-la-Source, *Aveyron*, 677
Salles-sur-l'Hers, *Aude*, 607
Salon, *Bouches-du-Rhône*, 4 380
Salvetat (la), *Aveyron*, 285
Salvagnac, *Tarn*, 365
Salvetat (la), *Hérault*, 463
Salviac, *Lot*, 1 177
Samatan, *Gers*, 1 253
Samer, *Pas-de-Calais*, 1 463
Sancergues, *Cher*, 600
Sancerre, *Cher*, 2 778
Sancoins, *Cher*, 1 780
San-Lorenzo, *Corse*, 523
San-Martino, *Corse*, 824
San-Nicolao, *Corse*, 612
Santa-Lucia, *Corse*, 544
Santa-Maria, *Corse*, 600
Santo-Pietro, *Corse*, 1 220
Sanvic, *Seine-Inférieure*, 1 533
Saône (Haute-), 312 397
Saône-et-Loire, 575 018
Saramon, *Gers*, 624
Sardent, *Creuse*, 227
Sare, *Basses-Pyrénées*, 500
Sari, *Corse*, 888
Sarlat, *Dordogne*, 4 021
Sarralbe, *Moselle*, 2 033
Sarrebourg, *Meurthe*, 2 549
Sarreguemines, *Moselle*, 4 811
Sarrians, *Vaucluse*, 1 266
Sarrola-Carcopino, *Corse*, 649
Sartène, *Corse*, 2 693
Sarthe, 467 193
Sartilly, *Manche*, 606
Sarzeau, *Morbihan*, 876
Sassenage, *Isère*, 1 302
Satillieu, *Ardèche*, 609
Saugues, *Haute-Loire*, 1 358
Saujon, *Charente-Infér.*, 1 996
Saulieu, *Côte-d'Or*, 2 633
Sault, *Vaucluse*, 1 442
Saulx, *Haute-Saône*, 973
Saulxures, *Vosges*, 2 168
Saulzais, *Cher*, 279
Saulzoir, *Nord*, 3 345
Saumur, *Maine-et-Loire*, 11 674
Saurat, *Ariége*, 1 936
Sauvagère (la), *Orne*, 305
Sauve, *Gard*, 2 241
Sauvessanges, *Puy-de-D.*, 300
Sauveterre, *Aveyron*, 889
Sauveterre, *Basses-Pyr.*, 1 130
Sauveterre, *Haute-Gar.*, 167
Sauveterre, *Gironde*, 832
Sauxillanges, *Puy-de-D.*, 1 404
Sauzé-Vaussais, *Deux-Sèvres*, 864
Savenay, *Loire-Inférieure*, 1 373
Saverdun, *Ariége*, 1 999
Saverne, *Bas-Rhin*, 5 022
Savignac-les-Eglises, *Dord.*, 335
Savigné-l'Evêque, *Sarthe*, 928
Savigny, *Loir-et-Cher*, 847
Savigny-Revermont, *S.-et-L.* 515
Savines, *Hautes-Alpes*, 515
Scaër, *Finistère*, 720
Sceaux, *Seine*, 2 025
Scey-sur-Saône, *H.-S.*, 1 689
Scherwiller, *Bas-Rhin*, 2 725
Schiltigheim, *Bas-Rhin*, 3 432
Schirmeck, *Vosges*, 1 009
Schleithal, *Bas-Rhin*, 2 150
Schlestadt, *Bas-Rhin*, 8 664
Scrignac, *Finistère*, 195
Séboncourt, *Aisne*, 2 288
Seclin, *Nord*, 2 994
Secondigny, *Deux-Sèvres*, 512
Sedan, *Ardennes*, 13 024
Séderon, *Drôme*, 552
Sées, *Orne*, 3 239
Séglien, *Morbihan*, 302
Segonzac, *Charente*, 590
Segré, *Maine-et-Loire*, 1 848
Seiches, *Maine-et-Loire*, 993
Seignelay, *Yonne*, 1 466
Seilhac, *Corrèze*, 549
Seine, 1 727 419
Seine-et-Marne, 341 382
Seine-et-Oise, 484 179
Seine-Inférieure, 769 450
Seix, *Ariége*, 1 582
Sel (le), *Ille-et-Vilaine*, 111
Selles-St-Denis, *L.-et-Ch.*, 1 119
Selles-sur-Cher, *L.-et-Ch.*, 2 047
Sellières, *Jura*, 1 774
Selommes, *Loir-et-Cher*, 413
Selongey, *Côte-d'Or*, 1 473
Seltz, *Bas-Bhin*, 1 950
Semur, *Côte-d'Or*, 3 597
Semur-en-Brionn., *S.-et-L.*, 637
Sénas, *Bouches-du-Rh.*, 1 044
Séné, *Morbihan*, 307

Senez, *Basses-Alpes*, 435
Senlis, *Oise*, 5 165
Sennecey-le-Gr., *S.-et-L.*, 1 230
Senonches, *Eure-et-Loir*, 1 222
Senones, *Vosges*, 2 274
Sens, *Yonne*, 9 836
Septême, *Isère*, 1 301
Sereilhac, *Haute-Vienne*, 288
Sérent, *Morbihan*, 391
Sergines, *Yonne*, 1 337
Sérignan, *Hérault*, 2 160
Sermano, *Corse*, 264
Serra, *Corse*, 602
Serraggio, *Corse*, 1 070
Serres, *Hautes-Alpes*, 846
Serrières, *Ardèche*, 1 878
Servance, *Haute-Saône*, 220
Serverette, *Lozère*, 686
Servian, *Hérault*, 1 944
Servières, *Corrèze*, 280
Seurre, *Côte-d'Or*, 2 876
Sévérac-le-Château, *Aveyr.*, 1 074
Sévignac, *Côtes-du-Nord*, 182
Sèvres, *Seine-et-Oise*, 5 607
Sèvres (*Deux-*), 327 346
Seyches, *Lot-et-Garonne*, 240
Seyne, *Basses-Alpes*, 936
Seyne (la), *Var*, 6 419
Seyssel, *Ain*, 1 606
Sézanne, *Marne*, 4 245
Sierck, *Moselle*, 1 425
Sigean, *Aude*, 2 975
Signy-l'Abbaye, *Ardennes*, 2 237
Signy-le-Petit, *Ardennes*, 1 286
Sigoulès, *Dordogne*, 309
Sillé-le-Guillaume, *Sarthe*, 2 170
Sin, *Nord*, 1 678
Sion, *Loire-Inférieure*, 347
Sissonne, *Aisne*, 1 220
Sisteron, *Basses-Alpes*, 3 712
Six-Fours, *Var*, 2 649
Sizun, *Finistère*, 685
Soccia, *Corse*, 689
Soissons, *Aisne*, 7 636
Solesmes, *Nord*, 4 855
Solignac, *Haute-Loire*, 1 061
Solignac, *Haute-Vienne*, 728
Solliès-Pont, *Var*, 2 232
Solre-le-Château, *Nord*, 2 397
Somain, *Nord*, 2 786
Sombernon, *Côte-d'Or*, 907
Somme, 566 619
Sommières, *Gard*, 3 746
Sompuis, *Marne*, 449
Songeons, *Oise*, 1 054
Sorbiers, *Loire*, 383
Sore, *Landes*, 267
Sorèze, *Tarn*, 1 349
Sorgues, *Vaucluse*, 2 696
Sornac, *Corrèze*, 210
Sotteville-lez-Rouen, *S.-I.* 8 132
Soudan, *Loire-Inférieure*, 240
Soufflenheim, *Bas-Rhin*, 2 609
Souillac, *Lot*, 2 407
Souilly, *Meuse*, 8 341
Soulaines, *Aube*, 799
Soulan, *Ariége*, 1 922
Soultz, *Haut-Rhin*, 3 541
Soultz-sous-Forêts, *B.-R.* 1 617
Soultzmatt, *Haut-Rhin*, 2 451
Sourdeval, *Manche*, 1 340
Sournia, *Pyrénées-Orient.*, 954
Soursac, *Corrèze*, 284
Sousceyrac, *Lot*, 506
Soustons, *Landes*, 966
Souterraine (la), *Creuse*, 2 428

Souvigny, *Allier*, 1 568
Spézet, *Finistère*, 210
Spincourt, *Meuse*, 487
Steenvoorde, *Nord*, 1 710
Steenwerck, *Nord*, 1 015
Stenay, *Meuse*, 2 300
Strasbourg, *Bas-Rhin*, 54 187
Sucé, *Loire-Inférieure*, 469
Suippes, *Marne*, 2 225
Sully-sur-Loire, *Loiret*, 1 855
Sulniac, *Morbihan*, 136
Sumène, *Gard*, 1 919
Suresnes, *Seine*, 3 127
Surgères, *Charente-Infér.*, 2 681
Sury-le-Comtal, *Loire*, 1 892
Surzur, *Morbihan*, 424
Suze (la), *Sarthe*, 1 451

Tain, *Drôme*, 2 840
Tallard, *Hautes-Alpes*, 878
Talmont, *Vendée*, 694
Tannay, *Nièvre*, 1 159
Tarare, *Rhône*, 12 140
Tarascon, *Ariége*, 1 389
Tarascon, *B.-du-Rhône*, 9 082
Tarbes, *Hautes-Pyrén.*, 13 066
Tardets, *Basses-Pyrénées*, 377
Targon, *Gironde*, 167
Tarn, 354 832
Tarn-et-Garonne, 234 782
Tarnos, *Landes*, 1 705
Tartas, *Landes*, 1 679
Taulé, *Finistère*, 525
Taulignan, *Drôme*, 1 331
Taupont, *Morbihan*, 182
Tauves, *Puy-de-Dôme*, 668
Tavernes, *Var*, 1 099
Teil (le), *Ardèche*, 1 618
Teilleul (le), *Manche*, 699
Telgruc, *Finistère*, 87
Templeuve, *Nord*, 879
Tence, *Haute-Loire*, 1 173
Tennie, *Sarthe*, 990
Terrasson, *Dordogne*, 1 661
Tessy-sur-Vire, *Manche*, 797
Teste (la), *Gironde*, 3 044
Teteghem, *Nord*, 338
Thann, *Haut-Rhin*, 8 025
Theil (le), *Orne*, 418
Theix, *Morbihan*, 491
Thénezay, *Deux-Sèvres*, 828
Thenon, *Dordogne*, 695
Theys, *Isère*, 1 700
Thèze, *Basses-Pyrénées*, 282
Thiaucourt, *Meurthe*, 1 613
Thiberville, *Eure*, 669
Thiéblemont, *Marne*, 307
Thiers, *Puy-de-Dôme*, 9 973
Thionville, *Moselle*, 4 775
Thiron, *Eure-et-Loir*, 357
Thiviers, *Dordogne*, 1 513
Thizy, *Rhône*, 1 807
Thoissey, *Ain*, 1 519
Thor, *Vaucluse*, 2 107
Thouarcé, *Maine-et-Loire*, 489
Thouars, *Deux-Sèvres*, 2 227
Thueyts, *Ardèche*, 875
Thuir, *Pyrénés-Orientales*, 1 770
Thuret, *Puy-de-Dôme*, 956
Tiercé, *Maine-et-Loire*, 443
Tilly-sur-Seulles, *Calvados*, 422
Tinchebrai, *Orne*, 2 056
Tinténiac, *Ille-et-Vilaine*, 709
Tocane-Ste-Apre, *Dordog.*, 450
Tonnay, *Char.-Infér.*, 1 667
Tonnay-Boutonne, *Ch.-Inf.*, 588

Tonneins, *Lot-et-Garonne*, 5 [illegible]
Tonnerre, *Yonne*, 3 [illegible]
Tonquédec, *Côt.-du-Nord*, [illegible]
Torigni-s.-Vire, *Manche*, 1 [illegible]
Tôtes, *Seine-Inférieure*, [illegible]
Touches (les), *Loire-Infér.*, [illegible]
Toucy, *Yonne*, 1 677
Toul, *Meurthe*, 6 [illegible]
Toulon, *Var*, 41 [illegible]
Toulon-s.-Arroux, *S.-et-L.*, 1 [illegible]
Toulouse, *Hte-Garonne*, 83 [illegible]
Tour (la), *Puy-de-Dôme*, 625
Tour (la), *Pyrén.-Orient.*, 1 241
Tour-d'Aigues (la), *Vaucl.*, 1 [illegible]
Tour-du-Pin (la), *Isère*, 1 854
Tourlaville, *Manche*, [illegible]
Tournan, *Seine-et-Marne*, 1 537
Tournay, *Hautes-Pyrén.*, 1 277
Tournon, *Ardèche*, 4 576
Tournon, *Indre*, 594
Tournon, *Lot-et-Garonne*, [illegible]
Tournus, *Saône-et-Loire*, 4 159
Tourouvre, *Orne*, 537
Tours, *Indre-et-Loire*, 32 [illegible]
Tours, *Puy-de-Dôme*, 270
Tourteron, *Ardennes*, 524
Tourves, *Var*, 2 286
Touvet (le), *Isère*, 1 245
Tramayes, *Saône-et-Loire*, 930
Treffort, *Ain*, 812
Tréguier, *Côtes-du-Nord*, 3 021
Trégunc, *Finistère*, 340
Treignac, *Corrèze*, 2 101
Treigny, *Yonne*, 339
Trélazé, *Maine-et-Loire*, 304
Trélon, *Nord*, 1 991
Tremblade (la), *Char.-Inf.* 2 758
Tremblay, *Ille-et-Vilaine*, 321
Trémentines, *M.-et-L.*, 1 197
Tréport, *Seine-Infér.*, 3 101
Trets, *Bouch.-du-Rhône*, 2 413
Trévé, *Côtes-du-Nord*, 344
Trèves, *Gard*, 273
Trevières, *Calvados*, 708
Trévoux, *Ain*, 1 746
Triaucourt, *Meuse*, 820
Trie, *Hautes-Pyrénées*, 1 319
Trimouille (la), *Vienne*, 991
Trinité (la), *Morbihan*, 736
Trith-Saint-Léger, *Nord*, 1 198
Troarn, *Calvados*, 620
Trois-Moutiers, *Vienne*, 236
Troisvilles, *Nord*, 1 920
Tronquière (la), *Lot*, 217
Trouville, *Calvados*, 3 637
Troyes, *Aube*, 30 966
Truchtersheim, *Bas-Rhin*, 681
Truel (le), *Aveyron*, 233
Trun, *Orne*, 1 258
Tuchan, *Aude*, [illegible]
Tuffé, *Sarthe*, 544
Tulle, *Corrèze*, 7 451
Tullins, *Isère*, 2 232
Turckeim, *Haut-Rhin*, 2 960
Turcoing, *Nord*, 19 860
Turriers, *Basses-Alpes*, 325

Unverre, *Eure-et-Loir*, 221
Urrugne, *Basses-Pyrénées*, 712
Ussac, *Corrèze*, 462
Ussel, *Corrèze*, 2 778
Usson, *Loire*, 813
Usson, *Vienne*, 745
Ustarits, *Basses-Pyrénées*, 1 762
Ustou, *Ariége*, 595
Uzel, *Côtes-du-Nord*, 1 053

Uzerche, *Corrèze*,	2 303
Uzès, *Gard*,	5 695
Vabre, *Tarn*,	1 175
Vagney, *Vosges*,	652
Vailly, *Aisne*,	1 398
Vailly, *Cher*,	369
Vaison, *Vaucluse*,	2 075
Valbonnais, *Isère*,	1 055
Val-d'Ajol (le), *Vosges*,	962
Valderiès, *Tarn*,	234
Valençay, *Indre*,	1 960
Valence, *Drôme*,	11 899
Valence, *Gers*,	785
Valence, *Tarn*,	598
Valence, *Tarn-et-Garonne*,	2 640
Valenciennes, *Nord*,	18 408
Valensole, *Basses-Alpes*,	2 228
Valette (la), *Charente*,	475
Valette (la), *Var*,	1 720
Valgorge, *Ardèche*,	268
Vallauris, *Var*,	2 324
Valle, *Corse*,	659
Valleraugues, *Gard*,	2 012
Vallet, *Loire-Inférieure*,	1 010
Vallières, *Creuse*,	305
Vallon, *Ardèche*,	1 685
Valmont, *Seine-Inférieure*,	496
Valognes, *Manche*,	4 804
Valréas, *Vaucluse*,	3 304
Vals, *Ardèche*,	1 057
Vans (les), *Ardèche*,	3 609
Vannes, *Morbihan*,	10 593
Vanves, *Seine*,	2 604
Vaour, *Tarn*,	340
Var,	371 820
Varades, *Loire-Inférieure*,	715
Varennes, *Allier*,	1 662
Varennes, *Haute-Marne*,	1 216
Varennes, *Meuse*,	1 391
Var.-s.-Montsoreau, *M.-et-L.*	375
Varilhes, *Ariége*,	1 335
Varzy, *Nièvre*,	1 865
Vasles, *Deux-Sèvres*,	1 051
Vassy, *Calvados*,	784
Vassy, *Haute-Marne*,	2 451
Vatan, *Indre*,	2 020
Vaubecourt, *Meuse*,	1 029
Vaucluse,	268 994
Vaucouleurs, *Meuse*,	2 421
Vaugirard, *Seine*,	25 355
Vaugneray, *Rhône*,	619
Vauvert, *Gard*,	3 950
Vauvillers, *Haute-Saône*,	1 165
Vaux, *Rhône*,	356
Vavincourt, *Meuse*,	624
Vay, *Loire-Inférieure*,	79
Vayrac, *Lot*,	716
Vayres, *Haute-Vienne*,	264
Vedènes, *Vaucluse*,	1 637
Vélines, *Dordogne*,	283
Vence, *Var*,	2 390
Vendée,	389 683
Vendeuvre, *Aube*,	1 828
Vendeuvre, *Vienne*,	432
Vendôme, *Loir-et-Cher*,	6 616
Vénissieux, *Rhône*,	2 038
Vercel, *Doubs*,	943
Verdun, *Meuse*,	9 703
Verdun, *Tarn-et-Garonne*,	1 700
Verdun-sur-Doubs, *S.-et-L.*,	1 853
Verfeil, *Haute-Garonne*,	703
Vergt, *Dordogne*,	591
Vermand, *Aisne*,	1 267
Vermenton, *Yonne*,	1 978
Vern, *Maine-et-Loire*,	651
Vernantes, *Maine-et-Loire*,	486
Vernet (le), *Puy-de-Dôme*,	268
Verneuil, *Eure*,	3 668
Verneuil-s.-Vienne, *Hte-V.*,	252
Vernon, *Eure*,	4 589
Vernoux, *Ardèche*,	1 560
Verny-et-Pournoy, *Moselle*,	321
Verpillière (la), *Isère*,	1 071
Versailles, *Seine-et-Oise*,	29 169
Vertaizon, *Puy-de-Dôme*,	2 262
Verteillac, *Dordogne*,	345
Vertou, *Loire-Inférieure*,	618
Vertus, *Marne*,	2 269
Vervins, *Aisne*,	2 285
Verzy, *Marne*,	1 036
Vescovato, *Corse*,	1 098
Vesoul, *Haute-Saône*,	5 811
Veyne, *Hautes-Alpes*.	1 020
Veyre-Monton, *Puy-de-D.*	1 687
Vézelay, *Yonne*,	768
Vézelise, *Meurthe*,	1 473
Vézenobres, *Gard*,	821
Vezins, *Aveyron*,	203
Vezzani, *Corse*,	945
Viane, *Tarn*,	399
Vibraye, *Sarthe*,	1 339
Vic, *Hautes-Pyrénées*,	3 366
Vic, *Meurthe*,	2 459
Vic-Fezensac, *Gers*,	3 171
Vic-le-Comte, *Puy-de-D.*,	2 220
Vic-sur-Aisne, *Aisne*,	785
Vic-sur-Cère, *Cantal*,	820
Vicdessos, *Ariége*,	748
Vichy, *Allier*,	2 656
Vico, *Corse*,	2 024
Vicq, *Haute-Vienne*,	189
Vidauban, *Var*,	1 608
Vieille-Aure, *Hautes-Pyr.*,	331
Viellevigne, *Loire-Infér.*,	736
Vielmur, *Tarn*,	797
Vienne, *Isère*,	14 602
Vienne,	322 585
Vienne (Haute-),	319 787
Vierzon-Village, *Cher*,	1 473
Vierzon-Ville, *Cher*,	6 684
Viesly, *Nord*,	2 728
Vieux-Berquin, *Nord*,	630
Vieux-Condé, *Nord*,	3 296
Vif, *Isère*,	1 800
Vigan (le), *Gard*,	4 107
Vigeois, *Corrèze*,	440
Vignacourt, *Somme*,	3 738
Vigneulles, *Meuse*,	979
Vigneux, *Loire-Inférieure*,	273
Vignory, *Haute-Marne*,	625
Vigy, *Moselle*,	665
Vihiers, *Maine-et-Loire*,	1 486
Villaines, *Mayenne*,	1 374
Villamblard, *Dordogne*,	512
Villandrau, *Gironde*,	611
Villapourçon, *Nièvre*,	133
Villard-de-Lans, *Isère*,	1 520
Villé, *Bas-Rhin*,	1 102
Villebois, *Ain*,	2 482
Villebrumier, *Tarn-et-Gar.*,	592
Villedieu, *Indre*,	1 073
Villedieu, *Manche*,	3 658
Villedieu (la), *Vienne*,	413
Ville-en-Tardenois, *Marne*,	487
Villefagnan, *Charente*,	793
Villefort, *Lozère*,	1 264
Villefranche, *Aveyron*,	8 313
Villefranche, *Hte-Gar.*,	2 504
Villefranche, *Rhône*,	11 041
Villefranche, *Tarn*,	801
Villefr.-de-Belvès, *Dord.*,	1 177
Villefr.-de-Lonchapt, *Dord.*,	347
Villejuif, *Seine*,	1 545
Villemur, *Haute-Garonne*,	2 660
Villenauxe, *Aube*,	2 372
Villeneuve, *Aveyron*,	884
Villeneuve, *Landes*,	1 108
Villeneuve, *Lot-et-Gar.*,	6 613
Villeneuve-de-Berg, *Ard.*,	2 146
Villen.-l'Archev., *Yonne*,	1 818
Villen.-lez-Avignon, *Gard*,	3 123
Villen.-s.-Yonne, *Yonne*,	3 583
Villeréal, *Lot-et-Gar.*,	1 067
Villers-Bocage, *Calvados*,	766
Villers-Bocage, *Somme*,	1 425
Villers-Bretonneux, *Som.*,	3 368
Villers-Cotterets, *Aisne*,	2 576
Villersexel, *Haute-Saône*,	1 074
Villers-Farlay, *Jura*,	811
Villers-Guislain, *Nord*,	2 012
Villers-Outréaux, *Nord*,	2 729
Ville-sous-la-Ferté, *Aube*,	915
Ville-sur-Tourbe, *Marne*,	545
Villette (la), *Seine*,	30 270
Villeurbanne, *Rhône*,	3 201
Villeveyrac, *Hérault*,	2 085
Villié, *Rhône*,	623
Villiers-St-George, *S.-et-M.*,	491
Vimoutiers, *Orne*,	2 456
Vimy, *Pas-de-Calais*,	1 211
Vinay, *Isère*,	2 488
Vinça, *Pyrénées-Orient.*,	1 932
Vincennes, *Seine*,	5 141
Vineuil, *Loir-et-Cher*,	2 020
Vire, *Calvados*,	6 735
Virieu, *Isère*,	739
Virieu-le-Grand, *Ain*,	807
Visan, *Vaucluse*,	1 181
Vitré, *Ille-et-Vilaine*,	7 017
Vitrey, *Haute-Saône*,	837
Vitry, *Pas-de-Calais*,	2 363
Vitry, *Seine*,	2 491
Vitry-le-François, *Marne*,	6 983
Vitteaux, *Côte-d'Or*,	1 560
Vittel, *Vosges*,	1 213
Viverols, *Puy-de-Dôme*,	847
Viviers, *Ardèche*,	1 560
Vivône, *Vienne*,	1 395
Vix, *Vendée*,	2 185
Vizille, *Isère*,	2 964
Void, *Meuse*,	1 428
Voiron, *Isère*,	6 277
Voiteur, *Jura*,	845
Vollore-Ville, *Puy-de-D.*,	407
Volmunster, *Moselle*,	528
Volonne, *Basses-Alpes*,	977
Volvic, *Puy-de-Dôme*,	2 245
Voreppe, *Isère*,	2 101
Vorey, *Haute-Loire*,	629
Vosges,	405 708
Vouillé, *Vienne*,	1 008
Voulte (la), *Ardèche*,	2 663
Vouneuil-s.-Vienne, *Vienne*,	257
Voûte-Chilhac (la), *H.-L.*,	565
Voutezac, *Corrèze*,	399
Vouvray, *Indre-et-Loire*,	970
Vouziers, *Ardennes*,	3 747
Voves, *Eure-et-Loir*,	623
Walincourt, *Nord*,	2 142
Wallers, *Nord*,	764
Wambrechies, *Nord*,	1 263
Wantzenau (la), *Bas-Rhin*,	2 255
Warhem, *Nord*,	1 096
Wasquehal, *Nord*,	645
Wasselonne, *Bas-Rhin*,	3 450
Wassigny, *Aisne*,	1 279

Wattignies, *Nord*, 1 520
Wattrelos, *Nord*, 3 180
Wavrin, *Nord*, 2 528
Wazemmes, *Nord*, 18 226
Wervicq, *Nord*, 1 470
Weyersheim, *Bas-Rhin*, 2 144
Wignehies, *Nord*, 1 325
Willer, *Haut-Rhin*, 2 483
Wimille, *Pas-de-Calais*, 577

Wintzenheim, *Haut-Rhin*, 3 208
Wissembourg, *Bas-Rhin*, 4 551
Wœrth, *Bas-Rhin*, 1 112
Wormhoudt, *Nord*, 1 076

Xertigny, *Vosges*, 2 521

Yerville, *Seine-Inférieure*, 534
Yffiniac, *Côtes-du-Nord*, 924

Yonne, 368 901
Yssingeaux, *Haute-Loire*, 3 330
Yvetot, *Seine-Inférieure*, 7 754
Yvias, *Côtes-du-Nord*, 2[illegible]0
Yvoy-le-Pré, *Cher*, 8[illegible]0
Yvré-l'Evêque, *Sarthe*, [illegible]
Yzeure, *Allier*, 1 5[illegible]3

Zicavo, *Corse*, 1 [illegible]

POPULATION DES COLONIES FRANÇAISES

EN AFRIQUE, EN AMÉRIQUE ET EN ASIE,

D'APRÈS LES DOCUMENTS OFFICIELS PUBLIÉS EN 1857.

Aboukir, *Oran*, 213
Aïn-Beïda, *Constantine*, 512
Alger (*intra muros*), *Alger*, 43 293
Arba, *Alger*, 2 674
Arzew, *Oran*, 1 162
Aumale, *Alger*, 1 516

Bab-el-Oued, *Alger*, 1 742
Batna, *Constantine*, 1 883
Birkadem, *Alger*, 1 107
Biskra, *Constantine*, 860
Blidah, *Alger*, 9 856
Bouffarick, *Alger*, 3 838
Bougie, *Constantine*, 2 023
Bône, *Constantine*. 11 415
Bourbon (île). Voy. *Réunion*.

Calle (la), *Constantine*, 1 117
Chandernagor, *Inde*, 31 326
Cheragas, *Alger*, 982
Cherchell, *Alger*, 3 056
Constantine, *Constantine*, 33 593

Dellys, *Alger*, 2 105
Dély-Ibrahim, *Alger*, 641
Désirade (la), *Antilles*, 1 554
Djidjelly, *Constantine*, 1 747
Douéra, *Alger*, 2 629

Fleurus, *Oran*, 272
Fonduck, *Alger*, 4 310

Gorée, *Sénégal*, 3 084
Guadeloupe et dépend., 129 220
dont le 13e de population blanche.
Guadeloupe, seule, 106 493
Guelma, *Constantine*, 3 592
Guet-N'dar, *Sénégal*, 1 095
Guyane, 16 817
dont le 18e de la pop. blanche.

Inde-Française, 206 229
dont 1353 Européens.

Jemmapes, *Constantine*, 650

Karikal, *Inde*, 61 717
Koléah, *Alger*, 2 742
Kouba, *Alger*, 1 000

Laghouat, *Constantine*, 2 367
Lalla-Maghrnia, *Oran*, 547
Lambessa, *Constantine*, 446

Mahé, *Inde*, 3 511
Marengo, *Alger*, 691
Marie-Galante, *Antilles*, 12 921
Martinique, 134 095
dont le 12e de popul. blanche.
Mascara, *Oran*, 7 361
Mayotte et dép., *Afrique*, 13 540
Mayotte, seule, *Afrique*, 6 829
non compris 18 Européens,
Mazagran, *Oran*, 853
Médéah, *Alger*, 7 413
Mers-el-Kebir, *Oran*, 1 392
Milianah, *Alger*, 5 264
Miquelon-et-Langlade, *Amér*. 532
Misserghin, *Oran*, 1 107
Mostaganem, *Oran*, 8 517
Mouzaïa-Ville, *Alger*, 650
Mustapha, *Alger*, 3 499

Nemours, *Oran*, 985
Nossi-Bé, *Afrique*, 15 178

Oran, *Oran*, 20 713
Orléanville, *Alger*, 1 473

Philippeville, *Constantine*, 7 729
Pondichéry, *Inde*, 96 579

Réunion (île de la), *Afr.*, 129 128
dont 1/3 de popul. blanche.
Rovigo, *Alger*, 1 403

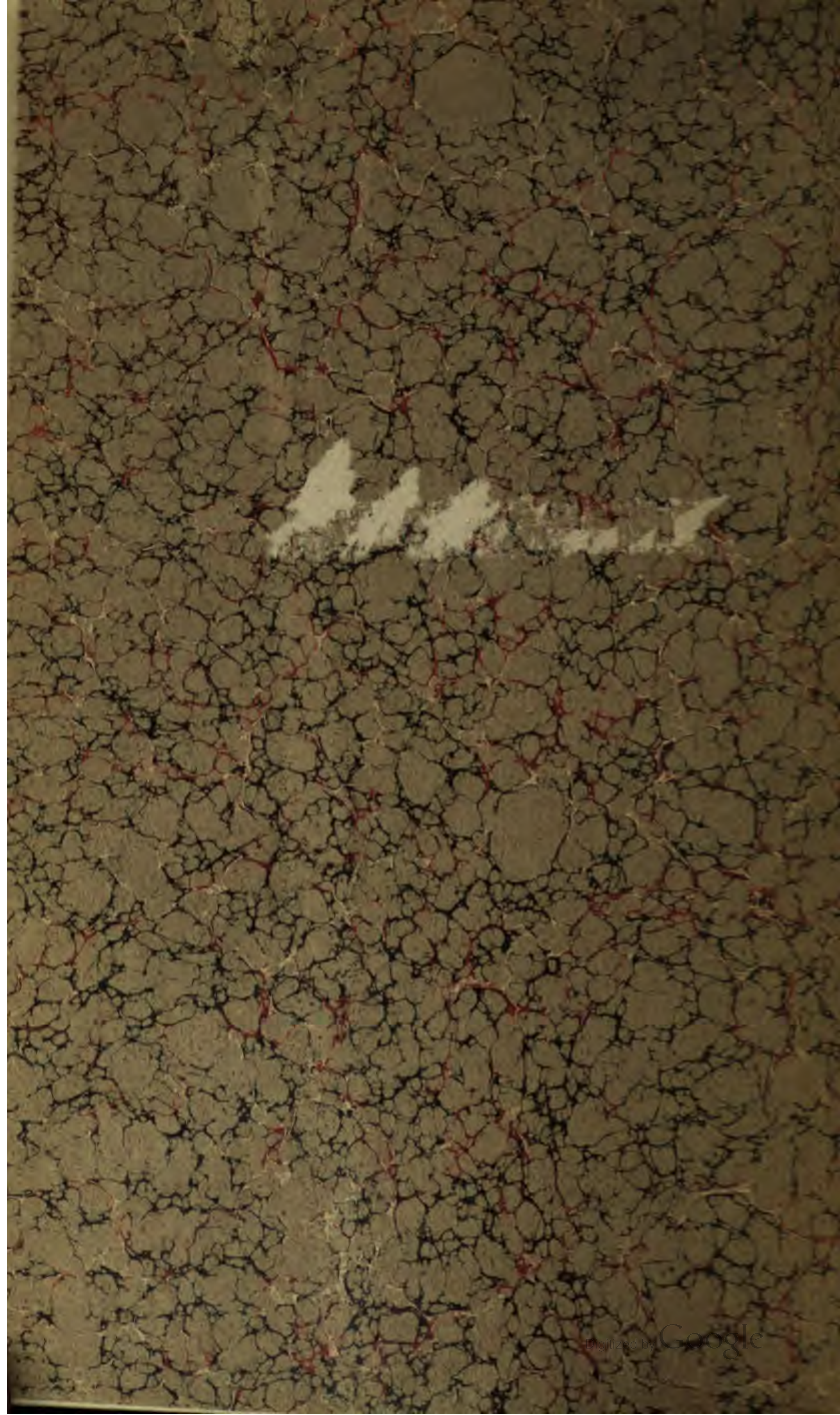
Saint-Cloud, *Oran*, 1 2[illegible]
Saint-Denis-du-Sig., *Oran*, 2 11[illegible]
Saint-Louis, *Oran*, 395
Saint-Louis, *Sénégal*, 9 203
Saint-Martin, *Antilles*, 3 45[illegible]
St-Pierre et dép., *Amériq.*, 1 809
Saint-Pierre seul, *Amériq.*, 1 277
Ste-Barbe-du-Tlélat, *Oran*, 364
Sainte-Marie, *Afrique*, 5 792
Saintes (les), *Antilles*, 1 289
Sénégal et dépendances, 14 472
Sétif, *Constantine*, 3 238
Sidi-Bel-Abbès, *Oran*, 4 156
Sidi-Chami, *Oran*, 548
Stora, *Constantine*, 663

Tébessa, *Constantine*, 1 173
Ténès, *Alger*, 2 278
Ténès (vieux), *Alger*, 667
Tlemcen, *Oran*, 17 375

Valmy-le-Figuier, *Oran*, 49[illegible]

Yanaon, *Inde*, 6 285

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.




89094370855
B89094370855A

